I. I. S. G.
COLLECTIE
UGO FEDELI

Deuxième Année, N° 1. — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 16 au 22 SEPTEMBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS LECTEURS

Avec ce numéro, la *Révolte* commence sa deuxième année de publication. La onzième en comptant les 9 années du *Révolté* auquel nous avons succédé. Nous avons eu pas mal de difficultés à surmonter, mais enfin nous voici tout de même debout prêts à continuer la lutte.

D'un autre côté, nous sommes heureux de constater que les idées font leur chemin ; petit à petit elles s'infiltrent dans les régions où elles n'avaient pu pénétrer jusqu'alors. Encore un effort, et il n'y aura pas de centre un peu important qui n'ait à son tour son demi quarteron d'anarchistes.

Du reste, la situation se prête de plus en plus à la diffusion de nos idées ; la misère devient de plus en plus grande, la rapacité des exploiteurs aussi. — Profitant de ce que les progrès de l'outillage mécanique ont jeté une foule de travailleurs sur le pavé, ils voudraient arriver à les faire travailler pour un morceau de pain. — Les grèves se multiplient, et le gouvernement, fidèle à son rôle de chien de garde de la propriété, fait sabrer les grévistes coupables de ne pas se laisser voler sans protester.

Les partis politiques sont impuissants et se désagrègent. Ils ne savent rien faire pour satisfaire ceux qui ont encore confiance en eux. Les uns se sont mis à la remorque d'un branche qui ne se soutient que grâce à leur appui, mais est bien trop bête pour leur être utile à quelque chose sinon qu'à pallier leur propre incapacité. Grossissant le danger à plaisir, sous prétexte de le combattre, mais en réalité pour justifier leur trahison, les meneurs du *Parti ouvrier* se sont jetés dans les bras des bourgeois qu'ils avaient juré de combattre et se font à présent les exécuteurs de leurs basses-œuvres. Pour les moins clairvoyants, une vérité se dégage de plus en plus, c'est que, de tous les politiciens, on peut dire qu'ils sont vendus ou à vendre. Ce dont, pour notre part, nous n'avons jamais douté.

On peut même dire que c'est ce dégoût du parlementarisme qui a fait la force du boulangisme et lui a permis, — malgré la réclame carnavalesque qui aurait dû le tuer en tout autre moment, — de se développer et prendre de l'extension.

C'est illogique, c'est absurde, mais combien de déceptions faudra-t-il encore à la foule pour qu'elle arrive à comprendre qu'il n'y a qu'elle seule qui puisse s'émanciper ?

La situation est donc franche pour les anarchistes. S'ils savent profiter des circonstances, s'ils savent être logiques dans leurs idées, ils peuvent donner une impulsion énorme à leur propagande, mais pour cela il faut savoir vouloir, il faut — nous parlons pour les convaincus — savoir se plier aux sacrifices qu'elle exige et ne pas attendre que les moyens de propagande vous tombent du ciel, ou d'un coup de théâtre quelconque. Il ne faut jamais compter que sur soi-même et des moyens dont on dispose. Employés avec ténacité et énergie les humbles moyens de propagande dont les anarchistes disposent peuvent produire de grands résultats.

De son côté, la *Révolte* fera, comme par le passé, tous ses efforts pour arriver à propager nos idées, à les élucider, à les faire comprendre à ceux qui ne sont pas avec nous. Nos ressources sont précaires, nos moyens bien bornés ; dans l'année qui vient de s'écouler, trois numéros n'ont pu paraître faute d'argent, nos abonnés ont été servis souvent en retard faute de fonds pour expédier à l'heure. Malgré tout, nous voilà encore debout. — Cette année, si la propagande se présente sous des auspices favorables, la situation financière n'est pas meilleure, car ne nous adressant qu'aux misérables, aux travailleurs, nous subissons le contre-coup de leur propre détresse, et les bonnes volontés que nous rencontrons ne sont pas toujours à même de nous prêter le concours efficace qu'il nous faudrait.

Qu'importe, ce n'est pas au moment où les idées se développent qu'il faut se décourager ; si parfois, nos amis ne sont pas servis à l'heure ils voudront bien tenir compte de notre bonne volonté à nous aussi et penser qu'il n'y a que l'impossible qui puisse nous arrêter. Que chacun y mette du sien et ça marchera quand même.

Nous comptons sur les camarades, les camarades peuvent compter sur nous.

## LES FEMMES D'ALLASAC

Après les hommes sabrés à Paris, ce sont les femmes à Allasac que les bourgeois font charger, baïonnette au canon.

« Femmes chargées à la baïonnette ! » — « Nombreuses femmes blessées pendant l'engagement »... entre les femmes sans armes et les troupiers armés de fusils — telle est la nouvelle télégraphiée dimanche aux journaux du monde entier.

Ils étaient là, ces terrassiers payés deux francs cinquante par jour ; pour onze heures de travail sur le chemin de fer de Brives, — s'exténuant sous la pluie et le soleil, couchant comme des bêtes dans la boue, exploités par les ventrus actionnaires, exploités par les boutiquiers, exploités par toute la séquelle des bourgeois.

Avec ce salaire, ils n'en pouvaient plus. Ils abandonnèrent le travail, mais aussitôt ils furent remplacés par d'autres crève-de-faim ; la troupe fut appelée, casernée le long de la ligne ; elle montait la garde des chantiers autour des misérables qui remplacèrent les grévistes.

Alors les grévistes, avec leurs femmes traînant les enfants livides et en haillons, se mirent en marche vers Limoges. Couchant la nuit sur la route, mendiant le jour, ils marchaient vers le chef-lieu, espérant y obtenir du préfet une augmentation de salaires. Nous allions dire, — de l'intendant de Limoges ; tellement ces bandes en haillons nous rappellent les colonnes de paysans affamés qui parcouraient le Limousin, il y a cent ans, à la veille de la Révolution.

Ils ne purent rien obtenir et ils retournèrent encore plus affamés, encore plus écœurés de ce qu'ils avaient vu.

L'exaspération arrive à son comble. — « On veut nous faire mourir de faim », s'écriaient les femmes ; « autant vaut en finir tout d'un coup. »

Des colonnes se formèrent pour entrer à Allasac et au Vigeois, et tenir là des réunions en plein air, sur la place du marché.

La colonne qui marchait sur Allasac, comptait cinq à six cents personnes, dont plus de cinquante femmes, marchant avec leurs enfants livides en tête de la colonne.

La troupe — une compagnie du 63me de ligne — et les gendarmes à cheval leur barrèrent le chemin à l'entrée du bourg. Alors, les femmes se lancèrent en avant, sur les baïonnettes croisées, appelant les hommes, se frayant un chemin à travers la troupe. — Peut-être elles pensaient : « ils n'oseront pas frapper leurs mères ! »

Eh bien non ! Commandés par les bourgeois — le préfet et le sous-préfet — les soldats reçurent les femmes à la baïonnette. Six femmes tombèrent percées de coups, une mêlée furieuse s'engagea, et nombre de femmes furent blessées — les unes à mort, les autres plus ou moins grièvement.

Mais il paraît que ces hommes au pantalon rouge eurent honte de leur métier. Ils brisèrent leurs rangs et battirent en retraite devant les femmes, pour se reformer à cent pas plus loin. Inspirés par les femmes, les hommes forcèrent les rangs de la troupe ; la mêlée fut terrible, et la colonne entra en ville.

Alors, voyant ses soldats lui échapper, le capitaine — son nom ! son nom, pour le mettre à côté de Deibler ! — le capitaine se mit à faire lui-même le métier de bourreau des bourgeois. Il fendit de son sabre le crâne d'une mère.

Même chose au Vigeois. Seulement ici, la colonne, plus forte et menée par deux cents femmes, repoussa les soldats avec moins de pertes.

Gloire aux femmes d'Allasac ! La Révolution se souviendra d'elles. Elle répétera les noms de ces courageuses mères qui préférèrent mourir sous les baïonnettes que de voir leurs enfants s'éteindre dans les transes de la faim.

Voilà les exploits de l'armée française.

Ah dites donc, vous autres, gredins de patriotes, Déroulédistes et Boulangistes qui armez les enfants pour égorger leurs mères — est-ce sur les femmes des travailleurs que vous allez vous faire la main pour apprendre à manier le sabre !

Vous, qui nous chantez sur tous les tons votre amour pour la France, — dites donc ! Votre France, est-ce la Bourse, l'Opéra, les lupanars des boulevards ?

La femme du travailleur français n'est-elle donc que de la chair à baïonnette pour vous autres, de la chair à dépecer au sabre par vos

capitaines? l'ouvrier sera-t-il toujours la chair à mitraille pour vos petits crevés ?

Si quelques-uns d'entre-vous avaient une goutte de sang honnête dans les veines, ils s'en iraient dans toutes les casernes dire, crier au soldat : « Tu seras un lâche si tu ne jures pas de ne jamais tourner ton arme contre un travailleur. »

Mais vous ne le ferez pas ! C'est contre les travailleurs français que vous armez vos soldats. C'est contre les mères françaises que vous armez les bataillons scolaires.

Et si cette troupe vous faisait défaut, vous iriez demander des soldats à Bismark pour égorger les travailleurs français.

Vous l'avez fait — allez! — en 1871. Votre patriote Thiers a parlementé avec Bismarck pour avoir des soldats allemands, au cas où ses Gallifet, ses Boulanger et ses Ducatel lui auraient fait défaut.

Mais attendez ! Un jour on vous rappellera les mères d'Allasac !

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Nouzon. — Dans les pays industriels de la vallée de la Meuse, la rapacité patronale s'exerce avec autant de férocité qu'à Paris ; des réductions de salaire, règlements, des amendes, rien y manque.

Dans la plupart des localités, on fait encore 12 et 13 heures de travail. On emploie un grand nombre d'enfants de 10 à 13 ans.

On a le cœur serré de voir ces petits malheureux rentrer dès cinq heures du matin au bagne pour n'en ressortir qu'à sept le soir. A quoi servent donc les inspecteurs départementaux ?

Les ardoisiers gagnent de 1 fr. 50 à 2 fr. 50 ; les métallurgistes de 2 fr. 50 à 4 fr., quelques-uns seulement peuvent atteindre 4 fr. 50 ou 5 fr. ; dans les temps passés ils gagnaient 8 à 10 fr.

La grande industrie de ce pays c'est les fonderies pour la fabrication des fourneaux, cuisinières, etc. Il paraît que dans (les Charentes) on vient de monter des usines analogues. On doit donc s'attendre ici à de grandes réductions de salaires et à des chômages. Heureusement que l'idée révolutionnaire et anarchiste commence à se répandre et que la lutte ne tardera pas à s'engager sérieuse.

* * *

Fumay. — J'ai continué mon itinéraire, non pas sans entrave de la part des possibilistes qui ont peur de notre propagande ; néanmoins, après Revin et Monthermé il y a eu des conférences à Deville, Nouzon, Wareq, Rimogne et Fumay.

Partout nous avons eu bon accueil. La défiance qu'on manifestait au début se changeait en un sentiment sympathique ; donc les calomnies ne suffisent pas pour empêcher la vérité de se faire jour. Les ambitieux ont beau faire, l'Idée anarchiste se répand ; nous avons laissé des traces partout et fait des convaincus. Plus nous trouverons d'obstacles, plus nous aurons d'énergie, de résistance et d'audace.

Et quand même, vive l'Anarchie !

* * *

Darnétal. — Un ouvrier teinturier ayant été renvoyé par son exploiteur, il assigna celui-ci devant le conseil des prudhommes pour se faire payer les 8 jours auxquels il avait droit.

Le conseil ayant donné gain de cause à l'exploiteur, les amis de l'ouvrier attaquèrent à la sortie de l'audience un autre ouvrier qui avait cru bon de venir porter témoignage en faveur du patron. Celui-ci étant sorti à son tour, il fut entraîné du côté de la rivière aux cris de : « A l'eau ! à l'eau l'exploiteur! il faut le pendre ! » Il ne fut délivré que par l'apparition des policiers.

Des arrestations ont été faites.

* * *

Bourgoin. — La moisson vient de s'achever dans nos contrées et dans de mauvaises conditions. Le froment ayant beaucoup souffert des pluies du printemps et des brouillards du mois de juin, l'année a été mauvaise. Les cultivateurs propriétaires déjà endettés jusqu'au cou vont être obligés d'emprunter encore si les usuriers ne trouvent pas leurs fonds déjà trop grevés pour garantir leurs prêts. Dans ce cas-là ce sera la misère noire assise au foyer, la longue année sans pain en attendant la vente aux enchères du tribunal, de la bicoque et du coin de terre hérité des vieux et arrosé motte par motte d'une inféconde sueur.

Le sort des métayers surtout est à plaindre. La plupart ont dû donner au boulanger ou au maître tout leur blé sans même en avoir assez pour solder leurs dettes.

Beaucoup ont ce 15 août dernier quitté les métairies et attendent, anxieux, que les propriétaires veuillent bien leur donner du pain ou leur faire gagner quelques sous pour subsister jusqu'à la moisson prochaine. Mais les propriétaires atteints eux aussi par la crise et voyant diminuer leurs revenus préfèrent en faire supporter les conséquences aux pauvres que de retrancher quelque chose de leur table ou de leur toilette. Guère plus intelligents que leurs chevaux ou leurs vaches ils laissent les terres en friche et se passent autant que possible de journaliers et de domestiques.

Allons paysans ! on vous a tant fait un épouvantail des révolutionnaires. On vous a tant dit qu'ils voulaient le partage. Voyez vous maintenant lesquels veulent le partage. N'est-ce pas vos maîtres, qui sans avoir rien fait prélèvent sur les produits de votre travail une part léonine ? N'est-ce pas la vermine budgétivore qui vous rançonne à chaque instant et n'est-il pas temps de retourner la fourche contre ces bandits.

En attendant la Révolution qui vous donnera la terre et du pain pour tous, il y aurait bien un moyen de pallier la misère, un moyen que nous vous recommandons. Dans leur admirable lutte contre les lords d'Angleterre, les fermiers Irlandais ont recours à tout un système de mesures énergiques qu'ils nomment le « plan de campagne ».

Voici en peu de mots en quoi consiste ce plan : décidés à revendiquer par des actes leurs droits à la possession du sol, les fermiers refusent de payer la rente aux seigneurs et comme, naturellement, ceux-ci ont recours à l'huissier et à la police pour opérer la saisie des instruments aratoires et du bétail et les évincer ensuite ; ils vendent avant la descente des hommes de loi tout ce qui est saisissable et empochent les produits de la vente. Seigneurs, police et huissiers en sont pour leurs tracas et leurs frais de déplacement.

Faites-en de même métayers français. Quand le fainéant de propriétaire vient sans autre droit que de vous avoir regardé travailler toute l'année, prendre la meilleure part des produits de votre rude labeur, faites le retourner bredouille en vendant à l'avance le bétail que vous avez en cheptel, la récolte que vous avez moissonnée et l'outillage d'exploitation de votre métairie. S'il vous faut changer de place, vous aurez du moins du pain assuré pour l'année.

Ne craignez ni les gendarmes ni les tribunaux. Pratiquez sur une large échelle ce système et ils seront impuissants à défendre les richards et leurs propriétés contre vos justes attaques, les prisons devenant trop petites pour vous contenir et lorsque sonnera l'heure du grand branle-bas, prenez définitivement possession de la terre qui est à vous et que les messieurs vous ont volée.

*Le groupe anarchiste le Coq Rouge.*

* * *

Levallois-Perret. — Mercredi a eu lieu l'enterrement civil du citoyen Ferré, père de Théophile Ferré, fusillé à Satory.

* * *

Troyes. — Depuis quinze jours, une grève d'ouvriers bonnetiers a éclaté dans l'usine Monchaufé.

Un ouvrier qui n'avait pas voulu accepter une réduction de salaire de 18 à 20 0/0 ayant été renvoyé, ses camarades se sont mis en grève à titre de solidarité.

La semaine dernière, une conférence a été organisée à leur profit. Les orateurs étaient les endormeurs Chabert et Lavy qui ont développé leur thème possibiliste.

A un punch qui était organisé le soir, également au profit de la grève, une discussion s'est élevée, entre plusieurs compagnons au sujet de la coopération. MM. Chabert et Lavy ont préconisé — d'une manière évasive — la coopération pour arriver à l'émancipation.

Mis au pied du mur par le compagnon Maigrot, ils ont refusé de répondre. — C'est dans cette constance que nous avons senti le besoin d'avoir parmi nous quelqu'un qui puisse franchement et clairement exposer les idées anarchistes.

Le prochain congrès de Troyes, n'étant inféodé à aucune école, nous espérons que les groupes anarchistes prendront leurs mesures pour y envoyer quelques camarades. Il y aura, croyons-nous de la besogne à faire.

Nous ne sommes pas partisans des congrès et des délégations, mais comme nous ne pouvons avoir de contact avec ceux qui ne pensent pas comme nous, qu'en allant chez eux, leur expliquer nos idées. Sans se servir de ce moyen entre nous, on pourrait, je crois, en user pour aller démasquer les saltimbanques du Parti soi-disant ouvrier, partout où nous sommes sûrs de rencontrer des socialistes sincères, des travailleurs comme nous.

* * *

Bourges. — Samedi, a eu lieu l'ouverture de notre Bibliothèque socialiste libre. A cette occasion, nous avons donné une soirée fraternelle annoncée par voie d'affiches.

Trente citoyennes et citoyens ont répondu à notre appel.

Le compagnon Dupuis a pris le premier la parole pour expliquer en quelques mots le but que nous voulons atteindre en fondant cette bibliothèque, accessible à tous et gratuite : L'émancipation ou plutôt l'affranchissement du travailleur par l'instruction.

Le compagnon Marchand continue en démontrant les avantages de l'instruction, de l'éducation sociale ; il dit que l'instruction est un flambeau qui éclaire celui qui la possède ; qu'avec elle on n'a pas besoin de guides qui conduisent toujours les peuples ignorants. Il invite chacun des compagnons présents à se faire les interprètes de ses paroles et d'amener à cette bibliothèque le plus de monde possible sans distinction d'opinion, car, dit-il, si nous voulons faire des adeptes à nos idées anarchistes, ce n'est assurément pas parmi ceux qui les ont déjà que nous allons les prendre, mais bien dans les autres camps.

Puis il ajoute : Ayez soin de dire à ces nouveaux venus qu'ils viennent ici sans crainte, qu'ils seront toujours bien reçus et qu'un compagnon sera à leur disposition pour répondre aux objections qu'ils pourraient faire. Il dit enfin que les fondateurs ont cru faire une œuvre très utile, sachant que le travailleur est trop pauvre pour se procurer les livres nécessaires à son éducation et que d'ailleurs il ne les connaît même pas.

Le compagnon F. Gayer prend la parole à son tour pour dire que le commencement de notre bibliothèque est bien médiocre. Mais ne nous décourageons pas, dit-il, ce n'est encore qu'un germe qui, espérons-le, se développera rapidement par la bonne volonté de ses fondateurs et de ses lecteurs. Alors il cite l'exemple de la Bibliothèque de Cosne qui a débuté avec cinq francs et qui, aujourd'hui, est l'une des plus grandes. Si, dit-il, nous nous développons dans les mêmes proportions, nous qui commençons avec cinquante francs, nous ne tarderons pas à pouvoir répandre nos idées non seulement dans Bourges, mais encore dans toutes les localités environnantes, c'est là notre espoir et voyez quel bien nous pouvons faire par ce moyen ; car tout s'enchaîne, tout se tient, et il peut suffire que les citoyens d'une localité quelconque soient conscients de leurs droits et devoirs pour que les principes de la Révolution sociale, que nous préconisons, soient sauvés.

Buvons donc tous à la prospérité de notre Bibliothèque, à la Révolution sociale, à l'Anarchie. Après ces divers toasts, tous les compagnons ont chanté tour à tour des chansons révolutionnaires exprimant bien nos désirs et nos aspirations. Tout cela s'est passé avec le plus grand entrain et la plus franche gaieté, sans présidence, ni direction.

### Algérie

Un ouvrier, père de sept enfants en bas âge, espagnol, vient d'être victime d'un assassinat, dans les circonstances suivantes :

Journalier chez un propriétaire de vignes, vers les 10 heures du soir, il quitte son lit pour aller défendre la récolte du maître ; — n'est-ce pas qu'on reconnaît bien là l'enfant du peuple, la canaille des Bourgeois ? — Un maraudeur surpris, le tue d'un coup de fusil chargé à balle ! Depuis, la justice informe ...

Que fait alors le propriétaire, le maître, l'humanitaire bourgeois, celui qui a toujours tellement peur des voleurs qu'il envoie les autres se faire tuer pour le protéger contre toute atteinte à sa propriété.

Est-il besoin de le dire ? Eh bien, il met à la porte la veuve et ses sept enfants en bas âge, pour lui devenus désormais inutiles et à charge !...

Voilà l'ordre, la propriété, les lois, l'humanité.

telles que les comprennent les défenseurs de l'ordre, les conservateurs de toutes nuances.

*Horrible visu et dictu!* crie tout homme de cœur, mais hélas, qu'ils sont rares de nos jours, ces animaux-là! Quelques anarchistes, sans doute, troubleurs de l'ordre, partageux, désireux de vivre de la sueur du pauvre bourgeois, ce millionnaire, gueux sans abri ni souliers, sans sommeil, épuisé de soucis et dont la vie est tellement pénible, qu'il se fait traîner en carosse et passe son temps avec les filles de joie.

Seulement on peut ajouter que le journalier n'a eu que ce qu'il méritait.

Pourquoi se transformait-il en chien de garde de la propriété?

## Norwège

Trondhjem, 20 juillet 1888.

Camarades, depuis un an que les idées anarchistes ont pénétré en Norwège par la publication de quelques articles des différents journaux socialistes et sur la traduction du livre l'*Anarchie* de notre ami Parsons, le martyr de Chicago, elles se répandent assez rapidement, et nous pouvons compter maint camarade dans le « pays du soleil de minuit ».

En effet, le *Social-Demok aten*, un des rares journaux socialistes et l'un des auteurs préférés des norwégiens, Arne Garborg a aussi traité ce sujet dans son journal *La Patrie*, un des plus grands poètes de l'Europe, Henrik Ibsen, dit aux nations que l'État est l'exécration de la société et que si le peuple faisait la Révolution, il lancerait la première bombe.

Il est certain que dans peu d'années il faudra compter avec les anarchistes de Norwège. Nous ne nous représentons, quant à nous, l'avenir de la société que sous cette forme Anarchie, c'est-à-dire Liberté, Liberté individuelle.

A bas l'État, à bas les gouvernements, à bas la Loi!

(*Fraternellement, Arne d'Ibfest, prolétaire.*)

## Roumanie

La grève des ouvriers de l'atelier central des chemins de fer de Bukarest, que nous avons annoncée dans le numéro précédent, continue depuis une vingtaine de jours. Les grévistes restent toujours calmes et tiennent continuellement des réunions en décidant de ne céder absolument rien de la plainte qu'ils ont formulée.

Ils ont en outre déclaré qu'ils n'ont pas besoin d'aucun secours, *étant habitués à souffrir*. Malgré cela d'autres corporations se cotisent pour leurs camarades en grève et les moins malheureux des grévistes mettent à la disposition des autres le peu d'argent qu'ils ont.

Les ouvriers des deux autres principales gares: Pachocany et Galatzi se sont mis aussi en grève se déclarant solidaires de leurs camarades de Bukarest. Les grévistes de Bukarest, Pachocany et Galatzi ont déclaré qu'ils ne recommenceront le travail que si *on donnait satisfaction aux plaintes des grévistes des trois gares*.

Le nommé Duca, directeur des chemins de fer, dans ses rêves d'absolutisme a cru pouvoir remplacer les ouvriers en grève par d'autres de l'arsenal de l'armée. Mais ceux-ci ont déclaré carrément qu'ils se mettront en grève si on les oblige à remplacer leurs camarades grévistes, et ils ont envoyé une délégation afin de faire connaître leur solidarité avec les grévistes. De même on n'a pas pu faire venir des ouvriers de l'étranger.

Les grévistes sont fermement décidés de ne pas reprendre le travail que si on cède aux demandes faites et si on éloigne du service l'ingénieur chef d'atelier et quelques autres grands fonctionnaires, coupables de beaucoup d'actes d'injustice contre les travailleurs.

Le directeur des chemins de fer étant blâmé de sa conduite par les ministres, il a invoqué comme excuse qu'il voulait modifier le tarif pour le jour du nouvel an. Le sieur Duca, ce maquereau, qui ne se contentant pas des milliers de francs qu'il touchait chaque mois, cumulant plusieurs grandes fonctions, a même — dit-on — chippé une bonne somme.

Que lui importe donc si ces malheureux traînent la misère jusqu'au nouvel an ou des années encore. Et puis croit-on qu'on trompe le monde si facilement? Allons donc, nous ne connaissons que trop la valeur de ses promesses ou justifications.

Les grévistes et d'autres ouvriers, au nombre de 2,000, se sont promenés il y a quelques jours dans les rues de Bukarest en criant: Vive la grève, vive les travailleurs! Les policiers les ont suivis, mais ils n'ont pas osé attaquer les ouvriers.

Le sous-directeur des chemins de fer a été chargé d'aller négocier avec des ouvriers étrangers. En Allemagne, il a trouvé près de 200 ouvriers et il leur a promis la somme énorme de 25 francs par jour et le voyage aller et retour. « Mais on n'a pas pu s'entendre sur la durée de l'engagement: les ouvriers Allemands demandant de leur assurer le travail pour 8 mois et le sous-directeur n'a pu leur promettre que 1 mois ». De même la Compagnie manquant de wagons en a loué à l'étranger pour un prix fabuleux.

On voit donc que ce n'est pas l'impossibilité à la direction d'accorder aux ouvriers la modeste augmentation de salaire demandée, mais que c'est l'entêtement du directeur. Il aurait voulu voir les ouvriers se mettre à genoux devant lui, mais heureusement ce temps est passé et ne reviendra plus; les ouvriers du monde entier réclameront leurs droits de plus en plus énergiquement et enfin vous supprimeront violemment.

Les journaux roumains assurent que la direction est forcée de céder, mais la veille de sa chute, elle essaye encore un infâme moyen: des sergots et mouchards sont envoyés pour visiter les grévistes de maison en maison, les menaçant de prison et les étrangers d'expulsion s'ils ne reprennent pas le travail.

Mais ce truc, comme les autres, ne pourra pas réussir.

## Belgique

Ougrée. — Dimanche, 9 septembre, à Saint-Gilles-lez-Liége, on inaugurait par une fête démocratique le local de la coopérative où on a donné deux meetings: le premier à 1 h. 1/2 et le deuxième à 5 heures du soir.

Au premier meeting, on a chanté et vendu pas mal de chansons anarchistes, des brochures et des manifestes au milieu d'une nombreuse assistance.

Au deuxième meeting, les coopérateurs ont fait preuve d'une impartialité que l'on ne rencontre guère parmi les soi-disant socialistes.

Bavalet (du Parti ouvrier) parle le premier, mais craignant peut-être une verte réplique, laisse ses principes de côté, prêche l'union de tous les partis pour faire la Révolution, mais en attendant, faisons des ligues et des coopératives en laissant la tribune libre à toutes les écoles socialistes pour un exposé de principes.

Marsille (du Parti socialiste-républicain) lui succède. Il prêche l'union de tous les partis pour la Révolution.

Un assistant lui demande où il veut en arriver. Marsille répond que c'est pour établir une République universelle, sans pour cela nous dire comment, sous ce régime, les états se formeront et fonctionneront.

Et enfin il demande le suffrage universel, comme le remède à nos maux.

Hansen, un anarchiste, leur succède et dit que les travailleurs n'ont rien à attendre de ceux qui les dirigent, que seule, la Révolution mettra un terme à leurs maux.

Il dit qu'il est partisan de l'union mais quelle union?

Puisque tous doivent s'unir pour faire la Révolution, les collectivistes n'ont pas le droit de faire un état, de tous pour tous et où tous seront obligés d'obéir, puisque les anarchistes n'en veulent pas, mais qu'il est parti an, qu'après la Révolution, on laisse aux individus le soin de s'unir selon leurs affinités, en formant des communautés selon leurs tendances et leurs aspirations.

Il fait le procès de l'État sous toutes ses formes et dit que si les ouvriers sont assez intelligents pour faire eux-mêmes des lois et faire marcher leurs maîtres, c'est qu'ils sont assez intelligents pour se conduire eux mêmes. Le suffrage universel, conclut-il, ne peut rien pour nous; que partout où il est établi, on souffre des mêmes maux qu'ici; que les événements qui se sont passés tout récemment en France en sont la preuve.

Il fait le procès de toutes les associations qui éconduisent les individus parce qu'ils n'ont pas une certaine somme d'argent à verser.

Il remercie les coopérateurs Saint Gillois, de la liberté qu'ils ont donnée, en laissant leur tribune libre à toutes les écoles socialistes.

En somme, bonne propagande.

Nouvelles artistiques. — A la *Revue Indépendante*, 11, chaussée d'Antin, exposition des œuvres de Dubois-Pillet, du 12 septembre au 12 octobre.

## BIBLIOGRAPHIE

Les campagnons Ariégeois viennent de lancer leur deuxième brochure, *Thermidor*.— Cette brochure est la continuation de la première, *Messidor*, revue de la correspondance mensuelle.

Les camarades se proposent de faire ainsi un résumé de leur correspondance tous les mois.

Adresser tout ce qui concerne le groupe au compagnon Darnaud, à Foix (Ariège).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le cercle ouvrier de Saint-Quentin, considérant que l'ignorance dans laquelle les bourgeois et les prêtres maintiennent la classe ouvrière est la principale cause de son assujetissement et le plus grand obstacle à son émancipation, a décidé de fonder une bibliothèque sociabste.

En conséquence et vu l'insuffisance de ses ressources, il fait un pressant appel à tous les groupements socialistes et en général à tous les citoyens qui sont partisans de l'instruction du peuple.

Envoyer brochures ou journaux au siège social: café du Progrès, Grande Place, à Saint-Quentin.

Comptant sur votre obligeance, nous vous envoyons nos saluts fraternels.

*Le Cercle ouvrier socialiste de Saint Quentin.*

* * *

Bourges. — La Bibliothèque socialiste libre est ouverte dans une des salles du café Saulnier, place de la Nation. Tous les travailleurs qui veulent s'instruire y trouveront: livres, brochures, journaux et écrits divers.

La Bibliothèque sera ouverte les jeudi et samedi à 8 heures du soir et le dimanche de 2 heures à 4 heures.

* * *

Marseille, le 10 septembre.

Compagnon,

Ayant été chargé par mon ami, le compagnon Poirrelle Alexandre, mort à l'hôpital, de vendre ses effets pour vous en envoyer le montant pour servir pour la propagande révolutionnaire. Je vous envoie le produit de la vente qui se monte à la somme de 44 francs.

Je désirerais que vous fassiez un petit article sur la *Révolte*, avant pour intituté: « Un exemple à suivre », afin que les compagnons sachent que nos grandes idées ont besoin de la solidarité et de l'abnégation de tous ses partisans.

Tout à vous et à la Révolution.

Alexandre M.

« Nous croyons répondre au vœu de notre compagnon en reproduisant sa lettre. — Nous ne pourrions dire mieux. »

# VARIÉTÉS

## LE GOUVERNEMENT (1)

(*Troisième dialogue*)

Le soc. — Qui le dirigera?

L'anarc. — Personne. Son génie, ses besoins, son intérêt, et surtout son grand amour de la justice et de la liberté. Et puis, qui mieux que lui même pourrait le diriger?

Le soc. — L'autonomie des communes avec leurs fédérations fortement organisées, offrirait, me semble-t-il, un moyen efficace. Qu'en penses-tu?

L'anarc. — Je pense que se serait toujours « tarte à la crème ». Le peuple, la masse seule a force et puissance pour pouvoir assumer la responsabilité d'un pareil déménagement.

Le soc. — Quoi! vous repoussez même l'autonomie communale?

L'anarc. — Oui. Nous voulons l'homme heureux et libre, et nous cherchons, pour cela, la meilleure voie, le meilleur milieu. Pour que deux hommes, en présence, soient libres et égaux — condition sans laquelle il ne peut exister de bonheur vrai — il doit n'y avoir aucune sujétion de l'un envers l'autre.

(1) Voir le numéro 48.

Or, autorité et liberté sont des termes antipathiques qui ne peuvent se concilier, et l'ordre et l'harmonie ne se peuvent comprendre qu'avec l'autonomie individuelle. Le « connais-toi, toi-même », des anciens Grecs, de même que le « Fay ce que vouldras, » de Rabelais, ne voulaient pas dire autre chose. Ce qui prouve que l'idée anarchiste ne date pas d'hier.

Le soc. — Ne vas-tu pas t'imaginer que l'anarchie existait du temps de Socrate ?

L'anarc. — Je n'imagine pas, j'affirme. Oui, l'Anarchie — qui est l'idéal vers lequel gravite l'Humanité, — est aussi vieille que le monde ; l'amour de la liberté est né de l'oppression.

Aussi loin que nous remontons dans le passé, nous voyons la liberté constamment aux prises avec le despotisme. Histoire et légendes fourmillent de ces héros libertaires, luttant contre les majestés humaines et divines. Qu'étaient les Titans, les Prométhé, les Satan et tant d'autres inventés par les mythologues pour donner créance à leurs fictions ? Si non de sublimes révoltés, d'audacieux révolutionnaires. Qui pourrait nombrer les victimes qui, de Socrate aux martyrs de Chicago, sont tombées au nom de la Justice et du Droit.

Le soc. — Comparer les victimes de Chicago à Socrate me paraît un peu osé.

L'anarc. — Comment osé ! Mais dans la marche ascendante du progrès, ceux-ci étaient les continuateurs de celui-là. Et si j'avais à choisir entre-eux, ce n'est certes point à l'Athénien que je donnerais la palme !

Le soc. — Comme anarchiste, c'est possible. Mais tu n'as pas la prétention de me faire croire que toutes ces victimes du passé furent anarchistes. Ce serait par trop plaisant. Le nom n'existait même pas du temps de Rabelais !

L'anarc. — Pour n'être pas encore formulée, l'idée n'en existait pas moins. La proclamation de la République en 92, fut la conséquence de la prise de la Bastille. Crois-tu que les révolutionnaires du 14 Juillet en avaient conscience ? On peut concevoir un idéal et n'en pas saisir dès l'abord toutes les phases et les conséquences. Longtemps j'ai cru, moi aussi, qu'au moyen d'un gouvernement démocratique, on pouvait arriver à la liberté. C'est en cherchant les causes des nombreuses et continuelles déceptions révolutionnaires, que l'évolution de mon esprit en est arrivée à cette conception : Anarchie, c'est-à-dire négation de toute autorité, de tout pouvoir, de tout gouvernement. Et, conséquemment, affirmation de l'autonomie individuelle. Mais, avant avant comme après, je n'étais pas moins anarchiste, puisque mon idéal était la liberté absolue, l'affranchissement intégral de l'individu. Or, ceci peut s'appliquer à tous les révolutionnaires passés et présents, et à toi le premier.

Le soc. — Voilà qui demande une explication.

L'anarc. — Je m'explique. Tu es communiste-révolutionnaire, toi, n'est-ce pas ?

Le soc. — Je ne m'en cache pas.

L'anarc — Tu poursuis l'affranchissement intégral de l'être humain, l'avènement du règne de la liberté, de la justice, de l'égalité. Tu reconnais la nécessité d'une liquidation de la société, de l'expropriation générale et sans restriction aucune. Et tu admets que ce résultat ne peut être obtenu que par la force ?

Le soc. — Parfaitement, c'est ma conviction.

L'anarc. — Eh bien C'est là l'idéal anarchiste. Nous sommes donc en communion d'idée sur tous ces points. La démonstration est-elle précise ?

Le soc. — Sans doute. Et s'il m'était démontré que les choses peuvent marcher sans gouvernement ou sans autorité, je n'hésiterais pas à me déclarer anarchiste !

L'anarc. — La question n'est pas là. Il s'agit de savoir si dans les rapports sociaux, la liberté et l'initiative individuelle sont plus conformes à la nature et à l'intérêt des citoyens que l'ingérence de l'Etat. Or, même aujourd'hui, l'affirmation s'impose ; donc, si d'une part, nous considérons qu'un gouvernement est un groupe d'individualités essentiellement parasites, placés en dehors et au-dessus des autres, et dont l'unique fonction est de légiférer, de diriger et de commander. Si d'autre part il est établi que, la grande loi économique — production, consommation, échange — est et demeure la loi suprême qui résume tous les rapports entre les hommes (et sur ce point, pas de contradiction possible). Il va de soi, que la société, de même que les individus ont tout à gagner et rien à perdre, à la suppression de cette machine aussi inutile que gênante qui a nom Etat.

Le soc. — Ah ! Mais, tu m'en diras tant. Et puis, envisagée ainsi, la question est simplifiée, seulement la liberté et l'égalité peuvent-elle être une vérité alors que la volonté et l'initiative individuelle sont la seule garantie sociale.

L'anarc. — Demande-toi plutôt si elles peuvent exister entre le travailleur actif, dont la fonction est de produire, et le dirigeant oisif, dont la fonction est de ne rien faire. C'est-à-dire, où l'un obéit et l'autre commande. Ce qui constitue, sujétion d'un côté, privilège de l'autre.

Le soc. — Je ne vois là, ni privilège, ni sujétion. Travailler et diriger sont des fonctions d'égale importance. Chacun agit dans la sphère qui lui est dévolue. C'est tout naturel.

L'anarc. — Vraiment. Eh bien, cherche donc, — toi partisan de l'égalité. — l'équation, entre les droits de ces deux hommes, dont l'un donne des ordres et n'en peut recevoir, dont l'autre en reçoit et n'en peut donner. Dans ces conditions — quelque soit le milieu — les prérogatives individuelles ne sont pas équivalentes. Il y a hiérarchie, c'est-à-dire, échelle de gradation. Demande à celui qui est en haut de l'échelle s'il considère comme son égal, celui qui est en bas ?

« Celui-là qui le premier a compris qu'il fallait diviser les hommes pour régner sur eux ; dit un auteur, celui-là a institué la hiérarchie, car la hiérarchie est la négation de l'égalité. »

Le soc. — Voilà une vérité à laquelle je n'avais pas songé et qui pourtant est de la dernière évidence !

L'anarc. — Donc, renversons l'échelle. Plaçons-là horizontalement, et, n'ayant plus ni haut ni bas, l'égalité devient du même coup une réalité. Plus de hiérarchie, partant, plus de gouvernement, plus d'autorité. Règne de l'Anarchie ! c'est-à-dire, groupement libertaire : Autonomie, Justice, Solidarité ! Tel est notre idéal, le but que nous poursuivons, que nous voulons atteindre, et que nous atteindrons coûte que coûte !

Le soc. — Ah ! pour le coup, je rends les armes. Je m'avoue vaincu. Peut être même, suis-je déjà anarchiste. Mais, avant de me prononcer, j'ai besoin de réfléchir à cela !

*(Fin du troisième dialogue)*

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 204,55.

Collecte faite à une réunion organisée par la Chambre syndicale des Hommes de peine de Saint-Etienne, 3 fr. 20. — L. au Mans 50 cent — Un Jurassien 50 cent.

Total à ce jour 208 f. 85.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 2,404 50

Groupe « Le Revolver » de Roanne 4 fr. 90. — Un Commerçant de la rue Myrra 4 fr. — L. et K., versement hebdomadaire 2 fr. — Muller 20 fr. — R. 5 fr. — S. à Annemasse 2 fr. — Buenos Ayres 35 fr. — Reliquat de « L'Idée ouvrière » par le compagnon Vuagniaux 4 fr. 85. — Tassel à Rognac 1 fr. — A la carosserie industrielle (bagne de Reuilly) 2 fr. 75. — Marseille : vente des effets du compagnon Peirrefite, mort à l'hôpital, frais d'envoi déduit 43 fr. 60. — Un Jurassien 2 fr. — Les Intransigentes 5 fr.

Total à ce jour 2,591.60

## PETITE CORRESPONDANCE

M. à Rouen. — D. à Perpignan. — Comptoir de Zinc à Lyon. — H. à Lille. — P. à Troyes. — C. à La Bastide. — F. a Izeure. — M. à Vienne. — D. à Anvers. — M. à Armentières. — R. au Tlelat. — J. au Havre. — M. à Casteljaloux. — S. à Lyon. — G. à Puteaux. — S. à Puteaux. — P. à Saint-Denis. — L. à Bordeaux. — B. à Roubaix. — A. à Saint-Nazaire. — F. à Nimes. — F. à Reims. — B. à Saint-Amand. — T. à Marseille. — Reçu timbres et mandats.

C. à Villefranche. — Nous avons écris à Genève pour vous faire expédier « Fais ce que veux. »

F. H. à Bâle. — L'adresse de « Die Autonomie » est 96, Wardour street, Soho Square, London W.

« The Australian Radical » à Sydney. — L'échange vous est servis depuis 2 mois. Ne le recevez-vous pas ?

B. à Lyon — C'est le compte, sauf que je trouve sur la fiche 41 payé au lieu de 42 ?

« Critique sociale » — Envoyez-nous les deux numéros. Vous retiendrez le prix. Envoyez aussi vingt « Fais ce que veut », à Champalle à Villefranche, et pour 3 fr. de la même à Falcoz, 5, rue Saint-Luc, à Nimes.

L. H. à Ougrée. — Cela va bien comme ça. — Nous ne pensons pas vous avoir fait de réclamation ? Envoyez nous les timbres de surtaxe si vous les avez ? Nous ferons attention dorénavant.

X. à Bruxelles. — Reçu le quatrième dialogue. Nos camarades de la « Nuova Gazzetta operaia » ont l'intention de les traduire en italien. — Si vous envoyez encore de la copie, ne pourriez-vous pas écrire un peu moins serré ? C'est gênant pour la composition.

C. rue de Fécamp. — Nous publierons les adresses des libraires au fur et à mesure de la place dont nous pourrons disposer.

F. F. à Izeure. — On a du vous envoyer les brochures demandées ?

J. à Bruxelles. — Avez-vous reçu les numéros 3 demandés dans votre lettre du 1er août ?

Piette à Buenos Ayres. — Avons expédié 12 autres « Paroles d'un révolté. — Reçu mandat.

R. au Tlelat. — Tout ce qui a trait à nos idées et dont nous avons connaissance est annoncé dans le journal. — Nous vous expédions un paquet de brochures diverses.

## CONVOCATIONS

PARIS. — Lire un journal tous les matins est pour les révolutionnaires une nécessité aussi grande que manger ; étant donné qu'aucun des journaux quotidiens ne répond aux aspirations des *vrais* révolutionnaires, il est nécessaire que chacun fasse des efforts pour l'apparition d'un nouvel organe quotidien.

A cet effet, tous les révolutionnaires du XXe sont invités à la réunion qui aura lieu le 15 septembre à 8 h. 1/2 du soir, 50, rue Ménilmontant.

DIJON. — Le groupe se réunit le premier et le troisième lundi de chaque mois, chez Heuchenn, rue des Auris, à 8 heures du soir.

ROUBAIX. — Dimanche, 23 septembre, à 4 heures du soir, grande réunion familiale, suivie d'une soirée chantante au profit de la propagande, à l'estaminet Au Retour du Bas-Rouge.

Le devoir des compagnons est d'être présent. — Urgence.

Le groupe se réunit tous les samedis soir à 8 h. 1/2.

BRUXELLES. — Groupe la *Liberté*, à La Colline, 18, rue de la Colline, le lundi 17 à 8 h. 1/2 du soir, réunion des compagnons.

Ordre du jour : Proposition de propagande.


## A VENDRE

*UNE COLLECTION DE JOURNAUX*

SOCIALISTES-RÉVOLUTIONNAIRES (78 à 87)

2 volumes, reliés en chagrin rouge

Premier volume

7me et 8me année du *Revolté* de Paris (85-86-87). 74 numéros.

Le *Drapeau rouge* de Paris (85). 5 numéros.
*L'Insurgé* de Bruxelles (85). 9 numéros.
*Ni Dieu ni Maître* de Bruxelles (85-86). 3 numéros.
*Le Forçat du travail* de Bordeaux (86). 13 numéros.
*La Guerre sociale* de Bruxelle (86). 6 numéros.
*L'Interdit* de Bruxelles (86). 1 numéro.
*Le Paysan révolté* (82). 2 numéros.

Deuxième volume

*L'Etendard révolutionnaire* de Lyon (82). 12 numéros.
*La Lutte* de Lyon (83). 19 numéros.
*Le Drapeau noir* de Lyon (83). 17 numéros.
*L'Emeute* de Lyon (84). 7 numéros.
*Le Défi* de Lyon (84). 8 numéros.
*L'Hydre anarchiste* de Lyon (84). 6 numéros.
*L'Alarme* de Lyon (84). 8 numéros.
*L'Affamé* de Marseille (84) 6 numéros.
*Le Droit anarchiste* (84). 3 numéros.
*Terre et Liberté* de Paris (85). 18 numéros.
*L'Audace* de Paris (85). 3 numéros.
*La Varlope* de Paris (85). 1 numéro.
*Le Droit social* de Marseille (85). 3 numéros.
*La Lutte sociale* de Lyon (86). 6 numéros.
*Les Hommes de la Commune* (80). 8 numéros.
*Gravures de Paris* (87). 5 numéros.

S'adresser pour la vente, à Mme Dubois, 16, passage Julien-Lacroix, à Paris

## LA REVOLTE est en vente :

**A Paris**

Godefroy, 31, boulevard Arago.
Lecocq, 34, rue du Moulinet.
101, rue Claude Decaen.
92, rue d'Avron.


*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE. 17. rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 2. — 5 CENTIMES — Du 23 au 29 SEPTEMBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## QUELQUES RÉFLEXIONS
### SUR LE BÉNÉFICE
### L'INTÉRÊT DU CAPITAL ET LE SALARIAT

I

Toutes les occupations des hommes, dit Pascal, sont avoir du bien ; et le titre par lequel ils le possèdent n'est, dans son origine, que la fantaisie de ceux qui ont fait les lois.

En vérité, je vous le dis : — l'intérêt du capital, ou revenu, ou rente, n'est que la faculté accordée sans raison par la loi au capital inerte, de se reproduire, de se multiplier à l'infini ; et conséquemment le moyen, le privilège monstrueux accordés par les lois au capitaliste, de prélever un impôt sur le travail d'autrui, c'est-à-dire de s'enrichir de plus en plus, sans rien faire.

Oui, récompense d'aucun service, d'aucun travail, il n'est que la fiction d'une fiction ; que le droit de vendre sans jamais céder la propriété de ce qu'on vend, et d'acheter sans payer ce qu'on achète ; prime à la paresse, il n'est, dit saint Bernard, que le vol organisé ; il n'est enfin que la résurrection de l'esclavage antique, l'organisation légale de l'exploitation de l'homme par l'homme, c'est-à-dire le fondement de la propriété sur l'oisiveté et le dépouillement des pauvres par les riches !

Aux preuves ! aux preuves ! direz-vous de suite, car c'est le bouleversement de tout le système économique, que vous réclamez.

Cela est vrai, et je réponds, première preuve : — D'un bout du monde à l'autre, les masses populaires ont sou evé, de nos jours, une formidable question, grosse de révolution et de tempête, si l'on ne se hâte de la résoudre

Cette question, la voici : — Pourquoi un petit nombre de riches et d'heureux jouissent-ils de tous les délices du luxe et de l'opulence, tandis que l'immense majorité des hommes est condamnée à toutes les misères de l'indigence et de la faim ?

C'est, dit-on, parce que les richesses sont inégalement réparties, et l'on se hâte d'ajouter qu'il n'en peut être autrement.

Cette réponse n'en est pas une. En effet, chacun comprend parfaitement que celui qui a cent mille francs devant lui, soit plus riche que celui qui n'a rien. Mais ce qui soulève l'irritation des masses, c'est que le pauvre, tout en épuisant sa vie dans un travail écrasant et sans relâche, aboutisse à l'indigence, tandis que le riche, tout en dépensant beaucoup, conserve et même augmente sa fortune sans le moindre travail.

On ne manque pas de dire que la plupart des riches sont réellement fort occupés, et qu'ainsi il est facile de comprendre comment leurs richesses accroissent.

Supposons tout cela, dit l'auteur du dernier mot à qui nous empruntons ces démonstrations, fermons volontairement les yeux sur cette multitude de riches qui ne font aucun travail productif, la question reste toujours la même, à savoir :

Pourquoi les riches, lors même qu'ils gagneraient légitimement, par un travail productif, prélèvent-ils d'un autre chef, et à raison purement et simplement de leur capital, c'est-à-dire de leur fortune déjà acquise, prélèvent-ils un salaire, une richesse qui n'est pas leur fait, mais celui d'autres travailleurs ?

Prenons un exemple :

D'après un ouvrage de M. Mougarède de Fayet, intitulé : *Lettres sur l'Angleterre et la France ;* le revenu annuel en terres seulement, de dix propriétaires anglais atteignait en tout, un revenu de près de 34 millions. 34 millions pour 17 personne !... Ce qui fait à chacun 2 millions par an, ou 5,480 francs par jour. D'un autre côté, on a constaté en plein Parlement que des ouvriers ne gagnaient, par semaine, que huit pences et demi (0 fr. 85) ou douze centimes par jour ; de sorte que chacun des riches dont il est fait mention dans cet ouvrage, prélève, en moyenne, dans la répartition des richesses, une part égale à celle de 46,000 de ces ouvriers. Le duc de Northumberland qui y est cité, avec son revenu territorial de 3 millions 500,000 francs par an, ou plus de 9,589 francs par jour (outre ses nombreux capitaux et ses magnifiques mobiliers), a, quant à lui seul, une partie équivalente à celle de quatre-vingt mille ouvriers !

N'importe ! nous ne demandons pas pourquoi il y a des hommes qui ont 70 millions de propriété et d'autres qui n'ont pas un centime.

Nous ne demandons pas pourquoi ce pauvre a, dans la répartition des richesses, une part de 80,000 fois plus petite que celle de son semblable.

Ce serait toucher au droit de propriété. Mais nous demandons pourquoi le duc de Northumberland, qui n'a reçu de ses ancêtres que 70 millions, et qui n'y a rien ajouté par son travail personnel, peut débourser deux ou trois fois cette somme et laisser à ses héritiers sa fortune de 70 millions intacte, sinon même augmentée.

En effet, que le noble lord dépense pendant 60 ans, son revenu de 3 millions 1/2, cela fait tout juste une somme ronde de 210 millions, et cependant, comme il n'a touché qu'à la rente, il transmettra encore parfaitement intacts à ses fils ses 70 millions de patrimoine primitif : « Un homme qui ne possède que 70 millions, et qui ne les a point augmenté d'un obole par son propre travail, peut néanmoins débourser 210 millions, et au lieu d'être trois fois ruiné, se trouver à la tête de ses 70 millions primitifs ?

Voilà la véritable question, le problème à résoudre.

Car, ne l'oublions pas, en admettant qu'à une époque quelconque, une répartition plus ou moins juste ait attribué aux uns toutes les richesses ne laissant aux autres que le travail, on devrait naturellement arriver à cette conséquence inévitable : — Le riche oisif, déboursant toujours sans jamais rien produire, devrait, quelle que soit sa fortune, la dépenser infailliblement toute entière dans un temps plus ou moins long, et le pauvre, au contraire, travaillant toujours et consommant peu, devrait seul, à la fin, devenir opulent et riche. — Or, c'est précisément l'opposé qui a lieu, et la richesse s'augmente toujours pour le riche comme la pauvreté pour le pauvre. D'où provient un aussi étrange bouleversement ? D'une seule cause. Il résulte du revenu ou de l'intérêt attribué au capital. Rien n'est plus évident, et c'est là une vérité mathématique ; mais, pour la mettre dans tout son jour, nous allons l'expliquer et la démontrer par des chiffres.

La richesse totale d'une nation est de 100 milliards, supposons. Sur 36 millions d'hommes qui composent cette nation, on dépouille complètement 35 millions d'entre eux, pour donner toutes les richesses à un million d'individus seulement.

Certes, l'inégalité de fortune est assez monstrueuse, assez choquante, puisqu'un million de riches possèdent tout et que 35 millions de pauvres n'ont absolument rien. — Cependant, ce million de riches restant sans rien faire, et chacun d'eux dépensant en moyenne 5,000 fr. seulement par année, ce sera pour eux 5 milliards annuels, et par conséquent 100 milliards au bout de 20 ans, époque à laquelle ils ne doivent donc plus posséder ni les uns ni les autres une seule obole. Leurs 100 milliards seront ainsi retournés aux 35 millions de travailleurs qui, pendant ces 20 années, ont seuls produit et fourni à tous les besoins, à tous les plaisirs des riches. Rien ne semble plus simple.

Voilà ce qui devrait être, au moins si l'on en juge d'après les notions usuelles de bon sens et d'équité. Voyons maintenant ce qui est réellement avec le revenu ou l'intérêt du capital.

Ces 100 milliards, possédés par un million de riches, sont en terres, en propriétés, en argent, en exploitations industrielles. Ces biens sont tous loués, affermés, exploités ou prêtés à intérêts, et en supposant qu'ils n'aient rapporté l'un dans l'autre que 5 0/0, ils auront produit à leurs heureux possesseurs 5 milliards par an et 100 milliards en 20 ans. De sorte que, sans rien faire, les riches, au lieu d'avoir perdu leur fortune primitive en 20 ans, l'auront doublée au contraire, et auront ajouté 100 milliards aux 100 qu'ils possédaient déjà.

Il est donc évident et palpable que cette répartition, si étrangement disproportionnée, qui constitue la misère effroyable des masses et la fortune prodigieuse d'une infime minorité, ne résulte point en définitive de la richesse ou de la pauvreté originaires des uns et des autres, mais bien d'une création toute légale et conventionnelle qui n'est autre que le revenu ou l'intérêt affecté au capital. Cette dispensation si déplorablement inégale de tous les biens de la terre n'est donc ni l'œuvre de la nature, ni le résultat de la diversité des aptitudes, mais uniquement l'œuvre de la société, celle du législateur.

La société est divisée en deux classes : — L'une est toujours obligée de céder la propriété des choses dont on lui paie la valeur. L'autre, au contraire, a le privilège fantasmagorique

de se faire payer dix fois, cent fois, mille fois, toujours le prix d'une chose, sans jamais en céder la propriété à celui qui l'a ainsi payée cent fois, mille fois. En effet, êtes-vous producteur, ce produit de votre récolte vaut 500 francs ou 1,000 francs, il faut évidemment que vous cédiez la propriété toute entière de votre récolte ou de vos produits manufacturés. Etes-vous propriétaire ou capitaliste, c'est tout le contraire.

Votre terre vaut 10,000 fr. On vous aura payé en fermage, à raison de 600 francs par an, une somme de 30,000 francs en 50 ans, c'est-à-dire trois fois la valeur de cette terre. N'importe, vous en posséderez toujours la propriété exclusive. De deux choses l'une : ou le revenu, l'intérêt du capital est inhérent à la propriété elle-même, ou il ne l'est pas ?

S'il est inhérent au droit de propriété, toute propriété doit en jouir, celle des produits ou biens meubles comme celle des immeubles. Or les travailleurs de France, créant chaque année, en culture, élève du bétail, industrie et fabrication plus de 10 milliards à 5 0/0, ces 10 milliards leur rapporteraient chaque année 500 millions ; c'est donc 500 millions par an, 10 milliards tous les vingt ans, que la loi permet de leur extorquer, en n'accordant pas à leur propriété le même droit qu'à celle du riche.

Etrange subversion de toute logique. L'intérêt du capital est une idée si radicalement fausse, que, même en l'acceptant, on la détruit de fond en comble par son propre principe. En effet, l'intérêt du capital ne peut exister pour l'une des parties contractantes, qu'à la seule condition, expresse d'être annulé et supprimé pour l'autre. Et, par un renversement de toute justice comme de toute égalité, c'est toujours au profit du riche et de l'oisif qu'il existe, tandis que c'est pour le pauvre et le travailleur qu'il est supprimé. Ce fait se reproduit inévitablement dans toutes les stipulations d'intérêts, quels que soient d'ailleurs leur mode et leur nature.

Soit Pierre le riche et Jacques le pauvre.

Pierre cède en fermage à Jacques, à raison de 5 0/0, une terre de la valeur de 10,000 fr.

Jacques aura donc donné à Pierre 500 francs au bout d'un an, 5,000 francs la dixième année et 10,000 francs au bout de la vingtième. Mais de deux choses l'une : ou tout capital doit porter intérêt ou il ne le doit pas. — Si le capital ne porte pas intérêt, ces 500 francs par an, ces 10,000 francs au bout de vingt ans, donnent à Jacques une hypothèque de pareille somme sur la propriété de Pierre, qui perd ainsi tout droit d'exiger un intérêt pour sa terre, comme aussi d'en payer pour l'argent qu'il a reçu. — Si, au contraire, le capital porte intérêt, Jacques a le droit d'exiger de Pierre l'intérêt de 500 francs annuels, des 10,000 francs qu'il a versés en vingt ans. Il est donc évident que le capital du riche (Pierre) ne peut porter intérêt, qu'à la condition que le capital du pauvre (Jacques), n'en portera point.

Admettez le droit pour Pierre, et vous le supprimez pour Jacques.

Admettez-le pour ce dernier comme pour le premier, et vous le supprimez pour tous les deux.

Sans doute, il est fort commode de justifier le prélèvement de l'intérêt du capital pour l'un et sa suppression pour l'autre, en appelant capital la propriété de Pierre et intérêt celle de Jacques. Mais c'est là précisément ce qui est en question. En quoi, je vous prie, l'argent de Jacques est-il moins en principe, de sa nature, un capital que celui de Pierre ? Que la maison ou le champ de ce dernier ? En quoi l'un doit-il porter moins intérêt que l'autre ?

Ainsi, le principe de l'intérêt du capital est contradictoire à lui-même, et porte en soi sa propre négation, puisqu'il ne peut exister pour l'une des parties, qu'à la condition expresse d'être annulé et supprimé pour l'autre.

---

Saint-Quentin. — Le groupe les *Enfants de Babeuf*, prévient les compagnons, que s'il se présentait chez eux un nommé Massey, qu'il n'a rien de commun avec cet individu.

## *AUX OUVRIERS SYNDIQUÉS*

*des Ardennes*

Camarades,

J'ai été le premier à porter la parole anarchiste dans votre région ; ceux qui m'ont entendu savent si je suis socialiste et si je place la cause que nous défendons au-dessus des querelles et des ambitions personnelles. Les hommes passent, les idées restent.

La note parue dans le numéro du 4 courant du *Parti ouvrier* m'accuse d'être « boulangiste, fumiste ». Ceux qui ont inséré cette note savent mieux que personne qui je suis, parce que nous avons combattu ensemble : je les ai quittés pour le meeting des Invalides. Depuis, je suis toujours allé en avant, tandis qu'eux ont reculé jusqu'à faire alliance avec Clémenceau et Ranc. A tous ceux qui, comme moi, n'ont pas voulu les suivre dans leur déroute, ils ne pardonneront jamais.

A Paris, leurs calomnies ne peuvent servir qu'à nous amener de nouveaux adhérents. Mais, dans un pays où ils sont connus de tous et où je n'étais connu de personne, c'est différent.

Je suis donc bien à craindre, les idées que je défends sont donc bien dangereuses, où ils vous croient donc bien innocents, pour que vous ne sachiez distinguer le faux du vrai ; qu'en pensez-vous ?

Malgré toutes leurs précautions, vous avez voulu m'entendre et juger par vous-mêmes, vous ne le regretterez pas, ni moi non plus ; nous avons eu la joie de nous communiquer notre foi dans la Révolution, laissant les intrigues aux petits esprits, l'ambition aux cœurs étroits.

On peut nous traiter de boulangistes. Quand nous sommes ennemis de l'armée comme du pouvoir, peu nous importe. Malgré leurs injures, nous iront partout répandre la vérité, avec le contentement profond que l'on éprouve quand on ne veut ni place ni honneur, mais seulement l'estime de soi-même et de ses semblables.

Tortelier.

*P. S.* — Une note aussi intelligente que celle du *Parti ouvrier* a paru dans le *Petit Ardennais*, signée d'initiales que je ne connais pas. Les auteurs peuvent prendre dans cette lettre la part qui leur revient.

---

Nous publions la réponse que le compagnon Cipriani vient de faire à la lettre que les camarades de Bruxelles lui avait adressée et que nous avons publiée dans le numéro 47.

Rimini, 1er septembre.

Citoyens,

Aujourd'hui seulement, il m'est donné de répondre à votre lettre du 19 août.

Oui, le jour même de ma liberté, au milieu de *nos amis* de Milan, j'ai fait appel à la concorde et à l'union de toutes les forces révolutionnaires, parce que, moi aussi, j'ai appris dans le *grand livre du passé*. Qu'il n'y a pas de révolutions possibles sans l'union, sans la concorde, sans l'entente la plus complète.

En exhortant les révolutionnaires à cela, je n'ai pas entendu faire un pas en arrière, mais tendre les bras à tous ceux qui, las de souffrir étaient prêts à prendre les armes contre le triple ennemi qui nous écrase tous les jours, *monarchie, papauté, bourgeoisie*, tout en restant à ma place d'anarchiste révolutionnaire.

Que m'importe de savoir si celui qui prendra les armes demain, et qui se fera tuer à notre côté, est anarchiste, collectiviste, mutuelliste ou républicain ? Celui qui donne sa vie sur les barricades pour combattre et abattre les ennemis du Peuple et de l'Humanité, n'est d'aucun parti, il appartient à la grande famille des révolutionnaires.

Je sais depuis longtemps que le mal prend sa source dans la propriété et celle-ci n'a pas d'ennemi plus acharné, plus implacable, plus impitoyable que moi..

L'abolition de la propriété individuelle, voilà l'avenir de l'Humanité, voilà le bonheur des opprimés.

Cassons-le donc ce *moule*, bouleversons cette société pourrie, anéantissons tout ce qui est injuste ; mais faisons-le avec sagesse, avec conviction, avec cette entente et union qui nous a toujours manquée, et qui nous donnera la victoire, la Liberté.

J'approuve tous ceux qui se dévouent à une active propagande pour l'instruction du Peuple, mais j'approuve bien davantage ceux qui travaillent pour l'action immédiate, car il n'y a pas de propagande plus salutaire que les coups de fusils. Voilà la propagande efficace et véritablement utile.

Rien de plus instructif que des leçons burinées avec la baïonnette écrites avec le sang.

Du reste, en prêchant la lutte, nous instruisons aussi puisque nous expliquons les causes pour lesquelles nous voulons combattre.

J'ai trouvé passablement hasardé de votre part de me croire accessible aux flatteries et de vouloir déposséder *les riches actuels au profit d'un état ouvrier dont moi et mes amis* serions dispensateurs. Il n'est nullement permis de soulever de tels soupçons sur un homme que l'on ne connaît pas. *Je ne combats ni pour moi, ni pour vous, ni pour mes amis*, mais pour l'Humanité. Pour moi, si les hommes ne sont rien, les idées sont tout.

Ce sont mes ennemis, tous les ennemis du Peuple, les flatteurs, les calomniateurs, les intéressés et tous ceux qui ne s'occupent que des personnalités. Ce sont mes amis tous ceux qui sont prêts à sacrifier leur bourse et la vie à leur Révolution sociale.

Soldat d'une grande idée, je méprise et foule aux pieds toute personnalité, n'importe à quel parti elle appartienne. Ennemi déclaré des doctrinaires, je ne consentirai jamais à le devenir pour la Révolution. *Rebelle j'étais et rebelle je resterai à n'importe quelle forme de gouvernement* ; n'aspirant qu'à un seul rôle, celui de simple combattant ; sans trop me préoccuper si ceux qui se trouveront à côté de moi seront des vieux ou des nouveaux combattants.

A vous,

Amilcare Cipriani.

---

De cette franche déclaration de principes, les camarades de Bruxelles en ont pris acte par la lettre suivante :

Bruxelles, 11 septembre.

Cher compagnon Cipriani,

Quelques mots suffiront pour dissiper un malentendu.

Vous sortiez de prison, il nous importait beaucoup de savoir votre pensée toute entière, dégagée de tout le bruit qu'on fait autour de vous. Votre réponse à notre lettre est une déclaration suffisamment claire pour qu'aucun doute ne soit permis. Vous vous déclarez anarchiste révolutionnaire, vous êtes comme nous prêt à combattre, ou plutôt à reprendre le combat.

Nous sommes heureux de votre déclaration, et si nous avions pu vous croire « accessible aux flatteries », votre lettre détruirait notre doute.

Non, telle n'a jamais été notre pensée, et nous parlions *au figuré* dans la phrase qui a pu être mal interprétée par vous, nous le regrettons.

Il y a communauté d'idées entre nous.

Nous sommes, et vous aussi, partisans de la lutte sans trêve ni pitié.

Comme vous, nous faisons appel à la bonne volonté de tous ceux qui veulent abattre, *par les armes*, la société actuelle.

Nous nous félicitons d'avoir, par un échange de correspondance, établi ces trois points qui nous unissent vers la même aspiration.

A vous, compagnon et au triomphe de l'Anarchie !

*Les Anarchistes de Bruxelles.*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Rieffel a passé une première fois en police correctionnelle pour avoir laissé des dettes à Paris lorsqu'il le quitta. Il a été acquitté, mais dans un mois, il s'entendra condamner pour avoir été gérant de *Terre et Liberté*.

* * *

Lucas a été condamné à cinq ans de réclusion pour avoir tiré sur Rouillon. Pour nous, la violence qui a motivé sa condamnation n'était pas de nature à faire de la propagande, mais Lucas était un bon camarade qui a droit à toute notre sympathie.

* * *

A quelques jours d'intervalle, les journaux de Paris ont enregistré la mort de deux malheureux qui avaient succombés à la faim.

On lit à ce propos dans un journal bourgeois :

« Mourir de faim ! voilà une mort qui ressemble

à un meurtre social : on se demande en effet comment il est possible que de semblables choses puissent se produire.

« Qu'un homme meure de faim dans les déserts de l'Afrique centrale ou sur quelque côte inhospitalière où il a été jeté après un naufrage, ce sont là d'épouvantables accidents, mais contre lesquels il n'est ni indignation possible ni remède proposable.

« Mais la mort par la faim dans les rues de Paris, entre deux rangées de maisons regorgeant de nourriture, à deux pas d'étalages appétissants, auprès de victuailles exposées chez les marchands de comestibles, en face peut-être d'un boucher, d'un boulanger, d'un charcutier offrant à la vue du malheureux malade de la famine le remède assuré qui doit le sauver, voilà un de ces contre-sens cruels et criminels de la civilisation qui ne sauraient s'expliquer ni se raisonner !

« Un état policé n'est pas seulement celui où l'on peut se promener dans les rues des villes sans risquer d'y rencontrer des cadavres de gens assassinés, c'est aussi un Etat où l'on n'est pas exposé à rencontrer des hommes morts de faim au coin des rues à deux pas des rôtisseurs. »

Très bien, mais le remède? Le journal bourgeois propose des *postes de famine*. Nous, nous proposons la suppression du capital et de la propriété.

* * *

Les bourgeois de Paris sont en mouvement parce qu'il ne leur est plus possible d'entrer dans les bois des environs de Paris. Tant mieux, rien n'enseigne la haine du capital, comme de voir un M. Bamberger, pour le plaisir de sa chasse, empêcher deux millions de parisiens de venir respirer l'air pur des bois.

Si seulement le gouvernement pouvait avoir la bonne idée de fermer les squares de Paris et de les affermer à des richards (comme à Londres), il en soulerait du coup.

* * *

*Echo des grandes-manœuvres.* — Un abbé a reçu une balle dans le dos. Instantanément tout le monde a compris qu'elle était destinée au général commandant qui se trouvait à quelques mètres de là. En voilà un qui a conscience de ce qui l'attend.

* * *

Nous recevons du compagnon Tortelier le compte-rendu suivant de sa tournée de propagande dans les Ardennes :

Deville, pays de métallurgistes. La journée est de 13 heures; les enfants travaillent pendant 13 heures dès l'âge de 11 ans. C'est ignoble de voir cela.

Cependant les idées socialistes ont gagné la plupart des ouvriers qui sont presque tous syndiqués. Les femmes font la culture dans les montagnes, ramassent du bois mort. Il y a des familles très malheureuses.

La réunion a été très belle. Je crois y avoir fait quelques convaincus.

A Monthermé il y a des forges et laminoirs. L'ouvrier est moins groupé qu'à Deville ; on y travaille 12 heures, il y a quelque chômage. J'ai rencontré quelques anarchistes. J'espère qu'ils répandront l'idée. La réunion était assez nombreuse.

A Nouzon, siège de la Fédération, pays essentiellement industriel, il y a eu jusqu'à 1,100 membres à la Chambre syndicale ; là, il y a quelques fanatiques du possibilisme ; néanmoins, j'ai pu faire une petite conférence et ai rencontré de bons éléments.

A Warcq, pays tout nouvellement groupé ; aucune conférence sérieuse n'avait été faite. La première a parfaitement réussi et a été très applaudie. C'est un grand village, toujours la métallurgie comme dans la vallée de la Meuse. Je pense que les idées germeront.

A Rimogne, c'est encore meilleur, des carrières ardoisières ; presque tous les ouvriers sont socialistes et groupés. Ils ont eu une grève très énergique, plusieurs collisions avec les gendarmes ont fait se produire. Les femmes surtout, étaient très courageuses et marchaient en avant, drapeaux rouges et noirs en tête. Nous avons plusieurs anarchistes convaincus dans cette ville, qui sera une des bonnes dans le prochain mouvement.

Fumay, pays ardoisier également, mais moins socialiste que Rimogne. Les travailleurs y sont moins instruits, mais il paraît qu'ils sont très énergiques au temps de grèves. Il arrive souvent de terribles accidents dans ces carrières. Ces jours derniers deux frères ont été pris sous un éboulement ; l'un a été tué et l'autre gravement blessé. Un grand émoi s'est produit dans le pays, on a demandé une augmentation et si l'on n'y fait pas droit, il est certain qu'une grève éclatera.

La réunion était très nombreuse. Espérons qu'elle aura contribué à avancer les esprits vers la Révolution.

L'idée d'une grève générale, que j'ai défendue, a été très acclamée dans ces pays et j'espère que quand les grandes villes la feront, les camarades des Ardennes se soulèveront avec nous.

* * *

Saint-Denis. — On a mené grand bruit cette semaine autour de la grève des boulangers à Saint-Denis et à Saint-Ouen. Les conseils municipaux ayant établi la taxe officielle du pain, les boulangers ont émis la prétention de diminuer le salaire de leurs mitrons de telle façon que leur gain, à eux, restât toujours le même. Evidemment, les mitrons se sont retirés et les patrons ont décidé de fermer boutique. Mais cela n'a pas pu durer longtemps. Grâce à la facilité des communications, on n'a pour ainsi dire pas manqué de pain et voyant qu'on se passait d'eux, les patrons boulangers se sont soumis à leurs mitrons et à la taxe.

On verra dans cette histoire, l'avantage d'avoir des conseils municipaux socialistes, de les élire par conséquent. Nous ferons remarquer que : 1° Que le résultat final obtenu à Saint-Denis est absolument illusoire. Quoique le pain coûte un sou de moins aux deux kilogs, la vie ne sera pas demain un liard meilleur marché qu'hier, d'autres denrées augmenteront, les salaires baisseront, bref, la misère augmentera : c'est la loi véritable et irrémédiable, taxes officielles et arrêtés municipaux n'y feront rien. 2° Le seul bénéfice que la Révolution de cette affaire est justement opposé aux taxes et arrêtés : c'est le pillage de deux ou trois boulangeries.

* * *

Montpellier. — Un voleur est surpris; il se sauve abandonnant les objets volés ; les agents courent après lui et lui tirent de nombreux coups de revolvers. Il n'est pas tué, uniquement parce que les policiers sont maladroits. Cela s'appelle la *chasse à l'homme*. Un seul acte pareil, juge une *société*.

## République Argentine

*Esclaves blancs de la République argentine.* — Nous empruntons au journal argentin *En Avant* les détails suivants que nous recommandons à ceux de nos lecteurs qui, fatigués de l'Europe, auraient l'intention d'émigrer vers la République argentine.

« La maison Clark et Cᵉ, construit un chemin de fer de Mendoza au Chili. En ce moment on fait un immense tunnel pour le percement duquel les ouvriers sont généralement recrutés dans les agences d'émigration de Buénos-Ayres.

Aussitôt qu'ils sont arrivés sur les travaux, leur indépendance personnelle a cessé d'exister ; il ne leur est plus permis de quitter le chemin de fer sous peine d'être transportés immédiatement dans les Cordillères, lieu ultime de leur destination. Ils ne sont rien moins que prisonniers. Aucune lettre, aucun journal, aucun message ne leur parvient, encore moins peuvent-ils donner de leurs nouvelles, l'entrée du tunnel est gardée par une forte escouade de police.

Personne ne sort, personne n'entre; le monde extérieur n'existe plus pour ces travailleurs qui touchent un salaire journalier de 4 fr. 50, de 6 fr. 30 au plus, payable à la fin du mois, mais dont ils ne reçoivent que la moitié, le surplus restant en gage.

Sept ouvriers n'y tenant plus ont essayé de s'enfuir, ils ont été fusillés par les soldats de la police. Six autres qui avaient été raccolés en été, à peine vêtus, sont morts de froid. Tout individu qui se révolte est passé par les armes.

Deux ouvriers, un italien et un allemand qui avaient réussi à s'échapper, ont dû jurer solennellement qu'ils ne révéleraient rien de ce qui se passe sur les chantiers du tunnel, et ils ont tenu leur serment terrifiés qu'ils étaient par la crainte d'être repris par la police et livrés de nouveau à leurs persécuteurs, auquel cas leur sort ne serait pas douteux. (*Freiheit*).

## Etats-Unis

Pendant les 25 dernières années, les honnêtes représentants du peuple des Etats-Unis n'ont pas fait cadeau de moins de 65 millions d'hectares aux bandes d'escrocs qu'on appelle compagnies de chemins de fer.

Les rois d'autrefois ne pouvaient donner en fief d'aussi vastes étendues à leurs féaux comtes et barons qui certes n'étaient que de misérables mendiants en comparaison des avaleurs de dividendes des chemins de fer américains. D'autant plus riche sera la proie quand la Révolution fera rendre gorge à ces goulus. (*Freiheit.*)

## Brésil

Les journaux nous annoncent à grand fracas ce qu'ils appellent « l'abolition de l'esclavage au Brésil. » Méfions-nous.

Toute la séquelle des patrons-capitalistes réunie en Congrès ne pouvait s'occuper que de l'accommodation de l'esclavage aux « saines doctrines de l'économie politique. ». On peut en juger :

L'abolition de l'esclavage au Brésil n'est, nous le craignons, qu'un moyen déguisé de ployer sous un nouveau joug les neuf dixièmes de la population, soit dix millions d'hommes. Le décret qui vient d'être rendu comprend des mesures restrictives contre le vagabondage et « l'absence d'occupation. »

Tout individu qui ne pourra justifier de moyens d'existence ou d'occupations quelconques, sera traité en coupable et expédié au « travail forcé » sur les plantations, dans les mines, etc. Une simple dénonciation suffit pour que cette mesure soit exécutive.

Pour qui sait lire entre les lignes, ce décret est gros de menace, écrit un correspondant. En effet, par suite de la libération des esclaves, les cultures vont manquer de bras et les possesseurs de plantations, les Hacienderos, vont avoir à subir une crise que la pression d'en haut pourra seule les aider à surmonter par le travail forcé et à bon marché. Il va sans dire que les cultures ne manqueraient pas de bras si les planteurs voulaient se résigner à accorder à leurs ouvriers une rétribution à moitié satisfaisante. — Mais à quoi bon? La loi du travail forcé rendra à ces intéressants patrons leurs anciens esclaves, et ce, à des conditions autrement avantageuses que lorsqu'ils avaient à les entretenir tant bien que mal.

Les employeurs paieront une faible rétribution aux agents chargés de l'exécution de la loi, et pourront ensuite exploiter et tyranniser à l'aise, comme au bon vieux temps. (*Freiheit.*)

## Allemagne

Dans l'opulente ville de Francfort-sur-le-Mein. le nombre de demandes de secours aux établissements de charité qui en 1878 avait été de 1334, s'est élevé en 1887 à 15,345. (*Freiheit*).

## Angleterre

Des cent mille familles qui habitent Glascow, la grande cité manufacturière de l'Ecosse, quarante-et-un mille parquent dans une même chambre : père, mère, fils et filles dorment, mangent, vivent dans un taudis en général mal éclairé et sans air.— Vivent, avons-nous dit? Il est difficile d'appeler vie une telle existence.

« Où demeures-tu demandait un philanthrope écossais à un de ces vagabonds. — Nous ne demeurons nulle part, fut la réponse ; seulement nous nous couchons en tas quand la nuit vient. (*Freiheit.*)

## Roumanie

Les grèves des ouvriers des ateliers du chemin de fer des gares de Bukarest, Pachecany et Galatzi, continuent depuis près d'un mois.

Le manque absolu de vagons a causé une très grande perte à beaucoup de commerçants, fermiers et autres bourgeois, qui se sont trouvé forcés d'intervenir auprès de la direction et du ministre afin qu'on accédât aux demandes des grévistes.

Le ministre a été forcé de recommander expressément au directeur de mettre fin à cette grève.

Mais cet individu trop ambiteux pour pouvoir céder, a préféré répondre par sa démission, qui — d'après ce qu'on nous assure — sera reçue en même temps que les demandes des grévistes seront acceptées.

Mais nous demandons à cet ambitieux souteneur Duca, ne voit-il pas qu'en donnant sa démission, c'est lui qui a été vaincu dans ce combat, après avoir causé tant de malheurs aux ouvriers.

### Suisse

Le Conseil fédéral vient d'expulser le tailleur bavarois Troppmann qui était en prison à Zurich.

Une enquête a démontré que Troppmann avait été en correspondance avec un anarchiste pendu à Chicago, et avait dans une réunion publique, prononcé un discours prônant les théories anarchistes.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

La *Bibliothèque communiste-anarchiste* de Saint-Denis, tient à la disposition des habitants tous les ouvrages traitant de l'Idée.

Ph. Segard, bibliothécaire, rue d'Aubervilliers, 30.

* * *

### APPEL AUX ANARCHISTES ROUMAINS

Un groupe d'anarchistes roumains, décidé à faire paraître un journal *communiste-anarchiste* **RAZVRATIREA** (*La Révolte*), prie tous les compagnons de Roumanie de lui venir en aide en faisant des abonnements et des souscriptions.

Il y a des listes à la disposition des camarades.

S'adresser à la rédaction du journal *Razvratirea*, 10, rue Berthollet, à Paris.

L'abonnement est de 2 francs pour trois mois.

* * *

Reims. — Le compagnon Fauché, par suite d'un accident au pied, ne pouvant plus faire le service du journal, demande un camarade pour le remplacer momentanément.

L'abondance de copie nous force à renvoyer à la semaine prochaine plusieurs correspondances, notamment de Reims, Fourchambault, etc.

# VARIÉTÉS

### Collaborations originales

## DE LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE

Qui dit souveraineté dit toute puissance, car une puissance limitée serait une puissance non souveraine.

Dire que le peuple est souverain, c'est donc dire que le peuple est tout puissant.

Tout puissant à l'égard de qui ?

A l'égard des autres peuples ? Non.

A l'égard de lui-même ? Non encore.

A l'égard des individus qui le composent, et qu'on appelle « membres du souverain? » Oui, c'est dans ce sens que l'on dit que le peuple est souverain ; il est tout puissant vis-à-vis des citoyens dont l'universalité forme le corps souverain, ce qui veut dire que chaque citoyen tout-puissant, pour sa petite part, vis-à-vis des autres, est à son tour soumis dans sa personne à la toute-puissance des autres ; que chaque citoyen commande en tant que fraction du souverain, mais qu'il obéit en tant que sujet du souverain ; que sa part de souveraineté est d'autant plus faible que le peuple comprend plus d'individus, tandis que sa part d'oppression est d'autant plus forte dans les même conditions, et qu'enfin le citoyen membre d'un peuple de dix millions de citoyens commande dans la proportion de $\frac{1}{10\,000\,000}$ et obéit dans la proportion de $\frac{9\,999\,999}{10\,000\,000}$.

Commander ? obéir ? Est-ce la liberté ? Et quand la moitié plus un des membres du peuple commanderaient, pendant que la moitié moins un obéiraient, est-ce que les uns ou les autres seraient libres ?

Souveraineté d'un côté, servitude de l'autre ; puissance de la majorité, oppression de la minorité : telle est la conséquence de la doctrine que nous examinons.

Ceci, en pratique du moins. Car, en théorie, la question se pose autrement. Aucun plébiciste, aucune constitution n'a osé dire que la souveraineté appartenait à la majorité. Saint Thomas, Suarez et Jean-Jacques Rousseau disent que la souveraineté réside dans l'universalité du corps social, et ce mot d' « universalité » est répété dans toutes les constitutions républicaines qui ont accepté pour base la souveraineté du peuple.

L'universalité, ce n'est, à proprement parler, ni la majorité ni la minorité : c'est la généralité, la totalité, l'unanimité. Bien qu'en fait l'unanimité soit impossible, discutons-la comme simple hypothèse, et demandons-nous s'il serait vrai de dire que l'unanimité des citoyens est souveraine.

L'hypothèse est, tout d'abord, absurde. Absurde, parce qu'elle ne peut se produire en fait ; absurde encore, parce que si elle se produisait par hasard, la question n'aurait ni intérêt, ni signification. La souveraineté étant l'exercice de la toute-puissance à l'égard de chacun des membres du corps social, si tous ces membres sont d'accord, il n'y a plus de puissance à exercer, il n'y a pas lieu de mettre en action la souveraineté. De sorte que, en admettant même l'attribution de la souveraineté à l'unanimité des citoyens, on arriverait à ce résultat que, pour un cas où cette doctrine serait vraie, elle serait inapplicable.

Mais allons plus loin : Supposons qu'il y ait un intérêt tout théorique à accorder la toute puissance idéale à une unanimité impossible, la raison permettrait-elle cette concession platonique ?

Non, et voici pourquoi : L'unanimité du corps social ne peut puiser son droit que dans la personne de chacun de ceux qui la composent. Or, chaque homme étant l'égal d'un autre homme, le droit de chaque homme est égal en chaque homme ; un homme seul n'a pas le droit d'empiéter sur le droit du dix-millionième : tous ensemble n'ont que les droits qui appartiennent à chacun séparément, et comme aucun n'a le droit de commander à l'autre, tous ensemble sont impuissants vis-à-vis d'un seul, comme un seul est impuissant vis-à-vis d'un seul En d'autres termes, dix millions de droits ne forment pas un droit spécial ; le total, pour être plus fort que l'unité, n'a pas des attributs autres que l'unité, et dix millions de citoyens, dont chacun a le devoir de respecter le droit d'un seul, sont encore obligés tous réunis, de respecter le droit d'un seul. Chacun ayant son droit propre, le droit individuel, ne peut apporter à la collectivité que ce qu'il possède, à savoir son droit propre, son droit individuel, et la somme de ces droits individuels ne peut former qu'un droit individuel collectif, non un droit social d'une nature particulière. Supposez tous les individus d'accord ; ils ne pourront décider que pour eux-mêmes, en décidant la même chose pour tous ; supposez-les en désaccord, supposez un seul opposant, l'unanimité moins un ne pourra décider que pour l'unanimité moins un, et le droit de l'opposant restera inébranlable en face de dix millions de droits égaux au sien, comme en face du droit d'un seul égal au sien : la force seule pourra en venir à bout.

La force ! Le grand théoricien du droit social et de la souveraineté du peuple, J.-J. Rousseau, a bien vu cette conséquence ; il l'a vue et formulée : « Quiconque, dit-il, refusera d'obéir à la volonté générale y sera contraint par tout le corps ; on le forcera d'être libre. »

On le forcera, c'est possible, mais, pour être libre, c'est autre chose. Obéir et être libre ! Etre libre par contrainte ! C'est à cela qu'aboutit, selon Jean-Jacques Rousseau lui-même, la liberté des membres de chacun des membres de la collectivité souveraine. La soumission au corps social, est-donc la liberté ? Et quelle différence y a-t-il, pour celui qui obéit, entre la soumission à la volonté d'un seul, et la soumission à la volonté de beaucoup ?

Sigismond Lacroix. *(A suivre.)*


LA REVOLTE est en vente

**A Saint-Denis**

Ph. Segard, 33, rue d'Aubervilliers, 33. On trouve également tous les journaux et brochures anarchistes.

Mme Gousseau, à la Librairie Nouvelle, rue Compoise.

**A Argenteuil**

Gillard, libraire, 34, rue de la Chaussée.


## PETITE CORRESPONDANCE

Genève. — Envoyez « Fais ce que veux » à A. Art, 67, Chaussée de Diest, à Louvain.

A. Art à Louvain. — Pas de portraits de Louise Michel.

Le compagnon Paul Bart de Genève, est prié de donner son adresse ou d'écrire au compagnon Riémer.

Camarades de Saint-Quentin. — Pensez à nous régler les « Paroles d'un révolté ; nous avons été forcé d'en avancer le montant.

A. B. à Cognac. — Envoyons les numéros qui vous manquent. Il y a eu oubli de notre part, veuillez nous excuser.

« Critique sociale ». — Envoyez nous les trois premiers numéros.

V. à Bourges. — Nous vous enverrons des invendus quand vous en aurez besoin. Ça coûte trop cher de les envoyer isolément par la poste.

B. à Bouglon. — Pour l'adresse de C. M., adressez-vous à Martin, rue Bruyes, 5, à Alger.

Barraul, sur le trimard. — On nous avait dit de convoquer à cette adresse.

P. G. à Bruxelles. — R. G. à Villiers. — P. à Saint-Denis. — D. passage Lathuile. — V. à Bourges. — P. à Amiens. — P. Le Mans. — G. à Bruxelles. — P. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Paris. — Le groupe *Le Ça Ira*, convoque tous les groupes et anarchistes de Paris, à la réunion qui aura lieu le mardi, 25 septembre, à 8 heures 1/2 du soir, salle Horel, 13, rue Aumaire.

Ordre du jour : *Le Ça Ira* quotidien.

Levallois-Perret. — Réunion du cercle communiste-anarchiste, tous les vendredis à 8 h. 1/2, salle Mézerette, rue Gravel.

Dison. — Le groupe se réunit le premier et le troisième lundi de chaque mois, chez Heuchena, rue des Auris, à 8 heures du soir.

Abbeville. — Dimanche, 30 septembre, grande conférence contradictoire, avec le concours des compagnons Paulet, Morel et Décamp.

Toutes les personnes soucieuses de leurs intérêts sont invités à y assister.

Le lieu de la réunion sera connu ultérieurement.

Feuquières. — Tous les compagnon du Vimeu sont invités à assister à la réunion qui aura lieu dimanche, 23 septembre, chez Aglaé (café dit), au fond de la cour.

Sujet : La conférence d'Abbeville.

Entrée à 4 h. 1/2. Urgence.

Saint-Quentin. — Samedi, 22 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe les *Enfants de Babeuf*, à la Libre-Pensée, rue de la Raffinerie. Urgence.

Amiens. — Dimanche, 23 septembre, à 3 heures du soir, 97, rue Saint-Leu, réunion extraordinaire des groupes anarchistes.

Ordre du jour : Organisation d'une série de conférence dans la Somme, notamment à Abbeville et Gamache.

Ivry. — Dimanche, 23 septembre, à 3 heures du soir, chez Martin, 30, rue de Seine, réunion publique. Tous les travailleurs y sont invités pour défendre leurs intérêts.

Bruxelles. — Groupe la *Liberté*, à La Colline, 18, rue de la Colline, le lundi 17 à 8 h. 1/2 du soir, causerie publique et contradictoire.

Ordre du jour : La prochaine Révolution.


*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Eschiquier.

Deuxième Année, N° 3. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 30 SEPTEMBRE au 6 OCTOBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

L'envoi gratuit de quelques exemplaires, à titre de propagande sera fait à toute personne qui en fera la demande.

Celles des localités où nous n'avons pas de dépositaires, peuvent se procurer le journal à la Bibliothèque de la gare. — Elles n'ont qu'à le faire demander.

## LE SALARIAT

*(Suite et fin)*

V

« A chacun selon ses œuvres », disent les collectivistes, ou, pour mieux dire, selon sa part de services rendus à la Société. Et ce principe, on le recommande comme base de la Société, après que la Révolution aura mis en commun les instruments de travail et tout ce qui est nécessaire à la production !

Et bien, si la Révolution sociale avait le malheur de proclamer ce principe, ce serait enrayer le développement de l'Humanité pour tout un siècle ; ce serait bâtir sur le sable ; ce serait enfin, laisser sans le résoudre, tout l'immense problème social que les siècles passés nous ont mis sur les bras.

En effet, dans une société telle que la nôtre, où nous voyons que plus l'homme travaille, moins il est rétribué, ce principe peut paraître de prime-abord comme une aspiration vers la justice. Mais, au fond, il n'est que la consécration de toutes les injustices actuelles. C'est par ce principe que le salariat a débuté, pour aboutir là où nous sommes aujourd'hui, — aux inégalités criantes, à toutes les abominations de la société actuelle. Et il y a abouti parce que, du jour où la Société à évalué, en monnaie ou en toute autre espèce de salaire, les services rendus — du jour où il fut dit que chacun n'aurait que ce qu'il réussirait à se faire payer pour ses œuvres, — toute l'histoire de la Société capitaliste (l'Etat y aidant) était écrite d'avance ; elle était renfermée, en germe, dans ce principe. »

Devons-nous alors revenir au point de départ, et refaire à nouveau la même évolution ? — Nos théoriciens le veulent ; mais heureusement c'est impossible : la Révolution, nous l'avons dit, sera communiste ; sinon, elle sera noyée dans le sang.

---

Les services rendus à la Société — que ce soit du travail dans l'usine ou dans les champs, ou bien des services moraux — *ne peuvent pas* être évalués en unités monétaires. Il ne peut y avoir de mesure exacte de la valeur — ni de ce qu'on a nommé improprement valeur d'échange, ni de la valeur d'utilité. On peut dire que cinq heures de travail par jour, données par telle homme au service de la Société dans le courant de trois, quatre ou dix années, valent parfaitement les cinq heures données pendant le même nombre d'années par tout autre individu ; mais on ne peut pas fractionner ces heures, et dire que le produit de chaque journée, de chaque heure ou de chaque minute de travail vaut le produit de chaque minute et de chaque heure d'un autre individu.

On peut dire *grosso modo* que l'homme qui, toute sa vie durant, s'est privé de loisir pendant dix heures par jour, a donné à la Société beaucoup plus que celui qui ne s'est privé de loisir que pour cinq heures par jour, ou qui ne s'en est pas privé du tout. Mais on ne peut pas prendre ce qu'il a fait pendant deux heures et dire que ce produit vaut deux fois plus que le produit d'une heure de travail d'un autre individu et le rémunérer en proportion. Faire ainsi, serait ignorer tout ce qu'il y a de complexe dans la société actuelle ; ce serait ignorer jusqu'à quel point tout travail de l'individu est le résultat des travaux antérieurs et présents de la société entière. Ce serait se croire dans l'âge de pierre, tandis que nous vivons dans l'âge de l'acier.

---

En effet, prenez n'importe quoi — une mine de charbon, par exemple, — et voyez s'il y a la moindre possibilité de mesurer et d'évaluer les services rendus par chacun des individus travaillant à l'extraction du charbon.

Voyez cet homme, posté à l'immense machine qui fait monter et descendre la cage dans une mine moderne. Il tient en main le levier qui arrête et renverse la marche de la machine : il arrête la cage et la fait rebrousser chemin en un clin d'œil : il la lance en haut ou en bas avec une vitesse vertigineuse. Il suit sur le mur un indicateur qui lui montre, sur une petite échelle, où se trouve la cage à chaque instant de sa marche. Il suit des yeux cet indicateur, tout attentif et dès que l'indicateur a atteint un certain niveau, il arrête soudain l'élan de la cage — pas un mètre plus haut, ni plus bas que le niveau convenu. Et, à peine a-t-on déchargé les bennes remplies de charbon et traîné dans la cage les bennes vides, il renverse le levier et lance de nouveau la cage dans l'espace.

Pendant huit, dix heures de suite, il déploie ces prodiges d'attention. Que son cerveau se relâche pour un seul moment, et la cage va heurter et briser les roues, rompre le cable, arrêter tout le travail à la mine, écraser les hommes. Qu'il perde trois secondes à chaque coup de levier, et — dans les mines perfectionnées modernes — l'extraction est réduite de vingt à cinquante tonneaux par jour,

Eh bien, est-ce lui qui rend le plus grand service dans la mine ? Ou plutôt le garçon qui lui sonne le signal de remonter la cage ? Ou bien, est-ce le mineur qui à chaque instant risque sa vie au fond de la mine et finira un jour par être tué par le grison ? Ou bien encore l'ingénieur qui perdrait la couche de charbon et ferait creuser la pierre s'il faisait une simple erreur d'addition dans ses calculs ? Ou bien, enfin, — comme le prétendent les économistes qui, eux aussi, prêchent aussi la rétribution selon les « œuvres » et calculent les « œuvres » à leur guise — est-ce le propriétaire qui a engagé tout son patrimoine et qui a, peut-être, dit contrairement à toutes les prévisions : « Creusez ici, vous trouverez un excellent charbon ».

Tous les travailleurs engagés dans la mine contribuent, dans la mesure de leurs forces, de leurs énergies, de leur savoir, de leur intelligence et de leur habileté, à extraire le charbon. Et tout ce que nous pouvons dire, c'est que tous ont le droit de *vivre*, de satisfaire leurs besoins, et même leurs fantaisies après que les besoins les plus impérieux de tous auront été satisfaits. Mais, comment pouvons-nous évaluer leurs *œuvres* ?

Et puis, le charbon qu'ils auront extrait est-il bien *leur* œuvre ? N'est-il pas aussi l'œuvre de ces hommes qui ont bâti le chemin de fer menant à la mine et les routes qui rayonnent de tous côtés de ses stations ? N'est-il pas aussi l'œuvre de ceux qui ont labouré et ensemencé les champs, extrait le fer, coupé le bois dans la forêt, bâti les machines qui brûleront le charbon, et ainsi de suite ?

Aucune distinction ne peut être faite entre les œuvres de chacun. Les mesurer par les résultats, nous mène à l'absurde. Les fractionner et les mesurer par les heures de travail, nous mène aussi à l'absurde. Reste une chose : ne pas les mesurer du tout, et reconnaître le droit à l'aisance pour tout ceux qui prendront part à la production.

---

Mais prenez toute autre branche de l'activité humaine, prenez tout l'ensemble de notre existence, et dites : Lequel d'entre nous peut réclamer une rétribution plus forte pour ses œuvres : le médecin qui a deviné la maladie, ou la garde-malade qui a assuré la guérison par ses soins hygiéniques ?

L'inventeur de la première machine à vapeur, ou le garçon qui, un jour, las de tirer la corde qui servait jadis à ouvrir la soupape pour faire entrer la vapeur sous le piston, attacha cette corde au levier de la machine et alla jouer avec ses camarades, sans se douter qu'il avait inventé le mécanisme essentiel de toute machine moderne — la soupape s'ouvrant d'une façon automatique ?

Est-ce l'inventeur de la locomotive, ou cet ouvrier de Newcastle qui suggéra de remplacer par des traverses en bois les pierres que l'on mettait jadis sous les rails et qui faisaient dérailler les trains faute d'élasticité ? Est-ce le mécanicien sur la locomotive, ou l'homme qui, par ses signaux, arrête les trains, ou lui ouvre les voies ?

Ou bien, prenez le câble transatlantique. Qui donc a plus fait pour la Société : l'ingénieur qui s'obstinait à affirmer que le câble transmettrait les dépêches, tandis que les savants électriciens le déclaraient impossible ? Ou bien Maury qui conseilla d'abandonner les gros câbles

et d'en prendre un pas plus gros qu'une canne? Ou bien encore, ces volontaires qui vinrent on ne sait d'où, et qui passaient nuit et jour sur le pont à examiner minutieusement chaque mètre du câble et à enlever les clous que les actionnaires des compagnies maritimes et leurs agents enfonçaient bêtement dans la couche isolante du câble afin de le mettre hors de service?

Et, dans un domaine encore plus vaste — le vrai domaine de la vie humaine avec ses joies, ses douleurs et ses accidents, — chacun de nous ne nommera-t-il pas quelqu'un qui lui aura rendu dans sa vie un service si grand, si important, qu'il s'indignerait si on lui parlait d'évaluer ce service en monnaie? Ce service pouvait être un mot, rien qu'un mot dit juste et à temps; ou bien ce furent des mois et des années de dévouement. — Allez vous aussi évaluer ces services, les plus importants de tous, « en bons de travail? »

---

« Les œuvres de chacun! » — Mais les sociétés humaines ne vivraient pas deux générations de suite, elles disparaîtraient dans cinquante ans, si chacun ne donnait infiniment plus que ce qui lui sera rétribué en monnaie, en « bons », ou en récompenses civiques. Ce serait l'extinction de la race si la mère n'usait sa vie pour conserver celles de ses enfants, si chaque homme ne donnait sans rien compter, si l'homme ne donnait surtout là, où il n'attend aucune récompense.

Et si la société bourgeoise dépérit; si nous sommes aujourd'hui dans un cul-de-sac dont nous ne pouvons plus sortir sans porter la torche et la hache sur les institutions du passé, — c'est précisément faute d'avoir trop compté, ce qui a fait le compte des gredins. C'est faute de nous être laissé entraîner à ne *donner* que pour *recevoir*, d'avoir voulu faire de la Société une compagnie commerciale basée sur le *doit* et *l'avoir*.

---

Les collectivistes, d'ailleurs, le savent. Ils comprennent vaguement qu'une société ne pourrait pas exister si elle poussait à bout le principe de « à chacun selon ses œuvres. » Ils se doutent que les *besoins* — nous ne parlons pas de fantaisies — les besoins de l'individu ne correspondent pas toujours à ses *œuvres*. Aussi Depaepe nous dit-il :

« Ce principe — éminemment individualiste « — serait, du reste, *tempéré* par l'intervention « sociale pour l'éducation des enfants et des « jeunes gens (y compris l'entretien et la nour- « riture) et par l'organisation sociale de l'assis- « tance des infirmes et des malades, de la re- « traite pour les travailleurs âgés, etc. »

Ils se doutent que l'homme de quarante ans et père de trois enfants a des besoins plus grands que le jeune homme de vingt. Ils se doutent que la femme qui allaite son petit et passe des nuits blanches à son chevet, ne peut pas faire autant d'*œuvres* que l'homme qui a tranquillement dormi. Ils semblent comprendre que l'homme et la femme usés à force d'avoir, peut-être, trop travaillé pour la Société entière, peuvent se trouver incapables de faire autant d'*œuvres* que ceux qui auront fait leurs heures à la douce et empoché leurs « bons » dans des situations privilégiées de statisticiens de l'Etat.

Et ils s'empressent de *tempérer* leur principe. — « Mais oui, disent-ils, la Société nourrira et élèvera ses enfants! Mais oui, elle assistera les vieillards et les infirmes! Mais oui, les *besoins*, et non les *œuvres*, seront la mesure des frais que la société s'imposera pour tempérer le principe des œuvres. »

La charité — quoi! La charité, organisée par l'Etat.

Améliorer la maison des Enfants-Trouvés, organiser l'assurance contre la vieillesse et la maladie, — et le principe sera tempéré!

---

Ainsi donc, après avoir nié le communisme, après avoir rallié à leur aise la formule de « à chacun selon ses besoins », — ne voilà-t-il pas qu'ils s'aperçoivent aussi que les grands économistes ont oublié quelque chose — les besoins des producteurs. Et alors, ils s'empressent de les reconnaître. Seulement, ce sera l'Etat qui les reconnaîtra. Ce sera l'Etat qui se chargera d'apprécier; ce sera l'Etat qui se chargera d'apprécier si les besoins ne sont pas disproportionnés aux œuvres, et de les satisfaire si c'est le cas.

Ce sera l'Etat qui fera l'aumône à celui qui voudra reconnaître son infériorité. De là, à la loi des pauvres et au workhouse anglais, il n'y a plus qu'un seul pas.

Il n'y a plus qu'un seul pas, parce que même cette société marâtre qui nous révolte, s'est aussi vu forcée de *tempérer* son principe d'individualisme. Elle a dû aussi faire des concessions dans un sens communiste et sous la même forme de charité.

Elle aussi a dû distribuer des dîners d'un sou pour prévenir le pillage de ses boutiques. Elle aussi a dû créer des hôpitaux — souvent très mauvais, mais quelquefois splendides — pour prévenir le ravage des maladies contagieuses. Elle aussi, après avoir payé rien que les heures de travail, recueille les enfants de ceux qu'elle a réduits elle-même à la dernière des misères. Elle aussi tient compte des besoins — par la charité.

---

La misère — avons-nous dit en traitant la question du « Comment on s'enrichit », — la misère des misérables fut la cause première des richesses. Ce fut elle qui créa le premier capitaliste. Car, avant d'accumuler « la plus-value » dont on aime tant à causer, encore fallait-il qu'il y eût des misérables qui consentissent à vendre leur force de travail pour ne pas mourir de faim. C'est la misère qui a fait les riches. Et si la misère fit des progrès si rapides dans le cours du moyen-âge, ce fut surtout parce que les invasions et les guerres qui s'en suivirent, la création des Etats et le développement de leur autorité, l'enrichissement par l'exploitation en Orient et tant d'autres causes du même genre, brisèrent les liens qui unissaient jadis les communautés agraires et urbaines; et elles les amenèrent à proclamer, en lieu et place de la solidarité qu'elles pratiquaient autrefois, ce principe : « Peste des besoins! les *œuvres* seules seront payées, et que chacun se tire d'affaire comme il pourra! »

---

Et c'est encore ce principe qui sortirait de la Révolution? C'est ce principe que l'on ose appeler au nom de la Révolution sociale — de ce nom si cher à tous les affamés, les souffrants et les opprimés?!...

Mais, il n'en sera pas ainsi. Car le jour où les vieilles institutions croûleront sous la hache du prolétaire, il se trouvera parmi les prolétaires le demi-quarteron qui criera : « Le pain pour tous! Le gîte pour tous! Le droit à l'aisance pour tous! »

Et ces voix seront écoutées. Le peuple se dira : « Commençons par satisfaire nos besoins de vie, de gaieté, de liberté. Et, quand tous auront goûté de ce bonheur, nous nous mettrons à l'œuvre : à l'œuvre de démolition des derniers vestiges du régime bourgeois : de sa morale, puisée dans le livre de comptabilité, de sa philosophie du « doit » et « avoir », de ses institutions du tien et du mien. Et, en démolissant, nous édifierons, comme disait Proudhon; mais nous édifierons sur des bases nouvelles, — celles du Communisme et de l'Anarchie, et non pas celles de l'Individualisme et de l'Autorité.

# Le Collectivisme

Pour être sûrs d'interpréter exactement l'idée des collectivistes, nous donnons quelques extraits d'une *Silhouette d'une société collectiviste*, donnée par C. de Paepe dans l'*Avant-Garde* d'octobre 1887.

Nous prenons cette étude parce qu'elle résume le plus nettement les idées des collectivistes, — sans phrase et d'une manière concrète. Nous avions pensé nous arrêter sur la préface de Deville, à son résumé du *Capital* de Marx. Mais cet exposé est si vague que, malgré toute notre bonne volonté, nous n'avons pu nous faire une idée nette de ce que veut Deville. Paepe a, du moins, l'avantage d'être précis et compréhensible. Nous ne faisons que condenser, en reproduisant les paroles même de l'auteur collectiviste.

« Le collectivisme — dit-il — est une sorte de transaction entre le Communisme et l'Individualisme.

« Il ne dit pas que *tout* doit être possédé en commun, mais seulement que *certains* objets devraient, pour bien faire, appartenir à la grande collectivité nationale, représentée par l'Etat, tandis que d'autres pourraient appartenir à des collectivités plus circonscrites, telles que la commune et le groupe professionnel, et d'autres encore rester propriété particulière, individuelle. » ..

« Pour que l'*ordre* existe dans la production — continue Paepe — il faut que celle-ci, au lieu de se faire au hasard..... se fasse suivant un plan d'ensemble..... Pour cela, il faut que la direction de la production et du travail, au lieu d'être individuelle ou d'émaner des particuliers, appartienne à l'administration supérieure de la société, c'est-à-dire que l'*Etat ait la propriété de tout l'appareil de production*, ou au moins le contrôle de tout cet appareil, de concert avec les diverses catégories de producteurs, c'est-à-dire avec les groupes professionnels (ou corporations, chambres syndicales, compagnies ouvrières, etc..... »)

« Pour que l'équité existe dans la répartition des richesses (nous citons toujours textuellement.....) toutes les richesses naturelles — et parmi elles le sol et le sous-sol — ainsi que la plus-value donnée à ces richesses par leur voisinage des villes, etc.... devraient appartenir à la société entière, — à la nation, à l'Etat.... »

« ....Il faut que le travailleur soit propriétaire, à titre personnel, de l'équivalent de son travail personnel.... »

« La société doit mettre le capital à la disposition des travailleurs, — les groupes professionnels ou corporations contractant directement avec la société, pour l'exécution de tous les travaux.... »

« Enfin,... il faut que la rémunération du travail ne se fasse plus par des patrons,... mais par une entente entre la société (représentée par l'Etat et les communes) et les groupes corporatifs ou syndicats des travailleurs. Il convient, en un mot, que le taux des salaires, les heures de travail et le repos, etc., soient débattus entre les représentants de la société et les collectivités ouvrières. »

« Quant au principe qui servirait à la rémunération du travail — continue Paepe, — ....*à chacun selon ses œuvres*; on tiendrait compte en général du temps de travail, mais aussi de la répugnance ou du danger de certains travaux particuliers, de leurs difficultés spéciales, etc. »

« Ce principe — essentiellement individualiste — (ajoute Paepe) serait, du reste, tempéré par l'intervention sociale pour l'éducation des enfants et des jeunes gens (y compris l'entretien et la nourriture et par l'organisation sociale de l'assistance des infirmes et malades, de la retraite pour les travailleurs âgés, etc. »

Quant à la question importante que Paepe formule ainsi : « Le sol étant devenu propriété sociale, faudrait-il que l'Etat l'affermât à bail, soit à des particuliers, soit à dss associations de travailleurs agricoles? Ou bien serait-il préférable que le sol fût exploité directement... par l'Etat lui-même. » — ne se prononce pas là-dessus, quoiqu'il trouve la seconde solution préférable. Et il ajoute :

« A l'Etat incomberaient tous les services publics nationaux, même et surtout ceux que l'Etat actuellement perd complètement de vue : l'Instruction publique à tous les degrés, l'Hygiène et la Médecine, la Bienfaisance (pour les malades, infirmes, aliénés, etc.) deviendraient l'objet de ministères particuliers; tous les édifices, instruments, collections, etc., ressortissant à ces divers départements, deviendraient dès lors, propriétés de l'Etat. »

En se demandant si les bâtiments et les habitations devraient appartenir à l'Etat ou à la Commune, Paepe répond : « Nous pensons que la Ville ou la Commune devrait, non-seulement devenir propriétaire de toutes les maisons sises sur son territoire, mais encore s'occuper de faire bâtir de nouvelles maisons. »

Et plus loin : « Outre les services publics déjà communalisés — tels que le gaz, les eaux, les pompes funèbres, à Bruxelles, — signalons ceux qui devraient de préférence se trouver entre les mains de la Commune : le service de l'alimentation publique

et d'en prendre un pas plus gros qu'une canne ? Ou bien encore, ces volontaires qui vinrent on ne sait d'où, et qui passaient nuit et jour sur le pont à examiner minutieusement chaque mètre du câble et à enlever les clous que les actionnaires des compagnies maritimes et leurs agents enfonçaient bêtement dans la couche isolante du câble afin de le mettre hors de service ?

Et, dans un domaine encore plus vaste — le vrai domaine de la vie humaine avec ses joies, ses douleurs et ses accidents, — chacun de nous ne nommera-t-il pas quelqu'un qui lui aura rendu dans sa vie un service si grand, si important, qu'il s'indignerait si on lui parlait d'évaluer ce service en monnaie ? Ce service pouvait être un mot, rien qu'un mot dit juste et à temps ; ou bien ce furent des mois et des années de dévouement. — Allez vous aussi évaluer ces services, les plus importants de tous, « en bons de travail ? »

---

« Les œuvres de chacun ! » — Mais les sociétés humaines ne vivraient pas deux générations de suite, elles disparaîtraient dans cinquante ans, si chacun ne donnait infiniment plus que ce qui lui sera rétribué en monnaie, en « bons », ou en récompenses civiques. Ce serait l'extinction de la race si la mère n'usait sa vie pour conserver celles de ses enfants, si chaque homme ne donnait sans rien compter, si l'homme ne donnait surtout là, où il n'attend aucune récompense.

Et si la société bourgeoise dépérit ; si nous sommes aujourd'hui dans un cul-de-sac dont nous ne pouvons plus sortir sans porter la torche et la hache sur les institutions du passé, — c'est précisément faute d'avoir trop compté, ce qui a fait le compte des gredins. C'est faute de nous être laissé entraîner à ne *donner* que pour *recevoir*, d'avoir voulu faire de la Société une compagnie commerciale basée sur le *doit* et *l'avoir*.

---

Les collectivistes, d'ailleurs, le savent. Ils comprennent vaguement qu'une société ne pourrait pas exister si elle poussait à bout le principe de « à chacun selon ses œuvres. » Ils se doutent que les *besoins* — nous ne parlons pas de fantaisies — les besoins de l'individu ne correspondent pas toujours à ses *œuvres*. Aussi Depaepe nous dit-il :

« Ce principe — éminemment individualiste « — serait, du reste, *tempéré* par l'intervention « sociale pour l'éducation des enfants et des « jeunes gens (y compris l'entretien et la nour- « riture) et par l'organisation sociale de l'assis- « tance des infirmes et des malades, de la re- « traite pour les travailleurs âgés, etc. »

Ils se doutent que l'homme de quarante ans et père de trois enfants a des besoins plus grands que le jeune homme de vingt. Ils se doutent que la femme qui allaite son petit et passe des nuits blanches à son chevet, ne peut pas faire autant d'*œuvres* que l'homme qui a tranquillement dormi. Ils semblent comprendre que l'homme et la femme usés à force d'avoir, peut-être, trop travaillé pour la Société entière, peuvent se trouver incapables de faire autant d'*œuvres* que ceux qui auront fait leurs heures à la douce et empoché leurs « bons » dans des situations privilégiées de statisticiens de l'Etat.

Et ils s'empressent de *tempérer* leur principe. — « Mais oui, disent-ils, la Société nourrira et élèvera ses enfants ! Mais oui, elle assistera les vieillards et les infirmes ! Mais oui, les *besoins*, et non les *œuvres*, seront la mesure des frais que la société s'imposera pour tempérer le principe des œuvres. »

La charité — quoi ! La charité, organisée par l'Etat.

Améliorer la maison des Enfants-Trouvés, organiser l'assurance contre la vieillesse et la maladie, — et le principe sera tempéré !

---

Ainsi donc, après avoir nié le communisme, après avoir rallié à leur aise la formule de « à chacun selon ses besoins », — ne voilà-t-il pas qu'ils s'aperçoivent aussi que les grands économistes ont oublié quelque chose — les besoins des producteurs. Et alors, ils s'empressent de les reconnaître. Seulement, ce sera l'Etat qui les appréciera ; ce sera l'Etat qui se chargera d'apprécier si les besoins ne sont pas disproportionnés aux œuvres, et de les satisfaire si c'est le cas.

Ce sera l'Etat qui fera l'aumône à celui qui voudra reconnaître son infériorité. De là, à la loi des pauvres et au workhouse anglais, il n'y a plus qu'un seul pas.

Il n'y a plus qu'un seul pas, parce que même cette société maratre qui nous révolte, s'est aussi vu forcée de *tempérer* son principe d'individualisme. Elle a dû aussi faire des concessions dans un sens communiste et sous la même forme de charité.

Elle aussi a dû distribuer des dîners d'un sou pour prévenir le pillage de ses boutiques. Elle aussi a dû créer des hôpitaux — souvent très mauvais, mais quelquefois splendides — pour prévenir le ravage des maladies contagieuses. Elle aussi, après avoir payé rien que les heures de travail, recueille les enfants de ceux qu'elle a réduits elle-même à la dernière des misères. Elle aussi tient compte des besoins — par la charité.

---

La misère — avons-nous dit en traitant la question du « Comment on s'enrichit », — la misère des misérables fut la cause première des richesses. Ce fut elle qui créa le premier capitaliste. Car, avant d'accumuler « la plus-value » dont on aime tant à causer, encore fallait-il qu'il y eût des misérables qui consentissent à vendre leur force de travail pour ne pas mourir de faim. C'est la misère qui a fait les riches. Et si la misère fit des progrès si rapides dans le cours du moyen-âge, ce fut surtout parce que les invasions et les guerres qui s'en suivirent, la création des Etats et le développement de leur autorité, l'enrichissement par l'exploitation en Orient et tant d'autres causes du même genre, brisèrent les liens qui unissaient jadis les communautés agraires et urbaines ; et elles les amenèrent à proclamer, en lieu et place de la solidarité qu'elles pratiquaient autrefois, ce principe : « Peste des besoins ! les *œuvres* seules seront payées, et que chacun se tire d'affaire comme il pourra ! »

---

Et c'est encore ce principe qui sortirait de la Révolution ? C'est ce principe que l'on ose appeler au nom de la Révolution sociale — de ce nom si cher à tous les affamés, les souffrants et les opprimés ?!...

Mais, il n'en sera pas ainsi. Car le jour où les vieilles institutions crouleront sous la hache du prolétaire, il se trouvera parmi les prolétaires le demi-quarteron qui criera : « Le pain pour tous ! Le gîte pour tous ! Le droit à l'aisance pour tous ! »

Et ces voix seront écoutées. Le peuple se dira : « Commençons par satisfaire nos besoins de vie, de gaieté, de liberté. Et, quand tous auront goûté de ce bonheur, nous nous mettrons à l'œuvre : à l'œuvre de démolition des derniers vestiges du régime bourgeois : de sa morale, puisée dans le livre de comptabilité, de sa philosophie du « doit » et « avoir », de ses institutions du tien et du mien. Et, en démolissant, nous édifierons, comme disait Proudhon ; mais nous édifierons sur des bases nouvelles, — celles du Communisme et de l'Anarchie, et non pas celles de l'Individualisme et de l'Autorité.

# Le Collectivisme

Pour être sûrs d'interpréter exactement l'idée des collectivistes, nous donnons quelques extraits d'une *Silhouette d'une société collectiviste*, donnée par C. de Paepe dans l'*Avant-Garde* d'octobre 1887.

Nous prenons cette étude parce qu'elle résume le plus nettement les idées des collectivistes, — sans phrase et d'une manière concrète. Nous avions pensé nous arrêter sur la préface de Deville, à son résumé du *Capital* de Marx. Mais cet exposé est si vague que, malgré toute notre bonne volonté, nous n'avons pu nous faire une idée nette de ce que veut Deville. Paepe a, du moins, l'avantage d'être précis et compréhensible. Nous ne faisons que condenser, en reproduisant les paroles même de l'auteur collectiviste.

« Le collectivisme — dit-il — est une sorte de transaction entre le Communisme et l'Individualisme.

« Il ne dit pas que *tout* doit être possédé en commun, mais seulement que *certains* objets devraient, pour bien faire, appartenir à la grande collectivité nationale, représentée par l'Etat, tandis que d'autres pourraient appartenir à des collectivités plus circonscrites, telles que la commune et le groupe professionnel, et d'autres encore rester propriété particulière, individuelle. » ..

« Pour que l'*ordre* existe dans la production — continue Paepe — il faut que celle-ci, au lieu de se faire au hasard..... se fasse suivant un plan d'ensemble..... Pour cela, il faut que la direction de la production et du travail, au lieu d'être individuelle ou d'émaner des particuliers, appartienne à l'administration supérieure de la société, c'est-à-dire que l'*Etat ait la propriété de tout l'appareil de production*, ou au moins le contrôle de tout cet appareil, de concert avec les diverses catégories de producteurs, c'est-à-dire avec les groupes professionnels (ou corporations, chambres syndicales, compagnies ouvrières, etc..... »)

« Pour que l'équité existe dans la répartition des richesses (nous citons toujours textuellement....) toutes les richesses naturelles — et parmi elles le sol et le sous-sol — ainsi que la plus-value donnée à ces richesses par leur voisinage des villes, etc... devraient appartenir à la société entière, — à la nation, à l'Etat.... »

« ....Il faut que le travailleur soit propriétaire, à titre personnel, de l'équivalent de son travail personnel.... »

« La société doit mettre le capital à la disposition des travailleurs, — les groupes professionnels ou corporations contractant directement avec la société, pour l'exécution de tous les travaux.... »

« Enfin,... il faut que la rémunération du travail ne se fasse plus par des patrons,... mais par une entente entre la société (représentée par l'Etat et les communes) et les groupes corporatifs ou syndicats des travailleurs. Il convient, en un mot, que le taux des salaires, les heures de travail et le repos, etc., soient débattus entre les représentants de la société et les collectivités ouvrières. »

« Quant au principe qui servirait à la rémunération du travail — continue Paepe, — ....*à chacun selon ses œuvres* ; on tiendrait compte en général du temps de travail, mais aussi de la répugnance ou du danger de certains travaux particuliers, de leurs difficultés spéciales, etc. »

« Ce principe — essentiellement individualiste — (ajoute Paepe) serait, du reste, tempéré par l'intervention sociale pour l'éducation des enfants et des jeunes gens (y compris l'entretien et la nourriture) et par l'organisation sociale de l'assistance des infirmes et malades, de la retraite pour les travailleurs âgés, etc. »

Quant à la question importante que Paepe formule ainsi : « Le sol étant devenu propriété sociale, faudrait-il que l'Etat l'affermât à bail, soit à des particuliers, soit à dss associations de travailleurs agricoles ? Ou bien serait-il préférable que le sol fût exploité directement... par l'Etat lui-même. » — Il ne se prononce pas là-dessus, quoiqu'il trouve la seconde solution préférable. Et il ajoute :

« A l'Etat incomberaient tous les services publics nationaux, même et surtout ceux que l'Etat actuel perd complètement de vue : l'Instruction publique à tous les degrés, l'Hygiène et la Médecine, la Bienfaisance (pour les malades, infirmes, aliénés, etc.) deviendraient l'objet de ministères particuliers ; et tous les édifices, instruments, collections, etc., ressortissant à ces divers départements, deviendraient, dès lors, propriétés de l'Etat. »

En se demandant si les bâtiments et les habitations devraient appartenir à l'Etat ou à la Commune, Paepe répond : « Nous pensons que la Ville ou la Commune devrait, non-seulement devenir propriétaire de toutes les maisons sises sur son territoire, mais encore s'occuper de faire bâtir de nouvelles maisons. »

Et plus loin : « Outre les services publics déjà communalisés — tels que le gaz, les eaux, les pompes funèbres, à Bruxelles, — signalons comme devant de préférence se trouver entre les mains de la Commune : le service de l'alimentation publique

et du vêtement, le théâtre, la voierie locale et le service des voitures publiques, tramways, etc. »

Dans tous ces « services », la Commune traiterait sur les salaires avec les corporations ouvrières.

Ce ne sont pas des phrases éparses que nous avons tirées par ci par là pour polémiser, — c'est l'essence du système que nous avons cherché à rendre. Le système, comme on le voit, se réduit à ceci :

L'Etat et la Commune sont propriétaires d'une partie des richesses sociales. Les travailleurs, organisés en corporations, débattent leurs salaires avec l'Etat ou la Commune. Ceux-ci organise la Bienfaisance, l'Assistance, l'Education et l'Elevage des enfants, tout cela pour mitiger le principe individualiste, avec lequel — c'est évident — aucune société ne pourrait tenir debout.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Qui pourrait nier que la situation des malheureux postiers et télégraphistes soit un véritable esclavage. Sous prétexte qu'il sont employés de l'Etat, de par la loi, il leur est interdit de se rassembler pour défendre leurs intérêts. L'ignominie des procédés du ministère radical n'a d'égal que sa maladresse ou plutôt son adresse à provoquer un mouvement progressif. « Les employés ne peuvent avoir d'autre représentant que leur supérieur hiérarchique. Tout agent qui méconnaitrait cette règle sera considéré comme démissionnaire. »

Voici la circulaire qu'ont reçu les délégués des grévistes :

« De l'enquête que j'ai prescrite, il résulte que vous aviez concouru à la rédaction de cet appel, que vous en blâmez la publication, mais que vous en approuvez la teneur.

« Cette déclaration prouve que votre sentiment de la règle et des convenances a été troublé par les excitations extérieures dont vous avez été l'objet dans ces derniers temps.

« Afin de vous y soustraire, j'ai décidé, le conseil d'administration entendu, que vous seriez immédiatement changé de résidence avec votre grade et votre traitement actuel ».

*Le conseiller d'Etat.*

Les portiers et télégraphistes veulent être calmes, ils se défendent de faire grève, mais ils ne dédaignent pas de faire *le mastic* (désorganiser les appareils télégraphiques).

C'est en effet, bien mieux. Moins dangereux et plus efficace. Nous souhaitons de voir les seuls employés de l'Etat, qui fassent un travail utile, entrer dans le grand mouvement des revendications et le gouvernement fait aussi son possible en dispersant les mécontents par toute la France.

* * *

Reims. — La situation à Reims s'aggrave de plus en plus. les bourgeois commencent à s'inquiéter du nombre des meurts-de-faim. En effet, la semaine dernière, ils se sont réunis environ 5 à 600 sur la place de l'Hôtel de-Ville pour demander du pain à la municipalité; on les pria d'attendre au lendemain la réponse.

Ils se réunirent de nouveau à cet effet, au champ de Grève; ils étaient environ 1,000. Ce ne sont probablement pas des anarchistes, car leur première œuvre fut de nommer une délégation pour les représenter près de la municipalité; chose étonnante, c'est que le maire a reconnu la misère et la détresse de ces malheureux et qu'il leur dit qu'il allait demander un secours à la prochaine réunion du conseil; il est vrai que les soldats étaient aux grandes manœuvres.

Le lendemain, le maire, dans la première séance du Conseil municipal envoya à leur adresse quelques calomnies jésuitiques, néanmoins il fit voter un secours de 5,000 francs qui n'est qu'une goutte d'eau à la mer, car si chacun des sans-travail avait réclamé, ils se trouvaient plus de 2,000. Enfin la charité publique a pourvu jusqu'à présent au plus urgent et quelques secours qui viennent de droite et de gauche, soulagent momentanément leur misère, mais cela ne pourra durer longtemps, avec la cherté du pain qui augmente, ne pourra que réduire une partie de la population de notre cité à la plus noire misère.

Pour ne vous citer qu'un fait, samedi 8 septembre, toute une famille fatiguée de cette longue agonie y mit un terme en ayant recours au suicide « le père, la mère et trois enfants ». Voilà les choses horribles qui se passent dans notre cité et que les bourgeois appellent une crise passagère.

Mercredi, le compagnon Tortelier était de passage chez nous, nous avons profité de cette occasion pour organiser à la hâte une réunion publique qui fut assez nombreuse, malgré le peu de temps que nous avions pour l'organiser.

Le compagnon Tortelier a profité de l'occasion pour dire aux sans-travail qui se trouvaient là, que ce n'était pas par des prières que l'on demandait quelque adoucissement à son sort, mais bien en réclamant énergiquement sa part de bonheur aux détenteurs de la richesse sociale ; il leur a fait ressortir que la crise n'était qu'au début et que pourtant elle était déjà dure, et que pour parer à tous ces maux, il fallait faire la Révolution sociale, comme seule capable de guérir l'Humanité des maux qu'elle endure depuis tant de siècles.

Il a dit que le meilleur moyen à l'heure actuelle, c'était la grève générale et que, si l'on savait employer ce moyen, les bourgeois avec toute leur richesse crèveraient de faim parce que nous ne leur produirions plus les choses nécessaires à leur existence, que de cette manière on pourrait réaliser et cela sans beaucoup de sang, le communisme-anarchiste, idéal de l'Humanité.

Un journal de la localité, le lendemain, a osé dire que Tortelier était venu à Reims prêcher le partage des biens et le pillage des boutiques. Ils sont toujours honnêtes nos bons journalistes, ils dirent le lendemain ce qu'ils n'avaient pas osés dire ce jour-là. Tortelier fut très écouté et beaucoup applaudi; on avait « oublié » de nommer un bureau, et les choses ne s'en sont pas plus mal passées.

Rien de plus à vous dire, si ce n'est que les incendies commencent à consommer les produits que les meurts-de-faim ne peuvent acheter. Ils s'y connaissent nos négociants et industriels.

* * *

Lyon. — Le tissage de la soierie qui était la vie de notre population est presque mort aujourd'hui.

Les causes de cette décadence sont multiples.

1° Il s'est monté des ateliers de tissage un peu partout. — 2° Pour cause d'économie sur la main-d'œuvre, au lieu de faire faire leur travail aux ouvriers de notre ville, les fabricants lyonnais font faire le travail à plus de trente lieues à la ronde. — 3° Le mécanisme qui va toujours se perfectionnant et qui produit pour quatre, alors qu'il n'emploie plus qu'un.

Tout cela a amené la réduction des salaires, multiplie les chômages au point que le salaire journalier d'un tisseur, d'un bout de l'année à l'autre, ne dépasse pas 75 centimes par jour.

Ainsi, une corporation, celle des teinturiers en soierie qui, jusqu'à présent, avait largement gagné sa vie, vient aujourd'hui, par un manifeste à la presse, crier famine. Elle conclut au respect de la légalité, du patronat ! Elle énumère toutes les causes du marasme et elle demande aux patrons d'y remédier ! Elle ne s'aperçoit pas que si les travailleurs sont misérables, c'est parce que les patrons ont su s'accaparer les bénéfices du progrès qui s'est fait, qu'il faut supprimer le patronat et ce qui le soutient, si l'on veut que les producteurs bénéficient de leur production.

* * *

Fourchambault. — Les travailleurs ici sont divisés en trois ateliers différents : Usine, Fonderie, le troisième qu'on appelle les Chevillettes ou boulonnerie, en tout environ 1,500 ouvriers, exploités de la plus cruelle façon. Les trois ventrus qui dirigent les ateliers s'entendent à merveille pour tanner la peau des malheureux qu'ils appellent insoumis. Ils appellent insoumis tous ceux qui ne veulent pas aller à la messe ou à confesse et communier par dessus le marché.

Il y a deux écoles : école laïque et école des fainéants ensoutannés ; les enfants qui sortent de cette dégoutante jésuitière sont placés dans les ateliers pour apprendre à travailler de différents métiers, ceux de l'école laïque qui ne vaut pas mieux que l'autre ont un sort bien différents, on ne les l'embauche que parce qu'on en a besoin. Les malheureux enfants qui n'ont pas fait ce que les ventrus appellent leur première communion, sont jetés par ces trois bandits sur le pavé; ils ne doivent pas manger ; la bonne société doit les laisser crever de faim, ils sont indignes d'être sur cette terre.

On fait travailler ceux ceux que l'on occupe au-delà de leurs forces : 13 heures par jour, un salaire de 15 sous ; ils sont dans la saleté jusqu'au cou, on les voit courir par dessous les engrenages comme des petits rats ; ils font peine à voir : le visage blême, pas la moindre apparence de rouge sur leurs joues, la société actuelle dit tout cela est parfait, ces enfants de crève-de-faim, bons à broyer dans les engrenages, rendent de grands services aux exploiteurs de l'homme.

Il y a aussi les mouchards qui exploitent le sentiment de ces jeunes enfants, ils sont en butte à toutes espèces de tracasseries, ils souffrent dès l'âge le plus tendre, ils souffriront jusqu'à la mort.

Pendant que les enfants des bourgeois ne font rien, vivront bien, s'habilleront bien, s'instruiront bien, respireront le bon air, les vôtres, travailleurs, mourront dans les bagnes des exploiteurs.

Compagnons de chaînes, il n'y a qu'un remède pour barrer le chemin à la mort qui emportera inévitablement tous nos chers enfants dès l'âge le plus tendre : ce remède, c'est la Révolution sociale, qui supprimera toutes les iniquités.

* * *

Marseille. — Les socialistes plus ou moins autoritaires donnent, dans notre cité Phocéenne, un exemple de l'union tant prêchée par eux, entre toutes les écoles révolutionnaires.

Il existait ici trois organes collectivistes, plus ou moins possibilistes : *Le Travailleur*, *Le Nouveau Parti* et *La Voix du Peuple*, au fond tous les aspirants gouvernants qui présidaient aux destinées de ces feuilles de choux étaient d'accord pour le dire : ôte-toi de là que je m'y mette. Mais comme chacun d'eux employait tous les moyens pour rapetisser son concurrent, de crainte que celui-ci ne décrocha la fameuse timbale avant lui, la vérité et la calomnie marchaient bon train de part et d'autre ; de sorte que pour bien prouver à la masse qu'ils ne valent pas plus que tous ceux qui gouvernent, ils se sont arrangés de façon à ce que les trois organes susnommés disparaissent en même temps.

Est-ce que M. Populo comprendra ? nous en doutons. Quant à nous, anarchistes de divers pays, résidant à Marseille, nous prions ceux de Paris de nous envoyer jusqu'à nouvel ordre, 500 exemplaires de plus de la *Révolte* par chaque apparition, en attendant que ous les *états-majors* de France et de Navarre du socialisme étatiste, s'arrachent les cheveux. Amen.

## Suisse

Chaux-de-Fonds. — Le *Landbote Winterthur*, ayant avancé que le compagnon Troppmann, qui vient d'être expulsé était un agent provocateur, notre ami Nicolet vient de lui adresser le démenti suivant :

*A la rédaction du Landbote Winterthur*

« Vous avez, il y a quelques jours, publié dans votre feuille, au sujet de l'expulsion de Troppmann, que c'était un agent provocateur, et vous appuyez votre accusation sur ce qu'il prenait des notes aux conférences de Liebknecht.

« Moi qui ai connu Troppmann, je viens vous déclarer qu'il est digne d'être anarchiste, et que ceux qui l'accusent d'être un agent provocateur *en ont menti*.

« Il est assez écœurant de voir les autorités suisses se faire les gendarmes de Bismarck, sans que la presse représente comme policiers ceux qui ne baiseront jamais la botte du maître. »

Nicolet.

* * *

Voici aussi la circulaire confidentielle que le conseil fédéral vient d'adresser aux gouvernements cantonaux :

« 1. Les autorités de police rechercheront avec soin tous les faits qui se passent sur leur territoire et qui sont de nature à intéresser notre sûreté intérieure. Elles feront spontanément et sans autre indication rapport à notre département de justice et police sur les faits de ce genre ainsi que sur tous leurs auteurs.

« 2. En particulier elles porteront leur attention sur les réunions publiques ou secrètes, ainsi que sur les journaux et publications où s'agitent et se discutent les questions relatives à notre organisation sociale, à l'organisation politique et sociale des autres Etats. Elles nous feront rapport sur ces assemblées et sur ces publications et auront soin d'envoyer régulièrement ces dernières à notre département fédéral de justice et police.

« 3. Quant aux personnes qui prendront une part active à ces réunions, ou à la rédaction, ou à la distribution de ces écrits, les autorités de police des cantons recueilleront avec soin toutes les indications utiles sur leur nom, leur origine, leurs occupations, leurs moyens d'existence et leurs antécédents. Elles les enverront très régulièrement à notre département. Elles en feront de même pour les étrangers dont les moyens d'existence sont inconnus, ou dont la pré-

sence peut être à d'autres titres une source de difficultés pour le pays.

« 4. Lorsqu'une de ces personnes quittera la localité qu'elle habite pour se transporter dans un autre canton, l'autorité cantonale nous avisera aussitôt et en informera en même temps l'autorité de police du canton où la personne se rend. »

On voit que tout en étant le pays le *plus libre*, l'Helvétie sait cultiver la police politique.

* * *

D'autre part, nous recevons de Genève la lettre suivante relative au même sujet :

« Ce n'est certes pas l'indignation qui nous pousse à parler d'un nouvel exploit social-démocratico-policier, tel que celui de l'expulsion de notre ami Frantz Troppmann. Nous indigner, protester, c'est inutile ; ceux qui sont les auteurs de cette nouvelle manifestation des libertés suisses, ne sont guère capables d'agir autrement : nous tenons seulement à donner quelques détails qui peut-être intéresseront les compagnons.

« Le compagnon Frantz Troppmann, tailleur de son état et déserteur bavarois, était connu de nous comme un ami de Louis Lingg et aussi comme un gaillard d'idée et d'action. Ce n'est guère qu'à la Chaux-de-Fonds qu'il a fréquenté des amis qui pouvaient le comprendre, car il ne parlait pas un mot de français ; aussi dans toutes les autres villes de Suisse où il a travaillé, n'a-t-il fréquenté que des citoyens allemands ou suisses-allemands, soit anarchistes soit social-démokrates, car les révolutionnaires de ces écoles vont généralement ensemble ici.

« Or, si Troppmann a pu rencontrer des personnes sympathiques parmi les socialistes démocrates (et nous savons qu'il y en a) en revanche, en affirmant franchement ses idées anarchistes il a froissé certains sectaires comme il en existe dans tous les partis qui laissent une place à l'autoritarisme.

« Dernièrement, le député socialiste Liebknecht a fait une tournée en Suisse et des conférences ont été données dans plusieurs villes, notamment Genève, Berne, Zurich et Winterthur. Dans cette dernière ville, Troppmann eut l'audace de combattre les anodines théories de Liebknecht, théories qui certainement ne dépassent pas celles des radicaux-socialistes français. Cela a suffi pour que des individus plus policiers que socialistes aient dénoncé Troppmann à la police comme agent provocateur. Si nous faisons cette affirmation grave, c'est que nous avons une preuve dans l'attitude du journal zurichois *Landbote* qui annonce que l'anarchiste Troppmann a été expulsé comme agent provocateur. De plus, étant donné la haine qu'ont les monteurs de coups du socialisme allemand pour les anarchistes, la tactique qu'ils ont décidé à l'égard de ceux-ci dans un récent congrès, et leur conduite à l'égard des compagnons Etter et Wubbeler expulsés dernièrement, nous déclarons que rien ne nous étonne de la part des meneurs socialistes allemands, mais nous tenons aussi à dire que parmi la démocratie sociale, à côté des sectaires et des farceurs du Reischtag, il y a plus d'anarchistes qu'on ne le pense : nos ennemis les autoritaires le savent aussi bien que nous, la preuve en est dans les infamies qu'ils accomplissent à l'égard de nos compagnons.

« Aussi c'est notre plus profond mépris que nous envoyons aux chefs de file du 4me état allemand qui ont certainement plus d'aptitudes policières que d'idées libertaires. »

## Espagne

Tarbassa. — Jusqu'à présent ici, comme partout, la propagande s'est faite difficilement ; mais la bourgeoisie avec ses prétentions exagérées vient en aide à nos efforts, en démontrant que les travailleurs n'ont rien à en espérer.

Une grève a eu lieu qui a duré quinze semaines. — Dix compagnons arrêtés à cette occasion vont passer en correctionnelle.

## Roumanie

La grève des ouvriers des ateliers du chemin de fer de la gare de Bukarest, après une résistance d'un mois et malgré la belle perspective qu'elle avait, a cessé, faute de moyens d'existence.

La direction continue ses infamies, elle a décidée « sous prétexte d'éviter le désordre », qu'à la reprise du travail, chaque ouvrier doit-être muni de son autorisation ; en réalité, c'était pour chasser plus de cent ouvriers.

En outre, l'ambitieux directeur les a forcés de faire une déclaration, par laquelle ils reconnaissent qu'ils ont demandé le recours de la police pour être défendus contre les chefs instigateurs de la grève, et qu'eux n'ont jamais été en grève.

Malgré ces infamies et quelque soit la déclaration fausse que ces malheureux sont contraints de donner, l'esprit de révolte germe, plus qu'on ne le croyait, parmi les ouvriers roumains.

Quant aux paysans, nous recevons sans cesse des nouvelles de révoltes partielles.

Il y a quelques jours, nous avons appris la révolte des paysans de Botochani, où l'armée a dû intervenir, et dernièrement, les paysans de la commune de Dumbraveni se sont révoltés pour la seconde fois ; l'autorité est intervenue et a fait quelques centaines d'arrestations.

## Serbie

Extraits du *Cri du peuple*. — « Les brigands y commettent toutes sortes de crimes. Ils pillent les couvents, tuent les fonctionnaires publics et résistent vigoureusement aux soldats....

« A Cimpria et à Kourchoumala, ils ont tué les sous-préfets, et, à Pramia le chef de la commune. »

Sont-ce là des crimes ?

# BIBLIOGRAPHIE

*La Police des mœurs en France et dans les principaux pays de l'Europe*, par Louis Fiaux, Paris, Dentu, éditeur.

Voilà un livre à lire et à méditer par tous les gens naïfs qui croient encore à la vertu des lois et de la police pour améliorer la société ! On ne saurait s'imaginer les ignominies, les saletés, les crimes qui sortent de cette législation des mœurs. De la morale officielle naît toujours la dépravation ; l'agent des mœurs est un ennemi public ; le magistrat est le grand artisan de la corruption sociale.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

On nous demande l'insertion suivante :

Camarades,

Jusqu'ici il n'a pas existé d'organe quotidien répondant, même approximativement, aux aspirations révolutionnaires des travailleurs. Il n'y a eu que des journaux de sectes, considérant les prolétaires comme une clientèle, et n'ayant à leur égard qu'une attitude à peine conciliante.

Aujourd'hui, que la masse des exploités, exaspérée par la conduite écœurante du gouvernement républicain laquais du capitalisme, se détache complètement de tous les partis politiques et manifeste ses besoins de bien-être, de liberté, de justice, par l'abstention électorale, par son mépris des législateurs et par des grèves multiples — un journal vraiment révolutionnaire s'impose. D'autant plus que nous n'avons même plus la mince fortune d'un quotidien insérant de mauvais gré nos convocations et communications.

L'exclusivisme de ceux qui existent est tel qu'il n'offrent aux travailleurs indisciplinés, jaloux de leur indépendance morale, qu'injures et calomnies. Nous croyons donc qu'il est d'*absolue nécessité*, d'arriver sous peu à faire paraître un organe quotidien, *tribune ouverte à tous les travailleurs*.

C'est pourquoi le groupe qui depuis quatre mois publie *Le Ça Ira*, fait appel aux camarades pour la réalisation de cette idée. Jusqu'ici nos efforts se sont bornés à la création de journaux tout au plus hebdomadaires, qui par cela même pénètrent trop peu dans la masse ouvrière. Compagnons, un effort à la hauteur de l'heure critique que nous traversons et nous arriverons au journal quotidien !

Voici la combinaison financière à laquelle nous nous sommes arrêtés, et si d'ici *un mois* environ, le quart des *obligation, parts et coupons de fondation*, se trouvent souscrits, très prochainement, nous aurons *Le Ça Ira, quotidien* :

(Extraits des Statuts de la Société anonyme, à capital variable, *Le Ça Ira* :)

La Société *Le Ça Ira* émet d'une part : *10,000 obligations de 5 francs*, remboursables en abonnements gratuits de *quatre mois*. — Tout souscripteur versera en souscrivant *deux francs* par obligation et pourra se libérer par des versements hebdomadaires ou au moins bi-mensuels de *un franc* par obligation.

Elle émet d'autre part :

1° *125 parts de fondation de cent francs* ; payables 25 francs en souscrivant et le restant à raison de 25 francs par mois.

2° *1,500 coupons de fondation de vingt-cinq francs*. Le coupon est payable 5 francs à la souscription et le reste par fraction de 5 francs par mois.

Chaque *part* ou *coupon de fondation* donne droit dans le partage des bénéfices à une part proportionnelle au nombre des actions émises.

*P. S.* — Des quittances provisoires seront délivrées aux souscripteurs. — Dès que le nombre des souscripteurs aura atteint le chiffre légal, il sera procédé à la convocation des assemblées générales de droit pour la constitution définitive de la Société.

Les compagnons peuvent se procurer des listes de souscription en en faisant la demande aux bureaux du *Ça Ira*, 111, rue Montmartre, à Paris.

* * *

Roubaix. — La soirée familiale organisée par les anarchistes, *Au retour du Bas Rouge*, a pleinement réussie. Elle a produit la somme de 4 fr. 40 qui a été envoyée à la *Révolte*.

Le groupe se réunit tous les samedi soir à 8 h. 1/2.

* * *

Annonçons l'apparition de *Il Muratore* (Le Maçon) de Turin et de Milan, qui paraît tous les 15 jours, le samedi. Prix : un sou le numéro.

Il est rédigé avec verve et énergie.

* * *

Les camarades qui posséderaient encore des numéros 21, 22, 23, 24 et 28 de la huitième année (1886) du *Révolté*, sont priés de bien vouloir nous retourner ceux qui ne leur servent pas. — Ainsi que du numéro 8 de la *Révolte*.

* * *

Nous faisons tirer cette semaine, *Richesse et Misère*. Les camarades sont priés de nous faire savoir le chiffre d'exemplaires qu'ils désirent.

# CONVOCATIONS

Paris. — Les anarchistes du XIVe et XVe, salle Pécoul, 18, rue de Vanves, samedi, 29 septembre à 8 h. 1/2 du soir.

Saint-Denis. — Samedi, 29, conférence-concert organisée par la *Jeunesse libertaire*, Place aux Gueldres, 9, salon de l'Industrie.

Les compagnons Tennevin et Gouzien sont invités.

Abbeville. — Dimanche, 30 septembre, grande conférence contradictoire, avec le concours des compagnons Paulet, Morel et Décamp.

Toutes les personnes soucieuses de leurs intérêts sont invitées à y assister.

Amiens. — Le groupe communiste-anarchiste les *Eclaireurs de Picardie*, organise une conférence privée contradictoire pour le dimanche 7 octobre, à 4 heures du soir, dans la salle de concert du café Meuresse, rue Saint-Leu, 97.

Ordre du jour : 1° La Baisse des salaires, ses causes et ses conséquences ; 2° De la valeur des groupements.

Bruxelles. — Groupe la *Liberté*, à La Colline, 18, rue de la Colline, le lundi 8 à 8 h. 1/2 du soir, causerie publique et contradictoire.

Ordre du jour : Collectivisme et Communisme.

Bruxelles. — « A la Colline », 18, rue de la Colline, lundi 1er octobre, à 8 h. 1/2 du soir, réunion pour la constitution d'une bibliothèque.

# PETITE CORRESPONDANCE

J. G. à Edimbourg. — A. L. à Uzès. — M. à Toulon. — F. H. à Denain. — L. à Alger. — L. à Bourg. — L. à Warcq. — H. à Angers. — G. à Brest. — F. à Reims. — P. D. à Foix. — P. A. à Nantes. — Reçu timbres et mandats.

Les amis qui voudront écrire au compagnon Auguste Martin, de Bességes, sont priés de s'adresser boulevard Rochechouart, 19, Paris.

« L'Action » à Reims. — Comme vous le voyez par ce numéro, votre correspondance aurait fait double emploi ayant déjà celle que nous publions.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 4. — 5 CENTIMES — Du 7 au 13 OCTOBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

**L'envoi gratuit de quelques exemplaires, à titre de propagande sera fait à toute personne qui en fera la demande.**

**Celles des localités où nous n'avons pas de dépositaires, peuvent se procurer le journal à la Bibliothèque de la gare. — Elles n'ont qu'à le faire demander.**

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Depuis trois semaines le journal vit des souscriptions qui lui sont rentrées. Nous avons profité de l'envoi des 160 francs des amis de Montevideo et de 100 francs que nous ont prêtés les camarades de Bruxelle pour faire tirer* **Richesse et Misère.** *Mais maintenant, il faut rendre ce que nous devons ; de plus, la rentrée de la vente ne s'est pas opérée du tout. — N'ayant pas un besoin pressant d'argent, nous n'avons pas talonné les dépositaires. Aujourd'hui nous prions ceux qui sont en retard de bien vouloir liquider leur compte. — Il y a urgence.*

## QUELQUES RÉFLEXIONS

### SUR LE BÉNÉFICE

### L'INTÉRÊT DU CAPITAL ET LE SALARIAT (1)

II

Mais nous voici arrivés au Salariat. Il y a longtemps que Necker écrivait : « Ce n'est pas sur des principes et des rapports établis par une raison naturelle ou réfléchie que le salaire de la multitude des hommes a été fixé, *c'est un traité de force et de contrainte qui dérive uniquement de la puissance et du joug que la faiblesse est obligée de subir* ». Et cependant, dans sa proclamation aux Français, du 4 nivôse, an VIII, Napoléon disait : « Sans justice, il n'y a que des oppresseurs et des victimes. » En effet, le revenu du capital n'est pas seulement un attentat contre la propriété du pauvre dont il organise la spoliation, il est encore une atteinte profonde à sa personnalité, à sa liberté, il reconstitue l'esclavage sous toutes ses formes,

Quel était le but de l'esclavage antique? C'était de donner aux maîtres, aux hommes libres, le moyen de vivre dans l'opulence et dans l'oisiveté ou du moins de ne point se livrer aux travaux matériels, en faisant travailler les esclaves à leur place.

Quel est le résultat du revenu ou de l'intérêt du capital ? c'est de permettre à la classe des riches de vivre dans l'oisiveté et dans l'opulence, en faisant travailler à leur place les pauvres ces modernes esclaves.

La seule différence qui existe entre l'esclavage antique et l'esclavage moderne est purement fictive et nominale. La voici : ce n'est plus l'homme nominativement qui doit travailler pour son maître, c'est le capital, la terre, les immeubles, en un mot, tous les objets loués, affermés ou prêtés à intérêt : mais comme ces choses, inertes d'elles-mêmes, ne peuvent produire que par le travail du producteur, c'est toujours en réalité le pauvre, le travailleur qui est obligé de remplir à l'égard du riche, son maître, l'office de l'esclave antique. La loi ne dit plus au pauvre : tu travailleras pour le riche, mais elle dit : tout capital, toute propriété portera intérêt, ce qui est absolument la même chose, puisqu'en définitive, cette propriété, ce capital, ne travaillant pas de lui-même, c'est réellement le pauvre qui travaille à sa place et pour le riche.

Tournez la question comme vous voudrez, vous n'arriverez jamais à établir que le salaire est la rémunération exacte du travail de l'ouvrier. Non, le salaire n'est qu'une aumône, qu'un morceau de pain jeté à la misère, à la faim ; et, si nous voulons le formuler mathématiquement, nous ne pouvons le définir : « *Que le reste, que la différence de plusieurs soustractions.* »

Faut-il un exemple ?

Voici une machine ; étant connus : le prix total de vente, le prix des matières premières, le montant du bénéfice net réalisé par le patron, comment trouverez-vous le salaire accordé à l'ouvrier ? N'est-ce pas en soustrayant du prix total de vente : d'abord le prix des matières premières ; ensuite, et de cette différence, le montant du bénéfice du patron ; enfin, et de cette différence, l'intérêt du capital employé à la fabrication ?. . eh ! que restera-t-il à l'ouvrier, si nous tenons compte (ce qui se fait du reste), de toutes les autres différences provenant, les unes, du temps qu'on est resté avant de vendre cette machine ; les autres, des frais généraux d'exploitation, etc., etc. ?

Aussi, est-ce avec raison, que dans son essai historique sur la littérature anglaise, Chateaubriand écrivait : « Le salaire n'est que l'esclavage prolongé » ; aussi est-ce avec raison, qu'en plein Parlement, un orateur anglais s'écriait : « s'emparer des hommes pour les faire travailler à son profit, ou s'emparer des fruits de leur travail, c'est toujours l'esclavage. »

De là, deux classes d'hommes radicalement distinctes :

Les uns ne sont pas astreints au travail, parce que leurs propriétés, leurs capitaux, sont censés travailler pour eux.

Les autres sont toujours directement et personnellement condamnés au labeur de chaque jour, et comme en réalité, c'est leur propre travail qui paie le revenu ou l'intérêt du capital des riches, ils sont les véritables esclaves de ces derniers, et travaillent au profit de leurs maîtres.

L'esclavage antique avait pour moyen de contrainte la force physique, l'esclavage moderne a pour mode de contrainte la misère et la faim, c'est-à-dire une coërcition matérielle bien plus impitoyable encore, et contre laquelle il n'est pas de révolte possible. — Et pour preuve, voyez à quoi aboutissent les grèves les plus formidables !...

L'esclavage païen donnait au maître le droit de vie et de mort sur l'esclave. L'esclavage actuel en faisant le riche seul dépositaire absolu du travail, sans lequel le pauvre meurt de faim, exerce également sur l'esclave moderne le droit de vie et de mort.

Il y a bien longtemps qu'un savant publiciste, Linguet, dans sa théorie des lois civiles, écrivait ces paroles, d'une vérité bien plus frappante encore aujourd'hui :

« La plus grande partie des hommes continue de vivre à la solde et dans la dépendance de la plus petite, qui s'est approprié tous les biens. La servitude s'est donc perpétuée sur la terre...

« Les ouvriers, journaliers, manouvriers, gémissent sous les haillons dégoûtants qui sont la livrée de l'indigence. Ce sont-là ceux qui ont remplacé les serfs parmi nous. C'est, sans contredit, une très nombreuse et la plus nombreuse portion de la nation. Il s'agit d'examiner quel est le gain effectif que lui a procuré la suppression de l'esclavage. Je le dis, avec autant de douleur que de franchise, tout ce qu'ils ont gagné, c'est d'être à chaque instant tourmentés par la crainte de mourir de faim, malheur dont étaient du moins exempts leurs prédécesseurs dans ce dernier rang de l'Humanité.

« L'esclave était nourri, lors même qu'il ne travaillait pas ; mais le manouvrier libre, qui est souvent mal payé lorsqu'il travaille, que devient-il lorsqu'il ne travaille pas? Qu'est-ce qui s'inquiète de son sort ? A qui en coûte-t-il quelque chose, quand il vient à périr de langueur et de misère ? Qui est, par conséquent, intéressé à l'empêcher de périr ? Il ne tient à personne, mais aussi personne ne tient à lui. Quand on en a besoin, on le loue au meilleur marché possible ; la faible solde qu'on lui promet égale à peine le prix de sa subsistance pour la journée qu'il donne en échange. On lui donne des surveillants pour l'obliger à remplir promptement sa tâche ; on l'aiguillonne de peur qu'une paresse industrieuse et excusable ne lui fasse cacher la moitié de sa vigueur.

« L'esclave était précieux à son maître en raison de l'argent qu'il avait coûté. Mais le manouvrier ne coûte rien au riche voluptueux qui l'emploie. Du temps de la servitude, le sang des hommes avait quelque prix : ils valaient du moins la somme qu'on les vendait au marché. Depuis qu'on ne les vend plus, ils n'ont réellement aucune valeur intrinsèque.

« Dans une armée, on estime bien moins un pionnier qu'un cheval de caisson, parce que le cheval est fort cher, et qu'on a le premier pour rien. La suppression de l'esclavage a fait passer ce calcul de guerre dans la vie commune, et il n'y a point de bourgeois à son aise qui ne supputе dans ce genre comme le font les héros.

« Les journaliers naissent, croissent et s'élèvent

(1) Voir le numéro 2.

pour le service de l'opulence sans lui causer les moindres frais : comme le gibier qu'elle massacre sur ses domaines. Il semble qu'elle ait réellement le secret dont se vantait sans raison le malheureux Pompée : en frappant du pied la terre, elle en fait sortir des légions d'hommes laborieux qui se disptent l'honneur d'être à ses ordres. En disparaît-il quelqu'un parmi cette foule de mercenaires qui élèvent ses bâtiments ou alignent ses jardins, la place qu'il a laissée vacante est un point imperceptible qui est sur le champ recouvert, sans que personne s'en mêle. »

Voilà l'intérêt du capital !

Voilà le Salariat !

# LA BOURGEOISIE

## DEVANT LA DISCIPLINE MILITAIRE

### Réfléxions !

Tous ceux qui lisent le journal : — *Le Progrès militaire*, — ont pu voir, au sujet de M. Laguerre, faisant ses 28 jours, et en ayant profité, paraît-il, pour faire une active propagande en faveur de Boulanger, l'entrefilet suivant :

« Le devoir du colonel était tout tracé : faire venir le nouveau venu dès le jour de son incorporation et lui dire simplement :

« Monsieur, à partir d'aujourd'hui jusqu'au 15 septembre vous n'êtes pas député, vous êtes soldat. Vous voudrez bien pendant *ce laps de temps vous abstenir de tout acte et de tout discours contraires au principe inviolable de discipline en vertu duquel l'armée doit rester absolument étrangère à la politique. Rompez !...* »

« Le commandant du détachement du 129e a-t-il tenu ce prudent langage à M. L guerre le jour de son arrivée à Lisieux ?

« Nous craignons que, dans la circonstance, personne n'ait prévu des entraînements qui sont devenus des fautes graves contre la discipline ; des fautes dont le retour pourrait avoir le plus pernicieux effet dans l'armée. »

RÉFLEXIONS !

Naïf *Progrès militaire !* — Depuis des siècles, le soldat fut toujours le sabreur ordinaire du peuple, aux ordres de quiconque gouverne, et vous avez peur qu'en 28 jours, la brute armée, devienne intelligente ? Puissiez-vous dire vrai !...

Il est probable, en effet, que le colonel n'a pas tenu à Laguerre, le langage que vous auriez voulu qu'il tienne, (ce qui prouve d'abord que vous n'êtes pas boulangiste), mais aussi que le colonel a dû se tenir le raisonnement opportuniste suivant : « Boulanger a été ministre de la guerre ; il pourrait le devenir encore ; et alors, gare à la bombe, car celui-là sait dire zut à la discipline ! d'autre part Laguerre est député et son nom est prédestiné ; n'est-ce pas grâce à la guerre qu'on peut devenir général, quand on est soldat ? La consigne est donc de ronfler !... »

N'est-ce pas que c'est là un colonel fait à l'image du *Progrès militaire* qui n'invoque la discipline que quand un type ne lui plaît pas ?

Et puis après tout, admettons un instant que ledit colonel, au lieu de rester, à l'instart de l'opportunisme, entre le zist et le zest, eut dit à cet enragé Laguerre : Rompez ! qu'aurait-il répondu à Laguerre, si ce dernier lui avait objecté le raisonnement suivant : « faitement, mon colonel ! si à partir d'aujourd'hui jusqu'au 15 septembre, je ne suis pas député, mais soldat ; pourquoi vous qui êtes soldat depuis le Premier de l'An jusqu'à la Saint-Sylvestre, vous occupez-vous d'un député ? Veuillez, je vous prie, pendant que vous êtes colonel, *vous abstenir de tout acte et de tout discours contraires au principe inviolable de discipline en vertu duquel l'armée doit rester absolument étrangère à la politique, et rompez !* »

Cher *Progrès militaire*, voyez-vous d'ici la tête qu'aurait fait le même colonel, si Laguerre, député, avait ajouté :

« M. le colonel, puisqu'il en est ainsi, qu'en effet, l'armée n'est créée et mise au monde que pour défendre le pays contre l'étranger, la première fois que des partis politiques se trouverait en présence dans les rues de Paris ou d'ailleurs, vous vous permettrez de venir avec votre régiment, vous prononcer pour un parti ou pour un autre, je vous ferai fusiller, *pour avoir manqué au principe inviolable de discipline en vertu duquel l'armée doit rester absolument étrangère à la politique*. En outre, précisément parce que vous seriez ainsi mis vous et vos soldats au service de Versailles contre Paris, ou de Paris contre Versailles, votre nom sera inscrit sur le pilori de l'histoire et dans toutes les consciences, de la façon suivante :

Ce colonel et ses soldats furent des lâches, parce qu'ils massacrèrent à raison de 20 contre 1, et étant armés de canons et de Lebel, des femmes, des enfants, des hommes de tout âge, sans armes, sans défense, combattant à peine armés de bâtons et de pierres, pour une idée de justice et de respect, non pas de la discipline, mais du droit commun ! »

Ah oui ! cher *Progrès militaire*, de vos facéties et de vos discours ronflants, il ne reste qu'une preuve de plus, qu'il est effet plus que temps de se débarrasser des traîneurs de sabre, dont l'utilité contre le dehors, n'est pas encore bien démontrée, tandis qu'ils coûtent fort cher au-dedans, et qu'enfin ils constituent réellement un danger permanent pour le pays, susceptible — grâce à eux, — de voir se répéter indéfiniment le Deux-Décembre !...

Pas d'illusions hélas ! l'histoire ainsi le nomme !
« De Paris au Japon, du Japon jusqu'à Rome,
César, au Rubicon, à Paris comme à Rome,
Par l'armée toujours, s'élèvera sur l'homme ! »

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Dans la nuit de dimanche à lundi, une détonation mettait en émoi les habitants des rues Beauregard et Cléry. C'était une bombe qui venait d'éclater en brisant toutes les vitres de la rue Chénier. On suppose que le but des auteurs de l'attentat était de faire sauter le bureau de placement situé dans cette dernière rue et tenu par un sieur Flisseau, dont les garçons limonadiers auraient, paraît-il, fort à se plaindre.

* * *

SAINT-ETIENNE. — Eh bien ! est-il possible de nier que les mouvements grévistes deviennent chaque jour de plus en plus révolutionnaires sans que des anarchistes conduisent les grèves.

Le souffle révolutionnaire pénètre peu à peu les masses sans que les socialistes eux-mêmes s'en rendent compte et les frémissements du peuple annoncent seuls son soulèvement prochain.

Marchent-ils assez bien les mineurs de la Loire, ont-ils assez d'énergie, ont-ils suffisamment bien remisé Basly, Rondet et Girodet ? Il y a huit jours, ils n'avaient pas moins de vigueur qu'aujourd'hui mais ils avaient encore des illusions sur leurs représentants. On écrit à Basly pour qu'il vienne se mettre à la tête de la grève et qu'il fasse son devoir de mineur-député ; mais dès les premières paroles échangées, on a vu qu'il n'y avait plus moyen de s'entendre. Les mineurs veulent arrêter le travail et entendent provoquer la grève générale par tous les moyens. Les autres parlent du respect de la majorité qui veut travailler, ils conseillent de ne pas demander la suppression de la tâche « seul bénéfice de l'ouvrier adroit et intelligent ».

Les mineurs de la Loire savent maintenant à quoi s'en tenir. Basly se sauve et de Paris attribue la grève à des « excitations étrangères ». Girodet leur ferme les salles de réunion. Quant à Rondet, on se rappelle qu'il a fait avorter plus d'une grève. Et voit-on la piètre mine que font les conseils municipaux socialistes quand les questions sont nettement posées, quand la troupe et les mineurs sont face à face et que le sang va couler ; il ne reste aux sincères qu'à lâcher l'écharpe et à venir se battre avec leurs frères de misère.

Et quel succès pour la propagande des mineurs de Firminy. Il y a huit jours, ils se battaient à la Roche-Morlière pour empêcher quelques ouvriers de descendre dans la mine. Aujourd'hui, dans cette localité, 800 mineurs abandonnent spontanément le travail. Quelques jours après s'être disputé avec les camarades, la réflexion vient, et on fait comme eux. L'exemple est contagieux au suprême degré.

Comme un mouvement pareil vous console des turpitudes de la politique française et étrangère, des ignominies de la bourgeoisie jouissant de son reste. Bravo les mineurs de Firminy ! Vaincus vous ne tarderez pas à voir luire une nouvelle aurore, vainqueurs, vous ne serez satisfaits, et ayant obtenu 5 francs par jour, vous arriverez bientôt à réclamer la suppression du Salariat. Courage aux lutteurs !

* * *

NIMES. — La grande réunion, au sujet de l'incident Numa Gilly, annoncée par toute la presse bourgeoise a eu lieu au milieu d'un tapage infernal. Tous les députés du Gard, sauf Gilly, ont été conspués d'une manière exemplaire.

Quant aux électeurs qui sont entrés à la réunion en croyant avoir les noms des députés concussionnaires, ils en sont sortis sans en savoir plus qu'en y entrant, M. Numa Gilly ne voulant les donner que devant la cour d'assises qu'il réclame. — Parce qu'il sait qu'on ne l'y enverra pas, peut-être.

## Belgique

VERVIERS. — Dans le bagne Darimont, il y a le régleur ou contre-maître du tissage qui, d'après ses allures, ressemble à une grosse tourte. Il est aussi tourte en esprit qu'au physique. Voici ce que son intelligence lui fait dire. C'est lui qui embauche les ouvriers tisserands. — Un Français se présente pour avoir de l'occupation. « Non, dit-il, je ne prends plus d'étrangers, surtout les Français. Il n'a pas dit le motif ; seulement on le connaît.

Comme on voit, cet homme est borné de patriotisme. Selon son intelligence, les Français et les Allemands ne doivent pas manger comme ceux de son pays. — Et dire qu'il s'en trouve encore beaucoup, aveuglés de cette ignorance. Quand donc viendra la Révolution sociale pour détruire toutes ces frontières qui font germer ces haines stupides, pour détruire le préjugé du patriotisme de nation à nation.

## Espagne

Nous lisons ce qui suit dans la *Solidaridad*, notre nouveau confrère anarchiste (collectiviste) de Séville :

« Dimanche dernier ont fini les discussions contradictoires qui ont eu lieu entre les compagnons de Séville. On a discuté les « différences entre le communisme et le collectivisme » et la meilleure harmonie s'est maintenue parmi les partisans de deux écoles. »

Rappelons que le « collectivisme » des anarchistes espagnols diffère complètement du « collectivisme » des Marxistes français.

« Les deux écoles ayant exposé les différences essentielles de ces deux théories économiques, il fut reconnu par tous que la meilleure amitié devait continuer à régner entre les partisans des deux écoles, sans chercher des accomodements qui, au lieu de faire la lumière, ne feraient qu'obscurcir davantage cette question si importante de l'organisation économique.

« Au contraire, les compagnons réunis sont d'avis que la différenciation des deux écoles doit se faire aussi complète que possible ; puisque, mieux les deux camps seront tranchés, plus il sera facile de maintenir l'action commune, et plus franche et meilleure sera la solidarité à laquelle nous aspirons tous.

« Nous nous réjouissons — ajoute la *Solidaridad*, de le constater. Les anarchistes de Séville ont ainsi donné la meilleure preuve qu'ils sont de bons révolutionnaires, puisque pour s'entendre et s'estimer mutuellement, ils n'ont pas eu recours aux mystifications usuelles des politiciens.

« Avant de terminer les conférences, on a discuté s'il y avait nécessité d'une union de tous les travailleurs pour la lutte contre les bourgeois.

« L'opinion fut aussi unanime là-dessus. Les compagnons de Séville ne veulent pas de ces organisations dans lesquelles on cherche à noyer toutes les différences d'idées. Il suffit que chaque organisme, restant sous son drapeau, maintienne avec les autres les relations qui permettent le plus complet accord à un instant donné de la lutte contre l'ennemi commun.

« Plusieurs compagnons ont parlé dans ce sens, se prononçant contre les organisations purement de résistance, et montrant la nécessité de porter à la connaissance des travailleurs l'idéal entier des diverses écoles sociologiques existantes. »

« Là-dessus tous ont manifesté la plus vive décision de faire tout leur possible pour une propagande active de leurs idées, sans s'empêcher mutuellement dans leurs travaux.

« Nos sincères félicitations — conclut la *Solidaridad* — aux anarchistes de Séville pour leur attitude et leur esprit de fraternité. »

---

Pour notre part, nous sommes heureux de reproduire ces lignes de la *Solidaridad*. Il nous a toujours semblé, d'après ce que nous savions de la Fédération espagnole, que c'était une anomalie qui ne pouvait durer, que de voir les anarchistes espagnols commencer une lutte acerbe lorsque quelques-uns d'entre eux se déclarèrent anarchistes-communistes. Cela nous semblait une anomalie, parce que, composée de travailleurs, et imbue toujours de cet esprit éminemment anarchiste qui a toujours caractérisé les travailleurs espagnols, cette lutte ne pouvait se continuer avec cette âcreté qui l'avait caractérisée aux début. Les compagnons de Séville ont donné l'exemple. Les collectivistes ont reconnu que les communistes avaient tout autant à cœur le succès de la Révolution que ceux qui tiennent au nom de collectivisme, tout en admettant le communisme en principe et, par une large part en pratique — le pratiquant entre eux-mêmes avec cette solidarité superbe qui caractérise toujours les groupes de nos amis espagnols.

Collectivistes et communistes se tendent la main sans chercher à brouiller leurs différences d'idées par des concessions qui généralement ne mènent à rien. Les deux écoles se promettent de faire la propagande la plus active de leurs idées, sans chercher à se dire cette phrase banale : « mais oui, nous sommes d'accord » quand on ne l'est pas en réalité. C'est le seul moyen honnête de procéder entre hommes qui s'estiment mutuellement.

Quant au résultat, pour nous il n'est pas douteux. Une fois que le drapeau du Communisme sera levé hautement, il finira par rallier les masses. Car, — on ne saurait trop le répéter — ce ne serait pas une Révolution, ce serait une émeute immédiatement écrasée, si dès qu'on aura commencé la démolition des institutions bourgeoises, on ne songe pas à ce que *tous* aient de quoi manger, ou s'abriter, de quoi se vêtir ; si l'aisance pour tous n'est pas reconnue comme un droit pour chaque membre de la société. Et ceci mènera au Communisme. Cette nécessité, qui est reconnue hautement par nos frères espagnols aussi bien collectivistes que communistes est la négation de l'individualisme, et cette négation les amènera au Communisme.

---

Nous constatons aussi avec un immense plaisir les protestations unanimes des anarchistes espagnols de toute nuance contre ce congrès de Barcelone qui a voulu créer une organisation rien que de résistance, avec exclusion de toute idée socialiste. Le *Productor* a eu des articles excellents pour démontrer que pareille organisation serait une marche à reculons. Et puisque les anarchistes espagnols se sont si catégoriquement prononcés contre cette nouvelle organisation, elle sera mort-née.

## Algérie

La Chiffa. — Les journaux de l'Algérie publient une lettre des grévistes qui se plaignent qu'un sieur Grainir, entrepreneur aurait formé ce qu'il appelle un camp de la contre-grève, avec des individus qu'il a raccolés et les aurait lancés contre les grévistes avec drapeau en tête, aux cris de : « Vive la contre-grève ! »

Ils disent que s'il n'y a pas eu effusion de sang, ce n'est que grâce à leur calme à eux, grévistes, que cela a été évité.

De plus, les signataires de la lettre se seraient rendus au parquet général, à Alger, pour dénoncer les menées dudit entrepreneur.

Eh bien, voilà des grévistes qui sont naïfs. On leur a promis une enquête; mais comment veulent-ils que le parquet blâme le sieur Grainir d'avoir enrôlé des sbires, quand le gouvernement se charge d'en fournir lui-même ?

Allez, allez, qu'il y ait collision, sûrement l'enquête démontrera que ce sont les grévistes qui ont tort.

Il n'y a de bonne justice que celle que l'on se fait soi-même. Espérons que vous ne l'apprendrez pas à vos dépens.

## Italie

La ligue antipatriotique d'Italie (section de la Spezzia), vient d'adresser aux soldats et aux marins du royaume, une proclamation dont nous extrayons les passages suivants :

« Frères de l'Armée et de la Marine, c'est à vous que nous nous adressons, à vous qui, hier encore, étiez des travailleurs comme nous et qui êtes devenus, par le fait de l'horrible tribut du sang des machines, des automates que font mouvoir les supérieurs.

Savez-vous ce que c'est que la *patrie* dont vos chefs ont toujours plein la bouche ? Par ce mot ils entendent désigner la région italienne, qu'ils vous décrivent belle, riche, capable de nourrir tous ses habitants. Cela serait vrai si vos maîtres n'avaient pas le monopole de la richesse et si vous n'étiez pas, vous, leurs esclaves, les défenseurs de leurs privilèges. On vous dit qu'en combattant vous protégez la richesse et le bien-être de l'Italie. Des propriétaires italiens assurément, mais non du peuple italien qui, en fait de bien-être et de richesse, connaît principalement la pellagre, la misère sous toutes ses formes, et l'émigration forcée... Cette mission sainte de défenseurs de la patrie, savez vous en quoi elle consiste ? A l'extérieur, à servir les ambitions effrénées du roi et de ses ministres ; à l'intérieur à soutenir le pouvoir des riches qui se servent de vous pour conserver leurs monstrueux privilèges....

On essaye de vous exciter contre les *ennemis de la Patrie*. Sachez donc, ô pauvre chair à canon, que vos véritables ennemis ce sont vos maîtres est non les prolétaires des autres pays, qui servent comme vous dans les armées des tyrans européens.

Tous les peuplss sont frères, toutes les régions du globe ne doivent former qu'une seule patrie et nous renverserons les barrières factices que les rois ont élevées entre les peuples, afin de mieux les tenir dans la servitude. Courage donc, frères de l'armée et de la marine ! Apprêtez-vous à secouer le joug de vos maîtres. Nous avons mieux à faire qu'à conquérir les plages stériles de l'Afrique qui ne nous ont donné jusqu'ici que Dogali, Saati et Sanganeiti ; il nous reste à faire la grande conquête de la liberté et du bien-être universel ! Unissez-vous donc à nous, les révoltés, brûlez vos casernes vaisseaux et faites avec vos frères de l'atelier ou de la charrue la grande révolution sociale.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*Commission d'organisation du Congrès ouvrier national de Troyes. — 1888.*

A tous les groupes ouvriers constitués,

La Commission d'organisation dans sa dernière séance, a choisi comme date, pour l'ouverture du Congrès, le dimanche 25 novembre 1888, et a fixé sa durée à 8 jours. La Commission profite de cette occasion pour rappeler à tous les intéressés que le Congrès sera absolument indépendant, et que, quoiqu'en disent et fassent certaines coteries, il n'aura pas, comme les précédents, un caractère personnel et exclusif, cause principale des divisions qui existent dans le parti socialiste.

La Commission veut avant tout rassembler dans un même faisceau toutes les forces socialistes, pensant ainsi arriver à une entente commune.

Tous les groupements ouvriers socialistes, sans distinction d'école et dont les adresses sont déjà parvenues, ont été convoqués.

Nous prions donc les retardataires, de se mettre immédiatement en rapport avec nous en nous envoyant leur adresse.

Pour la Commission d'organisation et par ordre :

*Le Secrétaire*,

G. Batisse.

Rue de la Grande Planche, 22, à Saint-André, près Troyes (Aube).

* * *

*Aux Travailleurs d'Avignon*

La lutte sociale est engagée dans les différents pays du monde. Partout la misère grandissant, les grèves s'annoncent dans un sens qui nous font prévoir l'ère des révoltes. Pour être prêt à faire face à tous les événements, pour étudier la question sociale, il est urgent de se grouper, de se sentir les coudes, enfin, de faire tous nos efforts pour propager les idées communistes-anarchistes qui nous sont chères. C'est pourquoi, travailleurs, nous vous invitons à venir parmi nous étudier la Question sociale. Si nous persévérons dans notre œuvre, si vous répondez à notre appel, vous aurez bien mérité de la Liberté, c'est-à-dire de la Révolution sociale.

Le Groupe : *Les Libertaires vauclusiens.*

* * *

Nous n'avons pas pour habitude de rentrer dans les questions de personnalités, nous ne croyons pourtant pas devoir refuser l'insertion des deux lettres suivantes. Ces accusations de mouchardises étant si odieuses, lorsqu'elles ne sont pas fondées, que nous ne pouvons refuser à un compagnon de chercher à faire la lumière lorsqu'il est l'objet d'une accusation pareille :

Camarades de la *Révolte*,

Je vous serai obligé, de bien vouloir insérer dans le plus prochain numéro de votre journal la lettre ci-incluse que j'envoie en même temps aux journaux le *Cri du peuple* et le *Parti ouvrier*.

Je vous remercie d'avance.

A vous et à l'Anarchie !

Aug. Vaillant,
Ancien militant des *Indépendants de Montmartre*.

* * *

Depuis quelque temps déjà, circulent dans le parti socialiste, des bruits qui ne tendent à rien moins qu'à me faire passer pour un agent de police.

J'ai cru tout d'abord que la fausseté de cette accusation ferait taire ces rumeurs. Il n'en n'est rien, je me vois forcé d'avoir recours à la presse, ne pouvant malgré tous mes efforts, me trouver en face d'un accusateur réel.

Tout d'abord, je dois déclarer que cette accusation ne me surprend pas outre mesure, car n'ayant jamais su flatter, ni voulu servir de marchepied aux ambitieux qui se trouvent dans le parti socialiste, il m'eut fallu une certaine dose de naïveté (surtout depuis mon adhésion définitive aux idées anarchistes) pour ne pas m'attendre à une accusation semblable, étant donné la manière d'agir des autoritaires.

Sur quoi repose cette accusation ? On prétend :

1° Que par suite de jugements que j'avais subis, il m'est interdit d'habiter le département de la Seine, que l'on m'y tolère en échange des services que je rends à la police.

2° Que dans une réunion publique, tenue à la salle Lévis, dans le courant du mois d'août, au sujet de la grève des terrassiers, réunion où l'on aurait, paraît-il, exécuté un mouchard qui se serait écrié, en s'adressant à moi : « Toi Vaillant, tu nous fais assommer, mais tu touches ton argent comme nous autres.

Je n'ai que ceci à répondre :

1° Je tiens à la disposition de tous ceux qui voudraient le consulter, mon casier judiciaire, lequel établira, qu'à aucune époque, il n'a été prononcé contre moi d'interdiction de séjour d'aucune sorte.

2° Que n'habitant plus Paris depuis le 8 juillet, par suite de l'état de santé de mes enfants, je n'ai pas assisté depuis le mois de juin dernier à une seule réunion publique ou de groupe ; je défie qui que ce soit de me contredire, et je suis trop connu des militants pour que ma présence y fut passée inaperçue.

Je prie les camarades qui se trouveraient présents, quand une accusation est lancée contre moi, de forcer l'accusateur à s'expliquer, de me faire prévenir au besoin, afin de nous faire confronter. Ils n'auront qu'à s'adresser au compagnon Charlot, 8, cité de la Chapelle, ou bien à mon adresse.

En outre, si jamais je me trouve en face d'un accusateur quelqu'il soit, je me réserve le droit d'en faire bonne et prompte justice (comme il le mérite du reste.

A bon entendeur, salut.

Aug. Vaillant,
7, avenue Valenton, à Villeneuve-Saint-Georges.

# VARIÉTÉS

## Collaborations originales

### DE LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE (1)

N'avoir qu'un seul maître serait l'oppression; en avoir dix millions serait la liberté! Est-ce possible? Multiplier les tyrans, est-ce garantir la liberté? Rousseau, qui aimait la liberté plus qu'il ne la comprenait, aurait dû voir que la tyrannie d'un seul a sa limite dans la responsabilité morale du tyran, responsabilité efficace parce qu'elle est unique, mais que la responsabilité fait défaut quand elle se disémine à l'infini et que finalement l'individu soumis au pouvoir de tous se trouve en présence d'une tyrannie sans *responsabilité*, c'est-à-dire sans limites.

Je dis que J.-J. Rousseau aurait dû voir cela, je pourrais ajouter qu'il l'a vu. C'est parce qu'il l'a vu, qu'il a cherché une garantie contre l'oppression de la volonté générale; il a cherché à nous rassurer et à se rassurer lui-même en déclarant que : « la volonté générale ne peut errer. »

Nous n'en obéirons pas moins, mais nous aurons du moins cette consolation de savoir que la volonté à laquelle nous obéirons sera une volonté impeccable, infaillible, et que c'est à la vérité même que nous rendrons hommage en courbant la tête sous le joug. Ici, on ne discute plus, on s'incline. La vérité est promulguée par son prophète infaillible : le peuple. Obéissance et respect au peuple souverain et infaillible.

Qui dit cela? Un papiste? Un ultramontain? Un partisan du *Syllabus* et du droit divin? Non; c'est un démocrate, mais un démocrate mystique, qui ne détruit une idole que pour en rétablir une autre, qui ne nous délivre de la monarchie d'essence surnaturelle que pour nous imposer l'obéissance à une autre volonté, d'ordre également supérieur et surhumain, celle d'une entité impalpable, insaisissable, non réelle : le peuple.

La volonté du peuple, volonté qui ne peut errer, ne peut pas être, en effet, la volonté des citoyens qui composent le peuple; ceux-là sont des hommes qui peuvent errer, qui se trompent en réalité. Ce n'est pas à leur volonté que Rousseau veut nous soumettre. Non. Mais en dehors des hommes, à côté des hommes, au-dessus des hommes, il y a le peuple, et le peuple, lui, ne se trompe pas..... par cette bonne raison qu'il n'existe pas.

Arrière les fictions, les entités et les mythes incompris! Arrière le peuple, être surhumain, doué de qualités surhumaines, dont la pensée serait la vérité même, dont la volonté serait la loi suprême! Voici le vrai peuple, composé d'hommes vivants, pensant comme pensent les hommes, c'est-à-dire tant bien que mal, voulant comme veulent les hommes, c'est-à-dire plutôt mal que bien : ce peuple-là, celui que nous connaissons, celui qui existe, est une collection d'individus, soumis aux mêmes erreurs, aux mêmes faiblesses, aux mêmes passions, plus dangereux qu'un individu parce qu'il est plus fort, généreux parfois, égoïste souvent, ignorant toujours. Ce peuple là, je le respecte, parce qu'il est formé d'hommes comme moi; mais quant à lui obéir, lorsqu'il veut m'enlever mon droit, mais me soumettre à lui, lorsqu'il juge à propos de se donner à un maître, non, je ne le puis. Contre le peuple lui-même, c'est-à-dire contre une majorité du peuple, l'insurrection peut être le plus saint des devoirs, parce que cela peut être l'insurrection de la vérité contre l'erreur, du droit contre l'injustice.

Où donc est la vérité? Où donc est le droit? Où donc est aussi la souveraineté? La vérité est dans la nature; le droit est dans la raison; la souveraineté est dans la loi; dans la loi tirée de la nature, formulée par la raison, indépendante des minorités comme des majorités, loi que l'homme et le peuple subissent avant de la connaître, et qu'ils cherchent sans jamais la posséder tout entière.

Jusqu'à présent, la souveraineté du peuple a abouti à l'écrasement de l'individu, par cette raison qu'elle s'exerce nécessairement par l'intermédiaire d'une majorité, et que cette majorité qualifiée souveraine impose sa volonté à la minorité, avec d'autant moins de scrupules qu'elle est plus persuadée de sa souveraineté. Tant pis pour la minorité, tant pis pour l'individu; ils sont dans leur tort, puisqu'ils sont les plus faibles, et leur droit est comme s'il n'existait pas en présence du droit souverain de la majorité.

Rousseau a beau dire que la souveraineté populaire est inaliénable : quel recours y a-t il contre cette aliénation, quand elle est décrétée par une volonté impeccable? La souveraineté de la majorité, qui ne peut s'exercer directement, doit-être déléguée; s'il est permis de la déléguer à plusieurs, ce qui est le cas de la République, pourquoi serait-il interdit de la déléguer à un seul, ce qui est le cas de la monarchie, tout au moins de la monarchie césarienne?

Tout à l'heure nous disions que le droit du peuple, prétendu souverain était d'essence surnaturelle et quasi-divine, que le droit divin des peuples s'était ainsi substitué au droit divin des rois; maintenant nous constatons qu'en fait, la souveraineté du peuple peut aboutir à une délégation unique, c'est-à-dire à la monarchie. Ainsi va la pauvre humanité, changeant le nom et la forme de son oppression, ne parvenant pas à la liberté, parce qu'elle ne la comprend pas.

*(A suivre.)* Sigismond LACROIX.

(1) Voir le numéro 2.

## PETITE CORRESPONDANCE

J. B. rue Rochechouard. — Nous n'approuvons pas plus Lucas dans sa conduite au tribunal que dans l'acte qui l'y a mené. Seulement nous faisons la part des choses et des causes physiologiques qui l'ont mené là.

Il a fait une bêtise sous l'empire d'un état d'exaltation passagère. Une fois cette exaltation tombée; il en fait une autre en s'aplatissant devant les enjuponnés. Que voulez-vous une bêtise en amène une autre, c'est pourquoi nous sommes partisans de la propagande des idées surtout, plutôt que des appels à la force. — Nous considérons que « l'action », pour être profitable, doit être « consciente » et « raisonnée ».

Ligue des Anti Patriotes de la Spezzia. — Ayez soin d'affranchir une autre fois.

Le compagnon Moreau, 162, rue Marcadet, est prié de solder à la « Révolte », dans le plus bref délai, le montant des « Ramages du Beffroi révolutionnaire » empruntés aux compagnons d'Armentières.

A. L. à Uzès. — Avons reçu les timbres ainsi que les 2 fr. de Poissac, Boiron (Gard).

Imprimerie Jurassienne. — Avons reçu de Roubaix, 3 fr. 50 pour cinquante « Loi et Autorité » et deux numéros de la « Critique sociale ». Vous retiendrez sur la vente de la « Révolte ». Les camarades demandent cent « Fais ce que veux », cinquante « Loi et Autorité » et la « Société au lendemain de la Révolution ».

B. à Roubaix. — Nous ne savons pas où nous procurer la brochure de Lefrançais.

L. G. à Houtzdale. — Reçu dollars. Quant à l'abonnement P, il était expiré depuis fin juin; nous l'avons servis pendant juillet, mais n'ayant pas été renouvelé, nous avions cessé l'envoi depuis cette époque. Si le compagnon désire les numéros non reçus, qu'il nous fasse savoir ce qui lui manque?

Ch. P. à Brooklyn. — Le service sera fait aux adresses indiquées.

H. D. à Tarrassa. — Reçu timbres. Les renseignements seront acceptés avec plaisir.

D. à Wasquehall. — D. à Beauvais. — M. à Saint-Quentin. — S. à Saint-Denis. — F. à Nîmes. — C. à Chaumont — T. à Marseille. — R. à Valence. — P. S. à Bordeaux. — L. à Ougrée. — J. R. à Avignon. — F. à Amiens. — G. W. à Ashwell. — V. D. à Flixecourt. — S. à Saint-Denis. — M. à Toulon. — S. à Cette. — L. R. à Beaucaire. — Reçu timbres et mandats.

L'abondance des matières nous force à reporter une partie de la petite correspondance au prochain numéro.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 2,591 fr. 60.

Montevideo : P. Bernard 10 fr., L. Ardinghi 10 fr., V. Febo 5 fr., F. Berti 10 fr., C. Loucq 10 fr., C. Lucchini 5 fr., B. Gallo 5 fr., M. Fauthoux 7 fr. 50, P. Lombardi 10 fr., E. Introzzi 10 fr., Vente de brochures 10 fr., J. Arnaud 6 fr., J. Garriga 6 fr., F. Lavandero 6 fr., Etchegoyen 7 fr. 50, J.-P. Arnaudie 6 fr., J. Comet 6 fr., P. Figué 6 fr., Picantet 6 fr., C. Barthès 6 fr., Brusa 3 fr., Bourdier 3 fr., B. Musa 6 fr.; total 160 fr. Nous avons également reçu des mêmes camarades de Tunis et 15 fr. pour « La Freiheit », que nous avons fait parvenir à destination. — Les « Réfractaires » de Genteuil, cotisations mensuelles 2 fr. — Un groupe d'exploités du chemin de fer de l'Est 2 fr. 50. — Un groupe Allentown 18 fr. 25 — Excédant d'écot entre camarades 50 cent. — Verviers : J. H., versement mensuel 2 fr. — E. 2 fr., G. D. 2 fr. 50. — De Roubaix : G. D. 2 fr. 50. — Couchot 1 fr. 50. — Un anarchiste circonscrit 90 cent. — E. M. à Saint Pierre-lès Elbeuf 75 cent. — C. P. à La Machine 70 cent. — L. et K., souscription hebdomadaire 2 fr. — N. à Bourges 25 cent — C. K. à Lyon 5 fr. — Ch. P. à New-York 5 fr. — M. à Toulouse 25 cent. — V. de V. à Pont-de-Marq 1 fr. — Un camarade 80 cent. — Produit de la soirée par les camarades de Roubaix 4 fr. 40. — Un commerçant de la rue Myrrha 2 fr. — Liste 404 par P. de Lyon 1 fr 05. — Un camarade d'Archères (Loiret) 2 fr. — Souchet, Girardeau (Orne) 1 fr. 75 de « l'Idée Ouvrière ») 5 fr 55. — D. à New-York 25 fr. — K et L. 2 fr. — Bazin 1 fr. — P. à Mantes 1 fr. — Picardat 50 cent. — Ch. P. à New-York 5 fr. — Les Lilas par V. : V. S. A. A. et ses trois louveteaux 2 fr. — G. W. Angleterre 1 fr 50. — Les compagnons Ariégeois 45 fr. — De Bruxelles, liste de souscription mensuelle et facultative par les compagnons Daniel et Pintelon 16 fr 50. — Breuil 1 fr.

Total à ce jour 3,017 fr. 50.

## CONVOCATIONS

AMIENS. — Le groupe communiste-anarchiste les *Eclaireurs de Picardie*, organise une conférence privée contradictoire pour le dimanche 7 octobre, à 4 heures du soir, dans la salle de concert du café Meuresse, rue Saint-Leu, 97.

Ordre du jour : 1° La Baisse des salaires, ses causes et ses conséquences; 2° De la valeur des groupements.

DIJON. — Le groupe se réunit le premier et le troisième lundi de chaque mois, chez Heuchens, rue des Auris, à 8 heures du soir.

*Chambre syndicale des hommes de peine.* — Dimanche, 7 octobre, à 2 heures de l'après-midi, grande réunion publique à Choisy-le-Roi.

Départs de Paris, gare d'Orléans, 1 heure. Aller et retour 0 fr. 90 centimes.

La réunion a lieu salle Brouillard. Tous les compagnons de Paris sont invités.

SAINT-DENIS. — Samedi, 6 octobre, Conférence-Concert à 8 h. 1/2 du soir, au Salon de l'Industrie, au profit du *Ça Ira* quotidien, 9, place aux Gueldres. Les compagnons P. Paillette, Luss, Tortelier, sont invités.

AVIGNON. — Tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, rue de la Tarasque, 6, réunion du groupe d'études sociales chez le compagnon Chabreu.


## LA REVOLTE est en vente :

**A Liège**

A l'aubette de la rue Grétry, au coin de la rue des Champs

A l'aubette du boulevard Sancy.

Louis Roman, 44, rue du Puits en Sock.

Franck, pied de la Chartreuse.

Librairie du Progrès, rue Saint-Séverin.

A l'aubette de la rue des Champs.

Chez tous les vendeurs du *Peuple*.

**A Ougrée**

Henri Thiriait, rue Ferdinand Nicolay.

**A Huy**

J. Hesecuns, aubette de la Grande Place.

**A Seraing**

Donnay, rue Léopold.

**A Messine**

Prestandrea et Siglio, libraires.

**A Louvain**

A. Art, 67, rue Chaussée de Diest.


*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 5. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 14 au 20 OCTOBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Nous renouvelons notre appel. — Prière de régler au plus vite. — Cette semaine nous avons dû emprunter pour paraître. Si ça se renouvelait pour la semaine prochaine, nous ne pourrions pas paraître.*

## Une Jolie Société

Les conversations à Londres roulent toujours sur le même thème — les assassinats de Whitechapel. Whitechapel, c'est le quartier le plus pauvre de l'immense cité. Un demi-million d'êtres humains, forcés de quitter la campagne chassés par la misère du village, sont venus échouer là, sans moyens d'existence, dans la plus affreuse des misères. Rues étroites et mal éclairées, cours plongées dans l'obscurité complète, carrefours sombres, passages puants et allées reliant les carrefours ; profusion de maisons et de cabarets, interlopes — voilà le quartier qui rapporte chaque année des millions aux nobles lords qui sont les propriétaires légaux du sol de la cité.

Et, dans ce quartier, dans sa partie la plus misérable, six femmes ont été égorgées — quatre dans l'espace d'un mois, — toutes dans la nuit du samedi au dimanche, toutes sur un petit espace qui couvre à peine un demi-kilomètre carré, — toutes égorgées et mutilées par la même main, d'une seule et même bête sauvage.

Toutes appartiennent à la même classe des femmes les plus pauvres, vivant au jour le jour, forcées de temps en temps de descendre la nuit dans la rue pour gagner de quoi se payer un lit à 40 centimes par jour et se procurer un morceau de pain.

La bête sauvage qui court Whitechapel — un homme bien mis, à ce qu'il paraît, et possédant certainement des connaissances anatomiques qui ne pouvaient être acquises que dans un laboratoire anatomique ou une ambulance, — attire une de ces femmes dans un carrefour bien sombre ; là, d'une main exercée il lui coupe la gorge d'un seul coup, porté avec une précision remarquable. La victime expire sans proférer un cri. Puis, il l'éventre, la mutile.

Un moment après, des passants ou un policier faisant sa ronde, découvrent le cadavre encore tout chaud, mais toute trace du maniaque a disparu. Le samedi prochain, lorsque tout Londres de la misère sera encore dans la rue, à deux cents mètres de distance on découvrira un nouveau cadavre de la même classe, d'une femme, toujours égorgée de la même façon.

Samedi passé, deux victimes tombaient sous son couteau dans l'intervalle d'une demi-heure, à quelques cents mètres de distance l'une de l'autre.

—

L'une de ces malheureuses fut trouvée assassinée dans la cour du Club International de nos amis de Berner Street. Ce club, fondé par des socialistes hébreux, russes pour la plupart, publie en jargon hébreux, un journal socialiste, l'*Ami du Travailleur* et des brochures socialistes qui sont lues avec avidité en Pologne et dans la Russie occidentale. Son local est dans une rue des plus pauvres de Whitechapel.

Samedi passé, nos amis étaient réunis et, comme c'était fête d'après leur calendrier, ils s'étaient attardés jusqu'à une heure passée. Notre ami Krantz travaillait jusqu'à une heure de la nuit dans l'imprimerie socialiste, au journal. Un autre membre du club, qui gagne sa vie en vendant des noix de cocotier dans les rues, rentrait à une heure avec son char traîné par un poney. Son cheval se cabre à l'entrée de la cour, et lorsqu'il alluma une allumette pour en découvrir la cause, il aperçut le cadavre d'une femme. Il courut au club ; tous descendirent de suite, mais l'assassin qui devait être encore dans la cour — le cadavre était encore tout chaud — disparut dans l'obscurité noire de la ruelle. Moins d'une heure plus tard, on trouvait, à moins d'un kilomètre de cet endroit, un autre cadavre. Aussi une femme égorgée, absolument de la même façon et de la même main, éventrée et mutilée cette fois-ci. Ce que le maniaque n'avait pas réussi à faire dans la cour du club, il le fit dans un square sombre, entre les deux rondes du policier qui traversait le square toutes les 20 minutes. Un gardien des égoûts étaient à vingt mètres du square et n'avait rien entendu !

—

Si horribles que soient ces meurtres, les faits acquis par les enquêtes et la situation qu'ils dévoilent à Whitechapel sont encore plus horribles. Jamais société antique n'était tombée dans un état plus abominable que la société capitaliste du dix-neuvième siècle.

La vie de chacune des femmes tuées a été retracée en entier par les enquêtes (elles sont publiques en Angleterre) Et, pour chacune de ces femmes, c'est un drame de la misère, drame forcé dans cette société abjecte que l'on appelle civilisée.

Voici la formule tombée sous le couteau du maniaque-assassin, il y a quinze jours ; elle s'appelait Annie Chapman. Bonne, douce, aimée de tous, jadis elle avait été deux fois mariée. Mais elle buvait, comme tant de femmes anglaises, riches et pauvres. Elle buvait, d'ailleurs, comme les autres car, elles comptent par milliers les dames anglaises qui noient l'ennui de leur existence — « j'ai connu personnellement » — nous disait un jour une vieille dame de la riche société d'Edimbourg — « j'ai connu neuf dames, toutes très riches, toutes de la haute société, *mortes* d'ivrognerie. Jugez ce qu'il en reste. »

Ainsi elle buvait, et ce fut le prétexte pour lequel son mari, après avoir conquis une « position », s'en sépara. Cependant, chaque samedi, il lui envoyait une pièce de 12 francs. Un jour le mandat n'arriva pas, — le mari était mort, — et Annie Chapman restait sans ressources. Elle chercha du travail et travaillait dûr quand elle en trouvait. Mais quand il n'y avait rien, — rien pour manger, rien pour se payer un grabat — elle descendait dans la rue.

Trois jours avant sa mort elle parlait d'aller trouver le dimanche sa sœur. Si celle-ci lui donnait des souliers, elle irait faire la moisson du houblon — dernière ressource des misérables de Londres. Samedi, elle rentrait dans la maison où elle couchait d'habitude, mais la propriétaire lui dit que si elle n'avait pas les seize sous pour payer le lit, elle ne l'aurait pas. — « Eh bien, je vais les chercher ; gardez-moi le lit, je reviens tout à l'heure, » répondit Annie et descendit dans la rue. Elle rencontra un homme, s'engagea avec lui dans un de ces escaliers sombres où les rencontres ont lieu d'ordinaire à Whitechapel. Là, sur le palier, on trouva son cadavre.

—

L'histoire d'Annie est celle de toutes les autres ; c'est l'histoire de milliers et de milliers de femmes dans toutes les grandes villes. La « Grande Lise », tuée près du Club International, était laborieuse au plus haut degré « On trouve rarement une femme aussi âpre à la besogne », disent les témoins à l'enquête. Tombée dans la misère depuis que son mari fut noyé sur un radeau naufragé, elle allait chez le pasteur suédois lui demander du travail, et recevait des bénédictions et des livres de prières. Toujours en quête de travail, trop souvent elle n'en trouvait pas, et alors, elle était forcée de descendre dans la rue pour se payer du pain sec et un lit. Une demi-heure avant sa mort, trois hommes l'ont vue dans Berner Street, refusant les offres d'un élégant et tout à fait sobre..... L'élégant réussit à l'emmener et la tua.

L'histoire de la dernière femme tuée, Kelly, est tout aussi navrante. A seize ans, elle fut entraînée par un beau gars, soldat pensionné. Ils eurent quatre enfants ; elle les éleva tous, maria sa fille. Après dix ans de ménage, le soldat disparut, en la laissant avec deux enfant en bas âge. Elle n'en entendit plus parler. Alors vint la misère noire — ce monstre des grandes villes, dont les campagnards n'ont nulle idée. Enfin, il y a sept ans de cela, elle trouva un homme, Kelly, qui l'aima profondément. Ils se mirent ensemble — lui, heureux s'il trouvait des chars de légumes à décharger au marché ; elle, faisant les ménages dans les familles les plus pauvres de Whitechapel et heureuse d'avoir sa nourriture après douze heures de labeur pénible. Toujours fredonnant une chanson, gaie, toujours douce, aimée aussi de tous ses voisins. L'été venu, Kelly et son mari allèrent courir les fermes en quête

de n'importe quel travail dans les champs. Mais le froid est arrivé tôt, cette année ; ils rentrèrent en ville. Durant la dernière quinzaine, ils réussirent à gagner 2 francs, puis 60 centimes, et ils couchaient dans la rue, dans les sombres recoins de Whitechapel, courant la ville le lendemain, le ventre vide, en quête de travail. « Je souffrais — dit Kelly — de la voir souffrir de la sorte lorsque nous couchions sous la pluie par le froid qu'il faisait. Je ne la laissais pas descendre dans la rue ; mais, ... » samedi soir, elle descendit, espérant rapporter quelques sous pour manger tous les deux le lendemain. Elle n'en revint plus. Et Kelly pleure maintenant à chaudes larmes la perte de sa compagne qu'il avait aimée pendant sept années.

---

Toute une société en pourriture se dévoile par ces drames de la misère. Et ce ne sont ni vingt, ni cent ménages qui vivent de cette façon ; ils comptent par dizaines de mille dans Londres seul. Un tiers des filles qui travaillent dans les manufactures de Londres sont forcées — littéralement forcées — de gagner d'une façon ou d'une autre les sous qui leur manquent pour la nourriture, sans parler des hauts et des bas de l'industrie qui les jettent continuellement sur le pavé pendant les longs mois de chômage.

---

Voilà mères, le sort réservé à vos filles si cela dure, si cette bacchanale capitaliste se prolonge.

Chassés de la campagne par les fainéants qui s'emparent du sol pour leurs maisons de plaisance, leurs bois de chasse, leurs parcs et leurs cités ouvrières auprès des manufactures, chassés par la faim, les jeunes du village émigrent en ville. Là, ils font cette population flottante qui, pendant qu'elle est jeune encore, trouve du travail pendant cinq ou six mois dans le cours de l'année, mais qui tombe avec l'âge dans la misère la plus noire — la misère d'un grand centre du commerce, des manufactures et de l'oisiveté.

Plus d'un demi-million à Londres sont dans cet état, et sur ce demi-million, combien d'Annies, de Grandes Lises et de Kelly que l'on ne connaît pas de nom, seulement parce qu'elles n'ont pas été assassinées par un élégant.

Ignoble, maudite société! La torche et la hache portées à la racine de ses institutions, seules pourront la transformer. Aucun remède pourra la guérir, si ce n'est le souffle de la Révolution populaire, implacable dans son œuvre de démolition.

## A QUOI BON LA POLICE ?

Ce que cette institution ignoble fait de mal, nous le savons. Et cependant, parlez-en aux travailleurs enrégimentés dans les rangs des autoritaires de toute nuance, et ils vous répondront : « Nous savons le mal qu'elle fait, mais comment voulez-vous vous passer de la police? Améliorez-la, mais gardez-la toujours. Autrement, un maniaque quelconque courra les rues et assassinera les passants, si les rues ne sont pas surveillées par la police ; la sécurité disparaîtra; on n'osera plus sortir dans la rue. »

Pauvres perroquets répétant la leçon apprise, la police de Londres — cette police, si supérieure, à celles des autres pays, — se charge de vous dire elle-même ce qu'elle vaut.

Voilà une bête enragée qui court les rues depuis le commencement de mai ; il attire les femmes dans des recoins sombres, les tue, les éventre. Et voilà d'autre part, une organisation entière — trente mille hommes ayant reçu une éducation spéciale, disciplinés, enrégimentés, dressés à la besogne, appuyés en outre, par quelques mille mouchards qui font merveille, (surtout quand il s'agit de filer des conspirations politiques qui sont eux-mêmes d'une naïveté plus qu'enfantine et qui racontent eux-mêmes leurs complots à tout venant); voilà donc trente mille policiers et des milliers de mouchards, et ces trente à quarante mille hommes déclarent hautement qu'ils sont absolument incapables d'empêcher la bête féroce d'éventrer les femmes dans la rue, ni de la saisir quand elle en a déjà égorgé six!

En effet, la municipalité de Whitechapel ayant écrit au chef de la police de la police de Londres, (ce même Warren qui assomme si bien les socialistes à Trafalgar Square, pour leur demander sa protection, ce chef leur a répondu en toute franchise ce qui suit :

« Que voulez-vous que j'y fasse! Je n'ai pas assez d'hommes pour vous protéger. S'il se trouve sur cinq millions d'hommes qui habitent Londres *un seul* homme saisi de la manie de l'assassinat, mes 30,000 hommes n'y peuvent rien. Mes policiers parcourent les rues régulièrement. Il n'y en a pas une seule, pas un sombre recoin, même dans Witechapel, qui ne soit pas parcouru toutes les 20 ou 25 minutes par un policier. Et les rues *sont* parcourues par eux avec la plus grande régularité. »

« (Warren dit vrai : il est prouvé que Berner Street et le square avaient été régulièrement visités toutes les 20 ou 25 minutes par un policier; c'est un fait). Je ne peux faire mieux, à moins de tripler mes policiers. Et cependant tout cela n'avance à rien. Les assassinats continuent. »

Et Warren fait appel aux habitants eux-mêmes. Il leur dit : « Eclairez mieux vos rues, inondez-les de lumière, d'abord. Ensuite, protégez-vous vous-mêmes. Vous, femmes ne vous engagez pas avec des inconnus dans des recoins sombres. Vous dites que vous mourrez de faim si vous ne le faites pas, que vos propriétaires vous chassent déjà de vos taudis depuis que, terrorisées par l'assassin, vous restez le soir à la maison. Vous avez raison, mais je n'y puis rien. »

« Organisez-vous en comités de vigilance. Vous, travailleurs, qui, après une journée de travail, offrez de faire la ronde de nuit, vous faites bien; vous agissez en vrais citoyens et votre garde sera plus efficace que celle de nos policiers. Enfin, vous tous, habitants de Whitechapel, tenez l'œil ouvert. Dès que vous voyez une paire dans une ruelle sombre ne les quittez pas de vue ; avertissez la femme, au besoin, et ne craignez pas de vous faire assommer par l'homme. Vous, femmes, réduites à gagner votre pain dans la rue, soutenez-vous mutuellement, ne perdez pas de vue vos camarades. Tout ce que je peux faire, c'est de vous donner ces conseils. Suivez-les et soyez sûrs que vous ne trouverez plus de femmes égorgées dans les rues. Et vous finirez par mettre la main sur la bête fauve. »

---

Voilà ce que le chef de la police a répondu à la municipalité de Whitechapel. Nous changeons seulement les expressions, mais nous rendons avec une exactitude absolue l'esprit de sa lettre et de ses conseils.

Eh bien, nous, anarchistes, nous n'avons jamais dit autre chose. Le seul moyen d'empêcher qu'une bête fauve puisse égorger nos femmes et nos enfants, — avons-nous dit — c'est de nous soutenir mutuellement, de ne pas mettre notre confiance en la police, mais de nous protéger nous-mêmes. Et M. Warren répète notre leçon. Seulement, nous disons encore autre chose. Nous attaquerons la société qui réduit les millions de travailleurs à la misère pour en faire de la chair à exploitation. Nous dirons bien autre chose encore, que Warren ne dit pas. Mais aux perroquets qui récitent la leçon apprise sur la nécessité de la police, il vient dire, avec tout le poids de son expérience :

« La police? farce inutile tant que vous ne vous protégez pas vous-mêmes! Vous êtes assez bêtes pour croire que c'est le policier qui vous protège? Allons donc, nigauds! C'est le gaz de vos lanternes; c'est le mouvement dans les rues ; c'est le fait que cent hommes se porteront là où ils entendront appeler au secours, — et non pas le policier. Contre un seul maniaque assassin, trente mille policiers ne peuvent rien! »

« Faites comme si vous n'aviez pas de police du tout, alors vous n'aurez plus de ces meurtres qui vous révoltent! »

Et si vous lui demandez, alors, à quoi bon la police? » Warren vous répondra certainement, en montrant les crânes socialistes brisés par des hommes :

« La police, c'est pour vous empêcher de vous révolter, imbéciles que vous êtes! »

---

*Encore la police.* — Un riche bourgeois en quête de sensations et d'excitation nerveuse dans sa vie stupide, se rendait l'autre jour à Whitechapel, contempler les lieux où la grande Lise et Kelly ont été tuées. Le sang est lavé ; mais, avec un peu d'imagination, c'est toujours amusant pour une bête bourgeoise que de voir l'endroit où le sang a coulé.

On lui vole sa montre d'or et il porte plainte à un juge.

Et le juge de lui dire : « Je regrette, monsieur, votre montre. Mais, le conseil que j'ai à vous donner, c'est de ne pas avoir sur vous une montre d'or quand vous allez dans un endroit où tout le monde n'en a pas une. »

Très bien ! Quand tout le monde aura un paletot, le bourgeois pourra dormir tranquille sans craindre qu'on lui vole sa garde-robe.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. — Voici une histoire qui montre la police dans son vrai rôle :

Trois gardiens de la paix conduisaient au poste une petite fille de 5 ans, trouvée abandonnée sur le boulevard extérieur. Un passant, ouvrier mécanicien, séduit par la bonne grâce de l'enfant, s'approche et offre de l'emmener chez lui où elle sera mieux qu'au poste. « Passez votre chemin et foutez-nous la paix », riposta un agent. Un rassemblement se forme, on murmure, bref on emmène notre ouvrier au poste et il sera condamné pour outrages et coups.

* * *

Le nommé Molié vient d'être condamné à un an de prison pour avoir tiré cinq coups de révolver sur son patron.

Il fallait qu'il fut bien dans son droit, en effet, il n'avait commis cet acte que pour défendre ses sœurs de la lubricité du patron.

* * *

Comme la grève de la Corrèze, l'agitation parmi les postiers et télégraphistes continue, mais sans arriver pour le moment à une crise aiguë. Les employés n'abandonnent pas la lutte, ils attendent une occasion favorable. Le gouvernement punit les coupables, fait appel à la délation du public, mais tout n'est pas fini. Les employés des postes sont les seuls agents de l'Etat qui fassent travail utile, ils ne s'abrutissent pas, il est donc logique qu'ils soient les premiers à revendiquer quelque droit. Il y a de très bons éléments parmi eux.

« Ils sont divisés sur la question du mastic. Les anciens le réprouvent absolument, ils prétendent — ce qui n'est pas prouvé — qu'on peut arriver à faire rendre justice sans employer ce moyen extrême. Les jeunes, au contraire, sont ardents partisans du mastic. Le public et la presse leur sont indifférents ; car pour eux le mastic est la seule ressource qu'ils possèdent de faire plier l'administration (Etrait du *Matin*). »

Très bien, les jeunes télégraphistes, il y a probablement plus d'un Jahn parmi vous.

* * *

Nos gouvernants actuels sont décidément plus bêtes que de raison. Peut-on rêver une ineptie plus complète que le récent décret sur les étrangers résidant en France. Depuis quelques années, le bruit que font les revanchards va toujours crescendo. Aujourd'hui, ils réclament l'expulsion des étrangers. C'est le premier effet que doit produire la cra-

KAISER

économique sur des cerveaux à l'enfance du développement.

La question des étrangers peut se résumer en quelques lignes. La société capitaliste désire l'immigration des capitaux étrangers. Les magasins de la rue de la Paix et tant de belles devantures parisiennes ne vivent que sur les rastaquouères, les milords et la juiverie cosmopolite. Elle désire aussi que les richards français ne quittent pas le sol de la patrie afin que leur argent se dépense en France. Quant aux pauvres exploités, leur lieu de naissance est indifférent à la bourgeoisie, pourvu qu'ils soient bien dociles. Il lui suffit qu'il y ait quelques centaines de mille ouvriers sans travail, afin que la main-d'œuvre soit au plus bas. Actuellement le million est largement atteint, aussi le gouvernement peut-il sans inconvénient, essayer d'enrayer l'entrée des étrangers pauvres. De là le décret.

On a eu soin de dire que les étrangers venant en France pour leurs affaires, leur plaisir ou leur santé ne sont pas soumis au décret. Il ne s'applique qu'aux travailleurs. En somme, la petite prose gouvernementale pourrait être ainsi libellée :

Tout étranger riche qui honorera la France de sa présence sera choyé, dorlotté et protégé.

Tout étranger pauvre sera embêté, persécuté et maltraité de façon à ce qu'il s'en retourne plus pauvre qu'il n'est venu. Toujours la même chose : il sera donné à celui qui a, et à celui qui n'a rien, il sera enlevé même ce qu'il a.

Toute la bande journaliste a beau chercher les circonstances atténuantes, citer les mesures vexatoires, prises en pays étrangers et rappeler « la paille et la poutre ». Ayant eu tout le temps de considérer la paille dans l'œil de son voisin, si de propos délibéré, je m'en fourre une en travers du nez, je ne suis plus un nigaud, je suis un imbécile. Espérons que cette mesure aura pour effet d'abattre un peu de patriotisme chez les braves gens qui se figurent que « la France marche à la tête du progrès ». Il faut que le niveau moyen des radicaux soit bien bas pour que le décret de Floquet ne provoque pas un mouvement d'indignation : *Que se tait, se tue.*

* * *

La grande salle de la Bourse du Travail est rouverte, mais elle ne pourra être utilisée que le soir et il est entendu que les corporations en grève ne pourront s'y réunir. Ces mesures ont été prises par le comité général de la Bourse dont la grande majorité est possibiliste. Ceci donne la mesure de ce que nous pouvons attendre d'un Parlement ouvrier. Les procès-verbaux de réunion de ce comité montrent qu'il est question de virements, de vols tout comme au Palais-Bourbon. Quel belle chose que le parlementarisme.

* * *

Marseillargues (Hérault). — Le 23 septembre, a eu lieu la Conférence organisée par le cercle des patrons, d'un commun accord avec les groupes anarchistes de Nimes. Près de 400 personnes y assistaient.

Le citoyen Boulet a ouvert la séance en souhaitant la bienvenue aux compagnon de Nimes, a excusé le compagnon Geay qui devait prendre la parole, et que par une cause indépendante de sa volonté, n'a pu s'y rendre ; mais, dit-il, les compagnons Chartier et Tricot le remplaceront et défendront avec la même chaleur les principes de liberté qui nous sont si chers.

Le compagnon Chartier prend ensuite la parole et traite la question sociale, il démontre d'un côté le riche dans la *luxure* la plus immorale et de l'autre côté la classe des travailleurs qui, dit-il, produisant *tout*, par cela même croupissent dans la *misère*.

Les gouvernements n'y peuvent rien changer, seule la Révolution sociale expropriatrice, donnera à tous bien-être et justice.

Le compagnon Tricot traite ensuite la question Franco-Allemande ; il dit qu'il ne se place pas au point de vue du revanchard, purement au point de vue humain. Il démontre que la bourgeoisie aimerait mieux conserver leurs *privilèges sous la tyrannie de Bismarck, que de devenir nos égaux en France.*

Il faut donc que, si nos bourgeois ivres de carnage et de sang nous poussent dans une guerre, nous opposions, nous, la Révolution sociale, celle qui fera disparaître les frontières, les privilèges, fera régner l'ordre et l'harmonie des races humaines.

Nous avons distribué des brochures des travailleurs des villes aux trailleurs des campagnes et nombre de vieux numéro de la *Révolte*, le bon accueil que nous avons reçu de la population tout entière, nous prouve que nous avons fait une bonne journée pour la propagande et que les défenseurs de la Révolution seront nombreux à l'avenir dans cette campagne.

* * *

Saint-Etienne. — Un individu sans travail depuis trois mois a attaqué un garçon de recette en plein jour, dans la rue, lui a porté plusieurs coups de couteau et s'est enfui avec la sacoche.

Le meurtrier et la victime sont également à plaindre ; c'est la société qui est coupable de la blessure de l'un et du bagne de l'autre.

* * *

Grenoble. — Samedi, 29 septembre, quelques travailleurs d'ici ont donné une conférence socialiste avec le concours des citoyens Picornot, conseiller municipal, Bernard et Deloche de Lyon, qu'ils avaient invités à cet effet.

Etant donné les orateurs, la conférence a été bien pâle. Le citoyen Picornot a préconisé les grèves comme un moyen de diminuer les heures de travail et d'augmenter la paie, tout en reconnaissant qu'elle ne pouvaient émanciper les travailleurs. — Le malheureux, s'il s'était seulement donné la peine d'étudier celles qui ont lieu en ce moment, il aurait vu que, tant qu'elles se borneront à de simples réclamations de salaires, les grèves ne peuvent plus rien produire, le développement de l'outillage mécanique, mettant le travailleur dans un état d'infériorité insurmontable en présence du Capital, et qu'elles ne peuvent plus être bonne qu'à une chose : se transformer en révoltes.

Bernard a parlé ensuite de l'importation des céréales, qui cause la misère du pays, dit-il ; il a démontré que la propriété privée est un vol, mais il désapprouve tous les moyens violents !

Puis vient le citoyen Deloche qui a parlé plus énergiquement que les orateurs précédents et a été souvent interrompu par des applaudissements.

L'ordre du jour voté invitait les parias, nos frères, à reconquérir l'égalité et à montrer qu'ils étaient des hommes comme leurs pères de 89 et 93.

Ce qu'il y a de plus intéressant à cela, c'est que les organisateurs de la réunion sont les promoteurs du bacchanal que l'on a fait au printemps dernier contre les étrangers, principalement les italiens, et les renvoyer chez eux. Ils sont revenus de cette maladie, et cette réunion quoique bien timide est un pas en avant dans l'étude des questions sociales et économiques.

* * *

Avignon. — Des compagnons dévoués ont affiché des placards anarchistes que les journaux bourgeois ont reproduit textuellement. Ils avaient trait à une conférence que devait donner le député Gaillard. Ladite conférence a eu lieu au milieu des vociférations des boulangistes. Le maire s'est mis de la partie et a conclu naturellement que Boulanger était le plus fieffé coquin du monde. Les boulangistes vexés ont répondu par les mêmes épithètes et finalement, les indépendants, qui assistaient à la comédie, ont conclu à leur tour et avec juste raison qu'ils ne valaient guère mieux les uns que les autres, puisqu'ils arrivaient à se prouver si facilement leurs turpitudes et leurs bassesses. Une pluie de *Révolte* est venu raffermir les iuées de ceux qui pensaient dans ce sens et nous l'espérons, ramener à nous les hésitants et les timorés.

## Belgique

Bruxelles. — Le compagnon Marlier qui a été récemment condamné à 4 ans de prison à Saint-Quentin a pu heureusement gagner la Belgique et échapper ainsi aux griffes des bourgeois ; mais ceux-ci non contents de sa proscription et le sachant en Belgique intimèrent au gouvernement de l'expulser, ce qui fut fait.

Aux questions du compagnon, on répondit simplement : Le parquet de Saint-Quentin vous a signalé comme un perturbateur de l'ordre social des plus dangereux.

Mais qui est le perturbateur de celui qui, pour s'enrichir tue lentement par l'anémie et l'air infect des fabriques, des milliers de travailleurs, celui qui plutôt que de toucher à son capital conserve un mauvais matériel et occasionne ainsi des accidents où des centaines de travailleurs laissent la vie, telles que les catastrophes des mines de la Boule et l'Agrappe ; à cette dernière seule, il y avait 250 victimes.

Ceux qui réduisent des peuples entiers à la famine et qui les massacrent sans pitié lorsqu'ils lèvent la voix ; où bien celui qui sacrifie bonheur, liberté et même sa vie pour le bien-être de tous, qui lutte constamment contre les mauvaises institutions pour assurer à tous la liberté de se développer et de jouir de tous les bienfaits de la science et de la nature. Où est le perturbateur ? hein !

Mais continuez messieurs les bourgeois, le jour n'est pas loin où vos institutions et ceux qui les défendent prendront un voyage à la Lune.

* * *

Bruxelles. — Comme vous le saviez, un meeting anarchiste avait été organisé à Merlanwetz, il n'a pas eu lieu parce que Chauvière de Paris devait venir à La Louvière et nous avions décidé d'y aller, ce qui a été fait. Arrivés à La Louvière, nous apprîmes qu'il avait été arrêté à Jumet pour être expulsé. Les mineurs qui l'attendaient à la gare étaient furieux. on voulait le délivrer de vive force, on commençait à briser les vitres de la gare, les portes allaient céder sous la poussée, les gendarmes chargèrent immédiatement la foule. Alors le fougueux Defuisseaux, qui a toujours le mot Révolution à la bouche a été si révolutionnaire qu'il a épaté son monde, il conseilla à la foule de rester calme. N'y parvenant pas, il leur dit qu'il devait parler à Chauvière et que le chef de gare intercéderait ; il engagea la foule d'aller au meeting protester énergiquement.

Je pris la parole au meeting de la Louvière, il y avait au moins 2.000 personnes. Je fis comprendre que le seul moyen de s'émanciper était la Révolution violente, qu'il ne fallait pas écouter les endormeurs, qu'il ne fallait compter que sur soi-même et quand le moment serait venu qu'il fallait employer tous les moyens pour supprimer la bourgeoisie le capital et l'autorité, mais qu'il fallait aussi, dès aujourd'hui, faire la propagande dans ce sens, qu'il fallait aussi engager les jeunes gens à faire la grève des conscrits, car en entrant dans l'armée, on devenait fatalement le bourreau du peuple, qu'au lieu d'un homme on y devenait une brute.

J'ai combattu l'esprit chauvin, en démontrant que partout les travailleurs étaient dans la même situation, que par conséquent nous n'avions rien à défendre et encore moins le coffre-fort du banquier qui est bourré des écus, fruits de nos labeurs.

Mon discours fut plusieurs fois coupé de vifs applaudissements et d'un formidable cri de vive la Révolution sociale ! Vive l'Anarchie!

Un autre compagnon anarchiste s'éleva avec indignation contre l'arrestation de Chauvière. Il démontra que ces faits iniques ne ferait qu'avancer d'autant l'heure fatale, si on arrête aujourd'hui les orateurs, demain on n'arrêtera pas la masse qui, poussée à bout fera la Révolution. (Applaudissements frénétiques.)

De là, nous nous sommes rendus au deuxième meeting des socialistes. Le citoyen Conreur prend le premier la parole, il parle de la grève qui vient d'éclater dans le Borinage et dans le pays de Charleroi ; il engage les mineurs à rentrer dans leurs ligues afin de pouvoir lutter efficacement contre les bourgeois (Applaud. unanimes).

Je prends la parole, je rappelle les événements de 86, les bourgeois voyant dans ces faits révolutionnaires, attaquer leur édifice, aveuglèrent les travailleurs par des promesses et étouffèrent le mouvement.

Des mineurs, croyant que je serais arrêté, me firent passer par une porte qui donne dans le cabaret. Mais si on avait voulu m'arrêter, cela n'aurait pas été facile, car j'étais avec une trentaine d'anarchistes de Merlanwetz, tous des hommes taillés en hercule.

Cela a été une de nos meilleures journées de propagandes.

* * *

Liège. — Nous avons reçu la visite du conseiller municipal de la ville de Paris, Chauvière, qui est venu en Belgique, dit-il, pour prêcher la paix ou tout au moins l'alliance de la Belgique avec la France. Faut-il que ce monsieur ait de l'audace, après avoir, à Paris, fait respecter la loi sur ce qu'il appelle les « étrangers », venir ici prêcher l'alliance des peuples. Je me suis permis de lui objecter ce dernier argument et savez-vous ce que le soi-disant *démocrate*, qui au fond n'est qu'un ambitieux comme la plupart des élus a osé me répondre « il faut bien, dit-il, donner d'abord à manger à ceux qui sont nés dans le pays *(textuel)*. Comme si, de quelque pays qu'ils soient, les producteurs « n'ont pas le droit tous de manger. »

Evidemment, c'est qu'il ne savait que répondre comme c'est le cas chaque fois qu'on oppose des arguments sérieux aux calembredaines de ces messieurs, et pour terminer ce court entretien, car cela n'a pas duré longtemps, nous discutions d'anarchie (Monsieur Chauvière a répondu qu'il ne discutait pas avec des gens qui ne discutaient qu'à coups de chaises) (textuel). Voilà le jugement de ce grand homme ; aussi s'est-il dépêché de décamper en se

urant bien de ne plus revenir, car je vous assure, que le gâteau que nous lui avons servi n'est pas du goût de ceux qu'il recevait jadis.

Le gouvernement — ils sont tous les mêmes, et ne ratent jamais les tours d'imbéciles — l'a expulsé. La besogne qu'il venait faire n'avait pourtant rien de bien dangereux pour les institutions gouvernementales.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Compagnons,

Dans un de vos précédents numéros, un compagnon faisait justement remarquer l'interprétation erronée que la plupart font du mot anarchie, et donnait sur son étymologie des explications on ne peut plus claires.

Il faut malheureusement constater combien peu de gens se font une idée exacte de l'anarchie qui, dans l'esprit du plus grand nombre est synonyme de désordre. Combien de fois ne nous sommes nous pas attiré cette réponse de la part de certaines personnes qui ne connaissent le parti anarchiste que par ce qu'ils ont lui dans quelques journaux bourgeois : « Nous ne sommes pas anarchistes parce que nous sommes partisans de l'ordre ». Ah ! nous savons bien qui sont ceux qui ne se méprennent pas sur le vrai sens du mot, et ceux-là mêmes — immondes journalistes, plats valets de la crasse bourgeoisie qui nous gouverne — savent bien ce qu'ils font quand ils proclament en état d'anarchie un pays qui est le théâtre de vols, meurtres et brigandages. Il n'ignorent pas que l'anarchie est la suppression de toute autorité, qui a toujours été un obstacle à l'émancipation des travailleurs, et les anarchistes les défenseurs convaincus de cette cause, la seule logique et équitable. Et puisque vous appelez cela le désordre, trouvez-vous donc que l'ordre existe dans cette société où pour le plus grand nombre la vie est un écrasant fardeau, bien au-dessus des forces morales et physiques de l'homme et pour quelques-uns une source intarissable de jouissances, nullement tourmentées par le souci du lendemain ?

Vous avez beau crier sur les toits que nous sommes les perturbateurs de l'ordre, des utopistes, des déclassés, vous avez beau appeler sur nous les foudres de la justice bourgeoise, irrités des progrès que font nos idées dans le monde des travailleurs, nous avons la conviction que ceux-ci finiront par ouvrir les yeux et comprendront que les anarchistes sont les défenseurs sincères de la véritable cause : *Liberté, Egalité, Justice.*

* * *

Alais. — Les compagnons Bastide et Quinsac, le premier, 17, faubourg d'Auvergne et le second, 17, rue Lafare-Alais, informent les compagnons ou groupes qui auraient à leur adresser soit des lettres, soit des brochures ou journaux, de les adresser à leur adresse respectives ci-dessus et non à la gare.

* * *

Vienne. — Pour tout ce qui concerne le groupe les *Indignés*, adresser les correspondances au compagnon Delalé, rue Rochebrune.

# VARIÉTÉS

## Collaborations originales

### DE LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE

*(Suite et fin)*

Y a-t-il lieu, comme on l'a dit quelquefois, de distinguer l'aliénation totale et indéfinie, qui constitue la monarchie, de la délégation partielle et temporaire, qui constitue la République ? La distinction ne serait que dans les mots et non dans les choses ; il est facile de le démontrer.

Si c'est la durée de la délégation qui fait la différence, cette différence n'existerait qu'entre la République d'une part, quelle qu'elle soit, et d'autre part, la monarchie héréditaire. C'est en effet seulement en cas d'hérédité monarchique qu'on peut parler d'aliénation totale, et il suffirait de rendre la monarchie élective, pour rentrer dans les termes de la délégation temporaire, provisoire, par conséquent dans la forme de la République. Ce n'est pas là ce que l'on prétend.

Si, au contraire, c'est le nombre des délégués qui distingue les deux formes ne gouvernement, nous demandons quel intérêt a le déléguant à multiplier le nombre des délégués, étant donné que chacun des délégués a le même pouvoir qu'un seul. Il n'est pas certain, nous l'avons déjà dit, que la délégation unique ne soit, à certains points de vue, préférable à la délégation multiple, notamment à cause de la responsabilité qui pèse bien plus efficacement sur le délégué unique.

Ceci ne veut pas dire que la monarchie soit préférable à la République : ceci veut dire simplement qu'une République où les délégués du peuple ne sont pas révocables, ressemble terriblement à une Monarchie, car un délégué non révocable, qu'il n'y en ait qu'un ou qu'il y en ait plusieurs, sera véritablement souverain, tout puissant, contre ceux qui lui auront donné mandat sans se réserver le droit de le lui retirer.

En réalité, abdication temporaire ou abdication à perpétuité, c'est toujours l'abdication. Abdication entre les mains d'un seul, ou abdication entre les mains de plusieurs, c'est toujours l'abdication. L'individu a-t-il le droit d'abdiquer même pour un instant, même entre les mains d'un grand nombre, sont droit, sur lui même ? Là est la question, car si ce droit lui est reconnu, il est impossible d'apercevoir pourquoi il lui serait interdit d'abdiquer à perpétuité et entre les mains n'un seul.

La vraie difference entre la République et la Monarchie, il faut la chercher, non dans la durée de la délégation, ni dans le nombre des délégués, mais dans l'étendue de la délégation, dans les limites de la puissance conférée au délégué.

La théorie de la souverainété du peuple dit : Le peuple est souverain vis-à-vis de ses membres, il peut déléguer l'exercice de sa souveraineté, et constituer ainsi des mandataires souverains vis-à-vis de chacun de leurs mandants, puisque le mandataire représentera la volonté de tous supérieure à la volonté d'un seul mandant.

Nous qui nions l'existence du peuple en tant qu'être collectif, ayant un droit propre de souveraineté, nous disons : chaque individu faisant partie du peuple, ne peut déléguer que l'exercice de son droit individuel ; or, comme chaque individu n'a d'action à l'égard des autres que pour assurer le respect de son droit individuel, les délégués, à eux tous, n'auront sur la généralité des mandants que l'action nécessaire au respect du droit de chacun des mandants, et le droit social, issu des délégations individuelles, apparaîtra, ainsi compris, non comme l'antithèse et la limitation du droit individuel, mais comme la garantie et la sanction de ce droit individuel.

En d'autres termes, le droit n'a n'autre origine et d'autre fin que l'individu, parce que seul l'individu a une existence réelle, et parce que le peuple, collection d'individus indépendants, n'a qu'une existence toute fictive et de convention, impropre à former la base d'un droit spécial et efficace.

En d'autres termes encore, la société n'a de droit qu'au profit des individus qui la composent, jamais contre ces individus, parce que la société n'existe pas en dehors des individus qui la composent

Rousseau a fait de la société une sorte d'Ugolin monstre ayant le droit de dévorer ses enfants pour leur conserver un père. Or, le sacrifice déjà considérable quand il s'agit d'un père vivant, est vraiment exorbitant quand on le sollicite au profit d'un père fictif. La société de Rousseau n'est qu'un père fictif.

Sigismond Lacroix.

## PETITE CORRESPONDANCE

F. à Reims.—M. à armentières. — A.J. à Lyon. — Z. à Saint-Imier. — D à Livorno, G à Dreux. — P. Le Mans. — A. à Avesnes. P.F. à Calvisson. — F.L. à Putnam (Oui). — S. à Roanne. — T. à Pantin. — H à Chémery F. à Nîmes. — V. à Montreuil. Reçu timbres et mandats.

B. à Verviers.—Trop médiocre la poésie.

R. à Valence.—La commission est faite.

A. Voz do Caixeiro.—Merci et poignée de mains.

L. K. à Liège.—Merci.

B. à Alais.—Je ne vous ai pas répondu au sujet de l'article, par ce que j'attendais de l'avoir lu avant de vous répondre et le temps m'a manqué jusqu'à présent. J'envoie Richesse et Misère.—Tout le reste est épuisé.

D. A. à Vienne.—Oui.

E. L.—L'adresse du groupe est-elle pour être publiée ? —Quant au reste impossible d'insérer.—Cela rentre trop dans les généralités ; ça serait parler pour rien dire du reste, vu que nous ne sommes pas maîtres des évènements.

V. Le Mans.—J'ai vu le camarade.

L. B. à Montauban.—Le service sera fait.

Au camarade qui nous écrit au sujet de la réunion.—Nous sommes de votre avis—L'expérience les murira.—Cette tendance à se perdre dans les nuages ne serait pas mauvaise en soi, si la réaction qui se produit après les premières désillusions n'avait pour effet d'en démoraliser—principalement ceux qui s'enthousiasment le plus vite.

Jean Frehis à Verviers.— Nous ne sommes pas devetre avis. L'alcoolisme est principalement le produit de la misère.—Il faut que ceux qui usent leurs forces ou qui n'ont pas de quoi les réparer suffisament, trouvent un fort excitant sous un volume réduit. De là l'extension de l'alcoolisme.—Avant que de songer à créer des sociétés de tempérance, songeons à en créer une où tous pourront trouver à satisfaire tous leurs besoins.

El Porvenir à Carmelo.—Réclamez à la poste. Le service a été fait régulièrement.

M. à Boissy. — L'abonnement est de 2 fr. 50.

Chaulet. — Les traductions de « Capital et Travail » de Lassalle, la « Quintessence du socialisme » de Schœffle, ont paru chez Derveaux, 32, rue d'Angoulême. Nous vous dirons la semaine prochaine, s'il y a des traductions d'autres œuvres de Lassalle.

J. R. a Avignon. — Comme vous pouvez le voir par ce numéro, adressez-vous à Nîmes.

Loubet d'Avignon demande à Tressaud de Marseille s'il a reçu 1 fr. 40 envoyés par un ami ?

P. G. à Bruxelles. — Pouvez-vous disposer du numéro du « Décadent » que vous nous signalez ?

R. à Valence. — La commission est faite.

Imprimerie Jurassienne. — Avez-vous envoyé « Fais ce que veux » à Nîmes ?

W. à Erguhinghem. — Reçu mandat. Nous prenons note de l'observation.

G. rue Rochechouard. — Le service sera fait. Je ne suis rue de l'Echiquier que le jeudi après midi.

Comptoir de zinc à Lyon. — Reçu timbres. Faites pour le mieux.

D. à Tunis. — Si vous avez occasion de ramasser des vieux timbres de Tunis, vous pouvez nous les envoyer pour la propagande ?

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 3,017 fr. 50.

V. à Solliès-Toncas 55 cent. — C. à Levallois 10 cent. — J. H. C. D. à Bordeaux 50 cent. — Muller 20 fr. — Un commerçant de la rue Myrrha 2 fr. — L. et K., versement hebdomadaire 2 fr. — Par P. : Lefort 30 cent. — Moi 20 cent., Lui 40 cent. — Excédent d'écot 50 cent, dito 30 cent. — J. à Levallois 10 cent — L. F. à Bourières 35 cent. — Liste d'Avignon par J. C. : 2 fr 20 Meillant, Un trimardeur 50 cent. — E. M. à Valence d'Agen 50 cent. — V. P. à Levallois 25 cent. — L. B. à Montauban 1 fr.

Total à ce jour 3,049 fr. 25.

## SOUSCRIPTION

### *Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 208 fr. 85.

De Irwin, E. M. Pour les victimes de la grève Maximilien 1 fr. 25, C. Pugin 1 fr. 25, Pierre Jordan 1 f. 25, Joseph Jeremy 1 fr. 25, Emile Léonard 1 fr. 25, J.-B. Bastin 1 fr. 25, Emmanuel Mario 1 fr. 50, Emile Jourdain 1 fr. 25, Jean Maron Laurent 1 fr. 25, Mme Cenis Maximilien 1 fr. 25. — Barraud sur le trimard 1 fr. 50. — Benoît Labrosse 2 fr. 50. — Etienne Barthelot 2 fr. 50. — Gaston Labrosse 2 fr. 50. — Un insoumis de Fourchambault 1 fr. 05. — L. Le Mans 50 cent. — B. à Matson-Alfort 1 fr. — Collecte faite au groupe corporatif des tailleurs de la Bourse, 40 centimes pour Méreaux. — Couchot pour Lucas 50 cent.

Total à ce jour 234 fr. 05.

## CONVOCATIONS

Groupe des Travailleurs communistes du XX^e^ réunion tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, rue Ménilmontant, 50.

Tous les samedis, même heure, soirée familiale.

Roanne. — *Les Révoltés*, groupe anarchiste, invitent tous les lecteurs de la *Révolte* à une réunion privée, qui aura lieu le samedi, 20 courant à 8 h. 1/2 du soir, 32, rue de Clermont.

Ordre du jour : 1° La situation de la *Révolte*.

2° Le mouvement anarchist

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 6. — 5 CENTIMES — Du 21 au 27 OCTOBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

L'envoi gratuit de quelques exemplaires, à titre de propagande sera fait à toute personne qui en fera la demande.

Celles des localités où nous n'avons pas de dépositaires, peuvent se procurer le journal à la Bibliothèque de la gare. — Elles n'ont qu'à le faire demander.

## LE RÈGNE DE LA RAISON

Un ami nous envoie, sous ce titre, la lettre suivante, que nous nous empressons d'insérer. Si quelques termes de cette lettre sont parfois philosophiques, que nos lecteurs ne s'en effraient pas :

En effet, notre ami touche à deux questions très importantes pour le succès de la Révolution : Quelle sera la formule de la Révolution ? car toute Révolution en invente une ; et il en discute une, — le règne de la raison, de la science. Dans notre réponse, qui suivra, nous cherchons à faire ressortir le côté pratique de la question discutée.

Aux Camarades,

Vous avez raison de vous récrier contre le principe, « à chacun selon ses œuvres » — qui, vous l'avez bien dit, a été en vigueur depuis le commencement de l'histoire, et a été, à lui seul, la cause de toutes les injustices, de toutes ces usurpations, de toutes les violences, bref, de tous les maux de la société.

Il me vient l'idée de comparer cette « utopie économique » de justice absolue dans la répartition des produits d'un travail qui devient de plus en plus commun et *indivisible*, à l'utopie politique d'un gouvernement selon la justice, ou bien selon les conseils d'une sagesse supérieure, ou des critériums philosophiques et des données d'un système tout fait, comme l'ont conçu tous les utopistes du monde, depuis Platon jusqu'à, disons, Comte.

Le « gouvernement de droit », ou « des sages », est une illusion, une fantasmagorie, un non-lieu : car la société ne se laisse pas gouverner par des règles à priori, par des systèmes philosophiques par des volontés, si vertueuses, éclairées qu'elles soient. La société étant elle-même un tissu de faits divers, se gouverne toujours par la résultante de ses forces, c'est-à-dire des forces qui sont en elle, non au-dessus ou au-dehors d'elle.

Donc, on ne peut pas appliquer à la société des principes si absolus que le « chacun reçoit ce qu'il a mérité ». Il ne peut pas y avoir de mérite isolé dans la succession et dans la coexistence des actions individuelles : il n'y a pas de travail *individuel* et, partant, il ne peut y avoir de rémunération individuelle. C'est pourquoi, dans la pratique, le principe se réduit à ceci : « chacun prend ce qu'il peut, et celui qui prend plus, est censé avoir plus mérité. »

---

Maintenant, il faut admettre, dans mon opinion, que si le principe que je viens de discuter ne peut pas nous servir de guide dans l'organisation des rapports économiques de la société à venir, l'autre principe que vous lui opposez, — « à chacun selon ses besoins » — est à son tour très vague, et il laisse je ne sais pas quel vide dans la pensée. Certainement, la maxime est belle, elle est faite pour des hommes supérieurs, tels que seront, sans doute, les citoyens de la cité future — ou s'ils ne le sont pas, cela veut dire que la cité future ne sera pas. Et cependant, en même temps elle est, si je peux ainsi m'exprimer, transcendante, c'est-à-dire qu'elle fraie des limites pédantesques d'un système, et recèle en elle-même quelque chose encore inaperçu. Elle est plus qu'un système, elle est un principe et un de ces principes qui semblent inépuisables, puisqu'ils surpassent les faits et les conditions d'un jour ou d'une époque, percent à travers les temps, et produisent toujours de nouvelles conséquences, de nouvelles harmonies dans la société humaine.

---

Mais, quoique reconnaissant tout cela, je ne peux pas m'empêcher de penser, ou plutôt de sentir qu'à l'heure qu'il est, ce principe-là est en quelque sorte insuffisant, qu'il ne peut satisfaire les besoins de notre temps, qui est un temps essentiellement positif et demande à voir avant de croire. Il me semble que pour un moment psychologique, comme celui d'à présent, où nous sommes au bord du fleuve et demandons à pouvoir nager et à toucher à l'autre rive, une notion théorique de ce en quoi consiste l'art ou le mouvement de la natation ne suffit pas ; elle n'encourage pas trop nous autres hommes inexpérimentés à braver le passage.

En somme, je crois qu'il faut déterminer comment s'expliqueront nos besoins, quel en sera la mesurateur, le régulateur, et, si je peux ainsi dire, le dénominateur commun.

---

Vous avez dit autrefois, si je ne me trompe, qu'il y a des choses qui sont ou peuvent être produites en quantité plus que suffisante aux besoins, et celles-là, on pourra bien les prendre au tas. Il y en aura d'autres qu'on ne pourra produire qu'en quantité limitée, égale, ou même peut-être inférieure aux besoins : et pour celle-ci il faudra se tenir au rationnement.

Or, il faut considérer que dans une société bien ordonnée jamais on ne produira des choses exubérantes, tandis qu'on pourrait appliquer le travail ou la matière, à la production des choses utiles, dont on se passe forcément, faute de les avoir en quantité suffisantes. Aujourd'hui, il arrive que le défaut dans la production de certaines choses utiles et l'exubérance d'autres choses inutiles ou presque inutiles est dans les fins du capitalisme, et se rattache à tout un système de monopole, privilège, ignorance, préjugés, inégalités et absurdités. Il ne sera plus ainsi dans une organisation véritablement socialiste ; on sentira la nécessité de régler la production, le travail, l'usage des choses, de sorte à en tirer la plus grande utilité.

---

Qui règlera cela ? qui décidera ce qui est plus et ce qui est moins utile ? Comment se fera l'accord entre les individus sur le genre de travail à faire, sur la durée du même, etc. ?

Evidemment la question vient avant la distribution, elle tombe par l'organisation du travail, sur l'économie productive, plutôt que par l'économie consommative. La question est : comment et en vue de quels besoins, organiser l'emploi des forces humaines et des moyens dont elles disposent ?

De nouveau, qui décidera cette question ; qui donnera le mot pour la résolution de l'énigme sociale ?

Car, enfin, elle est aujourd'hui une énigme, cette question sociale, dont tous les journalistes bavardent sans s'y comprendre le moins du monde, et qui nous tourmente nous-mêmes, exerçant sans cesse nos facultés intellectuelles, usant nos esprits et fatiguant notre vie traînée dans l'expectative d'une solution, qui, lorsqu'elle semble avoir été trouvée, nous échappe de nouveau.

Nous, donc, nous nous demandons avec anxiété le mot de l'avenir.

Quel sera le principe directif du nouvel ordre économique et social ? Le travail ? non ! Les besoins, oui ; mais indirectement, car les besoins doivent être réglés et mesurés à leur tour. Les besoins sont bien le mobile et but de l'organisation économique ; mais ils ne sont pas l'économie elle-même ; ils ne sont pas en elle, ils sont en dehors d'elle.

Quel sera donc ce principe orgagnique de l'économie ?

---

Permettez-moi de hasarder une réponse : ce sera la science.

Ne me dites pas que, voulant échapper à des généralités, je me perds moi-même en des généralités : que la science est, après tout, une abstraction : que dans son application à la vie réelle surgissent des difficultés auxquelles se brisent souvent les meilleurss théories : et enfin, que, pour que la science régisse la société, il faut en venir à ce que les hommes soient tous des savants.

Moi je prends la science dans un sens très concret, parlant de conditions d'existence réelles et embrassant tous les côtés de la vie, entrant en elle, s'identifiant avec elles, dominant par la force de la vérité qu'elle annonce, et de l'utilité qu'elle apporte, les rapports entre les individus, réconciliés à elle par l'abolition des vieux privilèges et des intérêts de castes.

La science relative, telle qu'elle est à un temps donné, peut et doit façonner l'organisation économique de la société, lorsque les hommes se seront désintéressés des profits gagnés au dépens de leurs semblables.

En cessant l'exploitation de l'homme par l'homme, ce sera une nécessité absolue de

l'homme que de demander l'organisation de la production et de la consommation à la science.

Il n'y aura que la science qui pourra nous dire quel usage nous avons à faire du sol, pour en tirer le plus grand profit ; quel emploi nous avons à faire de nos bras, de notre intelligence, des avantages, de notre situation particulière, de la bonne entente qui s'établira entre nous.

Si la science nous conseille des travaux d'urgence à faire dans l'agriculture, il est vraisemblable que nous déserterons nos villes et irons labourer les champs et travailler les campagnes, peut-être pour des années, et nous nous construirons là des paradis qu'un Rothschild d'aujourd'hui nous envierait s'il pouvait les voir, autant que nous envions les beaux sites des lieux choisis jadis par les moines pour leurs résidences.

Or, considérez combien ce seul fait peut bouleverser toute idée que nous nous faisons à présent de nos rapports futurs. Si nous allons tous ou presque tous, coloniser nos campagnes, défonçant, défrichant les terres incultes, fertilisant chaque hectare de terre et en le transformant en un jardin, construisant des villes pour nous et des auberges pour les animaux domestiques, irriguant, engraissant, enfin pratiquant la vraie culture intensive, nous serons nécessairement portés à faire comme tous les vrais colonisateurs ont fait, au moins dans le commencement de leurs exploitations, c'est-à-dire à ne pas reconnaître ni la propriété individuelle ni le travail individuel.

Nous nous créerons peu à peu tout ce dont nous aurons besoin. Les édifices seront communs ; les provisions communes ; les engrais communs ; les travaux seront communs et alternés ; les découvertes, la science, tout sera commun, commun comme la terre sur laquelle nous planterons nos tentes de colonisateurs, — chez nous.

Qui consulterons-nous à chaque pas dans notre travail, sinon la science ? Qui nous dira quel genre de culture est plus approprié à la nature de notre sol, quel travail faut-il faire pour en obtenir certain résultat ? quelles cultures faut-il alterner, quelles modifications apporter à la destination du sol, quels chemins construire, quelle sorte d'études cultiver, quelles expérience faire !

Nous nous réunirons, nous discuterons, nous nous consulterons, mieux que ne le font aujourd'hui nos savants dans leurs congrès — car nous aurons une base pratique de discussion dans le travail à accomplir — et nos théories seront incessamment contrôlées par les expériences.

Mais nous laisserons toujours décider la science, c'est-à-dire la raison, car nous serions fous d'aller contre elle.

Enfin, même en ce qui regarde nos besoins, qui est-ce, si ce n'est la science, qu'il faut consulter, la science qui nous dit ce dont notre organisme a besoin, pour se conserver, et ce qui peut lui nuire et doit-être évité en conséquence.

Nous prendrons donc la science pour arbitre de nos besoins, ainsi que de notre travail ; la science qui, après tout, n'est autre chose que l'exercice de notre raison, dégagée de tout préjugé de classe, de toute doublure d'ambition, de convoitise.

La science, c'est-à-dire la recherche pratique de notre bonheur, sera non seulement accessible à tous dans l'avenir, mais sera toute notre vie, tout notre être. Nous ne demanderons pas à elle les ineptes voluptés, que le capitaliste demande aujourd'hui à son exécrable système d'exploitation de l'ouvrier, mais nous lui demanderons le bonheur de vivre en bonne harmonie et de satisfaire à nos besoins d'une manière progressive, c'est-à-dire allant toujours de mieux en mieux. Est-ce trop lui demander ; lorsque même à présent on progresse, et on a toujours progressé, même allant de parti-pris contre toute règle de raison et contre tout principe de coopération sociale ? Il ne faut pas le croire.

*(A suivre.)*

Le comp. Cipriani vient de lancer un appel à l'union des peuples de race latine. — Nous avons reçu trop tard pour insérer dans ce numéro, un article à ce sujet ; nous nous voyons forcé de le renvoyer au prochain numéro.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Un détail sur l'exploitation des travailleurs. Un ami qui est employé dans un établissement de bouillons nous écrit que l'établissement occupe cinquante garçons de salle, dont la moyenne donne à la maison 78 fr. par mois pour avoir le droit de travailler. $78 \times 50 = 3{,}900$, de bénéfices nets que les actionnaires de l'établissement prélèvent sur le travail de leurs esclaves sans avoir rien à débourser. Rien que pour leur accorder le droit de travailler pour rien dans leur établissement. Quand donc les travailleurs s'apercevront-ils qu'on les vole.

* * *

SOLLIÈS-TOUCAS. — *Les bourgeois s'amusent.* — L'habitude ici quand il y a un baptême est de jeter quelque monnaie aux gamins qui suivent le cortège. Cette semaine, un bourgeois de l'endroit ayant fait baptiser un de ses petits, c'est à pleines mains qu'il jetait l'argent et l'on voyait hommes et femmes se rouler à terre pour se disputer les sous que ledit bourgeois s'amusait à leur jeter.

Quand on voit tant de platitude, on est écœuré et on se demande pourquoi les bourgeois n'exigent pas davantage de leurs esclaves. Quand donc tous les hommes s'habitueront-ils à avoir plus de dignité et ne souffriront plus à servir de jouets aux bourgeois en goguette.

* * *

NIMES. — Une conférence a été faite par le compagnon Tricot. L'orateur a démontré que les bourgeois, pour conserver leurs privilèges, étaient intéressés à la guerre, mais que les travailleurs n'avaient rien à gagner à ces boucheries humaines. Pour eux, il n'y a qu'une guerre profitable : la guerre sociale, la guerre contre les exploiteurs.

* * *

LE MANS. — Le groupe d'études de cette localité vient de faire preuve d'initiative. Il vient de faire paraître, sous forme de journal, le résultat de ses discussions. Ce journal qui a pour titre *Le Travailleur*, est distribué gratuitement. Le groupe l'a imprimé lui-même au moyen du polycopie.

Certainement, les camarades du Mans ne sont pas arrivés du coup à la perfection, mais ils ont fait preuve de vitalité et de bonne volonté. L'expérience les aguerrira.

* * *

ABBEVILLE. — Une conférence a été faite dans cette localité le dimanche 30 septembre par les compagnon Morel et Paulet d'Amiens accompagnés du compagnon Descamps, cette conférence était privée et dame Thémis voulut y assister, mais en fut expulsée, ce qui l'exaspéra, car c'était la première fois que l'on traitait d'anarchie dans cette ville, et nos idées ont été beaucoup applaudies, aussi le lendemain, le compagnon Gaillard fut il renvoyé de sa boutique pour avoir commis le crime d'avoir loué la salle et ensuite appelé chez le commissaire pour ne pas avoir été le prévenir à l'avance, car pour ce dernier, la conférence n'était pas privée et il est résolu à en poursuivre les organisateurs, mais il ne sait où les trouver, le compagnon Gaillard n'ayant fait que louer la salle et n'étant pour rien dans l'organisation de ladite conférence.

Ne pouvant rien faire au compagnon Gaillard, il envoya une feuille à la caserne et fit mettre le compagnon Descamps au rapport pour qu'il aille le trouver et il lui reprocha d'être l'organisateur de cette conférence ainsi que les compagnons Morel et Paulet et il lui dit qu'il les poursuivrait, sur quoi il demanda le domicile du compagnon Descamp ; celui-ci lui répondit qu'il n'en avait pas, alors grande colère de Mossieu le commissaire et du maire qui était présent.

* * *

Les compagnons Paulet et Morel comparaîtront devant le tribunal d'Abbeville le vendredi, 19 courant, pour répondre du crime horrible d'avoir fait dans cette ville le 30 septembre une conférence privée sans déclaration aux autorités compétentes, et dire que M. Floquet est encore président du ministère. O bêtise judiciaire, voilà bien de tes coups.

* * *

BORDEAUX. — Nous recevons de la Commission d'organisation du Congrès qui doit avoir lieu dans cette ville une longue circulaire qui annonce l'ouverture dudit Congrès pour le 28 octobre. Il sera clôturé le 4 novembre.

Entre autres questions intéressant les travailleurs, il sera traité des Bourses du Travail, des grèves de la machine et de ses conséquences, du travail des femmes et des enfants, de la marine marchande et des inscrits maritimes.

Pour rester dans leur rôle de parlementaristes, le Congrès aura des séances privées et publiques.

Le siège de la Commission est rue de la Rochie, 1.

## Hollande

AMSTERDAM. — L'hiver s'annonce bien ! dans la plupart des villes nombre d'ouvriers sont déjà sans travail. Ici seulement, leur nombre peut être évalué à 30,000 ; c'est un phénomène social bien triste quoique peu surprenant. Mais ce qui me fait dire que l'hiver s'annonce bien, c'est l'attitude énergique d'un nombre toujours plus grand de ces malheureux. Par l'initiative occulte des démocrates-socialistes un meeting a été organisé et plus de 500 meurts-de faim sont accourus à l'appel.

Le président Admiraal, conseille de refuser les secours des philanthropes et un autre ouvrier raconte ce que lui ont coûté les secours d'une société dite de bienfaisance, et ôte par là bien vite à chacun l'envie de recourir à ce moyen... de combler sa misère. Le même recommande surtout aux assistants de rester au pays natal et de ne pas prêter l'oreille aux enjôleurs bourgeois qui leur promettent monts et merveille au Transwaal ou à Atchin. Plusieurs travailleurs ont encore pris la parole et en fin de compte une commission a été chargée de porter une pétition au conseil municipal

C'est véritablement triste à voir ces hommes qui n'auraient qu'à secouer leurs chaînes pour être du jour au lendemain à même de jouir de toutes les richesses qu'ils ont confectionnées ou apprêtées ici des cinq parties du monde, adresser un nouveau chiffon de papier à ceux que leurs tourmenteurs ont chargés de les tenir en respect, se jeter dans la gueule du loup au lieu de lui casser les dents. — Le matin même on avait ramassé une femme morte de faim ... à la porte d'une boulangerie ! — Quelques paroles énergiques ont pourtant été prononcées : l'ouvrier Koper pense que les ouvriers eux-mêmes sont responsables de leur triste situation. Un hiver plein de privations est aux portes, les accapareurs achètent le blé en masse pour le revendre avec double profit pendant l'hiver ; mais, dit-il, au lieu de vous plaindre allez dans les entrepôts et les magasins et prenez-y ce dont vous avez besoin. — Visser est du même avis : ce que je vous conseille, camarades, dit il à son tour, c'est de prendre ce qu'on vous refuse.

C'est assez patienter comme ça, il est temps d'agir et ce ne sont ni les armes ni le pain qui nous manqueront !

Les socialo-démocratiques, qui voudraient accaparer le mouvement au profit de leur parti, ont réussi cette fois encore, il est vrai, à faire passer leur adresse anodine ; mais les prolétaires sont las de ces plaisanteries, ces meeting se renouvelleront, de plus en plus l'esprit de révolte se réveillera, il fera battre les cœurs plus vite sous les blouses rondes et alors....

Nos amis de La Haye font merveille, le numéro 9 de l'*Anarchist* va paraître et les souscriptions volontaires les mettent en état de répandre ce journal gratuitement depuis bientôt neuf mois et le résultat de cette active propagande est que les groupes se forment spontanément un peu partout. Un signe certain des progrès de l'anarchisme en Hollande, c'est la polémique que les socialo-démocrates se croient obligés d'entreprendre contre l'idée anarchiste qu'ils paraissent craindre comme la peste.

## Allemagne

Les prolétaires des nations, soi-disant civilisées n'ont qu'à lire un journal quelconque et ils y trouveront quelques phrases, comme par exemple : « Réforme sociale » ou le « peuple français attend de la Chambre de sérieuses réformes, etc. »

Et bien, je montrerai aux travailleurs français de quel genre sont les promesses gouvernementales.

Dans un compte-rendu statistique de la caisse de secours pour les malades (Kranken und Sterbekasse) des travailleurs sur bois de l'Allemagne, l'on trouve les chiffres suivants : Du 1er juillet 1887 au 30 juin

1888 il y a eu 496 membres décédés de 496 morts, 171 sont menuisiers et 325 non menuisiers. De ces 171, il n'y avait pas moins de 66 cas de mort par la phtisie et 48 où la maladie des poumons était d'un autre genre », comme crachement de sang (hémoptysie), bronchite pulmonaire, maladie du larynx, etc., sont à classer dans le même genre, car les causes de ces maladies sont les mêmes ; il résulte donc de ces 171 cas de morts que 114 cas sont le résultat d'un travail malsain.

De ces 66 morts de phtisie le plus âgé avait 48 ans et le plus jeune 19. De la totalité de ces 171 morts il y avait 34 personnes de 18 à 24 ans, 49 de 25 à 30, 42 de 31 à 40, 38 de 41 à 48, 4 de 50 à 60 et un qui avait 63 ans.

Ainsi le chiffre moyen de l'âge de ces 171 était de 31 ans, c'est-à-dire encore moins que chez les tailleurs de pierre. Et cela dans les sociétés libres (en Allemagne chaque ouvrier est forcé d'entrer dans une société contre la maladie). Tant qu'il ne peut pas prouver qu'il est membre d'une société formée librement, et on appelle ces sociétés : « sociétés libres ou sociétés forcées.) »

J'ai dit des sociétés libres, car les sociétés forcées, c'est-à-dire les petits et grands bourgeois reprochent aux premières qu'ils acceptent seulement les plus forts et les plus robustes et laissent les faibles aux sociétés forcées.

Celles-ci font une guerre à outrance aux sociétés libres (Freie Hülsf-geselischafften), sous le prétexte qu'on y fait trop de socialisme.

Eh ! quand ces reproches seraient fondés, quel résultat, quant à la durée de la vie, aurions-nous des sociétés forcées ? Et on ose dire qu'une loi sur la vieillesse des prolétaires nous protégera !! Car je commettrai ici une indiscrétion et dirai aux camarades français, ce que la loi allemande promet à celui qui a dépassé sa 70me année (quelle ironie!), c'est la pension considérable de 33 centimes à peu près par jour.

Et maintenant, venez prétendre que la presse de nos brigands allemands a tort de dire « nous marchons (nous allemands) les premiers de la civilisation. Je ne sache pas que le gouvernement français accordera quelques centimes de plus.

## Roumanie

La semaine dernière, la cour d'appel de Bukarest a prononcé la condamnation de deux mouchards, Bavila et Dimancea, à 2,000 francs d'amende... Ces individus, sous prétexte de découvrir un crime, ont maltraité, il y a quelques mois plusieurs hommes innocents.

Les tortures que ces malheureux ont subies sont horribles : on les a fouettés avec des nerfs de bœuf et ensuite frottés avec de l'alcool, frappés avec des petits sacs de sable, . .enfin tous les moyens que ces bêtes féroces à deux pattes avaient à leur disposition furent employés et malgré cela la condamnation n'a été que de 2,000 francs. Si nous disons cela, nous ennemis de toute peine, ce n'est que pour rappeler encore une fois que « les loups ne se mangent pas entre eux. »

* * *

Il y a quelques jours, la ville de Bukarest était toute pavoisée. C'était pour recevoir le prince de Galles, dont la visite aurait, dit-on, pour but la fondation d'un royaume bulgaro-roumain sous Charles, actuellement roi de Roumanie. Toujours la vieille chanson, le changement des gouvernants, mais à ce qu'il paraît la mission politique ne serait qu'un prétexte et ce criminel (de Galles), s'étant dégoûté des orgies faites en Angleterre et dans d'autres pays, aurait voulu goûter aussi des plaisirs offerts par les jeunes roumaines. O toi peuple, quand est ce que tu comprendras qu'il faut te débarrasser de la bourgeoisie, qui après t'avoir sucer les forces pour s'enrichir, emploie ces richesses pour que les filles lui servent de chair à plaisir !

## Italie

Le Fisc déploie une activité extraordinaire, contre le journal la *Questione sociale*.

Sur seize numéros parus, dix ont été saisis. Le compagnon Vasai, ancien gérant du journal, a été condamné à 27 mois de prison et 2,700 fr. d'amendes. Le nouveau gérant, qui vient de le remplacer ainsi que le propriétaire et le typographe, sont poursuivi à leur tour. Il n'y a pas de doute que le gouvernement italien redoute positivement la propagande anarchiste que nos compagnons poussent avec énergie et intelligence.

* * *

La période de crise, que traverse en ce moment l'Italie, est d'ailleurs très favorable à la diffusion de nos idées.

En politique les illusions qu'on se faisait sur le gouvernement représentatif, se dissipant chaque jour, l'idéal républicain aussi en vient à souffrir, tandis que la question économique s'accentue de plus en plus par l'accroissement continuel de la puissance du capital.

Les républicains ont commencé par se diviser sur la question de savoir s'il fallait mettre de côté un certain temps « l'idéal », afin de chercher avec la monarchie à soulager de par des lois l'extrême misère des ouvriers. Ils ont vu tous leurs chefs passer, sous ce prétexte, l'un après l'autre, à la monarchie, et n'ayant à leur opposer des principes solides et radicaux, comme les nôtres, ils ont été tellement déconcertés, qu'on peut dire que le parti républicain italien est à l'état de ruine.

Les ouvriers qui s'y étaient fourvoyés, ainsi que quelques jeunes gens révolutionnaires, s'efforcent de prouver à eux mêmes qu'après tout ils sont, eux, aussi socialistes et anarchistes ; et ils ne trouvent rien de mieux que de dire que nos idées, sauf question de vocables, sont tout à fait les leurs. Ceux-ci, s'ils sont de bonne foi, ne tarderont pas à passer de notre côté.

* * *

Quant à la crise économique, elle ne pourrait être plus sévère. La misère du paysan du midi surpasse tout ce qu'on pourrait s'imaginer. Il paraît que dans les villages il se produit chaque jour des révoltes que le gouvernement s'efforce de tenir secrètes : au moins c'est ce qu'affirment les correspondants de journaux bourgeois, ajoutant qu'on prépare au ministère, des lois pour alléger les souffrances et calmer les esprits des populations.

L'émigration augmente d'une manière extraordinaire. « De la Basilicate seulement — dit un rapport officiel — il est parti dans le courant de l'année 1886, 10,642 émigrants ; 12,128 dans le courant de 1887. La population de cette province ne se monte cependant pas à 535,000 personnes. L'émigration représente donc dans cette malheureuse province, non plus le 3 p. 1000, qui est la moyenne de l'émigration italienne, mais le 23 p. 1000. L'Irlande n'a pas surpassé le 17 p. 1,000 pendant ces dernières dix années. Et l'excès des naissances sur la mortalité surpasse dans ce pays, à peine le cinquième, justement comme en Irlande où il est de 5 1/2. Nous avons donc dans cette Irlande italienne une diminution annuelle progressive qui est déjà arrivée au 2% p. 1,000. En continuant cette progression en trente ans cette province, plus grande que la Toscane, n'existera que de nom. Ce sera un pays éteint, un vaste désert dans le cœur de l'Italie.

De même pour la Calabre, où, au dire du correspondant du journal la *Tribuna*, « la terre ne rend plus : elle ne peut pas suffire à alimenter le propriétaire et le paysan. Ou l'un ou l'autre, la terre doit être ou bien à qui la possède ou à celui qui la travaille. »

Il est superflu de dire que puisqu'elle a été jusqu'à présent à celui qui la possède, il ne reste plus que l'autre alternative, c'est-à-dire qu'elle soit à celui qui la travaille.

Du reste, la misère et le manque de travail ne sont point particuliers aux campagnes. Dans les plus grandes villes, comme Rome et Naples, il y a des dizaines de milliers d'ouvriers sans travail, et chaque jour nous entendons parler de démonstrations qu'ils y font, et qui pourrait bien être le prélude d'un mouvement plus sérieux.

## Suisse

Nous trouvons dans la *Critique sociale* de Genève, cette appréciation sur la monchardise suisse, qu'elle reproduit elle-même du *National Suisse*, organe radical de la Chaux-de-Fonds :

Voilà quatre mois que l'espionnage est officiellement organisé en Suisse. Toutes les assemblées publiques ou secrètes dans lesquelles on s'occupe de la question sociale doivent être surveillées. Tel est l'ordre du Conseil fédéral.

Il importe aussi de bien se rendre compte d'une chose, c'est que par réunions publiques ou secrètes, on entend surtout les réunions de citoyens suisses. L'étranger ne sert pas même de masque à cette audacieuse violation d'une de nos plus chères libertés. Ce qu'il faut savoir, c'est que l'espionnage est organisé à Bâle comme à Zurich, à Coire comme à Saint-Gall, à Genève comme à Berne, et que des citoyens suisses — et non pas, s'il vous plaît, des citoyens suisses de fraîche date, mais de bons confédérés de vieille roche — ont déjà leur dossier dans les casiers cantonaux et fédéraux.

Il faut savoir aussi que le système adopté par le Conseil fédéral entraîne fatalement la démoralisation. Depuis trois mois environ, les places d'agents secrets sont très recherchées. On pourra, quelque jour écrire sur ceci, un chapitre peu édifiant.

Il faut savoir que le Conseil fédéral poursuit méthodiquement un but inavoué, que ses décisions ses circulaires, ses instructions ont un enchaînement logique et que ce qu'on en a dit n'est pas même la moitié de la vérité.

Il faut savoir enfin que nous assistons à une comédie ; d'un côté, les présidents des deux chambres insistent régulièrement, à l'ouverture des sessions, sur l'importance de la question sociale, on invite tous les bons citoyens à étudier cette question sociale, tandis que, d'un autre côté, le Conseil fédéral ordonne de surveiller secrètement toutes les assemblées publiques et toutes les personnes qui s'occupent de cette même question sociale. Ceci a été affirmé par quatre ou cinq journaux sérieux et n'a jamais été démenti officiellement.

N'est-ce pas le cas de dire : Qui donc trompe-t-on ici ?

## BIBLIOGRAPHIE

Adel *La Révolte future*, poème par Jean Lombard.

La poésie décadente n'avait pas produit jusqu'ici d'œuvre à tendance socialiste ; M. Jean Lombard a tenu à nous en donner une. Nous voudrions pouvoir l'en louer, malheureusement pour louer quelqu'un, il faut le comprendre et nous avouons humblement n'avoir pas très bien compris M. Jean Lombard.

Pour ne pas être accusés de parti-pris d'école, disons tout d'abord que nous n'avons aucune prévention contre les poètes dits décadents. Nous ne sommes nullement choqué par la prosodie qu'ils ont adoptée ; la succession des rimes masculines qu'ils affectionnent ne nous paraît pas dépourvue d'harmonie et les licences qu'ils se permettent nous paraissent parfois très heureuses.

Dans le poème dont nous rendons compte, il y a, en particulier de fort belles strophes. Que M. Jean Lombard soit poète, cela est incontestable. Mais le malheur est que ses bonnes idées et ses trouvailles de style sont noyées dans un fatras de pensées bizarres et prétentieuses, de locutions obscures ou étranges, de néologismes baroques et injustifiés. En adoptant ce style torturé où l'on sent le travail pénible de l'imitateur, Jean Lombard a voulu s'affranchir de la rhétorique conventionnelle ; il ne s'aperçoit pas qu'il tombe dans une autre rhétorique tout aussi fausse ; imiter les procédés ridicules de Stéphane Mallarmé ; ce n'est pas faire œuvre originale. Il y a dans *Adel*, presque à chaque page, des vers dans le genre de ceux-ci :

« Le germe d'où toute âme ouvre vers le ciel clair
*Son élan qui s'essore en vrille* »

L'auteur pense-t-il que cette manière d'écrire, qui ressemble tant à celle des pédants de l'école précieuse du XVIIe siècle, soit réellement un progrès ? S'il a cette illusion, nous en serons aux regrets, car nous le supposons capable de concevoir un idéal plus grand que le décadentisme.

Quoiqu'il en soit, d'ailleurs, il y a pour nous quelque chose qui domine tout dans le débat, c'est la question de clarté. Vous vous dites révolutionnaires, vous voulez raconter les infamies des villes industrielles, les *rancœurs* du travail salarié et célébrer le *resplendissement* de la nature après la révolte qui purgera la Terre de l'exploitation capitaliste ; vous avez le désir louable d'annoncer à vos frères la bonne nouvelle et vous écrivez comme des prêtres qui, désirant rester incompris de la foule des fidèles, parlent entre eux un langage secret.

Vous voulez faire de la propagande révolutionnaire, et seuls, des lettrés peuvent arriver à déchiffrer à grand peine vos hiéroglyphes symboliques et à saisir vaguement le sens nuageux de vos strophes bizarres, où s'entassent dans un baroque mélange les plus étranges néologismes de sens et de mots.

A notre avis, vous faites fausse route. Si vous voulez aller au cœur de la grande foule humaine, parlez lui une langue claire et naturelle et laissez aux vaniteux pontifes des petites chapelles littéraires leurs formules creuses et leur pathos alambiqué !

## AUX CAMARADES

Nous faisons tirer en brochure, cette semaine, *Les Prisons*, la conférence faite par le compagnon Kropotkine à la salle Rivoli.

Les compagnons qui peuvent en placer, peuvent nous adresser leurs demandes. Le prix est de 10 centimes l'exemplaire, 7 fr. le cent.

Nous tenons à leur disposition, aux mêmes conditions, *Richesse et Misère*.

Ces deux impressions, nous ayant nécessité as mal de frais, nous les prions de nous aider à es écouler le plus vite possible.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le *Groupe de propagande anarchiste dans les campagnes* aurait certainement été impuissant dans sa tâche si de nombreux groupes et amis de province ne s'étaient chargés de la distribution des brochures, journaux, etc., et ne nous avaient aidé selon leurs ressources.

Aussi, avant de faire imprimer la seconde brochure que nous nous proposons de faire paraître sous peu, nous soumettons à leurs appréciations la forme que nous pensons employer.

D'abord, nous croyons qu'elle doit s'adresser exclusivement aux travailleurs des champs : En conséquence, nous trouvons dans la *Terre* de Zola, des passages qui, par leur réalité et leur critique, nous semblent d'une valeur incontestable, surtout si, chaque sujet traité accompagné d'une illustration, mettant en scène les personnages intéressés. Ajoutons à ceci, les données scientifiques que nous enseigne l'école des engrais chimiques qui seraient à la fois, la seconde, et le complément de la première partie, nous pensons faire œuvre révolutionnaire et montrer combien nos théories sont justes, puisqu'elles reposent sur la science et le progrès.

A nos amis de donner leur avis, car nous avons besoin du dévouement et du concours de tous.

Adresser tout ce qui concerne le groupe à la *Révolte*.

* * *

Bordeaux. — Le compagnon Pallange-Sicard, prévient que sa nouvelle adresse est 7, rue Faucher.

* * *

Le compagnon Paulet prie ses amis de ne plus lui adresser rue Sylvius. Adresser à la citoyenne Paulet, route de Paris, 202.

* * *

Ougrée. — Dimanche, 7 octobre, le groupe *La Haine* avait organisé une soirée familiale qui a pleinement réussie. On y a discuté et chanté toutes sortes de chansons révolutionnaires. C'est avec le meilleur entrain que l'on s'est amusé jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Le groupe envoie ses remerciements à tous ceux qui y ont particip-. Il espère bientôt se retrouver avec eux pour en organiser d'autres.

* * *

L'*Avant-Garde cosmopolite* du XV^e (ancienne rédaction du journal de ce nom) a décidé dans sa réunion du samedi, 13 octobre, de prendre l'initiative d'un grand Congrès cosmopolite qui aura lieu pendant l'Exposition de 89.

Une réunion aura lieu sous peu où tous les anarchistes de Paris et de la banlieue seront convoqués pour discuter l'Idée.

* * *

Nous prions les camarades qui nous ont envoyé de l'argent pour avoir les *Paroles d'un révolté*, de bien vouloir patienter jusqu'au commencement du mois prochain. L'argent nous manque en ce moment pour aller en prendre chez l'éditeur.

# VARIÉTÉS

## LA LOI

*(Quatrième dialogue)*

L'anarc. — Eh bien, camarade, as-tu fait tes réflexions [illegible]as-tu, enfin, nous faire une [illegible] de [illegible] ?

Le soc. — Peut être. Mais, avant de me prononcer, je voudrais avoir mes apaisements sur certain point. Plus de délégation, plus de gouvernement, plus d'autorité, avons-nous dit. Soit, j'accepte. Mais, alors, qui fera les lois ?

L'anarc. — Dans un milieu égalitaire, d'où seront bannis tout antagonisme, toutes luttes d'intérêt. Où la solidarité et l'autonomie individuelle seront la seule règle. A quoi bon des lois ? Quelle serait leur utilité, leur raison d'être ?

Le soc. — Comment concevoir une société sans lois ? Où seraient les garanties, la sécurité pour les particuliers et même pour les groupes ? Lésé dans mes droits, victime de l'arbitraire, comment me faire rendre justice, obtenir réparation ?

L'anarc. — Réparation, justice ! Oh ! c'est facile à obtenir, en apparence, et la formule à ce sujet est aussi simple que claire : « Tous les hommes sont égaux devant la loi » seulement la réalité répond : « selon que vous serez puissants ou misérable. »

« Les jugements — LES LOIS — vous rendent blanc ou noir ». Et ce distique est toujours vrai, toujours d'actualité !

Le soc. — Les lois ne sont pas parfaites, c'est certain, mais, malgré leur défectuosité, elles n'en exercent pas moins une influence salutaires sur les mœurs sociales. Elles sont la sauvegarde, le palladium de la société, et leur protection s'étend sur tous indistinctement.

L'anarc. — Tu me fais rire avec ton palladium et ta protection ! La vérité est, mon cher, que depuis Moïse et son fameux pentateuque — émaillé de tant et de si burlesques naïvetés — pas une loi n'a été établie en vue de l'intérêt public et selon les règles de la justice. Toutes, au contraire, sont, et ont toujours été, anti-sociales, anti-humaines. Et cela se conçoit : inventées et faites par les conducteurs de peuples, pour maintenir ceux-ci dans l'obéissance et la servitude, elles ne peuvent avoir et n'ont en effet, d'autres attributions que d'assurer la suprématie et la domination des gouvernants !

Clémente et pleine de mansuétude pour le possesseur, pour le riche, cruelle et impitoyable pour le pauvre, pour le déshérité. Voilà la loi dans toute sa hideuse splendeur ! Qui l'oserait contester, en présence des faits qui, tous les jours, sautent aux yeux !

Le soc. — Je ne conteste pas. Seulement, tu pousses toujours les choses jusqu'à l'exagération !

L'anarc. — Où vois-tu là de l'exagération ? N'est-ce pas une vérité triviale que, chez le riche, tout est vertu, tandis que tout est crime chez le pauvre, même la faim.

Le soc. — Oh ! oh ! cette note est un peu forcée.

L'anarc. — Nous allons voir : Voilà un ouvrier, sans travail et sans aucune ressource, la faim le torture. S'il tend la main (délit de mendicité). S'il prend (délit de vol). Si, épuisé, exténué, sans gîte il tombe et s'endort le soir au coin d'une borne (délit de vagabondage). Donc, quoiqu'il fasse, qu'il se tourne et se retourne comme il voudra, pour lui, le paria, c'est délit sur délit — et la loi ne badine pas sur ce chapitre, surtout quant il s'agit d'un meurt-de-faim. — N'est-ce pas monstrueux ? Ainsi, dans une société civilisée et qui regorge de produits de toutes sortes, voilà un homme placé dans cette terrible alternative : ou de se laisser mourir de faim, ou de se voir traîner en prison. C'est horrible, c'est incroyable, et pourtant cela est. Et tous les jours nous voyons se reproduire cet épouvantable phénomène. Ainsi le veut la loi ! « Dura lex, sed lex », beuglent les ventrus satisfaits. Seulement, ils savent bien que la « Dura lex » n'est pas faite pour eux ! Diras-tu encore que j'exagère ?

*(A suivre.)*

## PETITE CORRESPONDANCE

A. A. à Louvain. — F. à R[illegible]. — B. à Lyon. — P. à Troyes. — D. Livorno. — R. au [illegible]ia. — S. à Saint Denis. — R. M. à Guatmala. — J. M. à Lyon. — T. à Marseille — O. à Vienne. — B. à Roubaix. — F. à Amiens. — G. à Brest. — S. à Annemasse. — M. à Toulon. — J. à Bruxelles. — L.H. à Ougrée. — H. à Cette — M. à Saint-Quentin. — G. à Istre. — B. à Saint-Amand. — S. à Saint-Denis. — Reçu timbres et mandats.

Le compagnon E Cottin est prié de donner son adresse ou de passer au bureau du journal. Urgence.

Loubet à Avignon. — J'ai reçu en son temps le complément du solde des manifestes. Merci.

C. V. à Prignac. — Votre abonnement est payé jusqu'à fin décembre.

L. H. à Ougrée. — Reçu mandat. « Le Monde Nouveau » est en vente chez Dentu, 3, place de Valois, coûte 3 fr. 50.

P. passage des Entrepreneurs. — Reçu mandat. Utilisez les invendus pour la propagande. Poignée de mains ainsi qu'à H. D.

« L'Operaio » à Tunis. — N'avez-vous pas reçu notre lettre et les timbres. — Ne pouvez-vous pas nous rendre le service demandé.

B. à Marseille. — Non. Le prénom de celui-ci [illegible] Auguste.

B. V. à Verviers. — Les 10 fr. du « Ça Ira » ont été remis.

E. R. à Dison. — Reçu les 15 fr. pour la brochure aux campagnes. Merci du renseignement.

Orliange. — C'est par oubli que la convocation n'a pas été insérée.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 3,049 fr. 25.

L. à Bordeaux 50 cent. — D. à Paris 25 cent. — P. V. à Enghien 20 fr. — Verviers, liste de souscription 2 fr. collecte de chez Debrez 75 cent. — F. Besnard à A[illegible]-sur-Cher 1 fr. 50. — Gros père 50 cent. — Mang[illegible] Asnières 50 cent. — Un citoyen qui comprend 50 cent. — Un berrichon 60 cent. — Les Exilés du 14 Juillet groupe du XX^e, excédant d'écot 6 fr. 50. — L. et R. versement hebdomadaire 2 fr. — Buchly 50 cent. (Nous avons reçu du même 50 cent. pour le « Ça Ira »). — A. G. à Zaandam 7 fr.

Total à ce jour 3,092 fr. 85.

## SOUSCRIPTION
### Pour les familles des détenus politiques

Listes précédentes 234 fr. 05.

Les « Misérables de Persan », pour les blessés et les détenus 2 fr.

Total à ce jour 236 fr. 05.

## CONVOCATIONS

Paris. — Le groupe des Travailleurs communistes-anarchistes du XX^e, ayant décidé de recommencer les soirées familliales et conférences du dimanche, à cet effet, tous les compagnons et compagnes sont invités à la première reprise qui aura lieu le dimanche, 21 octobre à 8 h. 1/2 du soir, salle Voisin, rue Ménilmontant, 80. Le compagnon Perrin traitera : De la solution de la Question sociale. Entrée libre.

Tous les samedis, même heure, réunion du groupe.

L'*Avant-Garde cosmopolite* et les anarchistes du XV^e arrondissement, 103, rue du Théâtre, chez Léd, tous les samedis à 8 h. 1/2.

Choisy-le-Roi. — Groupe d'études sociales, tous les samedis à 8 h. 1/2, faubourg Saint-Eloi, n° 9.

Roubaix. — Le groupe anarchiste les Vengeurs organise une grande soirée chantante et tombola, Au retour du Bas-Rouge, rue des Langenais, dimanche, 21 octobre à 6 heures du soir, au profit du *Ça Ira* quotidien.

Le groupe se réunit tous les samedis soir à 8 h. 1/2. On y trouve la *Révolte* et brochures.

Amiens. — Les groupes anarchistes organisent une conférence privée, pour le dimanche, 21 octobre, à 4 heures précises du soir, salle de concert du café Meurisse, rue Saint-Leu, 97. Entrée : 15 centimes.

Ordre du jour : Les adieux d'un compagnon.

## LA REVOLTE est en vente :

### A Paris

Godefroy, 31, boulevard Arago.
Lecocq, 34, rue du Moulinet.
101, rue Claude Decaen.
92, rue d'Avron.
Librairie, 3, avenue Parmentier, dépositaire pour les XI^e et XX^e arrondissements.
Meunier, 69, rue de la Roquette, dépositaire pour les XI^e et XII^e arrondissements.
Fayet, libraire, 113, rue du Temple.
Librairie, 169, avenue de Clichy.
Librairie, 143, rue du Chevaleret, XIII^e arrondissement.

### A Saint-Laurent-de-la-Salanque

Chez Vassail, 2, rue Saint-Jean-Baptiste.

### A Perpignan

Buxasa, 14, rue Arago.

### A Avignon

Couplet, coiffeur, route de Marseille, en face des Rotondes.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 7. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 28 OCTOBRE au 3 NOVEMBRE 1883.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

L'envoi gratuit de quelques exemplaires, à titre de propagande sera fait à toute personne qui en fera la demande.

Celles des localités où nous n'avons pas de dépositaires, peuvent se procurer le journal à la Bibliothèque de la gare. — Elles n'ont qu'à le faire demander.

## L'Union des Peuples

Le compagnon Cipriani vient de lancer un appel invitant les peuples français et italien à s'unir pour empêcher les politiciens de tuer la France, foyer de la Révolution. Mais sur quelles bases doit se faire cette alliance, avec quels éléments ? Le manifeste ne le dit pas, mais il serait très important de le savoir ; car nous l'avons dit déjà, à maintes reprises, au sujet des alliances plus ou moins hybrides que l'on a proposées entre les différentes écoles socialistes, il n'y a d'union possible qu'entre individus poursuivant le même but.

Certes, nous ne mettons pas un seul moment en doute la bonne foi du camarade Cipriani. Ayant été séquestré depuis si longtemps, ayant ignoré le mouvement qui s'est opéré depuis 71. Sorti de prison depuis trop peu de temps pour qu'il ait pu se rendre immédiatement compte de la situation ; n'ayant surtout pour reprendre la lutte que ses anciennes relations avec ses camarades de 71 qui, en restant stationnaires sont devenus de parfaits rétrogrades, rien d'étonnant qu'il nous voie où nous en étions sous l'Empire, alors que bourgeois et ouvriers unissaient leurs efforts pour renverser le gouvernement, sans s'occuper des divergences d'idées qui les séparaient.

Aujourd'hui, on ne combat plus pour le simple renversement d'un gouvernement infâme, c'est la transformation complète de la société ; bourgeois et ouvriers ne peuvent plus coopérer à la même œuvre, vu que les bourgeois ne peuvent assurer leurs privilèges qu'après avoir complètement asservis les travailleurs et que ceux-ci ne peuvent s'émanciper si ce n'est par la destruction de ces mêmes privilèges.

Par contre, si la guerre est déclarée entre habitants d'une même nation, les socialistes ont reconnu que les travailleurs de tous pays avaient les mêmes ennemis à combattre, les mêmes intérêts à défendre et qu'au lieu de lutter entre eux pour le plus grand profit de leurs exploiteurs, ils devaient s'unir pour les combattre. L'union des peuples se fait donc par la propagande des idées de guerre sociale. C'est pourquoi avant de répondre à un appel d'union, nous demandons, avant tout : Quels sont les moyens d'action que cette ligue compte employer. Sera-ce l'alliance des travailleurs par la propagande des idées de revendication socialiste ou sera-ce l'alliance diplomatique avec les tripoteurs bourgeois ?

—

Le but de tous les prêcheurs d'union est celui-ci : grouper des forces éparses qui leur paraissent impuissantes par elles-mêmes et arriver, en les groupant, à leur donner une impulsion et une force qu'elles n'auraient pas en restant isolées. Tel a dû être le raisonnement du compagnon Cipriani. Il s'est dit : « La guerre est imminente, les bourgeois la désirent pour toutes sortes de motifs, les révolutionnaires sont trop peu nombreux et pas assez forts pour l'empêcher. Or, l'union des races latines est un rêve caressé par beaucoup de politiciens bourgeois ; voilà l'idée qui va nous permettre de grouper toutes sortes d'éléments divers et qui nous fournira la force nécessaire à opposer aux prétentions guerrières des gouvernants.

Mais il n'a pas réfléchi que pour les révolutionnaires ce serait s'anihiler que d'accepter de faire alliance avec les bourgeois, car il faudrait qu'ils rétrécissent leur programme, et que loin de puiser une nouvelle force dans cette association, ils perdraient celle qu'ils possèdent. Dans ces associations hybrides, ce sont toujours les idées les plus larges que l'on sacrifie, car les avancés doivent faire des concessions pour ne pas effaroucher les modérés. Ceux-ci profitent de la concentration faite, puisqu'on ne leur demande rien. Ils y gagneraient encore, même si la combinaison n'aboutissait pas, car ils auraient toujours réussi à faire perdre du temps à discuter leur combinaison.

—

Nous aussi, nous sommes pour l'union des peuples, non-seulement latins, mais de quelque origine qu'ils soient. Pourquoi s'arrêter aux races latines ? Est-ce que les Germains, les Scandinaves, les Anglo-Saxons, les Slaves ne sont pas des hommes comme nous, ayant, — nous parlons des travailleurs — les mêmes intérêts à défendre, les mêmes ennemis à combattre.

Vous vous arrêtez aux peuples latins, parce que cette idée est caressée par quelques bourgeois que vous pensez englober, espérant qu'ils vous apporteront une force et vous ne vous apercevez pas que vous repoussez celle que pourraient vous apporter les travailleurs du monde entier.

Si la guerre nous menace, n'est-ce pas parce que la bourgeoisie se sent menacée elle-même dans ses privilèges ? Parce qu'elle se sent débordée par les réclamations des travailleurs et que pour justifier les armements qu'elle fait, prouver la nécessité de l'armée qu'elle entretient, il lui faut donner de l'occupation au peuple ? Et quels sont donc les bénéfices que peut amener la guerre ? On a l'espérance d'abord d'en faire payer les frais à l'adversaire. Si on est vaincu, c'est un prétexte tout trouvé pour mettre de nouveaux impôts ! C'est au nom du patriotisme que l'on pressurera les travailleurs et que les bourgeois se prêteront de l'argent à eux-mêmes aux moyens des emprunts dont les travailleurs seront les seuls à payer les intérêts. Puis bénéfice plus grand encore, en faisant massacrer une partie de la population la plus jeune, par conséquent la plus active, on se débarrasse du trop plein des travailleurs et du même coup des réclamations trop ardentes. Les bourgeois n'ont qu'à gagner à la guerre, c'est pourquoi ils la désirent, pourquoi ils la cherchent et pourquoi nous l'aurions.... si l'extension de la propagande socialiste-révolutionnaire ne venait ajouter une ombre à ce tableau enchanteur des espérances bourgeoises et leur opposer ce point d'interrogation, terrible pour elle, étant données les idées de cosmopolitisme et de reprise de possession qui ont cours : Comment les choses tourneraient-elles pour nos privilèges, si nous venions à être vaincus ? Si la Révolution venait à éclater quelque part, est-ce que chacun des gouvernements européens n'aurait pas assez à faire chez lui pour étouffer les tentatives à craindre et pourrait prêter main-forte à ceux dont les privilèges seraient menacés ?

C'est cette idée qui hante les bourgeois et qui les fait reculer à entrer en campagne. Sans la propagande socialiste-révolutionnaire, il y a beaux jours que nous l'aurions. Certainement, nous ne sommes qu'une minorité devant laquelle on ne tremble pas encore en temps calme, qui ne peut encore déchaîner à elle seule la Révolution ; mais la portée de nos idées, est assez forte pour faire craindre aux bourgeois qu'elles ne deviennent le suprême danger en période de surexcitation. Aussi le meilleur moyen d'empêcher la guerre, est-il de continuer notre propagande de démolition des privilèges, de destruction des gouvernements et de solidarité entre les travailleurs, sans faire de compromis avec les politiciens bourgeois. Qui nous divise ? ce sont nos maîtres. Travaillons à les détruire, c'est travailler à l'union des peuples... latins et autres.

## LE RÈGNE DE LA RAISON

*(Suite et fin)*

Ajoutons quelques mots à cette lettre qui soulève des points si importants.

Toute Révolution a eu sa formule. Dans le tumulte de la Révolution, sont écloses des idées, dans la lutte ardue, il faut un mot pour se reconnaître, sans entrer dans de longues discussions ; il faut un symbole.

Prenez l'insurrection des paysans du seizième siècle. Entre amis et ennemis ils se reconnaissent en se demandant : « Es-tu pour les dix paragraphes ? » — Oui ! — « Eh bien, voilà notre drapeau, — le soulier du paysan planté au haut d'une pique. Veux-tu te ranger sous ce dra-

peau ? » — Oui ! Et tout était dit. Les « dix paragraphes », variaient selon les localités, mais le fond en était commun à tous : « Les prés appartiennent désormais à tous ; on ne paiera rien au seigneur ; point de corvées ; point de prêtres envoyés par le pape : ils seront élus par nous-mêmes » et ainsi de suite.

Plus tard, la formule devient plus courte et, partant plus abstraite. Au début de la Grande Révolution, en 1789, on se demande : « Es-tu pour les Droits de l'Homme ? » Et, plus tard, la formule devient « Liberté, Egalité, Fraternité, ou la Mort ! » — En 1830, c'est la République, la Marianne. En 1848, c'est le « Droit au travail ». En 1870, c'est « la Commune ».

On peut dire que ces formules ont de grands inconvénients, précisément parce qu'elles sont trop courtes et trop vagues. « Liberté, Egalité, Fraternité » peut être tout ou rien : un mot, un son, sans contenu. Elles ont cet inconvénient, mais on n'y peut rien : il faut pouvoir se comprendre sans discuter longuement, et dès que la période révolutionnaire a commencé, les formules sont lancées, et celles qui trouvent le plus d'écho, se rencontrent sur toutes les lèvres.

Pour parer à l'inconvénient des formules très vagues, il faut que celles qu'on lance contiennent une idée nette, — le plus souvent par opposition aux autres formules, déjà en vogue.

Voilà pourquoi nous disons : « Le droit à l'aisance » par opposition au « droit au travail » qui, à nos yeux, signifie le droit à la charité publique, l'organisation du travail par l'Etat et autres traquenards. C'est aussi pourquoi nous disons » par opposition à cette formule des bourgeois : « A chacun selon ses œuvres » et à celle des premiers temps de l'Internationale qui disait : « A chacun le produit intégral de son travail, » — formule fausse, s'il en fut, puisqu'elle laisse présumer que l'on peut déterminer la part de travail de chacun dans une production faite en commun, avec des outils et des machines possédés en commun.

Voilà pourquoi nous sommes forcés de compléter notre formule « Anarchie » par celle de « droit à l'aisance » ou « à chacun selon ses besoins », puisque, sous le nom d'Anarchie, les uns professent tout bonnement le mutuellisme de Proudhon, *avec maintien du capitaliste*, jusqu'à la simple abolition de l'intervention du gouvernement dans les transactions économiques, mais avec protection de la propriété acquise.

En lançant ces trois formules : « Anarchie, droit à l'aisance, à chacun selon ses forces », nous précisons ce que nous voulons. Et, en les inscrivant sur notre drapeau, nous savons qui nous sommes, rangés autour du drapeau rouge ou noir, ou tout autre symbole parlant aux yeux que les anarchistes choisiront durant la période révolutionnaire.

---

Que ces formules soient vagues, nous l'admettons, mais nous ne nous refusons pas de les compléter par nos « paragraphes » si la Révolution anarchiste et communiste émet ses idées sous cette forme.

Que ces formules ne disent pas *tout* ce que nous pensons, c'est naturel : nos idées — se disent bien en un seul mot *Anarchie ;* mais, puisque, à mesure que le mot devient populaire il surgit mille nuances qui se couvrent de ce mot, nous complétons notre grand symbole de l'Anarchie par d'autres formules. Nous disons : « Initiative ! point de soumission ! » Nous ajoutons : « droit à l'aisance pour tous ! » « Révolte ! » et ainsi de suite.

Toutes ces formules expriment que nous entendons l'Anarchie dans son sens le plus vaste, par opposition à ceux qui veulent le restreindre.

Plus que cela : nous maintenons que cette formule de « à chacun selon ses besoins », et de « droit à l'aisance pour tous » ne sont pas des formules bonnes pour des hommes faits d'une autre pâte que nous autres. Ces principes sont bons *dès aujourd'hui même, avec les hommes tels qu'ils sont, bons ou mauvais.*

Nous maintenons qu'en proclamant la satisfaction de tous les besoins, nous parlons du présent et non de l'avenir.

Nous affirmons par cela : « Emparez-vous, tous, de toutes les richesses sociales ; considérez-les vôtres ; et tous vos besoins, présents et futurs, seront satisfaits. Organisez-vous sur les principes de l'Anarchie, et vous maintiendrez en votre possession ce dont vous vous serez emparés. Dites que *nos* besoins — les besoins de vous tous — doivent être la règle de votre travail, et votre production économique s'organisera, par les efforts libres de tous, de manière à vous donner le bien-être et la liberté. »

Et nous ajoutons : « Mais si vous ne faites pas cela, si vous ne le faites pas dès le début de la Révolution, dites adieu à vos rêves d'Egalité, dites adieu à vos rêves de bien-être ; vous continuerez à peiner pour engraisser ceux que vous aurez gardé sur vos épaules et ceux d'entre-vous qui s'empresseront d'y grimper ! »

Nous maintenons que c'est une formule *pratique*. Mais nous admettons volontiers avec notre ami que cette même idée pourrait être mieux exprimée ; et nous pensons que la Révolution, à mesure qu'elle se développera, précisera cette idée.

---

Quant au règne de la Raison et de la Science, notre ami émet lui-même une question qui nous semble excessivement juste.

Dire, que la Science règlera les besoins, n'est ce pas aussi une abstraction ? Nous croyons que si.

En outre, nous savons ce que notre ami comprend par la Science. Pour lui, ce n'est pas la science des savants, ce n'est pas la science des collèges. Ce qu'il nomme science — c'est le savoir de tous, le bon-sens populaire.

Mais, dans le cours des âges le mot Science a acquis une signification plus restreinte. Si bien que, si on veut l'employer, on se voit forcé de dire : « Mais non, ce que j'entends par Science, n'est nullement ce que vous et tout le monde à peu près entend par le mot Science ; c'est tout autre chose. » Et c'est déjà un grand inconvénient.

En outre, ce mot Science ne maintient-il pas un préjugé qui n'est déjà que trop répandu ? Ne tend-il pas à exagérer la portée que l'on attribue à la Science — portée qu'elle n'a pas et ne peut pas avoir ?

Un jour nous reviendrons sur ce sujet. Mais pour le moment, qu'il nous suffise de dire ceci : Il y a la manière de raisonner scientifique et la manière de raisonner qui ne l'est pas. Aujourd'hui, il y a à peine un homme sur mille qui, dans la plupart de ses jugements suive la méthode scientifique. Les autres, les savants y compris, ne possèdent pas cette méthode et raisonnent comme les personnes qui, au dire de Tourguéneff, ne font pas seulement une erreur de calcul en disant que deux fois deux font cinq ou trois et demie, mais qui concluent que deux fois deux font une chandelle.

Eh bien, nous sommes persuadés qu'en se débarrassant des préjugés acquis et intéressés, tout le monde raisonnera d'après la méthode scientifique — celle des sciences naturelles, et la seule juste.

Tous les raisonnements justes, faits par le paysan illettré aussi bien que par le savant, sont faits d'après cette juste méthode. Chaque jour nous faisons des inductions justes, scientifiques, sans savoir que nous faisons et des déductions, comme celui qui parle en prose sans savoir qu'il fait de la prose.

Mais quant à la Science, c'est-à-dire la somme de connaissances acquises, de faits établis et de conclusions justifiées, ce bagage de l'humanité est encore si minime qu'il ne peut rien pour la prévision des rapports complexes des hommes entre eux.

Dans toutes les sciences, l'Art a précédé la Science L'art de bâtir un pont, même un pont américain, précède la science de l'élasticité. On a bâti des millions de ponts avant d'avoir découvert les lois de la résistance des matériaux et c'est *en bâtissant des ponts, qu'on a découvert la science des ponts.* C'est en faisant des machines à vapeur que l'on a découvert la science de ces machines, la théorie de la chaleur.

On en fait de mêmes dans les ébauches d'organisation de la Société. En s'organisant le mieux qu'on pourra sur certains principes dictés par le *sentiment* de justice, d'égalité et d'indépendance, on trouvera la meilleure forme d'organisation, et ce n'est qu'alors que la science viendra expliquer, comment et pourquoi cette forme est la meilleure. La physiologie, après bien des erreurs, nous a expliqué enfin, tout récemment, pourquoi l'œuf à la coque est plus digestible que l'œuf cru ou l'œuf dûr. Mais l'Humanité savait avant les savants que l'œuf à la coque est plus digestible que les autres.

Il en sera, croyons-nous de même pour les rapports entre hommes. La science de la Société, la Sociologie, viendra après que la Société se sera réorganisée selon ses sentiments de justice, de respect de soi-même, d'indépendance, de liberté.

Pas avant.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Un journaliste anglais raconte une histoire à dormir debout sur la reconstitution de l'*Internationale*. Il est question de comités occultes disposant de millions déposés chez des banquiers. Si ces racontars valaient la peine qu'on s'y arrête et qu'on les discute, cette réorganisation n'aurait pas de pire ennemi que nous. A vrai dire, l'*Internationale* n'a pas cessé d'exister un seul instant depuis vingt ans et elle est plus près du but que jamais. Seulement, tout se transforme. Il n'y a plus de délégués, de comité directeur et de congrès international, mais ses adhérents ont centuplé. Sans bruit, elle fait beaucoup de besogne. Il y a des milliers d'individus dans tous les pays qui ont les mêmes idées et le même espoir : renverser au premier jour l'ordre capitaliste. Que la lutte commence en un point du globe, on verra s'il est besoin d'organisation et de mot d'ordre pour que l'étincelle allume partout des incendies. L'*Internationale* de 1868 est un épisode brillant, une forme aujourd'hui surannée d'une *lutte* qui n'est pas terminée.

* * *

Guise. — Il y a quinze jours, a eu lieu une conférence avec le concours de plusieurs compagnons parisiens. Louise Michel, Bal, Viard et Tortelier ont pris la parole. Les salles de réunion étant fermées pour les anarchistes, force a été de se rassembler en plein air, et malgré le froid et la pluie, la réunion a fort bien réussi. C'était jour de foire et nombre de paysans sont restés à Guise pour coucher, afin de ne pas manquer la conférence. Plus de 800 personnes se pressaient autour de la charrette servant d'estrade, écoutaient avec beaucoup d'attention et ne ménageaient pas leurs applaudissements. Il a fallu promettre aux habitants d'un village des environs qu'on irait prochainement faire une conférence chez eux. Bonne soirée.

* * *

Bordeaux. — Depuis trois semaines, le quartier de la Bastide est sens dessus dessous pour cause de foire électorale. Pensez donc, la rive droite vient d'être érigée en septième canton ! Il y avait par conséquent deux mâts de Cocagne à monter et sept à huit champions pour se disputer la timbale. C'est au deuxième assaut, « au Conseil général », que la lutte a été édifiante, surtout pour les gogos du suffrage universel. (Ils se sont trouvés dans le cinquième canton 1,779 votants sur 7,367 inscrits et pour le septième canton, La Bastide, 2,350 votants sur 1,469 inscrits).

Un des champions, le bourgeois Fust, histoire d'arriver bon premier, s'est payé le luxe de faire venir à Bordeaux le député Emile Brousse. Il devait traiter, disaient les affiches, « la Révision et la Constitution ». Il y avait salle comble le 21 octobre, au soir, à l'*Eden bordelais*.

Le début de la séance fut ce que sont à peu près toutes les réuniens électorales, houleuse, étourdissante. Les votards, pareils à des fauves, hurlèrent pendant un quart d'heure le nom de leurs chefs de file qu'ils voulaient pour constituer le bureau.

L'apparition du dompteur Brousse, le *great attraction* de la soirée, calma la ménagerie ; il n'était que temps. Son discours pâteux, cauteleux, au début, ne fut en somme que d'une insignifiance déplorable.

De tout ce long et ennuyeux pathos qu'il débita, nous n'avons pu retenir seulement que deux points principaux : 1° Socialisme édulcoré à la façon gouvernementale ; 2° Flagornerie au suffrage universel, le traitant de souverain, de sauveur de la République et autres balivernes plus insipides les unes que les autres.

A vrai dire, nous eussions regretté de traverser la Garonne, s'il ne se fut rencontré un contradicteur qui sut donner à la discussion, non seulement la tournure qu'il convenait devant une assemblée si nombreuse, mais encore eut le talent de la porter sur un terrain dont le député Brousse, en particulier, et les bourgeois de la Bastide en général, se souviendront longtemps et amèrement.

La conférence étant contradictoire, le citoyen Sébastien Faure remplaça immédiatement le conférencier à la tribune.

Dès le début, il posa la question sur le terrain socialiste révolutionnaire, et tout le temps de son discours, il se tint franchement et exclusivement dans l'idée révolutionnaire.

Et détail caractéristique, l'assemblée qui était houleuse, bruyante, inattentive durant la conférence du député, écouta silencieusement le citoyen Faure, en soulignant de ses applaudissements ses déclarations révolutionnaires ; notamment lorsqu'il répondait au conférencier :

« Vous dites que le suffrage est universel, qu'il « est libre, qu'il est réellement l'expression de la « majorité ». Allons donc, vous oubliez qu'à Paris seulement, il y a près de trois cent mille ouvriers qui ne votent pas « parce qu'ils n'ont pas le temps « de séjour voulu pour l'inscription électorale ; vous « oubliez que le chômage devenant de plus en plus « fréquent, le séjour prolongé des ouvriers dans une « ville devient plus incertain, qu'il se trouve par « conséquent un nombre égal d'ouvriers en France « qui se trouvent dans une situation analogue à « ceux de la capitale.

« Vous affirmez que le suffrage est libre, tandis « que vous savez pertinemment, que l'Etat, les « grandes administrations, les grands industriels, « les grands propriétaires, au moindre signe de « mécontentement de la part de leurs esclaves salariés, ne se feront pas scrupule de leur retrancher « le salaire par le renvoi, et les réduiront par ce fait « à l'extrême misère qui a pour conséquence la « mort lente par la faim !

« Vous osez déclarer que le suffrage universel est « l'expression de la majorité ; alors que je viens de « vous faire constater que nulle part les candidats « ne réunissent même pas la moitié des électeurs « inscrits. Ce que vous appelez expression du suffrage universel n'est qu'un triage que vous faites « dans le tas des imbéciles et des idiots que vous « classez ensuite par catégorie d'opinion pour les « besoins de votre cause. »

Puis le citoyen Sébastien Faure termine son discours aux applaudissements de l'Assemblée, par cette déclaration révolutionnaire. « Ce n'est que par « le fusil que la grande foule des meurt-de-faim « arrivera à s'assurer et le présent et l'avenir ; notre « cri, à nous, les socialistes révolutionnaires, est : « sus à la propriété, sus au patronat, sus au capital, « sus à l'autoritarisme ; nous voulons l'homme libre « dans l'humanité libre ! »

Enfin, pour clore la séance, un citoyen est venu donner le coup d'assommoir au député Emile Brousse.

« Citoyens, a-t-il dit, il y a quatre ans, trois candidats à la députation dans les Pyrénées-Orientales furent élus avec le programme de la révision « de la constitution, comportant la suppression de « la présidence et du sénat. Tous les trois ont failli « à leur engagement : en voilà un. — Et il désigne « Brousse.

« Il y a quatre ans aussi, à l'Alhambra, un député « faisait des déclarations anti gouvernementales ; « un an aujourd'hui qu'il est l'ami de M. Floquet, « il est gouvernementaliste. Ce député est encore le « citoyen Emile Brousse. » Tête de M. Brousse.

En somme, bonne soirée pour la Révolution, et merci aux bateleurs de la politique de la Bastide de nous avoir organisé une réunion socialiste révolutionnaire.

* * *

Pour venir en aide à la formation du *Ça Ira* quotidien, les compagnons de Bordeaux viennent d'ouvrir une souscription pour prendre 1,000 francs d'actions. Ils font appel à tous les anarchistes de Bordeaux et les engagent à se présenter aux réunions du groupe qui ont lieu tous les dimanches.

* * *

Abbeville. — Les lecteurs de la *Révolte* ont dû voir dans son dernier numéro, qu'une conférence anarchiste avait été faite dans notre localité.

Dame Thémis n'en ayant pas été satisfaite s'empressa de faire comparaître devant elle les compagnons Paulet, Morel, mais, comme deux ne suffisaient pas ; les amis Descamps et Gaillard, les accompagnèrent devant le tribunal de simple police d'Abbeville. Tous les sergots de la ville, avaient été requis pour cette « comédie ». Il est à croire que l'homme au chiffon tricolore — assisté de son bouledogue au museau rubicond — avait une peur effroyable des anarchistes, puisque tous ses chiens de garde étaient démuselés.

Le compagnon Gaillard reçoit le premier le coup de gueule qui ne le fait pas reculer ; notre ami résistant à l'attaque d'être l'organisateur de ladite conférence, ensuite le camarade Descamps qui démontre qu'il ne peut être lui aussi organisateur ; ayant été invité par les *Eclaireurs de Picardie*, enfin vient le tour de Morel qui fait face au choc en se rendant responsable des poursuites non-fondées, il prouve, par A plus B que la contravention tombe d'elle-même, surtout en présence des dispositions contradictoires des sergots ; ceux-ci ayant été expulsés de la salle ; donc leur affirmation d'avoir laissé introduire dans la réunion des personnes sans carte est mensonge policier.

Le campagnon Paulet soutient lui aussi que la réunion était privée et non publique. Après une réplique de notre ami Morel démontrant qu'il est impossible de leur appliquer la *loi* du mois de juin 1880, sans, comme le disait très bien Descamp, qu'on leur fasse un procès de tendance. Nos amis s'entendent condamner à 6 fr. d'amende et cinq jours de contrainte par corps à défaut de paiement, Gaillard s'en retire avec 3 fr. Tout cela à mettre au passif des anarchistes.

Bonne journée pour l'Anarchie, plus de cent personnes assistaient au jugement.

## Belgique

Bruxelles. — Un nouveau groupe vient de se former sous le nom de groupe l'*Egalité*. Il a pour but d'étendre surtout aux faubourgs de l'agglomération bruxelloise la propagande communiste-anarchiste faite à Bruxelles même, par le groupe la *Liberté*.

Une première série de conférences publiques et contradictoires sera donnée à Saint-Josse-ten-Noode, tous les quinze jours. La première de ces conférences aura lieu le lundi 19 novembre à 8 h. 1/2 du soir, Au Moulin, rue du Moulin, 58, à Saint-Josse-ten-Noode.

Sujet : l'Anarchie.

* * *

Ploegsteert. — Il y a beaucoup de bourgeois qui se mettent à demander aux militaires libérés le certificat de bonne conduite que l'on accorde aux régiments, à celui qui n'a pas encouru de fortes punitions, cela se comprend, c'est une attestation qu'ils ont affaire à un homme dompté, qui ne se permettra pas de regimber lorsqu'on l'insultera. Aussi, celui qui n'en a pas, on lui refuse impitoyablement du travail.

Ce calcul se comprend de la part des bourgeois, mais que dire des travailleurs qui, rentrés dans leurs foyers, font encadrer ce certificat, comme une relique et sont fiers de le transmettre à leurs enfants.

Quand est-ce comprendront-ils qu'une « bonne conduite », telle qu'on la comprend au régiment, n'est pas toujours le signe d'une élévation de caractère.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Avignon. — La mort impitoyable, mais souvent justicière frappe toujours, frappe encore les soldats du Tonkin. Avignon est du nombre des villes les plus éprouvées. La semaine dernière encore, un jeune homme venait grossir le nombre des victimes de cette expédition capitaliste. Faut-il s'étonner de ces résultats ? Non.

En effet, chose triste à constater, un certain nombre de jeunes gens de notre ville étaient partis *volontairement* pour aider au pillage du Tonkin. Il fallait voir alors l'enthousiasme niais, mais patriotique qui s'était emparé d'eux au moment de leur départ. Et les journaux ramollos-bourgeois d'applaudir ! Et chose monstrueuse, des pères et des mères fiers du bruit fait autour de leur progéniture !

Honneur ! gloire ! ces mots tintaient doux à leurs oreilles et flattaient leur ambition. Malheur à celui qui eut jeté la note discordante au milieu de ce concert patriote ! Malheur à celui surtout qui eût essayé de faire comprendre toute l'ignominie de ce départ volontaire avec mission de faire des veuves et des orphelins. Qu'importe, on leur avait dit qu'ils allaient défendre le drapeau de la France ! Et ils partirent. Etaient-ils obligés de se demander ce qu'allait faire le drapeau français au Tonkin ? Et qu'auraient-ils donc défendu si les Tonkinois étaient venus chercher la fortune qu'on est allé extorquer chez eux ? Et pourquoi ne viendraient-ils pas, eux aussi, essayer de nous civiliser ?

Voilà des questions qui ne se sont certainement pas posées nos jeunes patriotes. Et bien, nous, les utopistes, nous les anti-patriotes, nous les anarchistes, nous avons toujours jeté l'anathème à ces civilisations forcées. Et les évènements ont pleinement confirmé nos prévisions.

Nous pleurons aussi ceux d'entre les travailleurs qui sont partis, mais forcés, la rage dans le cœur de servir d'instruments aux politiciens ignobles qui lancent leur pays dans de si effroyables aventures, quant à ceux qui y sont allés volontairement. Tant pis pour eux.

Et comme conclusion, nous ne cesserons de répéter aux travailleurs que leurs vrais ennemis ne sont pas au dehors des frontières. Nous les avons chez nous, à côté de nous, à Avignon comme partout, où le capitaliste accapare le produit du travail, partout où l'autorité fait sentir son joug despotique. Le jour où les travailleurs de tous pays, auront brisé, anéanti, le capital et l'autorité, le bourgeois et le gouvernant, ce jour là, la civilisation, l'Humanité, dédaignant les armes meurtrières, marchera pacifiquement mais sûrement à la conquête du monde entier.

Le groupe d'études sociales,

*Les Libertaires vauclusiens.*

* * *

Les compagnons Hoffmann et Ritzerfeld informent les camarades de Levallois-Perret, de la formation du groupe communiste-anarchiste *La Révolte*.

La première réunion aura lieu le samedi 3 novembre.

Adresser lettres, adhésions, journaux et brochures pour le groupe, au compagnon Hoffmann, 3, rue du Marché, à Levallois-Perret.

# VARIÉTÉS

## LA LOI

*(Quatrième dialogue)*

Le soc. — Non, je comprends et je partage ton avis. Mais, enfin, comment prévenir les méfaits et les crimes, si la crainte du châtiment, édicté par la loi, n'était pas là, comme un épouvantail, suspendu sur la tête des malfaiteurs ?

L'anarc. — Ici encore, la loi est impuissante à rien prévenir. Jamais, en aucun temps, la crainte du châtiment n'arrêta le bras d'un criminel. Partout et toujours, la fréquence et l'énormité des crimes, ont été, au contraire, en raison de la multiplicité et de la sévérité des lois. C'est un fait qui ne peut être contesté.

Le soc. — Pourtant, la loi, selon Saint Just, est un rapport de justice. Et, pour les révolutionnaires, Saint-Just n'est pas le premier venu.

L'anarc. — Crois-tu, que le 10 Thermidor, — alors que sa tête allait tomber sous les coups de la même Loi qui avait frappé les Royalistes et les Girondins, — Saint-Just eut été du même avis ? Il est au moins permis d'en douter ! La loi, un rapport de Justice ! allons donc. Mais à ce compte-là, tous les dominateurs, tous les chefs de pouvoirs, dont l'histoire n'est, pour l'Humanité, qu'un long martyrologe : De Néron, brûlant Rome par caprice ; à Thiers égorgeant Paris par instinct. Tous ces monstres ne seraient donc que des justiciers. Et leurs forfaits des actes de justice ? car, c'est au nom des lois que se dressaient les tables de proscription, que s'allumaient les bûchers, que s'accomplissait la semaine sanglante ! Non, non, la justice — émanation de la conscience humaine, guide suprême de l'homme libre — ne peut avoir aucun rapport avec la loi — émanation de l'autorité, sanction de l'arbitraire et de la force ! Fais ce que veux, dit la Justice ; obéis, dit la loi, armée de son glaive !

Le soc. — Cependant, c'est au nom de la loi que d'ordinaire se rend la Justice.

L'anarc. — Oui, sans doute. Mais, quand je parle de justice, j'entends cette douce et suave déité, ce sentiment inné en nous, et qui nous porte à faire

aux autres, ce que nous voudrions qu'on nous fit. Et non cette vieille brocanteuse, prostituée à tous les pouvoirs, qui, dans les cours et tribunaux, débite, à profusion, les amendes et les mois de prison ! Cette justice là peut marcher de pair avec la Loi — les deux se valent. — C'est d'elle que Proudhon a dit : « elle n'est que la distribution, plus ou moins raisonnée, de l'arbitraire ! »

Le soc. — Ici, je n'ai rien à objecter. Seulement, tout cela s'applique au passé et au présent, et s'explique parfaitement, étant donnée la défectuosité de notre organisation sociale. Mais dans l'avenir, alors que la Révolution aura mis le pouvoir aux mains du peuple, les conditions étant changées, rien ne pourra empêcher de faire des lois équitables !

L'anarc. — Faites par n'importe qui, et au nom de n'importe quoi, la loi, dès l'instant qu'elle existe veut et doit-être obéie. Or, toute obéissance implique contrainte et sujétion, c'est-à dire négation de la liberté.

Le soc. — Du moment qu'elle serait l'expression de la volonté générale, en lui obéissant, on n'obéit en réalité, à personne. Il ne pourrait donc y avoir ni sujétion ni contrainte.

L'anarc. — Oui, je sais. La volonté de tous, imposée à chacun. Mais, mon ami, c'est le genre d'oppression le plus inepte, en même temps que le plus intolérable, car l'individu, confondu, annihilé dans le tout, devient ainsi l'instrument de son propre asservissement ; et il ne peut s'en plaindre, puisqu'il jouit, comme tous les autres de sa part de souveraineté !

Le soc. — Cependant, si la loi se bornait à réglementer, à régulariser les rapports sociaux, sans édicter ni peine, ni châtiment, où serait l'oppression, où serait l'asservissement ?

L'anarc. — Ou la loi doit avoir puissance et autorité, pour imposer respect et soumission, où elle n'a aucune raison d'être. A quoi bon, en effet, des lois qu'on pourrait enfreindre et violer impunément ?

Le soc. — Comment, dans le cas, établir et organiser le fonctionnement des rouages administratifs.

L'anarc. — Ces rouages, aujourd'hui si compliqués, grâce à l'antagonisme qui règne en maître, dans nos sociétés, deviendront en Anarchie — alors que cet antagonisme aura fait place à la solidarité — d'une simplicité élémentaire. Et quant à l'autorité, au privilège, à l'exploitation, nous aurons substitué : la liberté, la justice, l'égalité. Le problème social sera résolu. Et, conséquemment, les lois, cessant d'être une nécessité, se trouveront supprimées du même coup.

Le soc. — Parfait. Mais cela ne suffit pas. L'ordre social n'est pas un bazar, qui se peut transformer instantanément et en un tour de main. Son agencement est plus compliqué que tu semble le croire, et ne se résout pas comme un problème de mathématique. Il faudra du temps pour arriver à une solution parfaite !

L'anarc. — Je ne prétends pas que la Société puisse se transformer et atteindre la perfection instantanément et en un tour de main. Non, je sais trop les nombreuses et terribles difficultés qu'il nous faudra surmonter et vaincre. Mais, j'ai voulu dire et démontrer que le plus sûr et le plus court chemin pour obtenir ce résultat, c'est, non de s'amuser à réorganiser, à retaper, à rafistoler les vieux débris vermoulus, qui constituent l'ordre de chose actuel, mais de les supprimer. Et je soutiens que ce ne sera qu'après ce nettoyage — essentiellement hygiénique — qui apparaîtra, à tous les yeux, la simplicité de l'ordre social libertaire ou anarchiste.

Le soc. — Soit, admettons. Mais, indépendamment des rapports économiques, il y en a d'autres : les relations de famille, naissances, mariages, décès ; tout ce qui, enfin, est du domaine de l'état civil. Or, l'état civil, nécessité sociale au premier chef, ne pourrait exister si les lois n'en réglaient et le fonctionnement et les attributions.

L'anarc. — L'état civil est une chaîne — et des plus lourdes. — Par lui, le pouvoir tient dans sa main et dispose à son gré de toutes les existences. Il sera donc urgent de s'en débarrasser au plus vite !

Le soc. — Quoi ! vous condamnez aussi l'état civil ?

(*A suivre.*)

## PETITE CORRESPONDANCE

T. B., à Montluçon. — F., à Reims. — C., à Como. — C., à Villefranche. — M., à Fourchambault. — T., à Choisy-le-Roi. — B., à Rochefort. — G., à Saint-Denis. — M., à Valence-d'Agen. — C., à Avignon. — F., à Reims. — Z., à Genève. — B. St. M., à Londres. — Reçu timbres et mandats.

L. C., à Montfort. — « La Société au lendemain de la Révolution », est épuisée. — Envoyons d'autres en place.

Tabraize, à Marmandes — Veuillez nous envoyer votre adresse exacte. — Le numéro nous est revenu.

Groupe l' « Egalité », Bruxelles. — Merci de vos encouragements. — Vous n'aurez qu'à envoyer. Toutes les convocations sont insérées.

Calais. — Nous avions compris 10.

M., à Amiens. — Merci du renseignement.

Marseille. — Reçu trop tard pour ce numéro.

Casteljaloux. — Même réponse. — L'adresse demandée est 44, rue du Pont de Garonne.

B. A. et R. J. à Monthermé. — Reçu mandat. Les abonnements seront servis.

C. C. à Puteaux. — Vous avez sur la converture des brochures envoyées, la liste demandée.

Le compagnon Pohs, dit le Chinois, chez Faure, 27, rue d'Alger à Blidah, demande l'adresse du compagnon Marius Madières, de Toulouse.

C. B. à Woonsocket. — Nous pouvons les placer.

Colmardau Plœgsteert. — Le tirage de nos brochures et le prix auquel nous les laissons sont trop restreinte pour que nous puissions les faire distribuer gratuitement.

E. P. rue Chabannais. — Il y aurait à dire sur tous les faits qui se passent, seulement le temps et la place nous manquent.

S. à Pierrefeu. — Nous sommes d'accord avec vous, sur presque tout ce que vous dites ; mais où diable avez-vous pris que Rochefort était partisan de la grèvy générale ? — C'est un politicien, c'est-à-dire un saltime banque comme les autres. Il en est de même des Basly et des Gilly. S'ils étaient honnêtes, ils ne resteraient pas dans ce milieu-là. Etant en dispute ensemble, ils peuvent se jeter quelques vérités à la face, mais ça ne les empêchent pas de brouter au même ratelier.

R. au Tiélat. — Trop politiques, les réflexions sur la stabilité des ministères.


## A vendre

UN

## BEAU VOLUME

Au profit de la veuve d'un compagnon

**Le Batard impérial**, par Louise MICHEL et Jean VINTER.

Ce volume est relié en 20 séries. Le prix est de 8 fr. au lieu de 10 fr.


## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 3,092 fr. 85.

L., à Langon, 0.55. — Ed. M., à Valence-d'Agen, 0.50. — Monthermé, 0.25. — B., à La Machine, 0.25. — V. B., à Puget-Ville, 0.25. — Les « Mécontents » de Berre, 1.50. — L. et K., versem. hebdomadaire, 2.00. — C. B., à Woonsoeket, 1.00. — Un commerçant de la rue Myrrah, 4.00. — R., à Montauban, versem. bi-mensuel, 1.00. — Buchly, 0.60. — C., à Thiré, 0.35. — S., à Bordeaux, 1.05.

Total à ce jour 3,106 fr. 65.

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 236 fr. 05.

L., à Sangon, 0.50. — Souscription faite à un banquet commémoratif de la proclamation de la première république, donné à Genève par les débris de 71, remis par Léon Berchtold, 8.25.

Total à ce jour 244 fr. 80.

## CONVOCATIONS

PARIS. — Samedi 27 octobre à 8 heures et demie du soir, salle Horel, 13, rue Aumaire, Grande soirée familliale, chants et poésies, au bénéfice du journal *Le Ça Ira*. Entrée 25 centimes.

Les citoyens Paillette et Faure sont invités.

Dimanche 11 novembre, 2 heures après midi, Réunion plénière des Anarchistes de Paris et de la banlieue, salle Léger, 108, rue du Temple. Urgence.

Moyens d'entente au point de vue de la propagande.

*L'Avant-Garde cosmopolite*, Réunion samedi 27 courant, salle Horel, 13, rue Aumaire, à 8 heures et demie du soir.

ST-DENIS. — Le groupe « La jeunesse libertaire », Réunion tous les samedis à 8 heures du soir, salle Gelis, 16, rue Deszobry, Saint-Denis.

ROUEN. — La *Sentinelle anarchiste*, se réunit tous les mardi et vendredi au local désigné.

VIENNE. — Tous les travailleurs socialistes sont convoqués à une réunion privée, le samedi 3 novembre 1888, à 8 heures du soir, salle du Cercle l'*Emancipation*, rue des Clercs, 14.

Ordre du jour : Entente entre tous les travailleurs pour un acte de propagande commune.

Il n'est pas question de secte ni de drapeau ; tous les socialistes peuvent y a assister.

Les citoyens trouveront des lettres chez le concierge du cercle.

## APPEL AUX ANARCHISTES ROUMAINS

Un groupe d'anarchistes roumains, décidé à faire paraître un journal *communiste-anarchiste* **RAZVRATIREA** (*La Révolte*), prie tous les compagnons de Roumanie de lui venir en aide en faisant des abonnements et des souscriptions.

Il y a des listes à la disposition des camarades.

S'adresser à la rédaction du journal *Razvratirea*, 10, rue Berthollet, à Paris.

L'abonnement est de 2 francs pour trois mois.


Nos amis de Suisse, viennent de faire paraître la troisième édition de la *Loi et l'Autorité*. Prix : 5 cent.

Adresser les demandes à l'Imprimerie Jurassienne, 24, rue des Grottes, à Genève.

En vente également :

Le *Procès de Bordat*, 10 cent. — Fais ce que veux, 15 cent. — Les Produits de la Terre, 10 cent. — Evolution et Révolution, 5 cent. — *Théologie politique de Mazzini*, par Bakounine, 75 cent. — *Compte-rendu du VI^me^ Congrès de l'Internationale*, 60 cent. — *Mémoire de la Fédération jurassienne*, 1 fr. 00. — *L'Internationale, son histoire et ses principes*, par B. Malon, 15 cent. — *Deuxième lettre au Peuple de la classe dirigée*, par Félix Pyat, 5 cent. — *Des causes des crises industrielles*, 5 cent. — *Almanach du Peuple*, pour 1875, 10 cent. — *Procès de l'Avant-Garde*, 50 cent. — *La question des services publics devant l'Internationale*, 10 cent.

En vente à la *Freedom*, 34 Bouverie street, Londres, E. C. Angleterre :

*The Accused the Accuser*. The famous speeches of the light Chicago Anarchists ; forte brochure, prix 75 centimes.

*A Concise History of the Great Trial of the Chicago Anarchists, in 1886*, by Dyer D. Lum ; volume de 90 pages, prix 1,25.

*August Spies's autobiography, his speech in Court and notes*. Prix 1,25 ; avec portrait de Spies et de Nina Van Zandt.

Un camarade nous a envoyé une demi-douzaine de lithographies superbement encadrées, en étoffe, et représentant des vues de Suisse, pour être vendues au profit de la propagande. Nous les mettons en vente au prix de 1 fr. 50.

Nous avons reçu un nouvel envoi de lithographies représentant nos amis assassinés à Chicago. Nous les tenons à la disposition de ceux qui nous en feront la demande. Prix : 1 fr.

## LA REVOLTE est en vente :

**A Ougrée**

Henri Thiriait, marchand de journaux, rue Ferdinand Nicolay.

Heusy, rue de la Vallée, 84.

**A Seraing**

A. Dradont, marchand de journaux, rue Molinay.

Jason, marchand de journaux, rue des Houilleurs.

**A Rochefort**

Kiosque du cours d'Albois.

**A Prades**

Despaut, marchand de journaux.



*Le Gérant* J. GRAVE.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 8. — 5 CENTIMES — Du 4 au 10 NOVEMBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'EXPROPRIATION ORDONNÉE

Le mot « expropriation » n'inspire plus la terreur qu'il inspirait jadis. On s'y fait. On commence à comprendre que, sous une forme ou sous une autre, l'expropriation va s'imposer bientôt. Il y a du chemin de fait depuis l'époque où un Congrès de l'Internationale en reparla pour la première fois, en 1868.

La Bourgeoisie commence à s'y faire. Mais, fidèle à son système, qui ne date pas d'hier, elle cherche à s'emparer elle-même de l'idée, à la limiter le plus possible, à en dénaturer le sens, en substituant un certain système de rachat limité aux tendances d'expropriation en large qui se manifestait au sein du peuple.

Dernièrement, et à plusieurs reprises, nous avons vu les radicaux français demander l'expropriation de certaines mines. L'Etat s'en saisirait, paierait une indemnité aux propriétaires et concéderait les mines aux travailleurs.

Bismarck, de son côté, ne serait pas opposé à un système de rachat de tous les chemins de fer, et plus tard des mines, pour en faire une propriété de l'Etat qui les concèderait aux travailleurs (ou les administrerait lui-même), éliminant ainsi le patron. Et les social-démocrates ne voient pas d'un mauvais œil ses projets.

Gladstone élabore un projet de rachat des terres en Irlande afin de les vendre ou affermer en petit aux cultivateurs du sol ; et le gouvernement russe a fait, en 1861, sur une très vaste échelle, le rachat des terres et des redevances des serfs aux propriétaires, au moyen d'un système d'annuités qui, notons-le en passant, ont bel et bien ruiné les deux tiers des paysans et en ont fait maintenant les bêtes de somme des grands industriels. Enfin, le système de « nationalisation de la terre » devient si populaire en Angleterre que des milliers de bourgeois en sont aujourd'hui des partisans fervents.

---

Ainsi, le mot « expropriation » n'inspire plus les mêmes frayeurs que jadis. Mais aussi — comme il a changé de sens, depuis que les bourgeois s'en sont emparé pour leur compte!

D'abord, en tout ce qui concerne l'expropriation du sol, c'est une arme dont les bourgeois se servent contre les grands propriétaires fonciers — les propriétaires fonciers — propriétaires de naissance, les nobles.

Ainsi que nous l'avons déjà dit une fois, en parlant de « nationalisation », le bourgeois espère, tout bonnement, s'emparer pour son propre compte des propriétés nobiliaires et accroître de cette façon son bien-être et son pouvoir politique, tout en sauvant dans le naufrage son système d'exploitation industrielle.

Et si les projets de Bismarck, des radicaux français et des socialistes-démocrates allemands concernant l'expropriation des chemins de fer, des mines et de quelques grandes usines, — si ces projets ne répugnent pas trop aux bourgeois, c'est encore parce qu'ils espèrent circonscrire, par ce moyen, l'expropriation, la limiter, l'endiguer. Ils comptent que si l'Etat prend l'initiative d'exproprier quelques grandes entreprises industrielles, l'expropriation *ordonnée* empêchera l'expropriation *désordonnée*.

---

Le peuple sera ainsi arrêté dans son élan révolutionnaire. En lui promettant de le rendre maître du capital social, sans secousses, petit à petit, par bouchées, on pourra le décider à attendre. On empêchera la révolte générale ; on épuisera les forces populaires dans ces émeutes partielles ; et, comme durant ce temps-là la famine fera son œuvre, la Révolution sera bientôt amenée à son dernier souffle par la faim. Les travailleurs seront bientôt forcés d'accepter la moindre des concessions et de tourner leur violence contre les « acharnés » plète, au lieu d'accepter quelques miettes de la table du riche.

Et, pendant ce temps-là, les propriétaires remboursés par l'Etat ainsi que tous ceux qui auront agioté sur la misère, s'en iront fonder de nouvelles exploitations en Afrique, en Chine, au Brésil — partout où il y aura des misérables et des soumis à exploiter.

---

Le *mot* « expropriation » a fait du chemin. Mais, gardons-nous que l'*idée* ne rétrograde pas à mesure que le mot fait son entrée dans les salons bourgeois. Car, conscient ou non, tel est le plan qui mûrit pour châtrer la prochaine Révolution, et tel est certainement le plan autour duquel se rallieront les riches.

Les malins de la bourgeoisie l'ont lancé, et ceux des révolutionnaires qui pensent que toute la Révolution se fera autour du palais Bourbon ou de l'Hôtel-de-Ville, ainsi que les timorés d'esprit de tout acabit, s'empressent de se rallier autour de ce plan machiavélique qui ferait de la Révolution une lutte sans issue, une guerre sans résultat,

---

« Faisons-nous petits », voilà leur mot-d'ordre à mesure que les rangs des bourgeois s'ouvrent devant eux.

Mais, sachons, — nous, du moins — que la Révolution n'est pas une Evolution. Réformer, c'est le propre de l'Evolution. C'est elle qui se charge de replâtrer, de couvrir la saleté des murs d'une couche de blanc. de poser ici une poutre sous un plafond qui s'écroule, de joindre là deux pans de mur qui se lézardent.

Quant à la Révolution, elle ne replâtre pas. Elle démolit et bâtit à nouveau. Elle brûle les masures lézardées, jette aux quatre vents leur poussière, et se met à construire sur un plan nouveau — le plan que l'on pressent déjà mais qui ne mûrira en entier que dans la tourmente révolutionnaire.

Elle pose les jalons de l'avenir et ce qu'elle n'aura pas réussi à bâtir dans la hâte du moment — ce sera l'Evolution suivant la Révolution qui aura à reprendre l'œuvre dans ses détails, ajuster, aligner, composer et combiner de manière à en faire un tout homogène.

## Les Teinturiers

*L'union des travailleurs de la teinture lyonnaise et similaires* a adressé le mois dernier un appel à la presse et aux membres de la corporation.

Ce manifeste expose la déplorable situation économique où se trouvent les ouvriers teinturiers et énumère les causes qui les ont réduits à la misère. L'appel est bien fait, et sa vue assez nette[illegible] n'est pas indiqué. Le manifeste manque totalement de conclusion car l'appel a la solidarité qui le termine n'en peut tenir lieu.

Le manifeste est un peu long, mais en voici les principaux passages :

« Nous signalons sans haine, sans colère, certains usiniers de notre ville qui, sans vergogne, chassent, de leurs usines des vieillards ayant blanchi sous les harnais, ayant pourtant de bons états de service, 40 ou 50 ans de labeur et de privations.

« Les patrons sont millionnaires. Les ouvriers sur le déclin de leur existence, ne possèdent que le lit de l'hôpital, quand ils ne meurent point au coin d'une borne quelconque, ou le dépôt de mendicité.

« Triste fin pour ceux qui ont, par leur travail, contribué à amasser une grande fortune aux patrons.

« La joie, le luxe, les plaisirs pour les uns ; la misère pour les autres.

« Qui a dit, qui a écrit qu'il n'y avait point de question sociale ? Malheur aux pauvres. Malheur aux invalides du travail.

« Dans notre industrie s'il vous arrive un accident, si votre constitution ne vous permet pas de résister dans l'atmosphère empoisonnée de nos usines, vous êtes chassé impitoyablement. Peu importe aux grands usiniers de notre ville ; sauf quelques rares exceptions, ils considèrent l'ouvrier comme une machine, si elle se brise on la remplace par une autre.

. . . . . .

« L'outillage mécanique nous fait un tort considérable et amène un chômage de 3 ou 4 mois par année et pourtant il se fait le triple d'affaires qu'il y a 20 années. Qui profite des progrès de l'outillage ? Nos patrons seuls.

L'ouvrier teinturier, à l'heure actuelle, gagne en moyenne de 2 fr. 75 c. à 3 fr. par jour ; les similaires ou les manœuvres gagnent 2 fr. à 2 fr. 75 et ils font 11 et 12 heures de travail, l'ouvrier fait 10 heures.

« Dix mille travailleurs à Lyon, y compris la région, sont dans cette triste situation. Nous faisons appel aux amis de l'humanité, à ceux qui ne sont point aveuglés par l'égoïsme, peut-on vivre dans de pareilles conditions ? Nous prenons comme arbitre la Presse, nous attendons sa réponse.

« Nos patrons peuvent agiter, comme ils le font, le spectre de la concurrence étrangère, c'est leur grand cheval de bataille. Mais personne n'ignore, à Lyon, que la vraie concurrence se fait sur place et par eux-mêmes et, pour couvrir les déficits, l'on diminue les salaires ; les grands usiniers écrasent par une concurrence déloyale les petits patrons teinturiers qui respectent les salaires.

« La concurrence étrangère existe par le fait, mais dans de minimes proportions. Notre outillage est aussi complet que celui de nos voisins. Nos ouvriers aussi habiles, notre production est trois fois plus forte que celles fournies par les usines étrangères. Il y a rien à redouter encore, mais l'avenir nous paraît sombre et menaçant si nos patrons ne mettent un frein à leur égoïsme.

« L'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, le Japon, l'Amérique, ont à la tête de leurs usines de teinture, comme directeurs, des ouvriers français que la rapacité patronale a chassés de notre territoire. A qui incombe la faute ? A nos patrons ! »

.....................................

Le résumé de tout ceci, c'est que la misère actuelle est provoquée par le machinisme et la concurrence. Contrairement à ce qui se passe dans beaucoup d'autres corporations, la surproduction n'est encore guère à incriminer, puisqu'on travaille pendant neuf mois de l'année.

*L'union des travailleurs* pense que la solidarité, l'entente entre les ouvriers, la réunion autour du syndicat, pourrait suffire pour ramener des temps meilleurs. Voici ce que dit le manifeste en terminant:

« Unissons-nous, que les travailleurs de la teinture lyonnaise et de la France entière se groupent autour de notre syndicat. Citoyens, les sont animés avec dessein, formons une masse compacte et, forts de notre droit, marchons sans crainte, l'union fait la force, et les temps ne sont pas si éloignés où les chambres syndicales, unies comme dans une même fédération, feront respecter nos droits, nos salaires et le pain quotidien de nos familles. »

Ce n'est pas nous qui dirons du mal de la solidarité; rien n'est plus beau et tous les jours nous y faisons appel. Mais on se leurre en croyant que *seule*, elle pourra résoudre la question sociale.

La machine renvoie l'ouvrier, la concurrence abaisse son salaire, la surproduction provoque le chômage. Il ne faut pas se faire d'illusion. A moins d'agir sur les causes de ces phénomènes, à moins d'attaquer les bases mêmes de la société actuelle, le progrès universel développe le machinisme, accélère la concurrence, augmente la surproduction.

Depuis cinquante ans, les procédés de la teinture se sont énormément développés en France et peu à peu une sorte de monopole s'est créé au bénéfice de la ville de Lyon. Cette ville a prospéré tant que la consommation a augmenté plus vite que la diffusion des procédés, tant que les débouchés se sont ouverts plus vite que ne s'installaient de nouvelles usines. Aujourd'hui, ce n'est plus cela, chaque pays à son tour entre en mouvement, construit ses usines et étudie les procédés. La concurrence étrangère qui en ce moment n'est pas encore dangereuse va le devenir et le deviendra de plus en plus au fur et à mesure que le progrès fera le tour du monde. Il n'y a pas de raison pour qu'en l'an 1900, la France ait à fournir à l'étranger la moindre étoffe teinte. Elle ne devra plus travailler que pour elle-même et pour quelques petits pays de sauvages. Où maintenant dix mille ouvriers ont du travail pendant huit à neuf mois de l'année, il n'y aura peut être plus, machinisme et concurrence aidant, que deux mille travailleurs occupés.

Voilà l'avenir véritable si le patronat reste debout.

Nous n'en sommes pas encore là, aussi voyons la situation actuelle. Supposons tous les ouvriers unis en syndicat. On peut tenter une grève pour relever les salaires.

Les petits patrons qui déjà ne vivent qu'à moitié céderont. Mais les gros patrons sont millionnaires et se moqueront de l'ouvrier. N'ont-ils pas bien le temps d'attendre que la caisse de résistance soit vide, s'ils sont pressés, ne peuvent-ils pas faire travailler à l'étranger et enfin s'ils veulent bien transiger avec les travailleurs, ne peuvent-ils pas dès le lendemain remplacer vingt ouvriers par une machine. Le syndicat des patrons, maître du capital est, dans notre société, maître de tout.

Encore une fois, nous ne médisons pas de la solidarité, elle est indispensable, mais ce n'est qu'un premier pas, il faut savoir contre qui diriger l'effort commun.

L'ennemi, c'est le capital.

C'est le capital qui fait que le machinisme au lieu de venir en aide à l'ouvrier, le jette dans la misère. C'est le capital qui a inventé la concurrence et la surproduction c'est le capital qui veut le patronat et le salariat. C'est le capital qui provoque la misère.

Renversons le capital et édifions une société où l'on travaille suivant ses forces pour vivre suivant ses besoins. Soyons sans haine ni colère contre les patrons, mais enlevons leur tout moyen de nuire ; qu'ils cessent d'être nos supérieurs, qu'ils deviennent nos égaux.

Citoyens teinturiers, il est très louable de répudier ainsi que vous le faites toute idée de violence et de désordre, mais soyez certain que nous ne sortirons pas de la misère sans être obligés d'y avoir recours.

Pour vivre, il nous faudra renverser la société capitaliste et elle se défendra.

---

ERRATA. — Nous relevons dans notre dernier numéro quelques erreurs d'impression qui dénaturent le sens de l'article *Le Règne de la Raison*. [illegible] colonne, de la quoi nous disons : *A chacun selon ses besoins* par opposition à cette formule des bourgeois : *A chacun selon ses œuvres* ».

Et plus loin : « En lançant ces trois formules : *Anarchie, Droit à l'aisance, A chacun selon sès besoins*, nous précisons ce que nous voulons. »

Au haut de la deuxième colonne de la même page, il fallait dire : « Dites que *vos* besoins — les besoins de vous tous — doivent être la règle de votre travail. »

---

M. le ministre des Postes pourrait-il nous dire comment il se fait qu'une lettre mise à la boîte de la poste de la rue Monge, le lundi matin à 8 heures, à destination de la rue des Marais, n'est arrivée que le mardi matin quand l'indicateur de la boîte portait qu'elle devait être distribuée le lundi à 11 h. 1/2 ? Toutes les lettres à la même destination subissent un retard d'un jour. — Est-ce négligence ou cabinet noir ? — Nous serions heureux d'être renseignés.

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

—

Paris. — Vendredi dernier, il y avait, salle Wagram, une réunion donnée par les boulangistes. On s'y est battu à coups de couteaux et de revolvers. Le sieur Lullier, actuellement boulangiste, ex-traître de la Commune, y a fortement écopé.

Boulangistes et Cadetistes s'accusent mutuellement de la bagarre, sans pouvoir arriver à prouver qui a frappé.

Mettons que se sont les anarchistes qui ont frappé sur les uns et sur les autres et n'en parlons plus.

* * *

Marseille. — Grand émoi ces jours-ci dans la police marseillaise. Comme vous le savez des manifestes anarchistes furent affichés à Naples, lors du passage de Guillaume dans cette ville.

Un ballot de ces manifestes que quelques compagnons dévoués avaient expédiés de Marseille à nos camarades de Naples, fut intercepté à la frontière. Le bulletin d'expédition était signé Friquet.

Aussitôt, à l'instigation du signor Crispi, ordre est donné de se mettre à la recherche de Friquet et de l'arrêter ; mais, cette fois du moins, nos policiers en furent pour leurs frais : Friquet était introuvable.

Cependant, et c'est là que l'histoire se complique, afin d'affirmer nos opinions, Friquet (un pseudonyme) fait parvenir, à un journal de la localité, un exemplaire des fameux manifestes. Après avoir fait remarquer qu'ils sont l'œuvre des anarchistes et non pas l'œuvre du Cercle Mazzinien, comme on l'avait faussement prétendu, il déclarait en accepter toute la responsabilité et annonçait, en outre, qu'il se trouverait dimanche soir à 8 h. 1/2 au caveau du marché, au milieu de ses camarades

Le dimanche soir, à l'heure indiquée, il y avait foule dans notre salle de réunion. Parmi nous se trouvaient bon nombre de policiers, à l'affût de leur proie et quelques représentants de la presse qui avait fait grand bruit autour de cette affaire.

L'auteur du manifeste était présent, mais sans entente préalable, tous, comme un seul homme nous déclarons nous nommer Friquet, et c'est aux cris de : Vive la Révolution ! Vive l'anarchiste Friquet ! que nous ouvrons la séance.

Plusieurs compagnons prennent successivement la parole ; ils font remarquer la lâcheté de nos gouvernants toujours prêts à obéir aux ordres d'un Bismarck quelconque, et qui foulent aux pieds, cyniquement, leurs prétendus sentiments patriotiques quand il s'agit d'arrêter un des nôtres, coupable d'une insulte à l'égard d'un tyran, ce tyran fut-il l'empereur d'Allemagne.

Il est inutile de vous dire que la police fut traitée de belle façon.

Enfin, après avoir voté un ordre du jour où nous nous déclarions solidaires du compagnon Friquet, nous quittons la salle en chantant la *Carmagnole*.

Ce soir-là, Môssieu le Maire inaugurait la Bourse du Travail. En passant devant ce marché aux esclaves, nous redoublons nos chants révolutionnaires, mais devant notre attitude énergique, la police n'osa intervenir.

Dans ce manifeste, le groupe communiste-anarchiste *Il Lavoratore* invitait tous les meurt-de-faim, tous les opprimés à se réunir, drapeau rouge en tête, sur la place Dante, de Naples, pour manifester en faveur de la Révolution sociale qui, seule pourra mettre fin à la misère et à l'exploitation.

* * *

Brest. — Nous recevons de cette ville, une lettre de camarades exploités de l'arsenal, et dans laquelle ils se plaignent des abus dont ils sont victimes.

Celui qui ne peut ou ne veut pas régaler ou faire des cadeaux aux contre-maîtres et chefs d'ateliers, est, sous un prétexte ou un autre mis à la porte. Il faut de plus être dans la manche de quelque gros bonnet pour ne pas être mis au repos. Enfin, c'est la misère noire pour les travailleurs du Port.

Nous nous rappelons, en effet, avoir vu en 1875 comment on traitait ces pauvres diables : autant qu'il nous en souvient, les salaires étaient de 2 à 2 fr. 50 par jour. Ils sont soumis au régime militaire. Les rondes de gendarmes et d'infanterie de marine avaient pour consigne de surveiller ceux qu'elles auraient pu prendre sans rien faire. Nous nous rappelons en avoir vu venir se rendre à la prison militaire pour subir la peine qu'on leur infligeait, et faire leur prison, le soir après la journée.

Il fallait les voir venir dans les postes aux heures de repas, se contenter d'une soupe et d'une tartine de beurre.

Aux heures de sortie, on faisait sortir les postes de garde aux grilles, les hommes baïonnette au canon et deux argousins passaient toute cette population à la fouille, comme s'ils avaient eu affaire à des forçats.

Et dire que toutes ces vexations, sont supportées sans récriminations, sans l'ombre d'une révolte.

Ainsi, le correspondant qui nous écrit, exprime l'espoir que si les ingénieurs et directeurs avaient connaissance des abus qui se commettent, ils s'empresseraient d'y mettre ordre !

Eh non chers camarades. Le favoritisme et les privilèges sont le fait de toutes les administrations. Tant qu'il y aura des supérieurs, il y aura des passe-droits. Comprenez que votre misère est le fait de toute l'organisation sociale actuelle. N'attendez rien de vos exploiteurs, car ils ne peuvent rien faire pour vous sans abandonner une partie de leurs privilèges — chose qu'ils ne feront jamais de bonne volonté. — Sachez que l'on n'obtient que ce que l'on prend, et travaillez à votre affranchissement en travaillant à la destruction des privilèges, au renversement de la société actuelle.

* * *

Bourges. — Le compagnon Gouzien, actuellement en tournée de conférences dans le Cher, a débuté samedi dernier à Bourges.

C'est devant 150 personnes environ que le compagnon Gouzien a expliqué d'une façon claire et précise qu'il n'y avait rien à attendre de la part des politiciens quels qu'ils soient et où qu'ils soient, à la Chambre, au Sénat, au Conseil municipal ou ailleurs. Tous ces messieurs, malgré leurs lois sont impuissants pour arrêter la misère des travailleurs toujours croissante.

Pour sortir de ce mauvais pas, le travailleur n'a qu'une chose à faire : se révolter pour renverser cette société maudite qui l'exploite, l'affame et le tue.

Le public, quoique peu nombreux, a apporté une attention très soutenue au long discours du compagnon Gouzien; il a montré qu'il avait le plus vif intérêt à l'entendre parler.

La classe ouvrière représentée à cette réunion a démontré par sa bonne attitude qu'elle nous était tout à fait sympathique et qu'elle viendrait à nos idées sans difficultés.

Chose à remarquer, les journalistes bourgeois de la localité présents, ont si bien compris cela qu'ils n'ont su que railler cette réunion dans leur compte-rendu. A cela rien d'étonnant.

Quant à nous, nous en avons gardé une très bonne impression et nous sommes certains qu'en faisant fréquemment de ces réunions dans notre département, l'Anarchie y prendra facilement racine.

Le compagnon Gouzien est parti pour Saint-Amand où les amis l'ont appelé en lui promettant d'avance un bon accueil.

* * *

Casteljaloux. — Les idées anarchistes ont trouvé chez nous d'assez nombreux partisans. On peut compter dès à présent dans notre petit centre un nombre relativement important de campagnons, — de jeunes gens surtout, — reconnaissant l'existence de la liberté incompatible avec l'existence d'un gouvernement quelconque, — monarchique ou républicain, — s'inspirant du droit divin ou du suffrage universel qui, envisagé d'abord par nous comme un droit sacré, nous apparaît maintenant comme un trompe-l'œil destiné à maintenir le peuple, — la masse ignorante, comme disait dernièrement un député soi-disant radical, à tenir ce peuple, disons-nous, dans la servitude; servitude librement consentie, d'ailleurs, par nous prolétaires à la merci des capitalistes et industriels, subissant forcément leur influence; nous, petits patrons, petits commerçants, esclaves de notre clientèle.

C'est devant l'impossibilité d'exercer notre indépendance, que nous étions déjà devenus abstentionnistes. Les sages paroles ont fait le reste, et aujourd'hui, l'Anarchie peut compter à Casteljaloux bon nombre de partisans.

Il y a évidemment encore un peu d'hésitation de la part de quelques esprits libéraux à coup sûr, mais trop imbus de préjugés.

A ceux-là nous tâcherons de faire comprendre que les choses que nous voulons sont justes, que nos revendications sont légitimes.

Le départ des soldats a été aussi cause d'un mouvement antipatriotique assez prononcé. Bon nombre de ces jeunes gens ont compris que ce qu'ils allaient défendre, était non cette patrie que l'on fait miroiter à nos yeux depuis l'âge le plus tendre, mais la propriété du riche, de l'exploiteur le pire des tyrans, celui qui nous prend au ventre, celui qui nous affame.

Le jour de la grande liquidation arrivé, ce n'est pas contre leurs frères, les exploités de France, d'Allemagne ou d'ailleurs, qu'ils tourneront leurs armes, mais contre le monopolisateur du capital.

Vive l'Anarchie !

*L'Avant-Garde de Casteljaloux.*

* * *

Saint-Amand. — Le mercredi 24 octobre, le groupe socialiste de Saint-Amand, composé en majorité de blanquistes, s'est réunis pour entendre le compagnon Alain Gouzien, de passage à Saint-Amand, qui a traité le « Gouvernement représentatif ». L'orateur a été écouté avec beaucoup d'attention et certainement cette conférence a conquis à la cause anarchiste quelques adhérents, Beaucoup de disciples de Vaillant, ont ouvert les yeux et ont compris que tous les politiciens ne valaient pas mieux les uns que les autres. Ils se sont promis de s'abstenir aux élections prochaines.

Il faut espérer que d'ici quelque temps les travailleurs de Saint-Amand, profitant de l'active propagande qui sera faite parmi eux, comprendront qu'il n'y a que la Révolution sociale qui pourra mettre fin à toutes les injustices, à toutes les misères, par l'expropriation de la classe capitaliste et la substitution de la propriété commune à la propriété individuelle.

## Angleterre

La ligue socialiste de Londres vient d'inviter madame Lucy Parsons, la veuve du martyr de Chicago, de venir en Angleterre pour l'anniversaire sanglant du 11 novembre. Cette héroïne — qui depuis que les bourgeois de Chicago ont assassiné son mari, n'a jamais cessé de propager les idées de l'Anarchie, malgré les arrestations et toutes les petites persécutions qu'elle a eu à subir, — s'est empressée de se rendre aux vœux de nos amis anglais. Elle viendra à Londres pour le 11 novembre, et à l'anniversaire de la mort de son mari, parlera dans un grand meeting auquel tous les socialistes de Londres vont se rendre. Puis elle parlera encore dans des meetings en plein air.

« Notre silence après la mort sera plus puissant que nos voix de notre vivant » disait Spies.

Oui, certes, tant qu'il aura des interprètes comme Lucie Parsons.

* * *

Un congrès international des syndicats ouvriers se réunit à Londres le 6 novembre. Il a été convoqué par le comité parlementaire des Trades-Unions anglaises. Les syndicats de métiers, seuls, ont le droit d'y être représentés. Les social-démocrates allemands ayant demandé d'y être représentés par leurs députés, la commission du congrès a refusé, afin de maintenir au congrès son caractère de congrès des métiers : Les Unions anglaises, des syndicats français et nombre d'unions de métier belges et hollandaises y seront représentés.

Quelques anarchistes italiens y prendront part, au nom d'unions de métiers italiens, et certainement propageront l'idée anarchiste au sein des députés ouvriers.

## Irlande

Les parlementaires irlandais sont en train de se couler complètement depuis plus d'un an, le *Times*, l'organe des riches bourgeois de Londres, avait commencé une campagne contre Parnell et les autres membres irlandais du Parlement. Sous ce titre : « Parnellisme et Crime » il avait donné toute une masse de faits pour prouver que Parnell et les autres, si parlementaires et légaux qu'ils se disent, ont toujours été de fait, en connivence secrète avec le parti d'action — la Ligue agraire et la Ligue nationale qui lui succéda, — et qu'ils ont vu de bon œil les actes de violence accomplis, soit par la Ligue, soit par d'autres organisations secrètes. Le *Times* publiait même l'autographe d'une lettre de Parnell, dans laquelle il résultait que ce monsieur approuvait plus ou moins le meurtre de Phénix Parck (lorsque le lord Cavendish et Burke furent tués), surtout en ce qui concerne Burke, tandis que pour la galerie Parnell désapprouvait cet acte dans les journaux.

Parnell nia avoir écrit cette lettre; en outre, lui et ses amis crurent devoir traiter les faits exposés par le *Times* d'accusations infâmes. — Qui donc, doutera jamais que les parlementaires irlandais eussent tenu précisément cette position douteuse à l'égard du parti avancé? Sans le parti avancé, ils n'auraient jamais réussi même à être élus en Irlande ; et c'est certainement à la Ligue agraire et à ses actes que l'Irlande doit aujourd'hui d'avoir forcé les Anglais de s'occuper de la question irlandaise. Mais on n'est pas au Parlement pour rien. Aussi ces messieurs traitent-ils d'accusations infâmes le fait de leur parler de leur alliance tacite avec le parti avancé, et ils ont intenté au *Times* un procès en diffamation. Ils ont obtenu du Parlement un Grand Tribunal pour vider l'affaire, et on verra pendant deux ou trois mois le *Times* (soutenu par tous les riches propriétaires et bourgeois) prouvant à M. Parnell et Cie leurs attaches au parti révolutionnaire.

Le *Times* les « accuse » d'avoir voulu l'indépendance et la séparation de l'Irlande et d'avoir agi d'accord avec la Ligue agraire, sans jamais désapprouver aucun de ses actes.

Et, au lieu de répondre au *Times* : « Mais oui, parfaitement, et c'est notre seule titre de gloire », ces messieurs vont traiter la Ligue agraire de gredins et d'assassins, et repousser toute accointance avec ces alliés d'hier !

Voilà où on en arrive, en voulant se faire accepter par ses adversaires comme un parti parlementaire.

Avis aux socialistes parlementaires !

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Bruxelles. — Un groupe vient de se former en vue de fonder une bibliothèque.

Les compagnons qui voudraient nous envoyer des livres, brochures, journaux, etc., nous ferons un grand plaisir.

Adresser au compagnon Groenveld, rue du Moulin, 58.

* * *

Le compagnon Moreau, 162, rue Marcadet, est prié de régler au porteur de la *Révolte* les 28 fr. 85 qu'il doit au journal.

# VARIÉTÉS

## LA LOI

(*Quatrième dialogue*)

(fin)

L'anarc. — Du moment qu'il est notoire que c'est un joug aussi inutile que gênant, à quoi bon le conserver ?

Le soc. — Et les liens de parenté, et la filiation généalogique, qu'en faites-vous ?

L'anarc. — Quel argument ! L'homme ne saurait-il donc naître, vivre et mourir, sans que chacune des phases de ses diverses transformations soit consignée sur un registre officiel ?

Consulte l'histoire. Nombreux sont ceux qui, dans tous les âges et dans toutes les conditions, se sont illustrés sous des noms d'emprunt : Moïse est le nom d'un enfant trouvé, Homère était un bâtard, de même que Guillaume le Conquérant, Charlemagne était fils de Pépin, dont le père s'appelait Martel (un nom de guerre). Où est la filiation généalogique des Pythagore et des Platon, des Aristote et des Térence, des Voltaire, des Molière et de tant d'autres, dont les œuvres furent le seul état civil ! Partie intégrante du grand tout humanitaire, l'homme s'appartient, et sa valeur et son mérite ne sont point un héritage de famille !

Le soc. — Sur ce point, rien à répondre. La démonstration est péremptoire; mais, et la régularisation des alliances matrimoniales, et la légitimation des enfants, etc., etc.

L'anarc. — Oh ! tu peux en ajouter des etc... Oui, je le sais, dans notre vieux monde, où tout est poinçonné, numéroté, matriculé à outrance, ces réglementations, ces parquements ont leur raison d'être. On peut donc s'expliquer — mais non justifier — ces distinctions : de mariage et de concubinat, d'enfants légitimes et d'enfants naturels. Et l'espèce d'abjection des réprouvés — parce que l'amour, dont ils sont le fruit, n'a pas été constaté et sanctionné sur un bouquin public. Et pourtant ce sont des hommes au même titre que tous les autres. Enfants de la nature, produit de l'amour libre, leur origine implique leur légitimité. Qu'ont-ils besoin, dès lors, d'une légitimation factice et conventionnelle ?

Le soc. — Vous supprimez donc aussi le mariage et la famille ?

L'anarc. — Dans cet ordre, purement physiologique, nul n'a qualité pour supprimer quoi que ce soit. — C'est affaire de temps et de progrès — seulement, on peut, d'ores et déjà, prévoir et même affirmer, que l'évolution à ce sujet, nous conduit infailliblement à l'amour libre ! Or, l'amour libre ayant remplacé le mariage légal, — cette monstruosité anti-sociale — un ordre nouveau, plus conforme à la nature et à la dignité humaine, s'imposera, tout naturellement, dans le groupe familial !

Le soc. — Certes, cette définition peut paraître plausible. Mais, elle ne me convainc pas tout à fait. Et j'en reviens à ma première question : il faut des lois. Car, quelque soit le mode de groupement, il faudra régir, comment, et par quel moyen comptez-vous le faire ?

L'anarc. — Par la liberté — l'autonomie individuelle, impliquant, nécessairement la solidarité, ne peut laisser subsister le moindre doute à ce sujet !

Le soc. — La liberté ! la liberté ! encore en faut-il pouvoir définir l'action. Et cela ne peut se faire que par les lois ! Voilà ce à quoi je voudrais que tu répondes !

L'anarc. — La liberté, je te l'ai déjà dit, s'affirme et ne se discute pas, son action est immanente et n'a nul besoin, pour se manifester, du concours d'un législateur ou d'un juriste.

Le soc. — Oui, sans doute, si les hommes étaient parfaits, ça pourrait peut-être marcher ainsi. Mais étant donné notre pauvre humanité : comment, sans

lois, maintenir l'individu dans les strictes limites du bien? Car, quelque soit le milieu, ses défauts et ses vices seront toujours là pour contrebalancer ses qualités. Que de méfaits, que de crimes de nos jours qui n'ont d'autres causes que les rivalités, les jalousies, les amours-propres, etc. Or, ces défauts sont inhérents à notre nature et ne disparaîtront pas entièrement avec les injustices sociales. Comment donc obvier à ces inconvénients et contenir les malintentionnés »

L'anarc. — La perfection humaine n'a que faire ici. L'homme est un absolu, rien de plus, rien de moins. Vice et vertu, défauts et qualités, ne sont que des termes conventionnels, qui n'ont, en eux-mêmes, aucune signification. Quant à ces haines, à ces rivalités, à ces querelles intestines — qui font croire à d'aucuns, que la perversion humaine est une maladie endémique, tandis qu'elle n'est que le produit, la résultante, de l'organisation sociale, de l'antagonisme des intérêts, de la lutte pour l'existence enfin — les lois n'y peuvent rien. L'ordre anarchiste, seul, les pourra faire cesser, en supprimant les causes qui les engendrent!

Le soc. — Ainsi, tu crois qu'une société pourrait exister sans lois, comme sans gouvernement? C'est drôle, je ne puis le comprendre, moi!

L'anarc. — Je fais pourtant tous mes efforts pour te l'incruster dans la cervelle. Mais, on dirait que tu t'obstines à ne pas vouloir le saisir.

Le soc. — Que veux-tu? ce n'est pas ma faute. J'y mets toute la bonne volonté possible.

L'anarc. — Voyons, une dernière démonstration pour achever de te convaincre. Ces lois dont on fait un si grand cas et dont on nous vante l'indispensable nécessité, qu'est-ce donc en réalité? Elles sont établies, dit-on, pour réglementer les relations sociales, soit entre les citoyens, soit de gouvernants à gouvernés. C'est, dit Cicéron, « La raison suprême qui ordonne ou qui défend. » Soit. Admettons cette définition pour nos sociétés autoritaires, où la hiérarchie des fonctions est la base essentielle de tout l'organisme politique. Mais, dans une société libertaire, où la réciprocité et l'équivalence des services auront fait disparaître toute hiérarchie, toute distinction entre les individus, comment l'admettre? En effet : je suis homme, je suis libre, je suis en pleine possession de toutes mes facultés. Qu'ai-je besoin, dès lors, de règles formulées ou écrites pour m'ordonner ou me défendre quoi que ce soit. Et puis, que sont les législateurs : nos semblables, nos égaux, c'est-à-dire des hommes ordinaires, n'ayant sur les autres aucune supériorité, et dont le sens moral et l'entendement ne saurait en rien dépasser le niveau commun! Et comme c'est nous qui les nommons. Or, si nous sommes aptes à les pouvoir apprécier et juger leurs œuvres, il est de toute évidence, que nos capacités sont au moins équivalentes aux leurs et que nous pouvons parfaitement nous passer de leurs services! Evoluant dans le même milieu, sous l'influence des mêmes besoins, des mêmes passions, des mêmes faiblesses, que pourraient-ils nous enseigner ou nous apprendre, que nous ne sachions déjà nous-mêmes!

Le soc. — Oui, c'est vrai. Tout cela me paraît logique et je serais assez disposé à m'y rallier.

L'anarc. — A la bonne heure. Maintenant, si, d'autre part, il est admis (et cela ne peut faire doute) que toutes les relations, tous les rapports de sociabilité entre les hommes se réduisent, en fin de compte, dans cette admirable trilogie économique : Production, Consommation, Echange. Il va de soi que la seule loi régulatrice qui s'impose ici, est la solidarité et l'égalité des conditions!

Dans un tel milieu, où l'individu, seul arbitre de sa destinée, est à la fois et son législateur et son maître, que viendrait faire l'autorité avec son bagage de hiérarchie, de lois et de « raison suprême pour ordonner ou pour défendre. »

Laisser à l'homme la libre et absolue disposition de son individualité, de son moi. Que l'intérêt particulier se confonde, s'identifie avec l'intérêt général; et que chacun puisse agir à sa fantaisie, selon ses goûts, ses désirs, ses penchants, sans autre limite, sans autre correctif que le respect dû aux mêmes prérogatives chez ses semblables. Voilà l'idéal, telle est la loi suprême qui doit régir les sociétés, si l'on veut voir se fermer l'ère des révolutions sanglantes et s'ouvrir une ère de paix, de justice et de *vraie* fraternité!!!

Le soc. — Allons, il faut se rendre à l'évidence. Tu disais vrai, cette dernière démonstration est décisive et achève de me convaincre. Oui, vous avez raison, l'Anarchie est l'idéal, le but où tend irrésistiblement l'évolution humaine, et les anarchistes, seuls, sont dans la voie révolutionnaire! — Je le comprend maintenant — aussi, je n'hésite plus, je me range sous leur bannière et je dis avec eux : plus de gouvernements, plus de lois, plus d'autorité!

La liberté! Toute la liberté! Rien que la liberté!!!

## PETITE CORRESPONDANCE

L. à Bordeaux. — L. à Deville. — M. à Bessège. — G. à Dreux. — R. à Denain. — F. à Narbonne. — J. à Armentières. — W. à Erquinghem. — G. à Albigny. — Morlanwetz. — R. à Liége. — T. à Roanoke. — B. à D. à Anvers. — C. à Plogsteert. — V. P. au Grand-Moulin. — F. à Amiens. — S. à Bordeaux. — A. à Alsergrund. — Reçu timbres et mandats.

V. de V. à Pont-de-Marcq-en-Bareuil. — Nous prenons note de l'observation.

B. à Armentières. — Afin d'utiliser le poids du paquet, nous mettons un cent des « Prisons ».

Saint-Etienne. — Le compagnou Masson prie le camarade auquel il a prêté les « Paroles d'un révolté », de bien vouloir lui rendre.

Un anarchiste de 17 ans. — Reçu les vers, mais trop mauvais ponr insérer. — A ce sujet, nous avons à adresser une prière à beaucoup de bons compagnons, qui se figure avoir fait de la poésie parce qu'ils ont aligné tant bien que mal des lignes dont plusieurs ont à peu près la même terminaison. Ils ne s'imaginent pas qu'il y a, pour faire de bons vers, un tas de règles à observer, faute de quoi, on ne fait qu'un gribouillage affreux. Pour notre part, nous ne sommes pas trop partisans des vers, trouvant que l'on dit mieux en prose et d'une manière plus concise, aussi quand nous insérons des vers, il faut qu'ils aient une réelle valeur. — Prière donc aux camarades de nous envoyer moins de vers et un peu plus de bonne prose et de ne pas se froisser quand, malgré toute notre bonne volonté, nous ne pouvons insérer.

F. à Narbonne. — Nous n'avons pas de relations avec Edinger.

Loubet Avignon à Falcoz Nimes. — Avez-vous reçu ma lettre?

Arbeiter Zeitung à Chicago. — Reçu lithographies.

F. à Reims. — Plus un seul exemplaire « d'Entre Paysans ». Les camarades de Genève annonce aussi qu'ils n'ont plus de « Produits de la Terre ».

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 3,106 fr. 65.

Vente de vieux timbres 5 fr. — « Réfractaires » d'Argenteuil, 1 fr. — Guilleret 1 fr. — L. et K., versement hebdomadaire 2 fr. — G. P. Go. Gl. par D. à New-York, 6 dollars (30 francs). — L. C., un exploité de son patron 30 cent. — Amiens, un anonyme 20 cent. — V. de V. à Marcq-en-Bareuil 2 fr. — Saint-Etienne, un fabricant de tiges 1 fr. 50. — C. à Lunay 1 fr. 25. — R. à Châtel 50 cent.

Total à ce jour 3,146 fr. 40.

## CONVOCATIONS

Paris. — Samedi soir, 3 novembre, Soirée familiale au profit de la Bibliothèque socialiste du XIXe, 2, rue d'Allemagne, 2.

Dimanche 11 novembre, 2 heures après midi, Réunion plénière des Anarchistes de Paris et de la banlieue, salle Léger, 108, rue du Temple. Urgence.

Moyens d'entente au point de vue de la propagande.

Choisy-le-Roi. — Tous les samedis à 8 heures du soir, réunion de la section de la Chambre syndicale des Hommes de peine.

Choisy-le-Roi. — Samedi, 3 novembre, grande réunion du groupe d'études sociales à 8 h. 1/2, avenue Pompadour, salle Bonin.

Les compagnons Perrin et Theriez sont invités.

Narbonne. — Réunion du groupe tous les samedis soir, 5, rue Ampère.

Levallois-Perret. — Première réunion du nouveau cercle communisle-anarchiste *La Révolte*, le samedi, 3 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, maison Montheuil, 20, rue Louis Blanc.

Avignon. — Les *Libertaires vauclusiens*, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du soir : 1° Questions diverses; 2° Lecture explicative des *Paroles d'un révolté*.

Vienne. — Tous les travailleurs socialistes sont convoqués à une réunion privée, le samedi 3 novembre 1888, à 8 heures du soir, salle du Cercle l'*Emancipation*, rue des Clercs, 14.

Ordre du jour : Entente entre tous les travailleurs pour un acte de propagande commune.

Il n'est pas question de secte ni de drapeau; tous les socialistes peuvent y a assister.

Les citoyens trouveront des lettres chez le concierge du cercle.

## AUX CAMARADES

*Voilà deux semaines que nous nous débattons dans les difficultés pécuniaires et que nous avons manqué ne pas paraître. Nous en sortons encore cette semaine, mais si nos dépositaires ne font pas leur possible pour nous solder ce qu'ils nous doivent, nous ne savons comment faire pour paraître cette semaine. — Avis à ceux qui nous doivent et qui tiennent à recevoir le journal régulièrement. Impossible pour nous de faire davantage.*

En vente à la *Freedom*, 34 Bouverie street, Londres, E. C. Angleterre :

*The Accused the Accuser*. The famous speeches of the light Chicago Anarchists; forte brochure, prix 75 centimes.

*A Concise History of the Great Trial of the Chicago Anarchists, in 1886*, by Dyer D. Lum; volume de 90 pages, prix 1,25.

*August Spies's autobiography, his speech in Court and notes*. Prix 1,25; avec portrait de Spies et de Miss Van Zandt.

Un camarade nous a envoyé une demi-douzaine de lithographies superbement encadrées, en étoffe, et représentant des vues de Suisse, pour être vendues au profit de la propagande. Nous les mettons en vente au prix de 1 fr. 50.

Nous avons reçu un nouvel envoi de lithographies représentant nos amis assassinés à Chicago. Nous les tenons à la disposition de ceux qui nous en feront la demande. Prix : 1 fr.

## LA REVOLTE est en vente :

### A Anvers

L. Bogaerts, kiosque place de la Commune.

### A Avignon

Couplet, coiffeur, route de Marseille, en face des Rotondes.

*Bazar Nouveau*, rue de la Saunerie.

### A Narbonne

Firmin, 5, rue Ampère.

On y trouve également tous les écrits et brochures révolutionnaires.

### a Levallois-Perret

*Librairie*, 75, rue Gravel.

### A Saint-Etienne

Kiosque de la Place Badouillère.
Place de l'Hôtel-de-Ville (sud-ouest).
Place Marengo (sud-ouest).
Librairie de la rue de Lyon, 58.
Rue de la République, près la place Fourneyron.

### A Amiens

Froidure, 29, rue de la Douane. On y trouve également la *Critique sociale*, le *Ça Ira* et les brochures anarchistes.

### A Paris

Godefroy, 31, boulevard Arago.
Lecocq, 34, rue du Moulinet.
101, rue Claude Decaen.
92, rue d'Avron.
Librairie, 3, avenue Parmentier, dépositaire pour les XIe et XXe arrondissements.
Meunier, 69, rue de la Roquette, dépositaire pour les XIe et XIIe arrondissements.
Fayet, libraire, 113, rue du Temple.
Librairie, 169, avenue de Clichy.
Librairie, 143, rue du Chevaleret, XIIIe arrondissement.

### à Valence chez

Rudigoz, père, 4 rue Bayard.
Le compagnon Rudigoz porte à domicile.

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 9. | 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT | Du 11 au 17 NOVEMBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 —
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## ANNIVERSAIRE DU 11 NOVEMBRE

L'année passée, à cette date, la bourgeoisie américaine était à la joie. Enfin, elle allait avoir les têtes de sept anarchistes condamnés à mort, et ces sept gibets, dressés par ordre et pour la satisfaction des grosses bourses, devaient écraser dans son germe le grand mouvement socialiste, récemment né sur le sol américain.

Parsons, Spies, Fischer, Engel, Lingg, Schwab et Fielden devaient expier par la mort le crime d'avoir cherché à réveiller les masses, — le grand crime d'avoir dit aux pauvres pourquoi ils souffraient et surtout d'avoir indiqué le remède : la Révolution sociale, l'Anarchie !

Pour ce crime ils devaient mourir, Et leurs cadavres, devaient dire bien haut à tous les travailleurs que tel serait dorénavant le sort de ceux qui se donneraient corps et âme à leur cause et dont la voix serait écoutée par les masses.

Que leur reprochait-on en effet?

D'avoir prêché l'Anarchie. D'avoir dit aux masses que pour s'émanciper elles devaient se révolter contre le Capital et l'Autorité ; le crime d'avoir prêché d'exemple la révolte !

Aux pauvres qui souffraient et qui souffrent encore, sous le joug du Capital omnipotent, ils avaient dit : « le Capital, c'est vous qui l'avez créé. Vous pouvez vous en saisir. Vous pouvez l'employer pour votre propre usage et dans vos mains, vivifié de votre travail, le sol et la machine donneront de quoi vivre largement pour tous ».

A ceux qui se voyaient et se voient encore, opprimés chaque jour, par la loi bourgeoise, ils disaient : « Révoltez-vous contre cette loi ! Des usurpateurs l'ont faite — pourquoi la respecteriez-vous ? Jetez au feu ces cordes — triste heritage des siècles d'oppression ; brûlez-les, et n'en faites pas de nouvelles : car elles seraient toujours conçues dans l'esprit du passé et empêcheraient une société nouvelle de surgir et de se développer librement. »

Et à ceux qui leur répondaient : « Mais nous sommes si peu nombreux, et la masse est si peu courageuse ; ils avaient dit : « Alors, donnons-lui l'exemple en nous révoltant les premiers ! »

---

Tel était le crime de ces vaillants lutteurs. La bombe qui avait appris aux policiers au meeting de Haymarket, qu'on n'attaque pas impunément un meeting anarchiste, — cette bombe dont on a tant parlé n'était qu'un accessoire. On savait bien à Chicago, dès le premier procès, qu'aucun des sept anarchistes trainés devant les juges, ne l'avait lancée. On savait que, somme toute Parsons et Spies avaient même contribué à apaiser l'irritation causée au sein des travailleurs par les assommades policières du 3 Mai... Les bourgeois savaient tout cela.

Mais nos amis étaient des hommes d'une rare énergie; des hommes qui avaient donné toutes leurs vies, pures du moindre reproche au jeune mouvement anarchiste ; enfin c'étaient des anarchistes ; enfin c'étaient des anarchistes convaincus et cela suffisait...

Aussi quelle joie parmi la presse bourgeoise, quelle jubilation dans les maisons des riches de Chicago, lorsque la cour d'appel eût confirmé l'arrêt de mort ! Jamais cannibales ne furent aussi abjects dans leurs danses autour de l'homme qu'ils vont dévorer, que les bourgeois dans leur jubilation lorsqu'ils apprirent que les sept anarchistes allaient être exécutés.

« On leur fait les draps mortuaires ». — « La corde est fabriquée et livrée au bourreau. » — « On fait des expériences avec la corde » — et ainsi de suite, à n'en pas finir! Voilà les nouvelles joyeuses que les grands journaux bourgeois servaient chaque jour à leurs lecteurs et leurs lectrices. Ils les connaissaient bien, ils sasavaient comment faire pour plaire !

---

On se souvient comment ces braves sont morts.

Nos frères ont été étranglés le vendredi, 11 novembre, à midi.

Schwab et Fielden (un Anglais) avaient été envoyés la veille aux travaux forcés à perpétuité. Lingg était mort. Les bourgeois grinçaient des dents de ne voir que quatre potences.

Quatre potences avaient été érigées dans une cour intérieure de la bastille de Chicago. Ses murs étaient gardés par plus de trois mille hommes.

Un autre cordon de troupes et de police cernait la prison, laissant un espace libre, un vide de 500 pas de large, autour des murs de la bastille démocratique. Personne ne pouvait entrer dans cet espace sans une permission écrite du sheriff.

Derrière ce cordon — la foule ; pas très nombreuse. On estime que les deux tiers de cette foule étaient des agents en bourgeois, — réguliers, ou loués pour la circonstance.

Leurs femmes traversèrent le premier cordon. Elles demandaient qu'on leur permit d'entrer dans la prison, d'embrasser leurs maris pour une dernière fois. Ce leur fut refusé.

Brutalement, on les poussa dehors.

La femme de Parsons, venue avec ses enfants, se défendit à outrance.

On la bouscula, on l'arrêta, on l'emmena en prison avec ses enfants.

---

La mort leur avait été annoncée la veille, dans l'après midi. Lorsque Schwab et Fielden apprirent que leur peine était commuée en celle des travaux forcés, la tristesse — dit le télégraphe — se peignit sur leurs visages. Ils répétèrent — qu'ils préféraient la mort instantanée à la mort lente.

« Pas un muscle ne bougea sur les visages d'Engel et de Fischer », continue le télégraphe. Parsons sourit, impassible ; Spies éclata en une violente harangue contre les assassins.

Engel resta gai jusqu'au dernier moment. Toute la nuit il causa avec le garde en lui racontant des historiettes amusantes, mêlées de propagande anarchiste. — « Vous ne redoutez donc point la mort? demanda le garde. — Vous me voyez ! répondit Engel,

Ainsi que Fischer, il regrettait cependant qu'il n'aient pu faire comme Lingg, et priver ainsi les bourgeois d'une joie de plus Parsons causa aussi toute la nuit. Et quand il n'en pouvait plus, il chantait ou marchait. Spies envoya promener le prêtre méthodiste qui lui empoisonnait les derniers moments de sa vie.

— Je vais prier pour vous, répliqua l'empoisonneur.

— Priez pour vous, vous en avez plus besoin que moi ! et Spies se remit à écrire. Dans la nuit, ayant deux gardiens, il les harangua sur l'Anarchie, la lutte sociale, la farce des tribunaux.

Pendant ce temps, le bruit des marteaux leur annonçaient que les menuisiers travaillaient dans la cour, sous leurs fenêtres, à dresser la potence.

« Tous les condamnés ont bien entendu ce bruit », dit le télégraphe, « mais personne n'en parut affecté. »

A l'approche du jour, tous s'endormirent du sommeil des justes.

---

Dès le matin, ils étaient sur pieds à écrire, à répondre aux télégrammes sans nombre qui leur parvenaient de tous côtés. Engel, visité par le prêtre méthodiste, engagea avec lui une discussion théologique. Certainement il aura essayé de lui expliquer toute l'hypocrisie de son rôle. Le crampon méthodiste vint encore ennuyer Spies qui dut allumer un cigare et se mettre à écrire pendant que l'autre récitait ses prières.

Fischer racontait à son garde qu'il avait rêvé sa maison en Allemagne, qu'il s'était rêvé redevenu enfant, avec toute la fraîcheur de l'enfance, vivant de tous ses souvenirs d'enfance qui se pressaient dans sa tête.

Les bourreaux faisaient sous leurs fenêtres, l'essai de la nouvelle trappe mécanique.

Fischer entonna la *Marseillaise* et, des cellules voisines, ses trois frères lui répondirent aussitôt, chantant l'hymne révolutionnaire avant de marcher à la mort.

Ce n'est qu'à onze heures cinquante qu'on vint les chercher. Avec un raffinement de cruauté on avait tout fait pour prolonger leurs souffrances. Ah si quelqu'un d'eux avait pu éclater en sanglots — quelle bonne aubaine pour les bourgeois ! Quand Spies reçut une lettre, et après l'avoir lue, resta pensif un moment, même cet instant de recueillement fut noté et souligné par la meute de la presse.

Mais nos frères n'ont pas offert aux gredins le spectacle désiré. Ils restèrent tranquilles. Ils marchèrent tranquilles lorsqu'on vint les chercher. Alignés sous les quatre potences, Parsons commença un discours : « Hommes et femmes d'Amérique... », mais le capuchon blanc et le nœud mirent fin à ses paroles. Spies s'écria : « Notre voix, camarades, tera plus après notre mort qu'elle n'a fait de notre vivant ! »

— Hourrah pour l'Anarchie ! s'écria Engel.

— C'est le plus beau moment de ma vie ! Vive l'Anarchie ! s'exclama Fischer au moment où la cape et le nœud tombaient sur sa face inspirée et voilaient son doux regard.

Une seconde après, la trappe s'ouvrait et tous les quatre à la fois étaient lancés dans l'espace.

Parsons avait l'épine dorsale brisée : il remua à peine.

Engel, Fischer et Spies se débattaient en convulsions effroyables à voir.

Ce n'est qu'à midi douze, — quatorze minutes après — qu'ils cessèrent de donner signe de vie.

Leurs corps furent rendus à leurs parents et amis et enterrés le même jour.

---

Voilà une année qui nous sépare déjà de ce jour. Et nous voyons que nos martyrs n'ont pas donné leurs vies en vain. Leurs grandes images se trouvent gravées dans les cœurs des travailleurs du monde entier. Sans distinction de nuances ou de lieux d'origines. Social-démocrates et anarchistes, allemands et anglais, français et russes, suédois et italiens — tout ce qu'il y a d'honneur, de cœur dans le mouvement socialiste, tout travailleur, socialiste ou non, s'il a seulement entendu l'histoire vraie du massacre de Chicago, tous les ont reconnu pour leurs. Combien de jeunes cœurs s'inspirent déjà de ces vies si belles par leur dévouement, de cette mort si grande par leur calme, leur confiance dans l'avenir, leur attachement, si profond à la cause de la vraie liberté, de l'affranchissement complet des masses.

Les travailleurs du monde entier les ont reconnus pour *leurs* martyrs. Toute une jeune génération grandira, tournant ses yeux vers ces hommes qui moururent pour montrer à l'humanité le vrai chemin de son affranchissement.

---

M. le ministre pourrait-il nous renseigner pourquoi, un paquet de journaux expédié le vendredi, a destination de Clichy, n'y arrive que la semaine suivante ? — Huit jours pour aller de Paris à Clichy, — c'est raide.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — La guerre contre les bureaux de placement continue. Les journaux de ce matin nous apportent la nouvelle que deux explosions se seraient produites à une demie-heure d'intervalle dans deux bureaux différents aux environs des Halles : rue Boucher et rue Française. Les dégâts matériels seraient considérables.

* * *

On nous prie d'annoncer que c'est le 13 courant que le compagnon Antoine Rieffel passe en cour d'assises. — Les camarades sont invités à se trouver ce jour-là au Palais de Justice, côté de la place Dauphine.

* * *

Les trois derniers faits de la Justice :

1° Acquittement d'un capitaine qui frappait ses soldats. (Toute question de principe à part, à nos yeux, il méritait bien cet acquittement, il avait provoqué la désertion de *onze* soldats de son bataillon).

2° Condamnation à 300 francs d'amende de l'ingénieur Martin, responsable de la catastrophe du puits Magny, où sept mineurs avaient trouvé la mort; moins de cinquante francs par tête.

3° Condamnation à cinq francs d'amende de l'auteur de la chanson *Alphonse du Gros-Caillou*, composée il y a *trente-cinq ans !*

* * *

Il est trop rare de trouver quelque chose de bon dans le *Cri du Peuple* pour ne pas prendre ce qui se présente de sensé. On lit sous la signature de Boulé :

Le bagne s'ouvre de nouveau, les vaincus s'attellent au travail, mais désormais les partis s'observent ? Oui ils s'observent, c'est ce qu'il faut ; savoir que l'ennemi est en face et l'observer, lui tomber dessus à coup de grève au moment où il s'y attend le moins, mettre le patronat dans l'impossibilité de gagner de l'argent, décréter dans tous les travaux la grève en permanence et s'en servir à son heure, suivant les circonstances, tenir les chantiers en désorganisation, c'est-à-dire frapper le patronat où il est sensible, *à la casse*. Le mot d'ordre doit-être : *Ruiner les affameurs.*

* * *

Les braves gens de la teinture lyonnaise ont adressé à la presse une circulaire indignée au sujet d'un fait qui s'est passé à Lyon lors de la visite de Carnot. Il a conféré la médaille d'honneur et de dévouement à deux individus dont les noms sont précisément inscrits sur le tableau des renégats affiché à la chambre syndicale pour avoir travaillé pendant les diverses grèves que notre corporation a eu à soutenir sous l'Empire. Et la corporation proteste contre cette iniquité.

Soyez sûrs, chers camarades, que ce n'est qu'à de pareils ouvriers que le gouvernement peut accorder des encouragements. L'Etat a pour mission de défendre le capital et réciproquement. Ce sont deux frères inséparables, qui attaque l'un ne peut que recevoir des coups de l'autre, et pour mériter les récompenses du pouvoir, il faut avoir donné des gages de soumission au patronat. Quand vous vous serez persuadés de cette vérité, vous ne compterez plus sur le Parlement pour obtenir les invalides du travail ou tout autre loi protectrice, vous comprendrez qu'il faut renverser l'Etat en même temps que le capital, et qu'après cette Révolution seulement, le sort du travailleur pourra devenir meilleur.

* * *

Encore quarante mineurs de tué aux mines de Campagnac. On prétend que toutes les précautions imaginables avaient été prises. C'est possible. Alors la mine est à abondonner.

* * *

La Palisse. Je vais vous conter deux bonnes histoires qui prouvent que parmi les paysans de notre contrée le respect des choses n'existe plus.

Notre ami T. a un petit lopin de terre et pour y aboutir, il traverse depuis des années une terre appartenant à son beau-frère, abruti de la pire espèce. Ce printemps, pour empêcher notre ami de passer sur son bien, il fit construire un mur. T. commença par aller trouver le juge de paix Barbette. Celui-ci cita des témoins, ordonna une enquête et remit le jugement à deux mois, histoire d'embêter T. Mais celui-ci ne jugea pas à propos de laisser pourrir son foin, il se décide à agir par lui-même et en quelques coups de pic, il ouvre une brèche dans le mur. Grand émoi. Barbette, suivi de son greffier Sapinaire interroge T. qui lui répond vertement. L'autre parle du respect qui lui est dû, puis du Code, de la Religion, de la Patrie. Mais T. qui n'a pas froid aux yeux lui dit son fait en quelques mots. « La Révolution sociale s'avance à grands pas et avec elle disparaîtront toutes les lois et les autorités; toutes vos paperasses flamberont, vos prisons démolies et vos juges dispersés. Le peuple ne se laissera pas amuser avec quelques verres de vin comme en 48. La lutte sera terrible et sans pitié, une fois que nous aurons pris les armes. Quant à votre patrie, j'y ai cru aussi en 70 et si je n'en suis pas crevé, c'est grâce à ma robuste constitution et aux petites épargnes que j'avais pu faire sur mon travail. Aujourd'hui, les travailleurs ne veulent plus entendre parler de guerre. Que les patriotes des deux bords du Rhin se battent entre eux, c'est leur affaire. Nous ne nous lèverons que pour la Révolution sociale, pour balayer les fainéants, les jouisseurs et les galonnés, juges de paix et autres. Il n'y aura rien de sacré pour les anarchistes. Il en a débité encore bien d'autres. Il fallait voir la tête de nos magistrats. T. a été condamné à l'amende, mais le gouvernement ne verra pas de sitôt la couleur de son argent. Inutile de dire qu'il continue à traverser la terre de son beau-frère et que bien malin sera celui qui l'en empêchera.

L'autre histoire m'est arrivée au commencement de l'année. Penaud, brigadier et Baduel, gendarme, se présentent chez moi. La conversation s'engage :

Voudrez-vous bien répondre à mes question ?

— Cela dépendra.

— Mais il faut me dire si vous voulez me répondre?

— Vous vous nommez Penaud, vous en avez bien l'air.

— Ah, il ne faut pas m'insulter, je ne suis pas payé pour cela, mais voulez-vous répondre, oui ou non ?

— Vous ne me demandez rien.

— Vous avez été à la chasse le 22 décembre ?

— Je n'en sais rien ; si j'avais su que vous viendriez me demander cela, j'aurai peut-être fait attention.

— On vous a vu et vous a parlé, vous chassiez.

— Je n'en ai pas le temps, il faut travailler pour nourrir sa famille.

— Vous n'avez pas de permis ?

— Ah, pour cela, non, je cultive de l'herbe et je nourris le gibier des environs et si j'ai besoin d'en tuer, j'en ai plus le droit que ceux qui paient 25 francs au gouvernement.

— Enfin, c'est bon, on vous a pris.

— Moi, pris ! Venez y quand j'aurai mon fusil à grosse viande, vous verrez si je suis facile à prendre.

J'ai été condamné à 111 fr. 50 d'amende, mais diable, si le percepteur touche jamais à un seul sou. On est venu le réclamer et j'ai répondu que quand j'avais de l'argent à disposer, il servait à répandre l'Anarchie.

Dans nos contrées, la propriété tombe de plus en plus de valeur. Les petits cultivateurs se ruinent et les gros paopriétaires rachètent les lopins à des prix dérisoires. Le peuple attend la Révolution et il faut qu'elle vienne changer la face des choses.

* * *

Bordeaux. — La police a encore fait de la besogne au Congrès socialiste sur la décision de l'Assemblée. A la première séance, on venait de placer deux drapeaux rouges au-dessus de la tribune. Le commissaire central, suivi de trois commissaires de police et d'une dizaine d'agents s'avance alors et ordonne l'enlèvement des emblèmes séditieux. Un anarchiste en saisit un et crie aux policiers de venir le prendre. Les agents s'élancent, il y a mêlée, il y a plusieurs blessés, entre autre un commissaire de police. Grâce aux renforts qui arrivent à la police, la salle est vidée, mais les drapeaux rouges restent aux mains des congressistes. Puis le maire de Bordeaux interdit toute nouvelle réunion du Congrès !

Comme arbitraire, c'est assez réussi, et nous en félicitons l'inventeur. Il est vraiment temps que la lutte entre travailleurs et bourgeois devienne effective et toutes les mesures de rigueur que prendront les bourgeois affolés ne pourront que nous faire plaisir.

* * *

Le Congrès de Bordeaux, après avoir été banni de cette ville, a tenu ses séances à la mairie d'un faubourg. Comparé aux congrès précédents, le progrès s'accuse dans la discussion. Pour la première fois, croyons-nous, dans un congrès, il a été question de grève générale, et voici la résolution qui a été adoptée et à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir. « Si nous admettons l'utilité des grèves partielles pour habituer les ouvriers à la résistance envers les patrons, nous devons proclamer que la grève générale seule peut amener la délivrance des travailleurs. Il a du reste été compris par tous que *la grève générale c'est pratiquement la Révolution.*

Sur d'autres questions, les conclusions sont moins avancées ; la majorité se leurre encore sur la possibilité d'une action gouvernementale. Ainsi on a conclu à l'égalité des salaires pour l'homme et la femme, en attendant que le pouvoir organise une société où la femme n'aura pas à travailler. » Je pense que le Congrès a voulu dire : « n'aura pas à travailler en fabrique ; » mais d'une manière ou de l'autre, on attendra longtemps, si on compte sur le pouvoir. Tant mieux, du reste, car la Révolution supprimera les salaires au lieu de les égaliser.

Il ne semble pas non plus que la question des ouvriers étrangers ait été comprise dans le sens humain.

Au lieu de déclarer franchement que tout homme avait droit à la vie sur quelque territoire qu'il se trouvât, que c'était à nous à le convertir aux idées de progrès par notre camaraderie, on a mis le gouvernement en demeure de réglementer par une loi, le tarif de la main-d'œuvre française.

Malgré tout, cela marche, il y a progrès. Le Congrès comptait plusieurs anarchistes. Autant nous sommes opposés aux congrès entre anarchistes, autant nous comprenons que des anarchistes se fassent déléguer par leur corporation, là où il y a de la propagande à faire. Seulement il faut prendre les choses pour ce qu'elles valent.

Une question n'est pas résolue parce que la majorité a voté la solution que nous préconisons. Du vote de la grève générale, à cette grève elle-même, il y a encore un grand pas. C'est à nous de le faire franchir.

* * *

Décidément, à Bordeaux comme partout ailleurs, l'esprit de révolte grandit et marche à pas de géant. Les quelques réunions publiques qui ont été tenues pendant la cession du Congrès ouvrier, nous ont valu l'occasion de faire cette constatation.

Il y a loin en effet de cette époque où le public ouvrier nous tendait des bras menaçants en entendant énoncer nos théories révolutionnaires. Et, si l'on a observé impartialement l'esprit de ces réunions, on a pu constater que le public a non-seulement applaudi les orateurs aux allures les plus franchement révolutionnaires, mais encore les a dépassés, entraînés, dirons-nous, pour être plus exacts.

La chose est rendue évidente, rien que par les résolutions du Congrès dont lecture a été faite dans le meeting du 4, salle d'Eté de l'Alhambra; elles restent sur le terrain exclusivement économique, alors que tous les organisateurs dudit Congrès ainsi que la majorité des délégués sont partisans de la conquête des pouvoirs politiques, autrement dit de l'action parlementaire.

Il est incontestable que sans l'insigne maladresse du préfet de la Gironde qui a voulu jouer au proconsul, secondé en cette circonstance par le maire de Bordeaux, le Congrès ouvrier aurait passé presque inaperçu. Mais ce que la presse n'a pas fait ressortir, et pour cause, sans doute, c'est le motif réel des multiples décrets prohibitifs à l'égard de la teneur du Congrès de Bordeaux.

L'origine du conflit est bien l'exhibition du drapeau rouge dans la première réunion qui a été tenue; mais cet enfantillage, à notre avis, n'eût pas eu les suites que l'on connaît, si la police n'avait eu affaire qu'aux délégués; car, pour eux ce n'était qu'une simple question d'amour-propre, et ils auraient replié leur cotonnade à la moindre injonction.

Dans cette affaire de famille, les uns et les autres avaient compté sans le public qui, indifférent au début de cette question de chiffon, le prit au sérieux alors qu'il fallut le défendre contre les dogues de la bourgeoisie, indigné qu'il était de le voir salir par des attouchements malpropres.

La vérité est que presque tous les spectateurs se ruèrent comme un seul homme sur les commissaires de police qui avaient eu l'audace insolente d'accomplir une aussi répugnante besogne. C'est de la sorte que trois d'entre eux, le Central en tête, eurent leur faciès plus ou moins endommagé par de robustes poings, tandis que le bureau, instigateur de l'incident, *se contentait de protester énergiquement.*»

Il est donc avéré, même pour les plus rétifs, que c'est ce commencement de propagande par l'action collective qui a donné la chair de poule à l'autorité supérieure de la Gironde. Et c'est pour éviter la réédition de cette touchante marque de sympathie de la part de leurs chers dirigés, que les dirigeants bordelais ont éloigné de la ville les délégués du Congrès, auteurs réels, mais inconscients, de l'escarmouche révolutionnaire de la salle Saint-Paul.

Somme toute, nous ne pouvons que féliciter les orateurs du Congrès de nous avoir procuré la satisfaction de voir acclamer la Révolution dans toutes les réunions où ils ont parlé.

Il ressort de ces enseignements qu'avec quelques poussées de plus, le Vieux Monde bourgeois pourri et vermoulu, ne tardera pas à s'effondrer, c'est l'affaire de quelques années.

* * *

Bourges. — Le groupe d'Etudes sociales de Bourges a organanisé une seconde réunion publique à douze jours d'intervalles de la première. La victoire a été complète et le succès immense. C'est en présence de 400 personnes que le compagnon Gouzien a développé pendant plus de deux heures son sujet qui était : « La crise ouvrière et ses conséquences, le moyen d'y remédier et nécessité d'une grève générale. »

Le public, exclusivement ouvrier (la bourgeoisie était en ce même moment en train de banqueter en compagnie de M. Ferdinand de Lesseps de passage à Bourges), le public, dis-je, fut très calme et très attentif, et par ses nombreux travaux il a montré qu'il s'intéressait vivement aux idées anarchistes émises par l'orateur.

« Travailleurs, a-t-il dit, vous savez que vous êtes les seuls producteurs de la richesse sociale et que cependant vous manquez de tout, tandis qu'à côté de vos misères il y a cette classe d'oisifs qui, ne produisant absolument rien, jouit des fruits de vos travaux, consentirez-vous que cet état de choses se perpétue?

Non, vous ne le pouvez pas. Et comme je vous ai démontré que le bulletin de vote était absolument impuissant pour faire disparaître les abus de la société actuelle, il ne vous reste donc plus qu'un moyen aussi efficace que légitime : la Révolution.

Le compagnon Marchand s'est levé en demandant aux ouvriers d'abord, s'il s'en trouvait quelques-uns d'entre-eux qui auraient quelques objections à faire. Personne ne s'est présenté.

Alors se tournant du côté des quelques bourgeois venus vers la fin, il leur dit : « Et vous, messieurs les bourgeois, dont les idées ne sont pas semblables aux nôtres, vous devez avoir des arguments à nous opposer, je vous prie donc de venir ici pour vous défendre. (Ici le public ouvrier ne put se contenir de rire en voyant cette interpellation qui semblait hardie). Puis, voyant qu'aucun d'eux n'osait venir, non! Vous n'en avez pas le courage, eh bien! tant pis pour vous, dès ce moment nous vous déclarons franchement la guerre!! La salle entière souligna ces rudes paroles par des applaudissements prolongés. La séance fut levée.

Notre propagande dans Bourges commence, grâce aux réunions anarchistes, à porter ses fruits, car outre les ouvriers qui viennent à nous, il y a aussi des conseillers municipaux socialistes qui vont, disent-ils, donner leur démission. L'un d'eux a fait parvenir une déclaration en ce sens qui a été lue à cette réunion et que les ouvriers ont beaucoup applaudie.

* * *

Hier, dimanche, le comité révisionniste plébiscitaire de Bourges a donné une réunion dans laquelle Robert Mitchell, rédacteur en chef du *Pays*, a pris la parole.

Ce bonapartiste invétéré a essayé de démontrer que le rétablissement de l'Empire était possible avec le traîneur de sabre Boulanger.

Les compagnons de Bourges, présents à la réunion, protestèrent contre les paroles de ce triste individu, et le compagnon Alain Gouzien prit la parole comme contradicteur; malgré les menaces de l'état-major bonapartiste. Il posa catégoriquement la question sur le terrain économique. Il traita la question anarchiste aux applaudissements unanimes de l'auditoire composé d'environ douze cents personnes.

Il fallait voir la tête déconfite de Robert Mitchell et de ses amis.

Cette réunion a été un triomphe complet pour la Révolution et l'Anarchie.

A l'issue de cette réunion, le compagnon Gouzien, accompagné du compagnon Marchand et de quelques autres amis, est allé tenir une autre réunion publique à Saint-Florent (Cher), où il y avait environ quatre cents personnes. Dans cette localité, le compagnon Gouzien a traité la situation du paysan sous le régime capitaliste. Ces bons paysans berrichons ont été enchantés d'entendre soutenir et défendre leurs intérêts avec autant de clarté et de précision que l'a fait le compagnon Gouzien. Il leur a démontré que leurs intérêts étaient absolument identiques à ceux des travailleurs des villes.

Il a fait un tableau saisissant de la situation du paysan qui ne possède qu'un tout petit lopin de terre dont les fruits échoient aux riches, tandis que lui, le producteur, ne vit que de racines bouillies.

Il est temps, dit-il, qu'une situation aussi atroce cesse le plus tôt possible.

Jean-Misère, dans une impasse s'est abattu et s'est écrié : « Ah! mais, ça ne finira donc jamais! »

S'il veut, cela finira bientôt.

Le monde pervers dans lequel nous vivons va faire place à une société basée sur l'Egalité et la Justice.

La réunion s'est terminée au cri unanime de vive la Révolution et vive l'Anarchie!!

* * *

Nimes. — Un congrès socialiste révolutionnaire a eu lieu le 28 octobre à Nîmes Quoique privé, ces messieurs voulurent bien m'accepter comme correspondant de la *Révolte*. Je tenais à assister à ce congrès parce que, parmi les délégués, il y avait des hommes qui avaient la renommée d'être de vrais socialistes révolutionnaires. Je voulais les voir et surtout les entendre, j'avais en outre la bonne foi de croire que, dans cette réunion, des questions sérieuses allaient être discutées.

Grande fut ma surprise lorsqu'en ouvrant la séance le président annonça que chaque orateur ne parlerait que 10 minutes, que ceux qui parleraient sur des questions de principes pourraient le faire au punch du soir donné en l'honneur des délégués après le congrès; ensuite notre bonhomme se mit à lire un programme composé de je ne sais combien d'articles. Donc, le premier était ainsi conçu : « Affirmation de la lutte de classe sur le terrain électoral aux prochaines élections législatives ». Toutes les illusions que j'avais pu me faire disparurent; la pensée me vint de sortir de cette chapelle, quand un incident se produisit. Le compagnon Eugène Ferrière, qui avait été délégué par les socialistes indépendants avec mandat illimité et en réunion publique, invita le président à lire la proposition qu'il avait déposée sur le bureau, dans la réunion préparatoire du matin. Après deux ou trois invitations, voyant que celui-ci ne l'écoutait pas, il alla la prendre lui-même dans le dossier du secrétaire et en donna lecture. Elle était ainsi conçue : « Le suffrage dit universel est-il un moyen d'émancipation pour le prolétariat; est-il même un moyen de propagande pour les idées socialistes révolutionnaires? » Et comme il commençait à lire des exposés de motifs, le président l'interrompit en disant que le congrès n'était pas pour discuter de pareilles questions. Notre ami, passant outre aux ordres du président, continua. Il fut écouté tant bien que mal tant qu'il parla de l'impossibilité des réformes, mais lorsqu'il attaqua l'immoralité du suffrage universel, l'orage éclata; tous ces soi-disant socialistes révolutionnaires lui montraient le poing.

Notre ami ne s'intimida pas pour cela, et lorsque l'orage fut un peu calmé il continua son discours; mais il fut de nouveau interrompu, insulté, menacé; enfin, épuisé de fatigue il quitta la tribune en les traitant de faux socialistes et de jésuites.

Cette scène avait écœuré une partie des délégués (ceux qui étaient de bonne foi); cependant, après un moment, la discussion reprit sur l'article premier. Tous les chefs de file vinrent à leur tour débiter leur boniment et lire leurs projets d'organisation (je crois avoir compté 60 articles). Je vous prie de croire que la préfecture de police de Paris n'a jamais eu une pareille organisation. Enfin, pour clore cette discussion, le citoyen Jourdan de Besèges, prit la parole, attaqua le suffrage universel, démontra que c'était bête de croire qu'un avocat puisse voter en connaissance de cause sur une question de route, d'engrais, de chemins de fer; je croyais un moment qu'il allait proposer l'abstention, mais pas du tout; voici quelle fut sa proposition. « Considérant que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes pour que la représentation soit réelle, qu'elle ait une valeur réelle, il faut que chaque corporation fédérée nomme un député pour la représenter »; de cette façon, on aurait, selon lui, une chambre de travail composée d'hommes compétents. — Quelle utopie. — Il n'est pas venu à la pensée de notre bonhomme que son système est aussi bête que la représentation actuelle et qu'elle pécherait par la même base, car si un avocat ne connaît rien aux travaux d'une route, je me demande, par exemple, comment un tisserand, un menuisier, un forgeron pourraient-ils émettre en connaissance de cause, un vote sur la cordonnerie. Mais lorsqu'on est aveuglé par l'ambition du pouvoir, on arrive toujours à dire des bêtises.

Enfin, l'article premier fut adopté, avec cette réserve que le suffrage universel ne devait pas être pris comme but, et que si l'on s'en servait comme moyen de propagande, on ne devait jamais faire alliance avec les autres partis politiques (Encore une blague). Ensuite le citoyen Larpeyre proposa que le parti socialiste révolutionnaire ait deux programmes, l'un minimum, l'autre maximum. Mis en demeure de s'expliquer sur ce qu'il entendait par programme minimum et maximum, il barbotta quelques phrases et ne sut donner aucune explication. Sans doute que s'il avait dit sa pensée il aurait déclaré que c'était pour satisfaire tout le monde. C'est d'ailleurs ce que la plupart des délégués ont compris, car il fut énergiquement combattu par le citoyen Louche, délégué d'Alais, ainsi que par d'autres délégués. Enfin, l'on finit par adopter, comme programme minimum, celui du congrès de Marseille, quoique les trois quarts des délégués, y compris le président, n'y comprennent pas un mot.

On passe ensuite à la discussion pour la création d'un organe socialiste révolutionnaire dans le Gard, mais cette discussion amène une confusion incroyable; tous les délégués entourent le président, on discute tête-à-tête, enfin cette proposition est adoptée.

Le congrès se termine par un vote de félicitations à l'adresse de M. Numa Gilly, député, l'engageant à persévérer dans sa conduite vraiment républicaine (tas de fumistes). Après, le président lève solennellement la séance et crie : « Vive la Révolution sociale! »

Tout ce travail a été fait en deux heures de temps. Et dire que ce sont ces individus qui traitent l'anarchie d'utopie, et déclarent à tout moment que la masse est trop ignorante pour se diriger seule!

## Allemagne

Il paraît qu'un attentat avait été projeté contre Guillaume II au cours de son voyage. Ce sont des anarchistes allemands réfugiés en Suisse qui avaient préparé cet attentat. Quatre jours avant l'arrivée de

l'Empereur à Stuttgard, on apprit qu'une dizaine d'anarchistes des plus exaltés avaient subitement disparu de leur domicile en Suisse, notamment à Zürich. La police de cette ville prévint celle de Stuttgart, qui prit des mesures extraordinaires. On changea l'itinéraire des trains et le voyage eut lieu sans accident. Les renseignements manquent, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un anarchiste bavarois du nom de Troppmann a été arrêté. Pendant neuf jours, il avait réussi à dépister les agents secrets en se tenant caché dans le foin d'une ferme isolée. On aurait trouvé également des bombes explosibles. On suppose que Troppmann avait l'intention de s'approcher du wagon impérial près d'une station.

Troppmann garde devant l'enquête un silence farouche. Il a refusé 125,000 francs pour dénoncer ses camarades. Encore un des nôtres qui souffre !

* * *

Aux élections du Landstag prussien, les socialistes se sont abstenus de voter ; il y a eu des sections dans lesquelles 15 0/0 des électeurs seulement ont pris part au vote. Nous savons bien toute la différence qu'on peut tenter d'établir entre les élections du Landstag et celles du Reichstag, mais reconnaître que dans certains cas, le vote est inutile, illusoire, c'est déjà le commencement de la sagesse.

## Angleterre

On avait annoncé une grève de tous les mineurs du nord de l'Angleterre. Deux cent quarante mille hommes devaient abandonner le travail. La plupart des patrons ont accordé 10 0/0 d'augmentation sur les salaires avant la cessation du travail. Les autres ont laissé leurs 36,000 ouvriers se mettre en grève, mais ils ont mis les pouces au bout de quelques jours. Tout est donc rentré dans l'ordre capitaliste. Espérons que cette victoire facile rendra les mineurs anglais plus gourmands et que la lutte n'est que différée.

## Belgique

Ougrée. — Le groupe *la Haine* a donné dimanche passé une deuxième soirée familiale. Nous constatons avec plaisir qu'elles prennent de plus en plus et qu'elles sont redemandées.

C'est un moyen pour amener les indifférents à s'occuper de leurs droits, tout en s'amusant. Nous comptons l'employer.

Dans cette dernière réunion, une discussion s'est engagée sur la Révolution et les caisses de résistance.

Les compagnons ont démontré que l'épargne était impossible aux travailleurs, qu'elle était impuissante pour l'émanciper en tant que classe, seule la Révolution pourra l'affranchir.

## Italie

RÉPONSE AU COMPAGNON AMILCAR CIPRIANI

Travailleurs ! ne vous laissez point troubler par les instigations des patriotes ; votre patrie est le monde, partout où se trouve un exploité, un misérable, il y a pour vous un frère ; combattons tous ensemble, sans distinction de nationalité, contre l'ennemi commun.

(*Nuovo Combattiamo*, 27 octob. 1888).

## République Argentine

Parmi les raisons qui font émigrer. Une principalement est d'être assuré de l'existence matérielle, et la certitude de pouvoir par son travail donner à manger à ses enfants à leur faim. Cela est la principale raison pour un père de famille, mais il y a encore autre chose. On vient ici avec rien, il faut se remonter de tout : meubles, linges, vêtements. Pour cela on ne craint pas de faire des économies sur tout. On cherche même à faire du travail supplémentaires en dehors de la journée. Admettons, si on a la chance d'être en bonne santé, que l'on y arrive. Cela malgré tout, vous prend 18 mois à 2 ans le but est atteint. Mais on a dû vivre complètement isolé sans amis (il n'y en a pas ici), aussi sans connaissances, car il a fallu ne pas aller au café, ne pas accepter ni offrir aucune consommation. Il faut donc un aliment intellectuel. Vous ne pouvez le trouver par la lecture. Il y a très peu de libraires et ils n'ont presque pas de livres. On cherche à se rapprocher de ses compatriotes. Mais ceux-ci ne sont relativement à la vôtre, les pousse à l'envie, et de là à la calomnie par derrière. Et puis, quand on a vécu quelque temps isolé, on est peu capable de tenir une conversation, chacun pense à soi, à son mérite particulier.

Et cela d'autant plus, que presque tous ceux qui sont au-dessus de nous par leur position, sont souvent inférieurs, soit par leur intelligence ou leurs capacités. On ne se rend pas compte qu'une position une fois acquise, soit par le fait de leurs parents ou bien à la politique, il est presque impossible de ne pas chercher à la faire tourner à son profit. Par exemple, un travailleur est parvenu, en prouvant ses capacités même, à gagner 2 nationales et demie par jour et ne perd jamais de temps, et supposez, ce qui est bien difficile, qu'il mette une demi-nationale de côté par jour. Il s'apercevra de suite qu'il lui faudra 20 années pour arriver seulement à ne pas être à la charge de ses enfants dans sa vieillesse. Il faut donc que, lui aussi, entreprenne.

(*A suivre.*)

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les anarchistes du Nord feront paraître très prochainement le second numéro des *Ramages du beffroi révolutionnaire* (chants anarchistes révolutionnaires).

Sommaire : « la Carte d'électeur » et « la Mère Patrie », par le compagnon Gustave Alsters, et « la Misère », par un compagnon de Roubaix. Prix du recueil, 5 centimes.

Pour les groupes et les marchands de journaux, 3 fr. 50 le cent, contre mandat-poste. L'air des chansons est indiqué sur le recueil.

Adresser lettre et mandats-poste au compagnon Louis Balavoine, rue de Roubaix, à l'angle du rond-point, à Armentières (Nord).

* * *

Romans. — Le Groupe d'études sociales prévient les compagnons que le nouveau local où il se réunit est rue du Cours, café Gauthier. — Y adresser les correspondances.

* * *

Montevidéo. — Nous avons reçu du groupe anarchiste de cette ville la somme de 50 francs pour les grévistes de l'ameublement de Saint-Etienne.

Nous faisons parvenir la somme à qui de droit.

* * *

Verviers — Le groupe l'*Etincelle* prévient les compagnons que sa nouvelle adresse est chez A. Delzes, 38, rue Lecheval. — Y adresser les communications et correspondances. — Le groupe serait heureux de renouveler avec les camarades les relations qui se sont affaiblies depuis quelque temps.

## PETITE CORRESPONDANCE

S. à Saint-Denis. — C. rue de Charonne. — D. à Romans. — J. à Lyon — H. à Angers. — P. à Lyon. — L. à Béziers. — D à Beauvais. — M. à Armentières. — C à Foncegrives. — G. à Bruxelles. — T. à Alger. — M. à Saint-Quentin. — W à Flixecourt. — V. à Rochefort — Comptoir de Zinc à Lyon. — B. à Roubaix. — L H. à Ougrée. — Reçu timbres et mandats.

Les « Enfants de Babeuf » de Saint-Quentin demandent au compagnon V. de Rochefort s'il a reçu lettre et mandat, expédiés il y a deux mois.

Colmard. — La gravure a été envoyée en bon état. Ce ne peut être qu'à la poste qu'elle a été détériorée — Je vous en mets une autre dans le paquet de Balavoine.

Balavoine — J'ajoute d'autres invendus au paquet de Malfoy.

B. à Montauban. — Envoyez-nous l'adresse exacte de Tabraize. Le journal nous est revenu. — Nous avons le « Livre du Peuple » de Lamennais. — Vous n'avez qu'à nous signaler les passages et les chapitres où ils se trouvent.

Pons. à Blidah. — Il y a un abonnement de payé, reste donc deux à solder. Quant aux numéros, puisque c'est pour la propagande, versez ce que vous voudrez.

« Freedom et The anarchist », à Londres. — Le compagnon Octave Berger, 15, rue des Petits-Carmes à Bruxelles, demande que vous lui fassiez le service du journal.

F. à Nîmes. — C'est par oubli que la souscription n'avait pas figuré sur la liste. — Nous avons bien reçu.

A. D. à Verviers. — Ça gêne parce que je ne vais que le jeudi rue de l'Echiquier, mais il n'y avait pas besoin de dépenser 5 sous pour cela.

F. à Reims. — L'argent nous ayant manqué jusqu'à présent pour pouvoir vous envoyer les « Paroles d'un Révolté » demandées. Nous vous les enverrons la semaine prochaine.

Bidault. — Avons des « Paroles d'un Révolté ».

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 244 fr. 80.

Obole d'Auguste et Marianne des « Parias Pierrots », 50 cent. — Fourchambault, 1 fr. 50.

Total à ce jour 246 fr. 80.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 3,146 fr. 40.

L. 25 cent. — E. C. de Voujancourt 75 c. — Bordeaux 45 cent. — E. M. à Valence-d'Agen 25 cent. — Un commerçant de la rue Myrrah 4 fr. — Par P. L. 45 cent. — Ch. 25 cent, Excédent d'écot 5 cent. — Excédent d'écot par Tortelier 50 cent. — L. et K. versement mensuel 2 fr. — Un épicier et une épicière 1 fr. — Sch. et Va. Bazincourt 50 cent. — J.-B. à Bruxelles 1 fr. — Sch. et Va. Sliedrecht 50 cent. — B. à Montauban 1 fr. — Bordeaux 3 fr. 25. — H. à Disons, versement mensuel 2 fr. 50. — Groupe « La Révolte » de Levallois-Perret 2 fr. — Saint Quentin : « Les Enfants de Babeuf » 20 fr. — Excédent d'écot 55 cent.

Total à ce jour 3,187 fr. 65.

## CONVOCATIONS

Paris. — Anarchistes du XX^e^. — Samedi 10 novembre à 8 h. 1/2, 50, rue de Ménilmontant. Extrême urgence.

Dimanche 11 novembre 1888, à 2 h. de l'après-midi, réunion plénière des anarchistes de Paris et de la banlieue, salle Léger, 108, rue du Temple. — Urgence.

Bruxelles. — Groupe la *Liberté*, à La Colline, 19, rue de la Colline, le lundi 12, à 8 h. 1/2 du soir, causerie publique et contradictoire.

Ordre du jour : l'Economie anarchiste.

Bruxelles. — Lundi, 19 novembre prochain, à 8 h et demie du soir, rue du Moulin, 38, au Moulin, à Saint-Josse-ten-Noode, conférence publique et contradictoire du groupe l'*Egalité*.

Ordre du jour : l'Anarchie.

Verviers — Dimanche 28 novembre, à 11 heures précises du matin, à la « Ruche ouvrière » rue du Collège.

Meeting public et contradictoire par les compagnons M. Thonard, de Hornu et Weysmans, de Bruxelles.

St-Quentin. — Dimanche 11 novembre, à 6 heures du soir, réunion du groupe « les Enfants de Babeuf » à la libre Pensée, rue de la Raffinerie.

Tous les indépendants sont invités. On est prié d'être exact.

Levallois-Perret. — Groupe communiste-anarchiste *la Révolte*, samedi, 10 novembre, à 8 h. 1/2, maison Montheuil, 20, rue Louis Blanc.

Ordre du jour :

Anniversaire du 11 novembre 1887 ;

Les martyrs de Chicago

LA REVOLTE est en vente

**A Paris**

Godefroy, 31, boulevard Arago.

Lecocq, 34, rue du Moulinet.

101, rue Claude Decaen.

92, rue d'Avron.

Librairie, 3, avenue Parmentier, dépositaire pour les XI^e^ et XX^e^ arrondissements.

Meunier, 69, rue de la Roquette, dépositaire pour les XI^e^ et XII^e^ arrondissements.

Librairies de la rue de Vanves, 103 et 173.

**A La Louvière**

J. B. Goche marchand de journaux à la Croix

*Le Gérant* J. GRAVE.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 1 — 5 CENTIMES — Du 17 au 23 SEPTEMBRE 1887.

I. I. S. G. COLLECTIE UGO FEDELI

# LA RÉVOLTE

**POUR LA FRANCE**

Un an . . . . . Fr. 4 —
Six mois . . . . . » 2 —
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

**POUR L'EXTERIEUR**

Un an. . . . . Fr. 6 —
Six mois. . . . . » 3 —
Trois mois. . . . . » 1 50

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

Administration : 140, Rue Mouffetard, PARIS

## A NOS AMIS

*A notre époque où la publicité est devenue une industrie monopolisée par quelques agences, en nous lançant dans la vie il nous est impossible de faire les frais d'un affichage et d'une annonce en règle. Pourtant comme il est utile que la publication de notre organe soit connue le plus possible, nous avons fait imprimer des affiches d'intérieur que nous tenons à la disposition de tous nos vendeurs et amis qui pourraient les placer dans un endroit apparent, boutique, cercle etc. Si des groupes trouvaient bon de les afficher publiquement et pouvaient faire les frais de timbre (0,12 c. par affiche), nous les tenons à leur disposition également.*

## NOTRE BUT

Comme l'indiquent notre titre et notre sous-titre, nous luttons pour aider à la naissance d'une société égalitaire où l'individu puisse se mouvoir librement, sans entrave de la part d'un pouvoir quelconque qui, sous prétexte de protéger les individus, ne servirait qu'à protéger les caprices de ceux qui le détiennent. Et pour arriver à cet idéal d'une société d'égaux, nous ne connaissons qu'un moyen : la Révolte. L'histoire nous apprend qu'il est inutile de parlementer avec ses oppresseurs. Les suppliants réclament en vain la justice. C'est aux révoltés de la prendre.

Eh bien ! nous sommes des révoltés ! Nous combattons l'ordre de choses actuel, et tous nos efforts tendront à soulever les individus contre la savante tyrannie et les tracasseries bêtes de nos maîtres, à prêcher la révolte contre les iniquités monstrueuses d'un ordre social qui écrase la plus grande masse des producteurs au profit d'une infime minorité d'oisifs, dont le seul rôle est de vivre du travail des autres.

—

La révolte contre tout ce qui est faux, arbitraire, absurde, contre tout ce qui entrave le développement normal de l'individu, contre tout ce qui gêne son évolution vers l'avenir et le Progrès. Mais, convaincus que la révolte ou l'action ne se commande ni ne se conseille, nous tâcherons de faire comprendre aux individus que c'est leur intérêt aussi bien que leur devoir de ne pas subir les vexations qui les blessent, les déni de justice qui les exaspèrent; qu'on ne triomphe pas de son ennemi en courbant la tête devant lui ; qu'à la force qui nous écrase on a le droit d'opposer la force qui se défend. En un mot, ce que nous voulons c'est développer chez les individus ces sentiments d'indépendance et de fierté que de nombreux siècles d'oppression politique et économique ont pu affaiblir au point d'amener les asservis à subir toute sorte d'ignominie de la part de leurs exploiteurs, à lutter de bassesse pour s'arracher le morceau de pain que leur jettent dédaigneusement leurs maîtres, à se faire même les défenseurs d'un ordre de choses qui les avilit, sans arriver toutefois à faire disparaître en entier ces sentiments du cœur de l'homme. Oui, nous voulons la révolte complète, de tous les instants, sous toutes ses formes, mais non la révolte inconsciente qui frappe en aveugle, sous la poussée d'une colère momentanée et tombe soudain une fois l'explosion passée, laisse reconstruire par d'autres ce qu'elle vient de détruire, et se laisse bêtement poser sur le cou par les maîtres du lendemain le joug qu'avaient posé les maîtres de la veille. Nous voulons la révolte, mais la révolte consciente, qui sait où elle va, et ne désarme devant personne. Ce n'est donc pas à proprement parler, à prêcher la révolte que nous consacrerons nos efforts, mais à créer des révoltés qui agissent d'eux-mêmes et d'après leurs propres aspirations raisonnées. Ce ne sont pas les déclamations furibondes, les encouragements à la violence qui créent les situations révolutionnaires ; il faut que les individus acquièrent pleine conscience de leurs droits, qu'ils connaissent leur propre valeur et soient soucieux de leur dignité, pour qu'ils relèvent enfin la tête et se placent hardiment en face de leurs maîtres. Ce jour-là on n'aura pas besoin de leur prêcher l'action. Ils prêcheront d'exemple.

—

Nous chercherons à faire comprendre aux individus toute la fausseté des institutions, Etat, Patrie, Propriété, Famille, devant lesquelles on les convie à abdiquer tout sentiment personnel. Nous tâcherons de leur démontrer toute la pauvreté des arguments sur lesquels on fait reposer la légitimité de ces institutions sacro-saintes, et nous leur apprendrons à les envisager sous leur véritable aspect. Nous leur montrerons que l'Etat avec tout ce qui sort de cette source impure, la police, l'armée, la magistrature, le mandarinat, a pour but de constituer le pouvoir au profit d'un petit groupe de parasites, de confisquer le travail de tous au profit de quelques-uns, de déguiser l'arbitraire sous une apparence de justice et de moralité et de faire durer à jamais « de par la loi » le règne de l'ignorance, de la sottise et de la misère.

Nous leur montrerons aussi ce qui se cache sous ce beau nom de « Patrie » ! Ce n'est pas l'amour si naturel du sol natal, la joie de parler librement la langue, la libre association avec des camarades que l'on connait depuis l'enfance, le doux souvenir des premières impressions. Non, c'est l'obéissance servile envers les hommes qui se sont juchés au haut de l'Etat et qui se frappent la poitrine en criant : « Mon pays ! » c'est le culte de notre « glorieuse armée » avec ses Pandores et ses Ramollots, c'est la haine des peuples voisins qui vivent de l'autre côté du ruisseau de la frontière, c'est la bestiale violence avec laquelle les hommes abétis se précipitent dans la guerre et l'extermination mutuelle pour éviter à leurs maitres le danger des révolutions intérieures.

Et la Propriété ! Nous répéterons encore ce que proclament depuis longtemps les socialistes, ce que les penseurs ont déjà dit depuis des milliers d'années. « La propriété c'est le vol ! » Tout homme qui s'approprie personnellement ce qu'a produit le labeur commun, est un ennemi public et tombe sous le coup de la revendication populaire. Les productions dues à la solidarité humaine appartiennent à la communauté. Prenant un à un tous les faits économiques nous démontrerons aux individus qu'il est injuste et absurde de la part du travailleur, qu'il se condamne aux privations tandis que les oisifs jouissent de toutes les commodités de la vie. Et relativement à l'état de choses actuel nous chercherons à faire comprendre que l'accumulation de richesses et de produits qui engorgent les magasins est la cause immédiate du chômage de toutes les branches de l'industrie ; nous dirons qu'il est bête de crever de faim à côté de cet entassement de marchandises qui suffiraient à satisfaire tous les besoins de ceux qui les ont produites, et que seule la niaise fiction de la propriété empêche ces derniers de s'en emparer.

Quant à la famille, dont les bourgeois, si respectueux du lien conjugal, ont toujours plein la bouche, nous tâcherons de démontrer aussi combien cette institution légale et religieuse est funeste, mensongère, attentatoire à la liberté humaine. Si la nature de l'homme l'entraine à l'amour, si les deux sexes se trouvent naturellement attirés l'un vers l'autre, que viennent faire le prêtre et le magistrat, le commissaire de police et le gendarme dans le libre choix ? C'est aux amants à être les vrais juges de la sincérité de leur affection et de la dignité de leur conduite. Pour les unions à deux, de même que pour les groupements d'amis et les vastes agrégations sociales il n'y a qu'une règle, la liberté. Que l'on se rapproche suivant ses affinités ; mais que tous gardent la possession d'eux-mêmes et se reprennent quand il leur convient. La société, telle que nous la comprenons, n'obéit point à des lois imposées, mais à des lois naturelles. Toute loi qui a besoin de la force pour se faire respecter n'est autre chose que l'arbitraire.

Ainsi, comme partisans de l'action et de l'autonomie complètes de l'individu, nous cherchons à provoquer partout l'initiative consciente de l'homme ; mais nous savons aussi que la solidarité seule peut aider les révoltés à conquérir et à défendre cette liberté que nous revendiquons. Nous savons que l'homme n'est pas constitué pour vivre seul, qu'il a besoin du concours de tous ses semblables pour étendre son autonomie, qu'il lui faut solidariser ses forces avec d'autres pour combattre et triompher des obstacles que lui oppose la nature. Nous travaillerons donc de toutes nos forces à arriver au groupement naturel des mêmes tendances, des mêmes aspirations, des mêmes affinités, en faisant comprendre aux hommes que loin d'amoindrir leur initiative, ils ne font que l'agrandir, en associant leurs forces et en les faisant converger toutes vers le même but.

Seulement comme à des idées nouvelles, doit répondre une tactique nouvelle, il faut abandonner tout le vieux système de groupements autoritaires, de centralisation, de fédération avec conseil directeur. Pour que le fonctionnement des groupes puisse s'opérer d'une manière efficace et en parfaite liberté, il faut qu'ils se forment spontanément, en vue d'actes de propagande bien définis. Une fois ces actes de propagande accomplis, les individus se regroupent pour d'autres actes, soit avec d'autres, soit avec les mêmes personnes. De cette façon jamais une autorité personnelle ne s'impose ; il s'établit un mouvement libre de re-

lations qui entretient la vitalité des groupements reliés entre eux par la solidarité de mêmes aspirations, par un échange mutuel de services. Ainsi la société future, telle que nous la concevons, se forme peu à peu dans le sein de la société présente et malgré elle. En dépit des lois nous échappons à l'étreinte de l'État et nous préparons cet âge du communisme anarchiste où chacun travaillera librement pour tous, et tous travailleront pour chacun, et où débarrassés de tout l'affreux bagage de l'antique barbarie, nous cesserons enfin d'être une bande vile de bourreaux et d'esclaves. . . . .

**LIGUE DES ANTI-PATRIOTES**
**et Groupes Cosmopolites Révolutionnaires.**

Dimanche 18 septembre, à 2 heures précises.

GRAND MEETING
DES TRAVAILLEURS
CONTRE LA GUERRE
**Salle FAVIÉ, 13 rue de Belleville.**
**ENTRÉE LIBRE**

# LA NATIONALISATION DU SOL
## ET LES MOYENS LÉGAUX

Henry George qui avait réussi à constituer aux Etats Unis un parti assez puissant acceptant pour programme la nationalisation du sol, vient d'obtenir l'expulsion des socialistes qui étaient entrés dans le parti. Voilà la nouvelle à sensation qui passionne en ce moment les socialistes américains.

S'il n'y avait que ça, nous l'aurions à peine mentionné. Le fait n'a rien qui puisse nous étonner : les querelles électorales, ne les avons-nous pas prévues à l'avance ? La fameuse nationalisation du sol, — ne l'avons-nous pas réduite à sa juste valeur dès le début ?

Mais, il y a autre chose à relever dans ce succès réellement frappant de la nationalisation du sol en Angleterre, en Irlande et aux Etats Unis. Il y a un enseignement à en tirer, un avertissement à déduire. Et c'est pourquoi nous allons jeter un coup d'œil d'ensemble sur la question. Elle le mérite, puisqu'il ne s'agit pas d'Henry George, mais de la théorie de la nationalisation du sol.

—

Il n'y a pas de doute que jusqu'à un certain point la propagande d'Henry George prépara l'éclosion du socialisme en Angleterre. Lorsqu'il vint, avec sa parole enflammée, dénoncer les vices de la société actuelle, exposer la marche simultanée du Progrès et de la Pauvreté, attaquer les seigneurs fainéants, il réveilla les cœurs. Nombre de travailleurs devinrent socialistes sous son inspiration. Il brisa la glace et montra aux quelques socialistes de l'époque les sympathies qu'ils trouveraient dans les masses s'ils parlaient socialisme.

Mais, dès lors on pouvait déjà remarquer l'empressement avec lequel ses idées furent reçues par nombre de bourgeois. Non seulement ils s'empressaient de fêter dans leurs salons l'homme sincère ; ils s'inscrivaient dans les ligues pour « la restitution du sol » ; et beaucoup d'entre eux qui jamais n'auraient admis qu'on leur parlât de restitution des usines et du capital, — c'eût été cependant logique — devenaient membres actifs des ligues inspirées par les idées d'Henry George.

Ce fait passa alors inaperçu. On se l'expliquait par les sympathies personnelles que George avait su inspirer.

Quant aux travailleurs, lorsqu'ils entendirent Henry George dénoncer violemment les fainéants, possesseurs du sol, qui empochent la plus-value donnée au sol par le développement industriel de la nation entière, lorsqu'ils l'entendirent dénoncer le luxe et les plaies de notre civilisation, et prendre parti pour les opprimés contre les oppresseurs, ils ne scrutèrent pas trop ses théories. Ne leur parlait-il pas de déposséder les riches seigneurs ? Ne leur promettait-il pas un avenir meilleur ? Ne dénonçait-il pas les injustices criantes de l'accaparement du sol ? Cela suffisait, et les travailleurs anglais suivaient le courant, sans trop se demander où ils étaient menés.

La « nationalisation du sol » est devenue si populaire qu'aujourd'hui un orateur, si peu écouté qu'il soit, n'a qu'à faire une sortie contre les propriétaires fonciers et prononcer ces mots de nationalisation du sol pour provoquer un tonnerre d'applaudissements. Devant un auditoire socialiste le mot produit le même effet. Il est vrai que les socialistes anglais n'ont pas manqué, dès le début, de battre en brèche cette théorie. Mais les bourgeois, surtout les déclassés — avocats, journalistes, etc., — ainsi que les petits bourgeois, ont si bien travaillé en sa faveur, et les abus de la propriété foncière sont si criants en Angleterre, qu'aujourd'hui, il n'y a pas jusqu'aux congrès des trades-unions qui ne votent la nationalisation du sol.

—

Mais, pourquoi donc les bourgeois auraient-ils pris cette théorie sous leur protection ? Déposséder les seigneurs, proclamer le sol propriété nationale, n'est-ce pas une mesure révolutionnaire dans un pays de propriété privée ? Et cette mesure ne devait-elle pas en amener d'autres du même genre ?

Beaucoup de travailleurs sincères l'ont jugé ainsi. Mais, ils ont oublié une chose : c'est que *les procédés* préconisés par les nationalisateurs du sol *ne sont nullement révolutionnaires*. Tout est là, cependant.

—

— Qu'importent les procédés, nous dit-on, pourvu que le but soit révolutionnaire. On verra plus tard pour les moyens. Légaux aujourd'hui, ils peuvent devenir révolutionnaires demain !

Erreur profonde. Les procédés font le but, et *on n'a pas un but révolutionnaire si les procédés que l'on préconise ne le sont pas*. On trompe le peuple, dans ce cas. Voilà ce que chaque travailleur devrait graver, buriner, dans sa mémoire.

Car, tandis que l'orateur développe son idéal devant des travailleurs assoiffés de justice ; lorsqu'il expose son idéal de justice, d'égalité, de solidarité, — grands mots traînés tant de fois dans la fange, — cet orateur inspiré se dit à lui-même, dans son for intérieur : « L'idéal, c'est bon pour les meetings. Quant à le réaliser, il ne viendra pas de si tôt ; et on aura le temps de voir ce qu'on pourra faire. » Il tient ce raisonnement, puisqu'un révolutionnaire sincère, pour lequel son idéal est sa vie, comprend que l'humanité n'y arrivera pas autrement que par une révolution, plus grandiose que toutes celles qu'on a vues jusqu'à présent. Et quand il prêche des mesures mesquines pour arriver à un idéal grandiose, il sait fort bien qu'il rapetisse son idéal, et que tout en parlant, par exemple, de nationalisation du sol, il ne prêche, au fond, rien que la division de la propriété.

De même que celui qui prêche des mesures très révolutionnaires, mais sans avoir un *but* tout aussi révolutionnaire dans sa tête, ne fait que se griser de mots — s'il ne pense pas tout bonnement à acquérir un ascendant sur les autres, — de même celui qui prêche un but plus ou moins révolutionnaire, et des moyens qui ne le sont pas, prêche ce qu'il ne croit pas lui-même ; son idéal n'est, au fond, qu'un tout petit changement.

Comme ceux qui prêchent aujourd'hui les mesures les plus violentes, — par exemple l'extermination des bourgeois — mais sans préconiser un but vraiment révolutionnaire, se trouveront être à un moment donné les suppôts d'imbéciles ambitieux qui se fichent du peuple comme de la neige de l'an passé — on l'a assez vu par les jacobins de 1793 : ils juraient par la guillotine et guillotinaient les révolutionnaires, tout en laissant le peuple mourir de faim, — de même ceux qui sont pour les moyens légaux, trompent le peuple, lors même qu'ils prêchent un but plus ou moins révolutionnaire. Le but sera bientôt oublié pour des compromis.

Hommes de compromis, peuvent-ils vouloir la révolution ? Ils n'y croient même pas.

—

Plus malins que les travailleurs, les bourgeois anglais et américains ont vite compris de quoi il s'agissait pour les nationalisateurs du sol.

Car, mettant les grands mots à part — ce ne sont encore que des mots — que proposent donc H. George et les siens pour arriver à nationaliser le sol ?

— L'impôt sur la terre, voilà tout. Un impôt, voté par le parlement. Un impôt sur les terres, cultivées ou non, qui forcerait les seigneurs à vendre ce qu'ils ne font pas rapporter. — Voilà toute la doctrine des nationalisateurs si nous la débarrassons des grands mots. Point de violence, point d'expropriation, un impôt suffira.

Et pendant que les travailleurs écoutaient surtout les grands mots et couraient après George pour ces mots, les bourgeois se sont dit : Qu'il débite ses mots ! Tant qu'il ne prêche qu'un impôt sur les terres incultes, il fait très bien notre affaire.

Les travailleurs suivaient George pour son but, sans regarder de près aux moyens qu'il préconisait. Plus malins, les bourgeois le suivaient pour ses moyens.

Et ils avaient raison. Il travaillait pour eux, et il vient de le prouver.

—

Supposons, en effet, qu'un parlement (imaginaire, bien entendu) vote un impôt aussi écrasant que l'on voudra sur les terres incultes, les parcs des seigneurs, leurs prairies qui rapportent si peu. Qu'il vote même l'impôt par mètre carré, cultivé ou non, de M. Toubeau et de la *Terre aux Paysans*. — Qui donc achèterait les terres que le seigneur serait forcé de vendre sous le poids de l'impôt ?

Mais, les bourgeois, parbleu ! Les bourgeois ayant le capital pour faire cultiver les terres par des va-nu-pieds, en appliquant les procédés coûteux de la culture intensive à la machine !

Mais, c'est précisément le rêve du bourgeois ! Chaque épicier, chaque boucher retiré, chaque fabricant rêve devenir seigneur et posséder parc et château. Envoyer des cartes d'invitation pour prier Monsieur un tel de venir passer une quinzaine « dans notre château d'Heresford » à l'époque des chasses — cela reste encore le privilège du petit nombre en Angleterre. Tandis qu'à côté, en France, un Rothschild peut posséder des domaines immenses, et un teinturier enrichi affermer des forêts de l'État pour la chasse, — le sol reste toujours au seigneur en Angleterre.

Eh puis, c'est si commode, la terre ! Pour faire doubler son capital au bout de trente ans, le manufacturier doit turbiner, il doit courir des risques. Rien de cela avec la terre. Le bourgeois achète des terres pour cent mille francs. Puis, un chemin de fer s'amène, une industrie éclot, et ses terres valent deux cent mille francs au bout de trente ans.

Permettre au bourgeois d'empocher à son tour la plus-value donnée au sol par le développement national, — voilà tout le fond de la nationalisation du sol.

Et puis, les bourgeois le savent : Que l'on mette seulement sa foi dans les mesures légales et les changements se feront peu à peu, sans rien brusquer, sans rien changer à la situation. Et l'exploiteur en aura encore pour des siècles à régner sur la terre !

—

On ne s'étonnera donc plus des succès de la « nationalisation du sol » en Angleterre. On n'acclamera plus, espérons-le, les succès de H. George comme autant de succès du socialisme.

Mais on l'a fait jusqu'à présent. Les socialistes, les social-démocrates, américains sont allés jusqu'à soutenir la candidature de George qui a manqué d'être élu maire de New-York par le concours touchant des électeurs bourgeois et des socialistes.

Heureusement George s'est avisé de rompre avec cette queue socialiste qui le gênait. Au dernier congrès de Syracuse, il les a mis tout bonnement à la porte. — « Pour avoir les voix des fermiers aux prochaines élections », a-t-il dit — Pour avoir les voix des bourgeois, eût été plus sincère.

Et il en aura un certain nombre, qui voient dans cette nationalisation du sol un excellent bâton dans les roues du socialisme.

—

Mais les travailleurs devraient retenir cette leçon. Ils devraient savoir ce que c'est que de se passionner pour des *mots* plus ou moins révolutionnaires, sans y mettre un sens déterminé. Des milliers d'orateurs, de journalistes et de meneurs, aussi bien en blouse qu'en paletot, travaillent en ce moment à embrouiller la pensée de l'ouvrier, à lui faire abandonner ses tendances révolutionnaires.

Il serait temps de comprendre que le vrai révolutionnaire doit être révolutionnaire aussi bien pour le but que pour les moyens.

Et quand nous entendons prêcher un but révolutionnaire et des moyens qui ne le sont pas, ou bien des moyens archi-révolutionnaires pour atteindre un but qui n'a rien de révolutionnaire en soi — un changement de gouvernement n'est pas une révolution, et les révolutions ne se font pas par les gouvernements — sachons que nous avons à faire à des Henry George ou à des Robespierre en herbe qui cherchent à nous duper.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Les compagnons Bécu et Voghera viennent d'être condamnés le premier à un mois de prison, le second à 8 jours de la même peine plus 50 francs d'amende.

Leur crime consistait à ne pas avoir voulu bénévolement se laisser assommer par les bourgeois de Choisy-le-Roi, à la sortie d'une réunion publique organisée le 11 juin dernier dans cette localité. Ils avaient riposté par des coups de revolver, aux pierres et aux coups de bâton de ces brutes, malheureusement aucun de ces fous furieux n'avait été atteint.

Tout en reconnaissant le cas de légitime défense, il était évident que, pour la justice bourgeoise, leur qualité d'anarchistes devait leur valoir une condamnation. Il est vrai que comme compensation, aucun des bourgeois n'a été inquiété. C'est dans l'ordre.

* * *

Le ministère de l'agriculture à fait afficher dans les communes un placard nommant les animaux utiles qu'il faut protéger, et les animaux nuisibles qu'il faut exterminer dans l'intérêt de l'agriculture.

L'entête du placard porte ces mots : « Ministère de l'agriculture. — *Ce placard est mis sous la protection du public.* »

Il y a donc, au moins, un homme intelligent au ministère qui a compris ce que maint théoricien socialiste ne comprend pas ; c'est que la protection du public est bien plus efficace que la protection du brigadier de gendarmerie, ou de Monsieur le maire.

Il se passera encore quelques années, mais on arrivera enfin à comprendre que la seule protection efficace — non seulement d'un placard, mais aussi du public, c'est encore le public lui-même.

Et on licenciera le maire et le brigadier.

* * *

La police tient décidément à devenir importune à l'égard de la presse anarchiste. Mardi, sous prétexte de chercher quatre personnes cachées dans nos bureaux, des agents sont venus au petit jour réveiller notre éditeur qui, surpris dans le sommeil, leur a ouvert sans se rendre compte de ce dont il s'agissait.

Ces visites indiscrètes et importunes autant que dégoûtantes nous portent sur les nerfs, et nous sommes décidés à les faire cesser. Que M. le préfet de police soit persuadé qu'il ne trouvera jamais dans nos bureaux que ce que nous publions au grand jour. Et si, pour un motif ou pour un autre, nous avons à cacher des camarades ou autre chose, nous saurons trouver un refuge plus sûr. Désormais, tout agent qui s'aventurera dans notre repaire, aura plus vite descendu que monté l'escalier.

* * *

Est-ce que l'obéissance passive et l'acceptation de n'importe quel ordre aussi stupide et aussi idiot soit-il, auraient fait leur temps dans l'armée ?

Quelques faits révélés par la publication des débats des conseils de guerre tendraient à nous faire croire que l'esprit de révolte commence enfin à se glisser dans les rangs des jeunes prolétaires enrégimentés.

C'est ainsi qu'au conseil de guerre siégeant à Orléans comparaissait dernièrement sous l'inculpation de « refus d'obéissance » le maréchal des logis fourrier Poussigu. Il avait oublié de remettre au trésorier un état des chevaux de l'escadron ; lorsque cet état fut réclamé le maréchal des logis chef, pour dégager sa responsabilité, infligea 3 jours de consigne à son fourrier en lui donnant de nouveau ordre de se rendre chez le trésorier. « Puisque je suis puni, répondit-il, ce n'est pas la peine que je me presse. » Cette réponse lui valut un jour de plus de punition.

— D'ailleurs je suis malade et ne puis sortir.

— Alors vous refusez d'obéir ?

— Je ne refuse pas, mais je suis malade et il m'est impossible d'y aller.

Enfin le maréchal des logis chef prit deux témoins, donna lecture à son fourrier de l'article visant le refus d'obéissance. Le fourrier fut conduit à la prison en attendant sa comparution devant le conseil de guerre. Celui-ci vient de lui infliger deux ans de prison.

* * *

Le fait qui amène sur les bancs du même conseil de guerre le canonnier Lebrun est encore plus caractéristique ; qu'on en juge :

Reconnu malade par le major qui l'exempta de service et lui recommanda de ne pas trop marcher, le canonier Lebrun se rendit à sa chambre où peu après le lieutenant de sa batterie vint le trouver et lui intima l'ordre de descendre au pansage. Lebrun, qui souffrait, déclara à son lieutenant qu'il ne pouvait y aller et que d'ailleurs il était exempt de service. Le lieutenant prit deux témoins, fit constater le refus d'obéissance, et le conseil de guerre lui infligea un an de prison.

* * *

Mais encore mieux, un acte de révolte ouverte froidement conçu et courageusement exécuté vient de se produire au Quesnoy :

Un jeune soldat, incorporé au premier régiment d'infanterie, nommé Mairesse, s'est opposé d'une façon absolue aux règlements militaires.

Il s'est laissé habiller, équiper, armer, mais a refusé passivement l'exécution de tout ordre qui pourrait lui être donné.

« *Il préfère*, dit-il, *se faire fusiller plutôt que d'obéir à ses supérieurs hiérarchiques.*

Inutile de dire que Mairesse a été remis entre les mains du commandant de gendarmerie du Quesnoy qui l'a fait transférer à la prison militaire de Lille. Il est à présumer que son attitude ne se modifiera pas et que ses déclarations devant le conseil de guerre feront comprendre aux galonnés et aux traîneurs de sabres qu'enfin les travailleurs ont compris que, en attendant la liquidation sociale et la suppression de la propriété individuelle, c'est à ceux auxquels appartient la propriété, à la défendre. Espérons que son exemple sera suivi. Si l'armée, la plus grande force sur laquelle s'appuie la bourgeoisie, commence enfin à devenir consciente, l'heure où cette société pourrie disparaîtra n'est pas loin de sonner.

* * *

Guise. — Le familistère de Guise résoud la question sociale à sa façon. Les ouvriers employés dans ce bagne sont émancipés, au dire de l'illustre philanthrope Godin ; mais quand l'un d'eux se permet d'avoir une conduite indépendante, il est immédiatement congédié. C'est ce qui vient d'arriver au compagnon Bal qui avait pris une part active à l'organisation de la dernière conférence anarchiste. Dans ce milieu comme ailleurs il y a place pour la révolte, et elle se développe rapidement malgré ou à cause de ces petites persécutions.

* * *

Ganges. — Jeudi 8 septembre avait lieu à Ganges (Hérault) les obsèques civiles de la fille du compagnon Pontier. Tous les révolutionnaires sans distinction d'écoles y assistaient. Le comp. Spartacus Verdier a prononcé une courte allocution dans laquelle il a rappelé que le comp. Pontier et sa famille avaient été les premiers à se déclarer matérialistes et révolutionnaires dans la localité. Il a engagé ensuite les révolutionnaires présents à redoubler d'efforts dans la lutte engagée : l'idée marche à grands pas, des progrès sensibles sont constatés chaque jour et sont le meilleur encouragement à continuer. Sa péroraison a été saluée des cris de : Vive la Révolution Sociale ! Vive l'Anarchie !

* * *

Nous avons reçu le 1er numéro du *Schiavo* (l'Esclave) de Nice, qui a l'audace de se lancer sans le sou dans la bataille de la vie. « Le journal paraît quand il peut. Nous ne faisons pas d'abonnements, mais nous demandons à tous les compagnons de nous aider par des versements volontaires. Le journal ne se vend pas. Le paie qui aime la cause ! » C'est crâne, et nous espérons que la bonne volonté à laquelle notre confrère se fie, ne lui faillira pas, d'autant plus qu'il sait donner une note du plus haut intérêt. Adresse : 11 rue Neuve de Villefranche, Nice.

* * *

Nous recevons le premier numéro de l'*Idée Ouvrière* organe révolutionnaire se publiant au Hâvre. Nous souhaitons bienvenue et longue vie à ce nouveau champion de l'idée.

Les abonnements et communications sont reçus 25 rue des Galions, au Hâvre.

* * *

Etant désireux de donner à nos lecteurs un mouvement social très détaillé, nous prions les camarades qui s'intéressent à la propagande du journal de nous signaler les faits, concernant la propagande, qui seront à leur connaissance. Tout ce que nous leur demandons c'est d'être sobres de commentaires. Qu'ils nous envoient des faits, *surtout* des faits.

## Espagne

Les arrestations continuent. Plusieurs anarchistes faisant partie de la Fédération Espagnole, ont été arrêtés non-seulement à Grazalema en Andalousie, mais aussi à Benaocar, Ubrique, Oviedo, Salamanca et Madrid. Ils sont tous accusés d'appartenir à une organisation révolutionnaire secrète qui se procurait des armes pour la révolution.

* * *

Nouvelle émeute contre les octrois à Pola de Siero. Les paysans ont attaqué violemment l'octroi en tuant un gendarme et blessant trois autres ; les pertes des paysans sont de trois blessés.

## Angleterre

Le congrès des trades-unions s'est occupé, cette année-ci, des mêmes amusettes que les années précédentes. On peut noter, cependant, qu'une note de mécontentement général perce à travers les discours des délégués ouvriers. La note socialiste résonne de plus en plus. La résolution sur la « nationalisation de la terre » a été votée d'emblée cette fois-ci. Les attaques contre les capitalistes sont parfois vigoureuses.

Il a été décidé de faire une poussée générale pour arriver à la journée de huit heures.

## Irlande

Il fallait bien s'attendre à ce que bientôt on irait massacrer le peuple en Irlande. Loi de coercition, prohibition, prohibition de la Ligue, — les massacres devaient venir. Et ils sont venus au meeting de Mitchelstown.

Le meeting n'avait pas été prohibé. Le peuple écoutait les orateurs lorsqu'une escouade de policiers protégeant un *reporter* du gouvernement — un mouchard, au fond, qui venait prendre des notes, — vint se frayer un chemin à travers la foule pour pousser le reporter jusqu'au pied de la tribune.

On connait la haine du peuple contre ces mouchards-journalistes. Aussi les paysans réunis au pied de la tribune se jettèrent-ils sur lui. La police riposta à coups de bâtons plombés. Alors la foule tomba à bras raccourcis sur la police. On les assomma, on leur lança une grêle de pierres. Le renfort arrivait en toute hâte de la caserne voisine, eut le même sort.

Cinquante-deux policiers littéralement assommés — voilà le bilan.

Ceux qui ne gisaient pas sur le sol s'enfuirent précipitamment dans la caserne et de là ils se mirent à tirer sur le peuple.

Deux Irlandais sont tués, un troisième meurt d'une blessure.

L'agitation est grande dans le district et dimanche il y a eu un meeting si furieux à Cork, que la police n'a pas osé intervenir.

## VARIÉTÉS

### TERRIENNE

Chantons aussi la vieille terre !
Elle a du bon
De son ventre noir sa charbon,
Sort le cadre qui désaltère,
Elle a du bon
La vieille terre !

Chantons aussi la vieille terre !
La mère au pain,
La mère au chêne et au sapin,
Elle a sa voix et son mystère,
La mère au pain.
Chantons la terre !

* * * * * * * * * * * *

Chantons aussi la vieille terre !
Nos chers petits
Auprès de l'âtre y sont blottis,
Quand ils pleurent, son feu fait taire
Nos chers petits.
Chantons la terre !

Chantons aussi la vieille terre !
Elle a des fleurs,
Elle a de gais oiseaux siffleurs,
Qui font joyeux le plus austère,
Elle a des fleurs.
Chantons la terre !

Chantons aussi la vieille terre !
Elle a Margot
Qu'on baise à tire larigot
Sans passer par devant notaire,
Elle a Margot.
Chantons la terre !

Chantons aussi la vieille terre !
C'est le grand lit
Où mort, on vous ensevelit.
Qui dort là n'est pas solitaire,
C'est le grand lit.
Chantons la terre !

J. RICHEPIN

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCES

On nous communique la lettre suivante, qui a été adressée par les amis de Roubaix aux compagnons de Gand :

Chers compagnons,

Connaissant de longue date tout l'autoritarisme de l'organisation ouvrière gantoise, nous aurions pu être saisi d'étonnement en apprenant la formation d'un groupe franchement révolutionnaire ; et pourtant cette bonne nouvelle ne nous a pas surpris. C'est que nous savons que la Révolution sociale, à laquelle nous aspirons, est le résultat fatal, inévitable de l'état de choses criminel et meurtrier qu'on appelle la société actuelle. C'est que dans l'impasse où s'est fourvoyé l'humanité, il n'y a pas d'autre issue que cette Révolution. Et puisque ainsi elle est en quelque sorte *naturelle*, il est naturel aussi que les hommes de cœur, qui souffrent de voir cette éternelle souffrance des producteurs, que ceux qui n'ont pas encore une pièce de cent sous à la place du cœur, prennent en main et élèvent au-dessus de tout, — au-dessus d'eux-mêmes, — l'étendard de la révolte et de l'émancipation sociales. Jamais trop de combattants pour cette noble cause, parce que nombreux sont ceux qui tentent de conserver l'autorité et le salariat — ces deux fléaux — pour s'en servir à leur profit.

Oui, nombreux sont ceux-là ; et malheureusement, ils ne sont pas tous possesseurs ou gouvernants, nos ennemis ; nous en avons aussi parmi les travailleurs. Eh bien, qu'ils aient des places lucratives ou qu'ils s'affublent du faux-nez de réformateurs socialistes, nous devons mettre une barrière entre nous et eux. Guerre à ceux qui possèdent le capital et l'Etat, guerre aussi à ceux qui crient : « A nous l'Etat! » Vous venez, compagnons, d'établir cette barrière à Gand, vous venez de déclarer la guerre à la sacro-sainte trinité d'endormeurs Anseele-Van Beveren-Siffers et c'est pourquoi nous vous tendons la main et vous félicitons.

Il fallait qu'enfin, dans cette ville de Gand qui aurait dû, toujours, être à l'avant-garde du mouvement révolutionnaire, et qui, au contraire l'a empêché, deux fois en un an et demi, de produire des résultats ; il fallait que des hommes rejettent loin d'eux l'autoritarisme et crient : *Vive la Liberté !* Un grand devoir incombait à ceux qui se proclameraient les premiers défenseurs de nos principes, dans ces provinces flamandes où tant de propagande est à faire, il fallait réveiller le lion de Flandre et cette besogne, votre conduite nous dit que vous allez l'accomplir. Tant mieux, et il est grand temps de s'y mettre vigoureusement. Soyez assurés que si lourde que paraisse la tâche à accomplir, vous y parviendrez, parce qu'autour de vous se lèveront de nouveaux dévouements et parce que ceux qui déjà dans les autres pays, combattent pour la même cause vous aideront de tout leur concours, pécunier et moral. Il faut qu'il en soit ainsi, car si demain encore, vos frères et les nôtres, les mineurs wallons recommencent la lutte contre la classe bourgeoise, il ne faut plus qu'ils échouent devant l'indifférence des travailleurs flamands endormis par leurs chefs, les saltimbanques qui dirigent le *Voorwit*. Voilà ce qu'il faut empêcher et ce que vous empêcherez...

Pour cela, il nous semble indispensable, tout d'abord de faire reparaître le vaillant journal anarchiste flamand *De Opstand*, qui dut cesser sa publication, vaincu par la coalition gouvernementale et Anseeliste. Vous devez et nous devons, pour ce faire, faire appel à la solidarité de nos compagnons de partout, vous pourrez pour cela vous servir de nos amis de la *Révolte* qui se chargeront de vous faire parvenir les souscriptions qu'ils pourraient recevoir. Il faut nous le répétons, que *De Opstand* reparaisse, et il reparaîtra. A côté de la propagande écrite, il importe aussi que la propagande par la parole soit poussée jusque dans les petits villages. Et soyez sûrs que si l'influence d'Anseele n'a pu s'y établir, parce que les malheureux paysans flamands en ont suffisamment de changer de maîtres et de garder toujours leur misère, votre parole, à vous, sera écoutée, parce qu'en leur parlant de liberté, vous répondrez au vœu secret de leur cœur, aux aspirations méconnues de leur cerveau.

En terminant, nous vous assurons à nouveau de notre dévouement et nous ne croyons mieux faire que d'envoyer notre obole pour le premier numéro de l'*Opstand*. Ci-joint 5 francs comme 1er versement.

Recevez, compagnons, la fraternelle poignée de mains des anarchistes de Roubaix.

* * *

Un groupe de compagnons de la chambre syndicale des menuisiers a envoyé, aux détenus de Dijon, 37 fr., à Couchot, 5 et 5 à un des condamnés de St-Quentin.

* * *

Le comp. Spartacus Verdier prévient les travailleurs de Ganges et des environs qu'il fait le service de la *Révolte* à domicile.

* * *

Pour les communications concernant le groupe anarchiste du Hâvre, s'adresser au comp. Inglebert 23 rue de la Communauté au Hâvre.

La nouvelle adresse du comp. Décamp est rue des Galions 25, au Hâvre.

Par suite d'une entente avec l'administration du *Glaneur Anarchiste*, publication qui a dû interrompre son cours, nous livrons les deux brochures parues au prix de 0,15, 0,25 par la poste.

Nous pensons faire paraître tous les 15 jours un supplément qui serait, en partie, la continuation de cette feuille. En y ajoutant quelques faits d'histoire, pages de sciences, nouvelles, nous espérons, sans sortir du cadre de nos idées, arriver à créer une feuille littéraire qui, en nous permettant de traiter de nombre de faits que notre petit format nous obligerait de négliger, arriver, apporter une force nouvelle à la propagande.

Nous prions nos amis de nous donner leur avis là-dessus.

## BIBLIOGRAPHIE

Nos compagnons de la *Gazzetta Operaia* de Turin ont récemment publié, en supplément de leur numéro 9, une brochure intitulée l'*Anarchia* que nous recommandons à nos amis italiens. L'auteur discute les trois formes possibles du socialisme, le communisme d'Etat, le collectivisme, le communisme anarchique, et après une critique serrée il conclut en faveur de ce dernier.

« Et bientôt commencera la démolition :

« Le travailleur se demandera : quel droit le riche a-t-il de vivre avec le produit de mon travail ?

« Où la bourgeoisie a-t-elle pris son capital, où l'a pris la noblesse, où l'ont pris les prêtres ?

« Et alors il se convaincra que l'origine du capital se trouve dans la spoliation. Il comprendra qu'un homme par son *seul* travail ne peut accumuler de quoi mener la joyeuse vie du riche, parce que dans ce cas tous les ouvriers seraient millionnaires. Il pensera qu'il est impossible à un homme d'épargner assez pour devenir riche sans voler les autres, et par conséquent que le capital est formé du travail d'autrui. Il se rappellera que les paysans travaillent toute l'année à l'ardeur du soleil ou par la neige glacée, pendant que messieurs les seigneurs lisent des romans dans leurs villas, font des parties de plaisir ou dansent dans les veillées de gala, dépensant gaiement ces richesses que le pauvre paysan a produites, tandis qu'épuisé il va par les champs, mourant de la pellagre.

« Il se rappellera que là-bas les mineurs travaillent toute une vie à extraire le charbon qui ne réchauffera pas leurs foyers, ou l'or qui ne rentrera jamais dans leurs poches ; que l'ouvrier tisse des velours qui ne servent pas au peuple, fait des chaussures qui ne le préserveront pas des intempéries, mais que tout va aux riches ; que ce sont les riches qui ont corrompu ses filles ; qu'il mourra à l'hôpital ; il se dira que son père a été renvoyé de l'usine après 40 ans de travail. Il verra que c'est le capital qui l'a affamé dans l'usine ; et alors il dira : A bas le Capital! A bas les riches! A bas la propriété individuelle!

« Il s'apercevra aussi que les gouvernements sont faits par les riches et pour les riches, que les juges n'ont jamais condamné que les pauvres, que les armes par lui fabriquées sont retournées contre ses propres frères, que les prisons sont élevées par lui et pour lui, que les gouvernants sont tous compagnons et solidaires, qu'une nuée d'espions guettent es mouvements et ses paroles. Et en résumé il pensera que l'Etat est l'incarnation du propriétaire et une association de capitalistes faite pour fabriquer des taxes et en profiter.

« Et il s'écriera aussi : A bas l'Etat!

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Monod ayant besoin des témoignages des compagnons Cottin frères et Michaud jeune, prie ces camarades de lui envoyer leurs adresses à la prison préventive de Dijon.

Le comp. Brilicky Adolphe a-t-il pris la lettre des compagnons de Vienne (Isère) au bureau de Beaune.

Mr Mousalon à la Rochelle. — Il nous est impossible d'expédier le journal plus tôt que le vendredi.

H. inst. à Vendôme. — Nous avons détruit votre lettre en oubliant de relever les nos que vous demandez à emprunter. Veuillez nous les faire connaître à nouveau.

B. à Madeleine lez Lille. — Nous avons bien reçu vos deux lettres. Vous avez certainement bien fait de refuser de payer la place de stationnement. Mais le fait n'aurait de la valeur que si vous y étiez resté malgré.

*Freiheit.* — Les exemplaires demandés seront envoyés. Vous solderez quand cela vaudra la peine de faire un mandat.

Compagnon Claeys. — Reçu 0,50 par l'intermédiaire de G. Alstero.

G. Alstero. — Nous n'avons pas le manifeste demandé.

D. à Roubaix. — Il ne nous reste plus qu'une centaine d'*Entre Paysans* que nous conservons pour les demandes isolées.

F. à Amiens. — V. à l'Etale. — M. à St-Denis. — P. P. à La Crèche. — P. à St-Denis. — J. à Vienne. — D. à Bourges. — C. à Rivarolo. — V. à Ganges. — F. à Toulon. — M. à Calais. — M. à Guise. — L. à Leucate. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

PARIS. — *La Révolution Sociale*, groupe d'études sociales du XIIIme arrdt, réunion mardi, 20 septembre à 8 h. 1/2 du soir, salle Lutinier, 60, rue de Charenton.

Tous les socialistes, sans distinction d'écoles, et spécialement les membres du groupe du parti ouvrier du XIIIme sont invités.

Sujet de discussion : *Etude des meilleurs moyens de propagande dans les campagnes.*

ST-QUENTIN. — Le groupe *les Enfants de Babœuf* est convoqué pour le samedi, 17 courant à 8 h. du soir, salle Rocquencourt, 20, rue St Martin. — *Très Urgent.*

WATRELOS. — Dimanche, 18 septembre, réunion privée, contradictoire à l'estaminet Castel près de la gendarmerie.

Ordre du jour : *Développement des idées anarchistes.*

**LA RÉVOLTE**

**Pour la vente en gros s'adresser**

*17, RUE DU CROISSANT, 17.*

*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 2 — 5 CENTIMES — Du 24 au 30 SEPTEMBRE 1887.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an . . . . . Fr. 4 —
Six mois . . . . . » 2 —
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTERIEUR
Un an. . . . . Fr. 6 —
Six mois. . . . . » 3 —
Trois mois. . . . . » 1 50
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

Administration : 140, Rue Mouffetard, PARIS

## LE MEETING DES ANTI-PATRIOTES

Nous avons enfin entendu battre le cœur de Paris, du Paris travailleur. Nous avons entendu sa pensée, son avis sur la guerre qui est depuis si longtemps une menace toujours suspendue sur nos têtes.

Déjà, en ayant vu, toute la semaine, les affiches intactes et toujours entourées par les ouvriers qui commentaient l'appel de la Ligue des Anti-patriotes, nous ne pouvions douter du succès du meeting et de l'influence morale qu'il aurait sur les travailleurs. Dès deux heures, l'immense salle Favié commence à se remplir et, lorsque, à 2 heures et 1/2 l'on ouvre la séance, plus de 3000 personnes se pressent dans les galeries et la piste de la danse.

Point de bureau. Les orateurs s'inscrivent sur une feuille de papier et prennent la parole à leur tour au milieu du plus grand calme. Un membre de la Ligue des Anti-patriotes donne lecture d'adresses et de lettres des groupes de Bessèges, Toulon, La Seyne, St-Etienne, La Ricamarie, Le Chambon, Vienne, Calais, etc., qui s'associent de cœur à la manifestation des travailleurs parisiens. Puis les discours commencent.

Tous les orateurs, appartenant aux groupes anarchistes, à la Ligue des Anti-patriotes, aux groupes cosmopolites, se prononcent contre la participation des travailleurs à une guerre internationale. Tous montrent sous tous ses aspects la nécessité de la seule guerre qui puisse intéresser les ouvriers : la guerre contre le patron, l'affameur ; contre le fonctionnaire, l'oppresseur.

Et pendant plus de trois heures, nous avons entendu les travailleurs applaudir les idées de révolution, de solidarité internationale, de cosmopolitisme.

—

Cette manifestation est pour nous d'un intérêt primordial.

En effet, quel serait le sort de la Révolution prochaine si elle s'arrêtait aux frontières d'une nation, si les révoltés, après avoir détruit leurs tyrans, se parquaient dans les sentiments que ceux-ci leur ont inculqués et se regardaient en chiens de faience parce qu'un ruisseau ou une montagne sépare le sol où ils vivent en deux parties distinctes, dont les habitants doivent être hostiles les uns aux autres?

Au nom de quelle idée, de quel principe, les révoltés demanderaient-ils aide et solidarité à leurs frères de misère s'ils étaient divisés par les haines de race et de langage?

C'est ce qu'ont demandé les orateurs, et les travailleurs leur ont répondu : « Non, ces haines ne doivent plus exister, n'existent plus. »

De l'aveu de M. de Bismarck, lui-même, le grand levier des victoires de la Révolution Française a été le sentiment de liberté qu'elle faisait vibrer dans le cœur des autres peuples. Ce levier, les travailleurs l'ont ramassé dimanche en déclarant tous les opprimés frères et solidaires, en déclarant qu'ils ne se combattront pas entre eux, mais qu'ils s'aideront mutuellement à s'affranchir en se débarrassant de leurs exploiteurs.

C'est là un gage précieux que les ouvriers parisiens viennent de donner à la Révolution, et nous l'acceptons avec empressement.

—

Mais si nous devons être solidaires des travailleurs étrangers, ceux-ci le seront-ils à notre égard? Lancés par leurs maîtres, ne viendront-ils pas nous égorger et nous forcer à les combattre? « Si nous pouvons nous prononcer en principe contre la guerre, n'est-il pas à craindre que les travailleurs étrangers nous obligent à la faire? » Telle est la question qu'est venu poser à la tribune M. Gelez.

Les rires railleurs, les murmures ironiques qui ont accueilli ses déclarations filandreuses et inachevées, ont été la meilleure réponse à ses insinuations. Avec son intention bien arrêtée de ne pas froisser l'auditoire, le bonhomme a dû tourner autour de la question, ne pas la formuler nettement, et conclure par un appel à l'union de tous les travailleurs, union sur laquelle il ne s'est pas expliqué.

Eh bien, cette union des travailleurs existait à ce moment même. Non l'union sous la férule d'un Bismarck, mais l'union de cœur des opprimés sur une idée, sur un sentiment commun, celui de la volonté de s'affranchir, celui de la solidarité humaine. Et les orateurs anarchistes ont eu beau jeu pour lui répondre que le désir de revanche, les haines nationales s'éternisant, cela n'avait pas de raison de cesser, et que c'était là le plus grand obstacle à notre émancipation.

Oui les travailleurs l'ont compris, ils l'ont dit : « Peu nous importe comment nos maîtres s'y prendront pour fomenter la guerre. Nous, ne combattrons pas nos frères, nous combattrons nos ennemis communs : le capitaliste, le fonctionnaire. Notre guerre à nous, c'est celle contre le capital, contre l'autorité. »

Le spectre de l'invasion étrangère, de l'ouvrier étranger « venant manger notre pain » a fait son temps, il n'effraie plus. Encore un fantôme qu'il faut mettre au rancart, remiser au musée des antiques.

Les travailleurs comprennent aujourd'hui que notre civilisation imparfaite est la même partout ; que partout les hommes, ayant les mêmes instruments, les mêmes moyens de production, les mêmes lois générales, les mêmes besoins, subissant la même exploitation et la même oppression, souffrent également des mêmes maux. (Il n'y a plus que les candidats et les membres de l'Académie des sciences politiques et sociales qui ignorent cela.) Ils savent que partout l'esprit de révolte se répand, attaquant les mêmes abus, proclamant le même remède : la suppression de l'inégalité économique, du pouvoir de l'autorité.

Telle a été la déclaration du peuple parisien dimanche passé.

—

Et pendant qu'à la salle Favié, tous les cœurs étaient unis dans ces pensées, que faisaient les patriotes? Combien étaient venus dans la salle, ouverte à tout le monde, défendre le carnage et la gloire sanglante du Moloch contemporain, la Patrie?

Ils pouvaient bien être une quinzaine d'ouvriers trompés qui, dans leur foi simpliste, ont cru devoir pousser quelques cris solitaires de Vive Boulanger! vive la Patrie! L'un d'eux a affronté la tribune et est venu déclarer que « né Français, il aimait la France » et « que tous les citoyens présents étaient Français ».

— Non!

Comme le dit le *Figaro*, ce non a été une « vociférations » lancée par toute la salle, un défi suprême jeté à leurs exploiteurs par trois mille ouvriers instantanément.

« Non, nous ne sommes pas Français, nous ne sommes plus des sauvages prêts a nous ruer sur d'autres, sur les ordres d'un maître. Nous sommes des hommes et, à ce titre, tous les hommes sont nos frères, »

Et c'est ce sentiment qui a fait applaudir si chaleureusement l'orateur qui est venu rappeler qu'à Chicago sept des nôtres sont condamnés à mort. Tous se sont sentis solidaires des condamnés.

Il appartenait à Paris, aux travailleurs qui ont arrosé de leur sang tant de révolutions, de proclamer cette fière déclaration d'humanité. Il l'a fait et aujourd'hui nous pouvons constater, comme le faisaient Arthur Young et Anacharsis Cloots à la veille de 1789, que l'idée de cosmopolitisme s'est immensément développée et qu'elle sera le palladium de la Révolution Sociale.

A nous de tenir la main à ce que l'on ne l'escamote pas et à la propager le plus possible.

## LA RÉVOLTE

Vu en grand, le drame de l'histoire se réduit à ceci : L'humanité — divisée en deux parts. D'un côté l'homme et la femme qui travaillent, qui créent toutes les richesses de leurs propres mains, par leurs efforts musculaires, à la sueur de leur front. Ils défrichent les forêts, ils assèchent les marais, tracent les routes, créent un sol productif qui, par ses moissons dorées, nourrit l'humanité. Ils descendent sous terre, creusent leurs galeries et extrayent la houille et les minerais. Ils tissent et filent, ils façonnent le fer, moulent le bronze et l'acier ; ils élèvent les enfants de l'humanité. Et, où que nous jetions nos regards autour de nous ; sur quoi que nous fixions notre attention — sur la route qui sillonne les prés, le train qui roule à pleine vitesse, l'usine qui fume, le foyer qui flambe et les meubles qui l'entourent, l'école et l'université qui répandent l'éducation parmi les élus, — partout nous retrouvons le travail des mains du travailleur, de ses efforts musculaires.

Et de l'autre côté — des hommes, de plus en plus nombreux, qui s'ingénient de toutes les

façons à vivre du travail des autres ; à se décharger sur d'autres de tout ce qui demande une fatigue du corps, un travail dans des conditions hostiles à la santé, au repos, à la sécurité du lendemain, à l'indépendance.

Aux débuts de l'histoire c'est le guerrier qui cherche à asservir le cultivateur du sol, sous prétexte de le protéger contre d'autres guerriers qui, enrichis par le pillage au dehors, reviennent chez soi pour asservir celui qui laboure la terre à l'ombre de leurs châteaux.

Plus tard, c'est le juge, le légiste connaisseur de coutumes, le législateur, le commerçant, et enfin le fonctionnaire, le lettré et le manufacturier, cherchant à qui saura le mieux amener sous sa dépendance le plus d'hommes, de femmes et d'enfants afin qu'ils travaillent pour lui procurer le loisir. En les forçant à réduire de plus en plus leur consommation, — si bien qu'ils n'aient que juste de quoi vivre et élever la génération qui remplacera les vieux, — ces intrus cherchent encore à se rendre les travailleurs dociles par l'incertitude du travail qu'ils leur donnent, par les lois qu'ils leur imposent, par l'instruction qu'ils s'accaparent.

Et, quoi qu'on en dise, le nombre de ceux qui cherchent à vivre sur le dos des autres, s'accroît tous les jours. Jadis, ce n'était que le seigneur. Aujourd'hui, c'est le manufacturier en plus et tout son état-major de privilégiés, le commerçant, l'épicier, le revendeur, l'usurier, le banquier, l'employé de l'État, l'élu de la Commune, le journaliste, le littérateur ; — il n'y a pas jusqu'à l'ouvrier privilégié qui ne cherche à se décharger, lui aussi, ou du moins ses enfants, du labeur physique ; lui aussi abandonne le travail aux parias et cherche à grimper l'échelle à son tour.

—

Et de tout temps, qu'il soit esclave, serf, ou salarié, le travailleur cherche à secouer ce joug, tandis que d'autres cherchent à le lui imposer. Toute l'histoire est là. Et quand nos livres, faits par les professeurs monarchistes ou républicains, nous parlent de rois, de conquêtes, de législation, — nous voyons derrière leurs déclamations toujours cette même lutte de l'homme que l'on veut asservir contre ceux qui veulent l'atteler sous le joug.

Sombre, tacite, cette lutte se poursuit tous les jours. Mais, par moment, elle prend un caractère aigu, elle devient conflit armé, bataille acharnée, Révolution.

Aucune n'a atteint son but en entier ; mais chacune a réussi en ceci qu'elle mettait un frein à une certaine forme d'exploitation. L'une — à l'oppression des rois, l'autre — à celle du seigneur. L'une apportait un peu de lumière dans la cabane du serf, l'autre — dans la maison du citadin. Chaque révolution a marqué une étape du progrès humain.

—

Mais, après chaque révolution, la gent qui cherche à se soustraire au labeur, trouve une nouvelle forme d'exploitation. L'esclavage aboli, elle crée peu à peu le servage. Le serf émancipé, elle lance la manufacture ; le salarié de l'usine cherchant à s'émanciper, elle développe le commerce extérieur et cherche des exploités en Asie, en Afrique, en Australie.

La masse subit d'abord le nouveau mode d'exploitation. Mais peu à peu elle s'en lasse. Alors, des hommes surgissent dans son sein qui s'en vont dire à leurs frères : « Nous sommes exploités, » « Nous travaillons pour engraisser le seigneur », disent-ils au paysan. Mais le paysan leur répond :

— Je le sais. Mais que faire pour que cela cesse ?

« Le patron nous exploite », disent-ils à l'ouvrier des villes, et il leur répond :

— Je le sais. Mais que faire pour qu'il ne nous exploite plus ?

Ils tiennent le même langage au soldat, et le soldat leur répond aussi :

— Je le sais. Mais dites ce qu'il faut faire !

—

Alors, au sein des mécontents, il surgit des hommes qui trouvent la réponse :

— Se révolter ! disent-ils.

Et ils se révoltent, individuellement d'abord. Le révolté revêt alors toutes les formes possibles. Ici, il se révolte contre le curé et l'église ; là, contre le juge ; ailleurs encore, contre le patron, le seigneur. L'un jette son sabot à la tête du juge, l'autre décharge son pistolet sur son patron, ou son contre-maître.

Leur exemple agit. L'esprit de révolte germe là où jadis on subissait le joug sans murmurer. Peu à peu il se répand ; il gagne les masses comme avant il gagnait les individus.

Comme des individus isolés se révoltaient au début, des groupes isolés commencent à se révolter maintenant. Tantôt ce sont les va-nu-pieds de Pittsbourg, ou les mineurs de Montceau ; tantôt les paysans andalous ou calabrais, les mineurs belges, les Irlandais, les travailleurs de Vladimir.

Les émeutes se succèdent — et mènent à la Révolution. Jamais il n'y a eu de révolution sans être précédée d'émeutes. Et lorsqu'un jour on fera l'histoire vraie du peuple, on sera tout étonné d'apprendre combien d'émeutes précédèrent chaque révolution, sans que les historiens en aient jamais fait mention.

Ce sont les émeutes, — la révolte partielle des collectivités — qui préparent la révolution.

—

Mais ce sont les révoltes aussi qui donnent son caractère à la révolution prochaine. Dirigée contre les capitalistes, comme celle de mars 1886 en Belgique, elle prépare la révolution sociale. Faite au cri de suffrage universel, comme la dernière insurrection de ces mêmes mineurs, elle ne fait que frayer le chemin à la révolution politique, — révolution qui passe à côté de la vraie cause de l'exploitation.

Pour que l'émeute éclate, il faut toute une série de causes qui ne dépendent plus de l'individu. Mais, si l'émeute ne se fait pas par un individu ou un groupe, il leur reste encore un large champ d'action pour lui imprimer tel caractère ou tel autre. Et c'est là la tâche qui s'impose aux socialistes pour le moment.

Les émeutes ne manqueront pas d'ici à la Révolution Sociale. L'heure de la Révolution est proche, mais les causes de mécontentement s'accumulent, l'esprit de révolte grandit. Elles se produiront.

Mais, que chaque révolte soit, du moins, préparatoire de la révolution sociale. Que chaque révolte porte haut le drapeau de l'expropriation anarchiste — et l'expropriation anarchiste surgira de la prochaine révolution, quelles que soient les entraves par lesquelles on cherche à la conjurer.

## ILS VEULENT PENDRE

L'arrêt de mort prononcé par les bourgeois contre sept de nos camarades anarchistes de Chicago, vient d'être confirmé.

*Sept* hommes envoyés à la potence sous l'accusation d'avoir jeté *une* bombe, — l'absurde de la condamnation n'arrête même pas les bourgeois. Ils veulent terroriser, et sept potences leur semblent bonnes pour terroriser.

L'exécution doit avoir lieu le 11 novembre, et tout porte à croire que lors même que l'affaire serait portée devant une Cour suprême fédérale, le résultat sera toujours le même.

Et les travailleurs américains laissent faire. Ils restent indifférents.

En vain une femme de courage, Madame Parsons, parcourt l'Amérique. Son auditoire frémit de rage lorsqu'elle raconte les détails inouïs de ce procès, où l'on a poursuivi les idées, — l'Anarchie, — sans même se soucier d'apporter des preuves contre les hommes — pouvait-on, en effet, prouver qu'ils se soient mis à sept pour jeter une bombe ? — L'auditoire frémit, mais Madame Parson partie, le travailleur rentre dans sa léthargie.

Il dort, mais les bourreaux ne dorment pas. Martson, le misérable qui sera chargé de pendre les sept anarchistes, est prévenu ; il s'exerce.

Tous les anarchistes de Chicago sont surveillés minutieusement depuis un mois — du moins Ebersold, chef de la police de Chicago, s'en vante. Il s'attend à une résistance armée de la part des anarchistes de Chicago.

Eh bien, ils ont beau se vanter ; ils n'oseraient pendre s'ils avaient à faire à des hommes.

Les travailleurs américains vont-ils rester les bras croisés ? S'ils le voulaient, ils se trouveraient 50 000 dans les rues de Chicago, prêts à empêcher l'exécution. Et ils l'empêcheraient.

## LES MYSTÈRES DE LA MER

Que les patrons ne s'arrêtent devant aucun moyen pour s'enrichir — nous le savons. Mais nulle part la morale bourgeoise n'apparaît aussi hideuse que là où il y a l'Océan pour garder ses secrets.

Y a-t-il longtemps que l'on a mis fin au commerce des esclaves ? Nous avons tous vécu au temps où les navires partaient chargés d'esclaves, entassés, enfouis sous les ponts pour mieux cacher la cargaison et où toutes les tortures imaginables étaient infligées à la chair humaine portée au marché. Combien de fortune, — des « fortunes honnêtes », nous dit-on — n'ont-elles pas été gagnées de cette façon !

Aujourd'hui, on fait mieux. Le marchand d'esclaves courait encore des risques. Une maladie contagieuse pouvait lui enlever les deux-tiers de sa cargaison ; son navire pouvait être saisi. Le bourgeois a évité tous ces risques.

Il achète aujourd'hui un vieux navire ; il l'assure à une compagnie d'assurances pour une forte somme ; il loue une vingtaine de matelots et il envoie ce navire en mer. La première tempête le fera sombrer avec tout l'équipage, sans qu'il y ait un seul survivant pour raconter les causes du naufrage, l'agonie de ses camarades. Au besoin, l'armateur prépare son navire pour mieux le faire couler à fond : il affaiblit ses bordages, il délabre la coque ; il dispose savamment la cargaison pour que la première lame fasse couler le navire en quelques minutes, afin que pas un seul matelot ne puisse échapper.

Est-ce du roman que nous racontons ? — Non, c'est la réalité, rien que la réalité. Voici, d'ailleurs, le rapport de la Commission anglaise des naufrages, paru ces jours-ci, qui en parle longuement.

Il nous apprend que de 1874 à 1883, le nombre des naufrages en pleine mer croissait dans des proportions effroyables. Le chiffre des naufrages augmentaient d'année en année dans une proportion si rapide que l'opinion publique s'en émut. Il y avait 2019 matelots engloutis dans les vagues en 1883, et la rumeur publique accusait directement tel ou tel armateur d'avoir fait couler ses vaisseaux sciemment. Jamais il ne restait de survivants ; le vaisseau sombrait toujours en pleine mer avec tout l'équipage.

Alors les compagnies d'assurances firent une réduction générale sur les prix pour lesquels elles assuraient les vaisseaux. Et en deux ans le chiffre des naufragés tomba à 1067. Il diminuait soudain de moitié.

La Commission attribue cette diminution soudaine principalement au fait que les compagnies d'assurances ont baissé leurs primes. Les mesures législatives, le contrôle de l'État, les conditions plus rigoureuses imposées pour obtenir un certificat pour partir en mer, n'y sont pour rien, nous dit la Commission. Le trafic est devenu moins avantageux — et les armateurs font périr moins de vaisseaux, telle est la conclusion de la Commission.

Philanthropie, horreur du crime — tout ça, aux yeux du bourgeois, c'est bon pour les bouquins. Les noyades rapportent moins — et il y a moins de noyés. Simple affaire de calcul pour le bourgeois. Il cherchera ailleurs d'autres moyens de s'enrichir puisque celui-ci ne réussit plus.

Pour empêcher les naufrages préparés à l'avance, la Commission ne voit qu'un moyen, c'est de frapper le bourgeois à la bourse. Et il faut voir avec quel cynisme les journaux bourgeois parlent de ce rapport. En vain vous y chercheriez un mot d'indignation. — C'est tout naturel, disent-ils. Tant qu'il y aura avantage à envoyer des hommes périr en mer, afin de se faire payer une forte prime d'assurance, on le fera. L'économie politique du bourgeois ne prête pas au sentiment.

C'est tout naturel, soit ! Mais alors, pourquoi donc ne serait-il pas aussi naturel de charger des navires de bourgeois et de les envoyer, un jour, à leur tour, périr au milieu des vagues ? Jeter à la mer cette précieuse cargaison de bourgeois, serait tout aussi naturel, et en faisant ainsi on resterait dans la logique de la bourgeoisie.

## LA MORT DE GAMBON

Nous avons perdu en Gambon un ami vénéré. Nourri dans les idées d'un autre âge, fatigué par les luttes de toute une vie, épuisé par les maladies contractées dans les prisons et dans l'exil, il ne nous avait pas accompagnés dans le mouvement anarchique ; il était resté l'homme d'hier et parlait encore le langage des révolutionnaires mystiques de 1848 ; mais il était profondément honnête ; de riche qu'il était, il avait su devenir pauvre au service de la cause ; né bourgeois, il était peuple de cœur, d'habitudes et de volonté ; quand il fallait se dévouer il était là, et jamais il ne se permit de parole amère à l'égard des jeunes qui, après l'avoir suivi, le devançaient maintenant.

Mais pour le courage, qui d'entre nous eût pu lui donner l'exemple ? Non seulement il a su braver les balles, la faim, la prison, il a su aussi, dans une mémorable circonstance, se placer au dessus du ridicule : Qui ne se rappelle la « Vache à Gambon » ? Ce fut une explosion de rire chez les imbéciles, et la tourbe des sots en rit encore. Mais l'acte de l'homme qui résiste à tout l'empire, empereur, gendarmes, juges et sbires, et qui leur dit *non* à tous, qui croise immuablement les bras devant toute cette magistraille, et qui s'écrie : « Vous n'avez aucune prise sur ma volonté. Je vous défie, et je reste mon maître. » Ah cet homme était grand, et nous devons nous avouer avec chagrin que très peu nombreux ont été ses imitateurs. C'est le caractère encore plus que les idées qui fait les révolutionnaires.

C'est donc avec une émotion profonde que nous avons appris la mort de Gambon. C'est avec respect que nous lisons son testament, mais ni l'émotion ni le respect ne nous empêchent de dire que notre ami s'était arrêté à moitié route pour les idées, et que notre devoir est de passer outre sans nous arrêter, comme il le disait lui-même, « au culte des cadavres ».

Voici l'extrait du testament de Gambon, que nous signalons à nos camarades :

« Pour l'affranchissement général je conseille de suivre les leçons de l'histoire.

« De même que les nobles et les prêtres ont peu à peu exproprié les rois du pouvoir ; que les bourgeois ont exécuté, outre le roi, les nobles et les prêtres dont ils ont repris le capital, le peuple est autorisé à son tour, pour faire sa révolution, à s'emparer, cette fois pour le bien-être de l'humanité, de tous les instruments de travail et du gouvernement.

« Pour accomplir cette transformation sociale dans les principes, les personnes et les choses, la force sera-t-elle nécessaire ?

« Je ne le sais ni ne le souhaite !

« Mais s'il le veut, le peuple peut :

« 1° Par le *vote* prendre un pouvoir plus étendu.

« 2° Par le *refus de l'impôt, du service militaire* : désarmer toute tyrannie.

« 3° Par le *refus du travail* : frapper de mort l'exploitation de l'homme par l'homme. »

Eh bien ! comme Gambon nous conseille de le faire, nous étudions l'histoire, nous en suivons les leçons, et cette étude nous apprend que les manifestations pacifiques n'ont jamais suffi pour faire cesser le mal. A quoi nous sert de voter si notre volonté ne s'appuie pas sur la force ? A quoi bon refuser le service militaire, si nous laissons se discipliner contre nous une armée qui nous écrase ? A quoi bon refuser le travail aux capitalistes si nous ne prenons pas en même temps les produits qui nous permettent de soutenir triomphalement la lutte ? Il ne suffit pas de vouloir, il faut agir, et l'action ne consiste pas en bulletins de vote. Allons donc de l'avant, après avoir salué au passage le vaillant compagnon couché dans son tombeau.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

La publication de notre journal a été annoncée par toute la presse anarchiste et même par toute la presse socialiste étrangère qui nous ont souhaité la bienvenue. Nous les remercions de leurs bons souhaits et nous espérons que nos rapports avec eux resteront toujours dans les meilleurs termes.

Citons également le *Cri du Peuple* qui, par la plume de sa directrice, a annoncé la disparition du *Révolté* et a salué notre naissance. Nous aurions voulu répondre en toute sincérité aux souhaits de bienvenue de notre confrère ; mais, différant de but et de moyens il est probable que nous nous trouverons plus d'une fois en désaccord. Nous ne l'en remercions pas moins.

* * *

On connaît maintenant l'origine du manifeste de l'homme appelé comte de Paris par ses laquais. Le fameux manifeste a été inspiré par la réunion de ces messieurs : tzar, rois, ducs, pêcheurs de trônes, réunis la semaine passée à Copenhague.

Il y aura des nigauds qui en seront étonnés. Mais, il faut être bien peu renseigné pour ne pas savoir que le rêve des Alexandre et des Katkoff a toujours été le rétablissement des Orléans en France. L'organe officieux du gouvernement russe l'a déjà dit assez nettement : Ou bien vous aurez au pouvoir les républicains-orléanistes : Rouvier, Ferry et Cie, qui prépareront sous main le retour des Orléans ; ou bien Alexandre III laisse l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie libres de vous attaquer, — de vous écraser si possible. Il leur aiderait, au besoin.

Ils imposent leurs conditions. Parbleu, les rois ne procèdent jamais autrement avec les gens qui se mettent à plat ventre devant eux.

* * *

Notre ami Parmeggiani, à qui le commissaire de police de Clignancourt communiqua un arrêt d'expulsion, il y a quelques mois, dans les circonstances que le *Révolté* a racontées et dont nos amis se souviennent, a été arrêté jeudi dernier dans la rue, au moment où il sortait de son domicile. Trois agents, le surprenant à l'improviste, parvinrent à le terrasser et à s'emparer de lui malgré l'énergique résistance qu'il leur opposa.

Il vient de passer en jugement. Aux questions du président de la correctionnelle, Parmeggiani répond qu'étant anarchiste, il n'a pas de patrie et ne reconnaît à personne le droit de le parquer d'un côté des Alpes ou de l'autre. Si l'on est parvenu à le prendre c'est parce qu'on l'a surpris traîtreusement, car il défendra sa liberté contre quiconque essaiera de la lui ravir. Le tribunal l'a condamné à deux mois de prison.

En entendant sa condamnation, Parmeggiani crie : Vive la liberté française, mais vive surtout l'Anarchie ! Sa vaillante compagne, présente à l'audience, s'écrie aussi « vive l'anarchie ! » au moment où les gardes emmènent Parmeggiani.

* * *

Cette. — Sur les bords de la Méditerranée, entre le port de Cette, l'étang de Thau et le grau d'Agde, se trouve une des plus belles plages du littoral méditerranéen. Aussi les actionnaires de la compagnie des salins du Midi l'ont ils accaparée aux trois quarts, et c'est là ce qui leur permet de faire de l'exploitation sur une grande échelle.

Ils ont là sous leurs ordres, une grande quantité d'ouvriers qui, sans matière première, avec de l'eau de mer seulement, produisent des montagnes de sel dont la vente remplit leurs coffres-forts, alors que les ouvriers, après un travail très dur et fatiguant, touchent seulement un salaire dérisoire qui leur permet tout juste de manger un morceau de pain.

Le restant de la plage est occupé, surtout pendant la belle saison, par un grand nombre de pêcheurs à la traîne, qui sont là campés pêle-mêle, et n'ont pour tout abri que quelques piquets plantés dans le sable, surmontés d'une vieille voile hors d'usage qui leur sert de tente. Ils vivent là presque en commun des produits de leur pêche, à laquelle ils se livrent deux fois par jour, le matin et le soir. Dès que la pêche est terminée, on voit les femmes, une corbeille sur la tête, pieds nus et au pas de course, se diriger vers le marché de la ville. Pendant ce temps les hommes vaquent à divers travaux, principalement la réparation de leurs filets, d'autres vont ramasser du bois le long de la plage pour faire bouillir la marmite.

Depuis que le phyloxera a ravagé les vignes du Midi, on a beaucoup planté dans les terrains sablonneux, où l'insecte ne peut rien. Aussi les abords des salins et de la plage, sont-ils couverts de magnifiques vignobles qui, chaque année, donnent de jolis fruits et d'abondantes récoltes. Il y a quelques jours, alors que les pêcheurs à la traîne venaient de terminer leur besogne et que les femmes étaient parties pour le marché, l'un d'eux, âgé de vingt-deux ans, d'origine italienne, était allé ramasser un peu de bois. Au retour, sur son chemin, il passa devant les vignobles et, séduit par les beaux fruits qui pendaient aux souches, il s'approcha et cueillit un raisin. Soudain un coup de feu retentit ; le jeune homme chancela, fit quelques pas et tomba foudroyé. Au bruit de la détonation, ses amis accoururent, et quel ne fut pas leur étonnement de voir leur malheureux camarade étendu raide mort dans une mare de sang.

Que s'était-il passé ? Une de ces brutes, que l'on nomme gardes particuliers, l'avait aperçu et lui avait impitoyablement déchargé son fusil en pleine poitrine.

Quand donc la Révolution Sociale nous débarrassera-t-elle à jamais de cette vermine, magistrature, gendarmerie, gardes, etc., de ces êtres vils et méprisables qui profitent de ce qu'ils sont protégés par la loi, pour assassiner nos frères. Ils sont tellement dépourvus d'humanité qu'ils tuent un homme comme ils abattraient un chien. Mais, au jour de la liquidation sociale, nous pourrons nous souvenir et leur faire payer cher toutes les avanies qu'ils nous font subir aujourd'hui.

* * *

Guise. — Le bagne Godin devient intéressant. La semaine dernière une diminution a eu lieu dans un atelier de boutons, la diminution a été de 53 0/0 pour le moins ; là-dessus les ouvriers, sur qui tombait cette diminution, arrêtèrent le travail, mais ils furent obligés de le reprendre devant une menace de remplacement. A noter que ce sont tous des jeunes gens qui subissent cette diminution et que le contre-maître de l'atelier a reçu une prime de 500 francs, l'an dernier, pour avoir remplacé de vieux travailleurs par des jeunes, en ayant bien soin de leur donner la moitié du salaire de leurs prédécesseurs. Des placards anarchistes ont été posés sur les murs qui font face au bagne, menaçant de mort quelques Vatrins qui dirigent l'établissement.

* * *

L'administration du *Révolté*, nous a remis pour nous indemniser du service de ses abonnés, le stock de brochures socialistes dont elle disposait. Parmi ces brochures, il y a une grande quantité de *Produits de l'Industrie*, dont le tirage avait été très fort.

Dans le but de faire rentrer de l'argent, qui, — pour nous, comme pour tous les organes anarchistes, — est la partie vulnérable de notre existence, nous les offrons aux groupes à 2 fr. 50 le cent, s'ils pensent qu'il est utile de propager cette brochure et peuvent disposer d'un peu de fonds.

### Belgique

Gand. — Réunion du Groupe d'études sociales, tous les dimanches matin, à 11 heures, chez le compagnon Lootens, 7, rue aux Vents. Le groupe ayant formé une bibliothèque, fait appel aux camarades qui auraient des brochures, journaux, ou ouvrages socialistes, à lui donner.

* * *

Bruxelles. — Notre ami Soethout vient d'être arrêté dans les circonstances suivantes :

Soethout est né en Hollande de parents belges ; ouvrier cordonnier, il comprit le socialisme et se rallia aux théories anarchistes ce qui lui a valu pas mal de désagréments. Il fut arrêté à Bruxelles il y a deux ans pour un prétendu complot. Remis en liberté il fut expulsé peu après — comme Hollandais — pour avoir assisté à un meeting. Il fut en Hollande d'où il fut expulsé — comme Belge. Venu à Paris, il fréquenta les groupes anarchistes et bientôt fut expulsé — comme Belge ou Hollandais.

Soethout retourna à Bruxelles chez ses parents. Mais la police, informée de son retour, se mit à sa recherche et, mardi 13 septembre, un agent le rencontra dans un établissement *A la Fraternité*, et voulut l'arrêter. Il parvint à lui échapper et sortit. Quelques minutes après, il rentrait de nouveau et, l'agent ayant encore voulu l'arrêter, il le frappa de douze coups de tranchet. L'agent est mort de ses blessures. D'autres agents, survenant, l'ont désarmé et arrêté.

Soethout vient de nous donner un bon exemple ; puisqu'on n'a que les libertés que l'on prend, lorsqu'on aura fait respecter ainsi quelques fois la liberté individuelle, il est probable que les séides de l'autorité nous laisseront tranquilles.

### Irlande

Les Chevaliers du clair du lune, les Moonlighters, continuent à donner signe de vie. L'autre jour, une de leurs bandes devait attaquer, la nuit, la maison d'un fermier traître. La police leur avait dressé un guet-apens, en cachant douze hommes armés dans la ferme ; mais c'est le policier en chef qui y perdit la vie. Lorsque les Moonlighters se virent pris au guet-apens, ils se défendirent avec rage, et le policier en chef en sortit le crâne brisé, pour expirer quelques minutes après.

### Angleterre

Une grève d'un nouveau genre vient d'éclater dans les mines d'Asworth et des environs. Il y a eu

récemment une grève, à la suite de laquelle six mineurs se sont vus condamner par les soi-disant juges à des amendes et des dommages-intérêts, et emprisonner pour non-payement.

Alors, 1730 mineurs se sont mis en grève, déclarant qu'ils ne reprendraient pas le travail tant que leurs six camarades resteraient en prison.

La grève pour forcer les juges à revenir sur leur décision — ce n'est plus une cessation de travail pour obtenir un salaire plus élevé. C'est un vrai acte de solidarité.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCES

L'administration du *Révolté* nous demande d'insérer la note suivante :

Permettez-nous de publier dans vos colonnes l'emploi des sommes que nous avons reçues pour les détenus politiques.

D'après le compte que nous avons publié dans notre numéro 15, il nous restait 41 fr. 95. Nous avons reçu depuis en différentes fois 39,25. Soit comme total 81,20.

Nous avons envoyé à Dijon 21,50, — au compagnon Buchly 5 fr., — au comp. Couchot 10 fr., — à divers compagnons 5 fr., — au comp. Parmeggiani 10 fr , — aux comp. Soethout et Neve 20 fr., — au comp. Jahn 10 fr. — Total 81,50.

* * *

L'administration du *Revolté* demande à ses anciens correspondants et dépositaires de vouloir bien solder leurs comptes au plus tôt afin de lui permettre de liquider sa situation. Adresser les fonds à l'administration de la *Révolte*.

* * *

L'Union des groupes anarchistes de Bruxelles vient d'ouvrir une souscription en faveur du comp. Neve. Les deux premières listes ont produit la somme de 14, 10 à laquelle vient se joindre l'envoi de 10 fr. fait par le *Révolté*.

* * *

Plusieurs de nos abonnés de Suisse nous informent qu'ils reçoivent, encarté dans la *Révolte*, un petit journal de propagande religieuse de Lausanne.

L'administration de la *Révolte*, à la Chaux-de-Fonds aussi bien qu'à Paris, n'est pour rien dans cet envoi qui ne peut être imputé qu'à la direction de la poste suisse ou a quelque employé trop zélé mômier.

Il nous paraît oiseux de réclamer à l'administration, et nous ne pouvons qu'engager nos abonnés à supporter cet inconvénient — quitte à eux d'employer ce canard — si le papier est bon — à certain usage externe.

* * *

Le groupe *les Forçats* de Lille remercie les groupes anarchistes de Calais, d'Armentières et d'Alger ainsi que la Ligue des Anti-patriotes de Paris, les journaux *la Liberté* de Verviers et *l'Avant-Garde* de Paris, qui lui ont envoyé les journaux qu'ils possédaient.

Nous informons les compagnons qu'il manque le numéro 1 de la *Lutte Sociale* de Lyon, et les numéros 1 et 2 de l'*Avant-Garde* de Paris.

Nous prions de nouveau les compagnons qui pourraient nous procurer les numéros des journaux anarchistes qui nous manquent ou qui pourraient encore nous faire don de nouvelles collections, de bien vouloir nous les adresser sans retard, afin que nous puissions les remettre à la Bibliothèque communale de Lille. Adresser les envois au compagnon Clément Contat, 12 rue de Roubaix à Lille (Nord).

* * *

L'administration de l'*Action Révolutionnaire* rappelle à tous les compagnons en général son appel paru dans le numéro 19 du *Révolté* et prie les détenteurs de listes de souscription en faveur du journal, en fondation à Alger, ainsi que les camarades qui pourraient lui faire parvenir leurs souscriptions personnelles, de bien vouloir le faire au plus tôt afin qu'elle puisse décider le jour de l'apparition.

Elle invite ses correspondants qui veulent se mettre en relation avec elle, à écrire à l'administration.

Les compagnons qui n'ont pas encore reçu de listes, sont instamment priés d'en faire la demande à l'*Action Révolutionnaire*, 6 rue Lahemar, Alger.

* * *

A la sortie du meeting de la salle Favié, plus de 200 membres de la Ligue se sont réunis dans une soirée amicale et ont décidé de continuer la propagande de meeting en en organisant d'autres sur quelques autres points de la ville et à cet effet ils ont décidé de continuer la souscription pour en couvrir les frais.

Adresser les fonds au compagnon Emile Bidault, rue Henri-Chevreau, 21, Belleville (Paris).

Voici l'état des sommes reçues et dépensées :

Erreur dans la dernière liste, 0,50 centimes; collecte aux communistes-anarchistes du 20me, 2 fr. 50; liste de Saint-Pierre-lès-Calais, Coquelet, 0,50, Dellporte, 0,50, Mascot, 0,25, Dellattre, 0,25, Sauvage, 0,50, Derotte, 0,50, Meurillon, 0,50, Bremon, 0,50; A. R., 5 francs; pièce fausse, 0,50; collecte faite au meeting, 80 francs; excédent d'écot à la sortie entre quelques anarchistes, 1 fr. 40; vente d'un tableau par un anarchiste allemand, 3 fr.; L. Agen, 2 fr. Total, 98 fr. 40. Listes précédentes, 115 fr. 90, total, 214 fr. 20.

Dépenses pour le meeting. Frais d'affiches, 102 fr., impression du manifeste distribué à la réunion, 24 fr., salle, 50 fr., correspondance et divers, 4 fr. 35. Total, 180 fr. 35. Reste en caisse pour le second meeting, 33 fr. 85.

* * *

Les anarchistes de Bordeaux ont envoyé 7 francs aux détenus de Dijon.

## BIBLIOGRAPHIE

*Les Guerres de demain*, par Schiroky, petit opuscule à 10 centimes, en vente à Paris, 10, passage des Rondonneaux.

Dans cette brochure, l'auteur démontre que l'intérêt des travailleurs est d'empêcher les guerres nationales et de les prévenir en faisant la guerre sociale contre le capital et l'autorité.

Nous ne ferons qu'une réserve au sujet d'une phrase où l'auteur dit, « que tout en étant anarchiste, il n'est pas de ceux qui prennent leur autoritarisme pour de l'intransigeance, qui disent : nous voulons l'anarchie ou rien, et qui tenteraient de faire avorter une révolution plutôt que de ne pas en être les maîtres. » Nous ne nous expliquons pas bien cette phrase. — On est anarchiste ou on ne l'est pas. Quand on croit que les idées que l'on professe sont les meilleures, on cherche à les propager de toutes ses forces, sans restriction aucune. Vouloir temporiser avec les idées qui en sont la négation, c'est de la duperie ou de la trahison. Quant aux anarchistes, auxquels fait allusion le compagnon Schiroky, ce ne sont pas des anarchistes. Le devoir des anarchistes, dans la révolution sociale comme dans la propagande, sera de chercher à assurer la mise en pratique de leurs idées, mais non d'être les maîtres, car l'idée de maîtres implique celle d'esclaves ou de serviteurs. Ce n'est certainement pas ce que cherchent les anarchistes.

L'Union des groupes anarchistes des XIIe et XXe arrondissements et Montreuil-Vincennes vient de faire paraître une brochure de seize pages, *Aux Affamés*, prix 5 centimes.

Nos amis ont cherché à faire rentrer dans ces quelques pages une exposition des théories et de la tactique, qui nous paraît exiger un développement bien plus considérable. Aussi la brochure laisse-t-elle de grandes lacunes. Malgré ce défaut, nous en recommandons vivement la lecture à tous nos amis.

L'Union nous en a adressé une centaine d'exemplaires pour être vendus au bénéfice du journal. Nous l'en remercions.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

Il y a à Charost, département du Cher, arrondissement de Bourges, une grande fabrique de lingerie qui fournit de l'ouvrage à toutes les femmes des environs. On leur paie trois sous une chemise et sept sous une paire de pantalons avec volants brodés.

* * *

« Frères! il faut mourir! » répète le trappiste.
Un mot que, chaque jour dit le monde, est plus triste :
« Il faut vivre! » Il le dit, et ce monde inclément
N'ajoute pas « mon frère » au dur commandement.

(G. de Latouche. *Les Adieux.*)

* * *

« De tout ce fatras, je n'avais bien retenu qu'une chose; c'est que la morale consiste à faire ce qu'on veut, que pour faire ce qu'on veut il faut être libre, et que par conséquent l'homme qui n'est pas libre ne pouvant faire ce qu'il veut, est nécessairement immoral.

(Eugène Mouton. *Zoologie morale.*)

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutinonaire*

L. à Bourg 0,50. — M. à Beaujeu 0,50. R. G. à Calvisson 0,50 Un copain de la rue Martin 1 fr. R. 2 fr. Un mécanicien de la flotte malgré lui 3 fr., Simonin 0,50 Groupe « l'Explosion » de Bourges 5 fr., H. T. et les frères T. à Eguilles 3,50, Groupe la « Révolution Sociale » 0,65. L. à Agen 3 fr. — Van S. à Sliedrecht 0,75. D. à Speranza 5 fr. V. à Bourges 0,50. F. à Vincennes 0,50. Groupe de Montreuil 2 fr. Total 28,90.

## SOUSCRIPTION
### *Pour les familles des détenus politiques*

D. à Lyon 1 fr. — Vente de 5 brochures *les Enfants de la Nature* 1,25. — Collecte remise par le compagnon Letellier 1,60.

P. à Levallois 1 fr. — Un mégissier 0,20.

Pour les condamnés de Dijon : un Marin 5 fr., un copain de la rue Martin 0,50. H. T. et les frères T. à Eguilles 3 fr.

Vienne : collectes faites aux enterrements civils de la citoyenne Rollet du jeune enfant du cit. Chambard 10 f. Total 23,55.

## PETITE CORRESPONDANCE

P. a Annonay. — L. à Gand. — M. à Armentières. — G. à Lorgues. — K. à New-York. — S. à St-Prix. — L. à Valence. — H. à Cette. — M. à Guise. — D. à Cavaillon. — F. à Amiens. — G. à Lyon. — V. à Bourges. — F. à Turin. — Reçu timbres et mandats.

R. à Berne. — Le comp. W. dit vous avoir écrit. Avez-vous reçu ?

*L'Idée Ouvrière*. — Envoyez-nous les deux numéros parus. — Envoyez 10 ex. au comp. Loosens à Gand.

Le comp. Luquet informe les camarades que sa nouvelle adresse est 5, rue des Droits de l'Homme à Agen.

V. J. di F. à Pietroperzia. — Si le docteur en question fait ce que vous dites, il ne fait que ce que tout homme de cœur ferait à sa place. Il n'y a donc nullement à en faire une notice spéciale dans un journal.

*Avant-Garde*. — Reçu 3,30 de Guise pour vous.

V. à Ganges. — Reçu colis et mandat. Merci.

P. à Buenos-Ayres. — Reçu vieux timbres. Merci.

J. à M. — Avons reçu lettre et mandat. Nous mettons les journaux à la poste en bon état. Impossible de faire plus.

L. à Gand. — L'adresse de L. M. est 95 rue Victor Hugo, à Levallois-Perret (Seine).

D. à Die. — Reçu timbres. Nous pensons mettre notre idée à exécution d'ici peu.

M. à St-Quentin. — En laissant les *Paroles d'un Révolté* à 2,75, nous ne prélevons dessus que les frais d'envoi. Impossible de réduire le prix davantage. Nous transmettons votre demande au comp. Malato. Nous n'avons pas la brochure à Lefrançais.

K. à New-York. — Même réponse. Nous ne pouvons nous procurer. Que faut-il vous envoyer en place ?

X. à Ougrée. — Ayant inséré dans notre précédent numéro une lettre sur ce sujet il nous semble oiseux d'y revenir.

A. à Dijon. — Nous pensons ainsi, mais nous ne pouvons attaquer quelqu'un qui ne peut répondre. C'est cela pour l'envoi annoncé.

Nous n'avons pu expédier les affiches avec notre premie numéro par suite d'un retard de l'imprimerie. Nous les adressons aujourd'hui aux amis qui nous en ont demandé ainsi qu'à nos dépositaires. Nous rappelons que les affiches ne peuvent être posées dehors que timbrées à 12 centimes. Il nous en reste encore quelques-unes que nous tenons à la disposition de nos amis qui en désireraient.

## CONVOCATIONS

Amiens. — Une conférence privée aura lieu le dimanche, 25 septembre 1887, a cinq heures du soir, salle de l'Industrie, 97, rue Saint-Leu. Ordre du jour : *L'esclavage de l'Homme au XIXme siècle*, par plusieurs orateurs des groupes l'*Ere nouvelle*, les *Parias picards* et le compagnon Tortelier de Paris

Quelques camarades essaient de reconstituer le groupe anarchiste du XIVme. Nos amis et lecteurs qui désireraient en faire partie sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le lundi 26 septembre, salle Pécoul, rue de Vanves, 18.

**La REVOLTE est en vente à St-Denis**
Chez V. Pierret, 6, rue de la Briche.
*On y trouve également toutes les brochures socialistes.*

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 3 — 5 CENTIMES — Du 1 au 7 OCTOBRE 1887

# LA RÉVOLTE

**POUR LA FRANCE**

Un an . . . . . Fr. 4 —
Six mois . . . . . » 2 —
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

**POUR L'EXTERIEUR**

Un an. . . . . Fr. 6 —
Six mois. . . . . » 3 —
Trois mois. . . . . » 1 50

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

Administration : 140, Rue Mouffetard, PARIS

## A NOS LECTEURS

Plusieurs lecteurs et anciens abonnés du *Révolté* nous ayant demandé de publier les deux études *la Richesse et la Misère* et *les Knights of Labor*, dont ce journal n'a pu achever la publication, nous avons demandé la copie de ces études à l'ancienne administration de notre confrère.

Pour ne pas republier ce qui a paru et que la plupart de nos lecteurs ont déjà lu, nous reprenons leur publication où le *Révolté* l'a interrompue, et nous mettons à la disposition de nos lecteurs ce qui a déjà paru dans ce journal.

## LA RICHESSE ET LA MISÈRE

### V

LA SITUATION DES OUVRIERS

*(Suite)* (1)

Le milieu où vivent les prolétaires urbains n'est qu'une des causes de la désorganisation physiologique qui, de bonne heure, s'opère en eux et diminue considérablement leur vie moyenne. Le genre de travail auquel ils se livrent contribue aussi à les user prématurément et les conduit même plus sûrement à la maladie, à la souffrance, aux infirmités cruelles. La plupart des métiers manuels sont effectivement des métiers insalubres par eux-mêmes ou rendus tels par l'incurie des patrons. Et ce qu'il y a de plus triste dans ce fait c'est que les ouvriers qui travaillent dans les plus mauvaises conditions hygiéniques sont ceux qui ont les plus faibles salaires ; le fétichisme de l'inégalité domine tellement notre société actuelle que la bourgeoisie a trouvé le moyen d'établir une aristocratie de privilégiés jusque dans les rangs des prolétaires ; ceux qui ont les métiers manuels les moins pénibles et les moins répugnants sont ceux qui gagnent le plus, quand le simple bon sens dit que ce devrait être le contraire.

De tous les forçats du travail les ouvriers mineurs sont à cet égard les plus maltraités. Si Dante eût vécu six siècles plus tard et qu'il eût visité les mines actuelles il en eût fait l'un des cercles de son Enfer. Emile Zola en a donné dans *Germinal* une description saisissante. Si vous n'avez jamais visité ces gouffres où descendent chaque jour des centaines de milliers d'hommes lisez cet admirable ouvrage et vous aurez une idée de la vie que mènent les houilleurs dans l'atmosphère impure de la mine. Ces malheureux, qui sont obligés de ramper à tout moment dans les galeries d'attaque et de travailler presque toujours le corps contourné, subissent de véritables tortures physiques pour arriver à creuser la roche. Toutes les souffrances que peuvent faire subir les brusques changements de température, ils doivent chaque jour les supporter et quand ils ont grelotté sous les courants d'air glacés de la galerie de roulage, ils vont respirer l'air surchauffé des galeries d'attaque où les gaz délétères et le suintement des roches ajoutent encore à ce qu'ils doivent souffrir. Des femmes, des enfants participent à ces travaux terribles. Parmi les herscheuses qui chargent les chariots et les font rouler de la taille au plan incliné de la mine, il y a des jeunes filles de 16 ou 17 ans. Ces pauvres enfants restent de 15 à 18 heures par jour dans les galeries et chargent jusqu'à 70 chariots ou berlines.

—

Le travail des mines est un enfer, mais celui des hauts-fourneaux, des filatures, des manufactures de tissus, des usines de produits chimiques est presque aussi terrible ; d'une manière générale on peut dire que les fabrications diverses qui composent la grande industrie sont meurtrières pour les travailleurs. Il y a une limite de dépense dynamique, au delà de laquelle l'effort de l'homme est une cause de souffrance et de maladie, or dans presque tous les métiers où l'ouvrier est obligé de se surmener, cette limite est de beaucoup dépassée. Ajoutez à cela que le travail se fait presque partout dans de déplorables conditions hygiéniques : les courants d'air glacés, les poussières minérales ou végétales saturées de principes insalubres sont le lot ordinaire de la plupart des travailleurs (sans parler des industries où les ouvriers manient des matières toxiques). Ceux qui échappent, par leur métier, à ces causes d'affaiblissement et de mort lente, ont, en tout cas, à souffrir du manque d'air, dans le confinement des ateliers où, par raison d'économie, on les entasse.

—

L'influence déprimante qu'exercent à la fois l'habitation, le surmenage et l'insalubrité des occupations, on la constate un peu partout ; c'est un fait reconnu que dans tous les pays une forte proportion de la classe ouvrière est en voie de dégénérescence physique. En Angleterre par exemple, dans le pays le plus riche du monde, on peut observer ce curieux phénomène : tandis que la bourgeoisie, bien nourrie, bien logée et bien vêtue, devient, prise en masse, plus vigoureuse et plus saine, la race prolétarienne au contraire s'atrophie et dégénère. Allez dans le Lancashire, au pays des filatures, et vous constaterez de visu ce recul de la classe ouvrière, rien qu'en comparant les pères et les enfants. Mais pourquoi citer en particulier la Grande-Bretagne ? Est-ce que partout on ne peut pas observer un fait analogue ? Le travail manuel s'accomplit aujourd'hui dans des conditions telles que pour des millions d'êtres il vaudrait mieux être détenus dans certaines prisons ou forçats en Nouvelle-Calédonie que mineurs ou ouvriers de fabriques ; ils seraient au moins sûrs de toujours manger, à la maison centrale et au bagne.

—

Si le prolétaire urbain est horriblement malheureux pour toutes les raisons que nous venons d'exposer, il l'est encore plus par le fait que tout son labeur et toutes ses souffrances ne lui procurent même pas les moyens de se nourrir. On s'habitue presque à tout supporter en ce monde : la fatigue et le dur travail ; à force de vivre dans un air impur on finit par ne plus éprouver directement ses effets funestes, mais jamais on ne s'accoutume à ne pas manger suffisamment et la faim est un mal atroce. Eh bien, ce mal, l'ouvrier moderne est appelé à le subir pendant presque toute sa vie : il faut aller chez ces peuplades hyperboréennes qui, n'ayant pour unique ressource que la pêche, sont exposées à un moment donné à manquer de tout, pour trouver une classe d'hommes aussi maltraitée à cet égard.

C'est là une vérité devenue banale aujourd'hui ; même les écrivains les plus conservateurs sont obligés de le reconnaître. Nous pourrions nous dispenser de donner la preuve de cette assertion, mais comme nous tenons à n'étayer ce travail que d'arguments irréfutables, nous allons montrer que le salaire des ouvriers, étant en moyenne dérisoire, il y a des millions d'entre eux qui ne peuvent absolument pas se procurer ce qu'il leur faut et par conséquent croupissent dans la misère.

Procédons comme nous l'avons fait ci-dessus pour les paysans ; établissons quelle est la somme annuelle nécessaire à chaque ouvrier pour vivre. Il faut calculer ici trois choses : le loyer, la nourriture et les objets manufacturés, mais il va de soi que les produits alimentaires étant beaucoup plus chers dans les villes qu'à la campagne nous ne devons pas conserver l'évaluation de notre premier tableau. Cela admis, voici quel est le revenu minimum nécessaire à chaque ouvrier pour vivre :

| | |
|---|---|
| Loyer | 130 francs |
| Nourriture | 250 » |
| Entretien, chauffage, etc. | 400 » |
| Total. | 780 » |

Ce minimum de 780 francs, l'ouvrier le possède-t-il ? Dans quelques métiers privilégiés, oui ; dans la plupart des industries, non ; et il n'est pas difficile de le prouver.

Voici le tableau statistique donnant la moyenne des salaires quotidiens dans les principaux pays du monde en 1887 (1).

| | HOMMES | FEMMES |
|---|---|---|
| Etats Unis. | 6 fr. | 3 fr. |
| Grande-Bretagne | 4,50 | 2,80 |
| France | 3,60 | 1,80 |
| Allemagne | 3,12 | 1,50 (?) |
| Suisse | 3,10 | 1,50 |
| Belgique | 3,05 | 1,50 |
| Autriche | 2,00 | 1,30 (?) |
| Bade. | 2,00 | 1,25 |

Comme on le voit, la moyenne générale des salaires oscille entre 6 et 2 francs pour les hommes et 3 fr. et 1,25 pour les femmes, dans les pays de grande industrie. Cette moyenne peut sembler à première vue assez élevée, mais il faut ajouter que l'ouvrier ne gagne ce

1. Voir les N° 12, 13, 14, 15, 17 et 23 du *Révolté*.

1. Pour la grande industrie.

salaire que les jours qu'il travaille et non 365 fois par année. Dans tous les pays, soit par le fait de l'observation du dimanche, soit par le fait du chômage forcé, le nombre des journées de travail ne dépasse pas 300 en moyenne (ce qui est heureux du reste car les pauvres ouvriers ne pourraient pas supporter un travail ininterrompu toute l'année).

Voici quel est en réalité le salaire annuel des prolétaires dans les pays que nous avons examinés :

| | HOMMES | FEMMES |
|---|---|---|
| | 1800 fr. | 900 fr. |
| Etats Unis | 1350 » | 840 » |
| Grande-Bretagne | 1080 » | 540 » |
| France | 936 » | 450 » |
| Allemagne | 930 » | 450 » |
| Suisse | 915 » | 450 » |
| Belgique | 600 » | 390 » |
| Autriche | 600 » | 375 » |
| Bade | | |

Les chiffres qui précèdent prouvent eux choses, c'est qu'avec les *salaires moyens*, tels qu'ils sont établis dans les statistiques officielles, un ouvrier célibataire peut vivre presque partout mais qu'une femme ne le peut qu'en Amérique et en Angleterre; partout ailleurs, elle est condamnée à la misère.

L'organisation sociale n'aboutît-elle qu'à cette monstruosité ce serait déjà une raison plus que suffisante pour faire la Révolution; mais il y a plus encore, car cette moyenne de salaires, qui peut sembler élevée, n'est qu'un trompe-l'œil. L'ouvrier, en effet ne vit pas seul, il se marie; c'est pour lui une nécessité; il faut donc qu'il gagne assez pour s'entretenir lui-même et pour nourrir ses enfants. Peut-il le faire, même dans les pays où le salaire moyen est le plus élevé? Cela est absolument impossible. Supposons une famille d'ouvrier composée de cinq personnes, le père et la mère gagnant tous les deux (ce qui n'est pas toujours possible), et calculons ce qu'il leur faut pour vivre. On peut admettre que chaque enfant venant s'ajouter à la famille augmente en moyenne les dépenses générales de 300 francs par an.

Voici donc le bilan des dépenses et du salaire dans une famille ouvrière de cinq personnes:

| | DÉPENSES | SALAIRES | DÉFICIT |
|---|---|---|---|
| Etats-Unis | Fr. 2,280* | Fr. 2,700 | |
| Grande-Bretagne | 2,280 | 2,190 | Fr. 90 |
| France | 2,280 | 1,620 | 660 |
| Allemagne | 2,280 | 1,386 | 894 |
| Suisse | 2,280 | 1,380 | 900 |
| Belgique | 2,280 | 1,365 | 915 |
| Autriche | 2,280 | 990 | 1,290 |
| Bade | 2,280 | 975 | 1,305 |

Ainsi donc avec un salaire moyen, une famille de cinq personnes peut vivre péniblement aux Etats-Unis *) et en Angleterre; en France elle ne le peut pas; dans tous les autres pays elle est dans une misère complète. Diminuez autant que vous le pourrez les évaluations qui représentent dans notre tableau les dépenses de loyer, de nourriture et d'entretien, tenez compte du fait que dans certains pays le prix des choses est plus bas que la moyenne de l'Europe; abaissez même, si vous le voulez, à 1,600 francs le total des dépenses d'une famille d'ouvriers en Suisse, en Belgique, en Autriche, en Allemagne, vous en arriverez quand même à constater ce fait indéniable, c'est qu'avec les salaires ordinaires dans quelque pays que ce soit, il n'est pas possible à une famille de prolétaires un peu nombreuse de vivre sans souffrir de la faim et sans recourir à la mendicité.

Cette conclusion pourrait suffire, mais nous devons élucider complètement la question qui nous occupe. Il y a une idée qui a dû se présenter à l'esprit de nos lecteurs, c'est que ces salaires moyens qui ont servi de bases à nos évaluations ont été calculés d'après la valeur des salaires extrêmes; ils ne peuvent être considérés comme un critérium absolu. En effet, s'il y a un certain nombre d'ouvriers qui gagnent beaucoup plus, il y en a des millions d'autres qui ne touchent pas même ces salaires moyens et qui, par conséquent, sont plus malheureux encore. Par exemple, en France, où la paie des travailleurs est relativement plus forte que dans la plupart des autres pays, il y a beaucoup d'ouvriers qui ne gagnent que 2 francs ou 2 fr. 50 par jour; en Italie c'est la même chose; en Belgique, certains mineurs ne touchent que 1 fr. 50. Nous ne parlons pas des femmes qui ont un salaire encore plus dérisoire : 75 ou 50 centimes par jour.

N'envisageons ici que la situation des ouvriers qui gagnent 2 francs en moyenne (il y en a bien 20 ou 25 millions) et établissons, comme nous l'avons fait pour les paysans, une comparaison entre la valeur de la production agricole et industrielle et celle des salaires.

Evalués au prix où on les vend dans les villes, les produits alimentaires représentent une valeur de *220 milliards de francs au minimum* (*), ajoutée à celle des produits manufacturés, qui est, nous l'avons vu, de 814 1/3 milliards, elle forme, avec celle-ci, un total de 1,034 1/3 milliards. En prenant pour base de répartition par tête le chiffre de 387 millions d'habitants déjà employé, nous pouvons dresser le tableau d'ensemble qui suit :

*Valeur par tête de la production générale comparée à celle des besoins et des salaires ordinaires des travailleurs en 1887 :*

| | | PRODUCTION | BESOINS | SALAIRES |
|---|---|---|---|---|
| Produits alimentaires | Fr. | 567 | 250 | |
| Produits manufacturés | | 2,104 | 400 | |
| Total. | Fr. | 2,671 | 650 | 600 |

Il ressort de ce tableau deux faits très importants :

1. Tandis que chaque ouvrier du groupe étudié par nous devrait toucher 2,671 francs chaque année dans l'hypothèse d'une répartition équitable, il ne parvient à gagner que 600 francs ou moins;

2. Avec les salaires ordinaires de 2 francs et moins, un ouvrier ne peut même pas payer sa nourriture et son entretien; il a un déficit de 50 francs en ce cas et de 180 francs si l'on ajoute à la somme des besoins celle qui représente le loyer annuel.

Nous arrivons donc, en dernière analyse, à cette conclusion véritablement navrante : En ne gagnant que 2 francs par jour, nn ouvrier, sans femme, sans enfants, sans charge étrangère d'aucune sorte, ne peut pas même arriver à vivre. Cet ouvrier, auquel il manque 180 fr. pour se donner le strict nécessaire, sera forcément obligé de se passer complétement de domicile s'il veut manger et se vêtir, ou de se priver de nourriture et d'objets essentiels s'il est forcé d'avoir un domicile. Pour un malheureux de cette catégorie (très nombreux, je le répète), 180 francs de déficit équivalent, pris sur les dépenses d'alimentation, à *276 jours sans pain;* répartis sur l'ensemble des besoins (loyer, nourriture, entretien) ils représentent une somme inouïe de privations et de souffrances, qu'on ne peut traduire que par ces mots : *Misère noire!!*

*(à suivre)*

*) Le chiffre de 2,280 francs est calculé pour l'Europe; aux Etats-Unis les dépenses sont beaucoup plus élevées, car la vie est au moins un tiers plus chère que dans l'ancien monde, de telle sorte que là aussi les salaires moyens sont insuffisants pour une famille de cinq personnes; on peut évaluer le déficit à 100 francs au moins.

(*) Pour évaluer ce total nous avons pris naturellement les mêmes chiffres que pour évaluer ce que coute la ration d'un homme dans les villes.

## LA GRÈVE DE CHOLET

Les ouvriers tisserands de Cholet, victimes d'une exploitation effroyable et las enfin de la subir, viennent de quitter le travail, et ils opposent à leurs patrons cette arme passive : la grève légale avec la faim au foyer et la défaite par la famine en perspective.

Quelques chiffres donneront une idée de leur triste situation :

Les tisserands de la campagne, travaillant au métier à la main, avec l'aide d'un auxiliaire pour dévider le fil, gagnent de 12 à 14 sous pour 12 heures de travail; et encore ce sont les habiles qui accomplissent leur tâche dans cet espace de temps, les vieux mettent de 17 à 18 heures pour gagner ces 12 ou 14 sous.

Les ouvriers en atelier ne sont pas mieux partagés. Le salaire quotidien est de 25 à 35 sous, mais des amendes, variant de 80 centimes à 4 francs, le rognent continuellement; la journée de travail est de 12 heures.

Les ouvriers réclament des réformes plus que modestes, dont la principale est la mise en vigueur d'un tarif élaboré en 1883 entre eux et les patrons. Inutile de dire que ce tarif, quoique accepté par les patrons, n'a jamais été appliqué. Ils demandent encore l'établissement d'un tarif nouveau pour les articles non compris dans celui de 1883.

Pour le tissage mécanique, ils demandent : 1° que la journée de travail soit réduite de 12 à 11 heures; 2° la suppression des amendes pour les cas d'absence motivée; 3° leur réduction pour les autres motifs; 4° que les amendes soient versées dans la caisse ouvrière, au lieu d'aller grossir celle du patron.

En voyant des réclamations aussi insignifiantes et mesquines, on pouvait être sûr qu'elles ne susciteraient pas un enthousiasme assez fort, des dévouments assez grands pour vaincre les capitalistes. Aussi considérions-nous dès le début la grève comme perdue, comme une défaite de plus du prolétariat. Mais de crainte qu'il n'y ait encore quelque énergie, quelque élan de vitalité, chez ces fils des chouans qui demandent si timidement à leurs exploiteurs de les voler un peu moins, MM. les endormeurs du Parti ouvrier sont allés au milieu des grévistes accomplir leur sinistre besogne, les châtrer de toute initiative, étouffer en eux toute lueur de raison et de justice. Dix mille ouvriers en grève, quelle bonne occasion pour ces messieurs pour préparer leurs candidatures.

Voici les renseignements que nous donnent ces nécrophores de la révolte sur les travailleurs de Cholet et des environs :

Les conditions hygiéniques sont épouvantables. Le travail se fait dans les caves et, de l'entrée de l'automne jusqu'en avril, les ouvriers sont obligés de travailler à la lueur d'un quinquet fumeux. Aussi la phtisie et en général toutes les maladies de poitrine font-elles des ravages continuels dans les rangs de ces victimes de l'exploitation patronale.

A ces victimes de la phtisie, ils préconisent les bulletins de vote, nouveaux sinapismes pas Rigollot.

Allons, Vendéens, si vous en avez assez de cette vie de misère que vous ont imposée les bleus, les bourgeois actuels, fouillez vos souvenirs, rappelez-vous que derrière chaque buisson, derrière chaque mur de vos campagnes, vos pères ont fait le coup de feu pour défendre leur liberté contre la centralisation gouvernementale, pour empêcher l'introni sation du capitalisme qui vous tue aujourd'hui.

En 1793, les jacobins vous prenaient vos fils et vos moissons. Aujourd'hui ils ont construit leurs bagnes où ils vous ravissent votre liberté, votre santé, votre vie pour satisfaire aux dépenses de leur oisiveté.

Si dans vos chaumières, les fusils des insurgés sont religieusement accrochés à la cheminée, souvenez-vous que c'est seulement par leur emploi que vous vous émanciperez.

En 1793, vos pères s'allièrent aux nobles et aux prêtres, croyant trouver en eux des défenseurs de leurs intérêts. Ils furent trompés, vaincus, décimés. Souvenez-vous! et ne vous laissez plus tromper, agissez par vous-mêmes, ne comptez que sur vous et vous mettrez votre énergie à la hauteur des nécessités de la lutte. Alors, quand vous n'aurez besoin de personne, les alliés s'offriront à vous, et vous pourrez choisir ceux qui viendront à vous franchement, sans vouloir se servir de vos épaules pour grimper au pouvoir et vous réasservir ensuite.

## PATRIOTISME ET BANQUISME

La presse, à n'importe quelle nuance elle appartienne, déclare journellement à tous les échos qu'elle ne veut pas la guerre et cependant toutes les occasions lui sont bonnes pour chauffer et exciter le chauvinisme bête.

Un incident qui, s'il n'avait pas été grossi à plaisir, aurait passé à peu près inaperçu, vient de poser à nouveau sur le tapis la fameuse action diplomatique. Deux chasseurs qui côtoyaient l'extrême frontière, à Luvigny, ont essuyé trois coups de feu qui ont tué l'un et blessé l'autre, un officier de dragons. L'auteur de cette agression est un soldat allemand qui avait pris ces chasseurs pour des braconniers.

Immédiatement les journalistes se sont mis à tar-

tiner et à essayer de faire un vacarme monstre autour de ce fait qui n'a de l'importance pour eux que parce que les deux victimes sont des bourgeois et que cela pouvait augmenter la vente du canard en faisant mousser un patriotisme de commande.

Que de fois les journaux bourgeois nous ont raconté, en les approuvant, des faits semblables. Seulement, dans ces cas-là, les meurtriers étaient des gendarmes ou des gardes forestiers français, agissant au nom de la sacro-sainte propriété : les victimes n'étaient que de pauvres diables de paysans qui, trouvant absurde la loi qui les empêche de toucher au gibier qui, normalement doit appartenir à tout le monde, s'en vont le soir à l'affût sans tenir compte de la loi ni des gardes. Nous laissons les journaux bourgeois battre monnaie avec leur patriotisme de pacotille et nous réservons toutes nos sympathies à ces révoltés conscients ou inconscients qui aident à saper l'ordre de choses actuel, — même quand au bout de leur fusil, au lieu de gibier il se trouve un des chiens de garde de la propriété.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Le Comité de vigilance des corporations du bâtiment, représentant 22 chambres syndicales, vient de convoquer les travailleurs à une réunion ayant pour but d'aviser aux mesures à prendre pour obtenir « l'application des revendications des Corporations du Bâtiment dans les travaux de la Ville, sous la surveillance des délégués nommés par les chambres syndicales. »

L'appel du Comité rappelait le vote du Conseil municipal sur « la réduction à 9 heures de la journée de travail ; l'application des prix de série, la suppression du marchandage », et constatait que ce vote était resté lettre morte.

L'appel continuait :

« Rappelez-vous toujours, citoyens, que les pouvoirs publics, quels qu'ils soient, ne vont jamais au devant des désirs des ouvriers, aussi justifiés qu'ils puissent être, et que vous n'aurez jamais rien si vous ne savez l'imposer.

« ... Il ne s'agit plus aujourd'hui de se contenter de promesses et de votes platoniques, il faut faire entendre nettement à qui de droit que nous en avons assez de tous les endormeurs, depuis les possibilistes jusqu'aux opportunistes réactionnaires, tous saltimbanques de tréteaux, dont les promesses n'ont été jusqu'ici pour nous, que duperies et mensonges. »

Nous apprenons que cette première réunion n'a pas eu de résultat décisif. Quelques centaines de travailleurs seulement avaient répondu à l'appel. L'idée de la grève générale y a été mise en avant. Espérons que cette idée fera son chemin et que les ouvriers, plaçant ainsi leurs intérêts en dehors des politiciens, sauront les défendre efficacement.

* * *

La justice bourgeoise continue sa chasse aux anarchistes étrangers.

La semaine dernière, c'était Parmeggiani, cette semaine c'est notre ami Zavoli qui a été frappé par elle. Arrêté pour le même motif que Parmeggiani, contravention à un arrêté d'expulsion, Zavoli vient d'être condamné à 3 mois d'emprisonnement.

Si les bourgeois espèrent enrayer la propagande par ces moyens, ils se trompent car, comme réponse, les compagnons italiens résidant à Paris, viennent de former un groupe *Il Propagandista*, dont le but est « d'arriver à l'Anarchie par tous les moyens illégaux, parole, écrits, actes de révolte, expropriation, etc., etc., sans craindre les persécutions bourgeoises. Le groupe sera infatigable dans la propagande, solide dans la lutte, audacieux dans la rebellion, et ainsi il avancera dans la voie de la Révolution Sociale. »

* * *

AVIGNON. — La presse radicale est soi-disant enchantée de la réunion organisée dimanche dernier par la clique Laguerre et Cie, est-ce que cet enthousiasme de commande ne cacherait pas la crainte ressentie par ces estimables représentants de la classe bourgeoise ; nous le pensons car s'ils étaient si sûrs que cela de la population avignonnaise ils n'auraient pas craint la discussion et auraient laissé un de nos amis développer à la tribune les arguments qu'il avait à produire contre eux. Au lieu de cela un boucan savamment organisé a couvert la voix de notre ami. Mais qu'ils se rassurent, ils n'ont rien perdu pour attendre.

* * *

CAVAILLON. — On nous écrit que lors des grandes manœuvres et au moment où l'on poussait une charge à blanc, des soldats du 3me régiment de ligne ont tiré sur leurs officiers : un capitaine a été blessé grièvement, on craint même que ses blessures ne soient mortelles. Immédiatement on fit cesser le feu et inspecter les armes ; fort heureusement cette inspection n'a amené aucun résultat.

Si les faits se sont passés ainsi que nous l'indique notre correspondant, cela promet et donnera à réfléchir aux galonnés qui trouvent tout naturel de traiter les soldats pis que des chiens.

* * *

ROUBAIX. — Pour entraver la propagande et empêcher la vente de la *Révolte*, la police a arrêté la semaine passée, le comp. Ruffel qui vendait le journal. Un agent de police l'interpelle et sur sa réponse l'arrête pour insultes à la police.

L'autre colporteur Descamps a été invité à se constituer prisonnier pour la contrainte par corps relative à sa condamnation lors de l'affaire de Cassagnac à Armentières. Malgré cela, la vente augmente chaque jour et le mouvement prend une extension plus grande.

* * *

FRESSENNEVILLE. — Enfin ! malgré l'obstruction des dirigeants bourgeois, un cercle révolutionnaire est formé définitivement au centre du Vimeu.

Le groupe désire vivement entrer en communication avec tous les autres cercles révolutionnaires et, à cet effet, il les prie d'envoyer leurs adresses au citoyen Widcoq Fulgence, marchand de journaux à Fressenneville (Somme), chargé par le cercle de recevoir les correspondances.

Les groupes d'Amiens nous feront plaisir de nous donner leur adresse le plus tôt possible.

* * *

BASTIA. — Un groupe communiste anarchiste révolutionnaire *les Anti-patriotes* vient de se constituer. Le groupe espère faire une propagande efficace et profitable au sein des Corses, encuvêtrés entre la république et le bonapartisme. Il importe de réveiller les compatriotes de Paoli de leur apathie et de les amener à apporter leur appui à la Révolution.

* * *

Nous lisons dans le *Cri du Peuple*

« Dans le courant de ce mois, la cour d'assises de la Manche a jugé deux domestiques, comparaissant tous deux sous l'accusation d'incendie volontaire. Ils ne font aucune difficulté pour reconnaître les faits, et ajoutent que c'est par vengeance, à cause des mauvais traitements subis.

« Le premier est un vieillard, nommé Lobard, âgé de 68 ans, ancien domestique du sieur Gasnier. Le 9 août dernier, Lobbard mit le feu à la couverture en paille d'un petit hangar attenant à la maison d'habitation. De prompts secours ont empêché l'incendie de s'étendre. Le tribunal, lui accordant des circonstances atténuantes, l'a condamné à 6 années de réclusion.

« Le second, nommé Lepage, âgé de 26 ans, domestique à la Chapelle-Enjuger. Dans la nuit du 29 au 30 mai, il mit le feu à la ferme d'un sieur Jean, son maître. Cette ferme a été complètement détruite. Lepage a été condamné à 20 ans de travaux forcés. »

Sommes-nous en présence des premiers prodromes de l'agitation agraire, ou simplement de vengeances isolées ? C'est ce que ne nous permet pas de juger ce compte rendu si sommaire.

## Italie

La Ligue Anti-patriotique italienne vient de se former. Elle compte déjà des sections dans plusieurs villes, et elle espère parvenir rapidement, par une active propagande, à s'étendre dans toute l'Italie.

Comme la Ligue Anti-patriotique française, la Ligue italienne portera tous ses efforts à faire tomber les préjugés patriotiques et à préparer l'avènement du communisme anarchiste qui, par son esprit de cosmopolitisme, effacera les idées de guerre et de carnage, et permettra le libre développement de l'humanité dans la paix universelle.

## Angleterre

Nous lisons dans un journal :

« Noble, le chien favori de la Reine d'Angleterre, est mort hier, âgé de seize ans. »

Ces deux lignes nous laissent rêveurs. Non pas que nous soyons surpris que ce chien soit noble, sa maîtresse en a anobli tant d'autres, tant de membres de la Chambre des Lords. Mais que pouvait bien être le « favori de la Reine » ? On ne nous dit même pas si c'était un terre-neuve ou un [illegible]-dog, et nous sommes réduits aux conjectures sur la race de cet intéressant favori. Ma foi, étant donné les goûts de mistress Brown, j'opine pour un King-Carles.

Quand il y a, dans les trois royaumes unis, tant de milliers de misérables travailleurs qui meurent de faim, sans que personne s'en préoccupe — comme cette famille dont parlait le *Révolté* dans son dernier numéro — pourquoi les reporters peuvent-ils bien employer le télégraphe à nous annoncer la mort d'un chien qui a passé sa vie à lécher les fonds des casseroles royales ? Sa mort pourrait-elle entraîner des complications diplomatiques ?

## Irlande

Le mouvement prenait un caractère trop parlementaire. Aussi le gouvernement des tories s'est-il chargé de lui donner un caractère plus violent.

Marcher droit dans la voie de la réaction, supprimer tous les meetings, emprisonner tous les orateurs, — il ne le peut plus. Le remède a été déjà essayé à plusieurs reprises et abandonné plusieurs fois. Le peuple anglais n'en veut plus. Tout le monde sent que la réaction ne durera pas, que ses jours sont comptés ; et les Irlandais se sont enhardis jusqu'à résister de vive force à la police. Aussi, c'est trois ou quatre rixes entre le peuple et la police qu'il y a eu à divers endroits dans le courant de la semaine.

* * *

O' Brien est condamné à six mois de prison pour ses discours incendiaires. Relâché provisoirement après la condamnation, il en a aussitôt prononcé un de plus du même genre.

La Ligue Nationale est prohibée, déclarée illégale. Elle n'en tient pas moins ses meetings ouvertement.

C'est ainsi que se préparent les révolutions.

## Belgique

Dimanche à la sortie d'un meeting, à Ougrée, la gendarmerie a arrêté les comp. Cardinal et Sadier, qui y avaient pris la parole. Conduits à Seraing, ils ont été condamnés, *comme vagabonds*, au maximum de la peine (7 jours de prison et 3 mois de mise à la disposition du gouvernement).

Nos amis se sont pourvus en appel, et là il leur a été permis de prouver qu'ils avaient un domicile, l'un à Liège, l'autre à Verviers. La cour a dû les acquitter de ce chef. Mais comme la justice bourgeoise ne lâche pas ainsi sa proie, le comp. Sadier, qui voyageait sous un pseudonyme, sera poursuivi pour port de faux nom.

Détail piquant : Il y a actuellement à Seraing, 50 gendarmes qui, n'ayant rien à faire, arrêtent comme vagabonds, qui il leur plait. L'autre jour, ils ont arrêté un suppléant du juge de paix qui a eu toutes les peines du monde à se faire mettre en liberté.

Du moment que Pandore protège la société, tout lui est permis.

* * *

Nous apprenons avec plaisir la réapparition de *De Opstand* que nos amis de Gand viennent de résusciter. Nous espérons qu'aujourd'hui le journal anarchiste flamand trouvera des sympathies suffisantes pour assurer son existence.

# FAITS-DIVERS

Les journaux bourgeois racontent que dernièrement deux vagons de fagots de bois venant de Belgique étaient arrivés en gare de Feuquières (Somme) à l'adresse d'un boulanger qui n'existait pas dans la localité. Cela ayant donné l'éveil, un capitaine, un lieutenant et un brigadier des douanes d'Hazebrouck se mirent en embuscade vers onze heures du soir pour s'emparer de ceux qui viendraient réclamer le chargement.

D'autre part, trois employés des contributions indirectes, croyant avoir à faire à des fraudeurs de sucre, se rendirent également auprès des vagons et se mirent à inspecter le chargement des vagons. Pendant qu'ils se livraient à cette besogne, survinrent les douaniers, et se prenant mutuellement pour des contrebandiers, les deux partis engagèrent un combat à coups de revolver. 24 balles furent échangées et trois des combattants blessés, dont un grièvement. Que les agents de l'autorité s'entr'égorgent, nous n'y voyons aucun mal, mais ce que nous tenons à relever c'est la manière dont ces messieurs agissent envers le public. Pour amuser les imbéciles on a fait un tas de règlements que les sbires ont

soin de ne pas observer. Toutes les fois que les agents font feu sur des particuliers, ils ont fait les sommations réglementaires, assurent-ils devant les tribunaux qui sont payés pour les croire sur parole, et nous nous rappelons entre autres, qu'il y a trois ans, à Clairvaux, on fit feu sur les prisonniers anarchistes — qui avaient tort. Aujourd'hui on crie beaucoup contre le soldat allemand de Lusigny qui a fait feu sur les chasseurs. Tous brutes et assassins, ils n'ont cure ni souci de la vie d'un homme.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous publions la lettre suivante, relative à notre supplément, que nous avons reçue d'un ami :

Je suis de ceux qui ont beaucoup regretté de voir disparaître le *Glaneur* et j'approuve pleinement votre idée de lui faire succéder un supplément littéraire.

C'est très souvent que l'on trouve des matériaux pour ce genre de publication, mais on ne vous les envoie pas pour laisser la place aux articles de lutte et d'actualité.

Il y a là l'occasion de mettre en pratique la collaboration de M. Tout-le-monde, tout en montrant la tendance générale vers l'émancipation. Vous inciterez les camarades à lire beaucoup et avec fruit ; ils apprendront à retrouver partout où ils sont dispersés, les documents qui doivent servir à prouver que, quoi qu'on dise ou fasse, la société anarchique est au bout des desiderata de ceux qui trouvent que tout n'est pas pour le mieux.

Vous savez qu'en Angleterre on fait un dictionnaire, qui sera un monument, en faisant appel à tous les gens de bonne volonté pour la recherche des documents. En France, la Société d'Anthropologie dresse une carte de la couleur des yeux et des cheveux, au moyen de statistique relevées par des volontaires qu'il a suffi de demander pour les trouver.

Il nous est encore plus facile de bien faire une collection de « glanes anarchistes » qui serait une encyclopédie formidable.

Nous nous piquons de ne pas être des faiseurs de systèmes empiriques pour l'*organisation* de la société ; nous devons donc nous appliquer à démontrer que nous ne préconisons pas un remède de notre invention mais que nous ne faisons que synthétiser les aspirations de tous ceux qui pensent, en les dépouillant de tout le fatras de la philosophie, et en leur montrant que le but vers lequel ils courent inconsciemment est la liberté absolue, la suppression de toute autorité, l'anarchie en un mot.

Faites donc un appel aux divers groupes qui feront un premier triage en famille, vous élaguerez encore suivant la place, les ressources et l'intérêt plus ou moins grand que vous y trouverez.

Comme exécution typographique, je crois que le mieux serait votre format de la *Révolte* imprimé en in-16 sans répéter le titre de façon à permettre d'en faire un volume très présentable.

Est-il bien nécessaire de s'astreindre à la publication bi-mensuelle ? Pourquoi pas tout bonnement au fur et à mesure de vos ressources et de la copie ?

* * *

Plusieurs groupes parisiens ayant mis à l'ordre du jour de leurs séances, l'étude des moyens de propagande dans la campagne, prient nos amis qui sont en relation avec les travailleurs des champs, de vouloir bien leur adresser le résultat des observations qu'ils ont pu faire sur la situation du paysan, ses aspirations, et les moyens à employer pour les rallier à la Révolution Sociale.

Adresser les communications au journal.

* * *

L'Union des groupes anarchistes de Bruxelles a ouvert une souscription pour les frais de la propagande dans les bassins houilliers. Aujourd'hui, les camarades de Bruxelles nous communiquent les listes 1, 3 et 4, dont le total s'élève a 30 fr. 16, pour les publier.

A ce propos, nous rappelons à nos amis que nous insérerons toujours avec plaisir tout ce qui peut intéresser la propagande, mais nous les prions d'éviter, dans leurs communications, toutes ces dénominations ronflantes et ultra-révolutionnaires dont on a tant abusé, surtout dans les listes de souscription, et qui ne peuvent que nous faire passer pour des matamores grotesques, ou amener des poursuites contre le journal pour des futilités qui n'en valent pas la peine. Nous croyons que dans la lutte que nous soutenons, il vaut mieux agir que parler, frapper que menacer.

* * *

Nous recevons la communication suivante :

Le groupe des *Réfractaires*, d'Argenteuil, aux *Groupes Révolutionnaires Indépendants*.

Citoyens et compagnons,

Quand on regarde en arrière et que l'on voit le chemin parcouru depuis quarante années de soi-disant suffrage universel, on est obligé d'avouer amèrement qu'un piétinement sur place a été le seul mouvement, — mouvement qui fut terriblement accidenté par Juin 48 et Mai 71... Jamais la monarchie sans suffrage universel n'avait osé tant décrier ! Les mandataires élus par le suffrage populaire ont fait voir qu'au nom du peuple, ils pouvaient se permettre ces grandes boucheries humaines !...

Ah ! que ce grand penseur avait raison quand, après Février, il disait : « Nous n'avons plus de monarque, c'est vrai, mais nous avons encore les capitalistes et les bourgeois qui, eux, sont les vrais rois. Ils viennent de replâtrer l'ordre monarchique et bourgeois pour cinquante ans au moins, en nous donnant le suffrage universel. Le peuple va lui-même sanctionner toutes les lois et toutes les infamies qui vont se commettre en son nom et contre lui. »

Compagnons et citoyens,

Tout ce que disait Proudhon en 48 s'est réalisé. Donc, nous avons décidé à l'unanimité, moins quatre voix absentes, que le groupe *les Réfractaires* d'Argenteuil se déclarait abstentionniste, et devait faire une propagande active pour convaincre tous les sincères révolutionnaires que voter c'est toujours tourner dans un cercle vicieux, et que quarante années d'expériences ont dû enfin nous éclairer ; nous croyons donc que cette question d'abstention sera mise à l'ordre du jour de tous les groupes révolutionnaires, et nous désirons que, comme nous, vous l'acceptiez dans toute sa rigoureuse exactitude.

Le groupe *les Réfractaires d'Argenteuil*.

* * *

Les compagnons de Dijon ont reçu pour la compagne de Naudet la somme de 29 francs, envoyée par les camarades de Lyon.

## VARIÉTÉS

### LOGEMENTS INSALUBRES

Voici le huit, le jour du terme :
Nous n'avons pas le premier sou.
Mais j'attends Vautour de pied ferme,
Qu'il vienne et je lui tords le cou.

Ce ne sont pas menaces vaines,
Je suis femme d'un ouvrier.
Il suce le sang de nos veines,
On se venge d'un meurtrier !
Nous pourrissons dans ce cloaque.
Nos loyers, de ce vieux voleur
Ont payé la sale baraque,
Au moins quatre fois sa valeur.

Depuis vingt ans je me lamente
Dans son trou, sans jour et sans air.
Voilà cinq fois qu'il nous augmente,
En entrant, c'était déjà cher.
J'ai passé là vingt longs carêmes,
Car que sert de déménager ?
Ces gueux-là sont partout les mêmes,
On ne sait plus où se loger.

L'escalier noir est un cloaque,
Tant il est dégradé, peureux.
Des lieux, des poubelles quand l'odeur monte,
L'alcali vous empoigne aux yeux,
Il fait de l'or de cette boue,
Prenant le plus clair du travail.
C'est de la peste qu'il nous loue,
Il tient la typhoïde à bail.

Quel logis infect que le nôtre :
Une boîte de crevaison.
Tous mes enfants, l'un après l'autre,
Je les perds dans cette maison.
Entre ces quatre murs verdâtres,
L'humidité que nous humons
Des cloisons détache les plâtres
Et nous détache les poumons.

Le peuple hait cette charogne
Et parle de l'exproprier.
Moi je vais plus vite en besogne,
Je veux la peau de l'usurier.
Pauvres bougres de locataires
A quand la révolution ?
Supprimer les propriétaires,
N'est-ce pas la solution ?

La politique glaciale
Est pour la femme un jeu moqueur,
Mais la question sociale
Tient la mère au profond du cœur.
Nos défaites seront vengées
Quand mêlant leurs cris au tocsin,
Toutes les femmes insurgées
Marcheront leurs bébés au sein.

Voici le huit, le jour du terme :
Nous n'avons pas le premier sou.
Mais j'attends Vautour de pied ferme.
Qu'il vienne et je lui tords le cou.

EUGÈNE POTTIER.

## PETITE CORRESPONDANCE

F. à Nancy. — T. à Alger. — L. à Roubaix. — G. à Anduze. — G. à Brest. — C. à Brest. — C. à Villefranche. — D. W. — M. à St-Pierre. — L. D. rue de la Goutte d'Or. — V. à Narbonne. — V. J. di F. à Pietrosperzia. — B. à Nîmes (2). — B. à Marseille. — L. à Roubaix. — F. à Toulon. — M. à Calais. — J. A. à St-Maurice sur Fessard. — Reçu timbres et mandats.

L. à Avignon et A. à Armentières. — Votre commission est faite.

*Avant-Garde*. — Reçu pour vous 1 fr. de C. à Nîmes. — 0,50 de T. à Alger.

L. à Alais. — Reçu timbres. — Ne réglez que tous les mois. — Le journal en question paraît toujours.

D. V. à Roubaix. — Nous n'avons reçu votre lettre que lundi matin, trop tard par conséquent pour envoyer les n^os^ demandés. Pour l'adresse, il faut écrire à Verviers, nous ne l'avons pas.

N. à Narbonne. — Nous n'avons rien reçu du comp. en question.

L. F. à Bouxières. — C'est un oubli involontaire, excusez-nous. — Le service du nouvel abonn. sera fait.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutinonaire*

Armentières, fruit d'une petite loterie 0,50. — E. S. à Hoboken 3,75. — A. G. par V. 1 fr. — V. à Paris 5 fr. — Vente de vieux timbres 3 fr. — V. F. à Calvisson 0,20 — A. 5 fr. — Total 18,45. — Liste précédente 28,90. — Total 47,35.

## SOUSCRIPTION
### *Pour les familles des détenus politiques*

Groupe le *Revolver* 2 fr. — Liste précédente 23,55. — Total 25,55.

## CONVOCATIONS

La Révolution sociale, Groupe d'études sociales du XII^me^ arr. Réunion, mardi 4 octobre 1887, salle Lutinier, 60, rue de Charenton, à 8 1/2 du soir. Sujet de discussion : Elaboration d'un manifeste aux ouvriers des campagnes.

Tous les socialistes, sans distinction d'écoles et spécialement le groupe anarchiste du XII^me^ et le groupe du Parti ouvrier sont invités.

CLICHY. — Samedi, 1^er^ octobre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Duc, n^o^ 78, boulevard National, à Clichy, réunion de la Fédération des socialistes-révolutionnaires du canton de Neuilly.

Ordre du jour : 1. De l'attitude des révolutionnaires en cas d'une guerre ; 2. la grève de Cholet.

Groupe anarchiste du XIV^me^ arr., réunion le lundi 3 octobre, salle Pécoul, rue de Vanves, 18.

Le Groupe des travailleurs communistes anarchistes du XX^me^ met sa bibliothèque à la disposition de tous les citoyens qui désirent étudier la question sociale : en conséquence, son local, 21, rue Henri-Chevreau (Belleville), est ouvert au public tous les jeudi pour la lecture sur place. Le groupe fait appel à tous les compagnons qui pourraient faire des dons à la bibliothèque.

ARMENTIERES. — Le lundi, 3 octobre, à 7 heures précises du soir, réunion générale ; tous les anarchistes d'Armentières et des environs sont instamment priés d'y assister dans le but de s'entendre sur un sujet de haute importance.

On se réunit, rue d'Ypres, au siège habituel des Indomptables.

**LA RÉVOLTE est en vente à St-Quentin**
Chez MORAL, 23, rue de l'Industrie, fbg d'Isle.

**à La Rochelle**
Chez M^me^ MOUSSION, *Kiosque* du quai Valin.

*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

Première année N° 4 — 5 CENTIMES — Du 8 au 14 OCTOBRE 1882

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an . . . . . Fr. 4 —
Six mois . . . . . » 2 —
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTERIEUR
Un an. . . . . Fr. 6 —
Six mois. . . . . » 3 —
Trois mois. . . . . » 1 50
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

Administration : 140, Rue Mouffetard, PARIS

## LAISSERA-T-ON ASSASSINER ?

Les bourreaux de Chicago se préparent à assassiner huit anarchistes.

Les raisons qu'ils invoquent, nous les connaissons. C'est vieux comme le monde. C'est international : Conspiration pour le pillage ; préparation d'engins pour le meurtre et la destruction de la propriété. On sait ça, on l'a entendu depuis des milliers d'années, depuis qu'il existe des gouvernants et des gouvernés, des exploiteurs et des exploités,

Les vraies raisons sont tout autres. Il s'est formé à Chicago une puissante organisation révolutionnaire dans laquelle les Allemands étaient l'élément actif, l'âme du mouvement.

L'organisation se préparait à agir en cas de besoin et à ne pas y aller de main-morte. Il fut donc décidé de la détruire à tout prix.

La grande grève des Chevaliers du travail, à laquelle les socialistes prirent une part active en donna l'occasion, et le meeting de Haymarket, dont nous donnons plus loin le récit (1), permit d'arrêter les anarchistes les plus actifs. Le prétexte judiciaire pour les condamner à mort fut vite trouvé. Un jury bourgeois les reconnut coupables d'une conspiration, suivie d'homicide, et ils furent condamnés à la potence.

Un tribunal d'Illinois, composé des mêmes juges, mais siégeant comme Cour suprême, a confirmé l'arrêt ; et nos huit camarades vont être pendus le 11 novembre.

Eh bien, les travailleurs laisseront-ils pendre leurs frères? S'ils le voulaient, ils l'empêcheraient. Si d'ici au mois de novembre, des centaines de meetings monstres étaient tenus en Europe. Si chaque meeting envoyait à des milliers d'exemplaires ses appels aux travailleurs américains et aux Irlandais d'Amérique, leur rappelant leur devoir. Si le monde travailleur européen était unanime à flétrir l'abominable verdict, — les juges américains n'oseraient pas le mettre à exécution

Des bourgeois, ceux du Conseil municipal de Paris, ont compris toute l'abomination du verdict de Chicago. Mais les travailleurs européens se taisent encore. Cela les regarde-t-il, puisque ce ne sont que des Américains, des anarchistes ?

Les travailleurs anglais, du moins, ne restent pas impassibles, Meetings sur meetings, qui promettent de plus en plus, vont se suivre à Londres, à Sheffield et probablement dans d'autres villes de l'Angleterre.

Les Allemands, malgré l'état de siége, malgré les haines des social-démocrates contre les anarchistes, ne restent pas non plus indifférents.

Et lorsque le mouvement gagnera la France et la Belgique, on verra le monde travailleur européen se lever comme un seul homme, et dire aux bourgeois américains :

« Vous n'oserez pas toucher à ces hommes. « Ils sont nos frères, ils ont défendu notre « cause ! »

1. La copie de ce récit nous étant parvenue trop tard pour pouvoir être composée, nous le remettons au prochain numéro.

## LIBERTÉ ET AUTORITÉ

Les préjugés que nous ont laissés tout un passé d'autoritarisme politique et d'exploitation économique sont tellement puissants encore, tellement profondément gravés dans nos cerveaux et ils y pèsent d'un tel poids, que beaucoup d'individus de bonne foi, — des ouvriers même qui, souffrant le plus de l'état de choses actuel, n'ayant rien à perdre à son renversement, ne pouvant qu'y gagner au contraire, et qui devraient l'appeler de tous leurs vœux et y contribuer de toutes leurs forces — reculent effrayés quand on leur dit que les individus doivent être laissés libres de se conduire comme ils veulent ; qu'il ne doit pas y avoir de gouvernement pour les entraver.

« Mais, si les individus sont laissés libres de faire ce qu'ils veulent, il ne peut y avoir de société possible. L'un voudra d'une manière, l'autre d'une autre ; on ne pourra s'entendre ; ce sera le gâchis, le désordre, et l'autorité des plus forts rétablie à bref délai, » disent-ils.

Seulement comme l'abus de l'autorité saute aux yeux, chacun cherche un système d'organisation qui arriverait à concilier ces deux choses incompatibles : l'*autorité* et la *liberté*.

—

Si nous voulions passer en revue tous les systèmes proposés — la gamme en est riche — depuis ceux qui veulent un pouvoir fort, une dictature de fer, jusqu'à ceux qui veulent un pouvoir anodin, armé seulement pour le bien, empêché de faire le mal ; autorité impalpable, mal définie, résidant dans la masse des individus et nulle part, entité vaporeuse qui échappe à toute analyse et s'évanouit devant la discussion, mais qui, dans la pratique, ne pourrait que se résoudre en un pouvoir aussi despotique que les autres; tous les caractères, tous les tons y sont représentés. Chacun s'est créé un système selon son tempérament, selon son caractère. Tous reconnaissent que la liberté complète de l'individu est le but du progrès du développement de l'humanité, seulement, pour eux, l'individu n'est pas encore assez parfait pour y arriver. Ce but est plus ou moins éloigné. Tous ne veulent qu'une période transitoire, mais si ces amateurs de l'autorité voulaient prendre la peine d'analyser le fond de leur pensée, ils seraient forcés de reconnaître que l'idéal du gouvernement qu'ils veulent, c'est un gouvernement qui les laissât libres eux-mêmes de faire ce qu'ils veulent. Ce n'est que contre leurs voisins qu'ils voudraient l'établir. Chacun se croit assez sage pour se passer d'entraves, mais croit que ses voisins ne sauraient s'en passer.

Oh ! que ce passé d'esclavage pèse lourdement sur nos cerveaux ! Ayant toujours été menés à coups d'étrivières, nous ne pouvons nous imaginer une société débarrassée de toute entrave. Même quand nous rêvons la liberté pour nous, nous voulons l'esclavage pour les autres. « Les individus sont trop mauvais pour savoir vivre entre eux sans autorité », nous dit-on, « il faut d'abord leur apprendre à être libres et ensuite nous verrons ». Et pour leur faire faire cet apprentissage de la liberté, on veut qu'ils n'en usent que sur commande. On se moquerait de l'individu qui, pour apprendre à marcher à un enfant, commencerait par lui lier les jambes et les bras, on le traiterait de fou, et l'on n'aurait pas tort, et pour nous apprendre à être libres, on veut nous mettre cette camisole de force que l'on appelle l'autorité. O logique !

—

Il s'agirait une bonne fois pour toutes de ne pas se payer de mots et d'être logique. Ou bien on reconnaît que tous les individus ont la même origine, qu'ils sont de la même essence, tous sujets aux mêmes passions, aux mêmes défauts, aux mêmes qualités aussi, différemment développés chez les uns ou les autres, par le milieu, l'éducation, la construction physiologique de l'individu, mais ayant tous le même fond, par conséquent égaux, ayant droit à la même somme de liberté.

Ou bien si l'on croit que les individus ne sont pas assez intelligents pour savoir user de leur liberté, qu'il faut une autorité pour leur distribuer, à doses infinitésimales, cette liberté, on en arrive à la conclusion qu'il existe une catégorie d'hommes supérieurs, exempts des défauts et des passions que l'on craint chez les individus pris en masse, et auxquels on remettrait le droit d'exercer cette autorité. Alors, il ne doit plus être question ni d'égalité, ni de liberté, l'humanité se diviserait en deux classes : une qui serait faite pour commander à l'autre, et devant laquelle cette dernière n'aurait plus qu'à se plier.

C'est ici que les partisans de l'autorité arrivent et nous disent : « Mais pardon, il ne s'agit pas de reconnaître une classe dirigeante ; tous les citoyens pourraient être appelés à exercer cette autorité. La masse des citoyens choisirait parmi elle, ceux qu'elle reconnaîtrait les plus dignes, les plus capables. Quand ceux-ci ne feraient pas leur devoir, on les casserait, on en choisirait d'autres ; de cette façon, les individus seraient libres, puisque c'est eux-mêmes qui se gouverneraient — par délégation — et on n'aurait pas à craindre l'arbitraire, puisqu'on pourrait casser ses délégués quand ils ne marcheraient pas droit. »

Tout cela ce sont des phrases et rien de plus, qui ne signifient rien dans la pratique. Le suffrage universel étant la loi de la majorité, il y a d'abord là un premier acte d'arbitraire, mais nous ne nous y arrêterons pas puisque nous avons l'intention de démontrer qu'un pouvoir, quelles que soient son essence, son origine, ne peut qu'être arbitraire et nuisible. Nous ne nous arrêterons pas non plus à ce faux raison-

nement qui veut que les individus ne soient pas assez sages pour se conduire eux-mêmes, mais le seraient assez pour choisir ceux qui devront être leurs maîtres. Nous voudrions bien savoir par quel miracle celui qui ne serait pas assez intelligent pour se guider lui-même, le serait assez pour choisir entre tous les ambitieux qui, pour obtenir son suffrage, lui feraient un tas de promesses, plus mirifiques les unes que les autres, mais passons. De deux choses l'une, ou bien un pouvoir est nécessaire, ou il ne l'est pas.

Si on reconnait qu'un pouvoir est nécessaire il faut qu'il ait en mains de quoi se faire obéir, sinon il devient un rouage inutile. Si les individus restaient libres d'envoyer promener leur gouvernement quand il les embêterait, il serait inutile qu'ils perdent leur temps à en nommer un. Ils auraient plus vite fait de faire leurs affaires eux-mêmes. Mais si on lui remet cette force entre les mains il pourra s'en servir pour le mal comme pour le bien et les défauts que l'on craint chez les individus libres deviendront bien plus dangereux puisqu'on aura donné à quelques-uns une force suffisante pour mâter le restant de la masse, et qu'il n'y a rien de tel que le pouvoir pour développer les défauts de l'individu.

Il n'y a pas de milieu : ou l'*autorité avec toutes ses conséquences* ou la *liberté complète* de l'individu.

Quelles que soient les restrictions que l'on apporte à l'une ou à l'autre, quels que soient les obstacles que l'on accumule pour empêcher qu'elles deviennent abusives, ce sont deux forces antagoniques qui, si on les met en présence, lutteront jusqu'à ce que l'une ait terrassé l'autre. Il n'y a pas deux manières d'être libre, il n'y en a qu'une : c'est que rien ne vous entrave dans votre volonté. Or, pour arriver à ce que l'individu ne puisse abuser de sa liberté pour gêner ses voisins, il faut trouver un mode d'association où il n'y ait pas la volonté de les gêner ; comme le mobile des actions de l'individu — principalement de celles qui pourraient être nuisibles aux autres — est l'égoïsme, l'intérêt personnel, il s'agit de trouver un mode de groupement où l'intérêt particulier dérive de l'intérêt général. On enlèvera par là aux individus l'idée d'opprimer leurs semblables. C'est à cet idéal de société que tend le communisme anarchiste.

## LA GRÈVE DE CHOLET

La grève de Cholet continue. Il est survenu dans la situation un changement que nous nous expliquons et que nous comprenons bien, mais les renseignements que nous donnent à ce sujet les possibilistes, qui ont dirigé la grève, sont assez obscurs pour que nous dussions les examiner de près.

La grève générale a cessé ; elle n'est plus maintenu que dans cinq ou six maisons. Quelle est la portée réelle de cet évènement ?

Les meneurs écrivent que les ouvriers ont obtenu gain de cause sur toutes leurs demandes : le travail n'a repris dans les ateliers qu'après une victoire complète des ouvriers, et, comme résultat de cette victoire, leurs dépêches nous apprennent que « les travailleurs obtiennent, selon les localités et l'avilissement où les salaires étaient tombés, une augmentation de *vingt* à *soixante* centimes ». Ils ne nous énumèrent pas d'autres avantages.

En revanche, ils écrivent des contradictions qui donnent à réfléchir.

A l'usine Paillemail, après la rentrée des ouvriers, le patron a voulu diminuer les prix du devidage. Ce n'est qu'après une entrevue, par devant M. le sous-préfet, qu'il a renoncé à ce projet. Il a même été assez bon prince pour annoncer « qu'il veillerait à ce que les ouvriers ne soient pas frappés d'amendes lorsqu'ils s'absenteront pour des cas urgents ».

Diable ! cette victoire complète, après laquelle les patrons manifestent l'intention de diminuer les salaires, et promettent de surveiller l'application des amendes, selon leur bon plaisir, nous paraît une victoire bien peu sérieuse. Et puis le tarif accepté ne l'est que pour une année, après laquelle tout peut être remis en question.

Eh bien, dans tout ceci, ce qui nous paraît le plus clair c'est que les grévistes sont joués et par les patrons et par les meneurs du Parti ouvrier, qui ne sont allés chercher à Cholet qu'une réclame électorale.

Les grévistes ont voulu une grève pacifique, une simple cessation du travail, comptant combattre la faim avec les secours envoyés par les travailleurs et, par suite de la misère générale qui pèse sur la classe ouvrière, cet appui leur a fait défaut. Les sommes reçues permettent à peine de distribuer 20 à 30 sous, à chacun, par semaine. Alors ils se sont empressés d'accepter les avances patronales concernant le tarif, et abandonnant leurs autres revendications, ils ont repris le travail.

Les patrons ont fait maintenir la grève par cinq ou six maisons qui pourront faire exécuter leurs commandes chez les autres patrons, et de la sorte 450 ouvriers restent à chômer. Ils tiendront encore quelque temps, soutenus par les versements de leurs camarades, puis — sous peu même — lorsqu'ils seront épuisés et auront fatigué la bonne volonté de leurs amis, ils seront réduits à accepter les conditions patronales, et ils apporteront sur le marché l'appoint de bras nécessaire pour faire tomber de nouveau les salaires, même au dessous de ce qu'ils étaient avant la grève. Epuisés par cette lutte famélique ils retomberont plus esclaves qu'auparavant.

Les ouvriers n'ont pas eu conscience de la lutte qu'ils engageaient ; ils se sont laissé détourner de leur but par des saltimbanques qui sont venus leur parler de parlementarisme, d'élections, de prud'hommes, etc. ; et, au lieu de donner à la grève le caractère énergique, obligatoire aujourd'hui ; de ne rentrer dans les ateliers que lorsque tous les patrons auraient accepté leurs demandes, ils se sont laissé prendre à ce piège grossier.

S'il est vraiment fatal que l'expérience ne s'acquière qu'à ses dépens, espérons que les ouvriers de Cholet profiteront de celle qu'ils viennent d'acheter si chèrement et qu'une autre fois ils comprendront que l'on n'obtient rien par la pacification et qu'ils agiront en conséquence.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Nous publions in-extenso la traduction de l'appel des fondateurs du groupe de langue italienne *Il Propagandista* dont nous avons parlé dans notre précédent numéro :

Le but du nouveau groupe est d'arriver à l'Anarchie par tous les moyens illégaux ; son titre suffit pour qualifier la tâche que ses membres se sont déterminée à accomplir, savoir : la propagation des idées communistes-anarchistes parmi la foule obscure et anonyme de la population, ne possédant aucune connaissance du développement social, soit au moyen des écrits, de la parole, soit par des actes de révolte, d'expropriation, etc., pouvant attirer son attention et la porter à réfléchir sur les causes de sa misère et le remède à y apporter : la Révolution.

Le groupe ne se lassera jamais de poursuivre sciemment l'œuvre de propagande qu'il entreprend, sans se soucier aucunement de la persécution bourgeoise. Le groupe cherchera à montrer l'exemple de l'union et de la force qu'elle peut donner, aux camarades divisés dont les efforts, bien que non entièrement infructueux, sont malheureusement stériles la plupart du temps. Les membres du groupe seront donc actifs dans la propagande, forts dans la lutte, audacieux dans la rebellion.

Et, par ces idées et ces propos, le groupe a la conscience d'avancer dans le vrai chemin de la Révolution Sociale.

Le groupe *Il Propagandista*.

* * *

Guise. — Godin le Phalanstérien fait des siennes, et il ne fait pas bon critiquer ses actes.

Les compagnons G. Mathieu, Jason et Basse viennent d'être arrêtés et emmenés, menottes aux mains, à Vervins. Le compagnon Bal a également été arrêté mercredi dernier, mais il a été mis en liberté le lendemain ; cela a dû faire saigner le cœur du procureur de la République de relâcher un anarchiste. Pendant l'absence du compagnon Bal, l'aimable Godin a jugé bon, d'accord avec la police, de pénétrer dans le logement de notre ami à l'aide de fausses clés ; on n'est pas plus sans gêne.

Nous ignorons encore ce qui a motivé l'arrestation de nos trois camarades.

* * *

Une lettre des camarades de Guise, que nous recevons à la dernière heure, nous apprend que le compagnon Jason a été remis en liberté. Tous les prisonniers ont été emmenés à pied et enchaînés de Guise à Vervins, ville distante de 25 kilomètres. L'accusation sous laquelle sont encore détenus les comp. Basse et Mathieu, est celle d'affichage d'un placard clandestin.

D'autre part, dans les ateliers, aussi bien le phalanstère que les autres, on continue à renvoyer les ouvriers anarchistes, pensant arrêter la propagande.

Idiots ! qui croient encore pouvoir terroriser !

* * *

Le compagnon Catel, de Romans, membre de la Ligue des anti-patriotes, faisant partie de la classe 1883, n'avait pas répondu à l'appel de sa classe. Arrêté, il vient d'être condamné, par le conseil de guerre de Lyon, à un an de prison pour insoumission.

Nous regrettons que notre camarade soit victime de ses convictions, mais nous espérons que son exemple sera suivi et que le mépris qu'il a manifesté pour les lois bourgeoises portera ses fruits.

* * *

Saint-Rambert-sur-Loire. — L'élection d'un conseiller municipal vient de nous montrer le profond dégoût pour le vote qui se répand dans les campagnes. Le paysan n'a pas encore bien conscience des moyens à employer pour sortir de la situation misérable où il se trouve et qui s'empire chaque jour, mais il comprend d'instinct que le suffrage, qui n'a jamais rien produit de bon, n'est qu'un leurre avec lequel on le dupe. Il s'éloigne des urnes, mais tombera-t-il dans l'indifférence politique ou cherchera-t-il une nouvelle voie ?

C'est à nous à lui faire comprendre que ce n'est que par son alliance avec l'ouvrier des villes et par leur action directe et armée qu'ils pourront tous deux changer leur situation. Pour cela ils doivent rejeter toutes les intrigues politiques qui n'ont jamais servi qu'à leur faire élever au pouvoir des hommes qui, une fois parvenus, les méprisent et s'engraissent de leur sueur.

* * *

Toulon. — Décidément le suffrage universel sort de plus en plus de nos mœurs. Qu'on en juge :

Dans trois communes du Var les électeurs ont été appelés à compléter leurs conseils municipaux.

A Hyères, un dixième des électeurs seulement a pris part au vote ; à Ollioules, le premier tour de scrutin n'a pu avoir lieu, aucun électeur ne s'étant présenté ; enfin à Solliès-Pont, les deux tours de scrutin n'ont donné aucun résultat, il n'y avait ni listes ni votants. On croit même qu'une prochaine convocation des électeurs de cette dernière commune donnera des résultats semblables.

### Belgique

Mont-a-Leu. — M. Vanbeeren, délégué du *Vooruit* de Gand pour venir exposer les beautés du suffrage universel et de la coopération, s'est trouvé tout interloqué de voir un de ses anciens collègues, le compagnon Lootens, expulsé du *Vooruit* pour ses opinions révolutionnaires, venir le contredire. Ce n'est qu'avec peine que notre camarade a pu parler, les coopérateurs l'interrompant constamment. Vanbeeren reprit la parole et termina son discours par un cri de vive le *Vooruit* et la coopération ! qui fut le signal de lever la séance, ce qui est le moyen le plus simple d'éviter la contradiction, mais non celui de démontrer que l'on a raison.

Constatons le succès obtenu par *De Opstand*, dont le premier numéro s'est vendu à 2000 exemplaires à Gand et autant dans la Flandre.

* * *

Le conflit a pris un caractère plus sérieux à Gand. Vendredi soir des partisans du *Vooruit* ayant voulu empêcher un vendeur de l'*Opstand* de vendre le journal et l'ayant attaqué, celui-ci tira sur ses assaillants quatre coups de revolver pour se dégager. Samedi

soir à la sortie d'un atelier une scène semblable se renouvela. Le vendeur de *Opstand* battit en retraite vers une rue avoisinante où il rencontra des amis, notamment le compagnon Lootens. Les coopérateurs, qui l'avaient poursuivi, se rencontrant avec nos amis, une bagarre eut lieu, les revolvers s'en mêlèrent et la lutte se continua jusque dans le domicile du compagnon Lootens, qui tient un cabaret. Toute la nuit des rixes et des scènes tumultueuses ont eu lieu dans la ville entre nos amis et les valets d'Anseele. Dimanche matin, le compagnon Lootens a été arrêté par la police, qui l'accuse d'avoir blessé un des assaillants, lequel a reçu une balle dans la cuisse droite.

*De Opstand*, dont le premier tirage était épuisé, a dû faire paraître une nouvelle édition qui s'est enlevée rapidement partout.

MM. les membres du Parti ouvrier, qui prêchent la coopération aux travailleurs et leur conseillent le respect de la légalité bourgeoise, ont tenu à nous montrer qu'ils savaient employer les moyens extra-légaux envers les révolutionnaires, pour défendre les intérêts des bourgeois, leurs alliés et leurs défenseurs. Dans leurs journaux, ils répètent leurs vieilles rengaines : que ces discordes ont été provoquées par des agents provocateurs, que les anarchistes sont des mouchards, etc., mais les faits parlent contre eux et aujourd'hui les travailleurs flamands pourront juger où sont leurs défenseurs. C'est là un service pour lequel nous devons remercier ces révolutionnaires à faux-nez qui ont bien voulu déposer leurs masques et montrer ce qu'ils sont véritablement : des chiens de garde du Capital.

## Etats-Unis

Le lundi 1er septembre a eu lieu la *Fête du Travail*, décrétée par le gouvernement pour complaire aux Chevaliers du Travail.

A New-York, les Knights avaient organisé une grande procession. Eux-mêmes évaluent à une vingtaine de mille le nombre des manifestants, — ils se flattaient auparavant d'en avoir plus du double. Encore, dans ce nombre y avait-il beaucoup de socialistes, notamment l'Union des boulangers, qui avait un grand drapeau rouge. Cette Union et plusieurs autres, en passant devant l'estrade où siégeait l'état-major des Knights (H. George et Mac-Glynn y compris), enroulèrent leurs drapeaux et firent taire leurs musiques qu'ils remplacèrent par des huées et des sifflets.

Quel affront pour de si grands dignitaires !

A propos du refus de la cour suprême de l'Illinois de reviser le procès des anarchistes de Chicago et de la fixation du 11 novembre pour l'exécution, on parle beaucoup de pétitions par ci, pétitions par là, pétitions au gouverneur, au gouvernement fédéral, etc. Parmi les pétitionnaires se distinguent surtout les social-démocrates. Après avoir fait chorus avec les Chevaliers du Travail pour demander la condamnation des anarchistes, aujourd'hui qu'ils se voient chassés par ceux-ci, répudiés par Powderly, George et Mac-Glynn qu'ils espéraient parvenir à dominer, ils demandent aux amis des condamnés de se joindre à eux pour quémander leur grâce.

Non, nous ne nous abaisserons pas à ce rôle. D'ailleurs, leur meurtre a été trop froidement prémédité pour que les bourgeois reviennent sur la décision prise. Si les condamnés doivent être sauvés ce ne sera pas par des pétitions.

Quant aux social-démocrates, s'ils espèrent, par ce pétitionnement, se laver de la responsabilité qui leur incombe dans cet égorgement, ils se trompent. Maintenant que le sang est tiré il faut le boire, et les social-démocrates, avec les Knights, leurs alliés, resteront dans l'histoire du prolétariat les complices de ce massacre, s'il a lieu.

## Italie

La propagande socialiste fait des progrès énormes malgré les persécutions. Les saisies de journaux se succèdent cependant sans interruption. La semaine dernière, la police a saisi le premier numéro du *Sempre Avanti* de Livourne, le numéro huit de la *Fiaccola Rossa* de Florence, le numéro 21 de l'*Humanitas* et le premier du *Demolitore* de Naples ; la *Lotta* de Mantoue a été également saisie par la rousse. Et pendant ce temps les bourgeois ont l'audace de nous parler de la liberté de la presse !

(Extrait du *Sempre Avanti* et de la *Gazzetta Operaia*.)

* * *

Nous apprenons l'apparition à Venise de *Ottanta Nove* (Quatre-vingt-neuf), organe communiste-anarchiste. Livourne entre aussi dans la bataille avec un organe corporatif, le *Panattiere italiano* (le Boulanger italien).

Bonne chance à ces nouveaux combattants.

## Angleterre

Les mineurs du Northumberland se sont réunis pour décider s'ils continueraient de rétribuer leurs deux représentants Burk et Fenwiet dans la Chambre des Communes. A la majorité de 4,800 contre 3,300 voix, ils ont voté la radiation du traitement de 12,500 francs par tête qu'ils payaient à ces deux mandataires. Toutes nos félicitations à nos camarades mineurs ! Ils ont compris que ce serait une duperie de payer plus longtemps leurs 25,000 francs par an pour deux machines à voter. Gageons que les deux députés déconfits ne reprendront plus leurs habits de mineurs !

# VARIÉTÉS

## LES KNIGHTS OF LABOR

(*Suite*) [1]

— Vous voulez donc décidément faire de l'Ordre une association de brigandage ! Vous l'avez déjà prouvé en maintes occasions, particulièrement il y a quelques mois en condamnant de vos membres à des amendes exorbitantes pour être restés ou rentrés dans un atelier mis en grève (Brooklyn Wathouse manufactory). L'un d'eux y entra après 9 mois et demi de chômage, après s'être présenté en vain dans tous les ateliers régis par vous, et ne touchant plus de secours depuis que sa femme avait retiré une somme d'argent qu'elle avait d'abord versée pour la fondation d'une société coopérative. Cette condamnation fut prononcée sans jugement, donc inconstitutionnellement et, dans ce cas, la Cour qui a condamné, ainsi que l'Assemblée qui a ratifié cette condamnation, se sont faites exécutrices des rancunes de membres de cette société coopérative, qui étaient en même temps officiers de cette assemblée. Voilà comment les choses se passent dans votre Ordre de chevalerie. Vous nous prêchez toujours le respect des lois et règlements de l'Ordre, mais, vous autres officiers, savez très bien vous moquer de ces lois et règlements et vous en servir pour satisfaire vos rancunes et intérêts personnels. Et vous voudriez nous forcer — sous peine de ne plus trouver du travail — à aider de nos sacrifices à ces manœuvres malhonnêtes. Cela n'est-il pas du brigandage ?

— Celui dont vous parlez avait mérité sa condamnation en insultant des officiers et, du reste, quand on eut reconnu des causes d'erreur dans ce jugement, cette condamnation fut levée.

— Ne parlez pas de jugement, il n'y en a pas eu ; et n'ayez pas l'air d'être revenus là-dessus par esprit de justice. Si une nouvelle cour a été nommée pour examiner le cas et relever cet homme de sa condamnation, c'est seulement parce qu'il s'est fâché et avait pris des mesures pour vous poursuivre judiciairement après que, ayant refusé de payer l'amende, il se voyait de nouveau refusé dans les ateliers régis par vous. Ces cas d'arbitraire que je viens de citer ne sont pas des accidents partiels, car tous les faits de ce genre qui se produisent dans l'Ordre et arrivent à la publicité, prouvent que, de bas en haut, les chefs visent à un pouvoir despotique absolu, en ayant la prétention d'être des soleils de science, de raison, de justice, de morale, ayant pour mission naturelle et indiscutable de faire rayonner ces vertus sur les masses, dont le seul devoir, comme le seul droit, est l'obéissance passive à leurs ordres. Eux seuls sont tout ; ils ont le cerveau et le cœur constitués de façon à prévoir et décider infailliblement tout ce qu'il faut pour notre bonheur, et nous ne sommes rien, rien qu'une troupe d'électeurs que, en vrais politiciens, ils savent habilement diriger pour sacrer leurs actes autoritaires. Comme je ne veux être ni berger ni mouton, je ne ferai plus dorénavant le sacrifice d'un penny pour votre Ordre où, sous le couvert du secret, les grands chefs peuvent tripoter à leur aise de la dignité et de l'argent des membres.

— Comment, insolent, vous allez encore avoir l'audace de traiter de voleurs nos chefs supérieurs ! Vous comblez la mesure et pouvez être assuré de recevoir la punition que vous méritez. Nous pousserons vigoureusement la grève à laquelle vous résistez, nous coulerons l'établissement et avec lui ceux qui auront manqué à leur devoir en y restant ou en y entrant. Dès ce jour, vous serez tous portés sur la liste noire.

— Trêve d'insultes, une fois, insolent vous-même, et, de plus, mystificateur et terroriseur. Diviser pour régner a toujours été un axiôme de gouvernement. Par la mouchardise et la délation, vous nous divisez, et par la terreur, vous nous maintenez en guerre entre nous. Votre plus grand souci est de pervertir le sens moral des ouvriers pour les pousser à tyranniser tous ceux qui refusent le joug de votre infernal despotisme. Mais prenez garde, M. l'officier, l'homme n'est pas né pour être esclave ; de tous côtés des actes de rébellion se produisent, et le jour n'est pas loin où l'on vous portera vous-même sur la liste noire. Ce fantôme que vous agitez aura bientôt fait son temps et vous aurez probablement alors quelques comptes à rendre. En attendant, et pour terminer, l'un de vous pourrait-il nous prouver qu'il ait jamais vu un compte-rendu général des recettes et des dépenses de l'Association ? Donc, arbitraire et toujours arbitraire dans le pouvoir, du haut en bas de l'échelle.

(On peut voir sur ce sujet un article éclatant dans le *World* du 4 janvier : 1200 mouleurs en fer mis en grève par les Knights, ont perdu la grève faute de secours. Ils n'ont reçu que 131 dollars sur 4100 collectés à leur intention. Ils se retirent de l'Ordre.)

Le dialogue ci-dessus n'est pas fantaisiste : ces choses se disent et se passent dans le Long-Island (à Brooklyn. Aussi, assemblées de ce territoire, qui vous êtes réunies en congrès pour protester contre le despotisme des grands chefs parce qu'ils vous refusaient une charte pour le droit de vous former en assemblée de district, et qui vous êtes déclarées indépendantes du district 49 ; que gagnerez-vous au changement en conservant la même organisation ? Vous accusez avec raison Powderly d'être arrogant et despote ; et de même les officiers du 49 ! Très bien, mais ne voyez-vous pas que la plupart des officiers des assemblées du Long-Island sont seulement jaloux de l'exercice de ce despotisme ; qu'ils veulent se mettre en lieu et place du 49 pour faire absolument de même et devenir de petits Powderly ?

Puisqu'ils ont pu faire ce que nous venons de signaler, en n'étant qu'officiers d'assemblées locales, le bon sens ne nous fait-il pas comprendre ce qu'ils feront en leur donnant davantage de pouvoirs ?

Rien ne se produit de rien, comme il n'y a pas d'effet sans cause sont des axiomes philosophiques dont chacun peut reconnaître la vérité ; donc, tant que nous conserverons la même cause (la même organisation) les mêmes effets se produiront.

Dans ce travail, nous avons ménagé les personnes, si nous attaquons les chefs, c'est comme fonctionnaires d'un pouvoir directeur et non comme individus, car nous savons que leur façon d'être, d'agir, de penser même, n'est qu'une résultante, un effet du milieu dans lequel ils se meuvent (changez le milieu et vous changerez les hommes). Nous avons donc cherché à faire ressortir quelle action démoralisante l'organisation des Knights a sur les ouvriers comme milieu, et nous affirmons que leur constitution — par le secret, la hiérarchie des fonctions, la centralisation des pouvoirs et l'obéissance passive — procure aux intriguants les moyens de satisfaire leurs ambitions, rancunes et intérêts personnels, ainsi que de faire des ouvriers un immense troupeau facilement dirigeable et de réaliser leur but qui est ainsi défini :

Nationalisation des mines, terres, chemins de fer, usines, etc. ; de créer un Etat propriétaire de tout absolument, et dans lequel, avec le salaire maintenu, chacun aura sa place marquée et recevra sa pâtée selon son degré de sagesse, d'obéissance, de capacité, d'intelligence ; où toutes choses n'auront cours qu'étant estampillées par un pouvoir directeur solidement centralisé, un Etat enfin où toute initiative, toute liberté de penser, de se mouvoir, d'agir, sera absolument anéantie ; un monstre à des millions de têtes, d'yeux et de bras, vous enlaçant et tenaillant sans cesse, un monstre en grand comme l'est en petit l'Ordre des Knights.

(*à suivre*)

1. Voir les nos 19, 20 et 23.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le groupe de Bastia nous adresse pour le publier le texte du salut qu'ils envoient aux camarades de Paris :

Chers compagnons,

Lundi soir, 26 septembre, le groupe anarchiste des Antipatriotes, composé d'Italiens résidant à Bastia, ayant appris que le meeting contre la guerre tenu à Paris le 18 courant avait parfaitement réussi, s'unissent au comp. J. Renandier, de Saint-Etienne, de passage dans cette ville, pour envoyer un affectueux salut à leurs compagnons de la Ligue Antipatriotique de Paris, les organisateurs du meeting, et expriment le vœu que ces manifestations puissent s'étendre dans toute la vieille Europe, jusqu'à ce que

les travailleurs de tous pays arrivent à comprendre qu'ils sont tous frères, sans distinction de langue ni de race et que d'accord ils se mettent à combattre leur seul et unique ennemi, le Bourgeois!

Vive la Fraternité humaine! Vive l'Anarchie! A bas les frontières!

Le groupe anarchiste *les Anti-Patriotes.*

* * *

Souscription pour la famille du compagnon Sadier : Henri Weysmans 1 fr., Ferdinand Pintelon 1,50, Ivan Ivanovitch 1 fr., Jef 0,50, souscription des bijoutiers 5 fr., Jean Deroy 1 fr., bénéfice de vente 5 fr., excédent 2 fr., A. D. 1 fr., F. B. 2 fr., Guillaume Deroy 0,50, Gérard 2 fr., Henri Bauters 0,25, un jeune tailleur anarchiste 0,25. Total 23 francs.

* * *

Souscriptions reçues par la Ligue des Antipatriotes : Clément 0,25, un anarchiste 0,25, un vert de gris 0,25, un dégoûté du turbin 0,20, un abruti patriote 0,25, un vieil abruti devenu anti-patriote, un Prussien anarchiste 0,05, à bas la patrie 0,25, vive l'anarchie 0,10, plus de frontières 0,10, un qui tend la main à tous les hommes 0,25, un anarchiste 0,20, un matelas mis au clou par un patriote, le boni qu'il a touché de sa patrie 0,05, pour combler le Rhin avec les cadavres des exploiteurs franco- allemands (cliché à Emile Gautier) 0,25, un dégoûté de la discipline 0,10, pour que les ..... ne se laissent plus enrégimenter 0,10, ou alors ils se feraient abattre 0,20, pour casser la gueule à Deroulède 0,10, un qui ne croit à rien 0,20, un anti-barricadiste 0,20, collecte aux Insoumis du XI^e^ 0,80, un vert de gris 0,15, remis par Sureau 0,75, mort aux v... 0,50, Laveste 0,50, un vilain 0,50, un rétréci 0,10, un qui doute 0,20, une fessée à Déroulède 0,40, l'écorcheur patriote 0,25, bon pour une schlague aux patriotes 0,50. Total 7,85.

Listes précédentes 33,85. Total à ce jour 41,70.

Cette somme ainsi que 11 fr. 20, produit d'une collecte faite salle Bertin le 2 octobre, a été remise au groupe cosmopolite du XX^e^ pour aider à organiser le meeting de protestation contre l'exécution des condamnés de Chicago.

Les compagnons qui auraient des listes remplies en faveur de la propagande de la Ligue des Antipatriotes sont priés de les faire parvenir au compagnon Malato, 10 passage des Rondonnaux (XX^e^).

Ayant commencé l'insertion des listes de souscription de la Ligue, nous avons voulu finir, mais désormais nous n'insèrerons plus ces devises qui ne sont que ridicules. Nous ne publierons que des noms et des initiales.

* * *

La Ligue des Anti-patriotes a reçu pour les détenus politiques :

Guise (Aisne), 8 francs; vente de 10 exemplaires des *Enfants de la Nature*, de la même localité, 2 fr. 50; de la Commission des détenus (Parti ouvrier de St-Quentin), 5 francs.

La Ligue a remis à un des condamnés de St-Quentin 5 francs, au compagnon Soethout 2 francs.

* * *

Le groupe de St-Quentin informe les groupes et compagnons qu'un individu, nommé Dohmen et se disant Hollandais d'origine, se présente auprès des groupes et tâche de se faire remettre de l'argent. Cet individu a déjà fait de nombreuses dupes, et nous mettons en garde les camarades contre ses agissements.

## BIBLIOGRAPHIE

*Le Communisme devant le Parti ouvrier*, par Jacques Prolo. Dix centimes. En vente, 10, passage des Rondonneaux.

Dans cette brochure l'auteur démontre que le parti ouvrier, avec la tactique qu'il suit, ne tend rien moins qu'à abandonner le terrain économique de propagande pour devenir un parti politique en train de se hisser au pouvoir.

*Où vont les socialistes?* par Nyetnof. Prix dix centimes. En vente chez Louis Roman, 16, rue Jean-d'Outre-Meuse, à Liège.

Dans cette brochure, pleine de bonnes intentions, l'auteur essaie de démontrer que tout pourrait bien marcher dans une société communiste. Malheureusement, cette brochure, faite toute de sentiments, ne renferme aucun argument. Où nous nous séparons de l'auteur, par exemple, c'est quand il essaie de nous tracer un tableau d'organisation, ainsi que de son idée de vouloir racheter la propriété.

On nous annonce la réapparition prochaine de l'*Insurgé*, organe socialiste révolutionnaire indépendant des XI^e^, XII^e^ et XX^e^ arr. et banlieue limitrophe.

Toutes les communications doivent être adressées au citoyen E. Job, secrétaire, 275 fbg St-Antoine; les abonnements et souscriptions au citoyen Pons, 63 rue de Charonne, ou au siège social, 43 rue Basfroi. Permanence le mercredi et le vendredi de 8 h. 1/2 à 10 h. 1/2.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

Qui ne sait que ce qu'on appelle *peuple* doit se considérer partout comme l'instrument le plus maniable pour tous ceux qui voudront s'en servir, n'importe dans quel sens. Il leur est aussi facile de le mouvoir pour faire le mal que pour faire le bien, et l'on peut le comparer à un aiguillon dans la main du pâtre, qui l'emploie à son gré pour conduire son bétail où il lui plaît, et qui, avec ce même instrument, mène à sa volonté le bœuf au pâturage, au labourage, ou à la boucherie.

(Saint-Martin, *Eclair sur l'Association Humaine.*)

* * *

Nihiliste, c'est un mot bête. Mais si, par lui, tu comprends un homme franc, qui n'aime pas à vivre du bien d'autrui, qui travaille, cherche la vérité, tâche que sa vie ne soit pas inutile, qui siffle sous le nez de toute canaille, et à l'occasion le giffle, alors je n'y vois pas de mal, appelle-moi nihiliste! Pourquoi pas?

Niekrassoff

* * *

Sur une terre partout couverte des possessions d'autrui et dont les indigents ne peuvent rien s'approprier, les voilà donc réduits à mourir de faim? Or, ne tenant à la société que par ses désavantages, sont-ils obligés d'en respecter les lois? Non sans doute! si la société les abandonne, ils rentrent dans l'état de nature, et lorsqu'ils *revendiquent par la force*, des droits qu'ils n'ont pu aliéner que pour s'assurer de plus grands avantages, toute autorité qui s'y oppose est tyrannique, et le juge qui les condamne est un lâche assassin.

Marat

* * *

On a parlé des hontes du Directoire, de l'arbitraire de l'Empire, des corruptions de la Légitimité et de la Monarchie bourgeoise. Comparez donc ces misères avec la dissolution d'une époque qui a pris pour décalogue la *Bourse*, pour philosophie la *Bourse*, pour politique la *Bourse*, pour morale la *Bourse*.

Proudhon

* * *

« Ce ne sont pas les planteurs qui ont aboli l'esclavage des noirs ni les fils des boïards la servitude agraire en Russie. Je ne connais pas d'exemple d'une classe souveraine qui ait fait des lois dans l'intérêt de la classe assujétie. »

(Charles Secrétan. *Discours à la Fédération abolitionniste, Lausanne, septembre 1887.*)

* * *

« Il n'y a qu'un Dieu, en trois personnes : moi, toi, et lui.

(Bonneville. *Histoire des religions.*)

* * *

Extrait du *Sempre Avanti* de Livourne :

« Si les puissants et les hommes de génie se disaient qu'ils ne sont puissants et grands que parce qu'ils représentent les *sommes* de modestes unités, si les millionnaires se rappelaient qu'un million est fait de milliers, de centaines de francs, et que le franc est fait de cent centimes, peut-être ne serions-nous pas à la veille de la grande révolution sociale.

Professeur-sénateur Mantegazza.

## PETITE CORRESPONDANCE

P. B. à Villiers. — L'abonnement D. Q. sera servi.

F. à Reims. — Reçu mandat. Si le n° 2 ne portait pas d'accusé de réception de mandat à votre nom, c'est qu'il nous était arrivé trop tard et nous avons oublié de l'insérer dans le n° 3.

Nous profitons de l'occasion pour rappeler à nos amis que pour les communications urgentes la dernière limite où il faut qu'elles soient arrivées, est le mercredi matin.

Les comp. Labrosse et Barthelot préviennent l'*Avant-Garde* et la *Liberté*, si ces journaux reparaissent, que leur nouvelle adresse est box 479, à Aliona Blair County Pa.

R. G. à Santa-Clara (Cuba). — Le service du jour al vous sera fait jusqu'au n° 10. Si vous désirez que le service vous soit continué ensuite, vous aurez l'obligeance de nous le faire savoir. Pour les pays où il n'y a pas de mandats postaux avec la France, les paiements peuvent être faits en timbres-poste.

T. route de Bessèges. — L'abonnement sera servi. — G. D. à Zurich — P. à La Haye. — P. à St-Denis — T. près Bessèges. — B. à Loncé. — B. à Azay. — F. à Nancy. — L. à Alais. — B. à Arras. — P. au Samous. — R. à Montignargues. — B. à Roanne. — H. sur les Plaines. — P. G. à Bruxelles. — L. à Béziers. — F. à Amiens. — E. M. à Guise. — V. à Ganges. — F. à Reims. — C. B. à Montluçon. — Reçu timbres et mandats.

Anti-patriotes. — Reçu 0,50 pour vous de T. à Pantin.

*Idée Ouvrière.* — Reçu 6,60 de Pellet à Lyon.

*Avant-Garde.* — Reçu 0,60 de Pellet à Lyon.

M. à St-Quentin. — Comme c'est la librairie Hachette qui fait le service des gares, nous ignorons le chiffre envoyé. Nous avons fait la commission au comp. Malato.

Ligue des Antipatriotes, section du XVIII^e^. — Les brochures *les Enfants de la Nature* dont vous annoncez avoir reçu le montant de la vente, sont-ce celles que nous avons remises au comp. M. Nous avons besoin de le savoir pour tenir nos comptes avec la caisse des détenus. N'avons point de chansons.

E. B. rue Jessaint. — Vous vous êtes certainement trompé d'adresse. C'est à l'*Univers* ou au *Rosier de Marie* que vous deviez adresser votre travail et non à la *Révolte*.

Le comp. François Guy agriculteur est prié de faire parvenir son adresse au comp. Spartacus Verdier, poste restante à Ganges (Hérault).

Le comp. Ravel de Firminy, ayant quitté cette localité, prie ses amis et correspondants de ne plus rien lui envoyer à son ancienne adresse.

T. à Pantin. — La surproduction est occasionnée par le salaire insuffisant que reçoit le travailleur, et qui ne lui permet pas d'acheter les marchandises qui remplissent les magasins et qui arrêtent la production à un moment donné. Toutes ces questions ont été développées dans la série du *Révolté*; quant à donner les chiffres exacts que vous demandez sur certaines questions, les statistiques n'ont jamais été dressées ou les chiffres varient suivant les pays et les localités.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 47,35.

Van S. à Sliedrecht 0,70. Chapelle d'Armentières, produit d'une petite loterie 0,75. C. et C. V. à Bazincourt 1 fr. G. à Vincennes 0,50. Heintz 4 fr. R. à Alger, pour la publication du supplément, 20 fr. Total 74,30.

## SOUSCRIPTION
### *Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 25,55.

Groupe *Gli Scamiciati* de Saglian 1 pour Parmeggian 5 fr. Total 30,55.

## CONVOCATIONS

Dimanche 16 octobre, à 2 heures de l'après-midi, salle Gagny (ancienne salle Favié) 13 rue de Belleville, grand meeting de protestation contre l'exécution des anarchistes de Chicago, organisé par la Ligue Cosmopolite, avec le concours des anti-patriotes et des groupes anarchistes de Paris.

Entrée libre. Tous les socialistes révolutionnaires sans distinction d'écoles sont priés de concourir à cet acte de solidarité.

Roubaix. — Samedi 8 octobre, réunion de tous les anarchistes du groupe du Fontenoy au local habituel. Affaire importante.

La *Cosmopolite*, société chorale anarchiste, tous les lundis soirs, à 8 h. 1/2, salle Charpentier, 32, Bd Rochechouart. On reçoit les adhésions au siège social.

Ligue des Anti-patriotes, sections des IX^e^ et XVIII^e^ arrond., tous les mercredis soir à 8 h. 1/2, salle Simonot, 49, rue Pigalle. Tous les jeunes gens sont invités.

Les Groupes anarchistes du Chambon, de la Ricamarie, de Firminy et des environs sont convoqués pour le dimanche 23 octobre, de 5 à 9 heures du soir, salle du groupe au Chambon. Très urgent.

Le groupe la Révolution sociale organise pour samedi, 8 octobre, une réunion publique, salle du Casino des Fleurs, 210, rue de Charenton, à 8 h. 1/2 du soir. Ordre du jour : Le Suffrage universel et ses résultats.

Les compagnons sont spécialement invités à y assister. Urgence. Prix d'entrée, 25 centimes.

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 5 — 5 CENTIMES — Du 15 au 21 OCTOBRE 1887

# LA RÉVOLTE

**POUR LA FRANCE**
Un an . . . . . Fr. 4 —
Six mois . . . . . » 2 —
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

**POUR L'EXTÉRIEUR**
Un an. . . . . Fr. 6 —
Six mois. . . . . » 3 —
Trois mois. . . . . » 1 50
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

Administration : 140, Rue Mouffetard, PARIS

# Les Condamnés à mort de Chicago

DIMANCHE, 16 OCTOBRE
**Salle FAVIÉ, 13, rue de Belleville**
A 2 heures précises

**GRAND MEETING DE SOLIDARITÉ**

AVEC LES

ANARCHISTES DE CHICAGO

Organisé par la *Ligue Cosmopolite*, la *Ligue des Anti-Patriotes* et les *Anarchistes de Paris*.

ENTRÉE LIBRE

## NOS MARTYRS

Les siècles passent déroulant la série des révolutions par lesquelles l'humanité s'achemine vers le progrès et la liberté. Chacun d'eux voit l'œuvre du précédent devenir un moule trop étroit pour contenir l'évolution de la pensée humaine qui a grandi avec les générations nouvelles qui, trop à l'étroit au sein de la société créée par leurs prédécesseurs, l'attaquent de toutes parts et finissent par la briser pour établir une société nouvelle qui aura le même sort dans le siècle suivant.

Dans l'histoire moderne, seulement, nous voyons le monde religieux, produit du moyen-âge, prosterné aux pieds des papes, des empereurs et des rois, s'effondrer, après une lutte qui occupe tout le XVI^e^ siècle, dans la Révolution des Pays-Bas qui brise l'autorité divine incontestée des papes, les rêves de restauration de l'empire romain des descendants de Charles-Quint ; affirme l'existence et l'entrée en scène sur le théâtre de l'histoire, d'une nouvelle force : la classe bourgeoise, enrichie par le commerce et l'industrie, maîtresse des moyens de production et d'échange.

Amsterdam est l'imprimerie révolutionnaire de l'Europe ; son stathouder, ses armées de lansquenets, les Vandales qui troublent le sommeil des rois. La liberté a fait un pas immense, appuyée sur les hallebardes des huguenots, et toute l'Europe va être forcée de modifier ses lois, ses mœurs, ses coutumes, par le fait de leur existence.

Les idées de la Révolution entrent dans le domaine des faits. Le XVII^e^ siècle nous montre ces idées se répandant sur le reste de l'Europe, y luttant contre le pouvoir des rois, des prêtres et des nobles, et il s'achève par la Révolution Anglaise, qui brise définitivement le principe de la royauté absolue en jetant à terre la tête de Charles I^er^.

La Révolution Anglaise affirme un principe nouveau : la royauté constitutionnelle. Les peuples ne sont plus faits pour les rois, et Locke écrit : « La communauté est libre de choisir tel gouvernement qu'elle veut. »

Et en même temps, elle peut lui donner tel pouvoir qu'elle veut. C'est l'établissement de l'*habeas corpus*, du droit de l'individu à la liberté de son corps, de son domicile, de sa sécurité, qui se dresse en face du pouvoir absolu de Louis XIV, dont les successeurs auront à combattre ce principe nouveau, que défendent les Voltaire, les d'Alembert, les Diderot. Et la fin du XVIII^e^ siècle verra la Révolution Française envoyer Louis XVI, le roi constitutionnel, rejoindre Charles I^er^, le monarque absolu.

C'est le règne de l'or, de la bourgeoisie, qui s'intronise au nom de l'abolition des classes, de la liberté et de l'égalité de tous les hommes. La déclaration des *Droits de l'Homme*, qui devient le code universel de la bourgeoisie, accorde tous les droits, toutes les libertés à qui a de l'or, mais reste lettre morte pour ceux qui ne possèdent rien.

L'histoire du XIX^e^ siècle est celle de la double lutte de la Révolution bourgeoise achevant sa conquête du pouvoir, et celle du peuple contre cette classe égoïste et féroce, n'ayant plus qu'un sentiment : l'amour de l'or.

Malgré les défaites constantes du prolétariat, la bourgeoisie elle-même est obligée de reconnaître que sa décrépitude est telle que « le siècle ne saurait s'achever sans une grande révolution » (Victor Hugo).

Oui, le siècle ne s'écoulera pas sans une révolution, une *grande* révolution. Grande par les idées, grande par les masses qu'elle remuera.

Toutes les révolutions ont subi la loi du progrès, de l'agrandissement, la nôtre aussi subira cette loi. Les progrès du machinisme, du capitalisme, des sciences et des arts, ont effacé les frontières ; la Révolution ne sera plus bornée à un peuple, elle sera universelle : les travailleurs contre les parasites, les opprimés contre les oppresseurs.

Il n'y a plus qu'un parti révolutionnaire, international, universel : les anarchistes, les ouvriers, comme il n'y a qu'un parti réactionnaire : les bourgeois.

Aujourd'hui les membres de cette classe maudite, qui a déjà un pied dans la tombe, veulent prendre la vie de sept des nôtres, qu'ils le fassent, s'ils l'osent, mais qu'ils se rappellent que ces hommes sont « la chair de notre chair, les os de nos os », et que, s'ils succombent, demain leurs noms seront au Panthéon, et les cadavres de leurs assassins traînés aux gémonies.

Aux bourgeois pendeurs, les travailleurs lanceront ce dernier avertissement :

— Malheur à vous ! le sang versé retombera sur vos têtes !

## LA BOMBE DE CHICAGO

### Récit des évènements

On se souvient de la grève des Chevaliers du Travail qui éclata le 1^er^ mai 1886. Elle ne fut pas aussi générale qu'on le pensait. Des *scabs*, des traîtres, vinrent remplacer les grévistes.

Le 3 mai, les grévistes vinrent se rassembler devant l'établissement de Mac Cormick pour en chasser les *scabs*. La police se rua alors sur les grévistes et massacra hommes, femmes et enfants.

Les anarchistes convoquèrent un meeting pour protester. Les hommes d'action parlaient d'exterminer la police au moyen de bombes. La dynamite étant considérée en Amérique comme un simple explosif, pareil à la poudre, il n'était nullement illégal, à cette époque, de la fabriquer et d'en faire des engins explosibles.

Les Irlandais le faisaient ouvertement. O' Donovan Rossa, le patriote irlandais, recueillait ouvertement des souscriptions pour faire sauter les édifices publics et les bâtiments des Anglais. Les bombes, il les tenait exposées dans les bureaux de son journal. Les correspondants venaient les voir.

Les travailleurs faisaient de même. Les bourgeois achetaient des armes, des obus, des canons, pour se défendre en cas d'attaque. Les travailleurs socialistes de toute nuance, s'organisaient en bataillons, achetaient des fusils, des cartouches, des obus à la main, pour la révolution. Leurs bataillons bien équipés et bien armés, paradaient dans les rues.

Le tout se faisait ouvertement. On se montrait courtoisement les armes. — « Ceci, c'est pour vous mitrailler, » disaient les bourgeois. — « Ceci, c'est pour vous faire sauter en pièces, » ripostaient les travailleurs. — « Voici les engins préparés en cas de guerre, » disait Spies aux reporters des journaux bourgeois, en leur montrant une bombe, toujours la même.

D'autre part, les Etats Unis n'ayant pas d'armée permanente pour défendre les bourgeois, ceux-ci entretiennent leurs armées privées. Ils paient la police de leur bourse privée. Le chef de la police municipale est le chef d'un bureau privé d'informations policières, et d'une garde d'élite qu'il loue aux bourgeois. « C'est pour vous, ces revolvers-bouldogs », disaient les gardes en montrant leurs armes aux travailleurs. Et quand les travailleurs en grève veulent arrêter dans la rue une voiture de tramway conduite par un faux frère, et que la police municipale laisse faire, la garde PRIVÉE des bourgeois fait feu sur la foule, tuant des enfants ou des vieillards dans le tas.

Voilà la situation, — une situation si différente de ce que nous voyons en Europe que la plupart des Européens n'y comprennent rien.

—

Dans ces circonstances, le meeting du 4 mai 1886, fut convoqué le soir, très tard, sur la place de Haymarket.

On avait décidé de prendre les armes ce soir, mais dans la journée on changea d'avis. On se passa le mot d'ordre de venir sans armes.

Et le meeting fut paisible. Ces mêmes anarchistes, condamnés à mort, étaient venus avec leurs femmes et leurs enfants. Le maire de Chicago y assistait

pour donner ordre à la police de disperser le meeting « s'il y avait le moindre appel à la force. »

Les discours furent, au contraire, très modérés, et le maire — c'est lui-même qui l'a témoigné devant le tribunal — donna ordre aux réserves de la police de retourner dans leurs casernes. Il partit se coucher : il était dix heures passées.

Alors, Pinckerton, chef de la police, qui, le même jour, avait dit : « Si je pouvais seulement avoir deux ou trois mille de ces socialistes sans leurs femmes et leurs enfants, j'aurai vite fini d'eux, » — Pinckerton, travaillant pour le compte des bourgeois, et profitant du départ du maire, lança deux cents policiers sur les socialistes qui se dispersaient déjà du meeting.

Leur colonne marchait l'arme au bras. Le carnage que Pinckerton méditait depuis quelques jours était inévitable.

Alors, de l'allée d'une maison, une bombe fut jetée par une main inconnue. Sept policiers furent tués, plus d'une trentaine blessés. Tirant leurs revolvers, les policiers commencèrent à tirer dans l'obscurité sur les socialistes. Le nombre des blessés parmi les travailleurs fut immense.

Voilà le récit, absolument exact, des évènements.

—

Là-dessus commencèrent les arrestations, l'enquête, la comédie du tribunal.

Le jury fut trié. Les bourgeois seuls y étant appelés, furent admis à siéger ceux seulement qui répondaient aux questions préalables qu'ils croyaient d'avance les accusés coupables d'assassinat, mais que cependant ils se croyaient capables de prononcer un jugement juste ! !

L'instruction constata d'abord que Schnaubel avait jeté la bombe. Il n'était pas parmi les accusés, il avait disparu. Spies seulement est accusé, sur les dires d'un Gilmer — qui avoue en plein tribunal avoir « reçu des sommes d'argent de la police », — d'avoir allumé la mèche de la bombe dans l'allée. Une série de témoins prouvent que d'aucune façon Gilmer qui se tenait au pied d'une tribune ne pouvait voir ce qui se passait dans l'allée. Legner, ami de Spies, qui pouvait témoigner que Spies était déjà à la gare en ce moment, disparaît mystérieusement, et Spies accuse ouvertement la police d'avoir volé (*kidnapped*) Legner. Cet homme connu de tous les socialistes de Chicago, a disparu sans trace.

Ainsi reste donc l'accusation de « complot ». Nos lecteurs se souviennent si bien du « complot » de Lyon devant la correctionnelle que nous nous dispensons de raconter l'échafaudage du « complot » de Chicago. C'est littéralement la même chose. Seulement l'affaire a été portée devant un jury et un jury bourgeois, après une pareille panique, c'est évidemment la condamnation à mort.

* * *

### Lettre de Lingg et d'Engel

La *Freiheit* insère la lettre suivante des compagnons Lingg et Engel, datée du 15 septembre, prison de Cook :

Chers amis et compagnons,

Puisque j'apprends que vous, amis et compagnons en général, et le comité de défense en particulier, voulez faire appel au Tribunal fédéral, et recueillir les fonds pour cela, je me vois forcé de constater que je suis décidé à *renoncer* à toute recherche ultérieure de justice auprès des gouvernants.

Amis et compagnons ! Je suis indigné de ce que l'on puisse supposer les travailleurs si bêtes qu'ils aient besoin d'une confirmation de la sentence honteuse par le tribunal fédéral — cette incarnation supérieure du capital, de l'exploitation et de la tyrannie légale — pour enfin ouvrir les yeux sur ce que c'est que la justice pour ces bandits.

Et ceci serait encore la *seule* raison par laquelle des hommes pensants pourraient s'excuser de suivre cette ligne de conduite et de faire appel...

Si l'on pense cependant que je croie que le peuple américain puisse *se réveiller* réellement d'ici au moment de notre exécution, je tiens à dire que je ne le pense nullement.

Je tiens à m'opposer aussi à cette idée qui n'a pu naître que parmi ceux qui sont mal informés, — que ce soit un devoir pour les compagnons de Chicago de nous libérer de vive force. C'est faux ; car pour y arriver il faudrait une émeute générale, et celle-ci ne peut pas être « faite » à volonté. Il est injuste d'adresser le reproche d'inaction à nos camarades ; il ne s'adresse qu'au peuple travailleur en général.

Par contre, je suis fermement persuadé que le sacrifice de nos vies, s'il a lieu *en ce moment*, avancera la déchéance de la société capitaliste infiniment mieux que s'il a lieu d'ici trois ou quatre ans, lorsque le tribunal fédéral en aura décidé. En d'autres mots, je suis persuadé que cette espèce de « justice » des gouvernants serait plus nuisible à la cause de la liberté dans tous les pays du monde que leurs vengeances furieuses.

Voilà pourquoi ma décision...

Vive l'Anarchie ! Poignées de main fraternelles.

Louis Lingg.

L'opinion du comp. Lingg est aussi la mienne.

G. Engel.

Parsons écrit à un certain Francis Train, collaborateur de journaux bourgeois :

« Eh bien oui, nous devons être assassinés par l'Etat. Est-ce donc si nouveau ou si étonnant ? Vraiment non ! L'assassinat c'est bien la seule fonction légale par laquelle se maintient cette organisation sociale, appelée Etat.

« Qui donc, si ce n'est l'Etat, a par ses lois et ses institutions, fait des criminels, des mendiants ou des esclaves de la grande majorité de l'humanité ?

« Qui donc, si ce n'est ce monstre social, a fait du producteur — des travailleurs du monde entier — des esclaves salariés et toute une race d'hommes vendus et subordonnés ?

« Qui donc, si ce n'est l'Etat, a infligé à l'humanité, la pauvreté, l'ignorance, les superstitions — cette production artificielle créée contre ceux qui produisent tout par leur travail ?

« Au diable l'Etat ! leur dis-je. C'est pourquoi ils répondent : « Tu mourras ! »

« C'est ainsi. Car si je survis, ce sera mon devoir de démolir l'Etat. »

A cette lettre, Train a répondu par télégramme :

« Nous mettrons les socialistes en liberté, dussions-nous démolir leur Bastille ! »

* * *

Selons nos informations, nos amis de Chicago sont dans un excellent esprit, prêts à mourir s'il le faut, — révolutionnaires aussi ardents que jamais.

* * *

### Appel des métiers fédérés de New-York

Voici un appel que les métiers fédérés de New-York viennent de lancer :

Les juges de la cour suprême de l'Illinois se sont mis au même niveau que les chefs de bandits Bonfield (l'assassin salarié des bourgeois), le bourreau de torture Ebersold, l'acheteur de parjures Schaak, les jurés soudoyés, le tigre de la jurisprudence Grinell et avec ce scélérat parmi les scélérats Garry, (le président du tribunal) le grand arrangeur de ce plus grand des assassinats judiciaires de notre siècle.

Laissant de côté toute justice simplement humaine, et toute considération philosophique sur la liberté, — au point de vue purement judiciaire il ne s'est pas trouvé la moindre ombre de preuve pour affirmer qu'aucun des huit condamnés eût été en relation, soit directe, soit indirecte, avec le fait pour lequel ils ont été poursuivis.

Pourquoi donc a-t-on condamné ces hommes loyaux ? — Parce qu'ils ont fait usage des droits et libertés garantis par la constitution.

Rien, absolument rien en dehors de cela n'a pu être mis à leur charge, malgré les témoignages payés, malgré le bavardage des juristes. Et pour cela, ces hommes doivent être exécutés en ton nom — peuple des Etats Unis.

Permettras-tu à la si nommée justice de procéder si honteusement en ton nom ?

Non, mille fois non !

Lève-toi et fais entendre ta protestation dans toute sa majesté.

Ne te laisse pas effrayer par ce spectre — l'Anarchie — agité par les ennemis de l'humanité.

L'Anarchie n'est pas la lutte sauvage entre les hommes. C'est l'harmonie fraternelle de l'humanité.

C'est l'abolition de l'exploitation du travailleur par le paresseux ; l'abolition de la tyrannie ; un état social où chacun travaille selon ses forces et jouit de ce dont il a besoin.

L'Anarchie — c'est l'Humanité, la Liberté, la Justice.

L'appel se termine ainsi :

Ils veulent terroriser. Ils demandent œil pour œil, dent pour dent. Eh bien, leur terreur ne peut être paralysée que par la « terreur rouge ».

Brutus dormira-t-il toujours ?

Pour nous aussi, « œil pour œil, dent pour dent » ne sera plus une phrase vide de sens.

On remarquera l'origine de cet appel — les métiers fédérés — et on croira bien que nos confrères américains ont raison de dire que l'effet de la condamnation a été formidable au sein des travailleurs américains.

* * *

### Meetings d'indignation

La série des meetings d'indignation, organisés par les travailleurs européens pour empêcher l'exécution de leurs frères d'Amérique a commencé.

A Londres un premier meeting organisé par les anarchistes, a eu lieu le 7. Il devait avoir lieu à Cleveland Hall ; mais le propriétaire du local, intimidé par la police, a refusé la salle au dernier moment. Le meeting a donc été tenu au local des communistes allemands.

Un second meeting anra lieu le 14, à South place Chapel, dans un plus grand local, et les socialistes de toute nuance, ainsi que des radicaux, vont y prendre part. Il sera suivi d'un troisième meeting encore plus grand, organisé par la Fédération Démocratique.

En Italie, nos amis organisent toute une série de meetings, qui lanceront des appels vigoureux aux travailleurs américains. Les tripoteurs parlementaires se gardent d'y prendre part, et les meetings n'en seront que plus enthousiastes.

Les journaux social-démocrates allemands se mettent aussi vigoureusement en campagne.

L'éveil est donné par la presse socialiste, et ce sera une formidable protestation des travailleurs européens contre les iniquités des capitalistes américains.

## POLICE, PRESSE ET MAGISTRATURE

Le compagnon Parmeggiani, qui subissait à la prison de la Santé la peine de deux mois pour contravention à un arrêté d'expulsion, vient d'être transféré à Mazas. La justice bourgeoise instruit un nouveau procès contre lui pour l'affaire de l'explosion de la rue Berthe.

Cette explosion eut lieu peu de jours après que le commissaire de Clignancourt signifia à notre ami son décret d'expulsion. Celui-ci, ne voulant pas quitter Paris, avait dû changer de quartier, et, à ce moment, la presse bourgeoise, se basant sur cela — ou peut-être même était-ce un communiqué de la police — attribua le fait à Parmeggiani qui ne put et ne voulut pas la démentir pour ne pas mettre la police sur sa trace. Aujourd'hui M. Athalin, de son métier juge d'instruction, donne lecture à notre ami de la note de l'*Echo de Paris* l'accusant et lui demande de s'en disculper.

La femme de Parmeggiani, en apprenant de son mari les détails de son instruction, est allé aux bureaux de l'*Echo de Paris* demander la rectification de cette note, en déclarant à un rédacteur de ce journal que, n'ayant jamais habité chez M. Viguier, Parmeggiani n'avait pu avoir avec lui des difficultés pour relations de location, comme ce journal l'avait annoncé.

Le rédacteur de ce journal reçut assez mal Mme Parmeggiani et refusa d'insérer sa protestation, en lui répondant :

— Nous avons inséré cela *parce que cela nous a plû !!!*

— Eh bien, vous insérerez ma rectification *parce que cela me plaît !* répondit notre amie indignée.

— Nous ne l'insérerons pas, D'ailleurs le ton que vous prenez ne nous convient pas.

— Vous l'insérerez et quand à prendre des ménagements avec vous, je n'ai qu'à vous passer ma lettre avec des pincettes. Si demain elle n'est pas insérée, je reviendrai et nous verrons..., reprit-elle au comble de la surexcitation.

En présence de cette attitude énergique, l'*Echo de Paris* a rectifié sa première note. Quelques autres journaux, notamment le *Cri du Peuple* et l'*Intransigeant*, auxquels Mme Parmeggiani avait fait parvenir sa rectification, croyant en leur honnêteté, n'ont pas cru devoir en tenir compte et n'en ont soufflé mot.

Dans sa cellule à Mazas, Parmeggiani a reçu la visite de M. Rossignol, inspecteur de la police secrète, qui est venu lui offrir 7 francs par jour s'il voulait entrer au service de la police. Notre ami lui ayant répondu que s'ils étaient seuls, entre quatre-z-yeux, il lui rendrait la réponse que sa proposition méritait, celui-ci sortit assez mécontent. Depuis ce jour, lundi 3 octobre, notre compagnon est en butte à toute sorte de mauvais traitements. On l'a laissé 24 heures sans nourriture ; on ne permet plus à sa femme de le voir qu'une fois par semaine, et nous ignorons si même on le lui laissera revoir — sa dernière entrevue a été le 6 de ce mois. Inutile de dire que ces vexations et privations ont eu un effet très grave sur la santé de notre ami, étant donné son tempérament nerveux et impressionnable.

La police a vu dans Parmeggiani un caractère ferme et décidé, un grand courage et un poignet solide joints à une intelligence qui lui a permis de lui échapper pendant plusieurs mois, tout en s'occupant activement de la propagande, aussi a-t-elle cherché à l'embaucher. Habituée à ne voir que des

hommes vénaux, elle a cru qu'un peu d'or aurait raison de ses convictions.

Il a refusé. Aussitôt la magistrature a entrepris contre lui l'instruction d'un procès comme elle en a le secret, et dont nous ignorons quelle sera l'issue, mais dont nous avons tout à appréhender, sachant comment elle *juge* les anarchistes et comment elle monte ses complots — plus réels que ceux des anarchistes.

D'abord les journalistes préparent l'opinion, mouchardent et accusent *parce que cela leur plaît*. Maîtres de leur sale papier, ils peuvent y mettre toutes les infamies, assurés que leurs confrères les reproduiront et que personne ne les rappellera à la pudeur. Mouchards volontaires, élucubrant leurs accusations comme leurs feuilletons, pour faire de la copie à deux sous la ligne, ces tristes auxiliaires de la police ouvrent le feu. Ensuite la police vous offre de la servir ou de vous exposer à sa vengeance. Puis la magistrature achève ceux qui ont résisté en les envoyant crever en prison ou au bagne.

Ces trois institutions, journalisme, police et magistrature se complètent et sont inséparables. C'est bien elles qui rappellent la conclusion du *Ventre de Paris*, de M. Emile Zola :

— Quels gredins que les honnêtes gens !

## LES ÉMEUTES

Révoltes en Irlande, révolte de femmes à Madrid, révolte des travailleurs de Kline près Moscou, — voilà le bilan de la semaine.

En Irlande, chaque éviction devient l'occasion d'une rixe, et on emporte des blessés de part et d'autre. A Madrid, plusieurs mille femmes de la manufacture des tabacs, s'insurgent et se barricadent dans la manufacture. Au bout de quatre jours, la police et les troupes qui cernent la manufacture, reculent encore devant la nécessité d'un siège régulier. A Kline, plusieurs mille ouvriers font le siège des usines, les mettent à sac et ne reculent que sous les balles de la troupe.

Le courage, l'enthousiasme, l'héroïsme, ne manquent pas. L'esprit révolutionnaire y est; l'héroïsme pour traduire la pensée par les actes ne fait pas défaut.

Mais — en Irlande, à chaque éviction, à chaque rixe, les curés et les membres du parlement accourent. Spectateurs de la lutte, parleurs, ils cherchent à escamoter l'émeute à leur profit. Et toute cette lutte grandiose, soutenue en ce moment — non plus par les 1900 branches seulement de la Ligue Nationale (issue de la Ligue Agraire), mais par chaque famille de chaque hameau, — cette lutte au jour le jour, dans laquelle on voit tant d'entrain, de ténacité et d'héroïsme, — va aboutir tout au plus à un parlement, dans lequel siégeront des bourgeois irlandais, devenus à leur tour possesseurs du sol.

A Madrid, c'est pour une simple augmentation de salaire que les femmes donnent une leçon d'héroïsme aux hommes ; et à Kline, c'est encore pour une question de salaire et de meilleures provisions fournies par le patron, que les travailleurs se font fusiller. Exploitez-nous, mais moins brutalement ! C'est tout ce qu'ils disent aux bourgeois.

L'esprit de révolte ne fait pas défaut. Mais l'idée révolutionnaire, l'idée d'expropriation manque. A force d'avoir trop compté sur des meneurs bourgeois, les travailleurs ne s'insurgent que pour ouvrir à ces mêmes bourgeois de nouveaux champs d'exploitation.

Avons-nous raison de répéter depuis quinze ans : pas de balivernes parlementaires ! Pas de transaction avec le bourgeois ! Que l'expropriation anarchiste pure et simple ; que l'abolition du Capital et de l'Etat figurent seuls sur nos drapeaux ! Laissons les politiciens, préparons notre révolution. Semons l'idée de la révolution anarchiste pure ; c'est elle qui manquera lorsque l'émeute des rues grondera, annonçant l'approche de la révolution.

Nous entrons dans l'ère des émeutes qui précèdent les révolutions. Le peuple, la grande masse ne manque pas à son devoir : elle s'insurge ! Les révoltes se multiplient et elles grandissent sans cesse. Mais au nom de quelle idée se feront ces révoltes ?

Le peuple se révolte — contre le fait brutal, immédiat. Mais l'idée de la Révolution Sociale ne s'en dégage pas.

A qui la faute, si ce n'est à nous ? à nous qui comptons trop sur ce que nos idées vont se répandre d'elles-mêmes et ne cherchons pas à les faire pénétrer partout, dans chaque atelier, dans chaque manufacture !

D'autres profitent de notre inaction ; ils escamotent les révoltes pour grimper à leur tour sur le dos du peuple.

## POURRITURE BOURGEOISE

Ils vont bien les dirigeants ! Après l'affaire Lefebvre-Roncier, l'affaire Marsoulan ; après l'affaire Marsoulan, l'affaire Caffarel, d'Andlau et toute leur suite de sous-ordres, sans compter les plus hauts placés, que l'on nomme mais que l'instruction ne parviendra jamais à atteindre ; quel beau monde ! Et comme cela doit vous inspirer le respect de ceux qui vous gouvernent et des lois qu'ils nous imposent !

Après la vente des mandats électoraux, la vente des influences et des relations officielles, vente des secrets de l'armée, vente de rubans. Ils font argent de tout. La patrie, l'armée, l'honneur, la morale, ils n'en ont plein la bouche et ne cherchent à en inspirer le respect aux imbéciles que pour les brocanter ensuite au rabais. Tout est à vendre, tout est à l'encan, les hommes et les choses ; il n'y a qu'une chose qui ne l'est pas : c'est leur conscience — vu qu'ils n'en ont pas.

Et du reste comment pourrait-il en être autrement à une époque où le mot de Guizot : « Enrichissez-vous » est la seule règle. L'électeur vend son vote au candidat qui lui fait les plus belles promesses ; le comité électoral patronne celui dont il espère recevoir le plus de faveurs, lorsqu'il sera en place ; le candidat fait des mamours au parti dont il espère le plus de voix ; c'est un marché général où le dernier mot appartient à celui qui a le moins de scrupules. — Quand ils viennent nous dire de leur confier le soin de nos affaires ; qu'ils veulent faire notre bonheur, leur seul objectif est de se rapprocher du gâteau, afin de prendre part à la curée et de s'y tailler la plus large part.

* * *

Certes, nous ne voulons pas dire par là qu'aux autres époques, nos gouvernants aient été plus honnêtes et qu'ils aient travaillé davantage au « bonheur du peuple » (style classe dirigeante). Nous ne nous illusionnons pas à ce point. A part quelques naïfs de bonne foi qui ont pu croire ce qu'ils disaient, tous les gouvernants n'ont eu qu'un but : assurer les privilèges de leur caste contre les revendications des exploités. Du reste l'Etat n'est pas fait pour autre chose. Seulement ils pouvaient croire sincèrement que la division de l'humanité en deux classes fût naturelle, ils pouvaient être de bonne foi en se prétendant supérieurs au reste de l'humanité. De là une certaine réserve, une certaine dignité, quand, entraînés par l'appât des richesses, ils se lançaient à user des moyens que l'on voit s'étaler en plein jour aujourd'hui. Ils sentaient qu'ils agissaient mal. Aujourd'hui cela leur semble tout naturel.

D'ailleurs il est tellement bien compris par les travailleurs, que l'Etat n'a pas d'autre rôle que d'assurer les privilèges des possédants et de permettre à ceux qui détiennent le pouvoir de faire leurs petites affaires, c'est que, lorsqu'on parle de changer un homme en place, il est une phrase toute faite que l'on entend répéter chaque fois : « Il est vrai qu'il s'engraisse à nos dépens, mais si nous en mettons un autre, il voudra s'engraisser à son tour, il coûtera davantage. Autant garder celui qui est déjà gras. » C'est dire par là que l'Etat et ses fonctions ne sont qu'une vaste porcherie destinée à engraisser les gorets maigres du dirigeantisme aux dépens du producteur.

Ce que nous voyons se passer est bien fait pour nous confirmer dans cette opinion.

* * *

A voir les dirigeants trafiquer des choses qu'ils représentent comme les plus sacrées, il est évident que le travailleur s'habitue à perdre le respect que ses maîtres n'ont même pas la pudeur d'observer. Mais ce qui nous effraie c'est de voir qu'en même temps que s'abaisse le niveau moral des dirigeants, celui de la grande masse se déprime aussi : la corruption descend de haut en bas. Tous ces faits sont acceptés passivement par le public. On ne s'en indigne plus, non pas seulement parce qu'on ne croit plus aux mensonges bourgeois, mais aussi parce qu'on finit par les trouver tout naturels. « A quoi bon être en place et avoir des relations et de l'influence si ce n'est pour en battre monnaie ? » Et la presse qui se bat les flancs pour faire semblant de s'indigner, n'agit ainsi que par un reste de pruderie de métier, pour faire passer son rôle pour un sacerdoce. Est-ce qu'elle-même n'est pas toute vendue ? Depuis la première page, qui est vendue au bailleur de fonds, en passant par la troisième qui l'est aux tripoteurs financiers, jusqu'à la quatrième, qui appartient aux marchands d'orviétan et aux diseurs de bonne aventure — sans compter la page des faits divers qui est rédigée par la préfecture de police.

Le public ne s'étonne plus de cela, il ne s'en indigne pas. Pas plus qu'il ne se passionne pour les idées généreuses. Il voit commettre les injustices les plus criantes sans que cela l'émeuve. Nous sommes sur une pente qui nous mène à la décadence, à l'avilissement. Si nous subissions encore vingt années de ce régime corrupteur, c'en serait fait de nos espérances, de notre idéal de régénération. Seule la Révolution Sociale, en venant nous tirer de cet avachissement, en venant nous redonner un peu plus de vigueur, en exaltant les sentiments généreux, pourra nous tirer de l'abîme, et nettoyer ces écuries d'Augias où les meilleurs mêmes finiraient par s'enliser. Appelons-la de tous nos vœux et travaillons de toutes nos forces à hâter sa venue.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Armentières. — Vraiment il [est des moments où l'on se permet de croire que patrons et directeurs sont d'accord pour employer des moyens ou, plutôt, pour prendre des mesures qui, par leur arbitraire, sont destinées à éclairer les travailleurs.

Depuis quelques années une grande partie des ouvriers de chez Villars étaient hostiles aux idées révolutionnaires et même sérieusement réfractaires à toute marche de progrès ; quelques individus jadis influents auprès du maire, n'avaient qu'à leur dire quelques mots pour que l'opportunisme fût considéré par eux comme un baume guérissant tous les maux.

Aujourd'hui les choses ont changé, et on ne réussit plus à faire prendre le noir pour du blanc aux ouvriers, qui ont compris d'où vient leur misère. Ayant conçu que, pour l'exploité, tous les partis politiques sont les mêmes, les serviteurs des arlequins d'autrefois ne trouvent plus à la situation qui leur est faite qu'une issue : la révolution consciente de la société.

Las d'être dupés, las de voir que plus ça change plus c'est la même chose, las aussi de supporter tous les fardeaux, d'endurer toutes les misères et de subir toutes les injustices dans l'atelier comme au dehors, ils ne voient plus dans leur patron, et aussi dans leurs gardes-chiourmes, que d'implacables ennemis. Ce qui vient de se passer chez l'exploiteur et conseiller Villars les affermit dans leur manière de voir.

Malgré les plaintes des pères de famille qui étaient frappés de telle ou telle mesure prise par son directeur Dujardin, dit Toto, le patron ne continuait pas moins à faire la sourde oreille. Aussi, loin de faire comme autrefois : opposer un vote hostile à leur patron, se promettent-ils d'employer, à la prochaine occasion, toutes leurs forces pour détruire ses privilèges et se mettre à l'abri de la repoussante bestialité de son serviteur Toto. Déjà cet ignoble valet du Capital a reçu une admirable tripotée par un nommé Dobbelaire qui a voulu venger son vieux père injustement mis en quinzaine. Et, comme la correctionnelle de Lille vient de prouver, en le condamnant à 2 mois de prison, qu'il est défendu de taper sur la peau d'un garde chiourme, beaucoup d'autres sont décidés à imiter Dobbelaire, pour prouver aux juges que leur sentence n'est pas ratifiée par les ouvriers.

Continuez, MM. les exploiteurs, à vexer les ouvriers, c'est un excellent moyen de faire changer les moutons en lions.

* * *

Le gouvernement français vient d'interdire l'entrée en France à *De Opstand*, l'organe de nos amis flamands.

Voilà une interdiction qui ne gênera guère nos amis, et ils doivent un remerciement au gouvernement pour la réclame qu'il leur a faite, et qui contribuera plus que tout autre moyen de publicité à propager le journal dans le Nord.

## Etats-Unis

Pendant que les socialistes américains de toute nuance cherchent à soulever l'indignation publique contre les condamnations de Chicago, — et en ceci nous devons reconnaître que les social-démocrates font aussi leur devoir, — Monsieur Henry George est muet dans son grand journal à ce sujet. Quand on passe aux bourgeois, on y passe avec armes et bagages.

* * *

Ses partisans font mieux. Le télégraphe nous apprend qu'ils sont tombés l'autre jour, armé au bras, sur un meeting socialiste à New-York, La police en a profité pour assommer les socialistes sous prétexte de les défendre.

## Russie

Un fait frappant vient d'arriver dans une commune villageoise russe, du district d'Insar, dans la province de Penza.

Le *mir*, cette assemblée de tous les paysans du village qui délibère en plein air sur toutes les questions qui la concernent, (supprimée en France par Turgot) a décidé à l'unanimité — toutes les décisions du *mir* sont toujours prises à l'unanimité — a décidé de mettre à mort l'intendant d'un seigneur qui rendait la vie impossible aux paysans.

Et l'arrêt fut mis à exécution ; sur quoi un conseil de guerre vient de condamner quatorze paysans à être exécutés.

Ce *mir*, délibérant sur les crimes de l'intendant, en plein air, en présence de tous les habitants du village, pesant sérieusement les pour et les contre, écoutant avec grande impartialité tout ce qui pouvait être dit au profit de l'accusé, prononant l'arrêt de mort en face de tous les tribunaux et le mettant lui-même en exécution, — c'est un fait vraiment grandiose en présence de ces enjuponnés, de leurs procureurs et de leurs bourreaux payés à tant par tête coupée.

C'est un retour à la justice populaire, existant partout jadis et remplacée aujourd'hui par la comédie des tribunaux.

## Italie

On lit dans le *Sempre Avanti* (Toujours en avant) de Livourne :

Le *fisc royal* a voulu souhaiter la bienvenue à notre *Sempre Avanti* en ordonnant la saisie du journal.

Bien que le procureur du roi nous eût prévenu qu'il serait pour nous très sévère, nous avions l'ingénuité de croire que la sévérité pouvait marcher de pair avec la justice. Mais évidemment nous avions tort de croire qu'un magistrat (interprète serein de la loi, comme disent nos bons bourgeois) pût se placer au dessus des considérations de caste. Nous ne perdrons pas notre temps à récriminer, nous remercierons même le *fisc* de la splendide réclame qu'il nous a faite, car notre humble feuille, qui s'est tirée à 3000 exemplaires, a circulé dans tout Livourne à la barbe des agents.

Que l'honorable procureur du roi n'oublie pas que saisies et séquestrations ne retarderont pas d'un seul instant l'avènement du jour de la Révolution. Quand bien même la bourgeoisie affolée, rétablissant la fameuse ordonnance de Philippe II du 7 sept. 1558, décrèterait la *peine de mort* contre les vendeurs, acheteurs et lecteurs des écrits prohibés, elle ne pourrait enrayer une seule minute la marche du progrès, dont le but prochain est la rédemption de l'humanité par le triomphe complet du socialisme.

Au revoir donc, illustrissime procureur, et merci.

* * *

Les riches, dont la fortune n'est pas toujours méritée, doivent comprendre mieux que les autres les besoins de notre siècle. Venons en aide aux classes sociales les plus malheureuses avant que celles-ci ne réclament par la force ce qu'elles ont le droit d'avoir.

(Paroles prononcées par l'honorable Crispi, premier ministre du royaume, à l'inauguration de l'asile de nuit Raphael Sonzogno à Rome, le 6 fév. 87.)

## Belgique

Les travailleurs belges peuvent être fiers. Grâce à leur inaction, notre ami Neve, volé sur le territoire belge par les mouchards allemands, enlevé par eux et emprisonné en Allemagne, a été traîné devant un tribunal. Comme de raison, il a été condamné à quinze ans de travaux forcés.

Les accusations sont nombreuses contre Neve qui, pendant une dizaine d'années a été un des plus vaillants anarchistes allemands. Envoi d'explosibles, introduction en Allemagne, par contrebande, de la *Freiheit*, du *Rebell*, importation et distribution de proclamations appelant les travailleurs allemands à la révolte en cas de guerre européenne.

Il gênait bien la crapule bourgeoise. Aussi les bourgeois belges ont-ils vu avec plaisir la « violation de leur territoire » et l'enlèvement de Neve par les mouchards allemands.

Et les travailleurs belges, dûment embourgeoisés par leurs meneurs, ont laissé faire ! Neve, Par son dévouement sincère et simple ; Neve qui n'a jamais cherché à dominer personne et se trouvait toujours au poste du danger, devait gêner ces messieurs.

En 1873, l'Internationale en Suisse se soulevait comme un seul homme à la demande d'extradition du « communard » Razoua. Elle maintenait le droit à l'asile et empêchait ainsi l'extradition des réfugiés de la Commune qui n'aurait pas manqué d'avoir lieu si le premier pas avait été fait.

Mais, alors les travailleurs comprenaient que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ; tandis qu'aujourd'hui les ouvriers belges, menés par des aspirants au parlement, comptent surtout sur le tripot nommé Chambre. Ils demandent l'aumône de bienfaits aux bourgeois !

Allons, travailleurs du parti ouvrier belge, faites donc vite un meeting pour remercier vos meneurs d'avoir joint à toutes les hontes de ces dernières années celle d'avoir livré Neve aux juges allemands !

* * *

Rien de plus amusant que de voir l'*Avant-Garde*, organe du parti ouvrier belge se défendre contre les louanges des bourgeois, de ces mêmes bourgeois dont le parti recherche les suffrages pour les prochaines élections.

La *Nation*, bourgeoise, invite ses lecteurs à voter pour les messieurs du parti ouvrier. Ils sont à nous, dit-elle. Ils ne demandent que quelques sièges pour travailler avec nous « à la conservation sociale. »

Brevet de conservatisme délivré aux messieurs du parti ouvrier par les bourgeois — c'est superbe.

Mais à quoi bon s'en défendre après y avoir travaillé si ardemment pendant de longues années ? A quoi bon quand chaque numéro de la presse du parti ouvrier est là pour démontrer que cette presse n'a plus rien, absolument rien, de socialiste.

Allons, il est temps d'avouer franchement que tout le travail fait pour démolir l'Internationale des travailleurs, anarchiste en 1872-78, a été fait pour amener les travailleurs aux bourgeois.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Une nouvelle section de la Ligue des Antipatriotes vient de se former à St-Quentin.

* * *

La Ligue des Anti-patriotes a reçu pour les détenus politiques, 4 francs, de Saint Quentin.

La Ligue a envoyé au compagnon Millet, 3 francs.

## SOUSCRIPTION
### *Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 30,55. — Obole d'Auguste et Marianne des Parias Picards 1 fr. — Total 31,55.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 74,30

Reçu du comp. Sureau et du groupe « Terre et Liberté » pour le tirage de 5000 exemplaires de plus 60 fr.

P. au Plessier 1 fr. — Vente de vieux timbres 5 fr. — J. F. à Gouraya. — X. à Lille 1,50. — M. B. à Auxy-le-Franc 0,25. — Le copain de la rue Martin 0,50.

Total 143,55.

## PETITE CORRESPONDANCE

P. rue d'Allemagne. — B. à Tavel. — S. à Bordeaux. — M. à St-Ambroise. — R. à Salon. — T. à Fromonville. — B. à Vienne. — M. à Boissy. — G. à Bordeaux. — C. à Levallois. — R. à Alger. — V. boul. de Clichy. — G. à Armentières. — G. à Bruxelles. — D. à Rennes. — G. et B. à Lyon. — F. à Toulon. — Reçu timbres et mandats.

R. à Verviers. — Reçu mandat. Prière de nous adresser toujours rue Mouffetard.

D. à la Madeleine lèz Lille. — Reçu timbres. L'adresse demandée est 20 rue des Savonnières.

Auguste et Marianne des P. P. — Votre abonn. finit fin sept. et le nouveau fin déc.

Biblioteca Anarquica Communista. — Prière de nous adresser encore un ou deux de la « Société ».

Lo Schiavo, à Nice. — Voz Operario, à Lisbonne. — Le comp. Anceau à St-Maurice sur Fessard (Loiret) demande un numéro spécimen de ces différents organes.

J. F. à Gouraya. — Nous vous envoyons les n° demandés. — Quand a « l'Action » de Nîmes, nous ne l'avons pas, adressez vous au comp. Raymond, 6 rue Lahemar à Alger ; peut-être pourra-t-il vous la procurer.

G. à Turin. — Nous avons envoyé les exemp. demand.

H. sur les Plaines. — Nous avons écrit au libraire. Merci.

Le comp. Turial est prié de faire parvenir son adresse au comp. Spartacus Verdier, poste restante à Ganges.

R. à Oran, avez-vous reçu les 4 manifestes « A propos des ouvriers étrangers ». Veuillez répondre à votre expéditeur de la Chapelle d'Armentières.

Le comp. Adrien Mouchéraud informe ses correspondants de lui écrire dorénavant quai d'Anjou 27, Paris.

Un compagnon demande à se procurer les numéros suivants du *Révolté* :

1re Année (1879) n° 1, 2, 4, 8 et 12.
2e Année (1880) n° 11.
3e Année (1881) n° 2.
4e Année (1882) n° 22, 25 et supplément du n° 23.

Les compagnons qui pourraient disposer de ces numéros sont priés de nous les adresser.

## CONVOCATIONS

Ligue des Anti-patriotes section des IXe et XVIIIe, tous les mercredis soir, à 8 h. 1/2, salle Simonot, 49, rue Pigalle, tous les jeunes gens sont invités.

Saint-Denis. — Groupe de propagande anarchiste par la voie de la presse et brochures révolutionnaires, à 8 h. 1/2 du soir. Réunion tous les jours, salle Mercier, 6, place Thiers. Tous les anarchistes pouvant écrire sont invités. Pour les renseignements écrire au compagnon Victor Pierret, 9, rue de la Briche, Saint-Denis.

La Seyne. — Tous les anarchistes de La Seyne sont convoqués en réunion privée samedi 22 octobre. Les lettres d'invitation doivent être demandées au compagnon chargé de la vente du journal et aux compagnons connus.

Mardi 18 octobre à 8 h. et 1/2, salle de la Comète, 90 avenue de Clichy, réunion du groupe la *Jeunesse Révolutionnaire* du XVIIe : Sans politique, tous les hommes auraient les mêmes droits.

Houplines. — Un nouveau groupe de jeunes gens vient de se former à Houplines, sous le titre « les Misérables ». Dimanche prochain, grande réunion. Tous les anarchistes d'Armentières et d'Houplines y sont invités au siège convenu, rue d'Ypres.

Roubaix. — Grande réunion privée de tous les anarchistes, au Bas-Rouge, rue Beaurepaire, au Pile, à 5 heures du soir, dimanche, 16 courant.

**LA RÉVOLTE**
**est en vente dans toutes les librairies**
DE PARIS
**Pour la vente en gros s'adresser**
*17, RUE DU CROISSANT, 17.*

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 6 — 5 CENTIMES — Du 22 au 28 OCTOBRE 1887.

# LA RÉVOLTE

**POUR LA FRANCE**

Un an . . . . . Fr. 4 —
Six mois . . . . . » 2 —
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

**Paraissant tous les samedis**

**POUR L'EXTÉRIEUR**

Un an. . . . . Fr. 6 —
Six mois. . . . . » 3 —
Trois mois. . . . . » 1 50

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

Administration : 140, Rue Mouffetard, PARIS

## A NOS AMIS

*Nous avertissons nos amis que nous avons un besoin urgent de rentrer dans nos fonds. — Nous avons eu de grandes difficultés à surmonter pour arriver à faire paraître ce numéro. — Nous prions donc nos amis de faire leurs efforts pour nous solder l'arriéré de leurs comptes et faire circuler les listes que nous leur adressons.*

## LA NATIONALISATION DU SOL

La scission entre Henry George et les socialistes américains à la convention de Syracuse, d'où les social-démocrates ont été chassés, ne laisse pas que d'attrister sincèrement les amis d'Henry George en Angleterre. Ils n'oublient pas que, le premier, il les avait initiés aux idées de revendication sociale et, par ses attaques vigoureuses contre les oisifs *land-grabbers* — usuriers et spéculateurs, — avait grandement contribué à répandre ces idées et, pour ainsi dire, à leur faire donner droit de cité dans ce pays ; et ils s'attristent de voir cet homme qu'ils considéraient comme un sérieux défenseur des opprimés, se détourner maintenant du parti des travailleurs pour faire alliance avec la bourgeoisie.

Car c'était bien l'alliance avec les bourgeois que cette convention « des Travailleurs Unis » où le travail *n'était pas* représenté, pas même par une faible minorité, tandis que des avocats (14 avocats), des médecins, des prêtres, des employés, des épiciers représentaient toutes les fractions de la bourgeoisie. Le bureau était un parfait bureau de bourgeois.

Les partisans d'Henry George peuvent donc déplorer ce qu'ils considèrent comme un retour en arrière ; mais s'ils veulent bien se reporter à ce qu'était, dès l'origine, la signification réelle de son enseignement, ils verront que sa tactique actuelle ne constitue aucun retour en arrière, et ils comprendront pourquoi les bourgeois lui ont toujours témoigné une si vive sympathie. Cette attitude n'est que le développement logique des idées qu'il a toujours professées, et la doctrine toute entière de la nationalisation du sol, telle qu'elle a été exposée et professée dans ce pays, n'a jamais été autre chose qu'une théorie inspirée par le désir des bourgeois d'avoir la part du lion dans les privilèges politiques et autres dérivant de la possession du sol. Ce que nous en disons ici n'est pas nouveau : le comp. Hyndman ne s'est pas fait faute d'exposer les vices du système, et ni les social-démocrates ni les anarchistes n'ont jamais nourri la moindre illusion à ce sujet.

Quand ceux qui demandent la nationalisation du sol dénoncent les oisifs qui empochent le surplus de valeur donné à la terre par les efforts réunis de tous les travailleurs, nous ne pouvons que les approuver... Mais puisqu'ils sont conscients des maux que cause la propriété terrienne privée et l'attaquent hardiment, comment sont-ils assez aveugles pour ne point apercevoir, dans ce siècle industriel et commerçant, les effets désastreux de l'appropriation des produits industriels par le petit nombre ? Comment se fait-il que cette similitude dans les procédés du riche pour s'emparer des fruits du travail du pauvre leur échappe, tandis qu'elle est si claire pour le premier venu ? Et comment se fait-il qu'ils ne cessent de lancer leurs foudres sur une seule de ces deux classes d'exploiteurs ?

Sans doute il en est qui sont sincères et qui croient sérieusement que la nationalisation du sol servira les intérêts des travailleurs. Ils ne se doutent pas que c'est uniquement pour se mettre à la place des oisifs *Land-grabbers* qu'on les attaque maintenant, et ils répondent à nos questions : « Commençons par ruiner la propriété terrienne dont les abus sont plus criants et mieux compris : l'oppression capitaliste toute entière en recevra une atteinte mortelle. »

Erreur profonde ! la nationalisation du sol aurait pour conséquence de détourner de la bourgeoisie le coup que les ouvriers s'apprêtent à porter à leurs exploiteurs, et de le diriger contre un autre exploiteur, le propriétaire terrien. Pendant le mouvement chartiste la bourgeoisie se servait des ouvriers pour enlever le pouvoir politique à l'aristocratie terrienne ; maintenant c'est la terre elle-même qu'on veut lui prendre pour remettre entre les mains de la bourgeoisie cette base réelle du véritable pouvoir. — C'est quitter un mauvais maître pour en prendre un tout aussi mauvais.

Les meneurs ne s'y trompent pas, et dans un récent article, *Standard* 10 sept., M. Henry George dit expressément que cette réforme sera avantageuse aux *capitalistes* et aux travailleurs, et il va même jusqu'à dire que « nous avons peu de capitalistes qui ne soient aussi des travailleurs. »

Les meneurs bourgeois de ce mouvement savent pertinemment que la réussite en sera profitable tout d'abord aux capitalistes qui verront ainsi s'augmenter les chances de placer avantageusement leur capital — mais nous, nous savons que tout ce qui profite aux capitalistes et élargit le champ de leur activité a pour inévitable résultat d'asservir d'autant le travailleur.

Au demeurant il s'agit de discerner entre cette belle devise *Nationalisation du sol* et la réalité qu'elle cache.

Que peut bien signifier ce mot : nationalisation du sol ? Est-ce la prise de possession du sol par la nation ? Chacun devenu libre désormais de cultiver la terre si cela lui plait ? tous ayant le droit de s'organiser librement pour produire le pain qui nourrira l'humanité ? Cela peut vouloir dire aussi, comme en France à la fin du siècle dernier : confiscation par l'Etat des biens du clergé et de la noblesse, et vente de ces biens à ceux qui pourront les acheter : en partie les paysans, mais surtout les *bandes noires* de 1793, les bandes de *money grabbers* (enfouisseurs d'argent), qui s'étaient enrichis de la famine du peuple ou de la vente aux armées de la République de souliers à semelles de carton.

Cela peut même dire moins et dit moins en effet dans la bouche de nos réformateurs : « Que chaque chose reste en l'état ! » Un parlement converti aux idées de nationalisation du sol établit de forts impôts sur les valeurs terriennes et force ainsi les seigneurs moins fortunés à vendre leurs domaines. Tel est le fond de tous les systèmes de nationalisation du sol, jamais on n'en a prêché d'autres.

Pas de révolution bien sûr, pas de brusque changement, nulle expropriation d'usines ou de chemins de fer, cela nuirait au projet. Les pauvres de Londres-Est continueront à mourir de faim, les riches de Londres-West à gaspiller l'argent, les travailleurs des champs vivront de neuf shillings la semaine, les élections au parlement se feront de la même manière, l'argent restera tout puissant, seulement les seigneurs seront forcés de vendre leurs terres.

Et le rêve des brasseurs de bière-poison, des fabricants de soie-coton et de confiture de navets se réalisera. L'autre jour il en mourut un de ces usiniers millionnaires, qui toute sa vie s'était rongé les poings de ne pouvoir se bâtir un château seigneurial pour inviter ses amis à des parties de chasse ; jusqu'à la fin il dut se contenter de dater ses lettres du « Domaine des trois peupliers », pourquoi n'a-t-il pas vécu pour voir la nationalisation du sol devenir une réalité ? Mais son voisin, le boucher, ne mourra pas sans avoir enfin pu acheter le coin de parc, ardemment désiré, sur la crête de la colline où il se bâtira un beau château aux armes blasonnées d'un gigot de mouton. Il est lui aussi pour la nationalisation du sol : la nation c'est lui, et la nationalisation un impôt qui lui permettra d'avoir parc et jardin et forêts lui aussi...

Et tandis que notre usinier millionnaire et notre boucher retiré jouiront paisiblement de leur villégiature, créant vingt parcs et bâtissant vingt châteaux où il n'y en avait qu'un, le reste de la terre sera acquis par des capitalistes qui ne savent maintenant à quel saint se vouer pour placer leur argent et constituera une nouvelle aristocratie terrienne pire que la précédente. Le bourgeois sera le propriétaire du sol, l'étant déjà de l'usine, des chemins de fer, du commerce.

Il est possible qu'une plus grande étendue du sol soit cultivée, qu'on produise plus de blé, qu'on en importe moins, mais l'ouvrier gagnera-t-il davantage ? Qui paiera l'impôt terrien ? qui est-ce qui paie un impôt quelconque, sauf le producteur de toute richesse, le travailleur qui paie de son travail ? Et s'il a l'audace d'exiger plus de neuf shillings la semaine, ne le remplacera-t-on pas par le Chinois ou l'Hindou qui se contente de trois ? L'ouvrier qui n'a que le travail de ses mains pourra-t-il lutter avec le capitaliste si l'Etat ne consent à louer la terre qu'au plus offrant ? Pourra-t-il faire concurrence au capitaliste qui, avec l'argent volé par lui, s'achètera des machines et importera des Chinois pour les servir ?

Les bourgeois ont compris tout de suite que la nationalisation du sol, n'étant qu'une sorte d'impôt terrien, était tout à leur avantage, de là leur tendresse pour ce projet. Il est malheureux que d'honnêtes travailleurs séduits par de ronflantes paroles et par le mot *nationalisation*, ne se soient pas tout de suite demandé ce que ce mot pouvait bien cacher.

Nous ne sommes donc pas émus de l'apparent

recul des *nationalisateurs* du sol. Ce n'est pas un recul : ils sont restés ce qu'ils étaient, partisans de l'impôt terrien ; gênés par leur queue socialiste, ils ont senti le besoin de la couper. Les braves gens qui les avaient suivis, sur leurs belles paroles, regretteront d'avoir été trompés, mais la leçon leur sera bonne.

Ils verront que les grands mots Liberté, Egalité et Fraternité, Home Rule, Radicalisme, Socialisme et Anarchisme peuvent n'être que des mots : c'est la chose qui importe, et on peut juger de la chose par les moyens proposés pour l'atteindre.

Des moyens mesquins impliquent une fin mesquine. Ceux qui prétendent transformer la société, mettre fin à la tyrannie, mettre fin à la misère, renouveler la vie sociale par des mesures telles que l'impôt terrien, n'ont pas, quelque titre qu'ils se donnent, un grand but devant eux. Sous un pavillon trompeur, ils cachent la pauvreté de leur marchandise.

(Traduit de *Freedom*)

# LA RICHESSE ET LA MISÈRE

*(Suite)* (1)

## V

### STATISTIQUE DE LA MISÈRE

A combien peut s'élever le nombre des malheureux que l'insuffisance des salaires condamne à la misère et au malheur ? Aucune statistique n'en fournit le chiffre exact, car les gouvernements se sont bien gardés de faire à ce sujet une enquête qui aurait dévoilé les turpitudes du régime social actuel. Les documents officiels nous permettent cependant d'évaluer indirectement le nombre des misérables.

Une première indication nous est fournie par les listes des indigents officiellement assistés, par l'Etat, les communes ou les paroisses, dans les divers pays.

Voici la liste générale que nous avons pu dresser pour les principaux pays de l'Europe :

| | |
|---|---|
| Allemagne (1881) | 1 560 000 |
| France (1882) | 1 449 330 |
| Italie (1881) | 1 365 000 |
| Autriche-Hongrie (1880) | 1 220 000 |
| Pays-Bas (1880) | 1 012 000 |
| Grande-Bretagne (1883) | 1 010 000 |
| Espagne et Portugal (1880) | 600 000 |
| Scandinavie (1880) | 300 000 |
| Suisse (1880) | 140 000 |
| Total. | 8 656 330 |

Il y aurait donc actuellement en Europe, sans compter l'immense Russie, près de 9 millions (2) de pauvres publiquement connus comme tels. Supposez que la Russie, avec sa population de près de 100 000 000 d'habitants, en possède, dans cette catégorie, seulement 2 pour 100 habitants, ce qui est la proportion la plus faible et vous arriverez à un total de 11 millions de pauvres assistés pour l'Europe ; ajoutez enfin 1 million d'indigents pour les États-Unis et vous obtiendrez en fin de compte un total de *12 millions de misérables* pour le groupe de pays du monde, soi-disant civilisé. Ce chiffre de 12 millions est du reste trop faible et l'on peut affirmer hardiment qu'à l'heure actuelle il y a plus de 13 millions de personnes indigentes qui sont obligées de demander des secours soit à l'Etat, soit aux communes, soit aux bureaux de l'assistance publique. Il y aurait donc, d'après ces données, la trentième partie de la population qui vivrait dans la misère.

—

Cette proportion est déjà considérable, mais elle est bien loin de correspondre à la réalité. En effet les *pauvres officiels*, les assistés, ne constituent qu'une partie assez faible de la foule des misérables. A côté des indigents que la misère a déprimés et qui se laissent inscrire sur les régistres des pauvres, il y en a un bien plus grand nombre qui reculent, par une légitime fierté, devant cette espèce de *mise en carte policière* et qui préfèrent souffrir et crever de faim, sans venir tendre la main aux autorités. Ceux-là s'appellent légion, car heureusement pour l'humanité il y a encore dans cette classe prolétarienne, que la bourgeoisie écrase sous ses pieds, un sentiment admirable de la dignité humaine. Ces foules de meurt-de-faim gardent au fond du cœur le respect de soi-même ; l'Etat n'a pas encore réussi à les enrégimenter dans le bataillon des assistés qu'il asservit pour un morceau de pain et tient dociles sous sa férule. Pour évaluer exactement le nombre des véritables pauvres, il faudrait donc connaître non seulement le total des indigents officiels, mais aussi celui des misérables cachés ; malheureusement, nous l'avons déjà dit, aucune enquête n'a été faite à cet égard et nous sommes réduits à des conjectures. Nous croyons cependant qu'il est possible, en étudiant la liste des salaires agricoles et industriels dans les divers pays, de calculer approximativement le total des personnes pauvres ou indigentes. Nous nous sommes livré à cet égard à un long travail de comparaison et d'évaluation et nous croyons pouvoir affirmer que les chiffres suivants sont très rapprochés de la réalité :

*Nombre des pauvres de l'Europe et des Etats Unis, en 1887, calculé d'après l'échelle des salaires :*

| | |
|---|---|
| Paysans | 50 millions. |
| Ouvriers | 20 » |
| Total. | 70 » |

Il y aurait donc, d'après nos calculs, 58 millions de pauvres de plus que les statistiques officielles n'en accusent. A première vue ce chiffre peut paraître exagéré, mais tous ceux de nos lecteurs qui voudront vérifier cette évaluation par des recherches personnelles arriveront à des résultats analogues. Que toute personne qui aurait des doutes à cet égard se livre seulement à la petite enquête suivante : qu'elle compte le nombre des pauvres dont elle peut constater l'existence dans le milieu où elle habite, qu'elle calcule ensuite la proportion que représente ce nombre par rapport à la population et elle verra que le résultat final de ses calculs sera conforme à nos propres évaluations.

Quoi qu'il en soit, il y a un fait certain qui ne peut être nié, c'est que la misère ronge notre société : la statistique officielle reconnaît l'existence de plus de 12 millions d'affamés auxquels la société jette de temps en temps un os à ronger pour leur faire prendre patience. Ce chiffre nous suffit après tout et nous n'avons pas besoin d'autres données pour étayer les conclusions qui s'imposent à nous avec une force irrésistible.

*(à suivre)*

1. Voir les N° 12, 13, 14, 15, 17 et 23 du *Révolté*.

(2) Nous disons près de 9 millions parce que depuis 1880, le chiffre des misérables a beaucoup augmenté en Europe.

# L'ARRESTATION DE NOTRE AMI MÉREAUX

Dimanche, le meeting de solidarité avec les anarchistes de Chicago, organisé par la Ligue cosmopolite et les groupes anarchistes, réunissait à la salle Favié plus de deux mille personnes.

Pendant près de trois heures, tous les assistants ont applaudi les discours des orateurs retraçant les faits qui ont amené la condamnation à mort de nos amis, et montrant les conclusions que nous devons tirer de ce jugement inique.

Très applaudie la lecture de la défense de Spies et toutes les citations des paroles des condamnés.

Des adresses de solidarité avaient été envoyées par nombre de groupes de province et par des groupes de Milan, Mantoue, Arezzo, Reggio-Emilie, Reggio-Calabre, Naples, Terni, Pise, Prato, Pistoie, Foligno, Forli, San-Giovanni, Valdarno, Florence et Livourne.

Un socialiste-révolutionnaire indépendant veut imposer à la réunion le vote d'un ordre du jour commençant par ces mots : « 2000 citoyens français.... » A bas la France ! Vive l'Internationale ! Il n'y a pas de Français, ici, mais des hommes ! Ces exclamations, qui partent de tous les points de la salle, font comprendre à l'orateur que l'on a assez de ces protestations platoniques et que le temps de ces fantaisies oratoires à base patriotique est passé. On en est dégoûté et chacun comprend que le meilleur moyen de protester contre l'autorité est de lutter contre elle lorsque l'occasion se présente.

* * *

Et l'occasion ne s'est pas fait attendre longtemps.

A la sortie de la réunion, environ 300 camarades s'étaient rassemblés à la salle Lechable, 103, boulevard Ménilmontant, où ils discutèrent jusqu'à 7 h. environ, moment où par petits groupes, ils quittèrent la salle.

La police avait été provocante à la sortie du meeting, mais personne ne lui ayant répondu, la sortie s'était effectuée tranquillement. Elle voulut prendre sa revanche le soir et tomba à coups de sabre sur les groupes qui sortaient de la salle Lechable. Notre ami Méreaux, faisant usage de son revolver, tira deux coups de feu. Un agent est blessé, à la tête, suivant les uns, à la cuisse, suivant d'autres ; un autre a eu le bras cassé par un coup de canne.

La police a arrêté les compagnons Méreaux, Niquet et Varoquaux. Méreaux est blessé à la poitrine et à la main. Plusieurs compagnons ont été blessés, dont un grièvement. Des passants ont été également frappés, mais nous ignorons leur nombre, vu qu'ils ne se sont pas fait connaître.

Comme sous les beaux jours de l'Empire, la police organise ses guet-apens et massacre sur les boulevards les moins fréquentés, non seulement les révolutionnaires, mais aussi les passants inoffensifs. Elle peut se permettre cela sans danger ; toute la presse lui appartient et insère sans commentaires ses communiqués mensongers. Il y a même des journalistes pour faire l'apologie de ces sabreurs, comme il y a des sophistes pour écrire l'*Éloge de la paresse* ou le *Droit à l'Inceste*. Seul le *Cri du Peuple* a permis à un de nos rédacteurs de rétablir la vérité et montré l'absurde de la rédaction du cliché de la police.

C'est à nous à en faire notre profit, et puisque la police ne connaît point de frein à ses exploits, c'est à nous à nous garantir contre elle.

Moins de paroles et plus d'actes, telle doit être notre conduite et nous espérons que l'exemple que vient de nous donner notre ami Méreaux sera suivi chaque fois que l'occasion se présentera.

Dimanche a également eu lieu à Naples un meeting de solidarité avec les anarchistes de Chicago. D'autres meetings ont eu lieu à Berne, à Londres, etc. Les détails nous manquent encore sur ces réunions, mais nous pouvons constater que partout nos amis se sont vivement émus et qu'un redoublement d'activité dans la propagande vient prouver aux bourgeois qu'ils ne pendront pas longtemps impunément. Allons, faisons notre profit du mot de Danton : De l'audace, de l'audace et encore de l'audace !

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

### LES DÉMOCRATES AU POUVOIR

Peu à peu on commence à s'apercevoir avec qui nous aurons à faire lorsque les radicaux et les démocrates se disant plus ou moins socialistes vont s'emparer du pouvoir que possèdent en ce moment les Ferry, les Caffarel, les Boulanger et les Thibaudin.

« Ce brave cœur de Marsoulan », lisions-nous dans un des derniers numéros du *Prolétariat*, dans un alinéa consacré à Lefebvre-Roncier qui a soustrait, disparait-il, 28 000 francs à la caisse du cinquantenaire des chemins de fer.

« Ce brave cœur de Marsoulan ! » Et trois jours après on apprend que le brave cœur, devenu conseiller municipal de Paris et conseiller général de la Seine (ouf, que c'est long !), signe avec un Trouillaud — « une parfaite canaille », au dire du *Prolétariat*, — un contrat dans lequel il promet à ladite canaille, « *le concours de sa situation et de ses influences officielles !* »

*Tu quoque ?...* « Toi aussi ? » s'écrie le *Prolétariat* de la semaine suivante.

Mais certainement ! — Tout brave cœur qu'il est, à peine devenu « conseiller », il conclut de pareils contrats et puis il affirme avoir signé sans lire !!

C'est vieux de plus de cent ans, ce que Rousseau a dit : « S'il y avait des anges parmi les hommes, on aurait pu leur confier le soin de nous gouverner. » Mais comme il n'y en a pas, de ces anges, et que les

cornes poussent bien vite aux ci-devant braves cœurs, autant vaut ne rien leur confier et faire ses affaires soi-même.

C'est là d'ailleurs un chapitre dont la suite est renvoyée au prochain numéro, comme dans les feuilletons du *Petit Idiot*.

* * *

La réclame électorale :

Le comité possibiliste qui patronne la candidature de M. Allemane, publie la biographie de son candidat (« nul n'est plus digne que lui de représenter... etc. »). Cette biographie, c'est le passé révolutionnaire de M. Allemane : gréviste, combattant de la Commune, forçat, compagnon de Trinquet dans l'évasion et la prise du *Bulari*, qui fut repris par l'Etat. Puis à côté de cela, les nouvelles manifestations politiques du candidat, devenu « un ouvrier aussi laborieux qu'il est socialiste convaincu », « travailleur honnête », ses vestes successives dans tous les quartiers. Le prospectus se termine par les signatures des membres du comité et, ironie de la typographie! le dernier mot est *Desplaces* (s. v. p. !)

Toute cette phraséologie emphatique nous rappelle simplement le mot d'une triste sire, propriétaire d'une maison de tolérance :

— Après tout, mes pensionnaires ont bien toutes été vierges.

Le dos vert, du moins, ne garantissait pas qu'elles le fussent encore.

* * *

Rochambeau. — Nous sommes arrivés à une époque où la situation actuelle ne peut durer. Chacun parmi les travailleurs des campagnes est inquiet pour l'avenir, la lutte pour l'existence est la préoccupation du plus grand nombre. La spéculation effrénée de nos jours met le paysan à la merci du capitaliste.

Les préjugés sur la propriété ont de profondes racines chez le travailleur des champs. Il n'est point de jour où je ne me trouve en lutte avec quelques-uns de mes amis ; je cherche à leur démontrer comment la politique est un métier ; que nous ne devons pas plus longtemps servir de marche-pied aux ambitieux. Presque tous en ont assez des politiciens, sauf les ambitieux.

Dans nos localités la population s'est passionnée pour l'intérêt public depuis les évènements de 1870. Sans préparation préalable, n'ayant pas l'expérience acquise par les ouvriers des villes, ce qui a dominé c'est l'engouement pour la république. Malheureusement ce manque d'éducation politique ne lui a pas permis de séparer ses aspirations des déclamations des intrigants à la recherche d'une position sociale, et les revendications socialistes restent incomprises.

Ce n'est pas cela qui peut arrêter ceux qui ont combattu l'empire à une époque où toutes les populations des campagnes ne voyaient en nous, révolutionnaires, que des partageux voulant les dépouiller et les réduire à la misère. Nous les avons vues acclamer la révolution du 4 septembre, et ces mêmes populations sont prêtes à acclamer la Révolution Sociale le jour où elles en comprendront les avantages.

Les abus et les inégalités sont tellement criants ; les charges qu'impose l'organisation sociale actuelle deviennent insupportables ; les produits de la petite culture deviennent de moins en moins rémunérateurs, de là une gêne générale se fait sentir. Le jour où la propagande révolutionnaire aura pénétré au cœur des campagnes, ce jour-là la révolution aura toutes les chances de triompher.

C'est donc les travailleurs des campagnes que les révolutionnaires doivent chercher à entraîner, et c'est à eux qu'ils doivent chercher à faire comprendre que leur affranchissement n'est possible qu'avec la Révolution, eux qui font sortir de la terre tous les aliments, et qui sont obligés de vendre à vil prix le produit de leur travail pour payer le fisc et le bourgeois qui détient encore la plus grande partie de la terre.

* * *

Avignon. — L'ex-intransigeant Naquet est venu exposer sa politique et ses idées sur la situation actuelle. Selon lui le moment est grave, la misère est grande dans la classe ouvrière et pour remède il propose le remplacement du ministère Rouvier par son digne accolyte Goblet. Stupéfaction des auditeurs qui attendaient une toute autre solution.

Le citoyen Curez, un vieux républicain radical (c'est ainsi qu'il se présente), a combattu énergiquement les théories de M. Naquet, et lui a proposé de donner sa démission de sénateur, attendu qu'il a déclaré qu'il ne pouvait rien faire actuellement pour la classe travailleuse. Inutile de dire que le désintéressé sénateur n'a pas été de cet avis.

Après lui le comp. Calazel est venu exposer les théories anarchistes, malgré les clameurs des valets de la bourgeoisie. Nombre d'auditeurs, quoique peu au courant de nos idées, ont applaudi notre compagnon quand il a dit, faisant allusion au patriotisme : « Nous, anarchistes, nous n'avons pas de patrie, tous les travailleurs sont frères qu'ils soient russes, français, allemands, etc. Notre seul ennemi c'est le bourgeois capitaliste que nous abattrons, non par le parlementarisme, mais par la révolution violente. »

M. le sénateur et sa clique se sont dérobés à la discussion et ont levé la séance en recommandant de crier vive la république. De nombreux cris de vive la Révolution Sociale leur ont répondu.

* * *

Vaison. — Un groupe anarchiste vient de se fonder dans cette localité au milieu de la campagne où la coterie Laguerre, Gaillard et autres radicaux, tient le haut du pavé. Le groupe pourra faire une bonne propagande en organisant des réunions à Vaison et dans les environs, en répandant les journaux et les brochures anarchistes. Nos principes sont assez bien accueillis par la population rurale et tous nos efforts tendront à les propager et à les faire pénétrer plus profondément au sein des travailleurs des champs.

Le lundi 10 octobre, la gendarmerie de Vaison a arrêté à leur travail quatre de nos amis. Les Pandores se sont jetés sur eux à l'improviste avec une brutalité digne de leur réputation, les ont enchaînés et conduits à Orange. Là on relâcha l'un d'eux, et les trois autres furent transférés à Avignon. Le vendredi soir deux autres compagnons furent relachés. Le comp. Monteau a été retenu et conduit à Lyon, d'où émanait le mandat d'arrêt lancé contre lui. Il est poursuivi, croyons-nous, comme réfractaire, ou comme déserteur.

A noter que le brigadier de gendarmerie a engagé le patron de nos camarades à les renvoyer. N'ayant pu les faire maintenir en prison, il essaie de leur faire perdre leur travail afin de les forcer à quitter la localité.

* * *

Marseille. — Samedi dernier, les compagnons de Marseille se sont réunis dans un punch offert par les compagnons américains afin de retracer, à l'occasion de son quatrième anniversaire, le combat de l'organe américain, *John Svinsthon*, tué par les Chevaliers du Travail.

On y a chanté quelques chansons révolutionnaires et affirmé la solidarité envers les compagnons américains en même temps qu'une lettre d'indignation, soulevée par la condamnation des anarchistes de Chicago, lettre envoyée au consul américain à Marseille.

* * *

Calais. — Lundi, 17, avait lieu ici une réunion d'ouvriers et d'ouvrières sans travail.

Environ 500 personnes, dont une quinzaine de femmes, y assistaient.

La séance est ouverte sans nommer de bureau. Après quelques discours prononcés par des compagnons, on décide de sommer les patrons de reprendre tous les ouvriers sans travail ou sinon d'agir plus énergiquement.

C'est par là que l'on eût dû commencer !

* * *

La Madeleine-lèz-Lille. — Un nouveau groupe anarchiste vient de se constituer dans cette localité. Le groupe les *Agitateurs*, se propose de porter principalement son action contre le patriotisme et la propriété, vu la propagande contre les travailleurs étrangers qui a lieu dans notre région.

## Belgique

Ploegsteert. — Il est, à mon avis, peu de localités où le fanatisme est plus puissant qu'à Ploegsteert et dans les quelques petits qui l'entourent. Dans ces lieux, il est écœurant de voir comme les porte-soutanes ont beau jeu sur ces masses paysannes.

Tout ce qu'ils disent du haut de leur cuve à mensonges est pris par nos villageois pour des vérités ultra-sacrées ; personne n'oserait y opposer la plus petite petite parole de doute, de crainte d'avoir à subir quelques observations de la part de leur pasteur. L'ignorance de ces paysans en fait de droits politiques et économiques est purement identique à leur bêtise religieuse. Certes, il va sans dire que, avec des sujets aussi profondément égarés sur le chemin du faux et de l'absurde, messieurs les catholiques et libéraux ont la partie belle. En exploitation et libéraux ont la partie belle. En exploitation comme en domination, ces politiciens n'ont rien à redouter de la part de ces serfs auxquels la lumière du droit et du bon sens n'a jamais apparu.

Pour que le christianisme et le charlatanisme cessent d'en faire des bons à tout faire, en faveur de Dieu et de l'Etat, quelques jeunes gens ont décidé de porter dans ces parages les paroles de vérité, les droits de l'homme et les appels à la dignité, les devoirs de l'homme.

Ayant le vif désir d'y former un noyau d'éléments aptes à lutter pour la bonne cause, ils commencent à faire dans ces milieux réfractaires à la marche en avant, une active propagande socialiste.

A l'erreur, à l'injustice, à l'ignoble et à l'arbitraire, ils veulent opposer la raison, la justice, la fierté et la liberté. Espérons que sous peu les fruits de leur propagande auront répondu à leurs efforts.

## Italie

Extrait du *Demolitore*, organe communiste-anarchiste, dont voici l'épigraphe : « L'éclair de la baïonnette de Milano a fait une propagande plus efficace que mille volumes des doctrinaires. » (Carlo Pisacane) :

Notre journal étant l'organe du cercle communiste-anarchiste *le Travailleur*, nous croyons utile d'indiquer la manière d'agir de ce dernier.

Il y a deux mois nous avons communiqué à nos compagnons les lignes suivantes qui expliquent la raison d'être de notre cercle :

Le cercle communiste-anarchiste *le Travailleur* vient de se former, à Naples, dans le but de propager les idées communistes-anarchistes.

Pour y parvenir voici les résolutions qui ont été prises :

1° On donnera des conférences publiques et privées.

2° On s'introduira dans les réunions publiques tenues par les autres partis pour combattre les idées fausses, démasquer les tripoteurs, les ambitieux, les charlatans politiques et faire prévaloir les préceptes de l'Internationale.

3° On fera des excursions de propagande dans les environs de Naples afin de jeter des germes de rébellion dans les masses rurales.

4° On formera une bibliothèque circulante pour les compagnons.

5° On procédera à la publication d'un nouvel organe communiste-anarchiste qui prendra le titre de *Démolisseur*.

6° On répandra dans le peuple des œuvres et des journaux anarchistes dont le dépôt principal sera au local du cercle.

7° On publiera de nouveaux opuscules de propagande, des manifestes et des proclamations.

8° On recherchera toutes les occasions d'affirmer les idées de communisme et d'anarchie et d'entretenir dans la population l'esprit de révolte ; il faudra surtout insister sur ce fait que l'on n'obtiendra rien par les moyens légaux, que seule la Révolution Sociale nous donnera le pain et la liberté.

Pour toutes communications s'adresser au cercle *le Travailleur*, Naples poste restante.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Depuis quelque temps la nécessité d'une propagande active dans les campagnes s'est imposée à l'esprit des militants. Mais il s'agissait de savoir quels seraient les meilleurs moyens d'action à employer ; il est évident qu'une tactique différente de celle employée dans les centres industriels est nécessaire.

Avant de donner un large développement et une action continue à cette propagande il faut se créer des relations dans les régions où nous voulons opérer, c'est pourquoi nous avons décidé de lancer un manifeste aux campagnes.

Ce manifeste contiendra en grandes lignes, le but que nous voulons atteindre, les moyens que nous comptons employer et surtout un exposé du communisme-anarchiste au point de vue des campagnes.

Après l'envoi de ce manifeste, et selon les ressources dont nous pourrons disposer, des propagandistes pourront aller donner de plus grands développements, si même cela nous était impossible, l'envoi de journaux et de brochures donnerait des résultats sérieux et serait excellent pour la diffusion des idées.

Il est en effet de toute nécessité que lors d'émeutes ou d'insurrections dans les grands centres, les campagnes conservent tout au moins la neutralité, s'il ne leur est pas possible d'agir. Il est également nécessaire de les amener par une compréhension nette et sérieuse de l'anarchie a profiter de ces soulèvements des villes pour détruire tout ce qui représente pour eux l'oppression et l'autorité : actes notariés, hypothécaires, papiers de l'huissier, de l'état civil etc., etc.

Si ces résultats sont obtenus, si quelques hommes

conscients sont trouvés dans un grand nombre de communes, la marche en avant de l'Idée aura fait un progrès immense.

Nous invitons donc les camarades qui reconnaissent l'utilité de ce manifeste à nous faire parvenir les fonds dont ils pourraient disposer à cet effet, les listes de souscription seront publiées dans le journal.

Groupe *la Révolution Sociale*.

* * *

La Ligue Cosmopolite a reçu pour le meeting du 16 septembre, les sommes suivantes :

Remis par Sureau 11,20. Parthenay 0,50. Collecte aux Rondonneaux 0,60, id. salle Horel 4,35, remis par Bidault 41,70, collecte rue Chevreau : un bourgeois 2 fr., H. X. 0,25, Andri 0,50, Souvarine 0,25, Auguste 0,25, soit 3,25, collecte au groupe de la Goutte d'Or 5,55, remis par un anarchiste 2,25, collecte à la salle Favié 77,85. Total 147,25.

Dépenses du meeting : Location de la salle 55 fr., impressions, correspondances et divers 7,70, affiches 83 fr. Total 145,70. Reliquat 1,55.

* * *

Sommes reçues par le comp. Sureau pour le meeting de Chicago :

Collecte salle Bertin 11,20, d'un groupe de compagnons de la rue des Minimes 3 fr., du groupe les *Indépendants* du XV^e^ 1 fr., du groupe l'*Avant-Garde* du XV^e^ 1,25, collecte aux antipatriotes du IX^e^ 1,55, collecte au *Cri du Peuple* 22,50, un bourgeois anarchiste 1 fr., chambre syndicale des menuisiers 5 fr, un groupe anarchiste 10 fr. Total 56,50.

Versé à la Ligue Cosmopolite 11,20, à la *Révolte* le numéro spécial 30 fr. correspondance 1,35, remis à un blessé de Ménilmontant 2 fr. Total 44,50.

Reliquat remis à *Terre et Liberté* pour l'organisation d'un nouveau meeting 11,05.

* * *

Aux Chambres syndicales ouvrières de toutes les Corporations de Paris

Camarades,

Vingt-deux Chambres syndicales du Bâtiment ont décidé, pour combattre le chômage, de réduire la durée de la journée de travail à huit heures et de supprimer le marchandage.

La situation n'est plus tenable ; tous les travailleurs souffrent de la mauvaise organisation du travail ; les uns, ceux qui chôment, souffrent de misère ; les autres, ceux qui travaillent, de surmenage.

Il faut prendre des résolutions énergiques pour contraindre le capital à entrer à composition, peut-être décider une cessation complète de tout travail.

A cet effet, elles vous invitent à coopérer à l'organisation d'un premier grand meeting qui aura lieu le dimanche 5 novembre, à 2 heures, salle Lévis, 8, rue Lévis.

Nous espérons, camarades, que vous comprendrez l'importance de ce meeting et que vous voudrez bien apporter votre concours moral et pécunier dans la mesure de vos moyens.

Nota. Pour les adhésions et renseignements, s'adresser au bureau du Bâtiment, n° 6, de la Bourse du Travail tous les jours.

* * *

*Union des Groupes parisiens.* — Comme on a pu le voir dans un récent numéro de la *Révolte* plusieurs groupes anarchistes ont pris l'initiative d'adresser un manifeste aux travailleurs des champs. L'importance et les difficultés de cette propagande qui doit pénétrer dans plus de trente mille communes, nous créent le devoir d'insister auprès de nos amis et d'invoquer leur concours au point de vue des renseignements comme au point de vue pécunier, *car il ne suffit pas de dire que cette propagande est nécessaire, il faut* que tous ceux qui pensent que la campagne doit être préparée à recevoir la Révolution nous aident de toutes leurs forces.

Cette œuvre ne pouvant être obtenue que par la centralisation des documents et des fonds, nous comptons que nos amis n'y failliront pas.

Adresser toutes communications à la *Révolte*.

* * *

Le groupe les *Réfractaires d'Argenteuil* voulant donner plus d'extension à sa propagande, désire entrer en relations suivies avec tous les groupes anarchistes et indépendants. Adresser les communications au compagnon Cretté, route de Bezons, 23, Argenteuil.

* * *

Paris. — *Ligue des Anti-patriotes.* Après l'arrestation du compagnon Niquet (que nous annonçons plus haut), une perquisition a été faite chez le compagnon Bidault, secrétaire de la Ligue des anti-patriotes, et comme nous craignons une souricière, c'est-à-dire un *vol de lettres*, nous prions tous les compagnons correspondants d'écrire dorénavant au comp. Jean Redon, 35 rue des partants, XX^e^ arr., qui continuera la correspondance entreprise par ses prédécesseurs.

* * *

Le groupe *la Panthère* du XVII^e^ se déclare solidaire des compagnons qui ont fait résistance à la police à la sortie de la salle Lechable, et affirme que les membres du groupe se conduiront de même en pareille circonstance.

—

Nous avons reçu du groupe les *Indomptables* d'Armentières, 100 placards *A propos des ouvriers étrangers*, pour être vendus au profit du journal. Nous tenons ce placard à la disposition de ceux qui nous en feront la demande. Prix cinq centimes.

—

Le change des timbres nous étant très difficile ou ne s'opérant qu'avec de fortes pertes, nous prions nos amis d'Espagne qui auraient à nous envoyer de l'argent de bien vouloir en faire le versement à la rédaction de *El Socialismo*, 33, Encarnacion, Cadix, qui nous le fera parvenir.

—

Nos amis de Genève viennent de retrouver tout un lot de brochures éditées anciennement par la Fédération jurassienne. En voici la liste pour ceux qui, à titre de documents et de renseignements voudraient se les procurer :

| | |
|---|---|
| *Théologie politique de Mazzini*, par Bakounine. | — 75 |
| *Compte-rendu du VI^me^ Congrès de l'Internationale* | — 60 |
| *Mémoire de la Fédération jurassienne.* . . . . | 1 50 |
| *L'Internationale, son histoire et ses principes*, par B. Malon . . . . . | — 15 |
| *Deuxième lettre au Peuple de la classe dirigée*, par Félix Pyat . . . . . | — 05 |
| *Des causes des crises industrielles.* . . . . . | — 05 |
| *Almanach du Peuple*, pour 1875. . . . . | — 10 |
| *Procès de l'Avant-Garde.* . . . . . | — 50 |
| *La question des services publics devant l'Internationale* . . . . . | — 10 |

## FAITS-DIVERS

A la correctionnelle :

Perronet, âgé de 35 ans, est accusé de vagabondage. A l'audience, le président l'interroge :

D. Vous reconnaissez avoir été surpris en flagrant délit de vogabondage.

R. Je reconnais aussi que vous devriez me donner du travail au lieu de me poursuivre.

D. C'est tout ce que vous avez à dire ?

R. J'ai à réclamer du travail.

Le tribunal condamne Perronet à quatre mois de prison, alors le condamné s'écrie d'une voix forte :

— Canailles ! crapules ! salops ! c'est du plomb qu'il vous faudrait. Mais patience ! on vous collera au mur. Votre tour viendra.

Le tribunal condamne Perronet pour outrages aux magistrats à deux ans de prison et à deux ans d'interdiction de séjour.

Espérons que Perronet sortira de prison et viendra prendre place dans nos rangs.

## BIBLIOGRAPHIE

*La Biblioteca Anarquica Comunista* de Barcelone, vient de faire paraître sa première brochure : *La Sociedad al dia signiente de la Revolucion.* C'est la traduction de la brochure du groupe des V^e^ et XIII^e^, *la Société au lendemain de la Révolution.* Prix 0,20 l'exemplaire, 1,50 les 10. S'adresser au comp. Jaime Clara, Vista Alegre 13^e^ 1° Gracia Barcelone.

* * *

Pour paraître prochainement, *Pourquoi et comment je suis communiste-anarchiste*, suivi *des idées sociales*, par un jeune révolté de Saint-Denis.

En vente chez l'auteur, Victor Pierret, 6 rue de la Briche, Saint-Denis (Seine).

## PETITE CORRESPONDANCE

J. B. à Nîmes. — M. à Armentières. — B. à Thoré. — B. à Azay. — F. à Amiens. — E. à Roanne. — L. à Avignon. — V. a Ganges. — I. à Levallois. — Reçu timbres et mandats.

F. à Reims. — Nous avons bien reçu tous vos envois.

*L'Etincelle* à Verviers. — Reçu pour la collection du *Cri du Peuple*, 4 fr. du comp. G. de Beauvais.

C. P. à Arras. — La somme envoyée était-elle pour payer les brochures ou pour un abonnement ? Nous nous occupons toujours du supplément, nous le lancerons sitôt que nous serons prêts.

La personne qui nous a remis une carte on nous demandant de lui faire remettre les n^os^ 1 et 2 du journal à l'adresse de M^e^ M. boulevard St-Germain est priée de nous donner le n^o^ où ils doivent être déposés, qu'elle a oublié de mentionner.

V. à Ganges. — Reçu mandat. C'est très regrettable en effet de dépenser inutilement ses efforts, mais la propagande ne produit pas toujours des effets appréciables immédiatement. Ce n'est que par la suite et à la longue que l'on voit qu'aucun effort n'a jamais été dépensé inutilement et qu'il reste toujours quelque chose de la propagande faite.

*Les Forçats* de Lille. — Excusez nous de ne pas publier votre copie, mais il s'écrit chaque jour tant de saletés sur ce thème, que si nous voulions les relever toutes et répondre à chaque feuille de chou, nous n'y parviendrions jamais. Le mieux que nous avons à faire est de poursuivre l'élaboration des idées cosmopolites et de les propagor dans la vie quotidienne.

B. à Azay. — Merci de vos renseignements qui nous ont beaucoup intéressés. Nous vous écrirons dès que nous aurons un moment.

## A NOS LECTEURS

Comme nos amis peuvent le voir par l'avis que nous avons mis en tête du journal, nous pensions avoir des difficultés pour faire paraître ce numéro à l'heure. Au peu de fonds qui nous rentraient, nous prévoyions que l'expédition ne pourrait se faire régulièrement, mais nous aurions cru que le tirage aurait pu se faire comme d'habitude. Expédiant, au bas mot, 8000 exemplaires par semaine, nous étions en droit d'attendre une certaine rentrée de fonds. Il nous fallait jeudi matin, pour payer le papier et le tirage du numéro précédent, 140 francs et nous en avions reçu quarante ! dont une trentaine provenant de souscriptions ou d'abonnements.

En frappant à diverses poches — toujours les mêmes — nous avons trouvé encore 80 francs, mais il est évident que cela ne peut pas se renouveler souvent. A batailler dans ces conditions, on use ses forces sans rien produire, on ne fait que reculer pour mieux sauter. Il faut à tout prix arriver à se créer des ressources suffisantes en dehors des sacrifices des camarades, dont le dévouement est toujours le même, mais non les ressources.

Ce ne sont pas des récriminations que nous faisons ; c'est une situation que nous tenons à soumettre à nos amis afin qu'ils puissent juger et ne soient pas surpris quand ils ne reçoivent pas le journal à l'heure. Et comme notre organe est avant tout un organe de propagande, nous avons le droit de faire appel à leur bonne volonté.

Certes, si nous n'avions qu'une affaire commerciale en vue, en rognant sur les frais d'affranchissement des envois, en baissant le tirage, nous arriverions peut-être à restreindre nos frais ; mais outre que nous réduirions peut-être aussi nos rentrées, nous pensons que ce n'est pas un bon moyen de faire de la propagande que de la restreindre, faute de pouvoir arriver à trouver nue malheureuse pièce de 20 francs qui nous manque par semaine pour arriver à paraître sans entraves.

Il y a un moyen que nous avons déjà indiqué. C'est de faire augmenter la vente d'un mille. Nous avons plus de cent dépositaires, sans compter les abonnés, s'ils voulaient s'en occuper ainsi que les groupes, il nous semble que cela ne demanderait qu'un effort minime pour y arriver.

A ceux qui pensent que nous faisons de la besogne utile de nous aider.

## CONVOCATIONS

Le groupe la *Panthère* convoque les groupes les *Déshérétés* de Clichy, les Anti-patriotes, et tous les socialistes indépendants du XVII^e^, salle de la Comète 90 avenue de Clichy, mardi 25 à 9 heures du soir.

Bruxelles. — Le groupe *la Liberté* invite le public socialiste et particulièrement les membres du Parti ouvrier à une causerie contradictoire qui aura lieu lundi 24 courant, à 8 heures du soir, à la *Colline*, 18 rue de la Colline. Ordre du jour : *le Parlementarisme.*

Verviers. — La *Jeunesse libertaire* invite les jeunes gens aux séances qui ont lieu tous les dimanches à 11 heures, au local, rue de la Montagne, 41, Verviers.

Pour tout ce qui concerne le groupe, s'adresser au compagnon Jules Charpentier, 20, rue Bettonville, Hodimont-Verviers.

Reims. — Le groupe les *Egalitaires* se réunit le premier samedi de chaque mois.

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

Première année N° 7 — 5 CENTIMES — Du 29 OCTOBRE au 4 NOVEMBRE 1887.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an . . . . . Fr. 4 —
Six mois . . . . . » 2 —
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTERIEUR
Un an . . . . . Fr. 6 —
Six mois . . . . . » 3 —
Trois mois . . . . . » 1 50
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

Administration : 140, Rue Mouffetard, PARIS

## LES « SANS TRAVAIL » DE LONDRES

### Le Trafalgar Square.

Durant toute la semaine précédente des manifestations des ouvriers sans travail ont eu lieu à Londres. Depuis quelque temps déjà, de nombreux travailleurs, réduits au chômage et à la misère, avaient pris coutume de se rassembler sur cet immense square de Trafalgar. Des centaines y passaient la nuit, faisant de leur mieux pour avoir un moment de sommeil sur les pavés ou sur les bancs, entre deux tournées de policemen qui viennent de temps en temps réveiller les dormeurs et les forcent à circuler.

Des messieurs et des dames charitables avaient aussi pris l'habitude d'envoyer vers minuit un char pour distribuer du thé et du pain aux malheureux habitants du square. De temps en temps un philanthrope y venait aussi avec son char, inviter les garçons à venir habiter son asile, où ils reçoivent la nourriture et quelque instruction. Il paraît que les garçons y sont assez bien traités, et au bout de quelques jours l'asile fut rempli ; le fameux char qui emportait chaque soir une vingtaine de garçons ne vient plus depuis quelque temps.

Le matin venu, tous ces habitants du square se levaient et partaient les uns en quête de quelque travail occasionnel, les autres pour dormir quelques heures dans les parcs — si le temps le permet, bien entendu.

### Les orateurs.

Inutile de dire que le nombre des habitants du square allait toujours en croissant. Cette année-ci l'hiver est arrivé très tôt, très rude du coup, et les privations des travailleurs sans travail se sont soudainement accrues, en même temps que l'espoir de trouver du travail a dû s'évanouir ; le commencement des gelées c'est la fin des travaux d'occasion sur lesquels un journalier peut compter.

Quelquefois, un des *unemployed*, — un des « inoccupés » — haranguait sur la place ses compagnons de misère, pendant qu'on se concertait sur ce qu'il y avait à entreprendre dans la journée. Il surgit tout naturellement parmi les « inoccupés » deux ou trois hommes dont les discours furent écoutés plus attentivement que les autres, et c'est ainsi que la statue de Nelson, qui se dresse sur le square, devint peu à peu le lieu des meetings des inoccupés de tout Londres. Le square a d'ailleurs déjà la tradition pour lui, car c'est de là que partit en février 1886 cette foule d'inoccupés qui saccagea quelques magasins et jeta une terreur si salutaire parmi les riches de Londres.

### Le drapeau rouge.

La semaine passée, ces meetings commencèrent à compter leurs auditeurs par plusieurs centaines, d'abord. Comme il faut quelque chose, sur ce square si vaste, pour attirer sur l'orateur l'attention des hommes qui circulent, chaque orateur s'improvisait un drapeau avec un chiffon quelconque — un mouchoir, pour la plupart, — attaché à un bâton et levé aussi haut que possible par un gamin quelconque qui s'improvisait porte-enseigne auprès de celui qui parlait.

Et ici encore, tout naturellement il arriva que ceux qui parlaient sous le mouchoir rouge, ou noir, exprimaient mieux les pensées de la foule ; si bien que, sans intervention aucune des socialistes, le drapeau rouge, souvent accompagné du drapeau noir, devint le signe de ralliement de la grande masse.

Aussitôt que le bruit se répandit à Londres que les « unemployed » tenaient leurs meetings à Trafalgar Square, des milliers d'ouvriers sans travail commencèrent à affluer aux meetings, se groupant là où les drapeaux rouge et noir flottaient sur le square. Les meetings devinrent imposants.

### Les rixes.

Le 14 octobre, le jour où les socialistes étaient réunis pour manifester leur indignation contre la condamnation de Chicago, plusieurs milliers de travailleurs, drapeaux rouge et noir en tête, décidèrent d'entreprendre quelque chose. Ils se rendirent en cortège chez le lord-maire de Londres pour lui demander du travail.

Le gros marchand, qui fait le maire de Londres cette année-ci, refusa de les recevoir. La police répondit, pour lui, que ceux qui n'avaient pas de moyens d'existence n'avaient qu'à aller au *workhouse*. Or, on sait que le workhouse c'est tout bonnement la prison où l'on enferme ceux qui sont jetés dans la rue par les crises de l'industrie.

Les ouvriers sans travail refusèrent net. Car — et ceci est un trait important du mouvement cette année-ci — les travailleurs qui chôment ne veulent plus rien entendre parler du workhouse. Individuellement et en masse, ils demandent qu'on les emprisonne plutôt que d'aller au workhouse. Aussi, à ces gredins qui les y envoyaient, la réponse fut : « Mettez-nous en prison ! »

— Nous ne le pouvons pas !

— Et si nous pillions les boutiques des boulangers ? demanda un des délégués.

Là-dessus ordre de circuler, charge de la police. La manifestation fut refoulée de la Cité et lorsqu'elle se réunit de nouveau sur le square, la police chargea la foule.

Tous hommes affaiblis par la misère, sans armes et même sans force musculaire — la plupart n'ont rien mangé depuis deux ou trois jours — les inoccupés furent vite dispersés par les gros gaillards de la police qui les assommaient à coups de poing.

Un de leurs orateurs, George, vint le soir au meeting de protestation, se plaindre de l'attitude brutale de la police, et annonça que le lendemain le meeting aurait lieu de nouveau sur la place de Trafalgar.

### La municipalité.

Le meeting eut lieu, et de nouveau la foule alla trouver le lord-maire. De nouveau le maire était invisible, mais un de ses aides, l'alderman Knight, reçut une partie de la députation. C'est-à-dire que six hommes s'offrirent aux travailleurs pour faire partie de la délégation, et sur ces six il se trouva que trois étaient aux gages de la police. Précisément ces trois furent reçus par Knight qui refusa de voir les trois autres. La farce avait été évidemment arrangée à l'avance.

Ce Knight, un homme assez bête, fit une harangue de laquelle les travailleurs n'avaient qu'à conclure que la municipalité ne ferait rien. Cependant, ils devaient se tenir tranquilles, car — selon cet imbécile — le luxe des riches fait vivre les pauvres, et si les riches sont effrayés par les manifestations, ils ne vont plus faire de fêtes et ne donneront plus de travail aux pauvres (!) et ainsi de suite.

### Les charges de police.

Lorsque la députation rendit compte de sa mission à la foule du square, celle-ci donna une bonne leçon à l'un des trois mouchards (les deux autres avaient fui), puis elle voulut se mettre en marche, en cortège, vers la Cité.

Alors ce fut une charge régulière de la police à pied et à cheval, contre la foule qui fut bientôt dispersée sous une pluie de coups des policiers.

### La résistance.

Puisqu'il y avait eu rixe, charge de la police, arrestations et blessures, — la foule tripla le lendemain. C'est un trait distinctif du caractère anglais, et surtout des travailleurs de Londres. Plus de trois mille hommes se réunirent donc le lendemain sous le drapeau rouge.

La manifestation, déjà plus imposante, lutta avec la police. Et depuis le 16 octobre, *chaque jour* il y a meeting des inoccupés au Trafalgar Square — et bagarre.

Dès que la foule devient compacte, la police se met à la disperser. Alors un détachement de la foule, obéissant à un mot d'ordre passé clandestinement, se reforme dans une rue voisine et se met en marche dans l'une des grandes et riches rues qui aboutissent au square. Drapeau rouge en tête, il gagne le grand parc des riches, le Hyde Park, et de nouveau un meeting est tenu sur les pelouses du parc.

Chose frappante. Divers orateurs ont essayé divers drapeaux. Aucun n'attire la foule. C'est vers le drapeau rouge que courent les affamés. Alors, chaque jour, une rixe s'engage autour du drapeau. On le défend, on riposte avec des pierres apportées d'avance.

Un jour, la rixe devint sérieuse. Brisant les grilles en fer du parc et s'armant de ces piques improvisées, cassant de grosses branches aux arbres, les affamés se sont battus avec acharnement, mettant en déroute les petits détachements de la police.

Ce n'est que la police à cheval qui réussit à mettre en déroute les petits groupes de travailleurs. Et encore se reforment-ils aussitôt dissipés.

### Les Socialistes

Les socialistes viennent enfin de sortir de l'i-

naction. Par un manifeste assez bien rédigé, la Fédération démocratique déclare qu'elle va organiser les meetings pour mieux pouvoir résister. Comme la Fédération est populaire parmi la foule des vrais va-nu-pieds de Londres, il faut s'attendre à de grands meetings. Il paraît que déjà la police a résolu de mettre une sourdine à son zèle et le meeting de dimanche passé a eu lieu sans intervention des policiers.

Les mesures proposées par la Fédération démocratique sont :

1. Journée de huit heures dans tous les ateliers et chantiers de l'Etat et des municipalités.

2. Augmentations de 10,000 facteurs de la poste, — les revenus postaux donnant un excédent de 62 millions de francs par an et les facteurs travaillent des douze heures par jour (cette demande répond à une agitation récente contre le sur-travail des facteurs).

3. Mise en culture de terres en friche ou sous pâturages par des associations de travailleurs échangeant les produits agricoles avec des groupes de travailleurs de l'industrie.

Si ces mesures pouvaient être mises en pratique, elles auraient pu, peut-être, soulager la misère pour quelques mois. Mais, on est sûr d'avance qu'aucun ne sera mis en pratique.

D'ailleurs, les chiffres donnés par le manifeste, et que nous considérons justes, donnent la mesure de l'étendue des mesures à prendre.

Dans les trades-unions — cette aristocratie du travail, — 12 % des membres, soit un huitième, sont sans travail. On comprend que la proportion est bien plus grande pour les journaliers.

D'autre part, il résulte d'une enquête partielle faite par le Parlement pour certains districts de Londres, que sur les 4 1/2 millions d'habitants de la capitale, plus de 130,000 doivent être sans travail, ce qui, avec leurs familles, donnent déjà plus d'un demi-million d'êtres humains sans moyens d'existence, — sans compter plus de 90,000 *paupers*, c'est-à-dire pauvres avérés, maintenus aux frais de l'impôt pour les pauvres.

Plus d'un demi-million d'hommes, femmes et enfants manquant de nourriture. — Que faut-il faire ?

Notre réponse est simple : — Les nourrir d'abord ! Prendre la nourriture où qu'elle se trouve et les moyens de l'acheter où qu'on puisse les prélever sur les riches ; et organiser les subsistances ; voilà selon nous, la seule chose qu'il y ait à faire dans ces conditions.

Quant à produire, quant à organiser des travaux productifs, on verra cela plus tard. Nourrir d'abord, et non par la charité, refusée carrément par les affamés, — mais de plein droit.

Ils ont assez travaillé. Ils ont plus de droit à la vie que les oisifs.

—

Dimanche dernier, les socialistes de Londres ayant joint le mouvement des sans-travail, l'affluence au Trafalgar-Square a été énorme. Inutile de dire que les socialistes ont exposé leurs idées tout au long et que la foule qui se pressait autour des orateurs, — plus de 15,000 hommes, — a reçu avec acclamations surtout les discours les plus nettement socialistes.

Ensuite, enfilant la grande rue de Withehall qui mène au Parlement (le Parlement ne siège pas en ce moment) la foule a marché, drapeau rouge en tête vers la place de Westminster. Là, un meeting fut tenu de nouveau, pendant que quelques milliers de travailleurs faisaient irruption dans la cathédrale, pour engueuler un petit peu le beau monde réuni et le prédicateur.

Lundi, de nouveau immense meeting de plus de 15,000 travailleurs sur le Trafalgar-Square.

La police ayant reçu ordre de laisser faire dès dimanche, tout s'est passé sans aucun incident.

Tout ce déploiement de forces des socialistes est imposant, il est vrai. Mais puisque la Fédération ne propose rien en dehors des voies parlementaires, il est évident que les ouvriers sans travail vont être désappointés de toute cette agitation.

Ajoutons que ces deux meetings passées, nombre de chars sont venus apporter du pain, du thé et de la soupe aux *unemployed* du square. Il paraît que nombre d'inconnus se sont empressés d'envoyer des vivres.

Soit. Mais les quatre à cinq cents mille qui ne peuvent pas venir coucher à la belle étoile sur le square ?

# LA RICHESSE ET LA MISÈRE

*(Suite)* (1)

## VI

### CONCLUSION

—

Lorsqu'on discute la question sociale avec un de ces bourgeois qui, ayant bien dîné, trouvent que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, celui-ci ne manque pas de vous dire que la misère est ici-bas une infime exception, une « quantité absolument négligeable ». Si vous lui mettez sous le nez la statistique officielle qui accuse elle-même 12 millions d'indigents, il est bien forcé de reconnaître que la quantité des malheureux n'est pas aussi négligeable qu'il le croyait, mais cependant il ne perd pas son assurance et il vous cite complaisamment toutes les mesures qui ont été prises par l'Etat pour arracher les indigents à la misère. Il conclut enfin en vous disant : « Vous voyez bien que j'avais raison, la misère n'existe réellement pas puisque tout malheureux est secouru par les autorités de sa commune ou de sa paroisse ! » A l'entendre, le sort des pauvres serait presque enviable ; ils n'auraient qu'à aller toucher chaque jour ce qu'il leur faut pour vivre ; la société pourvoirait entièrement à tous leurs besoins. Inutile de dire que la réalité est en complet désaccord avec ce tableau idyllique. Ce que l'on appelle en effet l'*Assistance publique* est une des plus grandes mystifications de ce siècle ; il y a peu de mots aussi pompeux pour recouvrir des faits aussi piètres.

On peut diviser actuellement les pays du monde civilisé en trois groupes, au point de vue du mode d'assistance adopté dans chacun d'eux. Il y a des nations, comme l'Angleterre, où les pauvres sont enfermés dans des maisons de travail *(workhouses)* et condamnés à travailler comme des malfaiteurs sous les ordres de dirigeants sévères. Le régime de ces *établissements de charité* est presque aussi dur que celui des prisons. C'est en les privant de leur liberté qu'on *secourt* les pauvres en Angleterre.

Le second groupe des pays d'assistance publique est constitué par des nations, comme la France, qui ne possèdent pas des maisons de travail et secourent les indigents par des dons d'argent réguliers ou irréguliers. Ce sont des *bureaux de bienfaisance* administrés par l'Etat qui distribuent les secours d'une manière plus ou moins heureuse. Ce second système paraît à première vue moins mauvais, mais les résultats qu'il produit peuvent être considérés comme négatifs tellement ils sont minimes.

Il existe enfin une troisième catégorie de pays, dont la Suisse est le type le plus parfait, où l'assistance publique est exercée directement par les communes en dehors du contrôle et de l'action de l'Etat. Chacune de ces agglomérations municipales est tenue d'après la loi de secourir ses ressortissants pauvres et de les nourrir le cas échéant. En théorie ce régime paraît le meilleur, mais dans la pratique il ne vaut pas mieux que les deux autres. Chaque commune en effet, tâche de donner le moins possible à ses indigents et elle fait pour s'en débarrasser des efforts qui seraient comiques s'ils n'étaient pas monstrueux. En Suisse notamment il se passe, à cet égard, des faits qu'on ne sait comment qualifier. Les plus révoltants sont ces ventes déguisées d'enfants, qui ont lieu fréquemment dans certains cantons et qu'on désigne sous le nom de *mises* dans la Suisse Française. Quand un homme meurt laissant sans fortune un certain nombre d'enfants que la commune doit nourrir, celle-ci s'en débarrasse en les plaçant chez des individus qui consentent à les prendre contre une faible rétribution annuelle. On les met aux enchères et c'est celui qui se contente de la somme la plus minime qui a le droit de les emmener pour s'en servir comme bon lui semble. Ces orphelins sont en réalité de véritables esclaves lorsqu'ils sont placés chez des fermiers avides qui les font travailler sans cesse pour regagner le prix que leur entretien peut coûter et réaliser un certain bénéfice. Ce qu'il y a de plus horrible dans ce fait barbare, c'est que très souvent on enlève ainsi des enfants à leur propre mère, sous prétexte qu'elle est trop pauvre pour les nourrir. Voici un article qui a paru en avril 1885, dans tous les journaux de la Suisse Française, et qui relate un fait de ce genre :

**Une « mise » d'enfants.**

Les journaux bernois nous apportent de nouveau le récit d'une de ces révoltantes *mises* d'enfants, encore pratiquées dans un certain nombre de cantons, dont le nôtre, et que la loi devrait interdire le plus tôt possible.

Un pauvre homme habitant Mâche, ouvrier à l'usine à gaz de Bienne, mourait subitement il y a quelques jours à l'hôpital. Sa femme était tombée gravement malade peu de temps avant lui. Elle se rétablit, mais se trouva par le fait de la mort de son mari, dans la plus noire misère, avec cinq enfants à nourrir. La commune de Mâche décida de les *placer*, au moyen d'une *mise*.

Les enchères ont eu lieu le 14 avril.

La pauvre mère, dans une surexcitation indescriptible, y assistait et n'a cessé d'interrompre le crieur.

— Un garçon de dix ans...! A combien prendrait-on ce garçon en pension jusqu'à la fin de l'année ?

Les amateurs discutent : Il pourrait servir à ramasser le fumier sur les routes... Mais il est bien déguenillé, etc.

— A combien ?

— Quarante francs !... trente-cinq !... trente !... vingt-huit !

— Adjugé pour vingt-huit francs !

La mère proteste. Elle veut garder son fils pour vingt francs... pour rien... Qu'on lui laisse donc ses enfants... Elle ne demande rien... Demain, elle quittera la commune !...

On lui répond qu'elle doit se taire, qu'elle n'a pas le droit de faire des offres.

Les marchés continuent ainsi pour les trois autres enfants.

Toujours la mère pleure, crie, proteste.

Mais bientôt les petits malheureux sont tous *placés*.

Une fillette de 8 ans pour 31 francs ; une autre, de 6 ans, pour 40 francs ; une troisième, à peine âgée de 2 ans, pour 70 francs !...

Une personne présente à cette scène de barbarie, qui, pour avoir été l'inverse d'un marché d'esclaves, était tout aussi écœurante, s'est permis de demander s'il ne serait pas plus humain de donner à la mère les sommes qu'on paie de tous côtés pour la pension de ses enfants et de les lui laisser.

— Elle ne pourrait jamais *tourner !* lui répond-on.

Leur mère ne peut les nourrir avec le prix de pension payé à des étrangers ? Et ceux-ci ne faisant pas ces marchés par pitié ou générosité, les font cependant pour en retirer un profit, quelque mince qu'il puisse être. Et ils nourrissent les orphelins ! Comment font-ils donc ?

Comment qualifier une législation qui, sous prétexte d'assistance publique, autorise des communes à priver une mère de ses droits sur ses enfants et lui arracher une fillette de deux ans pour la placer chez des étrangers ?

Voilà en quoi consiste l'assistance publique dans la *libre* Helvétie qui a pris pour devise *Un pour tous, tous pour un* et qui est, à certains égards, le pays le plus rapproché de l'idéal politique.

On nous dira que les autres pays ont un système moins barbare, mais si nous voulions examiner de près ce qui se passe partout ailleurs, nous y trouverions des faits tout aussi révoltants, à un autre point de vue. Ce qui prouve du reste complètement l'inanité de l'assistance publique c'est le chiffre dérisoire des dépenses qu'elle comporte dans les divers pays. Voici par exemple la France qui, pour 1 449 000 pauvres officiels, dépense 33 000 000 de francs, dont il faut déduire 5 000 000 de frais d'administration, reste donc 28 000 000 de fr. ; cela ne fait pas 20 francs par tête. Vous représentez-vous ce que peut faire un pauvre diable qui crève de faim avec un *secours de 20 fr. par année.*

Et notez bien que dans tous les pays c'est,

1. Voir les N° 12, 13, 14, 15, 17 et 23 du *Révolté*, et les numéros 3, 4 et 6 de la *Révolte*.

à quelques francs près, la moyenne de l'aumône officielle.

—

Comment l'humanité pourra-t-elle sortir de la situation épouvantable où elle se trouve ? Les solutions qui ont été proposées pour résoudre la question sociale sont très nombreuses, mais elles peuvent se ramener à trois types principaux : la solution chrétienne, la solution étatiste et la solution révolutionnaire.

La première de ces solutions est absolument illusoire, car elle repose presque entièrement sur l'espérance d'un autre monde, où la vie sera meilleure que dans celui-ci. Les écrivains conservateurs qui préconisent ce système religieux croient, en effet, que la misère est absolument fatale ici-bas ; par une contradiction assez étrange, ces théoriciens de la providence considèrent les malheureux comme irrémédiablement condamnés à la souffrance et ils ne leur offrent pour tout remède que l'aumône occasionnelle du riche et les joies ineffables du paradis. On ne discute pas un système qui aboutit à l'acceptation de toutes les infamies terrestres sous prétexte que Dieu récompensera un jour ceux qui auront souffert.

*(à suivre)*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Nous avons appris que notre ami Méreaux, une fois arrêté, a été laissé jusqu'au lundi soir au poste de police. Là, les vaillants sabreurs, qui n'ont du courage qu'armé contre les gens inoffensifs et dix contre un, se sont donné à diverses reprises le plaisir de le *passer à tabac*, c'est-à-dire de le frapper. Il n'avait plus son revolver et il fallait bien que ces lâches se vengent de la frayeur qu'il leur avait fait. Le fait nous a été rapporté par une personne qui a pu entendre les apostrophes que Méreaux garotté lançait à ces misérables.

D'autre part, dans ses lettres, visées par la direction de la prison et par le juge d'instruction, notre ami nous dit qu'il est blessé à la poitrine et à la main. Malgré cela, il est maintenant en cellule dans la section des prisonniers dangereux.

Nous avons raconté, il y a quinze jours, comment était traité Parmeggiani, aussi après cela nous demandons aux naïfs s'ils croient encore que la torture est abolie ?

* * *

Dimanche a eu lieu, salle des Mille-Colonnes, un second meeting de solidarité avec les condamnés de Chicago et les compagnons arrêtés à la suite de celui de la salle Favié.

L'heure tardive à laquelle les organisateurs avaient pu être sûrs d'avoir la salle, n'avait pas permis une publicité suffisante. Beaucoup de camarades l'ont ignoré et le beau temps aidant, ont disposé de leur journée autrement. Six ou sept cents personnes seulement étaient présentes. Le meeting a été calme mais très fiévreux par suite de la bagarre du dimanche précédent et l'on sentait que la plupart des assistants n'étaient pas disposés à se laisser attaquer aussi impunément.

La surexcitation contre la presse et la police a été le caractère dominant de cette réunion avec le sentiment de solidarité cosmopolite qui se développe chaque jour de plus en plus.

* * *

Toulon. — Le docteur Clémenceau est venu donner à ses électeurs une séance d'hypnotisme. Après quelques passes magnétiques et soporifiques telles que la séparation de l'église et de l'Etat, la décentralisation administrative, la réforme financière, juridique, l'épuration, etc., le docteur Clémenceau a fait demander à ses électeurs, sous forme d'ordre du jour de confiance, s'ils étaient réellement endormis. Un formidable assemblage de cris de toutes sortes a été la seule réponse.

Les compagnons avaient organisé une pluie de journaux anarchistes qui, tout en empêchant l'auditoire de s'endormir a fait une bonne propagande.

Convaincu que son expérience d'hypnotisme n'avait pas réussi à Toulon, le docteur Clémenceau est allé continuer ses expériences dans d'autres localités du département. Souhaitons qu'il ne réussisse pas davantage.

## Hollande

Nous recevons la correspondance suivante :

Le Conseil général du parti socialiste hollandais a adressé au président des Etats Unis un ordre du jour d'indignation contre le meurtre des compagnons de Chicago. Plusieurs syndicats ouvriers ont du reste voté des ordres du jour semblables et deux grands meetings publics, à Amsterdam et à Groningue, ont de même protesté contre le meurtre de nos vaillants amis.

Nous ne laisserons passer aucun meeting sans protestations énergiques, et le journal *Recht voor Allen* (Droit pour tous), organe du parti socialiste, défend avec le plus grand empressement la cause des malheureuses victimes de la haine bourgeoise.

## Italie

Nous constatons avec plaisir que la ferveur avec laquelle nos camarades italiens se sont mis à propager les idées anarchistes parmi les masses, loin de faiblir en face des persécutions du gouvernement, va en augmentant de jour en jour. Le *Sempre Avanti*, la *Fiaccola rossa*, la *Lotta*, l'*Humanitas*, le *Demolitore*, la *Gazzetta Operaia*, bien que saisis numéro par numéro, ne donnent pas signe de fléchir ; bien au contraire, soutenus par les compagnons des différentes provinces et localités, ils deviennent des foyers de propagande, et supplémentent leur publication par d'excellentes brochures. Nous notons entr'autres le « XXIII[e] anniversaire de l'Internationale (bibliothèque *Humanitas*) qui est une esquisse brève mais claire de l'origine et de l'histoire de l'Internationale et des raisons pour lesquelles elle a abouti à l'anarchie. *Vittime e pregiudizii* par P. Penza (même bibliothèque, brochure de 62 pages, traite de la famille dans la société actuelle, des préjugés, immoralités et injustices connexes. La description de la vie de famille de la petite bourgeoisie en province y est remarquable, et là où les idées anarchistes comptent nombre d'adhérents parmi les déclassés de la petite bourgeoisie — comme c'est le fait en Italie, et un peu partout — on ne pourrait pas le considérer inutile. Néanmoins, nous verrions avec plaisir cette étude complétée par une étude sur la famille ouvrière, telle qu'elle est à présent. Sans doute, il doit y avoir là des faits importants à constater et des inductions non moins importantes à tirer. La *Fiaccola rossa* a publié un numéro-protestation au sujet des condamnés de Chicago, et elle va nous donner une brochure sur l'Anarchie. Le même sujet, comme on sait, a été récemment traité par la *Gazzetta Operaia* de Turin.

* * *

Le meeting que nos amis de Naples avaient organisé pour le dimanche 16 octobre, n'a pu avoir lieu. La questure avait fait arracher toutes les affiches et elle a arrêté plusieurs membres du cercle communiste-anarchiste *Il Lavoratore*.

Le lieu du meeting, la Villa del Popolo, fut littéralement rempli par des carabiniers, des policiers et des mouchards, de sorte que chacun de nous se trouva entouré et suivi par plusieurs de ces vauriens. Le peuple, voyant tout ce déploiement de force armée et, pour la majeure partie, n'ayant pu lire nos manifestes, n'intervint presque pas.

En présence de cela, nous avons renvoyé le meeting à dimanche prochain, et, cette fois, qu'on ne vienne plus nous souffler sous le nez !

## Angleterre

Norwich. — Le comp. Mowbray, condamné à neuf mois de prison pour avoir parlé à un meeting d'ouvriers sans travail, après lequel il y eut quelques boutiques pillées, a été libéré la semaine passée ; et sa libération a été l'objet d'une imposante manifestation.

Les socialistes, portant le drapeau rouge et des piques coiffées du bonnet rouge, sont allés le recevoir à la porte de la prison. Le cortège marchant au chant de la Marseillaise et grossi de nombre de travailleurs s'arrêta sur la place du marché, où un meeting eut lieu. Entre autres résolutions nous relevons une violente protestation contre les assassinats que l'on prépare à Chicago.

Le meeting fini, la foule se dirigea vers le poste de police et y jeta toute sorte de choses : pierres, mottes de terres, légumes pourris. Elle ne se dispersa que devant une charge de la police.

# VARIÉTÉS

## MAISON A DÉMOLIR

Voyez ce bâtiment doré,
Des badauds si fort admiré,
Mais de solidité factice.
Cave tassant, gros mur fendu,
L'étayer serait temps perdu.
Cette propriété
Croule de vétusté,
Il est temps qu'on la démolisse !

Un banquier loge à l'entresol :
Là, de l'industrie et du sol,
Il pompe tout le bénéfice.
Des lingots que l'usure y fond,
Le tas monte jusqu'au plafond.
Cette propriété
Croule de vétusté,
Il est temps qu'on la démolisse !

Un spéculateur au premier
En baisse égorgeant le fermier
De la grêle se fait complice
Le mur fait ventre sous le grain
Pour vendre il attend... qu'on ait faim.
Cette propriété
Croule de vétusté,
Il est temps qu'on la démolisse !

Une belle aux yeux lucratifs
Attire au second les oisifs,
Son luxe y chatouille le vice ;
Concerts et bals, dans la saison,
Font la nuit trembler la maison...
Cette propriété
Croule de vétusté,
Il est temps qu'on la démolisse !

Au-dessus pèse un gros rentier.
De naissance il fait ce métier,
Mange, boit, prend de l'exercice.
Sans impôt, ce bon citoyen
Consomme en paix, ne produit rien.
Cette propriété
Croule de vétusté,
Il est temps qu'on la démolisse !

Toute une famille à l'étroit
Grelotte sans pain sous le toit,
Déjà le père est à l'hospice ;
Par la tuile ouverte, la mort
Se glisse avec le vent du nord...
Cette propriété
Croule de vétusté,
Il est temps qu'on la démolisse !

Un grand corps de garde est en bas,
Ces pauvres diables de soldats
Baillent en faisant leur service...
La sentinelle nuit et jour
Y garde en vain Monsieur Vautour...
Cette propriété
Croule de vétusté,
Il est temps qu'on la démolisse !

Eugène Pottier

## LES KNIGHTS OF LABOR

(*Suite*) [1]

Ouvriers d'Amérique, est-ce cela que nous voulons, nous qui avons à nous plaindre de la société actuelle s'efforçant de perpétuer l'injustice, l'inégalité, le paupérisme ? Voudrions-nous aider nos grands prêtres ouvriers à en réaliser une bien plus mauvaise encore ? Si nous le voulons, restons alors membres bien sages de cet Ordre, on y manipule très bien les cerveaux et les consciences, et quand le moment sera choisi par les manipulateurs, nous en ferons nos gouvernants... et l'harmonie universelle sera réalisée.

Après avoir analysé le machinisme de l'organisation des Knights et déterminé le but auquel elle tend, il nous reste à voir ce qu'y sont les *Know-Nothing* et le rôle qu'ils y jouent ou peuvent y joner. Nous savons que ces Know-Nothing sont un parti (secret) d'Américains natifs ayant pour devise : l'Amérique aux Américains — et pour but, de faciliter à leurs membres l'entrée dans les ateliers, usines, administration, — l'accaparement, autant que se peut, de toutes fonctions économiques et politiques — et d'en chasser les étrangers. D'après des faits et des aveux récents de membres influents de l'Ordre des Knights, il semble ressortir que ce parti, comprenant toute l'utilité qu'il peut tirer de cette organisation (des Knights) en a fait son officine d'action pour conquérir d'abord le pouvoir politique — enlaçant momentanément dans l'organisation... pour les annuler... tous ceux qui pourraient leur faire opposition — et, s'ils arrivaient à être assez forts, constituer cet Etat que nous avons esquissé, en éli-

1. Voir les n[os] 19, 20 et 23 du *Révolté* et 4 de la *Révolte*

miner tous les gênants (surtout étrangers) et ne conserver que les plus américanisés dont ils auraient besoin pour spécialité industrielle agricole... ou autre motif.

Ce plan, peu honorable, mais habilement conçu et laborieusement conduit à exécution... paraît d'abord invraisemblable, aussi ne voulons-nous pas affirmer la certitude mais la probabilité de son existence en appelant l'attention et la réflexion sur les faits suivants :

Après l'histoire des Know-Nothing faite par les journaux et révélant leur influence dans le mouvement politique de ce pays... voici que des Knights viennent aussi avouer publiquement l'existence de ce parti dans leur Ordre tout en disant, il est vrai, qu'il n'y a point d'influence. Nous voulons bien les croire de bonne foi..., mais notons leurs aveux qui paraissent prouver tout le contraire.

Ils nous apprennent que les généraux Stephens (fondateur de l'Ordre) et Powderly sont natifs américains — que de même le sont tous les principaux officiers, — que dans les partis politiques républicains... mais démocrates surtout, il y a plus de Knows-Notings qu'on ne suppose, — que dans Brocklin ce parti y est très fort... etc., — mais l'aveu le plus précieux est que 750,000 Knights sont natifs américains.

Nous savons que le *Morning-Journal* n'est pas une source très fine, mais chacun sait que ce journal est ami des K. of L. Ce chiffre de 750,000 est certainement très exagéré, mais que ceux qui le pensent s'en expliquent avec les personnes citées par ce journal (Albert M. Newton, James H. Burns, James Mc Mackin, William Price, J.-N. Bogut, J.-Henri Finkinson, Philipp-H Mahoncy, etc.) qui ont eu cette conversation avec des reporters. Cette conversation a été publiée dans le numéro du 28 novembre 1886 et n'a pas été, que nous sachions, critiquée depuis par aucun membre du K. of L.

Notons bien cela : 750,000 natifs américains dans l'Ordre des Knights et y occupant toutes les principales fonctions directrices !!! Nous sommes loin de penser que ces 750,000 américains aient ces préjugés de race, de nationalité, de religion, pouvant en faire des Know-Nothing actifs... mais que l'on nous explique dans quel but on a pu faire ce recensement dans une armée de travailleurs où il n'y avait pas du tout à s'occuper de cela .. si ce n'est pas dans l'intention de compter les forces avec lesquelles on peut opérer ?

Powderly, malgré son arrogance, son despotisme, malgré sa conduite louche dans la grève des chemins de fer Sud-Ouest (ligne Jay Gould)... malgré les révélations de Knights de Chicago qui l'ont accusé d'avoir trafiqué des papiers et secrets de l'Ordre, et par des délations, de s'être fait pourvoyeur de la Justice civile... a été réélu général au Congrès de Richmond !!! Cela ne serait-il pas la tactique d'ensemble d'un parti secret — nous faisant, à notre insu, mouvoir comme des marionnettes — et où la raison d'Etat ou but à réaliser prime tout, même l'honnêteté.

Dans une grève d'une manufacture de boîtes de montres (N.-Y) provoquée par le renvoi de deux ouvriers, officiers dans les Knights, le patron attesta publiquement, dans le journal français *le Courrier*, que son principal motif de renvoi était que ces ouvriers avaient toujours intrigué pour empêcher les travailleurs de langue française d'entrer chez lui et cette affirmation n'a pas été démentie : n'ose-t-on pas soupçonner que l'on jugeait prudent de ne pas soulever de poussière sur ce sujet ?

Mais quand, malgré toutes les probabilités, l'Ordre des Knights ne serait pas secrètement l'officine d'action des Know-Nothing et leur masque d'opération par le motif apparent de cet Ordre qui a prétention (toujours en apparence) de soutenir les intérêts de tous les ouvriers sans distinction de race, etc., etc. Quand même il ne serait pas cela, ne voit-on pas qu'il a toutes les chances de le devenir ?

*(à suivre)*

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous recevons la communication suivante :

L'administration de l'*Action Révolutionnaire* remercie sincèrement les compagnons qui ont déjà répondu à son appel et notamment ceux de Clarens, de Genève, d'Armentières et de Saint-Quentin, ainsi que ceux qui ont promis de lui venir en aide.

Elle rappelle également aux compagnons que le futur journal ne sera pas localisé seulement à Alger, comme quelques-uns semblent l'avoir compris, mais il sera l'organe international de lutte et de combat qui se fait si vivement sentir partout en ce moment.

Elle prie donc, en conséquence, tous les compagnons détenteurs de souscription, de les renvoyer au plus tôt, et ceux qui n'en auraient pas reçu à en faire la demande sans aucun retard.

Adresser lettres, mandats et communications à l'*Action Révolutionnaire*, 6 rue Lahemar, Alger.

* * *

Le groupe anarchiste *la Bombe* de Rochefort se déclare solidaire des condamnés de Chicago.

* * *

Les chambres syndicales désirant participer au meeting public du 6 novembre, salle Favié, 13 rue de Belleville sont invitées à se faire représenter par trois délégués à la réunion préparatoire, le lundi 31 octobre à 8 heures et 1/2 du soir, à la Bourse du Travail, 35 rue Jean-Jacques Rousseau, pour fixer l'ordre du jour du meeting.

## BIBLIOGRAPHIE

*Vittime e pregiudizi* (Victimes et préjudices), par P. Pensa, quatrième fascicule de la Bibliothèque de l'*Humanitas* de Naples, prix 30 centimes.

Dans cette petite brochure, vaillamment rédigée, la prétendue civilisation bourgeoise est soumise à une critique vigoureuse par rapport à la constitution de la famille selon la morale de convention et le code civil, avec son autorité et toutes ses conséquences funestes : l'union sans amour, l'adultère, le couvent et la prostitution, l'infanticide. L'espace nous manque pour en reproduire quelques passages.

## FAITS-DIVERS

Encore un timide essai d'attaque de la propriété privée, cause de tant de misère :

Un ouvrier ébéniste, Buckly, sans travail depuis quelques jours, las de battre le pavé le ventre creux, passait mardi sur le boulevard St-Denis. Arrivé devant le magasin de bijouterie *Au Nègre*, exaspéré par la vue de tout l'or étalé dans les vitrines, il saisit un pavé et le lança dans la devanture dont la glace vola en éclats. Buckly a été immédiatement arrêté.

L'hiver précoce, que nous subissons, augmente considérablement le nombre des ouvriers sans travail et aggrave leur situation, espérons qu'au lieu de se livrer, comme Buckly, à un acte de désespoir et briser quelques bijoux, ils seront plus pratiques et exproprieront les boutiques qui regorgent de vivres et de vêtements, et reprendront ce qui leur est nécessaire et qui est le fruit de leur travail. Quant à l'or et aux bijoux, leur reprise est moins urgente.

## PETITE CORRESPONDANCE

A G à Beaumont. — Vous n'avez qu'une déclaration de colportage à faire à la mairie, et et en tirer un récipissé. — Le journal sera envoyé aux adresses.

G A à Armentières. — A Genève pour les brochures. Reçu mandat. Nous ferons parvenir la lettre.

P à St-Denis. — R à Modane. — C à Chaumont — H à Cette. — V à Rochefort. — E W à Flixecourt. — C W à Erquinghem. — P rue Alphonse. — M à Saint-Quentin. — F à Toulon. — P B à la Grive. — F à Reims. — N à Chaux de Fonds. — B à Woonsocket. — Reçu timbres et mandats.

*Cri du Peuple.* — Reçu mandat d'Amérique.

M à Tournus. — Reçu timbres. Si vous pensez que la distribution de vieux numéros puisse produire quelque chose, nous pouvons vous en adresser un millier.

B à Alger. — Les vers de P sont trop mauvais.

J C à Carme (Espagne). — Nous attendrons.

G à Saint-Michel. — Nous avons toujours les « Paroles d'un Révolté ». Votre abonnement finissait fin octobre, avec le nouveau, fin janvier.

J F a Gouraya. — Le « Glaneur » n'a eu que les deux n° que nous vous avons envoyés.

Les Egaux du XIII°. — Nous n'insérons que les appels des groupes anarchistes. Nous ne concevons pas que sous prétexte d'indépendance, on évite de se prononcer sur la question d'autorité.

Ch Malato. — Nous avons reçu 1 fr de St-Quentin pour l'envoi de brochures « Avant l'heure ».

Pierret à St-Denis. — Avons reçu lettre pour vous.

## CONVOCATIONS

Armentières. — Dimanche 30 octobre à 3 heures, grande réunion publique et contradictoire aux Murets (estaminet), rue des Murets. Tous les révolutionnaires sans dictinction d'écoles y sont invités.

Saint-Quentin. — Tous les anarchistes et la ligue des anti-patriotes sont convoqués samedi 29 à 8 h. du soir, à la Libre pensée, rue de la Raffinerie. Urgence.

Lundi 31, réunion du groupe du XIV°, salle Pécoul 18 rue de Vanves. Ordre du jour : L'action anarchiste pendant la Révolution.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 143,55.

J. F. à Gouraya 0,75. Chapelle d'Armentières, liste 68, 2,50, comp. B. pour un volume relié au comp. D A. 1 f., Vente de vieilles monnaies remises par R. 10 fr., un mégissier 0,30, L. C. 1 fr., I. à Levallois 0,25.

B à Cette 3 fr, Bordeaux, liste 10, pour aider à la publication d'un supplément 6,85, excédent d'écot à la sortie de la salle Favié, par Habert 1 fr, A B à la Machine 0,25, Bourges, groupe l'Explosion, 5 fr, Houplines liste 69, 3,60, Nîmes, liste, 5,20, quelques anarchistes de Turin 7,20, Beaumont : la tache d'huile 0,10, M G 0,20, A Gros 0,50, pour envoi de journaux en province 0,30.

Total à ce jour 192,75.

## SOUSCRIPTION
### *Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 31,55.

Pour le comp. Millet : Touchard Henri 1 fr., Langlais Alfred 1 fr., A bas les patrons 1 fr., Guignard 0,50, Mercier 0,50, Un menuisier en dèche 0,50, A bas les bourgeois 0,50, Maurice Voiter 0,50, Daviau 0,25, un communard 0,10, Laporte 0,10, B. 0,35. — A. B., E. L. 0,50.

Total 6,80.

Les « Egaux Troyens » 3,30, collecte pour Méreaux remise par Letellier 4,25, par Sureau 0,20.

Pour Méreaux et ses co-détenus : Louise 0,20, un gosse de 5 ans 0,05, Victor 0,50, Titius 0,50, Bretard 0,50, Lusteinpoteul 0,50, Lustenberger 0,10, E Germain 0,50, E Parent 0,10, Maurice Bas 0,25, Joseph Louis 0,40, Joseph Simonin 0,50, un ami 0,10, Le Bollock 0,20, Hypolite 0,25, Clément 0,40, Antoine 0,50, Vagner 0,50, un copain 0,25, Arsène Dubois 0,50, un turbin 0,30, Etienne 0,25, un 2e turbin 0,30, X 0,20, X 0,30, bon pour 0,20.

Total 8,65.

Un vilain 0,50, Albert 0,50, Un possibiliste 5 fr,

Collecte salle des Mille Colonnes 9 fr.

Liste par Habert 6,40, A B à la Machine 0,25, Bourges collecte à l'enterrement civil de la citoyenne Gayer 5 fr, Collecte au groupe du XIV° 2 fr.

Total à ce jour 83,40.

Nous avons reçu également pour l'organisation des meetings : S 1 fr. B 0,50.

Pour la propagande dans les campagnes: P 0,20.

Nos amis de Genève viennent de retrouver tout un lot de brochures éditées anciennement par la Fédération jurassienne. En voici la liste pour ceux qui, à titre de documents et de renseignements voudraient se les procurer :

*Théologie politique de Mazzini*, par Bakounine. — 75
*Compte-rendu du VIme Congrès de l'Internationale* — 60
*Mémoire de la Fédération jurassienne*. . . . 1 50
*L'Internationale, son histoire et ses principes*, par B. Malon . . . . . — 15
*Deuxième lettre au Peuple de la classe dirigée*, par Félix Pyat . . . . . — 05
*Des causes des crises industrielles*. . . . . — 05
*Almanach du Peuple*, pour 1875. . . . . — 10
*Procès de l'Avant-Garde*. . . . . — 50
*La question des services publics devant l'Internationale* . . . . . — 10

## EN VENTE A LA RÉVOLTE:

**Evolution et Révolution**, *Elisée Reclus*... 0,05
**Dieu et l'Etat** par *M. Bakounine*. . . . . » 60
**L'Anarchie dans l'Evolution Socialiste**. . . . . » 10
**Entre Paysans**, *deuxième édition*,. . . . . 0 10
**Terre et Liberté** *avec* **l'Audace** *ensemble* . 2,50
**Les Produits de la Terre**. . . . . 0,10
**Les Produits de l'Industrie**. . . . . » 05
**Les Paroles d'un Révolté**. . . . . 2,75
**Le Révolté**, *septième année, cartonné* . . . 4,50
« *huitième année*. . . » . . . . » 
« *neuvième année* . . . . . » 
**Aux Affamés**. . . . . 0,05
**A propos des ouvriers étrangers**... 0,05
**Le 14 Juillet** *par Delmorès*. . . . . 0,10

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 8 — 5 CENTIMES — Du 5 au 11 NOVEMBRE 1887.

# LA RÉVOLTE

**POUR LA FRANCE**

Un an . . . . . Fr. 4 —
Six mois . . . . . » 2 —
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

## ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

**Paraissant tous les samedis**

**POUR L'EXTERIEUR**

Un an. . . . . Fr. 6 —
Six mois. . . . . » 3 —
Trois mois. . . . . » 1 50

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

Administration : 140, Rue Mouffetard, PARIS

### A NOS LECTEURS

Samedi, 19 novembre, nous ferons paraître le premier numéro de notre **Supplément littéraire.** Le numéro du supplément et du journal seront vendus ensemble *10 centimes.* — Dans le numéro de la semaine prochaine nous donnerons le Sommaire. Tout en restant absolument sur le terrain des idées, tous nos efforts porteront à rendre ce supplément varié, instructif et attrayant. Nous espérons que de leur côté, les camarades feront tous leurs efforts pour le propager.

## COMMENCEMENT DE LA FIN

Un grand fait prime en ce moment tous les autres : le sort de nos amis de Chicago. A Chicago, sept vaillants précurseurs de la grande révolution sociale voient avec un calme digne des grandes épopées du passé, les jours et les semaines s'écoulant, les rapprocher du matin, où, enchaînés et garottés, ils vont être livrés au bourreau pour être étranglés, comme on étranglait jadis un chien.

Ils voient les journaux, et ils lisent dans ces productions les plus abjectes de la bourgeoisie moderne, la joie cannibale avec laquelle les lâches trembleurs savourent les détails de l'exécution. — On discute dans ces sales feuilles si les anarchistes vont être pendus un à un, ou bien par deux à la fois, en gardant Parsons à fin, pour être pendu seul. On raconte en en savourant les détails, comment des expériences se font en ce moment pour voir si on ne peut pendre tous les sept à la fois, en se servant de l'électricité pour faire tomber les sept trappes à la fois et lancer sept corps dans l'espace en un clin d'œil.

Lequel des projets produira plus d'effet ? C'est la question qui préoccupe la presse bourgeoise.

Les bourgeois savourent la nouvelle que des femmes de la prison de Chicago cousent les sept linceuls et insultent celles qui ont refusé de prêter la main à cette sale besogne. Les insultes les plus lâches accompagnent nos amis à la tombe ; chaque jour en apporte de nouvelles.

Et nos frères attendent calmes la mort. S'ils demandent quelque chose, s'ils supplient de quelque chose leurs frères libres, c'est de ne pas faire appel, de ne pas s'adresser encore une fois à des juges bourgeois, de ne pas avoir la faiblesse de croire un seul instant que des juges bourgeois peuvent valoir mieux les uns que les autres, de ne pas manquer au principe.

— Qu'on nous exécute le 11 novembre, cela profitera au mouvement ouvrier ; le jour de notre exécution sera le commencement de la fin ! — voilà leur seule réponse. Ils ne cessent d'insister, d'appeler la mort dans leurs appels adressés à la presse du fond de leur cachot.

Toute la lâcheté de la bourgeoisie — de cette classe qui vit de petite rapine et de petit vol, au sou le sou, sous la protection des revolvers de la police, s'est fait jour cette fois-ci dans toute sa nudité. Dans toute cette classe immense il ne s'est même pas trouvé quatre avocats de talent pour défendre une thèse touchant de si près à la défense de leurs fameuses libertés politiques. A part un enthousiaste de la génération passée, il ne s'est même trouvé personne pour défendre ces libertés menacées sans se le faire payer plus que royalement ! ! Pas un seul journal n'a vu dans les faits de Chicago un des accidents inévitables de la lutte entre riches et pauvres.

Mais il s'est trouvé tant de trembleurs pour savourer avec délices les détails de l'exécution ; tant de lâches qui, s'ils se trouvaient face à face avec un travailleur armé, s'empresseraient de faire une profession de foi socialiste ; tant de traîtres tels que George et Powderly, — un bourgeois et un travailleur, — montés sur les épaules des travailleurs en leur faisant miroiter un meilleur avenir et lâchant la cause dès qu'il s'est agi de lutter courageusement pour cet avenir ! Tant de bassesse, tant de vilenie rancunière, qu'on n'est plus à se demander si ces Yankees assoiffés d'or valent mieux que les cocottes et les cocodès de Versailles.

Oui, cette exécution sera le commencement de la fin. On ne saurait lire la presse ouvrière américaine depuis dix-huit mois sans être réellement frappé, stupéfait, de l'immensité du mouvement socialiste né des évènements de Chicago. Que l'on lise seulement l'historique du mouvement en Amérique depuis le 1er mai, on ne peut le faire sans s'écrier : « Cet inconnu qui jeta la bombe a fait à lui seul toute une révolution ! »

L'agitation faite par la condamnation a poussé davantage le mouvement. Les conférences de nos amis, celles de la brave Madame Parsons, les meetings de Union Hill et de Union Square, celui qui les suivit et où la police n'osa pas attaquer le peuple armé. Enfin, tout ce flot d'idées jetées par le procès dans la masse ouvrière et jusque dans les rangs des Chevaliers du Travail, — il faudrait des pages pour relater tout l'immense travail de pensée qui s'est fait depuis.

Et si l'exécution a lieu, nos amis mourront avec la ferme conviction qu'ils ont ouvert une nouvelle page de l'histoire. La guerre, sans trêve ni merci, s'en suivra. Le gouffre entre les deux classes sera tranché. Il faudra des cadavres pour le combler. — Soit ! Les bourgeois l'auront voulu.

Mais, ce sera la guerre : la guerre à toute cette immense machine hypocrite, abjecte, que l'on appelle la civilisation bourgeoise au dix-neuvième siècle.

## LA RICHESSE ET LA MISÈRE

VI *(Fin)*

CONCLUSION

Faut-il attribuer à la théorie étatiste une plus grande valeur qu'à la doctrine chrétienne pour la solution du problème social ? En réalité attendre de l'Etat la réalisation de la justice est aussi naïf que de compter sur un autre monde pour réparer les maux de celui-ci. Si de l'organisation étatiste avait pu sortir une société libre et heureuse, nous en trouverions des exemples dans l'histoire qui nous montre au contraire que partout où il y a eu des chefs, un gouvernement quelconque, la tyrannie a toujours régné, divisant les hommes en castes, élevant les forts, écrasant les faibles, édifiant et conservant son empire par le meurtre et par l'esclavage. Il y a des gens qui nous disent, il est vrai, que cela s'est passé ainsi jusqu'à l'époque actuelle, mais que la civilisation changera tout cela. Nous pourrions partager cette illusion si nous n'avions pas devant nous le spectacle de pays parfaitement civilisés et cependant absolument incapables d'établir un état social supportable, sous l'égide de leur gouvernement. Comment pourrions-nous croire à l'idéal étatiste quand nous voyons les peuples les plus instruits et les plus policés de l'Europe uniquement occupés à armer des millions de soldats pour se faire la guerre et à discuter les ignominies de leurs diplomates qui trament, dans l'ombre, des œuvres de mort. Si nous conservons l'Etat, nous aurons des chefs et des soldats, et partant toujours la guerre, car les nations séparées par des frontières politiques continueront sans cesse à se jalouser et à se haïr. Il suffira d'un bandit chamarré pour les lancer les unes contre les autres, au cri hideux de Dieu et patrie ! — Quand bien même toutes les nations en arriveraient à ne former qu'un seul groupe, sous le pouvoir d'un unique chef (ce qui est impossible avec l'organisation politique) nous n'en serions pas pour cela plus près de la solution sociale, car la lutte entre les hommes changerait simplement de caractère et le mal social continuerait à sévir. Imaginez le monde entier organisé en république fédérative, supposez-le pacifié complètement et vous ne serez pas encore en droit d'affirmer que la justice règnera sur la terre, car, tant qu'il y aura des chefs et des sujets, les politiciens seront les maîtres ; vous verrez bientôt se fractionner votre république universelle en satrapies et en royaumes ; votre édifice s'écroulera. Si politiquement il parvient à rester entier, socialement, il se désagrégera par la force des choses, car la justice ne peut régner là où l'inégalité règne et l'Etat comporte forcément l'inégalité.

L'Etat c'est le grand ennemi qu'il faut détruire, c'est l'édifice monstrueux qu'il faut saper car nous n'avons aucun espoir de pouvoir, en le réparant, le rendre habitable. Toutes les formes politiques de l'Etat sont, en effet, funestes : la monarchie absolue est infâme ; voyez la Russie, la hideuse tyrannie du tzar, les déportations, les exils ; des millions de victimes. La monarchie impérialiste est aussi odieuse ; voyez l'Allemagne avec son ombre de parlement et cette brute, le chancelier de fer, qui règne par l'expulsion et l'état de siège. La monarchie parlementaire est repoussante ;

voyez l'Angleterre, les landlords qui affament l'Irlande, les marchands qui s'enrichissent en saignant les colonies, et partout les privilégiés écrasant les faibles. La république enfin, qui devrait être la forme politique la plus parfaite, est un régime presque aussi mauvais que les autres, dont on ne peut rien attendre au point de vue social. L'exemple des Etats Unis, de la France et de la Suisse le prouve, à tel point qu'il faut être totalement dépourvu de sens politique pour croire à l'efficacité du régime démocratique. Qu'est-ce en effet que le suffrage universel sinon l'exploitation éhontée du peuple par une poignée de politiciens avides, conservateurs ou radicaux, qui se disputent le pouvoir non pour accomplir des réformes, mais afin de pouvoir s'empiffrer d'argent et d'honneurs à la table budgétaire toujours bien servie grâce à la bêtise de l'électeur. Ces politiciens, nous avons pu les voir à l'œuvre, nous savons ce qu'ils ont fait en Amérique et ce qu'ils sont en train de faire en France ; nous pouvons les étudier aussi en Suisse où sur une plus petite échelle ils se livrent aux mêmes dilapidations financières, à la même exploitation de la chose publique au profit des frères et amis. Ce qui rend d'ailleurs le régime démocratique aussi impuissant que les autres à résoudre le problème social, ce n'est pas tant la canaillerie générale des partis politiques que leur existence même qui appelle la lutte et rend absolument fatale la domination de quelques-uns. Comment pourrions-nous demander la réalisation de la justice à des gens qui passent leur vie à faire l'assaut du pouvoir quand ils sont les plus faibles et à s'y cramponner lorsqu'ils sont devenus les plus forts.

Reconnaissons donc que la seule solution logique du cruel problème c'est la Révolution Sociale, mais avec toutes ses conséquences : abolition de la propriété individuelle et abolition de l'Etat. C'est folie, en effet, de ne poursuivre que la suppression d'un de ces deux fléaux, comme le font les collectivistes ; si nous voulons détruire à jamais la misère, il faut attaquer simultanément ces deux formes de la tyrannie et les détruire l'une et l'autre. Quand il n'y aura plus de gouvernement, plus de députés, plus de politiciens, toute cette tourbe d'ignobles canailles, quand la terre, les usines et les maisons seront à tous, l'humanité pourra s'organiser spontanément en groupes véritablement libres et autonomes ; l'anarchie, c'est-à-dire l'association d'hommes libres et égaux, vivant fraternellement, remplacera l'odieuse société actuelle. Mais cette substitution ne peut se faire que par la force, car jamais la classe dirigeante ne consentira à rendre tout ce qu'elle détient illégalement.

C'est pourquoi nous dirons hardiment aux paysans et aux ouvriers pour lesquels nous avons écrit cette étude : La société actuelle regorge de produits de toutes sortes dus entièrement à votre labeur ; vous mourez de faim et il y a deux fois plus d'aliments qu'il n'en faut pour nourrir largement tous les hommes ; vous manquez des objets les plus nécessaires à la vie et cependant l'industrie fabrique trois fois plus de produits manufacturés que les besoins ne l'exigent ; tandis qu'il y a en Europe et aux Etats Unis plus de 200 000 personnes ayant une fortune supérieure à un million, il y a parmi vous 70 millions d'individus absolument misérables. Eh bien ! le remède à tous ces maux est entre vos mains. Vous êtes, vous les travailleurs, plus de 180 millions, vous avez en face de vous une poignée de riches repus et la tourbe des bureaucrates asservis qui lâcheront pied à la première débacle, vous avez le droit et la force pour vous ; levez-vous donc ! prenez la terre, prenez les instruments de travail, prenez les usines, prenez les maisons, installez-vous dans ce qui vous appartient, faites la Révolution Sociale !

1. Voir les N° 12, 13, 14, 15, 17 et 23 du *Révolté*, et les numéros 3, 4 et 6 de la *Révolte*.

*L'abondance de copie nous force à renvoyer au prochain numéro plusieurs communications, entre autres une lettre adressée au* Daily News, *et des articles bibliographiques.*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Les compagnons Niquet et Varoquaux, arrêtés en même temps que Méreaux, ont été remis en liberté. M. Varoquaux est une personne qui passait sur le boulevard au moment de la bagarre et qui a été arrêté par la police. Sa conduite pendant l'instruction a été très correcte. Quant à Méreaux, il reste en prévention aussi fier et énergique. « J'ai été arrêté, nous écrit-il, parce que les agents avaient de meilleures armes que la mienne. Je n'ai rien à redire. » Cette phrase s'explique par le fait que quatre cartouches de son arme auraient raté. C'est là une expérience à mettre à profit. Que nos armes ne soient plus de pacotille !

* * *

Le compagnon Buchly qui avait brisé la devanture d'un magasin de bijouterie et jeté les bijoux sur le pavé, vient d'être condamné à six mois de prison.

« Ce n'est que grâce à la surprise du Tribunal et au manque de sang-froid du président, que Buckly n'a pas été condamné pour délit d'audience », nous disent les journaux bourgeois.

* * *

Armentières. — Une réunion publique réunissait le 30 octobre, environ 200 personnes, où deux de nos amis ont développé nos théories et exprimé leur solidarité avec les condamnés de Chicago. L'auditoire tout entier s'est montré très sympathique à nos opinions.

## Etats-Unis

### L'Etat démocratique.

Ceux qui croient encore qu'une révolution politique — si profonde qu'elle soit — peut ouvrir une ère nouvelle d'égalité, devraient étudier avec attention ce qui se passe en Amérique.

Voilà une république purement démocratique, fédérale, ayant le suffrage universel, la liberté de la presse absolue (de par la loi), la liberté de réunion absolue. Eh bien, que voyons-nous dans cette république, représentée comme modèle, il y a à peine dix ans, par les politiciens radicaux et les socialistes politiciens ?

— Le sol de la république a passé aux mains des capitalistes ; il n'en reste plus pour les pauvres. Dans dix ans il n'en restera plus un mètre carré qui ne soit approprié par les capitalistes.

Le gouvernement est absolument et exclusivement aux mains du Capital. C'est avec le secours ou plutôt par l'intermédiaire de l'Etat que les immenses fortunes des Gould, des Vanderbilt et autres ont été amassées. Autant vaut dire tout bonnement par la fraude. Tandis qu'un Wilson, pour amasser des millions, est forcé de vendre des croix, de rogner les comptes de ses fournisseurs en faisant la balance par une décoration, — aux Etats Unis cela se fait en grand. Les sénateurs se vendent tant par tête, et, une fois les sénateurs achetés par de fortes sommes, on fait un grand coup. Le prétendant adroit se trouve mis, par une loi de dix lignes, en possession de deux millions d'hectares de terrain, du monopole de deux cents lieues de chemins de fer, du monopole de mines valant des millions.

Ainsi se créent, de par l'Etat, ces fortunes immenses que les marxistes plus marxistes que Marx s'efforcent d'expliquer par le jeu seul des circonstances économiques.

Des municipalités entières se vendent et s'achètent, et quand leurs tripotages trop scandaleux font la fable du jour et excitent la fureur d'autres gros capitalistes, alors la municipalité disparaît, comme celle de New-York l'a fait l'an passé, et reste d'autant plus introuvable que ni juges ni police ne tiennent à l'arrêter, ne voulant pas trop être convaincus eux-mêmes de vol.

* * *

### Féodalisme bourgeois.

Mais ce n'est pas tout. Le trait le plus frappant du régime américain en ce moment, c'est le féodalisme armé qui s'y développe.

Nous avons déjà raconté, à mainte reprise, comment les grandes compagnies minières et les chemins de fer entretiennent leur garde prétorienne, bien armée, pour massacrer les travailleurs en cas de grève. Sans exagération aucune, l'Amérique revient exactement aux temps du féodalisme, lorsque chaque seigneur-brigand entretenait sa bande de coupe-gorges.

Nous avons aussi parlé de l'agence Pinckerton qui fournit, à tant la tête, aux grands capitalistes, des coupe-gorges, semblables aux Corses de Badinguet, pour accompagner dans la rue, le riche exploiteur, des compagnies de soldats armés pour défendre leurs usines, des *détectives* (agents secrets) et même des agents provocateurs.

Mais le trait distinctif de ces agences c'est qu'elles ne sont nullement *privées*. Elles sont si bien mêlées avec la police municipale et celle des Etats ; elles sont si bien enchevêtrées avec tout ce sale monde qui vivote autour des tribunaux, qu'il est absolument impossible de distinguer entre la police privée et la police municipale. Les mêmes hommes appartiennent aux deux institutions, et il en résulte que la police municipale ne considère même pas le maire comme son chef. Elle a son chef militaire, un Bonfield par exemple, et elle n'obéit qu'à son chef. Et ce chef est payé, soit par tel banquier, soit par telle association de bourgeois.

On l'a bien vu à Chicago lors du meeting de Haymarket du 4 mai. Le maire ordonne à Bonfield, chef de la police, de ne pas intervenir et de renvoyer ses hommes. Mais Bonfield, payé par « l'Association des Citoyens » — une association de banquiers — lance ses hommes contre les socialistes et il en aurait fait un terrible massacre si la bombe anarchiste n'avait jeté du froid parmi ces brigands.

La police, aux Etats Unis, est devenue une de ces bandes armées du moyen-âge qui se trouvaient au service des barons, des grands seigneurs des cités italiennes, des gros marchands de Venise.

Plus que cela. Lorsqu'on jugeait nos amis, et que les jurés, bien triés, prononcèrent leurs peines féroces, les souteneurs de « l'ordre », les gros capitalistes de New-York, de Chicago et d'autres grandes cités firent une souscription « pour dédommager les jurés du temps perdu et » leur payèrent la somme formidable de *quatre cent mille francs* — le prix du sang des anarchistes.

Police, juges, tribunaux, gouvernement, — tout se trouve aux gages du Capital. Les formes démocratiques, la liberté de dénoncer ces faits — tout cela n'y peut rien. Les sacs de dollars prennent le dessus dans le pays des dollars.

* * *

### Les prétoriens à l'œuvre.

La semaine passée on a vu de nouveau, sous une forme frappante, ce que c'est que des bandes de prétoriens aux gages du Capital.

Nos lecteurs savent déjà qu'un meeting assemblé à New-York, à Union Hill, pour protester contre les condamnations de nos amis, fut assailli par la police et littéralement écharpé. Bonfield, appelé par ces bons défenseurs de l'ordre, était venu exprès de Chicago pour préparer ce massacre des socialistes. Mais dans ce meeting d'Union Hill, il y avait encore quelque *prétexte* pour assassiner les travailleurs. Le drapeau rouge flottait sur la place, et il y avait eu quelque boucan.

Mais le dimanche suivant, il n'y avait même pas de prétexte, et le massacre eut lieu néanmoins. Le meeting était convoqué par une ligue patriotique, c'est assez dire. Il n'y a même pas eu rixe ou bagarre. On parlait d'affaires, de vote, et chaque corporation ouvrière portait le drapeau national. Point de drapeau rouge.

Et néanmoins, lorsqu'un orateur socialiste prit la parole et qu'il y eut quelques interruptions de la part d'un partisan d'Henry George, qu'on voulait mettre à la porte — scène qui se répète mille fois par an dans un pays où il y a des meetings, — la police fit irruption et se mit à assommer les citoyens paisibles de ses gros bâtons plombés. Les quelques socialistes furent littéralement criblés de coups, et tout porte à croire que cette irruption de deux cents hommes, armés de revolvers, et frappant à droite et à gauche de leurs casse-têtes (*clubs*), avait pour but unique de tuer à bout portant les quelques socialistes de renom qui s'y trouvaient, si un seul coup de revolver était parti en réponse aux coups de cannes plombées.

Le massacre fut si peu provoqué, si étrangement prémédité, que même la presse bourgeoise de New-York n'ose prendre la police sous sa protection et proteste — assez mollement, à vrai dire — contre cette attaque furibonde sans rime ni raison.

Le journal *Evening Post* dit que « l'ordre d'assommer (*to club*) quelques-uns des assistants, donné par le capitaine Reilly, fut malheureusement compris par ses hommes comme un ordre d'assommer tous les assistants ». C'est l'excuse de Reilly. Le *Times*

maintient que cette excuse est suffisante et trouve que les socialistes ont tort de ne pas en être satisfaits. Le *World* trouve que quoique Reilly admette qu'il mérite un blâme, cependant les chefs de la police devraient donner quelque considération à cette affaire pour exemple (for the sake of exemple the police commissioners ought to take *some* considération of the affair). Et même le *Sun* regrette que la police ait saisi *cette* occasion pour se venger des socialistes « qui usent quelquefois à son égard d'épithètes de police capitaliste et de *unuformed ruffians* (brutes ignorantes) ! »

Quel tableau de mœurs américaines que ces mêmes excuses.

* * *

Nous partageons parfaitement l'avis de nos amis de la *Freiheit*. Nous n'avons qu'à nous réjouir en voyant de pareils faits.

Le réveil est rude. Mais il n'y a que des faits pareils qui soient capables de réveiller les travailleurs américains.

## L'appât du pouvoir.

Ce que c'est que l'appât du pouvoir. Henry George vient de donner la mesure de ce qu'il vaut depuis qu'il s'est mis dans la tête de devenir maire de New-York.

Pendant trois semaines de suite les socialistes le mettaient en demeure de se prononcer sur les condamnations de Chicago. Il gardait un silence obstiné. Il vient de le rompre et voici ce que nous lisons dans le *Standard* du 8 octobre :

« Puisque sept juges de la cour suprême d'Illinois — gens accoutumés à peser les témoignages et à se guider par les lois, — ont après un examen complet des témoignages et en se sentant responsables de la vie ou de la mort des accusés, ont maintenu à l'unanimité la sentence, il serait inconsistant de dire que la condamnation fut prononcée sur des témoignages insuffisants. » Il n'est pas prouvé qu'aucun d'eux ait jeté la bombe, mais il est prouvé qu'ils sont coupables de conspiration, continue George. Vient ensuite une longue divagation sur les libertés américaines pour prouver qu'en Amérique on ne doit pas recourir à la force (lors même, M. George, qu'on est assommé par la police ?)

Et pour finir, M. George trouve qu'on pourrait demander la grâce des anarchistes, parce que, élevés dans des nations moins libres ils n'avaient pas la « conscience de la criminalité morale de leurs actes », et parce que « la prévention de pareils crimes dans l'avenir sera aussi bien, ou mieux servie en commuant la sentence de mort en emprisonnement. » Car « une certaine sympathie s'attacherait aux anarchistes s'ils sont pendus, ce qui n'aurait pas lieu s'ils étaient simplement emprisonnés. »

Monsieur George, vous avez toujours été un fieffé hypocrite. Aujourd'hui vous êtes un grand scélérat.

* * *

## La justice pour tous.

Rien que pour copier la paperasse du procès de nos amis de Chicago — formalité indispensable pour pouvoir porter l'affaire devant la cour fédérale, — il a fallu employer cinquante copistes qui, pendant les derniers quinze jours, ont travaillé nuit et jour avec des machines à écrire. Cela a coûté des milliers de francs, et il reste encore à payer là-dessus 1300 dollars, c'est-à-dire 6500 francs, auxquels il faut ajouter 7500 francs qui n'ont pas encore été payés à l'avocat Pryor, et 2500 francs de frais d'impression, etc.

* * *

## L'Alarme.

Bonne nouvelle. Nous apprenons que le journal anarchiste *The Alarm* va reparaître ces jours-ci à Chicago.

* * *

## Une lettre de Kropotkine.

Le *New-York Herald* n'a pas cru pouvoir refuser une lettre de notre ami Kropotkine concernant les condamnations de Chicago. Il l'a insérée ; mais il s'en est vengé, d'abord en l'intitulant *A plea for mercy* — « Un appel à la miséricorde » — et ensuite en la faisant suivre du jeu de mots suivant : « Le câble nous apprend, dit la rédaction, que les femmes de la prison de Chicago sont déjà en train de coudre les linceuls et les capuchons pour pendre le 11 novembre les sept anarchistes. On leur a assez donné de corde (de liberté) jusqu'à présent. On peut bien leur en donner un bout maintenant. »

La lettre de Kropotkine est un acte d'accusation contre les accusateurs.

Il pose d'abord que tout le drame n'est qu'une phase du conflit entre le Capital et le Travail et résume les faits qui amenèrent à la bombe de Newmarket. Dans le procès, les témoignages contre nos amis sont nuls. Le fait seul de les avoir condamné pour *complot* prouve assez que le tribunal n'avait aucun fait précis pour motiver sa sentence. On sait ce que c'est qu'un *complot* devant des juges. C'est au nom de complots que tous les assassinats politiques ont toujours été commis par les rois et les empereurs sur tant d'hommes dont l'humanité s'honore aujourd'hui.

Si l'on pend nos amis, Kropotkine demande que l'on pende les rédacteurs des journaux bourgeois qui excitaient les bandes de Pinckerton au meurtre si bien que ces meurtres ont été commis dans les rues de New-York et de Chicago.

La lutte entre le Capital et le Travail a pris en Amérique un caractère spécial. Les capitalistes ont donné l'exemple en armant leurs armées de prétoriens ; les travailleurs les ont imité et ils se sont armés à leur tour. C'est le résultat de l'esprit même des institutions américaines. Aussi, vu dans le vrai esprit des lois américaines, le conflit de Haymarket doit être considéré comme un simple conflit entre deux forces armées qui, se trouvant en présence, finissent par en venir aux mains.

La police américaine n'est qu'une bande de prétoriens au service des gros bonnets de la finance. Elle n'obéit pas à la municipalité, elle obéit aux capitalistes qui la payent. Nous rentrons en plein féodalisme. Mais lorsque l'Etat intervient par ses tribunaux, en faveur des prétoriens du capital, c'est la plus mauvaise phase du féodalisme, — la période de sa fin, — qui renaît en Amérique.

Si nos amis sont exécutés, il y aura des vengeances suivies d'autres vengeances. Les vengeances mutuelles caractériseront le révolution....

Pour finir, Kropotkine fait cette observation. Après la bombe de Chicago, une loi fut votée contre les explosibles et une autre loi sera votée sur les complots (Le *Révolté* en a parlé). Au fait, c'est au nom de ces deux lois que nos amis ont été condamnés. Elles sont nées du procès de Chicago et c'est au nom de ces deux lois, qui n'existaient pas encore en 1886 et dont l'une n'est pas encore loi, que l'on se propose d'étrangler sept anarchistes.

* * *

Chevaliers du Travail. — Il résulte du dernier rapport officiel des Chevaliers que sur 935 000 membres qu'ils comptaient au 1er juillet, ils en ont perdu 195 000, soit plus d'un tiers, à la suite de la trahison de Powderly, leur grand maître.

## Allemagne

Nous n'avons pas encore parlé du dernier congrès des social-démocrates allemands. Nous attendions les appréciations de la presse social-démocrate, avant de nous prononcer sur les résolutions.

Les résolutions ne disent pas grand'chose. Nous apprenons qu'en quatre ans il a été dépensé 125 639 fr. pour les élections, y compris 45 000 fr. de salaires aux députés. Et, s'il y a quelque chose à relever dans les résolutions concernant la tactique et l'attitude parlementaire du parti, c'est le découragement concernant la tactique parlementaire. On recommande aux députés d'appuyer *surtout* sur la critique et l'agitation et de ne pas se faire d'illusions sur le parlementarisme, — les classes dirigeantes manquant « de toute bonne volonté pour améliorer sérieusement la situation des travailleurs. » Le parti a mis du temps pour s'en apercevoir ; mais, mieux vaut tard que jamais. On recommande aussi de refuser tout compromis et de s'abstenir du vote en cas de ballotage, plutôt que de voter pour des candidats d'autres partis.

Il y a aussi une résolution concernant les anarchistes. Après quelques divagations s'efforçant de faire croire aux travailleurs allemands que l'anarchie n'est que « le libéralisme bourgeois », elle affirme ceci : « La tactique de la pratique individuelle de la force ne mène pas au but », mais se garde de préciser à quel but (qu'elle ne mène pas au parlement, on s'en doutait déjà), et ajoute : « et elle est, en tant qu'elle blesse le sentiment de justice des masses, positivement nuisible et pour cela condamnable » ; mais ici encore nous restons dans les ténèbres. L'acte de Reinsdorf blesse-t-il le sentiment de justice des masses ? La bombe de Chicago est-elle condamnable ? D'ailleurs, la résolution continue comme suit : « Certes, nous rendons responsables des actes de violence individuelle, non les persécutés à outrance, mais les détenteurs du pouvoir, et nous comprenons très bien la propension à de semblables actes, qui se sont produits de tout temps en pleine persécution ; mais nous savons aussi qu'ils se produisent actuellement en Allemagne par des agents provocateurs à la solde du gouvernement, afin de fortifier, d'accroître et d'exploiter la réaction contre la classe ouvrière. »

Ensuite, il est décidé de reviser le programme électoral des social-démocrates et d'y « *mentionner expressément l'expropriation du sol et des autres moyens de production.* »

Enfin deux députés social-démocrates, qui avaient refusé de signer la convocation au congrès, sont exclus du parti.

Ces résolutions ont à peine besoin de commentaires. Le fait est que les endormeurs ont provoqué parmi les travailleurs allemands un fort mécontentement qui s'est fait jour au congrès. Pour éviter une scission imminente, les vrais parlementaires se sont vus forcés de faire de fortes concessions à l'esprit révolutionnaire qui se réveille en Allemagne. Les résolutions ont bien soin de faire croire qu'il n'y a rien de changé, en ajoutant, ici, « comme toujours » et là « fidèle aux résolutions adoptées depuis longtemps » ; mais le langage même des résolutions exprime le changement. Il y a loin de là à la progression de 9, 12, 25, 50 députés qu'on nous promettait il y a dix ans, et encore plus aux illusions qu'on cherchait à inculquer aux travailleurs. Le caractère double de la résolution concernant les anarchistes est surtout frappant.

Mentionnons aussi, comme commentaire à ces résolutions, les articles de Paepe dans lesquels le social-démocrate belge reproche à son parti d'avoir mis son drapeau dans la poche. Parfaitement ! seulement, n'est-ce pas précisément De Paepe qui y a le plus contribué ?

## Bulgarie

ÉMEUTES DE PAYSANS

Nous lisons dans la *Svoboda* (*Liberté*) de Sofia, organe du gouvernement actuel, le récit suivant des soulèvements de paysans qui ont eu lieu lors des dernières élections :

Koutlovitza est un malheureux petit village. Les villageois n'y vinrent pas dans le but de procéder à des élections, mais seulement pour soulever des désordres. Le matin, dès qu'ils se furent assemblés, ces campagnards au lieu de s'occuper de l'élection des députés, se dirigèrent vers la municipalité et demandèrent qu'on leur livrât les percepteurs des impôts, pendant que d'autres se dirigeaient vers l'établissement de la Caisse agricole, qu'ils voulaient forcer, *afin de détuire les titres de créance et les autres documents qui s'y trouvaient.* Le bailli du district, voyant que les assaillants avaient commencé à lancer des pierres contre la maison municipale, les invita d'abord à s'en éloigner, mais ayant été poursuivi lui-même, il ordonna à la gendarmerie de faire usage des armes pour défendre la Caisse agricole et la maison occupée par la sous-préfecture. Alors les gendarmes tirent deux ou trois coups (? ?), tuent et blessent quelques personnes, et les villageois s'enfuient. Il n'y avait pas de troupes à Koutlovitza.

L'affaire se passa d'une tout autre façon à Plevna. Là, citadins et campagnards élurent un bureau dès le matin et le scrutin s'ouvrit. Jusqu'à une heure et demie de l'après midi, tout se passa tranquillement et en silence. Tout à coup apparaît une bande de villageois conduite par un certain Brichlianoff et par le docteur Droumeff, qui va attaquer la préfecture et la caisse départementale. Les gardes de ces établissements invitent la bande à se retirer, et la menacent, si elle ne s'éloigne sur le champ, de tirer sur elle.

Les révoltés n'entendent rien, et veulent s'emparer des armes des soldats. Les officiers ordonnent de tirer, quelques (?) paysans tombent et la foule se disperse. Pendant tout ce temps, le bureau électoral était à son poste, et les paisibles citoyens continuaient de voter.

A Gornia-Oréhovitza, mêmes incidents qu'à Plevna.

La force publique, ajoute la *Liberté*, a partout *conservé son prestige*, comme elle le devait. Le nombre total des morts et blessés dans ces trois localités est de 25. Aucun mort ni blessé parmi les personnes officielles.

Suivent les phrases traditionnelles sur les poursuites judiciaires.

Pas plus que les éditeurs de la *Liberté* nous ne doutons nullement que les espions et les agents du gouvernement russe ont préparé ces soulèvements et poussé les paysans à la révolte. Vieille tactique moscovite qui date de l'origine de la principauté de Moscou : s'appuyer sur le mécontentement des exploités, des paysans, des cosaques, des artisans, pour préparer sa conquête, qui amènera un esclavage encore pire. Novgorod, Pskov, l'Ukraine, la Pologne, le Caucase, — partout nous retrouvons la même histoire.

Mais, — qui donc a préparé la voie à la conquête, moscovite d'abord, russe plus tard, si ce n'étaient ces exploiteurs, riches marchands de Novgorod et de Pskov, ces seigneurs polonais, ces féodaux du Daghestan, qui exploitaient le peuple d'une manière si terrible qu'il se jetait dans les bras de ses futurs

tyrans, espérant d'eux une amélioration de sa situation économique.

Nous craignons fort — car la conquête russe serait certainement un malheur pour la Bulgarie — nous craignons fort que ces émeutes ne confirment en effet ce que nous disions il y a quelque temps en nous basant sur le témoignage d'un explorateur français ; c'est-à-dire que la question agraire et l'avidité de ses gouvernants ne divisent en deux la Bulgarie et ne préparent ainsi un terrain propice, d'abord aux intrigues des agents de la police russe et, éventuellement, à la domination russe. Cette domination, nous le répétons, serait un vrai malheur pour les Bulgares.

## Italie

Nous lisons dans la *Gazzetta Operaia* de Turin que la propagande socialiste, et surtout anarchiste, a fait de si grands progrès dans l'armée italienne que le gouvernement a décidé d'instituer tout un système d'espionnage à ce sujet.

Son choix s'est arrêté sur les prostituées les plus intelligentes qui fraient surtout les soldats, et la *Gazzetta* qui dit le tenir de bonne source en avise les amis.

Voilà donc qu'en Italie, comme en Allemagne et en Belgique, les gouvernants sont forcés de recourir à des mesures sérieuses pour empêcher la propagation du socialisme dans l'armée.

Le même journal vient de terminer une excellente série d'articles très bien faits — simples, compréhensibles et vigoureux — sur les utopies proposées par les bourgeois pour améliorer les rapports entre le Capital et le Travail. Il annonce que ces articles seront suivis par une série qui traitera les moyens proposés par les anarchistes pour faire aboutir la révolution.

Nos meilleures sympathies accompagneront nos amis italiens dans ce travail, si éminemment nécessaire à notre avis.

Plus on discutera ces sujets, mieux nous saurons ce que nous avons à faire pour écraser à jamais le Capital et l'Etat.

## Angleterre

LA MISÈRE A LONDRES

« Chaque jour nous donnons un déjeûner à 200 enfants à domicile. Près de 100 enfants se tiennent chaque matin à nos portes, attendant que nous eussions distribué nos rations régulières pour se partager le reste », — écrit un comité de quelques gens de bonne volonté qui ont entrepris cette distribution. « Nous donnons une ration de *porridge* (nourriture nationale des Ecossais, faite de grossière farine d'orge avec un peu de lait) — juste ce qu'il faut pour les empêcher de souffrir de la faim (*from starving*), s'ils n'ont rien de plus dans la journée. Les mille déjeûners nous coûtent 125 francs. »

Voilà la civilisation moderne.

Mettez ce fait à côté des chiffres suivants, établis par Léon Levi, le professeur dont la bourgeoisie fait aujourd'hui son dieu :

« Pendant que la population de l'Angleterre a augmenté de un pour cent, sa production annuelle a augmenté de 10 à 20 pour cent. » Qui donc a empoché cette augmentation si les travailleurs sont réduits à une telle misère que sur les 4 1/2 millions d'habitants de Londres, 600 000, au bas mot, sont en ce moment sans nourriture, et 92 000 sont enfermés dans les prisons nommées workhouses.

* * *

Il est fortement question, parmi les ouvriers sans travail de plusieurs villes du nord de l'Angleterre, de marcher sur Londres. Cela s'est fait lors du mouvement chartiste, et, par tradition, c'est dans les mœurs. Les affamés se réunissent tel jour, et leur colonne se met en marche vers la capitale, rançonnant les villes au passage pour pouvoir vivre. Cela rappelle aussi les colonnes de Marseillais marchant vers Paris pour renforcer les révolutionnaires.

Les journaux bourgeois font tout pour dissuader les travailleurs de le faire.

Mais ils oublient d'ajouter que ce serait sur les manufactures locales qu'il faudrait marcher.

* * *

Les meetings continuent à Trafalgar Square, et comptent jusqu'à 5000 personnes chaque jour. Vendredi passé une députation des socialistes chrétiens est venu parler au milieu d'eux en faveur de deux résolutions concluant l'une à l'expropriation du sol et l'abolition des droits du Capital, l'autre blâmant l'exploitation capitaliste et affirmant le droit des travailleurs à toute la richesse produite.

Les deux furent votées à l'unanimité.

L'effervescence des esprits est très grande.

Notons qu'un des porte-voix les plus écoutés des sans-travail du square est un travailleur, anarchiste par ses convictions.

## Espagne

LES ANARCHISTES DE CHICAGO. — Les anarchistes espagnols ont prouvé leurs sentiments fraternels de solidarité à l'égard de leurs frères condamnés à Chicago par quelque chose de plus que des phrases.

En quinze jours, la souscription ouverte par la Fédération Espagnole a produit 1270 francs — tout des sous envoyés par des travailleurs qui, eux-mêmes en ce moment, souffrent d'une misère affreuse.

Cette marque touchante de solidarité en dit plus long que tous les discours et le numéro du *Productor* qui l'annonce restera un document historique.

Oui, l'Internationale, quoi qu'on en dise, existe dans les cœurs des travailleurs révolutionnaires.

## Belgique

BRUXELLES. — Un meeting de solidarité avec les anarchistes de Chicago a eu lieu samedi, salle du *Navalorama*,, avec un plein succès. Les orateurs anarchistes ont été très applaudis et le meeting s'est prononcé nettement en faveur des condamnés.

A la deuxième division de police, tout le personnel était consigné, à l'Hôtel-de-Ville, on avait pris des mesures spéciales, l'ordre bourgeois n'était cependant pas menacé !

* * *

Le compagnon Jahn passera devant la cour d'assises de Mons (Belgique) le 7 novembre, sous l'accusation multiple de :

1. Excitation *méchamment* et publiquement à la désobéissance aux lois ;
2. Vagabondage ;
3. Excitation à la destruction des monuments et établissements publics, suivi d'effet ;
4. Port d'arme prohibée.

## PETITE CORRESPONDANCE

C à Toulon — M à Armentières — M à Calais — J B C à Bordeaux — M à Cette — L à Leucate — D à Blanzy — M à St-Etienne — M à Marseille — J à Messimy — E M à Zurich — M à Billezois — La Ricamarie — G à Merinchal — C à Foncegrives — G J à Cougénies — R à Denain — « Egaux Troyens — Reçu timbres et mandats.

A à Avesnes — Il vaut mieux nous adresser 140 rue Mouffetard. T est toujours rue Myrra.

P rue d'Allemagne — L'abonnement R a été servi. Nous avons envoyé à nouveau les n° manquants. Qu'il veuille réclamer au concierge ou à la poste si le fait se renouvelle.

M à Vaison — Reçu mandat. Nous avons écrit à Genève pour l'objet en question.

B à Toulouse — La lettre pour le meeting a été reçue et remise au compagnon Malato.

A D à Houplines — Nous n'avons pas de dépositaire à Douai. Nous recevrions avec plaisir une adresse.

F à Reims — Nous ne savons pas. Nous vous ferons savoir si nous l'apprenons.

C à Ménerville — « L'Avant-Garde » espère reparaître. Son adresse est 34 rue du Théâtre. « L'Idée Ouvrière » 25 rue des Galions, au Hâvre.

Genève — Nous n'avons plus « d'Evolution » (?)

Les compagnons d'Armentières demandent à « l'Idée Ouvrière » si leurs deux lettres lui sont parvenues.

Le comp. Bidault prie le comp. Massey de St-Quentin de lui faire parvenir son adresse chez Jean Redon, rue des Partants 35.

P à Vincennes — Faisant la guerre aux bourgeois, les anarchistes n'ont pas à leur demander de grâce ; par conséquent nous ne pouvons insérer votre appel. Les anarchistes feront tout leur possible pour empêcher les bourgeois américains d'assouvir leur rage sur leurs victimes, mais les condamnés eux-mêmes nous désavoueraient si nous étions assez lâches pour demander grâce pour eux.

G à Vincennes — Méreaux vous prie de vous occuper des affiches.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 192,75.

C P, à Arras 0,35, un vieux monteur en bronze, par Habert 2 fr, W à Fressenneville 0,75, C à Rougiers 1,50, E C à Voujancourt 0,50, Un groupe de mégissiers, remis par Buisson Alexandre 0,50, T au Boulou 1,40, collecte faite à la réunion du 30 octobre à Armentières, liste 38, 5 fr, Alger, liste 50, par « l'Action Révolutionnaire » 13 fr Reims, groupe « les Egalitaires » 5 fr, Un anonyme et un ami 1,50, liste du Hâvre 2,60.

Total à ce jour 230,85.

## SOUSCRIPTION
### *Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 83,40.

E C à Voujancourt 0,50, T au Boulou 1,40, G, de Lyon, 2 fr, groupe du XIV° 0,70, groupe communiste anarchiste du XX° 2,30, cercle anarchiste « la Marotte » 5,40.

Total à ce jour 95,70.

Le cercle « la Marotte » a, de plus, envoyé la somme de 13 fr, aux compagnons Méreaux et Niquet.

La ligue des Antipatriotes a reçu du parti ouvrier de St-Quentin 11 fr, pour les détenus. Elle a remis au comp. Got 2 fr, et à l'un des condamnés de St-Quentin 11 fr.


## EN VENTE A LA RÉVOLTE :

au profit des condamnés de Chicago.

*The Accused the Accuser.* The famous speeches of the light Chicago Anarchists ; forte brochure, prix 75 centimes.

*A Concise History of the Great Trial of the Chicago Anarchists, in 1886*, by Dyer D. Lum ; volume de 190 pages, prix 1.25.


## CONVOCATIONS

Tous les groupes et compagnons de Paris et de la banlieue, réunion lundi 7 novembre 1887, à 8 h. 1/2, salle Horel, rue Aumaire.

HOUPLINES. — Dimanche 6 novembre, à 10 h. du matin réunion du groupe « les Misérables », au local abituel. Urgence.

Ligue des Antipatriotes section des IX et XVIII, tous les mercredis, 8 h. 1/2 du soir, salle Simonot, 49 rue Pigalle Tous les jeunes gens sont invités.

Ligue des Anti-patriotes, section du XVII[e], tous les mardis à 8 h. 1/2 du soir, salle de la Comète, 90 avenue de Clichy. Tous les jeunes sont invités

## BOITE AUX ORDURES

Du *XIX Siècle* : « Le 25 de ce mois, vers les neuf heures du soir, Buchly (Jacques-Ernest), « ébéniste sans asile » passait boulevard Saint-Denis, devant le magasin d'orfévrerie qui a pour enseigne : « Au nègre ». D'immenses glaces laissent passer la lumière de nombreux becs de gaz, et c'est en clignant des yeux que les passants éblouis considèrent les magnificences de cette brillante devanture.

Buchly, lui, fut indigné. Il cueillit un pavé et l'enveloppant dans du papier, v'lan, il le lança à travers les glaces. Naturellement, on l'arrêta. Fouillé, il fut trouvé porteur de ces trois placards : 1. *Le pillage de l'hôtel de la rue Monceau. — L'anarchiste Duval devant ses juges* ; 2. *Mort aux voleurs* ; 3. *L'attentat de la Bourse.*

L'auteur de cette action de trop d'éclats — de verre — a comparu hier devant la huitième chambre. Buchly est le type du vagabond ; couvert de guenilles, hirsute, l'œil chassieux, il affecte le plus complet cynisme :

— Eh ben, oui, c'est moi qui ai lancé le pavé. Après ? J'ai même, par le tron que j'avais fait, saisi une poignée de bijoux que j'ai jeté par terre. (Avec emphase) : Je voulais que le peuple pillât la boutique. Nous en avons assez, nous, les anarchistes, de cette société pourrie. On nous exploite...

*Le président.* — Mais déjà, au mois d'avril, pour un fait semblable, on vous a condamné à trois mois de prison. Vous étiez ivre le 25 octobre ?

Le prévenu, sans répondre à la question ;

— Vous-mêmes qui me jugez, vous êtes plus brigands que les autres.

Le tribunal se hâte de prononcer son jugement condamnant Buchly à six mois d'emprisonnement. C'est le vivre et le couvert pour la saison rigoureuse. »

Curieux détail à noter, c'est que la rédaction du placard *Mort aux voleurs*, dont parle le *XIX[e] Siècle*, que nous citons plus haut, est dû, en partie, à la plume d'un de ses rédacteurs.


*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 9 — 5 CENTIMES — Du 12 au 18 NOVEMBRE 1887.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an . . . . . Fr. 4 —
Six mois . . . . . » 2 —
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTERIEUR
Un an. . . . . Fr. 6 —
Six mois. . . . . » 3 —
Trois mois. . . . . » 1 50
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

Administration : 140, Rue Mouffetard, PARIS

## AVIS

Samedi prochain 19 novembre, paraîtra le premier numéro de notre supplément. Il sera mis en vente au prix de **10 centimes** avec le numéro 10 de la *Révolte*.

### SOMMAIRE DU SUPPLÉMENT

**A Nos Lecteurs**
**Nativité** . . . . . Louis de Grammont
**M. Paillard** . . . . . Hégésippe Moreau
**La Pêche à la Serpe** . Alexandre Dumas
**Mensonge politique** . Max Nordau
**Le savetier de Messine** Camille Desmoulins
**Le Progrès** . . . . . Schiller
**Mélanges et Documents.**
**Bibliographie.**

## LA VALEUR

On sait que messieurs les économistes ont la prétention de s'appuyer sur la science pour étayer leurs théories bourgeoises, justifier le vol que les capitalistes font subir aux travailleurs et démontrer à ces derniers que, s'ils sont exploités, misérables, crevant de faim, ils le sont du moins scientifiquement et n'ont rien à réclamer. On nous dit : « Vous êtes volés, exploités, dépouillés de toutes les jouissances de la vie, mais au nom de la science qui vous refuse ses jouissances, courbez la tête. Vous subissez les effets de « lois » inéluctables contre lesquelles il n'y a pas à résister. — Tout ce que nous pouvons faire pour vous être agréables c'est de vous en expliquer le mécanisme et de vous prouver qu'il est impossible de vous y soustraire. » Seulement ils ont une manière à eux de faire de la science qui, à des mécréants comme nous, paraît fort discutable, et même n'est une science qu'au même titre que peuvent l'être l'astrologie, la chiromancie et la cartomancie.

—

Voici le fond de leur raisonnement. Ils commencent par prendre trois ou quatre faits qui sont la conséquence de l'organisation sociale actuelle ; ils déclarent ces faits des « lois naturelles », c'est-à-dire des faits qui sont la conséquence de l'organisation même de l'homme, contre lesquels on ne peut réagir, que l'on doit accepter sans lutte, et les voilà partis à faire pivoter tout leur système autour de ces « lois naturelles » créées par eux-mêmes. Si l'on ne discute pas les faits sur lesquels ils basent leurs raisonnements, il est évident que leurs conclusions semblent logiques ; mais si l'on s'attaque à leurs pseudo « lois naturelles », le raisonnement ne tient pas debout. Il en est ainsi de la valeur.

—

« Créer de la valeur, disent-ils, est le premier phénomène naturel que nous rencontrons au seuil de l'économie politique » (1). Si on leur demande ce que c'est que la valeur, si c'est une bête qui va par terre ou par eau, ils vous répondent : « créer de la valeur c'est fabriquer des objets de consommation ». Mais comme les objets de consommation ne sont pas produits exclusivement par le travail de l'homme, — qu'ils soient métaux, bois, fruits, viande, etc., — il y entre une très grande part des forces naturelles, c'est-à-dire la combinaison chimique libre des éléments constitutifs qui se trouvent épars dans la terre, l'eau et la chaleur solaire. Il s'en suit déjà que celui qui s'empare de cet objet pour en trafiquer s'empare d'une valeur qui ne lui appartient pas, puisqu'il ne peut le faire qu'en vertu du droit de propriété qui lui concède une partie de notre globe sur lequel il n'a pas d'autre droit que d'en tirer ce qui est nécessaire à sa subsistance, et, par conséquent, tout ce qu'il en tire au-delà est un vol qu'il commet au détriment de ceux qui manquent de cette subsistance. Voilà donc déjà tout leur système par terre. La valeur n'est plus une loi naturelle, mais seulement une loi artificielle engendrée par l'organisation vicieuse de la société actuelle et tout simplement amenée parce que certains individus se sont accaparé les moyens de production et profitent de ce premier vol pour voler encore à l'homme sa force de travail en détenant et en lui rognant ce dont il a besoin pour subsister.

—

Mais comme les économistes sont les défenseurs patentés de la propriété, ne nous arrêtons pas là, et tâchons de démontrer que la valeur n'est qu'une loi arbitraire et nullement une loi naturelle.

Nous venons de voir que, dans la fabrication d'un objet, il entrait une certaine part de forces naturelles. Qui est-ce qui en déterminera la valeur ? Ensuite qui est-ce qui déterminera la part de force musculaire, d'intelligence qu'il aura fallu dépenser pour arriver à le produire sous sa forme commerciale ? A-t-on trouvé un dynamomètre qui puisse mesurer exactement chacune des forces qui entrent dans sa confection et faire la part de chacun de ceux par les mains desquels il aura passé ? Quand on aura trouvé cela on aura établi la la valeur.

La valeur des objets est purement arbitraire et ne correspond à rien de logique. Elle baisse ou monte — quoique faite avec la même dépense de forces — selon que l'objet est demandé, selon son abondance ou sa rareté sur le marché. On sait que ces hausses ou ces baisses artificielles sont produites par les spéculateurs qui en inondent les marchés lorsqu'ils veulent écraser des concurrents ou les accaparent et les font rares lorsqu'ils veulent en faire monter les prix.

Donc créer de la valeur c'est prélever une certaine somme sur le travail d'autrui, en servant d'intermédiaire entre le producteur et le consommateur, somme que l'on met dans sa poche sous forme de bénéfice, et parce que l'organisation sociale est telle que cet intermédiaire — dont on pourrait se passer si la société était tout autre — est rendu indispensable par le fait que quelques-uns possèdent le capital qui manque au producteur et au consommateur.

—

Pour légitimer ce bénéfice que le capitaliste retire de son commerce, les économistes nous font entrer en ligne de compte « les risques courus par le capital dans l'entreprise ». Nous n'avons pas besoin d'insister sur ce fait que le capital ne produit rien par lui-même, c'est le travail qui produit tout. Par conséquent s'il y a des risques à courir, et qu'il dût y avoir une prime à payer, cette prime devrait être payée au travail, mais passons.

Les économistes nous disent : « Le capital que l'on aventure dans une entreprise court des risques. L'entreprise peut ne pas produire ce que l'on en attend, par conséquent le capitaliste doit prélever un certain intérêt de son argent pour se couvrir de ces risques, mais lorsque ces risques que l'on craignait ne se sont pas déclarés et que le capitaliste empoche tout de même sa prime, il s'en suit qu'il empoche de l'argent qui ne lui appartient pas puisqu'il était destiné à couvrir des risques qu'il n'a pas courus. Si l'on venait à brûler tous les billets de banque, toutes les valeurs financières, fondre toute la monnaie, cela n'empêcherait pas de continuer de produire des objets de consommation et à vivre par conséquent. Au contraire, que l'on mette toutes les pièces d'or et d'argent, toutes les valeurs financières en tas, elles pourront y rester tant que l'on voudra, elles n'auront pas augmenté, ni fait de petits. C'est le travail qui est le vrai producteur et c'est lui qui se trouve frustré de sa valeur réelle.

—

Si les premiers trafiquants s'étaient contentés d'échanger des objets de consommation, ils n'auraient pas pu se créer de capital. A l'aurore de l'humanité, toutes les facultés de l'homme étant occupées à chercher la possibilité de vivre, il est évident lorsqu'il échangeait un objet de consommation contre un autre, ce n'était qu'un échange de services qui s'opérait. Il n'y avait pas de place pour le capital. Et comme les besoins de l'homme se développent avec la facilité qu'il trouve à les satisfaire, il s'en suit que le besoin de l'aide de ses semblables, s'est développé avec lui. Ses besoins ont grandi avec son intelligence et la facilité de les satisfaire. Le besoin de solidarité s'est développé aussi. Seulement l'échange des services est devenu commerce, vol.

Le capital ne s'est accumulé que du jour où la valeur d'échange, c'est-à-dire la monnaie ayant été créée, l'homme a pu tromper son semblable sur la valeur réelle de l'objet cédé et spéculer sur le désir que celui-ci avait de le

(1) *Les Lois Naturelles de l'Économie Politique*, par G. de Molinari, page 1.

posséder. S'il existe un capital ce n'est donc que le produit accumulé du vol que des générations passées de spéculateurs ont fait subir aux producteurs et que l'on prétend nous faire accepter comme une loi naturelle pour légitimer le vol de la génération présente.

## LA GRÈVE GÉNÉRALE

La situation faite aux travailleurs par la crise industrielle et par la cupidité des patrons qui en profitent pour avilir le taux des salaires et accroître le temps de travail, avait depuis longtemps attiré l'attention des chambres syndicales qui croient que leur raison d'existence est autre que le soutien de candidatures plus ou moins grotesques. La plupart des syndicats des ouvriers du bâtiment avaient constitué une commission chargée d'étudier cette question et d'y apporter une solution.

Dimanche passé, cette commission, agissant au nom de 22 corporations, appelait les ouvriers à discuter dans un premier meeting tenu à la salle Favié.

Plus de 2000 personnes avaient répondu à son appel et, dans l'auditoire, nous ne voyons que peu du public qui fréquente ordinairement les réunions socialistes. La grande majorité est formée par des ouvriers venus en costume de travail, et nous remarquons également un assez grand nombre de personnes paraissant appartenir à la classe aisée sinon à la bourgeoisie.

Au début de la séance, l'assemblée se prononce contre la nomination d'un bureau, et l'un des membres de la commission entre immédiatement dans la discussion de l'ordre du jour ainsi fixé :

1° Réduction de la durée de la journée de travail à 8 heures ;

2° Suppression du marchandage et des bureaux de placement.

Si non : Mesures à prendre pour une cessation générale de tout travail à Paris.

Dégagés de toute préoccupation politique, tous les orateurs ont été d'accord pour reconnaître que le chômage, qui atteint tant d'ouvriers, est le résultat de la surproduction amenée par l'emploi des machines et le surmenage des ouvriers occupés. « Plus il y a de produits dans les magasins, plus il y a d'ouvriers qui chôment, plus les patrons font produire aux autres en profitant de la surabondance des bras pour payer un salaire de plus en plus minime. Ce rognage du pain quotidien prend chaque jour une nouvelle extension et devient plus général, réduisant les travailleurs à une misère s'aggravant constamment. Pour remédier à cette situation, ramener un peu d'harmonie entre la production et la consommation, permettre à l'ouvrier de vivre au jour le jour, ne pouvant conseiller la révolution immédiate, sur la portée de laquelle nous ne sommes pas tous d'accord ni préparés, nous ne voyons qu'un moyen : relever les salaires, diminuer les heures de travail de manière à procurer de l'ouvrage à tous. Pour cela nous ne pouvons que conseiller la grève générale suspendant la vie sociale dans tout Paris.

« La grève partielle est inutile et condamnée à un échec certain. L'intervention des pouvoirs publics une fumisterie de mauvais goût. Nous n'avons qu'un moyen, qu'une chance de succès : la grève générale s'étendant à toutes les corporations, entraînant toute la population ouvrière. Propageons-en l'idée autour de nous, faisons-la rentrer dans tous les esprits, organisons de nouvelles réunions pour la discuter et la propager, puis, quand nous sentirons que nous serons une force, proclamons hardiment la grève et, si les patrons veulent faire intervenir la force armée, unis sur cette idée, nous serons capables de lui résister. » Tel est le fond des discours de tous les orateurs.

Nous avons également remarqué la réponse à la concurrence étrangère. Elle prouve que les ouvriers ont parfaitement rectifié les écarts de l'économie politique bourgeoise :

« Quant à la concurrence étrangère que l'on nous montre comme devant engloutir notre industrie si nous faisons hausser le prix de la main d'œuvre, ce n'est là qu'un spectre dont nous n'avons pas à nous effrayer. Nous n'avons pas à produire pour alimenter l'Europe et écraser l'industrie étrangère comme nous l'avons fait pendant longtemps. Aujourd'hui les pays, que nous fournissions, se suffisent eux-mêmes et au-delà, c'est un fait à accepter. Et, quant à nous garantir de l'importation du travail étranger, produit à bas prix, le meilleur moyen est de donner l'exemple aux ouvriers de la revendication de salaires plus rémunérateurs.

« C'est à nous à engager tous les travailleurs à ne plus se laisser exploiter d'une façon aussi odieuse et aussi impitoyable qu'actuellement. Rallions à nous les ouvriers étrangers travaillant à Paris, faisons-leur comprendre que notre intérêt est le leur, engageons les ouvriers étrangers à nous imiter et à revendiquer un salaire plus élevé et un temps de travail moindre. Cela ramènera une certaine normale dans la production et atténuera les crises aussi bien chez eux que chez nous. Ne craignons pas que la concurrence des patrons puisse jeter une grande perturbation dans la production. »

Comme mesures complémentaires à obtenir de la grève, les orateurs ont développé l'idée d'égalité des salaires pour toutes les corporations, surtout le relèvement des salaires des hommes de peine.

« A Paris, pour vivre, il faut au moins 6 francs par jour, il faut que nous obtenions ce minimum pour chaque corporation, pour chaque individu. »

Citons encore la suppression du marchandage, des bureaux de placement, et l'application des prix de série pour indemniser les ouvriers obligés de se déplacer.

Dans cette discussion de cette idée de la grève générale, il ne pouvait manquer que l'on fît allusion à la grève de Chicago de l'an dernier et plusieurs des orateurs ont tenu à exprimer leurs sympathies pour les condamnés à mort.

Constatons encore que toutes les revendications exposées par les orateurs ont été très bien accueillies par l'auditoire et que la commission d'organisation s'est complètement appuyée sur le public pour continuer la propagation de cette idée et lui fournir les moyens pécuniaires nécessaires à l'organisation de nouveaux meetings.

C'est avec plaisir que nous voyons les corporations sortir de l'ornière parlementaire, envoyer promener les politiciens et s'occuper directement des intérêts économiques des travailleurs. Espérons qu'aux vingt-deux chambres syndicales qui viennent de prendre cette initiative se joindront bientôt toutes les autres.

## LES OUVRIERS SANS TRAVAIL ET LA POLICE

Nous croyons utile d'insérer la lettre suivante, pour montrer que les ouvriers de Londres sont mûrs pour l'Anarchie. Ce n'est qu'une question de propagande et nous engageons vivement nos camarades à la faire avec zèle.

A l'Editeur du *Daily News*.

Monsieur,

Vous dites que vous êtes décidé, devant l'attitude des ouvriers sans travail, à aller au fond de la question et à donner la parole à chacune des parties. Puis vous vous demandez si l'on est réellement en face d'un mouvement socialiste à Londres. Sans prétendre vous donner une réponse directe, je crois connaître assez les ouvriers pour vous soumettre quelques observations qui résument fidèlement leur manière de voir à ce sujet :

La majeure partie des ouvriers de Londres ne se donnent pas le nom de socialistes ; mais ils en ont assez du libéralisme officiel et même du radicalisme des meneurs actuels. Il est à peu près impossible de les enrôler dans des associations soi-disant libérales ou radicales parce que, disent-ils, les unes ne valent pas mieux que les autres.

Cette désaffection provient de l'abandon presque absolu des questions sociales par le parti libéral. L'ouvrier de Londres ne donnerait pas deux sous pour la suppression de l'Eglise d'Etat, pour la décentralisation dans l'administration des comtés, et il ne croit pas à la révision des taxes ou à la réforme municipale de Londres.

Il n'a aucune raison de partager l'optimisme fallacieux de la bourgeoisie prétendant que le développement illimité de l'initiative individuelle doit aboutir logiquement à l'organisation sociale la plus parfaite. Il est trop simple pour croire à cette « harmonie préexistante ».

Mais il voit de près les terribles injustices sociales dont le politicien bourgeois commence à peine à s'émouvoir. Il sait que cent mille hommes n'ont pas d'ouvrage, que trente mille enfants vont à l'école sans avoir déjeûné, que quatre-vingt-cinq mille malheureux cherchent sur les docks à utiliser leurs bras, que sur cinq habitants de Londres, il y en a un qui meurt au workhouse ou à l'hôpital. Il n'a pas fait de plan pour remédier à cet état de choses ; mais il se demande ce que font les législateurs et les gouvernants qui sont payés pour y remédier.

Il sait parfaitement à quoi s'en tenir sur la différence entre ce qu'on appelle accroissement de la richesse nationale (c'est-à-dire accumulation de capital) et accroissement de la prospérité nationale (c'est-à-dire amélioration des conditions économiques des classes pauvres ou des « masses ») ; mais il n'a encore entendu parler d'aucune mesure libérale ayant amené cette amélioration. En résumé il connaît l'économie politique mieux qu'on ne le suppose, et ce n'est pas lui aurait commis la bévue de sir Henry Knight assurant que le banquet du lord-maire est profitable au commerce.

Sydney Webb.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

La grève de l'usine Malétra à Saint-Denis n'a pas été longue, le nombre des meurt-de-faim est trop considérable pour que cinquante grévistes ne soient pas rapidement remplacés, mais cette grève a été marquée par un acte de vigueur de bon augure pour de futures luttes. Pendant que la plupart des ouvriers mécontents restaient à la porte de l'usine et en venaient à chaque instant aux mains avec la police et avec les ouvriers non solidaires, Meubry rentrait à l'usine par une porte de derrière sous prétexte de reprendre le travail. Mais à peine entré, il se met à discuter avec un ouvrier n'ayant pas cessé de travailler. Exaspéré par sa conduite, Meubry tire sur lui un coup de revolver et trois sur le contre-maître qui accourt. Soit maladresse, soit l'obscurité, soit mauvaise arme, il ne touche personne, mais la frayeur générale lui donne le temps de se barricader dans un coin de la cour. La police arrive, mais personne n'ose approcher Meubry. Il reste là toute la nuit et une partie de la matinée du lendemain. Enfin épuisé par la veille et la surexcitation, il se laisse surprendre par un policier plus courageux que ses collègues, et il est désarmé sans avoir pu tirer. Meubry est en prison. Les bourgeois prendront leur revanche et la punition sera la même que s'il avait eu une bonne arme et le coup d'œil d'un tireur habile. Ses moyens d'action n'ont pas été à la hauteur de son courage. C'est regrettable mais les Deruytter sont rares.

* * *

La semaine dernière, on a célébré le jour des morts. Le cliché habituel a couru tous les journaux. Le Parisien respecte ses morts, il salue les convois, il visite les cimitières, il orne les tombes.

C'est une blague.

D'abord le coup de chapeau traditionnel au corbillard commence furieusement à se démoder à Paris. Cela ne rime à rien, ce n'est pas de la politesse, ce n'est pas de la sympathie pour les parents ou du regret pour le défunt. Le cœur n'y est pour rien ; c'est un acte purement machinal, une convention, un préjugé. Ensuite le relevé officiel des entrées aux cimetières montre que la dixième partie à peine des Parisiens visite les tombes ; on avouera que c'est bien peu. Le regret des amis qu'on a perdus est un sentiment des plus naturels, mais dans le culte des morts il entre si peu de cœur, tant de traditions religieuses, d'hypocrisie et de convenu qu'on ne peut que se réjouir en voyant tomber cette coutume en désuétude. « Plus d'inutiles monuments, du vrai nous sommes les amants. » Moins de respect aux morts, plus d'amitié aux vivants.

* * *

Grande victoire française. Une usine du Nord vient d'enlever l'adjudication de plus de dix mille tonnes de rails d'acier pour la Hollande en concurrence avec les Allemands et les Belges. Songez, on ne demande que 115 fr. de la tonne tandis que les étrangers demandent 118. Cela prouve seulement que le patron français a trouvé trois francs à rogner sur le salaire de ses ouvriers. Il y a quelques années la tonne de rails valait 200 fr. Autant de pris au travailleur.

* * *

Nous recevons d'un groupe de républicains de Trets (Bouches du Rhône), une protestation contre l'exécution de nos amis de Chicago, adoptée dans une réunion de ce groupe.

D'autre part, des meetings de solidarité ont été organisés par les anarchistes à Lyon, Vienne, Toulon, Bessèges, Marseille, Saint-Quentin.

Partout l'opinion publique s'émeut de ces condamnations féroces qui ne sont plus de notre époque, et elle manifeste ses sympathies pour les condamnés. C'est à tel point que, des délégués de groupes socialistes de New-York ayant demandé aux députés de la Seine d'intervenir, ceux-ci, ainsi que le groupe de l'extrême gauche, ont cru devoir adresser une demande en grâce au gouvernement américain.

Les anarchistes ne sauraient demander grâce — surtout une grâce qui ne serait qu'un changement dans le genre de mort des victimes, — pour des hommes coupables du seul crime d'avoir usé des libertés conquises et garanties à chacun par la cons-

titution des Etats Unis, mais nous ne devons pas moins enregistrer ces demandes comme symptômes de la force qui pousse même les plus grands adversaires de la liberté, les gouvernants, à s'incliner devant elle et devant les masses populaires la réclamant.

Nous avons reçu également plusieurs adresses de solidarité de plusieurs groupes révolutionnaires entre autres du groupe les *Egalitaires* de Reims.

En Belgique aussi, le sort de nos amis a ému l'opinion publique. Nous apprenons que plusieurs meetings ont été tenus à Bruxelles et que plusieurs groupes socialistes se sont déclarés solidaires des condamnés.

* * *

Toulon. — Voilà que cela recommence. Les anarchistes de Toulon avaient organisé une réunion privée le lundi 31 octobre, à laquelle assistaient une trentaine de citoyens. Dans l'après-midi du lundi, le commissaire de police du canton se rendit chez le cafetier et l'engagea à nous refuser le salon que nous avions retenu. Les compagnons ne tenant aucun compte du refus, s'installèrent tranquillement dans le salon. Le cafetier alla avertir le commissaire de police qui vint à la tête de sept argousins et profitant de ce que quelques questions de détail n'étaient pas conformes à l'esprit de la loi, dressa procès-verbal au compagnon Fouques qui déclara être le promoteur de la réunion.

Le jeudi suivant, le comp. Fouques fut condamné à 3 francs d'amende. Inutile de dire que comme toujours le jugement était rendu d'avance.

* * *

Eugène Pottier, dont nous avons reproduit plusieurs poésies, vient de mourir. Nous reviendrons sur sa vie de révolutionnaire, ainsi que sur celle de notre ami et collaborateur Roorda van Eysinga que nous venons de perdre.

Les funérailles de Pottier ont eu lieu mardi. Dans le convoi figuraient toutes les notabilités des partis révolutionnaires parlementaires. La police, de son côté, avait pris ses mesures pour empêcher toute manifestation de sympathie qui aurait pu avoir une teinte révolutionnaire.

M. Honnorat lança ses agents bottés sur le cortège pour saisir un drapeau que les porteurs n'avaient pas mis dans leur poche, mais enroulé dans du papier; et les agents accomplirent leur consigne avec leur intelligence ordinaire, en se précipitant sabre au clair sur les assistants.

MM. Clovis Hugue, député, Joffrin, conseiller municipal, et beaucoup d'autres ont été brutalisés et arrêtés.

Lorsque les agents attaquèrent nos amis, il y a trois semaines, à Ménilmontant, ces messieurs ne comprirent pas la solidarité qui leur incombait et ils firent le silence autour des coups de revolver de Méreaux. Hier ils ont pu juger comment se conduit la police. Il est vrai qu'au lieu de coups de revolver, M. Joffrin répondait aux agents : « Je suis un honnête homme. » Probablement il voulait dire qu'il faisait partie de la bande de gredins qu'on a nommés les « honnêtes gens », autrement ses paroles, dans le cas présent, n'auraient aucun sens.

Aux travailleurs à les méditer.

## Etats-Unis

Les bourgeois qui s'intitulent Cour suprême fédérale ont, comme de raison, refusé de casser l'arrêt de la cour d'Ottawa et de permettre un nouveau jugement.

La sentence de mort se trouve ainsi confirmée.

Jamais spectacle plus ignoble n'a été offert à l'humanité que celui offert en ce moment par la presse américaine bourgeoise. C'est à qui traitera les condamnés à mort avec plus de cynisme. C'est à qui des feuilles bourgeoises saura mieux savourer les préparatifs de l'exécution prochaine.

Jamais, travailleurs, nous n'avons représenté la bourgeoisie sous un aspect aussi vilain que celui sous lequel elle s'offre elle-même en ce moment.

—

Aussi est-ce par centaines de mille que le Comité d'amnistie recueille en ce moment les signatures. Un réveil se produit parmi les travailleurs et, en vue des prochaines élections, maint bourgeois craint d'aller trop loin dans ses rancunes.

Il est certain, d'ailleurs, que si l'exécution avait lieu, ce serait l'ère des vengeances largement ouverte.

On dirait qu'un certain cha gement d'opinion se produit aux Etats Unis. En tout cas la réponse de leur ambassadeur à la pétition de l'Extrême Gauche n'a plus l'arrogance de sa première réponse au Conseil municipal. —

Les travailleurs de Londres ne désemparent pas. Un meeting général des clubs radicaux (travailleurs) de Londres va avoir lieu, et il est question d'une manifestation à l'ambassade américaine.

Par leur condamnation les bourgeois ont plus contribué à la solidarité internationale que tous nos écrits. Les Allemands que l'on veut pendre à Chicago ne sont pas, pour les travailleur américains et anglais, « des voleurs du travail national », ce sont des frères.

—

Nous avons devant nous la sentence de cette drôle d'institution, la Cour suprême d'Illinois. Cette sentence qui prend à elle seule 50 pages des caractères les plus fins, restera un document pour montrer ce qu'est la justice bourgeoise.

Les juges constatent d'abord que personne parmi les accusés n'a jeté la bombe. Celui qui l'a jetée reste inconnu, et après avoir soupçonné que c'est Schnaubelt, les juges se demandent si ce n'est pas Mühlenberg. En tout cas ils reconnaissent n'en savoir rien.

Ils déclarent ensuite que personne des accusés, excepté Spies, n'a pris aucune part à l'acte de jeter la bombe. Quant à Spies, un certain Gilmer affirme l'avoir vu passer une allumette pour allumer la mèche de la bombe. Mais puisque dix personnes, respectables aux yeux de la Cour, — dix personnes aisées, dont plusieurs propriétaires, toutes ayant habité dans la même maison que Gilmer — sont venues affirmer que la reputaton de Gilmer comme menteur et escroc était abominable, la Cour mentionne les affirmations de Gilmer avec une certaine précaution : « si l'on en croit Gilmer. »

Néanmoins les coquins trouvent que les jurés ont eu raison de croire Gilmer ! C'est vraiment impayable !

Quant à Lingg qui fabriquait des bombes (sur les recettes données par les généraux Molineux et un autre dont le nom nous échappe, dans la *Tribune* de Chicago, lesquels généraux enseignaient cet art en recommandant les bombes de dynamite comme excellent moyen contre les grévistes), la Cour procède à une argumentation — trop embrouillée pour être décisive — afin de prouver que la bombe jetée dans les rangs de la police était similaire, non identique, aux bombes de Lingg.

—

Ensuite vient une longue divagation sur l'Association Internationale des Travailleurs, ses théories anarchistes, son but d'expropriation — le tout confirmé par de longues citations des journaux anarchistes de l'Internationale américaine.

Elle comptait 15 à 16 000 membres ; ses sections armées comptaient 3000 hommes armés.

Le but de l'Association était illégal. C'était donc une conspiration. — Une *conspiration* de quinze mille hommes ayant quatre journaux ! C'est vraiment trop fort.

Vient ensuite une série de raisonnements pour prouver que le jour du meeting de Haymarket, il y a eu complot pour faire « la révolution sociale » qui signifie, affirme crânement la sentence, guerre contre la police et la milice.

Mais, comme il n'est pas prouvé que les sept amis aient pris part à ce « complot pour faire la révolution sociale le 4 mai », et comme il a été remarqué par les défenseurs que « le complot du 4 mai » et l'Internationale font deux, la Cour s'empresse d'ajouter qu'elle ne partage pas cette manière de voir.

Or, puisque tous les sept faisaient partie de l'Internationale, il n'est pas nécessaire de prouver qu'ils aient pris part au fameux complot, — tous les sept sont coupables de conspiration qui a occasionné la mort du policier Degan (l'homme tué sur place le 4 mai).

La sentence d'Ottawa est donc confirmée.

—

Voilà une bonne leçon à ceux de nos camarades qui parlent encore de lois, de jurés et discutent tout ça comme de vrais avocats.

« Sept policiers ont été tués ou sont morts de blessures. Sept anarchistes iront à la potence. » Tout est là. Deux ou trois millions de bourgeois raisonnent ainsi, et les juges ne manquent pas d'arguments légaux pour soutenir leur jugement. Chaque conclusion de la sentence est soutenue en effet de précédents, tous pris dans des affaires précédentes où l'Etat figurait contre le peuple. Tout cela est parfaitement légal ; car il ne manque pas de précédents, qui font loi, pour prononcer que les travailleurs qui se révoltent doivent mourir.

—

Quinze cents soldats, une batterie d'artillerie et 1100 policiers armés sont concentrés en ce moment à Chicago pour assurer l'éxécution.

### George-Francis Train

—

Un homme dont le nom restera associé avec le procès de Chicago, est G.-F. Train.

Train est un archi millionnaire. « Ma fortune se monte à 20 millions de dollars » disait-il, l'autre jour. Mais il hait la prétraille, il hait toute oppression, et dès qu'il apprit que l'arrêt de mort voté contre nos frères était confirmé, il arriva à Chicago, faire une croisade en leur faveur.

La presse bourgeoise le considère comme un toqué. C'est un grand original, qui méprise du fond de son cœur, tout ce qui est conventionnel, voilà tout. Il méprise le qu'en dira-t-on? »

Arrivé à Chicago, il reçoit les reporters au bain, — pas autrement — « non parce qu'ils soient sales », ajoute-t-il, « mais pour qu'ils disent à leurs coquins de maîtres si je suis en bonne santé ». — « Ils sont bien, *all right*, et chacun d'eux a plus dans sa tête que tous leurs gredins de maîtres », dit-il, au début de sa conférence et ajoute : « Allons, garçons, mettez-ça ; peut-être vous augmentera-t-on vos salaires! » Puis il se met à raconter quels coquins sont tous les éditeurs de la presse américaine, qu'il connait tous personnellement, et comment toute la presse obéit à ce millionnaire Jay Gould qui commande à 14,000 journaux aux Etats-Unis et en Europe.

La vie de Train, c'est tout un roman. Il est né à Boston. Puis, ses parents s'établirent à la Nouvelle-Orléans. Là, la fièvre jaune enleva sa mère, toutes ses sœurs. Alors son père malade attacha une carte au veston de son dernier enfant, âgé de quatre ans et le fit sortir de la maison. La carte disait : « C'est le dernier des Train. Amenez-le chez J. Clarkson, à Boston ». Et l'enfant y fut amené par des gens charitables. Quand il racontait l'autre jour cette histoire femmes et hommes pleuraient dans l'auditoire.

Dès l'âge de 18 ans, Train travaillait. A cette époque, on pouvait encore s'enrichir sans capital. Train élabora le projet du premier chemin de fer vers l'Ouest. Il organisa les premiers tramways en Angleterre. Tout lui réussissait. Les millions se multipliaient entre ses mains.

Plusieurs fois il vint en Europe. Son grand plaisir était de venir dans une monarchie et d'y prononcer des discours contre le roi ou l'empereur. Il parle toutes les langues européennes. Son discours de Toulon fit du bruit. Du haut d'un balcon, il se mit à haranguer les passants. C'était sous l'Empire et il se mit à tonner contre Badinguet. La police arriva. On monta dans l'hôtel pour l'arrêter. Mais Train, tirant un fin drapeau de soie avec les étoiles américaines, s'enveloppa du drapeau. Osez y toucher! disait-il, ce sera une offense au drapeau. On le laissa faire.

Tout de même il fut emprisonné quatorze fois en Europe.

Une fois, il posa sa candidature à la présidence et — tellement il est populaire — il eut tant de voix que seulement grâce à cela l'adversaire de Grant fut battu.

Depuis dix ans il s'est retiré de la vie publique. Il ne s'occupe que des enfants. Aussi fourmillent-ils autour de lui. Il leur distribuait des grappes, des pommes, et tenait les reporters à distance.

Tout fut fait pour lui empêcher de parler à Chicago. Il fallut dépenser un argent fou pour avoir une salle. Enfin il a parlé, et à plusieurs reprises — et les discours de Train que l'on affecte de traiter comme un toqué ont inspiré la terreur aux bourgeois.

Ses discours, ce sont des conversations avec le public, drôlatiques parfois ; mais ils dénotent infiniment plus de bon sens que tant d'autres discours sur le même thème. Evidemment, Train se place exclusivement au point de vue de la constitution.

— On veut pendre sept innocents. La police n'avait pas le droit d'attaquer le meeting. Supposons, dit-il, que j'eusse parlé à Haymarket et qu'on m'eût arrêté..

— On aurait tiré sur vous, interrompt quelqu'un.

— Et moi, j'aurais tiré sur Bonfield, répond Train. C'est une vraie conspiration ourdie par Grinnell et les juges. Etes-vous d'avis qu'il faut les pendre tous, au lieu et place des anarchistes? Est-ce qu'on a le droit de m'arrêter pour des discours incendiaires? Tous ceux qui sont d'accord que nous tous allions prononcer des discours incendiaires, levons les mains!

L'auditoire répond par un *oui* formidable.

— Et si je tiens chez moi des drapeaux rouges, qui a le droit de m'arrêter? Et les armes? La constitution nous ordonne de les avoir.

Et il fait voter les armes.

— Mais enfin, supposons qu'on ait trouvé chez moi des bombes. Est-ce défendu d'avoir des bombes? Ceux qui sont d'accord que nous ayons des bombes et que nous nous en servions quand c'est nécessaire, répondez oui !

Tout son discours est du même genre. Ayant aperçu Nina Spies (Nina Van Zandt qui, après avoir assisté au procès devint anarchiste et se maria avec Spies en prison), il propose trois hourrahs en l'honneur de Spies et demande à l'assemblée.

— Tous ceux qui sont prêts à me suivre et aller à la prison libérer les anarchistes de vive force, répondez oui ! — S'il le faut, ajoute-t-il, je lèverai deux millions d'hommes et nous les mettrons en liberté.

Tous les discours de Train sont du même genre, et la police a prévenu ses amis qu'ils doivent l'empêcher de faire voter la pendaison des juges et de promettre de libérer les anarchistes de vive force ; car de pareilles excitations *pourraient influencer la canaille.*

Point du tout toqué, ce Train. Le soir, dans une réunion privée, il prend les enfants de Schwab et de Neebe, les met un à un sur la table et fait venir les larmes aux yeux des assistants en leur demandant : « Est-ce l'enfant d'un assassin ? En a-t-il l'air ? Son père est aux travaux forcés. Mais lui, lui, l'enfant, est-il coupable ? Honte aux juges ! honte aux jurés ! malédiction à la Haute Cour ! »

Et lorsqu'on le prie de signer son nom au bas d'une pétition pour demander la grâce des condamnés, il saute sur une chaise et s'écrie :

Demander justice — oui ! Mais demander grâce — jamais !

---

Lundi, onze mille travailleurs de Londres ont voté dans leurs clubs respectifs une demande d'amnistie pour les condamnés de Chicago.

La demande devait être remise à l'ambassadeur par une délégation. Il a refusé de la recevoir.

La demande sera transmise par télégramme à Chicago.

---

BOMBES DANS LA PRISON

Le télégraphe nous apprend que quatre bombes ont été trouvées lundi dans la cellule de Lingg. C'étaient des tuyaux de gaz, chargés de dynamite.

L'intention de Lingg était évidemment de se faire sauter avec les bourreaux, au moment où on viendrait le prendre pour le mener à la potence.

Samedi soir, Engel a avalé une forte dose de laudanum. Le geôlier l'a remarqué. On lui a donné alors des émétiques pour lui faire vomir le poison, et on a opéré une perquisition dans les cellules qui a amené la découverte des bombes.

On suppose qu'elles ont été transmises avec des comestibles, dans une caisse ayant un double fond.

Le télégraphe ajoute aussi en date de lundi soir qu'une perquisition a amené la découverte de onze bombes chez un anarchiste de Chicago.

---

La plupart des groupes des Chevaliers du Travail qui ont été dégoûtés du gouvernement de Powderly, ont quitté l'Ordre pour s'organiser en unions de métier indépendantes.

La plupart des Chevaliers sympathisent avec les anarchistes condamnés de Chicago. Leur Maître a cependant essayé ces jours-ci d'empêcher ces sympathies de se manifester. Il s'est trouvé en minorité ; néanmoins la presse bourgeoise bat monnaie de cette opposition.

## Russie

Des perquisitions ont amené la découverte de deux ateliers d'explosibles. Des bombes ont été trouvées, et les arrestations se font en masse.

On suppose que c'est encore un nouveau groupe surgi récemment.

## Espagne

C'est surtout dans les pays où la grande industrie commence seulement à se développer que l'on voit comment l'Etat facilite la création du grand capital. On connait assez comment le sol a été volé aux Etats Unis par les grandes compagnies, et quels immenses capitaux s'y sont faits avec le concours précieux de l'Etat.

La même chose se fait en Espagne en ce moment. Les compagnies minières — les mêmes qui ont fait arrêter dernièrement tant d'anarchistes — imposent maintenant au gouvernement diverses lois en leur faveur. Elles auront le fer libre d'impôts, elles seront libérées d'autres taxes et recevront des subventions.

Leurs fidèles serviteurs du gouvernement obéiront sans doute et la volonté des grosses bourses sera faite.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

*Qui fera les travaux désagréables dans la société future ?* — Il y a des questions si bêtes, si bêtes, que c'est précisément pour cela que tout le monde les adresse aux socialistes, croyant les confondre par ces questions. Répondons à une, une fois pour toutes.

Paris a près de 2 1/2 millions d'habitants. Mais la vidange de cette immense cité se fait — par combien d'hommes, pensez-vous ? — Par 585 individus, seulement. C'est le chiffre exact donné par l'*Annuaire*. Mettons qu'il y ait à Paris 600 000 hommes adultes. Il s'en suit qu'en faisant sa corvée *un jour tous les trois ans environ*, chacun s'acquitterait de ce devoir.

En faisant à 20 ans son volontariat de dix jours, on en serait quitte pour toute sa vie.

Eh bien, supposons que M. Pasteur, M. Lesseps, et tous les membres des académies des sciences physiques, — et morales aussi, — fassent ensemble ce volontariat de dix jours, — croyez-vous qu'ils ne trouveraient pas le moyen d'organiser la corvée et tout ce qui la précède de telle façon que de travail désagréable qu'elle est aujourd'hui, elle deviendrait un travail ni plus désagréable, ni plus pénible, que tout autre ? Sans parler des bénéfices qu'en retirerait l'agriculture.

Mais non, la bêtise et la mauvaise foi de nos adversaires sont incorrigibles. Vous allez voir qu'ils reviendront toujours avec la même question... jusqu'à ce que la révolution y mette fin en les envoyant vidanger chacun à leur tour.

---

FORTUNES HONNÊTEMENT GAGNÉES. — Le sol qui se vendait il y a quatre ou cinq ans autour de la future cité de Kanzas au prix de 1350 francs l'hectare, se vend aujourd'hui de 80 000 à 135 000 francs. Un individu qui possédait 60 hectares de ce terrain s'est fait en peu d'années une fortune de cinq millions de francs, nous apprend le *Star* de Kanzas.

Et nous respecterions ces titres de propriété qui permettent à un individu d'empocher cinq millions par le seul fait que l'Etat a fondé une cité englobant le terrain dont il avait jadis pris possession !

---

MORALE ACADÉMIQUE ET BOURGEOISE. — On ne saurait résumer le mercantilisme sans entrailles de la bourgeoisie mieux que l'a fait un Boutny, de l'Académie « des Sciences morales et politiques » dans un travail récent sur les institutions anglaises. Voilà comment le moniteur de la bourgeoisie, le *Temps*, résume ce travail :

« La société anglaise, au sein des rudes et cruels froissements qui broient les infortunés, les malchanceux ou les faibles, ne manque pas de misérables. C'est *quelque chose comme le déchet* d'une vaste et puissante usine, qui, fatalement, tue et mutile tel nombre d'ouvriers par jour.

« C'est quelque chose comme *l'usure des engrenages* qui fonctionnent sans jamais s'arrêter.

« Ces misérables, ces indigents, ces atrophiés du corps et de l'esprit sont *traités un peu comme les déchets*, qu'on ne saurait laisser s'accumuler dans une fabrique, sous peine d'engendrer des miasmes ou de produire des encombrements.

« On y a pourvu par des asiles, des refuges, des secours, des hospices, de larges aumônes, tout un système qui constitue une espèce de socialisme d'Etat et que M. Boutny ne nous paraît guère priser beaucoup.

« Mais quoi ! continue le *Temps*. Il y a là une plaie sociale qu'il serait dangereux pour la paix publique de laisser sans quelque adoucissement.

« Et, après tout, mieux vaut, *peut-être*, avoir à nourrir et habiller ces hordes de misérables *que d'avoir à les fusiller après une émeute. Cela coûte moins cher.* »

Déchet et usure d'engrenages, qu'il « coûte moins cher » de nourrir d'aumônes que de fusiller — voilà, travailleurs, comment les bourgeois traitent ceux de vous qu'ils jettent sur le pavé après en avoir tiré tout ce qu'ils ont pu tirer par l'exploitation.

Vous pouvez le lire en toutes lettres dans le *Temps* — journal bourgeois-orléaniste — du 10 octobre 1887, sous la rubrique : *Académie des sciences morales*, — morales, aux yeux des bourgeois.

## BIBLIOGRAPHIE

*Bagliori*, poésies par Giovanni Geronzi, Milan, 1887, chez E. Quadrio, éditeur.

De ces vers la forme est souvent terse, le caractère sobre et sain, l'inspiration çà et là géniale, et l'inspiration générale socialiste. Ils ne sont pas fortement marqués au coin d'une idée ou d'une passion qui, s'étant emparée de l'âme de l'auteur, se reflète dans les choses qu'il voit et dans les créations de son imagination. Mais cela prouve plutôt que le jeune poète a su se préserver du défaut trop commun, qui consiste à s'exagérer et à affecter une passion qui, peut-être, n'a pas encore eu le temps de mûrir. L'auteur nous promet, entre autres choses, un « chant de la faim ».

---

*The Extradition Treaty withe the bloody Czar*, discours prononcé par Mac Glynn pour protester contre ce traité, et tiré en brochure de 8 pages par le *People* de San Francisco. Prix 25 centimes.

## PETITE CORRESPONDANCE

D. à Gavaillon. — G. à Beaumont. — G. à Marseille. — C. à Roubaix. — C. à Fondsèche. — V. à Bourges. — J. M. à Toulouse. — S. à Bordeaux. — J. C. à La Bastide. — B. à Lyon. — R. à Verviers. — B. à Delles. — S. à Reims. — L. à Bessèges. — D. pas. Lathuille. — B. au Puget. — G. à Abbeville. — L. à Guise. — F. à Amiens. — D. à La Madeleine. — L. à Lyon. — R. à Génissieux. — L. au Mans. — P. G. à Bruxelles. — Reçu timbres et mandats.

Nous avons également reçu de divers côtés des lettres concernant la propagande dans les campagnes. Nous les résumerons, si possible, dans notre prochain numéro.

L. à Alais. — Nous avons réexpédié à nouveau, mais le journal vous avait été expédié. — En retard il est vrai. — A ce propos, nous prions les amis, qui se sont plaints du retard qu'ils ont éprouvé dans la réception des troisou quatre derniers numéros, de bien vouloir nous excuser. Si le journal leur est arrivé en retard c'est que l'argent nous a manqué pour l'expédier à temps. Nous savons fort bien que cela est préjudiciable à la vente, mais le chemin de fer et la poste ne font pas crédit.

G. à Albigny. — D. à Cavaillon. — Vous recevrez de Genève les brochures demandées.

L. G. à Houtzdale. — Voici la liste des journaux anarchistes de langue anglaise que nous connaissons :

*Freedom*, 34, Bouverie street, Fleet str. Londres E. C.

— *The Anarchist*, 35, Newington Green road, Londres N.

— *Honesty*, 9, Alexandra Théâtre, Exhibition street, Melbourne (Australie). — Et *The Alarm* qui doit reparaître à Chicago, W. 264, Twelft street. — Nous n'en connaissons pas en langue slave ni polonaise.

G. P. à Arras. — Nous avons les brochures demandées ; sauf la « Société au lendemain de la Révolution ».

Regulus. — Les brochures sont envoyées.

A. à Boudes. — Votre abonnement finira fin mai.

C. au Puy. — Encore rien de paru relativement à la propagande des campagnes.

N. F. à Flixecourt. — Reçu 1,50 pour la propagande aux campagnes.

« Le Revolver » à Roanne. — Votre lettre s'étant trouvée mêlée avec d'autres, c'est la cause que nous avons oublié d'insérer. Du reste c'est bien inutile. Avant dans ses attributions le service des postes, il est évident que le gouvernement en profite pour fourrer le nez dans notre correspondance. Nous aurons à subir ses vexations tant que nous n'aurons pas appris à nous passer de ses « services ».

---

*Pour les différentes brochures dont nous avons annoncé la vente par* l'IMPRIMERIE JURASSIENNE, *nous prions nos amis d'adresser leurs demandes et le montant directement à l'Imprimerie, 24 rue des Grottes à Genève.*

## CONVOCATIONS

BRUXELLES. — Lundi 14 novembre, causerie publique et contradictoire à la Colline, 18 rue de la Colline. Ordre du jour : L'Anarchie.

ARMENTIÈRES — Réunion générale des anarchistes, dimanche 13 novembre, à 10 heures du matin, rue du Muret au St-Eloi.

CALAIS — Tous les anarchistes sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu samedi 12 à 7 1/2 heures du soir, café Huret, route de St-Omer, Ordre du jour : question financière des journaux ; — la prochaine conférence,

ROUBAIX — Dimanche 21 novembre à 5 heures du soir, grande réunion privée et soirée familiale avec tombola gratuite, salle du Bas-Rouge, au Pile,

Groupe la Révolution Sociale, mardi 15 à 8 1/2 heures du soir, salle Lutinier, 60 rue de Charenton, sujet de discussion : Le manifeste aux campagnes, Les groupes s'occupant de cette question sont invités,

La Panhtère, mardi, local convenu,

Jeunesse Révolutionnaire du XVII[e] et section des hommes de peine, salle de la Comète, avenue de Clichy,

*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 10 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 19 au 25 NOVEMBRE 1887.

I. L. S. G. COLLECTIE UGO FEDELI

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

Par suite de l'apparition de notre supplément, nous nous voyons obligés d'augmenter le prix de l'abonnement de 1 franc par an. Nous prions nos souscripteurs d'en tenir compte.

De plus, étant entraînés dans des frais assez considérables, nous nous voyons forcés de demander à nos dépositaires de bien vouloir devancer leurs époques de payement et de nous faire parvenir ce qu'ils pourront de la vente dans la semaine. — Urgence.

## LE DRAME DE CHICAGO

### La Mort.

Nos frères sont morts, étranglés par les bourgeois en plein jour sur la place publique de Chicago, à midi, 11 novembre.

Ils ont marché au chant de la Marseillaise. Ils sont morts au cri de *Vive l'Anarchie!*

La veille encore, des millions de travailleurs disaient aux bourgeois : « Ne les tuez pas! » Obéissant aux cris de leurs cœurs, ils se laissaient aller jusqu'à implorer.

Leurs voix ont été étouffées par les cris de *mort!* de la meute des repus.

Le crime est accompli. Rien, jamais, ne l'effacera. Et, de ces mêmes millions de poitrines ouvrières qui, hier encore, étaient prêtes à tendre la main et pardonner beaucoup aux bourgeois, un seul cri est parti aujourd'hui :

« La Mort? Eh bien soit, ce sera la Mort! Liberté, Egalité, Fraternité, ou la Mort, disaient nos pères. Point de Fraternité, dites-vous? Eh bien, vive la Mort, pour marcher à la Liberté et à l'Egalité! »

— Assez de discussions! La corde! criaient-ils dans les journaux.

Soit!

— Plus de trêve entre nous et ceux qui veulent nous déposséder! La Mort! disaient-ils dans leurs prétoires.

Soit!

— Que le plomb et la poudre, que la hache et la corde tranchent la situation. Et nous verrons, disaient-ils, de quel côté la poudre et le plomb, la corde et la hache feront pencher la balance!

Soit, nous verrons!

— Que la mort soit l'argument suprême!

Soit!

Les derniers mots prononcés par Parsons en public ont été des paroles de paix. A quelqu'un qui lui criait le 4 mai : « La corde pour Jay Goul!, le millionnaire », il répondit :

— Guerre aux institutions, mais paix aux hommes!

— Non, non! ont vociféré les bourgeois. Guerre aux hommes! Guerre à ceux surtout qui font la force de l'institution! Et que ce ne soit pas une guerre pour rire. Qu'elle sème la terreur! Qu'elle frappe l'imagination!

Soit!

— Mais les hommes ont des femmes et des enfants! Pourquoi frapper ces petits êtres dans leurs pères? Pourquoi frapper la femme, cette martyre de l'humanité, qui souffrira toute sa vie et qui n'aura même pas une tombe pour y épancher ses douleurs?

— Peste de leurs femmes! Peste de leur progéniture! répondent les repus.

— Eh bien, soit! Nous vous prenons au mot.

Et, lorsque des millions de travailleurs, en Amérique, en Europe, en Australie, leur ont crié : « Ne massacrez pas nos frères. Ils ont donné toute leur vie pour notre cause. Ne creusez pas davantage le gouffre qui nous sépare. Plus il sera profond, plus il faudra de cadavres pour le combler. Assez de massacres! Si le Capital n'a pas d'entrailles, *vous* devez en avoir. Vos femmes peuvent en avoir. » Alors il leur fut répondu :

— Peste de votre sentimentalisme! Des bombes pour la canaille. La corde pour les meneurs!

Eh bien, soit! que sur tous ces points votre volonté soit faite. Que sur tous ces points votre leçon soit burinée en traits de feu dans les cœurs des travailleurs.

Et lorsque la Mort fauchera en « argument suprême » à droite et à gauche; lorsque les journées de septembre reviendront — car elles reviendront, vous y avez travaillé — et que la hache et la corde seront aux mains de ceux qui ont trop souvent plié la tête sur le billot, et si alors, un de ceux dont le cœur saigne à la vue des massacres, vient encore dire : « Pitié pour ces hommes, ces femmes et ces enfants! Pitié pour l'humanité, — on lui répondra :

— As-tu donc oublié le 11 novembre 1887? As-tu donc oublié la danse macabre des bourgeois piétinant sur les cadavres de nos frères et criant aux millions de travailleurs :

« Des bombes pour vous, la canaille, si vous vous révoltez, ne serait-ce que pour faire grève, et la corde pour vos meneurs! Mort aux vipères! »

Il y a des crimes dont le souvenir s'est effacé. Mais il y en a aussi que les siècles n'ont pu faire oublier.

Celui-là ne le sera pas.

Le drapeau noir flotte. Et avec le sang de nos frères ils y ont inscrit : *l'esclavage ou la mort!*

Eh bien non! la Liberté, l'Egalité ou la Mort!

* * *

**C'EST LE PLUS BEAU MOMENT DE MA VIE! VIVE L'ANARCHIE!**

**Ce sont les dernières paroles de Fischer, du haut de l'échafaud.**

**Une seconde — et il ne vivait plus.**

**Mères, burinez ces mots dans les cœurs de vos enfants.**

**C'est pour leur préparer un meilleur avenir qu'ils sont morts, tous les cinq, assassinés par des bourreaux, payés par les bourgeois.**

* * *

### Les Hautes-Œuvres des Bourgeois.

Elle est longue, la liste des travailleurs qui ont déjà succombé depuis 1878 — époque où les hostilités entre pauvres et riches, entre gouvernés et gouvernants, furent reprises par les travailleurs. On frémit rien qu'à ces souvenirs. Mais tout s'efface devant le drame horrible de Chicago.

On a vu Moncasi, le tonnelier d'Aragon, étranglé par un carcan après avoir été tourmenté pendant vint-quatre heures dans une chapelle ardente, et exposé ainsi — cadavre défiguré — pendant des heures sur la place de Madrid. On a vu Hœdel décapité par un bourreau portant l'habit noir — l'habit de noce de la bourgeoisie. On a vu Nobiling s'ouvrant les veines à deux reprises pour ne pas donner à ses ennemis la joie de l'exécution, et traîné néanmoins à l'échafaud. On a frémi au récit de l'exécution de Pérovskaya et de ses quatre amis lorsque les bourreaux ivres lançaient Ivanoff trois fois dans l'espace sans pouvoir l'achever, tiraient les suppliciés par les pieds et faisaient dire à un témoin de l'exécution qu'il avait vu bien des exécutions horribles en Orient, mais jamais pareille boucherie. On a senti le sang se figer dans les veines lorsque les bourgeois battaient monnaie avec le portrait d'Oliva garrotté, et que d'autres bourgeois et bourgeoises, amateurs de sensations, l'achetaient par milliers. On a vu Reinsdorf, dans sa marche à l'échafaud, arrachant des accents de douleur jusqu'aux correspondants de journaux de la haute pègre. On a vu quarante-huit hommes et femmes périr en Russie sous les balles ou la corde, et on a appris avec terreur que les exécutions continuaient, sous prétexte de révolte, jusque dans les prisons et, dans les cabanes comme dans les palais, on se demandait avec effroi s'il était possible que la torture se pratiquât encore dans les Bastilles russes.

On a vu et vécu tout cela. Toute une longue série de carnages et d'atrocités ont passé devant les yeux de notre génération dans le court espace de neuf ans. On semblait s'y faire. — « Quelques minutes de souffrance, voilà tout », et on se tranquillisait, en feignant d'oublier la mère, la femme et l'enfant du supplicié.

* * *

Mais — ce fut un réveil général lorsqu'on apprit que les sept condamnés de Chicago allaient être exécutés.

Sept gibets, pour rien, c'était trop, — même pour notre génération qui crie dès qu'elle a le moindre bobo, et qui supporte les souffrances d'autrui avec tant de calme.

Vaguement les travailleurs ont senti que ces exécutions étaient un défi lancé au peuple par les bourgeois. Vaguement ils ont compris que l'exécution de sept anarchistes à Chicago allait avoir une portée historique. Vaguement encore ils s'étaient aperçus que ces exécutions, si elles avaient lieu, signifieraient carte blanche aux bourgeois de tout pays pour massacrer les travailleurs.

Ce fut un réveil. Mais il vint trop tard.

* * *

En effet, depuis cette journée où les Versaillais firent fusiller Ferré, Rossel et Bourgeois, presqu'un an après la Commune, il n'y a pas eu d'exécution qui eût été un défi aussi audacieux à toutes les idées reçues, à tous les mensonges conventionnels sur la justice.

Ferré, cependant, avait été de la Commune. Il avait combattu, l'arme au bras. Moncasi et Oliva, Hœdel et Nobiling, Pérovskaya et Reinsdorf avaient pris les armes. Et, quel que fût le nombre de ceux péris en Sibérie pour un simple soupçon, toujours est-il, qu'à part Lizogoub, en Russie même, on n'a pas pendu pour des discours : on pendait pour des complots réels.

Rien de pareil à Chicago. Dans cette Démocratie américaine où les Gould et les Bennetts sont plus puissants que des rois en Europe, où l'or fait tout, et l'homme qui n'a pas le sou est un *tramp* sur lequel le premier garde venu décharge son revolver, — Dans cette Démocratie on a pendu pour des discours, pour avoir fait partie de l'Internationale, des hommes qui n'avaient pas jeté la bombe, qui avaient tout fait pour empêcher un conflit armé le 4 mai, à Haymarket. On les pendait pour des discours que l'on avait tolérés des années durant, pour des vieux articles de vieux journaux, pour avoir fait partie de l'Association Internationale des Travailleurs, après avoir encouragé O Donovan Rossa dans sa croisade de dynamite contre l'Angleterre, après avoir applaudi aux bombes irlandaises jetées au parlement anglais, au sein des femmes qui flânaient dans la Tour de Londres, au milieu des travailleurs roulant dans les tunnels du Métropolitain.

* * *

Ce qui rendait l'exécution triplement odieuse c'était la bacchanale des bourgeois dansée autour des gibets. L'exécution devait avoir lieu au milieu de cris si odieux, si répugnants, si ignobles et si abjects des bourgeois, qu'à eux seuls, ces cris, lorsque leur écho affaibli traversait l'Atlantique, faisaient frémir d'indignation. On a vu jusqu'à des conservateurs anglais, des officiers, saisir la plume et épancher leur indignation à la vue de cette danse macabre des bourgeois.

Les insultes les plus grossières et les plus lâches accompagnaient les martyrs.

Leur vie privée et publique avait été irréprochable. En vain la meute bourgeoise y fouillait-elle de ses sales mains : elle n'y trouvait rien qui permît à un coquin quelconque d'aligner, ne serait ce que dix lignes de calomnie.

Car à l'exemple des plus beaux types que notre époque ait produites — des Pérovskaya, des Reinsdorf et de tant d'autres, — toute leur vie était là pure du moindre reproche.

Tous — pauvres; tous — ayant travaillé toute leur vie ; tous — intelligents, instruits ; tous — ayant dans leur passé une vie entière de dévouement sans bornes et sans ambition à la cause qu'ils avaient épousée ; tous — aimés des travailleurs, leurs frères ; plusieurs — ayant tourné le dos aux offres des bourgeois pour rester obscurs travailleurs et mener cette vie, marcher à cette mort, de l'homme qui se donne, cœur et âme, à l'Anarchie.

Et précisément pour cela, ne trouvant rien à leur reprocher, pas même l'ambition, la crapule de la presse américaine les accablait d'insultes banales, d'injures grossières, sottes et méchantes.

* * *

## L'Agonie.

Une agonie de quinze mois !

Ils furent condamnés à mort en août 1886. La date de l'exécution était fixée.

Mais, avec cette confiance toujours trop grande à la légalité, les travailleurs américains firent des efforts inouïs pour traîner l'affaire devant d'autres tribunaux.

On espérait qu'avec du temps de gagné, les passions s'apaiseraient, on porta l'affaire devant ce qu'ils appellent dans leur baragouin la Cour suprême de l'Illinois.

La crapule suprême mit des mois à se réunir, à entendre plaider, à rédiger sa sentence. On plaidait en mai, la sentence fut prononcée en septembre. La cour confirme la sentence ; mais, avec un raffinement de cruauté qui caractérise toute l'affaire, l'exécution fut fixée pour le 11 novembre !

Deux mois d'agonie ajoutés à l'année déjà écoulée. Deux longs mois de souffrance, de lutte entre l'espoir et le désespoir pour leurs femmes. Deux mois terribles, énervants, de préparatifs !

C'était trop ! Aussi a-t-on vu jusqu'à des bourgeois se révolter contre ce raffinement de cruauté et crier ; « Assez ! Mettez fin à cette comédie lugubre ! »

* * *

## Voluptés bourgeoises.

Mais les bourgeois américains ne se laissèrent pas toucher de si peu, et durant ces deux mois, ils s'ingénièrent à faire souffrir de toutes les façons les femmes des suppliciés.

Ils ont savouré avec volupté chaque petit détail de l'exécution prochaine et brûlant leurs victimes à petit feu, ils ont savouré leur mort au jour le jour.

« Les femmes font les suaires pour pendre les anarchistes », écrivait la crapule. — « La corde qui servira à pendre les anarchistes est commandée. » — « Elle a été livrée. » — « Le bourreau est perplexe. Exécuter sept hommes à la fois, lui semble une rude besogne. » — « On fait des expériences avec la corde qui servira à pendre les anarchistes. Elle supporte tel poids. Cela suffira : les cochons auront maigri d'ici là. » — « Trop de luxe tout cela ; il faudrait les pendre à une ficelle, pour qu'elle rompît quatre ou cinq fois, avant d'en finir », ajoutait telle crapule de la presse en veine de faire de l'esprit. — « On les pendra en deux fournées. » — « Lesquels d'abord ? Parsons et Spies ? Non, Engel et Lingg. Spies est nerveux, il faut qu'il voie pirouetter ses amis dans les airs. » Et ainsi de suite, des mois et des mois durant.

Et tout cela — dessin de la corde, plan de l'échafaud, plaisanteries de maquereaux, mécanisme de la trappe, — tout était mis, jour par jour, sous les yeux des suppliciés, de leurs femmes.

Non, jamais, nous ne saurions rendre l'horreur, le dégoût, les haines et l'abjection que nous avons ressentis depuis un mois à la lecture des journaux américains.

Mais, tout cela, ils le lisaient les suppliciés. Tout cela était soigneusement mis sous les yeux de ces héroïnes, les femmes de Parsons, de Spies, de Schwab, de Fischer.

Vous, femmes de travailleurs, vous ressentirez toute l'horreur de ce raffinement de cruauté. Et si vous avez du cœur pour aimer, vous saurez haïr. Vous haïrez à mort ces hommes aux montres d'or et ces mégères en robes de soie qui ont tourmenté vos sœurs avec cette cruauté abjecte, inouïe.

Vouez-leur une haine à mort. Elevez vos enfants dans cette haine !

* * *

## Leurs derniers Moments.

Nos frères ont été étranglés vendredi, 11 novembre, à midi.

Schwab et Fielden (un Anglais) avaient été envoyés la veille aux travaux forcés à perpétuité. Lingg était mort. Les bourgeois grinçaient des dents de ne voir que quatre potences.

Quatre potences avaient été érigées dans une cour intérieure de la bastille de Chicago. Ses murs étaient gardés par plus de trois mille hommes.

Un autre cordon de troupes et de police cernait la prison, laissant un espace libre, — un vide de 500 pas de large, autour des murs de la bastille démocratique. Personne ne pouvait entrer dans cet espace sans une permission écrite du shériff.

Derrière ce cordon — la foule ; pas très nombreuse. On estime que les deux tiers de cette foule étaient des agents en bourgeois, — réguliers, ou loués pour la circonstance.

Leurs femmes traversèrent le premier cordon. Elles demandaient qu'on leur permît d'entrer dans la prison, d'embrasser leurs maris pour une dernière fois. Ce leur fut refusé.

Brutalement, on les poussa dehors.

La femme de Parsons, venue avec ses enfants, se défendit à outrance.

On la bouscula, on l'arrêta, on l'emmena en prison avec tous ses enfants.

* * *

La mort leur avait été annoncée la veille, dans l'après-midi. Lorsque Schwab et Fielden apprirent que leur peine était commuée en celle des travaux forcés, la tristesse — dit le télégraphe — se peignit sur leurs visages. Ils répétèrent qu'ils préféraient la mort instantanée à la mort lente.

« Pas un muscle ne bougea sur les visages de Fischer et d'Engel », continue le télégraphe. Parsons sourit, impassible, Spies éclata en une violente harangue contre les assassins.

Engel resta gai jusqu'au dernier moment. Toute la nuit il causa avec le garde en lui racontant des historiettes amusantes, mêlées de propagande anarchiste. — « Vous ne redoutez donc point la mort? demanda le garde. — « Vous me voyez ! » répondit Engel.

Ainsi que Fischer, il regrettait cependant qu'ils n'aient pu faire comme Lingg, et priver ainsi les bourgeois d'une joie de plus. Parsons causa aussi toute la nuit. Et quand il n'en pouvait plus, il chantait ou marchait. Spies envoya promener le prêtre méthodiste qui lui empoisonnait les derniers moments de sa vie.

— Je vais prier pour vous, répliqua l'empoisonneur.

— Priez pour vous, vous en avez plus besoin que moi ! et Spies se remit à écrire. Dans la nuit, ayant deux gardiens, il les harangua sur l'Anarchie, la lutte sociale, la farce des tribunaux.

Pendant ce temps, le bruit des marteaux leur annonçait que les menuisiers travaillaient dans la cour, sous leurs fenêtres, à dresser la potence.

« Tous les condamnés ont bien entendu ce bruit », dit le télégraphe, « mais personne n'en parut affecté. »

A l'approche du jour, tous s'endormirent du sommeil des justes.

* * *

Dès le matin, ils étaient sur pieds à écrire, à répondre aux télégrammes sans nombre qui leur parvenaient de tous côtés. Engel, visité par le prêtre méthodiste, engagea avec lui une discussion théologique. Certainement il aurait essayé de lui expliquer toute l'hypocrisie de son rôle. Le crampon méthodiste vint encore ennuyer Spies qui dut allumer un cigare et se mettre à écrire pendant que l'autre récitait ses prières.

Fischer racontait à son garde qu'il avait rêvé sa maison en Allemagne, qu'il s'était rêvé redevenu enfant, avec toute la fraîcheur de l'enfance, vivant de tous ses souvenirs d'enfance qui se pressaient dans sa tête.

Les bourreaux faisaient sous leurs fenêtres l'essai de la nouvelle trappe mécanique.

Fischer entonna la Marseillaise et, des cellules voisines, ses trois frères lui répondirent aussitôt, chantant l'hymne révolutionnaire avant de marcher à la mort.

Ce n'est qu'à onze heures cinquante qu'on vint les chercher. Avec un raffinement de cruauté on avait tout fait pour prolonger leurs souffrances. Ah si quelqu'un d'eux avait pu éclater en sanglots — quelle bonne aubaine pour les bourgeois ! Quand Spies reçut une lettre, et après l'avoir lu, resta pensif un moment, même cet instant de recueillement fut noté et souligné par la meute de la presse.

Mais nos frères n'ont pas offert aux gredins le spectacle désiré. Ils restèrent tranquilles, ils marchèrent tranquilles lorsqu'on vint les chercher. Alignés sous les quatre potences, Parsons commença un discours : « Hommes et femmes d'Amérique... », mais le capuchon blanc et le nœud mirent fin à ses paroles. Spies s'écria : « Notre voix, camarades, fera plus après notre mort qu'elle n'a fait de notre vivant ! »

— Hourrah pour l'Anarchie ! s'écria Engel.

— C'est le plus beau moment de ma vie ! Vive l'Anarchie ! s'exclama Fischer au moment où la cape et le nœud tombaient sur sa face inspirée et voilaient son doux regard.

Une seconde après, la trappe s'ouvrait et tous les quatre à la fois étaient lancés dans l'espace.

Parsons avait l'épine dorsale brisée : il remua à peine.

Engel, Fischer et Spies se débattaient en convulsions effroyables à voir.

Ce n'est qu'à midi douze, — quatorze minutes après — qu'ils cessèrent de donner signe de vie.

Leurs corps furent rendus à leurs parents et amis et enterrés le même jour.

**Votre voix fut forte, votre mort l'a prouvé.**

**Mais elle le sera encore plus après la mort.**

**Elle ébranlera les bastilles du Capital.**

* * *

## Terreurs bourgeoises.

Chose remarquable ! La terreur prend déjà les bourgeois devant leur propre crime. « Par ces pendaisons, on a fait des martyrs. On a donné une force nouvelle, une force inconnue aux anarchistes. »

Voilà le langage de leurs journaux.

Il y a loin de là à ce qu'ils disaient, il y a quelques mois : — « De simples bandits !

La veille neuf bandits furent fusillés au Mexique. Le télégraphe a mentionné leur nombre, et c'est tout.

Pourquoi donc n'a-t-il pas raconté leurs derniers moments avec tous ces détails que nous avons dû abréger ? Pourquoi ne mentionne-t-il pas s'ils ont chanté juste ou faux, comme il le fait pour Fischer.

C'est que ces quatre « bandits » de Chicago — vous le sentez vous-mêmes — sont grands. C'est que dans leurs paroles, dans leur vie, et dans leur mort, il y a de quoi rendre la vie dure à votre progéniture de repus.

* * *

## C'était un homme, un héros.

Lingg savait qu'il allait mourir. Il se décida donc à se faire sauter avec ses geôliers, plutôt que de se laisser pendre comme un chien par les bourreaux. Et, dans sa cellule, il avait deux bombes : l'une ronde, l'autre — un tuyau de gaz, rempli de dynamite et de ferraille, avec une capsule au bout. Le moindre choc faisait partir la dynamite et enlevait dans une seule détonation les bourreaux et celui qu'ils voulaient supplicier.

La veille encore, on avait fait une perquisition minutieuse dans sa cellule ; on n'avait rien découvert. Mais, samedi soir Engel avait cherché à s'empoisonner. Depuis longtemps, disait-il, sa femme lui avait transmis une fiole de laudanum : il l'avala samedi.

Le garde posté à la porte de la cellule l'entendit râler. Le médecin arriva en toute hâte, lui fit avaler des émétiques. On le força à marcher dans la cour pendant deux heures. On le ramena à la vie — pour le pendre dans trois jours.

De nouvelles perquisitions furent faites, et on découvrit les bombes chez Lingg.

Mais un homme comme Lingg ne se tint pas pour battu. Il était décidé à ne pas donner aux bourgeois le plaisir de le pendre. Dimanche il écrivit de nouveau une lettre, fière, narguant ses ennemis. Encore et encore on perquisitionna sa cellule : on ne trouva rien.

Jeudi matin, le garde qui se tenait à sa porte vit Lingg allumer un cigare avec la bougie. Une détonation se fit entendre. On se jeta dans la cellule remplie de fumée.

Lingg gisait par terre, la tête ouvrant de larges blessures béantes. Les chairs du cou étaient enlevées et projetées par l'explosion. La mâchoire était fracassée, le crâne troué.

Il râlait encore, mais le sang coulait à flots. Au bout de cinq heures il expira dans d'horribles souffrances.

Il s'était suicidé avec une petite capsule, longue d'un pouce, remplie de fulminate de mercure. Un petit tube enduit de suif qu'il était facile de cacher dans la paume de la main. D'autres tubes du même genre, destinés probablement à ses camarades, furent trouvés dans sa cellule.

C'était un homme, un héros.

Ils n'ont pas pendu Lingg, et sa mémoire vivra dans les cœurs, rappelant toujours comment un homme, qui a fait ses comptes avec la vie, sait narguer ses bourreaux jusque par sa mort.

* * *

## Les tentatives des Anarchistes

Lingg n'était pas homme à fléchir. Mais il connaissait l'Amérique. Aussi dès longtemps avait-il écrit à ses amis :

« On ne manquera pas d'accuser nos amis de ne pas avoir tenté de nous délivrer de vive force. Mais pour cela, il ne faudrait rien moins qu'une révolution, et le peuple n'y est pas prêt. Notre mort, je l'espère, aidera à lui ouvrir les yeux.

Sa prédiction s'est accomplie. Nos amis n'ont rien pu faire par la conspiration, et on n'a pas déjà manqué des les accuser.

Nombre d'amis armés, sont arrivés des autres Etats, pour essayer de sauver nos frères de vive force. Mais, à quelques centaines, ils ne pouvaient avoir raison des troupes et de l'artillerie.

Et lorsqu'ils essayèrent d'autres moyens, leurs forces furent paralysées. Chaque anarchiste plus ou moins connu de Chicago était traqué par trois ou quatre policiers, dans ses moindres mouvements — sans parler des *reporters*, — et, qui connaît l'Amérique sait ce qui veut dire un *reporter* américain.

Depuis un mois la presse avait annoncé que nos frères en prison se préparaient à résister de vive force, que les anarchistes préparaient une prise d'armes.

Les noms des trente-huit hommes les plus actifs, étaient dans les journaux. Chaque pas qu'ils faisaient étaient rapporté à la police et à la presse. On a fait, comme la police anglaise fait avec les dynamiteurs irlandais, à Liverpool, accompagnant chacun d'eux et trois agents armés, qui sans se déguiser — ouvertement tiennent l'homme prisonnier où qu'il aille — et arment leurs revolvers dès qu'il cherchent à les attirer dans un carrefour; *imposant* la révolte des masses en lieu et place de la révolte individuelle,

On ne manquera pas d'accuser les anarchistes de Chicago. Oh, certes, on ne le manquera pas. Quant à nous, nous admirons leur adresse, qui a encore su déjouer bien des pièges, et introduire dans la prison ce qui a permis à Lingg de mourir, sans se laisser toucher par le bourreau.

La bourgeoisie elle-même impose la révolte des masses. Et c'est dans les masses révolutionnaires seulement que la révolution trouvera la force pour lutter contre la réaction. Pas ailleurs.

* * *

## Une lettre de Chicago

Nous reproduisons la lettre suivante, datée du 29 octobre et reçue de Chicago par un ami.

Elle annonçait un envoi de brochures et n'était nullement destinée à la publicité. Elle n'en est que plus éloquente.

Deux semaines seulement nous séparent du jour terrible, le fatal 11 novembre, — et nos amis restent ce qu'ils ont toujours été depuis leur arrestation. Fermes comme le roc, fidèles comme l'acier. Nous sommes fiers de leur courage qui n'a pas bronché, de leur intrépidité et de leur dévotion inébranlable.

Ils ont bien supporté l'incarcération et sont toujours gais (*uniformly cheerful*). En fait d'espérance ils n'en ont point, ils sont simplement résignés au sort qui les attend.

Ils comprennent parfaitement que ce jugement de la Cour suprême des Etats-Unis, signifie simplement que l'on veut que l'assassinat soit sanctionné par les apparences d'un appel impartial à la loi.

Personne de nous, cependant, ne se dissimule l'existence du plus abominable complot qui ait jamais germé dans le cerveau humain (the most damnable conspiraux ever conceined in the brain of man).

La terreur s'est emparée de l'Amérique et elle va en croissant à mesure que le jour approche. Les travailleurs ont une vague idée que ce meurtre judiciaire les concerne, eux et leur avenir. Peut-être arrachera-t-il le bandeau de leurs yeux et leur fera voir ces deux bêtes jumelles, la propriété et l'autorité, dans toute leur hideur.

« Salut fraternel. »

* * *

## La Réaction s'annonce.

« Puisque la république des Etats Unis pend pour des discours, nous pouvons bien en faire autant en Europe. » Voilà la teneur d'un article de fonds, fort remarqué, du *Times*, — organe des marchands de Londres.

Le *Times* avoue que la plupart, du moins, de nos cinq frères pendus à Chicago, n'étaient pas plus fauteurs de meurtres que les agitateurs de Trafalgar Square ou les agitateurs irlandais. Mais il applaudit à l'exemple donné par la République de pendre les agitateurs politiques. Il complimente la police américaine d'avoir chargé, revolver au poing, le peuple à Haymarket. Et il conclut en disant que l'Amérique a donné un grand exemple à l'Europe, et que cet exemple doit être suivi.

Et s'il est suivi, c'est à nous-mêmes que nous devrons nous en prendre ; à ce que nous n'avons pas assez compris qu'à la solidarité internationale des exploiteurs, il n'y a qu'une digue à opposer — la solidarité internationale des exploités.

Pendant que ceux que les travailleurs considéraient comme leurs porte-voix, ronflaient ou s'occupaient, ici — de scandales Caffarel, là — des inepties d'un Warren, ailleurs — de petits tripotages de parlement ou de boutique socialiste, et ne faisaient rien jusqu'au dernier moment, ou bien trahissaient comme Henry George, la masse des travailleurs avait déjà son opinion faite sur les meurtres préparés à Chicago.

Et lorsque, au dernier moment — trop tard, comme toujours, — quelques hommes et quelques femmes allèrent demander aux travailleurs de se prononcer, ils trouvèrent l'unanimité faite. Dimanche passé en vingt-quatre heures, on réunissait à Londres 16 400 voix protestant hautement contre l'exécution de nos frères. On aurait fait une protestation immense, grandiose, et on aurait affirmé la solidarité de tous les exploités, si chacun avait fait son devoir.

## NÉCROLOGIE

Nous avons perdu un ami, un vaillant. Roorda van Eysinga, un des collaborateurs de la *Révolte*, a été brusquement emporté par la mort. Ses intimes savent quelles étaient ses qualités privées, la dignité et la simplicité de sa vie, la cordialité de ses relations, la droiture de sa pensée. Mais si nous pleurons l'ami, nous regrettons plus encore le combattant sincère et sans défaillance. Depuis plus de quarante ans cet homme était sur la brèche et ses ennemis le craignaient autant que l'aimaient ses amis. Surtout le gouvernement du « Gorille », — c'est le nom le plus ordinaire du roi de Hollande, — l'honorait d'une haine toute particulière.

C'est que Roorda était un transfuge du gouvernement et de la bourgeoisie. Elevé dans une école militaire, il avait été envoyé aux Indes en qualité d'officier, puis nommé ingénieur des ponts et chaussées dans la province orientale de Java. Comme haut fonctionnaire de cette île, où les familiques pullulent par millions, il avait sous son pouvoir des centaines de milliers d'individus et l'on s'attendait bien en haut lieu qu'il suivrait la routine habituelle d'exploitation méthodique et d'implacable tyrannie sur toute cette matière humaine. Mais il se trouva que le jeune ingénieur avait gardé malgré galons et uniforme les sentiments naturels de l'équité et que son cœur battait toujours pour les souffrances d'autrui. Tous ces malheureux le touchèrent, il devint leur ami, puis leur défenseur. Un jour même il commit le crime impardonnable de ramasser sur la route une Javanaise blessée que les tigres eussent dévorée la nuit, de la porter dans sa voiture, de la couvrir de sa capote d'ingénieur et de la faire soigner dans sa maison. Pareil manquement aux convenances bourgeoises ne pouvait rester impuni et on le lui fit bien voir. Pour le destituer et le bannir on choisit le moment où une fièvre ardente le minait ; on espérait ainsi lui donner le coup de la mort et en être débarassé pour toujours.

Mais il avait le vouloir énergique, et quand on le transporta à bord du bateau d'exil, pleuré par ses amis javanais qui désormais étaient livrés sans défense à tous les dévoreurs officiels, il se promit de vivre pour les opprimés, et c'est en effet pour eux qu'il a vécu, soutenant un combat de tous les jours, de toutes les heures. Jamais il n'a fléchi. Brochures, correspondances de journaux, lettres, annotations de livres, discours, entretiens véhéments, toute son existence se rattachait à la grande cause de l'émancipation des asservis. Graduellement son horizon s'était agrandi. Il avait compris que la cause du paysan javanais est celle de tous les hommes qui travaillent pour enrichir autrui; il ne voyait plus son unique ennemi dans le gouvernement hollandais, mais il embrassait tous les autres gouvernements dans son exécration, il savait ce qu'était le grand parasite du travail, le capital, et dans ses dernières années, il était devenu le compagnon de tous les révoltés.

Mais il était resté surtout l'ami des malheureux que l'excès même du malheur empêche de se plaindre et qui regardent tristement devant eux comme les bœufs qu'on mène à l'abattoir. Ceux qu'il aimait de toute son âme étaient ces pauvres Javanais, ces êtres si doux, si dévoués, si empressés au travail solidaire, et pourtant si cruellement opprimés, réduits à l'état de troupeaux! Il pensait à eux quand il rendit le souffle. « Pensez à mes Javanais! » fut sa parole d'avant la mort.

Nous y pensons, ami, nous pensons à tous les déshérités et notre cause est solidaire de la leur! Qui humilie l'un de nos frères travailleurs en quelque partie du monde que ce soit nous offense tous. Nous ne reconnaissons ni frontières, ni races, ni couleurs. Tous les malheureux sont nos compagnons, et si nous brisons notre chaîne c'est pour courir vers eux et briser la leur. Oui nous acceptons l'héritage de lutte qui nous est confié et nous continuerons l'œuvre de nos morts. Ce n'est pas en vain qu'ils auront vécu!

—

Bordeaux. — Nous avons enterré le 3 novembre, un de nos plus vaillants et de nos plus dévoués compagnons. C'est le compagnon Léonard, sculpteur, possédant outre le talent de son métier celui d'écrivain distingué. Nous tâcherons de réunir tous les manuscrits du regretté Léonard pour les faire imprimer et livrer à la publicité.

Notre ami Léonard est mort, comme meurent presque tous les travailleurs, sur un grabat d'hôpital.

Son frère, qui jouit d'une position de fortune plus qu'aisée, ne s'est soucié de lui que pour le faire enterrer, c'est-à-dire pour voler son cadavre à ses amis auxquels, prévoyant l'issue fatale de sa maladie, il avait recommandé de s'opposer à toute espèce de grimaces religieuses ou civiles sur sa tombe.

Une trentai e de compagnons se rendirent au cimentière. Là, en présence de l'assistance, l'un d'eux retraça à grands traits ce que fut cet homme à l'esprit juste et généreux, en révolte continuelle contre les infamies d'une société pourrie, payant cher souvent ses actes d'indépendance, mais voulant rester homme et digne avant tout; combattant les injustices et se révoltant contre le décorum dont la classe repue les affuble; rappelant les vaincus à la dignité et flagellant sans pitié les avachis et les chiens couchants de la classe ouvrière. Telle a été sa lutte incessante.

Puis, comme pour faire protester le défunt contre les grimaces qui venaient d'avoir lieu autour de son cercueil, un compagnon lut un fragment d'une de ses poésies: *Prophétie*, publiée dans le *Révolté*.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

—

Bordeaux. — M. Lullier, ex-officier de la Commune aujourd'hui directeur d'un journal opportuniste en Corse, a essayé de faire sa réapparition dans le monde politique. Il a fait une conférence à la salle de l'Alhambra, parlant de fadaises politiques, de M. Thiers « auquel il doit la vie » et a fini par une péroraison patriotique.

Un compagnon lui répond qu'il n'a point qualité pour critiquer la situation — c'était le sujet de sa conférence — puisqu'il est un de ceux sur qui en retombe la responsabilité. Puis il rappelle la conduite de Lullier pendant la Commune et devant les conseils de guerre.

— Je n'ai jamais fait partie de la Commune, répond Lullier.

— Et votre képi de général, qui avait un galon de plus que les autres, exhibé sur le comptoir des jugeurs lors de votre procès.

— Je me fous de la Commune.

Le citoyen Faure lui reproche en termes très sévères, de renier tous les partis auxquels il a appartenu et d'essayer de les salir.

Lullier interrompt l'orateur, mais le public se met à le huer et c'est sous les apostrophes de traître, vendu, menteur, au mur! etc., qu'il opère sa sortie qui a assez l'air d'une fuite piteuse.

Espérons que cette fois-ci, il en aura assez et ne reviendra plus sur l'eau.

## Angleterre

### La révolte de Londres.

—

Dimanche passé, Londres a été à deux doigts d'une émeute sanglante. Les journaux se félicitent qu'il n'y ait eu que 200 blessés, et que personne ne soit resté sur le carreau.

Nos lecteurs savent que le Trafalgar square était devenu le lieu de meetings de chaque jour des ouvriers sans travail.

La vue de cette misère dans le centre de Londres, au milieu de la richesse inouïe des quartiers voisins, gênait les bourgeois. Les discours devenaient de plus en plus violents. Qui sait, si un jour les va-nu-pieds n'allaient pas inonder les quartiers voisins?

Les boutiquiers des alentours grognaient. Les pauvres gênaient leur commerce!

Les gouvernants ne demandaient qu'un prétexte et — désormais tout meeting au square fut défendu.

—

La défense souleva une tempête d'indignation. Si le square est défendu aujourd'hui, le parc le sera demain. Et le droit de réunion et de manifestation dans la rue, auquel les Anglais tiennent, comme à l'unique moyen pour le peuple de manifester sa volonté aux gouvernants, se trouvera annihilé.

Il se trouva qu'un meeting, convoqué par les radicaux, pour protester contre l'arrestation d'O'Brien en Irlande, avait été déjà annoncé pour dimanche. Il se trouvait aussi prohibé.

Alors, les radicaux firent appel aux socialistes, et il fut décidé de tenir le meeting sur le square, — coûte que coûte.

Chose à noter. Un seul membre du Parlement, Cunningham Graham — le seul aussi qui signât la pétition en faveur de nos frères de Chicago — prit part au mouvement. Tous les farceurs politiques, libéraux et radicaux, s'y opposèrent, jusqu'au finaud Bradlaugh qui n'a pas encore « fait son opinion » à ce sujet. Toute la presse bourgeoise, sauf un journal; tourna contre.

L'unanimité fut faite: les bourgeois d'un côté, le peuple de l'autre.

—

Dimanche des milliers de policiers faisaient un double cordon de quatre rangs chacun autour du square. La troupe était sur pied, cartouches en gibernes, postée sur une façade du square.

A midi, un meeting très exalté fut tenu à Clerkenwell Green, dans l'Est, et la colonne ouvrière, drapeaux en tête, le drapeau rouge au vent, se mit en marche. Des hommes à cheval qu'on nommait maréchaux, aidaient les colonnes à s'organiser.

Les colonnes de l'Est, du Nord, du Sud et de l'Ouest devaient arriver à une heure fixe vers le square et l'envahir de tous côtés. Mais la force ouvrière principale devait venir de l'autre côté de l'eau, réunissant les communes du Sud, du Sud-Est, du Sud-Ouest, jusqu'à Woolwich. Les sections socialistes les plus résolues, — celle de Battersea, de Chelsea, etc., devant en faire partie.

La colonne marchait, forte de 20 000 hommes, tous porteurs de bâtons, quelques-uns armés d'armes improvisées: pique avec couteau à huitres bien affilé, tuyaux de gaz, etc.

Mais à deux kilomètres du square la police avait dressé une forte embuscade. Une nuée d'agents, bâton ferré en main, tombèrent sur le flanc de la colonne, pendant que la police à cheval chargeait de front. La mêlée fut épouvantable. Il tomba plus de cent blessés, noyés dans leur sang, du côté du peuple. C'est à peine si quelques policiers eurent des côtes de brisées ou quelques légères éraflures avec des armes tranchantes.

La colonne du sud, prise à l'improviste, fut dispersée, et les charges réitérées de la police à cheval l'empêchèrent de se reformer. Les drapeaux furent saisis.

Le mot d'ordre ayant été de gagner le square individuellement en cas de déroute, cela aida beaucoup à désorganiser la colonne.

Il en fut de même avec les colonnes de l'Est et du Nord. Elles étaient dispersés bien avant d'arriver au square.

Vers cinq un char, chargé de vieux bois, avec des vieux gros clous bien en place, s'approcha du square. Ces hommes intelligents l'avaient envoyé, paraît-il. Il fut renversé et le peuple s'arma de ce bois pour frrpper sur la police.

Cela chauffa un moment, et alors un escadron de gardes à cheval, avec un magistrat en tête, — pour lire l'acte de rébellion, — arriva au grand trot. L'ordre fut donné à l'infanterie de charger les fusils, et — le soldat est toujours un soldat, — les officiers eurent toutes les peines d'empêcher les brutes de tirer; deux ou trois épaulaient les fusils, et les balles allaient pleuvoir si des officiers ne s'étaient jetés à temps sur ces hommes.

Graham, le membre du parlement, et Burnes, le socialiste, avaient juré d'être sur le square et de parler. Suivis de quelques amis, ils se jetèrent sur les policiers pour pénétrer à travers leurs rangs serrés. Ils furent, Graham surtout, terriblement assommés. Tout couvert de sang, saisi par sa chevelure luxuriante, il fut traîné ainsi dans le square.

Il y était. Là, entourés de policiers, lui et Burnes commencèrent à parler aux travailleurs et aux curieux qui avaient réussi à y pénétrer individuellement. Alors des charges furent faites sur ceux qui étaient dans le square, piétinant femmes et enfants.

Plus tard, les charges de cavalerie furent étendues aux alentours du square et à la tombée de la nuit tous étaient dispersés.

A l'hôpital de Charing Cross, près du square, 150 blessés ont été soignés. Les blessures sont toutes « légères »: rien que la peau du crâne fendue par les bâtons plombés, ou des machoires brisées.

La police a gagné la victoire. Mais une victoire chèrement gagnée.

La scission entre le peuple et les riches est achevée. L'émotion est formidable dans le pays. Les bourgeois félicitent la police. En effet, elle a agi avec une brutalité sans précédent, constatée par des centaines de rapports et de lettres.

Dimanche prochain, le peuple de Londres va recommencer. Des contingents arriveront certainement de province.

# PETITE CORRESPONDANCE

R. à Beaucaire. — R. à Berre. — L. au Mans. — B. à Naples. — M. à Armentières. — P. à St Denis. — B. à Vienne. — D. à Bourges. — D. à Buiseux. — L. à Bridgeville, (Amérique). — N. à Chaux de Fonds. — P. à Arras. — B à St Pierre d'Albigny. — G. à Brest. — M. à Calais. — R. à Argenton. — L. à Rouen. — F. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

K. à Marseille. — Il ne nous reste plus que les « Produits de l'Industrie » et « l'Anarchie dans l'évolution socialiste ».

Groupe « Justice » à Argenteuil. — Au prochain N°

La Marotte. — Accepté.

Jean Souffrance. — Il y a certainement de la bonne volonté dans vos vers; mais ils ne sont pas encore assez bien pour les placer dans un recueil littéraire.

Imprimerie Jurassienne. — Envoyez un exemplaire du VI^e^ Congrès et un de l'histoire de l'Internationale à Fauché, 12, rue Nicaise à Reims.

M. à St Quentin. — Distribuez les invendus.

E. M rue Baudelique. — Nous n'avons plus les journaux demandés.

B. à Arras. — Nous avons écrit à Genève.

F. à Toulon. — Avez dû recevoir les 2 « P. de la T.

B. à Gargas. — Les abonnements seront servis.

L'Idée Ouvrière. — Envoyez 10 ex. à Demory, 35, rue de Dunkerque à Armentières.

# SOUSCRIPTION PERMANENTE

## *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 230,85

D a Pau 25 fr, E W à Adelaïde (Australie) 25 fr, Un copain de la rue Martin 0,50, Alger, liste T 5,45, Un bourgeois, Paris, 1 fr, P A à Mantes 0,80, groupe de Guise 1 f, Vente de vieux timbres 6,50, reliquat salle Horel 0,40, Nîmes, A par B 5 fr, Madeleine lèz Lille, liste, 1,70, Fontaines près Grenoble, liste, 3,75, Dijon, liste, 1,45.

Amiens, Jovené 0,25, Gustave 0,30, Delcroix 0,25, Henri 0,20, Corneille L 0,25, Louis 0,20, Justin 0,20, une citoyenne 0,20, Jules Ablard 0,10, X 0,15, L J 0,15, Graux 0,20, G 0,25, C J 0,20, B 0,05, J C 0,05, Morel 0,20, D 0,40, M 0,20, A 0,25, L 0,25, R 0,10, T 0,10, D 0,20, Mil. 40 f. — X. 0 10. — X. par G. de Beauvais 1 f. — G. à Brest 3,25. — Total, 357,45.

# CONVOCATIONS

« La Marotte littéraire anarchiste », réunion tous les jeudis à 8 1/2 h., salle Lestrade, 28 rue des Couronnes

Le Gérant J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

Première année N° 11 — 5 CENTIMES — Du 26 NOVEMBRE au 2 DÉCEMBRE 1887.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UNE LETTRE DE FISCHER

La *Freiheit* publie la lettre suivante de Fischer, adressée à Most, le 5 novembre :

Cher ami Most,

Puisque nous n'avons plus que six jours à vivre, je veux te faire mes adieux. Tu sais par les journaux que quatre d'entre nous ont refusé la grâce, c'est-à-dire la commutation de la sentence, et demandent la liberté ou la mort. La liberté ne nous sera pas donnée par les gouvernants, reste donc — la mort.

Tu comprendras, Johann, que le souvenir de ma chère femme et de mes trois petits enfants me rend souvent le cœur gros, mais — loin de moi, tentation ! La Révolution Sociale a besoin de forces pour la faire marcher, et notre noble cause, l'Anarchie, a besoin de martyrs. Ainsi soit fait ! Je suis heureux de donner ma vie à notre noble cause.

Lorsque de pauvres garçons paysans répondant à l'appel des rois et des empereurs, viennent volontiers sacrifier leur vie sur l'autel de la tyrannie par la grâce de Dieu, — les combattants pour la vraie liberté, l'Anarchie, ne doivent-ils pas aussi donner leur vie pour le triomphe de nos grands et nobles principes ?

Devons-nous nous montrer à nos ennemis comme des poltrons qui ne tiennent à un principe qu'autant qu'ils le peuvent sans même se brûler un doigt ? Non, jamais ! Nous devons montrer à nos adversaires que les anarchistes savent mourir pour leurs principes. J'ai été fidèle à nos principes, je le serai par ma mort. — Je te fais donc mes adieux.

Reste aussi fidèle à notre grande cause que tu l'as toujours été et porte notre bannière haute, toujours en avant, quelles que soient les tempêtes qui sévissent et qui rendent la tâche difficile.

Je désire que tu vives encore jusqu'aux jours du grand combat. Ah, certes, j'aurais bien voulu moi-même tomber dans ce combat à l'ombre de notre cher drapeau rouge. Mais cela ne devait pas être. J'étais fermement décidé de mourir comme pionnier, comme avant-garde du combat. Ainsi, — adieu !

Vive la Révolution Sociale !

Vive l'Anarchie !

Je t'embrasse fraternellement.

Ton compagnon

ADOLPHE FISCHER.

P. S. Salut aux compagnons et amis. Prenez soin à ce que ma famille ne périsse pas dans la misère et que les enfants reçoivent une éducation.

Ton ADOLPHE.

—

Fischer a écrit une autre lettre au gouverneur d'Illinois. Cette lettre superbe sera traduite dans notre prochain numéro.

## LA SITUATION

Most — arrêté à New-York pour des discours et condamné d'avance à subir les travaux forcés. L'état de siège à Chicago : journaux anarchistes prohibés, réunions anarchistes défendues ; la police — armée de fusils ; les mitrailleuses Gatling — postée au coin des rues. Voilà le bilan de la semaine pour la république démocratique.

A Londres, le peuple ayant été battu dimanche, trente mille volontaires bourgeois sont appelés pour renforcer la police. Lords et épiciers, défilent devant les juges, prêtent serment d'assassiner le peuple avec toute l'impunité accordée par la loi bourgeoise au porteur du bâton plombé et du brassard de policier. Des dizaines de mille francs souscrits, non plus pour venir en aide aux affamés, mais pour récompenser ceux qui les assomment. Lâchés par les meneurs qui parlent soumission et légalité, lâchés par leurs idoles de jadis, les travailleurs de Londres acceptent l'interdiction de *leur* square, et vont manifester au parc,... jusqu'à ce qu'une nouvelle interdiction ne leur défende l'accès.

En Allemagne, trente-huit socialistes vont expier en prison leurs idées humanitaires. D'autres vont les suivre : les prisons sont déjà remplies.

En France, toute l'attention absorbée par les tripotages des bourgeois qui, demain, vont imposer au peuple, muet et indifférent, soit la dictature militaire d'un Boulanger qui vendra au plus donnant son épée rougie du sang de la Commune et sa popularité auprès des crétins.

Enfin, en Russie, groupes sur groupes se constituent pour reprendre la guerre contre l'autocratie. Cernés et traqués à chaque pas, ils fabriquent néanmoins leurs bombes ; mais ils sont découverts, arrêtés et embastillés, avant même que les bombes eussent parlé dans la rue.

Voilà la semaine.

---

La bourgeoisie triomphe.

Mais, elle ne s'aperçoit pas qu'à côté, sur l'arène universelle de la France, tout un régime s'effondre. Tout un régime basé sur la fraude, le vol, le brigandage, se montrant soudain à nu, avec tous ses vices immondes, ses généraux avancés par des filles publiques, ses ministres attachés aux jupons de teneuses de gargottes, son administration de tout grade faisant main basse, et à qui mieux-mieux, sur les sous arrachés au paysan, à l'ouvrier.

Elle ne s'aperçoit pas, dans sa joie, le gouffre qui vient de se creuser à Londres entre travailleurs et politiciens de toute nuance — radicaux-athées, libéraux-mômiers et conservateurs, faisant alliance contre les affamés et inspirant à ceux-ci un dégoût ouvertement avéré pour tout ce qui touche au Parlement, de près ou de loin, — pour tout ce qui siège ou aspire à siéger dans la parlotte.

Elle ne s'aperçoit pas qu'en Allemagne même, où les travailleurs semblaient si bien enrégimentés à la queue des farceurs en politique, la révolte a aussi éclaté contre les meneurs, les forçant à suivre le réveil révolutionnaire des masses, ou à s'en aller rejoindre les bourgeois. Elle ne se rend même pas compte de ce que signifie cette voix des travailleurs disant aux dieux de la démocratie sociale : « Assez de baver sur les anarchistes ! Ils sont nos frères, dévoués comme nous à la cause de la Révolution sociale ! »

Le bandeau tombe des yeux des travailleurs. Le prestige du politicien s'en va. Le prestige de la haute pègre est traîné dans la boue. Le sillon se creuse entre le travailleur qui veut la Révolution sociale tout de bon et le bourgeois qui cherche à l'escamoter.

---

Ils croient avoir vaincu parcequ'ils ont décimé nos rangs et enlevé tant de nos combattants les plus énergiques ?....

Mais les jeunes sont là, prêts à reprendre l'œuvre avec toute l'ardeur, toute l'honnêteté, tout l'enthousiasme de la jeunesse. Et, ne sait-on pas qu'il y a des moments historiques où la persévérance est impuissante ? Quand un vieux monde s'effondre, le sang versé amène de nouveaux combattants. Ils reprennent l'œuvre commencée avec toute la fougue de ceux qui ont des cadavres à venger. Sachant aimer, ils savent haïr, et l'amour ardent de l'avenir, la haine sans merci pour le passé, leur donnent une force d'action que rien n'arrêtera.

## UN DEVOIR A REMPLIR

Sur un point seulement le triomphe de la bourgeoisie serait bien fondé — s'il pouvait durer. S'il pouvait ! — ce qui ne sera pas !

Pour le moment, cependant, les bourgeois ont réussi à dévier le mouvement. De mouvement économique il est devenu politique.

C'est le juge Garry et le procureur Grinell que les anarchistes américains dénoncent à la vengeance populaire. Jay Gould, le millionnaire, est oublié. Et les banquiers de l'Association des citoyens de Chicago — ceux qui ont fait pendre nos frères par la force de leur argent ; ceux qui ont payé témoins, jurés, juges, bourreaux et journalistes ; ceux qui ont semé l'argent et le mensonge à pleines mains, pour obtenir la mort de leurs ennemis, — ceux-là se frottent les mains en disant :

« Ils ne parlent plus de nous déposséder. Ils s'en prennent à nos domestiques, les juges ; à nos valets — la police !

A Londres, la question du pain pour les meurts-de-faim n'existe plus. Ils crèveront désormais sous les ponts, avec un journal pour lit et un autre pour couverture, pendant qu'on se battra pour le droit de réunion. — Qui donc parle encore des ouvriers sans travail ? C'est le droit de réunion qu'on discute. Qui parle des affameurs ? — On tonne contre les Tories.

En Italie, ne sont-ce pas les consulats américains que l'on menace — les valets de la bourgeoisie internationale, au lieu des maîtres ?

Et en Russie, n'est-ce pas pour le tzar que l'on fabrique les bombes, oubliant le seigneur-assassin et le bourgeois contre lequel les travailleurs, poussés à bout se révoltent, sans trouver plus d'appui dans les révolutionnaires qu'ils n'en ont trouvé en Belgique lors de la dernière révolte des mineurs.

« La lutte économique est oubliée pour les luttes politiques » se disent les bourgeois à l'oreille.

---

Et bien, ils triomphent trop tôt. Les derniers évènements vont ouvrir les yeux à bien des insouciants.

Si les passions du moment poussent les révolutionnaires à lutter surtout contre l'État, la grande masse ouvre les yeux sur le Capital. De plus en plus la société se scinde en deux : les riches d'un côté, les pauvres de l'autre : ici les exploiteurs, là — les exploités. Et nous travaillerons à pousser la scission à fond.

Si nos frères de Chicago, — si bien connus cependant par les travailleurs pour la part active, passionnée, que quelques-uns d'entre eux ont prise au mouvement des huit heures, n'ont pas trouvé chez eux l'appui nécessaire. S'ils se sont vus abandonnés par ces mêmes travailleurs qui, à la veille même de l'exécution, votaient pour le juge Garry, — la faute en est d'abord à cette vermine de politiciens qui, sous le couvert du socialisme, ont prêché élections et politique, — élections et guerre aux anarchistes. Mais, ceux-là sont coulés. Ils le sentent eux-mêmes. Reinsdorf, Most, nos cinq martyrs, la révolte belge, leur ont porté le coup de grâce.

Mais, jusqu'à un certain point, la faute en est aussi à nous-mêmes.

Forcés jusqu'à présent de concentrer tous nos efforts sur la lutte contre l'Autorité et les meneurs politiciens, nous avons négligé le côté exproprietateur de nos idées. La grande masse ne nous connait pas assez comme expropriateurs, comme lutteurs contre le Capital. Nos actes ne nous ont pas encore assez montré sous cet aspect. Par nos paroles et nos actes nous n'avons pas dit assez haut : C'est pour faire rendre gorge aux bourgeois tout ce qu'ils ont volé à l'humanité depuis des siècles que nous devons démolir l'État. C'est pour nous emparer — nous, les producteurs et les nourisseurs de l'humanité — de tout ce qu'on nous a volé que nous entrons en lutte contre toute espèce d'autorité :

Eh bien, nous le disons. Nous redoublerons d'efforts pour faire comprendre à la masse des prolétaires que le moment décisif de nettoyer la vermine des fainéants, approche.

A la ligue des bourgeois nous opposerons la ligue de l'expropriation communiste, — la ligue sentie, non ordonnée, la ligue faite, et non pas celle qui s'écrit dans des statuts.

Et quand le but sera clair, et l'avènement du grand jour sera préparé par nos efforts battant en brèche, sur tous les points, la société qui s'effondre déjà, — un dernier effort suprême fera venir le jour où enfin, enfin des siècles de misère, le travailleur balaiera les oisifs et vengera les siècles d'oppression de ses frères.

Alors, mais alors seulement, nous aurons vengé jusqu'au bout nos frères tombés dans la lutte et qui nous rappellent par leur vie et par leur mort notre devoir envers l'humanité.

## L'AFFAIRE DU COLLIER

Décidément, il est dit qu'en France, la fin d'un régime sera toujours marquée par quelque scandale immense qui lui portera le coup de grâce peu d'années avant la Révolution.

En août 1785, quatre années avant la Révolution, Paris, la France, l'Europe, apprenaient cette affaire du collier qui acheva la monarchie.

Un superbe collier en diamants, du prix d'un million six cent mille livres, avait été acheté par le cardinal de Rohan pour obtenir les faveurs de Marie-Antoinette. En vraie petite bourgeoise économe, cette dame avait déjà deux fois refusé ce même collier, lorsque son mari le lui offrait. Il eût fallut le payer. Mais elle l'accepta d'un amant. Elle détestait cordialement ce cardinal, mais elle se donna à lui pour le collier.

Toute sorte de gens s'y trouvèrent mêlés : un charlatan Cagliostro, une femme, madame de la Motte ayant servi d'intermédiaire, des pauvres gens qu'on paya pour leur faire dire qu'ils avaient contrefait la signature d'Antoinette.

En vrais bon bourgeois, ces messieurs du Parlement, qui n'était alors qu'un tribunal, et qui s'emparèrent de l'affaire, — tout fiers de juger une reine et un cardinal — ces bons bourgeois surent cependant ménager et la reine et le cardinal. Ils acquittèrent celui-ci et n'osèrent pas flétrir l'autre. Tout fut rejeté sur madame la Motte ; elle fut condamnée par ces grands légistes à être fouettée, marquée au fer rouge et enfermée à la Salpétrière.

Mais l'opinion publique ne s'y méprit pas. Cette reine, qu'on achète pour un collier et qui, pour sauver sa réputation, fait fouetter la femme qui lui a procuré le collier ; ce cardinal qui tient à ajouter Antoinette à la liste de ses intrigues et qui consent à livrer au bourreau son amante en second, et tous les scandales sans fin qui surgissent dès qu'un petit coin du voile fut soulevé, — tout cela finit d'achever l'Eglise et la royauté. Dès lors, le peuple voua à l'Antoinette de Versailles la haine franche et ouverte qui perce à travers toute la Révolution, dès lors, le dernier respect pour le clergé partit, le peuple n'y vit plus que des pillards et des jouisseurs.

Aujourd'hui c'est le tour de la bourgeoisie. Elle a eu aussi son affaire du collier. L'arrestation d'une seule courtière, Limouzin, a suffi pour mettre à nu cette Bourgeoisie si fière de ses vertus, et soudain le peuple a appris quelle pourriture il entretient à la sueur de son front, depuis l'Élysée jusqu'à la gargotte du Chat-Noir, depuis le palais Bourbon jusqu'à la chambre à coucher d'un Lorentz.

Tout se tient dans ce beau monde qui défile depuis un mois devant nos yeux. Aussi, — quel monde ! Jamais la royauté ni l'Eglise ne se sont montrés aussi crapuleuses que cette bourgeoisie dorée.

Une vieille aventurière rajeunie par les cosmétiques qui, mise en liberté, n'a d'autres ressources que d'ouvrir une gargotte avec son Lorentz ; d'autres aventurières, encore plus ignobles, des filles publiques de la dernière qualité, des Rattazzi et des Kaulla, tenant en leurs mains ministres et généraux, les prudes magistrats et les grands financiers. Des Kaulla se faisant payer des 22 francs par fusil livré à l'armée française, des magistrats achetés au prix d'un demi-million par l'intermédiaire d'un gendre du président et toute une perspective d'affaires véreuses, de petits vols bourgeois et de grands vols de la haute pègre, qu'on étouffe de peur qu'il ne se trouve plus un seul nom qui ne soit mêlé à ces vols. Et le tout : Lorentz et son pot de chambre, la magistrature et l'armée, le Parlement et la finance, les ministres et les filles en retraite, mêlés dans un immense tableau plus dégoûtant que tout ce que l'imagination d'un Zola a jamais pu nous de siner.

Voilà la bourgeoisie !

## LE DRAME DE CHICAGO

### La mère de Louis Lingg.

Elle mérite d'avoir un fils comme Louis. Quelques jours avant sa mort elle écrivait à son fils unique qu'elle adore :

« Moi aussi, comme tu sais, j'ai lutté dûr pour avoir le pain pour toi, ta sœur et moi-même, et — vrai comme ce que je suis en vie — je resterai après ta mort aussi fière de toi que je l'ai été durant ta vie. Toute femme que je suis, je ferais comme toi, si j'étais homme.

Et une tante qui n'a pas d'enfants, et dont il était le favori, lui écrivait :

« Cher Louis, quoi qu'il arrive — même le pire, — ne montre à ces misérables aucune faiblesse ! »

* * *

Jeunes travailleurs qui n'avez pas encore été souillés par le contact des Limouzin en robes de soie ou en jupons de laine, c'est à vous que s'adressent ces paroles ! Gravez-les dans vos cœurs !

### Manœuvres de la dernière heure.

On voulait toujours croire à la « justice » d'une Cour suprême fédérale, et on oubliait la conspiration des bourgeois.

Deux jours avant le onze, des pétitions monstres arrivaient au gouverneur Oglesby, demandant que nos frères ne soient pas exécutés. L'une portait cent mille signatures ; l'autre représentait une colonne de onze milles, — plus de dix-sept kilomètres et demi de longueur, — couverte de signatures de travailleurs américains.

C'est alors que la presse américaine lança le canard des « onze bombes trouvées chez un anarchiste, *près de l'usine à gaz de Chicago.* »

Le lendemain le télégraphe nous annonçait, il est vrai, qu'il y avait eu erreur. « Ce n'étaient pas des bombes ; c'étaient de vieux projectiles militaires, tout à fait vides. » Ni dynamite, ni poudre, rien que de l'air, comme dans une bulle de savon !

Mais la manœuvre de la dernière heure était jouée, et des centaines de pétitions, signées par des bourgeois, *et demandant l'exécution*, étaient remises le lendemain à Oglesby.

### Les Hypocrites de l'Humanité.

Chaque page, chaque petit incident de ce drame a son importance, presque historique.

On connait les positivistes, ces prétendus adorateurs de l'humanité, ces grands-prêtres qui invoquent l'HUMANITÉ en majuscules dans leurs simagrées. On les connait à Paris. On les connaitra dorénavant à Londres.

Lorsqu'il fut connu à Londres que la Cour fédérale avait confirmé l'arrêt de mort, une pétition fut mise en circulation pour demander au gouverneur Oglesby de ne pas laisser exécuter les anarchistes. Elle le demandait au nom de l'humanité : l'agonie des condamnés durait déjà depuis quinze mois ! Nombre d'honnêtes gens la signèrent, sans distinction d'opinions.

Elle fut présentée aussi aux positivistes de Londres.

— Nous sommes des légistes, répondirent les grands-prêtres de l'humanité. Nous ne pouvons pas nous prononcer sans avoir sous les yeux tous les documents.

Alors un ami dévoué se mit à étudier l'immense compte rendu sténographique officiel du procès, — trois énormes volumes. Il y passa deux nuits et deux jours et vint affirmer sur sa parole d'honneur que la brochure (anglaise) de Dyer était un résumé *scrupuleusement exact* du procès.

— C'est bon, répondirent les grands-prêtres de l'Humanité. Mais nous sommes des légistes, nous n'avons pas à intervenir. D'autres, les archi-grands-prêtres, trouvèrent qu'il fallait pendre.

Alors la fille de Marx, Eleanor Aveling, qui assistait à la réunion, monta à la tribune. Dans un discours inspiré, elle retraça toutes les infamies du procès, les jurés triés et payés, les faux témoins, tout, tout ; elle leur dit ce que c'est que le vrai culte de l'Humanité et, appliquant le fer rouge sur les fronts pâlis de ces hypocrites de l'Humanité, elle termina son discours par ces mots :

— Vous n'êtes pas des légistes ; vous n'êtes pas des humanitaires ; vous êtes des couards !

### Le Complot des Bourgeois de Chicago.

« Jamais pareille conspiration n'a germé dans le cerveau humain », disait notre correspondant de Chicago. Et il disait vrai.

On sait que Gilmer s'avisa, vers la fin du procès, d'affirmer que Spies avait allumé l'allumette pour mettre le feu à la bombe qui fut jetée par un autre, un inconnu, qu'il disait être Schnaubelt, mais que les juges aujourd'hui disent être Mühlenberger.

Le seul homme qui eût pu démontrer que Gilmer (aux gages de la police) en avait menti, c'était Legner, un ami de Spies, qui le suivait toujours comme un inséparable. Après le meeting ils se rendirent ensemble à la gare et là, ils entendirent l'explosion.

Spies appelait Legner comme témoin. Or, Legner

était devenu introuvable. Au début du procès il était à Chicago. Depuis le témoignage de Gilmer, il avait disparu. En vain l'appelait-on par les journaux. Introuvable, ce Legner.

Nos amis avaient même cru à un enlèvement par la police.

Dernièrement, l'*Arbeiter Zeitung* de Chicago a appris la vérité sur cette affaire. Elle affirme que Legner avait reçu à Buffalo 500 dollars qui lui furent remis par un detective pour qu'il fasse le mort pendant le procès.

Immédiatement alors Legner s'est retrouvé ; il a intenté un procès en diffamation à l'*Arbeiter Zeitung*. L'introuvable Legner a reparu.

Quatre rédacteurs du journal, — Adler, Deusz, Bielefeld et Stovrovskiy, — ont été arrêté sur le champ. On ne les a remis en liberté que sous caution de 600 dollars.

La *Freiheit* fait cette remarque si juste. Les rédacteurs du journal disent avoir la *preuve* de leur affirmation. Mais, que signifie aujourd'hui une preuve devant un tribunal américain ? Ceux qui ont payé Legner paieront encore et leurs parjures mettront toutes les preuves à néant.

Oh, certes, jamais pareille conspiration n'a germé dans un cerveau humain.

Voilà la bourgeoisie. Apprenons à la connaître.

### Un ouvrage de Parsons.

Parsons allait mourir. Mais, à quoi a-t-il donné son temps ? — A écrire en prison, à la veille de la mort, un livre : **L'Anarchie, sa philosophie, ses bases scientifiques.**

L'épigraphe du livre est le suivant :

« Quand un peuple se tait devant l'oppression, son indifférence est le préambule de sa mort. »

* * *

Les socialistes de Londres vont publier, en brochure à deux sous, le procès de Chicago, les biographies des suppliciés, leurs discours anarchistes. Un meeting privé, de délégués de tous les groupes socialistes de Londres, a discuté la question lundi passé.

On réunira des fonds pour distribuer ces brochures aux travailleurs, en inonder les usines.

Les anarchistes français feront certainement de même. A Paris, on parle d'entente, etc. Voilà l'occasion d'agir avec entente.

Si on publiait une brochure contenant un exposé net et simple du procès, montrant ce que c'est que la bourgeoisie, même en démocratie, et tout l'abîme de la corruption bourgeoise, donnant la vie de nos frères — c'est une vie de lutte pour la cause — et un résumé des principes de l'anarchie pour lesquels nos frères sont morts ; et si on promettait de répandre cette brochure *à un million d'exemplaires*, — alors on prouverait que ceux qui meurent pour l'Anarchie ne meurent pas en vain.

Ceux qui lisent l'anglais et veulent savoir pourquoi nos frères sont morts n'ont qu'à demander à la *Freedom*, (34 Bouverie street, Londres, E. C.) les brochures suivantes :

*The Accused the Accuser*. The famous speeches of the light Chicago Anarchists ; forte brochure, prix 75 centimes.

*A Concise History of the Great Trial of the Chicago Anarchists, in 1886*, by Dyer D. Lum ; volume de 190 pages, prix 1,25.

*August Spies's autobiography, his speech in Court and notes*. Prix 1,25 ; avec portrait de Spies et de Nina Van Zandt.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Un petit scandale comme celui que nous avons depuis bientôt un mois, ne fait pas mal dans le tableau de temps à autre. C'est de la politique. Mais c'est amusant à voir. A nous, anarchistes, cette affaire n'apprend rien. Nous savons parfaitement à quoi nous en tenir sur le respect qu'ont pour la loi, les législateurs et autres dirigeants ; nous ne pouvons faire un crime à personne de vendre des croix d'honneur ou d'antigater des lettres, cela fait circuler l'argent entre gros bonnets et intéresse fort peu le travailleur ; mais le bourgeois est absolument dérouté. Comment ! le gouvernement républicain n'est pas plus honnête que le règne de la bande à Badingue. Comment ! Il faut que la justice informe jusqu'aux pieds de l'homme que la France a mis à sa tête comme le plus intègre. Dans les hautes sphères, il n'y a pas d'opinions ; on retrouve dans le même sac des bonapartistes, des centres droits, des opportunistes et des radicaux : Limouzin et Boulanger, Caffarel, d'Andlau et Thibaudin. Si nous n'avions le cœur serré en pensant aux morts de Chicago, nous pourrions rire en voyant cette animosité entre la police, la justice et le gouvernement. Pendant qu'ils se disputent, ils nous laissent au moins tranquilles. Et cette débandade que la perspective d'avoir à remplacer le chef de l'Etat a jetée dans les groupes parlementaires ! Tous les appétits sont réveillés.

Un pareil spectacle ne peut que dégoûter bon nombre d'honnêtes gens du parlementarisme. Il montre clairement à tous que les distinctions politiques sont superficielles et qu'il n'existe que deux camps : les exploiteurs et les exploités.

* * *

La petite bagarre de l'enterrement de Pottier a donné l'occasion au Comité Central et au Parti ouvrier d'organiser des réunions. On n'y a traité naturellement que des questions politiques. Dans une première réunion on les a traitées de telle façon que des journaux radicaux ont pu la faire mousser et la représenter comme leur. Dans une seconde on s'est assez bien entendu avec Déroulède et si celui-ci avait eu le nez de garder son drapeau dans sa poche, on eût pu fraterniser. Remarquons en passant qu'aucun des orateurs n'a dit un mot de sympathie pour les condamnés américains. — Cela vaut mieux.

* * *

Notre ami Permeggiani vient d'être expulsé et conduit en vagon cellulaire à la frontière belge. La police ne lui a pas permis, à l'expiration de son emprisonnement de se rendre à son domicile, même sous escorte.

* * *

Saint-Quentin. — Lundi a eu lieu aux assises de Laon le procès des compagnons Devertus, Bal et Massey, inculpés de diverses provocations dans les réunions de Guise et de Saint-Quentin. Après avoir dans d'énergiques repliques au ministère public, fait le procès de la bourgeoisie et préconisé les théories anarchistes, les compagnons se sont entendu condamner : Devertus à 1 an de prison et 100 francs d'amende, Bal et Massey à 3 mois de prison et 16 francs d'amende chacun.

L'auditoire, qui se composait d'environ 500 personnes, s'est montré très sympathique à nos idées.

## Italie

Naples. — Le cercle *Il Lavoratore* continue activement la propagande, mais il a dû suspendre la publication de son journal, *le Démolisseur*, par suite des persécutions de la police. Le gérant a été arrêté et un nouveau gérant a été refusé par le procureur qui incrimine dans ses poursuites même le titre du journal. Le compagnon Felico, chez qui se publiait le journal, a été condamné à plusieurs mois de prison pour la grève des cochers. Les domiciles de presque tous les membres du cercle ont été perquisitionnés. La police a même arrêté des compagnons dans la rue, fouillé leurs poches et lu les notes et correspondances que contenaient leurs portefeuilles.

D'autre part, plusieurs compagnons ont été menacés de perdre leurs emplois s'ils continuaient à s'occuper de la propagande.

C'est par de tels moyens que la police italienne croit pouvoir arrêter la propagande anarchiste et la presse observe un mutisme complet autour de ces actes.

Enregistrons l'apparition de la *Fiaccola*, à Marsala, et la promesse de nos amis de Naples de faire repa raître *Il Demolitore* sous peu, dès qu'ils auront pu aviser aux moyens d'y parvenir.

* * *

On se rappelle les récits que firent les journaux bourgeois à propos du choléra. D'après eux, les paysans auraient été saisis de folie furieuse à la vue des médecins qui venaient surveiller l'hygiène locale et traiter les cholériques : ils les auraient accusés d'empoisonner les fontaines et les auraient poursuivis à coups de fourche, et c'est à grand' peine si les malheureux praticiens avaient pu échapper à la foule exaspérée.

Mais voici que l'histoire vraie commence à se révéler.

Quels sont les auteurs de ces récits ? Des médecins peureux qui pour s'éviter d'entrer dans les demeures des cholériques et gagner en même temps la croix dûe à leur mérite, ont prétendu que des « vils assassins », des « crétins fanatiques », leur avaient fermé l'entrée des villages. Malgré des prodiges d'audace les bons apôtres avaient dû fuir devant la population irritée, puis faire leur rapport officiel et toucher leur salaire honnêtement gagné. Beau sujet d'articles indignés sur la foule imbécile !

Mais les médecins, trop peu nombreux, qui se sont présentés en amis ont été accueillis par les villageois avec des expressions touchantes de confiance et d'amour. Notre compagnon, le médecin Camille Terni, de Treviglio, parle avec émotion du séjour qu'il a fait parmi eux : « Ce furent les jours les plus heureux de sa vie, car il ne trouva partout que des frères. »

*Imparziale* de Messine.

* * *

Dans plusieurs villes la police a cru devoir prendre des précautions en présence de l'attitude menaçante des anarchistes envers les consulats américains.

A Livourne trois de nos camarades ont été arrêtés à la suite de l'explosion d'une bombe dans une caserne de police.

Un tout petit fait s'est produit à Rome, qui a déjoué toutes les « démonstrations de sympathie » organisées par la police aux soldats partant en Afrique, et a considérablement refroidi l'enthousiasme de certains journaux pour l'expédition contre l'Abyssinie. Dans un petit café un sergent était assis à une table avec d'autres militaires, tandis qu'à une autre table des ouvriers discutaient de l'expédition, et qualifiaient de « chair vendue » les volontaires qui y prennent part. Ces mots ayant été entendus par le sergent, une discussion s'ensuivit, qui prit aussitôt une tournure très grave. Au bruit que faisaient les disputants accoururent plus de mille personnes des environs, et toutes se montrèrent très indignées contre le soldat. Le propriétaire du café voulut effrayer la population et tira quatre coups de revolver dans l'air ; mais la décharge irrita encore plus la foule, qui aurait envahi le café et fait justice sommaire du sergent, si celui-ci n'avait réussi à s'échapper et à se réfugier dans un palais voisin. Là même il fut poursuivi ; mais, en attendant, les carabiniers et un peloton de soldats arrivaient et, chargeant à la baïonnette, ils dispersèrent le rassemblement, non sans effusion de sang.

A Milan, autre fait d'un autre genre. Devant la cour d'assises comparaît un comte Patellani, un homme accusé de blessures graves à la figure d'une femme, sa maîtresse, qui le délaissaient pour se chercher un mari. Les jurés ont acquitté le prévenu, malgré sa confession ; et, pour comble, le verdict a été applaudi par le public qui assistait à l'audience. Applaudir à un fainéant corrompu qui, après avoir acheté les faveurs d'une fille du peuple, achète la justice des jurés, — voilà un symptôme de dégénérescence sociale, que devraient étudier les moralistes optimistes en train de prêcher la perfectibilité du système bourgeois.

Les anarchistes italiens de Londres viennent de publier un manifeste commémoratif des exécutions de Chicago.

* * *

Les anarchistes italiens n'ont pas perdu de temps. Un volume de 100 pages paraît cette semaine en italien sous ce titre :

*Le Procès des Anarchistes de Chicago*, avec les discours prononcés par eux pour la défense. Prix : 50 centimes.

Vu les dépenses très lourdes, les camarades sont priés de prendre cette brochure en grand nombre d'exemplaires et de payer d'avance.

S'adresser à la *Gazetta Operaia* de Turin, via S. Francesco di Paola, 31.

## Etats-Unis

Houtzdale. — Encore une grande grève qui est sur le point de finir. C'est la grève des mineurs de charbon anthracite de la Pensylvanie. Comme toujours, après avoir souffert toutes sortes de misères et de privations, les pauvres ouvriers vont être obligés de se remettre sous le joug et de travailler aux mêmes conditions qu'auparavant. C'est une nouvelle leçon pour les ouvriers et un nouvel exemple des injustices qui se commettent dans l'Ordre des Chevaliers du Travail.

En 1886, quand eut lieu la grande grève du Sud-Ouest toutes les assemblées des Chevaliers furent obligées de payer 1,25 par membre pour soutenir la grève. Les grévistes de la Pensylvanie ont demandé à Powderly, en ce moment à l'assemblée générale, d'ordonner une même levée pour eux. Il n'a pas accédé à leur demande, et les assemblées locales de ce district vont cesser en même temps que la grève. De la part des Chevaliers, rien ne doit plus étonner. Il y a quelques mois, dans cette place, ils voulaient monter un magasin coopératif. Il y avait du terrain à déblayer avant de commencer à bâtir. Nos nobles Chevaliers voulurent d'abord payer les déblayeurs 7,50 par jour, puis, après certaines discussions, ils

es payèrent 8,75. En même temps ceux qui les commandaient recevaient au moins 12,50. Le moindre délégué reçoit 10 francs par jour, plus ses frais, pour ne rien faire; mais, pour un pauvre bougre qui travaille 10 heures au soleil, 8,75 n'est-ce pas assez?

Je crois qu'un certain officier parlait franchement quand il disait : « Le jour où nous serons les maîtres, ceux qui ne seront pas de l'Ordre crèveront de faim! Heureusement que ce jour n'arrivera jamais.

* * *

Le télégraphe nous apprend que Most vient d'être arrêté pour des discours incendiaires. Deux mouchards affirment sous serment qu'il faisait appel à la violence. Cela suffira pour lui faire subir des années de travaux forcés.

* * *

Un citoyen de la République Infâme, Jacob Bupp, de Pittsburg, avait réclamé l'honneur de fournir gratuitement les cordes pour la pendaison de nos amis. Que ne le nomme-t-on président de la République? A lui la gloire de l'infamie suprême! Laissera-t-on grouiller encore des êtres pareils?

## Espagne

SABADELL. — La situation ouvrière de cette petite ville industrielle peut donner une idée de ce qu'est la privation de travail et de pain qu'on est convenu d'appeler la crise. Là 1889 tisseurs sont absolument sans occupation et se promènent par les rues, s'attardant devant les auberges, alléchés par l'odeur des plats. Chaque ville de la province a ses centaines ou milliers d'ouvriers qui se baladent ainsi, se serrant le ventre et faisant leur cours expérimental d'économie politique. La leçon ne leur paraîtra-t-elle pas bientôt suffisante?

## Suisse

Nos amis de Zurich, à la suite de discours anarchistes prononcés dans des réunions social-démocratiques, ont été mandés à la police et menacés d'expulsion. Deux agents secrets ont en leur absence pénétré dans leur domicile, et ils se sont enquis de qu'ils faisaient. qui ils fréquentaient, quels journaux ils recevaient, etc. C'est là besogne de « police politique », dont l'existence en Suisse pour n'être pas officielle, n'en est pas moins réelle.

* * *

On nous écrit de Zurich que le Club socialiste slave dans son assemblée de 30 octobre a énergiquement protesté contre l'indigne condamnation à la mort des combattants pour la liberté aux Etats Unis, — les sept anarchistes de Chicago.

Nous recevons malheureusement trop tard cette expression de sympathie, nous croyons devoir néanmoins lui donner place dans le journal.

## Angleterre

Comme il fallait bien s'y attendre, le meeting de dimanche au Hyde Parke a été un fiasco.

Le peuple de Londres veut bien se réunir nombreux s'il s'agit d'enlever un droit. Ils s'abstient quand les meneurs l'invitent à caponner.

Deux fortes colonnes de l'Est — du quartier pauvre de Witschapel — ont bien voulu forcer la police et se frayer un chemin jusqu'au square. Armés de bâtons, de barres de fer, etc., ils ont marché résolus d'arriver au square. Mais dès que la colonne se mit en marche, le télégraphe annonça son approche, et la police à cheval, arrivant au trot pour renforcer la police à pied, la colonne des meurt-de-faim fut dispersée dans la rue Holborn, à deux kilomètres du square.

Une forte bagarre eut lieu. Mais les bâtons plombés et la cavalerie eurent le dessus.

Il a été question d'une attaque des socialistes, munis de sacs de chaux pour jeter à la face des policiers et de pétards pour lancer sous les fers de la cavalerie. Elle n'a pas eu lieu.

C'est une deuxième défaite à enregistrer.

Un meeting des ouvriers sans travail, portant la nationalisation du sol pour ordre du jour, est convoqué pour dimanche prochain à Hyde Park.

Les bourgeois chercheront à endormir les sans-travail en leur causant des privilèges des lords.

* * *

Nous traduisons de *The Anarchist*, le manifeste suivant adressé aux ouvriers srns travail :

Le cri de guerre des révolutions : « Du travail ou du pain! » résonne dans l'air de plus en plus souvent. Des milliers d'entre vous descendent dans la rue pour faire des manifestations, — des milliers font parade de leur misère au lieu d'y mettre fin une fois pour toutes. Vous mendiez une petite parcelle des produits de votre labeur non-payé — vous qui avez *tout* produit et qui avez, en conséquence, droit à tout. Vous demandez du *pain!* bien entendu! Mais l'homme ne vit pas avec du pain seul. On vous appelle des *paupers*, des indigents, et vous répondez en demandant du *travail* — ce piège à l'aide duquel vos paresseux exploiteurs s'engraissent eux-mêmes et vous font crever de faim, — ce cachet de votre esclavage! Lâches, pourquoi ne *prenez-vous* pas tout ce que vous avez *produit*? Travailler — c'est prolonger votre misère actuelle. Votre position présente — et elle va devenir pire encore — est le résultat naturel et inévitable du système commercial capitaliste, auquel vous êtes assujettis par la loi.

Vous crevez de faim parce que vous avez trop travaillé! Les marchés sont encombrés; les fabriques se ferment parce que vous avez été trop laborieux. Vous avez exécuté tout l'ouvrage demandé par la société et nécessaire pour elle, mais vous n'avez pas été *payés*. Il est vrai que vos exploiteurs capitalistes vous jettent par charité une misérable portion du produit de votre travail, à peine suffisante pour maintenir votre vie, jusqu'à ce qu'ils aient besoin de vous. Mais votre tour est venu maintenant — vous n'avez pas besoin d'*eux*. Le jour de faire vos comptes est arrivé. 20 pour 100 seulement du produit du travail revient au travail, 80 pour 100 forment par conséquent l'étendue de la spoliation combinée de tous les loups brigands de l'usure!

C'est le travail qui produit toute la richesse artificielle. La richesse artificielle est la seule qui peut être possédée avec droit par quelqu'un. Et comme c'est le travail seul qui crée toute la richesse artificielle, lui seul est en droit de se l'approprier en entier. Ceux qui monopolisent aujourd'hui toutes les richesses, tant naturelles qu'artificielles n'en ont aucun droit et n'en ont jamais eu. Ce sont eux qui sont de vrais coquins et de vrais vagabonds; eux seuls sont des voleurs et des mendiants. Ils corrompent et achètent les journalistes pour hurler contre vous; ils payent et flattent la police pour qu'elle vous assomme quand vous parlez de ces faits au nom de la justice outragée. Il est temps que vous cessiez de *parler*, prenez courage et *agissez*. Unissez-vous sous la bannière de l'Anarchie!

## Russie

Des perquisitions faites dans une maison du quartier des Sables (Pessi) à Pétersbourg, a amené la découverte d'une manufacture de bombes. Les révolutionnaires se préparaient à recevoir le tsar à sa rentrée en Russie.

De nombreuses arrestations ont été faites à la suite de cette découverte.

## Belgique

Le compagnon Jahn vient d'être condamné à deux ans et demi d'emprisonnement par la cour d'assises du Hainaut. Nous renvoyons au prochain numéro le compte-rendu du procès.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les anarchistes réunis de Flixecourt-ville et de Saint-Ouen, proclamant la solidarité des travailleurs de tout pays et se sentant frappés par les exécutions de Chicago, flétrissent la conduite des bourreaux américains. Ils déclarent considérer les assassinats de Chicago comme une déclaration de guerre ouverte de la bourgeoisie et ils acceptent la lutte sans trêve ni merci.

* * *

Le groupe anarchiste de la région du Nord qui a entre les mains la circulaire du groupe de Toulon relative à la propagande par la voie de la presse, est prié d'en aviser immédiatement le compagnon Fouques. De même pour la région de l'Est. Urgence.

* * *

Un groupe anarchiste vient de se constituer à Morlanwelz (Hainaut). Adresser les correspondances au compagnon Gustave Mathieu, mouleur, chez Lamorisse à Morlanwelz (Belgique).

* * *

Le comp. Dalmais est prié de faire parvenir son adresse à Spartacus Verdier, poste-restante, Ganges (Hérault).

—

Pour paraître prochainement : *La Marotte*, organe illustrée des théories anarchistes. Pour tous renseignements, s'adresser au siège de la Marotte littéraire anarchiste, 28, rue des Couronnes, tous les jeudis.

## SOUSCRIPTION

### *Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 95,70

Paris, Mme L 5 fr, D 0,50, L 0,50, Un copain de la rue Martin 0,50, R 0,30, B 0,25, C 0,25, L'écorcheur 0,50, X, salle Favié, 0,35, Simonin 0,50, Renaudin 0,20, Bourguignon 0,30, Maréchal 0,25

Toulon, quête faite à la sortie de la réunion du Vieux Théâtre 10 fr. — Total, 115,10.

Groupe « la Révolution Sociale » 2 fr pour Parmeggiani, 2 fr pour Buchly, 2 fr pour Méreaux

Collecte à l'issue de l'enterrement de Pottier 3 francs envoyésmoitié à Parmeggiani, moitié à Buchly

## PETITE CORRESPONDANCE

S. à Allery. — M. à Saint-Etienne. — P. et C. à Lyon. — R. à Liège. — F. à Amiens. — G. à Beaumont. — C. à Toulouse. — F. à Toulon. — Libre Pensée de Tourves. — D. à la Madeleine. — M. à Saint Quentin. — B. à Béziers. — B. à Saint Amand. — L. à Guise. — L. à Lyon. — M. à Morlanwelz. — F. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

F. à Toulon. — Avez-vous reçu la lettre envoyée par J. R. de Toulouse?

C. à Villefranche. — Reçu les 2 mandats. Cela va bien.

Gamain à R. — Votre idée est excellente. Nous verrons à la mettre en pratique. Pas le temps de vous répondre plus longuement d'ici quelques jours, Envoyez-nous la date exacte de la première réunion. Pour la seconde, nous l'insérerons plus tard. Nous sommes trop à court de place.

Vient de paraître, le portrait des *Anarchistes de Chicago*, 5 centimes. En vente à l'administration de la *Révolte*. Les frais n'étant pas encore couverts, on prie les groupes de payer d'avance. — 3 fr. 50 le cent *franco*.

Sommaire du second supplément de la *Révolte* qui paraîtra la semaine prochaine :

*Oublié sur le champ de bataille*, W. Garchine. — *La Famille et la Propriété*, Emile Zola. — *Pendeurs et Pendus*, Souëtre. — *La Pensée*, L. Gabillaud. — *Les Fous*, Béranger. — *Pourquoi nous n'avons pas la République*, Villegardelle. — *Mon droit*, Paul Lacombe. — *Des préjugés*, Lequinio.

## CONVOCATIONS

AMIENS. — Les anarchistes d'Amiens sont invités à se réunir le dimanche 27 novembre à 4 heures du soir, 97, rue Saint-Leu.

On compte sur leur présence et leur exactitude.

Groupe du XIVe, lundi 28 novembre, salle Pécoul, rue de Vanves, 18.

Mardi, section de la chambre syndicale des Hommes de peine, salle de la Comète, avenue de Clichy, 16.

« La Marotte littéraire anarchiste », réunion tous les jeudis à 8 1/2 h., salle Lestrade, 28 rue des Couronnes

**EN VENTE A LA RÉVOLTE:**

**Aux Affamés**..... 0,05
**A propos des ouvriers étrangers**... 0,05
**Le 14 Juillet** *par Delmorès*..... 0,10

**La RÉVOLTE est en vente à Beaumont**
A. GROS, 18, rue des Veaux.

*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 12 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 3au 9 DÉCEMBRE 1887.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Nous prions tous nos dépositaires de bien vouloir lié quider leur compte.* — Extrême Urgence.

## LA PROPAGANDE DANS LES CAMPAGNES

Plusieurs groupes anarchistes parisiens ont mis à l'ordre du jour de leurs discussions cette question qui est d'un intérêt primordial surtout à mesure que nous approchons davantage de la Révolution Sociale. Ils avaient adressé un appel à ceux de nos amis qui sont en relation avec les travailleurs des champs et qui peuvent donner des renseignements sur leur situation, leur esprit et les moyens de leur faire comprendre que leur intérêt est le même que celui des ouvriers des villes.

Nous allons essayer de résumer les nombreuses réponses qui nous sont parvenues.

Sur la première question, tous sont unanimes à constater que le petit paysan propriétaire est ruiné de plus en plus par la crise, par les usuriers, par l'impôt, par la concurrence étrangère et par celle de la culture intensive. Le manque de ressources l'empêche de perfectionner son mode de culture, de faire rendre à son travail excessivement dur un rapport proportionné à ses besoins. Dans quelques régions des causes plus locales viennent s'ajouter pour concourir au même résultat, tel le phyloxera et la destruction des vignes dans le Midi.

Les grandes exploitations agricoles sont des bagnes tout aussi terribles que les ateliers des villes sauf, peut-être, la viciation de l'air et le dégagement des miasme et des poussières malsaines ou corrosives.

Partout existe un prolétariat agricole ne possédant que ses bras et aussi odieusement exploité que celui des villes, et une classe de petits propriétaires possédant à peine pour vivre, souvent même ne le possédant pas et obligés pour vivre de joindre le travail pour autrui à celui de leurs terres.

—

Ceci est une situation générale. Mais qu'espère le paysan qui puisse l'en tirer? Que revendique-t-il?

La propriété communale a été trop profondément détruite dans notre pays et depuis trop longtemps pour que le paysan se rappelle sérieusement le temps où tous cultivaient les terres de la *Commune* et voie là une solution. Lancé par l'économie politique bourgeoise à la conquête d'un petit domaine formé de lopins, acquis un à un, au prix de mille privations, domaine qui se détruit et se morcelle constamment par la ruine ou le partage, il tourne toujours dans le même cercle. Il ne voit de solution que dans la possibilité de voir augmenter le prix de ses produits, d'épargner et de devenir possesseur d'une part de terre un peu plus grande.

Il se rappelle les belles années pour lui, où s'ouvrirent les grandes voies de communication qui, en lui permettant de transporter au loin ses produits, leur donnèrent une valeur bien plus grande. Il conçoit bien, vaguement, que c'est ce même fait qui a fait renchérir le prix des terres, augmenter le prix des fermages; mais il ne se rend pas exactement compte que cela a maintenu les mêmes rapports économiques entre la valeur de sa production et ses déboursés, c'est-à-dire que son travail est resté comme auparavant moins rémunéré que ne le demandent ses besoins, et que ce rapport est la conséquence fatale de ce système. Tout l'avantage est passé entre les mains des financiers, des gouvernants qui l'exploitent. Il préfère se rappeler les années prospères du début où il trouva un peu d'allégement à sa misère et souhaiter le retour de cette époque. Tel est au point de vue économique l'esprit général des populations des campagnes.

—

Que pouvons-nous faire, que devons-nous faire pour montrer aux paysans une solution plus pratique, plus conforme au développement social de notre époque et surtout plus en harmonie avec la solution que réclame la question sociale dans l'industrie?

D'abord nous devons constater que la situation faite aux populations agricoles préoccupe aujourd'hui bien des cerveaux. Il n'est pas de département, d'arrondissement, nous pourrions presque dire de canton, où aujourd'hui il n'y ait des socialistes. L'infiltration des idées socialistes s'est faite lentement et sans bruit, mais elle a eu lieu et aujourd'hui la campagne se réveille et commence à penser en dehors du curé et du maire. Il y a là un mouvement important et dont nous pouvons déjà tenir compte dans nos appréciations des chances de la prochaine révolution.

Mais le paysan est-il révolutionnaire? Peut-il le devenir?

Toute l'histoire est là pour nous démontrer que chaque fois que le paysan a cru à la possibilité d'améliorer son sort par la révolte il s'est révolté. Aujourd'hui même, malgré qu'on lui a tant prêché la foi en la légalité et le respect de ses décisions, il ne recule guère devant les actes révolutionnaires quand il se voit dénier ce qu'il considère être son droit. Nous relevions dernièrement deux condamnations pour incendie prononcées par la cour d'assises de la Manche. Aujourd'hui, l'*Idée Ouvrière* du Hâvre relève dans les journaux bourgeois une série de 19 incendies dans l'Eure et 2 dans le Calvados. La plupart de ces incendies ont été allumés après envoi de lettres de menace anonymes portant les cris de Vive la Commune! Vive la Révolution! Le feu a été mis jusqu'à trois fois dans le même immeuble et aucun des auteurs de ces incendies n'a encore été arrêté malgré toute la vigilance des autorités.

Nous savons d'autre part que des faits pareils ont eu lieu dans le Nord.

Sommes-nous déjà en présence d'un mouvement agraire semblable à celui de l'Irlande, c'est ce que nous ne pouvons encore affirmer, mais ce que nous pouvons dire hardiment c'est qu'il ne faudra qu'un faible effort de propagande pour l'obtenir.

Et quand le coq rouge chante en Gaule!...

## LE PROCÈS DE JAHN

A dix heures un quart, la Cour, présidée par M. le conseiller Geoffroy, fait son entrée. Le siège de l'accusateur public est occupé par M. Lévy.

Mes Englebienne et Lamotte, avocats d'office, sont au banc de la défense.

L'accusé, entre deux gendarmes, prend place derrière ses défenseurs, au milieu de l'émotion silencieuse de tout l'auditoire. Aussitôt il salue fraternellement ses compagnons. « Toujours, leur dit-il, je serai un défenseur de la révolution sociale! »

C'est un tout jeune homme maigriot, à la figure intelligente et fière. Il est calme, très pâli par la longue incarcération qu'il a subie, mais son regard clair vibre et brille. Il n'a que de pauvres vêtements de travail, mais il ne les porte pas sans une certaine élégance inconsciente.

On interroge l'accusé : Jahn Octave, dix-huit ans, né à Cherbourg. Jahn déclare qu'il a recommandé à ses conseils de ne récuser personne. Il y a quatorze témoins.

— Ma famille, dit Jahn, était très pauvre. Quand je travaillais à l'imprimerie nous n'avions pas assez pour vivre; mon père me fit employer au télégraphe, où je fus pendant quatre ans. Je donnai ma démission, car on m'avait fait des injustices! Alors j'ai repris mon métier d'imprimeur.

— Vous avez souvent pris la parole dans des meetings, et vous avez fait partie de la Ligue des antipropriétaires.

— Oui.

— Vous avez provoqué des meetings de petits télégraphistes à Paris?

— Oui. J'ai toujours été partisan de la violence, non par instinct sanguinaire, mais parce que c'est le seul moyen de revendication possible. J'ai fondé la Ligue des antipatriotes, et j'ai toujours engagé mes frères à ne pas tirer au sort, en leur disant que le jour où ils se trouveraient devant le peuple, leur ennemi ne serait pas le peuple, mais bien ceux qui les conduiraient.

Le président l'interrompt. Jahn poursuit :

— J'ai toujours pris la cause des malheureux. L'administration des postes m'a fait passer un examen que j'ai subi avec succès, mais le favoritisme me fit perdre ma place.

Je partis pour Melun; on me refusa ma place. Je devais retourner à Paris et je devais prendre le train. Alors je me fis le raisonnement que si je montais sans payer, la machine ne devait pas user plus de charbon.

On ne me poursuivit pas, mais on poursuivit mes parents. J'allais moi-même à la correctionnelle pour expliquer ma situation. Mon père dut payer une amende. Je lui dis de ne pas la payer et de dire que j'étais anarchiste. On voulut m'interner; mais comme je ne suis pas d'humeur à faire le pinson dans sa cage, je m'enfuis en Belgique. J'ai beaucoup, beaucoup souffert.

Je partis avec 50 francs. J'arrivai à Verviers, mais la police internationale existe : un soir, je rentrais chez moi quand je fus accosté par deux individus. Je tirai deux coups de revolver, car je ne veux pas me laisser salir par un mouchard. Je ne restai que huit jours à Verviers, puis j'arrivais à La Louvière.

Je ne suis pas l'adepte de Defuisseaux ni de ces gens assoiffés de renommée qui se ruent à l'assaut

du pouvoir. Non, je suis anarchiste bonnement, simplement. Je suis arrivé à La Louvière le 9 mai. Je suivis les promenades des grévistes sans les approuver. C'est à la suite d'une de ces promenades que je pris la parole. Je dis que je n'étais pas partisan de la grève, qui avait été inventée par Defuisseaux, un ambitieux. Le 22 mai, dans un meeting, je déclarai que puisqu'il y a des lois, il faut attaquer non les lois, mais ceux qui les font, c'est-à-dire le gouvernement. Je n'ai pas dit que les ouvriers devaient prendre de la dynamite. D'abord, nous ne savons pas où elle est. Mais je leur ai dit : « Si vous n'avez pas de travail, prenez ce dont vous avez besoin. »

Et le jeune homme fait avec une réelle éloquence un émouvant tableau d'un ménage d'ouvriers, plein d'enfants pâlis, souffrant d'une sordide misère !

Oui, j'ai dit qu'il fallait brûler et faire sauter, mais non toute La Louvière. Ce serait absurde, puisqu'à La Louvière il y a les maisons d'ouvriers. La destruction doit avoir un but.

Je leur ai dit : Compagnons, servez-vous de la dynamite contre les puissants. J'ai dit que les soldats n'étaient pas nos ennemis. J'ai dit qu'il fallait allumer des feux de paille pour attirer la troupe. J'ai dit que seules la violence et l'explosion feraient trembler la bourgeoisie. Je n'ai jamais voulu parler dans les meetings noirs secrets. On pouvait m'écouter et je voulais un grand public. J'ai dit à mes compagnons de prendre des armes chez les armuriers de La Louvière. Voilà ce que j'ai dit au meeting de trois heures, le 22 mai.

Je revins vers sept heures du soir, lorsqu'on m'avertit qu'une cartouche de dynamite venait de sauter à l'*Hôtel du Commerce*. Donc, ce n'est pas le meeting du soir, si violent, dit-on, qui a déterminé le crime, ainsi que vous appelez cet acte.

J'ai été arrêté la nuit par une patrouille, qui m'a trouvé nanti d'un revolver. Je l'avais pour me défendre à Paris contre la police. Je n'étais pas sans ressources. Mon patron m'avait payé le samedi ; de plus, mes compagnons m'avaient donné de l'argent. La solidarité des anarchistes ne se dément jamais, jamais !

Après vient le défilé des quatorze témoins : juges d'instruction, commissaire de police, officiers, médecin militaire, architecte, qui donnent des détails sur l'explosion de La Louvière ou l'attitude de Jahn après son arrestation ; les autres, auditeurs du meeting, ne reconnaissent pas Jahn ou ne lui ont pas entendu prononcer les paroles que relève l'accusation.

Jahn, interrogé par le président sur ses relations avec Duval, l'anarchiste condamné à mort, dit que Duval a volé pour l'anarchie. « C'est pour elle que j'irai au bagne, disait-il ; c'est pour elle que je monterai sur l'échafaud ; voilà pourquoi je suis l'ami de Duval. »

M. Levy prononce le réquisitoire. « On ne viendra pas plaider l'inconscience. »

— Non, déclare la défense, Jahn ne fait pas appel à la pitié.

Une interruption du procureur du roi détermine une violente riposte de Me Lamotte.

On ne plaidera pas l'inconscience, reprend M. Levy, car Jahn, très intelligent, très éloquent, a accumulé les arguments contre lui, en exposant les théories anarchistes, qu'il avait déjà exposées dans l'instruction.

M. Levy s'efforce de montrer un lien de causalité entre le discours de Jahn et l'explosion. Il rappelle les dépositions des témoins et revient sur la vie, sur les antécédents révolutionnaires de Jahn racontés par lui-même. Vous punirez car il ne faut pas encourager la propagande des principes anarchistes.

Me Lamotte commence sa plaidoirie. Nous défendons Jahn, dit-il, parce que nous avons la conviction complète de son innocence. Me Lamotte entre dans le détail des faits.

M. Levy réplique brièvement : Oui ou non, a-t-on détruit partiellement l'*Hôtel du Commerce?* Oui ou non Jahn y a-t-il poussé par ses discours ?

Me Englebienne répond à M. Levy. Il explique comment Jahn est arrivé aux idées anarchistes. Il expose ensuite le point de droit et démontre qu'au point de vue de la loi l'accusation est insoutenable. Il réclame du jury l'acquittement de son client.

Jahn prend la parole et il remercie ses deux défenseurs. Ils ont parlé au point de vue du droit, moi je veux parler au point de vue du cœur. Je ne suis pas un méchant. Je suis un homme de cœur. Oui, c'est à cause de l'athéisme que nous disons : Ni Dieu ni maître ! Lorsque des gens voulaient imposer leur autorité à leur profit, ils inventaient une religion et les populations se courbaient sous la bêtise du déisme. Nous avons répudié Dieu ; voilà pourquoi nous répudions toute autorité.

Le favoritisme règne en maître dans cette société. Supposons... (Et Jahn veut parler de MM. Grévy et Wilson, mais le président l'arrête.)

Jahn alors dénonce les injustices sociales en s'adressant au jury. Le président lui fait remarquer qu'il sort de la cause.

Jahn. — Oui, c'est vrai, mais je ne me défends pas. Je montre seulement que mon cœur n'est pas rongé par la méchanceté. Je suis bon, humanitaire. Je veux le bonheur de tous, même des plus gros bourgeois comme vous, jurés, dont le verdict me préoccupe peu.

Acquittez-moi et je serai anarchiste comme devant, et je prêcherai toujours la révolte et la violence. Le salut est en elles !

Condamné, je supporterai le bagne avec la même philosophie qu'aujourd'hui. Loin de calmer mon désir de travailler au renversement de l'ordre, les années de bagne ne feront que grandir ma haine. Je dirai : il faut raser le bagne parce qu'on y est trop torturé.

Le président pose au jury six questions :

1re : Jahn est-il coupable d'avoir à La Louvière, le 22 mai 1887, méchamment et publiquement attaqué la force obligatoire des lois et provoqué à leur désobéir ; 2e Est-il constant que le 22 mai, à La Louvière, il ait été détruit totalement ou partiellement l'*Hôtel du Commerce?* des maisons parmi lesquelles ; 3e Jahn est-il coupable d'avoir, par ses discours tenus dans des réunions ou lieux publics, provoqué directement à cette destruction ? 4e La destruction dont il est parlé dans la deuxième question a-t-elle causé des blessures aux personnes se trouvant dans ces maisons ; 5e Jahn est-il vagabond et porteur d'armes ; 6e A-t-il été trouvé porteur d'armes prohibées ?

Le jury répond non sur la 3e question et oui sur toutes les autres.

Le ministère public demande l'application de la loi ; il réclame l'indulgence de la cour pour le jeune âge de Jahn.

Jahn. — Je ne ne veux pas d'indulgence.

La cour condamne Jahn à 2 ans et demi d'emprisonnement. C'est le maximum.

— Vive l'Anarchie ! crie Jahn.

— Vive Octave Jahn ! crie une voix de jeune fille.

---

Le même jour, la 6e chambre correctionnelle de Bruxelles jugeait notre ami Soethout qui frappa de douze coups de tranchet l'agent Terdecq qui voulait l'arrêter. Nous avons raconté à cette époque la façon dont il se défendit et les motifs de son arrestation. Soethout a été condamné à 2 ans et demi de prison et à 3 mois de contrainte par corps pour le recouvrement d'une amende de 500 francs qu'il ne pourra pas payer. Le public a accueilli cet arrêt par un murmure de réprobation.

---

A Gand, le compagnon Lootens, qui était poursuivi pour avoir fait feu sur les membres du parti ouvrier qui voulaient empêcher de vendre *De Opstand* et le menaçait de lui faire un mauvais parti, a été acquitté.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

« Cela sent la poudre » se dit-on de divers côtés, et en effet les événements prennent une telle tournure que personne ne saurait dire où nous en serons dans quelques mois.

Les affaires peuvent traîner en longueur, — quelques années encore. Mais la situation est tellement tendue que demain la moindre des choses peut aussi précipiter les événements.

Que de dimanche en huit le sang coule en Angleterre, lors de la manifestation simultanée des ouvriers sans travail qui va avoir lieu dans toutes les grandes villes, — et qui sait ce qui va en advenir ?

Que demain Ferry, nommé au lieu et place de Grévy essaie son coup d'Etat orléaniste — et qui sait si Paris ne va pas se couvrir de barricades ?

Les bourgeois sont dans une situation dont ils ne savent plus comment se tirer. C'est pourquoi ils peuvent essayer de précipiter une guerre européenne. Mais, ce ne serait qu'un délai de six à huit mois, et alors la Révolution n'en sortirait que d'autant plus sûre. On n'a pas vu de révolution éclater en pleine guerre, — ce qui ne veut pas dire que cela soit impossible. Mais on en a vu au lendemain même de la guerre. Mars 1871 n'est qu'à huit mois de distance de juillet 1870.

Le *Socialiste*, en résumant la situation, fait appel à la concentration des forces socialistes. Eh bien, que la révolution éclate demain, les anarchistes n'auront rien à changer à leur programme. En révolution, ce n'est jamais le parti le plus avancé qui met des bâtons dans les roues du mouvement.

Qu'on ne craigne pas « d'aller trop loin » — et l'union des révolutionnaires sera accomplie ; car ce ne sont certainement pas les anarchistes qui voudront arrêter la révolution à moitié chemin. C'est aux partis modérés à se mettre au diapason de la révolution.

Quant à nous, nous pensons que la révolution ne démolira jamais assez des institutions pourries de la bourgeoisie.

Encore un mot. Nous ne savons pas trop ce qu'on entend par « concentration des forces ». Si cela veut dire la coopération révolutionnaire pour un but révolutionnaire, nous n'avons qu'à répondre que jusqu'à présent les anarchistes n'ont pas manqué à ce devoir. Mais si cela veut dire groupement sous les ordres d'un état-major qui en est encore à croire au roman jacobin de Louis Blanc, — à cela nous dirons que les révolutions ne se font pas ainsi. Lors du prochain mouvement, il est à espérer que le peuple dépassera tous ceux qui prétendront gouverner la révolution et lui dire : « Jusqu'ici, et pas plus loin ! »

Il fera comme les paysans de 1793, traités de « brigands » par les jacobins, — « brigands » sans lesquels nous en serions encore à la royauté et au servage.

* * *

Le comité directeur du Parti ouvrier a lancé son petit manifeste au peuple de Paris. C'est un factum purement politique. N'était l'emploi du mot bourgeoisie, on pourrait parfaitement se demander si ceux qui le signent sont socialistes ou radicaux. Mettez opportunisme à la place et lisez. Si le groupe d'hommes qui a élaboré cet appel a vraiment une idée d'une forme nouvelle de la société humaine, il a oublié d'en parler. Malheureusement la vérité est qu'il a évité d'y faire allusion.

Le manifeste constate que la bourgeoisie s'écroule sous sa propre corruption, mais il ne dit rien qui montre en quoi le régime qu'il rêve d'établir ne porterait pas en lui le germe de la même dépravation. Il dit seulement : « Nous établirons le règne de la justice et de l'égalité. » Depuis Robespierre et Napoléon jusqu'à Rochefort, tous les aspirants gouvernants ont tenu le même langage. On ne veut pas aller au fond des choses, espérant bénéficier du vague des mots.

Le Parti ouvrier affirme qu'il peut en quelques heures lever une armée disciplinée de cent mille hommes pour s'opposer à toute tentative de coup d'Etat. Si ce n'était pas de la fatuité pure, il serait ridicule au comité directeur de ne pas prendre l'offensive demain matin. Le manifeste continue et répudie toute solidarité avec les partisans d'une grève générale. Songez donc ! Une telle mesure serait capable de provoquer une révolution.

Tout cela est très logique. Ce manifeste n'est qu'un appel aux électeurs radicaux, aux petits bourgeois, commerçants. On cache la partie économique du programme — si tant est qu'elle existe. C'est un jalon de posé pour monter d'une marche sur l'escalier du pouvoir. Nous sommes déjà un parti fort, rempart de la république contre les retours en arrière, n'avant rien de commun avec les révolutionnaires. Venez à nous. La bourgeoisie va abandonner au peuple « la propriété sous toutes ses formes avec le pouvoir ». Venez à nous. La transmission sera aussi simple que s'il s'agissait de passer de Dufaure à Ferry ou de Freycinet à Clémenceau !

Voilà à quelles petitesses mène le suffrage universel. Espérons que si ce manifeste amène des radicaux au Parti ouvrier, il détachera de ce dernier bon nombre de travailleurs révolutionnaires.

* * *

« Tout être, mâle ou femelle, par cela seul qu'il vit, a droit à l'huile de sa lampe. J'ajouterai en me plaçant au point de vue essentiellement humain qu'il reste dans son droit en prenant cet indispensable bien partout où il le rencontre. »

Le 23 novembre, cinq anarchistes sans travail et sans le sou ont déjeûné chez un restaurateur, puis à la présentation de la note ont déclaré que les bourgeois devaient les nourrir. Au commissariat, ils ont dit : « Si nous avions des fusils, ils partiraient tout seuls. » A l'audience, nos amis ont été dignes :

Brunet (Georges). — Nous avions faim et c'est notre droit de manger. Nous avons fait cela pour le principe.

Guillemard (Adolphe). — Je suis anarchiste, j'accepte la responsabilité de ce que j'ai fait. Toutefois, je nie les outrages. J'avais faim. J'ai trouvé des camarades qui se trouvaient dans le même cas. Nous ne voulions ni voler, ni incendier. Nous avons voulu satisfaire notre faim. C'est un droit que personne ne peut raisonnablement nous contester. J'ai travaillé toute ma vie, j'ai la vue faible, j'entends difficilement, les patrons ne veulent plus de moi. Mais il faut bien que je mange.

Leroux (Jules). — J'avais faim, j'ai mangé. En prenant ainsi, j'ai usé de mon droit à la vie. Tout homme a ce droit là.

Rousset (Jules). — J'ai droit à la vie. Si c'était à refaire, je recommencerais.

Thiriou (Louis). — J'avais faim. Je n'ai rien à dire de plus.

Le tribunal a condamné chacun des inculpés à trois mois de prison.

Ce n'est pas cette condamnation féroce qui inspirera aux affamés le respect de la propriété, au contraire.

* * *

Vienne. — Depuis longtemps déjà on nous signalait l'exploitation abominable de la maison Champinot, mais comme c'est l'habitude de tous les patrons, nous avions cru nous taire, lorsque des faits, que nous avons contrôlés par nous-mêmes, nous obligent à rompre le silence.

Le bagne Champinot, rue Victor Faugier, a deux commerces distincts : l'un, dirigé par le sieur Champinot, consiste dans l'effilochage des vieux chiffons, et au filage ; l'autre, sous la direction de sa tendre compagne, a pour but la confection et la vente à crédit.

Dans le commerce dirigé par ce monsieur, il y a des ouvriers dont le travail consiste à manœuvrer de lourds fardeaux dans une atmosphère remplie de vapeurs délétères produites par le dégagement de l'acide répandu sur de vieux chiffons, pour en brûler certaines parties. Ces malheureux travaillent de 5 heures du matin jusqu'à 7 heures du soir pour un salaire variant de 2 fr. à 2,50 (maximum).

Puis des femmes, des jeunes filles, occupées à trier de vieux chiffons, et payées selon leur âge, leur beauté et leur complaisance.

Nous pourrions citer des faits d'une immoralité révoltante, des tentatives faites par le patron, par ses gardes-chiourme, auprès d'une jeune femme (elle-même nous l'a raconté) qui, sur le refus de livrer son corps, dut quitter l'atelier.

C'est le sort de la plupart de ces malheureuses car, selon la propre expression de l'une d'elles : « Il faut y passer ou s'en aller ! »

Quant à la femme du sieur Champinot, nous n'avons qu'à relever quelques chiffres que nous avons lu sur les livrets de ses ouvrières : Façon d'un pantalon (2 heures et 1/2 de travail) 0,25 ; sur un autre : 6 journées à 0,65, 3,90 ; etc.

Des jeunes filles de 13 à 16 ans, dont le travail consiste à faire des flottes de laine, sont payées de 0,65 à 1 franc par jour. Les ouvrières sont payées tout en marchandises, prix du crédit.

Nous avons vu un prix-courant de la maison dans lequel de la toile est cotée 0,80 ; cette même toile est vendue 1,20 aux ouvrières.

Nous n'en dirons pas davantage, ces chiffres parlent assez par eux-mêmes.

Pourtant nous dirons aux ouvrières du sieur Champinot : toutes les plaintes que vous pouvez formuler ne ferons diminuer en rien la rapacité et la paillardise de votre exploiteur. Seule la Révolution Sociale pouvant nous débarrasser de toutes ces saletés, nous disons à toutes les femmes : Venez avec nous !

## Italie

Le numéro 25 de l'*Humanitas* a été saisi par la questure à l'état d'épreuves. Les imprimeurs du journal, trompant la confiance de la rédaction, avaient communiqué les épreuves à la police.

La rédaction du journal annonce qu'en présence de ce fait et des poursuites contre ses rédacteurs, elle fera paraître le journal clandestinement dès le mois de janvier prochain et poursuivra la lutte avec plus d'ardeur que jamais.

Nous souhaitons que dans cette nouvelle publication notre confrère trouve toutes les sympathies qui lui seront nécessaires.

* * *

La *Gazzetta Ufficiale* publie à la date du 3 novembre, une liste de 185 propriétés immobilières, expropriées par le gouvernement faute de paiement de l'impôt foncier, et mises en vente pour une somme inférieure à 30 francs, et descendant en plusieurs cas à 6, 5, 4, 3 et 2 francs et dans un cas jusqu'à 60 centimes.

La plus grande partie de ces propriétés sont dans la Sardaigne ; 82 dans une seule commune de 1700 hab. (Sestu), 56 dans une autre de 1000 habitants.

Si maintenant nous ajoutons que, aux 82 familles expropriées de leur petit champ dans la commune de Sestu, est succédé un seul propriétaire, nous avons là un fait typique du système économique bourgeois, — hideuse exagération de l'anthropophagie primitive.

* * *

On nous communique l'appel que vient de lancer un nouveau journal l'*Operaio*, de Reggio Calabre :

Compagnons,

Expliquer au peuple les principes émancipateurs du socialisme, tel est le but que nous nous proposons en publiant notre journal.

Le travailleur s'épuise du matin au soir, pour engraisser les capitalistes et les propriétaires ; comme récompense, il a la misère et une mort anticipée. Tous les préjugés sociaux l'accablent et le trompent ; le prêtre, cette vipère de la conscience, lui promet le bonheur dans un paradis jamais entrevu, au delà de la nature, tandis que lui même jouit de tous les biens de cette terre ; le gendarme lui met les menottes et le traîne en prison s'il ose reprocher à son patron l'oisiveté dans laquelle il vit ou chercher à satisfaire l'impérieux besoin de la faim ; le magistrat le condamne au nom de la loi qui consacre son esclavage et son obéissance au patron et au gouvernement ; tout le milieu où il vit conspire à faire de l'ouvrier une bête de somme que tous dépouillent et saignent.

Et nous voyons des individus se présenter comme candidats à la députation, promettre pendant les périodes électorales monts et merveilles, puis, une fois arrivés à ce poste, satisfaire leurs propres intérêts, peu soucieux des promesses faites aux électeurs dupés ; nous voyons les meneurs engendrer la corruption dans les associations ouvrières et tenir le peuple en laisse avec des paroles faites de fumée et d'absurde réthorique ; nous voyons les ministres de Dieu se faire les soutiens de l'ignorance et du fanatisme populaire pour produire par l'enseignement de leur morale une génération de crétins ; nous voyons avec horreur la guerre, la prostitution, la propriété individuelle, le mariage civil et religieux, les progrès de la mécanique asservir de plus en plus le travailleur sous le joug du Capital, et c'est pour cela que notre journal sera le médecin qui dévoilera les plaies de cette société corrompue et qui, dans le même temps, indiquera les remèdes opportuns.

Nous sommes du peuple et nous écrivons pour le peuple ; n'ayant rien à gagner et tout à perdre, nous nous dressons contre les ennemis du travail et du bien-être des masses.

Compagnons,

La modicité des moyens ne nous permet pas de publier le journal avec nos seules ressources ; nous comptons pour cela sur votre dévoué concours et, si les sommes recueillies atteignent le chiffre nécessaire, notre journal paraîtra le 1er janvier 1888.

Notre appel est adressé à tous les socialistes sincères ; c'est en eux que nous plaçons toutes nos espérances ; s'ils souhaitent que la Calabre sorte de son apathie, qu'ils nous remettent au plus tôt tout ce qu'ils pourront.

Adresser lettres, mandats, etc. au journal l'*Operaio* poste restante, Reggio Calabre (Italie).

Abonnement pour l'Italie : 4 fr. par an, 1 fr par trimestre. Pour l'extérieur, les frais de poste en sus, le numéro 5 centimes.

## Espagne

La bourgeoisie semble triompher depuis l'assassinat de nos amis de Chicago et elle cherche à nous terroriser en poursuivant les journaux et en arrêtant les compagnons qui ont élevé la voix contre la lâche bourgeoisie américaine et avoir démontré de quoi est capable la bourgeoisie en général ; si elle croit réussir, elle se trompe et nous lui prouverons.

Entre les divers journaux, le *Productor* est poursuivi pour avoir publié un article d'indignation. Les compagnons arrêtés sont Martinez à Madrid, Rubiac à Sévilla, Martela à Cadix, Roca à Palma. D'autres ont été arrêtés à Salamanque où demeure Artigas y Leandro ; enfin nous ne nous tromperons pas en affirmant que nous avons des nôtres dans toutes les prisons surtout dans les provinces d'Andalousie : à la prison de Grasalema sont détenus 24 compagnons et 6 compagnes. Mais tout cela est loin d'arrêter la propagande qui parait prendre une nouvelle direction : la propagation de brochures. Nous nous multiplions, la *Sociedad al dia siguiente de la Revolucion* est répandue partout et nous allons faire paraitre le procès de nos amis de Chicago et aussitôt après, le procès de Lyon et beaucoup d'autres brochures qui constitueront la Bibliothèque communiste anarchiste.

On pourra se procurer toutes ces brochures, à Paris, chez Fayet, libraire, 113 rue du Temple.

## Belgique

Verviers. — Le groupe la *Jeunesse Libertaire* avait organisé dimanche passé un meeting contradictoire où assistaient environ 400 personnes.

Le comp. Cardinal, de Liège, montre le spectacle de la décomposition de la bourgeoisie et que pareil spectacle nous sera toujours offert à intervalles plus ou moins longs tant qu'il y aura un gouvernement, un Etat même démocratique ou ouvrier.

Le comp. Wysman passe en revue les solutions pacifiques de la question sociale et montre leur nullité, concluant à la Révolution Sociale.

Un auditeur lui répond qu'au lieu de cela il vaudrait mieux réclamer pacifiquement son droit et s'organiser : « Quand les ouvriers seront bien organisés, ils imposeront leurs revendications aux patrons. »

Le comp. Wysman répond que cette imposition — faite par la force — ne peut rien faire : « Si le patron augmentait les salaires, il devrait augmenter ses produits, il n'y aurait rien de changé. »

Le citoyen Maigrai, leader du parti ouvrier de la Vesdre, déclare que la révolution est impossible tant que le peuple ne sera pas plus instruit (il faut l'envoyer au collège) et il trouve regrettable que des hommes comme ceux de Chicago donnent leur vie pour cette cause. Wysman répond que la mort de nos amis a plus fait pour l'éducation révolutionnaire du peuple que ne pourront le faire tous les moyens rêvés par les meneurs du parti ouvrier.

Cela ne convainct pas le citoyen Maigrai qui vient répéter ce qu'il a dit précédemment, mais cela aura pu rallier à nos idées plus d'un des assistants.

# VARIÉTÉS

## PENDEURS ET PENDUS

Ils ont dressé, là-bas, devant la terrre entière,
Affichant l'infamie attachée aux bourreaux,
Ils ont dressé, dans la lumière,
Quatre gibets pour des héros !
Et le monde damné, saluant les victimes
Des quatre assassinats commandés par la Loi,
Vient de sentir, sur lui, de ces martyrs sublimes
Passer le souffle ardent de foi !

Pendeurs de Chicago, race vile et honnie,
Avez-vous savouré leurs spasmes d'agonie...
Eh bien ! de ces hideurs targuez vous sans remord,
Et laissez, dédaigneux, la plèbe vous maudire :
Car le tzar daigne vous sourire,
Le tzar, ce grand pendeur de l'empire du Nord !
Et vous pouvez, repus de lâches représailles,
Marqués, comme eux, au front, du signe de Caïn,
Oui, vous pouvez donner la main
A nos fusilleurs de Versailles !

Donc, à chacun le prix des services rendus,
A vous l'ignominie, et la gloire aux pendus !

Mais ces martyrs en qui tout opprimé révère
Les défenseurs de ses droits,
Qu'ont-ils fait, pour mourir sur ce nouveau Calvaire
Où la potence a remplacé la croix ?..

Lutteurs assoiffés de justice,
Champions du Travail et de l'Egalité,
Pour un peuple déshérité
Ils sont, d'un cœur vaillant, descendus dans la lice,
En invoquant la Liberté !
Et des bourgeois gavés la haine inassouvie,
De ce fait, appelant, sur eux, le châtiment,
Ils ont expié de leur vie
Le crime monstrueux de tant de dévoûment !

Mais, pour que leur mort soit féconde,
A l'œuvre, maintenant, ouvriers inconnus,
O rudes forgerons, travailleurs aux bras nus,
A l'œuvre, pour refaire un monde !
Debout les précurseurs aux ronces déchirés,
Et debout avec eux, debout devant les autres,
Vous, les savants, vous, les apôtres,
Vous, les artistes inspirés !
Allez, la flamme au cœur ! allez, partez en guerre
Contre les buveurs d'or et de sang précieux :
Puisqu'impassible encore, le tonnerre.
Toujours, dort au fond des cieux !

Paris, 13 novembre 1887. O. Souêtre.

## LES KNIGHTS OF LABOR

(*Suite*) [1]

Est-ce que cette organisation des Knights, au lieu de provoquer ouvertement la solidarisation de nos intérêts, de nos tendances, de nos justes revendications contre un ennemi commun toujours prêt à profiter de nos divisions, ne nous pousse pas au contraire secrètement à une guerre de personnalités, de coteries, pour la conquête de la direction, du pouvoir ; et, par ce fait, développant les mauvaises passions et dénaturant les bonnes, ne nous conduit pas fatalement à de sanglantes débâcles, à des massacres imminents ?

1. Voir les nos 19, 20 et du 23 *Révolté*, 4 et 6 de la *Révolte*.

Est-ce qu'enfin l'Ordre des Knights n'est pas un Etat despotique déchiré par les factions et marchant inévitablement à sa ruine en pouvant nous y entraîner avec lui, et pour longtemps peut être?

Aussi, ouvriers, vous crions-nous : casse-cou, prenons garde à nous, et ne soyons pas plus longtemps dupes de tous ces ambitieux et intrigants autoritaires qui ne nous adressent la parole et leurs ordres qu'avec une arrogance prétentieuse, par de longs discours pleins d'astuce et des pancartes ou circulaires bien plus longues encore où transpire un esprit féroce de domination. On nous a assuré souvent qu'à peu de chose près, l'organisation de la plupart des unions est la même que celle des Knights; eh bien, cela prouve seulement que nous sommes tous trompés, que nous avons fait fausse route en procédant par l'autorité dont nous pouvons constater les effets désastreux en politique comme en économie sociale; et qu'il y aurait à essayer du principe contraire, la liberté; qu'enfin il y a urgence d'opposer une ligue libre d'ouvriers, de toutes nationalités, à tous leurs ennemis, secrets ou avoués, conspirant constamment à enrayer l'humanité dans sa marche vers un meilleur avenir et à la pétrifier dans des systèmes sociaux définitifs.

Mais, diront quelques uns, cet Ordre a cependant du bon et a fait gagner bien des grèves aux ouvriers. Oui, mais combien de perdues? Employés des chemins de fer Jay Gould, qu'avez-vous gagné à faire la clarté sur la fin de votre pénible et sanglante lutte, fin sur laquelle des intéressés ont mis un éteignoir. Et vous, ouvriers et ouvrières en articles tricotés de Cohoes et d'ailleurs; ouvriers et ouvrières de Troy (N.-Y.), qu'y avez-vous aussi gagné? et vous porc-packers de Chicago, qui avez été obligés de reprendre le travail avec contrats humiliants n'engageant que vos employeurs; et vous encore, verriers du New-Jersey qui êtes venus publiquement protester contre la provocation arbitraire de la grève par les agissements d'un de vos chefs qui, dites-vous, a voulu prouver sa puissance en usant des petits moyens que lui procure l'organisation; — et bien d'autres enfin. Puis, cigariers de New-York et autres unions, venez donc aussi témoigner des procédés qu'emploient les Knights pour englober et annuler dans leur Ordre les sociétés ouvrières.

— Ah! dira-t-on, il y a du vrai dans tout cela et c'est triste à constater; mais il y a cependant nécessité d'une organisation ouvrière.

Eh morbleu, ce n'est pas nous qui avons toujours lutté avec les ouvriers qui le contestons; mais cela prouve-t-il qu'il y ait nécessité de se donner des maîtres avec pouvoir de se faire voter des rentes, de nous humilier, de semer et de maintenir la haine et la division entre nous, de nous mettre sur le pavé en provoquant à volonté des grèves justes ou arbitraires, de nous priver des moyens d'existence si nous leur déplaisons, de nous récompenser, corriger, punir, etc., toujours à volonté, par caprice, rancune, pour se distraire ou prouver leur puissance; et cela impunément, sans que nous puissions les atteindre? C'est précisément parce que l'organisation des Knights — puissante en apparence — est faible en réalité par tous les éléments de dissolution qu'elle engendre, que nous appelons votre réflexion sur la formation d'une organisation libre, où sans pouvoir directeur, sans pression arbitraire, les ouvriers ne se décideraient à une action quelconque qu'après en avoir bien discuté, pesé, jugé le motif. Quand on n'aurait plus à se regarder dans le blanc des yeux pour savoir si l'on osera se hasarder à dire ou faire telle chose, si ceci ou cela peut plaire ou déplaire à tel ou tel, qui, par des moyens secrets, peut vous faire tomber sur la tête telle ou telle brique; quand enfin il n'y aurait plus de pioupious ni d'officiers, mais rien que des égaux, dans cette organisation-là les bonnes passions prendraient le pas sur les mauvaises; l'esprit de solidarité s'y développerait, et l'action résultant de la libre décision des membres après réflexion, examen, serait donc raisonnée, consciente, et bien autrement puissante que celle d'une armée qui ne sait ni ce qu'elle fait, ni où elle va, qui n'agit que sur ordre, qui avance ou recule au gré de ses chefs et qui sera en pleine déroute sitôt que ses chefs disparaîtront, déserteront ou passeront à l'ennemi.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous recevons de la Fédération du canton de Neuilly la communication suivante :

La *Fédération des Socialistes révolutionnaires du canton de Neuilly*, en prévision des évènements qui peuvent surgir d'un moment à l'autre, engage les citoyens du canton à se réunir aux groupes existants et à se préparer à toute lutte révolutionnaire ayant pour but la transformation économique de la société.

Dès aujourd'hui la Fédération se tiendra en permanence :

Jeudi 1er décembre, 8 1/2 heures soir, 48 rue de Sablonville, salle Larue, à Neuilly.

Vendredi 2 décembre, 8 1/2 heures soir, 86 rue de Gravel, salle Mezerette, à Levallois-Perret.

* * *

Le groupe de Nancy informe les compagnons qui se rendraient dans cette localité, de s'adresser au compagnon Serrure, rue Charles III, 92.

* * *

Les groupes anarchistes de Bruxelles ont reçu la somme de 5,75 de M. à Paris, pour le compagnon Soethout.

* * *

Les groupes de Bruxelles vont faire paraître le procès de Jahn en un placard qui sera vendu 5 centimes. Le placard est mis en vente au prix de 3 fr. le cent. Adresser les demandes au comp. Joris, 89 rue Haute, Bruxelles, Belgique.

* * *

Les anarchistes de La Chaux-de-Fonds viennent d'organiser une bibliothèque publique dans le but de mettre à la portée de tous, tous les ouvrages socialistes. Nous prions toutes les personnes qui pourraient nous aider dans cette œuvre, en nous faisant don de livres ou de brochures socialistes, de vouloir bien les adresser au compagnon Nicolet, 14 rue du Progrès, La Chaux-de-Fonds (Suisse).

* * *

Souscription pour le meeting anti-patriotique de Saint-Denis : Excédent d'écot salle Delauzine 1 fr. reliquat de la caisse anti-patriote 1,50, plusieurs compagnons anarchistes de Saint-Denis 4 fr.

Total 6,50.

Envoyer les souscriptions au comp. Victor Pierret.

* * *

Souscription pour la brochure aux paysans :

Victor 0,20, une anarchiste 0,20, groupe de Montreuil sous Bois 1,20, groupe communiste anarchiste du XXe arr. 1,40, bon pour 0,25, je garde ma barbe 0,20, Hypolite 0,30, Dussart 0,25, un turbin 0,10, Hypolite 0,20, Athanase 0,10, déménagement en plein jour 0,55, groupe de Montreuil 0,40, groupe du XXe 0,75. Total 6,10.

Deux de nos amis nous adressent la somme de 55 francs en nous demandant d'ouvrir une souscription pour la publication du procès de nos amis de Chicago en une forte brochure.

Comme cette publication exige une grande avance de fonds, nous croyons devoir soumettre l'idée à nos lecteurs et mettre nos colonnes à leur disposition pour la publication des listes de souscription.

## BIBLIOGRAPHIE

Les *Cent Sonnets d'un Fumistes*, par Georges Proteau

Ces vers ne sont pas tous sans valeur. Quelques-uns sont animés d'un souffle de combat et résonnent noblement. Le poète a pu dire avec fierté :

Du pain des révoltés mon âme s'est nourrie.

Mais pourquoi s'est-elle aussi nourrie du pain de la débauche? Pourquoi ses vers vont ils « de l'Anarchie jusqu'à la Pornographie » c'est-à-dire de la révolte à l'amollissement et à l'abjection. Ce ne sont pas des grivoiseries qui feront des hommes, des héros comme ceux de Chicago :

J'aperçois pour Paris le mal qui perdit Rome.

Ce mal te perdra aussi, ô poète, si tu chantes autre chose que la justice.

## PETITE CORRESPONDANCE

F. à Reims — F. à Amiens. — P. à Annonay. — H. G. à Port-Elisabeth. — Régulus. — L. à Avignon. — L. à Lyon. — Reçu timbres et mandats.

L. à Avignon. — Distribuez les invendus.

E. S. à Hoboken. — Nous avons écrit à Genève pour les brochures.

N. F. à Flixecourt. — C'était bien le compte de Wasse, sauf que le n° 10 était à 7 fr. le cent et qu'il ne l'a réglé qu'à 3,50 (?).

H. J. à Morlanwelz. — C'est *De Opstand* qui parait à Liège, 7 Waaistraat. La *Liberté* a paru à Verviers, mais elle a cessé de paraître. Toutefois nos amis ont l'intention de la ressusciter.

L. A. à Avesnes. — Nous nous procurerons le livre de Dumarsais. S'il y a quelque chose de bon à tirer, nous en ferons notre profit.

« L'Idée Ouvrière ». — Widcoq à Fressenneville demande pourquoi il n'a pas reçu le journal.

Le Chambon. — Reçu mandat. Est-ce que la distribution d'un certain nombre de n° pourrait donner quelque coup d'épaule à la vente? Nous pourrions vous en envoyer.

M. à Vaison. — Reçu mandat. Nous avons écrit à Genève. Nous attendons la réponse.

Gamin. — Il faudrait voir l'article pour pouvoir en juger.

Hofmann. — Le journal étant en retard, nous avons pu encore insérer une de vos communications. Mais nous vous rappelons que d'habitude, le mardi est le dernier délai pour recevoir la copie.

L. à Rouen et N. H. à Grenoble. — Nous parlerons des faits que vous nous citez dans le prochain n°.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 357,45,

C à Paris 0,25, D à New-Jersey 15 fr, P A à Marseille 1,50, D au Mans 0,10 D à Tunis 5 fr, S D à Reims 0,50, M au Hâvre 2 fr, L à Agen 0,75. Le clan littéraire 0,50, E C à Voujancourt 0,35, un décoré du 2 décembre 0,50, souscription au café du Garn à Cette 3,50, Feuquières, liste n° 2, 1,25, St-Rambert, liste 45, 4 fr, Bourzade 1 fr, Ragnes 1 fr, Cuniasse 0,50, Cavaillès 1 fr, Delmas 0,50.

Total à ce jour 396,80.

## SOUSCRIPTION
### *Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 115,10.

S à Bordeaux 1 fr, E C à Voujancourt 0,25. P au Grand Moulin 0,50, L A à Avesnes 0,20, groupe de Montreuil pour Jahn remis par le comp. G 2,50.

Total à ce jour 119,55,

Pour Jahn, liste de Nancy 4 fr.

Le groupe italien « I Ribelli » de St-Denis 5,10 pour Parmeggiani et Zavoli.

En vente à la *Freedom*, 34 Bouverie street, Londres, E. C. Angleterre :

*The Accused the Accuser*. The famous speeches of the light Chicago Anarchists; forte brochure, prix 75 centimes.

*A Concise History of the Great Trial of the Chicago Anarchists, in 1886*, by Dyer D. Lum; volume de 190 pages, prix 1,25.

*August Spies's autobiography, his speech in Court and notes*. Prix 1,25; avec portrait de Spies et de Nina Van Zandt.

## CONVOCATIONS

Amiens — Dimanche 4 décembre, à 4 heures du soir, réunion privée 97 rue Saint-Leu : la situation.

* * *

Armentières. — Dimanche 4 décembre, à 3 heures du soir, conférence publique et contradictoire à la salle de l'estaminet de la Clef, rue des Douze Apôtres.

Ordre du jour :

1° Les candidatures ouvrières.
2° Bourgeoisie et privilèges.
3° Moyens d'émancipation.

Orateur Polidore Charmeux, de Calais.

* * *

Roubaix. — Réunion privée et contradictoire dimanche 4 décembre à 5 heures du soir, salle du Bas Rouge au Pile.

Avant la réunion on s'occupera de l'organisation de la fête enfantine du 25 décembre.

* * *

Jolimont. — Dimanche 4 décembre, salle du grand Bavons, grande conférence publique et contradictoire avec le concours des compagnons Basse Louis et Gustave Mathieu.

Entrée 10 centimes.

## EN VENTE A LA RÉVOLTE :

**Aux Affamés**..... 0,05
**A propos des ouvriers étrangers**... 0,05
**Le 14 Juillet** *par Delmorès*..... 0,10

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

Première année N° 13 — 5 CENTIMES — Du 10 au 16 DÉCEMBRE 1887.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS LECTEURS

*Nous remercions les camarades qui ont répondu à notre appel de fonds. — Prière aux retardataires de liquider leur situation s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans la réception du journal.*

## LETTRE DU COMPAGNON FISCHER

*A M. Oglesby gouverneur de l'Illinois.*

Prison de Chicago le 1er novembre 1887.

J'apprends qu'il circule des pétitions vous demandant commutation de la peine de mort que le tribunal a prononcé contre moi. Devant cette démarche sympathique d'une partie de la population, je déclare qu'elle a lieu sans mon autorisation. Homme d'honneur et de conscience, je ne puis demander ma grâce. Je ne suis pas criminel et ne puis me repentir de ce que je n'ai pas fait.

Devrais-je alors demander pardon pour mes principes, pour ce que je crois juste et beau ? Jamais ! Je ne suis pas un hypocrite et ne peux essayer de me faire pardonner d'être anarchiste ; au contraire l'expérience des dix-huit derniers mois n'a fait qu'affermir mes convictions. On me demande si je ne suis pas responsable de la mort des policiers tombés sur le Haymarket ; je ne répondrai pas à cette question avant que vous n'ayez avoué que chaque abolitionniste était responsable des actes de John Brown. Je ne puis demander ma grâce, ni même la recevoir sans perdre droit à ma propre considération. Si je ne puis obtenir justice, si je ne puis être rendu à ma famille, je préfère que le jugement soit exécuté.

Toute personne un peu au courant des évènements, doit avouer que ce jugement n'a pas d'autre origine que la haine des classes, l'excitation de l'opinion publique par une presse méchante, le désir qui anime la classe dirigeante, d'arrêter le mouvement socialiste. Les partis intéressés nient qu'il en soit ainsi, pourtant ce n'est que la vérité, et je suis persuadé que la génération qui viendra, considérera notre procès, notre condamnation et notre exécution, de la même façon qu'aujourd'hui nous considérons les cruautés des siècles passés : intolérance et préjugés voulant écraser les idées de liberté.

L'histoire se répète. De tout temps, les puissants ont pensé que les idées de progrès seraient écartées par la suppression de quelques meneurs ; aujourd'hui la classe dirigeante se figure pouvoir arrêter le mouvement des revendications prolétariennes par la pendaison de quelques-uns de leurs défenseurs. Mais quoique les obstacles que l'on oppose au progrès semblent insurmontables, il a toujours passé outre et cette fois encore, il atteindra son but.

A toute époque, quand la situation du peuple est devenue telle qu'une grande partie se plaint des injustices existantes, la classe possédante répond que les critiques sont fausses, et elle attribue le mécontentement à l'influence délétère de meneurs ambitieux.

Aujourd'hui encore, beaucoup de personnes s'écrient que ce sont ces révolutionnaires maudits qui ont provoqué l'immense mécontentement du peuple travailleur. Oh, vous qui parlez ainsi, ne pouvez-vous, ou ne voulez-vous pas lire les signes des temps ? Ne voyez-vous pas comme les nuages s'amoncellent à l'horizon social ? Ne savez-vous pas, par exemple, que la direction de l'industrie et des moyens d'échange se concentre de plus en plus dans quelques mains ? Que les petits capitalistes sont mangés par les gros ? Que les « crédits », les « comptoirs d'échange » et autres associations ne se sont fondées que pour généraliser et systématiser l'exploitation des travailleurs ? Que d'après le régime actuel, par suite du développement du machinisme, d'année en année plus d'ouvriers sont jetés dans la rue ? Que dans quelques parties de cette immense république la majorité des paysans est obligée d'hypothéquer ses terres pour assouvir la soif de gain de sociétés puissantes ? En un mot, que les riches deviennent toujours plus riches et les pauvres toujours plus pauvres ? — Ou bien ne savez-vous pas que tous ces maux ont leur racine dans les institutions sociales actuelles qui permettent à une partie du genre humain de fonder leur bonheur sur le malheur de l'autre partie, qui permet à un homme d'asservir ses semblables ?

Au lieu de chercher à remédier à ces maux, au lieu de chercher à s'éclairer sur les vraies causes du mécontentement croissant, la classe dirigeante — par la parole et la presse, — calomnie le caractère, les idées et les projets des réformateurs sociaux, elle emploie le casse-tête et le fusil contre les mécontents et les envoie en prison et à l'échafaud quand l'occasion s'en présente. Cela lui rapportera-t-il grand' chose ? Je ne puis, en réponse, que vous citer les paroles par lesquelles Benjamin Franklin terminait son pamphlet satirique : *Recette pour faire un petit Etat d'un grand*, dédié au gouvernement anglais en 1776. « Vous croyez, dit-il, que toutes les plaintes sont inventions forgées par quelques démagogues en quête de désordre, vous croyez que leur arrestation et leur pendaison tranquilliseront tout. Eh bien ! arrêtez et pendez les meneurs et le sang des martyrs fera merveille pour l'obtention de leur but, pour l'accélération de votre chute. »

Moi aussi, je dis la classe dirigeante peut pendre quelques-uns des hommes de progrès, qui, sans ambition personnelle, ont servi la cause du travail et de l'humanité, mais leur sang fera merveille pour le renversement de la société actuelle ; il hâtera l'avènement d'une nouvelle période de civilisation !

*Magna est veritas et prœvalebit.*

« Grande est la vérité et la vérité prévaudra. »

ADOLPHE FISCHER.

## LA CHUTE D'UN RÉGIME

Inutile de se le dissimuler. Ce que la France a vécu ces jours-ci, c'est la chute complète du régime parlementaire. Ce n'est pas Grévy par terre, ce n'est pas la constitution Dufaure, c'est bel et bien la chute du parlementarisme.

Que l'on nomme Freycinet ou Ferry pour président ; que l'on s'en passe, comme le conseille Pyat ; que l'on fasse la dissolution et qu'on nomme une chambre nouvelle plus ou moins rafraichie de radicaux plus ou moins socialistes, — c'est absolument la même chose : le parlement ne vivra plus.

La France est divisée, elle ne peut pas avoir avoir de Chambre qui la représente.

—

La division des nations en riches et pauvres, en exploités et exploiteurs, a existé de tout temps. Mais, tant que le pauvre et l'exploité n'osaient rien dire et subissaient tout sans murmurer, le régime parlementaire pouvait tenir debout. Libéraux, radicaux, conservateurs, quelles que fussent leurs différences d'opinion sur tel point secondaire, se trouvaient d'accord sur une chose : « Le peuple doit être exploité », disaient-ils. Et le peuple se laissait exploiter.

Ce n'est plus le cas aujourd'hui. De mille façons — dans les meetings, dans les grèves, dans la vie de chaque jour, il fait entendre sa voix, et c'est ce qui rend le parlement impossible.

Les bourgeois pourront encore électriser le cadavre pendant quelques années ; il fera encore quelques mouvements désordonnés ; mais il ne vivra pas.

On ne peut pas trouver un gouvernement qui protège à la fois l'exploité contre l'exploiteur, et l'exploiteur contre l'exploité.

—

Le cri de *A bas Ferry !* a rallié le peuple de Paris, comme le cri de *A bas Réveillon !* ralliait les Parisiens en avril 1789, avant de crier *A bas le roi !* Mais il doit être suivi par les cris de *A bas la Chambre ! A bas le Sénat ! A bas la présidence !* et *Vive la Commune !*

C'est inévitable, et vendredi passé le cri de *Vive la Commune !* a déjà retenti place de la Concorde.

La Commune expropriatrice, la Commune communiste, bien entendu. C'est encore inévitable.

Car si la Commune recommençait le parlement ; si elle donnait à la France trente mille parlements communaux, au lieu d'un parlement national, ce serait encore la même chose. Un va-nu-pieds et un Rothschild ne peuvent pas s'entendre sur une loi, — que cette loi soit municipale ou nationale. Le mineur d'Anzin et le directeur de la compagnie d'Anzin ne peuvent pas être d'accord tant que le mineur manie le pic et le directeur — la fourchette d'argent.

Mettez-les ensemble dans une salle de la Commune : l'un *doit* tuer l'autre. Point d'accord possible, tant que le directeur prétend empocher le travail du mineur.

—

Le gouvernement de la nation française est par terre. Il est roulé dans la fange. On aura beau lui infuser du sang nouveau : il ne saurait vivre. S'il vit encore un an ou deux, ce sera l'agonie du moribond.

Plus de parlement possible, c'est la Commune qui s'annonce.

Mais la Commune ne vivra pas non plus si elle veut refaire la vieille comédie du parlement. Sous peine de mourir dans deux mois, elle devra loger, nourrir et vêtir les habitants.

Elle sera forcée d'être communiste, et Communisme implique l'Anarchie. Le communisme de la caserne ne saurait s'implanter.

A bas la Chambre ! Vive la Révolution Sociale ! Voilà le cri qui va se dégager sous peu de la crise que nous traversons.

### Le gâchis.

Le régime parlementaire tombé, le gâchis gouvernemental est à son comble. Les événements se succèdent avec rapidité. Qui sait ce qui arrivera demain ? La situation révolutionnaire est ouverte ; c'est le commencement de la fin. Tâchons donc de nous rendre bien compte de la situation. Il serait mauvais de marcher à l'aveuglette.

### La situation intérieure.

Chaque gouvernement a toujours poursuivi ce double but : Maintenir l'exploitation du pauvre par le riche par tous les moyens : loi, magistrature, prison, guillotine ou gibet, l'armée, le massacre dans la rue, la guerre au besoin. Ceci est le devoir sacré de tout gouvernement.

Et pendant ce temps-là — s'enrichir par tous les moyens. Créer des places en nombre infini, afin de gagner des clients. Créer un budget, aussi lourd que possible, afin d'avoir où puiser la fortune. Profiter de la position à la tête des affaires pour s'enrichir, soit directement en pillant les caisses de l'Etat, soit en lançant de grandes entreprises véreuses patronées par l'Etat.

Voilà l'essence de tous les gouvernements, depuis feue la royauté jusqu'à nos jours. Louis XVI, les jacobins, Napoléon I, les d'Orléans, le gouvernement provisoire de 1848, Badinguet et la république bourgeoise de ce moment, — aucun n'a manqué à ce double devoir du gouvernement. On nous citera peut-être « Robespierre le Juste » ; mais nous répondrons en montrant du doigt les bandes noires des jacobins et leur défense de la propriété.

Maintenir l'exploitation, s'enrichir personnellement ! Que l'on tourne et retourne tous les gouvernements depuis quarante siècles, de San-Francisco à Pétersbourg — on ne trouvera que cela.

—

La république bourgeoise, en amenant au pouvoir les « couches nouvelles », comme disait Gambetta, n'a pas manqué à ce double devoir des gouvernants. Elle a maintenu l'exploitation et elle a volé à pleines mains.

Mais tandis que tous travaillent au maintien de l'exploitation, tous ne volent pas de la même manière.

D'une part, nous avons les Ferry, les Rouvier, etc., etc., organisés pour le pillage en grand. Dette tunisienne, banques égyptiennes, concessions tonkinoises, concessions de chemins de fer, conversion de la dette nationale — voilà où ils pêchent les millions. Ils dédaignent les sous : ils font main basse sur les millions. On ne les prend pas la main dans le sac : ils volent selon les lois de la finance. C'est la haute pègre.

A côté, — les petits voleurs, trop petits encore pour voler en grand. Ce sont les Wilson et toute la clique innombrable des petits fonctionnaires, de maires de village, d'entrepreneurs pour l'armée ou pour les prisons, — tout un monde cherchant à faire sa trouée et à grossir sa bourse. Ceux-là ne dédaignent pas les gros sous en cuivre. Ils volent sur les timbres-poste ; ils empochent le sucre dans la cantine de la Chambre des députés ; ils vendent les bureaux de tabac ; ils font la croix du déshonneur ou le mérite agricole ; ils rognent la note du serrurier et le paient en croix ; ou bien ils rognent la paie du prisonnier et le paient en tabac à cinq francs le paquet de dix sous. Ce sont les sous-ordres des précédents.

Les premiers — ceux qui font le vol en grand avec l'aide de la politique extérieure, — ont pour eux la banque, la finance, les compagnies de chemins de fer, les gros tripoteurs de la Bourse. Or, tout ce monde est orléaniste. Le gouvernement de la république n'a pas assez de stabilité pour eux, les changements de ministère sont trop fréquents. A peine ont-ils commencé quelque grande entreprise, tonkinoise ou autre, que le ministère a changé, et il faut partager le butin, sous peine de voir l'entreprise ruinée. C'est pourquoi ils préfèrent le régime stable des d'Orléans, qui garderait son Ferry ou son Guizot pendant dix ans, et pendant ce temps-là ces brigands en gros pourraient refaire, pour leur compte, les grands vols de 1830 à 1848.

Et c'est pourquoi aussi les Ferry et les Rouvier, forcés de s'appuyer sur la haute finance, sont devenus orléanistes. De républicains qu'ils étaient jadis, ils ont bel et bien passé à l'orléanisme. Voilà pourquoi Ferry rêve devenir le Guizot du comte de Paris. Non pas qu'il estime le Philippe en question — il le méprise. Mais, avec son Philippe sur le trône, il pourra rester en place sept ou huit ans de suite, « couronner l'édifice » de sa fortune et faire celle de ses amis.

Quant à la basse pègre des Wilson et des Limouzin, des petits fonctionnaires et des fournisseurs, ceux-là s'accomodent avec n'importe quel gouvernement. Puisqu'on a des timbres et du sucre pour rien sous la république — va pour la république ! Et le petit bourgeois, l'austère magistrat, la redingote rapée, l'avocat sans causes et le docteur sans clients, se rallieront autour d'eux. Puisqu'on peut faire fortune sous la république et qu'on y est déjà, puisqu'on peut décrocher une place, — vive la république, comme ils crieront demain : Vive Louis-Philippe II !

Les grands voleurs de la tradition Gambetta, devenus orléanistes à force de frayer la finance ; et les petits voleurs couleur Wilson, prêts à embrasser n'importe quel gouvernement, — voilà les deux grands partis qui depuis seize ans se disputent le pouvoir.

Toute l'histoire de la France depuis seize ans n'a été que ça. Entreprises tunisiennes et tonkinoises, concessions de chemin de fer et consolidation de la dette avec Ferry et Rouvier. Petit vol à la douce avec les autres.

—

Ajoutez à cela le clergé travaillant de toute sa force et avec toute sa malice pour assurer le retour d'un roi qui lui garantirait ses biens et ses richesses, mieux que ne peut le faire l'opportunisme. Il est vrai que la prêtraille a réussi à conquérir l'opportunisme. Si ennemi du clergé que fut Ferry du temps de l'article 7, la conversion de l'opportunisme à l'Eglise est faite depuis quelques années. Lisez seulement avec la moindre attention les journaux opportunistes et vous verrez que ces libres penseurs d'hier ont fait leur alliance avec les soutanes.

Ajoutez encore les rastaquouères du bonapartisme, espérant le retour d'un des leurs pour recommencer la curée des aventuriers ; les partisans du « prince », prêts à faire des œillades aux révolutionnaires, et espérant que la révolution se ralliera à leur prince, comme la Jacquerie se rallia jadis au « mauvais prince ».

Ajoutez enfin les radicaux, — incapables de formuler aucun programme : n'osant se rallier au socialisme, de peur d'effaroucher les bourgeois ; et n'osant se rallier à la haute pègre de peur de perdre leur dernier appui au sein du peuple. Criant aujourd'hui *A bas Grévy !* et demain *Vive Grévy !* de peur d'être embastillés par Ferry. Criant *Vive Boulanger !* et ne comprenant pas dans leur suprême bêtise que le sieur auquel ils font sa popularité a déjà son petit plan de fait : arriver à la dictature militaire, écraser la canaille, et puis vendre son épée, rouge encore du sang de la Commune, à ce même « Monseigneur » d'Orléans devant lequel il se prosternait tout récemment comme un vil laquais.

Et chez les radicaux — toujours aussi cette immense queue, aussi avide d'arriver à la curée que leurs devanciers. On l'a assez vu dans les faits récents du Conseil municipal de Paris ; on le voit dans les conseils municipaux de province ; on en voit déjà les indices dans la Bourse du Travail.

Qu'ils soient en place demain, et les petites affaires à la Wilson vont recommencer. Ce seront de « nouvelles couches » à la curée — et voilà tout.

—

Un gouvernement centralisé, tenant entre ses mains l'armée, la marine, l'instruction, le commerce, l'art et l'église ; disposant de quatre milliards à dévorer au budget ; centralisé au point qu'il ne peut marcher sans tout concentrer entre les mains d'un parti, — ce qui veut dire toujours, d'un seul homme — et pas un seul homme qui mérite la moindre confiance.

Et la grande question sociale venue se poser dans toute sa grandeur. Commerce languissant, industrie languissante ; banqueroute de la république. Des centaines de mille travailleurs sans travail. Le peuple, las d'attendre, prêt à se lancer dans l'inconnu, dans la révolution, pour en finir avec une situation insupportable. Plus de confiance dans la sagesse des bourgeois ; plus de confiance dans le régime parlementaire.

Voilà la situation intérieure.

Et maintenant, voyons la situation extérieure.

### La situation extérieure.

Une guerre sur le point d'éclater en Europe, — guerre qui devra se terminer par le démembrement complet et l'écrasement complet de la France — si elle ne fait pas la révolution ; si elle ne proclame pas, comme en 1793, un principe nouveau, qui lui rallierait jusqu'aux soldats de ses ennemis.

« Bismarck, c'est l'ennemi », disent messieurs les patriotes. — Eh bien, non ! le vrai ennemi, c'est le bourgeois.

C'est le bourgeois français qui a poussé les troupes françaises en Tunisie, ce n'est pas Bismarck. C'est le bourgeois français qui empêche l'Italie de saisir Tripoli ; c'est lui encore qui maintient un ambassadeur auprès du pape, reconnaissant ainsi son pouvoir temporel et se faisant exécrer par les Italiens. C'est le bourgeois français, avide et impotent, qui a poussé le bourgeois italien dans les bras du bourgeois allemand.

C'est le bourgeois français qui a voulu aller au Tonkin et qui en est revenu avec un milliard évanoui et cinquante millions par an ajoutés au déficit.

C'est le bourgeois français qui crie que la crise est dûe au traité de Francfort, au lieu d'avouer qu'elle est dûe à sa rapacité.

C'est la grosse finance, rêvant le retour des d'Orléans, qui a prêché l'a liance franco-russe, soutenue bêtement par les radicaux. Le bourgeois français est en guerre avec le bourgeois italien et espagnol, mais il fraternise avec le bourgeois russe parce qu'ils n'ont rien à partager. Voilà le vrai secret de l'alliance franco-russe.

Eh bien, on sait ce qu'il en est, en ce moment, de cette fameuse alliance qui n'a vécu que ce que vivent les roses. Elle n'existe plus et c'est bien simple. L'Allemagne *peut* garantir la Bulgarie au tsar russe, la France ne le peut pas. Aussi l'alliance franco-russe est-elle terminée et l'alliance russo-allemande est faite.

Au prix de la Bulgarie, le tsar a promis sa neutralité en cas de guerre franco-allemande. Et s'il ne tenait pas parole, l'Angleterre enverrait sa flotte pour le menacer dans la Mer Noire. C'est convenu, c'est réglé.

Si le canon tonne au printemps, la Russie saisit la partie orientale de la péninsule des Balkans, sauf Constantinople ; l'Autriche saisit la partie occidentale. L'Italie marche sur Nice ; l'Allemagne et l'Autriche marchent sur la France ; et l'Angleterre menace la Russie afin qu'elle se tienne bien tranquille.

Voilà la situation étrangère, du moins en ce moment.

Lutter seule contre cent millions d'Allemands, d'Autrichiens et d'Italiens — la France ne le peut pas.

Ce sera donc le démembrement de la France, le triomphe complet de la réaction en Europe, — si la Révolution n'éclate pas en France avant la guerre, ou au début même des hostilité. Il n'y a pas d'illusions à se faire.

La révolution, c'est la seule issue de l'imbroglio intérieur. Et c'est encore la seule issue de l'imbroglio extérieur.

Si les affaires intérieures ne font pas éclater la révolution d'ici au printemps, elle doit éclater dès que les armées se mettront en marche.

Nous n'exagérons rien. Nous disons les choses telles qu'elles sont.

Nous sommes dons une impasse. Et il n'y a que la révolution qui puisse sauver l'existence nationale de la France.

La révolution — terrible; celle qui balaiera toutes les institutions pourries du passé, qui balaiera la bourgeoisie et affranchira le peuple; celle qui ouvrira une page nouvelle de l'histoire en disant :

Cette terre n'est pas au seigneur, ni au banquier; elle est à nous!

Cette mine n'est pas aux actionnaires, cette usine n'est pas au patron; elles sont à nous!

Cette ville, ce centre de l'intelligence européenne du siècle, avec ses maisons, ses magasins, ses jardins. ses stocks de blé et de marchandises, est à nous, au peuple!

Défendons-les avec tout l'esprit inventif de notre intelligence redevenue libre, avec tout l'amour de la liberté.

Alors, la nation française ne mourra pas. Mais la bourgeoisie mourra en Europe.

Ce ne sera pas la mort de la France, ce sera la Révolution!

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Histoire des derniers quinze jours :

1re phase. — Le procès Limousin met à nu une petite partie de la corruption bourgeoise. Il montre comment les classes dirigeantes savent se moquer des lois lorsqu'on peut gagner de l'argent à les violer. La police et la magistrature sont sens dessus dessous.

2e phase. — Le ministère tombe. Les chefs parlementaires sentent qu'il leur faut absolument se séparer de ceux qui ont été pris la main dans le sac s'ils veulent pouvoir encore parler de l'intégrité républicaine. Ils sont forcés, de par les circonstances, à refuser le pouvoir des mains du père Grévy.

3e phase. — Le vieux tient à sa place. Il ne comprend pas pourquoi on ne pourrait pas songer à ses petits intérêts, sous prétexte qu'on est chef de l'Etat. Tant qu'un homme n'a pas été déclaré coupable par les tribunaux, il est innocent. Aucune loi n'interdit de joindre l'amour de l'argent à l'amour du pouvoir. Granet et Raynal sont là pour témoigner qu'il ne s'agit que d'y mettre des formes.

4e phase. — On pense qu'il va falloir remplacer Grévy. Malgré leurs fanfaronades, les radicaux ont une peur atroce que Ferry ne passe. Ils commencent à regretter de n'avoir pas pris le pouvoir lorsqu'on le leur offrait. L'Extrême-Gauuche supplie Grévy de rester; Déroulède fait des excuses; Rochefort demande à être admis à en faire et il prononce cette phrase qui caractérise bien l'époque actuelle, journalisme et politique. « Les courants d'opinion, nous savons comment on les crée. Si nous avons déchaîné l'opinion publique, nous saurons bien l'enchaîner. » Impossible de dire avec plus de netteté qu'on se moque de ses lecteurs. Les radicaux se demandent si, toutes réflexions faites, il ne vaut pas mieux s'emparer du pouvoir en repêchant le vieux Grévy.

5e phase. — Grévy déclare qu'il reste. Ses ministres outrés de la façon dont il s'est joué d'eux prennent la mouche et les parlementaires se fâchent, puis Grévy s'en va; députés et sénateurs s'en vont scrutiner à Versailles pour le remplacer. Pendant les derniers jours de cette crise parlementaire, un mouvement populaire se commence. Les badauds viennent crier : A bas Ferry! devant le Palais Bourbon. Les socialistes s'intéressent à la question. Les réunions succèdent aux réunions. Les possibilistes ne voyant pas là une situation électorale à exploiter, decident de se tenir tranquilles. Les révolutionnaires autoritaires et d'une manière générale les anciens combattants de 70 sentent l'odeur de la poudre, ils se mêlent aux attroupements. Sans donner une note socialiste au mouvement, ils l'accentuent; ils huent Rochefort, ils ridiculisent Déroulède, ils crient : Vive la Commune! ils lancent des pierres aux agents.

Les anarchistes ne veulent pas entrer dans un mouvement politique. Ils observent et se préparent à utiliser la situation si elle devient révolutionnaire et à lui imprimer le caractère de lutte économique. Ainsi samedi pendant que la foule et la force armée sont place de la Concorde, un groupe de la ligue contre les bureaux de placement dévalise trois ou quatre bureaux dans les environs de la Bourse.

Les parlementaires ont-ils eu peur du mouvement, ont-ils réellement cru que la Commune allait être proclamée à Paris? C'est possible, du moins cet élément est entré en ligne de compte. Quoi qu'en soit la cause, le fait est que la situation s'est subitement détendue par l'élection de Carnot. Nous avons un répit de quelques années.

Faut-il s'en féliciter, faut-il le regretter? Les opinions varient, mais en général les anarchistes préfèrent que la lutte ait été remise au premier jour. La bataille se serait engagée dans de bien mauvaises conditions à cause de son caractère politique, caractère qui aurait été outré par la plupart des combattants. Les radicaux fourvoyés dans la rue auraient vite tourné casaque et les possibilistes restant chez eux, l'écrasement était certain et la répression terrible.

Aujourd'hui nous sommes dans la même situation qu'il y a un mois et à tous les points de vue l'alerte a été excellente. On a appris combien fragile est le régime parlementaire. En très peu de jours, les socialistes ont été mis en face d'une situation qui pouvait devenir révolutionnaire d'un instant à l'autre. Chacun a vu ce qui lui manquait pour entreprendre la lutte, et la question : « Que ferai-je tout à l'heure » s'est posée très nettement à tous.

Et puis on a vécu pendant une semaine une jeune génération a appris à descendre dans la rue, à narguer la force armée, a se sentir libre dans une rue sans sergot. Les politiciens ont eu peur, les révolutionnaires ont repris courage, les anarchistes se sont sentis une force. Excellente semaine.

* * *

Boulton. — C'est avec un plaisir bien vif que nous félicitons les camarades parisiens d'avoir compris que la révolte des centres industriels serait certainement paralysée si elle n'était secondée par un mouvement agraire et nous battons des deux mains à leur excellente intention d'apporter parmi les travailleurs des champs la lumière révolutionnaire et la « bonne nouvelle » d'une délivrance possible et prochaine. Jamais, il faut le dire, la situation ne fut si propice pour cette salutaire besogne, car la position du paysan tout comme celle de l'ouvrier des villes devient de plus en plus intenable et douloureuse. Ici, par exemple dans la région du Sud-Ouest où un temps prospère s'est écoulé durant une vingtaine d'années après les traités commerciaux de 1860, la misère tend à atteindre son point culminant et à assombrir le joyeux caractère gascon. Dans les chais, les tonneaux sonnent vide, la vigne est morte, la terre étant épuisée et anémique, les mauvaises années se succèdent. Les procédés routiniers de la petite culture (métayage, fermage, petite propriété), empêchent de lutter avec avantage contre la concurrence américaine et australienne, car le blé ne se vend pas son prix de revient et le rendement à l'hectare est d'une « quantité négligeable ». Les cheptels et la culture des fourrages qui autrefois tenaient nos agriculteurs à la hauteur ne comptent plus par suite de la dépréciation du bétail; conséquence forcée la propriété terrienne a perdu les deux tiers de sa valeur, les fermiers sont en retard du paiement de leurs rentes, les métayers doivent emprunter sur la récolte à venir leur pain de l'année qui court, les salaires des domestiques et des journaliers ont baissé de plus de la moitié et encore, malgré le cliché monumental : « Les bras manquent à l'agriculture », ces misérables salariés ruraux ne trouvent pas toujours à louer leurs bras chaque jour. Les petits propriétaires et même les moyens, pressurés jusqu'au dernier sou par les impôts toujours plus formidables dont dame commune comme maître Etat chargent leurs échines, sont la proie de l'usure et de l'hypothèque et l'expropriation (pas anarchiste ni communiste) gobe leurs parcelles, il n'est pas jusqu'à la petite bourgeoisie campagnarde, étrangère à l'industrialisme, qui ne soit mangée chaque jour par l'ogre capital. Voilà où nous en sommes. Et à quel prix le paysan a-t-il obtenu ce désastreux résultat? En s'esquintant des journées de seize ou dix-huit heures, travail de galérien doublé de privations de toutes sortes, n'ayant pour toute nourriture que du pain et des pommes de terre, humectés de mauvaise piquette, pendant que les produits de son rude labeur vont à la ville rendre la vie commode et douce à un tas d'oisifs et de voleurs.

Comment sortir de cette impasse? par des changements de gouvernement? par des tarifs protecteurs sur les céréales et le bétail de l'extérieur? par des balançoires comme la nationalisation du sol préconisée en Angleterre, l'impôt métrique, le crédit agricole et autres balivernes? Erreur et perte de temps que tout cela! Nous savons comme vous que notre salut est seul dans la Révolution sociale.

Venez donc au milieu de nous, propagandistes de l'Anarchie et imitez en cela les vaillants révolutionnaires russes. Par votre parole enflammée et par vos virulents écrits secouez la torpeur du paysan — dites lui que les capitalistes fainéants en veulent à son champ et le jetteront certainement sur la paille s'il ne se rebiffe — démontrez que la terre ne rapporte que grâce au travail du cultivateur et n'a de valeur que par le labeur de ses pères qui ont desséché les marais, bâti les villages, défriché les collines incultes, percé de routes, ensemensé et récolté là où poussaient les joncs ou les ronces. Enseignez au salariés, aux fermiers, aux métayers, aux petits propriétaires qu'ils ont un intérêt commun, celui de prendre la terre et de la faire produire pour leur compte pendant que les travailleurs des villes feront main-basse sur les autres moyens de production, et les voies de transport, dites bien haut que les fermages, l'impôt, les hypothèques sont tout aussi iniques que les dîmes, les corvées et les redevances que leurs pères de 89 payaient au seigneur et au curé, que tous ces grugeurs de pauvres — capitalistes, gouvernants et gros propriétaires méritent la corde ou la fourche. Prêchez la révolte en apôtres désintéressés et convaincus, non en quémandeurs de places et d'appointements et le paysan sera avec vous; comme le moujik russe il revendiquera la terre, toute la terre, et lorsque le sang vif et vermeil des Bagaudes et des Jacques lui bouera dans les veines, gare au bourgeois! Nous n'aurons qu'à vouloir pour que l'égalité soit faite.

QUELQUES PAYSANS ANARCHISTES

P.-S. — Les sales tripotages auxquels se livre l'infecte classe dirigeante, le gachis gouvernemental qui s'en est suivi n'ont guère le don de nous émouvoir. Les Parisiens se réveillant un beau matin après la fuite de Louis XVI à Varennes répétaient joyeusement surpris. « Nous n'avons pas de roi, mais nous avons bien dormi ». Nous, gens de gros bon sens, quoique sans ministres et sans président, nous vaquons à nos petites affaires et cette absence ne nous empêcherait même pas de faire gaiement la moisson si la vermine bourgeoise ne devait en gruger la quasi totalité.

* * *

Grenoble. — Il existe entre Fontaines et Grenoble un pont où, jusqu'à cette année, il fallait payer un droit de passage. Nous avons provoqué une réunion des ouvriers qui le traversent matin et soir, ce qui leur faisait deux sous par jour à donner; on fit une manifestation pacifique devant la préfecture, où se tenait le conseil général en portant des pancartes avec les mots : « Passage libre du Drac; solution immédiate. » Nous avons décidé que, malgré les promesses du préfet, nous ne paierions plus, et plus de soixante ouvriers ont passé tous les jours sans payer, ce qui a amené plusieurs de nous devant le commissaire de police. Devant notre attitude énergique et notre résolution bien arrêtée, on nous laisse passer sans rien dire; mais tout le monde a reconnu que c'était l'œuvre des anarchistes, et les journaux de la localité nous ont traités comme tels. D'ailleurs, dans une réunion organisée par la commission de la manifestation nous engageant à payer pendant six semaines et qu'une solution serait prise d'ici là, nous avons répondu franchement que leur propriété était déjà payée huit fois et que si nous avions participé à la manifestation, c'était que nous voulions une solution immédiate et que nous ne voulions plus être dupés. On n'a que les libertés qu'on prend.

* * *

Berre. — Samedi a eu lieu une conférence par les comp. Tricot et Tressaud de Marseille, dans laquelle ils ont démontré la futilité de l'agitation politique et de l'intérêt qu'ont attaché beaucoup de personnes aux évènements de ces derniers jours. Ils ont montré que le seul remède aussi bien à la malhonnêteté politique qu'à l'exploitation capitaliste est la Révolution Sociale, l'Anarchie. L'assemblée entière s'est ralliée à l'avis des orateurs.

## Belgique

Jolimont. — La réunion organisée par nos amis de cette localité a pleinement réussi. Environ 200 personnes y assistaient et les comp. Gustave Mathieu et Louis Basse y ont développé les théories anar-

chistes qui ont été accueillies avec beaucoup de sympathie par l'auditoire. Beaucoup de placards du procès de Jahn et de brochures ont été distribués.

## Angleterre

EMEUTE A NORTHAMPTON.

Les lueurs de la Révolution s'annoncent. Partout l'esprit de révolte se réveille.

Les travailleurs en chaussure de Northampton se sont mis en grève. Une maison, celle des bourgeois Cove et West, a réussi cependant à trouver des travailleurs pour continuer le travail à des prix au-dessous du tarif exigé par les cordonniers.

Pendant plusieurs jours la police reconduisait les traîtres sous forte escorte depuis la manufacture jusqu'à leurs maisons. La troupe avait été appelée à Sheffield. Mais mercredi passé, les travailleurs de Northampton ont fini par se fâcher; la police ayant voulu disperser un meeting de cinq à six mille hommes, les policiers furent assaillis par la foule armée de pierres et d'autres armes de circonstance. La lutte a été furieuse. Huit policiers, grièvement blessés, sont restés sur le carreau.

Nous remarquons l'article du comp. Burnes dans le dernier numéro de la *Justice* sur la situation actuelle.

Il fait cette remarque qui nous semble très juste : « De fait, dit-il, la révolution a déjà commencé. » Et c'est vrai. Ni la répression ni des concessions futiles ne peuvent plus arrêter le mouvement. *La situation est déjà révolutionnaire,* — en France, à la suite du gâchis gouvernemental, en Angleterre, à la suite de l'effondrement général de l'industrie et d'une crise sans précédents.

* * *

Birmingham a été mis en émoi, ces jours-ci, par une grosse faillite. Des banquiers, trois frères, qui recevaient depuis trente ans les petites épargnes ont fait faillite pour une très forte somme. Depuis une vingtaine d'années, ces messieurs dépensaient jusqu'à 100 et 125 mille francs par an pour un luxe des plus effrénés. Tout cela n'était rien que l'argent que l'on déposait à leur banque.

Le peuple, furieux contre ces messieurs, a fait une procession avec les trois gérants de la banque pendus à des potences, à la grande joie de toute la population. Puis, les trois effigies furent brûlées. Les coquins sont en prison; autrement, on leur aurait fait passer un mauvais quart d'heure.

## Egypte

SUEZ. — Le groupe *LesÉloignés*, nous annonce sa formation. Dans cette contrée livrée à l'exploitation effrénée du capitalisme nos amis espèrent semer l'idée anarchiste et comptent pouvoir bientôt annoncer d'heureux résultats à leurs camarades d'Europe.

BRUXELLES. — Lundi 12 courant, réunion du groupe *La Liberté* à la Maison du Peuple, place de Bavière. Ordre du jour : Le Parlementarisme.

## Italie

La rédaction de la *La Lotta* de Mantoue fait connaître aux compagnons et amis de Paris et de France que le journal reparaîtra le 1er janvier prochain.

Pour les communications, s'adresser toujours au compagnon Ciro Baraldi.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous trouvons dans le *Prolétariat* une petite communication qui sent son jésuite d'une lieue et qui tendrait à faire croire que la *Fédération des Socialistes révolutionnaires du canton de Neuilly* a des attaches officieuses ou officielles avec le journal le *Prolétariat* et la Fédération des Travailleurs socialistes (parti possibiliste).

Il n'en est rien !

Pour répondre au dit journal, je dirai tout d'abord que

1° La Fédération ne se réunit pas toutes les semaines mais tous les mois et à tour de rôle dans chaque commune du canton.

2° La cotisation n'est ni hebdomadaire, ni de 25 centimes, elle est facultative.

3° Chaque adhérent ne reçoit pas plus le *Prolétariat* que n'importe quel autre journal.

D'un bout à l'autre, comme on voit, la note du *Prolétariat* est fausse et il est vraiment déplorable de voir des gens qui s'appellent socialistes mentir honteusement comme Ferry pour satisfaire quelques basses rancunes.

Et maintenant, un mot :

Quand nous avons fondé la Fédération, nous avons fait appel, sans distinction d'écoles, — non pas aux groupes mais aux individus. De cette façon nous comptons dans nos rangs des communistes autoritaires, des libertaires, des indépendants, bon nombre du parti ouvrier, et l'adhésion à la Fédération — pour une besogne commune, la cohésion, le groupement des forces socialistes du canton — laisse complètement l'autonomie aux différents groupes.

Si souvent il y a eu tiraillement, animosité dans nos réunions, si quelques-uns nous ont lâchés, si les uns ont rétrogradé, si d'autres, au contraire, se sont enrôlés avec les plus avancés, il n'en est pas moins certain que la Fédération répond à un but; et, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, la Fédération existe et existera.

Nous n'avons nullement besoin, nous autres anarchistes, de cacher notre drapeau ni de le mettre dans notre poche; et si, en l'arborant au grand jour, nous avons effrayé certains timorés, tant mieux, nous ne compterons pas sur eux !

Cette Fédération répond à un besoin, et tous les socialistes du canton l'ont parfaitement compris. Possibilistes, blanquistes, anarchistes, si nous n'employons pas tous les mêmes armes, nous avons tous au moins le même but : l'égalité par la Révolution.

Le secrétaire de la Fédération : HOFFMANN.

* * *

Le groupe d'études sociales les *Réfractaires d'Argenteuil* à ses frères les travailleurs :

Camarades,

Depuis 40 années d'accouplement de lois monarchiques et de suffrage universel bâtard, nous avons toujours été trompés et nous n'avons trompé personne.

Nous sommes écœurés et fatigués de tourner la manivelle électorale qui n'a produit jusqu'à présent qu'un grouillement de bas et vils appétits.

Les classes dirigeantes de toutes couleurs sont, vis-à-vis d'elles-mêmes, sans morale et sans dignité; à notre égard, elles sont sans justice et ne nous laissent en partage que fatigues, privations et misère, plus un petit bulletin de vote qui nous sert tous les quatre ans à sanctionner toutes leurs injustices.

La Commune est toujours en tutelle de préfet et le Parlement en tutelle de Sénat; cet état de choses peut convenir aux aspirants à la couronne qui, tous, se réclament de ce suffrage universel.

Nous, travailleurs, nous avons assez d'un suffrage ainsi pratiqué, qui s'est lui-même couronné d'un Sénat.

Voter dans de telles conditions, c'est trahir notre cause et offrir humblement à nos maîtres les verges qui doivent nous fouetter.

Les moutons vont bêlant à la tonte de leur laine, *nous, hommes, cessons de voter pour les tondeurs.*

Forts de nos convictions, nous renions un suffrage soi-disant universel qui nous berne et ouvre grande la porte aux convoitises malsaines.

Si nous devons voter, nous attendrons que le vent d'un 89 social souffle pour notre cause.

Donc, travailleurs conscients, joignez-vous à nous, *nous ne sommes pas indifférents*, croyez-le bien; remplaçons le bulletin de vote par une propagande active pour l'*abstention*; par ce moyen nous comptons faire valoir tous nos griefs pour revendiquer les droits de ceux qui produisent.

Jusqu'à des temps meilleurs, notre mot de ralliement doit être *abstention.*

* * *

LYON. — Nous recevons de l'administration de l'*Egalité sociale* une circulaire qui nous annonce l'apparition de ce nouvel organe pour le 18 décembre.

Ce nouvel organe est fait avec le concours des anarchistes, du parti ouvrier, des blanquistes et des socialistes indépendants. Nos lecteurs connaissent notre opinion sur les organes de toutes sortes d'écoles. Nous souhaitons que le bon accord règne longtemps dans leur ménage.

Les souscriptions sont reçues chez le trésorier, le citoyen Watier, 14, rue de Bonald, et les communications concernant la rédaction chez le citoyen Ad. Farjat, côte Saint-Sébastien, 21, Lyon.

* * *

Le groupe *la Révolution Sociale* a reçu pour la propagande dans les campagnes : 4,50 d'Avignon, — 0, 85 de Fressenneville.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 396,80.
Mul. 20 fr, — G. à Clichy 1,25, — un bourgeois 1 fr, — P. A. Mantes 1,50, — F. V. 1 fr, — O. à Reims 0,45, — S. à Argenteuil 1 fr, — V. B. à Puget-Ville 1,20, — Genève 2 fr, — XX 20 fr, — Liste d'Anduze 3,60, — D. à Tunis 5 fr, — G. à Albigny 0,25. — Marchand Granger 0,75, — Vente de vieux timbres 1 fr.
Total à ce jour 456,80.

## SOUSCRIPTION
### *Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 123,55.
De Sagliani pour Parmeggiani 5 fr, G. à Clichy 1,25, E. B à Argenteuil 0,50, Dénéchère 1 fr, L. 0,50.
Total à ce jour 131,80.
La ligue des Antipatriotes a reçu pour les détenus politiques : collecte salle Charpentier 1,20, collecte à la suite d'une réunion de la chambre syndicale des hommes de peine.

## PETITE CORRESPONDANCE

M. à Calais — M. à Armentières — V. à Bourges — G. à Brest — D. à Montbrison — S. à St-Prix — B. à Rochambeau — E. à Chambéry — A. à Servian — D. à Paterson — G. à Beaumont — S. à Genève — V. à Verviers — F. à Amiens — B. à Roubaix — C. à Verviers — B. à Haine St-Pierre — L. à Avignon — M. à St-Quentin — D. à Cavaillon — K. à Marseille — F. à Reims — I Ribelli à St-Denis — V. à Pont de Marcq — B. à Nîmes. — Reçu timbres et mandats.

G. à Albigny. — Nous n'en avions pas de disponibles, c'est ce qui a occasionné le retard dans l'envoi.

F. à Amiens. — Le placard est épuisé. — 2° Paru toujours.

J. R. à New-York. — Avons écrit à Genève.

M. à Anduzes. — Quand les journaux arrivent en retard, c'est que l'argent nous a manqué pour faire l'expédition à l'heure.

B. à Huy. — Vous recevrez votre affaire dans le courant de la semaine.

L. à Rouen. — Vous pouvez mettre des timbres-poste dans la lettre.

Groupe la Révolution Sociale. — Avons reçu lettres pour vous.

La ligue des Antipatriotes de Paris prie le compagnon Clément Contat de Lille de lui annoncer s'il a reçu les 10 exemploires des « Enfants de la Nature ».

Vient de paraître, le portrait des *Anarchistes de Chicago*, 5 centimes. En vente à l'administration de la *Révolte*. Les frais n'étant pas encore couverts, on prie les groupes de payer d'avance. — 3 fr. 50 le cent *franco.*

Le groupe l'*Avant-Garde* vient d'éditer une brochure *Chants et poésies révolutionnaires*. Prix 30 cent. Adresser les demandes 34, rue du Théâtre.

Le supplément de la semaine prochaine contiendra entr'autres articles : *Pourquoi nous n'avons pas la République*, Villegardelle. — *La sélection militaire*, Hœckel. — *Nature et destination du gouvernement*, Proudhon. — *Civilisation*, Boucher de Perthes. — *L'argent*, Léon Tolstoï. — *Le mal de misère*, Henri Napias.

## CONVOCATIONS

Ligue des Antipatriotes, sections des IXe et XVIIIe réunion tous les mercredis soir, salle Simonot, rue Pigalle 49. Tous les jeunes gens sont invités.

AVIGNON. — Tous les citoyens et citoyennes qui désirent l'avènement d'une forme sociale qui supprime à jamais l'exploitation humaine, sont priés de se rendre à la salle du secrétariat au 1er étage, café de l'Europe, cours de la République. Réunion tous les samedis à 8 1/2 heures soir.

MOUVEAUX. — Tous les anarchistes, au local habituel, le dimanche 11 décembre à 8 1/2 heures soir.

Groupe du XIVe, lundi 12 décembre, à 8 1/2 h. du soir, salle Pécoul, 18 rue de Vanves.

*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 14 — 5 CENTIMES — Du 11 au 17 DÉCEMBRE 1887.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*N'ayant pu arriver de faire à temps la composition du supplément, nous nous voyons forcés de le renvoyer à la semaine prochaine.*

—

Le supplément de la semaine prochaine contiendra entr'autres articles : *Pourquoi nous n'avons pas la République*, Villegardelle. — *La sélection militaire*, Hæckel. — *Nature et destination du gouvernement*, Proudhon. — *Civilisation*, Boucher de Perthes. — *L'argent*, Léon Tolstoï. — *Le mal de misère*, Henri Napias. — *Après l'orage*, Herzen. — *Ventre creux*, E. Pottier. — *Mélanges et documents.*

—

*Plusieurs camarades se plaignent de recevoir le journal en retard. Nous leur avons répondu à plusieurs reprises dnns la petite correspondance: si nous expédions le journal en retard c'est que l'argent nous manque. — Il nous est impossible de faire mieux.*

## LES MANIAQUES D'AUJOURD'HUI

Aubertin est un fou. Son père s'est suicidé pendant un accès de folie. La mère est morte d'alcoolisme, nous dit la presse bourgeoise. Tout cela est peut-être vrai; mais tout cela ne nous dit rien. Autrefois les maniaques, pris d'un accès de fureur, déchargeaient leur fureur contre quelqu'un de leur famille, de leur maison. Pourquoi donc aujourd'hui les Aubertin, les Mariotti, les Baffier vont-ils décharger leurs revolvers sur les Ferry, les Freycinet, les Casse, ou bien sur la Chambre des députés en bloc, au lieu de s'en prendre au premier passant venu ou à la première femme qui entre dans leur chambre?

Voilà ce que les journaux bourgeois ne nous disent pas, et ne nous diront jamais. Et pour cause.

Parce que, tout maniaque qu'on veuille bien les représenter, les Aubertin et ceux qui l'ont précédé reflètent d'une manière ou d'une autre le mépris général du peuple à l'égard de tout ce qui touche au Parlement ou au gouvernement et qui leur fait répéter chaque jour cette parole qui passe déjà à l'état de maxime sociale : « Tous gredins, tant qu'ils sont! »

Maniaques, peut-être. Mais maniaques qui ne font que donner corps aux idées courantes, maniaques exprimant le mépris et la haine qui germent partout contre les gouvernants et quelquefois, comme dans le cas d'Aubertin, exprimant des haines particulières dirigées contre un personnage déterminé.

Pour qu'un Aubertin aille tirer sur Ferry, il faut qu'il ait entendu et réentendu des milliers de fois ce nom prononcé avec dégoût, avec haine. Si le nom de Ferry avait toujours été entouré d'estime, comme celui de Garibaldi, le courant d'idées de son cerveau, lors même qu'il serait détraqué, aurait pris une autre direction, et sa balle serait restée logée au fond de son revolver ou aurait frappé ailleurs.

Lorsque Pinel vint enlever les fers aux malheureux aliénés, que l'on tenait alors liés dans leurs étables, se trouva-t-il un seul aliéné pour marcher contre lui avec l'intention de le tuer? Ces hommes que l'on traitait comme des bêtes féroces, dont l'intelligence avait été assombrie par de longues années de traitement horrible; ces hommes qu'aucun gardien ni médecin n'osait approcher, une fois rendus par Pinel à la liberté, se pressèrent autour de lui en lui manifestant leurs sympathies de la façon la plus touchante. Et cependant ces mêmes hommes auraient mis en pièces le gardien qui les eût approchés la veille.

Ils aimaient Pinel; ils haïssaient leurs gardiens, tout comme Aubertin, sous les mille impressions de chaque jour, en était arrivé à haïr Ferry, le Charles dont il connaissait la fortune et celle de tant d'autres appartenant à la même clique.

Aliéné ou non, Aubertin n'a fait qu'exprimer les haines que ce Ferry a su susciter autour de son nom à Paris.

La légende nous dit que la voix du peuple a souvent parlé par la bouche d'un enfant; cette fois elle s'est exprimée par la bouche d'un aliéné.

—

D'ailleurs, voici comment parlent aujourd'hui ceux qu'on appelle maniaques. Aubertin écrit :

Après la chute des Broglie et Cie, je m'étais berné du fol espoir que, petit à petit, le règne de la justice, c'est-à-dire de la loi, du droit, basé sur l'équité, allait nous arriver. On allait, disait-on, réformer les lois et surtout épurer la magistrature, qui, « au lieu de rendre des arrêts, rendait des services ». Hélas! on l'a effectivement épurée, cette magistrature, mais en s'arrangeant pour que les tripoteurs de Droite les plus compromis fassent place à des tripoteurs de Gauche modérée, qui font aujourd'hui de cette magistrature le plus bel ornement.

Aujourd'hui tout a croulé. La République, qui devait être : la Liberté, l'Egalité et la Fraternité, est la Liberté pour les d'Andlau, les Aubanel qu'on fait échapper, les Limouzin et les Lorentz qu'on relâche, les Wilson et les Ferry, qu'on n'arrête pas. Pendant ce temps, on trouve des juges en province pour condamner à six jours de prison un enfant de quatorze ans qui vole un gâteau d'un sou dans un marché...

Veuille la Providence que je tombe sur le lâche Ferry!

Je nous éviterai la guerre civile tout en faisant un exemple. Le coup fait, on fera après tout ce qu'on voudra de moi. Peu m'importe, je n'en ai cure — si je ne sors pas vivant de la bagarre.

Si le sacrifice de ma vie est nécessaire pour arriver à ce résultat[si désirable, je ne la regrette nullement, et c'est bien volontiers que j'en ferai le sacrifice si le sort en décide ainsi.

Oh certes, ceux qui se flattent d'être équilibrés n'ont pas tenu un langage aussi honnête que celui-ci.

## LA PROPAGANDE DANS LES CAMPAGNES

II

Le paysan n'hésite pas à employer les moyens les plus énergiques, les plus révolutionnaires. L'esprit de révolte est vivace en lui. Défiant et pratique, il ne peut manquer de trouver, au bout des longues réflexions que lui inspire son travail solitaire, que tout le système parlementaire n'est qu'une organisation créée pour le tromper et l'exploiter. Il ne s'est jamais passionné pour la politique : il a toujours appuyé le gouvernement existant, quel qu'il soit, parce que celui-ci lui promettait la sécurité et la marche des affaires. Il paie même ses impôts — à contre-cœur, surtout celui du sang, — uniquement dans le but d'obtenir du gouvernement cette sécurité et cette prospérité des affaires. Mais aujourd'hui que le gouvernement se dérobe plus que jamais à ce rôle de bienfaiteur réclamé par le paysan, celui-ci ne peut que le trouver une charge bien lourde. Comprenant parfaitement que tous les gouvernements se sont appuyés sur lui — qui les a appuyés tous — il ne doute pas que Ferry disait vrai lorsque, étant ministre, il déclarait que la république ferait tout pour s'attacher les paysans : si le gouvernement ne fait rien, c'est qu'il ne peut rien. Cette conclusion obtenue, il ne peut manquer de se tourner vers la Révolution.

Mais que sera la Révolution pour le paysan?

—

Attaquer l'autorité, se soustraire à l'impôt, à la conscription, chercher à s'emparer des terres appartenant au monsieur qui demeure à la ville, détruire les actes qui constatent une obligation ou une redevance de sa part, sont là des choses trop simples pour que son bon sens pratique ne les lui montre pas immédiatement. Mais quelle sera son attitude envers l'ouvrier de la ville? à l'égard du système de la propriété et de l'échange? enfin envers les individus qui chercheront à capter sa confiance et à le diriger?

C'est là qu'est tout l'intérêt de la question et c'est sur ce point — si important pour la propagande — que tous les renseignements qui nous sont parvenus sont très insuffisants et mêmes contradictoires. Essayons néanmoins d'analyser les sentiments du paysan à cet égard.

Jusqu'ici le paysan s'est constamment défié du citadin, il le haïssait même. Toujours son intérêt a été diamétralement opposé à celui de l'habitant de la ville. L'échange des produits manufacturés et des produits de la terre n'a pu se faire entre eux jusqu'ici sans développer un antagonisme fatal pour leur union sur une idée commune. Puis, l'ouvrier des villes lui a tellement été représenté comme un partageux, voulant lui prendre sa terre, l'obliger à produire et lui enlever le fruit de son labeur, que le paysan l'a cru, et l'écrasement des révolutions populaires de juin 1848 et de 1871 a montré suffisamment la haine des ruraux contre les citadins. Reverrons-nous cette haine se manifester lors de la prochaine révolution? Si cela a lieu, c'est encore la défaite et l'écrasement aussi bien pour la campagne que pour la ville.

Pourtant nous devons constater que ces rapports entre le paysan et le citadin se sont beaucoup modifiés depuis 1871. Les paysans connaissent mieux les ouvriers de la ville : la plupart ont été soldats et ont habité la ville, où ils ont vu les ouvriers et ont eu des rapports avec eux; beaucoup de leurs parents, de leurs amis, ont dû

quitter les champs et aller vivre à la ville. Il en est résulté des rapports constants entre la ville et le village, et aujourd'hui dans le hameau le plus éloigné on sait que le travailleur des villes aussi bien que celui des champs, est un paria luttant péniblement pour vivre misérablement. Puis, les réacteurs de 71 ont été aussi durs pour les paysans que pour les ouvriers des villes. Le paysan se souvient de cela et il l'a montré aux élections du 14 octobre 1877. Aussi nous est-il permis de croire que le spectre rouge a fait son temps et qu'il n'effraiera plus personne dans les campagnes.

La nécessité commune pour le paysan et pour l'ouvrier de recourir à la révolution en vue de l'affranchissement pourra être un lien qui fera tomber et effacera la prévention qu'ils ont l'un à l'égard de l'autre, car l'ouvrier se défie autant du paysan que le paysan se défie de l'ouvrier et il l'accuse d'être l'instrument de toutes les réactions.

—

Mais si l'ouvrier voit son salut par la révolution dans l'abolition de l'autorité et de la propriété privée, s'il se prononce pour la mise à la disposition de tous des instruments et des produits du travail, le paysan voit-il de même cette solution ?

Rien jusqu'ici n'est venu montrer qu'il l'ait compris. Au contraire, son âpreté à vouloir posséder quelques lambeaux de terre fait prévoir qu'il s'accomoderait facilement d'une révolution ayant pour effet de lui donner les terres des grands propriétaires et qui maintiendrait le système actuel de propriété et d'échange, sans se préoccuper si ce système ne ramènerait pas dans cinquante ans les mêmes abus contre lesquels il se révolte aujourd'hui.

C'est sur ce point surtout que doit porter la propagande anarchiste. Il faut faire comprendre au paysan que l'antagonisme actuel des intérêts est la cause de la misère dont il souffre, que laisser subsister cet antagonisme c'est permettre à cette misère de revenir à bref délai. Il faut lui faire comprendre qu'il y a aujourd'hui dans les villes des millions de bras inoccupés qui ne demanderaient pas mieux que de créer les produits industriels dont il est obligé de se priver, que des millions d'autres bras travaillent pour satisfaire le luxe bête et insolent de bourgeois stupides, qui préféreraient le fournir des machines agricoles, des meubles qui lui font défaut. Et il faudra surtout que la Révolution, dès le premier jour, au lieu de chercher des débouchés à l'autre bout du monde pour nos manufactures, fasse affluer les produits industriels dans les villages.

Le jour — et ce jour-là seulement — où les produits de l'industrie de la ville regorgeront dans les villages, mis à la libre disposition de tous, le paysan comprendra qu'il peut s'épargner bien de la fatigue par une culture plus rationnelle, par l'emploi des machines, etc., et il arrachera les bornes et démolira les murailles qui enclosent son champ. Ce n'est que lorsqu'il verra que dans la possession privée il ne trouve aucun avantage, que le paysan perdra son âpreté à cette possession, et alors il cherchera à joindre ses efforts à ceux de ses voisins pour leur faire rapporter le plus possible et diminuer la peine de son dur labeur. Ce jour-là seulement le paysan comprendra le communisme anarchiste et ravitaillera la ville.

—

Pour la propagande on a beaucoup parlé d'un manifeste ou d'une brochure adressée aux paysans, on a émis d'aider à des personnes parcourant les campagnes à distribuer, propager des écrits anarchistes ; on a proposé l'envoi de conférenciers dans les communes agricoles. De même l'envoi de journaux à toutes les adresses d'hommes actifs et intelligents, habitant la campagne, que l'on pourrait se procurer ; même l'envoi de journaux dans les cafés et cabarets de village peuvent donner de bons résultats. Ils en ont déjà donné.

Certes, tous ces moyens sont bons, mais nous ne devons pas nous illusionner sur leur efficacité. Le paysan lit peu, il n'a pas le temps ; il écoute peu les phraseurs, comme tous les hommes que leur vie oblige à de longs silences, il est porté à la méditation et habitué à exprimer ses pensées en peu de mots, simples et exprimant des objets ou des rapports précis, rien de vague et d'indéfini. C'est de cela surtout que nous devons nous persuader lorsque nous avons l'occasion de lui exposer nos idées. Mais c'est surtout nos amis de la campagne, qui sont habitués à ses mœurs, qui peuvent le plus efficacement développer cette propagande et lui faire faire tache d'huile.

## LES ASSASSINS

Voici de quelle manière la police est parvenue à priver notre ami Parsons de cette dernière consolation : serrer encore une fois sa femme et ses enfants dans ses bras.

Enfin, après des jours d'angoisse et d'attente, la malheureuse mère obtint l'autorisation de voir son mari. Forte de la permission du gouverneur elle se présenta le 10, avec ses enfants, à la porte de la prison pour solliciter une dernière entrevue. On la lui refusa, mais en lui promettant qu'elle serait admise le lendemain à 8 heures du matin. Encore une nuit d'attente éclairée, cette fois, par une lueur d'espoir. Le lendemain, longtemps avant l'heure indiquée, elle se dirigeait vers la prison tenant d'une main sa petite fille, de l'autre son petit garçon, presque joyeux à l'idée « qu'ils allaient voir papa ! » La rue était barrée par un cordon de troupe. — « On ne passe pas ! » — « Mais j'ai l'autorisation. » — « Impossible... j'ai ma consigne !... Enfin, prenez l'autre rue, peut-être qu'on vous laissera passer. »

Et au bout de l'autre rue elle trouva encore une haie d'hommes armés qui lui dirent d'aller plus loin, et de rue en rue elle passa, traînant les pauvres petits qui se serraient épeurés dans ses jupes. Le temps passait dans ces courses inutiles et la pauvre femme savait que la vie de son mari ne comptait plus que par minutes.

— Si vous ne voulez pas m'accorder cette dernière consolation, cria-t-elle enfin à un officier, laissez au moins passer ces petits enfants, qu'ils embrassent une dernière fois leur père pour que son héroïque image reste à jamais gravée dans leur cœur !...

On promit « d'y penser » et de « s'en occuper » à la condition qu'elle se tint tranquille.

Enfin on lui conseilla paternellement de rentrer chez elle. On lui reprocha d'exposer ses enfants à l'air vif du matin, ne se devait-elle pas à eux, avant tout ?

Cette fois elle n'y tint plus et elle demanda dans quel pays de sauvage despotisme elle se trouvait puisqu'on empêchait une femme de dire le suprême adieu à son mari, et à des enfants d'embrasser leur père.

— Allons, tais ta gueule ! cria brutalement un agent vêtu en civil, ou nous saurons bien te faire taire.

Peu après la mère et les enfants étaient enfermés dans une voiture pénitencière et ensuite jetés dans un cachot. Une matrone irlandaise, ignorante et grossière, promenait ses doigts sales dans tous les vêtements et déshabillait jusqu'à la peau les pauvrets effarés.

— Mais que pensez-vous donc trouver sur nous ? cria la mère.

— Je n'en sais rien, mais je fais ce qu'on me commande.

Elle sortit en tapant les lourdes portes de fer. La mère et les deux enfants terrifiés restèrent seuls, serrés les uns contre les autres. Elle, hantée d'une affreuse vision, suivant par la pensée le supplicié pas à pas sur son calvaire.

A midi et demie la porte du cachot s'ouvrit avec fracas.

L'Irlandaise entra :

— Tout est fini ! dit-elle froidement et se retira.

## LES VOLEURS PROTÉGÉS

Un arrêté de non-lieu a été rendu à l'égard de Wilson et de Gragnon. C'était prévu. Mais ce qui n'était pas prévu, ce sont les considérants qui méritent d'être mentionnés.

Wilson a fabriqué les deux lettres du dossier, l'arrêté l'affirme. « Considérant qu'il est constant, dit-il, qu'il (Wilson) a fabriqué les deux lettres qui ont été remises au juge d'instruction,... mais que cette fabrication n'a pu intervenir que postérieurement à la disparition des lettres originales. » Wilson n'a rien volé et n'a commis aucun délit.

Pour Gragnon, c'est encore plus beau.

« En ce qui touche Gragnon, dit l'arrêt, considérant qu'il paraît constant qu'il a distrait, détruit ou détourné deux lettres », mais que l'article 173 ne vise que des *actes* ou *titres*, et non pas des lettres ; « considérant que le fait reproché à Gragnon ne saurait non plus motiver l'accusation d'enlèvement de pièces, contenues dans des archives, greffes *ou dépôts publics.* » Savez-vous pourquoi ?

Voilà pourquoi :

Qu'en effet, les lettres Wilson n'avaient point été placées dans un dépôt de ce genre ; que, d'autre part il n'est pas possible de déclarer que le préfet de police a été, dans les circonstances de la cause, un dépositaire public ; qu'ayant agi en vertu de l'article 10 du code d'instruction criminelle, il est vrai de dire que c'était lui-même qui, par un officier de police judiciaire placé sous ses ordres, avait opéré la saisie ; qu'il a donc eu les pièces en sa possession, non parce qu'elles lui avaient été remises pour les conserver en dépôt, mais qu'il les avait appréhendées en quelque sorte de sa main.

Nous comprenons que certains journaux, et notamment le *Petit Parisien*, aient supprimé ce passage, dont le sens est si simple :

Volez, *appréhendez de la main*, et vous serez en règle.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

—

On nous signale un fait qui se serait passé à l'Ecole Militaire, lors des derniers troubles amenés par l'élection présidentielle. Les hommes du régiment des chasseurs de Verdun, que l'on avait fait venir à Paris, auraient refusé de boire la ration d'eau-de-vie qu'on leur faisait distribuer, auraient renversé leurs quarts dans la cour en disant qu'ils voulaient garder leur tête saine.

Beaucoup, paraît-il, étaient décidés — si on leur avait donné l'ordre de marcher, — à tirer sur ceux qui leur auraient donné cet ordre.

* * *

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

Que Shakespeare — ou Bacon, au choix — nous pardonne d'emprunter pour ces quelques lignes l'ironique titre ci-dessus ; il nous semble, en effet, si véritablement approprié à la circonstance, qu'à l'instar du Dieu de Voltaire, nous nous verrions contraints de l'inventer s'il n'existait pas.

Nous venons d'assister une fois de plus, cette semaine, à l'écœurant spectacle de la presse parisienne battant la caisse autour d'un cercueil, et donnant aux pages fraîches ouvertes d'un testament l'hospitalité la plus empressée, — mais non peut-être, par exemple, la plus écossaise.

Il s'agit, nos lecteurs l'ont déjà deviné, de Mme Boucicaut, propriétaire de ce gigantesque bazar qui se nomme le *Bon Marché*, et de son fabuleux testament. Cette honorable dame, s'étant fait *in petto* cette judicieuse réflexion que le meilleur moyen de se rappeler au souvenir de ses contemporains était de sortir de ce monde avec le plus d'éclat possible, n'a rien trouvé de mieux que de répandre en pluie d'or les nombreux millions — 93, dit la légende — que ses nombreux employés de toutes sortes lui ont laborieusement gagnés.

Et là-dessus, naturellement, tous les porte-plumes de la presse de s'ébranler en phrases laudatives, en périodes agenouillées ! Pensez donc, une millionnaire qui s'aperçoit au bord de la tombe que les millions dont elle a usé pendant toute son existence, ne lui seront plus d'aucune utilité une fois celle-ci terminée ! Quel trait de génie, et comme on pourrait s'écrier, ainsi qu'un joyeux vaudeville d'antan, quel dentiste ! — pardon, quelle femme !

N'allez pas croire au moins que la presse bourgeoise, fidèle à sa mission, d'ailleurs, ait seule donné dans ce concert assourdissant d'éloges et de

congratulations, car vous vous tromperiez fort. Les plus sceptiques en la matière ou du moins les gens qui devraient le plus l'être, ont inscrit sans barguigner, sans un mot d'ironie ou un haussement d'épaules, la lettre monumentale du légendaire « homme du monde » qui répond au doux nom d'Arthur Meyer, demandant une statue pour Mme Boucicaut, et tendant pour l'élever la même main qui saisissait l'épée de ce pauvre Drumont.

Quant à nous, qui ne croyons guère à la philanthropie parce que nous savons ce qu'en vaut l'aune, nous nous contenterons de faire remarquer que l'or jeté à pleines mains, après sa mort, par Mme Boucicaut, n'est, pour les employés et ouvriers du *Bon Marché*, qu'une très faible et surtout très tardive restitution; que, de plus, loin d'être aussi démocratiques qu'on a voulu le faire croire, les dispositions testamentaires en question sont au contraire entachées de l'esprit le plus bourgeois et le plus conservateur : c'est ainsi que les plus avantagés dans cette distribution sont précisément les plus fortement appointés, et qu'une ouvrière qui gagne 4 francs par jour, au maximum, recevra 500 francs, tandis que le gros inspecteur, à la redingote irréprochable et à la cravate blanche immaculée, qui gagne 10 à 15 000 francs par an, se verra gratifié de 10 000 francs et d'une part de propriété qui équivaut à 200 000 francs. O justice distributive, voilà bien de tes coups ! N'est-ce pas que Shakespeare avait raison : *Much ado about nothing*.

* * *

La Palisse. — Nous avons voulu organiser un meeting de solidarité avec les anarchistes de Chicago au centre des cantons de Jaligny et du Donjon, aux mines de Bert, mais nous avons échoué devant la pression exercée par la direction des mines.

Nos amis de Bert nous ont fait observer que peu ou point de mineurs n'oseraient y assister de peur d'être renvoyés de leur travail, ce qui, en cette saison surtout, serait la misère noire pour leurs familles. Nous avons donc dû renvoyer à plus tard tout projet de ce genre et chercher d'autres moyens d'agitation.

Le refus de l'impôt nous a paru excellent et nous nous sommes engagés entre quelques amis à ne pas payer.

Sur ce terrain, nous n'avons guère été plus heureux, cette fois encore. Le percepteur nous a envoyé du papier timbré et l'huissier; il a même pensé aux gendarmes, mais, après avoir pris conseil auprès d'autres « autorités constituées », il a préféré agir par la ruse que par la force.

Un de nos amis, tailleur de pierres, lui devait les impôts de 1886 et de 1887. Connaissant son caractère résolu, on n'a osé l'attaquer, on l'a dupé. On lui a fait adresser une commande par une tierce personne, puis payer cette commande par un billet payable chez le percepteur, — celui-ci étant dans les campagnes, le banquier de beaucoup de gens, — et lorsque notre ami crut toucher son argent, M. le percepteur commença par lui retenir le montant de ses contributions. Pour les autres, par suite de la terreur qu'inspire l'autorité au paysan et surtout à la femme, les femmes ont payé à l'insu de leurs maris. C'est donc encore un échec que nous avons à enregistrer, mais nous propagerons cette idée et lui ferons faire son chemin, et il est fort probable que l'année prochaine nous obtiendrons un bien meilleur résultat sur ce terrain.

Cette idée fera d'autant plus vite son chemin que la misère s'accroît rapidement dans nos campagnes. Le prix du bétail est tombé de moitié depuis 18 mois ou 2 ans. Dans les fermes, on renvoie les domestiques loués au 24 juin. Au lieu de les louer à l'année, on ne les loue plus que pour la saison des gros travaux. Le maître fait ainsi une économie mais la misère s'accroît d'autant; les bras inoccupés augmentent sans cesse et se voient rejetés vers la ville, où la misère est au même point. Aussi le paysan commence-t-il à comprendre qu'à tout cela il faut comme solution un bouleversement complet, un cataclysme renversant tout le système économique, cataclysme qu'il ne s'explique pas encore bien clairement, mais c'est à nous de lui montrer ce que doit être cette révolution, et c'est à quoi nous nous consacrerons entièrement en redoublant d'efforts dans la propagande.

* * *

Rochambeau. — Les évènements politiques qui se déroulent ne passionnent guère les travailleurs des champs, mais ils fournissent l'occasion à ceux qui pouvaient encore croire sincèrement à l'honnêteté bourgeoise, d'ouvrir enfin les yeux en leur montrant combien ils se trompent de se croire protégés par l'existence d'un gouvernement. Les fautes que commettent les classes dirigeantes hâtent tous les jours son effondrement. Il ne nous déplaît point, à nous révolutionnaires, de voir tous ces politiciens se faire la guerre; nous espérons que les travailleurs éclairés par tous ces tripotages finiront par comprendre que ce n'est pas en remettant à d'autres le soin de les gouverner qu'ils s'affranchiront.

Espérons que les évènements vont se précipiter et que la fin du siècle verra disparaître la propriété individuelle et le capital.

Le département de Loir-et-Cher doit prendre part au renouvellement prochain des sénateurs. Déjà les combattants fourbissent leurs armes. Pour donner du stimulant à cette joûte électorale, nos radicaux sont en train de se livrer au plus honteux des maquignonnages, ils vont jusqu'à raccoler un opportuniste, le fameux Julien, ancien président de la gauche radicale, combattu par eux aux élections dernières.

Comme je fais partie des électeurs de droit, je ne suis point fâché de me rencontrer avec les meneurs.

C'est même ces élections qui m'ont fait ajourner mon projet de démission que je mettrai à exécution aussitôt après. Je veux essayer de démontrer aux délégués la situation fausse où les meneurs du parti radical les conduisent. Je sais bien que je soulèverai contre moi tous mes anciens amis, mais il faut bien que le voile se lève.

* * *

Toulouse. — Pour préparer les prochaines élections, les radicaux ont organisé une série de conférences avec le concours de Mme Paule Minck.

Comme la conférencière trouve bon d'attaquer aujourd'hui les théories révolutionnaires et les actes de ceux qui les défendent, les anarchistes ont cru devoir lui répondre dans une de ces réunions. Un compagnon prit la parole, mais aussitôt tous les radicaux qui entouraient Mme Minck voulurent lui faire évacuer la tribune, ce qui amena une bagarre qui finit par l'expulsion des radicaux de la salle, et la séance allait continuer tenue par les anarchistes, lorsque MM. les radicaux fermèrent le gaz et plongèrent la salle dans l'obscurité. La séance dut être levée.

Le lendemain, un rédacteur de la radicale *Marseillaise* déversait sur nous tout le flot d'immondices que ces messieurs ont toujours en réserve à l'adresse de leurs ennemis. Le comp. Catala, pris à partie directement, rencontra ce monsieur quelques jours après et lui administra une raclée dont il dut s'aliter.

Il déposa une plainte à la police contre Catala et d'autres anarchistes. Comme la police ne put mettre la main sur les anarchistes, Mme Minck et les radicaux se montrèrent ingénieux. Ils organisèrent une réunion dans laquelle ils convièrent les anarchistes à venir faire la contradiction, puis, quand ceux-ci furent dans la salle, ils furent quérir la police. Des compagnons s'aperçurent de cette manœuvre et donnèrent l'éveil. La police ne put arrêter que les comp. Catala et Madieres.

Les journaux bourgeois annoncent qu'une enquête est ouverte contre les anarchistes. Cela ne saurait surprendre de la part de la justice toulousaine qui a à sa tête l'ex-socialiste Fabreguettes qui s'est acquis une si grande notoriété dans le procès de Lyon auquel il doit sa place de premier président à la cour d'appel.

* * *

Dijon. — Les journaux bourgeois ont raconté avec force détails une révolte qui a eu lieu dimanche dernier, à Dijon, dans la prison départementale, de la part des condamnés occupés à l'atelier de cordonnerie.

Les organes gouvernementaux ont déclaré unanimement « qu'on ne connaissait pas les mobiles de cette émeute »; s'ils s'étaient renseignés autre part qu'auprès des autorités, peut-être auraient-ils appris que les mauvais traitements dont les gardiens gratifient les prisonniers et la détestable nourriture que leur fournit l'administration avaient poussé à bout les détenus et déterminé leur acte de révolte.

Ils auraient dit aussi que, loin de demander grâce en se mettant à genoux dans un coin de salle, les condamnés n'ont, au contraire, cédé qu'à la force et infligé à leurs garde-chiourme de sérieuses corrections, qui pourront leur servir de leçon pour l'avenir.

* * *

Nous avions raison de parler des incendies allumés par les paysans dans divers endroits. Voici, entre autres, ce que nous lisons dans un journal bourgeois du 8 décembre :

Pont-Audemer, 8 décembre. — Un incendie, dû à la malveillance, a eu lieu mardi à Manneville-la-Raoult, canton de Beuzeville.

C'est, depuis quelques mois, le vingt-cinquième incendie allumé dans le canton par des mains criminelles.

## Italie

Turin. — Le gérant du vaillant journal la *Gazzetta Operaia* vient d'être condamné par le tribunal correctionnel de cette ville à 6 mois de prison et 200 fr. d'amende. Nos amis nous annoncent qu'ils ont probablement encore deux procès sur la planche.

L'intention de la police est de tuer le journal par des procès répétés. Cela n'arrête en rien l'énergie de nos camarades. Ils nous annoncent l'apparition de la brochure *Il processo degli anarchici di Chicago*.

* * *

Le comp. Peano François, récemment venu de Saint-Denis (Seine), vient d'être arrêté à Cuneo par la police italienne pour avoir fait de la propagande anarchiste.

## Etats-Unis

Bonfield a tenu parole. Lorsqu'un socialiste américain, se faisant passer pour le correspondant d'un journal réactionnaire, est allé interviewer, il s'est déboutonné.

— Qui a jeté la bombe? disait-il. Cela ne nous regarde pas. On les pendra tout de même !

Et un moment après :

— Most ne nous échappera pas non plus. On saura s'y prendre pour le faire arrêter. Et, une fois entre nos mains, il n'en sortira pas de sitôt.

Et, en effet, il ne leur a pas échappé. Le voilà condamné à un an de prison pour quelques mots prononcés dans une réunion privée.

Le traitement qu'on lui fait subir en prison est horrible. Et certes, si notre ami ne succombe pas à ce traitement, la faute n'en sera pas à Bonfield.

* * *

A eux seuls, cinq individus de New-York ont accumulé pendant les dix dernières années la petite somme de deux milliards cinq cent millions d'épargne. Car ce banditisme en grand, ce vol de tout un peuple, c'est là ce qu'on appelle « épargne. »

(*Honesty*)

## Afrique

Tunis. — L'*Operaio* ou l'Ouvrier. Nos compagnons italiens de Tunis ont commencé la publication d'un journal hebdomadaire (abonnement 6 francs par an), dans lequel nous lisons d'excellents articles sur la question sociale et qui ne portent pas trace de ce chauvinisme stupide qui sépare les Français et les Italiens de Tunis. Le groupe anarchiste de Tunis, après lecture du premier numéro de l'*Operaio*, a publié la résolution suivante :

« Considérant que ce journal est d'accord avec nos principes, et convaincu que la rédaction continuera à défendre notre cause et à maintenir sa ligne de conduite, le groupe se déclare désormais solidaire en principe et en fait des rédacteurs du journal. »

## Portugal

Les groupes communistes anarchistes de Lisbonne et d'Oporto ont lancé une superbe protestation contre l'exécution de nos frères de Chicago. Ils y expriment très bien et en peu de mots nos principes.

Les mêmes groupes viennent de publier, en portugais, notre brochure sur l'*Anarchie dans l'évolution socialiste*, qui fait partie d'une « Bibliothèque des Travailleurs ». (Prix, 40 reis.)

## Russie

Décidément les Alexandre tiennent à réintroduire la peine de mort en Russie. On se souvient de cette commune de paysans de Penza qui ont supplié un intendant de débarrasser le pays de sa présence et qui, n'ayant pas réussi en cela, l'ont condamné à mort et ont exécuté eux-mêmes l'arrêt, sans le confier à un bourreau loué pour la circonstance comme le font ces aristos, les juges.

Le tribunal les a tous condamnés à mort, et deux d'entre eux viennent d'être exécutés.

## Belgique

Voici un aveu intéressant que nous trouvons dans l'*Avant-Garde*, organe officiel du parti ouvrier belge (numéro du 4 décembre) :

« Ce qu'il y a dans notre pays d'infects individus émargeant au budget des fonds secrets, on ne s'en fait pas une idée! Comme les punaises, ils se multiplient avec une incroyable rapidité; ils foisonnent, pullulent, se répandent partout, envahissent tout, salissent tout. On en trouve dans toutes les classes de la société. L'aristocratie, la bourgeoisie, la petite bourgeoisie, le prolétariat, le clergé, l'armée, la magistrature, le fonctionnarisme, fournissent chacun un bon contingent de ces êtres répugnants dont la vie se passe à espionner les honnêtes citoyens et à les signaler à la vindicte gouvernementale. Cette sale engeance vit, s'agite, exerce son action pernicieuse en pleine liberté et sans qu'il lui arrive jamais rien de désagréable.

« C'est surtout depuis la création du parti ouvrier que le nombre de ces immondes personnages est devenu réellement énorme.

« Faut-il le dire? Il n'est peut-être pas un groupe ouvrier qui ne compte dans son sein un ou plusieurs mouchards! »

* * *

BRACONNIERS ET GARDES-CHASSE.

Une terrible collision a eu lieu entre braconniers et gardes-chasse à Stambruges, près de Mons. Deux braconniers ont été tués. Alors, la population, voulant venger les braconniers, saccagea avec une véritable passion la maison d'un des gardes; de la maison il ne reste plus que les quatre murs.

Le garde avait réussi à s'enfuir, sans quoi il aurait été massacré.

Tous les braconniers de la contrée se sont donné rendez-vous; ils parlent d'incendier la forêt et le château du prince de Ligne, au service duquel était le garde-chasse.

Quatre gendarmes ont été impuissants à empêcher ces actes de dévastation.

Plusieurs arrestations ont été opérées.

## VARIÉTÉS

### LES KNIGHTS OF LABOR

(*Suite*) [1]

Mais, dira-t-on encore, c'est de la fantaisie, de l'utopie, si l'on n'emploie pas la force pour contraindre les ouvriers à faire partie des organisations de résistance personne n'en voudra plus et nous serons à la merci de nos employeurs.

C'est encore là une erreur générale provenant de ce que l'on ne comprend pas la cause de cette aversion qu'ont tant d'ouvriers à entrer dans les organisations. La cause de cette aversion est précisément en ce fait que jusqu'à présent toutes les sociétés ouvrières ont eu et ont encore des constitutions et des règlements plus ou moins despotiques, contraires à l'instinct secret de liberté gisant au fond de chaque individu et qui ne l'engage pas à aliéner volontairement le peu d'indépendance qu'il peut avoir.

Les enragés pensent remédier à cela en usant de la force, et c'est précisément le contraire qu'il faut faire. Plus vous mettrez de liberté dans une association, plus les ouvriers y viendront, car tous en sentent la nécessité.

Mais pourquoi donc, malgré ce penchant inné à la liberté, les ouvriers deviennent-ils généralement très autoritaires dans leurs sociétés?

Il n'est pas difficile d'en donner la raison. C'est parce qu'ils subissent l'influence du milieu. Si, actuellement, la généralité des ouvriers est pour la force, l'autorité, c'est que tous les systèmes de société ayant pour effet de diviser moralement les membres, ceux-ci veulent user de la force pour maintenir dans le devoir non pas eux-mêmes — chacun pris en particulier, — mais tous les autres, dont ils se méfient. Toujours l'éternelle chanson : le peuple veut la liberté et, pour la conserver, il lui donne des gardiens qui deviennent ses maîtres et lui rivent des chaînes.

Donc, on ne saurait trop le répéter, changeons le milieu, ou autrement dit les institutions que les habiles ont tant à cœur de conserver telles qu'elles sont afin de tuer en nous l'instinct de liberté; opposons leur une ligue libre qui sera viable et puissante par la simplicité naturelle de son mécanisme, ce que nous espérons pouvoir démontrer en revenant prochainement sur ce sujet, pour le moment nous nous contenterons de vous en soumettre l'idée.

Cercles d'études ou de théories en chaque langue (anglais, allemand, français, etc.) le plus nombreux possible, où s'étudieraient toutes les questions intéressant les ouvriers, et reliés entre eux pour se communiquer mutuellement les résultats de leurs études ainsi que tous les faits se produisant dans le mouvement ouvrier de leurs localités. Ces cercles provoqueraient la formation de sociétés professionnelles de résistance divisées selon les besoins par localités; puis toutes celles d'une même profession se fédérant par cantons, — ensuite par régions — et les régionales entre elles formeraient une fédération nationale puis enfin internationale. Et ainsi de même pour toutes professions agricoles ou industrielles; ces fédérations professionnelles formeraient entre elles une fédération générale. Mais toutes ces divisions et subdivisions, seulement pour la facilité et la rapidité des correspondances et communications; nulle part, aucun comité directeur, — dans chaque société, le secrétaire ne pouvant être rien autre chose que l'intermédiaire de sa société avec les autres — point de président, point de général, point de congrès, aucun moyen pour n'importe qui de pouvoir personnellement engager la ou les sociétés dont il fait partie pour n'importe quoi. Chaque cercle ou société parfaitement autonome, ne s'engageant avec d'autres que pour ce qu'il lui convient ou trouve juste, dans un cas de grève, par exemple, aucune société comme aucune fédération de sociétés ne pouvant en entraîner d'autres contre leur volonté. Chaque individu libre dans sa société et chaque société libre dans sa fédération. Dans une organisation de ce genre on peut faire le pied de nez aux intrigants ambitieux et l'on n'a plus à craindre l'arbitraire.

Mais il nous faut conclure. Nous pensons, camarades, en avoir assez dit pour provoquer en vous l'esprit de réflexion et d'examen, vous pouvez constater la vérité de ce que nous publions, par vous-mêmes dans les assemblées, dans les ateliers et dans les journaux, qui sont pleins de faits arbitraires provoqués par des chefs de l'Ordre des Knights contre des individus et des groupes organisés; ils prouvent par leurs agissements qu'ils sont sans principes, sans vergogne, sans scrupules; ici ils cherchent à évincer des ateliers des étrangers (quoique membres de leur Ordre) et voici que, se mettant en guerre avec les Central Labor Union, ils proposent aux patrons de faire venir des étrangers pour remplacer les membres du Central Labor Union. Ils usent de tous les moyens pour attirer les ouvriers dans leurs toiles d'araignée et leur sucer sang et argent : hypocrisie, calomnie, intimidation, ruse, force, etc., tout leur est bon. Ils confèrent avec les politiciens, ils confèrent avec les envoyés du pape, ils font renforcer contre nous la loi du dimanche; ils nous humilient, nous condamnent, attisent nos rivalités, nos rancunes, nos haines, etc.

Ouvriers et officiers encore honnêtes, voudriez-vous éterniser cette situation? Votre sens moral serait-il assez perverti par l'influence funeste de toutes vos institutions autoritaires, pour que vous ne puissiez plus comprendre où l'on vous conduit, et que vous continuiez à vous batailler, et bientôt à vous massacrer mutuellement?

Nous espérons qu'il n'en sera pas ainsi et que la nécessité d'une nouvelle organisation est déjà comprise, car l'avenir est sombre de menaces à notre adresse. En tout cas, camarades ouvriers, nous aurons fait ce que nous pouvions, selon nos moyens, pour attirer votre attention, sur des choses et des idées bien différentes de celles que catéchisent nos grands officiers. Nous l'avons fait avec passion, mais sans haine des individus. Nous l'avons fait enfin, parce qu'ayant la conviction que nos institutions actuelles de sociétés ouvrières nous sont fatales; cette conviction nous imposait le devoir de le signaler à nos camarades et de leur soumettre le moyen qui peut, selon nous, nous sortir de cette impasse.

Ouvriers de toutes professions, tâchons de nous mettre en tête que tant que nous ne ferons pas nos affaires directement nous-mêmes et que nous nous en remettrons à des chefs, il s'en trouvera toujours qui en nous faisant perdre bataille, travailleront pour leurs poches et nous feront jouer un rôle de dupes.

Quelques ouvriers en boîtes de montre.

(*à suivre*)

1. Voir les nos 19, 20 et du 23 *Révolté*, 4, 6 et 12 de la *Révolte*.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nos amis de Belgique viennent de faire paraître le procès du compagnon Jahn en placard à 5 centimes. Adresser les demandes au compagnon Pintelon 4 rue de la Grande Ile, Bruxelles.

* * *

Collecte faite à la sortie du procès Jahn au milieu d'un groupe de compagnons du Centre par un compagnon de Bruxelles 4,15.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 456,80.
Roffé rue Barney 0,30, J.-B. 13 fr., T. B. à Huy 3 fr., Bordeaux, collecte 3 fr., West-Elisabeth, Etienne Barthelot 2,50, Gaston Labrosse 2,50, Benoit 2,50, P. A. à Mantes 1,50, Spartacus 0,35.
Total à ce jour 485,45.

## SOUSCRIPTION
### *Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 131.80.
Pour Méreaux, groupe de Montreuil 1,55, groupe l'Avant-Garde Cosmopolite 1,30, O. R. à Jemmapes 1,50.
Total à ce jour 136,15.

## PETITE CORRESPONDANCE

B. à Vienne — R. à Alger (2) — L. à Guise — E. R. à Villiers — F. à Amiens — S. à Grenelle — G. à Puteaux — L. à Lyon — L. à Londres — B. à Gargas — V. à Narbonne — L. R. à Liège — F. à Reims — M. à Calais — La Marotte à Paris — J. à Congénies — L. à Rouen — T. à Vialas — G. à Beaumont. — Reçu timb. et mandats.

« Révolution Sociale » — Une lettre pour vous.

P. à Saint-Denis — Reçu votre communication trop tard pour le n° de la semaine passée.

Chambre syndicale des cuisiniers — Le journal était sous presse quand nous avons reçu votre communication. — Nous rappelons à nos camarades que les communications doivent nous être parvenues le mardi ou le mercredi matin à 9 heures au plus tard.

F. rue de Cotte — Nous n'avons pas encore eu le temps d'examiner votre manuscrit. Nous vous rendrons réponse.

M. à West-Elisabeth — Nous avons écrit à la « Gazetta Operaia » de Turin pour « Vittimi et Prejudizi » et l'abonnement.

R. rue Croulebarbe — Nous avons une lettre de Barcelone pour vous.

Leucate. — Nous n'avons pas d'adresse dans tout le département de la Manche.

## CONVOCATIONS

SAINT-DENIS. — Section de la chambre syndicale des hommes de peine, réunion tous les samedis, salle Delauzine, 6 place Thiers.

* * *

OUGRÉE. — Groupe d'études sociales, réunion tous les samedis à 8 heures du soir, chez Joseph Soquette, rue Ferdinand Nicolay.

* * *

ROUBAIX. — Dimanche 25 décembre, à 5 heures du soir, réunion privée et familiale des anarchistes de Roubaix.

Ordre du jour : 1° Causerie *la Femme et la Révolution*, — 2° Chants révolutionnaires. — 3° Prestidigitation. — 4° Causerie *l'Education de l'Enfance*. — 5° Distribution de jouets aux enfants présents. — 6° Chants et poésies.

* * *

Le groupe *la Révolution Sociale* convoque les groupes anarchistes s'occupant du manifeste aux campagnes, pour le mardi 20 décembre, salle Lutinier 60 rue de Charenton. Très important.

* * *

ARMENTIÈRES. — Tous les anarchistes sont invités au local des *Indomptables*, dimanche 18 décembre à 10 heures du matin, rue des Murets, au cabinet bleu. Affaire urgente.

* * *

SAINT-QUENTIN. — Tous les anarchistes et les indépendants sont invités à la réunion qui aura lieu rue Saint-Martin, anciennement Roquencourt, le samedi 17 décembre à 8 1/2 heures précises du soir. Communications importantes, extrême urgence.

* * *

CALAIS. — Réunion de tous les groupes anarchistes, samedi 17, au local habituel, à 8 heures précises. Ordre du jour : La presse anarchiste et sa propagande.

* * *

La *Marotte littéraire anarchiste*, 28 rue des Couronnes, rappelle à ses amis et aux amis de ceux-ci, qu'indépendamment de ses réunions du jeudi, elle donne tous les samedis et dimanches à 8 1/2 heures du soir, dans la même salle, d'agréables soirées familiales : poésies, chants et récits révolutionnaires entièrement inédits.

*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 15 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 24 au 30 DÉCEMBRE 1887.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## INFLUENCE MORALE DES PRISONS

### *SUR LES PRISONNIERS* (1)

Citoyennes et citoyens,

La question que je me propose de traiter ce soir est une des plus importantes dans la série des grandes questions qui se dressent devant l'humanité du XIX^e^ siècle. Après la question économique, après celle de l'Etat, c'est peut-être la plus importante de toutes. Au fond, puisque la distribution de la justice a toujours été le principal instrument pour la constitution de tous les pouvoirs, puisqu'elle constitue la base même et le fondement le plus solide des pouvoirs constitués, il n'y aurait pas exagération de dire que la question de savoir : « Que fera-t-on avec ceux qui commettront des actes anti-sociaux ? » contient en elle la grande question du gouvernement et de l'Etat.

On a souvent dit que la fonction principale de toute organisation politique était de garantir douze jurés honnêtement choisis à tout citoyen contre lequel d'autres citoyens porteraient plainte. Mais, reste à savoir : « Quels droits reconnaîtrons-nous à ces dix ou douze ou cent jurés sur l'homme qu'ils auront trouvé coupable d'un acte anti-social à l'égard de ses semblables ? »

Aujourd'hui cette question se résout bien simplement. On nous répond : « Ils puniront ! Ils prononceront la mort, les travaux forcés, ou la prison ! » Cela se fait ainsi aujourd'hui. C'est à-dire que, dans notre développement pénible, dans cette marche de l'humanité au milieu des préjugés et idées fausses, nous en sommes arrivés là. Mais, le temps est venu où cette grande question doit être posée : « La mort et la prison sont-elles justes ? Atteignent-elles le double but qu'elles se proposent d'atteindre : — celui d'empêcher l'acte anti-social de se répéter, et celui de rendre meilleur l'homme qui s'est rendu coupable d'un acte de violence à l'égard de son semblable ? Et enfin, que signifie donc ce mot « coupable » si souvent employé sans jamais chercher à se rendre compte de ce que c'est que la culpabilité ?

C'est à ces questions que je vais essayer de répondre, ou plutôt d'ébaucher la réponse dans le court espace d'une soirée. Ces questions sont grandes. Il y va du bonheur — non seulement de centaines de mille détenus qui gémissent en ce moment dans nos geôles ; non seulement du sort de ces femmes et enfants qui gémissent dans la misère dès que le père et le soutien de la famille a été enfermé sous les verroux ; il y va du bonheur de l'humanité. Tout se tient dans l'humanité. Toute injustice commise à l'égard de chaque individu, est ressentie en dernier ressort par l'humanité toute entière.

—

Chaque année 150 000 hommes et femmes sont traînés en prison en France ; plusieurs millions en Europe.

Chaque année la France inscrit à son budget pour ses prisons, des millions et trois ou quatre fois autant pour cette lourde machine — police et magistrature, — qui se charge de peupler les prisons. Et, comme les louis ne poussent pas d'eux-mêmes dans les caisses de l'Etat, mais chaque pièce d'or représente le lourd labeur du travailleur, — il s'en suit que chaque année des millions de journées de travail sont dépensées pour l'entretien des prisons.

Mais qui donc, à part quelques philanthropes et quelques administrateurs, s'occupe-t-il des résultats obtenus aujourd'hui ? On parle de tout dans la presse. Mais on ne parle presque jamais des prisons. Si on en parle quelquefois ; ce ne sera qu'à la suite de quelques révélations scandaleuses. Alors on pourra bien crier pendant quinze jours contre l'administration ; on demandera de nouvelles lois à ajouter aux milliers de lois en vigueur, et puis, tout restera tel quel — si ça ne change pas pour le pis.

Quant à l'attitude régulière de la société et de la presse à l'égard des détenus, c'est l'indifférence complète : Pourvu qu'ils aient du pain à manger, de l'eau à boire et du travail — beaucoup de travail — à faire, tout va bien. Indifférence complète, quand ce n'est pas haine. Car, on se souvient certainement de ce qui s'est dit récemment dans la presse à la suite de quelques améliorations faites dans le régime des prisons. « C'est trop de luxe pour ces gredins », disaient des journaux autrement assez avancés, « jamais on ne les traitera assez mal. »

Eh bien, citoyennes et citoyens, ayant eu l'occasion de faire connaissance avec deux prisons en France et quelques-unes en Russie ; ayant été amené par diverses circonstances de ma vie à revenir à plusieurs reprises, sur l'étude des questions pénitencières, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de venir dire au grand jour ce que sont les prisons, — de relater mes observations et d'exposer les réflexions suggérées par ces observations.

Et d'abord, en quoi consiste le régime des prisons françaises ?

Vous savez qu'il y a trois grandes catégories de prisons, la prison départementale, la maison centrale et la Nouvelle Calédonie.

Pour la Nouvelle Calédonie, les renseignements qui nous parviennent de ces îles éloignées sont si contradictoires et si fragmentaires qu'il est impossible de se faire une juste idée de ce que c'est que le régime des travaux forcés à la Nouvelle.

Pour les prisons départementales, celle que nous avons appris à connaître à Lyon est dans un tel état que moins on en parlera mieux cela vaudra. J'ai raconté ailleurs en quel état nous l'avons trouvée et l'influence funeste qu'elle exerce sur les enfants qui y sont enfermés. Ces êtres malheureux sont condamnés à la suite du régime auquel ils sont soumis à traîner toute leur vie en prison et à mourir dans une île du Pacifique.

Je ne m'arrête donc pas sur la prison départementale de Lyon et je passe à la maison centrale de Clairvaux, d'autant plus qu'avec la prison militaire de Brest, c'est la meilleure prison de France et — autant que l'on peut en juger pa ce que l'on sait sur d'autres pays, — une de meilleures de l'Europe. Voyons ce que c'est qu'une des meilleures prisons modernes, — nous pourrons mieux juger les autres. Nous l'avons vue aussi dans les meilleures conditions. Quelque temps avant notre arrivée, un détenu avait été tué dans sa cellule par les chefs des gardiens. et toute l'administration avait été changée ; et je dois dire franchement que la nouvelle administration n'avait nullement ce caractère que l'on rencontre dans tant d'autres prisons — celui de chercher à rendre la vie du détenu le plus dure possible. C'est aussi la seule grande prison en France qui n'ait pas eu son émeute lors des émeutes successives d'il y a deux ans.

Lorsqu'on approche de l'immense mur d'enceinte de Clairvaux qui longe les pentes des collines sur une longueur de quatre kilomètres, on croirait plutôt voir une petite ville manufacturière. Des usines fumantes, quatre grandes cheminées, des machines à vapeur, une ou deux turbines et le rythme scandé des usines, voilà ce qui frappe au premier abord. C'est que, pour trouver de l'occupation pour 1400 détenus, il a fallu y ériger une immense usine de lits en fer, des manufactures de soie et de brocart de toute qualité, de toile grossière pour plusieurs autres prisons françaises, de gros drap, de vêtements et de sabots pour les détenus, une usine de mètres et de cadres, une usine à gaz, des moulins à farine, une manufacture de boutons et toutes sortes de petits objets en nacre et ainsi de suite. Un immense potager et des champs d'avoine sont cultivés à l'intérieur des murs d'enceinte et de temps en temps une brigade extérieure sort des murs, soit pour couper du bois dans la forêt, soit pour réparer un canal.

Voilà l'immense mise de fonds et la variété de métiers qu'il a fallu introduire pour donner du travail utile à 1400 hommes seulement.

L'Etat étant incapable de faire cette mise de fonds immense ni d'écouler avantageusement ce qu'il pourrait faire produire, a évidemment dû s'adresser à des entrepreneurs, et pour attirer ces entrepreneurs il leur concède le travail des détenus à des prix de beaucoup inférieurs à ceux que l'on paie en dehors de la prison.

En effet, les salaires de Clairvaux ne sont que de 50 centimes à 1 franc. Tandis qu'aux lits de fer ou à l'atelier de confection, on parvient quelquefois à gagner jusqu'à 2 francs, nombre de détenus ne gagnent que 70 centimes pour une journée de 12 heures de travail et souvent 50 centimes. Là dessus l'Etat prélève de 5 à 9 dixièmes et le reste est divisé en deux parties égales, dont l'une est mise à la disposition du détenu pour acheter à la cantine quelque nourriture supplémentaire, et l'autre moitié lui est remise à sa sortie.

C'est aux ateliers que les détenus passent la plupart de la journée, sauf une heure d'école et trois quarts d'heure de promenade, à la file, aux cris de *une*, *deusse*, des gardiens. Cela s'appelle faire la « queue de saucissons ». Le dimanche est passé dans les cours, s'il fait beau, et dans les ateliers en cas de mauvais temps.

(1) Conférence faite par le compagnon Pierre Kropotkine, le 20 décembre 1887, à la salle Rivoli.

Ajoutons encore que la maison centrale de Clairvaux était organisée sur le système du silence absolu. Mais ce système est si contraire à la nature humaine qu'il ne pouvait être maintenu qu'à force de punitions. Aussi pendant les trois années que nous avons passées à Clairvaux tombait-il en désuétude. On l'abandonnait peu à peu, pourvu que les conversations à l'atelier et à la promenade ne fussent pas trop bruyantes.

Il y aurait bien des choses à dire sur cette maison de détention et de correction, mais ces quelques mots suffiront pour vous en donner une idée générale.

Quant aux prisons des autres pays européens, qu'il me suffise de dire qu'elles ne sont pas meilleures que celle de Clairvaux. Dans les prisons anglaises, en tant que je les ai étudiées dans la littérature, dans des rapports officiels et dans des mémoires, je dois dire qu'elles ont maintenu certains usages qui ont heureusement été abolis en France. Le traitement en France est plus humain, et le *trad-mill*, la roue dans laquelle le détenu anglais marche comme un écureuil, n'existe pas en France. Tandis que d'autre part la punition française qui consiste à faire marcher l'homme pendant des mois, — par son caractère dégradant, la prolongation démesurée du châtiment et l'arbitraire avec lequel il est appliqué est un digne pendant de la peine corporelle que l'on rencontre encore en Angleterre.

Les prisons allemandes ont un caractère de dureté qui les rend excessivement pénibles, — et quant aux prisons autrichiennes et russes, elles sont dans un état encore plus déplorable.

Nous pouvons donc prendre la maison centrale en France comme un représentant assez bon de la prison modernisée.

Voilà, en peu de mots, le système d'organisation des prisons que l'on considère comme les meilleures en ce moment. Voyons maintenant quels sont les résultats obtenus par ces organisations excessivement coûteuses?

A cette question, il n'y a pas *deux* réponses à faire. Tous, l'administration même, sont d'avis que ces résultats sont des plus piteux.

## GEORGES ENGELS

*(Autobiographie d'un anarchiste)*

Je suis né à Cassel en 1835. Mon père était maçon. Lorsqu'il mourut je n'avais que dix-huit mois, et ma mère resta veuve avec quatre enfants dans la grande misère. A l'âge de 12 ans je perdis ma mère, et je suis resté tout seul au milieu d'une société implacable et dure aux pauvres. Deux de mes frères furent mis dans un orphelinat; mon troisième frère et moi nous fumes placés dans deux pauvres familles qui devaient nous nourrir et nous vêtir pour 20 thalers par an.

C'est alors que j'appris ce que c'est la faim. Deux ans après la commune refusa de payer pour mon entretetien et l'on me déclara que je devais apprendre un métier.

Je me mis à la recherche d'un patron qui voudrait bien m'accepter comme apprenti. Partout les maitres exigeaient que je leur paie mon apprentissage, un seul cordonnier consentit à me recevoir à condition que je trouve moyen de me procurer la nourriture et les vêtements. Mais comme personne ne voulait se charger de me pourvoir de nourriture ni de vêtements, mes négociations ne purent aboutir.

Je ne savais plus que devenir, lorsque j'appris que plusieurs de mes camarades allaient s'embarquer pour l'Amérique.

J'avais beaucoup entendu parler des Etats Unis, et je pris la résolution d'émigrer. N'ayant pas le sou, je partis à pied pour Francfort. J'errai dans les rues de cette ville sans savoir où chercher un abri pour la nuit. Enfin, accablé de fatigue et de faim j'entrais dans une auberge et je priai le patron de me donner un morceau de pain et de me permettre de passer la nuit dans son cabaret. Il se mit à m'injurier et me dit de déguerpir le plus vite possible.

Heureusement, un peintre en bâtiment qui se trouvait là eut pitié de moi, il me recueillit chez lui et m'enseigna son métier. Ce furent les meilleures années de ma vie, car mon patron était véritablement un brave homme. Lorsque j'eus terminé mon apprentissage, conformément à l'usage du pays je fis mon tour d'Allemagne. Je lisais beaucoup, mais je n'avais pas entre les mains des écrits socialistes. Cependant je songeais déjà aux souffrances du pauvre et au contraste révoltant qu'offre la condition de l'ouvrier et celle du riche. En 1868 je me mariai et m'établis dans le Mecklembourg. Mais la grande extension que les fabriques ont prise en Allemagne rend la situation du petit patron bien difficile. J'ai lutté longtemps contre la concurrence que me faisaient les grandes maisons, mais à la fin j'ai succombé, et j'ai pris le parti de m'expatrier. J'arrivai le 8 janvier 1873 à Philadelphie. Un jour en me promenant dans les rues je vis la mise qui revenait des mines de charbon où elle venait de clore une grève en imposant aux mineurs de la compagnie. Je regardais ces soldats avec une vive curiosité, lorsqu'une voix près de moi sortit de la foule et cria : « Les misérables, il est bien temps de les faire sauter en l'air! » —

Ces paroles m'étonnèrent beaucoup, car à ce moment j'étais un fervent admirateur de la liberté qui régnait aux Etats Unis, et je demandai avec indignation à cet homme, pourquoi il proférait de telles paroles. Il me donna des explications assez nettes, mais comme j'étais moi-même un petit patron je ne sentais pas encore tout le poids du joug qui pèse sur l'ouvrier. Je répondis à mon interlocuteur que l'Amérique est un pays libre où chacun peut gagner sa vie et faire des économies. Je lui tins le langage que nous tient aujourd'hui la presse capitaliste sans pouvoir prouver ce que j'avançais. Moi-même, à ce moment, je gagnais amplement ma vie et celle de ma famille, et je pouvais même faire quelques épargnes. Mais l'année suivante je tombai malade, je souffrais surtout des yeux, ce qui m'empêchait de travailler. Toutes mes épargnes passèrent en peu de temps entre les mains du médecin et du pharmacien. Ma famille manqua souvent de pain. C'est alors que je partis pour Chicago et c'est ici que pour la première fois j'ai entendu parler de socialisme. Je travaillai dans une fabrique où je fis connaissance d'un socialiste qui me fit lire le *Vorbote*. Ce journal me plut beaucoup et je fis connaissance d'une section de l'association internationale des ouvriers que je commençai à fréquenter. Elle se composait d'une dizaine de membres qui s'imposaient de grands sacrifices pour publier un journal de propagande. Je ne pouvais m'empêcher d'admirer ces hommes qui se sacrifiaient au bien public avec un entier désintéressement.

*(à suivre)*

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. — Vendredi dernier, une centaine de compagnons étaient réunis salle Horel pour décider de la publication d'un nouveau journal anarchiste. Il est certain que cet organe est nécessaire. Sauf la France, les pays dans lesquels la doctrine anarchiste a pénétré possèdent tous plusieurs journaux de tempéraments divers, ce qui permet à tous ceux qui veulent écrire de proclamer leurs idées et leurs conseils. A part *l'Idée ouvrière* dont malheureusement le champ d'action est peu étendu, il n'existe actuellement qu'un journal anarchiste de langue française. C'est insuffisant, d'autant plus que l'allure générale de *la Révolte* est plutôt celle d'une revue du mouvement anarchiste dans le monde entier. Les articles de théorie et les correspondances étrangères y prennent la majeure partie de la place. Elle veut être internationale. Il manque un journal consacré au mouvement français. Il va être fondé par les compagnons parisiens. Il préparera les luttes futures et répandra les idées anarchistes dans la masse.

La réunion après avoir discuté les différentes manières d'écrire un journal a décidé d'ouvrir les colonnes à tous les anarchistes. Le comité de rédaction sera composé de l'universalité des compagnons qui voudront bien se réunir. Le mode est nouveau ou plutôt n'a jamais été appliqué sans restrictions dans la pratique, mais il est logique et il doit réussir, aujourd'hui que l'harmonie s'introduit dans les mœurs.

Il serait superflu de souhaiter bonne chance à notre camarade de lutte; *la Révolte* s'efforcera de l'aider. Les deux organes se compléteront l'un l'autre et plus tard l'esprit anarchiste se développant, de nouvelles publications viendront lutter aussi.

* * *

MONTREUIL SOUS BOIS. — Vendredi dernier un terrait ici, un socialiste estimé de tous par sa droiture — aussi nous plaisons-nous à rappeler certains détails de sa vie. Jeune, il refusa la médaille militaire.

Il s'établit, fut porté et élu conseiller municipal, ce poste ne lui convenait guere, car plusieurs fois nous l'entendimes nous dire : « Je voudrais bien en être débarrasé, quand mon mandat sera terminé, je n'en veux plus. »

Au cimetière le maire lui même dans son discours dit :

Adieu mon vieux Frayon nous pardons en toi l'homme le plus honnête du Conseil.

Cet homme le plus honnête du Conseil de Montreuil disait quelques jours avant de mourir à un de ses amis :

« Il faudra qu'on en arrive à l'anarchie, car il n'y a que ça qui est juste.

* * *

TOULON. — Le groupe anarchiste de Toulon avait organisé une réunion publique qui devait avoir lieu le vendredi 16 courant dans l'une des salles du café de l'Univers. Le propriétaire de l'établissement, qui, huit jours avant, nous avait promis la salle, a trouvé bon au dernier moment de faire annoncer par la presse toulonnaise qu'il nous refusait le local.

Inutile de dire à quelles influences est due cette détermination. On nous fait un procès-verbal au café du Globe, on nous fait refuser la salle au café de l'Univers, et cela à moins d'un mois d'intervalle. Et nous entendons des naifs qui disent que nous avons la liberté de réunion. Drôle de liberté en tout cas!

Les sans-travail devenant de plus en plus nombreux, le monsieur à sous-ventrière qu'on appelle maire vient d'avertir par voie d'affiches MM. les entrepreneurs qu'un registre est ouvert à l'hôtel de ville sur lequel les ouvriers français cherchant de l'ouvrage viennent inscrire leur nom et leur adresse.

Depuis trois jours que ce registre est ouvert, trente-sept onvriers sont venus s'inscrire, mais aucun entrepreneur ne s'est présenté. Qu'en sa qualité de radical, mossieu le mare ait cru bon de n'autoriser que l'inscription des ouvriers français, nous ne faisons que constater l'étroit esprit de chauvinisme qui l'a guidé; mais s'il a cru par cette simple ouverture d'un registre donner de l'ouvrage à tous ceux qui en manquent, c'est là un rêve qui ne se réalisera jamais.

Quant à MM. les entrepreneurs, après avoir jeté un coup d'œil sur le baromètre installé en face de l'hôtel de ville, ils pourront chaque jour entrer dans cet édifice et venir aussi jeter un coup d'œil sur le registre, baromètre de la misère, cela leur servira de guide pour baisser les salaires.

Et mossieu le mare sera de plus en plus adoré par tous les frères votards de la localité.

* * *

REIMS. — La bourgeoisie commence à prendre peur et elle s'aperçoit maintenant qu'au prochain soulèvement populaire la province marchera de front avec Paris. L'autre jour au sujet de l'élection présidentielle a eu lieu une manifestation anti-Ferryste, on a commencé par crier à bas Ferry mais le cri à bas la bourgeoise a retenti en même temps, ce qui prouve que le parti révolutionnaire se moque pas mal de Jules ou de Sadi. C'est le capital qu'il vise à frapper. Dans cette manifestation quatre des nôtres ont été arétés et le lendemain condamnés à des peines variant de 6 à 15 jours de prison, et de 11 à 36 fr. d'amende. Le lendemain un mandat d'amener a été lancé contre Pédron, qu'on n'avait pu prendre dans la manifestation. Immédiatement on a expulsé le compagnon Gautier qui a eu la mauvaise chance de naître dans l'ex-royaume du Hanovre et qui pourtant a servi la

France en 1870. La semaine dernière ç'a été le tour du compagnon Nicolas qui, lui est né en Belgique, d'autres suivront probablement, si tel est le bon plaisir de nos maîtres.

* * *

Rodez. — La cour d'assises de l'Aveyron vient de juger un cultivateur de Galinhac, nommé Régis qui, expulsé par autorité de justice de la ferme qu'il habitait, soutint un siège en règle contre la gendarmerie, chargée d'appuyer l'huissier aux sommations légales auquel il avait refusé d'obéir.

Régis, armé d'un fusil de chasse et barricadé, résista pendant plus de vingt-quatre heures. Il blessa le maréchal des logis Carrère si grièvement que le malheureux resta pendant près de deux mois entre la vie et la mort ; il reçut lui même trois balles dans le corps.

Enfin, sa femme, restée enfermée avec lui, parvint à s'emparer par surprise du fusil de son mari ; elle jeta l'arme par la fenêtre, et Régis, désarmé, fut contraint de se rendre.

Après son arrestation, il resta vingt-trois jours sans manger ni boire, se renfermant dans un mutisme absolu. A l'audience, il a été impossible de lui arracher une parole.

La cour l'a condamné à cinq ans de prison et à 5000 francs de dommages intérêts envers le maréchal des logis Carrère, partie civile.

* * *

Roanne, — Le 17 a eu lieu une conférence avec le concours du citoyen Croizier de Saint-Etienne, et du comp. Bordat de Vienne.

Le citoyen Croizier a fait la critique du système capitaliste et a montré les causes de la crise économique. Ensuite le comp, Bordat a montré le rôle de l'Etat et des gouvernants dans toutes les questions économiques et comment, pour s'enrichir, quelques-uns d'entre eux ne craignent pas de s'abaisser à des moyens que les tribunaux excusent mais que la conscience publique réprouve. Il termine en engageant les membres de l'assemblée à combattre en même temps et l'Autorité et le Capital. La chute des deux doit avoir lieu ensemble sinon l'un renaîtrait de l'autre.

* * *

Saint-Etienne. — Quelques compagnons étaient allés dimanche passé à Saint-Chamond et avaient distribué des numéros de la *Révolte*. Deux d'entre eux ont été arrêtés par la police de cette localité qui a dû les relâcher en présence de leur attitude et de la difficulté de trouver un délit à leur imputer.]

* * *

Nous lisons dans les journaux bourgeois qui l'ont insérée sans commentaires, la nouvelle suivante :

« Une révolte ayant éclaté a bord du transport *l'Orne*, qui conduisait des récidivistes à Cayenne, le commandant a fait passer par les armes onze des révoltés. »

A bord d'un navire de guerre onze prisonniers fusillés, cela nous paraît une admirable application de l'esprit d'autorité absolue et de servilisme qui règne dans la marine. Ou l'Etat ne sait ce qu'il fait lorsqu'il prend les dispositions qui doivent assurer la traversée, ou le capitaine a été féroce et s'est rendu coupable du meurtre de onze hommes inoffensifs et sans armes. Mais qu'importe la vie de ces parias, et n'est-ce pas une preuve de plus que ce sont les grands criminels qui frappent les petits ?

* * *

La police ne veut pas perdre l'habitude d'ennuyer les socialistes. Elle vient encore d'opérer une perquisition au domicile du comp. Bidault, en son absence, ainsi qu'au local du groupe du XX^e^.

Les agents de M. Bourgeois savent aussi bien jeter une porte en dedans que les voleurs les plus expérimentés. Avis aux amis de prendre leurs précautions.

## Belgique

Nos amis belges viennent de publier un *Compte rendu du procès de l'anarchiste Jahn devant la Cour d'assises du Hainaut* (12 pages de 24 colonnes ; prix un sou), et nous nous empressons d'engager vivement tous nos amis à se procurer et à propager cette excellente brochure. En la propageant, ils feront bonne propagande, car tout ce que Jahn a dit dans sa défense, tout ce qu'il a écrit à des amis, est si bien pensé et dit d'une façon si sympathique que l'on ne saurait mieux dire.

Voici, d'abord, d'après le *Journal de Bruxelles* une partie de l'un des discours, pour lesquels on l'a arrêté :

« Vous vous contentez de vous promener dans les rues avec des drapeaux rouges, en chantant. Vous chantez votre misère, vous chantez que vous crevez de faim. On vous massacre. Et vous restez calmes ! Vous voulez l'égalité, n'est-ce pas ! Mais un gendarme n'est pas plus que vous : Quand un gendarme vous donne un coup, répondez-lui par un coup ! Allons du sang, du sang ! Vous voulez la liberté, on vous la refuse, prenez-la ! (Applaudissements.)

« Les bourgeois rient de vous voir rester calmes. Les gendarmes disent : Ils ne sont pas terribles, ces grévistes. Ils s'excitent l'un l'autre par des bravades. J'ai flanqué un coup de sabre à un gréviste, raconte l'un, les compagnons ne se sont bougés que pour s'enfuir ! et ils étaient 700 contre 32. — Tiens ! riposte un autre j'essaierai de frapper le même coup à la première occasion...

« On vous dit : La grève sera générale jeudi. Soyez calmes jusque là ; le jeudi on vous reporte à un autre jour, et ainsi de suite. Supposez que la grève doive devenir réellement générale dans quelques semaines. Mais d'ici là que ferez-vous ? Vous n'avez pas d'argent puisque votre millionnaire ne vous envoie rien. Si vous ne voulez pas vous départir de votre attitude calme, vous vous verrez donc forcés par la faim de retomber sous le joug. On finira par vous mener à coups de fouet...

« Tant que l'organisation actuelle subsistera, vous serez des esclaves. Puisque le Borinage se lève, levez-vous donc aussi. Tous les moyens sont légitimes contre les tyrans... Ce ne sont pas des sanglots qu'il faut, mais de la colère pour tout briser...

« Craignez-vous la mort ? Mais quand vous aurez semé le courage dans tous les cœurs par votre exemple, quand l'un de vous tombera, cent se lèveront. Et vous serez vengés ! Vos petits enfants tendront les mains pour demander la vengeance à vos frères, et quand ils seront grands, eux aussi feront la moisson rouge. (Applaudissements.)

« Tant que vous ne direz pas aux seigneurs qui ont les châteaux et les usines : « Si vous continuez à faire travailler, nous vous ferons danser la Carmagnole », vous n'aboutirez à rien. Voyez Decazeville ! Cette grève a été soutenue longtemps et durement ; quel en a été le résultat ? Deux sous de plus par jour pour l'ouvrier. Deux sous ! Qu'est-ce que cela ?

L'orateur peint le contraste des vêtements et de la table des ouvriers avec ceux des capitalistes « il y a parfois, dit-il, de belles dames qui visitent vos ateliers pour satisfaire leur vaine curiosité. En vous voyant, elles disent : Comme ces gens sont sales, loqueteux, quelle canaille ! Eh bien ! hardi la canaille ! Mitraillez la bourgeoisie. Pas de pitié ! On n'en a pas pour nous. Dans le champ social, tout doit être fauché ; Littré l'a dit : messieurs les journalistes pourront le constater.

« Détruisez les établissements, et non pas des maisons d'ouvriers. Le patron rigole en vous voyant vous faire la guerre entre vous. Ce n'est pas en mettant de la dynamite sous la porte des ouvriers qui refusent de faire grève que vous les persuaderez de vous suivre. Mais en détruisant les ateliers vous imposez fatalement la suspension du travail. Allez donc ! faites sauter les usines, défoncez les machines d'aérage. Le bourgeois s'affolera et le peuple criera : C'est la victoire ! (Applaudissements.)

« On vous dit : « Tout cela est contraire à la légalité. » Mais qu'est-ce la légalité ? Un homme qui a faim brise la glace d'un boulanger et vole un pain : il attrape plusieurs années de prison. Un banquier s'enfuit avec plusieurs millions ; on le regarde comme un honnête homme...

« La légalité, la voici. Quand il te manque du pain, une paire de chaussettes, prends-les. La nature te donne le droit à la satisfaction de tes besoins. Ce sont les législateurs qui ont déformé la loi. Tue, pille et vole, te dis-je, tout est à toi. » (Applaudissements.)

Ou bien, voici un morceau de sa biographie.

«... J'avaiscinq ans. J'étais à Paris. Je me rappelle que mon père me mena un jour à l'école communale la plus proche. « Sait-il lire cet enfant ? » demanda le directeur. « Oui monsieur. Il lit et compte très couramment et il commence à écrire assez lisiblement. » « C'est déjà un savant ! » dit le directeur. Oh ! que j'étais heureux. Etre un savant ! C'était mon plus beau rêve. Je fus donc admis à l'école, et j'y fis de rapides progrès, car la nature m'a doué d'une excellsnte mémoire. Je n'étais pas des meilleurs élèves. Car il ne faut pas être studieux seulement, mais il faut être sage... et je remuais toujours ! Puis il faut aussi être exact à l'école ; mais pouvais-je l'être ? Moi seul, je savais faire les commissions : mes frères et sœurs étaient encore trop jeunes ; et puis, disait ma mère, « ils ne se rappellent rien ». Donc j'arrivais toujours à l'école en retard, puis je manquais souvent. On me gardait chez moi quand l'ouvrage pressait, je lavais la vaisselle, je portais l'ouvrage. Quand j'avais fini ma tâche, mon père me faisait asseoir près de son établi. Alors je lui lisais le journal pendant qu'il travaillait, et quand j'avais fini, il commentait à ma mère ce qu'il en pensait. Pour lui tous les gouvernements se valaient : il avait vu l'empire, c'était la même chose sous la République, c'étaient toujours les riches qui avaient tout et les autres rien. Moi je lui donnais raison au fond de mon cœur. D'autres fois, il me racontait l'histoire de France, les guerres de Napoléon. Il disait qu'il était honteux que les hommes s'entretuassent comme des bêtes et qu'un jour il y aurait *la grande famille humaine*. Le soir il m'aidait à faire mes devoirs, et comme cela je rattrapais le temps perdu. Aussi étais-je toujours un des trois premiers dans les concours, jamais je n'ai été le quatrième. Je recevais des prix qui m'encourageaient beaucoup, enfin j'avais pris un tel goût à l'étude, qu'à dix ans j'étais dans la première classe avec les grands de 16 et 17. Mais je dus quitter l'école un an après, et toutes mes espérances pour entrer dans un collège avec une bourse de l'Etat, furent déçues car mon père tomba malade et je dus travailler pour aider mes parents. Nous étions dans une misère affreuse, et comme j'avais pris l'état de men père qui nécessite un long apprentissage j'entrai dans un atelier d'imprimerie comme receveur de feuilles. Je gagnais deux francs par jour, mais mon père trouvant que la position de l'ouvrier était malheureuse, me mit au télégraphe comme porteur de dépêches. Cela me fit bien de la peine de quitter un métier auquel j'avais pris goût, pour devenir un bureaucrate, mais je ne savais pas les souffrances morales que j'y aurais à endurer, ou j'aurais préféré mourir, plutôt que d'y entrer ! »

Ou bien encore ces passages de sa défense et de son discours :

Le premier témoin, M. Huytens de Terbecq, substitut du procureur du roi, a interrogé l'accusé à La Louvière, aussitôt après son arrestation. Il dit que Jahn ne lui a pas parlé de son séjour à Verviers ; l'accusé lui a fait l'impression de vouloir lui cacher son passé.

Jahn. — Je suis toujours très franc. Mais je n'avais pas à me montrer expansif avec monsieur. Si je n'ai rien dit à monsieur, c'est que monsieur m'interrogeait d'une manière trop hautaine. (Rires.) Il a sans doute l'habitude des gestes tragiques ! Mais, je n'aime pas moi, les gestes tragiques, et je ne veux pas qu'on me méprise, comme monsieur... *a fait semblant* de le faire. (Hilarité générale. M. le substitut se retire jaune comme un citron.)

« Qu'est-ce que l'Anarchie ? L'Anarchie c'est la nature *tout simplement* : C'est une société sans maîtres et sans esclaves, où tous les travailleurs, pourvu qu'ils collaborent raisonnablement à la production commune, auront droit *à ce que la nature réclame*. »

Nous nous bornons à ces quelques citations, parce que chaque anarchiste voudra lire en entier le *Compte Rendu*.

* * *

c Tilleur. — Un groupe anarchiste vient de se onstituer dans cette localité. Ce sera un nouveau combattant dans la Belgique wallone, une nouvelle maille du filet de la solidarité ouvrière qui embrasse chaque jour plus étroitement la Belgique et le monde entier.

* * *

Nous lisons dans un journal réactionnaire, l'*Allgemeine Zeitung* de Munich, les deux lignes suivantes : « Le salaire d'un grand nombre des mineurs de Pâturages oscille entre 60 et 117 centimes par jour. Comment s'étonner que ces malheureux travailleurs soient mécontents ? » Mais nous ne nous étonnons pas du tout, d'autant moins qu'à ce pauvre salaire s'ajoutent de temps en temps des coups de grisou et des coups de fusil ! Ce qui nous étonne c'est que les forçats de la mine se bornent seulement à faire grève.

## Italie

Livourne. — On célébrait la fête du roi aux théâtres Politeama et Goldoni. Mal en a pris aux acteurs et aux chanteurs. Les cris : « A bas Savoie ! » ont couvert leur voix. La police a fait des arrestations et la foule s'est rué sur elle pour délivrer ses amis.

Nous apprenons avec grand regret que le volume *Procès de Chicago* publié par nos amis de Turin a été saisi par le gouvernement. Un mouchard s'étant glissé parmi eux, pas un seul exemplaire n'a été sauvé. C'est mille francs de perdus.

## Portugal

La presse anarchiste du Portugal et du monde vient de s'enrichir d'un excellent journal, *A Revolução Social*. Le numéro-programme, publié à Porto, avec la devise : *De chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins !* nous paraît excellent par la force de la pensée, la vigueur de la discussion, la netteté du langage. En publiant son programme le groupe des ouvriers communistes-anarchistes de Porto salue tous les travailleurs qui dans le monde luttent avec eux pour hâter la Révolution Sociale. Nous leur rendons de tout cœur leur salut fraternel.

Pour les communications s'adresser à la rue de São Sebastião, 16, 2º andar. Le prix de l'abonnement est de 35 c. par cinq numéros.

## Angleterre

L'enterrement du travailleur tué par les policiers lors de la manifestation du Trafalgar Square a donné lieu à une imposante manifestation à laquelle tous les socialistes et les travailleurs radicaux se sont rendus. Plus de cent mille hommes et femmes ont accompagné leur frère assassiné par la police jusqu'au tombeau.

La police avait tout fait pour empêcher la manifestation. L'autre dimanche, elle refusa de livrer le corps de Linnel. Eh bien, on l'embauma et on renvoya la manifestation à huit jours. Elle a eu lieu, et la leçon donnée aux bourgeois leur a fait froid au dos.

Le cortège devait passer devant Trafalgar Square, autour duquel se tenaient des détachements de policemen; vers trois heures, le nombre des agents diminua considérablement, la foule s'étant retirée peu à peu.

Vers cette heure-là, le cortège funèbre quittait la maison mortuaire, située dans Golden-Square. En tête marchait un individu qui portait un drapeau rouge déployé.

Le corbillard était traîné par quatre chevaux et le cercueil recouvert d'un drap rouge sur lequel avaient été déposée une grande quantité de fleurs et de couronnes.

Le devant du corbillard était orné de trois ou quatre petits drapeaux rouges et verts entourant un écusson sur lequel étaient inscrits en lettres noires ces mots : « Tué à Trafalgar Square ».

Derrière le char funèbre marchaient les députations démocratiques et socialistes, entre autres les représentants de la Fédération démocratique socialiste.

En arrivant dans le Strand, la foule grossit à ce point que la circulation des voitures fut complètement interrompue.

Çà et là, sur le parcours, de nouveaux groupes, avec leurs musiques et leurs bannières, se joignaient tant bien que mal au cortège, et la foule atteignit bientôt des proportions considérables.

Ludgate Hill était déjà complètement occupé par les manifestants que les contingents des districts du Nord et du Sud attendaient encore dans Farrington street et West Bridge street.

Des groupes stationnaient également, attendant le moment de se joindre au cortège à Saint-Martin-le-Grand, devant Mansion-House, à Aldgate et à White-Chapel, et un peu partout on a profité de l'occasion pour organiser des meetings, dans lesquels on a violemment attaqué la police et hautement proclamé les doctrines socialistes.

On avait posté sur tout le parcours du cortège des agents de police en grand nombre et il n'y a eu de désordre qu'à un seul endroit, à Aldgate, où un certain nombre d'omnibus et de tramways stationnaient à l'extrémité du cortège. La police essaya d'ouvrir un passage, mais la foule résista; un des tramways fut renversé et les omnibus furent obligés de rebrousser chemin.

On dit que, pendant la mêlée, deux sergents et plusieurs policemen furent contusionnés.

Au cimetière, la foule était si compacte que le corbillard a attendu à la porte près d'un quart d'heure avant que la police eut pu lui dégager la route.

Le corbillard n'arriva à la tombe qu'à la nuit. Quatre courts discours furent prononcés sur la tombe : par le secrétaire de la Fédération radicale métropolitaine, par M. William Morris, par M. Doughty, ex-délégué en Irlande des travailleurs anglais, et par un socialiste du nom de Quelch.

Ils ont tous dénoncé la conduite de la police.

Après les discours, M. Morris a dit une ode intitulée « le Chant de la mort », qu'il avait écrit pour la circonstance.

La cérémonie se termina alors, la pluie tombant toujours et forçant tout le monde à se disperser le plus vite possible.

## Irlande

M. Joseph Cox a parlé hier dans un meeting nationaliste près de Limerick.

Il a conseillé à ses auditeurs de soutenir plus que jamais le « plan de campagne », plus florissant cette année que l'année dernière.

La police n'étant pas intervenue dans le meeting, celui-ci s'est terminé sans incident.

## Hollande

Nous lisons dans un mémoire des colonies cette phrase : « Il faut avouer que les corvéables ne reçoivent pas un salaire considérable pour leur part de travail. On peut en juger par la liste des salaires annuels dans la province de Chéribon, en 1885 :

| | |
|---|---|
| Cheribon | 3 fr. 50. |
| Bantam | 4 fr. |
| Kravang | 3 fr. |
| Japara | 5 fr. C'est le maximum. |
| Banjoemas | 3 fr. |

(*Recht voor Allen.*)

## Etats-Unis

Un grand nombre d'unions ouvrières des Etats Unis ont décidé de se réunir désormais régulièrement le 11 novembre de chaque année en mémoire de la mort de nos frères.

Le second procès de nos frères assassinés a coûté 200 000 francs, — le tout souscrit par les travailleurs allemands et américains.

Cela s'appelle la justice pour tous.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les camarades de Verviers nous prient d'annoncer qu'ils ont reçu 170 francs des camarades de Buenos-Ayres pour la propagande dans les bassins houillers.

—

Les camarades de Buenos-Ayres désirant entrer en relation avec tous les groupements anarchistes prient ceux-ci, et principalement les anarchistes d'Espagne, de bien vouloir leur envoyer des adresses pour correspondre. Adresser tout ce qui concerne le groupe le groupe à E. Piette, casilla 1009, Buenos-Ayres.

—

Nous avons reçu pour la propagande dans les campagnes, du groupe les « Paysans Révoltés » de l'Allier 10 fr.; de Toulon 10 fr., qui, avec les 4,50 d'Avignon, fait 24,50, que nous mettrons à la disposition des groupes lorsqu'ils auront décidé l'impression de leur manifeste ou brochure.

Les compagnons qui étaient présents à l'arrestation de Méreaux sont invités à faire parvenir leurs noms et adresses au bureau de la *Révolte*.

## PETITE CORRESPONDANCE

M., à la Souveraine ; — P. F., à Calvisson ; — A., à Turin ; — M., à Armentières ; — C., à Villefranche ; — M., à Saint-Etienne ; — G., rue des Deux-Boules ; — Spartacus ; — F., à Amsterdam ; — B., à Roubaix ; — H., à Chimilin ; — G., à Beaumont ; — M., à Bordeaux ; — R., à Bienne ; — S., à Saint-Prix ; — A. R., à Génisieux ; — M., à Saint-Quentin ; — F., à Reims ; — K., à Mouveaux ; — F., à Amiens. Reçu timbres et mandats.

B., à Nîmes. — Reçu mandat. Il ne nous reste plus des brochures demandées.

F. N., à Flixecourt. — Plus d'« Entre paysans ».

Le compagnon Cayré, demeurant 4, rue de l'Hôpital, à Saint-Etienne, demande au compagnon Martin, à Narbonne, de bien vouloir lui envoyer son adresse.

L. B., à Beaucaire. — Impossible de faire paraître le supplément toutes les semaines. Cela nous occasionnerait trop de frais. Plus tard, nous verrons.

D., à Saint-Ouen. — Il nous est impossible d'insérer tout ce qui nous arrive au sujet de la propagande dans les campagnes. Nous transmettons votre lettre au groupe qui s'est chargé de cette besogne.

D., passage Lathuile. — Nous insérons les convocations chaque fois que l'on nous les fait parvenir. On ne nous avait pas dit de l'insérer toutes les semaines.

Bidault. — Egaré copie 14 juillet; veuillez nous la faire parvenir.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutionnaire*

P., Suisse, 40 c. — R., 5 fr. — Le Sarcleur, 2 fr. — Buenos-Ayres, change déduit, 100 fr. — Abbeville : un républicain sincère, 25 c.; un révolté, 20 c.; un imprimeur, 15 c.; un dégoûté de la bourgeoisie, 20 c.; une dame ennemie du capital, 20 c.

## SOUSCRIPTION
### *Pour les familles des détenus politiques*

P., à Levallois, 75 c. — Groupe communiste-anarchiste de Levallois, 2 fr. 60, pour Méreaux. — Groupe du XIVe, 50 c.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la publication de deux lettres adressées par nos amis de Bruxelles à des membres du parti ouvrier.


## EN VENTE A LA RÉVOLTE :

| | |
|---|---|
| **Aux Affamés** | 0,05 |
| **A propos des ouvriers étrangers...** | 0,05 |
| **Le 14 Juillet** *par Delmorès* | 0,10 |
| **Evolution et Révolution**, *Elisée Reclus* | 0,05 |
| **Dieu et l'Etat** par *M. Bakounine* | » 60 |
| **L'Anarchie dans l'Evolution Socialiste** | » 10 |
| **Entre Paysans**, *deuxième édition*, | 0 10 |
| **Terre et Liberté** *avec* **l'Audace** *ensemble* | 2,50 |
| **Les Produits de la Terre** | 0,10 |
| **Les Produits de l'Industrie** | » 05 |
| **Les Paroles d'un Révolté** | 2,75 |
| **Le Révolté**, *septième année, cartonné* | 4,50 |
| « *huitième année* | » |
| « *neuvième année* | » |

## LA RÉVOLTE

est en vente dans toutes les librairies

DE PARIS

**Pour la vente en gros s'adresser**

*17, RUE DU CROISSANT, 17.*

**La RÉVOLTE est en vente à Beaumont**

A. GROS, 18, rue des Veaux.


## CONVOCATIONS

Tous les anarchistes de Mouveaux sont convoqués pour le 25 décembre au local habituel, à 3 heures du soir, pour se rendre à la réunion de Roubaix.

Les groupes la Panthère, les Déshérités et les Indépendants du XVIIe, réunion tous les mardis, à 8 heures et demie du soir, salle de la Comète, nº 90, avenue de Clichy.

Réveillon anticlérical organisé par l'Union des groupes anarchistes parisiens, samedi 24 décembre, à 9 heures du soir, au café des Tableaux, rue d'Avron, 102. Conférence sur Dieu et l'Etat, par les compagnons Tortelier et Gouzien ; les Enfants de la Nature et Germinal, par le compagnon Paillette. Chants et poésies, par les assistants. Entrée : 50 centimes, donnant droit à une consommation.

La *Marotte littéraire anarchiste*, 28 rue des Couronnes, rappelle à ses amis et aux amis de ceux-ci, qu'indépendamment de ses réunions du jeudi, elle donne tous les samedis et dimanches à 8 1/2 heures du soir, dans la même salle, d'agréables soirées familiales : poésies, chants et récits révolutionnaires entièrement inédits.

*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

Première année N° 16 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 31 DÉCEMBRE au 13 JANVIER 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

Faute d'argent, nous nous voyons forcés, encore une fois, de retarder d'une semaine l'impression de ce numéro.

Nous allons faire le relevé de la dette de nos dépositaires et leur envoyer cette semaine. Nous les prions de prendre cette note en considération et de faire leur possible pour liquider leur situation le plus vite possible ; cela nous permettra de liquider la nôtre. — Un peu de bonne volonté de la part de chacun, c'est l'existence régulière du journal qui en dépend.

## L'ÉMIETTEMENT BOURGEOIS

La quinzaine qui vient de s'écouler a vu se produire deux nouveaux fractionnements dans le parti politique qui monopolise à son profit les sympathies des masses électorales : à la Chambre et au conseil municipal de Paris, le parti radical s'est scindé, dans des conditions non semblables peut-être, mais avec une simultanéité qui a fait naître immédiatement nombre de réflexions.

Du « groupe socialiste » de la Chambre, de son manifeste et de son programme, nous n'aurions même soufflé mot, tant nous attachons peu d'importance aux calembredaines qui y sont émises avec une sérénité digne de meilleures idées, si un nouveau groupe, — qui s'intitule « autonomiste-socialiste », — ne s'était formé au même moment dans le sein du conseil municipal et s'il n'y avait entre les deux événements autre chose évidemment qu'une simple coïncidence.

Autant, en effet, le « groupe socialiste » du Palais-Bourbon semble affecter les vieilles formules du socialisme le plus édulcoré, autant, au contraire, le « groupe autonomiste-socialiste » de l'Hôtel-de-Ville va de l'avant ; peut-être si nous trouvions intéressant d'aller au fond des choses, pourrions-nous dégager la raison de ces dissemblances dans les différents inspirateurs de l'un et l'autre manifeste, — ces... nullités qui s'appellent Basly, Boyer, Camélinat, d'un côté, et ce savant qui s'appelle Hovelacque, de l'autre. Mais la question nous importe peu : l'ennemi, qu'il sorte de la mine, de l'atelier ou de la Société d'anthropologie, n'en est pas moins l'ennemi et doit être traité comme tel, sans tenir compte de personnelles sympathies ou d'intellectuelles affinités.

Nous ne nous attarderons donc pas à examiner le manifeste ni le programme du « groupe socialiste » du Parlement ; mais il nous semble intéressant, pour l'édification de ceux qui nient encore le progrès des idées révolutionnaires, de citer quelques passages de la déclaration des quinze conseillers municipaux qui se séparent du groupe de l'autonomie communale.

Enregistrons d'abord cet aveu dépouillé d'artifice :

> Le groupe autonomiste, dans son ensemble, ne présente ni un corps ni même un embryon de doctrines économiques. A cet égard, il est d'une neutralité sinon d'une indifférence parfaite. Aussi sa ligne de conduite a-t-elle été vacillante quand il s'est trouvé en face de problèmes qu'il n'avait pas soupçonnés et qu'il eût dû poser lui-même.

La « ligne de conduite vacillante » ne s'est pas montrée, paraît-il, que dans les questions économiques ; la politique elle-même, — qui tient une si large place au conseil municipal, — en a été affectée, et les auteurs de la déclaration s'en plaignent amèrement ; ils voudraient voir cesser cette situation, et, s'adressant aux trembleurs, ils leur jettent cette apostrophe virulente, qui nous vaudrait certainement de leur part un bel et bon certificat d'extravagance si nous nous étions jamais permis de l'écrire :

> Que craint-on ? Les conflits avec le pouvoir central ? Loin de les craindre, il faudrait les souhaiter ; ils sont la condition même du triomphe. La période des humbles remontrances a trop duré. Que nous ont-elles rapporté ?...
>
> Non, le conseil municipal de Paris n'a pas à redouter les conséquences de la lutte, si on persiste à la lui imposer. La victoire en sera le prix. Ce n'est pas seulement l'histoire qui le démontre. Un exemple récent et proche nous offre le même enseignement. Tant que l'action des autonomistes irlandais s'est renfermée dans les limites parlementaires, tant qu'ils se sont bornés à discuter éloquemment leurs projets de *Home Rule* devant la Chambre des communes, leur cause n'a pas fait un pas. Prédire alors qu'elle eût chance de triompher de leur vivant, c'eût été se faire taxer de folie. Et aujourd'hui leurs ennemis mêmes ne luttent que pour reculer de quelques heures l'inévitable défaite. Les politiques anglais qui, il y a quelques années à peine, jetaient en prison les chefs du mouvement irlandais, combattent aujourd'hui dans leurs rangs ou à leur tête.
>
> Comment ce miracle s'est-il accompli ? Par la douceur et la persuasion ? Non, par le conflit, par la lutte incessante, renouvelée sous toutes les formes, portée jusqu'aux limites extrêmes, au-delà desquelles il ne restait plus que la guerre. Enfin, par l'organisation de la Ligue agraire, les autonomistes irlandais ont su appuyer le mouvement politique qu'ils dirigeaient sur une large base économique. En cela ils se sont montrés, dans le sens le plus élevé, des révolutionnaires et des hommes d'État.

Mais cela ne suffit pas encore à ces néophytes de l'action révolutionnaire, — dont nous enregistrons l'adhésion avec d'autant plus d'empressement qu'elle était moins attendue ; ils veulent se donner des ancêtres, et Proudhon, Karl Marx sont appelés à la rescousse, — fait peut-être explicable, d'ailleurs, par la présence parmi les quinze d'un homme qui se trouve être, ô ironie des choses humaines, un ancien disciple du premier en même temps qu'un ex-gendre du second.

Par bonheur, les deux socialistes auxquels on en appelle sont morts, et leurs livres sont si peu lus, leurs disciples si peu nombreux, qu'il faudrait une inconcevable malechance pour que des réclamations puissent se produire.

Aussi engageons-nous vivement ceux des signataires de la déclaration qui ne connaissent vraisemblablement Proudhon et Marx que de nom, — les Bassinet, les Champoudry, les Patenne, par exemple, — à ouvrir le « beau livre de Proudhon mourant sur la *Capacité politique des classes ouvrières* », ils y trouveront (p. 440-441) ces quelques lignes, qui ne sont évidemment pas faites pour leur causer une douce satisfaction :

> Les classes ouvrières ont des intérêts distincts de la bourgeoisie. Elles doivent avoir une politique distincte de la politique bourgeoise...
>
> Elles ne peuvent manifester leurs idées et leurs intérêts que *négativement*.
>
> Elles ne peuvent se faire prendre en considération qu'en refusant leur participation directe à une politique qui ne leur permet pas de produire nettement leurs prétentions...
>
> Le protestant ne va pas à la messe des catholiques.
>
> Le catholique ne va pas au prêche des protestants.
>
> Le libre penseur ne va ni au prêche ni à la messe.
>
> L'électeur ouvrier, par la même raison, ne doit pas aller à l'Eglise de la politique bourgeoise.

Et pendant qu'ils seront en veine de recherches et de lecture, nous leur signalons aussi complaisamment cet alinéa du *Principe fédératif* :

> Comme variété du régime libéral, j'ai signalé l'*anarchie*, ou gouvernement de chacun pour soi-même, en anglais, *self-government*. L'expression de gouvernement anarchique impliquant une sorte de contradiction, la chose semble impossible et l'idée absurde. Il n'y a pourtant à reprendre ici que la langue : la notion d'*anarchie*, en politique, est tout aussi rationnelle et positive qu'aucune autre. Elle consiste en ce que, les fonctions politiques étant ramenées aux fonctions industrielles, l'ordre social résulterait du seul fait des transactions et des échanges. Chacun alors pourrait se dire autocrate de lui-même, ce qui est l'extrême inverse de l'absolutisme monarchique.

Cela leur évitera peut-être dans l'avenir de s'en remettre à de plus compétents qu'eux en matière de littérature sociale et leur apprendra, — ce dont ils n'ont sans doute pas la moindre idée, — que s'ils ont la prétention de représenter quelque chose à l'Hôtel-de-Ville, ce ne pourra plus être désormais que la naïveté et la candeur, — le *snobbism*, — des électeurs qui les y ont envoyés.

## « ENRICHISSEZ-VOUS »

Malgré l'arrêt de non-lieu rendu en sa faveur, M. Wilson se voit de nouveau poursuivi par les clameurs de la presse qui réclame des poursuites contre lui, à la suite de nouvelles découvertes de ventes de décorations. Ce personnage ne nous intéresse pas du tout et l'issue de la nouvelle campagne entreprise contre lui, encore moins. Mais dans les scandales qui se déroulent depuis quelque temps sous les yeux du public étonné, il y a pour nous sujet à méditation et à étude.

Crier à la pourriture bourgeoise et s'indigner nous paraît oiseux, chacun voit cette pourriture et peut s'indigner à son aise, suivant son tempérament. Ce qu'il nous paraît plus utile de faire, c'est de rechercher les causes véritables des phénomènes de décomposition qui s'étalent sous nos yeux.

—

En physiologie on a dit que chaque organisme naît avec les germes du mal qui doit le détruire, mais c'est avec plus de raison que cet axiome peut être appliqué à la sociologie

Et, dans le cas de la bourgeoisie, il nous semble parfaitement approprié. La bourgeoisie, comme classe, est fondée sur la propriété, sur le droit de propriété. Elle n'est pas caste ; elle n'a pu fermer ses rangs : qui a de l'or, qui peut exploiter son semblable, peut pénétrer dans son sein, lui apportant son esprit ou sa bêtise, son intelligence ou sa stupidité, un caractère loyal ou vénal, etc., etc., en un mot, ses qualités et ses défauts ; et, dans la balance que nous montre la vie quotidienne, ce sont ces derniers qui l'emportent de beaucoup.

Cela ne peut être autrement quand on voit quels principes a proclamés la bourgeoisie en arrivant au pouvoir, et comment elle a constitué le régime de la propriété. Voici comment s'expriment quelques documents bourgeois sur ce sujet :

Convention (Déclaration des Droits du 24 juin 1793) art. 16. — Le droit de propriété est celui qui appartient à tout citoyen de jouir et de disposer à son gré de ses biens, de ses revenus, du fruit de son travail et de son industrie.

art. 19. — Nul ne peut être privé de la moindre portion de sa propriété sans son consentement, si ce n'est lorsque la nécessité publique, *légalement* constatée, l'exige évidemment, et sous la condition d'une juste et préalable indemnité.

Robespierre. — La propriété est le droit qu'a chaque citoyen de jouir de la portion de bien qui lui est *garantie par la loi*.

Mirabeau. — Une propriété particulière est un bien acquis en vertu des lois. *La loi seule constitue la propriété*, parce qu'il n'y a que la volonté politique qui puisse opérer la renonciation de tous, et donner un titre commun, un garant à la jouissance d'un seul.

Code Civil. — art. 544. La propriété est le droit de jouir et disposer des choses de la manière la plus absolu, pourvu qu'on n'en fasse pas un usage *prohibé par les lois ou les règlements*.

Le droit pour un individu de jouir et disposer des choses avec la permission de la loi, la consécration de la spoliation de la grande majorité de l'humanité dans ses moyens d'existence — spoliation restant des luttes de l'époque barbare, — voilà ce que la bourgeoisie a proclamé en arrivant au pouvoir.

La propriété restant aux mains de ceux qui la possédaient, placée sous l'égide de la loi se traduisit dans la pratique par la propriété aux mains de la bourgeoisie, car elle dépouilla, *avec la loi*, la noblesse et le clergé et écarta le peuple.

Elle n'eut point de grande pensée, d'aspiration généreuse ; elle ne proclama point le droit de chacun à la satisfaction de tous ses besoins. Elle remplaça purement et simplement la tyrannie des aristocrates par la sienne. Et après qu'elle eut passé la période de trouble jeté par sa révolution, il se trouva que la puissance, le pouvoir, la propriété étaient devenus l'apanage de quelques centaines de mille bourgeois.

La *loi* — c'est-à-dire l'Etat, la force brutale du gendarme — consacrait le fait établi. Mais elle ne pouvait, après avoir ébranlé l'idée de Dieu, afficher ouvertement la substitution qu'elle avait opérée, et elle dut créer la religion de la loi, prêcher son respect. Elle le fit crier par dessus les toits par tous ses valets, plumitifs et orateurs ; elle le fit enseigner aux enfants dans les écoles ; elle créa le suffrage — instrument qu'elle était assurée de manier à sa volonté — pour donner à la loi une apparence de consentement général ; puis, lorsqu'elle a donné un dérivatif aux esprits dans le développement industriel et commercial de ces dernières cinquante années, se croyant victorieuse et invincible, elle lance, par la bouche de M. Guizot, ce mot qui résume toute sa philosophie : « Enrichissez-vous ! »

—

Lancé par le gouvernement à toute la haute finance qui se constituait avec les anciens rizpain-sel, les acheteurs des biens nationaux, les accapareurs de grains, toute la vermine des usuriers et affameurs du peuple, il était une invitation à la curée et il fut entendu. Le gouvernement, la loi, leur ouvrait un nouveau champ d'exploitation, une nouvelle source de richesses, dans la création et le développement des chemins de fer, des usines, des mines. Il y avait là une large curée à laquelle on les conviait et tous s'y précipitèrent, mais si abondamment que fût servie la table, les appétits étaient trop grands pour que tous pussent y trouver place. Les places prises, il ne resta aux ambitieux déçus qu'à chercher à travailler dans la marge du code, ou à s'emparer du pouvoir pour faire la loi en leur faveur.

Puisque la loi garantit à tous la possession de la propriété, à condition d'être d'accord avec elle, il n'y avait qu'à chercher si la loi n'avait pas oublié de *prohiber* certains moyens, si l'on ne pouvait pas la tromper, ou plus audacieusement, si l'on ne pouvait pas s'élever au-dessus d'elle et lui faire prononcer ses arrêts conformément aux désirs des hardis coquins qui tenteraient l'aventure.

Comme la meute des faméliques à la recherche d'une position sociale est innombrable, depuis les derniers rangs de l'échelle sociale jusqu'aux premiers échelons, toute lacune du code a été fouillée, toute audace a été déployée.

Depuis Badingue et les aventuriers du 2 décembre jusqu'à Bavier-Chauffour et aux agioteurs de la question tonkinoise, nous avons vu tenter toutes les chances de se créer une fortune rapide en se servant de la loi comme escopette. Aujourd'hui le peuple est las de cette série de flibustiers ; même Déroulède et les patriotes ne l'émotionnent que faiblement, pourtant il est cependant à craindre que tout danger de ce côté ne soit pas entièrement écarté.

Quant à la coquinerie essayant de passer à travers les mailles du code, elle est générale et universelle. Elle a noms : falsification des produits, camelotte, bande noire, agence d'affaires véreuses, etc., etc. ; elle est tout le commerce, toute l'industrie, toute l'alimentation. Comme le disait Kropotkine à la salle Rivoli, l'honnêteté bourgeoise et la duperie sont si rapprochées qu'il est difficile de savoir où commence l'une et où finit l'autre.

—

Et l'influence morale de ce régime sur l'éducation de notre génération a été déplorable. Depuis le haut jusqu'au bas, partout le vol et la mauvaise foi érigés en principe, passés dans les mœurs, donnés en exemple, Robert Macaire trônant souverainement, à tel point qu'un poète bourgeois, Théophile Gautier, a pu dire :

Mentez, tuez, pillez, soyez un homme infâme,

mais soyez riche, et vous serez honorable et honoré. Résultat : le trouble jeté dans toutes les relations humaines, — le commerce subit la crise actuelle autant par suite de ce trouble que par cause de la surproduction, — des hommes ne pensant qu'à s'enrichir rapidement, aujourd'hui parfaits « honnêtes hommes », demain « gibier de correctionnelle ». Arriver à posséder, voilà le dernier mot de la civilisation bourgeoise et combien sont rares les hommes qui ont réussi à échapper à cette gangrène. Même dans la classe ouvrière, tous ceux qui, par leur intelligence, leur talent, auraient pu aider à l'affranchissement de leurs frères, se sont jusqu'ici laissés gagner par elle. Pour sortir de la misère, ils sont passés dans le camp bourgeois.

Il était temps qu'enfin la classe ouvrière mît un terme à cette migration fatale et honteuse. Il était temps que le prolétariat par la voix de l'Internationale anarchiste, jetât le cri d'alarme et montrât le salut dans une autre voie, celle de la Révolution.

Oui, dans la Révolution seule est le salut. Chercher à frapper la bourgeoisie en se servant des oublis du législateur, en ruisant avec elle sur l'interprétation de quelques articles du code, comme cela a été proposé à différentes reprises et de diverses manières, est une pure perte de temps ; c'est bâtir sur le sable, car la bourgeoisie, législatrice, pourra toujours mettre le holà ! à ces tentatives lorsqu'elles la gêneront. Si elle permet la fraude et la ruse dans le commerce, — même celui des décorations — c'est que ses membres ne sont pas entièrement d'accord sur la manière de se partager entre eux, le fruit de leurs rapines. Mais du jour où les volés se mettraient de la partie l'accord se ferait entre eux pour les écraser. Le vol par la loi n'est autre que le vol de grande route, pour le pratiquer il faut la force, la ruse ne saurait lui être opposée.

Notre action ne doit pas être de jeter un peu de perturbation dans les rangs des voleurs, mais de supprimer le vol en expropriant les voleurs au bénéfice de l'humanité. C'est là que doivent viser tous nos efforts. Arrière tous les projets qui pourraient nous détourner de ce but et de la voie révolutionnaire. Nous n'avons qu'une base sérieuse d'union : la volonté de détruire la société qui nous écrase ; opposer au droit de propriété le droit pour chacun de consommer librement ce qui lui est nécessaire ; créer l'armée révolutionnaire qui brisera toutes les entraves, balaiera toute la pourriture qui menace de tout gangrener, et pour cela à l'« Enrichissez-vous » des bourgeois, opposons le « Révoltez-vous » de tous les misérables.

## LA MISÈRE

Les socialistes ont souvent démontré que la richesse immense, dont jouissent quelques individus, n'était obtenue que par la misère extrême des masses prolétariennes. Semblables aux grands félins, les riches sèment la mort autour d'eux — la mort de misère, la plus horrible de toutes. Et la misère atteint des degrés d'autant plus grands que les fortunes sont plus immenses, que la « fortune nationale » est plus développée.

Voici le récit d'un fait-divers que nous trouvons à la troisième page des journaux bourgeois — récit communiqué par la police probablement — et que nous reproduisons tel quel :

Depuis quelque temps, les malheureux gîtent volontiers, par bande, dans les démolitions de la rue du Louvre, et chaque nuit des rondes sont faites pour les en déloger par les gardiens qui flairent dans ce monde de nombreux malfaiteurs.

Hier soir, un passant entrait tout effaré au poste de la rue des Prouvaires, disant qu'il avait entendu des cris terrifiants en passant près du chantier. « Sûrement on égorgeait quelqu'un là. »

Les agents se rendirent à l'endroit désigné, et trouvèrent, dans une salle souterraine, dernier vestige d'un sous-sol de marchand de vin, faiblement éclairé par un lampion, une femme qui se tordait dans les douleurs de l'enfantement.

Interrogée par les agents, elle put à peine répondre. C'est une nommée Léontine C..., domestique, sans place depuis six mois, et sans domicile.

Depuis huit jours, elle se réfugiait chaque nuit dans cette cave. Dans une cave voisine était installé un ménage de gueux : un homme, une femme et deux enfants ; des litières en paille souillée, ramassée aux Halles, servaient de lit à ces malheureux.

Le mari revenait des Halles ; il avait gagné quelques sous. On faisait la soupe sur un foyer alimenté par des planches ramassées au milieu des démolitions.

Plus de vingt individus logent dans ces caves, depuis environ trois semaines.

Chaque soir, en rentrant, ils sont exposés à trouver leur repaire détruit par la pioche des démolisseurs.

Pauvres gens !

Une femme accouchant, sans secours, par l'hiver, dans la cave d'une maison en démolition ; des pauvres gens réduits à y chercher un refuge très aléatoire, car la pioche du démolisseur peut l'avoir détruit dans la journée, n'est-ce pas là un tableau qui ne peut se présenter qu'en face du Louvre, — de ce palais qui a coûté des centaines de millions, dans ce Paris où afflue l'or de toute la France ?

Qui de nous en lisant les descriptions magistrales que Dickens a tracées de la vie des pauvres de Londres, n'a pas accusé l'auteur de s'être complu à nous les présenter sous les plus

sombres couleurs ? Et pourtant Dickens écrivait il y a vingt ou trente ans ; que doit-ce être aujourd'hui dans cette ville si riche que l'or n'y a plus de valeur ? Les milliers de sans-travail campant sur les squares ou dans les parcs, les misères comme celle dont le *Révolté* publiait le récit dans son dernier numéro sous le titre *un drame*, soulèvent à peine un coin du voile.

Prenons-y garde, il y a dans cette misère un écueil terrible pour nos espérances d'affranchissement : l'anéantissement de la volonté et de l'énergie humaines. Si nous laissons cette misère se prolonger et gagner davantage les couches les plus pauvres du prolétariat, elle montera sans cesse englobant chaque jour de nouveaux groupes de victimes, de nouvelles corporations, et nous finirons par atteindre le degré d'anéantissement moral et de prostration où sont tombés les peuples de l'Asie Orientale. La Société d'Economie politique n'aura plus à discuter sur l'introduction des coolis chinois en Europe, elle les trouvera dans notre sein et nous réduira tous à ce même état de dégradation physique et morale.

Allons, redoublons d'énergie, préparons la Révolution qui, seule, nous sauvera du danger de tomber dans cet anéantissement fataliste et bestial. A nous à relever le courage de ceux qui sont tombés et à leur montrer en face et leurs ennemis, l'Etat et le Capital, et l'émancipation, la Révolution et l'Anarchie !

Nous nous voyons obligés de renvoyer au prochain numéro la suite de la conférence de Kropotkine.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Bouglon. — En présence de l'agitation agraire qui se développe, il faut fonder dans la campagne des groupes anarchistes un peu partout, rayonnant dans les fermes et les hameaux les plus reculés, créant un immense courant de revendication de la liberté, une immense ligue agraire pour donner la terre au paysan, qui inspirent à la jacquerie de la fin du siècle la conscience du but à atteindre et lui démontrant une solution pratique

C'est pourquoi les paysans anarchistes qui vous écrivaient naguère pour vous peindre la situation qui leur est faite, fondent le *Coq rouge*, groupe de propagande anarchiste et d'action révolutionnaire. Nous démontrerons aux laboureurs qu'ils n'ont rien à attendre du gouvernement, quel qu'il soit, et des politiciens de toute nuance, si ce n'est d'être dépouillés jusqu'au dernier sou. Nous poursuivrons l'abolition de la propriété individuelle et nous réclamerons pour chacun et pour tous l'usufruit de la terre et de ses produits. Comme moyens d'action nous préconiserons et nous essayerons le refus des fermages, le refus des impôts, le refus du service militaire et la prise de possession collective des biens des riches par les pauvres affamés, et lorsque le coq de feu claironnera ses coquericos, nous jetterons la tyrannie et l'immense brasier avec les titres de propriété et les inscriptions d'hypothèques, avec toute la paperasse meurtrière et canaille.

* * *

Roanne. — A la suite d'une réunion tenue à Roanne le 17 courant, où le compagnon Bordat avait pris la parole et fait avec sa vigueur habituelle le procès des tripoteurs qui nous gouvernent, la presse locale a commencé une campagne pour obtenir des poursuites contre notre ami. Nul doute qu'elle n'y réussisse, car on n'ignore certainement pas qu'une nouvelle condamnation infligée à Bordat permettrait d'appliquer, pour la première fois, aux socialistes, les dispositions de la loi sur la rélégation. Nous verrons bien si le gouvernement de « concentration républicaine », que nous possédons, aura l'audace de cette initiative au moins caractéristique.

* * *

Dans le passage que nous avons reproduit de la lettre d'Aubertin, il était question d'un enfant de 14 ans condamné à six jours de prison pour avoir volé un gâteau d'un sou. C'est un fait-divers qui a fait le tour de la presse et qui est parfaitement exact. Le président du tribunal qui a prononcé ce magnifique arrêt, si dévoué défenseur de la propriété, se nomme Emilien Paris et il préside à la sécurité des bons bourgeois de Moulins, dans l'Allier.

* * *

Flixecourt. — Dans la nuit de samedi à dimanche des placards *Aux conscrits* ont été affichés dans Flixecourt et dans sept ou huit communes environnantes.

* * *

Nous connaissons bien la nullité de nos journalistes républicains. Mais parfois la bêtise ou la canaillerie les rendent bien amusants. Lorsqu'ils prétendent traiter les questions extérieures, ils sont particulièrement insanes. On sait les turpitudes que leur a arrachées l'alliance avec la Russie et la mort de Katkof. Aujourd'hui, quatre universités russes s'étant révoltés en moins d'une semaine, nos patriotes y voient le résultat d'*excitations* de la part de *personnes malveillantes* (des Allemands probablement).

Tel journal qui réclame bruyamment l'autonomie communale pour les villes françaises raille le gouvernement britannique de ce que ses colonies aient chacune leur parlement indépendant et ne reçoivent pas toute parole de la métropole comme un gouverneur de Sibérie reçoit les ordres du tzar.

Et quels articles ne fait-on pas sur les socialistes allemands ? Nos patriotes les exècrent comme socialistes et comme Allemands, mais comme ennemis de Bismark ils les adulent et leur promettent la victoire. La question sociale n'existe pas dans la République française, mais à l'étranger elle est indéniable, elle crève les yeux. Les socialistes allemands vont sous peu détruire l'Etat, et on peut lire partout les paroles de Heine : « Alors les philosophes de la nature, les communistes entreront en scène et il se passera un drame en Allemagne auprès duquel la Révolution française n'aura été qu'une idylle ! »

Très bien, seulement cela ne sera pas bien différent en France.

## Belgique

Il paraît pourtant que la coopération n'est pas le paradis sur la terre. Une grève générale vient d'éclater à la boulangerie coopérative de Gand. Les ouvriers refusent d'accepter une diminution de 9 centimes par jour.

* * *

Dimanche 18 décembre, les anarchistes avaient organisé un meeting à Frameries. Les comp. Basse et Pintelon y ont pris la parole. Nos amis ont distribué des vieux journaux et vendu des portraits des anarchistes de Chicago ainsi que des procès de Jahn.

Le meeting fini, les orateurs ont été arrêtés par deux gendarmes, le commissaire de police et un garde-champêtre sous prétexte de faire connaître leur identité. Le comp. Pintelon fut relâché parce qu'il avait un domicile connu, c'est-à-dire inscrit sur les registres de la commune. Pour Louis Basse, qui est Français et qui n'avait ni papiers, ni n'était inscrit à la commune qu'il habite, il a été maintenu en état d'arrestation. C'est déjà la troisième fois que l'on arrête ainsi des compagnons qui font de la propagande orale. Finalement on ne pourra plus voyager ici sans être muni de papiers. Il faut que les bourgeois aient bien peur de la Révolution pour qu'ils usent de tels moyens dans l'espoir d'entraver la propagande anarchiste qui prend un grand essor.

Le même jour avait lieu à Morlanwelz une manifestation, dans laquelle plusieurs compagnons ont pris la parole et développé nos idées.

Le dimanche 25, une conférence était faite à Morlanwelz par le socialiste Jadoul. Un compagnon prit la parole et réfuta l'orateur. Le commissaire, accompagné d'un garde et de deux gendarmes, a voulu arrêter ce compagnon, mais la foule l'en a empêché et a protégé la retraite de notre ami.

Le comp. Basse a été expulsé et conduit à la frontière française.

## Allemagne

Dans ces derniers temps, à plusieurs reprises, des drapeaux rouges ont été arborés sur des bâtiments ou des maisons vides de Berlin.

## Russie

Le ministre de l'instruction publique ayant édicté des ordonnances très sévères à l'égard des étudiants russes, des troubles ont éclaté dans plusieurs universités. Les universités de Moscou, Varsovie, Odessa, Kasan, Kharkof ont été fermées. L'effervescence est très grande parmi les jeunes gens et des rixes fréquentes ont lieu.

D'autre part, on parle à mots couverts d'une grande surexcitation de la population polonaise. On dit que des tentatives de soulèvement ont eu lieu en plusieurs endroits et on cite le fait de quatre insurgés qui auraient été passés par les armes à Ivangorod. Il est impossible d'avoir des renseignements exacts à ce sujet et on ne sait pas bien si on se trouve en face d'un mouvement politique sans avenir ou si on a affaire à un avant-coureur de la Révolution agraire.

# FAITS-DIVERS

Dernièrement deux gendarmes, faisant une tournée dans les environs de Courbevoie, remarquèrent de la lumière dans une villa qu'ils savaient être inhabitée en hiver. S'étant approchés, ils aperçurent une dizaine d'individus, hommes et femmes, installés dans la salle à manger et soupant copieusement. La porte n'était même pas fermée, les gendarmes entrent. Après un instant de stupeur, les convives ont engagé la lutte pour mettre les intrus à la porte. Mais, grâce à leurs revolvers et aux renforts qu'ils ont reçus, les gendarmes ont emmené la bande au poste. Ceux-ci ont déclaré habiter la maison depuis une quinzaine. Et le journal ajoute : « Détail typique, la maison est dans un ordre parfait. Rien n'a été enlevé ! »

Et ces braves gens vont être condamnés. Habiter une maison sans la permission du proprio, quel crime !

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

A la suite de la publication du compte rendu du procès de Jahn, l'*Avant-Garde*, organe du parti ouvrier belge, a publié un article accusant les auteurs de la publication d'avoir changé l'esprit du procès et de la défense pour y introduire des attaques contre le parti ouvrier. A ce sujet, nos amis ont répondu par la lettre suivante :

Citoyen Defnet,

On nous communique un article de l'*Avant-Garde*, dans lequel vous prenez à partie les anarchistes à propos de deux bouts de phrases du compte rendu du procès de Jahn, inexacts, dites-vous, et dénaturant complètement la pensée de notre ami. Nous croyons devoir vous adresser quelques mots de rectification ; et nous espérons que votre loyauté vous fera un devoir d'insérer intégralement une réponse qu'appelle votre défi « à tous ceux qui, comme vous, ont assisté au procès »

Tout d'abord nous vous ferons remarquer, — pour écarter toute logomachie, — qu'il ne s'agit pas, au point de vue de l'exactitude du compte-rendu, de savoir si Jahn a prononcé tel ou tel *mot*, mais bien s'il a émis telle ou telle idée. Vous insistez beaucoup, ce nous semble, sur les « mots », les « phrases » et les « paroles », comme si l'idée se restreignait à la formule, et comme si la « vérité » d'un compte-rendu ne pouvait se trouver en dehors de l'œuvre du sténographe !

A ce compte-là, permettez-nous de vous le dire, vous n'avez jamais « respecté la vérité ».

Jahn a-t il, oui ou non, exprimé d'une manière générale son mépris pour ceux qui cherchent à s'appuyer sur le peuple pour arriver au pouvoir ? Voilà toute la question en ce qui concerne le premier point. Eh bien, nous affirmons — et à cet égard, une affirmation en vaut bien une autre — avoir entendu Jahn rejeter toute solidarité non seulement avec celui que vous appelez « l'homme de Nice », mais avec *tous ceux* qui se réclament d'un programme dit « démocratique ».

Nous ne contestons pas que cela ait pu vous échapper. Mais nous n'en trouvons que plus osée l'assurance avec laquelle vous affirmez qu'une chose n'a pas été dite, alors qu'il suffit d'un moment de distraction à l'auditeur le plus attentif pour qu'une parole lui échappe. Du reste, voici ce que la *Réforme* met dans la bouche de Jahn : « Je ne suis pas l'adepte de Défuisseaux, *ni de ces gens* assoiffés de renommée *qui se ruent à l'assaut du pouvoir* »

Voilà un point réglé. Passons au second.

Vous dites que Jahn en parlant de la grève générale n'a pas attaqué le parti ouvrier. D'accord !

Jahn, assez étranger aux petites questions de nos boutiques parlementaires de toutes enseignes, s'est mépris sur l'origine de l'idée de la grève générale, et dans son interrogatoire, a attribué à Defuisseaux la paternité de cette lumineuse combinaison stratégique qui devait assurer aux travailleurs belges un

riomphe éclatant en se contentant de se croiser les bras.

Il avait fait erreur ; — et nous avons rectifié. Voilà tout. Il n'était que juste que nous rendions à César ce qui appartient à César.

Quant à dire que s'il avait dénoncé l'abandon dans lequel les véritables promoteurs de l'idée ont laissé ceux qu'ils avaient enrôlés, que Jahn « aurait menti tout simplement », c'est là une appréciation qui ne doit pas s'attendre à trouver grand écho dans la masse, dont l'opinion au sujet des corps dirigeants quelconques s'est singulièrement modifiée depuis sa récente expérience.

Voilà pour ce qui concerne la question brutale des faits du procès. A la vérité, c'est là la partie accessoire de l'article en question, car elle ne sert que pour en arriver à établir, contre nous et contre les anarchistes en général, une accusation de mauvaise foi et d'exclusivisme étroit et intolérant. A vous lire, il semblerait vraiment qu'en attribuant à notre ami les paroles que vous contestez, nous avons méconnu sciemment et violé ses sentiments intimes, « ses idées larges et puissantes », se traduisant par un profond respect pour les *meneurs* du Parti ouvrier et pour leurs théories.

Certes, nous ne doutons pas que Jahn ne vous ait accueilli d'une façon toute cordiale : les anarchistes n'ont pas, comme d'autres, la haine irréfléchie des étiquettes, et ils savent trop bien ce que valent les classements dogmatiques pour vouloir en tirer une règle de conduite envers les individus. Il y a, nous le savons, dans le Parti ouvrier, une quantité chaque jour plus forte d'aspirations larges et vraiment socialistes. Aussi n'attaquons-nous pas le Parti ouvrier d'une façon générale et en englobant tous ses membres. C'est aux meneurs qui prétendent le diriger et surtout à leur tactique, que s'adressent nos attaques, et à leur égard nous vous assurons que Jahn ne leur porte nul respect. Si, dans sa défense, il n'a rien dit d'eux, se contentant d'un petit mot lancé en passant, dans son interrogatoire, c'est par suite de notre conseil. Et nous tenons à votre disposition le projet de défense qu'il nous avait soumis et qui, loin de ménager ces messieurs, vous montrera que, comme nous, du reste, il voit les pires ennemis de notre émancipation « parmi ceux qui, appartenant à la classe des salariés, luttent pour elle » — et pour *eux*.

Groupe *la Liberté*.

* * *

Et par cette deuxième lettre à un membre du Parti ouvrier qui s'était vanté d'écraser les anarchistes à la tribune, le mettant en demeure de convoquer cette réunion :

Citoyen Van Loo,

Nous avons attendu en vain une réponse que commandait cependant la plus élémentaire politesse. Pousseriez-vous le désaveu de l'entente libre et cordiale jusqu'à vouloir, par vos procédés mêmes, en démontrer l'inanité jusque dans la vie courante ?

Nous vous ferons pourtant remarques que la démonstration *par le fait* est encore une concession faite à nos principes.

A moins, toutefois, que les considérations de bienséance n'aient été simplement étouffées ici par des considérations d'un autre genre, qui ne seraient pas de nature à faire croire beaucoup à votre confiance dans vos forces ni dans la valeur de vos principes.

Salut cordial, — et toujours à votre disposition.

Groupe *la Liberté*.

* * *

Le compagnon Moreaux informe ses amis qu'il est détenu à Sainte-Pélagie — ainsi que le comp. Devertus et le citoyen Odin — où il peut les recevoir de 10 heures à 4 heures.

* * *

Les compagnons qui sont en relation avec le groupe d'Avignon sont priés de ne plus rien adresser chez Thor. Adresser dorénavant à Loubet chez Barrère, marchand de vin, rue Notre Dame des Sept Douleurs.

* * *

Le groupe *Terre et Liberté* informe les camarades que les portraits des anarchistes de Chicago sont épuisés. La première édition ayant été de 5000, le groupe prie les compagnons qui en désireraient encore, de lui faire parvenir le chiffre de leurs demandes, car il ne peut en faire un second tirage que si les demandes sont assez importantes.

* * *

Tous les compagnons qui assistaient à l'arrestation du camarade Méreaux et que l'on n'a pu faire citer comme témoins, ignorant leur adresse, sont priés de se trouver aux assises le 5 janvier, jour de son jugement.

## BIBLIOGRAPHIE

Sous peu paraîtra en Angleterre un livre intitulé : *les Hommes riches de l'Amérique, comment ils font leur fortune et comment ils la dépensent.*

Là on connaîtra les généalogies des Vanderbilt, des Hatch, des Stanford, des Lorillard, des Payne, des Gould, des Mackay et de tant d'autres qui comptent leur fortune par centaines de millions.

L'auteur des *Hommes riches de l'Amérique* nous apprendra comment les Vanderbilt sont arrivés à posséder 3,700 millions et comment, en huit ans seulement, ils ont augmenté leur capital de 2,100 millions; il nous apprendra aussi comment Forepaugh, qui n'était qu'un domestique, Farewell, Peabody et Astor, qui n'étaient que des ouvriers dans leur jeunesse, arrivèrent à la fortune.

* * *

Nos amis d'Alger vont faire paraître une nouvelle brochure *la Grève des locataires*, qui sera mise en vente au prix de 5 centimes (3,50 le cent pour les groupes) au profit du journal l'*Action Révolutionnaire* qui paraîtra dès que les fonds nécessaires à la vie du journal seront réalisés.

Les compagnons qui désireraient recevoir la dite brochure sont priés de fixer à l'avance le nombre d'exemplaires qu'ils désirent recevoir afin que les éditeurs puissent se fixer sur le nombre du tirage.

Adresser lettres et demandes à l'*Action Révolutionnaire*, 6, rue Lahemar, Alger.

La même brochure sera traduite et publiée en langue espagnole.

* * *

La *Biblioteca Anarquico-Comunista* vient de lancer sa deuxième brochure : *Procese de los Anarquistos de Chicago*, prix 5 centimes l'exemplaire, 1 franc les 25. — Adresser les demandes au comp. J. Clara, vista Alegre, 13, Gracia-Barcelone.

La troisième brochure, qui est près de paraître, aura pour titre *Organizacion y Autoridad*.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

Nous lisons dans le *Soleil*, qui les cite dans sa critique du livre l'*Allemagne Impériale*, de M. Ernest Lavisse, les lignes suivantes :

« N'est-il aucun moyen de préparer doucement et par des transactions la liquidation du système des grandes puissances? Il en est un, mais un seul. Déposséder peu à peu l'Etat omnipotent, omniscient, collecteur et consommateur de toutes les forces vives, qu'il met aujourd'hui au service de la guerre. Cet Etat aura bientôt fait son temps. Il a donné tout ce qu'il pouvait donner parce qu'il a pris tout ce qu'il pouvait prendre. Rien de nouveau n'est à espérer de lui. Il faudra bien ressaisir quelques-unes des libertés qui lui ont été sacrifiées, car sa tête grosse repose sur des membres trop grêles, et la responsabilité générale qu'il assume a déshabitué les citoyens de tout effort viril et de toute initiative. »

Il va sans dire que la critique du *Soleil* est tout à fait bienveillant pour le livre du « savant docteur ». Comment concilier cependant le désir de restaurer la monarchie française — qui a toujours été le gouvernement le plus centralisé — et cette reprise des libertés sacrifiées à l'Etat ?

Il faut que le courant qui entraîne l'humanité vers la liberté soit bien puissant pour que nous constations de pareils illogismes. Et fort probablement dans le livre en question il doit y avoir d'autres concessions tout aussi importantes à l'esprit de liberté.

## BOITE AUX ORDURES

L'*Evènement* du 22 décembre, rendant compte de la conférence faite à la salle Rivoli par le compagnon Kropotkine, a cru bon d'assaisonner son compte-rendu par la petite saleté suivante, que nous nous empressons de remettre à sa place, non pour prendre la défense de ce baron d'Ange que nous ne connaissons pas, mais à cause des deux lignes qui terminent cet entrefilet :

« A la sortie on vendait, entre autres, une brochure intitulée la *Nouvelle République Sociale* Nom d'auteur : le baron d'Ange, c'est à dire l'époux de cette dame.

« L'*Evènement* a reçu dans la journée un volume du même sieur, traitant en vers des questions sociales. Je pense que le baron d'Ange s'y propose d'expliquer le maquerellage par les doctrines anarchistes. J. D. »

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 593,85.
Un berrichon 1,05. — Liste d'Erquinghem 2,25.
Total à ce jour 597,15.

## SOUSCRIPTION
### *Pour les familles des détenus politiques*

Listesprécédentes 140.
Obole d'Auguste et Marianne des Parias Picards 0,70.
— C. G. 1 fr. — B. 0,30.
Total à ce jour 142,05.

## PETITE CORRESPONDANCE

D. à Foix. — E. M. à Saint-Pierre-lès-Elbeuf. — G. à Beauvais. — L. à Lyon. — C. H. et F. J. à Bessèges. — H. à Cette. — V. à Rochefort. — M. à Tournus. — F. à Amiens. — R. à La Haye. — R. à Sciez. — G. à Bo... — L. à Avignon. — F. à Nancy. — L. à Bourg. — T. à Denain. — F. N. à Flixecourt. — C. W. à Fressenneville. — B. à Arras. — D. à Bourges. — F. à Toulon. — A. à Madrid. — Reçu timbres et mandats.

*L'Egalité Sociale* à Lyon. — Veuillez nous envoyer 3 numéros comme échange, s. v. p.

*Idée Ouvrière*. — Le comp. Varenne, 7 rue de Toufaire à Rochefort, demande un abonnement.

Bargo à Verviers. — Pas de poésies.

Groupe de Haine Saint-Pierre. — Nous avions oublié de prendre en note l'envoi de 50 exemplaires à faire pour dimanche passé. Nous nous en sommes aperçu trop tard.

F. à Reims. — Reçu mandat. Faites-nous savoir à nouveau quelles étaient les brochures demandées.

L. R. — Reçu mandat. Ces brochures sont épuisées.

Nous recevons de notre amie Louise Michel la lettre de rectification suivante :

30 décembre 1887.

Le parti pris de certains journaux français m'oblige à démentir les faussetés, en train de passer la frontière, dans le *Novoie Vremia* du 13/25 courant, 1re édition.

La conférence de Kropotkine n'a pas été faite à mon bénéfice. (Les conférences sont pour des œuvres révolutionnaires, et non pour des individus.)

Les amis, qui (à mon insu) ont fait à l'issue de cette réunion, une quête pour moi par esprit de solidarité, se garderont à l'avenir de donner lieu aux racontars injurieux pour notre cause que cette unique circonstance a provoqués.

Louise Michel.

Dans tous ces racontars de la presse, nous ne saurions rien voir qui puisse atteindre notre amie ou notre cause. Assurément, les amis qui ont pris l'initiative de cette collecte, ont placé le sentiment de solidarité, qui nous unit tous, bien au-dessus de tous les qu'en-dira-t-on de la presse bourgeoise.

## CONVOCATIONS

La *Marotte littéraire anarchiste*, 28 rue des Couronnes, rappelle à ses amis et aux amis de ceux-ci, qu'indépendamment de ses réunions du jeudi, elle donne tous les samedis et dimanches à 8 1/2 heures du soir, dans la même salle, d'agréables soirées familiales : poésies, chants et récits révolutionnaires entièrement inédits.

Les « Exilés du 14 », cotisations et adhésions tous les samedis et dimanches, au « Clan », 33 rue des Partants.

Les groupes la Panthère, les Déshérités et les Indépendants du XVIIe, réunion tous les mardis, à 8 heures et demie du soir, salle de la Comète, n° 90 avenue de Clichy.

Bessèges. — Groupe la Jeunesse Libertaire, réunion tous les samedis à 8 heures du soir, au local habituel.

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 17 — 5 CENTIMES — Du 14 au 20 JANVIER 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Nous avons à remercier les camarades qui ont répondu à notre appel de fonds. — Mais plus de la moitié de nos dépositaires ne nous ont pas encore répondu. — Nous sommes toujours dans la même situation. Nous renouvelons donc notre appel pour les retardataires. Un peu de bonne volonté de la part de chacun et nous en sortirons.*

## L'ANNÉE 1887

Dans la période préparatoire de la grande révolution de ce siècle, l'année 1887 comptera comme une de celles où les *masses* ouvrières se sont mises en mouvement. Si 1881 et 1882 furent les années les plus marquées par le réveil individuel et les actes des individus, ou des petits groupes, — l'année 1887 est marquée du cachet *des masses impatientes*, descendant dans la rue et faisant les premiers essais de mouvements populaires. Et, par masses ouvrières nous comprenons, bien entendu, — non pas les quelques groupements socialistes, mais les milliers et les millions de travailleurs qui n'appartiennent à aucun groupement, — ceux qui, las de l'état actuel, se mettent en branle pour témoigner leur mécontentement aux puissants.

En effet, en France, en Belgique, en Angleterre, on a vu ces grandes manifestations des masses qui sont les précurseurs habituels des grands mouvements populaires. Aux Etats Unis, grâce au dévouement des anarchistes américains, l'année 1887 a été l'année de la propagation des idées révolutionnaires dans de larges milieux, jusqu'alors restés impassibles devant la propagande socialiste. Et en Italie, comme en Espagne, comme en Russie, et même partiellement en France, les masses des paysans ont témoigné de leur mécontentement latent, soit par des émeutes plus ou moins grandes, soit par des actes de révolte individuels, des incendies ou des exécutions de leurs ennemis.

En Belgique, la grande grève des mineurs a été bien près de devenir insurrection de tout un large bassin. En Angleterre, — surtout à Londres, mais aussi dans les provinces — les ouvriers sans travail ayant inauguré une série de meetings en plein air, ces réunions sont bientôt devenues des manifestations imposantes, dont la dernière réunissait plus de cent mille hommes autour du cercueil d'un « inconnu » — un travailleur qui avait fait son devoir — et jetait l'épouvanté au sein des gouvernants. Enfin en France, lors de l'élection du président, on a vu Paris prêt à marcher sur Versailles. Et, tandis que des états-majors attribuent ce mouvement de Paris contre les tripoteurs versaillais à leur initiative, l'observateur impartial se ressouvient de la parole de Blanqui qui disait qu'il y a à Paris 50 000 hommes qui n'appartiennent à aucune organisation, qui ne reçoivent le mot d'ordre de personne, mais qui descendent dans la rue dès qu'ils sentent la possibilité d'un mouvement.

—

Les masses se mettent en branle — voilà le résumé de l'année.

Diverses causes contribuent à ce résultat : la crise économique, la crise politique, l'incertitude du lendemain.

La crise économique partout. Les pêcheurs en eau trouble crient au traité de Francfort. Mais, la même crise que la France traverse en ce moment, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, la Russie et l'Allemagne, voir même les Etats Unis la traversent aussi bien.

Pour nous, cette crise, c'est la banqueroute de la société industrielle basée sur l'exportation des produits manufacturés et sur l'importation des matières premières et des produits servant à l'alimentation. C'est la banqueroute en grand du monde bourgeois dont la devise est : *produire pour vendre*, et non pas *produire pour donner le bien-être aux producteurs mêmes.*

En agriculture, c'est la faillite du système de propriété foncière, qu'elle soit grande ou petite.

Partout le cultivateur languit. Il abandonne la culture des champs pour l'élève du bétail et, après avoir lutté quelques années, il abandonne le village pour la ville. Il émigre vers les grandes cités et renforce les rangs du prolétariat. Quant à ceux qui restent au village, trop pauvres pour acheter les produits manufacturés de la ville, ils ne sont pas des clients de la manufacture. Ils vivent du jour au lendemain.

Aussi, la manufacture abaisse les salaires. Elle s'efforce de produire de la patraque pour l'exportation. Mais, sur les marchés étrangers, l'Anglais rencontre la concurrence de l'Américain, le Français rencontre celle de l'Allemand, et ainsi de suite. Chacun cherche à s'assurer un marché à lui : des Indous à exploiter pour l'Anglais, des Slaves pour le Russe, des Africains pour le Belge et l'Américain, — quitte à s'entredétruire pour la possession du bétail humain.

C'est la banqueroute du système. Ce ne sont plus des individus qui font faillite : c'est le système tout entier. Aussi la situation est-elle irrémédiable. On a beau écrire ou légiférer — tout reste tel quel. Il faut changer le système : *Il faut produire pour consommer soi-même; consommer pour reproduire.* Et, comme il n'y a que le communisme qui puisse répondre à ce besoin, force est aux masses d'accepter les idées communistes. Et ces idées s'infiltrent à vue d'œil.

—

La situation politique s'effondre aussi. Jusqu'à présent l'Angleterre a été la place forte du parlementarisme. Mais, là aussi les dernières illusions s'en vont, tandis qu'en France, c'est dans la boue qu'il tombe avec les Limouzin-Wilson, les Tirard-Grévy, et toute la haute pègre du monde gouvernant.

L'année 1887 marquera certainement dans les annales révolutionnaires par les coups qu'elle a portés au régime parlementaire. En Angleterre, comme en France, *le parlement ne peut plus rien.* Les partis s'équilibrant les uns les autres, toute législation s'arrête, et session par session s'écoulent sans qu'on y voit autre chose qu'une lutte sans résultats pour la domination entre quelques ambitieux.

Ce fait frappant fait réfléchir et partout en Europe, aussi bien qu'aux Etats Unis, on se demande si jamais une représentation nationale pourra faire quoi que ce soit pour sortir du pétrin. L'*action locale* — voilà ce qui devient le mot d'ordre des travailleurs. La cité insurgée contre le pouvoir central — voilà le cri qui nous vient aujourd'hui de l'autre côté du canal. Le travailleur anglais se joint au travailleur français pour crier : *A bas tout gouvernement central !*

Ce n'est pas encore l'Anarchie : loin de là. Mais c'est un immense illusion qui s'en va, — une illusion maintenue à grands frais par les écoles socialistes autoritaires, et une illusion qui, en disparaissant, déblaie le terrain pour l'avenir.

—

La marche du progrès révolutionnaire serait encore plus rapide si les approches d'une grande guerre européenne ne se faisaient sentir.

Sous ce rapport la nouvelle année s'annonce sous de très sombres auspices. Si le danger des hostilités immédiates semble écarté pour le moment, la situation n'en reste pas moins si embrouillée que les canons peuvent partir à chaque instant.

Nous avons déjà traité récemment cette question (voy. le n° 13 de la *Révolte*). Qu'il suffise donc de dire que, quelle que soit la division des puissances dans la guerre qui peut éclater du jour au lendemain, l'existence de la France comme puissance européenne va être mise en danger ; et que, dans ces conditions, la Révolution est inévitable. La France ne se laissera plus trahir par les d'Aumale, les Boulanger, les Ferry, les Jérôme et les Gallifet : elle renversera son gouvernement. Les Communes seront proclamés, et se fédéreront pour la défense.

Et alors — ou bien les Communes seront *Communes* au vrai sens du mot, c'est-à-dire communes communistes — et alors elles chasseront l'envahisseur et porteront la Révolution Sociale en Europe. Ou bien, elles seront *seulement jacobines ;* elles oublieront le prolétaire, — et alors elles seront vaincues. Et ce sera la nuit sombre de la réaction en Europe.

Quelle sera la marche des événements sous ce rapport, nul ne saurait le prédire. Mais, que les prolétaires le sachent : *C'est d'eux-mêmes, et d'eux-mêmes seulement, que dépendra la marche de la Révolution.* Personne ne s'occupera d'eux s'ils ne s'en occupent eux-mêmes. Aucun des partis, — socialistes aujourd'hui et jacobins demain, — ne s'occupera d'eux s'ils n'exproprient pas eux-

mêmes, tout de suite ; s'ils ne s'organisent pas pour nourrir chaque membre de la société ; s'ils ne s'organisent pas pour reproduire ce qu'ils auront consommé.

—

Depuis 1882, une nouvelle force puissante, l'Angleterre, est venue se joindre au mouvement socialiste européen. C'est à peine si quelques hommes isolés parlaient socialisme en Angleterre en 1881, et nous nous souvenons encore de ses débuts timides, dirigés surtout contre la grande propriété foncière, dans le courant de l'année 1881. En 1882, la Fédération démocratique venait à peine de se constituer. D'autant plus frappants sont les résultats obtenus dans le court espace de cinq ans. Aujourd'hui, le parti socialiste anglais se compose de trois fractions : la Fédération démocratique, la Ligue socialiste et les anarchistes, et nos lecteurs savent quelle puissance représente la Fédération, qui, par quelques affiches, peut rassembler un meeting de trente à quarante mille hommes en plein air à Londres, et trois ou quatre fois autant dans les provinces, et qui sans aucun doute a l'oreille des masses.

Heureusement pour la Fédération, elle n'a pas réussi jusqu'à présent et n'a aucune chance de faire pénétrer des candidats au Parlement. Aussi, non seulement est-elle restée ce qu'elle a toujours été, — une organisation des masses populaires, — mais elle a accentué son programme. Voici comment son organe, la *Justice*, s'exprime dans son numéro de nouvel an :

« Notre but final, c'est de saisir, — sans ce qu'on appelle bêtement « compensation », — la propriété de la petite minorité qui confisque à son profit la propriété et le bien-être du peuple, et d'employer cette richesse pour le bien-être de tous, en sorte que tous soient obligés de travailler. Point d'illusions à ce sujet, s'il vous plaît. Nous nous proposons d'exproprier les expropriateurs, que ce soit paisiblement ou par la force, dès que nous nous sentirons capables de le faire. »

Beaucoup moins nombreuse, la Ligue contribue puissamment à développer les idées communistes et fédéralistes, et les anarchistes, quoique très rares encore en Angleterre, exercent déjà une certaine influence en posant nettement le problème du communisme sans gouvernement. Ajoutons enfin qu'il n'y a pas un centre industriel en Angleterre où il n'y ait des groupes socialistes qui, par leur propagande en plein air et par leurs journaux et brochures n'aient déjà bien préparé les masses ouvrières à accepter les idées d'expropriation, et notons aussi ce fait qu'en 1887, les trades-unions, hostiles jusqu'alors au socialisme, ont fini par manifester le désir de joindre leurs frères groupés sous le drapeau rouge.

Voici les éléments. Quant aux faits de l'année 1887, nous relèverons d'abord la grève des mineurs écossais, qui a contribué puissamment à répandre les idées d'expropriation dans des milieux jusqu'alors peu disposés au socialisme ; la constitution d'un parti socialiste dans le Nord, et enfin l'agitation des ouvriers sans travail, qui a pris des proportions si formidables à Londres.

La série de meetings du square Trafalgar a fini par jeter l'épouvante au sein des bourgeois. Violant la loi et les coutumes établies, la police a défendu l'accès du square pour les meetings ouvriers, et alors une manifestation formidable eut lieu, ayant pour résultat de sceller l'union entre les travailleurs socialistes et les travailleurs radicaux, qui jusqu'alors se tenaient à l'écart. Enfin, l'enterrement de Linnell, travailleur assommé lors de cette manifestation par les policiers, a démontré que décidément il y a deux Londres dans cette immense cité : le Londres ouvrier, se groupant autour du cercueil d'un travailleur inconnu et montrant les dents à l'autre Londres, la cité des repus.

Le drapeau rouge et la *Marseillaise* sont devenus en 1887 le signe et le cri de ralliement de tout ce qui souffre de l'exploitation bourgeoise, progrès immense qui s'est accompli tout naturellement et dont on ne comprendra la portée que lors du prochain mouvement.

Or, en Angleterre, comme ailleurs, ce mouvement est *certain* et il est *proche*. La situation est une situation révolutionnaire, et les faits déterminant la révolution ne manqueront pas de se produire.

—

L'Irlande poursuit toujours sa lutte contre les seigneurs anglais. C'est de vive force aujourd'hui que chaque cabane est défendue contre les agents des seigneurs lorsqu'ils viennent évincer la famille qui a créé le sol fertile autour de sa cabane par de longues années de rude labeur. La lutte s'aigrit. Et tandis que les parlementaires cherchent à endormir le mouvement par leurs tripotages, le peuple résiste et soutient héroïquement la lutte au jour le jour — la seule qui affranchira la « Verte Erin ».

—

En Russie, les succès du parti révolutionnaire en 1881 et 1882 lui ont coûté cher. Les arrestations et les déportations en masse, secondées par un vaste système d'espionnage et de démoralisation de la jeunesse, avaient réussi à enrayer le mouvement qui s'annonçait si puissant. Il est plus que probable aussi que la centralisation de l'organisation, issue du caractère clandestin du mouvement, y a encore contribué aussi pour sa part. Lorsque le noyau central succomba sous les coups, il devint très difficile de reconstituer une nouvelle organisation, et l'arrestation d'un des membres du cercle central qui se trouva porteur de toutes les adresses, permit aux agents du tsar de saisir plusieurs centaines de personnes disséminées dans toute la Russie.

Aussi, depuis quelques années, le parti révolutionnaire ne donna presque pas signe de vie, — extérieure, car la vie intérieure, et surtout la propagande constitutionnelle dans l'armée, continuaient.

Cependant en mars 1887, deux nouvelles tentatives d'en finir avec le tsar furent faites : l'une à Novotcherkask, dans le pays des Cosaques du Don, l'autre à Pétersbourg.

Toutes deux ont échoué, mais toutes deux ont démontré que malgré la démoralisation systématique de la jeunesse des écoles, — pratiquée sur une vaste échelle par le gouvernement, par tous les moyens — le vieil esprit révolutionnaire vit encore parmi la jeunesse russe.

Ces deux tentatives ont aussi prouvé que, la vieille organisation du Comité Exécutif ayant disparu, de nombreux nouveaux groupements indépendants sont en train de se reformer. Il leur manque encore l'expérience de conspirateur ; mais c'est un défaut dont elles se corrigeront tous les jours.

La platitude complète de ceux qui s'appellent libéraux, l'avilissement dans lequel ils se soumettent à un régime aussi dur que celui de Nicolas I, doivent enfin dessiller les yeux à ceux qui comptent encore trouver, dans leurs tentatives révolutionnaires, un appui chez ces messieurs. Pas un d'entre eux n'a même osé jusqu'à présent s'expatrier et faire entendre la voix d'une presse libre à l'étranger.

D'autre part, l'agitation dans les campagnes continue. Malgré la défense aux journaux russes de mentionner aucun des faits de révolte des paysans, on apprend constamment qu'ici il y a eu révolte contre le seigneur, là — incendies agraires ; là, enfin, un village a exécuté un intendant, et ainsi de suite.

Jusqu'à présent ces faits restent isolés. Malgré les sympathies des révolutionnaires, ils n'ont encore rien fait pour donner un caractère d'ensemble à ces faits, en répandre le bruit, en expliquer la portée aux masses, et réveiller ainsi l'esprit de révolte au sein des paysans dont la situation devient de jour en jour plus insupportable.

Et cependant, ceci s'impose. On n'aura pas raison de l'absolutisme par des conspirations de palais. Rien que la révolte des paysans, s'emparant des terres des seigneurs et abolissant les derniers vestiges du servage, ne peut permettre à la Russie d'entrer dans une nouvelle ère — l'ère des révolutions dans laquelle l'Europe occidentale est entrée déjà dès 1793.

Nous faisons tous nos vœux pour que ces fiers révolutionnaires qui bravent la torture et la mort, qui donnent à la cause toute une vie de dévouement sans bornes et de labeur à une lutte sans trêve ni merci, — que ces fiers révolutionnaires dirigent leurs efforts au village. La révolte des villages abattra les têtes de l'hydre qui étrangle la Russie en ce moment.

Elles sont nombreuses, les victimes, durant cette année en Russie. De nouveau on a vu les potences se dresser, et cinq jeunes martyrs : Généraloff, Andréuchkine, Ossipanoff, Chovyreff et Oulianoff, ont expiré sous la corde du bourreau. Quant à ces centaines de murés dans la forteresse de Schlusselbourg, et ces milliers de transportés en Sibérie, — qui nous dira leurs noms ? qui nous narrera leurs souffrances ? Les milliers continuent toujours à s'engouffrer dans les déserts de neige. Mais ceux-là sont encore les heureux quand on pense à ces autres qui gémissent et s'éteignent dans les cachots humides, les oubliettes silencieuses de la nouvelle forteresse de Schlüsselbourg.

*(à suivre)*

Les nouveaux renseignements que nous recevons sur l'affaire des mouchards allemands, démasqués par le *Sozialdemokrat*, nous obligent de renvoyer à la semaine prochaine l'article que nous lui avions consacré et qui était composé. Cela nous force à retarder de vingt-quatre heures l'apparition du journal et nous oblige à publier la revue de l'année dans un ordre autre que celui conçu de prime abord.

Sommaire du supplément au N° 18 (N° 5 du supplément) : *Entretien d'un philosophe avec la maréchale*, DIDEROT (suite). — *Mensonge économique*, NORDAU. — *Dialogue sur la Liberté*, VOLTAIRE. — *Les braconniers*, PIERRE DUPONT. — *M. Mélange et compagnie*, ALTAROCHE. — *Ferblanterie*, L. JACOLLIOT. — *L'autorité* HAECKEL. — *Mélanges et documents*.

# L'AFFAIRE MÉREAUX

C'est jeudi dernier, 5 janvier, que notre ami Méreaux a comparu devant la cour d'assises de la Seine, sous l'inculpation de violence envers les agents de l'autorité dans l'exercice de leurs fonctions.

On se rappelle les faits. Le 16 octobre dernier, à la suite d'un meeting tenu salle Favié, un certain nombre de camarades se rendirent dans un établissement du boulevard Ménilmontant, afin de passer une heure ou deux ensemble. Le temps s'écoula en conversations, en chants de toute espèce ; puis petit à petit chacun rentra chez soi. Mais les policiers, qui s'étaient tenus cois tant que les camarades avaient été en nombre, commencèrent à se montrer une fois qu'ils ne furent plus que quelques-uns. Deux d'entre eux, les comp. Varoqueaux et Niquet furent arrêtés à leur sortie de l'établissement. On les accusait d'avoir crié : « En avant, les dynamiteurs de Montmartre! », accusation bête, mais dont il fallait user pour légitimer la présence de la police.

Mais cela ne suffisait pas, paraît-il. Un mouchard du quatier, le sieur Blager, voulut s'introduire parmi nos amis, chez le marchand de vin ; mais il fut aussitôt reconnu, et, dans sa déconvenue, se mit à injurier Méreaux, en le traitant de « crapule ». Notre ami lui répondit vertement et le mit à la porte. Le marchand de vin, un sieur Lechable, qui a probablement des raisons particulières pour ne pas s'aliéner les messieurs de la « boîte », s'empressa de le faire rentrer.

Pendant ce temps, les argousins se massaient dans une attitude hostile devant l'établissement, et, lorsque nos amis se décidèrent à sortir, ils se mirent à les suivre. Méreaux n'avait pas fait une vingtaine de mètres qu'entendant

courir derrière lui, il se retourna et vit les agents lui courir sus, sabre levé. Tirer son revolver et faire feu sur les argousins fut l'affaire d'une seconde. Par malheur, l'arme était mauvaise, deux coups seulement partirent et un seul effleura la face d'un de ses agresseurs. Notre ami, furieux d'avoir une arme inutile entre les mains, la jeta de colère, et, au lieu de profiter de la stupeur produite par cet acte d'énergie, il eut la maladresse de les attendre. Ceux-ci, le voyant désarmé, reprirent à l'instant le courage qui les distingue et se précipitèrent sur lui, en le rouant de coups. Méreaux reçut une profonde blessure au sein gauche. Sans sa présence d'esprit à détourner le coup avec sa main, il était tué.

—

Au jugement, afin de motiver cette sauvage agression, on accuse Méreaux d'avoir crié : « Mort aux vaches! Tuons-les! » Notre camarade s'est élevé avec la plus grande énergie contre cette accusation : « Je ne suis pas de ceux qui crient, dit-il. Cela est absolument faux. » Et pour nous, qui connaissons notre ami, nous pouvons affirmer qu'il n'a pas poussé ces cris, qui appartiennent, on le sait, au vocabulaire des rôdeurs de barrière. Du reste, tous les témoins, — sauf les policiers, — ont affirmé qu'ils n'ont rien entendu crier à Méreaux. Le marchand de vin lui-même n'a rien entendu. Naturellement, ce sont les policiers qui ont été écoutés.

Au président, qui lui demandait pourquoi il avait tiré, notre ami a répondu : « Je n'avais pas besoin d'attendre d'être frappé pour me défendre. Voyant les agents arriver sur moi, j'ai tiré. Je ne suis pas un chien enragé. J'ai défendu ma liberté. Si je proteste contre le cri qu'on m'impute, c'est parce que je ne l'ai pas proféré. Quant au reste, j'ai été attaqué, je me suis défendu ; peu m'importe ce que vous pouvez en penser. »

Cette ferme attitude a produit une profonde impression sur le jury et il a fallu que l'avocat général, pour obtenir un verdict affirmatif, abandonne ses premières réquisitions et, après avoir reconnu que notre ami était « un travailleur, sobre, rangé, gagnant bien sa vie, sans besoins, honnête, » réclame des circonstances atténuantes, en affirmant que les questions posées au jury n'entraînaient qu'une peine d'*un mois* à trois ans de prison. Grâce à ces petites manigances, le verdict des douze têtes de bois a été affirmatif et notre camarade a été condamné à deux ans de prison.

—

La morale à tirer de ce procès nous a été fournie, — inconsciemment, s'entend, — par l'avocat général Andrieux. Après avoir avoué, en quelques phrases entortillées, que l'antipathie pour la magistrature qu'a toujours montrée le *Révolté*, dont notre ami Méreaux a été le gérant, n'est pas étrangère aux poursuites, ce monsieur, en s'adressant aux jurés, s'est écrié : « La police défend l'ordre et la propriété. Si nous voulons qu'elle nous défende, il faut la protéger. Méreaux est un de ceux qui veulent le renversement de l'ordre social actuel ; il a résisté à l'action de la police, il doit être condamné. Il faut que la police se sente appuyée par nous si nous voulons qu'elle prenne la défense de nos privilèges. » Passe-moi la casse, je te passerai le séné. Et les douze épiciers en rupture de bocal ont voté la condamnation de Méreaux pour que la police continue à défendre l'ordre, la propriété et autres balançoires, comme disait feu Cartier, de malicieuse mémoire.

Il y a déjà longtemps que nous savions que la justice n'est qu'une blague, qu'il suffit d'avoir la force pour être libre de faire ce que bon vous semble. Le verdict du jury de la Seine ne peut que nous confirmer dans cette idée. Deux ans pour une égratignure faite à un sergot, quand l'impunité est accordée à celui-ci lorsqu'il éreinte un homme, cela prouve simplement qu'on ne gagne rien à manquer son coup et qu'il est préférable, lorsqu'on est décidé à faire respecter sa liberté, de se munir de bonnes armes.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Le gouvernement français porte la civilisation en Australie. D'après des dépêches d'Aukland, la canonnière le *Scorpion* aurait bombardé plusieurs villages indigènes de l'île Raiatia près de Tahiti. Inutile de faire observer que la guerre n'était pas déclarée et que jusqu'à présent les insulaires étaient complètement indépendants. Il faut de nouveaux débouchés au commerce ; pour se les procurer on peut bien massacrer un peu ces populations inoffensives.

* * *

Toulon. — La répression continue. De nouveau un de nos amis vient d'être subitement expulsé de l'arsenal sans aucun motif : ordre du préfet maritime, telle est la seule explication qu'on a pu avoir de cette mesure arbitraire. Cela porte déjà à cinq le nombre de ceux qui ont ainsi été chassés de l'arsenal pour le seul crime d'être anarchistes. Le but est donc clair ; on veut étouffer à tout prix la propagande anarchiste dans notre localité.

Y réussira-t-on ? La parole est aux travailleurs.

Chaque jour, les républicains de toute couleur cherchent à nous faire croire que nous avons depuis un siècle la liberté de penser. Mensonge que tout cela, la mesure arbitraire dont nous parlons en est la meilleure preuve.

Et nous continuerions à nous laisser toujours tromper par tous les charlatans politiques, à nous laisser toujours exploiter, à être toujours traités comme de vils esclaves, nous qu'on appelle le peuple souverain. Comprenons enfin qu'on se moque de nous. Ouvrons donc les yeux, sinon nous finirons par faire croire qu'au lieu d'être des dupes, nous sommes des complices.

A nous, compagnons, de redoubler de courage ; à la répression répondons par l'audace.

Quels sont ceux qui nous frappent ? L'ordre vient d'en haut, de cette bande de sous-Ferry et de sous-Wilson qui ont la prétention de nous gouverner, et qui ont pour complices tous les châtrés du radicalisme plus ou moins intransigeant, et cette bande a pour exécuteur de ses décisions, ce préfet maritime clérical, rêvant le retour au bon vieux temps, qui dispose de la vie de tous les travailleurs de l'arsenal. Tous unis, toujours unis : l'union pour étouffer les aspirations libertaires. Ces gens-là sont les derniers des lâches, sans humanité, des vipères qu'il faut frapper à la tête.

Du courage ! La dernière faute, qui fera ouvrir les yeux à nos frères de misère n'est peut-être pas loin d'être commise ; la goutte d'eau qui fera déborder le vase est peut-être sur le point de tomber. Pas de défaillance, pas de dévouement à moitié, encore un coup d'épaule si nous voulons enfin voir luire le grand jour, l'avénement de la sociale.

* * *

Paris. — Enregistrons la condamnation à un mois de prison du comp. Deherme pour affichage de placards aux conscrits.

* * *

Le comp. Zavoli, qui avait été condamné à 3 mois de prison pour contravention à un arrêté d'expulsion, finissait sa peine le 23 décembre dernier. Ce n'est que dix-sept jours plus tard qu'il s'est vu extraire de sa prison, embarquer dans un wagon cellulaire et conduire à la frontière. On voit que la justice en prend à son aise avec les anarchistes, et qu'elle ne craint même pas de se mettre en contradiction avec ses propres décisions.

* * *

Saint-Ouen (Somme). — Dans la nuit du 24 au 25 décembre, des manifestes anti-patriotes ont été affichés dans Saint-Ouen et dans une dizaine de communes environnantes. La gendarmerie ne put en découvrir les auteurs ; mais, comme la propagande révolutionnaire prend de l'extension depuis quelque temps à Saint-Ouen et dans les environs, et qu'il y a trois mois environ vint s'établir à Saint Ouen le compagnon Decamps, bien connu pour ses opinions anarchistes, c'est lui qui a été soupçonné d'être l'auteur de ces placards.

Decamps demeure avec sa mère veuve et sa grand' mère, Mme Fourdrinier, âgée de 72 ans. Les deux femmes ont été étonnées de voir entrer chez elles, le jeudi 5 janvier à 3 heures après-midi, M. le juge de paix de Domart, son greffier et un autre individu, raccroché en route, croyons-nous. Le juge de paix déclara qu'il venait pour faire une perquisition au sujet des affiches qui avaient été posées. La mère de Decamps fit prévenir tout de suite son fils qui travaille dans un atelier, et voulut s'opposer à la perquisition avant son arrivée. Le juge de paix passa outre et se mit à fouiller dans la commode, malgré les deux femmes.

La grand' mère avait saisi un paquet de vieux journaux et ne voulait pas les donner au juge, celui-ci s'élança sur elle et la terrassa avec une brutalité inouïe, dont seuls ces gens-là sont capables envers des femmes ou des enfants. Cela souleva l'indignation des voisines, qui étaient accourues ; la veuve Decamps gifla le juge d'importance et parvint même, avec l'aide des voisines à le faire sortir, ainsi que son greffier ; mais ils rentrèrent et voulurent continuer la perquisition.

Le comp. Decamp arriva, et sa grand' mère, qui n'avait pas lâché les journaux, les lui remit. C'était de vieux numéros du *Révolté* et de la *Révolte*, qu'il plaça sur la commode en disant au juge de paix : « Les voilà, touchez-les », et il s'assit tranquillement près du feu, tandis que le juge, aussi couard maintenant qu'il était arrogant auparavant, se tenait derrière la porte avec son greffier, et attendait ainsi pendant une heure et demie, l'arrivée des gendarmes, que le directeur du bagne d'Harondel était allé chercher en voiture.

Ils arrivèrent, quatre gendarmes et trois hommes qu'ils avaient requis, ce qui, avec le juge, son greffier et l'individu, faisait dix hommes. Alors ils firent leur perquisition et, n'ayant rien trouvé, ils lui volèrent ses journaux. Une expédition commencée par la lâcheté de frapper une femme de 72 ans, ne pouvait mieux finir que par un vol à main armée. Ces gredins-là mettent en pratique l'axiôme de Bismarck : « la force prime le droit », tâchons de les imiter dans nos relations avec eux.

Le surlendemain, samedi 6 heures du soir, sachant que la veuve Fourdrinier était seule au logis, deux gendarmes vinrent chercher cette vieille femme et l'emmenèrent à Domart, ce qui est une véritable infamie, puisque cette femme n'avait rien dit, ni rien fait, et avait encore été frappée.

Le vendredi, ils ont aussi fait une perquisition chez Léon Wasse, marchand de journaux, ils lui ont pris également quelques exemplaires de la *Révolte*.

Lundi, 9 janvier, les gendarmes ont arrêté la mère de Decamps en l'absence de son fils, en la brutalisant et en menaçant sa belle-fille qui ne voulait pas la laisser emmener.

Le comp. Decamps, prévenu, sortit avec son frère de leur atelier, mais les gendarmes écaient partis avant son arrivée. Le soir, on leur signifia à tous deux, ainsi qu'à la femme de Decamps, leur renvoi de l'usine.

Les esprits sont fortement surexcités par ces arrestations, et dans la nuit de lundi plusieurs coups de pistolet ont été tirés sans résultat dans les fenêtres du directeur du bagne de Saint-Ouen.

* * *

Amiens. — La condamnation des deux frères Allard, de Saint-Quentin, à six et quatre mois de prison, pour une soi-disant demande de mélinite, a été confirmée par la cour d'adpel d'Amiens le 29 décembre dernier.

## Etats-Unis

Depuis 1884, les salaires des ouvriers de filatures ont baissé de 41 pour cent. Dans l'Ohio, où la production s'est accrue du double depuis 1880, les salaires ont diminué de moitié. Et que font les ouvriers pour en finir avec cette longue torture de la misère et de la faim ? Essaient-ils de s'emparer des usines et d'en chasser les vampires ? Ou bien, saisis de désespoir, brûlent-ils leurs bagnes, assomment-ils leurs bourreaux ? Non, les dernières nouvelles nous disent qu'ils ont encore recours à la débonnaire grève. Les 60 000 ouvriers du réseau pensylvanien se croisent les bras, espérant que cela suffira pour faire céder le syndicat des patrons.

## Angleterre

Il paraît qu'un socialiste s'est déguisé sous la robe rouge de cardinal et nous le désignons à la malédiction du pape. Voilà en propres termes ce qu'a dit le cardinal Manning : « Chacun a le droit de réclamer du pain ou du travail. Le droit naturel de tout homme est de vivre, et ce droit prime celui de la propriété. Il n'est pas de loi qui tienne contre le besoin : l'homme affamé peut en toute conscience

prendre ce qu'il lui faut chez son voisin. » Souvenez-vous, camarades, en Angleterre et ailleurs, souvenez-vous des paroles de ce prêtre. Quand vous aurez faim, prenez où vous voudrez. Tout vous appartient.

### Egypte

Suez. — L'administration du canal vient de faire élever une église. Inutile de dire que c'est avec l'argent qu'elle a rogné sur les salaires des travailleurs. Les employés sont avec cela d'une insolence extrême. Il y en a deux principalement qui sont su s'attirer la haine des travailleurs : les nommés Chartier et Dumont. Que la compagnie y prenne garde la patience des travailleurs est à bout. Elle ferait bien de rappeler à ses deux employés que les travailleurs ne sont pas des bêtes de somme que l'on peut exploiter et malmener impunément.

### Belgique

Le Parti Socialiste Républicain (Defuisseaux) vient d'y aller de son petit congrès. Celui-ci s'est tenu les 25 et 26 décembre dernier au local de la Ligue ouvrière de Châtelet. Cela s'est fait sans bruit, et c'est à peine si l'on s'en est aperçu, malgré l'importance que les meneurs auraient voulu lui donner.

C'était prévu. L'esprit populaire a marché depuis la tentative de grève générale, il en a tiré son enseignement et il n'attend plus guère le salut de la grâce d'en haut. Sa foi dans la grève décrétée est éteinte, et si rien encore n'est venu rompre définitivement la cohésion artificielle qui maintient les éléments les plus révolutionnaires du mouvement socialiste belge sous la bannière des faiseurs de la République, c'est qu'il y a à vaincre une certaine routine et l'attachement au drapeau. Cela n'est plus qu'une affaire de peu de temps; les divergences s'accentuent, et déjà aucune décision n'a pu être prise au sujet de la grève générale, qui était pourtant l'objet principal du congrès, et dont naguère les meneurs faisaient leur grand cheval de bataille.

Une chose à remarquer et qui montre l'impuissance du Parti, au point de vue du but gouvernemental que Defuisseaux voudrait lui donner, c'est bien la localité qu'il a été réduit à prendre pour siège son congrès. Car si les congressistes ont pris Châtelet comme lieu de réunion c'est qu'aucun centre administratif supérieur ne leur était ouvert, et l'insistance qu'ils mettent à intituler leur réunion Congrès de Charleroi, montre assez qu'ils ont le sentiment de ce vice capital pour un parti gouvernemental.

En présence de cette impuissance, les révolutionnaires sincères et désintéressés qui abondent dans le Parti Socialiste Républicain n'ont qu'une chose à faire : laisser à leurs petites intrigues le Grand Mystificateur et ses compères, et se rallier franchement à la tactique et aux idées anarchistes dans lesquelles seules désormais ils peuvent mettre un espoir légitime et qui n'aura pas de déception.

C'est ce qui ne peut tarder.

* * *

Morlanweltz. — Une nouvelle conférence anarchiste a eu lieu dimanche dans cette localité. A l'issue, le commissaire et uu officier de gendarmerie sont venus réclamer aux orateurs leurs papiers; mais, devant l'attitude menaçante de la foule, ils ont dû se retirer. A la suite du développement que prend la propagande, les exploitenrs viennent de chasser des ateliers divers compagnons espérant ainsi enrayer le mouvement.

## VARIÉTÉS

### LES KNIGHTS OF LABOR

(*Suite*) [1]

La *Volkszeitung* de New-York, organe des socialdémocrates, avait accepté de publier cette étude, il y a près d'une année, mais, après trois mois d'hésitations, de renvois sur renvois, elle finit par la refuser — sans doute par crainte de déplaire à une partie de ses lecteurs, socialistes gouvernementaux et officiers des Knights. Il faut vivre avant tout.

Depuis ce moment, nous avons eu, au commencement de l'année, la grande grève des déchargeurs de charbon du New-York et du New-Jersey. Nous en connaissons tous la triste fin ; elle a encore été une grande bataille perdue — comme toujours — par l'intervention des grands-officiers Knights endormeurs, venant prêcher le calme et la patience, qu'eux peuvent parfaitement observer. Durant cette grève, la colère des ouvriers s'est portée sur de pauvres diables qui les remplaçaient; n'auraient-ils pas été plus logiques en hissant un peu haut deux ou trois barons du charbon en compagnie de ces officiers qu'ils ont accusé après — avec beaucoup de bonnes raisons — d'avoir passé des compromis avec ces barons pour que le travail fût repris aux conditions imposées par eux.

Depuis lors, peu de grèves, car la grève c'est la révolte produisant souvent des faits d'énergie inattendus, et cela peut gêner beaucoup les officiers des Knights qui, pour réaliser l'état social qu'ils rêvent, ont besoin du concours de tous ou presque tous les travailleurs des villes et des campagnes, mais bien assouplis par une organisation qui les contraigne à n'agir que par ordre.

A cette organisation sont intéressés les Know-Nothing qui, dans l'Ordre des Knights, usent de tous les moyens pour l'achever, afin de s'en servir pour conquérir le pouvoir politique. Leur action machiavélique s'y révèle de plus en plus et, ces jours derniers, à un meeting de la fédération des Central-Labor-Unions (unions de métier libres, dont quelques-unes font partie de l'Ordre des Knights of Labor), ils se sont complètement démasqués. Plus d'une centaine d'unions étaient représentées par leurs présidents à ce meeting (à New-York) ; communication y fut faite d'une motion signée de plusieurs d'entre eux, proposant des meetings monstres de toutes les sociétés ouvrières dans le but d'aviser aux moyens de venir en aide aux condamnés de Chicago : cette proposition a été huée par ceux de langue anglaise et repoussée par 68 voix contre 37. Puis, après chaude discussion, l'assemblée s'est scindé et ceux de langue anglaise ont décidé de reformer une fédération d'unions, purgée des étrangers et surtout des socialistes et anarchistes, une fédération nationale américaine.

Déjà, au congrès de Syracuse, avec l'aide de Henry George et Mac-Glinn, ils avaient réussi à faire décider l'expulsion des socialistes de l'Ordre. (Mac-Glinn, comme prêtre, a beaucoup d'influence sur les Américains-Irlandais, qui sont encore très religieux, et ces Irlandais, né en Amérique, doivent former la majorité dans le parti Know-Nothing. Ce Mac-Glinn. avec H. George, le prêcheur de la nationalisation du sol par l'impôt, sont donc de bonnes recrues pour l'Ordre des Knights.)

(*à suivre*)

1. Voir les nos 19, 20 et du 23 *Révolté*, 4, 6 et 12 de la *Révolte*.

Par suite d'une entente avec la librairie Marpon et Flammarion, éditeurs des *Paroles d'un Révolté*, nous pouvons livrer ce volume à nos lecteurs à 1,50 franco, au lieu de 3,50, prix de librairie.

Les amis, qui le désireraient, peuvent dès à présent adresser les demandes en y joignant le montant, car nous devons les payer au fur et à mesure.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les groupes de Liège et de Bruxelles viennent de publier le portrait du comp. Jahn. Prix 3,50 le cent. Adresser les demandes : pour la Belgique au comp. Kervyser, sculpteur, 3 impasse Sacré, quai Orban, Liège ; pour les autres pays à nos bureaux.

* * *

Le comp. Angelo Carghini prie ses amis de ne plus rien lui adresser à Busto Arsizio, étant obligé de quitter cette localité.

* * *

Saint-Etienne. — Adresser désormais tout ce qui concerne le groupe communiste-anarchiste au comp. Cayré, 4, rue de l'Hôpital.

* * *

Leucate. — Le groupe « la Gerbe » vient de se constituér. Adresser lettres et communications concernant le groupe an comp. Delpech, cultivateur, à Leucate (Aude).

* * *

Le comp. Louis Basse prie ses amis de ne plus lui écrire à Haine-Saint-Pierre, étant obligé de quitter cette localité.

* * *

La Chaux-de-Fónds. — Dans le but de répandre l'instruction socialiste et le mépris des préjugés parmi la classe ouvrière, une bibliothèque anarchiste est en formation à la Chaux-de-Fonds. Les organisateurs font appel à tous les compagnons et en particulier à ceux de la région, qui pourraient disposer de livres, brochures, journaux, manifestes, pour grossir le nombre des œuvres de lecture. Les envois de livres et d'argent sont reçus chez le comp. P. Jeanner, graveur, rue du Soleil, à la Chaux-de-Fonds (Suisse).

* * *

Nous avons reçu pour la propagande dans les campagnes la somme de 8 fr. du groupe « le Gland » de Villefranche.

* * *

Le cercle « Germinal », littéraire, socialiste révolutionnaire indépendant, tient ses réunions hebdomadaires le samedi à 8 heures et demie du soir, salle Gaucher, 46, rue de la Montagne.

Le cercle « Germinal » va continuer la publication de son organe : le *Va-nu-pieds*, lequel sera exclusivement rédigé par les membres du cercle.

* * *

Les groupes anarchistes de Roubaix, Mouvaux et Armentières feront paraître sous peu un recueil de chansons révolutionnaires inédites. Prix 5 centimes pour la vente s'adresser au comp. Balavoine, 12 rue de Roubaix, Armentières.

## PETITE CORRESPONDANCE

A. à Saint-Nazaire. — M. à Armentières. — P. à St-Denis. — C. V. à Bazincourt. — H. à Irwin. — C. Smithston. — N. à Chaux de Fonds. — V. à Bourges. — H. C. et I. à Levallois. — B. rue de Loos. — D. à Paris. — R. à Maray. — B. à Bouglon. — B. à Marseille. — N. à Fontenay. — B. M. au Chambon. — B. à Rouen. — B. à Vienne. — H. à Leucate. — B. à Nîmes. — K. Calais. — F. à Suez. — B. à Saint-Amand. — C. à St-Etienne. — L. à Charmes. — R. à Salons. — L. à Beaucaire. — J. à Bruxelles. — S. à Saint-Prix. — V. Lyon. G. D. à St Nicolas d'Aliermont. — R. à Berre. — G. à Bruxelles. — J. à Amiens. — B. à Toulouse. — V. Amiens. — F. à Alger. — R. à La Garde. — F. à Toulon. — F. à Fougères. — B. à Fressenneville. — D. à Bordeaux. — J. à Morlanwelz. S. à Argenteuil. — Reçu timbres et mandats.

M. à Armentières. — Plus d'*Entre Paysans*.

K. à Liège. — 3,50 le cent, quand le n° est simple, 7 francs avec le supplément. Par mandat tous les mois si cela ne vous gêne pas.

P. R. Ile St-Denis. — Pensez-vous à nous faire l'analyse de Sch. dont P. a dû vous parler.

E. R. à Sciez, et D. passage Tivoli. — Le journal vous a été expédié chaque fois. Faites-nous savoir les n° qui vous manquent.

G. à Bruxelles. — Veuillez envoyer 100 procès Jahn à Brouwers, 2, rue Paul, à Marseille. Avons reçu argent.

V. à Bruxelles. — Il nous est impossible de répondre immédiatement à toutes les lettres qui nous parviennent. C'est un vrai travail que de lire tout ce qui nous est envoyé. La première adresse est la bonne. Votre chanson passera avec quelques modifications. Quant au dialogue envoyez ; quand nous l'aurons vu, nous vous dirons s'il peut être inséré.

P. à Ivry. — Il y avait 0,65 de plus que l'abonnement de six mois. Faut-il vous en envoyer le montant en brochures?

T. R. à Denain. — C'est la maison Hachette qui fait le service des gares. Il n'y a qu'un moyen de forcer le libraire à faire venir le journal, c'est de lui réclamer sans se fatiguer.

P. au Samous. -- Reçu timbres. Manquait 0,40 pour compléter les 6 mois.

Regulus. -- Réception de votre lettre avait été accusée, seulement nous avions mis Spartacus. -- Ordinairement c'est le vendredi qu'est fait le départ pour les abonnés.

F. à Reims. -- Avons écrit à Genève pour les broch.

D. à Bourges. -- Plus de portraits de Chicago. Envoyons des procès Jahn.

## BOITE AUX ORDURES

De l'*Evénement*, 7 janvier 1888 :

« Méreaux a comparu hier devant la cour d'assises de la Seine, qui, apres avoir entendn Me Combes pour sa défense, l'a *seulement* condamné à deux ans de prison. »

## CONVOCATIONS

Armentières. — Le groupe « les Indomptables » réunion tous les dimanches à 6 heures du soir, au Saint-Eloi, rue des Murets.

Bruxelles. — Groupe « la Liberlé ». Lundi 16, à la Colline, 18 rue de la Colline, causerie : « La loi et l'autorité ».

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 18 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 21 au 27 JANVIER 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

L'AFFAIRE

## DES MOUCHARDS DE BISMARCK

La semaine passée, on a beaucoup fait de bruit dans la presse française au sujet de deux mouchards, Schrœder et Haupt, démasqués en Suisse. La clique policière s'est empressée par ses écrits qui, malheureusement, ont été trop bien acceptés par quelques journaux, d'embrouiller l'affaire. Rétablissons les faits.

Dans son numéro du 24 décembre, le *Sozialdemokrat* de Zurich, organe des social-démocrates allemands, publiait les révélations suivantes. Après avoir raconté le procès de Vienne, procès dont il résultait qu'un mouchard, Schrœger, ex-rédacteur du *Radical* de Buda-Pesth, avait été placé par la police pour surveiller les anarchistes de Vienne, et que ce Schrœger les encourageait, de connivence avec le chef de la police Frankl, à émettre de la fausse monnaie, — après avoir raconté ces faits qui résultaient du procès et les condamnations (4 années de prison pour Mucko et Hilbert, 15 mois pour Titz, un an pour Emmerling et 5 ans pour Schrœger), le *Sozialdemokrat* publiait ce qui suit :

« Depuis de longues années habite Zurich et la Suisse septentrionale en général, un menuisier du nom de Schrœder (Schrœger à Vienne, Schrœder en Suisse, ce n'est qu'une coïncidence de noms). Nous n'avons pas à parler de son activité avant la loi contre les socialistes ; disons seulement qu'il était actif pour la cause des travailleurs, sans abandonner son métier.

« Mais cela a changé depuis 1880 ou 1881. Schrœder commença à fréquenter les cafés et il se proposait avec empressement pour les postes de confiance. Lorsque ses offres ne furent pas acceptées, il se mit à crier contre « l'Olympe » de Zurich et contre « la clique ». Il commença à faire — plutôt en privé qu'ouvertement — de l'opposition « radicale » (aux meneurs social-démocrates), mais il fut assez intelligent pour *ne pas joindre ouvertement les anarchistes*. Il resta le démagogue des cafés, tel qu'on les connait. Quelquefois il était cependant bassement servile envers quelques compagnons (social-démocrates), sans que cela lui servît de beaucoup auprès des compagnons allemands. Sans avoir de *preuves* contre lui, les compagnons expérimentés le tenaient à l'écart.

« Cependant il avait plus de succès auprès des compagnons des métiers, en partie très inexpérimentés en affaires politiques, et aussi — comme on le reconnut plus tard — auprès des anarchistes.

« Grâce à la confiance des premiers (c'est-à-dire des social-démocrates) *il réussit à entrer dans les divers comités du mouvement ouvrier* (social-démocrate). Et on verra encore plus tard (wird sich wohl noch zeigen) comment il a exploité la crédulité de ces derniers (des anarchistes). »

Nous avons traduit littéralement. Trop de mots, au fond, pour dire ceci : Schrœder, ex-membre actif du parti social-démocrate, homme de confiance des organisations ouvrières social-démocrates et membre de leurs comités, est un mouchard aux gages de Krüger, chef de la police de Berlin. Mais, continuons.

« Dans le courant de la semaine passée, continue le *Sozialdemokrat*, le fait devint connu qu'en ce moment les personnes suivantes sont occupées par la police de Berlin comme agents secrets :

« Sachs, écrivain, à Londres ; jadis lieutenant de la police ;
« * Theodor Reusz à Londres ;
« Heinrich, ex-forgeron, aujourd'hui cafetier à Zurich ;
« * Karl Schrœder, menuisier, agent d'assurances à Riesbach-Zurich ;
« * Christian Haupt, agent, à Genève ;
« Max Trautner, écrivain, à Paris ;
« * H. Oberwinder, écrivain, à Paris ;
« H. Nonne, professeur de langues, à Paris (en ce moment à Berlin) ;
« Ludwig Schwennhagen à Magdebourg ;
« A. Wichmann, agent, à Altona ;
« Neumann, ébéniste, à Hambourg ;
« Hermann Nebel, libraire, à Leipzig.

« Les noms marqués d'astériques sont ceux qui reçoivent les plus gros salaires.

« Les agents sont bien payés. Ainsi Reusz et Oberwinder sont payés 450 marks (562 francs) par mois, Nonne — 250 marks (312 francs). Ce dernier est en ce moment à Berlin.

« Il était évident qu'il fallait agir de suite. Et qu'en résulta-t-il ?

« Que Schrœder est depuis des années (depuis huit ans ?) à la solde de la police de Berlin. Et ce même Schrœder était en possession d'une caisse de dynamite qu'il dit avoir reçue en dépôt, il y a près de quatre ans, d'un anarchiste.

« Plus encore.

« Schrœder avoue, que non seulement lui, mais aussi l'anarchiste connu autrichien Kaufmann, l'inspirateur de Stellmacher, de Kammerer et de Kumitzsch a aussi reçu de l'argent de la police de Berlin, notamment les frais de son voyage pour son transfert à Londres. »

Viennent ensuite des réflexions sur la démoralisation semée par les gredins de la police, suivies des insinuations suivantes :

« Agent de police — agent dynamitard, ce n'est qu'un côté de la médaille. L'autre côté dit : Agent de police — — — —. » Devinez vous-même cette insinuation !

L'article se termine par cette phrase : « Agents de police — agents en dynamite, politiciens de la police — politiciens de la dynamite. »

Quant à l'insinuation du *Sozialdemokrat* cherchant à englober tout révolutionnaire violent sous la suspicion d'agent provocateur, ces messieurs se sont déjà empressé de rétracter leur insinuation dans le numéro suivant de leur journal. Oberwinder leur ayant écrit qu'il n'a jamais provoqué personne à des actes de violence et qu'il est UN MODÉRÉ, ces messieurs du *Sozialdemokrat* s'empressent d'écrire :

« Lorsque M. Oberwinder se défend d'être agent provocateur et agent dynamitard (Dynamit-Agent), il nie quelque chose que *nous n'avons jamais affirmé à son égard.* »

Comprendra qui pourra comment ça rime avec les affirmations de ces messieurs : « Polizeiagenten — Dynamitagenten, Polizeipolitiker — Dynamitpolitiker. »

Ces messieurs ne sont pas assez naïfs pour ne pas savoir *qu'il y a des mouchards dans tous les partis, — parmi les social-démocrates comme parmi les autres.* Et ils seraient bien bêtes s'ils croyaient qu'outre les agents démasqués il n'en reste pas encore une bonne fournée parmi eux. Mais, quand ils découvrent une dizaine de mouchards dans leurs rangs, ils s'empressent de les rejeter sur le dos des anarchistes. C'est toujours la même bonne foi connue des marxistes.

—

La liste du *Sozialdemokrat* mérite-t-elle cependant la confiance ? — Nous croyons qu'elle la mérite. Le *Sozialdemokrat* affirme être tombé en possession de cette liste ; il maintient sur l'honneur n'avoir donné que les noms réellement trouvés sur une liste d'agents à la solde de la police, et n'y avoir ajouté aucun nom sur ses propres suppositions. Les preuves ont été communiquées aux hommes de confiance du parti.

D'ailleurs, dès 1881, Neve mettait déjà les amis en garde contre Sachs ; Reusz était dénoncé comme fort suspect depuis plus d'un an. Quant à Schrœder et Haupt on a découvert chez eux des preuves. Et si l'affirmation de Schrœder concernant les frais de voyage de Kaufmann est contestée, il est néanmoins certain que depuis quelque temps les amis allemands n'avaient pas confiance en lui.

D'autre part, nous savons que Nonne, Trautner et Oberwinder étaient depuis longtemps considérés comme agents par beaucoup de nos amis allemands.

—

La liste de mouchards de la police de Berlin étant tombée entre les mains des social-démocrates de Zurich, ceux-ci sont allés faire sur le champ une perquisition chez Schrœder.

Jusqu'à présent le journal officiel des social-démocrates n'a encore rien publié sur le résultat de cette perquisition.

Une chose seulement est certaine, c'est qu'en vrais social-démocrates, au lieu d'en finir eux-mêmes avec le traître, ils ont livré Schrœder à la police suisse, qui fit faire une perquisition chez Haupt à Genève.

Le *Sozialdemokrat* ne souffle mot sur toute cette affaire et nous dit seulement qu'on a découvert chez Schrœder une caisse de dynamite déposée chez lui, il y a quatre ans, par un anarchiste.

Mais l'*Agence libre* et quelques journaux français ont fait avec cela tout un roman, dans lequel on ne peut encore distinguer le vrai du

faux. Ainsi la caisse de dynamite portait les armes de la manufacture allemande et aurait été envoyée par la police de Berlin.

Des mouchards russes ont aussi pris la plume, et on pouvait lire dans l'*Intransigeant*, incorporé dans l'article de Rochefort, une lettre d'un « haut fonctionnaire russe » — évidemment écrite par un haut mouchard russe, — dans laquelle il était insinué que Schrœder et Haupt avaient organisé l'attentat du 13 mars dernier contre le tzar, et l'avaient payé de l'argent prussien; qu'un nihiliste Alissoff, habitant Berlin sous les auspices de la police prussienne avait annoncé cet attentat, dans une lettre à un professeur M. L... On pouvait y lire aussi, à côté de compliments pour Katkoff, que la Russie possède un grand « patriote russe » dans la personne d'Orzewsky, « qui veillait avec un dévouement particulier sur la sécurité du tzar.

Le nom de Rochefort s'est trouvé, ainsi, associé à celui d'un haut gredin du gouvernement russe, et il est inutile de dire que tout dans cette lettre est une série d'ignobles mensonges. Voilà où on en est bientôt avec « l'alliance russe », telle que la comprennent les soi-disant « patriotes français ».

Nous protestons avec indignation contre ces mensonges. L'attentat du 13 mars dernier n'avait *absolument* rien à voir avec qui que ce soit à l'étranger. Nous avons maintenant des renseignements précis sur le groupe qui l'avait organisé et ces renseignements, nous l'espérons, seront bientôt publiés. Disons déjà, comme nous l'avons dit dès le début, que c'était l'œuvre d'un tout jeune groupe, surgi des étudiants, qui a marché jusqu'au bout avec un dévouement héroïque. *Tout* a été fait par ce petit groupe seul, — inexpérimenté, peut-être, mais imbu d'un dévouement sans bornes. Les quatre potences l'ont assez prouvé.

Quant à Alissof, depuis qu'il a été expulsé de France par ces gouvernants français qui sont toujours prêts à toutes les bassesses pour faire plaisir au tzar, — depuis qu'Alissof a été expulsé pour sa brochure *Alexandre II le libérateur*, — il n'a pas quitté Lugano. Dire qu'il est à Berlin, c'était un mensonge *conscient* du haut fonctionnaire russe, — admirateur d'Orzewsky, chef de la police secrète en Russie. On comprend que les mouchards en veuillent à Alissof qui dépense son dernier sou pour publier chaque mois quelque nouveau pamphlet contre les gredins qui gouvernent la Russie.

On a aussi cherché à associer Schrœder à Stellmacher et Kammerer. Attendons des renseignements plus sérieux que ceux puisés à l'ambassade de Russie.

## INFLUENCE MORALE DES PRISONS

### *SUR LES PRISONNIERS*

*(Suite)*

Une fois qu'un homme a été en prison, il y reviendra. C'est certain, c'est inévitable, et les chiffres le prouvent. Les *Comptes-rendus annuels de l'administration de la justice criminelle en France* nous disent que la moitié environ de tous ceux qui sont jugés par les assises et les deux cinquièmes de ceux qui passent chaque année en police correctionnelle ont reçu leur éducation en prison : ce sont des récidivistes. Presque la moitié (42 à 45 pour cent) de tous ceux qui sont jugés pour meurtres, et les trois quarts (70 à 72 pour cent) de ceux jugés pour vols, sont encore des récidivistes. On en arrête jusqu'à 70 000 par an en France seulement. Quant aux maisons centrales, plus d'un tiers (20 à 40 pour cent) des détenus libérés de ces prétendues institutions de correction sont réintégrés en prison dans le cours des douze mois qui suivent leur libération. C'est un fait si constant qu'à Clairvaux nous entendions dire aux gardiens : « Tiens, c'est étrange qu'un tel ne soit pas encore de retour. Aurait-il eu, par hasard, le temps de passer dans un autre district judiciaire ? » Et il y a dans les maisons centrales des prisonniers âgés qui, ayant réussi à avoir une place favorisée à l'hôpital ou dans un atelier, prient, en sortant de prison, de leur garder leur place jusqu'à leur prochain retour. Ces pauvres vieux sont sûrs d'y retourner sous peu.

D'ailleurs, ceux qui s'y connaissent — et je n'ai qu'à citer, par exemple, le docteur Lombroso, affirment que si l'on tient compte de ceux qui meurent bientôt après être sortis de prison, qui changent de nom, ou émigrent, ou qui réussissent à se cacher après avoir commis quelque nouvel acte contre les lois établies — si on tient compte de tous ceux-là, on est à se demander si *tous* les détenus libérés ne tombent pas dans la récidive !

Voilà à quoi aboutissent nos prisons.

Mais il y a plus. Le fait pour lequel un homme revient en prison est toujours plus grave que celui pour lequel il avait été condamné la première fois. Si son premier acte a été un petit vol, il reviendra pour quelque grand coup. S'il a été emprisonné, la première fois pour un acte de violence, souvent il reviendra assassin. Tous les écrivains criminalistes sont d'accord là dessus.

La récidive est devenue un immense problème pour l'Europe et vous savez comment la France l'a résolu. Elle a ordonné l'extermination des récidivistes en bloc, par les fièvres de Cayenne. D'ailleurs l'extermination commence déjà en route. Vous avez lu, il y a trois jours, comment on a « passé par les armes » onze récidivistes à bord du vaisseau qui les emmenait de France, et cet acte de sauvagerie du capitaine sera certainement son titre pour être nommé prochainement directeur de la colonie de Cayenne.

Eh bien, malgré toutes les réformes faites jusqu'à ce jour, malgré tous les systèmes pénitentiaires essayés, le résultat a toujours été le même. D'une part, le nombre de faits contraires aux lois existantes n'augmente ni ne diminue, *quel que soit le système de peines infligées*. On a aboli le *knout* en Russie et la peine de mort en Italie — et le nombre des meurtres est resté absolument le même. La cruauté des juges augmente ou diminue ; la cruauté ou le jésuitisme des systèmes pénitentiaires changent. Mais le nombre d'actes nommés crimes reste invariable. Il est affecté seulement par d'autres causes, dont je vais parler tout à l'heure.

Et d'autre part, quel que soient les changements introduits dans le régime pénitentiaire, la récidive ne diminue pas. Et c'est inévitable, cela *doit* être ainsi : la prison tue en l'homme toutes les qualités qui le rendent mieux approprié à la vie en société. Elle en fait un être qui fatalement devra revenir en prison et qui finira ses jours dans un de ces tombeaux en pierre, sur lesquels on inscrit *Maison de détention et de correction*, et que les geôliers eux-mêmes appellent *maisons de corruption*.

Si on me demandait : « Que pourrait-on faire cependant pour améliorer le régime pénitentiaire ? » je répondrais : Rien ! *On ne peut pas* améliorer une prison. Sauf quelques petites améliorations sans importance, il n'y a absolument rien à faire qu'à la démolir.

Pour mettre fin à la contrebande scandaleuse du tabac, je pourrais proposer qu'on permît aux détenus de fumer. L'Allemagne l'a déjà fait et ne s'en plaint pas ; l'Etat vend le tabac à la cantine. Mais, après la contrebande du tabac viendra celle de l'alcool. Et ce sera toujours la même chose — l'exploitation des détenus par ceux qui sont préposés à leur garde.

Je pourrais proposer encore que l'on mît en tête de chaque prison un Pestalozzi — je parle du grand pédagogue suisse qui recueillait les enfants abandonnés et en faisait de bons citoyens — et je pourrais aussi proposer qu'en lieu et place des gardiens actuels, ex-soldats et ex-policiers, on mette soixante Pestalozzi. Mais vous me répondrez : « Où les trouver ? » Et vous aurez raison. Car le grand pédagogue suisse aurait certainement refusé de devenir garde-chiourme. Il aurait dit :

« Le principe même de toute prison est faux, puisque c'est la privation de liberté. Tant que vous priverez l'homme de liberté vous ne le rendrez pas meilleur ! Vous récolterez la récidive ! »

Et c'est ce que je vais prouver maintenant.

### II

Et d'abord, il y a un fait constant, — un fait qui est déjà en lui-même la condamnation de tout notre système judiciaire : Aucun des prisonniers ne reconnaît que la peine qu'on lui a infligée soit juste.

Prenez un détenu condamné pour quelque grande escroquerie et parlez lui de sa condamnation. Il vous dira : « Monsieur, les petits voleurs sont ici ; mais les grands sont en liberté et ils jouissent de l'estime publique. » (A ce moment le conférencier est interrompu par les cris de « Wilson ! » partis de tous les coins de la salle.) Et qu'oserez-vous lui répondre ? Vous qui connaissez ces grandes compagnies financières montées exprès pour soutirer les deniers sous de l'épargne des concierges, et pour permettre aux gros bonnets fondateurs, en se retirant à temps, de faire légalement un gros coup de filet sur les petites fortunes. Nous connaissons tous ces grandes compagnies d'actionnaires, leurs circulaires menteuses, leurs grands coups d'escroquerie. Mais alors, que pouvons-nous répondre au prisonnier si ce n'est d'avouer qu'il a raison.

Ou bien, parlez à cet autre qui est en prison pour avoir « mangé la grenouille ». Il vous dira : « Je n'ai pas été assez adroit — voilà tout ! » Et, qu'aurez-vous à lui répondre encore, vous qui savez comment on mange la grenouille dans les hautes sphères, et comment, après les scandales inénarrables dont on a tant parlé ces derniers temps vous voyez délivrer un brevet de non-culpabilité aux grands voleurs. Que de fois n'avons-nous pas entendu dire en prison : « Les grands voleurs, ce sont ceux qui nous y tiennent, pas nous ! » Et qui donc osera dire le contraire ?

Lorsqu'on connaît les escroqueries incroyables qui se commettent dans le monde de la haute finance et les fraudes du commerce ; lorsqu'on sait de quelle façon intime la fraude est liée à tout ce grand monde de l'industrie ; lorsqu'on apprend qu'il n'y a pas jusqu'aux médicaments annoncés comme devant sauver la vie du moribond qui ne soient l'objet des fraudes les plus ignobles, — consultez seulement les analyses du laboratoire municipal de Paris ; quand on sait que la soif de l'enrichissement par tous les moyens possibles fait l'essence même de la société bourgeoise actuelle, et quand on a sondé toute cette immense quantité de transactions louches qui viennent se placer entre les transactions bourgeoisement honnêtes et celles qui sont du ressort de la Correctionnelle ; quand on a sondé tout cela, on arrive à se dire, comme un détenu des maisons centrales, que la prison est faite seulement pour les malfaiteurs, — non pour les criminels.

Mais alors, pourquoi, prétendez-vous moraliser ceux que vous mettez en prison ?

—

Ceci c'est l'exemple du dehors. Quant à l'exemple donné dans l'enceinte même de la prison, — inutile d'en parler longuement. On sait assez ce que c'est. J'en ai parlé ailleurs (1) et cela a fait le tour de la presse. Que ce soit cuisine ou distribution de grâces au 14 juillet ; que ce soit achats de foin ou tarifs de la Chambre de Commerce — en toute chose le dernier mot de la philosophie des prisons, de San-Francisco au Kamtchatka, est toujours celui-ci : « Les grands voleurs sont ceux qui nous y tiennent — pas nous ! » Un seul fait d'ailleurs suffira comme tableau de mœurs, c'est le trafic

1. Article sur les prisons françaises publié dans la *Nineteenth Century* et traduit par le *Temps* et d'autres journaux.

du tabac. Vous savez qu'il est défendu de fumer en prison. Eh bien, tout le monde fume, seulement cette marchandise précieuse que l'on chique d'abord, que l'on fume ensuite et que l'on prise enfin sous forme de cendre, se vend au prix de quatre sous la cigarette, ou cinq francs le paquet de dix sous. Et qui le procure aux détenus? — Les gardiens eux-mêmes ou bien les entrepreneurs de travaux! Seulement la taxe est exorbitante. Voici d'ailleurs comment cela se pratique. Le détenu se fait envoyer cinquante francs au nom d'un gardien. Sur cette somme, le gardien garde vingt-cinq francs et paie le reste au détenu, en tabac, fourni à des prix semblables à ceux que je viens de mentionner. Ou bien, c'est l'entrepreneur qui paie le travail en cigares. Et notez bien que ce n'est pas seulement en France que cela se passe ainsi. Le tarif de la prison de Milbank en Angleterre est absolument le même : on retrouve jusqu'aux mêmes chiffres. C'est international.

D'ailleurs, pour ma part, je n'attache pas grande importance à ces faits. Supposons que l'on permette aux détenus de s'organiser en coopération pour acheter la nourriture, — comme cela se fait en Russie, — et que l'administration ne puisse rien leur voler. Supposons que le trafic du tabac disparaisse et qu'on le vende librement à la cantine — et la prison n'en restera pas moins une prison et elle n'exercera pas moins son influence délétère.

Les causes de cette influence sont bien plus profondes.

*(à suivre)*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Encore un député qui voit de bien près le bout d'un canon de revolver. M. Gerville-Réache avait trouvé pour un de ses protégés une place de juge de paix, mais il fallait patienter quelques mois pour s'embusquer dans le fromage. Le client, las d'attendre, va trouver notre député et, arme à la main, menace de lui faire son affaire, s'il ne se dépêche de faire signer sa nomination. Bref la dispute se termine sans effusion de sang par l'incarcération de notre futur juge de paix. On prend l'habitude de tirer sur les députés, comme on a pris celle de traiter les présidents de cour de cochons et de crapules. Cela ne prouve pas grand' chose, sinon que les dieux s'en vont et qu'on les prend volontiers pour cibles.

* * *

Du même genre mais plus sérieuse a été l'affaire Mimault. Cet homme semble de la trempe de Deruyter. Il a été dépouillé de ses inventions, puis chassé de l'administration des télégraphes. Il a usé des moyens légaux pour se faire rendre justice et il l'a obtenue en théorie, car contre l'administration les jugements sont sans sanction. Finalement voyant les années passer sans amélioration dans sa position, il a trouvé plus simple de se faire justice lui-même. « C'est plus court et moins ennuyeux », disait Jacquet en 1520. Il a attendu son ancien chef de bureau et l'a tué. Mimault est un bourgeois, un ancien rond-de-cuir, aussi essaie-t-on d'expliquer son acte par la folie. Il n'est pas fou et il pourra donner à ces messieurs du fil à retordre pendant son procès, si les préjugés de son éducation ne l'influencent pas trop.

* * *

Nous avons appris qu'à son arrivée à la prison de la Roquette, où il a été transféré en attendant son départ pour une maison centrale, notre ami Méreaux a été mis au cachot pendant cinq jours pour une réclamation qu'il avait faite. On trouve sans doute que les deux ans que lui a appliqués la cour d'assises de la Seine ne sont pas suffisants, on tient à y ajouter des raffinements.

* * *

En 1830, Louis-Philippe était roi depuis un mois à peine, quand le prince de Condé fut trouvé pendu à une espagnolette du château de Saint-Leu dans des circonstances telles que tout le monde crut à un assassinat. L'auteur présumé du crime était la baronne de Feuchères qui figurait sur le testament du prince pour dix millions. Une instruction fut ouverte contre elle et le conseiller de La Huproie en fut chargé. Ce magistrat se montra dès le début résolu à trouver la vérité, mais le jour même où il devait déposer son rapport concluant à l'assassinat, il fut subitement révoqué. — L'affaire fut étouffée.

En 1888, Carnot étant président depuis un mois à peine Wilson fut impliqué dans les poursuites contre les marchands de décorations. M. Vigneau fut chargé de l'instruction. Ce magistrat se montra résolu à trouver la vérité, il allait déposer son rapport concluant à la culpabilité de Wilson, lorsqu'il fut subitement révoqué.

En 1930 se passera-t-il une histoire analogue? Peut-être bien, s'il y a encore des gouvernants et des magistrats.

## Angleterre

Des troubles graves ont éclaté dans les environs de Stornoway, dans l'île Lewis.

Mille habitants environ, partis le matin du port de Maguran et d'autres localités, s'étaient rendus à la ferme d'Aiguist qu'ils avaient l'intention de détruire. Ils avaient averti le propriétaire depuis quinze jours.

En arrivant à midi, ils y rencontrèrent des agents de police et des marins des canonnières stationnées à Stornoway.

Une mêlée générale eut lieu. Plusieurs personnes ont été blessées. Onze arrestations ont été opérées.

Toutefois, on n'a pas réussi à disperser les paysans, et ils se tiennent toujours dans les environs de la ferme d'Aiguist, en disant qu'ils ne laisseront debout aucune des fermes du district. La situation est considérée comme très grave.

## Brésil

On annonce de l'Amérique du Sud que sur diverses plantations de la province Saint-Paul, au Brésil, les esclaves se sont révoltés et ont pris la fuite avec leurs femmes et leurs enfants.

Quelques détachements de troupes de police ont été lancés sur leur piste, mais les esclaves opposant une vive résistance, ont désarmé et dispersé les soldats, dont plusieurs ont été tués ou blessés.

Sur d'autres plantations des détachements de police surveillent de près les esclaves, mais il serait très difficile de les contenir.

La ville de San-Paolo a été pendant plusieurs jours parcourue par des bandes nombreuses de noirs dont le cri de ralliement était : « Plutôt la mort que l'esclavage! la liberté ou la mort! »

L'inquiétude règne parmi les planteurs brésiliens, et cette inquiétude est d'autant plus grande que les officiers de l'armée ont demandé catégoriquement à ne plus être employés à la chasse des esclaves fugitifs : leur vœu a été, du reste, immédiatement exaucé.

## Italie

A Biella, le « Manchester de l'Italie », il n'y a pas de règlement sur le travail dans les manufactures; les enfants commencent à y travailler à l'âge de 8 ans et de 8 à 10 ans ils reçoivent de 8 à 14 sous par jour. Les peigneuses de laine touchent 24 sous par jour, les teinturières 1,80; les tisseuses, travaillant aux pièces, de 90 centimes à 1,80; les contremaîtres de 2,70 à 3,90 par jour.

Dans le nord de l'Italie, les plus hautes paies ne dépassent pas 1,40 par jour et 10 sous par jour sont considérés comme un fort salaire pour les enfants. On fournit aux travailleurs du pain et de la soupe et ils couchent dans des dortoirs. Les lits consistent en matelas, le plus souvent déchirés et d'où sort la paille; il n'y a pas de draps, mais seulement un couvre-pieds et un tapis pour chaque couche. Les miroirs ou autres ustensiles de toilette manquent totalement; d'ailleurs les malheureux travailleurs n'ont pas de temps à consacrer au soin de leurs personnes. Le guide qui nous fit visiter ces cités ouvrières nous dit qu'à dix heures du soir, quand les machines s'arrêtent, les femmes et les enfants courent à leurs lits et se couchent aussitôt pour dormir jusqu'à 4 heures 45 du matin, moment où il faut en hâte se remettre au dur labeur de la fabrique.

* * *

Nos amis de Venise ont commencé la publication d'un « journal socialiste intransigeant », qui paraîtra toutes les semaines sous le titre l'*Ottanta-nove*, « le Quatre-vingt neuf ». Pour commémorer dignement une révolution, il s'agit de faire la Révolution.

Nous souhaitons bonne vie à notre confrère. « Rompre et non fléchir », telle est sa devise. Il a pris pour épigraphes la parole de saint Ambroise : « La nature a établi la communauté, l'usurpation a fait la propriété privée, » et celle de Blanqui : « L'anarchie est l'avenir de l'humanité. »

## Belgique

Le dernier numéro du journal *l'Avant-Garde* de Bruxelles contient plusieurs entrefilets à notre adresse. Reproduisant notre entrefilet sur la grève de la coopération de Gand, l'*Avant-Garde* ajoute :

« Remarquez qu'on a soin d'omettre que cette grève a eu lieu à l'établissement catholique *Volksbelang*, fondé spécialement pour combattre le mouvement socialiste et ramener les travailleurs dans le giron de Notre Mère la Sainte Eglise...

« De cette façon, on laisse supposer aux lecteurs de la *Révolte* que c'est au *Vooruit* qu'on a diminué les salaires, alors que les ouvriers de l'établissement calotin ont fait grève pour avoir le même prix que les boulangers socialistes gantois. »

En insérant cet entrefilet, nous avons cru de bonne foi que c'était au *Vooruit* que la grève a eu lieu. Du moment que l'*Avant-Garde* nous affirme que cela n'est pas, nous lui donnons acte de sa rectification.

* * *

Plus loin, sous le titre : *Rôles intervertis*, le même journal publie cet autre entrefilet :

« Dans une lettre adressée de Bruxelles à un journal anarchiste français, un bon et brave jeune homme qui se donne beaucoup de mal pour établir sa bonne foi dans une affaire où il en a manqué, trouve très drôle, à la fin de son épître, de nous traiter dédaigneusement de « messieurs ».

« Le contrarier sur ce point serait puéril, aussi nous empressons-nous de reconnaître que tous, ici, nous sommes des *messieurs*, malgré notre qualité de membres de syndicats ouvriers, et que les *compagnons*, les vrais, les purs, se trouvent parmi les fils de fonctionnaires de l'Etat, étudiants de l'Université et autres graines d'avocats, qui se connaissent en sociétés coopératives et en questions de travail comme un aveugle en couleurs.

« Là, êtes-vous content? »

Nous nous contenterons de répondre à l'*Avant-Garde* qu'il y a certains travailleurs plus bourgeois que les bourgeois, ce sont ceux qui cherchent à se créer une situation en grimpant sur le dos de leurs camarades. Ceux-là sont encore bien plus méprisables que les bourgeois, car, parfois, on voit de ceux-ci se ranger du côté des travailleurs.

# VARIÉTÉS

## LES KNIGHTS OF LABOR

*(Fin)* [1]

Des faits précédents, il ressort donc clairement que dans l'Ordre des Knights of Labor, l'action des Knows Nothings devient prépondérante, et, comme ils ont pour état-major des politiciens bourgeois, ce sont donc ces derniers qui y commandent de connivence avec tous les officiers ambitieux, formant un gouvernement occulte qui exploite habilement les passions mesquines pour faire des travailleurs un troupeau électoral, compact et obéissant.

Naturellement, dans pareille armée, l'esprit de critique et d'examen ne peut être toléré : c'est ce qui explique la haine qu'ont tous les grands officiers contre tous ceux qui, en les démasquant, engagent les ouvriers à se passer de leurs services intéressés. Par leur fatale influence, l'Ordre des Chevaliers du Travail aura la triste gloire d'avoir aidé et préparé le procès de tendance intenté aux anarchistes de Chicago; d'avoir voulu et assuré leur assassinat, en les insultant et les calomniant, en cherchant à empêcher tous les ouvriers (Knights ou non) de leur venir en aide pendant le procès et, maintenant, en expulsant de son sein ceux qui leur étaient sympathiques et qui ont voulu empêcher leurs bourreaux de commettre une infamie, une violation féroce de toute loi humaine et constitutionnelle.

1. Voir les nos 19, 20 et du 23 *Révolté*, 4, 6 et 12 de la *Révolte*.

Si, au lieu d'agir de la sorte, les officiers de cette grande armée de travailleurs avaient provoqué en elle l'esprit de justice, n'aurait-elle pas pu imposer sa volonté aux juges-bourreaux et peser fortement dans leur balance en faveur des victimes?

Mais non, les grands officiers Knights aspirant au gouvernement, tout comme les capitalistes, ne pouvaient vouloir cela; leur haine est commune et ils conspirent ensemble pour exterminer tous ceux qui veulent être indépendants.

Mais, grands chefs ouvriers et bourgeois, tripoteurs politiques unis momentanément pour faire un mauvais coup, pensez-vous, en massacrant quelques hommes, tuer l'idée qui les a fait agir?

Le sang appelle le sang, et un jour ou l'autre vous aurez à rendre compte du crime que vous avez laissé commettre le 11 novembre.

Pour mieux faire connaître cet Ordre, nous terminerons en exposant brièvement le mécanisme et la hiérarchie constitutive de l'Ordre.

L'assemblée locale, unité primordiale de l'association, est ce que l'on nomme en Europe groupe, section de métier, chambre syndicale, etc. Elle a dans l'Ordre un numéro matricule et un nom quelconque (commercial) pour ses rapports avec le public. On peut y être admis dès l'âge de seize ans. Son bureau ou comité se compose des fonctionnaires suivants: un travailleur en chef, président, un contre-maître, un sage, un secrétaire des séances, un secrétaire des finances, un trésorier, un inspecteur, un aumônier, un statisticien, un écuyer inconnu, un écuyer intérieur, un écuyer extérieur, un solliciteur d'assurances, de plus trois juges constituant la cour ou tribunal. Ces derniers sont nommés annuellement et les autres tous les six mois, sauf le sage qui est de droit toujours le chef travailleur sortant de fonction. Décrire les attributions de chaque officier serait trop long à énumérer; leur titre les indique assez. Les lieux de réunions sont des loges dont la disposition ainsi que le cérémonial et les signes secrets — pour se reconnaître, se porter secours, se défier de témoins étrangers à l'Ordre, pour présenter ses respects aux officiers, pour voter, etc., — sont destinés à influencer le moral des membres naïfs et de bonne foi.

Pénétrons dans une de ces loges pour nous faire une idée de ce formalisme qui rappelle les sociétés du moyen-âge. Vous arrivez à la première porte, vous frappez d'une certaine façon; l'écuyer extérieur vous demande, par un guichet, une partie du mot de passe, il vous fait entrer dans le vestibule où vous lui complétez le mot de passe et donnez le numéro de la loge ou assemblée par écrit. Cet écuyer communique alors avec l'écuyer intérieur qui vous laisse pénétrer alors dans le sanctuaire où, par signes convenus, vous allez présenter vos respects au sage, qui siège au milieu de l'enceinte et il vous répond par d'autres signes. Vous prenez ensuite place à volonté. Le chef travailleur ouvre la séance après que l'inspecteur a fait la ronde pour recevoir dans l'oreille de chaque assistant le mot de passe que les membres n'ont pas le droit de se communiquer. Le travailleur en chef seul a droit de le communiquer aux membres.

Y a-t-il initiation de nouveaux membres reçus à la réunion précédente, ceux présents forment la chaîne et entourent les candidats que le sage instruit et assermente dans le cérémonial et les signes secrets de l'Ordre. La cérémonie terminée, la chaîne se rompt et les nouveaux frères font connaissance avec leurs aînés durant un quart d'heure, puis la séance régulière est ouverte pour discuter sur les sujets à l'ordre du jour. Le vote pour l'admission ou le rejet des candidats se fait par boules blanches et noires déposées dans une urne gardée par le sage. Le vote pour l'élection des officiers par bulletins et les votes pour d'autres sujets par signes. A chaque réunion il y a généralement des officiers visiteurs (appartenant à d'autres assemblées) contrôlant si tout se passe selon les lois de l'Ordre. Détailler davantage serait trop long, aussi terminons notre visite dans la loge en disant qu'avant de sortir vous devez retourner présenter vos respects au sage ainsi que promesse de discrétion sur les choses vues et entendues. Et pour vous conformer à votre promesse, vous ne devez causer d'aucune de ces choses avec d'autres frères; les officiers seuls doivent s'arranger à faire cela pour vous.

L'assemblée de district se compose d'au moins cinq assemblées locales, représentées par un délégué à raison de cent membres pour chaque assemblée locale: c'est le gouvernement de ces assemblées dans un rayon déterminé plus ou moins étendu. Son comité est composé de même que ceux des assemblées locales, plus d'un comité exécutif dont le travailleur en chef est le président et qui est donc le chef suprême de toutes les assemblées du district. Il a le droit de les suspendre de leurs droits d'en surveiller les officiers, d'instruire dans les travaux secrets du district les organisateurs de nouvelles assemblées locales, de donner le mot de passe, etc., etc., et a le devoir de faire un rapport de sa juridiction au travailleur en chef de l'Ordre. L'assemblée de district porte un numéro matricule et l'élection de ses officiers est annuelle. Ils gèrent le fonds d'assistance.

L'assemblée générale, gouvernement supérieur de l'Ordre, est composée des assemblées de district qui y sont représentées à raison d'un délégué pour mille membres pour chaque assemblée de district. Son comité est composé de même que celui des assemblées de district et locales — et d'un conseil exécutif, formé du général, du secrétaire général et de trois membres d'Etats différents nommés par l'assemblée générale. Ce conseil exécutif est le pouvoir suprême de l'Ordre et, par son président, administre et gouverne comme il l'entend durant l'année: il donne ou refuse les chartres, les cartes de voyages, etc.; il nomme les organisateurs des assemblées locales, accepte ou refuse ceux choisis par les assemblées locales ou de district, provoque des assemblées générales extraordinaires, règle les différents, suspend de leurs droits officiers et assemblées, locales ou de district; il gère les fonds coopératifs et d'assurances, impose sa décision pour cessation ou reprise du travail, pour les cotisations extraordinaires, pour boycottage, etc., ainsi que son arbitrage entre grévistes et employeurs. A sa réunion annuelle, l'assemblée générale examine les rapports du comité exécutif et des autres comités spéciaux et décide en dernier ressort. Elle est législérante et ses membres ont droit de visite dans toutes les assemblées locales, mais avec un certificat d'élection signé du général et du secrétaire général.

Le fonds d'assistance — en dehors des cotisations extraordinaires — est formé d'une cotisation de 60 cents (3 francs) par an et par membre; il est administré par les comités exécutifs des districts, mais le comité exécutif supérieur y a droit de prélèvement et de contrôle. Il existe encore dans l'Ordre trois mode de groupement non obligatoire: l'association d'assurance, pour un bénéficiaire quelconque à la mort de l'assuré. Dans cette association, l'assuré désobéissant aux lois et règles de l'Ordre perd, avec ses droits, le montant de ses versements. L'association coopérative de consommation, dont le membre délinquant aux règlements est suspendu pour un an de ses droits aux bénéfices; et l'assemblée nationale de métier. Ces trois modes de groupement sont encore sous la juridiction et la gérance du conseil exécutif supérieur.

Ce conseil — par le secrétaire général — publie un journal officiel de l'Ordre. Chaque assemblée locale est tenue de s'abonner pour un exemplaire et de communiquer à ses membres les avis du travailleur en chef général.

Les revenus de l'assemblée générale proviennent d'une cotisation ordinaire (25 cents par membre et par an), de cotisations extraordinaires, de la vente des effets, qu'elle seule a le droit de fabriquer et qui sont obligatoires pour toutes les assemblées: chartres de district 50 fr. — d'assemblée locale 75 fr. — d'assemblée locale de femmes 50 fr. — d'assemblée dissoute et réorganisée 50 fr. — cartes de voyage ou de transfert 10 sous — cachets, globes, lances, livres de signes et travaux secrets, cartes d'application, certificats, reçus, notices aux délinquants, constitutions, etc., de prix variables, fixés par le comité exécutif. Les membres de ce comité ont un salaire annuel fixe qui est actuellement de plus de 30 000 francs pour le général et de plus de 15 000 francs pour les autres membres.

Les organisateurs des assemblées locales, outre les frais de déplacement et extra divers, ont 15 francs par jour, et les officiers de comités divers ou bureaux tels que ceux de travail, de renseignements, etc., sont salariés suivant les assemblées, les professions — mais toujours largement.

Tels sont l'esprit et l'organisation de cette association qui a menacé d'englober dans son sein tout le prolétariat américain, et que plusieurs ont représenté en Europe comme socialiste.

## BIBLIOGRAPHIE

*Procese de los anarquistas en Chicago*, par Ernesto Alvarez, Guencarral 33, Madrid. Brochure à 0,25 qui vient de paraître à Madrid.

* * *

*Fais ce que veux*, réponse à la brochure *Où vont les anarchistes*, par nos amis de Genève. Prix: 15 c. Adresser les demandes à l'Imprimie jurassienne, 24, rue des Grottes.

* * *

*Les Budgets et les Voies de Transport*, par Frédereau. — Nous venons de recevoir, avec demande d'en rendre compte, la brochure dont le titre est transcrit plus haut. Cet opuscule expose le projet de vendre les chemins de fer de l'Etat aux compagnies et conclut à la nécessité de nous livrer corps et biens aux quelques juifs qui nous affament déjà et qui visent à la prise de possession de la terre entière. Merci de la perspective! Nous n'avons aucune idée de vendre ou d'acheter les chemins de fer, nous voulons les prendre et nous les prendrons. Que MM. les administrateurs et que MM. les actionnaires se le tiennent pour dit!

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les groupes anarchistes de Paris qui s'occupent de la brochure aux travailleurs des campagnes, informent leurs amis que la dite brochure sera tirée d'ici quelques jours à 10 000 exemplaires comme 1re édition. Elle coûtera, frais d'expédition compris, 4 ou 5 centimes l'exemplaire. Ils remercient ceux qui ont répondu à leur appel et invitent les groupes qui pourraient s'engager pour un nombre déterminé à le communiquer le plus tôt possible.

Ils comptent aussi sur ceux qui s'intéressent à cette propagande pour leur signaler les points où ils n'auraient pas été assez clairs et explicites, de façon à pouvoir corriger pour le second tirage.

Adresser les communications à la *Révolte* ou au compagnon Leclercq, 117, rue des Orteaux, Paris.

On peut aussi s'adresser au compagnon Leclercq pour avoir la brochure *Aux Affamés*.

* * *

Montevideo. — Les camarades de cette ville prient les compagnons de langue italienne de leur envoyer 3 ou 4 exemplaires de chaque journal ainsi que quelques brochures. Ils feront parvenir les fonds par la *Révolte* ou par toute autre voie qu'on leur indiquera. Adresser au comp. Pedro Bernard, calle Arapey, 78, Montevideo (Uruguay).

* * *

Montevideo. — On trouve la *Révolte* tous les dimanches à la féria rue Arapey, esq. 18 de Julio; la demander à Claverie marchand de vieux livres, à 0 04 cts. le numéro. Pour la recevoir à domicile s'adresser aux comp. P. Bernard et L. Moglia.

* * *

Toulon. — Le comp. Fouques prie tous les compagnons d'adresser désormais leurs lettres à son ancien domicile: rue du Mûrier 24.

* * *

Les compagnons italiens ont reçu pour le comp. Zavoli, 50 fr. d'une part, et 24 fr. de quelques anciens amis, sommes qu'ils ont fait parvenir au destinataire.

## PETITE CORRESPONDANCE

V. à Narbonne. — V. S. à Siedrecht. — R. à Verviers. — C. W. à Fressenneville. — C. B. à Moulins. — B. à Joly. — G. à La Palisse. — F. à Amiens. — B. à Nîmes. — V. boul. de Clichy. — D. à Cavaillon. — C. rue de Fecamps. — M. à Saint-Quentin. — L. à Bordeaux. — B. à Pujant. — F. à Verviers. — Reçu timbres et mandats.

F. à Verviers. — Dentu, éditeur, 15 galerie d'Orléans. B. à Woonsocket. — Nous avons enfin touché mandat. Verviers. — Reçu le journal.

M. à Caix — Il paraît un journal sous ce titre. C'est un journal boulangiste.

S. à Argenteuil — Nous n'avons pas d'autres adresses que celles déjà données.

« Action Révolutionnaire » à Alger. — Le groupe les « Réfractaires » d'Argenteuil demande si vous avez reçu l'argent qu'il a envoyé.

M. B. à Gracia. — Nous avons bien reçu les 4 francs.

B. à Roubaix. — Distribuez les invendus. Reçu mand.

## CONVOCATIONS

Bordeaux. — Tous les lecteurs de la *Révolte*, samedi 21, à 8 1/2 h. soir, 31 rue Lafaurie Montbadon, salle Chat. Communication importante.

Narbonne. — Le groupe les « Exploités », réunion jeudi 27, au café Belge, boulevard de la Liberté. Ordre du jour: les élections prochaines. — Tous les socialistes sans distinction d'écoles sont invités.

Feuquières Fressenneville. — Dimanche 22 à 3 h., réunion du cercle. — A 5 heures, conférence contradictoire salle Dhuile par le comp. Paulet d'Amiens *La misère, ses causes et son remède*. Entrée 15 cent.

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 19 — 5 CENTIMES — Du 28 JANVIER au 3 FÉVRIER 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois. . . . . » 2 50
Trois mois. . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois. . . . . » 3 50
Trois mois. . . . . » 1 75
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'ANNÉE 1887

*(Suite)* (1)

En France, l'année a commencé par le procès de Duval, qui est une conséquence de nos théories d'expropriation. La haine de la magistrature contre les anarchistes, qui s'est montrée contre ce compagnon, n'a d'ailleurs pas plus failli que pendant les années précédentes. Des centaines de compagnons ont été arrêtés et impliqués dans des procès dont les principaux ont eu lieu à Dijon, Roubaix, Laon, Saint-Quentin, etc.

Mais le trait prédominant de l'année écoulée c'est la multiplicité des grèves et le caractère des actes de révolte.

Le nombre des grèves est immense, presque toutes aussitôt vaincues que déclarées. Elles ont montré l'inefficacité de ce moyen de lutte, car aucune — pas même celle de Cholet — n'a réussi sérieusement, et la plupart ont avorté d'une manière piteuse. Aussi avons-nous vu, au sein des associations corporatives, l'idée de grève faire place à celle de la grève générale qui ne peut être que l'émeute, l'insurrection.

Les actes de révolte, accomplis individuellement ont été nombreux et ont atteint chez Turgis, chez Poquet et surtout en Deruyter, un degré d'énergie qui est de l'héroïsme, car tous avaient fait le sacrifice de leur liberté, de leur vie même, pour frapper ces hommes avec lesquels ils s'étaient trouvés en contact et qu'ils avaient reconnus être des exploiteurs cruels et sans entrailles pour les souffrances de leurs camarades de misère. En eux, nous pouvons le dire, la révolte individuelle de l'homme, frappant par excès de souffrance, se révoltant instantanément contre un ordre sodre social dans lequel il avait cru pouvoir vivre et qu'il n'avait jamais songé à renverser, a atteint son apogée. Ils ont montré aux moins clairvoyants que le régime capitaliste n'avait rien d'humain, qu'il n'était qu'une machine à broyer les travailleurs sous les caprices des possesseurs de la richesse sociale. Il nous semble fort qu'ils ferment la période de cette série d'actes que nous avons vécue depuis quelques années, — la place étant de plus en plus à la révolte des foules, à l'émeute, à l'insurrection, à la Révolution.

Les manifestations lors de l'élection présidentielle, qui avaient bien le caractère de Paris ouvrier prêt à marcher contre Versailles; dans un autre ordre de faits, la bagarre de Ménilmontant (où Méreaux, seul et par hasard, était armé) et divers autres faits de moindre importance nous montrent que désormais en France, comme ailleurs, ce seront des collectivités, des groupes, des foules qui se révolteront. Ces débuts sont timides et peu caractérisés, mais chaque jour, chaque fait fera croître leur importance, et nous avons tout lieu d'espérer que, n'abandonnant pas le terrain économique, ils seront la vraie éducation révolutionnaire, la vraie marche du peuple vers l'affranchissement de l'humanité.

Cette marche vers l'action des collectivités de plus en plus grandes, qui, seules, peuvent avoir la force de briser la société autoritaire, étatiste et économique, que nous subissons, a fortement fait sentir son impression sur l'esprit du peuple ainsi que sur celui des groupes constitués. Nous avons vu tomber beaucoup les préjugés haineux patriotiques, se développer largement le sentiment de la solidarité universelle ; et les menaces de guerre internationale, que les gouvernants agitent depuis longtemps, ont trouvé le peuple défiant et peu disposé à laisser jouer son avenir, à coups de canon, sur les champs de bataille.

Dans les groupes révolutionnaires, chacun a compris l'importance et la nécessité de cette action. On a cherché à se mettre d'accord et à s'entendre pour faire face à cette situation nouvelle de la propagande. Et nous pouvons constater que l'année écoulée a amené un grand rapprochement entre groupes, entre hommes qui luttaient un peu à la débandade, à la nécessité du moment et de la situation autant qu'à l'inspiration de leur caractère personnel. Aujourd'hui existent des groupes dont les membres, se connaissant de longue date, sont arrivés à identifier tellement les idées et les aspirations de chacun d'eux, qu'une pensée unique se dégage du groupe sur toute question ; et bientôt, espérons-nous, cet accord ne sera plus seulement le fait de groupes, mais du parti entier.

C'est alors que les anarchistes pourront produire leur effet et jouer le rôle qui leur incombe dans la prochaine révolution. Ce jour-là, ils seront une force puissante, incommensurable, car ils auront cette discipline, rêvée par Bakounine, qui résulte de l'unité de vue et de l'égalité d'activité, et non de l'obéissance aux ordres de quelques individus ou d'une majorité plus ou moins sérieuse.

Les cinq années écoulées depuis le procès de Lyon n'ont pas été sans influence sur la constitution du parti. Il a prouvé sa vitalité par la manière dont il a su résister aux milliers de condamnations qui l'ont atteint pendant ce lustre. Il a prouvé surtout que la constitution d'un parti sans état-major directeur, sans mot d'ordre officiel, sans credo obligatoire imposé, n'était pas un rêve, mais la conséquence du mouvement de la classe ouvrière et la nécessité de l'adaptation pour la lutte prochaine.

En sociologie, comme en biologie, le développement des êtres supérieurs est le plus lent et, par suite, plus difficile à constater. Et pour pouvoir apprécier exactement l'importance des modifications survenues au sein des groupes anarchistes, il faudrait une connaissance profonde de chacun d'eux et une étude spéciale qui ne rentre pas dans notre cadre. Mais elles nous montrent que loin de s'enfermer dans un cadre fixe, le parti a su s'adapter aux circonstances, et qu'il aura assez de plasticité pour se transformer constamment et faire son profit de l'expérience révolutionnaire acquise chaque jour dans la lutte.

—

Le mouvement socialiste, en Allemagne, fait des progrès continuels. Malgré la loi inique contre les socialistes, il n'a pas été possible au gouvernement de M. de Bismarck de restreindre la propagande socialiste. Une preuve est l'augmentation considérable de voix que les social-démocrates ont obtenues aux dernières élections qui ont eu lieu au commencement de 1887, et qui les ont ramenés à leur effectif de 1881. Mais, malgré cette augmentation de près de 300 000 voix, ce parti n'a réussi à envoyer au parlement que moins de la moitié de ses députés à l'ancien Reichstag, ce qui a un peu ouvert les yeux aux électeurs sur la valeur du suffrage et a fait accentuer les tendances révolutionnaires. Plusieurs députés, Liebknecht entre autres, sont restés sur le carreau, ce qui leur donnera le temps de bien réfléchir sur les bienfaits du parlementarisme et d'apprécier l'excellent ouvrage qu'ils ont fait depuis vingt ans dans ces parlottes.

Mais, malgré que le « génial » chancelier ait réussi à évincer bon nombre de députés socialistes, il n'est encore nullement satisfait de l'effet produit par sa loi, et comme il s'agit de faire prolonger la durée de son application à la prochaine session du parlement, le gouvernement se propose d'y faire ajouter un article, d'après lequel tout socialiste condamné à n'importe quelle peine pour infraction à la loi contre les socialistes pourra être banni du territoire de l'empire knouto-germanique. A l'heure actuelle, on n'a guère que la possibilité de pourchasser les socialistes par tout le territoire, soit à l'aide de la loi contre les socialistes, dans les contrées déclarées en état de siège (Berlin, Leipzig, Hambourg, Francfort, Offenbach, Stettin, etc., etc.,) qui permet d'expulser de ces endroits tout individu suspect, soit en se basant sur les différentes lois sur le séjour existantes dans les divers Etats, qui donnent à la police les moyens de se débarasser des personnalités mal vues.

Il est vrai que, pour le moment, la presse soi-disant libérale proteste contre un pareil procédé en le déclarant absolument inacceptable. Hélas ! on a vu trop souvent ces fameux « libéraux » et « progressistes » accepter le lendemain ce qu'ils avaient déclaré inacceptable la veille pour avoir le moindre doute sur le vote final. Il est peut-être une considération qui seule pourrait les empêcher de voter cette mesure, ce serait la peur de voir les « expatriés » agir bien plus énergiquement au-delà de la frontière qu'à l'intérieur. Peut-être reprendra-t-on, pour éviter cette éventualité, l'idée lancée comme ballon d'essai il y a quelques années : déportation dans une des nouvelles colonies que l'empire germanique s'efforce de créer depuis peu, de tout individu puni pour infraction à la loi contre les socialistes. Puisque la Russie a sa Sibérie, la France sa Nouvelle-Calédonie, il faut bien que l'em-

1. Voir les numéros 15 et 18 de *La Révolte*.

pire germanique ait quelque part ses îles Samoa ou autres. On est civilisé ou on ne l'est pas, que diable !

Bien entendu, toute mesure de ce genre ne pourrait qu'accélérer la marche de nos affaires qui vont assez bien. Les ouvriers social-démocrates, une fois revenus par la force des choses de leur enthousiasme pour le parlementarisme, n'auront guère d'autre alternative que de renoncer à leur émancipation économique, se soumettre tranquillement à l'état de choses actuel et crever de misère comme des moutons sans rien dire, ou se révolter contre un gouvernement qui anéantit le dernier espoir d'une réforme pacifique. Il est évident qu'une population qui a su lutter pendant dix ans contre la persécution ne renoncera pas à son idéal malgré tout, donc elle se révoltera forcément. L'organe officiel du parti, le *Sozialdemokrat* de Zurich déclare déjà que dans le cas où cette mesure serait votée, les chefs du parti ne pourraient guère plus accepter la responsabilité des agissements des individus ou groupes du parti poussés à bout : ils seraient à l'avenir impuissants à enrayer le mouvement révolutionnaire. Joli aveu. Il est donc bien établi que ce sont ces « soldats de la révolution » (M. Liebnecht), ces excellents « représentants » de la classe ouvrière qui enraient le mouvement révolutionnaire.

Il est facile d'entrevoir que dans les bonnes dispositions où le gouvernement impérial se trouve, tout socialiste qui a la mauvaise chance de tomber entre les griffes des policiers et des juges allemands est sûr de son affaire. Il ne se passe pas de semaine sans qu'il n'y ait des perquisitions, des arrestations et des condamnations de socialistes. Il faut dire que celles prononcées contre les social-démocrates sont encore relativement légères ; mais là où ceux-ci sont condamnés à des semaines ou des mois, les anarchistes le sont à des années ; nous ne voulons que rappeler ici l'inique condamnation du compagnon Neve, — volé sur le territoire belge, avec la complicité de la police de ce pays, — à 15 ans de travaux forcés pour l'expédition de brochures et de journaux par la poste sur la frontière.

Malgré tout cela le courage de nos compagnons allemands ne se dément pas. Il se trouve toujours de nouveaux volontaires pour prendre la place de ceux tombés dans la lutte. Que M. de Bismarck aille donc jusqu'au bout, les atrocités de son gouvernement contre les défenseurs des idées émancipatrices porteront leurs fruits.

L'Autriche, en bonne amie du chancelier, ne se laisse point gagner en vitesse sur ce terrain-là, et si les condamnations pleuvent en Allemagne, on les double ici, sans pouvoir tuer « l'hydre moderne », l'anarchie.

Les deux alliés voudraient bien se débarrasser des socialistes pour pouvoir tranquillement guerroyer après. Faites donc, messieurs, vous avez dans ces derniers dix ans montré tant de sollicitude pour le peuple que vous serez étonnés de son enthousiasme, le moment venu de se faire tuer pour ses bienfaiteurs.

*(à suivre)*

## L'AFFAIRE DU HAVRE

Dimanche, notre amie Louise Michel s'était rendue au Hâvre où deux réunions avaient été organisées par les groupes de cette localité en faveur de leur organe *l'Idée Ouvrière*.

La première se passa sans autre incident que ceux que nous offrent journellement les bourgeois quand ils viennent dans nos réunions. La seconde ne s'est pas passée ainsi. Un ancien ignorantin défroqué, Lucas, monta sur l'estrade, prononça quelques mots diffus, s'assit derrière Louise, puis, lorsque celle-ci reprit la parole, il lui tira à bout portant deux coups de revolver dans les deux oreilles.

Une balle déchira une oreille, l'autre pénétra dans la tête, où elle est encore car les médecins n'ont pu l'extraire. Notre amie survivra-t-elle ou non à sa blessure ? C'est ce que l'on ne peut dire encore.

Avec son sang-froid ordinaire, Louise blessée chercha à rassurer le public et à préserver son assassin du sort qui lui aurait été fait immédiatement. Elle a réussi. Le « fou » a été sauvé. Aujourd'hui il est sous les verrous, et Louise fait tout son possible pour l'en tirer.

Sachant que tous les moyens de coercition et tous les systèmes pénitenciaires atteignent le but opposé à celui qu'ils paraissent viser, nous approuvons entièrement notre amie.

Ce Lucas, que la presse bourgeoise nous représente comme une bête méchante et dangereuse, « à l'intelligence obtuse et à l'aspect louche et faux, inspirant la défiance de prime abord », a-t-il tiré simplement sous l'influence du déséquilibre de son éducation cléricale et grossière heurtée par les idées généreuses de Louise, ou a-t-il été poussé au meurtre par des excitations journalières que cette même presse bourgeoise — aujourd'hui si prodigue d'éloges envers notre amie — n'a cessé de lancer contre les révolutionnaires, en général, et contre Louise Michel en particulier.

En effet, il n'y a pas si longtemps encore que la presse bourgeoise accusait les révolutionnaires d'être, par leurs agissements, la cause de la crise industrielle que nous subissons, et de paralyser la bonne volonté des gouvernants. Rien d'étonnant à ce qu'un imbécile prît au sérieux, ces insinuations qui, malheureusement, ont encore cours parmi nombre de travailleurs, et tentât de paralyser la crise en supprimant celle qu'on lui présentait comme une des causes principales.

Mais quel que soit le mobile sous lequel il ait agi, cela, après tout, importe peu. Ce qui est regrettable, c'est de voir les travailleurs se faire les exécuteurs des rancunes bourgeoises.

Quant à la blessée, elle a toujours conservé son caractère gai et c'est avec la plus profonde indifférence qu'elle parle de sa blessure. C'est avec le même courage qu'elle allait ramasser, chassepot en mains, les blessés sous le feu des canons de Bismarck ou de Gallifet, qu'elle a subi à plusieurs reprises le sondage de sa plaie, et l'acier du chirurgien, grinçant sur les os de son crâne, l'a moins émue que les souffrances les plus légères des autres.

Constatons que toute la presse, à peu d'exceptions près, a été forcée de constater le courage et le désintéressement de notre amie.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

A quoi sert le parlementarisme. Récit d'un conseiller municipal opportuniste :

« Le conseil municipal de Paris, en votant la proposition de M. Hovelacque à une très grande majorité, n'a-t-il pas été inspiré par la prudence, la sagesse et l'esprit politique ?

« Il importait, par tous les moyens possibles, de prévenir les tristes conséquences d'une démonstration dans la rue.

« Les révolutionnaires du conseil municipal étaient décidés à se mettre à la tête des manifestants et à tenter un coup de force ; en acceptant leur proposition de faire une démarche auprès des députés de la Seine, *on leur donnait une satisfaction qui n'engageait à rien, et on prévenait un danger.* Cette démarche, d'ailleurs, ne pouvait avoir qu'un résultat insignifiant.

« Il est vrai qu'on a fait entendre des paroles violentes, mais la majorité a affirmé très haut son profond respect de la légalité.

Autrement dit : Le parlementarisme sert de soupape de sûreté ; ou l'emploi du bulletin de vote empêche celui du fusil.

* * *

Cela ne coûte que quelques années de prison aux prévenus civils pour jeter casquette ou sabot à la tête du président du tribunal. Pour un militaire c'est beaucoup plus grave et il y avait lieu de penser que cette coutume ne s'établirait pas devant les cours martiales. Erreur.

L'autre jour, à Bildah, pendant que le commissaire du gouvernement lisait l'acte d'accusation contre le soldat Retrouvé pour désertion, l'accusé lança son soulier sur lui. Retrouvé a été condamné à mort séance tenante.

A même date, chose analogue se passait à Grenoble. Un soldat allait être dégradé devant les troupes réunies lorsqu'il jeta son képi à la figure de l'officier qui s'avançait pour lui arracher ses boutons. Il va certainement être condamné à mort. Le cœur de tout homme ne bondit-il pas quand il songe [illegible] bien peu la vie humaine représente devant la [illegible] A vingt et un ans la conscription vous prend [illegible] tentative de désertion : un mouvement de [illegible] c'est la mort. C'est pourtant quelque chose un homme

* * *

Boulogne. — Nous avons lu dans les journaux [illegible] la région les nouvelles d'Amérique annonçant [illegible] surrection des noirs sur diverses plantations [illegible] Brésil. Malgré la distance qui nous sépare et la [illegible] férence de la couleur de la peau, nous nous sentons [illegible] solidaires de ces révoltés et nous leur envoyons [illegible] dessus les vagues de quelques milliers de [illegible] d'océan nos vœux les plus ardents de réussite. P[illegible] sent-ils sortir du dégradant et bestial esclavage [illegible] tique sans retomber dans cette forme presque a[illegible] barbare et plus hypocrite de l'esclavage mo[illegible] qui a nom le salariat. C'est donc avec joie que [illegible] voyons « le bois d'ébène » se refuser au tra[illegible] abrutissant et se rallier au cri de « Plutôt la m[illegible] que l'esclavage ! la liberté ou la mort ! » Nous [illegible] plaudissons de tout cœur à la fuite des esclaves [illegible] de leurs enfants et à leur vigoureuse résistance [illegible] tre les troupes de police envoyées à leur poursu[illegible] résistance qui s'est traduite par le désarmement [illegible] soldats, dont plusieurs sont restés sur le carre[illegible] Nous comprenons, sans la partager, l'inquiét[illegible] des planteurs brésiliens, surtout s'il est vrai [illegible] comme le rapportent lesdits journaux, les offici[illegible] de l'armée se soient catégoriquement refusés à [illegible] chasse des fugitifs.

Nous mettons cet exemple sous les yeux, sinon [illegible] nos officiers, trop entichés de galons et de panach[illegible] pour le suivre, du moins de nos troupiers, pe[illegible] qu'ils limitent le jour où les esclaves blancs, [illegible] nègres du labeur, préférant eux aussi la mor[illegible] l'esclavage, se révolteront pour mettre un terme [illegible] leur vie de bête de somme. Que le jour où de [illegible] organisera en « colonnes mobiles » pour répri[illegible] la Jacquerie, ils se refusent à cette dégoûtante [illegible] sogne, et les bourgeois d'Europe seront pris de pe[illegible] — et il y aura de quoi, — comme leurs congénè[illegible] de l'Amérique du Sud

Groupe « le Coq rouge ».

* * *

Perpignan. — On sait que, pour équilibrer le bu[illegible] get toujours en déficit, les sacripants qui nous gou[illegible] vernent ne reculent devant aucun procédé pour le[illegible] cer les poches des contribuables. Dernièrement, [illegible] trouvant à court de monnaie et sans doute pou[illegible] remplir leur fameux engagement : « Ni emprunts n[illegible] impôts nouveaux, » ils ont entrepris de trouve[illegible] plus de portes et de fenêtres dans les maisons [illegible] revisant la propriété bâtie. Pour ce, visite domic[illegible] liaire. Pas plus gênés que ça ! On n'a pas le dro[illegible] de fermer la porte sur le nez à ces encombrants v[illegible] siteurs, ni de les faire déguerpir à coups de pi[illegible] dans le derrière.

Pourtant les gens de Finiestiet, petit village [illegible] Roussillon, l'ont pris, et ils ont attendu MM. les v[illegible] partiteurs devant leurs portes un bâton à la ma[illegible] et leur en ont formellement interdit l'entrée. De[illegible] vant cette attitude courageuse et résolue, les cour[illegible] ont rebroussé chemin, et ce n'est qu'escortés d[illegible] gendarmes et de soldats qu'ils ont pu revenir pou[illegible] accomplir leur sale et dégoûtante besogne.

* * *

Rouen. — L'autorité divine et l'autorité séculière ont été de tout temps solidaires et se sont constamment prêté un mutuel appui. Aujourd'hui encore, si le prêtre demande au ciel ses bénédictions et ses lumières pour nos gouvernants, ceux-ci en retour lui prêtent l'appui des sabres des gendarmes et des baïonnettes de nos lignards. On a lu dans tous les journaux le récit des troubles qui se sont produits à propos du prédicateur Garnier que les ouvriers ont empêché de parler dans la cathédrale. On a vu également l'attitude des autorités, mais un fait sur lequel on a glissé, c'est l'attitude du peuple.

Sans entente préalable, simplement surexcité par l'intervention des autorités, le peuple s'est trouvé engagé dans une échauffourée qui aurait pu devenir sanglante, et il s'est comporté avec son bon sens pratique ordinaire et une solidarité remarquable. La résistance aux charges de cavalerie, le désarmement d'agents de police, l'opposition aux arrestations, — celles qui ont été opérées, n'ont été faites que sur des points où le peuple n'était pas en nombre, — tout cela a été exécuté par la « populeuse si paisible de Rouen » avec assez de sang-froid pour que nous puissions croire que ce ne sera bientôt plus seulement pour de pareilles foutaises que cette paisible population s'agitera. Il est probable qu'ici aussi le mouvement révolutionnaire aura bientôt de fervents adeptes.

* * *

Fresnenneville. — Dimanche 22 janvier, la conti[illegible]

rence organisée par les compagnons du Vimeu a pleinement réussi. Environ 150 personnes se pressaient dans la salle trop petite.

Le comp. Paulet, d'Amiens, a traité avec verve l'ordre du jour : La misère, ses causes et son remède. La misère, elle est incontestable ; les causes : l'orateur les montre aux travailleurs dans l'exploitation des patrons capitalistes et les appétits des gouvernants bourgeois. Et le remède, l'orateur le dit en trois mots, répétés par la salle entière : Mort aux voleurs !

Et les voleurs ce sont les exploiteurs, les patrons, dit un citoyen de Tully qui monte à la tribune pour inviter les ouvriers présents à se rallier aux anarchistes. Après une invitation à l'abstention faite par un compagnon d'Abbeville, plusieurs citoyens proposent une collecte en faveur des détenus politiques qui a produit 6,45.

## République Argentine

Buenos-Ayres. — La réunion des « socialistes, anarchistes et révolutionnaires » qui devait se tenir dans la salle du club Varwasé, a dû se contenter d'un autre local : 350 personnes y assistaient. Nos camarades se sont déclarés solidaires de nos vaillants camarades de Chicago et s'engagent à persévérer énergiquement comme eux jusqu'à la mort, dans la lutte entreprise contre la bourgeoisie.

## Etats-Unis

La liberté comme en Amérique : Trente-cinq émigrants, arrivés le 15 janvier à New-York, par un paquebot belge, n'ont pas été autorisés à débarquer et ont été obligés de s'en retourner en Europe. La dépêche ne dit pas la cause de l'interdiction, il est probable qu'ils n'ont pu justifier de moyens d'existence.

* * *

A quoi servent les progrès de la science :

Le gouvernement américain a ouvert un concours pour l'invention d'un appareil qui permette d'exécuter un condamné à mort par l'électricité. La pendaison prend trop de temps. Le plus célèbre des électriciens, Edison, a refusé de prendre part à ce tournoi scientifique, mais cent inventeurs pour un sont à la poursuite du problème. Ainsi les prochains anarchistes que la bourgeoisie américaine condamnera seront exécutés à raison de deux par minute.

* * *

En attendant de s'emparer du pouvoir, les Chevaliers du Travail veulent élargir ses attributions et constituer un bon petit gouvernement centralisé, comme ceux de l'Europe. Ils font signer en ce moment des listes de pétitions pour demander à l'Etat de s'emparer des lignes télégraphiques.

A New-York, les assemblées qui ont quitté l'Ordre viennent de publier un organe anarchiste, *Solidarity*, auquel nous souhaitons cordialement la bienvenue avec l'espoir qu'il fera de la bonne besogne.

## Hollande

La Haye. — Nous avons fait paraître un organe intitulé *Anarchist*. Il paraîtra tout le temps que nous aurons l'argent nécessaire. Les éditeurs sont l'ensemble des anarchistes, sans rédaction spéciale. Administration : Hoefkade, 165[47], La Haye.

Il était nécessaire d'avoir un tel organe, car les social-démocrates hollandais, quoique peut-être moins autoritaires que ceux d'Allemagne et d'ailleurs, essaient de distraire l'attention des travailleurs du problème économique et les amener à user leur force à l'obtention du suffrage universel et autres réformes aussi illusoires. Aussi dans la grève d'Almelo ils font tout leur possible pour calmer les grévistes qui s'opposent à ce qu'on leur rogne leurs salaires de serfs. *Recht voor allen* (Droit pour tous), l'organe des social-démocrates, constate avec joie que les bourgeois admirent les vœux des socialistes et les trouvent respectables ! La belle jambe que ça nous fait. Cela les empêche-t-il de nous mettre des entraves quand nous cherchons à les réaliser ? Pour le reste, les socialistes et les ouvriers montrent beaucoup de solidarité avec les grévistes par l'envoi d'argent, de pain, de pommes de terre, etc., pendant six semaines au moins que la grève a duré.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCES

Le groupe anarchiste « la Guerre Sociale » de Toulon,

Considérant que les groupes anarchistes doivent en tout temps correspondre entre eux et s'exposer mutuellement leur manière de voir sur les moyens les plus propres à hâter le développement des idées anarchistes,

Considérant que les correspondances entre groupes sont un moyen efficace de donner au mouvement anarchiste non seulement plus de vitalité, mais encore de le rendre plus énergique,

Considérant que la question de la propagande des idées anarchistes par la voie de la presse est une de celles qui doivent le plus attirer l'attention des groupes,

Pour ces divers motifs, le groupe anarchiste « la Guerre Sociale », après avoir étudié cette question, a cru de son devoir de faire part aux autres groupes du résultat de son étude.

Depuis 1881, on a assisté à l'éclosion d'un grand nombre de journaux anarchistes qui, après quelques numéros, ont dû cesser leur publication. Tel a été, en effet, le sort de l'*Affamé*, la *Revue Anarchiste*, le *Forçat du Travail*, *Terre et Liberté*, l'*Audace*, le *Drapeau rouge*, la *Torpille*, le *Droit social*, la *Lutte sociale*, la *Révolte des affamés*, l'*International-Anarchiste*, l'*Action révolutionnaire*, l'*Avant-Garde* et autres dont nous pouvons oublier les noms. Un ou deux d'entre ces organes ont vécu jusqu'au douzième numéro, le reste a eu une existence bien plus éphémère ; malgré cela demain, peut-être, nous apprendrons l'apparition d'un nouvel organe anarchiste !

*Pourquoi ces journaux ont-ils disparu ? Pourquoi en crée-t-on d'autres qui disparaîtront aussi ?*

C'est ce que nous allons dire.

Lorsque les bourgeois lancent un organe, ils ont déjà tout pesé, compté à l'avance. « Notre organe, se disent-ils, pourra vivre six mois » et ils s'assurent si ce laps de temps leur suffit pour obtenir avec ce nouveau canard, de messieurs les dirigeants, les privilèges qu'ils désirent (concessions de mines, autorisation pour loteries, émissions de bons de toutes sortes, etc.,) Si ce laps de temps est jugé insuffisant, on cherche de nouveaux adhérents pour l'entreprise et le journal ne paraît que lorsqu'il a les reins solides et que le succès de la campagne est assuré.

Pourquoi ne serions-nous pas aussi pratiques que les bourgeois ? Pourquoi, avant de faire paraître un organe, ne discuterions-nous pas sérieusement si son existence est assurée, et pourquoi nous obstinerions-nous à faire paraître quand même cet organe si nous comprenons qu'il sera mort dans quelques mois ? Ce sont là des points importants sur lesquels nous appelons l'attention des compagnons.

Lorsque le cautionnement nécessaire à l'apparition d'un journal fut supprimé, on vit aussitôt éclore une quantité prodigieuse d'organes bourgeois ; cela s'expliquait clairement : il y avait un tas d'idiots qui tenaient en réserve une somme de bêtises et tous voulurent liquider à la fois. Dans le parti anarchiste, il y a de la philosophie anarchiste à liquider, une manie à satisfaire, la manie de créer des organes *quand même*, et cette manie est telle qu'il nous semble que bon nombre de compagnons rêvant de créer un organe anarchiste doivent se dire en eux-mêmes : « Lançons des listes de souscription, puis lorsque nous aurons recueilli une certaine somme, nous ferons paraître notre organe ; il vivra tant qu'il y aura des fonds. » Dès le commencement, on se montrait assez raisonnable, on attendait pour publier le journal d'avoir recueilli plusieurs centaines de francs ; mais, depuis, le mal a empiré, et aujourd'hui à peine a-t-on recueilli soixante ou soixante-dix francs, vite l'on publie le premier numéro. Vous devinez aisément combien de numéros vivra cet organe anarchiste !

Ah ! il faut que le groupe ait eu l'honneur de publier lui aussi *son* journal ; on y fera de la plus ou moins belle prose, on sera plus ou moins violent (affaire de goût), mais on aura démontré que l'on est capable de faire un journal. Mais poussons nos investigations plus loin. Savez-vous ce qui se produit ? Le journal créé meurt. Aussitôt le groupe voisin veut prouver qu'il fera mieux ; il n'arrive ordinairement qu'à faire plus mal, car il suit les mêmes errements ; et, parfois, la toquade, au lieu de se localiser à une seule région, s'étend sur différents points à la fois et nous voyons alors surgir trois, quatre journaux anarchistes qui meurent avant d'avoir poussé leurs premiers cris, faute d'argent. Nous croyons que ce n'est pas là un moyen bien sérieux de faire de la propagande.

Depuis que nous faisons des journaux mort-nés, on devrait s'apercevoir que ce genre de propagande énerve le mouvement plutôt qu'il ne le développe, et qu'il est le moyen le plus sûr de gaspiller les gros sous déjà si rares des anarchistes.

Cet entêtement à faire paraître quand même des organes mort-nés constitue l'essence d'une grave maladie qui attaque le parti anarchiste et qui le gangrènera si nous ne cherchons à nous en débarrasser au plus tôt, cette maladie se nomme le *journalisme*.

Que les compagnons ne croient pas que nous assombrissons la situation ; non, ils n'ont qu'à bien chercher et ils verront qu'il y a dans certaines localités des camarades sérieusement atteints de la maladie du journalisme que les fautes du passé n'ont point fait revenir de leur erreur et qui s'embourbent de plus en plus dans cette ornière.

Que se produit-il au point de vue financier ?

Nous avons cité plus haut les titres de treize journaux anarchistes et, en admettant que nous n'en ayons point omis, nous disons aux compagnons : « Les souscriptio s recueillies en faveur de ces journaux ont été versées par des anarchistes ; pour la vente, nous pouvons déclarer que 80 pour cent des exemplaires ont été achetés par des anarchistes. Que l'on prenne pour chaque journal un minimum représentant les souscriptions versées et l'argent déboursé, que l'on multiplie ce minimum par treize et l'on verra quelle somme le parti anarchiste a gaspillée pour publier des organes mort-nés ! »

Que ceux qui trouvent que cette manie du journalisme est toute naturelle s'imposent eux-mêmes les sacrifices nécessaires à la satisfaction de leur toquade, mais qu'ils ne demandent pas aux autres groupes d'en payer les frais. Quant à nous, nous déclarons que nous sommes résolus à ne plus soutenir aucun organe local, nous ne voulons employer le peu d'argent dont nous pouvons disposer qu'à une propagande sérieuse. Que ceux qui ont d'argent de reste le gaspillent, nous ne voulons plus qu'on gaspille le nôtre.

N'oublions pas de faire remarquer, en passant, que bon nombre d'organes anarchistes parus jusqu'à ce jour avaient ce qu'ils appelaient « leur ligne de conduite », de sorte que ces organes étaient l'œuvre de quelques docteurs et étaient fermés à ceux qui n'avaient pas la même manière de voir.

Quelques compagnons auxquels, dans nos correspondances, nous avions précédemment exprimé nos idées sur ce sujet, en ont conclu que nous devions cesser la publication des journaux et publier au contraire des placards ou des brochures qui seraient distribuées gratuitement.

Nous croyons que l'argent gaspillé jusqu'à ce jour aurait été plus *utilement* dépensé pour la *propagande par le fait* ou en distribution de petites brochures, mais nous croyons possible aussi l'existence des journaux anarchistes.

Les vaillants organes de Lyon, malgré les poursuites, ont vécu et soutenu fermement la lutte ; s'ils ont succombé, c'est parce qu'ils étaient un peu trop lyonnais et pas assez internationaux. Ils ont pu résister si longtemps aux coups dont ils ont été frappés parce qu'ils apportaient au peuple le pain révolutionnaire, parce qu'ils prêchaient l'action et que le peuple aime ceux qui agissent.

Un de nos amis prononçait dernièrement à Lyon les paroles suivantes : « Il faut que le jour de la Révolution chaque citoyen ait une balle dans son fusil et une idée dans sa tête. »

Nous sommes aussi de cet avis et c'est pour cela que nous reconnaissons nécessaire l'existence en France de deux organes anarchistes, l'un de théorie et l'autre de propagande par le fait, et que ces deux organes soient non pas des organes locaux, non pas l'organe de quelques docteurs, d'une école quelconque, mais des organes internationaux, soutenus par tous les compagnons, dont les colonnes soient ouvertes à tous, où chaque travailleur qui aura tué son patron ou un de ses sous-ordres, qui aura incendié un bagne industriel, qui *aura agi*, en un mot, trouve une place pour exposer les motifs qui l'ont fait agir, une défense, où la lutte sous toutes ses formes et par tous les moyens soit montrée comme le seul moyen d'émancipation.

Ceux qui voudront faire de la philosophie anarchiste auront pour eux les colonnes de l'organe théorique.

« Mais, nous dira-t-on, alors même que vos organes soient internationaux, les empêcherez-vous de sombrer ? » De ce que nous avons dit plus haut, il résulte que nous reconnaissons qu'il faut beaucoup d'argent pour créer un journal. Assurons donc aux organes internationaux théorique et de lutte dont nous venons de parler, assurons-leur la vie pour six mois, un an, s'il le faut ; et lorsqu'un organe aura lutté pendant six mois, un an sans avoir eu besoin de toucher un centime au produit de la vente, cet organe aura la vie assurée ; mais nous ne cesserons de le redire, si nous voulons que nos organes vivent, il nous faut pousser à l'action quand même, lutter et lutter vigoureusement et alors nous

verrons renaître les dévouements en argent et en sacrifices personnels qui se sont produits pour les journaux de Lyon. Notre organe anarchiste international de lutte sera obligé de changer souvent de titre, peu importe; les journaux anarchistes de Lyon n'ont jamais vu leur existence compromise par un changement de titre; et, lorsque dans une ville, toutes les bonnes volontés, tous les dévouements auront été épuisés, ceux qui n'auront pas encore subi le feu de l'ennemi relèveront le drapeau et poursuivront la lutte Que l'on soit décidé à lutter et les dévouements surgiront chaque jour.

Nous le répétons : la création d'un tel organe de lutte nécessite de grands sacrifices. Sommes-nous des impuissants? Il nous faut beaucoup d'argent avant de pouvoir entamer sérieusement la lutte; eh bien, si nous n'avons pas le courage d'aller nettoyer les coffres-forts de quelques bourgeois, imposons-nous dès aujourd'hui afin de pouvoir au plus tôt préparer le branle-bas final.

Croyez-vous donc, compagnons, que les gouvernants ne comprennent pas que tant que nous perdrons notre temps à créer des journaux locaux, nous ne ferons pas une propagande sérieuse? Aussi voyez comme ils nous laissent tranquilles pour les journaux quelque violents qu'ils soient. « Encore un numéro ou deux, se disent-ils en eux-mêmes, et cet organe sera mort, pourquoi nous donner la peine de le tuer? » Et nous entendons ces fripouilles de bourgeois tenir aux naïfs du populo le raisonnement suivant : « Ah! si c'était sous l'empire ou sous la royauté, les anarchistes ne l'auraient pas belle. Que de procès de presse ne leur ferait-on pas! Tandis que sous la république, chacun est libre d'exposer ses idées! » Ce langage qui n'a guère que les apparences de vraies suffit pour endormir les nigauds. Faisons une propagande sérieuse et nous verrons alors les chacals du pouvoir sortir de leur indifférence à notre égard.

Nous nous résumons donc :

La propagande faite jusqu'à ce jour par la voie de la presse n'a pas été en rapport avec les sommes sacrifiées parce que l'on s'est borné à la publication d'organes locaux créés dans des conditions qui rendaient leur vie éphémère. Nous déclarons ne plus vouloir soutenir la création d'aucun organe local.

Nous reconnaissons nécessaire l'existence en France de deux organes anarchistes, l'un essentiellement théorique et l'autre d'*action*, mais à la condition que ces organes soient internationaux, qu'ils soient l'œuvre du parti anarchiste en entier; en un mot, qu'ils soient l'application de cette formule de l'Internationale : « L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » et qu'ils ne soient publiés qu'autant que leur vie sera assurée.

Il nous faut surtout un journal d'action pour pousser à la révolte, pour défendre chaque justicier contre les infamies dont les bourgeois chercheront à le couvrir; de la sorte, ce justicier aura plus de courage, plus d'énergie, lorsque de son banc d'accusé, il flagellera la société bourgeoise; il nous faut un journal d'action pour réveiller dans le peuple ce levain révolutionnaire qu'on a cherché à étouffer en lui.

Afin de pouvoir lutter sérieusement, il nous faut beaucoup d'argent. Imposons-nous des sacrifices dès aujourd'hui ou puisons dans les caisses de nos ennemis.

Tel est, compagnons, le résultat de l'étude à laquelle nous nous sommes livrés, et que nous soumettons à votre appréciation en vous priant de nous faire parvenir vos adhésions ou vos observations.

Vive l'Anarchie!

Le groupe anarchiste de Toulon.

Les groupes de Bordeaux, Toulouse, Narbonne, Cette, Ganges (Hérault), Nîmes, Beaucaire, Bessèges, Anduze, Alais, Avignon, le Chambon, Saint-Amand (Cher), Saint-Nazaire, Rochefort, la Madeleine-lès-Lille, Armentières, Houplines, Amiens, Fressenneville, Ville-Saint-Ouen, Reims, Nancy et Saint-Quentin adhèrent complètement à l'esprit de la présente circulaire.

Les groupes de Saint-Etienne et Roanne ont promis de nous faire part de leurs observations.

Le groupe de Bouglon reconnaît la nécessité d'avoir un organe de lutte viable.

Le groupe de Calais est divisé sur l'appréciation de notre circulaire.

Le groupe d'Amiens demande que les articles soient signés, idée à laquelle nous adhérons complétement.

Le groupe de Roubaix, partisan d'organes locaux, déclare ne pas adhérer à notre circulaire.

---

L'insertion de cette communication nous étant demandée par le groupe la *Guerre Sociale*, — dont l'activité est bien connue des camarades anarchistes, — nous l'avons insérée telle, certains que la lecture en sera d'une grande utilité pour les camarades, mais nous avons deux observations à y ajouter, car sur quelques points nous différons complètement d'idées avec la *Guerre Sociale*.

Nous ne comprenons pas la distinction qu'on veut établir entre un organe de théorie et un organe de lutte. Cette distinction ne provient, il nous semble, que d'une fausse conception. Un organe de théorie peut être un véritable organe de lutte, s'il émet des idées vraiment révolutionnaires. S'il arrive à faire des adeptes conscients et convaincus, il aura fait plus pour la lutte que de l'avoir prêchée sans rime ni raison. Selon nous, l'action ne se prêche pas dans un journal, elle se *montre par l'exemple*. Le rôle d'un journal est de commenter les faits qui se passent, d'en tirer des conséquences. Démontrer aux travailleurs qu'ils ne sortiront de la triste situation où ils croupissent que s'ils brisent les entraves dont on les charge et cela en agissant en prenant leur liberté et non en l'attendant de la bonne volonté de leurs exploiteurs, voilà tout ce qui peut se faire dans un journal; mais vouloir dire aux travailleurs : « Faites ceci, brûlez cela, pendez cet autre! » c'est de l'enfantillage, car le lecteur peut se demander avec raison : « Pourquoi celui qui prêche si bien ne fait-il pas lui-même ce qu'il nous conseille? »

Ensuite, quoi qu'en disent nos amis de Toulon, nous croyons que la publication d'un journal ne peut être utile à la propagande que si elle est l'œuvre d'un groupe d'individus ayant la même manière de voir, les mêmes aspirations, la même conception des idées, en sorte qu'ils aient la cohésion nécessaire pour une œuvre de longue haleine comme l'est la publication d'un journal.

Si on fait un journal ouvert à tout le monde, il faudra, *sans restriction aucune*, insérer tout ce qui vous arrivera, même de la part de faux frères non encore démasqués, alors vous aurez une bouillabaisse qui fera de votre journal une œuvre informe n'ayant ni rime ni raison, car vous aurez à compter avec toutes sortes de difficultés que vous occasionnera cette manière de procéder. Si vous opérez un choix dans la copie qui vous sera envoyée, votre journal n'est, par conséquent, plus ouvert à tout le monde et devient la propriété des *docteurs* chargés de faire le tri; vous retombez dans le travers que vous reprochez aux autres.

Il n'y aurait qu'une manière d'opérer en matière de journalisme anarchiste, ce serait que tous ceux qui auraient envie de faire un journal puissent le faire. Dans la société actuelle c'est impossible, étant donnée la question financière qui entrave toutes nos actions; force nous est d'unir nos efforts à d'autres qui pensent comme nous; à cette condition-là on peut encore faire de bonne besogne. Ceux qui approuvent la ligne de conduite du journal sorti de cette entente entre plusieurs individus s'y rallient; ceux qui pensent autrement n'ont qu'à se chercher et à se grouper pour faire mieux, c'est la seule manière logique d'opérer. Et, pour notre part, nous ne verrions aucun mal à la création de cette foule de journaux, dont parlent nos camarades de Toulon, si, comme le dit le manifeste de nos amis, on s'était un peu plus occupé de la manière de les faire vivre.

* * *

Des centaines de générations se sont succédé, creusant et fouillant sans relâche la terre, cette nourrice généreuse qui fournit abondamment de quoi subvenir à tous nos besoins. Ces générations ont disparu dans la nuit des temps et la situation des travailleurs des champs ne s'est pas améliorée. Pourquoi? La réponse est facile; la voici : les différentes sociétés qui ont vécu sur notre globe ont toujours été établies et se sont appuyées sur des principes qui devaient avoir fatalement pour résultat de créer deux classes distinctes, d'un côté les maîtres et de l'autre les esclaves, conséquence naturelle des principes d'hérédité et d'autorité. Les uns se sont appliqués à jouir de tous les privilèges qu'ils se sont octroyés; les autres ont passé leur vie dans la misère et les privations de toute sorte pour satisfaire les caprices de leurs oppresseurs. Il est temps de faire disparaître un état social où ceux qui ne produisent rien possèdent tout et ceux qui produisent tout sont condamnés à mourir de faim.

Il est temps, nous le répétons, de faire cesser cette anomalie, et pour cela, il faut entrer en lutte contre cette bourgeoisie égoïste et féroce qui se repaît de nos sueurs et de notre sang. Oui, guerre sans merci à tous les exploiteurs, guerre partout, guerre toujours jusqu'à complète extinction de cette classe maudite. Que dans chaque commune rurale se forment des groupes pour la propagande et l'action révolutionnaire, afin de seconder de tous nos efforts nos camarades de l'atelier et de l'usine, unissons-nous au cri de : Vive la Révolution sociale! vive l'Anarchie!

Le groupe « la Gerbe », de Leucate.

* * *

La Commission fédérale de la Fédération des Travailleurs d'Espagne, prie tous les groupes, corporations ouvrières, journaux et individus qui désirent se mettre en rapport avec elle, d'écrire à l'adresse : Carlos Soldevila, S. Olegario, 2, Barcelone.

* * *

Le numéro 4 du *Va-nu-pied*, organe du cercle Germinal, littéraire, socialiste révolutionnaire indépendant, paraîtra le 1 février (prix 5 cent. le n°).

Le cercle Germinal tient ses réunions le samedi, à 8 heures et demie du soir, salle Gaucher, 46 rue de la Montagne.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 597,15.

Montevideo. — P. Bernard 10,70. E. Introssi 10 fr. C. Lomy 10 fr. M. Fauthoux 7,50. P. Lombardi 10 fr. W. Marzorati 5 fr. Luchini et Gallo 16 fr. Reste du compte du Cerro 2,50. V. Febo 6 fr. Vente de brochures 8,80. L. Moglia 6 fr. J. Gariga 6 fr. J. Arnaud 6 fr. F. Lavandera 6 fr. J. P. Arnaudie 6 fr. J. Le Cabos 6 fr. E. Spietz 6 fr. J. Courtade 6 fr. E. Barrière 3 fr. H. Perry 2,50. J. M. Pecantet 2 fr. P. Antonio 1 fr. J. M. Porassini 1 fr. Total 150 fr.

Casimir Marty 1,25. E. Ancelin 2,50. L. G. Chebrewmann 2,50. François Rollin 1 fr. Philippe Chabert 1 fr. Joseph Desvideaux 1,25. Louis Toubeaux 1,25. Lanzy Trouillas 1,25. Jean Blanc 1,25. Adolphe Cootz 1,25. Auguste Marty 2,50. Isidore Brelin 0,50. A. Marty 1,25. François Amis 1,25. Total 20 fr.

S. à Argenteuil 1,50. R. à Alger 30 fr. G. à Istres 1 fr. O. à Reims 1 fr. Un groupe d'amis de Bordeaux, remis par le comp. L. 6,25. Total 39,75.

X. à Saint-Denis 2 fr. F. à Rouxières sous Bois 0,50. Vente de vieux timbres 2,75. R. G. à Calvisson 0,60. B. à La Machine 0,40. G. R. à Blidah 0,50. Chaux 0,50. Fonds, collecte faite à une réunion d'anarchistes 8 fr. Un camelot 0,10. Excédent d'écot le 5, 1,05. X. 10 fr. T. à Pantin 0,50. B. à Pont de Marcq 0,50. D. à Paris 0,50. B. à Paris 2 fr. Groupe la Haine à Ougrée 4,50. Ritz 1 fr. C. à Lorgues 0,50. Vente de vieux timbres 1 fr. D. à Tunis 2,50. G. à Albigny 0,20. V. R. à Londres 25,75. Dennechère 1 fr. Vve L. 2 fr. Un vengeur, Egmond, Roubaix 1 fr. Bordeaux, un dévoué, par l'intermédiaire de Sicard, 0,50. Les exilés du 14, 1,50. Total 69,60.

Total à ce jour 876,50.

Nous avons reçu pour la propagande dans les campagnes : du groupe « le Glaive » de Villefranche 8 fr. J. G. — A. G. — A. C., Brest 0,50. Du groupe le « Coq Rouge » de Bouglon 4,90.

## PETITE CORRESPONDANCE

R. à Mouveaux. — B. à Asnières. — G. à Brest. — M. à Armentières. — B. à St-Denis. — P. à Arras. — L. à Avignon. — G. à Persan. — L. à Orléans. — S. à Creston. — N. F. à Flixecourt. — F. à Toulon. — H. à Lille. — F. à Reims (2). — G. à Irwin. — M. à Calais. — Reçu timbres et mandats.

Museux. — Le temps nous manque absolument pour courir les réunions.

A. G. rue Emerian. — Oui.

Contat à Lille. — Passez chez Hayard prendre les invendus. Vous les emploirez à la propagande.

## CONVOCATIONS

Avignon. — Le groupe d'études sociales fait un appel pressant à tous ceux qui ont à cœur la propagande socialiste afin qu'ils soient exacts, autant que possible, aux réunions qui ont lieu tous les jeudis à 8 1/2 heures du soir, au local habituel.

Escarbotin. — Dimanche 5 février, à 8 1/2 h. du soir, réunion du groupe « l'Eclair ». Ordre du jour : L'action révolutionnaire. Tous les compagnons de Friville-Escarcotin sont priés d'être exacts.

Mouveaux. — Le groupe cosmopolite, réunion tous les samedis, à 8 1/2 du soir.

Blanc-Sceau (Nord). — Réunion tous les lundis, à 6 1/2 heures du soir, du groupe « les Jeunes défenseurs de l'humanité ».

Lyon. — Les anarchistes du 1er et du 2e arr. de Lyon. — Réunion privée de tous les anarchistes des deux arrondissements le lundi 30 janvier, à 8 heures du soir, chez M. Colomb, montée de la Grande Côte, 79. Ordre du jour : 1° Formation d'un groupe pour les deux arr. 2° Des moyens de propagande. 3° Organisation d'une soirée de famille au bénéfice de la propagande du groupe.

Avis. — Le groupe du IVe arr. est spécialement convoqué.

---

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 20 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 4 au 10 FÉVRIER 1888.

I. I. S. G. COLLECTIE UGO FEDELI

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'ANNÉE 1887

*(Fin)* (1)

—

En Italie, l'année qui s'est passée assez tranquille à la surface, porte en elle bien des germes de troubles futurs. L'évènement le plus remarquable, qui se soit produit, est incontestablement l'expédition militaire en Afrique, la chasse au veau d'or, qui est à la fois l'effet de l'expansion du capitalisme en Italie, et sera la cause d'un redoublement de misère et d'oppression pour le prolétaire italien. Les préparatifs seuls ont suffi à troubler l'équilibre du budget et à provoquer l'imposition de taxes nouvelles. Nous avons déjà dit dans nos colonnes comment il n'est même jusqu'aux « volontaires » de l'armée — recrutée pour la besogne — qui ne soient animés de l'esprit du gain (une prime de 600 francs a été promise à chaque survivant outre des avantages additionnels), et nous avons dit aussi, les faits en main, avec quelle aversion le vrai peuple — celui que souvent on prétend ignorer — regarde ce coup de force de la bourgeoisie du pays.

Après l'expédition en Afrique et l'alliance de l'Italie avec les deux empires du Centre — qui dénote la marche régressive de la politique italienne — le grand développement du capitalisme mérite d'être constaté. Partout on a fondé en Italie des grandes compagnies ; des maisons de vente, sur le modèle des « stores » de Londres et des grands magasins de Paris, ont été établies à Rome, à Milan et à Naples. Le chiffre auquel sont montés les travaux publics, inventés pour le bénéfice des entrepreneurs et de toute la clientèle gouvernementale, et payés par le peuple, est énorme. Et les demandes de crédit, adressées aux banques par ces entrepreneurs, jointes aux faux frais gouvernementaux, ont causé une crise financière, qui s'est étendue de la Sardaigne à la Sicile, et a eu naturellement pour centre la capitale.

Comme conséquence, les grèves ont été nombreuses, longues et laborieuses. Le parti ouvrier a revécu : il a même eu son congrès à Pavie, et jusqu'à présent se tient encore sagement à l'écart des politiciens de toutes nuances. L'alliance électorale entre socialistes et républicains a été rompue, et la tentative d'enlever Cipriani à la prison par le vote a échoué. On attend maintenant qu'il soit délivré de droit à la publication du nouveau code. L'éclipse des députés soi-disant socialistes à la Chambre a été complète. Un effort fait pour élargir la base du parti socialiste parlementaire, par une conférence convoquée à Ravenne, sous prétexte de protester contre l'expédition africaine, n'a pas été heureux. Les parlementaires semblent déjà désillusionnés, après une si courte expérience, de la « nouvelle tactique », qui devait les conduire d'un bond au millenium.

Nos camarades anarchistes ont fait de la bonne propagande. Des journaux anarchistes ont paru dans tous les coins de l'Italie, généralement bien rédigés ; et quoique beaucoup d'entre eux soient tombés sous les coups de la censure gouvernementale, ils reprennent ou ils sont remplacés. Le 1er janvier a dû paraître l'*Ottantanove* à Venise. En Italie, comme en France, on a beaucoup discuté d'union et d'action commune sans rien faire. Peut-être faut-il que nous nous dégagions tout à fait des idées de coteries dirigeantes et des personnalités prééminentes, que nous attachions à l'union et à l'association, avant que l'union soit possible.

—

En Belgique, c'est l'action populaire directe qui commence. La grève générale, qui fut déjà tentée en 1886, est à l'ordre du jour. Les travailleurs en ont assez de leur misère : ils se révoltent. Dès mars, nos amis nous annoncent la grève générale comme imminente, mais la catastrophe de Quaregnon, en semant la mort et le deuil au sein des mineurs, la fait retarder jusqu'en mai. Elle éclate enfin, attirant sur ce point du globe l'attention de tous les socialistes, de tous les travailleurs.

D'abord, elle éclate sur quelques points isolés, dispersés à travers les centres miniers et métallurgistes, puis elle s'étend et devient presque totalement générale dans les bassins du Centre, du Borinage et de Charleroi ; elle gagne Verviers et, partiellement, Bruxelles. C'est la révolte du peuple et, la terreur est grande parmi la bourgeoisie. On parle d'appeler les régiments prussiens pour réprimer l'insurrection, de s'agenouiller devant Bismarck pour qu'il daigne sauver la bourgeoisie et qu'il fasse « régner l'ordre » ; tandis que, parmi les bourgeois, ceux qui ont encore quelques sentiments d'humanité, se trouvant pris au dépourvu, ne savent quelle attitude avoir devant l'insurrection menaçante. Un colonel, dont le nom n'a même pas été prononcé, se brûle la cervelle plutôt que de conduire son régiment à Charleroi, et de se voir dans la nécessité de fusiller le peuple.

La bourgeoisie est démoralisée : que vont faire les grévistes?

Ils manquent d'une conception nette de la situation, ils organisent des meetings dans lesquels ils sont tiraillés et divisés par les divers partis qui veulent les conseiller, ils font cesser le travail dans les usines et exercent quelques vengeances contre des traîtres. Ils coupent en plusieurs endroits les moyens de communication de leurs ennemis ; puis, sur le conseil de Desfuisseaux, ils remettent au lundi de la Pentecôte leur marche sur Bruxelles. La faute de la Commune remettant au 3 avril la marche sur Versailles, que tous les Parisiens réclamaient dès le 18 mars.

Une semaine passée dans cette presque inaction épuisant les dernières ressources des révoltés a été la démoralisation, et la marche sur Bruxelles n'a pas eu lieu. Les travailleurs n'ont pas su faire main-basse sur la richesse, produit de leur travail, et la bourgeoisie les vaincus.

Les anarchistes ont essayé de donner le plus de vigueur possible à cette insurrection, mais leur influence n'a pas été assez puissante pour pouvoir réagir contre les endormeurs. Cela a engagé nos amis de Belgique à entreprendre une active campagne de propagande dans les bassins houillers et métallurgistes, campagne qui pourra modifier un peu la physionomie de la prochaine révolte.

D'autre part, l'attitude réactionnaire des meneurs du parti ouvrier a mécontenté nombre de leurs adhérents et a fait surgir des groupes anarchistes dans plusieurs localités, telles que Liége et Gand, qui paraissaient fermées à nos idées. La Belgique flamande a rejoint la Belgique walonne dans le mouvement révolutionnaire international. Et les procès de Jahn, de Soethout et de Lootens, qui ont eu lieu à la fin de l'année, ont apporté un puissant concours au développement de nos idées dans ce pays de grande industrie et de grande misère.

—

L'Espagne paraissait s'arrêter sur les résultats acquis. La propagande immense faite par l'*Allianza* avait amené toute l'Internationale espagnole à se déclarer anarchiste. Les sections, les fédérations étaient organisées, prêtes à la Révolution, n'attendant que l'occasion de la lutte. Nos amis se confiaient en leur force, ils attendaient que les événements les mettent en mesure d'agir et ils continuaient tranquillement la propagande dans l'intérieur de leur pays, sans se mêler activement aux courants d'idées et de lutte qui entraînaient les anarchistes dans le reste du monde. La Fédération espagnole restait immuable sur les anciens principes de l'anarchie, tels que les avait développés l'Internationale, et elle paraissait regarder impassible les mutations nouvelles que subissaient ailleurs le parti et les idées.

L'année écoulée a changé ce quiétisme en une activité nouvelle. Nous avons vu se former et se développer à côté de la Fédération une organisation nouvelle : les groupes communistes anarchistes. C'est le réveil de l'esprit d'initiative : une activité plus fiévreuse, plus dévorante qui se développe dans la péninsule. Et le procès et les exécutions de Chicago, qui ont eu un si profond écho dans le cœur des membres de la Fédération et y ont développé de si grandes sympathies — sympathies dont la manifestation a valu la prison à beaucoup — nous paraît avoir engagé cette association à entrer dans une nouvelle vie, plus en rapport avec le mouvement dans les autres pays.

Connaissant l'esprit pratique de solidarité qui a toujours uni les anarchistes espagnols, nous ne doutons pas que bientôt l'Espagne ne prenne dans le mouvement international, le rang que lui assignent le nombre et le dévouement de ses adhérents.

—

En Portugal, la propagande continue, acti

1. Voir les numéros 17 et 19 de *La Révolte*.

vement poursuivie par les groupes de Lisbonne et d'Opporto.

**La Hollande entre dans la lutte anarchiste et aujourd'hui nos amis** de ce pays ont commencé la publication d'un organe qui aidera puissamment leur propagande.

**En Suisse, la grève de Berne est venu** montrer que le parti anarchiste **a acquis** une certaine importance dans la Suisse allemande. La propagande de la Jurassienne a pris un nouvel essor.

Dans le reste de l'Europe, partout, en 1887, l'anarchie gagne du terrain. Là où existent des groupes, le nombre de leurs membres et leurs moyens d'action s'agrandissent. Sur les points où l'idée anarchiste n'a pas encore percé, l'influence du mouvement international et des exécutions de Chicago lui ont acquis de profondes sympathies.

En Afrique, le drapeau anarchiste a été arboré à Tunis, au Caire, à Alexandrie, à Suez, qui sont venus joindre les groupes existant en Algérie et au Cap.

En Australie, c'est de Melbourne et de Sydney que se propage, avec *Honesty*, l'idée anarchiste.

Dans l'Amérique du Sud, les groupes de Montevideo et de Buenos-Ayres prennent chaque jour une importance plus grande, et bientôt le parti anarchiste s'étendra dans tous ces pays.

Partout où paraît l'oppression capitaliste, l'Anarchie la suit, l'étreignant dans une lutte à mort dont l'issue n'est plus douteuse.

—

Mais le fait qui domine tout le mouvement prolétarien, anarchiste, socialiste ou même simplement ouvrier, c'est la longue agonie de nos camarades de Chicago.

Condamnés à mort en août 1886, cette agonie a duré seize mois, jusqu'au 11 novembre 1887. Seize mois à attendre chaque jour que les bourreaux viennent mettre fin à leurs tortures, — quelle horrible souffrance! Nous avons entendu raconter jadis à un vaincu de 71, ses impressions pendant les six mois qu'il passa dans la « fosse aux lions », à Versailles, alors que chaque nuit, à une ou deux heures du matin, les prisonniers se réveillaient, s'attendant à s'entendre appeler pour être conduits aux poteaux de Satory. Et instinctivement, en lisant les nouvelles qui nous parvenaient de Chicago, la vision de ces nuits sans repos, avec ces brusques réveils sonnés par la mort, avec la douleur d'abandonner une famille aimée aux caprices du sort et de la misère, avec le regret de toute leur puissante et forte vitalité inutile désormais pour eux et leurs semblables; cette vision de la rage impuissante de forts devant la haine implacable et froide des lâches, traversait notre esprit et y traçait en caractères brûlants les impressions de douleur qu'ont dûes éprouver nos vaillants amis.

Mais chez eux, comme chez toutes les natures fortes, la douleur n'a eu d'autre effet que d'affermir leur courage, et le suicide héroïque de Lingg ainsi que le martyre de Parsons, de Spies, d'Engel et de Fischer ont montré que l'anarchie était assez puissante pour redonner au monde l'exemple des plus grands dévouements que l'histoire ait enregistrés.

Et ce dévouement n'a pas été sans porter ses fruits. Sans parler du retentissement et de l'influence qu'ont eus leur condamnation, leur long martyre et leur exécution sur le développement du socialisme dans le monde entier, — aux Etats Unis ils ont eu leur effet immédiat. La mort des cinq anarchistes et la férocité des bourgeois ont montré aux travailleurs l'antagonisme de leurs intérêts et de ceux de cette classe égoïste et sanguinaire. Beaucoup d'associations ouvrières et d'unions de métier ont abandonné les Chevaliers du Travail, dont les chefs, contrairement aux sentiments de la plupart des groupes, ont cherché à empêcher les sympathies de se produire. Ces unions de métier ont rompu avec la routine traditionnelle qui les plaçait sous les ordres d'un maître et ont marché de l'avant, cherchant une nouvelle voie.

Pendant ce temps, les fidèles du Grand Maître des Chevaliers du Travail ont opéré de plus en plus leur soumission à toutes les autorités constituées, au Capital, à l'Etat, à l'Eglise. Ils ont ralliés sans cesse des sociétés de plus en plus réactionnaires, fondées par les prêtres et les jésuites, et, malgré cela, le nombre de leurs adhérents a décru sans cesse : les nouvelles recrues n'ont pu combler les vides laissés par les déserteurs. Aujourd'hui leur nombre est réduit d'un bon tiers et les éléments pour la constitution d'un fort parti anarchiste existent dans tous les Etats de l'Union. Espérons que bientôt ce sera un fait accompli.

La réapparition de l'*Alarm*, la condamnation de Johann Most — qui a à peine passé quelques mois en liberté — sont des faits qui ne peuvent qu'aider à ce résultat. Il est encore, l'anarchie était aux Etats Unis une idée exotique, importée par les Allemands. Aujourd'hui, les exécutions de Chicago lui ont donné droit de cité. Comme nous l'avons déjà dit, si les Français ont versé leur sang pour l'indépendance politique des Américains, les Allemands ont versé le leur pour l'émancipation économique des travailleurs de ce pays.

Et ils ne l'auront pas versé en vain!

## INFLUENCE MORALE DES PRISONS

### *SUR LES PRISONNIERS*

*(Suite)* (1)

Tout le monde connait l'influence délétère de l'oisiveté. Le travail relève l'homme. Mais il y a travail et travail. Il y a celui de l'homme libre qui permet à l'homme de se sentir une partie de l'immense tout — l'univers. Et il y a le travail forcé de l'esclave qui dégrade l'homme — travail fait à contre-cœur seulement par crainte d'une aggravation de peine, et tel est le travail de la prison. Je ne parle pas du moulin de discipline anglais dans lequel l'homme doit se mouvoir comme un écureuil dans sa roue, du parfilage de l'étoupe qui permet à un homme de faire pour un liard de travail par jour. Ceci n'est qu'une basse vengeance de la société. Tandis que toute l'humanité travaille pour vivre, l'homme qui est forcé de faire un travail qui ne sert à rien se sent hors la loi. Et si plus tard il traite la société comme hors la loi, n'en accusons que nous-mêmes.

Les choses ne sont pas plus belles lorsqu'on considère le travail utile des prisons. J'ai déjà dit pour quel salaire dérisoire travaille le prisonnier. Dans ces conditions, le travail — qui déjà n'a aucun attrait en lui-même parce qu'il n'exerce aucune des facultés mentales du travailleurs — est si mal rétribué qu'il arrive à être considéré comme une punition. Quand mes amis anarchistes à Clairvaux faisaient des corsets ou des boutons de nacre et ramassaient douze sous par dix heures de travail, dont quatre étaient retenus par l'Etat (six sous et plus pour les prisonniers de droit commun) nous comprenions très bien le dégoût que ce travail devait inspirer à un homme condamné à le faire. Quel plaisir trouver dans un pareil labeur? Quel effet moralisant ce travail peut-il exercer, lorsque le prisonnier se répète continuellement qu'il ne travaille que pour enrichir un patron! Quand il a reçu 36 sous à la fin de la semaine il s'écrie avec raison : « Décidément les vrais voleurs sont ceux qui nous tiennent ici, et pas nous ».

Mais encore, nos camarades n'étaient pas forcés de travailler et quelquefois par un travail assidu ils arrivaient à réaliser vingt sous. Mais ils faisaient ainsi parce quelque chose les poussaient à travailler. Ceux qui étaient mariés étaient en correspondance suivie avec leurs femmes. La chaîne qui reliait le prisonnier à la maison n'était pas rompue. Et ceux qui n'étaient pas mariés ou n'avaient pas de mère à soutenir, avaient une passion : l'étude, et ils travaillaient à leur nacre dans l'espoir de pouvoir s'acheter à la fin du mois un livre depuis longtemps désiré. Car, où donc si ce n'est en prison, le travailleur a-t-il le loisir pour l'étude?

Ils avaient une passion. Mais quelle passion peut inspirer un prisonnier de droit commun, privé de tout lien qui pourrait le rattacher à la vie extérieure? Par un raffinement de cruauté, ceux qui ont imaginé nos prisons ont fait tout ce qu'ils ont pu pour interrompre toute relation du prisonnier avec la société. En Angleterre sa femme et ses enfants ne peuvent le voir qu'une fois tous les trois mois et les lettres qu'il faut écrire sont de vrais dérisions. Les philanthropes ont poussé le mépris de la nature humaine jusqu'à ne permettre au détenu que d'apposer sa signature au bas d'une circulaire imprimée.

Dans les prisons françaises, les visites des parents ne sont pas si sévèrement limitées et dans les prisons centrales le directeur est même autorisé dans des cas exceptionnels à permettre les visites dans un parloir sans grille. Mais les maisons centrales sont loin des grandes villes et ce sont les grandes villes qui fournissent le plus grand nombre de détenus. Très peu de femmes ont les moyens de faire le voyage de Clairvaux pour avoir quelques petites entrevues avec leur mari.

Et ainsi la meilleure influence à laquelle le détenu pourrait être soumis, la seule qui pourrait apporter un rayon de lumière, un élément plus doux dans sa vie — les relations avec ses proches — est systématiquement écartée. Les prisons de l'ancien temps étaient moins propres, moins ordonnées que celles d'aujourd'hui mais elles étaient plus humaines.

Dans la vie grise d'un prisonnier, qui s'écoule sans passion et sans émotion, tous les meilleurs sentiments s'atrophient rapidement. Les artisans qui avaient aimé leur métier perdent le goût du travail. L'énergie physique est rapidement tuée en prison. L'énergie du corps disparait peu à peu et je ne puis trouver de meilleure comparaison pour l'état du prisonnier que celle de l'hivernage dans les régions polaires. Lisez les récits des expéditions arctiques, les anciennes, celles du bon vieux Parry ou de Ross. En les parcourant, vous sentez une note de dépression physique et mentale planant sur tout le récit, devenant de plus en plus lugubre, jusqu'à ce que le soleil reparaisse à l'horizon. C'est l'état du prisonnier. Le cerveau n'a plus l'énergie pour une attention soutenue, la pensée est moins rapide, en tous cas moins persistante; elle perd de sa profondeur. Un rapport américain constatait dernièrement que tandis que l'étude des langues prospère dans les prisons, les détenus sont incapables de réussir en mathématiques, et c'est vrai : c'est ainsi.

Il me semble que cet abaissement de l'énergie nerveuse peut être surtout expliqué par le manque d'impressions. Dans la vie ordinaire, mille sons et couleurs frappent chaque jour nos sens; mille petits faits arrivent à notre connaissance et stimulent l'activité de notre cerveau. Rien de tel ne frappe le prisonnier; ses impressions sont peu nombreuses et toujours les mêmes. D'où la curiosité du prisonnier pour toute nouveauté. Je ne puis pas oublier l'intérêt avec lequel j'observais, en me promenant dans la cour de la prison, les variations de couleurs sur la flèche dorée de la forteresse, ses teintes rosées au coucher du soleil, ses couleurs bleuâtres le matin, son aspect changeant aux jours nuageux ou clairs, le matin ou le soir, l'hiver et l'été. C'était la seule chose qui fit varier son aspect. L'arrivée d'un pierrot dans la cour était un évènement. C'était une impression nouvelle. C'est aussi probablement la raison qui fait que les prisonniers aiment tant les illustrations. Toutes les impressions reçues par le prisonnier qu'elles proviennent de ses lectures ou de ses pensées, passent au travers de son imagination. Et le cerveau insuffisamment nourri par un cœur moins actif et un sang appauvri devient fatigué, éreinté; il perd son énergie.

1. Voir les numéros 15 et 18 de la *Révolte*

—

Il y a une autre cause importante de démoralisation dans les prisons, sur laquelle on ne saurait trop insister étant commune à toutes les prisons et inhérentes au système de la privation de la liberté. Toutes les transgressions aux principes admis de la morale peuvent être imputées au manque d'une ferme volonté. La plupart des habitants des prisons sont des personnes qui n'ont pas eu suffisamment de fermeté pour résister aux tentations qui les entouraient ou pour maîtriser une passion qui les a emportés. Eh bien, en prison comme au monastère, tout est fait pour tuer la volonté de l'homme. L'homme n'a pas le choix entre deux actions, les très petites occasions qu'il a d'exercer sa volonté sont excessivement courtes : toute sa vie a été réglée et ordonnée d'avance, il n'a qu'à suivre le courant, à obéir sous peine de dures punitions. Dans ces conditions toute la volonté qu'il pouvait avoir avant son entrée en prison, disparaît. Et, où trouvera-t-il la force de résister aux tentations qui surgiront devant lui, comme par enchantement, lorsqu'il franchira les murs ? Où trouvera-t-il la force de résister à la première impulsion d'un caractère passionné, si durant plusieurs années, tout a été fait pour tuer en lui la force intérieure, pour en faire un outil docile dans la main de ceux qui le gouvernent.

Ce fait est, dans mon idée, la plus forte condamnation de tout système basé sur la privation de la liberté de l'individu. L'origine de la suppression de toute liberté individuelle est facile à montrer. Elle vient du désir de garder le plus grand nombre de prisonniers avec le plus petit nombre de gardiens. L'idéal de nos prisons serait un millier d'automates se levant et travaillant, mangeant et se couchant au moyen de courants électriques lancés par un seul gardien.

On peut parvenir ainsi à faire des économies budgétaires, mais il ne faut pas s'étonner si des hommes réduits à l'état de simples machines ne sont pas, à leur libération, ceux dont la vie de société a besoin.

Aussitôt qu'un prisonnier est relâché, ses camarades d'autrefois l'attendent. Ils le reçoivent en frères, et aussitôt libéré, il est repris par le courant qui l'a déjà une fois amené à la prison. Les sociétés de secours n'y peuvent rien. Tout ce qu'elles peuvent faire est de combattre la mauvaise influence des prisons, contrebalancer ses mauvais effets chez quelques-uns des libérés.

Et quel constrate entre la réception des anciens camarades et celle de tout ce monde qui s'occupe de philanthropie envers les prisonniers libérés ! Pour ces jésuites chrétiens et philanthropes, les prisonniers libérés sont des pestiférés. Qui d'eux les invitera chez lui, et dira simplement : « Voici une chambre, voici du travail, asseyez-vous à cette table et faites partie de notre famille ! » Il a besoin de soutien fraternel, il ne cherche qu'une main amie qui soit tendue vers lui. Mais après avoir fait tout ce qui était au pouvoir de la société pour en faire un ennemi, après lui avoir inoculé les vices qui caractérisent les prisons, on le rejette sur le pavé, on le condamne à devenir récidiviste.

*(à suivre)*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Firminy. — Dimanche 22 courant, nous avions organisé une réunion publique avec le concours des comp. Delmorès, Orsetin et Davoine, de Vienne, qui ont remplacé le comp. Bordat, malade. Le compagnon Chapoton, de Saint-Rambert, a fait une charge sur le patriotisme qui a été très applaudie par l'auditoire. Le comp. Delmorès a été très applaudi dans le développement de son sujet : *le communisme économique*. Il a parfaitement bien expliqué que le communisme anarchiste était tout autre chose que tout ce qui a été traité jusqu'ici comme communisme autoritaire et communisme religieux, ou tout autre système. Parlant de la révolution prochaine, il dit que l'on ne devra pas, comme en 1848, dire : mort aux voleurs ! mais, au contraire, le peuple devra prendre possession de toutes les richesses et les mettre à la disposition de tous.

* * *

Terrenoire. — La compagnie des mines et hauts-fourneaux de Terrenoire, La Voulte et Bessèges, dont nous avons eu déjà plusieurs fois à nous occuper et à signaler les agissements, vient de forcer les ouvriers de Terrenoire à se mettre en grève pour obtenir le paiement des salaires de novembre.

L'année passée, la compagnie avait fait attendre jusqu'à quatre mois leurs salaires aux ouvriers de Bessèges. Aujourd'hui, les métallurgistes de la Loire, ne se trouvant pas en mesure de faire un tel crédit à MM. les actionnaires, ont dû se mettre en grève.

A la suite de la déclaration de la grève, la compagnie s'est déclarée en faillite et a proposé la constitution d'une nouvelle société pour l'exploitation de ses établissements. En attendant, les ouvriers restent sans ressources, et nous ignorons quelle canaillerie à leur égard cache cette nouvelle combinaison.

## Allemagne

Nous extrayons d'une correspondance d'un camarade, les lignes suivantes, relatives au rôle des mouchards démasqués par le *Sozialdemokrat* :

Il serait encore établi par les documents trouvés que les nommés Henri Nonne, Oberwinder et Trautner, tout les trois résidant à Paris (Nonne a été expulsé il y a quelques semaines parce que le gouvernement français a acquis la certitude qu'il s'occupe d'espionage, — ce que font d'ailleurs aussi tous les autres agents allemands qui affichent publiquement la surveillance des socialistes étrangers) étaient aussi des mouchards. De même un certain Kaufmann, expulsé dans le temps de la Suisse comme anarchiste. A propos de ce monsieur, le *Sozialdemokrat* arrive à conclure que les actes accomplis à Vienne, il y a quelques années, par les compagnons Kammerer et Stellmacher, l'avaient été sur l'instigation de Kaufmann sous l'inspiration du sieur Krüger Ici, une rectification.

Nous savons pertinemment que Kammerer, au moins deux ans avant ces faits, avait préconisé dans un entretien particulier, leur nécessité et avec une patience remarquable il avait préparé ces actes et cherché un compagnon qui lui inspirât assez de confiance pour l'aider dans l'action entreprise. On peut donc discuter la valeur de ces actes, leur utilité, même se demander s'ils étaient justes au point de vue anarchiste, mais nul ne saurait prétendre qu'ils ont été accomplis sous une inspiration étrangère. Une autre preuve, c'est que Stellmacher, une fois décidé, prit l'argent mis de côté par sa femme pour le loyer, se procurant ainsi les moyens du voyage à Vienne. Quant à Kaufmann, certains de ses actes et certaines paroles prononcées par lui ont mis tous les compagnons en garde contre sa valeur morale et il a été mis en quarantaine par tous, de manière que, fût-il maintenant un mouchard, il ne pourrait pas nuire. Mais nous doutons qu'il le fût au temps de son séjour à Z rich et à Paris, car il était dans une déche épouvantable ce qui, on l'avouera, n'est guère le cas chez ceux « qui rendent des services ».

Enfin toujours les mêmes documents prouveraient que l'ancien capitaine de l'armée bavaroise ou badoise Ehrenberg, qui vivait à Zurich depuis nombre d'années, serait encore un agent policier ainsi qu'un autre ancien officier dont le nom m'échappe. Ehrenberg était nous le savons, en correspondance avec quelques rares compagnons, mais ne se mêlait jamais au mouvement, ni aux groupes. Son dada était l'alliance des révolutionnaires allemands avec les républicains français (les bourgeois radicaux bien entendu, car l'entente des ouvriers socialistes de tous les pays au moment d'une action est pour chaque révolutionnaire allemand envisagé comme chose qui se comprend d'elle-même, à tel point qu'on n'en parle même pas, c'est chose entendue !) pour débarrasser l'Allemagne de son empereur, ses rois et ses roitelets (ce qu'il y en a de sangsues princières dans ce pauvre pays, sans compter les bourgeois !) et fonder la grande république européenne. Certains de nos compagnons se montrèrent assez enthousiasmés pour cette idée qui promettait une prompte révolution en Allemagne. D'autres étaient beaucoup plus réservés, ne croyant pas à la possibilité d'une entente entre ceux qui veulent l'émancipation du peuple, sans distinction de langue, et ceux qui ont égorgé 35 000 camarades à Paris et qui sont tout prêt à recommencer pour étouffer un mouvement dans le sang du peuple. On ne pourrait que conclure un marché de dupes ; et nous ne voulons duper personne, mais aussi nous ne voulons être les dupes de personne.

A ce propos, le *Sozialdemokrat* dit que ce M. Ehrenberg a envoyé un mémoire sur son idée à Paris et demande comment il se fait qu'une copie de ce mémoire se trouve entre les mains du gouvernement de Berlin. Le fait de l'envoi de ce mémoire est exact. Mais nous n'ignorons pas cet autre fait, que ce même mémoire — qui avait provoqué une certaine surprise à Paris, parce que son auteur, qui semble quelque peu atteint de la maladie de l'antisémitisme, avait eu soin d'y mêler des attaques contre les juifs et y proposait même, semble-t-il, de commencer le mouvement en Allemagne par la guerre contre les juifs — a été envoyé, par l'intermédiaire d'un rédacteur de la *Justice*, dont M. Liebknecht est un correspondant, comme vous le savez, aux chefs du parti social-démocrate à Zurich, pour leur demander leur avis sur le projet, et des renseignements sur la personne de ce socialiste révolutionnaire anti-sémite. Depuis on n'a plus entendu parler de ce mémoire. Nous nous permettons donc de poser au *Sozialdemokrat* cette autre question : Dans quelles mains ce mémoire, qui vous a été envoyé de Paris, se trouve-t-il maintenant ? Ne se pourrait-il pas que ce fût l'original et non une copie, ou que quelque zélé, dans votre entourage, ait trouvé bon d'en envoyer copie à Berlin pour empêcher une action possible sur ce terrain, action qui pourrait entraver vos opérations. Cela ne serait point une trahison, loin de là, ce ne serait qu'un de *tous les moyens* par lesquels M. Liebknecht a déclaré vouloir combattre les anarchistes en Allemagne. A l'égard des anarchistes, calomnie n'est pas calomnie, dénonciation n'est pas dénonciation, trahison n'est point trahison, — c'est *pour la plus grande gloire* du parti social-démocrate.

Remarquez que ceci s'est passé avant le départ de Neve pour Vienne, il y a quelques années, et il est étonnant que maintenant seulement, qu'il a été si iniquement condamné et enterré vivant pour 15 ans, le *Sozialdemokrat* fait cette découverte. Etrange, étrange ! Se pourrait-il qu'il y ait encore quelque Wolf parmi les fidèles qui serait assez malin et capable de se créer des rentes assurées tout en combattant les anarchistes au profit de son parti ?

Qu'on ne dise pas que nous allons trop loin dans nos suppositions. Certes, le parti qui a laissé, sans protestation, proclamer par ses chefs cette lutte par *tous les moyens* contre les anarchistes ; le parti dont les membres, sous l'influence morale des chefs, se sont pénétrés de la nécessité de *surveiller de près*, c'est-à-dire de moucharder, les anarchistes dans leurs paroles et dans leurs actes, de rapporter tout aux chefs, pour *prévenir* ainsi « l'action malsaine », si c'est possible, c'est-à-dire pour *dénoncer* par le moyen de la presse — comme la présence de Neve et le départ de Reinsdorf pour Munich avaient été dénoncés par la voie du *Sozialdemokrat*, — ce parti n'a pas le droit de s'étonner quand il voit que ceux qui ont appris le métier de mouchard par dévouement pour leur parti, perdent le sens si fin de la juste limite et qu'ils les voient se tourner contre leur propre parti. Il faut que le parti impose à tous ses membres, *y compris les chefs*, de renoncer aux moyens de lutte déloyaux ou il est en entier responsable du fait qu'il devient une pépinière de mouchards.

Connaissant les sentiments de haine qu'encourent ceux des social-démocrates qui se rapprochent des anarchistes, connaissant la manière peu scrupuleuse des chefs du parti de les combattre, nous ne serions nullement étonnés d'apprendre que tout ce bruit n'est fait que pour mieux cacher une nouvelle infamie contre des anarchistes. Nous verrons la suite de cette affaire. Déjà les journaux annoncent que la police allemande a arrêté à Tubingue un anarchiste du nom de Etter, accusé d'avoir laissé la caisse de dynamite chez Sabrœder.

Attendons un peu avant de porter un jugement définitif.

## Etats-Unis

Nos compagnons de Philadelphie ont commencé la publication d'un nouveau journal mensuel *le Réveil des Masses*, qui paraît devoir être rédigé avec une grande énergie. Comme la *Révolte*, il n'insère point d'annonces, si ce n'est pour service de propagande dans la grande lutte.

Le petit format du journal répond surtout à la nécessité d'envois sous forme de lettres, notamment au Canada. « En effet, » disent nos amis, « le côté ardu de notre tâche est de répandre nos convictions au Canada où une si nombreuse population de langue française croupit (le mot n'a rien d'exagéré) croupit au moral dans des préjugés séculaires, la

livrant yeux bandés et bouche baillonnée aux spéculations multiples et monstrueuses de la clérical le sans pudeur qui fait de l'ultranisme pour Rome, du loyalisme pour S. M. Britanique et du conservatisme outré pour l'état de choses qui la repait et l'engraisse au grand détriment de la masse assujettie à sa domination délétère.

« C'est à saper dans la mesure de nos forces cette domination que l'ignorance subit, que l'intimidation protège, qui est née du mensonge et se perpétue par le mensonge ; c'est à exhorter les travailleurs canadiens français à s'affranchir de la double oppression cléricale et capitaliste que nous nous emploierons par une propagande appropriée, à l'aide de pamphlets ou de feuillets détachés, concurremment avec le présent bulletin.

« Nous entreprenons d'éclairer qui ne veut pas voir et de convaincre qui ne veut pas entendre, ou ne voir et entendre que par yeux et oreilles d'un tiers, le curé... qui est la chose d'un évêque, sul baterne lui-même dans une hiérarchie d'étouffeurs, la séquelle cléricale, la pieuvre noire qui enlace, paralyse et noie !... »

Adres-er les communications à Edward S. David, Newfoundland P. O. Box 93, Wayne Co, Pensylvania, U. S.

## Italie

A Catane on a ouvert dernièrement des « cuisines économiques ». Six mille affamés les ont prises littéralement d'assaut et les carabiniers ont dû intervenir pour s'opposer à l'invasion. Il y a eu plusieurs blessés.

Après cela il y aura encore des gens qui auront l'audace de soutenir qu'en Italie personne ne souffre de la faim !

## Ecosse

Les crofters de l'île Lewis viennent de remporter une victoire sur les gens de police. A Galson, le combat a été sérieux et la force armée a dû prendre la fuite Toutes les clôtures de la ferme seigneuriale ont été enlevées ; les signes de la propriété ont été détruits. Voilà la vraie propagande, la propagande par le fait !

## République Argentine

Nos amis de Buenos-Ayres ont fait imprimer, afficher et distribuer les résolutions adoptées par la réunion qu'ils avaient tenue et dont nous avons parlé dans nôtre dernier numéro.

Tous les journaux bourgeois, en racontant les faits ont été unanimes à réclamer des poursuites contre les anarchistes. Là-bas, comme partout, la liberté existe à condition qu'on n'en use pas.

## BIBLIOGRAPHIE

*Corruzione politica*, par le Dr Colajanni Catania.

La lecture de cette brochure dûe à la plume de l'auteur de *Socialismo* et d'autres remarquables publications a été pour nous un vrai désappointement. Nous ne nous attendions pas à trouver dans le Dr Colajanni un anarchiste, mais nous le croyions tout au moins un socialiste convaincu et, autant que possible, consistant Au lieu de cela, et malgré sa collaboration à la *Rivista italiana del Socialismo* et son adhésion aux résolutions, du reste bien inoffensives au point de vue révolutionnaire, prises à une certaine conférence tenue par des socialistes légalitaires l'année passée à Ravenne, le Dr Colajanni se déclare dans ce pamphlet, tout bonnement républicain, et il ne cache pas son ardent désir d'être embranché dans l'Extrême-Gauche de Montecitorio.

Franchement, il nous paraît que ce désir explique bien la brochure, que nous venons de parcourir. Car, en vérité, puisque le Dr Colajanni est assurément un homme intelligent et qu'il connait la question sociale, il doit lui-même voir toute la raillerie qu'il y a aujourd'hui à se dire républicain. C'est vrai qu'il y a très peu de différence entre ceux qui, professant d'être républicains, montrent le désir — car ce n'est, après tout, qu'un désir seulement — d'assaisonner leur république avec un peu de sauce socialiste, et ceux qui, se faisant beaux du nom de socialistes, en viennent, par des concessions sur la forme politique, à réduire leur socialisme à une espèce de république. Mais, en nous plaçant à part des écoles et partis politiques, et de leurs railleries habituelles, est-il possible de faire de la sociologie en se disant partisan d'une forme de gouvernement quelconque sans arriver, quelle que soit la question particulière qu'on traite, à être incompréhensible et superficiel ? La réponse nous est donnée par la brochure dont nous parlons.

Là-dessus, ne voulant nous étendre trop, nous ne ferons que trois observations :

1° Le Dr Colajanni n'est-il pas superficiel, lorsqu'il prend à partie M. Wilson, en fait l'incarnation de la corruption politique en France, et s'attache à démontrer qu'il est le produit, non de la République, mais de l'Empire ? Wilson, c'est le bourgeois qui veut s'enrichir ou plutôt le riche qui veut devenir plusieurs fois millionnaires. Mais le préfet de police et le ministre, — complices de ses faux, — la magistrature, qui les absout tous par un tour de sophistique, voilà la corruption politique en France et voilà la République. Vous réussirez bien à renvoyer, pour la forme, un président ; mais ce ne sera là qu'une mystification de plus. Les présidents s'en vont : la république, c'est-à-dire l'engrenage administratif, judiciaire, reste. Et reste aussi, derrière la République légale, la République réelle — le pouvoir de la classe d'où sortent, en république comme sous l'Empire, les Wilson et les Limouzin.

2° Prenons encore la critique que le Dr Colajanni fait du *transformisme* politique en Italie. Pour l'auteur, le *transformisme*, ce n'est rien autre chose que la coalition des vieux partis politiques parlementaires contre la « démocratie débordante ». Mais en France et ailleurs le *transformisme politique* se fait appeler *opportunisme*, et il n'est pas moins visible sur l'horizon *démocratique* que sur celui du gouvernement. L'opportunisme est, comme il est facile de s'en apercevoir, l'essence même du système parlementaire : il exprime l'unité des intérêts de la classe bourgeoise se faisant valoir, dans l'Etat, de par soi-même.

3° Et ici nous sommes arrivés au point culminant de la question. Après tout, malgré bien des réticences et des artifices dans l'exposé de la corruption politique dans tous les Etats modernes, monarchiques et républicains, le lecteur de cette brochure ne peut pas s'empêcher d'en tirer la conclusion logique que tous les gouvernements se ressemblent, — surtout lorsque le Dr Colajanni lui dit, par exemple, que le gouvernement anglais est, dans le fait, républicain. Le Dr Colajanni va même plus loin ; il accuse de la corruption qu'il décrit, le *système parlementaire tel qu'il est* ; mais, ayant laissé tomber ce mot évidemment à contre-cœur, il se garde bien de nous expliquer quel est le système parlementaire de son goût, et comment il *pourrait être autre qu'il est*. Ici, s'il avait poussé plus loin ses observations, ses opinions sur le côté économique se seraient heurtées aux opinions qu'il tient à professer sur le côté politique de la question sociale. Le fond se serait insurgé contre la forme, et son républicanisme aurait échoué misérablement. Nous espérons toujours que le Dr Colajanni voudra bien dans l'avenir se mettre d'accord avec lui-même ; mais en attendant nous avons cru devoir mettre en garde ceux de nos compagnons qui attendent beaucoup des « hommes de lettres. »

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous avons reçu l'adresse suivante, émanant d'une réunion d'anarchistes tenue en Italie, le 11 janvier :

Compagnons anarchistes de Paris,

C'est avec un grand intérêt que nous assistons à la lutte acharnée que vous avez commencée contre la bourgeoisie spoliatrice, et nous applaudissons à vos courageux efforts pour détruire l'exploitation de l'homme par l'homme.

Bien des fois, cependant, vos efforts et les nôtres n'ont pas été couronnés de succès parce que, alors qu'un compagnon agissait résolument, les autres, au lieu d'agir simultanément, restaient spectateurs. Et pourquoi ? Parce que beaucoup s'obstinent à confondre l'organisation morale de la solidarité entre les groupes avec l'autoritarisme. Sans faire de rhétorique, nous pouvons dire que cela est une erreur funeste. Nous croyons que l'on peut être parfaitement solidaires les uns des autres dans la lutte contre l'ennemi commun, sans pour cela se soumettre à une autorité quelconque, individuelle ou collective, qui nous prive de notre autonomie.

Ainsi, en Italie, pendant que dans beaucoup d'endroits nous nous perdons en vaines querelles sur l'organisation ou la non organisation révolutionnaire, les créatures de Crispi nous font subir toutes sortes de vexations, sans compter les infamies ourdies contre nous par les républicains.

Ne nous perdons pas platoniquement en déclarations philosophiques ; organisons tous ensemble, sans distinction de frontières, la lutte collective ou individuelle contre le capital et ses détenteurs qui nous font périr par les lentes tortures de la faim.

Nous ne vous le cachons pas : c'est sur les anarchistes français que sont tournés nos regards. C'est Paris qui fit 1793 et la Commune, — deux dates qui ne peuvent être qualifiées de socialistes révolutionnaires, mais qui comptent dans l'histoire des révolutions populaires ; deux pages mémorables que nous rappellent qu'à Paris tout peut être tenté pour le bien de l'humanité.

Aujourd'hui, deux mois, jour pour jour, après le martyre de nos héroïques compagnons de Chicago, nous vous tendons la main aux cris de : Vive la Révolution Sociale ! Vive l'Anarchie ! Vive la fraternité des déshérités !

Un groupe d'anarchistes italiens.

* * *

Lyon. — Les anarchistes lyonnais réunis en assemblée générale le 24 janvier, déclarent n'avoir rien de commun avec le journal l'*Egalite sociale*, laissent à son auteur la responsabilite tout entière de l'article de tête paru dans le numéro 5, en date du 14 janvier, ayant pour titre : « l'action révolutionnaire individuelle ».

Ils regrettent qu'une fraction du parti anarchiste se soit laissée aller à la naïveté de croire qu'il était possible de faire un journal en collaboration avec les divers partis politiques socialistes, dont le but, trop bien déterminé, est en opposition avec le leur, pour qu'il puisse jamais y avoir entre eux la moindre entente.

* * *

Le compagnon Béal-Pi, de Saint-Rambert, demande une adresse au camarade Batistin, devant habiter Paterson.

* * *

Roanne. — Le groupe « les Révoltés » informe tous les amis qui correspondent avec eux de n'adresser à Edouard Réal, aucune correspondance concernant les anarchistes de Roanne. Adresser désormais au compagnon Jules Démure, 32 rue de Clermont, Roanne (Loire).

* * *

Le groupe de Montreuil a reçu pour la propagande dans les campagnes : Louis L., ciseleur, 0,25 ; Lusteim Poteuil 0,50 ; 2 relicots 0,35 ; un vilain 1 fr. un canaque 1 fr. Paul 1 fr. Leclerc 0,50. Total 4,60.

* * *

Les camarades de Dijon ont reçu 25 fr. des groupes anarchistes de langue française de Londres, pour Monod et Naudet.

* * *

Un ami nous ayant adressé une vingtaine d'exemplaires des portraits de Bakounine et de Varlin, nous les mettons en vente au prix d'un franc les deux, au bénéfice du journal.

## PETITE CORRESPONDANCE

T. à Bessèges. — P. rue Alphonse. — Regulus. — C. à Saint-Etienne. — F. à Amsterdam. — L. à Lourate. — M. à Beaujeu — C. à Menerville. — « Egaux Troyens » — J. P. à Lyon. — M. à Saint-Quentin. — M. à Saint-Etienne. — F. à Amiens. — B. à Saint Victor la Coste. — D. à Genève. — Reçu timbres et mandats.

P. à Bruxelles. — Nous avons reçu l'argent des procès envoyés à Amiens.

J. C. à Carmes. — Nous n'avons pas reçu les 4 francs annoncés (?)

D. boulevard Barbès. — Nous n'avons plus de portraits de Chicago. Envoyons de ceux de Jahn en place.

M. à Saint Quentin. — La brochure de Pierret n'est pas parue. Nous n'avons plus d' « Evolution », adressez-vous à Genève. Sitôt que nous connaîtrons l'éditeur de celles de Louise Michel, nous vous les enverrons.

## CONVOCATIONS

Amiens. — A dater du dimanche 5 février, les anarchistes se réuniront le premier dimanche du mois à 5 heures précises du soir, salle de l'Industrie, et le troisième dimanche, à la même heure, au Repaire.

Armentières. — Réunion du groupe « les Indomptables, le dimanche 5 février, à 6 heures du soir au St Eoi, rue des Murets.

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 21 — 5 CENTIMES — Du 11 au 17 FÉVRIER 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS AMIS

*Malgré tout l'argent qui nous est rentré comme souscription, nous nous voyons encore une fois forcés de faire appel à nos dépositaires. Encore une fois, nous les prions, surtout ceux qui reçoivent au dessus de 25 exemplaires par numéro, de vouloir bien nous régler au moins une fois tous les mois. Des crédits plus prolongés nous mettent dans l'impossibilité de paraître à l'heure.*

## BRUITS DE GUERRE

L'événement du jour, c'est la publicité donnée par les gouvernements allemand et autrichien au traité secret qu'ils avaient conclu dès 1879. Ce traité devait être tenu secret jusqu'au moment où l'un des deux pays, l'Allemagne ou l'Autriche, serait menacé par la Russie ; si cette menace se faisait sentir, il devait être publié par les deux gouvernements ; et c'est ce qu'ils viennent de faire.

D'après ce traité les deux gouvernements, allemand et autrichien, s'engagent à ce qui suit :

Si l'un des deux pays est attaqué par la Russie, les deux doivent immédiatement entrer en guerre et s'appuyer mutuellement l'un l'autre *de toute la force de leurs armées.*

Si l'Allemagne est attaquée par la France, l'Autriche n'a pas besoin de bouger, tant que la Russie reste neutre. Mais si la Russie appuie la France, elle doit entrer en guerre de toute la force de ses armées.

Voilà le traité en deux mots.

Dès l'automne de 1887, l'Italie a aussi adhéré à ce traité, ajoutent les *Moniteurs officiels* de Berlin et de Vienne. Et il est évident que l'adhésion de l'Italie ne peut avoir pour objectif la Russie. Elle ne peut viser que la France.

Elle signifie tout bonnement que l'Italie s'engage à lancer toutes ses troupes contre la France en cas de guerre entre la France et l'Allemagne.

Et il est évident, en outre, que le mot « attaqué » ne dit rien. Qui a « attaqué » en 1870? La France ou l'Allemagne? — L'une et l'autre à la fois ! Le mot « attaqué » doit être traduit tout bonnement par ces mots : en cas de guerre entre la Russie et l'Autriche, l'Allemagne entre en guerre de toute la force de son armée ; et en cas de guerre entre l'Allemagne et la France, l'Italie s'engage à se ruer contre la France.

—

Dans tout cela il n'y a rien de nouveau pour nos lecteurs. Le *Révolté* et la *Révolte* ont parlé de ces engagements depuis longtemps ; tout récemment encore nous avons traité longuement ce sujet et la publication du traité ne fait que confirmer mot pour mot nos prévisions. Plus que cela. On sait généralement qu'outre ce traité, destiné à être publié en cas de besoin, il y a des clauses secrètes concernant le partage de l'Europe en cas de victoire. Ces clauses restent encore secrètes. Mais, sans prétendre connaître *toutes* les clauses, nous avons déjà parlé des principales.

Si l'Allemagne et l'Italie réussissent à vaincre la France, l'Allemagne s'empare de ce ce qu'elle pourra en Bourgogne et en Champagne ; et l'Italie reprend Nice et ce qu'elle pourra de la Savoie. L'Allemagne et l'Autriche sont d'accord là-dessus.

Si l'Allemagne et l'Autriche ont vaincu la Russie, l'Allemagne saisit le port de Libau, rival de celui de Kœnigsberg, et les deux se partagent la Pologne ; l'Autriche reçoit en outre le droit de saisir ce qu'elle pourra dans la péninsule des Balkans.

Voilà les clauses secrètes. Elles sont dictées par les intérêts commerciaux des bourgeois.

Ajoutons encore, quoique le *Moniteur* allemand n'en dise mot, que l'Angleterre aussi a adhéré à cette alliance. Nous avons toute raison de croire qu'elle s'est engagée à soutenir l'Allemagne et l'Autriche contre la Russie : elle saisit Hérat en Afghanistan et, descendant du plateau dans la steppe, elle cherche à s'emparer de ce qu'elle pourra saisir dans la région transcaspienne. Elle envoie sa flotte dans la Mer Noire pour faire diversion au Caucase et en Asie Mineure, peut-être aussi, dans la Baltique.

Ajoutons aussi que la Roumanie de son côté se prépare à prendre part à la guerre contre la Russie, et que la Russie, avec son système très lent de mobilisation, augmente peu à peu l'effectif de ses troupes.

S'il y a donc guerre européenne au printemps, l'Allemagne, avec la connivence de la Belgique, lance les trois-quarts de ses troupes contre la France, et l'Italie lance 300 000 hommes environ du côté de Nice. L'Autriche et la Roumanie se battent contre la Russie. Elles sont appuyées par une armée allemande qui pénètre dans la Pologne bien avant que la Russie soit prête ; et la Russie se voit ainsi forcée de défendre une frontière de cinq cents lieues. L'Angleterre fait diversion en Asie et dans la Mer Noire, pour empêcher de rappeler les troupes russes du Caucase.

Les Polonais — disons-le bien — supportent l'Autriche. Ils haïssent tellement le joug russe — et ils ont parfaitement raison — qu'ils préfèrent faire partie de la fédération autrichienne. Aussi, lors même qu'ils ne formeraient pas des bandes, comme en 1830 et 1863, ils soutiendront les Autrichiens. Les troupes russes seront ainsi forcées de se battre au sein d'une population hostile, et on sait ce que cela signifie. Quant aux Turcs, tout dépendra des finances de l'Angleterre. Si l'Angleterre leur donne de l'argent, ils sont prêts à se battre contre les Russes.

Voilà comment les bourgeois ont décidé.

Les bêtas de la presse bourgeoise française ne cessent de crier contre Bismarck. Eh bien, nous répétons encore que ce n'est ni Bismarck en Allemagne, ni Kalnoky en Autriche, ni Crispi en Italie, qui ont forgé toute cette machine.

Ce sont *les bourgeoisies, allemande, autrichienne, française et italienne.* Jamais guerre ne fut si nettement et purement faite pour conserver des intérêts d'exploitation bourgeoise que celle qui se prépare en ce moment.

Et si l'Italie se trouve du côté des bourgeois allemands, remercions-en, d'abord, les républicains de 1849 qui combattirent pour le pape, *contre* le peuple italien ; puis, Napoléon III qui, jusqu'à sa culbute de Sedan, défendit aux Italiens d'aller à Rome ; et enfin, les opportunards qui sont allés en Tunisie et qui, hier encore, ont rompu les négociations pour un traité de commerce avec l'Italie, afin de maintenir leurs droits à l'exploitation. Remercions-en les curés et les bourgeois qui nous gouvernent.

Mais, tout en rendant hommage à la bêtise et à la cupidité de nos bourgeois, n'oublions pas d'en remercier la stupidité de nos écrivassiers en politique qui préféraient faire la courbette devant Katkoff et crier à l'alliance russe, au lieu de prêcher l'abandon de la Tunisie et même de la Corse aux Italiens, afin de reprendre aux Allemands ce Metz sur lequel ils se lamentent tant.

La France livrée aux armées allemandes — voilà ce qu'il en coûtera à la France de ne pas avoir déjà fait la révolution sociale. Le territoire démembré et trente milliards de contribution, — voilà ce qu'il en coûtera à la France si elle ne pare pas le danger qui la menace, par la révolution sociale.

—

Nous apprenons au dernier moment que, prévoyant le coup de l'Angleterre, les bourgeois russes — terribles protectionnistes jusqu'à présent — se sont mis à négocier un traité de commerce avec les bourgeois anglais. Ils espèrent, avec quelque raison, gagner les bonnes grâces des bourgeois anglais en favorisant l'entrée de leurs marchandises, au détriment des marchandises allemandes.

## LUTTE ET THÉORIE

La réponse des camarades de Toulon nous fournissant l'occasion de revenir sur cette question des organes de théorie et des organes de lutte et de nous expliquer sur notre manière d'envisager la propagande, nous allons le faire une bonne fois pour toutes.

Ce reproche de modérantisme a toujours été fait à la *Révolte* par des camarades qui trouvent que l'on n'est révolutionnaire qu'à la condition de parler sans cesse de fusillades, d'incendies, de massacres et pendaisons de bourgeois. Nous au contraire, nous cherchons à démontrer que les mots violents ne prouvent rien, que le révo-

lutionnarisme des idées émises fait tout et non la forme du langage, là où il n'y a pas d'idées.

Les camarades de Toulon écrivent : « Nous dirons aux travailleurs : Puisque ce n'est que par la force que l'on vous tient esclaves, tâchez d'être plus forts que vos maîtres. Nous prêcherons la lutte à main armée, la lutte par tous les moyens, même par le feu... etc. N'est-ce pas par les organes anarchistes soufflant le feu qu'on est arrivé à nier la légitimité de la propriété individuelle et à l'attaquer *comme voleur* au nom de la liberté anarchiste ? »

Tout cela ce sont des phrases qui ne répondent pas à la vérité. Dites à la tribune, elles peuvent enflammer un auditoire qui se laisse entraîner plus par la véhémence des paroles que le raisonnement, mais quand on les discute, il n'en reste pas grand' chose.

La révolte a été prêchée et la légitimité de la propriété niée bien avant qu'il y eût des organes anarchistes soufflant le feu. Des révoltes ont eu lieu depuis que l'autorité existe. Aussi haut que l'on remonte dans l'histoire on trouve des philosophies qui ont nié aux exploiteurs le droit d'accaparer le fruit du travail d'autrui. De tout temps il y a eu des voleurs qui volaient pour satisfaire leurs appétits et non en vertu de la liberté anarchiste. Aujourd'hui qu'il y a des organes anarchistes, nous croyons que les choses n'ont pas changé à cet égard ; depuis qu'il existe des organes anarchistes, nous ne pouvons guère citer qu'un seul fait de « vol » dont l'auteur se soit réclamé des idées anarchistes : Duval. Par qui a-t-il été appuyé et approuvé ? par les anarchistes seuls. Et encore, sans son attitude énergique qui a forcément fait réfléchir sur les mobiles qui l'ont dirigé, nous doutons fort que cette affaire eût eu de bons résultats pour la propagande.

—

Donc il ne suffit pas de prêcher la révolte et de nier le droit de propriété. Ce qu'il faut, c'est arriver à faire *comprendre* à ceux que l'on voudrait voir se révolter qu'ils sont esclaves et qu'ils ont droit à la richesse sociale ; que ceux qui les exploitent ne sont pas d'une autre pâte qu'eux et n'ont pas le droit de s'engraisser de leur sueur. C'est là le dur et quand on sera arrivé à le faire comprendre aux travailleurs, on n'aura pas besoin de leur prêcher la lutte, ils sauront bien se révolter d'eux-mêmes. Chaque fois que le joug pesait trop fort sur leurs épaules ils se sont révoltés, seulement comme ils croyaient à la nécessité des dirigeants, ils avaient le soin de se donner d'autres maîtres en remplacement de ceux qu'ils avaient renversés. Faites-leur donc comprendre qu'ils peuvent vivre sans gouvernants.

Encore aujourd'hui, après tant de luttes, après tant de déceptions, la plupart des travailleurs se croient libres, parce qu'ils ont la faculté de choisir leurs maîtres. Quand vous leur parlez de supprimer les patrons et les capitalistes, ils vous demandent qui les fera travailler s'il n'y a plus de riches, et quand vous leur dites que les travailleurs doivent s'emparer de ce dont ils ont besoin, ils vous répondent : « Alors c'est ça ! si moi j'ai travaillé et économisé pour mes vieux jours, je serais forcé de partager avec celui qui n'aura pas voulu travailler et faire d'économies. » Or notez que ceux qui vous tiennent ces raisonnements n'ont en perspective — après avoir bien économisé et travaillé — que de crever à l'hôpital ou dans un dépôt de mendicité quelconque. N'est-ce pas mettre la charrue devant les bœufs que d'aller prêcher à ces gens-là la révolte contre une oppression qu'ils ne sentent pas, de les pousser à des revendications dont ils ont peur pour eux-mêmes ? N'est-il pas préférable de leur faire comprendre d'abord et de leur faire toucher du doigt cette oppression, de leur démontrer d'une manière certaine que dans la société actuelle les économies pour le travailleur ne sont qu'un leurre, et ne sont possibles que pour celui qui vit du travail des autres. Croyez-vous que si vous arriviez à faire pénétrer cette conviction chez les individus il serait nécessaire de leur prêcher la révolte ? Elle serait alors inévitable et se ferait d'elle-même.

—

Les camarades de Toulon nous citent Marat, Cyvoct, Jacques Clément et Lucas. Sous prétexte de faire de l'érudition, il ne faudrait pas venir comparer des situations qui ne sont plus les mêmes. En 93, on était en pleine période insurrectionnelle. Les sections étaient sous les armes. Des appels à l'action n'avaient rien d'anormal. En période de propagande ce n'est plus la même chose. Il ne s'agit pas de passer à l'action, il faut répandre des idées qui créent les hommes d'action.

Il est vrai encore que Cyvoct a été condamné pour *complicité morale* dans l'affaire de Bellecour, parce qu'il était gérant du *Droit Social*, qui avait inséré — antérieurement — des articles contre l'Assommoir. Nous ne discuterons pas l'affaire de Bellecour elle-même, mais de ce que les bourgeois se sont servis de ces articles pour condamner le compagnon Cyvoct, il ne s'ensuit pas qu'ils aient eu aucune corrélation avec l'attentat lui-même. Les camarades de Toulon ne devraient pas l'oublier.

Quant à Jacques Clément et à Lucas, deux visionnaires, des fanatiques qui ont frappé sous le coup d'une surexcitation cérébrale quelconque, ce n'est pas à des gens de leur espèce que les anarchistes entendent faire appel pour grossir leurs rangs. Ce ne sont pas des cerveaux malades qu'il faut pour faire réussir la révolution sociale que nous souhaitons, mais des individus sachant raisonner leurs actes.

—

Réclamant la liberté complète de l'individu, repoussant toute autorité, les anarchistes, par conséquent, doivent chercher à amener les individus à se raisonner eux-mêmes, les habituer à tirer la conclusion de chaque chose par leur propre raisonnement, à se faire capables de diriger leurs propres actes, d'avoir une parfaite conception de ce qu'ils veulent. Ils ne doivent pas agir seulement sous le coup d'une exacerbation cérébrale quelconque, qui entraîne l'individu à commettre des actes, violents peut-être, dont il ignore la portée, sans qu'il sache se rendre compte de ce qu'il a fait, et le laissent sans force ni énergie, une fois la surexcitation passée, en sorte qu'il revient tendre le cou au collier de misère et se laisse enchaîner de nouveau par ceux qui savent attendre le moment psychologique.

Notre propagande doit viser plus haut. Ce n'est pas en disant aux individus : « Vous êtes esclaves, révoltez-vous », mais en leur faisant comprendre qu'ils ne sont pas libres que nous les amènerons à la révolution. Ce n'est pas en leur prêchant la suppression des exploiteurs et le pillage que nous les amènerons à la revendication de leurs droits, mais en leur démontrant qu'eux, les producteurs, sont frustrés du produit de leur travail par ceux qui s'en sont faits les répartiteurs, en leur faisant toucher du doigt le mécanisme de cette exploitation, en leur prouvant que les améliorations promises ne sont qu'un leurre destiné à les faire patienter et à les endormir dans leur misère. Ce n'est pas une réforme politique de la société qui les affranchira, mais son bouleversement complet par la destruction de tous les privilèges.

Nos amis oublient qu'il y a une énorme différence entre l'exposition de moyens, violents ou autres, mais dont on démontre l'efficacité ou la nécessité pour les travailleurs qui veulent s'affranchir, et la provocation directe à une action immédiate, toujours stupide quand elle ne doit pas être suivie d'effet.

Il est temps de rompre avec toute cette phraséologie et ces rodomontades qui n'effraient que les imbéciles. On peut parler dans un article d'assassinats, d'incendies, de pillage, meurtres, poisons, exécutions d'exploiteurs, sans qu'il y ait rien de révolutionnaire au fond, et même pas de fond du tout. Un journal n'est révolutionnaire que par la hardiesse des idées qu'il émet.

Nous avons reçu de divers endroits des réponses à la circulaire de Toulon. Nous sommes obligés par le manque de place d'en renvoyer la publication au numéro de la semaine prochaine. De même pour plusieurs autres correspondances.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

—

Sadi Carnot a décidé de réduire les longues années de travaux forcés auxquelles nos amis de Montbrison avaient été condamnés. Remise de quatre ans pour Hériot (10 ans de travaux forcés) et Jean Jacob, dit Grandjean (12 ans) ; et remise de deux ans pour Le Gueslaff (10 ans) et Serprix (8 ans).

Et le mouchard Brenin ? — Au premier 14 juillet qui suivit sa condamnation sa peine a été déjà commuée des travaux forcés en prison. Y est il encore ? Peut être bien qu'il « travaille » déjà ailleurs pour le compte de ses patrons.

* * *

Résultat obtenu par l'abstention :

En 1871, les habitants de Solignac dans la Haute-Vienne jugèrent avoir été spoliés dans une délimitation de territoire avec la commune voisine. L'administration ayant passé outre à leur réclamation, les électeurs de Solignac jurèrent de ne pas voter tant que justice ne leur serait pas rendue. En effet, à chaque nouvelle élection, le bureau électoral était constitué et le scrutin ouvert par un fonctionnaire, mais durant dix-sept années pas un électeur ne s'est présenté pour voter. L'administrattion a fini par céder.

Combien d'autres communes nomment depuis des vingt et vingt années, conseillers municipaux, d'arrondissement et généraux, élisent députés et sénateurs et n'ont pas encore obtenu les petites réformes locales qu'elles réclament.

* * *

Mlle W. est une fille, c'est de notoriété publique, les autorités elles mêmes le reconnaissent. Néanmoins inscrite comme garçon, pour qu'elle ne parte pas pour le service militaire, il faut une rectification d'état-civil, une instruction, une enquête, une contre-enquête, un jugement du tribunal civil, enfin le paiement de frais considérables.

Si cette malheureuse n'acquérait pas l'horreur de la bureaucratie, ce serait à dégoûter de la nigauderie humaine. Un employé se trompe à votre naissance, à vingt ans on vous embête, on vous blesse dans vos sentiments intimes, on vous dépouille de vos derniers sous. Voilà l'état-civil.

* * *

Anduze. — Jeudi 2 février, salle des Casernes, a eu lieu une conférence publique et contradictoire. Le comp. Tricot avait pris pour sujet : « Solution de la question sociale par le communisme-anarchiste », et notre ami l'a traité avec sa verve ordinaire. Cette réunion, qui comptait plus de mille personnes, ne pourra qu'augmenter dans Anduze le nombre des partisans de l'Anarchie et de la Révolution Sociale.

* * *

Beaucaire. — Le groupe anarchiste vient de perdre un de ses plus dévoués et plus énergiques défenseurs, le comp. Joseph Blanc, décédé à l'âge de 39 ans.

* * *

Nimes. — Dimanche 22 janvier, a eu lieu au théâtre d'été, une conférence publique et contradictoire, faite par les comp. Geay Pierre et Geay Joanen. 300 personnes environ y assistaient. Le comp. Geay Pierre a traité : « L'individu libre et la Révolution ». Le comp. Geay Joanen a traité : « La situation actuelle et la guerre ». Tous deux ont conclu à la nécessité de l'Anarchie et de la Révolution Sociale.

## Etats-Unis

New-York. — Depuis l'exécution de nos frères de Chicago, le mouvement prend ici un caractère plus accentué. Cet événement a produit une impression profonde dans toute la population. Certainement beaucoup de gens ont modifié leur opinion sur la valeur des fameuses libertés américaines, que les bourgeois prônent avec tant de zèle et avec un ensemble unanime. Malgré les efforts de toute la presse, sans exception, pour salir nos martyrs, une

très grande sympathie de la masse s'est attachée à leur fin.

Sans doute, le travailleur d'ici n'est pas révolutionnaire, ou plutôt ne sait pas qu'il l'est, car, malgré sa répugnance pour l'emploi des moyens violents, il prend une attitude menaçante chaque fois qu'un conflit économique éclate sur un point quelconque ; le malheur est qu'il est très moutonnier et que depuis longtemps il est habitué à recevoir le mot d'ordre de ses chefs élus. Or, quoique son organisation soit assez développée et que le sentiment de résistance au capital le soit aussi, elle se donne des chefs qui, naturellement, composent une aristocratie qui, se sentant en position de pouvoir faire des compromis avec la bourgeoisie, constitue au sein de la classe ouvrière une classe intrigante et, à ce que j'entends dire, une classe susceptible de se laisser soudoyer par les monopoleurs ; de là, chaque fois qu'une circonstance sérieuse se présente dans laquelle les ouvriers se montrent disposés à agir avec ensemble, des intrigues de toute espèce fomentées par les états-majors pour les corrompre et les détourner de l'emploi des moyens énergiques. Celui que l'on cite comme le plus influent de tous ces farceurs, c'est le grand maître des Knights of Labor, le sir Powderly. Mais, si cet ordre de choses a été possible jusqu'à maintenant et s'il a des chances de se continuer encore, cela tient à deux causes principales, la première est l'habitude de l'obéissance passive des ouvriers américains, la seconde dans le fait que le mouvement de résistance au capital est encore dans ses commencements, les ouvriers américains en sont encore à faire toutes les expériences qui ont été faites ailleurs sur l'efficacité des grèves pacifiques, de la coopération et de l'intervention des mesures gouvernementales pour les aider à défendre leurs droits, cela explique la facileté du succès des entreprises de ceux qui n'exploitent leur mécontentement que par ambition personnelle. Mais l'on peut déjà prévoir aujourd'hui que cette période d'expérimentation ne durera pas aussi longtemps qu'elle a duré en Europe. Les récriminations contre la marche suivie jusqu'à maintenant et contre la conduite des chefs sont déjà très nombreuses et elles se manifestent par des désertions individuelles et par la désagrégation des groupes qui ne veulent plus suivre les anciens errements ; la scission, par exemple, est un fait accompli dans l'organisation des Knights of Labor. Les scissionnaires ne sont pas encore les plus nombreux mais ils sont déjà une minorité imposante, tellement imposante que l'autorité du grand maître en est ébranlée. La propagande et le sacrifice des sublimes victimes de Chicago ont été les principaux agents de ce revirement, joints aux insuccès des moyens proposés par les intrigants.

Voilà une appréciation générale sur la situation en Amérique ; je ne puis naturellement vous en parler qu'au point de vue général. Quant aux faits particuliers, il m'est difficile d'en parler n'ayant pas encore assez de relations pour les connaître suffisamment et me permettre de les apprécier. Most, par exemple, a été arrêté l'autre jour pour délit de parole et remis en liberté sous la caution d'une somme de 1500 dollars, apportés spontanément par une dame qui, entre parenthèses, s'est bien fait moquer d'elle par les journaux bourgeois, mais je ne suis pas autrement au courant de l'affaire. Il y a dans ceci à relever que c'est la seconde femme bourgeoise qui prend si publiquement parti pour les anarchistes : la première celle qui a voulu être la femme de Spies et, tout récemment, celle qui vient de se porter caution pour Most. Y aurait-il là un signe d'espérance de la participation prochaine des femmes en Amérique ? C'est dans les choses possibles.

* * *

Le nombre des grèves s'accroit d'année en année. On vient d'en dresser la statistique officielle. La voici.

| Années. | Grèves. | Etablissements frappés. |
|---|---|---|
| 1881 | 471 | 2928 |
| 1882 | 454 | 2105 |
| 1883 | 478 | 2759 |
| 1884 | 443 | 2367 |
| 1885 | 645 | 2284 |
| 1886 | 1412 | 9893 |
| Ensemble | 3903 | 22336 |

Les ouvriers ont triomphé — temporairement — 46 fois sur 100, c'est-à-dire dans les petites grèves que les patrons ne jugeaient pas être d'importance et pour lesquelles ils ne se sont pas ligués. Toutes les grandes batailles ont été perdues par les ouvriers. Quand donc apprendront-ils à changer de tactique ?

* * *

Le télégraphe annonce un conflit sérieux qui aurait éclaté à Shenandoah entre les mineurs et des travailleurs polonais et hongrois. La police ayant pris cause pour les mineurs, il y a eu des coups de fusil d'échangés, avec nombre de blessés des deux côtés.

* * *

D'autre part, à Pittsburg, les Chevaliers du Travail ont fait une attaque contre les nègres qui travaillaient à la fonderie Solar Tron Worker. Les nègres, armés de fusils, ont ripossté et il y a des blessés des deux côtés.

Semblables à des socialistes autoritaires français, les Chevaliers traitent évidemment les nègres comme « voleurs du travail national ».

Les bourgeois se frottent les mains.

## République Argentine

Buenos-Ayres. — Une société cosmopolite d'ouvriers boulangers vient de se constituer pour lutter contre les patrons en les forçant à supprimer le travail de nuit. S'ils ne les forcent pas à autre chose, ils n'en resteront pas moins ce qu'ils sont, des asservis.

## Japon

Il paraît que nous avons là-bas des compagnons anarchistes-révolutionnaires puisque le gouvernement vient d'édicter contre eux une loi rigoureuse, copiée article par article sur la loi de l'empire allemand : Grand état de siège, petit état de siège, internement, amende, prison, rien n'y manque. La vente des brochures subversives, celle des caricatures irrespectueuses surtout, sont punies de toutes les rigueurs de la vindicte impériale.

## Italie

Le troisième numéro du journal « socialiste intransigeant » l'*Ottantanove* a été confisqué par la police pour crime de reproduction d'un article contre la Propriété. A cette confiscation il répond par un véritable bombardement de citations prises dans les auteurs sacrés et bourgeois :

« Le riche est un voleur. » (St-Basile)

« L'opulence est toujours le résultat d'un vol, commis soit par le propriétaire actuel, soit par ses prédécesseurs. » (St-Jérôme)

« C'est l'iniquité qui a fait la propriété privée. » (St-Clément)

« Le riche est un brigand. » (St-Jean Chrysostôme)

« La propriété est la mère infâme de tous les crimes. » (Pietro Ellero)

« La propriété est une atteinte aux lois divines. » (Scrope).

« La propriété est une fiction légale. » (Joseph Garnier).

« La propriété foncière est en fait originaire de la conquête ; en droit, elle est une pure convention ; elle n'est en somme qu'un monopole toléré. » (Jean-Baptiste Say).

... Et ainsi de suite !

## Allemagne

La nouvelle loi contre les socialistes, introduisant de nouvelles rigueurs, — entre autres l'expatriation (Jules Favre a trouvé dans Bismarck un imitateur) — a été discutée au Reichstag.

Au cours des débats, les députés socialistes Singer et Bebel ont parlé des révélations concernant les mouchards allemands, annoncées par le *Sozialdemokrat* (voir notre numéro du 21 janvier).

Une lettre adressée par le commissaire de police de Zürich à Bebel confirme complètement le fait que Schrœder et Haupt était au service du gouvernement allemand et que l'un d'eux avait de la dynamite en sa possession.

Le ministre Puttkamer a reconnu que le gouvernement entretient certainement des mouchards auprès des socialistes et des anarchistes. Il a protesté seulement contre *le nom* d'agents provocateurs. Protestation inutile, car on connaît assez la tactique des Brenin et des Serraux.

L'impression produite par les révélations des députés socialistes a été telle que la nouvelle loi ne sera probablement pas votée.

On ne comprend pas, d'ailleurs, pourquoi le gouvernement allemand aurait eu besoin d'une nouvelle loi, puisque avec l'ancienne les condamnations et les expulsions pleuvaient.

Ces jours-ci encore, en Posnanie, douze socialistes : Slavinski, Witkowski, Konopinski, Merkonski, Janiszewski et sept autres viennent d'être condamnés à des peines variant de deux ans et neuf mois à quatre mois de prison.

Constatons que, depuis la défaite des parlementaires lors des dernières élections, le cri : « Point de part au vote ! abstention ! » se fait entendre de plus en plus fort au sein du parti social-démocrate.

Ce ne sont plus seulement les « traîtres anarchistes » qui le disent. Les fidèles de Liebknecht font entendre le même cri. Et, après neuf ou dix ans de tactique parlementaire, le parti social-démocrate en arrive là où nous étions il y a dix ans. Assez de comédie parlementaire, assez de politicaillerie bourgeoise, tel devient le cri des travailleurs allemands, si bien que leur organe officiel n'ose plus l'ignorer ni le rejeter sur le dos des mouchards.

C'est avec une joie profonde que nous constatons cette évolution dans le parti, d'autant plus qu'elle vient des masses et non de quelques individus. On a assez mis le programme socialiste dans la poche pour plaire aux bourgeois, en vue de combinaisons électorales.

Il est temps que les travailleurs allemands se disent : « Rien à attendre de ce côté-là. Préparons-nous à la révolution et voyons de quel côté diriger nos efforts, que faire lorsque le pouvoir actuel sera renversé. » — « Ce n'est pas tout que d'avoir une balle dans le fusil, disait un de nos compagnons à Lyon ; il faut avoir une idée dans la tête ! »

Or, quelle idée *révolutionnaire* pouvait germer quand on faisait croire au parti que sous peu on serait une force au parlement bourgeois et qu'on obtiendrait des concessions !

Il est temps qu'en Allemagne, comme ailleurs, on se pénètre de cette idée qu'il ne s'agit pas d'obtenir des concessions des bourgeois, qu'il s'agit de les exproprier. Et qu'il ne s'agit pas de convoquer un nouveau parlement plus ou moins bourgeois, ni de nommer un gouvernement plus ou moins réactionnaire. Il s'agit de saisir soi-même, sur chaque point du territoire, la propriété bourgeoise et s'organiser pour vivre sans parlements ni patrons.

Lorsque les travailleurs social démocrates auront achevé d'imposer cette manière de voir à leurs meneurs, — ils l'ont déjà commencé au dernier congrès, — alors ils verront qu'ils sont infiniment plus proches des anarchistes que de leurs meneurs.

## Russie

Un nouveau procès vient d'être jugé à huis-clos par le sénat russe. Sept révolutionnaires, dont trois femmes, accusés « d'avoir conservé des bombes explosibles dans le but de mettre à exécution des plans criminels » ont été condamnés à mort. Le czar a commué leur peine en celle des travaux forcés à perpétuité pour deux révolutionnaires, à temps pour les autres. Un accusé malade reste encore à juger.

## Espagne

Depuis quelque temps déjà une agitation sérieuse se faisait sentir dans les usines de Rio Tinto, dans la province de Huelva. Ces jours-ci, l'agitation s'est traduite par des attaques armées contre les propriétaires qui brûlent les pyrites en plein air et empoisonnent les alentours.

La troupe fut envoyée sur les lieux. Mais les mineurs, saisissant les armes qu'ils avaient pu se procurer, se sont défendus vaillamment. Il y a des tués et des blessés de part et d'autre.

A Madrid, une fabrique de dynamite a été découverte. Quelques arrestations ont été opérées.

A Barcelone, une cartouche de dynamite a été lancée dans une maison : le patron, sa fille et un employé ont été blessés.

## Belgique

La période du tirage au sort pour la conscription militaire vient de s'ouvrir ; et avec elle la série des meetings pour les miliciens.

A Bruxelles, la *Jeune Garde Socialiste*, dont le tempérament actif et les tendances révolutionnaires tranchent de plus en plus avec l'engourdissement progressif des pontifes, a donné samedi au *Jardin Joyeux* son premier meeting de la série.

Tous les orateurs ont émis des idées carrément

révolutionnaires, et nos amis qui ont pris la parole ont été chaleureusement applaudis.

### Irlande

Un crime agraire a été commis dernièrement près de Tralee. Le tenancier Fitzmaurice qui exploitait une ferme de laquelle son frère avait été expulsé, a été tué à coups de revolver par six individus.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Toulon. — Les observations dont la *Révolte* a fait suivre notre circulaire nous ont fort surpris, mais ce qui surprendra davantage les compagnons, c'est que nous allons y répondre par la *Révolte* elle-même.

Dans le mouvement social du numéro 15 de la *Révolte* nous voyons un entrefilet dont nous extrayons le passage suivant : « Il n'existe actuellement qu'un journal anarchiste de langue française. C'est insuffisant, d'autant plus que l'allure générale de la *Révolte* est plutôt celle d'une revue du mouvement anarchiste dans le monde entier. Les articles de théorie et les correspondances étrangères y prennent la majeure partie de la place. Il manque un journal consacré au mouvement français. Il préparera les luttes futures. »

Ce qui veut dire, croyons-nous, que la *Révolte* est un organe théorique et qu'il est nécessaire de créer un organe de lutte, seul organe capable de préparer les luttes futures, donc la *Révolte* établit elle-même dans son numéro 15, cette distinction entre un journal théorique et un journal de lutte qu'elle traite de fausse conception dans le numéro 19.

Dans le même entrefilet nous lisons ensuite : « La réunion après avoir discuté les différentes manières d'écrire un journal, a décidé d'ouvrir les colonnes à tous les anarchistes. Le comité de rédaction sera composé de l'universalité des compagnons qui voudront bien se réunir. Le mode est nouveau ou plutôt n'a jamais été appliqué sans restrictions dans la pratique ; mais il est logique et il doit réussir. »

On voit donc encore que dans le numéro 15, la *Révolte* reconnaît qu'il est logique que le journal soit rédigé par tous, et dans le numéro 19, elle déclare que si ce moyen était appliqué il n'aboutirait qu'à faire une horrible bouillabaisse. Nous ne pouvions, on en conviendra, trouver de moyen plus facile de réfuter les observations de la *Révolte* que de laisser la parole à la *Révolte* elle même.

Et nous ajoutons : « Le journal de lutte doit forcément prêcher l'action, sans cela à quoi servirait-il ?

Les philosophes, les économistes, en un mot tous les théoriciens, nous démontrent dans leurs écrits que la propriété est le vol, que le peuple n'a rien à attendre de la légalité, etc. ; nous qui voulons que ces théories passent dans le domaine des faits, nous dirons dans le journal de lutte : voler c'est reprendre ce que d'autres détiennent injustement, nous prêcherons le vol, de même nous dirons aux travailleurs puisque ce n'est que par la force qu'on vous tient esclaves, tâchez d'être plus forts que vos maîtres, nous prêcherons la lutte à main armée, la lutte par tous les moyens, même par le feu... etc. Et prêcher l'action serait de l'enfantillage ? Mais n'est-ce pas par les organes anarchistes soufflant le feu qu'on en est arrivé à nier la légimité de la propriété individuelle et à l'attaquer *comme voleur* au nom de la liberté anarchiste ?

Les historiens ne reconnaissent-ils pas que ce sont les prédications de la Ligue qui ont armé le bras de Jacques Clément ; les bourgeois n'ont-ils pas reconnu que les articles de Cyvoct ont décidé un compagnon quelconque à placer la bombe au café Bellecourt, la *Révolte* elle-même ne reconnaît-elle pas dans son numéro 19 que Lucas a été poussé par les excitations journalières de la presse bourgeoise ?

Mais, objectez-vons, le lecteur peut se demander avec raison : « Pourquoi celui qui prêche si bien ne fait-il pas lui-même ce qu'il nous conseille ? »

Pourquoi donc en 93 n'a-t-on pas dit à Marat : « Toi qui demandes dans ton journal quatre cents têtes par jour, pourquoi ne vas-tu pas donner un coup de main au bourreau ? » Nous croyons que si l'on avait donné une hache à Marat et qu'on lui eût dit de trancher des têtes, il n'en aurait pas eu le courage, il n'aurait pas fait ce qu'il conseillait aux autres de faire. Marat reconnaissait qu'il fallait faire subir à la société une grande épuration, il indiquait dans son journal les moyens à employer pour arriver à ce but, et on ne peut pas nier que les écrits de Marat ont rendu le mouvement plus énergique, qu'ils ont eu une grande influence sur le mouvement. Il agissait selon son tempérament, ceux qui mettaient à exécution ce qu'il prêchait agissaient eux aussi suivant le leur.

— Nous avons reçu ces jours-ci l'adhésion à notre circulaire des groupes de Roanne et de Beauvais. Le groupe du Hâvre adhère à la circulaire si au moment de l'application des idées émises, tous les efforts se concentrent sur les deux organes existants en changeant la ligne de conduite de chaque feuille selon l'esprit de la présente circulaire.

Groupe *la Guerre Sociale*.

Par les entrefilets de la *Révolte* cités dans leur lettre, les camarades de Toulon prétendent établir nettement la distinction entre un organe de lutte et un organe de théorie. Complétée par une conclusion de leur crû, ces entrefilets leur donneraient raison, malheureusement ce sont eux qui ont ajouté cette conclusion, ce qui lui ôte de sa valeur comme preuve.

Quand l'idée de faire un nouveau journal fut lancée, la *Révolte* n'avait aucune raison de chercher à en décourager les auteurs, bien au contraire. Certainement ceux qui émettaient cette idée trouvaient que la *Révolte* ne suffisait pas à la propagande. Désirant créer un journal qui répondît mieux à leurs aspirations, ils étaient parfaitement libres de travailler à la création de cet organe ; d'après nous, la propagande ne peut que gagner à l'existence de deux, trois, quatre et autant de journaux qu'il sera possible de faire vivre. La *Révolte* a cru faire acte de bonne confraternité en annonçant l'idée des camarades et en disant qu'un journal s'occupant plus spécialement du mouvement français aurait en France plus de lecteurs que la *Révolte*, qui est forcée de négliger beaucoup de petits faits de détail de nature à intéresser les lecteurs d'une région, mais n'ayant pas d'importance au point de vue général, mais nous ne pensions pas en tirer cette conclusion que notre propre journal n'était pas un organe de lutte. Notre collaborateur n'avait pas prévu que les camarades de Toulon seraient, à leur tour, atteints de cette maladie du journalisme qui consiste à isoler les mots et les phrases au mépris de l'idée elle-même, et à dénaturer ainsi la pensée du contradicteur pour en tirer les effets nécessaires au besoin de la discussion.

Un journal qui s'occuperait spécialement d'une certaine région, d'un certain milieu, a certainement de grandes chances d'élargir son cercle local de lecteurs. En multipliant ces organes spéciaux on arriverait certainement à élargir notre cercle de propagande et à attirer une foule de sympathies qui échappent à l'action directe d'un journal d'ensemble. Voilà ce que nous avions voulu dire et ce que nous ne répéterons toujours. Les camarades de Toulon se seraient bornés à l'idée de faire paraître un journal, nous n'aurions eu qu'à leur faire des souhaits de réussite comme nous l'avons fait pour les camarades de Paris. Mais, en nous demandant l'insertion de leur circulaire, ils nous mettaient dans la nécessité d'expliquer pourquoi nous l'insérions et d'établir les points sur lesquels nous différions.

A ce sujet un mot d'explication. Bien souvent des camarades nous envoient de la copie et se fâchent lorsque nous ne l'insérons pas ou lorsque nous nous permettons de l'élaguer. Sous prétexte de liberté et d'autonomie, il ne faudrait pourtant pas que l'on vînt à nous considérer comme des laquais de plume, sortes de greffiers forcés d'enregistrer seulement ce qu'on nous apporte. En faisant un journal nous n'avons jamais eu l'intention de publier autre chose que nos propres idées. Nous écrivons et nous disons ce que nous pensons. Aux camarades qui pensent comme nous de nous aider dans la mesure de leurs forces. S'ils ont des critiques à nous faire, qu'ils nous les adressent, nous pouvons nous tromper, personne n'est infaillible, et nous serons toujours heureux lorsque les camarades nous crieront « casse-cou ». Mais ce que nous n'accepterons pas, c'est que l'on nous impose de la copie sous prétexte que l'on nous aura fourni une demi-douzaine d'abonnements ou placé une centaine de numéros. Ce serait une manière de se vendre qui n'est pas plus de notre goût que l'autre.

Quant à la contradiction que relèvent les camarades de Toulon entre les numéros 15 et 19 au sujet de l'appréciation relative à la possibilité d'un journal ouvert à tous, cela provient de ce que les deux passages sont de deux rédacteurs différents. A la *Révolte* nous sommes unis sur le fond même des idées et sur la ligne de conduite à tenir. D'accord sur les points principaux qui intéressent la propagande en général, nous pouvons différer sur des appréciations secondaires ; c'est ce qui est arrivé sur cette question. Est-ce là un bien grand crime ?

Quant à leur manière d'envisager la propagande, nous les renvoyons à notre article *lutte et théorie*.

* * *

La rédaction de l'*Operaio*, paraissant à Tunis, nous demande d'annoncer qu'elle se voit forcée de retarder l'apparition du n° 12 par suite d'arrangements intérieurs pour assurer l'existence de l'organe.

Elle prie en même temps les compagnons qui ont reçu le journal de bien vouloir régler leurs comptes et elle fait appel à la solidarité de tous les amis.

* * *

Roanne. — Les anciens membres et fondateurs du groupe *le Revolver* déclarent qu'ils n'ont pris aucune part à la note concernant le comp. Réal, notre rédigée de façon à donner lieu à une fausse interprétation. Nous déclarons en outre que, s'il a plû à certains compagnons de retirer leur confiance au comp. Réal, pour nous qui le connaissons de plus longue date, il n'a jamais démérité de notre estime et nous lui conservons toute notre confiance.

Nous avons inséré l'avis du changement d'adresse pour les correspondances du groupe *les Révoltés*, en pensant qu'il était motivé par un changement de résidence ou l'obligation de s'effacer devant les haines patronales, comme cela arrive chaque jour à beaucoup de camarades. Nous insérons la présente note tout en croyant que les auteurs se trompent sur l'esprit de la rédaction de la note précédente, mais à ce propos nous rappelons à nos amis que, si des divergences d'idées peuvent se produire entre nous sur certaines questions spéciales, nous ne devons pas moins respecter notre liberté mutuelle. Nous espérons que nos correspondants se feront un devoir d'éviter de nous mêler à des discussions dans lesquelles nous ne pouvons prendre parti.

## BIBLIOGRAPHIE

Notre amie Louise Michel vient de publier chez Blampain, 7 rue Jeanne, *les Crimes de l'époque*, prix 20 centimes ; et la première livraison des *Lectures encyclopédiques* à la librairie d'éducation laïque, 16, rue Thévenot, prix 0,25.

Le temps nous ayant manqué pour les lire, nous nous bornons à les annoncer pour aujourd'hui. Nous y reviendrons.

* * *

San Remo. — En dépit des tracasseries policières et pour protester contre les arlequinades de la bourgeoisie, nos amis feront paraître un numéro de journal extraordinaire : *Tutti in maschera !!!* (Tout le monde masqué !!!) prix 5 centimes. Adresser les demandes, avant le 10 février, à Louis Benedetti, San Remo, (Italie).

Paraîtra sous peu le *Canzoniere socialista* (Chansonnier socialiste) de Carlo Monticelli.

## PETITE CORRESPONDANCE

L. à Lyon — L. à Roubaix. — L. à Bordeaux — B. à Nîmes. — K. à Mouveaux. — C. au Puy. — F. à Reims (2) — J. à Irwin. — L. a Bridgeville. — T. à Eguilles. — B. à Istres. — B. à Loncé. — C. à Foncegrives. — S. à Annonay. — M. à Anduzes. — B. à Firminy. — R. à Béziers — G. à Beaumont. — D. à Douai. — S. à Argenteuil. — Reçu timbres et mandats.

B. à Limoges. — Nous ferons de notre côté des sacrifices pour arriver à faire vendre le journal chez vous.

« El Socialismo » à Cadix — La lettre a été envoyée à destination.

L. chez P. Agha supérieur. — Entendu.

F. C. au Puy. — Si elles sont dans l'esprit du journal, nous les accepterons avec plaisir.

Fortuyn à Amsterdam. — L'argent a été retourné. Les portraits de Chicago sont épuisés.

J. B. à Naples. — Votre abonnement finit fin avril. Nous n'avons pas le portrait demandé. Le format du journal est trop petit pour pouvoir insérer les adresses de sympathie envers L. M. Nous les lui faisons parvenir.

« Indomptables » à Armentières. — Même réponse.

J. D. à Morlanwelz. — 1,50 rendu franco partout.

## CONVOCATIONS

Bruxelles. — Groupe « la Liberté », réunion lundi.

Dimanche 12 février, à 3 heures du soir, réunion mensuelle des groupes des XII, XX et Montreuil-Vincennes au local habituel. Ordre du jour : Lutte et théorie.

*

Groupe du XIV. Lundi 13 février, salle Pécoul, 18 rue de Vanves. Tous les anarchistes du XIV sont priés d'y assister pour l'organisation d'une propagande active nécessitée par les événements.

Persan. — Le groupe « les Misérables », réunion dimanche 12 février, à 6 heures du soir, au local convenu. Ordre du jour : l'utilité du groupement. — Adresser les communications et correspondances au comp. Gros, avenue de la Gare, Persan-Beaumont (Seine et Oise).

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 22 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 18 au 24 FÉVRIER 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## INFLUENCE MORALE DES PRISONS

### *SUR LES PRISONNIERS*

*(Suite)* (1)

Chacun connaît l'influence d'un habillement convenable. Un animal même est honteux de paraître parmi ses semblables si son vêtement le rend ridicule. Un chat qu'un moutard aurait bariolé de jaune et de noir n'oserait pas se mêler à d'autres chats. Mais les hommes commencent par donner un habit de fou à ceux qu'ils prétendent moraliser. Je me rappelle avoir vu à Lyon, l'effet produit sur les prisonniers par leurs vêtements. Les nouveaux venus traversaient la cour où je me promenais pour entrer dans la salle où ils changeaient de costume. C'étaient pour la plupart des ouvriers, habillés pauvrement mais proprement. Et lorsqu'ils sortaient portant l'ignoble vêtement de la prison, rapiécé de morceaux multicolores, et un pantalon de dix pouces trop court, avec un vilain bonnet rond, on les voyait tout honteux d'apparaître attifés de telle façon.

C'est la première impression du prisonnier, et pendant toute sa vie, il sera soumis à un traitement qui prouvera le plus grand mépris pour les sentiments humains. A Dartmoore, par exemple, les détenus sont considérés comme n'ayant plus le moindre sentiment de pudeur. On les force à parader en rangs, tout nus devant les autorités de la prison, et à exécuter dans cet appareil une série de mouvements gymnastiques : « Tournez-vous ! Levez les deux bras ! levez la jambe droite ! » et ainsi de suite.

Un détenu n'est plus un homme qui puisse avoir quelques sentiments de respect humain. Il est une chose, un simple numéro, il sera considéré comme une chose numérotée.

S'il cède au plus humain de tous les désirs, celui de communiquer une impression ou une pensée à un camarade, il commettra une infraction à la discipline, et, quelque docile qu'il soit, il finira par commettre cette infraction. Avant d'entrer en prison, il aura pu éprouver de la répugnance à mentir et à tromper quelqu'un, mais en prison, il apprendra à mentir et à tromper, jusqu'à ce que le mensonge et la tromperie lui soient devenus une seconde nature.

Et malheur à celui qui ne se soumet pas si l'opération du fouillage l'humilie, si la messe lui répugne, s'il laisse voir le mépris que lui inspire le gardien trafiquant sur le tabac, s'il partage son pain avec son voisin, s'il a encore assez de dignité pour s'irriter d'une injure, s'il est assez honnête pour se révolter contre les petites intrigues, la prison sera un enfer pour lui. Il sera surchargé de travail, à moins qu'on ne l'envoie pourrir dans une cellule. La plus petite infraction à la discipline, tolérée chez l'hypocrite, appellera les plus sévères punitions sur sa tête ; c'est un insubordonné. Et chaque punition en amènera une autre. On le conduira à la folie par la persécution et il peut être considéré comme heureux s'il quitte la prison autrement qu'en un cercueil. A Clairvaux nous avons vu ce que c'est que le sort de « l'insoumis ». Un paysan, réputé comme tel, pourrissait dans le quartier de punition. Las d'une telle vie, il frappa un gardien. On le recondamna à rester toujours à Clairvaux. Alors il se suicida et n'ayant aucune arme pour le faire, il finit par accomplir le suicide en mangeant ses propres déjections.

Il est facile d'écrire dans les journaux que les gardiens devraient être sévèrement surveillés, que les directeurs devraient être pris parmi les braves gens. Rien de plus facile que de bâtir des utopies administratives. Mais l'homme restera l'homme, le gardien comme le détenu. Et quand des hommes sont condamnés à rester toute leur vie dans des situations fausses, ils en subiront les conséquences. Le gardien devient méticuleux. Nulle part, sauf dans les monastères russes, il ne règne un esprit de basse intrigue et de cancan si développé que parmi les gardiens de prison. Forcés de se mouvoir dans un milieu vulgaire, les fonctionnaires subissent son influence. Des petits cancans, un mot prononcé par un tel, forment le fond de leurs conversations. Les hommes sont les hommes, et vous ne pouvez pas donner à un individu une parcelle d'autorité sans le corrompre. Il en abusera et il y mettra d'autant moins de scrupule et fera sentir d'autant mieux son autorité, que sa sphère d'action sera plus limitée. Forcés de vivre au milieu d'un camp d'ennemis, les gardiens ne peuvent pas être des modèles de gentillesse et d'humanité. A la ligue des détenus, ils opposent la ligue des geôliers. C'est l'institution qui les rend ce qu'ils sont : des persécuteurs petits et mesquins. Mettez un Pestalozzi à leur place (si tant est qu'un Pestalozzi accepte la fonction) et il deviendra bientôt un garde-chiourme.

Rapidement la rancune contre la société envahit le cœur du détenu. Il s'habitue à haïr cordialement tous ceux qui l'oppriment. Il divise le monde en deux parties : celle dont lui et ses camarades font partie et le monde extérieur représenté par le directeur, les gardiens et les employés. Une ligue se forme entre tous les détenus contre tous ceux qui ne portent pas l'habillement des prisonniers. Ce sont ses ennemis et tout ce qu'on peut faire pour les tromper est bien. Aussitôt libéré, le détenu met sa morale en pratique. Avant la prison, il aurait pu commettre des méfaits sans réflexion, maintenant il a une philosophie à lui, qui peut se résumer dans ces mots de Zola : « Quels gredins que les honnêtes gens ! »

—

On sait dans quelles effroyables proportions croissent les attentats à la pudeur dans tout le monde civilisé. Plusieurs causes contribuent à cet accroissement, mais l'influence pestilentielle des prisons occupe le premier rang. La perturbation provoquée dans la société par le régime de la détention est dans cette direction plus profonde que dans toute autre.

Il est inutile de s'étendre sur ce sujet. Pour les prisons d'enfants (celle de Lyon, par exemple) on peut dire que jour et nuit, la vie de ces malheureux est imprégnée d'une atmosphère de dépravation. La même chose est vraie pour les prisons d'adultes. Les faits que nous avons observés durant notre détention surpassent tout ce que peut inventer l'imagination la plus dépravée. Il faut avoir été longtemps en prison et avoir obtenu les confidences de ses voisins, pour savoir à quel état d'esprit peut arriver celui de quelques détenus. Tous les directeurs de prison savent que les maisons centrales sont les berceaux des plus révoltantes infractions aux lois de la nature. Et on se trompe gravement en croyant qu'une réclusion complète de l'individu dans le régime cellulaire peut améliorer cette situation. C'est une perversion de l'esprit qui est cause de ces faits, et la cellule est le meilleur moyen de donner cette tendance à l'imagination.

*(A suivre.)*

1. Voir les numéros 15, 18 et 20 de la *Révolte*

## COMMUNISME ET INDIVIDUALISME

Il est habituel de mettre ces termes en opposition. Des discussions se sont parfois engagées, des camps se sont même formés. Il en semblerait ressortir qu'il existe deux sortes d'anarchistes : les communistes et les individualistes. Nous allons montrer en quelques mots que cette division est absolument superficielle, qu'il n'y a nullement antithèse entre les deux expressions, et qu'il suffit d'aller au fond des choses pour mettre tout le monde d'accord.

Tous les anarchistes sont individualistes : « Fais ce que veux », « Que chacun prenne son plaisir où il le trouve » sont des dictons qui expriment l'idée même de l'anarchie, et qui sont purement individualistes. Ne voulons-nous pas tous que la liberté soit absolue pour chacun, que chaque individu agisse suivant les forces qui sont en lui, intelligence, volonté, etc. ? Ne disons-nous pas que le premier travail des anarchistes est de renverser les règlements, les décrets et les lois, de combattre les institutions, les coutumes et les préjugés, en un mot d'abattre tous les obstacles qui empêchent le libre essor des facultés, qui s'opposent à ce que chacun agisse suivant sa volonté, réalise ses désirs, prenne son plaisir où il le trouve. Sans contredit nous voulons le rétablissement complet de l'autonomie de l'individu. Luttant contre la loi de majorité, contre le principe de subordination, nous sommes tous individualistes et nous acceptons toutes les conséquences de ce principe. Il n'y a pas deux manières de voir à cet égard.

Les premières exigences de la personnalité sont la satisfaction de ses besoins de nourriture, de logement, d'habillement, etc. Il ne serait peut-être pas précisément impossible de subvenir personnellement à ces besoins sans avoir recours aux autres membres de l'humanité, mais sans

exception on trouve plus agréable de s'y prendre autrement, et plus les besoins sont développés, plus l'aide du voisin est désirable. Laissant à chacun sa liberté d'action, nous mettons en fait qu'en anarchie tous les hommes s'adresseront à leurs semblables pour satisfaire leurs besoins matériels. Nous pouvons parfaitement nous représenter qu'ils s'adresseront à eux sans leur apporter rien en échange (échange suppose une certaine dose d'équivalence contraire à l'individualisme). « De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins », on peut aussi dire : « De chacun et à chacun suivant ce qui lui plaît ». C'est ce travail libre, naturel, amené journellement par l'amitié, par la solidarité consciente, par la force des choses, c'est ce travail de chacun pour tous et de tous pour chacun que nous appelons le communisme. Et je dis : Au point de vue matériel, et sans tenir compte de ses résultats moraux, le communisme n'est que le moyen de satisfaire pleinement l'individu.

Mais la question doit être envisagée sous un autre aspect. La satisfaction des besoins physiques met simplement l'homme en état de pouvoir rechercher la satisfaction de son être intellectuel et moral. L'individualisme de chacun est un composé de caractères divers qui se résument en plus ou moins d'égoïsme et en plus ou moins d'esprit de solidarité. Personne n'est absolument dénué de tout sentiment de bienveillance envers un ou plusieurs de ses semblables ; il arrive par contre un moment où l'homme le moins égoïste pense avant tout à ses besoins personnels. En somme l'altruisme n'est qu'une manière d'être de l'individualisme, une forme de l'égoïsme, si on peut s'exprimer ainsi. Chaque homme a son caractère propre, produit de ses dispositions natives, de son éducation et de son milieu. On ne devient pas ce qu'on veut, on veut devenir ce que l'on est, moralement parlant.

Je ne prononce pas les mots de qualité et de défaut parce qu'ils entraînent l'idée du bien et du mal et qu'ils supposent une morale absolue, instituée d'avance. Les anarchistes ne connaissent pas cela, chacun se fait sa morale personnelle, et la morale collective, progressive qui naît de ces volontés individuelles en devient d'autant plus forte. « Ce qui me plaît, ce qui répond à mon sens moral personnel, est bien, ce qui me déplaît est mal. »

Mais revenons à l'objet de cet article. Si nous ne pouvons dire qu'il soit mieux d'être plus égoïste ou plus altruiste, nous pouvons constater, en étudiant l'histoire de l'humanité que très lentement l'évolution de l'individualisme est dirigée vers une phase de plus grande solidarité. Au fur et à mesure du développement humain, la personnalité devient de moins en moins égoïste, de plus en plus respectueuse de la personne et des idées de ses compagnons, sans que ce respect entrave en rien la lutte, s'il y a bataille entre deux individualités.

Actuellement cette marche générale de l'humanité vers la solidarité, vers le désir de se soutenir, de s'aider les uns les autres, en un mot le communisme, est entravée par cette organisation capitaliste qui veut que sur dix personnes, il y en ait au moins une qui meure de faim et neuf qui en aient peur. Chacun cherche à n'être pas celui-là, rien de plus naturel et de plus légitime ; mais après une révolution qui nous aura débarrassés de nos entraves, l'humanité pourra continuer plus rapidement son évolution vers la bienveillance mutuelle. La Révolution ne transformera pas les individus, mais en modifiant la nature de leurs relations, un changement important se fera dans les caractères, un grand pas dans la marche vers la solidarité. Il est inutile de prouver combien profondément cette conception se rattache à celle du communisme précédemment développée.

En résumé l'anarchie est pour nous tous un but tangible : la délivrance de l'individu. Le communisme de production et de consommation est le moyen qu'il plaira naturellement à la plupart des hommes d'adopter pour satisfaire aux exigences de leur être. La solidarité est la phase de l'humanité vers laquelle nous nous dirigeons, et la rapidité de l'évolution sera accrue par le régime anarchiste et par le communisme des besoins matériels.

L'individualisme est un fait primordial ; par nécessité et par tendance intellectuelle, le communisme est l'étape vers laquelle se dirige l'individu, et c'est là qu'il trouvera son épanouissement.

# MOUVEMENT SOCIAL

## Etats-Unis

On sait que la condamnation à mort de nos frères de Chicago a été basée surtout sur les témoignages d'un certain Waller. Or, voici ce qu'on apprend maintenant sur ce gredin.

Pauline Brandier et Anne Salomon, deux belles-sœurs de Waller, ont déposé devant le juge Engelhardt à Chicago une déclaration, signée et confirmée par serment, dont voici le résumé. (Elle est publiée en entier dans l'*Arbeiter Zeitung* de Chicago).

Waller fut arrêté avec les anarchistes. Sous menace de mort, il accepta d'être témoin à charge. Alors il fut mis en liberté, mais obligé de se représenter chaque soir à 8 heures, à la station de l'Avenue de Chicago, d'où il était reconduit à domicile par le détective (l'agent) Stift.

Waller a dit à sa belle-sœur que le capitaine Schaack lui avait promis la liberté s'il acceptait de faire certains témoignages contre les anarchistes. Au cas contraire il serait pendu comme les autres. Il recevait fréquemment de l'argent du capitaine Schaack. Il lui fut promis 5000 francs pour ses témoignages.

Après le procès, il fut envoyé en Allemagne ; les frais de voyage furent payés par la police. Il n'a jamais travaillé depuis son arrestation.

Waller disait à ses belles-sœurs que tous ses témoignages étaient faux. Mais qu'il avait été forcé de le faire par les menaces de la police.

Aujourd'hui il habite Hambourg sous le nom de Karl Miller. Il fut payé d'abord 25 francs par semaine, puis 50 francs. Bientôt après le procès il alla faire, avec Theil, un autre témoin à charge, un voyage de plaisir en Californie, dont le capitaine Schaack paya les billets et leur donna pour ce voyage 500 francs.

Waller dit à Anne Salomon, sœur de sa femme, que si sa femme avait besoin d'argent, il n'y avait qu'à en demander au capitaine Schaack. C'est ce que Anne Salomon fit. Elle alla chez Schaack, reçut de l'argent et l'envoya à la femme de Waller.

D'autres révélations concernant les infamies de la police vont encore être publiées.

Voilà, travailleurs, à quoi l'Etat de la République démocratique emploie l'argent que vous versez avec tant de peine dans ses caisses.

## Espagne

Les communistes anarchistes de Barcelone, désireux de donner toute l'extension possible à leurs idées se sont réunis pour étudier quels sont les moyens de propagande les plus pratiques, tout en étant à leur portée.

Après avoir examiné la situation actuelle des socialistes de toutes les écoles, au point de vue révolutionnaire, ceux-ci se trouvent dans la situation de ne savoir de quel côté incliner, à cause de la confusion de leurs idées. Cette confusion d'idées provient de ce qu'une nouvelle école commence à donner signe de vie.

Les principes de cette nouvelle école sont tellement logiques que toutes les autres écoles qui croyaient avoir trouvé la solution du problème social, ne peuvent lui tenir tête à la discussion. Néanmoins, ils constatent que jusqu'aujourd'hui cette nouvelle école a manqué de moyens de propagande dans leur péninsule, et cependant c'est une des contrées où les travailleurs furent des premiers à se déclarer anarchistes, et aujourd'hui c'est presque la seule qui ne possède pas un organe propageant les vrais principes anarchistes. Les compagnons réunis comprenant la nécessité de combler cette lacune, ont décidé d'entreprendre une active propagande afin de débarrasser ces principes des formules plus ou moins fausses que leur donnent certains individus, et de leur donner le vrai sens qu'elles ont.

Pour ces motifs, et appuyés par beaucoup de compagnons de l'extérieur qui nous manifestent depuis longtemps le désir de voir en Espagne la propagande communiste anarchiste s'élever à la hauteur des autres régions, nous avons décidé de fonder un organe pour défendre ces principes.

En prenant cette résolution, nous croyons pouvoir compter sur le concours moral et matériel de tous les affamés et de tous ceux qui aiment la vérité et qui veulent, comme nous, contribuer à l'avènement rapide de la Révolution Sociale qui fera disparaître le règne de la force et de l'injustice, en implantant celui de l'harmonie et de la justice.

Les communistes anarchistes de Barcelone.

Direction : Jaime Clara, calle Vista Alègre 13, en Gracia (Barcelone).

## Belgique

La coopérative de Bruxelles est en pleine révolution : Administrateurs et leurs fidèles d'un côté — et mécontents de l'autre. Cela n'a rien d'étonnant, c'est le sort de toute coopérative. Mais ces tiraillements aigus n'en sont pas moins utiles à constater, car ils sont bien de nature à faire réfléchir plus d'un de nos démocrates : N'est-il pas bien édifiant, en effet, de voir de quelle façon « règne l'harmonie » dans une pauvre petite boutique, où les quelques privilèges d'une fonction d'administrateur sont déjà cause de tant de trouble.

Et ne peut-on pas juger, d'après cela, de ce qu'il pourrait en être dans cet État socialiste qu'on nous prêche, où tous les pouvoirs politiques et économiques seraient concentrés et abdiqués parcellement entre les mains d'un « conseil d'administration » bien autrement souverain !

Un second meeting pour les miliciens a eu lieu samedi *à la Cour de Brabant.*

Le citoyen Volders l'a honoré de sa présence, ce qui a permis à notre ami Wysman de lui rappeler en public la promesse, faite il y a quelque deux ans, d'une discussion contradictoire sur les principes démocratique et anarchique. Malgré de nombreuses hésitations, le citoyen Volders semble, cette fois, disposé à s'exécuter.

Notre ami Jahn est en ce moment malade à la prison de Mons. Le froid et l'humidité de ces derniers temps semblent l'avoir assez fortement atteint.

*P.-S.* — Au dernier moment, je lis dans un journal que le procureur du roi a donné ordre à tous les commissaires de police de lui rapporter le plus fidèlement possible tout ce qui serait dit dans les meetings sur la milice. Cela me rappelle que samedi Henri après avoir cité et exposé ce que dit Hœckel de la sélection militaire a ajouté incidemment que *la Révolte* avait récemment reproduit cet extrait. Voilà l'explication du bruit de saisie de la *Révolte* qui avait couru un moment.

Un mouchard, aussi crétin que tous ses pareils, aura compris qu'Hœckel était un anarchiste et que l'*Histoire de la Création* était un article de *la Révolte* sur l'impôt du sang en Belgique. De là toute l'affaire.

## Angleterre

*Une mendiante.* — Lady Matheson, l'atroce propriétaire qui a volé les *crofters* des Hébrides en leur enlevant les champs héréditaires et en les remplaçant par des cerfs et des moutons, se met à la tête d'une société d'âmes bienfaisantes pour encourager les crofters à l'émigration. L'adroite coquine n'expulsera pas seulement ses paysans, elle va se faire payer encore ses frais d'expulsion. C'est comme cela qu'on devient dame d'honneur de la reine et qu'après sa mort on monte droit au ciel.

## Allemagne

La centralisation administrative et militaire a produit ses effets ordinaires pour l'accroissement de la grande propriété. Dans les sept provinces de la Prusse orientale, les petits propriétaires, ayant moins de 10 hectares, — étendue déjà considérable, — n'ont entre eux que la seizième partie du sol. 664 individus se partagent plus de 3 250 000 hectares, soit 4900 hectares par tête. Près de la moitié de ces domaines appartiennent à des gens qui n'y résident pas. Le tout est labouré par les mains de misérables qu'on daigne ne pas appeler du nom d'esclaves, mais que l'on bâtonne au besoin.

* * *

Depuis qu'il a soulevé la question des mouchards le *Sozialdemokrat* cherche à faire croire que tous les actes qui ont été accomplis par des anarchistes, ne l'ont été qu'à l'instigation des policiers et que

leurs auteurs n'étaient que de pauvres dupés qui ne savaient ce qu'ils faisaient.

D'après lui, Stellmacher, Kammerer, Kumitsche son des meurtriers qui ont été assez bêtes pour se laisser provoquer par les Schrœder Kauffmann, etc.; on ne peut pas ajouter Haupt, Ehrenberg, Schmidt, etc., car ceux-là ont mouchardé sous le masque de la social-démocratie.

Bebel et Singer ont tenu au Reichstag des discours qui n'avaient pas seulement pour but de souffleter moralement le gouvernement et surtout Puttkamer, mais encore il s'agissait pour eux de se montrer sous un jour favorable afin que toute cette bande de voleurs et de meurtriers en frac puisse bien voir que les social-démocratres sont d'honnêtes gens qui ne se laissent pas exciter à commettre des crimes pareils à ceux des anarchistes. D'après le *Sozialdemokrat*, nous vivons, à ce qu'il paraît, dans une société tout-à-fait humanitaire où agissent et se meuvent des forces purement humanitaires, surtout les gouvernants despotes, ainsi que les bourgeois qui font crever dans les fabriques et dans la misère des milliers d'enfants de femmes, de vieillards et même de jeunes gens Toute cette atroce conspiration d'exploiteurs qui ne connaît de sentiments humains que pour ses propres enfants et se montre envers les masses ouvrières pareille aux tigres. Tous ces sans-pitié, tous ces barbares sont des gens (toujours au dire du *Sozialdemokrat*) qu'il faut tâcher de persuader de leurs torts mais non combattre avec les mêmes armes qu'ils nous combattent. Ils peuvent nous tourmenter de mille façons, nous pendre (Chicago), nous casser la tête (New York), nous décapiter (Reinsdorf, Lieske); mais malheur à ceux des nôtres qui, révoltés de ces brutalités, s'irritent et accomplissent des actes à la Kammerer et à la Stellmacher! Pour ceux-là point de grâce! Meurtriers, meurtriers! entend-on de toute part.

Mais voilà, nous vivons dans une société si humanitaire qu'il ne nous est pas permis d'employer barbarie contre barbarie!

Les discours de Bebel et de Singer sont pleins, sinon de mensonges, du moins de suppositions mensongères. D'abord il n'est pas vrai qu'au congrès anarchiste de Zurich, Stellmacher ait présidé; nous, qui y avons assisté, nous ne nous rappelons même pas qu'il y ait dit un mot. Nous étions même étonné qu'il soit pendant toute la session si tranquille et si pensif. De plus il n'est pas vrai que les attentats contre Heilbronn, Eisert, etc. aient été décidés dans ce congrès; cela aurait été plus que ridicule. Ces actes ont été décidés entre quatre, et même, croyons-nous, entre trois personnes seulement.

Il n'est pas vrai non plus, et c'est là un infâme mensonge, que la *Freiheit* ait été soutenue par le gouvernement prussien. Lorsque la *Freiheit* fut supprimée à Londres, Most condamné et emprisonné, et les caractères volés, on décida de la faire reparaître et une collecte fut faite à cet effet dans tous les groupes. Or il est bien possible que Kauffmann et Schrœder, comme faisant partie des groupes, aient ajouté quelques francs, mais qu'est-ce que cela prouve? Évidemment qu'ils voulaient se montrer bons compagnons et voilà tout.

Constatons encore que les attentats de Vienne, Strasbourg, Stuttgart et Francfort furent le fait de quelques groupes qui n'avaient absolument rien à faire avec Kaufmann et Schrœder, ni avec le gouvernement, mais malgré tout nous sommes persuadés que les rapports faits par Kammerer et Schrœder sur nos malheureux compagnons ont contribué à les livrer à la potence.

## FAITS-DIVERS

Les Accapareurs. — Un des traits caractéristiques de notre époque, ce sont les coalitions d'exploiteurs qui se font sur une immense échelle, surtout en Amérique et en Angleterre, sous le nom de *ring*, *trust*, etc.

Nous avons parlé un jour du *ring* de Liverpool. Les marchands de coton brut avaient fait cette coalition pour faire monter les prix du coton. Les travailleurs ont payé par des mois de misère les bénéfices immenses réalisés par ces gredins.

L'année passée, des millionnaires américains avaient fait une coalition pour s'accaparer toute la récolte du blé des Etats-Unis. Ils ont échoué faute de capital. Mais l'entreprise sera renouvelée lorsqu'on parviendra à y intéresser quelques millionnaires de plus.

En ce moment, les prix du café ont monté à la suite d'une formidable coalition qui a acheté toute la récolte du café du Brésil. Nous tous, en payant quelques sous de plus pour le café, nous sommes tributaires de ces accapareurs. Nous enrichissons les millionnaires, chacun de nos sous.

Enfin, tout récemment, une coalition de treize compagnies de gaz de New-York, représentant un capital de 70 millions de francs, s'est formée pour lutter contre les travailleurs.

Les bourgeois économistes nous prêchent qu'il n'y a que la liberté des transactions qui mettra fin à cela. Nous aussi, nous sommes du même avis, mais seulement après que l'expropriation aura été faite.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Au groupe anarchiste la *Guerre Sociale* de Toulon.

Chers amis,

Un compagnon nous a fait parvenir votre circulaire adressée aux départements, circulaire parlant de la « propagande anarchiste par la voie de la presse ». Les anarchistes de la Chaux-de-Fonds, réunis pour en discuter le contenu, ont décidé d'en relever un ou deux points sur lesquels il y a divergence de vue.

A propos de la création de deux organes anarchistes, *internationaux*, dont l'un serait théorique et l'autre pratique ou d'action, nous ne croyons pas comme vous que ces journaux puissent remplacer avantageusement les organes révolutionnaires qui peuvent surgir de compagnons ou de groupes.

Qu'un organe, comme la *Révolte*, par exemple, vive sous le régime bourgeois, nous n'y voyons pas grand mal, au contraire. Encore ce journal doit-il avoir un langage assez mesuré s'il veut continuer de paraître. Mais, puisque la *Révolte* est là, soutenons-la de notre mieux sans penser créer un plus grand organe théorique qui serait bien vite coulé, à en juger par la situation précaire où se débat la *Révolte*.

Quant à la création d'un journal révolutionnaire ne s'occupant que « d'action », nous y sommes tout-à-fait opposés, parce que ce journal ayant son comité directeur, plus ou moins responsable, en un mot un petit état-major, les compagnons qui voudraient y voir insérer leurs articles, passeraient forcément par la censure de ce comité. Puis, au lieu d'être international et ouvert à tous les anarchistes, comme vous le dites dans votre circulaire, ce journal finirait par n'exprimer que les idées de quelques-uns — très dévoués sans doute, mais forcément autoritaires. Nous ne comprenons pas bien ce qu'on entend par journal « d'action », mais si vraiment il était à la hauteur de son titre, il faudrait que le gouvernement soit bien bon enfant pour tolérer un organe révolutionnaire prêchant sa destruction par tous les moyens. En tous cas, nous ne soutiendrons pas un tel organe parce que nous sommes opposés à cette centralisation, qui sacrifie l'individu, et qui, dans certains cas, peut avoir des conséquences très graves. Nous préférons cent fois les tentatives faites par un individu ou un groupe, et nous applaudissons toujours l'arrivée d'un nouveau lutteur quand même nous savons qu'il ne pourra vivre longtemps.

Vous dites dans votre circulaire, que les journaux anarchistes de Lyon sont morts parce qu'ils étaient « trop lyonnais ». Mais c'est une erreur selon nous car, étant donné les armes dont dispose la bourgeoisie, ces soldats d'avant-poste devaient nécessairement succomber. Et si nous avons eu à déplorer la disparition de tant de journaux révolutionnaires, c'est aussi parce que, au lieu de paraître quand les moyens le permettaient, ici, là, et toujours *clandestinement*, ils ont voulu se mesurer *ouvertement* avec l'ennemi, alors que cet ennemi est si fortement armé.

En résumé, nous croyons que si les mots *anarchie* et *clandestin* étaient mieux compris, les institutions que nous avons à détruire seraient minées plus sûrement, et cette œuvre de destruction serait plus fatale à la bourgeoisie que la création d'organes anarchistes internationaux.

Telle est, chers compagnons, notre manière de voir sur cette étude. Nous espérons que nos relations n'en resteront pas là, mais qu'au contraire l'échange de correspondances créera des idées nouvelles pour le plus grand bien de la Révolution.

Les compagnons de Chaux de Fonds.

* * *

A la veille de cette insurrection qui, par le problème économique et les complications internationales, s'imposera bientôt aux travailleurs, s'ils ne consentent à disparaître par la faim et l'assassinat, nous croyons n'avoir nullement de temps à perdre en polémique, en constitution de jurys ou en fabrication de programmes. Mais nous tenons à dire ceci: Il nous semble — car nous ne sommes pas absolus — que le premier devoir des anarchistes doit être de se décrasser d'abord des vieilles routines des préjugés et de chercher à se développer mutuellement l'initiative et la pensée, et non de centraliser autour de sa petite personne, ou son petit groupe, — pour prouver que l'on a raison — ceux qui, par mollesse ou habitude, approuvent sans discernement les jugements rendus par d'autres.

« La vérité », a dit quelqu'un, « c'est ce que chacun croit juste. » Nous sommes un peu de cet avis, sans toutefois nier le droit de critique, justifié par la démonstration.

On parle souvent aussi de liberté, d'autonomie, mais on semble toujours l'invoquer pour soi, avec cet illogisme de ne pas les reconnaître pour les autres. Nous croyons qu'il est l'heure de se connaître soi-même et de ne pas retomber dans les vieux errements politiques et que, étant donné l'évolution constante qui est la base de notre idéal, les groupements anarchistes ne peuvent établir entre eux que des relations et non une ligne de conduite déterminée (venant de Paris ou d'ailleurs). La propagande des idées que nous défendons dépend du développement de tous les intellects; donc nous devons nous exciter à traduire nos pensées et non laisser à quelques-uns la mission de secrétaires et de penseurs collectifs.

L'individu, ou le groupe, ne peut tout concevoir. Pour bien définir le fond de notre pensée, disons que le rôle de ceux qui ont des connaissances plus étendues doit être de poser les problèmes et non leurs personnes.

L'Union des groupes des XII^e^, XX^e^,
Montreuil et Vincennes.

* * *

Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, la circulaire de Toulon et le commentaire dont vous la faites suivre m'ont suggéré quelques observations, que voici, et que vous pouvez insérer si vous le jugez utile

Il me semble que les compagnons de la *Guerre Sociale* 'ont pas tout-à-fait tort en voulant établir une distinction dans la presse anarchiste. Seulement, comme souvent, la raison a faussé l'instinct, et en voulant se formuler à eux mêmes et pour les autres ce qu'ils sentaient instinctivement ils me paraissent avoir fait radicalement dévier les considérations à dégager.

Il est évident, comme vous le dites, que l'action ne se prêche pas dans un journal. Il ne peut donc être question d'un organe de propagande par le fait. Mais il y a une classification à établir dans la presse, — classification utile, car elle a une portée théorique et pratique. Cette classification ressort de l'organisation même des forces révolutionnaires, de la constitution du parti anarchiste.

Conformément aux idées de solidarité déterministe du matérialisme scientifique, le parti révolutionnaire, comme nous l'entendons, au lieu de se présenter comme l'âme — entité du mouvement social, comme un tout distinct dans la société, comme un corps directeur central, se dégage de l'ensemble de l'organisme social par une évolution transcendante, — émergeant graduellement de la vie par la convergence d'éléments progressivement conscients. Et dès lors, comme ceux de la personnalité humaine, ses éléments peuvent être classés en trois grandes catégories:

Les éléments intellectuels ou rationnels.
Les éléments affectifs ou émotionnels
Et les éléments organiques ou végétatifs.

Les deux catégories supérieures participent seules à la vie psychique générale préliminaire à la Révolution, — la troisième étant celle de la grande masse qui ne pense et n'agit que sous l'impulsion du ventre et des secousses générales profondes.

Mais ces éléments supérieurs, conscients à divers degrés, ces préoccupations révolutionnaires, se différencient catégoriquement à leur tour d'après la même hiérarchie organique de généralité et d'abstraction, s'élevant en conscience en raison inverse de leur particularité et de leur égoïsme; — et de là découlent l'utilité et la nécessité de deux presses, de deux catégories d'organes des idées: La presse théorique, générale, abstraite, universelle, celle-là, pour les éléments « à la hauteur » selon l'expression courante; et la presse d'agitation, moins philosophique et plus particulière, locale, commentant les faits du moment dans un milieu plus étroit, à la portée enfin des révolutionnaires de circonstance et d'instinct.

Voilà, à mon sens, comment doit être comprise la distribution de la presse anarchiste. Et voyez, de ce point de vue, ce que devient l'idée d'un organe général d'agitation: c'est un non-sens. Car il est évident que si la littérature théorique peut et doit logiquement converger et se centraliser librement, la presse d'agitation, elle, ayant à s'adapter à mille conditions de milieu, doit varier presque à l'infini.

Pourquoi, après cela, avons-nous constaté tant de chutes d'organes locaux? Tout simplement parce

qu'ils sont venus prématurément. Ils n'étaient pas l'expression d'une situation ; ils ne répondaient pas à un besoin du milieu. Les compagnons de Toulon parlent de la façon de procéder de la presse bourgeoise. Eh bien ! c'est parce qu'on a trop imité les bourgeois que tant de journaux ont été lancés à faux. Il ne s'agissait pas tant d'amasser des fonds pour lancer et imposer un journal. Un journal anarchiste doit être véritablement un organe. Et c'est parce qu'on ne s'est pas assez occupé de savoir si la situation était propice, parce qu'on a trop tenu compte de ses aspirations personnelles et trop peu de celles du public, qu'on a si souvent dépensé pour peu de choses des forces et de l'argent qui auraient été bien plus utilement employés ailleurs.

La seule chose à recommander c'est la circonspection.

* * *

Nous avons reçu une dizaine de lithographies représentant les condamnés de Chicago avec 3 groupes allégoriques. Nous les mettons en vente au prix de 1 franc pièce.

* * *

Nous avons reçu aussi de Liége 1000 exemplaires du portrait de Jahn 0,05 pièce, 3,50 le cent.

* * *

L'Imprimerie Jurassienne vient de faire paraître *les Chants du Peuple*, fascicule n° 1, 16 pages, contenant des chants populaires internationaux, prix 10 centimes. Pour les groupes et les vendeurs 30 pour cent de remise.

Adresser les demandes, avec mandats ou timbres, au comp. Steiger, 14 rue Thalberg, Genève.

* * *

Les révolutionnaires français et italiens portent à la connaissance de tous que Luca Resta actuellement résidant à Paris, est le même qui joua le rôle de délateur occulte dans le procès dit des *accoltellatori* qui, en 1874, se déroula à Ravenne contre des socialistes, et où son frère, Giovanni, joua le rôle de mouchard déclaré.

A la demande de révolutionnaires italiens, désireux d'arriver à une constatation publique, plusieurs groupes parisiens se sont livrés à une enquête auprès des groupes de Ravenne et de Forli ainsi que du journal la *Revendicazione*.

La Fédération internationale de Forli et la *Revendicazione* ont répondu que les actes déshonorants des frères Resta leur étaient connus. La Ligue socialiste internationale du territoire de Ravenne et la Fédération internationale des travailleurs ont répondu catégoriquement qu'à leurs yeux et aux yeux de tout le pays, Luca Resta, dans le procès des *accoltellatori*, fut le délateur occulte et Giovanni Resta le délateur ouvert. Avis à tous.

* * *

Nous avons reçu diverses adresses de sympathie envers la citoyenne Louise Michel, nous les faisons parvenir à notre amie.

* * *

Les compagnons qui sont en correspondance avec le cercle *Il Lavoratore* sont priés de correspondre à l'adresse de Giovanni Bergamasco, fermo in posta, Naples.

* * *

Les anarchistes de Salons sont priés de s'entendre avec le comp. Bertraud, tonnelier, boulevard de la Fenage, sur les mesures à prendre en vue d'une prochaine révolution.

* * *

Le groupe de Toulon insiste pour que nous insérions une longue protestation dont nous extrayons le passage suivant :

« Un exemplaire de la circulaire du groupe de Toulon relative à la propagande par la voie de la presse avait été envoyée aux groupes anarchistes de Paris et des environs, cette circulaire sur laquelle se trouvait déjà l'adhésion de dix groupes est disparue au moment où elle devait nous être retournée. Il y a là une manœuvre jésuitique contre laquelle nous tenons à protester hautement. »

Dans un autre passage, ils disent « qu'ils en sont revenus de croire que les grandes villes possèdent la science infuse, qu'ils ne veulent plus subir leur autorité et veulent agir par eux mêmes. » En ceci nous ne pouvons que les approuver, mais pourquoi voir dans un simple accident toute une conspiration qui serait absurde à tous les points de vue. Comment supposer que dans un parti où la propagande se fait au vu et au su de tout le monde, qu'un individu ou un groupe aurait pu avoir l'espérance de faire disparaître une circulaire qui aurait été vue et approuvée par dix groupes ? Ce sont là des enfantillages. D'autant plus que le groupe la Panthère nous fait savoir qu'il tient à la disposition des camarades de Toulon le nom du compagnon qui affirme leur avoir retourné la dite circulaire, accompagnée des signatures récoltées. Voyons, camarades, avouez que vous auriez mieux fait de vous enquérir auprès des camarades où était passée votre circulaire, puisque vous ne l'avez pas reçue, plutôt que de bâtir une conspiration qui n'existe que dans votre imagination,

Quand donc les camarades s'habitueront-ils à peser et juger froidement les choses au lieu de toujours vouloir les regarder à l'aide de verres grossissants Encore une maladie dont nous avons bien du mal à nous guérir !

* * *

Nos amis du groupe *la Liberté* se disposent à publier une seconde édition de la *Société au lendemain de la Révolution*. Cette édition, d'une soixantaine de pages sera vendue 30 ou 35 centimes. Nos amis n'ayant pas immédiatement sous la main la totalité des fonds nécessaires à cette publication, prient les groupes et compagnons, qui disposeraient de quelque argent, de leur faire parvenir d'avance une somme approximativement équivalente au montant de la commande qu'ils comptent faire.

Adresser au compagnon F. Pintelon, 4 rue de la Grande Ile, Bruxelles.

Le groupe *la Liberté* prie également, dans le même but, ceux qui n'ont pas encore réglé le compte des procès Jahn de le régler au plus tôt. Il informe en même temps ses amis qu'un second tirage vient d'être fait, et les prie d'accélérer leurs commandes.

* * *

Le comp. Varenne prie les amis de ne plus rien lui adresser rue Toufaire, son nouveau domicile est rue Denfert-Rochereau, 60, à Rochefort.

* * *

Par suite d'une entente avec la librairie Marpon et Flammarion, nous pouvons livrer à nos lecteurs *les Paroles d'un Révolté*, à 1,50 franco, au lieu de 3,50, prix de librairie.

## BIBLIOGRAPHIE

*Anarchism, its Philosophy and scientific basis as defined by some of its apostles*, by A. R. Parsons.

La femme de notre compagnon Parsons pendu par les bourgeois de Chicago vient de publier ce livre précieux qui continuera la propagande commencée par le mari. C'est là un exemple ! Que personne de nous ne se laisse arrêter dans sa voie par la mort des siens. En avant !

* * *

L'insertion du sommaire de l'*Autonomie Individuelle* nous étant demandée par la nouvelle administration de cet organe. Comme nous n'avons pas contre ces camarades les motifs de suspicion que nous avions contre ceux qui les ont précédés, nous ne voyons aucun inconvénient à l'annoncer :

**L'Autonomie Individuelle**, *Revue mensuelle An-archique*, vient de paraître.

Sommaire du numéro 8 (janvier-février 1888) — A nos lecteurs ; — Le droit de punir et la philosophie, G. Deherme ; — Le Communisme, Julendré ; — Les Terrains vagues, Jean Richepin ; — L'Anthropomorphisme, A. Carteron ; — Les Quais de demain, Colline ; — La Décadence bourgeoise, G. D. ; — Chronique du Mois, Nemo.

En vente chez les principaux libraires. Le numéro de 24 pages, **15 centimes.**

Abonnements : Un an, 2. 50. — Six mois, 1. 25. — Etranger, le port en sus.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 876,50.

A. G. rue Emeriau 0,50. E. B. à Asnières 0,50. Par les compagnons du Havre, sur le produit de la conférence Louise Michel 60 fr. Roanne B. P. 1 fr. D. 0,50. S. 0,50. C. de Beauvais 0,65. C. à Voujancourt 0,50. X. 20 fr. P. à Paris 1,25. Vente de vieux timbres 7 fr. R. à Argenton 0,85. C. M. à Paris 10 fr. V. de V. à Pont de Marcq 1 fr. Vve L. au Mans 2,10.

Valence Garin 1 fr. Radigoz père 0,50. A. Thé 0,50. Laurent 0,50 Carre 0,50. Chatard 0,50. Victor Giraud 0,25 Bénévise 0,25.

Un lascar anarchiste 2 fr. et un vagabond 0,50. Ritz 2 fr. Vve L. au Mans 2 fr. Groupe espagnol 0,40.

Total à ce jour 993,75.

## SOUSCRIPTION
### *Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 142,05.

Pour Méreaux, B. rue de Charrenton 2 fr. B. 1 fr. B. 2 fr. Reçu du « Cri du Peuple » 18,50. C. à Lorgues 1 f. B. à La Machine 0,35. H. Q. Cherbourg 0,50. B. à Alfortville 1 fr. Fressenneville 6,45. Deux révolutionnaires St-Quentinois résidant à Reims 1,50 pour Jahn.

C. à Voujancourt 0,50. C. C., pour Méreaux 0,50.

Total à ce jour 177,35.

## PETITE CORRESPONDANCE

G. à Bruxelles. — C. à Villefranche. — M. à Armentières. — B. C. à St-Denis. — T. T. à Routschouk. — F. à Toulon — W. à Flixecourt. — G. à Brest. — M. à Calais. — Vve M. à Guise. — J. à Morlanwelz. — D. à Puiseux. — M. à Lyon. — M. à Creston. — D. à Lyon. — P. à St-Julien en Jarrêt. — D. à Foix. — N. à Vienne. — S. à Cette. — L. à Avignon. — F. à Amiens. — D. à Bourges. — J. F. rue du Roi de Sicile. — C. C. à Puteaux. — F. à Reims. — B. à Nîmes. — Reçu timbres et mandats.

Crotté à Argenteuil. — Avez-vous reçu les 4 procès demandés ?

H. à Lyon. — Il y a le comp. Souêtre, 15 rue Lacépède à Paris, qui a fait quelques chansons révolutionnaires. Vous pouvez vous adresser à lui.

B. à Loncé. — Même réponse.

Gauchon à Marseille. — Nous n'avons plus que les « Produits de l'Industrie » à vous mettre en dépôt.

C. à Carmes. — Reçu les 4 francs.

Carvalho, rue de Bellefonds. — Faites-nous parvenir le montant de votre abonnement par la poste.

P. à Bruxelles. — Nous avons reçu l'argent des 15 procès Jahn envoyés à H. de Lyon.

D. à Wasquehal. — Nour rectifions l'erreur.

## CONVOCATIONS

Groupe du XIV. Lundi 20février, salle Pécoul, 18 rue de Vanves. Tous les anarchistes du XIV sont priés d'y assister pour l'organisation d'une propagande active nécessitée par les événements.

Quelques compagnons de l'ancien groupe des V[e] et XIII[e] arr., ayant l'intention de reformer le groupe afin de réveiller la propagande des idées dans ces arrondissements, convoquent les compagnons qui voudraient en faire partie, à la réunion qui aura lieu, salle Fournier, 19 rue Pascal, le samedi 25 courant, à 8 1/2 heures du soir.

Nos amis de Genève viennent de retrouver tout un lot de brochures ditées anciennement par la Fédération jurassienne. En voici la liste pour ceux qui, à titre de documents et de renseignements voudraient se les procurer :

| | |
|---|---|
| *Théologie politique de Mazzini*, par Bakounine. | — 75 |
| *Compte-rendu du VI[me] Congrès de l'Internationale* | — 60 |
| *Mémoire de la Fédération jurassienne*. . . . | 1 50 |
| *L'Internationale, son histoire et ses principes*, par B. Malon . . . . . | — 15 |
| *Deuxième lettre au Peuple de la classe dirigée*, par Félix Pyat . . . . . | — 05 |
| *Des causes des crises industrielles*. . . . . | — 05 |
| *Almanach du Peuple*, pour 1875. . . . . | — 10 |
| *Procès de l'Avant-Garde*. . . . . | — 50 |
| *La question des services publics devant l'Internationale* . . . . . | — 10 |

**La RÉVOLTE est en vente à Marseille chez**

MARIUS GAUCHON, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar.

**à Tourcoing chez**

Louis KINT, 104 chemin de Mouveaux.
*Le compagnon Kint porte à domicile.*

**à Bessèges chez**

TRICOT, 116, rue de Peyremalle.
CHABOURLIN, *cafetier*, rue Vau de Robiac.
On y trouve également *l'Idée Ouvrière*.

**à Persan Beaumont chez**

GROS, avenue de la Gare à Persan.

**à New-York à la**

FREIHEIT, 167, William street.

**à Bruxelles chez**

RAFORD, 2 bis rue du Marais.
COULON, 20, Montagne de Sion.
A L'AUBETTE, de la place St Jean.

*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 23 — 5 CENTIMES — Du 25 FÉVRIER au 2 MARS 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## QUE FAIRE ?

Tous ces temps-ci on a beaucoup discuté journaux dans les groupes anarchistes français. Est-ce un signe de vie dans les groupes qui — disons-le franchement — ont sommeillé depuis quelques années ? Ou bien, toutes ces discussions, acerbes quelquefois, prouvent-elles que le sommeil continue, mais qu'on en devient mécontent et que, d'une manière ou d'une autre, on cherche à sonner ce réveil ?

Il nous semble qu'il y a de l'un et de l'autre. On sent que si le parti, surtout à Paris, continue à sommeiller comme il l'a fait dernièrement, il perdra toute raison d'être, et que d'une façon ou d'une autre il faut en sortir ; et on s'en prend aux journaux.

Excellent signe, selon nous. Car, après avoir bien critiqué les journaux, après les avoir bien accusés d'être la cause du sommeil, on finira par admettre que, somme toute, le journal ne fait que refléter ce qui se passe autour de lui, qu'il en subit l'influence. Les pages brûlantes que l'on lisait dans les journaux anarchistes, il y a cinq ou six ans — n'étaient-elles pas le reflet de ce réveil spontané que l'on vit se produire en France ? Et les pages recueillies d'aujourd'hui, ne sont-elles pas le résultat du recueillement, du labeur de pensée, de révision qui s'opère dans les groupes.

Que demain un réveil se produise à nouveau, que la vie renaisse dans les groupes, — et on retrouvera de nouveau dans la presse les pages brûlantes d'il y a quelque temps.

—

On se souvient de la vie qui bouillonnait dans les groupes vers 1881. Les actes héroïques des révolutionnaires russes avaient électrisé les travailleurs européens. Des centaines de jeunes gens rêvaient la vie, l'action et le sort de Pérovskaya. L'acte individuel, la propagande par le fait, étaient sur toutes les lèvres. Les mécontents de tous les partis venaient renforcer les rangs des anarchistes.

— Au diable la théorie. L'action ! disait-on.

Et il y eut des actes individuels. Il y eut de l'héroïsme. Et des compagnons sont allés haut la tête en prison, au bagne, à l'échafaud.

L'anarchie s'annonça, elle attira l'attention publique. Et il se produisit ce fait, que les anarchistes avaient prévu. L'idée anarchiste, l'anarchie comme fond d'idées, ridiculisée jadis par les bourgeois et encore plus par les socialistes, conquit par ses actes son droit à l'existence. C'est illogique, peut-être ; mais cela se passe ainsi dans les sociétés humaines.

L'idée anarchiste est-elle devenue plus juste parce que Stellmacher, Kammerer, Lieske, Parsons et ses sept frères, l'on proclamée du haut de l'échafaud ? Est-elle mieux prouvée parce que nos frères de Montceau, les condamnés de Lyon, Duval, l'ont proclamée devant les tribunaux ? Elle est restée ce qu'elle était auparavant.

Mais, dès qu'elle a eu ses victimes, elle a conquis sa place. On a voulu la connaître, autrement que par la bouche de contradicteurs peu scrupuleux. On l'a étudiée, et elle a trouvé des sympathies dans la masse du public.

—

Mais, il y a dans la vie de l'humanité des hauts et des bas que l'on doit constater, lors même qu'on ne saurait les expliquer.

A la fièvre de dévoûment, de sacrifices, que nous avons vue en 1881, a succédé une période d'accalmie. — Pourquoi ? Quelle est la cause de cette contagion d'accalmie ? Quelle fut la cause de la contagion d'entrain général ? — Nous ne le savons pas encore, mais nous constatons que toute la vie de l'humanité marche par soubresauts de ce genre.

Voyez la Russie, le pays qui a fourni de nos jours ce contingent immense de cinquante hommes et femmes marchant à la mort, de centaines d'êtres humains murés à jamais dans les forteresses, de milliers en exil. Il semblait que là, le flot de jeunes gens prêts à marcher à la mort ne tarirait jamais. Et il n'a pas tari. Ils sont encore là. Mais le courant général pendant cinq années a été tel que ces dévouements ne se sont pas produits. L'accalmie a succédé à la vie bouillonnante.

Il en est de même pour toute l'Europe. Les bourgeois s'imaginent qu'ils ont maîtrisé le mouvement par leurs potences. Ils n'ont rien maîtrisé du tout. Mais, soit que l'attente de la guerre ait calmé les impatiences, soit toute autre cause, on ne voit plus cet entrain pour les actes individuels que l'on a vu il y a cinq ou six ans.

—

Est-ce une raison pour ronfler ?

— C'est une raison pour ouvrir de nouvelles voies, de nouveaux moyens de propagande, de nouveaux moyens d'extension des idées, moins individuels, peut-être, mais aussi plus larges, plus collectifs.

Et ce sont ces voies que le parti est en train de chercher, — en perdant malheureusement trop de temps à discuter, au lieu de marcher de l'avant.

Le journal local, donnant une large place aux affaires locales, ralliant autour de lui les dévouements, est certainement une de ces voies. Mais, — serait-ce la seule et unique voie ouverte aux anarchistes ?

Faire du journalisme, chacun dans son coin, — est-ce donc la seule chose qu'il nous reste à faire ?

C'est ce que nous allons discuter dans notre prochain numéro.

## LE DROIT DE PUNIR

Ceux qui feignent de ne pas comprendre l'anarchie ou de n'en tenir aucun compte ne s'avisent pas d'une chose qui de jour en jour devient plus évidente. Sur le terrain des sciences morales, il n'y a pas de progrès constaté dans le courant de ce siècle qui ne découle de la conception anarchiste ou qui n'y aboutisse.

La critique du parlementarisme a été faite par la politique scientifique moderne. Quelle est l'antithèse du parlementarisme sinon l'anarchie ? La sociologie et l'économie politique posent les bases de l'ordre véritable dans une société en ne faisant qu'un de l'évolution économique et de la politique. Quelle est donc la forme politique correspondant à la socialisation de la propriété ? Serait-ce le parlementarisme ou une des vieilles formes de gouvernement : monarchie, aristocratie ou même démocratie ? Oh que non, c'est l'anarchie. Inutile de parler des recherches historiques sur la constitution de la société primitive, sur les origines de la famille, de la propriété et de l'Etat. Mais la science de l'éducation, l'étude de l'homme criminel (ou anthropologie pénale) et la morale ne concluent-elles pas à laisser le dernier mot à l'anarchie ?

Et là peut-être — ou sans doute — est la raison secrète de cette tempête d'injures contre un titre inoffensif, puisqu'il est purement négatif, mais négatif du mal, de l'oppression et de l'esclavage. Anarchie veut dire non-domination et non-servitude. Ce nom excite la fureur des intérêts menacés par le principe de liberté, des coalitions industrielles, de l'oligarchie financière contre le peuple qui se lève et qui d'un seul mot a écrit sur sa bannière : Fin des privilèges, et qui sous-entend : Paix, justice, harmonie.

Récemment il a été donné à la science pénale ou comme nous l'avons appelée plus haut à la science de l'homme criminel, de faire son *mea culpa* envers l'anarchie.

Les recherches faites en Angleterre, en Allemagne et en Italie concernant les conditions morales et physiques des criminels, ont établi péremptoirement qu'il n'est pas de conception plus absurde au monde, plus inutilement barbare et injuste que ce qu'on a appelé la répression des délits.

D'abord il est un fait établi, c'est que la répression ne corrige personne, elle se retourne contre qui l'inflige et plus elle est féroce, plus elle provoque et excite aux délits et crimes. Ensuite, elle est appliquée à une classe de gens que la société elle-même — plus spécialement la classe dirigeante qui manie l'arme de la répression — chasse et poursuit, l'épée dans les reins, vers le forfait. Enfin la peine tombe sur un *corps mort*, le délinquant : un homme malade de cervelle et souvent aussi de corps, un homme qui pourrait jeter à son bourreau la parole de Ferrucio : « Tu tues un homme mort. » La peine, non le fait pour lequel elle est infligée, voilà le vrai crime.

Afin qu'on ne suppose pas que nous attribuons à l'anthropologie pénale, des opinions toutes nôtres, faisons quelques citations.

En 1869 le Dr Guy, exposant les résultats de ses observations sur l'état mental des détenus de Millbank (Angleterre) arrivait aux conclusions suivantes : « Si on étudie soigneusement et qu'on prenne sa tâche à cœur, les faits observés conduiront inévitablement à préconiser de grandes réformes économiques et sociales ». (*Lettre à la Société de statistique de Londres* 1869.)

M. Rallack dans son volume (*Humanity and Humanitarianismus* 1872) profitant des travaux de Guy, de Wilson, de Thompson et d'autres médecins et psychologues, terminait en disant que le plus grand nombre des délinquants sont amenés à cet état par la pauvreté et les privations, d'où découlent les maladies, les conditions physiques morbides et l'imparfait développement mental.

Enfin M. Farrer (*Crimes and punishments*) relevant aussi le fait que l'armée du crime se recrute en majeure partie parmi les individus débiles de corps et pauvres d'esprit, se pose la question : « Une peine a-t-elle jamais eu une efficacité quelconque sur un être ? »

En Italie, la nouvelle école pénale positive comme elle se nomme a pour principe d'appliquer les résultats de l'anthropologie à la science pénale. Elle a distingué trois sortes de causes aux délits. Elle est arrivée, en fin de compte, à faire entrer dans le domaine légal une réforme comme sous le nom de « substitution des peines ». C'est une réforme ridiculement insignifiante, si l'on veut, mais au fond elle contient la confession d'un principe.

Le délinquant est une victime, dit cette école, l'homme est un être irresponsable, qui ne commet de délit que par nécessité, par force majeure, donc rien de plus absurde le « droit de punir ».

Mais à peine a-t-il « rendu hommage au principe » que ce groupe de savants bat vivement en retraite. Il est pourtant vrai de dire qu'il y a quelques exceptions en Italie comme en Angleterre parmi ces savants peureux. En somme cette école italienne aspire à acquérir une influence dans les tribunaux, dans la législation, dans l'Etat ; elle veut avoir voix au chapitre.

Donc partant de la négation du libre arbitre cette école en arrive néanmoins à formuler cette théorie : Le délinquant est un être dangereux pour la société, quoiqu'irresponsable, il doit être éliminé ou tout au moins placé en situation de ne pouvoir nuire, clôturé à vie dans un établissement d'incorrigibles.

« La responsabilité d'un forfait, écrit un adepte de cette école ne peut être que sociale. On mesure le degré de *perversité* de tout individu au moyen des nouvelles méthodes anthropologiques (mesures d'angles faciaux et de circonférences crâniennes) et puisque tout être pernicieux sera forcé de mal agir, soit par les conditions spéciales de son organisme, soit par la certitude que des occasions lui seront offertes, il entre ainsi d'avance sous la main de la science pénale. En enveloppant ainsi toutes les catégories de délinquants on pourra faire cesser le spectacle de criminels qui sortent impunis sous les rubriques de fous, irresponsables, inconscients de leurs actes ; tandis qu'ils devraient être enfermés, soit dans des sortes de manufactures pénales, soit dans des maisons de détention. »

« Et pourtant si on tue », s'écrie un autre, « c'est par nécessité : la folie homicide. » Pourvu que la société se sauve, l'injustice, l'iniquité est pour elle un droit.

Ainsi toujours et partout, ces savants officiels sont les mêmes. Ils font un pas immense en avant, et dix en arrière. Ils se fatiguent à soulever un fardeau pesant jusqu'au sommet de la montagne et une fois arrivés, ils se laissent misérablement choir sur le nez. A peine ont-ils découvert une vérité, ils restent autour de leur trouvaille pour observer l'effet qu'elle produit sur les gens ; et s'ils voient qu'elle jette l'alarme parmi ceux desquels ils tirent leur salaire, si elle trouble la digestion de quelque fortuné du jour, si elle fait éclore un sourire d'espérance, hélas, subitement ils s'attaquent à démolir le résultat logique de leurs travaux et se mettent en quatre pour concilier la vérité. Comment pourrait-on bien la supprimer ? Avec l'intérêt des dirigeants, avec les préjugés en vogue, avec le code et qui plus est, avec la Bible. Et alors ils portent aux nues le remède habituel : la pratique, qui, disent-ils, doit être différente de la théorie et à laquelle celle-ci doit s'accomoder. Ils s'acharnent sur leur découverte, rognant de ci, chicanant de là, allongeant ailleurs comme dans l'histoire connue du lit de Procuste.

En vain ! Le sort en est jeté et on a compris. La science qui existe indépendamment des savants secoue la tête et répond aux supplications des praticiens : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit.

---

Notre ami Breton, conseiller d'arrondissement du canton de Rochambeau (Loir et Cher), adresse à ses anciens électeurs la lettre suivante en résiliant ses fonctions :

Compagnons de travail,

En remettant entre vos mains le mandat que vous m'aviez confié il y a huit années, je dois en même temps vous faire connaître les motifs qui dictent ma conduite.

En acceptant de vous représenter au conseil d'arrondissement je croyais au triomphe du prolétariat par le suffrage universel. La République signifiait pour nous répartition équitable des produits du travail, suppression des charges qui pèsent sur les travailleurs. Confiants dans notre bulletin de vote nous attendions que l'ère des réformes s'ouvrit.

Mais nous avions compté sans l'égoïsme des classes dirigeantes. Il y a quarante années que la bourgeoisie nous a fait cadeau du droit de choisir nos maîtres, qu'y a-t-il de changé dans notre situation sociale ? Qu'avons-nous obtenu depuis quinze ans que nous luttons sous un régime soi-disant libéral ?

La bourgeoisie, si unie pour nous écraser chaque fois que nous voulons revendiquer par la force nos droits à l'existence, est divisée en fractions politiques qui se disputent le pouvoir et nous entraînent dans leurs querelles : par ce moyen hypocrite elle a semé la division dans nos rangs, elle émiette nos forces en nous donnant rendez-vous sur le terrain de la politique, des luttes électorales.

Le suffrage universel est pour elle un moyen de domination à l'aide duquel elle nous fait accepter toutes les privations, tandis qu'elle se vautre dans l'orgie et la débauche.

Le régime économique qu'elle nous impose, en épuisant les sources de la richesse sociale, nous mène fatalement à la banqueroute. Après avoir tant servi de marche-pied aux intrigants et aux ambitieux, il est temps que les travailleurs désabusés prennent eux-mêmes la direction de leurs intérêts.

Travailleurs, en attendant les événements que nous réserve l'état social actuel, abstenons-nous de prendre part à tout ce qui touche de près ou de loin au parlementarisme. Ne croyons plus aux charlatans politiques, qu'ils s'appellent conservateurs ou républicains, opportunistes ou radicaux, voire même socialistes. Ne confions à personne le droit de nous gouverner : l'impuissance dans laquelle se débattent ceux qui ont reçu cette mission est la preuve la plus éclatante que nous n'avons rien à attendre que de nous-mêmes.

L'expérience que m'ont donnée vingt années de luttes politiques, m'a convaincu que les travailleurs ne pourront sortir de la situation misérable où ils se trouvent que par la Révolution. Je me croirais coupable d'ambition si je continuais plus longtemps à prêter mon concours à des institutions qui ne sont que la consécration de l'exploitation de l'homme par l'homme.

BRETON.

---

# LES ASSASSINS

Une tragédie horrible va avoir son épilogue à la Nouvelle Calédonie. Notre ami Cyvoct aura achevé son long martyre : il sera guillotiné, si ce n'est déjà.

A nous, qui avons collaboré au *Droit social* et à l'*Etendard révolutionnaire*, où nous avons connu et appris à aimer Cyvoct, il incombe de rappeler l'ignoble intrigue bourgeoise qui l'a conduit à l'échafaud.

Dans la nuit du 22 au 23 octobre 1882, une bombe éclatait dans un box du café Bellecour, l'Assommoir, à Lyon. Par qui avait été déposé cet engin ? Quel était le mobile qui avait fait agir l'auteur de cet acte ? Personne n'en sait rien jusqu'ici et le procès de Cyvoct n'a prouvé que cette ignorance.

L'Assommoir, moitié café, moitié lupanar, était un lieu assez mal famé pour qu'un honnête homme n'osât y entrer en plein jour, pas assez décrié pour que le voyageur ou le passant attardé ne pussent s'aventurer à entrer s'y réconforter ou s'y rafraîchir contre une dépense surélevée. Cette situation interlope, le public qui fréquentait cet établissement, avaient soulevé l'opinion publique qui y voyait un défi jeté à la morale ; tout le monde en parlait avec mépris comme d'un temple luxueux élevé à la Débauche. Cela avait inspiré des articles à divers journaux ; et des critiques virulentes avaient été formulées par divers orateurs contre ce bouge.

Entre autre dans le *Droit social* était paru un article, intitulé « un bouge », dans lequel étaient flétris et ce lieu de corruption et ses habitués. Cet article émanait d'un écrivain qui n'était pas un rédacteur ordinaire du journal et il avait été inséré comme correspondant au sentiment général.

A l'heure où paraissait cet article, Cyvoct, encore sous l'influence de son éducation religieuse, était membre d'un cercle catholique.

Quand, quelques mois plus tard, Cyvoct étant gérant de l'*Etendard*, eut lieu l'explosion, la magistrature ne se donna même pas la peine de rechercher l'auteur. » Il y a un journal anarchiste qui a publié un article contre l'Assommoir. Ce journal n'existe plus, mais il en existe un autre : poursuivons le gérant de ce journal comme l'auteur, ou tout au moins comme l'inspirateur de l'attentat. Nous le ferons d'autant plus facilement condamner que lui-même, dans une réunion publique, s'est élevé contre ce lieu de débauche. »

Et Cyvoct, extradé de Belgique, au mépris de la loi d'extradition, fut condamné à mort pour « excitation au meurtre ».

Et, dans ce procès, nous avons entendu un témoin, le patron de l'établissement, déposer : « Je ne pourrais reconnaître les auteurs. Je ne les ai qu'entrevu de dos à leur sortie. » Et un moment après, répondre au président : « C'est bien lui. Je le reconnais parfaitement. »

Silence ! pas de commentaires ! respect à la chose jugée !

Pendant plus de quatre mois, il est resté condamné à mort, les membres immobilisés par la camisole de force, entendant la nuit la populace des souteneurs et des filles publiques hurler sous la fenêtre de sa cellule, demandant sa mort, ainsi que des hyènes hurlent après le sang.

Au bout de ce laps de temps, sa peine fut commuée en celle des travaux forcés, et voici aujourd'hui ce que nous apprend la presse bourgeoise :

Le 27 novembre dernier, comme on venait de distribuer le vin dans son peloton, le condamné préposé à la distribution l'appela pour lui offrir une mesure qui restait au fond du bidon, l'interpellant dans ces termes : « Eh ! l'écrivain, veux-tu boire ? »

« L'écrivain » est le sobriquet de Cyvoct.

Cyvoct s'avançait, quand le surveillant Augé, qui était présent, l'arrêtant, s'écria à haute voix :

— C'est ça, l'écrivain ! Il a une bonne tête à schlague, l'écrivain !

— Monsieur, répondit Cyvoct, je vous ai donc fait beaucoup de mal ?

— C'est comme cela que tu me réponds, toi ! interrompit furieusement le surveillant Augé.

Et se ruant sur lui, il lui donna un vigoureux coup de poing dans la figure.

Instruit par l'exemple de Gallo, le malheureux Cyvoct resta impassible, se bornant à dire doucement :

— Monsieur, j'informerai le commandant de votre conduite à mon égard.

— Tu peux y aller de suite, repartit le garde-chiourme, exaspéré par tant de calme.

Et prenant Cyvoct par les épaules, il le poussa hors de la « case » à coups de pied dans les reins.

Cyvoct sortit sans résister, mais il eut le malheur de se retourner et de dire à la brute qui le martyrisait :

— Si vous vous moquez du commandant, je m'adresserai à d'autres.

Le garde-chiourme Augé sortit alors de la case, le revolver à la main, et, se mettant à la poursuite de Cyvoct, il lui cria :

— Viens donc ici que je te brûle la gueule, toi qui veux réclamer!...

Cyvoct parvint à s'échapper hors du camp et se dirigea vers le bureau du surveillant principal. Celui-ci étant absent, il courut chez le commandant, à qui il raconta les choses comme elles s'étaient passées.

Le commandant fit aussitôt appeler le surveillant Augé, qui déclara que Cyvoct l'avait insulté et menacé de mort, sans autre information, le commandant ordonna qu'on conduisît Cyvoct en cellule. Cet infortuné passera donc en conseil de guerre pour un délit qu'il n'a pas commis, ainsi qu'en pourront témoigner les cent condamnés de son peloton; car ce drame eut lieu devant eux, dans la case et dans le camp, en plein midi.

Cyvoct aura terminé son agonie, comme l'a terminée Gallo qui, à la suite de voies de fait exercées contre lui par un gardien, l'a frappé avec la pioche qu'il tenait en mains, et a été condamné à mort pour cela.

Eh bien, devant ce deuil nouveau qui nous frappe, nous ne saurions faire tomber la responsabilité sur le gardien Augé, pas plus que sur le bourreau qui lui tranchera la tête. Les assassins, pour nous, sont plus haut : ce ne sont même pas les juges qui l'ont poursuivi et condamné; le procureur qui a requis contre lui pour venger la société, la religion, la propriété, la famille; les douze jurés taffeurs qui l'ont déclaré coupable; c'est la bourgeoisie toute entière scellant de notre sang son ignoble tyrannie.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Prades. — La semaine dernière il a été placardé sur certaines maisons de la route de Marquixanes et de Ria un appel aux paysans. D'après le journal le *Canigou*, ces placards auraient produit leur effet, aussi le commissaire de police de Prades a déjà commencé une enquête sérieuse à ce sujet.

* * *

Alger. — Les idées révolutionnaires anarchistes pénètrent de plus en plus dans les masses populaires; chaque jour voit de nouveaux adeptes grossir la vaillante phalange des émancipés de l'idée sociale.

Samedi soir, une nombreuse réunion a été tenue café Brunet, Colonne-Voirol. Trois orateurs ont successivement pris la parole : les compagnons Raymond, Gros et Oriol, et ont traité à un point de vue particulier, les questions qui agitent le monde économique actuel.

Avec une grande clarté d'allocution, les compagnons précités ont démontré la nécessité d'une révolution générale qui fera table rase des trônes, des autels et de l'aristocratie industrielle.

Après quelques mots très applaudis du citoyen Carlet, la réunion s'est séparée aux cris répétés de : Vive la Révolution Sociale! Vive l'Anarchie!

* * *

Vienne. — Personne n'ignore plus, depuis longtemps, que l'impopularité des opportunistes les a mis dans l'obligation d'abandonner la lutte publique pour traiter en famille ou en petits comités privés les affaires d'intérêt général.

Combien de fois n'avons-nous pas entendu nos bons radicaux pousser des cris d'indignation contre cette façon de considérer la souveraineté populaire. Ces messieurs devraient éviter de parler de corde dans la maison d'un pendu. Ils viennent d'emboîter le pas aux conservateurs contre lesquels ils criaient hier; ils ne peuvent plus affronter l'opinion publique qu'en triant sur le volet les moutons de Panurge et les intrigants capables de fournir un auditoire toujours assez complaisant pour applaudir les politiciens en quête de popularité. C'est M. Brialou qui s'est offert pour tenter la première expérience. Nous ne voulons pas nous occuper de ce qu'a pu dire le conférencier, pas même du sujet de la conférence. Nous dirons simplement à M. Brialou qu'il était beaucoup mieux dans son rôle lorsqu'il faisait de la soie que maintenant qu'il s'est mis à faire des cuirs.

Quant aux radicaux viennois qui n'ont maintenant aucun reproche à faire aux opportunistes, nous les engageons vivement à faire l'union et la concentration la plus complète contre les défenseurs des libertés publiques, de façon à ce que nos ennemis ne forment plus qu'un corps compacte. Pour nous qui n'aimons pas l'équivoque, nous remercions les radicaux de montrer au peuple, avant d'être au pouvoir, ce qu'on peut attendre de leur libéralisme quand ils y seront parvenus.

* * *

A la suite d'une scission, survenue entre les politiciens du cercle radical de notre localité et les socialistes, un nouveau cercle se forma et prit pour titre « Cercle de l'Emancipation des ouvriers socialistes ».

Des statuts furent élaborés, mais l'administration préfectorale vient de les renvoyer en y ajoutant des articles qui dépassent le comble du ridicule. On supprime d'abord les mots d'ouvriers socialistes; puis défense est faite aux membres du cercle d'y mener leurs femmes, leurs enfants, etc.

Nous serions curieux de savoir si M. le préfet interdit également à sa femme l'entrée des salons de la préfecture, sous prétexte de politique. Enfin nous espérons que les socialistes sauront rejeter les prétentions grotesques de l'autorité, en voyant la bienveillance qu'on leur témoigne en haut lieu. L'existence de leur cercle dépendra de leur énergie et de leur dignité.

A l'enterrement civil du citoyen Rolat, une collecte a été faite au profit des détenus politiques, elle a produit 3,30.

* * *

Beaucaire. — Le compagnon Tressaud a fait, le samedi 18 courant, dans une salle du Cercle National, une conférence, dans laquelle il a clairement et simplement, avec un tact parfait, développé les idées anarchistes devant un auditoire nombreux et sympathique.

* * *

Saint-Nicolas d'Aliermont. — Les partisans du suffrage universel n'en ont même pas le respect eux-mêmes. Ces jours derniers, il y avait élection dans le canton d'Envermeu; les partisans de l'un des candidats ont pris une tête de veau, ont collé dessus un bulletin du candidat adverse, et ils l'ont promenée processionnellement jusque dans la salle de vote. La comédie n'a pris fin que par l'arrivée du garde champêtre qui a dû les expulser de la salle.

## Italie

On connaît les persécutions auxquelles le gouvernement italien s'est livré contre les anarchistes. Voyons-en les fruits.

Nous recevons d'un groupe de réfugiés italiens à New-York deux bulletins, en langue italienne, l'une adressée aux ouvriers italiens dans les Etats Unis, l'autre aux anarchistes d'Italie. On annonce aussi l'apparition dans la même ville d'un journal anarchiste italien.

De Buenos-Ayres, de Montevideo, etc., nous avons reçu et publié des nouvelles également encourageantes.

Plus près de nous, à Tunis, à Lugano et en maintes autres localités, les anarchistes italiens se sont retrouvés et ont poursuivi l'œuvre interrompue en Italie.

A Londres, l'année dernière ils ont tenu des conférences dans les rues du quartier italien; ils ont publié et distribué des brochures et manifestes que nous avons annoncés en leur temps.

En Egypte, au Caire et à Alexandrie, de nouveaux groupes sont en formation qui se proposent de reprendre la lutte active.

En enregistrant ces faits, comme une promesse pour l'année commencée, nous ajoutons un vœu.

Puisque le gouvernement italien saisit systématiquement les journaux anarchistes, les anarchistes italiens ne pourraient-ils pas s'entendre rien que pour la publication et la distribution, dans les villes et dans les campagnes, d'un journal ou bulletin clandestin? C'est une idée à discuter.

## Espagne

Les événements de Rio-Tinto continuent d'appeler l'attention de tous les travailleurs, et en vérité ils sont bien dignes de notre étude et doivent servir de leçon à tous ceux qui croient en la vertu des solutions pacifiques pour résoudre les questions sociales.

L'assassinat en masse des mineurs de Rio-Tinto n'est autre chose qu'une provocation bourgeoise à l'adresse des travailleurs. Pour s'en convaincre, il suffit de lire une lettre envoyée de Narva, village des environs de Rio Tinto, de laquelle nous extrayons le paragraphe suivant :

« Par l'effet des grandes pluies, le courant du fleuve emporta seize kilomètres du chemin de fer de la mine et un grand pont de fer : en conséquence les directeurs envoyèrent des ouvriers pour reconstruire la voie, en leur offrant un salaire plus élevé, et comme cette voie ferrée est construite sur le bord de la rivière Agrio, les ouvriers étaient obligés de se mettre dans l'eau pour la réfection de la voie. Dès quatre heures du matin il fallait que les travailleurs fussent à leur chantier et on les tenait à l'ouvrage jusqu'à minuit et une heure du matin, tout glacés de froid. Mais quand il s'est agi de les payer, on ne leur a donné que le salaire ordinaire; qui plus est, on a diminué la journée des ouvriers employés aux autres travaux. Il ne faut donc pas s'étonner que le deuxième jour, environ cinq cents ouvriers se refusèrent au travail. Le troisième jour la grève devint générale, les ouvriers réclamant du directeur une augmentation extraordinaire pour ce genre de travaux.

Le directeur ayant répondu qu'il ne consentirait à aucun changement, les travailleurs se réunirent au nombre de douze à treize mille. Le gouverneur de la province se mit à son balcon et demanda aux ouvriers si, — oui ou non, — ils voulaient se contenter du salaire proposé. Ceux-ci, ayant répondu que non, il se retira aussitôt et soudain éclata un feu de salve tiré sur les malheureux par deux cents soldats du régiment de Pavia. Si terrible fut le massacre qu'en peu de minutes plus de cinquante ouvriers étaient couchés par terre morts, entre autre une femme avec son enfant au sein, et deux ou trois petites filles de quatre à cinq ans. »

De ces faits nous pouvons conclure que le préfet ou gouverneur de la province, non encore habitué à des manifestations de ce genre, n'a pas trouvé d'autre moyen plus sûr pour disperser les travailleurs que de tirer des coups de fusil sur les gens pacifiques et de tout temps plus que débonnaires envers toute la séquelle des autorités. Bien que la presse bourgeoise fasse tous ses efforts pour établir que le gouverneur n'a pas donné l'ordre de faire feu, il n'en reste pas moins avéré qu'il l'a autorisé pour maintenir l'ordre bourgeois. Le résultat de ce massacre, sans précédent dans l'histoire du prolétariat espagnol se chiffre par 57 morts et 200 blessés. Le gouvernement espagnol, en sa qualité de bon représentant de la bourgeoisie, se chargera de faire une enquête sur ces événements, autrement dit, il fera enterrer les morts, achever les blessés et poursuivre avec acharnement ceux qu'on qualifie de rebelles.

Pourtant, les espagnols sont persuadés que le sang de leurs frères de Rio-Tinto n'aura pas été versé en vain et qu'il portera des fruits en son temps. Nous savons qu'avant le jour de notre triomphe définitif auront à se succéder de nombreuses insurrections qui, à première vue, paraîtront être des défaites; mais nous savons aussi que chacune de ces insurrections constituera au fond une victoire réelle contre nos implacables exploiteurs. Travaillons donc avec énergie et persévérance à démolir cette société inique qui exploite les hommes en temps de paix, les tue en temps de guerre et les assassine bassement en temps de grève.

Pour terminer, nous vous envoyons cet extrait d'un journal bourgeois de Madrid : « Heureusement, les morts de Rio-Tinto sont tous des ouvriers! » Sans commentaires.

## Hollande

Notre compagnon de propagande, le journal *Anarchist* se lance vaillamment dans la mêlée, et, nous devons le dire, avec plus d'audace que nous, car il se publie gratuitement. Voici l'annonce insérée en tête du journal :

« La feuille se publie gratuitement et on l'envoie sans frais à celui qui la demande. Si quelque camarade des groupes veut la vendre un prix quelconque pour le bien de la propagande anarchiste, cela le regarde. En fondant l'*Anarchist*, nous tentons de faire peser sur nous le moins possible le fléau de la propriété. Notre idée est que tout appartient à tous et que les connaissances, la science sont un bien public dont l'accès doit être ouvert à tous.

« Nous espérons que des contributions volontaires nous mettront en état de publier régulièrement l'*Anarchist*, qui sera ainsi ce que nous désirons le faire : un produit de l'association libre. »

Groupe l'*Autonomie*.

Adresse : Hoefkade, 165[47], La Haye.

## Allemagne

A la fin de la correspondance d'Allemagne publiée dans notre dernier numéro, le nom de Kammerer a été mis au lieu de celui de Kaufmann. Cette erreur a dû d'ailleurs être facilement rectifiér par tous nos lecteurs.

* * *

Traitement des pauvres. « Pauvreté n'est pas vice » a dit Voltaire, « mais c'est pis ». Le conseil municipal de la ville industrielle de Meerane vient de décider à la majorité de 24 voix contre 6 que la peine du bâton serait introduite dans le dépôt de mendicité. Toute désobéissance aux gardiens sera punie du cachot ou de trente coups de bâton. Tout est prévu d'avance : la longueur du bâton, qui sera de 85 centimètres, son diamètre, la hauteur à laquelle on relèvera la chemise du patient. Tout est dans les formes : des inspecteurs le constateront, des greffiers le rédigeront, d'autres plumitifs le signeront et le contresigneront et l'ordre continuera de régner dans le meilleur des Etats. L'exemple de Meerane ne tardera pas d'être suivi dans les autres villes.

## Egypte

Suez. — A la suite de la dernière note parue dans la *Révolte*, le comp. Feuillade, soupçonné d'en être l'auteur, a été renvoyé par l'administration du canal.

## FAITS-DIVERS

*Un juge juste.* — Notre amie Louise Michel, parlant des juges du Hâvre qui ont relyché Lucas. les a qualifiés de « justes ». Pour notre part, nous doutons qu'ils le soient. Ils ont relâché Lucas, non parce que c'était un inconscient, mais parce qu'il a tiré sur une pétroleuse. Ces mêmes juges n'auraient pas relâché Aubertin, ils n'auraient pas condamné Wilson. Ce sont des juges comme les autres : tous de la même séquelle.

Cependant on nous a parlé d'un « juge juste ». Cet homme incomparable s'appelait Esmangard de son nom ; il siégeait au tribunal de Blida en 1860. Un riche boulanger du nom de Galiana avait fait arrêter un pauvre diable qui, après lui avoir vainement demandé un pain, s'en était emparé de force. « C'est bien ! » dit le juge. « Je vous condamne, vous, boulanger Galiana, à donner à cet homme un pain par semaine, et vous, mon ami, allez en paix ! » Un pain par semaine, c'est peu, et cependant c'est si beau pour un juge que j'ai dû me faire répéter l'histoire dix fois, avec témoignages à l'appui, avant de me décider à y croire.

## BIBLIOGRAPHIE

*Mémoires et aventures d'un prolétaire à travers la révolution*, par N. Truquin, un vol. à 3,50, à la librairie des Deux-Mondes, 17 rue de Loos. L'auteur nous raconte sa vie et nous parle des événements de 1848, de 1870-71, auxquels il a pris part. Il a passé en effet à travers la révolution. Il y a pris part, mais comme on prend part aux accidents l'on se trouve mêlé. Rien dans les pages que nous avons lues n'indique une foi ardente en un avenir meilleur, une haine profonde des iniquités sociales. L'auteur trouve bien que la société est mal organisée, qu'il faudrait quelque chose de mieux, mais en fin de compte son but le plus clair est que, s'il pouvait arriver à s'émanciper lui-même dans la société actuelle, il s'en tiendrait fort satisfait.

* * *

*Le Socialisme en 1888.* Tel est le titre d'une brochure que nous recevons. L'éditeur a publié un exposé de la situation des partis socialistes en se servant de lettres et de fragments de lettres écrites par « un militant à un néophyte », sans lui demander son avis sur cette publication ; et comme le dit l'éditeur lui-même : « Ces lettres n'ont pas été écrites pour le public. Voilà précisément pourquoi elles sont intéressantes : la vérité vraie y est dite sans détour. » La publication de ces lettres pourrait passer pour une épreuve malicieuse qui tourne complètement à l'avantage de leur auteur car, malgré quelques réserves qu'on pourrait faire sur certaines appréciations personnelles, ces lettres se distinguent par une vue élevée, une grande honnêteté et une impartialité très bienveillante même de la part de l'auteur pour ses adversaires.

* * *

*Pourquoi et Comment*, par un prolétaire.

Nous engageons nos camarades de langue allemande à lire les quelques pages parues sous ce titre. Elles ne forment que l'introduction d'un travail malheureusement non encore publié. Nous ne pouvons admettre toutes les idées de la brochure, nous en combattons même quelques-unes ; mais tel quel, l'opuscule porte à la réflexion.

L'auteur s'attache surtout à bien montrer la situation de l'homme vis à vis de la nature et le but de la vie : Vivre, c'est agir et agir dans une direction consciente. Il dit excellemment et cette phrase explique son titre : « Plus les hommes rechercheront le pourquoi et le comment de leurs actions plus rapide sera leur évolution vers le beau et le bien. »

L'auteur est anarchiste. Il déclare que la liberté absolue, illimitée peut seule amener l'égalité naturelle et la fraternité harmonique. Il combat toutes les tentatives de réformes et montre qu'elles ne font que reculer la solution de la question sociale. Les maux dont l'humanité souffre aujourd'hui ont leurs causes dans le système sociétaire actuel et ce n'est que par sa destruction qu'ils disparaîtront. « Faisons table rase » et la société nouvelle se fondera appuyée sur l'entente harmonique des groupes sympathiques.

La brochure renferme quelques bonnes pages pour développer ces idées. On y trouvera aussi une critique de tous les systèmes proposés jusqu'à ce jour pour amener le bonheur du peuple et une attaque vigoureuse du régime parlementaire.

Si nous pouvons louer certaines pages sans restriction, il nous faut aussi faire nos réserves sur d'autres parties de la brochure.

Ainsi l'auteur expose sa théorie sur la naissance et la mort. Pour appeler les choses par leur nom, disons qu'il croit à la transmigration des âmes : une série de vies planétaires pendant lesquelles l'homme lutte, séparée par des phases lucides où il se rappelle ses existences et considère leur évolution progressive, d'où la déduction : La naissance est un mal, la mort est un bien. Ce point de vue n'a rien d'anarchiste. La science moderne, au contraire, décompose l'homme en milliards de cellules qui ont chacune leur existence propre et qui mènent une vie à peu près aussi indépendante qu'un anarchiste peut désirer l'avoir dans la société. « L'homme est un composé de microbes » a dit Claude Bernard. Il y a bien continuité de la vie, mais pas à la manière dont l'entend l'auteur de la brochure.

Une autre erreur est de croire que le système actuel n'a été édifié que par « quelques hommes méchants » « à l'âme noire » et ne se soutient que grâce à eux. L'évolution de la société jusqu'à nos jours est naturelle, elle tient à la logique même des choses. Les mauvais penchants humains sont un produit et non une cause. Il fallait que l'humanité eût atteint la période du machinisme, croyons-nous, qu'elle ait subi l'influence de nouvelles idées philosophiques pour qu'une révolution sociale puisse réussir. Songeons que les anarchistes conscients n'existent que depuis quelques années.

Oui, nous avons tous besoin d'étudier, de penser au pourquoi et au comment.

Pour se procurer la brochure, s'adresser à Scholtès : Villa du Pont de Grenelle, 2.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Amiens. — Aux compagnons anarchistes. — Compagnons, voici venir le 18 mars. Pour la circonstance, les groupes l'Ere Nouvelle, les Parias Picards et les Eclaireurs de Picardie ont décidé d'organiser une grande soirée familière. Que chacun apporte, dans la mesure de ses forces, les uns le concours de leurs paroles, les autres quelques journaux, brochures pour notre grande tombola, et le succès est assuré.

Les dons sont reçus tous les jours chez les compagnons Froidure, 29 rue de la Dodane, Honête, 70 rue de Castille, Jovené, 20 rue du Coq, Morel, 10 rue dite d'Alsace-Lorraine, Paulet, 10 rue Sylvius. Et le dimanche 4 mars, de 5 à 7 heures du soir, salle de l'Industrie, 97 rue Saint-Leu.

* * *

Les camarades de Roubaix, Armentières et Mouveaux viennent de faire paraître le numéro 1 des *Ramages du beffroi révolutionnaire*, recueil de chansons. Prix 10 centimes. Adresser les demandes au comp. Louis Balavoine, rue de Roubaix, à l'angle de la place de Rond Point, à Armentières (Nord).

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 177,35.
Les « Misérables » de Persan 1 fr. Vve L. au Mans 0,50 C. C. 0,50.
Total à ce jour 179,35.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 993,75.
Vente de vieux timbres 6 fr. C. fils à Thiré 0,35. S. à Argenteuil 1 fr. D. à Brocklyn 10 fr. Vve L. au Mans 0,50.
Total à ce jour 1011,65.

## PETITE CORRESPONDANCE

W. à Erquinghem. — B. à St Pierre d'Albigny. — D. à Montbrison. — Club « Autonomie » à Londres. — L. à Bordeaux. — A. à Avesnes. — M. à Calais. — V. de V. à Pont de Marcq. — J. au Havre. — F. à Toulon. — G. a Perugia. — F. à Reims. — P. G. à Edimbourg. — H. à Verviers. — T. à Bessèges. — L. à Roubaix. — C. rue de Charonne. — Reçu timbres et mandats.

F. à Suez. — Quand vous nous communiquez des faits, surtout de cette importance, donnez-nous des détails plus précis.

W. à Fressenneville. — Pas encore assez important pour faire un colis postal.

T. rue Ducouédic. — Les brochures sont envoyées.

Genève. — Envoyez les « Chants du peuple » à Alberty 38, Grand' Rue à Avesnes sur Helphes (Nord), et à Marchand à Creston, Union Co, Iowa.

F. L. à Bridgeville. — Envoyons les brochures demandées (sauf A propos des ouvriers épuisé) ainsi qu'une feuille portraits de Chicago.

M. à Creston. — Nous vous envoyons tout ce que nous avons en fait de chansons.

M. à St Quentin. — Reçu mandat. Nous faisons la commission auprès de L. M.

V. J. de F. à Pietraperzia. — Reçu manuscrit. Nous vous rendrons réponse ces jours-ci.

H. B. à Watrelos. — Il nous est absolument impossible de nous charger des impressions. Nous sommes déjà surchargés de travail par le journal, et encore bien moins capables d'en faire les avances puisque plus d'une fois nous paraissons en retard faute d'argent.

M. B. à Barcelone. — Reçu des amis 4 fr. pour l'abonnement.

R. à Marseille. — Reçu timbres. R. avait en effet un moyen bien simple de prouver l'envoi de l'argent, c'était de montrer les reçus de la poste. Il ne faudrait pas beaucoup de camarades comme ça pour nous apporter de sérieuses entraves.

Rendurci à Valence. — Nous avons reçu le règlement de Legrand. Veuillez aller retirer les invendus.

« Les Révoltés » à Roanne. — Nous n'avons pu vous répondre faute d'adresse

Lucas. — Nous n'avons plus de lithographies. Vous pouvez venir chercher les portraits de Jahn.

A. R. à Genissieux. — Il y a un groupe diétudes à Bourg de Péage, et des camarades anarchistes à Valence.

Tous les abonnés de six mois qui nous en feront la demande auront droit à la collection des numéros du suppléments parus jusqu'à aujourd'hui.

Pour ceux qui voudraient se les procurer, nous les mettons en vente au prix de 0,75 les 7 numéros parus.

La circulaire jointe à ce numéro nous est envoyée par des groupes anarchistes de Paris qui nous en demandent l'insertion comme supplément, pour éviter les frais de poste.

## CONVOCATIONS

Suez. — Tous les camarades sont convoqués au local habituel, le 15 mars à 10 h. du matin, pour la manifestation.

Persan-Beaumont. — Groupe « les Misérables », réunion dimanche 26 février, à 7 1/2 h. soir, au local convenu : Organisation de la fête familiale du 18 Mars. Urgence.

Roubaix. — Les anarchistes de Roubaix sont convoqués au local habituel, rue Jacquard, le samedi 3 mars. 1° Communication importante ; 2° Anniversaire du 18 Mars.

Le Chambon. — Les groupes anarchistes de Firminy, du Chambon et de la Ricamarie sont convoqués, le dimanche 4 mars à 3 h. du soir, au local du groupe du Chambon. Les compagnons de Saint Etienne sont priés d'y assister.

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 24 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 3 au 9 MARS 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## QUE FAIRE

II

Lorsqu'un groupe socialiste voit dans son sein quelques hommes actifs, désireux « de faire quelque chose », il arrivera très souvent que la première idée à laquelle s'arrêtera le groupe sera celle de publier un journal.

Il est évident que plus la presse anarchiste comptera de journaux, mieux ce sera. Il en faudrait une dizaine, au moins, en France. Nous savons tous comment un journal crée l'activité au sein du groupe qui le publie ; comment il attire les indifférents, passionne les camarades, les force de se répandre dans les localités voisines, d'y chercher des correspondants et des amis.

Mais c'est précisément parce que nous comprenons toute l'importance des journaux locaux, — donnant une large place à la vie locale, au lieu de se perdre dans des généralités et des lieux communs, ce qui arrive quelquefois, c'est précisément parce que nous voudrions en voir surgir un certain nombre, — que nous pensons que les camarades qui commencent par un journal, commencent par où ils auraient dû arriver. Cela explique, selon nous, le peu de durabilité des journaux provinciaux.

Un journal, c'est au fond *une lettre ;* une lettre écrite par des amis à d'autres amis sur les questions du jour. Si le correspondant répond aux sentiments qui agitent à chaque moment ses lecteurs ; s'il formule et précise les idées qui germent dans leurs cerveaux ou dans leurs cœurs ; s'il est toujours en conformité de sentiment avec eux et s'il leur aide à juger les faits qui se produisent autour d'eux avec plus de justesse — sa lettre sera lue. Le journal n'est rien autre chose que cette lettre, écrite par un ami ou des amis, qui se trouvent occasionnellement à même de mieux connaître l'ensemble des faits et de les juger.

Eh bien, il nous semble que la lettre devrait précéder le journal ; et il nous semble aussi que depuis quelque temps les groupes n'en font pas tout l'usage qu'ils pourraient et devraient en faire.

Supposez qu'un groupe, décidé « à faire quelque chose » commence par là. Qu'il se dise, qu'avant de lancer un journal, il doit avoir dans sa région tout un réseau de correspondances, d'amis. Qu'il les cherche dans chaque ville, dans chaque petit village, et qu'il entre en correspondance avec eux sur mille sujets qui les intéressent. Peu à peu, les lettres amèneront bientôt à la connaissance personnelle, et celle-ci créera des amitiés.

Cela se comprend que la lettre n'a nullement besoin d'être assaisonnée ce ces phrases recherchées, souvent dictées par le désir de faire de l'esprit ou d'imiter la fainéante Madame de Sévigné, — phrases qui ne disent rien mais qui embrouillent beaucoup, — et alors la forme littéraire n'ayant qu'une importance secondaire, presque chacun des compagnons pourra se charger de sa part de correspondance.

Et cela se comprend aussi qu'il n'y a pas besoin d'écrire une lettre séparée à chaque correspondant. Il faut faire comme on a fait dans le Jura, comme on le fait beaucoup dans d'autres organisations anarchistes : envoyer la lettre à un tel en lui disant de la faire suivre chez un tel, puis à un troisième, quatrième, et ainsi de suite, pour revenir au point de départ avec les observations ou les lettres qui y auront été ajoutées en route.

Lorsqu'un pareil réseau de correspondances aura été établi, le journal en surgira tout naturellement, et il aura pour lecteurs tous les groupes. Il ne sera plus un lien factice : il sera un lien nécessaire et il vivra.

Et le travail accompli aura eu pour résultat d'avoir semé l'idée à larges mains tout autour, dans des endroits où elle ne pénétrait guère auparavant, de l'avoir éclaircie.

—

Nous voilà à la veille de la révolution. Tout porte à croire qu'elle est bien près. Elle peut être retardée de dix ans, mais elle peut commencer dans un an ou deux.

Savons-nous ce que nous allons faire ?

Avons-nous fait tout ce qui était dans la mesure de nos forces pour faire rayonner l'idée anarchiste ?

Nous sommes une dizaine de groupes à Paris. Combien de groupes avons-nous créés dans le département de la Seine et les départements voisins ? Chaque groupe en a-t-il créé dix par an ? ce qui serait fort peu de chose si on s'y mettait de bon cœur, et ce serait déjà immense comme résultat si c'était fait.

Nous ne parlons pas de groupes de cent personnes. Avons-nous seulement déniché l'anarchiste ou les anarchistes qui existent à coup sûr dans chaque ville de deux à trois mille — que dis-je ! dans chaque hameau de deux à trois cents habitants ?

—

Si nous étions des jacobins, nous n'aurions pas besoin d'avoir des camarades partout. Le gouvernement, composé de grands prêtres, lancerait des décrets, et la France obéirait. C'est si simple !

Mais puisque nous sommes des anarchistes, puisque nous n'avons nulle confiance dans la force des décrets ; puisque nous comptons *seulement* sur l'action spontanée éclatant dans chaque village, — qu'avons-nous fait pour avoir notre groupe anarchiste, ou même seulement notre anarchiste, dans chaque localité ?

—

Tout ce travail est à faire. Et nous serions là à nous demander : « Que faire ? » Nous serions là à discutailler comme des rhéteurs académiciens sur telle phrase, tel article de phrases.

Que la vie renaisse, — la presse s'en fera le reflet.

## LA DÉFENSE SOCIALE

S'il suffisait de quelques articles pour résoudre les grands problèmes qui travaillent l'humanité — celui de la pénalité serait rapidement élucidé. « La société doit se mettre en état de défense contre les criminels, disent les pénalistes qui cherchent à expliquer leurs actes, elle a le droit de leur infliger des punitions. »

Nous ne prétendons pas le contraire, mais le mot société amenant l'équivoque dans toutes les questions, (car les délinquants, eux aussi, font partie de la société) nous ne l'emploierons pas : Disons seulement, et personne ne nous contredira : « *Tout homme a le droit de se défendre contre qui l'attaque.* »

Nous irons même plus loin, et nous croyons que dans une société vraiment fondée sur la solidarité, l'individu ne sera pas laissé seul à se défendre contre l'agresseur, ou abandonné à la protection fortuite d'agents de la sécurité publique, qui attendent pour intervenir « que le sang coule » ; nous croyons que tous se réuniront spontanément pour empêcher une violence, une agression ou un crime.

Mais il faut distinguer l'attaque de la défense : La punition infligée par le pouvoir est un acte offensif et non défensif. Aujourd'hui on attend que le forfait soit accompli pour s'en venger sur l'auteur. Puisque la société a l'intention de punir le délit et que ses forces sont organisées dans ce but, elle ne s'occupe pas de l'empêcher, ni ne peut le prévenir. Aussi plus implacable est la vengeance, plus varié est le délit, plus adroit est le délinquant. Encore une fois, prohibition et répression, acte défensif et acte offensif sont des termes qui s'excluent.

—

Quand l'opinion publique stigmatise la violence, que l'instruction se diffuse dans la masse, que les coutumes deviennent meilleures ; quand les chemins de fer sillonnent la plaine, et que les rues de la ville s'illuminent, on peut dire que la société aide l'individu à se défendre contre l'agression ou plus exactement qu'elle le défend contre une certaine catégorie de délits.

Quand, au contraire, elle dresse les potences ou l'échafaud, traîne les coupables dans une prison infâme et les y ensevelit pour des années, elle fait acte de vengeance.

La vengeance a le forfait pour conséquence, les actes défensifs l'empêchent. Qui ne voit la différence ?

Quand un groupe fuit le contact des hommes indélicats, mendiants ou hypocrites, bref de tous ceux qui sont capables de trahir de quelque façon la confiance mise en eux, la confiance, l'âme de la solidarité sociale, on peut dire que cette fraction de la société se défend. Mais quand le pouvoir fourre un pauvre malheureux en prison pour le vol d'un pain, le jette en compagnie de voleurs de profession, le déshabitue du travail, en un mot le déshumanise, il y a vengeance féroce, acte offensif stupide plutôt, car c'est la société qui est coupable du crime de propriété. Du reste la récidive se dresse contre elle comme un spectre qu'elle a évoqué et qu'elle ne suffit plus à conjurer.

Contre l'enfant criminel la société se venge le plus souvent d'une manière barbare. Rarement pourtant elle se défend avec un certain succès

contre le délit en germe, en pourvoyant à l'éducation de l'enfant pauvre, l'exemptant de la punition (s'il y a eu condamnation) et le confiant, comme cela se pratique quelquefois en Angleterre, aux soins de personnes bienveillantes.

Il y eut un temps où la déportation des condamnés anglais était à peine ou nullement un châtiment. Dans le nouveau monde, le déporté trouvait du travail rémunérateur et une vie libre. Les déportés fondèrent en Amérique et en Australie, des colonies très florissantes et parvinrent à cet aspect de prospérité auquel les puritains de Pensylvanie étaient arrivés précédemment.

Ce n'est pas la punition qui rachète le délit, mais son antithèse, la liberté : la liberté accompagnée de l'habitude de l'exercer et de la défendre.

—

Ces choses ont été particlement avouées, aussi aujourd'hui la société ne prétend-elle pas se garantir contre les criminels au moyen des châtiments dont elle dispose, mais elle s'en sert comme de freins moraux.

Il est reconnu que *plus un acte offense réellement la loi de la solidarité sociale, moins il a besoin d'être puni.*

Ainsi les actions qui violent l'hygiène publique, la décence, ainsi que la fidélité aux engagements contractés ont contre elles la sanction de l'opinion publique et d'autres sanctions morales plus efficaces encore, et sont pour cela peu ou point punies par la loi. Les répressions sévères sont réservées aux actes qui non seulement ne constituent pas des infractions à la morale sociale, mais encore s'insurgent contre les faits que la loi ne punit pas ou contre les injustices que le pouvoir régnant commet. C'est pour cela que les crimes politiques occupent le sommet de l'échelle dans la série des châtiments.

On objecte que ces crimes ont pour but d'ébranler les bases de la société et de la détruire. Mais une société qui peut être renversée par une poignée de conspirateurs, qui ne possède pas la force de cohésion suffisante pour résister au choc de quelques fauteurs de désordre, une société qui doit confier le soin de la défendre à quelques coupe jarrets et argousins est une société perdue. L'ennemi qu'elle doit craindre ne se compose pas seulement des conspirateurs, mais aussi des idées qu'ils défendent et de la nouvelle morale qui se développe en conformité de ces idées. Et contre les idées, la défense ne suffit pas et l'attaque est impuissante.

Et puis comment se fait-il qu'avec toute la puissance dont est armée la défense sociale, on laisse impunis pour le moins les trois-quarts des criminels et délinquants, sans parler des forfaits que la loi sanctionne ou au moins protège de son égide.

Si l'on veut se rendre compte de la façon dont se dépense l'énergie judiciaire avec ses satellites, police et prisons, on voit qu'une première partie est prise par de vaines tentatives contre le progrès, comme celles auxquelles nous assistons depuis quelque temps. Une autre partie est employée à la répression des crimes que nous appellerons *nécessaires ;* quoique les individus qui les commettent varient constamment, toujours les mêmes conditions sociales ramènent les mêmes actes et rendent leur fréquence inévitable. Une troisième partie de la force judiciaire est dépensée en vains efforts pour maintenir le prestige de l'Etat, conserver un fantôme de providence divine, et constituer une morale invariable : procès de diffamation, d'adultère, etc., procès qui causent le scandale public et qui s'appuient sur des lois dont l'inefficacité est passée en axiome.

Enfin il y a la répression des délits arbitraires, établis par l'Etat en faveur de ses propres intérêts (fausse monnaie, contrebande) ou en faveur de certaines classes d'individus, comme par exemple la désertion de la marine marchande ou de la pêche. Cette désertion est qualifiée crime, tandis qu'elle n'est qu'infraction pure et simple à une obligation civile ; le vrai crime réside dans l'établissement du contrat qui lie chaque membre de l'équipage au patron d'une barque. De cette dernière espèce de crimes fourmille le Code, écuries d'Augias qu'il serait temps de nettoyer, de brûler de fond en comble, plutôt. Malheureusement le Code est pour beaucoup un dieu adoré à l'aveuglette ; s'ils voulaient seulement le lire, comme ils auraient honte de leur fétichisme.

Le Code est l'antithèse de la défense sociale. Il est une provocation permanente à commettre les crimes.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

L'Académie de médecine a passé plusieurs séances à discuter sur la répression de la prostitution. Quelques phrases recueillies dans la discussion en donnent le ton et sont utiles pour montrer à quelle étroitesse d'esprit peut arriver un savant. On n'ose deviner ce que deviendrait notre liberté sous le « gouvernement des capacités » préconisé par les positivistes et qui sourit assez à ceux qui dégoûtés du parlementarisme n'osent venir à l'anarchie.

L'académie demande la répression de la provocation sur la voie publique, dans les boutiques, brasseries et chez certains marchands de vin. Une discussion s'engage ensuite pour savoir si c'est la police ou la justice qui condamnera. Le fameux Brouardel craint que la difficulté d'établir nettement le délit n'amène presque toujours l'acquittement de la coupable : « S'en remettre à l'autorité judiciaire, c'est favoriser l'impunité. » (Les juges trop scrupuleux, c'est un comble !) Un autre demande que la fille « soupçonnée », soit condamnée ou déportée pour un an. Pourtant un timide trouve que le jugement sans appel, par un seul homme, est immoral. Enfin l'aveu : l'arrestation forcément arbitraire de la fille par l'agent émeut l'opinion publique.

En effet, il suffit d'avoir assisté une fois dans sa vie à une rafle pour garder dans son cœur une haine éternelle à la police. L'homme le plus froid se sent atteint dans sa dignité d'homme et le plus pacifique devient révolutionnaire.

Pas un des cinquante bonzes réunis à l'académie n'a réfléchi un instant aux causes de la prostitution. Deux cent mille femmes se promènent elles à Paris tous les jours sur le trottoir pour leur plaisir, ou est-ce l'*argent* qui les y force ? Supprimons donc l'argent.

* * *

Il est à peu près décidé qu'on va reconstruire l'ancienne Cour des Comptes. En effet, les bureaux actuels qui sont au Palais Royal se trouvent à l'étroit : Songez donc : 400 000 liasses, 4 000 000 de pièces, 25 000 mètres cubes de papier ! de quoi chauffer tout Paris pendant un mois. Quel feu de joie nous ferons un jour avec tout cela !

* * *

Avignon. — La conférence du compagnon Tressaud organisée par le groupe d'études de notre ville a réussi au delà de nos espérances. Un grand nombre de travailleurs avaient répondu à notre appel. Pour la première fois, on s'est passé de président dans une réunion publique. A bas les maîtres ! tel a été le cri du public au début de la réunion, qui s'est terminée sans incident. Toutes les questions se rattachant au communisme anarchiste ont été brillamment développées par l'orateur. Abordant la question d'actualité, la guerre, l'orateur a soulevé les applaudissements, lorsqu'il a affirmé que si on forçait le peuple à se battre, il saurait tourner ses armes contre ceux qui l'oppriment, et cela dans tous les pays de l'Europe.

La propagande de nos idées en a sûrement profité, car nous avons déjà reçu plusieurs adhésions à notre groupe, de la part de républicains mécontents qui s'étaient tenus à l'écart jusqu'à présent. Nous espérons que leur exemple sera suivi et que tous les citoyens sincères et désintéressés viendront nous aider dans notre propagande révolutionnaire.

* * *

Vaison — Jeudi 23 février a eu lieu dans la salle du Casino, une conférence donnée par le compagnon Tressaud, de Marseille, qui, devant une affluence considérable, a développé les théories anarchistes, qui ont obtenu le plus grand succès.

L'orateur a déclaré qu'il n'entendait pas par révolution les massacres inutiles, l'incendie, le pillage, qu'il ne voulait pas la suppression des hommes, mais des institutions. Puis il a expliqué comment la patrie était la cause principale de la dégénérescence de la race, en prenant les hommes les plus forts, les plus robustes, ceux qui seraient aptes pour procréer d'une façon satisfaisante, et en les enfermant dans une caserne où ils subissent la démoralisation de l'obéissance passive qui les abrutit, en attendant l'heure où ils devront aller se faire tuer pour le bon plaisir de quelques hommes qui s'intitulent l'Etat.

Le conférencier fait un tableau saisissant du rôle de la femme dans la société actuelle où elle est forcée par la misère de laisser souffrir ses enfants à la maison, pour aller s'enfermer dans l'atelier ou l'usine, tandis que le mari, remplacé par la machine, ne peut suffire aux besoins de la famille.

Le comp. Tressaud fait l'historique de la propriété, explique les différentes transformations qu'elle a dû subir pour arriver à ce qu'elle est aujourd'hui. Nos pères ont aboli la propriété nobiliaire en 89, et pourtant on croyait la chose impossible. « A nous de démolir l'aristocratie financière ! » s'est écrié l'orateur au milieu des applaudissements de toute la salle, puis il a ajouté qu'il n'était pas juste qu'il y ait des gens qui gaspillent les produits, tandis que d'autres crèvent de faim. Après avoir relaté toutes les causes qui rendent le travailleur malheureux, il explique comment ils peuvent arriver à la réalisation des idées qu'il préconise, en donnant à chacun ce qu'il a besoin tant au point de vue intellectuel que physique.

Il a conclu en demandant l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme, de l'autorité, des frontières, seul moyen qui pourra améliorer le sort des travailleurs et faire de l'humanité une grande famille harmonique.

Cette réunion a produit une bonne impression.

* * *

Reims. — Nous avons reçu la visite de M. le préfet de police à Reims samedi dernier. Il venait soutenir sa candidature dans la Marne. Son comité avait loué la vaste salle du cirque où environ 1500 personnes, plutôt 1500 bourgeois car les ouvriers avaient à peu près déserté cette réunion. M. Bourgeois apparaît tout enveloppé de fourrures, ce qui n'a pas l'air de plaire à quelques individus qui n'ont rien à se mettre sur le dos et qui, ma foi, ne se gênent pas pour lui crier de leurs places. Enfin il parle pendant dix minutes au milieu d'une assez grande tranquillité, mais les individus précités recommencent leurs interruptions et, pendant une grande heure et demie, l'empêchent de parler.

Les bourgeois crient bien de tous côtés : « Il faut les mettre à la rue ! » mais ces individus les invitent à y venir, chose qu'ils ne font pas du tout ; sur une tentive contre l'un des nôtres, ce fut le policier qui fut enlevé et voilà comment s'est terminée cette belle réunion. Les six anarchistes partirent en criant aux bourgeois : « A bientôt et dans la rue ! » Dans le courant de la soirée ils avaient entonné la Carmagnole pour distraire un peu M. Bourgeois qui n'avait pas l'air de s'amuser du tout. Les organisateurs eux-mêmes sont obligés de constater que six hommes en ont imposé à quinze cents bourgeois.

* * *

Cully. — Nous apprenons la formation d'un nouveau groupe socialiste : Les Déshérités Picards.

Bravo ! camarades, unissons-nous pour la lutte, la revanche du prolétariat approche.

## Bulgarie

En attendant que le concert européen ait décidé à quelle sauce les Bulgares doivent être mangés, ceux-ci se remuent. Les journaux nous transmettent les plus petits détails du moindre mouvement politique, mais sur les mouvements agraires le silence est ordonné. Pourtant quelques journaux ont reproduit une dépêche annonçant que plusieurs communes d'un district se sont révoltées de concert, ont chassé tous les officiers ministériels, tous les agents gouvernementaux et ont proclamé leur indépendance vis à vis de l'Europe entière. L'ordre est-il rétabli ? L'anarchie est-elle à son comble ? Nul ne sait et il est probable que nous ignorerons toujours les détails des luttes admirables qui s'engagent de nos jours dans les Balkans.

## Portugal

L'agitation ne se calme pas. Décidément le coup de gourdin donné par notre ami Pinto à cet ancien ministre, sénateur, écrivassier et insulteur appelé Pinheiro Chagas, a bien porté. Ces messieurs de la police et du gouvernement veulent à toute force découvrir une conspiration. Ils ont commencé par arrêter la femme de Pinto pour se venger bassement sur les affections de leur ennemi ; puis on a jeté en prison notre ami Cardozo, qualifié de « chef des anarchistes », puis d'autres encore. Les interrogatoires vont leur train et l'on prétend avoir déjà découvert de noirs complots, d'horribles conjura-

lions. Les cheveux des bourgeois se dressent sur leurs têtes.

N'importe, ils auront beau se venger à tort et à travers, il n'en restera pas moins acquis que le porte parole de la bourgeoisie est dans cette affaire un ignoble écrivassier lançant à Louise Michel des injures sales dans le genre de celles d'Alexandre Dumas, — autre pourceau, — à l'adresse des femmes de la Commune, et qu'il s'est trouvé un vaillant camarade pour prendre en mains la cause des absentes.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

San-Remo. — Si on faisait un journal unique on laisserait à quelques individus le monopole des idées. Nous aurions alors centralisation, c'est à dire le contraire de l'anarchie.

Pourquoi nos journaux meurent-ils si facilement ? Parce que nous n'avons pas encore su intéresser le peuple.

Au lieu de faire de la propagande sérieuse, nous nous disputons entre nous. Nous restons fermés entre les murs étroits de notre église à chanter toujours le même refrain révolutionnaire, au lieu d'aller au grand air parmi les humbles et les déshérités à prêcher la révolte.

Nous ne vivons pas de la vie populaire et le peuple ne nous connaît presque pas ; nos journaux ne sont lus que par nous-mêmes, et comme nous ne sommes pas nombreux et que nous sommes très pauvres, ça ne suffit pas à leur existence.

Nous ne sommes pas encore à la hauteur des idées, que nous disons professer. Lorsque dans notre groupe nous avons houspillé quelque compagnon plus timide que nous, et que nous avons crié qu'il faut tuer quelqu'un ou brûler quelque chose au nom de l'anarchie et de la révolution, nous croyons avoir accompli notre devoir et nous rentrons chez nous, la gorge sèche, mais satisfaits de nous-mêmes. Il faut en finir avec cela, dans la propagande orale comme dans la presse.

Il ne s'agit pas de faire un journal qui ait des fonds pour vivre une année ou deux. Il s'agit de faire un journal qui se fasse lire. Voilà l'inconnue qu'il faut découvrir.

* * *

Les camarades de la *Révolte* sont dans l'erreur s'ils croient que nous sommes ennemis de la propagande théorique ; il leur suffit de relire notre circulaire et ils verront que nous reconnaissons nécessaire l'existence de deux organes anarchistes : l'un essentiellement théorique et l'autre d'action.

Ces deux organes doivent se compléter l'un l'autre ; un organe théorique seul est insuffisant, il faut à côté de cet organe un autre organe prêchant l'action, soufflant le feu, c'est à dire un organe de lutte, et puisque nous avons déjà un organe théorique *la Révolte*, nous avons proposé aux compagnons d'unir tous nos efforts pour créer un organe d'action pouvant soutenir fermement la lutte.

Quelle est l'opinion des camarades de la *Révolte* sur la publication d'un organe de lutte ? Cet organe, disent-ils, est inutile aujourd'hui, car nous sommes en période de propagande, et il faut faire comprendre aux travailleurs le but à atteindre, et lorsque les travailleurs auront compris les théories anarchistes, le journal d'action sera encore inutile car les travailleurs sauront bien se révolter eux-mêmes.

Nous nous permettrons donc de nous expliquer sur notre manière d'envisager la propagande et d'exposer les raisons qui rendent plus que nécessaire l'existence d'un organe de lutte.

Doit-on diviser le mouvement qui nous entraîne vers la Révolution en deux parties : la période de propagande pendant laquelle on se contenterait d'exposer les idées et la période insurrectionnelle ? Pour nous, il ne peut et ne doit y avoir qu'une seule période, celle de l'action.

Notre ennemi, c'est notre maître ! Dès que nous sommes convaincus de la vérité de cette maxime, dès que nous sommes convaincus — et il n'est pas difficile de s'en apercevoir — que ce n'est que par la force seule que nous pourrons nous débarrasser de ceux qui nous oppriment, dès ce jour là, il ne doit plus y avoir de trêve entre l'exploiteur et l'exploité, une lutte sans merci doit être engagée, et la parole doit être à l'action. Les bourgeois ne déclarent-ils pas une guerre sans trêve ni merci contre tous ceux qui cherchent à détruire leur exploitation ?

C'est ce qu'un journal d'action soufflant le feu doit faire comprendre aux travailleurs ; il doit les pousser à agir, susciter des actes de révolte individuelle, car plus il se sera accompli d'actes révolutionnaires dans le domaine économique pendant cette période que vous appelez de propagande, plus nous aurons chance de réussir. Et nous ajoutons que ces actes sont indispensables à la préparation du terrain, car mieux que tous les articles théoriques, que toutes les paroles, que tous les discours possibles, étant portés au sein de la masse, ils lui indiqueront d'avance le but de la lutte à venir ; ces actes portent en eux-mêmes leur enseignement et sont plus compréhensibles à ceux qui restent encore réfractaires aux théories anarchistes.

Et ces actes doivent-ils avoir pour auteurs seulement les travailleurs connaissant parfaitement le but à atteindre ? Non. Tous les travailleurs doivent être poussés à les accomplir. Faut-il avoir pâli sur Proudhon ou sur des articles interminables pour recevoir à coups de revolver ou de branche l'huissier qui vient saisir vos meubles, pour assommer le sergot qui vous arrête, pour faire passer de vie à trépas le contre-maître qui, en vous faisant jeter à la porte de l'usine, vous réduit parfois à la plus noire misère ? Nous ne le croyons pas. Le sentiment de révolte est inné chez tous les hommes ; jusqu'à ce jour les gouvernants ont cherché à étouffer dans les cerveaux cet esprit de révolte ; nous devons chercher à le réveiller. Quelle est, en effet, la première pensée de l'ouvrier auquel un chef quelconque vient d'infliger une amende ? Il pense à se venger. Mais son énergie est si faible qu'il ne tarde pas à trouver bien des motifs pour ne pas assouvir sa vengeance. Il faut donc réveiller l'énergie de ces hommes, crier à l'exploité de se venger, à l'affamé de satisfaire sa faim dans quelque restaurant, il faut s'adresser aux passions de la masse, et lorsque l'ouvrier se sera vengé de son chef, si vous le soutenez, vous vous attirerez les sympathies de ses camarades qui verront en vous leurs véritables amis. Et pour réveiller l'énergie des travailleurs, pour fouetter leur sang, il nous faut leur démontrer que tuer le patron qui nous exploite, jeter par la fenêtre le propriétaire qui vous expulse, assommer n'importe agent de l'autorité qui instrumente au nom de la loi, sont des actes qui n'entachent en rien l'estime que l'on porte à celui qui les accomplit, que ce sont au contraire des actes de dignité. Et lorsque le journal d'action sera là pour faire *mousser* l'affaire, pour en faire ressortir toutes les conséquences ; le journal d'action sera là pour défendre le travailleur qui aura agi, il ouvrira ses colonnes à ce travailleur pour lui permettre d'exposer les motifs qui ont armé son bras. Il ne faut plus que lorsque des dévouements comme ceux des Deruyter, Turgis ou Poquet se produisent, lorsque des compagnons sont emprisonnés pour de longues années, il ne faut plus que ces dévouements ne trouvent dans les journaux anarchistes qu'une place de quelques lignes et un mot de constatation dans la revue de fin d'année ; non, il ne faut plus que les Duval à venir soient insultés pendant toute leur détention préventive par tous les reptiles de la presse multicolore et que pas une voix ne s'élève pour les défendre ; il faut défendre, soutenir ceux qui luttent contre la société capitaliste afin que ces lutteurs se sachant soutenus aient toute l'énergie nécessaire pour revendiquer hautement leurs actes, pour fustiger du haut de la sellette la société marâtre contre laquelle ils se sont insurgés.

Il pourra arriver, il est vrai, que des travailleurs qui auront agi aient perdu toute leur énergie aussitôt l'acte accompli, qu'ils implorent la clémence de leurs juges, mais l'acte en lui-même aura-t-il moins fait de propagande pour cela ?

Faire comprendre aux travailleurs le but à atteindre, cela empêche-t-il, lorsque les circonstances le permettent, de pousser le peuple dans la voie révolutionnaire ? Connaissaient-ils le but à atteindre les ouvriers de Londres pillant les magasins, ceux de Paris pillant les boulangeries, les révoltés de Belgique faisant flamber les usines, les mineurs de Decazeville exécutant Watrin ? Nous en doutons. Ils savaient et tous savent que l'exploiteur est leur ennemi ; les événements ayant ravivé leur énergie, ils ont lutté et leurs coups ont été bien portés, et leur exemple ne restera pas sans imitateurs.

Le parti anarchiste est avant tout un parti d'action. Que l'on fasse de la théorie, des dissertations philosophiques, nous n'y voyons aucun mal, mais que l'on pousse à l'action, que l'on chauffe au lieu de doucher, que l'on agisse et que sous prétexte de propagande à faire, on ne cherche pas à renvoyer l'action au moment de la période révolutionnaire. Il est stupide, dites-vous, de prêcher l'action si elle ne doit pas être suivie d'effet. Lorsque les compagnons invitent tous les meurt-de-faim à assister à un meeting sur la voie publique, sont-ils sûrs que ceux-ci y viendront ? Sont-ils sûrs que des faits s'en suivront ? Non, ils cherchent à donner au peuple une occasion pour agir. Il se peut que la première charge de cavalerie disperse tous les manifestants, mais qu'importe, il y a eu choc entre le peuple et l'autorité, la haine s'est accrue, c'est une petite escarmouche qui deviendra demain une vraie bataille.

Ne nous arrêtons pas aux aneries que quelques travailleurs s'efforcent parfois de nous répondre le plus sérieusement possible, car la Révolution sociale arrivera bien avant que le peuple ne soit débarrassé de tous ses préjugés et si à ce moment nous ne sommes pas à la hauteur de notre tâche, si nous ne sommes pas des lutteurs préparés à tout, si nous n'empêchons pas par la force le rétablissement de toute autorité, si nouveaux Brutus nous ne sommes pas prêts à poignarder celui ou ceux qui voudront encore s'ériger en chefs, si nous n'avons pas préparé des hommes pour la lutte, si par des actes précédents, nous n'avons pas indiqué le but de cette lutte, si nous oublions que dans les périodes révolutionnaires le peuple ne suit que ceux qui lui ont donné des preuves de leur énergie, si au jour de la Révolution, nous nous contentons d'expliquer nos théories sans passer par la pratique, le succès de la Révolution sera compromis et de nouveau l'humanité retombera sous le régime de l'exploitation.

Il nous faudra lutter non seulement contre les bourgeois, mais encore contre tous les socialistes plus ou moins scientifiques qui cherchent à remplacer les oppresseurs du jour et qui ne nous épargneront pas plus que ces derniers, expliquons nos théories, mais prêchons l'action afin que nous puissions voir luire l'avènement de la liberté pleine et entière.

Faut-il que nous attendions pour prêcher l'action que le peuple ait compris le but à atteindre ? Non, car nous ressemblerions par plus d'un point à ces saltimbanques politiques qui répètent sans cesse : « Attendez que nous ayions la majorité », nous ressemblerions par plus d'un point aux tribus de la Judée attendant la venue du Messie parce que nous nous complairions dans la beauté de nos théories sans chercher à les faire passer dans le domaine des faits !

Faut-il que nous attendions pour prêcher l'action que le peuple connaisse à fond les théories anarchistes ? Mais ne voit-on pas que lorsque le soir, après un labeur écrasant, le travailleur sent s'éloigner de son épaule la rude main du contre-maître, il lui reste à peine assez de temps pour réparer ses forces et à peine assez de force pour gagner son grabat et y trouver le sommeil.

Faut-il que nous attendions pour prêcher l'action que le peuple connaisse à fond les théories anarchistes ? Mais en 93, les paysans qui incendiaient les châteaux, pendaient les seigneurs connaissaient-ils les œuvres de Voltaire ou de Rousseau ? Nous en doutons fort. Et c'est sans avoir beaucoup plus de connaissances théoriques que les révoltés de demain lutteront contre l'oppression capitaliste, les actes accomplis actuellement, préliminaires de cette grande lutte, et notre énergie au moment du branle-bas final décideront seuls du triomphe de l'Anarchie.

Le groupe anarchiste de Toulon :

La Guerre Sociale.

* * *

En réponse aux communications relatives à notre circulaire, nous ferons remarquer aux compagnons de la Chaux de Fonds qu'il ne nous est jamais venu à l'idée de chercher à faire disparaître la *Révolte*. Nous proposons d'abord et surtout la création d'un organe international de lutte, ouvert à tous, rédigé par tous et qui par suite n'aura pas de comité directeur, de censeur, ainsi que vous voulez bien le croire. C'est d'ailleurs suffisamment indiqué dans notre circulaire. Cet organe de lutte n'aura pas vos sympathies parce qu'il sera fait grâce à l'union des forces de tous les compagnons et vous y préférez toute tentative faite par un individu ou un groupe. Remarquez donc que tout journal fait par un individu ou par un groupe n'exprime que la pensée de cet individu ou de ce groupe et qu'il a par suite ce comité directeur contre lequel vous vous élevez.

Par journal « d'action », nous entendons un organe prêchant la révolte, l'action, soufflant le feu. Si ce journal est à la hauteur de son titre, le gouvernement, dites-vous, serait bien bon enfant pour en tolérer l'existence, mais que pensez-vous des bourgeois qui nous prêteraient leurs presses ! Et de plus votre appréciation sur le rôle que le gouvernement devrait jouer en cette circonstance n'est pas très flatteuse pour les organes théoriques ; est-ce que la propagande théorique serait si peu à redouter que le gouvernement pourrait la laisser faire sans plus s'en soucier ?

Il ne nous est pas démontré que la lutte ouverte nous est impossible, que les organes clandestins feraient plus de propagande pour abandonner l'idée de fonder un organe de lutte sérieusement créé. De plus comme vous ne vous expliquez pas ce qu'on entend par journal d'action, nous ne comprenons guère quelle sera la ligne de conduite des organes clandestins dont vous proposez la fondation.

Seront ils théoriques ou d'action ?

Nous retenons de votre lettre ce passage sur lequel nous sommes complètement d'accord et dans lequel vous vous élevez contre tout comité directeur, tout petit état-major dirigeant selon ses vues un journal anarchiste et faisant passer les articles à la censure.

* * *

En déclarant que nous ne devons pas laisser à quelques-uns la mission de secrétaires et de penseurs collectifs, l'Union des groupes des XII^e^, XX^e^, Montreuil et Vincennes reconnaissent par cela même que les journaux anarchistes doivent être ouverts à tous les compagnons ; mais sous prétexte de liberté et d'autonomie, il ne faudra pas que l'on regardât comme anti-anarchique toute union des groupes pour un effort commun.

* * *

Enfin nous trouvons une lettre d'un compagnon dans laquelle nous trouvons le passage suivant : « C'est parce qu'on a trop imité les bourgeois que tant de journaux ont été lancés à faux. Il ne s'agissait pas tant d'amasser des fonds pour lancer et imposer un journal. » Oui, on a trop imité les bourgeois pour faire de la philosophie, de la belle littérature, mais non dans la pratique, pour assurer la vie du journal, car tous les organes anarchistes ont disparu pour manque de fonds. Et comme nous n'admettons qu'une seule période, celle de l'action, aucun journal de lutte ne peut venir prématurément. De plus le journal de lutte doit être international et non local, car tous les faits portent en eux-mêmes un enseignement profitable à toute la masse, et les pays les plus modérés sont parfois ceux qui vont le plus loin dans la révolte.

Le groupe anarchiste de Toulon :

La Guerre Sociale.

* * *

Il nous paraît que sur cette question tout a été dit de part et d'autre. A la première lettre des compagnons de Toulon nous avons répondu par quelques observations, des groupes et des compagnons isolés ont formulé des appréciations diverses. Voici la deuxième lettre de nos amis de Toulon. Nous pourrions y répondre encore ; mais au lieu de discuter sur des points de détail en continuant d'exposer chacun son point de vue, il vaut mieux agir. Que les compagnons et les groupes de compagnons travaillent chacun suivant leur pensée ; s'ils projettent une œuvre qu'ils l'achèvent, soit par la presse publique ou clandestine, par la propagande ou par l'action.

* * *

La Fédération des socialistes révolutionnaires du canton de Neuilly dans sa réunion plénière du 23 courant flétrit la conduite inqualifiable des suppôts de la bourgeoisie contre les compagnons Cyvoct et Gallo, détenus au bagne de la Nouvelle-Calédonie.

Elle rend directement responsables nos gouvernants actuels des tortures et des supplices qu'ils ont subir à nos amis et compagnons.

* * *

Roanne. — Anniversaire du 18 Mars. Le samedi 17 mars aura lieu le 17^e^ anniversaire de la Commune, organisé par le groupe « les Révoltés ». Tous les lecteurs de la *Révolte*, tous les révolutionnaires de Roanne trouveront des cartes aux adresses suivantes : Desmure Jules, 32 rue de Clermont, Perron, passage de la Terre-Promise. Les cartes indiqueront le lieu du banquet.

* * *

Le groupe de Charonne et Picpus a reçu pour la propagande dans les campagnes : collecte de la réunion de Bagnolet 2,05 ; un sellier de la rne Claude Decaen 1 fr. ; X. 0,25 ; un possibilo 0,25 ; Pereau 0,50 ; L. 0,25. Total 4,30.

Nous avons reçu d'Altovna, pour le même but : Etienne Barthelot 2,50 ; Benoit Labrosse 2,50 ; Gaston Labrosse 2,50.

## BIBLIOGRAPHIE

Les camarades nous demandent souvent des chansons révolutionnaires et nous ne pouvions jusqu'ici répondre à leurs demandes. Nous sommes heureux de voir que cette lacune vient d'être comblée, en partie par l'Imprimerie Jurassienne, et d'autre part par les camarades de Roubaix.

Les camarades de Genève ont publié le premier fascicule des *Chants du Peuple*, prix 10 centimes.

Les groupes de Roubaix viennent de publier également sous le titre de *Ramages du beffroi révolutionnaire*, le premier numéro d'un recueil de chansons, à 10 centimes le cahier.

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 179,35.
C. à Chaumont 1,50. Un vagabond 0,50.
Total à ce jour 181,35.

Nous avons fait parvenir aux divers détenus, les sommes suivantes : Neve 10 fr., Parmeggiani 15 fr., Zavoli 8 fr., Sadier 10 fr., Méreaux 43,55, Soethout 10 fr., Niquet 13 fr., Varoqueaux 5 fr., Bidault 2 fr. Total 116,55.

Il nous reste donc à ce jour 64,80.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 1011,65.
St-Etienne, un fabricant de tiges 1 fr. P. par G. à Paris 2 fr. B. à Cette 2,85.
Total à ce jour 1017,50.

## PETITE CORRESPONDANCE

C. à St-Etienne. — A. B. C. à St-Denis. — L. à Avignon. — B. à Vienne. — D. à Sautenay. — V. à Rochefort. — L. à Lyon. — C. à la Bastide. — M. à San-Remo. — G. à Puteaux. — F. à Amiens. — G. à Persan. — S., Pont de Grenelle. — V. à Bourges. — M. à Vaison. — F. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

« Les Révoltés ». — Vous pouvez retirer chez Bertranche toutes les brochures.

Chambre syndicale des puisatiers, Roanne. — Avons envoyé les numéros demandés. Il y en a 5 à 0,10.

E. à Chambéry. — 47, rue Bonaparte. Les portraits de Chicago ne seront pas réimprimés.

Raymond à Alger. — Berne, d'Annonay, vous fait demander si vous avez reçu la liste qu'il a envoyée il y a 5 ou 6 mois.

G. à Persan. — Faites-nous savoir les numéros qui vous manquent.

S. rue Lacépède. — Reçu poésie. Rendrons réponse.

P. R. à St-Denis. — Nous n'avons plus que les « Produits de l'Industrie ».

A. A. à Turin. — Le dernier numéro réglé est le 13.

Aux camarades qui se plaignent de recevoir le journal en retard. — Nous faisons tout ce qui est possible pour l'envoyer à l'heure. Mais quand l'argent nous manque, nous sommes bien forcés d'attendre qu'il en rentre.

B. B R. à Asnières. — Nos amis de Barcelone sont en train d'organiser la création d'un organe anarchiste. Vaut-il mieux pour les idées que les jeunes conscrits fuient le service militaire ou bien aillent faire la propagande au sein de l'armée ? Cela est sujet à controverse. Pour notre part, nous croyons qu'il est bien difficile à celui qui a des idées et le tempérament vraiment anarchiste de se plier pendant 5 ans aux mesquineries de la vie militaire et aux tracasseries de la discipline, surtout s'il vient à être connu comme tel. Quant à votre deuxième question, la réponse se trouve justement dans les articles sur le « Droit de punir », « l'Influence morale des prisons », etc. Dans une société anarchiste, les délits ne pourraient se multiplier, puisqu'on aura détruit les causes qui les font commettre. Est-ce que la plupart des crimes de la société actuelle ne sont pas engendrés par sa mauvaise organisation ? Sauf de rares cas pathologiques, l'homme n'est pas criminel pour le seul plaisir d'être criminel, c'est parce qu'il y a intérêt. Si la société est établie de manière à ce que personne n'ait intérêt à faire du tort à son voisin, on supprime par là les causes de crimmalité.

P. à Bruxelles. — Envoyez 25 procès à Villaire, 8 bis rue de Nevers, à Bourges.

Le compagnon Hoffmann, 3 rue du Marché, à Levallois (Seine) prie le citoyen Lecloux de lui envoyer son adresse.

## CONVOCATIONS

Persan-Beaumont. — Groupe « les Misérables », réunion dimanche 4 mars, à 7 1/2 h. soir, au local habituel : Discussion du programme pour le concert.

—

Anniversaire de la Commune. — En souvenir de l'anniversaire du 18 mars 1871, le Cercle Communiste-Anarchiste de Levallois-Perret invite, comme les années précédentes, les révolutionnaires à assister à la conférence concert qui aura lieu le dimanche 18 mars à 8 heures du soir, salle Mezerette, 86 rue de Gravel.

Nous prions nos amis et camarades qui font partie de la Fédération des socialister révolutionnaires du canton de Neuilly, de vouloir bien assister à cette réunion.

Ordre du jour :
Anniversaire du 18 mars 1871, à Paris.
Anniversaire du 18 mars 1848, à Berlin.
Anniversaire du 13 mars 1881, à Pétersbourg.
Poésies et chants révolutionnaires.
Entrée libre.

Tous les abonnés de six mois qui nous en feront la demande auront droit à la collection des numéros du supplément parus jusqu'à aujourd'hui.

Pour ceux qui voudraient se les procurer, nous les mettons en vente au prix de 0,75 les 7 numéros parus.

Nos amis de Genève viennent de retrouver tout un lot de brochures ditées anciennement par la Fédération jurassienne. En voici la liste pour ceux qui, à titre de documents et de renseignements voudraient se les procurer :

| | |
|---|---|
| *Théologie politique de Mazzini*, par Bakounine. | — 75 |
| *Compte-rendu du VI^me^ Congrès de l'Internationale* | — 60 |
| *Mémoire de la Fédération jurassienne.* . . . | 1 50 |
| *L'Internationale, son histoire et ses principes*, par B. Malon . . . . . | — 15 |
| *Deuxième lettre au Peuple de la classe dirigée*, par Félix Pyat . . . . . | — 05 |
| *Des causes des crises industrielles.* . . . . | — 05 |
| *Almanach du Peuple*, pour 1875. . . . . | — 10 |
| *Procès de l'Avant-Garde.* . . . . . | — 50 |
| *La question des services publics devant l'Internationale* . . . . . | — 10 |

## EN VENTE A LA RÉVOLTE:

| | |
|---|---|
| **Aux Affamés**..... | 0,05 |
| **Le 14 Juillet** *par Delmorès*..... | 0,10 |
| **L'Anarchie dans l'Evolution Socialiste**..... | » 10 |
| **Terre et Liberté** *avec* **l'Audace** *ensemble* . | 2,50 |
| **Les Produits de l'Industrie**..... | » 05 |
| **Les Paroles d'un Révolté** ..... | 1,50 |
| **Le Révolte**, *septième année, cartonné* . . . | 4,50 |
| « *huitième année.* . . . . . | » |
| « *neuvième année* ..... | » |

En vente à la *Freedom*, 34 Bouverie street, Londres, E. C. Angleterre :

*The Accused the Accuser*. The famous speeches of the light Chicago Anarchists ; forte brochure, prix 75 centimes.

*A Concise History of the Great Trial of the Chicago Anarchists, in 1886*, by Dyer D. Lum ; volume de 190 pages, prix 1,25.

*August Spies's autobiography, his speech in Court and notes*. Prix 1,25 ; avec portrait de Spies et de Nina Van Zandt.

**La RÉVOLTE est en vente à Marseille** chez

Marius Gauchon, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar.

**à Tourcoing chez**

Louis Kint, 104 chemin de Mouveaux.
*Le compagnon Kint porte à domicile.*

**à Bessèges chez**

Tricot, 116, rue de Peyremalle.
Cyabourin, *cafetier*, rue Vau de Robiac.
On trouve également *l'Idée Ouvrière*.

**à Persan-Beaumont chez**

Gros, avenue de la Gare à Persan.

**à New-York à la**

Freiheit, 167, William street.

**à Bruxelles chez**

Raford, 2 bis rue du Marais.
Coulon, 20, Montagne de Sion.
A l'Aubette, de la place St Jean.

**LA RÉVOLTE**
**est en vente dans toutes les librairies**
**DE PARIS**
**Pour la vente en gros s'adresser**
*17, RUE DU CROISSANT, 17.*

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 25 — 5 CENTIMES — Du 10 au 16 MARS 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## INFLUENCE MORALE DES PRISONS

### *SUR LES PRISONNIERS*

III (1)

LES PRISONS SONT-ELLES NÉCESSAIRES ?

Si nous prenons en considération toutes les diverses influences de la prison sur le détenu, nous devons convenir que, chacune séparément, et toutes ensemble elles agissent de manière à rendre l'homme qui a passé quelque temps en prison de moins en moins approprié à la vie en société. D'un autre côté, aucune de ces influences n'agit dans le sens d'élever les facultés intellectuelles et morales de l'homme, de l'amener à une conception supérieure de la vie, de le rendre meilleur qu'il n'était en entrant.

La prison *n'améliore pas* les détenus. Mais aussi, nous l'avons vu, elle *n'empêche pas* les ci-nommés crimes de se commettre : témoins, les récidivistes. Elle ne répond donc à aucun des buts qu'elle se propose d'atteindre.

Voilà pourquoi la question vient se poser : « Que faire donc avec ceux qui méconnaissent la loi — je ne dis pas la loi écrite ; celle-ci n'est qu'un triste héritage d'un triste passé, — mais les principes mêmes de moralité gravés dans le cœur de chacun ? »

C'est la question que notre siècle doit résoudre.

—

Il a été un temps où la médecine était l'art d'administrer quelques drogues découvertes à tâtons par quelques expériences. Les malades tombés entre les mains des médecins qui administraient ces drogues, pouvaient en mourir ou bien guérir malgré ces drogues ; mais le médecin avait au moins cette excuse : il faisait comme tout le monde. On ne pouvait pas exiger de lui qu'il dépassât ses contemporains.

Mais notre siècle, s'emparant de questions à peine entrevues jadis, a repris cette question de médecine par un autre côté. Au lieu de *guérir* les maladies, la médecine actuelle cherche à les *prévenir*. Et tous nous connaissons les résultats immenses obtenus de cette façon. L'hygiène est la meilleure des médecines.

Eh bien, nous avons à faire la même chose pour ce grand phénomène social que l'on appelle encore Crime, mais qui sera appelé Maladie Sociale par nos enfants. Prévenir cette maladie sera la meilleure des cures. Et cette conclusion est déjà devenue le mot d'ordre de toute une école qui s'est occupée de ces questions.

Cette école moderne a déjà toute une littérature. Elle a dans ses rangs les jeunes criminalistes italiens : Poletti, Ferri, Colajanni et, jusqu'à un certain point, Lombroso ; d'autre part, nous avons cette grande école de psychopathes qui compte dans ses rangs Griesinger et Kraft-Ebbing en Allemagne, Despine en France, et Maudsley en Angleterre ; nous avons les sociologues comme Quételet et ses continuateurs, malheureusement trop peu nombreux ; et finalement, nous avons d'une part les écoles modernes de psychologie par rapport à l'individu, et d'autre part, les écoles socialistes par rapport à la société.

Dans les travaux publiés par ces novateurs nous avons déjà tous les éléments nécessaires pour prendre une position nouvelle à l'égard de ceux que la société a lâchement décapités, pendus ou emprisonnés jusqu'à présent.

—

Trois grandes séries de causes sont à l'œuvre pour produire les actes anti-sociaux, appelés crimes : les causes sociales, les causes anthropologiques, les causes physiques.

Je commence par ces dernières. Elles sont les moins connues, et néanmoins leur influence est incontestable.

Lorsqu'on voit un ami jeter une lettre à la poste, en oubliant d'y mettre l'adresse, on se dit que c'est un *accident ;* c'est de l'imprévu. Eh bien, citoyennes et citoyens, ces accidents, cet imprévu, se répètent dans les sociétés humaines avec la même régularité que les actes faciles à prévoir. Le nombre de lettres qui seront jetées sans adresse dans les boîtes postales se reproduira d'année en année avec une régularité stupéfiante. Ce nombre pourra varier un peu d'année en année. Mais, s'il est, disons, de mille pour une ville de plusieurs millions d'habitants, il ne sera ni de deux mille l'année prochaine, ni même de huit cents. Il restera toujours aux alentours de mille, en variant à peine de quelques dizaines. Les rapports annuels de la poste de Londres sont frappants sous cet aspect. Tout s'y répète, jusqu'au nombre de billets de banque que l'on aura jetés dans les boîtes au lieu de lettres. Ainsi voilà donc un élément aussi capricieux que l'oubli ; et cependant cet élément est soumis à des lois aussi rigoureuses que celles que nous découvrons dans les mouvements des planètes.

Il en est de même pour le nombre de meurtres qui se commettront d'année en année. En ayant devant soi les statistiques des années précédentes, on peut prédire à l'avance le nombre des meurtres qui seront commis dans le courant de l'année, dans chaque pays de l'Europe, avec une exactitude frappante. Et si l'on prend en considération les causes perturbatrices, dont les unes augmentent et les autres diminuent les chiffres, on peut prédire le nombre des meurtres à commettre, à quelques unités près.

Il y a quelques années, en 1884, la *Nature* de Londres publiait un travail fait par S. A. Hill sur le nombre d'actes de violence et de suicides dans les Indes anglaises. Tout le monde sait que lorsqu'il fait très chaud et qu'en même temps l'air est très humide, l'homme devient beaucoup plus nerveux qu'il ne l'est d'ordinaire. Eh bien, dans l'Inde, où la température est excessivement chaude en été, et où la chaleur se trouve souvent accompagnée d'une très forte humidité, l'influence énervante de l'atmosphère se fait sentir bien plus que sous nos latitudes. M. Hill a donc pris les chiffres d'actes de violence et de suicides commis dans l'Inde, mois par mois, pour une longue série d'années, et il a examiné l'influence de la température et de l'humidité sur ces chiffres. Par un procédé mathématique très simple, il a même pu calculer une formule qui vous permet de prédire le nombre de crimes rien qu'en consultant le thermomètre et l'hygromètre, — l'instrument qui mesure l'humidité. Prenez la température moyenne du mois et multipliez-la par sept, ajoutez-y l'humidité moyenne et multipliez-la par deux, et vous aurez le nombre de meurtres commis dans le courant du mois. Il en est de même pour les suicides.

De pareils calculs doivent sembler bien étranges à ceux qui en sont encore aux préjugés légués par les religions. Mais pour la science moderne qui sait que les actes psychologiques dépendent absolument des causes physiques, ces calculs n'ont rien ni d'étonnant ni de douteux. D'ailleurs, ceux qui ont ressenti eux-mêmes l'influence de la chaleur énervante, comprendront parfaitement pourquoi l'Indou, par une chaleur tropique et humide, saisira plus volontiers le couteau pour terminer une dispute, et pourquoi l'homme dégoûté de la vie s'empressera d'en finir par le suicide.

L'influence des causes physiques sur nos actes est encore bien loin d'avoir été analysée en entier. Et cependant, c'est chose connue que les actes de violence contre les personnes prédominent en été, tandis qu'en hiver ce sont les actes contre la propriété qui prennent le dessus. Quand on examine les courbes tracées par le professeur E. Ferri, et que l'on voit la courbe des actes de violence monter et descendre avec la courbe de la température, la suivre dans toutes ses inflexions, on est vivement impressionné par la similarité des deux courbes, et l'on comprend combien l'homme est machine. L'homme qui se vante de son libre arbitre, dépend de la température, du vent et de la pluie, comme tout être organisé.

Il est évident que ces recherches sont hérissées de difficultés. Les effets des causes physiques sont toujours très compliqués. Ainsi, lorsque le nombre de « délits » monte et descend avec la récolte de blé ou de vin, les influences physiques n'agissent qu'indirectement, par l'intermédiaire des causes sociales. Mais, qui donc doutera de ces influences ! Lorsque le temps est beau et la récolte heureuse, et que les villageois se sentent à leur aise, certainement ils seront bien moins portés à vider leurs petites querelles par des coups de couteau ; tandis que si le temps est lourd et la récolte mauvaise, cela rend le villageois maussade, et les querelles prendront certainement un caractère plus violent. Il me semble d'ailleurs que les femmes qui ont constamment l'occasion d'observer la bonne et la mauvaise humeur de

1. Voir les numéros 15, 18, 20 et 22 de la *Révolte*

leurs maris, pourraient nous en dire long sur les relations entre cette bonne ou mauvaise humeur et le bon ou mauvais temps.

*(à suivre)*

## RÉVOLTE A ROME

On s'est battu à Rome.

Les va-nu-pieds, las d'attendre, d'attendre toujours, ont proclamé haut, — sur la place publique, — par des actes, — qu'ils considèrent que la richesse sociale appartient à tous.

Prenant le pain là où ils le trouvaient, ils ont rompu avec les vieilles traditions des révolutions bourgeoises.

Le peuple de Rome a affirmé son droit à la richesse qu'il a créée.

—

Lorsque, en passant en revue la situation dans les différents pays au commencement de l'année, nous prévoyions pour l'Italie des jours d'agitation et de lutte, nous ne nous attendions pas à voir nos prévisions se vérifier si tôt et aussi bien.

A Rome, ces jours-ci, il y a eu émeute des maçons, pillage de boutiques, conflit du peuple avec la troupe, enfin tout, sauf la Révolution siégeant au Capitole.

Les maçons, depuis quelque temps sans travail, leurs femmes et leurs enfants, se sont assemblés sur les places publiques pour demander du *pain* et du *travail*. Leur nombre, dépassant 15 000, la sympathie générale de la classe ouvrière pour eux, et surtout leur attitude énergique (beaucoup d'entre eux étaient armés de bâtons) ont fait échouer toute tentative d'étouffer l'agitation dès le début. La police et la troupe, appelées sur place, ont été accueillies par des sifflet et des coups de pierres; les sommations ont été écoutées sans y faire attention et les manifestants ont résisté avec succès à tous les efforts faits pour les dissoudre.

Maîtres de leurs mouvements, ils ont alors parcouru la ville en criant toujours : *Du pain et du travail !* et en arrêtant pour le dévaliser tout char portant du pain ou d'autres comestibles.

En même temps, des groupes de manifestants entraient dans les boutiques et les boulangeries, et dévalisaient les fours, pour se pourvoir du nécessaire; les boutiquiers se laissant dévaliser avec la meilleure grâce du monde.

On a fait, il est vrai, çà et là des arrestations parmi les manifestants, et on en a envoyé un très grand nombre dans les provinces d'où ils étaient venus; mais les manifestations ont continué jour par jour, et le nombre des manifestants grossissait toujours.

Les endormeurs n'ont pas manqué, comme on peut bien penser : la *Fédération artisane* a même publié un manifeste invitant les ouvriers au calme et à la confiance dans les promesses du gouvernement. Mais les manifestes ont été déchirés par les ouvriers eux-mêmes, qui en savent plus là-dessus que leurs meneurs.

Voilà maintenant la situation à Rome, le 1er mars, comme elle nous est décrite dans une dépêche à un journal de province :

« L'agitation continue aujourd'hui. Les maçons ont dévalisé tous les porteurs de pain, qu'ils ont rencontrés sans pourtant leur faire violence.

« A la préfecture de police où règne une activité fébrile, la troupe est consignée. Des pelotons armés parcourent les rues de Rome, particulièrement les quartiers d'en haut. Partout démonstrations d'ouvriers demandant du pain.

« Sur la place Vittorio surtout les ouvriers sont très nombreux. On en compte plusieurs milliers, beaucoup de femmes qui crient : « Nous avons faim, nous voulons du pain ». Le spectacle déchire le cœur.

« Les boulangers n'ont opposé aucune résistance. Ils ont ouvert leurs boutiques et ont distribué du pain. En attendant sont arrivées deux compagnies du 15e de ligne, et ont occupé militairement la place.

« Malgré les sommations les attroupements ont continué.

« D'autres troupes sont arrivées. Néanmoins les maçons ont dévalisé d'autres boutiques; partant des nouvelles arrestations ont été pratiquées.

« La situation est grave. Beaucoup entre les ouvriers pleuraient.

« Les boulangeries sont fermées maintenant. Plus de 400 ouvriers ont été renvoyés ce matin en province.

« Vers cinq heures, nouveaux désordres.

« A la place Navone les manifestants ont donné l'assaut à un four.

« Les carabiniers, les sergents de ville et la troupe ont cerné les assaillants.

« Rue des Serpents, vers 5 1/2 heures, lorsqu'une cinquantaine de personnes prenaient possession d'un four et le saccageaient, on a arrêté un barbier qui excitait la foule contre les sergents et les soldats.

« La troupe est accourue de la caserne Cimarra.

« Les arrestations faites dans la journée vont au delà de cent. »

—

On a appelé à Rome d'autres troupes, et sans doute un peu par la force, un peu par de précaires concessions et secours, on réussira à maîtriser et à calmer l'agitation. Mais avec cela tout n'est pas dit. La crise économique n'en est en Italie qu'à ses débuts. L'invasion du capitalisme y procède à pas de géants. La transformation de l'agriculture, la formation du grand monopole industriel, la création d'une armée de réserve industrielle parmi les paysans de jadis, enfin l'entrée en scène du prolétariat dans le sens strictement moderne du mot, arrivent en Italie dans un temps où les esprits sont éveillés par une longue et active propagande socialiste et anarchiste. L'Italie s'anglicise. Mais heureusement l'ouvrier italien, comme le fait vient de le prouver, n'a pas dans son sang ni le respect de la loi, ni le venin alcoolique qui, dans les temps passés, affaiblissaient l'énergie révolutionnaire des ouvriers anglais.

## LE DÉLIT DANS L'ÉVOLUTION MORALE

Comment ne sommes-nous pas tous criminels? Le virus de la délinquence nous enveloppe de telle sorte que c'est merveille de constater combien peu succombent. Depuis la première heure de notre vie, nous respirons les germes de tous les forfaits, on nous inculque tous les vices avec l'A B C, à toute heure, à toute minute, nous avons sous les yeux le spectacle de la bataille humaine. Tout homme, qu'il le veuille ou non, dans quelque situation qu'il se trouve, est irrémissiblement amené à opprimer pour ne pas être opprimé, à nuire à son prochain pour vivre. L'acte antisocial fait partie intégrante de l'ordre social actuel. La lutte pour l'existence nous voue tous au délit, soit dans les relations d'ordre public, soit dans les rapports privés. De l'homme honnête au gredin, il y a tous les degrés et la pente est insensible.

Aussi perd-on son temps et sa peine à vouloir guérir la maladie dans telle ou telle de ses manifestations. C'est le sang qui est infecté; la délinquence circule dans les veines de la société, se distribue à travers les classes et dans chaque être, y reste à un état plus ou moins condensé qui représente la *délinquence naturelle* de l'individu. La cause du mal est générale et sociale, les pénalistes essayent donc en vain des cures individuelles.

Si tous ceux qui à un moment donné sont criminels étaient induits par une cause ou une autre à abandonner cette voie, un nombre égal d'individus les remplaceraient précisément de la même façon. Ou bien si les paresseux devenaient tout d'un coup travailleurs, ou si l'on voulait donner du travail aux ouvriers inoccupés, un même nombre d'autres ouvriers aujourd'hui employés seraient remerciés ou deviendraient paresseux à leur tour. Dans notre état social, le délit est absolument incurable.

—

« Détruisons l'homme criminel, s'écrie en dernière conclusion la science pénale; il faut que les faibles périssent et que les forts survivent. » A chaque instant on invoque la sélection darwinienne, mais le principe en est mal appliqué. La disparition de l'homme physiquement et moralement débile n'est pas regrettable lorsqu'elle est l'œuvre de la nature, elle est mauvaise lorsque elle est le fait de la société ou de l'homme isolé. Du reste dans l'humanité l'individu faible ne succombe pas forcément; d'abord écrasé, il peut profiter du temps perdu et dépasser le fort endormi par la confiance en sa supériorité. L'histoire témoigne souvent de ce fait; combien de fois l'esclave s'exerçant en silence est-il devenu maître de son patron? Tel a été et est encore l'enchaînement des choses humaines. Cela sera ainsi tant que le développement de la société ne permettra pas le progrès continu fondé sur l'harmonie des intérêts des hommes.

—

« Le criminel est un être dont les instincts sont anti-sociaux » nous dit-on. Quel criminel? Celui selon la loi ou celui selon la morale? Contre quelle société sont dirigés ses instincts? Contre la société actuelle ou contre la société future? Maudsley a déjà écrit il y a longtemps que les pires des voleurs et des brigands du moment sont les directeurs des grandes entreprises financières. La morale sait qu'ils volent à pleines mains, ruinent et ensanglantent les familles, puis se partagent le produit du pillage entre eux, et pourtant ils sont honorés pour leurs richesses, ils deviennent nos législateurs et nos juges et ils donnent le ton à la meilleure société.

Loin d'être un acte anti-social, le délit peut souvent avoir au contraire une bonne influence morale. Il peut devenir un moyen de défense sociale, comme qui dirait une substitution de châtiment, atteignant un individu pour la classe qu'il représente. Il agit alors comme frein moral et palliatif de l'injustice sociale. Un juge anglais expliquait à un condamné à mort la théorie du châtiment. « Nous ne vous pendons pas parce que vous avez volé un cheval, ce serait absurde, votre vie vaut plus que celle d'un cheval, nous vous pendons pour empêcher d'autres hommes de voler des chevaux. »

Que répondre à un homme qui emploierait le même raisonnement : « Je n'ai pas tué mon prochain parce qu'il est personnellement l'auteur de ma misère; il n'est pas directement responsable de ce que son désir de s'enrichir ait supprimé mes moyens de subsistance et que ma famille soit réduite à la mendicité; je l'ai tué pour intimider les autres et les empêcher d'employer leurs richesses à l'asservissement de leurs semblables. »

Et quand bien même on supposerait qu'un législateur veuille jamais empêcher l'abus de l'argent et de tout autre moyen de prédominence et y parvienne, la conception du crime n'en reste pas moins arbitrairement inscrite dans la loi, la défense sociale est toujours dirigée contre le délinquant.

Encore une fois, le délit n'est que la réaction non pas l'action; c'est la défense de l'individu vis à vis de la société, non l'offense; c'est l'effet non la cause. Et l'on prétend supprimer l'effet sans toucher à la cause!

—

Si l'on considère deux phases successives de l'humanité, on voit que nombre de faits qualifiés crimes ou délits dans le premier état, subsistent dans le second, mais ne sont plus classés parmi les actes anti-sociaux. Ce n'étaient en réalité que des actes défensifs contre le pouvoir. A une diminution dans la rigueur des lois, correspond immédiatement la disparition d'une catégorie de délits. Une autre partie des actes anti-sociaux d'une époque n'existent plus quelques siècles plus tard, sans qu'on puisse en devoir la suppression à une répression quelconque. Ainsi a disparu dans le cours des âges, l'anthropophagie, l'esclavage, la torture, la crucification et le bûcher, ainsi a disparu tout récemment le duel en Angleterre. Le progrès détruit les germes de ce qu'on peut appeler la délinquence véritable, les odieuses et intolérables querelles religieuses

préjugés nationaux, guerres de clochers, rivalités et antagonismes de classes et de métiers, luttes d'intérêts, faux amour-propre, faux honneur, etc. et ainsi il sape les bases de la société. Le progrès corrige et ennoblit les coutumes, diffuse l'instruction, améliore l'éducation, élève la dignité personnelle, redresse la morale de l'homme et tout en le poussant à réclamer son droit, lui fait abandonner les voies obliques, la sournoiserie, la fourberie, les expédients et les astuces propres aux faibles.

En modifiant ainsi peu à peu les sentiments moraux de l'homme, le progrès mine l'ordre social et le fera crouler un jour.

Mais la rénovation sociale qui se prépare aujourd'hui doit supprimer la plus grande partie des actes anti-sociaux, d'autres au contraire prennent de l'importance. Si les crimes contre la propriété cessent faute de propriété, si les homicides deviennent des actes inconcevables de folie ou de barbarie, beaucoup de faits qui maintenant ne sont que péchés véniels paraîtront de graves manquements à la nouvelle société, en tant qu'ils violeront l'accoutumance à la solidarité. Tel détail actuel pourra sembler plus tard un délit bien autrement grave que n'est aujourd'hui la fabrication de faux billets de banque, simple concurrence faite à l'Etat. L'égoïsme, actuellement l'âme de la défense de l'individu contre la société, sera la source de ces actes anti-sociaux.

Heureusement que ces fautes que la nouvelle morale fera surgir, ne sont pas de celles qui se punissent. Elles encourront simplement la réprobation publique et se corrigeront par l'exemple des hommes mieux évolués.

Un premier grand pas à faire est de guérir l'individu du sentiment de la vengeance contre les personnes, sentiment responsable des neuf-dixièmes des crimes ; de réduire le désir de représailles contre la société. Il s'agit de renverser les institutions, non de se venger d'elles.

Puis il faut faciliter et multiplier les relations entre les hommes de façon à prévenir et à empêcher les crimes au moyen d'une mutuelle assistance, il est nécessaire de surveiller le développement des tendances anti-sociales, de réduire au minimum les dommages du délit dans les cas où il n'est pas possible de l'éviter. Enfin la délinquence se combat par l'instruction, par la justice dans les rapports sociaux, par l'amour, par la solidarité et sur toutes choses par la liberté, la liberté qui dans l'éducation et le traitement des enfants en général, de ces chers petits enfants qu'on traitait autrefois comme aujourd'hui les criminels, a déjà remplacé la baguette du pédagogue et le despotisme paternel.

Certainement on ne peut dire qu'en se basant sur ces principes la société future sera absolument assurée contre toute folie délictueuse, mais en vérité, elle sera bien plus garantie contre les criminels, qu'ils soient fous, qu'ils soient sages, que ne l'est la société actuelle avec tout son attirail de codes, de tribunaux, de policiers et de garde-chiourmes.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

La Ligue des anti-patriotes nous communique la lettre suivante :

Compagnons,

Si, malgré la prévention qui existe dans notre esprit contre l'esclavage militaire, il s'en trouvait parmi vous qui veuillent tenter d'y goûter, que l'exposé de la manière dont on y vit les dégoûte même d'en faire l'essai ; les jours qu'on y passe sont autant de journées de tourment.

Parti le 5 novembre dernier pour rejoindre le régiment où j'étais incorporé, dans une ville de l'Est, je m'éloignais de Paris avec très peu d'inquiétude, me disant qu'il serait toujours temps de fuir lorsque la position ne serait plus supportable, chose que je ne pensais pas voir arriver si tôt. Mais l'illusion ne dura guère que les premiers jours. Lorsque, habillés et équipés, il nous fallut commencer à manœuvrer ; lorsqu'un officier, dans les théories morales qu'il nous fit, vint essayer de nous prouver que la guerre est une chose naturelle, que les supérieurs doivent être considérés comme des pères et la patrie comme une mère ; lorsque les vexations des sous-officiers et caporaux vinrent s'ajouter aux imbécilités qu'il fallait déjà supporter de la part des officiers, tout espoir de patience et de résignation disparut. Ces théories de guerre contre les étrangers, de mépris pour les civils, vous révoltent et pourtant vous devez les supporter et ne pas pouvoir y répondre. Quelle hypocrisie il faut déployer, lorsqu'on a le cœur ouvert aux idées de liberté, pour subir tout cela sans montrer de l'indignation !

Le système militaire tend à chaque moment à la suppression de la pensée. Allez réfléchir et songer à vos semblables quand, à la manœuvre, il vous faut être attentif aux commandements ! Et quand vous rencontrez un pauvre diable comme vous à qui vous voudriez faire part de vos réflexions et connaître les siennes, vous ne pouvez le faire qu'en vous cachant, or se cacher c'est se faire remarquer. Et quand, la journée finie, journée de martyre, comme on le dit, vous vous mettez à réfléchir aux absurdités criminelles dont on vous abreuve continuellement, et au rôle que vous êtes appelé à jouer, soit contre les travailleurs de l'extérieur, soit surtout contre ceux de l'intérieur, il est impossible d'y tenir. Ajoutez à cela les rigueurs de la saison, la pluie et le froid qui vous causent de véritables tortures que l'amour de la gloire et de la patrie est incapable de vous faire supporter, alors vous vous décidez à fuir. C'est ce qui m'est arrivé. Dès que j'eus pris cette décision, j'eus voulu fuir de suite, mais il me fallait attendre les secours des compagnons, c'est à dire trois semaines en plus de tortures, endurées jour par jour avec impatience.

Enfin je suis échappé à cet enfer après avoir constaté qu'un homme s'y abrutit forcément : grand merci aux compagnons qui m'ont aidé ; et à vous, compagnons, je fais part de ceci : que la propagande antipatriotique se fasse sans relâche spécialement parmi les jeunes gens qui n'ont pas tiré au sort ; elle sera plus fructueuse que parmi les hommes qui ont passé par la caserne ; ce sera une véritable œuvre d'éducation anarchiste.

Et je vous crie : Du courage et en avant pour l'Anarchie !

Un ex-soldat au 37e de ligne, caserné à Nancy.

* * *

Nous avons souvent eu l'occasion de montrer à nos lecteurs comment l'avidité capitaliste rendait difficile l'exécution de certaines entreprises par les entraves qu'elle y apporte : le désir insatiable du gain, la nécessité d'acheter certaines bienveillances. Nous avons montré ces faits en diverses occasions, au hasard de la polémique quotidienne, sans avoir le loisir et les documents suffisants pour suivre chaque entreprise dans tous ses développements.

Citons de même aujourd'hui ce passage du rapport que vient d'adresser à l'assemblée générale des actionnaires de la compagnie du canal de Panama M. de Lesseps, l'ingénieur-politicien et tripoteur d'affaires, dont nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de parler, mais cela n'ôte rien à la valeur de son aveu :

Nous avons dit avec le Congrès international de 1879, nous n'avons cessé de répéter continuellement, et sous toutes les formes : que la dépense matérielle de creusement du Canal maritime coûterait 600 millions de francs et que les dépenses administratives, avec le paiement des intérêts annuels à servir aux actionnaires et aux obligataires jusqu'au jour de l'inauguration, coûteraient d'autre part environ 600 millions de francs.

Le coût total de 1 200 millions prévu par le Congrès international a été augmenté. Aura-t-on le droit de dire que les prévisions du Congrès international étaient fausses ? Pas du tout. Le coût du creusement proprement dit du Canal ne se trouvera pas beaucoup modifié ; c'est la dépense résultant du paiement des intérêts à servir au capital et aux emprunts qui s'est accrue. Est-ce la faute du Congrès international ?

Le rapporteur se plaint de ce que quelques journalistes, que la compagnie a négligé d'acheter, — on ne pouvait rassasier tous les appétits, — aient effrayé les capitalistes et rendu beaucoup plus élevé le taux auquel on a dû emprunter, etc. Nous ne le suivrons pas dans ses doléances ; nous nous bornerons à constater que la valeur du travail à effectuer pour le percement du canal, bénéfice des entrepreneurs compris, figure pour la moitié des frais prévus ; que l'achat des capitalistes, des reptiles et des Wilson représente une somme égale ; et que, tandis que la première partie des frais est d'accord avec les évaluations primitives, la seconde se trouve de beaucoup inférieure et oblige la compagnie à de nouveaux emprunts dont les intérêts seront payés par tous les consommateurs. Et après cela on viendra encore nous dire que la propriété est le fruit du travail et n'est que du travail accumulé ! Quand donc la révolution nous débarrassera-t-elle de tout cet agiotage et de la misère qu'il engendre ?

* * *

Les cinquante mille voix que Boulanger a obtenues aux dernières élections épouvantent bon nombre de politiciens, et cette manifestation n'a rien qui doive nous réjouir. On peut classer tous les systèmes gouvernementaux imaginables en trois catégories : dictature, système représentatif par élection ou parlementarisme, système représentatif par examen (système chinois ou positiviste). Actuellement le parlementarisme est en train de dire son dernier mot, il se débat dans une impuissance qui saute aux yeux de tous. Le gouvernement des savants a très peu d'adhérents dans nos pays. La dictature profite d'une grande partie des pertes du parlementarisme. C'est peut-être l'ennemi de demain, mais un ennemi qui par réaction peut nous mener rapidement à la Révolution.

* * *

La semaine dernière, une centaine d'hommes d'un régiment de chasseurs stationné à Saint-Mihiel (Meuse) a quitté la caserne, dès le matin et a pris la clé des champs. Aussitôt prévenu, le colonel du régiment envoya un escadron à la recherche des fuyards. Ce n'est qu'après huit heures de course qu'on finit par les atteindre et les ramener. On dit que les chasseurs se plaignent d'être odieusement maltraités par leurs chefs. On a fourré en prison un certain nombre de soldats.

Voilà ce que disent les journaux et il est certain que sous prétexte de patriotisme, on nous renseignera le moins possible. Que les soldats aient été mal traités, c'est certain, mais il y a quelques années, c'était ainsi dans toute l'armée et les escadrons ne se sauvaient pas. Nos camarades qui ont fait dernièrement leur vingt-huit-jours, déclarent que dans presque tous les régiments, la discipline s'est énormément relâchée. Il est assez difficile de dire sous l'influence de quelles causes ce progrès a eu lieu, mais le fait est patent. Malgré de nombreux efforts, le terrain perdu ne se regagne plus et les officiers trop zélés provoquent des incidents analogues à celui dont nous venons de parler.

Nous ferons en outre observer que le régiment de Saint Mihiel contient beaucoup de Parisiens, et sans vouloir nous illusionner sur l'attitude que pourrait prendre l'armée vis à vis « d'émeutiers », nous croyons que ce mouvement a plus de portée qu'on ne pense généralement.

* * *

On commence à se remuer dans certaines villes qui passaient jusqu'à aujourd'hui pour des modèles de sagesse. Depuis un mois, on signale des manifestations d'ouvriers sans travail à Poitiers, à Grenoble, à Béziers, à Boulogne-sur-mer. Ce sont encore des démarches bien anodines, « dignes et paisibles », même rétrograde, comme celle de Grenoble, où les étrangers ont payé pour les bourgeois, mais à toutes choses, il faut un commencement. Bon nombre de ceux qui actuellement vont demander du travail à la mairie ou réclamer l'expulsion des étrangers seront avec nous dans quelques années. Sortir de l'immobilité, c'est faire un grand pas.

D'autre part la grève des ouvrières de Fiers a recommencé à plusieurs reprises et le ton général commence à être moins calme. Les marins de Boulogne ne paraissent pas non plus très pacifiques.

* * *

Paris. — La réunion de dimanche dernier à la salle Commerce a été très nombreuse et très brillante. On a beaucoup parlé de nos amis du bagne. On a lu des lettres de personnes indépendantes habitant Nouméa, racontant les horreurs qui se passent là-bas. Puis la discussion sur les principes de l'anarchie s'est engagée avec des contradicteurs du Parti ouvrier.

## Portugal

L'enquête se poursuit contre nos compagnons de Lisbonne Pinto, Martins et Moraes, accusés d'attaque et de complicité contre ce polisson de sénateur, Pinheiro Chagas, qui avait écrit de dégoûtantes injures contre Louise Michel. Madame Pinto a été relâchée. Quant à Cardoso, on le garde en prison, non comme complice, mais toujours comme « chef des anarchistes ». On lui a volé livres, documents et journaux.

## Belgique

La police de Liége doit être contente :

M. Mignon, commissaire de police en chef, et M. Neujean, chef de la brigade de sûreté, viennent d'être, de la part du gouvernement allemand, l'objet d'une distinction flatteuse. Ils ont reçu, le premier la croix de 3e classe de la couronne impériale, le second la croix de 4e classe du même ordre.

Le gouvernement allemand vient de payer ainsi le prix de l'arrostation de Neve. On voit que les décorations servent de monnaie, quand elles ne servent à en faire, et que dans tous les pays elles vont se fixer sur la poitrine des hommes les plus vils ou les plus vaniteux.

* * *

Symptôme : En huit jours voilà deux conférences que nos amis de Bruxelles donnent en province de par l'initiative de deux ligues socialistes.

Il y a huit jours c'était à Châtelet, au local même où s'est tenu le congrès des Socialistes-Républicains.

Dimanche c'était à Louvain au sein d'un petit groupe d'hommes admirablement unis et décidés : un vrai groupe anarchiste !

* * *

Notre ami Jahn est depuis quelque temps déjà complètement remis de son indisposition. Seulement pour suppléer aux souffrances physiques qui le quittaient, le chef garde-chiourme a imaginé de le mettre au secret vis à vis de ses amis de Belgique et de lui interdire toute correspondance en deça des frontières. Aimable personnage !

Admirons encore une fois la justice bourgeoise et l'équilibre de sa balance : la liberté au copain Van der Smissen, — et un verrou de plus à la cellule de Jahn.

## Italie

Le gouvernement italien a trouvé un moyen plus expéditif de supprimer les organes anarchistes ; la saisie de numero après numéro était sans doute une méthode trop longue et quelques fois elle produisait même l'effet contraire.

Voici le procédé nouveau : Notre compagnon Castellani, à peine sorti de la prison de Veuise, après seize mois de détention préventive sous l'imputation de conspiration etc. en rapport avec l'agitation des paysans de Mantoue, publiait le journal *l'Ottantonove* qui avait déjà eu l'honneur d'une saisie. Eh bien, la semaine passée on envoie dans l'imprimerie des agents de police qui insultent notre ami, et puis, se disant insultés eux, le traînent en prison. Le journal va néanmoins continuer de paraître.

On annonce de Naples la *Humanitas* clandestine.

## Angleterre

Par suite des difficultés que les imprimeurs, auxquels il a eu à faire, lui ont suscitées l'administration du *Worker's Friend*, (40 Berner street, Commercial road Londres E.) organe anarchiste hébreux, s'est vue dans l'impossibilité de faire paaaître le numéro de cette semaine. Nos compagnons s'occupent d'avoir une presse à eux. Ils préparent uu numéro exceptionnel pour le 18 mars et viennent de publier en brochure la première partie d'*Entre Paysans*, qu'ils ont traduit en hébreux. Voilà de la bonne activité.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Aux groupes de province

Camarades,

Lorsque nous avons pris l'initiative d'adresser un appel à nos frèsres des campagnes, nous avions conscience de la tâche que nous entreprenions. Répandre une brochure dans toute la France ne peut être l'œuvre de quelques bonnes volontés seulement ; nous comptions un peu sur vous. Des amis ont répondu et se sont engagés pécuniairement ou nous ont promis leur concours pour la distribution. — Mais ce petit nombre n'est pas encore suffisant, attendu que, pour qu'elle produise son effet, il faut que cette brocure soit distribuée **partout** et **gratuitement**, si l'on veut qu'elle tombe entre les mains de ceux à qui elle s'adresse. Nous demandons donc aux groupes, aux camarades isolés, à tous ceux qui veulent sérieusement travailler à la diffusion de nos idées et ne se contentent d'une adhésion plus ou moins platonique, d'en prendre le nombre d'exemplaires qu'ils pourront à leur compte, et de les distribuer partout où ils pourront, principalement à ceux qui ne connaissent pas encore nos idées.

La brochure paraitra dans le courant de la semaine. Mais à ce premier tirage il faut absolument en faire succéder un second, nous prions donc les camarades d'activer les bonnes volontés et de nous faire savoir le chiffre à leur expédier dès à présent, ainsi que le chiffre approximatif dont ils pourront avoir besoin par la suite, afin que nous sachions si nous pouvons faire garder la composition par l'imprimeur.

Que tous ceux qui ont soif de justice nous aident, que chaque groupe, chaque individu se charge de sa région nous aurons des résultats.

Adresser les demandes à la *Révolte* qui nous les transmettra.

* * *

Aux compagnons du groupe la Guerre Sociale.

Camarades,

Ayant eu connaissance de votre circulaire, nous en avons approuvé, en dehors des détails, le point principal qui est l'apparition d'un journal anarchiste complétant dans un style populaire et de combat, ce qui manque à la *Révolte* et marchant de pair avec ce journal, de façon à former un entier nécessaire à la propagande anarchiste selon tous les goûts. Mais voilà qu'au moment où il n'y a plus pour vous qu'une chose à faire : agir, mettre cette œuvre en train et faire appel à ceux qui en sont partisans, voilà qu'une polémique déplorable et absolument inutile s'engage sur un sujet dont l'importance n'est rien en comparaison de la propagande qu'il nous faut mener et qui réclame parmi nous une constante harmonie. Car, compagnons, pensez-vous que l'animosité n'empêche pas bien des choses et qu'elle n'éloigne pas les uns des autres des individus qui pourraient s'entendre et entreprendre de plus sérieuse besogne que celle de s'agacer mutuellement. Et s'il n'y avait que la division comme conséquence de cela, ce ne serait pas là un grand mal, mais il arrive toujours à la suite de ces polémiques inopportunes, des contradictions et des entêtements systématiques qui paralyssnt tout un mouvement. Pour nous, ne voyant que la propagande des idées anarchistes par dessus toutes les querelles futiles, nous souhaitons que les amis de la Guerre Sociale ne donnent pas suite à cette querelle, et que les autres compagnons attaqués aient l'intelligence de ne pas y répondre de façon à envenimer la discussion.

Connaissant les efforts utiles qu'ont déjà tentés les compagnons de Toulon et ceux de la *Révolte*, nous ne pouvons que désirer entre eux l'entente qui résulte de la liberté de discussion sans que l'animosité vienne y prendre place. Qu'un projet de propagande nous vienne de la ville ou de la campagne, cela nous importe peu et nous soutiendrons toujours celui qui nous semblera nécessaire et pratique, sans nous occuper de la localité où il a pris naissance. Telle est notre façon de penser, et maintenant puissions-nous avoir dit le dernier mot dans cette affaire qui n'aurait d'importance que celle qu'on s'acharnerait à lui donner.

Notre salut révolutionnaire aux compagnons de France.

Les anarchistes de Bienne (Suisse).

* * *

Une collecte pour les détenus politiques a été faite au Père-Lachaise, à l'issue de la manifestation Vallès, et a produit la somme de 16 fr. Cette somme a été ainsi répartie : 5 fr. à Buchly, 5 fr. à Jahn, 3 fr. à Millet et 3 fr. pour un acte de solidarité.

* * *

C'est par erreur qu'une communication insérée dans le *Cri* me désigne comme secrétaire d'une commission de secours aux détenus politiques.

Je n'ai ni le temps ni les aptitudes pour remplir ce poste, d'ailleurs le camarade Constant Martin trouvera bien des amis pour le seconder dans sa tâche humanitaire. Tortelier.

* * *

Saint-Etienne. — Un nouveau groupe anarchiste vient de se constituer sous le nom de la « Révolte ». Son but est de propager à St-Etienne et dans les localités avoisinantes, les idées communistes anarchistes par tous les moyens possibles, soit sous la forme didactique, soit par la parole, et par l'action même si cela est nécessaire. Les groupes qui désireraient correspondre, ainsi que toutes les communications, doivent s'adresser au comp. Jean Ferraton, poste restante, St-Etienne (Loire).

## PETITE CORRESPONDANCE

M. à Armentières. — B. à Mimes. — B. C. à St-Denis. — N. à Chaux de Fonds. — M. à Port-Tewfik. — K. à New-York. — T. à Alger. — J. à Bruxelles. — à Marseille. — B. au Chambon. — F. à Toulon. — Bourges. — C. à St Rambert. — F. à Reims. — Brest. W. — Reçu timbres et mandats.

Genève. — Envoyez 25 « Chants du Peuple à Lanneau 8, rue Pierre à Roubaix.

« Guerre Sociale » à Toulon. — Nous vous avons déjà dit que nons ne voulions pas faire servir le journal à des engueulades. Nous n'insérerons pas.

A. à Mantes. — C'est par erreur que l'on vous a annoncé la fin de votre abon. Il ne finissait que fin mars.

W. à Fressenneville. Nous avons mis des vieux numéros dans le paquet à B., veuillez lui réclamer. — C'est nous qui avons envoyé les 19 procès.

St M. à Londres. — « L'origine des espèces », édition Reinwald est de 8,50 ; l'édition Marpon, traduction Clémence Royer doit être de 5 ou 6 fr.

Un anarchiste d'Elbeuf. — Nous n'avons pas de placards abstentionnistes.

Groupe « Autonomie » à Londres. — Nous avons reçu S. 5 fr. pour un abonnement à « Die Autonomie », ayez l'obligeance de les remettre à l'administration de notre camarade.

« Freiheit » à New-York. — Reçu du même 10 fr. pour un abonnement. Vous les retiendrez sur la vente des numéros que vous recevez. — Reçu les 2 dollars.

*Les abonnés desservis par Verviers sont priés de bien vouloir payer leur abonnement, 41, rue de la Montagne*

## CONVOCATIONS

Quelques compagnons, membres de la Ligue des anti-patriotes, désirant continuer la propagande déjà faite par ce groupement, convoquent tous les jeunes compagnons qui voudraient les aider dans cette tâche, à la réunion qui sera tenue le dimanche 11 mars, à 1 1/2 heure de l'après-midi, salle Bertin (au premier) 35, rue Pastourelle. Très urgent.

Friville. — Dimanche 11 mars, à 4 heures, salle Michel Boclet, conférence par les comp. Paulet et Morel, des groupes d'Amiens. Ordre du jour : Les crises politiques et socialrs. 2° Les causes et les conséquences d'une guerre européenne.

Entrée 20 csnt., gratuite pour les citoyennes.

Roubaix. — Samedi 17 mars, tous les compagnons ainsi que leurs amis sont invités à la soirée qui aura lieu chez Pierre Jacquard, rue Voltaire.

Dimanche 18 mars, soirée de chant et causerie chez Mme Vve Lanneau, rue Pierre de Roubaix, ancien local.

Genève. — Les amis sont invités à assister à une soirée familière qui aura lieu dans la grande salle du café Veyrat, rue de la Croix d'Or, le dimanche 18 mars à 8 heures du soir.

Les anarchistes du Chambon, Firminy et La Ricamarie sont convoqués pour le dimanche 18 mars à 6 heures à une soirée famillière au local habituel.

Amiens. — A l'occasion du 18 mars, réunion au café de l'Industrie, rue St Leu.

Ordre du jour :

1° La révolution du 18 mars 1871. — 2° Les causes et les conséquences d'une guerre européenne. — 3° Poésies et chants révolutionnaires. — 4° Tombola composée de 30 lots d'une valeur ce 60 fr. au profit d'un œuvre de solidarité révolutionnaire.

Persan-Beaumont. — Punch au local du groupe « les Misérables », le dimanche 18 mars. Tous les socialistes sont invités.

On peut se faire inscrire jusqu'au 15 mars inclus chez les comp. Pitrois, route Nationale, maison Sayer, et Gros, avenne de la Gare, maison Poitevin. Prix du punch 1,25.

Lyon. — Tous les révolutionnaires lyonnais sont invités à assister à une grande soirée de famille qui aura lieu le dimanche 18 mars à 4 heures du soir, salle de la Brasserie Française, rue des Ecoles 8, (Croix-Rousse). Entrée 25 centimes.

**La RÉVOLTE est en vente à Marseille chez**

Marius Gauchon, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar.

**à Tourcoing chez**

Louis Kint, 104 chemin de Mouveaux.

*Le compagnon Kint porte à domicile.*

**à New-York à la**

Freiheit, 167, William street.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 26 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 17 au 23 MARS 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Malgré toute la bonne volonté, nous nous voyons encore une fois forcés de reculer le tirage du journal d'un jour. Nous sommes fatigués de faire des appels de fonds. Il doit en être la même chose des camarades. S'ils n'ont pas répondu à notre appel, c'est que cela leur est impossible. Tout ce que nous leur demandons, c'est de ne pas s'étonner s'ils reçoivent le journal en retard et d'être assurés qu'il n'y a nullement de notre faute. Qu'ils fassent aussi leur possible pour que leurs envois d'argent nous parviennent le mardi ou le mercredi, jours où naus sommes forcés de payer l'imprimeur et le papier.*

## LA COMMUNE DE PARIS

Encore une fois — la dix-septième — les prolétaires de tous pays vont se réunir pour fêter l'anniversaire de la révolution par laquelle le peuple de Paris avait essayé de secouer le joug séculaire des riches. Ils vont se retremper au souvenir d'une lutte héroïque, soutenue par les pauvres, les *inconnus*, contre les jouisseurs, les *connus*, réunis à Versailles sous les auspices de l'Assemblée et sous la protection des baïonnettes. Ils vont se remémorer les actes d'héroïsme des défenseurs de la Commune, et la lâcheté, la cruauté, les massacres sans nom, les atrocités les plus abjectes des riches qui se vengeaient d'avoir tremblé pour leur bourse pendant trois mois.

On racontera les espérances qui avaient inspiré le peuple de Paris au début du mouvement, ses déboires à mesure qu'il se déroulait, la lutte du désespoir qui s'engagea aux derniers jours, lorsque les Versaillais entrèrent dans Paris et que le travailleur, resté impassible en avril et mai, saisissait le fusil et se battait à outrance contre les soldats de la bourgeoisie, préférant mourir sur la barricade, au cimetière du Père Lachaise, plutôt que dereprendre le joug, plutôt que de voir la réaction des jouisseurs triomphants.

—

Nous nous souvenons des premiers anniversaires de la Commune en Suisse, des premiers anniversaires en France. Alors, c'était l'enthousiasme, rien que l'enthousiasme, devant cette lutte grandiose.

Plus tard, vint la critique. On se demanda pourquoi la Commune n'avait-elle pas levé fièrement l'étendard de la révolution sociale ? On montra la faute commise par le peuple en nommant un gouvernement représentatif et en lui confiant une besogne au dessus des moyens de tout gouvernement représentatif, — celle de diriger le mouvement révolutionnaire. Comme si les révolutions se dirigeaient !

On discuta les actes du Conseil de la Commune et on montra que cet assemblage d'hommes aux tendances si distinctes : de socialistes et de jacobins bourgeois ne pouvait rien faire dans une voie vraiment révolutionnaire. Et on en a déduit qu'à la prochaine révolution il faudra à tout prix éviter ce danger.

Qu'il y ait un gouvernement, ou qu'il n'y en ait pas, que des individus s'imposent comme gouvernants et prennent des titres empruntés au passé, ou qu'il n'y en ait point, — l'essentiel sera d'agir comme s'il n'y en avait pas, d'exproprier, avec ou contre l'assentiment de ces chefs improvisés, de s'organiser soi-même de telle sorte que dans les vingt-quatre heures après le mouvement il n'y ait plus une seule famille manquant de nourriture, ni un seul homme forcé de coucher sous un pont, lorsqu'il y a des palais à côté.

—

Et après toute cette critique nécessaire, nous voilà de nouveau forcés à revenir à l'enthousiasme — mais à l'enthousiasme devant le *peuple* de Paris, les inconnus, les modestes, dont la grandeur n'a encore jamais été dite en entier par les historiens de la Commune.

L'histoire parlementaire de la Commune a été faite et refaite. Tous les incidents de la moindre séance du Conseil de la Commune ont été racontés. Les actes officiels de la Commune ont été discutés. Et cependant l'histoire de la Commune est encore à faire. L'histoire *populaire* n'a pas été faite ; c'est à peine si nous en connaissons quelques fragments.

« Vous ne vous imaginez pas », nous disait l'autre jour un ami qui, dans ses écrits, a stigmatisé les prétentions autoritaires des membres du Conseil, la sotte tradition jacobine, la tradition incomprise de 1793, — « vous ne vous imaginez pas, disait-il, jusqu'à quel point la révolution du 18 mars a été anarchiste, au fond, dans ses procédés. »

Et il nous faisait le tableau de ces travailleurs partant pour les remparts, sans chefs ni commandants ; accompagnés par leurs femmes et leurs enfants, jusqu'aux boulevards sillonnés par les obus : « Une vraie armée populaire » marchant à la défense de ce qui lui était cher, sans être ordonnée de marcher, sans être organisée pour la marche autrement que par ses propres inclinations.

Et quand nous relisons les quelques souvenirs qui nous reproduisent par ci par là une scène réelle de la vie intime de ce grand peuple parisien se battant aux remparts contre l'armée des bourgeois, nous voyons cette masse s'organiser elle-même pour la défense : ici — le canonnier improvisé qui se charge du poste de danger, à côté de tel canon exposé surtout aux batteries versaillaises ; là, tels autres travailleurs s'improvisant ingénieurs ; là encore, d'autres qui se chargent de nourrir les défenseurs des remparts.

Si, parmi les chefs, nous ne trouvons que trop de généraux venus au sein d'une armée révolutionnaire avec des notions de militarisme prussien, de ratés qui s'imaginent des génies militaires, et même quelquefois des traîtres comme Lullier, — chaque fois que nous voyons le peuple, les inconnus, à l'œuvre, nour retrouvons la grandeur d'âme, le dévouement sans bornes, l'intelligence, l'esprit d'organisation.

Par cela même le mouvement était grand. On y retrouve en germe tous les éléments d'une grande révolution sociale.

« Le Grand Livre sera brûlé », disait déjà le Comité central dans une de ses dernières proclamations, à la veille de l'entrée des Versaillais. Et, de l'initiative privée, ayant à peine la sanction des gouvernants du jour, on voyait déjà surgir la cuisine populaire, où chaque citoyen avait droit de venir prendre sa ration, sans que personne lui demandât d'autres droits à la ration, que sa présence dans la ville révoltée.

Plus nous commençons à connaître les détails de la vie au jour le jour dans la cité insurgée, surtout en mai, — plus nous y retrouvons de ces traits qui démontrent ce que les prolétaires de tout pays ont si bien compris, — que la grande masse s'inspirait précisément de ces idées dont nous attendons la réalisation de la prochaine révolution, qu'elle commençait à agir elle-même, à s'organiser elle-même, comme si le gouvernement n'existait pas.

Et plus nous étudions ces traits qui nous disent les aspirations des masses, plus nous y voyons de gages pour la réussite de la révolution *sociale*.

En 1871, la masse a manqué de confiance en ses propres forces, en ses propres inspirations. Elle a trop laissé faire les autres. Mais déjà vers la fin de la Commune, l'idée commençait à se dégager ; on commençait à agir en dehors, *à côté* du groupement, sans s'en préoccuper plus qu'il ne le méritait.

Les faits nous manquent pour raconter les manifestations variées de cette initiative populaire. Voilà pourquoi nous faisons un appel pressant à tous ceux qui l'ont vue là, sur place, de nous la dire, de nous la raconter.

En la disant telle qu'ils l'ont vue, ils rendront un service bien plus éminent à la prochaine révolution qu'en racontant les actes et discutant les fautes de l'histoire parlementaire de la Commune.

—

Dix-sept années sont passées depuis. Et, quelle immense différence dans l'état des esprits au sein des travailleurs ! Quelle immense transformation révolutionnaire !

Le jour où ce numéro paraîtra, plusieurs centaines, un millier peut-être, de réunions auront lieu. Dans toutes les langues civilisées on parlera de la révolution du 18 mars. On glorifiera cette lutte de l'exploité contre l'exploiteur.

Mais, tandis qu'il y a quinze ou seize ans, on pouvait entendre dans les réunions d'alors parler république, autonomie communale, démocratie et autres balivernes ; tandis que le mot d'expropriation osait à peine se prononcer, — demain il n'y aura pas une seule réunion, de laquelle il ne se dégage l'idée suivante :

« Le premier devoir de la révolution prochaine sera de saisir la propriété volée au peuple par les bourgeois et les aristos.

« Son premier devoir sera de songer à ce qu'il n'y ait plus personne sur le territoire insurgé manquant d'abri et de nourriture.

« Et son premier devoir sera de donner pleine liberté à la masse afin de mettre en exécution les grandes idées qui l'inspirent; d'agir au lieu d'attendre que des élus le fassent en lieu et place des travailleurs eux-mêmes. »

Inspirée ainsi, la révolution dont tout le monde sent l'approche, ne sera plus une défaite.

Elle sera la victoire du prolétaire.

## INFLUENCE MORALE DES PRISONS

### *SUR LES PRISONNIERS*

III (1)

Les causes physiologiques, celles qui dépendent de la structure du cerveau et des organes de la digestion, ainsi que de l'état du système nerveux de l'homme, sont certainement plus importantes que les causes physiques dont je viens de parler. On s'en est beaucoup occupé ces temps-ci.

L'influence des capacités héritées par l'homme de ses parents et celle de son organisation physique sur ses actes ont été récemment l'objet d'investigations si approfondies, que nous pouvons déjà nous former une idée assez juste sur cet ensemble de causes. Certainement nous ne pouvons pas accepter les conclusions de l'école criminaliste italienne qui s'est occupée de ces questions. Nous ne pouvons pas admettre les conclusions du docteur Lombroso, un des représentants les plus connus de l'école, — surtout celles auxquelles il est arrivé dans son ouvrage sur l'*Augmentation de la Criminalité*, publié en 1879. Mais nous pouvons puiser chez eux *les faits*, en nous réservant le droit de les interpréter nous-mêmes.

Lorsque M. Lombroso nous démontre que la plupart des habitants de nos prisons ont quelque défaut dans l'organisation du cerveau, nous n'avons qu'à nous incliner devant cette affirmation. C'est un fait, et voilà tout. Nous sommes même prêts à le croire lorsqu'il affirme que la plupart des habitants du bagne et de la prison ont des bras un peu plus longs que le reste de l'humanité. Ou bien encore, lorsqu'il nous démontre que les meurtres les plus brutaux ont été accomplis par des individus qui avaient quelque vice sérieux dans la structure de leur cerveau, nous voulons bien l'admettre aussi. C'est une affirmation confirmée par l'observation.

Mais, lorsque M. Lombroso veut tirer de ces faits des conclusions auxquelles il n'a aucun droit; lorsqu'il affirme, par exemple, que la société a le droit de prendre des mesures contre ceux qui ont des défauts d'organisation, nous refusons carrément de le suivre. La société n'a aucun droit d'exterminer ceux qui ont un cerveau malade, ni d'emprisonner ceux qui ont les bras plus longs que la moyenne d'entre nous.

Nous admettons volontiers que ceux qui ont commis des actes atroces, — de ces actes qui par moments viennent révolter la conscience de toute l'humanité — ont été presque des idiots. La tête de Frey, par exemple, qui a fait, il y a quelque temps, le tour de la presse, en est un exemple frappant. Mais tous les idiots ne deviennent pas des assassins. Et je pense que les le plus enragé des criminalistes de l'école de Lombroso reculerait devant l'exécution en bloc de tous les idiots que nous avons parmi nous. Combien d'entre eux sont en liberté, — les uns placés sous la surveillance, et les autres ayant eux-mêmes des êtres humains à surveiller! Dans combien de familles, et de palais aussi, sans parler des maisons de santé, ne trouvons-nous pas des idiots ayant absolument ces mêmes traits d'organisation que Lombroso considère comme caractéristiques de la « folie criminelle »! Toute la différence entre ceux-ci et ceux que l'on a remis au bourreau n'est qu'une différence des conditions dans lesquelles ils ont vécu. Les maladies du cerveau peuvent certainement favoriser le développement d'une inclination au meurtre. Mais ce n'est pas forcé. Tout dépendra des circonstances dans lesquelles sera placé l'individu qui souffre d'une maladie cérébrale. Frey est mort sous le couperet de la guillotine, parce que toute une série de circonstances l'ont amené à l'assassinat. Tel autre idiot mourra entouré de sa famille, parce que jamais dans sa vie rien ne l'a poussé à l'assassinat!

Evidemment nous refusons d'accepter les conclusions de Lombroso et de ses continuateurs. Mais en popularisant ce genre de recherches, il a rendu un grand service. Car pour tout homme intelligent il résulte des faits qu'il a accumulés que la plupart de ceux que l'on traite comme criminels, ne sont que des êtres qui souffrent de quelque maladie, et qu'il faut, par conséquent, chercher à les guérir en leur prodiguant les meilleurs soins, au lieu de les mettre en prison, où leur maladie ne fera que s'aggraver.

Je mentionnerai encore les recherches de Maudsley sur la « responsabilité dans la folie ». Cet ouvrage est traduit en français. Ici encore il y a bien des réserves à faire quant aux conclusions de l'auteur : les conclusions ne valent pas les faits. Mais on ne peut pas lire cet ouvrage sans conclure que l'immense majorité de ceux que l'on condamne aujourd'hui pour actes de violence, sont tout bonnement des individus qui souffraient de quelque maladie cérébrale plus ou moins grave; — presque toujours d'anémie du cerveau, non pas de pléthore, comme Elie Reclus me le disait tout à l'heure, au moment où je le quittais pour venir à cette conférence. Oui, d'anémie, — résultat du manque de nourriture. « Le fou idéal créé par la loi », dit Maudsley, le seul que la loi reconnaisse irresponsable, n'existe pas plus que « le criminel idéal » que la loi punit. Entre l'un et l'autre il y a toute une immense série de gradations insensibles, qui font que l'un et l'autre se touchent, se confondent. Et ce sont ces êtres que l'on met en prison afin d'aggraver leur maladie!

—

Jusqu'à présent, les institutions pénales — si chères aux légistes et aux jacobins — n'ont été qu'un compromis entre l'ancienne idée biblique de vengeance, l'idée du moyen-âge qui attribuait tous les actes mauvais à une mauvaise volonté, à un diable qui pousse au crime, et enfin l'idée des légistes modernes — l'idée de terroriser, et de prévenir ce qu'ils appellent crime par la punition.

Mais le temps n'est pas loin, j'en suis sûr, où les idées qui ont inspiré Griesinger, Kraft-Ebbing et Despine vont devenir du domaine public, et alors nous aurons honte d'avoir permis si longtemps que les condamnés soient livrés au bourreau ou au geôlier. Si les travaux consciencieux de ces écrivains étaient mieux connus, nous aurions tous bientôt compris que ceux que l'on enferme en prison, ou que l'on met à mort, sont tout bonnement des êtres humains qui avaient besoin d'un traitement fraternel.

Oh, certes ce n'est pas des maisons de santé qu'il faut bâtir au lieu des prisons. Loin de moi cette idée exécrable! La maison de santé c'est toujours une prison. Loin de moi l'idée lancée de temps en temps par ces messieurs les philanthropes qui proposent de garder la prison, mais de la confier à des médecins ou à des pédagogues. Les prisonniers y seraient encore plus malheureux. Ils en sortiraient encore plus brisés.

Ce que les détenus d'aujourd'hui n'ont pas trouvé dans la société actuelle, c'est tout bonnement une main fraternelle qui leur aidât dès l'enfance à développer les facultés supérieures du cœur et de l'intelligence, — facultés dont le développement naturel a été gêné chez eux, soit par un défaut d'organisation — anémie du cerveau, ou maladie du cœur, du foie, ou de l'estomac, — soit par les conditions sociales exécrables qui sont faites dans la société actuelle à des millions d'êtres humains. Mais ces facultés supérieures du cœur et de l'intelligence ne peuvent pas être exercées si l'homme est privé de liberté, s'il n'a jamais le choix dans ses actes, s'il ne subit pas les influences multiples de la société humaine.

La prison pédagogique, la maison de santé, seraient infiniment pires que les geôles de nos jours. La fraternité humaine et la liberté sont les seuls correctifs à opposer aux maladies de l'organisme humain.

*(à suivre)*

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Décidément les navires de guerre français ont bombardé Motutapu, résidence d'un chef rebelle dans l'île de Raiatea. Ils s'apprêtent à faire subir le même sort au chef-lieu, si la soumission des adversaires du protectorat français n'a lieu dans les délais assignés. Les dépêches qui nous annoncent ces hauts faits ont mauvaise grâce. On n'ose plus dire : l'ordre règne; on a honte de ses actes : « On a été contraint de tirer quelques coups de canon. » « Les dégâts ont été peu importants; quelques cases et quelques cocotiers ont seuls été détruits. » C'est piètre.

* * *

La même mauvaise honte montrent les journaux qui parlent des projets de loi contre les étrangers. Les révolutionnaires du *Journal du Peuple* voudraient qu'on oblige les patrons à n'employer que des Français. C'est au moins net, tandis que les républicains qui jamais n'auront une opinion franche demandent une taxation, ou l'obligation d'un permis de séjour, enfin une petite restriction quelconque au régime. Et quelles raisons ils invoquent! Le grand exemple de la Suisse! Il faut avoir habité ce pays pour savoir à quel point l'étranger y est embêté. L'exemple des Etats Unis, de la Russie, de l'Allemagne, etc. Dans toutes les questions s'éclaircit, le juste milieu disparaît partout. La lutte sera entre l'anarchie et le césarisme, entre l'internationalisme et le patriotisme. On accepte la bataille.

* * *

Voilà un long hiver qui touche à sa fin, qui sait combien de misérables sont morts de froid? On en avoue un ou deux par ci, par là, mais le nombre en est grand; moins grand ppurtant que le nombre des logements inoccupés et que le nombre des stères de bois disponibles dans les chantiers.

* * *

Bourges. — Les idées anarchistes commencent à prendre leur place à Bourges, grâce à un réveil de l'initiative et aux journaux et brochures répandus, et cela malgré l'hostilité des socialistes parlementaires qui sont en nombre ici. Leur alliance, souvent répétée, avec la bande radicale commence à ouvrir les yeux des moins clairvoyants. Déjà même, pour tenter de réagir contre le discrédit dans lequel ils tombent, les socialistes se sont vus forcés de changer de tactique : dans une dernière réunion, tenue par eux, ils ont flétri le système parlementaire, en disant que tous les députés se valent; qu'une fois élus pas un ne faisait son devoir et qu'ils se trouvaient tous corrompus. Ils ont abandonné aussi sur beaucoup de points une partie de leur autoritarisme.

Mais, s'ils font tempête contre la législation, il n'en est pas ainsi pour les élections municipales, d'arrondissement et générales. En prenant pour prétexte que ces fonctions ne sont pas rétribuées, ils ont déjà commencé leur campagne pour les élections municipales du mois de mai prochain; des entrevues ont eu lieu avec les adversaires du maire Eugène Brison, et ces messieurs ont décidé qu'ils partageraient le gâteau, c'est à dire que les socialistes auraient quinze candidats et les radicaux autant pour combattre la liste du maire. Mais les socialistes sont embarrassés de candidats indépendants, et ils viennent offrir la candidature à certains anarchistes en leur disant qu'il y a quelque chose à faire et qu'ils feront une guerre acharnée aux autorités gouvernementales de Bourges, s'ils sont élus; qu'ils feront mieux que les autres et que rien ne les empêchera d'agir. Les plus malins, craignant les abstentions, disent qu'ils n'acceptent la candidature que pour envoyer un délégué au congrès socialiste municipal de 1889, d'où sortira la révolution émancipatrice. Et tout cela, toute cette peine, en pure perte, car toutes ces considérations ne nous touchent en rien et nous espérons pouvoir lancer des manifestes abstentionnistes qui feront la propagande de nos idées en dehors de tout compromis, soit de principes, soit de personnes.

* * *

Paris. — Dimanche dernier, à l'appel de quelques jeunes compagnons de la Ligue des anti-patriotes, tous les jeunes militants des groupes révolutionnaires se sont trouvés réunis salle Bertin. Après une discussion amicale, tous sont tombés d'accord sur le point de continuer parmi les jeunes gens, la propagande anti-patriotique, qui s'était un peu ralentie depuis quelques mois ; ils ont aussi décidé de faire paraître une brochure ou un manifeste contre le patriotisme.

Une seconde réunion aura lieu pour l'organisation de la propagande à seule fin qu'elle soit continuelle, et pour la rédaction d'un appel à leurs camarades de province. Nous avons remarqué que de nouveaux jeunes socialistes indépendants assistaient à cette réunion.

* * *

Samedi avait lieu à la salle des Mille-Colonnes une seconde réunion avec les affaires Cyvoct et Gallo comme ordre du jour. La réunion a été excellente et la discussion a eu lieu avec des membres du parti collectiviste, qui avaient organisé une réunion au même local.

* * *

Elbeuf. — Il y a quinze jours des placards anarchistes ont été collés sur les murs de la ville. Un de ces placards a été apposé à la porte même de M. le ministre du commerce, qui était ici à ce moment. Les gendarmes ont été employés pour les arracher, ce qu'ils n'ont pu faire sans difficultés.

* * *

Alger. — Quatre compagnons du groupe anarchiste ont été successivement appelés chez le commissaire de police du 1er arrondissement, à l'effet de lui fournir des explications circonstanciées sur la tenue illégale de meetings qui ont eu lieu il y a déjà plusieurs mois dans un local de la rue de la Marine.

Quel intérêt peuvent avoir nos gouvernants à poursuivre pour ces faits ? Pensent-ils paralyser le mouvement révolutionnaire qui se développe de plus en plus ?

## Suisse

Du train dont vont les choses en Suisse il faudra s'estimer heureux si le gouvernement longanime ne vous vivisectionne pas pour s'assurer que vos entrailles ne renferment pas quelque ordre du jour révolutionnaire, et votre cerveau quelque opinion subversive ! Jusqu'à présent, sauf aux mauvais jours de l'enquête contre les anarchistes, on usait de moyens patriotiques contre les mauvaises têtes qui ne voulaient pas penser comme tout le monde. La méthode nationale consistait à les priver d'ouvrage, à les affamer et à les signaler dans la presse, plus prostituée qu'une fille perdue et que personne en Europe ne nous convoite. Il paraît que cela ne suffit pas. M. de Bismarck trouve ces moyens trop peu énergiques : il lui faut de la police pour faire la chasse aux révolutionnaires, la sienne ne suffit plus, paraît-il ; puis il désire des lois, beaucoup de lois répressives à leur appliquer, et tout naturellement nos hauts fonctionnaires vont s'empresser d'obéir. Gare la danse, et comme il va faire bon dans ma belle patrie si nos gouvernants veulent essayer d'enrayer les idées socialistes. Car, hélas ! il n'y a pas à le nier, nos ouvriers suisses, jadis des modèles de sagesse, se laissent à présent gagner par le socialisme. Le Grütli même, la plus forte et la plus patriotique des sociétés ouvrières, fait à présent bon ménage avec les socialistes, or, n'est-ce pas, il y a de quoi devenir enragé en voyant sa clientèle électorale s'apprêter à passer armes et bagages à l'ennemi ? Donc vite quelques bonne petite loi contre les agitateurs. Expulsés ceux qui seront convaincus d'avoir une seule fois regardé un gendarme sans le respect que l'on doit à cette institution ! Expulsés ceux qui ne seront pas bien sûrs de n'avoir pas émis une idée qui fût de nature à subvertir l'esprit du plus éveillé des Suisses ! Expulsés ceux qui ne salueront pas les dignitaires de l'endroit, ceux qui ne paieront pas M. Vautour à l'avance, ceux qui apprécieront d'une façon irrévérencieuse la littérature ou la cuisine suisse ! Expulsés ceux dont l'autorité ne peut tirer ni un renseignement, ni une injure, ni un oui, ni un non, pas même un point à mettre à un I ! A la porte, les étrangers, à la cage, les nationaux qui ne hurlent pas avec les loups !

Jusqu'à présent on avait la pudeur de cacher, de nier l'existence de la police politique ; en cas de besoin, on constituait quelques fonctionnaires extraordinaires — c'est à dire peu dégoûtés de la besogne — chargés de renseigner les Etats voisins sur les menées des anarchistes, nihilistes, etc. A présent, il est question de créer une police politique ayant ses mouchards, ses fonds secrets, etc. Il suffira de prononcer le mot Anarchie pour faire « légaliser » son existence par le Conseil national affolé qui en votera bien d'autres pour peu que l'opinion publique — représentée par nos tristes journaux — fasse pression sur eux. Et alors sur les hautes montagnes, devant les fleuves torrentueux, au bord de ses lacs si purs, on se heurtera à chaque pas, dans l'ex-libre Helvétie, à un policier, au mouchard fédéral chargé de s'assurer que vous ne conspirez pas contre la sécurité d'un Etat quelconque.

A Zurich, quelques-uns de nos amis ont reçu, en février, la visite des policiers qui ont tout fouillé, emporté journaux, livres, lettres privées. Vous savez qu'en Suisse toutes les opinions sont libres et que chacun a le droit de défendre ses convictions par la plume et la parole, mais dès que les théories émises risquent de compromettre l'ordre constitutionnel, en avant les gendarmes, la confédération est en danger ! Et lorsqu'on ne trouve rien de compromettant chez vous, un fonctionnaire quelconque s'offre la satisfaction de faire la morale aux perquisitionnés, de leur reprocher leurs opinions folles, qu'il ne connaît pas, des écrits, qu'il n'a pas lus, etc. Oh pitié ! Cela parle d'idées, de doctrines, de droits, de devoirs, et toute leur religion est dans son estomac, toute leur conscience dans leur bourse. Cela parle d'honneur, de justice, de liberté, et cela se gonfle avec les impôts et accepterait la pâture de n'importe quel maître.

Puisque nous parlons de policiers, avertissons les compagnons que le sieur Garreau, dit Valladier, le fameux mouchard du procès de Lyon, est encore à Zurich (Kreuzplatz Hirslanden). Il se donne ici comme rédacteur de l'*Evénement* et continue comme par le passé son petit commerce de renseignements. Ce réchappé de bagne qui se nourrit de la chair humaine meurtrie, ose encore se montrer de jour, mais dernièrement dans une réunion socialiste un de nos amis l'a giflé et démasqué. Mais chassé par la porte il est à craindre qu'il ne revienne par la fenêtre. C'est difficile de se débarrasser d'un mouchard : c'est plus tenace que la poix, plus plat que le punaise, plus répugnant que l'arraignée, mille fois moins fier qu'un pou. Camarades de Zurich, vous êtes prévenus.

Du mouchard nous passons au renégat. Un de nos amis du vallon de Saint-Imier, que la misère a forcé de se jeter dans les bras du parti radical, doit à présent se charger des basses œuvres de ces messieurs. L'homme des revendications ouvrières, le vaillant disciple de Bakounine, a été chargé de démontrer aux travailleurs que la lutte des classes, qui a dominé toute l'histoire, n'existe pas, qu'il n'y a pas de classes, que les intérêts des capitalistes sont identiques à ceux des salariés ; finalement qu'ils doivent voter pour M. X., un gros bonnet.

Quel avachissement !

Dans le vallon de Saint-Imier, les jeunes gens viennent à nous : ils lisent nos journaux, nos ouvrages, et se désintéressent de la politique. Le 18 Mars, qui n'a plus été fêté depuis longtemps aux montagnes jurassiennes, le sera cette année et anarchistement encore.

Quant à la fédération horlogère, ces messieurs du comité bavardent à qui mieux mieux. On boit de même, on voyage, les ouvriers paient les frais de leurs élus, et, malgré les plus que plats recours au « haut conseil fédéral », humbles recours rédigés dans le style du XVIIe siècle, les salaires baissent toujours, baissent encore et la crise viendra toujours à son heure frapper ses victimes. Tout ce mouvement horloger, légalitaire, union avec les patrons, n'est que de la conciliation en vain, selon l'expression adoucie d'un membre du comité central ouvrier.

Je ne veux pas terminer sans vous parler de la presse suisse. A elle le pompon dans la course aux reptiles. Oh ! la gueuse ! Rusée comme une esclave, insolente avec les vaincus, les faibles, chien couchant avec les grands, affamée d'autoritarisme, policière, mendiante, nuisible, menteuse, oiseuse, besogneuse, griffeuse, mordeuse, envieuse, odieuse, défiorant et souillant tout ce qu'elle touche. Ces journalistes ne sont que des laquais de plume. Jamais ils n'ont vraiment osé dire ce qu'ils veulent, surtout ce qu'ils veulent quand ils le veulent. Ils sont libres comme des écoliers, des ânes ou des domestiques. Libres comme le hanneton dont l'enfant cruel modère à son gré l'essor avec le fil. Tous sont à la merci des politiqueurs, des capitalistes. Pas d'intelligence, encore moins de cœur, parasites des tables bien garnies et des bourses bien pleines, tout ce petit monde écrivassier jouit de son reste. Si la mauvaise foi était bannie de la terre on la retrouverait dans les colonnes de vingt journaux suisses dont j'ai les noms sous ma plume. Lorsqu'on les lit, on éprouve un colossal dédain et pour ces blagueurs, écorcheurs, empoisonneurs et autres choses en eur, qui bêtifient le peuple suisse, et pour leurs denrées de mauvais aloi. On peut entrer dans un palais, dans un lupanar, mais dans ces boutiques-là pour y faire quoi que ce fût, jamais !

Et maintenant hurlez, honnêtes Giboyers. Dites que ces injures ne sauraient vous atteindre. Ne les auriez-vous pas méritées, vous dont on ferme la bouche avec une pièce à l'effigie de qui que ce soit. Moi, je maintiens que vous rampez, que vous êtes dans la fange, et que votre presse est plus servile que celle de Bismarck, plus esclave que celle du tzar, plus immonde que celle des capitalistes américains, car vous avez l'hypocrisie en plus, cette fleur nationale dont vous vous parez dans tous les actes de la vie. J'ai dit.

Un anarchiste suisse.

* * *

Voici une nouvelle qui vous prouvera que les anarchistes ne sont pas seuls à faire de la propagande révolutionnaire. Notre Grand Conseil vient d'enlever le droit de vote à tous les citoyens (ouvriers) qui sont ou seront en retard de deux ans pour le paiement de leurs impôts. La même giffle était réservée aux prolétaires « assistés », mais un restant de pudeur a retenu la clique gouvernementale. A propos d'assistés, il est bon de dire en passant qu'ici comme partout, cette catégorie de pauvres diables a perdu tout sentiment de révolte, et que ces esclaves blancs reçoivent des maîtres les quelques miettes d'un pain qu'ils ont gagné pour d'autres, sans se rendre compte de l'état dégradant où ils tombent.

Voici deux mots de l'appel désespéré qu'adresse un des piliers de l'ordre à ses amis les députés : « Il ne faut pas, dit-il, créer une classe de parias et d'ennemis de l'ordre social. » On a beaucoup ri de voir un procureur se poser en défenseur des déshérités. Aussi a-t-on passé outre et voté la loi qui augmente le nombre des ennemis de l'ordre. Pour nous, anarchistes, nous ne pouvons que féliciter ces cruches pour leurs bonnes dispositions réactionnaires. Espérons qu'une fois sur cette pente, ils ne s'arrêteront pas là, mais qu'ils finiront par enlever le droit de vote à tous ceux qui ne votent plus. Le nombre en est si grand que, tout en constatant que « l'indifférence et le scepticisme ont pris pied chez nous », ils sont obligés de se hisser les uns sur les autres pour arriver au ratelier de l'Etat.

Enfin, quand arrive une fête quelconque, ces « honorables » débitent encore leurs boniments, mais leurs rengaines patriotiques ne sont plus de saison ; les ouvriers les blaguent et ils ont raison. La conduite, dans ce vote, du « riche conférencier » est aussi très commentée dans le monde ouvrier qui avait mis en lui une confiance aveugle, lors de la création de la fameuse fédération horlogère. Depuis sa nomination de député et surtout celle de contrôleur des fabriques d'ébauches — à 8000 fr. par an — il a fait une volte-face, et la fédération, lâchée par les ouvriers, est à peu près réduite à quatre hommes et un caporal qui, espérons-le, finiront bien par se cramponner à quelque ratelier.

## Irlande

En Irlande, la lutte pour la liberté a été maintes fois victorieuse pendant le mois qui vient de s'écouler. Les propriétaires, les magistrats et le Secrétaire d'Etat ont dû céder sous la pression de la ligue des faibles.

O' Callagnan, d'infâme mémoire, qui refusait, il y a à peine quelques mois, une réduction de 20 pour cent sur ses fermages, s'est vu forcé de subir celle de près de 50 pour cent, et de réintégrer en outre les trente et une familles qu'il avait bannies.

Dans le domaine de Kingston (Mitchelstown), un traité a été consenti : on a diminué les fermages de 20 pour cent et rappelé les familles dispersées ; tous les frais de procédure incombent au propriétaire qui ne peut réclamer pour tout arriéré qu'une moitié du loyer d'une année. Partout des réductions sont proposées dont quelques-unes acceptables, d'autres non. Clanricarde lui-même a dû capituler. Devant les cours provinciales, des réductions de fermages ont été consenties dont quelques-unes considérables, telles, par exemple, que 550 fr. au lieu de 2000.

Voilà ce que le peuple a su faire pour lui-même. Voyons d'un autre côté ce dont il est redevable à son gouvernement paternel : En l'espace de quatre semaines 274 hommes, femmes et enfants ont été condamnés à l'emprisonnement, savoir 132, coupables d'avoir accueilli joyeusement des frères sortant de prison (55 en l'honneur du seul O' Brien) ; 11 pour avoir prononcé des discours ; 22 pour délit de réunion ; 60, de boycottage ; 16 avaient arrêté une chasse ; 19 résistaient aux agents ; 12, parmi lesquels quatre enfants dont l'un âgé de 10 ans, huaient les anti-nationalistes ; 2 se moquaient des agents...

Un bien plus grand nombre ont été poursuivis, mais contre lesquels on n'a pu fournir de preuves. Sullivan, le forgeron qui, pour n'avoir pas voulu travailler chez une Mrs. Courtin, avait été condamné à un mois, en ayant appelé, le Lord Chief Baron l'a fait relâcher n'ayant pas trouvé la preuve suffisamment établie. Ce même Lord Chief Baron a donné d'autre part un croc en jambe au gouvernement quand il a déclaré, à l'occasion d'une autre cause, que le public a le droit d'invoquer en plaidoirie des moyens réputés déraisonnables ou révolutionnaires.

(*Freedom*, mars 1888).

## Portugal

Les malheureux habitants de Madère, réduits à la famine par les impôts, le manque de terre et de travail, se sont révoltés au cri de : « A bas les taxes ! » Des navires de guerre sont partis pour aller leur porter les cadeaux du roi, des bombes et des obus.

* * *

Un journal républicain de Lisbonne, *O Grito do Povo*, nous raconte les hauts faits d'une bande de réactionnaires, de ces gens qui crient au meurtre et à l'infamie à propos du coup de bâton reçu par le sale écrivassier, Pinheiro Chagas. Lors de la visite du roi dans les provinces du nord, un journaliste de Braga osa se moquer des imbéciles qui dépensaient leurs derniers sous pour acheter des cierges et des lanternes vénitiennes en l'honneur du personnage royal alors que leurs propres enfants n'avaient pas de quoi manger.

Cette voix dissonnante dans ce concert des sottises exaspéra les richards de l'endroit. A la tête de gens gagés, ils pénètrent dans les bureaux du journal, s'emparent du malheureux rédacteur, entassent des matières combustibles dans les coins et y répandent du pétrole, puis, l'allumette à la main, amènent le pauvre diable à la fenêtre pour lui faire pousser des vivats en l'honneur du Budgétivore ; sous peine d'être brûlé vif, le rédacteur s'exécuta.

Gageons qu'il n'y aura point de juges pour condamner ces incendiaires, mais qu'il y aura des ministres pour les décorer et pour leur donner des sinécures.

# VARIÉTÉS

## LES COLONIES PÉNITENTIAIRES

Nous recevons d'un compagnon, qui a été élevé à Mettray, le récit suivant, qui montre les bons principes d'éducation et le bon souvenir qu'en emportent ceux qui ont eu le bonheur de trouver une famille dans une de ces colonies philanthropo-pénitentiaires.

Mettray est un joli petit chef-lieu de canton, situé à deux lieues de Tours. C'est un pays coquet planté de vignes, divisé en jardins de culture d'une richesse incalculable. La majeure partie de ces terres sont cultivées par les jeunes détenus ou insoumis, comme on se plaît à les nommer ; n'importe, c'est toujours de la chair à profits qui donne de gros bénéfices aux exploiteurs.

C'est M. de Mestre qui est le fondateur de la colonie agricole de Mettray. D'après son dire, c'était pour nous tirer du mal, pour nous arracher au vice qui rongeait nos âmes, qu'il a voulu nous réunir pour nous montrer le chemin de l'honneur, du travail et aussi de la religion.

Je le vois encore quand, le dimanche, les punis passaient sous son regard. Si vous aviez une réclamation à faire, il vous fallait écouter toutes ses semonces, dans le goût de celles-ci :

— Il paraît que vous ne bavardez pas mal !... Vous avez trouvé sur la route un bout de cigare et vous l'avez fumé... Vous avez répondu à votre chef que puisque vous travaillez, il pouvait bien travailler, lui aussi ; qu'il était mieux vêtu, mieux nourri, qu'il devait être plus fort que vous... Ah ! mon ami, vous ne voulez pas travailler ! Tient, tient, il faudrait que ce soient les chefs qui travaillent. C'est bien, passez à gauche, 2 jours de camisole et cachot noir en cave... 15 jours de cellule et les menottes ! Vous ne lui donnerez de la soupe que le huitième jour, disait-il au gardien. Ça vous apprendra à avoir des idées de révolte.

Et après à un autre. Et la série continuait d'atelier en atelier. Chaque atelier fournissait son contingent de punis, celui-ci pour un motif, celui-là pour un autre. Voilà ce qu'on pouvait entendre le dimanche après la messe, dans la grande classe, mais les visiteurs n'étaient pas admis à pénétrer dans cet endroit. Ensuite ceux qui n'étaient pas punis défilaient au pas, en chantant :

Travaillons, travaillons, mes frères,
Le travail, c'est la liberté.

Les insoumis, les fortes têtes, restaient seuls alors dans la grande salle ; on prenait leurs noms, on les alignait sur un rang et on les laissait là des heures entières à entendre les autres qui jouaient dans les préaux.

Rien n'était plus triste que cette grande salle avec ses colonnes de fonte et sa tribune au milieu, où à droite se voyait le tableau d'honneur sur lequel était représenté un jeune officier des zouaves, qui avait la croix. C'était, disait-on, un ancien colon. A gauche, le tableau du déshonneur, représentant le bagne, et je me disais tout bas : « Combien d'entre nous iront rejoindre ces malheureux ? » A droite et à gauche, de grandes fenêtres ; au fond, la bibliothèque, sur laquelle était perché le buste du fameux de Mestre et celui de son associé, dont j'ai oublié le nom.

Non, ceux-là ne me faisaient plus peur : si tous les chefs avaient pu être en plâtre comme ceux-là ! Et l'on restait immobile, surveillé par un individu à mine de panthère qui marchait en nous regardant en dessous. Les heures passaient ; on avait les pieds gelés dans les sabots, car on ne donne pas de chaussons à Mettray : cela coûterait trop cher. Quand l'impatience vous prenait, que vous aviez le malheur de bouger le pied, la panthère était sur vous avec sa férule et, sans autre forme de procès, il vous tendre vos mains et il vous en donnait un coup. Si vous disiez que vous aviez froid, il vous en donnait deux, pour vous réchauffer, disait-il, puis le silence morne et désolé recommençait.

Enfin le retour de la promenade avait lieu ; on entendait une musique qui jouait une marche militaire ; la porte s'ouvrait et le bourreau rentrait, prenait la férule, puis commençant par une extrémité du rang et finissant par l'autre, il distribuait à chaque enfant le nombre de coups marqué, sur les mains gelées et enflées par les engelures qui crevaient souvent et laissait voir la chair vive. Alors, on arrêtait les coups, pas par compassion, mais par crainte d'aller trop loin : quelquefois des hommes se cachaient sous ces enveloppes. Alors commençait une lutte entre bourreau et martyr : l'enfant rou ait ses bras dans sa blouse et attendait ainsi, mais il recevait toujours sa punition, seulement c'était sur le dos que les coups tombaient.

Quand tout était distribué, on vous menait en cellule. Là, dans un long corridor, on vous mettait les menottes vissées derrière le dos ; à d'autres c'était la camisole de force, pour un temps déterminé, suivant le délit commis. Puis on nous jetait chacun dans notre trou avec un morceau de pain sec, car la soupe même était supprimée pour le dimanche ainsi que pour toute la semaine : il fallait rester huit jours au pain sec avant d'avoir de la soupe et encore n'avait-on jamais autre chose au régime cellulaire. Je suis resté jusqu'à trente-un jours avec 200 grammes de pain par jour, que je devais manger entre mes genoux, les mains attachées derrière le dos avec les menottes. Les trois quarts du temps, je souillais mes effets, ne pouvant me servir de mes mains. La première huitaine passée, on vous faisait sortir pour aller à l'atelier de punition, faire la vidange. De plus, les cellules ne sont pas chauffées, et un jour d'hiver j'ai eu la jambe gauche gelée, et les doigts de pied tombaient. Un autre de mes camarades fut également atteint ; on fut obligé de lui couper tous les doigts de pied.

Maintenant pour ceux qui s'évadent, les punitions sont plus rigoureuses : 60 jours de cellule avec 8 jours de camisole, que l'on mettait à Mettray en vous attachant les mains derrière le dos à la hauteur des épaules. Certes, pour encourir cette punition, il fallait une faute telle qu'évasion, voies de fait, immoralité, vol de fruits, etc. Elle était appliquée aux évadés principalement. Les menottes sont de n'importe quelle punition ; dès l'instant qu'on est mis en cellule, les menottes sont toujours là qui vous attendent. Voilà, autant que ma mémoire peut me le rappeler, le tableau des punitions employées.

(*A suivre.*)

## PETITE CORRESPONDANCE

L. à Roubaix. — D. à Toulouse. — L. R. à Beaucaire. — L. à Bordeaux. — M. à Tournus. — V. à Rochefort. — M. à Calais. — G. à Bruxelles. — F. à Amiens. — D au Mans. — R. à Montguargues. — B. au Puget. — G. à Persan. — M. à Londres. — O. à Fressenneville. — M. à St-Quentin. — F. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

Armentières. — Ces faits sont trop fréquents aujourd'hui pour que nous puissions les relever tous, un à un.

F. à Amiens. — C'est 0,60.

« Gazzetta Operaia » à Turin. — Les commissions sont faites.

A. P. C. à Lucera. — Nous avons écrit à La Haye pour vous faire envoyer l'« Anarchist ».

Genève. — Envoyez 25 Chants du Peuple à Adolphe Sauvage, 138, boul. de Losseps, à Calais.

Les Exploités à Narbonne. — Ne voulant pas éterniser cette question dans nos colonnes, nous avons envoyé votre lettre aux camarades de Toulon.

## CONVOCATIONS

Soirée familiale le 18 mars à 8 h., salle Lexcellent 28 boul de Ménilmontant, organisée par les comités révolutionnaires des IIIe, XIXe, XXe et Charonne.

Roubaix. — Samedi 17 mars, tous les compagnons ainsi que leurs amis sont invités à la soirée qui aura lieu chez Pierre Jacquard, rue Voltaire.

Dimanche 18 mars, soirée de chant et causerie chez Mme Vve Lanneau, rue Pierre de Roubaix, ancien local.

Genève. — Les amis sont invités à assister à une soirée familière qui aura lieu dans la grande salle du café Veyrat, rue de la Croix d'Or, le dimanche 18 mars à 8 heures du soir.

Les anarchistes du Chambon, Firminy et La Ricamarie sont convoqués pour le dimanche 18 mars à 6 heures à une soirée famillière au local habituel.

Amiens. — A l'occasion du 18 mars, réunion au café de l'Industrie, rue St Leu.

Ordre du jour :

1° La révolution du 18 mars 1871. — 2° Les causes et les conséquences d'une guerre européenne. — 3° Poésies et chants révolutionnaires. — 4° Tombola composée de 30 lots d'une valeur de 60 fr. au profit d'un œuvre de solidarité révolutionnaire.

Persan-Beaumont. — Punch au local du groupe « les Misérables », le dimanche 18 mars. Tous les socialistes sont invités.

On peut se faire inscrire jusqu'au 15 mars inclus, chez les comp. Pitrois, route Nationale, maison Sayer, et Gros, avenue de la Gare, maison Poitevin. Prix du punch 1,25.

Lyon. — Tous les révolutionnaires lyonnais sont invités à assister à une grande soirée de famille qui aura lieu le dimanche 18 mars à 4 heures du soir, salle de la Brasserie Française, rue des Ecoles 8, (Croix-Rousse). Entrée 25 centimes.

Roanne. — Anniversaire du 18 Mars. Le samedi 17 mars aura lieu le 17e anniversaire de la Commune, organisé par le groupe « les Révoltés ». Tous les lecteurs de la *Révolte*, tous les révolutionnaires de Roanne trouveront des cartes aux adresses suivantes : Desmure Jules, 32 rue de Clermont, Perron, passage de la Terre-Promise. Les cartes indiqueront le lieu du banquet.

Armentières. — Le groupe invite tous les socialistes à la soirée familiale qui aura lieu le 18 mars, au Saint-Eloi, rue des Murets.

Nîmes. — Samedi, 17 mars, tous les compagnons ainsi que leurs amis sont invités au punch qui aura lieu au groupe communiste anarchiste, chez Chaptal boulevard Gambetta.

Saint-Etienne. — Grande soirée familiale organisée par les groupes anarchistes, dimanche 18 mars à 8 heures du soir, au café Arsac (salle du 1er étage), place de la Croix. Causerie et chants. Tombola.

Saint-Quentin. — Réunion familiale dimanche 18 mars à 6 heures du soir, au café de la Libre Pensée rue de la Raffinerie. Tous les compagnons ainsi que leurs amis sont invités.

Bordeaux. — Réunion familiale le dimanche 18 mars à 2 heures, au Cordon bleu, 31 rue Lafaurie-de-Montbadon. Comédie, discours, poésies et chants. Entrée 0,60, donnant droit à une consommation.

Ligue des Anti-patriotes, section du XXe arrondt réunion tous les samedis, salle Voisin, rue Ménilmontant 50, à 8 heures 1/2.

**La RÉVOLTE est en vente à Marseille chez**

Marius Gauchon, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar.

**à New-York à la**

Freiheit, 167, William street.

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 27 — 5 CENTIMES — Du 24 au 30 MARS 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## QUE FAIRE

Publier un journal, s'envoyer les uns aux autres des lettres circulaires, — est-ce tout ce que les anarchistes ont à faire ?

Selon nous, ce ne serait qu'une partie tout-à-fait infime de ce qu'ils devraient faire, et de ce qu'ils font déjà par ci par là.

Dans l'immense domaine de la propagande par la parole — quel vaste champ d'activité, pourvu qu'on se dise seulement que le but de l'activité doit être de *faire rayonner* l'idée, de la faire pénétrer là où on ne la connait pas encore, au lieu de rester toujours à l'écart de la grande masse populaire, entre quelques copains !

La conférence d'abord. Non pas cette conférence en grand, pour laquelle il faut un orateur, un artiste ; mais la conférence en petit dans n'importe quelle salle de cabaret du carrefour, où le conférencier parlera, peut-être, devant trente à quarante personnes tout au plus, mais où il n'aura pas non plus besoin de chercher des beautés de langage ; où il s'efforcera tout bonnement de convaincre ses quelques auditeurs.

Quand nous prenons les journaux socialistes anglais et quand nous voyons que les deux organisations socialistes anglaises, Fédération et Ligue, annoncent pour dimanche prochain *soixante-deux* meetings dans Londres seulement, sans parler de la centaine de meetings qui auront lieu le même jour en province ; et lorsque nous comparons cela aux quatre ou cinq « conférences » qui auront lieu à Paris, nous avouons que nous nous sentons honteux de la comparaison. Mais la comparaison sera encore plus à notre désavantage si nous comparons le caractère des meetings de Londres avec les conférences parisiennes.

—

D'abord, ce seront des meetings, et non pas des conférences. La conférence a toujours quelque chose de faux dans le fond. Il n'y a pas d'homme capable de faire fréquemment des conférences sans chercher des effets oratoires. C'est tout naturel d'ailleurs, car il n'y a rien de plus fatiguant que de parler devant un auditoire qui reste froid : l'orateur cherche la phrase pour réveiller son public. Tandis que dans un petit meeting, celui qui prend la parole le premier ne fait qu'exposer. Il donne seulement l'étoffe de la discussion. Et la discussion qui s'engage ensuite, toute familière — causerie plutôt que discussion — permet d'élucider mille questions de détail.

Ensuite, ces meetings auront lieu, — non pas devant les fidèles, toujours les mêmes. Ils auront lieu devant des auditoires *qui ne sont pas encore socialistes*. Le socialiste a réussi à se faire inviter par un club de radicaux, et il va leur porter ses idées, provoquer les débats. L'anarchiste va chez les social-démocrates. Et les socialistes de toute nuance vont parler en plein air, devant des inconnus. Chaque dimanche, les travailleurs socialistes de Londres et de toutes les grandes villes s'en vont à certains endroits, — sous un pont, ou sur la place du marché, au pied d'une statue quelconque, ou tout bonnement au coin d'un carrefour, — prêcher socialisme. En été il y aura deux cents meetings pareils, chaque dimanche, en Angleterre et en Ecosse, dans les villes comme dans les villages.

En France il serait défendu de parler en plein air. Mais, n'y a-t-il pas moyen de faire la même chose dans des gargotes de la banlieue, dans les petites villes, les villages ? Le faisons-nous dans les proportions dans lesquelles nous devrions le faire ? — Non !

Il y a bien cinquante anarchistes à Paris qui pourraient exposer l'anarchie chaque dimanche dans cinquante endroits différents. Parlent-ils deux fois par jour le dimanche et trois ou quatre fois par semaine, comme le font nos amis anglais ? — Non.

Après avoir passé une soirée par semaine entre anarchistes, on pense malheureusement que l'on s'est déjà acquitté de tous ses devoirs. La soirée devient le but — non le moyen de s'entendre sur ce qu'il y a à faire, le moyen de se retremper au contact des camarades pour le travail de la semaine.

—

Autre chose. Nous n'avons pas assez de journaux provinciaux, c'est vrai. Il se produit des faits qui sont insuffisamment appréciés dans les journaux qui existent. C'est encore vrai. Eh bien, que faire ? — Mais, tout bonnement, ce nous semble, faire mieux à côté : se cotiser pour lancer de petits écrits dans lesquels le fait serait raconté et mieux apprécié qu'il ne l'a été dans tel journal.

Prenez, par exemple, le manifeste anti-électoral de Vienne. Pour le but qu'il se proposait, il était mieux fait que ce qui a été dit à ce sujet dans nos journaux. Il prenait la question terre à terre et il parlait plus droit au travailleur, au paysan. Eh bien, ce qui a été fait à Vienne pendant la période électorale, pourrait se faire continuellement, à chaque occasion. Et si un manifeste grand format coûte cher, une feuille volante, de tout petit format, semée par centaines, obtient à peu près le même effet.

Chaque fois qu'on l'a fait, chaque fois qu'on le fait encore, on n'a qu'à se féliciter des résultats obtenus.

Et alors, un paquet de ces imprimés dans la poche, des camarades partiraient par groupes de deux ou trois, courir les villages, disséminer ces écrits.

—

En général, ce nous semble, nous vivons trop isolés de la grande masse des travailleurs et — chose étonnante — il y a quinze jours ou trois semaines, les anarchistes allemands des Etats Unis s'adressaient le même reproche dans la *Freiheit*. Les jeunes groupes italiens se le sont fait aussi, et quelques-uns d'entre eux ont pris décidément l'initiative d'en sortir : de se répandre.

Ce n'est qu'en rentrant dans la masse dont nous sommes sortis, qu'en prenant une part active, passionnée, à tout ce dont vit le travailleur qui ne fait partie d'aucune organisation, mais qui est au fond socialiste et anarchiste, que nous retrouverons toute la vigueur, toute la force, toute la passion, qui font un grand parti.

Sans cela il va se produire ce que nous avons déjà vu en Belgique et à Rome : des mouvements populaires, d'une teinte socialiste et anarchiste, que les socialistes apprendront par les journaux : des masses populaires en mouvement qui considéreraient comme étranger le socialiste qui viendrait y prendre part : si peu elles le connaissent.

—

Et les actes de révolte ? nous demandera-t-on. Nous l'avons dit et nous n'avons qu'à le répéter. Tout acte de révolte, qu'il soit individuel ou collectif, réveille l'esprit de révolte des masses. Mais, pour réveiller cet esprit chez les autres, il faut l'avoir soi-même à l'état de passion. Et si ces actes sont moins nombreux aujourd'hui dans l'ensemble du mouvement européen ; si la passion atteint rarement l'intensité qui se traduit par des actes, bien des causes certainement y ont contribué ; mais une des causes puissantes c'est sans contredit l'isolement dans lequel les anarchistes se sont trouvés dans la phase actuelle du mouvement. Pour qu'un sentiment arrive à l'état de passion, il faut qu'il puise sa nourriture dans la lutte au jour le jour ; qu'il s'y prépare, qu'il y grandisse.

Sophie Pérovskaya fut grande lorsqu'elle marcha à l'échafaud. Le fut-elle moins, cependant, lorsque, déguisée en propriétaire de logement ouvrier, elle lavait les appartements où se réunissaient les socialistes, fendait le bois pour les chauffer et, le soir venu, enseignait l'alphabet aux paysans ? l'alphabet — et la haine des exploiteurs. L'un avait préparé l'autre.

—

Nous n'avons fait que toucher dans ces articles quelques petits coins du vaste champ d'activité qui s'ouvre devant nous. Ces notes ne sont pas un programme : au fond, nous détestons les programmes, car le meilleur programme, le seul, ce sera toujours l'exemple. En écrivant ces notes nous avons voulu faire seulement quelques propositions qui n'ont d'autre but que d'en suggérer d'autres. Les vraies propositions pratiques se feront dans les groupes, sur les lieux, par ceux mêmes qui les mettront en exécution.

L'exemple, le meilleur des programmes, sera donné ; nous n'en doutons pas. Le fait même que simultanément en France, en Italie, en Amérique, les anarchistes ont senti le besoin de soumettre leur activité à la critique, les discussions mêmes qui agitent les groupes en ce moment, — tout cela prouve que la vitalité du parti est aussi forte que jamais.

Il cherche seulement des voies nouvelles, — et il les trouvera.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

La question du jour, c'est la recrudescence du mouvement autour de Boulanger. Le premier senti-

ment de l'homme devant ce spectacle est le dégoût. On est écœuré à la vue de ce journalisme qui prétend vouloir le rétablissement du pouvoir d'un seul, de ces politiciens qui appellent un sabre, de ces grenouilles qui demandent un roi.

Mais à la réflexion, on voit qu'il n'y a pas lieu de se désoler outre mesure.

Nous n'avons jamais espéré convaincre tous ces radicaux et bonapartistes qui se vautrent dans la platitude ; qu'ils remplacent leur homme : Victor ou Mac-Mahon, Ferry ou Clémenceau, Rochefort ou Boulanger, cela nous est égal. Ensuite tout ce qui divise la bourgeoisie est une force pour nous. Que les parlementaires et les césariens se disent leurs vérités, se reprochent leur ineptie et leur impuissance, nous approuvons ; qu'ils en arrivent aux mains, nous applaudirons ; qu'ils se cognent sérieusement, nous jugerons des coups et profiterons des occasions. Il y aurait plutôt à craindre que ce mouvement n'ait pas encore assez de racine dans le pays et ne résiste pas à une défaite locale ou à une répression légale.

Depuis quelques jours on a maintes fois rappelé les deux empereurs s'introduisant sur les ruines des républiques, mais il est est une différence sensible. Bonaparte est venu cinq ans après la Terreur et Thermidor ; Napoléon a été élu président de la République après les journées de Juin. Boulanger vient dix-sept ans après la Commune. Trop tard. Acceptons l'horoscope tiré par un écrivain royaliste : « Ce sera terrible pour la France qui traversera une ère de pronunciamentos, de pillages et de carnages. Ce sera terrible aussi pour ce pauvre Boulanger, je le vois d'avance fusillé par ses soldats, au coin d'un bois, ou mis en pièces par la foule dans quelque impasse. »

Jusqu'à nos jours, ce sont les gouvernements qui par leurs mesures bêtes ont provoqué les révolutions ; en révoquant Boulanger, le gouvernement n'a fait qu'entrer dans la voie que lui indique la tradition. — Attendons la suite.

* * *

Dijon. — A propos de l'élection qui vient d'avoir lieu pour remplacer Sadi-Cardot, nos amis avaient apposé sur les murs de la ville un manifeste abstentionniste. Bien qu'aucun délit n'ait été commis en cette occasion, la police a trouvé bon de lacérer les affiches.

Un compagnon, mandé au bureau de police demanda au commissaire le motif de ce dérangement et le délit qu'on avait bien pu relever contre lui. Il lui fut répondu « qu'il ne tolérerait jamais des placards anarchistes sur les murs de la ville », « qu'il avait des ordres pour cela. »

Preuve de plus que l'on n'a que les libertés que l'on prend.

* * *

Alger. — Samedi dernier, 300 citoyens envahissaient, avant l'heure fixée pour la réunion, la salle des délibérations du conseil municipal, à Mustapha.

La séance est ouverte à 8 h. 1/2.

Successivement, les compagnons Raymond, Benoît, Véry et Gros prennent la parole et développent, en l'appliquant aux circonstances présentes, les doctrines de l'Anarchie.

Comme d'habitude, aucun contradicteur sérieux ne s'est présenté pour combattre des théories exposées par des gens plus habitués à manier la varlope ou la truelle, que la parole.

* * *

Saint-Amand-Montrond. — Les masses commencent à secouer la torpeur qui les a si longtemps maintenues dans l'apathie.

Rien ne bouge encore bien sérieusement et cependant on sent comme un réveil de la dignité humaine. Ainsi il y a quelques jours un misérable garde des seigneurs d'un château ayant fait un procès à quelques malheureuses, coupables d'avoir coupé du bois mort, a été reconduit à son domicile par les huées et frappé avec des boules de neige que ne lui ont pas ménagées les ouvriers sans travail qui assistaient à l'audience et que le jugement avait indignés.

Il est à prévoir que les choses ne se passeront pas toujours aussi paisiblement et j'espère que nous aurons bientôt des révoltes plus énergiques que celle que je vous mentionne.

* * *

La Palisse. — La misère prend de plus en plus d'extension. Après s'être fait sentir d'abord dans les villes, elle gagne rapidement les campagnes. Le paysan se voit à son tour atteint par le chômage et ce qui le frappe le plus c'est que le prix du bétail baisse toujours. Depuis la dernière correspondance que je vous ai adressée, ce mouvement s'est encore accentué.

Ainsi les cultivateurs des grands domaines ou grandes fermes, qui avaient mis des bœufs en foire en décembre 1887, ont perdu, au 8 février, de 150 à 200 francs par paire pour ne les avoir pas vendus à cette époque. Les porcs gras, qui se vendaient 0,80 le kilog., ne valent plus que 0,50. Et l'ouvrier ne peut pas plus en profiter que s'ils valaient 1 fr. le kilog, attendu qu'il ne gagne rien. Aussi les colons ou métayers assujettis aux lois chirographaires des baux notariés, se disent-ils avec inquiétude : « Qu'allons-nous devenir si cela continue ? D'autant plus qu'il nous faut payer aussi cher qu'au temps passé. »

Ils se voient dans l'impossibilité de soutenir les mêmes charges, et les rentiers fonciers ne songent guère à diminuer leurs rentes. Aussi tous les agriculteurs sont ou du moins paraissent résolus à soutenir le mouvement révolutionnaire et on répète intensamment, dans les hameaux, au milieu des champs, à n'importe qui l'on aborde, que ce soit un bourgeois ou un paysan, à propos des bruits de guerre : « Que va-t-il advenir ? » Et si la personne se trouve être un partisan du massacre : « Eh bien, bouchers de l'humanité, commencez le carnage humain, mais soyez tranquilles le peuple sait maintenant ce que vaut votre patriotisme. Nous savons que les peuples d'au-delà de la frontière ne demandent pas plus que nous la guerre. »

Chaque fois que l'occasion se présente, on attaque les parasites sur leur fortune et leur manière de vivre en fainéants ; on leur dit : « Quatre-vingt-treize a aboli la noblesse, nous abolirons la richesse ; nous ne voulons plus vous nourrir sans rien faire. » Le jour de la dernière foire à La Palisse, le 8 mai, le docteur Laborde venait voir si un de ses métayers vendait le bétail assez cher, le métayer lui dit : « Veux-tu me foutre le camp de là, propre à rien de fainéant, tu n'as rien à y voir. Ce n'est pas toi qui l'as élevé, ça ne te regarde pas ! » Laborde a voulu lui répondre quelques mots ; le bonhomme lui a couru dessus à coups de bâton, mais l'autre a pris la fuite avec ses meilleures jambes. Le peuple a beaucoup applaudi et l'affaire a été très commentée pendant tout le marché. Les paysans nous donnent bon espoir pour la révolution en cas de guerre. Ils disent qu'ils voudraient bien qu'elle éclate pour avoir l'occasion de se révolter.

Ils déclarent qu'ils préfèrent être tués tout gras en se révoltant pour la cause de la liberté, plutôt que d'aller crever de misère après plusieurs mois de fatigues et de privations, endurées sur les frontières pour tuer des hommes qu'ils n'ont jamais eu l'occasion de voir ni d'insulter ; ils disent même que l'ennemi c'est le bourgeois de tous les pays.

On dirait qu'il y a un vent qui passe pour souffler la révolte et la lumière au peuple. Il n'y a que chez les petits politiqueurs, ces petits demi bourgeois qui croient que la guerre va remonter leurs petites affaires, qu'existe le chauvinisme, tandis que le véritable ouvrier penche de plus en plus pour la révolution. Tout le monde attend comme un phénomène annoncé et prévu 89 et 93 ; on croirait que l'air du temps va y amener seul.

* * *

Bessèges. — Samedi dernier, un citoyen Audibert, se déclarant ami intime des socialistes les plus avancés de Paris, faisait une conférence sur la situation économique des ouvriers de Bessèges par suite de la faillite de la compagnie.

L'orateur a tenu la tribune pendant une heure avec le seul mot « Que faire ? » s'est déclaré partisan des moyens légaux et a conclu en proposant d'adresser une pétition au député du Gard (!).

Cette proposition n'a pas du tout été du goût de tous ses auditeurs et plusieurs l'ont réfuté à la tribune. Les applaudissements qu'ils ont recueillis, l'ont même engagé à sortir de la salle sans tambours ni trompettes.

On a appris que ce monsieur frayait beaucoup avec les ingénieurs de la compagnie et l'on se demande dans toutes les conversations, qui avait bien pu l'envoyer et dans quel but. En tout cas, les ouvriers lui ont montré qu'ils n'étaient pas prêts à se laisser prendre à toutes les perfidies.

* * *

Fruville. — La conférence, organisée le 11 mars, par les groupes anarchistes du Vimeu, a réussi au-delà des espérances des organisateurs. Malgré le mauvais temps, la salle était trop petite pour contenir l'affluence des travailleurs qui avaient répondu à leur appel.

Les compagnons Paulet, Morel et Gaudry, d'Amiens, ont développé les principes anarchistes et montré la nécessité de la révolution et les conséquences d'une guerre européenne. Une collecte faite pour une œuvre révolutionnaire a produit 9 fr. 65.

* * *

Saint-Ouen. — Nos amis se rappellent les perquisitions opérées chez le compagnon Decamps et les arrestations de sa mère et de sa grand'mère, qui avaient voulu s'y opposer, et que nous avons racontés au commencement de janvier.

Aujourd'hui, nous devons enregistrer la suite de cette affaire. La mère du compagnon Decamps a été condamnée par le tribunal de Doullens à 2 ans de prison et sa grand'mère, âgée de 72 ans, à un an.

En ayant rappelé, elles se sont vues, la première confirmée, la seconde, condamnée à six mois par la cour d'appel d'Amiens.

Le compagnon Decamps a été obligé de quitter Flixecourt et même traqué par la police, de quitter la localité où il s'était réfugié en premier lieu.

* * *

A Paris, le 18 mars a été fêté dans de nombreux punchs, banquets et réunions. D'après les renseignements qui nous parviennent, aucun orateur se disant socialiste (y compris les blanquistes) et révolutionnaire (y compris le Parti ouvrier) n'a manqué de stigmatiser Boulanger comme fusilleur du peuple en 1871. Dans les quelques réunions d'*union révolutionnaire*, on a pu constater combien les sympathies de la masse allaient vers les anarchistes, vers ceux qui montrent le plus clairement les causes de la défaite de la Commune, vers ceux qui indiquent quels sont les principes qui seuls peuvent servir de base à une société nouvelle. Si nous savions bien expliquer nos doctrines, les progrès que nous ferions seraient immenses. On nous comprend facilement.

* * *

Les anarchistes avaient organisé des réunions dans plusieurs salles situées dans les IXe, XIe, XVe, XVIIIe et XXe arr., à Levallois-Perret, à Montreuil, à Saint-Denis, et malgré le mauvais temps, un public assez nombreux avait répondu à leur appel. Dans toutes nos amis ont tenu à rechercher et montré les fautes accomplies par nos devanciers et que nous devons éviter demain.

* * *

Les quelques correspondances qui nous sont parvenues de province nous montrent que partout il y a eu un redoublement d'enthousiasme à fêter la révolte du prolétariat.

A Argenteuil, le groupe les Réfractaires a adopté la motion suivante :

« Les Réfractaires, groupe abstentionniste, tout en célébrant la journée du 18 mars, n'ont pu s'empêcher de regretter que des élections — qui ont annulé ce grand fait révolutionnaire — aient eu lieu.

A Persan-Beaumont, un punch réunissait nos amis et la fête s'est prolongée à leur cercle jusqu'à 2 heures du matin. Le lendemain, le proprio leur a donné congé. Une collecte a été faite au bénéfice de diverses œuvres, dont 3 fr. ont été adressés à la *Révolte* pour les détenus politiques.

Au Chambon, les groupes de la Ricamarie, le Chambon et Firminy se sont promis de poursuivre la propagande avec une nouvelle ardeur.

A Vienne, le 18 mars a été célébré avec un entrain parfait. Le samedi 17, grand meeting, avec le concours du compagnon Delmorès, de Montbrison, salle comble au théâtre (1,000 personnes).

Le dimanche, banquet de 120 couverts. Enfin, malgré toute la pression administrative, soit pour empêcher la réunion soit pour empêcher le banquet, jamais à Vienne l'anniversaire de l'insurrection de 71 n'avait été célébré avec autant d'entrain ni n'avait produit une semblable impression sur l'opinion publique.

C'est le réveil populaire, l'on sent que le moment de la revanche approche.

Diverses collectes ont été faites au profit des détenus politiques, soit à la réunion du samedi, soit au banquet du dimanche, soit enfin aux funérailles civiles du citoyen Valet, un ancien communard. L'ensemble de ces collectes a produit la somme de 28 fr. 20.

A Amiens, la soirée, organisée par nos amis, avait réuni une salle comble, dont beaucoup de citoyennes. Le meilleur entrain n'a cessé de régner et c'est pour tous un encouragement à persévérer dans la propagande.

Au Mans, quelques camarades se sont réunis dans une soirée tout intime. Ils ont décidé de s'organiser pour la propagande dans les campagnes. Nous espérons qu'unis sur ce terrain, ils formeront bientôt un groupe fort et solide.

A Bordeaux, la matinée familiale, organisée par les anarchistes a eu un plein succès. A Toulon également nos amis avaient organisé un meeting.

De Valence (Espagne), nous recevons des membres de la Fédération socialiste une adresse de solidarité avec les anarchistes de tous pays, qui a été adoptée dans la soirée que nos amis espagnols avaient organisée en commémoration de la Commune. Et nous leur répondons : « Oui, nous nous souvenons, et à la prochaine occasion, nous montrerons que l'idée a grandi et qu'elle ne peut plus être étouffée dans le sang aussi facilement. »

* * *

MONTBRISON. — Le compagnon Bordat et le citoyen Croizier ont comparu aujourd'hui aux assises sous l'inculpation d'excitation au meurtre, etc. (cliché connu) dans une réunion à Roanne.

Le citoyen Croizier seul se présente. La Cour a condamné Croizier à un an de prison, 100 fr. d'amende et, par défaut, Bordat à 2 ans de prison et 1,000 fr. d'amende.

## Allemagne

Guillaume a été enterré. On a été forcé d'avouer que le peuple de Berlin avait montré très peu de vénération pour la dépouille du vainqueur. On dit même textuellement, que la populace de Berlin a eu moins de respect pour la grandeur historique du souverain que n'aurait eu le moindre ouvrier de Paris, *fût-il anarchiste*. C'est une note qui pour nous vaut mieux que l'élection de plusieurs socialistes au Reichstag.

## Italie

Dimanche, 1er avril, paraîtra le premier numéro du journal communiste-anarchiste l'*Ami du Peuple*, publié hebdomadairement.

Pour la rédaction, envoyer tout à l'*Ami du Peuple*, poste restante, Mantoue (Italie).

## Russie

Il est entendu que le mouvement nihiliste sommeille depuis quelques années.

Mais quel sommeil : lisez plutôt le résumé officiel pour l'année 1887.

Il y a eu 4 attentats contre le czar : 9 ont été découverts avant d'éclater. 707 ont été dirigés contre des fonctionnaires publics ; 11 d'entre eux ont abouti.

En 1887 la police russe a découvert et brisé sept presses dites clandestines, 2,850 arrestations de nihilistes ont été opérées.

Ont été séquestrés, 20,000 exemplaires d'écrits révolutionnaires, 50,000 exemplaires du journal nihiliste *Zemlya i Volya*.

# VARIÉTÉS

## LES COLONIES PÉNITENTIAIRES

*Fin* (1)

Maintenant voyons la situation des colons à l'état libre. La colonie présente la maison principale : huit corps de bâtiment, plus l'église. Au rez-de-chaussée sont les ateliers, au premier étage les dortoirs qui servent également de réfectoires. On couche dans des hamacs que l'on défait pour faire place aux tables qui se rabattent. Le repas est plus que frugal, et plus d'un bourgeois ferait la grimace devant. De plus, il manque de suffisance, c'est pourquoi on vole du pain les trois-quarts du temps. L'été, on donne à boire du sirop de calabre ou de la petite bière, l'hiver de l'eau ; le matin du pain sec, à midi soupe purée au pain, le soir soupe et pain sec ; le jeudi et le dimanche on a de la viande à midi.

Maintenant il y a le rôti, seulement il faut le gagner et pour cela il y a concours. C'est la famille qui a le moins de punitions qui est élue. Elle a le vin, le rôti et le drapeau d'honneur. Voilà pour la nourriture. Quant à la tenue elle est plus que modeste, il ne faut pas être frileux ni coquet : blouse toile, pantalon toile, chemise, chapeau de paille hiver comme été, sabots à brides et bérét, tunique et souliers le dimanche, peigne, brosses et une casse avec votre numéro d'ordre. Voilà pour la tenue. L'hiver on donne un caleçon et un tricot.

Le reveil est à six heures en hiver, l'été à cinq heures. Il y a deux baquets pleins d'eau à la porte, chacun en prend une poignée et on s'essuie tous avec le même torchon, puis sur deux rangs, on gagne chacun son atelier : les uns forgerons, menuisiers, sabotiers, cordonniers, charrons, peintres, vignerons, carriers, casseurs de pierres, jardiniers, tailleurs, etc., et le travail commence. Alors gare à celui qui ne rapportera pas assez, la férule est là pour l'encourager. On donne quelques bons points à ceux qui travaillent bien : cela remplace l'argent. Avec un bon point on vous donne du vin, du saucisson ; on peut acheter quelque supplément de nourriture pour se donner un peu plus de force.

Voilà Mettray, c'est une belle petite institution sous tous les rapports. Pour mon compte, j'y suis resté trois années, et au bout de ce temps j'étais devenu rageur, indomptable et féroce. Si je n'avais pas appris à bien lire, l'école du vice ne m'y avait pas fait défaut, car je puis le dire cette maison en est un réceptacle.

Je fus placé à Mettray vers 1869 et j'en sortis en 1872. C'est M. le Directeur de l'Assistance publique qui m'y fit entrer, ma mère m'ayant abandonné à l'âge de huit ans. Je fus placé d'abord dans la Nièvre, mais comme je recevais plus de claques que de morceaux de pain, je m'échappais de partout, alors on me fit revenir à Paris, au dépôt des enfants assistés. Je restais là deux mois ; je m'y trouvais bien : bonne nourriture, bon lit, bien vêtu ; je lavais les dortoirs, cirais les salles. Je croyais que l'on ne penserait plus à moi, mais je me trompais. Un soir que tout était fini, on me fit appeler au parloir. Quelle surprise ! Serait-ce ma mère ? J'avais alors treize ans et j'étais fortement ému. Au parloir, on me dit que l'on m'avait trouvé une place en Tourraine chez un jardinier. — Voilà bien mon affaire, pensais-je, il doit y avoir des pommes, des poires, des prunes. J'en fis la demande au gros monsieur à cheveux blonds qui m'emmenait. Il me répondit qu'il y en avait des grosses comme la tête. Quel bonheur !

Voilà comment je fus emmené à Mettray. En y arrivant, cela me parut assez agréable, mais l'illusion dura peu. On me mena dans un bureau où on commença par me regarder, puis on m'apostropha :

— C'est vous M. un tel ! Vous êtes un mauvais sujet, mais l'on vous tiendra ici.

Et le même personnage ajouta :

— Descendez-le en bas !

On me conduisit en cellule. Toute la réalité me revint à l'esprit. Je compris que l'on m'avait joué un mauvais tour.

Pendant les trois années que j'ai habité Mettray, j'ai toujours été puni car je ne me suis jamais plié ; aussi jugea-t-on ne pas devoir me garder plus longtemps. Je fus renvoyé à Paris où M. le Directeur de l'Assistance publique me fit passer six mois à la petite Roquette, puis douze jours à la préfecture de police. Je fus encore rendu à la rue d'Enfer, au dépôt des enfants assistés et, pour se débarrasser de moi, on voulut me faire engager soldat. Heureusement, sur ces entrefaites, ma mère vint me reprendre et je quittais cet enfer où j'avais passé ma jeunesse.

Je fus rejeté dans Paris, sans profession, sans ressources, sans affections, sans aucun soutien, car je ne pus jamais aimer ma mère, cause première de tout ce que j'avais souffert. Et, aujourd'hui quand j'entends parler de ces maisons et dire qu'elles sont utiles pour la protection de l'enfance, tous mes souvenirs, toutes mes rancœurs me reviennent et c'est avec un profond sentiment de tristesse que je pense aux malheureux enfants qui y sont enfermés. Car la vérité est que ces maisons n'ont pour but que de préparer du « gibier » pour la correctionnelle ou la cour d'assises.

1. Voir le dernier numéro.

## APHORISMES ANARCHISTES

1. Dans son éducation, dans sa tendance au bonheur, l'humanité progresse poussée par deux facteurs : l'intérêt personnel et l'intérêt général. Le salut public et le bonheur personnel résulteront de l'harmonie de ces deux facteurs.

2. L'Etat s'arroge la représentation de l'intérêt général. Les individus représentent eux-mêmes leur intérêt personnel.

3. Dans la réalité l'Etat ne représente que l'intérêt collectif de la majorité de ses participants. Ceux-ci deviennent de plus en plus nombreux en allant de la monarchie absolue à la démocratie la plus étendue. Cette augmentation progressive du nombre des participants de l'Etat forme ce que l'on pourrait appeler l'évolution politique.

4. Dans la démocratie la plus étendue il sera encore possible que l'Etat ne représente autre chose que l'intérêt collectif de la majorité absolue, c'est à dire de la moitié plus un.

5. Par suite de l'influence maudite de la propriété particulière, garantie par l'Etat, l'intérêt de chacun se trouve être actuellement en opposition avec l'intérêt de tous, au lieu d'en être une parcelle.

6. C'est pour cette raison que l'action de l'Etat se borne actuellement à son propre maintien, maintien qu'il poursuit en cherchant à tenir en équilibre les divers partis qui tous cherchent à s'emparer de l'Etat, à l'accaparer à leur profit. L'Etat ne représente le soi-disant intérêt général que par les lois pénales, destinées à protéger les propriétés et les personnes !!!

7. Toutes les écoles socialistes aspirent à une meilleure harmonie de l'intérêt général avec l'intérêt particulier, au moyen de l'abolition partielle ou totale de la propriété individuelle.

8. Les socialistes étatistes aspirent à l'harmonie de l'intérêt général avec l'intérêt personnel en se basant sur l'intérêt général.

9. Mais comme l'intérêt général représente le bonheur pour tous, il ne peut être déterminé, même par tous les hommes sauf *un ;* car cet opposant unique peut avoir découvert la vérité sociale, encore inconnue à tous les autres hommes.

10. Et s'il en est ainsi, l'intérêt soi-disant général peut n'être qu'erreur, tant qu'il n'est pas reconnu et accepté comme tel partout et par tous.

11. Mais si cette erreur, le soi-disant intérêt général, est représenté par l'*Etat*, son organe la *loi*, soutenue par la *force*, ne sera qu'un obstacle, toujours renouvelé qui embarrassera la voie de l'évolution humanitaire jusqu'à ce que le véritable intérêt général, la vérité sociale soit trouvée et reconnue, et l'humanité continuera à marcher de révolution en révolution, d'erreur en erreur.

12. C'est pour éviter cette route dangereuse que les socialistes anarchistes ont recherché s'il ne serait pas plus conforme à la raison, à la science de chercher à parvenir à l'harmonie en partant de l'intérêt individuel pour arriver approximativement et progressivement à l'intérêt général.

13. Et en effet : la science positiviste constate que la sociologie est la plus complexe des sciences sériaires : mathématiques, mécanique (molaire, moléculaire et atomique), biologie (physiologie et psychologie), sociologie. La science constate en outre que ces différentes branches ne peuvent arriver à tout leur développement, que dans l'ordre sériaire sus-nommé lequel indique l'ordre de leur dépendance réciproque. Par conséquent l'intérêt général, qui est l'objet de la sociologie, ne pourra être scientifiquement déterminé que lorsque l'intérêt personnel, objet de la biologie, aura été scientifiquement déterminé.

14. Ainsi d'après la science, la connaissance de l'intérêt personnel est à la portée de l'esprit humain antérieurement à celle de l'intérêt général, et c'est ce qui explique, comment il se fait, que tout homme croit entrevoir l'intérêt général sous la forme de son intérêt personnel, et pourquoi tout gouvernant a exclusivement pour but, la confiscation et l'exploitation à son profit, du travail des gouvernés. De là cet antagonisme qui contraint les gouvernés à conquérir par la force, tout changement à leur avantage.

15. Pour ceux qui reconnaissent que la société n'a pour but immédiat que la satisfaction, aussi complète que possible, de tous les besoins de tous les individus, il s'agit de chercher à provoquer cette condition sociale dans laquelle toutes les aptitudes de tous les individus pourront se développer pleinement et entièrement, afin que, de leur libre coopération, naisse l'harmonie des efforts individuels, qui rendra possible la satisfaction libre pleine et entière de tous les besoins individuels. Cette harmonie des divers intérêts individuels, leur résultante : c'est l'intérêt général.

16. Cette condition sociale : c'est l'anarchie, qui procède de l'autonomie individuelle ; du groupement des individus par la libre entente des intérêts communs ; de la libre fédération des groupes d'individus autonomes, en confédération de plus en plus étendus, par la *solidarité*,

17. L'Anarchie représente pour l'humanité l'étude libre et solidaire de la matière la ri-

chèsse que nous offre la nature, pour la satisfaction libre et solidaire de tous les besoins, de tous les hommes.

18. Tandis que l'humanité n'a pu, jusqu'à présent, avancer dans la voie du progrès, qu'en se heurtant violemment contre les obstacles qui obstruent encore cette voie, obstacles qu'elle n'a réussi qu'à déplacer et à transformer ; les anarchistes veulent déblayer la voie du progrès de toutes les obstructions, quelles qu'elles soient, de sorte que l'humanité puisse enfin, sans encombre et sans contrainte, évoluer librement dans cette voie qui sera, naturellement et progressivement, déterminée par l'évolution humanitaire elle-même, et non plus par des barrières artificielles.

## BIBLIOGRAPHIE

Nous éprouvons quelque honte à parler de l'ouvrage d'un académicien. Comment diable un homme de cœur, ayant de l'intelligence et quelque dignité, peut-il aller se fourvoyer en pareil mauvais lieu ? Mais « tout arrive », dit le proverbe, et nous devons constater que Sully-Prudhomme, tout académicien qu'il est, a écrit de beaux vers et que nous lisons avec joie son poème, *le Bonheur*, dans lequel il suppose la question sociale résolue, les hommes libres et égaux, la bonne volonté, la sympathie, le travail attrayant, prenant la place du commerce, du travail forcé, du gouvernement. Nous ne lui reprocherons pas d'avoir placé l'anarchie dans un monde idéal au lieu de lutter avec nous pour la réaliser dans le monde présent. Nous ne le condamnerons pas parce qu'il rêve au lieu d'agir. C'est déjà quelque chose d'avoir un rêve de justice et de bonté. Les quelques vers que nous citons ici pourraient nous consoler de bien des outrages :

FAUSTUS

Il peut donc exister une humanité bonne,
Paisible, et qui sans honte à l'instinct s'abandonne,
Pouvant vivre sans meurtre, exempte de la faim,
Sans lutte avec le sol et l'air, heureuse enfin !
Quoi ! ce n'est plus ici la peur de la misère,
L'âpre souci de l'or stérile et nécessaire,
La terreur de mourir, l'effroi du lendemain,
Qui font dans tous ses vœux battre le cœur humain !
Ainsi donc, s'enrichir, dominer, ces deux choses,
Qui de toute action sont les fins et les causes,
Perdent pour l'homme ici leur féroce intérêt ?
Maître sans crime, il peut savourer sans regret
La douceur de ses biens, qu'il ne vend ni n'achète.
Quel délice, ô Stella, quelle indicible fête,
De respirer un air pur, absolument pur,
Et d'en voir resplendir l'inaltérable azur,
Sachant que nul sanglot, nul soupir, nul blasphème,
Nul cri n'en peut venir troubler la paix suprême !
A mes frères, là-bas, combien avaient coûté
De sueurs et de pleurs les biens dont j'ai goûté !
Je vais donc aujourd'hui vivre libre, à mon aise,
Savourer le repos sans qu'un remords me pèse,
Sans que d'autres pour moi se privent de plaisirs
Qu'aient à se reprocher mes injustes loisirs !
Il n'est donc pas besoin de maçons qui bâtissent,
Mal abrités, mon toit, ni d'ouvriers qui tissent,
Courbés sur des métiers dans un obscur taudis,
Mes vêtements du pauvre enviés et maudits !
Qu'un peuple au sol rivé le retourne et le fouille
Pour m'en fournir le blé, les métaux et la houille !
Qu'un innombrable essaim d'obstinés travailleurs
S'épuise à me forger des jours un peu meilleurs !
Ah ! la douleur de tous, ici, comme sur terre,
De ma félicité n'est donc pas tributaire !

STELLA

Non, mon ami ; chacun dans ce monde excellent,
Use, avec un fertile et naturel talent,
Pour les œuvres qu'il aime et peut aimer sans blâme,
Des forces de son corps et des dons de son âme ;
Le travail lui paraît plus un jeu qu'une loi,
Des puissances de l'homme utile et doux emploi !
Volontaire, sa tâche à sa vaillance agrée ;
Serein quand il travaille, il semble un Dieu qui crée ;
Dans l'effort même auquel on ne le contraint pas,
Il jouit de vouloir, et n'en est jamais las ;
Sa victoire n'est pas le prix de la fatigue.
Des fruits de son labeur satisfait et prodigue,
Il aime à les offrir à son propre rival ;
Et tandis que sur terre, où l'échange est vénal,
Tout service, tout bien se mesure et se troque,
L'échange n'est ici qu'un bienfait réciproque.

* * *

*Les travailleurs des villes aux travailleurs des campagnes*, tel est le titre de la brochure que les camarades du groupe de propagande dans les campagnes, viennent de lancer. Dans cette petite brochure de 24 pages, les camarades expliquent d'une manière claire et précise, sans phrases, que les travailleurs des villes et des campagnes ont les mêmes intérêts, les mêmes ennemis et doivent par conséquent se tendre la main pour arriver à s'émanciper ensemble. Nous recommandons cette brochure aux amis.

* * *

Vient de paraître :

*Le Drapeau des révoltés* (chanson), prix : 10 cent. Adresser les demandes avec mandats ou timbres à E. Moreau, 162, rue Marcadet, à Paris, où l'on trouve également tous les écrits socialistes.

* * *

Sommaire du supplément du prochain numéro : *La Femme du N° 4237* par Sophie Kropotkine. — *Sens dessus dessous*, William Morris. — *Histoire politique et philosophique des abeilles*, A. Toussenel. — *La Patrie*, Voltaire. — *Apologue*, Morelly. — *Profession de foi d'un réfractaire*. — *Mélanges et documents*.

* * *

**L'Autonomie Individuelle**, Revue mensuelle an-archique. — Administration, 47, rue Bonaparte, Paris.

*Sommaire du numéro 9 (Mars 1888)*. — Le Communisme et l'Internationale, Julendré. — La Richesse, A. Rougé. — Son Excellence Gustave Colline, Emile Zola. — Le droit de punir et la philosophie, G. Deherme. — Les Quais de Demain, Colline. — Chronique du Mois, Nemo.

Abonnements : Un an 2 fr. 50, Six mois, 1 fr. 25 Etranger, le port en sus. — Le numéro de 24 pages, **15 centimes.**

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le siège social de la Ligue Cosmopolite est transféré : 23, rue Basfroy.

* * *

Le groupe de Montreuil a reçu pour la brochure aux campagnes 3,55 ; plus d'un marin convaincu 1 f. Total 4,55.

* * *

DIJON. — Une collecte faite dans un groupe de camarades a produit la somme de 7,55 pour les détenus, dont 5 fr. ont été remis à la femme de Monod et 2,55 à la *Révolte*.

* * *

Le groupe anarchiste des Grandes-Carrières informe les compagnons anarchistes qu'il a l'intention de faire paraître des brochures anarchistes tous les mois. Ils peuvent donc adresser les manuscrits au comp. Moreau, 162, rue Marcadet, à Paris, qui leur rendra réponse.

* * *

Les groupes d'Armentières et Roubaix prient les compagnons qui ont reçu des chansons de vouloir bien les leur régler le plus tôt possible, les groupes désirant faire paraître une autre brochure : *Qu'est-ce que la Patrie ?*

## PETITE CORRESPONDANCE

T. à Bessèges. — B. à Cognac. — L. à Liége — B. à Nîmes. — L. à Bourg. — G. rue de Flandres. — S. à Saint-Prix. — B. à Saint-Amand-Montrond. — P. à Ocana. — D. à Samana. — S. à Argenteuil. — B. à Vienne. — B. à La Ricamarie. — M. à Vaison. — M. à Vaison. — F. à Reims. — M. à Bessèges. — L. à Roubaix. — L. à Bordeaux. — W. à Fressenneville. — E. W. Reçu timbres et mandats.

D. à Wasquehal. — La lettre ne contenait que 2,85 ? V. à Bruxelles. — Le dialogue pourra aller avec quelques modifications, mais le temps nous manque en ce moment pour nous en occuper.

F. à Amiens. — Accepté, faites le service des abonnés d'Amiens.

Flixecourt. — Pourquoi ne nous avez-vous pas renseigné sur le procès de la mère et de la grand'mère du comp. Décamp ? Donnez-nous des détails et le lieu de leur captivité, si possible. Faites-leur même parvenir, si vous pouvez, l'argent que vous pouvez avoir sur la vente du journal. Entendez-vous avec les camarades d'Amiens à cet effet.

E. D. à Foix, et St M. à Londres. — Plus un seul exemplaire d'« Entre Paysans ».

Indomptables à Armentières. — La place nous avait manqué dans le dernier numéro.

Auguste et Marianne. — Nous vous avons répondu aux initiales indiquées poste restante.

G. à Persan. — Le journal vous sera toujours expédié quelque soit le nombre d'exemplaires dont vous aurez besoin.

L. à Lyon. — Envoyez-nous encore des procès.

P. à Bruxelles. — Nous avons reçu 3,35 pour l'envoi de procès Jahn à Fressenneville.

P. G. à Bruxelles. — La broch. demandée est épuisée.

R. à Liége. — Nous n'avons pas de chansons ni de portraits. Pour les chansons adressez-vous aux camarades de Genève et de Roubaix. Les portraits, nous ne connaissons pas d'éditeurs.

S. à Saint-Prix. — Donnez-nous l'adresse exacte de Dauprat. Son numéro nous est revenu.

Aux camarades qui nous envoient des comptes-rendus de réunions ou de conférences. — Insérer ces comptes-rendus dans un journal local aurait un intérêt pour la propagande, mais si nous devions les publier tous, cela nous prendrait la plus grande partie du journal. Et, comme la plupart de ces comptes-rendus se ressemblent plus ou moins, ce serait faire du journal un bulletin fatiguant, contenant toujours la même chose et ne présentant aucun intérêt pour les lecteurs. L'exemple de certain organe socialiste est présent aux yeux de tous. Nous prions donc nos amis de ne voir aucun mal à ce que nous ne fassions que constater ces réunions ou que nous ne leur accordions que la place dont nous pouvons disposer après les autres articles.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 1017,50.

Bruxelles : X. 2 fr. Z. 1 fr. Bénéfice sur vente des défenses de Jahn 1,70. Ver 1 fr. Jules G. 0,50. Corneil G. 0,50. Verb. 8 fr. H. 0,30. Total 15 fr.

D. à Wasquehal 0,50. Vente d'un revolver 14 fr. Quelques compagnons au chemin de fer de l'Est, remis par de Persan 1 fr. E. P. à Plessier 1,25. Spartacus d'Elbeuf 1 fr. Total 20,45.

E. G. rue des Deux Boules 0,50. Un anonyme 3,75. G. à Belfort 0,25. P. au Havre 0,25. G à Paris 0,75. Un commerçant de la rue Myrha 2 fr.

L. G. à Houtzdale 3,25. Auguste et Marianne des Parias Picards 0,50. Collecte par le groupe « les Révoltés » de Roanne 4,50.

Total à ce jour 1067,70.

## SOUSCRIPTION
### *Pour les familles des détenus politiques*

Un vagabond 0,50 (?). Groupe du XIV^e^ 0,45. De Dijon 2,55. E. P. à Plessier 1,50.

Pour Méreaux 0,50. Scheffer 0,50. Collecte rue Ménilmontant 1,75.

Auguste et Marianne des Parias Picards 0,75. Collecte faite au groupe « les Misérables » de Persan Beaumont 3 fr. Collecte faite à la matinée de famille par les compagnons de Bordeaux 7 fr.

Total 18,50. Restait en caisse 64, 80. Total 83,30.

En annonçant l'emploi des sommes reçues, nous avons omis de mentionner l'envoi de 6,80 à Millet. Nous avons envoyé depuis 5 fr. à Bécu et 5 fr. à Méreaux, soit 16,80. Il nous reste donc à ce jour 66,50.

## CONVOCATIONS

PERSAN-BEAUMONT. — Les Misérables, au local habituel, dimanche 25 mars, à 7 h. soir. Ordre du jour : Bibliothèque.

DIJON. — Dimanche 25 mars 1888, à 11 heures précises du matin, hôtel de Paris, rue Léopold, meeting public et contradictoire, organisé par le cercle d'études Disonais, avec le concours des compagnons Wysman et Gille, de Bruxelles. Ordre du jour : 1° Le parlementarisme ; 2° L'organisation autoritaire et son impuissance.

Les Insoumis du X^e^, la Ligue des anti-patriotes, 10^e^ section, tous les mardis à 8 h. 1/2 du soir, rue du Faubourg Poissonnière, 64.

Le groupe anarchiste du faubourg Montmartre, l'Aiguille, la Lutte et les Amis de la Liberté du IX^e^, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 42, rue du Faubourg Montmartre.

Ligue des Anti-patriotes, section du XX^e^ arrond., réunion tous les samedis, salle Voisin, rue Ménilmontant 50, à 8 heures 1/2.

**La RÉVOLTE est en vente à Verviers :**

VARIMONT, rue de Dison.

GUILLAUME LORQUET, rue des Foxhalles.

**à Bruxelles chez**

RAFORD, 2 bis rue du Marais.

COULON, 20, Montagne de l'Oratoire.

A L'AUBETTE, de la place St Jean.

**à Bordeaux chez**

GRADY, dépositaire général, 12 rue Piliers de Tutelle, et dans les principaux kiosques.

*Le Gérant* J. GRAVE.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 28 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 31 MARS au 6 AVRIL 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA TACTIQUE DE LA BOURGEOISIE

L'autre jour, lorsqu'on discutait au Reichstag allemand la loi contre les socialistes, le ministre de l'intérieur, Puttkamer, accusé par les députés socialistes de fomenter des complots par ses agents provocateurs, n'osa pas nier le fait. Un de ses mouchards avait vendu aux socialistes pour de l'argent, des lettres de Krüger, chef de la police berlinoise. Et lorsque celui-ci, ayant eu vent du trafic, avait ordonné à ses agents de lui retourner ses lettres, il en avait vendu les photographies.

Puttkamer ne pouvait pas nier. Aussi répondit-il par ces paroles : — Oui, certes, disait-il, nous avons des agents auprès des socialistes. Mais — ajoutait-il, — « imaginez-vous un ministère de n'importe quel Etat policé qui se passe « de ces moyens (les mouchards), et la sécurité « publique en matière politique ne saurait être « maintenue pendant vingt-quatre heures. »

Parfaitement. Un Etat policé ne se tient que par les mouchards, la police, l'armée. Nous l'avons dit, et M. Puttkamer ne fait que confirmer nos paroles.

Des mouchards sont maintenus par les gouvernements auprès de tous les partis. Et si le *Sozialdemokrat* avait en horreur les procédés de Puttkamer qui admet que « tous les moyens sont bons contre des adversaires » ; s'il rompait franchement avec la tradition jacobine — chose que nous espérions, du moins, de ce journal, — il n'aurait pas cherché à rejeter les mouchards de leur parti sur le dos des anarchistes ; ils auraient dit, comme nous :

« Le mouchard prend tous les caractères possibles ; il est royaliste auprès des royalistes et bonapartiste auprès des bonapartistes ; c'est un social-démocrate en paroles auprès des social-démocrates ; un anarchiste en paroles auprès des anarchistes. Il change sa couleur selon les besoins ; il prend celle qu'on lui ordonne. »

Oui, certes, ça fourmille cette vermine. Et plus un parti deviendra dangereux pour l'ordre bourgeois, plus il y en aura qui chercheront et réussiront à se faufiler dans ce parti. — « Nous sommes les vaches à traire de toute une fourmillière de ces gredins » disait souvent Cafiero. Ils mouchardent ; ils intriguent ; ils dénoncent des « complots » qu'eux seuls sont souvent à comploter. Souvenons-nous seulement des prétendus complots découverts en Suisse que les mouchards italiens et russes dénonçaient continuellement à leurs gouvernements. Que d'argent de gagné par ce moyen par toute une nuée d'agents !

—

Toute cette clique, récemment dévoilée par le *Sozialdemokrat* : ce Haupt qui aura certainement livré Deutsch lorsqu'il se hasarda d'aller en Allemagne, et peut-être tant d'autres encore qui meurent en ce moment en Sibérie ou dans les forteresses ; ce Schrœder qui avait réussi à se faufiler pour cinq semaines dans la rédaction de la *Freiheit*, après que le journal, rendu impossible à Londres eût été transporté en Suisse et qui, lâché au bout de cinq semaines par les anarchistes, se retrouvait dernièrement président d'une organisation ouvrière social-démocratique en Suisse ; ce Serreaux-Spileux qui, sans les « Mémoires » d'Andrieux, compterait encore des amis en France ; ce Brenin, gracieusement gracié par Grévy au premier 14 juillet qui suivit sa condamnation — et tant d'autres,... on n'en finirait pas de la liste des « dévoilés ».

Tous, criant socialisme avec les socialistes, révolution à outrance auprès des révolutionnaires, modération auprès des modérés (comme Max Trautner) ; tous, révoltés de la suspicion qui, à les croire, empêcherait l'action, tandis que c'est surtout la bonhommie des travailleurs honnêtes, comme nos frères de Monceau qui leur permet de gagner leur monnaie de Judas ; toujours actifs à semer la discorde dans le parti ; toujours cherchant à compromettre les socialistes dans des aventures interlopes.

Les uns « travaillant » pour les gouvernements français, allemand, italien, russe, tant qu'il y en a ; les autres, honorés de mandat de la police internationale ; les troisièmes travaillant en sourdine pour l'alliance catholique, pour « le prince » (Napoléon), ou pour « le roi » (les d'Orléans). Il doit y en avoir même qui travaillent pour Boulanger.

Voilà les suppôts de la bourgeoisie, son armée auprès de l'armée socialiste !

—

Si ce n'était que cela, cependant ! Mais, à côté des « casés », il y a encore les volontaires, les aspirants.

Harrassé par les attaques des députés socialistes, Puttkamer, le ministre allemand, a fini par s'écrier : — « Qu'est-ce que vous me parlez de mouchards payés par le gouvernement ! Je fais exception absolue pour les députés socialistes. Mais à part eux, du haut en bas de l'échelle du parti, jusque parmi les plus honorés de confiance, vous avez des dénonciateurs volontaires. Nous en sommes littéralement débordés ! » — En effet, ce Conrad, ex-candidat social-démocrate aux dernières élections, aujourd'hui expulsé du parti, n'était-il pas de la mouche ?

La presse socialiste allemande a eu l'air de prendre les paroles de Puttkamer pour une vantardise de ministre. Et cependant, quand nous nous ressouvenons des paroles d'un ministre français qui se vantait aussi d'avoir à vil prix des mouchards pour surveiller les socialistes ; quand nous nous ressouvenons des paroles lancées par le chef de la sûreté bourgeoise à Lyon lors du procès ; des deux cent mille dénonciations après la chute de la Commune ; des papiers papiers trouvés à la préfecture après le 4 septembre et qu'on n'a jamais osé publier — Zola les a très bien résumés dans le *Ventre de Paris*, — et enfin des impressions d'un terroriste russe qui s'était introduit dans la troisième section ; quand nous nous ressouvenons tout ça, nous ne pouvons plus traiter les paroles de Puttkamer à la légère. Le ministre a pu exagérer ; mais il y a du vrai au fond de ce qu'il a dit. « Ce qui m'écœurait surtout — disait le terroriste russe qui occupait un poste de confiance à la troisième section — c'était l'avalanche de dénonciations des volontaires que l'on recevait : tous s'empressaient de dénoncer — jusqu'aux parents, jusqu'aux amis intimes ! »

On sait, d'ailleurs, ce qui se passe dès qu'un meurtre, ou un vol, a été commis. Des milliers de volontaires, hommes et femmes, s'empressent d'écrire à la préfecture pour la mettre sur la piste du prétendu meurtrier. Andrieux se plaint même de ce zèle des volontaires qui souvent déroutent complètement la police.

Voilà le joli monde où nous vivons. Voilà où nous en sommes avec ces suppôts de la moralité publique : les juges, les policiers, les geôliers. Et la même chose se passe, hélas, pour les partis politiques.

La cause en est simple. A mesure qu'un parti révolutionnaire grandit, toute sorte de gens viennent grossir ses rangs : les uns par camaraderie, les autres pour se pousser en avant ; les troisièmes, — sans même trop savoir pourquoi. Et c'est parmi ceux-là que se recrutent les policiers réguliers et volontaires : parmi la bohême bourgeoise et ouvrière, à laquelle le travail répugne et qui a soif de vivre aux dépens d'autrui ; parmi la gent qui se fiche des convictions et fait parade de son cynisme.

La première fois que ces gens-là se trouvent avoir conflit avec la loi, soit pour un délit de droit commun, soit pour un délit politique, — la police a son homme. — « La prison pour de longues années ou la délation ! Choisissez ! » lui dit-on. Et souvent le choix est vite fait.

Mais, comme quelquefois il y a encore chez l'individu un reste de conscience, il accepte la chose, d'abord « pour rire », en se promettant de ne jamais dénoncer un camarade. Il se vante d'avoir volé les imbéciles. Mais une fois que c'est fait, l'homme est fini. La police le tient ; l'argent qu'on lui paie l'habitue à vivre en travaillant peu ou point. La crainte d'être dénoncé devant ses camarades ; les menaces de la police en font bientôt un policier en règle.

Le type commence à devenir fréquent. Il a été très répandu en Russie du temps de Soudéikine ; il commence à se répandre en Allemagne. Aussi en reparlerons-nous un jour.

—

Ajoutons, pour finir, que tout cela n'est pas aussi terrible que cela pourrait paraître. La mouchardérie n'a jamais empêché une révolution ; et les dénonciations n'ont pas empêché au menuisier Khaltourine de faire sauter le Palais d'hiver, ni au parti révolutionnaire de tuer Alexandre III.

Une fois qu'on connaît la tactique de l'ennemi, on déjoue ses ruses en lui opposant la tactique du socialiste convaincu. Aux attaques redoublées des gredins bourgeois, on opposera la force des révolutionnaires sincères, se sentant les coudes, ayant compris *eux-mêmes, par leurs propres errements*, — et non par des leçons de camarades plus expérimentés — les dangers de laisser-aller aux approches d'une révolution. Le tout est d'être averti.

L'Anarchie n'est pas un vain mot. Elle prouvera que ce n'est pas en dirigeant les actes des

révolutionnaires par des Comités, mais par l'action même, par leurs fautes mêmes que les jeunes travailleurs apprendront à marcher seuls par dessus les têtes des mouchards et des coquins de tout acabit, vers le but, — la Révolution vraiment anarchiste, la seule qui puisse amener à l'émancipation complète du travailleur par le communisme.

## LE LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION

Une des principales objections que l'on fait aux idées anarchistes est celle-ci : c'est qu'il ne serait pas possible à une nation de vivre en anarchie, vu qu'elle aurait d'abord à se défendre contre les autres puissances coalisées contre elle et aussi à combattre les bourgeois qui tenteraient sûrement de ressaisir l'autorité afin de rétablir à nouveau leur domination. Que pour parer à cet état de choses, il faudrait absolument conserver l'armée et un pouvoir centralisateur qui seul pourrait mener à bien cette besogne. C'est une période transitoire, disent-ils, qu'il faut absolument traverser, car, seule, elle peut amener la possibilité aux idées anarchistes de s'implanter.

Si ceux qui font ces objections voulaient bien se rendre compte de ce que pourra être, de ce que doit être une révolution sociale, ils verraient que leur objection tombe à faux, et que les moyens transitoires qu'ils prêchent auraient justement pour effet d'enrayer cette révolution qu'ils auraient charge de faire aboutir.

Etant donné toutes les institutions, tous les préjugés que la révolution sociale devra abattre, il est bien évident qu'elle ne pourra être l'œuvre de deux ou trois jours de lutte suivis d'une simple transmission de pouvoirs, comme l'ont été les révolutions politiques précédentes. Pour nous la révolution sociale à faire se présente sous l'aspect d'une longue suite de luttes, de transformations incessantes qui pourront durer une période plus ou moins longue d'années, — où les travailleurs battus d'un côté, vainqueurs d'un autre, arriveront graduellement à éliminer tous les préjugés, toutes les institutions qui les écrasent et où la lutte une fois commencée ne pourra prendre fin que lorsqu'ayant enfin abattu tous les obstacles l'humanité pourra évoluer librement.

Pour nous cette période transitoire que les assoiffés de gouvernementalisme veulent à toute force passer pour justifier l'autorité dont ils prétendent avoir besoin pour assurer le succès de la révolution, sera justement cette période de lutte qu'il faudra soutenir du jour où les idées ayant pris assez de force, tenteront de passer dans le domaine des faits. Tous les autres moyens transitoires que l'on nous préconise, ne sont qu'une manière déguisée de se raccrocher à ce passé que l'on fait semblant de combattre, mais que l'on voit fuir avec peine devant les idées de justice et de liberté.

—

En effet, il est bien évident que si la révolution éclatait en France, par exemple, — nous prenons la France, puisque nous y sommes, mais la révolution peut tout aussi bien éclater ailleurs, — et qu'elle vienne à triompher, les bourgeois des autres pays ne tarderaient pas à forcer leurs gouvernements à lui déclarer la guerre ; guerre cent fois plus terrible que celle déclarée par l'Europe monarchique à la France républicaine de 89, et quels que soient l'énergie et les moyens dont pourraient disposer les révolutionnaires, ils ne tarderaient pas à succomber sous le nombre de leurs adversaires que la peur du ventre leur susciterait de toute part.

Il faut être absolument visionnaire pour supposer qu'il suffirait de se donner un gouvernement pour empêcher la Sainte Alliance des bourgeois menacés de perdre leurs privilèges. Ce gouvernement ne pourrait se faire accepter qu'à condition de renier son origine révolutionnaire et d'employer les forces dont il disposerait à mater ceux qui l'auraient porté au pouvoir. — Ce qui arriverait infailliblement, tout gouvernement étant infailliblement rétrograde par le fait qu'il est la barrière que ceux du présent oppo ent à ceux de l'avenir.

—

Donc c'est se faire une fausse conception de la révolution sociale que de croire qu'elle puisse s'imposer d'un coup, c'est s'en faire une bien plus grande que de croire qu'elle puisse se localiser et surtout — si cela se produisait — de croire qu'elle pourrait triompher.

La révolution sociale ne pourra triompher qu'à condition de se propager par toute l'Europe. Elle ne pourra empêcher l'alliance des bourgeoisies qu'à condition de leur donner à chacune assez d'ouvrage chez elle pour leur ôter l'envie de s'occuper de ce qui se passe chez leurs voisines. Les travailleurs d'une nationalité ne pourront triompher et s'émanciper chez eux qu'à la condition que les travailleurs voisins s'émancipent aussi. Ils ne pourront arriver à se débarrasser de leurs maîtres qu'à condition que les maîtres de leurs frères voisins ne puissent venir prêter la main aux leurs. La solidarité internationale de tous les travailleurs voilà une des conditions *sine qua non* du triomphe de la révolution. Telle est la rigoureuse logique des idées anarchistes que cette union idéale des travailleurs de tous pays, qu'elles posent en principe, qu'elles reconnaissent comme vérité, se pose dès le début, comme moyen de lutte, aussi bien que d'idéal.

—

Donc, le premier travail des anarchistes, lorsqu'un mouvement révolutionnaire éclatera quelque part, devra être de chercher à en faire éclater d'autres plus loin. Non pas par des décrets auxquels devraient se soumettre ceux auxquels ils seraient adressés, mais en prêchant d'exemple, en cherchant à les intéresser dès le début au nouvel état de choses qui se produirait.

Ainsi, par exemple, si un essai de réalisation communiste anarchiste se tentait dans un grand centre quelconque, dès le début il faudrait chercher à y intéresser les travailleurs des campagnes environnantes en leur envoyant de suite tous les objets nécessaires à l'existence, meubles, vêtements, instruments agricoles, objets de luxe au besoin et qui existent en nombre superflu dans les magasins des grandes villes ; car se contenter de leur envoyer des proclamations qui ne seraient suivies d'aucun effet, ce n'est pas ça qui les amènerait à la révolution. Mais si en leur disant de se révolter on leur envoyait les objets dont ils sont privés, nul doute qu'on ne les intéressât à la révolution et qu'on ne les amenât à y prendre part, car ils y trouveraient de suite une amélioration à leur sort et c'est alors qu'il serait possible de leur faire comprendre que leur émancipation n'est possible qu'avec celle des travailleurs des villes.

Il est évident qu'envisagé à ce point de vue la révolution sociale se présente à nous comme une longue suite de mouvements se succédant les uns aux autres, sans autre lien entre eux que le but à atteindre. Il pourra arriver que ce mouvement soit étouffé dans la ville avant que la campagne ait répondu aux avances des promoteurs du mouvement et se soit soulevée pour les soutenir, mais elle pourrait bien le faire lorsque les réacteurs tenteraient de lui reprendre ce que les révolutionnaires lui auraient donné. Ensuite l'exemple est contagieux. Ces actes du reste ne s'accomplissent que lorsque les idées sont dans l'air et disséminées partout. A un mouvement étouffé dans une localité dix autres répondront le lendemain. Les uns seront vaincus complètement, d'autres obtiendront des concessions, d'autres encore surviendront qui s'imposeront et, de défaites en victoires, l'idée poursuivra son chemin jusqu'à ce qu'elle se sera imposée définitivement. Il ne peut pas y avoir de période transitoire. La *Révolution Sociale* est une route à parcourir, s'arrêter en chemin équivaudrait à retourner en arrière. Elle ne pourra s'arrêter que lorsqu'elle aura accompli sa course et aura atteint le but à conquérir : l'individu libre dans l'humanité libre.

Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés les 10 numéros du supplément littéraire qui ont déjà paru, contre le prix du port 0 fr. 20. Nous informons nos lecteurs qui les désireraient que nous n'avons plus qu'un nombre restreint de collections que nous mettons en vente au prix de 1 fr.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Vienne. — Un fait qui démontre bien la frayeur et la bêtise bourgeoises, est celui qui vient de se passer dans un bagne industriel de notre ville, celui du sieur Bouvier Léon, fabricant de draps.

Grand ami des jésuites, fréquentant assidûment les églises, ce digne monsieur a une peur extrême des anarchistes et ne veut en occuper aucun. Pourtant la sœur d'un de nos amis y travaillait depuis un certain temps, lorsqu'elle tomba malade et, quand elle retourna pour reprendre son travail, le sieur Bouvier Léon lui fit cette réponse : « Vous êtes remplacée ; d'ailleurs vous êtes d'une famille d'anarchistes et il y a longtemps que nous voulions nous débarrasser de vous, car des gens de votre espèce ne nous inspirent pas une bien grande confiance. »

Nous pourrions raconter bien d'autres faits sur cette maison ; nous pourrions citer les exploits des garde-chiourme Gerbollet et Gagneur, mais nous nous contentons de cet aveu qui montre bien la couardise de ce patron.

Eh bien, qu'il se rassure. Ce n'est pas à sa très dévote personne qu'en veulent les anarchistes, et si nous signalons ces infamies, qui se passent chaque jour dans les bagnes industriels, c'est pour faire comprendre au peuple la tâche que nous nous sommes imposée : l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme et toutes ses conséquences.

* * *

Nous avons encore reçu des lettres de nos amis de Roanne, de Bordeaux, de Beauvais, relatives aux réunions du 18 mars. Toutes nous mentionnent une recrudescence dans le mouvement et un réveil sérieux pour le peuple.

### Suisse

Saint-Imier. — Un banquet suivi d'une réunion a réuni dans notre localité les camarades de la Chaux-de-Fonds, de Bienne, de Sonvillier, de Villeret, de Courtelary. La Commune a été discutée comme jadis aux beaux temps de la Fédération Jurassienne et de la discussion est sortie la résolution de reprendre activement la propagande surtout par la distribution d'écrits anarchistes.

A Genève, la réunion au café Veyrat a montré que les idées anarchistes comptaient encore de dévoués partisans et en réponse aux nouvelles mesures policières du Conseil fédéral, un réveil sérieux de la propagande est appelé à redonner à notre localité l'importance révolutionnaire qu'elle avait perdue depuis quelques années.

### Belgique

Dison. — Le cercle d'études sociales avait organisé un meeting public et contradictoire qui a eu lieu le dimanche 25 mars. La grande salle de l'hôtel de Paris était comble. Les compagnons Cardinal et Wyrmann ont traité : le parlementarisme et l'impuissance de l'organisation autoritaire en développant les principes anarchistes au milieu de l'approbation complète de l'auditoire.

### Angleterre

La fête anniversaire du 18 mars a été brillante cette fois ci à Londres. Les trois partis socialistes s'y sont rencontrés : la fédération démocratique, la ligue socialiste, les anarchistes anglais et allemands ont organisé ensemble le meeting commémoratif dans une immense salle. Inutile de dire qu'elle était comble, et que les orateurs de quelque parti qu'ils soient, ont été accueillis chaleureusement, surtout lorsqu'ils se mettaient sur le terrain franchement révolutionnaire.

Londres n'est plus ce qu'il était il y a dix ans. Le tempérament révolutionnaire de la salle du 19 ne le cédait en rien à celui de la salle Lévi. Les jour-

naux et les brochures socialistes s'y sont vendus par centaines.

Le lendemain, les clubs anarchistes étrangers se réunissaient pour fêter le 18 mars, avec le même succès.

* * *

Les juges anglais ont coutume de prononcer un discours à l'ouverture des assises. Or, voici comment le juge Day s'exprimait l'autre jour au sujet des prisons. Nous traduisons littéralement d'après le *Daily News* du 10 mars.

« M. Day, en s'adressant au Grand Jury de Durham, a ajouté le poids de son témoignage en faveur de ceux qui sont contre les longs termes d'emprisonnement. Comme résultat d'une expérience assez vaste et de beaucoup de réflexions sérieuses, il déclare que si l'emprisonnement peut être utile dans quelques cas (ce que nous nions absolument), — en général, la détention prolongée en prison est nuisible à la Société, parce qu'elle exerce une influence funeste, intellectuelle et morale, sur le détenu. Elle le rend incapable de lutter sa lutte pour l'existence dans la Société. Elle le rend incapable de gagner sa vie, elle rabaisse son niveau intellectuel et moral.

Voilà une opinion très modestement formulée. Des juges bourgeois se prononcent contre la prison ; qu'en pensent les socialistes autoritaires ?

## Egypte

Le Caire. — Les anarchistes du Caire se sont réunis pour fêter le dix-septième anniversaire de la Commune de Paris. Tous les compagnons présents ont conclu qu'il fallait se préparer pour le combat qui approche et qui doit amener l'émancipation des prolétaires. Ils envoient l'expression de leur solidarité aux révolutionnaires du monde entier.

# VARIÉTÉS

## THÉATRE LIBRE

Sans attacher plus d'importance qu'il ne convient aux choses de théâtre, nous suivons avec un certain intérêt les tentatives faites pour sortir des sentiers battus du mélodrame, de la féerie idiote et de la comédie bourgeoise ; la création du Théâtre-Libre nous a fait espérer l'éclosion d'une synthèse théâtrale nouvelle plus en rapport avec les idées de rénovation sociale. Jusqu'à présent rien n'est venu justifier cette espérance. A part *la Puissance des Ténèbres* de Tolstoï, pièce sur laquelle nous aurions beaucoup de réserves à faire, le Théâtre-Libre ne nous a encore donné que des pièces taillées sur des modèles trop connus. Et, à ce point de vue, la représentation du 23 mars ne modifie pas cette situation : la *Pelote* de MM. Bonnetain et Descaves est une comédie affreusement réactionnaire, dont le sujet a traîné partout, caractères mal définis ou faux. Cette pièce n'a été supportée que grâce à l'habileté de comédien de M. Antoine dont le jeu est absolument parfait. Il a été très bien secondé par sa vaillante troupe qui manque cependant un peu de naturel : ne peut-on parler sur les planches comme dans la vie ordinaire ?

Rien à dire des *Quarts d'heure* de MM. Guiches et Lavedan, c'est insignifiant. *Pierrot assassin de sa femme*, pantomime de M. Paul Margueritte, très bien joué par l'auteur, nous a beaucoup intéressé, quoique à un point de vue secondaire : la thèse du remords, soutenue par M. Margueritte comme par Tolstoï, est sujette à controverse, car si elle était vraie nos places publiques seraient pleines de bourgeois s'accusant de vol et d'assassinat, et il n'en est rien.

## DIALOGUE

*(Dialogue entre un anarchiste et un autoritaire)*

— L'anarchiste. — Soit, n'en parlons plus. Garde ta manière de voir, je garderai la mienne. Aussi bien je suis fatigué de tous tes boniments autoritaires et unionistes, de toutes tes rengaines d'élections, de réformes, de conquête des pouvoirs publics, etc., etc. C'est écœurant, à la fin, et j'en ai assez, restons bons amis, si tu veux, mais ne discutons plus.

Le socialiste. — Ha! ha! tu abandonnes la lutte, tu renonces à la discussion. A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle reconnaître son impuissance. Cela n'a du reste rien qui me puissent étonner. Depuis longtemps déjà je connais les anarchistes, je sais ce qu'ils valent. Ce sont gens qui font grand tapage, qui crient très fort, critiquent tout à tort et à travers, et quand ils ont parlé de propagande par le fait, de picrate, de dynamite, ils ont tout dit. Mais d'idées, de principes, point. Et s'ils se trouvent, par hasard, en présence de quelqu'un qui, sans se laisser intimider par leur faconde, sait les mettre au pied du mur, oh! alors bernique plus personne ; ces messieurs abandonnent la discussion. C'est très commode, et pourtant, on l'a dit, du choc de la discussion jaillit la vérité.

L'anarc. — Oui, je le sais, la discussion, soit orale, soit écrite, est le plus puissant véhicule de l'idée, le moyen de propagande le plus énergique en même temps que le plus efficace. Aussi, loin de la fuir, en suis-je au contraire très partisan.

Le soc. — Pourquoi alors renonces-tu à la continuer avec moi ?

L'anarc. — Crois-tu que j'appelle discuter entendre toutes les calembredaines que tu me débites tous les jours et sur tous les tons. Quand on veut discuter, mon cher, on commence par émettre des idées, des principes, des vues. On les développe, on les fait valoir, on en démontre la supériorité. Ainsi, par exemple, tu es socialiste autoritaire toi, moi je suis anarchiste, eh bien, traitons, si tu le veux, mais sérieusement et comme il convient à des hommes libres, ces deux points de la question révolutionnaire. Présente-moi l'ordre social futur tel que tu le conçois, explique m'en le fonctionnement et les bienfaits, dis-moi comment le prolétaire pourrait au moyen de son application, s'affranchir de toute oppression, de tout despotisme, de toute exploitation et établir enfin le règne de la justice et de l'égalité. Moi je te dirai, à mon tour, comment j'envisage ces choses au point de vue anarchiste. Dans ces conditions je suis tout prêt à reprendre nos causeries. Cela te va-t-il ?

Le soc. — Parfaitement, seulement je te ferai remarquer que vingt fois déjà, dans nos entretiens, je me suis expliqué à ce sujet.

L'anarc. — Non, non, je proteste, tu ne m'as jamais rien expliqué du tout. Constamment tu parles de république, de socialisme, de suffrage universel, mais d'application, d'organisation, tu n'en dis pas un mot. Si encore quand je te parles d'anarchie, tu me répondais sérieusement, si tu me réfutais par des raisons plausibles, si, en un mot, tu essayais de me démontrer que je puis être dans l'erreur. Mais non, tu ne veux rien entendre, tu te mets en colère, tu vas me chercher, comme objections, un tas de balivernes et de lieux communs, qui sont depuis longtemps le fond de toute la blaguocratie bourgeoise : L'anarchie c'est le chaos ; l'anarchie c'est le désordre ; l'anarchie c'est la négation de toute société. Et puis encore : M. Chose l'a dit, M. Machin l'affirme : sans gouvernement, sans autorité, sans lois, par d'ordre social possible, et partant, pas de droits, pas de justice, pas de liberté. Ce serait la barbarie, l'état sauvage, etc. Voilà, mon ami, les cocasseries que tu m'opposes, voilà ce que tu appelles discuter.

Le soc. — Oui, je m'emporte, et en cela j'ai tort. Mais crois-tu qu'on puisse rester de sang froid et écouter avec calme sur des questions qui n'ont pas le sens commun et qui sont aussi contraires à la logique qu'à la saine raison. Avec sa négation de toute règlementation, au lieu de nous conduire à la liberté l'anarchie nous ramènerait directement à la barbarie. Car enfin comment concevoir une société sans gouvernement, se composant d'individus n'ayant d'autres règles que leur bon plaisir, d'autres lois que leur volonté, et où chacun pourrait répondre à qui se plaindrait de ses agissements : « Je fais ce qui me plaît ! » Où seraient dans ce cas les garanties sociales ? Quel frein opposer à l'arbitraire ? Si ce n'est pas là un état sauvage, quel nom faut-il lui donner ?

L'anarc — Et tu appelles cela être sérieux ! Tu prétends que ce sont là des raisons dignes d'un socialiste révolutionnaire ? Allons donc ! Ce sont de pures clabauderies, des potins de portières bons tout au plus pour messieurs les radicaux, ces podagres politiques qui ne savent que piétiner sur place, et dont « l'ôte-toi de là que je m'y mette » constitue toute la science révolutionnaire. Mais pour nous autres, ces verbiages surannés ne doivent plus être de saison. Nous devons nous placer au dessus de ces politiciens de pacotille et traiter la question à son véritable point de vue : l'affranchissement intégral de l'être humain. N'est-ce pas aussi ton avis ?

Le soc. — Parfaitement.

L'anarc. — Donc, reprenons : Voyons si tu as des raisons pour croire que liberté et autorité peuvent concorder ensemble, ne peux-tu admettre que j'en puisse avoir aussi pour affirmer que ces deux termes sont antipathiques et qu'ils se nient l'un l'autre ?

Le soc. — Je n'en disconviens pas.

L'anarc. — Par conséquent, avant de lancer tes grandes phrases de barbares, de sauvages, etc., ne vaudrait-il pas mieux examiner, raisonner, chercher à nous éclairer mutuellement, sans emportement et sans parti pris ? Car, dans ces sortes de joutes courtoises, il n'y a, il ne saurait y avoir ni vaincu ni vainqueur. On cherche la vérité et quel que soit le résultat l'avantage est égal des deux parts.

Le soc. — Sans aucun doute. Seulement je te ferai observer que c'est toi qui as voulu rompre nos causeries journalières. Et cela parce que je dis les choses telles que je les pense, et que je repousse de toutes mes forces une doctrine que je considère comme funeste et contraire aux intérets de la cause que nous servons.

L'anarc. — Qu'en sais-tu ? L'as-tu étudiée ? En connais-tu seulement le premier mot ? Tiens, si je te posais cette simple question : qu'est-ce que l'anarchie ? pourrais-tu répondre d'une façon, je ne dirai pas péremptoire, mais seulement plausible ?

Le soc. — J'y ai déjà répondu. Je t'ai dit et je te le répète, puisque tu le veux, que l'anarchie c'est le désordre, la négation de toutes notions de justice, l'absence de toutes garanties sociales comme de tous droits, le règne du bon plaisir de chacun. C'est, en un mot, l'arbitraire, c'est à dire l'universelle spoliation des faibles par les forts érigée en principe.

L'anarc. — Et c'est là ta réponse ! Quel raisonnement ! Quelle logique ! Et tu prétends connaître l'anarchie ! Que ne dis-tu tout de suite — comme les pourvoyeurs de bagnes, dans leurs réquisitoires — que les anarchistes sont des gens de sac et de corde ! Prêter à quelqu'un de semblables visées, c'est les considérer comme des gredins ou des fous. Qui peut t'autoriser à qualifier ainsi les anarchistes ? Pour faire ou désirer quoi que ce soit il faut y avoir un intérêt quelconque. C'est élémentaire. Or, quel intérêt pourrait en cela nous guider ? Notre but, comme celui de tous les socialistes, est l'affranchissement de l'humanité. Les uns le poursuivent par voie autoritaire, nous le poursuivons, nous, par voie libertaire. Voilà la différence, y a-t-il là motif pour nous crier haro ?

Le soc. — Sans être un fou ou un gredin on peut se tromper, croire marcher dans la bonne voie et faire fausse route.

L'anarc. — Dira-t-on que nous sommes des ambitieux, visant de nous hisser au pouvoir ? Mais, d'un bout à l'autre de la hiérarchie gouvernementale, nous faisons table rase de toute autorité, de tout pouvoir, de toute direction. L'anarchie n'admet que des citoyens libres et égaux, l'autonomie individuelle enfin.

Le soc. — C'est là précisément ce qui vous condamne, car c'est poursuivre un but chimérique.

L'anarc. — Ne dis donc pas de bêtises, et laisse-moi continuer. Nour reprochera-t-on d'être méchants, farouches, sanguinaires ; de vouloir la lutte pour la seule satisfaction de voir couler le sang, de voir les hommes s'entr'égorger ? Mais à nos yeux nul ne l'ignore — la vie humaine est chose sacrée, et au prix de notre propre sang, nous en voudrions pouvoir arrêter la moindre effusion. Qu'on instaure, par exemple, le règne de la justice, de la liberté et de l'égalité, — mais absolu, bien entendu, — et aussitôt, l'emploi de la force cessant d'être une nécessité sociale, nous désarmons, nous abandonnons la lutte, nous devenons conservateurs.

Le soc. — Les anarchistes conservateurs ! ha ! la bonne plaisanterie !

L'anarc. — Pourquoi pas, si notre rêve était réalisé, si la liberté était l'arbitre exclusif des sociétés humaines ? Mais aussi longtemps que durera cet odieux monde de capitalistes, de propriétaires, d'exploiteurs de toute nuance et de tout acabit, aussi longtemps que nous entendrons les entrailles des travailleurs crier la faim devant les bedaines des bourgeois repus et gavés, ho ! nous le jurons, oui, de toutes nos forces, de toutes nos volontés, de toutes nos énergies, pas un instant nous ne cesserons de susciter chez les souffre-douleurs, les trésors de haine, de colère et de vengeance dont notre cœur déborde ; nous les pousserons sans relâche, sans trêve ni repos, à la révolution vengeresse, implacable, justicière. Et nous ne cesserons notre appel à la lutte, notre excitation à la violence, que lorsque le vieux monde aura râlé son dernier souffle, lorsque les éternels exploités auront enfin conquis leur place au soleil, et que la justice règnera sans entrave, sur un monde nouveau, tout resplendissant de liberté et de bonheur. Si c'est là être farouche, féroce, sanguinaire, nous acceptons avec joie ces épithètes, nous nous efforcerons même de tout faire pour les toujours mériter.

Le soc. — Quant à moi, je n'accuse ni vos intentions, ni le mobile qui vous fait agir. Mais ce dont je vous accuse, ce que je vous reproche par dessus tout, c'est de diviser, de désorganiser, d'éparpiller nos forces, alors que la révolution est à nos portes

et que l'union nous est si nécessaire, si indispensable.

L'anarc. — Voilà le grand cheval de bataille des autoritaires : « Les anarchistes divisent, désagrègent nos forces. » Seulement si vous deviez donner à ce sujet la moindre explication, votre embarras serait grand. Diviser vos forces ! Mais, malheureux, regarde donc autour de toi : c'est votre façon de faire qui crée partout la division et l'éparpillement. Ce sont vos comités directeurs, vos disciplines, vos programmes minimum ou maximum — qui désarganisent tout, hommes et choses, et suscitent les rivalités et les haines.

Le soc. — Quoi ! Tous les jours nous faisons l'impossible pour grouper toutes les nuances du parti populaire et nous serions des agents de division ?

*(à suivre)*

## BIBLIOGRAPHIE

*Le Monde nouveau* par Louise Michel, 1 vol. in-18 à 3 fr. 50 Dentu éditeur.

Nous venons de lire le nouveau livre de notre amie avec une étrange émotion. Chaque page, chaque ligne même, nous rappelaient la lecture des œuvres d'Eugène Sue, le *Juif-Errant* ou les *Mystères du Peuple*. C'est la même méthode romantique qu'emploie Louise Michel, mais elle nous représente un Eugène Sue plus sobre de détails, plus nerveux, et du livre, après lecture, il reste l'impression d'un drame horrible, taché de sang à chaque page, où la mort — considérée tantôt comme un malheur, tantôt comme un bienfait à la persécution — fauche à larges volées parmi les « malheureux qui assistent à cette fin de civilisation qui précède l'avènement du monde nouveau. »

Certes oui, avec le développement d'un système social qui acculе les travailleurs à la nécessité de le détruire ou de disparaître, la mort prend une place chaque jour plus grande, accomplit son œuvre sinistre d'une façon de plus en plus large — œuvre de démoralisation, de sélection anti-humanitaire, frappant les plus fiers, les plus doux, les plus intelligents, et donnant la victoire aux plus serviles, aux plus cruels, aux plus vils. Mais pourquoi, dans un récit, représenter ces derniers, ces triomphateurs du jour, sous des traits si odieux, leur faire accomplir des actes coupables si habilement et si machiavéliquement combinés ?

Cela n'existe pas dans la vie. Ils écrasent, ils tuent — dans des proportions plus gigantesques même — par le seul fait de leur existence. Et combien plus poignante est l'agonie de leurs victimes — agonie qui a lieu le plus souvent par les privations, l'anémie, la phtisie, — la mort infiltrée lentement, bue goutte à goutte, pour ainsi dire ! Et, si parmi les malheureuses victimes de notre ordre social quelque drame se dénoue par le fer ou le poison, combien plus grands et plus nombreux sont ceux qui naissent de la misère, du chômage, des accidents d'usines, des renvois avec note à l'encre rouge de la part des patrons !

Qui nous dira jamais les souffrances de ces centaines de familles chassées d'une localité après une grève ; des familles de mineurs dont le père a été tué par le grisou ; de ces nombreux artisans que l'invention d'une machine nouvelle a privés de leur pain quotidien ? Ah ! combien plus serait intéressant pour nous de connaître les angoisses de la volonté qui lutte impuissante, les affres de ces milliers d'êtres qui, chaque jour, tombent dans notre enfer social et viennent s'échouer à l'hôpital, au dépôt de mendicité, à la prison ou à la prostitution ! Oh oui ! la vie de chacun de ces êtres représente pour nous un drame plus douloureux, plus digne d'être décrit et d'attirer notre attention, qu'un ensemble de figures à peine esquissées, vaguement entrevues, s'agitant dans un monde subjectif plus ou moins enfanté par le cerveau de l'auteur.

Car c'est bien là que réside le grand défaut de l'œuvre de notre amie. Le cadre de son tableau est trop vaste, ses personnages sont trop nombreux pour qu'elle ait pu nous les montrer sous tous les traits de leurs caractères, pour qu'elle ait pu les faire vivre et palpiter devant nos yeux ; ils ne font que nous apparaître, voués au bien ou au mal ainsi que s'ils étaient marqués d'un signe indélébile les classant en élus et en réprouvés.

Ses élus mêmes ne nous attachent que peu : ils ne font que traverser la scène ainsi que des figurants de cirque. De leur vie, de la lutte héroïque à laquelle ils se trouvent mêlés, nous n'entrevoyons que quelques épisodes insuffisants pour nous intéresser à eux. Combien plus belle, par exemple, serait Marpha, cette vierge tirée de l'empyrée christolâtre et dont l'origine est à peine démarquée, se refusant de « demander grâce pour les chiens qui vendent leurs frères », si elle nous était présentée sous son vrai jour, celui de la réalité, celui de ces héroïnes russes dont elle fait partie, donnant conscience de leur devoir à ces mêmes chiens, leur enseignant la solidarité envers leurs frères et les engageant à se servir de leurs crocs pour les défendre !

Sur tout le livre plane l'épopée, la légende héroïque exaltant la révolte et la dignité humaine. Louise entrevoit qu'un jour l'épopée deviendra un chant de bonheur et d'harmonie. Nous le croyons aussi, mais avant que la vie des millions d'êtres humains vienne se fondre en une harmonie suave et vibrante comme l'épopée finnoise, le Kalevala, combien encore aura-t-elle à chanter la triste cantilène des vaincus et des opprimés, les chants de révolte, le bruit des armes et les passions belliqueuses qui sont nécessaires pour nous conduire à la révolution sociale affranchissant l'humanité ! Ce livre est toujours un livre de plus qui vient s'ajouter à ceux trop rares qui tendent à ce but.

* * *

Nous sommes heureux d'annoncer l'apparition des discours de nos frères assassinés à Chicago, suivis d'extraits du procès, en brochure, à Londres. La brochure (132 pages) porte ce titre : *The Chicago Martyrs, their speeches in Court, withe a preface and extract of record,* et se vend au prix de 30 centimes.

* * *

*Boulanger-Lafayette* par Ch. Malato, chez l'auteur, 26 rue d'Avron, prix 10 cent. — De cette brochure nous n'en dirons rien, ou que nous trouvons absolument illogique de faire des brochures contre un bonhomme dont toute la popularité n'est faite que de bruit et de réclame et qui n'est arrivé à se faire mousser qu'en employant les mêmes boniments qu'emploient les maisons de commerce pour écouler leurs vieux rossignols. En effet, cet individu et ceux qui sont derrière lui, n'ont qu'un but : faire parler de lui. En bien ou en mal, pour ou contre, peu leur importe, pourvu que l'on en parle cela suffit. A force de faire parler de lui, il s'impose à l'opinion publique. C'est ce que lui et ses partisans cherchent, et ils y réussissent aidés en cela aussi bien par leurs adversaires que par l'imbécilité de ce que l'on est convenu d'appeler l'opinion publique, qu'ils ont l'air de connaître à fond.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le Parti ouvrier et les socialistes milanais, réunis en commémoration de l'anniversaire de la Commune de Paris,

Considérant :

Que l'émancipation du prolétariat et l'avenir de justice et d'égalité du socialisme réclament les efforts fraternels des peuples contre les oppressions politiques, morales et économiques du privilège ;

Que les guerres entre les nations sont les conséquences des rivalités entre la bourgeoisie dominante, laquelle en armant les prolétaires les uns contre les autres, assure ses propres intérêts privilégiés ;

En présence des derniers faits tendant à créer l'inimitié entre la France et l'Italie et à perpétuer les haines entre la France et l'Allemagne ;

Déclarent :

Qu'ils considèrent ces faits comme des exploits des gouvernements privilégiés et du militarisme des nations ;

Et par dessus toutes les frontières politiques et douanières affirment leur fraternité avec tous les peuples avec lesquels ils comptent de lutter contre toute tyrannie des classes dominantes, pour la grande cause de la régénération sociale ;

Et invitent le Parti ouvrier et les socialistes de France à prendre l'initiative d'une action commune et énergique contre les persécutions dont les ouvriers italiens sont victimes afin d'éclairer la conscience publique et d'empêcher qu'elle soit entraînée dans cette œuvre fatale à la concorde et à la fraternité internationale des travailleurs.

* * *

Nous avons reçu de la part des anarchistes indépendants du Havre, 3 fr., produit d'une collecte faite le 18 mars et destiné à la propagande dans les campagnes. Nous avons remis la somme au compagnon Leclercq, secrétaire du groupe éditeur de la brochure *Les Travailleurs des villes aux Travailleurs des campagnes.*

* * *

Il y a quelque temps, croyant qu'il était nécessaire avant tout, de songer aux travailleurs des campagnes, à cet effet nous prenions la décision de faire une brochure destinée à être répandue *partout*. C'était là, à notre avis, le moyen de recruter de nouveaux lecteurs aux journaux fondés ou à fonder.

Cette brochure est parue sous le titre simple et collectif : *Les Travailleurs des villes aux Travailleurs des campagnes.* Mais l'œuvre n'est que commencée et nous avons sérieusement besoin du concours et de l'obole de tous ceux qui croient cette propagande nécessaire pour la continuer, car si nous n'avons pas encore répondu d'une façon générale à toutes les demandes qui nous sont adressées, c'est parce que nous sommes limités par les fonds. Donc, pour subvenir aux nécessités, elle est à la disposition de tous, au prix de 5 centimes l'exemplaire.

Adresser les demandes à la *Révolte.*

*Groupe de propagande dans les campagnes.*

* * *

Le compagnon Durand Jules à B. est prié de donner son adresse aux compagnons de Bordeaux.

## PETITE CORRESPONDANCE

A. L. à Agen. — F. à Beure. — B. et D. à Roanne. — B. à Paris. — C. à Villefranche. — Ougrée. — R. à Toulouse. — P. F. à Calvisson. — A. à Melbourne. — G. à Beauvais. — B. à Nîmes. — F. à Amiens. — V. à Rochefort. — M. à Armentières. — H. à Levallois. — F. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

M. à Calais. — Plus d'« Affamés ». L'autre brochure est de 0,05.

« Ottantanove ». — Nous ne sommes pas riches en brochures en ce moment. Nous vous envoyons ce qui nous reste.

Indépendants du Havre. — Etait-ce 3 fr. ou 3,50 pour la propagande aux campagnes. Nous ne nous rappelons pas au juste.

O. à Vienne. — Nous transmettons votre adresse au groupe éditeur de la brochure aux campagnes. Nous ne sommes que les intermédiaires.

M. B à Seraing. — Nous ne pouvons vous envoyer la « Freiheit », mais voici son adresse : William street 107, New-York. L'abonnement est de 10 fr. par an, il nous semble.

« Freiheit ». — Envoyez à Mathieu Bernardin, rue de l'Auge 65 à Lize-Seraing (Belgique).

G. à Perugia. — Le camarade auquel nous avions envoyé votre livre pour en faire le compte rendu est parti en voyage sans nous l'adresser. Veuillez en adresser un autre exemplaire au comp. Paul Reclus, 3 bis rue de l'Abbaye à St-Denis (Seine).

A. S. à Keranfurst. — Vous nous envoyez pour 4 mois. Votre nouvel abonnement finira fin novembre.

A. à Avesnes. — L'abonn est de 1,25 pour 3 mois.

B. P. à Fressenneville. — Du moment que vous avez l'adresse du camarade P. de Bruxelles, cela suffit.

A. L. à Armentières. — Le « Monde nouveau » de Louise Michel est de 3,50. Vous voyez par l'appel que nous insérons aujourd'hui que la brochure aux paysans est parue.

R. à Dison. — Nous n'avons plus de n° de ce journal.

B. à St-Amand. — Nous avons détruit votre lettre en oubliant de relever ce que vous nous demandiez.

G. à Beauvais. — Nous faisons passer la commission au groupe de propagande aux campagnes. Nous sommes tout à fait de votre avis. Mais il y en a toujours qui ont pour spécialité de saisir au vol les tours d'imbéciles.

F. L. à Bridgeville. — Veuillez patienter quelques jours pour les « Paroles d'un Révolté ». L'argent nous manque pour en prendre chez l'éditeur. Vous ne nous redevez rien.

## CONVOCATIONS

Les groupes du Vimeux se réuniront le lundi 2 avril à 2 heures, salle Donat.

Ordre du jour : Des moyens de propagande. Urgence.

Amiens. Tous les lecteurs de la *Révolte* et tous les camarades soucieux de l'étude sont invités à la réunion qui se fera au Petit Cochon de Lait, en face la Hotoie, le dimanche 8 avril, à 5 heures du soir.

Sujet : Commentaires sur les « Paroles d'un Révolté » ou étude anarchiste.

Ougrée. — Tous les anarchistes sont invités à la réunion du groupe la Haine, qui aura lieu dimanche 1er avril, à 10 heures, chez Heusy, rue de la Vallée. Urgence.

Dison. — Le cercle d'études sociales se réunit le premier et le troisième lundis de chaque mois chez Thomas Heuchenne, rue des Auris, où doivent être adressées toutes les communications concernant le groupe.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. Grave, 17, rue de l'Hirondelle.

Première année N° 29 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 14 au 20 AVRIL 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois. . . . . » 2 50
Trois mois. . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois. . . . . » 3 50
Trois mois. . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS LECTEURS

Encore une fois, faute d'argent, nous avons dû ne pas paraître la semaine dernière. Sans compter que la semaine d'avant toute l'expédition qui se fait par le chemin de fer avait dû être retardée de cinq jours pour le même motif.

Nous demandons un peu de bonne volonté de la part de nos dépositaires qui n'ont pas encore répondu à l'appel de fonds que nous leur avons fait par circulaire, pour éviter ces interruptions dans notre publication et qui sont toujours préjudiciables à la vente.

Quant aux amis qui s'intéressent à la propagande du journal, nous leur rappelons qu'une centaine d'abonnés et une vente d'un millier d'exemplaires de plus par semaine suffiraient à assurer son existence.

## LA TACTIQUE DE LA BOURGEOISIE

Le *Sozialdemokrat* racontait l'autre jour, comment il se trouve quelquefois en Allemagne des socialistes qui acceptent d'entrer à la solde de la police seulement pour la jouer, mais qui finissent un jour par être entièrement entre les mains des policiers et par trahir leurs frères. D'après d'autres renseignements qui nous arrivent, il paraîtrait que la police allemande se propose d'appliquer ce système en grand, tout comme Soudéikine l'a fait en Russie. D'autre part, des socialistes ont dernièrement discuté ce sujet en théorie, et quelques-uns sont allés jusqu'à se demander s'il n'y avait pas lieu d'accepter de pareilles offres, afin de pénétrer dans les secrets de la police, ou d'en tirer de l'argent.

Il nous semble que pour tout homme de cœur, tout contact avec ces gredins est si répugnant que le fait même de recevoir une pareille offre devrait être déjà ressenti comme une insulte ignoble : On comprend toujours dans quel but elle est faite. Discuter seulement de pareilles offres est déjà une énormité. Cependant, comme il s'est trouvé que dans le mouvememt russe, Soudéikine a eu un certain succès avec son « système », il sera bon de rappeler à quoi la tactique jacobine de « tous les moyens sont bons pour la cause » a abouti en Russie. Nous résumerons donc le récit sincère, terrible dans sa sincérité, publié à ce sujet par le *Messager de la Volonté du Peuple*. Il est accablant. Nous traduisons d'abord le morceau suivant :

« Le système de Soudéikine était bien déterminé : c'était d'affaiblir l'ennemi (les révolutionnaires) en les démoralisant. Exterminer les révolutionnaires jusqu'au dernier homme, il ne le rêvait même pas. Il est même douteux qu'il l'eût désiré. » — « De quoi vivrions-nous, s'il n'y en avait pas », disait-il à Dégaieff dans ses minutes de confidence ; « non, j'en laisserai toujours pour que cela continue. » Il n'y avait pas besoin de les exterminer ; il suffisait de les rendre plus faibles que la police en les démoralisant. Pour cela, il lui fallait qu'il y eût le moins possible d'hommes honnêtes ; que l'on cessât de croire qu'il y en a. Il lui fallait que la société arrive à se dire qu'il n'y a plus d'honnêtes gens, — que l'honnêteté n'est qu'une question de prix. Il lui fallait que le coquin cessât de sentir la honte de sa coquinerie ; que l'homme honnête ne puisse pas faire croire à son honnêteté. Quand les gens cesseront ainsi d'avoir confiance les uns dans les autres, se disait-il, ils ne pourront plus se grouper sur des principes de moralité. La force du gouvernement primera tout. Voilà le but que poursuivait Soudéikine avec une opiniâtreté sans relâche.

« Il avait pour règle de proposer d'entrer dans la police à tous, sans aucune exception. Sous n'importe quel prétexte, mais que la proposition soit faite. Si la proposition est repoussée avec indignation — peu importe. Le seul fait de l'avoir proposé masque déjà, disait-il, les pourparlers qui auront lieu avec les traîtres. Tout cela empêche les spectateurs du dehors de voir clair et les prépare à l'idée qu'un honnête homme peut causer avec des agents de la police secrète sans les jeter au bas de l'escalier.

« Guidé par ce principe, il ne se gênait jamais de jeter l'argent par les fenêtres, en payant des gens sur lesquels il savait parfaitement qu'ils le trompaient et lui faisaient de faux rapports. A son point de vue, il n'y avait aucun mal à cela. L'essentiel, disait-il, c'est qu'on s'habitue à recevoir de l'argent de la police. C'est, peut-être, même mieux qu'il y ait un certain nombre de gens qui prennent l'argent de la police et qui la trompent. Cela jette encore du désarroi dans la société, et permet au vrai mouchard d'affirmer que lui aussi ne se fait payer que pour tromper la police.

« Il faut avouer avec regret — continue le *Messager de la Volonté du Peuple* — qu'il réussissait, et qu'en effet la démoralisation a pénétré par ce moyen dans la société et dans le sein des jeunes. Au printemps passé, par exemple, plus de cinquante étudiants étaient aux gages de la police. Il y avait parmi eux des soi-disant « honnêtes », c'est à dire des jeunes gens qui volaient la police sans jamais la servir, mais le reste !

« Voici, par exemple, l'étudiant P., très pauvre, excellent camarade, au dire de ses amis. Il reçut la proposition d'entrer dans la police. Il l'accepta « pour rire », et s'empressa de le raconter à ses amis. Tout d'abord il demanda à Soudéikine de l'argent pour s'habiller. — « Je ne peux pas, disait-il, me faire des relations avec mon costume de sans-culotte. » Soudéikine paya sans mot dire. Il demanda 125 francs par mois, Soudéikine s'empressa de les débourser, — et voilà déjà P. qui roule en fiacre et fait bombance avec ses amis ! Enfin Soudéikine lui dit un jour de prendre une chambre avec un certain B. et de le surveiller. P. répondit : « Mais je connais bien B., c'est un réactionnaire de la plus pure eau ; c'est K. qu'il faut surveiller. » Il faut dire que K. était connu dans toute l'Université pour sa bêtise proverbiale et qu'il se tenait à une lieue de tout révolutionnaire. Soudéikine le savait, mais il se laissait persuader, et P. racontait à ses amis comment il avait joué la police. Cela dura plusieurs mois, après quoi P. fut remercié. » Mais combien d'autres ne le furent pas et peu à peu devinrent agents réguliers.

« Soudéikine ne regrettait pas l'argent perdu. Il payait largement ceux-mêmes qu'il savait pertinemment jouer un double rôle, — ceux qui avertissaient les camarades lorsque la police les surveillait, qui trahissaient aux révolutionnaires les secrets qu'ils apprenaient. Ceux-là ne lui étaient pas inutiles non plus. D'abord, il apprenait toujours quelque chose par leur intermédiaire, et puis, ils servaient à merveille pour couvrir les vrais mouchards. Enfin, c'est par eux qu'il répandait les bruits qu'il trouvait nécessaire de répandre... En outre, tous ces messieurs, en se démoralisant peu à peu, finissaient presque inévitablement par devenir de vrais mouchards...

« L'essentiel pour lui, en jetant ainsi l'argent, était surtout de répandre la démoralisation, d'ébranler les conceptions morales de la jeunesse et il y réussissait. Il lui fallait l'exemple vivant de la perversion. Il l'avait. »

Son but étant de couler à tout prix le parti des terroristes, il appelait un tas de monde dans son bureau, se représentait partisan du parti « populariste », s'offrait de donner sur le champ de l'argent pour leur journal, demandait qu'on ne lui livrât personne, mais qu'on empêchât seulement les actes de se produire ; il se posait comme citoyen qui voyait avec effroi où le terrorisme menait la Russie. La persuasion, la menace, l'argent étaient ses moyens. Il demandait des dénonciations aux parents pour faire des faveurs aux prisonniers. Il s'offrait d'arranger des évasions de Sibérie et il envoya même dans ce but un de ses agents en Sibérie, pour remplacer un chef de district. Les offres d'argent se faisaient même aux plus rouges. Si un de ses enrôlés continuait toujours à le tromper, il ne se gênait pas de lui envoyer un billet ainsi conçu : « Nous nous sommes assez trompés l'un l'autre. Restez coi, entrez au service de l'Etat, ou je vous exile sur le champ. »

Inutile de dire, continue le *Messager*, quelle démoralisation s'infiltrait de cette façon. Par rapport aux travailleurs le système subissait quelques modifications. Soudéikine et Cie faisaient tout leur possible pour rendre les travailleurs hostiles aux révolutionnaires instruits. » A Kieff, après l'exécution du procureur Strelnikoff qui avait arrêté beaucoup de travailleurs, ses agents parcouraient la prison et excitaient les travailleurs contre « les meneurs » terroristes, regrettant que Strelnikoff eût arrêté tant d'ouvriers ; ils les mettaient en liberté, en leur donnant de l'argent, — ce qui n'empêcha pas d'arrêter plus tard et d'exiler ceux qui ne se plièrent pas à ses exigences.

Il créait des journaux, comme la fameuse *Pravda* anarchiste, de Genève ; il fonda toute une vaste « Société pour la lutte contre le terrorisme » Il créa toute une série de cercles soi-disant révolutionnaires, mais opposés au terrorisme politique. Et il préparait son grand coup, — un congrès des révolutionnaires qui devait se déclarer terroriste et nommer un nouveau Comité exécutif... lorsque le Comité exécutif le fit tuer par son ami intime Dégaieff, qui avait joué pendant des années un double emploi auprès de la police et auprès des révolutionnaires, dénon-

çant les révolutionnaires à Soudéikine et les menées de Soudéikine aux révolutionnaires. Son grand plan, qu'il tramait avec Degaieff, — celui de faire tuer par les révolutionnaires le comte Tolstoï, ministre de l'intérieur, et le frère du tzar, Vladimir, et de se poser alors en sauveur de la patrie et remplacer Tolstoï, — ce plan ne réussit pas.

On sait, nous l'avons déjà raconté, que l'ami intime de Soudéikine, Dégaieff, après avoir joué pendant quelques années son double rôle, eut un moment de repentir et raconta tout au Comité exécutif; Soudéikine n'avait pas compté sur ces réveils de la conscience. Sur quoi il fut proposé à Degaieff ou bien d'être exécuté par le Comité, ou bien d'aider à tuer Soudéikine et de lui loger une balle de sa propre main. Ce que Degaieff accepta. On dirait un roman d'Alexandre Dumas père; mais malheureusement tout cela n'est que trop vrai.

Soudéikine a payé de sa vie. Mais son système a porté ses fruits. Il y eut un moment en Russie où il devint absolument impossible de distinguer entre les mouchards « pour rire » et ceux qui l'étaient pour tout de bon. Il fut impossible d'entreprendre quoi que ce soit, jusqu'à ce que de nouveaux cercles ne se soient reformés tout à fait en dehors des anciens. Mais — que de temps perdu dans la lutte, que de victimes! La démoralisation a bien plus paralysé le mouvement que les persécutions. C'est l'avis de nos amis russes qui ont été à même de juger sur les lieux.

—

Puisque la police allemande se propose, à ce qu'il paraît, de faire revivre le système de Soudéikine — et qui sait si d'autres polices ne font pas de même, — il est bon que l'on sache à quoi s'en tenir à ce sujet.

Les mouchards n'ont pas empêché, on le voit, que Soudéikine tombât lui-même sous les balles des révolutionnaires. Quant aux moyens de s'en garer, ils sont bien simples. Cela vient tout naturellement.

Quand on fait œuvre commune, il ne s'agit pas seulement de se rencontrer pour faire telle chose. Il s'agit de se connaître à fond, dans la vie intime. C'est nécessaire pour la cause même. Ce n'est qu'en se connaissant bien, en s'aimant, en faisant une grande famille de frères et de sœurs, que l'on peut parvenir à faire quelque chose de grand et de durable. Ce n'est qu'en partageant ensemble entre amis tout : chagrins et joies, espérances et déboires, que l'on parvient à faire une force.

Les noyaux d'amis, se connaissant à fond, imbus d'une même passion révolutionnaire, liés par des attaches personnelles autant que par l'idée commune; se rendant meilleurs les uns les autres par l'influence mutuelle; répudiant la tactique jacobine de moyens justifiés par le but — tactique qui finit inévitablement par semer la méfiance dans le parti même et par le démoraliser; des cercles d'amis s'aidant dans toutes les occasions de la vie — voilà ce qui a fait la force de tous les partis révolutionnaires dans toutes les révolutions populaires. Qu'on remonte l'échelle de l'histoire, et on les trouve partout, au fond de chaque mouvement, faisant la vraie cheville ouvrière du mouvement.

Pour de pareils noyaux d'amis, chassant toute hypocrisie de leurs relations mutuelles, s'aidant mutuellement à se rendre de plus en plus capables de jeter une note grande, inspirée, dans le prochain mouvement, — pour de pareils noyaux les Soudéikine ne sont pas à craindre. Et si Soudéikine a pu gagner du terrain en Russie, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre. C'est dans l'abandon de cette liaison intime des camarades dans les cercles, et des cercles entre eux, qu'il faut chercher la cause des succès de Soudéikine.

Le but que nous nous proposons est grand, infiniment plus grand que tout ce que nos devanciers de 1793 ou de 1848 ou de 1871 avaient devant eux.

Nous-mêmes nous devons être à la hauteur de ce but. Si l'influence d'un homme isolé est infime; si l'influence intellectuelle d'un groupe est très limitée, — l'influence morale d'un petit réseau de groupes d'amis, unis pour un grand but et eux-mêmes à la hauteur de ce but, est irrésistible dans un mouvement. — Pourquoi ? — Parce qu'elle répond aux aspirations des masses; de ces masses qui tombèrent au nombre de trente mille en mai 1871 et qui ne comprennent pas la Révolution autrement que grande, majestueuse, austère.

## SABRE ET RÉVOLUTION

Le Bonaparte en herbe qui s'appelle Boulanger fait parler de lui. Il trouve des imbéciles pour l'admirer.

La bêtise des gouvernants, leur lâcheté, lui font sa popularité. Si conscient que l'on soit de ce qu'est la société bourgeoise — de l'immonde cloaque qui s'appelle justice entre bourgeois — on fait encore un parallèle entre Wilson acquitté et Boulanger condamné.

On sait que les juges existent spécialement pour commettre des injustices; on sait qu'ils sont payés exprès pour exécuter toutes les lâchetés ordonnées par ceux qui les paient. Et on se révolte encore de voir l'acquittement de Wilson! Et il y a des nigauds pour en conclure en faveur du coquin qui espère refaire le 2 Décembre à son profit.

Après avoir rampé devant les d'Orléans — nous gardons sa lettre autographiée comme un précieux souvenir, — le voilà qui se fait républicain radical. Le voilà qui par des phrases entortillées, aussi louches que celles des deux gredins de 1800 et de 1851, vient demander des réformes radicales.

Un peu plus — et il tendrait la main aux socialistes, après les avoir massacrés et fusillés pendant la semaine sanglante. Quoi! *il l'a fait*, en sourdine, par ses impresarios.

Toutes les allures du gredin de Décembre qui faisait des ouvrages sur l'extinction du paupérisme et envoyait son aide de camp, attendre le tirage du journal coopérateur socialiste de Paris pour en porter le premier numéro tiré aux Tuileries; toutes les manières sournoises du héros de Compiègne.

* * *

— Mais comment se fait-il, nous dira-t-on, que Boulanger soit soutenu par des gens que l'on ne peut accuser de vouloir le retour du Deux-Décembre? Vous n'allez pas traiter de décembriseurs tous ceux qui s'attellent à son char!

— Et pourquoi pas? Oui, ils sont des décembriseurs; car, comme les décembriseurs, ils veulent toujours un gouvernement *fort*. Le césarisme, c'est le fond de leur idéal gouvernemental, quels que soient les cris aigus qu'ils aient poussés contre le césarisme, les coups qu'ils lui aient portés jadis. Ils attaquaient Napoléon le Petit parce qu'il n'était pas assez grand, à leur avis, pour être un César. Moins mesquin — ils l'auraient adoré.

Ils voient l'invasion allemande venir, soutenue par la coalition européenne. Ils voient le démembrement de la France.

Et ils ont raison. Oui, ce sera le démembrement de la France, si l'avalanche arrive et ne trouve que les épiciers Ranc et Ferry, les voleurs Bavier-Chauffour et Wilson, pour lui tenir tête.

Oui, ce sera le démembrement si l'avalanche ne trouve en France que la république bourgeoise, le travailleur dégoûté de la république des crétins et des voleurs, des banquiers et des exploiteurs.

Oui, ce sera le démembrement si l'envahisseur trouve de nouveau la France divisée, comme en 1871, en propriétaires et travailleurs, en va-nu-pieds et petits crevés, en bourgeois campagnards et prolétaires des villes.

Et si le démembrement de la France avait lieu, ce serait l'arrêt de la Révolution pour cinquante ans, le signe de la réaction du militarisme dans le monde, l'extinction du progrès pour un demi siècle.

* * *

Et cependant, ce ne sera pas un général — fût-il même Hoche, — qui arrêtera l'avalanche des millions de soldats, si jamais elle se déverse sur les plaines de la France.

Hoche n'eût été rien sans la force des armées de sans-culottes, et ces armées furent *unies*. Tous, ils marchaient pour la Révolution. Et ce ne sera que l'armée de la Révolution Sociale qui pourra arrêter l'avalanche, qui l'empêchera d'approcher des frontières.

* * *

Mais — armée de la Révolution et gouvernement fort — sont deux termes qui se contredisent. La Révolution c'est l'absence d'un gouvernement fort. Maniaques en gouvernementalisme — qu'ils s'appellent révolutionnaires ou orléanistes — ils mentent, ils vous mentent, travailleurs, quand ils vous disent que la Convention arrêta l'Europe parce qu'elle fut un gouvernement fort.

La Révolution réveilla les forces de la France. Elle fit surgir les Hoche, et plus que les Hoche, — les sans-culottes, les grands *inconnus* qui sauvèrent la France, la civilisation. Elle réveilla le génie français, et par ce génie elle secoua l'Europe.

Un sabre, un gouvernement fort — si jamais ils pouvaient surgir à pareille époque — n'eussent fait que gêner le génie du peuple, le génie de la nation en 1793.

Ce ne seront pas des punaises en uniforme qui sauveront la France si jamais l'invasion arrive. Ce sera la Carmagnole du prolétaire, dansant sur les débris de ces deux meules qui ont broyé l'humanité pendant des siècles : la propriété et le gouvernement; volant aux frontières après avoir écrasé la vieille société bourgeoise, jeté aux quatre vents ses institutions et ses défenseurs, balayé toute la vermine des Boulanger et toute leur queue qui ne comprenait que la bourse en fait de patrie.

Ce n'est pas un sabre au service des bourgeois qu'il faut à la France. C'est le réveil du génie révolutionnaire, et ce génie dormira tant que l'on cherchera un sauveur de la patrie.

---

Nous venons de lire le *Manifeste du Parti Ouvrier* publié par le *Prolétariat* — et nous n'en revenons pas.

Quoi! les travailleurs français déclareraient qu'ils sont « prêts à oublier pour un instant les seize années pendant lesquelles la bourgeoisie française a trahi leurs espérances. »

Ils déclareraient qu'ils sont « prêts à défendre, à conserver, le chétif germe de nos institutions républicaines contre tout sabre qui viendrait les menacer. » ! !

Défendre la république bourgeoise contre un sabre, dans l'intérêt de la redingote noire de Ferry, lorsque l'édifice croule déjà, lorsque le mot de « Commune » est déjà sur les lèvres, lorsque le moment approche de donner le coup de grâce à la bourgeoisie et à se lancer dans l'avenir de la révolution sociale!

Se déclarer prêts à combattre sur les barricades sans autre idéal que de conserver le germe chétif des libertés de la république bourgeoise?

Oublier que la bourgeoisie a trahi « les espérances du peuple ». Mais ce n'est pas que les espérances qu'elle a trahies. Elle a trahi le peuple français. Elle est prête à le livrer au premier envahisseur venu, prête à refaire 1871.

Quel langage courtois que de parler d'espérances trahies lorsque la bourgeoisie a trahi tout, ruiné tout : l'industrie, l'agriculture, les moyens d'existence du peuple; lorsqu'elle a semé la misère pour faire son luxe, ruiné la moralité publique; tout sali à son contact infect, et amené la France à se demander : « Que faire en présence des brigands qui se préparent à la déchirer en lambeaux? »

Non, ce ne sont pas les travailleurs qui ont parlé. Eux, ils n'oublieront rien, ils ne pardonneront rien.

Ils se soulèveront contre les nouveaux décembriseurs. Et ils sauveront le germe chétif de libertés conquises, non pas en se faisant tuer pour Ranc ou Clémenceau, mais en faisant plus : en inaugurant la révolution sociale.

La République fut sauvée il y a dix-sept ans, par la Commune. Il ne s'agit plus de recommencer le sauvetage. Il est temps de marcher de l'avant, pour sauver les fruits des révolutions précédentes.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Le Conseil municipal est bien embarrassé avec la Bourse du travail. Sa création est la première grande victoire remportée par le Parti ouvrier et voilà que dès le début les ennemis sont dans la place. La bourse est un club permanent. Il y a toujours une salle ou deux dans lesquelles un ouvrier sans travail explique la cause de la crise aux camarades. C'est un public toujours renouvelé. Il s'y fait la meilleure des propagandes, celle qui se passe en causeries d'homme à homme. — Quant au but que se proposaient les organisateurs, il en est à peine question : les patrons n'y viennent pas.

Comment enrayer le mouvement? Le préfet de police voudrait bien la suppression de la Bourse. On va probablement chercher à y installer un pouvoir fort chargé d'empêcher les « excès », mais la propagande, on ne l'arrêtera pas.

* * *

A propos d'un des meetings des jours derniers à la Bourse, on lit dans un journal : « Les divers orateurs qui se sont succédé ont naturellement fait

appel à la violence, mais on sait que les réunions anarchistes, *peut-être parce qu'il n'y a pas de bureau*, ne sont pas par elles-mêmes bruyantes quelle que soit la nature des paroles des orateurs. » Avis à enregistrer.

* * *

Le ministère de la marine a vu défiler quelques milliers d'ouvriers sans travail. Des affiches apposées par de « sinistres farceurs » les avaient rassemblés sur la place de la Concorde. Du moment que les travailleurs n'ont pas encore conscience de leur force, ce rassemblement n'avait pas grande importance ; mais il était curieux de voir, paraît-il, avec quelle politesse ces messieurs du ministère éconduisaient les quémandeurs. Les ronds de cuir n'étaient pas tranquilles.

* * *

Des Italiens ont assailli un commissaire de police aux environs de Marseille. Il a fallu l'intervention de la gendarmerie et de nombreux agents pour disperser les mutins, au nombre de deux cents, et arrêter les meneurs. On dit qu'ils ont attaqué le commissaire parce qu'il était Français. C'est une blague. Ils ont attaqué le Français parce qu'il était commissaire de police. Il semble que sur ce terrain tous les exploités pourraient s'entendre et que les Français pourraient donner un coup de main aux Italiens.

* * *

Montceau-les-Mines. — On se souvient des détails qu'ont révélés, il y a cinq ans, les procès des mineurs, sur l'oppression religieuse et économique des travailleurs. Le propriétaire, M. Chagot, imposait à tous ses convictions religieuses et l'obéissance à toute la cafarderie d'église. Aujourd'hui encore rien n'est changé dans la situation des malheureux exploités et l'administration des mines et des usines, qui s'est vue si bien protégée par la force gouvermentale, vient d'imposer, sous peine de renvoi, l'obligation d'aller se confesser et de communier pour Pâques. Voilà la liberté dont on jouit en France en l'an 1888.

* * *

Roubaix. — Les compagnons Clayes et Demollet ont été arrêtés pour avoir vendu le journal sur la voie publique, et condamnés à un mois de prison sous prétexte d'insultes à la police. L'arrêt a été confirmé par la cour d'appel de Douai. Magistrats et policiers se soutiennent et font preuve d'une solidarité qui devrait nous servir d'exemple.

* * *

Woincourt. — La conférence organisée par les groupes du Vimeux, avec le concours des compagnons Paulet et Morel d'Amiens, a pleinement réussi. Trois cents personnes y assistaient. Bonne journée de propagande pour l'Anarchie.

* * *

Armentières. — Le citoyen Guesde a fait une conférence dimanche passé, où il a exposé longuement la critique de la rapacité patronale, l'astuce bourgeoise et la question économique. Sur le suffrage, tout en reconnaissant qu'il ne pouvait donner de résultats, il a engagé les travailleurs à voter, et à se grouper corporativement, quoiqu'il eût montré un instant auparavant, l'instabilité des corporations et la difficulté, sinon l'impossibilité, qu'elles soient un groupement effectif sérieux.

Le comp. Contat lui a répondu et montré ces contradictions. A la sortie de la réunion, nous avons distribué une grande quantité de journaux et de manifestes abstentionnistes.

Dans une causerie avec les collectivistes, nous avons vainement tenté d'amener le citoyen Guesde à s'expliquer sur le gouvernement du peuple par l'administration du Quatrième Etat. Il nous a été impossible d'en tirer autre chose que des mots vides.

En somme, l'élection législative présente aura eu pour résultat de permettre de faire de la bonne propagande.

* * *

Le manque de place nous oblige à renvoyer la publication d'une lettre adressée aux Knights of Labor par la Fédération des graveurs et guillocheurs de Bienne et des environs ; le compte-rendu du manifeste abstentionniste de nos amis du Nord, ainsi que diverses autres correspondances.

## Etats-Unis

Une grande grève ayant éclaté sur les chemins de fer de l'Illinois, les grévistes furent vaincus. Ils furent remplacés : les travailleurs inoccupés ne manquent pas, et la solidarité fait défaut.

Furieux de leur défaite, les grévistes s'en prennent aux misérables. Le télégraphe nous apprend qu'ils ont attaqué vendredi passé les trains qui étaient menés par des traîtres. Ils arrêtaient les locomotives en détruisant la voie et attaquaient les machinistes qui s'y trouvaient à coups de bâton et de briques.

L'ingénieur en chef de la ligne Burlington a été blessé dans une de ces rixes.

D'autre part, la compagnie ayant approprié les hangars des wagons pour y loger les machinistes qui avaient remplacé les grévistes, le feu fut mis la nuit à ces hangars. Pendant l'incendie, les grévistes assommaient les traîtres.

Tout un immense hangar fut brûlé, et les pertes de la compagnie sont évaluées à 700 000 francs.

On craint de nouveaux « désordres », dit le télégraphe.

On a raison. Les travailleurs sont las. La crise, le luxe des sangsues, leur avidité toujours croissante les exaspèrent.

On brûle les hangars pour y griller des traîtres. On finira par brûler pour griller les sangsues.

* * *

Les journaux américains annonçaient lors de la grève de Reading, qui eut lieu en janvier, que le défenseur de l'ordre capitaliste, le major Stochley, avait été envoyé sur les lieux de la grève avec *cinq cents agents secrets* qui devaient se disséminer au milieu des grévistes pour faire échouer la grève. Les journaux socialistes ont confirmé cette nouvelle en la reproduisant.

Comme on voit, les choses se font en grand en Amérique. Ce n'est pas un Brenin qu'on envoie ; c'est cinq cents à la fois.

Sous le masque de travailleurs, de petits boutiquiers, etc., ces cinq cents agents ont travaillé avec ardeur pour désorganiser la grève. Et on comprend quelle force représentent cinq cents coquins qui s'entendent comme des larrons en foire, qui viennent à un moment donné se répandre au sein des travailleurs, intriguant tous à qui mieux mieux contre la grève, pour gagner la paie de leurs maîtres.

Les travailleurs sont pris par ces coquins comme les paysans italiens par la *camorra*.

L'organisation autoritaire des Chevaliers du Travail est évidemment impuissante contre ces coquins. Et il n'y a qu'une chose à opposer à cette nouvelle tactique de la bourgeoisie : l'union des groupes travailleurs, absolument libres dans leurs mouvements, se connaissant parfaitement, au jour le jour, habitués à s'entendre, à agir en commun.

* * *

Les « trusts » c'est la grande préoccupation du moment. Le Sénat des Etats Unis s'en est ému, il a ordonné une enquête.

Le « trust » en Amérique, le « ring » en Angleterre — c'est la ligue des capitaux. En bon vieux français ça s'appelait les accapareurs. Dix, quinze de ces millionnaires comme notre siècle industriel en a créé s'entendent pour acheter toute la récolte de café, ou bien toute la récolte de froment, tout le sucre produit. Ils additionnent leurs millions et profitant de leur crédit immense ils achètent à l'avance le sucre, le café, le froment. Le sucre lorsqu'il n'est que canne ou betterave, le froment sur pied. Puis, ils en font monter le prix. C'est la fameuse « liberté des transactions » prêchée par les économistes qui — pauvres gens — n'ont pas prévu ce que chaque paysan savait d'avance par ce qu'il avait vu au village.

Le dernier mot dans les exploits des accapareurs américains c'est l'immense syndicat formé pour acheter tout le sucre. Des centaines de millions sont mis en jeu, et le bénéfice net que nous tous nous allons avoir à payer à ces gredins, est estimé à 400 millions de francs environ.

Et nous maintiendrions encore le capital ? Le dernier nigaud ouvrira enfin les yeux en voyant l'emploi scandaleux qui se fait des fortunes. Le capital se charge lui-même d'ouvrir les yeux aux plus aveugles.

* * *

Les maisons a la cité. — On parle beaucoup des évictions des fermiers irlandais. Mais les évictions des locataires dans les villes ne leur cèdent en rien. Ainsi nous trouvons dans le dernier numéro de la *Revue Icarienne* cette comparaison : De juin 1885 à juillet 1886, les seigneurs en Irlande ont jeté dehors 2008 familles de paysans ; en tout 8817 personnes. Mais pendant douze mois les propriétaires des maisons à New-York ont jeté sur le pavé 22 804 familles, soit un total de plus de cent mille personnes. Et New-York n'a qu'un million et demi d'habitants, tandis que l'Irlande en a cinq.

Et on crie toujours : « La terre à la nation ! » sans crier : « Les maisons à la cité ! » — Pourquoi ? — Parce que les bourgeois veulent avoir la terre, en plus des maisons et que les bourgeois travaillent *pour* la nationalisation de la terre, tandis qu'ils travaillent *contre* la nationalisation des maisons habitées et des usines.

## Suisse

Le gouvernement de cette « République démocratique » travaille à merveille — pour l'anarchie. Jusqu'ici les soi-disant libertés politiques (droit de réunion, la parole libre, etc.) ont encore bien aveuglé et ébloui la grande masse des ouvriers pour ne pas leur laisser reconnaître toute la tristesse de leur sort qui est précisément le même qu'en Allemagne, Angleterre et partout : de chanter la misère ! Depuis 1876, l'année des manifestations du drapeau rouge en Suisse, nos libertés ont diminué de plus en plus, les manifestants furent arrêtés, frappés d'amendes et emprisonnés ; lors de plusieurs grèves, surtout ces dernières années, on mit au cachot les meneurs. En 1885, il y eut le grand fouillement et l'arrestation de nombreux anarchistes dans toutes nos villes, sous le prétexte qu'ils avaient conçu le projet de faire sauter le palais fédéral à Berne. L'instruction démontra clairement qu'il n'y avait pas la moindre trace de vérité dans ce bruit ; vous savez qu'on relâcha donc les compagnons, leur innocence mise au jour. Oui, on les relâcha — pour les expulser du territoire suisse. C'est alors, au printemps de 1885, qu'officiellement on débita pour la première fois l'idée que le fait d'être partisan des idées anarchistes, même en théorie seulement, suffisait absolument pour être regardé et traité comme un criminel dans notre pays libre.

Une grande brochure publiée alors par le juge instructeur Edouard Müller, député radical pas peu ambitieux, déclara au peuple étonné qu'il est nécessaire que « nos ouvriers » se séparent bien de ces gueux, et que les anarchistes, quoique leur projet de faire sauter le palais fédéral fût démontré comme étant invention pure et simple d'un coiffeur moitié fou et perdu par son ambition — ce que M. Müller avoua et expliqua longuement lui-même — enfin que, malgré cela, ces anarchistes sont de grands criminels qui, il est vrai, n'ont encore commis aucun crime, mais qu'il faut que la police veille sur eux.

L'appétit vient en mangeant, en Suisse comme autre part. En été 1887, il y eut, à la grève des menuisiers, une grande manifestation ouvrière à Berne ; l'orateur principal fut traîné dans la boue par tous les journaux, surtout ceux radicaux, et, dans un procès qu'un bourgeois glorifié lui intenta, condamné à de fortes amendes, frais, dommages-intérêts, etc. En octobre, meetings de protestation contre l'infâme jugement de Chicago à Berne, Bâle, Zurich ; quelques articles violents dans un journal social-démocrate allemand (destiné à l'Allemagne) paraissant à Zurich. Notez bien que dans tout cela il n'y a pas un seul acte illégal, il n'y a rien que la pratique, même assez modérée et n'atteignant pas le quart de ce qui est permis en France, en Belgique et en Angleterre, la pratique légale, dis-je, de nos droits constitutionnels. Mais le grand chancelier fronça les sourcils contre son petit voisin, et les héros du gouvernement helvétique, les descendants de Guillaume Tell, tant glorifié par des paroles et tant renié par les actes, s'empressèrent de pâlir — et d'obéir aux menaces du Nord.

En février 1888, nouveaux fouillements chez nombre de compagnons, nouvelles arrestations. Pourquoi ? pour des actes ? Non, puisqu'il n'y en avait point. Mais pourquoi donc ? Pour avoir osé dire dans des réunions publiques qu'on est anarchiste. Il n'y a pas un mot d'exagéré là. Après coup, le Conseil fénéral (notre gouvernement) dans une missive aux Chambres, a exposé nettement et bien exactement ce point de vue, fort nouveau, mais officiel !

Mais on fit mieux encore ! Pour légaliser après coup ses actes illégaux, le Conseil fédéral demanda aux Chambres législatives d'une manière démonstrative et avec le plus grand bruit possible un crédit de 20 000 francs pour « l'organisation d'une police politique » qui aurait spécialement à « surveiller les anarchistes et les agents provocateurs ». Le rapport y relatif est si intéressant que nous y reviendrons plus tard ; c'est un écrit éhonté et digne d'une chancellerie russe, à part qu'il y a quelques bêtises trop mal cachées pour un lecteur quelque peu intelligent et qu'en Russie on aurait su éviter.

Le Conseil fédéral et les Chambres, comme des grenouilles se gonflant, disent bien haut qu'ils ne veulent pas que des « miasmes d'anarchistes étrangers » nous troublent désormais nos bonnes relations que nous avons avec l'Allemagne ; mais ils ajoutent bien vite que ce n'est pas par peur du puissant Prussien que nous faisons cela, ni pour plaire à

M. de Bismarck, oh non ! mais seulement parce que, comme Etat respecté et respectant nos voisins, nous ne tolérons point qu'on les attaque, eux et leurs institutions et autorités vénérées, depuis notre territoire !

Malheureusement, des employés fédéraux ont trahi le grand secret qu'au reste chacun connaissait déjà — que l'ambassade du saint Empire a adressé de violentes menaces au Conseil fédéral, et que celui-ci, perdant la boussole, s'empressa de suivre l'Allemagne dans la belle voie, fort peu républicaine, il est vrai, de la loi antisocialiste de triste mémoire.

Eh bien, messieurs, vous ne tolérez pas les théoriciens assez innocents jusqu'à présent, bon, c'est vous qui les aurez poussés à devenir des praticiens ; c'est vous, avec votre police politique, qui crérez les vrais anarchistes en Suisse.

## Italie

Le spectacle qu'offre en ce moment l'Italie officielle est des plus édifiants. Un gouvernement qui tremble littéralement devant les conséquences de ses crimes et ne sait ou ne veut pas s'arrêter dans la voie désastreuse où il s'est lancé corps et âme, argent et hommes : une Chambre hébétée qui, après avoir subi, sans oser s'y opposer, la criminelle expédition d'Afrique, reçoit en face l'insulte d'un ministre qui lui en impute cyniquement la responsabilité ; les démagogues, les républicains, les hommes d'Etat de l'Extrême-Gauche, frappés d'une impuissance phénoménale, incapables de lancer un mot capable de secouer les engourdis qui forment leur clientèle ; le pays réveillé d'un rêve de gloire, de conquête et d'enrichissement, et rappelé à la dure réalité qui dit que mille forçats de la milice sont chaque jour frappés par la maladie sur les sables africains, et annonce des centaines de morts par jour, de nouveaux impôts, et un danger imminent de défaite et des plus grandes détresses. Que faire donc ? par où commencer ? contre qui se retourner ? Ces questions s'agitent aujourd'hui sourdement en Italie. Le mécontentement général est près de se tourner en révolte ouverte. Il faut une initiative — une première impulsion, un fait qui formule et détermine les tendances populaires. Malheureusement beaucoup de gens attendent encore le mot d'ordre du dehors : ils l'attendent en vain. Il faut que l'initiative soit indigène ; il faut que l'Italie révolutionnaire se lève d'elle-même.

En attendant, les révoltes partielles se suivent. En Sardaigne, dans la province d'Aquila, à Catania et à Coltagirone, le peuple se soulève contre les tripotages de la Banque, ou pour demander du travail, ou pour attaquer violemment la propriété et les grands propriétaires.

Néanmoins, ces révoltes partielles quoiqu'elles soient destinées à préluder au mouvement révolutionnaire, et même à s'accentuer à mesure que nous nous approchons de la dégringolade, n'attirent plus que faiblement l'attention publique. C'est qu'on a l'œil sur des faits plus généraux : on est préoccupé par le pressentiment d'événements plus importants. Nous sommes bien arrivés au temps où, aussi bien dans les limites de chaque territoire qu'en dehors de ces limites, il n'y a plus que les événements qui portent un caractère général universel qui aient de la valeur.

Nous signalons avec plaisir une grande effervescence dans le mouvement révolutionnaire en ce pays.

Nous avons reçu les deux premiers numéros de l'*Operaio*, journal anarchiste qui se publie à Reggio, Calabre (adresser : fermo in posta). L'*Humanitas* clandestine a aussi paru.

Les compagnons de Venise, malgré les persécutions de la police, continuent la publication de l'*Ottantanove*. Ce journal a été saisi encore deux fois ; le dernier numéro est paru en blanc, en l'honneur de la liberté de la presse qu'on joue en Italie.

La *Rivendicazione* de Forli, organe des socialistes de la Romagne, invite les députés socialistes à donner leur démission, vu qu'ils n'ont su ou pu rien faire que se faire absorber par les parlementaires. Il paraît que les socialistes italiens sentent le besoin de sortir de la longue inaction dans laquelle la « méthode nouvelle » des parlementaires les avait plongés.

## Espagne

Un conflit a éclaté dans la province de Grenade à la suite de réductions de salaires dans les sucreries. Il revêt un caractère sérieux qui fait craindre des désordres. Des placards menacent d'incendie les cultivateurs qui affermeraient leurs plantations à des fabricants. Ces affiches portent que pour empêcher que l'on ne puisse éteindre ces incendies, on procèdera à l'aide de cartouches de dynamite.

Le gouverneur a convoqué une réunion mixte de cultivateurs et de fabricants pour aviser aux mesures à prendre pour terminer le conflit, lisez : étouffer l'agitation ou fusiller les ouvriers.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Bruxelles. — Un groupe anarchiste, composé de travailleurs de différentes langues, vient de se fonder. Dans une première réunion, il a été décidé de travailler activement à combattre les préjugés qui existent encore, surtout celui de la patrie, en faisant comprendre que le seul ennemi c'est le capital et que le seul remède c'est la révolution violente. On a décidé également d'entreprendre une active propagande dans les campagnes au moyen de manifestes, brochures et de la parole ; on initiera le peuple à l'expropriation, car c'est en prenant possession de la richesse produite par les travailleurs des générations passées et présente qu'on pourra assurer le succès de la Révolution Sociale et arriver à l'Anarchie qui nous donnera la vraie liberté et la vraie justice.

Vive la Révolution Sociale ! Vive l'Anarchie !

Le groupe *l'Audace*.

* * *

Compagnons,

Au nom du groupe anarchiste le *11 Novembre* de Rome, nous vous envoyons notre salut révolutionnaire et nous vous demandons de bien vouloir annoncer dans votre journal la constitution de notre groupe.

Malgré les persécutions de la police et la défection de quelques compagnons convertis aux idées parlementaires, le parti anarchiste est plus fort et plus vivant que jamais. Tous les affamés, tous les vaincus se réveillent et, conscients de leur force, réclament leur part de bien-être et de bonheur.

Pour cette fois-ci, la victoire est restée aux bourgeois et à nos frères de l'armée qui ont montré dans la répression une férocité et une brutalité inouïes. Le sang des prolétaires a rougi le pavé ; la haine longtemps comprimée éclate, la guerre sociale est proche.

Les partisans des réformes sociales cherchent à enrayer ce mouvement en avant, ce réveil de la conscience populaire. Mais, aux réformes anodines, aux luttes stériles des débats parlementaires, le peuple préfère la lutte violente, la bataille des rues, le drapeau noir cloué à la barricade. C'est la tactique préconisée par les anarchistes.

Partisans de la révolte, individuelle ou collective, contre toutes les autorités, contre toutes les oppressions, nous unissons notre voix à la vôtre pour protester contre l'inique condamnation qui frappe nos deux vaillants compagnons Cyvoct et Gallo. Protestation platonique aujourd'hui, mais la bourgeoisie prend le soin de nous indiquer la voie à suivre. Elle frappe sans pitié et sans merci les vaillants qui proclament hautement le droit à l'insurrection, le droit à la vie.

La bourgeoisie voit le principe d'autorité ébranlé, le gouvernement républicain ou monarchique, peu importe, discrédité aux yeux du peuple ; elle sent le pouvoir lui échapper et elle devient féroce et lâche. Ce sont ses derniers moments. Bientôt, groupés autour du même drapeau, se rallieront tous les opprimés prêts à livrer la dernière bataille, décidés à vaincre ou à mourir.

Salut et Révolution Sociale.

* * *

Les camarades de Roubaix ont reçu d'un compagnon de Lille 5 fr. pour la propagande abstentionniste.

* * *

Le groupe de propagande dans les campagnes a reçu : groupe des travailleurs communistes du XX^e^ 15 fr., collecte au groupe de Picpus 3,10, Germain 0,75. Total 18,85.

* * *

Rochefort. — Le groupe la Bombe remercie les groupes de Saint Nazaire et de Saint-Amand qui lui ont envoyé, le premier 7,50 et le second 2,25, pour l'aider dans l'organisation d'une série de conférences que le groupe a l'intention d'organiser.

## PETITE CORRESPONDANCE

C. à Pamiers. — L'adresse demandée est 7 rue Saint-Martin à Vienne.

C. V. à Bazincourt. — Nous avons fait remettre votre souscription à « Terre et Liberté ». Selon votre lettre nous avons gardé le montant des deux abonnements qui vous seront servis par la « Révolte » si ce journal ne paraît pas.

D. passage Lathuile. — Distribuez les invendus. Quant à la communication de la Panthère, nous l'avons reçue trop tard pour être insérée.

A ce propos nous ferons remarquer aux camarades que ce n'est pas rue de l'Echiquier qu'ils doivent nous adresser leurs communications, mais rue Montfetard.

F. à Toulon. — Reçu mandat. Avez-vous oublié les deux portraits envoyés ?

V. B. à Puget-Ville. — Avons écrit à Genève pour les brochures demandées, sauf « Où vont les anarchistes ? » que nous ne savons où nous procurer.

J. A. à Saint-Maurice. — Nous n'avons pas de numéros de « Revoluçao Social » à notre disposition, mais voici l'adresse : rua S. Sebastiao 16 — 20 andar, Porto.

Le compagnon qui nous a fait répondre sous les initiales B. B. K. à Asnières, est prié de nous faire savoir s'il voudrait entrer en relations avec un camarade pour la formation d'un groupe et de nous faire parvenir son adresse en ce cas

Prière au camarade de Cette de faire relever 6 livres vendus chez le vendeur.

E. M. à Suez. — Reçu vieux timbres. Merci. Entendu, nous vous enverrons chaque fois qu'il paraîtra quelque chose de nouveau.

W. à Erquinghem. — Reçu mandat. Si tout le monde ne portait plus de retard que vous, nous ne nous trouverions pas empêtré comme cela.

Nesmos à Entressens. — Le journal nous revient avec la mention « inconnu ».

Le camarade Boissy est prié d'aller chez Bernard prendre les bouillons et d'en faire la distribution pour la propagande.

D. à Roanne. — Merci. C'est un surcroît dans la vente qui seul peut nous aider à vaincre les difficultés matérielles.

E. H. à Lyon. — Nous n'avons rien reçu du libraire, envoyez-nous son adresse ou, si c'était possible, celle d'un vendeur en gros qui voudrait se charger du service de Lyon.

L. à Roubaix. — Reçu mandat. S'il y avait la possibilité de trouver un libraire solvable et qu'il y ait chance d'élargir la vente, vous pourriez nous envoyer l'adresse.

F. à Amiens. — Nous n'avons pas la question sociale.

M. à Saint-Quentin. — Nous n'avons pas suivi la lutte électorale, ni conservé les journaux.

Ch. à Saint-Etienne. — Nous sommes de votre avis au sujet du groupement actuel, mais ce n'est pas une raison parce qu'il a été mal compris jusqu'à présent qu'il n'y ait pas possibilité de faire mieux. Se retirer sous sa tente sous prétexte que ça ne va pas est du découragement et rien de plus. Quant au libraire de la Grand'Croix, du moment que nous vous avons écrit, c'est que c'est vrai ; nous ne nous expliquons pas votre sortie à ce sujet.

H. B. à New-York. — Reçu lithographie et journal. Merci.

P. M. à Vienne. — On a dû vous écrire de Valence. C'est nous qui avons remis votre adresse.

B. à Armentières. — Nous mettons les deux volumes dans le paquet de M. Veuillez lui réclamer.

B. à La Machine. — Votre nouvel abonnement va jusqu'à fin juillet.

A. S. à Lyon. — Merci pour l'adresse, nous lui écrivons.

O. à Reims. — « L'avenir » de Victor Hugo n'est que de la phraséologie. Pas assez d'idées.

D. passage Lathuile. — G. à Persan — L. à Bienne — T. à Vienne. — F. à Reims. — R. à Villiers. — S. à Calais. — M. à Saint-Etienne. — M. rue Marcadet. — W. à Fressenneville. — C. B. à Beaune. — M. G. à Marseille. — W. - D. à Flixecourt. — S. à Cette. — I. au Havre. — G. à Brest. — L. K. à Liége. — G. à Marseille. — R. à Verviers. — D. à Roanne. — G. à Persan. — W. à Bruxelles. — B. à Vienne. — L. à Avignon. — F. à Amiens. — V. à Clichy. — R. à Valence. — R. G. à Villiers. — B. à Nancy. — C. à Lyon. — B. à Nîmes. — R. à Beaucaire. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Fressenneville. — Dimanche, 22 avril, à 3 heures du soir, réunion de tous les groupes du Vimeux au local habituel. Le comp. Z. est spécialement invité. Ordre du jour : les meilleurs moyens de propagande.

Amiens. — Dans l'espoir que les camarades finiront par se débarrasser de leur coupable indifférence vis à vis de la lutte que nous soutenons contre la bourgeoisie, le groupe les Éclaireurs de Picardie les invite à la réunion qui aura lieu dimanche 15 avril, au Grand Cochon de Lait, en face de la Hotoie, pour continuer l'étude commencée.

Persan. — Tous les socialistes sont invités à la réunion du groupe les Misérables, le 15 avril à 7 1/2 heures. S'adresser pour le lieu de rendez-vous au compagnon Gros, vendeur de la *Révolte*. Ordre du jour : lecture de l'Ere Nouvelle. Concert.

Tous les compagnons qui ont été convoqués par lettre au nom de la Panthère sont priés d'être exacts au local convenu. Question de la plus haute importance.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première année N° 30 — 5 CENTIMES — Du 21 au 27 AVRIL 1888.

I. I. S. G. COLLECTIE UGO FEDELI

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois. . . . . » 2 50
Trois mois. . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE
Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois. . . . . » 3 50
Trois mois. . . . . » 1 75
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS LECTEURS

*Nous tenons à remercier les camarades qui, à l'annonce de notre situation précaire, se sont empressés de nous venir en aide. Mais, s'il y a des camarades qui ont répondu à notre appel, beaucoup de nos dépositaires ne nous ont pas répondu, de sorte que la situation est toujours la même. L'argent des souscriptions n'a guère servi qu'à alléger le crédit et boucher quelques trous. Nous prions les retardataires de faire leur possible pour liquider leur compte.*

*Le groupe de propagande aux campagnes remercie également les camarades du concours qu'ils lui ont apporté.*

## LE CÉSARISME A NOS PORTES

L'histoire ne se répète pas. Mais des conditons semblables amènent à des résultats semblables. Et c'est ce que nous voyons aujourd'hui ; 1848 renait à quarante années de distance ; et de nouveau nous avons le bonapartisme, le césarisme, sur les bras.

En 1848, les prolétaires de Paris donnaient trois mois de misère au service de la république bourgeoise. Et au bout de ces trois mois, ne voyant rien venir, dégoûtés des radicaux plus ou moins socialistes, les uns saisissaient le fusil contre la république bourgeoise ; tandis que les autres, — la foule, la masse désespérée, acclamait le César qui lui promettait le socialisme gouvernemental ou, du moins, des victoires au dehors, du travail à l'intérieur.

Si à cette époque, il s'était trouvé un parti assez sérieux pour avoir une idée plus avancée que la république du suffrage universel ; si une idée plus grande avait été lancée, ceux qui laissaient égorger les insurgés de juin et criaient *Vive Bonaparte* le long des boulevards se seraient ralliés au mouvement. La révolution commençait.

Mais, quelle idée pouvait lancer cette Montagne tout aussi âpre à la curée que les autres ? cette Montagne qui cherchait à ménager la chèvre et le chou ? qui vivait de souvenirs jacobins de 1793, de fables convenues sur le jacobinisme de 1793 ?

Elle fut inepte, impuissante ; et le Césarisme vint, promettant au bourgeois la curée, au travailleur la reprise des affaires et un vif intérêt pour la question sociale.

Et la France subit la honte du second Empire, la curée des rastaquouères, la maison publique de Compiègne, l'orgie des millionnaires, l'écrasement de Sedan.

—

Et maintenant, le Césarisme s'annonce de nouveau dans des conditions semblables. Une maladie profonde, un cancer qui gagne jusqu'aux parties que l'on croyait saines.

De nouveau, comme en 1848, le travailleur est las de cette république des épiciers : des Limouzin-Wilson, des voleurs tonquinois, des marchands de décorations, des tripoteurs en chemins de fer, canaux, emprunts. Il est las de voir cette curée de la haute pègre sous le masque de la République.

Il a longtemps attendu qu'une parole sérieuse lui vînt des partis avancés. Mais qu'a-t-il trouvé ?

De piètres radicaux, ne demandant tous qu'une seule chose : celle de partager le pouvoir et les places avec les épiciers installés en haut lieu par Gambetta.

Des socialistes ne demandant qu'à être admis aux rangs des épiciers, à gouverner comme eux, soit au parlement, soit au conseil municipal.

Des révolutionnaires dont l'idéal ne va pas plus loin que le césarisme jacobin.

Un parti ouvrier qui, après avoir prêché Commune, s'est mis à prêcher Municipalité, et qui, aujourd'hui au moment où toutes les libertés de la France sont menacées, où le cri de *Vive la Commune révolutionnaire* eût été la seule conclusion logique de tout ce qu'ils avaient prêché jadis et la seule digue à opposer au flot montant du Césarisme — ne trouve rien à dire sinon prêcher l'alliance avec les côtelettes de Ferry pour s'opposer au bonapartisme qui s'annonce.

Montagne en 1848 ! rien que la Montagne, cachant toujours la redingote sous la blouse dont elle s'affuble.

—

Car, ne nous y trompons pas, c'est le bonapartisme qui nous envahit.

Qui est ce Boulanger après lequel on court dans le Nord, à Paris, à Lyon ? Qu'est-ce qu'il représente ?

La révision de la Constitution, répond-il. Mais dans quel sens ?

— La révision plébiscitaire, celle que représentait Napoléon en 1848. Oui, la révision plébiscitaire : la présidence acclamée par le plébiciste.

Que Monsieur Rochefort ne dise pas non ! C'est le plébiscite en faveur de Boulanger qu'il organise. Que Madame Séverine — son ennemie hier, son alliée aujourd'hui, — ne prenne pas ces airs de pitié pour Boulanger : le *Cri du Peuple* s'attelle déjà au char du césarisme plébiscitaire.

Le plébiscite, l'élu du peuple, le César, — voilà ce qu'ils prêchent tous : le Laguerre, ami de Portalis, le blanquiste Susini, le journal de Rochefort et des blanquistes et tant d'autres !

Ils sont d'ailleurs dans leurs rôles. Qu'ont-ils jamais demandé si ce n'est un gouvernement fort ? Qu'ont-ils jamais voulu sinon la dictature acclamée ou subie par le peuple ?

Le Césarisme, c'est leur idéal de gouvernement. Ils sont dans leur rôle en chauffant le Nord pour leur candidat.

—

La cheville ouvrière de tout ce mouvement, c'est le petit boutiquier. Il ne veut pas que la grosse finance s'enrichisse pendant que lui se ruine. Toujours jacobin, il veut un gouvernement fort pour tenir le travailleur sous son talon. Toujours chauvin, il veut que la France se mesure avec l'Allemagne, qu'elle voie si ses sept millions de fusils valent les sept millions de fusils allemands.

Et le peuple travailleur ? Il est las de ces farceurs, des bourgeois plus ou moins peints de rose et il se dit : « N'importe quoi au lieu de ce marais où nous croupissons, où nous étouffons, où nous devons languir sans travail, sans moyens d'existence ! »

Eh bien non ! Nous ne voulons pas de ce « n'importe quoi ! » Nous savons ce que nous voulons. Et nous savons que ce n'importe quoi, c'est le césarisme.

—

Point de césarisme !

Dans les villes — la Commune communiste et anarchiste : elle le sera de par la nécessité des choses.

Dans les campagnes — la terre à celui qui la cultive ! Un bon coup de balai aux paresseux qui possèdent un tiers de la France.

Partout — à bas l'hypothèque, à bas les titres de dettes, à bas la rente du loyer !

Et, puisque guerre il y aura, — armement de tout le peuple, confié au peuple lui-même, s'organisant lui-même pour la défense, et prenant là où il y a pour nourrir, vêtir et loger l'armée populaire, le travailleur armé.

—

Et, si peu nombreux que nous soyions, si nous lançons ce cri de guerre aux bourgeois, — ce cri trouvera écho auprès du travailleur et du paysan opprimé. Il ralliera les masses.

Mais — le temps presse. Et si nous le perdons, César est à nos portes, suivi de son cortège de plumitifs vendus, de financiers véreux et de femmes galantes — cortège qui va grossir ces jours-ci de toute la haute et basse pègre en redingote.

— Vous n'avez pas voulu de la Révolution Sociale — vous aurez César ! écrivait Proudhon.

Aujourd'hui encore ils acclameront un César pour éviter la Révolution.

Eh bien, non, c'est la Révolution Sociale que nous opposerons au Césarisme.

Et nous vaincrons, nom de Dieu !

## L'ÉLECTION DU NORD

Victor Napoléon et ses acolytes soutiennent Boulanger. Des Victoriens plus ou moins déguisés font la campagne boulangiste, soutenus par quelques imbéciles de la Montagne et quelques blanquistes assoiffés d'un gouvernement *fort*.

Les Victoriens espèrent porter leur marmot sur le trône sur les épaules de Boulanger. Et le rusé coquin les laisse faire puisqu'il sait qu'avec la soldatesque il pourra toujours se pousser lui-même à la présidence.

Les petits bourgeois se pâment de joie.

Les travailleurs laissent faire, espérant qu'il sortira quelque chose de la tourmente.

Le parti ouvrier propose de défendre « les faibles vestiges de liberté » en compagnie des opportunards.

Et aucun parti ne pense à proclamer la Commune expropriatrice.

Voilà la situation.

Et cependant il n'y a pas d'autre choix que celui-ci :

Ou bien, la Commune, l'expropriation.

Ou bien, la guerre et la dictature militaire.

Le choix est facile à faire.

Le bourgeois criera : *Guerre et Boulangisme !*

Le travailleur dira : *La Commune, l'expropriation.*

Il le dira. Mais il s'agit de le crier — et de le faire.

* * *

L'élection du Nord vient d'avoir lieu. Les parlementaires de toutes nuances, opportunistes, radicaux, socialistes, voire même révolutionnaires, peuvent contempler aujourd'hui les fruits de leurs innombrables reculades, de leur insatiable désir de faire des concessions à l'esprit de réaction, de leur obstination à vouloir entretenir — en les modifiant pour leur usage — tous les préjugés et toutes les institutions créées ou accommodées par la réaction.

Après avoir entretenu la légende du suffrage manifestation de la volonté du peuple ; après avoir été les panégyristes de la délégation des pouvoirs à des mandataires ; après avoir cherché à convaincre les naïfs, à se convaincre eux-mêmes, peut-être, que, modifié par eux, le système électoral n'était plus le plébiciste donnant des maîtres au peuple ; ils viennent de voir l'épreuve du parlementarisme. Les électeurs du Nord viennent de leur répondre en acclamant un traîne-sabre, pour l'unique raison qu'il refuse l'obéissance à ce système parlementaire si bien perfectionné, qu'il menace de le détruire, et qu'il est une promesse de pouvoir fort, de dictature populaire et patriotique (on a tant excité contre les ouvriers étrangers !), assez vague et assez vaporeuse pour permettre toutes les illusions les plus diverses.

C'est le césarisme plus ou moins remis à neuf et approprié à notre génération, qui a triomphé dimanche. Les parlementaires ont accompli leur œuvre de masturbation et d'écœurement, et aujourd'hui leurs fidèles leur répondent : « C'est la dictature qu'il nous faut ! »

En 1848, c'était sur le nom de Napoléon, en 1888, c'est sur celui de Boulanger que la dictature s'affirme. Voilà les beaux résultats qu'ont obtenus ces pitres sans cœur ni convictions, qui ont toujours entravé la marche du progrès, pour lesquels on nous demandait de modérer nos aspirations, on nous recommandait le calme et la tranquillité afin de permettre de tenter l'essai de leurs idées, de leurs programmes vides et sonores. Ils nous ont ramené au césarisme ; mais, eux, ils ont fait leurs petites affaires, et demain ils seront « du côté du manche », abandonnant leurs dupes plus que jamais divisées et incapables d'aucune résistance sérieuse.

Et il se trouvera encore de pareils polichinelles pour venir essayer de reposticher le suffrage et nous le présenter comme un moyen d'affranchissement.

* * *

Quant au rôle des anarchistes dans cette élection, il a été le même que d'habitude : combattre tous les candidats et le principe même du suffrage. Ils ont hardiment attaqué dans toutes les réunions, et ils ont publié leur opinion dans un long manifeste distribué partout et dont nous détachons les passages suivants :

« Quelles que soient les décisions du scrutin, la bourgeoisie ne se dessaisira de ses biens que le jour où, à l'exemple de nos ancêtres qui forcèrent la noblesse et le clergé, le 4 août 1789, à faire abdication de leurs privilèges, nous l'y obligerons par la force. Les nombreuses élections qui ont déjà eu lieu, ne sont-elles pas autant de preuves qu'après le vote, les élus devenus nos maîtres ne tiennent plus aucun compte de nos cris, de nos réclamations et de nos pétitions ? Ils se font muets jusqu'aux prochaines élections où ils recommenceront leurs boniments de saltimbanques. Divisés sur le terrain politique par orgueil, leur rapacité les tient fortement unis contre nous pour nous tenir en sujétion. Travailleurs ! ils vous disent que vous êtes le peuple souverain. Allons donc, est-ce vous qui votez les impôts, qui répartissez vos charges, qui décidez des relations avec les autres peuples, qui réglez, en un mot, toute la vie du pays ?

...« Les Jésuites rouges, jouisseurs et aspirants du pouvoir, derechef nous accuseront sans doute de faire le jeu de la réaction. Comme toujours nous répondrons : gouvernement veut dire autorité, opposition aux droits de l'homme ; servir la réaction, c'est agir contre la liberté. Or, le gouvernement étant, sous n'importe quelle forme un grand obstacle à la liberté et au bien-être pour tous, le sanctionner par le vote c'est faire opposition aux droits des individus, c'est servir l'oppression, c'est-à-dire la réaction. En partisans de la liberté absolue de l'individu n'ayant pour limites que les impossibilités naturelles et les besoins de son voisin également respectables, il est logique que nous soyons abstentionnistes en matière d'élection, que nous fassions le vide autour de tout ce qui est pour l'oppression, autour de tout ce qui est pour l'oppression, du libre jeu des volontés

...« De la libre entente, du libre jeu des services publics, sortira le bon fonctionnement des services publics. L'éducation des enfants, l'entretien des vieillards, considérés par les valides comme une dette, l'enfance, les chemins de fer, l'éclairage des rues et places, la navigation trouveront pour l'intérêt général, des intéressés qui s'en occuperont sérieusement par suite d'un libre contrat substitué à toute discipline imposée. De la formation, en dehors du travail, de toutes sortes de groupes selon les vues des individus émanera la satisfaction de tous les besoins scientifiques. Les inventions et les découvertes seront profitables à tous. Enfin la suppression de toutes les difficultés matérielles fera naître entre les hommes un bonheur et une harmonie éternels.

« Pour en venir là, vous voterez inutilement pendant des siècles. Par le bulletin de vote qui entretient chez les hommes le principe d'autorité vous vous en écarterez de plus en plus, par la raison que la révolution sociale est le seul moyen d'établir l'Egalité, la Liberté et la Justice sur la terre. Ne votez plus ; voter, c'est se déclarer incapable de jouir de sa liberté, c'est s'avilir ; s'abstenir, c'est manifester le désir d'être débarrassé de toute autorité, c'est vouloir être libre, c'est attendre l'occasion de briser les chaînes de l'esclavage.

Vive la Révolution Sociale ! Vive l'Anarchie !

Les anarchistes du Nord.

* * *

A PROPOS DE MAIN. — Il y a huit jours, un journal boulangiste rappelait « la main froide et visqueuse comme celle d'un serpent », de Ponson du Terrail, et « la main d'oiseau de proie », de Q. de Beaurepaire, dans le procès de Pel.

Nous avions aussi : « Il prit l'enfant de la main gauche, de la droite son épée et se suspendit de l'autre », par Alexandre Dumas père, si la mémoire ne nous fait défaut. A ces cas assez singuliers de monstruosité dans l'organe du toucher, il convient d'en ajouter un nouveau qui nous est fourni par le brave général Boulanger lui-même, si nous en croyons une brochure publiée par un de ses amis et intitulée *Bassesse !* Certes, les officiers de l'armée d'Afrique nous ont assez montré que, si le soleil ardent de ce pays avait développé des goûts en eux, ce n'était pas celui des belles lettres ; aussi l'ami de « l'Enfant de chœur » tient-il à ne pas déroger à cette tradition. Oyez plutôt cette phrase de son discours au Prytanée de La Flèche :

« Vous aurez grandi à l'ombre du drapeau tricolore, *ce grand semeur de nos libertés* (Jean Macquart de la *Terre* de Zola, quoi !) *dont la noble et généreuse* MAIN (la main du drapeau !) *a si largement répandu sa graine* (la graine de la main ou du drapeau ?) sur tous les sols, que cette graine germe aujourd'hui sur le monde entier !!!... » (Ouf !)

Quand on pratique la théorie de Talleyrand-Périgord : « La parole n'a été donnée à l'homme que pour dissimuler sa pensée », et que l'on aligne des mots, au lieu de relier des idées, il est permis de parler un pareil charabia.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Le Conseil municipal continue à réclamer la journée de neuf heures et la fixation de salaires minimum pour les ouvriers qui travaillent pour la Ville de Paris. Des pourparlers sont engagés. Même le président du conseil des ministres a fait savoir qu'il avait éprouvé un grand plaisir à trouver si raisonnable dans ses réclamations le porte-parole de la députation, le révolutionnaire socialiste, vice-président du conseil municipal. De son côté, M. Joffrin s'est déclaré enchanté de la réception aimable que leur avait faite M. Floquet, et il a dit avoir confiance dans ses promesses de réformes. Quelle comédie !

Tout de même, si le gouvernement accorde au Conseil ce qu'il demande, cela ne peut qu'être bon. C'est une première application des idées de règlementation de nos adversaires socialistes et on verra les fruits que cela portera.

* * *

Ceux qui croiraient encore aux *personnalités marquantes* pourront méditer une lettre récente de l'élu révolutionnaire de Marseille, M. Félix Pyat. Elle répond à un article de Bebel. « Je suis Français, il est Allemand. Telle race, telle foi !... Ce socialisme national, je l'ai opposé au socialisme étranger, et l'auteur allemand prend sa revanche contre l'auteur français. »

* * *

Tout est sujet à congrès international. Il n'y a qu'aux travailleurs que le droit de se réunir est enlevé. Il vient de se tenir à Paris un congrès scientifique catholique international qui doit s'occuper des rapports de la science et de la foi. Le pape a eu fait beaucoup prier pour autoriser la réunion. Au grand scandale des vrais croyants, il a permis le congrès à condition qu'on n'y traite aucune question théologique. On est toujours le révolutionnaire de quelqu'un.

* * *

ARMENTIÈRES. — Nous avons vu une assez singulière manifestation du dégoût de la loterie électorale qui grandit chaque jour. Dans la rue du Quesnoy, près du scrutin, on voyait dimanche matin un grand placard formé d'un manifeste abstentionniste entouré de cartes d'électeur et des portraits de quelques personnages politiques qui s'engraissent au râtelier du pouvoir. Sur le front de ces sangsues, on avait écrit le mot « voleur » et, au milieu du groupe, celui de « criminels ». Ce placard a obtenu un grand succès et a été très approuvé.

## Irlande

En Irlande les profits et pertes des dernières semaines se balancent à peu près. Car si cinquante propriétaires ont adhéré à la réduction de leurs fermages, il ne faut pas perdre de vue que ces « bons » propriétaires sont seulement les plus malins qui aiment mieux la moitié d'un pain que pas de pain du tout. Quand l'agent de Clanricarde fait savoir qu'on ait à se présenter à l'échéance, et qu'il attend tout le jour sans voir âme qui vive, son maître l'ouvrier peut bien passer sa colère en faisant mettre sur le pavé quelque misérable débiteur, mais cela ne lui remplit pas l'escarcelle ; Ponsonby peut aussi recourir à ses procédés ordinaires de pillage légal ou extra légal, mais ensuite il faudra s'acquitter des frais de procédure, payer les huissiers et l'artillerie. Qu'a-t-il profité au Dr Robert de Carnavon de chasser, sous l'aigre bise de mars, un malheureux idiot, grelottant sous sa mince couverture, et de faire raser les murs qui abritaient ce pauvre corps souffrant ? En 1886 Ross-Mahon, de Ballinasloe, ne voulait pas se contenter de vingt francs sur chaque vingt-cinq francs qu'on lui devait, à présent il accepte bien — et vivement — les douze francs et quelques centimes que lui ont attribués les commissaires nommés experts. Sir Henry Burke, encore un malin, trouve son avantage, non seulement à admettre la réduction, mais encore à payer les frais de procédure et une somme de 4000 fr. qui servira à réintégrer ceux qu'il avait brutalement et sottement renvoyés il y a quelques mois.

Les fermiers protestants de l'Ulster qui jusqu'à présent étaient restés assez naïfs pour croire quand même à la bonne foi de leurs maîtres, n'attendent plus leur salut que du Plan de Campagne, et se sont engagés, dans un meeting tenu récemment à Armagh, en vue d'une descente d'huissiers, à vendre le plus tôt possible tout ce qui pourrait être saisissable et à en mettre le produit à l'abri de ces rapaces.

Dans la plupart des sessions de comtés, on a constaté l'absence d'affaires graves ; mais les agents spéciaux ont prononcé 141 condamnations à l'emprisonnement : 47 pour attroupements, (dénomination commode et s'appliquant à toutes sortes de cas, par exemple à une compagnie de braves paysans qui recueillirent pour les familles affamées des prisonniers de Miltown-Malbay, 250 voitures de nourriture et de combustible). 22 condamnations de 2 à 4 mois de travail dur ont été encourues par de pauvres diables qui ne se souciaient pas de seconder la police en dénonçant leurs camarades ; 23 ont été prononcées pour excitation à la révolte ; 22 pour discours séditieux ; 6 pour port d'armes ; 6 pour sonnes avaient allumé des feux de joie et crié à bas Salisbury et Balfour ! 3 avaient secouru, sans même leur donner asile, quelques malheureux chassés de leur demeure (des administrations de bureaux de bienfaisance condamnées à restituer les sommes ainsi indûment distribuées ou à être coffrées) ; 5 mécréants s'étaient moqués de la police (délit qui semble devenir assez fréquent) ; un autre s'était permis de vendre le journal *les Irlandais* à... il en a eu pour trois mois ; 2 déplaisaient au policier en chef, 3 étaient inculpés d'intimidation, 1 de tentative de voies de fait, un autre s'était avisé de reprendre son bien et un autre refusait de moucharder un prêtre.

Les treize prisonniers de Miltown-Malbay ont été mis à une rude épreuve : on les avait enfermés séparément pour tenter de leur extorquer des révéla-

tions contre la promesse de libération immédiate, mais aucun ne voulut acheter sa liberté à ce prix, malgré les menaces du colonel Turner qui essayait de les intimider pour vaincre leur résistance.

Le Lord Chief Baron continue à rendre équitablement la justice. Il a annulé la condamnation à deux mois de prison d'Edouard Walsh, éditeur du *Wexford People*, la déclarant absolument illégale et décidant que le gouvernement paierait les frais.

La protection scandaleuse accordée par le gouvernement aux propriétaires qui essaient de rendre illusoires les concessions obtenues par leurs tenanciers, vient encore d'être confirmée par l'interdiction de tout meeting convoqué par les amis du peuple. Balfour et Cᵉ savent bien qu'O' Brien et ses confrères conseilleront toujours aux Irlandais de résister aux évictions et de ne pas manquer une occasion d'exposer leurs griefs aux commissaires nommés à cet effet. Le peuple a répondu à l'interdiction d'un de ces meetings en se réunissant dans trois endroits différents au lieu d'un et en cassant les reins au capitaine Plunkett, odieusement connu sous le nom de « Tirez sans hésiter ».

(*Freedom*, avril 1888)

## Italie

Un grave conflit a éclaté la semaine dernière à Bernalda, arrondissement de Potenza, entre la force publique et la population à cause de la taxe de capitation. Les paysans ont crié : à bas le maire, à bas les taxes ! Les gendarmes ont fait feu. Quatre paysans ont été tués, plusieurs autres blessés. Des gendarmes ont reçu aussi des blessures. Les autorités et des renforts de troupes sont arrivés à Bernalda. L'ordre est rétabli, mais les ferments séditieux persistent.

* * *

Nous apprenons l'apparition d'un nouveau journal communiste-anarchiste, *La Questione Sociale*, à Florence. S'adresser au comp. Giuseppe Cioci, poste restante, Florence (Italie).

Nos meilleurs souhaits de réussite au nouveau combattant.

A Mantoue également, a paru le 15 avril, le premier numéro de *l'Amico del Popolo* (adresse : poste restante). On voit que malgré les tracasseries de la police, les camarades italiens poursuivent activement la propagande.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

On nous communique l'intéressante lettre suivante qui a été adressée aux *Knights of Labor* de Brooklyn par le syndicat des graveurs et guillocheurs de Bienne et des environs.

Bienne, le 7 avril 1888.

A la société coopérative « la Solidarité » (adhérente aux Knights of Labor) de Brooklyn.

Messieurs et chers collègues,

Quoique ayant énormément tardé pour répondre à votre lettre du 16 novembre 1887, nous ne pensions pas moins le faire tôt ou tard. N'ayant pas, comme dans l'Ordre des Knights of Labor, des fonctionnaires rétribués qui puissent se charger d'une correspondance longue et régulière, nous nous sommes vus continuellement retardés dans notre intention de vous écrire, et nous avons aussi attendu que l'opinion de nos camarades se soit manifestée à l'égard de votre lettre, pour y faire une réponse générale.

Partageant votre manière de voir, au sujet de l'épargne, comme moyen d'amélioration du sort des travailleurs, nous sommes convaincus que les salaires atteignant *et devant toujours atteindre le minimum pour vivre*, les ouvriers sont pour la plupart dans l'impossibilité d'épargner. Le pourraient-ils que la situation ne s'améliorerait pas, au contraire : épargner, ce serait empêcher l'écoulement déjà si difficile de la production qui encombre les magasins, et par conséquent plus il y aurait d'ouvriers qui épargneraient en dépensant le moins possible, moins ils auraient de travail, et par suite cela les empêcherait bien de continuer à épargner. Cela nous prouve que la société bourgeoise se meurt des remèdes qu'elle emploie pour vivre. Nous sommes également certains que le régime de l'épargne répandu chez les ouvriers, développerait dans le cœur de ceux qui réussiraient, une satisfaction personnelle et un intérêt extrêmement égoïstes. Or ces deux sentiments qui caractérisent l'esprit bourgeois actuel, sont ceux que nous combattons le plus, car ceux qui les possèdent sont inaccessibles à toute solidarité, à tout intérêt général et par conséquent à toute idée humanitaire. Nous vous avons dit que nous luttions contre toute satisfaction personnelle et tout intérêt égoïste : c'est ce but qui nous anime, aussi dans nos groupements, nous nous efforçons de démontrer que l'humanité s'affranchira quand ces mauvais sentiments disparaîtront, quand on aura la conviction que les hommes ont tous besoin les uns des autres et doivent par conséquent pratiquer la solidarité sur les plus larges bases. C'est donc à ce point de vue que nous vous parlerons de la coopération. Nous savons qu'il y a coopération chaque fois que plusieurs individus s'unissent dans un but bon ou mauvais : aussi sans nous occuper de la coopération au point de vue politique, nous ne parlerons d'elle qu'au point de vue du travail. C'est après un long examen que nous vous soumettons nos réflexions à ce sujet, et ces réflexions nous poussent fatalement à ne voir dans la coopération qu'un remède restreint dans certaines industries et impossible dans les autres.

Voici donc nos réflexions : la coopération ne peut pas se généraliser dans la société actuelle parce que si d'un côté quelques travailleurs arrivent par leurs épargnes ou avec le secours d'autres travailleurs, à être mis en possession de leurs instruments de travail, il est impossible d'un autre côté, de procurer à la totalité des ouvriers les usines et instruments de travail, à moins d'exproprier les détenteurs actuels de ces engins. Cette impossibilité est surtout évidente lorsqu'il s'agit de posséder un grand matériel de travail, tel que le nécessitent l'usine, la terre, la mine et la mer. Il est aussi indéniable que les corps de métier les plus souffrants sont ceux qui peuvent le moins se constituer en coopérative, à l'aide de ressources qu'ils n'ont pas. Et si quelques ouvriers (dans peu de métiers) parviennent à y réussir, cette infime minorité satisfaite, n'ayant pas anéanti chez elle l'influence que crée la valeur monétaire, ira augmenter les rangs des bourgeois contre qui nous luttons et contre qui vous voulez aussi lutter. Et puis, dans n'importe quelle branche de l'industrie, il n'y a que les ouvriers les plus habiles seuls qui peuvent s'associer et lutter avantageusement contre les ateliers patronaux ; car, quand des ouvriers d'une capacité inégale s'associent, l'incapacité des uns porte ombrage à l'habilité des autres, et tôt ou tard l'association n'est plus tenable. La coopération dans les quelques métiers où elle peut s'introduire, ne peut être un moyen de bien être que pour les plus habiles ouvriers. Quand aux autres, malheur à eux, qu'ils restent dans le pétrin. On a pu faire souvent la remarque peu encourageante que, dans les coopérations, les associés, même en ayant des capacités à peu près égales, ne peuvent pas parvenir à s'entendre continuellement : cela n'est pas étonnant. Dans l'état social où nous vivons, la sociabilité laisse beaucoup à désirer ; en coopération il ne faut pas avoir de préjugés autoritaires, il faut savoir vivre en égaux, travailler sans jalousie et supporter les diverses difficultés qui naissent de la société actuelle, telles que la concurrence et les périodes de crise qui obligeront les coopérateurs à se contenter d'un gain minime. Et puis encore, la coopération ne fera nullement cesser l'inégalité sociale ; en voici une nouvelle preuve : supposons que dans une association la journée est fixée à 10 fr. ; le célibataire se verra toucher même salaire que l'ouvrier marié qui aurait plusieurs enfants à entretenir sur cette somme. Il y a donc peu de différence entre la condition des salariés coopératifs et celle des salariés d'ateliers patronaux.

Les sociétés coopératives de consommation nous apparaissent encore absolument impuissantes à soulager la classe ouvrière : le but de ces sociétés étant de permettre aux classes malheureuses l'achat de divers produits à plus bas prix, qu'arriverait-il si ces sociétés se généralisaient ? Il arriverait que les patrons s'apercevant que les ouvriers peuvent vivre à meilleur marché, saisiraient ce motif pour faire plus vivement de grandes diminutions de salaires, personne ne peut nier que cela arriverait. C'est malheureux à dire, mais les tentatives que font les ouvriers pour s'accommoder du régime social actuel, restent impuissantes ou se retournent contre eux. Plusieurs motifs s'opposent donc à l'acceptation des sociétés coopératives comme moyen d'émancipation sociale. Comment veut-on, au moment où la production dépasse la consommation et où les travaux deviennent de plus en plus restreints, faire prospérer des ateliers coopératifs de production ? A-t-on l'espoir que ces ateliers ne subiront pas la terrible crise qui sévit aujourd'hui dans le monde entier ? Cet espoir serait une folie, et ce qui en serait une deuxième, ce serait de croire que les capitalistes donneraient à ces sociétés le temps de se créer. Ils ne peuvent pas les empêcher, direz-vous. Le croyez-vous ? Lorsque les patrons et les capitalistes voudront, ils ne seront nullement embarrassés avec leurs millions, d'écraser dans l'œuf toutes les tentatives coopératives, si elles venaient à leur inspirer de la crainte : pour anéantir dès le commencement les associations ouvrières, ils pourront provoquer en sacrifiant une petite partie de leurs capitaux, des grèves perpétuelles en baissant d'un seul coup énormément les salaires : de cette façon les ouvriers pour leur tenir tête, mangeront l'argent qui était destiné à monter une association coopérative. Et mieux que cela, si les bourgeois n'ont pas crainte d'accomplir le sacrifice d'une partie de leurs capitaux, les grèves seront écrasées et les ressources ouvrières épuisées pour longtemps avec peu de facilité de pouvoir se renouveler. Mais ce que nous venons de dire, existe sûrement dans le cerveau des capitalistes : nous doutons fort qu'ils n'agissent pas comme nous l'avons dit plus haut. Il est vrai que ne pouvant plus lutter dans ces conditions, les ouvriers prendraient une résolution extrême, celle de faire en même temps et partout une grève générale. Comme ils n'auraient pas les ressources nécessaires pour rester les bras croisés en attendant que l'augmentation de salaire leur vienne, ils seraient dès les premiers jours obligés de lutter pour prendre possession des usines, des mines, de la terre et des magasins, et c'est seulement après cela que l'on pourrait appliquer le système coopératif, qui dans la société actuelle, avec la valeur monétaire pour base, serait nuisible ou impossible, mais qui dans une société débarrassée de la propriété individuelle et de l'exploitation de l'homme par l'homme, sera le seul système praticable pour assurer le bien-être de tous. Aussi, c'est ce que nous nous efforçons de faire comprendre à nos camarades les ouvriers, d'autant plus que la crise augmentant d'intensité, nous tentons tous les moyens pour augmenter nos salaires ; et malgré l'énergie et l'entente qui ne se sont pas encore démenties dans notre corporation, nous ne pouvons même pas les maintenir au taux actuel, et nous sommes menacés de les voir encore diminuer. Investis de la confiance de nos collègues et frères de misère, nous n'osons pas tromper cette confiance en leur assurant la possibilité d'une hausse de salaires, car ils voient tout aussi bien que nous, qu'elle est impossible ; c'est pourquoi nous pensons qu'il vaut mieux grouper des convaincus pour tenter la suppression *totale* de l'exploitation humaine, que d'entraîner une foule d'inconscients et de leur faire espérer qu'ils vaincront les millions de leurs exploiteurs à l'aide de leurs quelques milliers de francs.

Vous nous dites dans votre lettre, que vous êtes dans le droit et que vous êtes le nombre ; nous sommes dans les mêmes conditions que vous, mais est-ce que cela suffit ? Ne faut-il pas imposer son droit à l'aide de son nombre ? Nous sommes convaincus que le droit n'est rien, quand on n'a pas la force de l'appuyer, et que le nombre n'est rien quand on agit mal ou qu'on agit pas ; nous sentons bien que les murs du Capital et de l'exploitation ne s'écrouleront pas comme ceux de Jéricho, en faisant la guerre des bras croisés. Nous sommes encore certains que l'immense et puissante organisation des Chevaliers du Travail n'est puissante qu'au profit des principaux maîtres et chefs de cet Ordre qui, en plus de leur traitement, ont encore la possibilité de réaliser certains bénéfices et de satisfaire pas mal d'ambition, comme cela se fait, mais en plus petite proportion dans la Fédération horlogère suisse dont les abus autoritaires et les tendances bourgeoises ont fini par lasser de nombreux syndicats locaux, et le nôtre est de ceux-ci. Groupés en société de secours mutuel et en société de résistance, nous luttons pied à pied, et si nous avons réussi à imposer quelques conditions aux patrons, relativement au mode de travail, d'une autre part devant la baisse des salaires nous ne pouvons faire qu'une chose, c'est de reculer le moins possible. Comme vous devez bien le penser, nous ne sommes pas assez engourdis pour nous en tenir là ; notre espoir de vaincre légalement nos exploiteurs, diminue de jour en jour, et comme la plupart de nos collègues d'atelier, nous sentons que le seul moyen qui nous restera bientôt, c'est la Révolution sociale, laquelle mettra tous les moyens de production entre les mains des ouvriers groupés corporativement.

C'est donc maintenant dans ce but que notre syndicat subsiste plus fort que jamais, et nous employons tous nos efforts à établir dans le cœur de chacun la solidarité et à supprimer sous toutes ses formes l'exploitation de l'homme par l'homme qui est une chose monstrueuse.

Dans l'espoir que vous voudrez bien nous faire part des objections qu'aura pu soulever parmi vous cette lettre, recevez Messieurs, l'assurance de notre résolution à combattre sans cesse le droit qu'une minorité d'hommes a pris d'exploiter la foule de leurs semblables.

Et à vous notre salut fraternel.

Le Syndicat des ouvriers graveurs et guillocheurs de Bienne et environs.

* * *

Aux compagnons de province.

Compagnons,

La jeunesse anarchiste de Paris s'est réunie le dimanche 8 avril, et dans sa séance a décidé de recommencer d'une manière active la propagande si utile de la Ligue des antipatriotes parmi les jeunes. Inutile de vous rappeler ici ce qu'elle a fait jusqu'à ce jour, vous en connaissez les résultats. La Ligue des antipatriotes a vu venir à son appel de nombreuses recrues et aujourd'hui, elle est une force assez grande pour pouvoir lutter avec avantage contre les préjugés enseignés à la jeunesse dans les écoles par des professeurs à la solde de la bourgeoisie.

Prenant l'enfant dès son plus jeune âge, la classe possédante profitant de son influence néfaste lui fait sonner aux oreilles ces mots trompeurs : patrie, frontières, revanche ; et trop souvent réussit à faire pénétrer dans son jeune cœur des sentiments de haine contre les travailleurs parlant une autre langue, à la place des idées humanitaires qui auraient pu y germer. A nous, camarades, qui avons eu le bonheur de comprendre, à nous incombe le devoir de montrer aux jeunes dans quelle triste voie la bourgeoisie veut les lancer ; à nous à leur démontrer que la patrie n'est qu'une blague, les frontières qu'une invention de la classe capitaliste et que tous ces mots ne sont que des préjugés avec lesquels la bourgeoisie nous tient sous son joug. Faisons en sorte, compagnons, que cette même jeunesse qui aujourd'hui s'emballe si aisément pour un homme qui ne doit sa popularité qu'à une réclame bien payée, dresse demain avec nous les barricades et fasse triompher la Révolution Sociale au cri de : Vive l'Internationale !

Nous invitons donc tous les groupes ou compagnons de province et de l'étranger à se constituer en sections de la Ligue des antipatriotes et à mener dans les campagnes une propagande active de laquelle nous attendons le succès.

La Ligue des Antipatriotes.

Adresser les communications et adhésions au compagnon A. Moucheraud, 46 quai d'Anjou.

* * *

Le groupe anarchiste *le Ça Ira !* prépare un numéro exceptionnel illustré pour l'anniversaire de la semaine sanglante ; le sommaire de ce numéro sera annoncé quelques jours avant son apparition.

Les camarades de province qui voudraient entrer en relations avec le groupe sont priés d'adresser leurs correspondances au compagnon C. Martin, 111, rue Montmartre.

Dans le but d'obtenir une force d'action plus puissante et plus efficace dans la lutte à soutenir, l'ancien groupe *Terre et Liberté* fusionne avec le groupe *le Ça Ira !* et engage ses correspondants à tenir compte de ce fait, soit en continuant d'écrire aux membres du groupe, avec lesquels ils ont l'habitude de correspondre, soit en s'adressant au compagnon Constant Martin.

## BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître : *Poésies rouges* et *La Grève de Cholet* par Luss, 0,15 franco. En vente chez Moreau, 162 rue Marcadet.

* * *

Nous avons reçu d'un compagnon, pour être vendus au profit du journal, l'*Histoire générale des Peuples anciens et modernes* par E. de Labédollière, 2 volumes. Nous les offrons au prix de 5 francs — et un volume des œuvres de Boileau au prix de 1 fr.

* * *

Nos camarades espagnols viennent de publier le troisième fascicule de leur Bibliothèque Communiste Anarchiste, ayant pour titre *Autoritad y Organizacion*, prix 0,10 l'exemp., 1,50 les 20.

Adresser les demandes à Jaime Clara, Torrente de los Flores, 69, Gracia Barcelone.

* * *

Nous prévenons nos amis qui connaissent la langue espagnole, que nous avons différentes brochures en cette langue à leur disposition :

| | |
|---|---|
| *Acracia o república* | — 25 |
| *El Catolicismo y la Cuestion social* | — 25 |
| *La Sociedad al dia siguiente de la Revolucion* | — 20 |
| *A los Jovenes* | — 10 |
| *Proceso de los anarquistas de Chicago* | — 05 |
| *A los Campesinos* | — 05 |
| *La Expropriacion* | — 10 |

dont nous avons une trentaine d'exemplaires.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

Propos d'un paysan. — Je consomme le blé que je produis. Par conséquent peu m'importe qu'il soit cher ou à bon marché.

Qui vend du blé ? — Le gros propriétaire, le bourgeois.

Et qui achète ce blé sous forme de pain ? — L'ouvrier des villes.

Il est donc bien clair qu'en élevant le prix du blé on enrichit le bourgeois aux dépens du pauvre ouvrier.

Mais tout cela ne me regarde pas. Ce qui m'intéresse, c'est le commerce des bestiaux.

J'ai des moutons, des bœufs, des veaux, et ne mange d'autre viande que celle du cochon.

Si je puis vendre convenablement mes bœufs, mes veaux et mes moutons aux citadins qui les mangent, j'ai de l'argent ; sinon, je suis dans la misère.

Il m'importe évidemment de savoir pourquoi le commerce des bestiaux va si mal depuis plusieurs années.

Est-ce parce que les droits protecteurs sont trop faibles ? — Il est prouvé que non.

D'où provient donc ce fait désastreux que les bestiaux se vendent à vil prix et même ne se vendent pas du tout ? — Cela provient de ce que les ouvriers des villes ne consomment pas autant de viande qu'autrefois ; et s'ils consomment moins de viande c'est parce qu'ils ont moins d'argent.

En définitive, c'est de la crise industrielle que provient la crise agricole.

D'où il suit que le paysan a un intérêt immédiat à ce que l'ouvrier cesse de souffrir. Si les ouvriers sont malheureux et ne peuvent consommer assez de viande, les bestiaux ne se vendent pas et les paysans sont sans le sou.

J'en conclus que pour moi, paysan, les idées de communisme libertaire sont aussi intéressantes que pour les ouvriers.

Alors surtout que ces idées ont pour but de donner la terre, toute la terre aux paysans.

* * *

Celui qui n'a pas de quoi vivre ne doit ni reconnaître, ni respecter la propriété des autres, car les principes du contrat social ont été violés à son détriment.

Fichte (1796).

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 66,50.

B. à Maison-Alfort 1 fr. Par l'intermédiaire de la rédaction de « Terre et Liberté » 10 fr. de G. à Bourges et 0,50 d'A. à Mantes. Collecte faite à la suite d'un dîner de famille le 18 mars à Tournus pour Monod 3 fr. Vve L. au Mans 0,50.

Comité socialiste de Saint-Nazaire, collecte faite à la réunion du 18 mars 3,90. F. rue de Cotte 0,30. X. à Montreuil 1 fr. T. à Eguille 1 fr. B. à la Machine 0,25.

Les Vengeurs de Toulouse 1 fr. Les antipatriotes du XX[e] 2 fr.

Total à ce jour 90,95.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 1067,70.

Genève : un abonné 2 fr. collecte faite à la réunion du 18 mars 8 fr. E. M. à St-Pierre les Elbeuf 0,25. Collecte d'un groupe de mégissiers à la sortie de la réunion du 25 à l'Alcazar 0,80. V. de V. B. à Pont de Marcq 0,50. G. à Beauvais 0,10. Miller 20 fr. R. à Alger 20 fr. P. à Genève 5 fr. Vve L. au Mans 0,50. Avesnes, P. G. et A. 0,50. T. 0,10. Félix Rouf 2 fr. Total 59,75.

L. F. à Rouxières 0,25. Saint-Etienne, collecte faite au punch du 25 mars 1,70. Un fabricant de tiges 1 fr. B. à Asnières 0,50. H. et C. D. à Bordeaux 0,50. C. P. à New-York 5 fr. Un commerçant de la rue Myrra 1 fr. Vente de vieux timbres 2,50. Collecte faite à la réunion du 18 mars à la Chaux de Fonds 8 fr. Total 20,45.

C. à Levallois 0,10. Vve L. au Mans 2 fr. T. à Eguille 1 fr. Un commerçant de la rue Myrra 1 fr. Raymond, conseiller prud'homme, 0,35. B. à la Machine 0,25. Bruxelles, groupe l'Audace 3 fr. Total 7,70.

C. W. à Ashwell 2,75. Un cosmopolite 100 fr. St Ouen le Réveil des Esclaves 1 fr. Un fabricant de tiges de Saint-Etienne 0,50. T. à Pantin 0,20. Bordeaux S. 2 fr. G. 2 fr. Un dévoué 0,25. Londres, section de langue française 10 fr. Paris, par L. 2,50. timbres par L. R. 0,60. Groupe de propagande du Havre 20 fr. D., rue Vieille du Temple 1 fr. Suisse, timbres 0,80. Levallois-Perret, quelques compagnons de l'Est, par R. 2 fr. Le Mans 3 fr. T. à Rognac 1 fr. Total 149,60.

Amiens : E. Dumont 1 fr. son fils 0,50. Carbonnier dit Baptiste 0,15. Honête 0,20. Delecolle 0,10. Legrand 0,20. Un ennemi du capitaliste 0,10. Charbonnel 0,30. C. A. 0,10. Verselle Godefroy 0,15. Voorsons 0,50. Hénon 0,50. Corneille L. 0,20. Charles 0,20. Jules Allard 0,20. Hénon 0,40. Arthur 0,30. Dupuis 0,25. Delincourt P. 0,20. Godefroy 0,50. Hochard 0,15. Bos 0,20. Un barreur 0,10. Jeune matelot 0,40. Fortépaules 0,20. F. Paulet 0,35. Marie Ildefonse 0,30. Lugner 0,25. Total 7,50.

Total à ce jour 1312,70.

## PETITE CORRESPONDANCE

M. à Boissy. — Nous sommes abstentionnistes parce que, étant partisans de la destruction de l'Etat et de tout le gouvernementalisme, nous ne voulons pas y envoyer des nôtres qui lui donneraient une force nouvelle même en lui faisant de l'opposition, car en acceptant d'aller discuter et combattre au parlement les mesures que la bourgeoisie compte employer pour asservir de plus en plus les travailleurs, on sanctionnerait même ces moyens puisqu'ils sembleraient sortir d'une discussion sincère, tandis que nos députés n'auraient fait qu'y apporter une protestation bien timide. — Du reste, ne voulant pas être gouvernés, nous n'avons pas à nommer des gouvernants. La question a été traitée à différentes reprises, principalement dans la collection du Révolté qui nous a précédé, c'est pourquoi nous n'en avons pas encore parlé. Quant à la confection des listes électorales, il y a des camarades qui se font inscrire, d'autres qui négligent, pour nous cela est d'une légère importance.

D. à Toulouse. — Selon votre dernière lettre, nous avons porté les 2 fr. envoyés au compte des journaux.

D. à Blanzy. — En effet, nous avons reçu de Montceau.

M. F. à Liége. — La brochure dont il était question était celle de Lefrançais : « Où vont les anarchistes ? »

La Marotte littéraire. — Nous avons une lettre pour vous. Veuillez la faire prendre.

L. au Mans. — Entendu. Ça va bien comme ça.

J. C. à Carmes. — L'abonnement vous sera servi jusqu'à ce que vous puissiez payer.

Indignés à Vienne. — Si vous avez encore des exemplaires du manifeste abstentionniste publié par vous, veuillez en envoyer un à Dase, 21 rue des Blanchers à Toulouse.

L. H. à Ougrée. — Ça doit être 0,25 de douane qu'on vous a fait payer.

B. au Havre. — A Belfort, nous n'avons que l'adresse du camarade du Havre. Vous devez l'avoir ?

F. à Amiens. — Les brochures n'ont pas été mises dans le paquet parce qu'on ne nous les a pas apportées.

C'était 3,90 que nous avions reçu des Indépendants du Havre pour le groupe de propagande aux campagnes et non 3 fr., comme nous avions annoncé par erreur.

A. à Saint-Nazaire. — G. à Saint-Nicolas d'Aliermont. — B. au Havre. — V. à Bourges. — A. B. à Saint-Denis. — S. à Calais. — L. H. à Ougrée. — D. à Blanzy. — C. à Come. — V. à Rochefort. — C. rue Charonne. — à Nancy. — F. à Amsterdam. — R. à Denain. — B. à Cette. — F. à Amiens. — F. à Izeure. — M. à Tourcoing. — J. à Morlanwelz. — I. à Levallois. — F. à Reims. — B. à Fressenneville. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Bruxelles. — Lundi 23 à 8 heures du soir, réunion des amis à la Colline, 18 rue de la Colline.

* * *

Saint-Quentin.. — Le groupe les Enfants de Bœuf et tous les anarchistes samedi à 8 1/2 heures du soir, à l'estaminet de la Libre-Pensée. Ordre du jour : la propagande dans les campagnes.

Les groupes et compagnons qui désireraient correspondre avec le groupe, peuvent adresser leurs communications et correspondances au compagnon Gustave Beauchêne à Harly, près Saint-Quentin.

**La RÉVOLTE est en vente à Verviers :**

Varimont, rue de Dison.

Guillaume Lorquet, rue des Foxhalles.

**à Bruxelles chez**

Raford, 2 bis rue du Marais.

Coulon, 20, Montagne de l'Oratoire.

A l'Aubette, de la place St Jean.

**à Bordeaux chez**

Graby, dépositaire général, 12 rue Piliers de Tutelle, et dans les principaux kiosques, notamment place de la Comédie, place Gambetta, place d'Aquitaine, rue Sainte-Catherine, place des Capucins.

**à Valence chez**

Rudigoz, père, 4 rue Bayard.

Le compagnon Rudigoz porte à domicile.

**La RÉVOLTE est en vente à Marseille chez**

Marius Gauchon, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar.

**à New-York à la**

Freiheit, 167, William street.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

Première Année, N° 31 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 28 AVRIL AU 4 MAI, 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'ABSTENTION

En ce moment, où il y a des élections de tous côtés, nous recevons nombre de lettres de divers camarades qui nous demandent de leur expliquer pourquoi les anarchistes s'abstiennent d'y prendre part, et de leur donner les meilleures raisons à opposer à ceux qui prétendent que le suffrage universel est une arme dont les travailleurs doivent se servir en envoyant des leurs au parlement, y défendre leurs intérêts.

Cette question a déjà été traitée maintes et maintes fois, par des brochures et des articles de journaux ; il ne s'est pas passé une élection importante où les anarchistes n'aient pas publié un manifeste dans lequel ils expliquaient les raisons qu'ils avaient pour ne pas y prendre part ; mais puisque l'on nous demande notre avis, nous pouvons y revenir.

—

La première raison qui fait que nous sommes abstentionnistes, c'est qu'étant adversaires résolus de l'autorité, nous n'avons pas à prendre part à une comédie qui a pour but de la consacrer, en faisant croire aux gouvernés qu'ils sont libres parce qu'on leur laisse le choix de celui qui doit les asservir. Quoi de plus absurde que de se disputer sur le choix d'un maître ? Que nous importent ceux qui font les lois, si nous sommes forcés de nous y plier une fois qu'elles seront faites ? Ne voulant imposer de lois à personne, nous n'avons pas à nous mêler à ceux qui ont cette prétention et, bien moins, à briguer cette prétention pour les nôtres, car ce serait reconnaître ainsi les droits qu'ils prétendent s'arroger. Quelles que soient les promesses qu'ils nous fassent, quels que soient les engagements qu'ils nous offrent de prendre, quel que soit le drapeau sous lequel ils s'abritent, pour nous les candidats à la députation sont des ennemis puisqu'ils nous demandent de leur mettre en main la trique qui doit nous faire plier sous le joug de l'autorité. Ce sont nos ennemis s'ils nous font des promesses qu'ils savent ne pas pouvoir tenir ; ils sont encore nos ennemis s'ils sont sincères, car ils sont alors des imbéciles qui ne savent pas ce qu'ils disent, car ils devraient savoir que les réformes dont ils nous leurrent, même accordées, seraient rendues illusoires par la mauvaise volonté de ceux qui sont les vrais maîtres du pouvoir, c'est à dire les possédants, puisque toute l'organisation sociale n'est basée que sur la défense de ceux qui possèdent contre les réclamations de ceux qui ne possèdent pas, et que celles qui pourraient être efficaces ne pourront s'obtenir que par la force, par une révolution.

—

Nous n'avons qu'à envisager la situation actuelle pour nous en convaincre. Depuis la révolution de 89, combien de lois n'ont-elles pas été faites pour accorder des libertés ou des concessions aux travailleurs ? En sont-il plus heureux aujourd'hui ? Au fur et à mesure qu'elles ont été appliquées, elles ont perdu leur valeur curative. Les maux qu'elles devaient guérir se sont aggravés. Il a fallu trouver d'autres améliorations à promettre pour trouver le prétexte de faire d'autres lois qui étaient tout aussi mauvaises que les précédentes. Tant que le commerce et l'industrie se sont développés, le travailleur ne s'est pas aperçu de l'exploitation qu'il subissait, trompé qu'il était, par une facilité de vivre que lui procurait un travail certain et continu, mais aujourd'hui que les magasins regorgent, que le commerce manque de débouchés, que le travailleur est de plus en plus remplacé par l'outillage mécanique, la vapeur et l'électricité, que les chômages deviennent de plus en plus fréquents et plus longs, les palliatifs deviennent de plus en plus impuissants et de plus en plus difficiles à faire avaler aux travailleurs qui commencent à ne plus croire aux lois ni aux parlements, il faut être aveuglé par l'ambition ou ignorant des causes de la misère pour croire que les débats parlementaires pourront trancher la question sociale, ou même apporter une amélioration momentanée à la misère qui envahit de plus en plus les travailleurs.

—

Aussi les raisons que nous donnent les suffragistes sont-elles plutôt accessoires qu'affirmatives quant à leur efficacité. Reconnaissant qu'ils ne pouvaient décemment soutenir son efficacité quant à l'émancipation complète des travailleurs, ils se sont rabattus sur ce que ceux-ci « pourraient obtenir des réformes qui allégeraient momentanément leur situation, en envoyant des leurs au Parlement, qu'ils pourraient faire entendre au pays leurs réclamations et doléances, forcer leurs exploiteurs à s'occuper d'eux et les amener à l'obligation de leur accorder des concessions ! »

Quelle blague ! comme s'il y avait besoin d'envoyer des ouvriers ou des députés socialistes à la Chambre pour faire connaître les besoins de ceux qui produisent. Est-ce que les grèves, les émeutes qui ont eu lieu dans ces derniers temps n'ont pas fait plus pour dévoiler la misère atroce dont souffrent les travailleurs que ne pourraient le faire trente-six mille discours à la Chambre. Est-ce que les travailleurs ont besoin des leurs à la Chambre pour savoir qu'ils sont exploités, sentir qu'ils souffrent, que les chômages les font crever de faim eux et les leurs, que la misère les décime et que toute une vie de labeurs, de misère et de privations n'a d'autre issue que d'aller crever, quand ils seront devenus vieux, dans un hospice — où ils seront traités comme des galériens, ou de faim au coin d'une borne ? Cela saute tellement aux yeux, qu'aujourd'hui la question sociale s'impose à tous. Tous reconnaissent qu'il faut améliorer la situation des travailleurs et que des réformes sont nécessaires, qu'il faut que la situation change, cela se proclame partout et par tous. Tous veulent le bonheur de ce « pauvre ouvrier qui produit tout » et ne jouit de rien, seulement comme ceux qui peuvent accorder ces réformes sont les seuls qui jouissent de l'organisation actuelle et que l'on voudrait « améliorer la situation des travailleurs » sans toucher aux privilèges des possédants, il s'ensuit que les améliorations restent à l'état de lettre morte, quand elles ne tournent pas au détriment de ceux en faveur desquels on a prétendu les faire.

Et il ne peut pas en être autrement. La situation des travailleurs ne changera que quand ils n'auront plus à travailler pour la multitude d'oisifs qu'engendre l'organisation sociale actuelle et que tout le monde mettra la main à produire les choses nécessaires à l'existence. Si on ne veut pas qu'il y en ait qui crèvent de faim, il ne faut pas laisser entre les mains d'une petite minorité de privilégiés le droit de disposer de la richesse sociale ; il ne faut pas que ceux qui n'ont que leur travail pour vivre soient forcés d'attendre le bon plaisir ou qu'il soit de l'intérêt de ceux qui détiennent les instruments de travail, de les occuper. Pour en arriver là, il faut une Révolution, ce ne sont pas de simples décrets qui amèneront les possédants à se dépouiller de leurs moyens d'exploitation ; avec les décrets il faudrait la force pour les y contraindre. A quoi bon alors perdre son temps à la conquête de réformes que nous savons d'avance devoir être inutiles ? Puisqu'il n'y a que la Révolution qui peut nous affranchir, préparons nous donc à être prêts lorsqu'elle éclatera, que nous sachions la faire tourner au profit de notre émancipation et laissons les ambitieux et les imbéciles se battre pour conquérir au pouvoir qui ne peut rien pour nous.

« Votre abstention, nous dit-on, est nuisible à la cause du Progrès que vous prétendez servir, car vous laissez le champ libre à ceux qui veulent nous faire retourner en arrière. » Sophisme. Si notre abstention n'était que passive, oui, vous auriez raison, mais comme notre abstention est une lutte continuelle contre les préjugés, contre les lois, contre le pouvoir et contre tout ce qui est faux, loin de faire le jeu des réacteurs, notre abstention est le plus grand obstacle contre leurs tentatives. Et que nous importe que celui qui est au pouvoir soit rouge ou blanc puisqu'il nous est démontré que le pouvoir ne peut produire que de la réaction. La liberté ne s'obtient pas par la délégation, elle ne se conquiert que quand on sait la faire respecter. C'est pourquoi nous ne voulons pas du droit de choisir nos maîtres, c'est leur suppression totale que nous poursuivons.

## LA RÉVOLUTION ROUMAINE

Un retard de la poste, qui nous a apporté très tard l'article que nous attendions sur la révolution roumaine, nous avait engagé à faire écrire cet article par un autre de nos collaborateurs. Malgré leur similitude, nous croyons devoir les insérer tous les deux.

Des événements de la plus haute importance se déroulent en Roumanie. Les paysans sont en pleine révolte, ils tentent de s'emparer des terres et essaient de marcher sur Bucarest pour renverser le gouvernement.

Nous sommes en plein dans la première période d'effervescence de cette révolution populaire et les nouvelles qui nous parviennent

sont loin d'être aussi explicites et aussi circonstanciées que nous le désirerions. Le gouvernement censure les télégrammes et d'ailleurs les correspondants des journaux bourgeois qui, seuls, nous renseignent, n'ont pas le même intérêt que nous à suivre ce mouvement dans ses moindres détails, à le connaître dans ses plus intimes manifestations.

Essayons pourtant de l'analyser.

* * *

Il y a un an environ, le *Révolté* (numéro du 14 mai) exposait la situation des paysans en Bulgarie. Les seigneurs turcs, chassés pendant la guerre de 1877, avaient été remplacés par une aristocratie terrienne nationale, et les terres avaient été extorquées par ces nouveaux seigneurs qui se les étaient appropriées avec le concours de l'Etat, du gouvernement qui avait protégé cette usurpation. Et au dessous d'eux souffraient et peinaient les fermiers, les ouvriers agricoles, tous les parias de la glèbe qui n'avaient trouvé au changement que des maîtres un peu plus rapaces, des charges plus lourdes par suite des rentes à payer aux anciens propriétaires ainsi que des désastres de la guerre. La question agraire se posait dans toute sa cruelle acuité.

Cette situation de la classe agricole n'est pas particulière à la Bulgarie, mais elle est générale aux principautés danubiennes et à tous les peuples des Balkans. Partout, dans ces pays, les invasions différentes, la domination turque, les guerres et les insurrections constantes qui ont eu lieu pour s'affranchir de cette domination — causes, auxquelles viennent peut-être se joindre les intrigues du gouvernement russe, — toutes ces causes ont produit partout les mêmes résultats : la destruction de la communauté agraire, le vol des terres par une minorité de coquins et d'usuriers, et la misère épouvantable qui étreint ceux qui les cultivent.

D'autre part, il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte des Balkans dressée d'après les populations, pour être frappé de cet enchevêtrement des races, de cette juxtaposition de peuples qui ont vécu ensemble sans jamais se confondre, séparés par des différences de classes, de mœurs, de religion, etc. On comprend que la « question d'Orient » n'ait pu être résolue par les diplomates européens, que ces pays soient un foyer de révolte permanente. On entrevoit que le fait que cite Gervinius, dans son *Histoire universelle*, que les mouvements révolutionnaires de 1830 et 1848 ont commencé dans les Balkans, que la révolution a remonté la vallée du Danube atteignant son plus haut degré d'intensité, ou plutôt sa plus haute expression théorique, dans nos pays occidentaux ; que ce fait n'est peut-être pas l'effet d'une simple coïncidence, mais le résultat de lois sociales encore ignorées. Il est possible que le courant révolutionnaire se propage par ondes semblables aux ondes sonores, caloriques ou électriques. Le courage ou la lâcheté, l'ardeur ou l'abattement, la confiance ou la panique sont contagieux parmi les hommes.

Et, aujourd'hui plus que jamais, il est fort possible que la révolution agraire qui s'accomplit dans les Balkans vienne nous mettre les armes à la main. La situation politique et économique dans l'Europe occidentale, nous prépare à subir actuellement avec une très grande rapidité les contre-coups et les chocs d'une dislocation dans les rapports établis de maître à salarié, de gouvernant à gouverné et, pour peu que l'esprit d'obéissance reçoive une atteinte sérieuse quelque part, nous pouvons voir l'Europe s'embraser et la Révolution surgir inopinément.

Que la Révolution gagne Vienne — le cas est fort possible puisque l'Autriche prend déjà des dispositions pour empêcher la Révolution de passer ses frontières, — Vienne dont la population est si foncièrement anarchiste, par cœur, par tempérament, par aspirations, et l'heure de la délivrance peut avoir sonné pour l'humanité. C'est à nous d'être prêts, d'être à la hauteur de la situation, et nous pourrons nous délivrer de la « pourriture impériale » qui menace de s'enter sur le « fumier de la république » et de tout gangrener.

Soyons à la hauteur de notre tâche et nous ferons disparaître l'autorité et la propriété privée, nous écraserons dans la même lutte le césarisme, le parlementarisme et la social-démocratie.

---

C'est en Galicie par une insurrection de paysans, que commença la série de mouvements de la révolution de 1848. C'était en 1846. A part quelques révolutionnaires intelligents, personne ne voyait encore la révolution venir. On s'agitait à Paris, à Rome ; mais ce ne semblait être qu'une agitation superficielle. Tout à coup on apprit en Europe qu'une insurrection de paysans avait éclaté en Galicie contre les propriétaires polonais. On parla d'émissaires russes, comme de raison ; mais on sait aujourd'hui que l'insurrection avait ses causes dans le malaise profond des campagnes. Les paysans furent terribles, ils exterminaient les seigneurs, brûlaient les châteaux, tuaient les fonctionnaires qui se mettaient du côté des seigneurs.

L'effervescence se répandit ; elle gagna l'Italie, et bientôt la révolution éclatait à Rome, et dans tant d'autres villes. Ces mouvements eurent déjà infiniment plus de retentissement que l'insurrection de Galicie. On rongeait le frein à Paris ; et quelques mois plus tard, la révolution de février éclatait et, pareille à un incendie, elle s'étendait en quelques semaines jusqu'à Vienne et Berlin.

* * *

Sans vouloir faire des analogies hasardées, on ne peut s'empêcher de se demander si la révolution des paysans roumains n'est pas aussi le commencement de la fin, comme le fut celle de Galicie.

La situation est si tendue partout en Europe, que la moindre des choses peut mettre le feu aux poudres, et il est possible que l'insurrection de Roumanie soit précisément cette étincelle.

L'insurrection en elle-même a été beaucoup plus sérieuse que le télégraphe ne l'avait dit. D'après les journaux roumains qui nous parviennent, c'était un soulèvement général des paysans autour de Bucarest, et si l'insurrection est vaincue aux environs de la capitale, elle continue dans les provinces.

* * *

La loi de 1864 avait établi en Roumanie une espèce de rachat des terres et des redevances semblable à ce qui avait été fait en Russie. Redevances énormes, impossibles à payer, qui ont ruiné les paysans. C'est pour abolir toutes les redevances et avoir toute la terre que les paysans se sont soulevés maintenant.

Pendant près de dix jours ils ont brûlé les châteaux, fustigé ou tué leurs seigneurs, attaqué les mairies, brûlé les papiers, maltraité les employés du fisc, brûlé les bureaux du gouvernement.

A la première nouvelle du soulèvement, les seigneurs peu nombreux, d'ailleurs, qui résident dans les campagnes, ont pris la fuite et sont allé chercher refuge à Bucarest, pendant que leurs maisons flambaient dans la campagne. C'est cette fuite précipitée qui explique le nombre relativement faible des seigneurs tués.

Les troupes territoriales (les *drabanti*) furent immédiatement envoyées contre les paysans ; mais les miliciens refusaient de tirer sur leurs frères, et là où ils ont tiré, ils tiraient en l'air. Aussi le gouvernement s'est-il empressé de rappeler les *drabanti* et d'envoyer la troupe de ligne. Mais celle-ci n'a encore montré qu'un zèle fort médiocre pour réprimer l'insurrection. Le soldat a démontré une fois de plus qu'il n'aime pas tirer sur les paysans.

Le trait le plus distinctif de l'insurrection, c'est que les paysans ne se bornaient pas à proclamer leurs droits au sol : ils le *prenaient*.

* * *

Puisque les paysans (les *tsarani*) de la partie russe de la Bessarabie, qui sont aussi des Roumains en grande partie, ont été « libérés » de la même façon que les *tsarani* en Roumanie, il est fort possible que l'insurrection s'étendra en Russie. Elle pourrait ainsi gagner les provinces slaves dominées par l'Autriche, ou bien encore l'Italie, et alors — nul ne saurait dire où la révolte s'arrêtera. Partout, il y a tant de mécontentement au sein des paysans que la révolte est mûre ; — si mûre, qu'en Italie elle passe déjà à l'état chronique.

* * *

Et quand nous pensons à tous les éléments qui préparent la Révolution dans les grands États, quand nous voyons ce qui se passe à Paris et à Berlin, — nous devons reconnaître que peu de chose suffirait pour rompre cet équilibre instable et mettre le feu aux poudres.

Tout porte à croire que le moment de l'action est bien proche de nous. Il peut arriver d'un jour à l'autre, lorsqu'on y pensera le moins.

---

Nous trouvons dans la *Lanterne* de mercredi la petite saleté suivante :

« Un journal ministériel a envoyé hier un de ses délégués qui a eu une entrevue avec les groupes anarchistes.

« Il leur a été remis une somme assez importante pour faire des réunions antiboulangistes.

« Ces réunions commenceront dans deux ou trois jours à Paris et en province. »

M. Mayer est assez — sinon avantageusement — connu pour que l'on ne s'émeuve pas outre mesure des vilennies qu'il débite. Seulement, comme il sème des calomnies que l'on ne peut laisser passer, nous invitons M. Mayer à vouloir bien donner les noms des anarchistes qui ont reçu l'argent. S'il ne le fait pas, nous considérerons que c'est lui qui est payé pour éditer les saletés que le comité de protestation nationale n'ose pas éditer lui-même. Cela ne nous étonnerait pas, M. Mayer étant connu pour toujours se mettre au service de ceux qui l'éclairent — compris la compagnie du gaz.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Enfin, nous avons le programme du général. *Le peuple a besoin qu'on s'occupe de lui comme un enfant.* Comme socialisme, c'est plus faible que du Napoléon III. Pourtant, c'est le résumé de toutes les doctrines du passé, royauté, dictature et parlementarisme. C'est la seule raison d'être de l'Etat, aucune personne n'ose le dire crûment. Encore aujourd'hui les chefs blanquistes le pensent, mais n'osent le dire, les collectivistes ne le pensent pas, mais leur doctrine y mène tout droit. Ce n'est pas en mettant ainsi les pieds dans le plat que le Réformateur englobera dans sa bande quiconque a une notion de dignité personnelle. Je sais manger tout seul, marcher et travailler. Je lutte pour que personne ne vienne marquer ma portion, diriger mes pas, ou fixer mon ouvrage. Boulanger, Parlementarisme, argent, autorité, tout cela dans le même sac. A nous la dignité, la liberté, l'harmonie, la Révolution.

* * *

La plus pure graine des bourgeois, les étudiants, les lycéens y ont été de leurs petites manifestations antiboulangistes, histoire de se rendre intéressants, puis ils sont venus se plaindre que les sergots leur avaient distribué quelques horions. La police ne devrait taper que sur les ouvriers, à les entendre. Le plus drôle de l'affaire, c'est que jamais ministère libéral n'a pris aussi énergiquement la défense de l'ordre et de la fameuse liberté de la rue que notre ministre radical d'aujourd'hui, et derrière lui toute la presse avancée antiboulangiste et le conseil municipal emboîtent le pas et mettent tout le monde d'accord en demandant surtout qu'on tape aussi fort sur les boulangers que sur leurs adversaires. Tout cela se résoudra sur le dos des travailleurs. — Pour on est radical, plus on a besoin de la police.

* * *

La première représentation de *Germinal* a eu lieu. N'y ayant pas assisté, nous n'en parlerons pas, mais

l'opinion de l'auteur est assez intéressante pour que nous la reproduisions. Voici ce que dit Zola de sa pièce :

« Mais malgré cela, *Germinal* n'ennuiera pas. A mon avis, cette œuvre, qui est, je l'ai déjà dit, un cri de pitié et de protestation en faveur de malheureux déshérités de notre organisation sociale, a surtout le grand tort de ne pas arriver à son heure. Dans une époque de calme, elle eût passionné. Aujourd'hui, elle ne peut que paraître anodine, lorsque la Révolution est dans les esprits et presque dans la rue. Les revendications ardentes d'Étienne Lantier, déclamées au théâtre du Châtelet, les théories anarchistes de Souvarine pâlissent fatalement devant les scènes tumultueuses qui, depuis quelque temps, se jouent tous les soirs, sous nos yeux, dans les rues, scènes préludant à un coup d'État césarien ou bien, peut être, à *éclosion populaire qui nous fera faire une étape vers une société mieux organisée...* ».

## Espagne

Les menaces des travailleurs espagnols aux fabricants de sucre ne sont pas obsolument anodines, à en juger par le télégramme suivant :

Un incendie, dû à la malveillance, a éclaté dans les plantations de cannes à sucre à Velez, en Espagne ; des renforts de cavalerie ont été envoyés dans cette ville.

## Roumanie

Il y a quelques semaines, à son retour des funérailles de l'empereur Guillaume, le roi Charles dut se séparer de son ministre Bratiano, le ministre réactionnaire selon son cœur. Bratiano, après avoir gouverné par les procédés les plus sommaires et les plus élémentaires : le casse-tête et la fusillade, tombait sous l'indignation du peuple de la capitale qu'avait soulevé une dernière fusillade accomplie dans des circonstances plus odieuses que de coutume.

Il tombait en dehors des règles parlementaires et Charles put en profiter pour le remplacer par Rosetti, un ministère des crapauds du marais. Le correspondant du *Temps* nous informait qu'aucune agitation sérieuse, aucun changement n'était à prévoir. Toute la crise consistait dans la difficulté de gouverner avec « l'armée de bandits » — de fonctionnaires — qu'avait recrutée Bratiano, ou de la licencier.

Comme on le voit, c'était peu de chose, d'après le sérénissime journal opportuniste. Aujourd'hui, les nouvelles qui nous parviennent, montrent que le mouvement est bien plus profond, que les paysans en ont assez de ces bandits, à la solde de Bratiano ou de Rosetti, et qu'ils veulent reprendre les propriétés dont ils ont été dépouillés par eux.

Le mouvement paraît avoir pris naissance à Urziceni où les paysans, au nombre d'un millier, menacèrent le préfet qui les autorisa à s'emparer des terres en jachère. Mais, sans l'imperfection des voies de communication, il aurait, pour ainsi dire, pu éclater sur tous les points à la fois.

Sur plusieurs points, la lutte a été engagée avec la troupe et des conflits sanglants ont eu lieu. Les arrestations opérées sont très nombreuses, on parle de plus de mille ; on ne connaît pas le nombre des morts et des blessés.

A Branisti, la gare a été assiégée et le capitaine, qui commandait les forces locales, pris et garotté. Le mouvement a été réprimé sur divers points. Sur d'autres il continue. L'agitation persiste surtout dans les régions du Nord, de l'Est et du Sud, ainsi qu'aux environs de Bucarest.

La lutte continue avec des vicissitudes diverses. Des bandes de paysans ont coupé les fils télégraphiques reliant la province avec Bucarest. Les agents des autorités roumaines ont été séquestrés par les paysans.

Le mouvement paraît se calmer dans le district d'Ilfoi, mais on remarque en même temps que l'agitation croît dans les districts de Prahova et de Buzen. On signale une grande agitation parmi les paysans de Tutova, Temcin et Vaslu.

Dans la petite ville de Calarasi, que les paysans ont envahie, on a pu les faire partir en leur promettant d'examiner leurs griefs et en leur permettant de faire paître dans les forêts de l'État.

A Liepia-Bojani, trois cents insurgés, armés de baïonnettes emmanchées à des bâtons, ont été cernés et ont dû se rendre.

A Budest, à Bugen, des révoltes ont été également signalées et le gouvernement a concentré des troupes sur ces points. Une autre dépêche annonce que 27 villages ont été occupés par la troupe.

D'ailleurs le gouvernement ne peut pas compter sur l'armée territoriale, et même dans l'armée active, des velléités de défection se font jour. On a dû appeler à Bucarest les troupes de la Moldavie et de la petite Valachie.

Quoi qu'il en soit, il demeure constant que c'est aux détenteurs du sol et à leurs agents immédiats que s'attache la colère populaire. Quelques-uns, prévenus à temps, ont pu mettre leurs personnes en sûreté, mais en laissant à la merci des révoltés leurs habitations, leur bétail, leurs récoltes et leur matériel, qui ont été détruits ou livrés au pillage. D'autres ont été maltraités, et il y a eu quelques morts d'hommes.

Les revendications des insurgés revêtent des formes diverses, suivant les localités. Les uns demandent que les fermiers ne puissent exiger des cultivateurs plus du dixième du rendement des terres qu'ils exploitent. D'autres ressuscitent une légende invétérée, d'après laquelle une subvention aurait été accordée à toute commune rurale par le gouvernement russe, au moment où il retirait ses troupes de la Roumanie après la guerre d'Orient, et que cette subvention aurait été retenue par les propriétaires.

Partout, on demande à grands cris un nouveau partage des terres, pour remédier au paupérisme des populations rurales.

Les nouvelles de Bucarest ne sont pas seules inquiétantes. Celles que l'on reçoit de divers côtés de la Macédoide signalent une effervescence extraordinaire parmi la population bulgare. Le mouvement semble aussi gagner la Serbie et la Bulgarie.

La Turquie renforce ses garnisons. Le gouvernement austro-hongrois a pris des mesures contre le mouvement insurrectionnel et a renforcé les garnisons de Transylvanie et de Bukowine.

Les dernières nouvelles sont au calme. Partout l'ordre serait rétabli ou sur le point de l'être. Mais de l'ensemble des détails que nous venons de résumer, il ressort que nous sommes en présence d'une révolution agraire profondément implantée dans le peuple. Elle a tous les traits, tous les caractères des grands mouvements agraires et assurément elle n'a pas encore dit son dernier mot. Les paysans commencent seulement à agir par eux-mêmes et si leurs actes n'ont pas encore la vigueur qui fait triompher une cause, ils prendront de l'audace, de la confiance en eux-mêmes, et bientôt nous les verrons se débarrasser de leurs oppresseurs et s'emparer des terres que depuis des siècles ils arrosent de leur sueur au profit de ces gredins.

## BIBLIOGRAPHIE

*De l'ouvrier et du respect*, par l'abbé Fesch, Welter éditeur, 59, rue Bonaparte. — Le respect s'en va ! tel est le cri de douleur de ce pauvre abbé. Seulement, comme dans ce livre, l'abbé Fesch est socialiste — à sa manière, bien entendu — il accuse les supérieurs de ne pas savoir se respecter eux-mêmes — abbé, vous avez raison ! — et il leur recommande de respecter l'ouvrier, pour que celui-ci apprenne à les respecter à son tour.

Hélas, monsieur l'abbé, vous prêchez inutilement, le respect est bien perdu, il ne reviendra pas, et, comme le dit votre contradicteur le marquis de Lícques, le mot lui-même est appelé à disparaître dans une société égalitaire, remplacé qu'il doit être par ceux d'estime ou de solidarité.

* * *

*Les Préjugés et l'Anarchie*, par F. Guy, en vente chez Leroy, 37 rue Gracieuse, prix 0,75.

* * *

*Canzionere socialista*, tel est le titre d'un petit recueil de poésies que vient de publier le compagnon C. Monticelli. Adresser les demandes à F. Demetrio et Cᵉ à San Remo. Prix 0,50.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Une similitude de noms nous avait fait confondre parmi les boulangistes le docteur Susini. Nous devons reconnaître que le Susini, député, faisant partie du comité boulangiste, n'est pas le Dʳ Susini blanquiste.

* * *

Le groupe de propagande dans les campagnes informe les amis de province que, pour satisfaire aux nombreuses demandes de la brochure *les Travailleurs des villes aux Travailleurs des campagnes* et profiter de la période électorale qui va s'ouvrir, il a, malgré les difficultés, fait opérer un second tirage de dix mille brochures, qui sont à la disposition de tous ceux qui veulent aider le groupe dans son œuvre de propagande.

Nos amis comprendront que si nous voulons obtenir des résultats, il faut que cette propagande soit suivie et persévérante, c'est pour cela que nous les engageons à profiter de la période électorale actuelle pour répandre le plus possible cette brochure.

Adresser les demandes à la *Révolte*.

* * *

Les groupes qui auraient des correspondances ou des communications à faire au groupe anarchiste le Cercle d'études sociales disonais, sont priés de les adresser à Heuchenne, rue des Auris, à Dison (Belgique) où le groupe se réunit les 1ᵉʳ et 3ᵉ lundis de chaque mois.

* * *

Le groupe anarchiste de Roubaix demande à toutes les rédactions des journaux anarchistes parus jusqu'à ce jour, de bien vouloir lui envoyer une collection pour compléter la bibliothèque communale.

Adresser au comp. Arthur Bernier, rue du Duc, cour Carpentier, Roubaix (Nord).

* * *

Persan. — Dans le but de propager les idées socialistes, les camarades du groupe les Misérables viennent de créer une bibliothèque qui sera mise à la disposition de tous les citoyens.

Nous prions tous les compagnons qui voudraient bien nous faire don de brochures, journaux, documents, etc., de vouloir bien les adresser au compagnon Gros, 3, rue de l'Ecole, à Beaumont sur Oise (Seine et Oise).

## CONVOCATIONS

Roubaix. — Les groupes la Liberté et les Vengeurs invitent tous les compagnons à la réunion qui aura lieu le samedi 5 mai, à 8 1/2 du soir, chez Mme Vve Lanneau. Ordre du jour : Tournée de propagande à la campagne. Urgence.

* * *

Les anarchistes du IIᵉ et la 2ᵉ section de la Ligue des Antipatriotes, tous les mardis, à 8 1/2 du soir, salle Parrant, 25, rue Saint-Marc.

* * *

Les anarchistes du IXᵉ et la 9ᵉ section de la Ligue des Antipatriotes, tous les samedis, à 8 1/2 heures du soir, rue du Faubourg-Montmartre, 42, au 1ᵉʳ.

* * *

Les anarchistes du XVIIIᵉ et la 18ᵉ section de la Ligue des Antipatriotes, tous les jeudis, à 8 1/2 h. du soir, salle Dupouy, 18 rue de Chartres.

* * *

Le groupe communiste-anarchiste de Levallois tiendra ses réunions tous les vendredis à 9 heures du soir, salle Mézerette, 86 rue Gravel, à Levallois-Perret.

* * *

Les anarchistes du Chambon et de La Ricamarie sont convoqués pour le 29 avril, au café Bayon, au Chambon. Très urgent.

* * *

Armentières. — Dimanche 29 avril, réunion du groupe les Indomptables à 5 1/2 heures, au St-Eloi, rue des Murets.

* * *

Dison. — Cercle d'études sociales. Dimanche 6 mai à 7 1/2 heures du soir, au local de la Fraternelle, rue Léopold 4, causerie, suivie de tombola, par le citoyen Cardinal, de Liége, qui traitera : les femmes du peuple, ou les martyres de l'humanité.

* * *

Amiens. — Les camarades qui ne sont pas encore perclus par l'indifférence ou l'avachissement sont priés d'être exacts à la réunion extraordinaire qui aura lieu le dimanche 29 avril à 5 heures du soir, salle de l'Industrie, 97 rue Saint-Leu.

Ordre du jour : la comédie électorale du 6 mai. Homogénité des différentes écoles politiques.

2ᵒ De l'attitude des anarchistes devant les hâbleurs du socialisme rétrograde.

* * *

Ligue des Antipatriotes (section de XXᵉ), réunion du groupe tous les samedis, salle Voisin, 50 rue de Ménilmontant à 8 1/2 heures. Tous les dimanches, conférence suivie d'une soirée familiale avec tombola, à 8 1/2 heures, même salle. Les compagnes et compagnons du XXᵉ y sont invités.

## VARIÉTÉS

### L'UNION (1)

*(Dialogue entre un anarchiste et un autoritaire)*

L'anarc. — Oui, ne t'en déplaise. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer les résultats que vous obtenez. Votre union, c'est comme le travail des Danaïdes, plus vous en faites, moins on en voit.

Le soc. — C'est là une supposition toute gratuite et que rien ne justifie.

L'anarc. — Tu crois ? Eh bien, compte combien nous en avons aujourd'hui de ces pétaudières, où l'on brasse et rebrasse tous les jours la mixture unioniste, et dis-moi où vous en êtes avec votre fameuse unité de parti tant prônée et si souvent annoncée. Autant de boutiques, autant de boîtes à surprises, où l'on s'entre-dévore au nom de la fraternité. Et pour peu que vous continuiez à unioniser ainsi, je ne désespère pas de voir vos groupes et leur personnel arriver à un émiettement tel que, bientôt, on n'en trouvera plus vestige.

Le soc. — On n'en trouvera plus vestige ! C'est bientôt dit, mais le démontrer c'est autre chose, et je te serais obligé de me vouloir faire cette démonstration. Je serais curieux de savoir, par exemple, comment pourrait se dissoudre et tomber en miettes, comme tu dis, un parti aussi fortement organisé, aussi bien discipliné — composé de citoyens libres et conscients de leurs actes — comme l'est le parti ouvrier.

L'anarc. — Vous voulez grouper les individus, non pas selon leurs tendances, mais à l'aide d'une discipline à laquelle vous voulez qu'ils se soumettent, eux qui sont déjà en guerre contre la discipline gouvernementale. En admettant que, par esprit de conciliation et croyant que cette union tant préconisée, est nécessaire, ils se soient laissés aller à accepter votre discipline pour un moment, quand il s'agira de faire triompher chacun ses idées, ou d'appliquer sa manière de voir, il est clair que votre union se transformera aussitôt en désunion la plus complète. On perdra son temps en discussions inutiles, en criailleries, en récriminations, et on ne fera rien. Etant donné la diversité d'opinions qui forment le parti socialiste, où les divergences d'idées sont au point que les différentes écoles sont fatalement amenées à se faire la guerre les unes aux autres, rien que par la différence du but qu'elles poursuivent, comment peux-tu espérer jamais les amener à combattre ensemble ? Il faut être absolument fou pour espérer que l'on arrivera à amener ceux qui luttent pour la destruction de l'autorité à s'allier avec ceux qui ne rêvent que de s'en emparer ; à confondre dans leurs rangs ceux qui préconisent l'abstention et ceux qui ont toujours un candidat à placer. Voyons, là, sérieusement, crois-tu que ce ne sont que de simples divergences de détail dont il n'y ait pas à s'occuper, ou crois-tu qu'elles soient assez sérieuses pour affirmer qu'elles ont leurs raisons d'être et ne peuvent disparaître qu'à condition que l'un des deux camps ne fasse abandon de sa tactique pour se rallier à celle employée par les dissidents ? Et note bien que je ne te parle pas de toutes les causes de division que votre organisation hiérarchique contient forcément dans son sein et qui sont autant de germes de destruction parmi ceux-mêmes qui prétendent avoir les mêmes idées et sont des causes de dissensions encore bien plus profondes que les différences d'écoles, ce sont les ambitions déçues, les amours-propres personnels froissés qui sont en jeu, et sont bien plus irritants. Crois-moi, mon vieux, il n'y a que ceux qui n'ont aucune connaissance des idées, ou que les ambitieux espérant plier les autres sous leur domination qui puissent prêcher l'union et croire qu'elle soit possible autrement que par une parfaite communion d'idées et des moyens à employer pour arriver au même but.

Le soc. — Oui, je comprends ton dire, je saisis bien la justesse de tes déductions. Mais rien ne prouve qu'ils sont conformes à la logique des faits et que les choses doivent se passer ainsi que tu le dis. En fondant le parti ouvrier, nous n'avons pas agi en aveugles, et rien jusqu'ici n'est venu démontrer que nous avions fait fausse route. Les anarchistes le disent, il est vrai, mais qui d'eux ou de nous a raison ?

L'anarc. — Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. Voyons, relis ton histoire du parti ouvrier, rappelle-toi toutes les scissions qui s'y sont produites, causées rien que par des questions d'ambitions personnelles, compte les fractions en lesquelles il s'est subdivé parce que chacun voulait en être le pontif, et tu me diras si ce sont affirmations.

Et puis, voyons, raisonnons un peu. L'homme est de sa nature un être libre et indépendant, rebelle à tout commandement comme à toute obéissance, il ne se soumet jamais que contraint et forcé. Son intelligence, en travail constant de recherche, le porte à évoluer sans cesse au perfectionnement continuel, aussi le voit-on souvent condamner le lendemain ce qu'il avait librement acclamé la veille. Tout cela est incontestable.

Le soc. — Très bien. Mais ce n'est pas la démonstration demandée.

L'anarc. — Attends ! Donc persister, comme on l'a fait jusqu'ici, à le vouloir parquer, enrégimenter et discipliner dans une agglomération quelconque, c'est agir au rebours de sa nature ; c'est le condamner à rouler sans fin l'éternel et fatidique rocher de Sisyphe ; c'est, en un mot, tenter l'impossible. De là cette multitude de groupes rivaux et ennemis dans le parti socialiste. De là aussi dans chacun de ces groupes ces excommunications continuelles. Et tu demandes comment l'émiettement et la dissolution sont possibles ? C'est le contraire qui devrait t'étonner. Et puis, ne vois-tu pas d'ailleurs à quelles nouvelles et terribles déceptions nous conduirait encore votre entêtement centraliste ? Mais, heureusement, les anarchistes sont là pour y mettre bon ordre.

Le soc. — Comment, vous y mettrez bon ordre ! Qu'entends-tu par là ? Vous n'avez pas, je suppose, la prétention de vous ériger en censeurs, de vouloir nous morigéner ? Ce serait par trop de présomption.

L'anarc. — Les anarchistes n'ont pas la prétention de censurer, ni de morigéner rien ni personne. Nous prêchons, nous préparons les esprits à la révolution, voilà tout. Nous jetons à pleines poignées la semence révolutionnaire dans ce terrain fertile qu'on appelle la populace, la vile multitude, persuadés qu'elle y germera, qu'elle y fructifiera en pleine liberté. Seulement, au lieu de nous amuser à vos balançoires unitaristes, nous engageons les prolétaires à rompre avec la vieille routine, à repousser toute organisation, toute centralisation, et à ne se grouper désormais qu'autour de l'idée anarchiste, qui est l'incarnation de la révolution. Et nous affirmons que là, mais là seulement, se trouvera réalisée l'union des forces collectives, comme des volontés et des iniatives individuelles, convergeant vers un même but.

Le soc. — Le groupement autour de l'idée, soit. Encore faudrait-il en pouvoir démontrer la possibilité.

L'anarc. — C'est chose facile. L'idée ne connaît pas la loi des distances. Tout individu, donc — où qu'il soit et d'où qu'il vienne — qui professe l'idéal libertaire est, par le seul fait, notre co-associé, notre compagnon de lutte. Il fait partie intégrante de cette vaste confédération d'hommes libres répandus dans le monde entier, et dont le lien de cohésion, le centre de ralliement est la révolution sociale, quel que soit d'ailleurs le lieu où elle fasse explosion. Est-ce assez clair ?

Le soc. — Je ne dis pas le contraire. Mais ceci me semble un peu platonique et c'est de l'action qu'il s'agit.

L'anarc. — Pour être efficace, la révolution doit, au préalable, se faire dans les esprits. C'est l'œuvre de la propagande. Or en voyant ses résultats, on peut affirmer en toute certitude que la propagande anarchiste est de l'action au premier chef. C'est l'évolution précédant la lutte, la semence d'où doit sortir la moisson. Tout consiste à faire que les semailles soient bonnes.

Le soc. — A la bonne heure, je saisis.

L'anarc. — Quand ces vérités, bien comprises, auront pénétré dans l'entendement des masses, l'union vraie sera un fait accompli. Vienne alors le moment psychologique, que le grand tintement fasse entendre son terrible branle-bas, et l'on verra si, pour répondre à son appel, il est besoin d'être embrigadé et d'avoir des chefs de file. « Vous savez où est l'ennemi, disait Babeuf, marchez-y par toutes les voies, par toutes les issues. »

Le soc. — Toutes les voies, toutes les issues ! Mais dans ces conditions, il n'y a pas de direction possible !

L'anarc. — Evidemment. Mais c'est la vraie, la seule stratégie révolutionnaire. En vouloir employer une autre c'est confondre la guerre des rues avec la guerre en rase campagne, ce qui est absurde. Voilà ce que nous prêchons, ce que nous voulons faire comprendre et ce que le peuple comprend déjà à merveille. C'est ce qui fait notre force.

Le soc. — Votre force ! En quoi consiste-t-elle, combien êtes-vous ?

L'anarc. — Ouvre les yeux tu le sauras. Tu verras que tout ce qui est socialiste conscient, révolutionnaire convaincu est d'ores et déjà avec nous. Aussi — malgré les calomnies et les persécutions dont on nous assaille de toutes parts — nous sommes devenus légion, de quelques douzaines que nous étions naguère encore. Et aujourd'hui, l'anarchie est une puissance. Vulgarisée dans les masses, répandue à profusion, elle forme un faisceau d'autant plus redoutable, d'autant plus imposant qu'il s'étend, se ramifie partout et n'est saisissable nulle part.

Le soc. — Saisissable nulle part ! Qu'entends-tu par là ?

L'anarc. — Je veux dire que le groupement anarchiste est fait de telle sorte qu'il échappe à toute atteinte, qu'il peut défier les coups de l'ennemi. Oui, on aura beau faire, on pourra nous poursuivre, nous frapper individuellement (et tu sais si l'on s'en prive), mais on ne parviendra jamais à entraver notre propagande, à paralyser notre action.

Le soc. — C'est là, je le reconnais, une bonne et excellente méthode, mais est-elle vraiment et uniquement praticable ?

L'anarc. — Les résultats obtenus attestent l'intelligence de sa praticabilité et démontrent à l'évidence sa supériorité sur vos programmes, vos règlements, tions et vos disciplines. Car, avec ce mode de groupement, la voie est sûre et le triomphe certain. Oui, sans doute, la lutte sera longue, acharnée, terrible, et tous ne verront pas la terre promise. Plus d'un parmi nous, tombera sur le chemin avant d'avoir vu poindre à l'horizon l'aurore du grand jour. Qu'importe ! La cause que nous servons est assez belle, le but à atteindre assez séduisant pour ne point marchander le prix. Et puis : sang d'anarchiste, semence d'anarchiste.

Le soc. — A cela rien à répondre, j'y applaudis sans réserve.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Renaud, de Saint-Quentin, ex-secrétaire du groupe Babœuf est prié de passer chez le rédeur de la *Révolte*, rue de l'Industrie, 23.

B., à Vienne. — Pas de défenses de Spies.

S. à Persan. — Reçu mandat. — Ça a été un oubli de mise en page ; il y en avait déjà pas mal de tirés que nous nous en sommes aperçus.

P., rue Alphonse. — Le retard que vous avez éprouen ces derniers temps dans la réception, provient de que l'argent nous a manqué pour faire les expédià l'heure. Nous prions nos abonnés de nous excuser de croire à tous nos regrets de ne pouvoir le servir exactement, mais malgré la meilleure volonté, impossible de faire mieux.

M. B. à Alger. — 1° Nous vous avons envoyé le méro demandé ; 2° Nous ignorons.

*Anarchist*, La Haye. — Pas de *Paroles d'un* pour le moment, ni le sou pour en acheter. Veuillez tienter une semaine ou deux.

A. J. à Lyon. — Reçu timbres. Evrard ne veut plus du dépôt, mais l'affichage ne sera pas perdu, qu'il fera toujours un peu de publicité.

D. G à Reims. — L'extrait de Proudhon est choisi, mais il est incomplet. Il faudrait la phrase précédente ou tout au moins la partie qui doit se rapporter celle que vous nous envoyez.

Les compagnons Boschi, Magnani, Chiericotti et sont priés de donner leurs adresses au comp. Pietro, dit Pastou, chemin des Rouets, Marseille.

A. B. G. à Saint-Denis. — L. à Bordeaux. — F. à lon. — R. à Berne. — M. rue Marcadet. — L. à — L. à Roubaix. — T. à Routschouck. — D. à B. à Cognac. — W. à Fressenneville. — F. à F. à Levallois. — T. à Fourchambault. — M. à Quentin. — F. à Reims. — N. à La Chaux de B. à Roubaix. — A. à Bacau. — H. à Ougrée. — timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 1312,70.
P. P. 15 fr. Un commerçant de la rue Myrra
Collecte faite au groupe des travailleurs commu
du XX° 0,60 Collecte faite au groupe d'Ougrée 2 fr.
Total à ce jour 1331,30.

Il nous reste encore quelques centaines de *Pr de Jahn*. Nous prions les groupes qui pourraient placer, de bien vouloir nous les prendre au plus

Nous prévenons nos amis qui connaissent la gue espagnole, que nous avons différentes broch en cette langue à leur disposition :

*Acracia o república* . . . . . —
*El Catolicismo y la Cuestion social* . . . . —
*La Sociedad al dia siguiente de la Revolucion* —
*A los Jovenes.* . . . . . —
*Proceso de los anarquistas de Chicago.* . . —
*A los Campesinos* . . . . . —
*La Expropriacion* . . . . . —

dont nous avons une trentaine d'exemplaires.

1 Voir le numéro 28.

*Le Gérant* J. GRAVE.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Ecl

Première Année, N° 32 — 5 CENTIMES — Du 5 au 11 MAI, 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## JUIN 48 ET AVRIL 88

Nous nous faisons un vrai plaisir de publier la lettre qui suit. A vrai dire, nous ne voyons pas trop comment le combattant de juin qui signe Caïus Gracchus ait pu penser en nous lisant que nous confondions les insurgés de juin avec les meneurs bonapartistes. Notre idée était précisément que ceux qui *n'avaient pas* pris le fusil en juin avaient fait Bonaparte, et nous disions :

« Ceux qui *laissaient égorger* les insurgés de juin et criaient « Vive Bonaparte » le long des boulevards. »

Mais il suffit qu'un seul lecteur ne nous ait pas bien compris pour prouver que nous ne nous sommes pas exprimé assez clairement et pour que nous soyons heureux de rectifier. Nous vénérons trop la mémoire des travailleurs qui luttèrent comme des lions au cri *Du pain, ou du plomb*, pour laisser persister le moindre doute à cet égard. Les insurgés de juin furent les vrais précurseurs de la Révolution Sociale.

Au bout de trois mois de misère donnés au service de la république, dégoûtés de tous ces quasi-radicaux et quasi-socialistes qui les gouvernaient, les hommes énergiques saisirent le fusil. Ils combattirent et tombèrent sur les barricades pour la révolution sociale.

Mais ces héros, combien furent-ils ? Cinquante mille tout au plus. — Et les autres ? Et la masse des provinces ? Ceux qui « laissaient égorger », que pen aient-ils ? que faisaient-ils ?

Notre correspondant affirme qu'en juin 1848, les indifférents ne pensaient pas encore à Napoléon, et qu'on n'entendit parler de ce cuistre que beaucoup plus tard, en 1850. Et c'est là, ce nous semble, un point discutable. Placé dans les rangs des combattants, travaillant aux premières barricades, notre correspondant nous semble ne pas avoir assez tenu compte des intrigues ourdies, dès lors, par les bourgeois.

Effrayés du train dont les affaires allaient, effrayés de la vague populaire qui grossissait et des idées avancées propagées par les clubs ; voulant mettre fin à une république qui, pour le peuple, signifiait tout au moins la marche vers le Communisme, — les bourgeois cherchaient déjà dès avril un sauveur, tout comme ils en cherchent un aujourd'hui.

Et d'un autre côté, le peuple, se voyant trahi par ces meneurs républicains qui comprenaient la république comme les opportunards la comprennent aujourd'hui, — la masse du peuple, lasse, sans travail, tombée dans une misère affreuse de par l'arrêt du commerce, devenue sceptique, était prête à subir n'importe qui, à seule fin de se venger des traîtres — tout comme aujourd'hui.

Lorsque la colère montait à Paris en juin, les agents des prétendants travaillaient déjà les ateliers, insinuaient, cherchaient à rendre populaires leurs prétendants, et surtout l'auteur de l'*Extinction du paupérisme*, le sinistre Badinguet. Et il faut avouer qu'ils y réussissaient : non pas auprès de ceux qui saisirent le fusil en juin, — ceux-là prouvèrent qu'ils ne voulaient pas de sauveurs, — mais auprès de ceux qui *ne le saisirent pas* et laissèrent égorger leurs frères.

Dès le 6 juillet 1848, huit jours après le massacre de juin, Proudhon parlait déjà, dans le *Représentant du peuple*, de « menées dynastiques ».

Le 21 août, dans le numéro 108 du *Représentant*, il est déjà plus affirmatif. Tout plein de sympathie pour les révoltés qui voulaient la révolution *sociale*, il parle des menées bourgeoises en ces termes :

« Les légitimistes, les *bonapartistes*, les orléanistes, les capitalistes, les égoïstes : tout ce qui conspire la ruine de la République, voilà ce qu'on défend d'attaquer, à peine d'excitation à la haine du gouvernement. »

Et plus loin : « La France (bourgeoise) veut un roi : ce sera Henri V, Bonaparte, ou Joinville, peu importe, pourvu que le nouvel élu jure, sur les saints Evangiles, d'exterminer les socialistes. »

Le 22 août il écrivait : « *De toute part on n'entend parler que de complots ;* les partisans de la monarchie ont fondé sur le désespoir du peuple l'espoir des prétendants. »

On dirait ces lignes écrites d'hier à la vue des menées redoublées en ce moment des bonapartistes et des boulangistes associés.

Inutile de dire que fin octobre 1848, la candidature de Napoléon était posée ouvertement, et dans le *Peuple* du 31 octobre, Proudhon mettait Louis Bonaparte en tête des prétendants ; deux jours plus tard il prédisait que Napoléon serait élu président, et qu'il serait le César voulu des bourgeois, subi par les indifférents et les sceptiques du peuple. On sait s'il a eu raison.

Quant au cri de « Vive Napoléon » lors des journées de juin, Tourguénieff, qui habitait alors un des boulevards, affirme avoir entendu dès lors ce « cri sinistre ».

Evidemment, ce cri n'était pas poussé par les héros de juin. Les bourgeois qui l'ont affirmé ont menti. Mais il retentissait au sein des curieux, des indifférents, stationnés le long des boulevards. Aujourd'hui encore, ce ne sont pas les travailleurs socialistes qui crient « Vive Boulanger » ce qui n'empêchera pas plus tard de dire le contraire. Mais avouons qu'il n'y a que trop de travailleurs qui *laissent faire*.

—

Notre correspondant termine en disant : « Peu nous importe Floquet ou Boulanger ! s'ils pouvaient se manger le nez ! »

Eh bien non ; cela nous importe beaucoup, puisque nous ne voulons *ni* Floquet, *ni* Boulanger !

C'est précisément parce que, en 1848, une fois que les héros de juin furent enterrés ou emprisonnés, on laissa trop dire : « Cavaignac ou Napoléon », au lieu de dire ; « Ni Cavaignac, ni Napoléon, mais la Sociale ! » C'est précisément parce que l'idée de révolte contre tous les Cavaignac et les Napoléon n'était pas assez mûre, que l'on a eu Napoléon sur le dos.

Aussi pensons-nous que tous ceux qui se révoltent contre le césarisme — y compris Joffrin — ont parfaitement raison. Où ils ont tort, c'est lorsqu'ils s'allient avec les bourgeois républicains pour combattre Boulanger, tandis que ces bourgeois se rangeraient bien vite du côté du finaud, s'il arrivait à l'Elysée. Où ils ont tort, c'est lorsqu'ils ne s'aperçoivent pas que les hommes énergiques au sein des travailleurs rongent le frein en attendant le moment de balayer et les Césars et les laquais du parlementarisme — tous serviteurs fidèles du bourgeois. Où ils ont tort, c'est lorsqu'ils ne comprennent pas qu'au césarisme montant et à l'indifférence qui fait école, il n'y a qu'une chose à opposer : l'entente et l'agitation nécessaires pour proclamer la Commune partout en France, en ville comme au village — surtout l'agitation, car le temps presse.

Nous répétons que la situation est parfaitement analogue à celle de 1848. Que demain des mineurs, talonnés par la faim, se révoltent comme les paysans de Roumanie viennent de le faire ; qu'ils ne soient pas soutenus par des insurrections éclatant immédiatement sur une vaste échelle et qu'ils soient vaincus — et nous verrons le fusilleur de la Commune, Monsieur Boulanger, acclamé par toute la haute et basse pègre.

Il sera le César voulu par les bourgeois. Et les travailleurs dégoûtés du présent et sceptiques de l'avenir qui auront *laissé faire*, pourront s'accuser eux-mêmes de leur indifférence.

Floquet et Boulanger ne se mangeront pas le nez. Les loups ne s'entre-dévorent pas. Mais ils feront repas commun avec la chair du travailleur.

Ce n'est pas l'indifférence que doit prêcher le révolutionnaire. C'est la Révolution.

Son mot d'ordre ne peut être que celui-ci :

« Ni parlement, ni Césars ! Démolition des institutions qui maintiennent le règne des bourgeois ! »

---

Voici la lettre dont nous parlons et que l'auteur intitule : *Une page d'histoire par un Anarchiste non Communiste :*

Paris, le 21 avril 1888.

Camarades,

Je viens de lire votre n° 30 de la *Révolte*. Je ne veux pas le laisser passer sans protester énergiquement contre deux passages tout à fait faux et qui ne tendent rien moins qu'à dénaturer les journées de juin.

Dans votre premier article sur le Césarisme, vous dites : « Ceux qui laissaient égorger les insurgés de juin et criaient *vive Bonaparte* le long des boulevards... »

Vous laissez croire que les insurgés de cette époque combattaient déjà le Césarisme.

Cela n'est pas ! Dupés, trahis, furieux, ils voulaient chasser les ineptes et criminels représentants et y substituer un autre gouvernement populaire, socialiste, faisant droit à leurs légitimes revendications.

On n'a entendu parler de Napoléon que beaucoup plus tard, vers 1850.

Celui qui écrit ces lignes a dansé la Carmagnole à la porte Saint-Denis, pendant les soirées qui précédèrent les journées de juin ; il a commencé les barricades le matin du 22 avec ceux qui, renvoyés des ateliers nationaux dissous, criaient : « Nous ne partirons pas ! » — on voulait nous envoyer en

ologne — « Vive la République démocratique et sociale ! »

Je certifie que mes oreilles n'ont entendu aucun cri, aucune clameur en faveur du futur Président, qu'on ne connaissait même pas.

Après avoir essuyé une formidable décharge des gardes nationaux débouchant de la rue de la Lune ou de la rue de Cléry, qui tua pas mal des nôtres, nous nous sauvâmes et nous nous répandîmes partout continuant à faire des barricades au cri de vive la République sociale.

Je proteste au nom des insurgés de juin, dont je suis sans doute un des rares survivants, à ce moment on ne pensait pas, ni du côté du peuple, ni du côté de la réaction à Louis Napoléon.

Ce n'est qu'au moment de la nomination de la Présidence que ce mouvement prit naissance surtout par haine contre le parjure Cavaignac, celui qui avait affiché partout :

*« Que mon nom soit à jamais maudit si je vois en vous autre chose que des frères égarés. »*

A l'autre page, dans l'article l'Election du Nord, vous dites encore : « en 1848, c'était sur le nom de Napoléon... »

Je le répète, en 1848, rien, rien parmi le peuple ne faisait pressentir l'arrivée de Bonaparte. Tout ce qui était révolutionnaire alors ne songeait qu'à donner un coup de balai à leurs députés indignes.

En vous lisant, on croirait que les journées de juin ont de l'analogie avec le mouvement boulangiste.

Rien de plus faux.

Aux barricades, le long des boulevards, tout le long de la rue de Richelieu, sur la place du Palais Royal, partout où je passai, comme prisonnier, je n'ai entendu que des vociférations pour nous fusiller mais rien, rien, de Bonaparte.

A la Conciergerie, où on nous conduisit dans les caves, pas un seul d'entre nous ne songeait à cet histrion.

A Belle-Isle seulement, où je fus prisonnier, une toute petite partie — nous étions 1400 — désirant leur liberté, soutenait, acclamait le Président.

C'étaient des malheureux, je le répète, qui voulaient éviter les dix ans auxquels nous étions condamnés. Par mépris on les appelait *les petits chapeaux*.

Le mouvement de juin était pur de toute accointance avec le futur dictateur.

Je crois de mon devoir, au nom des héros de cette époque héroïque, de rétablir les faits.

L'infâme *Siècle* — et ses amis de la Montagne, — pour excuser sa complicité avec les fusilleurs d'alors, a déjà cherché à faire croire que les insurgés de juin obéissaient à des préoccupations césariennes, que nous tombions dans le panneau...

Ils en ont menti ! Victor Hugo et les autres.

Dernièrement encore, dans le soporifique *Rappel*, le vieux Landolt, honteux de ne pas avoir suivi le mouvement, laisse croire que l'influence du bonapartisme n'y était pas étrangère. Sans cela, dit-il, il s'en serait mêlé.

La vérité, c'est qu'il était en place et que, pour lui, ainsi que pour ses pareils, la République était fondée. Notre devoir était de la soutenir et non de nous insurger contre elle, etc., etc.

C'est le même rôle que les Joffrin et tutti quanti voudraient nous faire jouer en nous intéressant dans leur dispute avec les boulangistes. Que nous importe Floquet ou Boulanger ? s'ils pouvaient se manger le nez !

Poignée de main.

CAÏUS GRACCHUS.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

HYÈRES (Var). — Partout l'esprit de révolte se réveille ; le fait suivant qui vient de se passer dans notre localité en est la meilleure preuve :

Le dimanche soir, 22 avril, un ouvrier nommé Martino se trouvait sur la place de la Rade, étant quelque peu en état d'ivresse, lorsque un de ces animaux connus sous le nom de sergots voulut l'emmener au poste de police. Martino refusant de suivre ce personnage, le sergot lui asséna sur la tête un coup de canne plombée. Les personnes témoins de cet acte de brutalité s'interposèrent aussitôt, un rassemblement se forma et le sergot assommeur allait passer un mauvais quart d'heure lorsque ses confrères en brutalité arrivèrent et l'arrachèrent des mains de la foule ; quant à Martino, la foule le conduisit à son domicile.

L'acte de brutalité dont nous venons de parler avait provoqué tant de colère que le lendemain, lundi 23, quelques travailleurs prirent l'initiative d'organiser une grande manifestation contre la police. Afin d'empêcher cette manifestation, le commissaire de police fit arrêter celui qu'il supposait en être le promoteur. L'arrestation eut lieu à midi. Au moment où le citoyen Cordeil escorté par deux agents de police est conduit en prison, ce citoyen s'adresse à la foule et dit : « Vous ne me laisserez pas arrêter, c'est une injustice ». Aussitôt les agents sont rossés, Cordeil s'enfuit, mais malheureusement dans sa fuite il tombe et se blesse, malgré cela, messieurs les policiers se garde bien de l'arrêter à nouveau. A deux heures, les citoyens Proust et Jouany sont arrêtés pour avoir tapé sur les sergots ; la surexcitation est à son comble et on ne sait ce qui aurait pu arriver lorsque l'un des adjoints au maire fit relaxer les deux citoyens arrêtés. C'était une pure manœuvre jésuitique qui en laissant croire à la foule qu'aucune arrestation n'aurait plus lieu, permettait à la police de gagner du temps.

Vers les sept heures du soir, le parquet de Toulon se rendit à Hyères, toutes les forces policières furent mises sur pied et aidés par leurs bons amis les gendarmes, il fut procédé à l'arrestation de Martino, Cordeil, Proust et Jouanny.

Les travailleurs ont eu le tort de se laisser berner par l'adjoint, jamais les partisans de l'autorité ne seront avec le peuple ; et de plus les travailleurs de Hyères ne sont pas allés jusqu'au bout. Néanmoins, c'est là une escarmouche qui produira son effet, car elle montera clairement à tous qu'il nous suffirait d'un peu d'énergie pour nous délivrer des exploiteurs et des gouvernants.

* * *

VIENNE. — Depuis que la *Révolte* a mis sous les yeux du public les abus criants de certains industriels de notre ville, les ouvriers nous apportent à tout instant des protestation contre les procédés indignes que certains exploiteurs emploient à leur égard.

Il nous en arrive une aujourd'hui d'un goût tout à fait nouveau. A Vienne le tissage des draps nécessite une quantité d'opérations similaires faites par des femmes, des vieillards ou des enfants. Ces travaux sont généralement très peu rétribués, mais d'un prix fixe, qui est toujours payé intégralement au tisseur qui sert d'intermédiaire entre l'industriel et la personne qui a fait ce travail accessoire ; et le tisseur ne doit, ne peut toucher à cette somme sans commettre un détournement, une escroquerie, à l'égard d'un travailleur généralement plus misérable que lui.

Tel est cependant le cas d'un certain Chaix, de la coopérative : La Drapière, qui, pour ce travail, cherche des malheureuses que leur situation oblige au silence, et il garde pour lui jusqu'à 30 et 40 pour cent de la maigre somme qui compose leur salaire. De plus, étant au nombre des politiciens militants du parti radical, entre les mains duquel se trouve placée l'administrati onmunicipale, ce monsieur offre à ces malheureuses qu'il vole, des bons du bureau de bienfaisance en compensation des sommes qu'il prélève sur leur salaire.

Mais, le comble — car il y a un comble — c'est qu'au moment même où l'une des victimes de cette exploitation d'un nouveau genre, refusait les secours et exigeait le paiement de son travail, le même Chaix, qui aurait dû être cloué au pilori de l'opinion publique, était au contraire porté au conseil des Prud'hommes comme *membre ouvrier, chargé de défendre les intérêts des ouvriers*. Pour un magistrat honnête, voilà un magistrat honnête, si tant est qu'il puisse en exister !

Nous ignorons le degré de moralité des conseillers Galibert père, Barayon, Gerin, Ruff et Coche, aux côtés desquels doit siéger cet ancien agent de police ; mais ce que nous pouvons dire, c'est que s'ils en ont assez peu pour consentir à rendre leurs jugements en compagnie d'un tel personnage, la cause des ouvriers viennois est entre bonnes mains !

Et dire que ces gens-là se posent en puritains et en philanthropes, toujours prêts et contrôler la moralité des autres — et particulièrement celle des socialistes. Farceurs, va !

## Hollande

LA HAYE. — A bref délai deux grèves viennent d'avoir lieu L'une, des tisseurs à Almeloo, a été dirigée par les social-démocrates. Après trois mois de durée et la perte de quelques milliers de florins — qui encore n'ont pas été suffisants pour pourvoir à la misérable existence des tisseurs — souscrits volontairement par les travailleurs des différentes corporations, les grévistes ont été obligés de reprendre le travail en acceptant une réduction de salaire, faible, il est vrai, mais ce qui est plus important, c'est le renvoi de tous ceux qui avaient montré un caractère plus courageux.

L'autre, à Nieuw-Amsterdam, des ouvriers des tourbières, n'a duré qu'un jour. Ici les grévistes ont agi plus instinctivement, n'étant point inféodés aux social-démocrates : ils se sont révoltés immédiatement. Au nombre de deux mille, ils ont assailli les maisons des propriétaires des tourbières, ont brisé toutes les vitres et, par leur attitude énergique, ont forcé leurs exploiteurs à accéder à toutes leurs demandes : augmentation de salaire, liberté de faire leurs achats où ils voudront au lieu de l'obligation de se fournir chez leurs exploiteurs, et même le paiement à 2 fr. 50 de la journée de la grève.

Une des principales raisons qui déterminé les exploiteurs à consentir aux conditions des grévistes, a été la menace d'incendier toute la quantité de tourbe extraite et placée en réserve, ce qui aurait été une perte énorme pour les propriétaires.

Les résultats si opposés de ces deux grèves prouvent que les travailleurs font mieux de s'occuper eux-mêmes de leurs intérêts que de les confier à quelques charlatans, qui veulent se faire passer comme libérateurs de l'humanité, et que les social-démocrates tuent le sentiment révolutionnaire chez les travailleurs qui se mettent à leur remorque au lieu d'agir par eux-mêmes.

Les travailleurs des tourbières du Nord, encouragés par l'exemple et les bons résultats obtenus par leurs frères, se révoltent. Les bourgeois envoient des troupes pour maintenir les intérêts des exploiteurs. Partout les grévistes se montrent solidaires.

## Allemagne

Mortalité des enfants à Erfurt :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Nourrissons des riches. . . | 89 | morts sur | 1000. |
| — des gens aisés. | 173 | — | — |
| — des travailleurs | 305 | — | — |

(Wolff, *Recht voor Allen.*)

## Espagne

L'agitation continue à Motril, dans la province de Malaga. Les paysans viennent d'incendier plusieurs plantations de cannes à sucre, préférant mourir de faim que de ramasser la misérable pitance que leur jettent les planteurs.

A Grenade, les ouvriers parcourent les rues, entonnent des chants révolutionnaires. La police les charge et les disperse à coups de sabre. Le commerce est ruiné.

A Salamanque, autre manifestation : « Pain ou travail ! » crient les ouvriers. Le gouverneur accourt et leur fait de belles promesses.

## Suède

En Suède, le compagnon Danielson, rédacteur du journal *Arbetet* (le Travail), qui se publie à Malmoe, est condamné à un an de prison.

## Etats-Unis

La crise agricole sévit aux Etats Unis avec non moins d'intensité qu'en Europe et les terres et fermes y ont perdu plus de la moitié de leur valeur.

Dans huit Etats de l'Ouest, les compagnies de prêts hypothécaires ont avancé plus de dix-sept milliards à 10 p. cent qui écrasent la propriété rurale d'une charge intolérable. Et pourtant pas moyen de prétexter là-bas de l'inondation des grains étrangers, puisque ce sont au contraire les Etats Unis qui nous inondent, et pas moyen d'invoquer le protectionnisme, puisque cette crise sévit à l'abri de la plus formidable barrière de droits protecteurs dont un pays se soit jamais entouré.

Cela prouve tout simplement que la crise agricole est due à l'accaparement de la terre par les sociétés financières et les banquiers chrétiens et juifs.

## Roumanie

On lit dans la *Réforme* du 24 avril 1888 :

« Maintenant que l'insurrection agraire qui a jeté l'épouvante parmi les politiciens et les propriétaires roumains est à peu près terminée, les détails commencent à nous parvenir sur cet étonnant mouve-

ment populaire. C'est bien entendu dans des lettres privées que l'on trouve des renseignements sérieux, car le gouvernement a mis l'embargo sur les dépêches et invité les journaux à se taire.

« L'insurrection a été sérieuse dans quatre départements, tous voisins de Bucarest. Ce sont ceux dont les chefs-lieux sont Bucarest (Ilfov), Ploesti, Giurgevo et Calaroch. Cent vingt villages se sont successivement révoltés; l'armée en a occupé soixante-dix-huit. Le nombre des victimes du côté des paysans est de cent morts, deux cents blessés et deux cents prisonniers — dont la plupart viennent d'ailleurs d'être mis en liberté; du côté des soldats, quatre-vingts morts, cent blessés et soixante-dix prisonniers (un escadron qui a été pris et désarmé par les paysans). La plupart des paysans étaient armés; ils avaient forcé les dépôts d'armes (cent fusils par village) servant à l'instruction des recrues.

« On n'a pu mettre fin à l'insurrection qu'en ordonnant des distributions de maïs aux affamés. Le roi a envoyé par télégramme l'ordre à tous les gérants de ses domaines de faire de semblables distributions. Ce qui a surtout décidé le gouvernement à céder, c'est que les soldats refusaient de tirer sur les paysans ou même de marcher. Les soldats du 6me de doroboutzi (armée territoriale) se sont même unis aux paysans pour tirer sur les hussards. Ce régiment a été envoyé en Moldavie.

« Le gouvernement, voyant qu'il ne pouvait plus compter sur l'armée, a décidé de soumettre aux Chambres une loi faisant une nouvelle distribution de terres et accordant à chaque famille de paysans 22 hectares au lieu de 11, qui leur ont été abandonnés par la loi de 1866 et qui sont maintenant morcelés à l'infini. Ces terres restent la propriété de l'Etat, mais les paysans ne paient qu'un loyer de moins d'un franc par hectare.

« Quant à ceux que l'on a pris pour des agents provocateurs et qui disaient aux paysans de prendre les terres et le maïs, ce sont, dans la plupart des cas, les propriétaires et fonctionnaires eux-mêmes qui prenaient la tête du mouvement pour éviter d'être écharpés — sauf à s'enfuir à la première occasion et à courir à Bucarest demander une répression énergique.

« Le gouvernement a même décidé d'expulser une partie des fermiers grecs qui exploitaient les paysans d'une façon éhontée. Une enquête faite par le vaillant journal *Lupta* a établi que le produit de la terre se répartissait dans les domaines livrés à ces agents pour 210 francs au paysan et 690 au propriétaire et à son agent. »

Les renseignements qui précèdent sont exacts; ils nous ont été confirmés par des personnes qui ont des relations en Roumanie et sont au courant de ce qui s'y passe. Un enseignement profond ressort pour nous de cette tentative d'insurrection qui a affolé pendant quelques jours la bourgeoisie roumaine, c'est que la *révolte à main armée* est le seul moyen que le peuple ait en son pouvoir pour se faire rendre justice. Depuis que la Roumanie a été constituée en Etat parlementaire, avec toutes les *libertés* théoriques à la clef, les paysans sont pressurés de la manière la plus odieuse par une aristocratie jouisseuse uniquement occupée de ses plaisirs et par une bande de fermiers grecs ou juifs qui cherchent à s'enrichir le plus rapidement possible, pour devenir des jouisseurs à leur tour. Pendant des années et des années ces malheureux paysans (qui sont probablement les plus doux, les plus aimables de l'Europe) ont réclamé par les moyens pacifiques une amélioration à leur sort, on ne les a pas écoutés. Voilà que maintenant ils perdent patience, ils se lèvent en masse et tordent le cou à quelques bourgeois, le gouvernement prend peur et leur promet des terres : le résultat prouve qu'ils ont eu raison de se révolter. Mais il ne faut pas qu'ils s'arrêtent à moitié chemin; s'ils savaient persévérer, toute la terre serait à eux.

* * *

*La Politique passée, présente et future.* — Il est donc entendu que M. Jean Bratiano comme M. Lascar Catargi, ou M. Fleva, ou M. Carp, sont pour la liberté de la presse, la liberté de la parole, la liberté des élections, la liberté de réunion, pour toutes les libertés. Seulement le premier, étant au pouvoir, y ajoute le correctif de mesures de police, de pressions administratives, d'arrestations préventives, de bastonnades sommaires; ceux-là, étant dans l'opposition, ont le beau rôle de s'en plaindre, et la jeune génération qui s'est jointe à eux peut en toute conscience jurer qu'elle agira autrement, n'ayant pas de passé politique. Il serait de mauvais goût d'en douter; il serait peut-être téméraire d'y compter.

*Temps* du 20 avril 1888.

* * *

Des journaux bourgeois se plaignent que les correspondances soient interceptées par le gouvernement roumain. D'après eux, l'insurrection ne serait nullement étouffée, mais elle se déplacerait, gagnant une localité à mesure qu'une autre s'apaise. Nous espérons avoir des renseignements plus précis pour notre prochain numéro.

# VARIÉTÉS

## Pensées d'un prolétaire

## GERMINAL

Etant données les coupures qu'avait acceptées M. Zola, nous nous attendions à une pièce sans couleur, n'ayant plus le souffle ni l'envergure du roman. Pièce ni plus mauvaise, ni meilleure que beaucoup d'autres, n'ayant plus que la valeur littéraire que M. Zola sait donner à ses œuvres, mais sans importance pour nous.

Aussi quelle fut notre surprise lorsque, le lendemain de la première représentation, en ouvrant la presse bourgeoise depuis la feuille la plus réactionnaire jusqu'à la plus intransigeante, nous vîmes l'éreintement de première classe qui était servi à la pièce nouvelle. Que l'on pense ce que l'on veuille de Zola, c'est une valeur que l'on discute. A propos de *Germinal*, rien : Pièce fausse, absurde, ennuyeuse, trop noire, etc., etc. Pas l'ombre d'une discussion ou d'une critique motivée. Cela était étrange. Nous avons voulu voir la pièce. Nous savons pourquoi les journaux bourgeois l'ont éreintée, pourquoi les places chères sont désertes au Châtelet.

C'est que, malgré les coupures et les concessions que M. Zola a faites pour que sa pièce fût jouée et avalée par les bourgeois, elle contient encore trop de vérités, elle dépeint trop l'antagonisme qui sépare les travailleurs des bourgeois et pose trop de points d'interrogation sur les causes de cet antagonisme pour que messieurs les bourgeois, qui veulent bien qu'on leur expose la misère des travailleurs intéressants que de bons bourgeois non moins intéressants font leur possible pour soulager, veuillent venir troubler leur digestion à écouter une pièce où on leur démontre que la misère des uns n'est occasionnée que par le luxe et la richesse des autres. Avec *Germinal* nous sommes loin du socialisme à l'eau de rose et des phrases édulcorées d'Eugène Sue. Les bourgeois ont pu faire de la réclame à ce dernier, ils n'avaient rien à craindre de son socialisme sentimental. Sans prétention au socialisme, *Germinal* pose la question sociale au théâtre comme jamais elle n'avait été posée.

—

Dès le premier tableau, la question se pose entre travailleurs et exploiteurs et il en est ainsi tout le long de la pièce. Nous aurions voulu pouvoir citer des passages, mais la pièce n'étant pas encore imprimée, force nous est d'en parler de mémoire.

Au lever du rideau arrive Etienne Lantier à la recherche de travail. Il s'adresse au père Bonnemort — ainsi surnommé parce qu'il a échappé trois fois à des accidents de mine. La conversation s'engage entre eux. A Lantier, qui lui demande à qui appartiennent la mine et les concessions environnantes, Bonnemort répond que l'on ne sait pas. Aux actionnaires : l'inconnu. Lantier observe qu'il est injuste que des individus que l'on ne connaît pas, qui ne font rien, puissent avoir le droit de prélever un bénéfice sur le travail des habitants du pays, pendant que ceux-ci n'ont pas à manger à leur suffisance. Puis, brisé de fatigue, le ventre creux, il va repartir à la recherche du travail qui lui échappe lorsque paraît Souvarine qu'il connaît et qui lui dit que l'on a besoin d'un herscheur et l'engage à se présenter pour se faire embaucher.

Au deuxième tableau, nous sommes dans la mine. Etienne est embauché. Après une petite scène d'une naïveté charmante qui se passe entre Etienne et Catherine, arrive le directeur, accompagné de son neveu, jeune ingénieur, attaché aussi à la mine, qui veut mener les mineurs comme des forçats. Ils trouvent un boisage en mauvais état, menacent d'une amende si le boisage n'est pas remis en état. Exaspération des mineurs qui, par l'intermédiaire de Maheu — le fils de Bonnemort — font observer que le boisage ne leur étant pas payé à part et ayant déjà bien du mal à sortir leur journée, ils ne pourront plus y arriver s'ils sont forcés de passer davantage de temps à ce travail. Colère du directeur qui leur dit que « ce ne sont pas eux qui souffrent des accidents, mais bien la compagnie, qui se verra forcée de leur accorder des indemnités s'ils sont blessés, ou de faire des pensions à leurs veuves s'ils sont tués! » Et à Maheu : « Comment! c'est vous, un travailleur honnête, rangé, qui vous faites l'écho de réclamations pareilles? » Maheu, fièrement : « C'est justement parce que l'on n'a rien à me reprocher que j'ai le droit et le devoir de réclamer au nom de mes camarades. »

Au troisième tableau, on voit l'intérieur des Maheu. La Maheude compte sur la paie que vont lui apporter ses hommes, — son mari, le père Bonnemort et Lantier devenu leur pensionnaire — pour acheter un peu de viande et faire à déjeûner. Maheu arrive. La paie a été désastreuse, ils n'auront pas de quoi passer la quinzaine. Ils se partagent tristement le pain que Maheu a apporté; un verre de café avec ça, voilà leur déjeûner. Le père Bonnemort qui a terminé sa part avant les autres, ayant redemandé du pain, Maheu lui donne la moitié de la sienne.

Au moment où ils viennent de terminer leur repas, arrive la femme du directeur. Elle est en train de montrer le coron aux Grégoire, comme un propriétaire montre l'étable des cochons qu'il élève. Ces bons bourgeois admirent l'ordre, la propreté dans laquelle vivent les mineurs, pendant que Mme Hennebeau leur détaille tous les bienfaits qu'ils reçoivent de la société : « Ils sont bien payés. Ils ne manquent de rien. On leur laisse la maison pour 6 francs par mois, et avec un jardin encore! Un vrai paradis, quoi! »

Ces Grégoire sont des actionnaires de la compagnie. Un de leurs ancêtres a placé 10 000 francs dans l'entreprise. Ces 10 000 francs valent aujourd'hui un million, tout en ayant fait vivre la famille dans l'opulence et l'oisivité. Et, contraste frappant, les Maheu sont attachés à la mine depuis les débuts de l'entreprise aussi. Un des leurs a travaillé à sa découverte. Ils y ont travaillé, hommes, femmes, enfants; plusieurs des leurs sont restés au fond, emportés par un coup de grisou, ou un éboulement. Cela ne leur a rapporté que la misère.

Au quatrième tableau, Rasseneur, le cabaretier orateur, et Lantier, qui s'est déjà implanté dans l'estime de ses camarades et qui bat en brèche l'influence de Rasseneur, se disputent au sujet de la grève que les mineurs, à bout de patience, parlent de déclarer et qui doit se décider dans une réunion qui va avoir lieu. Rasseneur, l'ouvrier satisfait de sa situation présente qu'il craindrait de voir compromettre par les bouleversements qu'apportent toujours les perturbations sociales, le ventre plein et n'éprouvant pas les besoins des mineurs, est contre la grève. Lantier, lui, qui est encore plein de ses aspirations d'un avenir meilleur, qui partage les fatigues et les privations des mineurs, sachant que l'on n'obtient que ce que l'on prend, veut qu'on la déclare de suite.

Une discussion s'engage entre eux deux : Je ferai ceci. Je dirai cela. On m'écoutera, on me connaît mieux que toi, etc., etc. L'intérêt des mineurs en ce moment est bien loin, on n'a plus en présence que deux chefs qui se disputent à celui qui aura le plus d'influence. Souvarine, qui assiste à la discussion, les regarde d'un air méprisant et, à Lantier qui le consulte sur l'opportunité de la grève, il répond : « La grève, des discours encore, des bêtises tout cela. Il faudrait savoir agir, mais vous êtes trop lâches pour cela et vous vous laisserez encore endormir sans rien obtenir, » et il se retire. A la réunion, les mineurs ne veulent pas écouter Rasseneur qui fait appel en vain à son ancienne autorité. C'est Lantier qui l'emporte et la grève est déclarée.

Au cinquième tableau, nous sommes à nouveau chez les Maheu. La grève dure depuis trois mois. Ils ont été renvoyés du coron par la compagnie. Ils sont dans une misère ouverte à tous les vents. Leur petite fille Alzire est en train de mourir de misère et de privations. Elle demande un peu d'eau sucrée pour apaiser la soif qui la dévore. Pas de sucre à lui donner. Le père et la mère assistent impuissants à l'agonie de leur enfant sans pouvoir lui porter secours. C'est un tableau vraiment saisissant que la douleur de ce père et de cette mère qui ne peuvent rien pour arracher leur enfant à la mort qui s'avance. Et Maheu, torturé par la douleur, s'écriant : « Tonnerre de Dieu! je ne puis donc pas souffrir à sa place. Mais qu'avons-nous donc fait pour être si malheureux, pendant qu'il y en a qui ne manquent de rien? » Sur ces entrefaites, arrive Catherine, leur fille qui s'était enfuie avec son amant Chaval, un ouvrier qui trahit ses camarades et qui avait profité de la promiscuité des mines pour en faire sa maîtresse presque malgré elle, car elle aime Lantier qui l'aime aussi, mais qui a eu le tort de ne pas le lui dire. Elle demande pardon à son père et à sa mère et leur offre de l'argent. Mais ceux-ci ne veulent pas être accusés d'avoir accepté le prix du déshonneur de leur fille, ils le refusent ainsi que de lui pardonner. Catherine se traîne à leurs genoux. « Prenez, dit-elle, c'est pour soigner ma sœur. C'est le produit de mon travail! » Le père regarde sa femme espérant qu'elle pardonnera la première; la mère de son côté pense que c'est le père qui fléchira. Ils ne répondent ni l'un ni l'autre, Catherine, éper-

perdue, brisée par la douleur, s'en va en jetant sa pelisse sur sa sœur pour la réchauffer. Lorsqu'elle est sortie, le père et la mère se reprochent mutuellement d'avoir été trop sévères. Ils ne demandaient qu'à pardonner. Mais bientôt le délire prend la petite Alzire qui expire entre leurs bras. Arrive Lantier qui annonce que les camarades parlent de redescendre dans la mine. Alors la Maheude se redresse devant son homme et l'apostrophe violemment. « Comment, nous aurions tant souffert pour en arriver à accepter les exigences des exploiteurs. Si jamais tu faisais cela, c'est moi-même qui prendrais un couteau pour t'en empêcher ! » Ce tableau est admirable d'un bout à l'autre et les artistes qui le jouent y sont splendides.

Les tableaux suivants nous représentent la collision avec les gendarmes où la Mouquette est tuée, ainsi que Maheu qui pardonne à sa fille Catherine. Nous assistons ensuite à la reprise du travail où, sur l'assurance que la compagnie pardonnera même aux plus compromis, les mineurs arrivent se faire inscrire. Lantier, qui est las de se cacher, arrive aussi au risque de se faire arrêter. Reconnu par les mineurs, il est insulté par eux qui l'accusent de les avoir entraînés à la grève en leur faisant espérer la réussite. Sans l'intervention de Rasseneur, qui a repris tout son prestige, ils l'écharperaient. Image des foules qui s'embarquent sur les promesses de ceux qui se font ses dirigeants et font retomber ensuite sur eux les causes de la défaite. Tandis que les vraies causes sont d'avoir acceptées d'être dirigées, quand elles auraient dû faire leurs affaires elles-mêmes.

Puis, c'est la destruction du Voreux par Souvarine. Mais, au théâtre, cette scène est loin d'être aussi dramatique et aussi grandiose que dans le roman. M. Zola y a certainement été faible. La débâcle se produit, l'eau inonde le puits et l'on voit les mineurs se sauver de toutes parts. Le tableau change, nous voyons les femmes des mineurs accourir à l'entrée du puits pour réclamer leurs maris ou leurs enfants qui ne sont pas sortis. L'ingénieur s'est rendu dans le puits pour reconnaître les causes du désastre; il reconnaît avec épouvante qu'il a été voulu. Il se retourne vers la foule et annonce que la destruction du Voreux est l'œuvre d'un « misérable ». Souvarine sort du puits et répond : « Le misérable, c'est moi. J'ai voulu faire un exemple et j'ai voulu que vous le sachiez. Vous avez été trop lâches. J'ai accompli mon œuvre, d'autres viendront derrière moi pour la continuer et votre société pourrie disparaîtra pour faire place à une société nouvelle, libre, juste et égalitaire. » Et, au même instant, il se précipite dans le gouffre ouvert à ses pieds.

—

Dans le roman, Souvarine ne se détruit pas ; il part pour d'autres lieux où il y aura d'autres actes à accomplir, mais il faut reconnaître que pour le public, qui ne saisit pas bien le rôle de Souvarine, il vaut mieux qu'il périsse ; cela lui donne un air de grandeur et de dévouement qui atténue l'horreur inspirée par la destruction des malheureux qui sont restés dans la fosse.

Mais ce qui fait bien la portée sociale de ce drame, c'est que l'antagonisme des travailleurs et des patrons s'établit tout seul. Ce n'est pas l'auteur qui l'établit, ce sont les situations elles-mêmes. Les bourgeois que Zola met en scène ne sont pas des mauvaises gens. Ils défendent leurs intérêts contre leurs ouvriers, avec la même bonne foi que le marchand qui discute avec l'acheteur. Ils sont patrons c'est pour gagner de quoi bien vivre à ne rien faire, et ils sont très étonnés que leurs ouvriers ne puissent pas vivre avec le salaire qu'ils leur donnent : c'est que ceux-ci y mettent de la mauvaise volonté. De même — à part Lantier et Souvarine dont les idées sont plus larges — les mineurs ne demandent pas autre chose que de pouvoir manger du pain à leur faim. Ils seraient au comble de leurs vœux s'ils pouvaient y ajouter un peu de viande les jours de paie.

Tout le long de la pièce aussi, M. Zola a émaillé sa pièce de phrases destinées à attendrir les bourgeois et leur faire avaler la pilule. Ainsi Maheu quand il vient de répliquer si vertement au directeur s'empresse d'ajouter qu'il vaut mieux se remettre au travail que de se révolter. Quand il tombe frappé par les gendarmes, il pardonne à sa fille Catherine et dit à sa femme de lui pardonner aussi, comme il pardonne *à tous*. A la ruine du Voreux, le jeune ingénieur veut à tout prix, au péril de sa vie, aller se rendre compte des dégâts et tâcher de sauver les travailleurs qui restent encore au fond du puits. Il perd même un temps assez long — lorsqu'il devrait agir — à nous faire un discours pour nous expliquer que les ouvriers et les patrons peuvent ne pas s'entendre sur des quetions d'intérêt, mais que devant le danger ils deviennent camarades. Certes nous ne nions pas qu'il puisse y avoir, parmi les bourgeois, des individus capables de risquer leur vie dans une occasion semblable, mais nous doutons fort que ce soit ce sentiment qui les entraîne. Puis, à la fin du dernier tableau, lorsqu'on le ramène de la mine où il a failli périr avec Catherine, Lantier, s'adressant au public, dit : « Vous tous qui m'entendez, pitié pour les déshérités ! » Mais M. Zola a beau faire, il ne peut amortir l'effet de sa pièce, et dans ce Lantier hâve, blanchi par les tortures qu'il a endurées, c'est le spectre du Prolétariat, usé par des milliers de siècles d'exploitation, que nous voyons se dresser et venant crier aux repus, non pas pitié, mais justice.

Bref, M. Zola a voulu faire des concessions pour apaiser le public bourgeois; l'accueil fait à sa pièce par la presse bourgeoise et par le public bourgeois lui aura appris qu'il ne faut jamais faire des concessions. On ne vous en sait jamais gré. Mais si le public bourgeois fait le vide autour de la pièce, il n'en est pas de même du public des petites places. Elles étaient toutes pleines. Les phrases contre les exploiteurs sont applaudies avec frénésie. On a fait revenir jusqu'à trois fois de suite. Nous devons reconnaître pourtant que les phrases réactionnaires mais sentimentales sont applaudies de même, mais que de fois nous l'avons vu dans les réunions où l'on applaudissait les orateurs qui avaient parlé pour et contre la même question, pourvu qu'ils aient su prendre leur public. Il ne faut pas demander tout d'un coup. C'est déjà quelque chose que le public n'ait pas emboîté bêtement le pas derrière la critique bourgeoise comme cela arrive tant de fois; et cela doit consoler M. Zola de la mauvaise foi de ceux qui l'ont éreinté.

* * *

THÉATRE LIBRE — Le manque d'espace nous force à renvoyer à la semaine prochaine le compte-rendu de la représentation du 27 avril, mais nous tenons dès à présent à constater le succès remporté par la troupe du Théâtre-Libre dans deux pièces de genres bien différents ; madame Marie Defresnes, MM. Raymond et Antoine ont rendu d'une façon supérieure les passions très bien décrites par l'auteur du *Pain du Péché*, drame en quatre actes, tiré *dou pan dou pécat*, de Th. Aubanel, par Paul Arène. — *Matapan*, satire en trois actes, a été enlevé avec entrain par Kéraval, mal secondé par une troupe intelligente, mais peu habituée à jouer ce genre de pièces, nous analyserons du reste complètement ces deux pièces, la légende catholique et la satire politique qui, toutes deux, sont intéressantes à étudier.

Le mois prochain *Lucie Pellegrin*, par Paul Alexis *alias* Trublot.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Pour paraître prochainement :

*L'Eclaireur*, revue mensuelle des théories anarchistes.

Abonnements, pour la France : 6 mois, 0 fr. 50. — 1 an, 1 fr.

Pour l'extérieur : 6 mois, 0 fr. 75 ; 1 an, 1 fr. 50.

Adresser lettres, timbres ou mandats à E. Moreau, 162, rue Marcadet, à Paris.

* * *

Nous avons reçu 3 fr. du comp. Tortelier, pour remettre au groupe de propagande aux campagnes.

* * *

Les « Réfractaires » d'Argenteuil, invitent les compagnons qui vaudraient entrer en relations avec eux, à leur adresser leurs communications au siège social : Cretté, 25, route de Bezons, Argenteuil (Seine-et-Oise).

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 90,95.

Excédant d'écot à la suite d'une réunion électorale à Montreuil, 3 fr. — Misérables de Persans 0 fr. 80.

Total à ce jour 94,75.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 1331,30.

Réfractaires d'Argenteuil, cotisation mensuelle, 1 fr. — Un commerçant de la rue Myrra, 3 fr. — V. à Bourges, 0 fr. 70. — C. à Ménerville, 0,75. — Muller 60 fr. — Misérable de Persan, 0 fr. 75. — De Jahn par Conreur, 2 fr.

Total à ce jour 1399,50.

## PETITE CORRESPONDANCE

G. à Nancy. — Nous n'avons pas reçu B.

G. à Albigny. — Reçu mandat. L'adresse demandée est Clarens (Suisse).

G. à Beaumont. — Distribuez les invendus. — Nous n'avons plus entendu parler du journal en question.

J. à Bruxelles. — Reçu copie.

P. à Bruxelles. — Reçu volumes.

Par. à Bruxelles. — Nous ne connaissons pas davantage que vous. Voyez ce que vous avez à faire.

V. à Gand. — Veuillez patienter encore une semaine pour « Les Paroles d'un Révolté ». Pas le sou pour aller en chercher. Nous ne pouvons pas en prendre moins de 20 exemplaires à la fois. Faut-il continuer l'abonnement ?

N. V. à Vienne. — Cela doit-être en effet très désagréable pour vous d'être insulté, mais si vous administriez cinq ou six paires de gifles à ceux qui vous insultent, ça vaudrait mieux, vu que ça n'a aucune utilité d'être inséré dans un journal.

« Gazzetta operaia, Turin. — Nons n'avons pas reçu le numéro de la semaine.

B. à Tavel. — Pas d' « Entre Paysans ».

Denollet et Clayes à Roubaix. — Nous avons inséré le fait dans le numéro 29, à peu près dans les mêmes termes, inutile d'y revenir ; d'autant plus que la place nous manque.

Régulus. — L. à Leucate. — M. rue Marcadet. — B. à Nîmes. — M. à Armentières. — G à Brest. — B. à Azay. — M. à Saint-Ambroise. — S. à Saint-Prix. — B. à Lyon. — J. à Lyon. — G. à Irwin. — B. à Vienne — F. à Toulon. — F. à Reims. — B. à Argenteuil. — B. à La Machine. — M. à Bordeaux. — W. à Flixecourt. — R. et L. à Alger — Reçu timbres et mandats.

Sommaire du supplément de la semaine prochaine : *Sens dessus dessous*, William Morris. — *La Théorie de l'Anaarchie dans Rabelais.* — *Le Communisme, nécessité morale*, M. Guyau. — *L'Architecture cuite*, Huysmans. — *Mélanges et documents.*

## CONVOCATIONS

Citoyens,

Aujourd'hui il semble qu'il n'existe plus en France que deux hommes : Boulanger et Ferry.

Ce qui crée l'agitation actuelle c'est la haine du parlementarisme impuissant qui nous régit depuis 17 ans, c'est l'indignation contre les avocassiers ignorants et ambitieux qui, volant, mentant, tripotant en votre nom, promettent toutes les réformes et n'en exécutent aucune. Mais il y a autre chose à faire qu'à acclamer des hommes quels qu'ils soient. Boulanger pas plus que Floquet ou Clémenceau ne pourra mettre un terme à votre misère. Vous qui avez été bafoués par les gouvernants, assommés par les policiers, vous conquerrez la liberté avec le bien-être, le jour seulement où vous, les producteurs de toute la richesse sociale, vous vous lèverez pour en finir avec les misérables qui nous volent et déshonorent la République.

Nous vous convoquons au [GRAND MEETING révolutionnaire qui aura lieu samedi à 8 heure 1/2 du soir à la salle du Commerce, 94, faubourg du Temple.

Ordre du jour :

NI PARLEMENTARISME ! NI DICTATURE!

Orateurs inscrits : J. Prolo, Ch. Malato, A. Gouzien, Chalain, Tortelier, Duprat, Ponchet, Raymond, etc., etc.

* * *

Le groupe communiste-anarchiste de Levallois tiendra ses réunions tous les vendredis à 9 heures du soir, salle Mézerette, 86 rue Gravel, à Levallois-Perret.

Adresser adhésions et communications au compagnon F. Hoffmann publiciste, 3, rue du Marché, Levallois.

* * *

PERSAN. Les compagnons sont priés d'assister à la réunion privée qui aura lieu chez le comp. Gros Lundi, 7 mai, de 8 à 9 h. 1/2. — 1° Ligne de conduite. 2° Proposition.

*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première Année, N° 33 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 12 au 18 MAI, 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LES INTENTIONS DE M. BOULANGER

La *Pall Mall Gazette*, toujours en quête de nouvelles à sensation, avait envoyé un correspondant spécial pour suivre l'élection du Nord et le mouvement boulangiste.

Ce correspondant a eu dernièrement une conversation avec M. Hérissé, et M. Hérissé a formulé les intentions de M. Boulanger dans la conversation qui suit. Alors le correspondant est allé trouver M. Boulanger et lui a demandé si cette conversation résumait bien ses intentions. M. Boulanger a répondu par un seul mot :

— Parfaitement !

Voici donc les intentions du candidat bien-aimé de M. Déroulède et de M. Rochefort.

Remarquons que ni M. Hérissé, ni M. Boulanger, ni M. Rochefort n'ont démenti la conversation. Elle est donc authentique. La voici :

« Je demandai à M. Hérissé — dit le correspondant — si le programme du général contient la campagne contre le « parlementarisme ».

— Certainement, répondit M. Hérissé, en ce sens qu'il veut un changement complet du régime parlementaire actuel, et c'est dans ce sens qu'il entend la campagne contre le parlementarisme.

— Mais qu'entendez-vous, M. Hérissé, par parlementarisme ?

— Je vais vous l'expliquer. En Angleterre, votre parlement a grandi avec la nation ; il est associé aux époques les plus brillantes de votre histoire. En France, c'est différent. Nous avons essayé le régime parlementaire depuis 1871, et l'essai n'a pas réussi.

— Sous quel rapport ?

— Surtout dans les rapports entre les ministres et la Chambre. *Aujourd'hui, les ministres sont trop à la merci de la clique des députés. C'est ce à quoi nous voulons des ministres nommés par un chef de l'Etat responsable*, comme en Amérique et en Angleterre, et je n'ai pas besoin de vous dire que *nous voulons que Boulanger soit ce chef de l'Etat*. Qu'il s'appelle Consul ou Président, ou n'importe quoi : il doit être responsable envers le pays, *il doit être élu par les suffrages de toute la nation*. C'est dans ce sens que le parti boulangiste demande la révision de la Constitution. Nous ne reconnaissons pas la compétence du Congrès composé de la Chambre et du Sénat qui, seul, a aujourd'hui le droit de réviser la Constitution. Nous voulons la dissolution comme prélude à la révision. Nous voulons qu'une nouvelle Chambre soit élue avec mandat spécial de réviser la Constitution. Et lorsque le projet de Constitution révisée sera élaboré, nous voulons *qu'il soit soumis à la nation, à son approbation ou désapprobation par « oui » ou par « non »*.

— Mais, M. Hérissé, vous donnez une option bien large à la nation. *Vous ne lui permettez pas de dire quelle partie spéciale de la Constitution elle veut réviser, et laquelle maintenir.*

« M. Le Hérissé ne répondit pas à cette objection. »

Après quelques protestations contre la dictature et la monarchie héréditaire (nous savons ce qu'elles valent) la conversation continua ainsi :

— Avez-vous quelque idée sur la durée des pouvoirs qui seraient conférés au chef de l'Etat ?

— Cela dépendra des articles de la nouvelle Constitution, répondit M. Hérissé. On pourrait mettre *sept années, ou dix*. Cela n'a point d'importance.

Le reste de la conversation roule sur ceci :

Selon M. Hérissé il n'y a pas de danger de dictature militaire en France. Le pays est trop démocratique pour cela. Et, inutile d'ajouter que, selon M. Hérissé, « le général Boulanger n'a pas la moindre idée de faire chose pareille. »

Viennent ensuite des protestations pacifiques dans le genre du fameux « L'Empire, c'est la paix ».

—

Questionné par le même correspondant pour savoir si l'exposé de M. Hérissé représente fidèlement ses idées, M. Boulanger a répondu : « Parfaitement. »

Et maintenant, nous demandons à l'*Intransigeant* qui ne nous répondra probablement pas, que pensent-ils de ce programme si net ?

—

Ce que nous en pensons, nous le dirons carrément :

Il nous dégoûte. Et voici pourquoi :

Il est de mode de dire aujourd'hui que les travailleurs n'ont rien à voir dans cette querelle. Paul Grandet, par exemple, nous assure que le peuple n'a rien à voir dans cette dispute pour « l'assiette au beurre ».

Eh bien, ce n'est pas l'assiette au beurre que l'on se dispute. C'est un peu plus que cela. C'est d'abord trois milliards de budget à gaspiller, à employer pour acheter les consciences, pour combler de faveurs ou pour persécuter.

C'est le droit de nommer préfets, juges, gendarmes, Andrieux, Lagrange et toute la meute de ceux qui nous gouvernent, et nous houspillent.

C'est le droit de supprimer toute expression de la pensée : réunions, presse, meetings.

C'est le droit d'envoyer à la Nouvelle, de guillotiner, de mettre sous les verrous ceux qui oseraient crier *A bas la dictature*.

C'est le droit de faire la guerre ou la paix.

C'est le droit d'abrutir nos enfants dans l'école et la caserne. C'est le droit de fusiller les grévistes.

C'est le droit de préparer Sedan, de démembrer la France et d'empêcher le peuple de se soulever pour maintenir l'intégrité nationale.

Dans un pays aussi centralisé que la France, c'est le droit de faire à peu près tout ce que bon vous semble, de paralyser, de démoraliser le pays pour vingt ans.

Et on nomme cela « l'assiette au beurre » ! — Lourde assiette, parbleu, que celle-là, — assiette qui porte un million de baïonnettes et deux millions d'employés obéissant au « Chef de l'Etat ».

—

Jusqu'à présent, depuis 1871, aucun « gouvernement fort » n'a pu se constituer, et cela a été le bonheur de la France.

Ces ministères vivant trois mois en moyenne, et se hâtant de jouir des « trois mois de pouvoir » ou de voler, cela a permis à la France de vivre de sa propre vie sans sentir la férule gouvernementale aussi lourde qu'elle l'a sentie du temps de Napoléon.

Ces gouvernements éphémères, forcés de louvoyer entre le peuple qui demande liberté et socialisme, et les bourgeois qui rêvent de fusiller le peuple, forcés de tergiverser, de faire des œillades par ci et des œillades par là, de sourire aux grévistes et de saluer Rotschild, de tolérer des conseils municipaux rebelles et des journalistes insolents, ces chefs de pouvoir qui logent dans les palais ministériels comme dans un hôtel ont dû laisser à la presse une certaine liberté ; ils ont aidé à désorganiser les pouvoirs constitués ; ils ont permis à la France de respirer, de méditer les grandes questions, de s'instruire.

Cette absence de gouvernement, ces changements continuels, ont été précisément ce qui a permis à la France de faire un progrès immense dans la voie de l'idée révolutionnaire.

Un gouvernement fort, appuyé sur le plébiscite et concentré entre les mains d'un chef de l'Etat, serait la fin de cet interrègne qui nous a permis enfin de penser, de nous instruire, de nous grouper, de déblayer le terrain.

Que les bourgeois veuillent ce gouvernement *fort* c'est naturel. Ils sont dans leur rôle. Mais que le travailleur laisse faire et laisse ce gouvernement se constituer, ce serait trop bête.

Le bourgeois a ses préférences quand il crie contre « l'anarchie gouvernementale et le désordre ».

Nous aussi, nous avons les nôtres. Nous préférons le gouvernement actuel qui n'en est pas un, au gouvernement *fort* que nous promettent les boulangistes.

Et qu'on ne vienne pas nous parler de guerre possible. Ce n'est pas MM. Boulanger et Déroulède qui sont de tête à chasser les armées allemandes si elles venaient. Le peuple révolté est la seule digue à opposer à l'invasion que les boulangistes appellent de leurs vœux, espérant constituer alors le gouvernement fort qu'ils ne cessent de rêver.

## L'ÉCONOMIE POLITIQUE AU XX^e^ SIÈCLE

Camarades,

La science que nos ancêtres du siècle passé appelaient Economie politique et que nous aimons à nommer Economie sociale ou Sociologie économique, nous enseigne à coordonner nos forces pour l'usage et l'adaptation à nos besoins des biens naturels et accumulés, de manière à obtenir avec la moindre peine la plus grande somme de bien-être moral et matériel.

Vous voyez par cette définition l'étendue et la portée de cette science, qui comprend, non seulement la production, mais aussi la satisfaction des besoins humains, aussi bien matériels que moraux. La vieille économie, elle, ne traitait que de la production, et cela encore pas même au point de vue de l'intérêt général, mais seulement au point de vue de l'accumulation de la richesse entre les mains d'une minorité bienheureuse. La consommation restait en dehors de son cadre, si ce n'est pour les salaires, qui rentraient dans les frais de production ou dépenses du capitaliste. La consommation de celui-ci était censée improductive; c'est à dire que l'économie politique, tout en plaidant l'utilité et la productivité des *services* économiques rendus par la classe dirigeante, se refusait à inscrire les frais d'entretien de cette classe dans le budget de la production, sans doute pour qu'elle parût avoir vécu « du sien », ou, comme on disait alors, de la « plus-valeur ».

En général, l'économie politique n'avait pas une théorie des besoins, de leur organisation, de leur distribution et satisfaction; et pourtant même alors, au XIX[e] siècle, on s'était aperçu que les *besoins* sont la base, le point de départ et le point d'arrivée de la science économique.

On avait même une vague perception de la dynamique du problème; mais pas plus qu'une vague perception, car enfin l'économie politique ne pouvait pas intégrer ses théories, puisqu'elle ne faisait pas l'homme le sujet de ses études, mais une fraction humaine : le capitaliste oisif ou l'ouvrier sans avoir.

Du reste, l'économie politique n'avait pas les données nécessaires pour évoluer. Notre économie sociale se fonde sur la statistique, qui nous renseigne sur nos forces, sur les moyens de production dont nous disposons à chaque temps, sur les besoins que nous avons à satisfaire et qui se diversifient selon les tempéraments, les climats, la civilisation, en somme sur l'ensemble complexe des causes organiques, sociales et cosmiques. Partant, elle est une science concrète et positive, et à même de nous rendre des services importants dans notre vie communautaire. Elle a en vérité la clef de nos contrats sociaux, qui sont réglés, comme vous savez bien, d'après les données scientifiques et non de par le caprice ou la méchanceté d'une majorité ou d'une minorité. Ainsi nous ne trouvons point de difficulté à nous entendre, et ce vieux cliché, qui intriguait nos pères, et qu'ils avaient sans cesse à la bouche : « Comment fera-t-on, en société communiste-anarchiste pour rester libres sans se gêner les uns les autres? » nous fait sourire comme le sophisme du philosophe qui niait le mouvement.

Nos pères du XIX[e] siècle avaient en vérité essayé de faire de la statistique, et malgré les erreurs et les mensonges, ils étaient arrivés à en avoir du moins une ébauche. Mais il ne leur venait pas en tête d'appuyer l'organisation économique sur la connaissance des faits. En débitant leurs théories sur la libre concurrence, ils ne tenaient même pas compte de la distribution actuelle des richesses, de l'instruction et d'autres privilèges du temps. Ils supposaient tout bonnement que chacun pouvait travailler la terre inoccupée, se transporter au bout du monde, ou bien changer de métier en un clin d'œil et ainsi de suite. Ils ne s'inquiétaient pas de savoir en combien de cas la « règle était démentie et ne se demandaient pas si cette « règle » n'était pas plutôt une exception, ou même une supposition gratuite, une fiction, un grand voile tiré sur les phénomènes de l'économie réelle dans l'intention expresse de les ignorer. Ils établissaient leurs hypothèses, filaient leurs raisonnements, tirés en ligne droite, et ne se souciaient guère de savoir si les faits les justifiaient ou non. Ils faisaient de la science abstraite; et pour le reste, ils laissaient aller, laissaient passer.

Aujourd'hui la science économique est science concrète aussi dans un autre sens, — qu'elle s'appuie sur d'autres sciences concrètes; l'agriculture, la technique, la physiologie viennent à son secours dans l'organisation du travail ainsi que dans la détermination des besoins. Nos devanciers n'allaient pas jusque là. Ils ne se demandaient pas, par exemple, quelle est la nourriture physiologique d'un homme qui travaille, pour en faire la base du salaire. Ils n'évaluaient pas la perte immense d'énergie humaine dans le travail prolongé, dans celui des enfants dès l'âge le plus tendre, et en bien d'autres cas pareils. Ils ne se demandaient pas non plus si, par le développement de l'industrie, la fonction de l'entrepreneur n'était pas devenue inutile ou même nuisible, si le système des intérêts contraires dans l'échange n'occasionnait pas d'énormes faux frais, si enfin il n'aurait pas été possible d'adapter les forces aux moyens et tous les deux aux besoins, de sorte à rendre continues la production et la consommation, faites apoplectiquement en ce temps-là, par soubresauts de fièvres et de stagnation, sous le souffle constant de ce qu'on appelait la « spéculation », dont les économistes faisaient la vertu modératrice des inconvénients de la concurrence!

Les économistes du siècle bourgeois ne soupçonnaient pas qu'on pouvait demander la solution de pareilles questions à d'autres principes que la loi de l'offre et de la demande, et tout au plus quelques-uns d'entre eux allaient jusqu'à demander timidement l'arbitrage de l'Etat, oubliant que celui-ci n'était après tout que le même intérêt capitaliste érigé en pouvoir public et armé pour sa propre défense.

Ainsi nous ne saurions prétendre que les économistes politiques se fussent demandé si le travail pour un salaire ne devait pas être inférieur à un travail pour la satisfaction des besoins, comme celui d'aujourd'hui; encore moins qu'ils visassent, au delà des intérêts purement économiques, à un intérêt moral, à l'intérêt social du progrès, de la réintégration de l'homme, de la réhabilitation du travail et de la revendication de la dignité et de la liberté humaine. Ces problèmes auraient été trop « transcendants » pour l'économie pédestre du bon vieux temps. Pour nous il n'y a plus de gouffre entre la morale et l'économie.

Prenons un autre exemple. Aujourd'hui l'éducation des futurs ouvriers rentre dans les frais de production, ou, ce qui nous revient au même, dans la satisfaction des besoins sociaux. Pour nos grands pères, les choses ne se passaient pas ainsi : l'élève des enfants ouvriers était bien comptée dans certains cas exceptionnels comme un coefficient du salaire, mais ce n'était pas ainsi de tous les frais d'éducation, surtout de ceux qui tombaient à la charge de la société.

Ceci nous amène à considérer un dernier point de divergence entre l'économie moderne et ancienne. Notre économie sociale c'est toute notre politique; car nous n'avons pas à comploter de guerres, ou entretenir des fainéants sous prétexte qu'ils sont hommes d'Etat et supportent sur leurs épaules le fardeau du gouvernement; nous n'avons pas à parlementer pour nous donner de l'importance et saccager législativement les substances du peuple. Nous pouvons donc nous occuper de nos intérêts moraux et matériels.

Nos anciens n'étaient pas si raisonnables que ça. La politique était pour les classes dirigeantes leur vraie *économie*, car elle leur apportait d'immenses bénéfices, tels que jamais le travail ne leur aurait pu en apporter. Tout leur soin était donc de ménager ainsi la politique et l'économie, en faisant entrer la première dans la seconde, à tirer — eux, les privilégiés, les accapareurs, — profit du désarroi général. Partant, l'économie était pour eux une branche de la politique — ainsi que le disait l'épithète, qu'on lui avait justement appropriée; et même alors on s'abstenait d'y avoir recours jusque *in extremis*.

C'était la même chose avec la médecine que nos ancêtres invoquaient *in articulo morti*, — ceux au moins qui ne pouvaient se pourvoir à temps selon les conseils de l'hygiène. Et pourtant lequel des économistes politiques aurait été prêt à développer cette thèse : des pertes que la société souffre à cause des infractions forcées aux préceptes de l'hygiène et du manque d'une bonne nourriture pour les classes ouvrières? Et dire que fréquemment des pays entiers avaient vu leur industrie et leur commerce paralysés et en étaient venus jusqu'à la famine à cause d'une ou plusieurs formes du typhus de misère, du choléra et autres fléaux.

Encore sous le même rapport il y a à remarquer dans l'économie politique qu'elle ne s'occupait des impôts que pour en connaître les effets, sans pourtant pousser son examen jusqu'à observer dans quelles poches ils entraient, c'est à dire qu'elle envisageait le passif seulement, non l'actif de l'impôt. Elle ne semblait pas non plus s'intéresser aux services que l'Etat professait de rendre à la production et au commerce, et qu'il rendait enfin à sa manière; car si le capitaliste était nécessaire à l'économie sociale, comme l'économie politique le prêchait, le sergot, le juge et le prêtre étaient également nécessaires pour protéger le capitaliste. Pourquoi donc ne pas donner la théorie de la rémunération de ces gens à côté de celle du profit, de l'intérêt, de la rente et du salaire? pourquoi ne pas formuler une théorie unique, homogène dans toutes ses parties de la rémunération? encore une fois, pourquoi ne pas prendre pour base de la science économique la distribution des besoins?

Nous, qui n'avons pas de faux frais gouvernementaux, nous n'hésitons pas pourtant à inscrire au passif de la production toute dépense d'administration, comptabilité, assurance et garantie générale (1). Nous avons donc élargi le plan de l'édifice et il nous a même fallu en abattre la plus grande partie et réédifier sur ses ruines, car l'économie politique était fondée sur le privilège, et s'était donnée pour mission de justifier, ou pour employer un néologisme de *scientifiser* le privilège.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Les boulangistes prêchent le plébisciste. Eh bien, savez-vous ce que le *Parti Ouvrier* a inventé pour opposer au plébiscite?

— Le *referendum*, — c'est à dire toujours le plébiscite, mais sous un nom moins connu.

On fait comme ça en Suisse. Pourquoi n'en ferions-nous pas de même en France?

— Mais parce que ce qui est *referendum* en Suisse devient *plébiciste* en France. Parce que la Suisse est une fédération de vingt-deux Etats à peu près indépendants, ayant tout un passé d'indépendance; parce que la Commune est indépendante en Suisse, et parce que la Suisse n'est pas gouvernée par quatre-vingt-six préfets, recevant leurs ordres de Paris, nommés par Paris, obéissant comme un seul homme au ministère et obéis par des légions d'employés. Et encore, n'est-ce pas au jacobinisme centralisé que le référendum mène la Suisse?

Voilà déjà une bonne raison.

Quant à cette fameuse panacée du referendum, nous prions nos amis suisses de nous en dire quelque chose. Ils en raconteront de belles. Et en attendant, nous invitons nos lecteurs à lire l'*Idée générale de la Révolution* de Proudhon. Ils y trouveront une bonne critique de ce dada des jacobins.

1. Il nous semble qu'ici le conférencier du XX[e] siècle doit mal s'exprimer, ou peut-être à cette époque les mots n'auront-ils plus la même signification étroite qu'ils ont à l'heure actuelle, car cette phrase pourrait faire croire que nos descendants du XX[e] siècle, tout en étant en communauté, auraient conservé la monnaie puisqu'ils auraient des dépenses et recettes, un passif et un actif. Nous espérons que les choses se passeront plus simplement que cela. L'assurance et la garantie générale existeront sans frais, puisque tout sera en commun. Quant à l'administration et à la comptabilité qui seront devenues une simple statistique pour se tenir au courant des besoins de la consommation et de la production, elles se feront comme les autres branches de production et au même titre, sans avoir à distinguer s'il faut les inscrire au passif ou à l'actif. ces deux distinctions, croyons-nous, devant disparaître avec l'échange commercial et la monnaie.

* * *

Le citoyen Avronsart est allé interviewer Boulanger. Ce dernier lui a dit : « En combattant la Commune, j'ai frappé principalement sur un ramassis d'étrangers et de coquins. Car avouez que parmi vous, il y avait pas mal de fripouilles. » Ce dernier a ajouté : « Du reste, la France est pour moi, je serais bien bête de ne pas en profiter. » (Nous citons de mémoire, mais nous connaissons la bonne foi et la sincérité du citoyen Avronsart, que la presse bourgeoise elle-même a reconnues). (Comment M. Boulanger a-t-il reconnu les étrangers et les coquins ? Puis, pourquoi assembler ces deux mots ? sont-ils synonimes dans l'esprit de M. Boulanger. En tout cas, nous connaissons pas mal de coquins qui ne sont pas étrangers.) Comme la dernière phrase citée est un aveu qui n'a pu échapper à M. Boulanger que par manque de réflexion, aussi s'est-il empressé de faire nier ce propos. Mais, comme M. Boulanger a « son dire et son dédire », cela ne tire pas à conséquence.

* * *

Les ouvriers verriers de Pantin sont en grève. La grève est survenue pour le renvoi d'un contre-maître réclamé par les ouvriers d'une usine. Les patrons se sont coalisés pour proclamer le *lock-out*. Les grévistes, nous apprend un de nos confrères, déclarent « qu'ils préfèrent mourir de faim plutôt que de céder. »

Pauvres amis, avec cette tactique et ce but, vous mourrez de faim, et vous céderez par dessus le marché !

* * *

Les journaux racontent avec plus ou moins d'ironie le voyage de Carnot. On les dirait attristés de voir « le président » rentrer à Paris et ne trouver à la gare que quelques sergots et quelques journalistes en quête de copie.

Point de manifestation en son honneur !

Et pourquoi, diable, en ferait-on à Carnot, ou à n'importe quel fonctionnaire ?

C'est déjà beaucoup trop qu'on les tolère.

Oh, la bosse d'avachissement ! Si M. Pasteur trouvait seulement un microbe pour l'atrophier !

* * *

A la hâte :

M. Boulanger vient de faire distribuer gratuitement la première livraison de son histoire de l'invasion allemande, dans laquelle il nous dit : « qu'il n'est pas indispensable d'avoir constamment une épée à la main pour prendre un fusil. » Ça pourrait même être gênant, mon général !

Une de plus à votre actif !

## République-Argentine

Buenos-Ayres. — Nous avons célébré le 18 Mars par une réunion tenue dans le local des social-démocrates allemands. Vers la fin, la police est intervenue et a dissous la réunion. Six de nos amis ont été arrêtés et relâchés le lendemain, non, toutefois, sans être obligés de payer 100 francs d'amende pour port d'armes prohibées, un couteau-poignard ayant été trouvé sur l'un d'eux.

L'affaire n'a pas eu d'autres suites, mais cela accuse un parti-pris de la part de la bourgeoisie de ce pays de mettre hors la loi les étrangers, en général, et surtout les ouvriers. A force d'argent et de réclames mensongères, on fait venir des immigrants. Une fois ici, on fait tout pour les maintenir en tutelle, pour en faire des esclaves qui ne doivent avoir d'autre rôle social que de féconder par leur travail les richesses naturelles du pays, au seul bénéfice des accapareurs.

Tout récemment il y a eu deux grèves : des cuisiniers, garçons de café et de restaurant, et l'autre des ouvriers boulangers. Les grévistes n'ont pu tenir une seule réunion, ils ont été traqués par la police comme des bêtes malfaisantes. Les boulangers ont cependant obtenu une légère augmentation.

L'autre grève était une résistance à la loi. Le gouvernement, dans sa défiance et sa haine de l'étranger, avait imaginé d'imposer un livret qui était une véritable monstruosité, c'était l'inquisition organisée. Il devait mentionner si l'ouvrier était célibataire ou marié, et dans ce dernier cas, s'il avait des enfants et leur nombre ; combien il gagnait, etc. S'il quittait son patron, celui-ci devait y inscrire le motif. Et, comme sanction, des amendes au patron et à l'ouvrier pour la moindre infraction. La perte du livret entraînait une amende de *mille francs*. Et, en cas de non paiement, c'était la prison. Vous voyez cela d'ici. Heureusement, les ouvriers et les patrons se sont coalisés pour résister, et pendant quinze jours tous les principaux cafés et restaurants ont été fermés. Au bout de ce temps, il y a eu un compromis, le gouvernement s'est engagé à modifier le livret. Cela peut paraître une défaite des grévistes. Cependant la loi a été remise dans les cartons, probablement par crainte de la résistance qui se préparait dans les autres corporations.

Le mouvement social a bien de la peine à prendre naissance ici. On avait pu croire un moment à un mouvement syndical, mais cela n'a pas eu de suite. Les ouvriers menuisiers seuls ont réussi à se syndiquer, mais, même dans cette corporation, le résultat est bien maigre. La question sociale n'est pas encore posée dans ce pays avec l'importance que devraient lui donner l'exploitation et l'oppression de ces « tard-venus » de la bourgeoisie et du gouvernementalisme, empressés de vouloir s'enrichir et faire pâlir les fortunes des bourgeois d'Europe.

## Brésil

On a dit des nègres des Etats Unis qu'ils n'étaient pas dignes de la liberté puisqu'ils n'avaient pas su se lever pour la conquérir. Les esclaves du Brésil auront ils à cœur de la prendre et de nous donner ainsi le grand exemple, à nous prolétaires d'Europe ?

A Grajahu, dans le Maranhao, les autorités ont été obligées de s'enfuir devant les esclaves révoltés. A la Barra Mensa, le directeur de la plantation a été watriné. Campos est aussi en révolution. Le détachement de police a été renforcé par les troupes venues de Nictheroy. A Ubatuba, les noirs et les policiers se sont livré bataille et les « représentants de l'ordre » ont eu le dessous. A Ouro Preto, les esclaves mutinés ont entouré les maisons des « libéraux » et les assiègent. Le délégué de police s'est enfui. Des compagnies volantes tiennent la campagne, mais sans oser se mesurer avec les bandes des noirs fugitifs....

Bon espoir !

(Extrait du *Porvenir*)

## Roumanie

Les blessures des paysans se trouvant actuellement dans les hôpitaux de Bucarest et de Calaraschi, sont faites par derrière, et cela provient de ce que les soldats les ont attaqués même après leur retraite.

Il y a beaucoup de paysans qui ont été mis en prison sans le mandat du procureur, afin d'être empêchés de donner leurs suffrages.

A Drido ont eu lieu des crimes abominables qui rappellent les temps barbares. Les nommés Vasilesco, percepteur fiscal, et Petresco, maire de Drido, ont envoyé un télégramme d'après lequel est arrivé un escadron de *roschiori* — dont le commandant a été l'hôte du possesseur de Drido. Les soldats ont amené plus de vingt paysans, ils les ont déshabillés et frappés les uns après les autres ; tous ceux qui criaient étaient baillonnés avec des morceaux de bois. De même, d'après les indications du possesseur (locataire d'une terre) de Drido, les paysans non *engagés* ont été maltraités par les soldats. (Il est d'habitude, en Roumanie, que les cultivateurs, propriétaires ou locataires des terres, paient d'avance aux malheureux paysans, afin qu'ils puissent cultiver leurs terres à meilleur marché.)

A Jilava, les paysans sont également déshabillés et quelques-uns reçoivent jusqu'à mille coups donnés par les soldats, qui leur disent : « Voici de la terre », après quoi ils sont enfermés dans des caves.

Le locataire de Papesti a ordonné de frapper plusieurs paysans, qui se trouvent actuellement à l'hôpital. Enfin partout, à Copaceny et dans d'autres localités, de pareils faits se répètent.

## Espagne

La faim en Andoulasie :

... Le conseil municipal de Quevada fait demander des secours urgents aux autorités de Jaen, parce que les travailleurs de la terre « meurent littéralement de travail ».

... « Les gens de police de Séville viennent de partir pour Ecija pour mettre à la raison les travailleurs qui demandent du travail. Ceux de Pedroso sont aussi très menaçants et les propriétaires demandent pour eux « du pain ou des balles ».

... On télégraphie de Loja que la famine est en permanence. La classe ouvrière réclame du pain et du travail.

... A Linarès, dix mines sont noyées ou obstruées par des éboulis. Le travail est arrêté.

... A Los Arcos, il y a trois mille ouvriers sans travail. La situation est désespérée. L'ordre public est en grand péril.

... Le maire de Sanlucar écrit que depuis quelque temps trois mille familles sont dans une misère noire et que les « charités du duc de Montpensier ne suffisent plus à conjurer le péril.

... Le maire de Grazalema redoute le lendemain si on ne vient pas à son aide en envoyant de l'argent ou des soldats.

... A Jaen, des laboureurs sont depuis deux jours privés de toute nourriture.

(*El Productor*).

Eh bien ! paysans, le temps n'est-il pas encore venu de reprendre cette terre qui est à vous et qu'on vous a volée ?

* * *

« Charité bien ordonnée. » — Le gouverneur de Malaga ayant fait cadeau à l'hôpital des enfants de quatre vaches pour donner du lait aux nourrissons, le directeur a échangé ces quatre vaches pour une bonne monture qui lui permettra de caracoler dans les rues de la ville et de taper dans l'œil aux belles.

## Portugal

*La Revoluçao Social*, le journal anarchiste de Porto, vient de suspendre momentanément sa publication, en attendant qu'il puisse se publier de nouveau à Lisbonne.

Adresser toutes les correspondances au Becco da Guia, nº 9, 1º andar, Lisbonne.

## Allemagne

On nous écrit d'Amérique que le vaillant journal de Spies, l'*Arbeiter Zeitung* de Chicago, est passé aux mains de Christensen, un social-démocrate envoyé d'Allemagne par les meneurs du parti parlementaire. Nous constatons en effet que l'*Arbeiter Zeitung* et le *Vorbote* ne sont plus ce qu'ils étaient. Beaucoup de documents, de chiffres quelquefois intéressants, mais point de conclusions, point d'esprit révolutionnaire.

L'exemple du brasseur Fritsche, de Grillenberger et de Viereck — autant d'ex-étoiles du parti parlementaire — semble ne pas avoir assez éclairé les Allemands sur la position qu'ils créent aux travailleurs en les arrachant de leur milieu et les envoyant au parlement.

Notre correspondant, en nous parlant des poursuites que subit le parti, se demande avec raison si cela vaut la peine que des centaines de malheureux ouvriers souffrent dans les prisons, fassent des efforts admirable de dévouement — tout cela pour élire un Frohne, un Grillenberger, ou un Viereck. Notre correspondant ajoute :

« Les compagnons français croient peut-être que les compagnons allemands souffrent cela sans mot dire. Point du tout. Dans chaque grande ville, comme Hambourg, Francfort, Berlin, il y a guerre entre les parlementaires et les révolutionnaires. Et si l'on ne se sépare pas, c'est simplement parce qu'on éprouve le besoin de marcher ensemble en ce moment où le gouvernement ne demande pas mieux que de détruire toute l'organisation, restée toujours assez forte malgré la loi contre les socialistes. »

« Dernièrement le parti a perdu deux membres sincères : le député Hasenclever, mort d'une maladie cérébrale, et l'ex-député Kaiser, mort après une opération du larynx. Il était très modéré, mais il a travaillé très honnêtement pour l'émancipation du prolétariat depuis 1871.

Notre correspondant termine en faisant remarquer que toutes les marques de sympathie pour les Guillaume et Frédéric, dont la presse parle en termes si touchants, ne viennent pas des travailleurs. Les travailleurs de Berlin se moquent de tout cela. Ils sont tout à fait révolutionnaires.

Nous partageons complètement l'avis de notre ami. Certainement ils le sont.

# VARIÉTÉS

## THÉATRE LIBRE

*Le Pain du Péché*, drame provençal de Th. Aubanel mis en vers français par Paul Arène, nous a véritablement intéressé à cause de la simplicité du sujet avec lequel l'auteur a su tirer de puissants effets dramatiques dont plusieurs nous ont donné l'émotion poignante de certaines scènes de Shakespeare. Voici le sujet : Fanesse, jeune épouse du fermier Malandran et mère de trois enfants qu'elle adore, se trouve dans l'état physiologique spécial à beaucoup de jeunes femmes : Elle a 23 ans ; son mari l'aime et l'estime profondément, mais, absorbé par des travaux acharnés et sans répit pour faire rendre à la terre de quoi donner à sa maison l'aisance qui doit faire, croit-il, tous les siens heureux. Il ne témoigne pas à Fanesse toute la tendresse attentive des premiers temps de leur union. La jeune femme se sent envahie par un ennui qui pèse sur tous ses

instants, et c'est dans un cri d'angoisse qu'elle appelle l'amour qui viendra la délivrer de cette douleur morale dont elle se meurt. Et l'amour vient sous les traits de Véranet, son ami d'enfance. En le revoyant et sans plus de façons elle se livre.

C'est simple et brutal. Mais c'est là le résultat inévitable.

L'adultère est entré dans la maison et y règne sans que le fermier s'en doute. Une légende, racontée par une vieille servante, nous apprend que si les enfants d'une femme adultère mangent du pain auquel a touché leur mère, ils meurent dans l'année. Fanette, qui est présente à ce récit et qui partage ce préjugé, éprouve une anxiété douloureuse. Aussi lorsque son mari, heureux d'une bonne récolte, entre en lui apportant un bijou dont elle devra se parer pour présider, comme la maîtresse respectée de la maison, le banquet de la fin de la moisson féconde, elle prend la décision de fuir cette demeure qu'elle croit souiller et la voilà fuyant avec Véranet, oubliant momentanément ses chers enfants. L'orage les force à s'arrêter dans une auberge où ils essaient de tromper leur inquiétude en se faisant servir un dîner qu'ils mangent du bout des lèvres. Le mari arrive avec l'intention de tuer celle que, quelques heures auparavant, il honorait. Mais, devant la table servie, la vieille légende provençale lui revient à l'idée, et s'emparant des quatre coins de la nappe il court porter le pain du péché à ses enfants.

Malandran rentre chez lui barrassé par la course folle qu'il vient d'accomplir, il force les enfants à se lever pour manger le pain auquel à touché leur mère, et, farouche, impitoyable, il accompagne chaque bouchée donnée aux petits d'une injure à l'adresse de celle qui fut son amie. Fanette, qui est revenue sous la tempête pour empêcher ses enfants de toucher à ce pain maudit, redevient la mère et, devant son impuissance à se faire pardonner ce qu'elle croit un crime, elle se tue d'un coup du couteau qui a servi à couper le pain aux enfants. Devant cette mort le mari ne pardonne pas et ordonne d'enterrer Fanette dans un coin pour qu'on oublie la place où elle reposera.

Ce drame dépeint bien d'une façon précise les différentes passions dont nous sommes animés et qui, sous l'empire des préjugés, nous font qualifier comme des crimes des actions qui ne devraient comporter aucune mauvaise pensée. La morale qui nous domine nous fait imiter l'ascétisme menteur et cruel des plus fougueux catholiques, et la femme, éternelle sacrifiée, pale l'amour, commandé par la nature, de la mort ou de la douleur qui meurtrira son cœur pendant de longs jours. Nous ne sommes pas des sentimentalistes, mais nous espérons qu'un jour prochain on ne dira plus, comme dans le *Pain du Péché* :

O beauté, pain de la jeunesse,
Pain si savoureux et si blanc,
Pain qu'on ne mange qu'en tremblant,
Pain de l'amour, pain des caresses.

Ce pain, on devra le manger avec insouciance et sans trembler, heureux et libres, sous un soleil qui ne devrait éclairer aucun esclavage.

* * *

*Matapan*, comédie en 3 actes, par Emile Moreau, est une satire politique qui ne rappelle certainement pas Aristophane, mais sans vouloir pénétrer l'idée de l'auteur, il y a là quelques traits bien frappés.

Matapan est un chef de bandits, qui nous laisse voir un général Boulanger, dépouillé des artifices de la civilisation. Nommé roi de Canara, il prend ses hommes pour ministres et s'exprime ainsi :

(*Il va et vient songeur.*)
Ah ! ce peuple s'amende ?
Il a chassé ses rois, mais il en redemande ?
Ah ! sur le trône vide, il voudrait faire asseoir
Un nouveau visage ?... Ah !... Voici venir le soir,
Amis, voici venir la fin des jours sinistres :
Roi ! demain je suis roi !... Je vous prends pour ministres !
Je règne, vous régnez, tu règnes, nous régnons ;
Eclos en une nuit comme des champignons !
Tout, ville, port, forêts, fleuve que le vent moire,
Vaisselle du buffet et linge de l'armoire,
Cadenas des trésors et cloches des beffrois,
Tout est à vous.

Et voici son discours du trône que nous avons tous entendu déjà dans la vie réelle :

Et maintenant,
Avant que du conseil l'heure ne nous réclame,
Je veux, en peu de mots, vous tracer mon programme.
(*Mouvement d'attention. Il tousse et d'une voix émue.*)
Mes enfants... Laissez-moi vous nommer mes enfants...
Vous retrouver me touche, en vain je m'en défends ;
Car le sort le permet, — ce spectacle le prouve, —
On ne s'est jamais vu ! N'importe ? On se retrouve.
(*Emotion*).
Vous êtes le premier peuple de l'univers !
(*Applaudissements*).
Vous vous plaignez pourtant, chacun d'abus divers.
(*Approbation*).
Bref ! il faut que ça change !...
(*Mouvement*).
Et la règle s'impose,
Que cependant ça soit toujours la même chose.

FARFALLI
Il a trouvé le joint du premier coup ! Bravo !...
(*Murmure approbatif*).
J'inaugurerai donc le régime nouveau
En conservant l'ancien.
(*Applaudissements*)
Nous visons même cible :
Vous me voulez pour roi le plus longtemps possible ;
Je le veux comme vous. Clerc, artisan, rapin,
Je promets à tous plus de beurre que de pain.
Je maintiendrai la paix, fût-ce au prix de la guerre !
(*A part.*)
Je patauge...

TOUS
Bravo !

MATAPAN, *à lui-même*
Tiens ! Il paraît que non.
(*Haut*).
Le pire des bandits désolait cette zone ;
On ne l'y verra plus puisque je monte au trône,
Prêt, j'en fais le serment, à prendre, dès demain,
Votre honneur tout ensemble et votre argent en main.
(*Sensation*).
J'achève... Je me suis muni d'un ministère
Révolutionnaire autant qu'autoritaire ;
Comptez sur nous, messieurs, et qui vivra, verra !

TOUS
Oui ! Vive Matapan !

MATAPAN, *se rassied.*
Non ! Vive Canara !
(*Longs applaudissements*).

Et ce conseil des ministres :

LA BANDE DES VOLEURS entre presque aussitôt par le fond et se rue dans la salle avec des bonds et des cris de triomphe.

TOUS
Nous y voilà !

FOHLER, qui grimpe sur le trône.
De l'or ! Mes enfants, c'est de l'or !...

NAQUILLE, un peu gris.
C'est autant d'or qui dort ; nous en ferons des piastres
Qu'on éparpille au vent, qu'on jette au nez des astres !
Le roi s'assoiera dans le cuivre, sans coussins ;
C'est la santé du corps, disent les médecins.

FOHLER
Ca, nous voulons chacun pour entrer aux affaires,
Un ministère... En est-il un que tu préfères ?...

NAQUILLE
Oui ! le Commerce, afin d'empêcher les trafics
Des marchands de liqueurs, — et les Travaux Publics,
Dans le but d'expulser les gendarmes des gares.
(*Ils sont groupés de façon à rappeler le lever du rideau du premier acte.*)

LANGROGNO, la pipe à la bouche.
Moi, j'attends les Tabacs pour fumer des cigares.

DA FRIPA, voix enrouée.
J'aspire à la Justice... oui-dà... pour me changer :
On m'a jugé longtemps ; à mon tour de juger !

FOLHER, violemment.
Je suis pour qu'on supprime, et séance tenante,
La Justice inutile, inutile et gênante...
(*Applaudissements.*)
Qu'on ferme le prétoire et rouvre les cachots,
Qu'on coffre les sergents du guet, toujours si chauds
A chercher pour des riens querelle au pauvre monde,
Qu'on nous délivre enfin de la police immonde !
(*Acclamations*).

NAQUILLE
Quoi ! vous applaudissez ces avis sangrenus !
Oubliez-vous ce que vous êtes devenus ?
Vous, ministres d'Etat ! vous dont la poche est pleine,
Vous parlez de rouvrir la porte aux tire-laine ?
Sachez que les voleurs, libres par votre effort,
Quand on coffre le guet, guettent le coffre-fort !...
La nuit, si l'on t'attaque allant chez ta maîtresse,
Qui prêtera l'oreille à tes cris de détresse ?
Qui donc, si nous coffrons ces utiles agents,
Qui donc nous défendra, nous les honnêtes gens ?...
Messieurs, ne gardons pas rancune au commissaire :
La police est un mal, mais un mal nécessaire ;
Et si, dans ce pays, d'où vous voulez l'ôter,
Elle n'existait pas, — Il faudrait l'inventer.
(*Sensation*).

FOLHER
Il a raison : j'en vois à présent l'avantage...

NAQUILLE
L'incident étant clos, reprenons le partage.

LANGROGNO
Moi, j'aime la peinture, et me rêve aux Beaux-Arts.

PALBULOPOULOS, jupe grecque.
Aux Jeux, moi, dont il faut surveiller les hasards !

FOLHER
L'exercice m'est bon ! Je prends l'Agriculture.

NAQUILLE
Je demande la Guerre, avec la fourniture
Des habits, que j'aurai le droit, tous les huit jours,
De trouver un peu longs pour les vendre plus courts ;
Plus les Postes, avec les crédits qu'on leur vote ;
Puis les Cultes...

FOLHER
Encor !

NAQUILLE
Ma famille est dévote !
...Et la Marine...
(*Protestations*).

FOLHER
Assez !... Mais voyez le gourmand !
Il mangerait tout seul tout le gouvernement !
(*Rires*).

LANGROGNO
Quelle gueule !

DA FRIPA
Gredin !
*L'hilarité redouble. — Tapes sur le ventre ; bruit*

NAQUILLE
Messieurs, les convenances !
(*On tousse ; un temps*).

FOLHER, très régence.
(*A Naquille.*)
Duc, vous demandez trop... Moi je veux les Finances.

TOUS, d'une seule voix.
Jamais !...

NAQUILLE, avec un geste indigné.
Ne portons pas la main sur le trésor !...
C'est la cagnotte ça !
(*Applaudissements*).

PALBULOPOULOS, à part, tâtant les glands du tapis.
Sont-ce des glands en or ?...
(*Il tire un couteau de sa poche*).

FOLHER
Voilà qui vous condamne et condamne Naquille :
La cagnotte, messieurs, ça se mange...

NAQUILLE, sévère.
En famille !

FOLHER
Soit. Alors partageons !

TOUS
Parta...

MATAPAN, rentrant.
Bon appétit,
Messieurs !...

Et cette théorie du budget :

Soit ! Mais ayons de l'ordre, et, pour régler nos parts,
Centralisons demain tous les budgets épars ;
Ventre de coffre-fort ou ventre de valise,
Mon avis a toujours été qu'on centralise.
Quant aux finances... nous nous les partagerons !
(*Approbations.*)
Si c'est pour mieux rouler que les écus sont ronds,
Ils vont inaugurer une fameuse danse !
Faisons de nos goussets des cornes d'abondance !
Pillons !... Mais surtout pas d'éclats compromettants !
Qui vole lentement, dit-on, vole longtemps.
De respect et d'amour ce peuple m'environne ;
Ménageons cette...
(*Bruit dans le palais*).
On vient m'apporter la couronne :
Silence ! Et du maintien, colonnes de l'Etat !

Renversé du trône, puis rétabli, il dit :

Non, Messieurs ; grand merci !
Non ! Je passe la main. Qu'un autre essaie ici
De renouveler Tyr et Bagdad et Byzance ;
Moi, comme dit Sylla, j'en ai ma suffisance !
Je sens le vif besoin et le désir fervent
De vivre honnêtement, messieurs, comme devant ;
Et, trouvant ce palais pire que ma caverne,
Je retourne aux grands monts ! Cherchez qui vous gouverne

Tout cela n'est pas bien méchant, mais cela fait rire des gredins qui trop souvent font pleurer.

## PETITE CORRESPONDANCE

L. au Mans. — D. à Romans. — T. R. à Denain. — R. à Berre. — G. à Marseille. — C. à Narbonne. — Egaux Troyens. — R. à Lyon. — S. à Roanne. — S. à Genève. — B. à Bucarest. — V. de V. B. à Pont de Marq. — Reçu timbres et mandats.

V. C. à Recanati. — Nous n'avons pas l'adresse de M. Vous pourriez la demander aux camarades de Buenos-Ayres : E. Piette, casilla 1099.

L'adresse du groupe de Buenos-Ayres est casilla 1099 et non 1009, comme nous l'avions imprimé par erreur.

Paraîtra le 27 mai, anniversaire de la semaine sanglante, le premier numero du *Ça Ira !* qui sera entièrement consacré à cet anniversaire. Le numéro sera illustré et contiendra entre autres articles « La Nuit du 28 Mai » par Louis Mie, et « Chez les Morts » par Léon Cladel (reproduction). Le n° 10 c.

Les groupes et les compagnons, qui voudraient le placer, sont priés de faire parvenir au plus tôt leurs demandes et les fonds dont ils pourraient disposer à cet effet, au comp. Constant Martin, 111 rue Montmartre.

L'abondance de copie nous oblige à renvoyer les communications des groupes, notamment la déclaration des ouvriers italiens. Prière à nos amis de nous excuser.

*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première Année, N° 34 — 5 CENTIMES — Du 19 au 25 MAI, 1888.

I.I.S.G. COLLECTIE UGO FEDELI

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS AMIS

*Nous prévenons nos dépositaires que si les rentrées continuent sur ce pied-là, nous nous verrons encore forcés de suspendre l'apparition du journal. Déjà, cette semaine nous avons du retard. Sans le concours d'amis dévoués qui ont fait quelques versements importants à la souscription, nous aurions déjà été forcés d'avoir recours à cette mesure. Nous les prions donc de bien vouloir nous solder leur arriéré. Nous avons tenu jusqu'à présent ; mais nous sommes à bout de ressources, impossible d'aller plus loin ; et nous ne pouvons pas faire l'impossible.*

## LES IDÉES ANARCHISTES

### *ET LEUR PRATICABILITÉ*

« Vos idées sont bien belles en théorie, mais elles ne sont pas praticables, les hommes ont besoin d'un pouvoir pondérateur qui les gouverne et les force à respecter le contrat social. » Tel est l'argument que nous envoient en dernier ressort les partisans de l'ordre social actuel, lorsqu'après avoir bien discuté, on a rétorqué leurs arguments et démontré que le travailleur ne peut espérer aucune amélioration sensible à son sort dans la société actuelle. « Vos idées sont bien belles, mais elles ne sont pas praticables ; l'homme n'est pas encore assez développé pour vivre dans un état aussi idéal. Pour être mises en pratique, il faudrait que l'homme fût arrivé à la perfection », ajoutent encore beaucoup de gens sincères, mais qui, étant pris par l'éducation, la routine, ne voient que les difficultés et ne sont pas encore assez convaincus de l'idée pour travailler à sa réalisation.

Puis, à côté de ces ennemis déclarés et de ces indifférents qui peuvent devenir des amis, surgit une troisième catégorie d'individus plus dangereux que les adversaires déclarés, car eux, ils font semblant d'être enthousiasmés des idées. Ils déclarent hautement qu'il n'y a rien de plus beau ; que l'organisation sociale actuelle ne vaut rien, qu'elle doit disparaître devant les idées nouvelles, que c'est le but auquel doit tendre l'humanité, etc., etc. Mais, ajoutent-ils, elles ne sont pas praticables de suite, il faut y préparer l'humanité, l'amener à comprendre cet état de bonheur » et, sous prétexte d'être pratiques, ils perpétuent les préjugés actuels en les flattant chez ceux auxquels ils s'adressent, et ils cherchent à tirer le plus possible parti de la situation actuelle à leur profit personnel, et bientôt l'idéal disparaît pour faire place à un instinct effréné de conservation de l'ordre de choses actuel.

—

Il n'est malheureusement que trop vrai que les idées qui sont le but de nos aspirations, ne sont pas réalisables immédiatement. Trop infime est la minorité qui les a comprises pour qu'elles aient une influence appréciable sur les événements et la marche de l'organisation sociale. Mais est-ce une raison pour ne pas travailler à leur réalisation ? Si on est convaincu de leur justesse, pourquoi que l'on ne chercherait pas à les faire entrer dans la pratique ? Si tout le monde dit : « ce n'est pas possible » et accepte passivement le joug de la société actuelle, il est évident que l'ordre bourgeois a encore de longs siècles devant lui. Si les premiers penseurs qui ont combattu l'église et la monarchie pour les idées naturelles et d'indépendance, et ont affronté le bûcher et l'échafaud, s'étaient dit cela, nous en serions encore aujourd'hui aux conceptions mystiques et au droit du seigneur. C'est parce qu'il y a eu des gens qui n'étaient pas « pratiques », mais seulement convaincus de la vérité et qui ont cherché à la faire pénétrer de toute leur force partout où ils pouvaient, que l'homme, aujourd'hui, commence à connaître son origine et à se dépêtrer des préjugés d'autorité divine et humaine.

—

Dans notre dernier supplément, nous avons reproduit une page du livre de M. Guyau sur la morale où il est dit : « Celui qui n'agit pas comme il pense, pense incomplètement. » Rien de plus vrai. Quand on est bien convaincu d'une chose on cherche à la propager. Que de fois ne voit-on pas éclater des disputes entre amis, pour des choses futiles bien souvent, et où chacun soutient sa manière de voir, sans autre mobile que parce qu'il est convaincu de la véracité de ce qu'il soutient. Cela ne coûterait rien pourtant, pour faire plaisir à un ami, ou même pour ne pas le froisser, de le laisser dire sans l'approuver ni le désapprouver, c'est une chose qu'il soutient, sans importance réelle pour vos convictions. Que de fois ne le fait-on pas dans la conversation quand la discussion roule sur des choses sur lesquelles on n'a aucune idée d'arrêtée, mais sitôt que c'est sur une chose sur laquelle vous avez une opinion, paf, vous voilà partis et vous vous disputez avec lui pour soutenir votre manière de voir. Il ne peut rien en résulter de bon ou de mauvais pour vous cependant de ce que peut penser votre ami, mais vous êtes convaincu du contraire et, au risque de rompre avec lui, vous soutenez votre manière de voir. Or, si on agit ainsi pour des futilités, combien plus grande doit être l'impulsion reçue lorsqu'il s'agit d'idées qui intéressent l'avenir de l'humanité entière, l'affranchissement de notre classe, de notre descendance et le nôtre même !

Certes, nous comprenons que tout le monde ne peut apporter la même résistance dans la lutte, le même degré d'énergie à combattre les institutions actuelles. Tous les tempéraments et les caractères ne sont pas trempés de même, et les difficultés sont si grandes, la misère si noire, et les persécutions si multipliées, que nous comprenons qu'il y ait des degrés dans les efforts pour la propagande de ce qui est reconnu vrai et juste. Mais les actes sont toujours en raison de l'impulsion reçue et de l'intensité de la foi que l'on a aux idées. Celui qui n'est capable d'aucun sacrifice aux idées qu'il prétend professer, c'est qu'il n'y croit pas et qu'il ne se pare de cette étiquette que par ostentation, parce qu'à un moment donné c'est bien porté, ou tout autres motifs avec lesquels les convictions n'ont rien à voir. Quant à ceux qui cherchent à profiter des institutions actuelles, soi-disant pour aider à la propagande des idées nouvelles, ceux-là sont des ambitieux qui flattent l'avenir pour jouir du présent.

—

Il est évident que nos idées ne sont pas réalisables immédiatement, mais elles le deviendront par l'énergie que sauront déployer ceux qui les auront comprises. Plus grande sera l'intensité de propagande, plus proche sera l'heure de la réalisation. Ce n'est pas en se pliant aux institutions actuelles, qu'on les combattra, ni en mettant nos idées sous le boisseau que nous les ferons germer. Mais, pour combattre les institutions actuelles, pour travailler à l'avènement des idées nouvelles, il faut donc avoir de l'énergie, mais cette énergie il n'y a que les convictions qui peuvent la donner. C'est donc à trouver des hommes convaincus que doivent travailler ceux qui le sont déjà.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

En notre temps de communications faciles et de reportage, nous nous figurons être au courant des événements. Erreur. Nous n'apprenons que ce que l'on n'a pas intérêt à nous cacher. La conspiration du silence s'organise d'elle-même, et ce n'est que longtemps après que la vérité perce dans de derniers aveux. Lisez plutôt ce récit d'un voyage du résident général de Madagascar, voyage remontant à plusieurs mois :

« De Majunga, il a été à Nossi-Vé, où sont survenues les plus graves difficultés à la suite de dissentiments avec les Sakalaves ; les établissements des traitants de St-Augustin et du Tuléar ont été brûlés.

« A Nossi-Vé même, les comptoirs ont été envahis, nos compatriotes menacés de mort, et comme transaction, la maison Jacquelin a dû fournir cent unités de chaque marchandise.

« Les causes de ce conflit sont assez malaisées à déterminer. Elles remontent à des difficultés survenues à la Réunion entre le capitaine d'un navire français et des engagés. »

En bon français : Des esclaves temporaires ont été tellement maltraités par un capitaine que, rentrés chez eux, ils se sont vengés sur les hommes de même sang. Partie des établissements ont été incendiés, les propriétaires des autres ont dû pactiser avec l'émeute et fournir un tribut. On ne parle pas de répression, mais nos officiers de marine ne sont plus dignes de ce nom, s'ils ne bombardent pas quelques villages.

* * *

Les élections municipales qui viennent d'avoir lieu ont fourni aux anarchistes l'occasion de montrer au peuple une fois de plus la valeur du suffrage universel. Partout nos amis ont lancé des manifestes, assisté aux réunions électorales et combattu tous les aspirants au pouvoir. Parmi les divers manifestes

publiés, citons ceux d'Argenteuil, de Levallois-Perret, Clichy, Bourges, Le Mans, Marseille, Nîmes, Toulon, Reims, Saint-Etienne, ainsi que ceux de l'*Idée Ouvrière* qui a imprimé ses deux derniers numéros en formant un placard de ses deux pages d'intérieur. L'espace nous manque pour analyser ces différents placards et nous devons nous borner à les mentionner.

D'autre part, nos amis de Beaucaire nous annoncent l'élection de la liste réactionnaire dûe à l'abstention des 1800 socialistes qui avaient donné la majorité à l'ancien conseil. Bravo, si les ouvriers portent leur activité sur un autre terrain.

* * *

Dans un certain nombre de communes, les socialistes votards ont engagé la lutte pour entrer au conseil municipal. Les blanquistes sont vainqueurs à St-Ouen, le parti ouvrier a remporté quelques succès, aussi à Cholet. Il faut avoir assisté à une parlotte électorale pour savoir combien peu ces résultats sont glorieux. Qu'on soit opportuniste ou socialiste, la discussion se termine toujours par des attaques de personne à personne. Quant aux bénéfices que l'électeur retire de l'élection, voyez plutôt St-Ouen, où depuis quelques années, croyons-nous, les révolutionnaires sont en majorité au conseil. Il a été fait du bruit autour de livres distribués en prix, on s'est disputaillé avec les boulangers sur la taxe du pain, et c'est tout. Aujourd'hui la vie n'est pas un centime meilleur marché dans ce faubourg qu'autre part. La situation des ouvriers employés à la Raffinerie parisienne, pour ne citer que ce bagne, n'a pas varié de l'épaisseur d'un cheveu. Le vrai résultat se montre à Paris, on peut devenir président du conseil et comme tel prononcer l'éloge de Castagnary. Voilà à quoi aboutit la révolution.

* * *

La grève des verriers continue et il ne manque pas de gens qui leur persuadent qu'ils seront vainqueurs dans la lutte contre les patrons. De combien de misères et de morts prématurées ne se chargent-ils pas ainsi d'un cœur léger. Un petit calcul est cependant bien simple. Deux mille grévistes et leurs familles ne peuvent pourtant pas vivre à moins de deux mille francs par jour, quinze mille par semaine. Le crédit entretient l'illusion. Apporter son obole, c'est très bien, mais c'est si inutile.

Combien plus honnête et plus utile est de dire la vérité aux grévistes, ainsi que Tortelier à la réunion de Pantin, le jeudi de l'Ascension : « Vous, les verriers, vous formiez une des corporations les plus arriérées, la brutalité d'Amiable, la coalition patronale, vous ont mis à la porte de l'atelier ; vous êtes rentrés chez vous et vous y resterez jusqu'à ce que la misère vous force à accepter les uns après les autres toutes les conditions des capitalistes. Il faudra qu'on vous opprime plus pour qu'enfin vous vous [illegible] donc vos cerveaux aux idées d'émancipation et comprenez qu'on ne se prive pas de pain parce qu'un individu vous piétine et vous bafoue : on fait justice du misérable et la question est [illegible] sa[illegible]

* * *

Châtelain a été condamné à la déportation en Calédonie pour avoir voulu vendre un fusil Lebel à une puissance étrangère. Grande colère des patriotes (patriotes, comme dit Arène) qui réclamaient sa tête. Le Général a même tiré de ce fait un bel effet oratoire, comparant son cas à celui de Châtelain. Le gouvernement n'a pas pu faire plus contre lui parce qu'il sait qu'avant Châtelain des douzaines et des douzaines n'avaient pas résisté à la tentation de l'argent. Les imbéciles se montent le coup en affirmant le contraire.

La fabrication des armes ne peut d'ailleurs se faire en secret dans les manufactures de l'Etat. Le vol des armes et des pièces d'armes ne peut être empêché et il a lieu dans des proportions incroyables. Nous citerons seulement un exemple :

La fabrication du revolver de cavalerie modèle 1873 commença d'une façon régulière en janvier 1874, à la manufacture de Saint-Etienne. On fabriquait six pistolets par jour. La fabrication s'activa constamment. A l'inventaire du 25 mars 1875, dans l'atelier du démontage et matriculage — atelier Barrière — on constata qu'il y avait *deux cent quatre* revolvers dont les carcasses et canons avaient été volés. Les autres pièces restaient dans les casiers, prouvant ces vols, et furent redonnées aux ouvriers comme pièces neuves à ajuster sur d'autres armes. Cela, bien entendu, sans préjudice des armes enlevées tout achevées ou dans toute autre partie du cours de la fabrication. Et à ce moment, le chiffre total de la fabrication ne dépassait guère 8000. Les patriotes comprendront ils jamais que leur confiance chauvine repose sur le secret de Polichinelle !

Et il en est ainsi pour tout. Un secret entre les états-majors militaires des différents Etats ne dure pas huit jours. Dès le lendemain de leur invention, le fusil à petit calibre, la poudre Lebel, la mélinite, étaient aussi bien connus à Berlin qu'à Paris. Si les autres ont préféré la roburite, ce n'est pas que ce soit un meilleur explosif, tout bonnement pour avoir leur produit à eux, simple question d'amour-propre.

* * *

Armentières. — Notre ami Gustave Alsters est mort lundi à Plœgsteert (Belgique).

C'est de lui surtout qu'on peut dire qu'il est mort victime de son dévouement à la cause. Sa mort même a servi à la propagande. Pour le sauver, il fallait une opération chirurgicale et le médecin ne voulait la faire qu'autant qu'Alsters recevrait auparavant le *sacrement de l'extrême-onction*. Alsters naturellement envoya promener médecin et calotin.

Les compagnons d'Armentières, de Lille, de Roubaix et de Calais, ont d'autant plus tenu à l'accompagner au cimetière que c'était le premier enterrement civil qui avait lieu dans cette petite localité. Le corps, recouvert du drap de la Libre-Pensée et porté par ses amis d'Armentières, a traversé tout le village au milieu de la population scandalisée.

Au cimetière, la Belgique était bien représentée : le bourgmestre, le garde-champêtre et deux gendarmes. Le comp. Contat, de Lille, a rappelé le dévouement d'Alsters à la Révolution et a retracé sa vie en quelques phrases bien senties. Le comp. Tennevin a rappelé que dans tous les pays la liberté est un leurre et que partout les révolutionnaires sont en butte aux tracasseries policières et administratives.

Malgré leur antipathie, beaucoup d'habitants étaient venus au cimetière et ont écouté avec le plus grand silence. Leur attitude était certainement plus sympathique lorsque les 150 manifestants — leur nombre eût été de 2000 au moins sans la pression des patrons qui en ont obligé beaucoup à rester dans leurs bagnes — ont retraversé le village pour regagner Armentières.

* * *

Fourchambault. — La situation politique étant en général excessivement tendue en France, par les divergences d'hommes politiques de toute sorte ; les esprits étant surexcités, chauffés par l'état actuel du gouvernement, dont le despotisme ne comprend dans ses veines administratives que pourriture bourgeoise, gangrené à sa base par la funeste ambition d'hommes néfastes qui ne cherchent qu'à accaparer argent, places et honneurs, et vivent, en un mot, de la chair du travailleur, il est utile de jeter un coup d'œil vigilant sur l'esprit socialiste de nos campagnes, où les idées régénératrices de l'Anarchie n'ont pu encore pénétrer entièrement.

L'ouvrier des campagnes, plus que tout autre, mérite d'être étudié laborieusement, dans ses idées, dans ses principes et ses préoccupations politiques. S'il ne s'agissait que d'élaborer exactement les peines et les misères endurées par le travailleur, point ne serait besoin de le démontrer, chacun connaît, tout le monde sait, qu'il ne suffit pas aux producteurs d'amasser et de récolter, il faut produire, et cette production, nécessitant un travail manuel continu, l'ouvrier seul en est l'instrument principal, aux dépens duquel vit le bourgeois.

Encore, est il besoin de lui dire, à cet ouvrier, de lui faire comprendre la matérialité des faits, son incontestable supériorité vis à vis de ce bourgeois maudit ; de lui faire ressentir qu'il ne s'agit pas seulement de manger, de boire et de dormir misérablement, et d'être indifférent sur les principes politiques qui doivent gérer la grande famille sociale, Il faut encore lui démontrer avec la plus grande clarté possible, que son devoir est de secouer la torpeur qui l'enveloppe et l'étreint de toutes parts, que sa bonté de viril travailleur ne se laisse point abuser et bercer par les paroles mielleuses et hypocrites des bourgeois spoliateurs, et que son idée, complètement épurée de tous ces défauts malsains, marche d'un pas ferme et solide vers la *Révolution sociale* qui doit lui assurer le bonheur qu'il recherche.

Mais que faut-il dire pour lui faire comprendre que son travail nourrit la société, dans laquelle se vautre le bourgeois avili et fainéant ? Quoique pracer l'ouvrier, sans l'y avoir préparé à l'avance, a sa montrerons-nous sans être très explicites, que l'enrichi de son travail est l'auteur principal de sa misère ?

Non, il n'est pas facile de le lui faire comprendre d'un seul trait, car il suffira qu'un stupide bourgeois lui promette réformes sur réformes, le magnétise et l'endorme par des paroles de véritable charlatan, et lui assure l'amélioration de sa peine, pour qu'il lui accorde aveuglément une confiance illimitée et le choisisse comme son maître.

Il est donc utile pour le sort du travailleur, de réagir par tous les moyens praticables contre cet abandon politique, qui le caractérise et le rend complètement indifférent sur les principes de l'évolution sociale. Il faut l'instruire en l'éclairant le plus possible sur toutes les choses indispensables que doit connaître tout anarchiste soucieux de marcher dans le droit et la justice.

Malheureusement, à Fourchambault comme dans beaucoup d'établissements industriels, les ouvriers étant sous la dépendance d'une administration dont le personnel principal, plus bête que capable, exerce sur eux une surveillance excessive, les considère comme de véritables forçats et les traite comme tels, il est difficile de tenir des réunions sans se heurter à cette crainte insensée : « le renvoi », qui les empêche de se voir, de s'entendre et de se consulter les uns les autres.

Pour obvier à ces inconvénients entravant la marche progressive de la Révolution, que les hommes que leur indépendance met à l'abri de toute contrainte, préparent les esprits, involontairement réfractaires, à l'accomplissement de l'œuvre sociale de l'Anarchie ; que des feuilles explicatives, comme le journal la *Révolte*, soient propagées partout, lues et relues, à seule fin de permettre à tous d'y puiser l'histoire d'un passé exécrable, encore trop méconnu chez le paysan.

Il ne s'agit pas seulement de faire la propagande révolutionnaire dans les villes, il faut particulièrement pénétrer jusqu'aux campagnes où l'instruction n'est pas encore développée et où le bourgeois, vil flatteur des esprits trop confiants, trouve un terrain choisi pour y exercer son impudente influence.

## Roumanie

Les journaux reçoivent des détails rétrospectifs sur l'insurrection. Lisez cette description :

« Voici la demeure d'un riche fermier. Maintenant le vent souffle à travers par les fenêtres défoncées. Les lits de fer, tordus, sont hors d'usage. Le poêle est éventré. On dirait que tout cet intérieur a été pulvérisé par le choc d'une cartouche de dynamite.

« L'ouragan ayant tout balayé là, les révoltés ont eu l'idée passagère d'arracher la clôture et de mettre à sac une maison de campagne voisine. Un des paysans, que le propriétaire de cette maison avait sauvé de la prison, se met en travers : « Camarades, « vous savez bien que ce sont de braves gens, « laissez-les tranquilles ! »

« Alors, les révoltés tournent les talons sans plus objecter et vont dévaster chez un autre fermier, où ils laissent, sans y toucher, un piano, un canapé et deux fauteuils au milieu de tout le reste en miettes. »

* * *

Dans la commune de Cretzesti, dix hommes ont succombé des suites de la torture. L'armée a reconduit plusieurs paysans a leur domicile. Chaque habitant était conduit chez lui, déshabillé et maltraité au milieu des cris de douleur des femmes et des enfants. Le professeur de la commune, Mandesco, a été terriblement maltraité. Après l'avoir conduit à Magurele, on l'a laissé libre sans lui donner la cause pour laquelle on l'avait traité ainsi.

L'habitant Voico D. Ciufo, après avoir été torturé deux fois à Capaceny par le commandant, a été dévasté : on a fait couler le vin contenu dans un tonneau, on lui a volé environ 200 œufs, enfin tout le peu qu'il possédait. Après huit jours de souffrances à l'hôpital, les traces des coups qu'il avait reçus étaient encore très visibles.

Nous apprenons que dans la commune de Broschteny, l'armée était venue arrêter les habitants sans qu'ils aient pris part à la révolte, et cela grâce au maire et au prêtre. Beaucoup de paysans ont pris la fuite, à cause de la terreur, et à présent ils errent à l'aventure dans d'autres districts.

Quinze soldats ont été changés de corps d'armée et punis pour s'être mêlés à la révolte.

Le 27 avril a succombé à l'hôpital militaire le paysan Fudorane Stefan, qui avait été blessé par les soldats. Le pauvre malheureux est mort dans d'atroces souffrances, laissant après lui une veuve et quatre enfants.

(La terre Broschteny, dont on parle plus haut, est une des douze terres qui ont été données en cadeau au roi par le gouvernement de Bratiano, pendant que les paysans sont dans la plus terrible misère, et M. Nadejde et ses amis ont encore l'audace de faire l'éloge de ce gouvernement soi-disant libéral.)

A Balanceanca la révolte des paysans continue mais faiblement.

Dans le chemin Mortoni-Gaeschti, l'armée, conduite par un commandant, rencontre les paysans révoltés.

— Que voulez-vous ? demanda le commandant.

— Nous voulons de la terre, répondit un jeune paysan.

A peine eut-il fini, le commandant tira sur lui un coup de revolver. Le paysan tomba mort à terre pendant que beaucoup de soldats avaient les larmes dans les yeux. Dès que le commandant avait aperçu les révoltés, il avait donné l'ordre aux soldats de charger leurs armes, preuve que le meurtre était préparé.

Le commandant Bracio se trouvant à Grecii-Gradischtea, ordonna aux 38 soldats qui l'accompagnaient, de tirer sur les paysans révoltés. Mais à cet ordre, les soldats, au lieu de tuer leurs frères, abandonnèrent leur chef. Les paysans frappèrent terriblement le commandant, lui enlevèrent son sabre en lui coupant les doigts. Plus tard les soldats revinrent en priant les paysans de laisser tranquille leur commandant. Les paysans le forcèrent de donner ordre à son lieutenant de renvoyer le maire, le notaire et le fermier, qui étaient à Tierbintzi sous sa protection, et ayant été amenés, ils ont reçu aussi des coups.

Le soir, le commandant a été enfermé par les paysans et mis sous la garde de ses soldats. Pendant la nuit, un soldat l'a fait fuir pour ne qu'il ne fût tué. Le commandant a pris la fuite comme il a pu, tombant dans les fossés et courant par un temps horrible. *Lupta.*

Partout et toujours les réacteurs sont les mêmes.

* * *

Le roi est très haï par le peuple, étant ouvertement complice des gouverneurs qui sont un si lourd fardeau pour les paysans. Depuis qu'il est au pouvoir, il emploie tous les moyens pour s'enrichir et, cela va sans dire, au détriment des paysans qui subissent la plus terrible misère.

S'il est détesté, ce n'est pas, comme le prétendent certains, parce qu'il est Allemand ; peu importe, le bonhomme serait-il russe ou roumain, il est *roi* et c'est à ce titre qu'il est détesté. Ce qui mérite une attention toute spéciale c'est sa conduite envers le peuple.

De complicité avec le gouvernement et la Chambre, il a volé le pays de douze terres, des plus grandes et des plus belles, pendant que les paysans en manquent. Dans ces derniers jours, c'est lui qui a patroné le massacre des paysans. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce qu'un homme — agent de police révoqué, suivant les uns ; fou atteint de la manie des grandeurs, suivant d'autres — ait tiré deux coups de fusil dans les fenêtres de la bibliothèque du palais royal. Toujours est-il que Preda Fontanario, arrêté, a répondu au procureur : « J'ai voulu tuer celui qui a ordonné de massacrer les taranis (paysans). »

## République-Argentine

Buenos-Ayres. — De différents endroits, des camarades font leur possible pour émigrer à la République Argentine ; on ne saurait trop leur déconseiller de faire un si grand sacrifice, qu'ils regretteraient certainement une fois arrivés ici. En effet, on va bien de France dans les pays voisins, même en sachant que l'on n'y sera pas plus heureux, mais on se trouve toujours dans un milieu où l'on peut plus ou moins propager ses idées. Et, en France ou en Angleterre, on se trouve toujours sur le terrain de la lutte, si la révolution vient à éclater d'un côté ou de l'autre ; tandis que ceux qui, comme nous, viennent à Buenos-Ayres, ou dans tout autre pays de l'Amérique du Sud, une fois arrivés, sont en quelque sorte cloués, surtout s'ils ont de la famille, car le voyage de retour en Europe est d'un prix trop élevé — beaucoup plus élevé que la traversée d'Europe en Amérique — pour qu'on puisse revenir. D'autant plus que la difficulté d'épargner de l'argent est aussi grande qu'en France ou qu'en Angleterre. Tout cela pourrait être surmonté s'il était donné de pouvoir communiquer ses pensées, de vivre au milieu d'une population revendiquant ses droits, faisant respecter sa liberté. Mais on se trouve au milieu d'une population qui est venue dans de toutes autres conditions, avec un esprit tout différent. Son but unique, sa seule préoccupation est de s'enrichir. Dans sa croyance, elle devait trouver les éléments d'une fortune rapide et, déçue et démoralisée, elle s'obstine à chercher cette fortune. Elle croit avoir intérêt à ne pas vous croire, et elle ne vous écoute pas.

Quant à la condition économique des ouvriers, elle ne diffère de celle des ouvriers d'Europe que par un seul point, c'est qu'il n'y a pas de chômage. Encore faut-il avoir un métier, car les places d'employés ou d'hommes de peine sont assez difficiles à se procurer, et sont très peu rétribuées. Si ces quelques détails pouvaient arrêter ceux qui ont l'intention de venir dans la République Argentine, ce serait un bien pour eux et pour la cause.

* * *

Un nouveau groupe anarchiste vient de se constituer à Rosario.

## Italie

En Italie, comme ailleurs, la petite propriété disparaît peu à peu, mangée par les capitalistes. Du 1er janvier 1873 au 30 juin 1887, cinquante-cinq mille immeubles environ ont été expropriés pour cause de non paiement des taxes. Nous ne parlons pas du sort des malheureux propriétaires chassés de leurs misérables chambres et envoyés au charnier, à la prison, au bordel ; mais que sont devenues les cinquante-cinq mille propriétés ? Trente-neuf mille sont restées dans les mains du gouvernement, qui ne sait qu'en faire, ni les rendre, ni les vendre, ni les affermer, et tous ces petits domaines accroissent l'inutile domaine de l'Etat. Mais il faut toujours en payer les impositions, et de ce chef on prélève sur le peuple la somme d'environ 280 000 francs par an. Restent seize mille propriétés, que l'Etat a fini par vendre à des richards qui arrondissent leurs terres ; mais l'Etat connaît ses devoirs envers les grands seigneurs et il leur a vendu régulièrement les lots à un prix inférieur aux impôts qu'il a dû payer lui-même, c'est à dire faire payer à la nation. Ignare en toutes choses, l'Etat ne sait même pas voler proprement. La saisie d'une terre lui coûte toujours plus cher qu'elle ne vaut.

(*Fascio Operaio*)

* * *

Notre ami Cafiero doit sortir incessamment de l'hospice des fous d'Imola. Sa maladie se réduirait maintenant à une simple mélancolie.

## Allemagne

Là aussi on meurt de faim. A Crefeld on ne paie plus qu'un franc par mètre aux tisseurs en soie. Dans cette ville 7000 métiers sont arrêtés, 800 à Sanct-Tœnis, 1000 à Süchteln.

## Colombie Anglaise

Nos camarades américains devraient bien nous donner des renseignements détaillés sur la colonie socialiste de Puget Sound où 2500 personnes se trouvent réunies. Si la propriété est divisée, si le salaire est maintenu, d'avance l'association n'est qu'un leurre.

## Etats-Unis

Ce pauvre Capital ! — Le rapport officiel du Bureau de Statistique établit que dans l'Etat d'Ohio les profits des diverses industries ont été les suivants en 1884 :

| | |
|---|---|
| Fabriques de machines. . . . . | 48 pour cent. |
| Papeteries . . . . . | 56 — |
| Fabriques de meubles . . . . . | 61 — |
| Fabriques de tabacs . . . . . | 110 — |
| Tanneries . . . . . | 150 — |
| Minoteries. . . . . | 309 — |

Comme on pouvait s'y attendre, c'est sur le pain du pauvre que les bénéfices sont le plus grands.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Au moment où la bourgeoisie tente si audacieusement et si odieusement de réveiller les préjugés patriotiques et les haines de nationalités, nous recevons les deux manifestes suivants, que nos amis ont largement répandus, et à l'esprit desquels nous nous associons de tout cœur :

*Les travailleurs italiens aux travailleurs français.*

Travailleurs de France,

Qui sommes-nous ? — Des hommes comme vous ; comme vous opprimés, exploités, malheureux.

Comme vous, nous avons des capitalistes qui nous affament et des gouvernants qui nous baillonnent ; nous avons notre Sadi-Carnot qui est Humbert et notre Jules Ferry qui s'appelle Crispi.

Une demi-douzaine de grands potentats mènent l'Europe et règlent les *destinées* des peuples, les envoyant, au gré de leurs intérêts, se massacrer dans ces infâmes charniers qu'ils nomment *champs d'honneur* ; quelques milliers de repus, banquiers, agioteurs, grands industriels, dictent des lois à des millions de travailleurs et les condamnent à périr de faim en pleine paix.

Cet épouvantable état de choses qu'ils nomment l'ordre, — quelle ironie ! — ne peut durer.

Tandis que les gouvernants conspirent, que les bourgeois tripotent et que les réacteurs de toutes nuances s'apprêtent à faire de l'Europe un immense champ de carnage pour nous plonger ensuite dans les ténèbres d'une nouvelle féodalité ; tandis que les chauvins furieux prêchent aux inconscients la *haine de l'étranger*, — la haine de l'homme né de l'autre côté du fleuve ou de la montagne ! — frères de misères et d'espérances, tendons-nous la main et préparons-nous à la lutte par l'union, à la victoire par l'audace.

La République que vous avez voulu fonder sur les ruines de l'Empire n'est pas celle des bourgeois, celle des avocats et des généraux ; c'est la *res publica*, c'est à dire la *chose publique*, la libre et fraternelle association de tous les travailleurs possédant eux-mêmes les forces productrices : terre, mines et machines, — la terre aux paysans, la mine aux mineurs, la machine aux ouvriers. A cet état de liberté, de bien-être et de justice, vous arriverez par la solidarité internationale entre prolétaires et par la Révolution contre vos maîtres.

Comme vous, nous détestons ceux qui nous trompent et ceux qui nous volent, les députés qui nous mentent avec leurs promesses toujours renouvelées, jamais tenues, les capitalistes qui nous tiennent sous un joug de fer et qui nous condamnent à nous expatrier par milliers pour chercher au loin un morceau de pain obtenu par un travail de forçat.

Frères de France, si guerre il y a, que ce ne soit pas entre nous, malheureux esclaves, que nous combattions ; votre ennemi n'est pas à Rome, il est chez vous et s'appelle Ferry, Wilson, Gallifet, Rothschild ; de même que les misérables que nous devons frapper ne sont pas à Paris mais au milieu de nous, sous les lambris du Quirinal, sous les voûtes du Vatican, dans la sentine de Monte-Citorio.

Aux descendants des héroïques enfants de Lyon et des combattants de Juin 48, aux fils des fusillés de Mai 71, les travailleurs d'Italie envoient l'expression de leur solidarité et se déclarent prêts à combattre avec eux pour la justice et la liberté, pour la délivrance du prolétariat, pour l'émancipation de tous les êtres humains.

Vive l'Internationale des peuples ! Vive la Révolution sociale !

*La Fédération des Travailleurs d'Italie.*

* * *

*Aux Italiens.*

Camarades,

Pour déplacer la lutte, les exploiteurs et gouvernants font tout ce qui leur est possible pour semer la haine entre nous.

Sachant qu'il y a malheureusement encore beaucoup de naïfs et d'ignorants, la bourgeoisie voudrait nous persuader que les véritables ennemis de la classe ouvrière française, sont les Italiens qui viennent travailler à bas prix. Cet argument trop intéressé est inadmissible.

Nos véritables ennemis sont ceux qui nous exploitent ; ce sont ceux pour qui la patrie n'existe pas lorsqu'il s'agit de leurs intérêts personnels et qui en trouvent une lorsqu'il s'agit d'écraser le peuple, il ne faut donc pas vous laisser prendre à ce piège grossier, car pour nous ouvriers, pour nous anarchistes, il n'existe pas de patrie, pas de nationalité.

La vie de misère et d'esclavage que nous font les exploiteurs de n'importe quel pays doit resserrer nos liens.

L'ennemi de l'ouvrier français, ce n'est pas l'ouvrier italien, c'est le patron qui exploite l'un et l'autre ; nous sommes frères dans la servitude, nous le serons dans la revendication, opposons donc à la lutte qu'on veut déchaîner entre Italiens et Français la lutte d'exploités contre exploiteurs. Au servilisme qu'on exige de nous, répondons par l'esprit de révolte.

C'est pour ces raisons, compagnons Italiens, que nous vous sommes solidaires, nous Anarchistes, nous sommes avec vous, soyez donc avec nous et ensemble courons sus au véritable ennemi, le bourgeois exploiteur. Et c'est en renversant le vieux monde que nous pourrons organiser la société libertaire, dans laquelle la lutte entre les Italiens, Français et autres aura disparu à jamais.

Pour nous, compagnons, la lutte journalière entre les meurt-de-faim nous touche de trop près, pour que nous hésitions à défendre, avec toute l'énergie

dont nous sommes capables, les parias italiens, contre les farceurs et les coquins qui voudraient abuser de la bêtise de nos concitoyens.

Un groupe anarchiste de Marseille.

* * *

La Ligue des Antipatriotes aux jeunes gens de province.

Camarades,

Il y a un an quelques jeunes compagnons prirent l'initiative de grouper toutes les bonnes volontés pour combattre le préjugé de la patrie. Ce mouvement fut le réveil du sentiment de solidarité internationale parmi les jeunes gens de Paris, et surtout parmi ceux de la province qui répondirent avec empressement à l'appel des initiateurs. Des manifestes furent imprimés — entre autres un, adressé aux conscrits, qui fut placardé à Paris et en province ; un grand meeting contre la guerre, organisé salle Favié, fut d'une grande portée pour la propagande antipatriotique, aussi nos gouvernants, effrayés des progrès que faisait la ligue dès ses débuts, commencèrent-ils les persécutions. Les mois de prison, les amendes, la suppression de deux journaux, l'*Ouvrier Normand* et le *Révolté* (conséquence des poursuites exercées contre les organisateurs de la loterie internationale), telles furent les manifestations de la vengeance bourgeoise qui, nous sommes obligés de le constater, devait arrêter momentanément la propagande si bien commencée. Mais pour avoir été suspendue, elle n'en sera reprise qu'avec plus d'ardeur, car nous comptons sur le même accueil qu'ont rencontré nos amis parmi les jeunes gens puisque, animés comme eux du même sentiment de liberté, nous n'acceptons pour nous grouper aucune autorité, la nécessité seule nous commandant une entente qui nous rassemblera toujours. Comme eux aussi, nous combattrons le préjugé patriotique par tous les moyens en notre possession : brochures distribuées gratuitement, manifestes, réunions ; nous irons même affirmer nos principes internationaux dans les milieux patriotes. Mais, quelque nous attachant principalement à combattre ce préjugé, nous ne faisons pas abnégation de nos idées. Nous espérons les fortifier au contraire et nous avons la ferme conviction que les sections de la ligue des antipatriotes formeront un groupement sérieux, prêt pour la Révolution sociale.

C'est pourquoi nous, jeunes anarchistes, nous vous invitons à reprendre la propagande antipatriotique, dont la nécessité se fait de plus en plus sentir devant cette popularité d'un galonné qui a réveillé depuis quelque temps, chez ceux qui n'ont rien à défendre, ce sentiment faux et absurde de patrie et de revanche, car il faut détruire au plus tôt ce germe semé par la classe dirigeante pour le maintien de sa domination, et qui envoie s'entretuer les jeunes prolétaires pour la plus grande gloire des riches tripoteurs cosmopolites.

Aussi, certains que vous lutterez avec nous, à tous les jeunes révolutionnaires nous donnons rendez-vous pour l'action antipatriotique au cri de :

Ni Dieu, ni maîtres ; vive l'Internationale !

Ayant pris l'initiative d'une brochure sur la patrie nous comptons sur le dévouement des camarades, tant au point de vue de la rédaction qu'au point de vue pécunier.

Adresser correspondances et mandats au compagnon Jean Redon, 35, rue des Partants. Les compagnons de province sont priés de correspondre à cette adresse, le comp. Moucheraud ne pouvant pour le moment recevoir aucune lettre.

* * *

Armentières. — Les compagnons qui voudraient prendre part à la manifestation organisée lundi 21 mai, à Armentières, dans le but de porter l'inscription et les couronnes sur la tombe du comp. Alsters, sont convoqués à 9 heures du matin à l'estaminet du St-Eloi, rue du Muret, pour se rendre de là au cimetière de Ploegsteert.

Des lits sont à la disposition des compagnons qui préféreraient se rendre dimanche à Armentières, pour assister à la réunion qui aura lieu au même estaminet dans la soirée.

Les compagnons qui correspondaient avec Alsters et qui voudraient continuer de correspondre avec le groupe, sont priés d'adresser leurs lettres à Balavoine, rue de Roubaix à l'angle de la place du Rond-Point, Armentières (Nord).

* * *

Amiens. — Un nouveau groupe vient de se former sous la dénomination de « l'Homme Libre », ayant pour but 1° la propagande dans les campagnes en y répandant les journaux et brochures anarchistes ; 2° la formation d'une bibliothèque. Nous faisons donc appel au concours généreux des camarades d'un peu partout pour nous aider dans notre entreprise, qui pourraient disposer de livres, brochures et journaux anarchistes.

Adresser les correspondances au comp. Delescolle, 44 rue Gresset. Pour les renseignements dans la localité, à la même adresse ou au comp. Vilbert, 14 route de Corbie.

Nota. Le groupe se charge des frais de port des ouvrages qui lui seront envoyés.

* * *

Perpignan. — Un groupe d'études et de propagande des théories et principes anarchistes, est en voie de formation. Que tout malheureux, qui comprend qu'il est exploité, volé, dépouillé et rebuté par la rapacité des meneurs de la société actuelle et qui cherche un remède à cela, étudie et aide à la propagande du groupe.

Adresser les communications à Justin Duvergé, hôtel des Variétés, Perpignan (Pyrénées Orientales).

* * *

Le groupe d'études sociales de Romans et Bourg-de-Péage prévient tous les groupes révolutionnaires à quelque écolequ'ils appartiennent, qu'il serait désireux d'entrer en relation avec eux. A cet effet, écrire au siège social du groupe, rue Jacquemart, café Fournier, ou au secrétaire Dalmais, 10 rue de la Ferme, Romans (Drôme).

## BIBLIOGRAPHIE

Le groupe de propagande aux campagnes informe les camarades qu'il a à leur disposition tout le second tirage de la brochure. Il les invite à lui adresser leurs commandes.

Ayant obtenu de l'imprimeur des facilités de paiement, le groupe n'a besoin en ce moment d'argent que pour les expéditions et peut ainsi donner une certaine latitude aux groupes pour envoyer leurs cotisations.

* * *

Sommaire du **Ça Ira !** — *Le Triomphe de l'Ordre*, dessin d'après le tableau d'Ernest Picchio. — *Remember. — La Nuit du 25 mai 1871*, Louis Mie. — *La Semaine sanglante*, racontée par les journaux versaillais. — *Ça Ira !* — Déclaration du groupe, etc.

Prix du numéro 10 centimes ; remise de 30 pour cent aux groupes et aux vendeurs. Adresser les demandes au comp. Constant Martin, 111 rue Montmartre.

Les groupes qui auraient quelques fonds disponibles, sont priés d'adresser tout ou partie du montant de leurs demandes en même temps, le groupe se trouvant à découvert de la plus grande partie des frais.

* * *

Nos amis de Genève viennent de rééditer l'*Esprit de Révolte* et *la Loi et l'Autorité*, brochures à 0,05.

Déjà paru *Fais ce que veux* 0,15.

Adresser les demandes au comp. Steiger, 14 rue Thalberg, Genève.

## PETITE CORRESPONDANCE

F. à Reims. — V. à Rochefort. — L. K. à Liége. — B. à Nîmes. — M. à Port Tewfick. — C. à Villefranche. F. à Amiens. — B. à Armentières. — D. à Bourges. — H. à St Georges. — M. à Billezois. — P. G. à Nîmes. — B. à Roubaix. — M. à St-Quentin. — L. à Bordeaux. — M. rue Marcadet. — F. à Reims. — R. à Bienne. — Reçu timbres et mandats.

Réfugiés espagnols, Paris. — On nous annonce l'envoi des portraits de Chicago.

S. à St Victor la Coste. — Reçu timbres. Vous nous solderez quand vous pourrez.

G. à Brest. — Vous ne compterez que 40. Vous emploierez le reste à la propagande.

B. à Montauban. — Comme journaux anarchistes espagnols, nous connaissons « Acracia », revue mensuelle San Olegario 2, Barcelone, « El Productor », même adresse, et « El Socialismo », 33 Encarnacion, Cadix, mais ces journaux ne sont pas anarchistes tout à fait dans le sens que nous le comprenons en France. Il y a un groupe qui prépare l'apparition d'un organe qui doit défendre les idées communistes anarchistes, telles que nous les comprenons, son adresse est : Jaime Clara, Torrente de las Flores 69, Gracia-Barcelone.

H. à Irwin. — Reçu mandat. L'abonnement sera servi, les brochures sont envoyées.

G. à Nîmes. — Les Paroles d'un Révolté sont dans le paquet à B.

Le comp. Collet, rue Martinval, est prié de nous faire connaître son adresse exacte, le numéro nous est revenu avec la mention « inconnu ».

J. à Lyon. — Le compte de H. devait être de 11 francs et quelques centimes. Du reste il doit bien s'en rappeler.

D. à Croix. — Nous attendrons, ça ne fait rien.

C. à St-Etienne. — Nous sommes absolument de votre avis. La misère prolongée n'a pour effet que de contribuer à avachir ceux qui la subissent ; elle est loin de faire des révoltés. Il est évident aussi que beaucoup succombent dans la lutte et qui sont tout aussi méritants que ceux qui succombent pour l'idée. Mais comme, malgré toute la bonne volonté, lorsqu'il s'agit d'argent il est impossible que notre solidarité puisse s'étendre à toutes les misères que crée l'organisation vicieuse, il est bien évident que c'est d'abord à ceux dont nous sentons les coudes qu'elle s'adresse.

F. à Alger. — Reçu timbres. Merci de la bonne volonté tout de même. Nous n'avons pas revu la personne.

G. G. Perugia. — Reçu le livre. Il a été expédié à un autre camarade.

D. à Santa Fé. — Vous ferez bien de renoncer à nous envoyer de l'argent par des intermédiaires. Le premier de Lyon nous avait averti, sans nous l'envoyer ; du deuxième, nous n'en avons jamais entendu parler. Quand vous aurez de l'argent à envoyer, adressez-le à notre ami Pietto, casilla 1099, à Buenos-Ayres. Il trouvera le moyen de nous le faire parvenir.

S. à Calais. — Nous mettons la convocation pour dimanche, est-ce cela ? Une autre fois, n'oubliez pas.

Meurillon à Calais. — Il nous a été impossible de répondre par retour du courrier, ayant oublié votre adresse. Redonnez-la nous. Quant à la conférence, impossible de l'organiser faute d'argent. Lille est dans le même cas.

Groupe de Roubaix.

F. à Toulon. — M à Calais. — D. à Perpignan. — F. à Amiens. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 1390,70.

Un anonyme 0,25. Un 2e anonyme 1 fr. Muller 20 fr. Londres : B. St Martin 3,75. Haydeaux 0,60. J. B. Reynaud 1,25. P. Bordage 1,25. H. X. 0,60. L. Poter 0,60. A. Champion 0,60. A. Denelle 0,60. Chiroux 0,60. E. Gravelino 0,60. Total (frais déduits) 10,70. N. à Vienne 1 fr. Un mouchard 1,30. Lantz 0,50. Un cosmopolite pour mes fils 100 fr.

St-Etienne, un fabricant de tiges 1 fr. G. à Clichy 0,50. M. à Billezois 0,50. C. à Voujancourt 0 75. S. de Reims, pour le journal 0,50 et pour la propagande 0,50. Du groupe de Dison, par E. R. 5 fr. K. rue de Vanves 2,50. Vente de vieux timbres 5 fr. Weil à Montreuil 1 fr. Les Révoltés de Roanne 1,15.

Total à ce jour 1552,85.

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 94,75.

Lantz, pour Méreaux 0,50. — G. àClichy 2 fr. D. boulevard Barbès 5 fr. Les Misérables de Persan 0,50.

Total à ce jour 102,75.

## CONVOCATIONS

Croix. — Groupe « l'Homme noir », réunion dimanche 27 mai à 5 heures du soir, à l'estaminet de la Croix d'Or, rue Wasquehal. Ordre du jour : Le développement de l'homme soumis. 2° Comment et pourquoi nous sommes des révoltés.

La réunion se terminera par une soirée familiale. Les compagnons de Roubaix et des environs sont priés d'y assister.

Nous demandons à tous les groupes de nous entretenir avec eux. Ecrire à l'adresse du comp. Louis Kint, 2 rue Faidherbe à Croix, près Roubaix (Nord).

Roubaix. — Tous les anarchistes sont convoqués à la réunion qui aura lieu le 19 mai à 8 1/2 heures du soir, chez Mme Lanneau. Ordre du jour : Pourquoi sommes-nous anarchistes ? 2° Entente pour assister à la manifestation d'Armentières.

Beaumont. — Les Misérables, dimanche 20 mai de 3 à 6 heures, local convenu. Très urgent.

Calais. — Tous les anarchistes sont convoqués à la réunion extraordinaire qui aura lieu au café Sauvage, 7 route de Guines, dimanche 20 mai à 8 1/2 heures du soir. Ordre du jour : Questions de grande importance. Très urgent.

Verviers. — Tous les compagnons du cercle l'Etincelle ainsi que de la Jeunesse Libertaire sont invités à se réunir le dimanche 20 mai à 10 heures du matin, 41 rue de la Montagne. Ordre du jour : Communication importante et diverses résolutions à prendre concernant la propagande.

Café du XXe, 11, rue des Amandiers, dimanche 27 mai, à l'issue de la manifestation du Père Lachaise, grand meeting organisé par un groupe d'anarchistes. Entrée 20 centimes.

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE. 17. rue de l'Echiquier.

Première Année, N° 35 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 26 MAI, au 1 JUIN 1888.

I. I. S. G. COLLECTIE UGO FEDELI

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## NOTRE ATTITUDE

### *DEVANT LES RÉFORMES*

Nos lecteurs savent que, si nous sommes parfois difficiles sur le choix de la copie à insérer, d'autre part, nous faisons tout notre possible pour rester en communication directe avec eux, et que nous sommes toujours heureux de répondre aux objections sérieuses qui nous sont posées, désirant les voir se multiplier de plus en plus, car elles sont une preuve que le journal se lit, que les idées se discutent et que les camarades s'y intéressent, et elles viennent nous fournir parfois l'occasion de développer davantage nos idées.

Notre dernier article nous a valu, de la part d'un camarade inconnu, la lettre que nous publions plus loin et à laquelle nous allons tâcher de répondre le plus clairement possible.

—

Les objections de notre correspondant se réduisent à ceci :

1° Si nous reconnaissons que nos idées ne sont pas immédiatement réalisables, nous n'avons pas le droit de prêcher le sacrifice de la génération présente au profit des générations futures ; nous devons, au contraire, chercher à réaliser des réformes immédiatement applicables.

2° Si nous refuserions notre concours à un gouvernement socialiste ?

3° Qu'une révolution est toujours autoritaire, que nous l'avons bien compris puisque, dans une série d'articles, nous avons préconisé la *Commune révolutionnaire*.

—

Nous allons d'abord répondre à la dernière objection qui ne provient que de ce que notre correspondant nous a mal compris. Etant données les idées que défend le journal, il est évident que par le mot *Commune révolutionnaire*, notre collaborateur entendait l'ensemble des compagnons d'une localité insurgée et non le système gouvernemental réclamé par les blanquistes, les possibilistes et même certains radicaux. D'autre part, nous avons déjà essayé de démontrer que faire la révolution n'est pas faire de l'autorité, mais, au contraire, faire acte d'indépendance au premier chef. C'est un collectiviste bien connu qui, le premier, a lancé aux anarchistes cette âneries qui consistait à affirmer que « les anarchistes ne pouvaient pas se réclamer de la liberté puisqu'ils voulaient employer la force pour instaurer leur idéal ; la force étant essentiellement autoritaire » etc., etc. Or, rien de plus faux. Opposer la force à la force n'est pas faire de l'autorité quand il s'agit de se soustraire justement aux obligations que vous ne reconnaissez pas et que l'on veut vous imposer ; c'est au contraire faire acte d'homme libre. Et comme les anarchistes ne se réclament de la force que pour reconquérir la liberté qu'on leur dénie, qu'ils veulent la destruction de tout pouvoir, et, reconnaissent à chacun le droit d'évoluer comme bon lui semble à condition qu'il ne veuille pas imposer sa manière de voir, il s'ensuit que l'objection de notre correspondant tombe à faux et qu'une révolution qui assurerait à chacun la possibilité d'évoluer librement n'a rien d'autoritaire.

—

Mais passons aux objections plus sérieuses. Notre correspondant nous dit que, si nous reconnaissons que nos idées ne sont pas applicables de suite, nous devons, tout en réservant notre idéal, travailler à l'obtention des réformes applicables.

Notre correspondant aurait raison si les « réformes applicables » réformaient quelque chose et étaient capables d'apporter une amélioration quelconque à la situation des travailleurs, mais, comme les réformes que l'on veut nous faire obtenir, — nous pensons l'avoir démontré déjà plus d'une fois — sont absolument illusoires et ne peuvent rien changer à l'exploitation que subit la classe productrice si l'exploitation elle-même n'est pas supprimée ; que ce serait tromper sciemment les travailleurs que de leur prêcher ces réformes tout en sachant leur inefficacité. Nous marchons droit à notre but puisque lui seul peut nous émanciper. Nous laissons aux intrigants et aux ambitieux le soin de se tailler des situations et des rentes avec les misères qu'ils prétendent soulager. D'autre part, nous savons que la force des choses amènera infailliblement les travailleurs à la révolution. Les crises, les chômages, le développement de l'outillage mécanique, les complications politiques, tout concourt à jeter les travailleurs sur le pavé et à les amener à se révolter pour affirmer leur droit à l'existence. Or, puisque la révolution est inévitable et que les réformes sont illusoires, il ne nous reste plus qu'à nous préparer pour la lutte. C'est ce que nous faisons.

—

En reconnaissant que nos idées ne sont pas immédiatement réalisables, nous constatons un fait. A quoi bon se leurrer, envisager les choses au gré de ses aspirations et non comme elles sont ? Ce n'est pas en se cachant la tête sous l'aile, comme l'autruche, que nous écartons le danger. Il s'agit de raisonner froidement, de dire les choses comme elles sont, sans les diminuer ni les compliquer, d'en tirer les conclusions logiques et d'agir en conséquence. Ce n'est pas en se laissant emporter au gré de l'imagination que l'on fait de la besogne utile. Donc, puisque nos idées ne sont pas mises en pratique, il est bien évident qu'il y a quelque chose qui empêche — surtout que le propre des anarchistes est de vouloir passer de l'idée à l'action. Ce quelque chose, c'est notre petit nombre ; mais n'importe quel parti socialiste est dans le même cas que les anarchistes : ils luttent aussi pour arriver à la réalisation de leurs idées. C'est à ceux qui auront le mieux répandu les leurs et qui se seront le mieux fait comprendre de la foule, que doit rester la victoire. C'est pour rendre les nôtres nettes, claires et compréhensibles que nous ne voulons pas les entortiller dans les compromissions dont les diverses fractions socialistes nous donnent en ce moment l'écœurant spectacle.

—

Notre correspondant nous dit que nous n'avons pas le droit de prêcher l'abnégation de la génération présente au profit des générations futures. Il se trompe s'il croit que nous préconisons cela. Nous constatons seulement ceci : c'est qu'il est impossible à la classe productrice de s'émanciper, en tant que classe, par des réformes obtenues partiellement. L'organisation sociale est telle que toutes les soi-disant réformes dont on nous abreuve, se retournent contre nous et ne font qu'empirer le mal qu'elles devaient guérir. A quoi bon perdre son temps à les obtenir ? ne vaut-il pas mieux travailler à la réalisation de ce que nous reconnaissons efficace ? C'est ce que nous tâchons de démontrer à nos camarades de chaînes, en leur expliquant les causes de la misère dont ils souffrent comme nous et en leur faisant comprendre que l'on n'améliore pas la misère, mais que l'on cherche à s'en débarrasser en supprimant les causes, — si l'on veut en détruire les effets, si nous ne voulons pas la voir renaître plus forte et plus aiguë que jamais. Il n'y a là aucune abnégation de la part de personne. C'est un fait matériel que nous constatons et voilà tout. Il n'y a que l'application de nos idées qui peut affranchir l'humanité, c'est à voir si l'humanité veut s'émanciper tout entière ou si ce doit être toujours une minorité privilégiée qui doit profiter des progrès qui s'accomplissent, aux dépens de ceux qui meurent à la peine en produisant pour les autres.

Maintenant est-ce nous qui verrons luire cette aurore ? sera-ce la génération présente ou celle qui la suivra, ou plus tard encore ? Nous n'en savons rien, nous ne nous en occupons pas. Ce seront ceux qui auront assez d'énergie et de cœur au ventre pour vouloir être libres, qui sauront y arriver.

—

Quant à savoir si les anarchistes prêteraient la main à un gouvernement socialiste, si le camarade qui nous écrit nous avait lu attentivement, c'est une question qu'il ne nous poserait pas.

Tout gouvernement, *quel qu'il soit*, est l'ennemi de ceux qu'il gouverne, par conséquent loin de lui prêter la main, les anarchistes le combattraient, au même titre qu'ils combattent la république actuelle et qu'ils combattent l'empire ou la royauté là où il y a un empereur ou un roi. Un gouvernement n'a de raison d'être que quand il y a des privilèges à défendre et, comme nous voulons la destruction de tous les privilèges, c'est une raison pour que nous cherchions à le détruire en n'importe quelles mains il se trouve.

Paris, le 21 mai 1888.

Citoyens,

Lecteur assidu de votre journal, j'avoue que je ressens une sympathie de plus en plus grande pour les idées anarchistes, et c'est afin d'achever de m'éclairer que je viens formuler quelques observations auxquelles je vous serais très obligé de répondre.

Vous reconnaissez que votre but : l'homme entièrement libre, n'est pas prêt de se réaliser. Or, dans un siècle aussi matérialiste que le nôtre, croyez-vous qu'on puisse espérer d'entraîner le peuple avec des idées dont il ne verrait pas la réalisation, dont il ne jouirait pas ? Avez-vous le droit de prêcher le sacrifice de la génération présente au profit des générations futures. Ne serait-ce pas tomber dans l'idéalisme chrétien avec cette différence que votre paradis, au lieu d'être extra-terrestre, serait de ce monde, mais accessible seulement à nos descendants.

Autre chose. Si l'anarchiste est obligé de se maintenir inébranlable, intransigeant dans ses convictions, la révolution sociale éclatant avec une nuance autoritaire, une Commune blanquiste ou possibiliste (ce qui serait toujours un gouvernement) étant créée, les anarchistes lui refuseraient-ils leur concours contre les intrigues de l'intérieur et les ennemis probables de l'extérieur ? Devraient-ils se maintenir dans une indifférence superbe et, si quelques-uns d'entre eux ont des aptitudes stratégiques ou administratives, devront-ils s'abstenir de *commander* des troupes révolutionnaires ou de *diriger* des services d'utilité publique ?

C'est très joli de dire la masse s'organisera, mais vous savez très bien que si le peuple est foncièrement honnête, sincère et brave aux jours de lutte, les capacités et les connaissances sont — malheureusement, oh ! j'en conviens — le partage d'un petit nombre qui, en réalité, entraînent la masse par leur initiative et lui font exécuter leurs idées personnelles.

La société issue le lendemain d'une révolution peut être libertaire, mais vous conviendrez qu'une révolution est toujours autoritaire, c'est la dictature ou de quelques individus sur la masse, ou de la masse sur une petite classe d'individus.

Vous l'avez si bien compris que dernièrement, arrachés par les préoccupations brutales du jour aux dissertations théoriques, vous avez, dans une suite d'articles remarquables auxquels j'ai applaudi de tout cœur, préconisé la Commune révolutionnaire, c'est à dire quelque chose qui ressemble à un gouvernement.

Je crois, citoyens, qu'il serait bon que vous alterniez avec vos articles théoriques — indispensables pour faire connaître les idées anarchistes, — des articles d'actualité indiquant des mesures immédiatement réalisables. Vous verriez que vous feriez beaucoup d'adhérents.

Dans l'espoir que vous voudrez bien répondre d'une façon détaillée et catégorique à un socialiste qui ne demande pas mieux que d'être des vôtres, je vous prie d'agréer, citoyens, mes salutations dévouées.

Un lecteur.

## COMMUNISME ET ÉCONOMIE POLITIQUE (1)

A propos de la note dont nous avons fait suivre la conférence sur l'économie politique du XX^e^ siècle, notre ami le conférencier nous répond par ces lignes :

« Il est évident que l'expression « passif de la production » ne sous-entend aucunement l'emploi de la monnaie, ni des recettes et des dépenses. J'entends que la société à venir, qu'elle soit une société ouvrière ou une commune communiste, ou qu'elle prenne toute autre forme, aura un bilan, comme tout homme bien ordonné ; et qu'elle mettra à l'actif les moyens de travail et les forces de travail, et au passif — les besoins. Et sous ce nom de besoins je comprends, non seulement ceux de l'existence individuelle, mais aussi ceux de l'existence collective, — si pourtant cette distinction peut être faite dans la société à venir dans laquelle chaque besoin sera, pour ainsi dire, collectif et individuel en même temps.

« Je reconnais parfaitement que l'administration et la comptabilité se feront au même titre que tout autre travail, et je n'ai parlé d'actif et de passif que pour employer une expression courante. Du reste, on sait qu'en comptabilité une partie qui figure à l'actif dans un compte, figurera au passif dans un autre.

« Maintenant, quant à l'assurance et à la garantie (cette dernière n'est, après tout, qu'une expression synonyme de la première quoique plus compréhensible), je dois, peut-être, préciser mon idée. Supposons une mauvaise récolte de blé en Europe : il faudra en importer — disons, d'Amérique. Or, un communisme universel me semble hors de question. Entre diverses régions nous ne pourrons avoir — justement à cause du caractère moins intime des rapports à grande distance — que des rapports de réciprocité, empreints des sentiments communistes qui prévaudront dans la société. En d'autres termes, on nous donnera du blé cette année, parce que l'on saura que l'on en aura de nous dès que nous en aurons en abondance.

« Voilà ce que j'appelle *assurance :* l'entente nécessaire pour se venir en aide en cas de besoin. C'est une espèce de mutuellisme entre régions, si vous voulez ; mais je pense que c'est tout comme en communisme, excepté le *magasin universel* où les antipodes pourraient aussi prendre au tas. »

Notre ami se propose d'ailleurs de traiter ces questions plus amplement dans des articles séparés.

—

Chaque jour nous rapproche du moment où il faudra démolir les vieilles institutions à grands coups de hache. Mais on ne démolira hardiment que lorsqu'on aura la conviction qu'*une nouvelle société peut surgir et fonctionner :* que le communisme n'est pas une utopie irréalisable, comme les bourgeois et les timorés se plaisent à le dire.

Pour des plans de reconstruction, il y en aura des milliers, et aucun d'eux ne sera réalisé en entier. Ce qui surgira de la démolition sera différent de tout ce que chacun de nous aura supposé en réfléchissant isolément. Mais si notre esprit s'habitue à considérer le communisme comme une forme possible et avantageuse ; s'il s'habitue à raisonner sur les formes qu'une société communiste peut prendre, il ne se laissera plus arrêter par les escamoteurs des révolutions qui viendront crier *utopie,* pour empêcher le communisme de s'introduire.

Le travailleur qui aura réfléchi sur le communisme démolira avec plus de hardiesse, parce que, en démolissant, il reconstruira sur des bases communistes anarchistes — et non sur des bases de salariat collectiviste qui ne serait qu'un palliatif.

1. Le titre véritable de l'article sur lequel nous revenons est : *l'Economie politique du XIXe siècle jugée par un conférencier du XXe.* — Voir le N° 33.

## LA RÉVISION

On connaît le programme boulangiste. M. Hérissé l'a exposé, M. Boulanger l'a confirmé, ni M. Rochefort ni la *Cocarde* ne l'ont démenti. Nous avons donc le programme officiel des révisionnistes.

Ce programme est bien simple. Le président de la République sera élu par le suffrage universel, et ce président ne sera plus le personnage nul que l'on a eu dans Grévy et que l'on a dans Carnot. Ce sera un vrai « chef de l'Etat », ayant sa politique, choisissant lui-même ses ministres ; consultant toujours la Chambre, mais gouvernant avec ou sans l'assentiment des députés.

Ce projet de Constitution, élaboré par une Constituante, sera soumis en bloc à la votation populaire, par *oui* ou par *non* Une fois accepté, on mettra en avant les candidatures à la présidence : Boulanger, Jérôme, Ferry peut-être, et on verra ce qui sortira de la loterie. Celui qui saura faire le plus de promesses alléchantes, deviendra « chef de l'Etat » pour huit ou dix ans et nommera ses Emile Olivier.

C'est cette « politique révisionniste » que Rochefort et les blanquistes nous invitent à soutenir ; tandis que d'autres nous invitent à *laisser faire,* en nous assurant que nous n'avons rien à y voir, pendant que les prétendants à la dictature pêcheront en eau trouble.

Inutile de dire que les bonapartistes sont enchantés de ce plan. Ils ont jugé Boulanger et le petit farceur a d'ailleurs tout fait pour se faire juger au plus vite. Son discours de morue pour les marins et de France victorieuse est un chef d'œuvre de stupidité. Son *Invasion allemande* est tout bonnement bête. Si le peuple français est trop intelligent, il a trop lu, trop entendu de beaux discours, pour ne pas hausser les épaules en lisant ce pathos ronflant et ces discours où la morue, la France et le général en retraite sont mêlés ensemble dans une vinaigrette trop bête en effet, même pour faire rire.

Oh certes, les bonapartistes ont jugé le petit général. Le Français ne supporterait pas le ridicule, et Boulanger s'est rendu ridicule par ses discours, par son entrevue avec Avronsart et par son bouquin

Les bonapartistes savent que si l'élection du « chef de l'Etat » se faisait par le suffrage universel, Boulanger resterait sur le carreau. Et c'est pourquoi ils comptent d'autant plus faire passer leur Victor, ou leur Jérôme.

Ce que promettrait le petit, on ne le sait pas encore. Le plus probable c'est qu'il promettrait *tout.* Quant à Jérôme, on peut le deviner. Ce sera probablement la meilleure des Républiques personnifiée en lui ; l'Amérique doublée de la Suisse ; l'autonomie des Communes, la mise en vente des terres communales ; des projets de loi qui vont faire les patrons se jeter dans les bras de leurs ouvriers, et les ouvriers verser des pleurs de fraternité sur les poitrines des dignes patrons — *l'Extinction du Paupérisme,* quoi ! la paix au dehors, l'entente à l'intérieur ! Le « mauvais prince » marchant la main dans la main avec Etienne Marcel !

Boulanger n'osera pas proposer tout cela lui — osera ! Et, « qui sait ? » qui sait si ce n'est pas LUI qui sortira de la loterie des urnes ? On y travaille en tout cas.

Puisqu'ils se bercent de ces châteaux en Espagne, on comprend qu'ils crient révision et votent pour Boulanger.

Quant à nous, notre attitude dans ce gâchis est bien simple.

Toute révision que l'on ferait en ce moment serait dans le sens de la concentration des pouvoirs ; toute révision ne ferait que renforcer l'autorité du gouvernement. Et nous n'en voulons pas !

Toute révision ne serait qu'un replâtrage du gouvernement constitutionnel qui s'effondre. Et nous n'en voulons pas : laissons-le s'effondrer !

La seule révision à laquelle le travailleur des villes et des campagnes pourrait prendre part serait celle qui se ferait pour donner un coup de balai à tous ceux qui prétendent nous gouverner. La seule révision raisonnable de la Constitution serait d'en faire un feu de joie. La seule révision des lois de la propriété serait de les brûler sur la place publique, et de procéder à l'expropriation — n'en déplaise aux replâtreurs qui prêchent le baiser de Lamourette.

La Constitution sera révisée — par l'expropriation ; non pas par le plébiscite.

## A BAS LES ÉTRANGERS !

De toutes les questions qui passionnent les travailleurs, celle des étrangers est des plus importantes. On voit généralement d'un mauvais œil l'homme qui, ne pouvant vivre chez lui, vient essayer chez les autres de lutter, comptant y trouver le pain que sa *patrie* lui refuse. Tous les qualificatifs les plus blessants lui sont crachés à la face par la fraction ignorante des prolétaires qui, pleine de

mépris pour lui, le considère comme un individu à part, qui n'a rien de commun avec elle.

Pourtant cet étranger l'est moins qu'on le suppose, car il vit de la même vie de misère et de privations que ceux qui le combattent; il a les mêmes besoins et surtout les mêmes aspirations. Si, parfois il est réduit par la misère à donner sa sueur pour un salaire dérisoire, le bourgeois qui profite de cette situation pour augmenter ses bénéfices, est seul coupable, et c'est lui qui doit être voué à la haine des souffre-douleurs.

Les travailleurs, quel que soit le sol qui les a vus naître, ne sont pas étrangers les uns aux autres. Leurs maux sont identiques et ils doivent s'unir pour lutter contre l'ennemi commun : le capitaliste qui, lui, est le véritable étranger, car il forme une caste à part qui, en pratiquant l'exploitation de son semblable, se procure toutes les jouissances, possède tous les privilèges et ne se considère pas comme l'égale de ceux qui produisent pour elle.

L'étranger pour le peuple n'est pas le peuple, mais tous ceux qui se considèrent comme étant au dessus de lui : la Finance, le Clergé, l'Armée, la Magistrature.

Le financier qui détient la fortune publique.

Le prêtre qui atrophie les cerveaux pour mieux opprimer les consciences.

Le soldat qui prime le droit par la force et abrutit la jeunesse.

Le magistrat qui rend des arrêts de complaisance.

L'étranger, en un mot, est celui qui peut dire à un homme : *Fais ceci!* quand cet homme *n'a pas le pouvoir de se soustraire à cet ordre.* Voilà les étrangers contre lesquels les déshérités doivent unir leurs efforts, s'ils veulent arriver au but de leurs légitimes revendications.

Les travailleurs de toutes les contrées doivent, dans chacune de leurs réunions et dans tous les meetings, préconiser la grande alliance des exploités contre les exploiteurs, et le cri qui devra s'échapper de leurs poitrines doit viser directement les classes privilégiées.

A bas ces étrangers là!

Les groupes anarchistes de Marseille.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Les exploits coloniaux de la marine française continuent. Après Nossi-Bé, c'est le tour des Iles-sous-le-Vent, en Océanie.

« Sur la demande des populations, dit la dépêche, le drapeau français a été arboré sur toutes les Iles-sous-le Vent. Mais cinq jours après l'annexion de l'une d'elles, une patrouille française y a été attaquée inopinément par un groupe de dissidents qui nous a tué un officier et un marin. Nous avons eu, en outre, quatre matelots blessés, dont un a succombé depuis. L'ordre est maintenant rétabli aux Iles-sous-le-Vent. »

Le laconisme de la fin dispense de tout commentaire.

* * *

Cognac. — Pour les élections municipales, des affiches abstentionnistes ont été apposées en grand nombre sur nos murs, ce qui a donné un peu de besogne à nos policiers.

Dès huit heures du matin, un candidat de la liste républicaine, négociant qui, par le travail de ses ouvriers, a ramassé de quoi se faire bâtir de beaux magasins, se reconnaissant dans les scélérats désignés par le manifeste, s'est empressé de courir au bureau de police, d'où il a ramené un sergot qu'il accompagnait à tous les coins de rues pour lui désigner les affiches à enlever.

Le mouchard en chef avait pris une voiture pour se faire conduire dans toutes les rues, faisant arrêter toutes les fois qu'il en voyait une, afin de la déchirer lui-même. Malgré toute cette peine, ces messieurs n'ont pu empêcher qu'elles soient lues.

* * *

Calais. — Les numéros 35 et 36 de l'*Idée ouvrière* ont été affichés. Ces affiches ont été très lues, très commentées et surtout très approuvées par grand nombre de travailleurs. Mais dame police a été assez aimable pour arrêter un compagnon qui voulait s'opposer à leur lacération.

* * *

Armentières. — Comme il avait été annoncé, la manifestation pour porter une couronne et l'inscription sur la tombe du comp. Alsters a eu lieu lundi à 10 heures du matin. Environ deux cents manifestants ont traversé la ville d'Armentières avec drapeau rouge en tête, portant cette inscription : Fédération anarchiste du Nord. Venaient ensuite les compagnons de Roubaix et de Watreloo, portant un placard avec ces mots : Regrets des anarchistes de Roubaix et de Watreloo. Ni Dieu, ni maître.

Les manifestants ont traversé ainsi la ville, recevant sur leur parcours de nombreuses marques de sympathie. De toute part des citoyens saluaient le drapeau rouge. Arrivés à Ploegsteert (Belgique), le garde champêtre veut repousser les manifestants, mais eux, en nombre, n'en tiennent aucun compte, mettent sur le côté de la route le garde champêtre et continuent leur chemin.

Au cimetière la porte est fermée, l'autorité belge croyait que les anarchistes s'arrêteraient aux barrières, mais non! Ils enfoncèrent la porte et se rendirent sur la tombe de notre regretté compagnon déposer inscription et couronne. Des discours ont été prononcés, des adresses envoyées par nos amis de Verviers et d'Amiens ont été lues et très écoutées par les paysans de Ploegsteert.

La manifestation s'est remise en marche sans être plus inquiétée par l'autorité. C'est ce qui nous fait croire plus que jamais que l'on n'a que les libertés que l'on prend. Enfin la journée a été très bonne pour la propagande et elle restera longtemps gravée dans la mémoire des habitants d'Armentières et de Ploegsteert.

* * *

Prades — Dans la nuit du 5 au 6 mai des placards révolutionnaires écrits à la main ont été apposés sur les murs de la ville. Dimanche matin, dès la première heure ils ont été enlevés par les soins de la police et de la gendarmerie.

## Belgique

Liège. — Le groupe anarchiste trouve qu'il est pénible de voir un monsieur Basly demander l'expulsion d'Amiable. Pour nous, nous préférerions voir un imitateur de Deruyters qui pourrait être plus utile à la cause en envoyant Amiable rejoindre Stilmet et Watrin. Nous ne savons également comment il se fait que les verriers et le parti ouvrier belges ne soient pas solidaires de leurs frères de Pantin : de deux choses l'une, ou le chauvisme, ou l'espoir que la grève pourra attirer ici les commandes, ont guidé leur attitude.

## Mexique

Nous n'avons pas encore de renseignements sur la colonie Puget-Lound, mais en voici quelques-uns sur celle de Topolobambo. Cette ville est située à l'ouest du Mexique sur la côte du Pacifique. Elle possède un excellent port; les environs sont, paraît-il, admirables, le pays fertile et très arrosé.

Owen, fils de Robert Owen, communiste anglais, a acheté quelques milliers d'hectares et attire les émigrants à Topolobambo, qui du reste ne compte encore que 400 habitants et 1,000 émigrants en voyage.

Voici les renseignements qu'on nous donne sur cette colonie.

« Nos principes, dit M. Owen, sont : évolution et non révolution; *inter-dépendance et non indépendance;* coopération et non compétition; équité et non égalité; *devoir et non liberté;* travail et non charité; éclectisme et non dogme; nous voulons une *loi commune* et non une loi qui varie pour chaque classe; l'administration par la commune et non des luttes politiques; nous voulons que l'Etat soit responsable pour chaque citoyen en quelque moment et en quelque lieu que ce soit : nous ferons en sorte que les intérêts communs des citoyens, — l'air, la terre, l'eau, la lumière, la puissance, l'échange, la locomotion, la construction, les arrangements sanitaires, l'éducation, la récréation, les mesures d'assurance, la production et la distribution de la richesse — soient mis en commun, tandis que la vie privée de chaque citoyen sera respectée et tenue pour sacrée. »

Le crédit foncier de Sinaloa (nom de la province) fondé par Owen est seul propriétaire de tout à Topolobambo; il dirige et administre tout; il paye tous les services et vend toutes les denrées; il centralise le commerce, l'industrie, l'alimentation, les affaires d'argent de la colonie, comme les services de la voierie, de l'éclairage des rues, comme la direction des postes et des chemins de fer. Aucun des habitants de Topolobambo ne pourra conclure un marché ou un contrat avec un de ces concitoyens, ne pourra être son créancier ou son débiteur; mais tous seront les créanciers et les débiteurs à la fois du Crédit foncier : *ils lui vendront leur travail*, et il leur vendra à son tour les objets nécessaires à la vie, avec un faible bénéfice, qui, à la façon de certaines compagnies coopératives, sera réparti à la fin de l'exercice entre les actionnaires.

La communauté de Topolobambo sera essentiellement laïque, mais toutes les religions y seront libres, et, si le mariage religieux n'y est pas reconnu, le mariage civil sera *sanctionné par l'Etat* comme un contrat d'une espèce particulière.

L'administration des affaires publiques sera confiée à un conseil de dix directeurs *élus*, deux par deux, chaque année, par les actionnaires-colons, dont chacun aura *autant de voix qu'il possédera d'actions.* Ce conseil désignera dans son sein le président annuel et il partagera les neuf services de l'administration : la sûreté publique, l'approvisionnement; la canalisation, la voierie, l'agriculture, l'administration forestière, l'élève du bétail, la chasse, la pêche. Chacun des directeurs a le droit de requérir pour les travaux qu'il peut avoir à faire exécuter l'assistance d'une partie déterminée de la population.

La colonie (le Crédit foncier plutôt) possède un bateau à vapeur, un stock considérable de marchandises usuelles et un journal chargé de défendre ses *intérêts.*

Bref, tout cela est de la coopération; comme système politique cela promet même d'arriver au niveau du système gouvernemental des jésuites au Paraguay, mais n'a aucun rapport avec le communisme anarchiste.

## Italie

Nos amis de Palerme s'occupent de fonder un nouveau journal, l'*Anarchia, diaro communista anarchico siciliano,* ou l'Anarchie, journal quotidien communiste-anarchique sicilien. Les actions de fondation sont émises à 12 francs, soit un franc par mois.

* * *

CESARE FERDANDO

Une autre infamie vient d'être commise par le gouvernement italien.

Un de nos camarades, un ouvrier mécanicien de Turin, très connu par son énergie et son dévouement à la cause, travaillait dans un établissement dont le patron était un de ces crapauds vermoulus personnifiant une société qui s'effondre dans le vice et dans la crapule.

Selon l'habitude de sa classe, ce louche maître, ayant dans son établissement plusieurs filles qu'il considérait comme ses esclaves, jeta les yeux sur une jeune ouvrière et ne se lassa de la circonvenir par tous les moyens possibles.

C'était l'amante de Ferrando, cette fille-là; et le jeune anarchiste, ayant eu vent de la chose, décida de réprimer d'une manière exemplaire les penchants crapuleux de la classe des exploiteurs.

Bref, il tua son maître et se réfugia en France.

Ici, il continua à combattre dans les rangs révolutionnaires; et, à propos d'une manifestation, il fut arrêté. Il va sans dire que, aussitôt qu'on l'eut reconnu, le gouvernement français s'empressa de l'extrader au gouvernement italien.

Celui-ci entama tout de suite le procès; et, de concert avec un traître d'avocat (qui *oublia* même de faire le recours en cassation dans les dix jours après la condamnation), le fit condamner aux travaux forcés à vie pour un crime qui n'aurait pas été puni chez tout autre qu'un anarchiste redouté.

En effet, il y a peu de temps qu'un comte de Milan, qui avait brûlé le visage à une pauvre fille après l'avoir séduite, a été acquitté; de même pour un camorriste de Naples qui, pour quelques injures insignifiantes échangées avec un charretier dont le char avait un peu heurté sa voiture, lui planta une balle dans l'estomac et le tua raide.

Ces gens-là courrent les rues en pleine liberté. Mais notre ami est condamné à être enterré vivant. Notre confrère de Messine, *Il Riscatto,* dit parfaitement bien que désormais on n'aura plus de peine, même sans discuter théorie, à distinguer où sont les criminels et où sont les honnêtes gens.

Nous ne sommes pas pour la vengeance, nous; mais lorsque l'opprimé se lève contre les méfaits des tout puissants, *il se révolte,* il ne se venge pas.

* * *

L'*Amico del Popolo* nous apprend qu'une colonie socialiste agricole vient de se fonder à Stagno Lombardo, dans la province de Crémone. Dix-sept familles se sont réunies pour cultiver ensemble une propriété de 120 hectares. Voici quatre mois qu'elles travaillent, « faisant ce qu'elles veulent » et se mettant à la besogne avec une ardeur que l'on se garde bien d'imiter dans les propriétés voisines, où les propriétés voisines, où les malheureux peinent pour le compte d'autrui et n'ayant qu'une misérable pitance. Tous nos vœux en faveur de ces vaillants ouvriers !

Pour plus amples renseignements, s'adresser à Giovanni Rossi, Stagno Lombardo, Crémone, Italie.

Il est pourtant à craindre que l'ardeur de nos amis n'ait pour résultat d'éveiller la rapacité des propriétaires voisins qui exigeront de leurs ouvriers un labeur égal.

### Suède

La commission chargée de l'enquête ouvrière vient de publier son rapport : Les informations ont porté sur 181 000 ouvriers, qui travaillent en moyenne 70 heures par semaine, soit près de douze heures par jour ouvrier, pour un salaire de 16 fr. 38, un peu plus de deux francs par jour. Le nombre des accidents, avoués par les chefs d'industrie, est de six mille par an.

(*Recht voor Allen*)

Il faut que les ouvriers suédois aient le caractère bien mal fait. Ils ne sont pas contents !

## VARIÉTÉS

### CHEZ LES MORTS

Seul, car, en ce monde, où sont les amis qui vous escortent quand on souffre ? je gravissais mélancoliquement les pentes internes du cimetière de l'Est.

... Combien de temps demeurai-je auprès de mes regrettés défunts, inconscient de l'heure et de moi-même ? je l'ignore ; un sanglot lourd et profond m'éveilla. Je levai la tête et, non loin du pompeux cénotaphe érigé à la mémoire d'un illustre palinodiste, j'aperçus une femme du peuple, belle et jeune encore qui, guidant ou plutôt entraînant deux garçons en bas âge, vêtus de noir comme elle et comme elle ayant à la main des bouquets d'immortelles, marchait, raide et rapide vers un bas-fond herbu, borné d'une sombre muraille, excoriée dans toute sa largeur et criblée de trous.

— Ah ! voilà l'endroit ; ici, mignons, arrêtons-nous ; ici, c'est ici !

— Quoi, maman, interrogèrent ensemble les deux innocents blondins, saisis de trouble par ses sanglots, quoi donc ?

— Ce mur !. .

— Eh bien ?

— Ils étaient plus de mille ceux qui périrent là, voici déjà six ans, par une triste matinée de mai ; parmi ces victimes du Devoir et du Droit se trouvaient mon unique frère et celui que, dans vos berceaux, enfants, vous m'avez tant de fois réclamé.

— Papa ?

La plébéienne tressaillit et pâle, toute frissonnante, s'étant placée sur un tertre recouvert d'un amas de feuilles enlevées par les brises d'octobre aux arbres dont ce champ funéraire était bordé dans tout son circuit, elle contempla religieusement le terrain inégal et tourmenté qui l'environnait...

— Oui, répondit-elle enfin, en pressant contre sa maigre poitrine haletante les têtes de ses fils ; oui, l'heure est venue de vous dénoncer cette infamie. Il vous souvient, n'est-ce pas, de ces longs jours de famine où, transis de froid, vous pleuriez tous les deux en me demandant du pain... Ah ! vous étiez si petits alors, que vous avez peut-être oublié cela ; mais vous vous le rappelez, *lui*, quand, de loin en loin, il revenait tout sanglant et tout boueux d'au-delà des remparts.

» S'il nous aima fort, il aima plus encore, et je n'en étais pas jalouse, la République ! « On ne nous la ravira pas, affirmait il souvent, elle est à nous, c'est notre récompense et nous ne l'avons pas volée ! »

» Hélas ! il crut bientôt qu'elle était menacée, et pensant la défendre, il ressaisit ses armes qui se rouillaient dans un coin, sous notre toit, depuis que des Français indignes d'un tel nom avaient capitulé secrètement et remis les clefs de Paris à la Prusse.

» Au revoir et peut-être adieu ! me dit-il une ou deux heures avant le suprême combat ; elle vivra ou je mourrai. » « Mais eux ! criai-je, lui montrant la couche où vous autres, mes mignons, vous sommeilliez côte à côte, eux, les pauvres ? »

» Il s'approcha de vous, tout tremblant ; tandis qu'il baisait vos fronts, de grosses larmes jaillirent de ses yeux et roulèrent sur vos lèvres closes qui s'entr'ouvrirent et les burent. Elles étaient bien amères ces larmes dont aussi, moi, j'eus ma part, ah ! bien amères ! Soudain, il s'arracha de mes bras qui le retenaient et descendit dans la rue, où pendant toute la journée il lutta sans répit avec ses frères, les ouvriers, contre des frères aussi, les soldats, des paysans.

» A la tombée de la nuit, quelles angoisses ! un faubourien de nos amis blessé, poursuivi, se réfugia dans notre maison. « Ils triomphent, râla-t-il tout crispé, les ruraux triomphent ! Un contre dix d'abord, contre cent ensuite, contre mille, dix mille enfin, mon bataillon a tenu jusqu'à la dernière cartouche et tous ceux de mes compagnons qui n'ont pas été tués pendant la bataille sont prisonniers. » « Où les a-t-on mis et qu'en a-t-on fait ? » Etourdi de ma question, l'homme me regarda. Je compris son regard et sortis en courant. Un monceau de pavés rougis et derrière lesquels s'étageaient force cadavres m'arrêta.

» Comme j'essayais de le franchir :

— Rebrousse chemin, citoyenne, ou tu seras prise et jetée dans le tas, là-bas, en haut, me dit un vieillard qui se soulevait entre des trépassés et des agonisants.

— Eh quoi ! m'écriai-je, en reconnaissant dans celui qui m'avertissait ainsi l'un de nos voisins, vétéran de 1830 et de 1848, c'est vous, ancien, ah ! c'est vous.

— Oui, ma fille ; oui, moi ; si les miens sont encore debout, tu les embrasseras de ma part en leur disant que je suis mort comme j'ai vécu, sans peur et sans reproche...

» Un hoquet terrible lui coupa la parole et c'est à peine s'il eut la force de m'apprendre ce qu'était devenu le plus vaillant de la compagnie détruite qu'il avait commandée, celui que je cherchais.

Sitôt informée, ô douleurs des douleurs ! je m'élançai vers ce lieu-ci, dont un cordon de cavaliers et de fantassins défendait rigoureusement l'accès. Ils eurent beau faire, je m'y glissais dès les premières lueurs de l'aurore. Ecoutez ! au moment même où j'y pénétrais, après en avoir escaladé la clôture au pé il de ma vie, une série de détonations aigres et brèves déchira l'air et je crus entendre les plaintes de toute une armée vaincue et livrée au massacre. Hé ! je ne me trompais point. Arrivée de croix en croix jusqu'au champ où nous sommes, oisif alors, à quinze ou vingt pas de cette vieille muraille que voici, je vis... enfants, pauvres enfants ; il était là, lui ! Sous mes yeux, le dernier, il succomba. Bien que couvert de blessures et couché sur le flanc, il protestait toujours et j'entends encore l'adieu dont il salua la Vérité qui luira demain, lorsque, rompant les rangs épais des exécuteurs, à moitié folle, je me précipitai vers lui. Tombée mourante à ses côtés, je me ranimai de moi-même, et, tant que je respirerai, dussé je vivre mille ans et plus, cette horreur restera gravée sur mes prunelles !... je le vis enfouir ainsi que tous ses frères d'armes, dans l'immense fosse creusée d'avance, et peut-être en leur présence, sinon par eux-mêmes. Il est là, sous nos pieds, il est là, ce fidèle ! A genoux, fils, à genoux, et baisez avec moi la terre où s'est consumé le corps de votre père !

Obéissant au saint désir de leur mère, dont la voix vibrante et grave sonnait encore à mon oreille, les orphelins, prosternés sur le sol, le baisaient avec piété, quand tout à coup éclata cette brutale injonction :

— Hors d'ici ! C'est le coin des fusillés, on ne s'arrête pas là ; filez ! Aucun stationnement n'est permis où ne se trouvent ni tertres, ni bâtisses, ni dalles !

Se relevant froide et fière, la veuve étreignit ses petits dont l'aîné montrant de ses poings serrés le fastueux monument au faîte duquel, cerclée d'or, rutilait l'effigie d'un ministre prévaricateur et concussionnaire du second empire, cracha ces mots au soldat de police qui peut-être six ans auparavant, orné du brassard tricolore, avait participé à l'égorgement des braves enterrés là pêle-mêle :

— Oh ! sachez-le, vous, mon père, qui ne servit jamais les tyrans, était plus digne que ça d'avoir ici son tombeau !

— Dame ! oui, sergot.

Très pensif, frappé, je suivis longtemps des yeux ces deux énergiques enfants de Paris, qui, comme tant d'autres déshérités, seront hommes dans quelques années, c'est à dire bientôt, c'est à dire demain...

Léon Cladel 2 Novembre 1877.

## BIBLIOGRAPHIE

Paraîtra le samedi 26 mai, *la Critique Sociale*, livraison mensuelle. Abonnements : Suisse, un an 2 fr. — six mois 1 fr. — extérieur, un an 3 fr. — six mois 1 fr. 50. Le numéro 5 centimes.

Administration : 24 rue des Grottes, Genève.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

On nous demande d'insérer la communication suivante :

*Déclaration de l'Agglomération parisienne du Parti Ouvrier sur la situation politique.*

Considérant que, malgré les indignes moyens employés, les suffrages réunis sur le général Boulanger sont une expression menaçante du mécontement général contre une République qui n'a été que la République des capitalistes, mettant partout et toujours les forces de l'État au service des patrons contre les ouvriers et n'ayant en 17 ans voté aucune réforme dans l'intérêt de ces derniers ;

Considérant que l'agitation anti-boulangiste, menée par les radicaux et les opportunistes qui s'entendent comme larrons en foire, n'a d'autre but que de tromper les travailleurs et de les détourner de la poursuite de la Révolution Sociale,

Le conseil local de l'Agglomération parisienne dénonce au prolétariat français le piège qui lui est tendu et invite les militants du Parti à se consacrer exclusivement à la propagande socialiste-révolutionnaire, en se maintenant sur le terrain de la lutte de classe.

En admettant qu'il y ait péril en la demeure, le salut est — et ne peut être — que dans l'armement général du Peuple, qui est inscrit dans notre programme du Hâvre, de Roanne et de Roubaix.

Quand les prolétaires auront des fusils il n'y aura pas lieu de craindre la dictature à l'intérieur que l'invasion aux frontières.

Pour le conseil local de l'Agglomération parisienne et par ordre,

*Le présipent de séance,* DERBURE. — *Le secrétaire,* MAXIMILIEN.

* * *

Le compagnon Xixonet, quittant Prades à la fin du mois, prie les compagnons qui auraient des communications à lui faire parvenir, de bien vouloir lui adresser avant cette époque.

## PETITE CORRESPONDANCE

H. à La Haye. — C. à La Bastide. — H. à Lille. — L. à Modane. — R. au Tlélat — L. rue Berthillet. — B. à Rochambeau. — D. au Puiseux. — S. à Calais. — M. à Ste Bauzille. — B. à Nîmes. — F. à Reims. — S. à Bordeaux. — W. à Erquinghem. — C. à Lyon. — B. à Vienne. — R. à Verviers. — M. à Armentières. — L. à Leucate. — C. à Liège. — C. à Avignon. — Reçu timbres et mand.

H. à Ougrée. — En vous envoyant le journal par la poste, lorsqu'il y a le supplément, ça nous coûterait 1,70. Payez les 0,25, vous les déduirez sur la vente. — Adressez les mandats, rue Mouffetard. Pas encore reçu.

R. à Argenton. — Avons envoyé les brochures demandées. Vous solderez celles qui sont en plus, avec un autre abonnement, si elles vous plaisent.

G. à Houtzdale. — Reçu les deux dollars. — Quand on fait ce que l'on peut, on fait ce que l'on doit. Nous avons déjà traversé bien d'autres crises, nous espérons pouvoir

B. à Vienne et D. à Verviers. — Le journal n'a été expédié la semaine passée que le vendredi. Il en est de même cette semaine. Nous ne pouvons faire mieux. Pas de défense de Spies.

B. à Bessèges. — Des anarchistes qui prennent part à la comédie du vote, ne sont pas des anarchistes, car s'ils étaient bien convaincus de ces idées, ils ne prendraient part à ces tripotages que pour les combattre. Quant à la note, impossible d'insérer, ce sont des accusations dont il faut être bien sûr pour les lancer.

encore surmonter celle-là. Mais il est évident que nous ne le pouvons qu'avec le concours de ceux qui pensent comme nous.

J. P. à Oeana. — Le travail dont nous vous avions promis le titre est : « Dictionnaire des Antiquités grecques et latines, de Saglio et Darenberg, éditeur Hachette.

J. à Lyon. — Nous n'avons toujours pas de procès !

## CONVOCATIONS

Armentières et Houplines. — Dimanche 27 mai à 5 heures de l'après-midi, réunion des groupes anarchistes au local des Indomptables, rue des Murets, au Saint-Eloi. Sujet : 1° Question de fond ; 2° Tournée de conférences dans le Nord par la citoyenne Louise Michel.

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première Année, N° 36 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 9 au 15 JUIN 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS LECTEURS

*Nous n'avons pu paraître la semaine passée, faute de fonds. Il nous est pourtant dû plus de 800 francs.*

*Nous prions nos abonnés de nous excuser de les avoir servis si irrégulièrement depuis quelque temps. Malgré tous nos efforts il nous a été impossible de faire mieux. Nous leur tiendrons compte des numéros qui n'auront pas paru.*

## LES PAYSANS ROUMAINS

Les troubles qui se sont produits dans ces derniers temps en Roumanie font un sujet d'actualité de la situation des paysans roumains, que nous allons tracer en quelques lignes. Pour ne pas être taxés d'exagération, nous citerons les paroles du professeur Istrati, qui nous fourniront de précieux documents.

« Il faut bien savoir, dit-il, qu'en ce qui concerne l'alimentation chez nous — en Roumanie — nous avons à lutter contre trois causes importantes. La première est la misère dans laquelle se trouve la majorité de la population rurale, aussi la nourriture se réduit-elle au strict absolument nécessaire pour ne pas mourir de faim, et encore, est-elle composée de substances très malsaines. La seconde cause est le jeûne (1) et l'habitude de se nourrir avec des aliments non seulement difficiles à digérer, mais le plus souvent nuisibles. Enfin c'est, troisièmement, l'ignorance presque complète de l'art culinaire par nos paysans.

« La misère, les privations de toutes sortes et celles surtout qui ont rapport au régime alimentaire, déterminent donc chez nous des conditions de vie tout à fait déplorables.

« Nous sommes, à juste raison, effrayés de lire le triste mode de vie des classes ouvrières des grands centres, de Lyon, de Paris, etc., et surtout de Londres. Notre cœur se resserre et nous compatissons au sort de nos semblables qui sont les plus malheureux et en même temps ceux qui travaillent le plus.

« Mais la même détresse se trouve en Roumanie et personne ou presque personne ne s'en est encore occupé.

« Chez nous, en effet, non seulement cet état de choses se retrouve dans la population laborieuse des villes, mais aussi dans les campagnes où les travailleurs sont souvent dans une position beaucoup plus triste que les plus malheureux des ouvriers des grands centres de l'Occident.

« Combien de fois, et même cette année, des hommes ne sont-ils pas morts de faim ? Qu'est-ce qu'il faudrait donc de plus, et y a-t-il rien de plus triste ?

« Et puis quelle serait l'origine des innombrables épidémies presque inconnues jusqu'à présent qui dévastent les communes, si ce n'était cette imminence morbide créée par un régime alimentaire insuffisant et défectueux !

« Ce qui paraît paradoxal et tout à fait curieux, c'est que cela arrive dans un pays agricole, d'où s'exportent de grandes quantités de céréales, que les journalistes ont même nommé le grenier de l'Europe, et où le quart de la population seulement y peut vivre à l'aise.

« Nous plaignons les parias de l'Inde, nous plaignons les Irlandais, mais l'on ne prête pas assez ici l'attention aux pleurs de ceux qui travaillent sous le joug du maître pour une somme ridicule et dont la maigre pitance est jetée comme à des chiens. Nous n'entendons pas les soupirs, et nous ne plaignons pas le sort de dizaines de mille paysans qui, malgré un labeur assidu de toute la journée, ont à peine un morceau de mamaliga (c'est la polenta, bouillie de maïs, des Italiens) pour apaiser leur faim. »

Le maïs forme la base de l'alimentation chez les paysans roumains. On peut joindre à cela une très minime quantité d'autres légumes tels que les pommes de terre, les haricots secs, les choux, les concombres, l'ail et l'oignon. Le lait et le fromage sont chez eux une luxe assez rare. Quant à la viande qui leur serait d'une si grande utilité pour régénérer leurs forces, ils ne peuvent s'en procurer, si ce n'est la viande des animaux morts de maladie.

Si le maïs était associé aux légumes et à la viande, il formerait une nourriture suffisamment confortable. Mais malheureusement la bouillie de maïs, le mamaliga, est mangée presque seule et dans ce cas ne peut présenter des éléments nutritifs suffisants. En second lieu, les paysans sont souvent obligés de manger du maïs qui n'a pas atteint sa complète maturité, ou du maïs avarié. Ce sont les deux causes déterminantes de la pellagre, que Vaccari a désignée sous le nom si expressif de *mal de misère*, maladie très fréquente parmi les populations des campagnes.

Il faut encore joindre à cela l'alcoolisme qu'explique ainsi le docteur Lacassagne cité par le professeur Istrati : « L'homme trouve dans cet aliment nerveux un entretien de son activité, l'énergie nécessaire pour la concurrence vitale, les matériaux de chaleur et de réparation, l'effort indispensable pour l'exécution d'un travail et souvent, pourquoi ne pas le dire, l'oubli momentané de la misère et des souffrances. »

Le vin en Roumanie coûte cher et contient peu d'alcool, la bière n'est pas non plus usitée par les paysans qui ne connaissent guère que l'eau de vie. Mais celle-ci est profondément dénaturée par des manipulations de toutes sortes et même par l'addition de vitriol (acide sulfurique) afin de pouvoir se mettre à la portée des plus petites bourses et de réaliser les plus scandaleux bénéfices. Et l'un des effets les plus pernicieux de cette boisson ainsi frelatée est de déterminer la sécheresse du gosier, ce qui nécessite des libations nouvelles et, par conséquent, produit une aggravation du mal. L'alcoolisme est par suite très répandu et produit de funestes résultats.

Les paysans contraints par la misère ont recours aux fermiers qui profitent de leur triste sort et leur avancent un peu d'argent contre un engagement par lequel ils s'obligent à faire une certaine quantité de travail à prix réduit. Ils sont tenus de travailler d'abord la terre des fermiers, et de la sorte les paysans qui possèdent tant soit peu de terre n'en retirent qu'un produit minime, parce qu'ils ne peuvent la cultiver à temps et que ce retard est cause d'une mauvaise et pauvre récolte. Ce qui est encore plus révoltant, c'est de voir des fermiers profiter de leur situation politique pour obliger les paysans à travailler presque gratuitement.

Outre tous ces fléaux, notons la syphilis et d'autres maladies qui grâce à l'armée et à la dépravation des classes riches sont très fréquentes parmi les populations rurales. C'est ainsi que le professeur Istrati a pu dire en parlant de la syphilis :

« 916 pour 1000 des jeunes gens qui entrent dans l'armée permanente en sortent avec le germe le plus puissant de la destruction du genre humain. » Et plus loin : « Dans aucune armée du monde on observe cela à un tel point. »

Outre toutes ces misères, il y a encore un motif pour lequel le paysan roumain est à plaindre. C'est le manque absolu d'instruction et l'impossibilité de se la procurer, car son temps et ses forces ne lui permettent pas. Aussi est-il très rare qu'un paysan sache lire et écrire.

* * *

A propos des dernières révoltes des paysans de Roumanie, nous pouvons affirmer qu'elles ne sont pas dues à la propagande socialiste, pas plus qu'aux agents russes et aux agitateurs de l'ancien gouvernement. La seule propagande a été faite par la nature même des choses, l'excès de misère.

Nous sommes heureux de voir ces travailleurs relever la tête, et nous constatons avec plaisir que plusieurs soldats se sont révoltés et ont refusé de massacrer leurs frères.

Ces révoltes n'ont pas eu lieu sans causer de terribles représailles et, comme d'ordinaire, les officiers, les traîneurs de sabre, tous ces criminels ont commis de nombreux meurtres sur les propriétaires de la campagne et d'odieux viols sur leurs filles.

Comme d'habitude, fermiers, autorités civiles et militaires, ont de complicité forcé les paysans à signer des contrats monstrueux, et même, dans plusieurs localités où il n'y avait pas eu de révolte, la ligue des massacreurs a fait intervenir la troupe pour égorger le peuple, le terroriser et lui arracher des engagements infâmes.

Voici un acte caractéristique bien fait pour faire juger de la grande misère de ce peuple. Plusieurs paysans ont en effet déclaré qu'*ils préféraient à la liberté, le bagne ; là*, disaient-ils, *on nous donnera du moins un morceau de pain à manger.*

Préférer le bagne à la liberté, quelque infime

1. En Roumanie on jeûne 185 jours par an, pendant lesquels on ne mange ni poisson, ni œufs, ni même de lait et de fromage. Ajoutons que cette habitude a presque disparu dans la bourgeoisie et que le peuple observe, au contraire, ces absurdités religieuses avec la plus grande rigueur.

qu'elle soit, n'est-ce pas là l'indice du plus triste sort ?

Donc, selon nous, la tâche des jeunes révolutionnaires roumains est toute tracée. Ils doivent propager parmi les ouvriers des villes et les paysans des campagnes cette vérité, c'est que leur triste sort est la conséquence inévitable de la situation actuelle, c'est que la seule revendication est le bouleversement de cette « société au déclin » et que leur bonheur est seulement possible lorsque sur les ruines de cette société, citadelle des riches, ils fonderont la société égalitaire, communiste-anarchiste.

## INFLUENCE MORALE DES PRISONS

### *SUR LES PRISONNIERS*

*(Suite)* (1)

La fraternité humaine et la liberté sont les seuls correctifs à opposer à ces maladies de l'organisme humain qui mènent à ce que l'on appelle crime.

Prenez cet homme qui a commis un acte de violence quelconque contre un de ses semblables. Aujourd'hui le juge — ce maniaque, perverti par l'étude du droit romain — s'en saisit et s'empresse de le condamner : il l'envoie en prison. Et cependant, si vous analysez les causes qui ont amené le condamné à l'acte de violence, vous verrez (comme l'a très bien remarqué Griesinger) que l'acte de violence a eu ses causes, et que ces causes travaillaient déjà depuis longtemps, bien avant que l'homme eût commis l'acte en question. Déjà dans sa vie précédente, il trahissait une certaine anomalie nerveuse, un excès d'irritabilité : tantôt, à propos de bagatelle, il exprimait bruyamment ses sentiments, tantôt il tombait dans le désespoir à la suite d'un chagrin minime, ou bien il s'emportait à la moindre contrariété. Mais cette irritabilité était elle-même causée par une maladie quelconque : une maladie du cerveau, du cœur, ou du foie, souvent héritée des parents. Et, malheureusement, il ne s'est jamais trouvé personne auprès de cet homme pour donner une meilleure direction à son impressionnabilité. Dans de meilleures conditions il serait devenu peut-être un artiste, un poète, ou un propagandiste zélé. Mais, faute de ces influences, dans un milieu défavorable, il est devenu ce que l'on nomme un criminel.

Plus que cela. Si chacun de nous se soumettait soi-même à une analyse sévère, il verrait que quelquefois il lui a passé dans son cerveau des germes d'idées, rapides comme un éclair, qui constituaient cependant le fonds de ces idées qui poussent l'homme à commettre des actes qu'il reconnaît mauvais lui-même. Tel de nous a répudié ces idées aussitôt nées. Mais, si elles avaient trouvé un milieu propice dans les circonstances extérieures ; si d'autres passions, plus sociables et, partant, belles, — telles que l'amour, la compassion, l'esprit de fraternité, ne s'étaient trouvées là pour contrecarrer les éclairs de pensée égoïste ou brutale, ces éclairs, en se répétant, auraient fini par amener l'homme à un acte de brutalité.

—

Les criminalistes aiment beaucoup parler aujourd'hui de criminalité héréditaire, et les faits cités pour prouver cette assertion (par Thompson dans le Journal anglais de Science Mentale pour 1870) sont vraiment frappants. Mais voyons, qu'est-ce donc que l'on peut hériter de parents criminels ?

Serait-ce, par hasard, une bosse de criminalité ? — L'affirmer serait absurde. Ce qu'on hérite, c'est un manque de volonté, une certaine faiblesse de cette part du cerveau qui contrôle nos actes, ou bien des passions violentes, ou bien encore l'amour du risque, ou bien une vanité excessive. La vanité, par exemple, combinée avec l'amour du risque, est un trait très commun dans la population des prisons. Mais la vanité trouve des champs très variés pour s'exercer. Elle peut produire un criminel, comme Napoléon ou l'assassin Frey. Mais, si elle est associée à d'autres passions d'un ordre plus élevé, elle pourra produire aussi des percœurs d'isthmes, ou bien même des hommes qui travaillent pour ce qu'ils croient être le bien de l'humanité ; et ce qui est bien plus important, c'est que sous le contrôle d'une intelligence bien développée la vanité elle-même s'efface ; elle s'atrophie, elle disparaît. Il n'y a que les sots qui sont vaniteux.

Quant à l'amour du risque, qui est un des traits distinctifs de ceux qui passent aujourd'hui en cour d'assises, cet amour bien dirigé par les influences du dehors, devient aisément une source de bien pour la société C'est lui qui porte aux voyages lointains, aux entreprises périlleuses. Combien de ceux qui peuplent aujourd'hui nos bagnes auraient fait de grandes découvertes ou des explorations périlleuses, si leur esprit, armé de connaissances scientifiques, leur avait pu ouvrir des horizons plus vastes que ceux qui s'ouvrent devant l'enfant habitant une de nos étroites ruelles et recevant pour toute instruction le bagage inutile de nos écoles actuelles.

Le christianisme cherchait à étouffer les passions. La société future — Fourier l'avait prévu — les utilisera en leur donnant un vaste champ d'activité.

—

Que de bonnes passions ne trouverait-on pas dans la population actuelle des prisons, si des relations fraternelles venaient seulement les éveiller ! Le docteur Campbell qui a passé trente années comme médecin dans des prisons anglaises, nous dit par exemple : « En traitant les prisonniers avec douceur et avec autant de considération que s'ils étaient des dames délicates, nous avions toujours le plus grand ordre dans l'hôpital. » ...« Même les criminels les plus grossiers me frappaient par les soins qu'ils prodiguaient aux malades »... « On pourrait croire, dit-il, que leurs habitudes désordonnées et leur vie tourmentée les auraient rendus durs et indifférents. Mais ils ont conservé malgré cela un vif sentiment du bien et du mal. » Et tant d'autres honnêtes gens confirment le dire de Campbell.

Mais le secret en est bien simple. L'infirmier de l'hôpital — j'entends l'infirmier occasionnel qui n'est pas devenu fonctionnaire — a l'occasion d'exercer ses bons sentiments. Il a l'occasion de sentir de la compassion, et dans l'hôpital il jouit d'une liberté inconnue aux autres prisonniers. En outre, ceux dont parle Campbell se trouvaient sous l'influence de cet excellent homme, et non pas sous celle de policiers en retraite.

—

Bref, les causes physiologiques dont on nous a beaucoup parlé ces temps-ci, jouent un rôle important pour amener les hommes en prison. Mais ces causes ne sont pas des causes de « criminalité » proprement dite, comme le veulent les criminalistes de l'école de Lombroso.

Ces causes, ou plutôt ces affections du cerveau, du cœur, du foie, du système cérébro-spinal, etc., se trouvent à l'œuvre parmi nous tous. L'immense majorité de nous a quelques-unes de ces maladies. Mais ces maladies n'amènent l'homme à commettre un acte anti-social que lorsque des circonstances extérieures donnent cette tournure morbide au caractère.

Les prisons ne guérissent point ces affections physiologiques. Au contraire, elles les aggravent. Et lorsqu'un de ces malades quitte la prison, il en sort encore plus mal approprié à la vie en société que le jour où il a franchi la porte de la chiourme. Il est encore plus enclin à commettre des actes anti-sociaux. Et pour l'en empêcher il faudra travailler à défaire tout le mal que la prison lui a fait, à effacer toute la masse de qualités anti-sociales que la prison lui a inculquées. On peut le faire, sans doute ; on s'efforce de le faire. Mais alors, pourquoi commencer par rendre l'homme plus mauvais qu'il n'était s'il faudra plus tard refaire le contraire ?

Mais, si les causes physiques exercent une si puissante influence sur nos actes ; si notre organisation physiologique devient si souvent la cause des actes anti-sociaux que nous commettons, — combien plus puissantes sont les *causes sociales*, et c'est de celles-ci dont je vais parler tout à l'heure.

*(La fin au prochain numéro.)*

1. Voir les numéros 15, 18, 20, 22, 25 et 26.

---

On se rappelle que notre ami Méreaux, poursuivi pour avoir reproduit dans le *Révolté* l'appel de la loterie des antipatriotes, avait été condamné à cinq ans d'interdiction de ses droits civils et politiques. Il ne suffisait pas à messieurs de la justice — bonne pas assise, mais couchée à plat ventre devant le capital — d'avoir condamné notre ami pour un délit de presse plus sévèrement qu'ils n'auraient condamné un vulgaire bonneteur. Le tenant en prison pour l'affaire de Ménilmontant, voilà qu'ils veulent transformer ses cinq ans d'interdition des droits civils en cinq ans d'interdiction de séjour. Notre ami a écrit au ministre de la justice (1) pour connaître les raisons de ce « virement ». On ne lui a pas encore répondu.

Ainsi il ne suffit plus à ces saltimbanques du code de fausser les délits pour essayer de salir leurs victimes, il faut qu'ils falsifient encore les jugements rendus. Et ils viennent nous prêcher le respect de la légalité. Tas de farceurs.

---

Les traits d'esprit lancés à l'improviste peuvent désarçonner un adversaire et faire rire la galerie ; mais si on veut les disséquer et voir au fond ce qu'ils veulent dire, on trouve généralement qu'ils ne signifient rien. Exemple, M. Rochefort qui, dans l'*Intransigeant* daté du 26 mai, à propos de l'union possibilo radicale, lance cette âneric :

« L'homme, par exemple, a le droit de manger, et cependant le nombre de ceux qui crèvent de faim va tous les jours en augmentant. La Société qui a mis au monde le manifeste du Grand-Orient a-t-elle la prétention de supprimer la famine ? Elle serait, en ce cas, bien aimable, si elle voulait bien nous raconter comment elle s'y prendra. »

Nous ne savons comment la société des *Droits de l'Homme* entend supprimer la famine, il est probable même que c'est là le cadet de ses soucis. Dans le temps, les possibilistes ont bien dû avoir quelque chose à ce sujet dans leur programme, mais il est évident que ce n'était plus de mise dans leur union avec les radicaux. Quant à ces derniers, comme ils sont les représentants de la classe dont l'existence est la cause directe de la famine, il est bien certain que, s'ils promettent aux électeurs de faire leurs efforts pour la supprimer, ils n'ont nullement l'intention de tenir leurs promesses sur ce point, et si M. Rochefort les avait mis au pied du mur sur ce terrain, il aurait pu certainement les embarrasser. Mais voilà, M. Rochefort est un bourgeois lui aussi et pour lui ce n'est pas de vouloir détruire la famine sans toucher aux privilèges des exploiteurs qui est risible, c'est d'oser rêver de la détruire. Pour un démocrate c'est assez régence. Seulement cela nous confirme de plus en plus dans l'idée que nous avions déjà, c'est que l'on peut faire de l'esprit et, en même temps, être bête comme une oie.

---

Nous saluons de tout cœur l'apparition d'un nouveau confrère anarchiste, le *Ça Ira*, paraissant à Paris. Le premier numéro est presque entièrement consacré au souvenir de la semaine sanglante, et contient une reproduction du tableau de Picchio — le Triomphe de l'Ordre.

Le but du nouvel organe est nettement défini :

Nous basant sur l'expérience, dit le *Ça Ira*, nous montrerons la nécessité de l'abolition de toute autorité, dans l'État, dans la commune, dans l'atelier, dans la famille, pour permettre le libre développement de l'humanité. Nous montrerons la nécessité de mettre à la disposition de chaque être humain tous les moyens d'existence et de développement dans l'intérêt de la civilisation. C'est à dire que nous défendrons l'obligation de proclamer l'Anarchie et d'instaurer le Communisme.

Mais, si l'élaboration et l'éclaircissement des théories sont œuvre utile; s'il est bon de répondre aux objections qui peuvent nous être adressées sur notre but et nos moyens, il est une œuvre essentiellement anarchiste qui ne doit pas être négligée.

Renverser sur le papier toutes les institutions et créer dans les nuages un monde sublime, n'avancent guère la Révolution. « La théorie découle des faits » a dit Pisacane, et un parti ne vit pas de paroles creuses et de discussions oiseuses.

Il faut briser ces institutions dans leur existence matérielle, et faire entrer ces belles conceptions dans le domaine des faits. Et cela ne se peut que par la lutte proprement dite, la violence : puisque la force doit être l'accoucheuse du monde nouveau.

C'est cette lutte qui doit être le but direct, immédiat de tous les efforts des anarchistes, tant comme individus que comme groupes. Les actes de révolte individuelle montrent l'antagonisme des individus, divisés en classes, mais ces actes ne deviendront jamais assez nombreux, et n'atteindront jamais une importance assez grande pour accomplir la Révolution. Ce n'est que la révolte collective, — l'émeute, l'insurrection, — qui pourra donner la force nécessaire à la destruction du vieux monde. Pour cela, il faut que les hordes des « bandits » qui brûlaient les châteaux en 89, se retrouvent, que les bataillons d'insurgés, qui prirent les Tuileries au 10 août, se reforment.

C'est à la grande foule des prolétaires assouplis au joug que s'adressera particulièrement le *Ça Ira*. Il s'efforcera d'émoustiller la dignité humaine, de réveiller l'esprit de révolte. Sans négliger totalement le côté philosophique des théories anarchistes, il sera plus particulièrement un organe d'agitation — visant par les commentaires des faits journaliers, des actes de révolte conscients ou inconscients, à faire pénétrer dans les cerveaux le levain révolutionnaire.

Nos amis ont choisi un moyen excellent. Au lieu de lancer un journal paraissant régulièrement qui aurait pu mourir d'anémie au bout de quelques numéros, ils lancent un numéro d'essai et chercheront à s'agrandir peu à peu, en établissant des relations avec les groupes.

Le mode de publication du *Ça Ira*, disent ils, sera irrégulier ; il paraîtra quand il pourra. Par ce premier numéro nous entrons en relation avec les camarades ; ils apprendront à nous connaître, verront ce que nous sommes et où nous allons. Si le jugement qu'ils portent nous est favorable, ils nous viendront en aide, — au cas contraire, ils nous laisseront à l'écart!

Notre tactique et nos tendances approuvées le *Ça Ira* grandira. Progressivement s'élargira son cercle, se rapprocheront ses dates d'apparition. Ses relations s'étendant, il pourra devenir vraiment périodique.

Nous faisons tous nos vœux pour que les anarchistes trouvent enfin dans le *Ça Ira* cet organe de lutte au jour le jour, si nécessaire en ce moment où les événements se suivent si rapidement. L'excellent premier numéro est un gage que le nouveau journal tiendra haut le drapeau anarchiste.

Adresser pour tout ce qui concerne le journal au comp. Constant Martin, 111, rue Montmartre, Paris.

Le second numéro paraîtra le dimanche 10 juin.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Dimanche 27 mai a eu lieu la promenade traditionnelle de toutes les écoles socialistes, ainsi que de ceux qui se prétendent tels au Père Lachaise. Vu le beau temps qu'il a fait, la foule était, paraît-il, encore plus considérable que les années précédentes. On a crié : Vive l'Anarchie! vive la Révolution! et tout se serait bien passé sans trois coups de revolver tirés sur Rouillon qui portait la couronne de l'*Intransigeant*. C'est assez dégoûtant de voir de soi-disant révolutionnaires, d'anciens combattants de la Commune, s'associer au polichinelle Rochefort qui s'est fait le cornac du sieur Boulanger qui canardait si bien les fédérés de 71, mais nous ne voyons pas du tout l'utilité qu'il y avait à tirer sur un imbécile de la trempe de Rouillon. — Mais après tout, comme chacun n'est responsable que de ses actes et qu'il est toujours très bête de vouloir se poser en juge, le plus malheureux là-dedans, c'est que ce sont deux pauvres diables qui n'y étaient pour rien qui ont été atteints.

Constatons en passant que les blanquistes et particulièrement le journal à Rochefort se sont conduits en cette affaire comme de vrais policiers. Nous comprenons très bien qu'ils n'allaient pas féliciter Lucas, mais de là à se faire les auxiliaires de la police, il y a de la marge. Ils l'ont franchie sans scrupules.

* * *

Samedi 2 juin, la Ligue cosmopolite donnait une fête de l'Internationale, salle Favié, à laquelle assistaient 1500 personnes.

Plusieurs compagnons ont pris la parole pour faire appel à la solidarité de tous les opprimés. Plusieurs ont débité des chants révolutionnaires en différentes langues qui ont été très applaudis.

Plusieurs souteneurs qui s'étaient glissés dans la salle ayant voulu faire du bruit en ont été expulsés. A la sortie, ayant recruté un certain nombre des leurs, ils ont voulu attaquer quatre de nos amis. Mais, devant l'attitude énergique de nos camarades qui n'ont pas hésité à se servir de leurs revolvers, ils se sont enfuis.

* * *

Marseille. — Le meeting pour la paix a été presque un meeting socialiste. Une partie des discours ont été dirigés contre la bourgeoisie.

Voici l'ordre du jour qui a été proposé par le compagnon Lazzari et adopté par le meeting :

Le meeting, reconnaissant que la paix entre tous les hommes ne pourra s'établir que lorsque les privilèges économiques et politiques auront disparu, engage les travailleurs du monde entier à s'unir pour faire leur émancipation économique et sociale par la révolution.

Nos camarades de Marseille avaient au commencement du meeting distribué un manifeste invitant les travailleurs à s'unir tous, sans distinction de races ni de nationalités. Le manque de place nous empêche de le reproduire.

* * *

Rochambault. — Si l'idée anarchiste n'est pas encore admise parmi les paysans, il n'est pas un jour sans que nos théories ne soient discutées. Les journaux et les brochures que nous distribuons, amènent les plus indifférents, soit à combattre, soit à approuver nos idées, et l'époque troublée que nous traversons est des plus favorables à la propagande. Mais la parole écrite ne saurait suffire pour convaincre les travailleurs, il nous faudrait des hommes dévoués qui aient le talent de parler en public. Quelques réunions dans nos localités auraient une influence des plus favorables sur les paysans pour les amener dans nos rangs.

Cependant, dans nos communes où la culture de la vigne a aggloméré les populations, les travailleurs se trouvent en contact et les idées se communiquent rapidement. Un des obstacles, c'est que la terre appartient aux travailleurs, et ils ne se rendent pas un compte exact des avantages que pourraient leur procurer les bienfaits de la Révolution.

Si je vous parle des conférences publiques, c'est que les radicaux en ce moment font venir des conférenciers et entraînent les populations dans le mouvement boulangiste.

Comme il y a une élection au conseil d'arrondissement pour me remplacer, ils ont fait venir de Paris un de ces ratés, avocat sans cause, faire une conférence sur la révision de la constitution et faire l'apologie de Boulanger, et, comme conclusion, engager les électeurs présents, 800 environ, à voter pour leur candidat.

Je suis monté à la tribune et j'ai donné lecture des considérants de ma démission. En même temps, j'ai voulu réfuter les arguments du conférencier ; on était disposé à m'entendre, mais les claqueurs, retirés dans un coin de la salle, ont fait tant de tapage que, devant leur parti pris, j'ai dû renoncer à la parole et me contenter de jeter du haut de la tribune une vingtaine de numéros de la *Révolte* que l'on s'est disputé. Au même instant, des cris de : Vive l'Anarchie! vive la Révolution Sociale! se sont fait entendre. En résumé, c'est une bonne journée pour nos idées.

* * *

Roubaix. — Le compagnon Ingelaëre a été condamné par le tribunal correctionnel de Lille à 40 jours de prison pour avoir voulu protéger un citoyen que la police brutalisait.

Voilà beaucoup de compagnons qui ont été pris dans le même piège, tendu par la police, et qui ont été emprisonnés sous prétexte d'avoir insulté les agents. Que cela serve d'exemple. C'est de l'action qu'il faudra si le même cas se renouvelle.

## Italie

Les compagnons de Pérouse nous avisent qu'ils viennent de se constituer en *Cercle des Etudes sociales* afin de propager partout par la parole, par les journaux et brochures, les principes hautement humanitaires que synthétise le communisme anarchique. Ils prient les journaux amis de reproduire cet avis, et les compagnons de leur envoyer des correspondances, des journaux et des brochures à l'adresse suivante : Cercle des Etudes Sociales, poste restante, Perugia, Italie.

Salut et Révolution anarchique.

# BIBLIOGRAPHIE

La *Morale économique*, par G. de Molinari, librairie Guillaumin. Comme nous l'avons déjà expliqué dans notre numéro 9 à propos des *Lois naturelles de l'économie politique* du même auteur, les économistes commencent par poser en fait que le capital, la valeur, les échanges, la propriété et toute leur organisation sont des « lois naturelles ». C'est autour de ces soi-disant lois naturelles que M. de Molinari fait évoluer sa morale.

Nous ne relèverons, en passant, que les plus grosses absurdités qu'il accumule pour justifier le système capitaliste. Vouloir les relever toutes, il faudrait au moins un volume égal au sien. — Une nuisance que M. de Molinari n'a prévue dans sa morale et dont il devrait bien nous indiquer la pénalité qu'elle entraîne?

D'abord, avant toute chose, M. de Molinari établit en principe que le bien de l'espèce, l'utilité de la société sont tout. Les droits de ces entités priment ceux de l'individu. L'existence de l'espèce, de la société ne découlent pas du fait de l'individu. Si l'on veut prendre le raisonnement de M. de Molinari au pied de la lettre, les entités, société, espèce, existaient avant l'individu et celui-ci n'aurait été créé que pour les besoins de celles-là.

Pour nous, au contraire, la société n'existe que parce qu'il y a eu des individus qui ont trouvé plus utile de se grouper ensemble afin de tirer de la nature la plus grande somme de jouissances en retour d'une dépense moindre de forces. Le progrès de l'espèce ne s'accomplit qu'à condition que les individus progressent eux-mêmes. Par conséquent la société n'a de raison d'être qu'à condition que l'individu y trouve sa satisfaction. D'où il s'ensuit que ce n'est pas l'individu qui doit travailler au développement de la société, mais l'association qui doit contribuer au développement de l'individu. Et lorsque les individus se voient rogner leur part de liberté dans cette association que certains ont su faire tourner à leur profit, ils ont parfaitement le droit de se révolter contre ceux qui prétendent la personnifier. Nous dirons même le devoir, puisque M. de Molinari dit que le premier devoir de l'homme est de se conserver pour l'espèce.

Mais comme l'organisation sociale actuelle fonctionne assez mal pour que messieurs les économistes aient assez de mal à expliquer ce mauvais fonctionnement, M. de Molinari affirme qu'elles ne remplissent pas tout leur but, parce qu'elles sont méconnues de la plupart des individus, mais, ajoute-t-il, la nuisance qu'elles occasionnent ne tarde pas à ramener l'équilibre et à punir les délinquants. Alors vient une multitude de lois et de sous-lois qui se compliquent les unes les autres et s'équilibrent plus mal que bien. Et même M. de Molinari ne ferait pas mal de nous expliquer, quand des individus, par l'agiotage, l'accaparement, sont parvenus à jeter le trouble dans une industrie, laissant sur le pavé une foule de travailleurs sans ouvrage, comment il se fait que ce soit ces travailleurs qui sont punis, pendant que les agioteurs réalisent d'énormes bénéfices? — Voilà des lois qui ont de singuliers ricochets. Quand elles ont tant de restrictions, les lois ont bien l'air d'être plutôt arbitraires que naturelles.

Plus loin, M. de Molinari affirme que s'il n'y avait pas un pouvoir protecteur, les individus seraient perpétuellement en guerre et s'égorgeraient tous jusqu'à ce qu'il ne restât plus qu'un homme. Eh bien! et la société actuelle, n'est-elle pas basée sur l'antagonisme des individus? N'est-ce pas elle qui contribue à perpétuer l'état de lutte entre eux en mettant sa force entre les mains d'une certaine classe qui s'en sert pour spolier l'autre du fruit de son travail? — Et les guerres, ne sont-elles pas toujours amenées par la rapacité, l'ambition des détenteurs du pouvoir? Quel intérêt les misérables que l'on envoie se faire tuer ont-ils à ces boucheries? M. de Molinari dit, et c'est vrai, que tout acte bon ou mauvais de l'homme s'explique par un motif d'intérêt. Nous voyons bien celui des gouvernants, mais pas celui des gouvernés.

Selon M. de Molinari encore, l'homme ne se meut que sous l'appât du plaisir et l'aiguillon de la douleur; et comme la production est une douleur, il s'ensuit que le régime capitaliste est nécessaire pour rationner à l'homme la possibilité de consom-

mer que lorsqu'il a produit. Cela peut être vrai dans la société actuelle où la plus grande partie des efforts des individus sont rendus improductifs ou tournés vers le maintien d'un état de choses qui les stérilise mais cela est faux pour une société qui serait à peu près normalement constituée, où il n'y aurait pas d'emplois improductifs, où les forces de chacun seraient employées à produire des objets répondant à une nécessité réelle, morale ou physique, où l'emploi des machines viendrait en aide au travail de l'homme. Loin d'être une douleur, le travail serait une récréation pour l'individu qui n'aurait pas besoin d'autre stimulant pour produire. Et les rouages que M. de Molinari trouve nécessaires au bon fonctionnement de la société n'y le sont que parce qu'elle est mal organisée, tant il est vrai que le mal engendre le mal.

Dans le cours de son volume, M. de Molinari fait plusieurs aveux qu'il cherche à pallier ensuite, mais qui n'en sont pas moins acquis :

L'accomplissement de ces devoirs réciproques, dit-il, ne soulèverait point de difficultés si la loi positive était toujours, et sur tous les points, l'incarnation de la loi naturelle, et si l'appareil destiné à la faire observer était établi et mis en œuvre conformément à son objet. Mais il n'en est pas ainsi.

*La loi positive s'écarte toujours* plus ou moins de la loi naturelle, *quand elle ne lui est pas absolument opposée.*

Et plus loin :

Tous les codes renferment, à la vérité, l'inventaire des droits que chacun peut exercer et qu'il a le devoir de respecter chez les autres. Mais, à ces codes de la loi positive, viennent se joindre ceux de la loi religieuse, de l'opinion et de la conscience individuelle, sans parler de la raison d'État. Ces lois émanées de sources différentes ne s'accordent pas toujours entre elles, et elles diffèrent toutes plus ou moins de la loi naturelle.

A laquelle accorder la préférence ? demande M. de Molinari. A celle qui se rapproche le plus de la loi naturelle, répond-il. Pourtant, puisque vous prétendez que les phénomènes de la société actuelle découlent de lois naturelles, c'est l'observance de celles-ci que vous devriez préconiser. Ne les laisseriez-vous de côté que parce qu'elles condamnent le système économique et politique que vous avez pris à tâche de justifier ?

Relevons aussi en passant la fausseté de l'assertion où il affirme que la religion explique les phénomènes devant lesquels la science est forcée d'avouer son impuissance. S'il y a encore des points que la science a laissés obscurs et qu'elle n'a pu démontrer positivement, elle peut déjà les expliquer par induction et en se basant sur d'autres faits déjà expliqués et démontrés par ces mêmes lois naturelles dont se réclame M. de Molinari, tandis que la religion, elle, n'explique rien et se contente d'affirmer, en expliquant l'inconnu par l'absurde. — Il est vrai que l'auteur explique plus loin que la religion est nécessaire, parce qu'elle promet, dans un autre monde, le châtiment du mauvais riche dont le bonheur dans celui-ci ne pourrait s'expliquer par le seul jeu des lois naturelles qu'il invoque, et en promettant aux déshérités — toujours dans un autre monde — le bonheur qu'ils ne peuvent espérer ici-bas. D'où nous concluons que M. de Molinari a fait un bien gros livre pour ne pas dire grand' chose que l'on ne sache déjà et que, loin de prouver l'excellence du régime capitaliste, il n'a fait qu'en démontrer la fausseté et l'illégitimité.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le compagnon Bordat doit passer devant les assises de la Loire le 18 juin prochain. Quelques camarades lui ayant demandé de publier sa défense, il prie tous les groupes et les compagnons qui voudraient y participer à un titre quelconque de lui écrire avant le 8 juin au plus tard, 7, rue Saint-Martin, à Vienne (Isère), et de faire connaître le nombre de brochures que l'on désire et l'adresse de *l'Imprimerie Jurassienne* à Genève.

* * *

Le groupe anarchiste le Coq Rouge prie les compagnons habitant la campagne, qui ont vu sa circulaire relative à la propagande agraire, d'activer les réponses et de faire circuler rapidement. Les amis de la région du Midi sont avisés que, vu le départ du camarade de Prades, c'est au comp. Henry Beaujardin à Bouglon, qu'ils doivent répondre et retourner la lettre après son parcours.

* * *

Amiens. — Le groupe l'Homme Libre informe les camarades qui auraient des expéditions de journaux, brochures, etc., à lui faire, de les lui faire en bonne forme, c'est à dire que les paquets confiés à la poste, doivent être ouverts et les paquets confiés au chemin de fer fermés. Adresser toujours à l'adresse indiquée dans le numéro 33.

Ainsi cette semaine, la poste nous apportait un paquet hermétiquement fermé pour lequel elle nous réclamait 7 fr. 20 de port. Croyant à une mystification, nous l'avons refusé. Le camarade qui nous l'avait envoyé, s'il n'est pas un mystificateur, ne prendra pas notre refus en mauvaise part.

* * *

Le cercle communiste anarchiste de Levallois-Perret, acceptant toutes les conséquences des théories révolutionnaires, s'abstient de formuler son avis à propos de l'incident du Père Lachaise, jusqu'à plus ample information.

Il déclare cependant qu'il regrette que ce fait se soit produit dans un pareil moment et sur la tombe des fusillés de 1871.

* * *

Les camarades d'Italie qui pourraient disposer de quelques exemplaires de la brochure *Fra Contadini*, en langue italienne, sont priés de nous en faire parvenir. Un camarade en aurait besoin d'une douzaine d'exemplaires, pour aider à la formation d'un groupe.

* * *

Pour paraître le 30 juin prochain l'*Eclaireur*, revue mensuelle des théories anarchistes.

Abonnements : six mois 0,50, un an 1 franc.

Pour l'extérieur : six mois 0,75, un an 1 fr. 50.

Adresser lettres, timbres ou mandats à E. Moreau, 162 rue Marcadet, à Paris.

* * *

Armentières. — Les compagnons qui désirent avoir la photographie du comp. Gustave Alsters, décédé le 7 mai dernier à Bizet-Ploegsteert (Belgique), peuvent la recevoir franco en adressant un mandat-poste d'un franc au compagnon Balavoine Louis, rue de Roubaix à l'angle du Rond-Point, Armentières (Nord).

* * *

Le groupe les Indomptables vient de former une bibliothèque des ouvrages révolutionnaires. Les compagnons qui ont des brochures, collections de journaux, etc., disponibles, peuvent les adresser au comp. Balavoine, à l'adresse donnée ci-dessus.

* * *

Notre ami Leblond, 18 avenue Villemain, XIVe arr., nous avertit qu'ayant un lot de chaussures de femmes, fillettes et enfants, à liquider, il laisse la moitié de la vente au profit de la propagande.

Avis aux camarades.

* * *

D'après nos correspondants, l'appel des travailleurs des villes a été bien accueillie par les travailleurs des campagnes. De nombreux amis nous ont dépeint à ce sujet la situation du paysan et nous ont émis leurs idées sur les moyens de propagande.

On nous parle de la formation d'une ligue agraire ayant pour but de refuser l'impôt à l'État et les redevances aux propriétaires ; de remplacer la ferblanterie religieuse par une ferblanterie socialiste révolutionnaire, les cantiques par des chants, etc.

En résumé, toutes les idées émises nous semblent bonnes puisqu'elles tendent toutes au même but et montrent que de toutes parts se fait sentir le besoin de préparer le paysan à recevoir la Révolution. C'est un progrès que nous sommes heureux de constater et qui, certes, a sa valeur car il est pour nous le prélude d'un réveil général qui, aidé par les événements, prépare le triomphe de nos idées. A nous d'en profiter et de faire tous nos efforts pour continuer une propagande active.

Pour quant aux moyens, comme nous ne pouvons lutter contre les jésuites de toutes robes en envoyant des missionnaires prêcher la justice au nom de l'Egalité et de la Liberté, nous ne pouvons que répondre des journaux, des brochures révolutionnaires : faisons-le dans la plus large mesure. A notre avis, cette propagande aura pour premier résultat de glaner dans la population des campagnes les éléments actifs qui, à leur tour, feront boule de neige et constitueront, unis par la pensée, le parti de la révolte. Donc, que chacun de nous, au lieu de garder les journaux et brochures dans les tiroirs, les répande partout et aide aussi nos journaux à trouver de nouveaux lecteurs.

N'oublions pas surtout que l'antagonisme — ou plutôt le malentendu — qui existe entre la ville et la campagne doit disparaître. Nous aiderons de toutes nos forces les amis des campagnes qui voudraient faire et répandre une réponse à l'appel des travailleurs des villes.

Le groupe de propagande dans les campagnes.

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 102,75.

D. boul. Barbès 5 fr. — Cercle communiste anarchiste de Levallois, pour Méreaux, 1 fr. Misérables de Perrau 0,35.

Benoit et Gaston Labrosse 5 fr. Etienne Barthelot 2,50.

Total à ce jour 116,60.

Nous avons reçu pour les verriers de Seine et Oise en grève 0,50 de B. à Salons.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 1552,85.

P. F. Paris 2,50. Un sans patrie 1 fr. D. boul. Barbès 5 fr. H. à Argenteuil 0,50. Cotisation mensuelle des Réfractaires d'Argenteuil 1 fr. Cercle communiste anarchiste de Levallois 1 fr. Germain 2 fr. Perrau 1 fr.

Un commerçant de la rue Myrra 2 fr. D. à Santa Fé 10 fr. Un dijonnais 0,50. Perrette et Goulé, Paris, 3 fr. Collecte au groupe les Révoltés de Roanne 2 fr. Groupe de Liège 8 fr.

Groupe Cosmopolite 7,50. Timbres 0,40. M. 5 fr. B. 50 fr. L'oiseau de Pélagie 1 fr. Un Roumain 5 fr. Un ami écossais 25 fr. A. à Boudes 0,75. D. par H. à Paris 0,50. Excédent d'écot à la fête internationale 0,50. Un curé 0,50.

Total à ce jour 1689,00

## PETITE CORRESPONDANCE

B à Saint Amand. — H à Ougrée. — B. à Garges. — B. à La Ricamarie. — T. à Marseille. — F. à Amiens. — B. à Armentières. — M. rue Marcadet. — L. au Mans. — G. à Beaumont. — B. à Roubaix. — F. à Reims. — F. à Toulon. — D. à Toulouse. — S. à Bessèges. — G. à Brest. — D. passage Lathuile. — P. à Lyon. — D. à La Madeleine. — R. H. à Zaandam. — R. à Gravenhage. — C. à Carmes. — D. à Audes la Roche. — B. à Roubaix. — G. à Beaumont. — G. à Nantes. — A. R. à Genisseux. — T. à Londres. — Reçu timbres et mandats.

M. à Creston. — Veuillez nous excuser, c'est une erreur de notre part. Nous avions oublié de transcrire sur votre fiche.

Le compagnon J. Redon prie son correspondant de Saint Etienne de lui faire connaître son adresse le plus tôt possible, afin de continuer la correspondance.

C. au Puy. — Veuillez nous préciser les renseignements dont vous avez besoin.

« Arbeiter Zeitung » à Chicago. — Nous vous avons expédié cette semaine 2,50 sur les 16 lithographies reçues.

E. P. à Buenos-Ayres. — Avons terminé l'expédition des 12 Paroles et des brochures demandées.

« Anarchist » à La Haye. — Avons envoyé les deux Paroles demandées.

## CONVOCATIONS

Croix. — Groupe l'Homme noir, réunion tous les samedis, de 8 à 9 heures du soir, rue Colbert 18.

Grande réunion pour tous les travailleurs soucieux de leurs intérêts, à l'estaminet A mon Idée, rue de Wasquehal, le dernier dimanche de chaque mois.

Watreloos. — Réunion dimanche 10 juin à 3 heures du soir, estaminet de la Lumière, Debourry, à Crétignier. Ordre du jour : 1° Conséquences du suffrage. 2° Critique des institutions actuelles. 3° Développement des idées anarchistes.

Roubaix. — Réunion chez Mme Lanneau tous les samedis à 8 1/2 heures du soir, spécialement les 9 et 16 juin. Questions des fonds pour la tournée de conférences par la citoyenne Louise Michel et deux compagnons de Paris. Très urgent.

Lyon-Charpennes. — Réunion du groupe tous les samedis à heures du soir, local habituel.

Persan. — Le groupe les Misérables se réunit le premier dimanche du mois. S'adresser et écrire pour les adhésions au comp. Gros, 3 rue de l'Ecole, à Beaumont (Seine et Oise).

Les anarchistes de Paris et de la banlieue sont avertis que le cercle communiste anarchiste de Levallois-Perret se réunit tous les vendredis, à 8 1/2 heures du soir, salle Mézerette, 86 rue Gravel à Levallois.

**La RÉVOLTE est en vente à Marseille chez** Marius Gauchon, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. Grave, 17, rue de l'Echiquier.

Première Année, N° 37 — 5 CENTIMES — Du 16 au 22 JUIN 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS LECTEURS

*Pour les localités où nous n'avons pas de dépositaires, nous prions les amis de réclamer le journal à la gare où ils le trouveront sûrement en le réclamant.*

## VENGEANCE D'UN Md DE PAPIER

Chaque fois que M. de Rochefort a voulu s'occuper des anarchistes dans sa polémique et que, pour faire de l'esprit, il sortait de la vérité nous avons dit ce que nous pensions du bonhomme. Mais M. de Rochefort s'est toujours bien gardé de nous répondre, la logique et les traits d'esprit ne vont pas toujours ensemble. On aurait pu croire que nos appréciations ne le touchaient pas et qu'il dédaignait de les relever. Elles l'ont cependant touché. Seulement, au lieu de nous répondre en homme, c'est en petit gamin hargneux qu'il vient de le faire voir.

La *Révolte* avait le même vendeur en gros que l'*Intransigeant*. On vient de lui signifier que, s'il voulait conserver la vente de ce dernier, il fallait qu'il lâche le premier. Ce qui a été fait.

Or, M. de Rochefort se prétend partisan de la liberté de la presse ! Il trouve même parfois à redire quand un patron use de la force que lui procure le capital pour forcer ses ouvriers à cacher leurs opinions politiques !

Que serait-ce donc si son brav' général Boulanger était au pouvoir ?

Farceur, va !

## INFLUENCE MORALE DES PRISONS

### *SUR LES PRISONNIERS*

*(Fin)* (1)

Ceux que les Romains de la décadence appelaient barbares avaient une excellente coutume. Chaque clan, chaque commune, était responsable vis à vis des autres de tout acte anti-social commis par un de ses membres. Le membre d'un clan avait-il lésé, blessé, ou tué quelqu'un dans un autre clan, son clan en entier répondait pour lui.

Cette excellente coutume a disparu, comme tant d'autres. L'individualisme illimité s'est substitué au communisme de l'antiquité franco-saxonne. Mais nous y revenons. Et, de nouveau les esprits les plus intelligents de notre siècle — travailleurs et penseurs — proclament hautement que la société entière est responsable de chaque acte anti-social commis dans son sein. Nous avons notre part de gloire dans les actes et les productions de nos héros et de nos génies. Nous l'avons aussi dans les actes de nos assassins. C'est nous qui les avons faits ce qu'ils sont.

D'année en année des milliers d'enfants grandissent au milieu de la saleté morale et matérielle de nos grandes villes, au milieu d'une population démoralisée par la vie du jour au lendemain, en face des ordures et de la fainéantise, de la luxure dont nos grandes cités resplendissent.

Ils ne savent pas ce que c'est que la maison maternelle : leur maison, c'est un taudis aujourd'hui, la rue demain. Ils entrent dans la vie sans connaître un emploi raisonnable de leurs jeunes forces. Le fils du sauvage apprend à chasser auprès de son père ; sa fille apprend à mener le pauvre ménage de leur hutte. Rien de cela pour l'enfant du prolétaire jeté sur le pavé. Dès le matin, le père et la mère quittent le taudis en quête de travail. L'enfant est dans la rue ; il n'apprendra aucun métier ; et l'école, s'il la fréquente, ne lui apprendra rien d'utile.

C'est bon pour ces messieurs de crier sus à l'ivrognerie. Mais, je leur demanderai : Si vos enfants, messieurs, grandissaient dans ces circonstances, combien d'entre eux seraient devenus des habitués de l'assommoir ?

Quand nous voyons la population enfantine des grandes villes grandir de cette façon, nous n'avons à nous étonner que d'une chose : c'est que si peu d'entre eux deviennent des brigands ou des assassins. Ce qui nous frappe, c'est la profondeur des sentiments sociables de l'humanité de notre siècle, c'est la bonhommie qui règne dans le carrefour le plus infect. Sans cela, le nombre de ceux qui déclareraient la guerre ouverte aux institutions actuelles serait bien plus grand. Sans cette bonhomie, sans cette aversion contre la violence, il ne resterait pas pierre sur pierre des palais somptueux de nos cités.

Et, à l'autre bout de l'échelle, que voit l'enfant qui grandit dans la rue ? Un luxe inimaginable, insensé, stupide. Tout, — ces magasins luxueux, cette littérature qui ne cesse de parler de richesse et de luxe, ce culte de l'argent que l'on cultive à chaque instant, — tout tend à développer la soif de l'enrichissement, l'amour du luxe vaniteux, la passion de vivre aux dépens d'autrui, à gaspiller le travail des autres.

Lorsqu'il y a des quartiers entiers dont chaque maison nous rappelle que l'homme est toujours resté la bête, lors même qu'il cache sa bestialité sous un certain décor ; lorsque le mot d'ordre général est : « Enrichissez-vous ! Ecrasez tout ce qui se trouve dans votre chemin par tous les moyens, excepté ceux qui vous conduiraient en cour d'assises ! » Lorsque tous, du banquier à l'artisan, entendent dire chaque jour que l'idéal c'est de se décharger du travail sur les épaules d'autrui et de jouir de la vie sans travailler ; lorsque le travail manuel est méprisé, au point que nos dirigeants préfèrent faire de la gymnastique au lieu de prendre en main une scie ou une bêche ; lorsque la main calleuse est considérée comme un signe d'infériorité, et une robe de soie est une marque de supériorité ; lorsque enfin la littérature ne sait que développer le culte de la richesse et prêcher le mépris de « l'utopiste » et du rêveur qui la dédaigne ; lorsque tant de causes sont à l'œuvre pour nous inculquer des instincts malsains, — qu'y a-t-il à parler d'hérédité ! C'est la société elle-même qui fabrique chaque jour ces êtres incapables de mener une vie honnête de labeur, ces êtres imbus de sentiments anti-sociaux. Elle les glorifie quand leurs crimes sont couronnés de succès ; elle les envoie au bagne quand ils n'ont pas « réussi ».

Voilà les vrais causes des actes anti-sociaux dans la société.

Lorsque la révolution aura complètement modifié les relations du capital et du travail ; lorsque nous n'aurons plus les oisifs et que chacun pourra travailler selon ses inclinations pour le bien de la communauté ; lorsque chaque enfant aura été enseigné à travailler de ses bras et à aimer le travail manuel, en même temps que son esprit et son cœur auront reçu un développement normal, — nous n'aurons plus besoin ni de prisons, ni de bourreaux, ni de juges.

L'homme est un résultat du milieu dans lequel il grandit et passe sa vie. Qu'il s'habitue au travail dès l'enfance ; qu'il s'habitue à se considérer comme une part de l'humanité entière ; qu'il s'habitue à comprendre que dans cette immense famille on ne peut faire de mal à personne sans en ressentir finalement soi-même les résultats ; que l'amour des hautes jouissances, — les plus hautes et les plus durables, — que nous procurent l'art et la science devienne un *besoin ;* et soyez sûrs qu'alors il se trouvera fort peu de cas où les lois de moralité inscrites dans le sentiment intime de chacun seront violées.

Les deux-tiers de ce que l'on condamne aujourd'hui comme crimes, sont des actes contre la propriété. Ceux-ci disparaîtront avec la propriété individuelle. Quant aux actes de violence contre les personnes, ils vont déjà en diminuant à mesure que la sociabilité grandit, et ils disparaîtront quand nous nous en prendrons aux causes au lieu d'en frapper les effets.

—

Certainement, dans chaque société, si bien organisée qu'elle soit, il se trouvera quelques individus aux passions plus intenses, et ces quelques individus pourront être amenés à commettre de temps à autre des actes anti-sociaux.

Mais ce qu'il faut pour l'empêcher, c'est donner une meilleure direction à ces passions. Aujourd'hui nous vivons trop isolés. L'individualisme propriétaire — ce rempart de l'individu contre l'Etat — nous a amenés à un individualisme égoïste dans toutes nos relations mutuelles. Nous nous connaissons à peine, nous ne nous rencontrons qu'occasionnellement ; nos points de contact sont excessivement rares.

Mais nous avons vu dans l'histoire, et nous voyons encore, des exemples d'une vie commune plus intimement liée. La « famille composée » en Chine, les communes agraires en sont un exemple vivant. Là, les hommes se connaissent. De par la force des choses ils sont

1. Voir les numéros 15, 18, 20, 22, 25, 26 et 36.

forcés de s'entr'aider matériellement et moralement.

La vieille famille, basée sur la communauté d'origine, disparaît. Mais une famille nouvelle, basée sur la communauté d'aspirations, prend sa place. Dans cette famille, les hommes seront forcés de se connaître, de s'entr'aider, de s'appuyer moralement en chaque occasion. Et cet appui mutuel suffira pour empêcher la masse d'actes anti-sociaux que nous constatons aujourd'hui.

—

Et cependant, nous dira-t-on, il restera toujours quelques individus — des malades, si vous voulez, — qui seront un danger constant pour la société. Ne faudra-t-il pas s'en débarrasser d'une manière ou d'une autre, les empêcher, du moins, de nuire aux autres ?

Eh bien, une société tant soit peu intelligente n'aura pas recours à cette solution crapuleuse, et voici pourquoi.

Il y a eu un temps où l'on considérait les aliénés comme possédés par le démon, et on les traitait en conséquence. On les tenait enchaînés dans des espèces d'écuries, rivés aux murs comme des bêtes fauves. Mais vint Pinel, un homme de la Grande Révolution, qui osa ôter leurs chaînes, qui essaya de les traiter en frères. — « Vous serez dévoré par eux ! » lui criaient les gardiens. Mais Pinel *osa*. Et ceux qu'on croyait des bêtes féroces se groupèrent autour de Pinel, et ils lui prouvèrent par leur attitude qu'il avait eu raison de croire aux meilleurs côtés de la nature humaine, lors même que l'intelligence est assombrie par la maladie.

Désormais, la cause de l'humanité fut gagnée. On cessa d'enchaîner les aliénés.

Les chaînes disparurent. Mais les asiles — cette autre forme de prisons — restèrent ; et dans leurs murs un système se développa aussi mauvais que celui des chaînes.

Alors, des paysans — oui, des paysans du petit village belge de Gheel, et non des docteurs — trouvèrent mieux. Ils dirent : « Envoyez-nous vos aliénés ; nous leur donnerons la liberté absolue. » Ils les adoptèrent dans leurs familles ; ils leur donnèrent une place à leurs tables de sapin, une place dans leurs rangs pour cultiver leurs vergers, une place dans les rangs de leur jeunesse aux bals champêtres. — « Mangez, travaillez, dansez avec nous ! courez les champs, soyez libres ! » C'était tout le système, toute la science du paysan belge.

Et la liberté fit miracle. Les aliénés guérissaient. Ceux mêmes qui avaient une lésion organique incurable devenaient doux, traitables, membres de la famille comme les autres. Le cerveau malade travaillait toujours d'une façon anormale, mais le cœur était bien placé, et personne n'avait à s'en plaindre (1).

On cria miracle : on attribua les cures à un saint, à une vierge. Mais cette vierge, c'était la Liberté ; ce saint était le travail des champs, le traitement fraternel.

Le système a trouvé des imitateurs. A Edimbourg j'ai eu le plaisir de faire la rencontre du docteur Mitchell, un homme qui a donné sa vie pour appliquer le même régime libertaire aux aliénés d'Ecosse. Il a eu des préjugés à vaincre ; on l'a combattu, par les mêmes arguments dont on se sert contre nous aujourd'hui ; mais il a réussi. En 1886, il se trouvait déjà 2180 aliénés écossais en liberté, dans des familles privées ; et les commissions savantes abondaient en louanges du système. Je le crois bien ! Aucune médecine ne fera concurrence à la liberté, au travail libre, au traitement fraternel.

A l'une des limites de l'immense « espace entre la maladie mentale et le crime », dont nous parle Maudsley, la liberté et le traitement fraternel ont fait miracle. Ils en feront de même à l'autre limite où l'on place le crime aujourd'hui.

—

La prison n'a pas de raison d'être. Et vous tous, vous le sentez si bien que si je demandais aux pères et aux mères présents dans cette salle, lequel d'entre vous rêve pour son enfant un avenir de garde-chiourme, il ne se trouverait pas une seule voix pour me répondre. Quels que soient les rêves du père et de la mère, ils n'iront jamais jusqu'à rêver un avenir de garde-chiourme, ou de bourreau pour leurs enfants.

Et c'est la condamnation absolue du système des prisons et de la peine de mort.

Aujourd'hui, la prison est possible parce que dans notre société abjecte, le juge peut se décharger sur un misérable salarié de la fonction de garde chiourme ou de bourreau. Mais si le juge devait monter lui-même la garde auprès de ses condamnés, et trancher lui-même les têtes qu'il a prononcé d'abattre, soyez sûrs que ces mêmes juges trouveraient les prisons insensées et la peine de mort criminelle.

Et ceci m'amène à dire un mot sur l'assassinat légal qu'ils appellent capitale dans leur stupide jargon. Cet assassinat n'est qu'un reste du principe barbare enseigné par la bible lorsqu'elle prêchait dent pour dent, œil pour œil. C'est une cruauté inutile et nuisible à la société.

En Sibérie, où des milliers d'assassins se trouvent en liberté après avoir fait leur temp de travaux forcés, — ou sans l'avoir fait, puisque les assassins évadés se comptent par milliers dans les forêts sibériennes — on est en aussi grande sécurité que dans les carrefours des grandes villes. En Sibérie, où l'on connaît les assassins de près, ils sont généralement considérés comme la meilleure classe de la population des exilés. Vous verrez l'ex-assassin comme cocher dans une famille, et vous trouverez la mère confiant ses enfants à une femme qui fut exilée pour assassinat. Chose à remarquer le patriote irlandais Davitt qui connait à fond les prisons anglaises, en a remporté la même impression. Les assassins qu'il a rencontrés étaient aussi considérés comme les hommes les plus respectables dans les prisons. Et cela s'explique. Je parle évidemment de ceux qui ont commis un assassinat dans un moment de passion, car les assassinats combinés au vol sont rarement prémédités : ils sont pour la plupart accidentels.

Si nombreuses que soient les exécutions des révolutionnaires en Russie (plus de 50 depuis 1879), la peine de mort n'existe pas en Russie pour les délits de droit commun. Elle a été abolie depuis plus d'un siècle, et le nombre d'assassinats n'est pas plus grand en Russie qu'ailleurs en Europe : il est moindre au contraire. Et nulle part on n'a remarqué que le nombre d'assassinats augmente lorsque la peine de mort est abolie. C'est donc une barbarie absolument inutile, qui se maintient seulement par la lâcheté des hommes.

Je sais que tous les socialistes condamnent la peine de mort. Mais parmi les révolutionnaires qui ne sont pas anarchistes on entend parler quelquefois de la guillotine comme moyen suprême pour épurer la société ; j'ai connu des jeunes gens qui rêvaient déjà devenir des Fouquier-Tinville de la Révolution sociale ; qui s'admiraient d'avance parlant à un jury révolutionnaire, et prononçant avec un geste étudié ces paroles classiques : « Citoyens, je demande la tête d'un tel. »

Eh bien, citoyennes et citoyens, pour un anarchiste convaincu, ce rôle serait répugnant. Pour ma part, je comprends parfaitement les vengeances populaires. Je comprends qu'il tombe des victimes dans la lutte. Je comprends le peuple de Paris lorsque, avant de courir aux frontières, il extermine dans les prisons les aristocrates qui complotaient avec l'ennemi l'écrasement de la Révolution. Je comprends les victimes de la Jacquerie, et à quiconque blâmerait ce peuple, je poserais cette question : « Avez-vous souffert comme eux avec eux ? Sinon, ayez, du moins, la pudeur de vous taire ! »

Mais le procureur de la république qui demande tranquillement la tête d'un citoyen entouré de gendarmes, et qui confie à un bourreau, payé tant la pièce, le soin de couper cette tête, ce procureur m'est aussi répugnant que le procureur du roy. — « Si tu veux la tête de cet homme, va, prends-la ! Sois accusateur, sois juge, si tu veux ; mais alors sois aussi le bourreau ! Si tu ne fais que demander la tête et prononcer l'arrêt, si tu prends pour toi le rôle théâtral et si tu abandonnes à un misérable la besogne malpropre de l'exécution, alors tu n'es qu'un vilain petit aristocrate qui se considère un être supérieur à l'exécuteur de ses arrêts. Tu es pire que le procureur du roy, parce que tu réintroduis l'inégalité, la pire des inégalités, après avoir parlé au nom de l'Egalité. »

Quand le peuple se venge, nul n'a le droit de le juger. Sa conscience seule doit être son juge. Mais, au procureur qui veut faire assassiner froidement, avec toute la mise en scène abjecte des tribunaux, nous n'avons qu'une réponse à faire : « Va prendre toi-même les têtes que tu demandes. Ne fais pas l'aristocrate. Sois bourreau, si tu veux être juge ! Tu parles Egalité, eh bien, nous la voulons tout de bon ! Nous ne voulons pas d'aristocratie du tribunal à côté de la plèbe de l'échafaud ! »

—

Je résume. La prison n'empêche pas les actes anti-sociaux de se produire ; elle en augmente le nombre. Elle n'améliore pas ceux qui entrent dans ses murs. Qu'on la réforme tant que l'on voudra, elle sera toujours une privation de liberté, un milieu factice comme le couvent, qui rend le prisonnier de moins en moins approprié à la vie en société. Elle manque son but. Elle souille la société. Elle doit disparaître.

C'est un reste de barbarie, mêlé de philanthropisme jésuitique ; et le premier devoir de la révolution sera d'abattre les prisons — ces monuments de l'hypocrisie et de la lâcheté humaines.

Dans une société d'égaux, dans un milieu d'hommes libres qui tous travaillent pour tous, qui tous ont reçu une saine éducation et se soutiennent mutuellement dans toutes les circonstances de leur vie, les actes anti-sociaux ne sont pas à craindre. Le grand nombre n'aura plus sa raison d'être, et le reste sera empêché en germe. Quant aux quelques individus aux penchants pervers que la société actuelle nous aura légués, ce sera à nous de leur empêcher d'abord d'exercer leurs penchants. Et si nous n'y réussissons pas toujours, le seul correctif, honnête et pratique, sera encore le traitement fraternel, le soutien moral qu'ils trouveront auprès de tous, la liberté. Ce n'est pas de l'utopie, cela se fait déjà par des individus isolés, et cela deviendra pratique générale. Et ces moyens seront autrement puissants que tous les codes, que tout le système actuel de punitions — cette source toujours féconde de nouveaux actes anti-sociaux, de nouveaux crimes (1).

1. Je parle des premiers temps. Aujourd'hui, le traitement des aliénés à Gheel est devenu une profession, et là où il y a profession, que peut-il y avoir de bon ?

1. On m'a demandé à quoi faisais-je allusion, en disant que cela se fait déjà par des individus isolés. Voici à quoi. Une personne en Ecosse, bien connue à Edimbourg, tient plusieurs chambres à la disposition de prisonniers libérés. Ils y vont, y restent ce qu'il leur plaît et s'en vont quand ça leur plaît. Dès qu'il y a un lit de libre, l'hôte se rend à la porte de la prison à l'heure de la libération, et invite le premier venu à loger chez lui. Pas d'embauchage religieux. Les prisonniers vont et viennent ainsi depuis une trentaine d'années et jamais on n'a eu à s'en plaindre.

Un de mes amis qui a vécu la vie du *tramps* — du rôdeur — en Angleterre, traversait un jour un bourg sans avoir le sou pour se payer un lit. Il demanda où il pourrait coucher. On lui répondit : « Allez chez un tel. » Il fut reçu par le propriétaire de la maison qui l'emmena dans sa cuisine, lui offrit un souper et un verre de bière, puis le conduisit dans une chambre à coucher très propre, et lui souhaita bonne nuit. Le matin, il trouva son déjeuner dans la cuisine et deux shillings « pour continuer la route ».

J'ai entendu mentionner d'autres cas du même genre. Je pourrais aussi mentionner les Salutistes qui tiennent porte ouverte à tous sans exception, y compris les déte-

# L'ALLIANCE POSSIBILO-RADICALE

Ainsi, c'est fait. Ce que nous avions prévu depuis longtemps, est devenu un fait accompli. Les chefs du parti ouvrier ont fait alliance avec les chefs opportunistes, et les « principes socialistes » sont mis dans la poche pour en sortir les « principes de 1789 ». Gambetta n'avait pas fait autre chose.

Les meneurs du parti, après avoir dit, prêché, crié, que les principes de 1789 n'ont été que l'escamotage de la révolution naissante au profit des bourgeois, s'efforcent aujourd'hui de faire croire aux travailleurs que ces principes contenaient tout le socialisme. On peut aller loin de cette façon. Avec de semblables arguments, rien de plus facile que de démontrer que le manifeste de Frédéric d'Allemagne n'est qu'un programme socialiste.

Les travailleurs comprendront maintenant pourquoi les anarchistes ont toujours fait « bande à part ». Du jour où le parti ouvrier avait commencé sa propagande électorale, nous savions qu'il finirait par échouer dans les bras des bourgeois. Devions-nous, nous aussi, parler socialisme et révolution, pour échouer dans les bras de M. Ranc ?

Cette alliance, d'ailleurs, aura un bon côté. Les travailleurs sauront désormais à quoi s'en tenir sur le socialisme des partis qui ont inscrit la politique électorale dans leurs programmes. Car, des anciens partis socialistes — que reste-t-il en ce moment ? Les possibilistes ne sont plus socialistes. Les marxistes le sont encore, mais ils nous ont déjà montré une fois qu'ils s'accommodent parfaitement de programmes minimum n'ayant rien de socialiste ; et, puisque la propagande électorale figure sur leur programme, inévitablement, ils ne resteront socialistes qu'autant qu'ils seront loin d'arriver au pouvoir. Le jour où ils s'en rapprocheraient, — ce qui serait un malheur pour eux, — ils seraient forcés, de par la force des choses, de réduire leur minimum de façon à en effacer toute trace de socialisme. Ils seraient forcés de marcher à la remorque de ceux qui s'appellent blanquistes. Quant au soi-disant socialisme des blanquistes, qui s'accommode de Boulanger, on en a eu la juste mesure en ces derniers temps. On n'y pense pas plus dans ce parti qu'à la neige de l'an passé.

La tâche de maintenir haut le drapeau du socialisme — *qui est celui de l'expropriation et qui ne peut être autre chose* — reste donc aux anarchistes seuls. Tous les autres l'ont déserté, ou s'ils en parlent encore quelquefois, par hasard ou par mégarde, ils seront forcés de le déserter, le jour où ils seront près d'avoir leur part de pouvoir.

Le peuple d'une part — les politiciens d'une autre.

D'un côté, le peuple, socialiste au fond et ennemi de la bourgeoisie ; et d'un autre côté, les politiciens prêts à livrer le peuple aux bourgeois. Voilà ce qui est resté après quinze ans de propagande socialiste.

C'est net, et le choix est facile.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Toulon. — Un clan de bourgeois réunis sous la raison sociale de Ligue franco-italienne de Toulon, ont donné le 30 mai une réunion dont le but était de protester contre toute guerre entre la France et l'Italie. Le discours prononcé par le conférencier de langue italienne Albani peut se résumer en ces mots : Crispi est le dernier des lâches de s'être allié avec Bismarck, il aurait dû s'allier avec Floquet, car l'Italie a Trente et Trieste à reprendre à l'Autriche et la France a l'Alsace-Lorraine à reprendre à l'Allemagne. Toutes ces tirades patriotiques étaient accompagnées de coups d'encensoir au gouvernement républicain et de menaces de barricades si le gouvernement italien déclarait la guerre à la France.

Quelle philanthropie, messieurs les ligueurs ! Voyez-vous ce ramassis de bourgeois italiens qui pullulent dans nos contrées alliés avec leurs confrères en exploitation, les bourgeois français protester contre toute idée de guerre entre la France et l'Italie parce qu'ils seraient obligés de fermer leurs boutiques et de déguerpir, mais demander accord et à cris la lutte de deux races, de la race latine contre la race germanique. Qu'importe à ces messieurs que la lutte entre la France et l'Italie contre l'Allemagne et l'Autriche amène la mort de millions de travailleurs, pourvu que le commerce de la petite boutique aille toujours, cela leur suffit. Tas de jésuites, va ! Mais quand le citoyen Albani, journaliste italien, vient affirmer ses idées républicaines, il nous fait sourire de pitié. Ce monsieur en quête d'une renommée sera nommé député et son premier acte sera de jurer fidélité à la dynastie de Humbert contre lequel ils élèveront des barricades s'il marche contre la France, mais qu'ils conserveront pieusement s'il marche contre l'Autriche. Quant au peuple, ces messieurs les parlotteurs s'en soucient fort peu, que le gouvernement soit républicain ou royaliste, le peuple ne doit-il pas rester matière à exploitation !

Le compagnon Fouque est intervenu dans cette réunion. « Si les organisateurs de cette réunion sont de bonne foi, a-t-il dit, ce n'est pas aux gouvernants qui ne se battront jamais entre eux qu'il faut parler, mais au peuple ! C'est le peuple qu'il faut convaincre ! Pour cela il faut arracher de l'intelligence du travailleur les préjugés dont elle est bourrée, et au premier rang de ces préjugés se place le patriotisme. » Les organisateurs, appuyés par ces messieurs de la presse et par leurs amis qui se trouvaient dans la salle, ont organisé alors un boucan infernal. Une bagarre s'est même produite. Un des organisateurs est venu ensuite déclarer qu'il était patriote et ennemi de l'anarchie, ce dont nous nous moquons un peu entre parenthèses, et la séance a été levée.

## Algérie

Voici ce que nous trouvons dans un journal d'économie politique bien sage et bien pensant :

Nous avons en ce moment une crise foncière provoquée principalement par la violation des lois spéciales à l'Algérie sur la propriété immobilière. Les indigènes ont été dépouillés par les spéculateurs de la façon la plus odieuse. Des propriétés ont été vendues illégalement par-devant le tribunal à des prix dérisoires, quelquefois à dix francs l'hectare. L'indigène, sans ressources, ne peut rien contre cela.

Il semble que tout le monde prête la main à ce banditisme quasi-légal, alors, cependant, que l'administration et le ministère public étaient armés par la loi pour l'empêcher.

Les indigènes dépouillés, sans ressource aucune, commettent journellement des vols. Ce sera bientôt leur seul moyen d'existence.

## Espagne

C'est avec joie que nous annonçons l'apparition du journal anarchiste de Barcelone *Tierra y Libertad* (Terre et Liberté), journal de quinzaine anarchiste communiste, avec les épigraphes de Diderot : « La nature n'a fait ni serviteur ni maîtres ; je ne veux ni donner ni recevoir des lois ! » et de Bakounine : « Plutôt que de consentir au gouvernement des savants passons-nous de science ! »

*Tierra y Libertad* nous apprend que les plus vaillants de nos compagnons de Tarrasa ont été emprisonnés par les bourgeois de la ville furieux de n'avoir pu mettre la main sur l'individu qui avait fait partir un pétard sur le seuil de l'un d'entre eux. Le journal ouvre une souscription en faveur des familles des camarades détenus.

## Portugal

Telle est la lâcheté des avocats, tel est l'aplatissement de la bourgeoisie que les gens de loi nommés d'office pour faire semblant de défendre notre ami Pinto, accusé d'avoir bâtonné le vil Pinheiro Chagas, se sont unanimement récusés.

## Indes

Quand une affaire coûte plus qu'elle ne rapporte la faillite survient ; quand un pays donne plus qu'il ne reçoit il s'appauvrit ; c'est ce qui arrive à l'Inde, grâce aux pirates anglais qui règnent en maîtres sur ce beau pays.

L'écrivain anglais bien connu de nos lecteurs, Sketschley, a publié dans le *Commonweal* une statistique établissant que pendant vingt-cinq ans, il est sorti de l'Inde 616 219 906 livres sterling (15 milliards, 255 millions, 497 mille, 650 francs) de plus qu'il n'en est entré.

Cette statistique seule fournit déjà une explication suffisante aux famines périodiques qui détruisent tant de millions d'hommes, mais il ne s'agit là que des sommes qui sont envoyées en Angleterre, la spoliation sur place est autrement considérable, et ce que dévorent les vampires anglais demeurant dans l'Inde dépasse toute appréciation.

L'asservissement de ces innombrables populations n'est possible que par un régime de gouvernement tel qu'on n'en peut concevoir de plus tyrannique.

Le gouvernement de l'Inde consiste en un ministre assisté de quinze personnes dont cinq nommées par la Compagnie commerciale des Indes Orientales. Il est donc notoire que l'Inde est régie par une compagnie d'actionnaires, à côté de laquelle le gouvernement anglais ne figure que comme protectorat.

Ces seize personnes résident en Angleterre, cinq seulement demeurent dans l'Inde et ont sous leur dépendance 230 millions de sujets. Macaulay disait qu'aucun gouvernement au monde n'est mieux entendu pour prévoir les dangers de tout genre et y faire face ; en moins d'une demi-heure cinq personnes se réunissent, se concertent, et, leurs délibérations restant secrètes, peuvent, après une seule séance, décréter par exemple que la presse entière d'une nation sera baillonnée.

Le *Standard* lui-même, organe principal de l'aristocratie anglaise n'a-t-il pas écrit un jour (en 1877) que « le gouvernement actuel de l'Inde est le plus despotique qui ait jamais existé » ?

Et pour étouffer dans l'œuf tout germe de révolte, des lois furent rendues qui permettaient de contrôler toute espèce de publications. Un décret de 1878 édicte entre autres : Art. III. Tout imprimeur ou éditeur fournira telle caution qu'il plaira au gouvernement. Il lui est défendu d'imprimer une ligne, un mot qui pourrait provoquer la désaffection ou la défiance contre le gouvernement ; art. V. Tout livre, article, brochure, pamphlet, feuille volante ou quoi que ce soit d'imprimé en langue orientale, et fauteur du délit visé par l'article 3, sera saisi, ainsi que les presses, machines, lettres, pierres lithographiques, papiers, etc., tous les outils et matériaux qui ont servi à l'impression de ces écrits ou appartiennent à la maison qui les a édités. L'article XI porte que si ces publications ont paru en dehors de l'empire indo-britanique, elles seront néanmoins également confisquées.

Plus loin le code pénal hindou contient article 124 le paragraphe suivant :

Quiconque cherche à inspirer par parole ou par écrit des sentiments de désaffection contre le gouvernement régulier de l'Inde Britanique sera déporté à vie ou pour un temps, ou condamné à un emprisonnement de trois ans et à l'amende.

A l'abri de ce terrorisme quelques cent mille Anglais maintiennent en respect et dans un état d'impuissance muette et désespérée ces nombreuses populations.

S'ils n'y prennent garde, les Européens et les Américains courent le risque de subir le sort que les Hindous n'ont pu éviter.

Car, s'il est vrai qu'un certain degré d'oppression pousse à la révolte, il ne l'est pas moins que la tyrannie absolue éteint l'esprit de résistance, ainsi qu'en fournit la preuve le prolétariat en haillon de tous les pays, qui a été réduit à un si complet état d'avilissement qu'au lieu de combattre avec les révolutionnaires, elle va plutôt grossir les rangs de l'armée de la réaction.

*Freiheit.*

## Serbie

Il paraît que le mouvement agraire ne va pas être limité à la Roumanie. La révolte des paysans a éclaté en Serbie dans le district de Saitchar.

Prière à nos amis serbes de nous envoyer des renseignements.

## Suisse

Le premier numéro de la *Critique Sociale* publiée à Genève à l'Imprimerie Jurassienne (24, rue des

---

qualibérés, et qui leur donnent un lit et du travail, sans jamais demander un mot de leur passé. Mais on pourrait dire qu'ici il y a embauchage. Tout cela prouve que ces « criminels » ne sont pas aussi terribles que le disent les directeurs des prisons. L'immense majorité d'eux sont honnêtes avec ceux qui le sont avec eux. S'ils se révoltent contre la société, c'est qu'il y a de quoi les révolter. Les plus redoutables sont ceux qui ont reçu pendant plusieurs années l'éducation des chiourmes.

Grottes) vient de paraître. Ainsi nous allons avoir un confrère anarchiste en Suisse, et nous saluons de tout cœur son apparition.

La *Critique Sociale* s'adresse surtout à ceux qui ne sont pas encore anarchistes et s'efforcera de se répandre surtout là où nos idées peuvent trouver de nouveaux adhérents. Aussi est-elle rédigée dans un langage très simple et elle tâchera de démontrer nos idées en s'appuyant surtout sur les faits de la vie quotidienne.

Tous nos meilleurs vœux de réussite.

Prix de l'abonnement, par an 2 francs pour la Suisse, et 3 francs pour l'étranger.

## Angleterre

La police s'entretue. Voici deux cas du même genre dans le courant de quinze jours.

Au moment où un sergent de police accompagnait un prisonnier que l'on transférait d'une prison à une autre, un policier, mis dernièrement en retraite, l'approche, tire un fusil de sous sa redingote et tue son ex-camarade. Ensuite il jette son fusil, saisit son revolver et se brûle la cervelle. On transporte deux cadavres à l'hôpital.

Samedi passé un autre cas pareil se produisait en Irlande. Trois policiens sont casernés dans un poste isolé dans la campagne. Le sergent rentre tranquillement au poste, lorsque son camarade, ou plutôt son subordonné, se lance sur lui et décharge son fusil à bout portant, dans la poitrine du sergent; puis il saisit une baïonnette et l'achève, après quoi il passe dans une autre chambre et s'enferme; et lorsque d'autres policiers arrivent pour l'arrêter, il se brûle la cervelle.

Dans les deux cas, la vengeance a eu lieu pour des dénonciations. Les deux sergents avaient dénoncé leurs subalternes, et les subalternes se sont vengés en mettant à mort leurs chefs.

On a beau abrutir les policiers : l'esprit de révolte trouve son chemin jusque dans les rangs de la police.

## BIBLIOGRAPHIE

*Radical ou anarchiste*, brochure de 96 pages, par le compagnon Emile Darnaud.

C'est avec le plus grand plaisir que nous venons de lire cette brochure qui est l'œuvre d'un honnête homme, non pas dans l'étroite signification que l'on donne ordinairement à ce titre, mais dans toute son ampleur et nous lui envoyons notre plus cordiale poignée de main pour le bon moment que la lecture de sa brochure nous a fait passer.

Le compagnon Darnaud, ancien officier de l'armée française, officier de la Légion dite d'honneur et de l'Instruction publique, membre correspondant de l'Académie de législation, conseiller d'arrondissement, etc., était un bon et loyal républicain croyant sincèrement que la République telle que la conçoivent les Clémenceau et consorts, contient en germe toutes les institutions susceptibles de donner plus de liberté à l'individu et de supprimer la misère morale et physique. Un jour le doute est entré dans son esprit et presque subitement il s'est aperçu de l'erreur dans laquelle il avait vécu jusqu'alors, il se prit à réfléchir que la république était une forme de gouvernement ayant ses turpitudes et ses bassesses comme les gouvernements qui l'ont précédée, distribuant ses faveurs à quelques-uns en exploitant plus que jamais la masse travailleuse, se désintéressant volontairement et forcément de la question économique, ou n'intervenant toujours qu'en faveur du maître contre l'esclave, et, presque seul, correspondant par hasard avec quelques amis inconnus, il passa en revue les diverses écoles socialistes, jugeant avec un bon sens et une libre pensée excessivement rares le possibilisme, le guesdisme, le blanquisme, qu'il déclare ne pas répondre aux aspirations de liberté qui domineront fatalement lors de la prochaine révolution économique.

Il vient enfin à l'idée anarchistes qu'il trouve la conception la plus large que l'on puisse se faire du progrès. Il ne lui ménage pourtant pas certaines critiques auxquelles nous répondrons prochainement de façon, nous l'espérons, à ne lui laisser aucun doute, mais ce sont là des points de détail. Le compagnon Darnaud est à présent un anarchiste, un homme libre dans toute l'acception du mot, et son livre est à nos yeux le meilleur ouvrage de propagande que l'on ait fait depuis longtemps. Nous le recommandons vivement à tous nos amis qui peuvent se le procurer au bureau de la *Révolte*. Prix 1 franc.

* * *

Carlo Monticelli vient de publier son *Chansonnier Socialiste* (*Canzionere Socialista*). Quelques-uns des chants qui s'y trouvent sont d'une grande beauté et nos compagnons d'Italie en sauront bientôt les refrains. Prix 25 centimes l'exemplaire.

* * *

Nous avons reçu du compagnon Giovanni Geronzi une brochure intitulée *Il canto della fame* (Le chant de la faim). Cette œuvre intéressante renferme un certain nombre de pièces de vers qui respirent l'amour de l'Humanité et la sympathie pour les misérables.

Nous signalons surtout la pièce intitulée :

A LA COUR D'ASSISES

« Au-dessus de sa tête — amère ironie — brille l'inscription : *La loi est égale pour tous....* »

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Tandis qu'ailleurs, en Angleterre, en Irlande, en Amérique, la question sociale semble se réduire à une simple question agraire qui serait résolue par une transformation de la propriété foncière, du moins d'après les nationalisateurs du sol, qu'on dirait ne pas même soupçonner l'existence des travailleurs industriels, en France c'est tout l'inverse : on peut croire que les ouvriers agricoles n'existent pas et qu'il n'y a que les prolétaires des villes. A leur sujet, les socialistes autoritaires sont muets comme des carpes; le parti ouvrier ne parle jamais des paysans et, pendant mon séjour à la ville, j'ai pu constater que les anarchistes eux mêmes ne s'occupent pas autant qu'ils devraient le faire de la population des campagnes. Il s'agit pourtant d'une population de dix-huit à vingt millions d'habitants, et de leurs dispositions à l'égard des révolutionnaires dépendra en grande partie le succès de la Révolution.

Pourtant aujourd'hui, autant que parmi la plèbe des cités, la misère fait des ravages chez les malheureux paysans. Laissant de côté pour le moment les métayers et les fermiers, les journaliers et les valets dont le sort est intolérable, je vais parler de la situation du paysan propriétaire qui, acculé par la concurrence étrangère, écrasé par les impôts, achevé par l'hypothèque, ne peut plus y tenir et ne sait à quel saint se vouer. De tout côté on ne voit que des affiches annonçant la vente par suite de saisie immobilière de telle ou telle propriété, et ces terres sont vendues pour « une bouchée de pain » selon l'expression de nos campagnards. Je citerai comme exemple une propriété de 35 hectares du meilleur terrain avec une maison d'habitation ayant coûtée 7000 francs, qui a été adjugée au tribunal de Nérac pour la somme incroyable de 2000 francs. Si, comme le prêchent les économistes libéraux, on brisait les entraves qui gênent la mobilité et l'aliénabilité de la propriété foncière de manière à la rendre accessible aux capitaux, ceux-ci ne tarderaient pas à affluer et les sociétés financières monopoliseraient la terre comme elles ont monopolisé l'industrie.

Par ce qui précède et par ce qui se passe, le travailleur de la terre peut s'apercevoir que ce n'est pas le partageux de la ville qui veut dépecer son champ, mais que les rentiers, les banquiers, les usuriers de toute espèce qui, journellement, le pressurent, le lui prennent tout entier. Oui, camarades, une nouvelle bande noire n'attend que de nous voir ruinés de fond en comble pour accaparer nos terres à vil prix et pour faire de nous un misérable bétail, pire que nos serfs du moyen-âge.

Hardi les amis ! fils des Jacques qui firent 93, il est temps d'achever ce que nos aïeux ébauchèrent à cette époque et de pendre les richards d'aujourd'hui au chêne séculaire où ils pendirent les seigneurs. Vive la Commune ! la commune anarchiste qui, expropriant les riches, balayant la vermine des fonctionnaires qui nous rongent, abolissant hypothèque, impôt, dettes, service militaire, autant de choses qui nous affament et nous tuent, nous donnera la terre et la liberté.

Le groupe *le Coq Rouge*.

* * *

Le groupe communiste anarchiste stéphanois déclare n'avoir rien de commun avec ces prétendus révolutionnaires, qui se sont jusqu'à ce jour déclarés anarchistes et qui, dans ces temps derniers, ont pris part tant à Saint-Etienne qu'à Montbrison, aux comédies électorales.

* * *

Nous avons reçu de Chicago un nouveau lot de chromos représentant nos amis assassinés. Nous les laissons aux camarades qui désireraient se les procurer, au prix de 1 franc.

* * *

Les lecteurs de l'*Idée Ouvrière* prévenus que le journal ne peut continuer sa publication faute de fonds.

* * *

Au sujet de nos derniers articles, nous avons reçu quelques observations qui nous prouvent que nous nous sommes mal expliqués, ou plutôt que l'on nous a mal lu. Nous y répondrons dans le prochain numéro.

Nous sommes forcés de renvoyer une correspondance ainsi que les souscriptions et plusieurs communications.

* * *

Sommaire du prochain supplément : *Bréa*. G. Lacambre. — *La Guerre des Paysans* (vie de Jacquet). A. Weil. — *Le Rêve de Mogogul*, Diderot. — Mélanges et Documents.

* * *

L'adresse du comp. Jean Ferraton, artiste excentrique, est à partir du 10 juin au 1er juillet prochain poste restante à Dijon.

Le comp. Ferraton, disposant d'une demi-journée tous les jours, se met à la disposition des groupes et des camaranes pour les aider dans la propagande.

## PETITE CORRESPONDANCE

H. M. à Fourchambault. — M. à Saint-Etienne. — R. à Valence. — R. à Sciez. — G. à Marseille. — L. à Langon. — K. à Croix. — A. à Louvain. — G à Puteaux. — T. à Vienne. — J. à Bruxelles. — B. à Londres. — F. à Reims. — C. St G. à Geaune. — F. à Toulon. — G. à Beaumont. — M. à St-Quentin. — D. à Perpignan. — Reçu timbres et mandats.

Le compagnon auquel a été remis un exemplaire de « Arlequin Sauvage » de Delisle, par le comp. Reclus est prié de l'envoyer aux bureaux du journal.

P. à Ivry. — Reçu timbres. Cela ne fait rien, nous en trouverons toujours l'emploi.

L. à Rouen. — Le camarade est retourné à Armentières.

B. à Ancône. — Nous avons fait la commission. Pour les brochures anglaises, adressez-vous à la « Freedom » 34 Bouverie street, Fleet street, Londres, E. C.

H. à St-Georges. — Nous vous envoyons « Fais ce que veux ». C'est tout ce que nous avons en dehors des brochures que vous avez déjà.

B. à Lyon. — Envoyez-nous en une vingtaine.

B. à Alais. — Plus d'Entre Paysans, ni de Jeunes gens.

Les camarades de la chambre syndicale des hommes de peine sont priés de faire parvenir un exemplaire de leurs statuts au comp. Cayré, 4 rue de l'Hôpital, à Saint-Etienne.

Le comp. Girier est prié par le comp. Bastide d'Alais, de lui envoyer son adresse sinon de ses nouvelles.

## CONVOCATIONS

TOULON. — Les anarchistes sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu samedi 16 juin à 8 1/2 heures du soir, au local habituel. Urgence.

* * *

AMIENS. — La Jeunesse anarchiste invite tous les jeunes gens à assister à la réunion du groupe, le dimanche 17 juin, au café de l'Industrie, 97 chaussée Saint-Leu.

* * *

BRUXELLES. — Réunion du groupe « la Liberté », le lundi 25 juin, 18 rue de la Colline.

**La RÉVOLTE est en vente à Marseille chez**

MARIUS GAUCHON, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar.

**La RÉVOLTE est en vente à Pamiers chez**

A. BLANDINIÈRE rue Goudoullé, coin de Loumet
*Le citoyen Blandinière porte à domicile.*

**La REVOLTE est vente à Verviers chez :**

*A l'Aubette* de GÉRARD CHAMP,
VARIMONT, rue de Dison.
GUILLAUME LORQUET, rue des Foxhalles, *Hodimont*

**à Buenos-Ayres chez :**

ÉMILE PIETTE, calle Esmeralda, 773.

**à Lyon chez**

BERNARD, rue Moncey, 96.
MEYNET, 3, rue de la Chaire.
*Au comptoir du zinc rustique*, 78 Cours Vitton.

**à Armentières chez**

DENORY MULLER, *liraire*, place de l'église St Vaast.

*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE. 17. rue de l'Echiquier.

Première Année, N° 38 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 23 au 29 JUIN 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS LECTEURS

*Devant les prétentions excessives des vendeurs en gros, nous avons décidé de faire faire le service des libraires par un camarade. Nous prions donc tous nos lecteurs de nous faire connaître les adresses des libraires qui seraient susceptibles de prendre le journal. Nous les prions de faire tout leur possible auprès des libraires chez lesquels ils se servent d'habitude pour leur forcer la main.*

*Nos amis comprendront toute l'urgence qu'il y a à agir vite afin de ne pas laisser s'éteindre la vente ; d'autant plus que les porteurs, en relevant les bouillons du dernier numéro qu'ils avaient placé, ont affirmé aux libraires que* LA RÉVOLTE *ne devait plus pa aître.*

## LA VÉRITÉ SANS PHRASES

Nous avons reçu la lettre suivante :

Depuis quelque temps, vous avez entrepris un genre de propagande assez singulier et qui, de votre part, à lieu de nous surprendre. Vous semblez prendre à tâche de nous vouloir persuader que c'est une erreur de croire à la prochaine réalisation des idées anarchistes.

« A quoi bon, dites-vous, se leurrer... il s'agit de raisonner froidement, de dire les choses comme elles sont... En reconnaissant que nos idées ne sont pas immédiatement réalisables, nous constatons un fait. » Et, comme preuve, vous donnez « notre petit nombre ».

En arriver à une telle conclusion, après la brillante campagne menée pendant plusieurs années par votre devancier le *Révolté*, c'est vraiment inouï et bien fait pour produire cette accalmie que vous déplorez — et qui n'existe en réalité que dans votre imagination.

Qu'espérez-vous donc d'une pareille attitude ? Croyez-vous attirer ainsi beaucoup de prosélytes à l'anarchie ? Et ne voyez-vous pas, au contraire, la désespérance et le découragement que cela peut produire ?

« Nous sommes en trop petit nombre ! » Mais où avez-vous vu que le triomphe d'une idée soit le fait du nombre ? Quand Luther lança son libre examen ; quand Desmoulins, monté sur une table au Palais Royal, jeta son cri de révolte, avaient-ils pour eux le nombre, ces audacieux révolutionnaires ? Non, ils avaient la foi. Et ils triomphèrent. Ah ! si, comme vous, ils avaient au préalable consulté le chiffre de leurs adhérents, il est probable que l'idéal du premier fût demeuré aux limbes et que la Bastille serait encore debout.

Les révolutions ne donnent que ce que l'on sait prendre (c'est un fait constaté par l'histoire). Or, quand la Révolution triomphante aura brisé les derniers obstacles, pourquoi hésiterions-nous à accomplir l'œuvre émancipatrice dans toute son intégralité ? Quel motif de nous arrêter en chemin ? Et puis, qui pourrait empêcher le peuple vainqueur, de faire ce que firent les bourgeois en 89, c'est à dire prendre tout, — et cela immédiatement ?

En affirmant que nos idées ne sont pas immédiatement réalisables, vous prétendez constater un fait. Cette prétention est au moins étrange. En effet, qui vous autorise à parler de la sorte ? Qu'en savez-vous ? où puisez-vous cette certitude ? Supposez, par exemple, que demain un autre, tout aussi convaincu, vienne nous dire : « En révolution tout est possible pour qui sait vouloir. » Son dire serait certainement tout aussi probant que le vôtre.

La vérité, citoyens, c'est que nous sommes à la veille d'un immense débordement. La révolution est à nos portes. Que faire dès lors ? Devons-nous lâchement nous croiser les bras, ou aller bêtement nous faire écharper pour aider à l'instauration d'un Quatrième Etat ? Tel est pourtant le dilemme posé par la logique de votre raisonnement.

Eh bien non, il n'en sera pas ainsi, nous ne subirons pas cette alternative humiliante. Les anarchistes ont autre chose à faire, plus digne d'eux et plus conforme à leurs principes et à leur caractère.

Quand retentira le grand hallali révolutionnaire, soyons les premiers en tête du mouvement. Et là, l'escopette au poing, la poitrine ouverte aux coups de l'ennemi, prêchons d'exemple. Sachons, par notre énergie, inspirer au peuple combattant, cette confiance qu'il accorde au courage et à l'abnégation, et nous l'entraînerons au but que nous poursuivons : l'anéantissement du vieux monde d'exploitation et de privilèges et l'avènement d'un monde nouveau de justice et de liberté. Croyez-vous donc que ce soit si difficile et qu'il soit pour cela nécessaire d'être si nombreux ? Si les grandes masses sont l'indispensable bélier démolisseur — ce qui est incontestable — vous savez aussi bien que moi que seuls, les militants, les convaincus, — c'est à dire la minorité, le petit nombre, — sont aptes à la réalisation des idées, en impulsant, en stimulant la foule inconsciente.

Oh ! n'ayez crainte, le peuple ne restera pas en arrière : où vous irez, il ira. Seulement, gardez-vous de le consulter sur ce qu'il faut faire, il vous répondrait des bêtises et vous n'arriveriez à rien. Aller de l'avant, agir vigoureusement, tout est là en révolution : « Le peuple marchande toujours, disait Marat, il faut lui surfaire. »

Le succès est aux audacieux, dit le proverbe, donc soyons audacieux. Au lieu de nous amuser à supputer sur les chances de réussite, d'après notre plus ou moins grand nombre, formons une phalange de compagnons justiciers et, jetant notre bonnet par dessus les moulins, prenons pour devise : Fais ce que doit, advienne que pourra. Et, puisque l'histoire nous démontre que vouloir c'est pouvoir, sachons vouloir.

Bruxelles, 10 juin.

---

Nous applaudissons de tout cœur à l'enthousiasme guerrier de notre compagnon et, comme lui nous ne pensons et n'agissons que pour hâter le grand jour de la révolte. Mais pour donner plus de force à notre pensée, plus de portée à nos actions, il nous faut voir nettement le chemin et nous débarrasser de toute illusion, de tout préjugé qui nous ferait faire fausse route.

A cet égard, notre compagnon est sans doute d'accord avec nous. Eh bien ! qu'il se donne la peine de relire nos articles sur la *Praticabilité des idées anarchistes*. Qu'il relise aussi sans idée préconçue l'article suivant, *Notre attitude devant les réformes*, et il verra certainement que ses objections y ont déjà trouvé leur réponse.

Dans le premier article nous essayions de démontrer que nos idées seraient rendues applicables par l'énergie déployée dans leur propagande et leur diffusion par ceux qui les ont comprises. Le succès dépend de la force que nous mettrons au service de la révolution, mais si nous ne l'employons pas, cette force, si nous n'essayons pas de passer de la théorie à la pratique il faut bien reconnaître qu'il y a des obstacles. Si nos idées étaient immédiatement réalisables, nous serions tout à fait inexcusables de ne pas tenter la solution. Or, quelle est ou quelles sont ces difficultés : c'est là ce qu'il s'agit de chercher pour les surmonter au lieu de les nier. Et du reste si nous faisons de la propagande, c'est justement pour essayer de faire entrer nos idées dans la pratique, car si elles étaient immédiatement réalisables, la force des choses suffirait.

Quand donc nous tous — les camarades comme les autres — en viendrons-nous à envisager les choses froidement, à ne plus nous obstiner à voir par des verres grossissants l'objet de nos désirs et par le petit bout de la lorgnette ce que nous redoutons ? C'est la vérité seule que nous cherchons. Si nous nous décevons nous-mêmes, nous trompons aussi les autres et la révolution commencée est à recommencer.

* * *

Généralement, quand nos contradicteurs sont à bout d'autres arguments. « Oui, nous disent-ils, ce que vous voulez est bien beau, mais ce n'est pas praticable. » Et nous devons avouer que cette objection est toujours embarrassante, non au fond, mais dans la forme, car dans la société actuelle, nos idées paraissent en effet une utopie, et il est très difficile à l'individu qui n'a jamais porté son regard au delà de la société actuelle, d'arriver à comprendre que l'on puisse vivre sans gouvernement, sans monnaie, sans lois ni férules d'aucune sorte, alors qu'on a déjà tant de mal à s'entendre dans ce monde présent où les lois sont censées avoir pour but de faciliter les relations.

Les camarades qui nous écrivent auraient-ils voulu que l'on niât l'objection ? Ç'aurait été agir comme l'autruche, elle n'en aurait pas moins subsisté. Répondre par des sophismes ? Nous serions acculés dans une impasse d'où il nous serait impossible de sortir, sinon par d'autres sophismes. A ce jeu-là les idées ne gagnent jamais rien. Voulant élucider les idées, être à même de répondre à toutes les objections, nous cherchons tous les arguments qui peuvent nous être opposés et essayons d'y répondre de notre mieux ; mais avant tout nous cherchons à être nets et précis, et la vérité *vraie* ne nous effraie pas, puisque c'est

elle que nous cherchons. Nous affirmons que nos idées reposent sur la vérité, nous devons le démontrer en la cherchant en tout et partout.

***

Notre correspondant nous dit que nous donnons notre petit nombre comme preuve de l'impraticabilité de nos idées. Notre camarade nous a mal compris : ce fait n'était pas cité par nous comme un argument, mais nous constations le fait lui-même. Ceci change la question. Nous disions qu'il était difficile de réaliser immédiatement nos idée vu notre petit nombre, mais nous n'avons jamais eu la pensée d'en inférer qu'elles étaient impraticables parce que nous n'étions que minorité. Et d'ailleurs, n'avons-nous pas ajouté avec force répétitions, que *les hommes fortement convaincus d'une vérité cherchent à la propager sans se laisser arrêter par les difficultés et que c'est de l'énergie déployée à la propager qu'en sort le triomphe si elle est vrai.*

Le camarade nous reproche encore, et ce doit être là le véritable motif de sa lettre, qu'en ne laissant pas entrevoir la réalisation immédiate de nos idées nous jetons le découragement et la désespérance parmi ceux qui pourraient s'y rallier.

Encore un restant de l'éducation des partis politiques. Pourquoi promettre ce qui ne dépend pas de nous de tenir, et par conséquent préparer d'avance une réaction qui tournera contre nous ? Si nous étions un parti politique voulant arriver au pouvoir, nous pourrions faire aux individus un tas de promesses afin qu'ils nous portent à notre but ; mais en anarchie il n'en est pas de même, nous n'avons rien à promettre, rien à demander, rien à donner. Nous tâchons de démontrer aux individus qu'ils n'ont rien à attendre de la société actuelle, nous leur prouvons l'inanité des réformes à l'aide desquelles on veut les endormir. Nous essayons de leur faire entrevoir la possibilité d'une société meilleure en leur faisant comprendre que cette réalisation n'est possible que s'ils savent la vouloir. Ce n'est qu'au prix d'une révolution qu'ils arriveront à s'affranchir, voilà notre besogne. Le reste dépend d'eux et non de nous.

***

Justement si nous ne sommes pas partisans — pour notre compte — de la propagande faite à l'aide de grandes phrases, ronflantes ou sentimentales, c'est qu'elles font croire aux individus à une réalisation immédiate qui ne l'est pas. Ils arrivent tout flambants neufs à la propagande, croyant toucher le but du doigt, et, ne voyant rien venir, le découragement les prend, puis, l'un après l'autre, ils disparaissent sans qu'il en soit plus question. Combien en avons-nous vu arriver dans les groupes depuis dix ans qui ne parlaient de rien moins que de renverser, comme Samson, les colonnes du temple ! Où sont-ils aujourd'hui ?

Nous voulons faire de la besogne moins grandiose, moins brillante, mais plus durable. Loin de nous borner à prendre les individus par le sentiment, nous cherchons à les prendre surtout par la logique et la raison. Eh ! mon cher ami, nous n'empêchons pas qu'on prenne les individus par le sentiment. Ceux d'entre nous qui n'aiment pas les pauvres et les opprimés trouveront toujours plus profitable de rester du côté des riches et des oppresseurs. Mais au lieu d'en faire des *croyants* nous voulons en faire des *convaincus*. Il faut que tous ceux qui viennent à la propagande connaissent les difficultés qui les attendent pour qu'ils soient prêts à les combattre et ne se laissent point décourager.

***

Un autre préjugé qui a grande créance parmi certains anarchistes, est de considérer la masse comme une pâte malléable que l'on peut faire marcher comme l'on veut et dont on n'a pas à se préoccuper. Ce préjugé vient de ce que, ayant fait un pas de plus que les autres, on se croit une sorte de prophète et bien plus intelligent que le commun des mortels. « Nous ferons faire ceci à la masse. » « Nous l'entraînerons derrière nous », etc., etc. Vraiment des dictateurs ne parleraient pas autrement. Et, si nous relevons cette manière d'envisager les choses, c'est qu'il nous est arrivé plus d'une fois à nous-même d'employer ces façons de parler qui, certainement, ne répondaient pas à notre pensée.

Nous ne nions pas l'influence de l'exemple sur les foules. Nous sommes même certains que ce sera la meilleure propagande faite par les anarchistes en temps de révolution. Mettre leurs idées en pratique, ce n'est qu'à cette condition qu'ils pourront prendre part à la transformation sociale. Seulement, il faut être bien convaincu que, malgré tout, la masse n'agira que sous l'impulsion d'idées précédemment reçues. Or, si nous savons faire la propagande des nôtres, c'est leur influence qui se fera sentir. Nous n'aurons pas alors à craindre de ne pas être suivis, mais au contraire nous aurons à redouter les entraves apportées par ceux qui se considèrent comme des meneurs. En temps de révolution, les précurseurs sont toujours dépassés par la foule. Répandons donc nos idées, expliquons-les, élucidons-les, ne craignons pas de regarder la vérité en face. Et cette propagande, loin d'éloigner des adhérents à notre cause ne peut que contribuer à lui amener tous ceux qui ont soif de Justice et de Liberté.

## LES NOUVEAUX CANONS

Les Autrichiens viennent d'inventer un nouveau canon qui, à ce qu'il paraît, permettrait à deux ou trois artilleurs de démolir tout un bataillon en quelques secondes.

Les Italiens en ont inventé un autre, long de 12 mètres, agissant à l'air comprimé avec une simplicité sans précédents, qui vous permet d'envoyer un obus long de deux mètres, muni d'ailes qui s'ouvrent dans son trajet et contenant — excusez du peu — six cents livres de gélatine explosible, ce qui équivaut à mille livres de poudre-coton.

Voilà les engins puissants dont s'arment les bourgeois ; et maint révolutionnaire se demandera certainement que peut faire le peuple révolté, désarmé ou armé de méchants fusils, contre ces engins formidables ?

Evidemment, rien ! Lors même que chaque travailleur serait armé d'un de ces fusils-réclame dont on parle tant en ce moment — que pourraient faire les travailleurs contre les canons des bourgeois — si ces canons tirent contre le peuple ?

Et cependant, la révolution se fera, et le peuple vaincra les bourgeois par un moyen bien simple. A un moment donné l'entrain de son soulèvement jettera la désorganisation dans le camp des bourgeois, et leurs canons puissants ne tireront pas !

C'est ainsi que toutes les révolutions se sont faites. Si l'armée marche contre le peuple, s'il y a unité dans l'action de l'armée bourgeoise, le peuple ne peut rien, lors même que cette armée serait armée de simples bâtons avec une baïonnette au bout. Elle offre toujours une force avec laquelle le peuple, inaccoutumé à guerroyer, ne peut pas se mesurer.

Mais il arrive un moment où les revendications du peuple deviennent si menaçantes, où elles se font avec un tel ensemble, que le camp des bourgeois se trouve désorganisé. L'hésitation gagne les plus résolus d'entre eux, les soldats refusent d'obéir. Les chefs ne comptent plus sur l'armée. Et, en face du soulèvement populaire, cette armée se débande. Alors — et seulement alors — le peuple est vainqueur.

Voilà pourquoi tous ces génies militaires qui rêvent commander le peuple, — génies méconnus se rêvant être des Napoléon, — nous font rire. Dans une bataille rangée, s'il a une armée bourgeoise unie contre lui, le peuple ne peut pas vaincre. Sa force est ailleurs. Sa force est dans l'entrain irrésistible du soulèvement, dans la foule qui impose par sa masse.

Si la Commune fut vaincue en 1871, ce n'est parce qu'elle eût été mal armée, ou mal commandée. Elle fut vaincue faute de combattants. Elle fut vaincue parce que, à cette époque, il n'y avait pas d'idée capable de bouleverser *toute* la masse des travailleurs de Paris, et seule l'élite des travailleurs prit part au mouvement.

Si tout Paris ouvrier se soulevait, les fusils des Versaillais n'auraient pas porté ; la désorganisation gagnait l'armée versaillaise et le peuple était vainqueur.

Cela n'arriva pas encore en 1871. Mais cela arrivera vers la fin de ce siècle. Et, lorsque la grande masse du peuple se soulèvera, lorsque notre propagande aura pénétré dans l'armée et que nous aurons miné l'autorité des chefs, nous n'aurons plus à craindre les canons pneumatiques et autres. Ils seront désertés par leurs artilleurs.

Ce que nous craignons pour la prochaine révolution, ce n'est pas les canons à dynamite que le peuple aurait en face de soi. C'est ceux qui tireront l'armée révolutionnaire par derrière, qui chercheront à arrêter son élan en lui criant : « N'allez pas trop loin ! »

Ceux-là, qu'ils portent la redingote ou la blouse, seront le vrai écueil de la révolution, — non pas les canons qui ne tireront que lorsque la révolution se sera arrêtée dans son élan.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Montbrison. — Le 18, le procès de notre ami Bordat revenait devant les assises de cette ville. Notre ami a jugé inutile de s'y présenter.

Voici un extrait de la brochure qu'il vient de faire paraître à cette occasion :

Quinze années de lutte politique au milieu des partis, m'ont attiré déjà bien des haines et des persécutions de la part de cette meute de politiciens, dont les convictions sont côtées en haut lieu, comme le sont à la bourse les actions Ottomanes ou les spéculations Tonkinoises.

J'ai eu à essuyer à peu près toutes les coquineries dont ces gens-là peuvent être capables à l'égard des socialistes qui les gênent.

Calomnies et dénonciations de la presse reptilienne,

Espionnages de mouchards ;

Arrestations légales et illégales, perquisitions, vol d'argent et d'objets divers, traquenards judiciaires, procès de tendance, condamnations sur commande, emprisonnement, brutalité de geôliers, cellules, cachots, etc., enfin, toutes les peines physiques et morales dont le pouvoir établi abreuve ordinairement les violateurs de ce qu'il appelle « *les droits acquis.* »

Pourquoi cet acharnement sur ma modeste personne ? Est-ce avec l'intention de me faire changer d'avis ou de me faire taire ?

Dans ce cas, mes persécuteurs me connaissent peu. Qu'il leur suffise donc à l'avenir de savoir que j'appartiens à cette catégorie de gens qu'on peut *quelquefois convaincre*, mais qu'on ne *corrige jamais !*

Cette fois c'est dans un bourg pourri de réaction que la comédie doit se jouer ; c'est à Montbrison que les Jacomets ont fait appel à une douzaine de *rentiers, d'industriels, d'officiers en retraite* qui d'un commun accord avec les magistrats de profession, devront juger du degré de criminalité de mes opinions.

Eh bien ! pour cette fois, je vais me priver de l'honneur d'apprécier la calvitie intellectuelle et physique de ce monde là. Je n'irai pas à Montbrison. D'accord avec mes amis, nous avons jugé que la propagande n'avait rien à y gagner et la somme d'argent à dépenser, serait bien mieux placée dans cette brochure.

J'ajoute que, quoique banni de 15 villes du territoire de la « république », je n'ai pas encore eu à endurer les peines de l'exil ; ce genre de persécution faisait défaut dans ma vie. Appelé à choisir entre ce cimetière de vivants qu'on nomme une prison et la vie chétive et aventureuse du proscrit, je me suis prononcé pour l'inconnu : j'ai choisi l'exil, et c'est de là que j'envoie à mes amis l'assurance de mon entier dévouement à la cause révolutionnaire et socialiste, et à mes persécuteurs, celle de mon plus profond mépris !

***

Vienne. — Samedi dernier a eu lieu dans la salle

du théâtre de Vienne, une réunion publique et contradictoire organisée par les anarchistes.

Le comp. Orcelin, immédiatement après l'ouverture de la séance, flétrit la conduite de Joffrin, Ranc et Clémenceau, qui se mettent, après les atrocités des uns, et les promesses des autres, la main dans la main pour faire triompher leur avènement au pouvoir.

Après lui, le comp. Girier, à l'aide du dossier d'accusation dressé par le commissaire de Roanne contre notre ami Bordat, commence le jugement de la bourgeoisie. Puis, après avoir fait la critique de ces accusations, soutenu et commenté les paroles de Bordat, il cède, dans un méprisant défi, la parole aux contradicteurs.

Cinq minutes se passent. Les radicaux ventrus qui sont dans la salle, se renfoncent dans leurs coins afin de se dissimuler; sur quoi le comp. Girier leur reproche leur lâcheté dans Vienne où ils se contentent de calomnier les anarchistes au cabaret et n'osent venir les contredire en plein jour. Il fait ensuite la démonstration de l'idéal communiste anarchiste qui, pendant trois quarts d'heure, est écouté avec une attention soutenue par l'assistance; puis, sur les applaudissements chaleureux qui accueillent cette démonstration, il s'écrie: « Voilà ce que veulent ces horribles anarchistes que l'on traite d'incendiaires et d'assassins: c'est le bonheur de l'humanité!

« Voilà ceux que l'on poursuit comme Bordat, que l'on traque comme des bêtes fauves; eh bien, messieurs les bourgeois, Bordat qui a répondu par le plus profond mépris à votre jugement de première instance, n'a pas attendu le second et il est en sûreté maintenant. Il attendra sur la terre étrangère que les corps des bourgeois aient comblé les fossés des frontières pour franchir ce port et rejoindre ses anciens amis. Vive la Révolution! »

La salle se sépare au milieu des applaudissements. Une collecte, faite à la sortie, a produit 8 fr. 05 pour les détenus politiques.

* * *

Il est dit qu'il suffit dans notre société corrompue d'avoir des idées de liberté et de justice, pour être livré aux persécutions des horribles bourgeois.

Pendant que le comp. Detale était à faire un mois d'abrutissement sous la bannière tricolore, sa compagne qui n'a que son travail pour ressource, était lâchement et sans aucun prétexte, mise à la porte du ventru Paul Sorbier, rue Ponsard, chemisier en gros enrichi aux dépens de ses lingères.

Merci, monsieur, au jour de la liquidation sociale votre compte sera porté sur la grande facture.

* * *

Amiens. — Trois des plus importants tissages mécaniques, les bagnes Coquel, Hagimont et Mourel, syndiqués pour la circonstance, viennent de faire subir à leurs esclaves, une baisse de salaires de 20 pour 100. Avant la diminution, le maximum de la journée était de 3,30 et le minimum de 2 fr., soit 2,75 en moyenne. Si nous retirons 10 pour 100 de retenues diverses, amendes, etc., soit 0,27, il reste 2,48, sur lesquels, dans bon nombre de bagnes, on retient encore de 1,50 à 2 pour 100 pour les caisses de secours mutuels.

Ce salaire, quoique très minime, a paru trop élevé à ces philanthro-capitalistes, puisqu'ils prétendent le réduire encore de 20 pour 100, c'est à dire descendre la journée de travail au prix fabuleux de 2 fr., sous prétexte que les capitaux qui, il y a quelques années, rendaient à leurs coffres-forts de 30 à 35 pour 100, ne donnent plus que 15 ou 20.

Il n'y a pourtant pas moyen d'arguer du grand dada habituel: « c'est le fait de la concurrence étrangère », puisque les velours anglais sont battus sur notre marché. Mais c'est qu'il y a stock dans les magasins et que les capitaux engagés sur les produits fabriqués restent inactifs. De là relâche dans le rapport des affaires et, de ce chef, pénurie pour le facteur capital.

Il n'y a plus qu'une bonne expédition tonkinoise à faire pour créer de nouveaux débouchés au progrès incessant du machinisme, à moins cependant que la révolution sociale, créant une ère de régénération sociale par le communisme anarchiste, ne taille dans toutes ces belles pièces de velours des vêtements pour les loqueteux qui les ont tissées.

En présence de ce pacte de famine, les ouvriers et ouvrières de cette importante corporation auraient peut-être relevé la tête s'il n'y avait pas eu des endormeurs pour les syndiquer afin de lutter par la « sagesse et la modération », attendant la protection des lois bourgeoises contre les lois de la nature. Peut-être même, quand paraîtront ces lignes, il y aura grève, avec l'autorisation de M. le Préfet, qui a promis d'intervenir. Le résultat n'est pas douteux: c'est la guerre des bras croisés, en attendant le saut final du patronat et de ses souteneurs masqués, les endormeurs.

## Belgique

La Belgique se trouve en pleine période électorale le 12 juin des élections législatives ont eu lieu, seulement cette fois-ci, à Bruxelles, le nombre des postulants au siège de député s'est agrandi par suite de l'entrée du *parti ouvrier* dans la comédie électorale.

Il présente, en effet, sept candidats ouvriers, dont un avocat, un journaliste, un médecin et un employé s'intitulant *ex-marbrier*, enfin tout le dessus du panier de la galerie.

Afin de convaincre la petite bourgeoisie (car ici ne sont électeurs, que ceux qui payent 42 fr. 42 d'impôt) qu'il est de son intérêt de les envoyer parlotter à la place des hâbleurs bourgeois qui y ont été en représentation jusqu'à présent. Ils ont entamé une campagne de propagande au moyen de réunions et d'affiches, afin de leur prouver que le suffrage universel était le meilleur moyen d'empêcher la *révolution sociale*, que la République était le meilleur des gouvernements, qu'en un mot leur cœur débordait d'amour pour la classe ouvrière dont ils veulent eux, les seuls *socialistes pratiques*, faire le bonheur, afin que l'envie ne lui vienne pas de le faire lui-même.

La première de ces réunions a eu lieu le 1er courant à la salle Saint-Michel, au bureau siège un président qui se para naguère du titre d'anarchiste, mais depuis quelques années est rentré au bercail socialiste d'où il n'eût jamais dû sortir, après une allocution paternelle de ce vieux patriarche recommandant aux électeurs les candidats du parti ouvrier nous voyons défiler quatre de ces futurs législateurs promettant toute sortes de belles choses aux petits bourgeois s'ils avaient la géniale naïveté de les envoyer paître dans l'arène parlementaire, plus de crise commerciale et industrielle, plus de faillite, plus de krachs financiers, plus de gros commerce écrasant le petit, plus d'agiotage drainant les petits capitaux, en un mot une ère de félicité sans borne, à tel point que les trois ou quatre petits bourgeois qui se trouvaient là, se pâmaient déjà d'aise, rien que de s'y voir.

Quand aux ouvriers qui formaient le vrai public, on ferait des lois protégeant leur vieillesse, enfin, une espèce de socialisme d'Etat à la Bismarck, mais cependant ils ne devaient pas oublier qu'en tout et *surtout* en politique, il faut beaucoup de patience et avec le temps quand les socialistes auront le pouvoir, c'est-à-dire au train d'où vont les choses en Belgique, dans une dizaine de siècles on pourra commencer à mettre sérieusement les mains aux réformes qui se trouvent dans le programme de ces pitres, qui n'ont pas honte de conter pareils calembredaines à leur public, le prenant sans doute pour un ramassis d'imbéciles.

Le compagnon Wysman ayant demandé la parole, on finit par la lui accorder, et en quelques mots brise la toile d'araignée que ces futurs grands hommes avaient tissée avec plus de patience que de talent, il montre à l'assemblée qui souligne par ses acclamations enthousiastes, le peu de fond des déclarations précédentes, il montre l'évolution économique aboutissant à la suppression des intermédiaires, et la fin de la petite bourgeoisie, le dualisme résultant de cette situation, et la révolution couronnant cet état de chose dans un avenir prochain. Il montre l'Allemagne, la France et l'Amérique, où les travailleurs s'apprêtent à conquérir leur place au soleil en foulant aux pieds le bulletin de vote et en arrachant par la force à la bourgeoisie ce qu'elle ne voudra jamais accorder par la persuasion.

Le compagnon Wysman ayant déclaré qu'il était prêt à soutenir la contradiction, personne ne s'y risque et la séance est levée.

En somme bonne propagande et qui a montré à ces aspirants députés qu'il y a, à Bruxelles, un public sympathique aux idées anarchistes.

La deuxième réunion a eu lieu, au Jardin joyeux, le 2 courant: la seconde série de candidats a donné une seconde représentation électorale rééditant les mêmes balivernes que les premières, un des orateurs est allé jusqu'à faire l'apologie du régime républicain français, citant le conseil municipal de Saint-Ouen, mais oubliant *volontairement* toutes les horreurs dont on a abreuvé les travailleurs français. Ce qui a permis à Wysman d'en faire le tableau, et de faire une critique complète du régime parlementaire, encore une fois aux applaudissements de la presque unanimité de l'assemblée. Ce succès des critiques anarchistes, avait paraît-il mis le comble à la fureur des potentats du parti ouvrier, car au moment ou Wysman allait finir, le *Grand lama Volders* demanda la parole pour une motion d'ordre, et déclara protester au nom de la liberté de la tribune contre l'usage qu'en faisaient les anarchistes, en venant ainsi *méchamment* jeter des pierres dans le jardin du temple ouvrier, et abîmer ainsi l'effet de tout leur verbiage socialistico-coopérateur-autoritaire.

Notre ami déclara alors qu'il avait laissé leur personnalité hors du débat, qu'ils entraînent dans la lutte avec un bagage politique et économique de pacotille, et que c'était sur ce bagage que s'étaient portés tous ses coups, quand à l'interruption, il la considérait comme un aveu d'impuissance et une preuve de la peur qu'ils ont de voir discuter sérieusement leur tactique, que cet aveu lui suffisait et qu'il laissait l'assemblée juge de leurs procédés. *Le Lama* se livra alors à un solo des plus réussi où la fureur ne le cédait en rien à la bêtise. Nous avons eu souvent l'occasion d'entendre des contradicteurs mais rarement l'anarchie n'en a rencontré de plus ignorant et de plus prétentieux. Et dire pourtant que c'est ce qu'ils ont de plus fort à nous opposer cela est réellement consolant, car avec des adversaires pareils, les idées anarchistes ne peuvent que gagner du terrain.

Un dernier mot pour finir; des citoyens sincères nous reprochent de faire le jeu des réactionnaires en attaquant ainsi leur tactique, nous n'avons aucune animosité contre qui que ce soit, quand il est sincère, en plus, il nous importe aussi très peu qui décroche la timbale dans les élections, vu que, *quel qu'en soit le résultat*, notre situation n'en sera pas changée. Nous n'avons donc en vue que de faire comprendre à la masse que le parlementarisme est une institution à balayer, et quelles que soient les circonstances, nous n'y failliront pas.

*Fais ce que dois, advienne que pourra*, telle sera toujours notre règle de conduite.

Dans une troisième réunion à Saint-Josse notre ami eut encore l'occasion de développer longuement nos critiques du parlementarisme, après une réplique d'un candidat, un citoyen vint déclarer à la tribune qu'il s'étonnait de voir les anarchistes faire bande à part et ne pas vouloir entrer dans le parti ouvrier où ils pourraient apporter le concours de leur énergie, et l'entraîner dans une voie plus révolutionnaire; que cette conduite renfermait une énigme qu'il voudrait voir expliquer. Wysman retourna alors à la tribune au grand mécontentement des candidats qui voulurent faire du boucan, seulement l'attitude de l'assemblée les rappela immédiatement au respect d'eux-mêmes, et c'est aux applaudissements unanimes de l'auditoire qu'il retourna tous leurs arguments et qu'il répondit à son interlocuteur qui, lui, avait agi sous l'influence d'un sentiment louable à tous les points de vue, mais partageait encore l'illusion de la possibilité de cette concentration révolutionnaire qui a si souvent été essayée, mais qui a toujours avorté à cause des éléments disparates qui doivent la composer.

Le 12 juin, elles ont donc eu lieu ces élections qui avaient donné aux bourgeois l'occasion de manifester leur sympathie pour les ouvriers.

Or, sur 19 000 votants, la liste ouvrière en a recueilli 900 en moyenne.

Il nous souvient qu'il y a une huitaine d'années le parti socialiste voulut faire l'expérience des sympathies bourgeoises et trois candidats furent présentés aux élections législatives, les citoyens Coulon, Brismée et Brasseur. Ils obtinrent 600 voix. On s'aperçoit que les dispositions de la bourgeoisie ne sont guère changées, car les 300 voix qu'ils ont gagnées en huit ans, ne sont dues qu'aux radicaux qui ne présentaient qu'une liste incomplète.

Enfin les catholiques triomphent, le parti libéral est bien mort, place à la réaction franche, sans ambage, marchant résolument en arrière, brisant les dernières illusions de progrès pacifique, imposant la voie révolutionnaire aux plus timorés. Nous aimons les situations nettes, et il vaut mieux que le peuple sache qu'il a devant lui un ennemi intraitable qu'un faux ami. Espérons que l'excès du mal fera songer d'autant plus vite au moyen de le faire disparaître.

## Espagne

La pompe aspirante de l'impôt continue de déposséder les petits propriétaires au profit des grands capitalistes. Une statistique récente donne la liste des propriétés confisquées par l'Etat pour non paiement des impôts. Elles sont au nombre de 414 565. Dans la seule province de Cuença on en compte 63 562; dans celle de Saragosse 73 395. « Tous mendiants! » tel est le mot d'ordre de la société.

(*Grito do Povo*)

## Italie

Les compagnons de Gênes nous annoncent pour le 1er juillet la publication d'un journal anarchiste-

communiste, le *Spartacus*, organe des esclaves blancs. Bonne chance aux vaillants compagnons !

* * *

SICILE. — Le journal *Riscatto* a été saisi. Soyez sûrs, MM. les policiers, qu'il répétera demain ce qu'il a dit hier.

* * *

L'écroulement d'une mine de soufre a récemment écrasé quelques ouvriers. On fait une enquête et l'on reconnait que les plus simples mesures de précaution avaient été négligées par les propriétaires de la mine. Naturellement les coupables ne sont pas inquiétés. Mais quelques jours après l'événement, un ingénieur un admnistrateur et un grand actionnaire de la mine prenaient le frais sous les ombrages voisins. Trois coups de fusil partirent soudain de trois points différents et justice était faite.

*(Questione Sociale)*

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les nombreuses adhésions recueillies par notre précédente circulaire (voir la *Révolte*, n° 19), tout en nous prouvant que la nécessité de l'existence en France de deux organes anarchistes internationaux, l'un de théorie et l'autre de lutte ouverts à tous, soutenus par tous et créés dans des conditions qui leur permettent de lutter sérieusement, est complètement reconnue par tous les anarchistes, nous font un devoir de poursuivre avec ardeur l'œuvre que nous avons entreprise.

Notre idée ayant été approuvée, nous nous bornerons dans cette circulaire à indiquer notre manière de voir relativement à la publication de ces organes, ce que nous n'avions fait que très succinctement dans notre circulaire précédente.

Que les compagnons nous excusent si, dans les détails qui vont suivre, nous ne parlons que de l'organe d'action ; certes, nous sommes également partisans de l'organe théorique, mais il nous faut aller au plus pressé ; il nous faut *surtout un journal d'action*, et c'est, croyons-nous, pour créer cet organe que doivent, en premier lieu, tendre tous nos efforts.

Dans notre précédente circulaire, nous disions : « Assurons aux organes de théorie et de lutte dont nous venons de parler la vie pour six mois, un an, s'il le faut ; et, lorsqu'un organe aura lutté pendant six mois, un an sans avoir eu besoin de toucher un centime au produit de la vente, cet organe aura la vie assurée. » Quelle serait donc approximativement la somme nécessaire pour assurer la vie à l'organe de lutte pendant une période de six mois au moins ?

Si nous consultons les comptes du *Forçat du Travail*, nous voyons que cet organe dépensait par numéro pour un tirage de 5000 exemplaires la somme de 120 francs ; dans un de ses derniers numéros, le *Révolté* accusait pour un tirage de 8000 exemplaires une dépense de 170 francs. Donc, si nous tenons compte de l'excessif bon marché de la presse, nous constatons que nous serons obligés de faire un journal à un sou dont le format soit plus grand que celui des deux journaux cités ; si nous mettons en ligne de compte les frais de publicité par voie d'affiches du nouvel organe, et peut-être aussi quelques saisies, nous voyons que nous pouvons porter la dépense à 200 francs par numéro, ce qui nous fait pour six mois ou vingt-six numéros une somme de cinq mille deux cents francs, c'est-à-dire environ une somme de cinq à six mille francs.

Quelques compagnons trouveront sans doute que cette somme est très forte et que l'on pourrait publier le journal avec moins d'argent ; nous leur ferons remarquer que le but que nous nous sommes proposé est de fonder un organe armé pour la lutte ; que, par suite, nous ne voyons pas la nécessité de ne faire des sacrifices qu'à moitié et qu'il est préférable que l'organe reste quelques mois de plus en gestation plutôt que de retomber dans les fautes du passé, et créer un organe qui ne serait pas mort né, mais qui risquerait fort de mourir en faisant ses premières dents.

La somme nécessaire ayant été versée, le journal est fondé. Or, en supposant que le groupe anarchiste de Toulon soit chargé de la publication du journal, puisque cet organe est l'œuvre de tous, le groupe de Toulon reçoit les divers articles et correspondances envoyés par les autres groupes et les publie au fur et à mesure en laissant la priorité aux correspondances ayant trait à un acte qui vient d'être accompli et aux articles relatifs à cet acte. De plus, les membres du groupe de Toulon qui ont déclaré vouloir se porter comme gérants, s'entendent entre eux pour se succéder.

Durant le temps pendant lequel le groupe de Toulon était chargé de publier le journal, d'autres groupes se sont offerts d'eux-mêmes pour le cas où ce groupe ne pourrait plus continuer la lutte. Les groupes qui se sont ainsi offerts d'eux-mêmes s'entendent entre eux pour se succéder, et supposons que le groupe de Marseille doive reprendre la lutte, si le groupe de Toulon ne peut plus continuer.

Le cas se produit. Un, deux, trois gérants sont emprisonnés à Toulon, des tracasseries de toutes sortes ont lieu ; on ne trouve même plus un imprimeur, la lutte devient donc impossible. Que fait le groupe de Toulon ? Il adresse aussitôt au groupe de Marseille les articles et correspondances qu'il a en mains, les adresses des groupes, des abonnés et des dépositaires, la somme en caisse, et le groupe de Marseille qui s'apprêtait déjà à prendre la succession, puisque c'était convenu d'avance, le groupe de Marseille qui a sa liste de gérants toute prête, reprend la lutte sans que le journal ait même subi une interruption d'une semaine.

Nous croyons que c'est la meilleure manière de mettre en pratique ce que nous disions dans notre précédente circulaire : « Et, lorsque, dans une ville, tous les dévouements, toutes les bonnes volontés auront été épuisées, ceux qui n'auront pas encore subi le feu de l'ennemi relèveront le drapeau et poursuivront la lutte. »

Quel sera le résultat au point de vue financier ?

Lorsqu'un journal est fondé, il se produit malheureusement ce fait : dès le début, les fonds ne rentrent pas vite et les dépenses excèdent de beaucoup les recettes ; or le journal étant paru avec 6000 francs en caisse, supposons qu'au bout de six mois, la vente n'ait produit que 3000 francs. La somme en caisse a donc diminué de moitié au bout de six mois de lutte ; mais il faudra bien, d'un autre côté, si l'on admet cette diminution que l'on reconnaisse qu'au bout de six mois, les dépenses seront sinon plus petites du moins égales aux recettes, et que les difficultés du début auront été franchies ; or, admettons même que pendant les six premiers mois, il ne soit pas entré un centime comme souscription, il n'en restera pas moins acquis que les souscriptions pourraient aider à couvrir les dépenses, et que par suite au bout de six mois on aurait encore en caisse une somme de 3000 fr. à laquelle il ne serait nécessaire de toucher que pour les cas imprévus, et que hors ces cas, cette somme resterait intacte. N'oublions pas que les sacrifices en argent et en personnes dépendent surtout du plus ou moins d'énergie avec laquelle la lutte est menée.

On le voit donc, par ce simple exposé, il n'y a pas là l'ombre d'un comité directeur ainsi que quelques compagnons ont bien voulu le croire un instant ; au contraire, chaque groupe est chargé du journal au fur et à mesure des évènements. Et d'ailleurs, si nous ne voulons subir l'influence de personne que chaque groupe envoie des articles et des correspondances, que chaque membre du groupe chargé momentanément de la publication du journal prenne une part active à cette publication, émette son avis sur toutes les dépenses, et ainsi, nous éviterons de donner de l'influence aux personnalités, nous éviterons de laisser entre les mains d'un Serreaux quelconque tout ce qui a trait à la propagande : argent, adresses, correspondances, etc.

Et à ce sujet, nous proposons ce qui suit :

Considérant que la cohésion du parti anarchiste dépend du plus ou moins de confiance que les compagnons ont entre eux, et que, par suite, il est nécessaire de donner aux individus dont les caractères ont quelque affinité le moyen de se connaître.

Considérant qu'il conviendrait de laisser à chacun la responsabilité de ses écrits et de ses actes.

Considérant que si nous devons tenir cachés aux yeux des bourgeois nos faits et gestes, il n'y a aucune raison pour que, phalanges de la même main, nous cherchions à nous cacher entre nous.

Nous proposons que tous les articles soient signés soit par le nom de l'auteur, soit par un pseudonyme.

Les compagnons auront sans doute compris le motif pour lequel nous avons plus spécialement parlé de l'organe de lutte. C'est qu'en premier lieu, *il nous faut d'abord et surtout* un journal de lutte, et un journal de lutte, et qu'en second lieu, le journal de théorie moins exposé aux poursuites et autres tracasseries peut vivre longtemps dans la même localité et demande moins d'efforts.

Que les compagnons qui auraient des observations à présenter sur le mode de publication que nous proposons n'hésitent pas à nous les faire connaître, de la discussion jaillit la lumière ; d'ailleurs nous ne pouvons guère différer que sur des questions de détail, vu que nous sommes d'accord au point de vue général.

Du dévouement de tous les compagnons dépend le plus ou moins de temps pendant lequel l'organe à créer restera en gestation. Que les groupes qui tiennent à mettre à exécution l'idée que nous avons émise relativement à la création de deux organes anarchistes internationaux qui soient l'œuvre de tous, soutenus par tous et créés dans des conditions qui leur permettent de lutter, s'imposent dès aujourd'hui des sacrifices, qu'ils organisent eux-mêmes des souscriptions à cet effet ; nous centraliserons les sommes produites par ces souscriptions, qui pourraient être mensuelles, et, chaque mois, nous ferons publier dans la presse anarchiste les sommes reçues.

Que ceux qui pourraient puiser dans quelque caisse bourgeoise n'hésitent pas, cela aplanirait bien des difficultés.

Nous prions aussi les groupes de se prononcer sur la question suivante : « Quel est le premier groupe qui entamera la lutte ? »

Nous commencerons dès le mois prochain à publier dans la *Révolte* les sommes que les groupes nous auront envoyées. (1)

Nous comptons donc sur le dévouement de tous les compagnons pour nous aider à réaliser l'œuvre que nous avons entreprise ; quant à nous, nous sommes décidés à faire notre devoir et à poursuivre avec ardeur la réalisation de cette œuvre. Unissons nos efforts, ne faisons pas de sacrifices à moitié et songeons que nos efforts doivent toujours tendre au bonheur le plus prochain de l'humanité.

Du dévouement et toujours du dévouement, et avant peu nous aurons doté le parti anarchiste d'un organe armé pour la lutte, avec lequel nous pourrons saper les institutions capitalistes, avec lequel nous pourrons lancer le cri de révolte, grouper les ventres creux sous l'étendard de la Liberté, avec lequel nous pourrons défendre ces vaillants qui ne craignent point d'entrer seuls en lutte contre toute la société, avec lequel, nous osons le croire, nous préparerons des hommes pour l'action et de courageux et vaillants lutteurs pour la cause anarchiste.

Que chaque groupe, que chaque compagnon n'hésitent pas à nous aider, nous ferons notre devoir.

En avant et vive l'Anarchie !

Le groupe anarchiste de Toulon *La Guerre Sociale*.

* * *

Le groupe les Misérables de Persan (Seine et Oise) pense qu'il serait urgent dans la période actuelle que la *Révolte* parais-e sans interruption.

Maintenant n'y a-t-il pas un moyen ?

Si tous les groupes existant- versaient une minime cotisation, sans imposer naturellement, ce serait suffisant à notre idée pour que la *Revolte* paraisse régulièrement.

La position est critique et il faut marcher plus que jamais. Eh bien, compagnons, marchons, et nous croyo que 2 ou 3 sous chacun à chaque réunion suffiront pour que notre organe, notre éclaireur, aille de l'avant. Le moment est grave.

Agissons et ça ira.

En insérant cet appel, nous espérions le faire suivre d'un exposé de la situation financière du journal, c'est la raison même qui nous en avait fait reculer l'insertion d'une semaine. Mais le temps nous a encore manqué pour relever un compte exact. Nous le ferons dans notre prochain numéro.

Cela est d'autant plus nécessaire que ça ne peut pas continuer ainsi. A l'heure où nous mettons sous presse il nous est rentré dans toute la semaine environ 50 francs sur tout le numéro de la semaine et sur près de 800 francs qui nous sont dûs sur les numéros antérieurs. C'est vraiment décourageant. Si, cette semaine, les rentrées ne s'opèrent pas mieux, nous ne pourrons pas paraître.

## PETITE CORRESPONDANCE

F. à Bellecourt. — D. à Toulouse. — G. C. à Firenz. — C. à Chaumont. — L. A. à Avesnes. — V. à Bourgt. — A. à Mantes. — S. à Calais. — J. à Lyon. — H. à Port Elisabeth. — F. à Reims. — Reçu timb. et mand.

## CONVOCATIONS

AMIENS. — Les Eclaireurs de Picardie, dimanche 24 à 5 heures du soir, salle de l'Industrie. Les groupes l'Homme libre et la Jeunesse anarchiste sont invités. Extrême urgence.

CROIX. — Grande réunion publique dimanche 24 à 5 heures du soir, estaminet A mon idée, rue de Wasquehal.

1. *La Révolte* insérera les listes qui lui seront envoyées, en se réservant toutefois la faculté de refuser si la rédaction n'entrait pas dans ses moyens de polémique ordinaire ; et à condition aussi que les camarades de Toulon voudront bien, à l'avenir, être un peu plus brefs, la longueur de cette circulaire nous forçant à en renvoyer la seconde partie au prochain numéro.

*Le Gérant* J. GRAVE.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Eche[illegible]

Première Année, N° 30 — 5 CENTIMES — Du 30 JUIN au 6 JUILLET 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE
Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3
Trois mois . . . . . » 1
Les abonnements peuvent être payé timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS LECTEURS

*Pour les localités où nous n'avons pas de dépositaires, nous prions les amis de réclamer le journal à la gare où ils le trouveront sûrement en le réclamant.*

## LE DROIT A L'AISANCE

Le Congrès ouvrier qui a siégé la semaine passée à Paris a commencé ses délibérations par discuter le *droit au travail*. Et on a fait grand étalage de science économique en parlant de la crise, de ses causes et de ses effets, pour aboutir à demander la suppression de l'héritage dans les branches collatérales. Ceci — après que le Congrès de Bâle de l'Association internationale des Travailleurs eût accepté, il y a dix-neuf années, l'abolition de l'héritage dans toutes ses formes, excepté la forme sentimentale,

Ensuite, après d'autres discussions non moins savantes, on en est arrivé à demander un impôt sur le capital. Seulement, les savants du Congrès ont oublié de dire aux travailleurs que l'impôt, qu'il soit sur le capital, sur le revenu, ou sur la consommation, est toujours payé par le travailleur, — puisque le travailleur seul produit des richesses, — et qu'aucun impôt ne réduit les bénéfices du capitaliste, tandis que tout impôt, en grandissant, réduit les salaires du travailleur.

C'est çà qu'ils appellent science au Congrès. Mais, nous n'insisterons pas sur ces conclusions qui vont faire pâmer de joie les bourgeois. La presse capitaliste ne manquera certainement pas de féliciter les meneurs du progrès à reculons qu'ils ont accompli depuis le Congrès de Bâle, et ces félicitations suffiront à coup sûr pour ouvrir les yeux aux travailleurs représentés au Congrès.

* * *

Ce qui nous importe bien plus, c'est cette question de *droit au travail* qui figure toujours aux congrès des endormeurs soi-disant socialiste.

C'est avec ce leurre que Louis Blanc et les siens firent avorter la Révolution de 1848. Et c'est encore avec ce leurre que l'on va essayer de faire avorter la prochaine révolution.

C'est pourquoi il serait bien temps de jeter au panier cette fameuse formule de droit au travail et, s'il faut déjà se servir du mot DROIT, proclamer tout de bon le DROIT A L'AISANCE.

* * *

Oui, le droit à l'aisance, car cette aisance nous pourrions nous la donner sans augmenter d'un seul setier le froment que nons récoltons, ni d'un seul mètre les étoffes que nous fabriquons.

Nous savons que les travailleurs de chaque pays produisent beaucoup plus qu'il ne leur faudrait pour vivre tous dans l'aisance. Le blé qu'ils récoltent, le bétail qu'ils élèvent, et les objets manufacturés qu'ils fabriquent, suffiraient déjà pour donner à chacun des travailleurs une aisance bien plus grande que celle dont jouissent aujourd'hui les familles aisées parmi les bourgeois. On l'a calculé, on l'a démontré à satiété. Les économistes bourgeois eux-mêmes l'ont reconnu.

Eh bien, ce que nous demandons, c'est que tous les travailleurs jouissent des richesses que leurs pères et eux-mêmes ont produites. Ce que nous tenons à proclamer, *c'est le droit à l'aisance*.

Tout, pour tous ceux qui produisent, c'est par là qu'il faut commencer. Et lorsque les travailleurs auront goûté et apprécié toutes les richesses qu'ils ont produites, alors ils verront eux-mêmes ce qu'il leur faudra produire pour maintenir l'aisance qu'ils auront goûtée.

* * *

On nous dira, peut être, que lorsque les travailleurs parlent de droit au travail, c'est cela précisément qu'ils entendent.

Si c'est ainsi, ce ne serait qu'une raison de plus pour mieux préciser ce qu'ils veulent en substituant une formule bien nette à une formule ambiguë.

Quant à nous, nous nous méfions de cette formule qui ne dit rien et qui a déjà servi plusieurs fois à trahir le peuple.

Quand les travailleurs proclament le droit au travail, on leur organise des ateliers nationaux. ou municipaux, et on les envoie peiner dans ces ateliers à raison de trente sous par jour, en leur disant : « Vous demandiez du travail, vous l'avez ! »

Quand les travailleurs proclament le droit au travail, on leur répond : « Attendez, mes amis, le gouvernement va organiser le travail, et pour le moment, voici quarante sous par jour. Reposez-vous, rude travailleur, qui avez peiné toute votre vie ! »

Et, en attendant on masse les canons. On lève le ban et l'arrière ban de la troupe ; on désorganise les travailleurs eux-mêmes par mille menées que les bourgeois connaissent à merveille. Et un beau jour, on leur dit : « Partez coloniser l'Afrique, ou bien nous allons vous mitrailler ! »

* * *

Tandis que si les travailleurs proclament hardiment leur *droit à l'aisance*, ils proclament par cela même leur droit de s'emparer de toute la richesse sociale.

Ils proclament leur droit de s'emparer des maisons et de s'installer dans ces maisons selon les besoins de chaque famille, sans y regarder aux salaires que la Commune ou l'Etat voudront bien leur payer.

Ils proclament ce droit et le mettent en exécution.

Ils proclament le droit de s'emparer de tout les vivres accumulés à un moment donné et d'en user de manière à connaître l'aisance après n'avoir que trop connu la faim...

Il proclament leur droit à toutes les richesses accumulées dans la société — fruit ou labeurs des générations passées et présentes, et ils en jouissent de manière à connaître ce que c'est que de jouir des hautes jouissances de l'art et de la science, après avoir laissé ces jouissances aux bourgeois.

Et en proclamant leur droit à l'aisance, ils proclament leur droit de décider eux-mêmes ce qu'il leur faut pour se procurer l'aisance, — produire ce qu'il faut pour maintenir l'aisance et abandonner la production de ce qui est inutile.

Le « droit à l'aisance » — c'est la possibilité de vivre comme des êtres humains et d'élever les enfants pour en faire des membres égaux d'une société supérieure à la nôtre.

Tandis que le « droit au travail » c'est toujours le droit de rester l'esclave salarié, l'homme de peine gouverné et exploité par les bourgeois de demain.

Le droit à l'aisance, c'est la révolution sociale ; mais le droit au travail, c'est tout au plus le bagne industriel de la Commune.

Assez de ce leurre. Il est bien temps que le travailleur proclame hautement son droit à l'aisance — son droit à toutes les richesses de la société actuelle. C'est le moyen de ne pas être leurré.

## AUX CAMARADES

Avant toute chose, nous avons à remercier ceux qui ont répondu à notre appel, en nous envoyant des souscriptions, ou en promettant de verser régulièrement, telle que les groupes de Vierzon, Argenteuil, etc. C'est grâce aux amis de Buenos-Ayres que nous pouvons paraître sans encombre cette semaine.

Puisque les camarades nous aident de leurs concours pécuniaire, nous leur devons un compte rendu financier de la situation, qui leur permettra de juger où nous en sommes, et déterminera peut-être les dépositaires qui mettent de la négligence à régler les numéros vendus à un peu plus de bonne volonté en prenant de délais moins longs.

Voici quelles sont nos dépenses par numéro:

| | |
|---|---|
| Papier, pour 7,000 de tirage. | 40 fr. |
| Tirage . . . . . | 44 |
| Composition. . . . . | 30 |
| Affranchissem., correspond. | 62 |
| Frais de locatiou du matériel d'imprimerie, pliure, transport, pourboires et frais divers. . . . . | 20 |
| Au camarade chargé de la cuisine du journal et de l'administration. . . . . | 25 |
| Total. . . . . | 221 |

Nous avons en plus par quinzaine pour le supplément :

| | |
|---|---|
| Papier | 40 fr. |
| Tirage | 14 |
| Composition | 30 |
| Total | 84 |

A répartir entre les deux numéros :

42 + 221 = 263 fr. par semaine.

Comme recettes, voici ce que nous avons encaissé depuis que *la Révolte* paraît :

| | | |
|---|---|---|
| Abonnements | 1.247 | 85 |
| Vente au numéro | 4.530 | 10 |
| Souscriptions | 1.690 | 75 |
| Brochures | 597 | 15 |
| Total | 8.066 | 15 |

Il nous est bien dû encore près de 700 francs pour ces 35 numéros, mais nous rentreront-ils complètement ? Quoiqu'il en soit, en ne comptant que sur ce qui est entré cela nous fait une moyenne de 230 fr. 45 par semaine. A 30 francs le mille cela fait à peu près 7,500 exemplaires de payés tant numéros que suppléments. Or, comme le tirage se monte, avec le supplément à 21,000 par quinzaine, nous avons donc par quinzaine 6,000 invendus qui nous font une moyenne de 2,000 invendus sur 7,000 de tirage. Ce qui est énorme. Mais déjà quand nous tirions à 8,000 nous avons voulu réduire le tirage d'un mille, croyant réaliser l'économie du papier et du tirage, nous avons dû par conséquent restreindre nos envois, il en est résulté une rentrée moindre de fonds. Aujourd'hui, nous avons autant d'invendus il rentre moins d'argent, c'est la propagande seule qui en souffre. C'est un mauvais moyen.

Nous nous résumons : 263 francs de dépenses, 230 francs de recettes, il y a 33 francs de déficit. Ce sont ces 33 francs qu'il s'agit de trouver.

Jusqu'à présent, ils ont été, en partie couverts par des camarades qui s'intéressent à la propagande du journal, l'autre partie s'est accumulée en dettes chez l'imprimeur, mais il est évident que cette situation ne pouvait durer. L'imprimeur ne peut plus nous allonger le crédit, les camarades qui nous ont aidé de leur bourse nous font savoir que leurs ressources étant notablement diminuées et leurs frais augmentés, il leur est impossible, malgré leur bonne volonté qui reste entière, de pouvoir nous assurer de leur concours au-delà de la fin de l'année. Ce sont donc ces 33 francs que les camarades peuvent nous aider à trouver, soit par des souscriptions nouvelles, soit en nous aidant à placer les invendus qui nous restent à chaque tirage.

S'il y a des camarades qui trouvent que nous faisons de la besogne utile, qu'ils nous aident, — surtout à élargir la vente, c'est le moyen le plus sûr. Pour notre part, nous avons été jusqu'au bout, impossible de faire mieux. Nous allons essayer de lutter encore quelque temps si la situation ne s'améliore pas, nous n'avons pas d'autre alternative que de remettre le journal à 0 fr. 10 cent., en conservant le supplément si possible — ce qui ne serait pas certain — et peut-être bien à revenir à ne plus paraître que tous les quinze jours.

Croyant, pour notre part, faire une œuvre bonne, nous préférons restreindre nos moyens de propagande, que d'être forcés de disparaître complètement. Croyant notre journal *utile* à la diffusion des idées nous, nous tiendrons malgré tout, paraissant comme nous pourrons, jusqu'aux jours meilleurs où nous serons mieux compris.

## LITTÉRATURE ANARCHISTE

Chaque quinzaine nous apporte quelque nouvel organe anarchiste. Si l'*Idée ouvrière* a succombé, nous avons le *Ça Ira* à Paris et la *Critique sociale*, à l'imprimerie Jurassienne de Genève qui entrent bravement en campagne.

L'Espagne a deux nouveaux journaux anarchistes : *La Tierra y Libertad*, communiste anarchiste, paraissant à Gracia (Barcelone), qui, certainement, va rendre populaire auprès de nos frères espagnols les idées de communisme des anarchistes français ; et la *Bandera Roja* (Drapeau rouge), anarchiste, paraissant à Madrid.

Mais c'est surtout l'Italie qui nous offre en ce moment une période de croissance rapide de la presse anarchiste.

Elle compte déjà près d'une dizaine de journaux anarchistes.

Si la *Gazetta Operaia* de Turin, et la *Questione sociale*, reparue à Florence, sont les pièces de résistance, toute une série de journaux mènent le bon combat dans leur localité respective. La Calabre même — cette province qu'on nous disait si arriérée — a son journal anarchiste. Dès qu'un groupe a quelques camarades pour écrire et quelques francs en caisse, il lance un journal et réveille sa localité.

Les saisies et les arrestations ne semblent que stimuler les efforts. Si le journal disparaît, il reparaît ailleurs et agite une nouvelle localité. Mais, depuis quelque temps l'existence même des journaux italiens n'est plus aussi éphémère qu'elle l'était il y a deux ou trois ans. Le trait distinctif de la presse italienne, c'est une heureuse combinaison d'un style vigoureux et alerte avec une élaboration très sérieuse des idées, et la largesse de vues qui pousse nos amis italiens à traiter tous les sujets touchant de près ou de loin à l'anarchie.

Ce n'est plus une théorie, toute la vie des sociétés y passe.

En fait de nouvelles brochures, mentionnons : *Le Procès de Montbrison, défense de Bordat*, parue à Genève à l'imprimerie Jurassienne (10 centimes), et dont nous avons donné un petit extrait. Nous recommandons vivement ce petit opuscule comme brochure de propagande. Le *Manueletto* (*Petit Manuel*) de science économique de notre ami Merlino, paru à Florence, à la *Questione sociale* (50 centimes), vient de nous arriver. Nous y reviendrons et nous nous bornerons à dire pour le moment que sur cent-vingt-huit petites pages, Merlino fait tout un petit cours d'économie politique. Il donne au travailleur un exposé aussi clair que possible des sophismes et de la logomachie des économistes ; à l'économiste il offre une critique de fond de sa science, déjà battue en brèche par les socialistes ; et au socialiste il donne un résumé des arguments principaux En faveur d'un nouvel ordre économique et social.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Nous avons reçu de l'*Agglomération Parisienne*, avec demande d'insertion un second manifeste adressé aux socialistes révolutionnaires. Dans ce manifeste, cette fraction du parti ouvrier, fait le procès des possibilistes qui se sont vendus à la bourgeoisie, mais en affirmant que les élus à eux se seraient mieux conduits.

Ils font aussi appel à la concentration des forces de tous les partis révolutionnaires. Maintes fois nous avons dit ce que nous pensions des bouillabaises que l'on prétend faire sous le nom d'alliance des forces révolutionnaires, ainsi que ce que nous pensions sur les aspirants gouvernants. En se faisant nommer, le candidat peut avoir l'illusion de tenir les promesses qu'il fait — le cas est rare, mais il peut se produire — mais une fois nommé, ou il se retire, ou il se corrompt. C'est donc dire que nous ne nous entendrons jamais sur les moyens qu'entend employer l'agglomération parisienne pour arriver à la révolution dont elle se réclame.

* * *

ABBEVILLE. — Mercredi dernier, le compagnon Ouin de Feuquières a été condamné à quinze mois de prison. Il était coupable de s'être défendu contre un voisin qui s'était introduit chez lui pour le frapper. Seulement comme les enjuponnés tenaient un anarchiste, ils ne pouvaient laisser s'échapper l'occasion de « venger la société. »

Le compagnon Ouin leur a dit, c'est parce que je suis anarchiste que vous me condamnez, Vive l'anarchie ! Vive la Révolution sociale. Le compagnon Ancèle s'est alors avancé pour lui serrer la main en lui criant : courage camarade. Vive l'anarchie ! cri répété par plusieurs autres camarades. Aussitôt les enjuponnés ont condamné le compagnon Ancèle à 25 francs d'amende.

Allez, vous avez beau faire, messieurs, toutes vos tracasseries n'empêcheront pas les anarchistes de faire la guerre aux monopoles dont vous êtes les défenseurs salariés.

## Algérie

*Rôle sublime de l'Etat protecteur.* — Les sauterelles avancent : tout ce qui reste de récolte va être dévoré. Les agriculteurs se précipitent vers la mairie de Sétif, demandent les bandes de toile pour les tendre au devant des champs menacés. On leur répond invariablement : « Attendez deux jours. Le gouverneur vient. Il faut qu'il voie le fonctionnement des appareils. » Quand le gouverneur est venu, les sauterelles avaient tout mangé. (Voir tous les journaux bourgeois.)

## Etats-Unis

*La justice en Amérique... et ailleurs.* — Une compagnie huilière de Buffalo s'est imaginé de faire sauter l'usine d'une compagnie rivale. Les braves bourgeois ont fait percer nuitamment les murs de l'édifice des concurrents, ont répandu l'huile de pétrole sur les murs et les planchers, et y ont mis le feu ; l'incendie a détruit une moitié des bâtiments et la compagnie rivale s'est trouvée ruinée. C'était en 1881. Depuis ce temps-là les incendiaires sont devenus riches, les incendiés étaient pauvres, et vous comprenez de quel côté s'est portée la balance de la justice. De procès en procès, de cour en cour, l'affaire a fini par arriver à la cour suprême et celle-ci a renvoyé les patrons pétroleurs des fins de la plainte... Tout est pour le mieux !

* * *

*Encore la justice !* — Un pauvre a tiré un coup de fusil sur le cochon du voisin. Pourquoi ? Nous ne savons, mais le crime lui a valu la condamnation à 99 (quatre-vingt-dix-neuf) années de prison. « Et je suis bien fâché, a dit le juge, je suis bien fâché que les lois de Michigan ne me permettent pas de vous faire pendre. » Ce sera la mort lente, et non la mort à bref délai.

(*Freiheit*)

* * *

UN MINISTÈRE DU TRAVAIL

Acheter les travailleurs les plus actifs en leur donnant des places dens l'administration ; — s'emparer du mouvement, l'enrayer et le démoraliser, voilà ce que tentent en ce moment les plus intelligents des bourgeois.

Ça pleut, les places pour les travailleurs ex-socialistes. Bureaux de statistique ouvrière en Suisse et aux Etats Unis, avec chancelleries et argent à dépenser pour des travaux à la tâche ; inspecteurs des briques et sous-inspecteurs — autant de places pour acheter les travailleurs qui ont acquis une influence au sein de leurs ex-frères.

Aux Etats Unis on est allé plus loin. On va instituer un « Ministère du Travail » ; le décret a passé le Sénat et la Chambre et va être signé par le président. Et l'on voit d'ici la démoralisation que ce ministère va jeter dans les rangs des socialistes modérés.

Le plus poignant de l'affaire est que les social-démocrates qui avaient tant prêché toute sorte de mesures de genre faites par l'Etat « au bénéfice », disaient-ils, « des travailleurs », reconnaissent maintenant dans leur organe central « qu'il n'y a rien à attendre de cette institution, sinon des sinécures pour quelques-uns. »

N'ayant pu écraser le mouvement par les persécutions, les bourgeois vont essayer l'argent.

Mais, — en prévoient-ils le résultat final? Eh bien, ce résultat sera de séparer les travailleurs honnêtes de tout mouvement politicailleur et de les forcer à rejoindre leurs frères anarchistes.

## Italie

*La sollicitude de l'Etat.* — D'après un rapport officiel soumis au Parlement la mortalité des enfants trouvés recueillis par l'Etat est de 73 pour cent. Dans un de ces hospices fondés et entretenus par la générosité bourgeoise, 1459 enfants ont été admis, 1456 sont morts. *Trois* seulement ont survécu. Médecins, employés et infirmiers ont tué les autres. Vite, décorez-moi tout ça!

(*Questione Sociale*)

* * *

Saisies de journaux socialistes sur toute la ligne : le numéro 3 de la *Questione Sociale*, l'*Ottantanove* de Venise, la *Revendicazione* de Forli, le *Maggio 1871* de Marsala, l'*Amico del Popolo* de Mantoue, la *Nuova Gazzetta Operaia* de Turin, le *Sempre Avanti* de Livourne. « En joue! Feu! » voilà la devise des magistrats!

De plus en plus fort! Les mineurs de San Cataldo ayant été renvoyés en partie à cause du manque de travail (?) se sont offerts aux propriétaires de campagne pour les travaux de la culture. Magnifique occasion de faire baisser les salaires! Pour quatorze heures de travail les patrons ont commencé par offrir 85 centimes, puis ils n'ont plus payé que 60 centimes et maintenant le prix de la journée est tombé à 25 centimes.

Les mineurs d'Altavilla se sont ameutés parce que depuis cinq mois ils ne reçoivent plus de paie (1,50 par jour). Magnifique occasion de les fusiller et de régler ainsi les anciennes dettes!

*Questione Sociale.*

* * *

Le 15 de ce mois les sbires de Reggio-Calabre ont fait une longue et minutieuse perquisition chez le compagnon Crucoli, rédacteur de l'*Operaio*. Le but de cette petite infamie était d'avoir entre les mains les lettres des compagnons signalés par des seules initiales dans la « petite correspondance » du journal et en même temps s'emparer de l'*Indicateur Anarchiste*, qui a commencé à être traduit en italien et forme le sujet des « conversations scientifiques » dans l'*Operaio*. Les policiers ont réussi à saisir une demi-douzaine de lettres sans aucune importance et la petite brochure de l'*Indicateur Anarchiste* que précisément Crucoli était en train de tranuire.

Des groupes anarchistes ont été constitués parmi les paysans de Castellucchio, Virgilio-Mantova, San-Giorgio, Ostiglia et Coreggioli, dans le département de Mantoue. On doit constituer une fédération de 40 groupes.

On remarque beaucoup d'énergie pour notre propagande chez les femmes et les filles des paysans.

Dans l'arrondissement de Casale des *malfaiteurs jusqu'ici inconnus* ont coupé 12 000 pieds de vigne.

A quoi bon laisser la vigne si le bon vin est exclusivement bu par les riches?

# VARIETÉS

## QUAND VIENDRA-T-ELLE

J'attends une belle,
Une belle enfant,
J'appelle, j'appelle,
J'en parle au passant.
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

J'appelle, j'appelle,
J'en parle au passant.
Que suis-je sans elle?
Un agonisant.
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

Que suis-je sans elle?
Un agonisant.
Je vais sans semelle,
Sans rien sous la dent...
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

Je vais sans semelle,
Sans rien sous la dent,
Transi quand il gèle,
Sans gîte souvent.
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

Transi quand il gèle,
Sans gîte souvent,
J'ai dans la cervelle
Des mots et du vent...
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

J'ai dans la cervelle
Des mots et du vent.
Bétail on m'attelle
Esclave on me vend.
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

Bétail on m'attelle,
Esclave, on me vend,
La guerre est cruelle,
L'usurier pressant.
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

La guerre est cruelle,
L'usurier pressant,
L'un suce ma moelle,
L'autre boit mon sang.
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

L'un suce ma moelle,
L'autre boit mon sang.
Ma misère est telle
Que j'en suis méchant.
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

Ma misère est telle
Que j'en suis méchant.
Ah! viens donc, la belle,
Guérir ton amant!
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

Eugène Pottier

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Roanne. — La bourgeoisie de Roanne, comme toutes les bourgeoisies, ne manque jamais une occasion pour persécuter les socialistes.

Ainsi le 17 décembre 1887, le compagnon Bordat et le citoyen Croizier vinrent donner une conférence à Roanne où ils firent le procès de la bourgeoisie financière et capitaliste. Le lendemain, ces bourgeois affolés s'empressèrent de diriger des poursuites contre nos deux amis qui furent condamnés, en mars 1888, par l'assises de la Loire : Bordat par défaut à 2 ans de prison et 3000 francs d'amende, Croizier à un an de la même peine et 100 francs d'amende. Notre ami Bordat ayant fait appel de son jugement pour avoir quelque temps devant lui pour régler ses affaires et se mettre à l'abri des tortures de l'inquisition déjà tant endurées par lui. C'est le 16 juin courant que son affaire passait devant la même cour toujours composée de douze enjuponnés choisis parmi la pourriture réactionnaire, mais, comme la première fois, absence du compagnon Bordat. Nos bons inquisiteurs en ont été pour leurs frais et, comme douze penauds, ils ont confirmé la première condamnation.

Le citoyen Croizier gémit dans les bastilles bourgeoises et notre ami et compagnon Bordat, pour échapper à ces tortures, s'est exilé.

Nous tous, révolutionnaires, devons-nous protester, nous qui savons ce dont est capable la bourgeoisie? Non, non, assez de protestations vaines! Si les bourgeois ont cru entraver notre propagande, ils se trompent. Toutes leurs persécutions ne contribueront qu'à nous exciter à hâter le jour de la rénovation sociale, et ce jour alors nous croulerons les portes des bastilles bourgeoises, nous effacerons les frontières au delà desquelles tant des nôtres sont exilés.

Nous tous, révolutionnaires sans distinction d'écoles et d'un commun accord avec nos frères exilés, nous briserons les chaînes de l'inquisition et nous écraserons à tout jamais la putréfaction bourgeoise.

Vive la Révolution universelle!

Toulon. — Le groupe de Toulon a reçu les réponses suivantes à sa circulaire :

Les groupes d'Armentières et Houplines, Calais, Amiens, Fressenneville, Reims, Nancy, Saint-Quentin, Beauvais, Saint-Nazaire, Rochefort, Le Chambon, Roanne, Avignon, Toulouse, Cette, Nimes, Beaucaire, Bouglon, ont donné leur adhésion complète à cette seconde circulaire.

Ces groupes sont d'avis que, pour la signature des articles, il faut laisser les compagnons libres de signer ou non leurs écrits, et que, le groupe de Toulon ayant pris l'initiative de cet organe de lutte, ce soit ce groupe qui commence à publier le journal.

Le groupe de Saint-Amand, tout en désirant la réussite de tout ce qui peut hâter la Révolution, ne se croit pas compétent pour se prononcer sur l'opportunité de la création immédiate d'un organe d'action.

Le groupe de Persan tout en approuvant notre circulaire, croit qu'il vaudrait mieux unir nos efforts pour faire paraître la *Révolte* bi-hebdomadaire, une fois de théorie et une fois d'action.

Le groupe de Narbonne refuse son adhésion, estimant que l'idée projetée par le groupe de Toulon ne réussirait qu'à faire fonctionner le parti anarchiste comme un mouvement mécanique.

Le groupe d'Anduze a refusé son adhésion.

Nous prions les groupes qui ont reçu notre circulaire et qui ne nous ont pas encore fait connaître leur réponse, de vouloir bien le faire au plus tôt; en même temps, nous prions les groupes dont nous ne connaissons pas l'anresse et auxquels nous n'avons par suite pu écrire, de vouloir bien entrer en relation avec nous, en écrivant au compagnon Fouques, 24 rue du Mûrier.

Nous avons reçu du groupe de Saint-Nazaire comme souscription en faveur de l'organe d'action la somme de 6,50.

* * *

Considérant que les événements récents peuvent être le prélude d'une déclaration de guerre entre les gouvernants français et allemands.

Considérant que les despotes et les exploiteurs ont tout intérêt à faire mitrailler les prolétaires.

Le groupe ne voit le salut du peuple que s'il s'arme lui-même pour lutter contre les tyrans de tout pays. Il envoie ses sentiments de profondes sympathies aux révolutionnaires allemands et espère que, comme nous, ils s'armeront pour défendre leur liberté au cri : A bas la patrie! A bas les frontières! Paix entre les peuples et mort aux tyrans!

Le groupe d'études sociales de Romans et Bourg de Péage.

* * *

Angers. — Un groupe anarchiste vient de se former à Angers sous le nom de la « Guerre Sociale ». Adresser les correspondances à Emile Hamelin, sur les Plaines d'Angers. Les groupes qui pourraient nous envoyer des brochures ou journaux pour distribuer aux soldats et aux jeunes gens, sont priés de nous les adresser.

* * *

Le compagnon Duverger, hôtel des Variétés à Perpignan, se met à la disposition des journaux anarchistes pour la vente dans cette localité.

* * *

Aux groupes anarchistes des cinq parties du monde.

Compagnons,

Un groupe anarchiste composé d'ouvriers de différentes langues vient de se constituer à Montevideo (Uruguay).

Il a été décidé de faire une propagande active pour combattre les fanatismes religieux et patriotique, surtout ce dernier qui a fait tant de mal à l'humanité en moissonnant sur les champs de bataille la fleur de la jeunesse par centaine de mille.

Nous nous proposons de faire comprendre aux ouvriers de ce pays que la bourgeoisie, détentrice du capital, est notre véritable ennemi, que le seul moyen de l'anéantir, c'est la révolution violente.

Nous initierons les ouvriers par le moyen de brochures anarchistes à se familiariser avec les idées d'expropriation car c'est en prenant possession des produits de notre travail que la bourgeoisie a volés aux prolétaires de tous les pays depuis 1789, et par ce seul moyen, que nous pourrons assurer le succès de la Révolution Sociale et établir sur le globe le règne de la liberté, de la solidarité et de la justice.

Groupe anarchiste de Montevideo.

Les groupes qui voudront correspondre avec nous peuvent demander l'adresse du secrétaire de langue à l'administration de la *Révolte*.

* * *

Le grand jour approche, malheur à nous si nous ne sommes pas prêts. Il est grand temps de nous réveiller et de commencer une propagande énergique de nos idées parmi les mineurs de la Pensylvanie.

Qu'ils sont nombreux ceux qui, s'ils avaient seulement la chance d'avoir en mains un journal anarchiste, comprendraient nos idées. Eh bien, c'est à nous à leur fournir cette chance. Ce qu'un homme seul, ce qu'un groupe même ne pourrait faire, des anarchistes dispersés dans différentes places pourraient l'accomplir s'ils se connaissaient, s'ils s'écrivaient, se communiquaient leurs idées et se donnaient la main chaque fois que la propagande le nécessiterait.

Unissons-nous et aux persécutions des tyrans opposons la solidarité anarchiste.

Groupe anarchiste « les Egaux » de Houtzdale.

Le groupe possède un grand nombre de numéros du *Révolté*, de la *Révolte*, de la *Freedom*, etc., qu'il adresserait avec plaisir à ceux qui lui en feraient la demande.

Les lecteurs de la *Révolte* des districts houillers de l'Ohio et de la Pensylvanie qui désireraient correspondre avec le groupe de Houtzdale peuvent s'adresser au compagnon Louis Goaziou L. B. 175 Houtzdale, Pa.

* * *

Vienne. — Tous les compagnons de Vienne, réunis samedi 9 juin, ont décidé la réorganisation du groupe « les Indignés » afin d'entreprendre une propagande active dans toute la région et dans la campagne, prière aux camarades des autres groupes d'adresser les correspondances au compagnon Lanterme, chez Zordan, rue Cuvière.

* * *

D'autre part, tous les jeunes compagnons se sont constitués en groupe de la ligue des antipatriotes et prient les camarades de leur indiquer l'adresse où ils peuvent faire parvenir les correspondances à la ligue de Paris.

* * *

Le compagnon Delalé prie les compagnons qui correspondent avec lui de ne plus lui écrire rue de la Charité, mais rue des Clercs 15.

## SOUSCRIPTION

### *Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 116,60.

V. P. et S. C. pour Lucas 1 fr. Groupe les Misérables prix de la couronne qu'ils auraient envoyée 1 fr. T. à Rogues 1 fr. Albert Alexandre de Rouen 1 fr. Les Eclaireurs de Picardie, pour la femme de Lucas, 5 fr. Produit d'une collecte faite entre anarchistes amiénois le 10 mai 2,25. Collecte faite pour les détenus à la réunion tenue par le député Planteau et le Dr Susini au salon de Flore à Bourges 2,75.

Port Tewfick 5 fr. Un anarchiste de Beaumont pour Lucas 0,50.

Total à ce jour 136,10.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 1678,50.

Liste de Londres (moitié pour la *Révolte* et moitié pour le *Ça ira*) : Bordes 1,20, Rybot 3 fr., Pauly 0,60, Volot 0,60. Pool 0,60, Bauer 0,60. Pitzitt 0,60. Otto 0,60 Guebel 0,60. Denelle 1,20. Plester 0,60. Korge 0,60. Montaigne 0 60. Lebos 1,20. Jacob 0,60. Lisbonne 1,20. J. Licohard 1,20. Janibelli 0,60. Mortive 0,60. Combier 0,60. S. M. 2,40. Prenar 0,60. Combault 1,20. Total 22 fr., soit 11 fr.

Les Misérables de Persan 1,35. M. à Toulouse 0,25. Collecte faite chez Maertens à Ougrée, moitié pour la Révolte 0,50. V. P. et S. C. 1 fr. L. G., à Houtzdale, 5 fr. Prix de baptême Auguste Marty à Houtzdale 5 fr. Groupe les Egaux de Beauvais 5 fr. M. B. d'Ancy le Franc 4 fr. Groupe anarchiste de Marseil e 10 fr. Conreur 0,25. T. à Rogues 1 fr. L'Action Anarchiste de Reims 1,50. V. à Angers 0,25.

B. à Salons 0,40. 3 absinthes en moins 0,60. Le Havre J. P. 2 fr. Un commerçant de la rue Myrra 4 fr. Vente de la brochure *Radical ou Anarchiste* 20,25. Groupe l'Explosion de Bourges 4 fr. Groupe communiste méthodiste d'Alger 0,75. V. de V. à Pont de Marcq 1 fr. D. boulev. Barbès 4 fr. Conreur 0,25.

H. E. à Chammbéry. L. à Grenoble 1 fr. Tombola au groupe de Levallois 1 fr. Un larbin anarchiste 2 fr. Un Roumain 2 fr. Un Berrichon 1,10. Réfractaires d'Argenteuil 1 fr. Theriez 1,25. Une partie de cartes 1 fr. Groupes de Rosario 11 nacionales, de Buenos-Ayres 27, change déduit 125 fr. E. M. à Saint-Pierre 0,25. Port Tewfick 10 fr. (Nous avons reçu également du même groupe 5 fr. pour la propagande aux campagnes) L'anonyme de Beaumont 0,50. Un déshérité de Persan 0,25.

C. P. à Toulon par F. 2 fr. C. S. C. 1,50. P. à Eragny 0,90. Les Intransigents 3 fr.

Total à ce jour 1918,10

Une faute de composition nous a fait marquer dans notre dernière liste M. 5 fr. R. 50 fr. C'était P. S. et R. 50 fr. qu'il fallait mettre. De plus le total n'était que de 1683,50 au lieu de 1689, cela fait donc 10,50 à déduire. La liste se montait donc à 1678,50.

## PETITE CORRESPONDANCE

A. B. à Roubaix. — L. à Rouen. — P. à Saint-Denis. — B. à Nîmes (les 2). — G. à Abbeville. — H. sur les Plaines. — B. à Arras. — S. à Roanne. — T. à Alger. — O. à Vienne. — F. à Toulon. — L. à Ougrée. — F. à Reims. — C. à Lyon. — P. au Mans. — B. à Armentières. — Reçu timbres et mandats.

P. à Bruxelles. — Est-ce que vous avez reçu les portraits demandés ? — Je ne me souviens pas si l'envoi a été fait.

Ruffet, sur le trimard. — Le paquet de brochures expédié à Brives est revenu n'ayant pas été réclamé. Si ce numéro vous tombe dans les mains, faites-nous savoir où il faut expédier.

V. à Lyon-Vaise. — Nous avions bien reçu le journal mais nous sommes décidés à ne relever que ce qui a une importance vraiment révolutionnaire ou sociale. Tous les jours il se passe des faits de vengeance particulière. Il y en a toujours eu, ça n'a aucune corrélation avec nos idées et se leurrer que de vouloir les y rattacher.

Groupe la Haine, à Ougrée. — Nous vous répondrons plus longuement. Notre lettre était partie quand nous avons reçu la vôtre.

J. F. et C. à Saint-Etienne. — La commission est faite.

« Ottantanove ». — Nous n'avons pas la brochure demandée. Réclamez-la chez l'éditeur Bourriand, 17 rue de Loos.

« Anarchist » La Haye. — Patientez quelques jours pour « les Paroles », il nous en manque à nouveau.

E. M. à Saint-Pierre lès Elbeuf. — 1,50.

B. F. à Toulon. — Cela est bien notre intention aussi, mais nous sommes forcés d'attendre que les fonds le permettent.

O. B. à Armentières. — Même réponse.

F. L. à Mansfield. — Votre abonnement finira fin août.

C. G. à Entrecasteaux. — L'abonnement est de 1,25.

P. F. à Calvisssn. — Nous laisons le service de l'abonnement encore un mois après son expiration. Nous le surprimons après ce délai si nous ne recevons pas de nouvelfos.

## CONVOCATIONS

Persan. — Dimanche 1er juillet, réunion à 5 heures précises. Tous les compagnons sont convoqués d'urgence. Préparatifs pour la conférence.

* * *

Houplines. — Le groupe des « Indomptables » à l'estaminet de St-Eloi, rue des Murets, dimanche à 1 heure.

**Les camarades qui ont besoin de CHAUSSURES, peuvent s'adresser au compagnon LEBLOND, avenue Villemain, qui a solde, qu'il laisse a très bon compte.**

**De plus, la moitié de la vente est laissée a la propagande.**

Il nous reste encore quelques centaines de *Procès de Jahn*. Nous prions les groupes qui pourraient les placer, de bien vouloir nous les prendre au plus tôt

* * *

Nous prévenons nos amis qui connaissent la langue espagnole, que nous avons différentes brochures en cette langue à leur disposition :

| | |
|---|---|
| *Acracia o república* . . . . . | — 25 |
| *El Catolicismo y la Cuestion social* . . | — 25 |
| *La Sociedad al dia siguiente de la Revolucion* | — 20 |
| *A los Jovenes*. . . . . | 10 |
| *Proceso de los anarquistas de Chicago*. . . | — 05 |
| *A los Campesinos* . . . . . | — 05 |
| *La Expropriacion* . . . . . | — 10 |

dont nous avons une trentaine d'exemplaires.

En vente à la *Freedom*, 34 Bouverie street, Londres, E. C. Angleterre :

*The Accused the Accuser*. The famous speeches of the light Chicago Anarchists; forte brochure, prix 75 centimes.

*A Concise History of the Great Trial of the Chicago Anarchists, in 1886*, by Dyer D. Lum ; volume de 190 pages, prix 1.25.

*August Spies's autobiography, his speech in Court and notes*. Prix 1,25 ; avec portrait de Spies et de Miss Van Zandt.

**La RÉVOLTE est en vente à Marseille chez**

Marius Gauchon, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar.

**La RÉVOLTE est en vente à Pamierschez**

A. Blandinière rue Goudoullé, coin de Loumet
*Le citoyen Blandinière porte à domicile.*

**La REVOLTE est vente à Verviers chez :**

*A l'Aubette* de Gérard Champ,
Varimont, rue de Dison.
Guillaume Lorquet, rue des Foxhalles, *Hodimont*

**à Buenos-Ayres chez :**

Émile Piette, calle Esmeralda, 773.

**à Lyon chez**

Bernard, rue Moncey, 96.
Meynet, 3, rue de la Chaire.
*Au comptoir du zinc rustique*, 78 Cours Villon.
Librairie, 14 rue d'Austerlitz.
Marchande de journaux, passage de l'Argue angle de la rue de l'Hôtel de Ville.

**à Armentières chez**

Denory Muller, *liraire*, place de l'église St Vaast.

**à Bruxelles chez**

Raford, 2 bis rue du Marais.
Coulon, 20, Montagne de l'Oratoire.
A l'Aubette, de la place St Jean.

**à Bordeaux chez**

Graby, dépositaire général, 12 rue Piliers de Tutelle, et dans les principaux kiosques, notamment place de la Comédie, place Gambetta, place d'Aquitaine, rue Sainte-Catherine, place des Capucins.

**à Valence chez**

Rudigoz, père, 4 rue Bayard.
Le compagnon Rudigoz porte à domicile.

**à New-York à la**

Freiheit, 167, William street.

**La RÉVOLTE est en vente à St-Denis**

Chez V, Pierret, 6, rue de la Briche.
*On y trouve également toutes les brochures socialistes*

**à Bessèges chez**

Tricot, 116, rue de Peyremalle.
Cyabourin, *cafetier*, rue Vau de Robiac.
On trouve également *l'Idée Ouvrière*.

**à Persan-Beaumont chez**

Gros, avenue de la Gare à Persan.

## A NOS LECTEURS

*Devant les prétentions excessives des vendeurs en gros, nous avons décidé de faire faire le service des libraires par un camarade. Nous prions donc tous nos lecteurs de nous faire connaître les adresses des libraires qui seraient susceptibles de prendre le journal. Nous les prions de faire tout leur possible auprès des libraires chez lesquels ils se servent d'habitude pour leur forcer la main.*

*Nos amis comprendront toute l'urgence qu'il y a à agir vite afin de ne pas laisser s'éteindre la vente, d'autant plus que les porteurs, en relevant les bouillons du dernier numéro qu'ils avaient placé, ont affirmé aux libraires que* LA RÉVOLTE *ne devait plus paraître.*

En vente à l'Imprimerie Jurassienne, 24 rue des Grottes, Genève, le *Procès de Montbrison, défense du compagnon Bordat*. Prix 10 centimes.

Un accident de mise en page survenu à la dernière heure nous oblige, pour ne pas retarder l'apparition du journal, à le terminer sans pouvoir y apporter tout les soins que nous aurions désiré.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. GRAVE. 17. rue de l'Echiquier.

Première Année, N° 40 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 6 12 au JUILLET 1888.

COLLECTIE UGO FEDELI

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS LECTEURS

*Par suite de difficultés nouvelles, nous nous voyons forcés de renoncer à desservir les libraires nous-mêmes. Nous prions donc les camarades qui pourraient en placer chez quelques libraires de leur connaissance de nous le faire savoir, nous leur ferons parvenir par la poste le nombre d'exemplaires dont ils auront besoin.*

## L'HOMME EST-IL MAUVAIS ?

Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur et cher confrère,

Vous voulez bien m'envoyer votre journal, *La Révolte*, et je vous en remercie. Mais pourquoi cet honneur à un homme qui n'est de vos amis, ni de vos adversaires ?

Espérez-vous me convertir ?

Si oui, laissez-moi vous dire que j'ai renoncé à me *révolter*. La révolte implique la croyance en une amélioration possible ; or cette croyance je l'ai perdue.

Vous trouvez la société mal faite, et vous rêvez de la reconstituer sur de nouvelles bases, moi, je trouve l'individu mal fait et je juge impossible autant qu'inutile la refonte de la société, puisqu'on ne peut refaire l'homme physiologiquement et, par suite, supprimer la fatalité du mal.

C'est vous dire que nous ne nous entendrons jamais et que votre propagande réaliserait une économie en renonçant à m'envoyer son journal.

Ne m'en croyez pas moins, monsieur, en tant que confrère, votre bien dévoué.

Paris, 17 juin. Paul Bonnetain

La lettre que nous publions ci-dessus n'était pas destinée à la publicité, seulement comme elle touche à un point qu'il nous semble bon d'élucider pour le développement de nos idées, nous avons cru bon de la discuter dans le journal.

* * *

C'est sur cet argument : « l'homme est trop mauvais pour qu'il sache se conduire tout seul » que les autoritaires se basent pour justifier le pouvoir qu'ils veulent établir. « Il faudrait pouvoir refondre l'homme », nous dit M. Bonnetain, pour qu'il soit possible d'espérer la refonte de la société ; c'est au fond le même argument sous une forme différente.

L'homme est mauvais, nous dit-on ; sans doute, mais peut-il devenir meilleur et peut-il devenir pire ? Y a-t-il dans son état actuel un changement possible dans le bien ou dans le mal ? Peut-il s'améliorer ou se détériorer physiologiquement et moralement ? Et si l'évolution dans un sens ou dans un autre est possible, ce que l'histoire nous démontre, est-ce que l'héritage des anciennes lois, est-ce que le harnais des vieilles institutions tendent à rendre l'homme meilleur, ou contribuent-ils à le rendre plus mauvais ? C'est la réponse à cette question qui nous dira lequel des deux, l'homme moderne ou l'état social, il faut réformer le premier.

Sur quoi est basée la société actuelle ? Tend-elle à créer l'harmonie entre les hommes ? Fait-elle en sorte que le mal arrivant à l'un, soit ressenti par les autres, afin que tous soient amenés à le diminuer ou le prévenir ? Le bien-être particulier découle-t-il du bien-être général et personne n'est-il intéressé à en troubler le fonctionnement ? La société des maîtres, rois, prêtres et marchands, permet-elle à toutes les idées généreuses de se produire, ou plutôt ne tend-elle pas à les étouffer ? N'a-t-elle pas à son service pour écraser les faibles, cette force brutale, l'argent, qui met les plus généreux et les moins égoïstes à la merci des plus avides et des moins scrupuleux ?

Il suffit d'étudier le mécanisme de la société bourgeoise pour reconnaître qu'elle ne peut rien produire de bon. Il faut que les aspirations vers le beau et le bon, soient bien vivaces dans la race humaine pour que ces aspirations n'aient pas été étouffées par l'égoïsme et la rapacité que la société officielle lui inculque dès le berceau.

Cette société est basée sur l'antagonisme des intérêts et fait de chaque individu l'ennemi de son voisin. L'intérêt du vendeur est opposé à celui de l'acheteur ; l'éleveur et le cultivateur ne désirent qu'une bonne épidémie ou une bonne grêle chez leurs voisins afin de renchérir leurs denrées, quand ils n'ont pas recours à l'Etat qui « les protège » en frappant de droits élevés les produits de leurs concurrents ; le développement de l'outillage mécanique tend de plus en plus à diviser les travailleurs en les jetant sur le pavé et en les amenant à se disputer entre eux pour se supplanter dans les emplois, devenus inférieurs aux demandes. Enfin tout dans la société traditionnelle tend à diviser les individus : à l'heure actuelle pourquoi y a-t-il chômage et misère ? parce que les magasins regorgent de produits. Comment se fait-il qu'il ne soit pas encore venu aux individus l'idée de les incendier ou de s'en emparer et de se créer ainsi le travail qu'on leur refuse ? « C'est qu'on a peur du gendarme », direz-vous. Cette peur y est peut-être pour beaucoup, mais elle ne suffit pas, à elle seule, pour expliquer l'apathie des meurt-de-faim. Les meurt-de-faim, s'ils voulaient se réunir tous, sont assez nombreux à Paris, par exemple, pour ne pas avoir peur du gendarme. C'est qu'en dehors de cette couardise il y a l'instinct de sociabilité qui empêche les individus de faire le mal pour le mal, et leur fait accepter les plus lourdes entraves dans l'idée qu'elles sont nécessaires au bon fonctionnement de la société.

* * *

Cette affirmation que l'homme est mal fait et qu'il n'y a pas de changement à espérer, veut dire si on l'analyse : « L'homme est mauvais, la société est mal faite, il n'y a rien à espérer de l'un ni de l'autre ; faisons notre trouée comme nous le pourrons. Si la somme de jouissances que nous acquerrons est faite des larmes et du sang des victimes dont nous aurons semé notre route, que nous importe ? Il faut écraser les autres pour ne pas être écrasé soi-même. Tant pis pour ceux qui tombent. »

Eh bien, que messieurs les privilégiés qui sont arrivés à étayer leur domination en endormant les travailleurs et en les transformant en défenseurs de leurs privilèges, en leur promettant d'abord une vie meilleure... dans l'autre monde, puis, quand on a cessé de croire en Dieu, en leur prêchant la morale, le patriotisme, l'utilité sociale, etc., que messieurs les exploiteurs du pauvre proclament le droit pur de la force et nous verrons ce que durera leur domination. A la force, la force répondra !

Quand l'homme commença à se grouper avec ses semblables, il devait être encore un animal plutôt qu'un homme, les idées de morale, de justice n'existaient pas encore chez lui. Ayant à lutter contre les autres animaux, contre la nature entière, les premiers groupements durent se former par la nécessité même d'une association de forces et non pas de besoin moral de la solidarité. D'autre part une existence de luttes continuelles ne pouvait que développer chez les individus l'instinct sanguinaire et despotique ; les plus faibles durent subir la domination des plus forts, quand ils ne leur servirent pas de nourriture.

Quand on étudie l'homme à ses débuts, on doit convenir qu'il était alors un assez méchant animal, mais puisqu'il est arrivé au développement de l'heure présente et qu'il a pu acquérir des notions d'idées qui lui manquaient jadis, quelle raison y a-t-il pour qu'il s'arrête et qu'il n'aille pas plus loin ? Vouloir nier que l'homme puisse progresser encore est aussi faux que si on avait affirmé lorsqu'il habitait les cavernes et n'avait qu'un bâton ou une arme de pierre pour tout moyen de défense, qu'il ne deviendrait pas un jour capable de construire les cités opulentes d'aujourd'hui, d'inventer l'électricité et la vapeur. Pourquoi, l'homme qui est arrivé à diriger dans le sens de ses besoins la sélection des animaux domestiques, n'arriverait-il pas à diriger la sienne dans le sens du beau et du bien dont il commence à avoir des notions ?

* * *

Peu à peu l'homme a évolué et il évolue tous les jours. Ses idées se modifient sans cesse. La force physique, si elle en impose parfois, n'est plus admirée au même degré. Les idées de morale, de justice, de solidarité, se sont développées, elles ont assez de force pour que les privilégiés aient le besoin de faire croire aux individus qu'on les exploite et qu'on les baillonne dans leur intérêt.

Cette tromperie ne peut durer. On commence à se sentir trop à l'étroit dans cette société mal équilibrée ; les aspirations qui, depuis des siècles, ont commencé à se faire jour, d'abord isolées, incomplètes, commencent à prendre corps aujourd'hui ; elles se retrouvent jusque chez ceux que l'on pourrait classer parmi les privilégiés de la société. Il n'y en a pas qui n'ait eu à ses heures son cri de révolte ou d'indignation contre cette sale société, encore gouvernée par des morts, qui semble avoir pris à tâche de nous froisser dans tous nos sentiments, dans tous nos actes, dans toutes

nos aspirations et dont on souffre davantage à mesure que l'on se développe. Les idées de liberté et de justice se précisent ; ceux qui les proclament sont minorité encore, mais minorité assez forte pour que les possédants s'en inquiètent.

Donc, comme tous les autres animaux, l'homme n'est que le produit d'une évolution qui s'accomplit sous les influences du milieu dans lequel il vit et des conditions d'existence qu'il est forcé de subir ou de combattre ; seulement de plus que les autres animaux, ou tout au moins à un plus haut degré, il est arrivé à savoir raisonner sur son origine, à formuler des aspirations sur son avenir, il dépend de lui de conjurer cette fatalité du mal que l'on prétend attachée à son existence. En se créant d'autres conditions de vie, il arrivera à se modifier lui-même.

* * *

Du reste, sans aller plus loin, la question se résume ainsi : « Le système de propriété individuelle, en mettant toute la richesse sociale entre les mains de quelques-uns, a permis à ceux-ci de vivre en parasites aux dépens de nations qu'ils ont asservies, et dont la production ne sert qu'à entretenir leur faste et leur fainéantise ou à défendre leurs intérêts. Cette situation est-elle juste ? Les travailleurs ont-ils le droit de se révolter et de réclamer la libre jouissance de ce qu'ils produisent ? S'ils ont ce droit, de quelle manière se fera la revendication ? Ou bien l'homme est imperfectible — nous venons de voir le contraire — alors c'est la guerre des appétits, et quels que soient les leurs les bourgeois sont vaincus d'avance, car ils sont la minorité ! Ou bien l'homme est mauvais parce que les institutions contribuent à le faire tel, et il peut alors s'élever à un état social qui contribuera à son développement moral, intellectuel et physique, et il saura transformer la société de manière à en rendre tous les intérêts solidaires. Mais quoi qu'il en soit, la Révolution se fera ! Le sphynx nous interroge et nous, nous répondons sans crainte car nous anarchistes, destructeurs des lois et de la propriété, nous savons quel est le mot de l'énigme.

---

On se rappelle toutes les tracasseries que l'administration bourgeoise a fait subir à notre ami Méreaux, à la suite du guet-apens qui l'a fait tomber entre ses mains. En voici d'une autre. — La semaine passée nous avons voulu lui faire parvenir 10 francs, ils ont été retournés à l'expéditeur sous prétexte que notre ami n'était pas autorisé à recevoir de l'argent. Il nous semblait pourtant que les condamnés étaient autorisés à recevoir une certaine somme. Est-ce parce que notre ami n'a pas l'échine assez souple ?

## AUX CAMARADES

Nous avons reçu de Dijon, Rognac, Bruxelles, Paris, etc., des lettres de divers camarades nous promettant leur concours et nous engageant de faire tous nos efforts pour ne pas disparaître. Nous remercions tous les camarades de leur bonne volonté. Ils peuvent être certains que nous n'avons nullement l'intention de disparaître. Seulement comme nous l'avons expliqué dans notre dernier numéro, nous avons plus de frais que de rentrées. Une partie de ce déficit provient de ce que, comptant sur une plus grande vente qui nous avait été promise et qui n'a pas été tenue nous avions successivement fait paraître le journal tous les huit jours au lieu de tous les quinze, et ensuite mis le numéro à 5 centimes au lieu de 10. L'adjonction du supplément n'a pas amené de pertes, notre situation était aussi embarrassée avant qu'à présent.

D'autre part notre situation n'est rendue aussi difficile que parce qu'un certain nombre de nos dépositaires nous font trop attendre leurs règlements de compte et que de temps à autre certains oublient totalement de nous payer, ce qui ajoute d'autant à nos embarras financiers. C'est pourquoi, avant de prendre une résolution définitive et de revenir au point où nous en étions il y a trois ans, nous avons tenu à expliquer la situation à ceux de nos lecteurs qui pensent comme nous et à ceux-là seulement, nous leur avons dit : aidez-nous.

Nous recevons des promesses, encore une fois merci, seulement les bonnes volontés seront-elles suffisantes pour vaincre les difficultés ? C'est ce que nous pourrons voir que par la suite. En tout cas voici à quoi nous nous arrêtons : Si les rentrées s'opèrent assez bien pour continuer de paraître tous les 8 jours, nous continuerons de paraître comme par le passé. Si nous nous trouvons encore aux prises avec les difficultés matérielles et forcés encore de retarder l'apparition du journal, c'est que décidément il nous faud a renoncer à l'apparition hebdomadaire ; nous reviendrons alors à l'apparition bi-mensuelle et nous remettrons le journal à 10 centimes. Quant au supplément, comme nous ne savons pas si nous pourrons le continuer régulièrement, que nous croyons malgré tout à son utilité et que nous ne voulons pas y renoncer non plus, nous le donnerons comme prime à nos lecteurs de temps à autre, quand l'état de nos ressources nous le permettra.

De cette façon, nous continuerons quand même la lutte. Ce que nous perdrons en extension, nous tâcherons de le rattraper en intensité, en donnant à nos lecteurs des articles mieux conçus, mieux réfléchis encore que par le passé.

Donc nous nous résumons : Si la bonne volonté des camarades réussit à nous aider efficacement, nous continuerons à paraître tous les 8 jours, sinon nous revenons au journal bi-mensuel à 10 centimes, avec le supplément à périodes indéterminées.

Espérons que nous n'y serons pas obligés. C'est ce que nous verrons d'ici trois ou quatre semaines. Mais d'une manière comme de l'autre, nous espérons bien toujours tenir notre place sur la brèche et ne pas disparaître de sitôt, à moins d'impossibilité absolue.

## UNE IDÉE BONNE A SUIVRE

Le 14 juillet dans toute la France les ateliers seront fermés. Chaque anarchiste s'embêtera donc de prendre part — même indirectement — à cette fête bourgeoise qui ne change rien à notre misère sociale.

Eh bien, profitant de ce jour de *batifolement*, nous avons résolu de fuir Paris et de faire une excursion dans la campagne, distribuant journaux et brochures autant qu'il nous sera possible.

Nous engageons nos amis à faire de même, et rappelons à ce sujet que nous avons toujours des brochures aux campagnes à leur disposition. Nous croyons aussi que nos amis de la *Révolte* tiennent bon nombre de bouillons à la disposition de ceux qui se chargeraient au moins des frais d'expédition.

Nous ne devons pas oublier que ce n'est qu'en semant nos idées, même dans les plus petites bourgades, que nous grouperons les éléments nécessaires pour vaincre. Ainsi donc, que chacun se mette à l'œuvre et que ce 14 soit le signal d'une propagande active.

Groupe Les Exilés du 14 Juillet et Groupe de propagande dans les campagnes.

Ce ne sont pas les numéros qui nous manquent ; nous les mettons avec plaisir à la disposition de tous les camarades qui voudront bien venir en prendre.

---

*Pour les localités où nous n'avons pas de dépositaires, nous prions les amis de réclamer le journal à la gare où ils le trouveront sûrement en le réclamant.*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Reims. — Nous assistons à Reims à un gâchis comme on en voit rarement. En effet, plusieurs établissements, et des plus importants, ont été ou sont en liquidation, — lisez faillite, — et je crains fort que ce soient les ouvriers qui paient tout cela de leurs salaires. Cela se fait déjà sentir. L'usine Pelletier, après sa liquidation est devenue le champ d'exploitation d'un nouveau capitaliste et depuis à peine un mois qu'il l'exploite, il a déjà recours à la baisse des salaires sur une moyenne de 0,50 par jour. Cette fois les ouvriers ont arrêté net de travailler. Depuis samedi à midi ils sont sortis de l'usine, une sourde colère gronde dans les esprits, je ne sais comment cela finira. A l'usine Wallbaumm, cessation du travail aussi, seulement dans la branche des tisseurs, là on voulait les surcharger de travail et ils ont refusé net, comprenant bien que derrière cette surcharge que « leurs forces n'auraient pu supporter », se trouvait une baisse de salaires, le travail est suspendu depuis hier.

* * *

Marseille. — On nous annonce de cette ville la mort d'un compagnon aimé de tous, dévoué à la cause, le compagnon André Torrens, mort après dix jours de maladie. C'est une perte pour la cause.

Nous envoyons l'expression de tous nos regrets à sa famille.

* * *

Avignon. — Nous avons fait imprimer 2000 exemplaires d'un manifeste anarchiste. Il a fait un très bon effet, il a été lu et commenté et a contribué à faire échouer la réunion où 2500 personnes venues de tous les points du département s'étaient rendues.

Nos députés ont été hués, sifflés et insultés, et à la fin il leur a fallu l'aide des sergots pour pouvoir s'esquiver en bon ordre. Les cris de : « A bas les fainéants ! » « Vous vous foutez de nous » retentissaient de toutes parts. Aucun orateur n'a pu prendre la parole.

* * *

Angers. — Le groupe a commencé son travail de propagande en distribuant des journaux et des brochures aux soldats casernés à Angers.

Afin de lui permettre de continuer cette propagande qui peut produire de bons résultats, le groupe fait appel aux groupes et aux compagnons pour qu'on lui fasse parvenir les journaux et les brochures dont on peut disposer.

## Belgique

Verviers. — En Belgique comme en France, il y a des gens tellement stupides que leurs prétendues connaissances nous font bondir rien qu'à les entendre. Dernièrement, je me trouvais avec un d'eux qui a fait des études en médecine, et que selon lui, ceux qui ont pris l'épithète de parti ouvrier ne sont qu'un tas de farceurs, qui se déclarent y appartenir que pour mieux en profiter.

— Mais, lui dis-je, le parti ouvrier se déclare socialiste, et si peu que vous ayiez étudié, vous ne pouvez rejeter le socialisme. Il y a les anarchistes qui se déclarent être de vrais socialistes et travaillent pour que la Révolution soit faite économiquement et non politiquement, que la production et la consommation soient mises en commun.

— Oui, me dit-il, j'ai déjà vu bien des journaux anarchistes et même lu des brochures de Kropotkine et j'ai toujours approuvé leur raisonnement, mais pourquoi se qualifier de cette épithète anarchiste puisque le mot signifie désordre ? Je ne veux pas dire que leurs idées représentent le désordre, mais c'est la signification du mot.

— Tiens, lui dis-je, vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à moi pour cela. En France comme ici, on dit que la signification du mot Anarchie veut dire désordre. Heureusement, que ma position ne me permet pas de me trouver avec tous ces rhéteurs de journalistes et autres gens qui se déclarent hommes de lettres, car tous les jours je les qualifierais d'imbéciles. Depuis que la loi qu'on appelle instruction obligatoire est décrétée, la grammaire Larive et Fleury a été adoptée dans toutes les écoles. Voici ce qu'on y trouve dans celle de la troisième année, page 206 : Mots français d'origine grecque, § 549. *An, a* sont des préfixes exprimant la négation ; le second n'est qu'une altération du premier. On emploie *an* devant les voyelles et *a* devant les consonnes. Tous les deux ensemble ont reçu le nom de *a* privatif.

Et plus loin, page 222, § 585. *Archê* signifie commandement, pouvoir, magistrature. Sous la forme *archie* il sert de suffixe à quelques composés tirés du grec.

Donc, puisque *an* et *a* sont des préfixes exprimant la négation, suivis du suffixe *archie* il s'ensuit que *An archie* signifie sans commandement, mais ne veut pas dire désordre.

Je lui ai même montré la grammaire et après quelques réflexions, il reconnut que notre épithète répondait bien à nos idées.

## Espagne

*L'Acracia*, « revue sociologique » de Barcelone s'exprime ainsi dans la livraison d'avril 1888 :

Notre confrère *La Révolte* répondant à une question, dit : « En fait d'organes anarchistes espagnols nous connaissons *Acracia*, *El Productor* et *El Socialismo*, mais ces journaux ne sont pas absolument anarchistes, dans le sens que nous l'entendons en France. »

Comme en Anarchie il n'y a pas de dogmes, il ne peut y avoir par conséquent d'hérésies quelconques ; par suite les rédacteurs du journal cité peuvent l'entendre à leur manière et nous à la nôtre, et c'est là seulement tout ce qui fait la différence.

Pour ce qui nous concerne nous sommes parfaitement convaincus que tout ce qui peut se résoudre par une démonstration scientifique, ne peut donner lieu à aucun privilège ni à un exclusivisme quelconque et tous les amants de la vérité et de la justice doivent être préparés à faire le sacrifice de leurs propres préférences dès que l'évidence se manifeste dans tout son éclat. Nous sommes prêts à accomplir ce sacrifice, sans pour cela renoncer à nos convictions et à notre activité pour la propagande.

C'est sur ce terrain que nous voudrions voir notre confrère et nous désirons qu'il s'y place, s'il ne veut pas que nous voyions dans l'entrefilet cité plus haut, une réclame, en style bourgeois, destinée à attirer les abonnés aux journaux de sa secte.

Nous attendons la réponse de la *Révolte*.

Nos amis de l'*Acracia* peuvent être persuadés qu'il n'y a dans notre phrase ni rancune, ni insinuation, ni vile rivalité de boutique. Notre cause est trop grande, la vie trop sérieuse pour que nous nous laissions entraîner par de pareilles passions et que nous songions à de pareils intérêts. Si jamais l'occasion se présente pour nous de traiter une grave question à un autre point de vue que l'*Acracia* nos compagnons peuvent être assurés que nous le ferons en toute cordialité, et comme eux, sans autre préoccupation que celle de la vérité pure. Ils auraient, du reste, dû en voir la preuve dans notre empressement à les citer et à donner leur adresse.

Nous avertissons les camarades du Nord qui organisent la tournée de conférences que nous tenons à leur disposition un certain nombre d'invendus et d'exemplaires de la brochure les *Produits de l'Industrie* — dont nous avions fait un tirage de 16 000 — pour être distribués dans les conférences qui seront faites.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Avignon. — Le groupe de cette ville prévient les groupes des autres localités et les camarades de ne plus rien lui envoyer à l'adresse de Chabreu chez Barrière. Le groupe fera connaître sa nouvelle adresse dès qu'il en aura une.

* * *

Nous avons reçu la lettre suivante. Comme elle contient un mode de souscription que nous serions heureux de voir suivre par les camarades qui nous envoient leur obole. Nous croyons bon d'en publier l'extrait qui s'y rapporte.

Lecteur assidu de votre journal, je serais fort peiné de le voir disparaître. Infirme, je ne puis que faiblement contribuer à prolonger son existence.

Voici donc ce que j'ai décidé : Tous les mois à partir du 15 juillet, je vous enverrai la somme de 2 francs par la voie que vous m'indiquerez et la moins onéreuse.

Chaque semaine ou à chaque tirage vous me donnerez en retour 4 numéros de la *Révolte* que je tâcherai de faire vendre ou distribuerai gratuitement pour la propagande. Vendus, le produit sera ajouté à la somme susdite.

* * *

Marseille. — Les compagnons qui sont en relation avec le compagnon Joseph Torrens peuvent continuer à lui adresser leurs communications 26, quai du Port.

* * *

Le Havre. — Le compagnon Legouguec prévient les camarades de bien vouloir désormais lui adresser leurs correspondances à sa nouvelle adresse 108 rue du Pairay.

# VARIETÉS

## LA RÉVOLUTION

*(Deuxième dialogue)*

L'anarc. — Ce soir nous traitons de la révolution, n'est-ce pas ? Mais avant de commencer, je voudrais avoir ton avis sur notre dernière causerie. Tu dis y avoir réfléchi ?

Le soc. — Oui, j'y ai beaucoup réfléchi, et mes idées, sur certains points, se sont, je l'avoue, sensiblement modifiées. Ainsi, par exemple, je ne serais pas éloigné d'admettre que les disciplines et les programmes offrent pour notre parti plus d'inconvénients que d'avantages, en ce qu'ils immobilisent les intelligences et neutralisent les initiatives individuelles qui — je n'hésite pas à le reconnaître avec toi — sont l'essence même du socialisme révolutionnaire. Mais ce que je ne puis te concéder, ce que je ne saurais admettre, c'est la suppression de toute organisation, de toute centralisation.

L'anarc. — Pourtant la logique et le bon sens t'y conduisent tout naturellement.

Le soc. — Dans la période de propagande, en temps de prosélytisme, je te l'accorderais volontiers, j'accepterais même ton groupement libre et spontané autour de l'idée. Mais en temps de révolution, alors qu'il s'agit de l'action matérielle, c'est à dire du heurtement des forces populaires et gouvernementales, je ne saurais l'admettre. Car, ce qu'il nous faut dans ce cas c'est une forte centralisation, une direction énergique soit pour conduire le mouvement, soit pour organiser le triomphe.

L'anarc. — Est-ce qu'en révolution, les partis ont jamais organisé, ou dirigé, quoi que ce soit ? Paralyser, neutraliser l'énergie populaire et confisquer le triomphe à leur profit, à la bonne heure !

Le soc. — Avec le parti ouvrier, ces dangers ne sont plus à redouter. Nous sommes pour cela trop bien et trop fortement organisés. Nous avons des fédérations régionales où sont élaborées, discutées et élucidées toutes les questions de l'avenir, un comité national centralisant et dirigeant toutes nos forces. Or, ce comité, choisi par nous, n'est et ne peut être que le mandataire, le serviteur du parti. Si donc nous en élaguions les programmes et les disciplines, le gouvernement libertaire rêvé par les anarchistes serait, me semble-t-il, résolu. N'est-ce pas ton avis ?

L'anarc. — Non, mille fois non, ce n'est pas mon avis. Supprime et élague tout ce tu voudras. Aussi longtemps que vous serez constitués en parti distinct et défini, aussi longtemps que subsisteront vos fédérations, vos organisations, vos comités nationaux ou autres, vous continuerez à patauger dans le bourbier autoritaire et à subir — que vous le vouliez ou non — les règlements, les programmes et les disciplines. Cet engouement centraliste est colossal de bêtise et on dirait vraiment que vous avez peur de manquer de maîtres. Une simple question pourtant : Si, au commencement d'une action décisive, ton fameux comité allait se tromper, lui aussi ? s'il allait faire fausse route, comme tu disais l'autre jour en parlant des anarchistes ?

Le soc. — Ce n'est guère probable. Etant l'émanation directe du parti ouvrier, c'est en lui qu'il puise sa force et son autorité. Mais en supposant — ce qui je le répète, n'est pas admissible — qu'il puisse faillir, errer ou trahir. Il serait immédiatement brisé et remplacé. Rien à craindre de ce côté. Tu le vois, nos précautions et nos garanties sont bien prises.

L'anarc. — Naturellement. Trahi par l'un, vous vous empressez d'en créer un autre. O, naïveté des naïvetés ! Mais, malheureux, à quoi servent donc les leçons du passé ? L'histoire entière est là qui nous crie : Partout où l'homme pourra abuser il abusera. Et depuis 89, toutes nos révolutions, tous nos changements de gouvernements et d'institutions n'ont fait que justifier et corroborer cet adage historique. Partout dans tous les temps, chez tous les peuples, on a vu se reproduire les mêmes faits, résultats des mêmes causes. Et il faudrait continuer les mêmes erreurs ? Et tu t'imagines que ton comité ferait exception à la règle ? Allons donc, c'est par trop de bonhommie !

Le soc. — Non. Les membres du comité sont nos camarades, pris dans nos rangs, ce sont pour ainsi dire d'autres nous-mêmes. Comment dans ces conditions voudrais-tu qu'ils puissent avoir même la pensée de trahir notre confiance ?

L'anarc. — Je ne veux rien du tout. Je ne dis pas que ces citoyens soient plus mauvais que d'autres. Je suis persuadé au contraire que laissés dans le milieu libertaire, ce pourraient être d'excellents révolutionnaires. Mais, placés dans une situation à pouvoir abuser, je soutiens qu'ils abuseront, car c'est tout à fait dans la nature de l'homme et ils sont hommes, morbleu !

Le soc. — En l'admettant, qu'est ce que ça prouve ? L'homme qui abuse n'est pas pour cela nécessairement un traître. On peut se tromper, commettre des erreurs.

L'anarc. — Je le veux bien. Mais alors quelle nécessité de s'aller confier à des chefs qui, s'ils ne sont pas des traîtres, peuvent n'être que des incapables ou des ambitieux. Errer, abuser ou trahir c'est tout un en révolution. En effet, quand la liberté succombe, quand le sang du peuple coule à profusion sur le pavé des rues, que la faute en soit imputable à l'incapacité d'un Robespierre ou à la trahison d'un Ledru-Rollin ou d'un Louis Blanc, qu'importe, la révolution en est-elle moins trahie, le peuple moins victime ?

Le soc. — C'est évident.

L'anarc. — Donc, une fois pour toutes, rompons avec cette sanglante et stérile tradition, abandonnons ces vieux sentiers autoritaires où viennent constamment sombrer toutes les tentatives populaires, et prenons désormais pour devise cet adage aussi profond qu'il semble trivial : On n'est jamais si bien servi que par soi-même.

Le soc. — D'accord. Mais le peuple est-il en état de se pouvoir servir lui-même ? voilà la question et je n'hésite pas à répondre non.

L'anarc. — Pourquoi non ? Si le peuple est apte à se pouvoir choisir des mandataires — et vous lui reconnaissez cette aptitude, — il le doit être au moins autant à se pouvoir diriger, cela est élémentaire. En tout cas, il n'aurait pas grand' chose à perdre en l'essayant, si l'on en juge par ce qu'il a gagné jusqu'ici en se laissant conduire.

Le soc. — Ceci confirme la vérité de mon dire, que le peuple n'est pas en état de se pouvoir diriger. Tu le reconnais toi-même, puisque tu avoues son manque de discernement dans le choix de ses chefs.

L'anarc. — Je ne t'ai pas dit que le peuple discernait bien ou mal. Je t'ai dit qu'il devait dorénavant se passer de chefs. Donc, il n'a pas besoin de faire de choix, car tous ceux qu'il pourrait faire — bons ou mauvais — ne pourraient que lui être funestes et trahir ses intérêts.

Le soc. — Tu ne fais pas de distinction, tu les prends donc tous pour des traîtres ?

L'anarc. — Non, mais pour des ambitieux. Or, de l'ambitieux au traître la distance est courte et facile à franchir, on l'a vu trop souvent hélas ! Tout individu devenu chef — soit par élection, soit autrement — est par le fait perdu pour le mouvement. Ce n'est plus désormais un citoyen utile, un homme d'action, un compagnon de lutte ; non, c'est un chef, c'est à dire un dirigeant, un espèce de Deus, un aspirant sauveur enfin. Vous n'êtes plus ses égaux, vous êtes « ses hommes » et au moment de l'action toutes vos énergies, toutes vos volontés viendront se heurter, s'émousser contre sa volonté à lui, car il commande et tous les chefs sont opportunistes.

Le soc. — C'est possible. Mais tu oublies que dans le parti ouvrier les choses ne se peuvent plus passer ainsi. Les citoyens qui le composent ne sont point une masse inconsciente suivant aveuglément les chefs. Ce sont des hommes libres, conscients de leurs actes comme de leurs paroles. La révolution n'est point pour eux ce sphynx énigmatique dont le sens est indéchiffrable. Ils en ont étudié toute l'économie, ils en connaissent toutes les phases et le but. Tu m'accorderas bien que de tels hommes ne sont pas aussi facile à entraîner ou à tromper que tu parais le croire, et que, de la part des chefs, une trahison ou une défaillance ne sont guère possibles et seraient en tous cas vite réprimées avant d'avoir eu le temps de produire leurs conséquences funestes.

L'anarc. — En es-tu bien sûr ? Les Blanqui, les Flourens et tous ceux qui en 70, lors du siège de Paris, avaient l'oreille du peuple, étaient aussi — nul ne le pourrait contester — des citoyens qui avaient fait leurs preuves et qui pouvaient offrir toutes les garanties désirables. Ceux qui les entouraient, qui marchaient à leur suite, n'étaient pas non plus les premiers venus. Eux aussi pouvaient revendiquer d'être conscients de leurs actes. A aucun le courage, l'énergie et la volonté ne faisaient défaut. Eh bien, qu'ont-ils fait dans cette fameuse journée du 31 octobre qui s'annonçait sous de si brillants auspices ? Ils étaient là tous à l'Hôtel de Ville qu'ils venaient d'envahir, ils y commandaient

en maîtres ; qu'y venaient-ils faire? C'était ou jamais l'heure des résolutions suprêmes, de l'action prompte et décisive. Un mot, un ordre des chefs et les Picard et autres ejusdem farina volaient par les fenêtres (les morts seuls ne reviennent pas). La masse attendait frémissante. Que faisaient les chefs pendant ce temps-là ? Ils allaient et venaient ne sachant où donner de la tête. L'un tirait à hue, l'autre à dia ; ils s'amusaient à parlementer avec ceux mêmes qu'ils devaient briser. Bref, aucun ordre ne fut donné, aucune résolution ne fut prise. Et cette belle journée qui pouvait être décisive, et d'où pouvait bien certainement sortir le salut de la révolution, se termina par un triste et ridicule baiser Lamourette. Tu sais le reste. Tiens, un fait qui s'est passé à la mairie du XIII[e] et qui m'a été raconté par un témoin oculaire te prouvera mieux qu'un long discours que si l'esprit d'initiative était développé chez les individus, les endormeurs n'auraient pas beau jeu dans un mouvement populaire

C'était dans la soirée du 31 octobre, on avait battu le rappel, une partie des bataillons du XIII[e] descendait sur l'Hôtel de Ville. Arrivés sur la place d'Italie où se trouve la mairie de cet arrondissement, ils sont arrêtés par le fameux colonel de Montaut qui entraîne les officiers à la mairie et là, par un long et filandreux discours, il arrive à les ébranler et à les décider à retourner chez eux. Pendant qu'il pérorait, un des gardes nationaux qui l'avaient suivi à la mairie, sort un revolver de sa ceinture et fait signe à un des orateurs habituels du XIII[e], à cette époque, Léo Meillet, je crois, qui avait une grande autorité sur la foule, s'il fallait qu'il brûle la cervelle au bonhomme. Léo Meillet fit signe que non. L'individu rengaîna son revolver, les bataillons se dispersèrent, l'Hôtel de Ville fut repris dans la nuit faute de défenseurs. Eh bien, si au lieu de la confiance en des chefs qui existait à cette époque, ça avait été l'initiative individuelle qui ait été préconisée et comprise, mon individu, au lieu de demander la permission, faisait proprement sauter le caisson de l'endormeur, les autres stimulés par cet acte de vigueur descendaient sur l'Hôtel de Ville, et la révolution se serait faite ce jour-là et peut-être sur d'autres bases.

Tu me diras qu'il aurait pu se faire que cet acte aurait pu ne pas avoir les conséquences que je lui donne, cela est vrai, s'il avait dû rester isolé, mais s'il avait été fait par suite d'idées émises, il faut admettre qu'il ne serait pas resté isolé, qu'il se serait renouvelé à tous les instants de la révolution. Juge de ce que serait une révolution faite sur ces bases et si notre tactique ne vaut pas mieux que celle de la centralisation ?

Le soc. — Ho ! oui, je le sais. Mais, pourquoi inférer de là qu'il en sera toujours et fatalement ainsi. Ces lourdes fautes du passé doivent nous servir de leçon pour l'avenir.

L'anarc. — Hélas ! je voudrais pouvoir partager ton illusion, mais est-ce possible ? N'avons-nous pas vu, en effet, l'idiote Commune recommencer le mois après les mêmes errements, succomber sous le poids des mêmes fautes? Et pourtant jamais pouvoir insurrectionnel eut-il entre les mains une force et des moyens d'action aussi puissants ? Et quel élan, quel enthousiasme dans la masse ! Mais le virus autoritaire était là.

Le soc. — Tout cela n'est malheureusement que trop vrai, je dois en convenir.

L'anarc. — Tu vois à quoi servent les leçons du passé. On fait des révolutions, et des flots de sang sont dépensés en pure perte. Et c'est toujours à recommencer. Et de fait, cela se conçoit. Aussi longtemps que vous suivrez cette voie funeste, vous arriverez fatalement aux mêmes résultats. Il serait pourtant bien temps que cela finisse et qu'on entre enfin dans la voie libertaire, car, en réalité quelle raison avez-vous d'admettre que des individus, par cela seul qu'ils sont membres d'un comité ou chefs de n'importe quoi, soient plus clairvoyants et plus aptes à juger ou à apprécier les événements que la masse elle-même ? Rien ne justifie cette ridicule prétention, que dément l'histoire de tous les vrais soulèvements populaires.

« Dans ces grands mouvements qui changent le monde, dit le *Journal des Débats*, rien n'est sage comme l'instinct du peuple. Une fois qu'il s'est jeté dans la lice, laissez-le faire ; ne l'arrêtez pas par vos prévisions menaçantes, par vos conseils intempestifs ; faites-lui grâce de votre expérience inutile. »

Le soc. — Et c'est le *Journal des Débats* qui parle ainsi ?

*(à suivre)*

---

L'administration du *Ça Ira* nous demande d'annoncer que le numéro 4 paraîtra mardi 10 juillet.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 1918,10.

Vente de la brochure *Radical ou Anarchiste* 10 fr. Genoud à Lyon 0,50. G. rue St-Martin 1 fr. D. à Tunis 14 fr. Bruxelles, groupes Liberté et l'Audace, cotisation mensuelle 5 fr Un anarchiste de Berre 0,50. T. à Pantin 0,75. D. à Wasquehal 0,50. H D. C. Bordeaux 0,50. D. à Aubervilliers 0,25. G. par B. St-Denis 0,50. Groupe anarchiste de Nîmes 2 fr. Delle 0,50. Liquidation des comptes de « l'Idée Ouvrière 24 fr. De Gisors Chabat, Potiquet, Georges, chacun 0,50, Christen, Jugant, Songeot, chacun 0,25, total 2,25. Guilleret 0,50. Muller 20 fr. Deux affamés 1 fr.

Total à ce jour 2003,85.

## PETITE CORRESPONDANCE

S. à Marcaria. — A. à Saint-Nazaire. — G. à Brest. — T. à Marseille. — R. à Valence. — M. à Armentières. — P. à Troyes. — R. à Verviers. — S. au Mans. — C. à Villefranche. — G. à Nancy. — M. à St-Quentin. — H. à Berne. — B. à Roubaix. — D. W. à Flixecourt. — F. à Reims. — C. rue de Charonne. — La Haye. — B. à Cognac. — H. à Angers. — Reçu timbres et mandats.

J. H. à Dison. — Accepté. Nous avertissons les camarades de Verviers — qui font déjà le service de Dison — de vous faire parvenir les 4 numéros.

Imprimerie Jurassienne. — Si vous avez encore des « Société au lendemain de la Révolution », veuillez en adresser un ex. à Roubaix.

A. à St-Nazaire. — Nous trouvons sur votre fiche le n° 28 marqué comme payé.

P. à St-Denis. — Nous n'avons pas d'autres brochures que celles annoncées dans notre n° 24 plus Fais ce que veux, le Procès Bordat et Radical ou Anarchiste.

S. à Marcaria. — Il ne faut jamais désespérer. Il y a comme cela des moments de torpeur où l'avachissement semble à son comble. Il suffit des fois de peu de chose pour que ça se réveille, pour que l'engourdissement fasse place à l'enthousiasme et à l'activité.

Ch. à St-Etienne. — La Critique Sociale paraît toujours

J. B. à Limoges. — Si vous voulez être servis de suite une autre fois, il faut nous adresser vos lettres rue Mouffetard.

Le compagnon Lauze à Uzès (poste restante) prie le compagnon A. A. à Genève de lui faire savoir s'il a toujours la même adresse, ainsi que le compagnon Raymond à Alger.

Le compagnon Moreau, 162 rue Marcadet, Paris, correspondant de la ligue des anti-patriotes est prié de donner de ses nouvelles aux compagnons d'Armentières.

## CONVOCATIONS

Houplines. — Réunion à 6 heures du groupe des Indomptables, au Saint-Eloi, rue des Murets, pour affaire de conférence. Urgence.

Roubaix. — Les groupes anarchistes de cette ville invitent tous les compagnons à la réunion qui aura lieu le samedi soir 7 courant à 8 1/2 heures, chez Lanneau.

Les compagnons qui détiennent encore des listes de souscription pour organiser la tournée de conférences de la citoyenne Louise Michel sont priés de les faire rentrer. Urgence.

Angers. — Le groupe se réunit tous les samedis soir à 8 1/2 heures, chez Charpentier, à Mille Pieds. Les lecteurs de la *Révolte* sont invités.

Verviers. — Nous rappelons aux compagnons que nos séances ont lieu tous les samedis au local habituel chez Ruwette, 41 rue de la Montagne. Ordre du jour de la séance du 14 juillet : Le droit à l'aisance.

Bruxelles. — Lundi 9 juillet à 8 1/2 heures du soir, à la Colline, 18, rue de la Colline, réunion du groupe la Liberté. Ordre du jour ; L'économie révolutionnaire et la tactique collectiviste.

---

Il nous reste encore quelques centaines de *Procès de Jahn*. Nous prions les groupes qui pourraient les placer, de bien vouloir nous les prendre au plus tôt.

***

Nous prévenons nos amis qui connaissent la langue espagnole, que nous avons différentes brochures en cette langue à leur disposition :

| | |
|---|---|
| *Acracia o república* | — 25 |
| *El Catolicismo y la Cuestion social* | — 25 |
| *La Sociedad al dia siguiente de la Revolucion* | — 20 |
| *A los Jovenes* | — 10 |
| *Proceso de los anarquistas de Chicago* | — 05 |
| *A los Campesinos* | — 05 |
| *La Expropriacion* | — 10 |

dont nous avons une trentaine d'exemplaires.

**La RÉVOLTE est en vente à Marseille chez**

Marius Gauchon, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar.

**La RÉVOLTE est en vente à Pamiers chez :**

A. Blandinière rue Goudoullé, à Loumet

*Le citoyen Blandinière porte à domicile.*

**La REVOLTE est vente à Verviers chez :**

*A l'Aubette* de Gérard Champ,

Varimont, rue de Dison.

Guillaume Lorquet, rue des Foxhalles, *Hodimont*

**à Buenos-Ayres chez :**

Émile Piette, calle Esmeralda, 773.

**à Lyon chez**

Bernard, rue Moncey, 96.

*Au comptoir du zinc rustique*, 78 Cours Vitton.

Librairie, 14 rue d'Austerlitz.

Marchande de journaux, passage de l'Argue angle de la rue de l'Hôtel de Ville.

**à Armentières chez**

Denory Muller, *liraire*, place de l'église St Vaast.

Malfoy, 8, rue d'Ypres.

**à Bruxelles chez**

Raford, 2 bis rue du Marais.

Coulon, 20, Montagne de l'Oratoire.

A l'Aubette, de la place St Jean.

**à Bordeaux chez**

Mme Maury. 33, rue des Augustins.

**à Valence chez**

Rudigoz, père, 4 rue Bayard.

Le compagnon Rudigoz porte à domicile.

**à New-York à la**

Freiheit, 167, William street.

**La RÉVOLTE est en vente à St-Denis**

Chez V, Pierret, 6, rue de la Briche.

*On y trouve également toutes les brochures socialistes*

**à Persan-Beaumont chez**

Gros, 3, rue de l'Ecole à Beaumont.

**a Levallois-Perret**

*Librairie*, 75, rue Gravel.

---

En vente à la *Freedom*, 34 Bouverie street, Londres, E. C. Angleterre :

*The Accused the Accuser*. The famous speeches of the light Chicago Anarchists ; forte brochure, prix 75 centimes.

*A Concise History of the Great Trial of the Chicago Anarchists, in 1886*, by Dyer D. Lum ; volume de 190 pages, prix 1,25.

*August Spies's autobiography, his speech in Court and notes*. Prix 1,25 ; avec portrait de Spies et de Nina Van Zandt.

---

*En vente à l'imprimerie Jurassienne*

24, rue des Grottes, Genève

*Théologie politique de Mazzini*, par Bakounine 0 60. — *Compte-rendu du VI[me] Congrès de l'Internationale* 1 50. — *Mémoire de la Fédération jurassienne* 1 00. — *L'Internationale, son histoire et ses principes*, par B. Malon, 0 15. — *Deuxième lettre au Peuple de la classe dirigée*, par Félix Pyat, 0 05. — *Des causes des crises industrielles*, 0 05. — *Almanach du Peuple*, pour 1875, 0 10. *Procès de l'Avant-Garde*, 0 50. — *La question des services publics devant l'Internationale*, 0 10.

| | |
|---|---|
| **Aux Affamés** | 0,05 |
| **Le 14 Juillet** *par Delmorès* | 0,10 |
| **L'Anarchie dans l'Evolution Socialiste** | 0 10 |
| **Terre et Liberté** *avec* **l'Audace** *ensemble* | 2,50 |
| **Les Produits de l'Industrie** | 0 05 |
| **Les Paroles d'un Révolté** | 1 50 |
| **Le Révolté**, *septième année, cartonné* | 4 50 |
| « *huitième année* | » |
| « *neuvième année* | » |

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première Année, N° 41 — 5 CENTIMES — Du 14 au 20 JUILLET 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AUX CAMARADES

Depuis le premier appel que nous avons fait, voilà trois numéros que nous avons pu faire paraître sans encombre. Nous n'avons qu'à en remercier ceux qui ont répondu à notre appel. Pourrons-nous continuer ainsi ; ou serons-nous forcés d'en venir aux modifications dont nous parlions dans notre dernier numéro, nous ne pouvons encore nous en rendre compte. Que chacun y mette du sien, nous pourrons peut-être en sortir.

## L'ENQUÊTE SUR LE MARCHANDAGE

Une grève qui comptera dans les annales du mouvement ouvrier, vient d'éclater à Londres.

Pour refaire un peu sa popularité, la chambre des lords a commencé une grande enquête sur ce qu'on appelle en Angleterre le *sweating system*. Les travailleurs connaissent bien ce système, il est de tout les pays. C'est au fond, le marchandage.

Les grands magasins d'habillement, les bazars grandioses ne fabriquent pas eux-mêmes les objets qu'ils étalent à leurs comptoirs somptueux. Les meubles, la quincaillerie, les jouets d'enfants, les vêtements et les parures, se font dans de tout petits ateliers, ou bien en chambre par des travailleurs isolés.

Mais ces travailleurs ne travaillent pas pour leur compte. Il y a le « sweater » qui vient se placer entre eux et le grand magasin. Le « sweater », c'est l'homme qui les fait *suer*, pour s'engraisser. Il se charge de fournir au magasin tant de chaises, par exemple. Il fait exécuter le travail par des petits patrons, ou par des ouvriers en chambre ; et c'est alors qu'il les fait *suer*.

Non seulement il les fait travailler pour un salaire dérisoire, avec lequel ils gagnent à grand peine de 80 centimes à 1 fr. 20 pour une journée de douze heures. Il y a encore un moyen plus efficace pour faire *suer*.

Lui apporte-t-on deux douzaines faites pour lui sur commande, avec son bois, — ils les soumet à un examen minutieux, et dès qu'il en a découvert une qui offre la moindre imperfection il la pousse de côté, en disant : Je ne reçois pas ce mauvais travail et « je vous fais une déduction de deux ou trois francs sur la main-d'œuvre. » Et ces deux ou trois francs font le tiers ou la moitié du salaire convenu.

Même manœuvre pour la confection des vêtements, pour le linge et ainsi de suite.

Voilà ce que c'est que le « sweating system » — le système de faire suer le travailleur — dont on parle tant en ce moment en Angleterre.

—

Chaque semaine, des volontaires — surtout des travailleurs, — viennent déposer devant le Comité, et leurs révélations surpassent tout ce que l'on aurait pu imaginer.

On apprend, par exemple, que la grande maison d'ameublement, Maple et C° (qu'un économiste citait comme un exemple de la concentration prodigieuse du capital par la grande industrie) fait faire la plupart de ses meubles par des « sweaters » qui font exécuter les travaux en chambre par les plus misérables des travailleurs de Londres, qui les exploitent de la manière la plus atroce et que la fameuse maison en fait de même à l'égard des travailleurs qu'elle occupe directement.

On apprend la même chose sur la plupart des grandes maisons de Londres.

On apprend que les travaux exécutés pour le ministère de la guerre sont faits de la même manière et que ces superbes tresses de soie dont on avait orné un cadeau fait à la reine, avaient été exécutées par des ouvrières qui suaient au prix de 40 à 50 centimes pour une journée de travail, quitte à voir ce misérable salaire réduit davantage par des amendes.

Là-dessus grand scandale dans le monde de la gent respectable.

Les Maple mettent à l'index les travailleurs qui osent déposer contre eux. Un pasteur qui a ouvert la liste des témoins est menacé d'un procès en diffamation. On offre de l'argent aux témoins pour qu'ils retirent leurs dépositions, et ainsi de suite.

—

### UNE GRÈVE DE SOLIDARITÉ

Mais arrivons à la grève.

Une des grandes maisons les plus souvent mentionnées dans l'enquête, était l'usine d'allumettes de Bryant et May, dont on peut voir les annonces sur les rochers dès qu'on a débarqué en Angleterre et le long de tous les chemins de fer.

Plus de quinze cents femmes travaillent dans cette usine pour des salaires qui varient de 8 à 12 fr. 50 par semaine ! Et ceci à Londres, où l'on ne peut avoir de chambre pour moins de 3 ou 4 fr. par semaine dans les plus horribles taudis !

Mais ces salaires semblent encore trop élevés aux patrons de l'usine — des millionnaires appartenant à l'aristocratie industrielle. Aussi ont-ils tout un système d'amendes pour les réduire. Trente centimes d'amende si la fille qui fait les allumettes n'a pas bien essuyé ses pieds et laissé les traces de ses souliers sur le plancher.

Trente centimes si elle a laissé quelques allumettes sur sa table avant d'aller chercher une nouvelle provision.

Cinquante centimes d'amende sur un salaire de 80 centimes par jour, si elle est en retard de dix minutes.

— Depuis que la maison existe, nous n'avons jamais reçu nos salaires en entier — disent les ouvrières.

Voilà l'usine.

—

Madame Besant — ce lutteur courageux qui a déjà tant fait pour la propande anti-religieuse et qui donne aujourd'hui ses forces avec la même ardeur au socialisme, — avait inséré ces faits dans son journal, *Le Link (Le Lien)*.

Les Bryant et May la menacèrent de poursuites en diffamation. Mais Besant ne demanda pas mieux : elle avait ses témoins et continua ses révélations.

Alors les patrons donnèrent ordre à leurs ouvrières de signer une protestation, dans laquelle il était dit que tout ce que Besant racontait n'était qu'un tissu de mensonges.

L'aristocratie ouvrière de l'usine, les ouvrières en allumettes de cire, s'empressèrent de signer. Mais la démocratie, les filles les plus pauvres, les plus misérables, — et elles comptent près de quinze cents — refusèrent net.

Alors l'intendant de l'usine choisit une victime, — une fillette des plus pauvres et lui déclara que si elle ne signait pas, elle serait renvoyée sur le champ.

Elle refusa. Elle fut renvoyée.

Alors, les 1,500 femmes quittèrent l'usine sur le champ, laissant là tout le travail tel quel, avec le phosphore prêt à s'enflammer, et la marchandise toute perdue ce jour-là.

Elles se mirent en procession, parcourant les rues de Londres et envoyèrent une délégation de 500 femmes chez Besant. Puis en chantant des chansons populaires elles se rendirent en masse à un meeting enthousiaste, où les socialistes firent une bonne propagande de nos idées.

Les patrons s'empressèrent de céder et de déclarer que l'enfant qu'ils avaient renvoyée pouvait retourner au travail.

Mais les femmes refusent de rentrer tant qu'on ne leur aura pas restitué un shelling d'amende qu'on avait imposé à tout l'atelier, il y a quelque temps.

La grève continuait encore samedi soir, et une grande agitation règne parmi les femmes. Les travailleurs de Londres s'empressent de manifester leurs sympathies pour ces femmes courageuses qui préfèrent endurer la faim — la faim tout de bon pour la plupart d'entre elles, plutôt que de signer un mensonge, plutôt que de permettre le renvoi d'une des leurs.

Cette grève comptera dans les annales du mouvement ouvrier.

## FORMULES AMBIGUES

Sous ce titre, la *Questione Sociale*, a commencé une série d'articles dans lesquels elle passe en revue ces formules courantes au sein des socialistes, acceptées sans les scruter de près, mais qui, au fond, ne sont que des expressions que nous, malgré nous, avons tous héritées de la science bourgeoise et d'un ordre d'idées bourgeois.

Nous reproduisons le troisième article de la série :

### LE PRODUIT AU PRODUCTEUR

Cette maxime est sur la bouche de tous ; et en la répétant on croit énoncer la synthèse des revendications économiques.

Cependant, la voir acceptée par des écrivains bourgeois, tels que Mazzini et Bovio, nous doit

faire soupçonner qu'elle cache quelque malentendu.

En effet, sous le régime de la propriété individuelle, qu'est-ce que signifie la théorie du produit au producteur ? Dans ces conditions, elle ne peut être que mensonge et ironie.

Jusqu'à ce qu'on les laissera subsister, le propriétaire et le capitaliste prétendront toujours être, eux, les vrais producteurs, et à l'ouvrier qui doutera de la justesse de leurs prétentions, ils répondront avec sarcasme :

« Eh ! bien, agissez, vous seul, et voyons jusqu'à quel point vous réussirez à produire. Les vrais producteurs, les producteurs sérieux, les grands producteurs enfin, c'e t nous les capitalistes et les propriétaires. A nous, donc, le gros du produit. »

S'il veulent être modestes et même un peu généreux, ils ajouteront peut-être : Nous nous contentons, ô travailleurs, du titre d'associés dans la production, de co-producteur. La production (les économistes l'ont assez proclamé) est une société en parue pation.

Le capitaliste, le propriétaire, l'entrepreneur y contribuent du capital, de la terre, de la direction ; l'ouvrier y met son travail. Maintenant, divisons-en les fruits en raison de la valeur de la contribution de chacun.

C'est ainsi qu'ils parlent, et vous verrez, — ces bases une fois acceptées — comme ils se trouvent bien dans leur compte. Il le font sur les doigts : *tant* pour la terre, la machine ou le capital p êté, *tant* pour intérêts ou location de la terre et du capital durant la production, et *tant* pour le risque couru.

Tout ça c'est à eux : ils figurent dans le compte plusieurs fois sous des rubriques différentes : vous, les travailleurs, vous arrivez tous en masse, classés dans la dernière rubrique, et force vous est de partager entre cent individus la dixième ou la quinzième partie du produit !

Et vous n'avez pas le droit de faire des remontrance , puisque vous avez souscrit vous-même à la formule, le « produit au producteur », qui au fond signifie, en d'autres mots « A chacun selon son apport » ou bien encore : « celui qui aura, aura davantage et malheur à celui qui n'aura rien ! »

Toutes ces formules sont fausses et menteuses, parce qu'on ne peut pas attribuer à l'individu ce qui vient de la nature ; on ne peut pas distinguer entre le produit de l'homme et celui de la nature ; non plus entre le produit d'un travail et celui d'un a tre travail. Il n'est pas possible de fixer ni de déterminer la part du produit qui serait dûe à chaque agent de la production ; impossible de séparer, d'isoler le produit de chaque travail. On ne peut pas rompre la chaine formée par les travaux qui se succèdent et se poursuivent, pour ainsi dire, dans le temps et dans l'espace.

Comment vous y prendrez-vous, par exemple, pour évaluer, pour chaque mètre de tissu, la part qui revient au tisserand, celle qui est due au fileur, celle qui doit se rapporter à l'agriculteur, et les autres à assigner aux machinistes, aux employés de transport, et ainsi, en remontant l'échelle, au propriétaire, au capitaliste, au marchand, etc., qui tous réclament, eux aussi, leur quote-part du produit ?

De quelle manière réussirez-vous à appliquer dans cet exemple, et dans tout autre, la maxime énigmatique et abstraite du produit au producteur ?

Comment et en quelle mesure diviserez-vous le produit pour donner à chacun ce qui lui est dû ? Diviserez-vous le petit en deux, cinq, dix morceaux, autant qu'il y aura de prétendants ? ou bien, accepterez-vous l'autre alternative — l'unique solution logique du problème — et direz-vous :

« Eh bien, mettons-nous d'accord, associons-nous dans la possession des biens naturels et dans le travail, quant au produit, puisqu'il est notre œuvre collective jouissons-en en commun ! » car l'association serait incomplète, et dans le fait impossible, si vous ne vous associez pour la satisfaction de vos besoins comme vous l'avez fait pour la possession et la production. Allons donc, travailleurs, fraternisez après tant de siècles d'errements et d'esclavage, et ne dites plus comme les écrivains bourgeois que, *quelle que soient les inégalités de possession, de capacité et de condition entre vous, le produit doit appartenir au producteur et se diviser entre les producteurs.*

Cette phrase est vide, insidieuse et contre nature.

Mais dites plutôt avec nous, communistes-anarchistes, que *les producteurs, une fois associés dans la possession des instruments de travail, les produits de leur travail collectif ne peuvent servir qu'à la satisfaction des besoins communs.*

## UNE AUTRE VARIÉTÉ D'ENNEMIS

Certains des nôtres se sont écriés : « Notre ennemi, c'est notre maître ! »

Cela est bien la vérité ; mais pas toute la vérité. Les maîtres qui ont sévi sur cette triste société ne sont pas une race à part. Une même masse humaine a produit opprimés et oppresseurs : ceux-ci provenant de ceux-là ; et c'est l'orgueil et la mauvaise foi qui, à l'origine, ont conduit des hommes à dominer les autres, à les exploiter et les tyranniser — aidés en cela, bien souvent, par la lâcheté ou la bêtise de leurs victimes.

Il ne faut donc pas nous imaginer qu'il s'agit tout bonnement de combattre ces individus privilégiés qui actuellement nous dirigent.

D'abord, il y a pire que cette engeance de dirigeants qui nous pressurent. L'esclave volontaire qui accepte sa servitude et se fait l'instrument complaisant, à tel ou tel titre, de l'oppression que nous subissons ; celui-là, plus détestable encore, est aussi notre ennemi ; et il abonde, il pullule autour de nous.

Aujourd'hui, certainement, partout où il y a civilisation, les travailleurs sont surtout les jouets d'une classe bourgeoise qui a supplanté l'antique noblesse, et s'est montré plus injuste, plus cruelle, et surtout plus rapace et plus avilie. Cette haute bourgeoisie, qui est arrivée à disposer de toutes les forces sociales, nous en écrase de son mieux. Mais n'existe-t-il pas aussi une sorte de basse bourgeoisie, qui se compose principalement de gens petitement établis ; où l'on trouve même certaines catégories d'ouvriers, d'employés, d'artiste , qui se distinguent par leurs prétentions et cette basse bourgeoisie n'est-elle pas tout aussi despotique que la haute ?

Mais bien pires que les autres, sont les petits tyrans ! Leur domination, ordinairement plus familière, n'est pas pour cela plus douce à qui la supporte ; bien au contraire !

Que n'aurait-on à dire contre ces petits autoritaires exigeants, intolérants et avides ; aussi insupportables à ceux qui se trouvent leurs inférieurs, que les grands !

Il y a beaucoup de vaniteux sans moyens, qui ne rêvent qu'à singer le grand monde ; et qui se montrent résolument hostile aux aspirations égalitaires.

Il y a là des types à montres d'or, à toilettes tapageuses, à pianos.... et le reste, qui ne trouvent plus la monnaie, ou qui se cachent, quand un fournisseur vient réclamer son dû, quand le mercenaire qu'ils occupent, même, vient réclamer son salaire. On les verra cependant aux théâtres, aux cafés de luxe ; quelquefois et par faveur, aux bals et banquets de la haute ; aux fines parties de plaisir... enfin, partout où l'on peut poser et s'amuser, se fichant bien certainement, des malheureux exclus des réjouissances et manquant du nécessaire.

L'ennemi n'est-il pas là, aussi ?

On voudra peut-être objecter que dans cette classe il y a de braves personnes parfaitement acquises à l'idée de Justice et à la saine raison ; ne demandant pas mieux qu'une société meilleure vienne remplacer le gâchis actuel.

Pour sûr il y en a ; on en trouve même qui, de bon cœur, adhéreraient au communisme.

Cela nous l'admettons ; et nous l'admettrons aussi en ce qui est des classes plus élevées. Nous dirons plus : beaucoup de ceux-là qui ont connu l'aisance, qui ont vécu dans le faste civilisé, quand ils seront tombés victimes de l'instabilité et de la traîtrise du monde actuel, pourront devenir nos compagnons et être meilleurs, c'est possible, que tant d'autres qui n'ayant jamais connu que la misère, ne comprennent pas le bien-être et ne ressentent pas suffisamment le besoin de se révolter ; ne conçoivent pas assez la nécessité de la Révolution.

Nous, les communistes, nous voulons voir l'ennemi partout où nous apercevons tendances à la domination, à l'abus du semblable. Et s'il est vrai que dans les situations plus élevées ces tendances se trouvent mises plus à découvert, au moins croyons-nous qu'il peut encore s'y trouver des hommes qui n'en sont pas gangrenés ; tandis que nous les retrouvons en principe jusque dans les situations les plus basses.

Mais nous-mêmes, nous nous surprendrons parfois à errer dans l'insociabilité. Seulement, cette insociabilité nous acceptons de nous en défaire de même que nous le voulons pour les autres. Et c'est en cela que nous nous affirmons communistes.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Les groupes : *les Travailleurs communistes-anarchistes*, *la Ligue des antipatriotes* (section du XI^e^) et *le Branle-Bas* ont affiché la semaine dernière un appel aux travailleurs, dont nous extrayons le passage suivant :

« Allons, frères de travail, serez-vous bientôt las de souffrir ; n'entendez-vous pas monter le flot des revendications sociales lancées par les révoltés de tous les pays. Ah ! vos dirigeants ont déjà reconnu dans ces grondements confus le réveil des masses et ils se préparent pour noyer dans le sang les clameurs des insoumis ; ne parle-t-on pas de tous côtés de guerre, d'armements en masse ; ne voyez-vous pas ces mêmes politiciens venir vous parler de patriotisme, vous témoigner de leur dévouement, de leur sincérité, leurs discours, leurs journaux sont remplis de ces mensonges ; ce qu'ils préparent au nom de ce patriotisme : c'est la boucherie des travailleurs français et allemands, russes et autrichiens, pour le triomphe de leur dieu, le Capital. C'est pour des intérêts bourgeois qu'ils ont inventé la Patrie ; c'est pour la suppression à époque voulue d'une centaine de mille de travailleurs, qu'ils ont établi les frontières ; et vous les écoutez, vous leur obéissez, vous, les dépossédés qui n'avez rien à défendre, vous qui n'avez aucun intérêt à ce que vos exploiteurs soient les maîtres sur les marchés européens ou asiatiques, et vous allez à la saignée périodique contre des individus qui comme vous luttent et souffrent sous le joug abject du veau d'or capitaliste, pendant que les banquiers internationaux escomptent sur votre victoire ou votre défaite.

« Comprendrez vous enfin, frères de misère, que vos ennemis ne sont pas les ventres-creux parqués dans tel autre coin de la terre, mais ceux qui vous ont tout pris, que la propriété individuelle est l'antagonisme constant de toute rénovation sociale, qu'il faut que supprimant toute autorité, tout capital, l'ouvrier reprenne la machine, le paysan la terre, alors seulement disparaîtra la misère dont nous souffrons avec toutes ses conséquences et que brisant toute chaine, sans aucune entrave, chacun puisse dans une société communiste-anarchiste *produire selon ses forces et consommer selon ses besoins*.

Travailleurs, à bas l'exploitation de l'homme par l'homme.

Vive la Révolution sociale ! Vive l'Anarchie !

Cette affiche a été lue et commentée par des groupes nombreux qui s'arrêtaient pour la lire. Espérons qu'elle portera ses fruits.

* * *

LA « COMMUNE » DES PRÉTENDANTS

« La Commune autonome » devient l'amorce à laquelle les monarchistes de toute nuance vont essayer d'attraper la France.

Jusqu'à présent « la Commune autonome »

le dada des partisans de Plon-Plon. Aujourd'hui, le Philippe qui se donne le titre modeste de roi de France essaie d'exploiter cette riche mine à son avantage. « Nommez-moi roi tout de bon et je vais vous donner la Commune autonome », écrit-il aux maires ; quant à Plon-Plon et à tout autre « gouvernement d'occasion » ils ne vous donneront pas la Commune indépendante.

Et il s'empresse d'expliquer ce qu'il entend par Commune indépendante. « Le prêtre à l'église, l'instituteur (congréganiste) à l'école pourront se dévouer à leur mission sans être les instruments ni les victimes de la politique. » On voit d'ici ce que cela signifie.

Allons, Messieurs Plon-Plon et Philippe, vous arrivez trop tard. Il y a déjà quarante ans que Proudhon a dit que la Commune sera tout ou qu'elle ne sera rien.

Et elle ne sera rien tant qu'il y aura un gouvernement quelconque au dessus d'elle ; tant qu'elle aura un parlement dans son sein ; tant qu'elle ne sera pas communiste ; et tant qu'elle restera une division du territoire, c'est à dire tant que la vraie Commune ne s'établira pas par dessus les murs des cités entre tous ceux qui pensent de la même façon et s'associent pour poursuivre un but commun, sans tenir compte des divisions territoriales.

En êtes-vous, de cette Commune-là, Messieurs les partisans de Philippe et Plon-Plon ?

Et puisque vous n'en êtes pas, taisez-vous ?

* * *

L'*Intransigeant* annonce que Cyvoct aurait été exécuté pour les faits dont nous avons parlé dans un de nos numéros. Le gouvernement a fait démentir le fait, mais l'*Intransigeant* maintient son affirmation. Si cela est vrai, il faudra bien pourtant que ça se sache et le démenti du gouvernement ne prouverait alors qu'une chose, c'est qu'il a conscience d'avoir fait commettre un assassinat puisqu'il s'en défend.

* * *

La Palisse. — La situation ici devient de plus en plus tendue. Si quelqu'un fait mine de vouloir nous fréquenter, il est aussitôt menacé d'être congédié par son patron. D'un autre côté, l'ambition et l'avarice en empêchent beaucoup d'accepter nos idées parce qu'ils se figurent toujours qu'à force d'économiser ils arriveront à s'affranchir.

Pendant que les affaires allaient, beaucoup à force d'épargne et de privations, sont arrivés à acheter — dont une partie à crédit — le terrain de quelques voisins qui avaient fait de mauvaises affaires ou qui vendaient pour se mettre dans le commerce. Aujourd'hui tout est changé, les propriétés ne se vendent plus que rarement. J'en connais qui voudraient bien s'accaparer des parcelles qui joignent les leurs, mais qui s'abstiennent d'acheter, en disant que ce n'est pas la peine, si la Révolution doit venir qui rendra la terre commune ; et ça se répand chaque jour dans les villages. C'est signe que les idées commencent à faire leur chemin, et que l'on en parle.

* * *

Marseille. — Les patriotes ont voulu donner une réunion pour faire appel aux mesures de répression contre les travailleurs étrangers. Les anarchistes s'y sont rendus afin de s'y faire entendre et démontrer que les ennemis des travailleurs n'étaient pas d'autres travailleurs, mais messieuss les patriotes qui entendaient bien s'y faire entendre seuls, l'ont fait voir en refusant de laisser monter à la tribune le compagnon Tressaud qui avait été désigné comme président. Le compagnon s'y est hissé tout de même. Mais il a été absolument impossible à aucun orateur de se faire entendre. On s'est battu dans la salle, deux députés, MM. Laur et Saint-Martin, se sont tirés des pieds. La réunion n'a pu avoir lieu.

* * *

Puget-Ville. — A propos d'élections, nous avons eu ici pour les élections du mois dernier, le spectacle le plus démoralisant que nous ait offert la concentration bourgeoise. Figurez-vous que sur 646 électeurs inscrits que nous avions eus dans les élections précédentes, les bourgeois ont trouvé le moyen ou du moins la pudeur d'en enlever une quarantaine, puis, comme ils savaient d'avance qu'ils ne pouvaient avoir le nombre suffisant de votants pour être élus, ils avaient mis à l'avance dans l'urne plus de soixante bulletins. Malgré tout cela, sur 609 inscrits d'après la liste arrangée, 267 bulletins ont été trouvés dans l'urne. Ce qui n'empêche pas que, d'après tout ce que le public a vu, le jugement général est que tout au plus 200 électeurs ont pris part au vote, aussi l'autorité au Puget n'est pas fière de son succès. Un grand nombre de localités ont eu le même sort.

* * *

Saint-Quentin. — Samedi dernier une conférence avait été organisée par les possibilistes, mais leur réunion eut un mince succès, malgré qu'elle était faite au profit des grévistes. Le citoyen Allemane prend la parole, mais il est beaucoup interpellé au sujet de la rue Cadet ; le comp. Mathieu prend la parole et démontre aux travailleurs qu'ils n'ont rien à attendre sur le résultat des grèves et explique en quelques mots qu'ils ne peuvent obtenir rien sans la révolution sociale. Le citoyen Langrand, du parti collectiviste, dit que les grèves ne lui plaisent pas, que c'est une maladie. Enfin bonne soirée pour la propagande.

## Italie

La *Questione Sociale* de Florence nous apprend que Monticelli et Castellani (le rédacteur de l'*Ottantanove*) vont rejoindre un M. Alburno, dans lequel tout le monde reconnaît un mouchard, dans la rédaction d'un journal amphibie, le *Piccolo* de Venise, dont le sieur Alburno est et reste le directeur en chef.

Nous sommes tellement habitués à voir les rebuts de notre parti s'écouler dans la presse et dans les partis bourgeois, que cette nouvelle ne nous étonne pas, et encore moins elle nous afflige, car nous assistons justement en ce moment à un merveilleux développement des principes anarchistes en Italie ; nous les y voyons popularisés de plus en plus, et nous sommes bien sûrs que nos compagnons italiens peuvent bien se passer de tous les Monticelli et de tous les Alburno, qui pourraient paraître dans leur milieu.

L'Italie marche à grands pas vers la révolution, si nous devons en croire aux symptômes qui s'y manifestent au jour le jour. Aujourd'hui c'est la Sicile qui se remue le plus, car là-bas la misère est épouvantable, les industries des sulfures, des vins, se sont écroulées tout à fait, le commerce s'arrête, et les pauvres gens parcourent les villes et les campagnes en demandant du pain ou du travail. Dans une de ces démonstrations à Marsala plusieurs de nos compagnons ont été arrêtés.

* * *

On nous fait remarquer que notre correspondant de Marseille est tombé en erreur, en croyant que l'orateur italien au meeting tenu dans cette ville, M. Lazzari, fût un compagnon, tandis qu'il est simplement un des meneurs du parti ouvrier italien.

* * *

A Recanati (Italie) on vole au bureau des postes les lettres et journaux des compagnons bien connus pour leur dévouement aux idées anarchistes.

La chose n'étonne personne : dans la patrie du poète Léopardi il demeure aujourd'hui l'honorable Agilee Clement, ex-pasteur réformé et chef des blouses blanches engagées par le sieur Crispi dans les Marches, pour entraver le mouvement révolutionnaire en cette région. Ce lâche, qui ressemble à votre Valladier, a fait, par ses manœuvres, des victimes parmi les sots et les naïfs. Mais le jour du branle-bas nous nous souviendrons de ces détestables mouchards.

## Belgique

La simple violation du secret des lettres ne suffit plus à nos honorables magistrats ! Et de fait, pour ce qu'ils en retiraient... !

Ouvrir la correspondance, c'est très bien. Seulement ça n'avance guère, si on s'arrête là. C'est ce qu'on s'est dit en haut lieu. Et on s'est mis à intercepter : une *Révolte* par ci, une lettre par là, quelques brochures d'un autre côté.

Un camarade a-t-il établi une nouvelle relation, écrit-il à un ami nouveau ? Interceptée la lettre !

Un autre envoie-t-il quelques spécimens de la *Révolte* ? La *Revolte* n'arrive pas !

S'imaginent-ils donc, ces messieurs, étrangler notre propagande par ces tracasseries bêbêtes ?

Pour pouvoir parler à l'aise, nous avons voulu tenir en mains la preuve *officielle* de ce que nous avançons ; et aux incrédules nous pourrions montrer deux lettres administratives nous faisant savoir *qu'il n'y a pas traces dans les bureaux de la poste*, ni de deux lettres, ni de deux *Révolte*, mises à la boîte et non parvenues à destination.

Allons ! MM. les champions des libertés politiques, c'est le moment de montrer les dents !

Il est vrai qu'il ne s'agit que des anarchistes... ! Mais prenez garde au flot montant !

Au reste, l'enseignement à tirer de ceci c'est que, d'abord, nous pouvons voir une fois de plus ce que valent les libertés constitutionnelles : Venues d'en haut, elles n'ont d'existence que par la grâce d'en haut, toujours à la merci des puissants du jour, si elles ne trouvent en bas, dans le peuple, une force pour les faire respecter.

Ensuite, si minime qu'il paraisse, quel symptôme de décadence que de voir ainsi ceux qui se constituent les gardiens de la morale publique descendre jusqu'à l'oubli systématique de cette moralité bourgeoise qu'ils ont à charge de défendre !

## Angleterre

Les Conseils municipaux sont partout les mêmes. Maintenant c'est le Bureau des Travaux publics de Londres qui se trouve sur la sellette accusé des mêmes vols que le conseil municipal de New-York, qui est toujours en fuite.

## Irlande

La cour suprême d'Irlande a interdit la construction des cabanes que la Ligue nationale faisait construire pour donner asile aux tenanciers expulsés et à leurs familles. Il ne suffisait pas aux brigands qui possèdent la terre d'en expulser les travailleurs, il faut aussi que les malheureux restent sans toit ! Il faut qu'ils meurent de faim et de froid : il serait trop sommaire de les fusiller. Ah ! quand les porteurs de fourches viendront-ils à leur tour expulser de leurs palais et les lords et les juges ?

# VARIETÉS

## LA RÉVOLUTION (1)

(*Deuxième dialogue*)

L'anarc. — Oui, et il dit vrai. Ce n'est pas dans la cervelle de quelques bateleurs attitrés, mais au sein des masses populaires que réside le génie des révolutions. Je m'étonne que dans votre parti ouvrier on ne l'ait pas déjà compris.

Le soc. — Soit. Mais alors, explique-moi comment vous autres, anarchistes, vous entendez préparer, organiser et diriger les forces révolutionnaires.

L'anarc. — Nous n'organisons, nous ne dirigeons rien du tout. S'imaginer qu'on peut faire la révolution, ou même en précipiter l'avènement, au moyen d'organisations ou de groupements, c'est de la naïveté. On ne décrète pas, on n'improvise pas la révolution. Elle vient à son heure et nul n'en peut avancer ni retarder l'explosion. Elle doit au préalable, je le répète, se faire dans les esprits, et c'est à nous, pionniers de l'avenir, qu'incombe cette tâche ardue et glorieuse.

Le soc. — Comment l'entendez-vous ?

L'anarc. — Les bourgeois en font un épouvantail, à nous de la lui montrer sous son véritable jour, c'est à dire justicière et réparatrice. La révolution est aussi vieille que le monde. Elle est à l'humanité ce que la force est à la matière : elle la transforme et la vivifie. C'est le grand ferment conservateur des sociétés, l'éternelle épée de Damoclès en permanence sur la tête du despotisme. Apprenons cela au travailleur, disons-lui non pas quand et comment elle viendra, mais son but et ce qu'elle doit être. Qu'il sache enfin que la révolution, c'est la conquête à l'intérieur, la liquidation intégrale de la société bourgeoise, propriétaire et capitaliste, et la prise de possession immédiate par ses seuls ayant-droits, les producteurs. Faire pénétrer ces vérités dans l'entendement populaire, là tendent tous les efforts de la propagande anarchiste. C'est notre manière à nous de préparer la révolution. Nous n'en admettons pas d'autre.

Le soc. — Et comment comptez-vous faire marcher les forces populaires à l'assaut du pouvoir ? Il est, lui, ce pouvoir fortement organisé, il a une armée nombreuse et bien disciplinée ; tous ses rouages fonctionnent avec un ensemble, une précision pour ainsi dire automatique. Comment songer, je ne dirai pas à vaincre, mais seulement à attaquer avec quelque espoir une telle puissance avec des individualités éparpillées, nombreuses, je le veux bien, énergiques et déterminées, je le l'accorde, mais enfin sans cohésion, sans unité d'ensemble, sans direction ; non, là, vraiment, c'est de la folie,

(1) Voir le dernier numéro.

de l'aberration, et un parti dans ces conditions, ce n'est plus un parti, c'est une cohue.

L'anarc. — Cohue, soit. J'accepte l'épithète et la préfère à celle de parti, fut-ce même de parti ouvrier. Seulement, je te ferai observer que cette cohue se compose de tout un peuple. Quant à la faire marcher, comme tu dis, nous n'y pensons pas, persuadés qu'elle saura bien marcher toute seule. Mais cette cohue, nous la voulons rendre, à force de propagande, soit par la presse, soit par les meetings, soit par le fait, à force de lui marteler dans la cervelle la cause de ses maux, l'idée anarchiste, c'est à dire l'idée de liberté, de justice et d'égalité, nous la voulons rendre, dis-je, — et nous la rendrons, — tellement consciente d'elle-même, de sa volonté et de sa puissance, que le jour où, acculé dans cette impasse sans issue qu'on nomme les fautes accumulées, le pouvoir aura rendu la lutte inévitable et provoqué le soulèvement général. (C'est toujours ainsi et jamais autrement, remarque-le bien, que se sont faites et que se feront toutes les révolutions.) On la verra, cette cohue, rouler par les rues ses flots impétueux, sans ordre et sans chef, se précipiter à l'assaut de la vieille société par toutes les voies, par toutes les issues, jetant à tous les échos son terrible et implacable cri de guerre : place au travail, place au seul et légitime maître de la richesse sociale, place au producteur. Et ce que je dis là n'est pas une métaphore, une exagération fantaisiste, non. L'avenir, et un avenir prochain, le prouvera. Demande alors à tes gouvernements disciplinés et hiérarchisés, d'aller lui barrer le chemin, à cette cohue, autant vaudrait essayer d'arrêter les vagues déchaînées d'une mer en fureur.

« Quand un peuple, véritablement peuple, est debout et qu'il se bat pour sa liberté, a dit Louis-Philippe, nulle puissance ne le pourrait arrêter. »

Le soc. — Très bien. Mais où sera l'axe pivotal, où viendront converger toutes ces forces éparses disséminées? Car enfin, partant de tous les côtés à la fois, comme tu dis, il faut de toute nécessité un point central où elles puissent se grouper, former un tout homogène et résistant.

L'anarc. — L'axe pivotal! Mais ce sera l'échine des gouvernants et de toute la séquelle des exploiteurs. C'est là le point central où viendront converger tous les coups des exploités.

Le soc. — Certes, je suis révolutionnaire, tu le sais, c'est dire que je ne reculerais pas devant les conséquences sanglantes qu'entraîne nécessairement toute révolution. Mais, de là à être impitoyable, à frapper, à mettre à mort toute une catégorie d'êtres humains, la différence est grande et je ne saurais jamais l'admettre. Non pas, crois-le bien par amour pour la tourbe des gredins qui pressurent, oppriment le peuple, mais par respect de la vie humaine, à laquelle on ne doit jamais, selon moi, porter atteinte sans une absolue nécessité.

L'anarc. — Qui te parle de tuer quand même et indistinctement? Renverser un gouvernement, démolir la caste bourgeoise ne veut pas dire nécessairement mettre à mort toute l'engeance autoritaire et dominante. Non, mais tout simplement la disperser, la désorganiser, détruire, anéantir les institutions qui sont sa raison d'être, qui lui donnent puissance et autorité. Tout ce personnel n'est nuisible et dangereux qu'autant qu'il détient le pouvoir, qu'il dispose de la force et de la fortune publique. Supprimer ce pouvoir, briser cette force, réduire tout ce monde à l'impuissance, telle doit être l'œuvre révolutionnaire. Tuer n'est pas une solution. La bourgeoisie, elle, — classe honnête et modérée par excellence — peut se passer la douce satisfaction de mettre une ville en coupe réglée, de faire égorger toute une population, sans distinction d'âge ni de sexe, elle est dans son rôle. Mais le peuple, lui, a d'autres façons d'agir. Oh! certes, il est terrible dans ses grands déchaînements. Mais, toujours juste et équitable, il sait respecter l'ennemi vaincu et désarmé. Il ne frappe que contraint et forcé, dans la chaleur de la lutte, alors que la vie de chacun est en jeu, ou que la nécessité l'oblige à briser les obstacles qui lui barrent le chemin. Et il fait bien, sa colère est toujours légitime.

Le soc. — Songes-tu qu'ainsi déchaîné, livré à lui-même et sans frein, le peuple peut se laisser entraîner à des excès, dont les conséquences peuvent être désastreuses. Cela c'est déjà vu?

L'anarc. — Dans la bouche d'un révolutionnaire, ce langage a lieu de m'étonner. En effet — l'histoire est là. — A toutes les époques, dans toutes les grandes crises politiques et sociales, les excès ont toujours été un gage de triomphe! Une Révolution sans excès est un arbre sans fruits : c'est les pieds dans le sang, que l'humanité marche à l'accomplissement de ses destinées! Et puis, qui dit Révolution dit Justice! Et le grand justicier populaire n'a pas à trop marchander ses coups. Pour lui vouloir, c'est pouvoir. Qu'il soit donc sans pitié. Qu'il frappe sans trêve ni merci, tout ce qui s'oppose à sa marche envahissante! Mais après la victoire définitive, alors que nos ennemis, vaincus, terrassés, seront réduits à l'impuissance absolue, tournons nos efforts vers l'institution. Saisissons, corps-à-corps la vieille société. Et sans plus nous préoccuper des jérémiades de nos ci devant maîtres — devenus, forcément, nos égaux — fouillons-là jusque dans ses arcanes les plus profonds, brisons-là en miette. Et, afin qu'il n'en reste plus vestige et que nul ne soit tenté de la vouloir reconstituer, jetons à tous les vents ses immondes et impurs débris : Lois, Codes, Décrets, Ordonnances, etc., etc. Que tout ce fatras de vieilles paperasses, cet arsenal de vieux grimoires qui constituent sa base fondamentale, soient par nous amoncelés, mis en tas et disparaissent dans une immense flambée qui, cette fois au moins, sera et à bon droit : *un vrai feu de joie populaire !!!* Alors, mais seulement alors, la Révolution aura accompli son œuvre émancipatrice !!! (1)

Le soc. — Certes, ce serait, j'en conviens, un beau résultat. Seulement, y atteindre me paraît difficile, si pas impossible. La Bourgeoisie ne se laissera pas déposséder sans résistance. Elle est tenace et habile, tandis que le peuple, lui, ne sait pas vouloir avec persistance et se laisse facilement leurrer.

Ah! si la grande majorité était avec nous, je ne dis pas.

L'anarc. — Pour entreprendre ou accomplir quoi que ce soit, s'il fallait attendre les majorités, nous en serions encore à l'état sauvage. Ce sont les minorités qui mènent le monde. Aux jours des grandes luttes, les hommes d'initiative, les militants, ceux que l'idée impulse enfin, se jette résolument à la tête du mouvement et lui impriment sa vraie signification.

La masse, — inconsciente, peut-être, mais toujours avide de justice, de liberté, et de bien-être — les suit. Partout où ils iront, elle ira, c'est certain. Tout consiste à marcher dans la bonne voie et à faire sentir aux misérables, aux souffre-douleurs les bienfaits immédiats de la Révolution. Quant à cette prétendue habileté, que tu prêtes à la bourgeoisie, elle n'est que la résultante de notre bêtise.

« Ce peuple qui sur l'or, jonché devant ses pas, »
« Vainqueur, marchait pieds nus et ne se baissait pas » — a dit le poète. — « Mort aux voleurs », criaient, inspirés par cette belle maxime, les candides révolutionnaires de 48. C'était tout simplement absurde. Vas donc faire des révolutions avec de pareils philosophes!

Le soc. — On ne peut pourtant pas ériger le vol en principe ni laisser croire que les révolutionnaires sont un ramassis de filous.

L'anarc. — Quelle plaisanterie. Mais mon ami le vol est aujourd'hui élevé à la hauteur d'une institution sociale, et les voleurs tiennent partout le haut du pavé. Qu'un escarpe détrousse un propriétaire, c'est affaire entre ces honnêtes gens. La Révolution — dont le but est de faire rendre gorge à tous les fripons, — n'a pas à se préoccuper de ces vétilles. Ah! nos bons bourgeois agissaient différemment, eux, en 89, quand ils s'armèrent pour conquérir leur place au soleil. Pénétrés de cette vérité, qu'une révolution c'est la conquête à l'intérieur. Ils commencèrent par faire table rase de tout l'ancien régime. Puis, sans plus s'inquiéter, si on allait, ou non, crier aux voleurs, ils s'emparèrent de la chose publique et s'en proclamèrent les maîtres, broyant impitoyablement, royauté, clergé, noblesse, tout ce qui, enfin, tentait de leur opposer la moindre résistance. Ah! c'était de rudes lapins, nos révolutionnaires d'alors, et la machine à guillotiner était entre leurs mains un terrible argument pour imposer silence à leurs adversaires. C'était conséquent, c'était logique. Ainsi le veut la grande loi du mouvement. Le Vieux Monde féodal avait fait son temps. Moralement et intellectuellement il était fini. Donc, en le supprimant, la bourgeoisie affirmait sa supériorité de classe.

A nous de suivre son exemple. La situation est aujourd'hui identique. Le monde bourgeois est usé, gangrené jusqu'à la moelle. Il n'a plus de raison d'être. Donc, il doit disparaître à son tour, sous les coups du prolétariat, céder la place à la classe démocratique supérieure, des producteurs. C'est dans l'ordre.

Le soc. — Allons, décidément — il faut se rendre à l'évidence. — La méthode anarchiste l'emporte pour l'action révolutionnaire comme pour la propagande; seulement, il ne s'agit ici que de la lutte, de la bataille, de la Révolution négative enfin. Or, briser, détruire, c'est très bien, mais ce n'est pas tout. Après le triomphe, le lendemain comme on dit, il faudra organiser, assurer, consolider le triomphe aux mains et au profit du peuple. Comment procéderez-vous?

L'anarc. — Je répondrai demain à cette question.

(1) Nous croyons, nous, que ce n'est pas après la victoire que ce travail devra être fait, mais bien pendant la Révolution. La victoire ne pouvant être certaine, justement que si ce travail est accompli.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Troyes, le 9 juillet 88.

Citoyens,

Le congrès national du parti ouvrier tenu à Charleville en 1887 a décidé que le prochain congrès se tiendrait tiendrait à Troyes.

En conséquence la fédération des chambres syndicales de l'Aube réunie en congrès a pris la résolution suivante :

« Sur la proposition de l'association syndicale des bonnetiers, la fédération des chambres syndicales décide de ne prêter son concours qu'à un congrès où toutes les fractions du parti socialiste seront convoquées sans distinction d'écoles.

« Décide en outre que la présente décision sera communiquée aux journaux socialistes. »

Le secrétaire : ROZIER
2, rue Corne de Cerf.

* * *

Les anarchistes de Bourges viennent de fonder une bibliothèque. Les camarades qui pourraient disposer de brochures ou écrits ainsi que souscriptions ou communications, sont priés de les adresser au compagnon Dupuis, 32 rue Mirebeau, Bourges.

## PETITE CORRESPONDANCE

Camarade de Cette. — Veuillez ramasser les invendus chez S. — Etes-vous mort?

Latouche d'Avignon à Lauze, Uzès. — Avez-vous toujours le dialogue : « Les Punaises », que je vous ai envoyé alors que vous étiez gérant de « l'Action » à Nimes. Si oui, envoyez à cette adresse : J.-C., poste-restante, place Pie, Avignon.

F.-J. à Loire. — S. à Cuers. — L.-H. à Ougrée. — Pas encore eu le temps de vous répondre. — Prochainement. — B. à Azay-sur-Cher. — Nous avons détruit votre lettre par mégarde. Veuillez nous rappeler ce que vous demandiez?

« Critique Sociale » à Genève. — B. à Azay-sur-Cher se plaint de ne pas recevoir. — L. Au Mans. Oui.

M. à Suez. — Comptoir de Zinc à Lyon. — J. à Morlanwelz. — S. à Saint-Prix. — T. à Vienne. — A. à Louvain. — S. à Cette. — H. et P. Cette. — C. à Avignon. — G.-D. à Saint-Nicolas-d'Aliermont. — F. à Amiens. — H. à Ougrée.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 2003,85.
C.-M. Paris, 0 fr. 60. — B. Paris 5 fr. — H.-F. à Levallois 0 fr. 50. — D. Paris 0 fr. 50. — Vente de la brochure « Radical ou anarchiste 3 fr. 50. — Un commerçant de la rue Myrra 1 fr. — Del 0 fr. 50. — Un roumain 1 fr. 40. — Un groupe de travailleurs des ateliers de l'Est, remis par Schmit, 3 fr. — Vente de vieux timbres 2 fr. 50. — G. à Zaandam, 3 fr. — L. à Langon 1 fr. — Groupe anarchiste de Feuquières-Fressenneville 5 fr. — V.-B. Puget-Ville 0 fr. 20.
Total à ce jour 2031,55.

## SOUSCRIPTION
### *Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 136,10.
Auguste et Marianne des « Parias Picards 1 fr.
Total à ce jour 137 f. 10.

## CONVOCATIONS

ROUBAIX. — Les groupes anarchistes de cette ville invitent tous les compagnons à la réunion qui aura lieu le samedi soir 14 courant à 8 1/2 heures, chez Lanneau.

Les compagnons qui détiennent encore des listes de souscription pour organiser la tournée de conférences de la citoyenne Louise Michel sont priés de les faire rentrer. Urgence.

SAINT-QUENTIN. — Dimanche 15 juillet à 6 heures du soir, grande conférence à Etaves, avec le concours des compagnons Mathieu et Marlier.

*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première Année, N° 42 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 21 au 27 JUILLET 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AUX CAMARADES

*Cette semaine nous avons recommencé à éprouver les difficultés budgétaires habituelles. — Prière aux dépositaires en retard de bien vouloir régler leur vente, car il nous serait impossible de les surmonter cette semaine, si elles se renouvelaient.*

*Nous prions les camarades ee prendre cette note en considération, car si nous sommes forcés de retarder l'apparition, ce serait une preuve que nous ne pouvons pas continuer la publication hebdomadaire. Nous rappelons, en outre, que ce sont les premiers jours de la semaine que nous avons nos plus forts paiements à faire.*

## L'INUTILITÉ DES CAPITALISTES

Entre socialistes, nous sommes tous d'accord que les travailleurs pourraient très bien s'entendre entre eux pour produire en commun la nourriture, le vêtement, l'habitation — tout ce qui est nécessaire, en un mot, pour la société, — sans avoir besoin pour cela des propriétaires et des patrons actuels.

Il est vrai, qu'en dehors de nous, il y a encore assez de gens qui pensent toujours que le patron et le propriétaire sont nécessaire pour que l'industrie et l'agriculture puissent marcher comme auparavant. Mais il est facile de leur démontrer qu'ils font erreur.

Déjà, sous le régime actuel, ne voyons-nous pas que des milliers d'entreprises industrielles menées par des ingénieurs, des directeurs, des fermiers, des travailleurs, et que les soi-disant propriétaires du sol et des usines ne contribuent d'aucune façon à organiser ou a faire marcher la production ?

Déjà, aujourd'hui, le propriétaire reconnu par la loi ne devient-il pas simplement une machine à empocher les bénéfices, tandis que le travail s'organise et se fait par les travailleurs, sans son intervention ?

Une immense parti des champs est cultivée en ce moment sans que le propriétaire du sol se mêle de la culture. Souvent il ne sait même pas au juste où se trouve le sol qui lui rapporte ses gros revenus. Serait-ce Rotschild qui dirige les travaux sur ses immenses propriétés? C'est tout au plus un intendant salarié qui élabore le plan général de culture, qui achète les machines et qui loue les salariés : un homme qui connait plus ou moins l'agriculture, tandis que le propriétaire du sol, Rothschild, n'en sait mot. Et si ces terres étaient saisies par les paysans qui les cultivent en ce moment, ne trouveraient-ils pas sans peine les moyens de diriger leur culture eux-mêmes, en prenant avis d'un agriculteur qui connaît son affaire ?

Quant aux immenses propriétés terriennes qui sont sous-louées à des fermiers, le personnage que la loi bourgeoise reconnait propriétaire du sol, ne connait généralement ses terres que par son château ou a maison de chasse. Tout se fait par les fermiers.

---

Il en est de même pour la manufacture. Dans la petite industrie, le patron dirige encore son établissement; mais dans la grande industrie, le propriétaire de la mine ou de l'usine, sont tout bonnement les personnages qui empochent les bénéfices de l'entreprise.

Le plan de l'usine est élaboré par un ingénieur; les travaux sont exécutés sous la direction d'autres ingénieurs; et la fabrication est organisée par des ingénieurs et des technologistes. Plus que cela, quand on parle à ceux des grands industriels qui ont été les plus heureux dans leurs entreprises, on remarque que les plus grands succès sont obtenus par ceux qui gênent le moins l'initiative des ingénieurs et des technologistes auxquels ils confient telle branche de leur entreprise. Le choix des hommes, c'est le plus grand titre de gloire des patrons qui ont obtenu les plus grands succès financiers. Et il est évident que les travailleurs, une fois maîtres de l'usine, sauront tout aussi bien choisir les hommes qui, grâce à leur savoir, sont capables de mieux organiser la production — en attendant que les connaissances scientifiques ayant été mises à la portée de tous, la jeune génération des travailleurs soit aussi bien ferrée sur les questions de chimie, de mécanique et de technologie que les meilleurs technologistes de nos jours. Alors, Monsieur tout le monde sera l'organisateur scientifique de l'usine, et l'usine n'y perdra rien.

---

D'ailleurs, les bourgeois eux-mêmes, admettent volontiers que leurs services dans l'organisation technique des usines comptent pour peu de chose. Leur grand titre aux bénéfices, disent-ils, — c'est leur savoir dans l'écoulement des produits, leur flair du marché, leur esprit d'entreprise. En cela qu'ils sont prêts à se décerner actuellement des couronnes de génies.

Il est vrai qu'aujourd'hui, lorsqu'on produit pour des marchés lointains et non pas pour les travailleurs du pays, il faut certaines connaissances et un certain flair du marché pour deviner ce qui sera en demande et ce qui pourra rapporter les plus gros bénéfices.

Mais, la Révolution ne serait pas une révolution si elle ne mettait fin à cet ordre de choses.

Son premier devoir sera de faire en sorte que nous produisions avant tout pour satisfaire les besoins des travailleurs eux-mêmes. Les consommateurs pour une bonne partie de ce que nous produisons aujourd'hui sont, ou bien nos riches, aux goûts changeants et capricieux, ou bien, aux Indes, en Russie, parmi les riches de toute la Terre. Nous envoyons nos soies, nos draps, nos velours, notre porcelaine aux oisifs de toutes les nations; tandis que le travailleur des villes et des campagnes doit se contenter d'une blouse, d'un pantalon rapé et d'une chemise rapiécée.

Le premier soin de la Révolution sera donc de produire d'abord pour nous-mêmes. Et ce grand titre de gloire du fabricant moderne — le flair du marché — tombera de lui-même.

Les travailleurs sauront eux-mêmes ce qu'il faut. Et s'il faudra encore produire quelque chose pour tirer certains produits du dehors, les jeunes travailleurs auaont vite appris à connaître les besoins des Chinois, bien mieux que les patrons et les consuls ne le font aujourd'hui.

---

D'ailleurs, aujourd'hui même, la grande masse des entreprises industrielles les plus compliquées, n'appartient-elle pas déjà à des actionnaires qui ne sont presque pour rien dans l'organisation des industries dont ils empochent les bénéfices ! Aujourd'hui déjà, *un tiers* de tout le capital industriel anglais appartient à des sociétés d'actionnaires, qui ne font qu'empocher les bénéfices, tandis que administration et travail se font sans qu'ils y interviennent d'aucune façon *. Leur rôle se borne à élire des directeurs qui les enrichissent plus ou moins en volant plus ou moins le travailleur.

Toutes ces phrases à cliché que nous lisons chez les bourgeois lorsqu'ils nous vantent l'intérêt du propriétaire à faire mieux marcher l'industrie, sont ainsi hors de date. De plus en plus le soi-disant propriétaire ne devient que porteurs d'actions lui donnant droit à un certain bénéfice. Il se sépare de plus en plus de l'administration, comme il s'est déjà séparé du travail. Et, plus grande est l'entreprise, moins elle est dirigée par un *propriétaire*.

---

Enfin, les travailleurs ont assez prouvé leur capacité d'organisation chaque fois qu'ils ont pu le faire librement. Prenez ces immenses sociétés de consommation en Angleterre qui achètent et vendent pour des millions, qui ont leurs sept ou huit vaisseaux allant dans les ports de la Chine et de l'Amérique, s'approvisionner de thé et de café. Tout cela est dirigé par de simples travailleurs, unis en associations de consommation.

Prenez aussi ces cordonneries coopératives, ces moulins coopératifs, ces magasins de confections coopératifs que l'on voit sur une grande échelle en Angleterre. Les coopérateurs dirigent leurs affaires tout aussi bien que des bourgeois. Le reproche que nous avons à leur faire, c'est précisément d'être trop bourgeois, trop exploiteurs — d'exploiter d'autres travailleurs aussi impitoyablement que des bourgeois. Mais nous devons reconnaître que ni pour l'économie et la main-d'œuvre, ni pour les machines, ni pour l'aptitude aux améliorations, ces associations ne sont nullement inférieures aux meilleures usines et manufactures des bourgeois.

---

Ainsi donc, nous devons admettre que le jour

* Nous empruntons ce chiffre à une excellente brochure anglaise « Le Capital et la Terre », publiée ces jours-ci par la « Fabian Society » de Londres, et qui traite à peu près du même sujet. Nous en profitons pour la recommander à l'attention de ceux de nos lecteurs qui lisent l'anglais

où les travailleurs prendront possession des usines, ils sauront les faire marcher tout aussi bien, et même mieux, que ne le font aujourd'hui les bourgeois.

Ils produiront sans gaspillage et ils produiront précisément ce dont les travailleurs auront besoin.

Là dessus, tous les socialistes, à quelqu'école qu'ils appartiennent, sont d'accord.

Mais, où l'accord cesse d'exister, c'est lorsqu'il est question de savoir comment les travailleurs pourraient mieux *répartir* ce qu'ils auront produit? Et c'est ce que nous allons discuter.

— « Question oiseuse », diront peut-être quelques-uns de nos lecteurs!

— « Question essentielle », répondrons-nous, parce que c'est précisément là-dessus que les socialistes vont se trouver divisés dès qu'ils se seront emparés des usines; c'est précisément là-dessus qu'ils vont se prendre aux cheveux et que les bourgeois profiteront de ce désaccord pour remettre l'ouvrier sous le joug, si ce désaccord durait.

Question d'autant plus essentielle que — nous allons le voir — sous cette question se cache un désaccord profond entre les socialistes révolutionnaires et les socialistes bourgeois, sur ce qu'il faut exproprier. Car, sous ces phrases de « valeur », de « produit au producteur », de « bons de travail » et toute la séquelle, il se cache au fond le désir de maintenir autant que possible la propriété bourgeoise. Et ce désir, à notre avis, est équivalent au désir, conscient ou inconscient, de faire échouer la Révolution, en l'arrêtant dans son élan dès le début.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Marseille. — Nous avons reçu trop tard pour être insérés dans notre dernier numéro, les deux notes ci-dessous, relatives au congrès nationaliste. Comme nous n'avons pu donner grands détails faute de renseignements, nous les donnons dans ce numéro ci.

A ce sujet, nous rappelons aux camarades de bien vouloir nous faire parvenir leurs communications pour le mardi soir au plus tard.

Les anarchistes avaient promis à leurs frères en esclavage, les parias italiens, de prendre avec vigueur leur défense et manifester par des actes leur solidarité. Cela était du reste déclaré dans le manifeste que vous avez inséré tout dernièrement.

Le meeting national est venu à point; des anarchistes ont été blessés, et, malgré les dangers qu'ils ont couru, ils ont tenu bon et l'internationalisme a triomphé. Il faut ajouter que les autres socialistes, en cette occasion, ont fait aussi bravement leur devoir. Ils ont été très énergiques; nous les en félicitons sincèrement.

Nous regrettons pour les ouvriers sincères mais naïfs, les coups qui ont été échangés. Pourquoi ne comprennent-ils pas que quelques intrigants les leurrent?

Pourquoi en vouloir à ceux qui sont exploités alors que les exploiteurs sont laissés tranquilles?

Combien ces messieurs ont dû rire de notre bêtise: du temps qu'ils encaissent les bénéfices honteux de l'exploitation de l'homme par l'homme, nous nous entredéchirons quand nous devrions nous solidariser pour la communauté de la lutte.

Si les ouvriers des ports ne s'écartaient pas comme ils le font du socialisme, au lieu de voir parmi les anarchistes des adversaires, ils y verraient au contraire des amis ardents qui mettraient comme par le passé leur activité et leur intelligence à leur service, car pour eux, la question du travail des ports au lieu d'être résolue par l'expulsion d'autres travailleurs, ne le sera que par la suppression totale des exploiteurs de chair humaine; ce doit être la besogne de la future révolution et c'est pour cela que nous les convions à lutter avec nous pour l'affranchissement prolétarien.

---

Les nationalistes battus dans le précédent meeting ont voulu avoir leur revanche; ils ont organisé à leur tour un meeting national en appelant à leur aide les séides des revanchards en chef, les sieurs Laur et Saint Martin.

Un anarchiste a été nommé président à la grande déception de la commission d'initiative qui avait, au préalable, agencé son bureau.

A la suite de cette nomination, quelques intrigants ont commencé le boucan. — A leur tour les anarchistes aidés par tous les socialistes, ont tenu bon. — Des coups ont été échangés, et, en définitive la réunion a échoué — les pauvres naïfs et les mesquins intrigants en sont pour leurs frais de revanche. Deux compagnons italiens ont été arrêtés, l'un d'eux l'a été sur la lâche dénonciation du nommé Serre Marius, ouvrier maroquinier.

Il faut remarquer en cette circonstance le courage des deux députés qui, prévoyant la bagarre, se sont éclipsés très lestement; un bon point pour ces messieurs qui, tout en criant *sus à l'étranger* mettent en pratique la bouffonne boutade: c'est le moment de nous montrer, cachons-nous.

Un dernier mot, les bonapartistes corses, en majeure partie criaient: vive Boulanger, ses mesquins craignant de ne pas mériter l'argent que leur passait le comité bonapartiste, ont essayé de nous provoquer à une bagarre hors du local du meeting, bien entendu quand les policiers étaient au nombre de 80; inutile de dire que nous n'avons pas voulu nous noyer dans un verre d'eau. En somme, bonne journée.

* * *

Bordeaux. — Nous prenons dans un journal de cette ville la note suivante:

Par suite de la coalition des patrons mouleurs en métaux de Bordeaux, les ouvriers de cette corporation ont été mis en grève forcée et jetés sur le pavé brutalement.

Cent vingt ouvriers sont actuellement sans travail, sans ressources, sans pain, avec leurs familles.

Ils font un pressant appel aux sentiments de solidarité des syndicats et groupes ouvriers, ainsi qu'à tous les citoyens dévoués à la cause des travailleurs, afin qu'ils les soutiennent par leurs souscriptions, dans cette douloureuse circonstance, jusqu'à ce que leur juste cause ait triomphé de la monstrueuse coalition patronale qui, déjà stigmatisée par la presse, ne peut manquer de tomber bientôt sous le poids de l'indignation publique.

Les souscriptions doivent être adressées au citoyen Rousseau, secrétaire, rue Malbec, 42.

Il va sans dire que les patrons ont de leur côté publié une lettre dans laquelle ils mettent le droit à leur actif; ils affirment qu'ils ont essayé de tous les moyens de conciliation en leur pouvoir; mais que devant le refus des ouvriers (entraînés par des meneurs), « cliché sempiternel et jésuitique des exploiteurs », ils ont été obligés de fermer leur fonderie.

D'après des renseignements cueillis à bonne source, la grève des mouleurs était préparée depuis longtemps par la rapacité patronale; la mise à l'index de la maison Pieux, pour laquelle les autres patrons ont pris fait et cause, n'est en réalité, que le dernier tableau d'une pièce ourdie depuis plusieurs années.

Des six à sept fonderies qui existent à Bordeaux, c'est la fonderie Jalama qui, la première, a débuté par rogner les salaires des mouleurs, en les rendant responsables des fontes manquées. Mais pour servir la vérité, il faut dire à la honte des mouleurs non syndiqués, que ce vol déguisé n'aurait pas duré bien longtemps s'ils avaient secondé leurs camarades syndiqués dans leurs protestations; car, il leur a fallu, pour les réveiller de leur molesse et les rappeler à l'esprit de solidarité plusieurs années de rapacité patronale.

Il est connu de tous que la maison Pieux, notamment, depuis 18 mois au moins, diminuait progressivement les salaires de ses ouvriers, jusqu'au point de les réduire de 1 fr. pour chaque journée de travail. C'est de ce jour-là seulement que les mouleurs non syndiqués ont fait cause commune avec les syndiqués qui n'avaient cessé de protester. Et c'est ainsi que la fonderie Pieux a été mise à l'index.

Or, de même que les loups ne se mangent pas entre eux, les patrons fondeurs de Bordeaux se sont rendus solidaires de leur confrère en fermant leur fonderie d'un commun accord. « Détail à noter, il « se trouverait parmi eux un ex-mouleur; chassé « de la chambre syndicale des mouleurs pour détournements des fonds de ladite chambre. »

Maintenant que les ouvriers mouleurs de Bordeaux nous permettent de leur dire que leur cause, qui est celle de tous les travailleurs, ne se tranche pas par une grève, même victorieuse; car il n'est plus à démontrer que les ouvriers en faisant grève, ne font que combler un trou pour en creuser un plus grand. Qu'elle ne se tranchera non plus par une prétendue participation aux bénéfices, lancée depuis quelques temps par les portes-plumes soudoyés des exploiteurs de toute catégorie. Parce que si elle était prise au sérieux par les ouvriers, la participation aux bénéfices aboutirait simplement à une diminution certaine des salaires déjà insuffisants.

En effet, étant connue la rapacité et la mauvaise foi de nos employeurs, qui les empêchera de majorer leurs frais généraux et de faire ressortir sur leurs livres de compte à la fin de l'année un déficit au lieu d'un bénéfice. Puis, en nous présentant leur état de compte, ils verseront un pleur de crocodile à seule fin de nous glisser l'ultimatum de la faim. — Acceptation d'une diminution de notre salaire pour pouvoir continuer leur exploitation, c'est-à-dire notre misère, ou la fermeture de leurs bagnes — la mort par la faim!!!

D'autres enfin, croient qu'en faisant de la politique révolutionnaire, autrement dit, en introduisant dans nos assemblées parlementaires des travailleurs qui s'empareront du pouvoir pour changer l'état social qui nous tient actuellement dans la gêne et la misère, nous arriverions plus vite à notre émancipation.

Erreur, c'est toujours courir après l'ombre.

Pour trancher la question entre le Capital et le Travail, le patron et l'ouvrier, le propriétaire et le prolétaire, en un mot, entre voleurs et volés, il n'y a que la Révolution sociale, qui donnera la fonderie au fondeur, la mine au mineur, la terre au paysan, le miel à l'abeille et... la mort aux frelons.

* * *

Sainte-Bauzille. — Dans la localité (2,000 habit.) où je suis, nous sommes seulement deux anarchistes, en distribuant aux travailleurs toutes nos brochures et journaux et par notre abstention aux élections municipales du 6 mai, nous avons attirées une foule de discussions entre travailleurs, et même avec des bourgeois qui voulaient nous forcer de voter, mais inutile, nous n'avons plus voulu écouter leurs belles farces; enfin ces discussions et brochures ont produits un très bon effet et nous pensons que sous peu de temps nous aurons dans la localité un groupe d'études sociales.

Nous croyons utile de faire connaître que nous faisons tous nos efforts pour la propagande communiste-anarchiste, afin que les compagnons d'autres localités, ne se découragent point dans leur propagande, parce que, parfois ils se trouvent isolés.

* * *

Nimes. — Notre tournée dans la campagne que nous avons fait il y a un mois, aurait produit un bon effet. Nous avons parcouru six communes en distribuant trois cent brochures, *Les Travailleurs des villes et des campagnes* et cent numéros de la *Révolte*.

Les camarades de cette contrée sont très satisfait de cette initiative, mais nous aurions tous bien plus de satisfaction si chacun faisait cette propagande dans son milieu.

Aller dans les communes où nos idées ne sont pas connues, et par cette active propagande en peu de temps, nos idées seraient connues dans les bourgades les plus petites, les plus éloignées des grands centres.

Nous sommes résolus de continuer en faisant plusieurs tournées, afin d'arriver à nous faire connaître aux paysans, ce que nous sommes, ce que nous voulons.

Un peu de bonne volonté, nous arriverons à semer l'anarchie et à la faire fructifier dans les terrains où elle est en friche.

## Belgique

Ougrée. — Dans un bagne de Verviers dirigé par un nommé J. Hendrick, travaillait un de nos camarades le compagnon Heusy. Ce compagnon s'étant trouvé bien malade après s'être arrêté quelque temps avait repris le travail sans être complètement rétabli. Mais la fatigue l'ayant eu vite terrassé, il fut encore forcé de s'absenter pendant deux jours. La brute qui dirigeait le bagne voulut lui signifier son congé avec sa brutalité habituelle.

Mais ces diables d'anarchistes ont l'échine si peu souple, qu'aux invectives du patron, notre camarade répondit par des vérités si dures que la brute d'exploiteur osa lever la main sur notre ami. Une tripotée qu'il n'oubliera pas de sitôt, lui fit comprendre qu'aux paroles les anarchistes savaient joindre l'action. Mais ce qu'il y a de mieux, c'est qu'à ses appels au secours, aucun des ouvriers ne bougea, au contraire, plusieurs félicitèrent notre camarade en l'assurant qu'ils étaient prêts à faire comme lui.

Bravo! Quelques corrections comme cela, les travailleurs arriveront peut-être à comprendre qu'ils n'ont pas besoin de leurs exploiteurs, et qu'il ne leur faudrait qu'un peu de bonne volonté pour s'en débarrasser tout à fait.

## Hongrie

Relevé dans un journal bourgeois le fait suivant qui prouve que la patience des esclaves a une limite :

On mande de Kronstadt. Une commission judiciaire qui jugeait un procès en appel dans la commune de Toelvar, a été attaquée à coups de pierres par une foule composée d'environ 1,600 personnes accourues des communes environnantes.

Le président du tribunal et le greffier ont été blessés ; le premier légèrement et le second gravement.

... La gendarmerie a été obligée de se servir de ses armes.

... Les membres de la commission n'ont échappé qu'avec peine. Des précautions ont été prises pour protéger les propriétaires menacés.

On voit par ce qu'on vient de lire que les dieux s'en vont et qu'on les prends facilement pour cible.

Les peuples courbés depuis des siècles sous le joug des féodalités bourgeoises, blanches, bleues, tricolores, multicolores ou omnicolores, finissent tout de même par relever l'échine. Ce n'est pas malheureux !

Quel dommage que cette foule n'aie pas été armée de fusils Lebel.

# VARIETÉS

## LES DANGERS DU RADICALISME

### COLLABORATION ORIGINALE

Au moment où les chefs du Parti ouvrier viennent de faire alliance avec les chefs du radicalisme, il nous a semblé curieux de mettre sous les yeux des naïfs un article où le promoteur de cette coalition hybride disait ce qu'il pensait — alors qu'il n'avait aucune situation à espérer — des partis politiques. Cela ne prouvera qu'une chose — mais c'est bon à constater — c'est que la manière de voir change avec la position de l'individu. C'est beaucoup pour nos idées.

Si l'on se place à notre point de vue, qui est la nécessité révolutionnaire de l'abolition de l'Etat, il faut bien se garder de la faute que commettent quelques socialistes lorsqu'il leur arrive d'apprécier les avantages et les inconvénients qui résultent pour notre cause de l'établissement de tel ou tel régime. C'est commettre une faute, en effet, que de faire ce qu'ils font : juger un système politique selon le plus ou moins d'oppression momentanée qu'il impose et le degré de liberté qu'il laisse. Il faut avant tout, dans ce diagnostic, faire entrer en ligne de compte les chances de durée que le régime apporte avec lui.

Le caractère libéral ou despotique d'un régime est un *trompe-l'œil*.

En réalité, il n'y a pas, dans la pratique, de gouvernements nécessairement despotiques, ni de gouvernements quand même libéraux (1). Les gouvernements sont l'un ou l'autre, momentanément, alternativement, suivant les circonstances. L'action des partis opposants (quelquefois des branches cadettes) arrache souvent suffisamment de libertés au plus affreux despotisme, et les nécessités de la lutte poussent souvent dans les voies despotiques les gouvernements qui se réclament le plus de la liberté. L'histoire est pleine de ces enseignements. En France, on a eu quelques libertés vers les derniers temps de l'empire ; et tandis qu'avant et après, nous avons possédé des républiques vierges de libertés publiques, une monarchie, la monarchie anglaise, les admettait sans conteste comme sans restrictions. Il serait même vrai de dire que l'existence permanente des libertés publiques, loin d'être un indice de la présence de telle ou telle forme de gouvernement chez un peuple, est la preuve certaine que l'Etat que ce peuple possède est si fortement assis, qu'il pense n'avoir rien à craindre des coups de ses adversaires, et qu'il les laisse libres de lui en porter. La Suisse, la Belgique, l'Amérique, l'Angleterre, vivent dans ces conditions.

On le voit, au point de vue de la politique destructive, c'est par leur chance de durée et non par libéralisme qu'il faut apprécier les établissements politiques. Eh bien, sur ce terrain, le système radical étant un progrès, non pas absolu, mais un progrès de l'Etat, est peut-être celui qui offre les chances de durée les plus considérables.

Ceux qui demandent à l'Etat de leur assurer la jouissance de leurs privilèges, ont une peur si grande qu'il ne succombe, qu'ils ne peuvent s'entendre sur la forme de gouvernement susceptible d'en accroître la solidité. La forme du gouvernement, voilà la première chose que nous ayons à examiner dans l'Etat. Il n'y a pas jusqu'au nom donné par les radicaux à celle qu'ils choisissent, qui ne soit un piège tendu à la bonne foi humaine. Ils osent arborer ton nom, ô République !... République, on le sait, est un terme qui tire son origine de deux mots latins (*res publica*) qui signifient : la chose publique. Il semble donc que la république radicale soit le gouvernement qui prend soin de la chose de tous ? Quelle ironie cependant se cache sous ces paroles ! Nous demandons pardon au lecteur de ce jeu de mots, mais pour rester dans le vrai il faudrait dire : la république radicale, comme tous les autres gouvernements, prend soin de la chose... *de tous ceux qui ont quelque chose*, un privilège, une propriété. Mais passons. Ne nous arrêtons pas à l'étiquette du flacon radical, cherchons si la liqueur qu'il renferme n'est pas d'un rouge de mauvais aloi. Loin de désirer le gouvernement d'un seul, comme le font les monarchistes, ce qui est absurde, ou de quelques-uns, comme le veulent les bourgeois censitaires, ce qui est révoltant, les radicaux se prononcent pour le gouvernement de la SOUVERAINETÉ DU PEUPLE, ce qui est aussi hypocrite dans leur bouche que très adroit de leur part. Hypocrite ? oui. Car pour eux c'est seulement prédominance des majorités que signifient ces mots souveraineté du peuple, et chacun sent la différence capitale qui existe entre ces deux idées. Adroit ? Nous allons le prouver. Le secret du radicalisme est de fonder le gouvernement sur une majorité nationale, et de donner à ce gouvernement une forme assez souple pour qu'il suive cette majorité dans toutes ses évolutions.

De la sorte, les radicaux mettent toujours de leur côté le droit du plus grand nombre, ce qui revient à dire celui du plus fort. Tel est le but. Voici le moyen. Par le suffrage universel, ils constituent une chambre, image fidèle des majorités électorales du pays. Certains d'entr'eux vont plus loin que le suffrage universel et que cette représentation incomplète. Voyant qu'il est de l'intérêt d'un bon gouvernement de suivre de l'œil même les minorités quelquefois si influentes et si énergiques, ils voudraient voir employer de plus le *suffrage cumulatif* (moyen de représentation des minorités). Leur chambre ne serait plus l'image des seules majorités, mais des minorités avec elles, c'est-à-dire qu'elle serait à un moment donné, au moment de l'élection, la photographie des partis politiques du pays. D'aut es radicaux ont fait cette remarque : les manières de voir, la confiance dans les hommes varient rapidement avec les circonstances, et la photographie d'hier peut n'être plus celle de demain. Quel danger pour la machine si la chambre allait se trouver en désaccord avec la majorité électorale ? l'aspect de la chambre fournirait au pouvoir de faux renseignements ! Par le mandat impératif, par la législation directe, on peut lier d'une manière permanente l'élu à l'électeur et obvier à cet inconvénient. Ils n'hésitent pas, ils acceptent le mandat impératif politique et la législation directe.

La chambre radicale qui se formerait d'après les données diverses de ce programme, serait non plus seulement l'image des majorités, non plus seulement la photographie des partis au moment de l'élection, mais elle serait un véritable raccourci du corps électoral, qu'elle suivrait dans toutes ses variations. En présence de l'impossibilité matérielle de consulter les électeurs à tout instant, on remplace cette consultation nécessaire par une véritable expérience scientifique que l'on fait au sein du Parlement. Le pilote possède ainsi tous les renseignements pour mener à bon port ce qu'on appelle dans un certain monde le vaisseau sacré de l'Etat. Il peut, à mesure des besoins, jeter comme lest par dessus bords tels hommes, telle politique, sauver, par ses sages sacrifices de détails et de personnalités, ce qu'il importe de sauver avant tout, l'Etat, l'Etat dans son principe, l'Etat dans sa forme, l'Etat et avec lui la gargaison de monopoles et de privilèges dont la sauvegarde lui a été confiée. Quelle souplesse dans ce mécanisme ! Comparez-en maintenant le *fini* avec la simplicité rudimentaire des gouvernements monarchiques, et vous direz ensuite ce qu'il faut augurer de sa durée.

« Parfaitement, dira-t-on. Mais puisque dans « tous les pays les travailleurs sont les plus « nombreux, ce gouvernement si souple, qui « suit toujours la majorité, assurera leur pré- « dominance le jour où, conscients de leurs « droits, ils voteront comme un seul homme « conformément à leur intérêt. Pour eux donc « l'avènement du radicalisme serait avanta- « geux. »

Un instant ! Ce danger du passage de l'Etat des mains bourgeoises dans celles du Prolétariat a été depuis longtemps prévu par les écrivains des classes possédantes, et les précautions sont prises. Tout d'abord une remarque les rassure. Ils comprennent fort bien qu'aussi longtemps que les travailleurs seront maintenus dans leur infériorité économique actuelle, c'est-à-dire aussi longtemps qu'un Etat quelconque existera, toute liberté au point de vue pratique restera pour eux lettre morte ; ce sera l'influence des *propriétaires* et de ce qu'on appelle les *esprits cultivés* qui formera la majorité. Ensuite, comme ils n'ignorent pas qu'ils sont en minorité, ils ont organisé de longue date, pour enrégimenter les naïfs qui sont en si grand nombre sur cette terre, une croyance religieuse et doctrinaire politique, et cela au moyen des cultes et de l'instruction publique.

« Quel paradoxe et quelle calomnie ! Oser in- « sinuer que ces hommes purs, ces radicaux, « ces Robespierre modernes, cherchent à s'ap- « puyer sur les prêtres ! Eux, qui ont réclamé « et qui réclament encore à cors et à cris la « *séparation de l'Eglise et de l'Etat !* »

Encore une phrase à effet et qui pour cela nous a tout l'air de couvrir un mensonge. L'observation la plus superficielle suffit pour nous démontrer que chaque fois qu'un gouvernement adopte un culte au détriment des autres, il se fait à l'instant des adversaires de tous les adeptes des cultes rivaux. A l'hostilité de ses adversaires politiques il joint l'hostilité de ses adversaires religieux. Qu'un Etat ne s'ingère pas dans les questions religieuses, et tous les hommes de religion qui, pour conserver leurs privilèges, sont partisans de l'Etat, deviendront ses défenseurs dévoués. Voilà l'avantage gouvernemental, pratique, qui se cache dans cette phrase solennelle : *Séparation de l'Eglise et de l'Etat*. Disons à la louange de l'intelligence radicale, qu'elle a compris toute la portée politique de cette déclaration.

On nous dit ensuite : *Instruction laïque, gratuite, obligatoire*. Il y a ici une distinction à faire. Il y a instruction et instruction, comme il y a fagot et fagot. Sous le régime radical, l'instruction secondaire reste la propriété exclusive des petits bourgeois, dont elle est destinée à faire la conquête au profit du radicalisme par les théories tout officielles qu'on y enseigne. Quant à l'instruction primaire, c'est la seule qui soit destinée aux travailleurs. Elle se borne, celle-là, à enseigner la lecture, l'écriture et le calcul.

Mais lire et écrire, est-ce là l'instruction ?

(1) Il est clair que nous parlons ici au point de vue politique. Absolument parlant, tout gouvernement est despotique, qu'il se dise libéral ou non.

Non, c'est seulement le moyen de l'acquérir. Cela donne des ouvriers plus habiles, de plus commodes soldats; cela fait de nous des machines à rendement plus fort, voilà tout. Nous ne voyons là qu'un avantage pour la classe bourgeoise.

Comme tous les autres gouvernements, celui qui procède du radicalisme organise une répression contre ces ouvriers qui ne sont pas assez naïfs pour trouver que tout soit pour le mieux dans un monde où l'on crève de travail ou de misère. Il a aussi sa magistrature, sa police, — faute de place nous n'en parlerons pas; son armée, — et nous nous arrêterons un instant devant cette pièce importante du rouage répressif. Nous nous heurtons ici à deux phrases radicales : *Service obligatoire pour tous! l'arme reste aux mains du soldat!*

J'aime mieux l'ancien système de l'armée permanente. Avec le remplacement militaire, l'armée était un instrument dangereux, inconscient, passif. Avec le nouveau système, elle reste un instrument dangereux, mais cet instrument n'est plus inconscient, il devient féroce! Le remplacement, en épargnant aux privilégiés l'impôt du sang, composait la masse de l'armée de travailleurs. Ces travailleurs étaient inconscients, je le reconnais, poussés par la discipline, je le veux bien; mais au moins dans nos luttes révolutionnaires ils n'apportaient pas d'intérêts propres à défendre. Que dis-je? mieux encore, il était possible de leur faire comprendre qu'ils combattaient, eux ouvriers, contre les intérêts de leurs frères! Et le jour où cette lumière se faisait dans leur esprit, ils n'hésitaient pas à lever la crosse en l'air. Avec le nouveau système, l'élément bourgeois pénètre dans l'armée, où il s'accoutume à se battre. Il se bat, et lorsque c'est contre nous, à l'action de la discipline il joint le mobile de son intérêt de propriétaire. Il est féroce. Nous prierons ceux qui douteraient de ce caractère de la bourgeoisie sous les armes, de reporter leurs souvenirs vers les gardes nationaux de Juin 48 et vers les délateurs en uniforme des journées de Mai 71.

Mais, nous dira-t-on, si le bourgeois est armé, le travailleur l'est aussi! l'armé reste aux mains du soldat! Et les canons, les mitrailleuses, l'organisation hiérarchique, tout cela reste-t-il aux mains du soldat? Ecoutez les écrivains militaires. Napoléon Ier l'a écrit quelque part et Rossel l'a répété : « Tout organisme militaire est à la merci de ceux qui disposent de la hiérarchie et de la transmission des ordres; il ne peut qu'obéir ou se dissoudre. » (Rossel parle ici des milices, non pas des gardes nationales). Ainsi, un jour de lutte, la bourgeoisie armée aura ses chefs, ses canons, ses armes, et nous, armés et isolés, il ne nous restera qu'à *obéir* ou à nous *dissoudre!* J'aime mieux la situation d'autrefois : le bourgeois peureux qui reste chez lui, l'armée permanente qui quelquefois hésite, et en face d'elle le peuple dans son élément, sur les barricades des places publiques.

On peut voir maintenant, par ce court aperçu, l'avantage que pourraient trouver nos frères de France à intervenir politiquement pour rompre l'impuissance constitutionnelle des partis, au profit du radicalisme. Il se bornerait, cet avantage, à remplacer un chaos de 7 ans par un régime au moins aussi dangereux que les autres, sinon davantage, et il aurait pour première conséquence de voiler à tous les yeux les signes de décadence que la situation actuelle rend si visibles au sein de la collectivité des « classes dirigeantes. » La seule attitude à prendre pour un peuple dans un pays quelconque est la destruction de son gouvernement toujours, mais jamais au profit d'un gouvernement nouveau. Paul Brousse.

(*Almanacch du Peuple, 1875* — Locle.)

Le groupe *Les Misérables*, de Persan, remet à une date ultérieure, la réunion publique qui devait avoir lieu le 15 juillet.

## BIBLIOGRAPHIE

*CESARINE*, par Richepin.

Quelques pages de ce roman décrivent des scènes de la Commune : il n'en fallait pas davantage pour nous faire prendre le livre en main. Nous ne regrettons certainement pas de l'avoir fait, car l'auteur écrit d'une manière admirable. Il montre les hommes et les choses avec une puissance de relief extraordinaire; il sait faire parler à chacun son vrai langage et quant il parle lui-même il le fait avec une propriété de termes et une richesse de couleurs incomparables.

Mais cet auteur si bien doué ne croit à rien et tout est pour lui simple prétexte à tableaux. Il vient à Paris en curieux, pour voir la Révolution, et il ne la voit même pas. Sa curiosité s'arrête à la surface. Des pavés, des vareuses de gardes-nationaux, des écharpes et c'est là tout.

En attendant le grand mot de la fin, il s'attarde aux péripéties d'un roman, et dans ce roman même, si poignant qu'il soit, il ne prend parti ni pour l'un ni pour l'autre. Il approuve le père qui tue son fils et le fils qui hait son père; son héroïne est méprisable ou sublime : on ne sait, et il ne le sait pas lui-même; enfin on la fusille avec son amant et son cri suprême : « Vive la Commune! » est un mensonge, car elle ne sait même pas pourquoi les Parisiens ont combattu, et son amant ne s'est jamais servi de son flingot : c'est de force qu'on l'a affublé d'un costume qu'il n'était pas digne de porter, puisqu'il n'avait d'autre idéal que celui de devenir un bourgeois.

Ainsi tout est mensonge dans ce roman, tout est prétexte à décor, à tableaux superbes. Nulle pensée profonde, nulle conviction! L'auteur est sceptique, il n'a pas de passion qui l'entraîne. Aussi le lecteur reste-t-il sceptique à son tour : au lieu d'être emporté à la suite de l'auteur et de vivre avec lui de cette vie idéale que peut faire naître la foi sincère, il ne vient qu'un roman, et non pas une œuvre, dans le livre qu'il vient de lire; il admire l'équilibrité de la phrase, mais il sent que rien de tout cela n'est vrai. Qu'importe le talent, si prodigieux soit-il, s'il n'est pas accompagné de la passion du grand et du bon! A toutes ces merveilles du style, combien un simple mot venu du cœur de l'homme simple est préférable!

---

Infatigable, le comp. Darnaud, vient d'éditer une nouvelle petite brochure intitulée les *Compagnons ariégeois*, où il continue de passer en revue les différentes lettres qu'il a reçues, soit pour discuter les idées anarchistes, soit pour les développer. Cette brochure est destinée à faire la propagande des idées anarchistes dans l'Ariège. Disons en passant, que grâce à l'activité du comp. Darnaud dans ce département, où jusqu'à présent, on n'avait pu faire pénétrer les idées, il vient de se former à Pamiers un groupe pour étudier la Question sociale, et qu'actuellement il se vend tant qu'à Pamiers, Foix et Lavelanet, une cinquantaine de *Révolte* où il ne s'en vendait pas une seule. Voilà les idées lancées dans un nouveau département. Bravo, les compagnons ariégeois.

---

Nos camarades de Hollande, viennent de publier la traduction de *Dieu et l'Etat*, de Bakounine. Les camarades qui connaissent cette langue et voudraient se procurer cette traduction, peuvent adresser leurs demandes à l'administration de l'*Anarchist*, Hoefkade 165[47], La Haye, ou bien à J.-A. Fortuijn Tuinstraat, 54, Amsterdam.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le groupe anarchiste *La Bombe*, de Rochefort, remercie les anarchistes du Hâvre de l'envoi de 7 fr. pour l'organisation d'une série de conférences.

* * *

Paris — De notre excursion du 14 juillet, il résulte que, plus que jamais, nous avons la conviction que la propagande anarchiste trouvera dans les campagnes des éléments propres à nos idées.

L'expropriation ayant pour objet de rendre l'Etat seul propriétaire, ne rentrera jamais dans la tête du paysan, car avant tout il tient à son coin de terre et s'y cramponne.

L'expropriation des *gros*, la suppression de l'Etat, — c'est-à-dire des impôts; la liberté, laissée à chacun est donc la pierre de touche sur laquelle nous devons appuyer et propager nos idées.

En conséquence, pour continuer l'œuvre que nous avons entreprise, nous avons résolu — sitôt la brochure : travailleurs des villes aux campagnes — épuisée et finie de payer, de faire une brochure illustrée, espérant ainsi mieux frapper l'imagination par l'image.

Les amis qui peuvent nous aider et donner leur avis, sont priés de les adresser à la *Révolte*.

*Groupe de propagande dans les campagnes.*

---

Un camarade nous a envoyé une demi-douzaine de lithographies superbement encadrées, en étoffe, et représentant des vues de Suisse, pour être vendues au profit de la propagande.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 2031,55.

Un Jésuite devenu anarchiste 50 cent. — Remis par L. Corresco 1 fr. — P. N. P. 2 fr. 50. — Racov 3 fr. — Rado 1 fr., en tout 10 fr. — V. à Bourges 70 cent. — L. à Leucate 50 cent. — Collecte faite au groupe « Les Egaux troyens » 3 fr. — Groupe « l'Egalité sociale » de Roubaix 1 fr. — Les « Misérables » de Persan 2 fr. 50. — H. à Dison 2 fr. — G. à Beaumont — — G. à Istres 50 cent. — Theriez 1 fr. — Un berrichon 80 cent. — Saint-Etienne; un fabricant de tiges 1 fr., J. cordonnier 30 cent, Jean Marie 50 cent, un Teinturier 50 cent., un Horloger 70 cent, un fabricant de tiges, 2e versement 50 cent., Masson 25 fr., un armurier 25 cent; total 4 fr. — Bordeaux : reliquat de Salamanque 5 fr. — Vente de brochures « Radical ou Anarchiste » 2 fr. 50. — M. à Sainte-Bauzille 50 cent. — Commerçant de la rue Myrra, 1 fr.

Total à ce jour 2,067.05

## SOUSCRIPTION
### *Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 137,10.

Un compagnon stéphanois, remis par C. pour Lucas, 1 franc.

Total à ce jour 138 f. 10.

## PETITE CORRESPONDANCE

C. à Lunay. — F. à Reims (2). — S. à Bordeaux. — G. à Levallois. — P. à La Machine. M. à Bourges. — T. à Marseille. — L. à Bourg. — L. à Agen. — S. à Bordeaux. — Z. à Pondichéry. — L. à Izi. — B. à Gargas. — W. à Erguinghem. — D. à Bourges. — Reçu timbres et mandats.

M. à Cette. — Reçu timbres. Faut-il continuer l'abonnement?

B. à Cambria. — L'abonnement de J. B. au Cheylard a été refusé?

Le compagnon E. Ruffel est informé qu'un paquet de brochures est depuis le 6 juillet en gare de Sainte-Afrique (Aveyron), il est donc prié d'envoyer son adresse au chef de gare.

D. à Bourges. — N'ayant pas votre adresse, nous avons expédié chez V.

« Arbeiter Zeitung » à Chicago. — Reçu les lithographies.

G. à Istres. — Nous vous avons envoyé ce que nous avions en fait de brochures.

## CONVOCATIONS

Bruxelles. — Groupe *La Liberté*, à La Colline, 18 rue de la Colline, lundi 23, à 8 h. 2/1 du soir. — Causerie publique et contradictoire : l'*Anarchie*

Les compagnons sont instamment priés de se trouver au local à 8 h. 1/2 précises.

Verviers. — Samedi, 28 juillet, réunion des anarchistes d 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : Deuxième causerie sur le droit à l'aisance et rapport par un compagnon de Dison sur l'excursion de Verviers à Liège, et leur propagande dans les campagnes.

---

**La REVOLTE est en vente à Marseille chez** Marius Gauchon, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar et dans toutes les librairies du centre.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première Année, N° 43 — CENTIMES — Du 28 JUILLET au 3 AOUT 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS AMIS

Nous prions tous nos lecteurs de nous faire connaître les adresses des libraires qui seraient susceptibles de prendre le journal. Nous les prions de faire tout leur possible auprès des libraires chez lesquels ils se servent d'habitude pour leur forcer la main.

Nos amis comprendront toute l'urgence qu'il y a à agir vite, afin de ne pas laisser s'éteindre la vente, d'autant plus qu'elle a été faite très irrégulièrement depuis cinq ou six numéros, ayant été forcés de rechercher les dépositaires un à un.

Quelques camarades s'étant chargés d'en faire le placement, ce sera leur faciliter la besogne que de leur indiquer les adresses où ils peuvent se présenter. — Nous remercions ceux qui nous en ont déjà fait parvenir.

## LES COMPROMIS

Il y a vingt ans environ, aux débuts de l'Internationale, lorsque les travailleurs essayèrent pour la première fois de se grouper par dessus les frontières, on se bornait à dire ces mots qui alors nous semblaient si simples : « Au travailleur — le produit intégral, le produit entier de son travail. » Et nous nous groupions sous cette bannière.

Ce qu'on entendait dire par cela, signifiait tout bonnement que le travailleur n'a rien à céder sur les produits de son travail aux personnages que la loi bourgeoise reconnaît propriétaires du sol, des usines, des moyens de transport.

Si le paysan a récolté cent boisseaux de blé — pourquoi donnerait-il trente boisseau au prétendu seigneur du sol, et vingt autres boisseaux à ces messieurs qui prétendent le gouverner? Et si cent travailleurs ont fabriqué des cotonnades, et si ces cotonnades après avoir payé le coton brut et l'usure des machines, valent deux cent mille francs, — pourquoi donneraient-on cent mille francs au patron, au lieu de le considérer comme un simple travailleur, tout à fait semblable aux cent autres travailleurs?

Voilà ce que l'Internationale entendait dire lorsqu'elle inscrivait sur son drapeau : « Au travailleur — le produit intégral, le produit entier de son travail. »

Quant à savoir, comment les travailleurs de divers métiers se partageraient entre eux le produit entier de leur travail commun, — là-dessus l'Internationale gardait le silence. Ou bien, elle disait : « Ils feront comme ils voudront. »

L'Internationale, en effet, était composée en majorité de travailleurs dont l'éducation socialiste était si peu avancée, que l'on cherchait à éviter des discussions sur lesquelles on n'aurait pu s'entendre à cette époque. Aussi se disait-on : « Tâchons d'abord de faire comprendre à la masse ouvrière que la question économique est bien au-dessus des questions politiques qui la divisent. Tâchons de répandre cette idée que les soi-disant propriétaires du sol et des usines n'ont aucun droit à la part de lion qu'ils s'arrogent, et faisons ainsi germer l'idée d'expropriation.

Plus tard, l'esprit collectif des travailleurs leur permettra de trouver le meilleur moyen de se répartir entre eux les produits du travail commun. Débarassons-nous d'abord du seigneur; entre travailleur nous saurons déjà nous entendre.

---

C'était assez vrai, surtout si on avait pu s'en tenir là.

Exproprions d'abord, et produisons! Et lors même qu'on aurait aucune idée sur la façon de répartir ce que l'on aura produit, — ne faut-il pas exproprier tout de même? Une fois qu'on l'aura fait, — une fois que la charrue et la machine auront marché sans maître ni seigneur, l'esprit populaire saura bien s'arranger pour consommer ce que l'on aura fait pousser dans les champs et ce que la machine aura façonné — sans léser les intérêts de personne.

Seulement, voilà ce qui arriva :

Beaucoup de ceux qui entrèrent dans l'Internationale, croyaient que la Révolution sociale allait éclater dans quatre ou cinq années. Mais la Révolution ne vint pas encore. Paris la commença, mais succomba bientôt. Et, pendant les dix-huit années qui se sont écoulées depuis, ceux qui rêvaient déjà barricades et Convention, se mirent à patauger, à parlementer avec les bourgeois. Ils cherchèrent des compromis.

---

Et les écoles surgirent. Et toutes ces écoles cherchèrent à rapetisser d'avance la Révolution. On inventa les services publics, l'expropriation limitée, le bon de travail; on alla jusqu'à prêcher l'abolition de l'Etat sans oser toucher à la propriété, et autres utopies du même genre.

Utopies à rebours, qui escomptait l'assentiment des bourgeois, tandis que les bourgeois se préparent à dynamiter les utopistes dès qu'il les auront fait échouer dans leurs rêves et compromis.

Il y a vingt ans, les travailleurs socialistes ne voulaient rien préjuger sur l'organisation de la société bouleversée par la Révolution. Et bien, les maîtres, les meneurs, jugèrent pour eux, et jugèrent si bien, qu'en ce moment journalistes, orateurs, hommes politiques en herbe, et autres, s'en vont de par le monde travailleur prêcher *leur* Révolution châtrée, tout comme Louis Blanc, qui avait si bien seriné l'oreille des travailleurs par son « droit au travail », que les communistes furent débordés en 1848 par ceux qui criaient « organisation du travail. » On sait ce que cela voulait dire : la continuation de la misère et, partant, les fusillades de Juin.

---

Les auteurs de compromis ont jugé pour les travailleurs; et en ce moment on nous prêche, sous le nom de services publics, le gaz et l'omnibus gratuits — aussi « gratuits » que l'instruction que nous payons en impôts trois fois plus cher qu'elle ne coûte. Et sous le nom de « bons de travail » une utopie de maintien du salariat, — de ce système né de l'exploitation capitaliste, qui pourtant devrait bien disparaître avec l'exploiteur.

De cette manière, la question de répartition des produits est devenue une question infiniment plus grave. Il ne s'agit plus de savoir comment on se répartira ce que l'on aura produit. Il s'agit de savoir si on touchera ou non, à la propriété bourgeoise. Les divergences, quant à la répartition communiste, collectiviste, ou service public, sont devenues des divergences sur l'étendue de la Révolution que l'on se propose de faire. Ceux qui la craignent entière s'efforcent déjà de la limiter d'avance, de circonscrire l'œuvre révolutionnaire. On sent le flot monter — et on cherche déjà à le faire marcher dans un canal qui le mènera forcément à s'embourber dans le marais.

---

Discuter ces questions, n'est donc pas « faire de la théorie. » Bourgeois de tout acabit et travailleurs embourgeoisés sont là, travaillant à empêcher que la Révolution soit grande et large. Ils font tout pour qu'à un moment donné une masse inconsciente crie « service public » ou « bon de travail » comme elle cria « Organisation du travail » en 1848. Serait-ce « faire de la théorie » que de démasquer ces tentatives?

Quand le travailleur exprime ses vœux concernant l'avenir, il lui vient des messieurs qui lui disent : « Vous radotez mon vieux! C'est impossible, la science l'a démontré. » Et ils lui débitent des discours sur les lois naturelles, économiques, sociologiques — qu'en sais-je. Si bien que le travailleur qui respecte toujours la vraie science, mais se perd dans ce fatras de mot inconnus, se laisse abasourdir et se livre aux Louis Blanc modernes.

Eh bien, nous voudrions qu'à ces parleurs-là le travailleur puisse répondre : « Ça va bien; ces théories là j'en sais moi-même quelque chose. Si je m'embrouille dans votre jargon, je n'en ai pas moins médité les faits. Et quand je prendrai le fusil, ce sera pour que tout le monde mange le lendemain même, et pour qu'il n'y ait plus de mes frères couchant à la belle étoile, à côté de duchesses qui se dorlotent dans leurs boudoirs. Voilà mon économie politique, mon service public, mon bon de travail, comme je les entends, moi, — n'en déplaise aux « économistes et aux farceurs. »

---

Beaucoup de camarades nous écrivent pour nous demander de faire tirer en brochures : *Entre paysan*, dont les premiers 10,000 exemplaires sont épuisés; l'*Influence morale des prisons sur les prisonniers; Richesse et Misère; La Pratique de l'Expropriation*. Nous avons les clichés des trois premières, mais ce qui nous manque, c'est l'argent pour acheter le papier et le tirage. Il faudrait au minimum 200 francs par brochure.

Nous ne savons où les trouver, ce que nous regrettons aussi, car la vente de ces brochures aiderait puissamment à assurer l'existence du journal.

A ce propos, voici une idée que nous soumettons à nos camarades de Paris : la plupart du temps, les groupes que l'on essaie de former se dissolvent faute d'activité à déployer. Et bien, s'il y a des camarades qui jugent utile la publication de ces brochures, qu'il se forme un groupe pour les publier, ainsi que d'autres qui pourraient surgir. Voilà de l'activité pour longtemps. Que quelqu'un prenne l'initiative de la convocation.

## AUX CAMARADES

Comme nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, la semaine a été rude à passer : forcés de reculer le tirage d'un jour, nous n'avons pu terminer l'expédition que mardi. C'est désastreux pour la vente.

Nous ne perdrons pas courage pour cela. Nous avons pu faire marcher le journal jusqu'à présent, il n'y a pas de raisons pour que ça ne puisse pas continuer.

Si notre organe était une œuvre commerciale, nous hésiterions à mettre à jour nos difficultés d'existence et à faire appel aux camarades, mais comme il n'en est rien, que la *Révolte* n'est qu'un organe de propagande, nous n'hésitons nullement à dévoiler la situation, jusqu'à ce que nous ayons enfin secoué l'apathie de ceux qui se disent des nôtres et les auront amenés à nous seconder autrement que par des affirmations de solidarité toutes platoniques.

Cela s'adresse principalement à ceux qui se chargent du placement du journal. Si, au lieu de nous faire attendre le règlement des 4, 5 et 6 semaines, et quelquefois plus, le règlement de la vente, on voulait bien s'habituer à nous régler tous les 15 jours au moins, nous n'aurions pas de ces crises.

Nous parlons ici pour ceux qui en reçoivent un certain nombre et non pour les petits envois.

Encore une fois, nous nous adressons à ceux qui pensent comme nous, qui approuve notre ligne de conduite. Un peu de bonne volonté pour régler, un peu d'énergie pour propager le journal et faire augmenter la vente, et nous finirons bien par en sortir.

## RÉPONSE A UN AMI

Eh ! certainement, les évènements peuvent nous surprendre encore, eh ! oui, nous risquons de voir encore, comme aux précédents soulèvements, après les premiers spasmes passés, la nuée d'intrigants, d'endigueurs, s'abattre comme une avalanche à la curée des places et des commandements, alors nous les verrions encore, « tandis que la féroce réaction se recueillera en leur laissant le soin de préparer la défaite » venir endormir les masses par des réformes, des plagiats de gouvernementalisme, conserver avec soin tout cet échafaudage de lois créées par les pouvoirs précédents, véritable amoncellement de duperies et d'ignominies.

C'est donc pour cela qu'il ne faut pas perdre un instant si nous voulons faire face à cet écueil.

Déjà, l'expérience des révolutions accomplies peut et doit inspirer aux pionniers leur ligne de conduite ; à ceux que ni les coteries, ni le sentimentalisme, ni la sotte vanité ne guident, et qui envisagent en même temps que les difficultés, le but à atteindre ; ceux là, nous en avons l'espoir feront leur devoir.

Mais à côté de ces pionniers, il reste à faire dans la mesure du possible, (et on ne saurait trop faire en attendant l'heure du glas) notre éducation au point de vue des mesures à lui faire prendre pour triompher en même temps et des endigueurs et des faux révolutionnaires.

Mais à côté de ce travail de notre propre éducation, il y a celui de la propagande de nos idées. Il y a un tas de fausses conceptions à détruire dans l'esprit de nos camarades de chaines ; l'éducation qu'ils ont reçue et dont il n'ont pas encore appris à se débarrasser, les phrases ronflantes des politiciens leur ont laissé dans le cerveau une foule de formules qui paraissent contenir des idées, mais sont plus fausses les unes que les autres.

« Il faut des riches pour faire travailler les pauvres. »

« Tout le monde ne peut être instruit, il faut bien se laisser conduire et obéir à ceux qui détiennent l'instruction. »

« Que deviendrions-nous s'il n'y avait pas de gouvernements. »

« Et qu'avons-nous besoin de nous occuper de la chose publique ; pourvu que nous travaillions c'est tout ce que nous demandons, etc., etc. »

Ne sont-ce pas les rengaines du plus grand nombre, et en somme, c'est sur ses rengaines que tablent les malins pour leurs projets de ôtes-toi de là que je m'y mette. Comment alors remédier à cette fausse éducation.

A notre avis, cette éducation doit se faire surtout sur un terrain pratique ; or, le travailleur est constamment aux prises avec les injustices de l'Etat bourgeois qu'il n'a pas créé et qu'il est obligé de subir.

Tel qui blâme ses camarades de ne pas payer leurs loyers, aux prises lui-même par chômage ou toute autre cause avec le même propriétaire qu'il défendait.

Tel autre, qui insouciant de la chose publique parce qu'il est momentanément en place, trouve en même temps paresseux et ne viendrait en quoi que ce soit à l'aide de son camarade sans travail, se voit lui-même dans les mêmes conditions, etc

C'est quand ils sont aux prises avec ces difficultés que nous devons leur faire comprendre qu'il ne peut et ne doit y avoir de distinction entre les individus, tout étant à tous, et chacun devant avoir sa part de tout ce qui se produit ; sa part égale d'instruction, de soin, de tout ce dont il peut avoir besoin pour développer ses facultés, afin de donner à cette société qui lui doit tout, tout ce qu'il pourra lui donner à son tour.

La Richesse sociale, alors, s'augmentera d'autant, et l'individu libre dans la société égalitaire, n'aura que faire de posséder au détriment d'un autre ; alors cette éternelle rengaine qui sert si bien l'exploiteur au détriment de l'exploité, il faut des riches pour faire vivre les pauvres, tombera d'elle-même.

Quant à la prépondérance dans la société actuelle de l'individu instruit sur l'ignorant, disons leur, qu'autant dans cette dernière l'instruction éloigne de la liberté et de l'égalité, autant l'effet opposé se produirait dans une société égalitaire.

L'instruction ne servirait alors aux individus plus ou moins développés qu'à fournir aux plus favorisés par la nature, les moyens d'étendre au bénéfice de tous, les voies de la science à l'infini, car n'étant plus bornée par les privilèges, l'instruction, apanage de quelques-uns, deviendrait accessible à tous et donnerait à la société tout ce qu'elle peut donner :

Diminution de fatigues, augmentation de bien-être, contentement à tous, suivant sa voie.

Alors il n'y aura plus d'ignorants, tout au plus quelques infirmes ; encore le développement incessant de la science permet-il d'affirmer que les infirmités disparaitraient à leur tour, ces dernières, pour la plupart, n'étant en réalité que la résultante des vices et des défauts de la société corrompue que nous subissons.

Quant à l'objection que nulle puissance ne laisserait constituer en Europe une société égalitaire, et que cette société du reste, serait forcée de succomber faute d'échanges et de rapport, devons-nous y répondre, et devons-nous retarder l'existence par tous les moyens en notre pouvoir de cette société, n'importe où elle pourra se produire à cause de cette objection, nous ne le croyons pas.

Au sujet de l'échange et des rapports, la réponse est du reste facile. Chaque pays libre produisant au delà de ses besoins, quand au refus des puissances de l'état libertaire. Rappelons-nous 1793 où on défendait une fausse liberté, que serait-ce pour la conservation de la vraie et du bien-être commun ; et puis, qui soutiendrait aujourd'hui, les idées se développant partout, un air d'affranchissement soufflant impétueusement sur le viel édifice vermoulue monarchique et bourgeois, que si une nation triomphait de son droit égalitaire et libertaire et l'établissait, les autres nations ne suivraient pas immédiatement son exemple.

Dans tous les cas, cette lutte serait la dernière, elle serait féconde et non pas idiote et sans profits pour le prolétariat comme ont été les précédentes.

La masse ayant pris possession de ce qui lui appartient et jouissant dès le jour même de son triomphe d'un bien-être qu'elle n'a jamais connu, il sera bien difficile de lui faire lâcher prise, tant pis pour les mécontents qui se chiffrent en somme dans la proportion de dix pour mille.

Pour atteindre cet idéal, il faudrait en outre habituer les individus à agir d'eux-mêmes, il n'y a vraiment de besogne bien faite que celle faite par soi, compter dans l'action sur tel ou tel qui promet dans ses harangues de tout mener à bien et compter sans son hôte, qui veut la fin veut les moyens, et pour triompher des indigueurs tous les moyens sont bons.

C'est donc l'initiative au point de vue de l'action qui doit assurer le succès.

A chaque époque, des mouvements soi-disant révolutionnaires, c'est l'acceptation par les individus d'une discipline qui a neutralisé les forces, et chaque fois que vous brisez l'initiative dans une révolte sous prétexte de la conduire, vous allez à un échec ; les endigueurs le savent si bien qu'ils sont toujours prêts pour briser l'initiative des révoltes partielles des éléments qu'ils préparent, qu'ils choisissent surtout dans les nouveaux parvenus, qu'ils façonnent et dont ils savent flatter la vanité.

Il est donc nécessaire de prévenir ces cas et d'inviter les intéressés à se débarrasser surtout de ceux qui sortis de leurs rangs viennent leur parler de conciliation et de calme, car ce sont leurs pires ennemis.

L'exemple du passé est là, l'ennemi vainqueur, lui, ne connait ni conciliation, ni calme ; il massacre, détruit à tort et à travers, et ne s'arrête que lorsqu'il est complètement assuré d'être le maitre.

Ainsi doivent agir les révoltés s'ils veulent triompher de l'ennemi 990 fois moins fort qu'eux, surtout que le massacre et le triomphe de l'ennemi n'ont pour but que la continuation de l'exploitation de l'homme par l'homme, le maintien du droit désurrien sur les masses soumises, la négation du droit des gens, en un mot, toutes les calamités qui pèsent sur le travailleur depuis des siècles, tandis que le triomphe du révolté, c'est le règne de l'Egalité sociale, de la véritable Justice et de l'infini Progrès.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. — A l'occasion du 14 Juillet, les groupes du XV^e^ ont placardé un manifeste démontrant au travailleur que les fêtes qu'on lui donnait n'avaient que pour but de l'endormir dans sa misère et l'empêcher d'en rechercher les causes.

Ce manifeste bien que clandestin, est resté affiché les 14 et 15 et a été fort lu et commenté.

* * *

Une grève qui pourrait bien prendre une importance inattendue vient d'éclater parmi les ouvriers terrassiers de Paris, à ceux qui leur prêchent la modération, les terrassiers ont déjà répondu qu'ils démancheraient leurs pelles et leurs pioches et que les manches auraient bonne besogne à faire sur le dos des exploiteurs. Bravo, compagnons ; la semaine ne se terminera pas sans que le branle révolutionnaire soit donné, et il y aura une suite.

Au moment où nous paraissons, tous les chantiers sont gardés par la police.

* * *

AMIENS. — La grève des tisseurs et tisseuses continue. Les patrons offrent de transiger, mais ne veulent pas entendre parler de l'ancien tarif qui est réclamé par les grévistes.

* * *

LA PALISSE. — Nous avons aussi un mot à dire sur la praticabilité des idées anarchistes.

Nous pensons pour notre part que, lorsque la Révolution éclatera quelque part, le premier travail des anarchistes devra être de couper les communications, télégraphes, téléphones, faire sauter les ponts, couper les voies ferrées, brûler les paperasses, tout mettre en œuvre enfin, pour désorganiser la bourgeoisie et la mettre sur les dents.

Nous devons être surtout sans pitié pour les endormeurs. Quiconque essaiera d'entraver le mouvement et d'empêcher la libre initiative des individus devra être supprimé sans pitié. C'est de l'énergie que sauront déployer les anarchistes que dépendra le triomphe.

Par les discussions que nous avons tous les jours ici, nous voyons que les travailleurs ne demanderait pas mieux que de s'emparer de ce dont ils ont besoin ; la Révolution est attendue avec impatience.

Quand ça commencera à éclater les idées feront vite leur chemin.

## Roumanie

Il y a une dizaine de jours, depuis que les ouvriers typographes de Bukarest se mirent en grève, lorsque la révolte des paysans était à peine finie.

Les journaux bourgeois ont paru, les uns sur une demi-feuille ou autographiés, mais la plupart pas du tout; tandis que *Le Gutemberg*, journal des ouvriers typographes qui paraissait jusqu'alors toutes les quinzaines, paraît à présent quotidiennement en soutenant les intérêts des grévistes.

Les bourgeois voulant faire imprimer leurs feuilles dans les villes voisines, ou d'amener de là, des ouvriers. Ceux-ci ont refusé catégoriquement et se sont déclaré solidaires à leurs camarades de Bukarest.

On a distribué des listes de souscriptions pour venir en aide aux grévistes, et grâce aux secours reçus, ils peuvent continuer la grève.

Dans les réunions qu'ils ont tenues, on a vivement acclamé la continuation de la grève jusqu'à ce que les patrons cèdent aux demandes des ouvriers.

Dans ce but, on a nommé une commission mixte composée d'ouvriers et de patrons, pour traiter ensemble les conditions de reprise de travail.

Les typographes réclament l'établissement d'un tarif général, la réduction de la journée à 9 heures et un salaire de 60 centimes par heure.

En outre, ils demandent la diminution du nombre des élèves, soit deux par machine.

Nous devons remarquer à nos camarades de Roumanie que cette demande ci est absurde, car si par cela ils diminuent la concurrence entre les typographes, ils l'augmentent parmi les autres, rien n'est donc changé pour la classe ouvrière roumaine. Ils devraient comprendre que la solidarité entre tous les travailleurs, sans distinction de métier peut seule les faire triompher contre les capitalistes.

La commission mixte n'a pu se réunir pour différents motifs.

La grève continue.

## Italie

Cremone. — Pour l'inauguration du tramways de Cremone à Casalmaggior la municipalité donnait un banquet à toutes les autorités politiques et militaires. 200 invitations ont été lancées et 5,000 tirés de la caisse municipale, pour fêter les gros bourgeois.

La foule a sifflé les invités et protesté contre la dilapidation des fonds qu'elle n'approuvent pas.

Elle aurait mieux fait de les chasser et de banqueter à leur place.

* * *

La *Nuova Gazzetta Operaia*, vient de reparaître après une courte interruption. Nous souhaitons la bienvenue à notre camarade de lutte.

* * *

Migliano. — L'usine Poma de cette localité possède un directeur qui s'amusait à faire subir toutes sortes de vexations aux ouvriers. Il leur avait imposé d'entrer à l'usine 15 minutes avant l'heure réglementaire; par les amendes il arrivait à leur retenir une partie de leur salaire. Enfin il n'y avait pas de vexation qu'il ne leur fit subir.

A la fin, des ouvriers finirent par se lasser, et ils protestèrent. Le directeur ne fit qu'augmenter ses tracasseries. Alors les ouvriers se révoltèrent tout à fait, et ils lui administrèrent une raclée soignée et se mirent au travail comme si de rien n'était. Les patrons firent semblant d'accéder aux vœux des ouvriers, mais ce n'était que pour préparer un guet-apens.

Vendredi dernier, au moment de l'entrée des ouvriers, le directeur Hofmann et deux argousins armés de marteaux et de revolvers, tombèrent sur les ouvriers et en blessèrent grièvement trois, pendant que seize carabiniers, que l'on avait embusqués dans l'usine faisaient irruption et arrêtaient les blessés.

Les ouvriers s'étant mis en grève à la suite de ces faits, les propriétaires de l'usine firent savoir aux ouvriers que s'ils persistaient à faire grève, ils ne les occuperaient jamais plus, et comme ils étaient propriétaires des maisons où logaient les grévistes, ils les firent expulser.

Pendant ce temps, le lieutenant de carabiniers, le commissaire de police et le curé allaient prêcher aux ouvriers la soumission envers les patrons. Ceux-ci cherchèrent de leur côté à embaucher des ouvriers dans la région, mais rien de tout cela n'ayant réussi, l'autorité décida l'expulsion comme vagabonds, des ouvriers délogés ou étrangers à la localité, s'ils n'avaient pas repris le travail dans les 24 heures.

Mais ce fut encore sans résultat.

Les femmes des ouvriers expulsés ayant voulu réélamer leur paie au directeur, elles trouvèrent près de lui les gendarmes, et on leur imposa de reprendre le travail ou de se voir expulser elles aussi et enchaînées, et leur salaire perdu, — c'est-à-dire trois semaines de travail volées.

Devant cette alternative, la plupart durent reprendre le travail.

Pour assurer l'ordre, on a établi dans l'usine un poste de 30 policiers.

* * *

Le ministre Crispi ne va pas de main-morte : ses prédécesseurs quand ils voulaient se débarasser d'un journal anarchiste le faisait tomber sous les coups des saisies.

Aujourd'hui, c'est un autre système — très simple et même très expéditif.

Le compagnon Crucoli, rédacteur de l'*Operaio* de Reggio-Calabria, a été appelé devant le « Pretore » pour se voir demander ses moyens de vivre et les moyens pour faire paraître son journal. En même temps le susdit « Pretore » lui demanda si les anarchistes *forment une secte*. Crucoli ayant refusé de répondre, le « Pretore » lui dit : Vous n'êtes qu'un *ammonito* et vous devez me répondre. Notre compagnon rouge de colère lui répondit : Ouvrez-moi le cerveau et vous saurez mes réponses.

Tout ceci parce que l'*Operaio* a publié un résumé de l'*Indicateur anarchiste*.

Mais l'histoire n'est pas encore finie. Voici ce que Crucoli vient de recevoir de la part du procureur du Roi :

« Le procureur du Roi près du tribunal civil et correctionnel de Reggio-Calabria; vu que Crucoli, Louis, gérant du journal l'*Operaio*, est accusé de contravention à l'*ammonizione*; vu que par l'art. 38 de la loi sur la presse les accusés de délit ne peuvent fonctionner comme gérants. Ordonne que le susdit Crucoli ait *à cesser immédiatement* d'être le gérant dudit journal et lui signifie aussi, ainsi qu'au typographe Lipari, de suspendre la publication de ce journal, sous peine de se voir appliquer les dispositions de la loi sur la presse, etc., etc. »

Voilà les faits, inutile d'en dire davantage.

* * *

Cipriani cette fois nous sera rendu. Qu'il soit gracié, qu'il soit amnistié, peu nous importe. L'essentiel est qu'il sorte du bagne. On assure que sa grâce est déjà signée. Ce n'est pas certainement Cipriani qui l'a demandée.

On lui fait grâce, après nombre d'années au bagne, parce que la famille royale et ses ministres ont un *trac* épouvantable.

Le roi et sa chiourme doivent, pour *des raisons d'Etat*, entreprendre le mois prochain un voyage dans les Romagnes. Or, de peur d'un attentat ou pour ne pas entendre les cris de : Vive Cipriani, on jette comme un reste de gâteau, aux anarchistes de la Romagne la grâce de Cipriani.

C'est sur la proposition du député républicain Fortis — (« extrême-gauche ») — et très prochainement sous-secrétaire de l'intérieur que Cipriani sera délivré de ses chaines. Question de vulgaire opportunisme.

C'est inutile de dire que cette concession, dictée par la peur — après l'avoir torturé pendant de longues années — n'aura absolument aucune influence — absolument aucune — sur nos amis les anarchistes de la région romagnole.

## Belgique

Ougrée. — A propos de notre lettre dont je vous demandai l'insertion, nous avons vu dans le numéro 40, que vous y faisiez allusion, mais d'une manière qui ne nous satisfait pas totalement; l'insertion n'est que question futile puisqu'il y avait mieux que ça.

Mais comme personne n'est infaillible, nous croyons que vous vous êtes trompés dans votre articulet concernant la masse malléable et dont on n'a pas à se préoccuper. Vouliez vous dire qu'il faut que la majorité de la masse ait compris nos idées, pour que la Révolution puisse s'achever? Ce que vous ne nierez pas, c'est que la masse est presque toujours inconsciente.

Dans ces moments d'effervescence, elle n'agit que par colère ou par faim, et on peut lui prêcher principes tant que l'on veut, elle ne va jamais aux principes que quand des groupes d'hommes énergiques se dévouent pour ces mêmes principes.

Nous sommes d'accord qu'il faut tâcher de faire comprendre à la masse; nous nous dévouons même pour cela.

Nous avons dit qu'il fallait tenir compte de la masse; en effet, beaucoup d'anarchistes semblent oublier que c'est elle qui fera la Révolution et qui décidera de la victoire. Certainement, nous savons bien que s'il fallait attendre que nous soyons majorité pour faire la Révolution, il faudrait attendre de longues années. Nous n'avons pas voulu dire cela, puisque nous nous tuons à répéter que la Révolution est inévitable, amenée qu'elle sera par l'organisation sociale défectueuse que nous subissons. Nous avons dit et nous y appuyons que, si on veut que la Révolution triomphe, il faut que la masse ait été assez préparée par notre propagande pour qu'elle soit accessible aux actes que les anarchistes pourront accomplir, pour qu'elle les comprenne et les imite.

Certainement, la masse peut être anarchiste pendant la Révolution, sans l'avoir été avant, mais il faut au moins qu'elle ait assez entendu parler des idées, les ait déjà discutées, pour que l'on n'ait pas l'air d'être descendus de la lune, quand on tentera de les mettre en pratique.

## BIBLIOGRAPHIE

La compagne Louise Michel, nous communique le fragment suivant d'un volume de vers, intitulé *La Vie*, qu'elle doit publier chez Dentu :

### AU FOND DES AGES

Dans les bois profonds et sauvages,
Etre féroce et monstrueux,
La bête humaine, au fond des âges,
Solitaire, errait sous les cieux.

Sentant, par les chaudes buées,
Quelque chose en elle germer
Comme pour monter aux nuées,
Elle essaya de se dresser.

Le monstre relevant la tête,
Se mit debout sur ses pieds lourds
Les éléments, dans la tempête,
Tonnaient leurs terribles amours.

*Réflexions philosophiques*, par J. Delmorès. — Nous sommes un peu en retard pour parler de cette intéressante brochure, mais la faute en est à l'auteur qui a déployé dans ce travail une véritable érudition qui force le lecteur à un examen très attentif et l'engage à discuter chaque paragraphe. Le citoyen Delmorès restant volontairement sur le terrain purement philosophique, démontre, en s'appuyant sur l'autorité des penseurs les plus célèbres, qu'il n'existe aucun pouvoir surnaturel ou ultraterrestre, de là à conclure logiquement, que les hommes doivent détruire le principe d'autorité, qui s'oppose à l'organisation du bien-être parmi eux il n'y a qu'un pas, et l'auteur le franchit sans hésiter, mais pourquoi s'intitule-t-il *socialiste éclectique*, cela nous rappelle un peu trop le *Bilatéral*.

Croit-il que les qualificatifs manquent? hélas non, il y en a déjà beaucoup trop et il y aurait intérêt à classer les hommes en deux partis : les autoritaires et les libertaires, sans se soucier trop des nuances intermédiaires; nous savons bien que le citoyen Delmorès entend prouver que chaque fraction du parti socialiste défend des idées qui renferment chacune quelques parcelles de vérité. Mais il nous permettra de n'en rien croire; entre ceux qui croient que la constitution de l'autorité est nécessaire pour arriver à l'égalité sociale et nous qui déclarons toute autorité dangereuse et bonne à détruire, il n'y a aucun contact possible; la vérité est toute entière de leur côté ou du nôtre.

Nous croyons que seul est révolutionnaire celui qui veut dégager l'individu des forces extérieures qui l'oppriment sans compensation.

Sous ces réserves, qu'il était de notre devoir de faire, nous recommandons vivement à nos amis la lecture de cette brochure qui ne peut qu'affermir leurs idées, en leur donnant de bons et solides arguments pour les défendre.

*The Worker's Friend*, 40, Berner street, Londres, vient de publier la traduction hébraïque de la Peste religieuse de Most.

Nos amis de Suisse, viennent de faire paraître la troisième édition de la *Loi et l'Autorité*. Prix : 5 cent.

Adresser les demandes à l'Imprimerie Jurassienne, 24, rue des Grottes, à Genève.

En vente également :

Le *Procès de Bordat*, 10 cent. — Fais ce que veux,

15 cent. — Les Produits de la Terre, 10 cent. — Evolution et Révolution, 5 cent. — *Théologie politique de Mazzini*, par Bakounine, 75 cent. — *Compte-rendu du VI^me Congrès de l'Internationale*, 60 cent. — *Mémoire de la Fédération jurassienne*, 1 fr. 00. — *L'Internationale, son histoire et ses principes*, par B. Malon, 15 cent. — *Deuxième lettre au Peuple de la classe dirigée*, par Félix Pyat, 5 cent. — *Des causes des crises industrielles*, 5 cent. — *Almanach du Peuple*, pour 1875, 10 cent. — *Procès de l'Avant-Garde*, 50 cent. — *La question des services publics devant l'Internationale*, 10 cent.

## SOMMAIRE DU PROCHAIN SUPPLÉMENT

*Le nommé Perreux.* Paul Bonnetain. — *Arlequin sauvage.* Delisle de Ladrevetière. — *L'Idiot.* Dostoïevsky. — *La Meute.* Joseph Déjacque. — *Mélanges et Documents.*

Nous prions les camarades qui nous ont envoyé de l'argent pour avoir des *Paroles d'un Révolté*, de patienter encore une huitaine.

Pour les avoir au prix qui nous permet de les laisser à 1 fr. 50, il nous faut les prendre par 20 chez l'éditeur et il nous est pas toujours possible d'en faire l'avance.

## A NOS ABONNÉS DE SUISSE

*Nos abonnés de Suisse sont prévenus que le camarade Nicolet doit prendre remboursement sur eux pour le renouvellement de leur abonnement, nous les prions de lui réserver bon accueil.*

Un camarade nous a envoyé une demi-douzaine de lithographies superbement encadrées, en étoffe, et représentant des vues de Suisse, pour être vendues au profit de la propagande. Nous les mettons en vente au prix de 1 fr. 50.

Nous avons reçu un nouvel envoi de lithographies représentant nos amis assassinés à Chicago. Nous les tenons à la disposition de ceux qui nous en feront la demande. Prix : 1 fr.

## PETITE CORRESPONDANCE

M. à Bruxelles. — Vous nous reprochez de ne pas avoir compris, nous pouvons vous faire le même reproche. — Vous nous accusez de vous avoir répondu par une phraséologie fantaisiste, mon cher compagnon, relisez votre lettre et la réponse, vous jugerez de vous même où il y a le plus de phrases à effet.

Inutile de prolonger la discussion, d'autant plus qu'elle ne repose que sur une erreur d'appréciation. Nous n'avons jamais prétendu que nos idées ne fussent pas applicables par la Révolution, ce serait un non-sens, puisque nous faisons de la propagande justement, pour que cette révolution soit faite par des hommes conscients qui sachent mettre les idées en pratique. Il a fallu que vous lisiez l'article incriminé avec certaines préventions pour en tirer cette conclusion.... par les cheveux.

Il en est de même de la phrase : « Est-ce nous qui verrons luire, etc. » — Nous n'avons rien à en retrancher, il n'y a là aucun doute sur les chances de réussite de nos idées, pas plus que d'affirmation. — Nous avons voulu seulement démontrer que la force des choses pousserait le peuple dans la rue. Or, puisque nous venions de démontrer l'inanité des réformes, ainsi que le besoin d'application de nos idées pour changer la situation des travailleurs, nous en tirons cette conclusion : que du moment que la Révolution était inévitable, il fallait en profiter pour chercher à appliquer nos théories. Serons-nous vainqueurs, serons-nous vaincus, nous ne pouvons rien en savoir, cela dépendra justement de la propagande faite, mais en tout cas le devoir des anarchistes étaient tout tracé ; du moment qu'ils étaient entraînés à la lutte, il est de toute logique que ce ne peut être que pour l'application de leurs idées. Voilà ce que nous avons voulu dire et rien de plus. En écrivant dans le journal, nous sommes persuadés que nous parlons à des camarades, que nous n'avons rien à leur cacher, par conséquent nous écrivons comme nous pensons, il n'y a rien à chercher entre les lignes.

« Guerre sociale » à Toulon. — Nous avons reçu de J. H. C. à Bordeaux, 2 fr. 50 pour l'organe que vous organisez, vous retiendrez sur la vente du journal.

G. à Crémone. — Pas toujours. Parfois le bas personnel est aussi mauvais que le grand.

B. à Cerretto. — C'est par oubli que nous n'avons pas accusé réception du mandat.

Camarades de Marseille et de Croix. — Vos lettres concernant la « Guerre sociale » de Toulon, lui ont été envoyées.

L. rue Secretan et Marg. rue Saint-Merri. Merci pour les adresses. — Nous les avons remises au camarade qui fait le quartier et a dû les servir ?

S. à Sliedreckt. — Nous envoyons les brochures demandées. Votre abonnement finit fin juillet. Nous n'avons pas reçu le mandat annoncé ? La brochure dont vous parlez a pour titre : « Le gouvernement représentatif. »

N. à Chaux-de-Fonds. — Reçu mandat ainsi que le précédent, seulement nous le trouvons de 20 fr. encaissé au 25 avril. Est-ce cela ?

N. à Fontenay-le-Comte. — Votre abonnement fin juillet. Nous n'avons aucun moyen de pression sur la bibliothèque des chemins de fer. Il n'y a qu'en tannant les libraires des gares et en le leur achetant une fois qu'ils l'ont fait venir que l'on peut les amener à le tenir.

Pedeux à Lyon. — Nous n'avons pu vous envoyer les brochures demandées, vous ne nous avez pas donné votre adresse ?

Le compagnon Lauze prie le compagnon auquel il a remis le dialogue les « Punaises, » de le faire parvenir au compagnon J. C. poste restante, place Pie, à Avignon et ce dernier de lui faire savoir s'il le reçoit.

R. à Denain. — V. à Rochefort. — B. à Nîmes. — S. à Calais. — G. à Brest. — R. M. à Guatemala. — D. à Paterson. — P. Le Mans. — S à Calais. — P. à Saint-Denis. — M. à Suez. — G. à Persan. — M. rue Marcadet. — F. à Amiens. — P. A. à Mantes. — R. à Toulouse. — R. à Bienne. — O. à Perpignan. Reçu timbres et mandats.

A. C. à Lyon. — Nous en avons mis un peu plus que la somme. Vous les solderez si elles vous plaisent.

M. à Saint-Quentin. — L'adresse demandée est 36, rue Gracieuse.

B. J. M. S. H. R. — Aux Jeunes gens sont épuisés.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 2067,05.
B. à La Machine 25 cent. — J. H. C. à Bordeaux 2 f. 50. — Un anarchiste 1 fr. — Vente de la brochure « Radical ou Anarchiste » 1 f. 50. — M. rue Saint-Merri, 30 cent. — Le groupe de Roubaix, 5 fr. — R. G. 5 fr. — O. R. à Jemmapes 1 fr. 50. — V. de V. à Pont-de-Marcq 1 fr. — Un groupe de cuisiniers révolutionnaires : Prud'hon, Villemet, Turlure, Lelogeais, Prevost, Mainfroid 2 fr. 50. — Les « Deshérités Picards » de Tully 5 fr. — L. et K. Paris 3 fr. — Un déchard 60 cent. — Liste 1re d'Armentière 5 fr. 80. — Produit de la réunion de Saint-Denis 5 fr. 50. — Un commerçant de la rue Myrra 3 fr. — Deux Bastidiens 1 fr. — J. P. à Bordeaux 50 cent. — M. à Saint-Quentin 55 cent.
Total à ce jour 2,112.55

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 138,10.
Un groupe de cuisiniers révolutionnaires 2 fr. 50.
Total à ce jour 140 f. 60.

## CONVOCATIONS

Les groupes anarchistes de Roubaix font appel à tous les compagnons pour les inviter à assister à leurs réunions qui ont lieu tous les samedis soir à 8 h. 1/2, à l'estaminet Au Retour du Bas Rouge, chez Rousselles, rue des Longues-Haies.

On y trouve en vente la *Révolte*, le *Ça Ira*, les Travailleurs des villes aux Travailleurs des campagnes, la Défense de Bordat, etc.

* * *

Dimanche, 29 juillet, à l'estaminet de Saint-Eloi, rue des Muets, réunion de tous les anarchistes d'Houplines et d'Armentières. Urgence.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

Avant de faire le bien, il faut se mettre en dehors du mal, dans des conditions qui permettent de bien agir.

* * *

Un proverbe chinois disait, il y a plus de dix siècles : « S'il existe un homme oisif, il y en a un autre qui meurt de faim.

* * *

L'époque où nous entrons est le chemin de halage par lequel des générations fatalement condamnées tirent l'Ancien monde vars un monde inconnu.

(*Mémoires*) CHATEAUBRIAND.

* * *

Jamais je ne repousserai une mesure parce qu'elle paraîtra violente ou parce qu'elle sera modérée. Je repousserai toujours une mesure que je trouverai fausse, illogique, dangereuse, impraticable, contraire au but poursuivi.

Une mesure n'est pas révolutionnaire parce qu'elle *est violente*; elle est révolutionnaire, si elle est de nature à amener le triomphe de la Révolution.

Arthur ARNOULD.

* * *

Que vous importe, lecteur, ma chétive individualité ? — je suis comme vous, d'un siècle qui ne se soumet qu'aux fait et à la preuve mon nom, aussi bien que le vôtre est : *chercheur de vérité*, ma mission est écrite dans ces paroles de la loi : « Parle sans haine et sans crainte et dis ce que tu sais. »

PROUDHON.

* * *

L'amour est le seul titre de jouissance, comme la faim de la propriété.

BRISSOT.

* * *

Il n'y a pas d'homme plus abandonné sur la terre que celui qui n'a pour lui que la justice et la vérité.

NICOLLE.

**La REVOLTE est en vente à Marseille chez** MARIUS GAUCHON, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar et dans toutes les librairies du centre.

**A Saint-Etienne**

Kiosque de la Place Badouillère.
Place de l'Hôtel-de-Ville (sud-ouest).
Place Marengo (sud-ouest).
Librairie de la rue de Lyon, 58.
Rue de la République, près la place Fourneyron

**A Morlanwelz**

Jaupin, marchand de journaux.

**A Perpignan**

Duvergé, hôtel des Variétés.

**à Buenos-Ayres chez :**

ÉMILE PIETTE, calle Esmeralda, 773.

**à Lyon chez**

BERNARD, rue Moncey, 96.
*Au comptoir du zinc rustique*, 78 Cours Vitton.
LIBRAIRIE, 14 rue d'Austerlitz.
Marchande de journaux, passage de l'Argue angle de la rue de l'Hôtel de Ville.

**à Armentières chez**

DENORY MULLER, *liraire*, place de l'église St Vaast.
MALFOY, 8, rue d'Ypres.

**à Bruxelles chez**

RAFORD, 2 bis rue du Marais.
COULON, 20, Montagne de l'Oratoire.
A L'AUBETTE, de la place St Jean.

**à Bordeaux chez**

Mme MAURY. 33, rue des Augustins.

**à Valence chez**

RUDIGOZ, père, 4 rue Bayard.
Le compagnon Rudigoz porte à domicile.

**à New-York à la**

FREIHEIT, 167, William street.

**La REVOLTE est en vente à St-Denis**

Chez V. PIERRET, 6, rue de la Briche.
*On y trouve également toutes les brochures socialistes*

**à Persan-Beaumont chez**

GROS, 3, rue de l'Ecole à Beaumont.

**a Levallois-Perret**

*Librairie*, 75, rue Gravel.

**à Pamiers chez**

A. BLANDINIÈRE rue Goudoullé, à Loumet
*Le citoyen Blandinière porte à domicile.*

*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

première Année, N° 44 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 4 au 11 AOUT 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Le sang a coulé

Ça commence. Le sang a coulé dans Paris. On a sabré les terrassiers en grève. Pour peu que la grève continue, on se prépare à les fusiller.

Ils s'étaient révoltés contre l'exploitation. Las de peiner pour des salaires de crève-de-faim, ils s'étaient mis en grève. Ils allaient, en colonne serrée, dire à leurs camarades de peine, qui travaillaient encore, de cesser le travail.

Ah, s'ils allaient leur dire : « Soumettez-vous! subissez l'exploitation, patientez! » Oh, alors la presse bourgeoise eût porté aux nues leur « calme ou plutôt leur avachissement. » Et les rangs de cette même police se seraient ouverts devant eux pour les escorter, les protéger.

Mais, ils allaient dire à ceux qui peinent pour les bourgeois — en échange d'un salaire de faim — ils allaient leur dire : « Révoltez-vous contre l'exploitation! » Et cela a suffi. Les défenseurs de l'ordre bourgeois sont tombés sur eux, le sabre au clair. Ils en ont éventré quelques-uns, ils ont dispersé les autres.

S'ils reviennent, des milliers d'agents les attendront, — la troupe s'il le faut, baïonnette au canon, les balles dans la cartouchière.

---

Quand le sang coule, ce n'est plus temps de faire des théories sur la grève et son inutilité.

La grève est déjà traitée comme révolte par les bourgeois. C'est un acte de révolte, — Deffez et les autres — le paient de leur sang. C'est un acte de solidarité — les poches les plus pauvres sont fouillées et les gros sous en sortent — les sous si nécessaires au logis — pour secourir les femmes et les enfants des blessés.

Les théories échafaudées par les théoriciens du socialisme croulent devant le sabre de la police qui traite le gréviste de révolté.

Notre place est avec ces révoltés; elle est là, où le sang coule; à d'autres le rôle de spectateurs, qui font des théories à côté des mares de sang ouvrier, lorsqu'elles rougissent les pavés!

## LA GRÈVE DES TERRASSIERS

On sait que le terrassement est un des métiers les plus durs, un vrai travail de forçat, il est aussi un des moins payés, cela est inévitable : dans la société actuelle, il n'y a que les métiers chargés de fournir au luxe et à la vanité des bourgeois qui soient bien payés. Plus un métier a d'utilité, plus le nombre de ceux qui l'exercent est élevé, plus il y a de chances à être moins rémunérateur.

Ne pouvant plus arriver à joindre les deux bouts, — la moyenne de leur journée, par suite des chômages ne s'élève pas à 2 francs — les terrassiers se sont mis en grève.

Leurs prétentions étaient bien modestes — 60 centimes de l'heure qu'ils réclament — il a suffi que les grévistes cherchent à faire entendre à ceux qui travaillaient encore que l'intérêt de tous était de se solidariser et d'abandonner le travail afin d'amener les exploiteurs à capituler, pour qu'aussitôt la police et l'armée soient mises en branle pour protéger... la liberté du travail (style gouvernemental).

Il y a certains journaux bourgeois qui font semblant de s'en indigner. Tas de farceurs, comme si l'armée et la police pouvaient avoir une autre destination que celle de défendre les capitalistes contre les réclamations des exploités.

Les grévistes n'ont pourtant pas cessé de protester de leurs intentions pacifiques, « nous voulons être calmes, disaient-ils, nous ne voulons que notre droit. » Pauvres naïfs! le sabre des sergots a fait voir à quelques-uns d'entre eux que le droit n'est rien sans la force.

---

Maintes et maintes fois, nous avons dit ce que nous pensons des grèves : réussiraient-elles momentanément, par surprise, elles seraient inefficaces; car l'augmentation obtenue ne tarderait pas à être anihilée par l'augmentation des produits de consommation ou à être rognée par la concurrence que le développement de l'outillage mécanique force les travailleurs à se faire entre-eux.

Mais au point où en est arrivé le perfectionnement de cet outillage et le développement de l'industrialisme, les grèves sont fatalement condamnées à l'avortement — à de rares exceptions près — et ne peuvent qu'amener une misère un peu plus intense, sans aucune amélioration possible dans le sort des travailleurs, si elles restent pacifiques, les patrons pouvant prolonger la résistance sachant que leur outillage mécanique leur permettra de rattraper le temps perdu, leur permettant même de ne pas arrêter le travail entièrement. N'y a-t-il pas toujours quelques meurt-de-faim que la misère pousse à prendre du travail, dans n'importe quelles conditions il se présente?

Et les grévistes jurent qu'ils veulent rester calmes, ils se laissent emmener par les sergots et se laissent éventrer en protestant de leurs intentions pacifiques! De peur qu'ils en sortent de ce calme, il y en a qui vont le leur prêcher et font tout leur possible pour éteindre les instincts de révolte qui pourraient se faire jour. Ce sont des gredins ou des idiots. Est-ce que l'Etat et les capitalistes demandent autre chose? Restez bien calmes et bien pacifiques mes petits agneaux de grévistes, la faim ne tardera pas à vous ramener au bagne de l'exploiteur, bien contents s'il veut vous reprendre aux anciennes conditions.

« Il faut donc aller leur prêcher la violence? » nous dira-t-on. Hélas, non; car la violence, croyons-nous, ne se prêche pas. Pour être efficace, elle doit être consciente et réfléchie; elle doit savoir ce qu'elle veut, où elle va. La violence qui n'a pas de but déterminé, n'apporte rien, ne résoud rien. Il faut qu'elle soit au service d'une idée, d'un but. C'est quand les travailleurs seront bien convaincus que la société actuelle ne peut rien pour eux, quand ils auront bien compris que les institutions sociales sont contre eux, qu'ils se décideront peut-être à agir

---

Ce que l'on doit leur faire comprendre, c'est que, ayant tout essayé, tout usé, changé les gouvernements : royauté, empire, république, suffrage universel, parlementarisme, opportunisme, radicalisme, — n'est-ce pas un ministère radical qui vient de faire sabrer les grévistes? — se sont succédés au pouvoir; rien n'a changé dans la situation des travailleurs, chaque changement d'autorité n'a laissé comme trace de son passage que de nouveaux impôts, de nouvelles lois destinées à museler les réclamations. Travailleurs, en aurez-vous bientôt assez d'user vos forces à porter aujourd'hui au pinacle les hommes qui vous bâtonneront demain?

Quand comprendrez-vous que, tant qu'il y aura des individus tirant leur subsistance à vous distribuer le travail et le salaire, ils amoindriront toujours celui-ci pour vous augmenter celui-là? Quand comprendrez-vous que tant que vous aurez des parasites à nourrir, vous ne devez espérer aucun repos, aucun bien-être? que c'est la guerre entre eux et vous, et qu'elle ne prendra fin que quand vous leur aurez retiré les moyens de vous exploiter.

Le Capital et l'Etat sont vos ennemis, la plus petite réclamation que vous faites, la moindre concession que vous leur réclamez, sont à leurs yeux un acte d'hostilité que vous commettez contre leurs privilèges. Si vous essayez de vous coaliser entre vous pour les amener à capituler, soyez sûrs qu'ils ne reculeront devant aucun moyen pour vous intimider; soyez calmes, soyez pacifiques, tant que vous voudrez, le casse-tête des sergots ainsi que fusil Lebel de la troupe seront toujours prêts à appuyer les refus de vos exploiteurs à toutes vos réclamations et à vous disperser, quand votre nombre semblera un danger. Une grève est déjà un acte d'hostilité contre le capital, si vous reculez devant les conséquences qu'elle peut entraîner, devant l'emploi de la force qui, seule, peut faire triompher vos réclamations, renoncez à l'employer, renoncez à vous coaliser. Si vous ne vous sentez pas l'énergie de parler en maîtres, applatissez-vous devant vos exploiteurs, soyez vils, soyez lâches, soyez rampants, ils vous abandonneront peut-être les miettes qui tombent de leur table, ils augmenteront les institutions de bienfaisance, seront généreux envers ceux qui leur rendront le plus de services comme garde-chiourme; consentez à ne jamais être qu'un bétail à exploitation. Tâchez de mériter les faveurs, mais ne les réclamez pas.

Mais si vous voulez être libres, si vous voulez avoir la satisfaction de vos besoins, si vous voulez enfin vivre comme des hommes, ce ne sont pas des réformes anodines qu'il faut vous borner à réclamer; il faut détruire l'Etat, déposséder les exploiteurs; c'est la société tout entière qu'il faut culbuter, car c'est son organisation qui vous opprime, qui cause votre misère. Mais ce n'est ni le calme ni la modération qui vous le feront obtenir; il faut parler en maîtres; si vous voulez quelque chose, il faut le prendre. Il n'y a que la force qui puisse appuyer vos revendications.

# MOUVEMENT SOCIAL

PARIS. — Le 25 juillet a eu lieu une importante réunion boulangiste, avenue Lowendal. M. Laisant, député, est élu président à la grande majorité et le bureau se forme sans trop d'inconvénients. Au début, l'on remarque que l'assemblée est composée d'une forte coterie de boulangistes, venus non pour écouter la contradiction, mais bien pour interrompre. Quoique le député Laisant ait été d'une grande impartialité, il a eu un petit trait de finesse. Ayant le nom des orateurs inscrits, il s'empresse d'en faire part à l'assemblée. Voici comment il s'y prend : après avoir appelé les noms des orateurs boulangistes inscrits sur l'affiche, il appelle les noms des orateurs qui avaient demandé la parole ; les compagnons Thénevin et Tortelier, et Lebas possibiliste. Il fait alors la remarque que le citoyen Tortelier a demandé la parole comme contradicteur, qu'aucun orateur n'a parlé encore et qu'il ne voit pas ce que le citoyen Tortelier a à contredire. C'était une bonne manière de prévenir la coterie boulangiste.

Le député Susini prend le premier la parole. Son discours est toujours le même, défendant le brave général qui seul, peut sauver la République et la France (avec lui et ses copains, bien entendu). Il est souvent interrompu par les applaudissements répétés que provoque la claque, suivis par quelques phrases à effets.

Le compagnon Tortelier lui succède. Il déclare que, selon lui, le mouvement boulangiste a cela de bon, qu'il n'est inspiré que par le dégoût du parlementarisme et par l'inaction des gouvernants devant les réformes tant promise et jamais données.

« Je ne suis pas de la rue Cadet, dit-il, répondant à une interruption, car je suis anarchiste et nous, nous n'avons pas d'alliance à faire avec les partis bourgeois. Je suis révisionniste, mais ma révision ne se borne pas à la suppression de la présidence de la République et du Sénat : j'y comprends aussi la Chambre des députés et je voudrais que : président, députés et sénateurs fussent dans la Seine. »

(A ce moment la claque boulangiste siffle, hurle et menace notre ami de le descendre de la tribune, mais devant son attitude, ils finissent par se taire). Puis faisant le procès de la classe bourgeoise, il déclare que le véritable ennemi c'est le Capital et que les travailleurs ne seront affranchis que quand ils l'auront supprimé.

Après lui vient un autre citoyen député ou conseiller municipal dont le nom m'échappe.

Cet orateur recommence le même discours que le député Susini, parle du budget, de la ruine, du gaspillage, des fonds secrets et déclare que si la Constitution de 1875 était révisée, cela irait beaucoup mieux.

Le citoyen Lebas a la parole, mais il ne peut guère la prendre, un tapage effroyable, des imprécations, des menaces, des insultes couvrent sa voix. Il n'est entendu que par quelques citoyens qui sont au pied de la tribune. Il essaye de faire le procès de Boulanger, mais il est obligé de se taire.

Un ancien anarchiste, Crié, voyant l'insuccès des possibilistes ne fait qu'attaquer ce parti, mais sans jamais parler de Boulanger. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il se prétend anarchiste et vit avec la bande boulangiste.

Nous serions curieux de savoir comment il explique cela.

Le compagnon Thénevin rappelle la formation du parti boulangiste qui n'était au commencement qu'une simple protestation et qui plus tard devint un parti inventé par Rochefort, qui saisit cette occasion aux cheveux pour faire remonter son journal. Mais la claque boulangiste est là qui ne permet à personne de toucher à ceux qui la paient; et sur l'air des lampions, se fait entendre le cri de : vive Rochefort.

Comme conclusion, il ajoute que la révision ne sera pas le fait du suffrage universel, mais que l'émancipation des travailleurs ne se fera que par les moyens révolutionnaires.

Un troisième boulangiste monte à la tribune, mais ne fait que répéter en d'autres termes ce qu'ont dit ses deux prédécesseurs.

Le compagnon Emery Dufoug lui succède et prend la parole, malgré le président Laisant qui avait biffé son nom de la liste des orateurs inscrits, et y dénonce les agissements des entrepreneurs exploitant les travaux du Champ de Mars, payant les ouvriers 40, 50 et 60 centimes de l'heure, et demande aux députés Laisant et Susini, comment se fait-il qu'eux révisionnistes ne se sont pas plus occupés de cela que les anti-révisionnistes, puis termine en disant que ce sont des généraux qui ont toujours étouffé les républiques.

Après le vote de deux ordres du jour, l'assemblée se sépare aux cris de vive Boulanger. Mais malgré la claque, les discours de nos amis ont été écoutés et commentés par quelques citoyens venus là pour écouter.

Pendant la réunion, nous avons remarqué que les boulangistes se sont emparés des procédés de MM. les sergots. Ils sortaient avec force horions les malheureux citoyens qui osaient faire voir leurs opinions anti-boulangistes.

Inutile d'ajouter que le lendemain plusieurs journaux, notamment le *Petit Parisien*, l'*Intransigeant*, se sont empressés de raconter que les anarchistes avaient troublé la réunion. Nous rappelons donc à ces journaux qu'à un certain moment, le député Laisant qui présidait la séance, outré du tapage que faisaient ses manifestants apris son chapeau et a menacé de lever la séance en déclarant qu'il était écœuré de voir ses amis politiques se conduire de la sorte.

Le surlendemain, l'*Intransigeant* s'est empressé de rétracter les paroles de son dernier numéro en déclarant qu'à la suite d'un rixe provoqué par les cadétistes avec les anarchistes, il avait cru que la séance ne pourrait continuer et avait pris la fuite. Très courageux le reporter de Donato Rochefort.

* * *

Comme nous l'avions prévu la grève des ouvriers terrassiers ne se passe pas avec la tranquilité des grèves précédentes, c'est par centaines que l'on compte les incidents dans cette lutte où les travailleurs ont contre eux toutes les forces coalisées de l'exploitation : le patronat, l'Etat et le Conseil municipal de Paris.

C'est la première fois, croyons-nous, que l'on ose à Paris, faire intervenir l'armée dans une question de salaires, la police odieuse suffisait ordinairement, il était donné aux Floquet et autres marchands de phrases creuses, de faire ce que ceux qu'ils intitulent réactionnaires n'avaient jamais fait. Il est bon que ce pas ait été franchi, il n'y a plus d'illusion possible, et tous sont voués au même châtiment qui ne saurait tarder.

Les possibilistes qui ne savent plus sur quel pied danser depuis leur alliance avec Ranc, Ferry et consorts, ont soutenu au Conseil municipal la demande de secours aux grévistes avec des arguments qui rappellent le pavé de l'ours de la fable.

Voici quelques incidents de la grève. Sans doute les travailleurs n'agissent pas avec toute l'énergie qu'ils devraient avoir et se laissent des fois trop facilement disperser par une poignée de fainéants en uniforme, mais on leur a tant prêché le respect de l'autorité, que ces premiers actes sont pour nos idées un résultat très important, quoique trop peu nombreux à notre gré, d'autant plus qu'ils procèdent de nos principes au point de vue de l'initiative individuelle et de la spontanéité.

A Saint-Denis, le 25, deux cents ouvriers se groupèrent. Ainsi réunis, ils se rendirent à l'usine à gaz. Il était alors huit heures. Les portes avaient été fermées. Mais cela n'arrêta pas les manifestants ; ils escaladèrent les murs et, se répandant dans les chantiers sommèrent les ouvriers de déposer leurs outils ; puis, prenant les travailleurs par le bras, ils les emmenèrent en disant :

— Il faut nous suivre, ou sinon il y aura des coups !

Ces scènes s'étaient rapidement passées, et lorsque dans le but de disperser les rassemblements, le commissaire arriva sur les lieux avec une escouade d'agents et le capitaine Bapst, que suivait un peloton de gendarmes, les manifestants avaient déjà pris le chemin de Paris.

Dans l'après-midi un certain nombre de grévistes se sont portés du côté du Pont-Neuf, où travaillent des terrassiers occupés à la réfection des piles. Ces ouvriers sont exploités aussi atrocement que les autres ; aussi ont-ils compris l'acte de solidarité qu'on réclamait d'eux et quitté immédiatement le chantier sur l'invitation de leurs camarades. Les eaux s'infiltrant à travers les barrages ont déjà occasionné de grands dommages aux travaux en exécution qui demandent à n'être pas interrompus d'une minute.

Le 26, les manifestations ont continué et les grévistes ont visité les chantiers de Billancourt, de Saint-Denis, de Charonne, d'Aubervilliers, de Gennevilliers.

Le 27, les terrassiers de Saint-Denis sont partis le matin à cinq heures, au nombre de cent, et se sont rendus à Noisy-le-Sec où travaillaient soixante terrassiers occupés aux travaux du chemin de fer. Sur l'invitation des grévistes, les ouvriers ont quitté le travail et les ont suivis.

Grossis de nouveaux adhérents, la colonne chantant la *Marseillaise*, s'est dirigée vers les carrières de Noisy.

Mais déjà les autorités apeurées avaient appelé la force armée au secours des patrons. Une compagnie du 153e de ligne et douze gendarmes à cheval ont empêché les grévistes d'approcher des carrières, et c'est sous la protection du sabre que les ouvriers carriers ont continué leur travail.

Quelques terrassiers indignés de ces mesures ont jeté leurs outils et suivi les grévistes.

Le 28, les grévistes vont à Aubervilliers. A mi-chemin, ils s'arrêtèrent devant l'usine Saint-Gobin, qu'ils envahissent, tentant de débaucher les ouvriers.

Le commissaire de police d'Aubervilliers, est prévenu de la marche de la bande. Il avise aussitôt le commandant du fort, et réclame des renforts.

Une compagnie du 162e de ligne est mise à la disposition de ce magistrat.

Toutes les précautions sont prises alors, et quand les grévistes qui avaient déjà fait irruption dans la rue de la Haie-Coq, voulurent se répandre dans Aubervilliers, ils rencontrèrent le sieur Epineau et les soldats qui barraient le chemin.

Sur un ordre donné, les fantassins exécutèrent un mouvement tournant, en enveloppant rapidement la bande, ils réussirent à arrêter cinquante-trois grévistes.

Ce groupe fut conduit, entre les soldats qui avaient mis baïonnette au canon, au commissariat de police où le sieur Epineau interrogea les prisonniers, et les consigna à sa disposition en attendant des ordres de la préfecture de police.

A la suite de ces arrestations, une grande animation règne dans Aubervilliers.

A cinq heures du soir, à la Rotonde de la Villette, une cinquantaine de grévistes se dégagent de leurs camarades et essayent de pénétrer dans les chantiers de M. Garcin, quai de l'Oise, pour débaucher les ouvriers qui y sont occupés.

Une quinzaine de gardiens de la paix, sous les ordres d'un brigadier, accourent et refoulent les manifestants.

Ces derniers vont prévenir la bande qui stationne sur la rotonde et qui compte plus de 2,000 grévistes.

En une poussée formidable, ces hommes se précipitent sur les gardiens de la paix, qui reculent de plus de cent cinquante mètres, jusqu'au bord même du canal de l'Ourcq, paursuivis par une nuée de cailloux.

Le danger est imminent. Alors un ordre est donné : « Sabre au clair ! » Et les gardiens de la paix se font une trouée dans les rangs des grévistes.

Cela ne s'est pas passé sans que des coups aient été échangés de part et d'autre. On compte de nombreux blessés : une cinquantaine de grévistes et une dizaine de gardiens.

Alors que tout semblait être apaisé, une scène éclatait de nouveau sur le quai du canal.

Un gardien de la paix, qui sortait du poste de la Rotonde, a été assailli par une bande de grévistes qui se sont jetés sur lui et ont tenté de le jeter à l'eau.

Des passants et des riverains sont parvenus à dégager de leurs mains le gardien, qui, tout ensanglanté, s'est réfugié au poste de la douane établi à cet endroit.

Le 29, la grève est générale, deux sergots nommés Malgonyre et Venant, ont été assaillis par une foule très surexcitée à la suite des incidents de la veille.

Ils ont dû se réfugier dans le poste des Quatre-Chemins ; les vitres du poste ont été brisées à coups de pierres.

Le commissaire de police, prévenu de ces faits, a demandé le concours d'un détachement du fort.

Quatre-vingts soldats, conduits par un capitaine, sont arrivés au pas de charge, et ont dispersé la foule.

Il n'y a pas eu de blessés.

Les écluses du canal sont occupées militairement.

A Levallois, les gendarmes se promènent revolver au côté, arrêtant les grévistes à tort et à travers, violant au besoin les domiciles.

Dans un cabaret, au coin de la rue du Bois et de la rue Victor-Hugo, un mouchard provoque les terrassiers par des rires et des gestes ; une rixe s'ensuivit et le charretier battu va chercher les gendarmes. Mais en présence de l'attitude énergique des grévistes et de la patronne qui les somme de sortir, le brigadier et ses deux hommes quittent la place sans arrêter personne.

Un peu plus haut, au coin de la rue Gravel, à la suite de provocations semblables, un gréviste monte un chariot « à cul ». Un brigadier et un gendarme l'avaient déjà arrêté, lorsque le prisonnier, un gars magnifique, brise le cabriolet et leur administre à chacun un vigoureux coup de poing, puis se sauve.

Les 30, 31 juillet et le 1er août la grève continue avec ses incidents, la plupart des grands chantiers sont gardés par la troupe, les travaux abandonnés sont envahis par l'eau et demain s'annonce sombre et menaçant, car la colère est arrivée à son paroxysme et d'autres corporations du bâtiment vont suivre l'exemple des terrassiers. *C'est peut-être l'aube de la Révolution ?*

* * *

Avignon. — Nous ne voulons pas laisser passer l'occasion que nous fournissent les faits scandaleux qui ont fait tant de bruit ces jours-ci, sans dire un mot sur la moralité des bourgeois, nos exploiteurs. Le tribunal de notre ville vient de condamner à un mois de prison un « honorable » négociant, bien connu pour ses mœurs dévergondées.

Ce qui caractérise, tout d'abord, à quel point l'effervescence populaire était montée, c'est l'accueil que le public a fait à la lecture du jugement. De tous les points de la salle sont partis des huées et des sifflets à l'adresse des magistrats qui ne se sont pas mépris sur le sens de cette manifestation.

Le fait qui amenait ce bourgeois sous la coupe de dame Thémis, cette autre bourgeoise, n'a rien de nouveau et aura encore lieu, tant que l'autorité et le capital feront de nous des serfs et qu'une minorité d'oisifs, n'aura qu'à rechercher des moyens de jouissance nouveaux. Etant blasé sur les jouissances naturelles et habitué à considérer les occupations utiles comme un déshonneur, ce bourgeois attirait dans la maison d'un complice de pauvres jeunes filles qui, une fois là, se voyaient forcés de servir à l'assouvissement des passions les plus ignobles. Un beau jour l'affaire s'ébruita, l'opinion publique s'émut et l'on dut procéder (à contre-cœur), à une enquête et à l'arrestation du procureur de chair à plaisir. C'est alors qu'on découvrit qu'une kyrielle de bourgeois, la « fleur » de la population avignonnaise entretenait cet infâme commerce.

Nous pourrions citer des noms d'industriels, de grands propriétaires, de gros financiers ; mais faisant la guerre à une classe et non à des individus, nous passerons sur ces dégoûtants personnages. Allons, travailleurs, tuez vous au travail, c'est pour engraisser vos exploiteurs, leur fournir les sommes qu'ils dépensent à acheter vos filles, à salir vos enfants.

La noblesse de jadis possédait le droit de jambage, la prude bourgeoisie arrivant au pouvoir, s'est empressée de l'abolir !... Au temps jadis, quand une femme plaisait au seigneur, il la prenait de force ; aujourd'hui, le bourgeois, avec l'argent que lui gagnent le père, les frères, le mari, achète celle sur qui il a jeté son dévolu ; il la corrompt, la pervertit et la détache de ceux qui pourraient la défendre, nous doutons que la morale et la dignité humaine y aient gagné.

## Allemagne

Depuis la mort de Guillaume Ier, nous ne savons encore à quoi nous en tenir. La réaction la plus farouche fera-t-elle encore des progrès ? Le socialisme chrétien célébrera-t-il ses « triomphes ? » On ne sait, mais ce qui est certain, c'est que Guillaume « le Rustre », l'ami de Stœcker *, le parjure et farouche adversaire du socialisme révolutionnaire, nous en fera voir de belles encore.

Frédéric « le libéral » dont la presse européenne célèbre les louanges et auquel le *Social-Démocrate*, depuis tantôt six semaines, consacre presque trois pages dans chaque numéro à la défense de « l'homme mourant » : Frédéric « *le libéral* » ne put rien faire pour les naïfs démocrates-socialistes.

On pouvait lire dans un des derniers numéros du *Social-Démocrate* la phrase suivante : « La démocratie sociale est, de tous les partis combattants aujourd'hui, le plus moderne et le plus avancé » et dans une note : « car l'anarchie ne signifie pas autre chose qu'une reversion dans la phraséologie du libéralisme bourgeois. » Que dites-vous d'une telle prétention et d'une telle arrogance ? car tout le monde sait que ce n'est qu'en Allemagne que les démocrates-socialistes sont plus nombreux que les anarchistes.

Quelquefois l'insolence de ces messieurs, ne connaît pas de limites : pour eux, nous autres anarchistes allemands, ne sommes que des dupes agréables au gouvernement allemand qui, à cause de nous, peut pousser la réaction à l'extrême, ou bien nous sommes des mouchards ! Mais lisez donc le *Social-Démocrate* et vous trouverez à peine un numéro sans y voir un avertissement aux compagnons de telle ou telle ville, de se méfier de tel ou tel individu, socialiste-démocrate, reconnu comme traître payé par le gouvernement !

Nous demanderons encore à ces messieurs pourquoi, dans les procès monstres tels qu'à Berlin, Breslau, Dantzig, Leipzig, les leurs ne sont punis que par quelques semaines ou mois de prison, tandis que les nôtres, par exemple Lieske **, sont condamnés à mort sur de simples suppositions, et Neve condamné à 15 ans de travaux forcés.

D'après le numéro 28 du *Social-Démocrate*, douze à quatorze socialistes modérés ont été condamnés ensemble à 55 mois de prison, tandis que le tapissier Kaufman (ne pas confondre avec le traître Kaufman) fut condamné à 4 ans de travaux forcés pour avoir répandu la *Freiheit* ; le tisseur Hartmann à 5 ans pour avoir prêté un faux serment voulant défendre Dabers, un co-accusé. Et nous pourrions encore en nommer de nombreuses et pareilles sentences, si l'espace nous le permettait. Eh bien, pourquoi donc envers nous une telle bestialité et envers vous une telle modération ?

Ah ! c'est sans doute parce que nous sommes si « agréables au gouvernement » et vous si révolutionnaires et si dangereux.

Les démocrates-socialistes qui écrivent sur Frédéric d'une manière si flatteuse sont-ils donc payés par les amis de ce dernier, les ennemis de Guillaume II ?? Cela est au moins suspect !!!

* Stœcker, pendant bien des années, prédicateur à la Cour et ami de Guillaume Ier, socialiste-chrétien par excellence, antisémite, qui ne demanderait pas mieux que de voir tous les juifs périr au milieu de la rue. Ce fut lui qui dans un procès politique parjura, et lorsqu'on l'eût convaincu du parjure, le procureur général prétendit qu'il y avait des parjures permis, surtout lorsqu'il s'agissait de sauver la société !

** A propos de Lieske, rappelons un fait :

Vous vous rappelez que lorsque on lui lut sa sentence de mort, il s'écria en frappant sur la table : Comment pouvez-vous condamner un homme à mort sans preuves ? Monsieur le procureur, vous ne condamnerez plus personne à mort ! Eh bien, sa prophétie s'est accomplie, car ledit procureur général, hanté par la pensée de son injustice, est devenu fou, et se trouve dans une maison de santé, parmi les incurables, à Charlottenbourg, chez le docteur Edel. D'après la « Gazette de Francfort », il parle continuellement de Lieske. Ce misérable a été puni par la conscience qu'il avait d'avoir commis une infamie.

## Belgique

Verviers. — Les actes de rapacité des capitalistes contre les ouvriers sont aussi fréquents et arbitraires ici qu'ailleurs ; mais ce n'est pas en les publiant dans le journal qu'on les empêchera et que l'on amènera les travailleurs à ne plus les endurer.

Mais ce qui est le pire à constater, c'est qu'il y a encore une foule de socialistes qui prétendent que le suffrage universel peut remédier à cet état de choses et peut être assez puissant pour détruire la misère des travailleurs.

Si en France et en Suisse, il n'a pas changé leur siuation, c'est que ceux-ci n'ont pas su s'en servir, disent-ils.

Que Léopold le leur donne et ils verront s'ils pourront empêcher les exploiteurs qui, comme au bagne Henrion, prennent aux tisseurs de 10 à 20 fr. de nettoyage par pièce à l'ouvrier, quand on n'en prend que 6 ailleurs, s'ils empêcheront les régleurs et les maîtres tisserands de les engueuler et de les mettre à la porte quand bon leur semblera.

Pauvres naïfs, quand vous aurez le suffrage universel, vous serez tout aussi exploités qu'avant, il est vrai que vous aurez la satisfaction de sanctionner de votre choix le système qui doit vous pressurer. Si cela vous suffit, vous n'êtes pas difficiles.

## Etats-Unis

Vienna. — En janvier dernier, les ouvriers s'étaient mis en grève, mais le 15 mai ils ont dû reprendre le travail aux conditions d'avant la grève. Quatre mois de misère et de privations qu'ils ont endurées pour en arriver à subir les conditions de leurs exploiteurs ! Et ce n'est pas fini, depuis qu'ils ont repris le travail, ils ont reçu la dernière semaine de mai 6 francs 90 centimes ; la première quinzaine de juin, 7 fr. 80 ; la dernière quinzaine, 65 fr., et la première quinzaine de juillet, 3 fr. 70. Jugez ce que doivent endurer les familles qui ont deux ou trois enfants. Ce qui prouve que la liberté politique n'est rien sans l'affranchissement économique.

* * *

Irwin-Station. — Il y a treize mois que nous avons essayé d'organiser un groupe international de travailleurs. Notre groupe est composé de Belges, Français, Italiens, mais il a encore fait peu de progrès parmi les ouvriers de langue anglaise.

Irwin est une localité dont la principale industrie est l'exploitation de la houille, mais il y a presque autant de clochers que de maisons, c'est la cause des obstacles que nous rencontrons à nous propager parmi les travailleurs de langue anglaise. Pourtant beaucoup d'esprits ont été impressionnés par l'exécution de nos quatre compagnons de Chicago, aussi les *Chevaliers du Travail* perdent de leur crédit tous les jours, ils passeront bientôt à l'état de légende. C'est la *Fédération américaine des Trades-Unions* qui, en ce moment fait des progrès sensibles, mais comme ils sont aussi conservateurs que les *Chevaliers du Travail* il est probable qu'elle ne se maintiendra pas longtemps. Petit à petit nous arriverons bien à entraîner leurs adhérents quand ils auront compris qu'il n'y a rien à attendre de ceux qui ne veulent qu'une chose : trouver une place dans les institutions bourgeoises.

Les groupes qui voudraient entrer en relation avec nous, peuvent nous adresser leurs communications à notre adresse : International Working People association, Wesmoreland county, Group nº 1.

*Commission d'organisation du Congrès national de Troyes (1888).*

Troyes, le 30 juillet 1888.

La Commission d'organisation du Congrès national a décidé dans sa dernière réunion de rectifier la lettre envoyée par le citoyen Rozier, secrétaire de la Fédération des chambres syndicales de l'Aube. Ayez donc la bonté, M. le rédacteur, d'insérer la note suivante :

RECTIFICATION A LA PRÉCÉDENTE NOTE

Le Congrès national, tenu à Charleville (1887), a décidé que le Congrès de 1888 aurait lieu à Troyes. En conséquence, la Fédération des chambres syndicales de l'Aube, sur la proposition de l'Association syndicale des ouvriers bonnetiers, a pris la résolution suivante : La Fédération nomme une commission locale chargée d'organiser ce congrès auquel toutes les fractions du parti socialiste seront invitées, sans distinction d'école, décide en outre que cette décision sera insérée dans les journaux socialistes.

Pour la Commission,

*Le secrétaire :* G. Batisse.

Nous avions inséré la dernière communication parce que nous y avions vu une tendance contre le sectarisme des meneurs du parti soi-disant ouvrier, mais la circulaire que nous insérons aujourd'hui — ayant inséré la première — nous semble un retour en arrière, vu qu'elle ne fait plus une condition *sine qua non* de l'invitation aux autres écoles. Est-ce que les camarades troyens se repentiraient d'avoir eu un bon mouvement ?

## BIBLIOGRAPHIE

*MESSIDOR*, par Emile Darnaud. — Dans cette intéressante petite brochure, le comp. Darnaud continue vaillamment à soutenir le bon combat, laissant de côté les personnalités, il engage chacun à répandre les idées par les moyens qui lui paraissent les plus pratiques, les mieux conformes aux milieux dans lesquels on les développe ; c'est là on le voit de bonnes idées et comme on sent bien que le compagnon Darnaud ne vit pas dans certains petits groupes, heureusement sans importance où le dénigrement systématique est érigé en principe, non contre les bourgeois, mais contre des anarchistes ayant des procédés différents de propagande.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Que nous importe à la classe à laquelle appartiennent ceux qui servent l'humanité !

La science n'a pas d'opinion politique ; c'est pourquoi nous avons tenu à suivre les conférences sur l'agriculture, de M. George Ville, professeur au museum d'histoire naturelle, au champ d'expérience de Vincennes.

Là, nous avons pu admirer les hautes connaissances du conférencier, acquises par la persévérance, et les résultats d'expériences dont il a guidé l'exécution depuis de nombreuses années.

Prenant le sol à parti, il nous a démontré que la routine, le manque de connaissances scientifiques chez le paysan, était la principale cause de la concurrence dont se plaignent nos fermiers français, car les connaissances de l'engrais nécessaire à telle ou telle plante — fait déterminé par le composé même de la plante — soit légumeuses, soit graminées, on arriverait à doubler, tripler les récoltes sans altérer le sol.

Il nous démontre aussi avec résultats à l'appui, combien les engrais chimiques étaient supérieurs et moins coûteux que le fumier de ferme ; car étant donné que le phosphate, la chaux, la potasse et l'oxigène n'étant pas des dominantes nécessaires à

*toutes* les plantes, il est facile, par des engrais chimiques — connaissant les besoins de chacune — de *règlementer* et de donner à chacune d'elle la *dominante*, c'est-à-dire l'engrais nécessaire. Tandis qu'avec le fumier de ferme on perd au moins une des quatre parties, puisqu'il n'est pas possible de les diviser.

Comme conclusion, il s'est appuyé surtout sur la nécessité de fonder, par l'initiative individuelle, des champs d'expériences pour les écoles où les résultats acquis seraient pour l'élève la plus efficace des démonstrations.

Ensuite, nous avons parcouru le champ couvert de toutes sortes de plantes, fumées de diverses façons et à divers degrés, et nous avons pu nous convaincre des résultats acquis.

Dans notre prochaine brochure aux campagnes, nous donnerons des chiffres de rendement composé et une plus ample explication, car, comme M. Georges Ville, nous sommes partisans de la propagation et l'emploi de la science.

*Groupe de propagande dans les campagnes.*

## A nos abonnés

*Nous prions les camarades qui nous envoient leur règlement, de bien vouloir joindre à leur envoi une des bandes du journal, afin de nous faciliter les recherches.*

# VARIÉTÉS

## LE GOUVERNEMENT (1)

(*Troisième dialogue*)

Le soc. — Je renouvelle ma question : Après le triomphe populaire, le lendemain de la Révolution, comment les anarchistes entendent-ils organiser la société, soit au point de vue politique, soit au point de vue social ? En d'autres termes : Quelle sera la forme de gouvernement que vous comptez établir ?

L'anarc. — L'anarchie étant la négation absolue de toute autorité, les anarchistes n'ont donc pas à se préoccuper du rétablissement ou de la réorganisation — sous quelque forme que ce soit — de cette monstruosité politique, appelée gouvernement.

On la supprime et c'est tout !

Le soc. — Voilà ce que je ne saurais admettre. J'ai beau me creuser l'esprit, tourner et retourner la question; je ne puis parvenir à concevoir une société sans direction et sans chef. C'est impossible. Ça ne s'est jamais vu en aucun temps et chez aucun peuple !

L'anarc. — Naturellement. Ça ne c'est jamais vu, donc ça ne se verra jamais ! Baillonnés nous avons toujours été, baillonnés nous devons toujours être. O endémie du préjugé. Quel ravage as tu fait dans les cervelles, pour fausser ainsi l'entendement.

Mais l'esclavage et le servage ont aussi existé. Et ils sont disparus. Mais toutes les vieilleries mythologiques et théologiques : Dieu, Religion, Paradis, Enfer, etc. ; toutes les grotesques conceptions, enfin qui, si longtemps ont dominé le monde et dont l'origine se perd dans la nuit des siècles, sont aujourd'hui niées, repoussées, condamnées par la science, par la raison, par le libre examen. Et leur disparition n'est plus qu'une question de temps ! Rien ne résistera à l'investigation de l'esprit humain. Tout se modifie, tout se transforme sous l'action incessante de son développement ! Deux principes, deux forces, se disputent l'empire du monde, depuis l'origine des sociétés, — la force libertaire, la force autoritaire — toujours aux prises, celle-ci constamment harcelée par celle-là, et la refoulant sans cesse.

C'est du choc de ces deux antagonismes que naissent ces grands cataclismes politiques et sociaux, qu'on nomme révolution. L'humanité, dans son évolution continue, et sous l'impulsion de ces luttes successives et pour ainsi dire permanentes, brise, détruit, élague tout ce qui est mauvais et contre nature, tout ce qui gêne ou entrave sa marche ascendante ! L'Etat ne saurait faire exception. Il doit disparaître à son tour, entraîné dans ce mouvement vers l'idéal libertaire. Cela est fatal et ne peut faire doute. Ainsi le veut la logique du progrès, la loi du transformisme !

Le soc. — J'admire ta dialectique, mais je ne suis pas convaincu.

L'anarc. — Vit-on jamais un gouvernement — quelque fût d'ailleurs et sa forme et son origine — tenir compte des progrès accomplis, s'enquérir des aspirations, des besoins, de l'esprit des populations, et qui ait gouverné selon les règles de la justice et les droits des citoyens ?

Le soc. — Non certainement. Mais qu'est-ce que ça prouve ?

L'anarc. — Ça prouve que le meilleur n'a jamais rien valu. Tu en conviens toi-même.

Le soc. — Sans doute. Mais cela ne veut pas dire qu'il faille le supprimer. On peut l'améliorer, se réorganiser sur des bases plus équitables et plus conformes au droit et à la justice.

L'anarc. — Comment, par quels moyens ?

Le soc. — Au moyen du suffrage universel !

L'anarc. — Le suffrage universel ! mais nous le possédons depuis bientôt 40 ans. Pourrais-tu me dire quels avantages nous en avons retirés? Il devait, disait on, inaugurer toute une ère de justice et de bien-être !

Nous lui devons : les boucheries de Juin 48, les mitraillades de Décembre 51 et les hécatombes de la Semaine sanglante ! c'est-à-dire les plus épouvantables tueries d'être humains dont l'histoire fasse mention ! Quant à la liberté, le peuple attend sous l'orme, et s'il ne la prend de lui-même, il attendra longtemps encore !

Le soc. — Je te ferai remarquer que le fonctionnement, vrai et régulier, du suffrage universel, n'a jamais existé, le peuple ayant à faire son éducation politique, ne pouvait dès l'abord, comprendre toute l'importance du droit de vote. De là, ces tâtonnements et ces erreurs qui lui ont coûté si cher. Mais aujourd'hui que son éducation est faite, qu'il est majeur, il sait aussi, lui, la manière de s'en servir.

L'anarc. — On le voit aux choix qu'il fait à chaque nouvelle élection. Plus ça change plus c'est la même chose ! Mais enfin, si son éducation est faite, s'il est vrai qu'il soit majeur, qu'a-t-il besoin de se donner des maîtres. Il peut parfaitement faire ses affaires lui-même !

Vraiment, j'admire la bonhomie des gens entichés de la manie autoritaire. Ils sont tous les mêmes — ne diffèrent que selon les temps et la forme — ils se croient perdus, dès qu'ils ne sentent plus l'éperon « le roi est mort, vive le roi » hurlaient, à pleine gueule, les valets de cour du temps passé; nos maîtres ne sont plus, vite, nommons-en d'autres, clament de nos jours les étatistes de tous poils et de tout acabit, quand il serait si naturel et si simple de s'écrier : nos maîtres ne sont plus, vive la liberté !

Le soc. — Oui, sans doute, vive la liberté, mais le crier ne suffit pas, il faut la conquérir et en fixer définitivement le règne ; et ce résultat ne peut être obtenu que par le suffrage universel épuré, c'est-à-dire débarrassé de la corruption bourgeoise qui, aujourd'hui, le contamine et en dénature l'essence.

L'anarc. — Comment vous y prendrez-vous ?

Le soc. — Par la décentralisation politique et administrative — ce qui implique la fédération des communes, se dirigeant et s'administrant librement, sans aucune ingérence du pouvoir central. — Plus de Sénat, plus de président, une assemblée législative unique et un conseil nommé par le vote direct, chargé du pouvoir exécutif, le tout avec un mandat impératif et engagement écrit, de se démettre à la moindre infraction, et enfin, lois et constitution soumises au véto populaire !

L'anarc. — Et vous vous dites révolutionnaires ! Et tu appelles ça une transformation ! Je l'appelle moi, un changement de décors, car renverser un gouvernement pour le remplacer par un autre, ce n'est plus de la révolution, c'est du rebadigeonnage.

Déléguer à un ou plusieurs, le droit de gouverner en son lieu et place, c'est leur donner un brevet de capacité, leur reconnaître une supériorité intellectuelle et morale sur les autres.

Placés ainsi, en dehors et au-dessus de tous, comment ces « élus » pourraient-ils se considérer comme des égaux ? Si le peuple a besoin de directeurs, se diront-ils, c'est qu'il se sait incapable de se diriger. Et s'il nous a choisis, c'est qu'il nous reconnaît des qualités qui lui font défaut. Donc, à nous de commander, à lui d'obéir ! Or cette obéissance va de soi. La contrainte s'impose à qui voudrait s'y soustraire. La contrainte implique la force, la force implique nécessairement la police, le gendarme, le juge, la prison, etc., c'est-à-dire tout le monstrueux attirail de chaînes et bâillons, dans lequel l'humanité se débat depuis des siècles. Puis il faut un budget — l'Etat ne peut s'en passer — qui le paiera? le peuple naturellement. Qui en fixera le taux ? l'Etat parbleu.

Cherche donc dans un tel milieu, la liberté, l'égalité et les garanties des citoyens dont tu parlais tantôt. Vas, mon cher, tourne et retourne la question, prends toutes les précautions possibles. Déléguer, c'est abdiquer, et celui qui a, par devers lui, le sabre et la pièce de cent sous, est et sera toujours le maître; et, s'il vous prenait fantaisie de le vouloir oublier, il vous le ferait vite sentir, LUI !

Le soc. — Mais comme je viens de le dire, ses décisions n'auront de force qu'autant qu'elles auront reçu la sanction du peuple, jusque-là elles sont comme non avenues, et le pouvoir ne peut rien exiger ni contraindre personne.

L'anarc. — Quel raisonnement ! quelle logique ! Comment, le peuple est selon vous, trop ignorant pour pouvoir se conduire, et en même temps vous lui accordez assez d'intelligence et de discernement, non seulement pour se choisir un personnel dirigeant et lui imposer ses volontés, mais encore pour accomplir la chose à la fois la plus compliquée et la plus difficile : juger les actes de son gouvernement, en apprécier toute la portée, de façon à pouvoir se prononcer en parfaite connaissance de cause sur leur validité ; toutes choses sur lesquelles les plus forts d'entre-vous seraient impuissants à se prononcer.

*(à suivre)*

## PETITE CORRESPONDANCE

J. D. à Forli. — Reçu l'assortiment de vieux timbres. Merci. Ce que nous pourrions écouler facilement en ce moment, ce sont les timbres de 30, 40 et 60 centesimi, ainsi que de 2 lires à l'effigie de Victor Emmanuel ; ainsi ceux des petites principautés italiennes. Les timbres ayant cours actuellement, n'ont pas d'écoulement.

Lauze. — Le dialogue des « Punaises » a été reçu par le groupe « l'Avant-Garde » du XV^e^, seulement il a été escamoté dans une descente de police.

P. à Mantes. — Le journal a été expédié chaque fois. Faites-moi savoir les numéros qui vous manquent ?

B. à Burlington. — L'abonnement a été remis au « Ça Ira. »

C. rue de Fécamp. — Reçu mandat. Le service du libraire sera fait.

T. à Droiturier. — Nous avons encore des adresses de tirées; nous ferons la rectification sur les nouvelles.

P. A. à Mantes. — Nous avions oublié de noter le numéro où nous avons commencé à vous envoyer.

« Freedom », Londres. — Anceau à Saint-Maurice-sur-Fessard (Loiret), demande à recevoir quelques numéros specimens.

Moreau. — Envoyez des brochures à Gros, de Beaumont, pour le franc qu'il vous a envoyé, en place de l'abonnement demandé.

J. à Bruxelles. — Nous ne vous avions pas répondu de suite la première fois, parce que nous voulions lire le manuscrit avant, puis la surabondance de travail nous avait empêché de nous en occuper plus tôt.

Imp. Jur. à Genève. — Envoyez 50 Produits de la Terre à Saint-Quentin, chez Moral, 23, rue de l'Industrie, faubourg d'Ile.

F. à Reims. — J. à Levallois. — M. à Aix. — G. à Malancènes. — P. à Montreuil. — L. à La Garenne. — R. à Verviers. — P. à Irwin. — M. à Aix. — A. à St-Maurice-sur-Fessard. — V. à Lyon-Vaise. — G. à Beaumont. — M. à Saint Quentin. — Librairie moderne à Vienne. — P. à Saint Etienne. — L. à Londres. — B. à St-Amand. — B. à Nîmes. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 2,112.55

P. à Plessiers-Bozanvilliers 2 fr. — G. à Beauvais 55 cent. — Cam. 25 cent. — Un anarchiste de Clichy 2 fr. — Un Jurassien 1 fr. 50. — Paris ; un inconnu anarchiste 2 fr. — Reçu de Marseille 4 listes de souscription sur 9, contenant ensemble 17 fr., y compris 7 fr. d'à compte avancé sur la totalité des listes. — L. V. à Angers 25 c. — C. à Voujancourt 85 cent. — Les « Réfractaires » d'Argenteuil, versement mensuel 1 fr. — Calais, à-compte sur les listes de souscription 7 fr. — Vente de la brochure Radical et Anarchiste 10 fr.

Total à ce jour 2,155.45

## CONVOCATIONS

L'*Avant-Garde cosmopolite* et les anarchistes du XV^e^ arrondissement, 103, rue du Théâtre, chez Legé, tous les samedis à 8 h. 1/2.

Levallois-Perret. — Réunion du cercle communiste-anarchiste, le vendredi 5 août, à 8 h. 1/2, salle Mézerette, rue Gravel.

Choisy-le-Roy. — Réunion du groupe d'études sociales tous les samedis, à 8 heures du soir, hôtel Saint-Eloi, 5, boulevard Saint-Eloi.

Beaumont. — Dimanche 5 août, tous les compagnons sont priés de se trouver à 8 heures du soir, chez le compagnon Gros. Très urgent.

Bruxelles. — Groupe *La Liberté*, à La Colline, 18, rue de la Colline, lundi 13 août, à 8 h. 1/2 précises du soir. Causerie publique et contradictoire : La propagande révolutionnaire.

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première Année, N° 45 — CENTIMES — Du 12 au 18 AOUT 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an . . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1
Les abonnements peuvent être payé timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LES CROFTERS DE L'ÉCOSSE

Un crofter est un petit fermier, avec ou sans bail, qui vit des produits de la terre qu'il détient. A l'heure actuelle, après des siècles d'évictions, le crofter est confiné dans d'étroites limites et ne cultive, en général, que des terrains épuisés ou de qualité inférieure. Soumis arbitrairement aux augmentations de loyer, de la part du propriétaire, il n'a aucune garantie de posesssion et ce n'est que tout récemment qu'on lui a reconnu le droit à une indemnité en cas d'amélioration apportée à sa ferme. Sa demeure est la plupart du temps absolument misérable, et d'après cela on pourrait croire que son caractère se ressent des lieux sordides où il habite, mais il n'en est rien et ces chaumières abritent des hommes et des femmes aux rares et nobles qualités.

Géographiquement, les crofters se rencontrent dans les comtés du nord de l'Ecosse, Perthshire, Invernessshire, Argyllshire et dans les îles septentrionales.

L'admirable ouvrage de M. Lenzie, *Highland Clearances*, est rempli d'informations sur la question des Crofters; j'y ai puisé un grand nombre de détails pour ce travail.

* * *

Dans les dernières années de la lutte des Crofters contre les propriétaires, c'est dans le comté de Sutherland qu'ont été appliqués les traitements les plus barbares. Ce comté, l'un des plus vastes de l'Ecosse, appartient *en entier* aux ducs de Sutherland qui visitent très rarement leurs propriétés d'Ecosse. L'expulsion en masse, la démolition ou l'incendie des chaumières des Crofters ont été de tout temps les procédés en usage dans le pays.

Les causes qui ont amené la triste situation de ce comté remontent à l'année 1807.

Cette année-là, 90 familles appartenant à deux paroisses différentes, furent évincées; le sort des malheureux fut atroce, quelques-uns des expulsés perdirent la vie, d'autres contractèrent des maladies mortelles. En 1809, plusieurs centaines de familles de cultivateurs furent chassées du pays, de la même manière et dans l'espace de quelques années une notable portion d'habitants du comté furent arrachés à leur terre natale; ceux qui restaient en possession de lots de terrain, vivaient dans la plus grande pauvreté.

En 1811, une nouvelle ère de dépopulation commença. A la suite d'une indigne provocation, le peuple se souleva, mais incapable de lutter contre la troupe et la police, les rebelles durent renoncer à leurs justes revendications, et un grand nombre d'entre eux s'exilèrent pour échapper à l'inévitable persécution.

A cette époque, le duc de Selkirk, évidemment à l'instigation de quelques propriétaires du nord, vint en personne dans le Sutherland et par des promesses fallacieuses engagea un certain nombre des malheureux paysans à émigrer dans ses propriétés de l'Amérique du Nord, sur les bords de la Rivière Rouge.

Un navire frêté pour cet objet emporta les émigrants qui s'aperçurent en débarquant combien on les avait trompés. Laissés sans protection et sans moyen de défense sur une terre sauvage, les pauvres gens furent massacrés par les Indiens, à l'exception de quelques-uns qui purent gagner le Canada

* * *

On ne saurait peindre exactement les horreurs auxquelles donnèrent lieu les évictions pendant cette période. Il faut savoir que les chaumières des Crofters ont été bâties par eux ou par leurs ancêtres et n'appartiennent pas aux landlords. Ces demeures sont construites principalement en bois de sapin des marais, lequel fournit une excellente charpente, mais est très inflammable. Depuis un temps immémorial, la charpente des maisons était considérée comme la propriété des Crofters, et lors des premières évictions on leur avait permis de l'enlever pour en construire une nouvelle habitation ailleurs, mais alors un nouveau mode d'opération fut adopté : pour évincer les paysans, on mit tout simplement le feu à leurs chaumières, en choisissant le moment où les hommes étaient absents pour garder les troupeaux, il ne restait à la maison que les infirmes, les femmes et les enfants, incapables d'opposer la moindre résistance. On se figure aisément la consternation de ces infortunés quand ils voyaient arriver une troupe de démons se mettre à démolir et à incendier leurs demeures. Les vieillards essayaient bien de sauver le bois de charpente, mais les dévastateurs procédaient avec tant de rapidité que tout ce qui ne pouvait pas être enlevé à l'instant, était consumé par le feu. Quand les chefs de famille revenaient, ils ne trouvaient plus que les cendres et il leur fallait errer avec leurs femmes et leurs enfants à la recherche d'un nouveau toit. Dans ce cruel voyage, un grand nombre d'entre-eux mouraient de faim, de froid ou de fatigue; des vieillards se couchaient par terre attendant la mort ou se jetaient dans un précipice; des femmes accouchaient avant terme et succombaient sur les chemins; des enfants s'abattaient inanimés sur la neige.

Une grande partie de la population du Sutherland fut ainsi peu à peu chassée de l'intérieur et refoulée sur la côte de la mer, obligée de demander à la pêche ou à la chasse la subsistance que la terre ne pouvait plus lui fournir sur ce littoral infécond. Mais sur les terres des landlords la capture d'un poisson ou d'une pièce de gibier était considérée comme un crime et maintes fois les émigrés eurent à souffrir de nouvelles persécutions.

De 1811 à 1819, l'histoire des Crofters ne reproduit guère que des faits de la sorte. En 1820, cependant, dans une vallée du Rossshire, une tentative d'expulsion en masse avorta grâce à la résistance héroïque des jeunes paysans qui mirent en fuite les soldats envoyés pour les chasser de leurs demeures. Mais ce ne fut qu'un épisode exceptionnel dans cette douloureuse lutte. Dans ce même comté de Ross, en 1854, le village de Greenyards (vallée du Carron) fut le théâtre d'une des plus horribles scènes dont l'histoire moderne fasse mention, scène dont l'authenticité pourrait même être mise en doute si des témoins encore vivants n'étaient là pour l'attester.

Le 31 mars de cette année, un sheriff, nommé Taylor, arriva à la tête d'une forte troupe de soldats et policiers armés, pour procéder à l'éviction des habitants du village. Les hommes étaient dans la montagne à faire paître les troupeaux quand il se présenta, et il n'eut affaire qu'aux femmes. Celles-ci opposèrent une résistance acharnée et les policiers, que le sheriff avait eu soin de griser en chemin pour les rendre plus aptes à la besogne, furent obligés de faire le siège du village. Ils commirent d'atroces cruautés et plusieurs femmes furent tuées ou blessées par ces bandits qui en violèrent un grand nombre. Les rives du Carron étaient çà et là tachées de sang et les jours suivants les gens des environs vinrent en grand nombre contempler atterrés le lieu du massacre. Un habitant de Glasgow conserve encore un morceau de peau et des cheveux souillés de sang, provenant d'une des malheureuses victimes de cette journée épouvantable.

Malgré ces exécutions l'esprit de révolte s'est maintenu parmi les Crofters, comme l'a prouvé un événement relativement récent. En 1882, lord Macdonald, voulant expulser de l'île Skye un certain nombre de fermiers qui refusaient de payer d'injustes rentes, envoya un sheriff et ses acolytes pour leur signifier leur éviction. Ces fonctionnaires ayant été insultés de la belle manière par les paysans, les autorités du comté décidèrent d'envoyer un fort contingent de policemen pour mettre les rebelles à la raison. Mais ceux-ci n'étaient pas hommes à se laisser chasser sans résistance; ils se postèrent dans un défilé montagneux de l'île et quand la troupe des argousins parut, ils fondirent sur elle à l'improviste et la mirent en fuite. Dans cette affaire, les femmes elles-mêmes se signalèrent par leur courage et firent rouler des blocs de rochers sur les policiers déconfits. Le lendemain, on fit des gorges chaudes dans la presse anglaise sur les pauvres agents qui avaient fui devant quelque Crofters sans armes, et en général on approuva les paysans que de criantes injustices avaient poussés à cet acte de désespoir. Force, d'ailleurs, resta à la loi, malheureusement, et plusieurs Crofters furent emprisonnés après un jugement inique, où toutes les formes de la justice furent foulées aux pieds.

Dans la première moitié de l'année courante, de nouvelles rébellions, suivies d'odieuses représailles ont eu lieu dans l'île de Lewis et tout indique que les mêmes faits se reproduiront longtemps encore, car l'heure de la liberté n'a pas encore sonné pour les malheureuses populations des Highlands.

Quant aux conséquences de cette lutte meurtrière qui a ensanglanté l'Ecosse dans ce siècle-ci; il est facile de les indiquer par quelques chiffres :

De 1821 à 1881, la population spécifique de la région des Crofters a diminué de moitié.

Dans le comté de Perth, il y a actuellement 13,000 habitants de moins qu'en 1821 ;

Dans le comté d'Argyll, 24,505 ;

Dans le Sutherland la population décroît d'un millier d'âmes par décade.

Si on jette les yeux sur une carte des comtés des Highlands et que l'on compare la superficie de ce vaste pays à celle des terres qui ont été dépeuplées par les procédés monstrueux des landlords, on peut voir que l'étendue du sol ainsi dévastée est égale à celle de deux des plus grands comtés de l'Ecosse.

Les forêts, peuplées de gibier et de fauves, ont remplacé peu à peu les champs des Crofters et les animaux nuisibles que les landlords laissent s'accroître pour alimenter leurs chasses annuelles sont un fléau pour les fermiers des environs. En bien des endroits, ne pouvant plus lutter contre les renards qui leur dévorent leurs animaux de ferme, les Crofters abandonnent leurs champs. Du train où vont les choses, on peut prévoir le jour où, d'une mer à l'autre, il n'y aura plus dans l'Ecosse septentrionale qu'un vaste espace dépeuplé où régneront les chasseurs*.

Mais il faut espérer que l'odieuse tyrannie des lords sera abattue avant que ce jour arrive ; il ne sera pas dit que des milliers d'innocents seront sacrifiés aux stupides amusements de quelques dizaines de seigneurs férocement égoïstes ; espérons que les Crofters poussés à bout se lèveront enfin, du nord au sud, et s'empareront définitivement de la terre.

## LA NUISIBILITÉ DES CAPITALISTES**

La grande impression produite dans le monde socialiste par le « Capital » de Karl Marx a eu aussi son effet fâcheux — celui de rétrécir la critique socialiste et de la réduire presque exclusivement à la critique de la formation du capital. C'est donc un bon signe, ce besoin qui se fait sentir aujourd'hui, de généraliser nos vues économiques, afin de poser les fondements d'une organisation économique nouvelle et d'en tracer les grandes lignes. Aussi permettez-moi de compléter votre article sur l'inutilité des capitalistes, en montrant leur nuisibilité.

---

On a été quelquefois disposé à admettre que le capitalisme rend des services à la société ; et cela va sans dire que parmi les économistes on ne se lasse jamais de vanter son habileté et de chanter la haute valeur de son intervention dans la production.

Eh bien, disons de suite que cette habileté, c'est l'habileté du gaspillage, de l'exploitation, du vol — l'habileté de tirer à soi la couverture. C'est la classe au profit ; et, loin de pousser au progrès et à l'accroissement — nous ne disons pas de la richesse, qui après tout n'est qu'un moyen, mais du bien-être qui est le but — cette classe pousse à la guerre civile entre producteurs, à la restriction artificielle de la production, à la destruction des produits du travail ; en somme, à la création de la misère générale, en raison de laquelle les économistes évaluent la richesse du petit nombre et le bourgeois estime son propre bonheur.

Chaque jour, nous voyons que des choses utiles et nécessaires ne sont pas produites, parce que les capitalistes n'y trouvent pas avantage.

Nous voyons des étendues immenses de terres laissées en friche ou soustraites à la culture ; nous voyons l'état primitif de l'agriculture, et ainsi de suite. Mais nous ne pouvons même pas nous former une idée entière de toute la restriction apportée à la production par le régime du capital.

---

Il arrive que le capital produise l'augmentation d'une richesse particulière, mais généralement ce sera la richesse la moins utile, augmentée au détriment des autres, bien plus nécessaires.

Du reste, les fluctuations désastreuses des prix, l'engorgement et les arrêts, spasmodiques des marchés, ce jeu sur la vie et l'existence de millions d'êtres humains, et son résultat inévitable qui est de tenir le grand nombre dans la sujétion au capitaliste accapareur, en leur étant sinon tout à fait les moyens d'existence, mais l'approvisionnement régulier, prouvent bien que l'habileté du capitaliste est non-seulement inutile, mais aussi nuisible ; et, en effet, c'est à présent l'obstacle réel au progrès économique et moral de la société.

Il suffit de rappeler les crises de toute espèces devenues endémiques dans le régime économique actuel et les bouleversements qu'elles engendrent pour se dire que, quelques puissent être d'ailleurs les bénéfices d'un tel régime (et nous avons vu qu'il n'est que simplement ruineux à l'économie sociale), il mérite de disparaître.

---

Mais il y a une chose sur laquelle on ne saurait jamais trop insister dans nos discussions sur le régime économique d'aujourd'hui et celui que les socialistes préconisent. Et cette chose est la sujétion dans laquelle les capitalistes tiennent les consommateurs.

Beaucoup de gens qui ne voient pas plus loin que leur nez, se figurent qu'ils ont le choix de ce qu'ils veulent consommer ; et ils crient que le socialisme va leur voler cette inestimable liberté.

Le socialisme ne va faire autre chose que mettre la production d'accord avec les besoins, c'est-à-dire avec la science et la justice. Quant à la prétention de ces gens-là, qui s'imaginent qu'ils pourront commander aux capitalistes et leur faire produire telle chose au lieu de telle autre, c'est là une simple illusion ! Leur choix est entre la soupe et le pain mouillé. Ils peuvent, en vérité, demander qu'on leur accorde de s'habiller en noir plutôt qu'en blanc ou en vert. Ils peuvent encore, comme le personnage du drame, choisir le venin, avec lequel ils préfèrent être empoisonnés par les confectionneurs d'aliments. Mais hormis cela, ils sont tout à fait, pieds et mains liés, à l'arbitre des spéculateurs.

Ceux-ci approvisionnent les marchés à leur gré : ils manufacturent à leur plaisir les objets de consommation, sans qu'il soit possible de leur empêcher la falsification d'une seule marchandise ; ils donnent même le mot d'ordre de la consommation de la saison, qui fait le tour des marchands, et par ceux-ci est importée chez le public, auquel on fait ainsi demander justement les choses qu'on lui a prédestinées. Allez donc demander une chose qui sort de l'ordinaire, une chose à votre goût, ou qui vous doit servir pour des expériences et des essais d'invention ; demandez même une chose tout à fait commune, mais que les spéculateurs n'ont pas trouvée à leur intérêt de faire produire ou d'importer, — soit qu'ils n'aient pas réussi à l'accaparer dans des conditions qui leur permettent de la revendre au cent pour cent, soit qu'ils aient d'autres marchandises à écouler rapidement.

Vous l'aurez peut-être, enfin ; mais à quelles conditions ! de quelle énorme amende serez-vous puni pour votre rébellion à la loi du marché ! Il n'y a que les gens riches qui peuvent se permettre des velléités d'indépendance. Quant à la généralité des consommateurs, elle doit se contenter de se nourrir, de se vêtir, de loger et même de lire aussi (oui, de lire et s'instruire), comme bon il plaît à messieurs les capitalistes et les accapareurs.

Regardez donc ces quartiers ouvriers dont les maisons sont construites bien ou mal, toutes sur un modèle. Jetez un regard dans ces vastes magasins d'habits confectionnés, qui doivent s'adapter à toutes les tailles. Allez faire vos emplettes, lorsque vous avez faim, au boutiquier du coin, qui vous donne ce qu'il a, peut-être même ce qu'il veut vendre parce que ça se gâte, et non pas, sans doute, ce que vous préférez. Et dites un peu, quelle immense mocquerie cette prétendue liberté de consommation de l'organisation économique actuelle !

---

Le capitaliste est tyran aussi bien envers le consommateur qu'envers le travailleur qui produit. Il est égoïste et il emploie son « habileté » à dépouiller les autres pour se grossir lui-même. Il est désormais la négation vivante, non seulement de la justice et de la moralité, mais de l'économie et du progrès social. L'économie capitaliste doit donc faire place à l'économie communautaire.

---

Voici comment la *Questione sociale*, n° 71, a commenté et modifié la proposition du *Ça Ira* :

« Nous hasardons l'opinion que la proposition des camarades de Paris pourrait être acceptée dans le sens, qu'on commencerait par inviter tous les compagnons résidant à Paris, quelle que soit leur nationalité, à former ensemble une sorte de cercle ou club, dans lequel seraient reçus les ouvriers de tous pays qui visiteront Paris dans le courant de l'année 1889, et où se tiendraient des réunions et des discussions suivies en différentes langues, — réunions auxquelles tous pourraient prendre part.

« Ce cercle serait ainsi un moyen très efficace de propagande ; il serait en outre un moyen pas moins efficace de fraterniser. Enfin, ce serait un lieu de réunion, un point de ralliement pour toute occasion.

« On sait combien les *clubs* ont contribué dans le passé à l'avancement du mouvement révolutionnaire.

« Le cercle pourrait même être aidé dans sa besogne par un journal convenablement rédigé. »

La *Questione sociale* explique en outre l'adoption de cette idée d'un cercle permanent, ouvert à tous les ouvriers que le souvenir de la grande Révolution et le pressentiment d'une autre très proche réuniront à Paris, nous éviterait bien des embarras concernant les garanties à exiger des mandataires à un congrès.

Nous reviendrons encore sur ce sujet, et, nous bornant aujourd'hui à remarquer que l'idée du club nous semble excellente. En dehors de toute réunion, qui ne peut durer que quelques jours, il serait bien d'avoir à Paris un lieu où les anarchistes de tout pays puissent se rencontrer pendant toute la durée de l'Exposition. Et si une bonne initiative est prise, sans perdre de temps, cela pourrait réussir très bien.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

A la grève des terrassiers qui continue, mais dont on peut dès à présent prévoir la fin, est venu se joindre le mouvement entrepris par les garçons coiffeurs et les ouvriers de l'alimentation pour la suppression des bureaux de placement.

Le 2 août, à la suite de manifestations contre un bureau situé rue Villedo ; la rue est barrée. Les brigades centrales sont arrivées sous les ordres de l'officier de paix Montillier.

C'est sur notre ami Soudey que tous se lancent à la suite de leur officier de paix qui veut le faire arrêter, mais qui ne peut y parvenir.

En effet, Soudey se réfugie chez un marchand de vin, situé rue Villedo, à l'encoignure de la rue Richelieu.

Tous les agents se précipitent à sa suite.

Soudey leur tient tête et bientôt une véritable bataille s'engage entre ses amis qui le défendent et les agents.

Ce sont les soucoupes qui servent de projectiles, et plusieurs agents s'en retournent dans un triste état.

Soudey profite d'un moment d'inattention pour se sauver par la rue Richelieu et se rendre à la Bourse du Travail.

Le 3, réunion à la Bourse du Travail, le compagnon Soudey prend la parole en désignant une pla-

---

* Il y a quelque jours, j'ai encore reçu une lettre d'un brave paysan qui va être obligé d'émigrer parce que son seigneur veut transformer les champs qu'il détient, en territoire de chasse.

** Nous employons ce mot de « nuisibilité », quoiqu'il soit d'un français non académique ; il exprime notre idée mieux que tout autre, son sens est mieux et cela suffit.

que, arrachée rue d'Aboukir et qui est dressée sur une chaise, à la place d'honneur :

— Voilà, s'écrie-t-il, qui nous dispense de plus amples discours. Du reste, ce n'est pas dans les réunions publiques que l'on obtient des résultats. Agissez plutôt comme les compagnons qui se sont réunis ce matin et ont fait de la bonne besogne, ceux-là ! A l'heure actuelle, il y a certainement un placeur de mort !

Un long frémissement court dans la salle. On applaudit et l'on décide que l'on va lever la séance et se rendre aux bureaux de placement.

Mais avant, on avait fait fermer les portes. Personne ne sortira sans exhiber des papiers. « On verra ainsi les mouchards qui sont dans la salle, dit un orateur, et on les exécutera immédiatement. »

Il est trois heures, la réunion est terminée. On sort de la Bourse du Travail, en chantant la *Marseillaise*.

Sur le terre-plein, sont massées plusieurs escouades de gardiens de la paix, sous les ordres de Montillier, en costume civil.

Les manifestants tentent de s'organiser en bande, mais les agents arrivent aussitôt pour les disperser. Une bousculade se produit alors ; les gardiens de la paix mettent sabre au clair.

Un affolement se produit dans la foule ; des manifestants cherchent à résister, mais ils sont poursuivis à coups de sabre par les agents.

Au coin de la rue Jean-Jacques Rousseau la scène devient violente et brutale, et nous entendons les cris : A mort ! à mort ! poussés par les manifestants, qui ramassent des cailloux et les jettent sur les agents.

M. Véron, commissaire de police, ceint de son écharpe, reçoit une pierre en pleine poitrine.

L'officier de paix Montillier, dont la brutalité est légendaire, sort même un revolver de sa poche et menace de brûler la cervelle à un gréviste qu'il avait saisi au collet. L'ouvrier ne se départ pas de son sang-froid et répond bravement : « Faites-le, si vous l'osez ! »

Le soir, d'importantes réunions ont eu lieu.

Le 4, les manifestations contre les bureaux de placement continuent d'une façon très active.

Le 5, les garçons maçons ont tenu une grande réunion à la salle Lévis, ainsi qu'ils l'avaient décidé récemment dans une réunion préparatoire.

La grève a été proclamée et les garçons-maçons ont décidé de se trouver le lendemain à 5 heures du matin devant l'Hôtel-de-Ville.

Au milieu de la séance, un mouchard a été fortement houspillé et jeté à la porte ; du reste, un certain nombre de ces tristes individus ont été très malmené ces jours derniers, toutes les fois que les circonstances le permettent ; leur suppression pure et simple par les moyens les plus rapides, ferait faire de salutaires réflexions à leurs congénères.

Le 6, le mouvement s'accentue, la grève des terrassiers continue, le mouvement contre les bureaux de placement prend d'importantes proportions et un certain nombre de ces boutiques et de cafés sont complètement brisés ; l'officier de paix Montillier reçoit une volée, trop légère pour ses mérites.

La troupe est consignée et dans certains quartiers Paris a l'aspect d'une ville en état de siège.

Le 7, les manifestations de la veille continuent, on prend la bonne habitude de résister à la police, ce qui est bon signe. Des décisions importantes seront prises cette semaine par différentes corporations qui doivent aussi se mettre en grève, c'est un essai de grèves générales ; les bourgeois et les imbéciles prétendent que nous entravons l'Exposition universelle de 1889 ; **qu'est-ce que cela peut foutre à ceux qui meurent de faim en travaillant** leur Exposition.

D'abord, nous avons la prétention de fêter le centenaire à notre manière, il faut qu'à cette époque il y ait du pain pour tous ou, comme à Amiens, le coq rouge chantera, et ce sera sur les détritus accumulés de la canaille bourgeoise, que nous planterons le drapeau noir de la Révolution Sociale.

A l'heure où nous mettons sous presse, une manifestation importante a lieu aux obsèques de l'ancien membre de la Commune, Eudes, mort dimanche au moment où il prenait la parole à une réunion de la salle Favié ; des charges de police ont eu lieu, des personnes ont été blessées à coups de baïonnettes, on a tapé sur les agents avec des verres et des bouteilles pris dans les cafés avoisinant la place de la République. Une bombe aurait été jetée dans le poste de la mairie du XIe où une centaine de sergots étaient parqués comme des bestiaux, mais sans faire explosion. A la semaine prochaine les détails.

* * *

AMIENS, 6 août. — Une grande effervescence règne depuis hier parmi les grévistes coupeurs de velours et tisseurs.

Trois arrestations ont été opérées. Les grévistes parcourent les rues précédés d'un drapeau.

A quatre heures, une forte bagarre s'est produite. La gendarmerie à cheval charge la foule.

A neuf heures, de grosses bandes de grévistes débouchent dans la rue Saint-Leu et attaquent le tissage Cocquel en criant : A bas Cocquel, à bas l'affameur, on le pendra.

Les gendarmes veulent avancer, mais les grévistes jettent des pièces de velours devant les chevaux pour les arrêter ; en quelques minutes, la maison Cocquel est mise à sac.

Soudain, on voit la sinistre lueur d'un incendie s'élever de l'usine. Les pompiers accourent ; les grévistes les empêchent d'éteindre le feu, ils brisent les bancs et les réverbères.

Les chasseurs arrivent et chargent sabre au clair.

Les gendarmes chargent de leur côté, malgré une pluie de pierres ; plusieurs chevaux sont blessés.

La police accourt, suivie par des détachements d'infanterie.

A neuf heures et demie la rue est dégagée, l'incendie est éteint.

Les voies d'accès sont occupées militairement. La ville est gardée comme en état de siège. Un arrêté ordonne la fermeture des établissements publics à 9 heures du soir. Les rassemblements sont interdits.

Une grande agitation règne dans la ville. La foule stationne aux abords de la chaussée Saint-Leu.

* * *

A propos de la résistance qu'opposent les habitants de la vallée de l'Avre à la captation de leurs sources par la Ville de Paris, l'*Echo de Nonancourt* donne les conseils suivants à ses lecteurs :

« Souvenez-vous de la vieille devise : Tous pour un, un pour tous. Pas de dénonciations ! pas de frayeurs inutiles ! N'ayez pas plus peur des interrogatoires des gendarmes ou des agents de police que vous n'avez eu peur des agents de la ville de Paris. Vive la résistance à outrance ! »

Ce sont là des conseils bons à méditer par tous ceux qu'exploite sans pitié la féodalité capitaliste.

Si la révolte paraît légitime à un journal bourgeois à propos de quelques gouttes d'eau qu'on veut détourner de leur cours, à plus forte raison doit-elle l'être lorsqu'il s'agit de la question primordiale : manger et vivre libre !

* * *

REIMS. — Douce a été condamné par le jury de la Marne à douze ans de travaux forcés. C'est un anarchiste qui attendit au coin d'une rue à Reims et tira sur le premier bourgeois passant en voiture. Quoique Douce, et sa femme surtout, soient deux malheureuses victimes de la société il nous faut avoir le courage de dire ce que nous pensons de cet épisode de la lutte sociale.

Blesser ou tuer un bourgeois qu'on ne connaît pas, n'est pas un acte qui parle à la foule, qui puisse faire des adeptes et avancer les choses. On peut pourtant le rendre utile à la cause humanitaire si on sait l'expliquer et le défendre ; il devient déplorable si on est obligé d'invoquer un moment d'oubli.

* * *

SAINT-AMAND-MONT-ROND. — Il ne se passe rien de bien extraordinaire à vous relater ici ; la pénétration de nos idées se fait lentement mais sûrement ici. Certes, aucun de ceux que nous avons gagnés, ne retournera en arrière ; la logique de nos idées les convaincs complètement ; la difficulté est de se voir, les déplacements sont coûteux et la vie est si difficile que la moindre perte de temps fait un tort considérable ; puis beaucoup de gens, au seul mot d'anarchie, nous fuient comme des pestiférés, sans que nous puissions seulement obtenir d'eux de les instruire de ce que nous entendons par ce mot et ce que nous voulons obtenir et ce que nous combattons.

Mais peu à peu, par la force des choses, nous arriverons certainement, car tout concourt à justifier nos prévisions et chaque journée apporte la confirmation de ce que nous avions indiqué comme devant forcément se produire.

Le plus frappant de ces exemples est le dégoût des politiqueurs et des phraseurs qui, s'ils ne sont pas encore hués et conspués, sont absolument délaissés ; le travailleur comprend qu'on le berne et que toutes les élections quel qu'en soit le résultat, l'ont toujours laissé plus affamé que jamais.

Aussi, j'ai toujours espoir dans la diffusion de nos idées et la constitution d'un noyau, restreint certes, mais composé d'hommes parfaitement convaincus et résolus à obtenir ce qu'ils veulent.

## Autriche-Hongrie

Nos idées font de rapides progrès en Autriche et le gouvernement accumule les mesures de compression, dont le résultat certain, sera de mieux faire comprendre à tous les exploités que la suppression de l'autorité et Révolution sont synonymes.

La *Gazette officielle* publie une ordonnance, en date du 1er août, concernant la suppression du jury pendant un an pour les causes criminelles entachées d'anarchisme. Une ordonnance semblable avait été publiée, il y a huit ans, pour Vienne et deux autres villes des environs. Cette ordonnance a été, depuis, prolongée tous les ans par le Parlement.

La nouvelle ordonnance, qui s'applique à plusieurs districts de la haute Autriche, de la Bohême, de la Moravie, de la Styrie et de la Carinthie, a été provoquée par les grèves récentes des ouvriers de Brünn et d'autres villes manufacturières, dues en grande partie à la propagande anarchiste.

## Italie

Un nouveau journal anarchiste va paraître à Gênes, le *Nuovo Combattiame*, titre que nous pouvons traduire par celui-ci : « De nouveau sur la brèche ! »

A l'assaut, compagnons !

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous avons reçu la lettre suivante :

Bruxelles, 6 août.

Compagnons, je voudrais de tout cœur voir paraître les trois brochures : *Entre Paysans, Richesse et Misère* et *La Pratique de l'Expropriation*. Je vous soumet ici un moyen, peut-être le trouverez-vous bon, c'est d'annoncer dans le journal que les groupes ou compagnons qui ont à cœur de voir paraître ces brochures indiquent le nombre d'exemplaires qu'il leur faudrait et qu'ils envoient d'avance l'argent.

L'idée est praticable, nous la soumettons aux camarades. S'ils y répondent, nous ferons aussitôt tirer *Richesse et Misère*.

Pour un tirage de 5,000 exemplaires, c'est 100 fr. de papier avec la couverture et de 50 à 60 fr. pour le tirage. C'est une brochure de 64 pages qui peut être vendue 10 centimes.

En la laissant à 5 fr. le cent aux groupes, c'est à peu près pour 4,000 exemplaires qu'il faudrait souscrire. — Aux camarades à voir s'ils peuvent en faire l'avance.

* * *

Nous avons reçu de la commission d'organisation du Congrès national de Troyes, la demande de lui communiquer les adresses de groupes que nous pouvions posséder.

Nous avons pensé qu'il était plus pratique d'insérer la demande dans le journal en invitant les groupes, qui voudraient entrer en relation avec la commission organisatrice, d'envoyer leur adresse directement.

S'adresser au citoyen Batisse, rue de la Grande-Planche, à Saint-André près Troyes (Aube).

* * *

### ENCORE UN CONGRÈS

#### CONGRÈS OUVRIER DE BORDEAUX

On nous prie d'insérer la note suivante :

Le troisième Congrès National des syndicats et groupes corporatifs ouvriers, faisant suite à ceux de Lyon 1886, et de Montluçon 1887, aura lieu cette année à Bordeaux, du 28 octobre au 4 novembre.

Tous les syndicats et groupes ouvriers sont invités à signaler immédiatement les questions qu'ils désirent voir mettre à l'ordre du jour du Congrès. Le classement en sera fait et l'ordre du jour définitif sera ensuite publié.

Dans chaque ville, les divers groupes ouvriers sont priés de s'entendre en vue d'envoyer au Congrès, au moins un délégué local, sinon un pour chaque corporation.

S'adresser pour toutes communications et renseignements, soit au secrétaire du Comité national, M. J. Dormoy, rue de la Paix, à Montluçon, soit à

Bordeaux, au Comité organisateur, rue de la Boëtie, n° 4, secrétaire Caradec.

* * *

Le compagnon Girier prie tous les amis avec lesquels il avait cessé de correspondre et qui désireraient lui écrire, d'adresser leurs lettres à Girier fils, 17, rue Masséna, à Lyon-Brotteaux (Rhône).

## BIBLIOGRAPHIE

Nos camarades du groupe *Autonomie* de Londres, viennent de publier la traduction allemande du *Gouvernement représentatif* de notre ami Pierre Kropotkine. Nous apprenons d'autre part, que l'on se prépare à la traduire en hollandais.

* * *

Les camarades de Marseille organisent l'apparition d'un organe qui aura pour titre : l'*Anarchiste* et comme sous-titre, *paraît comme il peut*. Tous nos vœux de prompte réussite à nos camarades.

## SOMMAIRE DU PROCHAIN SUPPLÉMENT

*Le nommé Perreux*, Paul Bonnetain. — *Arlequin sauvage*, Delisle de la Drevetière. — *Le Café*, Ernest Cœurderoy. — *Un Propriétaire*, Louis de Gramont. — *La Baïonnete et le Marteau*, Louis Pujol. — Mélanges et Documents.

# VARIÉTÉS

## LE GOUVERNEMENT (1)

(*Troisième dialogue*)

Le soc. — Dis tout de suite que nous sommes que des imbéciles !

L'anarc. — Non. Mais vous êtes des farceurs ! Tu sais, aussi bien que moi, que la force et la puissance des gouvernants résident toutes entières dans la diversité de vues et d'appréciations des gouvernés et dans l'impossibilité, où ils sont, de pouvoir se concerter et s'entendre.

N'avons-nous pas vu, lors des fameux plébiscites, le peuple « le plus spirituel », couvrir, par deux fois, de son véto, l'inepte bandit de Décembre ; et plus tard, les sinistres farceurs de la défense — dite nationale ! — Pourtant, il ne pourrait arguer d'ignorance, les faits étaient là récents et palpables.

Le soc. — D'accord. Mais, il ne s'agit plus de plébiscite ni de défense nationale. Il s'agit d'établir un pouvoir vraiment populaire, avec des attributions bien définies et bien délimitées, afin qu'il sache qu'il n'existe que par la volonté des citoyens. Dans ces conditions, et en supposant même quelques défectuosités dans les choix, comment un pouvoir pourrait-il prévariquer? L'oserait-il tenter seulement?

L'anarc. — Ah ! le bon billet... Fabrique et bâcle ton gouvernement comme tu voudras, impose-lui tous les mandats, toutes les surveillances, tous les contrôles possibles. Dès l'instant qu'il sera constitué, il sera le maître et il pourra tout oser !

Le soc. — Tu sembles oublier — et on dirait que c'est à dessein — le point essentiel. Ce maître, comme il te plaît de l'appeler, n'est en réalité, qu'un délégué, un mandataire n'ayant de volonté, de droit, et de force, que ceux qui lui seront conférés par le peuple souverain. Donc, je le répète, obligé de se renfermer dans les limites qui lui seront prescrites, il devra forcément s'y tenir.

L'anarc. — Tout cela est superbe et serait acclamé, je n'en doute pas, dans un cénacle du parti ouvrier, seulement ça n'a pas le sens commun.

Le soc. — Pas le sens commun ! c'est facile à dire.

L'anarc. — Et aussi facile à démontrer. Vois ce qui se passe en France depuis 89. — Et cela, malgré toutes nos révolutions, — parmi tous les gouvernements qui se sont succédés, — et nous en avons eu de toutes sortes et à toutes sauces. — C'est-il trouvé un seul homme honnête? Je veux dire qui n'ait pas menti à ses promesses, trahi son mandat, forfait à ses engagements ! République, Empire ou Royauté. On ne voit défiler, pendant cette période, qu'une longue suite ininterrompue, de traîtres et de fourbes, de coquins et d'imbéciles ! Tous montèrent au pouvoir sur les épaules du peuple, après mille promesses et professions de fois les plus alléchantes !

Le soc. — Oui, c'est vrai, mais...

L'anarc. — Laisse-moi donc tranquille avec tes si et tes mais. Examine toute cette fripouille qui, en ce moment, préside aux destinées de notre pays. Ce sont, pour la plupart, d'anciens révolutionnaires de 48 et 71. Il fallait les entendre autrefois, eux et leur congénères, tonner contre le despotisme et l'exploitation, déplorer la condition du « pauvre peuple ». « Le peuple, disait l'un, c'est l'ecce homo des temps modernes. » « Les temps sont proches, s'écriaient les autres, c'est alors qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. » Le 24 février, les temps prédits sont arrivés. « L'ecce homo » vainqueur, s'en est remis à ses nouveaux prophètes, du soin de réaliser leurs prophéties ! Ah ! les pleurs et les grincements de dents ne se sont pas fait attendre. Mais, hélas, on sait de quel côté ! Eh bien, ces mêmes hommes, ces scélérats, ces idiots, qui, après avoir noyé la République dans le sang, l'ont livrée au despotisme impérial pieds et poings liés. Le peuple s'est empressé de les replacer à la tête de la troisième République, qui ne tardera pas, si on laisse faire, à aller rejoindre ses deux aînées.

Le soc. — Cela se passait en 71, mais on a marché depuis.

L'anarc — Oui, et la preuve, c'est que les sentines gouvernementales sont encore toutes bourrées de revenants de ces époques. Tout ça grouille et s'étend sur le corps social — comme le phylloxera sur la vigne.

Cherche dans le tas — Président, Ministres, Sénateurs, Députés et tutti-quanti, — tu trouveras de tout là-dedans, excepté des hommes de bien. Et cela se conçoit. Dès qu'un homme franchit les marches du pouvoir, il devient, ipso facto, un gredin doublé d'un imbécile. Et tout cela est l'œuvre du peuple, le produit du suffrage universel après 40 années d'expérience. Et tu trouves que l'épreuve n'est pas suffisante?

Le soc. — Ainsi, selon toi, dès qu'on arrive au pouvoir, — même appelé par la confiance populaire — on cesse d'être un honnête homme.

L'anarc. — Oui, c'est ma conviction ; à tel point que, si demain, on me proposait d'entrer dans le giron gouvernemental, je refuserais net, ne voulant pas déchoir à mes propres yeux.

Le soc. — C'est pousser le rigorisme un peu loin.

L'anarc. — Mais non, c'est au contraire tout naturel. L'art de gouverner, c'est l'art de tromper les hommes ; ce n'est pas mentir, que mentir en politique, dit l'adage. Et, en effet, pour l'homme d'Etat, qu'est-ce que la conscience, la morale, la justice, le droit ? Il ne connaît que la raison d'Etat, pour lui, elle prime tout : c'est son guide, son criterium, son vade mecum, et sous égide, il commet tous les crimes, toutes les infamies, tous les forfaits avec la conscience du devoir accompli.

Le soc. — Tu exagère, car s'il en était ainsi, l'homme d'Etat serait un être malfaisant, une espèce de monstre à face humaine.

(*A suivre.*)

(1) Voir le dernier numéro.

## PETITE CORRESPONDANCE

F. à Fressenneville. — F. à Reims (2). — B. à Saint-Denis. — Mme M. à Cas-el-jaloux. — J. à Lyon. — L. à Orléans. — P. Saint-Denis — R. à Toulouse. — W. à Flixecourt. — C. à Foncegrives. — M. à Bessèges. — T. à Marseille. — C. à Lunay. — D. à Anvers. — M. rue Michel Bizot. — R. impasse Saint-Bernard. — P. à Troyes. — B. à Roubaix. — F. à Amiens. — P. Le Mans. — T. à Vienne. — B. à Armentières. — C. à Villefranche. — C. à Rougiers. — Reçu timbres et mandats.

Anarchiste alsacien. — Reçu lettre, mais il serait trop long de vous répondre dans le journal ; si vous voulez nous envoyer votre adresse, nous vous répondrons par lettre.

G. à Beaumont. — L'abonnement sera servi.

S. à Cette. — Pour un envoi aussi minime que celui que nous vous faisons, vous pouvez ne régler que tous les trois mois.

F. à Beuzo — Entendu.

T. à Rognac. — La souscription a bien été insérée dans le n° 39, seulement, une erreur de composition a fait mettre Rogues au lieu de Rognac. La gravure a été envoyée.

D. à Bourges. — Envoyons les brochures chez Villaire.

S. à Bordeaux. — Reçu brochures.

Leclerc. — Reçu 10 fr. de Bruxelles. J'ai besoin de brochures pour cette semaine.

J. H., rue de la Douane, reçu 5 fr. abonnement et souscription, par l'intermédiaire de L. P., Chaux-de-Fonds.

B rue Villedo. — Reçu les 3 fr. C'était pour abonnement? Ferons la commission.

G. rue Rochechouard. — Reçu timbres. Vous recevrez les « Paroles d'u Révolté » ces jours-ci.

Comptoir de Zinc, à Lyon. — Nous savons que le retard dans l'expédition occasionne du tort à la vente. Quand nous ne les envoyons pas à l'heure, c'est qu'il nous est impossible de faire mieux.

E. M. à Toulon. — L'adresse demandée est 16, Faubourg d'Auvergne.

« Esprit de Révolte ». — Envoyez 5 exemplaires à chaque fois, à Joris, 89, rue Haute, à Bruxelles.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 2,155.45

Chaux-de-Fonds 6 fr. 30. — J. H. rue de la Douane, 1 fr. — H. Tassel à Rognac 1 fr. — De Bazancourt, Aimé Schabat, Christen Valentin et Benjamin Dumontier de Boisgeloup 75 cent. — Novoine 5 fr. — Rasperon 5 fr. — M. à Tournus 4 f. — L. et K, Paris 2 fr. — Albert Alexandre, 2 bis, place Cauchoise, Rouen 1 fr. 60. — Roanne, collecte faite au groupe « Les Révoltés » 1 fr. — Toulon : L., S., P., N., chacun 1 fr. — Paris : pour la Révolution 5 fr. — Pour la « Révolte » 1 fr. — Bordeaux, par S. P. mastroquet du cours Saint-Jean 25 c. — Sicard 1 fr., Pomadetti, 25 cent. Un Anti-Bourgeois 1 fr., Gauthier 1 fr. 25, J. V. 50 cent. — Paris, remis par Pagès : Barbezant 50 cent., Moi 50 cent., Charlier 50 cent, Aube 50 cent., Lefort 1 fr., Erdman 50 cent. Théodule 30 cent., Auguste 25 cent., H. J. 25 cent., Un frère 25 cent., Heroin 30 cent, le Restant 20 cent., André 25 cent.

Total à ce jour 2,212.70

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 140,60.
Tassel à Rognac 1 fr.
Total à ce jour 141 f. 60.

**La REVOLTE est en vente à Marseille chez** Marius Gauchon, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar, dans tous les kiosques et chez tous les marchands de journaux du centre.

**A Choisy-le-Roy**

Thirel, libraire, rue Thiers.

**A Foix**

Alexandre Delrieu, marchand de journaux.

**A Saint-Denis**

Victor Pierret, 1 et 3 rue de la Charonnerie. On y trouve également tous les journaux et brochures anarchistes.

**à Bordeaux chez**

Mme Maury, 33, rue des Augustins.
Laborde, libraire, rue de Grassi.
Palange-Sicard, 7, rue Fauché,

**A Paris**

Librairie, 169, avenue de Clichy.

**A Liège**

A l'aubette de la rue Grétry, au coin de la rue des Champs
A l'aubette du boulevard Sancy.

## CONVOCATIONS

L'*Avant-Garde cosmopolite* et les anarchistes du XV^e^ arrondissement, 103, rue du Théâtre, chez Lévêque, tous les samedis à 8 h. 1/2.

Levallois-Perret. — Réunion du cercle communiste-anarchiste, le vendredi 12 août, à 8 h. 1/2, salle Mézerette, rue Gravel.

Lyon. — Réunion générale tous les dimanches, de 11 heures à midi, au Comptoir du Zinc rustique, 78, cours Vitton.

Armentières. — Mercredi, 15 courant, à 9 h. 1/2 du matin, réunion des *Indomptables*, au Saint-Eloi, rue des Murets. Sujet : Elections.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première Année, N° 46 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 19 au 25 AOUT 1888

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois. . . . . » 2 50
Trois mois. . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois. . . . . » 3 50
Trois mois. . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA BOMBE

Après avoir mis la troupe au service des capitalistes contre les réclamations des grévistes, le gouvernement, à l'occasion des funérailles de Eudes, vient de faire sabrer la foule par les gendarmes que, jusqu'à présent, on avait évité de faire intervenir dans les déploiements de forces militaires à Paris. L'intervention de la troupe dans les grèves à Paris, était déjà une innovation, celle de la gendarmerie dans la répression des manifestations en est la suite.

Nous sommes sous un ministère radical ! paraît-il. — Il est bon de se le répéter, car on pourrait se croire revenus aux derniers jours de l'Empire.

---

Il y a des gens qui en sont tout indignés « aurait-on pu s'imaginer, disent-ils, qu'un Floquet, un Lockroy, auraient été capables d'une chose pareille ? » — Naïfs !

Il y a longtemps que les anarchistes ont dit que les politiciens, quelle que soit leur étiquette, n'avaient qu'une raison d'être : La défense des privilèges et des intérêts de la classe possédante contre les réclamations des exploités.

Blancs, bleus, tricolores, rouges, peuvent varier sur la manière de nous maintenir sous le joug ; au fond, ils sont d'accord qu'il faut nous y maintenir.

Ils peuvent se disputer le pouvoir pour satisfaire leur cupidité et leur ambition, mais quand leurs promesses ne parviennent plus à endormir les souffrances des spoliés, quand les intérêts de ceux qu'ils représentent sont menacés, il n'y a plus de différence dans leur manière d'agir pour faire taire les réclamations intempestives ; au contraire, les plus rouges seront les plus féroces, car ils devront donner des gages à leur classe afin de se faire accepter au pouvoir et lui démontrer que si leurs opinions vont parfois jusqu'au socialisme, ce n'est que pour leurrer les travailleurs, mais qu'ils savent, au besoin, déployer l'énergie nécessaire pour mater ceux-ci quand ils tendent à devenir dangereux.

On peut faire des promesses aux travailleurs afin de les endormir, mais quand ceux-ci veulent en exiger la réalisation, on leur fait voir qu'un simple radical peut avoir contre eux la poigne d'un Thiers ou d'un Bonaparte.

---

Nous entrons dans une phase nouvelle, la politique se meurt, et ses distinctions, toutes de superficies, qui amusaient le peuple en l'entraînant à leur remorque, commencent à s'effacer à ses yeux ; il finit par prendre les politiciens en dégoût.

Le pouvoir est la pierre d'achoppement où toutes les coteries viendront se briser. Forcées de lutter contre les réclamations économiques qui se multiplient de plus en plus, forcées de donner des gages à la bourgeoisie apeurée, elles sont toutes condamnées aux mesures réactionnaires pour se maintenir au pouvoir.

Donc la guerre économique s'engage. Elle semble abattue aujourd'hui, mais que l'on ne s'y trompe pas, c'est pour se réveiller à bref délai. Combien en aurons-nous encore de ces escarmouches ? Nul ne le sait, mais nous pouvons prévoir qu'elles vont se répéter et se multiplier en augmentant d'intensité au fur et à mesure que nous approcherons de la crise finale, les révolutionnaires doivent être prêts à parer aux événements.

---

Il est évident que plus d'une fois encore on sera forcés d'en venir aux mains avec l'autorité. Nous n'avons pas à discuter si une résistance à la police serait nuisible ou favorable à la propagande de nos idées. Quand on a le sabre d'un sergot levé sur sa tête ou le fusil d'un gendarme braqué sur soi, on ne réfléchit pas si c'est profitable aux idées que l'on défend, ou non profitable d'engager la lutte : selon son tempérament, l'individu fuit ou résiste. Il le fait alors de manière à donner à réfléchir à ses adversaires.

A l'occasion des évènements de mercredi, les journaux bourgeois ont fait grand bruit d'une bombe qui aurait été lancée sur le poste de la mairie du XI^e^. Les gouvernementaux en ont profité pour sortir leurs clichés sur la canaillerie des anarchistes qui trouvent bon de regimber lorsqu'on leur tape dessus, — les coups de sabre et de fusils des sergots et gendarmes étant, paraît-il des petites caresses d'amitié. — Les adversaires du gouvernement — actuel — n'y ont vu qu'une manœuvre policière.

La bombe a-t-elle été lancée ? L'a-t-elle été par la main d'un policier, d'un anarchiste ou d'un révolutionnaire quelconque, nous n'en savons rien et n'en avons cure, seulement si c'est la préfecture de police qui a imaginé de faire lancer une bombe fictive dans un tas de sergots pour légitimer les assommades qu'elle a fait opérer, elle nous semble employer des moyens bien dangereux pour elle, et prendre à tâche d'enseigner à ses adversaires la tactique à employer pour la combattre.

Tout le monde a pu, comme nous, lire dans les journaux du soir, le récit dramatique de cette bombe lancée dans un réduit où une centaine de sergots étaient pressés les uns contre les autres et se faire la réflexion que nous nous sommes faite : quel dégât aurait-elle pu faire si elle avait éclaté ? Puis, de réflexions en réflexions, — selon le degré de sympathie qu'il pouvait éprouver pour ces défenseurs du Capital — plus d'un a dû se demander si une douzaine de ses joujoux éclatant dans une charge de gendarmes, il n'y en aurait pas assez pour faire tourner les talons à ceux qui ne seraient pas restés sur le pavé et leur ôter l'envie de s'atteler à une aussi sale besogne que celle qu'on leur fait faire.

Si la police emploie de pareils moyens, nous, révolutionnaires, nous n'aurions qu'à lui dire de continuer L'exemple est contagieux ; à force de voir lancer des bombes qui n'éclatent pas, il pourrait bien venir à l'idée de certains, d'en envoyer d'autres qui pourraient éclater.

Jusqu'à présent, ce sont les anarchistes qui ont payé les frais d'une casse qui n'avait pas lieu, ce serait alors les sergots qui paieraient de leur peau. On verrait alors si les bourgeois peureux qui se retranchent en tremblant derrière eux, ne finiraient pas, à leur tour, par payer de la leur.

## JUSQU'AU BOUT

La lutte est engagée, quelle qu'en soit l'issue, nos idées s'affirment hautement, les évènements de ces derniers jours serviront d'indication à la Révolution qui éclatera bientôt et dont ils sont la préface.

Dans le combat qui vient de commencer, nous sommes bien convaincus que la bourgeoisie se servira des moyens les plus odieux et les plus horribles pour défendre son exploitation, nous sommes prêts à tout, ne comptant sur aucune générosité de sa part, nous apportons comme enjeu, notre honneur, notre liberté, notre existence, que la Bourgeoisie vienne les prendre. Il n'y a plus de ménagements à garder, il faut que le Vieux-Monde disparaisse et il disparaîtra !

Un certain nombre de nos amis ont été fait prisonniers par les valets de la canaille qui nous domine, nous faisons un pressant appel à tous les compagnons qui pourraient momentanément soulager la misère de leurs familles, les sommes reçues seront insérées dans la *Révolte* et distribuées aux adresses qui nous seront indiquées et que nous prions les camarades de nous faire parvenir le plus tôt possible.

---

Nous avons reçu pour les blessés et les prisonniers de la grève :

De Paris Un larbin 7 fr., Une griffe 50 cent. — Produit d'une réunion publique donnée à Vienne 36 fr. 80, dont 20 fr. pour les grévistes de Paris et 16 fr. 80 pour ceux d'Amiens.

## LA VIOLENCE

Le principal reproche que nombre de personnes fassent aux anarchistes, c'est l'apologie qu'ils font de la violence, ce sont leurs appels au pillage et à l'incendie.

Beaucoup d'esprits, rebutés par le Parlementarisme, par la politique opportuniste, radicale ou révolutionnaire, cherchent une idée nouvelle, arrivent à concevoir le communisme et même l'ordre anarchiste, mais s'indignent à la moindre voie de fait. Ils blâment violemment les menaces de grévistes à non grévistes, les bris d'outils, les renversements de tombereaux et autres menus faits des grèves d'aujourd'hui.

Si une fabrique brûle, si une bombe éclate ou manque d'éclater, la réprobation générale des honnêtes gens enveloppe tous les anarchistes comme étant seuls capables d'approuver de pa-

reils crimes. Tant de groupes qui vouent au mépris public les *policiers* qui frappent la foule et arrêtent les femmes et qui trouverait mauvais que le premier venu ripostât, et prenant la chose au sérieux, entrât en lutte contre qui le menace !

Il y a lieu de montrer l'utilité et la légitimité de la violence.

---

Distinguons d'abord entre les violences contre les personnes et celles dirigées contre ce qu'on est convenu d'appeler la propriété, c'est-à-dire contre les choses.

Nous savons que la lutte pour l'existence dans l'ordre actuel ne se fait pas à armes courtoises, mais nous ne nous représentons peut-être pas assez nettement la quantité d'existences que la société capitaliste fauche chaque jour. On peut pourtant s'en faire une idée par quelques calculs. En comparant les décès par mille habitants ou la vie moyenne dans les quartiers pauvres de Paris avec les chiffres correspondants des quartiers aisés, on arrive à se rendre compte de l'influence de la Misère.

Mais, d'autre part, les riches sont autant que les pauvres soumis aux maladies qu'amènent les conflits d'intérêts, les fatigues intellectuelles, etc. En tenant compte des divers éléments, on arrive à montrer que des décès de maladies, un bon quart sont dus à la concurrence vitale.

Sur les morts violentes, la moitié au moins est imputable à la même cause : tous les assassinats, sauf ceux dûs à la jalousie ont l'argent pour cause, les accidents sont partiellement dûs au travail en concurrence ; enfin les suicides, ont une fois sur deux la misère ou les préjugés que perpétue notre civilisation pour origine.

En résumé, on trouve que sur une moyenne de cinquante mille décès par an à Paris, douze à quinze mille ont l'organisation de la société actuelle pour cause.

Rien qu'à Paris, quinze mille personnes par an, deux cent cinquante par semaine, quarante par jour verraient leur vie allongée de dix ans s'ils pouvaient jouir des richesses que la nature semble mettre à la disposition de tous, s'ils pouvaient profiter des avantages que les inventions de chaque jour ajoutent au patrimoine de l'Humanité et des progrès que l'art de prévenir les maladies et de les guérir a fait depuis un siècle.

Contre une pareille boucherie, tous les moyens de lutte ne sont-ils pas légitimes ? Et si une riposte à un policier ou à un politicien peut hâter l'avènement d'un nouvel ordre social de huit jours, c'est toujours deux cent cinquante vies humaines de sauvées.

Pour qu'une violence puisse avoir de l'influence sur l'avenir, il suffit qu'elle accompagne un acte faisant ressortir la dignité humaine, affirmant l'équivalence des hommes, s'insurgeant contre la prétention d'un argousin à vous barrer la rue ou à traîner un de vos semblables au poste, répondant à l'insulte d'un contre-maître, rabaissant la morgue d'un patron.

De ce fait qu'elle épargne des existences d'hommes, la violence contre les personnes, l'effusion de sang trouve sa justification même.

---

Les attaques contre la propriété peuvent se faire de deux manières. Il ne s'agit que d'une simple reprise de possession par la collectivité de produits détournés par quelques individus ou bien il y a destruction de choses, d'immeubles le plus souvent.

Le pillage est la conséquence directe de nos théories d'expropriation. Il se légitime du fait même que l'on nie la propriété individuelle. C'est le genre de violence que préconisent surtout les anarchistes.

Aujourd'hui cette idée devient populaire et entre dans le sang des révolutionnaires, et il est probable qu'à la prochaine Révolution, on n'affichera plus le fameux « Mort aux voleurs » devant les richesses sociales.

Le seul regret qu'on puisse avoir à propos du pillage, c'est que jusqu'à présent, il n'ait pas pu être suivi de distribution.

Le jour où un grand magasin d'habillement ou d'alimentation pourra être transporté dans les faubourgs pour être réparti et se trouvera subitement disséminé dans dix mille, vingt mille ménages, une grande lumière se fera dans beaucoup de cerveaux, les bienfaits de la Révolution deviendront palpables avant même qu'elle ait eu lieu et le gouvernement sera bien malade.

C'est un point sur lequel les anarchistes doivent porter leur attention.

Plus on entrera dans cette voie de l'expropriation violente, plus la Révolution sera proche, plus elle sera efficace et moins elle sera sanglante.

Et c'est là la justification absolue de la violence : *Plus la Révolution sera violente, moins elle sera sanglante.*

C'est ce que nous démontrerons.

# Aux Indifférents !

Quand on leur parle d'anarchie ; « Il faudrait changer l'homme : disent les uns ; il y aura toujours des abus : disent les autres ; plus cela change, plus c'est la même chose : ajoute celui-ci ; il n'y a rien à faire ; c'est de l'utopie, belle comme idée ; mais une utopie irréalisable : prétexte celui-là !... »

Et tous en chœur ; sans se rendre compte ni de l'Idée anarchiste, ni de l'air putride qui les empoisonne, — comme des vers, dans une fosse à vidanges, ils continuent à grouiller, indifférents au fumier, sans chercher un seul instant la perle qui y est cachée et le reflet lumineux brille cependant à leurs yeux !

Chers compagnons de voyage, dans cette vallée de larmes !... — pourquoi ne pas enfin jeter un regard sur la vérité de la voûte ?...

Etes-vous réellement satisfaits ? eh bien alors, n'empêchez pas au moins ceux qui ne le sont point, de se plaindre et de chercher à le devenir !...

Ici, vous arguez de suite, — comme si cela vous était une excuse —; que l'homme n'est jamais satisfait et que quoiqu'on fera, il ne le sera jamais !...

Conclusion : — Vous n'êtes pas satisfaits vous-mêmes ! — sinon vous ne seriez pas des hommes !... — Dès lors, pourquoi votre indifférence ? — Oui, l'homme ne sera jamais satisfait, et ce ne sont pas les anarchistes qui se privent de le dire, de le démontrer, de le proclamer bien haut !... Oui, messieurs les satisfaits, sans l'être, c'est précisément parce que l'homme n'est jamais satisfait, que tout d'abord, il y a lieu pour lui de l'être moins que vous qui faites semblant et ne l'êtes pas, alors qu'il assiste au défilé des ordures sociales, passant depuis des siècles — grâce à vous, peut-être !... — sans changer de forme, mais de plus en plus puantes, sous son nez !...

Entre autres : — Exploitation de l'homme par l'homme, sous toutes les formes, établissant entre les hommes ces deux catégories : — pauvres et riches ; travailleurs (bêtes de somme) et oisifs : misère affreuse et luxe monstrueux : putréfaction pour tous, aussi bien morale que physique — car les délices de Capoue détruisent aussi bien et peut-être plus sûrement les armées, que les privations, les épidémies, la misère et la lutte !...

La lutte, messieurs de l'indifférence, — pour ne pas dire autre chose — est âpre contre les prud'hommes qui prêchent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes !... Mais prenez garde à la torpeur !... Les Vêpres siciliennes sont dans l'Histoire !...

Et puis, vous n'y pensez pas ! — En admettant que l'exploité consente même à tomber si bas, en ce siècle, que l'esclavage ancien renaisse, il n'aura qu'à partager votre indifférence — le prolétaire, — au point même de se laisser mourir de faim, pour que vous, — les indifférents, — n'ayez pas longtemps à attendre le même sort !... auquel cas nous ne dirons pas que vous êtes des monstres, mais des brutes de la pire espèce !...

Quoi ! la solidarité des intérêts, les grandes exploitations, les grandes compagnies, vous détruisent journellement un à un — intérêts individuels ! — Et vous resterez indifférents à ce mouvement essentiellement socialiste qui vous étreint dans une étreinte mortelle ? Avouez que vous êtes de fameux niais, messieurs !

Ne sentez-vous pas, tas de ladres, que ce n'est pas l'ouvrier anarchiste qui en veut à vos intérêts individuels, mais bien ces grandes associations de capitaux, accaparant industrie, commerce, agriculture ; vous laissant la faillite à courte échéance, en perspective ; vous faisant par l'outillage perfectionné, une concurrence insoutenable, sous peine d'être inférieurs en misère à l'ouvrier que vous employez ?...

Continuez ; mais en vérité, je vous le dis, vous ne vous vautrerez pas longtemps dans votre indifférence !... La lutte pour la vie est là pour vous en empêcher, et prenez garde aux sans-culottes !...

Ils se sont aperçu, et ils ont compris que ce sont les satisfaits qui les oppriment le plus et prolongent leur misère en retardant l'évolution !...

Que voulez-vous donc ? — Vivre de votre travail, ou du travail des autres ?

Dans le premier cas, tas d'indifférents, l'association capitaliste est prête à vous dévorer à courte échéance !...

Dans le second, classés désormais parmi les défenseurs de l'Ordre, les exploiteurs, ne vous faites pas illusion, les exploités sont prêts à vous dynamiter comme les autres !...

Resterez-vous longtemps encore dans cette indifférence ?

Allons donc, un peu de courage, et mettez-vous dans les rangs de la Révolution !...

---

Sont-ce les anarchistes qui mènent les grèves qui surgissent les unes après les autres ? Nul ne peut le dire sincèrement, mais pourtant combien leur action y est profonde, quel progrès a fait leur théorie ! Combien une telle constatation est réjouissante et que ne peut-on espérer des mouvements qui suivront.

Les jeunes bataillons surgissent de partout, inconnus aux vieux anarchistes ; mais s'ils ne possèdent pas encore toute la théorie qui amène la continuité dans l'action, comme ils ont d'ardeur et comme ils ont la pratique révolutionnaire. — A Paris comme, à Amiens, les anarchistes sont la minorité, ils ne sont pas les chefs, mais la masse les devance sur leur propre terrain.

* * *

Est-ce aussi une conséquence des théories anarchistes que ce jugement du tribunal de la grève qui ayant deux renégats devant lui, les condamne à s'embrasser.

Si l'Anarchie pénètre dans les détails, le Collectivisme est mort.

* * *

Il est assez amusant que ce soit sous le premier ministère radical que se fasse la première tentative de grève générale. Peut-être le sort réserve-t-il à Clémenceau de présider aux destinées de la France lors du grand branle-bas. Notons en passant comme les gouvernements travaillent ex-mêmes à la marche des émeutes. Peut-on rêver mieux à ce sujet que la permission donnée officiellement aux grévistes par le préfet de police de briser les outils des non-grévistes, permission retirée du reste aussitôt, mieux que la fermeture de la Bourse du Travail, que les ordres féroces donnés à la police, que les condamnations de plusieurs centaines de grévistes. Un mois de prison et on est beaucoup plus décidé à bien marcher à la première émeute.

* * *

Si le mouvement actuel ne devait pas servir à autre chose, il aurait déjà son utilité suffisante en ce qu'il nous a débarrassé du conseil

municipal de Paris et qu'il a enterré les possibilistes, déjà mis aux portes du tombeau par l'alliance avec les radicaux. Ils ont cru devoir les abandonner pour tâcher de rattraper les parisiens. Peine perdue, les voilà entre deux selles, ce n'est pas nous qui les ramasserons.

* * *

Les affaires vont mal, cela veut dire que les riches ne savent plus quoi faire de leur argent. Un établissement financier demandait quinze millions pour prêter aux colons algériens. On lui a offert *un milliard*, et à Paris, on meurt de misère.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Les groupes anarchistes du XX[e] avait organisé, le jeudi 9 août, un meeting public, salle du Commerce, ayant pour ordre du jour : La Grève générale et les assommades policières.

Dès 8 heures, une foule énorme, attendait l'ouverture de la salle qui dans un clin d'œil fut bondée de monde.

Tous les orateurs furent unanimes à prêcher la Grève générale, la solidarité et la nécessité de la Révolution sociale, engageant ainsi tous les travailleurs à la résistance, à opposer la force à la force, en frappant surtout à la tête.

Des applaudissements ont souligné les passages les plus énergiques des discours.

En somme, bonne soirée pour l'Anarchie, qui apparaît à la foule sous son véritable aspect, c'est-à-dire dégagée de toutes *compromissions* avec les escamoteurs de Révolutions.

* * *

La semaine qui vient de s'écouler a été fertile en résultats. La grève des terrassiers qui semblait prête à prendre fin a repris avec une intensité qu'elle n'avait pas au début ; la corporation des menuisiers, dans laquelle d'excellentes idées prédominent, a décidé à la suite d'une réunion, tenue le dimanche 12 août, de faire grève ; mais ne voulant pas, et avec raison, localiser cette grève dans un mouvement purement corporatif, les menuisiers se sont joints aux terrassiers et propagent activement les idées d'une grève générale, qui pourrait bien avoir lieu avant longtemps quoiqu'en dise la presse bourgeoise qui, dans ses articles, sert d'auxiliaire à la police, on se croirait revenu au mois de Juin 71 ; nous espérons bien que le résultat ne sera pas ce que ces reptiles désirent.

Chaque jour des réunions ont lieu et le mouvement va grandissant.

Plusieurs de nos camarades et des plus énergiques, ont été arrêtés au début de la grève des menuisiers, c'est la guerre avec toutes ses conséquences, que nos amis se pénètrent bien de cette idée : il faut supprimer ou être supprimé ; leur choix ne peut être douteux.

* * *

Vienne, 11 août 1838.

Compagnons,

Nous vous prions d'insérer dans votre prochain numéro, les résolutions suivantes :

Les Travailleurs de Vienne (Isère), dans une grande réunion publique, tenue le 11 août, salle du théâtre de cette ville, ont accepté les résolutions suivantes :

Nous, ouvriers de Vienne, adressons aux grévistes de Paris, d'Amiens et des autres localités en grèves, nos plus sincères félicitations pour leur conduite digne et correcte.

Nos sympathies leur sont acquises, et nous nous déclarons hautement responsables de tous les actes qu'ils ont accomplis dans le passé ou qu'ils peuvent accomplir dans l'avenir ; en tant que ces actes auront pour caractère, la révolte contre l'Etat, et pour but l'expropriation des exploiteurs du peuple.

Nous leur crions : Courage, Travailleurs, continuez la bataille et vive la grève !

## Belgique

Morlanwelz. — Deux grands meetings ont été organisés le dimanche 5 août, par le groupe d'études sociales l'*Avant-Garde révolutionnaire*, à Morlanwelz et à la Hestre.

A Morlanwelz, le compagnon Pintelon a parlé sur l'organisation révolutionnaire, et le compagnon Wysman a développé les théories anarchistes, ils ont été écoutés et applaudis à plusieurs reprises, malgré les pandores qui peuplaient la salle. Je crois que le groupe va encore recevoir l'adhésion de plusieurs nouveaux compagnons. Après le meeting, nous sommes partis pour la Hestre en chantant des chants révolutionnaires.

La Hestre est une citadelle du Parti ouvrier belge, laquelle a déjà été emportée par le parti socialiste-républicain, mais je suis sûr que nous y avons fait beaucoup d'adeptes à nos idées. Le compagnon Pintelon y a parlé de l'organisation révolutionnaire et a démontré les défauts du parlementarisme.

Le compagnon Bergé y a démontré l'inutilité du suffrage universel et l'impuissance des députés aux Parlements pour faire les réformes qu'ils préconisent avant leur élection.

Le compagnon Wysman y a traité de l'Anarchie et s'est étendu sur les maux dont souffre la société par la rapacité bourgeoise et sur la nécessité d'une Révolution pour rétablir l'égalité humaine ; nos amis ont été applaudis continuellement. Un incident s'est produit au commencement du discours du compagnon Wysman ; un compagnon crie : ouvrez l'œil, les mouchards ; il disait cela pour les gendarmes qui étaient dans la salle.

Le compagnon Wysman a répondu qu'il ne fallait pas mépriser les gendarmes, mais qu'il fallait les prendre en pitié, qu'ils faisaient un métier bien ignoble, pour gagner le morceau de pain que la société leur donnait.

Un socialiste-collectiviste a cherché à contredire nos amis, il a voulu démontrer que le suffrage universel était un outil entre les mains des prolétaires et que, en Belgique, si on pouvait arriver à la République, ce serait encore une étape faite pour le prolétariat.

Les compagnons Bergé et Wysman ont réfuté ses arguments par plusieurs autres plus convaincants, en démontrant que ce n'est plus par étape que l'on doit marcher, mais qu'il faut aller droit au but et que ce but, c'était l'émancipation humaine ; quant au suffrage universel, au lieu d'être un outil entre les mains des prolétaires, c'était plutôt un moyen d'asservissement ; nos amis furent applaudis frénétiquement.

Un groupe va se constituer immédiatement, et je crois que nos amis pourraient bien commencer une campagne de meetings sans discontinuer, car le terrain est bien préparé dans le Centre pour dégager des révolutionnaires.

En somme, bonne journée pour la propagande, et qui, certainement, portera ses fruits ; et j'espère que le jour du branle bas, le Centre ne restera pas en arrière.

Vive l'Anarchie ! vive la Révolution Sociale !

* * *

Verviers. — Les spirites réunis chez P. Viz, café de l'Alliance fraternelle Font-des-Loups, ayant aperçu un de nos amis, qui est toujours disposé, par des démonstrations et un raisonnement bien net à faire ressortir le côté ridicule de leurs croyances surnaturelles ; les membres de la séance, tenant sans doute, à conserver tout leur crédit auprès des pauvres crédules, déclarèrent après la séance, au concierge, que par le medium ils avaient reçu une communication, interdisant jusqu'à nouvel ordre l'entrée en séance aux étrangers.

Un témoin oculaire.

## Algérie

OU EST LE VOLEUR ?

Dernièrement, un berger arabe, grimpant dans les rochers, découvre un trésor dans un trou, et au risque de se casser cent fois le cou, le descend et le distribue dans son village.

La chose arrive aux oreilles de l'administrateur, la justice s'émeut, la gendarmerie se met en route et arrête d'abord le jeune berger, puis tous les hommes de la tribu soupçonnés d'avoir touché à l'argent. Que de financiers gagnent plus avec moins de danger.

## Roumanie

Le préfet de Zurja ayant ordonné la fermeture des cimetières pour empêcher des prières publiques sur les tombes des personnes tuées pendant le dernier mouvement agraire, de graves désordres ont éclaté dans la ville.

Huit cents femmes ont assiégé la préfecture et, après y avoir pénétré, *elles ont tué le préfet*. Le gouvernement central a envoyé des troupes pour rétablir l'ordre et arrêter les instigateurs et les chefs de cette révolte.

# BIBLIOGRAPHIE

Les camarades de Turin vont rééditer *Fra Contadini*. Les camarades qui connaissent l'italien, et qui voudraient se procurer cette intéressante brochure, peuvent adresser leurs demandes au compagnon Coppo Francesco, via Mazzini, 34, à Turin.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Chaux-de-Fonds, 12 août.

Cher compagnon,

Les anarchistes de la Chaux-de-Fonds annoncent aux camarades la formation d'un groupe d'action et de propagande sous la dénomination de *La Liberté*.

L'union plus compacte de nos forces anarchistes, et des hommes de principes et de sentiment humanitaire, amènera, nous osons l'espérer, un réveil dans la classe des exploités de notre localité et de l'indifférence sortira, nécessairement, l'action individuelle, basée sur la pratique de la solidarité.

Nous rappelons, en outre, l'existence de notre bibliothèque, et nous réclamons des groupes et camarades, leur concours généreux, par l'envoi, s'ils peuvent le faire, de livres, brochures et journaux.

Adresser les correspondances au compagnon Friedelance, rue du Progrès, 14.

Pour la bibliothèque, au compagnon Paul Janner, rue de l'Industrie, 17.

Recevez notre salut révolutionnaire.

Le groupe *La Liberté*.

# VARIÉTÉS

## LE GOUVERNEMENT (1)

(*Troisième dialogue*)

L'anarc. — Tu l'as dit. Oui, tous ils « sont dans le monde moral ce que sont les monstres dans le monde physique. »

Tiens, écoute ce fait historique qui les peint tous d'un trait. En 1830 — alors qu'il n'était qu'un simple journaliste aspirant au pouvoir — Thiers disait, dans une proclamation aux Parisiens : « Charles X ne peut plus rentrer dans Paris, il a fait couler le sang du peuple », or, arrivé au pouvoir, Thiers a montré — rue Transnonnain et dans la Semaine sanglante — comment l'homme d'Etat pratique les théories du simple citoyen. Et Thiers, ne l'oublions pas, sortait de la classe ouvrière.

Le soc. — Ah ! j'ignorais et cette proclamation et l'origine du monstre, mais tous ne sont pas, heureusement, taillés sur ce modèle, il y a de nombreuses exceptions.

L'anarc. — Non, il n'y en a pas ! Laisse-moi te citer, à ce sujet, un exemple péremptoire. Tu as connu Cabet ? Certes, cet homme était honnête autant qu'on peut l'être. En dévouement, en désintéressement et en générosité, nul ne l'eut surpassé. Mais il était partisan de l'autorité avant tout. Quand il partit, pour fonder son Icarie, il emmena avec lui, toute une pléiade de citoyens intelligents, braves et dévoués. Il les conduisait dans un pays neuf, où l'on pouvait — selon sa propre expression — *tailler en plein drap*.

Deux voies s'offraient à lui : la voie libertaire et la voie autoritaire. La première s'imposait pour ainsi dire, d'elle-même, eu égard au milieu si favorable et avec de pareils compagnons ! Cabet prit l'autre. Tu sais où ça l'a conduit, lui et son entreprise !

Le soc. — Pourtant. Ce n'était ni un coquin, ni un imbécile, tu viens de le dire toi-même !

L'anarc. — Oui, avant d'être chef d'Etat. Mais, Cabet, au pouvoir, en dût subir toute l'influence délétère. De là, la colère des Icariens ; on ne viole pas impunément les lois de la nature. Or, la nature a

(1) Voir le dernier numéro.

créé l'homme libre, et plus le milieu est favorable à la liberté, moins les citoyens sont disposés à supporter le joug. Cet exemple est-il assez concluant? Comprendras-tu enfin?

Le soc. — Je comprends bien ton dire, mais je ne vois pas l'Etat comme ça moi!

L'anarc. — Voyons, à quoi sert-il? Que fait-il? Le voit-on se préoccuper en quoi que ce soit, des intérêts, du bien-être ou du mal-être des citoyens? Non, ça n'est pas dans ses attributions. Donc, puisqu'il ne peut rien faire pour nous, qu'avons-nous besoin de lui?

Le soc. — Je ne puis accepter cela. Pourquoi l'Etat ne pourrait-il rien faire pour le bien public, surtout si nous le considérons sorti des mains du peuple? car enfin, de nos jours, — même avec les pouvoirs absurdes que nous subissons — bien des réformes, et des améliorations ont été réalisées. C'est maigre, soit, mais ça existe et donne une idée de ce que pourrait un gouvernement populaire et bien intentionné!

L'anarc. — Tu ergotes, toujours sur des pointes d'aiguilles. Ces vessies, que tu prends pour des lanternes, les petites améliorations, ces réformes anodines qui, en réalité, n'améliorent rien du tout. Le pouvoir ne les concède jamais que contraint et forcé, et encore a-t-il soin de reprendre d'une main ce qu'il lâche de l'autre. — Ça se voit tous les jours — par exemple, dis-moi ce que le peuple a gagné à toutes nos Révolutions; et quelles améliorations elles lui ont apportées soit sous le rapport économique, soit sous le rapport politique. Il crève de faim, mais il a le droit de choisir ses maîtres! c'est-à dire, qu'à son abjection, on a joint l'ironie : on l'a proclamé souverain!!!

Le soc. — C'est vrai, je suis obligé d'en convenir. Mais, alors, que faire? Sommes-nous donc condamnés à constamment retomber de Charyde en Scylla?

L'anarc. — Non, non. L'Humanité ne s'arrête ni ne rétrograde jamais. Elle évolue sans cesse, et nous devons la suivre dans ses transformations successives, mais il faut abandonner la vieille routine, supprimer toute espèce d'élection, de délégation et d'autorité et nous bien pénétrer de cette vérité : que plébiscite ou veto populaire, suffrage universel ou restreint, ne sont, en réalité, que des tours d'escamotage. L'homme libre, conscient de ses intérêts comme de sa dignité, ne peut, sans s'amoindrir, participer à ces ridicules comédies, où se joue — toujours au profit des fripons — les destinées de tout un peuple!

Le soc. — Repousser toute espèce de vote! C'est encore une de vos hallucination. Le vote est la pierre angulaire de toutes sociétés, la solution obligée de toute question en litige. Dix personnes s'assemblent pour résoudre une question politique, sociale ou économique. Après discussion, qui les mettra d'accord? Le vote, naturellement. Donc, vous aurez beau dire et beau faire, quelque soit votre mode d'organisation, avec ou sans gouvernement — peut-être trouverez-vous un autre mode de votation — mais quoiqu'il en soit, il faudra en passer par là.

L'anarc — Oh! oui certes, j'en ai la conviction, un système de votation d'un genre tout nouveau, va bientôt surgir, et je puis t'assurer, qu'à celui-là, les anarchistes n'y manqueront pas; seulement les urnes et les bulletins seront autre chose que des boîtes en sapin et des carrés de papier. Et dans ce grand et terrible scrutin — qui n'aura garde d'être secret — pas ne sera besoin de compulser les listes ni de compter les voix. La majorité s'affirmera d'elle-même, et la minorité devra se soumettre ou être notre égale, ou être broyée. Telle sera son alternative!

Le soc. — Je comprends. Mais après le triomphe que ferez-vous?

L'anarc. — Nous prendrons tout simplement possession de la chose publique, comme les bourgeois l'ont fait en 89! Seulement, comme nous ne sommes pas des spoliateurs, nous autres, mais des justiciers, et comme la Liberté et la Justice sont, non le patrimoine exclusif de quelques-uns, mais des biens dont la jouissance est à tous. Nous tendrons une main fraternelle aux vaincus — nos ennemis de la veille — les convient à y participer avec nous. S'ils refusent, tant pis pour eux!

Le soc. — Et quand vous serez installés : comment vous arrangerez-vous? Qui dirigera les affaires générales ou publiques? Qui règlera les rapports d'intérêts entre les citoyens? car on ne peut laisser à des individualités isolées la direction de ces choses si compliquées et qui intéressent à un si haut point la généralité?

L'anarc. — D'abord, en anarchie les individus, tout en étant libres et indépendants les uns des autres, tout en ne se reconnaissant aucune autorité, ne seront pas isolés, comme tu l'entends. La propriété, les instruments de travail, les matières premières, tout ce qui enfin constitue le fond social, étant commun, appartenant à tous et à chacun. L'homme, libre dispensateur de sa destinée, sait, néanmoins, que sa destinée est intimement liée à celle de ses semblables. Or, ce lien ne peut être que la solidarité, — loi suprême du groupement économique, — l'isolement proprement dit, ne pourrait donc exister!

Le soc. — Si les groupements économiques tiennent lieu de tout, comment les classerez-vous?

L'anarc. — Ils se classeront tout naturellement, par le jeu régulier des besoins. Les citoyens, affranchis de tout antagonisme, de toute crainte du lendemain, et la nécessité du travail aidant, se rapprocheront, se grouperont par affinité et par intérêt!

Le soc. — Très bien. Mais ce n'est là qu'un côté de la question. Il n'y a pas que des rapports économiques ou d'intérêt entre les hommes. Nous avons les rapports civils, politiques et sociaux, et c'est ici que l'action administrative est nécessaire; l'Etat, dans ces conditions, c'est la force collective réunie en quelques-uns par la volonté de tous. C'est le pivot social, centralisateur, autour duquel gravitent et convergent tous les intérêts, toutes les aspirations en un mot, il est au corps social ce que le cœur est au corps humain. Il reçoit et répand la circulation et la vie!

(*A suivre.*)

## NOTES SUR LA VIE

### Naïveté

J'éprouve toujours quelque joie quand des journaux hostiles au gouvernement s'étonnent et s'indignent de ce qu'un homme parvenu au pouvoir, commet des actes qu'il flétrissait, lorsque lui-même appartenait à l'opposition. Cette joie est celle que donne le spectacle de la candeur.

Est-ce que les idées, les théories, les principes d'un individu ne changent pas avec sa position? Un tel, que vous avez connu célibataire, professait la plus large indulgence à l'égard des femmes infidèles : il les considère comme des criminelles dignes de la hart, depuis qu'il a contracté une légitime union.

X..., croupissait jadis dans une misère noire; il déblatérait volontier contre le capital et la propriété. Un héritage, inespéré, l'a du même coup rendu conservateur et millionnaire, et lui a inspiré une subite mais fougueuse horreur des démagogues.

Nichette a vécu longtemps sans préjugés; elle poussait alors la liberté de langage et d'allures jusqu'aux limites extrêmes. Elle a trouvé, sur son retour, un riche imbécile qui l'a épousée : c'est la femme la plus prude et la plus collet-monté qui soit au monde. Il ne faut pas dire devant elle un mot plus haut que l'autre.

L'ancien gouverné, devenu gouvernant, n'est plus du tout le même homme. Pourquoi voulez-vous qu'il continue à penser de même? Gouverné, il voulait briser l'arbitraire, parce que l'arbitraire le menaçait, parce que cette arme tranchante était suspendue sur sa tête; mais, gouvernant, c'est lui qui tient l'arme par la poignée, c'est lui qui la suspend sur la tête des autres. Comment ne lui semblerait-elle pas agréable et commode? Le contraire serait surprenant.

C'est pourquoi l'on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y a de la logique dans les doctrines anarchistes, qui, s'appuyant sur ce que les positions changent les hommes et que tous les gouvernants se ressemblent, ne veulent plus de gouvernants.

(*Intransigeant* du 4 août) GRAMONT.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 2,212.70
Muller 20 fr. — Bruxelles 9 fr. 50. — Clause 1 fr. — Gallais 1 fr. — Valence : Rudigoz père, Carré, Laurent, A. C., chacun 50 cent., Garni 1 fr., Millasson, Petit, Benoite, chacun 25 cent. — Bordeaux : liste n° 1, 1 fr 50; liste n° 2, 1 fr. 45, à valoir sur la liste n° 3, non rentrée 1 fr. 75. — Brest : par A. G. 5 fr. — Un commerçant de la rue Myrra 2 fr. — Par Leblond, sur le produit de la vente de chaussures que nous avions annoncée 24 fr. — Paris : L. et K. 2 fr.—R. à la Haye 25 cent —Mustapha : Tracol P., Tracol L., M. G., L. M., G. V., L. B., chacun 25 cent : en tout 1 fr. 50. — Liste par Leclercq 5 fr. 50. — B. de Maisons-Alfort 50 cent. — Persan-Beaumont : Vive les peuples, à bas les dirigeants 30 c. Un qui s'apprête à faire le coup de feu 15 cent., M. G. 20 cent., Une affamée 5 cent., Un anarcho qui regrette de ne pouvoir en mettre quatre 5 cent., Un Misérable de Persan 50 cent., Un autre Misérable de Persan 50 cent., Un voleur de la grande classe 25 cent., La dynamite est le remède 20 cent., Maugin révolutionnaire 50 cent., Humanité au profit de tous 50 cent.; en tout 3 fr 30. — X. Paris 25 cent. — Amiens, 2 listes par F. 8 fr. 10. — H. à Dison, versement mensuel 2 fr. 30. — Les « Déshérités Picards, de Fressenville 5 fr. — Londres : Saint-Martin 5 fr. 45, D. Lavache 65 cent., Isity 1 fr. 30, J. L. Raynaud 65 cent., P. H. Bachelier 65 cent., F. Montail 65 cent., Beer, 65 cent. — Vente de la brochure « Radical ou Anarchiste » 3 fr.

Total à ce jour 2,322.35

## PETITE CORRESPONDANCE

L. V. à Angers. — La brochure aux campagnes ayant été faite principalement à titre de propagande, le groupe éditeur demande tout simplement à ce qu'on l'aide à payer l'imprimeur, afin de pouvoir continuer. Envoyez donc ce que vous pourrez.

C. à Menerville. — Reçu 1 fr. L'abonnement est de 1 fr. 25.

N. B. à Bucarest. — Nous transmettons votre demande à la « Critique sociale. »

S. sur le trimard. — Avons inscrit les sommes comme vous l'avez indiqué.

A. à Louvain. — L. à Leucate. — M. à Armentières — F. à Mustapha. — M. H. à Fourchambault. — T. à Marseille. — B. à Saint-Victor-la-Coste. — F. à Nîmes. — R. à Argenton. — R. V. à Romans. — J. G. à Congenie. — R. J. à Avignon. — F. à Reims. — Reçu timbres et mandats.


## LA REVOLTE est en vente :

### A Avignon

Couplet, coiffeur, route de Marseille, en face des Rotondes.

### A Saint-Etienne

Kiosque de la Place Badouillère.
Place de l'Hôtel-de Ville (sud-ouest).
Place Marengo (sud-ouest).
Librairie de la rue de Lyon, 58.
Rue de la République, près la place Fourneyron

### A Marseille

MARIUS GAUCHON, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar, dans tous les kiosques et chez tous les marchands de journaux du centre.


## CONVOCATIONS

PARIS. — Salle Joubert, 66, rue d'Allemagne, GRANDE SOIRÉE FAMILIALE, à 8 h. 1/2, au profit de la Bibliothèque socialiste du XIX^e^ arrondissement, le samedi 25 août.

Expériences de *physique* et de *chimie*.
Conférence sur le *Mariage*.
Chansons et poésies.
Les familles des campagnons et citoyens sont spécialement invitées.

L'*Avant-Garde cosmopolite* et les anarchistes du XIV^e^ et du XV^e^ sont convoqués pour le samedi, 18, à 8 h. 1/2 du soir, salle Pécoul, 18, rue de Vanves.

Ordre du jour : Organisation d'une propagande dans ces deux arrondissements.

Le compagnon Lagarde est spécialement invité ainsi que tous les révolutionnaires, sans distinction d'école.

LEVALLOIS-PERRET. — Réunion du cercle communiste-anarchiste, le vendredi 12 août, à 8 h. 1/2, salle Mézerette, rue Gravel.

LYON. — Réunion générale tous les dimanches, de 11 heures à midi, au Comptoir du Zinc rustique, 78, cours Vitton.

PEASAN. — Tous les camarades sont priés d'être exacts à la réunion qui aura lieu le 19 août, au local convenu, à 4 heures du soir.

Ordre du jour : Question de propagande.

Une collecte sera faite au profit des victimes de la police.

Le groupe fait appel à tous les socialistes de la contrée. On s'inscrit à Asnières (Seine-et-Oise), chez le citoyen Mangin, à Persan; chez les compagnons Pitrois et Lelièvre; à Beaumont, chez Gros, 3, rue de l'Ecole.

BRUXELLES. — Groupe la *Liberté*, à La Colline, 18, rue de la Colline, le lundi 27, à 8 h. 1/2 précises du soir, causerie publique et contradictoire : *La prochaine Révolution*.

*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Première Année, N° 47 — 5 CENTIMES — Du 26 AOUT au 1er SEPTEMBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois. . . . . » 2 50
Trois mois. . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois. . . . . » 3 50
Trois mois. . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LE SALARIAT

Dans leurs plans de reconstruction de la société, les collectivistes commettent, à notre avis, une double erreur. Tout en parlant d'abolir le régime capitaliste, ils voudraient maintenir, néanmoins, deux institutions qui font le fond de ce régime : le gouvernement représentatif et le salariat.

Pour le gouvernement soi-disant représentatif, nous en avons souvent parlé. Il nous reste absolument incompréhensible, comment des hommes intelligents — et le parti collectiviste n'en manque pas plus que tout autre parti — peuvent rester partisans des parlements nationaux ou municipaux, après toutes les leçons que l'histoire nous a données à ce sujet, depuis trente à quarante années, soit en France, soit en Angleterre, en Allemagne, en Suisse ou aux Etats-Unis.

---

Tandis que de tous côtés nous voyons le régime parlementaire s'effondrer, et tandis que de tous côtés surgit la critique *des principes mêmes* du système — non plus seulement de ses applications, — comment se fait-il que des hommes intelligents, s'appellant socialistes-révolutionnaires, cherchent à maintenir ce système, déjà condamné à mourir ?

On sait que ce système fut élaboré par les bourgeois pour tenir tête à la royauté et, d'autre part, pour maintenir et accroître leur domination sur les travailleurs. Il est la forme, par excellence, du régime bourgeois, et l'on sait qu'en le préconisant, les bourgeois n'ont jamais cherché à voir la nation représentée — ils savent que c'est impossible ; ils ont cherché tout bonnement à opposer une digue à la royauté, sans donner la liberté au peuple. On voit, en outre, qu'à mesure que le peuple devient conscient de ses intérêts, le système ne peut plus fonctionner. Aussi, les démocrates de tout pays cherchent-ils, sans les trouver, des palliatifs, divers correctifs de système. On essaie le *referendum* et on trouve qu'il ne vaut rien ; on parle de représentation des minorités — autre utopie parlementaire ; on s'évertue à trouver l'introuvable : une délégation qui représente les millions d'intérêts variés de la nation ; mais on s'aperçoit bientôt qu'on fait fausse route et on prend confiance dans le gouvernement par délégation.

---

Il n'y a que les démocrates-socialistes et les collectivistes qui ne perdent pas cette confiance et qui cherchent à maintenir la soi-disant représentation nationale, et c'est ce que nous ne comprenons pas.

Si nos principes anarchistes ne leur conviennent pas, s'ils les trouvent inapplicables, au moins devraient-ils, ce nous semble, chercher à deviner quel autre système d'organisation pourrait bien correspondre à une société sans capitalistes ni propriétaires. Mais prendre le système des bourgeois, — système qui se meurt déjà, système vicieux, s'il en fut — et le préconiser avec quelques innocentes corrections, telles que le mandat impératif dont l'inutilité est déjà démontrée ; le préconiser pour une société qui aura fait sa révolution sociale — ceci nous paraît absolument incompréhensible, à moins que sous le nom de Révolution sociale, on préconise tout bonnement quelque replâtrage minime du régime bourgeois.

---

Il en est de même pour le salariat, car après avoir proclamé l'abolition de la propriété privée, des instruments de travail, comment peut-on préconiser, sous une forme ou sous une autre, le maintien du salariat ? Et c'est bien, cependant, ce que font les collectivistes lorsqu'ils nous préconisent les *bons de travail*.

Quand les socialistes anglais du commencement de ce siècle prêchaient les bons de travail, cela se comprenait. Ils cherchaient tout bonnement à mettre d'accord le Capital et le Travail. Ils abhorraient l'idée de toucher violemment à la propriété des capitalistes. Ils étaient si peu révolutionnaires qu'ils étaient prêts à se soumettre jusqu'au régime impérial, pourvu que ce régime favorisât leurs sociétés de coopération. Au fond, ils n'étaient que des bourgeois charitables et c'est pourquoi — Engels nous le dit dans sa préface au manifeste communiste de 1848 — à cette époque les socialistes étaient des bourgeois, tandis que les travailleurs avancés étaient communistes.

Si, plus tard, Proudhon a repris cette idée, cela se comprend encore. Dans son système mutuelliste, que cherchait-il, sinon de rendre le Capital moins offensif, malgré le maintien de la propriété individuelle, qu'il détestait au fond de son cœur, mais qu'il croyait nécessaire comme garantie de l'individu contre l'Etat ?

Que des économistes plus ou moins bourgeois admettent aussi les bons de travail, cela se comprend toujours.

Il leur importe peu que le travailleur soit payé en bons de travail ou en monnaie frappée à l'effigie de la République ou de l'Empire. Ils tiennent à sauver dans la débâcle prochaine la propriété individuelle des maisons habitées, du sol, des usines, ou du moins des maisons habitées et du Capital. Et pour maintenir cette propriété, les bons de travail peuvent faire leur affaire.

Pourvu que le bon de travail puisse être échangé contre des bijoux et des voitures, le propriétaire de la maison l'acceptera volontiers comme prix de loyer de sa maison.

Faut que la maison habitée, le champ et l'usine appartiennent à un bourgeois, force est de payer ce bourgeois d'une façon quelconque pour le décider à vous permettre de travailler dans son champ ou dans son usine, ou de loger dans sa maison. Force est de salarier le travailleur, de le payer pour son travail, soit en or, soit en papier-monnaie, soit en bons de travail échangeables contre toute sorte de commodités.

Mais comment peut-on préconiser une des formes du salariat, si on admet que la maison, le champ et l'usine ne sont pas propriété privée ?

---

Que représentera le bon de travail ? L'évaluation d'un service rendu à la société ? Mais les services ne s'évaluent ni en monnaie, ni en heures de travail ! — Ou bien représentera-t-il la présence durant un certain nombre d'heures dans un atelier, lors même que Jean aura fait marcher quatre métiers à vapeur, tandis que Pierre en aura fait marcher deux ? Mais alors les travailleurs eux-mêmes n'en voudront pas !

C'est ce que nous allons examiner de plus près dans un prochain numéro.

## LA VIOLENCE

II

Nous disions que plus la Révolution serait violente, plus elle serait efficace et moins elle serait sanglante.

En effet, deux voies se présentent aux révolutionnaires. Suivant qu'ils adopteront l'une ou l'autre, la secousse donnée à cette société sera féconde ou sera presqu'aussi inutile que celles qui ont déjà eu lieu.

Jusqu'à maintenant, le peuple soulevé s'en est pris à ceux qui le gouvernaient. Victorieux, il a renversé le pouvoir et a fait appel à de nouveaux hommes. Presque toujours, il s'est contenté de cette substitution. « La cause de la mauvaise marche des affaires réside, disait-on, dans la perversité des gouvernants, prenons ceux-ci, ils sont honnêtes et tout ira bien ». Pour assurer un pareil changement, la violence est inutile, on se bat dans les rues pendant trois jours et on rentre chez soi. Quand la période révolutionnaire a été plus longue, cette idée de rendre les gouvernants responsables des misères du peuple a amené à faire une grande consommation d'hommes. On se débarrasse de ceux qui ont fait votre malheur et si on peut, on les punit. Si le nouveau régime est populaire, il est intolérant et on a la Révolution anglaise ou la Terreur.

Aujourd'hui, c'est encore la doctrine révolutionnaire autoritaire, celle de la dictature et poursuivie logiquement, elle réclame l'installation de la guillotine sur la place publique et la suppression de cent mille têtes de bourgeois et de curés. A vraie dire, elle est peu professée dans ses conséquences, mais ses principes encombrent encore une quantité énorme de cervelles.

* * *

Les anarchistes sont seuls à proclamer l'idée contraire. Les hommes sont ce que les situations les font. Au pouvoir peu d'honnêteté qui tienne. Pourquoi donc en vouloir à ceux qu'on renverse ? Le but de la Révolution n'est pas de changer de gouvernants, mais de briser le vieux moule de la société, de mettre l'individu en dehors de la sphère actuelle, de provoquer des si-

tuations neuves forçant l'homme à se créer des voies nouvelles. Cela ne peut se faire que violemment.

Il ne s'agit pas, par exemple, de faire comprendre aux trente-six millions d'habitants de la France que l'argent n'est pas utile à l'existence. Dix siècles de propagande n'y suffiraient pas, un décret non plus. Par le pillage des banques, par l'anéantissement des Grands-Livres et billets de banque, par l'anéantissement des métaux précieux, il faut enlever tout intérêt à la valeur d'échange, il faut mettre chacun en face de ce nouveau problème, vivre sans argent. — Evidemment le désarroi sera grand, la Révolution durera longtemps, mais la société qui en sortira sera autrement bâtie que celle d'aujourd'hui.

Autre exemple : on admet que chaque famille doit être et pourrait être bien logée ; les autoritaires ont probablement un décret tout prêt à ce sujet, mais ce n'est que la violence qui peut réellement amener la solution. Les anarchistes disent qu'il faut, au jour propice, s'emparer des logements vides, des bâtiments construits pour les administrations publiques ou particulières, des palais mal utilisés, y transporter les familles habitant les taudis que nous connaissons et mettre le feu à ces masures. C'est là la seule amélioration possible pour la cité Jeanne d'Arc, la cité Coignet et tant d'autres foyers d'épidémie à Paris et aux environs.

C'est l'audace dans la conception, la violence dans l'exécution qui mènent au but, la violence systématique contre les personnes ne ferait pas avancer la question d'un pas. Ainsi la bureaucratie, la paperassie périront par la suppression des bureaux, des ronds de cuir et des registres, non par l'exécution des bureaucrates. Privé de ses manches de lustrine, rentré chez lui un employé devient un homme et il est rendu accessible à tous les bons sentiments. Le bureau, garni de ses accessoires, au contraire, ne reste pas longtemps vide. Rapidement, un malin vient s'y faufiler.

Nous disions que la violence systématique contre les personnes ne servirait à rien, mais il est inévitable que dans la lutte plus d'un exploiteur perde la vie. Il arrivera que le pillage d'un magasin et la destruction d'un taudis seront accompagnés de la disparition du patron ou du vautour défendant « son bien ».

C'est logique. Ils ont accumulé tant de haines sur leur être que pendant les jours de la Révolution, la vie des Rothschild, des Chagot, des Clément et des Floquet ne vaudra pas cher. Mais on sait combien le peuple vainqueur est peu sanguinaire ; ainsi en 71, la seule vengeance qu'il ait tirée du siège de Paris, c'est l'exécution des deux généraux Clément Thomas et Lecomte. Du reste, cela a peu d'importance, et cela rentre dans ce que nous disions dans notre premier article sur les effusions utiles de sang. On ne trouvera parmi les anarchistes, ni juges, ni bourreau ; le châtiment qu'ils infligeront à nos exploiteurs de maintenant, sera de les faire assister à leur inutilité et de se voir forcés de se remuer pour vivre.

* * *

N'a-t-on pas dit que prêcher les moyens violents pour arriver à la Révolution, c'est faire application du précepte tant reproché aux Jésuites : La fin justifie les moyens. Non, le but à atteindre ne justifie pas *tous* les moyens. Nous n'admettons pas comme moyens révolutionnaires, ceux qui sont basés sur l'emploi du mensonge, de la bassesse, de la sournoiserie, en un mot ceux qui reposent sur des traits de caractères qui nous répugnent chez tout homme, allié ou adversaire. Celui qui conte une blague à un argousin qu'il méprise ou à un patron qu'il déteste s'abaisse devant lui. Chaque jour pour vivre, nous employons tous ces moyens, plus ou moins, sans effort ou péniblement, suivant notre nature. Mais en ceci nous ne faisons pas acte révolutionnaire et personne ne s'y trompe. Duval dévalisant la maison de madame Lemaire, Gallo tirant sur les boursicotiers, Deruiter tuant son patron, Masson frappant l'autre jour à Calais le commissaire qui veut l'arrêter, ont fait œuvre révolutionnaire. Personne ne les a accusés de perfidie. Ils ont agi loyalement envers tout le monde. Les moyens qu'ils ont employés n'ont pas besoin d'être justifiés.

Nous avons montré la légitimité de la violence, sa nécessité si on veut aboutir. Nous avons montré que par essence, elle différait de l'effusion du sang. Plus un révolutionnaire sera anarchiste, plus il sera violent dans ses moyens d'action, moins il sera sanguinaire. Il frappera l'ennemi de stupeur et le fera fuir, au lieu de le massacrer. Il ne laissera subsister volontairement aucun coin où puisse plus tard s'implanter une nouvelle exploitation (on en oubliera toujours assez). Il fera faire peau neuve à l'Humanité. Il ne limitera pas la période révolutionnaire à un renversement de pouvoir, à une prise de possession des ateliers et instruments de travail, il luttera jusqu'au bout, essayant de faire passer immédiatement la société à la phase anarchiste, n'admettant pas à priori que l'étape du collectivisme soit nécessaire.

En attendant, il faut apprendre à oser et à ce point de vue la période révolutionnaire est déjà ouverte.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Calais. — A la suite d'une réunion où l'ordre du jour était la Grève générale, et après des discours de plusieurs camarades, il fut décidé de se réunir le lendemain, place de l'Egalité, à 9 heures du matin.

A l'heure dite, la foule se massait et vers 9 heures et demie, Sauvage et quelques camarades, suivis d'une vingtaine de manifestants, se rendaient sur les travaux du port et entraînaient une bonne partie des ouvriers terrassiers, etc.

Le commissaire de la gare maritime, ayant voulu intervenir et arrêter Sauvage, reçut, on ne sait d'où, un coup de pierre qui lui fit une balafre au visage, et dut le laisser aller.

Puis, les manifestants, dont le nombre était considérablement grossi, revinrent dans la grande rue, rue Lafayette, où diverses collisions avec la police se produisirent.

Cela dura environ jusqu'à minuit.

Une vingtaine d'arrestations furent faites, mais cinq seulement furent maintenues. Ces cinq ouvriers ont été condamnés hier, le premier à 10 mois de prison, le second à 8 mois, le troisième à 6 mois, le quatrième à 4 mois et le cinquième à 1 mois.

Quant aux compagnons Masson et Sauvage, un mandat d'amener a été lancé contre eux.

Ils sont accusés de vol, pillage, provocation au vol et au pillage, etc.

Nous croyons qu'à présent ils sont en sûreté.

* * *

Marseille. — Dans réunion tenue le 15 août, au groupe des Catalans, l'ordre du jour suivant a été approuvé :

Considérant que l'exploitation du Monopole bourgeois est cause de la misère qui envahit la classe travailleuse du monde entier,

Le groupe proteste énergiquement contre la dite exploitation, et se rend solidaire avec ses frères de Paris en les encourageant à résister contre les attaques des bourgeois.

* * *

Lyon. — Le comp. Peudeux, qui frappa d'un coup-de-poing américain un sergot à la sortie d'une réunion à la salle de la Boule-d'Or, a comparu mardi devant le tribunal correctionnel présidé par M. Chivot.

Peudeux a été condamné à huit mois de prison et 16 francs d'amende pour coups et blessures et port d'arme prohibée.

* * *

Vienne. — Nous venons de former un nouveau groupe dans notre localité et nous nous déclarons indépendants.

Considérant que l'autonomie individuelle des anarchistes doit se manifester jusque dans les groupements, nous croyons que chacun doit avoir sa place pour y dépenser son activité : *la besogne* sera donc partagée entre tous les amis qui forment ce groupe.

Notre but, nous n'avons pas besoin de le dire : la Révolution sociale, et nos moyens d'y arriver la propagation des idées anarchistes par la parole, les journaux et les brochures.

Croyant qu'il est du devoir de tous les groupes de correspondre entre-eux, nous nous mettrons en rapport avec tous les groupes existants, et nous prions les amis qui voudraient nous écrire, d'adresser les correspondances aux adresses suivantes :

Pour Paris et le Nord : au comp. A. Orcelin, rue Saint-Martin 1 ;

Ouest et Etranger : au comp. F. Davoine, au Maupas ;

Pour la région de l'Est : au comp. F. Craponne, chez Zordan, rue Cuvière, 7 ;

Et pour le Midi : au comp. J.-B. Lanterne, à la Librairie Moderne, rue Saint-Martin, 7.

Vive la Sociale !

*Les Insoumis,*

Groupe anarchiste indépendant.

* * *

Salon. — Samedi dernier, le comp. Tressaud, assisté du citoyen Gras : tous deux membres de l'Union révolutionnaire de Marseille, sont venus donner une conférence sur le programme des révolutionnaires et sur la Question sociale.

Devant un auditoire d'environ deux cents personnes, ils ont passé en revue tout ce qui a trait au développement de la classe ouvrière, démontrant avec un réel talent les souffrances des exploités, et les jouissances de la classe bourgeoise, disant avec raison, qu'il ne fallait pas que celui qui ne travaille pas, c'est-à-dire le bourgeois, les fainéants bourgeois en un mot, regorgent de tout, alors que le travailleur n'a pas seulement le nécessaire.

Les deux conférenciers ont été très applaudis, surtout les phrases qui avaient traits aux bons députés, où ils démontraient que les travailleurs n'avaient rien à attendre du parlementarisme.

Terminons en disant, à cette occasion, que notre maire radical nous a refusé une salle appartenant à la commune où ont lieu habituellement les réunions ; il ne l'avait pas refusée au sieur Pelletan.

Dans sa dernière séance, le conseil municipal, sur la proposition du citoyen Toussaint a voté deux cents francs en faveur des grévistes.

* * *

Roubaix. — Les camarades de cette localité, aidés des camarades de Lille, Armentières, etc., ont, à l'occasion des élections, publié deux manifestes, exposant les motifs pourquoi les anarchistes s'abstiennent de prendre part à la comédie électorale. Le manque de place nous empêche de reproduire ces deux intéressants placards.

## Belgique

Verviers. — Mercredi, 15 août, une conférence publique était organisée par la Jeune-Garde socialiste, avec le concours des citoyens Thonar de Huy et Anseele, de Gand, et avait pour ordre du jour :

1° Les Syndicats professionnels ; 2° Le rôle des Jeunes-Gardes.

Thonar parle le premier et récite sa prière à l'association, puis parle de la Grève générale avortée. Dans une réunion à Lize-Seraing, dit-il, la grève est votée à l'unanimité, il s'y rallie, mais reste deux jours dans le bassin pour tâcher d'enrayer le mouvement. Oh ! coquin.

Anseele, fait une entrée à coup de grosse caisse pour mieux empoigner son public. Pour lui, prêcher la révolte est un crime. Laissez l'exploiteur tranquille, mais associez-vous, syndiquez-vous et vous arriverez à faire concurrence à vos exploiteurs, puisque vous arriverez à monopoliser les richesses produites par vous, formez des caisses de résistance, et tous ceux qui ne voudrons pas en faire partie, vous les appelerez des lâches, des imbéciles et vous agirez en conséquence envers eux.

Pour lui, la liberté c'est beau, mais le peuple est trop ignorant pour en goûter. Il y a, dit-il, trois manières de se tirer d'affaire : 1° Le suicide en masse des travailleurs ; 2° La révolte ; 3° L'association.

Le suicide, jusqu'à présent, aucun peuple ne l'a fait et ne croit pas qu'il le fera.

La révolte, il n'y faut pas penser, le peuple n'a pas d'armes et il serait vaincu et deviendrait encore plus malheureux. Il n'y a que l'association.

Voilà les pilules à vendre, il ne s'agit plus que de les faire avaler aux travailleurs.

Oh ! Saint-Anseele, roi des Flandres, ne croyez pas rattrapper sur le terrain des syndicats professionnels votre popularité perdue dans la campagne que vous fîtes sur le suffrage universel.

Après tout, le peuple vous connaît tous, il sait que vous êtes des lâcheurs, que votre ambition du pouvoir n'a pas de bornes, que les caisses qu'ils voudraient emplir se videraient trop facilement.

Ecoutez plutôt l'autorité de sa majesté Anseele :

Le groupe d'études sociales d'Ougrée, ayant fait imprimer des chansons socialistes-révolutionnaires wallonne, dont l'auteur est un de ses membres, à la fin de la Conférence, il fut demandé au président l'autorisation de chanter ; Anseele s'informant au président, sût que le compagnon qui chantait était anarchiste, conseilla au président de le faire descendre la chanson terminée. Les bravos de l'assemblée rappelant notre ami, il lui fut impossible de chanter la seconde chanson sous prétexte qu'il fallait lever la séance. Mais notre propagande n'a rien perdu, les chansons se sont bel et bien achetées.

Et bien, compagnons verviétois, comprenez-vous enfin qu'il est préférable de vivre sous le joug des lois bourgeoises, si iniques soit-elles, que de subir l'AUTORITÉ d'un Anseele quelconque qui ne vous permettrait seulement pas de penser autrement que lui ni de manifester aucune opinion contraire; que ce régime serait le plus atroce, le plus odieux, et puis qu'on devrait refondre les hommes pour fabriquer leurs cerveaux dans le même moule.

A vous, camarades, d'en juger.

* * *

Les camarades de Bruxelles nous demandent l'insertion de la lettre suivante, qu'ils ont adressés à Cypriani :

Citoyen,

Le journal bourgeois *Il Secolo* nous apprend la saisie d'un manifeste que vous venez d'adresser à tous ceux qui ont contribué à votre libération.

Nous ne connaissons ce manifeste que par ce qu'en dit le journal en question, et c'est ce qu'il en dit qui nous a donné l'idée de vous adresser la présente.

Vous vous déclarez prêt à recommencer la lutte que votre incarcération avait interrompue. Certains révolutionnaires, emprisonnés, sont sortis de prison découragés, calmés, vaincus; il en est d'autres, au contraire, dont le courage et l'énergie se sont retrempés dans la réclusion, la privation de leur liberté a rempli leur cœur d'une haine mortelle pour leurs bourreaux, pour ceux du peuple. Vous êtes de ceux-là, nous vous en félicitons.

*Il Secolo* nous apprend que vous faites appel à l'union « entre toutes les fractions ou partis qui veulent la liberté et le bien-être social ». Cette phrase vague demande des éclaircissements.

La société actuelle, le vieux monde à régénérer, ne tient debout que grâce aux préjugés dont se compose l'éducation qu'on donne aux peuples. Déjà, une partie considérable de citoyens comprend l'iniquité des institutions actuelles; la morale, l'éducation et l'instruction sont faussées par ceux qui ont intérêt à maintenir le monstrueux état de choses dont nous souffrons; il n'y a donc pas à espérer que la délivrance vienne par l'éducation, l'instruction et la morale, puisque, données par nos maîtres, à la dose qu'ils veulent et frelatées par leur soin, elles abrutiraient toujours davantage les générations futures.

Il faut donc agir promptement. Il faut casser le moule puisqu'il est défectueux et puisque la société est pervertie jusqu'à ses fondements, il faut porter la destruction jusque-là.

Ce ne sont pas des emplâtres qu'il faut à cette grande malade : l'Humanité, mais une opération chirurgicale qui coupera la racine du mal social.

Et le mal ; il prend sa source dans la division de la propriété, commune à tous, de par la nature ; et dans l'Autorité, absolument anti-naturelle instituée pour maintenir debout cet utopique morcellement des richesses naturelles et sociales.

Qui accomplira cette formidable révolution et quand se fera-t-elle ?

Elle se fera lorsque la concurrence, qui est le seul principe économique de l'état présent, aura rendu propriétaire de toutes les richesses, un nombre de plus en plus restreint de privilégiés.

Cette évolution économique s'accomplit rapidement.

Quand elle sera arrivée à son apogée, la Révolution qui privera du monopole des jouissances, ces privilégiés, en rendant sa propriété à l'Humanité entière, sera facile et prompte à accomplir. L'étude des révolutions sociales précédentes, nous démontre que nous ne nous trompons pas.

Qui accomplira cette Révolution ? Tous ceux qui, à ce moment psychologique, comprendront que leur devoir est d'aider, de hâter l'accouchement de la nouvelle société par l'ancienne.

Il importe que ceux-là soient nombreux. A nous donc de répandre la lumière, à nous de propager les principes de justice, d'égalité et de liberté dont nous sommes les défenseurs.

Comme vous, nous désirons l'union, mais seulement avec ceux qui partagent la manière de voir dont nous venons d'esquisser les grandes lignes ; avec les révolutionnaires.

S'il faut, pour s'unir à de certains prétendus amis de la liberté et du bien-être social, mettre notre drapeau dans notre poche, fouler aux pieds l'un ou l'autre de nos principes ou renier nos aspirations anarchistes; nous répudions l'union.

Si, au contraire, une fraction socialiste, de quelqu'école soit-elle, vient à nos côtés, prête à combattre pour l'affranchissement humain, prête à mêler son sang au nôtre, vive l'union, nous combattrons la main dans la main.

Mais il faut bien s'entendre, pour que l'union soit durable et féconde.

Entendez-vous par « Révolution sociale » chasser les maîtres actuels des peuples, et prendre leur place sous un autre nom ; prétendez-vous que le socialisme consiste à déposséder les riches actuels au profit d'un état ouvrier dont *vous* et *vos* amis seront les dispensateurs ? Arrière alors, nous sommes vos adversaires parce que nous avons la conviction profonde que l'Humanité peut, le jour où elle le voudra, se passer de maîtres, et que nous avons lu dans le grand-livre du passé, que les gouvernants et les chefs en blouse sont pis encore que ceux en paletot, et que nous n'en voulons pas, quelque soit le masque dont ils s'affublent.

Fuyez les flatteurs, citoyen. Ils vont profiter du moment où, quittant la solitude du cachot, vous les croirez amis de la liberté pour essayer de vous attirer à eux ; ils vous proposeront un siège au Parlement d'où, prétendront-ils, vous pourrez mieux faire entendre votre voix, défenseur des opprimés et des misérables.

Ne les croyez pas. Votre place de lutteur est dans la foule, parmi le peuple et non pas à sa tête, l'instruisant des principes libertaires et socialistes, jusqu'au jour prochain, où, quittant ce rôle obscur d'éducateur pour celui plus dangereux, de révolté, il vous faudra reprendre les armes. Ce jour-là, nous serons avec vous, fraternellement unis par la même pensée d'affranchissement humain.

A vous, compagnon, et vive la Révolution sociale ! Vive l'Anarchie !

*Les anarchistes de Bruxelles* (Belgique).

## Allemagne

*Exploitation des faibles.* — Le rapport des inspecteurs saxons pour 1887, établit que le nombre des ouvriers de fabrique s'est élevé de 289,993 à 314,818, y compris les femmes, qui de 95,317 qu'elles étaient, sont maintenant 104,417 ; et les enfants qui étaient 29,681 sont 34,763.

L'augmentation du nombre des hommes a donc été de 7.1 p. 0/0, celle des femmes de 8.2 p. 0/0, avec les jeunes filles de 9.5 p. 0/0 et celle des jeunes gens de 14 à 16 ans de 20 p. 0/0.

* * *

*Cherté des loyers en proportion de la pauvreté.* — A Hambourg, en 1888, un individu qui aurait eu un revenu de 750 fr. payait 26,5 pour cent de revenu.

| | | | |
|---|---|---|---|
| De 7.500 à 15.000 | 18,9 | — | — |
| 38,500 à 75,000 | 3,6 | — | — |
| Au-des. de 75,000 | 3,4 | — | — |

## Angleterre

Mortalité annuelle, en Angleterre, des hommes de 25 à 60 ans, d'après leurs professions :

| | | |
|---|---|---|
| Ecclésiastiques | 8.05 | par mille. |
| Cultivateurs | 9.78 | — |
| Menuisiers | 11.86 | — |
| Mineurs | 13.81 | — |
| Maçons | 14.92 | — |
| Tisseurs, plombiers | 18.63 | — |

(*Revue sanitaire* de Bordeaux.)

## Italie

Les ouvriers des soufrières de Sommanite sont en grève. Le traitement qu'on leur faisait subir crie vengeance.

Dans ces cavernes, on fait porter par des enfants, conduits là par un entrepreneur, des poids de 20 kilog. sur des échelles de 40, 60 et 80 mètres, et on ne leur impose pas moins de quinze voyages par jour.

Pour peu qu'ils se montrent lents à la besogne, leurs féroces patrons recourent aux traitements les plus cruels : un de leurs sévices ordinaires est de brûler ou faire brûler au moyen d'une lanterne les mollets des petits malheureux ; beaucoup d'entr'eux en sont tout meurtris.

(*Actes de la Junte agraire*, vol. XIII, t. I, p. 63).

* * *

La *Questione sociale* vient d'être confisquée pour la sixième fois.

* * *

Un cercle socialiste vient de se constituer à Mantoue.

A Pise, se fonde une nouvelle association anarchique sous le nom de « Fils de Bannis ». Elle se propose surtout de faire entrer toutes les idées anarchiques dans le domaine des faits.

* * *

*L'idéal de la représentation.* — A Potenza, sur 1,204 électeurs inscrits, 33 se sont présentés aux urnes. Pour les conseils municipaux, il y en a eu dont le nombre de votants s'est élevé à 19 ; ils se sont élus eux-mêmes.

# BIBLIOGRAPHIE

*Copié dans le* Journal des Economistes *d'août 1888.*

En analysant un article de M. Beaune dans la *Réforme sociale*, un des rédacteur du journal, M. Rouxel, ajoute :

« L'athéisme conduit donc logiquement à l'anarchie, qu'il le veuille ou non. C'est ce qui détermine M. Baune à croire que l'athéisme sera bientôt vaincu par le christianisme. Mais le christianisme n'implique-t-il pas aussi l'anarchie ? Il est écrit dans l'Evangile : « N'appelez personne votre père, car Dieu seul est votre père ; n'appelez personne votre maître, car vous n'avez qu'un seul maître qui est dans les cieux ».

« Il faut donc s'en reposer sur le maître qui est dans les cieux du soin de nous faire observer nos devoirs et de nous punir quand nous y manquons. Agir autrement, ce serait manquer de confiance en lui, par conséquent, faire profession d'athéisme, et se mettre en contradiction avec l'Evangile.

« Comment sortir de là ? L'Université a tellement faussé nos esprits avec son légisme que nous ne pouvons plus nous figurer la société que comme une espèce de comptabilité, composée, non pas de sentiment humain, mais de *doit* et *avoir*, appelés pour la circonstance *devoir* et *droit*. Si la Société ne reposait que sur le droit et le devoir, il y a longtemps qu'elle serait réduite en poudre. Il y a, au-dessus de la loi humaine, des droits et des devoirs qu'elle établit, une loi naturelle qui fait que chacun donne spontanément plus que son devoir ne le demande, pourvu qu'il n'en soit pas empêché, et qu'il demande moins que son droit, pourvu qu'il ne soit pas poussé à exiger tout son droit et même plus. Il est bien vrai, comme on le dit, que l'égoïsme est *impératif* et que l'altruisme n'est que *persuasif* ; mais l'homme est un animal sur lequel le persuasif a bien plus d'influence que l'impératif ; toute son histoire le prouve, et ce n'est que le légisme qui, voulant régler mathématiquement le droit et le devoir, convertit l'harmonie en antagonisme, et excite chacun à demander plus que son droit et à se décharger de son devoir ».

Et, plus loin, à propos d'une *Enquête autrichienne sur la situation de la classe ouvrière dans la Cisleithanie*, par René Lavollée, nous lisons :

« Celui qui a dit que l'homme est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler n'a pas menti, et la rage du travail n'est pas moins forte en Autriche que dans les autres pays civilisés.

« Dans l'industrie textile, par exemple, la journée de travail est de treize, quatorze, seize, dix-sept et dix-huit heures. Dans la fabrique de produits chimiques d'Aussig (Bohême), 1.400 ouvriers travaillent nuit et jour, sans interruption, par postes de douze heures. Le samedi, pour rendre possible le roulement, il y a un poste qui travaille vingt-quatre heures de suite. Il arrive souvent que certains artisans spéciaux doivent travailler trente-six heures sans discontinuer. Un ouvrier d'une fabrique de machines travailla, en une semaine, cent cinquante-six heures : le dernier jour, il était inconscient et tomba sans connaissance.

« Cette *laboromanie* ne se borne pas aux hommes, ni même aux femmes ; les enfants même en sont possédés. Pour jouir plus tôt de l'ineffable bon-

heur de travailler dans les fabriques, les enfants se donnent un âge plus avancé que celui qu'ils ont.

« Demandez à un enfant qui travaille dans une fabrique quel âge il a. — 14 ans ! — Combien y a-t-il d'années que tu travailles ? — 2, 3, 4 ans, ou davantage. — A quel âge as-tu commencé ? — A 14 ans. — Ils prennent tellement l'habitude de répondre 14 ans, que si on leur demandait leur âge le jour de leur mariage ou même à l'article de la mort, ils répondraient encore : 14 ans.

« N'allez pas croire que les patrons qui font ainsi travailler leurs ouvriers en soient plus riches. Tous les gouvernements européens s'étant mis à encourager les industries manufacturières, y ont attiré trop d'hommes et de capitaux ; ils ont par là multiplié les produits de ces industries à l'infini et, par conséquent, avili les prix de ces produits, de sorte qu'on se trouve enfermé dans ce cercle : surabondance de certains produits ; nécessité de les multiplier dans une proportion d'autant plus grande que les prix en sont plus bas, sans profit pour personne.

« Voilà où conduit la direction gouvernementale », conclut Rouxel.

Mais diantre, la direction gouvernementale n'est-elle donc pas aujourd'hui la direction capitaliste ? L'Etat si souvent attaqué par Rouxel, n'est il pas le fidèle serviteur du capitaliste ?

Comment donc se fait-il que Rouxel ne conclut pas à l'abolition du capital, en même temps qu'à l'abolition de l'Etat ? Ce serait, cependant, bien logique ?

* * *

On nous prie d'annoncer que l'adresse de *The Alarm* est à New-York, Post office, box 1656.

* * *

Le *Worker's Friend*, 40, Berner street Commercial road E. Londres, vient de publier en hébreu le *Procès de Lopatine*.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous avons reçu, du groupe l'*Explosion* de Bourges, pour la publication de *Richesse et Misère*, 5 fr.

* * *

Beaumont-Persan. — Le comp. Gros devant quitter Beaumont, les citoyens qui veulent se procurer la *Révolte*, la trouveront chez le comp. Gros père, 3, rue de l'Ecole, à Beaumont.

* * *

*Commission d'organisation du Congrès national de Troyes. — 1888.*

### Aux Travailleurs des Villes et des Campagnes et Sociétés ouvrières de France

Citoyennes et citoyens,

Conformément, et sur la demande du délégué de la Fédération des chambres syndicales ouvrières de l'Aube au Congrès de Charleville, il a été décidé d'organiser un Congrès ouvrier à Troyes. A cet effet, la Fédération a nommé une commission chargée d'organiser ce Congrès.

Le Prolétariat français, dans la personne de ses délégués, doit savoir montrer efficacement à tous ceux qui ont encore quelques doutes sur ses aspirations et leur réalisation, ainsi que sur les capacités respectives de notre classe, qu'il est enfin apte à s'émanciper en dehors de toute tutelle officielle, c'est-à-dire : Emancipation des Travailleurs par les Travailleurs eux-mêmes.

Les Travailleurs troyens, à qui la tâche de l'organisation du Congrès national ouvrier est dévolue, font appel aux chambres syndicales, groupes corporatifs, Cercles d'études sociales et à tous les Groupements ouvriers sans distinction d'école, sur le concours desquels ils sont en droit de compter.

Nous vous demandons votre avis sur les questions qui doivent y être traitées, pour que, après avoir rassemblé un nombre suffisant de questions, nous dressions, avant la date que nous fixerons ultérieurement, le programme qui vous sera soumis en deuxième lieu, afin d'être amendé et corrigé définitivement.

Ainsi donc, citoyens, à l'œuvre ! que de toutes parts un mouvement d'ensemble s'opère pour la session du Congrès ouvrier de Troyes ; que tous les Groupements constitués se mettent sans retard en rapport avec nous.

Nous espérons, citoyens, que vous répondrez à notre appel, car nous comptons sur votre appui pour nous aider dans cette tâche.

*Pour la Commission d'organisation,*

Le secrétaire, G. Batisse. — Le trésorier, E. Gouëtre.

Nota. — Pour toutes demandes de renseignements, s'adresser au citoyen G. Batisse, secrétaire, rue de la Grande-Planche, 22, à Saint-André, près Troyes (Aube).

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes, avec celle pour les blessés, 185 fr. 90.

« L'Explosion » de Bourges, 6 fr. — Un déchard, 50 cent. — V. de V. B. et V. de V. D. 2 fr.

Total à ce jour 194 f. 40.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 2,322.35

Paris : par C., M., Van W. et B. 3 fr. — Londres : par V. R. ; P. V. 4 fr., R. L. 1 fr. 25, L. L. 1 fr. 25, V. R. 20 fr. 25. — Saint-Etienne : Un horloger 50 cent., Jean-Marie 50 cent., Pour la propagande 10 c. — Cercle d'études sociales de Dison 10 fr. — L. et K. (versement hebdomadaire) 2 fr. — Un berrichon 1 fr. 15 — Groupe « l'Explosion » de Bourges, 5 fr. — P. à Mantes 50 cent. — Alais 2 fr. — B. à Paris 3 fr. — Un paysan du Loiret 2 fr. — Roubaix : liste remise Edouard V. 3 fr. 90. — Casteljaloux 2 fr. 50. — Vente de la brochure Radical et Anarchiste 1 fr.

Total à ce jour 2,396.50

## PETITE CORRESPONDANCE

A. A. La Spezia. — T. à Choisy-le Roi. — H. à San-Francisco. — R. à Modane. — Z. à Saint-Imier. — S. à Chicago. — T. R. à Denain. — G. à Beaumont. — M. à Suez. — L. à Ougrée. — L. à Rabastens. — F. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

S. à Macaria. — L'adresse de « La Favilla » est-elle toujours à Mantova ?

S à Victor la Coste. — Nous ne connaissons pas de revue ayant pour titre : Etudes sociales. — En fait de revue, nous ne connaissons que la revue socialiste de Malon, 8, rue des Martyrs.

B. à Alais. — Merci à tous ceux qui ont pris part à votre souscription.

T. à Casteljaloux. — Nous avons remis la moitié de la somme, c'est-à dire 2 fr. 50 au « Ça Ira ».

« L'Action » à Reims. — L'entrefilet dont vous parlez ne venait pas d'un groupe collectiviste. Nous sommes absolument de votre avis que chacun est libre de faire de l'action comme il l'entend, seulement nous estimons qu'un véritable anarchiste qui sait ce qu'il fait, ne réclame pas, une fois qu'il est entre leurs mains, l'indulgence des juges. Quand on ne sait pas supporter le poids de ses actes on reste tranquille, ça vaut mieux pour soi et pour la propagande.

## CONVOCATIONS

Paris. — Samedi, 25 août, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Maine, 167, avenue du Maine, grande soirée familiale organisée par l'*Avant-Garde cosmopolite* et les anarchistes du XIV^e^ et du XV^e^.

Conférence : 1° *Autorité et Liberté* ; 2° *De la Propriété individuelle*. Chansons et poésies révolutionnaires.

Tous les révolutionnaires sont invités.

La Chambre syndicale des hommes de peine, donne le samedi, 25, août, à 8 h. 1/2 du soir, salle Horel, rue Aumaire, 13, une grande soirée familiale, à laquelle elle prie tous les compagnons d'assister.

Conférence sur l'ouvrier par un compagnon ; chants et poésies.

Entrée : 25 centimes.

Levallois-Perret. — Réunion du cercle communiste-anarchiste, le vendredi 25 août, à 8 h. 1/2, salle Mézerette, rue Gravel.

Lyon. — Réunion générale tous les dimanches, de 11 heures à midi, au Comptoir du Zinc rustique, 78, cours Vitton.

Dison. — Le groupe se réunit le premier et le troisième lundi de chaque mois, chez Heuchenn, rue des Auris, à 8 heures du soir.

Bruxelles. — Groupe la *Liberté*, à La Colline, 18, rue de la Colline, le lundi 27, à 8 h. précises du soir, causerie publique et contradictoire : *La prochaine Révolution*.

Ivry. — Réunion publique, dimanche 26 août, à 2 h. 1/2, salle Martin, 30, rue de Seine.

Ordre du jour : 1° Le droit à l'existence ; 2° Les grèves ; 3° L'imminence de la Révolution.

Entrée libre.

Amiens. — En présence des évènements qui peuvent surgir d'un moment à l'autre.

Les groupes anarchistes se réuniront les deuxième et quatrième dimanche de chaque mois.

Réunions générales des groupes, les premiers et troisième dimanche.

Le dimanche 2 septembre, à 5 heures du soir, réunion, 97, rue Saint-Leu.

Ordre du jour : De l'attitude des anarchistes devant une grève générale.

Les camarades sont priées d'être exacts. Urgence.

## LA REVOLTE est en vente :

**A Prades**

J. Mestres, limonadier.

**A Angers**

Madame Mouillien-Blanchet, libraire, 34, rue Saintt-Aubin.

**A Alais**

Roche, marchand de journaux.

**A Orléans**

V. Guérin, 15, rue Royale.

**A Marseille**

Marius Gauchon, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar, dans tous les kiosques et chez tous les marchands de journaux du centre.

**à Bordeaux chez**

Mme Maury. 33, rue des Augustins.
Laborde, libraire, rue de Grassi.
Palange-Sicard, 7, rue Fauché,

**A Paris**

Librairie, 169, avenue de Clichy.

**A Liège**

A l'aubette de la rue Grétry, au coin de la rue des Champs.
A l'aubette du boulevard Sancy.

**à Pamiers chez**

A. Blandinière rue Goudoullé, à Loumet
*Le citoyen Blandinière porte à domicile.*

**A Choisy-le-Roy**

Thirel, libraire, rue Thiers.

**A Foix**

Alexandre Delrieu, marchand de journaux.

**A Morlanwelz**

Jaupin, marchand de journaux.

**A Perpignan**

Duvergé, hôtel des Variétés.

**à Buenos-Ayres chez :**

Émile Piette, calle Esmeralda, 773.

**à Lyon chez**

Bernard, rue Moncey, 96.
*Au comptoir du zinc rustique*, 78 Cours Vitton.
Librairie, 14 rue d'Austerlitz.
Marchande de journaux, passage de l'Argue angle de la rue de l'Hôtel de Ville.

**à Armentières chez**

Denory Muller, *liraire*, place de l'église St Vaast.
Malfoy, 8, rue d'Ypres.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. Grave, 17, rue de l'Echiquier.

Première Année, N° 48 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 2 au 8 SEPTEMBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Nous avons marché sans entrave pendant cinq semaines, c'est une certitude que nous pouvons continuer. Seulement il faut que la bonne volonté des camarades ne nous fasse pas défaut. Nous avons manqué ne pas paraître cette semaine — faute de 70 francs. — Nous remercions les camarades qui ont fait preuve de bonne volonté. Prière à ceux qui sont en retard de faire leur possible pour se liquider, c'est leur retard qui annihile la bonne volonté des autres.*

## LE SALARIAT

II

Examinons maintenant le système de rétribution du travail, préconisé par les collectivistes Français, Allemands Anglais et Italiens. Leur système se réduit à peu près à ceci : Tout le monde travaille, soit dans les champs, soit dans les usines, les écoles, les hôpitaux, etc. La journée de travail est réglée par l'Etat, auquel appartiennent la terre, les usines, les voies de communication, et tout le reste.

Chaque travailleur, ayant fait une journée de travail, reçoit un *bon de travail*, qui porte, disons ces mots : **Huit heures de travail**. Avec ce *bon* il peut se procurer dans les magasins de l'Etat, ou des diverses corporations, toute sorte de marchandises. Le *bon* est révisible, en sorte que l'on peut acheter pour une heure de travail de viande, pour dix minutes d'allumettes, ou bien une demi-heure de tabac. Au lieu de dire : « quatre sous de savon », on dira, après la Révolution collectiviste : « cinq minutes de savon ».

La plupart des collectivistes, fidèles à la distinction établie par les économistes bourgeois (et Marx aussi) entre le travail *qualifié* et le travail *simple*, nous disent que le travail *qualifié* ou professionnel, devra être payé un certain nombre de fois plus que le travail *simple*.

Ainsi, une heure de travail de médecin devra être considérée équivalente à deux, trois heures de travail de la garde-malade, ou trois heures de travail de terrassier. « Le travail professionnel ou qualifié sera un multiple du travail simple », nous dit Groelund, puisque l'un et l'autre demandent un apprentissage plus ou moins long.

D'autres collectivistes, tels que les marxistes français, ne font pas cette distinction. Ils proclament « l'égalitédes salaires ». Le docteur, le maître d'école et le professeur seront payés (en bons de travail) au même taux que le terrassier. Huit heures passées à faire la tournée de l'Hôpital, vaudraient autant que huit heures passées dans des travaux de terrassements, ou bien dans la mine, ou dans l'usine.

Quelques-uns font une concession de plus, admettent que le travail désagréable ou malsain, — tel que celui des égoûts — pourrait être payé à un taux plus élevé que le travail agréable. Une heure de service des égoûts compterait, disent-ils, comme deux heures de travail de professeur.

Ajoutons que certains collectivistes admettent la rétribution en bloc, par corporations. Ainsi, une corporation dirait : « Voici cent tonnes d'acier. Pour les produire nous avons été cent travailleurs, et nous y avons passé dix jours. Notre journée ayant été de huit heures, cela fait 8,000 heures de travail pour cent tonnes d'acier ; soit huit heures la tonne. » Sur quoi l'Etat leur paierait 8,000 bons de travail d'une heure chacun, et ces huit mille bons seraient répartis entre les membres de l'usine, comme bon leur semble.

D'autre part, cent mineurs ayant mis vingt jours pour extraire 8,000 tonnes de charbon, le charbon vaudrait deux heures la tonne, et les 16,000 bons d'une heure chacun, reçus par la corporation des mineurs, seraient répartis entre eux selon les appréciations.

S'il y a dispute, — si les mineurs protestent et disent que la tonne d'acier ne devrait coûter que quatre heures de travail, au lieu de huit ; si le professeur veut faire payer sa journée deux fois plus que la garde-malade, — alors l'Etat intervient et règle le différent.

Telle est, en peu de mots, l'organisation que les collectivistes voudraient faire surgir de la Révolution sociale. Comme on le voit, ses principes sont : propriété collective des instruments de travail ; rémunération de chacun selon le temps employé à produire, en tenant compte de la productivité de son travail, régime parlementaire, amélioré par le changement des hommes du pouvoir.

---

Disons tout d'abord que ce système nous semble absolument irréalisable.

Il commence par proclamer au principe révolutionnaire — l'abolition de la propriété privée — qui doit bouleverser de fond en comble toutes les relations actuelles ; ce principe qui doit lancer la société dans des voies absolument nouvelles et qui doit amener à une refonte entière de la production actuelle, aussi bien dans ses buts que dans ses moyens, et modification à fond des relations quotidiennes entre individus.

Et, à côté de cela, ils cherchent à maintenir l'organisation bourgeoise de la production et de la consommation par tous ses côtés qui sont des conséquences forcées de la propriété privée. Ils proclament un principe révolutionnaire et — oubli inconcevable — ils ignorent les conséquences qu'un principe aussi différent du principe actuel devra amener.

Ils disent : « point de propriété privée », et aussitôt ils s'empressent de maintenir la propriété privée dans ses manifestations quotidiennes. « Vous serez commune pour produire. Les champs, les outils, les machines vous appartiendront, disent-ils, en commun. Ce qui a été fait jusqu'à ce jour — ces manufactures, ces chemins de fer, ces ports et ces mines, — vous appartiendront à tous, sans distinction aucune de la part que vous avez prise à faire des machines, à creuser ces mines, à bâtir ces voies ferrées.

« Mais dès demain, vous vous disputerez minutieusement sur la part que vous allez prendre à faire de nouvelles machines, à creuser de nouvelles mines. Vous chercherez à peser exactement la part qui reviendra à chacun dans la nouvelle production. Vous compterez vos minutes de travail et vous serez sur le guet pour qu'une minute de travail de votre voisin ne puisse pas acheter plus de produits que la vôtre.

« Vos calculerez vos heures et vos minutes de travail, et puisque l'heure ne mesure rien, puisque vous pouvez voir dans telle manufacture un travailleur surveillant quatre métiers à la fois, tandis que dans telle autre usine, il n'en surveille que deux, vous devrez peser la force musculaire, l'énergie cérébrale, et l'énergie nerveuse dépensées. Vous calculerez minutieusement les années d'apprentissage, pour évaluer exactement la part de chacun d'entre-vous dans la production future, après avoir déclaré que vous ne tenez aucun compte de la part qu'il y a prise dans le passé ».

---

Et bien, pour nous, il est évident que si une nation, ou une commune se donnait une pareille organisation, elle ne pourrait subsister pendant un mois. La nation ou la commune, serait forcée ou bien de revenir à la propriété privée ou bien elle devrait se transformer immédiatement en société communiste.

Des principes aussi contraires ne sauraient rester les bases de l'organisation. Et c'est ce que nous allons voir en analysant de plus près le salaire dans la société rêvée par les collectivistes.

## PATRIE !

Qu'es-tu donc ?

Un mot bien retentissant et bien insignifiant à la fois !...

Pater, veut dire père. — C'était du temps des Romains ; le père devait nourrir ses enfants !...

Du mot pater, les patriciens ont tiré le mot Patrie !...

Mais ils ont eu soin, autrefois, comme aujourd'hui, de se moquer de leurs enfants !

Fainéants-nés — (comme il y a des mort-nés, dans la nature), sous prétexte de paternité, ils ont fait travailler les enfants pour leur compte !...

Quoi d'étonnant, qu'après plusieurs siècles, les enfants se révoltent contre leurs pères ?

Patrie ! bien grand mot, mais à la condition que tu sois : — Liberté ! Egalité ! Fraternité !.. — Quoi ? tu oses t'appeller Patrie, toi, cette terre ingrate, où le travail meurt de faim et l'oisiveté s'enrichit ? Serais-tu une patrie, toi où la bête de somme n'a pas de paille à mettre sous la dent ! où le génie grouille dans les bas-

tilles capitalistes, et où l'épicier voleur, bête et riche, parce qu'il est capitaliste, possède honneurs, richesses et pouvoirs ; impunité même et faveurs ?

Patrie, tu n'es qu'un vain mot !...

L'Univers seul est à tous les hommes !...

Vite, vite, anarchistes de toutes les nations, n'en formons plus qu'une ! parce que si la France commence seule, il est à craindre qu'elle ait encore à se défendre contre l'Europe coalisée par les capitalistes !... — Et ainsi de n'importe quelle nation !... c'est ce qui perdit 71 ; c'est ce qui effraye encore aujourd'hui !...

Anarchistes, comptons-nous ! Il suffit que nous mélanitions à la fois et avec entente : — Espagne, Autriche, Italie, Prusse, France, Russie, — pour que le mot Patrie s'efface du dictionnaire !...

Quel grand jour pour le prolétaire !...

Plus de protectionnisme ! plus de traités de commerce ! plus d'armées permanentes ! plus de haines entre peuples !...

Au contraire : — union postale, chemins de fer d'intérêts généraux ; que sais-je encore !...

Rien que cela, n'est-ce pas suffisant pour nous inviter à détruire le présent et chercher à vivre libres de tous préjugés ; abolir castes et religions, nationalités ?... — Nationalités : purs intérêts privés ; cause perpétuelle de guerre entre peuples ; rompons à chaque instant ce que les diplomates appellent l'équilibre européen, et forçant tantôt l'Allemand à boire le vin fuschiné de France ou le Français à consommer l'alcool impur d'Allemagne !...

Prolétaires de tous pays ! tous cela vous enrichit-il ? Etes-vous plus heureux de telle ou telle prépondérance ?

Aveugles ! Ouvrez donc les yeux à la lumière, et comprenez enfin que c'est le capitaliste qui se cache sous le nom de Patrie, d'unité allemande ou d'unité italienne !...

Prolétaires de Prusse, qu'avez-vous donc gagné à l'unité allemande ?

Le plus grand consommateur, est-il le nombre restreint des bourgeois, ou bien la masse populaire ?

De quoi bénéficierez-vous, quand vos frères d'Italie, de France ou d'Espagne, ruinés par la concurrence ; sans travail, sans pain, ne pourront même plus profiter de votre concurrence sur les marchés ?

Vos maîtres, alors, ou réduiront vos salaires déjà infimes ou vous délaisseront sur le pavé ; et, si fatigués, vous faites mine de vous révolter : — Sans merci ni trêve, sans pitié ni vergogne ; ils vous mitrailleront dans les rues ! récompense légitime de votre platitude, de votre abject applatissement !...

Non ! périsse la Patrie, plutôt que l'Humanité et la Justice !...

---

On a pu lire de temps à autre, dans le *Cri du Peuple* des articles de Paul Grandet, qui paraissaient bon ; c'étaient sinon des appels où l'on sentait le souffle révolutionnaire, du moins des critiques exactes des principes et de la conduite de nos adversaires. Mais voilà ! Un seul paragraphe démolit tout l'édifice et on s'aperçoit que tout ce qui a précédé, reposait sur une certaine phraséologie vague, qui permet aux gens de différentes opinions de retrouver leurs pensées dans ce qu'ils lisent.

Dans un premier Paris intitulé « On ne veut pas », on lit entre autre ceci : (Après la Révolution), « il faudra donc de nouveau *organiser le travail, reconstituer un capital*, acquérir des matériaux, *créer des débouchés*, recommencer tout ou à peu près tout ce qu'on faisait la veille ». On aurait pu croire qu'on était d'accord sur la suppression du capital, on pensait démontré depuis longtemps que les débouchés à créer, c'est nous. Erreur, de si simples notions ne sont pas encore entrées dans la tête d'un Grandet !

Plus loin, dans ce même article, il est question de la grève universelle et de sa forme politique, l'abstention : « Je suppose que si on la prêchait de nouveau, on obtiendrait le même succès (que lorsque Proudhon la prêchait sous l'Empire), puisque les directeurs du Parti ouvrier eux-mêmes poussent au vote ! C'est-à-dire, puisque nous ne sommes pas tous d'accord pour nous abstenir, votons — c'est le moment de nous montrer, cachons-nous ! Un pareil article est digne de la République française ou du temps.

Puisque nous parlons du *Cri*, signalons le départ de Séverine, la seule personne de la rédaction qui semble avoir eu le caractère indépendant et le tempérament révolutionnaire. Sa lettre d'adieu est pourtant bien peu en situation, elle parle de mort du socialisme, lorsque de tous côtés, l'horizon s'éclaire des luttes entre peuples et gouvernants. On se bat en Orient, en Italie, en Espagne, en Irlande, en France, et nulle part il n'est question de chef ; c'est la foule anonyme, l'Anarchie qui entre en ligne.

---

« Nos camarades d'Italie nous écrivent pour nous signaler des indices très graves d'une prochaine déclaration de guerre. Tous les médecins ont été appelés aux syndicats pour dresser les cadres de *la Croix Rouge* et pour organiser le service des ambulances et des hôpitaux de campagne.

« Nous sommes avertis. Aux anarchistes italiens et français, latins ou allemands, de décider de ce qu'ils auront à faire dans les circonstances redoutables et révolutionnaires qui accompagneront et suivront la guerre. A eux de trouver leur place de conduite personnelle, à eux de se tracer leur plan de conduite personnelle, à eux de se grouper suivant leurs affinités pour les œuvres communes de propagande et d'action. Mais que personne ne se laisse enrégimenter bêtement, ne se laisse entraîner de droite et de gauche comme une épave que ballotte le flot. C'est aux jours d'épreuves que les hommes montrent dans quel métal ils ont été coulés. »

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — La grève des menuisiers vient de se terminer sans avoir pu réussir à entraîner la corporation, mais elle aura eu ce bon résultat, c'est de faire pénétrer parmi ceux qui n'y pensaient pas auparavant, l'idée de grève générale. — Du reste, comme tous les mouvements économiques qui avortent en ce moment, c'est pour se réveiller d'ici peu avec plus d'impulsion que jamais.

Elle a aussi été caractérisée par plusieurs actes d'énergie. En différents endroits, où les patrons sont connus pour les plus rapaces, des tentatives d'incendie ont eu lieu. Notamment, rue de la Boule-Rouge, où, en plein jour les grévistes ont attaché le patron dans le bureau, et ont mis le feu à l'atelier. On a dû requérir les pompiers. Plusieurs arrestations ont été faites.

Boulevard Clichy, dans un bâtiment en construction, les grévistes ont fait passer 23 croisées dans la rue, par les baies des fenêtres, enfoncé quantité de panneaux, aux applaudissements des maçons qui les regardaient faire.

* * *

Saint-Quentin. — Samedi, 25 août, le compagnon Marlier passait en correctionnelle sous l'accusation de coups et séquestration sur la personne de ses enfants. Inutile de dire, n'est-ce pas, que l'accusation est fausse ; mais les Perrin-Dandin saisissant l'occasion de salir un anarchiste en le condamnant pour délit de droit commun, n'ont pas voulu la laisser échapper ; ils ont su forcer un des enfants de Marlier, âgée de 6 ans, à déposer contre son père.

Le pauvre enfant avait répondu négativement aux accusations que l'on portait contre son père.

Mais le juge, en le tourmentant sans cesse par des questions qu'il finissait par ne plus comprendre, a amené l'enfant à dire que son père lui avait fait manger des excréments.

Lorsque plus tard, nous avons interrogé l'enfant, il a nié cette ignominie dont on accusait son père ; du reste, il ne se rappelait pas ce qu'on lui avait demandé à la réunion des hommes noirs — selon son expression.

Les magistrats bourgeois, comprenant qu'en accusant un anarchiste pour propagande révolutionnaire, ils propageaient ces idées, ils ont essayé de salir l'idée en condamnant un anarchiste pour voies de faits contre ses enfants, à 4 ans d'emprisonnement. Les socialistes de Saint-Quentin ne seront pas dupes et sauront bien rendre en gros la monnaie des pièces de messieurs les bourgeois.

* * *

Amiens. — Une nouvelle grève s'est déclarée le 27 août, à la filature David, connue sous le nom des « Quatre-Moulins », au faubourg de Hem, toujours pour la même cause, — réduction des salaires.

Les grévistes au nombre de 250 environ, ont parcouru les rues d'Amiens en chantant la *Marseillaise*, les femmes en avant.

Allons, que messieurs les exploiteurs continuent, ils nous facilitent singulièrement la besogne.

Vous ne voulez pas, bande de coquins vous résigner à restreindre vos bénéfices, et bien vous vous résignerez à disparaître sous le vigoureux coup de balai révolutionnaire.

* * *

Lyon. — Le mouvement à Lyon avait complètement disparu, nous étions regroupés quelques-uns, avec l'aide de la *Révolte*, nous étions parvenus à un résultat. Puis le compagnon Girier fit trois conférences successives qui eurent un succès qui dépassa nos espérances.

Les partis collecto blanquistes obligés de dire que si ce Girier faisait encore deux ou trois conférences de plus à Lyon, ils seraient perdus.

La police aussitôt se mit en devoir de saisir nos deux compagnons, Girier et Chautand, mais les anarchistes firent voir le tour à la police, et nos compagnons purent passer déguisés, dans un cordon de 6 à 700 sergots sans être vu. Maintenant ils sont à Genève.

La misère devient à Lyon toujours plus intense. Les lyonnais qui en 1832 écrivaient sur leurs drapeaux « Vivre en travaillant, mourir en combattant », peuvent écrire maintenant : « Vivre en mendiant. » Voilà les travailleurs lyonnais.

* * *

Romans. — Lors du voyage présidentiel à Romans, le groupe d'études sociales arbora un drapeau rouge et un noir au premier étage de la maison ; les drapeaux étaient à quelques mètres seulement des maîtres du jour. Je tenai le rouge, un autre citoyen tenait le noir, une trentaine de membres en tout criant à pleins poumons : A bas les bourgeois ! Vive la Révolution, etc. Vous dire le nez que faisaient tous ces repus et ventrus est impossible.

Chaque voiture était obligée de stationner deux ou trois minutes sous nos croisées ; pour ces budgétivores de tous rangs et de toutes espèces, c'étaient des siècles.

Anssi, deux jours après l'évènement, nous avons à tour de rôle été mandé chez monsieur le commissaire, qui était fort embarrassé de l'affaire ; cela a duré plusieurs jours.

Ils ont fini, peut-être, par classer cette affaire de cris et emblèmes séditieux, etc.

Tout cela n'aurai rien été pour nous, mais ce qu'il y a eu de plus grave, c'est que les bourgeois de toutes nuances politiques, appartenant à la localité ont tellement été affolés de nos actes, qu'ils ont ameuté contre nous tout ce qu'il y a d'ignorants et d'inconscients dans la population romanaise, nous avons eu le local de notre groupe supprimé par le propriétaire, durant trois semaines ; on nous montre au doigt dans les rues à notre passage, et tout cela a un peu, comme toujours, mis à l'épreuve ceux qui n'étaient pas fermement convaincus ; beaucoup ne sont plus revenus au groupe. Ce qui est encore plus ignoble de la part de certains industriels, fabricants de chaussures, c'est que, paraît-il, ils se seraient entendus afin de chasser de leurs ateliers tout ouvrier appartenant à notre groupe, et samedi un des forts fabricants, le nommé Lombart Oscar, a commencé à mettre à exécution le projet conclu. 6 ou 7 membres du groupe ou y ayant appartenus ont été renvoyés pour ce prétexte ; deux travaillaient depuis 7 ou 8 ans pour la maison.

---

## Autriche-Hongrie

Nos gouvernants tiennent à prouver encore une fois de plus, que les libertés politiques ne sont maintenues qu'autant qu'on en usera pour main-

tenir ce qui est, mais jamais pour changer les institutions pourries.

Ainsi, la liberté de la presse n'existe pas en Autriche pour les journaux socialistes : on les séquestre tout le temps et ils paraissent avec des pages en blanc, portant les mots : « Confisqué ».

Et maintenant, c'est le jury qui va être aboli dans la plupart de l'Empire — pour les anarchistes. Une loi nouvelle, loi exceptionnelle, vient de soumettre tout ce qui concerne les organisations anarchistes à des tribunaux exceptionnels, fonctionnant sans jury. Tout comme en Russie.

D'autre part, une ordonnance impériale abolit toutes les ci-nommées, garanties légales et donne à la police pleine liberté d'action pour perquisitionner et arrêter tout travailleur soupçonné d'être anarchiste, sans se munir pour cela d'un mandat signé par un juge.

Et il y a toujours des nigauds qui nous chantent libertés politiques. Si vous ne faites rien pour renverser l'ordre existant, si vous vous mettez à la remorque des exploiteurs — vous avez pleine liberté d'action, qu'il y ait des garanties constitutionnelles, ou qu'il n'y en ait pas. Vous êtes libre en Russie comme en Amérique. Mais, si vous bougez, si vous sapez l'ordre bourgeois, on vous pend, comme à Chicago ou la Russie, on vous fourre pour vingt ans dans une forteresse comme en Allemagne ou en Autriche ; on vous exploite, et là on vous fusille comme on le fait à la Nouvelle-Calédonie.

## Belgique

Bruxelles. — Dimanche, 19 août, a eu lieu à Chatelet une conférence anarchiste organisée par les socialistes. Un compagnon a démontré la situation misérable des travailleurs, a fait comprendre l'inefficacité des réformes; que devant la concentration de la propriété et de la fortune en quelques mains, la Révolution devenait inévitable, qu'elle seule nous émancipera en substituant à la vieille société une société où l'égoïsme disparu aura fait place à la solidarité ou chacun travaillerait selon ses forces et consommerait selon ses besoins.

Le compagnon Berger a démontré clairement la différence entre le riche et le pauvre, celui-ci ayant tout et l'autre rien ; que l'un a tout à sa disposition : armée, magistrature, police, mais que tout cela s'efface devant le peuple qui est la force, le nombre et que par conséquent, on ne doit formuler aucune crainte de la prochaine Révolution.

Il démontre ensuite les différents partis qui sont en présence, en fait la critique : que l'un, tout en reconnaissant l'inutilité de la propriété, conserve l'autorité ; que l'autre veut le maintien des deux mais sous un autre forme ; les anarchistes seuls, veulent la suppression de la propriété et de l'autorité. Il explique ensuite que la Révolution est proche et que l'Anarchie deviendra alors réalité, car l'anarchie étant la simplicité même, l'on mangerait à sa faim et l'on travaillerait selon ses forces chacun aurait le loisir d'apprendre ou d'étudier selon ses facultés, l'égoïsme étant disparu et l'homme de par sa sociabilité pourra vivre en paix et en harmonie.

Les discours ont été écoutés attentivement et coupés par de vifs applaudissements.

Nos idées s'infiltrent doucement, mais sûrement dans le bassin de Charleroi, car nous y créons beaucoup de relations.

## Angleterre

*L'égalité devant la loi en Angleterre.... et ailleurs.* — Un sieur Filzmaurice Burke de Chatam, vient de faire une banqueroute de 125,000 francs dans des conditions bien intéressantes.

Ce maître escroc, annonce un beau jour à ses amis et connaissances qu'il vient d'hériter d'un oncle de Nouvelle-Zélande, d'une somme de 20 millions. Cette légende une fois lancée dans le public, Burke vient s'installer à Londres et mène joyeuse vie.

En quelques mois, il trouve le moyen de devoir 15,000 fr. à son hôtelier, 8,000 fr. à son tailleur, 21,000 fr. à son bijoutier, 30,000 fr. à son marchand de chevaux, qu'il berne comme Monsieur Dimanche. On finit par s'apercevoir que ce soi-disant héritier n'est qu'un farceur, et on le poursuit devant les tribunaux, mais cet honnête homme en est quitte pour se déclarer en banqueroute.

Quelques jours auparavant un enfant de dix ans qui avait chipé un navet dans un champ, avait été condamné à trois mois de prison.

Et dire qu'il en est de même dans toute l'Europe..... civilisée !

## Allemagne

On se rappelle Kullman qui, en 1874, espérant en finir avec l'atroce Bismarck, tira sur lui, et fut pour ce fait, condamné à 14 ans de détention. Sa peine allait expirer — mais l'imprudence de remettre un tel homme en liberté ! vite on l'accuse d'avoir été insolent vis-à-vis de ses geôliers — et i en a pour deux ans de plus — mais deux ans sont vite passés — pour ceux qui ont toujours peur : on cherche dans ses lettres, pourtant visées par le directeur de la prison, et on y trouve que ce régime lui convenait peu, et qu'il en eût sans doute préféré un autre. — Donc diffamation et puis condamnation, cette fois à cinq ans. C'est toujours sept ans de gagnés pour la tranquillité de la société bourgeoise ! il ne faut rien négliger.

## Etats-Unis

*Le règne du dollar.* — Le but du suffrage universel, — nul n'en ignore — est de permettre aux opprimés et aux pauvres de faire représenter leurs intérêts contre ceux des oppresseurs et des riches. En conséquence, les citoyens libres de la Grande République américaine, n'auront pas manqué, sans doute, de nommer des pauvres en leur Sénat national. Jugez-en, ils sont tous millionnaires. Le premier qui vient en tête de la liste n'a que la petite fortune de 260 millions ; ceux qui n'ont qu'un million, sont les misérables, les pelés, les tondus.

Les beaux défenseurs de la Justice et de l'Egalité que trouveront dans ces richards nos pauvres camarades abusés, qui croient encore à cette farce du suffrage universel. (*Freiheit*).

* * *

D'après le *New-York Sun*, les dépenses occasionnées par l'élection présidentielle ne reviennent pas à moins de cent millions de francs. — C'est là le prix du remplacement d'un mitron par un autre mitron.

* * *

*Trafic des blancs dans la République modèle.* — MM. Prescot et Cº, nº 131, Mulberry street (New-York), envoient à leurs clients la circulaire suivante :

Honoré Monsieur,

Nous nous permettons, par ces présentes de vous faire savoir que nous sommes en mesure de fournir à tous entrepreneurs et constructeurs de chemins de fer, propriétaires de mines, spéculateurs et autres, des travailleurs de première classe dans le plus court espace de temps, et en nombre illimité,

Nos renseignements particuliers nous permettent de garantir ces hommes contre toute tentative de grève ou autre cessation de travail. Ayant une très grande expérience depuis de longues années, dans la manipulation des ouvriers étrangers, nous pouvons assurer à nos clients qu'ils seront absolument satisfaits de nos choix.

(Extrait du *Recht voor Allen*).

## Roumanie

A Bukarest, les ouvriers de l'atelier central des chemins de fer ont envoyé une adresse au directeur général, par laquelle ils le prient, dans les termes les plus respectueux, de faire plusieurs améliorations à leur triste sort.

Ils demandent qu'un tarif soit affiché dans les ateliers, en déterminant le prix de chaque pièce travaillée ; que l'augmentation du salaire soit de 25 0/0 pour les 10 heures habituelles et de 50 0/0 pour les heures supplémentaires, que des billets de parcours leurs soient accordés 4 fois par an.

Bien que l'adresse fut signée par 640 ouvriers et rédigée dans les termes les plus polis, le directeur a refusé de recevoir la délégation qui était chargée de la présenter.

C'est pourquoi les ouvriers se sont mis en grève au nombre de 800.

Malgré l'attitude calme des grévistes, des gendarmes ont été envoyés pour surveiller l'atelier ainsi que les quartiers où des grévistes habitaient.

Lorsque les mouchards ont voulu, sans aucune raison, arrêter quelques ouvriers, les autres camarades sont venus les défendre.

Un combat a commencé entre eux, à la suite duquel les grévistes ont été victorieux et les mouchards obligés de s'enfuir.

Aucun gréviste n'a pu être arrêté.

Une réunion de 800 grévistes et de 200 autres travailleurs a eu lieu au « Cercle des ouvriers », la grève a été acclamée et on a résolu de répondre avec violence aux attaques des sergots et mouchards.

Les journaux roumains, qui nous donnent ces renseignements, nous apprennent que le directeur a ordonné que les ateliers soient fermés et il a dit que ce n'est pas la direction qui a besoin des ouvriers.

Mais cet individu, le nommé Duca, ce souteneur, connu par son absolutisme et sa violence, se trompe, car justement, la direction des chemins de fer manque de vagons, et les céréales ne pourront pas être transportées, et même les bourgeois seront forcés d'intervenir auprès de la direction pour la prier de céder.

Il est presque certain, que les ouvriers du port de Galatzi et d'autres villes se mettront aussi en grève.

Il est temps que cette terrible misère qui ronge les paysans et les ouvriers roumains, vienne donner naissance aux revendications.

Nous sommes très heureux de voir cette nouvelle grève, précédée par celle des typographes et par la révolte des paysans.

Si nous sommes heureux, ce n'est pas parce que nous croyons que cette grève améliorera en quelque sorte la situation des ouvriers ; mais parce que nous voyons germer l'idée de révolte, nous voyons la population roumaine se préparer à la grande Révolution et cela ne peut être qu'une nouvelle force pour les jeunes anarchistes de Roumanie.

## République Argentine

Parana. — Nous sommes venus en Amérique dans le bon moment, car la situation aujourd'hui pour le nouvel arrivant est bien changée.

Mon métier de menuisier qui est encore aujourd'hui ici un des meilleurs dans ce sens que l'on risque moins de chômer ; celui de ma femme qui est encore meilleur parce qu'il est plus rare et bientôt de grands enfants, qui tous se rendent utiles. Tout cela aidant fait que nous sommes parvenus maintenant à l'abri de la misère, quoique vivant au jour le jour avec le concours de nous trois. Mon fils aîné est maintenant ouvrier peintre en bâtiment ; mais la cherté de la vie est devenu si grande que, si l'un de nous manquait, ce serait la gêne.

J'avais toujours espéré pouvoir un jour travailler à mon compte, mais c'est une chose de toute impossibilité. Il y a d'abord ici une grande usine très bien outillée qui accapare une grande partie du travail et d'autres ateliers moins grands qui ont aussi des machines, et peuvent faire des achats de bois en gros et du crédit au client,

La bricole ou les réparations n'existent pas, il en est de même pour les meubles.

Les gens préfèrent faire venir de Buenos-Ayres leur mobilier, puis quand il est un peu défraîchi ou ne plaît plus, on fait une *ramate* (vente aux enchères) dans son logement même. Ces ramates sont tout à fait du goût du public ; vendeur et acheteur prétendent y trouver leur compte. Il y a ici, à Paranà, petite ville de douze à quinze mille habitants, une douzaine de *ramatadores* (commissaires-priseurs) qui, avec leur bénéfice de 5 0/0 sur les ventes, réalisent de belles fortunes, car c'est la même chose pour les terrains.

Vous ne pouvez guère vous figurer le luxe et les prétentions aristocratiques qui existent ici et dans toutes les autres villes ou campagnes que j'ai vu dans ce pays. Paraître pauvre est considéré comme la plus grande insulte : luxe de vêtement et de maison, tout est pour la vue et attirer l'œil ; en se promenant dans les rues, l'on aperçoit toutes les portes et fenêtres ouvertes.

Les maisons n'ont pas d'étages, les fenêtres sont garanties par des grillages en fer d'un très joli effet. Vous pouvez voir la richesse de l'ameublement, les chambres donnant sur la rue sont généralement les salons, avec tapis, tentures, riche ameublement, pianos surtout, il s'en fait une immense consommation en Argentine. Si je m'informe à qui appartient ce riche ameublement, on me répond que c'est à un employé du gouvernement ou bien à l'épicier du coin (*l'almacenero*). Il n'y a en effet, que ces deux seules professions qui prospèrent ici.

Je dois vous dire, cependant, que ce luxe ne se continue pas dans l'intérieur des appartements, les femmes et les enfants sont pieds nus ou en savates avec des vêtements délabrés et ne se montrant pas jusqu'à cinq heures du soir, qui est l'heure des personnes *décentes* ; c'est le nom que l'on donne au

« monde comme il faut ». Le soir, de 5 à 7, les dames en grande toilette se mettent à la porte, les personnes âgées se contentent de se mettre assise à la fenêtre, dans un fauteuil à bascule avec leur éventail.

Les jeunes filles se promènent ensemble sur le trottoir en exhibant leurs toilettes; elles sont toutes énormément fardées et parfumées.

La municipalité a eu soin, une demie-heure avant, d'envoyer des tombereaux d'arrosoirs pour rafraîchir la rue. Chaque habitant en fait autant devant sa maison. C'est le moment où les jeunes gens font leur promenade en voiture, tous habillés de noir avec le chapeau haut de forme et des gants (avec une température de 30 à 40 degrés) et étant fort occupés à saluer de droite et gauche. Les hommes en général ont l'air absolument bête, mais par contre, les femmes sont excessivement jolies : elles ont une manière particulière de manier leur éventail et qui est inimitable pour les autres femmes étrangères. Je crois, du reste, que c'est leur seule occupation avec le pipage du mats.

C'est un étonnement profond pour moi de me demander comment ces gens là vivent? avec quelles ressources, dans un pays comme ici, où une paire de souliers coûte de 12 à 15 nationales. Mais aussi, dans cette profession d'employé du gouvernement que de ressources. Je lisais dernièrement dans la chronique d'un journal du pays, qu'un certain employé très connu qui, il y a trois ans avait un emploi dont les appointements étaient de 120 nationales par mois, — avait monté en grade il est vrai — avait perdu dans une nuit 350,000 nationales; il les a payées (1).

Je ne crois pas qu'il existe autre part un peuple plus bon enfant, pour le moment, et qui donne une situation si belle à ses dirigeants.

Le peuple se compose de *gauchos*, très bonne gens quand ils ne sont pas souvent en contact avec les habitants des villes, vivant au *campo*, dans la solitude avec leurs animaux; très durs à la fatigue, sobre, superstitieux, un peu enfant, méprisant le *gringo* (l'étranger). Il est issu du croisement de l'Européen avec l'Indien.

A part le grand Chaco, il y existe encore quelques rares Indiens; les autres sont complètement fondus avec la population, mais ne s'occupent que de l'élevage des bestiaux. Il n'y a que les colons européens qui fassent un peu d'agriculture.

Les habitants des villes qui ont reçu un peu d'instruction se jettent dans la politique. Le restant de la population sont des étrangers qui n'ont pas droit de *se mêler* de politique.

L'enfant de l'étranger, nés en Argentine, est considéré comme citoyen; et c'est bien le plus âpre à la curée, qui ne tardera pas à former la majorité dans la classe dirigeante. Il a le même mépris pour le *gringo*.

L'émigration se compose aussi de deux éléments : l'agriculteur, qui vient avec sa famille pour travailler la terre et le colon seul, célibataire ou marié, mais qui vient seul avec l'intention de ramasser un peu d'argent et de s'en retourner ensuite.

Les trois quarts des émigrants qui arrivent ici sont Italiens, mais pricipalement des provinces méridionales de l'Italie. Très peu se font agriculteurs, ils restent de préférence dans les villes, se mettent petits marchands de fruits ou légumes, porte-faix, ouvrier terrassier pour les chemins de fer, font du commerce d'abord en petit; il y en a beaucoup qui réussissent, mais ce n'est pas la partie la plus honnête de l'émigration.

Les colons agricoles sont principalement du nord de l'Italie, du Piémont, de la Suisse, des Belges et des Allemands, quelques Français aussi. Ces colons agricoles, qui sont bien la vraie fortune du pays ont la situation la plus mauvaise, méprisés, trompés, exploités par tous les autres, aussi bien par leurs compatriotes que par l'autorité, presque tous succombent après deux ou trois ans d'essais infructueux et je ne parle pas difficultés, de l'acclimatation, de la sécheresse et de l'inondation qui lui succède presque toujours après, des sauterelles, etc.

(*A suivre.*)

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les révolutionnaires de Roubaix nous font parvenir par un mandat de poste la somme de 7 fr. 65 pour venir en aide aux victimes de la grève d'Amiens et de Paris.

Les 7 fr. 65 sont les produits de deux réunions des ouvriers réunis pour la grève générale. Comme rien n'a éclaté, les travailleurs attendent encore. Nous vous envoyons la somme recueillie pour les familles victimes des grèves de Paris et d'Amiens.

(1) La Nationale vaut 5 fr.

* * *

Il vient de se créer un groupe anarchiste à Uzès; ce groupe a pour titre : *Les Exploités*. Ces compagnons feront de temps à autre des tournées dans les environs, soit pour distribuer des brochures ou donner quelques causeries.

Les réunions ont lieu tout les dimanches à 2 heures, café de la Renaissance, boulevard Gambetta, les citoyens qui voudraient discuter sont invités à s'y rendre.

Pour ce qui concerne le groupe, écrire au compagnon A. Lauze, poste restante, à Uzès (Gard).

# VARIÉTÉS

## LE GOUVERNEMENT (1)

(*Troisième dialogue*)

L'anarc. — Dans quelle conte des mille-et-une nuit as-tu vu ça? L'Etat, mon ami, c'est tout simplement l'absolu érigé en principe, l'arbitraire imposé et sanctionné par la force. Sa fonction est de comprimer, de refouler toute expansion de l'esprit humain, et la bêtise humaine est sa raison d'être! Il prend l'homme au berceau pour ne le quitter qu'à la tombe, avec la prétention de lui servir de guide dans ce dédale inextricable, qu'on appelle le chemin de la vie. Eh bien, franchement, crois-tu que nous ne pourrions pas faire ce chemin là sans ses lisières?

Le soc. — Voilà qui reste à démontrer.

L'anarc. — Soit. L'homme apporte, en naissant, son droit à la vie. Le droit, la liberté, sont choses absolues, ayant pour corollaire l'égalité des conditions, base essentielle de tout ordre social harmonique! Vouloir les réglementer, y apporter un correctif ou une délimitation quelconque, c'est aller à l'encontre des lois de la nature. C'est violer l'essence même de la vie. C'est, en un mot, commettre le crime de lèse-humanité. Or, c'est en cela, précisément, que gît toute la science gouvernementale!

Le soc. — D'accord. Mais, la société étant un tout collectif, composé de particules, la liberté, pour avoir un sens pratique, doit-être à la fois, collective et individuelle. Or, qu'elle sera la limite des droits de l'individu? Où commenceront les droits collectifs? En d'autres termes, jusqu'à quel point l'individu est-il indépendant du groupe social! Cela doit-être réglé, défini, au préalable, d'où nécessité d'organisation, unifiant les parties diverses, déterminant et fixant les droits et les devoirs de chacun!

L'anarc. — On niait le mouvement devant un philosophe. Pour toute réponse il se mit à marcher. La liberté, c'est comme le mouvement (dont elle est du reste partie intégrante), elle ne se discute pas, elle s'affirme. Il n'y a pas plusieurs sortes de libertés : collective, individuelle, etc., etc..., elle est une, personnelle, sans contrôle, ou elle n'est pas!

Le soc. — Dans ce cas, quelle garantie aura-t-on contre les brutalités possibles de certains particuliers. Je suis libre de faire ce qui me plait : donc, me trouvant en face de toi, sur un trottoir, je t'envoie un coup de poing pour t'obliger à me livrer passage.

L'anarc. — Plusieurs autoritaires m'ont déjà fait cette intelligente objection! J'y ai toujours et invariablement répondu : Deux chevaux, deux chiens, deux ânes se croisent sur un chemin ou dans une rue, instinctivement, ils se rangent l'un, l'autre, afin d'éviter un heurtement. Seriez-vous donc inférieur à ces bêtes? Liberté absolue de l'un implique naturellement et logiquement, liberté absolue de l'autre, c'est-à-dire de tous et chacun. Ma liberté, toute absolue qu'elle soit, a pour limite naturelle la liberté de mon semblable. Cela est élémentaire et ne devrait pas avoir besoin de démonstration, car, en effet, si un seul citoyen pouvait être lésé par la libre volonté d'un autre, il n'y aurait plus liberté, il y aurait arbitraire d'une part, gêne et oppression d'autre part.

Le soc. — Oui, je me rangerais même à ton avis, si ce n'était cette terrible question du lendemain, qui me préoccupe sans cesse. Comment cette masse, que nous voyons si indifférente, aujourd'hui, pourra-t-elle, du jour au lendemain, se diriger selon les règles du bon sens et de la logique? Pourquoi ne pas lui tracer à l'avance un programme, une ligne de conduite. Un plan d'organisation.

L'anarc. — En vertu de quelle prescience nous permettrions-nous cela? Quelle présomption de se prétendre aujourd'hui plus clairvoyant, plus capable que ne le seront les hommes d'alors! La voie à suivre, les moyens à employer. A eux d'en déterminer et l'urgence et l'efficacité, car ils seront compétents, eux; et nous, nous ne le sommes pas!

Le soc. — Le peuple est encore si ignorant!

L'anarc. — Toujours votre même rengaine. Ah! sans doute, dans notre monstrueux état social, où les intérêts sont constamment en lutte où la crainte du lendemain enfièvre toutes les existences, le peuple, sans cesse refoulé, peut paraître incapable, agir même au rebours de son intérêt.

Mais, vienne la Révolution, et, impulsé par l'idée anarchiste, qu'il prenne en mains l'œuvre de son affranchissement, et l'on verra ce même peuple, débarrassé des liens qui l'étreignent, lancé dans la voie justicière et réparatrice : étonner le monde par la grandeur de ses vues, la justesse de ces décisions et l'énergie de ses résolutions.

(*A suivre.*)

(1) Voir le numéro 46.

## PETITE CORRESPONDANCE

A. à Bacau. — K. à New-York. — A. L. à Alais. — G. à Paris. — D. à Puiseux. — H. à Agen. — P. à Bruxelles. — F. à Amiens. — F. à Nîmes. — D. à Romans. — O. à Vienne. — Reçu timbres et mandats.

C. à Thiré. — Nous n'avons plus d' « Entre paysans ». Nous vous avons envoyé quelques autres brochures en place.

Le camarade, auquel le comp. Méreaux a, lorsqu'il était au Dépôt, remis le « Nez du Notaire » par E. About, est prié de nous le renvoyer.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 2,396.50

N. à Entresens 25 cent. — L. et K. 2 fr. — Fourchambault, remis par Th. 10 fr. — Wasquehalle, liste remise par F. D. 3 fr. — Broederlyke Graetenis, V. de V. 1 fr. — Saint-Quentin : liste par M. 1 fr. — T. à Paraus 10 nationales, change déduit 30 fr. — P. à Mantes 75 c. — Un commerçant de la rue Myrra 2 fr. — « Les Intransigente », 3 fr.

Total à ce jour 2,449.50

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 194,40.

H. T. à Rognac 2 fr. — Roubaix 7 fr. 65. — C. 50 c.

Total à ce jour 204 f. 55.

## CONVOCATIONS

L'*Avant-Garde cosmopolite* et les anarchistes du XV^e^ arrondissement, 103, rue du Théâtre, chez Lézé, tous les samedis à 8 h. 1/2.

Levallois-Perret. — Réunion du cercle communiste-anarchiste, le vendredi 31 août, à 8 h. 1/2, salle Mézerette, rue Gravel.

Lyon. — Réunion générale tous les dimanches, de 11 heures à midi, au Comptoir du Zinc rustique, 78, cours Vitton.

Dison. — Le groupe se réunit le premier et le troisième lundi de chaque mois, chez Heuchenn, rue des Auris, à 8 heures du soir.

Bruxelles. — Groupe la *Liberté*, à La Colline, 18, rue de la Colline, le lundi 3 à 8 h. 1/2 du soir, réunion des compagnons.

Ordre du jour : Proposition de propagande.

LA REVOLTE est en vente :

**A Paris**

Librairie, 3, avenue Parmentier, dépositaire pour les XI^e^ et XX^e^ arrondissements.

Meunier, 69, rue de la Roquette, dépositaire pour les XI^e^ et XII^e^ arrondissements.

Fayet, libraire, 113, rue du Temple.

Librairie, 169, avenue de Clichy.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

I. I. S. G.
COLLECTIE
UCO FEDELI

Première Année, N° 49 — 5 CENTIMES — Du 9 au 15 SEPTEMBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS AMIS

*Nous avons écrit à plusieurs de nos dépositaires afin de les prier de nous régler leur arriéré. — Plusieurs n'ont même pas pris la peine de nous répondre. — Nous nous voyons donc forcés de leur cesser l'envoi.*

*Les camarades qui ne trouveront plus le journal où ils avaient l'habitude de le prendre sont donc prévenus des motifs.*

*Prière à ceux qui s'intéressent à la propagande de nous trouver d'autres dépositaires.*

## LE SALARIAT

III

Nous avons dit que la plupart des écrivains collectivistes demandent que dans la société socialiste, la rétribution se fasse en établissant une distinction entre le travail *qualifié* ou professionnel et le travail *simple*. Ils prétendent que l'heure de travail de l'ingénieur, de l'architecte ou du médecin, doit-être comptée comme deux ou trois heures de travail de forgeron, de maçon ou de la garde-malade. Et la même distinction, disent-ils, doit être établie entre les travailleurs dont le métier exige un apprentissage plus ou moins long, et ceux qui ne sont que de simples journaliers.

Cela se fait ainsi dans la société bourgeoise; cela devra se faire de même dans la société collectiviste.

—

Eh bien, établir cette distinction, c'est maintenir toutes les inégalités de la société actuelle. C'est tracer d'avance une démarcation entre le travailleur et ceux qui prétendent le gouverner. C'est toujours diviser la société en deux classes bien distinctes : l'aristocratie du savoir, au-dessus de la plèbe des bras calleux; l'une, vouée au service de l'autre; l'une, travaillant de ses bras pour nourrir et vêtir les autres, pendant que ceux-ci profitent de leurs loisirs pour apprendre à dominer leurs nourrisseurs.

C'est plus que cela : c'est prendre un des traits distinctifs de la société bourgeoise et lui donner la sanction de la Révolution sociale. C'est ériger en principe un abus que l'on condamne aujourd'hui dans la vieille société qui s'en va.

—

Nous savons ce que l'on va nous répondre. On nous parlera de « socialisme scientifique » — cette prostituée que l'on accomode aujourd'hui à toutes les sauces. On citera les économistes bourgeois — et Marx aussi — pour prouver que l'échelle des salaires a sa raison d'être, puisque « la force de travail » de l'ingénieur aura plus coûté à la société, que « la force de travail » du terrassier. En effet, n'ont-ils pas barbouillé des pages pour nous prouver que si l'ingénieur est payé vingt fois plus que le terrassier, c'est parce que les frais « nécessaires » pour faire un ingénieur sont plus considérables que ceux qui sont nécessaires pour faire un terrassier. Parbleu! il leur fallait bien ça, une fois qu'ils s'étaient imposé la tâche ingrate de prouver que les produits s'échangent en proportion des quantités de travail nécessaires à leur production. Sans cela, la théorie de la valeur de Ricardo, reprise par Marx pour son compte, allait crouler par terre, comme une maison de cartes.

Mais nous savons aussi à quoi nous en tenir à ce sujet. Nous savons que l'ingénieur, le savant et le docteur tout bonnement exploitent un capital, — tout comme le bourgeois exploite une usine, ou le noble exploitait sous la monarchie ses titres de naissance. Le grade universitaire a remplacé l'acte de naissance du noble de l'ancien régime.

Quant au patron qui paie l'ingénieur vingt fois plus que le travailleur, il fait ce calcul bien simple : si l'ingénieur peut lui économiser cent mille francs par an sur la production, il lui payera vingt mille francs. Et quand il voit un contre-maître, habile à faire suer les ouvriers, qui lui économisera dix mille francs sur la main-d'œuvre, il s'empresse de lui proposer deux ou trois mille francs par an.

Le patron lâche un millier de francs, là où il compte en gagner dix, et c'est là l'essence du régime capitaliste.

Qu'on ne vienne donc pas nous parler de frais de production de la force de travail, et nous dire qu'un étudiant qui a passé gaiement sa jeunesse à l'Université ait *droit* à un salaire dix fois plus élevé que le fils du mineur qui s'est étiolé dans la mine dès l'âge de 11 ans. Autant vaudrait dire qu'un commerçant qui a fait 20 ans « d'apprentissage » dans une maison de commerce a droit à toucher ses cent francs par jour, et ne payer que 5 francs à chacun de ses ouvriers. Personne n'a jamais calculé les frais de production de la force de travail.

Et si un fainéant coûte bien plus à la société qu'un honnête travailleur, reste encore à savoir si, tout compté, — mortalité des enfants ouvriers, anémie qui les ronge et morts prématurées — un robuste journalier ne coûte pas plus à la société qu'un artisan.

Voudra-t-on nous faire croire, par exemple, que le salaire de trente sous que l'on paie à l'ouvrière parisienne, ou les six sous de la paysanne d'Auvergne qui s'aveugle sur les dentelles, représentent les « frais de production » de ces femmes?

Nous savons bien qu'elles travaillent souvent pour moins que ça, exclusivement parce que, grâce à notre superbe organisation, elles crèveraient de faim sans ces salaires dérisoires.

Nous savons que l'échelle actuelle des salaires est un produit complexe des impôts, de la tutelle gouvernementale, — de l'Etat en un mot. Aussi disons-nous que toutes ces théories, tirées par les cheveux, par les économistes, ont été faites après coup, pour justifier leur théorie de la valeur. Nous n'avons pas à en tenir compte.

—

On ne manquera pas, non plus, à nous dire que cependant ce serait toujours un progrès que d'avoir l'échelle collectiviste des salaires — « Il vaut mieux, dira-t-on, avoir une classe de gens payés deux ou trois fois plus que le commun des travailleurs, que d'avoir des Rothschild qui empochent aujourd'hui un jour ce que le travailleur ne parvient pas à gagner en un an. Ce serait toujours un pas de plus vers l'égalité. »

Pour nous, ce serait un progrès à rebours. Introduire la distinction entre le travail simple et le travail professionnel, serait sanctifier par la Révolution et ériger en principe un fait brutal que nous subissons aujourd'hui, mais que néanmoins nous considérons injuste.

Ce serait faire comme ces messieurs du 4 Août 1789, qui proclamaient l'abolition des droits féodaux avec force phrases à effet, mais qui, le 8 Août, sanctionnaient ces mêmes droits en imposant aux paysans des redevances pour les racheter aux seigneurs.

Ce serait encore faire comme le gouvernement russe, lors de l'émancipation des serfs, lorsqu'il proclama que la terre appartenait désormais aux seigneurs, tandis qu'auparavant c'était un abus que de disposer des terres qui appartenaient aux serfs.

Ou bien, pour prendre un exemple plus connu : lorsque la Commune de 1871 décida de payer les membres du Conseil de la Commune quinze francs par jour, tandis que les fédérés aux remparts ne touchaient que trente sous, certains ont acclamé cette décision comme un acte de haute démocratie égalitaire. Mais en réalité, par cette décision, la Commune ne faisait que sanctionner la vieille inégalité entre le fonctionnaire et le soldat, le gouvernement et le gouverné. Pour une chambre opportuniste, une pareille décision eut été superbe; mais dans la bouche de la Commune, elle était un mensonge. La Commune mentait à son principe révolutionnaire et par cela même elle le condamnait.

Dans la société actuelle, lorsque nous voyons qu'un Ferry ou un Floquet se paient une centaine de mille francs par an, tandis que le travailleur doit se contenter de mille, ou moins; lorsque nous voyons que le contre-maître est payé deux ou trois fois plus que le travailleur, et qu'entre les travailleurs eux-mêmes, il y a toutes les gradations, depuis dix francs par jour jusqu'aux six sous de la paysanne, — cela nous révolte.

Nous condamnons ces gradations. Non seulement nous désapprouvons les hauts salaires de l'ingénieur, mais nous désapprouvons aussi la différence entre les dix francs et les six sous. Elle nous révolte aussi bien. Nous la considérons injuste et nous disons : « A bas les privilèges d'éducation, aussi bien que ceux de naissance! » Nous sommes anarchistes les uns, socialistes les autres, précisément parce que ces privilèges nous révoltent.

Mais alors, comment pourrions-nous ériger

ces privilèges en principe? proclamer les privilèges d'éducation comme la base d'une société égalitaire, sans porter un coup de hache à cette même société?

Ce qui a pu être subi jadis, ne le sera plus dans une société qui aurait pour base l'égalité. Le général à côté du soldat, le riche ingénieur à côté du travailleur, le médecin à côté de la garde-malade nous révoltent aujourd'hui. Pourrions-nous les subir dans une société qui débute en proclamant l'Egalité?

Evidemment, non. La conscience populaire, inspirée d'un souffle égalitaire, se révolterait contre une pareille injustice; elle ne le tolérerait pas. Autant vaut ne pas l'essayer.

Voilà pourquoi certains collectivistes français, comprenant l'impossibilité de maintenir l'échelle des salaires dans une société inspirée du souffle de la Révolution, s'empressent-ils aujourd'hui de proclamer l'égalité des salaires. Mais ici ils se buttent contre d'autres difficultés tout aussi grandes, et leur égalité des salaires devient une utopie tout aussi irréalisable que l'échelle des autres.

Une société qui se sera emparé de toute la richesse sociale et qui aura hautement proclamé que *tous* ont droit à cette richesse, — quelle que fut la part qu'ils eussent pris antérieurement à la créer, — sera forcée d'abandonner toute idée de salariat, soit en monnaie, soit en bons de travail.

C'est ce que nous allons démontrer dans un prochain article.

---

Le numéro du 4 septembre du *Parti ouvrier* contient la petite infamie suivante :

« Les membres du *Groupe des travailleurs socialistes ardennais* invitent leurs camarades du département des Ardennes à se mettre en garde contre un nommé Tortelier qui doit aller dans les Ardennes faire des conférences soi-disant socialistes, mais au fond ne seront que des conférences boulangistes, tout au moins fumistes-anarchistes.

« Les membres du groupe invitent en outre leurs camarades à mettre à la raison l'individu qui se plaît à jeter la discorde dans le parti socialiste.

« *Le Groupe Ardennais.* »

Les rédacteurs du *Parti ouvrier* qui connaissent le compagnon Tortelier auraient dû ne pas l'insérer, en admettant qu'elle émane bien d'un groupe ardennais — car ils savent pertinemment que le compagnon Tortelier n'est pas boulangiste. — Mais voilà, quand l'on est assez plat pour s'allier aux bourgeois, que l'on devait combattre, il n'y a pas de saleté que l'on ne soit capable de commettre.

Puis, à ce qu'il paraît, ils tiennent à bien mériter des fonds secrets, auxquels on les accuse d'émarger.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Nous avons vu l'arrestation du compagnon Soudey; il vient d'être remis en liberté par ordonnance de non-lieu et il nous a raconté l'histoire de son arrestation. On verra comme les défenseurs de la loi savent tenir compte des formalités qu'elle impose.

Il est vrai que nous anarchistes, nous nous moquons pas mal que l'on nous arrête avec ou sans mandat. D'une manière ou d'une autre on en est pas moins coffré. Qu'ils accomplissent les formalités voulues ou ne les accomplissent pas, pour nous, juges et policiers sont des ennemis envers lesquels nous sommes toujours en droit de légitime défense. Seulement pour ceux qui croient à la loi il est toujours bon de faire remarquer comment la traitent par dessus jambe ceux qui sont chargés de la faire respecter.

Donc, le compagnon Soudey rentrait chez lui à deux heures du matin quand, à l'entrée de la rue où il demeure, il s'entendit appeler par son nom. Il se retourna sans penser à rien; aussitôt, trois individus qui venaient au-devant de lui, se précipitèrent sur lui, ceux qui l'avaient appelé en firent autant; en un clin d'œil, il fut empoigné par une dizaine de mouchards qui débouchèrent de tous les côtés.

Conduit devant le commissaire de police, il refusa de répondre aux questions qu'on lui posa : « puisque vous m'avez arrêté, leur dit-il, vous devez avoir un mandat, par conséquent vous devez connaître mon identité », et il demanda à voir le mandat d'arrestation, qu'on ne put lui montrer et pour cause. A la permanence et au dépôt on refusa de le recevoir parce que ceux qui l'accompagnaient n'avaient pas cette pièce. Il dût attendre deux heures dans la cour, que le préfet de police l'eut envoyée.

Devant le juge d'instruction, il reconnut deux agents provocateurs qu'il avait déjà signalés aux camarades; il n'eut pas de peine à les confondre. Le juge d'instruction fut même forcé de dire à l'un d'eux que la volée qu'il avait reçue à la suite de cet avertissement de Soudey aux camarades, n'était que la juste récompense du rôle qu'il jouait.

Et voilà comment on arrête ceux qui vous gênent, quitte à les relâcher quand on n'a pas pu établir l'accusation que l'on cherchait.

Pendant le cours de la perquisition que l'on fit chez lui, et comme on ne trouvait rien, le procureur dit au comp. Soudey : « mais pourtant, il y a quelques jours vous avez reçu une lettre de Suisse? » — Cherchez, lui répond Soudey, c'est votre métier.

Et les hommes actuellement au pouvoir, ont attaqué l'empire parce que fonctionnait le cabinet noir.

A ce qu'il paraît que ce qui était sale sous l'empire est plus propre en République. — Comme quoi les gouvernements sont toujours les mêmes.

* * *

On sait que les blanquistes et les collectivistes cherchent à remplir toutes les fonctions électives en disant que c'est pour y rendre des services aux travailleurs.

Le gouvernement vient, par un décret, de casser deux conseillers prudhommes, coupables d'avoir voulu prendre leur mandat au sérieux. — L'effet de ce décret est de les rendre inéligibles pendant 6 ans!

Les anarchistes ont-ils raison de dire que l'élu ne peut rien faire, que de se retirer s'il est honnête. — S'il reste, ce n'est qu'à condition de s'effacer, afin de se faire oublier par le pouvoir.

* * *

Le comp. Rieffel, le gérant de *Terre et Liberté*, condamné, il y a trois ans à cinq ans de prison pour un article adressé aux soldats, a été arrêté à Paris où il était rentré depuis peu.

* * *

Toulon. — Le gouvernement se décide de nouveau à traquer nos amis, persécutant ceux qui répandent la vérité; aussi cherche-t il à tuer l'idée — mais en vain — en frappant au ventre ceux qui la propagent.

Un compagnon ayant eu une altercation avec un garde-chiourme et l'ayant traité de mouchard, fut mis à la porte, afin que l'effet ne devint pas contagieux. Mais notre ami, ne voulant pas laisser les choses ainsi, l'attendit un soir et devant un café lui administra une telle brûlée, que ce bon valet de bourgeois déposa une plainte à la suite de laquelle notre ami sera traduit en correctionnelle.

Nous savons ce qui l'attend, mais empêche pas que MM. les bourgeois et leurs valets, sauront que les travailleurs savent se faire respecter. Espérons que l'exemple produira son effet.

* * *

Romans. — Les membres du groupe de cette localité vient de lancer un manifeste où ils expliquent les raisons qui leur ont fait arborer les drapeaux rouge et noir et crier *Vive la Révolution!* vive l'amnistie, et où ils démontrent aux travailleurs que ce n'est que la Révolution sociale qui les émancipera.

* * *

Amiens. — La semaine passée, quatre agents en civil se sont présentés à la Chambre syndicale des grévistes, rue du Don, pour procéder à l'arrestation du citoyen Delaunay.

Ce dernier demanda aux agents en vertu de quels ordres ils venaient l'arrêter.

Les agents répondirent que c'était d'après les instructions du commissaire de police.

Le citoyen Delaunay refusa d'obtempérer en disant qu'il n'obéirait pas à un ordre verbal.

Les agents se retirèrent et revinrent bientôt avec une quinzaine de leurs confrères, ayant à leur tête le commissaire du IIe arrondissement et l'inspecteur de police.

Le commissaire en arrivant dans la salle de réunion ordonna à quelques agents de dégainer pendant que d'autres s'assuraient de la personne du citoyen Delaunay.

Quelques instants après il était écroué à la maison d'arrêt.

Pendant que ces faits se passaient rue du Don, d'autres, ayant le même caractère, avaient lieu rue de la Veillère.

Une douzaine d'agents, conduits par Calvet, commissaire central, se sont présentés aux ateliers du citoyen Véchard, pour procéder aussi à son arrestation.

Ils furent reçus par le citoyen Véchard, lui-même, qui leur demanda quel crime il avait bien pu commettre pour nécessiter un tel déploiement d'agents de la force publique.

Le commissaire central lui déclara qu'il était poursuivi : « Pour avoir donné un local de réunion « aux grévistes et s'être autorisé de ses anciennes « fonctions municipales pour guider et conseiller la « grève. »

En présence de ces déclarations, le citoyens exaspéré, répondit « qu'on ne l'arrêterait pas », et il ferma violemment sa porte.

Devant cette attitude énergique, les policiers se retirèrent et revinrent vers une heure, escortés de l'inspecteur Babinger, du chef de la sûreté Gaillot et de douze agents.

Au nom de la loi, la porte des ateliers fut enfoncée et les agents cherchèrent Véchard, pour l'appréhender de vive force.

Celui-ci, pendant ce temps, s'était réfugié derrière les bâtiments de ses ateliers.

Se voyant immanquablement condamné à être découvert et pris, il sortit dans la rue et se précipita dans la rivière qui longe la rue de la Veillère.

Il en fut tiré sain et sauf par les agents qui le firent monter dans une voiture de place et l'écrouèrent à la prison des Grands-Chapeaux.

Une foule énorme assistait à cette chasse à l'homme, criant : Vive Véchard!

Quelques arrestations ont été opérées, ce sont les suivantes :

Tarlé, épicier, place Saint-Firmin; Vasseur, ouvrier chez M. Hagimont, et une autre personne dont nous n'avons pu savoir le nom.

Les incidents se succèdent sans interruption, après les arrestations des citoyens relatées plus haut, sous l'inculpation de tentative d'incendie, on a fait des perquisitions chez le citoyen Forbas et le compagnon Morel.

On intercepte les lettres et les télégrammes; enfin pression complète.

Le groupe socialiste organise un meeting de protestation pour dimanche prochain.

* * *

Avignon. — Grand émoi dans le clan galonné. Il paraît que des compagnons soldats pontonniers auraient affiché des placards anarchistes sur des feuilles imprimées servant à accorder les permissions. Cela, sur plusieurs points de la ville et sur les casernes. Bravo! l'armée s'affranchissant et propagandant, est d'un bon augure. Allons, artilleurs, à vos pièces et n'hésitez pas à tirer, puisque vous savez où sont vos ennemis.

* * *

*Tracasseries idiotes.* — Nos bourgeois ont des tendances au ramolissement qui fait partie de leurs programmes. Ils s'amusent à nous empêcher de vendre la *Révolte*. La semaine dernière, le facteur ayant remis par erreur le paquet à un sieur Kaiser qui ne se contente pas d'exploiter ses ouvriers puisqu'il essaie de voler des journaux, celui-ci ne trouve rien de mieux à faire que de refuser de les livrer à son véritable destinataire. Il n'a pas fallu moins de cinq jours de réflexion et l'intervention énergique de quelques compagnons, pour mettre cet énergumène à la raison. Il a rendu le paquet; tant mieux pour lui.

## Angleterre

*L'Art de tourner la loi.* — On sait que l'emprisonnement pour dettes est aboli dans le Royaume-Uni, mais entendons-nous! Il n'est aboli que pour les gens qui doivent plus de 400 francs, c'est-à-dire pour les bourgeois, les gens à leur aise, les nobles,

les employés et les prêtres. Mais pour les pauvres diables qui doivent moins de 400 francs, la somme de quarante sous, par exemple, tombent sous le coup d'une juridiction spéciale qui les condamne à payer par à-compte avec les intérêts.

Si le débiteur peut s'éxécuter, c'est bien ; sinon, un deuxième jugement intervient aussitôt, et le malheureux est condamné à 8, 20 ou même 40 jours de prison.

S'il ne paie pas à la sortie, un troisième jugement, puis d'autres encore se succèdent, et pour la misérable somme de quelques écus, il se trouve que la détention est pour ainsi dire perpétuelle. C'est ainsi que dans la seule année 1887, 49,000 anglais ont été emprisonnés pour crime de pauvreté. Admirons les lois du peuple le plus libre de l'univers.

## Italie

Près de Côme en Lombardie, à la suite d'une grève, les gendarmes avaient fait cinq arrestations ; mais pendant qu'ils conduisaient les prisonniers à la ville voisine, ils furent assaillis par une foule considérable, on se battit et les prisonniers furent délivrés.

## Roumanie

Les peuples slaves du Danube sont peut être en train de préparer une solution de la question d'Orient qui n'est pas prévue par les diplomates européens.

La révolte agraire existe à l'état permanent. Malgré la sanglante répression du soulèvement du printemps dernier, les désordres n'ont pas cessé, le mouvement n'est écrasé en un point que pour reprendre cent kilomètres plus loin. Des bandes parcourent la Roumanie, délogent les fermiers, enlèvent les fonctionnaires et les pendent quelquefois ; de même en Serbie ; les couvents sont pillés, les agents du gouvernements sont assommés et les soldats qui veulent bien s'aligner contre les paysans trouvent à qui parler.

Partout le même ennemi : Religion, Capital, Autorité.

## Indes

Les économistes nous disent que l'industrie manufacturière tend à se déplacer vers les pays de production et font à ce sujet de très beaux raisonnements. Il serait plus juste de dire que la grande industrie cherche avant tout à se pourvoir des travailleurs les plus dociles : elle fait l'esclavage autour d'elle. Elle tend à remplacer l'homme-intelligence par l'homme mécanique, l'homme qui pense par celui qui obéit. C'est pour cela qu'en Angleterre les ouvriers tisseurs ont été remplacés par des femmes et des enfants dans les manufactures, c'est pour cela que les capitalistes de Manchester élèvent leurs filatures dans l'Inde à côté des champs de cotonniers.

Dans ces filatures, il n'y a par an que quinze jours de repos et encore n'y en a-t-il que cinq qui se soient complètement ; on travaille le dimanche et dix-huit heures par jour sauf une demi-heure pour le repas, et pour ses dix-huit heures de travail le salaire des femmes est de 50 à 60 centimes. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que l'industrie se déplace de l'Angleterre vers les Indes.

(*Freiheit*)

## Russie

Le parti terroriste se remue de nouveau. Il paraît qu'on a arrêté à Pétersbourg, dix révolutionnaires, dont trois femmes, portant des bombes aux abords du palais.

Le fait est que la vie devient tellement intenable en Russie, que le parti révolutionnaire se reconstitue ; et s'il échoue dans ses premières tentatives, cela s'explique par l'inexpérience des jeunes forces qui ne se méfient pas assez du levain de Soudéikine, et qui font leur apprentissage en conspiration, comme le Comité exécutif a fait le sien.

Il faut dire qu'on est tellement ennuyé en Russie du régime actuel que l'on entend parfois jusqu'aux plus modérés s'écrier : « Que font-ils donc ces nihilistes, qu'ils ne l'ont pas encore mis de côté ! » Lui, c'est évidemment le héros de Gatchina. On en a assez.

Du nombreuses arrestations ont eu lieu à Kharkoff et à Odessa, en relation avec les arrestations de Pétersbourg.

Notons aussi que d'excellentes organisations ouvrières qui n'ont qu'une médiocre confiance dans les jeunes gens des écoles, se sont constituées en divers endroits. Elles mènent très bien leurs affaires.

## Pologne

Un grand nombre de proclamations socialistes-révolutionnaires ont été affichées dans les rues de Varsovie avec une audace inouïe et une habileté admirable.

Les travailleurs des villes les distribuent aussi en nombre dans les villages.

Les socialistes-révolutionnaires polonais ne dorment pas, et les travailleurs ne se laissent pas endormir par les blagueurs qui sont à cheval sur leur « socialisme scientifique ». Chose à noter : les socialistes-révolutionnaires font plus et trouvent plus d'éléments énergiques que le parti patriotique avec tous ses moyens pécuniers.

## République Argentine

PARANA (*suite*)

Tout émigrant qui arrive pour faire de l'agriculture, s'il ne possède pas un capital de 5 à 6,000 fr., une certaine intelligence, et une grande énergie, ne peut que vivre. En Argentine moins que partout ailleurs, on ne parvient à faire fortune avec un travail honnête.

Le président de la République argentine, dans son discours d'ouverture à son avènement au pouvoir a dit : ce pays si grand (de dimension), qui ne possède que trois millions et demie d'habitants, a de la place pour cinquante millions, et tous les efforts de mon gouvernement tendront à ce but.

Le gouvernement, en effet, fait une grande propagande en Europe par des agents, des prospectus et des journaux spéciaux. Il paye une subvention très fortes aux navires qui amènent les émigrants. J'ai lu une partie de ses livres qui parlent des pays où j'ai habité ; je connais même plusieurs auteurs de ces ouvrages qui ont visité le pays, et qui sont de bonne foi ; eh bien, l'on peut dire hardiment que tout ce qu'ils disent est faux et vrai en même temps, vrai pour l'apparence et faux pour le résultat. On parle de la richesse d'une colonie, de sa végétation, du nom de son fondateur ; informez-vous, on vous dira que son fondateur n'a pas quitté Buenos-Ayres où la vie est assez agréable ; il a des amis dans le gouvernement, il a obtenu dans cet endroit 10 ou 20 lieues carrées de terre comme don ou bien acheté pour un prix dérisoire, payable en vingt années ; avec son titre de possession, il a pu obtenir un crédit pour acheter des instruments et les revendre au colon, il a même donné gratuitement de la terre, mais à des conditions qu'il sait d'avance irréalisables.

Le gouvernement lui fournit aussitôt un personnel administratif, payé par le contribuable, qui se charge de gérer ses intérêts ; dans toutes les colonies du Campo ces agents ont droit de vie et de mort sur les colons.

Au commencement, on flatte le colon, on le met bien supérieur à ses collègues « qui sont tous des ivrognes ou des coquins », puis, quand il a rendu tout ce qu'il pouvait donner, on lui cherche chicane sur une formalité quelconque ; il se fâche, on le met aux fers, puis sa vie devient impossible, et il finit par abandonner tout et revient à la ville prochaine, après avoir marché 5 ou 6 jours sans ressources, demander une place de domestique quelconque ; voilà à peu près l'histoire de toutes les colonies.

Il n'y a à ma connaissance qu'une seule colonie qui ait pleinement réussi, c'est celle de Diamenti, composée de Russes ; mais si elle a réussi, c'est grâce à son mode d'organisation qui a beaucoup d'analogie avec celui du communisme-anarchique.

Je vous dirai de suite que ces émigrants Russes n'ont rien à faire avec les révolutionnaires ou nihilistes, je crois même qu'aucun n'en a entendu parler.

On m'a dit que ces Russes étaient plutôt des Allemands émigrés en Russie il y a déjà longtemps, mais qui, à la suite d'un décret d'expulsion, sont venus s'établir ici ; ils ont conservé en arrivant les habitudes et coutumes de la colonie russe. Ils ont eu soin, avant de venir, de faire un contrat qui stipulait que leur manière de faire était acceptée par l'agent du gouvernement Argentin. En arrivant, ils étaient absolument pauvres et se sont fait donner les instruments et la terre, tel que cela était prescrit dans leur engagement. Mais quand il s'est agi de commencer, ils ont trouvé le gouvernement qui a voulu leur donner la même organisation qu'aux autres colonies ; ils ont refusé de s'y soumettre et ont refusé tout travail, se contentant de la ration que le gouvernement continuait à leur fournir. Ils sont restés plus d'un an dans cette situation ; alors le gouvernement supprima la ration, pour les soumettre. Les Russes prirent leurs fusils et descendirent à Parana (ils étaient 5 ou 600). Devant leur attitude, et aussi grâce à un Suisse-allemand très riche qui prit leur défense, on les laissa donc libre de s'organiser comme ils l'entendraient dans le travail. Mais ils eurent quand même à subir les autorités que le gouvernement installa parmi eux.

Ces colons sont restés les mêmes que le premier jour et ne se fondent nullement avec les autres habitants, ils se marient entre eux, vivent entre eux, et ne s'occupent pas des autorités Argentines. Une des clauses de leur contrat, c'est qu'ils ne doit pas y avoir d'autres propriétaires de terres dans l'emplacement que le gouvernement leur a concédé, mais comme il s'en trouvait, ils cherchèrent à les faire partir, soit en leur achetant le terrain, soit par intimidation et finalement par l'assassinat, dit-on, mais le gouvernement ne pu trouver les coupables,

Chaque année ils envoient de l'argent à leurs compatriotes pour venir dans leur colonie. Ils forment maintenant quatre villages avec une population de près de sept mille individus. Deux villages sont composés de catholiques et les deux autres, de protestants.

Leurs prêtres et leurs pasteurs qui sont aussi de leur pays, sont en même temps leurs juges de paix et règlent leurs différends entre eux. On me dit qu'ils sont pieux et vont très régulièrement aux offices, mais le prêtre après avoir très vite bâclé sa messe leur fait un sermon sur l'agriculture, sur les différentes manières de travailler la terre, sur l'utilité de certains instruments. En somme, est très estimé de ses ouailles.

L'heure de l'office s'annonce, à défaut de cloche, par des coups frappés sur un soc de charrue. Tous les instruments d'agriculture les plus perfectionnés sont employés par eux et ils se moquent des marchands de grain en gros qui font la loi aux autres petits cultivateurs.

La production de la province est la culture du maïs, le blé et le lin.

Ces cultures ne peuvent être d'un grand profit, qu'à condition d'être faites en communauté. Les Russes ne sont pas positivement communistes. Il n'y a que pour le travail. Chacun est propriétaire de son lot et ne peut le vendre qu'aux Russes. Chacun a donc sa bourse particulière et fait de son argent ce qu'il entend. Pour la récolte, toutes les provisions sont mises séparément et l'on tire au sort. La récolte se fait avec des machines à vapeur.

Une chose qu'il ne faut pas oublier pour les colonies Russes : Il y a quatre ou cinq ans, le président de la République (Julio Rocca) a fait une visite dans la province, en passant à Diamante. Tous les Russes se sont rendus avec leurs chars enguirlandés et criant des bravos si enthousiastes au président, que celui-ci, dans sa reconnaissance, a fait voter par le Congrès, que la dette d'une année leur serait remise.

Ces Russes sont très reconnaissables, ils ont gardé leur même costume : longue redingote en gros drap fourré en peau de mouton, le poil en dedans. On m'a dit que l'autorité Argentine leur a été utile, pour les femmes du moins. Ils avaient un peu l'habitude dans leurs pays de faire travailler leur femme et même de les frapper. Elles continuent à travailler, mais ne sont plus frappées.

Je ne sais pas ce que sera l'avenir de ce pays, car tout est factice, mais si par une cause ou autre l'émigration venait à s'arrêter, je crois que ce serait la mort. On parle déjà d'enrayer l'émigration italienne pour augmenter celle des pays du Nord de la France, la Suisse et la Belgique qui est éminemment agricole.

La vie dans les grandes villes commence à devenir très difficile, le travail manque et le salaire a baissé, le papier-monnaie perd tous les jours ; il a baissé de plus d'un tiers depuis 3 ans. La nationale ou Patagon ne vaut pas 3 francs et elle valait, il y a 4 ans plus de 5 francs.

Le gouvernement dit dans ses journaux, que c'est la faute aux agioteurs et qu'il n'y peut rien. Les patentes, les impôts et les droits de douane sont excessifs, et maintenant la viande qui est presque le seul aliment du pays, coûte aussi cher qu'en Europe et est d'une qualité très mauvaise. Le pain a tout le temps coûté 50 centimes la livre.

La pomme de terre ne peut pas être considérée ici comme un aliment, aussitôt sortie de terre, elle se pourrit. Elle coûte aujourd'hui 14 réaux les 24 livres.

Les locations surtout, sont devenues d'une cherté qui, je crois, ne peut guère être dépassée. Un ouvrier ne peut trouver une chambre à moins de 15 ou 20 nationales par mois. Un travailleur qui n'a que sa journée, tout-elle au maximum, qui est de 2 nationales par jour, ne peut suffire s'il a femme et enfants et soit le seul producteur.

Nous avions jusqu'à ce jour une armée nationale composée à peu près de trois ou quatre mille hommes en tout (dont à peu près la moitié d'officiers), on veut la porter à cent mille hommes. Cette armée n'était composée que de volontaires et de prisonniers. On va établir la conscription. Il n'y a cependant pas d'ennemis qui menacent le pays, il n'y a presque plus d'Idiens, que dans le grand Chaco seulement; mais les capitalistes commencent à éprouver le besoin d'avoir un rempart contre les réclamations des travailleurs.

## BIBLIOGRAPHIE

*Pourquoi ai-je cessé d'être révolutionnaire ?* brochure de P. Tikhomiroff, publiée en russe à Paris.

Dans cette brochure, un des membres du Comité exécutif, l'ex rédacteur de *Terre et Liberté* et de la *Volonté du Peuple*, organes des terroristes russes, publiés tous deux, clandestinement en Russie, vient se repentir publiquement de son passé.

Il annonce qu'il ne croit plus à la Révolution ; il parle du tsar avec respect ; il trouve nécessaire de museler davantage la presse russe ; il est prêt à verser son sang pour l'unité de l'Empire et l'oppression des nationalités qui gémissent sous le despotisme impérial, il a découvert qu'il faut à la Russie « un gouvernement fort » et, pour cela, il invite à se rallier autour de l'autocrate, sanctifié par l'Eglise et « reconnu » par la nation, — et il a cru nécessaire de dire tout ça dans une brochure.

Est-ce un ramollissement de cerveau, ou bien Tikhomiroff n'a jamais cru à ce qu'il écrivait et ne tenait au parti révolutionnaire qu'autant qu'il espérait à arriver avec ce parti à être pour quelque chose dans « un gouvernement fort. » — Cela nous intéresse guère. C'est un renégat de plus — et voilà tout.

Ses arguments : on les devine, surtout si on connaît l'intelligence médiocre de l'auteur. Et, en fait de sincérité, inutile de la chercher dans cet opuscule. — Tikhomiroff a-t-il seulement raconté toute son évolution ? — Non ; et cela nous suffit.

Aussi, nous nous bornerons à le renvoyer à qui il appartient de droit : aux domestiques de l'autocrate qui lui promettent déjà le pardon de son passé et ouvrent les bras pour le recevoir — en gamin repenti.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les compagnons Dard et Joly, du procès de Lyon sont priés de nous faire connaître leur adresse, un de leur camarade du procès, désirant entrer en relation avec l'un d'eux, pour quelques renseignements dont il a besoin.

* * *

Prière, autant que possible, aux camarades qui nous envoient des mots de combat pour le supplément, de bien vouloir marquer en plus du nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage.

* * *

Les groupes communistes-anarchistes et internationalistes des Etats-Unis qui veulent correspondre avec le groupe *J. W. P. A.*, peuvent adresser leurs correspondances au compagnon Célestin Pugin, Irwin Station Westmorcland Pa. — L'on peut correspondre en anglais, français, italien et espagnol.

* * *

Le compagnon Beaujardin, à Bouglon, demande aux compagnons Camille Molinier, Baptiste Chantepie et Pierre Chazotte, de bien vouloir lui envoyer leurs adresses.

* * *

La période que nous traversons est certainement une de celles qui précèdent les grands cataclysmes : de toutes parts, l'édifice social semble se lézarder car de tous côtés des grèves surgissent sous le poids des exigences capitalistes.

Dans les villes comme dans les campagnes, la pénurie est complète ; les travailleurs meurent d'inanition à côté des magasins regorgeant de tout. Inutile de décrire ici les causes d'une pareille situation chacun de nous les connaît, mais nous pouvons constater que le mécontentement qui se manifeste chaque jour est le résultat du dégoût et de l'écœurement des travailleurs. Alors donc, puisque chacun a hâte d'en finir, il nous appartient de redoubler d'activité, de nouer des relations dans tous les coins, de semer partout l'idée de révolte et de justice. Pour ce, il faut frapper l'imagination, attirer l'attention sur nous.

Allons ! un peu de dévouement et d'énergie et l'avenir est à nous.

Vive l'Anarchie !

*Groupe de propagande dans les campagnes.*

*Nota.* — Notre seconde brochure destinée aux campagnes, est toute prête : elle sera imprimée sitôt que les moyens pécuniers nous le permettrons.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 2,449.50

L. et K., versement hebdomadaire, 2 fr. — L. à Langon 25 cent. — Excédent d'écot 20 cent. — C. B. à Voonsocket 3 fr. — G. de Beauvais 5 fr. — Par P. rue Bourret, trois excédent d'écot 1 fr. 40 ; Don Juan 50 c. ; Gutal 25 cent., Lefort 50 cent. ; Moi 25 cent. ; en tout 2 fr. 90 — A. à Boudes 75 cent. — D. D. à La Madeleine 70 cent.

Total à ce jour 2,464.50

## PETITE CORRESPONDANCE

T. à Marseille. — F. à Reims (2). — G. à Beauvais. — G. à Brest. — N. à Londres. — R. à S. Giovanni. — B. à La Chenaudière. — M. à Toulon (2). — V. B. L. à Vichy. — J. à Lyon. — B. à Armentières. — W.-D. à Flixecourt. — D. à Bourges. — A. C. à Milan. — W. à Erquinghem. — F. à Amiens. — Reçu timbres et mandats.

A. à Louvain. — Distribuez les invendus.

N. à la Chaux-de-Fonds. — Reçu 30 fr.

F. V. à Narbonne. — Vous pouvez régler tous les cent exemplaires.

G. à Dreux. — Reçu timbres. — Pourriez-vous nous trouver un libraire à Dreux ? — Nous pourrions vous envoyer le premier numéro pour être distribué gratuitement afin de faire connaître le journal.

Le compagnon qui nous a demandé un exemplaire des statuts de la Chambre syndicale des hommes de peine est prié de nous rappeler son nom. Nous avons pu nous en procurer.

« Arbeiter Zeitung, à Chicago. — Reçu portraits.

Imprimerie Jurassienne à Genève, B. à Lyon. — Reçu brochures.

J. R. à Avignon. — Cette semaine l'expédition n'a été terminée que le mardi. — L'argent a manqué pour la faire à l'heure.

Le comp. Juan Bernard est prié de donner réponse à la lettre au 24 Juin de Spartacus Verdier, poste-restante à Ganges (Hérault).

S. V. à Ganges. — Vous avez dû recevoir l'adresse demandée. Pour ce qui est relatif à votre envoi, nous ignorons. Nous n'avons pas de relations.

N. à Fontenay. — Nous voudrions bien pouvoir rééditer « Entre-Paysans », mais toujours la même chose : manque d'argent.

Quant à publier un avis dans le journal pour faire souscrire d'avance, voyez ce qu'a produit l'appel que nous avons fait pour « Richesse et Misère », 5 fr. — et il en faut 200. — Dans ces conditions, rien à faire qu'à attendre.

Le compagnon du groupe des « Exploités » du chemin de fer de l'Est est prié de nous faire parvenir son adresse ; un camarade désirerait entrer en relation avec le groupe.


## A VENDRE

*UNE COLLECTION DE JOURNAUX*

SOCIALISTES-RÉVOLUTIONNAIRES (78 à 87)

3 volumes, reliés en chagrin rouge

Premier volume

2 années du *Cri du Peuple* de Verviers (77-78). 26 numéros.

6 années du *Révolté* de Genève (79-85). 156 numéros.

Deuxième volume

7me et 8me année du *Revolté* de Paris (85-86-87). 74 numéros.

Le *Drapeau rouge* de Paris (85). 5 numéros.

*L'Insurgé* de Bruxelles (85). 9 numéros.

*Ni Dieu ni Maître* de Bruxelles (85-86). 3 numéros.

*Le Forçat du travail* de Bordeaux (86). 13 numéros.

*La Guerre sociale* de Bruxelle (86). 6 numéros.

*L'Interdit* de Bruxelles (86). 1 numéro.

*Le Paysan révolté* (82). 2 numéros.

Troisième volume

*L'Etendard révolutionnaire* de Lyon (82). 12 numéros.

*La Lutte* de Lyon (83). 19 numéros.

*Le Drapeau noir* de Lyon (83). 17 numéros.

*L'Emeute* de Lyon (84). 7 numéros.

*Le Défi* de Lyon (84). 8 numéros.

*L'Hydre anarchiste* de Lyon (84). 6 numéros.

*L'Alarme* de Lyon (84). 8 numéros.

*L'Affamé* de Marseille (84) 6 numéros.

*Le Droit anarchiste* (84). 3 numéros.

*Terre et Liberté* de Paris (85). 18 numéros.

*L'Audace* de Paris (85). 3 numéros.

*La Varlope* de Paris (85). 1 numéro.

*Le Droit social* de Marseille (85). 3 numéros.

*La Lutte sociale* de Lyon (86). 6 numéros.

*Les Hommes de la Commune* (80). 8 numéros.

*Gravures de Paris* (87). 5 numéros.

Toutes les collections sont complètes.

S'adresser pour la vente, à Mme Dubois, 16, passage Julien-Lacroix, à Paris



## LA REVOLTE est en vente

**A Narbonne**

Firmin Victor, 5, rue Ampère.

Le compagnon porte à domicile. On trouve chez lui tous les écrits socialistes.

**A Amiens**

Froidure, 29, rue de la Douane. On y trouve également la *Critique sociale*, le *Ça Ira* et les brochures anarchistes.

**A Thaon**

Richard, marchand de journaux.

**A Paris**

Librairie, 3, avenue Parmentier, dépositaire pour les XIe et XXe arrondissements.

Meunier, 69, rue de la Roquette, dépositaire pour les XIe et XIIe arrondissements.

Fayet, libraire, 113, rue du Temple.

Librairie, 169, avenue de Clichy.

**A Saint-Etienne**

Kiosque de la Place Badouillère.

Place de l'Hôtel-de-Ville (sud-ouest).

Place Marengo (sud-ouest).

Librairie de la rue de Lyon, 58.

Rue de la République, près la place Fournejre.

**a Levallois-Perret**

*Librairie*, 75, rue Gravel.


## CONVOCATIONS

PARIS. — Les anarchistes du XIVe et du XVe, [illegible] avenue du Maine.

LEVALLOIS-PERRET. — Réunion du cercle communiste-anarchiste, tous les vendredis à 8 h. 1/2, salle Mézerette, rue Gravel.

LYON. — Réunion générale tous les dimanches de 11 heures à midi, au Comptoir du Zinc rustique, 78, cours Vitton.

DIJON. — Le groupe se réunit le premier et le troisième lundi de chaque mois, chez Heuchenne, rue des Auris, à 8 heures du soir.

BRUXELLES. — Groupe la *Liberté*, à La Colline, rue de la Colline, le lundi 10 à 8 h. 1/2 du soir, réunion des compagnons.

Ordre du jour : L'Etat et la Révolution.

Le compagnon Hyppolite prévient les camarades de Paris, qui devaient se réunir samedi prochain à Choisy-le-Roi, que la réunion projetée est remise à une date ultérieure.

*Le Gérant* J. GRAVE.

PARIS. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Ecluse.

I. I. S. G.
COLLECTIE
UGO FEDELI

Deuxième Année, N° 1. — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 16 au 22 SEPTEMBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS LECTEURS

Avec ce numéro, la *Révolte* commence sa deuxième année de publication. La onzième en comptant les 9 années du *Révolté* auquel nous avons succédé. Nous avons eu pas mal de difficultés à surmonter, mais enfin nous voici tout de même debout prêts à continuer la lutte.

D'un autre côté, nous sommes heureux de constater que les idées font leur chemin ; petit à petit elles s'infiltrent dans les régions où elles n'avaient pu pénétrer jusqu'alors. Encore un effort, et il n'y aura pas de centre un peu important qui n'ait à son tour son demi quarteron d'anarchistes.

Du reste, la situation se prête de plus en plus à la diffusion de nos idées ; la misère devient de plus en plus grande, la rapacité des exploiteurs aussi. — Profitant de ce que les progrès de l'outillage mécanique ont jeté une foule de travailleurs sur le pavé, ils voudraient arriver à les faire travailler pour un morceau de pain. — Les grèves se multiplient, et le gouvernement, fidèle à son rôle de chien de garde de la propriété, fait sabrer les grévistes coupables de ne pas se laisser voler sans protester.

Les partis politiques sont impuissants et se désagrègent. Ils ne savent rien faire pour satisfaire ceux qui ont encore confiance en eux. Les uns se sont mis à la remorque d'un branche qui ne se soutient que grâce à leur appui, mais est bien trop bête pour leur être utile à quelque chose sinon qu'à pallier leur propre incapacité. Grossissant le danger à plaisir, sous prétexte de le combattre, mais en réalité pour justifier leur trahison, les meneurs du *Parti ouvrier* se sont jetés dans les bras des bourgeois qu'ils avaient juré de combattre et se font à présent les exécuteurs de leurs basses-œuvres. Pour les moins clairvoyants, une vérité se dégage de plus en plus, c'est que, de tous les politiciens, on peut dire qu'ils sont vendus ou à vendre. Ce dont, pour notre part, nous n'avons jamais douté.

On peut même dire que c'est ce dégoût du parlementarisme qui a fait la force du boulangisme et lui a permis, — malgré la réclame carnavalesque qui aurait dû le tuer en tout autre moment, — de se développer et prendre de l'extension.

C'est illogique, c'est absurde, mais combien de déceptions faudra-t-il encore à la foule pour qu'elle arrive à comprendre qu'il n'y a qu'elle seule qui puisse s'émanciper ?

La situation est donc franche pour les anarchistes. S'ils savent profiter des circonstances, s'ils savent être logiques dans leurs idées, ils peuvent donner une impulsion énorme à leur propagande, mais pour cela il faut savoir vouloir, il faut — nous parlons pour les convaincus — savoir se plier aux sacrifices qu'elle exige et ne pas attendre que les moyens de propagande vous tombent du ciel, ou d'un coup de théâtre quelconque. Il ne faut jamais compter que sur soi-même et des moyens dont on dispose. Employés avec ténacité et énergie les humbles moyens de propagande dont les anarchistes disposent peuvent produire de grands résultats.

De son côté, la *Révolte* fera, comme par le passé, tous ses efforts pour arriver à propager nos idées, à les élucider, à les faire comprendre à ceux qui ne sont pas avec nous. Nos ressources sont précaires, nos moyens bien bornés ; dans l'année qui vient de s'écouler, trois numéros n'ont pu paraître faute d'argent, nos abonnés ont été servis souvent en retard faute de fonds pour expédier à l'heure. Malgré tout, nous voilà encore debout. — Cette année, si la propagande se présente sous des auspices favorables, la situation financière n'est pas meilleure, car ne nous adressant qu'aux misérables, aux travailleurs, nous subissons le contre-coup de leur propre détresse, et les bonnes volontés que nous rencontrons ne sont pas toujours à même de nous prêter le concours efficace qu'il nous faudrait.

Qu'importe, ce n'est pas au moment où les idées se développent qu'il faut se décourager ; si parfois, nos amis ne sont pas servis à l'heure ils voudront bien tenir compte de notre bonne volonté à nous aussi et penser qu'il n'y a que l'impossible qui puisse nous arrêter. Que chacun y mette du sien et ça marchera quand même.

Nous comptons sur les camarades, les camarades peuvent compter sur nous.

## LES FEMMES D'ALLASAC

Après les hommes sabrés à Paris, ce sont les femmes à Allasac que les bourgeois font charger, baïonnette au canon.

« Femmes chargées à la baïonnette ! » — « Nombreuses femmes blessées pendant l'engagement »... entre les femmes sans armes et les troupiers armés de fusils — telle est la nouvelle télégraphiée dimanche aux journaux du monde entier.

Ils étaient là, ces terrassiers payés deux francs cinquante par jour ; pour onze heures de travail sur le chemin de fer de Brives, — s'exténuant sous la pluie et le soleil, couchant comme des bêtes dans la boue, exploités par les ventrus actionnaires, exploités par les boutiquiers, exploités par toute la séquelle des bourgeois.

Avec ce salaire, ils n'en pouvaient plus. Ils abandonnèrent le travail, mais aussitôt ils furent remplacés par d'autres crève-de-faim ; la troupe fut appelée, casernée le long de la ligne ; elle montait la garde des chantiers autour des misérables qui remplacèrent les grévistes.

Alors les grévistes, avec leurs femmes traînant les enfants livides et en haillons, se mirent en marche vers Limoges. Couchant la nuit sur la route, mendiant le jour, ils marchaient vers le chef-lieu, espérant y obtenir du préfet une augmentation de salaires. Nous allions dire, — de l'intendant de Limoges ; tellement ces bandes en haillons nous rappellent les colonnes de paysans affamés qui parcouraient le Limousin, il y a cent ans, à la veille de la Révolution.

Ils ne purent rien obtenir et ils retournèrent encore plus affamés, encore plus écœurés de ce qu'ils avaient vu.

L'exaspération arrive à son comble. — « On veut nous faire mourir de faim », s'écriaient les femmes ; « autant vaut en finir tout d'un coup. »

Des colonnes se formèrent pour entrer à Allasac et au Vigeois, et tenir là des réunions en plein air, sur la place du marché.

La colonne qui marchait sur Allasac, comptait cinq à six cents personnes, dont plus de cinquante femmes, marchant avec leurs enfants livides en tête de la colonne.

La troupe — une compagnie du 63me de ligne — et les gendarmes à cheval leur barrèrent le chemin à l'entrée du bourg. Alors, les femmes se lancèrent en avant, sur les baïonnettes croisées, appelant les hommes, se frayant un chemin à travers la troupe. — Peut-être elles pensaient : « ils n'oseront pas frapper leurs mères ! »

Eh bien non ! Commandés par les bourgeois — le préfet et le sous-préfet — les soldats reçurent les femmes à la baïonnette. Six femmes tombèrent percées de coups, une mêlée furieuse s'engagea, et nombre de femmes furent blessées — les unes à mort, les autres plus ou moins grièvement.

Mais il paraît que ces hommes au pantalon rouge eurent honte de leur métier. Ils brisèrent leurs rangs et battirent en retraite devant les femmes, pour se reformer à cent pas plus loin. Inspirés par les femmes, les hommes forcèrent les rangs de la troupe ; la mêlée fut terrible, et la colonne entra en ville.

Alors, voyant ses soldats lui échapper, le capitaine — son nom ! son nom, pour le mettre à côté de Deibler ! — le capitaine se mit à faire lui-même le métier de bourreau des bourgeois. Il fendit de son sabre le crâne d'une mère.

Même chose au Vigeois. Seulement ici, la colonne, plus forte et menée par deux cents femmes, repoussa les soldats avec moins de pertes.

Gloire aux femmes d'Allasac ! La Révolution se souviendra d'elles. Elle répétera les noms de ces courageuses mères qui préférèrent mourir sous les baïonnettes que de voir leurs enfants s'éteindre dans les transes de la faim.

Voilà les exploits de l'armée française.

Ah dites donc, vous autres, gredins de patriotes, Déroulédistes et Boulangistes qui armez les enfants pour égorger leurs mères — est-ce sur les femmes des travailleurs que vous allez vous faire la main pour apprendre à manier le sabre !

Vous, qui nous chantez sur tous les tons votre amour pour la France, — dites donc ! Votre France, est-ce la Bourse, l'Opéra, les lupanars des boulevards ?

La femme du travailleur français n'est-elle donc que de la chair à baïonnette pour vous autres, de la chair à dépecer au sabre par vos

capitaines? l'ouvrier sera-t-il toujours la chair à mitraille pour vos petits crevés ?

Si quelques-uns d'entre-vous avaient une goutte de sang honnête dans les veines, ils s'en iraient dans toutes les casernes dire, crier au soldat : « Tu seras un lâche si tu ne jures pas de ne jamais tourner ton arme contre un travailleur. »

Mais vous ne le ferez pas ! C'est contre les travailleurs français que vous armez vos soldats. C'est contre les mères françaises que vous armez les bataillons scolaires.

Et si cette troupe vous faisait défaut, vous iriez demander des soldats à Bismark pour égorger les travailleurs français.

Vous l'avez fait — allez! — en 1871. Votre patriote Thiers a parlementé avec Bismarck pour avoir des soldats allemands, au cas où ses Gallifet, ses Boulanger et ses Ducatel lui auraient fait défaut.

Mais attendez ! Un jour on vous rappellera les mères d'Allasac !

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Nouzon. — Dans les pays industriels de la vallée de la Meuse, la rapacité patronale s'exerce avec autant de férocité qu'à Paris ; des réductions de salaire, règlements, des amendes, rien y manque.

Dans la plupart des localités, on fait encore 12 et 13 heures de travail. On emploie un grand nombre d'enfants de 10 à 13 ans.

On a le cœur serré de voir ces petits malheureux rentrer dès cinq heures du matin au bagne pour n'en ressortir qu'à sept le soir. A quoi servent donc les inspecteurs départementaux ?

Les ardoisiers gagnent de 1 fr. 50 à 2 fr. 50 ; les métallurgistes de 2 fr. 50 à 4 fr., quelques-uns seulement peuvent atteindre 4 fr. 50 ou 5 fr. ; dans les temps passés ils gagnaient 8 à 10 fr.

La grande industrie de ce pays c'est les fonderies pour la fabrication des fourneaux, cuisinières, etc. Il paraît que dans (les Charentes) on vient de monter des usines analogues. On doit donc s'attendre ici à de grandes réductions de salaires et à des chômages. Heureusement que l'idée révolutionnaire et anarchiste commence à se répandre et que la lutte ne tardera pas à s'engager sérieuse.

* * *

Fumay. — J'ai continué mon itinéraire, non pas sans entrave de la part des possibilistes qui ont peur de notre propagande ; néanmoins, après Revin et Monthermé il y a eu des conférences à Deville, Nouzon, Wareq, Rimogne et Fumay.

Partout nous avons eu bon accueil. La défiance qu'on manifestait au début se changeait en un sentiment sympathique ; donc les calomnies ne suffisent pas pour empêcher la vérité de se faire jour. Les ambitieux ont beau faire, l'Idée anarchiste se répand ; nous avons laissé des traces partout et fait des convaincus. Plus nous trouverons d'obstacles, plus nous aurons d'énergie, de résistance et d'audace.

Et quand même, vive l'Anarchie !

* * *

Darnétal. — Un ouvrier teinturier ayant été renvoyé par son exploiteur, il assigna celui-ci devant le conseil des prudhommes pour se faire payer les 8 jours auxquels il avait droit.

Le conseil ayant donné gain de cause à l'exploiteur, les amis de l'ouvrier attaquèrent à la sortie de l'audience un autre ouvrier qui avait cru bon de venir porter témoignage en faveur du patron. Celui-ci étant sorti à son tour, il fut entraîné du côté de la rivière aux cris de : « A l'eau ! à l'eau l'exploiteur! il faut le pendre ! » Il ne fut délivré que par l'apparition des policiers.

Des arrestations ont été faites.

* * *

Bourgoin. — La moisson vient de s'achever dans nos contrées et dans de mauvaises conditions. Le froment ayant beaucoup souffert des pluies du printemps et des brouillards du mois de juin, l'année a été mauvaise. Les cultivateurs propriétaires déjà endettés jusqu'au cou vont être obligés d'emprunter encore si les usuriers ne trouvent pas leurs fonds déjà trop grevés pour garantir leurs prêts. Dans ce cas-là ce sera la misère noire assise au foyer, la longue année sans pain en attendant la vente aux enchères du tribunal, de la bicoque et du coin de terre hérité des vieux et arrosé motte par motte d'une inféconde sueur.

Le sort des métayers surtout est à plaindre. La plupart ont dû donner au boulanger ou au maître tout leur blé sans même en avoir assez pour solder leurs dettes.

Beaucoup ont ce 15 août dernier quitté les métairies et attendent, anxieux, que les propriétaires veuillent bien leur donner du pain ou leur faire gagner quelques sous pour subsister jusqu'à la moisson prochaine. Mais les propriétaires atteints eux aussi par la crise et voyant diminuer leurs revenus préfèrent en faire supporter les conséquences aux pauvres que de retrancher quelque chose de leur table ou de leur toilette. Guère plus intelligents que leurs chevaux ou leurs vaches ils laissent les terres en friche et se passent autant que possible de journaliers et de domestiques.

Allons paysans ! on vous a tant fait un épouvantail des révolutionnaires. On vous a tant dit qu'ils voulaient le partage. Voyez vous maintenant lesquels veulent le partage. N'est-ce pas vos maîtres, qui sans avoir rien fait prélèvent sur les produits de votre travail une part léonine ? N'est-ce pas la vermine budgétivore qui vous rançonne à chaque instant et n'est-il pas temps de retourner la fourche contre ces bandits.

En attendant la Révolution qui vous donnera la terre et du pain pour tous, il y aurait bien un moyen de pallier la misère, un moyen que nous vous recommandons. Dans leur admirable lutte contre les lords d'Angleterre, les fermiers Irlandais ont recours à tout un système de mesures énergiques qu'ils nomment le « plan de campagne ».

Voici en peu de mots en quoi consiste ce plan : décidés à revendiquer par des actes leurs droits à la possession du sol, les fermiers refusent de payer la rente aux seigneurs et comme, naturellement, ceux-ci ont recours à l'huissier et à la police pour opérer la saisie des instruments aratoires et du bétail et les évincer ensuite ; ils vendent avant la descente des hommes de loi tout ce qui est saisissable et empochent les produits de la vente. Seigneurs, police et huissiers en sont pour leurs tracas et leurs frais de déplacement.

Faites-en de même métayers français. Quand le fainéant de propriétaire vient sans autre droit que de vous avoir regardé travailler toute l'année, prendre la meilleure part des produits de votre rude labeur, faites le retourner bredouille en vendant à l'avance le bétail que vous avez en cheptel, la récolte que vous avez moissonnée et l'outillage d'exploitation de votre métairie. S'il vous faut changer de place, vous aurez du moins du pain assuré pour l'année.

Ne craignez ni les gendarmes ni les tribunaux. Pratiquez sur une large échelle ce système et ils seront impuissants à défendre les richards et leurs propriétés contre vos justes attaques, les prisons devenant trop petites pour vous contenir et lorsque sonnera l'heure du grand branle-bas, prenez définitivement possession de la terre qui est à vous et que les messieurs vous ont volée.

*Le groupe anarchiste le Coq Rouge.*

* * *

Levallois-Perret. — Mercredi a eu lieu l'enterrement civil du citoyen Ferré, père de Théophile Ferré, fusillé à Satory.

* * *

Troyes. — Depuis quinze jours, une grève d'ouvriers bonnetiers a éclaté dans l'usine Monchaufé.

Un ouvrier qui n'avait pas voulu accepter une réduction de salaire de 18 à 20 0/0 ayant été renvoyé, ses camarades se sont mis en grève à titre de solidarité.

La semaine dernière, une conférence a été organisée à leur profit. Les orateurs étaient les endormeurs Chabert et Lavy qui ont développé leur thème possibiliste.

A un punch qui était organisé le soir, également au profit de la grève, une discussion s'est élevée, entre plusieurs compagnons au sujet de la coopération. MM. Chabert et Lavy ont préconisé — d'une manière évasive — la coopération pour arriver à l'émancipation.

Mis au pied du mur par le compagnon Maigrot, ils ont refusé de répondre. — C'est dans cette constance que nous avons senti le besoin d'avoir parmi nous quelqu'un qui puisse franchement et clairement exposer les idées anarchistes.

Le prochain congrès de Troyes, n'étant inféodé à aucune école, nous espérons que les groupes anarchistes prendront leurs mesures pour y envoyer quelques camarades. Il y aura, croyons-nous de la besogne à faire.

Nous ne sommes pas partisans des congrès et des délégations, mais comme nous ne pouvons avoir de contact avec ceux qui ne pensent pas comme nous, qu'en allant chez eux, leur expliquer nos idées. Sans se servir de ce moyen entre nous, on pourrait, je crois, en user pour aller démasquer les saltimbanques du Parti soi-disant ouvrier, partout où nous sommes sûrs de rencontrer des socialistes sincères, des travailleurs comme nous.

* * *

Bourges. — Samedi, a eu lieu l'ouverture de notre Bibliothèque socialiste libre. A cette occasion, nous avons donné une soirée fraternelle annoncée par voie d'affiches.

Trente citoyennes et citoyens ont répondu à notre appel.

Le compagnon Dupuis a pris le premier la parole pour expliquer en quelques mots le but que nous voulons atteindre en fondant cette bibliothèque, accessible à tous et gratuite : L'émancipation ou plutôt l'affranchissement du travailleur par l'instruction.

Le compagnon Marchand continue en démontrant les avantages de l'instruction, de l'éducation sociale ; il dit que l'instruction est un flambeau qui éclaire celui qui la possède ; qu'avec elle on n'a pas besoin de guides qui conduisent toujours les peuples ignorants. Il invite chacun des compagnons présents à se faire les interprètes de ses paroles et d'amener à cette bibliothèque le plus de monde possible sans distinction d'opinion, car, dit-il, si nous voulons faire des adeptes à nos idées anarchistes, ce n'est assurément pas parmi ceux qui les ont déjà que nous allons les prendre, mais bien dans les autres camps.

Puis il ajoute : Ayez soin de dire à ces nouveaux venus qu'ils viennent ici sans crainte, qu'ils seront toujours bien reçus et qu'un compagnon sera à leur disposition pour répondre aux objections qu'ils pourraient faire. Il dit enfin que les fondateurs ont cru faire une œuvre très utile, sachant que le travailleur est trop pauvre pour se procurer les livres nécessaires à son éducation et que d'ailleurs il ne les connaît même pas.

Le compagnon F. Gayer prend la parole à son tour pour dire que le commencement de notre bibliothèque est bien médiocre. Mais ne nous décourageons pas, dit-il, ce n'est encore qu'un germe qui, espérons-le, se développera rapidement par la bonne volonté de ses fondateurs et de ses lecteurs. Alors il cite l'exemple de la Bibliothèque de Cosne qui a débuté avec cinq francs et qui, aujourd'hui, est l'une des plus grandes. Si, dit-il, nous nous développons dans les mêmes proportions, nous qui commençons avec cinquante francs, nous ne tarderons pas à pouvoir répandre nos idées non seulement dans Bourges, mais encore dans toutes les localités environnantes, c'est là notre espoir et voyez quel bien nous pouvons faire par ce moyen ; car tout s'enchaîne, tout se tient, et il peut suffire que les citoyens d'une localité quelconque soient conscients de leurs droits et devoirs pour que les principes de la Révolution sociale, que nous préconisons, soient sauvés.

Buvons donc tous à la prospérité de notre Bibliothèque, à la Révolution sociale, à l'Anarchie. Après ces divers toasts, tous les compagnons ont chanté tour à tour des chansons révolutionnaires exprimant bien nos désirs et nos aspirations. Tout cela s'est passé avec le plus grand entrain et la plus franche gaieté, sans présidence, ni direction.

### Algérie

Un ouvrier, père de sept enfants en bas âge, espagnol, vient d'être victime d'un assassinat, dans les circonstances suivantes :

Journalier chez un propriétaire de vignes, vers les 10 heures du soir, il quitte son lit pour aller défendre la récolte du maître ; — n'est-ce pas qu'on reconnaît bien là l'enfant du peuple, la canaille des Bourgeois ? — Un maraudeur surpris, le tue d'un coup de fusil chargé à balle ! Depuis, la justice informe ...

Que fait alors le propriétaire, le maître, l'humanitaire bourgeois, celui qui a toujours tellement peur des voleurs qu'il envoie les autres se faire tuer pour le protéger contre toute atteinte à sa propriété.

Est-il besoin de le dire ? Eh bien, il met à la porte la veuve et ses sept enfants en bas âge, pour lui devenus désormais inutiles et à charge !...

Voilà l'ordre, la propriété, les lois, l'humanité.

telles que les comprennent les défenseurs de l'ordre, les conservateurs de toutes nuances.

*Horrible visu et dictu!* crie tout homme de cœur, mais hélas, qu'ils sont rares de nos jours, ces animaux-là! Quelques anarchistes, sans doute, troubleurs de l'ordre, partageux, désireux de vivre de la sueur du pauvre bourgeois, ce millionnaire, gueux sans abri ni souliers, sans sommeil, épuisé de soucis et dont la vie est tellement pénible, qu'il se fait traîner en carosse et passe son temps avec les filles de joie.

Seulement on peut ajouter que le journalier n'a eu que ce qu'il méritait.

Pourquoi se transformait-il en chien de garde de la propriété?

## Norwège

Trondhjem, 20 juillet 1888.

Camarades, depuis un an que les idées anarchistes ont pénétré en Norwège par la publication de quelques articles des différents journaux socialistes et sur la traduction du livre l'*Anarchie* de notre ami Parsons, le martyr de Chicago, elles se répandent assez rapidement, et nous pouvons compter maint camarade dans le « pays du soleil de minuit ».

En effet, le *Social-Demok aten*, un des rares journaux socialistes et l'un des auteurs préférés des norwégiens, Arne Garborg a aussi traité ce sujet dans son journal *La Patrie*, un des plus grands poètes de l'Europe, Henrik Ibsen, dit aux nations que l'État est l'exécration de la société et que si le peuple faisait la Révolution, il lancerait la première bombe.

Il est certain que dans peu d'années il faudra compter avec les anarchistes de Norwège. Nous ne nous représentons, quant à nous, l'avenir de la société que sous cette forme Anarchie, c'est-à-dire Liberté, Liberté individuelle.

A bas l'État, à bas les gouvernements, à bas la Loi!

(*Fraternellement, Arne d'Ibfest, prolétaire.*)

## Roumanie

La grève des ouvriers de l'atelier central des chemins de fer de Bukarest, que nous avons annoncée dans le numéro précédent, continue depuis une vingtaine de jours. Les grévistes restent toujours calmes et tiennent continuellement des réunions en décidant de ne céder absolument rien de la plainte qu'ils ont formulée.

Ils ont en outre déclaré qu'ils n'ont pas besoin d'aucun secours, *étant habitués à souffrir*. Malgré cela d'autres corporations se cotisent pour leurs camarades en grève et les moins malheureux des grévistes mettent à la disposition des autres le peu d'argent qu'ils ont.

Les ouvriers des deux autres principales gares: Pachocany et Galatzi se sont mis aussi en grève se déclarant solidaires de leurs camarades de Bukarest. Les grévistes de Bukarest, Pachocany et Galatzi ont déclaré qu'ils ne recommenceront le travail que si *on donnait satisfaction aux plaintes des grévistes des trois gares*.

Le nommé Duca, directeur des chemins de fer, dans ses rêves d'absolutisme a cru pouvoir remplacer les ouvriers en grève par d'autres de l'arsenal de l'armée. Mais ceux-ci ont déclaré carrément qu'ils se mettront en grève si on les oblige à remplacer leurs camarades grévistes, et ils ont envoyé une délégation afin de faire connaître leur solidarité avec les grévistes. De même on n'a pas pu faire venir des ouvriers de l'étranger.

Les grévistes sont fermement décidés de ne pas reprendre le travail que si on cède aux demandes faites et si on éloigne du service l'ingénieur chef d'atelier et quelques autres grands fonctionnaires, coupables de beaucoup d'actes d'injustice contre les travailleurs.

Le directeur des chemins de fer étant blâmé de sa conduite par les ministres, il a invoqué comme excuse qu'il voulait modifier le tarif pour le jour du nouvel an. Le sieur Duca, ce maquereau, qui ne se contentant pas des milliers de francs qu'il touchait chaque mois, cumulant plusieurs grandes fonctions, a même — dit-on — chippé une bonne somme.

Que lui importe donc si ces malheureux traînent la misère jusqu'au nouvel an ou des années encore. Et puis croit-on qu'on trompe le monde si facilement? Allons donc, nous ne connaissons que trop la valeur de ses promesses ou justifications.

Les grévistes et d'autres ouvriers, au nombre de 2,000, se sont promenés il y a quelques jours dans les rues de Bukarest en criant: Vive la grève, vive les travailleurs! Les policiers les ont suivis, mais ils n'ont pas osé attaquer les ouvriers.

Le sous-directeur des chemins de fer a été chargé d'aller négocier avec des ouvriers étrangers. En Allemagne, il a trouvé près de 200 ouvriers et il leur a promis la somme énorme de 25 francs par jour et le voyage aller et retour. « Mais on n'a pas pu s'entendre sur la durée de l'engagement: les ouvriers Allemands demandant de leur assurer le travail pour 8 mois et le sous-directeur n'a pu leur promettre que 1 mois ». De même la Compagnie manquant de wagons en a loué à l'étranger pour un prix fabuleux.

On voit donc que ce n'est pas l'impossibilité à la direction d'accorder aux ouvriers la modeste augmentation de salaire demandée, mais que c'est l'entêtement du directeur. Il aurait voulu voir les ouvriers se mettre à genoux devant lui, mais heureusement ce temps est passé et ne reviendra plus; les ouvriers du monde entier réclameront leurs droits de plus en plus énergiquement et enfin vous supprimeront violemment.

Les journaux roumains assurent que la direction est forcée de céder, mais la veille de sa chute, elle essaye encore un infâme moyen: des sergots et mouchards sont envoyés pour visiter les grévistes de maison en maison, les menaçant de prison et les étrangers d'expulsion s'ils ne reprennent pas le travail.

Mais ce truc, comme les autres, ne pourra pas réussir.

## Belgique

Ougrée. — Dimanche, 9 septembre, à Saint-Gilles-lez-Liége, on inaugurait par une fête démocratique le local de la coopérative où on a donné deux meetings: le premier à 1 h. 1/2 et le deuxième à 5 heures du soir.

Au premier meeting, on a chanté et vendu pas mal de chansons anarchistes, des brochures et des manifestes au milieu d'une nombreuse assistance.

Au deuxième meeting, les coopérateurs ont fait preuve d'une impartialité que l'on ne rencontre guère parmi les soi-disant socialistes.

Bavalet (du Parti ouvrier) parle le premier, mais craignant peut-être une verte réplique, laisse ses principes de côté, prêche l'union de tous les partis pour faire la Révolution, mais en attendant, faisons des ligues et des coopératives en laissant la tribune libre à toutes les écoles socialistes pour un exposé de principes.

Marsille (du Parti socialiste-républicain) lui succède. Il prêche l'union de tous les partis pour la Révolution.

Un assistant lui demande où il veut en arriver. Marsille répond que c'est pour établir une République universelle, sans pour cela nous dire comment, sous ce régime, les états se formeront et fonctionneront.

Et enfin il demande le suffrage universel, comme le remède à nos maux.

Hansen, un anarchiste, leur succède et dit que les travailleurs n'ont rien à attendre de ceux qui les dirigent, que seule, la Révolution mettra un terme à leurs maux.

Il dit qu'il est partisan de l'union mais quelle union?

Puisque tous doivent s'unir pour faire la Révolution, les collectivistes n'ont pas le droit de faire un état, de tous pour tous et où tous seront obligés d'obéir, puisque les anarchistes n'en veulent pas, mais qu'il est parti an, qu'après la Révolution, on laisse aux individus le soin de s'unir selon leurs affinités, en formant des communautés selon leurs tendances et leurs aspirations.

Il fait le procès de l'État sous toutes ses formes et dit que si les ouvriers sont assez intelligents pour faire eux-mêmes des lois et faire marcher leurs maîtres, c'est qu'ils sont assez intelligents pour se conduire eux mêmes. Le suffrage universel, conclut-il, ne peut rien pour nous; que partout où il est établi, on souffre des mêmes maux qu'ici; que les événements qui se sont passés tout récemment en France en sont la preuve.

Il fait le procès de toutes les associations qui éconduisent les individus parce qu'ils n'ont pas une certaine somme d'argent à verser.

Il remercie les coopérateurs Saint Gillois, de la liberté qu'ils ont donnée, en laissant leur tribune libre à toutes les écoles socialistes.

En somme, bonne propagande.

Nouvelles artistiques. — A la *Revue Indépendante*, 11, chaussée d'Antin, exposition des œuvres de Dubois-Pillet, du 12 septembre au 12 octobre.

## BIBLIOGRAPHIE

Les campagnons Ariégeois viennent de lancer leur deuxième brochure, *Thermidor*.— Cette brochure est la continuation de la première, *Messidor*, revue de la correspondance mensuelle.

Les camarades se proposent de faire ainsi un résumé de leur correspondance tous les mois.

Adresser tout ce qui concerne le groupe au compagnon Darnaud, à Foix (Ariège).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le cercle ouvrier de Saint-Quentin, considérant que l'ignorance dans laquelle les bourgeois et les prêtres maintiennent la classe ouvrière est la principale cause de son assujetissement et le plus grand obstacle à son émancipation, a décidé de fonder une bibliothèque sociabste.

En conséquence et vu l'insuffisance de ses ressources, il fait un pressant appel à tous les groupements socialistes et en général à tous les citoyens qui sont partisans de l'instruction du peuple.

Envoyer brochures ou journaux au siège social: café du Progrès, Grande Place, à Saint-Quentin.

Comptant sur votre obligeance, nous vous envoyons nos saluts fraternels.

*Le Cercle ouvrier socialiste de Saint Quentin.*

* * *

Bourges. — La Bibliothèque socialiste libre est ouverte dans une des salles du café Saulnier, place de la Nation. Tous les travailleurs qui veulent s'instruire y trouveront: livres, brochures, journaux et écrits divers.

La Bibliothèque sera ouverte les jeudi et samedi à 8 heures du soir et le dimanche de 2 heures à 4 heures.

* * *

Marseille, le 10 septembre.

Compagnon,

Ayant été chargé par mon ami, le compagnon Poirrelle Alexandre, mort à l'hôpital, de vendre ses effets pour vous en envoyer le montant pour servir pour la propagande révolutionnaire. Je vous envoie le produit de la vente qui se monte à la somme de 44 francs.

Je désirerais que vous fassiez un petit article sur la *Révolte*, avant pour intituté: « Un exemple à suivre », afin que les compagnons sachent que nos grandes idées ont besoin de la solidarité et de l'abnégation de tous ses partisans.

Tout à vous et à la Révolution.

Alexandre M.

« Nous croyons répondre au vœu de notre compagnon en reproduisant sa lettre. — Nous ne pourrions dire mieux. »

# VARIÉTÉS

## LE GOUVERNEMENT (1)

(*Troisième dialogue*)

Le soc. — Qui le dirigera?

L'anarc. — Personne. Son génie, ses besoins, son intérêt, et surtout son grand amour de la justice et de la liberté. Et puis, qui mieux que lui même pourrait le diriger?

Le soc. — L'autonomie des communes avec leurs fédérations fortement organisées, offrirait, me semble-t-il, un moyen efficace. Qu'en penses-tu?

L'anarc. — Je pense que se serait toujours « tarte à la crème ». Le peuple, la masse seule a force et puissance pour pouvoir assumer la responsabilité d'un pareil déménagement.

Le soc. — Quoi! vous repoussez même l'autonomie communale?

L'anarc. — Oui. Nous voulons l'homme heureux et libre, et nous cherchons, pour cela, la meilleure voie, le meilleur milieu. Pour que deux hommes, en présence, soient libres et égaux — condition sans laquelle il ne peut exister de bonheur vrai — il doit n'y avoir aucune sujétion de l'un envers l'autre.

(1) Voir le numéro 48.

Or, autorité et liberté sont des termes antipathiques qui ne peuvent se concilier, et l'ordre et l'harmonie ne se peuvent comprendre qu'avec l'autonomie individuelle. Le « connais-toi, toi-même », des anciens Grecs, de même que le « Fay ce que vouldras, » de Rabelais, ne voulaient pas dire autre chose. Ce qui prouve que l'idée anarchiste ne date pas d'hier.

Le soc. — Ne vas-tu pas t'imaginer que l'anarchie existait du temps de Socrate ?

L'anarc. — Je n'imagine pas, j'affirme. Oui, l'Anarchie — qui est l'idéal vers lequel gravite l'Humanité, — est aussi vieille que le monde ; l'amour de la liberté est né de l'oppression.

Aussi loin que nous remontons dans le passé, nous voyons la liberté constamment aux prises avec le despotisme. Histoire et légendes fourmillent de ces héros libertaires, luttant contre les majestés humaines et divines. Qu'étaient les Titans, les Prométhé, les Satan et tant d'autres inventés par les mythologues pour donner créance à leurs fictions ? Si non de sublimes révoltés, d'audacieux révolutionnaires. Qui pourrait nombrer les victimes qui, de Socrate aux martyrs de Chicago, sont tombées au nom de la Justice et du Droit.

Le soc. — Comparer les victimes de Chicago à Socrate me paraît un peu osé.

L'anarc. — Comment osé ! Mais dans la marche ascendante du progrès, ceux-ci étaient les continuateurs de celui-là. Et si j'avais à choisir entre-eux, ce n'est certes point à l'Athénien que je donnerais la palme !

Le soc. — Comme anarchiste, c'est possible. Mais tu n'as pas la prétention de me faire croire que toutes ces victimes du passé furent anarchistes. Ce serait par trop plaisant. Le nom n'existait même pas du temps de Rabelais !

L'anarc. — Pour n'être pas encore formulée, l'idée n'en existait pas moins. La proclamation de la République en 92, fut la conséquence de la prise de la Bastille. Crois-tu que les révolutionnaires du 14 Juillet en avaient conscience ? On peut concevoir un idéal et n'en pas saisir dès l'abord toutes les phases et les conséquences. Longtemps j'ai cru, moi aussi, qu'au moyen d'un gouvernement démocratique, on pouvait arriver à la liberté. C'est en cherchant les causes des nombreuses et continuelles déceptions révolutionnaires, que l'évolution de mon esprit en est arrivée à cette conception : Anarchie, c'est-à-dire négation de toute autorité, de tout pouvoir, de tout gouvernement. Et, conséquemment, affirmation de l'autonomie individuelle. Mais, avant avant comme après, je n'étais pas moins anarchiste, puisque mon idéal était la liberté absolue, l'affranchissement intégral de l'individu. Or, ceci peut s'appliquer à tous les révolutionnaires passés et présents, et à toi le premier.

Le soc. — Voilà qui demande une explication.

L'anarc. — Je m'explique. Tu es communiste-révolutionnaire, toi, n'est-ce pas ?

Le soc. — Je ne m'en cache pas.

L'anarc — Tu poursuis l'affranchissement intégral de l'être humain, l'avènement du règne de la liberté, de la justice, de l'égalité. Tu reconnais la nécessité d'une liquidation de la société, de l'expropriation générale et sans restriction aucune. Et tu admets que ce résultat ne peut être obtenu que par la force ?

Le soc. — Parfaitement, c'est ma conviction.

L'anarc. — Eh bien C'est là l'idéal anarchiste. Nous sommes donc en communion d'idée sur tous ces points. La démonstration est-elle précise ?

Le soc. — Sans doute. Et s'il m'était démontré que les choses peuvent marcher sans gouvernement ou sans autorité, je n'hésiterais pas à me déclarer anarchiste !

L'anarc. — La question n'est pas là. Il s'agit de savoir si dans les rapports sociaux, la liberté et l'initiative individuelle sont plus conformes à la nature et à l'intérêt des citoyens que l'ingérence de l'Etat. Or, même aujourd'hui, l'affirmation s'impose ; donc, si d'une part, nous considérons qu'un gouvernement est un groupe d'individualités essentiellement parasites, placés en dehors et au-dessus des autres, et dont l'unique fonction est de légiférer, de diriger et de commander. Si d'autre part il est établi que, la grande loi économique — production, consommation, échange — est et demeure la loi suprême qui résume tous les rapports entre les hommes (et sur ce point, pas de contradiction possible). Il va de soi, que la société, de même que les individus ont tout à gagner et rien à perdre, à la suppression de cette machine aussi inutile que gênante qui a nom Etat.

Le soc. — Ah ! Mais, tu m'en diras tant. Et puis, envisagée ainsi, la question est simplifiée, seulement la liberté et l'égalité peuvent-elle être une vérité alors que la volonté et l'initiative individuelle sont la seule garantie sociale.

L'anarc. — Demande-toi plutôt si elles peuvent exister entre le travailleur actif, dont la fonction est de produire, et le dirigeant oisif, dont la fonction est de ne rien faire. C'est-à-dire, où l'un obéit et l'autre commande. Ce qui constitue, sujétion d'un côté, privilège de l'autre.

Le soc. — Je ne vois là, ni privilège, ni sujétion. Travailler et diriger sont des fonctions d'égale importance. Chacun agit dans la sphère qui lui est dévolue. C'est tout naturel.

L'anarc. — Vraiment. Eh bien, cherche donc, — toi partisan de l'égalité. — l'équation, entre les droits de ces deux hommes, dont l'un donne des ordres et n'en peut recevoir, dont l'autre en reçoit et n'en peut donner. Dans ces conditions — quelque soit le milieu — les prérogatives individuelles ne sont pas équivalentes. Il y a hiérarchie, c'est-à-dire, échelle de gradation. Demande à celui qui est en haut de l'échelle s'il considère comme son égal, celui qui est en bas ?

« Celui-là qui le premier a compris qu'il fallait diviser les hommes pour régner sur eux ; dit un auteur, celui-là a institué la hiérarchie, car la hiérarchie est la négation de l'égalité. »

Le soc. — Voilà une vérité à laquelle je n'avais pas songé et qui pourtant est de la dernière évidence !

L'anarc. — Donc, renversons l'échelle. Plaçons-là horizontalement, et, n'ayant plus ni haut ni bas, l'égalité devient du même coup une réalité. Plus de hiérarchie, partant, plus de gouvernement, plus d'autorité. Règne de l'Anarchie ! c'est-à-dire, groupement libertaire : Autonomie, Justice, Solidarité ! Tel est notre idéal, le but que nous poursuivons, que nous voulons atteindre, et que nous atteindrons coûte que coûte !

Le soc. — Ah ! pour le coup, je rends les armes. Je m'avoue vaincu. Peut être même, suis-je déjà anarchiste. Mais, avant de me prononcer, j'ai besoin de réfléchir à cela !

*(Fin du troisième dialogue)*

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 204,55.

Collecte faite à une réunion organisée par la Chambre syndicale des Hommes de peine de Saint-Etienne, 3 fr. 20. — L. au Mans 50 cent — Un Jurassien 50 cent.

Total à ce jour 208 f. 85.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 2,404 50

Groupe « Le Revolver » de Roanne 4 fr. 90. — Un Commerçant de la rue Myrra 4 fr. — L. et K., versement hebdomadaire 2 fr. — Muller 20 fr. — R. 5 fr. — S. à Annemasse 2 fr. — Buenos Ayres 35 fr. — Reliquat de « L'Idée ouvrière » par le compagnon Vuagniaux 4 fr. 85. — Tassel à Rognac 1 fr. — A la carosserie industrielle (bagne de Reuilly) 2 fr. 75. — Marseille : vente des effets du compagnon Peirrefite, mort à l'hôpital, frais d'envoi déduit 43 fr. 60. — Un Jurassien 2 fr. — Les Intransigentes 5 fr.

Total à ce jour 2,591.60

## PETITE CORRESPONDANCE

M. à Rouen. — D. à Perpignan. — Comptoir de Zinc à Lyon. — H. à Lille. — P. à Troyes. — C. à La Bastide. — F. a Izeure. — M. à Vienne. — D. à Anvers. — M. à Armentières. — R. au Tlelat. — J. au Havre. — M. à Casteljaloux. — S. à Lyon. — G. à Puteaux. — S. à Puteaux. — P. à Saint-Denis. — L. à Bordeaux. — B. à Roubaix. — A. à Saint-Nazaire. — F. à Nimes. — F. à Reims. — B. à Saint-Amand. — T. à Marseille. — Reçu timbres et mandats.

C. à Villefranche. — Nous avons écris à Genève pour vous faire expédier « Fais ce que veux. »

F. H. à Bâle. — L'adresse de « Die Autonomie » est 96, Wardour street, Soho Square, London W.

« The Australian Radical » à Sydney. — L'échange vous est servis depuis 2 mois. Ne le recevez-vous pas ?

B. à Lyon — C'est le compte, sauf que je trouve sur la fiche 41 payé au lieu de 42 ?

« Critique sociale » — Envoyez-nous les deux numéros. Vous retiendrez le prix. Envoyez aussi vingt « Fais ce que veut », à Champalle à Villefranche, et pour 3 fr. de la même à Falcoz, 5, rue Saint-Luc, à Nimes.

L. H. à Ougrée. — Cela va bien comme ça. — Nous ne pensons pas vous avoir fait de réclamation ? Envoyez nous les timbres de surtaxe si vous les avez ? Nous ferons attention dorénavant.

X. à Bruxelles. — Reçu le quatrième dialogue. Nos camarades de la « Nuova Gazzetta operaia » ont l'intention de les traduire en italien. — Si vous envoyez encore de la copie, ne pourriez-vous pas écrire un peu moins serré ? C'est gênant pour la composition.

C. rue de Fécamp. — Nous publierons les adresses des libraires au fur et à mesure de la place dont nous pourrons disposer.

F. F. à Izeure. — On a du vous envoyer les brochures demandées ?

J. à Bruxelles. — Avez-vous reçu les numéros 3 demandés dans votre lettre du 1er août ?

Piette à Buenos Ayres. — Avons expédié 12 autres « Paroles d'un révolté. — Reçu mandat.

R. au Tlelat. — Tout ce qui a trait à nos idées et dont nous avons connaissance est annoncé dans le journal. — Nous vous expédions un paquet de brochures diverses.

## CONVOCATIONS

PARIS. — Lire un journal tous les matins est pour les révolutionnaires une nécessité aussi grande que manger ; étant donné qu'aucun des journaux quotidiens ne répond aux aspirations des *vrais* révolutionnaires, il est nécessaire que chacun fasse des efforts pour l'apparition d'un nouvel organe quotidien.

A cet effet, tous les révolutionnaires du XXe sont invités à la réunion qui aura lieu le 15 septembre à 8 h. 1/2 du soir, 50, rue Ménilmontant.

DIJON. — Le groupe se réunit le premier et le troisième lundi de chaque mois, chez Heuchenn, rue des Auris, à 8 heures du soir.

ROUBAIX. — Dimanche, 23 septembre, à 4 heures du soir, grande réunion familiale, suivie d'une soirée chantante au profit de la propagande, à l'estaminet Au Retour du Bas-Rouge.

Le devoir des compagnons est d'être présent. — Urgence.

Le groupe se réunit tous les samedis soir à 8 h. 1/2.

BRUXELLES. — Groupe la *Liberté*, à La Colline, 18, rue de la Colline, le lundi 17 à 8 h. 1/2 du soir, réunion des compagnons.

Ordre du jour : Proposition de propagande.


## A VENDRE

*UNE COLLECTION DE JOURNAUX*

SOCIALISTES-RÉVOLUTIONNAIRES (78 à 87)

2 volumes, reliés en chagrin rouge

Premier volume

7me et 8me année du *Revolté* de Paris (85-86-87). 74 numéros.

Le *Drapeau rouge* de Paris (85). 5 numéros.
*L'Insurgé* de Bruxelles (85). 9 numéros.
*Ni Dieu ni Maître* de Bruxelles (85-86). 3 numéros.
*Le Forçat du travail* de Bordeaux (86). 13 numéros.
*La Guerre sociale* de Bruxelle (86). 6 numéros.
*L'Interdit* de Bruxelles (86). 1 numéro.
*Le Paysan révolté* (82). 2 numéros.

Deuxième volume

*L'Etendard révolutionnaire* de Lyon (82). 12 numéros.
*La Lutte* de Lyon (83). 19 numéros.
*Le Drapeau noir* de Lyon (83). 17 numéros.
*L'Emeute* de Lyon (84). 7 numéros.
*Le Défi* de Lyon (84). 8 numéros.
*L'Hydre anarchiste* de Lyon (84). 6 numéros.
*L'Alarme* de Lyon (84). 8 numéros.
*L'Affamé* de Marseille (84) 6 numéros.
*Le Droit anarchiste* (84). 3 numéros.
*Terre et Liberté* de Paris (85). 18 numéros.
*L'Audace* de Paris (85). 3 numéros.
*La Varlope* de Paris (85). 1 numéro.
*Le Droit social* de Marseille (85). 3 numéros.
*La Lutte sociale* de Lyon (86). 6 numéros.
*Les Hommes de la Commune* (80). 8 numéros.
*Gravures de Paris* (87). 5 numéros.

S'adresser pour la vente, à Mme Dubois, 16, passage Julien-Lacroix, à Paris

## LA REVOLTE est en vente :

**A Paris**

Godefroy, 31, boulevard Arago.
Lecocq, 34, rue du Moulinet.
101, rue Claude Decaen.
92, rue d'Avron.


*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE. 17. rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 2. — 5 CENTIMES — Du 23 au 29 SEPTEMBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## QUELQUES RÉFLEXIONS
### SUR LE BÉNÉFICE
### L'INTÉRÊT DU CAPITAL ET LE SALARIAT

I

Toutes les occupations des hommes, dit Pascal, sont avoir du bien ; et le titre par lequel ils le possèdent n'est, dans son origine, que la fantaisie de ceux qui ont fait les lois.

En vérité, je vous le dis : — l'intérêt du capital, ou revenu, ou rente, n'est que la faculté accordée sans raison par la loi au capital inerte, de se reproduire, de se multiplier à l'infini ; et conséquemment le moyen, le privilège monstrueux accordés par les lois au capitaliste, de prélever un impôt sur le travail d'autrui, c'est-à-dire de s'enrichir de plus en plus, sans rien faire.

Oui, récompense d'aucun service, d'aucun travail, il n'est que la fiction d'une fiction ; que le droit de vendre sans jamais céder la propriété de ce qu'on vend, et d'acheter sans payer ce qu'on achète ; prime à la paresse, il n'est, dit saint Bernard, que le vol organisé ; il n'est enfin que la résurrection de l'esclavage antique, l'organisation légale de l'exploitation de l'homme par l'homme, c'est-à-dire le fondement de la propriété sur l'oisiveté et le dépouillement des pauvres par les riches !

Aux preuves ! aux preuves ! direz-vous de suite, car c'est le bouleversement de tout le système économique, que vous réclamez.

Cela est vrai, et je réponds, première preuve : — D'un bout du monde à l'autre, les masses populaires ont sou evé, de nos jours, une formidable question, grosse de révolution et de tempête, si l'on ne se hâte de la résoudre

Cette question, la voici : — Pourquoi un petit nombre de riches et d'heureux jouissent-ils de tous les délices du luxe et de l'opulence, tandis que l'immense majorité des hommes est condamnée à toutes les misères de l'indigence et de la faim ?

C'est, dit-on, parce que les richesses sont inégalement réparties, et l'on se hâte d'ajouter qu'il n'en peut être autrement.

Cette réponse n'en est pas une. En effet, chacun comprend parfaitement que celui qui a cent mille francs devant lui, soit plus riche que celui qui n'a rien. Mais ce qui soulève l'irritation des masses, c'est que le pauvre, tout en épuisant sa vie dans un travail écrasant et sans relâche, aboutisse à l'indigence, tandis que le riche, tout en dépensant beaucoup, conserve et même augmente sa fortune sans le moindre travail.

On ne manque pas de dire que la plupart des riches sont réellement fort occupés, et qu'ainsi il est facile de comprendre comment leurs richesses accroissent.

Supposons tout cela, dit l'auteur du dernier mot à qui nous empruntons ces démonstrations, fermons volontairement les yeux sur cette multitude de riches qui ne font aucun travail productif, la question reste toujours la même, à savoir :

Pourquoi les riches, lors même qu'ils gagneraient légitimement, par un travail productif, prélèvent-ils d'un autre chef, et à raison purement et simplement de leur capital, c'est-à-dire de leur fortune déjà acquise, prélèvent-ils un salaire, une richesse qui n'est pas leur fait, mais celui d'autres travailleurs ?

Prenons un exemple :

D'après un ouvrage de M. Mougarède de Fayet, intitulé : *Lettres sur l'Angleterre et la France ;* le revenu annuel en terres seulement, de dix propriétaires anglais atteignait en tout, un revenu de près de 34 millions. 34 millions pour 17 personne !... Ce qui fait à chacun 2 millions par an, ou 5,480 francs par jour. D'un autre côté, on a constaté en plein Parlement que des ouvriers ne gagnaient, par semaine, que huit pences et demi (0 fr. 85) ou douze centimes par jour ; de sorte que chacun des riches dont il est fait mention dans cet ouvrage, prélève, en moyenne, dans la répartition des richesses, une part égale à celle de 46,000 de ces ouvriers. Le duc de Northumberland qui y est cité, avec son revenu territorial de 3 millions 500,000 francs par an, ou plus de 9,589 francs par jour (outre ses nombreux capitaux et ses magnifiques mobiliers), a, quant à lui seul, une partie équivalente à celle de quatre-vingt mille ouvriers !

N'importe ! nous ne demandons pas pourquoi il y a des hommes qui ont 70 millions de propriété et d'autres qui n'ont pas un centime.

Nous ne demandons pas pourquoi ce pauvre a, dans la répartition des richesses, une part de 80,000 fois plus petite que celle de son semblable.

Ce serait toucher au droit de propriété. Mais nous demandons pourquoi le duc de Northumberland, qui n'a reçu de ses ancêtres que 70 millions, et qui n'y a rien ajouté par son travail personnel, peut débourser deux ou trois fois cette somme et laisser à ses héritiers sa fortune de 70 millions intacte, sinon même augmentée.

En effet, que le noble lord dépense pendant 60 ans, son revenu de 3 millions 1/2, cela fait tout juste une somme ronde de 210 millions, et cependant, comme il n'a touché qu'à la rente, il transmettra encore parfaitement intacts à ses fils ses 70 millions de patrimoine primitif : « Un homme qui ne possède que 70 millions, et qui ne les a point augmenté d'un obole par son propre travail, peut néanmoins débourser 210 millions, et au lieu d'être trois fois ruiné, se trouver à la tête de ses 70 millions primitifs ?

Voilà la véritable question, le problème à résoudre.

Car, ne l'oublions pas, en admettant qu'à une époque quelconque, une répartition plus ou moins juste ait attribué aux uns toutes les richesses ne laissant aux autres que le travail, on devrait naturellement arriver à cette conséquence inévitable : — Le riche oisif, déboursant toujours sans jamais rien produire, devrait, quelle que soit sa fortune, la dépenser infailliblement toute entière dans un temps plus ou moins long, et le pauvre, au contraire, travaillant toujours et consommant peu, devrait seul, à la fin, devenir opulent et riche. — Or, c'est précisément l'opposé qui a lieu, et la richesse s'augmente toujours pour le riche comme la pauvreté pour le pauvre. D'où provient un aussi étrange bouleversement ? D'une seule cause. Il résulte du revenu ou de l'intérêt attribué au capital. Rien n'est plus évident, et c'est là une vérité mathématique ; mais, pour la mettre dans tout son jour, nous allons l'expliquer et la démontrer par des chiffres.

La richesse totale d'une nation est de 100 milliards, supposons. Sur 36 millions d'hommes qui composent cette nation, on dépouille complètement 35 millions d'entre eux, pour donner toutes les richesses à un million d'individus seulement.

Certes, l'inégalité de fortune est assez monstrueuse, assez choquante, puisqu'un million de riches possèdent tout et que 35 millions de pauvres n'ont absolument rien. — Cependant, ce million de riches restant sans rien faire, et chacun d'eux dépensant en moyenne 5,000 fr. seulement par année, ce sera pour eux 5 milliards annuels, et par conséquent 100 milliards au bout de 20 ans, époque à laquelle ils ne doivent donc plus posséder ni les uns ni les autres une seule obole. Leurs 100 milliards seront ainsi retournés aux 35 millions de travailleurs qui, pendant ces 20 années, ont seuls produit et fourni à tous les besoins, à tous les plaisirs des riches. Rien ne semble plus simple.

Voilà ce qui devrait être, au moins si l'on en juge d'après les notions usuelles de bon sens et d'équité. Voyons maintenant ce qui est réellement avec le revenu ou l'intérêt du capital.

Ces 100 milliards, possédés par un million de riches, sont en terres, en propriétés, en argent, en exploitations industrielles. Ces biens sont tous loués, affermés, exploités ou prêtés à intérêts, et en supposant qu'ils n'aient rapporté l'un dans l'autre que 5 0/0, ils auront produit à leurs heureux possesseurs 5 milliards par an et 100 milliards en 20 ans. De sorte que, sans rien faire, les riches, au lieu d'avoir perdu leur fortune primitive en 20 ans, l'auront doublée au contraire, et auront ajouté 100 milliards aux 100 qu'ils possédaient déjà.

Il est donc évident et palpable que cette répartition, si étrangement disproportionnée, qui constitue la misère effroyable des masses et la fortune prodigieuse d'une infime minorité, ne résulte point en définitive de la richesse ou de la pauvreté originaires des uns et des autres, mais bien d'une création toute légale et conventionnelle qui n'est autre que le revenu ou l'intérêt affecté au capital. Cette dispensation si déplorablement inégale de tous les biens de la terre n'est donc ni l'œuvre de la nature, ni le résultat de la diversité des aptitudes, mais uniquement l'œuvre de la société, celle du législateur.

La société est divisée en deux classes : — L'une est toujours obligée de céder la propriété des choses dont on lui paie la valeur. L'autre, au contraire, a le privilège fantasmagorique

de se faire payer dix fois, cent fois, mille fois, toujours le prix d'une chose, sans jamais en céder la propriété à celui qui l'a ainsi payée cent fois, mille fois. En effet, êtes-vous producteur, ce produit de votre récolte vaut 500 francs ou 1,000 francs, il faut évidemment que vous cédiez la propriété toute entière de votre récolte ou de vos produits manufacturés. Etes-vous propriétaire ou capitaliste, c'est tout le contraire.

Votre terre vaut 10,000 fr. On vous aura payé en fermage, à raison de 600 francs par an, une somme de 30,000 francs en 50 ans, c'est-à-dire trois fois la valeur de cette terre. N'importe, vous en posséderez toujours la propriété exclusive. De deux choses l'une : ou le revenu, l'intérêt du capital est inhérent à la propriété elle-même, ou il ne l'est pas ?

S'il est inhérent au droit de propriété, toute propriété doit en jouir, celle des produits ou biens meubles comme celle des immeubles. Or les travailleurs de France, créant chaque année, en culture, élève du bétail, industrie et fabrication plus de 10 milliards à 5 0/0, ces 10 milliards leur rapporteraient chaque année 500 millions ; c'est donc 500 millions par an, 10 milliards tous les vingt ans, que la loi permet de leur extorquer, en n'accordant pas à leur propriété le même droit qu'à celle du riche.

Etrange subversion de toute logique. L'intérêt du capital est une idée si radicalement fausse, que, même en l'acceptant, on la détruit de fond en comble par son propre principe. En effet, l'intérêt du capital ne peut exister pour l'une des parties contractantes, qu'à la seule condition, expresse d'être annulé et supprimé pour l'autre. Et, par un renversement de toute justice comme de toute égalité, c'est toujours au profit du riche et de l'oisif qu'il existe, tandis que c'est pour le pauvre et le travailleur qu'il est supprimé. Ce fait se reproduit inévitablement dans toutes les stipulations d'intérêts, quels que soient d'ailleurs leur mode et leur nature.

Soit Pierre le riche et Jacques le pauvre.

Pierre cède en fermage à Jacques, à raison de 5 0/0, une terre de la valeur de 10,000 fr.

Jacques aura donc donné à Pierre 500 francs au bout d'un an, 5,000 francs la dixième année et 10,000 francs au bout de la vingtième. Mais de deux choses l'une : ou tout capital doit porter intérêt ou il ne le doit pas. — Si le capital ne porte pas intérêt, ces 500 francs par an, ces 10,000 francs au bout de vingt ans, donnent à Jacques une hypothèque de pareille somme sur la propriété de Pierre, qui perd ainsi tout droit d'exiger un intérêt pour sa terre, comme aussi d'en payer pour l'argent qu'il a reçu. — Si, au contraire, le capital porte intérêt, Jacques a le droit d'exiger de Pierre l'intérêt de 500 francs annuels, des 10,000 francs qu'il a versés en vingt ans. Il est donc évident que le capital du riche (Pierre) ne peut porter intérêt, qu'à la condition que le capital du pauvre (Jacques), n'en portera point.

Admettez le droit pour Pierre, et vous le supprimez pour Jacques.

Admettez-le pour ce dernier comme pour le premier, et vous le supprimez pour tous les deux.

Sans doute, il est fort commode de justifier le prélèvement de l'intérêt du capital pour l'un et sa suppression pour l'autre, en appelant capital la propriété de Pierre et intérêt celle de Jacques. Mais c'est là précisément ce qui est en question. En quoi, je vous prie, l'argent de Jacques est-il moins en principe, de sa nature, un capital que celui de Pierre ? Que la maison ou le champ de ce dernier ? En quoi l'un doit-il porter moins intérêt que l'autre ?

Ainsi, le principe de l'intérêt du capital est contradictoire à lui-même, et porte en soi sa propre négation, puisqu'il ne peut exister pour l'une des parties, qu'à la condition expresse d'être annulé et supprimé pour l'autre.

---

Saint-Quentin. — Le groupe les *Enfants de Babeuf*, prévient les compagnons, que s'il se présentait chez eux un nommé Massey, qu'il n'a rien de commun avec cet individu.

## *AUX OUVRIERS SYNDIQUÉS*

*des Ardennes*

Camarades,

J'ai été le premier à porter la parole anarchiste dans votre région ; ceux qui m'ont entendu savent si je suis socialiste et si je place la cause que nous défendons au-dessus des querelles et des ambitions personnelles. Les hommes passent, les idées restent.

La note parue dans le numéro du 4 courant du *Parti ouvrier* m'accuse d'être « boulangiste, fumiste ». Ceux qui ont inséré cette note savent mieux que personne qui je suis, parce que nous avons combattu ensemble : je les ai quittés pour le meeting des Invalides. Depuis, je suis toujours allé en avant, tandis qu'eux ont reculé jusqu'à faire alliance avec Clémenceau et Ranc. A tous ceux qui, comme moi, n'ont pas voulu les suivre dans leur déroute, ils ne pardonneront jamais.

A Paris, leurs calomnies ne peuvent servir qu'à nous amener de nouveaux adhérents. Mais, dans un pays où ils sont connus de tous et où je n'étais connu de personne, c'est différent.

Je suis donc bien à craindre, les idées que je défends sont donc bien dangereuses, où ils vous croient donc bien innocents, pour que vous ne sachiez distinguer le faux du vrai ; qu'en pensez-vous ?

Malgré toutes leurs précautions, vous avez voulu m'entendre et juger par vous-mêmes, vous ne le regretterez pas, ni moi non plus ; nous avons eu la joie de nous communiquer notre foi dans la Révolution, laissant les intrigues aux petits esprits, l'ambition aux cœurs étroits.

On peut nous traiter de boulangistes. Quand nous sommes ennemis de l'armée comme du pouvoir, peu nous importe. Malgré leurs injures, nous iront partout répandre la vérité, avec le contentement profond que l'on éprouve quand on ne veut ni place ni honneur, mais seulement l'estime de soi-même et de ses semblables.

Tortelier.

*P. S.* — Une note aussi intelligente que celle du *Parti ouvrier* a paru dans le *Petit Ardennais*, signée d'initiales que je ne connais pas. Les auteurs peuvent prendre dans cette lettre la part qui leur revient.

---

Nous publions la réponse que le compagnon Cipriani vient de faire à la lettre que les camarades de Bruxelles lui avait adressée et que nous avons publiée dans le numéro 47.

Rimini, 1er septembre.

Citoyens,

Aujourd'hui seulement, il m'est donné de répondre à votre lettre du 19 août.

Oui, le jour même de ma liberté, au milieu de *nos amis* de Milan, j'ai fait appel à la concorde et à l'union de toutes les forces révolutionnaires, parce que, moi aussi, j'ai appris dans le *grand livre du passé*. Qu'il n'y a pas de révolutions possibles sans l'union, sans la concorde, sans l'entente la plus complète.

En exhortant les révolutionnaires à cela, je n'ai pas entendu faire un pas en arrière, mais tendre les bras à tous ceux qui, las de souffrir étaient prêts à prendre les armes contre le triple ennemi qui nous écrase tous les jours, *monarchie, papauté, bourgeoisie*, tout en restant à ma place d'anarchiste révolutionnaire.

Que m'importe de savoir si celui qui prendra les armes demain, et qui se fera tuer à notre côté, est anarchiste, collectiviste, mutuelliste ou républicain ? Celui qui donne sa vie sur les barricades pour combattre et abattre les ennemis du Peuple et de l'Humanité, n'est d'aucun parti, il appartient à la grande famille des révolutionnaires.

Je sais depuis longtemps que le mal prend sa source dans la propriété et celle-ci n'a pas d'ennemi plus acharné, plus implacable, plus impitoyable que moi..

L'abolition de la propriété individuelle, voilà l'avenir de l'Humanité, voilà le bonheur des opprimés.

Cassons-le donc ce *moule*, bouleversons cette société pourrie, anéantissons tout ce qui est injuste ; mais faisons-le avec sagesse, avec conviction, avec cette entente et union qui nous a toujours manquée, et qui nous donnera la victoire, la Liberté.

J'approuve tous ceux qui se dévouent à une active propagande pour l'instruction du Peuple, mais j'approuve bien davantage ceux qui travaillent pour l'action immédiate, car il n'y a pas de propagande plus salutaire que les coups de fusils. Voilà la propagande efficace et véritablement utile.

Rien de plus instructif que des leçons burinées avec la baïonnette écrites avec le sang.

Du reste, en prêchant la lutte, nous instruisons aussi puisque nous expliquons les causes pour lesquelles nous voulons combattre.

J'ai trouvé passablement hasardé de votre part de me croire accessible aux flatteries et de vouloir déposséder *les riches actuels au profit d'un état ouvrier dont moi et mes amis* serions dispensateurs. Il n'est nullement permis de soulever de tels soupçons sur un homme que l'on ne connaît pas. *Je ne combats ni pour moi, ni pour vous, ni pour mes amis*, mais pour l'Humanité. Pour moi, si les hommes ne sont rien, les idées sont tout.

Ce sont mes ennemis, tous les ennemis du Peuple, les flatteurs, les calomniateurs, les intéressés et tous ceux qui ne s'occupent que des personnalités. Ce sont mes amis tous ceux qui sont prêts à sacrifier leur bourse et la vie à leur Révolution sociale.

Soldat d'une grande idée, je méprise et foule aux pieds toute personnalité, n'importe à quel parti elle appartienne. Ennemi déclaré des doctrinaires, je ne consentirai jamais à le devenir pour la Révolution. *Rebelle j'étais et rebelle je resterai à n'importe quelle forme de gouvernement* ; n'aspirant qu'à un seul rôle, celui de simple combattant ; sans trop me préoccuper si ceux qui se trouveront à côté de moi seront des vieux ou des nouveaux combattants.

A vous,

Amilcare Cipriani.

---

De cette franche déclaration de principes, les camarades de Bruxelles en ont pris acte par la lettre suivante :

Bruxelles, 11 septembre.

Cher compagnon Cipriani,

Quelques mots suffiront pour dissiper un malentendu.

Vous sortiez de prison, il nous importait beaucoup de savoir votre pensée toute entière, dégagée de tout le bruit qu'on fait autour de vous. Votre réponse à notre lettre est une déclaration suffisamment claire pour qu'aucun doute ne soit permis. Vous vous déclarez anarchiste révolutionnaire, vous êtes comme nous prêt à combattre, ou plutôt à reprendre le combat.

Nous sommes heureux de votre déclaration, et si nous avions pu vous croire « accessible aux flatteries », votre lettre détruirait notre doute.

Non, telle n'a jamais été notre pensée, et nous parlions *au figuré* dans la phrase qui a pu être mal interprétée par vous, nous le regrettons.

Il y a communauté d'idées entre nous.

Nous sommes, et vous aussi, partisans de la lutte sans trêve ni pitié.

Comme vous, nous faisons appel à la bonne volonté de tous ceux qui veulent abattre, *par les armes*, la société actuelle.

Nous nous félicitons d'avoir, par un échange de correspondance, établi ces trois points qui nous unissent vers la même aspiration.

A vous, compagnon et au triomphe de l'Anarchie !

*Les Anarchistes de Bruxelles.*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Rieffel a passé une première fois en police correctionnelle pour avoir laissé des dettes à Paris lorsqu'il le quitta. Il a été acquitté, mais dans un mois, il s'entendra condamner pour avoir été gérant de *Terre et Liberté*.

* * *

Lucas a été condamné à cinq ans de réclusion pour avoir tiré sur Rouillon. Pour nous, la violence qui a motivé sa condamnation n'était pas de nature à faire de la propagande, mais Lucas était un bon camarade qui a droit à toute notre sympathie.

* * *

A quelques jours d'intervalle, les journaux de Paris ont enregistré la mort de deux malheureux qui avaient succombés à la faim.

On lit à ce propos dans un journal bourgeois :

« Mourir de faim ! voilà une mort qui ressemble

à un meurtre social : on se demande en effet comment il est possible que de semblables choses puissent se produire.

« Qu'un homme meure de faim dans les déserts de l'Afrique centrale ou sur quelque côte inhospitalière où il a été jeté après un naufrage, ce sont là d'épouvantables accidents, mais contre lesquels il n'est ni indignation possible ni remède proposable.

« Mais la mort par la faim dans les rues de Paris, entre deux rangées de maisons regorgeant de nourriture, à deux pas d'étalages appétissants, auprès de victuailles exposées chez les marchands de comestibles, en face peut-être d'un boucher, d'un boulanger, d'un charcutier offrant à la vue du malheureux malade de la famine le remède assuré qui doit le sauver, voilà un de ces contre-sens cruels et criminels de la civilisation qui ne sauraient s'expliquer ni se raisonner !

« Un état policé n'est pas seulement celui où l'on peut se promener dans les rues des villes sans risquer d'y rencontrer des cadavres de gens assassinés, c'est aussi un Etat où l'on n'est pas exposé à rencontrer des hommes morts de faim au coin des rues à deux pas des rôtisseurs. »

Très bien, mais le remède? Le journal bourgeois propose des *postes de famine*. Nous, nous proposons la suppression du capital et de la propriété.

* * *

Les bourgeois de Paris sont en mouvement parce qu'il ne leur est plus possible d'entrer dans les bois des environs de Paris. Tant mieux, rien n'enseigne la haine du capital, comme de voir un M. Bamberger, pour le plaisir de sa chasse, empêcher deux millions de parisiens de venir respirer l'air pur des bois.

Si seulement le gouvernement pouvait avoir la bonne idée de fermer les squares de Paris et de les affermer à des richards (comme à Londres), il en soulerait du coup.

* * *

*Echo des grandes-manœuvres.* — Un abbé a reçu une balle dans le dos. Instantanément tout le monde a compris qu'elle était destinée au général commandant qui se trouvait à quelques mètres de là. En voilà un qui a conscience de ce qui l'attend.

* * *

Nous recevons du compagnon Tortelier le compte-rendu suivant de sa tournée de propagande dans les Ardennes :

Deville, pays de métallurgistes. La journée est de 13 heures; les enfants travaillent pendant 13 heures dès l'âge de 11 ans. C'est ignoble de voir cela.

Cependant les idées socialistes ont gagné la plupart des ouvriers qui sont presque tous syndiqués. Les femmes font la culture dans les montagnes, ramassent du bois mort. Il y a des familles très malheureuses.

La réunion a été très belle. Je crois y avoir fait quelques convaincus.

A Monthermé il y a des forges et laminoirs. L'ouvrier est moins groupé qu'à Deville ; on y travaille 12 heures, il y a quelque chômage. J'ai rencontré quelques anarchistes. J'espère qu'ils répandront l'idée. La réunion était assez nombreuse.

A Nouzon, siège de la Fédération, pays essentiellement industriel, il y a eu jusqu'à 1,100 membres à la Chambre syndicale ; là, il y a quelques fanatiques du possibilisme ; néanmoins, j'ai pu faire une petite conférence et ai rencontré de bons éléments.

A Warcq, pays tout nouvellement groupé ; aucune conférence sérieuse n'avait été faite. La première a parfaitement réussi et a été très applaudie. C'est un grand village, toujours la métallurgie comme dans la vallée de la Meuse. Je pense que les idées germeront.

A Rimogne, c'est encore meilleur, des carrières ardoisières ; presque tous les ouvriers sont socialistes et groupés. Ils ont eu une grève très énergique, plusieurs collisions avec les gendarmes ont fait se produire. Les femmes surtout, étaient très courageuses et marchaient en avant, drapeaux rouges et noirs en tête. Nous avons plusieurs anarchistes convaincus dans cette ville, qui sera une des bonnes dans le prochain mouvement.

Fumay, pays ardoisier également, mais moins socialiste que Rimogne. Les travailleurs y sont moins instruits, mais il paraît qu'ils sont très énergiques au temps de grèves. Il arrive souvent de terribles accidents dans ces carrières. Ces jours derniers deux frères ont été pris sous un éboulement ; l'un a été tué et l'autre gravement blessé. Un grand émoi s'est produit dans le pays, on a demandé une augmentation et si l'on n'y fait pas droit, il est certain qu'une grève éclatera.

La réunion était très nombreuse. Espérons qu'elle aura contribué à avancer les esprits vers la Révolution.

L'idée d'une grève générale, que j'ai défendue, a été très acclamée dans ces pays et j'espère que quand les grandes villes la feront, les camarades des Ardennes se soulèveront avec nous.

* * *

Saint-Denis. — On a mené grand bruit cette semaine autour de la grève des boulangers à Saint-Denis et à Saint-Ouen. Les conseils municipaux ayant établi la taxe officielle du pain, les boulangers ont émis la prétention de diminuer le salaire de leurs mitrons de telle façon que leur gain, à eux, restât toujours le même. Evidemment, les mitrons se sont retirés et les patrons ont décidé de fermer boutique. Mais cela n'a pas pu durer longtemps. Grâce à la facilité des communications, on n'a pour ainsi dire pas manqué de pain et voyant qu'on se passait d'eux, les patrons boulangers se sont soumis à leurs mitrons et à la taxe.

On verra dans cette histoire, l'avantage d'avoir des conseils municipaux socialistes, de les élire par conséquent. Nous ferons remarquer que : 1° Que le résultat final obtenu à Saint-Denis est absolument illusoire. Quoique le pain coûte un sou de moins aux deux kilogs, la vie ne sera pas demain un liard meilleur marché qu'hier, d'autres denrées augmenteront, les salaires baisseront, bref, la misère augmentera : c'est la loi véritable et irrémédiable, taxes officielles et arrêtés municipaux n'y feront rien. 2° Le seul bénéfice que la Révolution de cette affaire est justement opposé aux taxes et arrêtés : c'est le pillage de deux ou trois boulangeries.

* * *

Montpellier. — Un voleur est surpris; il se sauve abandonnant les objets volés ; les agents courent après lui et lui tirent de nombreux coups de revolvers. Il n'est pas tué, uniquement parce que les policiers sont maladroits. Cela s'appelle la *chasse à l'homme*. Un seul acte pareil, juge une *société*.

## République Argentine

*Esclaves blancs de la République argentine.* — Nous empruntons au journal argentin *En Avant* les détails suivants que nous recommandons à ceux de nos lecteurs qui, fatigués de l'Europe, auraient l'intention d'émigrer vers la République argentine.

« La maison Clark et Cᵉ, construit un chemin de fer de Mendoza au Chili. En ce moment on fait un immense tunnel pour le percement duquel les ouvriers sont généralement recrutés dans les agences d'émigration de Buénos-Ayres.

Aussitôt qu'ils sont arrivés sur les travaux, leur indépendance personnelle a cessé d'exister ; il ne leur est plus permis de quitter le chemin de fer sous peine d'être transportés immédiatement dans les Cordillères, lieu ultime de leur destination. Ils ne sont rien moins que prisonniers. Aucune lettre, aucun journal, aucun message ne leur parvient, encore moins peuvent-ils donner de leurs nouvelles, l'entrée du tunnel est gardée par une forte escouade de police.

Personne ne sort, personne n'entre; le monde extérieur n'existe plus pour ces travailleurs qui touchent un salaire journalier de 4 fr. 50, de 6 fr. 30 au plus, payable à la fin du mois, mais dont ils ne reçoivent que la moitié, le surplus restant en gage.

Sept ouvriers n'y tenant plus ont essayé de s'enfuir, ils ont été fusillés par les soldats de la police. Six autres qui avaient été raccolés en été, à peine vêtus, sont morts de froid. Tout individu qui se révolte est passé par les armes.

Deux ouvriers, un italien et un allemand qui avaient réussi à s'échapper, ont dû jurer solennellement qu'ils ne révéleraient rien de ce qui se passe sur les chantiers du tunnel, et ils ont tenu leur serment terrifiés qu'ils étaient par la crainte d'être repris par la police et livrés de nouveau à leurs persécuteurs, auquel cas leur sort ne serait pas douteux. (*Freiheit*).

## Etats-Unis

Pendant les 25 dernières années, les honnêtes représentants du peuple des Etats-Unis n'ont pas fait cadeau de moins de 65 millions d'hectares aux bandes d'escrocs qu'on appelle compagnies de chemins de fer.

Les rois d'autrefois ne pouvaient donner en fief d'aussi vastes étendues à leurs féaux comtes et barons qui certes n'étaient que de misérables mendiants en comparaison des avaleurs de dividendes des chemins de fer américains. D'autant plus riche sera la proie quand la Révolution fera rendre gorge à ces goulus. (*Freiheit.*)

## Brésil

Les journaux nous annoncent à grand fracas ce qu'ils appellent « l'abolition de l'esclavage au Brésil. » Méfions-nous.

Toute la séquelle des patrons-capitalistes réunie en Congrès ne pouvait s'occuper que de l'accommodation de l'esclavage aux « saines doctrines de l'économie politique. ». On peut en juger :

L'abolition de l'esclavage au Brésil n'est, nous le craignons, qu'un moyen déguisé de ployer sous un nouveau joug les neuf dixièmes de la population, soit dix millions d'hommes. Le décret qui vient d'être rendu comprend des mesures restrictives contre le vagabondage et « l'absence d'occupation. »

Tout individu qui ne pourra justifier de moyens d'existence ou d'occupations quelconques, sera traité en coupable et expédié au « travail forcé » sur les plantations, dans les mines, etc. Une simple dénonciation suffit pour que cette mesure soit exécutive.

Pour qui sait lire entre les lignes, ce décret est gros de menace, écrit un correspondant. En effet, par suite de la libération des esclaves, les cultures vont manquer de bras et les possesseurs de plantations, les Hacienderos, vont avoir à subir une crise que la pression d'en haut pourra seule les aider à surmonter par le travail forcé et à bon marché. Il va sans dire que les cultures ne manqueraient pas de bras si les planteurs voulaient se résigner à accorder à leurs ouvriers une rétribution à moitié satisfaisante. — Mais à quoi bon? La loi du travail forcé rendra à ces intéressants patrons leurs anciens esclaves, et ce, à des conditions autrement avantageuses que lorsqu'ils avaient à les entretenir tant bien que mal.

Les employeurs paieront une faible rétribution aux agents chargés de l'exécution de la loi, et pourront ensuite exploiter et tyranniser à l'aise, comme au bon vieux temps. (*Freiheit.*)

## Allemagne

Dans l'opulente ville de Francfort-sur-le-Mein. le nombre de demandes de secours aux établissements de charité qui en 1878 avait été de 1334, s'est élevé en 1887 à 15,345. (*Freiheit*).

## Angleterre

Des cent mille familles qui habitent Glascow, la grande cité manufacturière de l'Ecosse, quarante-et-un mille parquent dans une même chambre : père, mère, fils et filles dorment, mangent, vivent dans un taudis en général mal éclairé et sans air.— Vivent, avons-nous dit? Il est difficile d'appeler vie une telle existence.

« Où demeures-tu demandait un philanthrope écossais à un de ces vagabonds. — Nous ne demeurons nulle part, fut la réponse ; seulement nous nous couchons en tas quand la nuit vient. (*Freiheit.*)

## Roumanie

Les grèves des ouvriers des ateliers du chemin de fer des gares de Bukarest, Pachecany et Galatzi, continuent depuis près d'un mois.

Le manque absolu de vagons a causé une très grande perte à beaucoup de commerçants, fermiers et autres bourgeois, qui se sont trouvé forcés d'intervenir auprès de la direction et du ministre afin qu'on accédât aux demandes des grévistes.

Le ministre a été forcé de recommander expressément au directeur de mettre fin à cette grève.

Mais cet individu trop ambiteux pour pouvoir céder, a préféré répondre par sa démission, qui — d'après ce qu'on nous assure — sera reçue en même temps que les demandes des grévistes seront acceptées.

Mais nous demandons à cet ambitieux souteneur Duca, ne voit-il pas qu'en donnant sa démission, c'est lui qui a été vaincu dans ce combat, après avoir causé tant de malheurs aux ouvriers.

### Suisse

Le Conseil fédéral vient d'expulser le tailleur bavarois Troppmann qui était en prison à Zurich.

Une enquête a démontré que Troppmann avait été en correspondance avec un anarchiste pendu à Chicago, et avait dans une réunion publique, prononcé un discours prônant les théories anarchistes.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

La *Bibliothèque communiste-anarchiste* de Saint-Denis, tient à la disposition des habitants tous les ouvrages traitant de l'Idée.

Ph. Segard, bibliothécaire, rue d'Aubervilliers, 30.

* * *

### APPEL AUX ANARCHISTES ROUMAINS

Un groupe d'anarchistes roumains, décidé à faire paraître un journal *communiste-anarchiste* **RAZVRATIREA** (*La Révolte*), prie tous les compagnons de Roumanie de lui venir en aide en faisant des abonnements et des souscriptions.

Il y a des listes à la disposition des camarades.

S'adresser à la rédaction du journal *Razvratirea*, 10, rue Berthollet, à Paris.

L'abonnement est de 2 francs pour trois mois.

* * *

Reims. — Le compagnon Fauché, par suite d'un accident au pied, ne pouvant plus faire le service du journal, demande un camarade pour le remplacer momentanément.

L'abondance de copie nous force à renvoyer à la semaine prochaine plusieurs correspondances, notamment de Reims, Fourchambault, etc.

# VARIÉTÉS

### Collaborations originales

## DE LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE

Qui dit souveraineté dit toute puissance, car une puissance limitée serait une puissance non souveraine.

Dire que le peuple est souverain, c'est donc dire que le peuple est tout puissant.

Tout puissant à l'égard de qui ?

A l'égard des autres peuples ? Non.

A l'égard de lui-même ? Non encore.

A l'égard des individus qui le composent, et qu'on appelle « membres du souverain? » Oui, c'est dans ce sens que l'on dit que le peuple est souverain ; il est tout puissant vis-à-vis des citoyens dont l'universalité forme le corps souverain, ce qui veut dire que chaque citoyen tout-puissant, pour sa petite part, vis-à-vis des autres, est à son tour soumis dans sa personne à la toute-puissance des autres ; que chaque citoyen commande en tant que fraction du souverain, mais qu'il obéit en tant que sujet du souverain ; que sa part de souveraineté est d'autant plus faible que le peuple comprend plus d'individus, tandis que sa part d'oppression est d'autant plus forte dans les même conditions, et qu'enfin le citoyen membre d'un peuple de dix millions de citoyens commande dans la proportion de $\frac{1}{10\,000\,000}$ et obéit dans la proportion de $\frac{9\,999\,999}{10\,000\,000}$.

Commander ? obéir ? Est-ce la liberté ? Et quand la moitié plus un des membres du peuple commanderaient, pendant que la moitié moins un obéiraient, est-ce que les uns ou les autres seraient libres ?

Souveraineté d'un côté, servitude de l'autre ; puissance de la majorité, oppression de la minorité : telle est la conséquence de la doctrine que nous examinons.

Ceci, en pratique du moins. Car, en théorie, la question se pose autrement. Aucun plébiciste, aucune constitution n'a osé dire que la souveraineté appartenait à la majorité. Saint Thomas, Suarez et Jean-Jacques Rousseau disent que la souveraineté réside dans l'universalité du corps social, et ce mot d' « universalité » est répété dans toutes les constitutions républicaines qui ont accepté pour base la souveraineté du peuple.

L'universalité, ce n'est, à proprement parler, ni la majorité ni la minorité : c'est la généralité, la totalité, l'unanimité. Bien qu'en fait l'unanimité soit impossible, discutons-la comme simple hypothèse, et demandons-nous s'il serait vrai de dire que l'unanimité des citoyens est souveraine.

L'hypothèse est, tout d'abord, absurde. Absurde, parce qu'elle ne peut se produire en fait ; absurde encore, parce que si elle se produisait par hasard, la question n'aurait ni intérêt, ni signification. La souveraineté étant l'exercice de la toute-puissance à l'égard de chacun des membres du corps social, si tous ces membres sont d'accord, il n'y a plus de puissance à exercer, il n'y a pas lieu de mettre en action la souveraineté. De sorte que, en admettant même l'attribution de la souveraineté à l'unanimité des citoyens, on arriverait à ce résultat que, pour un cas où cette doctrine serait vraie, elle serait inapplicable.

Mais allons plus loin : Supposons qu'il y ait un intérêt tout théorique à accorder la toute puissance idéale à une unanimité impossible, la raison permettrait-elle cette concession platonique ?

Non, et voici pourquoi : L'unanimité du corps social ne peut puiser son droit que dans la personne de chacun de ceux qui la composent. Or, chaque homme étant l'égal d'un autre homme, le droit de chaque homme est égal en chaque homme ; un homme seul n'a pas le droit d'empiéter sur le droit du dix-millionième : tous ensemble n'ont que les droits qui appartiennent à chacun séparément, et comme aucun n'a le droit de commander à l'autre, tous ensemble sont impuissants vis-à-vis d'un seul, comme un seul est impuissant vis-à-vis d'un seul En d'autres termes, dix millions de droits ne forment pas un droit spécial ; le total, pour être plus fort que l'unité, n'a pas des attributs autres que l'unité, et dix millions de citoyens, dont chacun a le devoir de respecter le droit d'un seul, sont encore obligés tous réunis, de respecter le droit d'un seul. Chacun ayant son droit propre, le droit individuel, ne peut apporter à la collectivité que ce qu'il possède, à savoir son droit propre, son droit individuel, et la somme de ces droits individuels ne peut former qu'un droit individuel collectif, non un droit social d'une nature particulière. Supposez tous les individus d'accord ; ils ne pourront décider que pour eux-mêmes, en décidant la même chose pour tous ; supposez-les en désaccord, supposez un seul opposant, l'unanimité moins un ne pourra décider que pour l'unanimité moins un, et le droit de l'opposant restera inébranlable en face de dix millions de droits égaux au sien, comme en face du droit d'un seul égal au sien : la force seule pourra en venir à bout.

La force ! Le grand théoricien du droit social et de la souveraineté du peuple, J.-J. Rousseau, a bien vu cette conséquence ; il l'a vue et formulée : « Quiconque, dit-il, refusera d'obéir à la volonté générale y sera contraint par tout le corps ; on le forcera d'être libre. »

On le forcera, c'est possible, mais, pour être libre, c'est autre chose. Obéir et être libre ! Etre libre par contrainte ! C'est à cela qu'aboutit, selon Jean-Jacques Rousseau lui-même, la liberté des membres de chacun des membres de la collectivité souveraine. La soumission au corps social, est-donc la liberté ? Et quelle différence y a-t-il, pour celui qui obéit, entre la soumission à la volonté d'un seul, et la soumission à la volonté de beaucoup ?

Sigismond Lacroix. *(A suivre.)*


LA REVOLTE est en vente

**A Saint-Denis**

Ph. Segard, 33, rue d'Aubervilliers, 33. On trouve également tous les journaux et brochures anarchistes.

Mme Gousseau, à la Librairie Nouvelle, rue Compoise.

**A Argenteuil**

Gillard, libraire, 34, rue de la Chaussée.


## PETITE CORRESPONDANCE

Genève. — Envoyez « Fais ce que veux » à A. Art, 67, Chaussée de Diest, à Louvain.

A. Art à Louvain. — Pas de portraits de Louise Michel.

Le compagnon Paul Bart de Genève, est prié de donner son adresse ou d'écrire au compagnon Riémer.

Camarades de Saint-Quentin. — Pensez à nous régler les « Paroles d'un révolté ; nous avons été forcé d'en avancer le montant.

A. B. à Cognac. — Envoyons les numéros qui vous manquent. Il y a eu oubli de notre part, veuillez nous excuser.

« Critique sociale ». — Envoyez nous les trois premiers numéros.

V. à Bourges. — Nous vous enverrons des invendus quand vous en aurez besoin. Ça coûte trop cher de les envoyer isolément par la poste.

B. à Bouglon. — Pour l'adresse de C. M., adressez-vous à Martin, rue Bruyes, 5, à Alger.

Barraul, sur le trimard. — On nous avait dit de convoquer à cette adresse.

P. G. à Bruxelles. — R. G. à Villiers. — P. à Saint-Denis. — D. passage Lathuile. — V. à Bourges. — P. à Amiens. — P. Le Mans. — G. à Bruxelles. — P. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Paris. — Le groupe *Le Ça Ira*, convoque tous les groupes et anarchistes de Paris, à la réunion qui aura lieu le mardi, 25 septembre, à 8 heures 1/2 du soir, salle Horel, 13, rue Aumaire.

Ordre du jour : *Le Ça Ira* quotidien.

Levallois-Perret. — Réunion du cercle communiste-anarchiste, tous les vendredis à 8 h. 1/2, salle Mézerette, rue Gravel.

Dison. — Le groupe se réunit le premier et le troisième lundi de chaque mois, chez Heuchena, rue des Auris, à 8 heures du soir.

Abbeville. — Dimanche, 30 septembre, grande conférence contradictoire, avec le concours des compagnons Paulet, Morel et Décamp.

Toutes les personnes soucieuses de leurs intérêts sont invités à y assister.

Le lieu de la réunion sera connu ultérieurement.

Feuquières. — Tous les compagnon du Vimeu sont invités à assister à la réunion qui aura lieu dimanche, 23 septembre, chez Aglaé (café dit), au fond de la cour.

Sujet : La conférence d'Abbeville.

Entrée à 4 h. 1/2. Urgence.

Saint-Quentin. — Samedi, 22 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe les *Enfants de Babeuf*, à la Libre-Pensée, rue de la Raffinerie. Urgence.

Amiens. — Dimanche, 23 septembre, à 3 heures du soir, 97, rue Saint-Leu, réunion extraordinaire des groupes anarchistes.

Ordre du jour : Organisation d'une série de conférence dans la Somme, notamment à Abbeville et Gamache.

Ivry. — Dimanche, 23 septembre, à 3 heures du soir, chez Martin, 30, rue de Seine, réunion publique. Tous les travailleurs y sont invités pour défendre leurs intérêts.

Bruxelles. — Groupe la *Liberté*, à La Colline, 18, rue de la Colline, le lundi 17 à 8 h. 1/2 du soir, causerie publique et contradictoire.

Ordre du jour : La prochaine Révolution.


*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Eschiquier.

Deuxième Année, N° 3. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 30 SEPTEMBRE au 6 OCTOBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

L'envoi gratuit de quelques exemplaires, à titre de propagande sera fait à toute personne qui en fera la demande.

Celles des localités où nous n'avons pas de dépositaires, peuvent se procurer le journal à la Bibliothèque de la gare. — Elles n'ont qu'à le faire demander.

## LE SALARIAT

*(Suite et fin)*

V

« A chacun selon ses œuvres », disent les collectivistes, ou, pour mieux dire, selon sa part de services rendus à la Société. Et ce principe, on le recommande comme base de la Société, après que la Révolution aura mis en commun les instruments de travail et tout ce qui est nécessaire à la production !

Et bien, si la Révolution sociale avait le malheur de proclamer ce principe, ce serait enrayer le développement de l'Humanité pour tout un siècle ; ce serait bâtir sur le sable ; ce serait enfin, laisser sans le résoudre, tout l'immense problème social que les siècles passés nous ont mis sur les bras.

En effet, dans une société telle que la nôtre, où nous voyons que plus l'homme travaille, moins il est rétribué, ce principe peut paraître de prime-abord comme une aspiration vers la justice. Mais, au fond, il n'est que la consécration de toutes les injustices actuelles. C'est par ce principe que le salariat a débuté, pour aboutir là où nous sommes aujourd'hui, — aux inégalités criantes, à toutes les abominations de la société actuelle. Et il y a abouti parce que, du jour où la Société à évalué, en monnaie ou en toute autre espèce de salaire, les services rendus — du jour où il fut dit que chacun n'aurait que ce qu'il réussirait à se faire payer pour ses œuvres, — toute l'histoire de la Société capitaliste (l'Etat y aidant) était écrite d'avance ; elle était renfermée, en germe, dans ce principe. »

Devons-nous alors revenir au point de départ, et refaire à nouveau la même évolution ? — Nos théoriciens le veulent ; mais heureusement c'est impossible : la Révolution, nous l'avons dit, sera communiste ; sinon, elle sera noyée dans le sang.

---

Les services rendus à la Société — que ce soit du travail dans l'usine ou dans les champs, ou bien des services moraux — *ne peuvent pas* être évalués en unités monétaires. Il ne peut y avoir de mesure exacte de la valeur — ni de ce qu'on a nommé improprement valeur d'échange, ni de la valeur d'utilité. On peut dire que cinq heures de travail par jour, données par telle homme au service de la Société dans le courant de trois, quatre ou dix années, valent parfaitement les cinq heures données pendant le même nombre d'années par tout autre individu ; mais on ne peut pas fractionner ces heures, et dire que le produit de chaque journée, de chaque heure ou de chaque minute de travail vaut le produit de chaque minute et de chaque heure d'un autre individu.

On peut dire *grosso modo* que l'homme qui, toute sa vie durant, s'est privé de loisir pendant dix heures par jour, a donné à la Société beaucoup plus que celui qui ne s'est privé de loisir que pour cinq heures par jour, ou qui ne s'en est pas privé du tout. Mais on ne peut pas prendre ce qu'il a fait pendant deux heures et dire que ce produit vaut deux fois plus que le produit d'une heure de travail d'un autre individu et le rémunérer en proportion. Faire ainsi, serait ignorer tout ce qu'il y a de complexe dans la société actuelle ; ce serait ignorer jusqu'à quel point tout travail de l'individu est le résultat des travaux antérieurs et présents de la société entière. Ce serait se croire dans l'âge de pierre, tandis que nous vivons dans l'âge de l'acier.

---

En effet, prenez n'importe quoi — une mine de charbon, par exemple, — et voyez s'il y a la moindre possibilité de mesurer et d'évaluer les services rendus par chacun des individus travaillant à l'extraction du charbon.

Voyez cet homme, posté à l'immense machine qui fait monter et descendre la cage dans une mine moderne. Il tient en main le levier qui arrête et renverse la marche de la machine : il arrête la cage et la fait rebrousser chemin en un clin d'œil : il la lance en haut ou en bas avec une vitesse vertigineuse. Il suit sur le mur un indicateur qui lui montre, sur une petite échelle, où se trouve la cage à chaque instant de sa marche. Il suit des yeux cet indicateur, tout attentif et dès que l'indicateur a atteint un certain niveau, il arrête soudain l'élan de la cage — pas un mètre plus haut, ni plus bas que le niveau convenu. Et, à peine a-t-on déchargé les bennes remplies de charbon et traîné dans la cage les bennes vides, il renverse le levier et lance de nouveau la cage dans l'espace.

Pendant huit, dix heures de suite, il déploie ces prodiges d'attention. Que son cerveau se relâche pour un seul moment, et la cage va heurter et briser les roues, rompre le cable, arrêter tout le travail à la mine, écraser les hommes. Qu'il perde trois secondes à chaque coup de levier, et — dans les mines perfectionnées modernes — l'extraction est réduite de vingt à cinquante tonneaux par jour,

Eh bien, est-ce lui qui rend le plus grand service dans la mine ? Ou plutôt le garçon qui lui sonne le signal de remonter la cage ? Ou bien, est-ce le mineur qui à chaque instant risque sa vie au fond de la mine et finira un jour par être tué par le grison ? Ou bien encore l'ingénieur qui perdrait la couche de charbon et ferait creuser la pierre s'il faisait une simple erreur d'addition dans ses calculs ? Ou bien, enfin, — comme le prétendent les économistes qui, eux aussi, prêchent aussi la rétribution selon les « œuvres » et calculent les « œuvres » à leur guise — est-ce le propriétaire qui a engagé tout son patrimoine et qui a, peut-être, dit contrairement à toutes les prévisions : « Creusez ici, vous trouverez un excellent charbon ».

Tous les travailleurs engagés dans la mine contribuent, dans la mesure de leurs forces, de leurs énergies, de leur savoir, de leur intelligence et de leur habileté, à extraire le charbon. Et tout ce que nous pouvons dire, c'est que tous ont le droit de *vivre*, de satisfaire leurs besoins, et même leurs fantaisies après que les besoins les plus impérieux de tous auront été satisfaits. Mais, comment pouvons-nous évaluer leurs *œuvres* ?

Et puis, le charbon qu'ils auront extrait est-il bien *leur* œuvre ? N'est-il pas aussi l'œuvre de ces hommes qui ont bâti le chemin de fer menant à la mine et les routes qui rayonnent de tous côtés de ses stations ? N'est-il pas aussi l'œuvre de ceux qui ont labouré et ensemencé les champs, extrait le fer, coupé le bois dans la forêt, bâti les machines qui brûleront le charbon, et ainsi de suite ?

Aucune distinction ne peut être faite entre les œuvres de chacun. Les mesurer par les résultats, nous mène à l'absurde. Les fractionner et les mesurer par les heures de travail, nous mène aussi à l'absurde. Reste une chose : ne pas les mesurer du tout, et reconnaître le droit à l'aisance pour tout ceux qui prendront part à la production.

---

Mais prenez toute autre branche de l'activité humaine, prenez tout l'ensemble de notre existence, et dites : Lequel d'entre nous peut réclamer une rétribution plus forte pour ses œuvres : le médecin qui a deviné la maladie, ou la garde-malade qui a assuré la guérison par ses soins hygiéniques ?

L'inventeur de la première machine à vapeur, ou le garçon qui, un jour, las de tirer la corde qui servait jadis à ouvrir la soupape pour faire entrer la vapeur sous le piston, attacha cette corde au levier de la machine et alla jouer avec ses camarades, sans se douter qu'il avait inventé le mécanisme essentiel de toute machine moderne — la soupape s'ouvrant d'une façon automatique ?

Est-ce l'inventeur de la locomotive, ou cet ouvrier de Newcastle qui suggéra de remplacer par des traverses en bois les pierres que l'on mettait jadis sous les rails et qui faisaient dérailler les trains faute d'élasticité ? Est-ce le mécanicien sur la locomotive, ou l'homme qui, par ses signaux, arrête les trains, ou lui ouvre les voies ?

Ou bien, prenez le câble transatlantique. Qui donc a plus fait pour la Société : l'ingénieur qui s'obstinait à affirmer que le câble transmettrait les dépêches, tandis que les savants électriciens le déclaraient impossible ? Ou bien Maury qui conseilla d'abandonner les gros câbles

et d'en prendre un pas plus gros qu'une canne? Ou bien encore, ces volontaires qui vinrent on ne sait d'où, et qui passaient nuit et jour sur le pont à examiner minutieusement chaque mètre du câble et à enlever les clous que les actionnaires des compagnies maritimes et leurs agents enfonçaient bêtement dans la couche isolante du câble afin de le mettre hors de service?

Et, dans un domaine encore plus vaste — le vrai domaine de la vie humaine avec ses joies, ses douleurs et ses accidents, — chacun de nous ne nommera-t-il pas quelqu'un qui lui aura rendu dans sa vie un service si grand, si important, qu'il s'indignerait si on lui parlait d'évaluer ce service en monnaie? Ce service pouvait être un mot, rien qu'un mot dit juste et à temps; ou bien ce furent des mois et des années de dévouement. — Allez vous aussi évaluer ces services, les plus importants de tous, « en bons de travail? »

---

« Les œuvres de chacun! » — Mais les sociétés humaines ne vivraient pas deux générations de suite, elles disparaîtraient dans cinquante ans, si chacun ne donnait infiniment plus que ce qui lui sera rétribué en monnaie, en « bons », ou en récompenses civiques. Ce serait l'extinction de la race si la mère n'usait sa vie pour conserver celles de ses enfants, si chaque homme ne donnait sans rien compter, si l'homme ne donnait surtout là, où il n'attend aucune récompense.

Et si la société bourgeoise dépérit; si nous sommes aujourd'hui dans un cul-de-sac dont nous ne pouvons plus sortir sans porter la torche et la hache sur les institutions du passé, — c'est précisément faute d'avoir trop compté, ce qui a fait le compte des gredins. C'est faute de nous être laissé entraîner à ne *donner* que pour *recevoir*, d'avoir voulu faire de la Société une compagnie commerciale basée sur le *doit* et *l'avoir*.

---

Les collectivistes, d'ailleurs, le savent. Ils comprennent vaguement qu'une société ne pourrait pas exister si elle poussait à bout le principe de « à chacun selon ses œuvres. » Ils se doutent que les *besoins* — nous ne parlons pas de fantaisies — les besoins de l'individu ne correspondent pas toujours à ses *œuvres*. Aussi Depaepe nous dit-il :

« Ce principe — éminemment individualiste « — serait, du reste, *tempéré* par l'intervention « sociale pour l'éducation des enfants et des « jeunes gens (y compris l'entretien et la nour- « riture) et par l'organisation sociale de l'assis- « tance des infirmes et des malades, de la re- « traite pour les travailleurs âgés, etc. »

Ils se doutent que l'homme de quarante ans et père de trois enfants a des besoins plus grands que le jeune homme de vingt. Ils se doutent que la femme qui allaite son petit et passe des nuits blanches à son chevet, ne peut pas faire autant d'*œuvres* que l'homme qui a tranquillement dormi. Ils semblent comprendre que l'homme et la femme usés à force d'avoir, peut-être, trop travaillé pour la Société entière, peuvent se trouver incapables de faire autant d'*œuvres* que ceux qui auront fait leurs heures à la douce et empoché leurs « bons » dans des situations privilégiées de statisticiens de l'Etat.

Et ils s'empressent de *tempérer* leur principe. — « Mais oui, disent-ils, la Société nourrira et élèvera ses enfants! Mais oui, elle assistera les vieillards et les infirmes! Mais oui, les *besoins*, et non les *œuvres*, seront la mesure des frais que la société s'imposera pour tempérer le principe des œuvres. »

La charité — quoi! La charité, organisée par l'Etat.

Améliorer la maison des Enfants-Trouvés, organiser l'assurance contre la vieillesse et la maladie, — et le principe sera tempéré!

---

Ainsi donc, après avoir nié le communisme, après avoir rallié à leur aise la formule de « à chacun selon ses besoins », — ne voilà-t-il pas qu'ils s'aperçoivent aussi que les grands économistes ont oublié quelque chose — les besoins des producteurs. Et alors, ils s'empressent de les reconnaître. Seulement, ce sera l'Etat qui les reconnaîtra. Ce sera l'Etat qui se chargera d'apprécier; ce sera l'Etat qui se chargera d'apprécier si les besoins ne sont pas disproportionnés aux œuvres, et de les satisfaire si c'est le cas.

Ce sera l'Etat qui fera l'aumône à celui qui voudra reconnaître son infériorité. De là, à la loi des pauvres et au workhouse anglais, il n'y a plus qu'un seul pas.

Il n'y a plus qu'un seul pas, parce que même cette société marâtre qui nous révolte, s'est aussi vu forcée de *tempérer* son principe d'individualisme. Elle a dû aussi faire des concessions dans un sens communiste et sous la même forme de charité.

Elle aussi a dû distribuer des dîners d'un sou pour prévenir le pillage de ses boutiques. Elle aussi a dû créer des hôpitaux — souvent très mauvais, mais quelquefois splendides — pour prévenir le ravage des maladies contagieuses. Elle aussi, après avoir payé rien que les heures de travail, recueille les enfants de ceux qu'elle a réduits elle-même à la dernière des misères. Elle aussi tient compte des besoins — par la charité.

---

La misère — avons-nous dit en traitant la question du « Comment on s'enrichit », — la misère des misérables fut la cause première des richesses. Ce fut elle qui créa le premier capitaliste. Car, avant d'accumuler « la plus-value » dont on aime tant à causer, encore fallait-il qu'il y eût des misérables qui consentissent à vendre leur force de travail pour ne pas mourir de faim. C'est la misère qui a fait les riches. Et si la misère fit des progrès si rapides dans le cours du moyen-âge, ce fut surtout parce que les invasions et les guerres qui s'en suivirent, la création des Etats et le développement de leur autorité, l'enrichissement par l'exploitation en Orient et tant d'autres causes du même genre, brisèrent les liens qui unissaient jadis les communautés agraires et urbaines; et elles les amenèrent à proclamer, en lieu et place de la solidarité qu'elles pratiquaient autrefois, ce principe : « Peste des besoins! les *œuvres* seules seront payées, et que chacun se tire d'affaire comme il pourra! »

---

Et c'est encore ce principe qui sortirait de la Révolution? C'est ce principe que l'on ose appeler au nom de la Révolution sociale — de ce nom si cher à tous les affamés, les souffrants et les opprimés?!...

Mais, il n'en sera pas ainsi. Car le jour où les vieilles institutions croûleront sous la hache du prolétaire, il se trouvera parmi les prolétaires le demi-quarteron qui criera : « Le pain pour tous! Le gîte pour tous! Le droit à l'aisance pour tous! »

Et ces voix seront écoutées. Le peuple se dira : « Commençons par satisfaire nos besoins de vie, de gaieté, de liberté. Et, quand tous auront goûté de ce bonheur, nous nous mettrons à l'œuvre : à l'œuvre de démolition des derniers vestiges du régime bourgeois : de sa morale, puisée dans le livre de comptabilité, de sa philosophie du « doit » et « avoir », de ses institutions du tien et du mien. Et, en démolissant, nous édifierons, comme disait Proudhon; mais nous édifierons sur des bases nouvelles, — celles du Communisme et de l'Anarchie, et non pas celles de l'Individualisme et de l'Autorité.

# Le Collectivisme

Pour être sûrs d'interpréter exactement l'idée des collectivistes, nous donnons quelques extraits d'une *Silhouette d'une société collectiviste*, donnée par C. de Paepe dans l'*Avant-Garde* d'octobre 1887.

Nous prenons cette étude parce qu'elle résume le plus nettement les idées des collectivistes, — sans phrase et d'une manière concrète. Nous avions pensé nous arrêter sur la préface de Deville, à son résumé du *Capital* de Marx. Mais cet exposé est si vague que, malgré toute notre bonne volonté, nous n'avons pu nous faire une idée nette de ce que veut Deville. Paepe a, du moins, l'avantage d'être précis et compréhensible. Nous ne faisons que condenser, en reproduisant les paroles même de l'auteur collectiviste.

« Le collectivisme — dit-il — est une sorte de transaction entre le Communisme et l'Individualisme.

« Il ne dit pas que *tout* doit être possédé en commun, mais seulement que *certains* objets devraient, pour bien faire, appartenir à la grande collectivité nationale, représentée par l'Etat, tandis que d'autres pourraient appartenir à des collectivités plus circonscrites, telles que la commune et le groupe professionnel, et d'autres encore rester propriété particulière, individuelle. » ..

« Pour que l'*ordre* existe dans la production — continue Paepe — il faut que celle-ci, au lieu de se faire au hasard..... se fasse suivant un plan d'ensemble..... Pour cela, il faut que la direction de la production et du travail, au lieu d'être individuelle ou d'émaner des particuliers, appartienne à l'administration supérieure de la société, c'est-à-dire que l'*Etat ait la propriété de tout l'appareil de production*, ou au moins le contrôle de tout cet appareil, de concert avec les diverses catégories de producteurs, c'est-à-dire avec les groupes professionnels (ou corporations, chambres syndicales, compagnies ouvrières, etc..... »)

« Pour que l'équité existe dans la répartition des richesses (nous citons toujours textuellement.....) toutes les richesses naturelles — et parmi elles le sol et le sous-sol — ainsi que la plus-value donnée à ces richesses par leur voisinage des villes, etc.... devraient appartenir à la société entière, — à la nation, à l'Etat.... »

« ....Il faut que le travailleur soit propriétaire, à titre personnel, de l'équivalent de son travail personnel.... »

« La société doit mettre le capital à la disposition des travailleurs, — les groupes professionnels ou corporations contractant directement avec la société, pour l'exécution de tous les travaux.... »

« Enfin,... il faut que la rémunération du travail ne se fasse plus par des patrons,... mais par une entente entre la société (représentée par l'Etat et les communes) et les groupes corporatifs ou syndicats des travailleurs. Il convient, en un mot, que le taux des salaires, les heures de travail et le repos, etc., soient débattus entre les représentants de la société et les collectivités ouvrières. »

« Quant au principe qui servirait à la rémunération du travail — continue Paepe, — ....*à chacun selon ses œuvres*; on tiendrait compte en général du temps de travail, mais aussi de la répugnance ou du danger de certains travaux particuliers, de leurs difficultés spéciales, etc. »

« Ce principe — essentiellement individualiste — (ajoute Paepe) serait, du reste, tempéré par l'intervention sociale pour l'éducation des enfants et des jeunes gens (y compris l'entretien et la nourriture et par l'organisation sociale de l'assistance des infirmes et malades, de la retraite pour les travailleurs âgés, etc. »

Quant à la question importante que Paepe formule ainsi : « Le sol étant devenu propriété sociale, faudrait-il que l'Etat l'affermât à bail, soit à des particuliers, soit à dss associations de travailleurs agricoles? Ou bien serait-il préférable que le sol fût exploité directement... par l'Etat lui-même. » — ne se prononce pas là-dessus, quoiqu'il trouve la seconde solution préférable. Et il ajoute :

« A l'Etat incomberaient tous les services publics nationaux, même et surtout ceux que l'Etat actuellement perd complètement de vue : l'Instruction publique à tous les degrés, l'Hygiène et la Médecine, la Bienfaisance (pour les malades, infirmes, aliénés, etc.) deviendraient l'objet de ministères particuliers; tous les édifices, instruments, collections, etc., ressortissant à ces divers départements, deviendraient dès lors, propriétés de l'Etat. »

En se demandant si les bâtiments et les habitations devraient appartenir à l'Etat ou à la Commune, Paepe répond : « Nous pensons que la Ville ou la Commune devrait, non-seulement devenir propriétaire de toutes les maisons sises sur son territoire, mais encore s'occuper de faire bâtir de nouvelles maisons. »

Et plus loin : « Outre les services publics déjà communalisés — tels que le gaz, les eaux, les pompes funèbres, à Bruxelles, — signalons ceux qui devraient de préférence se trouver entre les mains de la Commune : le service de l'alimentation publique

et d'en prendre un pas plus gros qu'une canne ? Ou bien encore, ces volontaires qui vinrent on ne sait d'où, et qui passaient nuit et jour sur le pont à examiner minutieusement chaque mètre du câble et à enlever les clous que les actionnaires des compagnies maritimes et leurs agents enfonçaient bêtement dans la couche isolante du câble afin de le mettre hors de service ?

Et, dans un domaine encore plus vaste — le vrai domaine de la vie humaine avec ses joies, ses douleurs et ses accidents, — chacun de nous ne nommera-t-il pas quelqu'un qui lui aura rendu dans sa vie un service si grand, si important, qu'il s'indignerait si on lui parlait d'évaluer ce service en monnaie ? Ce service pouvait être un mot, rien qu'un mot dit juste et à temps ; ou bien ce furent des mois et des années de dévouement. — Allez vous aussi évaluer ces services, les plus importants de tous, « en bons de travail ? »

---

« Les œuvres de chacun ! » — Mais les sociétés humaines ne vivraient pas deux générations de suite, elles disparaîtraient dans cinquante ans, si chacun ne donnait infiniment plus que ce qui lui sera rétribué en monnaie, en « bons », ou en récompenses civiques. Ce serait l'extinction de la race si la mère n'usait sa vie pour conserver celles de ses enfants, si chaque homme ne donnait sans rien compter, si l'homme ne donnait surtout là, où il n'attend aucune récompense.

Et si la société bourgeoise dépérit ; si nous sommes aujourd'hui dans un cul-de-sac dont nous ne pouvons plus sortir sans porter la torche et la hache sur les institutions du passé, — c'est précisément faute d'avoir trop compté, ce qui a fait le compte des gredins. C'est faute de nous être laissé entraîner à ne *donner* que pour *recevoir*, d'avoir voulu faire de la Société une compagnie commerciale basée sur le *doit* et *l'avoir*.

---

Les collectivistes, d'ailleurs, le savent. Ils comprennent vaguement qu'une société ne pourrait pas exister si elle poussait à bout le principe de « à chacun selon ses œuvres. » Ils se doutent que les *besoins* — nous ne parlons pas de fantaisies — les besoins de l'individu ne correspondent pas toujours à ses *œuvres*. Aussi Depaepe nous dit-il :

« Ce principe — éminemment individualiste « — serait, du reste, *tempéré* par l'intervention « sociale pour l'éducation des enfants et des « jeunes gens (y compris l'entretien et la nour- « riture) et par l'organisation sociale de l'assis- « tance des infirmes et des malades, de la re- « traite pour les travailleurs âgés, etc. »

Ils se doutent que l'homme de quarante ans et père de trois enfants a des besoins plus grands que le jeune homme de vingt. Ils se doutent que la femme qui allaite son petit et passe des nuits blanches à son chevet, ne peut pas faire autant d'*œuvres* que l'homme qui a tranquillement dormi. Ils semblent comprendre que l'homme et la femme usés à force d'avoir, peut-être, trop travaillé pour la Société entière, peuvent se trouver incapables de faire autant d'*œuvres* que ceux qui auront fait leurs heures à la douce et empoché leurs « bons » dans des situations privilégiées de statisticiens de l'Etat.

Et ils s'empressent de *tempérer* leur principe. — « Mais oui, disent-ils, la Société nourrira et élèvera ses enfants ! Mais oui, elle assistera les vieillards et les infirmes ! Mais oui, les *besoins*, et non les *œuvres*, seront la mesure des frais que la société s'imposera pour tempérer le principe des œuvres. »

La charité — quoi ! La charité, organisée par l'Etat.

Améliorer la maison des Enfants-Trouvés, organiser l'assurance contre la vieillesse et la maladie, — et le principe sera tempéré !

---

Ainsi donc, après avoir nié le communisme, après avoir rallié à leur aise la formule de « à chacun selon ses besoins », — ne voilà-t-il pas qu'ils s'aperçoivent aussi que les grands économistes ont oublié quelque chose — les besoins des producteurs. Et alors, ils s'empressent de les reconnaître. Seulement, ce sera l'Etat qui les appréciera ; ce sera l'Etat qui se chargera d'apprécier si les besoins ne sont pas disproportionnés aux œuvres, et de les satisfaire si c'est le cas.

Ce sera l'Etat qui fera l'aumône à celui qui voudra reconnaître son infériorité. De là, à la loi des pauvres et au workhouse anglais, il n'y a plus qu'un seul pas.

Il n'y a plus qu'un seul pas, parce que même cette société maratre qui nous révolte, s'est aussi vu forcée de *tempérer* son principe d'individualisme. Elle a dû aussi faire des concessions dans un sens communiste et sous la même forme de charité.

Elle aussi a dû distribuer des dîners d'un sou pour prévenir le pillage de ses boutiques. Elle aussi a dû créer des hôpitaux — souvent très mauvais, mais quelquefois splendides — pour prévenir le ravage des maladies contagieuses. Elle aussi, après avoir payé rien que les heures de travail, recueille les enfants de ceux qu'elle a réduits elle-même à la dernière des misères. Elle aussi tient compte des besoins — par la charité.

---

La misère — avons-nous dit en traitant la question du « Comment on s'enrichit », — la misère des misérables fut la cause première des richesses. Ce fut elle qui créa le premier capitaliste. Car, avant d'accumuler « la plus-value » dont on aime tant à causer, encore fallait-il qu'il y eût des misérables qui consentissent à vendre leur force de travail pour ne pas mourir de faim. C'est la misère qui a fait les riches. Et si la misère fit des progrès si rapides dans le cours du moyen-âge, ce fut surtout parce que les invasions et les guerres qui s'en suivirent, la création des Etats et le développement de leur autorité, l'enrichissement par l'exploitation en Orient et tant d'autres causes du même genre, brisèrent les liens qui unissaient jadis les communautés agraires et urbaines ; et elles les amenèrent à proclamer, en lieu et place de la solidarité qu'elles pratiquaient autrefois, ce principe : « Peste des besoins ! les *œuvres* seules seront payées, et que chacun se tire d'affaire comme il pourra ! »

---

Et c'est encore ce principe qui sortirait de la Révolution ? C'est ce principe que l'on ose appeler au nom de la Révolution sociale — de ce nom si cher à tous les affamés, les souffrants et les opprimés ?!...

Mais, il n'en sera pas ainsi. Car le jour où les vieilles institutions crouleront sous la hache du prolétaire, il se trouvera parmi les prolétaires le demi-quarteron qui criera : « Le pain pour tous ! Le gîte pour tous ! Le droit à l'aisance pour tous ! »

Et ces voix seront écoutées. Le peuple se dira : « Commençons par satisfaire nos besoins de vie, de gaieté, de liberté. Et, quand tous auront goûté de ce bonheur, nous nous mettrons à l'œuvre : à l'œuvre de démolition des derniers vestiges du régime bourgeois : de sa morale, puisée dans le livre de comptabilité, de sa philosophie du « doit » et « avoir », de ses institutions du tien et du mien. Et, en démolissant, nous édifierons, comme disait Proudhon ; mais nous édifierons sur des bases nouvelles, — celles du Communisme et de l'Anarchie, et non pas celles de l'Individualisme et de l'Autorité.

# Le Collectivisme

Pour être sûrs d'interpréter exactement l'idée des collectivistes, nous donnons quelques extraits d'une *Silhouette d'une société collectiviste*, donnée par C. de Paepe dans l'*Avant-Garde* d'octobre 1887.

Nous prenons cette étude parce qu'elle résume le plus nettement les idées des collectivistes, — sans phrase et d'une manière concrète. Nous avions pensé nous arrêter sur la préface de Deville, à son résumé du *Capital* de Marx. Mais cet exposé est si vague que, malgré toute notre bonne volonté, nous n'avons pu nous faire une idée nette de ce que veut Deville. Paepe a, du moins, l'avantage d'être précis et compréhensible. Nous ne faisons que condenser, en reproduisant les paroles même de l'auteur collectiviste.

« Le collectivisme — dit-il — est une sorte de transaction entre le Communisme et l'Individualisme.

« Il ne dit pas que *tout* doit être possédé en commun, mais seulement que *certains* objets devraient, pour bien faire, appartenir à la grande collectivité nationale, représentée par l'Etat, tandis que d'autres pourraient appartenir à des collectivités plus circonscrites, telles que la commune et le groupe professionnel, et d'autres encore rester propriété particulière, individuelle. » ..

« Pour que l'*ordre* existe dans la production — continue Paepe — il faut que celle-ci, au lieu de se faire au hasard..... se fasse suivant un plan d'ensemble..... Pour cela, il faut que la direction de la production et du travail, au lieu d'être individuelle ou d'émaner des particuliers, appartienne à l'administration supérieure de la société, c'est-à-dire que l'*Etat ait la propriété de tout l'appareil de production*, ou au moins le contrôle de tout cet appareil, de concert avec les diverses catégories de producteurs, c'est-à-dire avec les groupes professionnels (ou corporations, chambres syndicales, compagnies ouvrières, etc..... »)

« Pour que l'équité existe dans la répartition des richesses (nous citons toujours textuellement....) toutes les richesses naturelles — et parmi elles le sol et le sous-sol — ainsi que la plus-value donnée à ces richesses par leur voisinage des villes, etc... devraient appartenir à la société entière, — à la nation, à l'Etat.... »

« ....Il faut que le travailleur soit propriétaire, à titre personnel, de l'équivalent de son travail personnel.... »

« La société doit mettre le capital à la disposition des travailleurs, — les groupes professionnels ou corporations contractant directement avec la société, pour l'exécution de tous les travaux.... »

« Enfin,... il faut que la rémunération du travail ne se fasse plus par des patrons,... mais par une entente entre la société (représentée par l'Etat et les communes) et les groupes corporatifs ou syndicats des travailleurs. Il convient, en un mot, que le taux des salaires, les heures de travail et le repos, etc., soient débattus entre les représentants de la société et les collectivités ouvrières. »

« Quant au principe qui servirait à la rémunération du travail — continue Paepe, — ....*à chacun selon ses œuvres* ; on tiendrait compte en général du temps de travail, mais aussi de la répugnance ou du danger de certains travaux particuliers, de leurs difficultés spéciales, etc. »

« Ce principe — essentiellement individualiste — (ajoute Paepe) serait, du reste, tempéré par l'intervention sociale pour l'éducation des enfants et des jeunes gens (y compris l'entretien et la nourriture) et par l'organisation sociale de l'assistance des infirmes et malades, de la retraite pour les travailleurs âgés, etc. »

Quant à la question importante que Paepe formule ainsi : « Le sol étant devenu propriété sociale, faudrait-il que l'Etat l'affermât à bail, soit à des particuliers, soit à dss associations de travailleurs agricoles ? Ou bien serait-il préférable que le sol fût exploité directement... par l'Etat lui-même. » — Il ne se prononce pas là-dessus, quoiqu'il trouve la seconde solution préférable. Et il ajoute :

« A l'Etat incomberaient tous les services publics nationaux, même et surtout ceux que l'Etat actuel perd complètement de vue : l'Instruction publique à tous les degrés, l'Hygiène et la Médecine, la Bienfaisance (pour les malades, infirmes, aliénés, etc.) deviendraient l'objet de ministères particuliers ; et tous les édifices, instruments, collections, etc., ressortissant à ces divers départements, deviendraient, dès lors, propriétés de l'Etat. »

En se demandant si les bâtiments et les habitations devraient appartenir à l'Etat ou à la Commune, Paepe répond : « Nous pensons que la Ville ou la Commune devrait, non-seulement devenir propriétaire de toutes les maisons sises sur son territoire, mais encore s'occuper de faire bâtir de nouvelles maisons. »

Et plus loin : « Outre les services publics déjà communalisés — tels que le gaz, les eaux, les pompes funèbres, à Bruxelles, — signalons comme devant de préférence se trouver entre les mains de la Commune : le service de l'alimentation publique

et du vêtement, le théâtre, la voierie locale et le service des voitures publiques, tramways, etc. »

Dans tous ces « services », la Commune traiterait sur les salaires avec les corporations ouvrières.

Ce ne sont pas des phrases éparses que nous avons tirées par ci par là pour polémiser, — c'est l'essence du système que nous avons cherché à rendre. Le système, comme on le voit, se réduit à ceci :

L'Etat et la Commune sont propriétaires d'une partie des richesses sociales. Les travailleurs, organisés en corporations, débattent leurs salaires avec l'Etat ou la Commune. Ceux-ci organise la Bienfaisance, l'Assistance, l'Education et l'Elevage des enfants, tout cela pour mitiger le principe individualiste, avec lequel — c'est évident — aucune société ne pourrait tenir debout.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Qui pourrait nier que la situation des malheureux postiers et télégraphistes soit un véritable esclavage. Sous prétexte qu'il sont employés de l'Etat, de par la loi, il leur est interdit de se rassembler pour défendre leurs intérêts. L'ignominie des procédés du ministère radical n'a d'égal que sa maladresse ou plutôt son adresse à provoquer un mouvement progressif. « Les employés ne peuvent avoir d'autre représentant que leur supérieur hiérarchique. Tout agent qui méconnaitrait cette règle sera considéré comme démissionnaire. »

Voici la circulaire qu'ont reçu les délégués des grévistes :

« De l'enquête que j'ai prescrite, il résulte que vous aviez concouru à la rédaction de cet appel, que vous en blâmez la publication, mais que vous en approuvez la teneur.

« Cette déclaration prouve que votre sentiment de la règle et des convenances a été troublé par les excitations extérieures dont vous avez été l'objet dans ces derniers temps.

« Afin de vous y soustraire, j'ai décidé, le conseil d'administration entendu, que vous seriez immédiatement changé de résidence avec votre grade et votre traitement actuel ».

*Le conseiller d'Etat.*

Les portiers et télégraphistes veulent être calmes, ils se défendent de faire grève, mais ils ne dédaignent pas de faire *le mastic* (désorganiser les appareils télégraphiques).

C'est en effet, bien mieux. Moins dangereux et plus efficace. Nous souhaitons de voir les seuls employés de l'Etat, qui fassent un travail utile, entrer dans le grand mouvement des revendications et le gouvernement fait aussi son possible en dispersant les mécontents par toute la France.

* * *

Reims. — La situation à Reims s'aggrave de plus en plus. les bourgeois commencent à s'inquiéter du nombre des meurts-de-faim. En effet, la semaine dernière, ils se sont réunis environ 5 à 600 sur la place de l'Hôtel de-Ville pour demander du pain à la municipalité; on les pria d'attendre au lendemain la réponse.

Ils se réunirent de nouveau à cet effet, au champ de Grève; ils étaient environ 1,000. Ce ne sont probablement pas des anarchistes, car leur première œuvre fut de nommer une délégation pour les représenter près de la municipalité; chose étonnante, c'est que le maire a reconnu la misère et la détresse de ces malheureux et qu'il leur dit qu'il allait demander un secours à la prochaine réunion du conseil; il est vrai que les soldats étaient aux grandes manœuvres.

Le lendemain, le maire, dans la première séance du Conseil municipal envoya à leur adresse quelques calomnies jésuitiques, néanmoins il fit voter un secours de 5,000 francs qui n'est qu'une goutte d'eau à la mer, car si chacun des sans-travail avait réclamé, ils se trouvaient plus de 2,000. Enfin la charité publique a pourvu jusqu'à présent au plus urgent et quelques secours qui viennent de droite et de gauche, soulagent momentanément leur misère, mais cela ne pourra durer longtemps, avec la cherté du pain qui augmente, ne pourra que réduire une partie de la population de notre cité à la plus noire misère.

Pour ne vous citer qu'un fait, samedi 8 septembre, toute une famille fatiguée de cette longue agonie y mit un terme en ayant recours au suicide « le père, la mère et trois enfants ». Voilà les choses horribles qui se passent dans notre cité et que les bourgeois appellent une crise passagère.

Mercredi, le compagnon Tortelier était de passage chez nous, nous avons profité de cette occasion pour organiser à la hâte une réunion publique qui fut assez nombreuse, malgré le peu de temps que nous avions pour l'organiser.

Le compagnon Tortelier a profité de l'occasion pour dire aux sans-travail qui se trouvaient là, que ce n'était pas par des prières que l'on demandait quelque adoucissement à son sort, mais bien en réclamant énergiquement sa part de bonheur aux détenteurs de la richesse sociale ; il leur a fait ressortir que la crise n'était qu'au début et que pourtant elle était déjà dure, et que pour parer à tous ces maux, il fallait faire la Révolution sociale, comme seule capable de guérir l'Humanité des maux qu'elle endure depuis tant de siècles.

Il a dit que le meilleur moyen à l'heure actuelle, c'était la grève générale et que, si l'on savait employer ce moyen, les bourgeois avec toute leur richesse crèveraient de faim parce que nous ne leur produirions plus les choses nécessaires à leur existence, que de cette manière on pourrait réaliser et cela sans beaucoup de sang, le communisme-anarchiste, idéal de l'Humanité.

Un journal de la localité, le lendemain, a osé dire que Tortelier était venu à Reims prêcher le partage des biens et le pillage des boutiques. Ils sont toujours honnêtes nos bons journalistes, ils dirent le lendemain ce qu'ils n'avaient pas osés dire ce jour-là. Tortelier fut très écouté et beaucoup applaudi; on avait « oublié » de nommer un bureau, et les choses ne s'en sont pas plus mal passées.

Rien de plus à vous dire, si ce n'est que les incendies commencent à consommer les produits que les meurts-de-faim ne peuvent acheter. Ils s'y connaissent nos négociants et industriels.

* * *

Lyon. — Le tissage de la soierie qui était la vie de notre population est presque mort aujourd'hui.

Les causes de cette décadence sont multiples.

1° Il s'est monté des ateliers de tissage un peu partout. — 2° Pour cause d'économie sur la main-d'œuvre, au lieu de faire faire leur travail aux ouvriers de notre ville, les fabricants lyonnais font faire le travail à plus de trente lieues à la ronde. — 3° Le mécanisme qui va toujours se perfectionnant et qui produit pour quatre, alors qu'il n'emploie plus qu'un.

Tout cela a amené la réduction des salaires, multiplie les chômages au point que le salaire journalier d'un tisseur, d'un bout de l'année à l'autre, ne dépasse pas 75 centimes par jour.

Ainsi, une corporation, celle des teinturiers en soierie qui, jusqu'à présent, avait largement gagné sa vie, vient aujourd'hui, par un manifeste à la presse, crier famine. Elle conclut au respect de la légalité, du patronat ! Elle énumère toutes les causes du marasme et elle demande aux patrons d'y remédier ! Elle ne s'aperçoit pas que si les travailleurs sont misérables, c'est parce que les patrons ont su s'accaparer les bénéfices du progrès qui s'est fait, qu'il faut supprimer le patronat et ce qui le soutient, si l'on veut que les producteurs bénéficient de leur production.

* * *

Fourchambault. — Les travailleurs ici sont divisés en trois ateliers différents : Usine, Fonderie, le troisième qu'on appelle les Chevillettes ou boulonnerie, en tout environ 1,500 ouvriers, exploités de la plus cruelle façon. Les trois ventrus qui dirigent les ateliers s'entendent à merveille pour tanner la peau des malheureux qu'ils appellent insoumis. Ils appellent insoumis tous ceux qui ne veulent pas aller à la messe ou à confesse et communier par dessus le marché.

Il y a deux écoles : école laïque et école des fainéants ensoutannés ; les enfants qui sortent de cette dégoutante jésuitière sont placés dans les ateliers pour apprendre à travailler de différents métiers, ceux de l'école laïque qui ne vaut pas mieux que l'autre ont un sort bien différents, on ne les l'embauche que parce qu'on en a besoin. Les malheureux enfants qui n'ont pas fait ce que les ventrus appellent leur première communion, sont jetés par ces trois bandits sur le pavé; ils ne doivent pas manger ; la bonne société doit les laisser crever de faim, ils sont indignes d'être sur cette terre.

On fait travailler ceux ceux que l'on occupe au-delà de leurs forces : 13 heures par jour, un salaire de 15 sous ; ils sont dans la saleté jusqu'au cou, on les voit courir par dessous les engrenages comme des petits rats ; ils font peine à voir : le visage blême, pas la moindre apparence de rouge sur leurs joues, la société actuelle dit tout cela est parfait, ces enfants de crève-de-faim, bons à broyer dans les engrenages, rendent de grands services aux exploiteurs de l'homme.

Il y a aussi les mouchards qui exploitent le sentiment de ces jeunes enfants, ils sont en butte à toutes espèces de tracasseries, ils souffrent dès l'âge le plus tendre, ils souffriront jusqu'à la mort.

Pendant que les enfants des bourgeois ne font rien, vivront bien, s'habilleront bien, s'instruiront bien, respireront le bon air, les vôtres, travailleurs, mourront dans les bagnes des exploiteurs.

Compagnons de chaînes, il n'y a qu'un remède pour barrer le chemin à la mort qui emportera inévitablement tous nos chers enfants dès l'âge le plus tendre : ce remède, c'est la Révolution sociale, qui supprimera toutes les iniquités.

* * *

Marseille. — Les socialistes plus ou moins autoritaires donnent, dans notre cité Phocéenne, un exemple de l'union tant prêchée par eux, entre toutes les écoles révolutionnaires.

Il existait ici trois organes collectivistes, plus ou moins possibilistes : *Le Travailleur*, *Le Nouveau Parti* et *La Voix du Peuple*, au fond tous les aspirants gouvernants qui présidaient aux destinées de ces feuilles de choux étaient d'accord pour le dire : ôte-toi de là que je m'y mette. Mais comme chacun d'eux employait tous les moyens pour rapetisser son concurrent, de crainte que celui-ci ne décrocha la fameuse timbale avant lui, la vérité et la calomnie marchaient bon train de part et d'autre ; de sorte que pour bien prouver à la masse qu'ils ne valent pas plus que tous ceux qui gouvernent, ils se sont arrangés de façon à ce que les trois organes susnommés disparaissent en même temps.

Est-ce que M. Populo comprendra ? nous en doutons. Quant à nous, anarchistes de divers pays, résidant à Marseille, nous prions ceux de Paris de nous envoyer jusqu'à nouvel ordre, 500 exemplaires de plus de la *Révolte* par chaque apparition, en attendant que ous les *états-majors* de France et de Navarre du socialisme étatiste, s'arrachent les cheveux. Amen.

## Suisse

Chaux-de-Fonds. — Le *Landbote Winterthur*, ayant avancé que le compagnon Troppmann, qui vient d'être expulsé était un agent provocateur, notre ami Nicolet vient de lui adresser le démenti suivant :

*A la rédaction du Landbote Winterthur*

« Vous avez, il y a quelques jours, publié dans votre feuille, au sujet de l'expulsion de Troppmann, que c'était un agent provocateur, et vous appuyez votre accusation sur ce qu'il prenait des notes aux conférences de Liebknecht.

« Moi qui ai connu Troppmann, je viens vous déclarer qu'il est digne d'être anarchiste, et que ceux qui l'accusent d'être un agent provocateur *en ont menti*.

« Il est assez écœurant de voir les autorités suisses se faire les gendarmes de Bismarck, sans que la presse représente comme policiers ceux qui ne baiseront jamais la botte du maître. »

Nicolet.

* * *

Voici aussi la circulaire confidentielle que le conseil fédéral vient d'adresser aux gouvernements cantonaux :

« 1. Les autorités de police rechercheront avec soin tous les faits qui se passent sur leur territoire et qui sont de nature à intéresser notre sûreté intérieure. Elles feront spontanément et sans autre indication rapport à notre département de justice et police sur les faits de ce genre ainsi que sur tous leurs auteurs.

« 2. En particulier elles porteront leur attention sur les réunions publiques ou secrètes, ainsi que sur les journaux et publications où s'agitent et se discutent les questions relatives à notre organisation sociale, à l'organisation politique et sociale des autres Etats. Elles nous feront rapport sur ces assemblées et sur ces publications et auront soin d'envoyer régulièrement ces dernières à notre département fédéral de justice et police.

« 3. Quant aux personnes qui prendront une part active à ces réunions, ou à la rédaction, ou à la distribution de ces écrits, les autorités de police des cantons recueilleront avec soin toutes les indications utiles sur leur nom, leur origine, leurs occupations, leurs moyens d'existence et leurs antécédents. Elles les enverront très régulièrement à notre département. Elles en feront de même pour les étrangers dont les moyens d'existence sont inconnus, ou dont la pré-

sence peut être à d'autres titres une source de difficultés pour le pays.

« 4. Lorsqu'une de ces personnes quittera la localité qu'elle habite pour se transporter dans un autre canton, l'autorité cantonale nous avisera aussitôt et en informera en même temps l'autorité de police du canton où la personne se rend. »

On voit que tout en étant le pays le *plus libre*, l'Helvétie sait cultiver la police politique.

* * *

D'autre part, nous recevons de Genève la lettre suivante relative au même sujet :

« Ce n'est certes pas l'indignation qui nous pousse à parler d'un nouvel exploit social-démocratico-policier, tel que celui de l'expulsion de notre ami Frantz Troppmann. Nous indigner, protester, c'est inutile ; ceux qui sont les auteurs de cette nouvelle manifestation des libertés suisses, ne sont guère capables d'agir autrement : nous tenons seulement à donner quelques détails qui peut-être intéresseront les compagnons.

« Le compagnon Frantz Troppmann, tailleur de son état et déserteur bavarois, était connu de nous comme un ami de Louis Lingg et aussi comme un gaillard d'idée et d'action. Ce n'est guère qu'à la Chaux-de-Fonds qu'il a fréquenté des amis qui pouvaient le comprendre, car il ne parlait pas un mot de français ; aussi dans toutes les autres villes de Suisse où il a travaillé, n'a-t-il fréquenté que des citoyens allemands ou suisses-allemands, soit anarchistes soit social-démokrates, car les révolutionnaires de ces écoles vont généralement ensemble ici.

« Or, si Troppmann a pu rencontrer des personnes sympathiques parmi les socialistes démocrates (et nous savons qu'il y en a) en revanche, en affirmant franchement ses idées anarchistes il a froissé certains sectaires comme il en existe dans tous les partis qui laissent une place à l'autoritarisme.

« Dernièrement, le député socialiste Liebknecht a fait une tournée en Suisse et des conférences ont été données dans plusieurs villes, notamment Genève, Berne, Zurich et Winterthur. Dans cette dernière ville, Troppmann eut l'audace de combattre les anodines théories de Liebknecht, théories qui certainement ne dépassent pas celles des radicaux-socialistes français. Cela a suffi pour que des individus plus policiers que socialistes aient dénoncé Troppmann à la police comme agent provocateur. Si nous faisons cette affirmation grave, c'est que nous avons une preuve dans l'attitude du journal zurichois *Landbote* qui annonce que l'anarchiste Troppmann a été expulsé comme agent provocateur. De plus, étant donné la haine qu'ont les monteurs de coups du socialisme allemand pour les anarchistes, la tactique qu'ils ont décidé à l'égard de ceux-ci dans un récent congrès, et leur conduite à l'égard des compagnons Etter et Wubbeler expulsés dernièrement, nous déclarons que rien ne nous étonne de la part des meneurs socialistes allemands, mais nous tenons aussi à dire que parmi la démocratie sociale, à côté des sectaires et des farceurs du Reischtag, il y a plus d'anarchistes qu'on ne le pense : nos ennemis les autoritaires le savent aussi bien que nous, la preuve en est dans les infamies qu'ils accomplissent à l'égard de nos compagnons.

« Aussi c'est notre plus profond mépris que nous envoyons aux chefs de file du 4me état allemand qui ont certainement plus d'aptitudes policières que d'idées libertaires. »

## Espagne

Tarbassa. — Jusqu'à présent ici, comme partout, la propagande s'est faite difficilement ; mais la bourgeoisie avec ses prétentions exagérées vient en aide à nos efforts, en démontrant que les travailleurs n'ont rien à en espérer.

Une grève a eu lieu qui a duré quinze semaines. — Dix compagnons arrêtés à cette occasion vont passer en correctionnelle.

## Roumanie

La grève des ouvriers des ateliers du chemin de fer de la gare de Bukarest, après une résistance d'un mois et malgré la belle perspective qu'elle avait, a cessé, faute de moyens d'existence.

La direction continue ses infamies, elle a décidée « sous prétexte d'éviter le désordre », qu'à la reprise du travail, chaque ouvrier doit-être muni de son autorisation ; en réalité, c'était pour chasser plus de cent ouvriers.

En outre, l'ambitieux directeur les a forcés de faire une déclaration, par laquelle ils reconnaissent qu'ils ont demandé le recours de la police pour être défendus contre les chefs instigateurs de la grève, et qu'eux n'ont jamais été en grève.

Malgré ces infamies et quelque soit la déclaration fausse que ces malheureux sont contraints de donner, l'esprit de révolte germe, plus qu'on ne le croyait, parmi les ouvriers roumains.

Quant aux paysans, nous recevons sans cesse des nouvelles de révoltes partielles.

Il y a quelques jours, nous avons appris la révolte des paysans de Botochani, où l'armée a dû intervenir, et dernièrement, les paysans de la commune de Dumbraveni se sont révoltés pour la seconde fois ; l'autorité est intervenue et a fait quelques centaines d'arrestations.

## Serbie

Extraits du *Cri du peuple*. — « Les brigands y commettent toutes sortes de crimes. Ils pillent les couvents, tuent les fonctionnaires publics et résistent vigoureusement aux soldats....

« A Cimpria et à Kourchoumala, ils ont tué les sous-préfets, et, à Pramia le chef de la commune. »

Sont-ce là des crimes ?

# BIBLIOGRAPHIE

*La Police des mœurs en France et dans les principaux pays de l'Europe*, par Louis Fiaux, Paris, Dentu, éditeur.

Voilà un livre à lire et à méditer par tous les gens naïfs qui croient encore à la vertu des lois et de la police pour améliorer la société ! On ne saurait s'imaginer les ignominies, les saletés, les crimes qui sortent de cette législation des mœurs. De la morale officielle naît toujours la dépravation ; l'agent des mœurs est un ennemi public ; le magistrat est le grand artisan de la corruption sociale.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

On nous demande l'insertion suivante :

Camarades,

Jusqu'ici il n'a pas existé d'organe quotidien répondant, même approximativement, aux aspirations révolutionnaires des travailleurs. Il n'y a eu que des journaux de sectes, considérant les prolétaires comme une clientèle, et n'ayant à leur égard qu'une attitude à peine conciliante.

Aujourd'hui, que la masse des exploités, exaspérée par la conduite écœurante du gouvernement républicain laquais du capitalisme, se détache complètement de tous les partis politiques et manifeste ses besoins de bien-être, de liberté, de justice, par l'abstention électorale, par son mépris des législateurs et par des grèves multiples — un journal vraiment révolutionnaire s'impose. D'autant plus que nous n'avons même plus la mince fortune d'un quotidien insérant de mauvais gré nos convocations et communications.

L'exclusivisme de ceux qui existent est tel qu'il n'offrent aux travailleurs indisciplinés, jaloux de leur indépendance morale, qu'injures et calomnies. Nous croyons donc qu'il est d'*absolue nécessité*, d'arriver sous peu à faire paraître un organe quotidien, *tribune ouverte à tous les travailleurs*.

C'est pourquoi le groupe qui depuis quatre mois publie *Le Ça Ira*, fait appel aux camarades pour la réalisation de cette idée. Jusqu'ici nos efforts se sont bornés à la création de journaux tout au plus hebdomadaires, qui par cela même pénètrent trop peu dans la masse ouvrière. Compagnons, un effort à la hauteur de l'heure critique que nous traversons et nous arriverons au journal quotidien !

Voici la combinaison financière à laquelle nous nous sommes arrêtés, et si d'ici *un mois* environ, le quart des *obligation, parts et coupons de fondation*, se trouvent souscrits, très prochainement, nous aurons *Le Ça Ira, quotidien* :

(Extraits des Statuts de la Société anonyme, à capital variable, *Le Ça Ira* :)

La Société *Le Ça Ira* émet d'une part : *10,000 obligations de 5 francs*, remboursables en abonnements gratuits de *quatre mois*. — Tout souscripteur versera en souscrivant *deux francs* par obligation et pourra se libérer par des versements hebdomadaires ou au moins bi-mensuels de *un franc* par obligation.

Elle émet d'autre part :

1° *125 parts de fondation de cent francs* ; payables 25 francs en souscrivant et le restant à raison de 25 francs par mois.

2° *1,500 coupons de fondation de vingt-cinq francs*. Le coupon est payable 5 francs à la souscription et le reste par fraction de 5 francs par mois.

Chaque *part* ou *coupon de fondation* donne droit dans le partage des bénéfices à une part proportionnelle au nombre des actions émises.

*P. S.* — Des quittances provisoires seront délivrées aux souscripteurs. — Dès que le nombre des souscripteurs aura atteint le chiffre légal, il sera procédé à la convocation des assemblées générales de droit pour la constitution définitive de la Société.

Les compagnons peuvent se procurer des listes de souscription en en faisant la demande aux bureaux du *Ça Ira*, 111, rue Montmartre, à Paris.

* * *

Roubaix. — La soirée familiale organisée par les anarchistes, *Au retour du Bas Rouge*, a pleinement réussie. Elle a produit la somme de 4 fr. 40 qui a été envoyée à la *Révolte*.

Le groupe se réunit tous les samedi soir à 8 h. 1/2.

* * *

Annonçons l'apparition de *Il Muratore* (Le Maçon) de Turin et de Milan, qui paraît tous les 15 jours, le samedi. Prix : un sou le numéro.

Il est rédigé avec verve et énergie.

* * *

Les camarades qui posséderaient encore des numéros 21, 22, 23, 24 et 28 de la huitième année (1886) du *Révolté*, sont priés de bien vouloir nous retourner ceux qui ne leur servent pas. — Ainsi que du numéro 8 de la *Révolte*.

* * *

Nous faisons tirer cette semaine, *Richesse et Misère*. Les camarades sont priés de nous faire savoir le chiffre d'exemplaires qu'ils désirent.

# CONVOCATIONS

Paris. — Les anarchistes du XIVe et XVe, salle Pécoul, 18, rue de Vanves, samedi, 29 septembre à 8 h. 1/2 du soir.

Saint-Denis. — Samedi, 29, conférence-concert organisée par la *Jeunesse libertaire*, Place aux Gueldres, 9, salon de l'Industrie.

Les compagnons Tennevin et Gouzien sont invités.

Abbeville. — Dimanche, 30 septembre, grande conférence contradictoire, avec le concours des compagnons Paulet, Morel et Décamp.

Toutes les personnes soucieuses de leurs intérêts sont invitées à y assister.

Amiens. — Le groupe communiste-anarchiste les *Eclaireurs de Picardie*, organise une conférence privée contradictoire pour le dimanche 7 octobre, à 4 heures du soir, dans la salle de concert du café Meuresse, rue Saint-Leu, 97.

Ordre du jour : 1° La Baisse des salaires, ses causes et ses conséquences ; 2° De la valeur des groupements.

Bruxelles. — Groupe la *Liberté*, à La Colline, 18, rue de la Colline, le lundi 8 à 8 h. 1/2 du soir, causerie publique et contradictoire.

Ordre du jour : Collectivisme et Communisme.

Bruxelles. — « A la Colline », 18, rue de la Colline, lundi 1er octobre, à 8 h. 1/2 du soir, réunion pour la constitution d'une bibliothèque.

# PETITE CORRESPONDANCE

J. G. à Edimbourg. — A. L. à Uzès. — M. à Toulon. — F. H. à Denain. — L. à Alger. — L. à Bourg. — L. à Warcq. — H. à Angers. — G. à Brest. — F. à Reims. — P. D. à Foix. — P. A. à Nantes. — Reçu timbres et mandats.

Les amis qui voudront écrire au compagnon Auguste Martin, de Bességes, sont priés de s'adresser boulevard Rochechouart, 19, Paris.

« L'Action » à Reims. — Comme vous le voyez par ce numéro, votre correspondance aurait fait double emploi ayant déjà celle que nous publions.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 4. — 5 CENTIMES — Du 7 au 13 OCTOBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

**L'envoi gratuit de quelques exemplaires, à titre de propagande sera fait à toute personne qui en fera la demande.**

**Celles des localités où nous n'avons pas de dépositaires, peuvent se procurer le journal à la Bibliothèque de la gare. — Elles n'ont qu'à le faire demander.**

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Depuis trois semaines le journal vit des souscriptions qui lui sont rentrées. Nous avons profité de l'envoi des 160 francs des amis de Montevideo et de 100 francs que nous ont prêtés les camarades de Bruxelle pour faire tirer* **Richesse et Misère.** *Mais maintenant, il faut rendre ce que nous devons ; de plus, la rentrée de la vente ne s'est pas opérée du tout. — N'ayant pas un besoin pressant d'argent, nous n'avons pas talonné les dépositaires. Aujourd'hui nous prions ceux qui sont en retard de bien vouloir liquider leur compte. — Il y a urgence.*

## QUELQUES RÉFLEXIONS

### SUR LE BÉNÉFICE

### L'INTÉRÊT DU CAPITAL ET LE SALARIAT (1)

II

Mais nous voici arrivés au Salariat. Il y a longtemps que Necker écrivait : « Ce n'est pas sur des principes et des rapports établis par une raison naturelle ou réfléchie que le salaire de la multitude des hommes a été fixé, *c'est un traité de force et de contrainte qui dérive uniquement de la puissance et du joug que la faiblesse est obligée de subir* ». Et cependant, dans sa proclamation aux Français, du 4 nivôse, an VIII, Napoléon disait : « Sans justice, il n'y a que des oppresseurs et des victimes. » En effet, le revenu du capital n'est pas seulement un attentat contre la propriété du pauvre dont il organise la spoliation, il est encore une atteinte profonde à sa personnalité, à sa liberté, il reconstitue l'esclavage sous toutes ses formes,

Quel était le but de l'esclavage antique? C'était de donner aux maîtres, aux hommes libres, le moyen de vivre dans l'opulence et dans l'oisiveté ou du moins de ne point se livrer aux travaux matériels, en faisant travailler les esclaves à leur place.

Quel est le résultat du revenu ou de l'intérêt du capital ? c'est de permettre à la classe des riches de vivre dans l'oisiveté et dans l'opulence, en faisant travailler à leur place les pauvres ces modernes esclaves.

La seule différence qui existe entre l'esclavage antique et l'esclavage moderne est purement fictive et nominale. La voici : ce n'est plus l'homme nominativement qui doit travailler pour son maître, c'est le capital, la terre, les immeubles, en un mot, tous les objets loués, affermés ou prêtés à intérêt : mais comme ces choses, inertes d'elles-mêmes, ne peuvent produire que par le travail du producteur, c'est toujours en réalité le pauvre, le travailleur qui est obligé de remplir à l'égard du riche, son maître, l'office de l'esclave antique. La loi ne dit plus au pauvre : tu travailleras pour le riche, mais elle dit : tout capital, toute propriété portera intérêt, ce qui est absolument la même chose, puisqu'en définitive, cette propriété, ce capital, ne travaillant pas de lui-même, c'est réellement le pauvre qui travaille à sa place et pour le riche.

Tournez la question comme vous voudrez, vous n'arriverez jamais à établir que le salaire est la rémunération exacte du travail de l'ouvrier. Non, le salaire n'est qu'une aumône, qu'un morceau de pain jeté à la misère, à la faim ; et, si nous voulons le formuler mathématiquement, nous ne pouvons le définir : « *Que le reste, que la différence de plusieurs soustractions.* »

Faut-il un exemple ?

Voici une machine ; étant connus : le prix total de vente, le prix des matières premières, le montant du bénéfice net réalisé par le patron, comment trouverez-vous le salaire accordé à l'ouvrier ? N'est-ce pas en soustrayant du prix total de vente : d'abord le prix des matières premières ; ensuite, et de cette différence, le montant du bénéfice du patron ; enfin, et de cette différence, l'intérêt du capital employé à la fabrication ?. . eh ! que restera-t-il à l'ouvrier, si nous tenons compte (ce qui se fait du reste), de toutes les autres différences provenant, les unes, du temps qu'on est resté avant de vendre cette machine ; les autres, des frais généraux d'exploitation, etc., etc. ?

Aussi, est-ce avec raison, que dans son essai historique sur la littérature anglaise, Chateaubriand écrivait : « Le salaire n'est que l'esclavage prolongé » ; aussi est-ce avec raison, qu'en plein Parlement, un orateur anglais s'écriait : « s'emparer des hommes pour les faire travailler à son profit, ou s'emparer des fruits de leur travail, c'est toujours l'esclavage. »

De là, deux classes d'hommes radicalement distinctes :

Les uns ne sont pas astreints au travail, parce que leurs propriétés, leurs capitaux, sont censés travailler pour eux.

Les autres sont toujours directement et personnellement condamnés au labeur de chaque jour, et comme en réalité, c'est leur propre travail qui paie le revenu ou l'intérêt du capital des riches, ils sont les véritables esclaves de ces derniers, et travaillent au profit de leurs maîtres.

L'esclavage antique avait pour moyen de contrainte la force physique, l'esclavage moderne a pour mode de contrainte la misère et la faim, c'est-à-dire une coërcition matérielle bien plus impitoyable encore, et contre laquelle il n'est pas de révolte possible. — Et pour preuve, voyez à quoi aboutissent les grèves les plus formidables !...

L'esclavage païen donnait au maître le droit de vie et de mort sur l'esclave. L'esclavage actuel en faisant le riche seul dépositaire absolu du travail, sans lequel le pauvre meurt de faim, exerce également sur l'esclave moderne le droit de vie et de mort.

Il y a bien longtemps qu'un savant publiciste, Linguet, dans sa théorie des lois civiles, écrivait ces paroles, d'une vérité bien plus frappante encore aujourd'hui :

« La plus grande partie des hommes continue de vivre à la solde et dans la dépendance de la plus petite, qui s'est approprié tous les biens. La servitude s'est donc perpétuée sur la terre...

« Les ouvriers, journaliers, manouvriers, gémissent sous les haillons dégoûtants qui sont la livrée de l'indigence. Ce sont-là ceux qui ont remplacé les serfs parmi nous. C'est, sans contredit, une très nombreuse et la plus nombreuse portion de la nation. Il s'agit d'examiner quel est le gain effectif que lui a procuré la suppression de l'esclavage. Je le dis, avec autant de douleur que de franchise, tout ce qu'ils ont gagné, c'est d'être à chaque instant tourmentés par la crainte de mourir de faim, malheur dont étaient du moins exempts leurs prédécesseurs dans ce dernier rang de l'Humanité.

« L'esclave était nourri, lors même qu'il ne travaillait pas ; mais le manouvrier libre, qui est souvent mal payé lorsqu'il travaille, que devient-il lorsqu'il ne travaille pas? Qu'est-ce qui s'inquiète de son sort ? A qui en coûte-t-il quelque chose, quand il vient à périr de langueur et de misère ? Qui est, par conséquent, intéressé à l'empêcher de périr ? Il ne tient à personne, mais aussi personne ne tient à lui. Quand on en a besoin, on le loue au meilleur marché possible ; la faible solde qu'on lui promet égale à peine le prix de sa subsistance pour la journée qu'il donne en échange. On lui donne des surveillants pour l'obliger à remplir promptement sa tâche ; on l'aiguillonne de peur qu'une paresse industrieuse et excusable ne lui fasse cacher la moitié de sa vigueur.

« L'esclave était précieux à son maître en raison de l'argent qu'il avait coûté. Mais le manouvrier ne coûte rien au riche voluptueux qui l'emploie. Du temps de la servitude, le sang des hommes avait quelque prix : ils valaient du moins la somme qu'on les vendait au marché. Depuis qu'on ne les vend plus, ils n'ont réellement aucune valeur intrinsèque.

« Dans une armée, on estime bien moins un pionnier qu'un cheval de caisson, parce que le cheval est fort cher, et qu'on a le premier pour rien. La suppression de l'esclavage a fait passer ce calcul de guerre dans la vie commune, et il n'y a point de bourgeois à son aise qui ne supputе dans ce genre comme le font les héros.

« Les journaliers naissent, croissent et s'élèvent

(1) Voir le numéro 2.

pour le service de l'opulence sans lui causer les moindres frais : comme le gibier qu'elle massacre sur ses domaines. Il semble qu'elle ait réellement le secret dont se vantait sans raison le malheureux Pompée : en frappant du pied la terre, elle en fait sortir des légions d'hommes laborieux qui se disptent l'honneur d'être à ses ordres. En disparaît-il quelqu'un parmi cette foule de mercenaires qui élèvent ses bâtiments ou alignent ses jardins, la place qu'il a laissée vacante est un point imperceptible qui est sur le champ recouvert, sans que personne s'en mêle. »

Voilà l'intérêt du capital !

Voilà le Salariat !

# LA BOURGEOISIE

## DEVANT LA DISCIPLINE MILITAIRE

### Réfléxions !

Tous ceux qui lisent le journal : — *Le Progrès militaire*, — ont pu voir, au sujet de M. Laguerre, faisant ses 28 jours, et en ayant profité, paraît-il, pour faire une active propagande en faveur de Boulanger, l'entrefilet suivant :

« Le devoir du colonel était tout tracé : faire venir le nouveau venu dès le jour de son incorporation et lui dire simplement :

« Monsieur, à partir d'aujourd'hui jusqu'au 15 septembre vous n'êtes pas député, vous êtes soldat. Vous voudrez bien pendant *ce laps de temps vous abstenir de tout acte et de tout discours contraires au principe inviolable de discipline en vertu duquel l'armée doit rester absolument étrangère à la politique. Rompez !...* »

« Le commandant du détachement du 129e a-t-il tenu ce prudent langage à M. L guerre le jour de son arrivée à Lisieux ?

« Nous craignons que, dans la circonstance, personne n'ait prévu des entraînements qui sont devenus des fautes graves contre la discipline ; des fautes dont le retour pourrait avoir le plus pernicieux effet dans l'armée. »

RÉFLEXIONS !

Naïf *Progrès militaire !* — Depuis des siècles, le soldat fut toujours le sabreur ordinaire du peuple, aux ordres de quiconque gouverne, et vous avez peur qu'en 28 jours, la brute armée, devienne intelligente ? Puissiez-vous dire vrai !...

Il est probable, en effet, que le colonel n'a pas tenu à Laguerre, le langage que vous auriez voulu qu'il tienne, (ce qui prouve d'abord que vous n'êtes pas boulangiste), mais aussi que le colonel a dû se tenir le raisonnement opportuniste suivant : « Boulanger a été ministre de la guerre ; il pourrait le devenir encore ; et alors, gare à la bombe, car celui-là sait dire zut à la discipline ! d'autre part Laguerre est député et son nom est prédestiné ; n'est-ce pas grâce à la guerre qu'on peut devenir général, quand on est soldat ? La consigne est donc de ronfler !... »

N'est-ce pas que c'est là un colonel fait à l'image du *Progrès militaire* qui n'invoque la discipline que quand un type ne lui plaît pas ?

Et puis après tout, admettons un instant que ledit colonel, au lieu de rester, à l'instart de l'opportunisme, entre le zist et le zest, eut dit à cet enragé Laguerre : Rompez ! qu'aurait-il répondu à Laguerre, si ce dernier lui avait objecté le raisonnement suivant : « faitement, mon colonel ! si à partir d'aujourd'hui jusqu'au 15 septembre, je ne suis pas député, mais soldat ; pourquoi vous qui êtes soldat depuis le Premier de l'An jusqu'à la Saint-Sylvestre, vous occupez-vous d'un député ? Veuillez, je vous prie, pendant que vous êtes colonel, *vous abstenir de tout acte et de tout discours contraires au principe inviolable de discipline en vertu duquel l'armée doit rester absolument étrangère à la politique, et rompez !* »

Cher *Progrès militaire*, voyez-vous d'ici la tête qu'aurait fait le même colonel, si Laguerre, député, avait ajouté :

« M. le colonel, puisqu'il en est ainsi, qu'en effet, l'armée n'est créée et mise au monde que pour défendre le pays contre l'étranger, la première fois que des partis politiques se trouverait en présence dans les rues de Paris ou d'ailleurs, vous vous permettrez de venir avec votre régiment, vous prononcer pour un parti ou pour un autre, je vous ferai fusiller, *pour avoir manqué au principe inviolable de discipline en vertu duquel l'armée doit rester absolument étrangère à la politique*. En outre, précisément parce que vous seriez ainsi mis vous et vos soldats au service de Versailles contre Paris, ou de Paris contre Versailles, votre nom sera inscrit sur le pilori de l'histoire et dans toutes les consciences, de la façon suivante :

Ce colonel et ses soldats furent des lâches, parce qu'ils massacrèrent à raison de 20 contre 1, et étant armés de canons et de Lebel, des femmes, des enfants, des hommes de tout âge, sans armes, sans défense, combattant à peine armés de bâtons et de pierres, pour une idée de justice et de respect, non pas de la discipline, mais du droit commun ! »

Ah oui ! cher *Progrès militaire*, de vos facéties et de vos discours ronflants, il ne reste qu'une preuve de plus, qu'il est effet plus que temps de se débarrasser des traîneurs de sabre, dont l'utilité contre le dehors, n'est pas encore bien démontrée, tandis qu'ils coûtent fort cher au-dedans, et qu'enfin ils constituent réellement un danger permanent pour le pays, susceptible — grâce à eux, — de voir se répéter indéfiniment le Deux-Décembre !...

Pas d'illusions hélas ! l'histoire ainsi le nomme !
« De Paris au Japon, du Japon jusqu'à Rome,
César, au Rubicon, à Paris comme à Rome,
Par l'armée toujours, s'élèvera sur l'homme ! »

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Dans la nuit de dimanche à lundi, une détonation mettait en émoi les habitants des rues Beauregard et Cléry. C'était une bombe qui venait d'éclater en brisant toutes les vitres de la rue Chénier. On suppose que le but des auteurs de l'attentat était de faire sauter le bureau de placement situé dans cette dernière rue et tenu par un sieur Flisseau, dont les garçons limonadiers auraient, paraît-il, fort à se plaindre.

* * *

SAINT-ETIENNE. — Eh bien ! est-il possible de nier que les mouvements grévistes deviennent chaque jour de plus en plus révolutionnaires sans que des anarchistes conduisent les grèves.

Le souffle révolutionnaire pénètre peu à peu les masses sans que les socialistes eux-mêmes s'en rendent compte et les frémissements du peuple annoncent seuls son soulèvement prochain.

Marchent-ils assez bien les mineurs de la Loire, ont-ils assez d'énergie, ont-ils suffisamment bien remisé Basly, Rondet et Girodet ? Il y a huit jours, ils n'avaient pas moins de vigueur qu'aujourd'hui mais ils avaient encore des illusions sur leurs représentants. On écrit à Basly pour qu'il vienne se mettre à la tête de la grève et qu'il fasse son devoir de mineur-député ; mais dès les premières paroles échangées, on a vu qu'il n'y avait plus moyen de s'entendre. Les mineurs veulent arrêter le travail et entendent provoquer la grève générale par tous les moyens. Les autres parlent du respect de la majorité qui veut travailler, ils conseillent de ne pas demander la suppression de la tâche « seul bénéfice de l'ouvrier adroit et intelligent ».

Les mineurs de la Loire savent maintenant à quoi s'en tenir. Basly se sauve et de Paris attribue la grève à des « excitations étrangères ». Girodet leur ferme les salles de réunion. Quant à Rondet, on se rappelle qu'il a fait avorter plus d'une grève. Et voit-on la piètre mine que font les conseils municipaux socialistes quand les questions sont nettement posées, quand la troupe et les mineurs sont face à face et que le sang va couler ; il ne reste aux sincères qu'à lâcher l'écharpe et à venir se battre avec leurs frères de misère.

Et quel succès pour la propagande des mineurs de Firminy. Il y a huit jours, ils se battaient à la Roche-Morlière pour empêcher quelques ouvriers de descendre dans la mine. Aujourd'hui, dans cette localité, 800 mineurs abandonnent spontanément le travail. Quelques jours après s'être disputé avec les camarades, la réflexion vient, et on fait comme eux. L'exemple est contagieux au suprême degré.

Comme un mouvement pareil vous console des turpitudes de la politique française et étrangère, des ignominies de la bourgeoisie jouissant de son reste. Bravo les mineurs de Firminy ! Vaincus vous ne tarderez pas à voir luire une nouvelle aurore, vainqueurs, vous ne serez satisfaits, et ayant obtenu 5 francs par jour, vous arriverez bientôt à réclamer la suppression du Salariat. Courage aux lutteurs !

* * *

NIMES. — La grande réunion, au sujet de l'incident Numa Gilly, annoncée par toute la presse bourgeoise a eu lieu au milieu d'un tapage infernal. Tous les députés du Gard, sauf Gilly, ont été conspués d'une manière exemplaire.

Quant aux électeurs qui sont entrés à la réunion en croyant avoir les noms des députés concussionnaires, ils en sont sortis sans en savoir plus qu'en y entrant, M. Numa Gilly ne voulant les donner que devant la cour d'assises qu'il réclame. — Parce qu'il sait qu'on ne l'y enverra pas, peut-être.

## Belgique

VERVIERS. — Dans le bagne Darimont, il y a le régleur ou contre-maître du tissage qui, d'après ses allures, ressemble à une grosse tourte. Il est aussi tourte en esprit qu'au physique. Voici ce que son intelligence lui fait dire. C'est lui qui embauche les ouvriers tisserands. — Un Français se présente pour avoir de l'occupation. « Non, dit-il, je ne prends plus d'étrangers, surtout les Français. Il n'a pas dit le motif ; seulement on le connaît.

Comme on voit, cet homme est borné de patriotisme. Selon son intelligence, les Français et les Allemands ne doivent pas manger comme ceux de son pays. — Et dire qu'il s'en trouve encore beaucoup, aveuglés de cette ignorance. Quand donc viendra la Révolution sociale pour détruire toutes ces frontières qui font germer ces haines stupides, pour détruire le préjugé du patriotisme de nation à nation.

## Espagne

Nous lisons ce qui suit dans la *Solidaridad*, notre nouveau confrère anarchiste (collectiviste) de Séville :

« Dimanche dernier ont fini les discussions contradictoires qui ont eu lieu entre les compagnons de Séville. On a discuté les « différences entre le communisme et le collectivisme » et la meilleure harmonie s'est maintenue parmi les partisans de deux écoles. »

Rappelons que le « collectivisme » des anarchistes espagnols diffère complètement du « collectivisme » des Marxistes français.

« Les deux écoles ayant exposé les différences essentielles de ces deux théories économiques, il fut reconnu par tous que la meilleure amitié devait continuer à régner entre les partisans des deux écoles, sans chercher des accomodements qui, au lieu de faire la lumière, ne feraient qu'obscurcir davantage cette question si importante de l'organisation économique.

« Au contraire, les compagnons réunis sont d'avis que la différenciation des deux écoles doit se faire aussi complète que possible ; puisque, mieux les deux camps seront tranchés, plus il sera facile de maintenir l'action commune, et plus franche et meilleure sera la solidarité à laquelle nous aspirons tous.

« Nous nous réjouissons — ajoute la *Solidaridad*, de le constater. Les anarchistes de Séville ont ainsi donné la meilleure preuve qu'ils sont de bons révolutionnaires, puisque pour s'entendre et s'estimer mutuellement, ils n'ont pas eu recours aux mystifications usuelles des politiciens.

« Avant de terminer les conférences, on a discuté s'il y avait nécessité d'une union de tous les travailleurs pour la lutte contre les bourgeois.

« L'opinion fut aussi unanime là-dessus. Les compagnons de Séville ne veulent pas de ces organisations dans lesquelles on cherche à noyer toutes les différences d'idées. Il suffit que chaque organisme, restant sous son drapeau, maintienne avec les autres les relations qui permettent le plus complet accord à un instant donné de la lutte contre l'ennemi commun.

« Plusieurs compagnons ont parlé dans ce sens, se prononçant contre les organisations purement de résistance, et montrant la nécessité de porter à la connaissance des travailleurs l'idéal entier des diverses écoles sociologiques existantes. »

« Là-dessus tous ont manifesté la plus vive décision de faire tout leur possible pour une propagande active de leurs idées, sans s'empêcher mutuellement dans leurs travaux.

« Nos sincères félicitations — conclut la *Solidaridad* — aux anarchistes de Séville pour leur attitude et leur esprit de fraternité. »

---

Pour notre part, nous sommes heureux de reproduire ces lignes de la *Solidaridad*. Il nous a toujours semblé, d'après ce que nous savions de la Fédération espagnole, que c'était une anomalie qui ne pouvait durer, que de voir les anarchistes espagnols commencer une lutte acerbe lorsque quelques-uns d'entre eux se déclarèrent anarchistes-communistes. Cela nous semblait une anomalie, parce que, composée de travailleurs, et imbue toujours de cet esprit éminemment anarchiste qui a toujours caractérisé les travailleurs espagnols, cette lutte ne pouvait se continuer avec cette âcreté qui l'avait caractérisée aux début. Les compagnons de Séville ont donné l'exemple. Les collectivistes ont reconnu que les communistes avaient tout autant à cœur le succès de la Révolution que ceux qui tiennent au nom de collectivisme, tout en admettant le communisme en principe et, par une large part en pratique — le pratiquant entre eux-mêmes avec cette solidarité superbe qui caractérise toujours les groupes de nos amis espagnols.

Collectivistes et communistes se tendent la main sans chercher à brouiller leurs différences d'idées par des concessions qui généralement ne mènent à rien. Les deux écoles se promettent de faire la propagande la plus active de leurs idées, sans chercher à se dire cette phrase banale : « mais oui, nous sommes d'accord » quand on ne l'est pas en réalité. C'est le seul moyen honnête de procéder entre hommes qui s'estiment mutuellement.

Quant au résultat, pour nous il n'est pas douteux. Une fois que le drapeau du Communisme sera levé hautement, il finira par rallier les masses. Car, — on ne saurait trop le répéter — ce ne serait pas une Révolution, ce serait une émeute immédiatement écrasée, si dès qu'on aura commencé la démolition des institutions bourgeoises, on ne songe pas à ce que *tous* aient de quoi manger, ou s'abriter, de quoi se vêtir ; si l'aisance pour tous n'est pas reconnue comme un droit pour chaque membre de la société. Et ceci mènera au Communisme. Cette nécessité, qui est reconnue hautement par nos frères espagnols aussi bien collectivistes que communistes est la négation de l'individualisme, et cette négation les amènera au Communisme.

---

Nous constatons aussi avec un immense plaisir les protestations unanimes des anarchistes espagnols de toute nuance contre ce congrès de Barcelone qui a voulu créer une organisation rien que de résistance, avec exclusion de toute idée socialiste. Le *Productor* a eu des articles excellents pour démontrer que pareille organisation serait une marche à reculons. Et puisque les anarchistes espagnols se sont si catégoriquement prononcés contre cette nouvelle organisation, elle sera mort-née.

## Algérie

La Chiffa. — Les journaux de l'Algérie publient une lettre des grévistes qui se plaignent qu'un sieur Grainir, entrepreneur aurait formé ce qu'il appelle un camp de la contre-grève, avec des individus qu'il a raccolés et les aurait lancés contre les grévistes avec drapeau en tête, aux cris de : « Vive la contre-grève ! »

Ils disent que s'il n'y a pas eu effusion de sang, ce n'est que grâce à leur calme à eux, grévistes, que cela a été évité.

De plus, les signataires de la lettre se seraient rendus au parquet général, à Alger, pour dénoncer les menées dudit entrepreneur.

Eh bien, voilà des grévistes qui sont naïfs. On leur a promis une enquête; mais comment veulent-ils que le parquet blâme le sieur Grainir d'avoir enrôlé des sbires, quand le gouvernement se charge d'en fournir lui-même ?

Allez, allez, qu'il y ait collision, sûrement l'enquête démontrera que ce sont les grévistes qui ont tort.

Il n'y a de bonne justice que celle que l'on se fait soi-même. Espérons que vous ne l'apprendrez pas à vos dépens.

## Italie

La ligue antipatriotique d'Italie (section de la Spezzia), vient d'adresser aux soldats et aux marins du royaume, une proclamation dont nous extrayons les passages suivants :

« Frères de l'Armée et de la Marine, c'est à vous que nous nous adressons, à vous qui, hier encore, étiez des travailleurs comme nous et qui êtes devenus, par le fait de l'horrible tribut du sang des machines, des automates que font mouvoir les supérieurs.

Savez-vous ce que c'est que la *patrie* dont vos chefs ont toujours plein la bouche ? Par ce mot ils entendent désigner la région italienne, qu'ils vous décrivent belle, riche, capable de nourrir tous ses habitants. Cela serait vrai si vos maîtres n'avaient pas le monopole de la richesse et si vous n'étiez pas, vous, leurs esclaves, les défenseurs de leurs privilèges. On vous dit qu'en combattant vous protégez la richesse et le bien-être de l'Italie. Des propriétaires italiens assurément, mais non du peuple italien qui, en fait de bien-être et de richesse, connaît principalement la pellagre, la misère sous toutes ses formes, et l'émigration forcée... Cette mission sainte de défenseurs de la patrie, savez vous en quoi elle consiste ? A l'extérieur, à servir les ambitions effrénées du roi et de ses ministres ; à l'intérieur à soutenir le pouvoir des riches qui se servent de vous pour conserver leurs monstrueux privilèges....

On essaye de vous exciter contre les *ennemis de la Patrie*. Sachez donc, ô pauvre chair à canon, que vos véritables ennemis ce sont vos maîtres est non les prolétaires des autres pays, qui servent comme vous dans les armées des tyrans européens.

Tous les peuplss sont frères, toutes les régions du globe ne doivent former qu'une seule patrie et nous renverserons les barrières factices que les rois ont élevées entre les peuples, afin de mieux les tenir dans la servitude. Courage donc, frères de l'armée et de la marine ! Apprêtez-vous à secouer le joug de vos maîtres. Nous avons mieux à faire qu'à conquérir les plages stériles de l'Afrique qui ne nous ont donné jusqu'ici que Dogali, Saati et Sanganeiti ; il nous reste à faire la grande conquête de la liberté et du bien-être universel ! Unissez-vous donc à nous, les révoltés, brûlez vos casernes vaisseaux et faites avec vos frères de l'atelier ou de la charrue la grande révolution sociale.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*Commission d'organisation du Congrès ouvrier national de Troyes. — 1888.*

A tous les groupes ouvriers constitués,

La Commission d'organisation dans sa dernière séance, a choisi comme date, pour l'ouverture du Congrès, le dimanche 25 novembre 1888, et a fixé sa durée à 8 jours. La Commission profite de cette occasion pour rappeler à tous les intéressés que le Congrès sera absolument indépendant, et que, quoiqu'en disent et fassent certaines coteries, il n'aura pas, comme les précédents, un caractère personnel et exclusif, cause principale des divisions qui existent dans le parti socialiste.

La Commission veut avant tout rassembler dans un même faisceau toutes les forces socialistes, pensant ainsi arriver à une entente commune.

Tous les groupements ouvriers socialistes, sans distinction d'école et dont les adresses sont déjà parvenues, ont été convoqués.

Nous prions donc les retardataires, de se mettre immédiatement en rapport avec nous en nous envoyant leur adresse.

Pour la Commission d'organisation et par ordre :

*Le Secrétaire*,

G. Batisse.

Rue de la Grande Planche, 22, à Saint-André, près Troyes (Aube).

* * *

*Aux Travailleurs d'Avignon*

La lutte sociale est engagée dans les différents pays du monde. Partout la misère grandissant, les grèves s'annoncent dans un sens qui nous font prévoir l'ère des révoltes. Pour être prêt à faire face à tous les événements, pour étudier la question sociale, il est urgent de se grouper, de se sentir les coudes, enfin, de faire tous nos efforts pour propager les idées communistes-anarchistes qui nous sont chères. C'est pourquoi, travailleurs, nous vous invitons à venir parmi nous étudier la Question sociale. Si nous persévérons dans notre œuvre, si vous répondez à notre appel, vous aurez bien mérité de la Liberté, c'est-à-dire de la Révolution sociale.

Le Groupe : *Les Libertaires vauclusiens.*

* * *

Nous n'avons pas pour habitude de rentrer dans les questions de personnalités, nous ne croyons pourtant pas devoir refuser l'insertion des deux lettres suivantes. Ces accusations de mouchardises étant si odieuses, lorsqu'elles ne sont pas fondées, que nous ne pouvons refuser à un compagnon de chercher à faire la lumière lorsqu'il est l'objet d'une accusation pareille :

Camarades de la *Révolte*,

Je vous serai obligé, de bien vouloir insérer dans le plus prochain numéro de votre journal la lettre ci-incluse que j'envoie en même temps aux journaux le *Cri du peuple* et le *Parti ouvrier*.

Je vous remercie d'avance.

A vous et à l'Anarchie !

Aug. Vaillant,
Ancien militant des *Indépendants de Montmartre*.

* * *

Depuis quelque temps déjà, circulent dans le parti socialiste, des bruits qui ne tendent à rien moins qu'à me faire passer pour un agent de police.

J'ai cru tout d'abord que la fausseté de cette accusation ferait taire ces rumeurs. Il n'en n'est rien, je me vois forcé d'avoir recours à la presse, ne pouvant malgré tous mes efforts, me trouver en face d'un accusateur réel.

Tout d'abord, je dois déclarer que cette accusation ne me surprend pas outre mesure, car n'ayant jamais su flatter, ni voulu servir de marchepied aux ambitieux qui se trouvent dans le parti socialiste, il m'eut fallu une certaine dose de naïveté (surtout depuis mon adhésion définitive aux idées anarchistes) pour ne pas m'attendre à une accusation semblable, étant donné la manière d'agir des autoritaires.

Sur quoi repose cette accusation ? On prétend :

1° Que par suite de jugements que j'avais subis, il m'est interdit d'habiter le département de la Seine, que l'on m'y tolère en échange des services que je rends à la police.

2° Que dans une réunion publique, tenue à la salle Lévis, dans le courant du mois d'août, au sujet de la grève des terrassiers, réunion où l'on aurait, paraît-il, exécuté un mouchard qui se serait écrié, en s'adressant à moi : « Toi Vaillant, tu nous fais assommer, mais tu touches ton argent comme nous autres.

Je n'ai que ceci à répondre :

1° Je tiens à la disposition de tous ceux qui voudraient le consulter, mon casier judiciaire, lequel établira, qu'à aucune époque, il n'a été prononcé contre moi d'interdiction de séjour d'aucune sorte.

2° Que n'habitant plus Paris depuis le 8 juillet, par suite de l'état de santé de mes enfants, je n'ai pas assisté depuis le mois de juin dernier à une seule réunion publique ou de groupe ; je défie qui que ce soit de me contredire, et je suis trop connu des militants pour que ma présence y fut passée inaperçue.

Je prie les camarades qui se trouveraient présents, quand une accusation est lancée contre moi, de forcer l'accusateur à s'expliquer, de me faire prévenir au besoin, afin de nous faire confronter. Ils n'auront qu'à s'adresser au compagnon Charlot, 8, cité de la Chapelle, ou bien à mon adresse.

En outre, si jamais je me trouve en face d'un accusateur quelqu'il soit, je me réserve le droit d'en faire bonne et prompte justice (comme il le mérite du reste.

A bon entendeur, salut.

Aug. Vaillant,
7, avenue Valenton, à Villeneuve-Saint-Georges.

# VARIÉTÉS

## Collaborations originales

### DE LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE (1)

N'avoir qu'un seul maître serait l'oppression; en avoir dix millions serait la liberté! Est-ce possible? Multiplier les tyrans, est-ce garantir la liberté? Rousseau, qui aimait la liberté plus qu'il ne la comprenait, aurait dû voir que la tyrannie d'un seul a sa limite dans la responsabilité morale du tyran, responsabilité efficace parce qu'elle est unique, mais que la responsabilité fait défaut quand elle se disémine à l'infini et que finalement l'individu soumis au pouvoir de tous se trouve en présence d'une tyrannie sans *responsabilité*, c'est-à-dire sans limites.

Je dis que J.-J. Rousseau aurait dû voir cela, je pourrais ajouter qu'il l'a vu. C'est parce qu'il l'a vu, qu'il a cherché une garantie contre l'oppression de la volonté générale; il a cherché à nous rassurer et à se rassurer lui-même en déclarant que : « la volonté générale ne peut errer. »

Nous n'en obéirons pas moins, mais nous aurons du moins cette consolation de savoir que la volonté à laquelle nous obéirons sera une volonté impeccable, infaillible, et que c'est à la vérité même que nous rendrons hommage en courbant la tête sous le joug. Ici, on ne discute plus, on s'incline. La vérité est promulguée par son prophète infaillible : le peuple. Obéissance et respect au peuple souverain et infaillible.

Qui dit cela? Un papiste? Un ultramontain? Un partisan du *Syllabus* et du droit divin? Non; c'est un démocrate, mais un démocrate mystique, qui ne détruit une idole que pour en rétablir une autre, qui ne nous délivre de la monarchie d'essence surnaturelle que pour nous imposer l'obéissance à une autre volonté, d'ordre également supérieur et surhumain, celle d'une entité impalpable, insaisissable, non réelle : le peuple.

La volonté du peuple, volonté qui ne peut errer, ne peut pas être, en effet, la volonté des citoyens qui composent le peuple; ceux-là sont des hommes qui peuvent errer, qui se trompent en réalité. Ce n'est pas à leur volonté que Rousseau veut nous soumettre. Non. Mais en dehors des hommes, à côté des hommes, au-dessus des hommes, il y a le peuple, et le peuple, lui, ne se trompe pas..... par cette bonne raison qu'il n'existe pas.

Arrière les fictions, les entités et les mythes incompris! Arrière le peuple, être surhumain, doué de qualités surhumaines, dont la pensée serait la vérité même, dont la volonté serait la loi suprême! Voici le vrai peuple, composé d'hommes vivants, pensant comme pensent les hommes, c'est-à-dire tant bien que mal, voulant comme veulent les hommes, c'est-à-dire plutôt mal que bien : ce peuple-là, celui que nous connaissons, celui qui existe, est une collection d'individus, soumis aux mêmes erreurs, aux mêmes faiblesses, aux mêmes passions, plus dangereux qu'un individu parce qu'il est plus fort, généreux parfois, égoïste souvent, ignorant toujours. Ce peuple là, je le respecte, parce qu'il est formé d'hommes comme moi; mais quant à lui obéir, lorsqu'il veut m'enlever mon droit, mais me soumettre à lui, lorsqu'il juge à propos de se donner à un maître, non, je ne le puis. Contre le peuple lui-même, c'est-à-dire contre une majorité du peuple, l'insurrection peut être le plus saint des devoirs, parce que cela peut être l'insurrection de la vérité contre l'erreur, du droit contre l'injustice.

Où donc est la vérité? Où donc est le droit? Où donc est aussi la souveraineté? La vérité est dans la nature; le droit est dans la raison; la souveraineté est dans la loi; dans la loi tirée de la nature, formulée par la raison, indépendante des minorités comme des majorités, loi que l'homme et le peuple subissent avant de la connaître, et qu'ils cherchent sans jamais la posséder tout entière.

Jusqu'à présent, la souveraineté du peuple a abouti à l'écrasement de l'individu, par cette raison qu'elle s'exerce nécessairement par l'intermédiaire d'une majorité, et que cette majorité qualifiée souveraine impose sa volonté à la minorité, avec d'autant moins de scrupules qu'elle est plus persuadée de sa souveraineté. Tant pis pour la minorité, tant pis pour l'individu; ils sont dans leur tort, puisqu'ils sont les plus faibles, et leur droit est comme s'il n'existait pas en présence du droit souverain de la majorité.

Rousseau a beau dire que la souveraineté populaire est inaliénable : quel recours y a-t il contre cette aliénation, quand elle est décrétée par une volonté impeccable? La souveraineté de la majorité, qui ne peut s'exercer directement, doit-être déléguée; s'il est permis de la déléguer à plusieurs, ce qui est le cas de la République, pourquoi serait-il interdit de la déléguer à un seul, ce qui est le cas de la monarchie, tout au moins de la monarchie césarienne?

Tout à l'heure nous disions que le droit du peuple, prétendu souverain était d'essence surnaturelle et quasi-divine, que le droit divin des peuples s'était ainsi substitué au droit divin des rois; maintenant nous constatons qu'en fait, la souveraineté du peuple peut aboutir à une délégation unique, c'est-à-dire à la monarchie. Ainsi va la pauvre humanité, changeant le nom et la forme de son oppression, ne parvenant pas à la liberté, parce qu'elle ne la comprend pas.

*(A suivre.)* Sigismond LACROIX.

(1) Voir le numéro 2.

## PETITE CORRESPONDANCE

J. B. rue Rochechouard. — Nous n'approuvons pas plus Lucas dans sa conduite au tribunal que dans l'acte qui l'y a mené. Seulement nous faisons la part des choses et des causes physiologiques qui l'ont mené là.

Il a fait une bêtise sous l'empire d'un état d'exaltation passagère. Une fois cette exaltation tombée; il en fait une autre en s'aplatissant devant les enjuponnés. Que voulez-vous une bêtise en amène une autre, c'est pourquoi nous sommes partisans de la propagande des idées surtout, plutôt que des appels à la force. — Nous considérons que « l'action », pour être profitable, doit être « consciente » et « raisonnée ».

Ligue des Anti Patriotes de la Spezzia. — Ayez soin d'affranchir une autre fois.

Le compagnon Moreau, 162, rue Marcadet, est prié de solder à la « Révolte », dans le plus bref délai, le montant des « Ramages du Beffroi révolutionnaire » empruntés aux compagnons d'Armentières.

A. L. à Uzès. — Avons reçu les timbres ainsi que les 2 fr. de Poissac, Boiron (Gard).

Imprimerie Jurassienne. — Avons reçu de Roubaix, 3 fr. 50 pour cinquante « Loi et Autorité » et deux numéros de la « Critique sociale ». Vous retiendrez sur la vente de la « Révolte ». Les camarades demandent cent « Fais ce que veux », cinquante « Loi et Autorité » et la « Société au lendemain de la Révolution ».

B. à Roubaix. — Nous ne savons pas où nous procurer la brochure de Lefrançais.

L. G. à Houtzdale. — Reçu dollars. Quant à l'abonnement P, il était expiré depuis fin juin; nous l'avons servis pendant juillet, mais n'ayant pas été renouvelé, nous avions cessé l'envoi depuis cette époque. Si le compagnon désire les numéros non reçus, qu'il nous fasse savoir ce qui lui manque?

Ch. P. à Brooklyn. — Le service sera fait aux adresses indiquées.

H. D. à Tarrassa. — Reçu timbres. Les renseignements seront acceptés avec plaisir.

D. à Wasquehall. — D. à Beauvais. — M. à Saint-Quentin. — S. à Saint-Denis. — F. à Nîmes. — C. à Chaumont — T. à Marseille. — R. à Valence. — P. S. à Bordeaux. — L. à Ougrée. — J. R. à Avignon. — F. à Amiens. — G. W. à Ashwell. — V. D. à Flixecourt. — S. à Saint-Denis. — M. à Toulon. — S. à Cette. — L. R. à Beaucaire. — Reçu timbres et mandats.

L'abondance des matières nous force à reporter une partie de la petite correspondance au prochain numéro.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 2,591 fr. 60.

Montevideo : P. Bernard 10 fr., L. Ardinghi 10 fr., V. Febo 5 fr., F. Berti 10 fr., C. Loucq 10 fr., C. Lucchini 5 fr., B. Gallo 5 fr., M. Fauthoux 7 fr. 50, P. Lombardi 10 fr., E. Introzzi 10 fr., Vente de brochures 10 fr., J. Arnaud 6 fr., J. Garriga 6 fr., F. Lavandero 6 fr., Etchegoyen 7 fr. 50, J.-P. Arnaudie 6 fr., J. Comet 6 fr., P. Figué 6 fr., Picantet 6 fr., C. Barthès 6 fr., Brusa 3 fr., Bourdier 3 fr., B. Musa 6 fr.; total 160 fr. Nous avons également reçu des mêmes camarades de Tunis et 15 fr. pour « La Freiheit », que nous avons fait parvenir à destination. — Les « Réfractaires » de Genteuil, cotisations mensuelles 2 fr. — Un groupe d'exploités du chemin de fer de l'Est 2 fr. 50. — Un groupe Allentown 18 fr. 25 — Excédant d'écot entre camarades 50 cent. — Verviers : J. H., versement mensuel 2 fr. — E. 2 fr., G. D. 2 fr. 50. — De Roubaix : G. D. 2 fr. 50. — Couchot 1 fr. 50. — Un anarchiste circonscrit 90 cent. — E. M. à Saint Pierre-lès Elbeuf 75 cent. — C. P. à La Machine 70 cent. — L. et K., souscription hebdomadaire 2 fr. — N. à Bourges 25 cent — C. K. à Lyon 5 fr. — Ch. P. à New-York 5 fr. — M. à Toulouse 25 cent. — V. de V. à Pont-de-Marq 1 fr. — Un camarade 80 cent. — Produit de la soirée par les camarades de Roubaix 4 fr. 40. — Un commerçant de la rue Myrrha 2 fr. — Liste 404 par P. de Lyon 1 fr 05. — Un camarade d'Archères (Loiret) 2 fr. — Souchet, Girardeau (Orne) 1 fr. 75 de « l'Idée Ouvrière ») 5 fr 55. — D. à New-York 25 fr. — K et L. 2 fr. — Bazin 1 fr. — P. à Mantes 1 fr. — Picardat 50 cent. — Ch. P. à New-York 5 fr. — Les Lilas par V. : V. S. A. A. et ses trois louveteaux 2 fr. — G. W. Angleterre 1 fr 50. — Les compagnons Ariégeois 45 fr. — De Bruxelles, liste de souscription mensuelle et facultative par les compagnons Daniel et Pintelon 16 fr 50. — Breuil 1 fr.

Total à ce jour 3,017 fr. 50.

## CONVOCATIONS

AMIENS. — Le groupe communiste-anarchiste les *Eclaireurs de Picardie*, organise une conférence privée contradictoire pour le dimanche 7 octobre, à 4 heures du soir, dans la salle de concert du café Meuresse, rue Saint-Leu, 97.

Ordre du jour : 1° La Baisse des salaires, ses causes et ses conséquences; 2° De la valeur des groupements.

DIJON. — Le groupe se réunit le premier et le troisième lundi de chaque mois, chez Heuchens, rue des Auris, à 8 heures du soir.

*Chambre syndicale des hommes de peine.* — Dimanche, 7 octobre, à 2 heures de l'après-midi, grande réunion publique à Choisy-le-Roi.

Départs de Paris, gare d'Orléans, 1 heure. Aller et retour 0 fr. 90 centimes.

La réunion a lieu salle Brouillard. Tous les compagnons de Paris sont invités.

SAINT-DENIS. — Samedi, 6 octobre, Conférence-Concert à 8 h. 1/2 du soir, au Salon de l'Industrie, au profit du *Ça Ira* quotidien, 9, place aux Gueldres. Les compagnons P. Paillette, Luss, Tortelier, sont invités.

AVIGNON. — Tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, rue de la Tarasque, 6, réunion du groupe d'études sociales chez le compagnon Chabreu.


## LA REVOLTE est en vente :

**A Liège**

A l'aubette de la rue Grétry, au coin de la rue des Champs

A l'aubette du boulevard Sancy.

Louis Roman, 44, rue du Puits en Sock.

Franck, pied de la Chartreuse.

Librairie du Progrès, rue Saint-Séverin.

A l'aubette de la rue des Champs.

Chez tous les vendeurs du *Peuple*.

**A Ougrée**

Henri Thiriait, rue Ferdinand Nicolay.

**A Huy**

J. Hesecuns, aubette de la Grande Place.

**A Seraing**

Donnay, rue Léopold.

**A Messine**

Prestandrea et Siglio, libraires.

**A Louvain**

A. Art, 67, rue Chaussée de Diest.


*Le Gérant* J. GRAVE,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 5. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 14 au 20 OCTOBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Nous renouvelons notre appel. — Prière de régler au plus vite. — Cette semaine nous avons dû emprunter pour paraître. Si ça se renouvelait pour la semaine prochaine, nous ne pourrions pas paraître.*

## Une Jolie Société

Les conversations à Londres roulent toujours sur le même thème — les assassinats de Whitechapel. Whitechapel, c'est le quartier le plus pauvre de l'immense cité. Un demi-million d'êtres humains, forcés de quitter la campagne chassés par la misère du village, sont venus échouer là, sans moyens d'existence, dans la plus affreuse des misères. Rues étroites et mal éclairées, cours plongées dans l'obscurité complète, carrefours sombres, passages puants et allées reliant les carrefours ; profusion de maisons et de cabarets, interlopes — voilà le quartier qui rapporte chaque année des millions aux nobles lords qui sont les propriétaires légaux du sol de la cité.

Et, dans ce quartier, dans sa partie la plus misérable, six femmes ont été égorgées — quatre dans l'espace d'un mois, — toutes dans la nuit du samedi au dimanche, toutes sur un petit espace qui couvre à peine un demi-kilomètre carré, — toutes égorgées et mutilées par la même main, d'une seule et même bête sauvage.

Toutes appartiennent à la même classe des femmes les plus pauvres, vivant au jour le jour, forcées de temps en temps de descendre la nuit dans la rue pour gagner de quoi se payer un lit à 40 centimes par jour et se procurer un morceau de pain.

La bête sauvage qui court Whitechapel — un homme bien mis, à ce qu'il paraît, et possédant certainement des connaissances anatomiques qui ne pouvaient être acquises que dans un laboratoire anatomique ou une ambulance, — attire une de ces femmes dans un carrefour bien sombre ; là, d'une main exercée il lui coupe la gorge d'un seul coup, porté avec une précision remarquable. La victime expire sans proférer un cri. Puis, il l'éventre, la mutile.

Un moment après, des passants ou un policier faisant sa ronde, découvrent le cadavre encore tout chaud, mais toute trace du maniaque a disparu. Le samedi prochain, lorsque tout Londres de la misère sera encore dans la rue, à deux cents mètres de distance on découvrira un nouveau cadavre de la même classe, d'une femme, toujours égorgée de la même façon.

Samedi passé, deux victimes tombaient sous son couteau dans l'intervalle d'une demi-heure, à quelques cents mètres de distance l'une de l'autre.

—

L'une de ces malheureuses fut trouvée assassinée dans la cour du Club International de nos amis de Berner Street. Ce club, fondé par des socialistes hébreux, russes pour la plupart, publie en jargon hébreux, un journal socialiste, l'*Ami du Travailleur* et des brochures socialistes qui sont lues avec avidité en Pologne et dans la Russie occidentale. Son local est dans une rue des plus pauvres de Whitechapel.

Samedi passé, nos amis étaient réunis et, comme c'était fête d'après leur calendrier, ils s'étaient attardés jusqu'à une heure passée. Notre ami Krantz travaillait jusqu'à une heure de la nuit dans l'imprimerie socialiste, au journal. Un autre membre du club, qui gagne sa vie en vendant des noix de cocotier dans les rues, rentrait à une heure avec son char traîné par un poney. Son cheval se cabre à l'entrée de la cour, et lorsqu'il alluma une allumette pour en découvrir la cause, il aperçut le cadavre d'une femme. Il courut au club ; tous descendirent de suite, mais l'assassin qui devait être encore dans la cour — le cadavre était encore tout chaud — disparut dans l'obscurité noire de la ruelle. Moins d'une heure plus tard, on trouvait, à moins d'un kilomètre de cet endroit, un autre cadavre. Aussi une femme égorgée, absolument de la même façon et de la même main, éventrée et mutilée cette fois-ci. Ce que le maniaque n'avait pas réussi à faire dans la cour du club, il le fit dans un square sombre, entre les deux rondes du policier qui traversait le square toutes les 20 minutes. Un gardien des égoûts étaient à vingt mètres du square et n'avait rien entendu !

—

Si horribles que soient ces meurtres, les faits acquis par les enquêtes et la situation qu'ils dévoilent à Whitechapel sont encore plus horribles. Jamais société antique n'était tombée dans un état plus abominable que la société capitaliste du dix-neuvième siècle.

La vie de chacune des femmes tuées a été retracée en entier par les enquêtes (elles sont publiques en Angleterre) Et, pour chacune de ces femmes, c'est un drame de la misère, drame forcé dans cette société abjecte que l'on appelle civilisée.

Voici la formule tombée sous le couteau du maniaque-assassin, il y a quinze jours ; elle s'appelait Annie Chapman. Bonne, douce, aimée de tous, jadis elle avait été deux fois mariée. Mais elle buvait, comme tant de femmes anglaises, riches et pauvres. Elle buvait, d'ailleurs, comme les autres car, elles comptent par milliers les dames anglaises qui noient l'ennui de leur existence — « j'ai connu personnellement » — nous disait un jour une vieille dame de la riche société d'Edimbourg — « j'ai connu neuf dames, toutes très riches, toutes de la haute société, *mortes* d'ivrognerie. Jugez ce qu'il en reste. »

Ainsi elle buvait, et ce fut le prétexte pour lequel son mari, après avoir conquis une « position », s'en sépara. Cependant, chaque samedi, il lui envoyait une pièce de 12 francs. Un jour le mandat n'arriva pas, — le mari était mort, — et Annie Chapman restait sans ressources. Elle chercha du travail et travaillait dûr quand elle en trouvait. Mais quand il n'y avait rien, — rien pour manger, rien pour se payer un grabat — elle descendait dans la rue.

Trois jours avant sa mort elle parlait d'aller trouver le dimanche sa sœur. Si celle-ci lui donnait des souliers, elle irait faire la moisson du houblon — dernière ressource des misérables de Londres. Samedi, elle rentrait dans la maison où elle couchait d'habitude, mais la propriétaire lui dit que si elle n'avait pas les seize sous pour payer le lit, elle ne l'aurait pas. — « Eh bien, je vais les chercher ; gardez-moi le lit, je reviens tout à l'heure, » répondit Annie et descendit dans la rue. Elle rencontra un homme, s'engagea avec lui dans un de ces escaliers sombres où les rencontres ont lieu d'ordinaire à Whitechapel. Là, sur le palier, on trouva son cadavre.

—

L'histoire d'Annie est celle de toutes les autres ; c'est l'histoire de milliers et de milliers de femmes dans toutes les grandes villes. La « Grande Lise », tuée près du Club International, était laborieuse au plus haut degré « On trouve rarement une femme aussi âpre à la besogne », disent les témoins à l'enquête. Tombée dans la misère depuis que son mari fut noyé sur un radeau naufragé, elle allait chez le pasteur suédois lui demander du travail, et recevait des bénédictions et des livres de prières. Toujours en quête de travail, trop souvent elle n'en trouvait pas, et alors, elle était forcée de descendre dans la rue pour se payer du pain sec et un lit. Une demi-heure avant sa mort, trois hommes l'ont vue dans Berner Street, refusant les offres d'un élégant et tout à fait sobre..... L'élégant réussit à l'emmener et la tua.

L'histoire de la dernière femme tuée, Kelly, est tout aussi navrante. A seize ans, elle fut entraînée par un beau gars, soldat pensionné. Ils eurent quatre enfants ; elle les éleva tous, maria sa fille. Après dix ans de ménage, le soldat disparut, en la laissant avec deux enfant en bas âge. Elle n'en entendit plus parler. Alors vint la misère noire — ce monstre des grandes villes, dont les campagnards n'ont nulle idée. Enfin, il y a sept ans de cela, elle trouva un homme, Kelly, qui l'aima profondément. Ils se mirent ensemble — lui, heureux s'il trouvait des chars de légumes à décharger au marché ; elle, faisant les ménages dans les familles les plus pauvres de Whitechapel et heureuse d'avoir sa nourriture après douze heures de labeur pénible. Toujours fredonnant une chanson, gaie, toujours douce, aimée aussi de tous ses voisins. L'été venu, Kelly et son mari allèrent courir les fermes en quête

de n'importe quel travail dans les champs. Mais le froid est arrivé tôt, cette année ; ils rentrèrent en ville. Durant la dernière quinzaine, ils réussirent à gagner 2 francs, puis 60 centimes, et ils couchaient dans la rue, dans les sombres recoins de Whitechapel, courant la ville le lendemain, le ventre vide, en quête de travail. « Je souffrais — dit Kelly — de la voir souffrir de la sorte lorsque nous couchions sous la pluie par le froid qu'il faisait. Je ne la laissais pas descendre dans la rue ; mais, ... » samedi soir, elle descendit, espérant rapporter quelques sous pour manger tous les deux le lendemain. Elle n'en revint plus. Et Kelly pleure maintenant à chaudes larmes la perte de sa compagne qu'il avait aimée pendant sept années.

---

Toute une société en pourriture se dévoile par ces drames de la misère. Et ce ne sont ni vingt, ni cent ménages qui vivent de cette façon ; ils comptent par dizaines de mille dans Londres seul. Un tiers des filles qui travaillent dans les manufactures de Londres sont forcées — littéralement forcées — de gagner d'une façon ou d'une autre les sous qui leur manquent pour la nourriture, sans parler des hauts et des bas de l'industrie qui les jettent continuellement sur le pavé pendant les longs mois de chômage.

---

Voilà mères, le sort réservé à vos filles si cela dure, si cette bacchanale capitaliste se prolonge.

Chassés de la campagne par les fainéants qui s'emparent du sol pour leurs maisons de plaisance, leurs bois de chasse, leurs parcs et leurs cités ouvrières auprès des manufactures, chassés par la faim, les jeunes du village émigrent en ville. Là, ils font cette population flottante qui, pendant qu'elle est jeune encore, trouve du travail pendant cinq ou six mois dans le cours de l'année, mais qui tombe avec l'âge dans la misère la plus noire — la misère d'un grand centre du commerce, des manufactures et de l'oisiveté.

Plus d'un demi-million à Londres sont dans cet état, et sur ce demi-million, combien d'Annies, de Grandes Lises et de Kelly que l'on ne connaît pas de nom, seulement parce qu'elles n'ont pas été assassinées par un élégant.

Ignoble, maudite société! La torche et la hache portées à la racine de ses institutions, seules pourront la transformer. Aucun remède pourra la guérir, si ce n'est le souffle de la Révolution populaire, implacable dans son œuvre de démolition.

## A QUOI BON LA POLICE ?

Ce que cette institution ignoble fait de mal, nous le savons. Et cependant, parlez-en aux travailleurs enrégimentés dans les rangs des autoritaires de toute nuance, et ils vous répondront : « Nous savons le mal qu'elle fait, mais comment voulez-vous vous passer de la police? Améliorez-la, mais gardez-la toujours. Autrement, un maniaque quelconque courra les rues et assassinera les passants, si les rues ne sont pas surveillées par la police ; la sécurité disparaîtra; on n'osera plus sortir dans la rue. »

Pauvres perroquets répétant la leçon apprise, la police de Londres — cette police, si supérieure, à celles des autres pays, — se charge de vous dire elle-même ce qu'elle vaut.

Voilà une bête enragée qui court les rues depuis le commencement de mai ; il attire les femmes dans des recoins sombres, les tue, les éventre. Et voilà d'autre part, une organisation entière — trente mille hommes ayant reçu une éducation spéciale, disciplinés, enrégimentés, dressés à la besogne, appuyés en outre, par quelques mille mouchards qui font merveille, (surtout quand il s'agit de filer des conspirations politiques qui sont eux-mêmes d'une naïveté plus qu'enfantine et qui racontent eux-mêmes leurs complots à tout venant); voilà donc trente mille policiers et des milliers de mouchards, et ces trente à quarante mille hommes déclarent hautement qu'ils sont absolument incapables d'empêcher la bête féroce d'éventrer les femmes dans la rue, ni de la saisir quand elle en a déjà égorgé six!

En effet, la municipalité de Whitechapel ayant écrit au chef de la police de la police de Londres, (ce même Warren qui assomme si bien les socialistes à Trafalgar Square, pour leur demander sa protection, ce chef leur a répondu en toute franchise ce qui suit :

« Que voulez-vous que j'y fasse! Je n'ai pas assez d'hommes pour vous protéger. S'il se trouve sur cinq millions d'hommes qui habitent Londres *un seul* homme saisi de la manie de l'assassinat, mes 30,000 hommes n'y peuvent rien. Mes policiers parcourent les rues régulièrement. Il n'y en a pas une seule, pas un sombre recoin, même dans Witechapel, qui ne soit pas parcouru toutes les 20 ou 25 minutes par un policier. Et les rues *sont* parcourues par eux avec la plus grande régularité. »

« (Warren dit vrai : il est prouvé que Berner Street et le square avaient été régulièrement visités toutes les 20 ou 25 minutes par un policier; c'est un fait). Je ne peux faire mieux, à moins de tripler mes policiers. Et cependant tout cela n'avance à rien. Les assassinats continuent. »

Et Warren fait appel aux habitants eux-mêmes. Il leur dit : « Eclairez mieux vos rues, inondez-les de lumière, d'abord. Ensuite, protégez-vous vous-mêmes. Vous, femmes ne vous engagez pas avec des inconnus dans des recoins sombres. Vous dites que vous mourrez de faim si vous ne le faites pas, que vos propriétaires vous chassent déjà de vos taudis depuis que, terrorisées par l'assassin, vous restez le soir à la maison. Vous avez raison, mais je n'y puis rien. »

« Organisez-vous en comités de vigilance. Vous, travailleurs, qui, après une journée de travail, offrez de faire la ronde de nuit, vous faites bien; vous agissez en vrais citoyens et votre garde sera plus efficace que celle de nos policiers. Enfin, vous tous, habitants de Whitechapel, tenez l'œil ouvert. Dès que vous voyez une paire dans une ruelle sombre ne les quittez pas de vue ; avertissez la femme, au besoin, et ne craignez pas de vous faire assommer par l'homme. Vous, femmes, réduites à gagner votre pain dans la rue, soutenez-vous mutuellement, ne perdez pas de vue vos camarades. Tout ce que je peux faire, c'est de vous donner ces conseils. Suivez-les et soyez sûrs que vous ne trouverez plus de femmes égorgées dans les rues. Et vous finirez par mettre la main sur la bête fauve. »

---

Voilà ce que le chef de la police a répondu à la municipalité de Whitechapel. Nous changeons seulement les expressions, mais nous rendons avec une exactitude absolue l'esprit de sa lettre et de ses conseils.

Eh bien, nous, anarchistes, nous n'avons jamais dit autre chose. Le seul moyen d'empêcher qu'une bête fauve puisse égorger nos femmes et nos enfants, — avons-nous dit — c'est de nous soutenir mutuellement, de ne pas mettre notre confiance en la police, mais de nous protéger nous-mêmes. Et M. Warren répète notre leçon. Seulement, nous disons encore autre chose. Nous attaquerons la société qui réduit les millions de travailleurs à la misère pour en faire de la chair à exploitation. Nous dirons bien autre chose encore, que Warren ne dit pas. Mais aux perroquets qui récitent la leçon apprise sur la nécessité de la police, il vient dire, avec tout le poids de son expérience :

« La police? farce inutile tant que vous ne vous protégez pas vous-mêmes! Vous êtes assez bêtes pour croire que c'est le policier qui vous protège? Allons donc, nigauds! C'est le gaz de vos lanternes; c'est le mouvement dans les rues ; c'est le fait que cent hommes se porteront là où ils entendront appeler au secours, — et non pas le policier. Contre un seul maniaque assassin, trente mille policiers ne peuvent rien! »

« Faites comme si vous n'aviez pas de police du tout, alors vous n'aurez plus de ces meurtres qui vous révoltent! »

Et si vous lui demandez, alors, à quoi bon la police? » Warren vous répondra certainement, en montrant les crânes socialistes brisés par des hommes :

« La police, c'est pour vous empêcher de vous révolter, imbéciles que vous êtes! »

---

*Encore la police.* — Un riche bourgeois en quête de sensations et d'excitation nerveuse dans sa vie stupide, se rendait l'autre jour à Whitechapel, contempler les lieux où la grande Lise et Kelly ont été tuées. Le sang est lavé ; mais, avec un peu d'imagination, c'est toujours amusant pour une bête bourgeoise que de voir l'endroit où le sang a coulé.

On lui vole sa montre d'or et il porte plainte à un juge.

Et le juge de lui dire : « Je regrette, monsieur, votre montre. Mais, le conseil que j'ai à vous donner, c'est de ne pas avoir sur vous une montre d'or quand vous allez dans un endroit où tout le monde n'en a pas une. »

Très bien ! Quand tout le monde aura un paletot, le bourgeois pourra dormir tranquille sans craindre qu'on lui vole sa garde-robe.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. — Voici une histoire qui montre la police dans son vrai rôle :

Trois gardiens de la paix conduisaient au poste une petite fille de 5 ans, trouvée abandonnée sur le boulevard extérieur. Un passant, ouvrier mécanicien, séduit par la bonne grâce de l'enfant, s'approche et offre de l'emmener chez lui où elle sera mieux qu'au poste. « Passez votre chemin et foutez-nous la paix », riposta un agent. Un rassemblement se forme, on murmure, bref on emmène notre ouvrier au poste et il sera condamné pour outrages et coups.

* * *

Le nommé Molié vient d'être condamné à un an de prison pour avoir tiré cinq coups de révolver sur son patron.

Il fallait qu'il fut bien dans son droit, en effet, il n'avait commis cet acte que pour défendre ses sœurs de la lubricité du patron.

* * *

Comme la grève de la Corrèze, l'agitation parmi les postiers et télégraphistes continue, mais sans arriver pour le moment à une crise aiguë. Les employés n'abandonnent pas la lutte, ils attendent une occasion favorable. Le gouvernement punit les coupables, fait appel à la délation du public, mais tout n'est pas fini. Les employés des postes sont les seuls agents de l'Etat qui fassent travail utile, ils ne s'abrutissent pas, il est donc logique qu'ils soient les premiers à revendiquer quelque droit. Il y a de très bons éléments parmi eux.

« Ils sont divisés sur la question du mastic. Les anciens le réprouvent absolument, ils prétendent — ce qui n'est pas prouvé — qu'on peut arriver à faire rendre justice sans employer ce moyen extrême. Les jeunes, au contraire, sont ardents partisans du mastic. Le public et la presse leur sont indifférents ; car pour eux le mastic est la seule ressource qu'ils possèdent de faire plier l'administration (Etrait du *Matin*). »

Très bien, les jeunes télégraphistes, il y a probablement plus d'un Jahn parmi vous.

* * *

Nos gouvernants actuels sont décidément plus bêtes que de raison. Peut-on rêver une ineptie plus complète que le récent décret sur les étrangers résidant en France. Depuis quelques années, le bruit que font les revanchards va toujours crescendo. Aujourd'hui, ils réclament l'expulsion des étrangers. C'est le premier effet que doit produire la cra-

KAISER

économique sur des cerveaux à l'enfance du développement.

La question des étrangers peut se résumer en quelques lignes. La société capitaliste désire l'immigration des capitaux étrangers. Les magasins de la rue de la Paix et tant de belles devantures parisiennes ne vivent que sur les rastaquouères, les milords et la juiverie cosmopolite. Elle désire aussi que les richards français ne quittent pas le sol de la patrie afin que leur argent se dépense en France. Quant aux pauvres exploités, leur lieu de naissance est indifférent à la bourgeoisie, pourvu qu'ils soient bien dociles. Il lui suffit qu'il y ait quelques centaines de mille ouvriers sans travail, afin que la main-d'œuvre soit au plus bas. Actuellement le million est largement atteint, aussi le gouvernement peut-il sans inconvénient, essayer d'enrayer l'entrée des étrangers pauvres. De là le décret.

On a eu soin de dire que les étrangers venant en France pour leurs affaires, leur plaisir ou leur santé ne sont pas soumis au décret. Il ne s'applique qu'aux travailleurs. En somme, la petite prose gouvernementale pourrait être ainsi libellée :

Tout étranger riche qui honorera la France de sa présence sera choyé, dorlotté et protégé.

Tout étranger pauvre sera embêté, persécuté et maltraité de façon à ce qu'il s'en retourne plus pauvre qu'il n'est venu. Toujours la même chose : il sera donné à celui qui a, et à celui qui n'a rien, il sera enlevé même ce qu'il a.

Toute la bande journaliste a beau chercher les circonstances atténuantes, citer les mesures vexatoires, prises en pays étrangers et rappeler « la paille et la poutre ». Ayant eu tout le temps de considérer la paille dans l'œil de son voisin, si de propos délibéré, je m'en fourre une en travers du nez, je ne suis plus un nigaud, je suis un imbécile. Espérons que cette mesure aura pour effet d'abattre un peu de patriotisme chez les braves gens qui se figurent que « la France marche à la tête du progrès ». Il faut que le niveau moyen des radicaux soit bien bas pour que le décret de Floquet ne provoque pas un mouvement d'indignation : *Que se tait, se tue.*

* * *

La grande salle de la Bourse du Travail est rouverte, mais elle ne pourra être utilisée que le soir et il est entendu que les corporations en grève ne pourront s'y réunir. Ces mesures ont été prises par le comité général de la Bourse dont la grande majorité est possibiliste. Ceci donne la mesure de ce que nous pouvons attendre d'un Parlement ouvrier. Les procès-verbaux de réunion de ce comité montrent qu'il est question de virements, de vols tout comme au Palais-Bourbon. Quel belle chose que le parlementarisme.

* * *

Marseillargues (Hérault). — Le 23 septembre, a eu lieu la Conférence organisée par le cercle des patrons, d'un commun accord avec les groupes anarchistes de Nimes. Près de 400 personnes y assistaient.

Le citoyen Boulet a ouvert la séance en souhaitant la bienvenue aux compagnon de Nimes, a excusé le compagnon Geay qui devait prendre la parole, et que par une cause indépendante de sa volonté, n'a pu s'y rendre ; mais, dit-il, les compagnons Chartier et Tricot le remplaceront et défendront avec la même chaleur les principes de liberté qui nous sont si chers.

Le compagnon Chartier prend ensuite la parole et traite la question sociale, il démontre d'un côté le riche dans la *luxure* la plus immorale et de l'autre côté la classe des travailleurs qui, dit-il, produisant *tout*, par cela même croupissent dans la *misère*.

Les gouvernements n'y peuvent rien changer, seule la Révolution sociale expropriatrice, donnera à tous bien-être et justice.

Le compagnon Tricot traite ensuite la question Franco-Allemande ; il dit qu'il ne se place pas au point de vue du revanchard, purement au point de vue humain. Il démontre que la bourgeoisie aimerait mieux conserver leurs *privilèges sous la tyrannie de Bismarck, que de devenir nos égaux en France.*

Il faut donc que, si nos bourgeois ivres de carnage et de sang nous poussent dans une guerre, nous opposions, nous, la Révolution sociale, celle qui fera disparaître les frontières, les privilèges, fera régner l'ordre et l'harmonie des races humaines.

Nous avons distribué des brochures des travailleurs des villes aux trailleurs des campagnes et nombre de vieux numéro de la *Révolte*, le bon accueil que nous avons reçu de la population tout entière, nous prouve que nous avons fait une bonne journée pour la propagande et que les défenseurs de la Révolution seront nombreux à l'avenir dans cette campagne.

* * *

Saint-Etienne. — Un individu sans travail depuis trois mois a attaqué un garçon de recette en plein jour, dans la rue, lui a porté plusieurs coups de couteau et s'est enfui avec la sacoche.

Le meurtrier et la victime sont également à plaindre ; c'est la société qui est coupable de la blessure de l'un et du bagne de l'autre.

* * *

Grenoble. — Samedi, 29 septembre, quelques travailleurs d'ici ont donné une conférence socialiste avec le concours des citoyens Picornot, conseiller municipal, Bernard et Deloche de Lyon, qu'ils avaient invités à cet effet.

Etant donné les orateurs, la conférence a été bien pâle. Le citoyen Picornot a préconisé les grèves comme un moyen de diminuer les heures de travail et d'augmenter la paie, tout en reconnaissant qu'elle ne pouvaient émanciper les travailleurs. — Le malheureux, s'il s'était seulement donné la peine d'étudier celles qui ont lieu en ce moment, il aurait vu que, tant qu'elles se borneront à de simples réclamations de salaires, les grèves ne peuvent plus rien produire, le développement de l'outillage mécanique, mettant le travailleur dans un état d'infériorité insurmontable en présence du Capital, et qu'elles ne peuvent plus être bonne qu'à une chose : se transformer en révoltes.

Bernard a parlé ensuite de l'importation des céréales, qui cause la misère du pays, dit-il ; il a démontré que la propriété privée est un vol, mais il désapprouve tous les moyens violents !

Puis vient le citoyen Deloche qui a parlé plus énergiquement que les orateurs précédents et a été souvent interrompu par des applaudissements.

L'ordre du jour voté invitait les parias, nos frères, à reconquérir l'égalité et à montrer qu'ils étaient des hommes comme leurs pères de 89 et 93.

Ce qu'il y a de plus intéressant à cela, c'est que les organisateurs de la réunion sont les promoteurs du bacchanal que l'on a fait au printemps dernier contre les étrangers, principalement les italiens, et les renvoyer chez eux. Ils sont revenus de cette maladie, et cette réunion quoique bien timide est un pas en avant dans l'étude des questions sociales et économiques.

* * *

Avignon. — Des compagnons dévoués ont affiché des placards anarchistes que les journaux bourgeois ont reproduit textuellement. Ils avaient trait à une conférence que devait donner le député Gaillard. Ladite conférence a eu lieu au milieu des vociférations des boulangistes. Le maire s'est mis de la partie et a conclu naturellement que Boulanger était le plus fieffé coquin du monde. Les boulangistes vexés ont répondu par les mêmes épithètes et finalement, les indépendants, qui assistaient à la comédie, ont conclu à leur tour et avec juste raison qu'ils ne valaient guère mieux les uns que les autres, puisqu'ils arrivaient à se prouver si facilement leurs turpitudes et leurs bassesses. Une pluie de *Révolte* est venu raffermir les iuées de ceux qui pensaient dans ce sens et nous l'espérons, ramener à nous les hésitants et les timorés.

## Belgique

Bruxelles. — Le compagnon Marlier qui a été récemment condamné à 4 ans de prison à Saint-Quentin a pu heureusement gagner la Belgique et échapper ainsi aux griffes des bourgeois ; mais ceux-ci non contents de sa proscription et le sachant en Belgique intimèrent au gouvernement de l'expulser, ce qui fut fait.

Aux questions du compagnon, on répondit simplement : Le parquet de Saint-Quentin vous a signalé comme un perturbateur de l'ordre social des plus dangereux.

Mais qui est le perturbateur de celui qui, pour s'enrichir tue lentement par l'anémie et l'air infect des fabriques, des milliers de travailleurs, celui qui plutôt que de toucher à son capital conserve un mauvais matériel et occasionne ainsi des accidents où des centaines de travailleurs laissent la vie, telles que les catastrophes des mines de la Boule et l'Agrappe ; à cette dernière seule, il y avait 250 victimes.

Ceux qui réduisent des peuples entiers à la famine et qui les massacrent sans pitié lorsqu'ils lèvent la voix ; où bien celui qui sacrifie bonheur, liberté et même sa vie pour le bien-être de tous, qui lutte constamment contre les mauvaises institutions pour assurer à tous la liberté de se développer et de jouir de tous les bienfaits de la science et de la nature. Où est le perturbateur ? hein !

Mais continuez messieurs les bourgeois, le jour n'est pas loin où vos institutions et ceux qui les défendent prendront un voyage à la Lune.

* * *

Bruxelles. — Comme vous le saviez, un meeting anarchiste avait été organisé à Merlanwetz, il n'a pas eu lieu parce que Chauvière de Paris devait venir à La Louvière et nous avions décidé d'y aller, ce qui a été fait. Arrivés à La Louvière, nous apprîmes qu'il avait été arrêté à Jumet pour être expulsé. Les mineurs qui l'attendaient à la gare étaient furieux. on voulait le délivrer de vive force, on commençait à briser les vitres de la gare, les portes allaient céder sous la poussée, les gendarmes chargèrent immédiatement la foule. Alors le fougueux Defuisseaux, qui a toujours le mot Révolution à la bouche a été si révolutionnaire qu'il a épaté son monde, il conseilla à la foule de rester calme. N'y parvenant pas, il leur dit qu'il devait parler à Chauvière et que le chef de gare intercéderait ; il engagea la foule d'aller au meeting protester énergiquement.

Je pris la parole au meeting de la Louvière, il y avait au moins 2.000 personnes. Je fis comprendre que le seul moyen de s'émanciper était la Révolution violente, qu'il ne fallait pas écouter les endormeurs, qu'il ne fallait compter que sur soi-même et quand le moment serait venu qu'il fallait employer tous les moyens pour supprimer la bourgeoisie le capital et l'autorité, mais qu'il fallait aussi, dès aujourd'hui, faire la propagande dans ce sens, qu'il fallait aussi engager les jeunes gens à faire la grève des conscrits, car en entrant dans l'armée, on devenait fatalement le bourreau du peuple, qu'au lieu d'un homme on y devenait une brute.

J'ai combattu l'esprit chauvin, en démontrant que partout les travailleurs étaient dans la même situation, que par conséquent nous n'avions rien à défendre et encore moins le coffre-fort du banquier qui est bourré des écus, fruits de nos labeurs.

Mon discours fut plusieurs fois coupé de vifs applaudissements et d'un formidable cri de vive la Révolution sociale ! Vive l'Anarchie!

Un autre compagnon anarchiste s'éleva avec indignation contre l'arrestation de Chauvière. Il démontra que ces faits iniques ne ferait qu'avancer d'autant l'heure fatale, si on arrête aujourd'hui les orateurs, demain on n'arrêtera pas la masse qui, poussée à bout fera la Révolution. (Applaudissements frénétiques.)

De là, nous nous sommes rendus au deuxième meeting des socialistes. Le citoyen Conreur prend le premier la parole, il parle de la grève qui vient d'éclater dans le Borinage et dans le pays de Charleroi ; il engage les mineurs à rentrer dans leurs ligues afin de pouvoir lutter efficacement contre les bourgeois (Applaud. unanimes).

Je prends la parole, je rappelle les événements de 86, les bourgeois voyant dans ces faits révolutionnaires, attaquer leur édifice, aveuglèrent les travailleurs par des promesses et étouffèrent le mouvement.

Des mineurs, croyant que je serais arrêté, me firent passer par une porte qui donne dans le cabaret. Mais si on avait voulu m'arrêter, cela n'aurait pas été facile, car j'étais avec une trentaine d'anarchistes de Merlanwetz, tous des hommes taillés en hercule.

Cela a été une de nos meilleures journées de propagandes.

* * *

Liège. — Nous avons reçu la visite du conseiller municipal de la ville de Paris, Chauvière, qui est venu en Belgique, dit-il, pour prêcher la paix ou tout au moins l'alliance de la Belgique avec la France. Faut-il que ce monsieur ait de l'audace, après avoir, à Paris, fait respecter la loi sur ce qu'il appelle les « étrangers », venir ici prêcher l'alliance des peuples. Je me suis permis de lui objecter ce dernier argument et savez-vous ce que le soi-disant *démocrate*, qui au fond n'est qu'un ambitieux comme la plupart des élus a osé me répondre « il faut bien, dit-il, donner d'abord à manger à ceux qui sont nés dans le pays *(textuel)*. Comme si, de quelque pays qu'ils soient, les producteurs « n'ont pas le droit tous de manger. »

Evidemment, c'est qu'il ne savait que répondre comme c'est le cas chaque fois qu'on oppose des arguments sérieux aux calembredaines de ces messieurs, et pour terminer ce court entretien, car cela n'a pas duré longtemps, nous discutions d'anarchie (Monsieur Chauvière a répondu qu'il ne discutait pas avec des gens qui ne discutaient qu'à coups de chaises) (textuel). Voilà le jugement de ce grand homme ; aussi s'est-il dépêché de décamper en se

urant bien de ne plus revenir, car je vous assure, que le gâteau que nous lui avons servi n'est pas du goût de ceux qu'il recevait jadis.

Le gouvernement — ils sont tous les mêmes, et ne ratent jamais les tours d'imbéciles — l'a expulsé. La besogne qu'il venait faire n'avait pourtant rien de bien dangereux pour les institutions gouvernementales.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Compagnons,

Dans un de vos précédents numéros, un compagnon faisait justement remarquer l'interprétation erronée que la plupart font du mot anarchie, et donnait sur son étymologie des explications on ne peut plus claires.

Il faut malheureusement constater combien peu de gens se font une idée exacte de l'anarchie qui, dans l'esprit du plus grand nombre est synonyme de désordre. Combien de fois ne nous sommes nous pas attiré cette réponse de la part de certaines personnes qui ne connaissent le parti anarchiste que par ce qu'ils ont lui dans quelques journaux bourgeois : « Nous ne sommes pas anarchistes parce que nous sommes partisans de l'ordre ». Ah ! nous savons bien qui sont ceux qui ne se méprennent pas sur le vrai sens du mot, et ceux-là mêmes — immondes journalistes, plats valets de la crasse bourgeoisie qui nous gouverne — savent bien ce qu'ils font quand ils proclament en état d'anarchie un pays qui est le théâtre de vols, meurtres et brigandages. Il n'ignorent pas que l'anarchie est la suppression de toute autorité, qui a toujours été un obstacle à l'émancipation des travailleurs, et les anarchistes les défenseurs convaincus de cette cause, la seule logique et équitable. Et puisque vous appelez cela le désordre, trouvez-vous donc que l'ordre existe dans cette société où pour le plus grand nombre la vie est un écrasant fardeau, bien au-dessus des forces morales et physiques de l'homme et pour quelques-uns une source intarissable de jouissances, nullement tourmentées par le souci du lendemain ?

Vous avez beau crier sur les toits que nous sommes les perturbateurs de l'ordre, des utopistes, des déclassés, vous avez beau appeler sur nous les foudres de la justice bourgeoise, irrités des progrès que font nos idées dans le monde des travailleurs, nous avons la conviction que ceux-ci finiront par ouvrir les yeux et comprendront que les anarchistes sont les défenseurs sincères de la véritable cause : *Liberté, Egalité, Justice.*

* * *

Alais. — Les compagnons Bastide et Quinsac, le premier, 17, faubourg d'Auvergne et le second, 17, rue Lafare-Alais, informent les compagnons ou groupes qui auraient à leur adresser soit des lettres, soit des brochures ou journaux, de les adresser à leur adresse respectives ci-dessus et non à la gare.

* * *

Vienne. — Pour tout ce qui concerne le groupe les *Indignés*, adresser les correspondances au compagnon Delalé, rue Rochebrune.

# VARIÉTÉS

## Collaborations originales

### DE LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE

*(Suite et fin)*

Y a-t-il lieu, comme on l'a dit quelquefois, de distinguer l'aliénation totale et indéfinie, qui constitue la monarchie, de la délégation partielle et temporaire, qui constitue la République ? La distinction ne serait que dans les mots et non dans les choses ; il est facile de le démontrer.

Si c'est la durée de la délégation qui fait la différence, cette différence n'existerait qu'entre la République d'une part, quelle qu'elle soit, et d'autre part, la monarchie héréditaire. C'est en effet seulement en cas d'hérédité monarchique qu'on peut parler d'aliénation totale, et il suffirait de rendre la monarchie élective, pour rentrer dans les termes de la délégation temporaire, provisoire, par conséquent dans la forme de la République. Ce n'est pas là ce que l'on prétend.

Si, au contraire, c'est le nombre des délégués qui distingue les deux formes ne gouvernement, nous demandons quel intérêt a le déléguant à multiplier le nombre des délégués, étant donné que chacun des délégués a le même pouvoir qu'un seul. Il n'est pas certain, nous l'avons déjà dit, que la délégation unique ne soit, à certains points de vue, préférable à la délégation multiple, notamment à cause de la responsabilité qui pèse bien plus efficacement sur le délégué unique.

Ceci ne veut pas dire que la monarchie soit préférable à la République : ceci veut dire simplement qu'une République où les délégués du peuple ne sont pas révocables, ressemble terriblement à une Monarchie, car un délégué non révocable, qu'il n'y en ait qu'un ou qu'il y en ait plusieurs, sera véritablement souverain, tout puissant, contre ceux qui lui auront donné mandat sans se réserver le droit de le lui retirer.

En réalité, abdication temporaire ou abdication à perpétuité, c'est toujours l'abdication. Abdication entre les mains d'un seul, ou abdication entre les mains de plusieurs, c'est toujours l'abdication. L'individu a-t-il le droit d'abdiquer même pour un instant, même entre les mains d'un grand nombre, sont droit, sur lui même ? Là est la question, car si ce droit lui est reconnu, il est impossible d'apercevoir pourquoi il lui serait interdit d'abdiquer à perpétuité et entre les mains n'un seul.

La vraie difference entre la République et la Monarchie, il faut la chercher, non dans la durée de la délégation, ni dans le nombre des délégués, mais dans l'étendue de la délégation, dans les limites de la puissance conférée au délégué.

La théorie de la souverainété du peuple dit : Le peuple est souverain vis-à-vis de ses membres, il peut déléguer l'exercice de sa souveraineté, et constituer ainsi des mandataires souverains vis-à-vis de chacun de leurs mandants, puisque le mandataire représentera la volonté de tous supérieure à la volonté d'un seul mandant.

Nous qui nions l'existence du peuple en tant qu'être collectif, ayant un droit propre de souveraineté, nous disons : chaque individu faisant partie du peuple, ne peut déléguer que l'exercice de son droit individuel ; or, comme chaque individu n'a d'action à l'égard des autres que pour assurer le respect de son droit individuel, les délégués, à eux tous, n'auront sur la généralité des mandants que l'action nécessaire au respect du droit de chacun des mandants, et le droit social, issu des délégations individuelles, apparaîtra, ainsi compris, non comme l'antithèse et la limitation du droit individuel, mais comme la garantie et la sanction de ce droit individuel.

En d'autres termes, le droit n'a n'autre origine et d'autre fin que l'individu, parce que seul l'individu a une existence réelle, et parce que le peuple, collection d'individus indépendants, n'a qu'une existence toute fictive et de convention, impropre à former la base d'un droit spécial et efficace.

En d'autres termes encore, la société n'a de droit qu'au profit des individus qui la composent, jamais contre ces individus, parce que la société n'existe pas en dehors des individus qui la composent

Rousseau a fait de la société une sorte d'Ugolin monstre ayant le droit de dévorer ses enfants pour leur conserver un père. Or, le sacrifice déjà considérable quand il s'agit d'un père vivant, est vraiment exorbitant quand on le sollicite au profit d'un père fictif. La société de Rousseau n'est qu'un père fictif.

Sigismond Lacroix.

## PETITE CORRESPONDANCE

F. à Reims.—M. à armentières. — A.J. à Lyon. — Z. à Saint-Imier. — D à Livorno, G à Dreux. — P. Le Mans. — A. à Avesnes. P.F. à Calvisson. — F.L. à Putnam (Oui). — S. à Roanne. — T. à Pantin. — H à Chémery F. à Nîmes. — V. à Montreuil. Reçu timbres et mandats.

B. à Verviers.—Trop médiocre la poésie.

R. à Valence.—La commission est faite.

A. Voz do Caixeiro.—Merci et poignée de mains.

L. K. à Liège.—Merci.

B. à Alais.—Je ne vous ai pas répondu au sujet de l'article, par ce que j'attendais de l'avoir lu avant de vous répondre et le temps m'a manqué jusqu'à présent. J'envoie Richesse et Misère.—Tout le reste est épuisé.

D. A. à Vienne.—Oui.

E. L.—L'adresse du groupe est-elle pour être publiée ? —Quant au reste impossible d'insérer.—Cela rentre trop dans les généralités ; ça serait parler pour rien dire du reste, vu que nous ne sommes pas maîtres des évènements.

V. Le Mans.—J'ai vu le camarade.

L. B. à Montauban.—Le service sera fait.

Au camarade qui nous écrit au sujet de la réunion.—Nous sommes de votre avis—L'expérience les murira.—Cette tendance à se perdre dans les nuages ne serait pas mauvaise en soi, si la réaction qui se produit après les premières désillusions n'avait pour effet d'en démoraliser—principalement ceux qui s'enthousiasment le plus vite.

Jean Frehis à Verviers.— Nous ne sommes pas devetre avis. L'alcoolisme est principalement le produit de la misère.—Il faut que ceux qui usent leurs forces ou qui n'ont pas de quoi les réparer suffisament, trouvent un fort excitant sous un volume réduit. De là l'extension de l'alcoolisme.—Avant que de songer à créer des sociétés de tempérance, songeons à en créer une où tous pourront trouver à satisfaire tous leurs besoins.

El Porvenir à Carmelo.—Réclamez à la poste. Le service a été fait régulièrement.

M. à Boissy. — L'abonnement est de 2 fr. 50.

Chaulet. — Les traductions de « Capital et Travail » de Lassalle, la « Quintessence du socialisme » de Schœffle, ont paru chez Derveaux, 32, rue d'Angoulême. Nous vous dirons la semaine prochaine, s'il y a des traductions d'autres œuvres de Lassalle.

J. R. a Avignon. — Comme vous pouvez le voir par ce numéro, adressez-vous à Nîmes.

Loubet d'Avignon demande à Tressaud de Marseille s'il a reçu 1 fr. 40 envoyés par un ami ?

P. G. à Bruxelles. — Pouvez-vous disposer du numéro du « Décadent » que vous nous signalez ?

R. à Valence. — La commission est faite.

Imprimerie Jurassienne. — Avez-vous envoyé « Fais ce que veux » à Nîmes ?

W. à Erguhinghem. — Reçu mandat. Nous prenons note de l'observation.

G. rue Rochechouard. — Le service sera fait. Je ne suis rue de l'Echiquier que le jeudi après midi.

Comptoir de zinc à Lyon. — Reçu timbres. Faites pour le mieux.

D. à Tunis. — Si vous avez occasion de ramasser des vieux timbres de Tunis, vous pouvez nous les envoyer pour la propagande ?

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 3,017 fr. 50.

V. à Solliès-Toncas 55 cent. — C. à Levallois 10 cent. — J. H. C. D. à Bordeaux 50 cent. — Muller 20 fr. — Un commerçant de la rue Myrrha 2 fr. — L. et K., versement hebdomadaire 2 fr. — Par P. : Lefort 30 cent. — Moi 20 cent., Lui 40 cent. — Excédent d'écot 50 cent, dito 30 cent. — J. à Levallois 10 cent — L. F. à Bourières 35 cent. — Liste d'Avignon par J. C. : 2 fr 20 Meillant, Un trimardeur 50 cent. — E. M. à Valence d'Agen 50 cent. — V. P. à Levallois 25 cent. — L. B. à Montauban 1 fr.

Total à ce jour 3,049 fr. 25.

## SOUSCRIPTION

### *Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 208 fr. 85.

De Irwin, E. M. Pour les victimes de la grève Maximilien 1 fr. 25, C. Pugin 1 fr. 25, Pierre Jordan 1 f. 25, Joseph Jeremy 1 fr. 25, Emile Léonard 1 fr. 25, J.-B. Bastin 1 fr. 25, Emmanuel Mario 1 fr. 50, Emile Jourdain 1 fr. 25, Jean Maron Laurent 1 fr. 25, Mme Cenis Maximilien 1 fr. 25. — Barraud sur le trimard 1 fr. 50. — Benoît Labrosse 2 fr. 50. — Etienne Barthelot 2 fr. 50. — Gaston Labrosse 2 fr. 50. — Un insoumis de Fourchambault 1 fr. 05. — L. Le Mans 50 cent. — B. à Matson-Alfort 1 fr. — Collecte faite au groupe corporatif des tailleurs de la Bourse, 40 centimes pour Méreaux. — Couchot pour Lucas 50 cent.

Total à ce jour 234 fr. 05.

## CONVOCATIONS

Groupe des Travailleurs communistes du XX^e^ réunion tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, rue Ménilmontant, 50.

Tous les samedis, même heure, soirée familiale.

Roanne. — *Les Révoltés*, groupe anarchiste, invitent tous les lecteurs de la *Révolte* à une réunion privée, qui aura lieu le samedi, 20 courant à 8 h. 1/2 du soir, 32, rue de Clermont.

Ordre du jour : 1° La situation de la *Révolte*.

2° Le mouvement anarchist

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 6. — 5 CENTIMES — Du 21 au 27 OCTOBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

L'envoi gratuit de quelques exemplaires, à titre de propagande sera fait à toute personne qui en fera la demande.

Celles des localités où nous n'avons pas de dépositaires, peuvent se procurer le journal à la Bibliothèque de la gare. — Elles n'ont qu'à le faire demander.

## LE RÈGNE DE LA RAISON

Un ami nous envoie, sous ce titre, la lettre suivante, que nous nous empressons d'insérer. Si quelques termes de cette lettre sont parfois philosophiques, que nos lecteurs ne s'en effraient pas :

En effet, notre ami touche à deux questions très importantes pour le succès de la Révolution : Quelle sera la formule de la Révolution ? car toute Révolution en invente une ; et il en discute une, — le règne de la raison, de la science. Dans notre réponse, qui suivra, nous cherchons à faire ressortir le côté pratique de la question discutée.

Aux Camarades,

Vous avez raison de vous récrier contre le principe, « à chacun selon ses œuvres » — qui, vous l'avez bien dit, a été en vigueur depuis le commencement de l'histoire, et a été, à lui seul, la cause de toutes les injustices, de toutes ces usurpations, de toutes les violences, bref, de tous les maux de la société.

Il me vient l'idée de comparer cette « utopie économique » de justice absolue dans la répartition des produits d'un travail qui devient de plus en plus commun et *indivisible*, à l'utopie politique d'un gouvernement selon la justice, ou bien selon les conseils d'une sagesse supérieure, ou des critériums philosophiques et des données d'un système tout fait, comme l'ont conçu tous les utopistes du monde, depuis Platon jusqu'à, disons, Comte.

Le « gouvernement de droit », ou « des sages », est une illusion, une fantasmagorie, un non-lieu : car la société ne se laisse pas gouverner par des règles à priori, par des systèmes philosophiques par des volontés, si vertueuses, éclairées qu'elles soient. La société étant elle-même un tissu de faits divers, se gouverne toujours par la résultante de ses forces, c'est-à-dire des forces qui sont en elle, non au-dessus ou au-dehors d'elle.

Donc, on ne peut pas appliquer à la société des principes si absolus que le « chacun reçoit ce qu'il a mérité ». Il ne peut pas y avoir de mérite isolé dans la succession et dans la coexistence des actions individuelles : il n'y a pas de travail *individuel* et, partant, il ne peut y avoir de rémunération individuelle. C'est pourquoi, dans la pratique, le principe se réduit à ceci : « chacun prend ce qu'il peut, et celui qui prend plus, est censé avoir plus mérité. »

---

Maintenant, il faut admettre, dans mon opinion, que si le principe que je viens de discuter ne peut pas nous servir de guide dans l'organisation des rapports économiques de la société à venir, l'autre principe que vous lui opposez, — « à chacun selon ses besoins » — est à son tour très vague, et il laisse je ne sais pas quel vide dans la pensée. Certainement, la maxime est belle, elle est faite pour des hommes supérieurs, tels que seront, sans doute, les citoyens de la cité future — ou s'ils ne le sont pas, cela veut dire que la cité future ne sera pas. Et cependant, en même temps elle est, si je peux ainsi m'exprimer, transcendante, c'est-à-dire qu'elle fraie des limites pédantesques d'un système, et recèle en elle-même quelque chose encore inaperçu. Elle est plus qu'un système, elle est un principe et un de ces principes qui semblent inépuisables, puisqu'ils surpassent les faits et les conditions d'un jour ou d'une époque, percent à travers les temps, et produisent toujours de nouvelles conséquences, de nouvelles harmonies dans la société humaine.

---

Mais, quoique reconnaissant tout cela, je ne peux pas m'empêcher de penser, ou plutôt de sentir qu'à l'heure qu'il est, ce principe-là est en quelque sorte insuffisant, qu'il ne peut satisfaire les besoins de notre temps, qui est un temps essentiellement positif et demande à voir avant de croire. Il me semble que pour un moment psychologique, comme celui d'à présent, où nous sommes au bord du fleuve et demandons à pouvoir nager et à toucher à l'autre rive, une notion théorique de ce en quoi consiste l'art ou le mouvement de la natation ne suffit pas ; elle n'encourage pas trop nous autres hommes inexpérimentés à braver le passage.

En somme, je crois qu'il faut déterminer comment s'expliqueront nos besoins, quel en sera la mesurateur, le régulateur, et, si je peux ainsi dire, le dénominateur commun.

---

Vous avez dit autrefois, si je ne me trompe, qu'il y a des choses qui sont ou peuvent être produites en quantité plus que suffisante aux besoins, et celles-là, on pourra bien les prendre au tas. Il y en aura d'autres qu'on ne pourra produire qu'en quantité limitée, égale, ou même peut-être inférieure aux besoins : et pour celle-ci il faudra se tenir au rationnement.

Or, il faut considérer que dans une société bien ordonnée jamais on ne produira des choses exubérantes, tandis qu'on pourrait appliquer le travail ou la matière, à la production des choses utiles, dont on se passe forcément, faute de les avoir en quantité suffisantes. Aujourd'hui, il arrive que le défaut dans la production de certaines choses utiles et l'exubérance d'autres choses inutiles ou presque inutiles est dans les fins du capitalisme, et se rattache à tout un système de monopole, privilège, ignorance, préjugés, inégalités et absurdités. Il ne sera plus ainsi dans une organisation véritablement socialiste ; on sentira la nécessité de régler la production, le travail, l'usage des choses, de sorte à en tirer la plus grande utilité.

---

Qui règlera cela ? qui décidera ce qui est plus et ce qui est moins utile ? Comment se fera l'accord entre les individus sur le genre de travail à faire, sur la durée du même, etc. ?

Evidemment la question vient avant la distribution, elle tombe par l'organisation du travail, sur l'économie productive, plutôt que par l'économie consommative. La question est : comment et en vue de quels besoins, organiser l'emploi des forces humaines et des moyens dont elles disposent ?

De nouveau, qui décidera cette question ; qui donnera le mot pour la résolution de l'énigme sociale ?

Car, enfin, elle est aujourd'hui une énigme, cette question sociale, dont tous les journalistes bavardent sans s'y comprendre le moins du monde, et qui nous tourmente nous-mêmes, exerçant sans cesse nos facultés intellectuelles, usant nos esprits et fatiguant notre vie traînée dans l'expectative d'une solution, qui, lorsqu'elle semble avoir été trouvée, nous échappe de nouveau.

Nous, donc, nous nous demandons avec anxiété le mot de l'avenir.

Quel sera le principe directif du nouvel ordre économique et social ? Le travail ? non ! Les besoins, oui ; mais indirectement, car les besoins doivent être réglés et mesurés à leur tour. Les besoins sont bien le mobile et but de l'organisation économique ; mais ils ne sont pas l'économie elle-même ; ils ne sont pas en elle, ils sont en dehors d'elle.

Quel sera donc ce principe orgagnique de l'économie ?

---

Permettez-moi de hasarder une réponse : ce sera la science.

Ne me dites pas que, voulant échapper à des généralités, je me perds moi-même en des généralités : que la science est, après tout, une abstraction : que dans son application à la vie réelle surgissent des difficultés auxquelles se brisent souvent les meilleurss théories : et enfin, que, pour que la science régisse la société, il faut en venir à ce que les hommes soient tous des savants.

Moi je prends la science dans un sens très concret, parlant de conditions d'existence réelles et embrassant tous les côtés de la vie, entrant en elle, s'identifiant avec elles, dominant par la force de la vérité qu'elle annonce, et de l'utilité qu'elle apporte, les rapports entre les individus, réconciliés à elle par l'abolition des vieux privilèges et des intérêts de castes.

La science relative, telle qu'elle est à un temps donné, peut et doit façonner l'organisation économique de la société, lorsque les hommes se seront désintéressés des profits gagnés au dépens de leurs semblables.

En cessant l'exploitation de l'homme par l'homme, ce sera une nécessité absolue de

l'homme que de demander l'organisation de la production et de la consommation à la science.

Il n'y aura que la science qui pourra nous dire quel usage nous avons à faire du sol, pour en tirer le plus grand profit ; quel emploi nous avons à faire de nos bras, de notre intelligence, des avantages, de notre situation particulière, de la bonne entente qui s'établira entre nous.

Si la science nous conseille des travaux d'urgence à faire dans l'agriculture, il est vraisemblable que nous déserterons nos villes et irons labourer les champs et travailler les campagnes, peut-être pour des années, et nous nous construirons là des paradis qu'un Rothschild d'aujourd'hui nous envierait s'il pouvait les voir, autant que nous envions les beaux sites des lieux choisis jadis par les moines pour leurs résidences.

Or, considérez combien ce seul fait peut bouleverser toute idée que nous nous faisons à présent de nos rapports futurs. Si nous allons tous ou presque tous, coloniser nos campagnes, défonçant, défrichant les terres incultes, fertilisant chaque hectare de terre et en le transformant en un jardin, construisant des villes pour nous et des auberges pour les animaux domestiques, irriguant, engraissant, enfin pratiquant la vraie culture intensive, nous serons nécessairement portés à faire comme tous les vrais colonisateurs ont fait, au moins dans le commencement de leurs exploitations, c'est-à-dire à ne pas reconnaître ni la propriété individuelle ni le travail individuel.

Nous nous créerons peu à peu tout ce dont nous aurons besoin. Les édifices seront communs ; les provisions communes ; les engrais communs ; les travaux seront communs et alternés ; les découvertes, la science, tout sera commun, commun comme la terre sur laquelle nous planterons nos tentes de colonisateurs, — chez nous.

Qui consulterons-nous à chaque pas dans notre travail, sinon la science ? Qui nous dira quel genre de culture est plus approprié à la nature de notre sol, quel travail faut-il faire pour en obtenir certain résultat ? quelles cultures faut-il alterner, quelles modifications apporter à la destination du sol, quels chemins construire, quelle sorte d'études cultiver, quelles expérience faire !

Nous nous réunirons, nous discuterons, nous nous consulterons, mieux que ne le font aujourd'hui nos savants dans leurs congrès — car nous aurons une base pratique de discussion dans le travail à accomplir — et nos théories seront incessamment contrôlées par les expériences.

Mais nous laisserons toujours décider la science, c'est-à-dire la raison, car nous serions fous d'aller contre elle.

Enfin, même en ce qui regarde nos besoins, qui est-ce, si ce n'est la science, qu'il faut consulter, la science qui nous dit ce dont notre organisme a besoin, pour se conserver, et ce qui peut lui nuire et doit-être évité en conséquence.

Nous prendrons donc la science pour arbitre de nos besoins, ainsi que de notre travail ; la science qui, après tout, n'est autre chose que l'exercice de notre raison, dégagée de tout préjugé de classe, de toute doublure d'ambition, de convoitise.

La science, c'est-à-dire la recherche pratique de notre bonheur, sera non seulement accessible à tous dans l'avenir, mais sera toute notre vie, tout notre être. Nous ne demanderons pas à elle les ineptes voluptés, que le capitaliste demande aujourd'hui à son exécrable système d'exploitation de l'ouvrier, mais nous lui demanderons le bonheur de vivre en bonne harmonie et de satisfaire à nos besoins d'une manière progressive, c'est-à-dire allant toujours de mieux en mieux. Est-ce trop lui demander ; lorsque même à présent on progresse, et on a toujours progressé, même allant de parti-pris contre toute règle de raison et contre tout principe de coopération sociale ? Il ne faut pas le croire.

*(A suivre.)*

Le comp. Cipriani vient de lancer un appel à l'union des peuples de race latine. — Nous avons reçu trop tard pour insérer dans ce numéro, un article à ce sujet ; nous nous voyons forcé de le renvoyer au prochain numéro.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Un détail sur l'exploitation des travailleurs. Un ami qui est employé dans un établissement de bouillons nous écrit que l'établissement occupe cinquante garçons de salle, dont la moyenne donne à la maison 78 fr. par mois pour avoir le droit de travailler. $78 \times 50 = 3{,}900$, de bénéfices nets que les actionnaires de l'établissement prélèvent sur le travail de leurs esclaves sans avoir rien à débourser. Rien que pour leur accorder le droit de travailler pour rien dans leur établissement. Quand donc les travailleurs s'apercevront-ils qu'on les vole.

* * *

SOLLIÈS-TOUCAS. — *Les bourgeois s'amusent.* — L'habitude ici quand il y a un baptême est de jeter quelque monnaie aux gamins qui suivent le cortège. Cette semaine, un bourgeois de l'endroit ayant fait baptiser un de ses petits, c'est à pleines mains qu'il jetait l'argent et l'on voyait hommes et femmes se rouler à terre pour se disputer les sous que ledit bourgeois s'amusait à leur jeter.

Quand on voit tant de platitude, on est écœuré et on se demande pourquoi les bourgeois n'exigent pas davantage de leurs esclaves. Quand donc tous les hommes s'habitueront-ils à avoir plus de dignité et ne souffriront plus à servir de jouets aux bourgeois en goguette.

* * *

NIMES. — Une conférence a été faite par le compagnon Tricot. L'orateur a démontré que les bourgeois, pour conserver leurs privilèges, étaient intéressés à la guerre, mais que les travailleurs n'avaient rien à gagner à ces boucheries humaines. Pour eux, il n'y a qu'une guerre profitable : la guerre sociale, la guerre contre les exploiteurs.

* * *

LE MANS. — Le groupe d'études de cette localité vient de faire preuve d'initiative. Il vient de faire paraître, sous forme de journal, le résultat de ses discussions. Ce journal qui a pour titre *Le Travailleur*, est distribué gratuitement. Le groupe l'a imprimé lui-même au moyen du polycopie.

Certainement, les camarades du Mans ne sont pas arrivés du coup à la perfection, mais ils ont fait preuve de vitalité et de bonne volonté. L'expérience les aguerrira.

* * *

ABBEVILLE. — Une conférence a été faite dans cette localité le dimanche 30 septembre par les compagnon Morel et Paulet d'Amiens accompagnés du compagnon Descamps, cette conférence était privée et dame Thémis voulut y assister, mais en fut expulsée, ce qui l'exaspéra, car c'était la première fois que l'on traitait d'anarchie dans cette ville, et nos idées ont été beaucoup applaudies, aussi le lendemain, le compagnon Gaillard fut il renvoyé de sa boutique pour avoir commis le crime d'avoir loué la salle et ensuite appelé chez le commissaire pour ne pas avoir été le prévenir à l'avance, car pour ce dernier, la conférence n'était pas privée et il est résolu à en poursuivre les organisateurs, mais il ne sait où les trouver, le compagnon Gaillard n'ayant fait que louer la salle et n'étant pour rien dans l'organisation de ladite conférence.

Ne pouvant rien faire au compagnon Gaillard, il envoya une feuille à la caserne et fit mettre le compagnon Descamps au rapport pour qu'il aille le trouver et il lui reprocha d'être l'organisateur de cette conférence ainsi que les compagnons Morel et Paulet et il lui dit qu'il les poursuivrait, sur quoi il demanda le domicile du compagnon Descamp ; celui-ci lui répondit qu'il n'en avait pas, alors grande colère de Mossieu le commissaire et du maire qui était présent.

* * *

Les compagnons Paulet et Morel comparaîtront devant le tribunal d'Abbeville le vendredi, 19 courant, pour répondre du crime horrible d'avoir fait dans cette ville le 30 septembre une conférence privée sans déclaration aux autorités compétentes, et dire que M. Floquet est encore président du ministère. O bêtise judiciaire, voilà bien de tes coups.

* * *

BORDEAUX. — Nous recevons de la Commission d'organisation du Congrès qui doit avoir lieu dans cette ville une longue circulaire qui annonce l'ouverture dudit Congrès pour le 28 octobre. Il sera clôturé le 4 novembre.

Entre autres questions intéressant les travailleurs, il sera traité des Bourses du Travail, des grèves de la machine et de ses conséquences, du travail des femmes et des enfants, de la marine marchande et des inscrits maritimes.

Pour rester dans leur rôle de parlementaristes, le Congrès aura des séances privées et publiques.

Le siège de la Commission est rue de la Rochie, 1.

## Hollande

AMSTERDAM. — L'hiver s'annonce bien ! dans la plupart des villes nombre d'ouvriers sont déjà sans travail. Ici seulement, leur nombre peut être évalué à 30,000 ; c'est un phénomène social bien triste quoique peu surprenant. Mais ce qui me fait dire que l'hiver s'annonce bien, c'est l'attitude énergique d'un nombre toujours plus grand de ces malheureux. Par l'initiative occulte des démocrates-socialistes un meeting a été organisé et plus de 500 meurts-de faim sont accourus à l'appel.

Le président Admiraal, conseille de refuser les secours des philanthropes et un autre ouvrier raconte ce que lui ont coûté les secours d'une société dite de bienfaisance, et ôte par là bien vite à chacun l'envie de recourir à ce moyen... de combler sa misère. Le même recommande surtout aux assistants de rester au pays natal et de ne pas prêter l'oreille aux enjôleurs bourgeois qui leur promettent monts et merveille au Transwaal ou à Atchin. Plusieurs travailleurs ont encore pris la parole et en fin de compte une commission a été chargée de porter une pétition au conseil municipal

C'est véritablement triste à voir ces hommes qui n'auraient qu'à secouer leurs chaînes pour être du jour au lendemain à même de jouir de toutes les richesses qu'ils ont confectionnées ou apprêtées ici des cinq parties du monde, adresser un nouveau chiffon de papier à ceux que leurs tourmenteurs ont chargés de les tenir en respect, se jeter dans la gueule du loup au lieu de lui casser les dents. — Le matin même on avait ramassé une femme morte de faim ... à la porte d'une boulangerie ! — Quelques paroles énergiques ont pourtant été prononcées : l'ouvrier Koper pense que les ouvriers eux-mêmes sont responsables de leur triste situation. Un hiver plein de privations est aux portes, les accapareurs achètent le blé en masse pour le revendre avec double profit pendant l'hiver ; mais, dit-il, au lieu de vous plaindre allez dans les entrepôts et les magasins et prenez-y ce dont vous avez besoin. — Visser est du même avis : ce que je vous conseille, camarades, dit il à son tour, c'est de prendre ce qu'on vous refuse.

C'est assez patienter comme ça, il est temps d'agir et ce ne sont ni les armes ni le pain qui nous manqueront !

Les socialo-démocratiques, qui voudraient accaparer le mouvement au profit de leur parti, ont réussi cette fois encore, il est vrai, à faire passer leur adresse anodine ; mais les prolétaires sont las de ces plaisanteries, ces meeting se renouvelleront, de plus en plus l'esprit de révolte se réveillera, il fera battre les cœurs plus vite sous les blouses rondes et alors....

Nos amis de La Haye font merveille, le numéro 9 de l'*Anarchist* va paraître et les souscriptions volontaires les mettent en état de répandre ce journal gratuitement depuis bientôt neuf mois et le résultat de cette active propagande est que les groupes se forment spontanément un peu partout. Un signe certain des progrès de l'anarchisme en Hollande, c'est la polémique que les socialo-démocrates se croient obligés d'entreprendre contre l'idée anarchiste qu'ils paraissent craindre comme la peste.

## Allemagne

Les prolétaires des nations, soi-disant civilisées n'ont qu'à lire un journal quelconque et ils y trouveront quelques phrases, comme par exemple : « Réforme sociale » ou le « peuple français attend de la Chambre de sérieuses réformes, etc. »

Et bien, je montrerai aux travailleurs français de quel genre sont les promesses gouvernementales.

Dans un compte-rendu statistique de la caisse de secours pour les malades (Kranken und Sterbekasse) des travailleurs sur bois de l'Allemagne, l'on trouve les chiffres suivants : Du 1er juillet 1887 au 30 juin

1888 il y a eu 496 membres décédés de 496 morts, 171 sont menuisiers et 325 non menuisiers. De ces 171, il n'y avait pas moins de 66 cas de mort par la phtisie et 48 où la maladie des poumons était d'un autre genre », comme crachement de sang (hémoptysie), bronchite pulmonaire, maladie du larynx, etc., sont à classer dans le même genre, car les causes de ces maladies sont les mêmes ; il résulte donc de ces 171 cas de morts que 114 cas sont le résultat d'un travail malsain.

De ces 66 morts de phtisie le plus âgé avait 48 ans et le plus jeune 19. De la totalité de ces 171 morts il y avait 34 personnes de 18 à 24 ans, 49 de 25 à 30, 42 de 31 à 40, 38 de 41 à 48, 4 de 50 à 60 et un qui avait 63 ans.

Ainsi le chiffre moyen de l'âge de ces 171 était de 31 ans, c'est-à-dire encore moins que chez les tailleurs de pierre. Et cela dans les sociétés libres (en Allemagne chaque ouvrier est forcé d'entrer dans une société contre la maladie). Tant qu'il ne peut pas prouver qu'il est membre d'une société formée librement, et on appelle ces sociétés : « sociétés libres ou sociétés forcées.) »

J'ai dit des sociétés libres, car les sociétés forcées, c'est-à-dire les petits et grands bourgeois reprochent aux premières qu'ils acceptent seulement les plus forts et les plus robustes et laissent les faibles aux sociétés forcées.

Celles-ci font une guerre à outrance aux sociétés libres (Freie Hülsf-geselischafften), sous le prétexte qu'on y fait trop de socialisme.

Eh ! quand ces reproches seraient fondés, quel résultat, quant à la durée de la vie, aurions-nous des sociétés forcées ? Et on ose dire qu'une loi sur la vieillesse des prolétaires nous protégera !! Car je commettrai ici une indiscrétion et dirai aux camarades français, ce que la loi allemande promet à celui qui a dépassé sa 70me année (quelle ironie!), c'est la pension considérable de 33 centimes à peu près par jour.

Et maintenant, venez prétendre que la presse de nos brigands allemands a tort de dire « nous marchons (nous allemands) les premiers de la civilisation. Je ne sache pas que le gouvernement français accordera quelques centimes de plus.

## Roumanie

La semaine dernière, la cour d'appel de Bukarest a prononcé la condamnation de deux mouchards, Bavila et Dimancea, à 2,000 francs d'amende... Ces individus, sous prétexte de découvrir un crime, ont maltraité, il y a quelques mois plusieurs hommes innocents.

Les tortures que ces malheureux ont subies sont horribles : on les a fouettés avec des nerfs de bœuf et ensuite frottés avec de l'alcool, frappés avec des petits sacs de sable, . .enfin tous les moyens que ces bêtes féroces à deux pattes avaient à leur disposition furent employés et malgré cela la condamnation n'a été que de 2,000 francs. Si nous disons cela, nous ennemis de toute peine, ce n'est que pour rappeler encore une fois que « les loups ne se mangent pas entre eux. »

* * *

Il y a quelques jours, la ville de Bukarest était toute pavoisée. C'était pour recevoir le prince de Galles, dont la visite aurait, dit-on, pour but la fondation d'un royaume bulgaro-roumain sous Charles, actuellement roi de Roumanie. Toujours la vieille chanson, le changement des gouvernants, mais à ce qu'il paraît la mission politique ne serait qu'un prétexte et ce criminel (de Galles), s'étant dégoûté des orgies faites en Angleterre et dans d'autres pays, aurait voulu goûter aussi des plaisirs offerts par les jeunes roumaines. O toi peuple, quand est ce que tu comprendras qu'il faut te débarrasser de la bourgeoisie, qui après t'avoir sucer les forces pour s'enrichir, emploie ces richesses pour que les filles lui servent de chair à plaisir !

## Italie

Le Fisc déploie une activité extraordinaire, contre le journal la *Questione sociale*.

Sur seize numéros parus, dix ont été saisis. Le compagnon Vasai, ancien gérant du journal, a été condamné à 27 mois de prison et 2,700 fr. d'amendes. Le nouveau gérant, qui vient de le remplacer ainsi que le propriétaire et le typographe, sont poursuivi à leur tour. Il n'y a pas de doute que le gouvernement italien redoute positivement la propagande anarchiste que nos compagnons poussent avec énergie et intelligence.

* * *

La période de crise, que traverse en ce moment l'Italie, est d'ailleurs très favorable à la diffusion de nos idées.

En politique les illusions qu'on se faisait sur le gouvernement représentatif, se dissipant chaque jour, l'idéal républicain aussi en vient à souffrir, tandis que la question économique s'accentue de plus en plus par l'accroissement continuel de la puissance du capital.

Les républicains ont commencé par se diviser sur la question de savoir s'il fallait mettre de côté un certain temps « l'idéal », afin de chercher avec la monarchie à soulager de par des lois l'extrême misère des ouvriers. Ils ont vu tous leurs chefs passer, sous ce prétexte, l'un après l'autre, à la monarchie, et n'ayant à leur opposer des principes solides et radicaux, comme les nôtres, ils ont été tellement déconcertés, qu'on peut dire que le parti républicain italien est à l'état de ruine.

Les ouvriers qui s'y étaient fourvoyés, ainsi que quelques jeunes gens révolutionnaires, s'efforcent de prouver à eux mêmes qu'après tout ils sont, eux, aussi socialistes et anarchistes ; et ils ne trouvent rien de mieux que de dire que nos idées, sauf question de vocables, sont tout à fait les leurs. Ceux-ci, s'ils sont de bonne foi, ne tarderont pas à passer de notre côté.

* * *

Quant à la crise économique, elle ne pourrait être plus sévère. La misère du paysan du midi surpasse tout ce qu'on pourrait s'imaginer. Il paraît que dans les villages il se produit chaque jour des révoltes que le gouvernement s'efforce de tenir secrètes : au moins c'est ce qu'affirment les correspondants de journaux bourgeois, ajoutant qu'on prépare au ministère, des lois pour alléger les souffrances et calmer les esprits des populations.

L'émigration augmente d'une manière extraordinaire. « De la Basilicate seulement — dit un rapport officiel — il est parti dans le courant de l'année 1886, 10,642 émigrants ; 12,128 dans le courant de 1887. La population de cette province ne se monte cependant pas à 535,000 personnes. L'émigration représente donc dans cette malheureuse province, non plus le 3 p. 1000, qui est la moyenne de l'émigration italienne, mais le 23 p. 1000. L'Irlande n'a pas surpassé le 17 p. 1,000 pendant ces dernières dix années. Et l'excès des naissances sur la mortalité surpasse dans ce pays, à peine le cinquième, justement comme en Irlande où il est de 5 1/2. Nous avons donc dans cette Irlande italienne une diminution annuelle progressive qui est déjà arrivée au 2% p. 1,000. En continuant cette progression en trente ans cette province, plus grande que la Toscane, n'existera que de nom. Ce sera un pays éteint, un vaste désert dans le cœur de l'Italie.

De même pour la Calabre, où, au dire du correspondant du journal la *Tribuna*, « la terre ne rend plus : elle ne peut pas suffire à alimenter le propriétaire et le paysan. Ou l'un ou l'autre, la terre doit être ou bien à qui la possède ou à celui qui la travaille. »

Il est superflu de dire que puisqu'elle a été jusqu'à présent à celui qui la possède, il ne reste plus que l'autre alternative, c'est-à-dire qu'elle soit à celui qui la travaille.

Du reste, la misère et le manque de travail ne sont point particuliers aux campagnes. Dans les plus grandes villes, comme Rome et Naples, il y a des dizaines de milliers d'ouvriers sans travail, et chaque jour nous entendons parler de démonstrations qu'ils y font, et qui pourrait bien être le prélude d'un mouvement plus sérieux.

## Suisse

Nous trouvons dans la *Critique sociale* de Genève, cette appréciation sur la monchardise suisse, qu'elle reproduit elle-même du *National Suisse*, organe radical de la Chaux-de-Fonds :

Voilà quatre mois que l'espionnage est officiellement organisé en Suisse. Toutes les assemblées publiques ou secrètes dans lesquelles on s'occupe de la question sociale doivent être surveillées. Tel est l'ordre du Conseil fédéral.

Il importe aussi de bien se rendre compte d'une chose, c'est que par réunions publiques ou secrètes, on entend surtout les réunions de citoyens suisses. L'étranger ne sert pas même de masque à cette audacieuse violation d'une de nos plus chères libertés. Ce qu'il faut savoir, c'est que l'espionnage est organisé à Bâle comme à Zurich, à Coire comme à Saint-Gall, à Genève comme à Berne, et que des citoyens suisses — et non pas, s'il vous plaît, des citoyens suisses de fraîche date, mais de bons confédérés de vieille roche — ont déjà leur dossier dans les casiers cantonaux et fédéraux.

Il faut savoir aussi que le système adopté par le Conseil fédéral entraîne fatalement la démoralisation. Depuis trois mois environ, les places d'agents secrets sont très recherchées. On pourra, quelque jour écrire sur ceci, un chapitre peu édifiant.

Il faut savoir que le Conseil fédéral poursuit méthodiquement un but inavoué, que ses décisions ses circulaires, ses instructions ont un enchaînement logique et que ce qu'on en a dit n'est pas même la moitié de la vérité.

Il faut savoir enfin que nous assistons à une comédie ; d'un côté, les présidents des deux chambres insistent régulièrement, à l'ouverture des sessions, sur l'importance de la question sociale, on invite tous les bons citoyens à étudier cette question sociale, tandis que, d'un autre côté, le Conseil fédéral ordonne de surveiller secrètement toutes les assemblées publiques et toutes les personnes qui s'occupent de cette même question sociale. Ceci a été affirmé par quatre ou cinq journaux sérieux et n'a jamais été démenti officiellement.

N'est-ce pas le cas de dire : Qui donc trompe-t-on ici ?

## BIBLIOGRAPHIE

Adel *La Révolte future*, poème par Jean Lombard.

La poésie décadente n'avait pas produit jusqu'ici d'œuvre à tendance socialiste ; M. Jean Lombard a tenu à nous en donner une. Nous voudrions pouvoir l'en louer, malheureusement pour louer quelqu'un, il faut le comprendre et nous avouons humblement n'avoir pas très bien compris M. Jean Lombard.

Pour ne pas être accusés de parti-pris d'école, disons tout d'abord que nous n'avons aucune prévention contre les poètes dits décadents. Nous ne sommes nullement choqué par la prosodie qu'ils ont adoptée ; la succession des rimes masculines qu'ils affectionnent ne nous paraît pas dépourvue d'harmonie et les licences qu'ils se permettent nous paraissent parfois très heureuses.

Dans le poème dont nous rendons compte, il y a, en particulier de fort belles strophes. Que M. Jean Lombard soit poète, cela est incontestable. Mais le malheur est que ses bonnes idées et ses trouvailles de style sont noyées dans un fatras de pensées bizarres et prétentieuses, de locutions obscures ou étranges, de néologismes baroques et injustifiés. En adoptant ce style torturé où l'on sent le travail pénible de l'imitateur, Jean Lombard a voulu s'affranchir de la rhétorique conventionnelle ; il ne s'aperçoit pas qu'il tombe dans une autre rhétorique tout aussi fausse ; imiter les procédés ridicules de Stéphane Mallarmé ; ce n'est pas faire œuvre originale. Il y a dans *Adel*, presque à chaque page, des vers dans le genre de ceux-ci :

« Le germe d'où toute âme ouvre vers le ciel clair
*Son élan qui s'essore en vrille* »

L'auteur pense-t-il que cette manière d'écrire, qui ressemble tant à celle des pédants de l'école précieuse du XVIIe siècle, soit réellement un progrès ? S'il a cette illusion, nous en serons aux regrets, car nous le supposons capable de concevoir un idéal plus grand que le décadentisme.

Quoiqu'il en soit, d'ailleurs, il y a pour nous quelque chose qui domine tout dans le débat, c'est la question de clarté. Vous vous dites révolutionnaires, vous voulez raconter les infamies des villes industrielles, les *rancœurs* du travail salarié et célébrer le *resplendissement* de la nature après la révolte qui purgera la Terre de l'exploitation capitaliste ; vous avez le désir louable d'annoncer à vos frères la bonne nouvelle et vous écrivez comme des prêtres qui, désirant rester incompris de la foule des fidèles, parlent entre eux un langage secret.

Vous voulez faire de la propagande révolutionnaire, et seuls, des lettrés peuvent arriver à déchiffrer à grand peine vos hiéroglyphes symboliques et à saisir vaguement le sens nuageux de vos strophes bizarres, où s'entassent dans un baroque mélange les plus étranges néologismes de sens et de mots.

A notre avis, vous faites fausse route. Si vous voulez aller au cœur de la grande foule humaine, parlez lui une langue claire et naturelle et laissez aux vaniteux pontifes des petites chapelles littéraires leurs formules creuses et leur pathos alambiqué !

## AUX CAMARADES

Nous faisons tirer en brochure, cette semaine, *Les Prisons*, la conférence faite par le compagnon Kropotkine à la salle Rivoli.

Les compagnons qui peuvent en placer, peuvent nous adresser leurs demandes. Le prix est de 10 centimes l'exemplaire, 7 fr. le cent.

Nous tenons à leur disposition, aux mêmes conditions, *Richesse et Misère*.

Ces deux impressions, nous ayant nécessité as mal de frais, nous les prions de nous aider à es écouler le plus vite possible.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le *Groupe de propagande anarchiste dans les campagnes* aurait certainement été impuissant dans sa tâche si de nombreux groupes et amis de province ne s'étaient chargés de la distribution des brochures, journaux, etc., et ne nous avaient aidé selon leurs ressources.

Aussi, avant de faire imprimer la seconde brochure que nous nous proposons de faire paraître sous peu, nous soumettons à leurs appréciations la forme que nous pensons employer.

D'abord, nous croyons qu'elle doit s'adresser exclusivement aux travailleurs des champs : En conséquence, nous trouvons dans la *Terre* de Zola, des passages qui, par leur réalité et leur critique, nous semblent d'une valeur incontestable, surtout si, chaque sujet traité accompagné d'une illustration, mettant en scène les personnages intéressés. Ajoutons à ceci, les données scientifiques que nous enseigne l'école des engrais chimiques qui seraient à la foi, la seconde, et le complément de la première partie, nous pensons faire œuvre révolutionnaire et montrer combien nos théories sont justes, puisqu'elles reposent sur la science et le progrès.

A nos amis de donner leur avis, car nous avons besoin du dévouement et du concours de tous.

Adresser tout ce qui concerne le groupe à la *Révolte*.

* * *

BORDEAUX. — Le compagnon Pallange-Sicard, prévient que sa nouvelle adresse est 7, rue Faucher.

* * *

Le compagnon Paulet prie ses amis de ne plus lui adresser rue Sylvius. Adresser à la citoyenne Paulet, route de Paris, 202.

* * *

OUGRÉE. — Dimanche, 7 octobre, le groupe *La Haine* avait organisé une soirée familiale qui a pleinement réussie. On y a discuté et chanté toutes sortes de chansons révolutionnaires. C'est avec le meilleur entrain que l'on s'est amusé jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Le groupe envoie ses remerciements à tous ceux qui y ont particip-. Il espère bientôt se retrouver avec eux pour en organiser d'autres.

* * *

L'*Avant-Garde cosmopolite* du XV^e^ (ancienne rédaction du journal de ce nom) a décidé dans sa réunion du samedi, 13 octobre, de prendre l'initiative d'un grand Congrès cosmopolite qui aura lieu pendant l'Exposition de 89.

Une réunion aura lieu sous peu où tous les anarchistes de Paris et de la banlieue seront convoqués pour discuter l'Idée.

* * *

Nous prions les camarades qui nous ont envoyé de l'argent pour avoir les *Paroles d'un révolté*, de bien vouloir patienter jusqu'au commencement du mois prochain. L'argent nous manque en ce moment pour aller en prendre chez l'éditeur.

# VARIÉTÉS

## LA LOI

*(Quatrième dialogue)*

L'anarc. — Eh bien, camarade, as-tu fait tes réflexions t'as-tu, enfin, nous faire une rofes sic de fe jamais ?

Le soc. — Peut être. Mais, avant de me prononcer, je voudrais avoir mes apaisements sur certain point. Plus de délégation, plus de gouvernement, plus d'autorité, avons-nous dit. Soit, j'accepte. Mais, alors, qui fera les lois ?

L'anarc. — Dans un milieu égalitaire, d'où seront bannis tout antagonisme, toutes luttes d'intérêt. Où la solidarité et l'autonomie individuelle seront la seule règle. A quoi bon des lois ? Quelle serait leur utilité, leur raison d'être ?

Le soc. — Comment concevoir une société sans lois ? Où seraient les garanties, la sécurité pour les particuliers et même pour les groupes ? Lésé dans mes droits, victime de l'arbitraire, comment me faire rendre justice, obtenir réparation ?

L'anarc. — Réparation, justice ! Oh ! c'est facile à obtenir, en apparence, et la formule à ce sujet est aussi simple que claire : « Tous les hommes sont égaux devant la loi » seulement la réalité répond : « selon que vous serez puissants ou misérable. »

« Les jugements — LES LOIS — vous rendent blanc ou noir ». Et ce distique est toujours vrai, toujours d'actualité !

Le soc. — Les lois ne sont pas parfaites, c'est certain, mais, malgré leur défectuosité, elles n'en exercent pas moins une influence salutaires sur les mœurs sociales. Elles sont la sauvegarde, le palladium de la société, et leur protection s'étend sur tous indistinctement.

L'anarc. — Tu me fais rire avec ton palladium et ta protection ! La vérité est, mon cher, que depuis Moïse et son fameux pentateuque — émaillé de tant et de si burlesques naïvetés — pas une loi n'a été établie en vue de l'intérêt public et selon les règles de la justice. Toutes, au contraire, sont, et ont toujours été, anti-sociales, anti-humaines. Et cela se conçoit : inventées et faites par les conducteurs de peuples, pour maintenir ceux-ci dans l'obéissance et la servitude, elles ne peuvent avoir et n'ont en effet, d'autres attributions que d'assurer la suprématie et la domination des gouvernants !

Clémente et pleine de mansuétude pour le possesseur, pour le riche, cruelle et impitoyable pour le pauvre, pour le déshérité. Voilà la loi dans toute sa hideuse splendeur ! Qui l'oserait contester, en présence des faits qui, tous les jours, sautent aux yeux !

Le soc. — Je ne conteste pas. Seulement, tu pousses toujours les choses jusqu'à l'exagération !

L'anarc. — Où vois-tu là de l'exagération ? N'est-ce pas une vérité triviale que, chez le riche, tout est vertu, tandis que tout est crime chez le pauvre, même la faim.

Le soc. — Oh ! oh ! cette note est un peu forcée.

L'anarc. — Nous allons voir : Voilà un ouvrier, sans travail et sans aucune ressource, la faim le torture. S'il tend la main (délit de mendicité). S'il prend (délit de vol). Si, épuisé, exténué, sans gîte il tombe et s'endort le soir au coin d'une borne (délit de vagabondage). Donc, quoiqu'il fasse, qu'il se tourne et se retourne comme il voudra, pour lui, le paria, c'est délit sur délit — et la loi ne badine pas sur ce chapitre, surtout quant il s'agit d'un meurt-de-faim. — N'est-ce pas monstrueux ? Ainsi, dans une société civilisée et qui regorge de produits de toutes sortes, voilà un homme placé dans cette terrible alternative : ou de se laisser mourir de faim, ou de se voir traîner en prison. C'est horrible, c'est incroyable, et pourtant cela est. Et tous les jours nous voyons se reproduire cet épouvantable phénomène. Ainsi le veut la loi ! « Dura lex, sed lex », beuglent les ventrus satisfaits. Seulement, ils savent bien que la « Dura lex » n'est pas faite pour eux ! Diras-tu encore que j'exagère ?

*(A suivre.)*

## PETITE CORRESPONDANCE

A. A. à Louvain. — F. à R... — B. à Lyon. — P. à Troyes. — D. Livorno. — R. au ...ia. — S. à Saint Denis. — R. M. à Guatmala. — J. M. à Lyon. — T. à Marseille — O. à Vienne. — B. à Roubaix. — F. à Amiens. — G. à Brest. — S. à Annemasse. — M. à Toulon. — J. à Bruxelles. — L. H. à Ougrée. — H. à Cette — M. à Saint-Quentin. — G. à Istre. — B. à Saint-Amand. — S. à Saint-Denis. — Reçu timbres et mandats.

Le compagnon E. Cottin est prié de donner son adresse ou de passer au bureau du journal. Urgence.

Loubet à Avignon. — J'ai reçu en son temps le complément du solde des manifestes. Merci.

G. V. à Prignac. — Votre abonnement est payé jusqu'à fin décembre.

L. H. à Ougrée. — Reçu mandat. « Le Monde Nouveau » est en vente chez Dentu, 3, place de Valois, coûte 3 fr. 50.

P. passage des Entrepreneurs. — Reçu mandat. Utilisez les invendus pour la propagande. Poignée de mains ainsi qu'à H. D.

« L'Operaio » à Tunis. — N'avez-vous pas reçu notre lettre et les timbres. — Ne pouvez-vous pas nous rendre le service demandé.

B. à Marseille. — Non. Le prénom de celui-ci ... Auguste.

B. V. à Verviers. — Les 10 fr. du « Ça Ira » ont été remis.

E. R. à Dison. — Reçu les 15 fr. pour la brochure aux campagnes. Merci du renseignement.

Orliange. — C'est par oubli que la convocation n'a pas été insérée.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 3,049 fr. 25.

L. à Bordeaux 50 cent. — D. à Paris 25 cent. — P. Y. à Enghien 20 fr. — Verviers, liste de souscription 2 fr. collecte de chez Debrez 75 cent. — F. Besnard à Amay-sur-Cher 1 fr. 50. — Gros père 50 cent. — Manqué à Asnières 50 cent. — Un citoyen qui comprend 50 cent. — Un berrichon 60 cent. — Les Exilés du 14 Juillet, groupe du XX^e^, excédant d'écot 6 fr. 50. — L. et R. versement hebdomadaire 2 fr. — Buchly 50 cent. (Nous avons reçu du même 50 cent. pour le « Ça Ira »). — A. G. à Zaandam 7 fr.

Total à ce jour 3,092 fr. 85.

## SOUSCRIPTION
### *Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 234 fr. 05.

Les « Misérables de Persan », pour les blessés et les détenus 2 fr.

Total à ce jour 236 fr. 05.

## CONVOCATIONS

PARIS. — Le groupe des Travailleurs communistes-anarchistes du XX^e^, ayant décidé de recommencer les soirées familliales et conférences du dimanche, à cet effet, tous les compagnons et compagnes sont invités à la première reprise qui aura lieu le dimanche, 21 octobre à 8 h. 1/2 du soir, salle Voisin, rue Ménilmontant, 80. Le compagnon Perrin traitera : De la solution de la Question sociale. Entrée libre.

Tous les samedis, même heure, réunion du groupe.

— L'*Avant-Garde cosmopolite* et les anarchistes du XV^e^ arrondissement, 103, rue du Théâtre, chez Léal, tous les samedis à 8 h. 1/2.

CHOISY-LE-ROI. — Groupe d'études sociales, tous les samedis à 8 h. 1/2, faubourg Saint-Eloi, n° 9.

ROUBAIX. — Le groupe anarchiste les Vengeurs organise une grande soirée chantante et tombola, Au retour du Bas-Rouge, rue des Langenais, dimanche, 21 octobre à 6 heures du soir, au profit du *Ça Ira* quotidien.

Le groupe se réunit tous les samedis soir à 8 h. 1/2. On y trouve la *Révolte* et brochures.

AMIENS. — Les groupes anarchistes organisent une conférence privée, pour le dimanche, 21 octobre, à 4 heures précises du soir, salle de concert du café Meurisse, rue Saint-Leu, 97. Entrée : 15 centimes.

Ordre du jour : Les adieux d'un compagnon.

## LA REVOLTE est en vente :

### A Paris

Godefroy, 31, boulevard Arago.
Lecocq, 34, rue du Moulinet.
101, rue Claude Decaen.
92, rue d'Avron.
Librairie, 3, avenue Parmentier, dépositaire pour les XI^e^ et XX^e^ arrondissements.
Meunier, 69, rue de la Roquette, dépositaire pour les XI^e^ et XII^e^ arrondissements.
Fayet, libraire, 113, rue du Temple.
Librairie, 169, avenue de Clichy.
Librairie, 143, rue du Chevaleret, XIII^e^ arrondissement.

### A Saint-Laurent-de-la-Salanque

Chez Vassail, 2, rue Saint-Jean-Baptiste.

### A Perpignan

Buxasa, 14, rue Arago.

### A Avignon

Couplet, coiffeur, route de Marseille, en face des Rotondes.

*Le Gérant* J. GRAVE.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 7. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 28 OCTOBRE au 3 NOVEMBRE 1883.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

L'envoi gratuit de quelques exemplaires, à titre de propagande sera fait à toute personne qui en fera la demande.

Celles des localités où nous n'avons pas de dépositaires, peuvent se procurer le journal à la Bibliothèque de la gare. — Elles n'ont qu'à le faire demander.

## L'Union des Peuples

Le compagnon Cipriani vient de lancer un appel invitant les peuples français et italien à s'unir pour empêcher les politiciens de tuer la France, foyer de la Révolution. Mais sur quelles bases doit se faire cette alliance, avec quels éléments ? Le manifeste ne le dit pas, mais il serait très important de le savoir ; car nous l'avons dit déjà, à maintes reprises, au sujet des alliances plus ou moins hybrides que l'on a proposées entre les différentes écoles socialistes, il n'y a d'union possible qu'entre individus poursuivant le même but.

Certes, nous ne mettons pas un seul moment en doute la bonne foi du camarade Cipriani. Ayant été séquestré depuis si longtemps, ayant ignoré le mouvement qui s'est opéré depuis 71. Sorti de prison depuis trop peu de temps pour qu'il ait pu se rendre immédiatement compte de la situation ; n'ayant surtout pour reprendre la lutte que ses anciennes relations avec ses camarades de 71 qui, en restant stationnaires sont devenus de parfaits rétrogrades, rien d'étonnant qu'il nous voie où nous en étions sous l'Empire, alors que bourgeois et ouvriers unissaient leurs efforts pour renverser le gouvernement, sans s'occuper des divergences d'idées qui les séparaient.

Aujourd'hui, on ne combat plus pour le simple renversement d'un gouvernement infâme, c'est la transformation complète de la société ; bourgeois et ouvriers ne peuvent plus coopérer à la même œuvre, vu que les bourgeois ne peuvent assurer leurs privilèges qu'après avoir complètement asservis les travailleurs et que ceux-ci ne peuvent s'émanciper si ce n'est par la destruction de ces mêmes privilèges.

Par contre, si la guerre est déclarée entre habitants d'une même nation, les socialistes ont reconnu que les travailleurs de tous pays avaient les mêmes ennemis à combattre, les mêmes intérêts à défendre et qu'au lieu de lutter entre eux pour le plus grand profit de leurs exploiteurs, ils devaient s'unir pour les combattre. L'union des peuples se fait donc par la propagande des idées de guerre sociale. C'est pourquoi avant de répondre à un appel d'union, nous demandons, avant tout : Quels sont les moyens d'action que cette ligue compte employer. Sera-ce l'alliance des travailleurs par la propagande des idées de revendication socialiste ou sera-ce l'alliance diplomatique avec les tripoteurs bourgeois ?

—

Le but de tous les prêcheurs d'union est celui-ci : grouper des forces éparses qui leur paraissent impuissantes par elles-mêmes et arriver, en les groupant, à leur donner une impulsion et une force qu'elles n'auraient pas en restant isolées. Tel a dû être le raisonnement du compagnon Cipriani. Il s'est dit : « La guerre est imminente, les bourgeois la désirent pour toutes sortes de motifs, les révolutionnaires sont trop peu nombreux et pas assez forts pour l'empêcher. Or, l'union des races latines est un rêve caressé par beaucoup de politiciens bourgeois ; voilà l'idée qui va nous permettre de grouper toutes sortes d'éléments divers et qui nous fournira la force nécessaire à opposer aux prétentions guerrières des gouvernants.

Mais il n'a pas réfléchi que pour les révolutionnaires ce serait s'anihiler que d'accepter de faire alliance avec les bourgeois, car il faudrait qu'ils rétrécissent leur programme, et que loin de puiser une nouvelle force dans cette association, ils perdraient celle qu'ils possèdent. Dans ces associations hybrides, ce sont toujours les idées les plus larges que l'on sacrifie, car les avancés doivent faire des concessions pour ne pas effaroucher les modérés. Ceux-ci profitent de la concentration faite, puisqu'on ne leur demande rien. Ils y gagneraient encore, même si la combinaison n'aboutissait pas, car ils auraient toujours réussi à faire perdre du temps à discuter leur combinaison.

—

Nous aussi, nous sommes pour l'union des peuples, non-seulement latins, mais de quelque origine qu'ils soient. Pourquoi s'arrêter aux races latines ? Est-ce que les Germains, les Scandinaves, les Anglo-Saxons, les Slaves ne sont pas des hommes comme nous, ayant, — nous parlons des travailleurs — les mêmes intérêts à défendre, les mêmes ennemis à combattre.

Vous vous arrêtez aux peuples latins, parce que cette idée est caressée par quelques bourgeois que vous pensez englober, espérant qu'ils vous apporteront une force et vous ne vous apercevez pas que vous repoussez celle que pourraient vous apporter les travailleurs du monde entier.

Si la guerre nous menace, n'est-ce pas parce que la bourgeoisie se sent menacée elle-même dans ses privilèges ? Parce qu'elle se sent débordée par les réclamations des travailleurs et que pour justifier les armements qu'elle fait, prouver la nécessité de l'armée qu'elle entretient, il lui faut donner de l'occupation au peuple ? Et quels sont donc les bénéfices que peut amener la guerre ? On a l'espérance d'abord d'en faire payer les frais à l'adversaire. Si on est vaincu, c'est un prétexte tout trouvé pour mettre de nouveaux impôts ! C'est au nom du patriotisme que l'on pressurera les travailleurs et que les bourgeois se prêteront de l'argent à eux-mêmes aux moyens des emprunts dont les travailleurs seront les seuls à payer les intérêts. Puis bénéfice plus grand encore, en faisant massacrer une partie de la population la plus jeune, par conséquent la plus active, on se débarrasse du trop plein des travailleurs et du même coup des réclamations trop ardentes. Les bourgeois n'ont qu'à gagner à la guerre, c'est pourquoi ils la désirent, pourquoi ils la cherchent et pourquoi nous l'aurions.... si l'extension de la propagande socialiste-révolutionnaire ne venait ajouter une ombre à ce tableau enchanteur des espérances bourgeoises et leur opposer ce point d'interrogation, terrible pour elle, étant données les idées de cosmopolitisme et de reprise de possession qui ont cours : Comment les choses tourneraient-elles pour nos privilèges, si nous venions à être vaincus ? Si la Révolution venait à éclater quelque part, est-ce que chacun des gouvernements européens n'aurait pas assez à faire chez lui pour étouffer les tentatives à craindre et pourrait prêter main-forte à ceux dont les privilèges seraient menacés ?

C'est cette idée qui hante les bourgeois et qui les fait reculer à entrer en campagne. Sans la propagande socialiste-révolutionnaire, il y a beaux jours que nous l'aurions. Certainement, nous ne sommes qu'une minorité devant laquelle on ne tremble pas encore en temps calme, qui ne peut encore déchaîner à elle seule la Révolution ; mais la portée de nos idées, est assez forte pour faire craindre aux bourgeois qu'elles ne deviennent le suprême danger en période de surexcitation. Aussi le meilleur moyen d'empêcher la guerre, est-il de continuer notre propagande de démolition des privilèges, de destruction des gouvernements et de solidarité entre les travailleurs, sans faire de compromis avec les politiciens bourgeois. Qui nous divise ? ce sont nos maîtres. Travaillons à les détruire, c'est travailler à l'union des peuples... latins et autres.

## LE RÈGNE DE LA RAISON

*(Suite et fin)*

Ajoutons quelques mots à cette lettre qui soulève des points si importants.

Toute Révolution a eu sa formule. Dans le tumulte de la Révolution, sont écloses des idées, dans la lutte ardue, il faut un mot pour se reconnaître, sans entrer dans de longues discussions ; il faut un symbole.

Prenez l'insurrection des paysans du seizième siècle. Entre amis et ennemis ils se reconnaissent en se demandant : « Es-tu pour les dix paragraphes ? » — Oui ! — « Eh bien, voilà notre drapeau, — le soulier du paysan planté au haut d'une pique. Veux-tu te ranger sous ce dra-

peau ? » — Oui ! Et tout était dit. Les « dix paragraphes », variaient selon les localités, mais le fond en était commun à tous : « Les prés appartiennent désormais à tous ; on ne paiera rien au seigneur ; point de corvées ; point de prêtres envoyés par le pape : ils seront élus par nous-mêmes » et ainsi de suite.

Plus tard, la formule devient plus courte et, partant plus abstraite. Au début de la Grande Révolution, en 1789, on se demande : « Es-tu pour les Droits de l'Homme ? » Et, plus tard, la formule devient « Liberté, Egalité, Fraternité, ou la Mort ! » — En 1830, c'est la République, la Marianne. En 1848, c'est le « Droit au travail ». En 1870, c'est « la Commune ».

On peut dire que ces formules ont de grands inconvénients, précisément parce qu'elles sont trop courtes et trop vagues. « Liberté, Egalité, Fraternité » peut être tout ou rien : un mot, un son, sans contenu. Elles ont cet inconvénient, mais on n'y peut rien : il faut pouvoir se comprendre sans discuter longuement, et dès que la période révolutionnaire a commencé, les formules sont lancées, et celles qui trouvent le plus d'écho, se rencontrent sur toutes les lèvres.

Pour parer à l'inconvénient des formules très vagues, il faut que celles qu'on lance contiennent une idée nette, — le plus souvent par opposition aux autres formules, déjà en vogue.

Voilà pourquoi nous disons : « Le droit à l'aisance » par opposition au « droit au travail » qui, à nos yeux, signifie le droit à la charité publique, l'organisation du travail par l'Etat et autres traquenards. C'est aussi pourquoi nous disons » par opposition à cette formule des bourgeois : « A chacun selon ses œuvres » et à celle des premiers temps de l'Internationale qui disait : « A chacun le produit intégral de son travail, » — formule fausse, s'il en fut, puisqu'elle laisse présumer que l'on peut déterminer la part de travail de chacun dans une production faite en commun, avec des outils et des machines possédés en commun.

Voilà pourquoi nous sommes forcés de compléter notre formule « Anarchie » par celle de « droit à l'aisance » ou « à chacun selon ses besoins », puisque, sous le nom d'Anarchie, les uns professent tout bonnement le mutuellisme de Proudhon, *avec maintien du capitaliste*, jusqu'à la simple abolition de l'intervention du gouvernement dans les transactions économiques, mais avec protection de la propriété acquise.

En lançant ces trois formules : « Anarchie, droit à l'aisance, à chacun selon ses forces », nous précisons ce que nous voulons. Et, en les inscrivant sur notre drapeau, nous savons qui nous sommes, rangés autour du drapeau rouge ou noir, ou tout autre symbole parlant aux yeux que les anarchistes choisiront durant la période révolutionnaire.

---

Que ces formules soient vagues, nous l'admettons, mais nous ne nous refusons pas de les compléter par nos « paragraphes » si la Révolution anarchiste et communiste émet ses idées sous cette forme.

Que ces formules ne disent pas *tout* ce que nous pensons, c'est naturel : nos idées — se disent bien en un seul mot *Anarchie ;* mais, puisque, à mesure que le mot devient populaire il surgit mille nuances qui se couvrent de ce mot, nous complétons notre grand symbole de l'Anarchie par d'autres formules. Nous disons : « Initiative ! point de soumission ! » Nous ajoutons : « droit à l'aisance pour tous ! » « Révolte ! » et ainsi de suite.

Toutes ces formules expriment que nous entendons l'Anarchie dans son sens le plus vaste, par opposition à ceux qui veulent le restreindre.

Plus que cela : nous maintenons que cette formule de « à chacun selon ses besoins », et de « droit à l'aisance pour tous » ne sont pas des formules bonnes pour des hommes faits d'une autre pâte que nous autres. Ces principes sont bons *dès aujourd'hui même, avec les hommes tels qu'ils sont, bons ou mauvais.*

Nous maintenons qu'en proclamant la satisfaction de tous les besoins, nous parlons du présent et non de l'avenir.

Nous affirmons par cela : « Emparez-vous, tous, de toutes les richesses sociales ; considérez-les vôtres ; et tous vos besoins, présents et futurs, seront satisfaits. Organisez-vous sur les principes de l'Anarchie, et vous maintiendrez en votre possession ce dont vous vous serez emparés. Dites que *nos* besoins — les besoins de vous tous — doivent être la règle de votre travail, et votre production économique s'organisera, par les efforts libres de tous, de manière à vous donner le bien-être et la liberté. »

Et nous ajoutons : « Mais si vous ne faites pas cela, si vous ne le faites pas dès le début de la Révolution, dites adieu à vos rêves d'Egalité, dites adieu à vos rêves de bien-être ; vous continuerez à peiner pour engraisser ceux que vous aurez gardé sur vos épaules et ceux d'entre-vous qui s'empresseront d'y grimper ! »

Nous maintenons que c'est une formule *pratique*. Mais nous admettons volontiers avec notre ami que cette même idée pourrait être mieux exprimée ; et nous pensons que la Révolution, à mesure qu'elle se développera, précisera cette idée.

---

Quant au règne de la Raison et de la Science, notre ami émet lui-même une question qui nous semble excessivement juste.

Dire, que la Science règlera les besoins, n'est ce pas aussi une abstraction ? Nous croyons que si.

En outre, nous savons ce que notre ami comprend par la Science. Pour lui, ce n'est pas la science des savants, ce n'est pas la science des collèges. Ce qu'il nomme science — c'est le savoir de tous, le bon-sens populaire.

Mais, dans le cours des âges le mot Science a acquis une signification plus restreinte. Si bien que, si on veut l'employer, on se voit forcé de dire : « Mais non, ce que j'entends par Science, n'est nullement ce que vous et tout le monde à peu près entend par le mot Science ; c'est tout autre chose. » Et c'est déjà un grand inconvénient.

En outre, ce mot Science ne maintient-il pas un préjugé qui n'est déjà que trop répandu ? Ne tend-il pas à exagérer la portée que l'on attribue à la Science — portée qu'elle n'a pas et ne peut pas avoir ?

Un jour nous reviendrons sur ce sujet. Mais pour le moment, qu'il nous suffise de dire ceci : Il y a la manière de raisonner scientifique et la manière de raisonner qui ne l'est pas. Aujourd'hui, il y a à peine un homme sur mille qui, dans la plupart de ses jugements suive la méthode scientifique. Les autres, les savants y compris, ne possèdent pas cette méthode et raisonnent comme les personnes qui, au dire de Tourguéneff, ne font pas seulement une erreur de calcul en disant que deux fois deux font cinq ou trois et demie, mais qui concluent que deux fois deux font une chandelle.

Eh bien, nous sommes persuadés qu'en se débarrassant des préjugés acquis et intéressés, tout le monde raisonnera d'après la méthode scientifique — celle des sciences naturelles, et la seule juste.

Tous les raisonnements justes, faits par le paysan illettré aussi bien que par le savant, sont faits d'après cette juste méthode. Chaque jour nous faisons des inductions justes, scientifiques, sans savoir que nous faisons et des déductions, comme celui qui parle en prose sans savoir qu'il fait de la prose.

Mais quant à la Science, c'est-à-dire la somme de connaissances acquises, de faits établis et de conclusions justifiées, ce bagage de l'humanité est encore si minime qu'il ne peut rien pour la prévision des rapports complexes des hommes entre eux.

Dans toutes les sciences, l'Art a précédé la Science L'art de bâtir un pont, même un pont américain, précède la science de l'élasticité. On a bâti des millions de ponts avant d'avoir découvert les lois de la résistance des matériaux et c'est *en bâtissant des ponts, qu'on a découvert la science des ponts.* C'est en faisant des machines à vapeur que l'on a découvert la science de ces machines, la théorie de la chaleur.

On en fait de mêmes dans les ébauches d'organisation de la Société. En s'organisant le mieux qu'on pourra sur certains principes dictés par le *sentiment* de justice, d'égalité et d'indépendance, on trouvera la meilleure forme d'organisation, et ce n'est qu'alors que la science viendra expliquer, comment et pourquoi cette forme est la meilleure. La physiologie, après bien des erreurs, nous a expliqué enfin, tout récemment, pourquoi l'œuf à la coque est plus digestible que l'œuf cru ou l'œuf dûr. Mais l'Humanité savait avant les savants que l'œuf à la coque est plus digestible que les autres.

Il en sera, croyons-nous de même pour les rapports entre hommes. La science de la Société, la Sociologie, viendra après que la Société se sera réorganisée selon ses sentiments de justice, de respect de soi-même, d'indépendance, de liberté.

Pas avant.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Un journaliste anglais raconte une histoire à dormir debout sur la reconstitution de l'*Internationale*. Il est question de comités occultes disposant de millions déposés chez des banquiers. Si ces racontars valaient la peine qu'on s'y arrête et qu'on les discute, cette réorganisation n'aurait pas de pire ennemi que nous. A vrai dire, l'*Internationale* n'a pas cessé d'exister un seul instant depuis vingt ans et elle est plus près du but que jamais. Seulement, tout se transforme. Il n'y a plus de délégués, de comité directeur et de congrès international, mais ses adhérents ont centuplé. Sans bruit, elle fait beaucoup de besogne. Il y a des milliers d'individus dans tous les pays qui ont les mêmes idées et le même espoir : renverser au premier jour l'ordre capitaliste. Que la lutte commence en un point du globe, on verra s'il est besoin d'organisation et de mot d'ordre pour que l'étincelle allume partout des incendies. L'*Internationale* de 1868 est un épisode brillant, une forme aujourd'hui surannée d'une *lutte* qui n'est pas terminée.

* * *

Guise. — Il y a quinze jours, a eu lieu une conférence avec le concours de plusieurs compagnons parisiens. Louise Michel, Bal, Viard et Tortelier ont pris la parole. Les salles de réunion étant fermées pour les anarchistes, force a été de se rassembler en plein air, et malgré le froid et la pluie, la réunion a fort bien réussi. C'était jour de foire et nombre de paysans sont restés à Guise pour coucher, afin de ne pas manquer la conférence. Plus de 800 personnes se pressaient autour de la charrette servant d'estrade, écoutaient avec beaucoup d'attention et ne ménageaient pas leurs applaudissements. Il a fallu promettre aux habitants d'un village des environs qu'on irait prochainement faire une conférence chez eux. Bonne soirée.

* * *

Bordeaux. — Depuis trois semaines, le quartier de la Bastide est sens dessus dessous pour cause de foire électorale. Pensez donc, la rive droite vient d'être érigée en septième canton ! Il y avait par conséquent deux mâts de Cocagne à monter et sept à huit champions pour se disputer la timbale. C'est au deuxième assaut, « au Conseil général », que la lutte a été édifiante, surtout pour les gogos du suffrage universel. (Ils se sont trouvés dans le cinquième canton 1,779 votants sur 7,367 inscrits et pour le septième canton, La Bastide, 2,350 votants sur 1,469 inscrits).

Un des champions, le bourgeois Fust, histoire d'arriver bon premier, s'est payé le luxe de faire venir à Bordeaux le député Emile Brousse. Il devait traiter, disaient les affiches, « la Révision et la Constitution ». Il y avait salle comble le 21 octobre, au soir, à l'*Eden bordelais*.

Le début de la séance fut ce que sont à peu près toutes les réuniens électorales, houleuse, étourdissante. Les votards, pareils à des fauves, hurlèrent pendant un quart d'heure le nom de leurs chefs de file qu'ils voulaient pour constituer le bureau.

L'apparition du dompteur Brousse, le *great attraction* de la soirée, calma la ménagerie ; il n'était que temps. Son discours pâteux, cauteleux, au début, ne fut en somme que d'une insignifiance déplorable.

De tout ce long et ennuyeux pathos qu'il débita, nous n'avons pu retenir seulement que deux points principaux : 1° Socialisme édulcoré à la façon gouvernementale ; 2° Flagornerie au suffrage universel, le traitant de souverain, de sauveur de la République et autres balivernes plus insipides les unes que les autres.

A vrai dire, nous eussions regretté de traverser la Garonne, s'il ne se fut rencontré un contradicteur qui sut donner à la discussion, non seulement la tournure qu'il convenait devant une assemblée si nombreuse, mais encore eut le talent de la porter sur un terrain dont le député Brousse, en particulier, et les bourgeois de la Bastide en général, se souviendront longtemps et amèrement.

La conférence étant contradictoire, le citoyen Sébastien Faure remplaça immédiatement le conférencier à la tribune.

Dès le début, il posa la question sur le terrain socialiste révolutionnaire, et tout le temps de son discours, il se tint franchement et exclusivement dans l'idée révolutionnaire.

Et détail caractéristique, l'assemblée qui était houleuse, bruyante, inattentive durant la conférence du député, écouta silencieusement le citoyen Faure, en soulignant de ses applaudissements ses déclarations révolutionnaires ; notamment lorsqu'il répondait au conférencier :

« Vous dites que le suffrage est universel, qu'il « est libre, qu'il est réellement l'expression de la « majorité ». Allons donc, vous oubliez qu'à Paris seulement, il y a près de trois cent mille ouvriers qui ne votent pas « parce qu'ils n'ont pas le temps « de séjour voulu pour l'inscription électorale ; vous « oubliez que le chômage devenant de plus en plus « fréquent, le séjour prolongé des ouvriers dans une « ville devient plus incertain, qu'il se trouve par « conséquent un nombre égal d'ouvriers en France « qui se trouvent dans une situation analogue à « ceux de la capitale.

« Vous affirmez que le suffrage est libre, tandis « que vous savez pertinemment, que l'Etat, les « grandes administrations, les grands industriels, « les grands propriétaires, au moindre signe de « mécontentement de la part de leurs esclaves salariés, ne se feront pas scrupule de leur retrancher « le salaire par le renvoi, et les réduiront par ce fait « à l'extrême misère qui a pour conséquence la « mort lente par la faim !

« Vous osez déclarer que le suffrage universel est « l'expression de la majorité ; alors que je viens de « vous faire constater que nulle part les candidats « ne réunissent même pas la moitié des électeurs « inscrits. Ce que vous appelez expression du suffrage universel n'est qu'un triage que vous faites « dans le tas des imbéciles et des idiots que vous « classez ensuite par catégorie d'opinion pour les « besoins de votre cause. »

Puis le citoyen Sébastien Faure termine son discours aux applaudissements de l'Assemblée, par cette déclaration révolutionnaire. « Ce n'est que par « le fusil que la grande foule des meurt-de-faim « arrivera à s'assurer et le présent et l'avenir ; notre « cri, à nous, les socialistes révolutionnaires, est : « sus à la propriété, sus au patronat, sus au capital, « sus à l'autoritarisme ; nous voulons l'homme libre « dans l'humanité libre ! »

Enfin, pour clore la séance, un citoyen est venu donner le coup d'assommoir au député Emile Brousse.

« Citoyens, a-t-il dit, il y a quatre ans, trois candidats à la députation dans les Pyrénées-Orientales furent élus avec le programme de la révision « de la constitution, comportant la suppression de « la présidence et du sénat. Tous les trois ont failli « à leur engagement : en voilà un. — Et il désigne « Brousse.

« Il y a quatre ans aussi, à l'Alhambra, un député « faisait des déclarations anti gouvernementales ; « un an aujourd'hui qu'il est l'ami de M. Floquet, « il est gouvernementaliste. Ce député est encore le « citoyen Emile Brousse. » Tête de M. Brousse.

En somme, bonne soirée pour la Révolution, et merci aux bateleurs de la politique de la Bastide de nous avoir organisé une réunion socialiste révolutionnaire.

* * *

Pour venir en aide à la formation du *Ça Ira* quotidien, les compagnons de Bordeaux viennent d'ouvrir une souscription pour prendre 1,000 francs d'actions. Ils font appel à tous les anarchistes de Bordeaux et les engagent à se présenter aux réunions du groupe qui ont lieu tous les dimanches.

* * *

Abbeville. — Les lecteurs de la *Révolte* ont dû voir dans son dernier numéro, qu'une conférence anarchiste avait été faite dans notre localité.

Dame Thémis n'en ayant pas été satisfaite s'empressa de faire comparaître devant elle les compagnons Paulet, Morel, mais, comme deux ne suffisaient pas ; les amis Descamps et Gaillard, les accompagnèrent devant le tribunal de simple police d'Abbeville. Tous les sergots de la ville, avaient été requis pour cette « comédie ». Il est à croire que l'homme au chiffon tricolore — assisté de son bouledogue au museau rubicond — avait une peur effroyable des anarchistes, puisque tous ses chiens de garde étaient démuselés.

Le compagnon Gaillard reçoit le premier le coup de gueule qui ne le fait pas reculer ; notre ami résistant à l'attaque d'être l'organisateur de ladite conférence, ensuite le camarade Descamps qui démontre qu'il ne peut être lui aussi organisateur ; ayant été invité par les *Eclaireurs de Picardie*, enfin vient le tour de Morel qui fait face au choc en se rendant responsable des poursuites non-fondées, il prouve, par A plus B que la contravention tombe d'elle-même, surtout en présence des dispositions contradictoires des sergots ; ceux-ci ayant été expulsés de la salle ; donc leur affirmation d'avoir laissé introduire dans la réunion des personnes sans carte est mensonge policier.

Le campagnon Paulet soutient lui aussi que la réunion était privée et non publique. Après une réplique de notre ami Morel démontrant qu'il est impossible de leur appliquer la *loi* du mois de juin 1880, sans, comme le disait très bien Descamp, qu'on leur fasse un procès de tendance. Nos amis s'entendent condamner à 6 fr. d'amende et cinq jours de contrainte par corps à défaut de paiement, Gaillard s'en retire avec 3 fr. Tout cela à mettre au passif des anarchistes.

Bonne journée pour l'Anarchie, plus de cent personnes assistaient au jugement.

## Belgique

Bruxelles. — Un nouveau groupe vient de se former sous le nom de groupe l'*Egalité*. Il a pour but d'étendre surtout aux faubourgs de l'agglomération bruxelloise la propagande communiste-anarchiste faite à Bruxelles même, par le groupe la *Liberté*.

Une première série de conférences publiques et contradictoires sera donnée à Saint-Josse-ten-Noode, tous les quinze jours. La première de ces conférences aura lieu le lundi 19 novembre à 8 h. 1/2 du soir, Au Moulin, rue du Moulin, 58, à Saint-Josse-ten-Noode.

Sujet : l'Anarchie.

* * *

Ploegsteert. — Il y a beaucoup de bourgeois qui se mettent à demander aux militaires libérés le certificat de bonne conduite que l'on accorde aux régiments, à celui qui n'a pas encouru de fortes punitions, cela se comprend, c'est une attestation qu'ils ont affaire à un homme dompté, qui ne se permettra pas de regimber lorsqu'on l'insultera. Aussi, celui qui n'en a pas, on lui refuse impitoyablement du travail.

Ce calcul se comprend de la part des bourgeois, mais que dire des travailleurs qui, rentrés dans leurs foyers, font encadrer ce certificat, comme une relique et sont fiers de le transmettre à leurs enfants.

Quand est-ce comprendront-ils qu'une « bonne conduite », telle qu'on la comprend au régiment, n'est pas toujours le signe d'une élévation de caractère.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Avignon. — La mort impitoyable, mais souvent justicière frappe toujours, frappe encore les soldats du Tonkin. Avignon est du nombre des villes les plus éprouvées. La semaine dernière encore, un jeune homme venait grossir le nombre des victimes de cette expédition capitaliste. Faut-il s'étonner de ces résultats ? Non.

En effet, chose triste à constater, un certain nombre de jeunes gens de notre ville étaient partis *volontairement* pour aider au pillage du Tonkin. Il fallait voir alors l'enthousiasme niais, mais patriotique qui s'était emparé d'eux au moment de leur départ. Et les journaux ramollos-bourgeois d'applaudir ! Et chose monstrueuse, des pères et des mères fiers du bruit fait autour de leur progéniture !

Honneur ! gloire ! ces mots tintaient doux à leurs oreilles et flattaient leur ambition. Malheur à celui qui eut jeté la note discordante au milieu de ce concert patriote ! Malheur à celui surtout qui eût essayé de faire comprendre toute l'ignominie de ce départ volontaire avec mission de faire des veuves et des orphelins. Qu'importe, on leur avait dit qu'ils allaient défendre le drapeau de la France ! Et ils partirent. Etaient-ils obligés de se demander ce qu'allait faire le drapeau français au Tonkin ? Et qu'auraient-ils donc défendu si les Tonkinois étaient venus chercher la fortune qu'on est allé extorquer chez eux ? Et pourquoi ne viendraient-ils pas, eux aussi, essayer de nous civiliser ?

Voilà des questions qui ne se sont certainement pas posées nos jeunes patriotes. Et bien, nous, les utopistes, nous les anti-patriotes, nous les anarchistes, nous avons toujours jeté l'anathème à ces civilisations forcées. Et les évènements ont pleinement confirmé nos prévisions.

Nous pleurons aussi ceux d'entre les travailleurs qui sont partis, mais forcés, la rage dans le cœur de servir d'instruments aux politiciens ignobles qui lancent leur pays dans de si effroyables aventures, quant à ceux qui y sont allés volontairement. Tant pis pour eux.

Et comme conclusion, nous ne cesserons de répéter aux travailleurs que leurs vrais ennemis ne sont pas au dehors des frontières. Nous les avons chez nous, à côté de nous, à Avignon comme partout, où le capitaliste accapare le produit du travail, partout où l'autorité fait sentir son joug despotique. Le jour où les travailleurs de tous pays, auront brisé, anéanti, le capital et l'autorité, le bourgeois et le gouvernant, ce jour là, la civilisation, l'Humanité, dédaignant les armes meurtrières, marchera pacifiquement mais sûrement à la conquête du monde entier.

Le groupe d'études sociales,

*Les Libertaires vauclusiens.*

* * *

Les compagnons Hoffmann et Ritzerfeld informent les camarades de Levallois-Perret, de la formation du groupe communiste-anarchiste *La Révolte*.

La première réunion aura lieu le samedi 3 novembre.

Adresser lettres, adhésions, journaux et brochures pour le groupe, au compagnon Hoffmann, 3, rue du Marché, à Levallois-Perret.

# VARIÉTÉS

## LA LOI

*(Quatrième dialogue)*

Le soc. — Non, je comprends et je partage ton avis. Mais, enfin, comment prévenir les méfaits et les crimes, si la crainte du châtiment, édicté par la loi, n'était pas là, comme un épouvantail, suspendu sur la tête des malfaiteurs ?

L'anarc. — Ici encore, la loi est impuissante à rien prévenir. Jamais, en aucun temps, la crainte du châtiment n'arrêta le bras d'un criminel. Partout et toujours, la fréquence et l'énormité des crimes, ont été, au contraire, en raison de la multiplicité et de la sévérité des lois. C'est un fait qui ne peut être contesté.

Le soc. — Pourtant, la loi, selon Saint Just, est un rapport de justice. Et, pour les révolutionnaires, Saint-Just n'est pas le premier venu.

L'anarc. — Crois-tu, que le 10 Thermidor, — alors que sa tête allait tomber sous les coups de la même Loi qui avait frappé les Royalistes et les Girondins, — Saint-Just eut été du même avis ? Il est au moins permis d'en douter ! La loi, un rapport de Justice ! allons donc. Mais à ce compte-là, tous les dominateurs, tous les chefs de pouvoirs, dont l'histoire n'est, pour l'Humanité, qu'un long martyrologe : De Néron, brûlant Rome par caprice ; à Thiers égorgeant Paris par instinct. Tous ces monstres ne seraient donc que des justiciers. Et leurs forfaits des actes de justice ? car, c'est au nom des lois que se dressaient les tables de proscription, que s'allumaient les bûchers, que s'accomplissait la semaine sanglante ! Non, non, la justice — émanation de la conscience humaine, guide suprême de l'homme libre — ne peut avoir aucun rapport avec la loi — émanation de l'autorité, sanction de l'arbitraire et de la force ! Fais ce que veux, dit la Justice ; obéis, dit la loi, armée de son glaive !

Le soc. — Cependant, c'est au nom de la loi que d'ordinaire se rend la Justice.

L'anarc. — Oui, sans doute. Mais, quand je parle de justice, j'entends cette douce et suave déité, ce sentiment inné en nous, et qui nous porte à faire

aux autres, ce que nous voudrions qu'on nous fit. Et non cette vieille brocanteuse, prostituée à tous les pouvoirs, qui, dans les cours et tribunaux, débite, à profusion, les amendes et les mois de prison ! Cette justice là peut marcher de pair avec la Loi — les deux se valent. — C'est d'elle que Proudhon a dit : « elle n'est que la distribution, plus ou moins raisonnée, de l'arbitraire ! »

Le soc. — Ici, je n'ai rien à objecter. Seulement, tout cela s'applique au passé et au présent, et s'explique parfaitement, étant donnée la défectuosité de notre organisation sociale. Mais dans l'avenir, alors que la Révolution aura mis le pouvoir aux mains du peuple, les conditions étant changées, rien ne pourra empêcher de faire des lois équitables !

L'anarc. — Faites par n'importe qui, et au nom de n'importe quoi, la loi, dès l'instant qu'elle existe veut et doit-être obéie. Or, toute obéissance implique contrainte et sujétion, c'est-à dire négation de la liberté.

Le soc. — Du moment qu'elle serait l'expression de la volonté générale, en lui obéissant, on n'obéit en réalité, à personne. Il ne pourrait donc y avoir ni sujétion ni contrainte.

L'anarc. — Oui, je sais. La volonté de tous, imposée à chacun. Mais, mon ami, c'est le genre d'oppression le plus inepte, en même temps que le plus intolérable, car l'individu, confondu, annihilé dans le tout, devient ainsi l'instrument de son propre asservissement ; et il ne peut s'en plaindre, puisqu'il jouit, comme tous les autres de sa part de souveraineté !

Le soc. — Cependant, si la loi se bornait à réglementer, à régulariser les rapports sociaux, sans édicter ni peine, ni châtiment, où serait l'oppression, où serait l'asservissement ?

L'anarc. — Ou la loi doit avoir puissance et autorité, pour imposer respect et soumission, où elle n'a aucune raison d'être. A quoi bon, en effet, des lois qu'on pourrait enfreindre et violer impunément ?

Le soc. — Comment, dans le cas, établir et organiser le fonctionnement des rouages administratifs.

L'anarc. — Ces rouages, aujourd'hui si compliqués, grâce à l'antagonisme qui règne en maître, dans nos sociétés, deviendront en Anarchie — alors que cet antagonisme aura fait place à la solidarité — d'une simplicité élémentaire. Et quant à l'autorité, au privilège, à l'exploitation, nous aurons substitué : la liberté, la justice, l'égalité. Le problème social sera résolu. Et, conséquemment, les lois, cessant d'être une nécessité, se trouveront supprimées du même coup.

Le soc. — Parfait. Mais cela ne suffit pas. L'ordre social n'est pas un bazar, qui se peut transformer instantanément et en un tour de main. Son agencement est plus compliqué que tu semble le croire, et ne se résout pas comme un problème de mathématique. Il faudra du temps pour arriver à une solution parfaite !

L'anarc. — Je ne prétends pas que la Société puisse se transformer et atteindre la perfection instantanément et en un tour de main. Non, je sais trop les nombreuses et terribles difficultés qu'il nous faudra surmonter et vaincre. Mais, j'ai voulu dire et démontrer que le plus sûr et le plus court chemin pour obtenir ce résultat, c'est, non de s'amuser à réorganiser, à retaper, à rafistoler les vieux débris vermoulus, qui constituent l'ordre de chose actuel, mais de les supprimer. Et je soutiens que ce ne sera qu'après ce nettoyage — essentiellement hygiénique — qui apparaîtra, à tous les yeux, la simplicité de l'ordre social libertaire ou anarchiste.

Le soc. — Soit, admettons. Mais, indépendamment des rapports économiques, il y en a d'autres : les relations de famille, naissances, mariages, décès ; tout ce qui, enfin, est du domaine de l'état civil. Or, l'état civil, nécessité sociale au premier chef, ne pourrait exister si les lois n'en réglaient et le fonctionnement et les attributions.

L'anarc. — L'état civil est une chaîne — et des plus lourdes. — Par lui, le pouvoir tient dans sa main et dispose à son gré de toutes les existences. Il sera donc urgent de s'en débarrasser au plus vite !

Le soc. — Quoi ! vous condamnez aussi l'état civil ?

(*A suivre.*)

## PETITE CORRESPONDANCE

T. B., à Montluçon. — F., à Reims. — C., à Como. — C., à Villefranche. — M., à Fourchambault. — T., à Choisy-le-Roi. — B., à Rochefort. — G., à Saint-Denis. — M., à Valence-d'Agen. — C., à Avignon. — F., à Reims. — Z., à Genève. — B. St. M., à Londres. — Reçu timbres et mandats.

L. C., à Montfort. — « La Société au lendemain de la Révolution », est épuisée. — Envoyons d'autres en place.

Tabraize, à Marmandes — Veuillez nous envoyer votre adresse exacte. — Le numéro nous est revenu.

Groupe l' « Egalité », Bruxelles. — Merci de vos encouragements. — Vous n'aurez qu'à envoyer. Toutes les convocations sont insérées.

Calais. — Nous avions compris 10.

M., à Amiens. — Merci du renseignement.

Marseille. — Reçu trop tard pour ce numéro.

Casteljaloux. — Même réponse. — L'adresse demandée est 44, rue du Pont de Garonne.

B. A. et R. J. à Monthermé. — Reçu mandat. Les abonnements seront servis.

C. C. à Puteaux. — Vous avez sur la converture des brochures envoyées, la liste demandée.

Le compagnon Pohs, dit le Chinois, chez Faure, 27, rue d'Alger à Blidah, demande l'adresse du compagnon Marius Madières, de Toulouse.

C. B. à Woonsocket. — Nous pouvons les placer.

Colmardau Plœgsteert. — Le tirage de nos brochures et le prix auquel nous les laissons sont trop restreinte pour que nous puissions les faire distribuer gratuitement.

E. P. rue Chabannais. — Il y aurait à dire sur tous les faits qui se passent, seulement le temps et la place nous manquent.

S. à Pierrefeu. — Nous sommes d'accord avec vous, sur presque tout ce que vous dites ; mais où diable avez-vous pris que Rochefort était partisan de la grèvy générale ? — C'est un politicien, c'est-à-dire un saltime banque comme les autres. Il en est de même des Basly et des Gilly. S'ils étaient honnêtes, ils ne resteraient pas dans ce milieu-là. Etant en dispute ensemble, ils peuvent se jeter quelques vérités à la face, mais ça ne les empêchent pas de brouter au même ratelier.

R. au Tiélat. — Trop politiques, les réflexions sur la stabilité des ministères.


## A vendre

UN

## BEAU VOLUME

Au profit de la veuve d'un compagnon

**Le Batard impérial**, par Louise MICHEL et Jean VINTER.

Ce volume est relié en 20 séries. Le prix est de 8 fr. au lieu de 10 fr.


## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 3,092 fr. 85.

L., à Langon, 0.55. — Ed. M., à Valence-d'Agen, 0.50. — Monthermé, 0.25. — B., à La Machine, 0.25. — V. B., à Puget-Ville, 0.25. — Les « Mécontents » de Berre, 1.50. — L. et K., versem. hebdomadaire, 2.00. — C. B., à Woonsoeket, 1.00. — Un commerçant de la rue Myrrah, 4.00. — R., à Montauban, versem. bi-mensuel, 1.00. — Buchly, 0.60. — C., à Thiré, 0.35. — S., à Bordeaux, 1.05.

Total à ce jour 3,106 fr. 65.

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 236 fr. 05.

L., à Sangon, 0.50. — Souscription faite à un banquet commémoratif de la proclamation de la première république, donné à Genève par les débris de 71, remis par Léon Berchtold, 8.25.

Total à ce jour 244 fr. 80.

## CONVOCATIONS

PARIS. — Samedi 27 octobre à 8 heures et demie du soir, salle Horel, 13, rue Aumaire, Grande soirée familliale, chants et poésies, au bénéfice du journal *Le Ça Ira*. Entrée 25 centimes.

Les citoyens Paillette et Faure sont invités.

Dimanche 11 novembre, 2 heures après midi, Réunion plénière des Anarchistes de Paris et de la banlieue, salle Léger, 108, rue du Temple. Urgence.

Moyens d'entente au point de vue de la propagande.

*L'Avant-Garde cosmopolite*, Réunion samedi 27 courant, salle Horel, 13, rue Aumaire, à 8 heures et demie du soir.

ST-DENIS. — Le groupe « La jeunesse libertaire », Réunion tous les samedis à 8 heures du soir, salle Gelis, 16, rue Deszobry, Saint-Denis.

ROUEN. — La *Sentinelle anarchiste*, se réunit tous les mardi et vendredi au local désigné.

VIENNE. — Tous les travailleurs socialistes sont convoqués à une réunion privée, le samedi 3 novembre 1888, à 8 heures du soir, salle du Cercle l'*Emancipation*, rue des Clercs, 14.

Ordre du jour : Entente entre tous les travailleurs pour un acte de propagande commune.

Il n'est pas question de secte ni de drapeau ; tous les socialistes peuvent y a assister.

Les citoyens trouveront des lettres chez le concierge du cercle.

## APPEL AUX ANARCHISTES ROUMAINS

Un groupe d'anarchistes roumains, décidé à faire paraître un journal *communiste-anarchiste* **RAZVRATIREA** (*La Révolte*), prie tous les compagnons de Roumanie de lui venir en aide en faisant des abonnements et des souscriptions.

Il y a des listes à la disposition des camarades.

S'adresser à la rédaction du journal *Razvratirea*, 10, rue Berthollet, à Paris.

L'abonnement est de 2 francs pour trois mois.


Nos amis de Suisse, viennent de faire paraître la troisième édition de la *Loi et l'Autorité*. Prix : 5 cent.

Adresser les demandes à l'Imprimerie Jurassienne, 24, rue des Grottes, à Genève.

En vente également :

Le *Procès de Bordat*, 10 cent. — Fais ce que veux, 15 cent. — Les Produits de la Terre, 10 cent. — Evolution et Révolution, 5 cent. — *Théologie politique de Mazzini*, par Bakounine, 75 cent. — *Compte-rendu du VI^me^ Congrès de l'Internationale*, 60 cent. — *Mémoire de la Fédération jurassienne*, 1 fr. 00. — *L'Internationale, son histoire et ses principes*, par B. Malon, 15 cent. — *Deuxième lettre au Peuple de la classe dirigée*, par Félix Pyat, 5 cent. — *Des causes des crises industrielles*, 5 cent. — *Almanach du Peuple*, pour 1875, 10 cent. — *Procès de l'Avant-Garde*, 50 cent. — *La question des services publics devant l'Internationale*, 10 cent.

En vente à la *Freedom*, 34 Bouverie street, Londres, E. C. Angleterre :

*The Accused the Accuser*. The famous speeches of the light Chicago Anarchists ; forte brochure, prix 75 centimes.

*A Concise History of the Great Trial of the Chicago Anarchists, in 1886*, by Dyer D. Lum ; volume de 90 pages, prix 1,25.

*August Spies's autobiography, his speech in Court and notes*. Prix 1,25 ; avec portrait de Spies et de Nina Van Zandt.

Un camarade nous a envoyé une demi-douzaine de lithographies superbement encadrées, en étoffe, et représentant des vues de Suisse, pour être vendues au profit de la propagande. Nous les mettons en vente au prix de 1 fr. 50.

Nous avons reçu un nouvel envoi de lithographies représentant nos amis assassinés à Chicago. Nous les tenons à la disposition de ceux qui nous en feront la demande. Prix : 1 fr.

## LA REVOLTE est en vente :

**A Ougrée**

Henri Thiriait, marchand de journaux, rue Ferdinand Nicolay.

Heusy, rue de la Vallée, 84.

**A Seraing**

A. Dradont, marchand de journaux, rue Molinay.

Jason, marchand de journaux, rue des Houilleurs.

**A Rochefort**

Kiosque du cours d'Albois.

**A Prades**

Despaut, marchand de journaux.



*Le Gérant* J. GRAVE.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 8. — 5 CENTIMES — Du 4 au 10 NOVEMBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'EXPROPRIATION ORDONNÉE

Le mot « expropriation » n'inspire plus la terreur qu'il inspirait jadis. On s'y fait. On commence à comprendre que, sous une forme ou sous une autre, l'expropriation va s'imposer bientôt. Il y a du chemin de fait depuis l'époque où un Congrès de l'Internationale en reparla pour la première fois, en 1868.

La Bourgeoisie commence à s'y faire. Mais, fidèle à son système, qui ne date pas d'hier, elle cherche à s'emparer elle-même de l'idée, à la limiter le plus possible, à en dénaturer le sens, en substituant un certain système de rachat limité aux tendances d'expropriation en large qui se manifestait au sein du peuple.

Dernièrement, et à plusieurs reprises, nous avons vu les radicaux français demander l'expropriation de certaines mines. L'Etat s'en saisirait, paierait une indemnité aux propriétaires et concéderait les mines aux travailleurs.

Bismarck, de son côté, ne serait pas opposé à un système de rachat de tous les chemins de fer, et plus tard des mines, pour en faire une propriété de l'Etat qui les concèderait aux travailleurs (ou les administrerait lui-même), éliminant ainsi le patron. Et les social-démocrates ne voient pas d'un mauvais œil ses projets.

Gladstone élabore un projet de rachat des terres en Irlande afin de les vendre ou affermer en petit aux cultivateurs du sol ; et le gouvernement russe a fait, en 1861, sur une très vaste échelle, le rachat des terres et des redevances des serfs aux propriétaires, au moyen d'un système d'annuités qui, notons-le en passant, ont bel et bien ruiné les deux tiers des paysans et en ont fait maintenant les bêtes de somme des grands industriels. Enfin, le système de « nationalisation de la terre » devient si populaire en Angleterre que des milliers de bourgeois en sont aujourd'hui des partisans fervents.

---

Ainsi, le mot « expropriation » n'inspire plus les mêmes frayeurs que jadis. Mais aussi — comme il a changé de sens, depuis que les bourgeois s'en sont emparé pour leur compte!

D'abord, en tout ce qui concerne l'expropriation du sol, c'est une arme dont les bourgeois se servent contre les grands propriétaires fonciers — les propriétaires fonciers — propriétaires de naissance, les nobles.

Ainsi que nous l'avons déjà dit une fois, en parlant de « nationalisation », le bourgeois espère, tout bonnement, s'emparer pour son propre compte des propriétés nobiliaires et accroître de cette façon son bien-être et son pouvoir politique, tout en sauvant dans le naufrage son système d'exploitation industrielle.

Et si les projets de Bismarck, des radicaux français et des socialistes-démocrates allemands concernant l'expropriation des chemins de fer, des mines et de quelques grandes usines, — si ces projets ne répugnent pas trop aux bourgeois, c'est encore parce qu'ils espèrent circonscrire, par ce moyen, l'expropriation, la limiter, l'endiguer. Ils comptent que si l'Etat prend l'initiative d'exproprier quelques grandes entreprises industrielles, l'expropriation *ordonnée* empêchera l'expropriation *désordonnée*.

---

Le peuple sera ainsi arrêté dans son élan révolutionnaire. En lui promettant de le rendre maître du capital social, sans secousses, petit à petit, par bouchées, on pourra le décider à attendre. On empêchera la révolte générale ; on épuisera les forces populaires dans ces émeutes partielles ; et, comme durant ce temps-là la famine fera son œuvre, la Révolution sera bientôt amenée à son dernier souffle par la faim. Les travailleurs seront bientôt forcés d'accepter la moindre des concessions et de tourner leur violence contre les « acharnés » plète, au lieu d'accepter quelques miettes de la table du riche.

Et, pendant ce temps-là, les propriétaires remboursés par l'Etat ainsi que tous ceux qui auront agioté sur la misère, s'en iront fonder de nouvelles exploitations en Afrique, en Chine, au Brésil — partout où il y aura des misérables et des soumis à exploiter.

---

Le *mot* « expropriation » a fait du chemin. Mais, gardons-nous que l'*idée* ne rétrograde pas à mesure que le mot fait son entrée dans les salons bourgeois. Car, conscient ou non, tel est le plan qui mûrit pour châtrer la prochaine Révolution, et tel est certainement le plan autour duquel se rallieront les riches.

Les malins de la bourgeoisie l'ont lancé, et ceux des révolutionnaires qui pensent que toute la Révolution se fera autour du palais Bourbon ou de l'Hôtel-de-Ville, ainsi que les timorés d'esprit de tout acabit, s'empressent de se rallier autour de ce plan machiavélique qui ferait de la Révolution une lutte sans issue, une guerre sans résultat,

---

« Faisons-nous petits », voilà leur mot-d'ordre à mesure que les rangs des bourgeois s'ouvrent devant eux.

Mais, sachons, — nous, du moins — que la Révolution n'est pas une Evolution. Réformer, c'est le propre de l'Evolution. C'est elle qui se charge de replâtrer, de couvrir la saleté des murs d'une couche de blanc. de poser ici une poutre sous un plafond qui s'écroule, de joindre là deux pans de mur qui se lézardent.

Quant à la Révolution, elle ne replâtre pas. Elle démolit et bâtit à nouveau. Elle brûle les masures lézardées, jette aux quatre vents leur poussière, et se met à construire sur un plan nouveau — le plan que l'on pressent déjà mais qui ne mûrira en entier que dans la tourmente révolutionnaire.

Elle pose les jalons de l'avenir et ce qu'elle n'aura pas réussi à bâtir dans la hâte du moment — ce sera l'Evolution suivant la Révolution qui aura à reprendre l'œuvre dans ses détails, ajuster, aligner, composer et combiner de manière à en faire un tout homogène.

## Les Teinturiers

*L'union des travailleurs de la teinture lyonnaise et similaires* a adressé le mois dernier un appel à la presse et aux membres de la corporation.

Ce manifeste expose la déplorable situation économique où se trouvent les ouvriers teinturiers et énumère les causes qui les ont réduits à la misère. L'appel est bien fait, et sa vue assez nette[illegible] n'est pas indiqué. Le manifeste manque totalement de conclusion car l'appel a la solidarité qui le termine n'en peut tenir lieu.

Le manifeste est un peu long, mais en voici les principaux passages :

« Nous signalons sans haine, sans colère, certains usiniers de notre ville qui, sans vergogne, chassent, de leurs usines des vieillards ayant blanchi sous les harnais, ayant pourtant de bons états de service, 40 ou 50 ans de labeur et de privations.

« Les patrons sont millionnaires. Les ouvriers sur le déclin de leur existence, ne possèdent que le lit de l'hôpital, quand ils ne meurent point au coin d'une borne quelconque, ou le dépôt de mendicité.

« Triste fin pour ceux qui ont, par leur travail, contribué à amasser une grande fortune aux patrons.

« La joie, le luxe, les plaisirs pour les uns ; la misère pour les autres.

« Qui a dit, qui a écrit qu'il n'y avait point de question sociale ? Malheur aux pauvres. Malheur aux invalides du travail.

« Dans notre industrie s'il vous arrive un accident, si votre constitution ne vous permet pas de résister dans l'atmosphère empoisonnée de nos usines, vous êtes chassé impitoyablement. Peu importe aux grands usiniers de notre ville ; sauf quelques rares exceptions, ils considèrent l'ouvrier comme une machine, si elle se brise on la remplace par une autre.

. . . . . .

« L'outillage mécanique nous fait un tort considérable et amène un chômage de 3 ou 4 mois par année et pourtant il se fait le triple d'affaires qu'il y a 20 années. Qui profite des progrès de l'outillage ? Nos patrons seuls.

L'ouvrier teinturier, à l'heure actuelle, gagne en moyenne de 2 fr. 75 c. à 3 fr. par jour ; les similaires ou les manœuvres gagnent 2 fr. à 2 fr. 75 et ils font 11 et 12 heures de travail, l'ouvrier fait 10 heures.

« Dix mille travailleurs à Lyon, y compris la région, sont dans cette triste situation. Nous faisons appel aux amis de l'humanité, à ceux qui ne sont point aveuglés par l'égoisme, peut-on vivre dans de pareilles conditions? Nous prenons comme arbitre la Presse, nous attendons sa réponse.

« Nos patrons peuvent agiter, comme ils le font, le spectre de la concurrence étrangère, c'est leur grand cheval de bataille. Mais personne n'ignore, à Lyon, que la vraie concurrence se fait sur place et par eux-mêmes et, pour couvrir les déficits, l'on diminue les salaires ; les grands usiniers écrasent par une concurrence déloyale les petits patrons teinturiers qui respectent les salaires.

« La concurrence étrangère existe par le fait, mais dans de minimes proportions. Notre outillage est aussi complet que celui de nos voisins. Nos ouvriers aussi habiles, notre production est trois fois plus forte que celles fournies par les usines étrangères. Il y a rien à redouter encore, mais l'avenir nous paraît sombre et menaçant si nos patrons ne mettent un frein à leur égoisme.

« L'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, le Japon, l'Amérique, ont à la tête de leurs usines de teinture, comme directeurs, des ouvriers français que la rapacité patronale a chassés de notre territoire. A qui incombe la faute ? A nos patrons ! »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le résumé de tout ceci, c'est que la misère actuelle est provoquée par le machinisme et la concurrence. Contrairement à ce qui se passe dans beaucoup d'autres corporations, la surproduction n'est encore guère à incriminer, puisqu'on travaille pendant neuf mois de l'année.

*L'union des travailleurs* pense que la solidarité, l'entente entre les ouvriers, la réunion autour du syndicat, pourrait suffire pour ramener des temps meilleurs. Voici ce que dit le manifeste en terminant:

« Unissons-nous, que les travailleurs de la teinture lyonnaise et de la France entière se groupent autour de notre syndicat. Citoyens, les sont animés avec dessein, formons une masse compacte et, forts de notre droit, marchons sans crainte, l'union fait la force, et les temps ne sont pas si éloignés où les chambres syndicales, unies comme dans une même fédération, feront respecter nos droits, nos salaires et le pain quotidien de nos familles. »

Ce n'est pas nous qui dirons du mal de la solidarité; rien n'est plus beau et tous les jours nous y faisons appel. Mais on se leurre en croyant que *seule*, elle pourra résoudre la question sociale.

La machine renvoie l'ouvrier, la concurrence abaisse son salaire, la surproduction provoque le chômage. Il ne faut pas se faire d'illusion. A moins d'agir sur les causes de ces phénomènes, à moins d'attaquer les bases mêmes de la société actuelle, le progrès universel développe le machinisme, accélère la concurrence, augmente la surproduction.

Depuis cinquante ans, les procédés de la teinture se sont énormément développés en France et peu à peu une sorte de monopole s'est créé au bénéfice de la ville de Lyon. Cette ville a prospéré tant que la consommation a augmenté plus vite que la diffusion des procédés, tant que les débouchés se sont ouverts plus vite que ne s'installaient de nouvelles usines. Aujourd'hui, ce n'est plus cela, chaque pays à son tour entre en mouvement, construit ses usines et étudie les procédés. La concurrence étrangère qui en ce moment n'est pas encore dangereuse va le devenir et le deviendra de plus en plus au fur et à mesure que le progrès fera le tour du monde. Il n'y a pas de raison pour qu'en l'an 1900, la France ait à fournir à l'étranger la moindre étoffe teinte. Elle ne devra plus travailler que pour elle-même et pour quelques petits pays de sauvages. Où maintenant dix mille ouvriers ont du travail pendant huit à neuf mois de l'année, il n'y aura peut être plus, machinisme et concurrence aidant, que deux mille travailleurs occupés.

Voilà l'avenir véritable si le patronat reste debout.

Nous n'en sommes pas encore là, aussi voyons la situation actuelle. Supposons tous les ouvriers unis en syndicat. On peut tenter une grève pour relever les salaires.

Les petits patrons qui déjà ne vivent qu'à moitié céderont. Mais les gros patrons sont millionnaires et se moqueront de l'ouvrier. N'ont-ils pas bien le temps d'attendre que la caisse de résistance soit vide, s'ils sont pressés, ne peuvent-ils pas faire travailler à l'étranger et enfin s'ils veulent bien transiger avec les travailleurs, ne peuvent-ils pas dès le lendemain remplacer vingt ouvriers par une machine. Le syndicat des patrons, maître du capital est, dans notre société, maître de tout.

Encore une fois, nous ne médisons pas de la solidarité, elle est indispensable, mais ce n'est qu'un premier pas, il faut savoir contre qui diriger l'effort commun.

L'ennemi, c'est le capital.

C'est le capital qui fait que le machinisme au lieu de venir en aide à l'ouvrier, le jette dans la misère. C'est le capital qui a inventé la concurrence et la surproduction c'est le capital qui veut le patronat et le salariat. C'est le capital qui provoque la misère.

Renversons le capital et édifions une société où l'on travaille suivant ses forces pour vivre suivant ses besoins. Soyons sans haine ni colère contre les patrons, mais enlevons leur tout moyen de nuire ; qu'ils cessent d'être nos supérieurs, qu'ils deviennent nos égaux.

Citoyens teinturiers, il est très louable de répudier ainsi que vous le faites toute idée de violence et de désordre, mais soyez certain que nous ne sortirons pas de la misère sans être obligés d'y avoir recours.

Pour vivre, il nous faudra renverser la société capitaliste et elle se défendra.

---

ERRATA. — Nous relevons dans notre dernier numéro quelques erreurs d'impression qui dénaturent le sens de l'article *Le Règne de la Raison*. [illegible] de la quoi nous disons : *A chacun selon ses besoins* par opposition à cette formule des bourgeois : *A chacun selon ses œuvres* ».

Et plus loin : « En lançant ces trois formules : *Anarchie, Droit à l'aisance, A chacun selon ses besoins*, nous précisons ce que nous voulons. »

Au haut de la deuxième colonne de la même page, il fallait dire : « Dites que *vos* besoins — les besoins de vous tous — doivent être la règle de votre travail. »

---

M. le ministre des Postes pourrait-il nous dire comment il se fait qu'une lettre mise à la boîte de la poste de la rue Monge, le lundi matin à 8 heures, à destination de la rue des Marais, n'est arrivée que le mardi matin quand l'indicateur de la boîte portait qu'elle devait être distribuée le lundi à 11 h. 1/2? Toutes les lettres à la même destination subissent un retard d'un jour. — Est-ce négligence ou cabinet noir? — Nous serions heureux d'être renseignés.

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Vendredi dernier, il y avait, salle Wagram, une réunion donnée par les boulangistes. On s'y est battu à coups de couteaux et de revolvers. Le sieur Lullier, actuellement boulangiste, ex-traitre de la Commune, y a fortement écopé.

Boulangistes et Cadetistes s'accusent mutuellement de la bagarre, sans pouvoir arriver à prouver qui a frappé.

Mettons que se sont les anarchistes qui ont frappé sur les uns et sur les autres et n'en parlons plus.

* * *

MARSEILLE. — Grand émoi ces jours-ci dans la police marseillaise. Comme vous le savez des manifestes anarchistes furent affichés à Naples, lors du passage de Guillaume dans cette ville.

Un ballot de ces manifestes que quelques compagnons dévoués avaient expédiés de Marseille à nos camarades de Naples, fut intercepté à la frontière. Le bulletin d'expédition était signé Friquet.

Aussitôt, à l'instigation du signor Crispi, ordre est donné de se mettre à la recherche de Friquet et de l'arrêter ; mais, cette fois du moins, nos policiers en furent pour leurs frais : Friquet était introuvable.

Cependant, et c'est là que l'histoire se complique, afin d'affirmer nos opinions, Friquet (un pseudonyme) fait parvenir, à un journal de la localité, un exemplaire des fameux manifestes. Après avoir fait remarquer qu'ils sont l'œuvre des anarchistes et non pas l'œuvre du Cercle Mazzinien, comme on l'avait faussement prétendu, il déclarait en accepter toute la responsabilité et annonçait, en outre, qu'il se trouverait dimanche soir à 8 h. 1/2 au caveau du marché, au milieu de ses camarades.

Le dimanche soir, à l'heure indiquée, il y avait foule dans notre salle de réunion. Parmi nous se trouvaient bon nombre de policiers, à l'affût de leur proie et quelques représentants de la presse qui avait fait grand bruit autour de cette affaire.

L'auteur du manifeste était présent, mais sans entente préalable, tous, comme un seul homme nous déclarons nous nommer Friquet, et c'est aux cris de : Vive la Révolution ! Vive l'anarchiste Friquet ! que nous ouvrons la séance.

Plusieurs compagnons prennent successivement la parole ; ils font remarquer la lâcheté de nos gouvernants toujours prêts à obéir aux ordres d'un Bismarck quelconque, et qui foulent aux pieds, cyniquement, leurs prétendus sentiments patriotiques quand il s'agit d'arrêter un des nôtres, coupable d'une insulte à l'égard d'un tyran, ce tyran fut-il l'empereur d'Allemagne.

Il est inutile de vous dire que la police fut traitée de belle façon.

Enfin, après avoir voté un ordre du jour où nous nous déclarions solidaires du compagnon Friquet, nous quittons la salle en chantant la *Carmagnole*.

Ce soir-là, Môssieu le Maire inaugurait la Bourse du Travail. En passant devant ce marché aux esclaves, nous redoublons nos chants révolutionnaires, mais devant notre attitude énergique, la police n'osa intervenir.

Dans ce manifeste, le groupe communiste-anarchiste *Il Lavoratore* invitait tous les meurts-de-faim, tous les opprimés à se réunir, drapeau rouge en tête, sur la place Dante, de Naples, pour manifester en faveur de la Révolution sociale qui, seule pourra mettre fin à la misère et à l'exploitation.

* * *

BREST. — Nous recevons de cette ville, une lettre de camarades exploités de l'arsenal, et dans laquelle ils se plaignent des abus dont ils sont victimes.

Celui qui ne peut ou ne veut pas régaler ou faire des cadeaux aux contre-maîtres et chefs d'ateliers, est, sous un prétexte ou un autre mis à la porte. Il faut de plus être dans la manche de quelque gros bonnet pour ne pas être mis au repos. Enfin, c'est la misère noire pour les travailleurs du Port.

Nous nous rappelons, en effet, avoir vu en 1875, comment on traitait ces pauvres diables : autant qu'il nous en souvient, les salaires étaient de 2 à 2 fr. 50 par jour. Ils sont soumis au régime militaire. Les rondes de gendarmes et d'infanterie de marine avaient pour consigne de surveiller ceux qu'elles auraient pu prendre sans rien faire. Nous nous rappelons en avoir vu venir se rendre à la prison militaire pour subir la peine qu'on leur infligeait, et faire leur prison, le soir après la journée.

Il fallait les voir venir dans les postes aux heures de repas, se contenter d'une soupe et d'une tartine de beurre.

Aux heures de sortie, on faisait sortir les postes, de garde aux grilles, les hommes baïonnette au canon et deux argousins passaient toute cette population à la fouille, comme s'ils avaient eu affaire à des forçats.

Et dire que toutes ces vexations, sont supportées sans récriminations, sans l'ombre d'une révolte.

Ainsi, le correspondant qui nous écrit, exprime l'espoir que si les ingénieurs et directeurs avaient connaissance des abus qui se commettent, ils s'empresseraient d'y mettre ordre !

Eh non chers camarades. Le favoritisme et les privilèges sont le fait de toutes les administrations. Tant qu'il y aura des supérieurs, il y aura des passe-droits. Comprenez que votre misère est le fait de toute l'organisation sociale actuelle. N'attendez rien de vos exploiteurs, car ils ne peuvent rien faire pour vous sans abandonner une partie de leurs privilèges — chose qu'ils ne feront jamais de bonne volonté. — Sachez que l'on n'obtient que ce que l'on prend, et travaillez à votre affranchissement en travaillant à la destruction des privilèges, au renversement de la société actuelle.

* * *

Bourges. — Le compagnon Gouzien, actuellement en tournée de conférences dans le Cher, a débuté samedi dernier à Bourges.

C'est devant 150 personnes environ que le compagnon Gouzien a expliqué d'une façon claire et précise qu'il n'y avait rien à attendre de la part des politiciens quels qu'ils soient et où qu'ils soient, à la Chambre, au Sénat, au Conseil municipal ou ailleurs. Tous ces messieurs, malgré leurs lois sont impuissants pour arrêter la misère des travailleurs toujours croissante.

Pour sortir de ce mauvais pas, le travailleur n'a qu'une chose à faire : se révolter pour renverser cette société maudite qui l'exploite, l'affame et le tue.

Le public, quoique peu nombreux, a apporté une attention très soutenue au long discours du compagnon Gouzien; il a montré qu'il avait le plus vif intérêt à l'entendre parler.

La classe ouvrière représentée à cette réunion a démontré par sa bonne attitude qu'elle nous était tout à fait sympathique et qu'elle viendrait à nos idées sans difficultés.

Chose à remarquer, les journalistes bourgeois de la localité présents, ont si bien compris cela qu'ils n'ont su que railler cette réunion dans leur compte-rendu. A cela rien d'étonnant.

Quant à nous, nous en avons gardé une très bonne impression et nous sommes certains qu'en faisant fréquemment de ces réunions dans notre département, l'Anarchie y prendra facilement racine.

Le compagnon Gouzien est parti pour Saint-Amand où les amis l'ont appelé en lui promettant d'avance un bon accueil.

* * *

Casteljaloux. — Les idées anarchistes ont trouvé chez nous d'assez nombreux partisans. On peut compter dès à présent dans notre petit centre un nombre relativement important de campagnons, — de jeunes gens surtout, — reconnaissant l'existence de la liberté incompatible avec l'existence d'un gouvernement quelconque, — monarchique ou républicain, — s'inspirant du droit divin ou du suffrage universel qui, envisagé d'abord par nous comme un droit sacré, nous apparaît maintenant comme un trompe-l'œil destiné à maintenir le peuple, — la masse ignorante, comme disait dernièrement un député soi-disant radical, à tenir ce peuple, disons-nous, dans la servitude; servitude librement consentie, d'ailleurs, par nous prolétaires à la merci des capitalistes et industriels, subissant forcément leur influence; nous, petits patrons, petits commerçants, esclaves de notre clientèle.

C'est devant l'impossibilité d'exercer notre indépendance, que nous étions déjà devenus abstentionnistes. Les sages paroles ont fait le reste, et aujourd'hui, l'Anarchie peut compter à Casteljaloux bon nombre de partisans.

Il y a évidemment encore un peu d'hésitation de la part de quelques esprits libéraux à coup sûr, mais trop imbus de préjugés.

A ceux-là nous tâcherons de faire comprendre que les choses que nous voulons sont justes, que nos revendications sont légitimes.

Le départ des soldats a été aussi cause d'un mouvement antipatriotique assez prononcé. Bon nombre de ces jeunes gens ont compris que ce qu'ils allaient défendre, était non cette patrie que l'on fait miroiter à nos yeux depuis l'âge le plus tendre, mais la propriété du riche, de l'exploiteur le pire des tyrans, celui qui nous prend au ventre, celui qui nous affame.

Le jour de la grande liquidation arrivé, ce n'est pas contre leurs frères, les exploités de France, d'Allemagne ou d'ailleurs, qu'ils tourneront leurs armes, mais contre le monopolisateur du capital.

Vive l'Anarchie !

*L'Avant-Garde de Casteljaloux.*

* * *

Saint-Amand. — Le mercredi 24 octobre, le groupe socialiste de Saint-Amand, composé en majorité de blanquistes, s'est réunis pour entendre le compagnon Alain Gouzien, de passage à Saint-Amand, qui a traité le « Gouvernement représentatif ». L'orateur a été écouté avec beaucoup d'attention et certainement cette conférence a conquis à la cause anarchiste quelques adhérents, Beaucoup de disciples de Vaillant, ont ouvert les yeux et ont compris que tous les politiciens ne valaient pas mieux les uns que les autres. Ils se sont promis de s'abstenir aux élections prochaines.

Il faut espérer que d'ici quelque temps les travailleurs de Saint-Amand, profitant de l'active propagande qui sera faite parmi eux, comprendront qu'il n'y a que la Révolution sociale qui pourra mettre fin à toutes les injustices, à toutes les misères, par l'expropriation de la classe capitaliste et la substitution de la propriété commune à la propriété individuelle.

## Angleterre

La ligue socialiste de Londres vient d'inviter madame Lucy Parsons, la veuve du martyr de Chicago, de venir en Angleterre pour l'anniversaire sanglant du 11 novembre. Cette héroïne — qui depuis que les bourgeois de Chicago ont assassiné son mari, n'a jamais cessé de propager les idées de l'Anarchie, malgré les arrestations et toutes les petites persécutions qu'elle a eu à subir, — s'est empressée de se rendre aux vœux de nos amis anglais. Elle viendra à Londres pour le 11 novembre, et à l'anniversaire de la mort de son mari, parlera dans un grand meeting auquel tous les socialistes de Londres vont se rendre. Puis elle parlera encore dans des meetings en plein air.

« Notre silence après la mort sera plus puissant que nos voix de notre vivant » disait Spies.

Oui, certes, tant qu'il aura des interprètes comme Lucie Parsons.

* * *

Un congrès international des syndicats ouvriers se réunit à Londres le 6 novembre. Il a été convoqué par le comité parlementaire des Trades-Unions anglaises. Les syndicats de métiers, seuls, ont le droit d'y être représentés. Les social-démocrates allemands ayant demandé d'y être représentés par leurs députés, la commission du congrès a refusé, afin de maintenir au congrès son caractère de congrès des métiers : Les Unions anglaises, des syndicats français et nombre d'unions de métier belges et hollandaises y seront représentés.

Quelques anarchistes italiens y prendront part, au nom d'unions de métiers italiens, et certainement propageront l'idée anarchiste au sein des députés ouvriers.

## Irlande

Les parlementaires irlandais sont en train de se couler complètement depuis plus d'un an, le *Times*, l'organe des riches bourgeois de Londres, avait commencé une campagne contre Parnell et les autres membres irlandais du Parlement. Sous ce titre : « Parnellisme et Crime » il avait donné toute une masse de faits pour prouver que Parnell et les autres, si parlementaires et légaux qu'ils se disent, ont toujours été de fait, en connivence secrète avec le parti d'action — la Ligue agraire et la Ligue nationale qui lui succéda, — et qu'ils ont vu de bon œil les actes de violence accomplis, soit par la Ligue, soit par d'autres organisations secrètes. Le *Times* publiait même l'autographe d'une lettre de Parnell, dans laquelle il résultait que ce monsieur approuvait plus ou moins le meurtre de Phénix Parck (lorsque le lord Cavendish et Burke furent tués), surtout en ce qui concerne Burke, tandis que pour la galerie Parnell désapprouvait cet acte dans les journaux.

Parnell nia avoir écrit cette lettre; en outre, lui et ses amis crurent devoir traiter les faits exposés par le *Times* d'accusations infâmes. — Qui donc, doutera jamais que les parlementaires irlandais eussent tenu précisément cette position douteuse à l'égard du parti avancé? Sans le parti avancé, ils n'auraient jamais réussi même à être élus en Irlande ; et c'est certainement à la Ligue agraire et à ses actes que l'Irlande doit aujourd'hui d'avoir forcé les Anglais de s'occuper de la question irlandaise. Mais on n'est pas au Parlement pour rien. Aussi ces messieurs traitent-ils d'accusations infâmes le fait de leur parler de leur alliance tacite avec le parti avancé, et ils ont intenté au *Times* un procès en diffamation. Ils ont obtenu du Parlement un Grand Tribunal pour vider l'affaire, et on verra pendant deux ou trois mois le *Times* (soutenu par tous les riches propriétaires et bourgeois) prouvant à M. Parnell et Cie leurs attaches au parti révolutionnaire.

Le *Times* les « accuse » d'avoir voulu l'indépendance et la séparation de l'Irlande et d'avoir agi d'accord avec la Ligue agraire, sans jamais désapprouver aucun de ses actes.

Et, au lieu de répondre au *Times* : « Mais oui, parfaitement, et c'est notre seule titre de gloire », ces messieurs vont traiter la Ligue agraire de gredins et d'assassins, et repousser toute accointance avec ces alliés d'hier !

Voilà où on en arrive, en voulant se faire accepter par ses adversaires comme un parti parlementaire.

Avis aux socialistes parlementaires !

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Bruxelles. — Un groupe vient de se former en vue de fonder une bibliothèque.

Les compagnons qui voudraient nous envoyer des livres, brochures, journaux, etc., nous ferons un grand plaisir.

Adresser au compagnon Groenveld, rue du Moulin, 58.

* * *

Le compagnon Moreau, 162, rue Marcadet, est prié de régler au porteur de la *Révolte* les 28 fr. 85 qu'il doit au journal.

# VARIÉTÉS

## LA LOI

(*Quatrième dialogue*)

(fin)

L'anarc. — Du moment qu'il est notoire que c'est un joug aussi inutile que gênant, à quoi bon le conserver ?

Le soc. — Et les liens de parenté, et la filiation généalogique, qu'en faites-vous ?

L'anarc. — Quel argument ! L'homme ne saurait-il donc naître, vivre et mourir, sans que chacune des phases de ses diverses transformations soit consignée sur un registre officiel ?

Consulte l'histoire. Nombreux sont ceux qui, dans tous les âges et dans toutes les conditions, se sont illustrés sous des noms d'emprunt : Moïse est le nom d'un enfant trouvé, Homère était un bâtard, de même que Guillaume le Conquérant, Charlemagne était fils de Pépin, dont le père s'appelait Martel (un nom de guerre). Où est la filiation généalogique des Pythagore et des Platon, des Aristote et des Térence, des Voltaire, des Molière et de tant d'autres, dont les œuvres furent le seul état civil ! Partie intégrante du grand tout humanitaire, l'homme s'appartient, et sa valeur et son mérite ne sont point un héritage de famille !

Le soc. — Sur ce point, rien à répondre. La démonstration est péremptoire; mais, et la régularisation des alliances matrimoniales, et la légitimation des enfants, etc., etc.

L'anarc. — Oh ! tu peux en ajouter des etc... Oui, je le sais, dans notre vieux monde, où tout est poinçonné, numéroté, matriculé à outrance, ces réglementations, ces parquements ont leur raison d'être. On peut donc s'expliquer — mais non justifier — ces distinctions : de mariage et de concubinat, d'enfants légitimes et d'enfants naturels. Et l'espèce d'abjection des réprouvés — parce que l'amour, dont ils sont le fruit, n'a pas été constaté et sanctionné sur un bouquin public. Et pourtant ce sont des hommes au même titre que tous les autres. Enfants de la nature, produit de l'amour libre, leur origine implique leur légitimité. Qu'ont-ils besoin, dès lors, d'une légitimation factice et conventionnelle ?

Le soc. — Vous supprimez donc aussi le mariage et la famille ?

L'anarc. — Dans cet ordre, purement physiologique, nul n'a qualité pour supprimer quoi que ce soit. — C'est affaire de temps et de progrès — seulement, on peut, d'ores et déjà, prévoir et même affirmer, que l'évolution à ce sujet, nous conduit infailliblement à l'amour libre ! Or, l'amour libre ayant remplacé le mariage légal, — cette monstruosité anti-sociale — un ordre nouveau, plus conforme à la nature et à la dignité humaine, s'imposera, tout naturellement, dans le groupe familial !

Le soc. — Certes, cette définition peut paraître plausible. Mais, elle ne me convainc pas tout à fait. Et j'en reviens à ma première question : il faut des lois. Car, quelque soit le mode de groupement, il faudra régir, comment, et par quel moyen comptez-vous le faire ?

L'anarc. — Par la liberté — l'autonomie individuelle, impliquant, nécessairement la solidarité, ne peut laisser subsister le moindre doute à ce sujet !

Le soc. — La liberté ! la liberté ! encore en faut-il pouvoir définir l'action. Et cela ne peut se faire que par les lois ! Voilà ce à quoi je voudrais que tu répondes !

L'anarc. — La liberté, je te l'ai déjà dit, s'affirme et ne se discute pas, son action est immanente et n'a nul besoin, pour se manifester, du concours d'un législateur ou d'un juriste.

Le soc. — Oui, sans doute, si les hommes étaient parfaits, ça pourrait peut-être marcher ainsi. Mais étant donné notre pauvre humanité : comment, sans

lois, maintenir l'individu dans les strictes limites du bien? Car, quelque soit le milieu, ses défauts et ses vices seront toujours là pour contrebalancer ses qualités. Que de méfaits, que de crimes de nos jours qui n'ont d'autres causes que les rivalités, les jalousies, les amours-propres, etc. Or, ces défauts sont inhérents à notre nature et ne disparaîtront pas entièrement avec les injustices sociales. Comment donc obvier à ces inconvénients et contenir les malintentionnés »

L'anarc. — La perfection humaine n'a que faire ici. L'homme est un absolu, rien de plus, rien de moins. Vice et vertu, défauts et qualités, ne sont que des termes conventionnels, qui n'ont, en eux-mêmes, aucune signification. Quant à ces haines, à ces rivalités, à ces querelles intestines — qui font croire à d'aucuns, que la perversion humaine est une maladie endémique, tandis qu'elle n'est que le produit, la résultante, de l'organisation sociale, de l'antagonisme des intérêts, de la lutte pour l'existence enfin — les lois n'y peuvent rien. L'ordre anarchiste, seul, les pourra faire cesser, en supprimant les causes qui les engendrent!

Le soc. — Ainsi, tu crois qu'une société pourrait exister sans lois, comme sans gouvernement? C'est drôle, je ne puis le comprendre, moi!

L'anarc. — Je fais pourtant tous mes efforts pour te l'incruster dans la cervelle. Mais, on dirait que tu t'obstines à ne pas vouloir le saisir.

Le soc. — Que veux-tu? ce n'est pas ma faute. J'y mets toute la bonne volonté possible.

L'anarc. — Voyons, une dernière démonstration pour achever de te convaincre. Ces lois dont on fait un si grand cas et dont on nous vante l'indispensable nécessité, qu'est-ce donc en réalité? Elles sont établies, dit-on, pour réglementer les relations sociales, soit entre les citoyens, soit de gouvernants à gouvernés. C'est, dit Cicéron, « La raison suprême qui ordonne ou qui défend. » Soit. Admettons cette définition pour nos sociétés autoritaires, où la hiérarchie des fonctions est la base essentielle de tout l'organisme politique. Mais, dans une société libertaire, où la réciprocité et l'équivalence des services auront fait disparaître toute hiérarchie, toute distinction entre les individus, comment l'admettre? En effet : je suis homme, je suis libre, je suis en pleine possession de toutes mes facultés. Qu'ai-je besoin, dès lors, de règles formulées ou écrites pour m'ordonner ou me défendre quoi que ce soit. Et puis, que sont les législateurs : nos semblables, nos égaux, c'est-à-dire des hommes ordinaires, n'ayant sur les autres aucune supériorité, et dont le sens moral et l'entendement ne saurait en rien dépasser le niveau commun! Et comme c'est nous qui les nommons. Or, si nous sommes aptes à les pouvoir apprécier et juger leurs œuvres, il est de toute évidence, que nos capacités sont au moins équivalentes aux leurs et que nous pouvons parfaitement nous passer de leurs services! Evoluant dans le même milieu, sous l'influence des mêmes besoins, des mêmes passions, des mêmes faiblesses, que pourraient-ils nous enseigner ou nous apprendre, que nous ne sachions déjà nous-mêmes!

Le soc. — Oui, c'est vrai. Tout cela me paraît logique et je serais assez disposé à m'y rallier.

L'anarc. — A la bonne heure. Maintenant, si, d'autre part, il est admis (et cela ne peut faire doute) que toutes les relations, tous les rapports de sociabilité entre les hommes se réduisent, en fin de compte, dans cette admirable trilogie économique : Production, Consommation, Echange. Il va de soi que la seule loi régulatrice qui s'impose ici, est la solidarité et l'égalité des conditions!

Dans un tel milieu, où l'individu, seul arbitre de sa destinée, est à la fois et son législateur et son maître, que viendrait faire l'autorité avec son bagage de hiérarchie, de lois et de « raison suprême pour ordonner ou pour défendre. »

Laisser à l'homme la libre et absolue disposition de son individualité, de son moi. Que l'intérêt particulier se confonde, s'identifie avec l'intérêt général; et que chacun puisse agir à sa fantaisie, selon ses goûts, ses désirs, ses penchants, sans autre limite, sans autre correctif que le respect dû aux mêmes prérogatives chez ses semblables. Voilà l'idéal, telle est la loi suprême qui doit régir les sociétés, si l'on veut voir se fermer l'ère des révolutions sanglantes et s'ouvrir une ère de paix, de justice et de *vraie* fraternité!!!

Le soc. — Allons, il faut se rendre à l'évidence. Tu disais vrai, cette dernière démonstration est décisive et achève de me convaincre. Oui, vous avez raison, l'Anarchie est l'idéal, le but où tend irrésistiblement l'évolution humaine, et les anarchistes, seuls, sont dans la voie révolutionnaire! — Je le comprend maintenant — aussi, je n'hésite plus, je me range sous leur bannière et je dis avec eux : plus de gouvernements, plus de lois, plus d'autorité!

La liberté! Toute la liberté! Rien que la liberté!!!

## PETITE CORRESPONDANCE

L. à Bordeaux. — L. à Deville. — M. à Bessège. — G. à Dreux. — R. à Denain. — F. à Narbonne. — J. à Armentières. — W. à Erquinghem. — G. à Albigny. — Morlanwetz. — R. à Liége. — T. à Roanoke. — B. à D. à Anvers. — C. à Plogsteert. — V. P. au Grand-Moulin. — F. à Amiens. — S. à Bordeaux. — A. à Alsergrund. — Reçu timbres et mandats.

V. de V. à Pont-de-Marcq-en-Bareuil. — Nous prenons note de l'observation.

B. à Armentières. — Afin d'utiliser le poids du paquet, nous mettons un cent des « Prisons ».

Saint-Etienne. — Le compagnou Masson prie le camarade auquel il a prêté les « Paroles d'un révolté », de bien vouloir lui rendre.

Un anarchiste de 17 ans. — Reçu les vers, mais trop mauvais ponr insérer. — A ce sujet, nous avons à adresser une prière à beaucoup de bons compagnons, qui se figure avoir fait de la poésie parce qu'ils ont aligné tant bien que mal des lignes dont plusieurs ont à peu près la même terminaison. Ils ne s'imaginent pas qu'il y a, pour faire de bons vers, un tas de règles à observer, faute de quoi, on ne fait qu'un gribouillage affreux. Pour notre part, nous ne sommes pas trop partisans des vers, trouvant que l'on dit mieux en prose et d'une manière plus concise, aussi quand nous insérons des vers, il faut qu'ils aient une réelle valeur. — Prière donc aux camarades de nous envoyer moins de vers et un peu plus de bonne prose et de ne pas se froisser quand, malgré toute notre bonne volonté, nous ne pouvons insérer.

F. à Narbonne. — Nous n'avons pas de relations avec Edinger.

Loubet Avignon à Falcoz Nimes. — Avez-vous reçu ma lettre?

Arbeiter Zeitung à Chicago. — Reçu lithographies.

F. à Reims. — Plus un seul exemplaire « d'Entre Paysans ». Les camarades de Genève annonce aussi qu'ils n'ont plus de « Produits de la Terre ».

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 3,106 fr. 65.

Vente de vieux timbres 5 fr. — « Réfractaires » d'Argenteuil, 1 fr. — Guilleret 1 fr. — L. et K., versement hebdomadaire 2 fr. — G. P. Go. Gl. par D. à New-York, 6 dollars (30 francs). — L. C., un exploité de son patron 30 cent. — Amiens, un anonyme 20 cent. — V. de V. à Marcq-en-Bareuil 2 fr. — Saint-Etienne, un fabricant de tiges 1 fr. 50. — C. à Lunay 1 fr. 25. — R. à Châtel 50 cent.

Total à ce jour 3,146 fr. 40.

## CONVOCATIONS

Paris. — Samedi soir, 3 novembre, Soirée familiale au profit de la Bibliothèque socialiste du XIXe, 2, rue d'Allemagne, 2.

Dimanche 11 novembre, 2 heures après midi, Réunion plénière des Anarchistes de Paris et de la banlieue, salle Léger, 108, rue du Temple. Urgence.

Moyens d'entente au point de vue de la propagande.

Choisy-le-Roi. — Tous les samedis à 8 heures du soir, réunion de la section de la Chambre syndicale des Hommes de peine.

Choisy-le-Roi. — Samedi, 3 novembre, grande réunion du groupe d'études sociales à 8 h. 1/2, avenue Pompadour, salle Bonin.

Les compagnons Perrin et Theriez sont invités.

Narbonne. — Réunion du groupe tous les samedis soir, 5, rue Ampère.

Levallois-Perret. — Première réunion du nouveau cercle communisle-anarchiste *La Révolte*, le samedi, 3 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, maison Montheuil, 20, rue Louis Blanc.

Avignon. — Les *Libertaires vauclusiens*, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du soir : 1° Questions diverses; 2° Lecture explicative des *Paroles d'un révolté*.

Vienne. — Tous les travailleurs socialistes sont convoqués à une réunion privée, le samedi 3 novembre 1888, à 8 heures du soir, salle du Cercle l'*Emancipation*, rue des Clercs, 14.

Ordre du jour : Entente entre tous les travailleurs pour un acte de propagande commune.

Il n'est pas question de secte ni de drapeau; tous les socialistes peuvent y a assister.

Les citoyens trouveront des lettres chez le concierge du cercle.

## AUX CAMARADES

*Voilà deux semaines que nous nous débattons dans les difficultés pécuniaires et que nous avons manqué ne pas paraître. Nous en sortons encore cette semaine, mais si nos dépositaires ne font pas leur possible pour nous solder ce qu'ils nous doivent, nous ne savons comment faire pour paraître cette semaine. — Avis à ceux qui nous doivent et qui tiennent à recevoir le journal régulièrement. Impossible pour nous de faire davantage.*

En vente à la *Freedom*, 34 Bouverie street, Londres, E. C. Angleterre :

*The Accused the Accuser*. The famous speeches of the light Chicago Anarchists; forte brochure, prix 75 centimes.

*A Concise History of the Great Trial of the Chicago Anarchists, in 1886*, by Dyer D. Lum; volume de 90 pages, prix 1,25.

*August Spies's autobiography, his speech in Court and notes*. Prix 1,25; avec portrait de Spies et de Miss Van Zandt.

Un camarade nous a envoyé une demi-douzaine de lithographies superbement encadrées, en étoffe, et représentant des vues de Suisse, pour être vendues au profit de la propagande. Nous les mettons en vente au prix de 1 fr. 50.

Nous avons reçu un nouvel envoi de lithographies représentant nos amis assassinés à Chicago. Nous les tenons à la disposition de ceux qui nous en feront la demande. Prix : 1 fr.

## LA REVOLTE est en vente :

### A Anvers

L. Bogaerts, kiosque place de la Commune.

### A Avignon

Couplet, coiffeur, route de Marseille, en face des Rotondes.

*Bazar Nouveau*, rue de la Saunerie.

### A Narbonne

Firmin, 5, rue Ampère.

On y trouve également tous les écrits et brochures révolutionnaires.

### a Levallois-Perret

*Librairie*, 75, rue Gravel.

### A Saint-Etienne

Kiosque de la Place Badouillère.
Place de l'Hôtel-de-Ville (sud-ouest).
Place Marengo (sud-ouest).
Librairie de la rue de Lyon, 58.
Rue de la République, près la place Fourneyron.

### A Amiens

Froidure, 29, rue de la Douane. On y trouve également la *Critique sociale*, le *Ça Ira* et les brochures anarchistes.

### A Paris

Godefroy, 31, boulevard Arago.
Lecocq, 34, rue du Moulinet.
101, rue Claude Decaen.
92, rue d'Avron.
Librairie, 3, avenue Parmentier, dépositaire pour les XIe et XXe arrondissements.
Meunier, 69, rue de la Roquette, dépositaire pour les XIe et XIIe arrondissements.
Fayet, libraire, 113, rue du Temple.
Librairie, 169, avenue de Clichy.
Librairie, 143, rue du Chevaleret, XIIIe arrondissement.

### à Valence chez

Rudigoz, père, 4 rue Bayard.
Le compagnon Rudigoz porte à domicile.

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 9. | 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT | Du 11 au 17 NOVEMBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 —
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## ANNIVERSAIRE DU 11 NOVEMBRE

L'année passée, à cette date, la bourgeoisie américaine était à la joie. Enfin, elle allait avoir les têtes de sept anarchistes condamnés à mort, et ces sept gibets, dressés par ordre et pour la satisfaction des grosses bourses, devaient écraser dans son germe le grand mouvement socialiste, récemment né sur le sol américain.

Parsons, Spies, Fischer, Engel, Lingg, Schwab et Fielden devaient expier par la mort le crime d'avoir cherché à réveiller les masses, — le grand crime d'avoir dit aux pauvres pourquoi ils souffraient et surtout d'avoir indiqué le remède : la Révolution sociale, l'Anarchie !

Pour ce crime ils devaient mourir, Et leurs cadavres, devaient dire bien haut à tous les travailleurs que tel serait dorénavant le sort de ceux qui se donneraient corps et âme à leur cause et dont la voix serait écoutée par les masses.

Que leur reprochait-on en effet?

D'avoir prêché l'Anarchie. D'avoir dit aux masses que pour s'émanciper elles devaient se révolter contre le Capital et l'Autorité ; le crime d'avoir prêché d'exemple la révolte !

Aux pauvres qui souffraient et qui souffrent encore, sous le joug du Capital omnipotent, ils avaient dit : « le Capital, c'est vous qui l'avez créé. Vous pouvez vous en saisir. Vous pouvez l'employer pour votre propre usage et dans vos mains, vivifié de votre travail, le sol et la machine donneront de quoi vivre largement pour tous ».

A ceux qui se voyaient et se voient encore, opprimés chaque jour, par la loi bourgeoise, ils disaient : « Révoltez-vous contre cette loi ! Des usurpateurs l'ont faite — pourquoi la respecteriez-vous ? Jetez au feu ces cordes — triste heritage des siècles d'oppression ; brûlez-les, et n'en faites pas de nouvelles : car elles seraient toujours conçues dans l'esprit du passé et empêcheraient une société nouvelle de surgir et de se développer librement. »

Et à ceux qui leur répondaient : « Mais nous sommes si peu nombreux, et la masse est si peu courageuse ; ils avaient dit : « Alors, donnons-lui l'exemple en nous révoltant les premiers ! »

---

Tel était le crime de ces vaillants lutteurs. La bombe qui avait appris aux policiers au meeting de Haymarket, qu'on n'attaque pas impunément un meeting anarchiste, — cette bombe dont on a tant parlé n'était qu'un accessoire. On savait bien à Chicago, dès le premier procès, qu'aucun des sept anarchistes trainés devant les juges, ne l'avait lancée. On savait que, somme toute Parsons et Spies avaient même contribué à apaiser l'irritation causée au sein des travailleurs par les assommades policières du 3 Mai... Les bourgeois savaient tout cela.

Mais nos amis étaient des hommes d'une rare énergie; des hommes qui avaient donné toutes leurs vies, pures du moindre reproche au jeune mouvement anarchiste ; enfin c'étaient des anarchistes ; enfin c'étaient des anarchistes convaincus et cela suffisait...

Aussi quelle joie parmi la presse bourgeoise, quelle jubilation dans les maisons des riches de Chicago, lorsque la cour d'appel eût confirmé l'arrêt de mort ! Jamais cannibales ne furent aussi abjects dans leurs danses autour de l'homme qu'ils vont dévorer, que les bourgeois dans leur jubilation lorsqu'ils apprirent que les sept anarchistes allaient être exécutés.

« On leur fait les draps mortuaires ». — « La corde est fabriquée et livrée au bourreau. » — « On fait des expériences avec la corde » — et ainsi de suite, à n'en pas finir! Voilà les nouvelles joyeuses que les grands journaux bourgeois servaient chaque jour à leurs lecteurs et leurs lectrices. Ils les connaissaient bien, ils sasavaient comment faire pour plaire !

---

On se souvient comment ces braves sont morts.

Nos frères ont été étranglés le vendredi, 11 novembre, à midi.

Schwab et Fielden (un Anglais) avaient été envoyés la veille aux travaux forcés à perpétuité. Lingg était mort. Les bourgeois grinçaient des dents de ne voir que quatre potences.

Quatre potences avaient été érigées dans une cour intérieure de la bastille de Chicago. Ses murs étaient gardés par plus de trois mille hommes.

Un autre cordon de troupes et de police cernait la prison, laissant un espace libre, un vide de 500 pas de large, autour des murs de la bastille démocratique. Personne ne pouvait entrer dans cet espace sans une permission écrite du sheriff.

Derrière ce cordon — la foule ; pas très nombreuse. On estime que les deux tiers de cette foule étaient des agents en bourgeois, — réguliers, ou loués pour la circonstance.

Leurs femmes traversèrent le premier cordon. Elles demandaient qu'on leur permit d'entrer dans la prison, d'embrasser leurs maris pour une dernière fois. Ce leur fut refusé.

Brutalement, on les poussa dehors.

La femme de Parsons, venue avec ses enfants, se défendit à outrance.

On la bouscula, on l'arrêta, on l'emmena en prison avec ses enfants.

---

La mort leur avait été annoncée la veille, dans l'après midi. Lorsque Schwab et Fielden apprirent que leur peine était commuée en celle des travaux forcés, la tristesse — dit le télégraphe — se peignit sur leurs visages. Ils répétèrent — qu'ils préféraient la mort instantanée à la mort lente.

« Pas un muscle ne bougea sur les visages d'Engel et de Fischer », continue le télégraphe. Parsons sourit, impassible ; Spies éclata en une violente harangue contre les assassins.

Engel resta gai jusqu'au dernier moment. Toute la nuit il causa avec le garde en lui racontant des historiettes amusantes, mêlées de propagande anarchiste. — « Vous ne redoutez donc point la mort? demanda le garde. — Vous me voyez ! répondit Engel,

Ainsi que Fischer, il regrettait cependant qu'il n'aient pu faire comme Lingg, et priver ainsi les bourgeois d'une joie de plus Parsons causa aussi toute la nuit. Et quand il n'en pouvait plus, il chantait ou marchait. Spies envoya promener le prêtre méthodiste qui lui empoisonnait les derniers moments de sa vie.

— Je vais prier pour vous, répliqua l'empoisonneur.

— Priez pour vous, vous en avez plus besoin que moi ! et Spies se remit à écrire. Dans la nuit, ayant deux gardiens, il les harangua sur l'Anarchie, la lutte sociale, la farce des tribunaux.

Pendant ce temps, le bruit des marteaux leur annonçaient que les menuisiers travaillaient dans la cour, sous leurs fenêtres, à dresser la potence.

« Tous les condamnés ont bien entendu ce bruit », dit le télégraphe, « mais personne n'en parut affecté. »

A l'approche du jour, tous s'endormirent du sommeil des justes.

---

Dès le matin, ils étaient sur pieds à écrire, à répondre aux télégrammes sans nombre qui leur parvenaient de tous côtés. Engel, visité par le prêtre méthodiste, engagea avec lui une discussion théologique. Certainement il aura essayé de lui expliquer toute l'hypocrisie de son rôle. Le crampon méthodiste vint encore ennuyer Spies qui dut allumer un cigare et se mettre à écrire pendant que l'autre récitait ses prières.

Fischer racontait à son garde qu'il avait rêvé sa maison en Allemagne, qu'il s'était rêvé redevenu enfant, avec toute la fraîcheur de l'enfance, vivant de tous ses souvenirs d'enfance qui se pressaient dans sa tête.

Les bourreaux faisaient sous leurs fenêtres, l'essai de la nouvelle trappe mécanique.

Fischer entonna la *Marseillaise* et, des cellules voisines, ses trois frères lui répondirent aussitôt, chantant l'hymne révolutionnaire avant de marcher à la mort.

Ce n'est qu'à onze heures cinquante qu'on vint les chercher. Avec un raffinement de cruauté on avait tout fait pour prolonger leurs souffrances. Ah si quelqu'un d'eux avait pu éclater en sanglots — quelle bonne aubaine pour les bourgeois ! Quand Spies reçut une lettre, et après l'avoir lue, resta pensif un moment, même cet instant de recueillement fut noté et souligné par la meute de la presse.

Mais nos frères n'ont pas offert aux gredins le spectacle désiré. Ils restèrent tranquilles. Ils marchèrent tranquilles lorsqu'on vint les chercher. Alignés sous les quatre potences, Parsons commença un discours : « Hommes et femmes d'Amérique... », mais le capuchon blanc et le nœud mirent fin à ses paroles. Spies s'écria : « Notre voix, camarades, tera plus après notre mort qu'elle n'a fait de notre vivant ! »

— Hourrah pour l'Anarchie ! s'écria Engel.

— C'est le plus beau moment de ma vie ! Vive l'Anarchie ! s'exclama Fischer au moment où la cape et le nœud tombaient sur sa face inspirée et voilaient son doux regard.

Une seconde après, la trappe s'ouvrait et tous les quatre à la fois étaient lancés dans l'espace.

Parsons avait l'épine dorsale brisée : il remua à peine.

Engel, Fischer et Spies se débattaient en convulsions effroyables à voir.

Ce n'est qu'à midi douze, — quatorze minutes après — qu'ils cessèrent de donner signe de vie.

Leurs corps furent rendus à leurs parents et amis et enterrés le même jour.

---

Voilà une année qui nous sépare déjà de ce jour. Et nous voyons que nos martyrs n'ont pas donné leurs vies en vain. Leurs grandes images se trouvent gravées dans les cœurs des travailleurs du monde entier. Sans distinction de nuances ou de lieux d'origines. Social-démocrates et anarchistes, allemands et anglais, français et russes, suédois et italiens — tout ce qu'il y a d'honneur, de cœur dans le mouvement socialiste, tout travailleur, socialiste ou non, s'il a seulement entendu l'histoire vraie du massacre de Chicago, tous les ont reconnu pour leurs. Combien de jeunes cœurs s'inspirent déjà de ces vies si belles par leur dévouement, de cette mort si grande par leur calme, leur confiance dans l'avenir, leur attachement, si profond à la cause de la vraie liberté, de l'affranchissement complet des masses.

Les travailleurs du monde entier les ont reconnus pour *leurs* martyrs. Toute une jeune génération grandira, tournant ses yeux vers ces hommes qui moururent pour montrer à l'humanité le vrai chemin de son affranchissement.

---

M. le ministre pourrait-il nous renseigner pourquoi, un paquet de journaux expédié le vendredi, a destination de Clichy, n'y arrive que la semaine suivante ? — Huit jours pour aller de Paris à Clichy, — c'est raide.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — La guerre contre les bureaux de placement continue. Les journaux de ce matin nous apportent la nouvelle que deux explosions se seraient produites à une demie-heure d'intervalle dans deux bureaux différents aux environs des Halles : rue Boucher et rue Française. Les dégâts matériels seraient considérables.

* * *

On nous prie d'annoncer que c'est le 13 courant que le compagnon Antoine Rieffel passe en cour d'assises. — Les camarades sont invités à se trouver ce jour-là au Palais de Justice, côté de la place Dauphine.

* * *

Les trois derniers faits de la Justice :

1° Acquittement d'un capitaine qui frappait ses soldats. (Toute question de principe à part, à nos yeux, il méritait bien cet acquittement, il avait provoqué la désertion de *onze* soldats de son bataillon).

2° Condamnation à 300 francs d'amende de l'ingénieur Martin, responsable de la catastrophe du puits Magny, où sept mineurs avaient trouvé la mort; moins de cinquante francs par tête.

3° Condamnation à cinq francs d'amende de l'auteur de la chanson *Alphonse du Gros-Caillou*, composée il y a *trente-cinq ans !*

* * *

Il est trop rare de trouver quelque chose de bon dans le *Cri du Peuple* pour ne pas prendre ce qui se présente de sensé. On lit sous la signature de Boulé :

Le bagne s'ouvre de nouveau, les vaincus s'attellent au travail, mais désormais les partis s'observent ? Oui ils s'observent, c'est ce qu'il faut ; savoir que l'ennemi est en face et l'observer, lui tomber dessus à coup de grève au moment où il s'y attend le moins, mettre le patronat dans l'impossibilité de gagner de l'argent, décréter dans tous les travaux la grève en permanence et s'en servir à son heure, suivant les circonstances, tenir les chantiers en désorganisation, c'est-à-dire frapper le patronat où il est sensible, *à la casse*. Le mot d'ordre doit-être : *Ruiner les affameurs.*

* * *

Les braves gens de la teinture lyonnaise ont adressé à la presse une circulaire indignée au sujet d'un fait qui s'est passé à Lyon lors de la visite de Carnot. Il a conféré la médaille d'honneur et de dévouement à deux individus dont les noms sont précisément inscrits sur le tableau des renégats affiché à la chambre syndicale pour avoir travaillé pendant les diverses grèves que notre corporation a eu à soutenir sous l'Empire. Et la corporation proteste contre cette iniquité.

Soyez sûrs, chers camarades, que ce n'est qu'à de pareils ouvriers que le gouvernement peut accorder des encouragements. L'Etat a pour mission de défendre le capital et réciproquement. Ce sont deux frères inséparables, qui attaque l'un ne peut que recevoir des coups de l'autre, et pour mériter les récompenses du pouvoir, il faut avoir donné des gages de soumission au patronat. Quand vous vous serez persuadés de cette vérité, vous ne compterez plus sur le Parlement pour obtenir les invalides du travail ou tout autre loi protectrice, vous comprendrez qu'il faut renverser l'Etat en même temps que le capital, et qu'après cette Révolution seulement, le sort du travailleur pourra devenir meilleur.

* * *

Encore quarante mineurs de tué aux mines de Campagnac. On prétend que toutes les précautions imaginables avaient été prises. C'est possible. Alors la mine est à abondonner.

* * *

La Palisse. Je vais vous conter deux bonnes histoires qui prouvent que parmi les paysans de notre contrée le respect des choses n'existe plus.

Notre ami T. a un petit lopin de terre et pour y aboutir, il traverse depuis des années une terre appartenant à son beau-frère, abruti de la pire espèce. Ce printemps, pour empêcher notre ami de passer sur son bien, il fit construire un mur. T. commença par aller trouver le juge de paix Barbette. Celui-ci cita des témoins, ordonna une enquête et remit le jugement à deux mois, histoire d'embêter T. Mais celui-ci ne jugea pas à propos de laisser pourrir son foin, il se décide à agir par lui-même et en quelques coups de pic, il ouvre une brèche dans le mur. Grand émoi. Barbette, suivi de son greffier Sapinaire interroge T. qui lui répond vertement. L'autre parle du respect qui lui est dû, puis du Code, de la Religion, de la Patrie. Mais T. qui n'a pas froid aux yeux lui dit son fait en quelques mots. « La Révolution sociale s'avance à grands pas et avec elle disparaîtront toutes les lois et les autorités; toutes vos paperasses flamberont, vos prisons démolies et vos juges dispersés. Le peuple ne se laissera pas amuser avec quelques verres de vin comme en 48. La lutte sera terrible et sans pitié, une fois que nous aurons pris les armes. Quant à votre patrie, j'y ai cru aussi en 70 et si je n'en suis pas crevé, c'est grâce à ma robuste constitution et aux petites épargnes que j'avais pu faire sur mon travail. Aujourd'hui, les travailleurs ne veulent plus entendre parler de guerre. Que les patriotes des deux bords du Rhin se battent entre eux, c'est leur affaire. Nous ne nous lèverons que pour la Révolution sociale, pour balayer les fainéants, les jouisseurs et les galonnés, juges de paix et autres. Il n'y aura rien de sacré pour les anarchistes. Il en a débité encore bien d'autres. Il fallait voir la tête de nos magistrats. T. a été condamné à l'amende, mais le gouvernement ne verra pas de sitôt la couleur de son argent. Inutile de dire qu'il continue à traverser la terre de son beau-frère et que bien malin sera celui qui l'en empêchera.

L'autre histoire m'est arrivée au commencement de l'année. Penaud, brigadier et Baduel, gendarme, se présentent chez moi. La conversation s'engage :

Voudrez-vous bien répondre à mes question ?

— Cela dépendra.

— Mais il faut me dire si vous voulez me répondre?

— Vous vous nommez Penaud, vous en avez bien l'air.

— Ah, il ne faut pas m'insulter, je ne suis pas payé pour cela, mais voulez-vous répondre, oui ou non ?

— Vous ne me demandez rien.

— Vous avez été à la chasse le 22 décembre ?

— Je n'en sais rien ; si j'avais su que vous viendriez me demander cela, j'aurai peut-être fait attention.

— On vous a vu et vous a parlé, vous chassiez.

— Je n'en ai pas le temps, il faut travailler pour nourrir sa famille.

— Vous n'avez pas de permis ?

— Ah, pour cela, non, je cultive de l'herbe et je nourris le gibier des environs et si j'ai besoin d'en tuer, j'en ai plus le droit que ceux qui paient 25 francs au gouvernement.

— Enfin, c'est bon, on vous a pris.

— Moi, pris ! Venez y quand j'aurai mon fusil à grosse viande, vous verrez si je suis facile à prendre.

J'ai été condamné à 111 fr. 50 d'amende, mais diable, si le percepteur touche jamais à un seul sou. On est venu le réclamer et j'ai répondu que quand j'avais de l'argent à disposer, il servait à répandre l'Anarchie.

Dans nos contrées, la propriété tombe de plus en plus de valeur. Les petits cultivateurs se ruinent et les gros paopriétaires rachètent les lopins à des prix dérisoires. Le peuple attend la Révolution et il faut qu'elle vienne changer la face des choses.

* * *

Bordeaux. — La police a encore fait de la besogne au Congrès socialiste sur la décision de l'Assemblée. A la première séance, on venait de placer deux drapeaux rouges au-dessus de la tribune. Le commissaire central, suivi de trois commissaires de police et d'une dizaine d'agents s'avance alors et ordonne l'enlèvement des emblèmes séditieux. Un anarchiste en saisit un et crie aux policiers de venir le prendre. Les agents s'élancent, il y a mêlée, il y a plusieurs blessés, entre autre un commissaire de police. Grâce aux renforts qui arrivent à la police, la salle est vidée, mais les drapeaux rouges restent aux mains des congressistes. Puis le maire de Bordeaux interdit toute nouvelle réunion du Congrès !

Comme arbitraire, c'est assez réussi, et nous en félicitons l'inventeur. Il est vraiment temps que la lutte entre travailleurs et bourgeois devienne effective et toutes les mesures de rigueur que prendront les bourgeois affolés ne pourront que nous faire plaisir.

* * *

Le Congrès de Bordeaux, après avoir été banni de cette ville, a tenu ses séances à la mairie d'un faubourg. Comparé aux congrès précédents, le progrès s'accuse dans la discussion. Pour la première fois, croyons-nous, dans un congrès, il a été question de grève générale, et voici la résolution qui a été adoptée et à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir. « Si nous admettons l'utilité des grèves partielles pour habituer les ouvriers à la résistance envers les patrons, nous devons proclamer que la grève générale seule peut amener la délivrance des travailleurs. Il a du reste été compris par tous que *la grève générale c'est pratiquement la Révolution.*

Sur d'autres questions, les conclusions sont moins avancées ; la majorité se leurre encore sur la possibilité d'une action gouvernementale. Ainsi on a conclu à l'égalité des salaires pour l'homme et la femme, en attendant que le pouvoir organise une société où la femme n'aura pas à travailler. » Je pense que le Congrès a voulu dire : « n'aura pas à travailler en fabrique ; » mais d'une manière ou de l'autre, on attendra longtemps, si on compte sur le pouvoir. Tant mieux, du reste, car la Révolution supprimera les salaires au lieu de les égaliser.

Il ne semble pas non plus que la question des ouvriers étrangers ait été comprise dans le sens humain.

Au lieu de déclarer franchement que tout homme avait droit à la vie sur quelque territoire qu'il se trouvât, que c'était à nous à le convertir aux idées de progrès par notre camaraderie, on a mis le gouvernement en demeure de réglementer par une loi, le tarif de la main-d'œuvre française.

Malgré tout, cela marche, il y a progrès. Le Congrès comptait plusieurs anarchistes. Autant nous sommes opposés aux congrès entre anarchistes, autant nous comprenons que des anarchistes se fassent déléguer par leur corporation, là où il y a de la propagande à faire. Seulement il faut prendre les choses pour ce qu'elles valent.

Une question n'est pas résolue parce que la majorité a voté la solution que nous préconisons. Du vote de la grève générale, à cette grève elle-même, il y a encore un grand pas. C'est à nous de le faire franchir.

* * *

Décidément, à Bordeaux comme partout ailleurs, l'esprit de révolte grandit et marche à pas de géant. Les quelques réunions publiques qui ont été tenues pendant la cession du Congrès ouvrier, nous ont valu l'occasion de faire cette constatation.

Il y a loin en effet de cette époque où le public ouvrier nous tendait des bras menaçants en entendant énoncer nos théories révolutionnaires. Et, si l'on a observé impartialement l'esprit de ces réunions, on a pu constater que le public a non-seulement applaudi les orateurs aux allures les plus franchement révolutionnaires, mais encore les a dépassés, entraînés, dirons-nous, pour être plus exacts.

La chose est rendue évidente, rien que par les résolutions du Congrès dont lecture a été faite dans le meeting du 4, salle d'Eté de l'Alhambra; elles restent sur le terrain exclusivement économique, alors que tous les organisateurs dudit Congrès ainsi que la majorité des délégués sont partisans de la conquête des pouvoirs politiques, autrement dit de l'action parlementaire.

Il est incontestable que sans l'insigne maladresse du préfet de la Gironde qui a voulu jouer au proconsul, secondé en cette circonstance par le maire de Bordeaux, le Congrès ouvrier aurait passé presque inaperçu. Mais ce que la presse n'a pas fait ressortir, et pour cause, sans doute, c'est le motif réel des multiples décrets prohibitifs à l'égard de la teneur du Congrès de Bordeaux.

L'origine du conflit est bien l'exhibition du drapeau rouge dans la première réunion qui a été tenue; mais cet enfantillage, à notre avis, n'eût pas eu les suites que l'on connaît, si la police n'avait eu affaire qu'aux délégués; car, pour eux ce n'était qu'une simple question d'amour-propre, et ils auraient replié leur cotonnade à la moindre injonction.

Dans cette affaire de famille, les uns et les autres avaient compté sans le public qui, indifférent au début de cette question de chiffon, le prit au sérieux alors qu'il fallut le défendre contre les dogues de la bourgeoisie, indigné qu'il était de le voir salir par des attouchements malpropres.

La vérité est que presque tous les spectateurs se ruèrent comme un seul homme sur les commissaires de police qui avaient eu l'audace insolente d'accomplir une aussi répugnante besogne. C'est de la sorte que trois d'entre eux, le Central en tête, eurent leur faciès plus ou moins endommagé par de robustes poings, tandis que le bureau, instigateur de l'incident, *se contentait de protester énergiquement.*»

Il est donc avéré, même pour les plus rétifs, que c'est ce commencement de propagande par l'action collective qui a donné la chair de poule à l'autorité supérieure de la Gironde. Et c'est pour éviter la réédition de cette touchante marque de sympathie de la part de leurs chers dirigés, que les dirigeants bordelais ont éloigné de la ville les délégués du Congrès, auteurs réels, mais inconscients, de l'escarmouche révolutionnaire de la salle Saint-Paul.

Somme toute, nous ne pouvons que féliciter les orateurs du Congrès de nous avoir procuré la satisfaction de voir acclamer la Révolution dans toutes les réunions où ils ont parlé.

Il ressort de ces enseignements qu'avec quelques poussées de plus, le Vieux Monde bourgeois pourri et vermoulu, ne tardera pas à s'effondrer, c'est l'affaire de quelques années.

* * *

Bourges. — Le groupe d'Etudes sociales de Bourges a organanisé une seconde réunion publique à douze jours d'intervalles de la première. La victoire a été complète et le succès immense. C'est en présence de 400 personnes que le compagnon Gouzien a développé pendant plus de deux heures son sujet qui était : « La crise ouvrière et ses conséquences, le moyen d'y remédier et nécessité d'une grève générale. »

Le public, exclusivement ouvrier (la bourgeoisie était en ce même moment en train de banqueter en compagnie de M. Ferdinand de Lesseps de passage à Bourges), le public, dis-je, fut très calme et très attentif, et par ses nombreux travaux il a montré qu'il s'intéressait vivement aux idées anarchistes émises par l'orateur.

« Travailleurs, a-t-il dit, vous savez que vous êtes les seuls producteurs de la richesse sociale et que cependant vous manquez de tout, tandis qu'à côté de vos misères il y a cette classe d'oisifs qui, ne produisant absolument rien, jouit des fruits de vos travaux, consentirez-vous que cet état de choses se perpétue?

Non, vous ne le pouvez pas. Et comme je vous ai démontré que le bulletin de vote était absolument impuissant pour faire disparaître les abus de la société actuelle, il ne vous reste donc plus qu'un moyen aussi efficace que légitime : la Révolution.

Le compagnon Marchand s'est levé en demandant aux ouvriers d'abord, s'il s'en trouvait quelques-uns d'entre-eux qui auraient quelques objections à faire. Personne ne s'est présenté.

Alors se tournant du côté des quelques bourgeois venus vers la fin, il leur dit : « Et vous, messieurs les bourgeois, dont les idées ne sont pas semblables aux nôtres, vous devez avoir des arguments à nous opposer, je vous prie donc de venir ici pour vous défendre. (Ici le public ouvrier ne put se contenir de rire en voyant cette interpellation qui semblait hardie). Puis, voyant qu'aucun d'eux n'osait venir, non! Vous n'en avez pas le courage, eh bien! tant pis pour vous, dès ce moment nous vous déclarons franchement la guerre!! La salle entière souligna ces rudes paroles par des applaudissements prolongés. La séance fut levée.

Notre propagande dans Bourges commence, grâce aux réunions anarchistes, à porter ses fruits, car outre les ouvriers qui viennent à nous, il y a aussi des conseillers municipaux socialistes qui vont, disent-ils, donner leur démission. L'un d'eux a fait parvenir une déclaration en ce sens qui a été lue à cette réunion et que les ouvriers ont beaucoup applaudie.

* * *

Hier, dimanche, le comité révisionniste plébiscitaire de Bourges a donné une réunion dans laquelle Robert Mitchell, rédacteur en chef du *Pays*, a pris la parole.

Ce bonapartiste invétéré a essayé de démontrer que le rétablissement de l'Empire était possible avec le traîneur de sabre Boulanger.

Les compagnons de Bourges, présents à la réunion, protestèrent contre les paroles de ce triste individu, et le compagnon Alain Gouzien prit la parole comme contradicteur; malgré les menaces de l'état-major bonapartiste. Il posa catégoriquement la question sur le terrain économique. Il traita la question anarchiste aux applaudissements unanimes de l'auditoire composé d'environ douze cents personnes.

Il fallait voir la tête déconfite de Robert Mitchell et de ses amis.

Cette réunion a été un triomphe complet pour la Révolution et l'Anarchie.

A l'issue de cette réunion, le compagnon Gouzien, accompagné du compagnon Marchand et de quelques autres amis, est allé tenir une autre réunion publique à Saint-Florent (Cher), où il y avait environ quatre cents personnes. Dans cette localité, le compagnon Gouzien a traité la situation du paysan sous le régime capitaliste. Ces bons paysans berrichons ont été enchantés d'entendre soutenir et défendre leurs intérêts avec autant de clarté et de précision que l'a fait le compagnon Gouzien. Il leur a démontré que leurs intérêts étaient absolument identiques à ceux des travailleurs des villes.

Il a fait un tableau saisissant de la situation du paysan qui ne possède qu'un tout petit lopin de terre dont les fruits échoient aux riches, tandis que lui, le producteur, ne vit que de racines bouillies.

Il est temps, dit-il, qu'une situation aussi atroce cesse le plus tôt possible.

Jean-Misère, dans une impasse s'est abattu et s'est écrié : « Ah! mais, ça ne finira donc jamais! »

S'il veut, cela finira bientôt.

Le monde pervers dans lequel nous vivons va faire place à une société basée sur l'Egalité et la Justice.

La réunion s'est terminée au cri unanime de vive la Révolution et vive l'Anarchie!!

* * *

Nimes. — Un congrès socialiste révolutionnaire a eu lieu le 28 octobre à Nîmes Quoique privé, ces messieurs voulurent bien m'accepter comme correspondant de la *Révolte*. Je tenais à assister à ce congrès parce que, parmi les délégués, il y avait des hommes qui avaient la renommée d'être de vrais socialistes révolutionnaires. Je voulais les voir et surtout les entendre, j'avais en outre la bonne foi de croire que, dans cette réunion, des questions sérieuses allaient être discutées.

Grande fut ma surprise lorsqu'en ouvrant la séance le président annonça que chaque orateur ne parlerait que 10 minutes, que ceux qui parleraient sur des questions de principes pourraient le faire au punch du soir donné en l'honneur des délégués après le congrès; ensuite notre bonhomme se mit à lire un programme composé de je ne sais combien d'articles. Donc, le premier était ainsi conçu : « Affirmation de la lutte de classe sur le terrain électoral aux prochaines élections législatives ». Toutes les illusions que j'avais pu me faire disparurent; la pensée me vint de sortir de cette chapelle, quand un incident se produisit. Le compagnon Eugène Ferrière, qui avait été délégué par les socialistes indépendants avec mandat illimité et en réunion publique, invita le président à lire la proposition qu'il avait déposée sur le bureau, dans la réunion préparatoire du matin. Après deux ou trois invitations, voyant que celui-ci ne l'écoutait pas, il alla la prendre lui-même dans le dossier du secrétaire et en donna lecture. Elle était ainsi conçue : « Le suffrage dit universel est-il un moyen d'émancipation pour le prolétariat; est-il même un moyen de propagande pour les idées socialistes révolutionnaires? » Et comme il commençait à lire des exposés de motifs, le président l'interrompit en disant que le congrès n'était pas pour discuter de pareilles questions. Notre ami, passant outre aux ordres du président, continua. Il fut écouté tant bien que mal tant qu'il parla de l'impossibilité des réformes, mais lorsqu'il attaqua l'immoralité du suffrage universel, l'orage éclata; tous ces soi-disant socialistes révolutionnaires lui montraient le poing.

Notre ami ne s'intimida pas pour cela, et lorsque l'orage fut un peu calmé il continua son discours; mais il fut de nouveau interrompu, insulté, menacé; enfin, épuisé de fatigue il quitta la tribune en les traitant de faux socialistes et de jésuites.

Cette scène avait écœuré une partie des délégués (ceux qui étaient de bonne foi); cependant, après un moment, la discussion reprit sur l'article premier. Tous les chefs de file vinrent à leur tour débiter leur boniment et lire leurs projets d'organisation (je crois avoir compté 60 articles). Je vous prie de croire que la préfecture de police de Paris n'a jamais eu une pareille organisation. Enfin, pour clore cette discussion, le citoyen Jourdan de Besèges, prit la parole, attaqua le suffrage universel, démontra que c'était bête de croire qu'un avocat puisse voter en connaissance de cause sur une question de route, d'engrais, de chemins de fer; je croyais un moment qu'il allait proposer l'abstention, mais pas du tout; voici quelle fut sa proposition. « Considérant que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes pour que la représentation soit réelle, qu'elle ait une valeur réelle, il faut que chaque corporation fédérée nomme un député pour la représenter »; de cette façon, on aurait, selon lui, une chambre de travail composée d'hommes compétents. — Quelle utopie. — Il n'est pas venu à la pensée de notre bonhomme que son système est aussi bête que la représentation actuelle et qu'elle pécherait par la même base, car si un avocat ne connaît rien aux travaux d'une route, je me demande, par exemple, comment un tisserand, un menuisier, un forgeron pourraient-ils émettre en connaissance de cause, un vote sur la cordonnerie. Mais lorsqu'on est aveuglé par l'ambition du pouvoir, on arrive toujours à dire des bêtises.

Enfin, l'article premier fut adopté, avec cette réserve que le suffrage universel ne devait pas être pris comme but, et que si l'on s'en servait comme moyen de propagande, on ne devait jamais faire alliance avec les autres partis politiques (Encore une blague). Ensuite le citoyen Larpeyre proposa que le parti socialiste révolutionnaire ait deux programmes, l'un minimum, l'autre maximum. Mis en demeure de s'expliquer sur ce qu'il entendait par programme minimum et maximum, il barbotta quelques phrases et ne sut donner aucune explication. Sans doute que s'il avait dit sa pensée il aurait déclaré que c'était pour satisfaire tout le monde. C'est d'ailleurs ce que la plupart des délégués ont compris, car il fut énergiquement combattu par le citoyen Louche, délégué d'Alais, ainsi que par d'autres délégués. Enfin, l'on finit par adopter, comme programme minimum, celui du congrès de Marseille, quoique les trois quarts des délégués, y compris le président, n'y comprennent pas un mot.

On passe ensuite à la discussion pour la création d'un organe socialiste révolutionnaire dans le Gard, mais cette discussion amène une confusion incroyable; tous les délégués entourent le président, on discute tête-à-tête, enfin cette proposition est adoptée.

Le congrès se termine par un vote de félicitations à l'adresse de M. Numa Gilly, député, l'engageant à persévérer dans sa conduite vraiment républicaine (tas de fumistes). Après, le président lève solennellement la séance et crie : « Vive la Révolution sociale! »

Tout ce travail a été fait en deux heures de temps. Et dire que ce sont ces individus qui traitent l'anarchie d'utopie, et déclarent à tout moment que la masse est trop ignorante pour se diriger seule!

## Allemagne

Il paraît qu'un attentat avait été projeté contre Guillaume II au cours de son voyage. Ce sont des anarchistes allemands réfugiés en Suisse qui avaient préparé cet attentat. Quatre jours avant l'arrivée de

l'Empereur à Stuttgard, on apprit qu'une dizaine d'anarchistes des plus exaltés avaient subitement disparu de leur domicile en Suisse, notamment à Zürich. La police de cette ville prévint celle de Stuttgart, qui prit des mesures extraordinaires. On changea l'itinéraire des trains et le voyage eut lieu sans accident. Les renseignements manquent, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un anarchiste bavarois du nom de Troppmann a été arrêté. Pendant neuf jours, il avait réussi à dépister les agents secrets en se tenant caché dans le foin d'une ferme isolée. On aurait trouvé également des bombes explosibles. On suppose que Troppmann avait l'intention de s'approcher du wagon impérial près d'une station.

Troppmann garde devant l'enquête un silence farouche. Il a refusé 125,000 francs pour dénoncer ses camarades. Encore un des nôtres qui souffre !

* * *

Aux élections du Landstag prussien, les socialistes se sont abstenus de voter ; il y a eu des sections dans lesquelles 15 0/0 des électeurs seulement ont pris part au vote. Nous savons bien toute la différence qu'on peut tenter d'établir entre les élections du Landstag et celles du Reichstag, mais reconnaître que dans certains cas, le vote est inutile, illusoire, c'est déjà le commencement de la sagesse.

## Angleterre

On avait annoncé une grève de tous les mineurs du nord de l'Angleterre. Deux cent quarante mille hommes devaient abandonner le travail. La plupart des patrons ont accordé 10 0/0 d'augmentation sur les salaires avant la cessation du travail. Les autres ont laissé leurs 36,000 ouvriers se mettre en grève, mais ils ont mis les pouces au bout de quelques jours. Tout est donc rentré dans l'ordre capitaliste. Espérons que cette victoire facile rendra les mineurs anglais plus gourmands et que la lutte n'est que différée.

## Belgique

Ougrée. — Le groupe *la Haine* a donné dimanche passé une deuxième soirée familiale. Nous constatons avec plaisir qu'elles prennent de plus en plus et qu'elles sont redemandées.

C'est un moyen pour amener les indifférents à s'occuper de leurs droits, tout en s'amusant. Nous comptons l'employer.

Dans cette dernière réunion, une discussion s'est engagée sur la Révolution et les caisses de résistance.

Les compagnons ont démontré que l'épargne était impossible aux travailleurs, qu'elle était impuissante pour l'émanciper en tant que classe, seule la Révolution pourra l'affranchir.

## Italie

RÉPONSE AU COMPAGNON AMILCAR CIPRIANI

Travailleurs ! ne vous laissez point troubler par les instigations des patriotes ; votre patrie est le monde, partout où se trouve un exploité, un misérable, il y a pour vous un frère ; combattons tous ensemble, sans distinction de nationalité, contre l'ennemi commun.

(*Nuovo Combattiamo*, 27 octob. 1888).

## République Argentine

Parmi les raisons qui font émigrer. Une principalement est d'être assuré de l'existence matérielle, et la certitude de pouvoir par son travail donner à manger à ses enfants à leur faim. Cela est la principale raison pour un père de famille, mais il y a encore autre chose. On vient ici avec rien, il faut se remonter de tout : meubles, linges, vêtements. Pour cela on ne craint pas de faire des économies sur tout. On cherche même à faire du travail supplémentaires en dehors de la journée. Admettons, si on a la chance d'être en bonne santé, que l'on y arrive. Cela malgré tout, vous prend 18 mois à 2 ans le but est atteint. Mais on a dû vivre complètement isolé sans amis (il n'y en a pas ici), aussi sans connaissances, car il a fallu ne pas aller au café, ne pas accepter ni offrir aucune consommation. Il faut donc un aliment intellectuel. Vous ne pouvez le trouver par la lecture. Il y a très peu de libraires et ils n'ont presque pas de livres. On cherche à se rapprocher de ses compatriotes. Mais ceux-ci ne sont relativement à la vôtre, les pousse à l'envie, et de là à la calomnie par derrière. Et puis, quand on a vécu quelque temps isolé, on est peu capable de tenir une conversation, chacun pense à soi, à son mérite particulier.

Et cela d'autant plus, que presque tous ceux qui sont au-dessus de nous par leur position, sont souvent inférieurs, soit par leur intelligence ou leurs capacités. On ne se rend pas compte qu'une position une fois acquise, soit par le fait de leurs parents ou bien à la politique, il est presque impossible de ne pas chercher à la faire tourner à son profit. Par exemple, un travailleur est parvenu, en prouvant ses capacités même, à gagner 2 nationales et demie par jour et ne perd jamais de temps, et supposez, ce qui est bien difficile, qu'il mette une demi-nationale de côté par jour. Il s'apercevra de suite qu'il lui faudra 20 années pour arriver seulement à ne pas être à la charge de ses enfants dans sa vieillesse. Il faut donc que, lui aussi, entreprenne.

(*A suivre.*)

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les anarchistes du Nord feront paraître très prochainement le second numéro des *Ramages du beffroi révolutionnaire* (chants anarchistes révolutionnaires).

Sommaire : « la Carte d'électeur » et « la Mère Patrie », par le compagnon Gustave Alsters, et « la Misère », par un compagnon de Roubaix. Prix du recueil, 5 centimes.

Pour les groupes et les marchands de journaux, 3 fr. 50 le cent, contre mandat-poste. L'air des chansons est indiqué sur le recueil.

Adresser lettre et mandats-poste au compagnon Louis Balavoine, rue de Roubaix, à l'angle du rond-point, à Armentières (Nord).

* * *

Romans. — Le Groupe d'études sociales prévient les compagnons que le nouveau local où il se réunit est rue du Cours, café Gauthier. — Y adresser les correspondances.

* * *

Montevidéo. — Nous avons reçu du groupe anarchiste de cette ville la somme de 50 francs pour les grévistes de l'ameublement de Saint-Etienne.

Nous faisons parvenir la somme à qui de droit.

* * *

Verviers — Le groupe l'*Etincelle* prévient les compagnons que sa nouvelle adresse est chez A. Delzes, 38, rue Lecheval. — Y adresser les communications et correspondances. — Le groupe serait heureux de renouveler avec les camarades les relations qui se sont affaiblies depuis quelque temps.

## PETITE CORRESPONDANCE

S. à Saint-Denis. — C. rue de Charonne. — D. à Romans. — J. à Lyon — H. à Angers. — P. à Lyon. — L. à Béziers. — D à Beauvais. — M. à Armentières. — C à Foncegrives. — G. à Bruxelles. — T. à Alger. — M. à Saint-Quentin. — W à Flixecourt. — V. à Rochefort — Comptoir de Zinc à Lyon. — B. à Roubaix. — L H. à Ougrée. — Reçu timbres et mandats.

Les « Enfants de Babeuf » de Saint-Quentin demandent au compagnon V. de Rochefort s'il a reçu lettre et mandat, expédiés il y a deux mois.

Colmard. — La gravure a été envoyée en bon état. Ce ne peut être qu'à la poste qu'elle a été détériorée — Je vous en mets une autre dans le paquet de Balavoine.

Balavoine — J'ajoute d'autres invendus au paquet de Malfoy.

B. à Montauban. — Envoyez-nous l'adresse exacte de Tabraize. Le journal nous est revenu. — Nous avons le « Livre du Peuple » de Lamennais. — Vous n'avez qu'à nous signaler les passages et les chapitres où ils se trouvent.

Pons. à Blidah. — Il y a un abonnement de payé, reste donc deux à solder. Quant aux numéros, puisque c'est pour la propagande, versez ce que vous voudrez.

« Freedom et The anarchist », à Londres. — Le compagnon Octave Berger, 15, rue des Petits-Carmes à Bruxelles, demande que vous lui fassiez le service du journal.

F. à Nîmes. — C'est par oubli que la souscription n'avait pas figuré sur la liste. — Nous avons bien reçu.

A. D. à Verviers. — Ça gêne parce que je ne vais que le jeudi rue de l'Echiquier, mais il n'y avait pas besoin de dépenser 5 sous pour cela.

F. à Reims. — L'argent nous ayant manqué jusqu'à présent pour pouvoir vous envoyer les « Paroles d'un Révolté » demandées. Nous vous les enverrons la semaine prochaine.

Bidault. — Avons des « Paroles d'un Révolté ».

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 244 fr. 80.

Obole d'Auguste et Marianne des « Parias Pierrots », 50 cent. — Fourchambault, 1 fr. 50.

Total à ce jour 246 fr. 80.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 3,146 fr. 40.

L. 25 cent. — E. C. de Voujancourt 75 c. — Bordeaux 45 cent. — E. M. à Valence-d'Agen 25 cent. — Un commerçant de la rue Myrrah 4 fr. — Par P. L. 45 cent. — Ch. 25 cent, Excédent d'écot 5 cent. — Excédent d'écot par Tortelier 50 cent. — L. et K. versement mensuel 2 fr. — Un épicier et une épicière 1 fr. — Sch. et Va. Bazincourt 50 cent. — J.-B. à Bruxelles 1 fr. — Sch. et Va. Sliedrecht 50 cent. — B. à Montauban 1 fr. — Bordeaux 3 fr. 25. — H. à Disons, versement mensuel 2 fr. 50. — Groupe « La Révolte » de Levallois-Perret 2 fr. — Saint Quentin : « Les Enfants de Babeuf » 20 fr. — Excédent d'écot 55 cent.

Total à ce jour 3,187 fr. 65.

## CONVOCATIONS

Paris. — Anarchistes du XX^e^. — Samedi 10 novembre à 8 h. 1/2, 50, rue de Ménilmontant. Extrême urgence.

Dimanche 11 novembre 1888, à 2 h. de l'après-midi, réunion plénière des anarchistes de Paris et de la banlieue, salle Léger, 108, rue du Temple. — Urgence.

Bruxelles. — Groupe la *Liberté*, à La Colline, 19, rue de la Colline, le lundi 12, à 8 h. 1/2 du soir, causerie publique et contradictoire.

Ordre du jour : l'Economie anarchiste.

Bruxelles. — Lundi, 19 novembre prochain, à 8 h et demie du soir, rue du Moulin, 38, au Moulin, à Saint-Josse-ten-Noode, conférence publique et contradictoire du groupe l'*Egalité*.

Ordre du jour : l'Anarchie.

Verviers — Dimanche 28 novembre, à 11 heures précises du matin, à la « Ruche ouvrière » rue du Collège.

Meeting public et contradictoire par les compagnons M. Thonard, de Hornu et Weysmans, de Bruxelles.

St-Quentin. — Dimanche 11 novembre, à 6 heures du soir, réunion du groupe « les Enfants de Babeuf » à la libre Pensée, rue de la Raffinerie.

Tous les indépendants sont invités. On est prié d'être exact.

Levallois-Perret. — Groupe communiste-anarchiste *la Révolte*, samedi, 10 novembre, à 8 h. 1/2, maison Montheuil, 20, rue Louis Blanc.

Ordre du jour :

Anniversaire du 11 novembre 1887 ;

Les martyrs de Chicago

LA REVOLTE est en vente

**A Paris**

Godefroy, 31, boulevard Arago.

Lecocq, 34, rue du Moulinet.

101, rue Claude Decaen.

92, rue d'Avron.

Librairie, 3, avenue Parmentier, dépositaire pour les XI^e^ et XX^e^ arrondissements.

Meunier, 69, rue de la Roquette, dépositaire pour les XI^e^ et XII^e^ arrondissements.

Librairies de la rue de Vanves, 103 et 173.

**A La Louvière**

J. B. Goche marchand de journaux à la Croix

*Le Gérant* J. GRAVE.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

I. I. S. G.
COLLECTIE
UGO FEDELI

Deuxième Année, N° 10. 5 CENTIMES Du 18 au 24 NOVEMBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AUX CAMARADES

*Nous prions instamment les camarades qui ont de la copie à nous envoyer de ne pas attendre le dernier moment. Il faut que nous ayons les convocations le mercredi matin — dernière heure. — Quant à ce qui regarde le mouvement social, il nous le faut le mardi. — Le lundi, ça serait préférable.*

## LE RÈGNE DE LA RAISON

(*Deuxième lettre*)

Permettez-moi d'insister, ou plutôt de m'expliquer ; puisque vous admettez que l'argument est important, et la discussion est utile

Avant tout, écartons, pour mieux nous entendre le mot *Science*, que vous paraissez employer dans une signification très restreinte, comme contreposé à Art, tandis que je l'employais dans sa signification générale de connaissances, de patrimoine accumulé, d'expériences et d'idées devenues dans le cours du temps communes à toute l'Humanité.

Aussi, entendons-nous préalablement sur la portée de ces formules révolutionnaires dont vous parlez. Il me semble que toutes les formules que vous avez citées, sont des formules négatives, ou tout au moins, comme vous dites très justement, des formules d'opposition. Les révolutions, à leurs débuts, peut-être n'en ont pas d'autres. Formule négative, en grande partie, était le programme des paysans au XVI^e^ siècle. Formule négative ou tout au plus de tendance ; c'était, si nous y regardons de près, la Déclaration des Droits de l'Homme ; formule négative encore l'Anarchie elle-même et son pendant économique, l'Expropriation. Le droit au travail et la Commune c'étaient peut-être des formules d'anticipation, mais, qu'elles étaient imparfaites !

J'en conclus qu'on ne peut pas porter les mêmes critères dans l'appréciation des formules d'attaque, des mots de bataille, — et des principes. Les uns tiennent à la démolition, les derniers à l'œuvre de reconstitution sociale. Nous pouvons avoir des principes ; il nous faut donc, il nous suffit d'avoir des principes : quant aux formules, elles viennent de la foule, au jour du besoin.

---

*Envisagés comme principes*, votre « droit à l'aisance », et votre proposition « à chacun selon ses besoins », me semblent discutables.

Qu'est-ce que c'est que l'aisance ? pourrait-on demander. Où commence-t elle, où finit-elle, et quelles conditions déterminent la mesure de ce droit qui, se rapportant à l'individu, est nécessairement limité par le principe de la réciprocité ? Je veux dire que le « droit à l'aisance » suppose l'aisance, — une certaine aisance, — assurée à tous ; et alors ce n'est plus un droit, mais c'est simplement un fait. Encore, est-ce le droit à l'aisance pur et simple, qu'il faut proclamer, ou « le droit de se procurer l'aisance ? » Faut-il adjuger à l'individu des droits, sans faire la partie correspondante aux devoirs ? venir en aide à ses besoins sans faire capital sur ses œuvres ?

L'inexactitude provient sans doute de l'idée individualiste inhérente au mot « droit » ; idée encore plus prééminente dans l'autre proposition « à chacun selon ses besoins ». Cette proposition permettez-moi de l'affirmer catégoriquement, n'est pas plus exacte que sa rivale, « à chacun selon ses œuvres ». Toutes les deux attribuent à l'individu un droit à une partie distincte de la production sociale : et aucune des deux n'exprime la réciprocité qu'il y a entre les deux termes de toute économie, œuvres et besoins, besoins et œuvres.

La faute commune aux deux expressions réside dans leur commencement : « à chacun ». Ceci contredit l'idée que nous nous faisons de la société future — surtout en régime communiste. Il n'y aura pas « à chacun », lorque la satisfaction des besoins sera organisée collectivement, — lorsqu'on logera en commun, lorsqu'on dinera peut-être à la table commune et on possédera en commun, non seulement le champ, la rue, la salle de réunion et des concerts, mais peut-être jusqu'aux habits et à maintes petites commodités de la vie.

---

Nous cherchons le principe reconstructif, la clef de voûte de l'organisation sociale à venir.

Dans l'antiquité et au Moyen-Age, c'était le droit de conquête, de domination, d'exploitation, de monopole, qui présidait aux rapports entre les individus, et entre les peuples, partageant la société en castes opposées : de privilégiés et de deshérités, de maîtres et d'esclaves, étant tels depuis leur naissance jusqu'à la mort.

Aujourd'hui, c'est le principe de nationalité et de l'indépendance des peuples qui domine dans la sphère du droit public ; tandis que le droit de possession et la liberté des contrats régissent les rapports privés.

Le gouvernement, qui était direct et personnel, est devenu représentatif : l'exploitation des misérables, qui se faisait autrefois par des tributs, des tailles et des dimes, se fait aujourd'hui par les entreprises industrielles. La force prime le droit — c'était le *motto* de l'antiquité. Le droit (de possession) prime l'association — c'est celui de la société actuelle. Et on lui opposera cet autre : « L'association, c'est-à-dire la solidarité organisée des intérêts, se laisse gouverner par le triomphe de la raison. »

---

En effet, c'est la raison qui gouvernera le monde, lorsqu'en sera disparu le privilège. Les hommes s'uniront en associations plus ou moins vastes, selon la nature spéciale de la besogne qu'ils auront à la main, selon les conditions dans lesquelles ils se trouveront placés, et l'extension et la qualité des besoins qu'ils ressentiront. Ils règleront leurs rapports, en les marquant au coin de l'utilité commune : fixeront d'accord entre eux les conditions et la durée de leur travail ; et agiront en tout de manière à obtenir la plus grande somme de bien-être matériel et moral. Qui peut les conseiller en tout cela, si ce n'est pas la raison ?

Qui peut les persuader à intervertir l'ordre de de l'économie actuelle, en donnant place à leurs nécessités avant, et à leurs agréments après ? Qui peut faire rentrer l'alimentation dans le cadre de l'économie, et rétablir le rapport de causalité qui passe entre elle et la production ? Qui peut nous faire regarder l'alimentation de nos compagnons de travail de travail comme part et parcelle, pour ainsi dire, de la nôtre, sinon la raison — interprète fidèle des intérêts sociaux ?

Et d'ailleurs qui peut maintenir la concorde entre les travailleurs associés, sinon la raison devenue leur lien, leur guide ? Qui peut diriger leur travail quotidien ?

Pour déterminer, par exemple, les conditions hygiéniques de l'habitation — faut-il autre chose que suivre les conseils de la raison, — c'est-à-dire de l'expérience aussi bien que du raisonnement, de la pratique aussi bien que de la théorie, de l'art aussi bien que de la science de l'hygiène ?

Et de même pour ce qui regarde l'alimentation, les hommes ne doivent-ils pas devenir raisonnables dans la satisfaction de ce besoin comme de tous les autres, — et rejeter en même temps comme nuisibles l'alimentation insuffisante et l'excessive, l'empoisonnement alcoolique et l'abstinence ? Raisonnables ils le sont déjà plus qu'autrefois. Les barbares s'adonnent à des excès inconnus aux peuples civilisés ; les classes bourgeoises elles-mêmes recherchent dans l'alimentation moins la satisfaction d'un bas appétit qu'une vitalité et une force supérieure à la moyenne des hommes, — le privilège de survivre et de dominer sur les plus faibles : La « macération de la chair » ne se recommande plus aux hommes comme une œuvre méritoire.

Ainsi faut-il soumettre au scrutin de la raison, la vie, qui encore aujourd'hui est dominée par des mobiles irraisonnables, tels que le désir de prédominance et de distinction, chez les uns, l'envie, la haine chez les autres.

Tout homme, qui pense, s'arrange de façon à accorder ses actes à sa raison : il faut que la société en fasse autant. La Révolution surtout doit être une période de *libre examen*, où tout ce qui n'est pas selon la raison dans l'organisation sociale doit périr. Il n'y a, en vérité, rien de plus consolant au cœur d'un socialiste que de pouvoir démontrer aux paladins de la société telle qu'elle est, comme elle est irraisonnable, comme elle ne cherche pas les moyens de sa prospérité durable, mais bien ceux d'un enivrement passager ; comme elle répugne au progrès, et qu'elle doit tomber, non par la main du Peuple, mais sous le poids de ses incohérences, de ses outrages à la raison et au bon sens.

Rien ne me convient mieux au moment, où nous en sommes arrivés dans notre œuvre de démoralisation sociale, que de lancer l'interdit

contre cette société avec ce seul mot : Irrationnelle ! que d'en dévoiler les contradictions, les fautes, et de la citer devant le tribunal de la raison, de la science même, qui, pour peu qu'elle soit avancée, est pourtant un grand acte d'accusation contre la société actuelle.

Nous pourrons ainsi répondre à messieurs les Raisonnables, aux éternels dénigrateurs des masses, à ceux pour lequel rien (excepté peut-être un changement de forme de tyrannie et d'exploitation) ne peut être fait par le peuple ignorant ; nous aurons pour ceux-ci le meilleur des arguments. Nous leur démontrerons de quel côté se trouve la déraison, l'ignorance, la contradiction, l'impuissance, — et comment le peuple, se révoltant, sera par ce fait même poussé sur le chemin de la raison — dont le socialisme anarchiste a préconisé l'avènement — dont la Révolution inaugurera le règne.

---

Nous ne ferons qu'une observation à cette lettre de notre ami. Tout ce qu'il dit est fort vrai. Nous, anarchistes et socialistes en général, nous savons que l'organisation actuelle de la société est contraire, non seulement au sentiment de justice, mais aussi au simple bon sens.

Mais, il nous semble que proclamer « le Règne de la Raison » comme ban de la société à venir, serait encore insuffisant, car toujours il nous resterait encore à spécifier ce que *nous* croyons raisonnable et déraisonnable.

Le protestantisme au XVI^e^ siècle, et, plus tard, la révolution bourgeoise, de 1879, se réclamaient du règne de la raison. Le positivisme aujourd'hui proclame encore le règne de la raison ; le collectivisme collinsien en fait de même ; le marxisme en fait autant ; et ainsi de suite. Au fait, *tous* les réformateurs, sauf les réformateurs religieux qui parlent au sentiment religieux, se réclament de la raison.

Aussi, après avoir reconnu que nous parlons au nom de la raison, sommes-nous forcés d'ajouter ce que nous comprenons par raison. Et ceux qui nous écoutent ont le droit de nous dire : — « Raison soit ! mais précisez ! *Votre* raison, à vous, anarchistes, — que nous dit-elle ? »

C'est à cela précisément que nous répondons en disant : Communisme, ou bien encore « droit à l'aisance » ou, encore, comme notre ami le suggère : « l'aisance pour tous », ou tout autre formule servant à dire en quelques mots ce que notre raison et notre étude des sociétés nous fait trouver raisonnable.

Quant à savoir ce que c'est que l'aisance, nous croyons que c'est une conception qui variera continuellement selon les forces productives de la société (qui vont toujours en croissant) et les besoins des individus (qui se multiplient aussi à mesure que les premières augmentent), et nous croyons que notre ami rend un bon service à la cause en démontrant que les besoins et même les caprices d'une société ne sont pas quelque chose de si imprévu qu'il n'y ait pas moyen de le déterminer approximativement d'avance.

---

Les groupes italiens ci-dessous, nous demande l'insertion suivante :

Nous, soussignés, groupes anarchistes de langue italienne, déclarons à monsieur Amilcare Cipriani, que les manifestes de Paris datés du 1^er^ novembre 1888, ainsi que ceux de Marseille, sont l'œuvre des groupes indiqués et ont été imprimés avec l'argent des travailleurs anarchistes et *NON* avec l'argent de la police, comme Cipriani ose le dire. Nous sommes prêts à le lui prouver et le lui soutenir en face, soit en réunion publique ou privée. En conséquence, nous attendons une réponse de monsieur Cipriani !!??

*I Gruppi Intransigente,*
*Gli Straccioni di Parigi,*
*I Ribelli di Saint-Denis.*

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — A la suite des deux explosions dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, dix arrestations ont été faites. On a arrêté les compagnons Soudey, Espagnacq, Lesplats, Mouvet, Louvet, Cochin, Leprince, Stadelmann, Ducron et Blivet.

A la suite de l'explosion de la rue Chénier on n'avait pu réussir à en trouver les auteurs. Deux nouvelles explosions se produisant, et ne pouvant trouver encore à qui s'en prendre, il fallait que la police fît du zèle et qu'elle cherchât à rassurer les bourgeois apeurés, au moins par le nombre des arrestations.

Lors de la dernière grève des garçons limonadiers, des camarades avaient parlé contre les bureaux de placements, ils étaient tous désignés pour servir de victimes expiatoires, et on les gardera au moins cinq à six semaines en prévention, quoique d'après l'aveu des journaux bourgeois on n'ait pu relever aucune charge contre eux.

Quant à la presse, nous remarquons qu'elle est de plus en plus fidèle à son rôle d'auxiliaire de la police.

Le *Matin* qui s'est payé sa petite enquête, faisait remarquer que si le propriétaire d'un des compagnons arrêtés affirmait l'avoir vu rentrer se coucher de bonne heure, il était facile de sortir de la maison sans être vu. Journaliste et policier tendent de jour en jour à ne plus faire qu'un.

Relevons aussi une saleté du journal ministériel le *Parti Ouvrier*. Cet ignoble canard affirmait que le compagnon Espagnacq assistait au banquet boulangiste. Seulement il oubliait d'ajouter que le compagnon Espagnacq étant garçon limonadier, il n'y était que pour le le compte de son patron, pour son travail et non comme manifestant.

Ce même canard annonçait, en même temps qu'un journal bourgeois, dans son édition du matin, paraissant à cinq heures, l'arrestation du compagnon Espagnac à l'issue du meeting de la salle Favié. Or, cette inique mesure ne fut prise par la police que deux heures après l'apparition de ce journal, ce qui nous permet d'induire de ce fait qu'il savait qu'il allait être arrêté. Il ne pouvait le savoir qu'en ayant des accointances avec la police.

A ce qu'il paraît qu'à la suite de ces explosions, à la mairie du XVIII^e^, on a affiché des placards que les garçons limonadiers pouvaient se présenter, que la mairie se chargeait de les placer.

On n'a rien voulu faire pour eux tant qu'ils se sont contentés d'employer les moyens légaux. La poudre ayant parlé, on cherche à leur être agréable.

Nous avons toujours pensé et dit qu'il était facile d'obtenir tout ce que l'on voudrait des bourgeois. — Il ne s'agit que de savoir s'y prendre.

* * *

MINES DE BERT. — Une réunion de la Chambre syndicale des mineurs de Bert a eu lieu dimanche dernier. Elle comptait une centaine de ses membres. Le compagnon Etaix, secrétaire, parle le premier. Il expose la théorie qui a guidé les premiers fondateurs des chambres, l'espoir qu'on avait alors de peser sur les décisions du gouvernement pour en obtenir des lois pouvant améliorer le sort des travailleurs.

Il montre combien cet espoir est chimérique et entretenu que par une série d'ambitieux qui ne se servent des syndicats que pour arriver au pouvoir.

« Tant qu'il y aura des gouvernements et des lois, dit-il, la société restera toujours divisée en deux classes ayant des intérêts opposés : une classe qui travaille, produit toute les richesses et crève de faim, l'autre qui ne fait rien, accapare tout le gain de la première et la tient en esclavage. La situation ne peut changer qu'en nivelant la société. Pas d'hommes spécialement désignés pour gouverner, plus de lois faites par des individualités. »

Après avoir ainsi montré le néant de toutes les promesses faites par les parties politiques, Etaix parle des nouvelles théories répandues sous le nom de *communisme-anarchisme* et qui seules répondent aux vœux d'émancipation que formulent tous les exploités.

Etaix prie alors son ami Tartarin, de Lapalisse, d'exposer lui-même le principe de l'Anarchie, le trouvant plus compétent que lui-même en cette matière.

Tartarin reprend la question de la division de la société et de la lutte des classes. Il explique la liaison intime qui de tous temps a existé entre le gouvernement et les classes dirigeantes. Par ses comparaisons heureuses et ses tableaux saisissants, il fait passer dans toute la salle des frissons de révolte.

Tartarin montre ensuite la légitimité de la Révolution et les bienfaits de l'initiative individuelle pour arriver à terrasser tout à la fois l'ordre capitaliste et l'ordre gouvernemental. « Faisons de la propagande partout, sans jamais nous lasser et répandons nos idées par tout le pays. Alors, quand le peuple sera instruit et fort, qu'il aura pour guide la raison et pour point d'appui l'intelligence, il pourra vaincre sans résistance, » Puis il passe aux principes du communisme-anarchisme et en expose la facile réalisation sur les débris de la société actuelle. Tout dans cette merveilleuse association des hommes devient praticable et ce n'est ni plus ni moins que le vrai paradis terrestre, la République idéale, la République universelle !

Cette réunion a été très fructueuse pour l'Anarchie et nombre de membres de la chambre syndicale des mineurs de Bert sont déterminés à suivre les conseils de Tartarin, à étudier le mouvement social et à s'instruire en anarchisie.

* * *

PONTCHATEAU (Loire-Inférieure). — Un nommé Maillard, cultivateur à la Savinais, était frappé d'un jugement le condamnant à une amende qu'il se refusait à payer. Le 8 novembre, l'huissier se présente à son domicile pour procéder à la saisie des meubles et de la récolte.

La porte était barricadée. Il fallu requérir l'assistance de deux gendarmes et d'un serrurier. Maillard était au grenier, armé d'un fusil et d'une faux, répondait par des menaces à toutes les sommations : « A mort les gendarmes ! Au feu ! Plutôt mourir que de céder ! » Il tira un premier coup en l'air, puis il vise le maire, un gendarme n'a que le temps de crier gare et le maire ne reçoit que quelques grains de plomb.

Un gendarme se présente à la porte du grenier, reçoit un coup de faux à la cuisse gauche, mais il peut saisir son adversaire à bras-le-corps. La lutte aurait peut-être tourné contre le gendarme si les assistants ne fussent venus à son secours. Maillard est enfin maîtrisé et garroté.

Voilà un bon exemple, et quelques imitateurs conscients feraient d'excellente propagande dans nos campagnes.

* * *

ROUBAIX. — La conférence organisée par les collectivistes a eu lieu hier à Lille, avec le concours de Basly, Camelinat et Millerand. On peut dire qu'elle a été une véritable comédie ; d'abord, elle avait été organisée en faveur de Delcluze de Calais qui purge actuellement, dans les geôles de la République, une condamnation de deux ans pour délit de presse. Il y a quelque mois, lors des dernières élections législatives du Nord, Basly est venu soutenir les candidatures de Desmoutier et de Moreau, l'un gros industriel, le dernier propriétaire, tandis que Delcluze, en faveur de qui il vient parler aujourd'hui, était, avec un ouvrier cordonnier, candidat contre ces deux bourgeois. Il est vrai que candidats ouvriers et candidats bourgeois se valent, mais le fameux député-mineur a réussi à trouver mieux, il est devenu à la fois le porte-parole des bourgeois et des ouvriers !!!

Basly attaque surtout Boulanger : il est injuste, dit-il, de dire que la République n'a rien fait... Il est vrai qu'elle aurait pu faire davantage, il ne faut pas oublier qu'après la guerre de 70 il y avait cinq milliards à payer et une armée à réorganiser. Cette armée, la République l'a reconstituée à un tel point qu'elle est au premier rang de toutes les armées de l'Europe.

Après ce discours que ne désapprouverait point le plus bourgeois des bourgeois ; un compagnon s'étant présenté à la tribune pour lui répondre, on lui a dit qu'il ne pourra prendre la parole qu'après les orateurs inscrits. On sent que le bureau a le parti-pris de ne point accorder la parole à qui que ce soit.

Camélinat nous parle de la concentration des capitaux ; il termine son discours en disant : que le pays ne peut plus désormais se diviser qu'en deux fractions : l'une qui veut le *statu quo*, et qui trouve que tout va bien, l'autre, qui veut la République *démocratique et sociale* basée sur le travail, la justice et la solidarité ; mais, les moyens pour atteindre cet idéal, voilà ce qu'il ne dit pas.

Millerand, encore plus roublard, ne fait qu'attaquer Boulanger ; lorsqu'il quitte la tribune, notre ami se présente de nouveau pour répondre, mais à peine a-t-il parlé deux minutes qu'une société chorale entonne un chœur et par ce moyen étouffe la voix de notre ami, ce qui provoque l'indignation d'un bon nombre d'auditeurs.

Espérons que cette façon d'agir de la part des organisateurs, nous sera profitable, d'autant plus que nous y avons distribué un grand nombre de *Révolte*.

* * *

BREST. — A propos de la note de Brest, insérée dans notre n° 8, notre correspondant habituel nous envoie la lettre suivante :

Beaucoup de chefs ouvriers, de contre-maîtres, de chefs contre-maîtres, de maîtres entretenus et principaux sont arrivés à ces différents grades en employant des moyens inavouables. La concurrence du mérite a été anéantie pour ne laisser subsister que la concurrence de l'intrigue et des services rendus à certains personnages au détriment de l'Etat.

Cadre médiocre, maistrance incapable, baisse de la valeur professionnelle, bureaucrates parasites, grapillage sur toute la ligne, voilà la vérité.

Votre correspondant dit que « c'est la misère noire pour les travailleurs du Port. » Elle est encore bien plus noire chez les ouvriers de la ville qui ne mangent pas tous les jours.

Plus loin, votre correspondant exprime l'espoir que « si les ingénieurs et directeurs avaient connaissance des abus qui se commettent, ils s'empresseraient d'y mettre ordre ! »

Ça c'est d'un naïf ou d'un possibiliste-brosseur. De pareils boniments peuvent être insérés dans le *Parti Ouvrier* et le *Cri du Peuple*, mais Nom de Dieu, pas dans la *Révolte*.

Il y a belle lurette que les compagnons brestois sont revenus de la Justice distributive de nos gouvernants présents et même futurs. Ils aiment la Vérité et savent que la Révolution sociale peut seule les émanciper. Et comme dans les réunions hebdomadaire de notre comité et dans les réunions tant privées que publiques qu'il organise, je me tue à faire comprendre à mes frères de misère toute l'infamie de notre société ploutocratique. Je profite de ces réunions pour vendre la *Révolte* ou pour distribuer les numéros invendus.

Il est donc de notoriété publique que je suis, sinon votre correspondant, du moins le propagateur d'un journal instructif, vraiment sincère et tout dévoué au peuple travailleur. Aussi, ceux qui ne me connaissent pas assez, m'attribuent cette correspondance, je vous prierai de bien vouloir insérer une note qui m'en dégage, pour que l'on ne croit pas que j'en suis encore à espérer notre émancipation de la part de ceux qui nous exploitent.

A vous et à l'Humanité,

POPULO.

La lettre dont il était question dans le n° 8, n'émanait pas, en effet, de notre correspondant. A la simple lecture, du reste, il ressortait qu'elle n'était pas d'un révolutionnaire.

Nous l'avons mentionnée, parce qu'elle était bien le cri de pauvres diables d'exploités qui gémissent sous le poids de l'exploitation qu'ils subissent, qui croient que l'organisation sociale actuelle est légitime, font retomber sur leurs oppresseurs immédiats la haine des maux qu'ils subissent, et se figurent que les gouvernants sont institués pour leur venir en aide et que s'ils n'y viennent pas, c'est parce qu'ils sont ignorants des actes arbitraires qui se commettent. Nous avons inséré leur plainte afin de pouvoir leur dire que leur misère n'est pas le fait de tel ou tel, mais des institutions, qu'ils doivent réclamer la destruction de l'institution et non le changement des individus.

* * *

FRESSENNEVILLE. — Depuis un an à peu près que nous sommes groupés, nous n'avons pas, il est vrai, obtenu un bien grand résultat en fait de propagande ; mais nous voyons avec plaisir que les idées se répandent un peu partout. Dans les villages limitrophes elles commencent à prendre racine. Nous faisons à chaque occasion ce qui nous est possible, pour faire des adhérents à la cause.

Dans notre localité et dans les environs, les travailleurs commencent à se réveiller, et ce n'est pas sans raison. Il y a quelques années, les ouvriers serruriers gagnaient encore en moyenne de 15 à 18 francs par semaine ; aujourd'hui, on ne gagne plus que 10 et 12 francs, encore faut-il déduire les frais fixes qui sont les mêmes qu'autrefois, et varient entre 1 fr. 50 et 2 fr. ; il reste donc de 8 fr. 50 à 9 francs par chaque ouvrier.

Il est évident qu'avec ce maigre salaire la misère s'accroît de jour en jour, et la petite propriété finira par être engloutie complètement par la grande.

Parmi les ouvriers, il s'en trouve encore quelques-uns pour nous jeter la pierre, ceux-là s'imaginent que nous voulons enlever les trésors de ceux qui en possèdent et les partager. Mais cela ne nous offense nullement. Qu'ils sachent bien, ceux qui défendent ainsi les intérêts de leurs fortunés patrons et en reçoivent les aumônes et les bénédictions, que ce n'est pas à leurs superbes châteaux, qui s'élèvent avec arrogance vers le ciel, que nous en voulons, — quoique la maçonnerie en soit cimenté par notre sueur ; — ni à leurs tables bien garnies, — tandis que nous leur procurons toutes ces choses, nous n'avons rien ; — encore moins à leurs coffres-forts, non : nous voulons simplement les mettre dans l'impossibilité de nous faire du mal ; et nous n'y arriverons qu'en démolissant les vieilles institutions, qu'en jetant bas le vieil édifice vermoulu.

Nous voulons détruire le désordre, afin de le remplacer par le bien-être général et la liberté.

Vous êtes des anarchistes, nous dit-on ? Eh ! oui, nous sommes des anarchistes, mais nous n'entendons pas les mots de la même manière ; nous n'avons pas la prétention d'imposer nos volontés à ceux de nos compagnons de misère qui voient les choses d'un autre œil que nous, la Vérité sortira des ténèbres.

Nous savons bien que tôt ou tard le travailleur las de peiner et de souffrir, sortira de sa torpeur. Il s'interrogera en se demandant — « mais qu'es-tu donc ? es-tu une machine ou un homme ? Si tu es machine reste machine ; mais, si tu es homme, fais ton devoir, redresse-toi, tu as droit à la vie, à l'aisance, à la liberté.

Prends ta hache et démolis ce qui te fait obstacle, renverse tout ce qui t'oppresse, accomplis la Révolution sociale et humaine. Sois donc enfin le premier des animaux, au lieu de rester le dernier. Reprends ton rang avec ta dignité, ne croupis plus ainsi qu'un polypier dans la vase.

Oui, nous entrevoyons cela au travers de l'épais nuage qui nous environne, et ce nuage se dissipe peu à peu, beaucoup voient le ciel bleu, mais d'une manière un peu vague peut-être. Ce qu'il est bon d'affirmer, c'est qu'un certain nombre de travailleurs ne prend plus part au vote. A chaque élection, les abstentions se multiplient progressivement, c'est bon signe, on s'aperçoit qu'il n'y a rien à attendre de ceux qui s'engraissent à nos dépens, et l'on fait bien de mettre en pratique ce vieux proverbe : si tu veux que ton ouvrage se fasse, vas-y toi-même ; mais si tu veux qu'il ne se fasse pas, envoies-y quelqu'un.

Que les travailleurs nos frères cessent donc de nous regarder de travers, qu'ils sachent en outre que nous ne sommes point menés, nous nous sommes groupés librement, et nous ne sommes pas intéressés particulièrement à la Révolution sociale, au contraire, actuellement nous souffrons pour les inconvénients, nous sommes forcés de payer, ce dont nous n'avons pas besoin, le clergé, l'armée, le gouvernement, etc., et toute la séquelle des institutions, si ce n'est en numéraire, c'est sur notre consommation ou de toute autre manière.

Nous invitons et espérons que nos camarades de misère se rangeront sous la bannière révolutionnaire et viendront crier avec nous vive l'Anarchie — qui est la perfection, le sublime de l'ordre social, Vive la Révolution !

* * *

Nous recevons de l'*Avant-Garde* de Casteljaloux (Lot-et-Garonne) les deux communications suivantes :

Travailleurs de Casteljaloux, ne serait-il pas temps de vous apercevoir que la misère vous étreint chaque jour davantage ? Beaucoup d'entre-vous se demandent déjà « comment vais-je passer l'hiver ? » Eh bien ce qui vous surprendra peut-être, c'est d'entendre dire à un travailleur vivant parmi vous ; « Je ne vous plains pas, si vous supportez la misère c'est que vous le voulez bien ! En effet, seriez-vous si misérables, si vous vous révoltiez contre le despotisme des bourgeois ? vous savez bien que non, seulement vous avez peur, vous n'êtes pas fainéant devant le travail, mais vous êtes lâches devant l'autorité !

Dans notre contrée, vous êtes presque tous libéraux et vous prisez hautement la liberté que les révolutions passées vous ont donnée. Mais vous ne voyez pas que 89 et 48 vous ont laissés esclaves de votre carte d'électeurs, de vos élus, du suffrage universel et du gouvernement. On ne vous a cédé les *droits du citoyen* que parce que vous ne savez pas vous en servir.

Les anarchistes veulent compléter l'œuvre. Rentrez dans leurs rangs et ouvrez le feu contre la bourgeoisie. Que faites-vous des maîtres qui vous grugent ? des gouvernements qui vous arment les uns contre les autres ? Que tout cela disparaisse et que des débris honteux de notre société contemporaine, surgisse une société nouvelle, patrie universelle, au nom de la Liberté, de la Justice et de l'Egalité.

Vive la Révolution.

* * *

Appel aux jeunes gens. C'est aux jeunes gens du peuple que nous nous adressons. La force même des choses vous commande d'être anarchistes, si vous avez le courage de raisonner et d'agir. Depuis votre enfance, ne vous apercevez-vous pas que vous êtes des parias dans la société. Tout petit, un fils de bourgeois, regardant vos culottes déchirées, ne vous a-t-il pas traités de « voyou ». Plus tard, avez-vous pu obtenir autre chose qu'une maigre instruction à l'école primaire et alors que le jeune blanc-bec qui n'avait eu d'autre peine que de naître, était à l'Université, vous bûchiez et peiniez dans un noir atelier. Maintenant n'êtes-vous pas grugés, exploités par vos maires, conseillers généraux, députés, sénateurs.

Le travail acharné, le surmenage constant, le souci continuel du morceau de pain, voilà votre lot. Savoir, bien-être, voilà celui de vos exploiteurs.

Vous résignerez-vous à cet état de choses, disant : « Des générations entières ont subi le même sort, nous ne pouvons rien y changer. » Voudrez-vous toujours vous laisser tondre comme des moutons ? Non ! Et le jour où le patron voudra encore diminuer votre salaire, ou marquer votre esclavage, le sang vous montera à la tête et vous vous relèverez fièrement. Vous comprendrez, ce jour-là, que les anarchistes ont raison quand ils vous crient : Révolte-toi contre l'esclavage économique, cause de tous les esclavages ! »

Haut les cœurs, donc jeunes gens ! Paysans et ouvriers, travaillez à préparer la Révolution sociale et pour cela rompez d'abord avec vos préjugés. Rangez-vous autour de notre bannière, emblème de la liberté vraie.

Si on vous raille, vous traitant d'utopistes, répondez en vous comptant : Paysans qui travaillez pour rembourser l'hypothèque ou pour nourrir des fainéants, ouvriers sans pain, sans maison et sans habits, soldats qu'on mène à la boucherie contre des meurts-de-faim italiens ou allemands ou contre vos frères ameutés par la disette ; comptez-vous et vous verrez alors qu'il vous suffira de faire volte-face pour faire rentrer vos exploiteurs dans le néant. Dès que nous aurons la volonté, un instant suffira pour que justice se fasse. Vive le communisme-anarchiste.

## Angleterre

Samedi soir, les socialistes de Londres se rassemblaient dans un grand café (Saint-Paul) pour recevoir madame Lucy Parsons.

La courageuse veuve de notre ami assassiné par les bourgeois de Chicago s'était rendue à l'appel d'un Comité de la Ligue socialiste pour dire à Londres la vérité sur l'assassinat de Chicago et donner ainsi un vigoureux coup de main aux socialistes anglais dans leur propagande.

Quant aux socialistes anglais, ils voulaient aussi rappeler l'anniversaire des assassinats commis l'année passée par la police de Londres sur les citoyens qui, au 9 novembre, venaient affirmer leur droit de réunion.

Plusieurs centaines de socialistes de toutes les écoles étaient donc réunis au café Saint-Paul. L'arrivée de Lucy Parsons est acclamée avec enthousiasme. Cunningham Graham, le député contre lequel la police s'acharnait l'an passé, ouvre la soirée et Morris introduit Lucy Parsons.

Montée sur une table, elle parle. Nous ne saurions rendre en paroles l'impression profonde qu'elle a faite sur tous. Parlant avec une simplicité remarquable, avec un sentiment poignant, avec la vigueur d'une vraie révolutionnaire, avec cette beauté de la parole qui vient de la beauté des sentiments, elle a fait frémir l'auditoire par ses paroles, belles, sublimes, parlant de l'avenir, de la grande Révolution appelée du monde travailleur de tous ses vœux.

Dimanche, sous la pluie, elle a parlé à Hyde Park, et plus de sept mille personnes étaient accourues l'entendre.

Lundi soir, grande réunion à Wornum-Hall, où nombre de socialistes vont parler pour rappeler aux travailleurs les nobles vies de ceux qui ont péri pour la grande cause dans tous les pays.

Lucy Parsons reste encore toute cette semaine à Londres. Dimanche prochain elle parlera encore dans les parcs.

## République Argentine

*(suite et fin)*

Il a vu dans la manière de travailler dans son atelier tant de gâchages, qu'il espère bien, quand il sera à son compte, y mettre ordre et réaliser par cela un certain bénéfice. Pour entreprendre, il faut donc des relations. Il y a partout des gens qui ont la réputation d'avoir aidé les nouveaux arrivants, qui sont, dit-on, très accueillants. Il faut aller les voir. Ces gens-là vous reçoivent toujours bien, vous content le nom des personnes auxquelles ils ont

rendu service, fait des avances, soit de leur crédit, soit de leur argent. Mais cependant ils ont eu à faire à tant de coquins aussi, qui ont profité de leur bon cœur, qu'ils tiennent auparavant à vous connaître davantage. Venez les voir souvent Ces gens-là se sont fait ainsi une petite cour On vient souvent. Vous rencontrez des gens qui sont dans votre cas. Chacun cherche à plaire au patron, on l'écoute attentivement quand il parle. On applaudit à tout ce qu'il dit. Pour le patron c'est une situation assez agréable; il est riche, et dans une petite ville, sans grandes distractions, il ne s'ennuie pas, car il y a toujours du monde chez lui. Si vous avez eu la patience de mener cette campagne-là pendant 6 mois, vous finirez peut-être par décrocher une entreprise, mais où il a eu soin de prendre toutes ses garanties en vous prêtant. Si vous aviez un peu de dignité, vous l'avez perdue dans cette cour de six mois que vous avez faite. Voilà à peu près la situation pour ceux qui passent pour avoir de la chance, et qui quelquefois réussissent. Quant à la position des célibataires, la vie pour eux est d'une monotonie abrutissante; le moment le plus agréable pour eux est peut-être celui qu'ils passent à l'atelier. Car il leur faut demeurer dans les *fonda* (restaurants qui logent en même temps). Leur seule distraction est de faire une partie de cartes, mais qui est toujours intéressée par un enjeu. Il n'y a pas de journaux, l'ouvrier ne s'occupe pas de politique; ensuite ils vont se coucher dans une chambre où il y a aussi 7 ou 8 inconnus, desquels on se méfie constamment.

Les dimanches et jours de fête sont les jours les plus ennuyeux. On ne peut se promener à la campagne, il y fait trop chaud, il n'y a pas d'ombre car il n'y a pas d'arbres. Il n'y aurait que la chasse ou la pêche, mais il n'y a que très peu d'Européens qui s'y livrent. On a bu un peu la veille et les consommations sont si frelatées que l'on a mal à la tête et que l'on est réduit à passer ces journées-là dans son lit. On cherche bien à trouver une compagne et cela d'autant plus que la chaleur du climat, la coquetterie un peu effrontée des dames du pays poussent à l'excitation des désirs sexuels; — de plus, par besoin de ne pas être seul. Mais il ne faut pas rêver épouser les filles du pays, fussiez-vous le plus beau garçon du monde, à moins d'avoir une position. Oh ! alors, fussiez vous vieux et laid, vous pouvez aspirer à toutes. Quant aux filles d'Européens, pauvres ou riches elles sont tellement courtisées par les gens qui ont une position qu'elles prennent vite l'habitude des femmes du pays, qui est de ne rien faire, et, très jeunes encore, elles apprécient déjà plutôt une position que tout autre chose. Il reste donc les maisons de prostitution qui sont bien d'un degré plus bas que les dernières de nos villes manufacturières. Ces endroits, pour les étrangers, sont des coupe-gorge; on y laisse sa bourse et sa santé.

L'ouvrier italien lui, a un but. Il vient pour gagner de l'argent et a souvent sa femme et ses enfants dans son pays. Il fait son compte à l'avance et quand il a mis une somme quelconque de côté dans sa malle, le diable ne l'en ferait pas sortir; il crèvera de faim ou de maladie à côté sans y toucher. Puis, il lui faut peu pour se distraire. Ils vivent ensemble en grande promiscuité, il y en a toujours un qui a un accordéon et on passe la journée et même une partie de la nuit à danser entre hommes au son de cette musique ou à jouer à la *morra* Il y a bien de temps en temps quelques coups de couteau, mais cela n'a pas d'importance.

Les uns voyagent bien d'une ville à une autre, mais qui a vu une ville en Amérique peut dire à peu près les avoir vu toutes. C'est partout la même physionomie, les même mœurs.

Puis, quand on a 3 ou 4 ans de cette vie démoralisante, on finit par être esclave de ses habitudes et de ses besoins, le cerveau se ramollit, le sens moral se dévie.

Je connais des gens qui sont venus ici laissant leur femme et leurs enfants en France, ne voulant pas les emmener avec eux dans un pays étranger, sans auparavant leur faire une position ou du moins leur aplanir les premières difficultés de l'arrivée. Ils ont, pendant quelque temps envoyé de l'argent, puis il est arrivé chômages, maladies, faiblesse de caractère, entraînement par d'autres qui n'ont pas les mêmes devoirs, et qui, au bout de 3 ou 4 ans ont non seulement cessé d'envoyer de l'argent, mais aussi toute correspondance.

Voici en substance la vie que l'on mène ici où le seul avantage que l'ouvrier peut désirer d'après les lois de l'offre et de la demande est à son avantage. Que sera-ce quand le pays sera industriel, comme le pousse le Progrès.

Un des grands arguments que l'on entend partout c'est qu'il manque d'ouvriers et surtout, dit-on, d'ouvriers capables. Cela est faux, il y en a partout. C'est la direction et l'incurie, aussi bien que l'incapacité que les Argentins possèdent à un haut degré et qu'ils veulent imposer.

Voilà, cher compagnon, les réflexions que m'a suggérées la fin de votre lettre, dans laquelle vous me dites que beaucoup de compagnons veulent venir ici ; c'est, je le crains bien, autant de pertes pour le parti, et de grandes désillusions pour eux.

### Italie

Lorsque la *Question sociale* a lait reparaître, la police a arrêté arbitrairement l'imprimeur. Nos amis vont passer en cour d'assises le 20 de ce mois; après quoi, ils pourvoieront, si possible, à la republication du journal.

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Beaucoup de nos dépositaires se plaignent de recevoir, parfois, le journal que le samedi soir et nous écrivent de leur envoyer pour le vendredi.*

*Nous savons tout l'intérêt qu'il y a à ce qu'ils le reçoivent de bonne heure. Tous nos efforts sont faits pour arriver à cela. Seulement il y a des fois où cela nous est impossible par suite des difficultés matérielles. Qu'ils soient persuadés qu'il n'y a nulle négligence de notre part, mais impossibilité absolue quand cela se produit.*

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*Commission du Congrès national de Troyes*

La Commission porte à la connaissance des chambres syndicales, groupes corporatifs et cercles d'études sociales, que sur la demande d'un grand nombre de ces groupes, elle vient de fixer comme date définitive de l'ouverture du Congrès, le 23 décembre.

La Commission prévient également les intéressés que l'appel sur lequel figurera l'ordre du jour du Congrès, va être incessamment envoyé à tous les groupes constitués.

Pour la Commission,

*Le vice-secrétaire,*

Ch. Biehler.

* * *

Saint-Etienne. — Le compagnon Cayré prie les camarades qui sont en relation avec lui de bien vouloir lui adresser leurs correspondances à sa nouvelle adresse, 3, rue de Laplaigne.

* * *

M. Naudin, 90, rue Saint-Honoré, nous prie d'annoncer aux camarades sans travail, qu'il a besoin de représentants pour un article de grande consommation. S'adresser chez lui de 1 heure à 2 heures ou bien écrire.

Avis aux compagnons sans travail qui peuvent vérifier par eux-mêmes si cette offre est sérieuse.

* * *

Compagnons travailleurs de tous pays, votre étonnement a dû être grand en lisant dans le numéro 8 de la *Révolte*, que les anarchistes du Nord n'expédient que contre mandat-poste leurs chants révolutionnaires; vous nous excuserez de prendre une telle mesure, c'est pour éviter les librairies Moreau, 162, rue Marcadet à Paris, qui trouvent tout naturel de garnir une librairie sur le dos des compagnons qui se dévouent pour la cause.

*Les Anarchistes du Nord.*

* * *

Paris. — Les anarchistes, réunis le 11 novembre, salle Léger, convaincus qu'il est urgent, dans l'intérêt de la propagande, que nous ayons au plus tôt un moyen de nous convoquer, afin de remédier au mauvais vouloir des journaux quotidiens, pensent que le but serait imparfaitement. mais en partie atteint, si nous arrivions à faire paraître le *Ça-Ira* et la *Révolte*, l'un le mercredi, l'autre le samedi de chaque semaine, ce qui donnerait un journal bi-hebdomadaire — et cela sans renoncer au journal quotidien.

A cet effet, ils s'engagent à verser chacun 35 centimes par semaine (prix d'un mauvais canard), qui seront remis par moitié au *Ça Ira* et à la *Révolte*. Une permanence est établie tous les dimanches, à 2 heures de l'après-midi, salle Léger, 108, rue du Temple.

* * *

Bordeaux. — Je relève une inexactitude dans la première partie du compte-rendu des évènements de la première séance du Congrès de Bordeaux, il est dit : « un anarchiste s'empare d'un drapeau, et dit aux commissaires de venir le prendre. » Ce défi n'a été jeté par personne. Le bureau croyait que les policiers se contenteraient de verbaliser et lorsqu'ils insistèrent pour l'enlèvement des emblèmes, Bonin président, proposa de lever la séance publique et de recommencer immédiatement après en séance privée; mais le public n'était point disposé à obéir même d'une façon tacite, aux injonctions des commissaires, il resta là et ce fut au bout d'un certain temps qu'un commissaire mit la main sur un drapeau, alors une partie du public envahit la scène et c'est alors que la face des porteurs de sous-préfectures fit connaissance avec les poings des dirigeants. C'était la meilleure réponse à faire; mais le bureau ne pouvait répondre de cette façon, précisément parce qu'il était *le bureau*; ce qui prouve une fois de plus qu'il n'y a que la foule anonyme qui puisse faire quelque chose d'énergique.

Nous avons reçu trop tard pour insérer dans ce numéro, diverses correspondances. — Encore une fois, nous demandons aux camarades de ne pas attendre au dernier moment pour envoyer leur copie. — Si nous avions un personnel à pouvoir mettre à la composition du journal, cela n'aurait aucun inconvénient, mais ils ne doivent pas oublier que nos ressources sont restreintes, qu'un seul camarade compose le journal et qu'il est impossible de faire des remaniements importants le dernier jour, la composition devant être terminée le mercredi.

## PETITE CORRESPONDANCE

T. à Cognac — P. à Troyes. — H. à Brest. — C. à Saint-Etienne. — S. à Calais. — S. à Nicolas d'Aliermont. — V. à la Chaux-de-Fonds. — K. à Liége. — G. à Ploeggsteert. — L. à Bordeaux. — T. à Choisy-le-Roi. — L. à Avignon — A. à Bordeaux. — B. à Alais. — G. à Puteaux. — H. G. à Port Elisabeth. — S à Bordeaux. — F. à Reims. — F. à Amiens. — Reçu timbres et mandats.

C. à la Bastide. — Je vous envoie « Richesse et Misère ». — « Radical ou anarchiste » est entièrement épuisé.

Loubet, Avignon à L., Le Mans — Reçu lettre et journal. Merci de tout.

D à Puiseux. — Il n'y a plus de la lettre de Félix Piat.

A. D. — L'abonnement pour trois mois est de 1 fr. 75. — Nous ne faisons pas de remboursement par la poste.

Un anarchiste de 17 ans. — Veuillez nous donner votre adresse pour vous écrire.

Le comp. qui nous a envoyé les dialogues publiés en « Variété » est prié de nous faire parvenir son adresse que nous avons égarée. Nous avons lettre pour lui.

K. W. à Bruxelles. — Veuillez nous donner votre adresse. Nous vous répondrons.

## CONVOCATIONS

Paris. — Quelques amis du XIIe voulant réorganiser le groupe d'études sociales de cet arrondissement, convoquent les camarades chez Curieux, 67, rue de Charenton, pour le samedi, 17 courant

Choisy-le-Roi. — Samedi, 17, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe d'Etudes sociales, avenue Pompadour, salle Bonin.

Le compagnon Thévenin est convoqué.

Fresseneville. — Le groupe anarchiste se réunira le dimanche 18 novembre, à 4 h. 1/2 du soir, chez Dumont Petit à Friville.

Ordre du jour : Organisation d'une grande conférence publique, avec le concours de la citoyenne Louise Michel, le compagnon Tortelier de Paris et le compagnon Morel d'Amiens. Tous les compagnons sont priés d'être exacts.

Avignon. — *Les Libertaires vauclusiens*, ous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, rue de la Tarasque. —

Ordre du jour : 1° Moyens de propagande. — 2° Lecture explicative des « Paroles d'un Révolté. »

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 11. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 25 NOVEMBRE au 1er DÉCEMBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LE CONGRÈS INTERNATIONAL
### de Londres [1]

Constatons un fait. Ce Congrès n'a pas été seulement un insuccès ; il a été une défaite.

Le socialisme continental n'a pas fait brèche dans le Trades-Unionisme anglais : plus que ça, l'hostilité, qui existait entre les deux, a été accentuée.

Ce résultat est dû un peu aux façons extrêmement autoritaires de quelques possibilistes français présents au Congrès : mais il faut admettre qu'il était presque inévitable. Les aristocraties — et on sait que les *Trades-Unions* en forment une, celle du travail — sont toujours les mêmes : elles se laissent supprimer, mais elles n'abdiquent pas.

---

Du reste, devant quoi les *Trades-Unions* auraient dû abdiquer ? à quel nouveau but, sur quel nouveau terrain de lutte les possibilistes prétendaient-ils les entraîner ? — S'il s'agissait de leur faire adopter la lutte politique, (lisez électorale), elle est déjà dans leur programme, et on sait qu'ils ont leurs représentants à la Chambre des Communes, ainsi qu'un comité parlementaire permanent. Quant aux *minimumeries* à demander par voie parlementaire, — à la journée de travail, à la fixation des salaires, aux règlements des fabriques, les unionistes anglais pensent que ces améliorations illusoires, en tant que possibles, ils peuvent les obtenir sans l'intervention de l'Etat ; même, ils ne peuvent les obtenir qu'à la condition expresse de la neutralité de l'Etat dans la lutte entre le travail organisé et le capital.

Ils ne se font pas, eux, les Unionistes d'Angleterre, la prodigieuse illusion de pouvoir, à force de votes, contraindre les législateurs du monde à s'accorder sur un plan uniforme de durée, de conditions et de rémunération du travail et, partant, aussi de prix et des échanges. Ils savent bien que *c'est justement sur les différences dans les modalités du travail de pays à pays, qu'est fondé le système actuel de production et de commerce ;* que c'est de ces différences que vivent les capitalistes, les exploiteurs, les monopolistes, dont le soin assidu est de les accentuer où elles existent, et de les créer où elles n'existent pas.

Ils savaient tout cela, et fidèles à ces convictions, ils ont repoussé les ordres du jour possibilistes, pour voter celui du compagnon Tortelier affirmant « qu'on serait naïf d'attendre des législateurs qui, pour conserver leurs privilèges ont intérêt à nous maintenir dans la servitude — des lois ayant pour but une amélioration de la condition économique des ouvriers sous la forme de limitation de la journée de travail ; et concluant que les ouvriers « ne doivent compter que sur leur propre force pour arriver à leur affranchissement. »

---

On voit de ce vote qu'il n'était pas tout à fait impossible d'attirer les trades-unionistes sur le terrain socialiste révolutionnaire, pourvu que la majorité de la délégation étrangère n'eût pas été dominée et littéralement aveuglée par son fétichisme de l'Etat. Il faut que les possibilistes français aient entendu les railleries que provoquent, dans le pays même où est né le système parlementaire moderne, leurs invocations pieuses et interminables au secours de l'Etat. Même le délégué du Parti ouvrier italien, qui peut être considéré comme le frère puîné des partis possibiliste et ouvrier français, a été dégoûté du rampement infini des socialistes français, aux pieds de l'Etat, et a voté contre leur proposition en faveur de la déclaration du compagnon Tortelier.

Il n'était donc pas tout à fait impossible à des gens pas affectés de statomanie incurable de porter une bonne partie, au moins, des délégués trades-unionistes sur le terrain révolutionnaire, et de déterminer ainsi dans le sein de la grande Organisation ouvrière anglaise la crise longtemps préconisée.

Mais il fallait désavouer toute idée d'avoir recours à l'Etat. Il fallait réduire à sa juste valeur de simple moyen d'agitation la proposition de la journée du travail, qu'il serait absurde de prétendre appliquer dans tous les pays et en tous les métiers, tant que le règne du capitalisme durera. Et puis, ayant démontré l'inanité de ce palliatif et des autres, il fallait poser nettement aux trades-unionistes le dilemme ou bien rester là où ils sont, sans espoir d'amélioration réelle, exposés même aux empiétements du capitalisme et du monopolisme croissants, tous deux servis admirablement par l'armée épouvantablement nombreuse des ouvriers sans travail ; ou bien, faire cause commune avec ceux-ci et marcher tous ensemble à un but bien plus élevé que celui des petites améliorations éphémères, — à l'émancipation totale des travailleurs, à l'abolition du capitalisme et du salariat.

Il fallait démontrer à ces possibilistes anglais (moins l'étatisme enragé des nôtres) que la question sociale n'est pas une question de francs et de sous à ajouter aux salaires nominaux (car les travailleurs n'auront en aucun cas le contrôle du commerce et, partant, des prix du marché, mais que c'est une question d'affranchissement ou de servitude, — de reprise de possession ou de salariat, — d'être ou non être pour la classe ouvrière.

Il fallait, pour conclure, que les socialistes français apprissent aux unionistes leur socialisme des meilleurs jours, et que les unionistes à leur tour apprissent aux possibilistes français leur anti-gouvernementalisme et alors — mais seulement alors — on aurait pu s'entendre.

Ce qui prouve encore une fois que ce ne sont que les grands Principes qui font notre besogne, — et que les demi-idées, les demi-programmes, les palliatifs et les expédients « pratiques », ne sont après tout que bien peu pratiques.

(1) Etaient représentés au Congrès : 69 Trades-Unions, 69 chambres syndicales de France, 10 belges, 9 hollandaises, 2 danoises et le Parti ouvrier italien. Des sociétés de Suède et de Norvège ont envoyé leurs adhésions.

Le compagnon Tortelier a prononcé deux discours fortement révolutionnaires, qui ont été vivement applaudis. Sur la proposition du délégué du Parti ouvrier italien, le Congrès a adopté un vote unanime flétrissant « les sentiments de patriotisme et de nationalités » qui engendrent des haines et des guerres entre les peuples.

## IDOLATRIE

C'est le 1er novembre, jour de la Toussaint, et la foule est en liesse.

Il y a foire dans les nécropoles qui sont enguirlandées et illuminées à giorno.

Le monde y afflue.

Les cités des morts, lavées, peignées et ratissées, resplendissent et sont pleines de vivants qui viennent mirer leur orgueil dans le poli des marbres de leur tombeau de famille.

Ils ont coûté cher ces tombeaux ! On y a pas regardé, car ils sont là pour donner la mesure des regrets et surtout de la fortune de ceux qui les ont fait construire.

Les sarcophages de granit finement sculptés, les vases de fonte argentée, pleins de fleurs, les bustes de bronze ciselés, et les colonnes, les urnes, les statues de pierre rivalisent à l'envi, pour témoigner des désespoirs luxueux.

Mois tout ceci n'est rien.

Il y a encore des pyramides élevées, des temples superbes, des palais somptueux, dont le séjour est embelli et agrémenté de tous les raffinements d'un sybaritisme savant : où les cercueils d'ébène et de bois de rose sont ornés d'argent niellé, renbourrés de duvet et capitonnés de satin ; avec de petits rubans coquets qu'une main pleine de goût n'a pas négligé de nouer.

Soins délicats, attentions méticuleuses, pieux devoirs qui doivent certainement attester une profonde et sincère affection !

Comme on a dû les aimer durant leur vie, tous ceux dont les restes sont si choyés à présent....!

Comme les vivants doivent être heureux, quand les morts sont si bien traités....!

Et bien non ! les vivants sont malheureux.

La société hypocrite est pareille à ces opulents sépulcres dont les dehors admirables ne cachent que putréfaction.

Elle fait vivre ses morts, et mourir ses vivants. Elle bâtit des palais pour les cadavres, et les hommes n'ont pas de gîte.

Elle prodigue les étoffes riches et chaudes, pour y draper les charognes pourrissantes, et les petits enfants nus, vagissent de froid.

Elle dépense des millions, pour le luxe de ses mausolées, et les mères n'ont pas de pain, et les bébés n'ont pas de lait, car la mamelle est tarie par la misère.

.....

Et le dégoût monte au cœur, en voyant cette triste humanité scandaliser la raison, par un spiritualisme idiot, qui nie le matérialisme et matérialise le souvenir, idéalise la pourriture, éternise le néant.

Et l'on est tenté de cracher sur l'Idole préjugée installée dans les charniers ; tenté de jeter de la boue sur la longue procession de ses adorateurs, sur les deuils vaniteux qui déploient triomphalement des crêpes noirs, sur les douleurs théâtrales qui répandent des larmes publiques en portant avec ostentation des verroteries funèbres, et qui n'ont pas un regard pour les infortunes des malheureux qui crèvent à leurs pieds.

Si ceux qu'ils affectent de tant pleurer pouvaient les voir, ils seraient bien étonnés d'inspirer des sentiments dont ils ne s'étaient jamais douté quand ils vivaient, et qu'ils auraient quelques raisons de prendre pour du remords.

Hommes vaniteux ! misérables fous ! votre stupide orgueil vous empêche de comprendre, que c'est seulement quand vous aurez rempli tous vos devoirs envers les vivants, que vous aurez le droit de donner vos soins aux morts qui, d'ailleurs, n'en ont pas besoin.

Et si réellement vous les avez aimés, honorez-les dans l'intimité de votre être, c'est là que réside le souvenir ; et faites du bien à ceux qui souffrent, aimez ceux qui vivent en souvenir des êtres que vous avez chéris, qui ont vécu et souffert (1).

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Il y a eu dernièrement deux réunions à Paris, organisées par les bonapartistes et les boulangistes et dans lesquelles les anarchistes ont pénétré. Naturellement ceux-ci n'ont pu prendre la parole et ils ont dû se contenter de protester violemment à l'expectoration de trop fortes insanités de la part de nos aspirants gouvernants. On s'est battu et quelques horions n'ont pas été perdus.

C'est très bien, mais pourquoi le malheur veut-il que ce ne soit pas Boulanger lui-même qui ait reçu les coups ?

* * *

On se rappelle l'affaire Barême, assassiné en wagon. Enterrée depuis 2 ans, elle revient sur l'eau. L'amusant est de voir, combien le respect des institutions a disparu ; on lit dans les journaux les plus sérieux : « Cela doit être une vengeance de magistrat ». Non dit l'autre, « c'est un vol commis par un agent de la police secrète », et il donne ses raisons : cela vaut son pesant d'or :

« Le coup a été habilement exécuté. L'assassin doit avoir filé sa victime jusqu'au moment de son départ ; il devait être expert en la matière.

« Les policiers, au contact des escarpes, en connaissent vite et les mœurs et les manières d'agir.

« Ils sont en outre mieux que personne capables de dérouter la justice, étant placés, mieux que qui que ce soit, pour connaître les petites fautes par lesquelles les sectaires de la haute pègre se font généralement pincer et éviter de les commettre.

« Ils ne doivent pas compte, à proprement parler, de l'emploi de leur temps, ils sont ordinairement célibataires, et habitent des maisons généralement sans concierge. »

Impossible de mieux dire que les policiers et les magistrats sont un danger permanent pour la sécurité publique.

* * *

Alais. — Les compagnons Lucien et Strobel, ont été condamnés : le premier à 15 jours et le second à 8 jours de prison pour avoir, comme anarchistes, déplu à dame police. Séparer deux citoyens qui veulent se battre pour une misérable question d'intérêt, et leur faire comprendre ensuite que la future société anarchiste mettra fin à toutes ces querelles intestines en supprimant l'intérêt lui-même, qui est la mère, malheureusement, trop féconde, non seulement de toutes ces discussions, mais de tous les forfaits et crimes terrestres, et ne fait que jeter l'antagonisme entre les hommes. Tenir un tel raisonnement à des jeunes gens de vingt ans, constitue, paraît-il, un crime de lèse-tranquilité que dame police intitule de son cliché habituel : « tapage nocturne, rébellion envers les agents, etc. » (ces respectables individus).

C'est sur ce prétexte qu'ont été prononcées les condamnations précitées.

Inutile de dire que nos mouchards cherchaient depuis longtemps une occasion pour mettre sous les verrous les compagnons Lucien et Strobel dont l'activité propagandiste les agace considérablement.

* * *

Relevé dans le *Petit Méridional* :

Le 28 octobre dernier, les électeurs de la commune de Salles d'Aude (Aude), étaient convoqués à l'effet de nommer 7 conseillers municipaux. Sur 526 électeurs inscrits, 91 seulement prirent part au vote.

Le Préfet, par arrêté, convoquait de nouveau les électeurs pour le dimanche 4 courant. Cette fois le nombre des votants diminuait encore, (j'allais dire cette fois l'arrêté préfectoral ne fit qu'augmenter le dégoût de l'urne), 52 se présentaient, et le bureau du vote ne put être constitué avant 11 heures.

Pauvre suffrage universel, comme tu commences à scier ton monde !

* * *

Brest. — Que des ouvriers aient offert des cadeaux à leurs contre-maîtres pour obtenir l'avancement ou des places de faveur, ce n'est que trop vrai et cela se fait encore aujourd'hui. Que ces tristes sires, ordinairement des mouchards, aient oublié *leurs obligations* à l'égard de leurs vils protecteurs et qu'on les ait fait déchoir en les astreignant aux dures corvées que font les fiers et dignes ouvriers de cette déchéance, Populo en rit. Mais qu'on en ait congédié et mis au repos pour n'avoir pas régalé ou fait de cadeaux à leurs chefs. En ville, cela peut se faire, mais du port, je ne connais pas une seule victime de ce genre d'exploitation.

Cadeaux et régalades — travail dans le port et hors du port pour les chefs — ouvriers et surveillants remplissant le rôle de domestiques, les dimanches et jour fériés dans les maisons d'ingénieurs et de maîtres — faire partie d'un comité bien pensant — se faire recommander par une nourriture, une cuisinière ou tout autre journalière de maison — cochers, valets et vassaux de grandes maisons, sont embauchés de préférence aux bons ouvriers.

Proxénètes fleuristes, prêtres et cucufiage sont des moyens dont on se sert assez ordinairement.

A Brest tous ces moyens sont connus, puisque des êtres assez dégradés osent s'en vanter.

* * *

Marseille. — Le *Drapeau noir*, nous apporte la nouvelle des vexations dont sont victimes les camarades de la part des policiers de cette ville.

Une dépêche des camarades, nous annonce que deux compagnons arrêtés à Marseille sont passés en jugement. Le compagnon Parrini a été condamné à 6 jours de prison et le compagnon Francini à 15 jours.

## Russie

On sait que dans un récent voyage, le tzar de Russie a failli être éclapouti ; le train a déraillé, le vagon impérial a été mis en pièce, vingt-et une personnes de la suite ont été tuées, la famille impériale n'a rien eu : C'est à en pleurer des larmes de rage, dit la *Freiheit*.

## Belgique

Dimanche, 28 octobre, les anarchistes de Morlanweltz avec le concours de ceux de Carnières et de la Hestre organisèrent un meeting contradictoire à Carnières et un autre à Fayt.

Au premier meeting, le compagnon Pintelon expose la situation des travailleurs qui deviennent de plus en plus misérables et les bourgeois qui deviennent de plus en plus riches : bientôt toute la richesse sociale n'appartiendra plus qu'à quelques individus, de là sortira la Révolution sociale qui, on peut le dire, sera anarchiste, parce que les aspirations de la masse tendent au bien-être, ils ont assez de la politique, ils comprennent que tous les gouvernements sont les mêmes ; il explique ensuite ce que c'est que l'anarchie. Son discours a été très écouté et très applaudi. Le commissaire de police qui demande son nom a été hué par la foule.

Au second meeting, le compagnon Pintelon, parle de la patrie, de l'armée, ce n'est pas pour défendre la patrie qu'a vingt ans on vous arrache de ceux qui vous sont chers, car elle n'existe pas, partout nous sommes malheureux, partout on nous exploite, mais c'est pour défendre le coffre-fort, c'est pour massacrer nos frères lorsqu'ils lèvent la voix qu'on nous fait endosser le sac.

Le compagnon Mathieu explique ce que c'est que l'Anarchie. Aujourd'hui, on ne voit que le règne de l'égoïsme : de scandaleuses orgies et les bourgeois ne reculeront devant aucun moyen pour maintenir l'exploitation, le vol et toute la série des injustices parce qu'ainsi ils peuvent avoir toutes les jouissances a eux seuls, mais les travailleurs commencent à comprendre, et le jour n'est pas loin où ils viendront se ranger du côté de la vérité et planter le drapeau rouge sur les ruines de la vieille société.

L'Anarchie, c'est tout le contraire d'aujourd'hui, les gouvernements feront place à l'harmonie et la libre entente des travailleurs, l'égoïsme à la solidarité, au travail pénible fait par quelques-uns, se substituera le travail de tous et deviendra attrayant. Des applaudissements frénétiques ont coupé les discours de nos amis. Les gendarmes qui avaient reçu d'arrêter et de faire du zèle, sont retournés bredouilles de par l'attitude énergique de la foule.

Le 4 novembre, il y eut pour la première fois un meeting anarchiste à Tirlemont. Le compagnon Pintelon a expliqué devant une cinquantaine de personnes l'Anarchie.

Un commerçant a fait la contradiction, disant que les ouvriers ne sont pas solidaires ; qu'au lieu d'acheter chez lui, ils allaient chez les gros bourgeois. Notre ami lui fit comprendre que c'est la cause de l'intérêt et que les anarchistes travaillent à supprimer l'intérêt, le commerce, tout aussi bien que l'exploitation et les gouvernements pour assurer à tous de travailler selon leurs forces et consommer selon leurs besoins.

Ce meeting a très bien réussi et l'on nous a dit que nous devrions revenir.

A Louvain, c'est également la première fois qu'il y a un meeting anarchiste.

Le compagnon Wysmans parle de la situation. Toutes les réformes, tous les moyens légaux et pacifique n'ont rien changé. Les autres pays nous en donnent l'exemple en France, sous le ministère radical, on crève de faim tout aussi bien en France qu'en Belgique.

M. Basly, député-ouvrier, se moque des travailleurs en disant que la mine aux mineurs est une utopie, quand on envoie des hommes, même parmi les plus sincères, ils doivent s'y corrompre parce que l'homme change suivant le milieu. Qu'on fasse toutes les réformes possibles, cela n'avancera à rien, parce que tant qu'il y a capital il y a exploitation, tant qu'il y a gouvernement il y a oppression, c'est vers la destruction du capital et des gouvernements qu'il faut marcher. La Révolution est inévitable et elle s'en chargera ; il démontre ensuite tout l'avantage qu'il y a de vivre dans une société anarchiste, car aujourd hui personne pour ainsi dire n'a l'assurance du lendemain et dans une société où tout serait à tous, ce souci sera disparu. Il fit ensuite le même discours en flamand, qui fut très applaudi.

Le 11 novembre, à Bruxelles, nous avons tenu à célébrer l'anniversaire de la mort de nos amis de Chicago. Les anarchistes de Morlanweltz et de la Hestre se sont fait un devoir d'y assister.

Le compagnon Pintelon ouvre la séance et explique le but de la réunion, il fait l'historique des évènements de Chicago. Ce n'est pas en vain que nos amis sont morts, leur voix a été écoutée, car depuis, dans tous les pays se sont formés des groupes anarchistes ; ces évènements ont démontré aux travailleurs qu'il n'y a rien a attendre de la bourgeoisie ; l'abîme creusé entre nous et les bourgeois est plus profond que jamais, il nous faudra le combler de leurs cadavres.

Le compagnon Wysman parle longuement de la mort de nos amis ; les paroles prononcées à l'échafaud ont trouvé écho contre la réaction qui s'opère. Dans tous les pays se lève une légion de travailleurs prêts à combattre la bourgeoisie par tous les moyens.

Les travailleurs finissent par comprendre que la Révolution est proche La bourgeoisie a eu son temps, elle est appelée à disparaître ; qu'elle nous opprime, emprisonne, qu'elle nous tyrannise, rien n'y fera, l'Idée marche et rien ne saurait l'arrêter.

Le compagnon Berger. — Depuis un an, dit-il, nos amis sont morts assassinés par les bourgeois, mais aussi un sentiment de haine est entré dans le cœur des travailleurs. Si l'on croit tuer l'Anarchie en tuant les anarchistes, on se trompe ; l'Anarchie ne périra jamais, le salariat, la propriété ont fait leur temps, il nous faut la propriété commune, tout doit être à tous, il ne faut plus de gouvernement, l'homme doit être entièrement libre.

L'assassinat de nos amis est le signal de la Révo-

(1) Cet article devant paraître dans la semaine de la Toussaint, mais comme il n'y a pas de dates pour combattre les préjugés, nous pensons qu'il est aussi bon maintenant qu'à cette époque.

lution sociale, comme la prise de la Bastille a été le signal de la Révolution française.

Le compagnon Maes, au nom d'un groupe socialiste, vient affirmer sa solidarité. Il dit qu'il est d'accord avec les anarchistes pour combattre la bourgeoisie, qu'il faut travailler à faire comprendre que la Révolution sociale, seule, pourra nous émanciper.

Les discours de nos amis ont été très écoutés et l'on s'est séparé au cri de vive l'Anarchie, vive la Révolution sociale.

## Espagne

Des manifestations assez imposantes ont eu lieu dans plusieurs grandes villes d'Espagne contre les conservateurs monarchistes. Les républicains, soutenus par les étudiants, ont manifesté dans les rues aux cris de « à bas Canovas, vive la République ».

Les travailleurs s'étant abstenus de prendre part à ces manifestations, elles n'ont abouti à rien.

Il n'en est pas moins certain que la monarchie est bien malade en Espagne et que, le jour où les travailleurs sentiront qu'un gouvernement fort, composé de bourgeois, ne pourra prendre sa place, la monarchie sera renversée, et la période révolutionnaire sera ouverte.

* * *

Les travailleurs de toutes les grandes villes ont célébré avec beaucoup d'éclat l'anniversaire de la mort de nos frères de Chicago. Une immense manifestation a eu lieu à Barcelone, au Cirque; une autre à Séville, et dans les plus petites villes, partout où il y a un noyau d'anarchistes, l'anniversaire a été l'occasion de manifestations imposantes.

* * *

Le *Productor* nous apprend que l'émigration prend des proportions gigantesques dans la Vieille Castille. C'est un cri général — « pour Buenos-Ayres ! » au sein des meurt-de-faim de cette province, riche jadis.

Et cependant, ajoute le *Productor*, selon les lettres reçues de Cordoba, La Plata, Buenos-Ayres et Salto, des milliers d'espagnols et d'italiens matériellement *périssent de faim*, sans que personne s'occupe d'eux, malgré toutes les « brillantes promesses, qui leur furent faites au départ. »

Comme on le voit, les affirmations de notre correspondant de l'Amérique du Sud sont confirmées, et nous ne saurions trop inviter nos confrères espagnols et italiens à reproduire son tableau du pays promis.

* * *

La Fédération Régionale Espagnole est en train de se transformer complètement. Voici le projet de « Bases pour l'organisation » qui vient d'être élaboré par le Congrès de Valence. Il a été accepté à l'unanimité par les délégués, et maintenant il a été communiqué à tous les groupements anarchistes. Ils sont invités d'envoyer dans le courant des trois mois suivants, soit leurs adhésions, soit leurs objections à ces « Bases », qui doivent remplacer tout les statuts de l'ancienne organisation.

Voici le texte de ces « Bases pour l'organisation anarchiste de la Région espagnole. »

« 1. — Par anarchie, on comprend *aucun gouvernement*; c'est-à-dire, un état social dans lequel il n'est besoin d'aucun gouvernement, ni d'aucune direction; puisque nous sommes d'avis que tant que le principe d'autorité subsistera, il n'y aura aucune garantie pour la liberté de tous les membres de la société; le principe d'autorité ou de direction de la Société suppose que les associés sont incapables de se régir eux-mêmes, et il dégénère toujours en tyrannie; et la Sociologie est déjà à ce degré de perfection qu'elle nous prouve que l'homme a déjà atteint sa majorité et qu'il est digne de jouir de toute la liberté que les lois de la Nature — les seules que nous acceptons — lui permettent de jouir. Le seul obstacle qui s'oppose à cette jouissance, c'est une question d'intérêts — les monopoles et les privilèges, soutenus, non par la raison ou par la justice, mais par la tromperie et la force.

« 2. — Puisque nous reconnaissons qu'une société ne sera pas complètement anarchiste, tant qu'il y subsistera le moindre atome d'autoritarisme ou de sujétion, nous devons aussi reconnaître, comme garantie de la liberté, l'abolition du principe de la propriété privée et de toute exploitation de l'homme par l'homme.

« 3. — Par conséquent, l'organisation révolutionnaire anarchiste sera formée de tous les individus, sociétés, groupes, cercles, journaux, etc., qui acceptent l'Anarchie, sans distinction des moyens révolutionnaires, ni des écoles économiques.

« 4. — Puisque l'homme est libre dans ses manifestations, ainsi que dans son droit d'association (laquelle ne peut être légiférée, pas plus que la liberté même), et puisque les groupements et les individus sont libres de s'entendre avec d'autres et d'agir selon ce qui paraît le mieux à ceux mêmes qui sont intéressés à obtenir tel résultat, sans d'autres entraves ni obstacles que ceux qui leur sont posés par leur but même, — il n'est établi aucun modèle de statuts, ni imposé aucune règle de conduite, et il est laissé à chaque individu, à chaque groupement, et à toute l'organisation l'étude et les moyens qu'ils trouveront mieux appropriés pour assurer le triomphe de l'Anarchie.

« 5. — Nous croyons qu'il serait convenable pour toutes les unités de l'organisation d'avoir un *Centre de relations et de statistique*, ayant pour objet de faciliter l'échange des renseignements et des adresses, les communications et l'entente entre les groupements une espèce de comptoir de l'organisation, sans autres droits ni initiative; et les unités de l'organisation détermineraient le mode de constituer ce centre, ainsi que les individus qui le constitueront, la localité, sa durée, etc. »

Comme on le voit par le paragraphe 4, c'est une complète révolution que l'organisation anarchiste se propose de faire dans son milieu.

Pour notre part, nous n'attachons aucune importance au bureau de correspondance proposé. Il peut rendre des services, surtout en Espagne où les groupements anarchistes ne peuvent pas donner leurs adresses au premier venu qui voudra constituer un groupe. Quant à en faire un *pouvoir*, c'est l'imbécilité seule des groupes qui pourrait en faire un; et supposer cette imbécilité serait dire d'avance que les anarchistes ne sont capables de se prémunir contre les empiètements du premier venu.

N'oublions pas que le pouvoir du Conseil général de l'Internationale fut constitué par les groupes internationaux eux-mêmes. Eux-mêmes, au Congrès de Bâle, lui donnèrent le droit d'admettre ou de refuser les sections; eux-mêmes ont renoncé au droit de correspondre entre eux autrement que par l'intermédiaire du Conseil; eux-mêmes l'ont fait juge, conseiller et dictateur. Les Marxistes et les Blanquistes du Conseil n'ont fait qu'user des abdications de groupes. Ils voulaient un bâton, ils l'ont eu. Ils étaient autoritaires — et ils ont eu une autorité, fort mauvaise, comme de raison.

## Angleterre

Le meeting de lundi à Londres a été réellement grandiose. L'enthousiasme de l'auditoire, composé de trois mille ouvriers environ, était tel que si, à la sortie, la police avait commis quelques-unes de ses bêtises ordinaires, le sang aurait coulé.

Le lendemain, un grand meeting avait lieu en plein air, sur la place de Clerkenvell, à la lueur des torches et de feux de Bengale.

La foule était si excitée que lorsque, le meeting fini, les contingents arrivés des faubourgs se retiraient drapeau rouge au vent, et qu'une autre foule compacte se dirigea en colonne vers la place Kings Cross, la police à pied et à cheval se fit un devoir de disperser les colonnes dont personne ne pouvait deviner les intentions.

Il y a eu de fortes bagarres et quelques blessés de part et d'autre. Un moment, un grand vagon allait être renversé sur la place et... on sait comment cela commence, mais nul ne sait comment cela finit.

* * *

Lucy Parsons parle chaque jour dans les clubs et part lundi pour la province.

## Hollande

Amsterdam. — L'industriel allemand Michaël Flürscheim a fait dernièrement à Amsterdam une conférence contradictoire, où, suivant les traces de l'Américain Henry George, il a préconisé la nationalisation du sol comme un remède à tous les maux découlant de l'exploitation capitaliste. La conférence et presque toute la discussion ont eu lieu en allemand.

Cette nouvelle charlatanerie, ayant évidemment pour but, conscient ou non, de mettre la main sur les marrons à mesure que la masse prolétaire les retirera du feu, n'a pas encore fait grande impression ici, car la propagande a surtout été faite au moyen de brochures et de la revue *Deutsch Sand*, toutes écrites en allemand. A peine a-t-il paru jusqu'à présent deux ou trois opuscules en hollandais pour préconiser cette soi-disant réforme.

Pourtant deux symptômes remarquables se manifestent déjà qui peuvent raviver notre espoir et nous rassurer quant à la voie à suivre : les travailleurs, ceux qu'une ferme conviction poussent irrésistiblement en avant, sans bien se rendre compte encore du danger, sentent qu'il a là anguille sous roche et par quelques paroles bien senties, tiennent en éveil l'esprit de leurs camarades, c'est ce qu'a bien prouvé le cordonnier Gatzenmeyer.

Quant au mouvement nationaliste lui-même, il n'existe pas encore en un parti, mais 250 personnes environ y ont déjà adhéré, et ce qui doit au moins nous faire présumer que nous avons raison de combattre ce palliatif de la dernière heure, c'est que la plupart de ses adhérents sont ou des capitalistes, riches industriels ou gros commerçants, ou des plumitifs du parti radical en quête d'une position sociale. Parmi ces gens-là, bon nombre se croient bien intentionnés, qui ne sont en réalité à la poursuite que d'une clientèle ou d'un emploi; la peur du décastement et de la misère empêche bien des gens de prendre rang dans l'armée révolutionnaire. Quand aux socialistes enrôlés dans le parti socialo-démocratique, ils attendent probablement le mot d'ordre de leurs chefs, et ceux-ci n'ont pas quitté l'expectative.

Peut-être que, malgré le triste exemple de l'Amérique, où les Georgistes ont renié les socialistes, après s'être servi de leurs épaules comme d'un marche-pied et malgré le bon exemple des socialistes allemands, qui n'ont jamais voulu s'accoler avec les nationalistes, assisterons-nous bientôt ici à une alliance hétérogène entre les deux partis. Si les socialo-démocrates n'ont pas l'esprit d'éviter cet écueil où ils iraient s'échouer volontairement, il est facile à prévoir qui serait la dupe dans ce pacte tacite ou avoué.

Le lugubre anniversaire du 11 Novembre a été célébré à La Haye, Rotterdam, Amsterdam où la mort des martyrs de Chicago a été rappelée aux travailleurs dans des meetings organisés par les socialo-démocrates ou par les anarchistes, tandis que le numéro 10 de l'*Anarchist* a été entièrement consacré au souvenir de nos amis étranglés l'année passée par la bourgeoisie de la *libre* Amérique.

Une grève des ouvriers tisseurs d'Enschedé vient malheureusement d'être vaincue par suite d'une coalition patronale.

## Etats-Unis

New-York. — Grandes parades à propos de la comédie électorale qui touche à sa fin et à laquelle je me suis pas autrement intéressé qu'en cherchant à me rendre compte de la part qu'y prenaient les ouvriers, et ma foi — si ce n'était triste — il serait risible de voir comment... sur cette question de poches à laquelle ils ne comprennent goutte — comment ils peuvent s'échauffer et se diviser. Ils sont tellement badauds, moutonniers qu'ils mordent aux plus grossières amorces et ne voient pas du tout l'hypocrisie et l'abjection de la pierre .. des tartines qu'ils dévorent quotidiennement dans leurs journaux favoris. Le sang des martyrs de Chicago produira ses fruits... mais.... quand ???

La grande grève des cochers et conducteurs de cars de Chicago, malgré leur calme digne, sage, légal — ainsi que leurs protestations contre les qualifications de socialistes — anarchistes — que leur adressaient divers journaux et qu'eux relevaient comme des insultes.... s'est terminée piteusement à leur désavantage — tant mieux, c'est une leçon, mais il leur en faudra encore beaucoup et de bien plus dures avant de comprendre leur niaiserie bête et lâche.

## BIBLIOGRAPHIE

*Il Trionfo dell'Ordine* (Le Triomphe de l'Ordre), drame en 5 actes par A. Biancani. — Paris, chez C. Martin, rue Montmartre, 111.

Nous venons de lire avec un vif intérêt ce drame, dont le sujet roule sur la *Main noire*. Charles, un jeune peintre de grand talent est secrètement le chef de cette association qui se propose, en délivrant l'Espagne des grosses têtes du gouvernement, d'ouvrir la voie à l'émancipation des travailleurs. Il est aussi l'amant de la fille du gouverneur de Xérès, qui se révèle pour un des ennemis les plus redoutables de l'Association, dont il réussit à surprendre les secrets; sur Charles, tombe par sort la tâche de délivrer la société de ce tyran, et l'Association, de l'homme qui est sur le point de l'écraser.

Charles accepte la tâche, mais ne l'exécute pas : il va spontanément se constituer prisonnier du gouverneur. Il expie, en vérité sa faiblesse par un cruel supplice, mais cela n'excuse pas sa trahison envers ses camarades.

On découvre qu'il est le neveu du gouverneur : A la mort de son frère, le gouverneur avait ordonné de noyer l'enfant, afin de pouvoir s'emparer de son patrimoine. Mais ni la découverte de sa parenté, ni les supplications de son amante ne peuvent le soustraire à la mort.

Comme on le voit, ce drame — un peu bâti à la manière des anciens mélodrames — n'a presque point de rapports avec l'historique de la *Main noire*; le genre de conspiration imaginé par l'auteur est loin d'être celui qu'un anarchiste pourrait entreprendre. Néanmoins, le ton général du drame est franchement révolutionnaire, le style en est vif, et la satire des mœurs de la bourgeoisie est mordante et porte bien.

* * *

Les camarades du Nord viennent de faire paraître le nº 2 des *Ramages du Beffroi révolutionnaire*.

Sommaire : La Carte d'électeur, La Patrie, Misère.

Adresser les demandes à Louis Balavoine, rue de Roubaix, à l'angle de la place du Rond-Point à Armentières.

* * *

Le *Worker's Friend* prépare l'apparition de la traduction en hébreu de la brochure de Most : *L'Origine de l'Homme est celle du Singe*.

Il nous annonce en même temps qu'il espère d'ici peu agrandir son format, mettre 8 pages au lieu de 4.

Bonne chance à notre camarade de lutte.

* * *

Marseille.— Les camarades de cette ville viennent de faire paraître le *Drapeau noir*, organe communiste-anarchiste. — Administration, 53, rue Saint-Bazile.

Dans le premier numéro, les camarades annoncent que le journal paraîtra quand les fonds leur permettront de lancer un numéro.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

L'ancien groupe communiste-anarchiste de Levallois-Perret, se réunit tous les 15 jours — le vendredi — dans le local ordinaire de ses séances. La prochaine réunion aura lieu le vendredi, 23 novembre courant à 9 heures du soir.

Voulant affirmer, qu'en même temps que communiste-anarchiste, il est dans son programme de faire de l'action révolutionnaire en commun avec les autres groupes anarchistes, il a décidé, dans son avant dernière réunion, de prendre désormais le nom de *La Solidarité*, groupe communiste-anarchiste de Levallois-Perret.

Tout en conservant à chacun de ses membres son autonomie et son individualité, il veut grouper autant que faire se pourra, ses moyens d'action et par l'action commune de ses membres, arriver à une propagande réelle et efficace, qui amène à un moment donné, la réalisation, même par la force, du programme communiste-anarchiste.

* * *

Verviers. — Le groupe l'*Etincelle* prévient les compagnons que sa nouvelle adresse est chez A. Delrez, 38, rue Secheval. — Y adresser les communications et correspondances. — Le groupe serait heureux de renouveler avec les camarades les relations qui se sont affaiblies depuis quelque temps.

* * *

Les camarades sont prévenus que dorénavant tout ce qui concerne le journal le *Ça Ira*, doit-être adressé au compagnon Bernhart, 52, rue du Chemin-Vert, à Paris.

* * *

Bezons. — Compagnons, nous sommes heureux de vous annoncer la formation du groupe *Les Réfractaires* de Bezons qui, en attendant l'heure d'agir par des actes, s'occupera de la propagande dans la plus grande limite, afin de faire des révolutionnaires conscients.

Nous comptons sur vous pour faire connaître la fondation du groupe, ce qui nous permettra d'entrer en relations avec nos camarades travaillant pour l'Humanité.

Nous commençons pauvres, mais nous ferons notre possible pour que la *Révolte*, porte toujours haut et ferme le drapeau révolutionnaire émancipateur.

* * *

Saint-Denis. — La soirée organisée pour l'anniversaire de l'assassinat des anarchistes de Chicago, au Salon de l'Industrie, par la *Jeunesse libertaire*, a produit la somme de 3 fr. 75, au profit de la propagande abstentionniste. Le compagnon Thennevin a fait une conférence à ce sujet. Bonne soirée.

* * *

Les anarchistes de Paris, réunis le dimanche, 18 novembre, salle de la Martinique, rue du Temple, ont décidé de mettre en exécution cette idée déjà préconisée depuis longtemps de la formation d'un *Cercle international anarchiste*.

A cet effet, il a été immédiatement retenu une salle qui est à la disposition des compagnons tous les dimanches de midi à 6 heures à partir du 25 novembre prochain, au prix de 2 fr. 50, rue Aumaire, 13, salle Horel.

Les ressources acquises par ces réunions hebdomadaires seront exclusivement réservées pour la *Révolte* et le *Ça Ira*, afin d'en arriver à en alterner la publication régulièrement toutes les semaines.

Il a été en outre proposé que les compagnons aient de même, un lieu de réunion, qui serait fixé dans chaque arrondissement.

De cette façon, si un évènement nécessitait une prompte réunion, les anarchistes sauraient où ils peuvent se voir.

Peut-être que cela suppléerait aux convocations qui nous manquent.

* * *

Les compagnons sont informés que tous les dimanches ils pourront se réunir à 2 heures, salle Horel, rue Au Maire, 13. Dimanche, 25 novembre, première conférence par un compagnon sur l'Internationalisme.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 3,187 fr. 65.

Muller et X. 27 fr. — Un calin d'Aschères, 2 fr. — H. Sur les Plaines 30 cent. — M. à Asnières-sur-Oise 75 cent. — T. à Paranà, 5 nationales, change déduit, 28 francs. — L. et K, versement hebdomadaire 3 fr. — Un qui se moque de la police 30 cent. — X. 60 cent. — Collecte à la réunion générale des anarchistes, salle Léger, le 11 novembre 4 fr. (une somme égale a été remise au « Ça Ira »). — Une partie de Rhems 25 cent. — Buchly 60 cent. — E. M. à Valence-d'Agen 25 cent. Guelpa 1 fr. — M. à Billezois 1 fr. — Liste par P. de Troyes 7 fr. 30. — L et K. versement hebdomaire 2 fr. — Un commerçant de la rue Myrrah 2 fr. — M. à Paterson 3 fr. — Collecte hebdomadaire faite au groupe des travailleurs communistes-anarchistes du XXe le samedi 17 novembre 2 fr. (somme égale a été versée au « Ça Ira ». — B. à Montauban. — Verviers, collecte faite chez Delrez à la soirée du 18, 1 fr. 65.

Total à ce jour 3,275 fr. 75.

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 246 fr. 80.

Collecte à une réunion de Bourges 2 fr. 50. — Un tailleur pour Rieffel 50 cent. — Groupe des travailleurs communistes-anarchistes du XXe, collecte faite à la réunion du 18, 2 fr. 35.

Total à ce jour 252 fr. 15.

Nous avons fait parvenir à divers camarades arrêtés les sommes suivantes :

Méreaux 36 fr., Monod 3 fr., Bal 3 fr. — Remis au compagnon C. Martin pour divers 10 fr. — A Lucas 25 fr. — Divers 25 fr. — Soudey 10 fr., Oreste 10 fr. — Au compagnon Tortelier, pour les menuisiers arrêtés 20 fr. — Aux dix derniers camarades arrêtés pour l'explosion des bureaux de placement, chacun 3 fr., en tout 30 fr. — Total : 172 fr.

Nous avons reçu 252 fr. 15. — Reste 80 fr. 15.

## PETITE CORRESPONDANCE

S. à Saint-Denis. — M. à Cette. — V. à Bonrges.— K. à Argenton-le-Château. — E. B. Paris. — T. Marseille. — M. à Lyon. — D. à Toulouse. — M. à Sainte-Pauzelle. F. à Agha. — M. à Bourges. — B. à Roubaix. — V. à Vichy. — F. à Nîmes. — F. à Reims.

J. A. Servian. — Les abonnements sont servis. — Plus de placards. — L'abonnement pour la « Critique » lui a été transmis.

Prière au compagnon A. R. S. de faire connaître son adresse au comp. J. Redon.

B. à Montauban. — Nous prenons note et lirons le passage.

B. à Lyon. — Reçu procès.

B. à Paris. — Reçu procès de Lyon.

Un anarchiste de Saint-Girons. — Un commissaire a toujours le droit de dresser procès-verbal contre qui lui plaît; quand il ne l'a pas, il le prend. Comme il agit au nom de la loi, il trouve chez celle-ci tous les prétextes dont il a besoin. — Selon le tempérament que l'on a ou la disposition d'esprit où on se trouve, on accepte le procès sans rien dire ou bien on le signe à coups de poings sur la figure du bonhomme, mais c'est perdre son temps que d'essayer de discuter avec ces gens-là. Ils ont la force.

L. D. à Grenoble. — Avons envoyé les portraits. Reçu les deux mandats.

M. à Paterson. — Reçu abonnement. Avons marqué le surplus à la souscription.

Au camarade qui nous a écrit de Fourchambault. — Nous avons détruit votre lettre par mégarde. — Du reste, elle ne rentrait pas tout à fait dans le cadre du journal.

L. à Govone. — L'abonnement pour 3 mois est de 1 fr. 75. — L'erreur vient de ce que le cliché étant écrasé, les centimes ne paraissent pas dans la manchette du journal. Mais l'abonnement étant de 7 fr. par an, il est bien évident qu'il ne peut-être de 1 fr. pour 3 mois.

B. à Lagresle. — Le dépositaire en question est un libraire dont nous ignorons le nom. Nous allons nous informer, si c'est votre frère, nous lui ferons remettre votre lettre.

Au camarade de La Louvière qui nous a écrit. — Veuillez nous donner une adresse, nous vous répondrons.

Les camarades qui nous ont envoyé de l'argent pour les *Paroles d'un Révolté*, sont invités à patienter jusqu'à la fin du mois. Nous ne pourrons leur faire parvenir qu'à cette époque.

## CONVOCATIONS

Paris. — Les groupes *La Panthère* et les *Déshérités* de Clichy, réunion tous les mardis, au Petit Bacchus, 13, avenue de Saint-Ouen, au premier.

Les *Indépendants du XVIIIe* sont invités.

Samedi, 24 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Harel, 13, rue Au Maire, Grande Soirée familiale organisée par la Chambre syndicale des Hommes de Peine. — Chants et poésies.

Les compagnons Paillette, Tortelier, Thennevin sont invités. Entrée 25 centimes.

Levallois-Perret. — Groupe communiste-anarchiste *La Révolte*, samedi, 24 novembre, à 8 h. 1/2 maison Montheuil, 20, rue Louis Blanc.

Affaire Gilly et Cie.

Disons. — Le Cercle d'Etudes sociales se réunit chez Heuchenne, aux Auris, le premier et le troisième lundi de chaque mois, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour de la prochaine réunion : 1º Quels sont les moyens à employer pour activer la propagande. — 2º Etude des moyens des nihilistes et et leurs rapports avec les nôtres.

Les séances sont publiques.

Verviers. — Dimanche 28 novembre, à 11 heures précises du matin, à la « Ruche ouvrière » rue du Collège.

Meeting public et contradictoire par les compagnons M. Thonard, de Huy et Wysmans, de Bruxelles.

Bruxelles. — Groupe *La Liberté*, à La Colline, 18, rue de La Colline, lundi 26, à 8 h. 1/2 du soir. Causerie publique et contradictoire.


## LA REVOLTE est en vente :

**A Angers**

Madame Mouillien-Blanchet, libraire, 34, rue Saint-Aubin.

Dron, rue Bodinier, 23.

**A Choisy-le-Roy**

Thirel, libraire, rue Thiers.

**A Avignon**

Couplet, coiffeur, route de Marseille, en face des Rotondes.

*Bazar Nouveau*, rue de la Saunerie.


*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 12. — 5 CENTIMES — Du 2 au 8 DÉCEMBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'IMPOT

Parmi les panacées, que les politiciens qui font semblant de vouloir s'occuper de l'amélioration du sort des travailleurs, préconisent, il en est une qui a l'air d'être un grand pas de fait dans la voie des réformes, en ce sens, qu'elle paraît vouloir faire supporter aux riches, les dépenses de l'Etat et semble vouloir rétablir l'équilibre entre les citoyens en faisant payer à chacun, pour les dépenses de la société, selon les services qu'il en reçoit.

Il nous suffira d'étudier le mécanisme de la société, de rechercher quelles sont les sources de la richesse, pour nous rendre compte que la prétendue réforme ne réforme rien, qu'elle n'est qu'un leurre grossier destiné à égarer les travailleurs à la poursuite de réformes qui les empêchent d'étudier les vrais moyens d'émancipations qui amèneraient la chute du régime bourgeois. En faisant entrevoir aux travailleurs la possibilité de ces réformes, cela permet à la bourgeoisie d'éterniser son pouvoir en promettant toujours et ne tenant jamais ; elle fatigue ainsi le prolétariat, en le faisant tourner ainsi qu'un écureuil dans sa cage, jusqu'au jour où le développement de l'outillage mécanique et la misère continue, l'auront décimé, éliminé petit à petit de la vie sociale, réduit à l'infériorité numérique, morale et physique vis-à-vis de la bourgeoisie qui, si elle diminue au point de vue du nombre des possesseurs du Capital, s'étend et gagne chaque jour du terrain, par les emplois qu'elle crée et dont les titulaires se croient intéressés au maintien du capital, leur situation découlant de son existence.

---

La Bourgeoisie qui entend bien disputer le terrain pied à pied, et se défendre des réformes les plus anodines, afin de prolonger son existence et gagner du temps en faisant croire à l'efficacité des réformes demandées, par son énergie à les repousser, doit savoir à quoi s'en tenir sur l'efficacité de l'impôt sur le revenu ; et tôt ou tard, elle finira par l'accepter, lorsqu'elle verra la situation compromise. Seulement quand les travailleurs désabusés s'apercevront que, malgré l'application des réformes, leur situation n'a pas changé, le temps gagné aura permis à de nouveaux charlatans, « défenseurs du peuple », de trouver quelque autre leurre destiné à amuser le public et à le tromper de nouveau. Et ainsi de suite jusqu'à l'extinction du soleil.

Eh ! sans doute, il doit bien y avoir quelques bourgeois qui s'effraient réellement au simple énoncé de cette réforme, et se voient déjà spoliés au profit de la « vile multitude », la bourgeoisie est pleine de ces trembleurs qui s'effraient au moindre bruit, se cachent à la moindre alerte, mais beuglent comme des veaux lorsqu'on fait mine de toucher à leurs privilèges. Peut être y en a-t-il aussi parmi ceux qui la proposent qui croient à son efficacité ? les criailleries des uns et la naïveté des autres contribuent admirablement à tromper les travailleurs, à leur faire prendre au sérieux et à combattre pour l'obtenir — l'amusette qui les empêche de tendre l'oreille quand on leur démontre qu'ils n'ont rien à espérer de leurs exploiteurs et que leur émancipation ne sera réelle que par la disparition totale des privilèges.

Au temps de la dîme, les travailleurs savaient à quoi s'en tenir sur ce qu'ils payaient à leurs maîtres et tyrans. — Tant pour le seigneur, tant pour le curé, tant pour celui-ci, tant pour celui-là, à la fin ils s'apercevaient qu'il ne leur restait plus rien pour eux. Ils firent une Révolution, la Bourgeoisie s'empara du pouvoir : le peuple s'étant battu pour abolir la dîme, il n'aurait pas été pratique de la rétablir, la Bourgeoisie inventa l'impôt et les contributions indirectes. De cette façon, ce sont les patrons, les traficants et autres intermédiaires qui en font l'avance, quitte à se rattraper royalement dans la poche des producteurs et des consommateurs, mais comme ceux-ci n'ont pas affaire directement avec le fisc, ils ne peuvent se rendre un compte exact de ce qu'ils ont à payer pour leur part, et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. Où a-t-on vu, dit-on, 150 à 140 francs d'impôts par tête et par an à payer en France, qu'est-ce que cela ? Et pourquoi se priver du plaisir d'avoir un gouvernement qui s'occupe de votre bonheur, pour une si modique somme, c'est vraiment pour rien et on serait bien bête de s'en priver. — C'est en effet pour rien, et le travailleur qui ne s'aperçoit pas qu'étant le seul à produire, il est le seul à payer, il a non-seulement sa quote-part à payer, mais aussi la quote-part de tous les parasites qui visent déjà du produit de son travail.

---

En effet, quels que soient les sophismes dont les économistes bourgeois ont essayé d'étayer leur système pour justifier l'existence des capitalistes, il est un fait bien certain, c'est que le capital ne se crée pas de lui-même et qu'il ne peut-être que le fruit du travail ; or, comme les capitalistes ne travaillent pas eux-mêmes, leur capital n'est donc que le fruit du travail des autres ; tout ce commerce, d'individus à individus, de peuple à peuple, tous ces échanges, tout ce transit, ne sont que le fait du travail et le bénéfice qui reste aux intermédiaires, est la dîme arrachée par les possesseurs du Capital, sur le produit du travail des producteurs.

Est-ce que c'est par l'argent dépensé que la terre produit le blé, les légumes et les fruits qui doivent nous nourrir, le chanvre et le lin dont nous devons nous vêtir, les pâturages qui doivent élever les animaux dont nous tirons notre substance ? Est-ce par la seule force du capital, que les mines nous donnent les métaux qui serviront à l'industrie, à fabriquer l'outillage et les ustensiles qui nous sont nécessaires ? Est ce le capital enfin qui transforme la matière première et la façonne en objet de consommation ? Qui oserait le prétendre ? L'économie politique elle-même, qui a pour but de tout rapporter au Capital, ne va pas jusque-là, elle essaie seulement de prouver, que le Capital étant indispensable pour la mise en œuvre de toute exploitation, il a droit à une part — la plus forte part — pour les risques et aléas, qu'il est censé courir dans l'entreprise. Or, pour prouver la non nécessité du Capital, il ne s'agit que de s'imaginer un cataclysme qui détruirait toutes les valeurs monétaires : or, argent, billets de banques, effets de commerce, traites, chèques et autre valeur d'échange, est-ce que l'on s'arrêterait de produire pour cela, est-ce que le paysan s'arrêterait de cultiver son lopin, le mineur d'arracher sa substance à la mine, l'ouvrier de fabriquer des objets de consommation, est-ce que les travailleurs ne trouveraient pas moyen de se passer de numéraires, dans l'échange de leurs produits et à continuer à vivre et à produire, sans la monnaie ? La réponse affirmative à ces questions, nous amène à la conclusion que le capital n'est qu'un moyen pour les parasites de masquer leur inutilité et de justifier leur intermédiaire, qu'ils imposent aux producteurs, pour prélever la dîme sur le travail des autres. Aussi quelque soit le moyen qu'emploiera l'Etat pour les atteindre dans leurs revenus, ces atteinte ces revenus ne découlent que du travail. Plus lourde sera la charge dont on les accablera, plus lourdement elle retombera sur les travailleurs, grossie qu'elle sera par les intermédiaires et en fin de compte la réforme tant vantée se sera transformée, de par le fait de la mauvaise organisation sociale, en un moyen plus grand d'exploitation et de vol.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — Un immeuble, rue de la Barre, possède comme concierge un citoyen blanquiste, membre influent du Comité révolutionnaire centrrral qui, en bon chien de garde de la propriété bourgeoise, n'entend pas plaisanter avec les locataires qui ne paient pas leur terme.

Il y a une quinzaine, c'est le compagnon C. qu'il fait expulser et ne lui remet sa feuille d'indemnité qui est allouée à la mairie, trop tard pour pouvoir s'en servir.

La semaine dernière, c'est au tour du compagnon B... à être saisi et naturellement c'est le pipelet qui s'offre pour être le gardien de la saisie ; mais il ne comptait pas sur les *Pieds-Plats* qui ont déménagé le camarade et ont mis ses meubles en lieux sûrs, et devant leur ferme résolution de corrig-r le cerbère, ce dernier courut au poste du commissaire du quartier et ramena deux agents qui ne purent que constater la tête piteuse que fit le pipelet en voyant meubles ainsi que déménageurs disparus.

Il va sans dire que le déménagement s'est fait aux applaudissements des locataires des alentours.

Détail à noter : — avant d'être concierge, l'individu dont il est question, n'eut son ménage sauf, qu'en déménageant à la cloche. Il faut croire qu'il a trouvé son chemin de Damas.

* * *

Ainsi que nous l'avions prévu, les arrestations

des camarades faites lors des explosions de la rue Française et rue Boucher, n'ont pas été maintenues, ils viennent d'être relâchés. Arrêtés pour rassurer les bourgeois, on vient de les relâcher maintenant que l'affaire est oubliée. Nous sommes dans un pays libre ... pour les juges qui font de la liberté des autres ce qu'ils veulent et n'ont de comptes à rendre à personne.

* * *

Bouglon. — La dîme, ce criant abus de l'ancien régime, dont le seul nom met encore en fureur les paysans de notre région ; la dîme exécrée, contre laquelle les bateleurs républicains ont tant péroré pour épouvanter les électeurs ruraux auxquels ils venaient conter après 70, que s'ils ne votaient pas pour eux, les messieurs ne tarderaient pas de la rétablir après avoir ramené Henri V, n'en a pas moins laissé malgré les frissons de révolte que son souvenir soulève, certains vestiges dans les grandes métairies du Lot-et-Garonne.

Ces métairies appartiennent en majeure partie à des hobereaux à particules ou à des petits-fils des accapareurs de la bande noire. Ces illustres vautours dont avant peu, nous osons l'espérer, les braconniers révolutionnaires purgeront la contrée, ne se contentent pas de la canaillerie des autres propriétaires : prendre sans rien faire du tout, excepté embêter rudement les pauvres métayers qui font tout, la moitié de la récolte et du bénéfice de la vente des bestiaux. Ils s'arrogent, en outre, avant tout partage un gras tribut appelé *la rébo*, sur les graines, sur les fruits et sur la volaille.

Il y a quelques années, alors que la misère ne se faisait pas tant sentir, on acceptait sans trop se plaindre l'inique redevance seigneuriale. Mais aujourd'hui que le pays est au trois quarts ruinés, les métayers font entendre leurs rumeurs et demandent que leurs maîtres se résignent à renoncer à ce privilège.

Nous, anarchistes campagnards, nous disons à ces frères de labeurs — ce n'est pas seulement à la *rébo* qu'il faut faire renoncer vos voleurs et fainéants de « messieurs », mais à tous leurs droits « légaux » sur la terre. Nos frères de la ville ont besoin d'un coup de main pour jeter bas les barons de la finance et les pachas de l'usine et du grand magasin. Ne leur marchandons pas notre appui pour qu'en échange de services ils nous aident à exterminer la vermine bureaucratique et propriétaire.

Et nous sommes sûr qu'au moment venu d'agir ils

* * *

Choisy-le-Roi. — Depuis le mois de juin de cette année fonctionne le Groupe d'études sociales. — Plusieurs compagnons de Paris ont prêté successivement leur concours : ce sont les compagnons Terriez, Violette, Luss, Baudelot, Espagnacq, Tennevin, Perrin et Alain Gouzien, membre de la Ligue cosmopolite. Ces compagnons ont conquis de nombreuses adhésions au groupe, qui dans quelque temps, il faut l'espérer, sera extrêmement important. — Il est très difficile de faire de la propagande anarchiste à Choisy-le-Roi, car il existe une faïencerie, dirigée par un nommé Boulanger, pire exploiteur, qui force ses ouvriers et ouvrières à aller à la messe; les exploite d'une façon honteuse, puisque la plupart sont forcés d'avoir recours à l'assistance publique.

Rien n'est plus ignoble.

Les ouvriers du bagne Boulanger, ayant peur d'être renvoyés, n'osent pas aller aux réunions, c'est pourquoi le groupe d'études sociales a cru devoir rédiger un manifeste qui sera publié bientôt.

On se rappelle l'accueil qui a été fait le 11 juin 1888 aux compagnons Malato, Bécu, Gouzien, Espagnacq, etc., organisateurs de la réunion à laquelle Louise Michel ne put prêter son concours. Ils furent singulièrement reçus par la population ouvrière qui subit la domination du sieur Boulanger.

Quoique encouragés par leur patron à attaquer les révolutionnaires pour ne pas perdre leur place, ces ouvriers n'en ont pas moins une haine profonde contre leur exploiteur.

« Beaucoup d'entre eux disent : « Est-ce qu'on ne le pendra pas bientôt », et ils appellent leur usine « Mazas » ; c'est dire qu'il y a de la propagande à faire à Choisy-le-Roi. C'est pourquoi le Groupe d'études sociales emploiera tous les moyens pour faire pénétrer les idées de justice et de vérité dans la masse des travailleurs de cette localité.

* * *

Flixecourt. — Une conférence publique devait avoir lieu dimanche, 18 courant, en notre localité faite par le compagnon Tortelier. Celui-ci se trouvant empêché, le compagnon Morel d'Amiens, est venu en son lieu et place. L'ordre du jour portait deux sujets : La baisse des salaires, sa cause et ses conséquences 2° la valeur du boulangisme. Nous pouvons affirmer sans crainte d'être démentis, que ces deux questions ont été traitées d'une façon supérieure par le conférencier, qui pendant plus de deux heures a, devant un auditoire sympathique et bienveillant, démontré clairement que la situation précaire dans laquelle se trouve le travailleur, n'est que la résultante de l'avidité et de la rapacité patronales et que cet état de choses ne pouvait être supprimé par aucun palliatif gouvernemental et que seule, la Révolution sociale anéantissant le Capital, détruira l'exploitation de l'homme par l'homme.

Il nous a montré ensuite ce que valait le boulangisme et ses adhérents, c'est-à-dire ses soutiens Dillon, Laguerre et consorts s'est demandé quels étaient les droits de Boulanger à la popularité, nous l'a montré ministre, remplaçant par des assiettes la gamelle réglementaire; soldat, faisant fusiller les Parisiens en 71.

Aujourd'hui, civil, cherchant à tromper l'opinion publique afin de s'emparer du pouvoir et de prendre la dictature à seule fin de pouvoir mettre dans les bonnes places ceux qui aujourd'hui lui donnent l'aide de leur parole et de leur bourse.

Des applaudissements fréquents et unanimes ont prouvé au conférencier que les travailleurs de Flixecourt présents partageaient sa manière de voir et en somme, nous pouvons affirmer que cette journée est bonne au point de vue de la propagande révolutionnaire.

* * *

Brest. — Nous recevons à nouveau une lettre contenant des plaintes contre l'administration du port et les passe-droit qui s'y passent Nous ferons observer à ces correspondants que nous avons inséré la première lettre pour prouver aux camarades exploités dans ce bagne que nous partageons leur indignation et leur colère contre les exploiteurs quels qu'ils soient. Mais pourtant nous ne voulons pas prolonger dans nos colonnes une campagne qui ne se résume que par des plaintes. — Nous savons que ça serait un moyen de faire monter le tirage, mais nous ne sommes pas pour ce genre de campagne. — Vos chefs vous exploitent trop fort, ils vous insultent ! Ce ne sont que des hommes comme vous après tout, et pour des hommes il y a autre chose à faire que d'insérer des plaintes dans un journal.

* * *

Denain. — La réunion qui avait été organisée par Laguerre, Basly et consorts a eu lieu dimanche, mais les partisans de Boulanger, qui criaient, à bas Basly et les partisans de ce dernier qui ripostaient par les cris de, à bas Boulanger, faisaient un tel tapage, qu'il fut impossible aux deux orateurs de se faire entendre ni l'un ni l'autre. La parole leur fut coupée par les sifflets à tour de rôle. Pendant, que des galeries, il tombait des paquets de brochures : Richesse et Misère, et que l'on se disputait pour les ramasser. Il en vint tomber une aux pieds de Basly qui s'empressa de la fourrer dans sa poche en voyant que c'était une brochure anarchiste. — C'était toujours une de moins en circulation.

Les orateurs voulurent encore une fois essayer de se faire entendre, mais le tumulte recommença de plus belle. Ce fut alors au tour de numéros de la *Révolte*, à pleuvoir des galeries. A cette vue un compagnon, qui était venu de Lille, vit qu'il y avait des amis dans la salle, il voulut essayer de monter à la tribune et d'y prendre la parole, mais Laguerre et Basly voyant qu'il y avait des anarchistes dans la salle, s'entendirent pour lever la séance et s'éclipser.

Nous nous sommes alors rendus à l'estaminet attenant à la salle de réunion et là nous avons fait connaissance avec le compagnon de Lille. Les boulangistes qui s'étaient rendus dans la petite salle où nous étions se sentant en force ont voulu chercher dispute, principalement un qui passe pour le plus fort de Denain qui s'était acharné après le camarade de Lille. Mais devant la réception qui leur fut faite et voyant qu'ils n'avaient que des horions à recevoir, ils s'empressèrent de se replier en bon ordre.

On alla ensuite accompagner le camarade de Lille à la gare, en chantant des chants révolutionnaires, que la foule applaudissait. — Bonne journée pour la propagande.

* * *

Roubaix. — L'exploiteur Frémeaux, conseiller républicain d'Armentières vient de nous prouver jusqu'à quel point va son libéralisme. Non content de faire travailler les ouvriers avec 20 et 30 0/0 de réduction, il les empêche encore de faire de la propagande dans les estaminets. Ainsi, samedi dernier, il appela le compagnon Widocq au bureau et il lui tint ce langage : « vous faites de la propagande dans les estaminets et dans mon atelier, cela ne me convient pas, je vous mets en quinzaine ». A ces paroles le compagnon Widocq ne sentant plus sa colère, lui donna quelques bons coups de poings sur la nuque de l'exploiteur Frémeaux et lui brisa sa navette sur le dos. On fit venir le garde-champêtre qui vint trouver notre ami à son métier, croyant pouvoir le saisir pour le conduire au violon ; mais notre ami s'étant armé, le sergot dû faire demi-tour.

Ce valet ne manqua pas de faire appel aux ouvriers présents, pour l'aider dans sa sale besogne, mais les camarades se mirent à lui rire au nez lui pour lui avoir refusé leur concours, deux d'entre eux ont été mis en quinzaine. A 7 heures, les gendarmes sont arrivés pour enlever notre ami, comme il se doutait de la chose, il voulut sortir, mais on avait fermé la porte. Widocq sauta les rues et messieurs les gendarmes en ont été quittes pour s'en retourner bredouilles. Bravo!

## Angleterre

Les orateurs de la Fédération démocratique, sauf Jack Burnes, se sont prudemment abstenus de prendre une part quelconque aux manifestations en l'honneur des martyrs de Chicago. La branche de Whitechapel s'est bravement rendue dimanche au Parc Victoria, où Madame Parsons parlait révolutionnaire devant 10 à 15,000 hommes et femmes enthousiastes de l'entendre. Mais aucun des orateurs de la Fédération qui avait, l'an passé, pris une part si active aux manifestations faites pour empêcher l'exécution, ne se sont montrés cette année ci, — sauf Burnes qui reste toujours à la brèche.

La cause? — La Fédération *canvasse* (c'est le terme anglais), on ce moment les élections pour le Bureau Scolaire, et quand on demande des suffrages aux bourgeois, faut pas parler révolution !

Aussi les candidats parlent-ils repas scolaires pour les enfants. C'est bon, les repas, — nous en sommes : faut bien que les enfants mangent. Mais, puisqu'on veut être pratique, — qu'on nous dise — Où donc Annie Besant serait plus forte pour obtenir ce repas : au Bureau Scolaire, ou au Hyde Park avec cent mille va-nus-pieds *exigeant* le repas pour les enfants.

S'il ne s'agissait que de repas pour les va-nus-pieds, on ne chercherait pas tant que ça à plaire aux bourgeois.

* * *

L'organe de la Fédération nous apprend qu'il n'y aura qu'*un sixième* des votants qui prendra part au vote, « et ce sixième » — dit la *Justice*, dans son article de fonds, — sera composé principalement de bourgeois et de « classes supérieures ».

C'est bon. Alors, tout s'explique.

* * *

Les camarades de Londres viennent de lancer un appel aux travailleurs de cette ville, parlant le français, pour les appeler à assister aux réunions du cercle international de langue française, qui a son siège au *Club Autonomie*, 6, Winsdmill street, Tottenham Court road W. Les réunions ont lieu tous les jeudis soir à 9 heures.

## Espagne

Nous trouvons dans le dernier numéro du *Productor* la circulaire adressée par le Congrès de Valence « à tous les producteurs de la région espagnole, et à tous ceux qui souffrent sous la loi inique du salariat ». Cette circulaire accompagne les *Bases de l'organisation*, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, et elle les explique davantage.

Voici quelques extraits de cette remarquable circulaire, imbue du vieil esprit anarchiste de l'Internationale espagnole. Nous la reproduisons presque en entier, sauf quelques alinéas du début :

« Nous avions deux sujets à discuter — dit la circulaire, — premièrement, la ligne de conduite vis-à-vis de la nouvelle Fédération de Résistance au Capital, créée par le Congrès général (de Barcelone) nous en avons parlé précédemment dans la *Révolte*); et, deuxièmement, les mesures à prendre pour régulariser la marche de notre organisation.

« Sur le premier point, nous pensons que puisqu'il s'agit d'une organisation indépendante, qui a pour objet de se défendre contre le capital exploiteur et qui reconnaît un système de groupement des plus libres entre les organismes de résistance, — nous lui manifestons nos sympathies et nous lui offrons notre concours et notre appui, chaque fois

que ces luttes contre le capital prendront le caractère d'un mouvement révolutionnaire.

« Sur le second point, nous sommes d'avis que la Fédération Régionale ne pourrait pas exister sur les bases d'une société de résistance avec ses organismes multiples ; et c'est pourquoi il est nécessaire d'étudier de nouvelles bases d'organisation qui répondent mieux à l'objet révolutionnaire que nous nous proposons, et qui soient en harmonie avec le principe de l'Anarchie avec toutes ses conséquences logiques ; c'est-à-dire un certain groupement libre, constitué spontanément, et variable, conformément aux opinions et aux besoins de ceux qui sont groupés entre eux. D'autre part, en ce qui concerne les bases de notre Fédération régionale (celle qui existe depuis les temps de l'Internationale) les défauts qui y ont été découverts, ainsi que l'expérience, prouvent que si jusqu'à présent cette organisation a pu répondre aux nécessités de la Révolution, — maintenant, avec le progrès et l'étude sociologiques faits, les défauts qui ont surgi de l'ancien système et qui ne sauraient que continuer, nous démontrent la nécessité d'un changement radical dans notre mode d'existence.

« Par conséquent, nous trouvons inutiles nos Statuts généraux, nos règlements et toute l'organisation de la Fédération régionale ; et nous proposons de fonder notre organisation sur les *Bases* qui accompagnent cette circulaire (*voy.* le numéro précédent de la *Révolte*), parce que nous comprenons qu'il suffit que tous les éléments révolutionnaires se réunissent sous une même bannière — Révolution et Anarchie — pour que le progrès se fasse comme il doit se faire, sans sujétion aucune ; redevenus entièrement libres, tous les efforts pourront mieux converger vers le but commun, de par la nature même de nos aspirations communes et de par l'unité de l'idéal qui nous anime.

« Renversant toutes les murailles, annulant toute sujétion réglementaire, acceptant toutes les initiatives et toutes les volontés, ainsi que toutes les formes variables de la manifestation de notre œuvre et les modes divers de travail pour la cause, nous pensons que notre œuvre sera d'une grande importance révolutionnaire. Nous imprimerons mieux dans l'opinion publique notre criterium émancipateur et justicier, et la société marchera plus droit à son émancipation ; il est bien temps qu'elle renonce à toute autorité et à tout joug.

« L'Humanité a déjà atteint son âge mûr, et elle ne tient plus à être exploitée ni guidée. Les intérêts créés par le privilège et le monopole sont seuls à s'opposer à ce que la Raison et la Justice règnent dans l'Humanité. Nous nous vantons de la dignité d'être libres : il est temps que nous expurgions la société de toute iniquité et de toute injustice.

« Si la société cède, nous éviterons des sacrifices. Si elle résiste, — il faut que le mal et le vice périssent, lors même que nous tous dussions périr. « Il est préférable », disait Washington, « de voir un camp rempli de cadavres, que de la voir rempli d'esclaves. »

« Compagnons, tous les travailleurs, frères d'infortune de toute la terre, une entente efficace s'impose, puisque notre ennemi est fort et terrible. Avant la Révolution ayons pour drapeau l'Anarchie seule ; et quand nous aurons triomphé, nous lutterons pacifiquement pour le système le mieux démontré et pour la pratique qui conviendra le mieux pour arriver à l'état meilleur possible!

« Anarchistes, à l'œuvre! Guerre sans merci au privilège et une acclamation à toutes les victimes de la tyrannie! Chicago, Paris, Bénévent, Odessa, Belgique, Alcoy, tout en demandant notre profonde admiration et reconnaissance, nous appellent à la revanche.

« Anarchie et Révolution!

« *Les délégués du Congrès du 29 septembre 1888.* »

## Italie

Naples. — Devait arriver à Naples le despote allemand avec le roi Humbert ; notre groupe communiste anarchiste *Il Lavoratore*, décida de profiter de l'occasion pour faire une bonne propagande.

Il fut décidé d'organiser une grande contre-manifestation le jour même de l'arrivée des salauds couronnés. Comme la police nous tenait tous à vue et espionnait nos mouvements, nous nous adressâmes aux compagnons de Marseille pour la publication de nos manifestes anarchistes rédigés par le compagnon Bergamasco.

Une partie de ces manifestes fut séquestrée à Vintimiglia, une autre arriva à sa destination. De là, les arrestations en masse de tous les suspects. Le compagnon Bergamasco fut arrêté avec un paquet de manifestes dans ses poches, Félico fut coffré à Torre del Greco, les autres qui dans un café, qui dans son lit.

Parmi les arrêtés, se trouvèrent aussi quelques républicains pour l'affaire des Cartellini Irredentisti.

Les perquisitions, les arrêts, les fers, les abus les plus abjects, les sections de police, la questure centrale, la prison de San Fernando, les carabiniers pour escorte, enfin le tribunal correctionnel..., tout se déroula devant nos yeux étonnés.

Mais en vain — les imposteurs furent sifflés et notre procès fit bonne propagande chez nous et à Marseille.

Durant les débats — comme la police, toujours ignorante, — voulait nous rendre responsables des Cartellini irredentisti des républicains — Jean Bergamasco, en réfutant cette stupide insinuation, dit :

« Nous sommes anarchistes, nous n'avons rien de commun avec les républicains. Dans le n° 1 du *Demolitore* nous avons déclaré que nous combattons les démocrates avec autant d'ardeur que le prêtre, l'autoritarisme, l'Etat, etc. »

Le tribunal correctionnel plia devant l'opinion publique et après trois séances, se déclara incompétent. Nous serons donc jugés par la cour d'assises.

Le soir du 11 novembre, nous avons célébré l'anniversaire de l'exécution des anarchistes de Chicago.

On a bu à la santé de Friquet.

## Belgique

Verviers. — Dimanche, 18 novembre, a eu lieu le meeting contradictoire entre le compagnon Wysmans, anarchiste et Thomas du Parti ouvrier.

L'ordre du jour était :

Quel est le terrain politique et économique pour rallier la masse et lui aider à faire son éducation.

Thomas prend la parole le premier, dit que le parti ouvrier a pour tactique, sur le terrain politique le suffrage universel, et sur le terrain économique la coopération.

Par ce dernier moyen, dit-il, nous pouvons faire l'éducation du peuple en l'intéressant à faire ses affaires lui-même.

Wysmans répond que le suffrage universel, ne pour a jamais donner au peuple une amélioration au point de vue matériel.

Regardons les autres pays et nous serons convaincus que nous ne sommes ni plus malins ni moins bêtes que les peuples qui possèdent cette arme et qui sont dans le même pétrin que nous. En 48, quand le peuple voulait le suffrage universel et quand les ouvriers qui figuraient sur les mêmes listes que les bourgeois, on a vu ces ouvriers trahir leur mandat et aider le gouvernement à mitrailler le peuple.

Quand à la coopération, tout le monde ne peut pas faire partie de ces coopératives et vous vous dites partisan du droit de vote intégral ; nous voyons dans une coopérative de Jolimont que celui qui n'a pas versé 100 francs ne peut pas avoir le droit de vote dans une coopérative. Quant aux Chambres syndicales, pensez-vous rallier les ouvriers en général, dans votre sein, car si nous prenons l'Angleterre, sur 26 millions d'habitants, il n'y a qu'un million de syndiqués, et ceux qui en font partie n'ont qu'une tendance : devenir des exploiteurs à leur tour. Donc, il n'y a pas de solution possible, si ce n'est la Révolution sociale.

Thomas répond :

La coopération est un moyen.

Quant au suffrage universel, la France qui a un gouvernement radical, fait des réformes. En Amérique, également en Allemagne, l'entrée de socialistes au Parlement a fait une propagande immense.

Quant à faire la Révolution, il faut faire l'éducation de la masse, et même nous croyons par les moyens légaux arriver à une transformation de la société. Il cite le village de Charneux où un homme qui a exploité des années entières les ouvriers, a fait faillite et mis des centaines d'ouvriers sur le pavé. Si ces ouvriers avaient mis chaque semaine 50 centimes de côté, ils auraient pu reprendre l'exploitation.

N'a-t-on pas vu les mineurs de Rive-de-Gier qui, sans sous sans capital, ont commencé à travailler pour leur compte.

Wysman répond ceci :

Ce n'est pas par nos discours que nous ferons la Révolution, mais la crise prenant de l'extension forcera l'ouvrier à se révolter. Quant à faire l'éducation du peuple, ce n'est que par les mouvements révolutionnaires ; et une preuve, c'est que le Parti ouvrier n'a fait son entrée dans le centre qu'avec le mouvement de 86 ; quant à l'ignorance du peuple avant 89, elle était plus grande encore, mais la faim a fait que les paysans ont pendu leurs seigneurs, il en sera de même à la prochaine Révolution. Quant à dire que le gouvernement de France fait des réformes, je ne le conteste pas, mais s'il les fait d'un côté il les reprend de l'autre, la loi sur les étrangers est là pour le prouver, et la grève des terrassiers de Paris où on a vu ce gouvernement radical sabrer les grévistes.

Quant à racheter la propriété, n'est-ce pas une pure utopie que de vouloir lutter contre les milliards des capitalistes ?

Wysmans demande à Thomas si les ouvriers sont aptes à produire et à échanger leurs produits, sur la réponse affirmative, pourquoi faut-il un gouvernement, si ce n'est que pour nous mettre par ses impôts dans la misère, donc le gouvernement est un obstacle ; brisons-le, et après la disparition de ces parasites, groupons-nous selon nos besoins et nos tendances.

Thomas dit qu'il ne croit pas à la nécessité d'un gouvernement, mais il ne se prononce pas si c'est par la Révolution ou par les moyens pacifiques, dont on lui a montré l'impossibilité, que l'on changera la société.

## Etats-Unis

Les journaux révolutionnaires américains sont pleins de détails sur la commémoration du triste drame de Chicago.

La *Freiheit* a un bel article que l'abondance de matière nous empêche de reproduire tout entier, mais dont nous ne pouvons nous passer de traduire quelques morceaux :

« Certainement si les amis, qui ont eu un tel sort avait su se *plier*, ils seraient encore vivants. La bourgeoisie qui tient dans l'une de ses mains l'épée de la destruction de tous les amis de l'Humanité, leur tend l'autre pleine d'or ; et en Amérique, surtout dans ces dernières semaines, a-t-elle pu remarquer qu'il y en a peu comme Spies, Parsons, Ling et Engel, qui soient décidés à préférer la mort à la honte.

« Corruption ou l'horreur des cachots et la mort, voilà l'alternative ! Tel jusqu'à ce que la plupart des intelligences du peuple se montrent vénales et corrompues, il ne peut y avoir que la mort pour les autres. C'est pour cela que nos amis ont été pendus.

.....

Les agitations et les réunions dans toute l'Amérique ont été importantes. Dans celle de New-York, qui était forte de 12,000 personnes, a été splendide, et ont parlé les camarades Schewitsch et Fusse, très applaudis.

A Chicago, la réunion a eu lieu dans un local fermé, la police ayant défendu les démonstrations dans la rue. Il y avait 5,000 personnes.

Dans toutes les autres villes des Etats-Unis les travailleurs ont répondu avec empressement à l'appel. Toute cette agitation commence à illustrer davantage les derniers mots de Auguste Spies :

« Notre silence dans le tombeau sera plus puissant que les voix que vous étranglez aujourd'hui ! »

Voilà les derniers détails sur la captivité des camarades de Chicago, que nous empruntons à l'*Alarme*.

« Albert Parsons était toujours affable et poli envers ses visiteurs ; beaucoup de fois quand nous étions tristes, nous retournâmes chez nous plus gais et plus énergiques, ranimés par son indomptable courage.

« Parmi ses autres occupations, il avait découpé avec son canif, deux beaux petits bateaux, un desquels il envoya à Schwab pour être mis en vente (pour le mettre à la loterie). Dans la boîte, il y avait un morceau de corde qu'il avait reçu d'un shérif. Le style de la lettre suivante est assez éloquent.

Cellule 22, Bastille de Chicago.

« Mon cher camarade. — Je vous envoie ici le remorqueur que j'ai découpé avec mon canif dans les heures solitaires de ma cellule. Je vous envoie aussi un nœud de bourreau qui

est l'emblème de notre civilisation capitaliste et chrétienne. La corde est officielle ; c'est l'espèce avec laquelle on se propose de nous étrangler mes amis et moi. Le nœud a été fait par moi-même et je vous le donne comme gage de notre amitié. Salutations fraternelles.

« A. P. Parsons. »

« Spies était toujours le vrai gentlemen et esthète, il réfléchissait même dans le pauvre espace de cette cellule de cinq pieds de largeur sur sept de longueur. Il l'avait embellie avec des fleurs et des festons ; un canari sautait dans sa cage au milieu de la cellule ; mais la pauvre petite bête succomba bientôt à cette double captivité.

« Fischer, le vrai révolutionnaire, était un philosophe. Il craignait que le souvenir de sa jeune femme et de ses petits enfants qu'il adorait, finissent par l'affaiblir et il nous disait souvent : Je voudrais que le 11 Novembre fut demain. Je suis mari et père et les émotions m'accablent : c'est peut-être une des raisons qui lui ont fait crier près de la mort : Voilà le plus heureux moment de ma vie ! »

« Engel était stoïque et ne causait jamais ; il aimait beaucoup sa femme et ses enfants ; mais rien n'eut pu l'abaisser au point de signer la honteuse pétition proposée par le Comité de la défense.

« Ling, le lion des bals, comme il était appelé par ses camarades, avait un caractère très remarquable. Vers la fin de 1886, un soir que je lui disais à la porte de sa cellule : Ling, pourquoi n'employez-vous pas votre temps à lire, à étudier l'anglais ou l'histoire ?

« A quoi bon, me répondait-il, et puis plaçant ses doigts sous la gorge, il poussait un son sourd et riait. »

Il était autant inflexible avec ses ennemis, qu'il était aimable envers ses amis. Quand on lui demanda sa signature pour renouveler le procès, il répondit : « Messieurs, je suis un anarchiste. » Ling, avait toujours deux hommes devant sa cellule, qui le surveillaient, et il dut employer de la ruse pour avoir son cigare qui contenait la cartouche de dynamite et qu'il avait oubliée dans une autre cellule. Il réussit et les gardiens mêmes, le lui présentèrent. Le 10 novembre il prit son cigare et attendit impassible la mort !

## BIBLIOGRAPHIE

*Au Port d'Armes*, par Henry Fèvre, librairie Charpentier. — Les romans militaires sont à la mode depuis quelque temps. Mais tous les écrivains qui ont traité ce sujet et que nous avons lus, même ceux qui ont essayé d'être vrais dans leurs tableaux, tous n'ont vu le métier de soldat que comme un « mal nécessaire » ; à travers le prisme du patriotisme, les misères du métier s'effacent, ils essaient d'en faire ressortir ce qu'ils considèrent comme un bien ; et lors même qu'ils ont à nous décrire le tableau répugnant de la vie de caserne, les minuties stupides du règlement, les vexations de la discipline, tout cela, sous leur plume, s'affadit, devient terne, incolore ; ce ne sont plus que des petites misères de la vie, plus ou moins désagréables à subir, mais que l'on offre en holocauste à la Patrie, ce nouveau dieu qui, dans le rituel bourgeois, doit remplacer la trinité chrétienne, et le dieu impalpable des panthéistes.

Ainsi le *Cavalier Miserey*, d'Abel Hermant, est bien la vie de régiment, mais vue en rose, par un de ses admirateurs, idéalisée par l'écrivain qui ne voit que les flaflas de l'uniforme, le bruit des trompettes, le prestige du sabre et des galons. Les *Misères du Sabre*, de Lucien Descaves, nous font voir le métier un peu moins en beau, mais l'écrivain ne fait qu'effleurer ses sujets et ne s'appesantit sur aucun.

Avec le *Nommé Perreux*, nous pénétrons un peu plus avant dans les saletés de l'uniforme, mais à travers tous ces tableaux présentés comme la conséquence et les fatalités d'un état de choses immuable, le lecteur s'y promène abruti, ne s'émeut ni ne s'indigne de ce qu'il voit, lui aussi finit par se placer aux exigences bêtes de la discipline et par croire que c'est nécessaire.

Il en est pas de même du livre de M. Fèvre. L'armée, le patriotisme et la discipline y sont décrits de main de maître, jugés par un homme de cœur qui a été indigné par le spectacle qu'il y a vu, écœuré par l'œuvre de démoralisation qui s'y accomplit, révolté par l'autorité que s'y adjugent les brutes galonnées, ces gradés qui sont d'autant plus cassants envers leurs inférieurs qu'ils sont plus plats devant leurs supérieurs et dont le seul mérite consiste à être devenus de véritables automates qui ne marchent plus que selon l'impulsion reçue.

L'auteur y a dépeint à merveille, tous les dégoûts, toutes les vexations auxquels un homme de cœur vient se heurter aux tâtillonnements du règlement, aux vexations de la discipline, à l'arbitraire du moindre galonné. Il nous démontre les mille coups d'épingles qui vous pousse un homme, le plus pacifique, à loger un beau jour une balle dans son fusil et à le décharger sur celui dont l'autoritarisme l'a le plus énervé.

Pierre Guerbert, le héros de ce livre, n'est pas un révolté, ce n'est pas un indiscipliné, ce n'est pas un de ces tempéraments qui doivent forcément se mettre en antagonisme avec la discipline, non : au contraire, si les injustices le blessent, il serait plutôt d'un tempérament à les subir passivement que de se révolter. Brouillé avec ses parents, révolté de leur avarice qui les a poussé à faire de lui un déclassé en l'envoyant au collège dans l'espoir que son instruction leur rapportera davantage que de lui faire labourer la terre, il s'est engagé dans l'espoir de faire sa carrière dans le militarisme et parce qu'il se sent incapable de faire autre chose. Mais là, il perd bien vite ses illusions, les injustices, les vexations ne tardent pas à lui faire prendre le métier en dégoût, jusqu'au jour où ayant à se venger d'un supérieur, il lui tire dessus, le manque et vient échouer au poteau d'exécution.

Du reste, tous les tempéraments sont dessinés dans ce livre, et si Guerbert, n'est pas le type que nous nous ferions de l'homme qui regimbe sous les coups de fouet de l'arbitraire, il y a à côté de lui la figure de Déchelle, essayant de tirer son temps comme il peut en pensant à sa femme et ses enfants qui l'attendent — ayant été ajourné plusieurs fois, il s'était marié se croyant libéré, et avait été pris pour sa dernière année de service. — Mais qui révolté par l'arbitraire d'un supérieur, lui colle la main sur la figure et attrape 5 ans.

Somme toute, *Au Port d'Arme* est un livre d'indignation contre le militarisme, qui mérite d'être lu ; car pour décrire l'impression qu'il nous a fait, il faudrait le raconter en entier.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Moreau est prié de remettre les lettres, livres appartenant à la Bibliothèque des Hommes de Peine, ceux des anti patriotes, n'existant plus et le timbre de la Ligue.

P. A. à Mantes. — Reçu mandat. C'était bien 8 envois. — Quant à paraître tous les jours, ayant bien du mal à paraître toutes les semaines, c'est un rêve que nous ne caressons pas.

Le compagnon G. Bracke est prié de faire connaître son adresse au compagnon Louis Bracke, 7, rue d'Isabelle à Bruxelles ou bien de se trouver le dimanche 2 décembre à la Maison du Peuple, à 7 heures.

M. à Niort. — Reçu mandat. — Acceptons avec plaisir.

Espagnacq. — Nous avons répondu à Bourges.

Contat à Lille. — Les camarades de Denain attendent après la chanson promise.

F. H. à Bâle. — L'abonnement sera servi.

« Freiheit ». — Le journal a pourtant été expédié régulièrement. Ayez l'obligeance de réclamer à la poste. — Envoyons à nouveau le n° 7.

H. à Angers. — M. à Zurich. — B. à Maizy. — V. à Paris. — L. à Milan. — J. au Havre. — R. à Denain. — V. B. à Vichy. — F. à Reims. — D. à Romans. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 3,275 fr. 65.

L. et K., vers. heb. 2 fr. — Un ancien anarchiste 2 f. — Collecte faite à la salle Horel, 25 novembre 4 fr. 35 (somme égale a été versée au « Ça Ira »). — B. à Argenteuil 50 cent. — B. Algérie 20 fr. — Liège, groupe anarchiste 10 fr. — Le Havre par J. 3 fr. 20, plus 4 portraits de Bakounine, pour être vendues au profit du journal. — Cercle révolutionnaire de Londres, section de langue française 25 fr. — R. à La Haye 25 cent. — Groupe anarchiste de Blangy 50 cent. — Versement mensuel du compagnon H. de Disons 2 fr. 30. — Vente de chansons révolutionnaires wallonnes et collecte chez Hansenner à Verviers 2 fr. 20. — XX 1 fr. 05.

Total à ce jour 3,349 fr. 10.

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 252 fr. 15.

Un ami pour Méreaux 3 fr. — B. à Argenteuil 3 f. — Groupe anarchiste de Blangy 50 cent.

Total à ce jour 255 fr. 95.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le groupe anarchiste la *Bombe* de Rochefort remercie les camarades de Saint-Nazaire, du Havre, de Saint-Quentin, des différentes sommes qu'ils ont bien voulu leur envoyer pour la série de conférences. Le groupe la *Bombe* prie les camarades de Saint-Etienne et de Toulouse de bien vouloir retourner les listes, couvertes ou non de signatures.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, à 2 h. du soir.

Lundi, Salle Barbier, 1, rue Ramey (Montmartre), à 8 h. 1/2 du soir.

Mardi, Salle Rousseau, 131, rue Saint-Martin, à 8 h. 1/2 du soir,

Mercredi, Salle Clément, 5, rue Marie-Stuart, à 8 h. 1/2 du soir.

Jeudi, Salle Moreau, 53, rue de Meaux, à 8 h. 1/2 du soir.

Vendredi, Salle Rousseau, 131, rue Saint-Martin, à 8 h. 1/2 du soir.

Samedi, Salle de la Cigogne, 26, boulevard Rochechouart, à 8 h. 1/2 du soir.

Samedi 1 et dimanche 2 décembre, Groupe communiste anarchiste, à 8 h. 1/2 du soir, boulevard Ménilmontant, 92, salle Normand.

Choisy-le-Roi. — Samedi, 1er désembre, réunion du groupe d'études sociales, à 8 h. 1/2 du soir, chez Bonin, avenue Pompadour, n° 3. — L'Internationalisme. — Les compagnons Gérôme, Laurens, Serville, Duprat et Gouzien sont invités.

Bruxelles. — Groupe l'*Egalité*, lundi 3 novembre, à 8 h. 1/2, au Nouveau Moulin, 58, à Saint-Josse-ten Noode, causerie publique et contradictoire.

Ordre du jour : La prochaine Révolution.

Verviers. — La *Jeunesse Libertaire* invite les jeunes gens des diverses écoles socialistes à la séance qui aura lieu chez Delrez, rue Sécheval, 38, le dimanche 2 Décembre, à 10 h. du matin,

Angers. — Le groupe anarchiste se réunit tous les samedis chez Hamelin, à Mille-Pieds, à 8 h. 1/2 du soir,


## LA REVOLTE est en vente :

**A Paris**

Godefroy, 31, boulevard Arago.
Lecocq, 34, rue du Moulinet.
101, rue Claude Decaen.
92, rue d'Avron.
Librairies de la rue de Vanves, 103 et 173.
Librairie, 3, rue de Rambuteau. On trouve à la même librairie toutes les brochures intéressant la question sociale.

**à Bucnos-Ayres**

Piette, 610, rue Esmeralda.

**A Angers**

Madame Mouillien-Blanchet, libraire, 34, rue Saint-Aubin.
Dron, rue Bodinier, 23.

**A Choisy-le-Roy**

Thirel, libraire, rue Thiers.

**A Avignon**

Couplet, coiffeur, route de Marseille, en face des Rotondes.
*Bazar Nouveau*, rue de la Saunerie.


*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. Grave, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 13. — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 9 au 15 DÉCEMBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA GRÈVE DES ÉLECTEURS

On se moquait des anarchistes quand, il y a dix ans, ils disaient que les travailleurs n'ont rien à gagner à la comédie électorale. Aujourd'hui, ce sont les bourgeois eux-mêmes qui en font l'aveu dans un journal qui, à plus d'un titre, peut-être considéré comme leur organe par excellence. Eh oui, devant les courbettes des quémandeurs de suffrage, le prolétaire n'a qu'à se croiser les bras avec mépris et attendre.... attendre jusqu'au jour où il sera assez fort pour leur briser sur la tête cette urne dont ils prétendent tirer leur droit de le dominer et de le dévorer.

Une chose m'étonne prodigieusement — j'oserai dire qu'elle me stupéfie — c'est qu'à l'heure scientifique où j'écris, après les innombrables expériences, après les scandales journaliers, il puisse exister encore, dans notre chère France (comme ils disent à la Commission du budget) un électeur, un seul électeur, cet animal irrationnel, inorganique, hallucinant, qui consente à se déranger de ses affaires, de ses rêves, ou de ses plaisirs, pour voter en faveur de quelqu'un ou de quelque chose. Quand on réfléchit un seul instant, ce surprenant phénomène n'est-il pas fait pour dérouter les philosophies les plus subtiles et confondre la raison? Où est-il le Balzac qui nous donnera la physiologie de l'électeur moderne? Et le Charcot qui nous expliquera l'anatomie, et les mentalités de cet incurable dément? Nous l'attendons.

Je comprends qu'un escroc trouve toujours des actionnaires, la Censure des défenseurs, l'Opéra-Comique des dilletanti, le *Constitutionnel* des abonnés, M. Carnot des peintres qui célèbrent sa triomphale et rigide entrée dans une cité languedocienne; je comprend M. Chantavoine s'obstinant à chercher des rimes; je comprends tout. Mais qu'un député ou un sénateur, ou un président de République, ou n'importe lequel, parmi tous les étranges farceurs qui réclament une fonction élective, quelle qu'elle soit, trouve un électeur, c'est-à-dire l'être irrévé, le martyr improbable, qui vous nourrit de son pain, vous vêt de sa laine, vous engraisse de sa chair, vous enrichit de son argent, avec la seule perspective de recevoir en échange de ces prodigalités des coups de trique sur la nuque, des coups de pied au derrière, quand ce n'est pas des coups de fusil dans la poitrine; en vérité, cela dépasse les notions déjà pas mal pessimistes que je m'étais faites jusqu'ici de la sottise humaine, en général, et de la sottise française, en particulier, notre chère et immortelle sottise, ô chauvin!

Il est bien entendu que je parle ici de l'électeur averti, convaincu, de l'électeur théoricien, de celui qui s'imagine, le pauvre diable, faire acte de citoyen libre, étaler sa souveraineté, exprimer ses opinions, imposer — ô folie admirable et déconcertante — des programmes politiques et des revendications sociales; et non point de l'électeur « qui la connait » et qui s'en moque, de celui qui ne voit dans « les résultats de sa toute-puissance » qu'une rigolade à la charcuterie monarchiste, ou une ribotte au vin républicain. Sa souveraineté à celui-là, c'est de se pocharder aux frais du suffrage universel. Il est dans le vrai, car cela seul lui importe, et il n'a cure du reste. Il sait ce qu'il fait. Mais les autres?

Ah! oui, les autres! Les sérieux, les austères, les *peuple souverain*, ceux-là qui sentent une ivresse les gagner lorsqu'ils se regardent et se disent : « Je suis électeur! Rien ne se fait que par moi. Je suis la base de la société moderne. Par ma volonté, Floquet fait des lois auquelles sont astreints trente-six millions d'hommes, et Baudry d'Asson aussi, et Pierre Alype également. » Comment, y en a-t-il encore de cet acabit? Comment, si ententés, si orgueilleux, si paradoxaux qu'ils soient, n'ont-ils pas été, depuis longtemps, découragés et honteux de leur œuvre? Comment peut-il arriver qu'il se rencontre quelque part, même dans le fond des landes perdues de la Bretagne, même dans les inaccessibles cavernes des Cévennes et des Pyrénées, un bonhomme assez stupide, assez déraisonnable, assez aveugle à ce qui se voit, assez sourd à ce qui se dit, pour voter bleu, blanc ou rouge, sans que rien l'y oblige, sans qu'on le paye ou sans qu'on le saoûle?

A quel sentiment baroque, à quelle mystérieuse suggestion, peut bien obéir ce bipède pensant, doué d'une conscience et d'une volonté, à ce qu'on prétend, et qui s'en va, fier de son droit, assuré qu'il accomplit un devoir, déposer dans une boite électorale quelconque un quelconque bulletin, peu importe le nom qu'il ait écrit dessus?... Qu'est-ce qu'il doit bien se dire, en dedans de soi, qui justifie ou seulement qui explique cet acte extravagant? Qu'est-ce qu'il espère? Car enfin, pour consentir à se donner des maitres avides qui le grugent et qui l'assomment, il faut qu'il se dise et qu'il espère quelque chose d'extraordinaire que nous ne soupçonnons pas. Il faut que, par de puissantes déviations cérébrales, les idées de député correspondent en lui à des idées de science, de justice, de dévouement, de travail et de probité; il faut que dans les noms seuls de Barbe et de Baïhaut, non moins que dans ceux de Rouvier et de Wilson, il découvre une magie spéciale et qu'il voie, au travers d'un mirage, fleurir et s'épanouir dans Vergeoin et dans Hubbard des promesses de bonheur futur et de soulagement immédiat. Et c'est cela qui est véritablement effrayant. Rien ne lui sert de leçon, ni les comédies les plus burlesques, ni les plus sinistres tragédies,

Voilà pourtant de longs siècles que le monde dure, que les sociétés se déroulent et se succèdent, pareilles les unes aux autres, qu'un fait unique domine toutes les histoires : la protection aux grands, l'écrasement aux petits. Il ne peut arriver à comprendre qu'il n'a qu'une raison d'être historique, c'est de payer pour un tas de choses dont il ne jouira jamais, et de mourir pour des combinaisons politiques qui ne le regardent point.

Que lui importe que ce soit Pierre ou Jean qui lui demande son argent et qui lui prenne la vie, puisqu'il est obligé de se dépouiller de l'un, et de donner l'autre? Eh bien! non. Entre ses voleurs et ses bourreaux, il a des préférences, et il vote pour les plus rapaces et les plus féroces. Il a voté hier, il votera demain, il votera toujours. Les moutons vont à l'abattoir. Ils ne se disent rien, eux, et ils n'espèrent rien. Mais du moins ils ne votent pas pour le boucher qui les tuera, et pour le bourgeois qui les mangera. Plus bête que les bêtes, plus moutonnier que les moutons, l'électeur nomme son boucher et choisit son bourgeois. Il a fait des révolutions pour conquérir ce droit.

* * *

O bon électeur, inexprimable imbécile, pauvre hère, si, au lieu de te laisser prendre aux rengaines absurdes que te débitent, chaque matin, pour un sou, les journaux grands ou petits, bleus ou noirs, blancs ou rouges, et qui sont payés pour avoir ta peau; si, au lieu de croire aux chimériques flatteries dont on caresse ta vanité, dont on entoure ta lamentable souveraineté en guenilles, si, au lieu de t'arrêter, éternel badaud, devant la séduction odieuse des affiches, devant les lourdes duperies des programmes; si tu lisais, parfois, au coin de ton feu, Schopenhauer et Max Nordau, deux philosophes qui en savent long, sur tes maitres et sur toi, peut-être apprendrais-tu des choses étonnantes et utiles. Peut être aussi, après les avoir lus, serais-tu moins empressé à revêtir ton air grave et ta belle redingote, à courir ensuite vers les urnes homicides où, quelque nom que tu mettes, tu mets d'avance le nom de ton plus mortel ennemi. Ils te diraient, en connaisseurs d'humanité, que la politique est un abominable mensonge, que tout y est à l'envers du bon sens, de la justice et du droit, et que tu n'as rien à y voir, toi dont le compte est réglé au grand livre des destinées humaines.

Rêve après cela, si tu veux, des paradis de lumières et de parfums, des parfums, des fraternités impossibles, des bonheurs irréels. C'est bon de rêver, et cela calme la souffrance. Mais ne mêle jamais l'homme à ton rêve, car là où est l'homme, là est la douleur, la haine et le meurtre. Surtout souviens-toi que l'homme qui sollicite tes suffrages est, de ce fait, un malhonnête homme, parce qu'en échange de la situation et de la fortune où tu le pousses, il te promet un tas de choses merveilleuses qu'il ne te donnera pas et qu'il n'est pas, d'ailleurs, en son pouvoir de te donner. L'homme que tu élèves ne représente ni ta misère, ni tes aspirations, ni rien de toi; il ne représente que ses propres passions et ses propres intérêts, lesquels sont contraires aux tiens. Pour te réconforter et ranimer des espérances qui seraient vite déçues, ne va pas t'imaginer que le spectacle navrant auquel tu assistes aujourd'hui est particulier à une époque ou à un régime, et que cela passera. Toutes les époques se valent, et aussi tous les régimes, c'est-à-dire qu'ils ne valent rien. Donc, rentre chez toi, bonhomme, et fais la grève du suffrage universel. Tu n'as rien à y perdre, je t'en réponds; et cela pourra t'amuser quelque temps. Sur le seuil de ta porte, fermée aux quémandeurs d'aumônes politiques, tu regarderas défi-

ler la bagarre, en fumant silencieusement ta pipe.

Et s'il existe, en un endroit ignoré, un honnête homme capable de te gouverner et de t'aimer, ne le regrette pas. Il serait trop jaloux de sa dignité pour se mêler à la lutte fangeuse des partis, trop fier pour tenir de toi un mandat que tu n'accordes jamais qu'à l'audace cynique, à l'insulte et au mensonge.

Je te l'ai dit, bonhomme, rentre chez toi, et fais la grève.

(*Figaro*, 28 novembre) O. MIRBEAU.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — *La liberté en France.* — Par arrêté ministériel, le compagnon Rovigo est expulsé de France. La gendarmerie est en train de faire le tour de France avec lui pour lui signifier ledit arrêté.

Le compagnon Etienne Faure qui avait été condamné à la surveillance au procès de Lyon, vient d'être également expulsé de Paris.

* * *

Ce n'est pas encore le procès Gilly qui sauvera la République. Cette bonne bête de Gilly a voulu assassiner le Parlement, et il travaille tout simplement contre l'ordre bourgeois. Nous n'avons pas à nous rendre compte des accusations versées sur la tête des politiciens, il peut y en avoir de fausses dans le tas, mais en somme on reste au-dessous de la vérité. Le linge est sale et on le lave en public ; mais la saleté fait tellement corps avec la trame, qu'à force de battre et de rebattre, on n'obtient plus qu'une loque encore grise.

Drumont, Wilson, Andrieux, Gilly et autres ne sont pas de notre bord, mais ils nous servent en se chargeant d'une besogne qui nous répugne. Nous dédaignons trop de faire des personnalités pour attaquer tel ou tel politicien, même nous ne le considérons pas comme coupable ; pourtant pour que le peuple arrive à comprendre que tout parti au pouvoir se conduit de même, il lui faut des illustrations personnelles. On lui en donne.

Et puis l'impossibilité de prouver ce qu'on sait amènera bien vers nous quelques-uns des plus honnêtes blanchisseurs. L'intégrité de Raynal est aussi proverbiale que celle de Granet, et de Naquet pourtant il est certain que s'il y a eu pot-de-vin, il n'y a reçu ni preuve d'aucune sorte. On vient alors à penser qu'une Révolution nous débarrasserait de pareils êtres, et qu'il n'existe pas d'autre moyen.

Comment l'histoire jugera-t-elle l'époque actuelle? Peut être comme nous disait un orateur, il y a cinq ans en réunion publique, la bourgeoisie s'est intronisée dans le sang, elle périra dans la merde!

* * *

Le Conseil municipal de Paris a décidé dernièrement la création d'une boulangerie-minoterie municipale et remis à plus tard le vote d'une taxe sur le pain. La taxe n'a pas été décidée, malgré les efforts des socialistes du Conseil, mais aussi aucun d'eux n'a pu répondre à cette simple question : qu'est-ce qui empêche les boulangers de mettre plus d'eau dans leur pain, si on les force à le vendre meilleur marché? Vaillant a bien parlé de mesures complémentaires, mais cela ne constitue qu'un aveu. Il est apparu clair comme le jour que la taxe ne sert qu'à faire croire aux malheureux que la vie devient moins dure, c'est une nouvelle façon de tromper le peuple.

Le boulangerie municipale est quelque chose de plus sérieux : on espère que grâce à la concurrence, toutes les boulangeries seront forcées de fournir un pain modèle à un prix inférieur. Supposons qu'une telle boulangerie arrive à s'organiser (abstraction faite de la résistance de l'Etat), que son administration ne donne lieu à aucun vol, qu'on trouve le moyen de payer mieux les ouvriers et les mitrons et de vendre du pain excellent à bas prix... et le crédit? Si on en fait, le percepteur serait-il chargé du recouvrement? Si on n'en fait pas, les pauvres gens devront aller ailleurs.

L'erreur de ceux qui suivent ce mouvement est de s'en prendre aux commerçants et non au commerce, aux hommes et non à l'argent. Certes, il y a des boulangers richissimes, mais la majeure partie sont de petits bourgeois et combien aussi sont de pauvres commerçants qui font payer quelques centimes de plus à ceux qui paient, pour se couvrir des aléas du crédit.

Pour avoir du pain sain, bien cuit, sans trop d'eau, fabriqué par des mitrons contents de leur sort, il faut... rien moins que la Révolution, l'abolition de l'argent et le communisme. Tout le reste est utopie véritable.

* * *

Le compagnon Stadelmann reste en prison. Arrêté à la suite des explosions du mois dernier, il a été reconnu innocent de ce fait, mais on a trouvé qu'il portait un faux nom et l'autorité militaire l'a réclamé. Etant au régiment, il avait été condamné à quelques années de travaux publics pour « dissipation d'effets militaires » et il s'était évadé du pénitencier. Pauvre camarade, il n'a pas fini de souffrir!

* * *

Une nouvelle explosion, rue Evrard, chez Luchaire, fabricant de lanternes. Il n'y a eu que des dégâts matériels. On a arrêté un ancien ouvrier de la maison, récemment congédié et qui avait proféré des menaces de mort contre le patron.

* * *

Le journal russe le *Novosti*, nous apprend que l'assassin des femmes de Whitechapel est un anarchiste fanatique, dont il donne le signalement. Avant de travailler à Londres, il aurait assouvi sur plusieurs femmes galantes de Paris sa monomanie sanguinaire, car, ajoute le journal, « il professe que les femmes tombées ne peuvent gagner le ciel qu'en étant assassinées ». Si c'est un anarchiste, ce serait au moins un anarchiste chrétien et le racontar dit lui-même que c'est la foi religieuse qui provoque ses actes. Donc pas l'Anarchie.

* * *

Dans le *Matin*, un article sous la signature de Cornély, nous montre ce qu'il faut penser de la puissance gouvernementale, même en fait de coup d'Etat :

« L'histoire nous apprend que, jamais un coup d'Etat ne s'est accompli sans la complicité de l'opinion. Il ne s'agit pas seulement là d'une règle applicable aux temps où l'opinion passe pour prépondérante. C'est un principe qui domine même les périodes de monarchie absolue.

« La Saint-Barthélemy elle-même n'aurait jamais pu être faite, si l'opinion publique, celle du peuple, du bourgeois, n'y avaient pas été préparées.

« Lorsqu'en juin 1793, la Convention décréta l'arrestation de vingt-deux Girondins, l'opinion publique était avec elle, sous la forme d'une forêt de piques dont les porteurs demandaient la tête des vingt-deux.

« Lorsqu'en fructidor, an V, le Directoire envoya quinze députés à la Guyane et fit annuler les élections de 48 départements, il obéissait à une pression de l'opinion publique. »

* * *

Nous avons reçu les deux premiers numéro de l'*Aurore sociale* (chez Rayez, 58, rue du Four-Saint-Germain). Cet organe socialiste manifeste de très bonnes intentions et nous voudrions souvent tomber d'accord. Disons pourtant que nous avons tout de suite regardé à la quatrième page et que nous avons eu le regret de trouver cette pierre de touche : le bulletin financier. En quoi cela intéresse-t-il le travailleur de savoir que l'Italien est délaissé à 96 et l'Autrichien ferme à 97? Si ce n'était qu'inutile, mais c'est une preuve qu'on ne s'est pas débarrassé du préjugé de l'argent.

* * *

*Morte de faim.* — L'avant-dernière nuit, à deux heures du matin, une femme a été trouvée expirante de froid et de faim, sous le porche de l'église Saint-Eustache.

Transportée au poste de la rue des Prouvaires, elle y expira en arrivant.

Le cadavre a été transporté à la Morgue, aucune pièce d'identité n'ayant été trouvée sur la défunte.

* * *

*Extrait d'une lettre d'un voyageur socialiste à Londres.* — Nous avons fait un beau voyage et j'aurai bien des impressions à vous raconter. Les socialo-démocrates danois, entre autres, sont une curieuse illustration de ce que la quantité ne fait pas grand chose en Révolution. Ils sont cent mille hommes organisés, ont un journal quotidien de 26,000 abonnés, ont de ce journal 250,000 francs par an et ne font absolument rien, craignant même de recevoir des émigrés qui pourraient venir leur faire une visite. Ils nous ont priés de ne jamais envoyer chez eux de gens dont les papiers ne seraient point véritables, « car le gouvernement venant à le savoir, pourrait en être mécontent et en profiter pour faire des lois d'exception que l'empereur d'Allemagne a demandé au roi d'introduire en Danemarck.

En Angleterre, par contre, nous avons été fort agréablement surpris. Le mouvement y est fort intéressant ; c'est tout à fait le mouvement russe d'autrefois : des lords se faisant menuisiers, des femmes de banquiers se logeant dans des cabanes, etc. Et avec cela, un mouvement grandissant parmi les ouvriers.

* * *

*Elections du 25 novembre.* — Côtes-du-Nord, quatre-vingt mille abstentions, soit 50 0/0 du chiffre des inscrits.

Var, 30,000 votants, 54,000 abstentions, soit 64 0/0 du chiffre des inscrits.

La grande victoire du général Cluseret se compose de près de treize mille voix, un peu plus d'un électeur sur sept. Cela s'appelle du reste le suffrage universel.

* * *

Nous lisons dans la *Loire socialiste* le compte-rendu d'une réunion publique donnée à Saint-Jean-Bonnefonds par les radicaux-socialistes de Saint-Etienne. Ils ont trouvé des contradicteurs, mais le compte-rendu nous intéresse surtout par une déclaration du citoyen Sagnol, rédacteur de la *Loire socialiste*. Un jeune homme est venu lui reprocher d'avoir été anarchiste, il y a six ans. Sagnol réplique :

« Il démontre que l'Anarchie n'est absolument comme le blanquisme ou le possibilisme qu'une forme, qu'un mode du socialisme tel que de vrais socialistes doivent le concevoir, et qu'en ayant modifié ses moyens de propagande et d'action, il n'a jamais cessé d'être simplement socialiste. A 18 ans, s'écrie notre ami, on croit que la société peut se transformer du jour au lendemain ; alors on est anarchiste, mais à 25, lorsqu'on a étudié, réfléchi, lorsqu'on connait mieux les hommes, lorsque enfin l'espérance est venue, ou est toujours anarchiste pour le but, pour l'idéal social, mais on n'est plus anarchiste pour les moyens, parce qu'on comprend qu'il est impossible aux hommes comme aux sociétés de se perfectionner, de se transformer d'un seul coup. »

Que d'erreurs! Le citoyen Sagnol prouve seulement qu'il a cru être anarchiste, mais qu'il ne l'a jamais été.

L'Anarchie prétend :

1° Qu'il faut renverser l'organisation actuelle de fond en comble, ne laisser debout aucune institution d'aujourd'hui.

2° Que l'homme, tel que nous sommes tous, avec nos défauts, nos passions, notre ignorance, débarrassé de l'argent et du gouvernement, aidé du machinisme et de la science, se dépouillera très vite de beaucoup de préjugés et atteindra rapidement à un état de civilisation très avancée.

Pour saisir le premier point, il faut être révolutionnaire sans mélange de parlementarisme ou de possibilisme d'aucune sorte, sentir la dignité humaine et s'être accoutumé par la pensée à l'idée d'une Révolution non d'un jour ou d'un mois, mais de dix ans, vingt ans, une période pendant laquelle on combat toute restauration de pouvoir, toute tentative autoritaire, toute exploitation de l'homme par l'homme.

Pour le second point, il suffit de considérer les causes actuelles des dissensions humaines : la propriété, l'autorité.

L'action de ces deux facteurs étant annihilée, l'individu *non perfectionné* ne pourra que vouloir marcher dans les voies du communisme-anarchiste.

La transformation morale de l'homme ne sera jamais qu'une lente évolution, mais une période révolutionnaire et la liberté absolue donneront une nouvelle poussée à cette évolution.

Il est si rare de rencontrer des anciens adhérents d'un instant, qui veulent bien ne pas nous insulter, que nous devons une réponse au citoyen Sagnol : Non, nous ne voulons transformer ni la société par l'individu d'un seul coup ; nous voulons détruire la société (quant aux institutions) et remettre l'homme en liberté.

* * *

SAINT-DENIS. — A force de répéter aux travailleurs que la propriété est un vol et les propriétaires des voleurs, est-ce que quelques-uns finiraient par le comprendre?

Dans une maison située rue Compoise, 23 locataires sur 24 ont refusé de payer le terme d'octobre. Le vautour a été obligé d'avoir recours à l'huissier.

Un proprio de la rue Catulienne se rendant chez un de ses locataires pour réclamer le loyer, s'est vu recevoir par la femme à coups de manche à balais.

Rue Brise-Echalas, un déménagement à la cloche de bois a été fait par les compagnons au nez du proprio. Même fait rue de la Charonnerie, où on en avait déjà fait un, il y a 18 mois au nez du commissaire et de ses sergots.

Devant ce deuxième déménagement, le propriétaire avait fait mettre une chaîne de sûreté à sa porte, mais deux jours après un locataire, s'en allait en emportant ses meubles par dessus les murs, au grand ahurissement du proprio qui, pour utiliser sa chaîne, va se voir forcer de la mettre au coup de son pipelet, comme à un véritable chien de garde qu'il est.

* * *

Fenouillères. — Nous avons assisté dernièrement à un spectacle bien écœurant : l'expulsion d'une malheureuse femme de son logis. Pour 14 francs son proprio, aidé par un séide du maire, a porté dans la rue les meubles de cette femme malade depuis trois mois. Il faut espérer que les travailleurs de Feuquières ne perdront pas de vue que ce sont des notabilités républicaines qui agissent ainsi, et ils comprendront qu'il n'y a que l'Anarchie qui puisse mettre fin à toutes ces injustices et à toutes ces misères. Abolissons la propriété individuelle et travaillons de toutes nos forces à la démolition de l'Etat.

* * *

Le Havre. — Martin et Duval comparaissent devant le tribunal.

Martin commence par déclarer qu'il « n'a pas de travail, ce qui, pour lui, est une question secondaire, car, dit-il, tout affamé sur la terre a droit à l'existence. Si la société ne le lui accorde pas, il a non-seulement le devoir mais l'obligation, par n'importe quel moyen, de revendiquer ce droit que l'on reconnait aux animaux,

« D'ailleurs, ajoute-t-il, vous êtes une bande de crapules, de canailles et de vaches. Faites de moi ce que vous voudrez, vous ne me ferez toujours pas un enfant dans le dos. »

Duval fait moins de phrases. D'un geste méprisant, il envoie à l'adresse du tribunal cette injure : « Tas de fainéants ! »

Le Tribunal a condamné Martin et Duval chacun à six mois de prison pour le délit de filouterie et à cinq ans de prison pour le délit d'outrages.

## Angleterre

*Statistique du paupérisme à Londres.* — Il y a à Londres : 50,000 vagabonds, 300,000 personnes qui vivent au jour le jour sans travail, 250,000 qui reçoivent des gages irréguliers, 400,000 qui travaillent régulièrement mais qui sont insuffisamment payées. En tout 1 million de malheureux.

D'autre part, on compte qu'il y avait

| | | |
|---|---|---|
| En 1800. . . | 80.000 | prostituées |
| 1830. . . | 120.000 | — |
| 1840. . . | 160.000 | — |
| 1850. . . | 200.000 | — |
| 1880. . . | 270.000 | — |
| Aujourd'hui. . . | 300.000 | — |

Cela veut dire que le quart des femmes et des filles nubiles de la métropole anglaise vivent ou essaient de vivre de prostitution.

Charles Booth (Société nouvelle)

* * *

Le meeting d'adieu, organisé la veille du départ de notre amie Madame Parsons a eu lieu jeudi dans la grande salle de South Place, et ce meeting comptera comme point de départ d'une scission entre les socialistes politiciens et les socialistes révolutionnaires.

Nous avons déjà dit que, certains orateurs de la Fédération démocratique s'étaient abstenus de prendre part à l'anniversaire du 11 Novembre. Tandis que les travailleurs de toute nuance accouraient en masse aux meetings, on remarquait l'absence des orateurs de la Fédération, et surtout de Mme Besant qui, l'an passé, avait si bien parlé au meeting d'indignation tenu pour protester contre les exécutions de Chicago.

Le fait est qu'à ce moment même, la Fédération travaillait les élections du Bureau Scolaire de Londres, et que Mme Besant était un de leurs candidats, et nous avons dit combien les voix des bourgeois étaient importantes dans ces élections.

Aussi, Mme Besant crut-elle nécessaire, non-seulement de s'abstenir de prendre part à l'anniversaire, mais, deux jours avant l'élection, elle lança dans un journal, le *Link*, un article pour motiver son abstention.

On connait cette espèce de littérature, vieille comme le monde. Plus on se sent coupable, plus on s'embourbe. Aussi n'en parlons pas. L'article était exécrable.

Au meeting de South Place, dès que le nom de Mme Besant fut prononcé, il fut reçu par des sifflets et des huées de la salle entière.

Dans un discours superbe, Mme Wilson, prenant un journal de Chicago qui parlait de l'enthousiasme des travailleurs, de la vénération profonde de leurs héros, de l'impression grandiose de la manifestation faite sur sur les tombeaux de nos martyrs, mit en parallèle ce journal avec les explications mesquines du *Link*. La comparaison était saisissante. Puis, répondant au *Link*, elle démontra que nier le droit du peuple de se défendre lorsqu'il est attaqué, comme il le fut à Chicago, c'est nier tout bonnement le socialisme révolutionnaire ; c'est tomber jusque dans les rangs des bourgeois soi-disant socialistes.

Mme Parsons reprit aussi la question. Oui, elle avait dit que les travailleurs d'Amérique savent se défendre — et ceci, par tous les moyens et elle donne aux travailleurs anglais le conseil d'en faire autant. Elle prend la liste des exploits de la police au Trafalgar Square, d'après le *Link* (de l'an passé, hélas !) et, en lisant les longues listes des femmes maltraitées ou écrasées par les chevaux des policiers, elle dit aux femmes présentes : — Armez-vous, alors on y pensera à deux fois avant de vous maltraiter. Une bonne arme vous permettra de résister à dix de ces *braves* qui tombent sur vous, puisque vous êtes sans armes. »

Un social-démocrate prend la parole et prie, en mémoire des services rendus par Mme Besant, de lui excuser « ce faux-pas ».

Bref, c'est l'enterrement des politiciens. Le « faux-pas » les poussera vers les bourgeois et, comme la masse des travailleurs n'aime pas les « faux-pas », cela va être le commencement de la désagrégation de la Fédération.

Le meeting fut d'un enthousiasme remarquable. On se sépara de Mme Parsons comme d'une sœur bien-aimée, et la vaillante femme est repartie vendredi, pour reprendre de l'autre côté de l'Océan son œuvre de propagande de l'Anarchie.

Nous avions oublié de mentionner Blactwell de la Fédération démocratique qui a pris, avec Burnes, une part active et enthousiaste à la commémoration du 11 Novembre, ainsi que toute la section à laquelle il appartient.

Ajoutons que les bourgeois ont voté pour Mme Besant et qu'elle est élue.

Son journal, le *Link*, a immédiatement cessé de paraître.

* * *

La commémoration du 11 novembre a eu lieu à Norwich, à Spswich et à Edimbourg avec le concours de Mme Parsons.

La courageuse femme a parlé partout où elle a eu invitation : en plein air devant quinze mille auditeurs au parc, dans les petits clubs, dans les meetings de province.

Partout elle a semé à large main l'Idée anarchiste, partout elle a enflammé les cœurs de son enthousiasme viril.

* * *

Il ne fait pas bon d'être bailli dans l'île de Skye. Samedi passé, un de ces messieurs s'était hasardé de porter à un certain nombre de paysans l'ordre d'évacuer leurs masures pour arriérés de baux. Les gars du village le reçurent à coups de pierres ; on lui fit la chasse. Un vieillard de 94 ans en eut pitié et lui ouvrit la porte de sa cabane. Alors, la foule assiégea la cabane ; on brisa la porte, mais le malin s'échappa encore et courut de toute la force de ses jambes. Plus leste que les villageois, le coquin réussit à s'enfuir, non sans avoir tout le dos et la tête couverts de blessures — car il y avait des pierres qui portaient bien.

Il a juré de ne plus revenir.

Ne vous étonnez donc pas que messieurs les lords s'empressent de faire voter une loi le pour vendre leurs terres aux paysans, avec force renfort de banques pour faciliter les achats ; ni que les libéraux à Birmingham eussent prêché de forts impôts sur la propriété foncière.

* * *

Henry Georges, le traitre, est revenu en Angleterre prêcher des impôts sur le sol, sous le nom de nationalisation du sol.

Les bourgeois lui courent après, les travailleurs le reçoivent avec des huées.

## Espagne

Les ouvriers sans travail de Villanueva de Geltru, en Catalogne, ont fait une imposante manifestation à laquelle ont pris part plus de 3,000 personnes.

Ils ont arboré des drapeaux portant ces mots : « Travail ! Que le monde s'écroule plutôt que de mourir de faim ! »

Les manifestants ont parcouru les rues et ont remis une pétition demandant du travail.

Une grande effervescence règne parmi les ouvriers par suite de la fermeture de plusieurs fabriques.

* * *

Les compagnons de *Tierra y Libertad* nous annoncent que la *Bandera Roja* (*Le Drapeau rouge*) de Madrid, va reprendre bientôt sa publication, mais seulement par quinzaine. De nouveaux groupes d'anarchistes se sont fondés en Andalousie, à Cadix, Séville, Malaga, Chiclana, San Fernando et Grazalema.

* * *

On n'y va pas de main-morte en Espagne : le directeur d'un journal républicain vient d'être condamné à huit ans de travaux forcés pour un article sur le général Prim et les Bourbons !

## Allemagne

Dans une réunion tenue dernièrement à Dresde, les socialistes de cette ville ont arboré le drapeau rouge. Un des orateurs a dit : « Pour moi, je crois inutile de prendre part aux élections. Les moyen légaux n'existent plus pour nous, nous devons recourir à la violence.

## Etats-Unis

*L'honnêteté du suffrage universel.* — A propos de l'élection du Président aux Etats-Unis, quelques chiffres :

La ville de New-York coûte à chaque candidat 1,250,000 francs en frais généraux.

Un cortège aux flambeaux coûte à New-York 100,000 francs ; dans les autres villes, on peut l'avoir pour 2,500 francs.

Un grand meeting libre coûte 5,000 francs.

Enfin, résumé, on dépense sur tout le territoire des Etats-Unis, pendant la période électorale, 100 millions de francs.

* * *

Dernièrement, a commencé à Chicago le procès de l'anarchiste Krouck. D'après la déposition d'un témoin, Krouck avait formé le projet de jeter une bombe contre la voiture du président Cleveland, lors du récent voyage de celui-ci à Chicago, mais il en fut dissuadé par ses amis.

## Afrique

Tunis. — A l'occasion du 11 Novembre, le groupe *Michel Bakounine*, de Tunis, a publié deux manifestes qui sont l'objet de poursuites. Plusieurs compagnons ont reçu citation à comparaître.

## Serbie

Le mouvement révolutionnaire s'accentue en Serbie C'est le mécontentement général. On déteste le roitelet ; les paysans ne peuvent pas payer les redevances et les taxes ; l'insurrection s'établit en permanence.

Comme on le voit, jusque dans les Balkans, il se crée une situation révolutionnaire.

## Russie

Un nombre assez considérable d'arrestations a de nouveau eu lieu en Russie.

Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, le parti révolutionnaire s'agite — n'en déplaise aux reptiles de la presse française qui ont reçu l'ordre de dire le contraire.

* * *

Le frère du tsar, Vladimir, bismarckien enragé, a tripoté ces jours ci à Paris, avec les Floquet et les autres, en vue d'une alliance entre la Russie et la France. Les laquais vont de nouveau s'aplatir devant le tsar qui enverra au diable toutes les alliances dès que l'Allemagne lui permettra de gober la Bulgarie.

## BIBLIOGRAPHIE

*La Guerra* (La Guerre), Botto Umberto editore Turin (Italie), 10 centimes. — Cette petite brochure en forme de dialogue, est destinée à combattre l'antagonisme qui règne entre travailleurs italiens et français, à flétrir le sentiment du patriotisme et à montrer aux travailleurs qu'ils n'ont rien de commun avec les intérêts des dynasties qui font les guerres, et avec des journalistes baveux qui répandent la haine entre les peuples et le mépris des Allemands ou des Russes, etc., selon qu'ils sont payés par le tzar ou par Bismark.

Les travailleurs n'ont qu'un ennemi : celui qui les exploite, soit-il français, anglais, espagnol ou italien.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Troyes. — La commission d'organisation du Congrès vient de lancer un appel par lequel elle en annonce l'ouverture pour le 23 décembre.

Voici les questions qui y seront traitées.

1re Question. — Organisation d'une grande Fédération nationale.

2e Question. — Fondation d'un journal collectif où toutes les théories socialistes seraient librement discutées.

3e Question. — Des Congrès nationaux et internationaux.

4e Question. — Des grèves et de leurs conséquences.

5e Question. — Du travail des femmes et des enfants au point de vue moral et physique.

6e Question. — Essai des moyens pacifiques pour opérer la transformation sociale.

7e Question. — De la nécessité de coaliser toutes les forces ouvrières pour arracher la République à la réaction opportuniste radicale et aux menées dictatoriales.

8e Question. — Du rôle des syndicats au point de vue économique et polique.

9e Question. — Socialisation des moyens de production.

10e Question. — Révision de la Constitution dans un sens socialiste.

11e Question. — Suppression de la Dette publique. Des moyens pratiques pour y arriver.

12e Question. — Du Communisme libertaire et du Communisme autoritaire.

13e Question. — Du droit au travail. — Réduction de la journée de travail. — Minimum de Salaire. — Suppression du Marchandage. — Suppression du travail aux pièces. — Responsabilité des patrons en matière d'accident. — Création des bourses de travail. — Suppression des bureaux de placement. — Mise à la charge de la Société des vieillards, des enfants et des invalides du travail.

14e Question. — Grandes lignes de réformes sociales après la Révolution.

15e Question. — Des moyens à employer pour l'application des résolutions votées dans les Congrès.

Les délégués qui auront à prendre la parole sur chacune de ces questions devront se faire inscrire à l'avance.

La Commission avertit que les frais de nourriture et de logement qu'auront à supporter les délégués peut se monter de 3 fr. 50 à 4 fr. par jour.

* * *

### *AUX GROUPES ANARCHISTES*

DE PARIS ET DE LA PROVINCE

Compagnons,

Un Congrès socialiste va se tenir à Troyes du 25 au 30 décembre 1888.

A ce Congrès, toutes les écoles socialistes sont invitées.

Les anarchistes troyens croient qu'il serait de grande utilité pour la diffusion des principes de communisme libertaire que les groupes anarchistes envoient quelques délégués, attendu que l'occasion se présentera de discuter les principes de l'Anarchie et qu'il sera profitable de démontrer que seules les idées anarchistes sont dans le vrai.

En effet, au moment où le parlementarisme s'embourbe de plus en plus, où la fraction dite possibiliste, qui passait pour révolutionnaire, a fini par faire alliance avec la bourgeoisie de toutes les trahisons comme de toutes les réactions ; il appartient aux anarchistes, ennemis de toute compromission comme de toute ambition individuelle, de démontrer qu'il n'y a rien à attendre du parlementarisme et de l'Etat, fut-il collectiviste ; que même, sous cette dernière organisation, la société ne serait pas libre, que la Révolution serait à recommencer, car l'homme est né pour être libre et non pour être gouverné.

C'est pourquoi nous disons : « Compagnons, venez au Congrès de Troyes, faites-vous entendre, répandez vos idées ». C'est pourquoi nous vous prions de répondre à l'invitation qui vous est faite, ainsi qu'à toutes les écoles socialistes, par la Fédération des Chambres syndicales de l'Aube.

Compagnons, n'hésitez pas, et en avant pour le Congrès socialiste indépendant de Troyes.

Vive l'Anarchie !!!

N.-B. — Les groupes ou compagnons qui voudraient entrer en relation avec les camarades de Troyes, peuvent écrire au compagnon E. Pannetier, rue du Paradis, 2.

* * *

Salon. — Les groupes qui veulent avoir des relations avec le groupe *Les Forçats* de Salon, sont prier d'adresser les correspondances au compagnon Villevieille, menuisier, place Louis Blanc, à Salon.

* * *

Le citoyen Victor-César Prenant, ancien déporté, a été enlevé par la police il y a un mois et demie à la Chambre des députés, pour avoir jeté des tribunes une lettre et s'être écrié : « Portez-la au président, je demande justice ».

Depuis, ni amis ni parents n'ont eu de ses nouvelles.

Qu'est-il devenu ?

L'a-t-on assommé ?

Est-il dans un cabanon ?

* * *

Aux amis,

La brochure *Travailleurs des villes aux Travailleurs des campagnes* ne pouvant être considérée que comme un premier jalon d'une nouvelle voie de propagande, il est nécessaire que notre seconde brochure, qui doit compléter la première paraisse le plus tôt possible et plante le second.

En outre, nous voyant forcés — pour satisfaire aux demandes — de faire un *troisième tirage* de la première, nous prions les amis qui nous ont promis leur concours pécuniaire, de faire leur possible pour nous aider à continuer cette propagande si utile dans nos campagnes.

Adresser tout ce qui nous concerne à la *Révolte*.

*Groupe de propagande dans les campagnes.*

N.-B. — Les dépositaires qui ont à régler, sont priés d'adresser le montant à la *Révolte*.

## PETITE CORRESPONDANCE

Germain et Lustemberger. — L'article est excellent, passera dans un de ces numéros. Le journal sera envoyé à l'adresse.

E. S. — Envoyons pour 0,60 de brochures. « Aux jeunes gens » sont épuisés. Nous n'avions qu'une exemplaire de « Fais ce que veux ».

D. à Beauvais. — 3 fr. 50, Savine, éditeur, 18 rue Drouot. — Reçu mandat.

H. à Agen. — Distribuez.

B. à Perpignan. — Reçu mandat. Ça va bien.

L. à Milan. — Le journal est pourtant expédié régulièrement. Envoyons à nouveau.

Lombard de Lyon à Pégon d'Alger. — J'ai reçu lettre — recevra réponse dans la huitaine.

Piette à Buenos-Ayres. — La dite collection est vendue.

D. à Haine St-Pierre. — M. à Armentières. — N.N. à Armentières. — F. à Amiens. — D. à Wasquehal. — J. à Brest. — T. à Choisy le Roi. — M. à Cette. — S. à Roanne. — D. à Blanzy. — B. Salon. — S. à Cette. — M. à Casteljaloux. — S. à St-Denis. — M. à St-Quentin. — S. à Bordeaux. — W. à Flixecourt. — F. à Reçu. — F. à Nîmes, Reçu timbres et mandats.

Les amis L. Behr, Etienne Arthur et Candieux, remercient les compagnons Viard de l'appui qu'il est venu leur prêter à la chambre syndacale des boucheurs à l'émeri.

V. aux Lilas. — Tous les matins jusqu'à 11 heures.

B. à Alais. — Avons écrit. Attendons la réponse de R.

L. à Rabastes. — Envoyons brochures. Le reste est épuisé.

F. à Verviers. — Pas la collection demandée. Adressez-vous à Genève.

N. à Frossenneville, N.N. à Armentières, R. à Denain, Notre dernier numéro vous a apporté notre réponse. — La place avait manqué au précédent. — Quand une communication n'est pas insérée nous expliquons toujours à nos correspondants les motifs qui nous la font refuser.

Lantz s'excuse auprès du compagnon Viard d'avoir manqué au rendez-vous du 25 novembre. Il en a été empêché par un motif très sérieux.

Au compagnon qui nous a envoyé « La misère de l'ouvrier » — Animé de bonnes intentions, mais l'allégorie n'est pas très claire et les vers ne sont pas toujours bien justes.

F. C. à Paris. — Reçu convocation, mais impossible de m'y rendre.

Au camarade qui nous écrit de Brest le 2 décembre. — Tout ce que vous dites doit être vrai, mais ce dont vous vous plaignez se passe dans toutes les administrations, dans tous les ateliers. On peut changer tous les règlements, remplacer les chefs par d'autres, les mêmes faits se reproduiraient fatalement. Ce serait perdre son temps que de demander des améliorations. Ce qu'il faut c'est la destruction de l'ordre social actuel. Il n'y a que l'abolition du capitalisme et du gouvernementalisme qui permettra d'établir une société juste.

Lecœur. — Les camarades de Buenos-Ayres attendent une lettre de vous par le plus prochain courrier.

P. à Lagresle. — L'adresse demandée est 142, rue de Charenton.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 3.349 fr. 10.

Leriche à Amiens 0,25. — Vente de vieux timbres 11,50. — de vieilles médailles 3,50. — Collecte faite par quelques amis de Creston le 12 novembre, citoyen et citoyenne A. Marchant, citoyen et citoyenne V. Caillé, J. V. Lemoine, A. Sauva, 12 fr 50. — E. G., L. L., rue Michel Bizot, 1,05. — Un révolté, 1,50. — P., 10. — L'Avant-Garde de Casteljaloux, 5,55. — Le « Coq Rouge » 0,80. — Fabre au Mas d'Agennais, 0,50 ; en tout, 5,55. — Deux amis d'Ivry, 1 — B à Montabon, 1. — La « Révolte » de Levallois, 0,50, Coq 0,25. — Verviers, collecte faite chez Mathieux à Dison le 2 décembre, 1 fr. — Buenos-Ayres, 25 fr. (et 25 pour « Paroles d'un révolté). — V. de V. à Pont de Marcq, 1 — V. aux Lilas, 0,50. — L. et K., vers. heb., 2. — Un commerçant de la rue Myrrha, 1,50 — Réfractaire d'Argenteuil, 1 fr. — Remis par le « Ça Ira » 1,30. — Groupe du XXe, 1 fr.

Total à ce jour 3,439 fr. 55.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Lundi, Salle Barbier, 1, rue Ramey (Montmartre), à 8 h. 1/2 du soir.

Mardi, Salle Rousseau, 131, rue Saint-Martin, à 8 h. 1/2 du soir,

Mercredi, Salle Clément, 5, rue Marie-Stuart, à 8 h. 1/2 du soir.

Jeudi, Salle Moreau, 53, rue de Meaux, à 8 h. du soir.

Vendredi, Salle Rousseau, 131, rue Saint-Martin à 8 h. 1/2 du soir.

Samedi, Salle de la Cigogne, 26, boulevard Richechouard, à 8 h. 1/2 du soir.

Les convocations ci-dessus sont bonnes pour toutes les semaines ; si les compagnons changeaient de salle, ils sont invités à nous envoyer l'adresse du nouveau local afin que l'on puisse faire la rectification.

Paris. — *La Panthère* et les *Anti-Patriotes* du XVIIe et XVIIIe, salle du Petit-Bacchus, 13, avenue de Saint Ouen, mardi 11 novembre, à 9 heures du soir.

Levallois-Perret. — Groupe *La Révolte*, 20, rue Louis Blanc, samedi à 8 h. 1/2 du soir.

Saint-Denis. — La *Jeunesse libertaire*, groupe communiste-anarchiste, réunion tous les samedis à 8 heures du soir, salle A. Gilis, 16, rue Dezobry.

Samedi, 8 décembre, à 8 h. 1/2, *Travailleurs communistes anarchistes*, 92, boulevard Ménilmontant. — Publication d'une brochure.

Dimanche, 9 décembre, à 8 h. 1/2, 92, boulevard Ménilmontant, conférence par le compagnon Lebon cher, sur l'honnêteté révolutionnaire.

Bruxelles. — Groupe *La Liberté*, à La Colline, 18, rue de la Colline, lundi, 10 courant, à 8 h. du soir. Causerie publique et contradictoire : *La loi et l'autorité*.

Reims. — Réunion des anarchistes au café Saint-Maurice, dimanche, 9 décembre, à 3 heures. — Urgence.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echaudé.

Deuxième Année, N° 14. 5 CENTIMES Du 16 au 22 DÉCEMBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140 PARIS

## DÉMOLISSONS !

Nous avons déjà remarqué une fois jusqu'à quel point les socialistes modérés cherchent à rétrécir le problème de la révolution à venir. Dans ses premiers congrès, l'Internationale abordait de front toute une série d'immenses problèmes qui se dressent devant l'Humanité. Inspirée d'un souffle nouveau, elle posait en face des bourgeois engourdis dans la routine, le problème de rénovation de la société dans toute sa grandeur, et elle donnait son attention jusqu'à la langue universelle, à l'instruction intégrale, aux bases de la moralité, au même titre qu'aux grandes questions d'abolition de la propriété individuelle, de l'héritage. Elle plantait les jalons de la future Révolution, elle soulevait toutes les grandes questions qui agitent l'Humanité.

Mais depuis lors — et il faut bien reconnaître que le socialisme marxiste y a été pour beaucoup — on a tout fait pour rétrécir les idées du socialisme moderne. On a voulu réduire [illegible] à une simple question de plus-value. Et, à force d'user des arguments des économistes bourgeois pour mieux les combattre, on a fini par raisonner avec la même étroitesse de vue que ces économistes mêmes. On a oublié l'immensité des problèmes qui viennent se poser, dès qu'une atteinte a été portée à la propriété individuelle des bourgeois.

Ainsi, à en croire ces socialistes, devenus petits à force de vouloir plaire aux grands, tout pourrait se passer avec une simplicité étonnante. On exproprierait les bourgeois : mais chacun rentrerait dans son atelier ; l'Etat ou la commune lui délivrerait des bons de travail ; les ateliers exposeraient dans les magasins leurs marchandises, portant des fiches : « deux heures de travail » ou « cinq minutes de travail » au lieu des chiffres de 2 francs ou de 10 centimes que l'on voit aujourd'hui, — et tout serait fait.

Quant à savoir ce que ferait la moitié de la population qui constitue aujourd'hui la classe des improductifs ; quant à savoir ce que l'on produirait ou ne produirait pas — on n'y veut même pas penser. Marx n'en parle pas dans son « Capital » — à quoi bon s'en occuper ?

Il ne s'agit cependant pas de faire des recettes pour la société future, comme on en fait dans un livre de cuisine. Il ne s'agit pas de déterminer si on tissera trente millions de mètres de cotonnades, ou vingt ; si on fera du velours ou non ; si on bâtira cent bateaux à vapeur, ou si on n'en bâtira pas du tout. Il s'agit de déterminer les grandes lignes de la production d'une nation, les règles générales sur lesquelles la production devrait s'organiser pour être dans l'intérêt de tous.

Il s'agit de faire le jour sur les grands principes qui guideront la nation dans son œuvre de démolition et de reconstruction. Il s'agit de soumettre à une critique sévère les principes qui président aujourd'hui à la production des richesses, les démolir, les détruire d'ores et déjà, afin que de nouvelles idées créatrices surgissent dès que la société, délivrée des encombrements actuels, pourra se mettre en marche vers l'avenir.

Où que nous jetions nos regards, nous trouvons un préjugé qui se dresse devant nous et s'oppose au progrès. Ce n'est pas assez de traiter avec sarcasme les rites religieux, tant que la superstition reste — et elle reste là, profonde, enracinée, et elle restera tant qu'une nouvelle conception scientifique de l'univers n'aura pas pris la place des croyances dictées jadis par la peur, l'ignorance et le manque de confiance en l'esprit humain, tant que le cerveau n'aura pas pris l'*habitude* de raisonner d'une façon rationnelle.

Ce n'est pas assez que de nier le code de moralité bourgeoise tant qu'on n'aura pas attaqué l'idée même de sanction qui s'attache à la morale. Et ce n'est pas assez que de dire : « la plus-value au travailleur », tant qu'on n'aura pas démoli par la critique tout l'édifice de l'économie bourgeoise, dans chacun de ses principes : division du travail, concurrence, libre échange, crédit et le reste.

— « Tenez, je vous donne deux jours pour réfléchir. Mais, nommez-moi une seule, mais une seule institution, soit dans la famille, soit dans la société, en général, qui ne mérite pas d'être impitoyablement reniée et impitoyablement démolie ! » C'est ainsi que Tourguéneff faisait parler son héros, le nihiliste Basaroff. Et ces paroles résument la situation.

Elles indiquent l'œuvre du révolutionnaire. Et les précurseurs de la grande Révolution de 1793 l'avaient compris — autant qu'ils pouvaient le comprendre sans être socialistes. Ils démolissaient pièce à pièce tout l'échafaudage de l'ancien régime. Et, lorsque la Révolution vint, ils étaient déjà forts de leurs convictions ; ils marchaient vers un but déterminé — l'extirpation du féodalisme dans toutes ses assises, dans toutes ses racines innombrables.

Et nous ? Que nous disent nos maîtres ? — « Emparez-vous des moyens de production, remettez-les à l'Etat et — rentrez dans vos ateliers ! »

Eh bien, avec des idées aussi mesquines, on ne s'empare de rien ; on crie un moment, puis on accepte le premier compromis venu ; on se contente d'un os à ronger qui vous tombe de la table du riche.

Pour faire la Révolution grande, il faut avoir l'inspiration grande. Et la grande inspiration ne vient que lorsqu'on a porté sa hache sur tout l'ensemble, aussi bien que sur tous les détails, de l'organisation que l'on se propose d'attaquer ; lorsqu'on *sait* que tout : éducation, rapports mutuels, production, consommation, manière de penser et de faire — tout *doit* être refait sur des bases nouvelles.

---

C'est à le démontrer dans un domaine restreint — celui de la production dans la société égalitaire, — que nous allons consacrer maintenant une série d'articles. Nous prendrons un petit coin de l'édifice qu'il faut démolir ; d'autres s'attaqueront à d'autres parties de l'édifice qu'il faut faire crouler pour donner place à une vie nouvelle.

Nous prendrons la division du travail — source supposée de la richesse, — le commerce international, l'exportation, la division des nations en agriculteurs industriels, etc., et nous démontrerons que dans chacune de ces branches la Révolution aura à porter sa hache, qu'elle n'y trouvera rien à conserver, si elle tient à se réorganiser à travailler pour le bien-être de tous et la richesse pour tous.

## LA DIVISION DU TRAVAIL

L'Economie politique n'a jamais fait que constater les faits qu'elle voyait se produire dans la société, et les justifier dans l'intérêt de la classe dominante. Elle en a fait de même avec la division du travail. Elle l'a remarquée dans l'industrie moderne ; elle a vu que la division du travail était avantageuse pour les capitalistes, et elle l'a érigée en principe.

Prenez ce forgeron de village, disait Adam Smith, le père de l'économie politique moderne, S'il a jamais été habitué à faire des clous, et s'il se met à en faire, il arrivera avec peine à en fabriquer deux ou trois cent par jour : encore seront-ils mauvais. Mais si un forgeron n'a jamais exercé d'autre métier que celui de faire des clous, il en fera facilement jusqu'à deux mille trois cent dans le cours d'une journée. Et Smith s'empressait d'en conclure : divisons le travail, spécialisons, spécialisons toujours ; ayons des forgerons qui ne sauront faire que des têtes de clous ou des pointes, et de cette façon nous produirons davantage. Nous nous enrichirons.

Qu'est-ce que cela lui faisait que le forgeron, qui aura été condamné à ne faire que des têtes de clous toute sa vie durant, perdra tout intérêt au travail ; que ne sachant rien faire que ces têtes de clous, il sera à la merci du patron ; qu'il chômera quatre mois sur douze ; que son salaire baissera, puisqu'on pourra aisément le remplacer par un apprenti qui ne saura qu'une toute petite partie d'un métier et qu'avec son misérable salaire, l'ouvrier ne pourra jamais acheter les richesses qu'il aura produites !

Smith ne voyait rien de tout cela, et s'écriait : « Vive la division du travail ! Voilà la vraie mine d'or pour enrichir la nation ! » Et les autres de crier après lui : Vive la division du travail !

---

Et lors même qu'un Sismondi, ou même un J.-B. Say s'apercevaient que la division du travail, au lieu d'enrichir la nation, n'enrichissait que les riches, et que le travailleur réduit à faire toute sa vie durant la dix-huitième partie d'une épingle, arrivait à s'abrutir et tombait dans la misère, — lors même qu'ils constataient tout

cela, que proposaient-ils ? — Rien ! — Laisser les choses telles qu'elles, et attendre jusqu'à ce d'autres causes permettent de réduire les heures de travail. Comme si le travailleur qui ferait des têtes de clous, ou la dix-huitième partie d'une épingle, en serait plus avancé s'il ne faisait ce travail que dix heures au lieu de douze ! Comme s'il ne restait pas néanmoins machine et jouet du patron !

---

D'ailleurs, s'il n'y avait que les économistes pour prêcher la division du travail permanent et souvent héréditaire, on laisserait messieurs les académiciens pérorer entre eux et on ne s'en occuperait pas davantage. Mais, c'est que les idées professées par les docteurs de la science finissent par s'infiltrer dans la société. Elles pervertissent les esprits ; et tout travailleur qui a volé des bribes de science aux savants docteurs, se met à parler comme eux. A force d'entendre parler de la division du travail, de l'intérêt, de la rente, de crédit et d'autres blagues comme de choses établies, le travailleur et la société entière finissent par raisonner comme les économistes ; ils finissent par vénérer les mêmes fétiches.

Aussi, voyons-nous, que même, un certain nombre de socialistes, surtout ceux qui se targuent d'être scientifiques, lors même qu'ils ont attaqué bien des fétiches de messieurs les savants, e tourent de leur vénération ce fétiche de la division du travail. Parlez leur de l'organisation de la société pendant la Révolution, et ils nous répondront que la division du travail doit être maintenue : que si vous avez travaillé à faire la dix-huitième partie d'une épingle ou d'une allumette avant la Révolution, vous devrez reprendre le même travail après la Révolution. Vous travaillerez cinq heures à faire des pointes d'épingles, — soit ! Mais vous ne ferez que ça, rien que des pointes d'épingles toute votre vie durant, tandis que d autres, — les privilégiés de la division — étudieront la manière de faire des machines qui nous permettent d'affiler des milliards d'épingles pendant votre vie, et d'autres encore se spécialiseront dans les hautes fonctions de faire pour vous des bouquins, du théâtre, de la science et tout le reste. Vous êtes né faiseur de pointes d'épingles et la Révolution vous laissera faiseur de pointes d'épingles et M. Pasteur — vaccinateur de la rage. Tout le reste changera — ceci restera.

Et bien, c'est ce principe horrible, nuisible à la société et abrutissant pour l'individu, source de toute une série de maux que nous nous proposons de discuter maintenant dans ses manifestations diverses.

---

Où nous en sommes avec cette fameuse division du travail, nous le savons.

Nous avons la division de la société en castes presqu'aussi stables que les castes des Indes. Nous avons, d'abord, la grande division en producteurs et en consommateurs : des producteurs qui consomment peu, et des consommateurs qui produisent peu ou rien. Puis, parmi les premiers, toute une série de subdivisions : le travailleur à la main et le travailleur du cerveau, séparés nettement l'un de l'autre au détriment des deux ; les agriculteurs et les ouvriers de la manufacture ; et enfin, parmi ces derniers — des subdivisions sans nombre, si innombrables en effet que l'idéal de l'industrie moderne, c'est l'homme ou la femme, ou plutôt le garçon et la fille, qui ne savent aucun métier, qui n'ont aucune conception de l'industrie qu'ils professent, et qui ne sont capables que d'une chose : du matin au soir et toute la vie durant, depuis treize ans jusqu'à soixante, pousser la benne à un point donné de la mine, faire le ressort d'un canif, fabriquer la dixième partie de la tête d'une épingle, rattacher les fils des bobines dans nos manufactures.

Simples esclaves d'une machine ; simples parties faites de chair et d'os, d'un immense mécanisme, l'usine ; n'ayant aucune idée ni de la machine qu'ils seront, ni du comment et pourquoi elle fait ses battements rhythmiques.

L'artisan artiste des temps jadis — disparu ; s'il se maintient encore par-ci, par-là, c'est un revenant du passé, nous dit-on, qui *doit* disparaître. L'esclave humain de l'esclave de fer doit le remplacer. Le travailleur agricole, qui autrefois trouvait une récompense pour son rude labeur dans sa vie au milieu des champs, dans la maison de ses maîtres et dans ses rapports intimes avec la Nature — c'est encore une vieillerie, nous dit-on. Il doit disparaître, la division du travail le veut. Il sera remplacé — il l'est déjà dans ces immenses manufactures de froment, les grandes fermes d'Amérique — par un domestique d'occasion, loué pour servir une machine au cours de la moisson ; un *tramp*, un homme qui n'aura ni gîte ni pays natal et qui ne reverra jamais plus le champ qu'il aura cultivé une fois, suffit pour la culture. Dans quelques années, l'agriculture sera aussi réformée selon les saints principes de la division du travail : elle sera une grande industrie » nous disent ces messieurs.

Voilà la division du travail à l'œuvre. Mais ce n'était pas assez que les hommes fussent ainsi châtiés et condamnés à vie à faire et refaire toujours la même partie infiniment petite de quelque chose. Il fallait encore que les nations soient classées de même, et on l'a essayé.

Ainsi le voulait la science de nos économistes, comme nous allons le voir dans un prochain article.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — La guerre se continue de plus en plus contre les bureaux de placement. La semaine passée, une bombe pesant 8 kilogs a été déposée au n° 105 de la rue Saint-Denis, où se trouve un de ces bureaux de vol autorisé, et n'a pu faire explosion que parce qu'on est arrivé à temps pour éteindre la mèche.

A propos des dernières explosions, nous avons fait ressortir l'attitude de la presse qui se fait à tout propos, l'auxiliaire de la police : en cette occasion encore les journalistes bourgeois ont voulu faire preuve qu'ils étaient dignes de porter une carte avec un œil au milieu, et ont donné cours à leur police-

On se rappelle qu'il y a quatre ans, le compagnon Rozier fut arrêté pour fabrication de produits explosibles, et que l'on découvrit chez lui une caisse contenant une bombe. Le *XIX^e Siècle*, auquel collabore un ex-anarchiste, et la *Lanterne*, qui n'est jamais la dernière lorsqu'il s'agit de faire œuvre de policier, viennent de rappeler cette histoire en invitant la police de chercher de ce côté. — Or, il y a trois ans que le compagnon Rozier a quitté la France (parti pour la République Argentine, croyons-nous), afin de se soustraire au service militaire. La dénonciation de ces mouchards honoraires tombe donc à faux.

Mais, supposons que le compagnon Rozier n'ayant pas eu de démêlés avec l'autorité militaire, fût resté à Paris, et qu'il ait continué à se mêler à la propagande anarchiste, sans pour cela avoir participé à l'affaire des bureaux de placement, le voilà donc désigné aux coups de la police et exposé à subir une détention plus ou moins longue parce qu'il aura plu à des journalistes de faire du zèle de policier. Pour peu, même, que le compagnon Rozier n'eût pu donner l'emploi de son temps à l'heure de l'attentat, il y en avait assez pour l'envoyer en Calédonie. — Etre anarchiste aux yeux des magistrats étant déjà plus que suffisant.

Ainsi voilà la besogne où en est réduite à l'heure actuelle ; la presse, qui prétend se poser en « éducatrice des masses », et dire qu'il y a des imbéciles pour y croire, un tas de jean-foutre à qui il suffit d'avoir vu quelque chose dans un journal pour croire que c'est arrivé ; assez idiots, pour ne pas savoir « se faire une autre idée que celle de leur journal ! »

Et dire encore que ce sont ces mêmes bonshommes qui accusent les anarchistes d'être encombrés de mouchards.

Dites donc, tas de vendus, comment nommez-vous le métier que vous faites ?

* * *

Un de nos amis italien, expulsé de Paris, était dernièrement arrêté devant l'échoppe d'un de ses compatriotes, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule, et, en se retournant, se trouva face face avec le fameux Rossigeol et un autre mouchard de son espèce, qui voulurent l'entraîner chez le commissaire ; mais notre ami est doué d'une force peu commune, et malgré que le tranchet qu'il tenait à la main lorsqu'il avait été saisi par les mouchards lui ait échappé des mains, il put, à coup de pieds et à coups de poings se dégager et échapper aux alguazils, dont un saignait comme un bœuf. La foule qui assistait à la bagarre eut le bon esprit de ne pas intervenir. Pendant qu'il se débattait, notre ami entendit un des mouchards s'écrier : « C'est épatant ces anarchistes ! ». — Quand ils auront été corrigés ainsi quelquefois, le zèle de ces messieurs se refroidira.

* * *

Les locataires des maisons à bureaux de placement sont dans les transes. Il s'attendent à sauter d'un jour à l'autre. Pourtant la dernière tentative 115 rue St-Denis a été déjouée par la vigilance de la concierge. La bombe a été examinée au laboratoire municipal et il a été déclaré qu'on n'avait pas encore trouvé un engin d'une formation si parfaite.

Le *Cri du Peuple* ne peut garder sa petite saleté. « Décidément l'impuissance de la police à découvrir les criminels nous paraît bien suspecte. »

* * *

Boulé Meyer, Raymond et autres, les révoqués et les démissionnaires ont été réélus conseillers prud'hommes. Les industries diverses ont *mieux* voté que les métaux, tissus et produits chimiques qui n'ont pour ainsi dire nommé que des possibilistes.

Mais quelle élection ? Quand on totalise le nombre des votants dans toutes les catégories, on n'arrive pas à douze mille. J'ignore les conditions qu'un ouvrier doit remplir pour être électeur prud'homme, mais je ne crois pas m'écarter beaucoup de la vérité en disant que 250,000 ouvriers du département de la Seine pourraient être électeurs s'ils trouvaient que cela en vaille la peine.

Il ne faut pas oublier que pour la Chambre des députés il y a plus d'un demi million d'inscrits dans le même département.

D'où vient donc une telle différence ? Pourquoi y a-t-il un ouvrier qui vote sur vingt, alors qu'aux élections législatives il y en a un sur deux peut-être ? Nous voulons bien admettre que beaucoup d'ouvriers sont très ignorants de leurs droits et qu'ils voteraient s'ils savaient qu'ils le peuvent, mais il y a autre chose de plus important.

On vote pour Floquet ou tel autre député parce qu'on le connaît par et qu'on les charge à diriger des questions auxquelles nous ne comprenons pas grand chose, finances, affaires extérieures, etc. On ne vote pas pour Boulé parce qu'on le connaît et qu'il serait chargé de faire quelque chose que tout le monde comprend fort bien. Déclarer ce que le patron me doit, Mais qui le calculera mieux que moi, qui le réclamera avec plus d'énergie, c'est mon affaire ou je ne m'y connais pas ?

De sorte qu'on peut dire que plus un suffrage est éclairé, plus l'électeur connaît les questions dont il s'agit, moins il y a des votants. C'est bien la condamnation de tous les suffrages à venir.

Enfin pour beaucoup d électeurs, il y a ce sentiment intime, que tant qu'il y aura des patrons, la justice ne peut pas exister et qu'il est dès lors tout à fait illusoire de se nommer des juges.

A rapprocher des élections aux prud'hommes les élections consulaires qui ont eu lieu trois jours avant. Il y avait 42 000 négociants d'inscrits, il s'en est trouvé 8000 pour voter.

* * *

La Chambre des députés après le Sénat a fait passer une loi qui interdit au Conseil municipal de Paris de s'immiscer dans les questions de salaires et d'heures de travail des ouvriers qui travaillent pour la ville. Cette immiscion était justement une des grandes victoires du parti socialiste au Conseil municipal, « Tant d'années de perdues » disent maintenant les socialistes votards et Vaillant s'écrie : « A défaut du vote, la révolution y pourvoira. » C'est justement ce que nous avons dit de tout temps. Du moment qu'il faudra en venir à la révolution, pourquoi s'énerver dans des luttes électorales ?...

* * *

Un contre-maître d'une fabrique de parfumerie de Clichy a failli être victime d'une tentative d'empoisonnement, accomplie par un de ses ouvriers, avec lequel il avait eu une violente altercation dans la matinée. A son déjeûner dans la fabrique même, il trouva un goût singulier au vin qu'il buvait. L'ouvrier a été arrêté.

* * *

Nous n'avons pas parlé de la manifestation Baudin. Cette manifestation protégée par la police n'en valait guère la peine. Voici ce qu'en dit l'*Attaque* :

« Foutez-nous donc une bonne fois la paix avec votre respect des grands morts. Il n'y en a ni de grands ni de petits. Les maçons ou les vidangeurs qui étaient aux côtés de Baudin seraient morts tout aussi héroïquement que lui. Les auriez-vous pareillement honorés ? Et cependant ils l'eussent plus mérité que lui.

Des milliers et des milliers d'individus sont morts tout aussi crânement pour la cause que Pierre ou Paul, en décembre ou en février, en juin ou en mai. Vous n'en parlez pas, parce qu'ils sont les sans noms. Et cependant les anonymes plus que tous autres se meuvent pour l'*idée*.

Vous leur préférez un tas de bonshommes que vous avez gratifiés de titres plus ou moins charlatanesques empruntés au jargon bourgeois, — vous les révolutionnaires ! — et parce que placés haut par vous, comblés, puissants, ils ont tout bonnement fait ce qu'ils *devaient strictement faire*, vous leur fourrez des tabourets de six pieds sous les fumerons ! tas de gnolles, va !

Ah ! comme en face de ces singeries enfantines, je comprends et approuve l'esprit d'indépendance, d'anarchie, qui pousse beaucoup d'entre nous à s'affranchir...

Pauvres Baudin ! Pauvre Dussoubs ! Deux fois assassinés, comme Martin Bidauré !

* * *

Il paraîtrait que l'on prépare au ministère de l'intérieur un décret sur l'hygiène à domicile. Défense de soigner des maladies contagieuses ou transmissibles chez soi. Droit pour l'autorité de faire exécuter aux frais des particuliers les travaux que les inspecteurs jugeront convenables, etc., défense pour les particuliers, droit pour l'autorité, c'est toujours la même rengaine. Espérons que le décret sera signé et que nous aurons le plaisir de casser quelque trique sur le dos d'un inspecteur qui viendra s'assurer que nous retournons les matelas tous les [illegible] ou que le pot de chambre est vidé régulièrement.

* * *

Un habitant de Lyon tombait dernièrement en léthargie, on le crut mort et on remplit toutes les formalités réglementaires. Pendant la nuit précédant les funérailles, il se réveilla et aujourd'hui il se porte très bien. Mais le certificat de décès a été enregistré. *Enregistré*, vous comprenez, c'est à dire qu'il faudra un jugement du tribunal pour lui permettre d'être officiellement vivant. Du moment de son réveil, au jugement du tribunal, il n'a pas d'existence... Ah si chaque citoyen pouvait dès sa naissance se faire déclarer officiellement mort ! Quel bonheur pour lui ! Cela serait la vraie liberté, celle à laquelle nous aspirons tous.

* * *

La justice poursuit en ce moment un agent de la sûreté qu'avait usé de sa carte verte pour faire une perquisition chez un particulier. C'est ce que font tous les agents, me direz-vous. Oui, mais celui-ci s'était introduit de sa propre autorité, tandis que la loi veut un ordre du parquet, c'est-à-dire la complicité d'un magistrat. Pas d'autre différence. Tout cela ne pourra changer qu'avec un peu moins de platitude vis-à-vis des sus-dits agents.

* * *

Plœgsteert. — Le tribunal correctionnel d'Ypres a condamné, mardi dernier, le compagnon Jean-Baptiste Delpierre, originaire de Plœgsteert et domicilié à Armentières, à six mois de prison et cinquante francs d'amende, plus deux mois de prison subsidiaire, pour avoir, aidé de quelques camarades, [illegible] la clôture du cimetière de Plœgsteert, à l'occasion de l'enterrement d'Alsters.

## République Argentine

Buenos-Ayres. — Les camarades de Beaumont sont arrivés ici. Ils partent pour le Grand Chaco où il fait excessivement chaud, et où les insectes vous dévorent. De plus le terrain n'est pas propre à la culture immédiate ; ils vont être forcés de défricher et seront pendant longtemps, sous la domination absolue de ceux qui les embauchent.

Nous avons tout fait pour les empêcher de partir, mais rien n'y a fait ; ils ont reconnu qu'ils étaient trompés, volés, qu'ils s'exposaient eux et leurs familles à mourir de faim, mais ils sont partis tout de même. Et pourtant ce que nous leur avons prédit leur arrivera ; car c'est un endroit d'où l'on a chassé les indiens depuis peu et qui reviennent de temps à autre y faire des excursions. De plus ce ne sont que marais. A peine auront-ils de l'eau à boire, des soldats qui sont là-bas en ont manqué pendant plusieurs jours.

En général la colonisation ne vaut rien, mais là moins qu'ailleurs. Un fait sur mille. Ce qu'un camarade nous a raconté : Soixante émigrants avaient été emmenés d'ici pour l'endroit où ils devaient travailler, ils ont bûché pendant six mois sous la pression des baïonnettes et ils n'ont pas touché un sou. Voilà le sort qui attend nos camarades ; et ce qu'il y a de plus terrible c'est que l'on ne peut pas en revenir facilement. Il n'y a ni route ni chemin de fer. Pour se soustraire à leur engagement, il faudra qu'ils désertent, mais par quels moyens ?

## Allemagne

Liebknecht a prononcé un grand discours au Reichstag allemand. Il a vigoureusement parlé contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine, mais il a ajouté aux bravos de l'Assemblée : « L'étranger n'ignore pas que, si l'Allemagne était attaquée, les démocrates-socialistes seraient les premiers à ne pas tolérer le morcellement de la patrie commune. Moi-même, à mon passage en France, je n'ai laissé subsister aucun doute qu'une agression de ce pays contre l'Allemagne trouverait tout démocrate prêt à marcher avec enthousiasme. »

Alors quoi ! Moins avancé qu'en 1870, puisqu'à cette époque il s'est fait emprisonner en protestant contre la guerre.

## Italie

Par suite de plusieurs correspondances de Milan à la *Gazzetta di Torino*, organe du ministre de l'intérieur, sur l'organisation des groupes de la Fédération anarchiste milanaise, on est convaincu que parmi les camarades de Milan, il y a un traître qui est au service de la police et il est, naturellement, aussi le correspondant de cette *Gazzetta di Torino*. A Milan, existe un service spécial de police secrète politique : on le savait depuis longtemps.

Nous espérons que les amis de Milan — et il y en a de vaillants — sauront chercher le Juda et le châtier d'importance. Il est vrai que S. E. le marquis Calani, directeur de la gazette, sous son correspondant *assai zelante* mais nous pourrions compter un espion de moins.

*Cercando si trova.*

* * *

Il y a dix ans, l'agitation socialiste n'était faite en Italie que par quelques camarades dévoués, bohêmes ou déclassés, fils de bourgeois, petits propriétaires, étudiants, employés, etc. Nous en étions encore à la phase primitive du socialisme, dans la phase pour ainsi dire philosophique, dans laquelle deux ou trois privilégiés de la pensée, isolés ou entourés par quelques rares travailleurs dirigeaient le mouvement et donnaient la vitalité aux petits groupes de l'*Internationale*. Obligés à travailler dans un milieu purement patriotique et réactionnaire, entourés de sectaires de toutes nuances, ils ne voyaient d'autres probabilités de faire brèche dans la masse que celle d'un coup de main qui, les mettant en possession des chemins de fer, de l'administration et de la presse, leur aurait donné le moyen de faire la proprgande et d'entraîner le peuple à une Révolution sociale.

Mais la tentative de la bande de Bénévent échoua, le mouvement alla toujours plus se généralisant, jusqu'aujourd'hui où il est presque impossible de suivre tous les actes de révolte qui se commettent — consciemment — d'un bout à l'autre de la péninsule.

Et, si actuellement, sont plus rares les fils de la bourgeoisie qui viennent apporter leur bonne volonté et leurs moyens à la cause socialiste, la masse anonyme des ouvriers vient accroître nos files ; le terrain se creuse en deux partis distincts : celui du prolétariat d'un côté et celui du propriétariat de l'autre.

Ce qui nous encourage surtout, c'est que dans les endroits où l'industrie, et par conséquent la plus odieuse exploitation, a commencé, ce sont les femmes qui se jettent à tout casser dans la lutte. Si cette partie récalcitrante de l'humanitée fraternise avec les idées de révolution, nous sommes sûrs que la nouvelle génération aura, infiltré dans le sang, l'esprit de révolte et les éléments pour en faire une si grande que notre génération corrompue et appauvrie n'aura jamais songé.

* * *

Partout manque le travail. A Caltanissetta (Sicile), trois mille ouvriers ont été renvoyés et les soufrières où ils gagnaient de 1 fr. 25 à 2 fr. 50 par jour ont été fermées.

A Varese (province de Côme), les fabricants ont fermé les usines, les tisseuses ayant demandé une augmentation de salaire. Les ouvrières se sont mises bravement en grève et les fabricants ont répondu : « Quand vous aurez faim, vous vous soumettrez. Nous voulons brûler les fabriques et nous chauffer plutôt que de vous augmenter d'un centime. »

Vous devez mourir sous nos pattes ! Espérons que les travailleurs sauront montrer aussi les dents.

A Rome, 200 maçons, représentant 2,000 de leurs camarades se sont rendus à la direction du journal bourgeois le *Messaggero* et ont déclaré qu'ils sont à bout et que si dans le courant du mois, il n'ont pas de travail, ils ne garantissent pas ce qui peut arriver.

A Lesco (encore) les fileuses ne veulent plus se laisser exploiter.

Vis-à-vis du cri de misère qui se fait entendre d'un côté à l'autre de la péninsule le gouvernement demande des nouveaux crédits pour l'armée — pour l'avoir prête à se jeter sur le peuple.

Les ministres d'un côté jouent la vieille farce de promettre des lois socialistes, de l'autre veulent imposer des nouveaux impôts et rétablir l'odieuse taxe du *macinato* (impôt sur la meunerie) qui frappe les denrées de première nécessité.

Décidément la bourgeoisie est aveugle : elle pousse à bout un peuple qui ne vit déjà que de la seule *polenta* et qui pourrait bien d'un moment à l'autre montrer tout son *appétit* emmagasiné pendant des siècles, qui n'a plus peur de l'enfer ni des gendarmes et qui pourrait l'avaler toute entière comme il avalerait volontiers un de ces beaux morceaux de viandes qu'il *voit* chez les bouchers et qui le chatouille déjà tant !

Ne parlons pas des anarchistes. — Nous avons 9 condamnations à Carrare (Toscane) de 4 à 5 ans de réclusion pour rébellion à la force publique.

Puis divers gérants, entre autre celui de la *Questione sociale*, condamnés à des peines exorbitantes.

L'anniversaire de la mort de nos compagnons de Chicago a été commémoré dignement partout.

## Angleterre

Messieurs les riches sentent que les affaires se gâtent pour eux.

On sait que l'armée permanente n'est pas très nombreuse en Angleterre. Aussi a-t-on recours aux armées de volontaires. Les fils de boutiquiers, les commis et les quelques travailleurs aisés, s'ils peuvent se donner le luxe d'un uniforme, s'enrôlent comme volontaires. On leur donne un fusil, des cartouches en nombre, des billets de chemin de fer à bas prix, et dès qu'ils ont du temps libre, ils vont s'exercer au tir. Le gouvernement leur nomme des officiers.

Mais, voici que dernièrement les riches marchands de la Cité de Londres montrent une sollicitude remarquable pour ces volontaires. Le maire a déclaré que les riches marchands sont prêts à souscrire 2 1/2 millions, en plus, pour leur donner de bons officiers et plus de cartouches encore.

Londres serait-elle menacée par une invasion mongole ? Oui, elle l'est, mais pas par des envahisseurs qui auraient à traverser le canal. Elle l'est, paraît-il, par les va-nus-pieds qui n'auraient qu'à venir de Witechapel, ou traverser la Tamise pour être au milieu des richesses de la Cité.

Voilà pourquoi tant de sollicitude pour les volontaires.

Voilà pourquoi les marchands tiennent à leur donner des officiers, bien payés, bien choyés par les riches de Londres.

Quand il n'y a pas assez de soldats, les riches se paient des policiers de Pinkerton à Chicago, et des volontaires à Londres.

## Belgique

Le 25 novembre, à Morlanwelz, les ouvriers mineurs de Marimont et de Bascoup organisèrent une réunion dans laquelle on devait discuter l'augmentation de salaire et les conseils d'arbitrages. Cette réunion était toute privée, à peine un mineur prenait-il la parole qu'un garde-champêtre et un gendarme rentrèrent dans la salle et ne voulurent en sortir ; la foule exaspérée les jeta à la porte en leur distribuant des coups de poing.

A la porte, ils menacèrent la foule de leur revolver. Un ouvrier sortit le sien et en tira deux

coups, les gendarmes se sauvent et reviennent avec un renfort de 8 hommes, qui font irruption dans la salle.

La foule était surexcitée, fit résistance, une bagarre eût lieu ; le brigadier de gendarmes reçoit un verre à la tête, son sang coule à flot, les autres croisent la baïonnette ; un massacre devenait inévitable.

Un mineur se met devant eux et dit : « Si vous avez du courage, tirez sur moi », alors la foule crie vive l'Anarchie, vive la Révolution sociale.

On écarte les baïonnettes et l'on commence à défiler autour des gendarmes en chantant les chants révolutionnaires.

Le lendemain, il y eut grève à Mariemont et Bascoup ; durant toute la semaine on organise de meetings noirs. Quelques attentats à la dynamit ont le résultat de la semaine.

* * *

A La Louvière, la grève commença le 28 novembre, à Seraing il y eut également grève dan tout le bassin du centre ; on alla de commune en commune pour engager les ouvriers à la grève et elle semble prendre de l'extension.

Le Congrès de Châtelet a voté la grève générale par 35 voix contre 17. A cette nouvelle, les ouvriers du Borinage firent de suite grève dans plusieurs puits.

Les ouvriers semblent prendre une nouvelle tactique, c'est la nuit qu'ils font de l'agitation. La gendarmerie, la garde civique parcourent toute la nuit les communes où il y a grève, malgré cela, il y eut pendant la nuit du 5 au 6 décembre, à Morlanwelz 7 attentats à la dynamite, tous dirigés contre les directeurs ou chef portions.

Un autre attentat a été commis à la demeure du commissaire de police ; à Carmières, également, plusieurs attentats à la dynamite ont eu lieu, la maison du commissaire de police a été sérieusement endommagée.

A La Louvière, la dynamite joue aussi très bien son rôle.

Le 8 décembre, vers minuit, les établissements industriels de M. Boel, sont en feu ; les dégâts sont considérables ; les grévistes se promènent en chantant des chants révolutionnaires ; toutes les nuits on entend plusieurs coups de feu.

Inutile de vous dire que les arrestations en masse ont commencé, presque tous les orateurs du Congrès socialiste ont été arrêtés.

Jusqu'à présent on ne peut rien apprécier de ce mouvement, c'est le moment psychologique.

Les grandes villes ne restent pas inactives non plus ; partout on commence à organiser des meetings en plein air. A Bruxelles et dans les faubourgs on en a déjà tenu une dizaine, et plusieurs fois il y a eu des bagarres entre les gendarmes et le peuple. Toutes les bandes, non autorisées pour l'autorité communale, doivent être immédiatement dispersées par la police Dans toutes les communes où il y a grève, il y a état de siège.

* * *

Partout, les journalistes sont les mêmes : l'*Etoile belge*, parlant d'un individu signalé comme ayant fait de la propagande anarchiste à La Louvière ces jours passés, fait remarquer que son signalement correspond à celui de Jahn, et insinue que ce pourrait bien être celui ci qui serait revenu en Belgique. Or, le compagnon Jahn est toujours en prison à Mons, d'où il ne sortira qu'en mars.

## BIBLIOGRAPHIE

Les camarades de La Haye viennent de publier la traduction hollandaise de *Entre paysans*. Pour ceux qui connaissent cette langue adresser les demandes à l'*Anarchist*, Hocskade 165[47] s'Gravenhage. La Haye.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Avignon. — Un petit bravo pour le cercle ouvrier socialiste de notre ville. S'il persévère dans cette voie, il sera vraiment digne de porter le nom qu'il s'est donné.

Voici le fait : Sollicités par les autres cercles républicains de prendre part à une manifestation en l'honneur de Baudin, ils ont répondu qu'ils étaient dégoûtés de la politique, qu'à présent que les radicaux étaient au pouvoir, c'étaient toujours la même chose, et que par conséquent ils s'abstenaient de tout acte ayant un caractère politique. S'ils délaissent les politiciens, ils n'ont qu'à s'occuper sérieusement de la question sociale, propager l'idée de révolte qui seule peut nous affranchir et surtout se désintéresser absolument des luttes électorales qui divisent le travailleur sans profit pour aucun d'eux. Auront-ils le courage de résister aux séducteurs qui ne manqueront pas de surgir sous peu ? Nous l'espérons, sans oser cependant l'affirmer.

* * *

Nous recevons la lettre suivante :

Avignon, 6 décembre.

Compagnon,

Plusieurs amis m'ont écrit pour vous signaler quelques maisons d'Avignon où l'exploitation se pratique en grand. Je leur ai répondu que les bagnes industriels de tous les pays se valent, que c'était une raison de plus pour consacrer le plus de temps possible à la propagande de nos idées.

Veuillez, si vous le jugez utile, aviser les camarades par la voie de la *Révolte*, d'avoir à préciser des faits sérieux, afin de signaler leurs griefs si d'autres faits plus importants n'encombrent pas vos colonnes.

Nous l'avons déjà dit, à maintes reprises, ce n'est pas notre affaire que d'insérer les plaintes et récriminations que peuvent avoir à formuler les ouvriers de tel ou tel atelier. Comme le dit notre correspondant, tous les bagnes se ressemblent et on peut y trouver les mêmes abus et les mêmes injustices. Nous combattons l'organisation sociale actuelle tout entière, nous ne pouvons nous attarder aux petits faits particuliers.

Quand nous aurons inséré dans nos colonnes que M. X. injurie ses ouvriers ou que M Z les vole un peu plus que M. Y, nous aurons trouvé le moyen de vendre quelques numéros de plus, mais en quoi cela aura-t-il avancé la marche des idées ? — Les ouvriers en seront-ils moins exploités, l'organisation sociale vicieuse que nous subissons, en pèsera-t-elle moins sur nos épaules ?

Mais cela leur donnera-t-il de l'énergie ? Non. — Que l'on s'habitue donc à moins se plaindre et un peu plus à regimber contre les vexations, c'est le seul moyen de les empêcher de se produire.

* * *

Les compagnons qui correspondent avec le compagnon Contat, à Lille, sont invités à s'abstenir jusqu'à nouvel ordre.

* * *

Le groupe *Intransigente*, déclare à celui qui lui a envoyé une lettre sous la signature de Angelo Azatti, qu'il ne comprend rien de sa lettre et qu'il n'a pas l'habitude de correspondre par signes ; de plus déclare en outre que s'il est anarchiste, il ne doit pas hésiter d'écrire en terme d'une langue connue.

## AVIS

Nous prévenons les camarades que nous faisons tirer cette semaine *Entre paysans* (3[me] édition). Ils peuvent nous faire connaître le chiffre à leur expédier.

Nous demandons à ceux qui nous redoivent encore des *Richesse et Misère* et des *Prisons*, de bien vouloir nous les solder au plus vite, ces deux tirages nous nécessitent pas mal de frais.

## PETITE CORRESPONDANCE

Compagnon Huller à S'gravenhage (Hollande). — Le compagnon du Ploegsteert vous fait connaître qu'il a reçu le paquet de brochures ; il s'occupe pour les vendre.

C. à Puteaux. — Les gravures ont pu être données ne prime, par « l'Arbeiter Zeitung », à ses abonnés mais il est bien évident que ce cadeau ne peut s'étendre à tout le monde n'étant pas abonné au journal, veulent se la procurer, ils ont à la payer.

D. à Paterson. — Reçu mandat, mais nous n'avons pas trouvé les vieux timbres annoncés ?

H. à Ougrée. — Reçu mandat. Les brochures demandées sont-elles en plus de celles expédiées la semaine passée ?

C. à Villefranche. — Il ne doit plus en rester, si je puis m'en procurer un, je vous l'enverrai. Reçu mandat.

H. sur les Plaines. — G. à Bruxelles. — C. à St-Etienne. — G. à Orléans. — D. à Bellegarde. — D. à Foix. — C. à Chaumont. — S. à Calais. — C. à Milan. G. R. à Villiers. — B. à Roubaix. — F. à Amiens. — F. à Reims. — G. à Puteaux. — Lucifer à Armentières. — M. à Vienne. — P. S. L. L. — T. à Marseille. — Reçu timbres.

Le compagnon J. B. C. des Parias-Picards peut prendre l'adresse du comp. F. Paulet, à la « Révolte » ou chez le comp. Constant Martin, 111, rue Montmartre.

M. à Rouen. — Votre abonnement était terminé fin octobre. L'abonnement est de 1 fr. 25 pour 3 mois avec le supplément — Il n'y a pas d'abonnement à part.

J. V. à Betiriville. — Avons envoyé lithographie. La lettre ne contenait que 90 cent.

J. à Messimy. — Vous pouvez passer prendre chez B. à Lyon.

E. libraire, rue Moncey à Lyon. — Ayez l'obligeance de remettre au camarade J. de Messimy, les numéros qu'il viendra prendre de notre part. Reçu brochures.

Julien Bébin. — Reçu lettre, moment difficile, mais, ferai possible. — C. M.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### *pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 3,439 fr. 55.

Collecte faite au groupe « l'Emancipation » chez Jason à Lize-Seraing 1,15. — L. à Lyon 0 60. — V. Pierret 0 20. — H. G. à Port-Elisabeth 6 fr. — Avignon. Louise et Berthe approuvant les idées anarchistes après la conférence Marius 0 45. — T. à Ménerville 0 75. — Lujtn, par l'intermédiaire de Emile Piette de Buenos-Ayres 65 fr (20 piastres) — S. à Reims 0 25. — Un menuisier 0 25. — Du Valaret 0 25. — L. à Langon 0 25. — P. règlement d'une affaire 100 fr. Paiement d'un vieux compte 20 fr. — Bruxelles. Groupe « l'Egalité » versement mensuel 8 fr. — Muller 25 fr. — L. et K., versement hebdomadaire, 2 fr.

Total à ce jour 3,579 fr. 35.

## CONVOCATIONS

Paris. — Le *Droit social* et les Anti-Patriotes du XVII[e], salle du Petit Bacchus, 13, avenue de Saint-Ouen, mardi 18 décembre, à 8 h. 1/2 du soir.

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir. Causerie publique sur l'honnêteté révolutionnaire par un compagnon des Hommes de Peine.

Le compagnon Leboucher et les amis du XX[e] sont invités.

*Cercle international.* — En caisse : 3 fr. 60.

Samedi, Salle de la Cigogne, 26, boulevard Rochechouard, à 8 h. 1/2 du soir.

*La Muse Rouge.* — Dimanche, répétition générale à 1 heure très précise, salle Horel. Prière aux camarades d'être exacts.

Samedi 15 décembre à 8 h. 1/2, Travailleurs communistes anarchistes, 92 boulevard Ménilmontant.

Dimanche 16 décembre à 8 h. 1/2, 92 boulevard Ménilmontant. Conférence par le compagnon Malato.

Saint-Denis. — Chambre syndicale des Hommes de Peine, réunion à 8 heures du soir, tous les samedis, salle Gilis, 16, rue Dezobry.

Levallois-Perret. — Groupe *La Révolte*, samedi, 15 courant, à 8 h. 1/2, 20, rue Louis Blanc.

Ordre du jour : Congrès de Troyes.

Choisy-le-Roi. — Samedi, 15 décembre, à 8 h. du soir, réunion du groupe d'études sociales, salle Bonin, 3, avenue Pompadour.

Ordre du jour : Organisation d'une conférence publique. Les camarades sont prié d'être exacts.

Dimanche, 23 décembre, conférence publique.

Bruxelles. — Groupe l'*Egalité*, lundi, 17 décembre à 8 h. 1/2, au Nouveau Moulin, rue du Moulin, 38, à Saint-Josse-ten-Noode. Causerie publique et contradictoire.

Ordre du jour : l'Evolution révolutionnaire.

Roubaix. — Les anarchistes sont convoqués pour le samedi, 15 décembre, à 8 h. 1/2, à l'estaminet du Retour du Bas-Rouge : Congrès de Troyes. Urgence.

Le groupe se réunit tous les samedis à la même heure.

St-Quentin. — Dimanche, 16 décembre, 6 heures du soir. Réunion du group *Les enfants de Babeuf*, à la Libre pensée, rue de la Raffinerie, urgence.

Amiens. — Les anarchistes se réuniront dimanche 16 décembre à 5 h. du soir, salle de l'Industrie, 97 chaussée St-Luc.

Ordre du jour : Des moyens de propagande.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. Grave, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 15. — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 23 au 29 DÉCEMBRE 1888.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LE GROUPEMENT

Beaucoup de camarades se plaignent de l'inertie des groupes, se désolent de leur petit nombre, du peu d'adhérents qu'ils font, du peu d'intérêt de leurs réunions, et en arrivent à nier leur utilité. Sous prétexte que l'on n'y fait rien, ils disent qu'il est inutile d'y aller, et finissent par s'endormir dans leur propre inaction, tout en criant contre l'inaction des autres.

Il est un fait certain que l'énorme énergie dépensée dans la propagande anarchiste n'a pas produit de résultats, en raison de la somme d'efforts dépensés. Les groupes n'ont pas trouvé le moyen de réaliser le travail de propagande qu'ils ont pour mission de produire ; ils ne sont pas aussi nombreux et fréquentés que le nombre d'anarchistes existants pourrait le faire supposer : leurs réunions n'étant pas assez intéressantes et instructives pour y attirer les recrues dont la propagande écrite, orale ou individuelle grossit sans cesse nos rangs. Mais la faute, il *nous semble*, en remonte à la manière de se grouper *et non* au groupement lui-même.

---

Tout en niant l'autorité, on n'a pas su s'en débarrasser complètement ; tout en proclamant la libre initiative et l'autonomie la plus complète de l'individu, on n'a pas su trouver de nouveaux modes de groupements, on s'est servis, sans s'en apercevoir des vieux errements autoritaires de l'organisation parlementaire, et c'est cette dualité de moyens employés et d'idées professées qui a amené le chaos et la confusion dont se plaignent à bon droit quelques camarades, réduit à l'impuissance ceux qui auraient voulu faire quelque chose, mais n'avaient pas su encore assez débrouiller leurs idées pour savoir exercer cette initiative dont nous nous réclamons tous.

Il est évident, dans les groupes autoritaires où tout se subordonne à une question de discipline, de vote de la majorité, qu'une multitude d'idées en présence n'a pas d'inconvénients, puisqu'une décision arbitraire vient trancher en faveur d'une seule. Mais dans les groupes anarchistes où chacun se croit — à juste raison — en droit de faire prévaloir la sienne, cette confusion d'idées, devient une entrave lorsqu'il s'agit de passer à l'exécution, car chacun essayant de faire prévaloir son idée, ne peut accepter celle de son voisin, la discussion s'éternise, sans rien produire, mais la faute de cet insuccès en est pas au groupement lui-même, mais tout simplement parce que l'on n'a pas su l'adapter aux exigences des idées nouvelles.

Ainsi, pour ce qui est de la constitution des groupes, on a établi en principe que la liberté de chacun devrait être respectée, que l'on était libre d'assister ou non aux réunions, d'accepter ou de rejeter ce que le groupe déciderait. Tout cela est très bien, c'est logique avec nos idées, mais il fallait s'arranger de manière, à ce que le groupement se fit avec des vues communes, des initiatives tendant au même but et on aurait évité que les groupes deviennent de petites parlottes où on enterre sous les objections tout projet mis en discussion sans jamais rien décider, chacun tenant à sa manière de voir, et cherchant à la faire prévaloir sur les autres ; de sorte que le temps généralement, s'est passé à discuter sans rien faire, que les individus se sont désintéressé des réunions, les uns par dépit, d'autres parce qu'ils n'en voyaient rien sortir et les groupes sont allés se désagrégeant, ne laissant qu'une déception nouvelle à ceux qui ne se rendaient pas compte des causes de leur inertie.

---

Nous sommes de ceux qui proclament la liberté complète de l'individu, qui n'espèrent rien en dehors de l'initiative individuelle et croient que la Révolution sociale ne sera complète que faite sur cette base, possible qu'à condition que ces idées aient assez pénétré dans les cerveaux sinon pour faire agir la masse entière, du moins le noyau initiateur qui devra l'entraîner par son exemple.

Par conséquent, nous sommes convaincus que les groupes ne doivent rien imposer aux individus. La logique et l'expérience, du reste nous prouve que l'on n'a jamais rien imposé qu'à ceux qui voulaient bien se le laisser imposer ; seulement il s'agit de trouver un mode de groupement où les forces ne s'usent pas en discussions stériles, et où chacun pût employer ses forces à la propagande. Et ce moyen, croyons-nous, serait de ne former des groupes qu'avec un but bien déterminé, choisi parmi les actes multiples de la propagande.

Seuls, les groupes où il ne s'agit que de discuter des idées, d'élucider des questions de controverses anarchistes, peuvent efficacement rendre des services au point de vue qu'ils se proposent, en faisant appel à tous, en cherchant à attirer le plus de contradicteurs possible, qui viendraient donner de l'intérêt aux discussions, et attirer ainsi ceux qui cherchent à s'éclairer sur les idées qu'ils ne connaissent pas à fond et ont besoin d'arguments nouveaux pour asseoir leur jugement.

Mais pour ceux qui dédaignent la discussion, qui veulent passer à une propagande qu'ils croient plus efficace, toute autre doit-être la manière de se grouper.

---

L'expérience nous démontre que toute idée, tout acte mis en discussion entre gens d'opinions diverses, est ordinairement enterré dans la discussion sans jamais être mis en pratique d'autant plus facilement, quand un vote ne vient pas trancher arbitrairement la question. Donc chaque fois que des individus voudront se grouper pour faire quelque chose, il faudrait que ce groupe ne se constituât qu'en vue d'un acte bien défini, à accomplir et adopté en principe par ceux qui acceptent d'en faire partie. De sorte qu'une fois constitué, le groupe sachant déjà ce qu'il veut faire n'aurait plus qu'à discuter sur les moyens secondaires, il pourrait immédiatement se mettre à la besogne, tenir en haleine l'énergie et la bonne volonté de ses membres, et intéresser à sa besogne tous ceux qui ont envie de travailler à la diffusion de ces idées.

« Qui trop embrasse, mal étreint » dit un proverbe ; quoique les proverbes ne soient pas toujours justes, et qu'il y en ait toujours un pour contredire l'autre, c'est bien un peu pourtant, parce que les groupes ont voulu trop faire qu'ils n'ont rien fait et sont venus se heurter de suite aux manques de moyens. Tandis qu'en se spécialisant, ils peuvent arriver plus facilement à atteindre le but qu'ils se sont donné. Le but atteint leur permet encore de se revivifier en se reformant sur de nouvelles bases, en vue d'un but nouveau, en s'adjoignant des éléments nouveaux. C'est ainsi qu'ils s'éviteront de se disloquer, faute d'éléments, en se transformant sans cesse, en ayant toujours quelque besogne à accomplir.

## CONGRÈS INTERNATIONAUX

Nos lecteurs savent que la question du Congrès international pour 1889 est de nouveau soulevée par divers groupes et journaux anarchistes. Nous avons déjà mentionné l'opinion de la *Questione Sociale* de Florence qui proposait surtout un lieu de réunion à Paris, où tous les socialistes venant à l'exposition pourraient se rencontrer.

Voici ensuite l'opinion des compagnons allemands.

La *Freiheit* parle du Congrès anarchiste comme d'un fait convenu ; ce qui nous fait penser que nos amis américains ne sont pas bien renseignés, puisque jusqu'à présent il n'y a eu que des suggestions à ce sujet, lancées par quelques journaux, et que le fait n'a pas encore été discuté par les groupes.

Quant à l'*Autonomie* de Londres, elle se prononce carrément contre tout Congrès. Que le Congrès soit ouvert (et il devrait l'être dans le but de propagande) ou soi-disant secret, ce serait compromettre les compagnons venus d'Allemagne, d'Autriche, etc,, etc., et les dénoncer à leurs gouvernements.

Quant à représenter les divers pays par des délégués déjà émigrés de leurs pays, ce serait tout bonnement une partie de plaisir payée avec l'argent des travailleurs, sans aucune portée pour les pays ainsi représentés.

En ce qui concerne l'importance attachée à la publication en brochure de toutes les opinions énoncées par les représentants des diverses écoles socialistes (remarquons que ce ne serait déjà plus une brochure mais un gros livre coûteux), autant vaudrait écrire les rapports chez soi et les envoyer à un groupe qui se chargerait de les publier.

Si on tramait en congrès des préparations sérieuses pour la lutte contre la réaction internationale, ce serait pure trahison — que le congrès soit ouvert ou soi-disant secret.

Un congrès coûte cher, et l'argent pourrait être mieux dépensé pour la lutte elle-même,

par tous les moyens, contre la réaction européenne. Ceci serait la vraie solidarité. Quant à réveiller par un congrès le sentiment international, on arrive avec cette idée en retard d'une vingtaine d'année. Le sentiment international existe déjà chez ceux qui s'intéresseraient au congrès.

Voici le résumé de l'opinion exprimée par l'*Autonomie*. Nous reviendrons encore sur ce sujet. En attendant, il est fort désirable que le projet soit discuté dans les groupes afin de ne pas être pris au dépourvu, comme on le fut en 1881 avec le congrès de Londres qui coûta beaucoup et produisit si peu.

## LA LIBERTÉ DE LA PRESSE
### Sous la 3me République.

*Le journal TERRE ET LIBERTÉ en Cour d'Assises.*

C'est vendredi dernier, 14 courant qu'est venu devant les Assises de la Seine le procès de notre ami Rieffel poursuivi comme ancien gérant de *Terre et Liberté*.

L'affaire est appelée à 3 heures 35; la salle est comble.

Le président Heurteloup, surnommé gueule de loup, après les banales formalités d'usage demande à notre ami s'il reconnait être responsable des articles incriminés. Rieffel accepte la complète et entière responsabilité et, après cette réponse catégorique, notre ami donne lecture au jury de la déclaration suivante que nous reproduisons presqu'en entier:

« *Terre et Liberté* ne fût qu'un petit organe hebdomadaire, fondé au prix de beaucoup d'efforts et de nombreuses privations. C'est avec cet organe seul que nous avons entrepris la lutte contre l'oligarchie capitaliste qui avait à sa disposition pour réfuter nos arguments une *cinquantaine de journaux quotidiens* tirant à des *millions d'exemplaires*, et d'immenses capitaux. — Mais cela ne suffisant pas on prit pour devant notre petit organe. On craignit que ses idée de justice et de vérité pénétrassent chez les ouvriers. Le gouvernement, représentant du capital, nous a réduits par les poursuites, le journal a disparu, il y a quarante trois mois, mais il paraît que ce n'est pas assez puisqu'encore aujourd'hui on me fait comparaître pour le seul crime d'avoir dit tout haut ce que la foule pense tout bas.

On me poursuit pour excitation au meurtre, au pillage, à l'incendie et à la désobéissance des militaires envers leurs supérieurs; mais le véritable motif des poursuites intentées il y a quatre ans, contre *Terre et Liberté* c'est que ce journal était anarchiste et révolutionnaire, c'était donc un procès de tendance et pas autre chose.

On nous accuse d'excitation au *pillage* parce que nous disons que la terre *étant à tous*, tout ce qui sort de la main de l'homme étant le produit du travail de plusieurs générations, ne doit être accaparé par personne, que par conséquent la *propriété individuelle est un vol*, et que reprendre ce qui est injustement détenu par quelques uns pour le remettre entre les mains de tous, constitue, selon nous, un acte de légitime revendication. Et c'est cela ce qu'on appelle *pillage*.

On nous accuse d'excitation au meurtre parce que nous disons aux travailleurs qui se débattent dans la misère: puisque tous les moyens pacifiques essayés jusqu'à ce jour ne vous ont menés à rien, il ne vous reste plus qu'un droit, celui que la bourgeoisie elle-même a inscrit dans la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, le droit de révolte. Tous les progrès accomplis, l'ont été par la force, par des révoltes successives. La *prise de la Bastille* dont on va glorieusement célébrer le centenaire, n'a été qu'un acte de révolte; le *suffrage universel* qui est la base du gouvernement d'aujourd'hui, n'a été obtenu que par la force, et la *République* actuelle n'est-elle pas aussi sortie de *la révolution du 4 septembre?* Si donc les travailleurs veulent obtenir leur émancipation économique, il faudra qu'ils emploient la force, ils n'ont d'ailleurs en cela qu'à suivre l'exemple de la bourgeoisie qui s'est soustraite par la force en 1789 du joug de la noblesse et du clergé.

A ceux qui souffrent de la mauvaise organisation de la société actuelle, nous prêchons la *guerre sociale*, et on nous poursuit pour excitation au meurtre et au pillage. — Pouquoi ne poursuit donc pas aussi ceux qui prêchent la guerre étrangère dont les conséquences sont les mêmes et qui, dans le fait est moins légitime; dans la guerre étrangère on se bat contre des gens qui n'ont que le tort d'être nés sur un autre coin de terre, tandis que dans la guerre sociale les révoltés se battent pour le droit à l'existence et le bonheur de l'humanité.

Parceque nous sommes révolutionnaires, nous ne sommes pas plus sanguinaires que d'autres, nous croyons seulement que la révolution est nécessaire pour arriver à la destruction de toutes les injustices, de tous les abus. Les révolutionnaires ont d'ailleurs un but final: d'abord les machines, qui de plus en plus tendent à remplacer l'ouvrier dans toutes les industries, créent les chômages et augmentent le nombre des sans travail; il y a encore la centralisation des capitaux et du commerce, c'est-à-dire la *féodalité financière* qui pousse les petits commerçants, les petits industriels, à la faillite et les rejette dans le prolétariat. On pourra retarder la crise définitive par des palliatifs, mais il arrivera un moment où ceux-ci seront insuffisants; alors, ouvriers sans travail, industriels et commerçants ruinés, s'uniront pour reprendre la machine et la propriété, pour fonder, en un mot, une société communiste, où chacun travaillera selon ses forces et consommera selon ses besoins.

Depuis un siècle on a souvent changé de gouvernement en France et la situation générale est toujours la même, il en sera ainsi jusqu'au jour où le peuple aura compris que le mal ne réside pas dans tels ou tels hommes qui sont au pouvoir, mais dans le pouvoir lui-même. Prenez l'homme le plus libéral, prenez l'anarchiste le plus convaincu, mettez-le au pouvoir, aussitôt il deviendra autoritaire comme l'ont été ses prédécesseurs, il sera comme eux corrompu. Le jour où le peuple l'aura compris, il se joindra aux anarchistes pour hâter la destruction de tout pouvoir, de toute autorité, et l'établissement d'une société où l'individu absolument libre se groupera selon ses affinités.

On nous accuse aussi d'excitation à la désobéissance des militaires envers leurs supérieurs, mais que dira-t-on de ceux qui pour renverser la Bastille on fait appel aux Gardes françaises? de ceux qui parlent avec respect et admiration des quatre *sergents de la Rochelle* soulevés contre leurs chefs? Et les révoltés de 1830, ceux de 1848, n'ont ils pas fraternisé avec les soldats? Quand nous les exhortons à désobéir à leurs chefs s'ils leurs commandent de tirer sur le peuple, nous croyons accomplir un devoir envers des citoyens arrachés de leurs ateliers pour devenir peut être bourreaux de leur frères de travail. Nous avons d'ailleurs à ce sujet un bon exemple sous les yeux: Le *commandant Labordère*, aujourd'hui député et jouissant de la considération de nos gouvernants, ne doit sa situation qu'au courage qu'il eut en 1887, refusant d'obéir à ses supérieurs et préférant briser son épée que de tirer sur le peuple. Pourquoi approuve-t-on les mêmes faits quand ils viennent des uns et les poursuit-on parce qu'ils viennent des autres?

Vous le voyez, les poursuites qu'on a dirigées contre moi, il y a quatre ans, n'ont d'autre cause que la différence d'opinion entre le journal *Terre et Liberté* et le gouvernement d'alors présidé par M. J. Ferry; il s'agit de savoir si nous avons le droit d'être anarchistes. Si vous voulez opprimer les idées, opprimer la pensée, vous me comdamnerez, si au contraire, vous êtes partisans de la liberté de penser, de la liberté de discussion, par la presse et par la parole, vous ne pourrez que m'acquitter.

Vive l'anarchie! vive l'humanité!

Condamné ou acquitté, anarchiste j'étais, anarchiste je suis, anarchiste je resterai.

Cette déclaration produit une excellente impression sur l'auditoire qui manifesta ses sympathies pour l'accusé, au grand scandale de l'accusateur public nommé Cruppi, dont notre ami n'a pas daigné relever les insolences, et il a bien fait.

Après une vigoureuse plaidorie de Me Albert Gaston Cremieux, (fils de Gaston Cremieux fusillé à Marseille en 1871) le jury se retire pour délibérer, et rapporte un verdict de culpabilité mitigé de circonstances atténuantes en faveur de notre ami.

La Cour à son tour délibère et prononce en raison des faits qui sont imputés à Rieffel, la condamnation suivante.

Antoine Rieffel est condamné à huit mois de prison, 3,000 francs d'amende, aux frais du procès, et contrainte par corps.

Cette condamnation est accueillie par des murmures de l'auditoire; on félicite notre ami de son attictude correcte et on l'entraîne en criant: Vive l'anarchie! Vive la révolution sociale!

L'abondance de copie nous force à renvoyer au prochain numéro un grand nombre de correspondances. Prière aux camarades de patienter.

# MOUVEMENT SOCAL

## France

PARIS. — Il faut croire que la tactique suivie par les membres de la Ligue pour la suppression des bureaux de placement, a produit une certaine émotion dans notre joli monde officiel, car tous les journaux annoncent que M. Caubet, chef de la police municipale, vient de donner, à la suite des explosions qui ont eu lieu depuis quelques temps, les ordres suivants aux officiers de paix:

Lorsque des accidents de ce genre se produiront, les officiers de paix devront, dans le plus bref délai, prévenir directement par la voie télégraphique M. Bunel, architecte-contrôleur de la préfecture de police, et les architectes spéciaux de la circonscription. Ceux-ci visiteront aussitôt l'immeuble où le sinistre aura eu lieu afin de rechercher les mesures qui pourront être nécessaires pour parer aux dangers d'écroulement. Des précautions seront prises aussi pour sauvegarder les bâtiments voisins.

Ces instructions n'empêcheront évidemment pas la lutte de continuer sur un terrain et avec des moyens qui caractériseront certainement la grande bataille de laquelle nous approchons et où sombrera sinon tout, du moins la plus grande partie du vieux monde d'exploitation et de misère.

* * *

Ne sachant où s'adresser, pour trouver les auteurs des explosions contre les bureaux de placement, la police se met à tracasser les compagnons connus pour leur propagande anarchiste, non pas qu'elle espère trouver quelque chose; mais tout simplement pour embêter les camarades et leur rendre en tracasseries la colère qu'elle éprouve de son impuissance.

Lundi matin, un commissaire accompagné de cinq autres policiers faisait irruption dans le domicile du compagnon Tortelier, pendant qu'une escouade de 8 sergots et un brigadier gardait la porte cochere. — Ils durent s'en aller bredouilles.

D'autres perquisitions étaient opérées chez d'autres camarades, une quarantaine, à ce qu'il paraît. Chez un d'eux, le compagnon Chericotti, les cinq mouchards s'emparèrent d'un rouleau à pâte, de pain de savon, d'une bouteille de vieux vernis, de couperose, que le compagnon se servait pour mettre dans son noir — il est cordonnier — et d'une vieille boîte à sardine qu'il avait percée pour lui servir d'arrosoir! — Après cela, si la société n'est pas sauvée! — C'est égal, mettre un demi-cent de commissaires sur pied, et toute une armée de policiers pour conquérir une boîte à sardine percée, les héros de la préfecture doivent être fiers de leur expédition. Il dire que ce sont des idiots pareils qui s'arrogent le droit de troubler la tranquilité du public.

* * *

La peur prend les riches au ventre, ils pensent avec raison que l'immense krack de Panama pourrait bien être une cause déterminante de sérieux événements, aussi nombre d'entre eux filent vers des contrées où ils supposent être à l'abri. Un exemple entre cent, pour montrer que nous sommes bien informés, la comtesse de B..... t vend ses riches ameublements de la rue Vernet et de son château de Guérard pour aller résider en Egypte.

Gare aux révoltes de Fellahs, madame la comtesse.

* * *

SAINT-DENIS. — Samedi, 8 décembre, a eu lieu à Saint Denis un grand meeting organisé par les groupes de la Fédération républicaine-socialiste. Les boulangistes, représentés par M. de Ménorval ont traité de la Révision de la Constitution. Les compagnons Thennevin et Bal ont, dans plusieurs répliques, traité de la nécessité de la Révolution et du communisme libertaire.

Bonne journée pour l'Anarchie.

## Algérie

Nous recevons d'un camarade détenu dans un bagne militaire les détails suivants:

Nous travaillons sous les ardeurs d'un soleil intense, pendant onze et douze heures durant, pour enrichir la canaille administrative et engraisser les adjudicataires de travaux qui nous font travailler sans trève ni relâche jusqu'à complet épuisement, jusqu'à ce que la maladie et les infirmités nous

aboutissent à terre ; si bien qu'une punition aux travaux publics équivaut presque à une condamnation à mort.

La crapaudine et les silos sont abolis... pour la forme : ils sont remplacés par des moyens plus simples mais plus cruels ; c'est ainsi que j'ai vu mourir, à mes côtés, un de mes amis qui souffrait de la fièvre depuis dix jours, sans recevoir aucun soin, aucun remède ; à chaque plainte, on lui répondait : « Vous irez à l'hôpital quand vous serez crevé. »

En effet, au bout de six jours, la fièvre, et la fraîcheur de la terre — nous couchons sous des tentes, — l'avaient, selon l'expression du soudard, — un sergent, ancien surveillant à Nouméa — fait crever.

Que leur importe la vie humaine, à ces sbires, « Encore un révolté de moins », se disent-ils. Ils n'ont pas encore réfléchi qu'ils viendrait un jour où tout ça se paiera !

## Belgique

Un ami nous envoie les remarques suivantes concernant la grande grève qui, encore une fois, n'a pas réussi à devenir générale :

Les coopérateurs flamands (le *Vooruit* de Gand) ont déclaré que le moment n'était pas encore venu de livrer la bataille. Le Parti ouvrier de Belgique a envoyé, à la dernière heure, quelques orateurs dans les localités de la grève, mais pour prêcher le calme et pour stigmatiser l'emploi de la dynamite. Quant aux « républicains socialistes », les Defuisseaux et les Laloi, qui se disaient partisans de la grève générale, ils n'ont su mieux faire que de se réunir en conciliabule secret (sic !) à Châtelet, où après avoir adressé je ne sais quelle pétition aux puissances européennes au sujet de la liberté dont on jouit en Belgique, ils sont passés à un vote platonique en faveur de la grève. Ce qui n'a pas empêché le gouvernement de les arrêter tous, et d'arrêter ainsi le mouvement, réduit aux proportions d'un complot, dont ils s'étaient constitués les *chefs* suprêmes.

Le peuple a bien essayé de se révolter tout de même, mais il n'a pas encore appris à agir comme si les chefs n'existaient pas.

* * *

La grève, qu'on aurait cru devoir devenir générale, s'est localisée. A Seraing, elle est terminée ; à Morlanwelz, après une vigoureuse résistance, les ouvriers reprennent le travail. Le soir, les patrouilles de gendarmes et de gardes civiques parcourent la commune dans tous les sens ; toute personne *suspecte* est infailliblement arrêtée, et malgré cela bon nombre d'attentats à la dynamite ont été commis.

Au Borinage, le nombre des grévistes est de plus de 6,000 ; les ouvriers sont très surexcités par les dernières arrestations ; plusieurs meetings noirs ont été tenus à Frameries. Une bande, composée de 600 grévistes, s'est dirigée vers Cuesmes ; elle s'est heurtée aux gendarmes qui l'attendaient ; une bagarre eut lieu, il y a eu 7 arrestations. Les arrestations continuent dans le centre. Messieurs les bourgeois sont rayonnants de la défaite des travailleurs, ils sont féroces, partout ils font des perquisitions, ils arrêtent même des enfants pour pouvoir obtenir quelques aveux ; car ils veulent faire un procès en règle : Complot contre la sûreté de l'Etat, — Excitation à la guerre civile, etc.

Notre ami Pintelon, qui était poursuivi pour des discours tenus à Carnières et à Fayt, vient d'être condamné à 3 mois de prison et 100 francs d'amende.

Le ministère public, dans son réquisitoire, réclamait une forte peine, *afin de rassurer les bons ouvriers.* En condamnant notre ami, on a voulu donner un exemple du terrorisme bourgeois et intimider les ouvriers qui luttent pour leur bien être. Sachez, Messieurs les bourgeois, que toutes vos condamnations n'empêcheront pas la marche de nos idées ; au contraire, elles avancent d'autant l'heure fatale et alors vos codes, institutions et tout ce qui entrave la liberté de l'homme disparaîtra devant ce que nous réclamons aujourd'hui.

* * *

La grève est partout terminée, les ouvriers ont tous repris le travail ; chose à constater, l'année passée, quand on organisait la grève, dans tous les bassins du centre, du borinage et de Charleroi, elle fut accueillie avec enthousiasme et à un moment donné elle fut générale dans ces trois bassins. Les mineurs comptèrent sur les grandes villes ; elles ne bougèrent pas. C'est pour cette raison que cette fois-ci la grève générale les a trouvés froids, calmes, ils n'avaient pas confiance dans cette grève parce que beaucoup de meneurs voulaient en profiter pour en faire un mouvement républicain. Ils avaient déjà réussi à arborer le drapeau français dans les manifestations ouvrières. (Qu'on se souvienne seulement de 1871 pour se convaincre de l'étroitesse d'esprit de ces politiciens).

On a crié sur tous les tons que ce mouvement avait été provoqué par des agents à la solde de Bismark, pour pouvoir permettre une invasion à celui-ci. C'est de la blague. Depuis trois ans, voilà trois mouvements qui se produisent ; on se révolte parce que l'on crève de misère, parce que les aspirations du peuple sont à un avenir meilleur.

Les idées anarchistes, depuis ces derniers temps, ont fait ici beaucoup de progrès ; on a pu constituer des groupes très sérieux.

Il est à prévoir que lorsqu'un mouvement se produira encore, il prendra un caractère vraiment anarchiste. Les travailleurs ont essayé de tous les moyens légaux ; ils ont successivement vu défiler devant eux les politiciens de tout acabit. Ils comprendront maintenant que la politique et toutes ses réformes ne sont que des trompe-l'œil, et que l'unique but doit être l'expropriation de la bourgeoisie.

## Allemagne

Dans ma dernière correspondance, je vous ai parlé des sommes colossales : 36 centimes par jour que l'on accordait à celui qui arrivait, par malheur à sa 70me année, — c'est-à-dire qui serait incapable de travailler, — pure comédie, du reste, car d'après un nouveau paragraphe, la somme de 36 centimes est descendue à 25 centimes, en divisant ces heureux en classes.

Les cigarreurs, à Hemelingen (près Brehmen) ont établi une statistique sur l'âge, et voici le résultat :

Sur 220 cigarreurs

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| 20 | ouvriers | étaient | âgés de 17 à | 20 ans |
| 27 | — | — | 20 | 25 |
| 31 | — | — | 25 | 30 |
| 31 | — | — | 30 | 35 |
| 36 | — | — | 35 | 40 |
| 15 | — | — | 40 | 75 |
| 17 | — | — | 45 | 50 |
| 27 | — | — | 50 | 55 |
| 11 | — | — | 55 | 60 |
| 5 | — | — | 60 | 65 |

Les « braves ouvriers » (comme les apellent les journaux bourgeois), ont bien le droit de payer pour l'assurance sur la vieillesse, mais ils meurent trop jeune pour en jouir.

Aujourd'hui, je veux vous raconter comment nos bourgeois allemands font des profits. On peut lire dans la feuille de sichsonne (*Sachsiches Wochenblatt*), que les actionnaires de la fabrique de machines Sœchsonien (autrefois Hartemann) ont eu cette année d'excellentes affaires, et malgré l'augmentation énorme de la matière première, charbon, etc., les actionnaires ont pu empocher cette année 8 0/0 au lieu de 6 de l'année dernière.

La fabrique a fait cette année un bénéfice net de 668,000 mark, 132,000 mark de plus que l'année passée (le mark vaut 1 fr. 25). L'année passée 2,800 ouvriers occupés, recevaient 2,683,000 mark en paiement ou 944 mark par personne, ce qui fait 18 mark par semaine. Mais avec ces 944 mark par année, plusieurs centaines d'employés supérieurs, comme ingénieurs, contre-maîtres, etc., recevaient leur salaire. Ainsi l'ouvrier gagnait beaucoup moins que 18 mark par semaine.

La fabrique a occupé cette année 3,042 ouvriers qui ont eu un total de 2,817,900 mark ou 946 mark par personne, *c'est-à dire 16 mark de moins que l'année passée.* En un mot, ces voleurs de patrons ont empochés 54,000 mark, ce qu'ils appellent avoir épargné, ou dans la langue de Bastiat ou de Schulze-Delitsch « gain de jouissance » (Entbehrungslohn).

Comptons : 6 0/0 l'année passée et 8 0/0 cette année, c'est une différence de 2 0/0. 54,000 mark font donc 2/3 0/0, il manque encore à la somme énoncée 1 1/3 0/0 où sont-ils ? Le compte-rendu le fait savoir en disant que l'exploitation dans toutes les branches ainsi que la capacité de travail ont été poussées au plus haut degré, ce qui veut dire en d'autres termes que l'on a augmenté les heures de travail, poussé l'ouvrier à une activité plus grande (chaque compagnon reconnaîtra ce procédé. (Et tout cela malgré l'augmentation des prix des matières premières !! Car, que diantre, il nous faut des bénéfices puisque nous risquons notre argent, disent les capitalistes. C'est là le « gain de non-jouissance. »

Peut-être les camarades français trouveront-ils intéressants de savoir comment les ouvriers allemands font les grèves. Je viens de lire un compte-rendu sur la grève des menuisiers de Hambourg.

Les ouvriers ont manifesté une solidarité que les ouvriers de toutes nationalités devraient avoir. Ils réunirent la somme de 88,528 mark, il est vrai que là-dessus 15.000 mark avaient été prêtés, mais ils ont été rendus depuis. Il est bon de se figurer qu'en Allemagne une assemblée d'ouvriers est presque impossible ; et il est très rare que la police la laisse avoir lieu, et ces sommes viennent des ouvriers révolutionnaires à Berlin. 3 000 ouvriers maçons réussirent à s'assembler ; ils décidèrent qu'au printemps prochain aurait lieu une grève pour obtenir une journée de 9 heures et 75 centimes à l'heure.

Nous ne sommes pas partisans des grèves et les socialistes allemands non plus, mais si j'ai cité ces faits, c'est pour montrer comment les ouvriers allemands sont bien organisés malgré les lois contre les socialistes et malgré les quelques centaines d'années de réclusion et de travaux forcés que le gouvernement impose aux socialistes allemands depuis leurs belles lois. Presque tous les deux ou trois mois ont lieu des procès de socialistes et depuis le mois de mars une quantité de ces derniers font de la prison préventive, plus de 200 doivent comparaître à Elberfeld.

## Etats-Unis

Virginie. — Un malheureux fermier nommé Weymann Sutton était condamné à être pendu pour un prétendu meurtre ; comme il avait été impossible aux assassins à gages (de ce qu'on nomme la justice) de trouver le vrai coupable, et comme il faut toujours à ces tigres, quelque victime expiatoire, on l'avait condamné à mort sur de simples semblants d'évidence, toujours au dire de tous les journaux de la Virginie ; 75 0/0 des habitants du County de Whyteville, auquel appartenait le condamné, croyaient à son innocence, et tout avait été mis en œuvre par ses amis pour le tirer de là, mais inutilement, l'autorité est le seul monstre dans la nature qui ne s'attendrit pas. Une dernière prière au gouverneur, pour commuer sa peine, était restée non pas sans effet, car aussitôt tout recours fut rejetté et l'ordre d'exécution fixé au 2 Décembre courant, le 27 novembre dernier, des sommations anonymes furent adressées au shériff du comté de Whyteville le sommant de mettre Sutton en liberté, le shériff craignant quelque chose, avait requis 25 citoyens pour garder le condamné ; mais sur 25, 4 seulement se présentèrent. Le 28 dans la nuit, 200 à 250 hommes masqués et armés jusqu'aux dents se présentèrent à la prison, ligotèrent le shériff et réduisirent les quelques gardes à l'impuissance, puis après avoir brisé les portes avec des marteaux à frapper devant (Sledge hommer) conduisirent le prisonnier en lieu sûr.

Le gouverneur reçut la nouvelle au moment de se mettre à banqueter pour remercier son seigneur de lui procurer d'aussi douces joies. C'était le jour de Thanksgiving, vous voyez d'ici sa fureur,

5,000 francs sont promis à ceux qui reprendront Sutton ; mais lui se fiche pas mal de la justice, de la loi et du gouverneur, sans compter son enfant chéri, le bourreau. Il court encore !

Pour une fois, pour une fois seulement des Virginiens ce sont souvenus que leur devise est *Sic semper tyrannis.*

## Italie

Le Parlement italien vient de voter à l'unanimité la loi sur l'*ammonizione*, triste spécialité du gouvernement de ce pays. Cette loi qui permet au plus abruti des sergots d'abuser de plein droit sur les malheureux et qui, sous prétexte de vagabondage, soupçon, etc., peut mener en prison et tracasser les socialistes ; est-ce que les lois exceptionnelles de police sont seulement en Allemagne ? Et si les policiers italiens n'ont pas le droit de proclamer l'Etat de siège, ils ont cependant le droit de persécuter systématiquement tous les socialistes plus connus de façon à ne leur laisser en aucun moment la paix. Ils viennent frapper deux ou trois fois à votre porte dans la nuit, pour voir si vous êtes *chez vous* ; vous êtes sourveillé partout ; vous n'osez pas quitter la ville pendant vingt-quatre heures si vous n'en avez pas donné avis à la police.

Si un manifeste anarchiste a été imprimé, si un placard a été collé, c'est vous qui en êtes responsable, et on osera venir vous perquisitionner deux fois dans dans la même journée, effrayer votre femme et vos enfants pendant que vous êtes au travail, leur faire violence pour qu'ils se lèvent dans la nuit et pour qu'ils les aident à chercher. Le député A. Costa a lancé un article de protestation dans le

journal le *Messaggero* de Rome, en faisant appel à la masse des travailleurs pour *admonester* une fois, pour toujours, la bourgeoisie et tous les gredins.

Le député Beccarini court la Romagne, contant au peuple que le gouvernement dépense actuellement 277 fois plus qu'en 1883, qu'il a 12 milliards de dette, et qu'il faudra rétablir la taxe sur le sel et la meunerie.

Nous nous étonnons seulement de ce que la Romagne, connue pour une des provinces les plus rebelles de l'Italie, se laisse dériver sans donner une leçon à ce tas de charlatans.

Dans le mois d'octobre, 26.713 travailleurs ont quitté le sol qui ne leur donnait plus à manger. Ils feraient bien mieux de rester et de prendre ce dont ils ont besoin.

Les grèves des tisseuses à Varese et à Lecco continuent ; elles s'étaient étendues à la province et s'élevaient à 12,000 ouvriers. Les patrons ont été obligés de céder.

A Palerme, les boulangers se sont mis en grève pour une augmentation de salaire.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

Compagnons,

En réponse à l'épithète des « mouchards » dont il a plu à certains journaux soi-disants socialistes légalitaires, de nous gratifier, nous les auteurs du placard qui cloue actuellement Cipriani au pilori des menteurs, laissez-moi faire connaître qu'à la date du 3 courant deux véritables mouchards sous la conduite de leur digne chef « Rossignol » (illustre pour sa poltronnerie, et les coups qu'il a l'habitude d'encaisser moyennant finances) se présentèrent à 10 heures du matin, 3 rue de Malte, pour m'arrêter au moment où je causais avec mon ami Louis Creveya qui travaillait dans son échoppe.

Le polisson, malgré l'aide de ses complices dût lâcher la partie, car quelques solides coups de pieds de poings lui firent implorer inutilement l'appui de la foule qui se massait à ce moment devant la maison.

En effet, la foule connaissant à mes cris qu'il s'agissait n'arracher un ouvrier à la liberté de vivre et faire vivre les siens, sous prétexte d' « anarchie » et ne s'effrayant plus maintenant de ce mot (très bon enseignement à recueillir pour nos camarades), favorisa parfaitement ma fuite, pendant que les « vrais mouchards » aux abois, s'en prenaient aux malheureux Creveya, qu'ils accusaient d'avoir contrecarré leur action policière et tentaient d'arrêter en mon lieu et place, mais se remettant aussitôt à ma poursuite, mon ami Creveya profita de ce répit pour déménager rapidement son échoppe et mettre, ainsi que moi, la frontière entre nous et les infectes souteneurs des institutions bourgeoises en France.

Or, malgré le vif désir qu'un anarchiste doit toujours avoir de ne jamais afficher son nom, voilà compagnons, comment il nous est possible (je dirai même nécessaire) de réjeter l'épithète de « mouchard » à la gueule de ces sales noircisseurs de papier qui n'hésitent jamais à faire tout ce qu'ils peuvent pour le mériter.

Louis Parmeggiani
à Londres.

P. S. — J'oubliais d'ajouter que des signataires du placard contre Cipriani deux, Marroco, et moi, sommes expulsés de France, réfugiés à Londres ; et enfin Pini, expulsé, est condamné à 4 mois à Paris, voilà ceux qu'on ose traiter de mouchards.

A la lettre de notre ami Parmeggiani nous n'ajouterons que ceci, c'est que si nous avions eu le moindre doute sur la sincérité du groupe les *Intransigenti*, nous n'aurions inséré aucune des communications qu'il nous a envoyées. — Nous avons toujours tenu les camarades de ce groupe pour de bons compagnons.

* * *

Après explications avec le destinataire de la lettre, le groupe les *Intransigenti* s'excuse auprès du compagnon Angelo Azzatti d'avoir mal interprété sa lettre. L'erreur est provenue de ce que ne sachant pas que la lettre était adressée à un autre camarade, le porteur ayant affirmé qu'elle était pour le groupe, tandis qu'elle ne lui était envoyée que pour qu'il prenne connaissance du passage qui l'intéressait, le groupe n'avait rien compris à la lettre et avait cru avoir affaire à un mystificateur.

Le groupe déclare maintenir sa sympathie et son estime au compagnon Angelo.

* * *

Le groupe *Intransigente*, demande à la *Rivendicazione*, pourquoi elle ne publie pas les lettres qu'il lui a envoyées, et dont une était recommandée ? — Tandis qu'elle continue à publier que le placard publié par le groupe est l'œuvre de mouchards anonymes. — Ces lettres lui apportaient pourtant les noms.

* * *

Le compagnon Devertus devant quitter Pélagie le lundi 7 janvier, prévient les amis qui ont l'habitude de correspondre avec lui de ne plus lui écrire à cette adresse à partir de cette époque, il fera connaître plus tard son nouveau domicile.

# VARIÉTÉS

## ÉTUDE
SUR LA
## Situation Hygiénique
## DES OUVRIERS EN RUSSIE

*(Thèse de doctorat)*

I

La terre est la principale ressource des habitants de la Russie. Depuis l'abolition du servage, la plupart des paysans possèdent des terres, mais elles ne leur rapportent pas suffisamment, et ils sont obligés d'aller chercher ailleurs le complément de leur revenu. Tous les ans, pendant quelques mois, de septembre à février, ils se font ouvriers des fabriques, puis ils retournent pour le restant de l'année à leur village et redeviennent cultivateurs. Cela leur crée une situation sociale particulière qui ne se rencontre, à ce qu'il semble, qu'en Russie : ce sont des *ouvriers temporaires*.

D'autres restent chez eux et suppléent à l'insuffisance de la terre par de petites industries (poterie, coutellerie, serrurerie, tissanderie, tonnellerie, charronnage, etc., etc.), dont ils s'occupent avec leur famille. Ce sont les *koustari*, ouvriers patrons. Ils vendent leurs produits aux négociants en gros, soit, ce qui est le plus souvent, par l'intermédiaire des courtiers.

Ainsi, au point de vue de la situation sociale, nous pouvons diviser les ouvriers russes en trois catégories :

1° *Les ouvriers permanents*, qui travaillent toute leur vie dans les fabriques ;

2° *Les ouvriers temporaires* ;

3° *Les koustari*.

Dans le cours de ce travail, naus ne parlerons que des deux premières catégories d'ouvriers, c'est-à-dire des ouvriers permanents et des ouvriers temporaires, sans nous occuper des koustari et sans nous arrêter à la grande classe des paysans.

L'émigration se fait à la fin de l'automne, après les travaux des champs et les récoltes. Quelques-uns des ouvriers temporaires vont chercher du travail, mais la plupart ont déjà un engagement. Il y a six mois, un *embaucheur* est arrivé dans le village, dépêché par les propriétaires des fabriques au moment où le paysan se trouve dénué de ressources et pressé par les impôts ; il vient souvent de loin. L'engagement se fait devant le maire du village et les discussions entre l'offre et la demande commencent. On cède de part et d'autre, mais il est aisé de comprendre de quel côté est la force, entre le désir tout naturel de l'embaucheur de garder le plus possible pour lui, et le besoin pressant du contribuable qui est acculé et sur le point d'être livré à l'Administration, de voir vendre pour dette son matériel, son troupeau, sa charrue, ses ustensiles, même les planches qui constituent les murs de sa maison.

L'engagement est libre et se fait d'après un contrat signé entre l'embaucheur et plusieurs membres du village réunis, constitués en *artel*(1) et prenant un engagement commun. Il est fait au nom de l'embaucheur, de sorte que si, à l'usine, les ouvriers sont mécontents, ils ne peuvent porter plainte contre la Direction, qui n'a pris aucun engagement. Quant à l'embaucheur, ils ne peuvent rien tirer de lui.

*(à suivre)* Alexandrine Tkatcheff.

(1) Associations ouvrières qui se forment dans des buts d'économie : les membres d'un même artel ont le logement commun, la table commune ; ils défendent (autant que c'est possible en Russie) leurs intérêts communs, et répondent les uns pour les autres.

## PETITE CORRESPONDANCE

L. à Alais. — Avons envoyé les brochures.

E. M. à Saint-Pierre. — Les numéros sont expédiés. « Cercle ouvrier » de Bologne. — Reçu votre déclaration, ainsi que la lettre suivante la retirant. — Quand vous serez fixés, vous nous le ferez savoir.

Compagnon Morelli à Bordeaux. Le compagnon Sicard demande à ce que vous lui fassiez parvenir les brochures prêtées.

Le compagnon Jean Falcone à Nev-York, est prié de donner son adresse au compagnon Cova, 25, rue des Pucevins, à Puteaux.

Colmar à Plœggsteert. — J'ai bien tout reçu, j'avais confondu les deux noms.

B. à Roubaix. — Reçu mandat. Plus un seul portrait de Chicago. Envoyons brochures.

L'Administration de la « Critique sociale » est priée d'expédier 100 brochures de la « Peste Religieuse » aussitôt qu'elle paraitra, à l'adresse suivante : Louis Bellavoine, rue de Roubaix, à l'angle du rond-point, à Armentières (Nord).

Le compagnon du Plœggsteert (Belgique), prie le compagnon Huller à S'Gravenhage, en Hollande, de lui envoyer, sans faute, 10 brochures « Entre Paysans ».

R. à Londres. — L'abonnement L. sera servis.

F. à Nimes. — Je vous envoie 4 Paroles. — Vous recevrez les 2 autres d'ici une quinzaine.

E. M. à Valence-d'Agen. — C'est par oubli que la souscription n'avait pas été insérée. Avons envoyé les brochures.

R. à Tenez. — Ce devait probablement se rapporter à vous.

J. à Lyon-Vaise. — Reçu timbres. Plus de portraits de Chicago.

D. à Verviers. — Envoyons le supplément contenant « Arlequin Sauvage ». Il n'existe en librairie que d'anciennes éditions. Pour les timbres, il faudrait les envoyer comme imprimés.

L'Echo Rambolitain. — L'échange vous sera fait.

B. à Limoges. — Merci. Soyez tranquille. Nous ne mettons jamais l'adresse de ceux auxquels ça pourrait nuire.

Le compagnon Xixonet est prié de retirer une lettre contenant un mandat qui lui a été adressée poste restante à Lézignan (Aude). Prière de répondre à cette lettre.

B. à Bouglon. — Les adresses envoyées sont-elles pour adresser le journal. Il n'y a pas de nom à celle de Bordeaux.

La Revolucao Social Porto. — Anceau à Saint-Maurice-sur-Fessard (Loiret), demande réponse à sa lettre.

A. à Saint-Maurice. — Nous n'avons pas de brochures en portugais. — Envoyez, nous ferons parvenir.

P. à Lyon. — H. à Desvres. — R. à Valence. — B. à Anduzes. — G. C. à Turin. — H. à Dison. — R. J. à Avignon. — D. à Toulouse. — F. à Reims. — D. à Limoges. — T. à Marseille. — M. B. à Gracia. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 5 fr. 35, dont 1 fr. 75 de la collecte faite le 16 décembre.

Si cette dernière somme se trouve peu élevée, c'est qu'il a fallu payer la location de la salle cette semaine et celle de la semaine dernière qui n'avait pas été payée.

Délégué-trimardeur : 5 fr.

Samedi, Salle de la Cigogne, 26, boulevard Rochechouard, à 8 h. 1/2 du soir.

Samedi, 22 décembre 1888, Travailleurs communistes-anarchistes, à 8 h. 1/2 soir, 92, boulevard Ménilmontant.

Dimanche, 23 décembre 1888, à 8 h. 1/2 du soir, 92, boulevard Ménilmontant, conférence par le compagnon Thenevin, sur la Femme et la Révolution.

Choisy-le-Roy. — Samedi 22 Décembre, à 8 heures du soir, salle Jiroux, 2, rue de la Halle. Réunion du groupe d'Etudes Sociales et des Hommes de peine. Urgence.

Armentières. — Réunion publique et contradictoire, le dimanche 23 Décembre, à 6 heures du soir, Estaminet du Saint-Eloi, rue des Murets.

Ordre du jour : Question de brochure. Urgence.

Reims. — Lundi, 24 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, au café Saint-Maurice, grande soirée familiale, suivie d'une causerie contradictoire par plusieurs compagnons. Récit de poésies et chants révolutionnaires. Tous les anarchistes sont priés d'être exacts.

Bruxelles. — Groupe *La Liberté*, à la Colline, 18, rue de la Colline, lundi 24 décembre, à 8 h. 1/2 du soir. Causerie publique et contradictoire : Individualisme et Communisme.

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echaudé.

Deuxième Année, N° 16. 5 CENTIMES Du 30 DECEMBRE au 5 JANVIER 1888.

I.I.S.G. COLLECTIE UCO FFDELI

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Prière aux dépositaires qui sont en retard dans leurs comptes de bien vouloir régler au plus vite. Urgence.*

## L'ANNÉE 1888

Dans le mouvement socialiste-révolutionnaire, l'année 1888 n'a pas produit de ces grands faits, semblables aux grèves belges ou au mouvement de Chicago que nous avons vu se dérouler en 1886 et 1887.

La lutte du Prolétariat, pour son affranchissement, compte moins de faits brillants; mais elle compte, en revanche, un nombre infiniment plus considérable de petits faits qui prouvent que l'esprit de révolte se propage, s'infiltre dans les masses, se répand partout. Si nous pouvions dresser ici une liste de tous les faits de révolte, aussi bien collectifs qu'individuels, qui ont été enregistrés dans le courant de l'année, seulement par les journaux socialistes de diverses langues, le tableau serait saisissant. Forcément, nous ne mentionnons que les principaux.

Ce qui caractérise surtout l'année écoulée, c'est la rapidité avec laquelle se désorganisent les gouvernements. Pour la France, c'est si évident que le bourgeois le plus enclin à voir tout en rose, avoue que cela ne peut plus durer : que l'édifice n'est plus replâtrable — qu'il va s'écrouler un de ces beaux jours. Qu'en est-il resté du respect, jadis invétéré, des gouvernements. On respecte encore bien des fétiches du passé. Mais celui-là est bien mort.

Quelle blague que le gouvernement parlementaire, quelle farce que les ministères, quelle comédie lugubre que la dictature. Voilà le résultat de quinze années écoulées depuis la Commune.

Même désorganisation des gouvernements partout ailleurs. Depuis la mort de Guillaume et de son fils, la bourgeoisie allemande ne se sent plus à l'aise. Les partis s'entre-dévorent au sein même du gouvernement. Les inclinations guerroyantes et réactionnaires du malade qui gouverne l'Empire, se heurtent chaque pas aux aspirations de liberté qui poussent dans le pays. L'unité d'action, l'ensemble qui caractérisaient le gouvernement allemand, n'existent plus, et les plus intelligents des bourgeois perdent confiance en leurs maîtres.

En Italie, les réactionnaires au pouvoir (républicains jadis) ne savent trop où donner de la tête. Réaction d'un côté, mesures répressives à outrance contre les socialistes ; et d'autre part, nécessité de faire croire aux masses que ces coquins sont là pour faire quelque chose, qu'ils peuvent panser les plaies du capitalisme croissant, mettre un frein à son appétit dévorant. Ils se démènent comme ils peuvent, ils se contredisent à chaque moment ; et le prestige du gouvernement, du parlementarisme, du suffrage universel tombe chaque jour.

Même chose en Espagne, même chose en Autriche, en Russie, dans les pays Scandinaves et même aux États-Unis.

---

Faute de mieux, ils remuent à nouveau le fantôme de la guerre. C'est en poussant au chauvinisme qu'ils essaient de refaire leur popularité. Mais, s'ils réussissent avec un Liebknecht, qui déclare que lui et les socialistes allemands donneront leurs vies pour défendre jusqu'au dernier pouce du territoire allemand (y compris l'Alsace et la Lorraine) — cela ne leur réussit point avec les masses.

Les masses ne veulent pas la guerre. Les Allemands et les Italiens ne tiennent nullement à se battre contre les Français. Les Russes ne tiennent nullement à se prendre aux mains avec les Autrichiens et à verser leur sang pour des conquêtes — fort problématiques, d'ailleurs, — dans les Balkans. Les Français — on a bien vu combien peu le gros de la nation cherche à guerroyer. Tous les efforts de ceux qui exploitent « le dernier refuge du coquin », le patriotisme, tous les efforts des hâbleurs qui voulaient pousser à la guerre, leur petissime Napoléon en tête, ont vu que si Boulanger a eu un moment de succès, malgré son imbécillité, [illegible] que tous les partis : orléaniste, bonapartiste et blanquiste — ont voulu l'exploiter pour leur compte.

Quant à guerroyer, le peuple français n'en veut pas plus que le peuple allemand.

---

Il ne s'en suit certainement pas que le danger de guerre soit éliminé. Tout au contraire. Les bourgeois allemands voudraient bien tuer le commerce français ; et ils voudraient bien imposer l'entrée libre de leurs marchandises à la Russie ; les bourgeois italiens et les bourgeois français voudraient avoir, chacun pour soi, les marchés de la Tunisie et de la Tripolitaine ; les bourgeois russes voudraient prohiber l'entrée de toute marchandise en Russie ; et ainsi de suite. Si bien que, si les bourgeois allemands, français, italiens ou russes se sentaient de force à s'emparer de ce qu'ils convoitent, la guerre éclaterait au moment où on s'y attendrait le moins. Et c'est ce danger de guerre qui retarde jusqu'à un certain point le développement de la lutte sociale.

---

Il le retarde, mais il ne peut certainement pas l'arrêter. Des causes trop puissantes travaillent à accélérer le dénouement. Aussi, les bourgeois les plus finauds cherchent-ils à paralyser le mouvement des prolétaires par d'autres moyens. Ce travail souterrain des bourgeois, dont on ne tient pas suffisamment compte, s'accomplit sans bruit, il s'accentue tous les jours.

Nous ne parlons pas des traités secrets bâclés entre presque tous les gouvernements européens pour mater le socialisme. Les gouvernements allemand et russe y travaillent avec obstination. La Suisse est devenue le gendarme des monarchies. Tout un système de police a été imposé aux cantons pour surveiller chaque pas, chaque mot des réfugiés socialistes. Jadis on louait les Suisses pour repousser les révoltes populaires ; aujourd'hui, la Fédération helvétique est louée et payée pour la moucharderie. Tel siècle, tels procédés ; il n'y a que l'esprit valet qui reste.

La France accorde sans bruit l'extradition d'un Ferrando. La Suède et même l'Espagne ont conclu des traités d'extradition des réfugiés politiques avec — le croirait-on? — la Russie ; et les Etats-Unis ont été sur le point de donner la sanction officielle à un traité du même genre. Ils le donneront, peut être.

L'Allemagne renforce la loi contre les socialistes. L'Autriche en fait une nouvelle, contre les anarchistes — une loi pour les mettre hors la loi, ce qui d'ailleurs n'a rien de nouveau, car de fait, les anarchistes l'ont toujours été.

---

Mais, c'est surtout à des moyens moins voyants que les bourgeois ont recours. L'Association catholique pour la lutte contre le socialisme et contre la Révolution en général, travaille en sourdine, mais avec ardeur. On voit sa main dans l'étouffement du mouvement révolutionnaire en Irlande. On la voit surtout dans ces mille et millle petites choses, qui servent à étouffer, à paralyser, à boycotter le mouvement.

Si ce n'est pas la ligue catholique en Angleterre, c'est alors la « Ligue pour la Défense du Sol et de la Propriété ». Celle-là travaille par tous les moyens et surtout par l'argent. Vous voyez un mouvement, comme celui des ouvriers sans travail à Londres, tomber à plat en une quinzaine. Vous en cherchez la cause — et vous la trouvez dans l'argent de Rothschild et autres membres de la Ligue des riches. Vous voyez une section socialiste tout à coup se désagréger subitement — et vous y trouvez le travail de la Ligue, et ainsi de suite.

En outre, la tactique des bourgeois, durant l'année écoulée, a été surtout de diviser les socialistes, en cherchant à rallier le parti le plus modéré. Nous avons vu en France la Ligue de la rue Cadet entre des Ranc, des Clémenceau et des possibilistes. Nous voyons les premiers pas de l'alliance future des possibilistes anglais de la Fédération démocratique avec les bourgeois — alliance qui s'est déjà traduite par les attaques indignes de l'élue des bourgeois, Mme Besant, contre la femme du martyr, Mme Parsons. Et si, en Allemagne, les Liebknecht ne sont pas déjà enregimentés par Bismarck afin de lutter contre les anarchistes, c'est parce que Bismarck refuse leurs offres en leur disant : — « Bêtas que vous êtes ; si pacifiques et rampants que vous soyez, vous serez débordés par le parti avancé des anarchistes ! »

---

Mais les bourgeois viennent trop tard avec leur tactique de division et de corruption.

Jadis, il suffisait de corrompre ou de terroriser les meneurs, pour arrêter un mouvement. Aujourd'hui, les révolutionnaires marchent sans rien attendre des imbéciles qui prétendent mener les masses. Autrefois, un mi-

nistre anglais pouvait appeler le chef de la conspiration irlandaise, à la veille d'un grand meeting qui devait être le signal de l'insurrection, et lui dire : « Je vous appelle ici pour que mes hommes vous connaissent bien de figure. Ils vous connaissent maintenant, et si le meeting a lieu, ils ont ordre de vous tuer le premier ». — Et le meeting était ajourné.

Aujourd'hui, le meeting aurait lieu tout de même, sans meneurs ou avec eux. La masse — grâce à la propagande anarchiste, aidée par les événements même, — marche sans attendre le mot d'ordre de qui que ce soit.

Les meneurs possibilistes peuvent s'allier aux Ranc, mais le gros du parti les désapprouve. Il les force à marcher de l'avant ; il les oblige de prêcher le communisme dans la commune, alors que les bourgeois voulaient s'en faire un rempart contre le communisme. Les meneurs anglais s'allient aux bourgeois et aussitôt une section leur fait la leçon, les blâme. Et même en Allemagne, malgré toute une instruction de discipline, les Liebknecht et les autres perdent leur ascendant.

---

Pour se révolter, le peuple n'attend plus le mot d'ordre. A trois reprises, la grève menaçante a éclaté en Belgique malgré et contre les avis de tous les endormeurs. Les hommes du *Wooruit* sont aussi impuissants à gouverner les colères populaires que Powderly en Amérique. Et si, dans le courant de l'année les révoltes populaires n'ont pas eu l'extension des années précédentes, elles dominent par le nombre.

L'Italie les compte par douzaines ; l'Espagne a vu les sucreries brûlées, les mines de Rio-Tinto saccagées, les *actes isolés* suivre leur train en Andalousie, malgré le désaveu des vieux du mouvement. La Roumanie, la Serbie, la Bulgarie ont eu leurs émeutes de paysans, inspirées par la haine des exploiteurs sans aide ni sanction des socialistes ; et si la Russie n'en compte pas beaucoup cette année, c'est grâce à la récolte inattendue, exceptionnellement belle de cette année.

---

L'année 1888 est digne de l'année 1788. Aujourd'hui, comme cent ans auparavant, c'est la masse inconnue qui fait entendre sa voix. Et pendant que les révolutionnaires plus ou moins groupés se tiennent dans leurs groupes, occupés de leurs petites affaires, rétrécies par le petit horizon du groupe isolé ou du parti, les masses rongent le frein ; lasses de le ronger, elles se révoltent par-ci par-là, sans plan préconçu, sans entente préalable, sans autre impulsion du dehors que celle que tout un siècle d'attente, toute une mer de misère leur donnent à chaque moment.

Que les enragés de la discipline, que les fous qui prétendent gouverner les colères de l'Humanité, comme d'autres en ont gouverné le servilisme, se lamentent à la vue de ce manque de centralisation, — nous saluons de tout notre être, précisément, — cette ère nouvelle d'action sans mot d'ordre et sans organisation.

C'est ainsi — et seulement ainsi — que mûrissent les grandes révolutions. La Révolution n'est pas un complot ; ce n'est pas une manœuvre militaire. C'est tous et chacun mettant la main à la pioche, là où ils sont, et comme ils peuvent.

Le mot d'ordre ? Il est donné par le siècle entier — non par des individus. Il est donné par toute cette vie de misère et de luxe, d'hypocrisie, de corruption qui nous entoure, par la soif de liberté et de bien-être de chacun.

Et ce mot d'ordre — c'est la démolition, la destruction ; c'est la Révolution *sociale*, en un mot, pour faire place à l'Anarchie, au Communisme.

---

Faute d'argent pour faire l'expédition à temps, nous avons dû, la semaine passée, envoyer quelques colis en port dû. Les camarades voudront bien ne pas s'en formaliser. Ils n'auront qu'à en déduire le montant sur le produit de la vente.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — La police continue ses imbécilités à propos des explosions des bureaux de placement. La semaine passée elle est encore allée chez un camarade, et a fait la conquête d'une boîte ayant contenu des plumes.

Ils s'étaient mis à six pour faire ce beau chopin.

* * *

C'est le commissariat de police, situé rue de la Perle, qui a reçu le choc de la dernière explosion. Rien ne saurait mieux montrer le désarroi dans lequel la série des derniers attentats a jeté la police, que de lire cet extrait du *Matin* :

Encouragés par l'impunité qui semble leur être définitivement acquise, les dynamiteurs parisiens poursuivent leur œuvre de destruction avec une ardeur que rien ne saurait maintenant réfréner.

Depuis trois mois, la police est sur les dents ; de nombreuses arrestations ont été faites, des perquisitions ont été opérées au domicile des anarchistes les plus obscurs. Tous les individus incarcérés ont dû être remis en liberté, faute de preuves, et les perquisitions n'ont donné que des résultats absolument dérisoires. Les prétendues matières explosives saisies chez quelques révolutionnaires ont été analysées au laboratoire chimique municipal, où l'on a reconnu que ces « dangereuses » substances étaient tout simplement du coton cardé et de la poudre de riz.

Les apôtres de la dynamite semblent maintenant disposés à exercer de représailles contre la préfecture de police qui les a si inutilement tracassés depuis quelque temps.

Le tenancier d'un bureau de placement de la rue St-Denis a reçu dernièrement une lettre anonyme dans laquelle on l'assurait qu'aucune tentative de dynamitage ne serait dirigée contre son établissement, tous les engins fabriqués clandestinement par les « frères vengeurs » devant désormais être employés à faire sauter toutes les « succursales de la préfecture de police ».

L'explosion du commissariat de la rue de la Perle a eu lieu à une heure du matin et a été assez violente pour être entendue à un kilomètre à la ronde. Le projectile n'était pas une simple cartouche de dynamite, comme on l'a cru tout d'abord. C'est un engin de fabrication spéciale, qui devait être chargé de poudre au chlorate de potasse, comme la bombe de la rue Saint-Denis. La rue de la Perle est située à proximité de deux postes de police et pourtant on n'a recueilli aucun indice sur les auteurs du coup.

Ce qu'il faut remarquer dans cet attentat, c'est sa précision. On a voulu détruire le bureau du commissariat et rien autre. Le bureau est démoli de fond en comble et les alentours n'ont pas souffert. La police s'étonne qu'on ait choisi un commissariat dont le titulaire n'avait pas encore eu l'occasion de sévir contre les anarchistes. C'est justement la preuve qu'on en veut à l'institution et non aux personnalités. Si on avait voulu atteindre un policier connu, on ne se serait pas attaqué à un local qu'on savait vide.

Rossignol est sur les dents.

* * *

A l'occasion de l'attentat de la rue Saint-Denis, on avait arrêté un ouvrier gazier, Perrault ; on vient de le relâcher, son innocence ayant été reconnue. En même temps, on avait fait une trentaine de perquisitions chez différents anarchistes. Il y a celle de Baron, commissaire de police, chez le compagnon Riemer. Le policier se vit accueillir par ces paroles : Je me fous du mandat d'amener et du chiffon que vous portez en écharpe, bientôt, soyez-en sûr, votre tour viendra !..

Riemer a été condamné à quinze jours de prison.

A Bordeaux, Sébastien Faure a été condamné à huit jours de prison pour avoir traité un policier de mouchard, lors du Congrès ouvrier.

* * *

Est-il quelque chose de plus écœurant au monde que de lire les journaux, dits révolutionnaires ? Est-il question des grands problèmes du jour ? Bien peu, des personalités surtout, et de quelle façon sont elles traitées ! Les possibilistes ont la palme dans ce déversement d'injures, mais les autres ne doivent pas s'étonner de ce qui leur arrive. Les partis qui se lancent dans la politique sont destinés à périr par les personnalités, et quiconque aspire aux honneurs verra sa vie publique et privée, fouillée dans tous ses détails. Quand on est *chef* et qu'on base le succès de la Révolution sur la prépondérance de son influence, il faut s'attendre à ce que ses ennemis essaient de vous tuer par n'importe quel moyen, avec l'espoir de désorganiser ainsi, tout le parti.

C'est misérable. Les dirigés, ceux qui ne sont affiliés d'aucun titre, ceux que l'ambition n'aveugle pas, doivent comprendre que cela n'a rien de commun avec le but poursuivi. En quoi l'indignité d'un individu peut-elle rejaillir sur les idées qu'il professe ?

Ce ne sont pas les anarchistes qui emploient de tels moyens. On se cogne quelquefois et on ne craint pas le coup de poing en réunion publique, mais on part toujours d'un cœur sincère. Nous discutons pour notre avenir, sur les moyens de changer la situation des travailleurs, on bat en brèche la Propriété, le Salariat, l'Argent, le Patriotisme, on ne s'occupe pas de la conduite des individus.

Nous luttons contre le possibilisme, contre la Révolution autoritaire, mais que peut nous importer Floquet, Joffrin ou Vaillant ? Nos théories ne sont pas comprises par tout le monde, tous ceux qui les comprennent, ne les admettant pas, mais les anarchistes ont, croyons-nous, plus d'amis que d'adhérents. On peut dire le contraire de tout groupe ayant une directeur politique.

* * *

Personne ne doute qu'il ne faille beaucoup de travail pour creuser le canal de Panama. Au taux dérisoire où sont payés les véritables travailleurs, les terrassiers de Panama, le montant des salaires représente un joli total. Les frais d'administration prévus double la somme. Pour ne pas effrayer le gogo, on lui a demandé son argent par petites portions... le service des intérêts et le graissage des rouages, absorbent les nouveaux emprunts... à force de mentir, personne ne vous croit plus... la compagnie n'a plus d'argent... le gouvernement s'en mêle, etc

En résumé, plus d'un milliard d'argent est sorti de la poche des petits capitalistes (pauvres gens ! ils en ont rencouvré une petite partie sous forme d'intérêts, les travailleurs de Panama n'ont pas touché grand chose (le canal n'est pas à moitié fait) et les gros capitalistes ont empoché le reste, c'est-à-dire la plus grosse part. Concentration des capitaux, c'est le progrès : les petits rentiers deviennent des prolétaires et ils deviennent accessibles aux idées de Révolution. — C'est ainsi que tout marche.

* * *

### A PROPOS DE PANAMA.

Voici, d'après le *Globus*, une définition originale donnée par un habitant de la Nouvelle-Zélande de ce que les blancs appellent une banqueroute :

Un chef Maori, homme des plus intelligents, était en relations d'affaires avec un *pakéha*, c'est-à-dire avec un blanc de son voisinage, et ce blanc, mais consciencieux que le Canaque, venait de lui faire perdre, par une banqueroute, une somme d'environ 1,000 francs. Là dessus, le Maori conta l'affaire à quelques chefs de ses amis : « Un *pakéha*, leur dit-il, vient de m'enlever beaucoup d'argent par sa *pakarapou* (traduction maorie du mot anglais *bankrupt*). » Et à la question qu'on lui fit sur la signification de ce mot *pakarapou*, il répondit comme suit :

Quand un *pakéha* veut devenir *pakarapou*, il entreprend une affaire, quelle qu'elle soit, et achète à crédit le plus de marchandises possible. Ces marchandises, il les vend au meilleur prix : mettons 50,000 francs. Ces 50,000 francs, il les met en sûreté, moins cent francs, avec lesquels il va faire visite au juge. Là, il déclare son intention de devenir *pakarapou*. Le juge manifeste son mécontentement d'une pareille décision, mais il ne tarde pas à consentir. On convoque avocats et créanciers, et le jugement est rendu dans la forme suivante : « L'homme ici présent est *pakarapou*, mais il veut bien partager entre vous les cent francs qu'il a remis. » Là-dessus, il donne quatre-vingt francs aux avocats et distribue les vingt francs restants aux créanciers, puis le *pakarapou-pakéha* rentre tranquillement chez lui.

* * *

*Un fait divers sous la République radicale.* — Un commis des postes, M. Coulomb, avait été envoyé en disgrâce à Guise au mois de septembre dernier, lors des premières réclamations des employés. Lors de la réunion du 24 novembre, à l'avenue Lowendal à Paris, M. Coulomb adressa aux organisateurs de cette réunion un télégramme les encourageant vivement à poursuivre l'œuvre commencée.

Le directeur général des Postes intercepta cette dépêche.

Puis, afin de savoir si ce M. Coulomb était réellement l'auteur de la dépêche, il envoya à Calais un inspecteur chargé de faire une enquête.

A la suite de cette enquête, le directeur général des Postes proposa au conseil supérieur d'administration le renvoi de M. Coulomb.

Le conseil vota cette mesure.

L'employé révoqué revint à Paris, dans une misère noire : il ne put subvenir aux besoins de ses enfants ; l'aîné est mort de privations il y a quelques jours.

On ajoute, et le fait est bien vraisemblable que le lendemain de sa révocation, il reçut la visite d'un inspecteur qui venait lui offrir de la part du directeur général, M. Coulon, de le replacer dans une ville de son choix, à la condition qu'il voudrait bien faire le moucharb. Il fut éconduit. Reste à savoir si cette mesure apaisera les collègues de M. Coulomb ou les poussera à agir plus énergiquement une autre fois.

* * *

Calais. — Des élections municipales complémentaires viennent d'avoir lieu ici. Les socialistes et les radicaux sont entrés en lutte avec succès du reste.

Mais quel écœurement ! Les socialistes se sont coalisés avec les radicaux. Ils se sont engagés à ne pas porter de candidats dans leurs cantons respectifs. Je ne sais s'ils se sont engagés à ne pas faire de programme, mais on pourrait le croire, car ils en avaient peu ou pas.

Puis on battit la grosse caisse sur la mise en liberté de Delcluze, candidat avec Salembier. Finalement, avec l'appui de la liste radicale, Salembier et Delcluze ont été élus.

Au premier tour de scrutin il y eut environ les deux tiers d'abstention, de même au second tour.

En tous les cas, nous ne pouvons que nous féliciter du résultat. Les socialistes au pouvoir, démontreront bien vite ainsi, et leur impuissance, et le danger, pour eux, de se corrompre au contact des bourgeois et des politiciens.

* * *

Bourges. — Le groupe d'Etudes sociales de Bourges a organisé une réunion publique avec le concours de la citoyenne Louise Michel et des compagnons Charles Malato et Gouzien.

C'est devant un auditoire composé de deux mille personnes ; au milieu d'un calme presque parfait que la citoyenne Louise Michel démontre la corruption de la société actuelle. Elle est à son déclin, dit-elle, et bientôt nous allons l'enterrer; de toutes parts le flot des revendications populaires monte et va submerger la classe bourgeoise tout entière, qui se débat maintenant dans son agonie. Elle démontre enfin que, semblables aux monstres antédiluviens, qui sont disparus avec les milieux qui les avaient produits, les nouveaux changements survenus dans la Nature ne leur étant plus propices pour vivre; de même, la classe bourgeoise doit disparaître bientôt dans une révolution violente qu'elle aura provoquée en accumulant dans le cœur des hommes, qu'elle exploite et qu'elle gouverne, des haines sans nombre, par suite des iniquités et des injustices dont ils sont victimes.

A toutes les saillies si justes et si mordantes à la fois dont son discours est rempli, Louise Michel est très vivement applaudie par un public tout à fait sympathique et attentif. Après elle, c'est le compagnon Malato qui prend la parole pour dire que la classe ouvrière commence à ouvrir les yeux à la lumière, qu'elle commence à comprendre qu'elle est l'objet d'une spéculation et d'une exploitation infâme; qu'elle fera cesser au plus tôt cet état de choses. Que pour faire cette besogne elle ne se servira plus du bulletin de vote, qui est une arme perfide se retournant contre celui-là même qui s'en sert, mais en faisant la Révolution sociale, non plus politique, mais économique et qu'il n'y aura qu'en ce moment qu'elle sera heureuse parce qu'elle aura en sa possession ce qui lui appartient : c'est-à-dire tout ce qu'elle aura produit.

Le compagnon Gouzien succède au compagnon Malato. Il parle de la pourriture parlementaire qui existe à la Chambre des députés, tous sont vendus ou à vendre, le Wilsonisme fait des prosélytes. On entend parfois crier dans l'auditoire : « A bas les voleurs » ce cri d'indignation et de menace est lancé à l'adresse des députés.

Par son attitude, son calme, sa grande attention et le bon accueil qu'il fait aux orateurs, le peuple laborieux qui était le plus grand nombre à cette réunion, montre combien il est intéressé aux bonnes choses, aux grandes vérités, aux principes anarchiques que leur expliquent les trois orateurs.

Il est donc certain maintenant que l'Anarchie est enracinée dans le Cher. D'ailleurs, notre groupe d'Etudes est déjà considérablement augmenté.

Le lendemain de cette triomphante réunion, le compagnon Gouzien est allé à Dun-sur-Auron, près Bourges, où jamais anarchiste n'avait mis les pieds ; il y a été reçu de la manière la plus fraternelle. Il y a tenu une réunion qui, nous a-t-il dit à son retour, a eu un grand succès. Avant de quitter cette localité, il y a fondé un groupe.

Partout, c'est le dégoût du parlementarisme qui gagne le peuple à notre cause.

Par ses malversations, le gouvernement nous fait lui-même une excellente propagande. Pendant que le compagnon Gouzien était à Dun-sur-Auron, les compagnons Malato et Marchand tenaient une seconde réunion au même lieu que la veille. Le public composé d'environ quatre cents personnes, a été aussi sympathique que celui de la veille.

* * *

Dun-sur-Auron (Cher). — Dimanche, 16 décembre, le compagnon Alain Gouzien a fait une conférence dans la salle du Châtelet, sur « Bourgeoisie et Prolétariat » ; Nécessité de la Révolution sociale. La salle était comble. Les assistants ont paru être très satisfaits des théories émises par le compagnon Gouzien.

La misère est très grande à Dun-sur-Auron. Il y une famille tout entière qui est forcée de se nourrir de pain de son, dont l'odeur est infecte et de pommes de terre depuis le mois d'août dernier.

Combien d'autres sont dans le même cas, on comprendra facilement que de pareilles misères peuvent encourager les travailleurs à la révolte. A l'issue de la conférence du compagnon Gouzien, a aidé à organiser le « Groupe indépendant d'études sociales » auquel sont admis tous les travailleurs sans distinction et qui contient déjà d'excellents éléments.

* * *

Saint-Amand-Montrond. — Ici on lit très peu et les gens qui auraient le plus d'intérêt à lire, ne lisent pas du tout. Enfin que voulez-vous, nous faisons ce que nous pouvons pour répandre nos opuscules, et j'ai la certitude que cela portera ses fruits, si j'en crois les symptômes que j'observe du réveil de la dignité humaine. Un exemple :

Il y a quelques jours, le Conseil municipal, dans une discussion entre un conseiller socialiste et le maire réactionnaire, suscitant des applaudissements de la part des spectateurs, le maire menaçait de faire évacuer la salle ; ses ordres ne firent qu'exciter les manifestants qui envahirent la salle en criant vive la Révolution ! Vive la Commune ! et le commissaire mandé fut impuissant à faire sortir les citoyens qui ne se retirèrent que quand le maire, en désespoir de cause, eut levé la séance.

Ce fait est sans importance sans doute, mais néanmoins il montre que le respect des institutions disparaît et qu'une étincelle suffira pour provoquer l'explosion des haines et des colères contenues.

* * *

Reims. — Depuis un certain temps, la propagande était très délaissée à Reims, mais les amis ont repris un peu de courage ; il va sans dire que la misère est tellement grande, que l'exploitation, grossissant de jour en jour, réduit l'ouvrier à travailler pour un salaire dérisoire ; mais bon nombre d'exploités n'entendent pas se laisser mourir de faim ; ils suivent très bien les théories émises par les compagnons et vont prendre dans n'importe quelle endroit ce dont ils ont besoin. C'est ainsi que l'on voyait passer en correctionnelle six exploités, dont l'un avait été se restaurer chez un marchand de vin et avait demandé, comme dessert, un plat de sergot. Les autres avaient pris du pain dans les voitures de boulangers ; pour ces actes ils se sont vu condamner à des peines variant de 3 à 6 mois de prison.

Encore un fait à signaler : un malheureux sourd et muet, que son patron avait renvoyé sans motif, l'attendit sur son passage habituel et, en présence de plusieurs témoins, lui flanqua une volée dont il gardera longtemps le souvenir.

A propos de la propagande, le citoyen Odin devait passer en cour d'assises, mais il y eut une ordonnance de non-lieu.

Les journaux de la localité lui ayant donné le titre d'anarchistes, Odin crut très « intelligent » de faire une rectification, en disant qu'il n'était pas de ceux qui se paraient d'un titre quelconque. Mais les journaux lui firent remarquer que sa conférence avait roulé sur les principes de destruction de gouvernement et de l'autorité et que, par conséquent, ils demandaient à Odin que signifiait le mot anarchie.

Les amis vont faire une propagande active cet hiver ; plusieurs conférences vont avoir lieu et nous espérons qu'elles porteront leurs fruits.

## Belgique

Verviers. — Le groupe l'*Etincelle*, ayant demandé la salle de la Ruche Ouvrière, pour y faire un meeting, elle lui fut accordée ; lorsque le jour fut venu — dimanche 16 décembre — on s'y présenta ; il nous fut déclaré que nos bulletins de convocation n'étant pas signés par deux membres, ils refusaient sous prétexte qu'ils n'avaient pas de garanties (pour la police S. V. P.), il leur fut répondu que les orateurs qui parleraient se rendaient responsables de leurs discours. Non, ces plats-valets connaissaient leur rôle.

Prendre la parole de force pouvait se faire, mais le coup était porté, ces coopérateurs avaient répandu la nouvelle que le meeting n'aurait pas lieu, par conséquent, il n'y avait que nous dans la salle ; sauf quelques mouchards (ô imprudents).

Des noms, messieurs, de la « Ruche ». Pourquoi faire ?... Laissez faire ce métier aux policiers ; nous ne vous savions pas à cette hauteur, voudriez-vous imiter vos bons amis du *Peuple* dans leur rôle de délateurs.

Pourtant le président (un nommé Drèze) eût bien dû tenir sa parole, car dans un entretien qu'un de nos amis avait eu auparavant avec lui, il lui avait promis que le local serait toujours disponible pour nous; notre ami objectant, le président lui dit : « Pour qui nous prenez vous ?... »

Eh bien, nous anarchistes, nous disons, que vous êtes tous des farceurs qui ne cherchez qu'à vous engraisser au détriment des travailleurs naïfs que vous endormez en vous affublant du titre de socialiste que vous déshonorez.

Allons donc, si vous étiez sincères, vous seconderiez plus ardemment que vous à l'émancipation de la classe ouvrière.

Mais non ! vous vous enfermez dans le cercle étroit de vos querelles. Aussi, aucune force vive ne venant s'ajouter à vous, l'avenir nous donnera raison.

*Groupe l'Etincelle.*

* * *

Bruxelles. — Le compagnon Vendenbergh, employé à la compagnie du téléphone, vient de donner une bonne correction à l'ingénieur en chef de la boîte, ainsi qu'à son chef de brigade. Cela s'est passé samedi.

Le brigadier avait laissé tomber un appareil de valeur que Vendenbergh venait de lui apporter, et, en bon maître prétendait en faire endosser la responsabilité à notre ami et lui faire payer les pots cassés. Naturellement, il proteste et déclare qu'il ne paiera rien du tout. Le brigadier en appelle à l'ingénieur en chef. Celui-ci, comme de juste, donne raison au brigadier; — ce qui importe fort peu à notre ami qui lui déclare qu'il n'a rien à dire dans une affaire où il n'est pas à même de se prononcer. Colère du bonhomme qui, furieux, bouscule Vandenbergh. Immédiatement, celui-ci lui colle une gifle formidable à l'oreille... Bagarre.

Cinq sous-ordre arrivent à la rescousse de l'ingénieur et du brigadier. Mais notre ami a brisé une chaise et s'est armé d'un montant. L'ingénieur reçoit à la tête un coup qui fait jaillir le sang au mur. Finalement, après un véritable combat, où tous les carreaux environnants volent en éclats, notre ami, naturellement assez endommagé, reste maître du terrain et se retire tranquillement devant toute une escouade d'ouvriers qui avaient assisté impassibles à la bagarre, et dont plusieurs le lendemain sont venus le féliciter.

Notre ami a quitté la boîte, mais il a eu sa galette, et il aura enlevé de la morgue aux chefs et émoustillé la dignité de ses pairs.

* * *

Un de nos correspondants nous envoie la lettre suivante :

Dans la correspondance de Belgique, vous tombez sur Laloi ; vous avez mal fait de le mettre en avant. C'est un vieux brave homme qui est plein de sympathies pour nous et nos idées. Il nous a même organisé plusieurs conférences à Châtelet. Et actuellement c'est le seul qui n'ait pas voulu aller en appel contre sa détention préventive. Ça serait à souhaiter que tous ceux du Parti aient sa sincérité et sa bonne foi.

Nous insérons la rectification avec plaisir, sans doute notre premier correspondant, comme nous, ne connaissant que de nom le citoyen Laloi, aura pu être trompé par le fait de ce qu'appartenant au Parti ouvrier, le citoyen Laloi, endosse par le fait, un peu des petites saletés qui s'y commettent.

* * *

*Ouvrés.* — Pour le mouvement, voilà où on en est : On fait des meetings partout, jusqu'à trois ou quatre par semaine.

Nous nous trouvons presque dans tous, et nous disons aux travailleurs qu'une augmentation ne changera en rien leur situation, qu'il n'y a que la Révolution qui puissent les affranchir.

Si le mouvement n'a pas plus d'énergie ici, c'est que, plus qu'ailleurs, la dissension des socialistes a fait sentir son action néfaste.

Et puis voilà comment que l'on mate ceux qui pourraient se montrer. A Caroline, on a augmenté de 30 et 50 centimes ; mais indirectement, en leur faisant reprendre des tailles à l'entreprise, sans pour cela augmenter la tâche, et les autres n'ont rien.

Enfin, si ce n'est à Flémalle, où la coopérative a voté un subside pour encourager les herscheurs grévistes de deux ou trois puits; le reste, par les trucs jésuitiques des administrations charbonnières et communales serait relativement calme.

Mais ce moyen pacifique de grève perd du terrain, la Révolution y fait de nombreux adeptes.

En attendant, les meetings continuent, et il n'y a que les révolutionnaires qui soient écoutés. Partout on nous fait escorter par des pandores.

Hier encore, nous avons failli être arrêtés à Micheroux; les pandores ne pouvant nous arrêter au meeting, vu l'attitude des assistants, voulaient prendre le même train que nous ; mais ils nous attendent encore à la gare.

## Italie

A Vercelli 32 Société Coopératives de paysan ont adressé au Ministère Crispi une supplique en faisant un tableau de leur misère: ils sont 8.000 et n'ont de quoi manger,

Le parti ouvrier leur a répondu avec un manifeste en leur démontrant la cause de leur misère et en les invitant à se rallier au parti.

## Espagne

Il est bon de lire quelquefois le *Messager officiel* du gouvernement. Ainsi, nous y apprenons qu'au mois de mai passé, l'Espagne a conclu avec la Russie un traité d'extradition d'après lequel l'Espagne s'engage à livrer à la Russie tous les réfugiés politiques qui seraient accusés d'avoir commis dans n'importe quel pays les « crimes » suivants :

» 1. Attentats contre le tsar ou quelqu'un de sa famille.

» 2. Trahison qui met en danger la tranquillité ou l'indépendance de l'empire.

» 3. Conspiration ou émeute.

» 4. Attentats et complots contre l'autorité gouvernementale ou ses organes.

» 5. Préparation ou tenue de dynamite ou autres matières explosibles dans le but de porter des dommages à des personnes ou à des choses, autant que ces actes sont punissables par les lois du pays.

» 6. Meurtre ou entente pour faire le meurtre, ou pour porter des blessures avec préméditation. »

Puis viennent 19 autres paragraphes concernant tous les crimes de droit commun, aussi bien ceux mentionnés dans ces paragraphes que ceux qui n'y sont pas mentionnés, pourvu qu'ils entraînent, par les lois du pays, une punition d'un an de prison ou plus.

L'article ajoute : « Le fait que le crime a été commis dans un but politique ne peut être aucunement considéré comme motif pour refuser l'extradition. »

La demande de l'ambassadeur, accompagnée d'un ordre d'arrestation signé par une autorité russe, suffit. Sur quoi, les autorités espagnoles s'engagent à arrêter sur le champ la personne désignée. L'extradition doit avoir lieu, lors même que le « crime » serait commis dans un autre pays que l'Espagne ou la Russie, pourvu que cet autre pays ne demande pas l'extradition à son tour.

Les autorités espagnoles sont tenues d'arrêter la personne désignée sur une simple notification des autorités russes, envoyée « par la poste, ou par télégramme, notifiant que l'ordre d'arrestation a été signé » (en Russie), pourvu que cette notification soit signifiée dans le courant des deux mois suivants par la voie usuelle diplomatique.

Bref, une simple notification, envoyée par un procureur russe au préfet de police d'une ville espagnole suffit pour arrêter un réfugié russe en Espagne. Il sera gardé sous les verroux pendant deux mois pour donner le temps au ministère russe de faire la demande d'extradition par voie diplomatique.

Le traité a été ratifié à Madrid par S. Moret et M. Gortchakoff le 24 avril 1888 et signé par Alexandre III le 15 mai. Il est publié par le *Messager officiel* russe du 27 juillet 1888.

Prière aux journaux espagnols de donner la publicité à ce traité ignoble.

## Costa-Rica

A Costa Rica 1200 ouvriers italiens se sont mis en grève pour les maltraitements qui leurs infligeait l'entrepreneur ; ce qui démontre que bientôt les travailleurs italiens seront obligés de rester dans leur pays et de prendre le travail et la nourriture où ils sont.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*Réponse des « Réfractaires d'Argenteuil » aux organisateurs du Congrès national de Troyes.*

Compagnons,

Nous nous faisons un devoir et en même un plaisir de répondre à votre appel concernant le congrès national de Troyes.

Nous ne sommes pas partisans des congrès en général, et des congrès nationaux en particulier, car nous considérons le congrès comme une autre manière de parlementarisme. L'exploitation et la misère sont internationales, la révolution le sera aussi où elle ne sera pas du tout.

Etant révolutionnaires convaincus, nous nous passerons bien de toute tutelle qu'elle soit officielle ou non. En plus, ayant déjà fait une active propagande abstentionniste, nous ne voulons plus servir de marche-pied aux farceurs du suffrage universel qui, sous prétexte de servir le peuple ne cherchent qu'à décrocher la timbale électorale.

Quand aux soi-disant affranchisseurs, qu'ils commencent par s'affranchir eux-mêmes de toute idée autoritaire. Quand à nous, nous aimons trop notre liberté individuelle, pour nous laisser imposer une ligne de conduite que du reste nous ne suivrions pas. En attendant, compagnons, nous espérons bien de vous voir venir à nos idées.

*Les Réfractaires d'Argenteuil.*

Nous insérons la communication des camarades d'Argenteuil, parce qu'elle exprime absolument notre manière de voir sur les congrès en général — Mais ici une petite explication : En insérant la communication de nos amis de Troyes, il n'entrait pas dans notre idée, pas plus que dans celle de nos amis de Troyes, du reste, d'inviter les anarchistes à prendre part à toutes les simagrées d'un congrès, d'en ratifier les décisions, et de chercher à en faire un acte de foi, nous ne nous prêterons jamais à ce rôle. Mais ici une occasion était offerte aux anarchistes d'aller développer leurs idées parmi un public nouveau, les organisateurs ont l'air de bonne foi dans leurs avances.

Il y a un Congrès organisé en dehors de nous, pourquoi des anarchistes ne s'y rendraient-ils pas pour y préconiser leurs idées, il y a de la besogne à faire partout, du moment que l'on ne fait pas de compromissions.

* * *

Le manifeste des *Intransigenti* contre Cipriani et la « Ligue latine » a soulevé des polémiques, pour et contre, dans toute l'Italie. En général, les anarchistes, trouvant logiques les attaques à l'esprit borné de la « Ligue » dès son début, n'approuvent pas pourtant les injures adressées contre Cipriani comme individu.

Le *Sole de l'Avenire* de Mirandola avait poussé même son dépit de voir attaquer son ami jusqu'à appeler les *Intransigenti* des mouchards; cette injure répétée par d'autres journaux encore, tels que le *Messaggero di Napoli*, la *Rivendicazione*, etc., a été justement refoulée dans la bouche de ceux qui l'avaient lancée par la déclaration suivante, signée des membres du groupe des *Intransigenti* et de ceux qui sont solidaires avec eux.

Marseille 5 déc. 1888.

Monsieur le Directeur,

Celui qui, sans connaissance de cause, lance des jugements pour le seul plaisir d'être agréable ou pour satisfaire aux intérêts de quelques individualités, nous le considérons comme un *crétin*.

Tel est le jugement que nous portons sur vous.

Ennemis de toute idole, nous avons donné à Cipriani la place qu'il méritait. Réfutez-nous, si vous répondrons.

La qualification de « soi-disant anarchistes » dont vous nous gratifiez avec tant de bonhomie, n'est pas à la hauteur de notre mépris. Cela retombe votre « groin ! »

Pour les anarchistes de Marseille,

Stefanini Giuseppe, Luigi Crucioli, Naglia Gaetano, Joseph R., Caselli E., Balassiui Antonio, Bacchi F., Garinei Decimo, Vittorio Beltramini, Raffuzzi, Topi Cesare.

* * *

Nous avons reçu du groupe de Bourges, produit de la réunion qu'ils avaient organisée dont 10 fr. pour propagande et brochures, pour les détenus et 10 fr. pour aider à l'envoi compagnon au congrès de Troyes. — Nous ces 10 fr. à la disposition du compagnon qui est le camarade qui s'est rendu à Troyes.

# AVIS

Nous prévenons les camarades que l'édition *Richesse et Misère* est épuisée. Il ne nous en plus qu'un cent ou deux que nous réservons les envois isolés.

Nous tenons à leur disposition *Les Prisons*, *Paysans*, et l'*Anarchie dans l'évolution socialiste*, raison de 7 fr. le cent. — *Les Produits de la* à 3 fr. 50 le cent.

Prière à ceux qui nous doivent encore des brochures de les solder au plus vite ; sitôt que la rentrée des fonds nous le permettra, nous ferons l'*Esprit de révolte*.

# PETITE CORRESPONDANCE

X à Paris. — Le journal n'est plus porté rue de la quette ni rue d'Angoulême, parce que la vente ne pas le dérangement. Vous le trouverez place de la tille.

A. C. à Porto. — Avons envoyé de nouveau, c'est le nier exemplaire. — Les vieilles cartes postales aussi nous servir.

Le compagnon Sébastien Faure est prié d'envoyer « Paroles d'un révolté » au compagnon Malato. Urgent.

B. à Lyon. — Reçu mandat. C'est bien le compte, 50 « Richesses » que je trouve marquées à votre actif dont vous ne faites pas mention.

Au compagnon qui nous a envoyé les vers « Fructidor et Justice ». — « Justice » est contraire à nos idées. « Fructidor » n'y a aucun rapport.

Quant au compagnon qui nous a envoyé le « Noël malheureux ». — Trop mauvais comme poésie.

D. à Romans. — Je croyais que le groupe « Aux pagnes » vous avait répondu ; il devait le faire. — Les « Indignés » de Vienne. — Le groupe d'études Romans attend la réponse à sa lettre, il serait très reux d'entrer en relations avec vous.

D. à Foix. — J. au Havre. — S. à St-Prix — Bruxelles. — G. à Bruxelles. — R. à Tilélat — G. à — R. à St-Amand. — J. A. à Maurice-sur-Fessard. au Mans. Reçu timbres et mandats.

V. L. à Arras. — Avons envoyé la 2me année. La cartonnée au prix de 4 fr. 50, ou bien au prix du en feuille.

# CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 7 fr. 05, 1 fr. 70 de la collecte faite le 23 décembre.

*Commission des détenus.* — En caisse : 6 fr. 30.

*Commission des déserteurs.* — En caisse : 10 fr.

Samedi, 29 décembre, Travailleurs communistes anarchistes, à 8 h. 1/2 du soir, 92, boulevard Menilmontant. Ordre de jour : Impression d'une brochure.

Pantin. — Réunion des Hommes de peine, le premier et le troisième samedis du mois, à 8 h. du soir, 3, route d'Aubervilliers, en face la nouvelle mairie.

Samedi, 29 décembre 1888, Soirée familiale, organisée par le groupe *La Révolte* de Levallois-Perret, 9 heures du soir, salle Montheuil, 20, rue Blanc.

Ordre du jour : Revue du mouvement anarchiste pendant l'année 1888; Chants et Poésies.

Les camarades du *Droit social XVIIe* sont invités

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

I. I. S. G. COLLECTIE VICO FEDELI

Deuxième Année, N° 17. — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 6 au 12 JANVIER 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3
Trois mois . . . . . » 1
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## RÉPONSE A UNE OBJECTION

Vous dites, dans votre dernier dialogue : Toutes les relations, tous les rapports de solidarité, entre les hommes, se résument en fin de compte, dans cette admirable trilogie économique : Production, Consommation, Échange » et vous ajoutez : « cela ne peut faire de doute. »

Voilà, certes, une affirmation un peu hasardée ! Etes-vous bien certain, citoyen, de la véracité d'une telle assertion ? Et pourriez-vous nous en démontrer la justesse et l'exactitude. Cela vous sera, je crois, fort difficile ?

Produire, consommer, échanger, soit, très bien. C'est la condition *sine qua non* de la vie. Mais, est-ce là tout ? La vie sociale peut-elle se renfermer, exclusivement dans ce milieu purement matériel ? Je ne le pense pas. Sparte est loin de nous. Et le brouet noir, aujourd'hui, ne serait plus de saison ! L'homme — on l'a déjà objecté — n'est pas un être qui puisse vivre exclusivement pour vivre. Ses besoins, ses désirs, ses aspirations sont multiples et diversifiés à l'infini. Chaque jour en voit naître de nouveaux, à peine satisfaits, en appellent de nouveaux.

De là ces mille petits riens dont l'existence est émaillée ; et dont l'habitude rend la jouissance si agréable ! Où serait le signe d'échange pour ses objets fantaisistes ?

Et les sciences, les arts, la littérature. Toutes ces hautes et sublimes conceptions qui constituent la vie idéale, qu'en faites-vous ? Ce sont aussi des produits de l'activité humaine. J'imagine.

Mais sont-ils échangeables et consommables au même titre que ceux du travail manuel ? Vous ne l'oseriez soutenir ! Comment en effet, consommer et avec quoi, échanger des productions comme les toiles d'un Rubens, les perles musicales d'une Patti, les théories d'un Darwin, les trésors poétiques d'un Victor Hugo ! Quelle place leur assigneriez-vous dans votre « trilogie économique ? »

Je me résume :

Sans être précisément anarchiste, je partage cependant vos idées sur la liberté et l'égalité ! Moi, par exemple, comme vous, je suis d'avis que tous les hommes ont un droit égal à l'aisance et au bien être. Mais, vouloir, sous prétexte d'égalité, établir une similitude entre l'œuvre d'un savant ou d'un artiste, et celle d'un manouvrier, voilà ce que je ne puis admettre. C'est contraire au droit et à la justice. De ce niveau égalitaire ne saurait aller jusque-là ! Car, enfin, quelque partisan que l'on soit de l'égalité, il faut néanmoins se rendre à l'évidence. Et l'on est bien obligé de reconnaître que l'esprit humain, de même que le discernement et les aptitudes, ne sont pas choses qui se puisse niveler !

Dans une société, les conditions de la vie ne sont pas adéquates, grande est la différence qui existe entre la vie physique ou matérielle, et la vie morale intellectuelle ou quintessenciée ?

Avec votre « Trilogie économique » comment parviendrez-vous à équilibrer ces parties — si disparates — du tout social ?

Je vous serai vraiment obligé de nous en vouloir faire la démonstration !

Voilà les objections, les arguments, qu'on nous oppose ! Est-ce d'un adversaire sérieux ou d'un simple contradicteur fantaisiste ? Quoi qu'il en soit, voici ma réponse.

Laissant de côté, Sparte, son brouet noir et les « mille petits riens », qui n'ont que faire ici, j'entre sans plus de préambules, dans le vif de la question.

L'homme, dites-vous, n'est pas un être qui puisse vivre exclusivement pour vivre ! En vérité ! Et pourquoi vivrait-il donc ? Serait-ce pour gagner le Ciel ? C'est un but comme un autre !

Mais, en admettant la vérité de cette assertion, qu'est-ce que ça prouve pour ou contre l'Anarchie ? En quoi l'égalité des conditions pourrait-elle gêner les libres manifestations de la vie ? La vérité, citoyen, c'est que l'homme vit, qu'il veut vivre, et vivre le plus agréablement possible ! C'est pour cela, pour accroître la somme de son bien-être et de ses jouissances, que nous le voyons, tous les jours, commettre tant de bassesses, tant de vilenies, tant de turpitudes ! Mais, qu'est-ce que vivre ? « L'homme est sensation, sentiment, connaissance », a dit Pierre Leroux. Or, évoluer sous ce triple aspect, donner libre essor à toutes ses facultés — physiques, intellectuelles et morales — être maître de sa destinée, et pouvoir laisser libre cours, à ses penchants, à ses désirs, à ses passions. Voilà pour l'être humain, la vie dans toute sa plénitude, dans tout son épanouissement ! Et ce n'est pas seulement pour quelques uns pour un groupe, ou pour une classe. Mais pour tous — distinctement, *individuellement !*

Mais, s'écrie mon contradicteur : Et les sciences, les arts, la littérature, qu'en faites-vous ? Comment les classez vous ? Eh ! bon dieu, citoyen, que voulez-vous que nous en fassions ? Nous les laissons pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des branches de l'activité humaine, dont les produits — échangeables et consommables, au même titre que tous les autres — se classent tout naturellement dans la « Trilogie économique » et font partie intégrante de la richesse sociale !

Toute production, quelle qu'en soit d'ailleurs la source, — industrie, science, art, littérature, etc. etc. est, qu'on le veuille ou non, soumise aux fluctuations de l'offre et de la demande. Cela est si vrai, que, dès qu'un objet ne répond plus à un besoin public, il perdra valeur et cesse d'avoir cours. En effet, les choses n'ont d'importance, à nos yeux, qu'eu égard aux services qu'elles peuvent nous rendre. A un ventre-creux, présentez un traité de géométrie ou de physique, il vous répondra qu'un morceau de pain ferait bien mieux son affaire. Qui pourrait, aujourd'hui, faire revivre la cosmogonie d'Hésiode, ou l'astronomie de Ptolémée ! Donc, je le répète, la trilogie économique — production, consommation, échange — est — même dans la vie actuelle — la suprême loi. J'en suis fâché pour la gent artistique et savante, mais, ses œuvres — ou ses produits — doivent subir cette loi commune, absolument comme celles des manouvriers. Ainsi l'a voulu la nature. Et ses décrets sont indiscutables.

Quel genre d'homme est-ce donc, en réalité, cette classe qu'on nomme le « monde savant » ou le « monde artistique ? » D'où tirent ils leur origine ? Sont-ils engendrés autrement que les autres ? A l'état embryonnaire, en pourrait on faire la classification ? Cessez donc de nous vanter vos « classes supérieures » ; il n'y a de vraiment supérieur dans le monde, que ce qui est utile, nécessaire, indispensable. Le reste — quelque brillant que soit l'éclat — n'est qu'accessoire. Si donc, il devait exister une supériorité, seule, la classe laborieuse serait en droit d'y prétendre, car elle est la nourricière du Genre humain, elle, tandis que tous vos « mondes savants », réunis, ne parviendraient tant seulement pas à substenter un moineau. Elle est la pierre angulaire de tout édifice social. Ils n'en sont, eux, que la décoration ! — or, la décoration ne peut valoir l'édifice. — Et puis, que signifient ces distinctions ?

Les hommes naissent libres et égaux, pourquoi ne vivraient-ils pas de même ? La vie est une, et la diversité de ses manifestations ne saurait en rien justifier l'inégalilité des conditions. Etrange anomalie ! aucune création, aucune invention — soit dans les sciences, soit dans l'industrie — ne peut-être réalisée, par le génie humain, en dehors de la stricte observance des lois naturelles, et c'est précisément en violation de ces mêmes lois que sont établies toutes les institutions qui régissent aujourd'hui les sociétés, et malgré les luttes, les déchirements, les perturbations résultant de cette violation, l'homme — ce « roi de la création » cet être doué de raison, d'intelligence et d'entendement — s'obstine à ne pas vouloir se rendre à l'évidence, à ne pas vouloir rentrer dans la voie, à lui, tracée par la Nature. Il faudra qu'il s'y décide pourtant, car, malgré les résistances et les mauvais vouloirs, on saura bien l'y forcer.

Vienne la Révolution ! que sonne le quart-d'heure psychologique ! Que le peuple, débarrassé de tous liens, affranchi de toute tutelle et faisant sienne les tendances anarchistes, se décide enfin à mordre, une bonne fois, au fruit, à lui, si longtemps défendu, (n'oublions jamais qu'en révolution, c'est là le point capital) et savourant aux prémices, il aura vite compris que, désormais, c'est pour lui qu'il travaille, et il fera, soyez-en persuadé, de prompte et bonne besogne. Oh ! nous irons de l'avant. Nous ne nous arrêterons point à mi-chemin. Et si, comme j'en ai la ferme et entière conviction, le succès répond à notre énergie, à notre audace. La vieille société aura vite rendu sa belle âme à *ses créatures*, et cette première phase accomplie, la Révolution ou la masse, — ici, c'est tout un — poursuivant sa marche, résolument, sans hésitation, sans temps d'arrêt. Nous irons jusqu'au bout, c'est-à-dire, jusqu'à l'entier anéan-

I. S. G.
COLLECTIE
UCO FEDELI

Deuxième Année, N° 17. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 6 au 12 JANVIER 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## RÉPONSE A UNE OBJECTION

Vous dites, dans votre dernier dialogue : « Toutes les relations, tous les rapports de sociabilité, entre les hommes, se résument en fin de compte, dans cette admirable trilogie économique : Production, Consommation, Echange » et vous ajoutez : « cela ne peut faire de doute. »

Voilà, certes, une affirmation un peu hasardée ! Etes-vous bien certain, citoyen, de la vérité d'une telle assertion ? Et pourriez-vous *nous* en démontrer la justesse et l'exactitude. Cela vous sera, je crois, fort difficile ?

Produire, consommer, échanger, soit, très bien. C'est la condition *sine qua non* de la vie. Mais, est-ce là tout ? La vie sociale peut-elle se renfermer, exclusivement dans ce milieu purement matériel ? Je ne le pense pas. Sparte est loin de nous. Et le brouet noir, aujourd hui, ne serait plus de saison ! L'homme — on l'a déjà objecté — n'est pas un être qui puisse vivre exclusivement pour vivre. Ses besoins, ses désirs, ses aspirations sont multiples et diversifiés à l'infini. Chaque jour en voit naître qui, à peine satisfaits, en appellent de nouveaux.

De là ces mille petits riens dont l'existence est émaillée ; et dont l'habitude rend la jouissance si agréable ! Où serait le signe d'échange pour ses objets fantaisistes ?

Et les sciences, les arts, la littérature. Toutes ces hautes et sublimes conceptions qui constituent la vie idéale, qu'en faites-vous ? Ce sont aussi des produits de l'activité humaine. J'imagine.

Mais sont-ils échangeables et consommables au même titre que ceux du travail manuel ? Vous ne l'oseriez soutenir ! Comment en effet, consommer et avec quoi, échanger des productions comme les toiles d'un Rubens, les perles vocales d'une Patti, les théories d'un Darwin, les trésors poétiques d'un Victor Hugo ! Quelle place leur assigneriez-vous dans votre « trilogie économique ? »

Je me résume :

Sans être précisément anarchiste, je partage cependant vos idées sur la liberté et l'égalité ! Ainsi, par exemple, comme vous, je suis d'avis que tous les hommes ont un droit égal à l'aisance et au bien être. Mais, vouloir, sous prétexte d'égalité, établir une similitude entre l'œuvre d'un savant ou d'un artiste, et celle d'un manouvrier, voilà ce que je ne puis admettre. C'est contraire au droit et à la justice. Et le niveau égalitaire ne saurait aller jusque-là ! Car, enfin, quelque partisan que l'on soit de l'égalité, il faut néanmoins se rendre à l'évidence, Et l'on est bien obligé de reconnaître que l'esprit humain, de même que le discernement et les aptitudes, ne sont pas choses qui se puisse niveler !

Dans une société, les conditions de la vie ne sont pas adéquates, grande est la différence qui existe entre la vie physique ou matérielle, et la vie morale intellectuelle ou quintessenciée ?

Avec votre « Trilogie économique » comment parviendrez-vous à équilibrer ces parties — si disparates — du tout social ?

Je vous serai vraiment obligé de nous en vouloir faire la démonstration !

Voilà les objections, les arguments, qu'on nous oppose ! Est-ce d'un adversaire sérieux ou d'un simple contradicteur fantaisiste ? Quoi qu'il en soit, voici ma réponse.

Laissant de côté, Sparte, son brouet noir et les « mille petits riens », qui n'ont que faire ici, j'entre sans plus de préambules, dans le vif de la question.

L'homme, dites-vous, n'est pas un être qui puisse vivre exclusivement pour vivre ! En vérité ! Et pourquoi vivrait-il donc ? Serait-ce pour gagner le Ciel ? C'est un but comme un autre !

Mais, en admettant la vérité de cette assertion, qu'est-ce que ça prouve pour ou contre l'Anarchie ? En quoi l'égalité des conditions pourrait-elle gêner les libres manifestations de la vie ? La vérité, citoyen, c'est que l'homme vit, qu'il veut vivre, et vivre le plus agréablement possible ! C'est pour cela, pour accroître la somme de son bien-être et de ses jouissances, que nous le voyons, tous les jours, commettre tant de bassesses, tant de vilenies, tant de turpitudes ! Mais, qu'est-ce que vivre ? « L'homme est sensation, sentiment, connaissance », a dit Pierre Leroux. Or, évoluer sous ce triple aspect, donner libre essor à toutes ses facultés — physiques, intellectuelles et morales — être maître de sa destinée, et pouvoir laisser libre cours, à ses penchants, à ses désirs, à ses passions. Voilà pour l'être humain, la vie dans toute sa plénitude, dans tout son épanouissement ! Et ce n'est pas seulement pour quelques uns pour un groupe, ou pour une classe. Mais pour tous — distinctement, *individuellement !*

Mais, s'écrie mon contradicteur : Et les sciences, les arts, la littérature, qu'en faites-vous ? Comment les classez vous ? Eh ! bon dieu, citoyen, que voulez-vous que nous en fassions ? Nous les laissons pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des branches de l'activité humaine, dont les produits — échangeables et consommables, au même titre que tous les autres — se classent tout naturellement dans la « Trilogie économique » et font partie intégrante de la richesse sociale !

Toute production, quelle qu'en soit d'ailleurs la source, — industrie, science, art, littérature, etc. etc. est, qu'on le veuille ou non, soumise aux fluctuations de l'offre et de la demande. Cela est si vrai, que, dès qu'un objet ne répond plus à un besoin public, il perdra valeur et cesse d'avoir cours. En effet, les choses n'ont d'importance, à nos yeux, qu'eu égard aux services qu'elles peuvent nous rendre. A un ventre-creux, présentez un traité de géométrie ou de physique, il vous répondra qu'un morceau de pain ferait bien mieux son affaire. Qui pourrait, aujourd'hui, faire revivre la cosmogonie d'Hésiode, ou l'astronomie de Ptolémée ! Donc, je le répète, la trilogie économique — production, consommation, échange — est — même dans la vie actuelle — la suprême loi. J'en suis fâché pour la gent artistique et savante, mais, ses œuvres — ou ses produits — doivent subir cette loi commune, absolument comme celles des manouvriers. Ainsi l'a voulu la nature. Et ses décrets sont indiscutables.

Quel genre d'homme est-ce donc, en réalité, cette classe qu'on nomme le « monde savant » ou le « monde artistique ? » D'où tirent ils leur origine ? Sont-ils engendrés autrement que les autres ? A l'état embryonnaire, en pourrait on faire la classification ? Cessez donc de nous vanter vos « classes supérieures » ; il n'y a de vraiment supérieur dans le monde, que ce qui est utile, nécessaire, indispensable. Le reste — quelque brillant que soit l'éclat — n'est qu'accessoire. Si donc, il devait exister une supériorité, seule, la classe laborieuse serait en droit d'y prétendre, car elle est la nourricière du Genre humain, elle, tandis que tous vos « mondes savants » réunis, ne parviendraient tant seulement pas à substenter un moineau. Elle est la pierre angulaire de tout édifice social. Ils n'en sont, eux, que la décoration ! — or, la décoration ne peut valoir l'édifice. — Et puis, que signifient ces distinctions ?

Les hommes naissent libres et égaux, pourquoi ne vivraient-ils pas de même ? La vie est une, et la diversité de ses manifestations ne saurait en rien justifier l'inégalilité des conditions. Etrange anomalie ! aucune création, aucune invention — soit dans les sciences, soit dans l'industrie — ne peut-être réalisée, par le génie humain, en dehors de la stricte observance des lois naturelles ; et c'est précisément en violation de ces mêmes lois que sont établies toutes les institutions qui régissent aujourd'hui les sociétés, et malgré les luttes, les déchirements, les perturbations résultant de cette violation, l'homme — ce « roi de la création » cet être doué de raison, d'intelligence et d'entendement — s'obstine à ne pas vouloir se rendre à l'évidence, à ne pas vouloir rentrer dans la voie, à lui, tracée par la Nature. Il faudra qu'il s'y décide pourtant, car, malgré les résistances et les mauvais vouloirs, on saura bien l'y forcer.

Vienne la Révolution ! que sonne le quart-d heure psychologique ! Que le peuple, débarrassé de tous liens, affranchi de toute tutelle et faisant sienne les tendances anarchistes, se décide enfin à mordre, une bonne fois, au fruit, à lui, si longtemps défendu, (n'oublions jamais qu'en révolution, c'est là le point capital) et savourant aux prémices, il aura vite compris que, désormais, c'est pour lui qu'il travaille, et il fera, soyez-en persuadé, de prompte et bonne besogne. Oh ! nous irons de l'avant. Nous ne nous arrêterons point à mi-chemin. Et si, comme j'en ai la ferme et entière conviction, le succès répond à notre énergie, à notre audace. La vieille société aura vite rendu sa belle âme à *ses créatures*, et cette première phase accomplie, la Révolution ou la masse, — ici, c'est tout un — poursuivant sa marche, résolument, sans hésitation, sans temps d'arrêt. Nous irons jusqu'au bout, c'est-à-dire, jusqu'à l'entier anéan-

tissement de l'ordre de choses existant. Et, rentrant dans les voies de la nature, — *destruam et aedificabo* — nous ferons surgir des ruines du Vieux Monde, un monde nouveau, portant dans ses flancs toute une ère de travail, de liberté et de bonheur pour tous. Alors, une modification profonde, ou plutôt une transformation complète s'accomplira, spontanément, dans les relations et dans les rapports sociaux. Désormais, plus de gouvernement, plus de loi, plus d'autorité. Equation, équivalence, réciprocité en tout et pour tout.

La production multipliée par l'extension du machinisme; le travail simplifié par les nouveaux groupements économiques solidarisés, quelques heures d'un labeur quotidien, suffiront amplement, aux besoins de la consommation générale. Dès lors, ayant tous loisirs pour parfaire son éducation — chacun pourra devenir en même temps qu'un excellent ouvrier, un savant ou un artiste émérite. Que de savants, que d'artistes, que de littérateurs, émergeront de ce milieu, de ce grand tout, diversifié et personnalisé. Quelle dimension atteindra alors le cercle des connaissances humaines. Ce ne sera plus ses qualificatifs, ces classifications de « monde d'élite » de « classes supérieures », etc. Non, toute cette pénaillerie, si en honneur aujourd'hui, aura disparu.

Ce sera l'avènement d'un monde d'hommes libre, la réalisation — *pour tous* — de la vie « idéale et quintessenciée! »

Conclusion : le but de la vie, c'est la vie elle-même, ordre social libertaire, avec l'égalité pour base fondamentale, la solidarité pour règle, et pour arbitre : la Justice.

Comprenez-vous, maintenant, comment, par le jeu régulier de l'évolution, pourront s'équilibrer « ces parties — si disparates — du tout social » et se résoudre le problème du bien-être et de l'harmonie universelle! De chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins! Telle est la formule — formule essentiellement anarchiste, la seule vraie, la seule conforme au vœu de la Nature.

Etes-vous convaincu? Si non, j'accepte de continuer le débat, il en vaut la peine; si, toutefois la *Révolte* n'y voit pas d'empêchement.

## AUX CAMARADES

Nous préparons une nouvelle édition de la *Société au lendemain de la Révolution*, à laquelle nous avons joint la *Révolution* et l'*Autonomie selon la science*, et différents articles ayant trait au même sujet. Le tout réuni, formera une petite plaquette d'environ 130 pages. Elle sera mise en vente en librairie au prix de 1 franc, mais pour faciliter aux camarades, qui nous la prendront directement, les moyens de se la procurer, elle leur sera laissée à raison de 50 centimes. — Le tirage sera terminé pour la première quinzaine de février, prière aux amis de nous faire savoir le chiffre qu'ils comptent placer, et à ceux auxquels il serait possible de souscrire quelques exemplaires d'avance, de joindre le montant à leurs demandes, cela nous permettrait d'activer le tirage.

## GÉNÉROSITÉ BOURGEOISE

Dans certaines tribus barbares de l'Afrique il est une coutume qui m'a été contée, laquelle consiste à mener les vieux et les infirmes au fond des forêts où les bêtes féroces dévorent ces infortunés.

Beaucoup d'habitants de nos contrées hausseront les épaules à ce récit et diront : Comment! mener son père dans la forêt! celui qui nous a donné la vie, l'abandonner au fond des bois pour le faire dévorer? c'est de la folie, de la férocité! Je ne sais si ce récit est de pure imagination, mais je ne serais nullement surpris qu'il fut vrai, quand je vois tant de cruautés s'abriter derrière notre prétendue civilisation. N'avons-nous pas des vieillards brûlés par leurs enfants? des enfants jetés dans les égoûts? d'autres renfermés dans des armoires, jetés dans les rivières, d'autres encore que l'on prive de nourriture, à qui l'on ôte les forces morale et physique, et qui nous apparaissent avec un bras de moins, une jambe paralysée, des scrofules, et forment le bataillon si nombreux des éclopés, des aveugles, des manchots, des culs-de-jatte, des estropiés de tous genres?

Pour soulager toutes ces misères, il y a bien des maisons, mais ces maisons sont insuffisantes; il faut postuler pendant des années pour obtenir son admission, puis l'on vous renferme entre quatre murs comme à Bicêtre où il faut se coucher à la cloche.

Adieu la liberté! on est infirme, cela ne suffit pas, il faut encore être esclave. Ajoutez à cela que ceux qui restent en dehors de ces refuges, sont traqués comme des bêtes fauves par la police.

Vous croyez peut-être qu'on se contente de les chasser? Détrompez-vous, on les renferme au poste, on les met dans la voiture cellulaire et puis en route pour le Dépôt. Ils passent en jugement, où on leur inflige : cinq, huit, dix ou quinze jours de prison, puis on les renferme au dépôt de mendicité de Nanterre; ils restent là pendant des mois et en sortent quand cela plaît à monsieur le préfet de police qui remplace plus que très avantageusement l'ancien gouverneur de la Bastille.

Que voulez-vous? il faut bien nettoyer la bonne et généreuse ville de Paris. Il ne faut pas que les Wilson, les Floquet, les Grévy soient troublés dans leur digestion.

Vous croyez peut-être que j'exagère, mais je suis certain de ce que j'avance, car j'ai connu un ouvrier sculpteur qui a perdu la vue il y a deux ou trois ans et à qui semblable aventure est arrivée. Le malheureux garçon fut obligé de se recommander à la générosité publique. Plusieurs fois il a voulu se détruire à cause de son infirmité. On vient de l'enfermer à Nanterre qui est une prison de mendicité; il est surveillé, car il a voulu se détruire.

Sa pauvre femme a fait toutes les démarches nécessaires pour le faire sortir de cette bastille.

Ce malheureux qui n'a commis d'autre crime que d'être aveugle et de demander un morceau de pain à des bourgeois, est traité comme un malfaiteur.

Ne pensez-vous pas qu'une société où se passent de telles horreurs soit pire que celle où l'on expose dans les bois les vieillards et les infirmes qu'on ne peut plus nourrir?

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — *Liberté de la presse.* — Le compagnon Baudelot, gérant du *Ça Ira*, vient de recevoir assignation pour deux articles du dernier numéro : *Les Incendies* et *Hardi les gars!* — toujours au nom du même cliché : excitation au meurtre, etc.

* * *

On n'a jamais douté qu'il ne faille beaucoup de travail pour creuser le canal de Panama. Au taux (dérisoire, même en régime de salariat) où sont payés les vrais travailleurs, les terrassiers, le montant des salaires des journées de travail représente une somme imposante. Depuis huit ans qu'on fait appel aux souscripteurs, l'argent recueilli est supérieur à cette somme et pourtant le canal est creusé à peine au cinquième d'après les uns, aux deux cinquièmes d'après les autres.

Voici à peu près ce qui se passe : Pour faire un certain travail, je compte 500 francs de main-d'œuvre et j'ajoute 500 francs pour les frais d'administration. J'ai donc besoin de 1,000 francs. Pour n'effrayer personne par cette grosse somme, je n'en demande que 500 aux souscripteurs et je ne leur en fait verser que 350 quoique je leur paie l'intérêt de 500 francs. Lorsque la caisse se vide, je fais un nouvel appel de fonds, 200 francs par exemple, dont je ne prends que 100. Et ainsi de suite, d'année en année, j'emprunte. Plus je fais appel aux souscripteurs, plus je suis forcé de leur offrir d'avantages. De sorte qu'au bout de huit ans, je puis établir le bilan comme suit. Emprunté 1800 francs, dont je n'ai touché que 1,000 francs, rendu 450 francs sous forme d'intérêts ou de lots, dépensé à peu près la somme prévue en frais d'administration, soit 450 francs. Je n'ai donc pu consacrer au travail que 100. Le crédit est épuisé et le travail est à peine commencé.

Multipliez tous ces chiffres par 500,000 ou 1 million et vous aurez Panama. Ajoutez à ce qui précède que les petits capitalistes qui ont prêté l'argent ou revendu leurs actions à de gros capitalistes et vous avez ceci. L'affaire de Panama a simplement fait passer quelques centaines de millions de la poche des petits dans celle des gros. Les petits deviennent prolétaires, c'est le progrès.

De ce récit, nous faisons abstraction des milliers de malheureux qui ont crevé à la peine à Panama.

* * *

Opinion d'un monsieur Recopé sur les ruines de Tonkin. « Il faut faire des routes, des chemins de fer, des canaux, etc. Le reste, ce sont des indigènes qui le feront, *car les vraies ruines du Tonkin, ce sont les poches des Tonkinois.* L'impôt annamite, au lendemain de la prise de Saïgon, produisait 900,000 francs; il donne actuellement plus de 30 millions et ce, sur une population de 1,500,000 habitants. C'est donc plus de 20 francs par tête que paie aujourd'hui le Cochinchinois sans se plaindre. Au Tonkin, il y a environ 14 millions d'habitants; supposons qu'on arrive, dans un temps qui peut être proche, à faire payer 15 francs par tête, sous forme d'impôt, c'est un rendement annuel de 200 millions qu'on peut tirer de ce pays sans le pressurer. Le Tonkin est donc, dans l'avenir, une mine de piastres, toutes monnayées, dans laquelle le Trésor n'aura qu'à puiser tous les ans.

On ose écrire cela tout au long. Et le plus terrible, c'est qu'il en sera ainsi, à moins d'une Révolution.

* * *

Les anarchistes peuvent se féliciter que quelques-uns des leurs aient été au Congrès de Troyes. Autant un congrès anarchiste est absurde, sans but et sans but, autant il est logique de profiter des congrès socialistes pour y aller développer nos idées. Et de fait le résultat de la tentative est des meilleurs, la propagande faite a été excellente.

Il y avait Tortelier de Paris et deux compagnons de Lyon. A part la séance où il a été question de communisme libertaire, nos amis ne se sont guère occupé des discussions du Congrès, mais chaque soir, il y a eu une réunion publique. Et là, devant un auditoire nombreux (800 et 1,000 personnes attentif, on a discuté contradictoirement les questions suivantes : les grèves, la situation de la femme, le suffrage universel, l'expropriation, enfin le communisme. Les acclamations des travailleurs n'ont pas manqué à l'exposition de nos idées; les autoritaires n'avaient pas le plus beau rôle. Il faut dire aussi que les discussions ont été excessivement courtoises, ce qui est des plus faciles en province.

Au Congrès, le Communisme libertaire et le Communisme autoritaire ont été discutés pendant plus de quatre heures et la solution libertaire a été adoptée par la majorité des délégués socialistes. On a rejeté l'idée d'une Commission de statistique et de toute autre parlementarisme. Comme décision, cela n'a pas très grande importance, si on veut, mais prouve du moins que nos idées coïncident avec les sentiments de la plupart des socialistes indépendants.

* * *

Bordeaux. — Jeudi, 20 décembre, un grand nombre de personnes s'étaient rendues à la correctionnelle pour assister aux débats du procès intenté à Sébastien Faure, poursuivi pour « outrages aux agents. »

Au moment du Congrès ouvrier, à la grande réunion du 2 novembre, Faure avait démasqué et fait connaître à ceux qui l'entouraient un policier qui avait joué un rôle particulièrement odieux dans le procès Julien George (condamné à 4 mois de prison pour les incidents de la première séance); au même instant le triste personnage reçut même quelques coups de poings, de là, poursuites, naturellement.

Le ministère public s'efforce en vain de démontrer que l'épithète de « mouchard » est outrageante pour ceux qui le sont, il se plaint que les agents sont généralement peu respectés (je le crois) et demande à ses copains du milieu une peine exemplaire pour Faure, qui est d'autant plus coupable qu'il a reçu une bonne éducation « bourgeoise » et devrait par conséquent avoir vis à vis de la police des termes plus choisis, etc.

Le citoyen Faure, dans sa réponse, commence par donner une leçon de littérature sur le mot mouchard, à ces crapauds en jupons; il leur cite Bescherelles, Littré, Larousse et dit qu'il faudra les

poursuivre aussi, ainsi que l'Académie qui désigne comme mouchard « un policier qui n'en porte pas le costume ».

Arrivant à son attitude vis-à-vis du misérable individu en question, Faure dit qu'il n'a fait qu'une flétrissure morale, parce que le lieu et le moment ne comportait pas de faire mieux, autrement il estime que si les révolutionnaires ne se débarrassaient pas immédiatement de ces gens-là, par n'importe quel moyen, ils se rendraient complices de leur vilaine besogne; non-seulement on doit les démasquer, mais aussi se servir de tout contre eux-mêmes, du couteau si le cas l'exige.

Répondant au reproche « d'éducation bourgeoise » que lui avait adressé le ministère public, Faure dit qu'il accepte cette circonstance aggravante et demande alors au procureur, pourquoi tout le monde n'a pas reçu une éducation soignée? Pourquoi tous ces déshérités du savoir comme de la fortune? Pourquoi les injustices et les misères imméritées comme l'on en voit ici (et il désigne le banc des accusés où attendent qu'un cogne les remmène en prison). « Car vous ne ferez croire à personne que ceux-là sont des voleurs. Qu'ont-ils volés? Ils n'ont rien! Qu'au contraire, c'est précisément parce que les *malfaiteurs légaux* les ayant dépouillés, vous les condamnez ici sous prétexte qu'ils n'ont ni *logement ni moyens d'existence?* Eh bien messieurs, si j'ai d'abord eu une éducation bourgeoise en face de monstruosités semblables, je fais mon éducation révolutionnaire, etc. » Faure continue encore quelques instants sur ce ton et termine par un « merci » ironique à l'adresse des juges pour la propagande qu'ils font et pour les journées d'entretien qu'ils ne manqueront pas de lui offrir.

Le président, en gros bœuf gras, en est tout ahuri, c'est peut-être même à cette somnolence graisseuse que notre ami doit de ne pas avoir été interrompu. Faure est condamné à six jours de prison.

En somme, bonne journée pour la propagande. La foule se répand dans la salle des Pas-Perdus en commentant bruyamment cette petite scène correctionnelle.

* * *

Pamiers. — Pamiers est un centre ouvrier qui avait envoyé un délégué au Congrès de Bordeaux.

Ce délégué reçut une somme de cent francs votée par le Conseil municipal. Ce délégué, de retour du Congrès, voulut rendre compte de sa mission; une réunion publique ne put être organisée qu'à force de ténacité, et en luttant contre toutes les mauvaises volontés.

La réunion fut très digne, sans cris, sans bruit, tout à fait sérieuse. Cependant la gendarmerie et la police étaient sur pieds au grand complet, et une partie de la troupe était consignée à la caserne.

Ces précautions ridicules furent suivies d'une mesure odieuse : les deux signataires de la déclaration de réunion publique, furent renvoyés de l'usine dans laquelle ils travaillaient. Il est vrai que le délégué avait dévoilé les turpitudes de l'administration.

Ils vont mettre en publication une brochure intitulée *A travers les usines de Pamiers*. Là, messieurs les contrôleurs des diverses compagnies et les administrations même, pourront se renseigner sur ce qui se passe dans leurs repaires et les abus dont le public est victime.

## Allemagne

Il semble que, réellement, il se fasse une évolution dans le parti socialiste allemand ou du moins qu'une fration de ce parti devienne plus énergique, plus révolutionnaire. Ainsi, depuis quelques temps, il est souvent question de paroles violentes prononcées dans les réunions, on commence à voir l'inutilité des élections aux Reichstag. Les socialistes de Berlin, notamment, entre en lutte contre le militarisme. On hue journellement la garde montante du Palais-Royal; on bouscule parfois les agents de police. Ce n'est plus l'attitude du peuple qui se croie souverain.

Dans ce milieu, le grand discours patriotique de Liebknecht ne pouvait manquer de provoquer des protestations. En effet, dimanche, dans une réunion, on lui a adressé un blâme pour avoir déclaré qu'en cas de guerre avec la France, les socialistes devraient remplir leur devoir de soldats. Partout la masse est plus avancée que ses chefs.

De son côté, la police prend des mesures. Les agents de la police secrète étant souvent expulsés des réunions avec force horions, ils viennent d'être autorisés à opérer leur surveillance en uniforme et en armes, et des ordres leur ont été donnés pour qu'ils répondent « avec une impitoyable énergie à tout révolutionnaire qui ferait mine de les molester. »

## Belgique

Le nombre des ouvriers employés dans les charbonnages en Belgique a été en 1887 de 100,739, dont 75,445 employés au fond et 25,294 à la surface. Les premiers comprennent 63,293 hommes au-dessus de seize ans, 3,201 femmes au-dessus de seize ans, 7,920 garçons et 1,032 filles (quoique interdit depuis trois ans par les lois). Les 25,294 personnes de la surface se répartissent en 16,771 hommes, 3,762 femmes, 2,381 garçons et 2,380 filles.

Ces 100,739 ouvriers ont touché un salaire total de 82,100,000 francs, soit 815 francs par an et par tête.

Le salaire journalier a été de 1 fr. 25 pour les filles, 1 fr. 45 pour les garçons, 1 fr. 80 pour les femmes, 3 fr. 26 pour les hommes. Pour avoir le salaire moyen, il faut encore déduire le chômage.

On a extrait dans l'année : 18,378,624 tonnes.

L'extraction d'une tonne de houille a donc été payée aux mineurs la somme de 4 fr. 45. La même quantité se vend de 40 à 50 francs à Paris. Donc, quand nous achetons pour 5 francs de charbon, nous pouvons dire qu'il y a 50 centimes pour le mineur et 4 fr. 50 pour les intermédiaires.

## Écosse

On sait que les seigneurs des îles se sont emparés de tout le sol et de ses produits, des cerfs de la forêt, des oiseaux dans l'air et des poissons dans l'eau. Mais les paysans commencent à ne plus croire au droit sacro-saint de la propriété. Ils mangent le gibier du maître, cultivent ses champs et pêchent son poisson. Récemment, les gardes de Lewis ont débarqué en force sur les bords de la rivière Laxar pour arrêter les braconniers, mais assaillis à coups de pierres et de bâtons, ils ont dû s'enfuir tous sanglants et les membres démis. Que la leçon leur profite!

## République Argentine

Un camarades de Belgique nous communique la lettre suivante qu'il a reçue de Buenos-Ayres.

Pendant le mois de novembre 56 vapeurs sont entrés dans le port de Buenos-Ayres et ont débarqué un total de 22,673 émigrants venant d'Europe.

On pense que c'est un pays doré que celui de la République Argentine. On dédaigne ce qu'on publie sur la *Révolte*. On va même jusqu'à dire que ce sont des mensonges et que les auteurs de ces correspondances ont intérêt à inventer.

Eh! bien, que ceux-là écoutent la bourgeoisie qui a intérêt à pousser à l'émigration, que ceux-là, dis je, viennent à Buenos-Ayres et ils constateront en posant le pied sur ce pays si riche, et si abondant, que les ouvriers de plusieurs corporations doivent se mettre en grève parce que leur salaire est insuffisant pour vivre.

En ce moment, le grand atelier du chemin de fer du sud-est est fermé, tous les ouvriers, au nombre de 750 étant en grève.

D'autre ateliers de mécaniques sont aussi en grève. Les balayeurs des rues, ainsi que les employés et les ouvriers de la Compagnie Villalonga. Et tout cela parce que les ouvriers gagnent trop peu.

Une preuve. Le salaire n'est pas augmenté et au lieu de payer 10 pesos par mois de votre chambre, il en faut payer 20. Le prix de la nourriture est doublé. Enfin, tous ce qu'on a besoin pour vivre est d'une cherté inaprochable. En tous cas, parmi ceux qui arrivent, une grande partie ont le courage de dire tout haut qu'ils seraient heureux de pouvoir repartir pour l'Europe.

Je m'égare en songeant à tous ces malheureux qui viennent ici.

Voilà pour la ville, et ceux qui s'engagent pour la campagne leur sort est encore bien plus à plaindre.

Des sociétés anonymes engagent ces malheureux par centaines pour le Grand Chao dont nous avons déjà donné une petite description dans notre dernière correspondance.

Les conditions sont : qu'ils seront nourris aux frais de la Société anonyme. Ils étaient bien malheureux en France! Eh bien, leur situation en Europe était un paradis en comparaison de celle qui les attend au Grand Chaco. C'est une immensité de terrains incultes, sans maisons, sans communications, sans routes.

Arrivés à destination, on leur dira : Voilà le terrain, bâtissez vous des maisons. (Avec quoi en bâtir?) avec de la terre, des feuilles, des branches. Comme nourriture, ils n'auront jamais un morceau de pain à se mettre sous la dent. On doit les nourrir, me direz-vous. C'est promis. Arrivé au Grand Chaco, les promesses n'existent plus.

Vous avez faim? chassez du gibier si vous avez des armes et de la poudre et vous aurez de quoi manger. — Mais vous protesterez, vous vous révolterez, me direz-vous, mais contre qui? puisque comme société anonyme, personne n'est connu que quelques subalternes qui n'ont aucun pouvoir.

Après avoir bien souffert pendant des mois, si vous n'êtes pas mort (car il est bien prouvé qu'il n'y a pas un sur dix qui survit) vous voulez revenir dans la capitale — car on vous a promis avant de partir de vous réexpédier sur Buenos-Ayres en cas où vous ne pourriez continuer cette vie de campagnard. Vous formulez votre intention de partir le plutôt possible. On vous répond tout simplement : Partez, toutes les portes sont grandes ouvertes.

Mais comment partir? De quel côté se diriger pour arriver à une gare de chemin de fer ou un port d'embarquement?

Et si vous y parvenez même après plusieurs jours de marche, avec quoi payerez vous votre transport, puisque vous n'avez pas d'argent et qu'on ne vous en a pas donné, malgré que l'on vous l'avait promis?... Vous êtes donc obligés de vous résigner à rester au Grand Chaco et d'y mourir.

## Etats-Unis

### L'ACHAT DES VOTES

Voici ce que nous détachons d'un journal bourgeois américain, le *Courrier des Etats-Unis*, du 8 décembre 1888 :

On a déjà raconté beaucoup d'histoires édifiantes sur le trafic des votes dans la récente campagne électorale; mais rien encore qui approche de l'éloquence des statistiques et des détails contenus dans des correspondances publiées hier par le *World*. Ces détails sont tellement précis qu'ils peuvent être considérés comme authentiques. Il faut en rapporter quelques-uns pour donner une idée de cette corruption naïve qui fait comprendre le découragement d'un grand nombre de gens sérieux et les éloigne de la politique. Ce ne sont que des spécimens pris dans la masse; mais, loin d'être donnés comme des exceptions, les correspondants affirment que dans les régions où ils ont été observés, les faits rapportés se passaient à marché ouvert comme des transactions régulières, communes aux deux partis, républicains et démocrates, sans que personne songeât à s'en offusquer, et encore moins à les réprimer.

Dans le comté de Montgomery, dit une correspondance d'Amsterdam (Etat de New-York), on peut affirmer que quarante électeurs sur cent ont reçu le prix de leur vote pour l'un ou l'autre parti. Les six premiers votes déposés dans l'urne du scrutin, au village de Fonda, ont été payés par les agents républicains 300 dollars soit 50 dollars par tête. Il n'y a pas dans le comté, un hameau où des votes n'aient été achetés à coups de *greenbachks*. Trente mille dollars est une modeste évaluation de l'argent dépensé par les républicains pour fixer les opinions de 12,000 votants. Les démocrates de leur côté ont déboursé 10,000 dollars; et ils disent naïvement que s'ils ont perdu la partie, c'est qu'ils étaient plus scrupuleux que leurs adversaires.

Les mêmes procédés sont rapportés à Amsterdam, Fort Plain, Canajoharie, Port Jackson, etc. Le taux du marché était généralement de 5, 10, 15 et jusqu'à 25 dollars par vote. Des marchands, des fermiers, des ouvriers de toute profession partageaient la curée. Des vagabonds n'ayant pas droit de vote étaient racolés au rabais. Les nègres devaient se contenter de 2 dollars. Quelques-uns cependant ont reçu jusqu'à 10 dollars.

Les comtés de Fulton, Hamilton, Montgomery, Schenectady, Saratoga, dit le correspondant, ont été littéralement inondés d'argent. Dans le premier, qui est une région forestière, les bûcherons se vendaient aussi ouvertement qu'ils boivent leur whiskey, sans avoir l'air de se douter qu'ils faisaient autre chose que d'exercer leur droit de citoyen. Peu importe pour qui ils votaient; ils ne demandaient même pas, le plus souvent, ce qu'il y avait sur le bulletin qu'on leur mettait dans la main.

Un correspondant de New-London, (Connecticut) a vu dans la petitevillede North Stonington des bandes d'électeurs assis en rang sur des clôtures, attendant les acheteurs, et vendant leurs votes collectifs aux enchères, sur la mise à prix des encanteurs rivaux. Il en a compté d'un seul bloc 166 ou 167, qui ont été conduits ensemble au poll par leur heureux acquéreur, et non pas des gens de rien, des misérables sans feu ni lieu, mais de vrais Yankees, gens de la campagne, fermiers et leurs serviteurs, des gens

à l'aise, mis proprement, halés par le travail et le grand air.

Les payements se font ou à domicile, ou sur place à domicile parfois sous forme de marchandises, étoffes ou bijouterie pour les femmes et les enfants; parfois c'est une vache qui paye la prime. Les payements en argent se font, soit de la main à la main après le bulletin déposé dans l'urne; soit de la manière suivante : au lieu d'argent, l'électeur reçoit un petit carré de carton de couleurs diverses suivant le prix convenu. A proximité est un local où il y a un guichet tournant sur lequel il dépose son chèque, et il reçoit en retour 2 dollars pour un carton vert, 5 pour un bleu, 10 pour un rouge, 15 pour un blanc, etc. Ce procédé, suivant une correspondance d'Evansville, a été particulièrement pratiqué dans l'Indiana, où ce sont des centaines de milliers de dollars qui ont été jetés, comme on sait, dans le gouffre électoral.

Il faut nous borner à ces exemples, que nous pourrions multiplier à l'infini. Jamais, à notre connaissance, dans aucune élection antérieure, la corruption n'a été pratiquée sur une aussi grande échelle, ni avec autant de cynisme.

Que l'on vienne nier après cela que le gouvernement est pas la défenseur de la morale. Quelle belle société, tout de même!

* * *

*West Elisabeth.* — En Pensylvanie, les travaux sont complètement arrêtés. On compte 10,000 ouvriers qui vont rester sans travail pendant deux ou trois mois. Sur la rivière ou sur les lignes de chemins de fer, ça ne va pas fort non plus; c'est la misère qui grandit de plus en plus, jusqu'au jour où la masse en ayant enfin assez, se débarrassera de la vermine bourgeoise qut la ronge et la tue.

## Australie

Nos compagnons australiens nous apprennent que la grève des mineurs de charbon dans la Nouvelle-Galles du sud a été vaincue. Il ne pouvait en être autrement, les ouvriers ayant cru que la « résistance passive » leur suffisait pour venir à bout de la résistance des capitalistes. Ils ont eu recours aux moyens ordinaires : pétitions, programmes électoraux, appels à l'esprit équitable des bourgeois, et pendant qu'ils s'amusaient à toutes ces bagatelles, on leur enlevait leurs armes par voie de perquisitions domiciliaires, on envoyait des troupes contre eux, on braquait une mitrailleuse sur leur quartier : à la fois prisonniers et affamés, il ne leur restait plus qu'à se rendre.

* * *

Nous extrayons d'une lettre d'Australie le passage suivant, qui nous paraît très bien observé :

« Utopie! Utopie! nous répète-t-on à chaque instant en parlant de l'Anarchie, mais le communisme anarchiste est au contraire tout ce qu'il y a de plus commun. Nous le voyons fonctionner partout en dehors de ces symptômes propriétaires et « archistes » qui nous tuent. Voyez ce qui se passe dans chaque ville, dans chaque rue entre voisins, et surtout entre voisines. Est-ce qu'elles ne s'aident pas entre elles, qu'elles mettent au service l'une de l'autre les casseroles et les poêles, ne se donnent pas un coup de main pour balayer leurs portes, laver les enfants, soigner les malades? Mais tout cela c'est de l'Anarchie pure. L'amitié, la fraternité, la solidarité ne coûtent rien. La plaie de la vie commence quand on se présente chez le marchand, le sou à la main. »

* * *

Les compagnons de Melbourne viennent de commencer la publication de la deuxième année de leur journal mensuel, *Honesty*.

Les articles de la *Révolte* qui ont paru sous le titre de « Les Idées anarchistes et leur praticabilité, ont été traduits en anglais et affichés dans le local du Club anarchiste de Melbourne.

## Italie

Deux nouveaux journaux anarchistes vont paraître sous peu : *Il Libero Patto* (*Libre entente*) à Ancona (*Marche*), qui continuera vaillamment la lutte soutenue autrefois par le *Paria*; et l'*Humanitas* qui paraîtra dorénavant clandestin, ayant été saisi au moins dix fois sur douze, lorsqu'il était *dans la loi* à Naples.

Les camarades italiens ne se découragent pas : un journal d'abattu, deux de parus; ainsi l'hydre anarchiste s'étend menaçante vers la société bourgeoise et en augmente la peur.

## BIBLIOGRAPHIE

*La Philosophie de l'Anarchie* par Ch. Malato, 26, rue d'Avron, Paris.

Ce livre, écrit d'une façon très-claire et qui se fait lire volontier, est une dissertation synthétique sur les théories anarchistes. Pourtant si ce livre est destiné à donner aux non-anarchistes, une idée d'ensemble de nos doctrines, plutôt que pour servir de guide aux camarades, nous croyons qu'il n'a pas précisément atteint son but. Ce n'est pas une philosophie qu'il nous faudrait pour convaincre; mais un exposé systématique et critique des idées anarchistes corroboré des données que les sciences nous ont apporté jusqu'à présent.

De plus dans son chapitre sur la guerre et les armées, le compagnon Malato a, il nous semble, exposé son idée, plutôt que celle des anarchistes.

Mais même considéré de notre point de vue, nous croyons que le compagnon Malato se montre un peu trop affirmatif dans son livre et laissant parfois le domaine du positif se laisse transporter sur les ailes de sa fantaisie généralisatrice et latine.

## AVIS

Nous prévenons les camarades que l'édition de *Richesse et Misère* est épuisée. Il ne nous en reste plus qu'un cent ou deux que nous réservons pour les envois isolés.

Nous tenons à leur disposition *Les Prisons*, *Entre Paysans*, et l'*Anarchie dans l'évolution socialiste*, à raison de 7 fr. le cent. — *Les Produits de la Terre*, à 3 fr. 50 le cent.

Prière à ceux qui nous doivent encore des brochures de les solder au plus vite; sitôt que la rentrée des fonds nous le permettra, nous ferons tirer l'*Esprit de révolte*.

## PETITE CORRESPONDANCE

R. à Montignargues. — H. à Lille. — J. à Chaux-de-Fonds. — A. à Louvain. — M. à Eguilles. — F. à Flixecourt. — B. à La Jasse. — F. à Bouxières-sous-Bois. — S. à Saint-Denis. — H. sur les Plaines. — D. à Lyon. — M. à Tournus. — B. à Puget-Ville. — L. à La Garenne. — B. à C. à la Bastide. — F. à Amiens. — B. à Farges. — L. à Lunay. — A. à Saint-Denis. — Reçu timbres et mandats.

B. à Montauban. — Tout reçu.

C. à Avignon. — Nous ne connaissons personne à Mâcon.

Le compagnon Guilhermier est prié de donner son adresse au compagnon Michelangeli. — Faire parvenir au bureau du journal.

D. à Vienne. — Nous rectifions le total de la souscription : c'était une erreur.

S. et B. à St-Victor-la-Coste. — Reçu timbres. Mais il y a erreur. l'abonnement S est bien fini depuis novembre, mais l'abonnement B. ne finissait qu'en janvier.

Quittant Saint-Denis, le compagnon V. Pierret, prie les compagnons du « Ca Ira » et de la « Critique sociale » de ne plus rien lui envoyer.

P. rue d'Alle nagne. — Bien reçu lettre. Faut-il envoyer les brochures par la poste?

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 3,669 fr. 75.

M. Pierret 15 cent. — Marseille, collecte faite à l'enterrement du fils du comp. A. Tressaud, remise par D. 5 fr. — G. L. à Milan 50 cent. — E. M. à Saint-Pierre-les-Elbeuf 25 cent. — Collecte faite à un mariage civil à Izi 1 fr. 25. — Latimo 25 cent. — Walsak 2 fr. 50. — X. 1,50. — B. à Montauban 1 fr. — E. M. à Valence-d'Agen 25 c. — Algerie : M. fils et C. 3 fr., M. père, vente de feuille à des Arabes 2 fr. 55., R. 9 fr. 45, en tout 15 fr. — Verviers : Collecte faite chez Debrez 2 fr. 20. — Collecte à la salle Horel 3 fr. 50. — L. à Arras 20 cent. — V. à Bourges 70 cent. — Brooklyn, excédent d'écot 10 fr. — L. et K., vers. hebd. 2 fr. — Bruxelles : Henri 1 fr., un anarchiste 25 cent., un id. 20 cent., Emile 50 cent., Ami de Gérard 2 fr., Pour arrondir 5 cent., en tout 4 fr. — N. Spies 2 fr. 25. — D. à New-York et Jersey 15 fr. — Reçu du Cercle anarchiste de Rosario, par l'intermédiaire de E. Piette de Buenos-Ayres 40 fr. (12 piastres). — Groupe d'Amiens, par Tortelier 40 fr. — V. L. à Arras 50 cent. — Un berrichon 1 fr. 25. — L. et K., versement hebdomadaire 2 fr. — B. Labrosse à West Elisabeth 2 fr. 50. — Saint-Nazaire, pour suppléer à la vente dn journal 7 fr. — Un qui n'a pas de patrie 35 cent. — B. à Montauban 1 fr. — V. B. à Puget 30 cent. — V. Pierret 25 cent. — Un berrichon 75 cent. — Bordeaux : J. H. C. D. 50 cent.

Total à ce jour 3,831 fr. 85.

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 255 fr. 95.

La « Révolte de Levallois » cercle anarchiste [illegible] Ill. et Lamb., chacun 0,50. — Prud. Cha[illegible] Coq, chacun 0,25; en tout 4,25. — Mandat [illegible] Cochin 3 fr. — Bordeaux : Collecte faite [illegible] 1 fr. 60. — Collecte faite à la soirée [illegible] Chaux de Fonds, 5 fr. — Quête faite au Cercle [illegible] mancipation à Vienne, à l'occasion d'une [illegible] mille 4 fr. 05. — Le groupe de Pourges 10 fr.

Total à ce jour 283 fr. 85.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, midi à 6 heures du soir.

Ordre du jour : **LA CAMPAGNE ÉLECTORALE. — Discussion d'un manifeste. URGENCE.**

*Cercle international.* — En caisse : 7 fr. [illegible] 0 fr. 75 de la collecte faite le 23 décembre.

*Commission des détenus.* — En caisse : 9 fr. [illegible]

*Commission des déserteurs.* — En caisse : 12 fr. [illegible]

Samedi, Salle de la Cigogne, 26, boulevard [illegible] chechouard, à 8 h. 1/2 du soir.

Conférence par le compagnon Malato.

Jeudi, 10 janvier et tous les jeudis, réunion [illegible] groupe anarchiste *Les Insurgés du IIe*, à 8 h. [illegible] soir, café Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

Ordre du jour : Campagne électorale abstentionniste; Discussion d'un manifeste anarchiste abstentionniste.

Dimanche, 6 janvier, la *Muse rouge*. — Répétition à 9 h. du matin, salle Horel. Urgence.

Saint-Denis. — La Solidarité anarchiste, La Jeunesse, Groupe du quartier de l'Est et les Libertaires réunion tous les dimanches et samedis chez le compagnon Berthrand, 16, rue Dezobry, à 8 heures.

Le Havre. — Les socialistes, sans distinction [illegible] cole, habitant le Havre et les environs sont invités à assister à une réunion privée qui aura lieu le [illegible] vier 1889, salle Hélène, rue Helène, à 8 h. [illegible] soir.

Dans le but de former une chambre syndicale [illegible] verte à toutes les professions.

Bruxelles. — Groupe l'*Egalité*, rue du Moulin [illegible] au Nouveau Moulin, à Saint-Josse-ten-Noode, [illegible] 8 janvier, à 8 h. 1/2 du soir. Causerie publique contradictoire.

Ordre du jour : Les minorités révolutionnaires.

## LA REVOLTE est en vente

### A Paris

Godefroy, 31, boulevard Arago.
Lecocq, 34, rue du Moulinet.
101, rue Claude Decaen.
92, rue d'Avron.
Librairies de la rue de Vanves, 103 et 173.
Librairie, 3, rue de Rambuteau. On trouve [illegible] même librairie toutes les brochures intéressant [illegible] question sociale.
Fayet, 113, rue du Temple.
Guitton, 62, rue Ménilmontant.

### A Pamiers

Librairie de la Gare.

### A Bruxelles

A la *Chronique*, Galerie de la Reine.
A la Librairie Nouvelle, boulevard Anspach [illegible] du temple des Augustins.
Coin Montagne de la Cour et Place Royale.

### A Choisy-le-Roy

Thirel, libraire, rue Thiers.

### A Avignon

Couplet, coiffeur, route de Marseille, en face [illegible] Rotondes.
*Bazar Nouveau*, rue de la Saunerie.

*Le Gérant* J. GRAVE.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echa[illegible]

Deuxième Année, N° 18. 5 CENTIMES Du 13 au 19 JANVIER 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Voilà deux numéros que nous ne faisons paraître qu'à l'aide d'emprunts. — Prière à ceux qui nous doivent de bien vouloir liquider la situation. Extrême urgence.*

## 1789-1889

I

Les astronomes comptent les siècles de un à cent, comme en arithmétique ; pour eux, le dix-neuvième siècle a commencé en 1801 et le vingtième commencera en 1901. Mais pour celui qui observe l'Humanité en historien, et qui cherche à se rendre compte des grands changements et des grands mouvements d'idées qui surviennent dans la vie de l'Humanité, ce compte automatique ne va plus. Il est forcé de compter ses siècles par ces grands évènements qui viennent de temps en temps bouleverser la vie de l'Humanité — par les Révolutions qui détruisant en peu d'années les préjugés et les institutions vieillies et donnent le mot d'ordre pour l'évolution à venir, jusqu'à ce qu'une nouvelle Révolution ne vienne de nouveau jeter le poids des grands soulèvements populaires dans la balance et ouvrir une ère nouvelle pour la marche en avant, le Progrès.

Il est cependant arrivé, pour une cause ou pour une autre, que depuis cinq cents ans le siècle historique ne diffère pas beaucoup, du moins en Europe, car, voilà déjà cinq fois que la fin de chaque siècle est marquée précisément par une de ces grandes Révolutions qui sont venues imprimer un caractère nouveau au développement de l'Humanité. C'est vers la fin du siècle passé que la Révolution éclata en France et en Amérique ; c'est en 1650 à 1688 que se fit la Révolution en Angleterre ; de 1567 à 1580 au Pays-Bas ; à la fin du quinzième siècle en Suisse ; et à la fin du quatorzième siècle en Bohême. Chacune de ces Révolutions exerça une profonde influence sur le développement ultérieur de l'Europe ; et tout porte à croire que notre siècle, le dix-neuvième, ne fera pas exception à la règle : les astronomes n'auront pas encore enregistré l'arrivée du vingtième siècle, que la Révolution aura déjà conclu le dix-neuvième et elle aura déjà ouvert les portes d'une nouvelle ère dans le développement des peuples.

Comptées ainsi, les cent années environ qui s'écoulent entre deux grandes Révolutions, ont leur caractère bien tranché. Et ce caractère dépend précisément du caractère de la Révolution par laquelle elles ont débuté. Ce que la Révolution leur a légué — les peuples s'efforcent de le réaliser. Mais, comme cet héritage est toujours incomplet, et comme il engendre à son tour des maux nouveaux, de nouvelles idées et de nouveaux besoins surgissent. L'Humanité, tout en achevant la démolition des institutions du passé, ouvre la voie pour un nouveau progrès. Mais elle se butte aux anciens préjugés, aux nouveaux privilèges. Elle lutte, elle fait des tentatives de soulèvement — tentatives pour la plupart avortées comme 1848 ou 1871, — et alors le mécontentement grandit, déborde et alors une nouvelle Révolution devient nécessaire pour marcher de l'avant.

C'est la marche de l'histoire. Telle elle fut dans le passé, telle elle l'est encore. Aussi, jetons un coup d'œil sur ce que les cent années écoulées depuis la grande Révolution en France nous ont donné. Cela nous aidera à mieux comprendre ce que nous, qui avons le bonheur de vivre à la veille d'une nouvelle grande Révolution, devrons faire lorsque, les circonstances aidant, les peuples pourront manifester leur volonté et détruire les institutions qui les gênent dans leur marche en avant.

—

Deux grands faits caractérisent le siècle écoulé depuis 1789. Les deux, nous furent légués par la Révolution Française qui, au fait, ne fit que reprendre pour son compte l'œuvre de la Révolution d'Angleterre, tout en élargissant cette œuvre et en la vivifiant de tout le progrès accompli depuis que la Bourgeoisie anglaise avait décapité son roi et transféré le pouvoir aux mains d'un Parlement. Ces deux grands faits sont : l'abolition du servage et l'abolition du pouvoir absolu des rois. L'un — remplacé par le régime capitaliste, l'autre — remplacé par le régime parlementaire.

L'abolition du servage et l'abolition du pouvoir absolu — l'une et l'autre servant à établir le règne du Capital — voilà l'œuvre du dix-neuvième siècle ; commencée en France en 1789, cette œuvre mit un siècle pour se répandre en Europe. Mais à peine est-elle achevée, à peine la vague venue de l'Occident a-t-elle touché la mer Noire et les frontières de l'Asie, que de nouvelles tendances, de nouvelles aspirations — l'aspiration au socialisme — ont déjà mûri, et une nouvelle Révolution est déjà sur le point d'éclater pour faire jour à ces nouvelles tendances, à cette nouvelle soif de liberté et d'égalité pour tous.

L'œuvre d'affranchissement commencée par les paysans français en 1789 (ou plutôt en 1788) fut répandue par les armées des sans-culottes de l'Espagne, l'Italie, la Suisse et l'Allemagne. Elle toucha à peine la Pologne et ne toucha pas du tout la Russie, où l'ex-chef des sans-culottes arrivait déjà empereur et défenseur des intérêts de l'aristocratie du sabre et de la bourse.

C'en était fait du servage en Europe, dès la première moitié du siècle, si la Bourgeoisie française arrivant au pouvoir en 1794 par-dessus les cadavres des anarchistes, des Cordeliers et des Jacobins, n'eût arrêté l'élan révolutionnaire, rétabli la monarchie et livré la France à l'escamoteur impérial, Napoléon Ier.

Mais, malgré tout, ce que les paysans français obtinrent en 1788-1793, l'idée fit son chemin dans le courant du siècle. La vague se propagea en Italie et en Espagne, malgré le triomphe temporaire de la réaction ; puis, elle se répandit vers l'Orient, et l'abolition du servage, commencée en Allemagne dès 1811, fut achevée en 1848 ; la Russie fut forcée d'abolir le servage en 1861, et la guerre de 1878 porta le coup de grâce au servage dans la péninsule des Balkans.

Le cycle est maintenant accompli. Le servage — le droit du seigneur sur la personne du paysan — n'existe plus en Europe, lors même qu'il en reste toujours le rachat des droits féodaux, ce qui fait qu'en ce moment la Russie se trouve exactement dans la même situation que se trouvait la France à la veille de la grande Révolution.

Les historiens négligent ce fait. Plongés dans leurs bouquins, il nous parlent de tout au monde — science, politique, religion, guerres et ainsi de suite — lorsqu'ils parlent du dix-neuvième siècle. Mais ils n'aperçoivent pas l'importance de ce fait — l'abolition du servage — qui est cependant le trait essentiel de notre siècle. Les rivalités entre nations et les guerres qui en furent la conséquence, la politique de l'Allemagne, de la France ou de l'Italie, dont on nous parle tant, — tout est là, dans ce grand fait du servage qui mit un siècle à disparaître en Europe.

Aujourd'hui, la soumission personnelle du serf au seigneur n'existe plus en Europe. La soumission a pris une autre forme, celle de la soumission économique, et nous allons en parler tout à l'heure ; mais l'ancienne n'existe pas. Le paysan français, en se révoltant, il y a cent ans, contre son seigneur qui l'envoyait battre son étang pour empêcher les grenouilles de coasser pendant son sommeil, a affranchi les paysans de l'Europe. En brûlant la paperasse dans laquelle sa soumission était consignée, en brûlant les châteaux et en exécutant pendant quatre ans les seigneurs qui refusaient de reconnaître ses droits d'être humain, il a donné le branle à l'Europe, et aujourd'hui l'Europe n'a plus cette classe humiliante de serfs qui restaient la chose du seigneur.

—

D'autre part, l'abolition du pouvoir absolu de la royauté, a aussi mis cent ans pour faire le tour de l'Europe. Commencée dès 1688 en Angleterre et dès 1789 en France, l'abolition du pouvoir royal de droit divin est aujourd'hui un fait presque accompli en Europe. Le pouvoir absolu n'est resté debout qu'en Russie, mais là aussi, il est à ses dernières convulsions de moribond. Il n'y a pas jusqu'aux petits Etats des Balkans qui n'aient leurs parlements. Parlottes, si l'on veut, mais parlottes qui permettent aux bourgeois de gouverner les peuples comme les rois les gouvernaient jadis.

Ainsi, sous ce rapport, l'œuvre de la Révo-

lution de 1789 est aussi faite. Ces deux idées qu'elle nous a léguées — l'abolition du servage et du pouvoir absolu de la royauté, — sont réalisées. L'égalité devant la loi et le gouvernement représentatif, — ces deux principes qui passionnaient nos grands pères, l'Europe, sauf la Russie, les a dans ses codes. En théorie, la loi est égale pour tous, et tous ont le droit de participer au gouvernement.

Ce qu'il en est en réalité, nous ne le savons que trop. Nous savons ce que vaut cette fameuse « égalité devant la loi », — formule servant à cacher la soumission la plus abjecte du pauvre au riche, du travailleur sans travail au capitaliste qui possède ce qu'il faut pour que le travailleur puisse travailler. Et nous savons aussi ce que valent la loi elle-même et le fameux gouvernement représentatif. Nous savons que ce fameux gouvernement, c'est le moyen par lequel la Bourgeoisie s'est emparée du pouvoir arraché à la Cour, et nous savons l'usage qu'elle en a fait.

Aussi, quand on viendra nous parler des grands principes de 1789 ou de 1793, — et nous allons bientôt avoir une avalanche de pareils discours — nous saurons répondre que ces principes ont donné tout ce qu'ils peuvent donner. Si la liberté n'existe pas, si l'égalité n'est encore qu'un rêve et la fraternité inscrite sur les drapeaux des sans-culottes n'est qu'un leurre, ce n'est pas que les deux principes fondamentaux de la Révolution n'eussent pas reçu leur application complète. C'est parce que à eux seuls, ils ne suffisent pas.

D'autres principes, — des principes bien plus grands que ceux sanctionnés avec force phrases à effet dans les *Déclarations* des bourgeois — ont été proclamés par le peuple dans ses clubs révolutionnaires. Ceux-là, les bourgeois n'en parlent pas, puisqu'ils ont été les premiers à guillotiner les « anarchistes » ou les « fauteurs d'anarchie », qui s'en faisaient les porte-voix.

Mais la guillotine ne les a pas étouffés. Ces principes vivent au sein des masses. Ils ont mûri, ils ont pris corps depuis cent ans ; ils se voient dans tout ce qui s'est fait dans le courant du siècle, et c'est de ces principes, maudits par les bourgeois et acclamés par les travailleurs, que nous allons parler dans un prochain article. Nous les verrons s'annoncer, grandir, dans le courant du siècle, et maintenant prêts à s'affirmer au grand jour, dans la rue, dans le tumulte de la Révolution.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Le 25 novembre dernier, une grève de mineurs éclatait à Morlanwelz, près de Charleroi (Belgique). Parmi les mineurs se trouvait un copain d'origine brésilienne, Léopold Ruvette, né à Rio de Janeiro, dont les *opinions exaltées*, les discours violents ne laissaient pas que d'inquiéter les autorités de la petite ville de Morlanwelz.

Ruvette organisa le soir même de la grève un grand meeting, dans une salle de bal, auquel assistèrent la plupart des grévistes. Là, avec une extrême véhémence de paroles, il exposa les théories, poussant les mineurs à la résistance, à la révolte et, apercevant dans la salle M. Derselle, brigadier de gendarmerie et le garde-champêtre de Morlanwelz, il engagea les grévistes à expulser les représentants de l'autorité.

Les mineurs hésitèrent à suivre les conseils de l'orateur ; celui-ci, descendit de la tribune, se dirigea vers le brigadier et le garde champêtre et leur intima l'ordre de sortir. Sur le refus de Derselle et du garde, Ruvette tira de sa poche un revolver et le braquant sur eux, leur dit ;

— Sortez ou je vous tue.

Les deux hommes ne bougèrent pas, Ruvette fit feu par deux fois. Les balles allèrent s'applatir contre le mur. Le brigadier Derselle et le garde-champêtre durent se retirer pour ne pas être écharpés par les grévistes qui, excités par les discours du mineur anarchiste, leur auraient fait une mauvais parti.

Une plainte fut déposée au parquet de Charleroi, et hier, le brigadier Cerselle, muni d'instruction du procureur royal de Charleroi, se présentait au service de la sûreté et demandait l'assistance de plusieurs agents, pour opérer l'arrestation du compagnon Ruvette, qui s'était réfugié à Paris.

Des recherches furent aussitôt commencées et dans la soirée, les agents de la sûreté arrêtaient l'anarchiste américain, dans un hôtel meublé de la rue Quincampoix, où il vivait depuis un mois sous un faux nom.

Ruvette a été écroué au dépôt à la disposition des autorités belges.

Nous avons raconté la conduite de Ruvette à Morlanvelz et son arrestation à Paris. Les journaux ont publié ce récit en fait-divers il y a plus de huit jours et depuis aucun d'eux n'en a reparlé. Aucune protestation contre l'extradition projetée.

Que les temps sont changés! Nous ne sommes plus à l'époque où les radicaux menèrent une brillante campagne contre le gouvernement lorsqu'il fut question de livrer Hartmann à la Russie. Aujourd'hui ce sont les radicaux qui détiennent le pouvoir et pas un journaliste ne lève le petit doigt. Et puis Hartmann était un révolutionnaire russe qui avait attenté à la vie du tzar, cela prêtait au roman et beaucoup pouvaient se figurer ne défendre qu'un simple républicain ; tandis que Ruvette est un anarchiste avéré qui a menacé un simple gendarme, donc personne ne défendra sa cause. Pour lui ni article de Rochefort, ni démarche de Victor Hugo. Contre lui, les boulangistes, les anti-boulangistes et les socialistes sont d'accord. Tant mieux !

* * *

### LE CONGRÈS DE TROYES ET SES CONSÉQUENCES

Le Congrès de Troyes vient de se terminer et nous pouvons dire que, en général, les discussions ont été laborieuses aussi bien dans les réunions privées que dans les réunions publiques. Si l'accord n'a pu se faire sur le terrain de l'attaque, il n'en a pas été de même sur celui de l'organisation de la société future ; car, après une discussion de près d'une demi-journée où tous les partis depuis les blanquistes jusqu'aux anarchistes ont pris part ; tous ont reconnu que la société future devait être libre, que l'organisation devait être le fait de la libre entente entre tous ; ce qui implique nécessairement la suppression de toute autorité étatiste.

Les délégués avaient bien senti que, sur la question du Communisme libertaire et du Communisme autoritaire, le travail de la discussion devait être le plus ardent.

Sur ce point, les résultats obtenus ont dépassé les espérances des délégués anarchistes. Ce fait seul devrait démontrer à nos contradicteurs collectivistes et autres la possibilité de s'entendre quand l'on cesse d'être des politiciens pour rester simplement des révolutionnaires conduisant l'évolution dans la voie vraie de l'émancipation sociale.

A côté de cette question qui était la plus importante, les réunions publiques qui se sont succédées pendant toute la semaine, ont tenu la population travailleuse de Troyes dans une agitation continue. Nous pouvons affirmer que les discours prononcés à toutes ces réunions par le compagnon Tortelier, délégué des menuisiers de Paris ont été les plus applaudis ; mais encore sentis par la population ouvrière à laquelle il a su communiquer la vérité de ses assertions, et faire comprendre qu'il n'y a rien à attendre pour l'émancipation complète de l'Humanité, même avec un Etat ouvrier ; parce que l'ouvrier ne vaut pas mieux que le bourgeois dès qu'il possède la plus minime parcelle d'autorité.

Le compagnon Tortelier, avec sa logique ordinaire a de plus démontré que le suffrage universel était une mystification qui avait pour but au nom de la souveraineté, de maintenir l'homme dans l'esclavage et que par conséquent, qu'il était du devoir des travailleurs de se désintéresser du vote en préconisant l'abstention, de ne pas servir de marche-pied à des ambitieux qui ne demandent rien moins que d'attrapper l'assiette au beurre accaparée par d'autres.

Il a démontré de même l'immoralité du mariage dans la société actuelle qui maintient la femme dans un état d'infériorité vis-à-vis de l'homme.

Il a réclamé, à l'applaudissement général de toute l'assemblée, l'égalité et la liberté de la femme comme de l'homme et a déclaré que l'union libre seule, pouvait donner ces résultats, de même que l'émancipation de l'Humanité entière ne pouvait être que le fait de la Révolution violente. Hors de là rien à attendre, rien à espérer.

Il serait trop long d'entrer dans tous les détails du Congrès qui, pour nous anarchistes nous sont des plus indifférents, car ils ne peuvent amener que des palliatifs qui ne verront peut-être jamais le jour et qui le verraient-ils, ne serviraient à rien.

N.-B. — Je pense donc que des compagnons d'Argenteuil n'auront pas trop à se plaindre du Congrès et de ses résultats.

Si ces camarades ont pû se méprendre sur l'appel des anarchistes troyens publié par la *Révolte* ils ont fait erreur, car notre idée n'était pas de faire des compromissions dangereuses ; mais purement et simplement, la propagande des idées anarchistes.

Pas plus que vous, compagnons, nous ne voulons servir de marche-pied aux ambitieux qui rêvent d'émanciper les masses, et qui commencent par s'émanciper eux mêmes et finissent par oublier ceux qui les ont aidé.

Nous espérons, compagnons, que d'après nos explications vous serez satisfaits.

## Angleterre

Une grande grève vient d'éclater dans les manufactures de coton. Trente-mille travailleurs sont déjà en grève, et la grève tend à s'étendre.

## Hollande

AMSTERDAM. — Le 9 décembre devait avoir lieu un grand meeting de l'association *Pro Petri sede*, pour protester en faveur du prisonnier du Vatican qui, comme on sait, couche sur la paille dans une des 1100 chambres de son palais. Il paraît qu'il est si pauvre, qu'il ne peut pas renouveler cette paille assez souvent et que la vermine le gêne. Pour de la vermine, il y en a, mais d'une autre sorte, ce sont les parasites à tous crins ou tonsurés qui lui aident à gruger le denier de Saint-Pierre.

Quoiqu'il en soit, plusieurs centaines de socialistes n'ont pas voulu laisser passer cette occasion de manifester leur aversion pour cette charlatannerie religieuse. Ils ont pénétré dans la salle où devait se tenir le meeting et devant leur attitude énergique, le curé Brouwers et toute sa séquelle ont bientôt dû se retirer en désordre et sans avoir pu débiter leur boniment. Quelques horions ont bien été échangés ; mais pour la majorité des assistants, ça fut plutôt une partie de plaisir et tout ce qu'en ont dit les journaux prostitués à la bourgeoisie est le comble de l'exagération. Il n'y a eu ni lutte avec la police ni combat contre la troupe, mais comme une polémique assez violente a été engagée à la suite de cette petite collision, la propagande n'a pu qu'y gagner.

Le 29 décembre, a eu lieu à Amsterdam un autre meeting, cette fois pour l'obtention du suffrage universel. Plus de 4,000 personnes étaient réunies dans la grande salle du Palais de l'Industrie et plusieurs orateurs ont vanté leur panacée avec beaucoup d'adresse ; mais ce qu'ils ont fait avec le plus de succès, c'est la critique de l'état de chose actuel et comme toujours, l'auditoire a souligné de ses applaudissements les passages les plus violents, ceux auxquels le suffrage universel ne sert que de prétexte. Aussi, les socialistes Nieuwenhuis et surtout Fortuijn ont été chaleureusement applaudis quand, se plaçant au point de vue révolutionnaire, ils ont montré que contre l'organisation capitaliste, le suffrage universel ne pourrait être qu'une nouvelle mystification et qu'en fin de compte, il en faudrait pourtant venir à la Révolution pour vaincre la bourgeoisie. Du reste il ne faut pas juger le mouvement avec trop de hâte, car outre qu'il sert de prétexte à une propagande des plus actives, je connais maint anarchiste pour lequel la lutte pour l'obtention du suffrage universel n'a été qu'un stage pendant lequel il s'est défait de bon nombre de préjugés qui l'empêchaient de voir clairement la solution du problème social. Bien des adhérents ne considèrent ce mouvement que comme un excellent moyen d'agitation et vu la situation particulière du pays, je crois qu'il faut leur donner raison (1).

Quand à l'anarchisme proprement dit, il se fait en ce moment une active propagande par l'organe publié par nos amis de La Haye et par les brochures, qui sont avidement recherchées. Il a déjà paru des traductions de « Dieu et l'Etat », par Bakounine ; de la « Peste Religieuse » de Most ; de la brochure sur les « Gouvernements révolutionnaires » par Kropotkine, et de celle « Entre Paysans », tandis que l'on prépare celle de « Richesse et Misère ». Les

(1) Nous croyons nous, que c'est toujours perdre son temps que de combattre pour l'obtention d'une chose que l'on considère tout au moins inutile, sinon nuisible. — La logique et l'esprit de suite sont nécessaires dans la propagande, et c'est faire preuve du plus grand illogisme que de faire de la propagande pour obtenir une réforme que l'on pense avoir à combattre lors de son fonctionnement.

N. D. L. R.

groupes ne sont pas encore assez nombreux pour agir ouvertement par des meetings, mais des conciliabules et des discussions incessantes préparent nombre d'adhérents à embrasser l'anarchisme pur et simple.

## Espagne

L'agitation républicaine commence à entrer dans une nouvelle phase. Depuis plusieurs jours, des bombes font explosion aux portes des ministres, et le 31, une nouvelle bombe éclatait contre les murs du club des conservateurs et des libéraux monarchistes.

La misère est si grande dans plusieurs provinces qu'il faut s'attendre aussi au renouvellement des insurrections de paysans. Dans plusieurs villes les manifestations des ouvriers sans travail recommencent.

## Portugal

A Oporto, va bientôt paraître une nouvelle revue socialiste *El Trabajador* (*Travailleur*).

* * *

Le compagnon Pinto a été condamné à deux ans de prison et 3 fr. par jour d'amende, ce qui fait 8 ans de prison. On se rappelle que c'était pour avoir corrigé le sieur Chagas, député, qu'il était poursuivi.

## Italie

A Milan, le journal *Il Secolo*, avait organisé pour le jour de l'An une distribution de cadeaux aux enfants pauvres de la ville. 20,000 enfants, accompagnés de leurs parents, se sont présentés. C'était un tableau triste et écœurant cette foule de malheureux se bousculant et luttant contre la brutalité de la police, soi-disant *urbaine*, pour attraper des jouets de 25 à 50 centimes.

Quand est-ce donc que le peuple apprendra à dédaigner l'aumône et à reconnaître son droit à la puissance ?

* * *

A Livourne, on a fêté le premier jour de 89 avec trois explosions de dynamite. Les bureaux de la police *Gazzetta di Livorno* — la digne sœur de la *Gazzetta di Torino* — ont été presque détruits.

Les bourgeois en sont effrayés au dernier degré et ils demandent à grands cris des remèdes contre les anarchistes.

## Afrique

Tunis. — Le 26 décembre, les compagnons Converti, Corridi et Salvarello ont comparu devant le tribunal correctionnel pour avoir à répondre du délit de provocation au meurtre, au pillage, etc. Les accusés ont déclaré l'incompétence du tribunal et demandé à passer en cour d'assises. Le tribunal s'étant déclaré compétent, les compagnons ont fait défaut, le jugement a été renvoyé à huitaine.

## Mexique

Le 30 décembre, le télégraphe avait annoncé dans tous les journaux anglais une insurrection de paysans au Mexique, à la suite de laquelle 200 prisonniers, dont 72 prêtres, auraient été fusillés sur le champ.

Le lendemain, le même télégraphe annonçait que le tout n'était qu'un canard, lancé par les journaux mexicains le 28 décembre, pour les Innocents, qui correspond à notre 1er avril.

Si c'est vrai, la folie prend décidément un caractère intéressant. Jadis, on aurait annoncé que le roi s'est cassé une jambe ou que telle de ses maîtresses a une verrue sur le nez. Aujourd'hui on vous annonce que 130 paysans et 72 prêtres ont été fusillés.

Décidément, les mœurs changent, et quant on veut plaisanter, on vous parle révolution.

Signe des temps, intéressant à noter.

## République Argentine

Le 30 octobre, les travailleurs des ateliers du chemin de fer du Sud, situé à Sola (Buenos-Ayres), présentèrent à leur directeur Walter B. Scott une pétition par laquelle ils demandaient que leur solde leur soit payée en or au lieu de l'être en papier-monnaie, parce que, disaient-ils, ce papier ayant perdu le tiers de sa valeur, tout s'est renchéri pendant ces dernières années, tandis que le salaire est resté au même niveau, et puis la Compagnie se fait payer en or, pour le transport des voyageurs et des marchandises.

Quelques jours après le directeur leur fit savoir qu'il ne pouvait présenter cette demande à la compagnie, attendu que lesdits travailleurs avaient reçu des augmentations les deux dernières années.

Le 24 du même mois, la pétition fut remise de nouveau et signée par 750 ouvriers, avec cette remarque que la direction pouvait avoir reçu l'ordre de donner des augmentations, mais que les ouvriers ne s'en étaient pas aperçu.

Le 26, M. Scott donna pour réponse qu'il avait réuni la direction le 25 au soir et qu'elle avait décidé d'en parler à la Compagnie.

Sur ce, les ouvriers n'ont pas voulu attendre et se sont mis en grève en déclarant qu'ils ne reprendraient le travail que lorsqu'il y aurait une décision prise à cet égard.

Quand sonna le coup de midi, tous les ouvriers reprirent leurs tabliers et leurs outils pour se rendre sur la place Herrera où ils nommèrent une commission à seule fin d'aller demander au commissaire de police la permission de tenir réunion à l'air libre, laquelle permission leur fut refusée.

Entre temps, le commissaire Villegas arrive sur les lieux avec des *vigilants* et donna l'ordre de faire évacuer la place. Ces brutes bousculèrent les ouvriers qui étaient tous armés, puisqu'ils avaient leurs outils de travail, il s'ensuivit donc une bousculade où il y eu deux policiers blessés avec des marteaux, il y eut plusieurs coups de revolvers de tirés. Le commissaire télégraphia pour demander des renforts aux pompiers qui vinrent avec des remingtons, la baïonnette au canon et le chef du bataillon de ligne nº 6, fut consigné avec 50 hommes armés, et les policiers à cheval.

Le commissaire donna l'ordre d'enfoncer la colonne des ouvriers. Les ouvriers furent cernés et 113 furent conduits au commissariat. Les jours suivants, la police resta sur les lieux et aussi vite qu'il y avait deux hommes pour se parler, un policier venait pour les disperser.

D'autres grèves ont surgis, tel que :

Les ateliers de mécanique de Bash, Wohlers et Schwarz, la fonderie Giesserei Raimondi et Vetere, la fonderie Zamboni, la Compagnie de navigation fluviale « La Platense », les manœuvres du chemin de fer du Pacifique.

Tous demandent une augmentation de 25 0/0 de salaire.

# MÉLANGES ET DOCUMENTS

## Pièce pour servir à l'Histoire de la Révolution anarchiste

Un de nos amis nous envoie un petit placard relatant un fait qui se serait passé dans une petite commune du Midi et que nous enregistrons à titre de document :

*Le Communisme-Anarchiste expliqué aux paysans par un ancien maire de village*

Demain, dimanche, à midi, le Conseil municipal se réunira en séance publique.

Les membres du bureau de bienfaisance, les répartiteurs, les membres de la commission scolaire sont convoqués pour la même heure.

Hommes, femmes, enfants, venez tous prendre part, avec voix délibérative, à cette séance qui sera fort intéressante.

* * *

Toute la population de la commune ayant été ainsi réunie, le maire prit la parole :

Mes amis,

Voici un gros paquet de papiers. C'est la collection des arrêtés de police permanents qui ont force de loi dans la commune. Je vais vous en lire quelques-uns et vous verrez combien il est absurde d'être soumis à de semblables lois.

En effet, un assez grand nombre d'arrêtés s'applique à un état de choses qui n'existe plus.

D'autres arrêtés prescrivent des mesures qui peuvent être bonnes dans les villes, mais qui sont inapplicables dans les villages.

Plusieurs arrêtés n'ont eu d'autre but que de tracasser des adversaires de la municipalité.

Je vous propose de faire vous-même un arrêté de police dont le premier article sera ainsi conçu : Tout arrêté de police antérieur à celui-ci est abrogé.

Puis vous discuterez chaque article et nous n'inscrirons que les articles adoptés à l'unanimité des hommes, femmes et enfants ici présents.

Le nouvel arrêté ayant été ainsi fait, je l'enverrai à la préfecture comme si je l'avais rédigé tout seul. L'arrêté me reviendra approuvé. Aussitôt nous brûlerons tous les arrêtés antérieurs. Vous serez alors régis par une loi que vous aurez faite vous-même, à l'unanimité des suffrages.

Cette proposition ayant été adoptée par acclamation, le maire dit :

Si on conduisait les moutons au pâturage communal qui est au-dessus du château féodal en ruines, les moutons feraient rouler des pierres qui pourraient blesser bêtes et gens passant sur le chemin qui conduit au château. Faut-il maintenir l'interdiction de conduire les moutons dans ce pâturage ?

— Oui ! c'est indispensable.

Nous avons des lavoirs et des abreuvoirs. Faut-il défendre de laver du linge dans les abreuvoirs ?

— Oui ! évidemment ?

Ainsi de suite...

Tout fut voté à l'unanimité, sans la moindre opposition.

Le nouvel arrêté revêtu de l'approbation préfectorale fut imprimé, distribué.

Bref, nul n'ignorait la loi.

Cependant une femme conduisit ses moutons dans le pâturage prohibé. Elle fut condamnée à une légère amende et tout le monde s'écria ; c'est bien fait (1)!

* * *

Maintenant examinons tout cela au point de vue social.

J'avais omis de dire que le village dans lequel a eu réellement lieu ce que je viens de raconter était divisé en deux partis acharnés l'un contre l'autre.

Les élections avaient été terriblement violentes.

Il y avait eu deux tours de scrutin, débats devant le Conseil de Préfecture, chansons des uns contre les autres, manifestations bruyantes, triomphe des vainqueurs, rage des vaincus,

Eh bien ! dans ce village si troublé quand il s'agissait de donner le mandat, ou plutôt le pouvoir municipal, aux uns ou aux autres, dans ce village que les questions de personnes passionnaient au plus haut degré, les questions d'intérêt local avaient été pacifiquement résolues à l'unanimité des suffrages de tous les habitants, hommes, femmes et enfants.

Ce fait, tout infime qu'il est, ne prouve-t-il pas on ne peut mieux un tas de choses :

D'abord, qu'il ne faut donner à personne le pouvoir de faire nos affaires ;

Puis, que nous sommes vite d'accord quand nous avons à décider nous-même ce que nous voulons dans l'intérêt général ;

Enfin, que la loi doit être adoptée à l'unanimité. De quel droit, en effet, imposer une loi à quelqu'un qui n'en veut pas. C'est peut-être celui-là qui est seul dans le vrai, alors que l'unanimité moins un est peut-être dans le faux. Rien d'abominable comme l'opression des minorités par les majorités.

De même qu'il a pu être fait un arrêté de police avec l'approbation unanime, de même il pourrait être statué sur tout ce qui intéresse la commune par tous les habitants réunis, et on n'adopterait que ce qui serait unanimement accepté.

Alors, plus besoin de conseillers municipaux, de maire, d'ajoint, de garde champêtre ; bref, plus besoin de gouvernement ; alors la commune se passant on ne peut mieux de gouvernement, ce serait l'anarchie.

— Eh quoi ! l'anarchie c'est la commune faisant ses affaires elle-même, sans qu'elle ait à obéir, non seulement au maire choisi par la majorité contre la volonté de la minorité, mais encore au préfet, c'est-à-dire à un étranger qui ne connait pas la commune, qu'aucun habitant ne connait, et sans la permission duquel cependant rien ne peut être fait.

— Oui, l'anarchie c'est l'affranchissement de la commune, c'est la liberté.

— Vive l'anarchie !

* * *

Puisque nous voilà tous réunis, je vais, mes amis, vous soumettre une question que le Conseil municipal a le droit absolu de trancher : Faut-il, oui ou non, partager les biens communaux ?

— Jamais de la vie ! Que deviendrions-nous si nous n'avions plus de pâturages communaux !

— J'étais sûr d'avance que je soulèverais votre in-

(1) Il nous semble qu'ici l'amende était de trop. Dans une société anarchiste, rien que le déplaisir de se voir mise en en suspicion par les autres membres de la commune aurait dû suffire pour l'empêcher de recommencer.

dignation rien qu'en vous proposant le partage des biens communaux. Mais parlons d'autre chose. Plusieurs d'entre vous m'ont dit qu'il faudrait acheter un pressoir pour la vendange. Ce sera une dépense de six cents francs ; et comme le centime, dans notre commune, produit vingt francs, il faudra nous imposer trente centimes additionnels, alors que nous en payons déjà cinquante.

Tant pis ! il faut absolument acheter un pressoir.

Et le pressoir fut acheté. Les centimes additionnels étant payés proportionnellement aux impositions, il advint que les plus pauvres ne payèrent rien du tout et que les plus riches payèrent beaucoup. Cependant les plus pauvres pouvaient se servir du pressoir tout comme les plus riches[2].

Ce qui avait été fait pour le pressoir fut fait aussi pour plusieurs autres objets, savoir une romaine pour peser le foin, un baquet pour tuer les cochons, un grand chaudron pour faire chauffer de l'eau.

On pourrait de même acheter des instruments d'agriculture qui simplifieraient joliment la besogne, par exemple une batteuse qui éviterait aux cultivateurs de battre le blé avec le fléau, travail épouvantablement pénible ; la batteuse ferait cela très vite et le travail deviendrait ainsi une fête : tous y prendraient part en s'amusant : les enfants surtout se rouleraient sur la paille en poussant de cris de joie.

Ces instruments achetés par la commune, permettant le travail en commun, c'est déjà un peu le communisme.

Un peu et même beaucoup, car lorsqu'on aura des instruments perfectionnés pour labourer, ensemencer, faucher, etc., on défrichera les chemins, on mettra tout en commun pour le travailler en grand, pour avoir abondance de produits sans peine, en s'amusant, car il n'y a rien de plus amusant que les travaux des champs faits en commun, les vendanges, les moissons, sous le ciel bleu, en plein soleil et au grand air,

Le communisme, mes amis, c'est le bien-être pour tous, la joie, les chansons et les danses.

Et tout cela, dans un village sans maire, dans un département sans préfet, en pleine anarchie.

* * *

Faix à Foix, le 21 décembre 1888, de 9 à 11 heures du matin.

Emile Darnaud.

(2) Il est probable que la Commune n'avaient pas de gros propriétaires, autrement ceux-ci auraient bien trouver moyen d'empêcher ceci.

## BIBLIOGRAPHIE

Le compagnon Darnaud vient de faire une excellente petite publication : *Le Communisme anarchiste expliqué aux paysans par un ancien maire*. C'est très court et très clair, comme tout ce que fait Darnaud. Il y a là une idée à poursuivre.

L'abolition de la conscription et des impôts, la destruction des hypothèques et des baux, la reprise des terres non cultivées et des grands domaines devraient être expliquées ainsi aux paysans par de petites historiettes faciles à lire et que leur bon marché permettent de répandre à profusion.

* * *

*Rural Ithaly*, par Beauclerck. C'est là un livre riche en renseignements, et nos camarades anglais feraient bien de nous en faire de longs extraits, nous avons notre enquête à faire, car si misérable que nous croyions la situation des opprimés, elle est encore plus misérable que nous ne pouvons l'imaginer.

Ainsi M. Beauclerck dit que dans l'hiver de 1877 les paysans des Calabres en étaient réduits à brouter le trèfle comme leurs animaux ; il nous apprend qu'en 1884, le gouvernement dut faire une loi pour défendre aux paysans de déterrer les cadavres d'animaux et de se repaître de ces matières décomposées ; il nous apprend qne les caroubes et les glands sont encore du luxe pour ces milliers de faméliques.

Mais, d'après l'auteur naïf, cette terrible situation ne peut manquer de cesser bientôt, car le royaume a le bonheur de posséder un département d'Etat, présidé par un ministre de l'Agriculture et géré par un personnel d'employés instruits et intelligents qui organisent des écoles, des expositions, des sociétés, des stations d'expériences... et qui émargent au budget, ajouterons-nous.

M. Beauclerck espère beaucoup de ce « département d'Etat ». Nous conseillons aux paysans de ne pas s'y fier et de brûler plutôt les bureaux d'hypothèques avec ses vingt milliards de créances, et les barrières des grands domaines, et les bureaux de M. le ministre et de tout son état-major de fonctionnaires instruits.

* * *

Dans le compte-rendu que nous avons donné dans notre dernier numéro de la *Philosophie de l'Anarchie* par Malato, nous avons oublié d'en donner le prix. La brochure est laissée aux compagnons au prix de 1 franc franco.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

On nous envoie de Bordeaux la lettre suivante :

Nous parcourons le monde, nous voyons partout la même chose. Chaque petit employé veut user de l'autorité qu'on lui donne, il faut entendre chacun vous dicter sa loi. C'est d'abord le maire ou le commissaire, mais à leur défaut le garde-champêtre ou même le cantonnier. Heureux quand on n'a pas à faire à la gendarmerie. Un brigadier ne peut parler à un saltimbanque, à un chansonnier, à un colporteur, à un marchand forain, sans employer la brutalité, sinon l'insulte. « Gare à vous, on vous fourrera au clou ! » Et puis ce sont les paperasses, les patentes, il ne faut jamais traîner pour se mettre en règle et à tous bouts de champs, pour la moindre demande, c'est du papier timbré à soixante centimes ; on attend quinze jours la réponse et c'est un bref oui ou non.

En somme, toutes les autorités jouent avec nous, comme le chat avec la souris. Avant de nous étrangler, elles nous bousculent, nous amusent, nous font danser. Mais la mort dans la misère termine toujours les tribulations.

Heureusement, on se lasse de tout, même d'être maltraité. On arrive à s'éclairer sur les droits de l'homme et nous comprenons maintenant qu'il vaut mieux mourir en révolutionnaire que souffrir en esclave. Nous ne votons plus et la propagande que nous faisons pénètre partout.

Vive la Commune ! Vive l'Anarchie !

Pour les camarades porte-balle :

M. B.

* * *

Nous trouvons dans le *Ça Ira* un appel de jeunes gens qui viennent de se former en groupe. Ils se proposent de ramasser des fonds destinés à faciliter à ceux qui ne se sentent aucun goût pour le métier militaire, les moyens de fuir les persécutions bourgeoises.

Pour les correspondances, s'adresser aux compagnons Brunet, trésorier, 25, rue Stephenson ; Moucheraud, secrétaire, 25, quai de la Tournelle.

* * *

Plusieurs camarades ayant manifesté l'intention du publier en placard, l'article que nous avons reproduit : *La Grève des Electeurs*, nous avons décidé de le faire tirer. Un camarade ayant bien voulu faire les frais de la composition et du clichage nous pourrons le laisser à ceux qui nous en feront la demande au prix de 7 francs le mille tout pareil au spécimen qui accompagne ce numéro.

Prière à ceux qui en désireront de nous le faire savoir au plus tôt, afin de ne faire qu'un tirage.

* * *

Les compagnons qui sont en correspondance avec le groupe d'Avignon, par suite du départ du compagnon Jean Richard, sont priés d'adresser dorénavant leurs correspondances au compagnon Eugène Paquet 93, rue Philonarde.

Les compagnons partisans de la chambre syndicale des hommes de peine sont priés de rester après la séance du cercle dimanche 13 janvier prochain.

On compte sur la bonne volonté de tous les amis.

* * *

Nous avons reçu de *La Freiheit* une superbe lithographie allégorique. — Elle est en vente à nos bureaux au prix de 1 fr. 25.

## PETITE CORRESPONDANCE

F. à Reims. — F. à Reims. — D. Passage Lathuile. — F. à Chinon. — P. à Mantes. — P. à Troyes. — T. à Pantin. — M. à Bességes. — W. à Flixecourt. — H. à Bâle. — C. à Avignon. — B. à Thoré. — B. à Roubaix. — M. à Saint-Quentin. — Zinc à Lyon. — D. à Bourges. — T. à Marseille. — F. à Reims. — Lille. — C'est envoyé.

F. à Chinon. — Est-ce bien tous les numéros vous manquaient ?

P. à La Machine. — Entendu. — Avez dû recevoir numéros demandés.

T. à Denain. — Le volume n'étant qu'à 0,60, je n'en ai envoyé 2 ?

Il « Nuovo Combattiamo » à Gênes. — Le groupe Intransigenti » demande si vous avez reçu son mandat.

A. à Lyon. — Nous avons renoncé à insérer les de récrimination contre les exploiteurs. Nous n'insérons plus que les actes de révolte.

Devertus. — Les camarades de Reims désirent votre adresse.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, midi à 6 heures du soir.

Ordre du jour : **LA CAMPAGNE ÉLECTORALE. — Distribution du manifeste. URGENCE.**

Les groupes qui désireraient un nombre de manifestes supérieur à celui qui sera réparti à chaque arrondissement, devront le faire savoir le dimanche 13 janvier, au *Cercle International*. Les manifestes seront livrés 12 fr. le mille.

Les mardis et vendredis jusqu'au 27 janvier, permanence pour la campagne abstentionniste, de 8 à 10 heures du soir, chez Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

Samedi, Salle de la Cigogne, 26, boulevard Richard-Lenoir, chechouard, à 8 h. 1/2 du soir.

Conférence par le comp. Jacques Prolo.

Choisy-le-Roi. — Réunions des Hommes de peine tous les deuxième et quatrième samedi de chaque mois. — Samedi, 12, à 8 heures du soir, Réunion extraordinaire, salle Giraud, 2, rue de la Halle.

Ordre du jour : 1° Le Progrès du machinisme et ses conséquences. — 2° La Baisse des salaires avec le concours d'un compagnon de Paris.

Tous les jeudis réunions du Groupe anarchiste « *Les Amis du Progrès* », de Choisy-le-Roi.

Samedi, 12 janvier, 8 h. 1/2, 92, boulevard Richard-Lenoir, nilmontant.

Réunion des groupes « Les Travailleurs communistes du XX°, le Drapeau noir de Charonne, Belleville-Ménilmontant, Belleville-Piepus ; Montreuil-Vincennes ; tous les antiparlementaires du XX° » sont invités.

Ordre du jour : Comédie électorale. — Lecture d'un manifeste.

Samedi, 12 janvier, à 8 h. 1/2, réunion chez Caprieul, 67, rue de Charenton.

Ordre du jour : Reconstitution du groupe du XII°. Mouvement électoral.

Quelques camarades des V° et XIII° arrondissements, ayant l'intention de reformer le groupe anarchiste afin de se voir et de se sentir les coudes, profitent de la période électorale qui réveille toujours les plus endormis, pour faire un appel aux compagnons. — La première réunion aura lieu lundi soir 14 courant, à 8 h. 1/2, salle Brouton, 15, rue Pascal.

Levallois-Perret. — Groupe *La Révolte*, samedi 12 décembre, à 8 h. 1/2, salle Damour, 12, rue Poccard.

Ordre du jour : Les théories d'anarchie au Congrès de Troyes. Le compagnon Tortelier est invité.

La 4me section des Hommes de Peine du syndicat de la région lyonnaise (groupe de la Croix-Rousse) convoque ses adhérents à son local habituel, pour le samedi 19 janvier, à 8 heures précises du soir.

Ordre du jour : 1° La nécessité d'un organe socialiste révolutionnaire quotidien : *Le Ça Ira*. — 2° Questions diverses.

Armentières. — Tous les anarchistes sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 13 janvier, à l'Estaminet du Saint-Eloi, rue des Morets. Ordre du jour : Nécessité du groupement.

Saint-Denis. — Le groupe la *Jeunesse libertaire* organise un grand meeting public, salle Mérot, rue Benoit, pour le lundi 14 janvier 1884.

Orateurs : Louise Michel et plusieurs compagnons.

Ordre du jour : 1° La Femme et la Révolution. 2° 1789 à 1889. 3° La révision au point de vue socialiste.

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE. 17. rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 19. — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 20 au 26 JANVIER 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE
Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## 1789-1889

II

L'abolition du servage et du pouvoir absolu des rois — telle fut l'œuvre accomplie par le siècle. Mais, avec quelle lenteur, avec combien de retours en arrière ! Dès que la Bourgeoisie arriva au pouvoir en France, dès qu'elle reçut carte blanche pour l'exploitation des travailleurs, dès qu'elle n'eût plus à craindre que l'Etat et l'aristocratie puissent la gêner dans l'exploitation des travailleurs, — elle s'empressa de faire la paix avec les seigneurs ; elle reçut à bras ouverts les aristocrates qu'elle poursuivait impitoyablement en 1793.

Elle acclama un Empereur pour arrêter le mouvement révolutionnaire du peuple qui demandait déjà l'égalité des fortunes, la mort des accapareurs et des agioteurs bourgeois, — le socialisme enfin, tel qu'il apparaissait dans la conspiration de Babeuf.

Plus tard, elle rappela les Bourbons ; elle s'empressa de rendre une partie de leurs biens aux seigneurs émigrés ; elle soutint le pouvoir royal contre la nation sur Charles X et Louis-Philippe. Elle maintint le suffrage restreint jusqu'à ce qu'un aventurier qui se couvrait du nom de Napoléon, ne vint le rétablir pour trouver appui dans les masses. Et lorsque, à deux reprises, le peuple de Paris proclama la République, elle étouffa ses soulèvements dans le sang.

Elle n'accepta le mot République que lorsqu'elle fut sûre que la République resterait monarchie ; que l'idée serait débarrassée de toutes ces tendances socialistes, que le peuple associait à l'idée de République aussi bien en 1793 qu'en 1848.

Ceci en France. Quant aux autres nations européennes, il fallut la Révolution de 1848 en Allemagne pour en finir avec le servage et faire les premiers pas vers un gouvernement constitutionnel. Il fallut les formidables soulèvements des paysans en Italie et en Russie pour que le servage personnel disparût. Il fallut tout un siècle de luttes, d'émeutes, toute une liste de martyrs, toute une hécatombe de révoltés, pour que ces deux pas, si misérables au fond, fussent accomplis.

---

Mais tout de même, le XIX^e^ siècle peut dire qu'il a accompli la mission que la Révolution française lui avait léguée. Le seigneur, — l'homme qui possédait le sol et les paysans par droit de naissance — a disparu. La Bourgeoisie règne suprême en Europe ; et si en Russie, les anciens possesseurs de serfs ont de nouveau acquis l'ascendant depuis l'avènement d'Alexandre III, ce pouvoir ne peut être que de courte durée. La Russie, comme partout, c'est encore le bourgeois qui règne, et l'autocrate Alexandre III n'en est que le valet. Il se croit souverain absolu, mais il n'ose faire un seul pas sans demander ce qu'en pensent les manufacturiers de Moscou et les barons de la haute finance en Europe.

Le suffrage est encore restreint en Belgique ; le Parlement n'est pas encore omnipotent en Allemagne, et les nigauds peuvent encore se passionner pour conquérir le suffrage universel et la suprématie du Parlement ; mais de fait, c'est encore la Bourgeoisie qui règne en maître en Belgique comme en Allemagne. Le suffrage universel et la suprématie parlementaire n'y changeraient rien. La Belgique n'a pas encore le suffrage universel, parce que son gouvernement n'en est pas moins le représentant des intérêts bourgeois. Bismark est plus fort que le Parlement parce que lui, qui a commencé sa carrière comme défenseur de l'aristocratie foncière, est devenu l'expression fidèle, la personnification, des intérêts bourgeois contre les prétentions des seigneurs. Les bourgeois en font une divinité parce que Bismarck représente *leurs* intérêts.

---

Mais il y a encore un troisième trait distinctif du dix-neuvième siècle qu'il faut mentionner. C'est celui de reconnaître les droits des nationalités ; et ici encore, son œuvre est près de s'achever.

La Grèce qui gémissait sous le joug des Turcs, est libre. L'Italie, taillée en morceaux au commencement de ce siècle, est *une* : l'étranger ne foule plus son sol. La Hongrie est indépendante. Les Etats des Balkans ne sont plus dominés par les Turcs. Reste encore l'Irlande et la Pologne, deux nationalités qui cherchent à conquérir l'indépendance, la Finlande, dont l'indépendance est toujours menacée par le caprice de l'empereur russe, et les petites nationalités slaves qui gémissent aujourd'hui sous la domination hongroise, comme les hongrois gémissaient jadis sous la domination allemande.

Pour les travailleurs de l'Europe occidentale qui n'ont pas connu ce que c'est que de se voir gouverné par l'étranger ; pour eux, qui heureusement ne savent pas ce que c'est que de voir à chaque pas, au-dessus de soi, l'étranger qui vous révolte par sa morgue, son caractère national différent, son mépris pour la race conquise — pour les travailleurs français, anglais et allemands, cette question de nationalité peut sembler futile. Mais pour ceux qui ont souffert tout cela, l'indépendance nationale prime tout le reste. Le paysan qui souffre sous le seigneur étranger « s'unit dans un but commun avec le seigneur de sa propre nationalité ; ils ont une haine commune — l'étranger, sans se douter que son compatriote sera tout aussi mauvais que l'étranger, dès qu'il sera seigneur à son tour. Peu importe : il hait l'étranger, non pas parce que l'étranger est seigneur ou employé, mais parce que tout — sa manière de parler, de marcher, de traiter le peuple conquis — lui répugnent. Et dans un pays, soumis à l'étranger, tout progrès, toute marche en avant sont étranglés tant que l'étranger est là. Voyez la Serbie : point de question sociale tant que le Turc y était. Mais, dès que le Turc est chassé, la question sociale se dresse soudain dans toute son immensité. Parlez socialisme à l'Irlandais et il vous répond : « Chassons l'Anglais ». Il a tort ; certainement il a tort ; mais c'est ainsi, et la haine de l'étranger l'emporte sur le raisonnement.

Aussi l'histoire du dix-neuvième est-elle un long martyrologe des patriotes cherchant à émanciper leur peuple du joug étranger. Nous admirons aujourd'hui la jeunesse russe ; nous nous extasions devant son dévouement ; nous pleurons ses souffrances. Mais sachons que toutes les souffrances de la jeunesse russe ne sont qu'une goutte en comparaison des souffrances subies par la « jeune Italie », la « jeune Hongrie », la « jeune Pologne » — sociétés secrètes qui ont travaillé pour l'émancipation de leurs pays.

Les persécutions ne sont qu'un rien, qu'une bagatelle en comparaison de ce que ces jeunesses — la jeunesse italienne surtout, — bourgeois et travailleurs unis dans une idée commune, ont souffert jusqu'à ce que l'Italie et la Hongrie eussent réussi à s'affranchir du joug étranger.

Reconnaître le droit des nationalités à l'indépendance, telle fut encore l'œuvre du siècle — œuvre qui touche déjà à sa fin.

---

Voilà pour le passé. Passons à l'avenir.

Ici, de vastes horizons s'ouvrent devant nous, — des horizons qui promettent à l'Humanité un progrès tel qu'elle n'a pu le faire dans le passé. En comparaison du siècle passé, l'œuvre du dix-neuvième siècle est immense, colossale. Aucun autre n'en a fait autant ; aucun autre n'a préparé ce que la Révolution prochaine, venant clore notre siècle, promet à l'Humanité entière. Nous pouvons nous dire heureux de vivre dans ce siècle, à la veille de *cette* révolution.

Un fait colossal domine ce siècle. C'est le socialisme, le socialisme-international. Mais ce fait lui-même est la conséquence d'une masse de causes, de progrès accomplis, et il faut jeter un coup d'œil sur ces causes.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — Les journaux ont parlé de l'arrestation du compagnon Frigetti, lors des explosions de la rue Saint-Denis, puis plus rien. Le compagnon Frigetti est toujours sous les verroux. Comme on n'a rien pu trouver contre lui, on est allé ressusciter une vieille affaire, dont nous avons parlé à son temps, l'explosion de la rue Berthe, affaire pour laquelle on l'avait déjà perquisitionné mais que l'on avait dû abandonner faute, non seulement de preuves, mais parce qu'il n'y avait le plus le petit indice qui pût

faire supposer que le compagnon Frigetti y fût mêlé.

Dans sa rage de ne rien trouver, la police garde le compagnon Frigetti. Le mouchard qui est allé aux renseignements chez le patron du compagnon, a même affirmé qu'on le garderait jusqu'à ce qu'il parle. C'est-à-dire, en bon français, que si le compagnon Frigetti voulait dénoncer quelqu'un — coupable ou non — on le relâcherait. — On s'inquiète peu qu'il soit innocent, on lui dit « nous vous tenons et nous ne vous lâcherons que si vous nous permettez d'en emprisonner d'autres à votre place, il faut une victime expiatoire, si vous ne voulez pas l'être, désignez-nous quelqu'un ». — Les imbéciles vont fêter cette année l'anniversaire de 89, la démolition de la Bastille, et l'abolition des lettres de cachet !

* * *

Les camarades de Paris, à l'occasion de l'élection du 27, ont fait placarder un manifeste qui explique les raisons pourquoi les anarchistes se désintéressent des luttes électorales et de la comédie parlementaire. — Ces affiches ont été lues par de nombreux groupes qui discutaient vivement, et paraissaient les intéresser davantage que les boniments des candidats.

* * *

La *Révolte* publiait dernièrement un article sur la division du travail. Voici ce que publie un journal à l'appui de notre thèse à propos de l'Ecole du livre : Personne n'ignore qu'actuellement, aussi bien dans l'industrie du livre que dans toutes les industries, l'apprentissage est devenu tout à fait insuffisant.

D'un côté, les nécessités de l'existence, la lutte ardente pour la vie obligent trop souvent les familles à demander à leurs enfants, qu'ils gagnent le plus promptement possible en faisant un métier quelconque.

D'un autre côté, les patrons, pour les luttes contre la concurrence, exigent de leurs apprentis un travail rémunérateur et, par suite, ne les initient qu'à une partie du métier afin qu'ils soient à même de rendre des services dans le plus bref délai possible.

C'est ainsi qu'on se gardera bien d'apprendre à un apprenti doreur, par exemple, les éléments essentiels du brochage, et à un brocheur les notions les plus élémentaires de la reliure.

Cette spécialisation à outrance a sans doute des avantages immédiats pour les patrons et les ouvriers au point de vue des salaires et de la prompte exécution des commandes, mais elle présente les plus gros inconvénients au point de vue des progrès de l'industrie du livre en général et des moyens mis à la disposition de l'ouvrier pour gagner sa vie, s'il est condamné à un chômage momentané dans le métier qu'il exerce.

Autrefois, un relieur savait brocher et dorer et avait des notions générales sur toutes les parties de son industrie. Cet ouvrier est aujourd'hui l'exception. Aussi qu'arrive-t-il ? C'est qu'un relieur, par exemple, n'entendant rien au brochage, ou un brocheur n'ayant aucune idée de la reliure, ne parviennent jamais à faire un livre parfait.

* * *

D'après la *Réforme*, les contribuables payent année aux architectes diocésains, pour l'inspection des grandes églises de France environ six fois le tour de la Terre en première classe.

* * *

Si seulement les ouvriers n'étaient pas si alcooliques crient partout les bourgeois qui n'ont jamais eu soif. Voir un homme ivre leur soulève le cœur, à moins que ce ne soit leur intérêt de saoûler l'individu. Ainsi il est connu que dans les ports de pêche, les armateurs saoûlent certains matelots parce qu'ils ont plus de cœur à l'ouvrage. Le gouvernement s'en préoccupe, non pas pour l'avenir qui attend ces malheureux, mais parce qu'il se forme des cabarets flottants qui lèsent les droits du Trésor. On va soumettre la question à une règlementation spéciale. Les armateurs continueront à pousser leurs travailleurs vers l'ivrognerie, mais au moins cela sera pour le plus grand profit du gouvernement.

* * *

On se rappelle le décret de Floquet rendant obligatoire l'inscription des étrangers dans le délai d'un mois. En voilà trois que le service fonctionne et tous les étrangers sont loin d'avoir répondu.

A Paris, la statistique compte 180,000 étrangers, or 89,000 seulement se sont présentés, dont une partie, il est vrai, étaient chargés de famille. A Marseille, les autorités comptent au moins 30,000 réfractaires. C'est beaucoup trop pour qu'on puisse mettre la police en route.

Force ne restera pas à la loi.

* * *

Le tribunal de Gannat vient de condamner à un mois de prison un vagabond digne d'être anarchiste. Courson, qui se réclame d'Epicure et de Voltaire, et qui aurait pu se réclamer de beaucoup d'autres philosophes ne connaît et ne revendique que la liberté et l'espace. Il a expliqué à l'audience ses goûts pour la vie libre et indépendante.

« Je ne cherche pas de travail, a-t-il dit ; si l'on m'en offrait, peut-être l'accepterais-je ; mais, jamais je ne m'abaisserai à en demander. Je voyage du Sud au Nord, de l'Ouest à l'Est et *vice versa*. Je vis de mendicité et couche où je veux. Je trouve que l'existence est assez belle dans ces conditions. »

* * *

Pantin. — Profitant de la période électorale nous avons organisé une réunion où les compagnons qui ont pris la parole ont été écoutés comme jamais aucun politicien ne l'avait été dans cette ville. La question de la Révolution a été traitée au fond. Malgré plusieurs appels aux contradicteurs, aucun ne s'est présenté pour réfuter les idées anarchistes. Au cours de cette soirée un compagnon a lu l'article de Mirbeau *La grève des électeurs*. Beaucoup de citoyens présents nous ont priés de leur faire parvenir ce placard.

* * *

Deux jours avant, aux Lilas, nous avions également organisé une réunion. Un camarade de Paris examinant la situation dit que les travailleurs n'ont rien à espérer que d'eux mêmes et que ce n'est pas en votant pour un Boulanger ou pour un Jacques quelconque qu'ils seront moins exploités, et que malgré toutes les belles promesses que l'on nous fait lorsque l'on a besoin de notre chiffon de vote, si les exploités voulaient revendiquer leur droit à l'existence, ce jour là, toute cette tourbe de candidat-, à quelle nuance qu'ils appartiennent, depuis les réactionnaires de la Droite jusqu'aux soi-disants socialistes, tous ces ambitieux du pouvoir seraient prêts à recommencer les tueries de 1871. Enfin il conclut à l'abstention et à la Révolution qui peut seule émanciper les travailleurs du monde entier.

Après lui le compagnon Bal a demandé aux possibilistes qui se trouvaient dans la salle comment il se faisait qu'ayant accepté comme ligne de conduite de voter pour le candidat Jacques ils n'avaient pas le courage de défendre en public ce qu'ils conseillent tout bas. Aucun d'eux n'a eu le courage de sa trahison.

Le camarade Bal leur a promis qu'il ne ferait pas comme eux et que partout où il pourrait les combattre il ne manquerait pas de s'y trouver.

A l'issue de cette réunion un « possibilard-jacot-cadettiste » insinua que nous étions soudoyés par les boulangistes ; un compagnon lui prouva par des arguments frappants qu'il ne faisait pas bon de nous insulter.

En somme, deux bonnes soirées pour la propagande anarchiste.

A l'issue de chacune de ces deux réunions notre groupe s'est grossi de nouveaux adhérents.

* * *

Angers. — On nous écrit de cette ville : *Les aménités des sabre.* — L'année dernière un soldat du 135e de ligne était littéralement assommé par son lieutenant ; l'affaire fut étouffée, car l'officier frappeur acheta le silence du malheureux pour la modique somme de 20 francs.

Ces jours derniers une brute à triples galons, de la première compagnie du deuxième bataillon du 135e ligne, invectiva violemment un soldat qui manœuvrait pas à son idée, puis le secoua avec force, et lui administra finalement un formidable coup de pied dans les parties sexuelles.

Le pauvre diable est blessé pour la vie, et est aujourd'hui à l'hôpital.

On essaie encore d'étouffer l'affaire, et le Rozier continue le cours de ses exploits.

Nous n'avons pas la naïveté de réclamer une enquête, sachant ce qu'elles valent, mais nous osons espérer qu'il en trouvera un plus irritable que les autres, qui lui enlèvera à tout jamais l'envie de recommencer.

UN RÉSERVISTE.

* * *

St-Quentin. — Les possibilistes de St-Quentin avaient organisé le samedi 12 janvier une conférence publique. L'ordre du jour annonçait comme orateur, le sieur Faillet conseiller municipal de Paris. Mais celui-ci n'est pas venu, précaution fort utile, ajouterons nous, pour sa personne. La réunion fut donc un four complet. En vain le sieur Nicolas essaya de réchauffer les 100 citoyens qui se trouvaient dans la salle. Les collectivistes qui ne perdent jamais l'occasion de se faire entendre par la voix des citoyens Renard et Lengrand, engagèrent une discussion. Les mots de République, Boulanger, rue Cadet, revenaient sans cesse dans la salle n'écoutait pas, sauf quelques citoyens qui criaient, tellement ça les écœurait. Le compagnon Massey profitant des circonstances, monta à la tribune et démontra, aux applaudissements unanimes du public, que la société actuelle était mauvaise d'un bout à l'autre, que tout effort pour la combattre était inutile, et qu'il n'y avait qu'un seul moyen d'émanciper le peuple : la Révolution sociale qui nous permettra de former une société égalitaire où les questions d'intérêt et d'égoïsme n'existeront plus, pour faire place à la solidarité humaine. Par trois fois la discussion s'envenima, et les possibilistes honteux ne pouvaient plus parler. Les collectivistes osèrent parler d'union. Mais la salle entière, par ses cris, démontra aux votards que l'heure de la liquidation approche, en dépit des ambitieux et des lâches.

* * *

A la suite des condamnations de l'année dernière le groupe les *Communistes-libertaires* s'était dissous. Mais plusieurs compagnons s'étant réunis le dimanche 13 janvier, ont décidé de reformer un groupe sous le même titre. Après une discussion sur la situation du travailleur, la Révolution et le communisme, nous avons résolu de nous réunir tous les dimanches et de répandre par la lecture et l'étude l'idée anarchiste, seule capable d'établir la bonne harmonie par la solidarité. Nous faisons appel à tous les anarchistes conscients, et les prions de ne pas manquer à la réunion du dimanche 20 janvier à 7 heures du soir, Estaminet Fournaval, rue de la Chaussée Romaine, 39. Ordre du jour : pourquoi nous sommes anarchistes. Causerie sur la prochaine révolution. La société au lendemain de la révolution.

Nota. — Les compagnons qui ont des brochures et des vieux journaux sont priés de les apporter pour former la bibliothèque.

## Australie

### *L'Esclavaye par « assignation »*

Le *Melbourne Daily Telegraph* publie des détails révoltants sur les atrocités commises contre les Indigènes de l'Australie Occidentales, détails communiqués par un missionnaire, le Révérend J.B. Gribble.

Un colon qui veut se faire servir par un indigène s'y prend de cette manière : il rédige un mémoire par lequel l'indigène est censé lui demander de l'employer pendant un certain temps. Le colon ignore ce mémoire et le présente au commissaire de police, puis sous n'importe quel prétexte il y fait faire une croix par l'indigène qui ignore le contenu de cet écrit, et auquel on n'a souvent même pas demandé son consentement, — et c'est ainsi que les Naturels sont asservis par « assignation ». Le système n'est pas légal, mais si les malheureux naissent de s'enfuir ou commettent la moindre faute, ils sont jugés d'après la Loi qui régit les rapports des maîtres et serviteurs de la Grande-Bretagne et qui certes n'étaient pas faite pour ces sauvages.

Souvent les Indigènes sont d'abord capturés, puis gardés à vue et ensuite « assignés ».

« Un soir j'aperçus un colon débauchant une jeune fille noire. Dans mon indignation, je lui demandai comment il osait agir ainsi. Etonné de ma question, il répondit effrontément : Elle m'a été « assignée » pour six mois par la police, je puis en faire ce qu'il me plaît.

Ces malheureux n'ont pas de protecteurs. J'en ai vu un jour 23 qui étaient enchaînés et qu'on amenait de la campagne sous la prévention d'avoir blessé des bestiaux et brûlé une cabane. Ils furent tous jugés en bloc et condamnés sans débat sur un seul témoignage, par un magistrat de police et deux juges de paix, à deux ans de séjour à Rotnest Island, à 2 milles de Fremantle, horrible dépôt de servitude pénale pour les noirs. Le gardien de service me dit que ces gens n'avaient jamais vu un seul homme blanc avant d'être pris. Ils avaient été saisis, enchaînés, emmenés par un bâteau à vapeur. Ils ne savaient ce qu'on leur voulait et ne comprenaient pas un mot d'anglais. Pour s'emparer de ces pauvres créatures, des hommes à cheval parcourent

e pays, se saisissent des naturels et les emmènent enchaînés. Une fois pris, ils n'osent pas se sauver de crainte d'être de nouveau enchaînés, ce qui est pour eux le comble de l'horreur. — Il a pu arriver que quelques-uns aient offert leurs services, mais la grande majorité a été enlevée traîtreusement et violemment.

On emploie quelquefois les femmes et les filles à garder les troupeaux, mais en général on les réserve pour les plus vils usages.

C'est dans les pêcheries de perles que les Indigènes supportent les plus indignes traitements. M. Tarly de *Perth* dit qu'il est bien connu de tous ceux qui ont abordé à Michol Bay et au Flying Foam Passage qu'en un seul jour on y fusille soixante naturels, hommes, femmes, enfants et qu'il vit les crânes de quinze de ces victimes dont quelques-uns portaient la trace des balles.

« J'ai vu, dit le missionnaire Gribble, beaucoup de ces malheureux fusillés par derrière pour le seul crime d'avoir voulu échapper à leurs cruels persécuteurs. On me montra une fois 24 indigènes attachés par des menottes et envoyés à l'île Delambre pour y rester, nourris seulement d'un peu de farine, jusqu'à ce qu'ils fussent requis pour être employés aux pêcheries.

En mai 1883, trois hommes furent armés et envoyés à la découverte des indigènes dans les parages de la rivière Fitzroy. Je rapportai le fait aux autorités qui me conseillèrent de me mêler de mes affaires. En octobre, ces trois hommes revinrent avec vingt indigènes dont quelques-uns s'échappèrent, mais furent poursuivis et repris. La même année je vis pendant plusieurs jours nombre de natifs revenant des pêcheries qui me dirent avoir été « assignés » par un ivrogne dans une taverne de Cossack. Plusieurs ne voulaient pas signer, mais avaient été forcés de le faire et de devenir esclaves pour la vie ou pour tout le temps qu'ils seraient bons à pêcher des perles. Ainsi qu'on l'a dit, toute leur nourriture en échange de cet esclavage consiste en un peu de farine.

(*Pall Mall Gazette*, 5 août 1886).

## Suisse

Nous relevons dans le *Pays* de Porrentruy l'entrefilet suivant :

Audincourt. — M. François Peugeot vient d'être tué par un de ses locataires, le journalier Reiss, qui ne pouvant payer ses loyers, était en voie d'enlever les meubles de la maison qu'il habitait. M. Peugeot se présenta et voulu l'empêcher de continuer son déménagement. Pour toute réponse, Reiss se répandit en invectives contre M. Peugeot, et lui porta un violent coup de pied. M. Peugeot tombe à la renverse et se brisa la nuque. Il vécut ainsi jusqu'à 7 heures du soir et expira sans avoir repris ses sens. Reiss a été arrêté.

En vertu de la loi de propriété, Reiss sera condamné. Pourtant ces meubles qu'il défendait, n'étaient-ils pas sa propriété à un titre plus respectable que la maison de M. Peugeot ? On sait toutes les privations qu'il faut qu'un ouvrier s'impose pour arriver à se créer un petit intérieur, à se monter un petit ménage. Arrive le chômage, une maladie, on ne peut payer le terme, le propriétaire qui n'a peiné pour rien, s'arroge le droit de s'emparer de votre malheureux bazar qui représente pour vous des années de privation, la loi est pour lui ! S'il y avait beaucoup de Reiss, les Peugeot auraient moins d'audace ; il faudrait bien que la loi se taise.

## Belgique

La réaction veut par tous les moyens anéantir la propagande anarchiste et empêcher le progrès qu'elle fait, c'est ainsi qu'on a arrêté notre ami Paul Gille qui se trouvait dans une des dernières manifestations en train de distribuer des journaux et des brochures anarchistes. Notre ami, qui ne manque aucune occasion pour faire la propagande avait fini par inquiéter la police. Il fallait un prétexte pour l'arrêter ; voilà que la manifestation rencontre la reine, des cris de a bas la reine, se font entendre, la police l'arrêta. Après une courte instruction on lui déclare qu'il passera en Assises.

Encore un des nôtres dans vos griffes, mais quel malheur pour vous messieurs les bourgeois, plus vous arrêtez d'anarchistes plus grand en devient le nombre, ce sera bientôt le cas de dire qu'ils « sortent de terre.

On a eu quelques procès anarchistes en province, il faut que la capitale ait aussi la gloire d'un procès anarchiste. Eh bien, trembleurs de bourgeois, vous l'aurez, mais l'avantage en sera pour l'Anarchie, car cela fera une bonne propagande dont nous n'avons qu'à nous réjouir.

* * *

L'entrefilet relatif à Rouhette, que nous avons publié dans notre dernier numéro nous a attiré des protestations des camarades de Belgique. Ces protestations nous représentent Rouhette comme mouchard et affilié au parti catholique.

En insérant l'entrefilet dont il est question, nous ne nous étions pas occupés des idées que pouvait avoir Rouhette. Il semblait avoir agi en homme, cela nous suffisait pour protester contre ce qui nous semblait une infamie policière. Les camarades de Belgique nous préviennent que cette fameuse extradition n'est qu'une comédie entre les polices belge et française, mais cela n'empêche pas que les jaurnaux bourgeois qui nous donnaient Rouhette comme anarchiste et qui le considéraient comme tel, n'ont pas trouvé un mot de protestation contre ce qui devait leur sembler une infamie ; étant donné qu'ils ignoraient que ce fut une manœuvre policière.

## Russie

Le terrible accident de chemin de fer de Borki où le tzar et sa famille ont été à deux doigts de la mort et où 37 personnes de la suite ont péri est parfaitement dû à un attentat nihiliste. La chose semblait évidente à priori, mais la première enquête avait conclu à un simple accident. Le tzar s'est méfié, il s'en est occupé et aujourd'hui les employés du chemin de fer congédiés d'abord et les auteurs de la première enquête sont sous les verroux. Oui, mais pas les auteurs de l'attentat. On dit que le principal organisateur est arrivé à Londres. C'est égal, malgré son wagon blindé, l'empereur voyagera moins souvent dorénavant.

## Irlande

L'Irlande s'agite de plus en plus. Dès que les patriotes irlandais eurent perdu l'espoir de réaliser leurs aspirations à l'indépendance nationale par la voie d'intrigues parlementaires, le mouvement a de nouveau repris son caractère agraire d'abord, et son caractère violent de jadis.

Autrefois, les fermiers que les seigneurs faisaient jeter dans la rue, se bornaient à une résistance passive. Ils s'entouraient de barricades, muraient leurs portes ; les femmes seulement résistaient en braves et recevaient les brigands de la loi par des sceaux d'eau bouillante.

Mais la police fut armée de boucliers pour garantir les soldats des douches de lessive. Mais une arme, vieille comme le monde, fut distribuée aux brigades policières — un bélier fait avec une grosse poutre qui sert à abattre par ses coups les murs en pisé ou en terre glaise battue des cabanes irlandaises.

Il n'y avait plus qu'à résister par l'arme à feu. Et c'est ce que font aujourd'hui les paysans. Ils reçoivent les brigands avec une pluie de tuiles, mais ils laissent des embrasures dans leurs murs et, poussés à bout, reçoivent les policiers à coups de fusil.

Depuis quinze jours, toutes les évictions comptent des coups de fusil échangés, des blessés.

Et voilà comment un peuple, qui a du courage, démolit les idées de la propriété. Et voilà comment l'esprit de révolte se répand. Et voilà comment *tout* un peuple s'habitue à reconnaître *tous* les seigneurs comme des coquins qu'il faut chasser à tout prix.

## Allemagne

Notre ami Jean Davister travaillait depuis cinq mois à Aix-la-Chapelle quand, le 13 décembre 1888, il fut arrêté à la fabrique où il travaillait, sous prétexte de propagande d'écrits anarchistes allemands. On le trouva porteur de la *Révolte* et de la *Réforme*. Malgré les perquisitions faites dans sa chambre, les policiers ne purent saisir que des journaux et livres anarchistes français. Ils changèrent alors leur accusation et voulurent le poursuivre pour propagation d'écrits français. Malgré les dépositions de nombreux témoins à charge qu'on avait réunis contre lui, ils durent le relâcher le 7 janvier 1889.

## Espagne

Les explosions de pétards continuent à Madrid. La semaine passée, une explosion eut lieu jusque dans un escalier du palais. Dès que l'explosion eut lieu, toutes les issues furent barrées par les gardes, mais sans aucun résultat. Pendant longtemps, les braves qui défendent la reine n'osaient pas se hasarder dans l'escalier, remplie de fumée de poudre à canon, craignant de nouvelles explosions.

C'est la huitième explosion à Madrid dans le courant de quinze jours.

* * *

Nous constatons avec grand plaisir que les propositions du Congrès de Valence sont très bien reçues par un grand nombre d'organisations anarchistes espagnoles.

Nos frères espagnols vont prouver que l'on peut se grouper et s'entendre tout en reconnaissant la liberté absolue de l'individu et du groupe, quant à ses buts et ses moyens, lorsqu'on est inspiré d'une même grande idée, l'Anarchie. Et leur expérience qui portera sur quelques dizaines de mille anarchistes, va donner le coup de grâce aux vieilleries autoritaires.

* * *

Les explosions continuent toujours à Madrid. Dans la nuit du 12 au 13, des pétards ont fait explosion dans le palais de l'archevêque et dans la cour de la maison occupée par cet infâme exterminateur de l'Internationale, Romero Robledo ; le lendemain et le surlendemain il y avait encore de nouvelles explosions chez d'autres personnages moins connus, mais non moins vilains.

Bref, les républicains, las d'attendre, recommencent leur agitation. Et, pendant que les bourgeois trament des guerres et des alliances, — qui sait, combien durera cette monarchie éphémère !

Les républicains espagnols, certes, ne valent pas mieux que les monarchistes ; mais il est fort probable que le changement de gouvernement en Espagne, ne se fera pas sans commotions, et personne ne peut prévoir jusqu'où ces commotions iront.

En attendant, nos frères anarchistes se réorganisent pour la lutte. Les résolutions du Congrès de Valence dont nous avons parlé, ont été très bien reçues par la majorité de la Fédération régionale, et les groupes de Valence annoncent déjà qu'ils se sont réorganisés suivant leurs affinités. Ils se sont divisés en cinq groupes qui n'ont rien de figé, et les compagnons se sont répartis dans ces groupes. Ils portent des noms divers parmi lesquels nous remarquons le groupe « pacifique » pour la propagande écrite et le groupe « X ». Les cinq groupes, unis entre eux, se complètent les uns les autres.

## Portugal

Les camarades de Lisbonne ont publié à propos de l'ouverture des Chambres, un manifeste antiparlementariste très énergique, en expliquant au peuple portugais la comédie parlementaire.

## Italie

A Faenza (Romagne), quelques centaines d'ouvriers sans travail avaient organisé une démonstration contre la mairie ; dispersés brutalement par la police ils se sont rassemblé de nouveau et ont pillé les boulangeries.

Voilà ce qui est pratique : prendre son pain où on le trouve.

## AUX CAMARADES

Nous préparons une nouvelle édition de la *Société au lendemain de la Révolution*, à laquelle nous avons joint la *Révolution et l'Autonomie selon la science*, et différents articles ayant trait au même sujet. Le tout réuni, forme une petite plaquette d'environ 150 pages. Elle sera mise en vente en librairie au prix de 1 franc, mais pour faciliter aux camarades, qui nous la prendront directement, les moyens de se la procurer, elle leur sera laissée à raison de 50 centimes. — Seulement l'imprimeur nous fait savoir qu'il ne pourra être prêt que pour la fin de février, et il demande qu'on lui fasse quelques avances sur le montant du travail.

Prière aux camarades qui pourraient en souscrire quelques exemplaires d'avance de nous en faire parvenir le montant.

## BIBLIOGRAPHIE

L'Imprimerie Jurassienne vient d'éditer en français la brochure de Most : *La Peste Religieuse*. — Prix 5 centimes. — Adresser les demandes : 24, rue des Grottes, Genève.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*Le compagnon* Sébastien Faure, voulant utiliser « pour la propagande » les loisirs qui lui sont imposés, se met à la disposition des camarades qui penseront pouvoir organiser avec son concours des réunions ou conférences publiques et contradictoires.

Le compagnon Sébastien Faure, en ce moment à Bordeaux, sera libre du 20 au 25 janvier courant et commencerait volontiers la série de ses conférences par le sud-ouest de la France. — Lui écrire à Bordeaux, 31 rue Lafaurie de Maubadou.

* * *

Les Trimardeurs ayant l'intention de se rencontrer ailleurs que sur les routes ou dans les bagnes capitalistes, ont l'intention de se grouper sérieusement, afin de se connaître et de s'entendre pour travailler en masse à l'accomplissement de la Révolution sociale.

Le groupe *Les Trimardeurs* invite tous les compagnons à une Soirée amicale, qui aura lieu le dimanche, 20 janvier, à 8 h. 1/2, salle Horel, rue Aumaire. Il sera perçu une entrée de 25 centimes pour la fondation d'un journal intitulé *Le Trimardeur*.

# VARIÉTÉS

## ÉTUDE

SUR LA

## Situation Hygiénique

## DES OUVRIERS EN RUSSIE

*(Thèse de doctorat)*

I

Quelquefois cet engagement se fait par intermédiaire des maires du village, qui envoient par ce moyen les retardataires de l'impôt aux travaux obligatoires ; le contrat est dit cependant librement consenti. Mais si, par un moyen quelconque, l'engagé parvient à se libérer de sa dette, son engagement persiste malgré lui et il est obligé de le remplir.

Au moment de l'engagement, pour s'assurer l'exécution du contrat, l'embaucheur donne des *arrhes, souvent plus de la moitié du salaire total*, et cette somme est gardée par la commune pour le compte de l'impôt. Mais comme, vu la dureté des travaux, surtout dans les usines à sucre, les ouvriers embauchés ont des tendances à déserter (ainsi qu'il est arrivé dernièrement dans certaines de ces usines d'où partirent pendant le premier mois 12 0/0 des ouvriers engagés dans l'une et 19 0/0 dans l'autre), il est spécifié des dédits, qui s'élèvent au double et au triple des arrhes, payables par le signataire, par sa famille ou par les habitants de tout le village ; le plus souvent c'est l'artel qui répond collectivement pour chacun de ses membres.

Nous citerons quelques passages de ce genre de contrat entre les paysans et un embaucheur. Ce contrat est intéressant au plus haut degré parce qu'il nous présente les rapports de l'ouvrier avec sa fabrique :

1. Nous soussignés, paysans propriétaires du village..... de la commune..... de l'arrondissement..... du département..... nous nous engageons à venir travailler à l'usine à sucre se trouvant dans le département..... arrondissement..... commune..... village....., pour tout le temps qu'il y aura du travail à l'usine.

On payera à chacun de nous mensuellement (30 jours de travail), 22 francs à l'ouvrier et 12 à 15 francs au demi-ouvrier. Chaque mois nous aurons un jour de repos, pour lequel on ne déduira rien de notre salaire.

2. Nous devons partir de chez nous le 23 août, pour arriver à l'usine le 1er septembre. Si au moment de notre arrivée l'usine n'avait pas commencé de travaux, nous serons obligés d'exécuter n'importe quel travail que l'administration nous indiquera ; soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de l'usine, sauf les jours où elle ferme, c'est-à-dire aux fêtes de Noël, lesquels jours devront être rendus par d'autres journées de travail supplémentaire,

Nous nous engageons à l'obéissance complète et à la soumission envers l'Administration. Nous travaillerons par section pendant douze heures sur les vingt quatre dans l'intérieur, et du lever jusqu'au coucher du soleil pour les travaux extérieurs.

Chacun de nous, qui s'est engagé, doit se présenter lui-même à l'usine, il n'a pas le droit d'envoyer un remplaçant, et, dans le cas où il le ferait, l'usine a le droit de compter à ce remplaçant la moitié du salaire convenu.

Pour l'insoumission, la désobéissance, la grossièreté, le coupable sera mis à l'amende de 2 francs chaque fois ; pour le vol des effets appartenant à l'usine, le coupable sera jugé d'après la loi.

3. Si quelqu'un de nous ayant reçu des arrhes ne vient pas au travail ou l'abandonne sans permission, il devra rendre ce qu'il a reçu et payer en sus le double. Pour chaque jour de retard à prendre son service, il lui sera retenu 2 francs par jour.

6. Si nous avons des restes de notre nourriture, nous avons le droit de les vendre, mais pas à d'autres qu'à l'usine elle-même, et au prix indiqués sur les lieux. Si nous en prenons davantage, nous serons obligés de le payer d'après les mêmes prix.

7. Le payement de notre salaire sera fait ainsi qu'il suit : Au moment de notre engagement nous avons reçu du sieur J....., la somme de....., ce qui fait pour chacun les gages de deux mois.

En arrivant à l'usine, nous devrons d'abord faire le travail pour les deux mois de salaire payés, et le reste nous sera versé à la fin du travail.

9. Dans le cas de mauvaise récolte de la betterave à cette usine, le représentant de M. J....., à le droit de nous envoyer à une autre usine à sucre, et nous n'aurons pas le droit de protester.

10. Nous, ouvriers, nous devons former un artel et choisir parmi nous un homme probe, qui recevra et distribuera les provisions. Il exécutera les fonctions de *starosta* (surveillant), il devra veiller à l'accomplissement du contrat et généralement à l'exécution de nos devoirs.

Nous répondons mutuellement pour l'argent que nous avons reçu, ainsi que pour l'exécution de tous les articles de ce contrat.

Si, Dieu nous en préserve, avant de quitter le village, quelqu'un devient malade ou meurt, les arrhes reçues seront réclamées de son avoir. Dans le cas où il n'aurait point de parents qui seraient en état de les rendre, alors on ne les réclamera pas.

Les demi-ouvriers s'engagent avec le consentement de leurs parents ou de leurs tuteurs et les femmes mariées avec le consentement de leur mari, qui est obligé de répondre pour l'exécution de ce contrat.

Il est défendu de fumer du tabac dans l'usine.

Pour préparer la nourriture, on choisira dans l'artel (qui à l'usine sera composée de 100 individus deux personnes qui seront chargées de ces devoirs et qui seront payées par la fabrique.

11. Dans le cas où il y aura quelque malentendu entre l'usine et nous à propos de ce contrat, nous devons choisir deux personnes de notre artel qui porterons les réclamations à l'administration ; mais l'artel ne doit pas quitter le travail. Dans le cas où nous le ferions, nous répondons mutuellement à l'usine, par notre avoir, pour toutes les pertes qui pourraient survenir.

A la fin de l'exécution de nos travaux, on doit nous délivrer un certificat (1).

12 Ce contrat est lu à nous, ouvriers, à voix haute, devant deux témoins étrangers et il est compris par nous. Nous, ouvriers, nous ne pouvons pas objecter de l'avoir ignoré et de ne pas l'avoir compris.

*(à suivre)* Alexandrine TKATCHEFF.

(1) Tout ouvrier ne possédant pas de certificat de l'usine où il a travaillé n'a pas d'espérance de trouver du travail.

## PETITE CORRESPONDANCE

Il Ferruccio à Reggio. — Nous vous envoyons le « Bulletin des Sommaires », vous y trouverez en partie ce que vous nous demandiez.

N. B. à Burlington. — Reçu timbres. — Avons envoyé Les Prisons.

F. à Chinon. — Le 2me fascicule des Chants du Peuple n'est pas paru.

P. A. à Cannes. — La commission est faite.

La Louvière. — Nous avons remis votre lettre au « Ca Ira », qui nous semblait lui être destinée ainsi que la somme, quoique vous ne nous l'ayez pas expliqué ?

Devertus. — Le groupe Les Communistes de S... Quentin vous demande votre nouvelle adresse ?

Le compagnon Lauze, poste-restante à Uzès, prie comp. de Saint-Victor-la-Coste de bien vouloir lui envoyer l'adresse de leur groupe afin de s'entendre pour conférence de la citoyenne Louise Michel et du compagnon Tortelier.

Lauze à Beaujardin. — Reçu journal. Répondrons ... peu.

B. à Alais. — Reçu mandat. — C'est regrettable pour vous, si vous ne voyez qu'une scie dans le Rêve de ... lembert, car c'est une œuvre de réelle valeur. Que voulez-vous, nous faisons notre possible pour être à la portée de toutes les intelligences, mais, sous prétexte de mettre à l portée de tout le monde, nous ne pouvons nous astreindre à n'insérer que des médiocrités.

B. R. à Farges. — Du moment que l'incident ... passé qu'en discussions inutiles de relever.

Widcoq. — Nous avons envoyé à l'adresse ; ... Nous avons fait passer votre adresse à Decamps.

B. à Chicago. — Nous avons reçu les 4 fr. de M. ... vaud.

Imprimerie Jurassienne. — Nous avons reçu 1... d'Armentières pour 38 Pestes. Vous retiendrez ... en 50 à Heusy, 54, rue de la Vallée à Ougrée (Belgique) et une trentaine à la « Révolte ».

G. à Brest. — A. à Saint-Denis. — A. R. à M... D. à Beauvais. — M. à Bourges. — Langres à V... — M. H. à Fourchambault. — B. à Argenteuil. — ... Boudes. — B. à Sedan. — Armentières. — Reçu ... et mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, ... midi à 6 heures du soir.

Samedi, Salle de la Cigogne, 26, boulevard ... chechouard, à 8 h. 1/2 du soir.

La 4me section des Hommes de Peine du syndicat de la région lyonnaise (groupe de la Croix-Rousse) convoque ses adhérents à son local habituel, pour le samedi 19 janvier, à 8 heures précises du soir.

Ordre du jour : 1° La nécessité d'un organe socialiste révolutionnaire quotidien : *Le Ça Ira*. — 2° Questions diverses.

Dans la première réunion qui a eu lieu le lundi 14, le groupe du Ve et XIIIe arrondissements s'est définitivement constitué. Le groupe tiendra dorénavant ses réunions tous les lundis à 8 h. 1/2 du soir, salle Brouton, 15, rue Pascal.

Les anarchistes des deux arrondissements sont invités à apporter leur concours.

LES LILAS. — Réunion des anarchistes du canton de Pantin le samedi, 19 janvier, chez Duchemin, rue des Ecoles, 42. Les Hommes de Peine et le groupe anti-plébiscitaire du canton sont priés d'y assister.

Ordre du jour : Discussion d'un manifeste abstentionniste. Urg nce.

Groupe communiste-anarchiste du XXe, samedi, à 8 heures, chez Normand, 92, boulevard Ménilmontant. — Distribution d'un nouveau manifeste.

LEVALLOIS-PERRET. — Groupe *La Révolte*, samedi 19 décembre, à 8 h. 1/2, salle Damour, 12, rue Poccard.

Ordre du jour : Les théories d'anarchie au Congrès de Troyes. Le compagnon Tortelier est invité.

VERVIERS. — Conférence publique le dimanche 20 janvier, à 3 heures, chez Nicolet Delcour, à Fraipont-Nessonvaux.

ENSIVAL. — Tous les samedis, réunion du groupe socialiste autonome, chez Henri Davister, près le Purgatoire.

BRUXELLES. — Groupe l'*Egalité*, 58, rue du Moulin, réunion le lundi 21, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : Individualisme et Communisme.

## LA REVOLTE est en vente

**à Bordeaux chez**

Mme MAURY, 33, rue des Augustins.
Laborde, libraire, rue de Grassi.
Palange-Sicard, 7, rue Fauché,
Kiosque de la Terrasse, cours d'Albret, 4. — On y trouve également toutes les publications révolutionnaires.

*Le Gérant* J. GRAVE.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

I. I. S. G.
COLLECTIE
UGO FEDELI

Deuxième Année, N° 20. 5 CENTIMES Du 27 JANVIER au 3 FÉVRIER 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'Élection du 27

*Alea Jacta est !* Le Rubicon est franchi ! Boulanger est candidat à Paris ! Grand Dieu ! s'il allait être élu ? Brrr... On frémit rien que d'y penser ! Aussi, toute la républicaillerie budgétivore est-elle en rut ! Pensez-donc, il s'agit de l'assiette au beurre ! La zizanie est au camp bourgeois et l'on est aux prises dans la haute et basse pègre politique ! enfin, nous allons — contrairement au proverbe — voir les loups se dévorer entr'eux. Est-ce le commencement de la fin de cette république de malandrins ? Qu'on appelle — par euphénisme sans doute — La République honnête et modérée espérons-le.

Deux camps sont en présence — les Boulangistes et les anti-boulangistes — prêts à en venir aux mains. Vive Boulanger ! A bas Boulange ! Telle est, de part et d'autre, le cri de ralliement. On s'engueule, on s'empoigne, on s'assomme, on va même sur le pré. — C'est un tohu bohu indescriptible !

A l'heure qu'il est, il n'y a plus, chez l'engeance politicienne, ni radicaux, ni modérés, ni rouges, ni multicolores. On est pour ou contre Boulanger ! Pour ceux-ci, c'est un libérateur, un *deus ex machina !* pour ceux-là, c'est un Cromwell, un Monk, une sorte de croquemitaine qui ne fera qu'une bouchée de la République et de la Constitution ! L'urne Parisienne va parler. Que dira-t-elle ? Jacques ou Boulanger ? On est dans une attente fiévreuse !

Ah ! si le peuple était assez clairvoyant, si au lieu d'aller au scrutin, il s'allait promener, ce jour-là, en allumant sa pipe avec son bulletin de vote. Quel bon tour il jouerait, là, à ses exploiteurs. Quel service il se rendrait à lui-même. Mais, hélas, on est si bête dans le monde des votards. Et puis, il faut du Boulangisme !

Le Boulangisme ! Qu'est-ce que cela pourrait bien signifier ? Est-ce un principe, un idéal, une formule d'avenir ? Non. C'est tout bêtement la symbolique de Boulanger ! Or, qu'est-ce que Boulanger ? Un sabre, un zéro, une nullité dont rien, dans le passé ni dans le présent, ne saurait justifier l'espèce d'engouement dont il est l'objet : Et pourtant on est prêt à s'entr'égorger pour ou contre cette insignifiante et mesquine personnalité.

Mais, pourquoi cet antagonisme, entre larrons si bien faits pour s'entendre ! Ah ! voilà le hic : Boulanger et ses copains veulent arriver premiers à la mangeoire gouvernementale. Et les autres ne veulent pas céder la place. — On y est si bien ! — De là ces rivalités, ces colères, ces haines réciproques. De là aussi cette lutte ouverte où les bourgeois des deux camps se jettent leurs vérités à la face : se traitant mutuellement de filous, de saltimbanques, de souffleurs, et de voleurs aux grand « esbattement » des anarchistes qui ne peuvent que leur crier : « Bourgeois vous avez raison, c'est absolument l'appréciation que nous avions déjà faite de vos mérites respectifs ! »

Ainsi donc, voilà qui est clair et précis, le monde bourgeois est aujourd'hui séparé en deux camps rivaux, qui se disputent la timbale autoritaire, chacun veut la décrocher coûte que coûte, et dans leur dispute, ils se laissent emporter à dévoiler le truc du parlementarisme, et à nous initier aux saletés de cette sentine, à nous dévoiler les tripotages qui se commettent à l'abri de la « représentation nationale » ; espérons que cela servira à dessiller les yeux de beaucoup de ceux qui y ont cru jusqu'à présent.

Que Boulanger soit un Monk ou un Cromwel, un Grévy ou un Carnot, que nous importe, à nous, qui devons toujours alimenter la marmite sociale sans jamais pouvoir y introduire la cuiller populaire ! Ce qu'il faut au peuple, ce que nous voulons : ce n'est pas l'avènement de M. tel ou tel ; c'est l'affranchissement intégral de l'être humain, la fin de toutes les misères, de tous les privilèges, de toutes les exploitations, en un mot, la suppression de toutes les iniquités sociales et l'avènement de la liberté, de la justice et du bien-être général et particulier ! Donc que le scrutin parisien réponde Jacques ou Boulanger, cela nous est tout à fait indifférent. Ils sont aussi farceurs l'un que l'autre. L'essentiel, c'est que tous les mécontents qui se sont ralliés à ce dernier en espérant qu'il leur apporterait du nouveau, finissent par comprendre que cet opposant carnavalesque ne peut rien pour eux ; que leur émancipation ne sera possible que du jour où ils la feront eux-mêmes et non tant qu'ils délégueront des individus à cet effet. Quand on veut être libre, on ne commence pas par se donner des maîtres, comme ils font en choisissant entre tous les Mangins qui viennent quémander leurs suffrages.

## LES CLASSES & LA MASSE

Si l'on considère la situation de la classe des travailleurs, on est forcé de reconnaître qu'elle s'est, dans la dernière moitié du siècle, notablement améliorée. Pendant le siècle passé la richesse nationale a augmenté en Angleterre d'environ 300 0/0, tandis que la population ne s'est accrûe que de 75 0/0.

Il serait donc singulier que le bien-être de la classe ouvrière n'ait pas augmenté ; cependant cette amélioration n'est que minime, si on le compare avec celui des classes non-travailleuses. Du reste, sous le système capitaliste, il ne peut en être autrement.

Si nous revenons, par exemple, à l'an 1878, nous voyons que la richesse du Royaume-Uni était évaluée à cette époque à 7,960 millions de livres sterlings, qui, d'après Mulhall, étaient ainsi partagées :

L'aristocratie, composée de 500 familles, en possédait 2,728 millions ; la Bourgeoisie, composée de 1,824,400 familles en possédait 1,834 millions, et la classe ouvrière de 4,629,100 familles n'avait que 398 millions de livres sterlings.

Quel contraste ! Et notez bien que depuis ce temps la différence est devenue encore plus grande, et qu'elle ne fera qu'augmenter avec le progrès du système actuel.

On a, depuis quelque temps, fait beaucoup de tapage sur les caisses d'épargne, dont l'argent a été considéré comme appartenant aux travailleurs. D'après les données statistiques de M. Baxter les sommes déposées dans les banques d'Angleterre, de 70 millions en 1884 était montées à 800 millions de livres sterlings en 1876.

De ces 800 millions, seulement 80,324,000 livres appartenaient aux banques d'épargne en 1882, et actuellement, de 900 millions il n'y en a que 100 qui appartiennent à ces dernières. Mais aussi cet argent est presque totalement à des petits épiciers, employés, petits propriétaires, etc.

Les sociétés de constructeurs d'Angleterre, que l'on considère, à tort, comme sociétés ouvrières ne possèdent qu'un capital de 53,101,058 livres tandis que les societés des chemins de fer en possèdent 845,971,654. Il faut encore remarquer que dans ces sociétés de constructeurs seuls les ouvriers mieux payés peuvent entrer.

Les sociétés d'assurance sur la vie en sont aux mêmes conditions ; celles qui font leurs affaires parmi la Bourgeoisie possèdent un capital de 11,411,800 livres, tandis que celles qui font leurs affaires dans la « basse société » n'en ont que 165,998.

La même comparaison est à faire entre les plus grandes entreprises coopératives de l'Angleterre septentrionale et de l'Ecosse, vis-à-vis des puissantes sociétés par action. Il y a toujours la même proportion : les non-travailleurs rassemblent des livres sterlings, les travailleurs des centimes ! Ainsi le capital des premières est de 9,442,159, tandis que celui des dernières est de 591,508,692.

La faute de toutes les misères du peuple, d'après les idées qui ont été lancées par une espèce d'écrivains du XVIII[e] siècle, est continuellement attribuée au manque de prévoyance et d'épargne des classes pauvres ; et cependant personne ne songe aux dilapidations et aux gaspillages des soi disant hautes classes, auxquelles la richesse permet de se développer et d'augmenter comme des vrais parasites.

Si nous examinons le cens de 1881 et nous le comparons avec celui de 1871, seulement que pour l'Angleterre et le Pays de Galles, on y voit que l'accroissement de la population est de 14.5 0/0, dont les :

| | |
|---|---|
| Travailleurs représentent | 34 0/0 |
| Marchands | 90 |
| Commis-Voyageurs | 100 |
| Banquiers | 35 |
| Agents | 180 |
| Caissiers | 60 |
| Musiciens | 37 |
| Epiciers | 18.8 |
| Bouchers | 12.5 |
| Marchands de vin | 5.8 |
| Marchands de tabac | 34 |
| Augmentation totale de la classe improductive | 44.5 0/0 |
| De la classe ouvrière | 7.5 0/0 |

ainsi que les classes non-ouvrières augmentent six fois plus que la classe ouvrière.

Et cependant ces résultats ne sont pas les pires : dans plusieurs des principales industries, la classe ouvrière est prise d'une véritable régression, et surtout la classe agricole qui devrait former la plus solide arrière-garde du pays.

Nous ne parlons pas de l'Ecosse et de l'Irlande ; dans ce cas les chiffres seraient plus frappants encore :

| | 1871 | 1881 | Diminution |
|---|---|---|---|
| Agriculteurs | 249.907 | 223.043 | 26.864 |
| Maraîchers | 98.067 | 65.882 | 32.187 |
| Terrassiers | 962.348 | 870.798 | 91.550 |
| | | | 149.701 |

Que l'on considère encore ces branches d'industrie que marquent une rapide chute :

| | 1871 | 1881 | Diminution |
|---|---|---|---|
| Soieries | 80.132 | 60.595 | 19.557 |
| Merceries | 44.203 | 38.823 | 5.582 |
| Gantiers | 22.590 | 15.524 | 7.066 |
| Armuriers | 11.576 | 7.741 | 3.885 |
| Dentelliers | 48.383 | 44.144 | 4.239 |
| (1861) Cordonniers | 246.493 | 216.557 | 29.937 |

Dans toutes les branches de l'industrie du tissage, il y a ensuite un grand changement : les hommes sont peu à peu remplacés par les femmes, et les femmes par les enfants.

L'industrie du coton qui emploie presque un demi-million de travailleurs, nous donne les chiffres suivants :

| | 1861 | 1881 | Diminution |
|---|---|---|---|
| Hommes | 202.540 | 189.651 | 12.889 |
| | 1861 | 1881 | Augmentation |
| Femmes | 264.166 | 310.374 | 46.208 |

Et pour l'année 1881 :

| | Hommes | Femmes |
|---|---|---|
| Fabr. de la laine | 57.307 | 58.501 |
| de la laine fine | 35.430 | 63.861 |
| du lin | 4.212 | 7.858 |
| des dentelles | 11.859 | 82.785 |
| des gants | 2.263 | 13.261 |
| des merceries | 18.862 | 21.510 |
| des soieries | 17.655 | 39.694 |

Voilà un tableau de l'Angleterre avec son orgueilleuse aristocratie, son clergé arrogant, ses capitalistes cruels et rapaces. Le nombre des non-producteurs augmentant, celui des producteurs diminuant ; la population croissant et le territoire étant de jour en jour ôté à l'agriculture ; les richessses des peu se gonflant avec la plus horrible misère des plus. Sa force de production augmentant en même temps que sa dépendance des autres pays par l'importation des denrées.

Quelle sera dans ces circonstances la destinée de cette nation royaliste, aristocrate, cléricale et jésuite,

*(Freiheit)*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — C'est aujourd'hui samedi, 26, que passe en correctionnelle, devant la 11e chambre, le deuxième procès intenté à *Terre et Liberté*, en la personne du compagnon Rieffel, pour menaces de mort aux jurés, lors du procès Millet.

* * *

Il paraîtrait que la maison Lecerf et Sarda, bien connue dans la Glacière, par la façon ignoble dont on y exploite les travailleurs, a été occupée militairement la semaine passée. La maison était bondée de soldats et de sergots.

D'après les bruits qui courent dans le quartier, ça serait la découverte d'engins explosibles qui aurait amené ce luxe de précautions.

Le taf de ces exploiteurs est à son comble. — Toujours d'après les racontars du quartier, quelques minutes de retard dans la découverte desdits engins et la maison sautait de tous côtés.

* * *

L'autre soir a eu lieu à Paris une réunion d'anarchistes — où avaient été invités plusieurs autres socialistes, — à l'occasion du passage d'un camarade de l'étranger. Une discussion s'est engagée sur quelques points de nos théories. Elle a montré qu'au fond tous les anarchistes étaient d'accord. Nous avons l'intention de publier un résumé des discussions, et de commencer par : Les Anarchistes et les Voleurs.

* * *

La police continue ses petites saletés, en 15 jours elle est allé faire deux perquisitions chez un ami. Ne pouvant rien trouver de ce qu'ils cherchaient, les agents lui ont chipé les brochures qu'il possédait, des journaux, et le placard *La grève des électeurs*, puis sont allé chez son patron qui a fini par remercier le camarade.

* * *

ST-ETIENNE. — Il y a quelques jours, le commissaire de police de Givors (Rhône), et son coadjuteur, aux yeux de chien de faïence, un véritable bouledogue, arrêtaient un pauvre voyageur, comme vagabond, quoiqu'il fut parfaitement en règle ; mais il avait dans la poche deux numéros de la *Révolte*. M. le commissaire a reconnu là un délit très grave, un crime énorme ; et il a expédié le malheureux au Parquet, non sans avoir fait un procès verbal des plus corsés.

Mais comme l'inculpé n'était pas en vagabondage et qu'il n'y a pas plus de délit à lire la *Révolte*, que M. le commissaire en voit en lisant son journal, les juges l'ont purement et simplement mis en liberté.

Cela prouve que ces argousins ont les yeux plus gros que leur cervelle et qu'ils ont la bonté de Néron.

Flic, flac, et les chiens ne mordent pas.

* * *

AMIENS. — Samedi, 12 janvier, salle de l'Alcazar, a eu lieu une conférence publique et contradictoire avec le concours de Louise Michel et de Tortelier.

Trois semaines auparavant, les mêmes orateurs s'étaient fait entendre dans la même salle devant un public de 900 personnes. Nos amis ayant laissé une impression favorable aux idées anarchistes, celle de samedi a démontré aux bourgeois repus, que l'Anarchie, fait son chemin dans notre localité.

Plus de 1,200 auditeurs dont 400 citoyennes, avaient répondu à l'appel des organisateurs. La citoyenne Louise parle sur les droits de la femme dans la société future.

Avec son style imagé, elle s'attache à démontrer que la femme a bien le droit, elle aussi, de s'occuper des questions humanitaires et, si jusqu'alors, la compagne de l'homme a toujours été incapable de se suffire a elle-même ; la responsabilité en incombe au système de la vieille société qui tombe par lambeau.

Le compagnon Tortelier traite du socialisme d'Etat et l'Anarchie. Après avoir démontré qu'un quatrième Etat, ne pourrait en aucune façon améliorer la situation des travailleurs. Il démontre, aux applaudissements répétés de l'assistance, que seule l'Anarchie est capable de donner la liberté et l'égalité.

Quelques gommeux bourgeois ayant voulu faire du tapage, ils furent vite sortis comme ils le méritaient. A qui le tour ?

Le lendemain, nos amis donnèrent une réunion en pleine campagne, à Fressenneville. Le commencement de la réunion fut houleuse, l'hostilité du plus grand nombre des assistants était évidente, mais peu à peu les auditeurs s'intéressèrent à ce qui se disait, et les applaudissements de la fin montrèrent que beaucoup avaient compris. De la bonne semence a été jetée, elle germera.

* * *

ROMANS. — Les révolutionnaires de Romans assistent de loin à l'écœurante comédie éléatorale qui se joue à Paris ; ils savent que les candidats qui s'insultent à qui mieux seraient d'accord, s'il s'agissait d'étouffer dans le sang les revendications ouvrières ; ils pensent qu'il importe peu que Boulanger, Jacques ou Boulé soit élu, que la question sociale restera à résoudre après comme avant et ils comptent sur les camarades de Paris pour faire de la bonne propagande abstentionniste et anarchiste.

* * *

ROANNE. — Lors des élections municipales du 26 mai 1888, les opportunistes furent remplacés par les radicaux socialistes. D'après les promesses faites dans toutes les réunions publiques par ces derniers, ils furent élus conseillers municipaux. Voilà aujourd'hui que toutes leurs promesses sont tombées dans le courant de la Loire.

Un ouvrier infirme qui est incapable de [illegible] travailler dans les ateliers vient d'être victime de [illegible] conseiller *socialiste*. Cet ouvrier chauffait depuis [illegible] années les calorifères de l'Hôtel de Ville ; le [illegible] Odin, conseiller socialiste, a trouvé le moyen, [illegible] le concours de monsieur le Maire socialiste, [illegible] ses confrères les conseillers, de jeter sur le [illegible] ce pauvre vieillard qui maintenant grelotte sur [illegible] trottoirs des rues et souvent se serre la ceinture [illegible] le sieur Odin l'a remplacé, et il est propriétaire, [illegible] cafetier et conseiller socialiste ! Ce se passe de commentaires, n'est ce pas ?

* * *

REIMS. — Dimanche, 13 janvier, une réunion [illegible] organisée à Beine, par les anarchistes de [illegible]. L'ordre du jour avait pour but de discuter [illegible] droit à la vie et la situation ouvrière. Plus de [illegible] personnes assistaient à la réunion.

Le compagnon G, Mathieu démontra que la société actuelle ne reconnait pas ce droit aux travailleurs, puisque la moitié des ouvriers n'ont pas de quoi mettre sous la dent, mais que c'est à eux à le revendiquer.

Parlant de la situation sur le sort des travailleurs, il n'eut pas beaucoup de peine à démontrer aux malheureux villageois qu'il est temps de remédier à leur situation.

La conférence portera ses fruits ; plus de 100 brochures ont été vendues, ainsi que la *Révolte* et *Ça Ira*. Il a fallu promettre aux amis d'y retourner dans un mois. Nous espérons que nos idées seront encore mieux comprises et que nos théories seront mises en pratique.

* * *

LUNAY. — Ici la propagande est excellente. Je suis très bien reçu par les paysans. Je suis persuadé au fond des terres, ce qui m'étonne c'est que la haine en commun des propriétés ne les contraigne pas, au contraire, il n'y a que les gros propriétaires terriens, eux-seuls auraient lieu de se plaindre. Les petits paysans commencent à comprendre qu'ils ont tout à gagner en s'unissant. La [illegible] ment difficile avec le morcellem[illegible] l'impossibilité des drainages et [illegible] chines aratoires, d'autre part l'[illegible] dévore leur fait sentir qu'ils pe[illegible]

Dans toutes les réunions il y a beaucoup [illegible] monde ; des groupes sérieux se forment.

## Belgique

Notre ami Gilles, qui doit passer en assises le [illegible] est comparu cette semaine en correctionnelle, pour avoir à répondre du délit d'outrage à la police :

Un agent de police se trouvait de poste au [illegible] de la chaussée de Louvain, à l'issue du meeting socialiste de la place Saint-Josse. Au moment où il exhortait les manifestants à retourner à leur [illegible] par le chemin le plus direct, il reçut sur la tête un formidable coup de canne. Il empoigna son agresseur, mais les compagnons de celui-ci lui arrachèrent des mains. Il se mit aussitôt à sa poursuite et allait l'atteindre quant il remarqua derrière lui le prévenu Gilles, qui le suivait en tête de la bande la canne levée.

Un autre agent a entendu que Gilles criait : « A bas la police ! Assommez-le, ce salle bougre.

Le prévenu comparait seul, sans avocat. C'est un grand garçon, à l'aspect très doux, longs cheveux d'artiste, barbe en éventail, veston de velours noir.

— Vous êtes étudiant, lui demande le président.

— Non, depuis trois ans je n'étudie plus.

Le prévenu déclare que la police a voulu saisir le drapeau rouge. C'est alors qu'une bagarre a commencé. J'ai crié : Compagnons, ne laissons pas arrêter notre ami ! J'ai couru derrière l'agent pour défendre le jeune homme au cas où on le maltraiterait.

J'ai crié : A bas la police ! Si je nie le propos, c'est que je ne veux pas avoir le nom de me décharger sur les autres d'une besogne qui peut être dangereuse alors que j'étais en tête de la bande.

Au point de vue juridique, je n'ai pas à me défendre. Je ne reconnais que les droits naturels.

Le président. — Asseyez-vous...

Le substitut réclame une peine modérée, le prévenu n'ayant jamais subi de condamnations.

Gilles réplique : « Nous avons défendu notre droit. La police nous attaquait ; j'ai défendu la liberté. »

Le tribunal condamne Gilles à 8 jours de prison et 26 francs d'amende.

* * *

Le groupe *La Liberté* de Bruxelles nous prie d'informer que le citoyen Octave Berger, avocat, *se disant* anarchiste, se déclare adversaire de l'emploi de la violence contre les agents de l'autorité dans l'exercice de leurs fonctions.

De plus, appelé comme témoin dans les deux affaires de notre ami Gilles, il a, d'après ce qu'il avoue lui-même, promis au juge d'instruction de ne jamais se mêler à une manifestation de la rue.

Dans ces conditions, nos amis jugent de leur devoir de répudier toute solidarité avec lui et de faire part des faits à ceux qui pourraient avoir affaire au prétendu anarchiste.

* * *

Verviers. — Les socialistes coopérateurs viennent encore de prouver, par leurs agissements arbitraires, que nous sommes dans le vrai, quand nous disons qu'ils seraient pires que les gouvernants bourgeois, si un jour, la naïveté des électeurs, les hissait au pinacle gouvernemental.

Le 13 janvier, pour fêter l'anniversaire de l'inauguration de leur local, les actionnaires de la *Ruche Ouvrière*, avaient organisé concert et conférences à 11 heures du matin et à 7 heures du soir. Les socialistes autoritaires craignant la discussion comme tous ceux qui veulent imposer leurs idées à la masse, avaient décidé que les conférences ne seraient pas contradictoires.

Après bien des hésitations de la part des organisateurs on décida que la conférence du soir serait contradictoire. Comme les orateurs du Parti ouvrier viennent toujours prêcher l'instruction, les anarchistes ne manquent jamais l'occasion d'aller vendre des brochures et des journaux. Les coopérateurs voulurent faire cesser la vente, en disant que les anarchistes pouvaient bien donner leurs écrits, mais non les vendre au local de la coopérative; malgré l'interdiction, nos camarades continuèrent leur vente.

Le soir, ce fut le citoyen Hardyns, de Gand, aussi jésuite que son ami Anseele, qui, dans un discours, attaqua principalement les anarchistes qu'il traitera de perturbateurs.

Quand Hardyns eut fini de vanter la coopération, un anarchiste prit la parole. Notre ami démontra que ce n'est pas par des palliatifs comme le suffrage universel et la coopération, qu'en parviendra à l'émancipation de la classe ouvrière.

Hardyns répliqua, sans le prouver, que ce que notre ami avait dit était sans fondement, les anarchistes dit-il « prêchent la Révolution et aux jours d'émeute passent la frontière ». A ce moment commencèrent les interruptions partant de la salle : « Ne confondez pas Defuisseaux avec les anarchistes.

Un autre anarchiste cria à l'orateur : « je vous répondrai ». Hardyns lui dit : « Vous avez justement le droit de vous taire vous ».

Hardyns termina son discours en disant que les anarchistes, sauf quelques exaltés, étaient des mouchards. Des cris de « vous en avez menti, vous êtes un lâche » accueillirent la péroraison de ce calomniateur.

Un de nos amis voyant qu'on allait lever la séance, escalada la tribune, mais comme ces charlatans politiques connaissent à fond leur rôle de comédiens, ils firent disparaître le sieur Hardyns derrière le rideau qu'ils firent tomber aussitôt; puis ces messieurs, à une dizaine forcèrent notre ami à descendre de la tribune. Ce fut alors un tumulte indescriptible, les anarchistes cherchaient à envahir la tribune; les coopérateurs voyant que cette séance pourrait bien se terminer par des coups, cherchaient, sans y parvenir, à expulser les anarchistes et criaient d'aller chercher la police.

On voit que ces soi-disants socialistes n'hésiteraient pas à faire coffrer les anarchistes. S'il y a eu du désordre, ce n'est certes pas de la part des anarchistes qui voulaient réfuter leurs calomnies, mais bien de la part des autoritaires qui voulaient bien calomnier, mais ne pas laisser répondre.

La coopération est-elle une arme, pour affranchir le prolétariat? Pour nous, la coopération n'est qu'un genre d'exploitation, une école de tripotage. Puisque les coopérateurs, s'ils font des bénéfices deviennent de petits capitalistes et se font les soutiens de la société pourrie dans laquelle nous. Tous ceux qui font de la coopération, ne forment que la minorité des travailleurs, qui, vu la crise qui s'accentue de jour en jour, deviennent de plus en plus malheureux. Donc, cette minorité devient forcément un petit groupement qui lutte pour son émancipation personnelle, et nous en avons la ferme conviction, rien qu'en regardant la *Ruche Ouvrière* de Verviers.

Mais revenons aux paroles de Hardyns quand il dit que les anarchistes ne se montrent jamais aux émeutes, les martyrs de Chicago, notre ami Jahn, etc., leurs donnent un démenti.

Nous pouvons leur demander où ils étaient aux émeutes de 86, 88, les chefs gantois qui prêchèrent la grève générale, puis prêchaient le calme aux ouvriers gantois qui voulaient se révolter pour ne pas laisser massacrer les houilleurs borains qui avaient pris au sérieux la grève générale et avaient commencé sans attendre le signal des chefs du Parti ouvrier, qui reçurent les félicitations de la Bourgeoisie.

Quand à l'anarchiste gantois que vous êtes venu calomnier en son absence, nous disons que ce compagnon est plus sincère et plus loyal que vous autres, polichinelles, qui ne rêvez que d'entrer à la Chambre, pour faire ici comme votre ami Basly, de France, qui déclarait dernièrement que la mine aux mineurs était une utopie.

Ceux que vous avez calomnié n'ont d'autre ambition que de combattre la Bourgeoisie jusqu'à son extermination, et de voir l'homme libre dans l'univers libre.

* * *

Un nouveau groupe anarchiste vient de se former à Molenbeck-Saint Jean sous la dénomination des *Gueules noires*, et ayant pour but de faire une propagande active dans Bruxelles et ses faubourgs, au moyen de brochures, journaux et chansons.

A la première réunion, une collecte ayant produit 9 francs, a été faite au profit du compagnon Pintelon, traqué par les gavés de l'injustice bourgeoise de Charleroi.

## République Argentine

Nous extrayons quelques passages d'une lettre que nous recevons de Santa-Fé.

Tous les bourgeois se ressemblent : blancs, noirs ou créoles ; tous mentent avec la même impudence. Ils vous disent que des ouvriers gagnent des 300 nationales par mois ; ce sera ou un ouvrier qui leur dirige toute une fabrique et duquel ils ne peuvent se passer ou bien un des mouchards qu'ils entretiennent à leur solde. Il y a aussi sans doute la part de la femme qu'ils tiennent entre leurs griffes, car la corruption est ici pire qu'à Paris et à Londres et ce n'est pas peu dire... s'il est vrai que le travailleur des champs gagne du temps de la récolte 5 à 6 francs par jour, il est vrai aussi que le travail qu'il est obligé de faire est bien au-dessus de ses forces; pendant le choléra, ce sont surtout les ouvriers des batteuses qui ont payé de leur vie : mal nourris, buvant de l'eau souvent corrompue, dans une atmosphère souvent empoisonnée et couchant à la belle étoile. Mais aussi le patron gagne le prix de sa machine en deux ou trois ans, se tenant loin de la poussière et buvant du vin. Partout le bourgeois est le bourgeois, à moins qu'il ne soit le bourreau !

*L'Immigrant* reproduit en tête de ses colonnes l'article 14 de la Constitution où il est dit que tous les habitants jouissent des droits que leur confère la loi, mais il ne dit pas que chaque administration, municipalité, police, ou autre, ont en réserve chacune ce qu'on appelle ici la *multa*, c'est-à-dire *l'amende à discrétion*.

Arme terrible, elle vous frappe à merci, sans jugement et sans appel. Si vous ne payez pas, c'est la prison jusqu'à volonté, tant est arbitraire cette fameuse multa. Voilà la liberté telle que l'entend la bourgeoisie d'ici. Cependant il faut bien accorder quelque chose à ces exploiteurs, ils ont songé à faire construire leurs prisons sur le modèle des prisons belges, des prisons cellulaires ! Ce n'est pas assez de démoraliser les autres détenus, il faut les rendre fous, pour avoir fait merveille.

## Mexique

Les ouvriers de la fabrique de tabac de la Poueba, se sont mis en grève pour la mauvaise qualité des feuilles qu'on leur donnaient.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Saint-Quentin. — Comme nous l'avions annoncé, la réunion du groupe les Communistes Libertaires a eu lieu le 20 janvier. Une discussion sérieuse a été engagée et un grand nombre de compagnons (presque tous jeunes) avaient répondu à notre appel; après avoir conclu, qu'il fallait en finir au plus vite avec la société gangrenée, parmi laquelle nous vivons, et organiser une société communiste-anarchiste seule capable de donner à chacun son droit à l'existence. Nous nous sommes séparés en invitant tous les anarchistes conscients à la réunion du dimanche, 27 janvier, à 6 heures précises du soir, estaminet Fournival, rue de la Chaussée-Romaine, 39.

Ordre du jour : Les anarchistes aux conscrits de la classe 1889. — Causerie sur la patrie. — Comment nous aurons l'égalité.

Nota. — Les groupes qui voudraient entrer en relations avec le groupe, sont priés d'écrire au comp. Desmoulins, Louis, rue de Guise, 81.

Nous prévenons les camarades que nous avons conservé les clichés de la *Grève des Electeurs*. Les compagnons qui désireront s'en procurer peuvent nous adresser leurs demandes. — Sitôt qu'elles atteindront un chiffre assez élevé pour faire un nouveau tirage, nous leur servirons. — Actuellement, il ne nous en reste plus.

## BIBLIOGRAPHIE

*Del Diritto Penale* (*Le Droit pénal dans ses rapports avec la nature et la société*), par M. Aldisio Sommitorerranova; 79 pages in-8°. Prix 1 fr.

Comme J. Turati dans *Il delitto e la Question sociale* — le criminaliste italien de la nouvelle école, reprend l'analyse des sources du crime et en ramène la responsabilité sur la société entière en concluant que « le droit de la société sur le criminel n'est pas différent de celui du médecin sur le malade ou du philosophe sur l'écolier. La société doit refaire son milieu quand elle est, pour la plupart, coupable de ces crimes qu'elle voudrait punir dans ses membres. » « Le droit pénal doit soigner, pas détruire. Il doit soigner dans notre génération une vie qui n'est pas sortie vierge de la nature, mais qui est passée sous le sceau des générations précédentes : il doit éviter que la lutte pour l'existence puisse s'armer violemment de toute sa haine et troubler pour un certain temps les fonctions de la vie individuelle et sociale.

Il doit prendre soin à ce que tous les hommes, dans une société bien faite, puissent-être utiles et presque tous puissent être heureux. — Commence-t-on à reconnaître que nous ne sommes pas des utopistes, ou devient-on *anarchistes* ?!

Nous prévenons les camarades que nous faisons tirer cette semaine l'*Esprit de Révolte*, brochures à 5 centimes. Nous la tenons à la disposition des groupes au prix de 3 fr. 50 le cent.

Prière à ceux qui nous redoivent sur les précédentes, de bien vouloir liquider, afin que nous puissions bientôt faire tirer *Le Salariat*.

# VARIÉTÉS

## ÉTUDE
### SUR LA
## Situation Hygiénique
### DES OUVRIERS EN RUSSIE

(*Thèse de doctorat.*)

I

Vers la fin du mois d'août, lorsque la période de mettre à exécution le contrat arrive, ont voit de toutes parts de la Russie rayonner, des campagnes vers la ville, des grands groupes d'hommes, des artels qui vont prendre leur travail. Ils vont, faisant des centaines de verstes presque toujours à pied, un petit paquet sur l'épaule, couchant à la belle étoile, mangeant un morceau de pain noir ou ce que leur procure le hasard ! Et pour ces huit et quinze jours de marche, ils n'ont point de salaire, parfois reçoivent-ils 4 à 5 francs de frais de déplacement. Plus heureux encore que ceux qui ont été enrôlés de force pour dettes, car ceux-là on ne craint pas souvent de les envoyer à plus de mille verstes : il est vrai que le chemin de fer les emporte aux frais du fabricant, mais comme un troupeau dans les wagons à bestiaux, surveillés comme des forçats, soumis à l'appel à chaque arrêt un peu long.

Ils vont, les malheureux ! car la Russie est riche elle a des mines et des forêts, son sol recèle de l'or du platine, du fer, de la houille, du pétrole; ses

forêts ont des arbres de la plus belle venue; ses champs produisent le blé, la betterave, le lin, l'orge et le froment; et partout distilleries d'alcool, usines à sucre, filatures de lin, vont s'ouvrir, qui demandent des bras!

Ils vont n'importe où! faire n'importe quoi! Ils seront le plus souvent manouvriers; ils feront les charpentiers, les tailleurs de pierre, les maçons, les tisserands; ils seront terrassiers dans la steppe, bûcherons dans la forêt; ils iront s'employer sur les rivières à construire d'immenses trains de bois et ils leur feront descendre le fil de l'eau. Ils viennent de partout et ils vont partout: dans les usines des grandes villes, à Moscou, Saint-Pétersbourg, Kiew, Podolsk, Kharkof; ils vont sur le Don, sur le Daieper, sur la Koubagne; ils vont sur les bords de la mer d'Azow et de la mer Noire, et jusqu'aux mines de Bakou.

Et puis, *cinq ou six mois après*, les uns reviendront dans leur village, riches d'épuisement et maigres d'économies; d'autres resteront quelques années encore; d'autres enfin se fixeront à demeure et, se fondant dans la masse industrielle des villes, contribueront à augmenter le coefficient de la mortalité.

II

Nous voici arrivés maintenant à l'usine. Voyons quelle y est la situation de l'ouvrier. Accompagnons-le dans les ateliers, assistons à ses travaux, voyons combien d'heures il travaille, quel air il respire, comment il se nourrit et comment il se loge.

Prenons quelques exemples, et voyons tout d'abord *comment se distribuent les heures de travail*.

Dans les fabriques de l'arrondissement de Kline (département de Moscou), le minimum de la journée est de *onze* heures; dans les ateliers de construction de machines, les fabriques de tissu de coton, la journée est de *douze* heures; dans les fabriques d'allumettes, de produits chimiques, les tanneries, l'étamage des glaces, les tuileries, la durée du travail s'élève à *treize* et *quatorze* heures; dans les fabriques de feutre, de tissus, de passementerie, de chaînes en cuivre, les blanchisserie de toile, les teintureries, on arrive jusqu'à *quinze* heures de travail.

Dans les charcuteries, les tuileries de l'arrondissement de Moscou, les tanneries de l'arrondissement de Vereisk (département de Moscou), la journée s'élève à *seize* heures.

Enfin, dans les fabriques de nattes et paillassons de l'arrondissement de Moscou, les impressions sur tissus de l'arrondissement de Rousky (département de Moscou), la somme du travail a pu être portée jusqu'à *dix-huit* heures, de sorte que, sur les vingt-quatre heures de la journée, il n'en reste à l'ouvrier que six pour son repos, son alimentation, et ses besoins physiques; nous n'osons dire... et moraux.

Il y a plus! dans les usines à sucre du département de Kiew, lorsque le travail presse, on demande des ouvriers de faire des doubles journées, payées à raison de 4 à 6 francs par vingt-quatre heures; mais si, tombant da fatigue, ils manquent d'un quart d'heure, à la fin de leur travail ils perdent tout le salaire qui les a alléchés. Sous l'appât du gain, il n'est pas rare de voir des volontaires qui se livrent à un travail continu, exploits qui se passent d'ailleurs rarement sans accidents, et l'on cite le cas d'un jeune garçon mort d'épuisement après *un travail de six fois vingt-quatre heures*.

Dans le gouvernement de Smoulensk, dans la ville de Roslaw, les ouvriers en paillassons se lèvent *à une heure du matin et travaillent jusqu'à six heures*. Ils ont alors une heure pour déjeuner et continuent le travail jusqu'à midi; après une heure et demie de repos pour le dîner, ils travaillent sans interruption jusqu'à onze heures de la nuit; *somme de travail vingt heures*, plus deux heures pour les repas, *restent deux heures de sommeil*. Aussi les jours de fête dorment-ils toute la journée.

Voici encore ce que dit M. Haidakoff des ouvriers dans les mines d'or de la Sibérie: « *Ils se couchent à minuit et à trois heures ils sont debout*. Les autorités donnent à l'exploitation des mines des détachements de cosaques munis de *nogaïka*, qui savent réveiller les paresseux et châtier les insoumis.

Ce qui rend le travail encore plus pénible, c'est la nécessité d'y consacrer *une partie de la nuit*. Ainsi, dans le département de Moscou, 21,76 0/0 des fabriques, surtout les fabriques de tissus, travaillent continuellement. Cependant ces travaux nocturnes ne sont pas toujorrs indispensables, et c'est souvent le manque d'entente entre les patrons qui est la cause de leur persistance.

Le mode de distribution des heures de travail varie d'ailleurs beaucoup. En dehors du travail à la journée de telle à telle heure, il existe souvent une répartition du travail entre les ouvriers organisés en sections. Dans certaiues fabriques les sections se changent quatre fois dans les vingt-quatre heures et chaque ouvrier fait douze heures de travail avec deux temps de repos de six heures; dans d'autres fabriques, les sections se changent trois fois dans les vingt-quatre heures, c'est-à-dire toutes les huit heures, soit seize heures de travail pour une section et huit pour l'autre.

*(à suivre)* Alexandrine Tkatcheff.

## AVIS

Nos abonnés de Suisse, sont prévenus que le compagnon Nicolet doit prendre, ces jours-ci, remboursement sur eux pour l'abonnement courant, devant se terminer fin juin. — Prière de lui réserver bon acceuil.

## PETITE CORRESPONDANCE

Kerom à Bruxelles. — Comme vous voyez, nous avons utilisé l'article, mais nous nous sommes permis de le modifier. Le temps nous a manqué pour vous consulter. C'est plus fort que nous, nous ne pouvons envisager comme sérieuse la comédie à laquelle se livrent les bourgeois et croire qu'ils en viendraient à une guerre civile. Oui, la guerre civile éclatera, mais amenée par la crise économique qui va tous les jours en s'accentuant, et non par le défilé carnavalesque auquel nous font assister Jacquistes et Boulangistes. S'engueules comme des chiendits de Mardi-Gras, voilà leur besogner mais en venir aux barricades? Ils sont tous trop foiras, sons pour cela.

Un professeur de démagogie. — Votre lettre nous a coûté 45 centimes de surtaxe pour insuffisance d'affranchissement. — Vous n'avez pas compris notre idée. En citant l'exemple de cette commune du Midi, nous avons voulu prouver la possibilité de l'entente entre les individus, et nous donner un tableau de la société anarchiste telle que nous la comprenons. — Quant à cette retraite dont vous parlez, c'est un moyen bourgeois qui a sa raison d'être dans la société actuelle, mais non pour les anarchistes, puisqu'ils veulent une société assez bien organisée pour que « tous » les individus y trouvent l'existence assurée.

R. à C. — Avons envoyé ce que vous avez demandé, sauf les « Produits de la « Produits de la Terre », qui sont épuisés.

L. à Agen. — Cela suffit largement. Je répare aujourd'hui l'oubli que j'avais fait au sujet de votre lettre.

F. à Nîmes. — Bien reçu les deux mandats.

H. L. à Angers. — Reçu timbres. — Avez dû recevoir les numéros.

Léger-Rigal. — Avons fait parvenir votre demande à Malato. — Le procès de Chicago n'a paru qu'en anglais.

B. à Saint-Quentin. — Du moment que la convocation n'a pas été insérée, c'est que je ne l'ai pas reçu Si ça avait été un oubli, je l'aurais retrouvée.

B. à Salons. — Avez dû recevoir les brochures! — Celle que vous demandez est complètement épuisée.

H. sur les Plaines. — Nous vous expédions un colis de brochures que vous aurez l'obligeance de remettre à T.

Imprimerie Jurassienne. — Envoyez 300 « Peste Religieuse » à Thomas Heuchenues, rue des Auris à Dison (Belgique).

Le compagnon Luquet, 44, rue du Pont-de-Garonne à Agen, prie les compagnons de bien vouloir lui adresser leurs correspondances à cette adresse.

D. à Tunis. — Reçu les vieux timbres. Merci. — Quand vous en aurez d'autres?

R. mouleur à Vienne. — Nous n'insérons plus les plaintes sur les usines. Nos lecteurs savent que les meilleures sont pareilles à des bagnes et que tous les directeurs valent les Gris frères.

C. à Saint-Etienne. — N. à Arcachon. — J. à Lyon. — F. à Reims. — F. à Amiens. — S. à Calais. — N. J. à Villiers. — L. à Bordeaux. — T. à Choisy-le-Roi. — B. à Azay-sur-Cher. — S. P. à Bordeaux. — G. M. à New-York. — J. à La Chaux-de-Fonds. — V. L. à Arras. — B. à Argenteuil. — F. à Reims. — E. A. à Madrid. — E. A. à Madrid. — S. à Marcaria. — B. à Bruxelles. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 283 fr. 85.
C. par D. à New-York 9 fr. — B. à Maison-Alfort 1 fr.
Total à ce jour 293 fr. 85.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 3,831 fr. 85.
Réfractaires d'Argenteuil: vers. mens. 1 fr. — P. L. Mans 50 cent. — P. à Ivry 50 cent. — S. à Bordeaux 1 fr. 50. — Liste remise par B. rue Germain-Pilon 3 f. 25. — Un commerçant de la rue Myrrah 1 fr. — Remis par Pouget 35 cent. — P. à La Machine 1 fr. — P. à Bordeaux 25 cent. — B. à Cognac 10 cent. — J. M. à Toulouse 25 cent. — Alph. Weck 2 fr. — François V. 25 cent. — L. et K. versement hebdomadaire 2 fr. — B. Saint-M. à Londres 2 fr. 50. — Rodier 1 fr. — Th. à Parana 71 fr. — C. P. et C. par D. New-York 14 fr. — Liste 33 par le 410 de Bordeaux 75 cent. — Louis-Victor près Mont-Perdu 1 fr. — S. et V. Paris, chacun 50 cent. 1 fr. — Un anarchiste circoncis 2 fr. — R. à C. 5 fr. — D. à Tunis 8 fr. 50. — Produit d'une soirée organisée par les anarchistes de Roubaix 10 fr. — L. à L. 3 fr. — Au tabac de la rue Sabin 10 cent. — L. à L. Jean 1 fr. — R. à C. 3 fr. 20. — Un habitant de Saint-Girondais 2 fr. — L. et K. versement hebdomadaire 2 f. G. par T. Paris 2 fr. — N. à Enghien 10 fr. — L. et K. versement hebdomadaire 2 fr. — Un ami d'Ivry 2 fr. — Houtzdale: L. Goazion 2 fr. 50. E. Depasse 1 fr. 25. Hubert J.-M. 1 fr. 25. J. Brault 25 cent., J. L. Gouzion 50 cent, Henri Abalo 50 cent.
Total à ce jour 4,000 fr. 10.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Lundi, Salle Barbier, 1, rue Ramey (Montmartre), à 8 h. 1/2 du soir.

Mardi, Salle Rousseau, 131, rue Saint-Martin, à 8 h. 1/2 du soir,

Mercredi, Salle Clément, 5, rue Marie-Stuart, à 8 h. 1/2 du soir.

Jeudi, Salle Moreau, 53, rue de Meaux, à 8 h. 1/2 du soir.

Vendredi, Salle Rousseau, 131, rue Saint-Martin, à 8 h. 1/2 du soir.

Samedi, Salle de la Cigogne, 26, boulevard Rochechouard, à 8 h. 1/2 du soir.

Dimanche 27, salle Horel, Ligue des Anti-Patriotes. Toutes les sections de Paris et de la banlieue sont invitées. Urgence.

Le groupe des Ve et XIIIe, avertit les camarades que ses réunions auront lieu dorénavant le samedi, toujours au même local, salle Brouton, 15, rue Pascal.

Réunion des hommes de peines, samedi 26 janvier, à 9 heures précises du soir, route d'Aubervilliers, salle Drouin, 3, à Pantin. Les Anti-Plébiscitaires et les anarchistes sont invités. Urgence.

Choisy-le-Roi. — Samedi, 26 janvier, à 8 heures du soir, salle de l'hôtel Saint-Eloi, réunion du groupe d'études sociales.

Ordre du jour :
1° La mascarade électorale.
2° L'abstention motivée.
Les comp. Viard et Espagnac sont invités.

Jeudi 31, à 8 heures du soir, réunion du groupe communiste-anarchiste *Les Amis du Progrès*, de Choisy-le-Roi.

Roanne. — Le groupe *Les Révoltés* convoque tous les lecteurs de la Révolte et tout les socialistes indépendant, à une réunion privé pour le samedi 26 courant, à 8 heures du soir, 32.

Ordre du jour :
1° Placard : La Grève des électeurs.
2° Nécessité du groupement.

Amiens. — Les camarades sont convoqués pour le dimanche 27 janvier 1889, afin de s'entendre pour l'apparition d'un manifeste d'études.

Réunion, café de l'Industrie, 97, Chaussée-Saint-Leu, à 5 heures du soir.

Prière d'être exact.

Saint-Quentin. — Le groupe les *Enfants de Babeuf* et tous les anarchistes sont convoqués pour le dimanche 3 février, à 6 heures du soir, à l'estaminet de la Libre-Pensée, rue de la Raffinerie. Urgence.

Dison. — Le groupe anarchiste se réunit le 1er et le 3me lundi de chaque mois à 8 h. 1/2 du soir, chez Thomas Heuchenne, rue des Auris.

LA REVOLTE est en vente :

**A Roubaix**

Edmond Vercruyen, 21, rue de Fourcroy. Le compagnon sacrifie son dimanche pour porter la *Révolte*, le *Ça Ira* et toutes les publications anarchistes.

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de [illegible].

Deuxième Année, N° 21. — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 4 au 9 FÉVRIER 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3
Trois mois . . . . . » 1
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Question de Moralité

Nous racontons dans une autre colonne du journal un horrible méfait de la civilisation. Ce n'est pas le plus énorme, sans doute : c'est même un péché véniel en comparaison des crimes affreux perpétrés dans tous les coins du monde par nos farouches civilisateurs. Et pourtant ce n'est rien moins que la remise en honneur des tortures de l'Inquisition; ce n'est rien moins qu'un phénomène d'atavisme; — un retour à la barbarie de nos ancêtres, de la part de ceux qui prétendent être destinés à survivre dans la lutte pour le progrès, après s'être fait, eux, les persécuteurs acharnés de tout progrès, de toute aspiration à la justice, de tout amour de la vérité.

La civilisation de ces gens-là ne résiste pas à l'épreuve du feu. Elle disparaît d'emblée, lorsqu'ils ne se voient plus en présence de leurs concitoyens, et qu'ils peuvent donner libre carrière aux sentiments intimes de leurs cœurs. Là sur les plages désertes d'Afrique, vis-à-vis des hommes de couleurs, le blanc sent renaître en lui ses instincts sauvages, qu'une civilisation mensongère a assoupis, mais n'a pas éteints; et il s'abandonne à des actes de cruauté, qu'il se garderait bien de commettre dans son pays, puisqu'ils y provoqueraient certainement une de ces émeutes populaires, qui parfois se chargent se punir les gros criminels.

Mais, que disons-nous ? La civilisation, la moralité, la sensibilité de nos dirigeants ne va pas jusqu'à leur faire épargner la vie d'un seul mineur, qu'ils enseveliront dans le fonds de leurs mines faute des précautions nécessaires à prendre. Nous en avons eu la preuve ces jours même. Leur sensiblerie humanitaire, qui se révèle en des formes si touchantes envers les bêtes de plaisir, ne les empêche pas de faire mourir systématiquement de faim des millions d'ouvriers.

Tout cela, on le sait depuis longtemps, on connaît la moralité des banquiers, des commerçants banqueroutiers et de ceux qui vendent leurs marchandises empoisonnées à de pauvres affamés au cent pour cent de leur coût; des monopolistes, des syndicats, des actionnaires promoteurs et gérants de sociétés; des politiciens, des diplomates, des hommes du sabre et de ceux de la toge, enfin de tous nos gracieux gouvernants et maîtres. On les connaît; et pourtant on s'obtine à les considérer comme les plus rapprochés du type homme, comme les candidats à la perfection morale. On ne mettra jamais assez d'emphase à protester contre ce préjugé, qui, malheureusement, est répandu, plus qu'on ne le croit, parmi les ouvriers eux-mêmes.

---

Mais, disent les philosophes bourgeois; — pour corrompus qu'ils soient, c'est pourtant chez les riches, chez ceux qui ont du bien-être, que l'on peut retrouver tant soit peu de moralité. La misère est réfractaire à la moralité. On ne peut pas s'attendre à trouver de la moralité, de l'honnêteté, de la justice et de la considération pour autrui chez les gens qui n'ont pas cultivé leur esprit, et qui sont continuellement en proie aux besoins les plus essentiels. Cela est peut être vrai dans une certaine mesure. Mais considérez quelle maigre figure fait, dans ce raisonnement, la moralité bourgeoise.

Ils ne sont moraux — apparemment — que parce qu'ils n'ont pas besoin d'être malhonnêtes. A cette condition et vu le danger qu'il y a à braver la moralité courante ou officielle, qui donc ne serait pas la moralité même ?

Mais, lorsque le dilemme se présente, que la moralité va d'un côté et l'intérêt de l'autre, et il s'agit de se décider entre les deux, et, alors nos bourgeois moraux n'hésitent pas dans leur choix. Ils se moquent d'une moralité *quand même;* et ils se tiennent aux conseils de l'utilité, de l'opportunité. C'est que leur moralité ne part pas du cœur, n'a pas de racines en eux : elle est une moralité à *fleur de peau.* Elle est une moralité de parade, dont ils se parent le dimanche pour la rejeter les jours d'affaires; une moralité dont ils se revêtent et se dépouillent toujours par intérêt.

Donnée dans cette moralité *à base d'égoïme,* il est clair ce qu'il arrivera : le bourgeois demandera à l'immoralité légale ce qu'il perd par la moralité légale. Ses concessions apparentes à la loi et au droit d'autrui qui, d'ailleurs, sont l'expression de son propre intérêt, sont payées cher par la société : l'immoralité rentrée déborde dans les vices, dans l'exploitation, dans la ruse, dans l'orgueil, dans tout ce qui ne constitue pas le crime, mais qui est, bien plus que le crime, cause de misère et signe de corruption sociale.

Entendez encore ces philantropes comme ils remplissent le monde de leurs exploits, comme ils se font chanter en vers et en prose; voyez comme ils se couvrent la poitrine de médailles, qu'ils escomptent souvent au cent pour cent. La philantropie de l'ouvrier est, nécessairement peu de chose : mais un seul acte de générosité, d'abnégation, de solidarité de sa part valent plus que des cetaines de mille francs que messieurs les bourgeois dépensent en œuvres de bienfaisance. Ils sont spontanés, ils sont désintéressés, et partant ils révèlent l'existence d'une moralité latente, mais puissante chez le peuple, d'une mine riche de sentiments, capables de faire le bonheur du genre humain.

---

Mais laissons la moralité, qui consiste à jeter dans la bouche du meurt-de-faim une pièce de pain sec; et prenons d'autres espèces de moralité. Eh bien, voilà les patriotes, les savants distingués, les entrepreneurs hardis, les hommes qui portent sur leurs épaules le fardeau de l'Etat, les avocats qui arrachent des malheureux au bourreau, les magistrats qui distribuent la justice. Jetez un regard sur leur vie privée, sur les sentiments qui les inspirent, les mobiles de leur conduite; entendez les propos qu'ils tiennent; constatez l'étroitesse de leurs vues, l'orgueil, la jalousie qui les possèdent; analysez l'indifférence qu'ils contractent dans l'exercice de leurs fonctions pour les souffrances des autres, parfois de tout un peuple, et la corruption, l'immoralité qui les dévorent jusqu'aux os... Ah! l'ouvrier est ivrogne, — interrogez telle célébrité sur les mérites de la bouteille L'ouvrier est fainéant, — voyez ce maître dépravé, ce journaliste, cet homme de lettres. Apprenez, ouvriers, à les connaître de près, ceux qui posent auprès de vous comme champions de la moralité : vous aurez honte de vous être laissé maîtriser par des êtres qui vous étaient et vous sont, à tous égards, inférieurs.

---

Et pourtant, ce sont ces « honnêtes gens » — ces hommes qui vous font un sourire d'incrédulité si vous leur parlez de principes et vous taxent de fous, parce que vous ne vous êtes pas fait un dieu du veau d'or, qui passent leur vie dans une perpétuelle orgie, qui adorent le succès, qui flattent les multitudes pour leur capter le suffrage, qui au théâtre, au bal, au tribunal, à l'église, dans les couloirs de la Chambre ne parlent que de trésors à amasser et de filles à prostituer, — ce sont ces gens qu'une nouvelle école pénale, prétendue positive, a pris pour terme de comparaison, pour déterminer les caractères typiques de l'*homme criminel !* Il n'y a pas à s'étonner si elle a trouvé, à sa grande confusion, que beaucoup de criminels ressemblent à ces honnêtes gens, et bien de ces honnêtes gens ont par trop les caractères physiques et psychiques des criminels.

Comment, messieurs les criminalistes? Sans avoir étudié les crânes de vos civilisateurs, *quand même,* sans avoir découvert ce qui se produit dans leur intimité à la vue d'un homme de couleur, vous prétendez connaître le phénomène de régression atavique? Cherchez-vous les caractères du délinquant-né, du fou-homicide, sans observer les Bismarck, les Molke, les Thiers, les Trochu, les Galliffet et tant d'autres?

Connaissez-vous au moins les notes caractéristiques de ce *questeur* de Florence qui mourut de sincope le jour de l'acquittement de quatorze de nos camarades accusés de conspiration; ou du préfet qui se fit un porte-monnaie de la peau de Pranzini, ou du président des Assises qui plaisantait sur la tête de ce malheureux; ou bien de cet autre président, qui tombait en mé-

---

(1) On remarque souvent qu'un animal a quelques caractères qui distinguaient ses aïeux, mais qui avaient disparu chez ses parents. Le fait est appelé *atavisme,* ou *retour aux caracteres des aïeux.* Ainsi, tel enfant ne ressemble ni à son père ni à sa mère, mais il est le portrait vivant de son grand-père ou de sa grand mère. C'est l'atavisme — Ou bien, voici une race de bétail dont les cornes ont presque totalement disparu; mais tout à coup naît une bête avec des cornes prononcées; c'est l'atavisme. C'est sur l'atavisme que joue ses fioritures la jeune école criminaliste italienne. Les « criminels » (ceux que la loi emprisonne, dirions-nous) sont, pour eux, des exemples d'atavisme, de retour aux aïeux criminels. Ces messieurs étudient l'ossature et les cheveux des prisonniers, mais ils oublient une chose : c'est que presque tous les condamnés ont souffert de manque de nourriture — et partant, d'énergie — dès leur enfance.

lancolie, ne mangeait pas, ne regardait pas ses enfants, le jour où un jury sensible lui arrachait la proie de la journée ?

Voilà des sujets d'études, si vous voulez arriver à quelque chose. Jusqu'à présent votre science pèche par la base : elle est assise sur un faux critère de moralité.

## INCROYABLES INFAMIES

### DE LA CIVILISATION

Racontons le fait, en traduisant brièvement, mais fidèlement, d'un journal bourgeois italien, le *Secolo* de Milan. A la défaite des Italiens à Saganeiti un sac contenant 500 écus fut perdu. Le commandant militaire de Massoua ordonna une enquête, et on en chargea un capitaine de ligne et un lieutenant des carabiniers. Ces messieurs, — que nous recommandons dès à présent aux études de Lombroso comme des types de fous — homicides — ne tardèrent pas à mettre la main sur un indigène, qui, selon les habitudes de tous les pauvres gens, barbares et civilisés, avait caché une petite somme de 79 écus, fruits de ses épargnes. On voulut voir dans ces 79 écus une part de l'argent perdu à Saganeiti, et on eut recours à la *courbache* (bâton en peau d'hippopotame) pour arracher du malheureux l'aveu d'un crime qu'il n'avait pas commis. L'acte d'accusation dit en effet que le prévenu, interrogé sur la provenance de son argent, d'abord se confondit, puis finit par faire une demi-confession. Cette demi-confession fut jugée suffisante pour arrêter un autre indigène et pour procéder à un second interrogatoire. Mais avant de le commencer, les deux dignes officiers voulurent « prédisposer les deux prévenus à la sincérité (ainsi s'exprima l'un d'eux) en leur administrant une *bonne dose* de soufflets et de coups de *courbache*. Et comme le second arrêté, pas encore dompté, s'obstinait à nier toute culpabilité, on le lia à une planche et de nouveau on le traita, — c'est toujours l'expression textuelle — « *d'une bonne dose de coups de courbache*. Mais la *courbache* ne produisant pas d'effet ; alors on eut recours à un brasier ardent — oui, on fit revivre l'Inquisition, — et après l'épreuve du feu, le malheureux confessa d'avoir volé ; mais il ne put pas dire, où il avait enfoui l'argent, puisqu'il ne l'avait jamais touché ni vu. Il fut de nouveau battu et torturé ; et alors il indiqua un lieu lointain, dans l'espoir de s'évader pendant la marche. On s'y rendit, et naturellement on n'y trouva rien. La rage des inquisiteurs ne connaissait plus de limite et les pauvres diables, ne sachant plus comment se tirer d'affaire, et sans doute sous la persuation de la *courbache*, dénoncèrent dix de leurs camarades comme complices et receleurs de l'argent volé. Chose bien triste à penser, on arriva toujours à l'aide du même instrument, à faire avouer à tous les dix nouveaux martyrs qu'ils avaient participé au vol.

On peut croire qu'ayant obtenu la confession pleine, on allait faire passer ces gens au tribunal. Mais non : on demanda la restitution de l'argent, et les pauvres diables n'avaient pas le sou.

Alors, (et ici se manifeste la supériorité de la barbarie sur la civilisation) les malheureux indigènes eurent recours à la ruse suivante, dans l'espoir d'obtenir fin à leurs souffrances. Ils déclarèrent avoir caché l'argent dans des lieux, qu'ils indiquèrent, près de l'habitation de leurs amis et connaissances ; et s'était fait conduire là par les carabiniers, ils implorèrent de leurs parents et même de ceux qui ne les connaissaient pas, l'aumône d'un écu, d'un demi-écu et encore de moins, pour mettre ensemble la somme qu'on exigeait d'eux.

Les martyrs avaient la ferme conviction qu'on les mettrait enfin en liberté. Mais la civilisation européenne, tout en ajoutant en Afrique, à ses moyens de moralisation la *courbache*, ne renonçat pas à son appareil judiciaire et à la détention préventive, qui existe pour tous les pauvres diables, et pour les pauvres diables exclusivement.

Les douze prévenus indigènes durent donc attendre en prison le jour où on discuta leur procès ; et ils faillirent être condamnés, car le défenseur officieux plaida contre eux !

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Denain. — Le 20 janvier, nous avons eu la visite du compagnon Balavoine d'Armentières. Comme c'est un excellent chanteur, nous en avons profité pour faire une tournée de propagande dans les estaminets de la ville où nous avons chanté tous les chants révolutionnaires. A la suite de ces chants plusieurs discussions se sont engagées, dans lesquelles nous avons fait comprendre que ni Floquet, ni Boulanger ne pouvaient améliorer notre situation ; nous avons développé les idées anarchistes et démontré que le moyen le plus efficace pour conquérir notre place au banquet de la vie, était la Révolution sociale.

Puis nous avons vendu les *Ramages du Beffroi révolutionnaire*, *Entre Paysans*, distribué des numéros de la *Révolte*. Espérons que tout cela portera ses fruits.

* * *

Nimes. — Dimanche, 20 janvier, nous avions des élections municipales, à cette occasion nous avons affiché des manifestes abstentionnistes. Dès le lundi précédent, nous en avions affichés, mais à onze heures, ils étaient enlevés par ordre du préfet. Nous en affichâmes d'autres le jeudi, au grand désespoir des sergots, qui se voyaient un travail supplémentaire, et au grand effroi des bourgeois trembleurs. — Les journaux annonçaient même des poursuites contre le signataire du manifeste.

Enfin, dans la nuit du samedi, nous en avons encore apposé d'autres, mais cette fois-ci notre ténacité eu raison de l'ardeur des policiers — dont la fainéantise est connue — et les placrads sont restés affichés depuis.

* * *

A l'occasion du passage du compagnon Mollet, le groupe de la *Jeunesse anarchiste* de Nimes a organisé une tournée de conférences dans les campagnes environnantes, où le compagnon Mollet a traité du patriotisme et de la question agraire.

Les discussions qui se sont engagées à la suite de ces conférences nous ont prouvé que l'idée avait été comprise.

Un grand nombre de journaux et brochures ont été distribués.

* * *

Saint-Quentin. — Le parti des autoritaires qui se mourrait d'anémie depuis longtemps, avait, il y a quinze jours, à la réunion du bal Flamant, déclaré qu'il se ralliait aux anarchistes, pour faire de la propagande révolutionnaire. Mais ces gens sans conscience viennent de se donner le coup de mort. Le 27 janvier, ils avaient organisé en la salle du Cirque, une conférence au profit de la grève des brodeurs. Sans demander l'assentiment de la salle on installe l'ex-général Cluseret comme président. Il nous débita une tirade sur les élections, et céda la parole au citoyen Odin, qui fit un discours sur l'Internationale. Puis Lengrand qui veut toujours faire parler de lui, fit l'historique de la Commune, et parlant de la prochaine Révolution, dit que les Saint-Quentinois sont prêts à descendre dans la rue, pour refaire la Commune. A ce moment, le compagnon Massey, voulut aller protester. On lui barra le passage, il repous-a les gênants ; mais une fois à la tribune, Cluseret lui refusa la parole. Notre ami la prit quand même, mais les ambitieux, Renard et Lengrand se mirent à hurler. Massey démontra quand même, que le peuple fera la Révolution pour et lui, non pour les traites à l'humanité. La salle, écœurée par l'ahissement des autoritaires, se levait pour s'en aller. On suspendit la séance. Dans la rue, l'on commenta cet incident, et l'idée anarchiste y gagna beaucoup. A la reprise, M. Boyer, parle de socialisme scientifique. Il conclut en demandant que les patrons accordent satisfaction aux grévistes ce qui prouve que ces gens-là font le métier d'agents conciliateurs.

Des ordres du jour de bêtises, telles que la mise en liberté de Colpain furent votées et la séance levée.

A la sortie, Lengrand disait partout que nous étions payés par les patrons. Les travailleurs conscients se souviendront de ces lâchetés, et en dépit des Boyer qui voudraient faire voter les anarchistes, ils viennent grossir nos rangs, et feront la Révolution qui émancipera l'Humannité, par le communisme-anarchiste.

* * *

A la sortie de la conférence, les compagnons du groupe les *Communistes Libertaires* se sont réunis. Après avoir démontré aux conscrits, ce que c'est que la patrie, et les crimes que la Bourgeoisie fait commettre. On se sépara en se donnant rendez-vous pour le dimanche, 3 février, à six heures du soir, estaminet Fournival, rue de la Chaussée-Romaine 39.

Ordre du jour : La grève des brodeurs et les anarchistes. — Grève générale. — L'élection de la Seine et la Révolution.

## Irlande

« Coller » un président d'assises, c'est très bien. Mais s'en aller au tribunal de vive force, c'est encore mieux, et c'est ce dont le peuple irlandais se réjouit en ce moment.

Les coquins qui gouvernent ce pauvre pays avaient commencé des poursuites contre O'Brien, un membre du Parlement très populaire en Irlande. La cause — c'était son immense influence ; le prétexte — un discours dans lequel il avait conseillé de boycotter les coquins et leurs adeptes.

Jeudi passé, O'Brien avec son ami Healy, avocat, voulut se rendre devant le tribunal qui l'appelait. C'était dans une petite ville, Carrick.

Ils approchaient déjà de l'enceinte des porteurs de perruques (en Angleterre les juges portent des perruques en laine de mouton, comme en France ils portent des jupons) lorsque la route leur fut barrée par une escouade de police.

— « On n'passe pas ! Fichez-nous le camp ! » et ainsi de suite. — « Mais je vais au tribunal pour me faire condamner ! » criait O'Brien. — « On ne passe pas tout de même, c'est la consigne ! »

Alors Healy et O'Brien voulurent se frayer un passage de vive force. Ils furent litéralement criblés de coups, traînés par les cheveux dans la rue, assommés. Soutenus par la foule, ils passèrent néanmoins. Mais une nouvelle escouade leur barra le chemin et celle-ci se mit déjà à jouer du sabre.

Bref, sauvés dans la bagarre par un officier supérieur, mais meurtris de coups, les deux — l'accusé et son avocat — parvinrent à se frayer un passage jusqu'à la salle d'audience.

On s'imagine s'ils étaient excités.

La salle étaient vide. Healy, furieux, maltraita la perruque, l'insulta, et obtint que le public fût admis.

Une fois le public admis, il exigea qu'on amenât comme témoins les grandes dames de l'aristocratie anglaise, organisées en une Ligue de la Primevère, qui, elles aussi, prêchent le boycottage des patriotes irlandais.

La perruque refusa. Alors Healy exigea qu'on amenât le ministre Salisbury qui, avait aussi insinué dans un de ses discours que les patriotes irlandais devraient être boycottés. Il l'insulta de la belle manière aux applaudissements du public, sur quoi la perruque, tout comme dans la comédie de Morris, donna ordre d'évacuer la salle et d'arrêter tout le monde.

— « Là-dessus, bonjour » dirent O'Brien et Healy et prenant au collet les policiers qui voulaient les arrêter, engagèrent une lutte à bras le corps dans laquelle l'audience prit parti pour eux et les emmena tous deux dans la rue.

La perruque faisait une mine à faire mourir de rire. — Il avait beau crier : — « Huissier, appelez le prisonnier ! Arrêtez le délinquant ! » Toute la foule était dehors, emmenant O'Brien et Healy en triomphe.

Espérons qu'à une prochaine fois la foule n'oubliera pas d'emmener aussi la perruque et les huissiers — jusqu'au bassin le plus proche.

## Belgique

Bruxelles. — C'est mardi 27 janvier, que venait, devant la cour d'assises du Brabant, l'affaire de notre ami Gilles, inculpé d'avoir sifflé la reine des Belges.

Dans son interrogatoire, Gilles reconnait s'être trouvé, le 2 décembre, à la tête d'une bande qui revenait du meeting socialiste de Saint-Josse-ten-Noode. Il affirme que des agents de police qui bar-

raient la rue Louvain ont été brutaux, que l'un d'eux a même violemment saisi la hampe du drapeau rouge que portait l'un des manifestants. S'il a alors outragé les agents, fait pour lequel il a été condamné par le tribunal correctionnel, c'est qu'il était dans son droit.

De la porte de Louvain, la bande, suivie par la police, a suivi les boulevards vers la fontaine De Brouckere. C'est alors, que la Reine a été aperçue en voiture et que s'est produite la manifestation antiroyaliste dont il est parlé dans l'acte d'accusation.

En entendant les cris proférés par les personnes qui se trouvaient à la queue du cortège, Gilles, qui, est adversaire des manifestations politiques, furieux d'entendre ces cris, a traité ceux qui les poussaient de crétins. Il profite de l'occasion pour faire une profession de foi anarchique. Il nie absolument avoir hué ni sifflé la Reine, qu'il n'a même pas vue. En entendant crier : « Vive la république! » il a répondu : « Vive l'anarchie ! » en guise de protestation.

Gilles s'explique facilement et ne se laisse démonter par aucune question du président.

Répondant à M. Bara, qui lui demande pourquoi il a refusé de répondre au juge d'instruction qui l'interrogeait, alors qu'il répond devant le jury, il dit qu'il a si souvent entendu dire que la justice est infaillible, qu'il a cru quelle pouvait se passer de son aide. Il répond maintenant non à la justice, mais aux représentants de la presse et au public qui se trouvent dans la salle et qui, pour lui, représentent l'opinion publique. S'il comparait devant les assises, c'est pour y défendre sa liberté, qui se trouve en jeu.

Pendant le défilé des témoins un juré ayant demandé pourquoi Gilles, qui a hué la police, laquelle représente l'autorité, a aussi hué la Reine, Gilles répond qu'il a hué la police parce qu'elle voulait lui faire du mal, mais que la Reine ne lui faisant rien, il n'avait aucune raison de la siffler.

On sait avec quelle désinvolture le ministère public essaye parfois d'intimider les témoins qui déposent dans un sens favorable à l'accusé.

Le fait s'est produit mardi au procès de Gilles pendant la déposition d'un membre de la Jeune garde socialiste de Bruxelles.

Celui-ci déclarait n'avoir pas quitté Gilles pendant toute la durée de la manifestation et ne l'avoir entendu crier que : « Vive l'Anarchie! » quand le jeune Terlinden, de son air le moins aimable, l'interrompit en lui disant : « Mais que faisiez vous dans ce cortège ? »

*Le témoin.* — Pardon ! Je ne suis pas en prévention et je ne vous répond pas.

Cela fut dit d'un ton net et sans forfanterie. La réponse eut pour effet de pétrifier le substitut, qui ne riposta pas.

Dans le public, comme dans l'enceinte réservée aux avocats, on a pu entendre d'énergiques « très bien ! »

*M. Lepage*, candidat notaire, connaît l'inculpé depuis environ huit ans. Quoique ne professant pas les mêmes opinions politiques que lui, il ne peut donner que d'excellents renseignements sur son compte. Gilles est un convaincu. Il a abandonné ses études pour s'occuper de propagande.

Après le réquisitoire du substitut, Me Vandervelde, l'avocat que le compagnon Gilles avait cru bon de prendre pour se défendre, a, paraît-il, fait un résumé magnifique des idées anarchistes. — Le cas d'un avocat faisant l'exposé des théories anarchistes est assez rare pour que nous le citions — et termine en disant que c'est en s'occupant d'études sociales que Gilles est devenu anarchiste ; c'est un idéaliste qui est révolutionnaire. Gilles, pour échapper à quelques mois de prison, ne viendrait pas commettre devant ses amis qui l'entendent un solennel mensonge en disant : « Je n'ai pas hué la Reine » alors qu'il l'aurait fait.

Dans ces conditions, le jury n'infligera pas à l'inculpé le sanglant outrage de le prendre pour un menteur, et prononcera son acquittement.

Après son avocat, le compagnon Gilles fait un exposé de ses idées que les camarades de Bruxelles viennent de publier.

Après un quart d'heure de délibération le Jury apporte un verdict par lequel Gilles est condamné à 3 mois de prisons et 200 francs d'amende. Le verdict est accueilli par les cris de « Vive l'Anarchie ! Vive la Révolution sociale ! » partis de l'auditoire.

* * *

Ouvrée. — Le 25 décembre dernier, une cartouche de dynamite fut placée sur le seuil de la maison de l'un des chefs de service de la société Coherill François.

L'explosion ne produisit que des dégâts matériels peu importants; mais une grande émotion s'empara de la classe bourgeoise en même temps que nous en protestions pour faire de la propagande. Des perquisitions eurent lieu chez les anarchistes les plus militants de notre bassin et amenèrent la découverte au domicile de Hanssen, de quelques cartouches et autres engins explosibles ou incendiaires. On arrêta donc notre compagnon à son retour de la houillère. Le malheur, c'est qu'ils ne savait pas l'explosion et, par conséquent, ne put se mettre en garde contre les sergots.

On saisit, en outre, chez lui, une grande quantité de vieux journaux : des *Révolte*, des *Ça ira*, quelques brochures et un *Indicateur anarchiste*.

Le jour d'avant, à Noël, dans un meeting, Hanssen avait préconisé la formation de groupes d'action et avait dit être à la disposition de tout compagnon qui voudrait s'instruire dans le maniement des explosifs; du moins, c'est la version de dame Thémis. Il a donc passé devant la correctionnelle de Liège sous l'inculpation d'avoir détenu chez lui des matières explosibles dans un but criminel. »

Il avait facilement pu prouver son alibi, quant la participation à l'explosion. Malgré l'impossibilité de le condamner autrement qu'à de l'amende, si on avait suivi la loi, le tribunal lui a octroyé 3 mois de prison et 100 francs d'amende.

Son avocat lui ayant proposé un recours en grâce, il refusa avec indignation, disant qu'il ne reconnaissait pas aux bourgeois le droit de le condamner et par conséquent celui de lui faire grâce. Son attitude devant le tribunal fut très énergique et a fait une propagande énorme.

## Angleterre

John Burnes vient d'être élu conseiller municipal pour Londres.

Politique, discipline, élections deviennent le mot d'ordre de la Fédération Démocratique, et cette excellente organisation, dont nous avons toujours parlé avec tant de sympathie, va maintenant glisser sur la pente jusqu'à ce qu'elle tombe au niveau des possibilistes. C'est la mort de la Fédération ; la désagrégation commence déjà.

## Italie

Nous recevons de divers côtés, des nouvelles d'Italie qui nous disent que l'agitation pour la Paix n'a été qu'une mystification de bourgeois qui se croient révolutionnaires parce qu'ils veulent renverser les hommes actuellement au pouvoir pour s'y substituer à leur place.

La guerre est inhérente au régime capitaliste, on ne la détruira qu'en en détruisant la cause.

A Ferrare, à Parme, les ouvriers parcourent la ville en réclamant du pain ou du travail.

Des familles entières émigrent par centaines. Le mécontentement est général.

L'*Ami du Peuple*, mort à Mantoue, reparaît à Brescia.

* * *

Le *Fascio Operaio* de Milan, organe du Parti ouvrier italien a repris ses publications.

* * *

Nous empruntons à un journal anglais quelques passages d'une étude sur l'Italie qui montre que dans ce pays privilégié de la Nature, dont les habitants, semble-t-il, pourraient être si heureux, l'exploitation et le capital ont réussi, comme partout, à faire des travailleurs du sol, une race de prolétaires et de meurt-de-faim :

A l'exception de la Vallée du Pô et d'autres districts moins importants, le pays est montagneux, inhospitalier et improductif. On a la chaleur — mais aussi les sécheresses ; le blé mûrit — mais les pâturages manquent.

L'Italie a voulu se reconstituer politiquement ; il lui en a coûté : on a imposé le sol, le sel, la nourriture. Les hypothèques sur la terre sont considérables et portent intérêt de 6 à 10 0/0. Il n'est guère possible d'évaluer à plus d'un milliard le produit net de l'agriculture.

Le système de culture est resté le même depuis les temps les plus reculés. La terre qui n'est jamais renouvelée par les engrais est en certains endroits fort appauvrie, il n'y a pas de routes, les paysans croupissent dans l'ignorance, les maisons sont infectes, la misère est en permanence.

En Sicile, dit M. Beauclerk, les parents livrent leurs enfants à la prostitution et vivent eux-mêmes dans la débauche.

En Calabre, ils sont sobres, durs au mal, économes, mais ils n'en sont pas plus heureux, ils ne mangent que du pain, de l'huile et des légumes ; quand le pain vient à manquer, ce qui arrive fréquemment, de l'herbe et des racines. Leurs demeures sont des taudis, ils sont jusqu'à cinq sur la même couche.

Dans l'Apulie et les Abruzzes, on fait de la soupe avec du pain et de l'eau salée, en automne on a de l'orge et des fruits et pendant la moisson, on ne manque jamais de nourriture. Le logement est étroit, sombre, fumeux, sale et humide, on couche sur la paille.

Dans l'Ombrie, les gages sont insignifiants. Mais on fait au paysan des avances qu'il mettra toute sa vie à rembourser par un travail supplémentaire. Il se nourrit de maïs et ne fait que deux repas par jour. De l'eau fermentée sur la lie de vin est sa boisson.

La condition de l'ouvrier des champs dans la campagne romaine est épouvantable. En 1884 quand le choléra se répandit par tout le pays, on avait donné l'ordre : « que tous les animaux morts soient recouverts de chaux vive, de crainte que les paysans ne les déterrent pour s'en nourrir, ainsi qu'il est arrivé ». Les ouvriers, hommes, femmes et enfants sont conduits en bandes par un surveillant à cheval qui parcourt incessamment les lignes des travailleurs.

A Bologne et dans les provinces voisines, la population agricole se distingue par son industrie, sa simplicité et sa sobriété. Du pain grossier, des châtaignes et des herbes, l'eau et la polenta sont le fond de sa nourriture, en hiver, quand le combustible devient rare, les familles se réunissent et couchent dans les étables. Les mœurs en souffrent aussi bien que la santé des animaux et des êtres humains. Et là aussi les paysans sont toujours endettés vis-à-vis de leurs propriétaires.

On raconte qu'en 1883, dans le voisinage de Ravenne, les pauvres mangeaient de l'herbe et du son et faisaient de la soupe pour leurs enfants malades avec les restes dédaignés par les poules dans les tas d'ordures.

De l'excès du mal naîtra sans doute la révolte. Déjà on se plaint que les vols, les attentats soient fréquents, que des villages entiers aient organisé tout un système de pillage et de déprédations avec une audace inouie, qu'en Lombardie et en Romagne les doctrines socialistes se soient rapidement propagées.

(*Athenæum*)

## Etats-Unis

La femme d'un policier a fait des aveux, desquels il résulte que le capitaine Schaak avait un magasin de matières explosives, armes, etc., qui servaient à être saisies dans la demeure des anarchistes, quand ceux-ci étaient arrêtés.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

En réponse à la déclaration du groupe *La Liberté* publiée dans notre dernier numéro, nous recevons la lettre ci-jointe :

En réponse à l'entrefilet me concernant paru dans la *Révolte* d'hier, je vous prie de bien vouloir insérer la lettre suivante :

En ma qualité d'anarchiste convaincu, je n'ai pas à reconnaître l'autorité des quatre pontifes qui fulminent dans leur groupe *La Liberté*, des excommunications majeures, essentiellement contraires aux principes mêmes de l'Anarchie ; mais à tous ceux qui lisent la *Révolte*, je dois des explications.

Il est entièrement inexact que je me sois jamais « déclaré adversaire de l'emploi de la violence contre les agents de l'autorité dans l'exercice de leurs fonctions. »

J'ai purement et simplement désapprouvé un acte spécial de violence de ce genre, estimant qu'il constituait un acte bien peu utile à la propagande anarchiste ; et j'ai ajouté que, partisan absolu de la propagande par le fait, j'entends cependant, en véritable anarchiste pour lequel il n'y a pas de dogmes, me réserver entièrement la faculté d'examiner en particulier chaque acte semblable en lui-même et ne donner sur lui mon avis qu'après un examen réfléchi.

Si, partisan de toute révolte, je comprends et j'approuve l'emploi de la violence contre toute autorité, je ne saurais abandonner mon droit de l'examiner dans sa cause, sa portée et ses conséquences.

Deuxième inexactitude du groupe *La Liberté*. « Appelé comme témoin, j'aurais promis au juge

d'instruction de ne jamais me mêler à une manifestation de la rue ». Je n'ai absolument rien à promettre à des juges. Si j'ai pu dire à l'un de ceux-ci qu'avec mon tempérament de propagandiste théoricien, plutôt que d'action, je comptais ne pas me mêler à des cortèges dans la rue, c'est que j'estimais et comme anarchiste je prétends avoir ce droit — que je pouvais être plus utile à la cause anarchiste par la parole, par l'écrit et dans les groupes, que par ce genre de propagande peu conforme à mes goûts. Si j'ai eu tort de dire cela, surtout à un ennemi, ce n'est pas une raison pour excommunier un nouvel adhérent qui depuis sept mois s'était donné entièrement et sans aucune réserve, se sacrifiant entièrement à l'Anarchie.

Je proteste, en véritable anarchiste, contre les procédés de mes contradicteurs. Je dis à tous les anarchistes, ainsi que le journal *Die Autonomie* le disait récemment :

« *Emancipez-vous des personnes, car aussi longtemps que « quelques individualités » centraliseront en elles-mêmes la propagande anarchiste, elle ne saurait être capable de hâter, comme elle devrait le faire, la Révolution sociale* ».

Nous avons reçu également de divers membres du groupe de l'*Egalité*, des protestations en faveur du compagnon Berger. — Nous avons eu tort d'insérer la première note, cela ne se reproduira plus. — Nous insérons donc la rectification sans commentaires. Ennemis des polémiques personnelles, nous ne voulons pas commencer maintenant. Aux camarades de Bruxelles à s'arranger entre eux comme ils l'entendront.

O. Berger.

## BIBLIOGRAPHIE

*La Fin d'un Monde*, par Edouard Drumont. — Livre absurde, mais admirable aussi et méritant bien l'ardeur avec laquelle la foule se précipite à sa lecture.

Le livre est absurde parce qu'il oppose toujours notre siècle de lâchetés et de corruption aux « temps du moyen-âge chrétien », parce qu'il dépeint la France monarchique comme ayant été un monde idéal d'honneur, de vertus, de solidarité sociale, parce qu'il feint, sans y croire, de nous conseiller un recul vers les bons vieux temps de l'aveugle foi et de l'ignoble obéissance. Nous reprochons aussi à l'auteur de haïr le Juif, non dans sa profession de banquier ou gratte-sous, mais dans sa race et son sang, même quand il est opprimé, de lui reprocher son long nez et son odeur fétide. D'ailleurs, les histoires racontées par Drumont, si amusantes qu'elles soient, ne sont pas toujours vraies dans les détails, et quand on cite des noms propres, il faut être d'une impeccable véracité. Nous constatons entre autres, qu'il y a de nombreuses erreurs de fait dans les chapitres consacrés au socialisme ; que de sornettes l'auteur vient-il nous compter, sur la foi des patelins qui ont assoupli l'échine devant lui et qui ronronnent en son honneur ! Sont-ce les mêmes « socialistes » qui lui ont inspiré son plan de transformation sociale? D'après lui, il suffirait des mettre sous les verroux trois cents banquiers juifs, protestants ou catholiques, de leur confisquer de milliards, puis de convoquer une chambre économique, sans doute les chefs de file du « Parti ouvrier » et de leur faire discuter l'emploi de ces milliards pour le bien de la classe ouvrière, « d'une manière très pratique et très sensée ». Ce ne serait pas plus difficile que cela.

Mais à part ces absurdités et ces niaiseries, il n'en reste pas moins que le livre est admirable par le courage avec lequel il attaque personnellement tous les puissants du jour, par le mépris qu'il déverse sur la « magistrature prostituée », sur la « canaille inamovible », par la franchise de son dédain pour la pusillanimité de ses amis les aristos et les bondieusards, par la hauteur de langage avec laquelle il convoque tous les vaillants à l'attaque, par des malédictions à la propriété privée, et ses appels à la reprise du bien social, dû à la collaboration de tous et parconséquent appartenant à tous.

Avec Drumont, nous sommes bien loin de l'antique morale : « Mort aux voleurs ». Lui aussi, comme les anarchistes, prêche la morale nouvelle : « Prenez tranquillement. Tout cela vous appartient. C'est le travail de votre pensée et de vos mains ; c'est l'avoir de l'Humanité. »

* * *

Les camarades de Bruxelles viennent de faire paraître la défense du compagnon Gilles. C'est une feuille volante. Les camarades peuvent se la procurer à nos bureaux à raison de 2 fr. le cent.

* * *

*Der Alte and der Zunge* (*Le Vieillard et le Jeune Homme*), édité par le groupe *Autonomie*, 6, Windsmill street-Tottenham Court Road, London W. — Dialogue en vers entre un vieillard révolutionnaire et devenu pessimiste par les désillusions et un jeune anarchiste.

LE VIEILLARD

Je pense, je pense... et je ne peux pas comprendre
Chacun ira donc son chemin ?
Non guidé d'en haut, comme la marionnette
Non plus obligé par ce brigand, l'Etat ?
Plus de riches, de pauvres ? — Encore des forts et des faibles ?
Chacun se servant, en servant l'Humanité ?
Plus de lois, plus de violence, plus d'autorité ?
Et tout ordre s'affaissera ?!

LE JEUNE HOMME

L'*ordre*, d'aujourd'hui, oui —
Mais chacun restera debout — En appréciant sa dignité — N'offensant, par conséquent, pas celle des autres — Libre, il doit l'être — Dans les chaînes le maître et l'esclave est inquiet et mauvais, etc., etc.

# VARIÉTÉS

« Tandis qu'on permet aux femmes de s'adonner à l'industrie de la prostitution, on leur ferme l'accès d'une foule de professions dans lesquelles elles pourraient trouver des moyens d'existence honnêtes. Nous voulons bien croire qu'on n'a pas en vue de protéger l'industrie malhonnête qu'on leur laisse ouverte, mais ce n'en est pas moins l'effet naturel et inévitable de cette prohibition. Au nombre des professions qu'on leur interdit, la cour d'appel de Bruxelles vient d'ajouter celle d'avocat, en rendant un arrêt par lequel elle refuse à mademoiselle Popelin de l'admettre à prononcer le serment exigé pour l'exercice de cette profession. Voici quelques-uns des considérants de cet arrêt mémorable : »

Attendu que cette demande ne saurait être admise, parce que la loi qui nous régit, d'accord avec nos mœurs, n'admet pas que la femme exerce la profession d'avocat ;

Que sa place dans la société lui impose des devoirs peu conciliables avec l'exercice de la profession, qu'elle n'a, du reste ni les loisirs, ni les forces, ni les aptitudes nécessaires pour l'exercer.

Que le législateur moderne, qui, sous l'empire des mêmes motifs, refuse à la femme frappée d'incapacité le droit de rien faire sans l'assentiment de son mari, ne saurait admettre qu'elle puisse faire pour autrui ce qui lui est interdit pour elle-même...

En admettant que la femme n'ait ni les loisirs ni les forces ni les aptitudes nécessaires pour exercer la profession d'avocat, elle ne pourra évidemment l'exercer, et si elle l'exerce elle ne trouvera pas de clients. En admettant encore qu'elle n'ait le droit de rien faire sans l'assentiment de son mari, n'a-t-elle pas le droit de rester célibataire ?

Singulière logique que celle des magistrats de la Cour d'appel de Bruxelles, et plus singulières mœurs qui « n'admetteut pas que la femme exerce la profession d'avocat » mais qui admettent qu'elle exerce la profession de prostituée !

(*Journal des Economistes*, janvier 1889).

# AVIS

Nous avons reçu de divers côtés, encore des demandes du placard, *La Grève des Electeurs*. Nos deux premiers (20,000) sont épuisés, mais les demandes nouvelles ne font pas encore un chiffre de tirage, nous prions donc les camarades qui en désireraient de nous faire parvenir leurs demandes. — Sitôt que nous aurons assez de demandes pour faire un tirage, nous enverrons aux camarades.

## PETITE CORRESPONDANCE

« Drapeau Noir » à Marseille. — Reçu les numéros 2 et 3. — Vous retiendrez le montant.

Le compagnon Washington Marzorati, salue fraternellement son ami le compagnon Goblet. Ayant malheureusement perdu son adresse, il le prie de bien vouloir lui écrire à Valparaiso (Chili) calle Tubildad, n° 32.

Un professeur de démagogie. — Cette restitution aux travailleurs serait en effet une amélioration au sort des travailleurs, s'il était possible d'amener les patrons à restituer le bénéfice qu'ils nous volent. Mais alors n'auraient plus de raison d'être, il n'y a qu'une tion pour les amener à cela. Pourquoi donc s'obstiner ne demander qu'une partie, quand ça coûte autant de demander tout ?

Les camarades de Paris demandent l'adresse du pagnon Mollet. Urgence.

P. à Buenos-Ayres. — Avez-vous reçu les 300 vailleurs des villes aux Travailleurs des campagnes

B. à Maisy. — C'est fait.

Alais. — La « Société » sera prête premiers jours

H. à Cette. — Colmard à Armentières. — R. à Warq. — M. à Jemmapes. — D à Roanne. — M^e V. à Soliès-Toucas. — F. à Reims. — R. à Berre. — B. à Pujant. — Giovanni. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Plusieurs erreurs se sont glissées dans notre permanente, c'est 74 francs que nous avons reçu rana et non 71, ensuite le total, y compris la tion, ne s'élève qu'à 3,999 fr. 10

Listes précédentes 3,999 fr. 10.

L. et K. versement hebdomadaire 2 fr. — vieux timbres 1 fr. 75. — Par l'intermédiaire do Buenos-Ayres : Alfred Müller de Chili 5 fr. ben de Chili 5 fr., Bernard Bouyre de Chili 5 fr. mon de Chili 2 fr. 50 Prim de Chili 5 fr. 10 fr. ; De Buenos-Ayres 17 fr. 50, en tout 50 fr. M. à Valence-d'Agen 40 cent. — Les amis de Tr. gérie) 20 fr. — Produit de conférences par L chel 25 fr. — Un berrichon 70 cent. — Un circoncis 1 fr. — Un professeur 45 cent.

Total à ce jour 4,140 fr. 40

## AUX CAMARADES

Nous préparons une nouvelle édition de la *au lendemain de la Révolution*, à laquelle nous joint la *Révolution et l'Autonomie selon la* différents articles ayant trait au même tout réuni, forme une petite plaquette d'environ 150 pages. Elle sera mise en vente en librairie prix de 1 franc, mais pour faciliter aux camarades qui nous la prendront directement, les moyens de se la procurer, elle leur sera laissée à raison de 50 centimes. — Seulement l'imprimeur nous fait savoir qu'il ne pourra être prêt que pour la fin février, et il demande qu'on lui fasse quelques avances sur le montant du travail.

Prière aux camarades qui pourraient en souscrire quelques exemplaires d'avance de nous en faire parvenir le montant.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, à midi à 6 heures du soir.

*Cercle international*. — En caisse : 3 fr. 00, plus 1 fr. 49 de la collecte faite le 27 janvier.

Samedi, Salle de la Cigogne, 26, boulevard de Chechouard, à 8 h. 1/2 du soir.

Le groupe des V^e et XIII^e, avertit les camarades que ses réunions auront lieu dorénavant le samedi toujours au même local, salle Brouton, 11, rue Pascal.

Travailleurs communistes-anarchistes du XI^e, samedi, 2 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle Roquette, 52, rue des Amandiers.

Levallois-Perret. — Groupe *La Révolte*, samedi 2 février, à 8 h. 1/2, Soirée familiale. — Chants, poésies ; Organisation de l'anniversaire du 18 mars, salle Isselée, 118, rue de Courcelles.

Pantin. — Réunion des Hommes de Peine, le mardi 2 janvier, à 9 heures précises, 3, route de Bervilliers, salle Drouin.

Les anarchiste sont invités. Urgence.

Bruxelles. — Groupe l'*Egalité*, 58, rue du Marché Saint-Josse-ten Noode Causerie publique et contradictoire sur les Minorités révolutionnaires.

LA REVOLTE est en vente

A Tours

Ch. Lefèvre, libraire, 40, Avenue de Grammont.

Le Gérant J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Eperon.

Deuxième Année, N° 22. 5 CENTIMES Du 10 au 16 FÉVRIER 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA RÉACTION INMERNATIONALE

La réaction internationale est à ses derniers efforts pour étouffer le mouvement socialiste révolutionnaire.

En Europe, le pape, ou plutôt les Jésuites qui le gouvernent, font un vaste complot pour empêcher le mouvement de toutes les façons. Le Catholicisme est prêt à abandonner la Pologne catholique à la Russie, pour trouver dans l'autocrate russe un champion de la réaction universelle. Pour tuer le nationalisme polonais, le gouvernement russe demande au pape la permission de dire la messe en russe, et le pape fait cette concession à la Russie, — concession dont on n'entrevoit l'importance que lorsqu'on songe aux flots de sang versé par les catholiques pour s'opposer à ce que la messe soit dite dans la langue du pays.

En revanche, le pape obtient du tsar russe la promesse formelle de soutenir la papauté et de maintenir ses droits temporels — c'est aujourd'hui le maintien de l'organisation Jésuite pour la lutte contre le socialisme. Car, que sait-on aujourd'hui du pape, par quoi cette ruine manifeste-t-elle encore son existence si ce n'est par des efforts convulsifs de lutte contre l'aurore de l'avenir — le socialisme !

La Suisse s'est déjà faite gendarme et mouchard des puissances européennes contre les socialistes.

Aujourd'hui. c'est le tour des Etats-Unis. La République qui sert de modèle aux social-démocrates est sur le point de faire une loi draconienne contre les socialistes en général, et les anarchistes en particulier.

La Commission d'Immigration vient de présenter à la Chambre ses conclusions comme suit :

Ne seront plus admis sur le sol de la République, les idiots, les fous *et les prolétaires* capables de tomber à la charge de la communauté.

« Idiots, fous ou prolétaires » — remarquez cela, travailleurs, nous traduisons mot à mot le texte du rapport qui s'exprime ainsi : « Idiots, insane ou paupers ».

Ensuite, ne seront plus admis à débarquer :

« Les personnes condamnées pour trahison (felony) ou autres crimes infâmes ;

« Les polygames, les anarchistes et les socialistes ;

« Les personnes malades de mauvaises maladies ;

« Les personnes venant par contrat (esclavage) ».

Une taxe de 25 francs sera levée sur chaque étranger qui débarque aux Etats-Unis, et chaque émigré doit avoir le *visé* du représentant des Etats-Unis dans le pays d'émigration.

Le rapport qui accompagne ce projet de loi appuie d'abord sur les inconvénients qui résultent de ce que les Etats étrangers débarquent une masse de « criminels » et il insiste *surtout* sur la nécessité d'empêcher les anarchistes de débarquer aux Etats-Unis.

Voilà donc les Etats-Unis entrant dans la ligue européenne contre les socialistes révolutionnaires.

Mais, — sera-ce pour longtemps ? Des mesures aussi stupides que celles-ci ne peuvent être prises que par des moribonds.

Et moribonds, ils le sont. Certes, ils sont, ces bourgeois, à leur dernière agonie, — agonie qui se trahit surtout par la perte du simple bon-sens.

## L'Évolution de la Morale

### LE VOL ET LES VOLEURS

La morale change tous les jours. Ce qui paraissait bien à l'homme qui ne pense pas par lui-même et qui répète dévotement les enseignements donnés par d'autres, est devenu mal pour celui qui observe personnellement les lois de la nature et de la société. Tel acte, qui hier, était réputé infâme, devient honorable aujourd'hui. Telle conduite, naguère considérée comme permise, semble maintenant déshonorante. Avec la connaissance nette des choses, les jugements prennent une ampleur plus grande et une nouvelle portée, nous pouvons le dire en toute conscience : la ci-devant morale qu'on nous prêchait est l'immoralité même.

Aussi longtemps qu'on est parti de ce principe que « la propriété est sacrée », quelle que soit son origine, aussi longtemps il en est découlé forcément que toute atteinte à ce droit sacré était un crime.

« Tu ne voleras point », c'est-à-dire : « Tu respecteras l'enclos du riche propriétaire, tu monteras la garde devant le coffre-fort du banquier, tu ne renifleras pas la bonne odeur du festin où l'on ne t'a point invité ; tu crèveras de misère et de faim devant les richesses du puissant ! » Telle était la morale, et les maîtres y ajoutaient une double sanction, l'enfer dans l'autre monde, et dans celui-ci : l'emprisonnement, la hache, la pendaison. Les révolutionnaires naïfs de 1820 et de 1848 y ajoutaient la fusillade : « Mort aux voleurs ! » tel était l'inscription placée à la porte des Tuileries, et le malheureux qui aurait pris son toupet à Charles X ou à Louis-Philippe son rifiard, eût payé ce crime de sa vie.

Mais nous avons maintenant une nouvelle conception des choses. Nous ne reconnaissons plus ce droit de propriété, même quand l'origine en est relativement pure, même quand les richesses acquises ne sont pas directement le produit de la captation, de l'usure ou de la fraude. Nous savons que l'avoir social est le produit du travail de tous, que la cité dûe à la collaboration de tous ceux qui l'ont bâtie, ne peut être appropriée par quelques-uns, que les champs portent leurs moissons pour tous, et que nul marquis de Carabas n'a le droit de revendiquer toute une province, ensemencée et moissonnée par d'autres.

Tout est à nous. A l'homme l'espace libre, la mer et le sol, à l'homme les champs couverts de moissons et les magasins pleins de produits ouvrés. A chaque homme en particulier, l'univers entier, à personne une parcelle fermée. Telle est le principe que nous opposons à celui de la propriété individuelle et sur lequel nous voudrions régler notre conduite dès maintenant. Nous ne saurions avoir deux morales, l'une à l'usage du moment, l'autre pour le lendemain de la Révolution.

A une différente conception de la propriété doit correspondre un nouveau sens des mots « vol » et « voleurs ». Si les anciens termes doivent être conservés, il va sans dire qu'ils prennent une acceptation nouvelle. Pour nous le « voleur » est celui qui, après avoir pris sa part de consommation normale, enlève aux autres celles auxquelles ils ont droit, par le prêt à usure, le lucre, la spéculation ; le voleur est celui qui s'empare du sol et qui le détient sans le travailler ou pour le faire travailler par d'autres à son profit ; le voleur est celui qui, sans produire lui-même, gagne sur le travail des autres et en accapare les profits ; le voleur est celui qui détériore les richesses sociales en mélangeant et en empoisonnant les denrées, c'est le prêtre qui se fait payer ses mensonges, l'homme de loi qui suscite les procès, le législateur qui vote des impôts et des droits de douane, pour en prélever sa part. Honnête au contraire, exerçant en toute plénitude son droit légitime, est le pauvre diable qui, ayant faim, prend sa part au banquet de la vie sans en demander l'autorisation au prétendu propriétaire. Honnête est le Mandrin qui exerce son droit de reprise contre les gabelles, les douanes et la maréchaussée pour répartir son butin entre les faibles et les pauvres ; honnêtes les révolutionnaires qui, dans la mesure de leurs forces, passent du précepte à la pratique pour reprendre la fortune privée et lui restituer son utilité communautaire.

La question est nettement posée, mais les conditions diverses de la vie font varier infiniment la ligne de conduite. Nous sommes pris dans un engrenage, qui tient à la fois de l'ancienne société et de la nouvelle, et ce n'est que graduellement, après avoir passé par les mille laminoirs de l'existence, que nous pouvons réaliser l'idéal depuis longtemps rêvé ; ainsi, que fait le travailleur anarchiste qui peine douze heures par jour dans une usine. Rien que de très légal, sans doute, mais en fait, ne vole-t-il pas à son frère ses moyens d'existence presqu'aussi brutalement que s'il lui retirait le pain de la bouche. La société base l'existence de chacun sur la lutte, et qu'est-ce que cette lutte, sinon le vol ? Vol, le commerce ; vol, l'industrie ; vol, la répartition du travail. Non, cette reprise des produits que nous considérons comme licite, comme destructrice de la propriété individuelle, mais le vol qui la consacre et qui empêche les faibles de vivre. La société solidaire que chacun de nous voit en son esprit exclut cette lutte pour l'existence. Ainsi beaucoup d'actes que les plus scrupuleux d'entre-nous commettent chaque jour sont-ils mauvais à nos yeux. Nous vivons et d'autres meurent de be-

goïu. Nous sommes donc dans le relatif et nul ne peut guider sa vie d'après des principes absolus. Nous ne faisons pas ce que nous considérons comme bon ; mais souvent nous sommes forcés de faire ce que nous disons mauvais. Dans cette question du vol, comme en toute autre, on ne peut tracer les grandes lignes, laissant à chacun le soin de faire comme il le peut.

Qu'est-ce que l'honnêteté ? — Dans le sens général et élevé du mot, c'est l'amour de ce qui est loyal, bon et vrai.

Qu'est-ce que la Révolution? C'est l'effort constant, le mouvement effectif, franc et loyal de l'Humanité vers ce qui est vrai et bon.

La Révolution n'est donc, dans le fait, que la pratique générale et généreuse de l'honnêteté, et tout acte révolutionnaire quelqu'il soit, étant absolument moral dans son essence se trouve en complète harmonie avec l'honnêteté. Tout vrai révolutionnaire est implicitement honnête, puisqu'en cette qualité il fait acte de foi et d'adhésion à la véritable honnêteté qui n'existe que dans la Révolution.

Mais à quoi reconnaît-on un acte révolutionnaire ? L'ordre social actuel, basé sur l'injustice, le vol et la violence a été dénoncé et reconnu depuis longtemps comme la source de toute iniquité et de toute corruption.

Donc, tout acte conscient et affirmatif qui tend à le détruire doit-être admis comme révolutionnaire.

Ces actes sont multiples, variés, infinis et ne peuvent pas toujours être l'objet d'une appréciation absolue. La protestation contre une injustice qui nous est faite, la défense de notre droit naturel, de notre vie, de notre liberté, de notre dignité ne peuvent être que des actes honnêtes.

A chacun de les accomplir conformément à son jugement et dans la mesure de ses forces, mais toujours de manière à faire une propagande utile pour la cause qu'il défend, à donner au monde une morale plus vraie, plus élevée que l'ancienne morale. Dans cette incessante évolution qui doit transformer la nouvelle morale en mœurs nouvelles, la grande chose est d'agir sur l'opinion, de conquérir la conscience populaire, de faire surgir en foule les imitateurs. Il est donc de toute évidence que les pratiques de filouterie mesquine n'ont rien à faire avec la propagande. Tricheries envers les compagnons, escroqueries envers des gens qui ont eux-mêmes de la peine à joindre les deux bouts, habitudes professionnelles de carotages et de manipulations malpropres qui font de la vie une série de platitudes et de bassesses, tout cela ne nous regarde pas, c'est l'infect résidu de la société actuelle, dans laquelle la règle est de s'enrichir du travail d'autrui. Entre le banquier et le carottier il n'y a de différence que par le chiffre des opérations. Le principe est le même.

Il est vrai que la société actuelle fait à l'ouvrier des conditions d'existence terribles, et que parfois il peut hésiter entre le salariat et le vol, se demandant de quel côté est le pire avilissement. Sans doute, mais ce sont là des conséquences également ignobles, et c'est pour cela que nous sommes les ennemis de la société capitaliste et que tous nos efforts tendent à la renverser. Mais ceux qui ont faim et qui s'attablent tranquillement, forts de leur droit, ceux qui reprennent fièrement une part de l'avoir collectif pour une œuvre collective, ceux qui agissent ouvertement en employant la force et en revendiquant la pleine responsabilité de leur acte, ceux qui s'attaquent aux banques, aux caisses publiques, aux gouvernements pour restituer au public sous une forme ou sous une autre, le produit de l'usure ou de l'impôt ; ceux qui traitent la valetaille justicière avec le mépris qu'elle mérite, ceux-là sont des hommes et leur œuvre de propagande ne sera point perdue pour l'évolution de la morale et l'abolition de la propriété.

## MOUVEMENT SOCIAL

Dernièrement, 71 chasseurs de Longwy ont quitté leur compagnie et se sont réfugiés en Belgique. Aux officiers qui étaient allés les trouver pour les engager à rentrer, ils répondirent qu'ils n'étaient partis que pour donner une leçon à leur capitaine, qu'ils rentreraient, mais seulement au jour qu'ils s'étaient fixé eux-mêmes, c'est-à-dire le lendemain. Voilà la deuxième fois qu'un fait semblable se produit. — Décidément la discipline se relâche.

* * *

Cognac. — Un groupe vient de se former sous le nom des *Travailleurs socialistes*.

Son but est de propager à Cognac, et surtout dans les campagnes, les idées anarchistes, par la distribution de brochures, journaux et manifestes absentionnistes.

Persuadés que ce n'est que par la force que l'on pourra améliorer le sort du travailleur, nous soutiendrons toujours les projets de propagande qui auront pour but la Révolution immédiate.

Adresser communications et adhésions au compagnon Auguste Bourdin, rue Mansard, à Cognac (Charente).

* * *

Rochambeau. — Les idées anarchistes viennent d'être développées publiquement dans nos localités.

Le compagnon Tortelier, par son langage clair et précis a mis à nu la monstruosité de notre état social, après avoir montré le progrès fait par le machinisme, appliqué à l'industrie et à l'agriculture, progrès qui devrait en ce moment augmenter le bien-être des travailleurs des villes et des champs, et qui n'a servi, jusqu'à présent, qu'à la diminution des salaires pour les ouvriers dans l'industrie ainsi qu'aux produits agricoles, en augmentant la fortune des gros capitalistes et propriétaires terriens.

Il a démontré que les gouvernements quelqu'ils soient ne pouvaient que protéger cet état de choses, que ce n'était pas les hommes qu'il fallait changer, mais les institutions.

Il s'est attaché à démontrer que la crise agricole n'était qu'à son début, que les impôts qui nous accablent, la concurrence faite par la grande culture par l'emploi des machines finiraient par ruiner les paysans, que leurs petits lopins seraient la proie des gros propriétaires.

Après avoir exposé les souffrances des travailleurs des villes et des campagnes devant l'accroissement continuel des capitaux dans la main des spéculateurs ; il a conclu à la nécessité d'une profonde transformation sociale qui ne pouvait s'opérer que par la force, et que la Révolution était proche, qu'il fallait se préparer à la rendre profitable au progrès.

Il a préconisé la suppression de tout pouvoir, et la mise en commun des produits industriels et agricoles, la mise en commun de la propriété par l'association pour pouvoir employer les machines aratoires.

Il a fait ressortir tous les avantages de cette transformation, comparant l'existence actuelle des paysans, courbés 16 et 17 heures par jour pour se procurer bien juste de quoi manger, tandis qu'à l'aide des moyens scientifiques on produirait trois fois plus avec 4 ou 5 heures de travail.

Le compagnon Tortelier a été écouté partout avec attention, mais où il a surtout pu se faire comprendre, c'est à la suite de chaque réunion, par des causeries, en répondant à toutes les questions par des arguments concluants.

Les propriétaires les plus intelligents ne sont pas effrayés par la mise en commun de leurs terres. Ce qui a paru les inquiéter le plus, c'est le fonctionnement de la société future ; les uns ont demandé comment l'harmonie pourrait exister sans police et sans lois ?

Comparant la société future avec les vices de celle que nous subissons, il a expliqué clairement que l'homme n'est pas un animal méchant ; quand on aura changé le milieu où il vit et supprimé les causes qui le rendent ce qu'il est, la réciprocité lui servira de loi. L'argent supprimé avec la propriété individuelle, nous n'aurons plus à enregistrer comme aujourd'hui les crimes qui, sauf quelques exceptions, ont le vol pour mobile. A ceux qui paraissent craindre qu'un grand nombre d'individus ne travaillant pas, il a répondu que l'homme ne pouvait rester longtemps sans se livrer à aucun exercice que le travail, dans les conditions où il se fera sera attrayant. Répondant à des objections sur le mariage, le compagnon Tortelier n'a pas eu de peine à démontrer combien le mariage était antinaturel et par conséquent devait disparaître ; qu'au lieu d'unir des cœurs par l'amour que seul commande la nature, on associait des intérêts et que le seul fait que la loi des hommes vous l'impose, cela force en quelque sorte à considérer le mariage comme un marché.

Il est donc immoral. On a demandé ce que deviendrait la famille ? Il a démontré que les enfants appartiennent bien à la femme que dans tous les animaux la femelle n'abandonnait jamais ses petits, et que dans la société future, la femme ayant son existence assurée, elle pourra se consacrer tout entière à ses enfants, qu'elle ne sera plus à la merci de l'homme.

Le compagnon Tortelier devait passer une semaine parmi nous pour faire de la propagande, il devait passer à Vendôme et à Blois où on l'attendait, mais les bourgeois ont eu vent de sa tournée, lui intentent un procès, il nous a quitté pour se rendre à Paris afin de répondre à ce qui lui est imputé. Cela ne peut que servir nos idées partout où le compagnon a parlé, son nom a fait vite le chemin, et partout on se préparait à venir l'entendre, aussi leur avons-nous dit qu'ils ne perdraient rien pour attendre, qu'il reprendra son voyage aussitôt qu'il le pourra. En attendant, les idées s'élucident et l'idée anarchiste pénètre peu à peu parmi les paysans.

* * *

Saint-Nazaire. — Le 3 février, les électeurs étaient convoqués pour procéder à des élections municipales, motivées par la démission du conseil municipal, à la suite du projet de création du canal de la Basse-Loire.

Les bureaux n'ont pu être formés dans aucune section, faute d'électeurs.

* * *

Saint-Quentin. — Les compagnons de Saint-Quentin se sont réunis le dimanche 3 février. La discussion portait des grèves et de l'élection de la Seine. Les camarades ont été unanimes à déclarer que seule la grève générale, c'est-à-dire la Révolution, peut, en renversant la vieille société, émanciper l'Humanité.

En matière d'élection, il a été conclu que les anarchistes n'ont qu'à prêcher partout l'abstention, de façon à ce que les travailleurs ne servent plus de jouets aux bourgeois et démontrer aux inconscients que le suffrage universel, n'est qu'un leurre, qui, comme les autres institutions, sert aux capitalistes à mieux nous exploiter. Il n'y a que la Révolution violente qui nous émancipera. C'est donc sur cette base que les camarades de Saint-Quentin pourront leurs efforts, jusqu'au jour où le peuple, mis en arme dans la main et l'idée dans la tête, accomplira la Révolution. Puis on s'est séparé en se donnant rendez-vous pour le dimanche, 10 février, à 7 heures du soir, estaminet Fourmival, rue de la Chaussée-Romaine, 39. — Ordre du jour : De l'action et de la propapagande.

## Belgique

Waterlos. — Une conférence a eu lieu à Mont-à-Leux-Mouscron ; elle était faite par le fameux Vanbeveren — à défaut d'Auseele — et Ardhyns.

Après quelques mots, Vanbeveren qui avait reconnu des contradicteurs dans la salle, s'empressa de descendre de la tribune, mais il y fut aussitôt remplacé par un compagnon qui, aux applaudissements de toute la salle, démontra ce qu'avait de peu socialiste les agissements du *Voorwaï*, et que les travailleurs n'avaient rien à attendre de la coopération en faveur de leur émancipation.

Un autre compagnon parla sur le même sujet et n'eût pas de peine à démontrer qu'au fond, les associations ne sont profitables qu'à ceux qui ont intérêt à tromper les travailleurs. Que les quelques petits avantages immédiats que ces derniers obtirent, ne justifient pas l'asservissement auquel ils se condamnent.

Puis enfin, un troisième compagnon démontra l'inanité des gouvernements ; qu'ils ne sont nécessaires qu'au maintien des privilèges, quelque soit leur étiquette.

On parla aussi de la grève générale, puis on s'est séparé en distribuant la *Grève des électeurs*, des journaux et des brochures et en chantant des chants révolutionnaires.

* * *

Dimanche, 27 janvier, les anarchistes de Marinelwelz ont organisé un meeting pour s'élever contre l'émigration qui prend ici des proportions immenses.

Plus de 150 personnes assistaient à cette réunion. Les compagnons Pintelon et Charpentier ont pris successivement la parole ; ils ont fait la critique de la société actuelle et fait comprendre que toutes les promesses des agents de l'émigration ne sont que des mensonges ; car, si l'on gagne un salaire élevé dans les pays pour lesquels on veut vous embaucher, par contre, la vie y est extrêmement chère. Ils ont conclu qu'au lieu d'aller chercher la misère

et la mort dans des pays lointains, on doit rester ici et travailler ensemble à l'avènement du communisme-anarchiste qui seul, assurera à tous le bien-être.

* * *

Les bourgeois doivent encore être sous la terreur des derniers évènements, car les gendarmes assistaient à la réunion avec leurs armes.

* * *

Lundi, 28 janvier, dans la salle du Cygne, le club des Fédérés a organisé un concert-conférence, suivi de redoute, au profit du compagnon Jahn. La salle était boudée. Les chansons révolutionnaires ont été applaudies avec un grand enthousiasme. Le compagnon Wysmans s'est chargé de faire la conférence qui avait pour but de combattre le préjugé qu'ont les parents d'empêcher leurs enfants de s'occuper de socialisme, il les a encouragés à les initier dans le mouvement révolutionnaire, car les jeunes, c'est la force vitale de la Révolution ; ils sont capables de beaucoup d'héroïsme. Il a cité plusieurs exemples et a rappelé la conduite de Jahn devant les Assises du Hainaut.

Cette conférence a eu des applaudissements unanimes, puis a commencé la danse qui s'est prolongé jusqu'à une heure.

Jamais fête révolutionnaire n'a eu plus de réussite que celle-ci et a produit une bonne impression.

* * *

Le 30 janvier, cinq anarchistes ont comparu devant la chambre correctionnelle de Bruxelles, pour avoir, à Morlanwelz, le 25 novembre dernier, fait des blessures au garde-champêtre, au brigadier et au maréchal-de-logis, proféré des menaces de mort et excité à la rébellion, cette dernière suivie d'effet.

C'était, on se le rappelle, le premier jour des derniers évènements. Un garde-champêtre et un gendarme entrèrent illégalement dans une réunion privée, on les chassa avec force horions, à la suite de quoi il y eut plusieurs bagarres entre mineurs et gendarmes. Le lendemain, on arrêta cinq personnes qu'on savait être anarchistes.

Au tribunal, on a reconnu la contradiction de la déposition des gendarmes. Le ministère public a refusé d'entendre les témoins à décharge, il a déclaré que, même si on reconnaissait la vérité de la déclaration des prévenus, il ne fallait pas l'admettre; qu'il fallait les châtier, les flétrir, parce qu'ils sont des ennemis de la société.

Nos amis ont été très corrects, malgré qu'ils soient innocents. Ceux qui ont été témoin de la scène sont unanimes à le dire.

A la demande du juge d'instruction et du président du tribunal de dénoncer les auteurs de la bagarre, ils n'ont pas voulu répondre.

Quatre ont été condamnés à 7 mois de prison et l'autre à un an.

Nous attendons le jour où, à notre tour, nous serons sans pitié et où l'on demandera compte de toutes les injustices bourgeoises.

## Suisse

A Sempach, « glorieux berceau de la liberté helvétique », un pauvre diable a été condamné aux travaux forcés à perpétuité pour avoir volé une montre.

## Italie

A Corato (Bari), 20,000 citoyens sont sans travail et dans la plus noire misère. On voit ces malheureux groupés sur la place publique, la figure abattue portant les tristes signes de la faim ; ils demandent avec soumission du pain pour eux et leurs enfants.

Un pauvre vieillard, courbé sous le poids de l'âge s'est évanoui ; interrogé s'il était malade, il a répondu qu'il avait faim ; il y avait plusieurs jours qu'il jeûnait.

Dans les rues, le tableau est déchirant : des caravanes de femmes, suivies de leurs enfants vont chercher l'aumône d'une maison à l'autre.

* * *

Voici le sort des ouvriers sous *le beau ciel* d'Italie :

Je suis maçon et mon salaire est de 1 fr. 90 par jour. Je travaille environ 8 mois de l'année, en tenant compte de toutes les fêtes, des jours de mauvais temps et de quelques jours dans lesquels pour mon malheur, je peux tomber malade.

Huit mois, c'est-à-dire 240 jours, me rapportent donc 456 francs par an qui, malheureusement, est composé de 365 jours au lieu de 240.

Je dépense tous les jours pour :

| | |
|---|---|
| 1 kilog de farine de maïs | 0 fr. 17 |
| 1 kilog de farine de blé pour pâte | 0 26 |
| 1 kilog de pain | 0 26 |
| 200 gr. de lard pour assaisonnement | 0 32 |
| Bois | 0 12 |
| Sel | 0 05 |
| Légumes, etc. | 0 08 |
| | 1 fr. 26 |

Ça fait 1 fr. 26 centimes par jour et là-dessus nous devons manger *six*, moi, ma femme et quatre enfants. Et cependant cela fait un total de 459 fr. 90 par an ; ainsi à la fin de l'année j'ai toujours 3 fr. 90 de dette, seulement pour manger.

Et puis l'éclairage, le linge, les habits, le logement ? Et n'aurai-je jamais moi et ma famille le droit de manger un morceau de viande ou de boire un verre de vin.

Après cela, ne dites pas si je meurs bientôt, que c'était ainsi ma destinée ; mais plutôt que la misère, la faim, les chagrins, le travail excessif et les iniquités sociales m'ont raccourci l'existence !

(*De la Giustizia*).

* * *

Et pendant que le peuple est en proie à la fringale, le high-life est tout occupé dans des expositions et des concours de beauté (lisez Congrès de cocottes) qui sont organisés dans chaque ville pour permettre aux gommeux de la Bourgeoisie *d'avoir* les plus belles femmes sans se déranger. A Turin, entre autres, les soi-disant artistes (banquiers et vieux ratatinés), organisateurs de l'Exposition de beauté ont offert à toutes les femmes qui se présenteront, logement et nourriture au premier hôtel de la ville et 1,900 francs de prix à la plus jolie. — Ils s'amusent les chenapans, mais jusqu'à quand ?!

## Portugal

On est en train de fonder à Lisbonne une bibliothèque pour la publication d'ouvrages socialistes.

## Espagne

A Valencia a eu lieu un meeting anarchiste auquel assistaient 2,000 ouvriers. Plusieurs arrestations ont été faites sous prétexte de cris poussés contre la religion et le gouvernement.

* * *

La Compagnie des Transports maritimes a annoncé qu'elle tient à sa disposition deux bateaux, avec passage gratis en 2me classe, pour tous les maîtres et maîtresses d'écoles qui voudront s'établir avec leur famille dans l'Amérique méridionale.

## République Argentine

Parana. — Le changement vraiment féérique survenu depuis une dizaine d'années dans la République-Argentine, par le fait du courant d'émigration, a aussi inspiré au Paraguay le désir de bénéficier du même fait.

En ce moment, beaucoup de nos compatriotes ne trouvant pas, en Argentine, la situation qu'on leur avait promis, ou bien qu'ils croyaient trouver, se dirigent de ce côté.

Le Paraguay est certainement un des pays les plus intéressants ; de mœurs assez différentes à celles de l'Argentine, et par le fait de sa dernière guerre avec le Brésil et l'Argentine, il est complètement dépeuplé du côté des hommes. Ce n'est donc que par les femmes qu'on peut le juger pour le moment.

Les femmes paragayennes sont différentes des Argentines. Si les Argentines sont généralement jolies, surtout les Portenos (ainsi que les hommes) les habitants des côtes de la mer, comme du Rio de la Plata.

Les paraguayennes sont plus belles de corps, majestueuses dans leur démarche, dédaigneuses, quoiques de mœurs très dissolues, et toujours restant elles-mêmes, acceptant la situation, mais ne se fondant pas avec les étrangers, aussi bien Argentins qu'Européens.

A part la capitale, Assuncion, qui a une vingtaine de milles habitants. Il n'y a pas de grands centres de population, quoique une partie du pays est habitée. De demi-heure en demi-heure on trouve un *rancho*, cabane bâtie de boue et de roseaux ; un petit coin de terre cultivé autour de l'habitation, dans lequel il y a en culture juste la provision de l'année, composé de deux ou trois cents plants de manioc, autant de maïs, de tabac, de sandia (melons d'eau) et un peu de canne à sucre. C'est à peu près la seule nourriture. Quelques poules que l'on ne mange jamais, mais que l'on échange de temps à autre, contre un peu de linge et de maté. Comme le climat est très doux et la végétation très riche, il ne faut pas grand travail pour obtenir ce résultat.

La journée se passe à dormir et à fumer. Toutes les femmes et enfants fument d'énormes cigares qu'ils font eux-mêmes. Le soir après le coucher du soleil on se réunit quelques-uns, il se trouve un vieillard jouant sur la guitare, sans aucune notion musicale, quelques airs de complaintes en s'accompagnant de la voix, improvisant des couplets qui sont ordinairement, ou des proverbes, soit quelques histoires du temps de Lopez (l'ex-dictateur) et l'on passe ainsi une partie de la nuit.

Quand on a absolument besoin d'un objet quelconque, il faut donc louer son travail. Le travail, du reste, est très peu rétribué. Mais une fois la somme obtenue, on ne travaille plus, quand même on doublerait ou triplerait la somme.

Les Paragayens aussi bien que les Argentins sont généralement sobres, ne boivent que la yerba-maté, espèce de thé qui se boit brûlant, en l'aspirant par un petit tuyau. Au Campo on le prend sans sucre. Ce serait une assez bonne boisson, si cela ne devenait un abus.

Dans les petits centres de populations, les besoins deviennent plus grands. Le samedi soir un bolichero quelconque (le Bolichero est un diminutif de l'Almacenèro) fait un agencement avec quelques caisses d'emballage et une quarantaine de francs de marchandises (épiceries, étoffes et boissons), fait venir un musicien avec sa mandoline, annonce son bal par des pétards que l'on tire une demi-heure avant. Le bal commence, mais c'est plutôt un lieu de réunion où l'on vient pour contracter un mariage. Tout homme, soit étranger ou autre qui a besoin d'une compagne y vient.

Les femmes de leur côté qui cherchent une position momentanée ou qui désirent une robe, où un objet quelconque, y débattent leurs conditions. Les femmes tant jeunes soient-elles ont toujours un enfant ou plusieurs qu'elles amènent le lendemain dans leur nouvelle position.

Si elle a su, par la suite, prendre de l'empire sur l'homme avec qui elle vit, elle amène bientôt toute sa famille : père, grand-père, petits-cousins, etc. Souvent ces mariages durent longtemps. Il y en a qui ont cinq ou six enfants avec le même homme. Mais ces enfants sont à elle et non au mari.

La femme a toujours, à elle, son rancho qu'elle reprendra avec ses enfants si elle vient à rompre avec son mari. J'ai connu plusieurs français qui, ayant une véritable passion pour leur femme voulaient légitimer l'enfant pour attacher davantage la femme à eux. Mais elles s'y opposent généralement. Il arrive aussi parfois, que sans aucunes raisons, elles disparaissent avec leurs enfants. Ce qui en a mis plus d'un au désespoir. Je parle du mari.

Le gouvernement ne serait pas trop mauvais (comme tout gouvernement vaincu) et laisserait le peuple assez libre, si ce n'était pas qu'il a besoin d'argent. Il ne donne pas grand argent à ses employés, mais en revanche, il ferme les yeux sur leurs agissements à la condition de partager avec eux.

Comme toute la terre appartenait à l'Etat, le gouvernement, pour se créer des ressources, a résolu de faire comme les autres pays, de vendre cette terre ; ce qui nous paraîtrait assez naturel en Europe ou ailleurs, est ici, je veux dire au Paraguay, une dérision pour le moment. Je ne dirai pas que la chose ne soit pas faisable aux alentours de la capitale, à Assuncion, mais pour le restant du pays, c'est une plaisanterie.

Le gouvernement a mis cette terre à un prix assez bas. Dans les endroits les meilleurs, près des villages, à une piastre la quadra (130 mètres carrés), et même sur le littoral du Parana, on ne compte que la face qui est du côté du Rio, comme c'est presque tout forêt qui s'étendent peut être jusqu'à l'Amazone, vous pouvez en prendre aussi profond que vous voulez, et ce prix est pour les bonnes terres ; le moute, c'es-à-dire la forêt et dans les terres inférieures, le Campo sont à moitié prix ; mais il faut, il est vrai, faire mesurer ce terrain par un géomètre qui vous demande plus du double. Cependant, avec une somme assez minime, on peut devenir un grand propriétaire. Les gens du pays sont assez indifférents à cela, et n'achètent pas du tout une chose qui, suivant eux, ne peut se vendre. Ce sont donc les étrangers.

Mais, comme dans leurs concessions, il se trouve

une dizaine ou plus de ranchos habités par les Paraguayens, le gouvernement, après avoir vendu sa terre, conseille au colon de les laisser momentanément sur ces terres, qu'au besoin, ce sera des ouvriers pour lui, quand il en aura besoin, et que pour le moment, l'armée n'est pas assez nombreuse pour faire respecter ses droits, mais que, petit à petit, ils s'aboliront d'eux-mêmes. Le colon vient donc, il s'installe, rêve de grandes cultures, et, son sentiment de propriétaire aidant, prend en grippe les habitants de son domaine.

Le Paraguayen qui n'a pas un sentiment bien défini du tien et du mien, ayant vécu dans un état communiste, et trouvant naturel de prendre ce qu'il a besoin quand c'est la terre qui le produit ; le travail de l'homme étant si peu de chose à côté de celui de la nature, ne se gêne donc pas vis-à-vis du colon propriétaire ; de même qu'il trouvera naturel que l'on fit la même chose de son côté.

Mais mon propriétaire n'entend pas ces détails, il a payé son terrain, son acte est chez lui, et il finit par faire acte de maître.

Le Paragayen est très dissimulé, ne répond rien, mais voici ce qui arrive : une nuit les bestiaux crèvent on ne sait comment, une autre fois le feu, une pierre jetée, etc. Qui est le coupable, on ne le trouvera jamais ; en fin de compte, le mieux à faire est d'abandonner ou de tâcher de vendre à un autre étranger. Mais, comme les étrangers sont rares, on finit par chercher à s'accorder avec ses voisins. Comme de leur côté ils sentent que vous avez faiblis, vous devenez leur chose à eux.

On ne peut cependant perdre ce que l'on a acheté et ce qui est à vous. Le remède qui semble le plus naturel est que le courant d'émigration devienne assez puissant, alors, entre colons, on s'entendra et l'on fera respecter ses droits.

On conseille donc dans ses lettres à venir habiter le pays, en ne faisant voir que les beaux côtés, qui semblent nombreux.

Maintenant, pour nous autres Européens, ce pays est-il habitable ? Je dis certainement non, même pour des méridionaux.

Nous avons cependant plusieurs de nos compatriotes à Assuncion, soit Italiens, Français ou Allemands, qui y sont depuis longtemps et qui s'y trouvent bien, dit-on.

*(A suivre)*

## BIBLIOGRAPHIE

Les camarades de Bourges viennent de rééditer en brochure le placard *Anarchie*, publié en 1880 par le groupe parisien de propagande anarchiste.

Cette intéressante petite brochure est mise en vente au prix de 15 centimes, 10 francs le cent pour les groupes. Adresser les demandes à la Bibliothèque socialiste, 28, place de la Nation, à Bourges (Cher).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le compagnon Sébastien Faure doit donner, le 14 courant, une conférence à Toulouse. — Les compagnons qui auraient à communiquer avec lui, peuvent lui écrire en cette ville, poste-restante, jusqu'au 15.

* * *

Un groupe de jeunes anarchistes s'est formé à Alger pour propager l'idée anarchiste dans cette ville, et pour combattre surtout l'influence néfaste du patriotisme.

Nous tiendrons principalement à instruire les malheureux deshérités de la société pourrie dans laquelle nous vivons.

* * *

Nous recevons de nos camarades du groupe *La Liberté*, une nouvelle lettre par laquelle ils maintiennent leurs assertions et protestent contre notre manière de clôturer le débat.

Nos amis de *La Liberté* connaissent toute l'estime que nous avons pour eux et nous n'aurions certainement pas inséré leur note si nous avions pensé qu'il y eut là-dedans la moindre question de pontificat ou d'animosité personnelle. Mais, pour une affaire qui ne regarde que les camarades de Bruxelles, nous avons déjà reçu de part et d'autre, de quoi remplir tout un numéro, et l'affaire n'en est encore qu'à son début. Si nous insérions encore une lettre de *La Liberté*, nous n'aurions pas de raison pour refuser à la partie attaquée le droit de réponse. Cela pourrait se prolonger indéfiniment. En quoi cela peut-il intéresser les lecteurs de la *Révolte*, qu'il y ait un monsieur qui se dit anarchiste et ne le soit pas. C'est à ceux de cette localité à savoir ce qu'ils ont à faire. Tant pis pour eux s'ils se laissent engluer par les rhéteurs et les phraseurs. — Le rôle d'un journal n'est pas de faire le gendarme de l'Anarchie et de demander aux individus leurs certificats d'anarchisme. Notre rôle est de répandre des idées et de les développer. — Aux individus à s'arranger entre eux.

## AUX CAMARADES

Nous expédions cette semaine l'*Esprit de révolte* que nous n'avions pu tirer il y a quinze jours.

A ce propos, nous rappelons aux camarades que nous avons dehors encore près de 5,000 exemplaires des dernières qui ne nous sont pas réglés. — Cela nous arrête pour lancer celles que nous avons encore en cartons.

Sitôt l'argent nécessaire entre les mains, nous ferons paraître *Le Salariat*, la série de *Dialogues* parus en variétés, et que beaucoup de camarades ont demandé en brochures. *Quelques réflexions sur l'Intérêt, le Salaire* et le *Capital*. — Nous ferions réimprimer *Aux Jeunes Gens* ; avec la *Société au lendemain de la Révolution*, qui est sous presse, on voit qu'il y a de la besogne sur la planche si les moyens pécuniers ne nous manquent pas.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

Un noble Hindou, qui a parcouru récemment l'Europe, écrit ce qui suit, au sujet de son voyage :

« Si nous jugeons la situation de l'Europe, non d'après les progrès scientifiques, la richesse publique et la force des armées, mais d'après la somme de bonheur dont jouissent les particuliers, nous n'avons rien à envier à ce continent.

« Il s'en faut de beaucoup, en effet, que l'on soit heureux en Europe, et il y a, par exemple, dans un seul quartier de Londres, plus de misères qu'on n'en pourrait trouver dans tout l'Hindoustan ».

*(Freiheit)*

## PETITE CORRESPONDANCE

Les compagnons du groupe « Les Communistes libertaires » de St-Quentin, remercient les compagnons qui leur ont envoyé le journal de « l'Intérêt public » du XIVe arrondissement, et les invitent à se faire connaître.

Y. à Messimy. — Nous ne savons pas à quoi fait allusion votre lettre. Nous ne lisons pas la « Justice ».

B. à Cognac. — Pour profiter du poids du colis, nous joignons quelques autres brochures. — Pour la « Grève des électeurs » nous pouvons vous envoyer par 500.

R. à Lyon. — Avons envoyé les « Peste Religieuse. »

C. à Avignon. — La coupure n'aurait de valeur que si les idées exprimées l'étaient dans le sens des nôtres. — Nous augmentons l'envoi de Couplet de deux exemplaires ?

B. à Arras. — Il y a eu erreur de notre part.

L'« Avant-Garde » de Casteljaloux. Nous vous répondrons au prochain numéro.

M. à Tournus. — Le N° 20 a été expédié. — Nous le réexpédions à nouveau.

V. à Roubaix. — Librairie Dentu à Barcelone. — G. à Villefranche. — T. à Marseille. — G. à Isles. — B. à Lyon. — G. à Brest. — W. à Flixecourt. — M. à Angers. — E. L. à Beziers. — M. à Cette. — T. à la Bastide. — D. à Foix. — V. à Roubaix. — M. à Armentiers. — F. à Reims. — N. à Fontenay-le-Comte. Reçu timbres et mandats.

D. à Armentières. — On a répondu à C. de Lille. — Aussitôt que j'aurais une réponse pour vous je vous la communiquerai.

Mont-Perdu. — T. a refusé son numéro ?

L'adresse du compagnon Mollet demandée par des amis de Paris, est chez Ferrière, 4, ruelle de la Calade, Nîmes.

B. St-M. à Londres. — C'était inutile de dépenser 0,25. Nous envoyons toujours 5 ou 6 numéros avant de supprimer définitivement.

Regulus à Gouraya. — Nous n'avons pas reçu les deux envois en question. Votre dernier envoi remonte à janvier ou février de l'année passée.

R. à Denain. — Nous avons écrit au libraire.

## CONVOCATIONS

*Cercle international.* — En caisse : 4 fr. 19, dont 0 fr. 50 de la collecte faite le 27 janvier.

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Ordre du jour : La Conférence internationale.

Les compagnons étrangers, habitant Paris, sont priés d'assister à cette réunion.

Travailleurs communistes-anarchistes du XXe, samedi, 2 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle Rouquette, 52, rue des Amandiers.

Tous les dimanches soir, soirée familiale.

Le groupe des Ve et XIIIe, avertit les camarades que ses réunions auront lieu dorénavant le samedi toujours au même local, salle Brouton, 15, rue Pascal.

Samedi 16, conférence contradictoire par le compagnon Espagnacq. — Les socialistes de toutes les écoles sont invités.

Choisy-le-Roi. — Samedi, 9 courant, à 8 h. 1/2 du soir, salle de l'hôtel Saint-Eloi, réunion du groupe d'études sociales. — Les Hommes de bonne volonté sont invités. — Conférence par les compagnons Paulet et Baudelot.

Saint-Denis. — Les anarchistes de Saint-Denis, Puteaux invitent les compagnons de la banlieue à assister à la réunion privée qui aura lieu salle Chapreux, 9, place au Gueldres, le samedi 17 février, à 8 h. 1/2, pour discuter et s'entendre au point de vue des événements qui pourraient se produire prochainement. Urgence.

Saint-Denis. — La *Jeunesse libertaire*, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, salle Gillis, 11, rue Desaubry.

Levallois-Perret. — Groupe *La Révolte*, samedi 9 février, à 8 h. 1/2, salle Isselée, 118, rue de Villiers.

Ordre du jour : Organisation d'une ballade avec les camarades d'Argenteuil.

Bessèges. — Les membres du groupe *Le Combat* sont prévenus que pendant toute la mauvaise saison les réunions auront lieu tous les 1er et 3e dimanche de chaque mois, à 2 heures de l'après-midi, au local habituel mas de la Togne, chez le compagnon Vernet Jean.

Lyon. — Le *Réveil Croix-Roussien*, groupe anarchiste pour l'éducation sociale et la propagande révolutionnaire, réunion de tous ses membres, samedi 9 février, à 8 heures du soir, au local habituel.

Ordre du jour : De la nécessité de la fédération révolutionnaire anarchiste lyonnaise. Urgence.

Amiens. — Les groupes anarchistes sont convoqués pour le dimanche 17 février, à 5 heures du soir, au local habituel.

Ordre du jour : Organisation d'une conférence-concert avec tombola, pour l'anniversaire du 18 Mars.

Les camarades qui pourraient disposer de journaux, brochures ou tout autre objet pour la tombola, sont priés d'adresser au compagnon Froidure, rue de la Dodane, 29.

Roubaix. — Tous les anarchistes de Roubaix sont convoqués à la réunion du samedi 17 février, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : Mesures à prendre pour les élections du 17 avril pour lancer un manifeste abstentionniste. — Urgence.

Bruxelles. — Groupe *La Liberté*, à La Cellule, lundi 11 courant, à 8 h. 1/2 du soir. Causerie publique et contradictoire : La Nation armée.


## LA REVOLTE est en vente

**A Paris**

Jules Espagnacq, 16, passage de la Reine, se trouve dans la même librairie le *Ça Ira* et les brochures traitant de la Question sociale.

**A Tours**

Ch. Lefèvre, libraire, 40, Avenue de Grammont.

**A Roubaix**

Edmond Vercruyen, 21, rue de Fourcroy. Le compagnon sacrifie son dimanche pour porter la Révolte, le *Ça Ira* et toutes les publications anarchistes.

**A Avignon**

*Bazar Nouveau*, rue de la Saunerie.

Couplet, coiffeur, route de Marseille, en face les Rotondes. On y trouve les brochures révolutionnaires.

**A Denain**

Tison François, libraire, 33, rue de Cinquet.

**Anduzes**

Puget-Driolle, libraire, rue Neuve.

**Cognac**

Librairie de la gare.


*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Eglise.

Deuxième Année, N° 23. — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 17 au 23 FÉVRIER 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Nous rappelons aux camarades de ne pas attendre au dernier moment pour envoyer leurs communications.*

*Envoyer — fonds et copie — pour le lundi, autant que possible.*

## LA GUERRE SOCIALE A ROME

La crise ouvrière depuis longtemps prévue a enfin éclaté, violente, telle que peut la produire une faim et une patience si longtemps contenues. Beaucoup de nos camarades ayant été mis au clou de suite, il nous manque des correspondances particulières ; les journaux socialistes de la semaine ne portant presque pas de détails, nous sommes forcés de trier les nouvelles que nous pouvons ramasser dans les journaux bourgeois, à travers les lignes haineuses de ces reptiles de la presse, enragés d'avoir été distraits des molles occupations de la saison : les bals et les toilettes des grandes dames de l'aristocratie !

Il paraît que cette fois les ouvriers ont eu l'énergie d'aller chercher tout simplement dans les magasins les objets de consommation. La police, cette fois, a été insuffisante à contenir les débordements de la fringale ; et ni les emprisonnements, ni les charges de la cavalerie, ni les déportations en masse des ouvriers dans leurs villes d'origine, n'a pu calmer l'agitation.

La presse bourgeoise et les députés réactionnaires chantent sur tous les tons la vieille chanson des instigateurs, et cela sert de prétexte à se débarasser des plus énergiques de nos camarades. Les plus bêtes ou les plus malins insinuent que l'on n'a pas assez pris de mesures préventives ; que la police a été faible, et on flaire déjà l'envie de faire des lois exceptionnelles comme en Allemagne : Crispi ne manquerait pas de platitude, par exemple, pour envoyer étudier ça chez son confrère de Berlin !

L'Italie ne tardera pas, sans doute, à éprouver les convulsions agricoles et industrielles des autres pays : les agitations de la Lombardie, de la Vénétie, et ces dernières de Faenza et de Rome, ne sont peut-être pas si éphémères qu'on pourrait le croire de premier abord.

## LE ROLE de la FEMME
### *dans la Propagande*

Nous détachons d'une lettre que l'on nous communique des passages qu'il nous semble intéressant de signaler :

Ces pauvres femmes, je les plains, mais elles m'assomment, elles ont, en général, le cerveau vide et l'on ne peut faire avec elles, que cancaner sur les connaissances, les amis et les maris bien entendu ; quand on croit leur causer d'autre chose, bernique, il n'y a pas moyen d'être comprise, elles sont totalement opposées à leurs intérêts et tout en se plaignant de leur situation, il n'y a pas moyen de leur faire entrer dans la tête, qu'elles pourraient, si elles le voulaient, y changer quelque chose ; et les maris ont soin de les laisser dans leur crasse, tout en se plaignant constamment d'elles ; même les socialistes, je dirai plus, les anarchistes convaincus sont les maitres et seigneurs chez eux, pas moyen de leur mettre dans la tête de prendre leur femme pour leur compagne, pour leur égale ; ils secouent tous la tête avec obstination ; il ferait beau voir la femme l'égale de l'homme, c'est pour le coup que tout irait bien dans le monde, et puis la dignité de l'homme ! qu'en faites-vous ; ce ne serait plus un homme ou plutôt plus un *mâle*, s'il n'était souverain sur sa femme et ses enfants. Il est évident que je vous parle de la population d'ici et de celle des montagnes, car quoique j'ai habité Genève deux fois et Lyon pendant une quinzaine de mois, je ne sais rien ou pas grand chose de ce que sont les femmes et les ménages d'ailleurs, mais j'aime à croire qu'ailleurs les femmes ne sont pas aussi profondément bornées (les femmes d'ouvriers s'entend) et stupides qu'ici. Pourtant, elles se croient intelligentes parce qu'elles savent faire manœuvrer leur dix doigts et soutenir ce qu'elles appellent une conversation, mais parlez leur qu'elles ne doivent pas être les esclaves de leurs maris, allons donc, il faut bien dans un ménage qu'il y ait un maître qui gouverne, dirige et commande ; et à qui commanderait-il ? si la femme ne veut pas obéir.

Nos socialistes, anarchistes, veulent bien de l'émancipation des femmes, mais pas pendant qu'ils sont obligés de leur gagner leur vie (comme ils disent) ce sera pour lorsque la société sera réformée et que les femmes se suffiront à elles-mêmes ; en attendant, ils usent et abusent des droits que leur confère la société actuelle ; tout aussi bien que les pires réactionnaires, ils sont souverains, non seulement au ménage et à la table, mais encore au lit, ils transforment leurs femmes en prostituées. « Je l'entretiens, elle est à moi ; je la paye, donc j'en peux faire ce que je veux ». De l'amour, allons donc, il y en a eu avant que la femme cède à leur désir ; sitôt cela fait, au lieu de les aimer plus et de leur être reconnaissants du bonheur accordé, ce n'est plus que leur chose et ils ont acquis le droit de commander au corps et aux sens de celles qu'ils prétendaient adorer. Ah ! quelle belle occasion de propagande les anarchistes auraient là de réformer leurs mœurs et leur vie de famille, si leurs femmes pouvaient les présenter comme modèles. Toutes les femmes deviendraient socialistes avant d'y rien comprendre et désireraient que leurs maris le devinssent, afin d'avoir une vie heureuse comme celle des femmes et des enfants des socialistes.

Lorsque mon neveu m'a annoncé qu'il était obligé de se mettre en ménage, il était découragé et voyait tout en noir, parce qu'il n'allait plus pouvoir se dévouer entièrement à la cause, et que l'argent qu'il lui destinait allait être absorbé par la femme et l'enfant.

Dans la réponse que je lui ai faite, j'ai cherché à l'encourager et à lui remonter le moral en lui faisant comprendre qu'il pouvait faire plus pour la propagande par le fait, qu'il ne pouvait le faire avec les quelques pièces de cinq francs et les quelques heures de loisirs qu'il pouvait y consacrer. Je lui ai donné le conseil, puisque sa femme consentait à s'unir librement avec lui, de la traiter avec d'autant plus d'affection et de dévouement et d'en faire son égale, et qu'au lieu de profiter de la situation libre dans laquelle il allait se trouver, pour lui dire à tout instant que ses affaires ne la regarde pas et la menacer à tout propos de s'en débarrasser, si elle n'obéissait pas aveuglement à toutes ses volontés, il devait lui faire sentir à tout instant qu'il se trouvait lié par son devoir plus encore que si la légalité y avait passé, etc. Il m'a compris, et j'ai la satisfaction de recevoir toujours des éloges sur son compte ; comme il est bon mari et bon père, ne peut-on s'empêcher de répéter sur tous les tons ; et les autres femmes envie le sort de ma nièce, et ne croyez pas que ce soit un être faible et sans énergie parce qu'il s'efforce de rendre sa femme heureuse et qu'il adore sa petite fille, loin de là, il est aussi incapable d'obéir à une chose qui lui semblerait injuste, qu'un qui ne fait que commander. Chez eux, personne ne commande et personne n'obéit, les deux font leur devoir et s'efforcent de se rendre heureux mutuellement.

Quand ces mœurs de liberté auront été introduites dans les ménages, quand les anarchistes auront su intéresser la femme à leurs idées, on aura fait beaucoup pour leur propagande et surtout pour leur mise en pratique.

C'est la première réforme à accomplir et celle à laquelle on pense le moins.

## MOUVEMENT SOCIAL
### France

Paris. — La grande manifestation organisée par les guesdistes et les blanquistes, en vertu d'une décision du Congrès de Bordeaux, a eu lieu dimanche dernier.

Il s'agissait de réclamer la limitation de la journée à 8 heures de travail et la fixation d'un minimum de salaire.

A Paris, les délégués se sont rendus auprès du ministre de l'Intérieur, Floquet, qui a fait répondre qu'il était absent, les délégués ayant refusé de se faire entendre par son chef de cabinet, laissèrent à l'huissier une lettre dont ils doivent aller chercher la réponse le 24.

Et puis.... voilà tout, les travailleurs n'ont plus qu'à attendre.... sous l'orme.

Inutile de dire que le démocrate Floquet, avait, à cette occasion, mis toute la police sur pied.

Le plus drôle, c'est que dans cette manifestation bien anodine, le *Parti Ouvrier*, n'y voit qu'une manœuvre boulangiste, et un rapprochement avec les menées de l'homme de décembre. Les réformes ré-

clamées par les manifestants, font partie, pourtant, du programme du Parti dit ouvrier — Ce que c'est tout de même quand on a trouvé son chemin de Damas !

Des manifestations analogues ont eu lieu à Marseille, Bordeaux et Lyon, avec des résultats aussi piteux.

* * *

NIMES — La section nimoise de la Ligue des Anti-Patriotes, à l'occasion de l'abstention au tirage au sort d'un de ses membres avait organisé une conférence le jeudi 31 janvier, afin de développer les principes d'anti-militarisme et d'internationalisme.

La séance fut ouverte par le compagnon Ferrières qui dit quelques mots sur le Parlementarisme et ses conséquences et le Militarisme qui fut traité à fond par le compagnon Mollet.

Les idées émises furent attentivement écoutées, et la preuve qu'elles avaient été goûtées, c'est que le soir on vint proposer plusieurs salles aux compagnons, pour les entendre à nouveau, ce qu'ils firent le lendemain.

La facilité avec laquelle les idées sont admises, prouve qu'elles répondent à un réel besoin de la masse, et qu'avec de la bonne volonté et de la ténacité, il serait facile de leur donner une impulsion plus grande encore.

* * *

MARSEILLE. — La propagande qui avait souffert de notre inertie, prend depuis quelque temps une extension considérable par l'organisation de nombreuses conférences dans la banlieue. Depuis l'arrivée du compagnon Monat, ces conférences se sont multipliées.

A Mazargues et à Saint-Marcel, les travailleurs qui ont assisté à ces réunions ont pu se convaincre de la véracité des idées communistes-anarchistes; et s'ils ne sont pas encore avec nous, ils ne nous seront plus hostiles; ils ont plutôt des tendances à venir grossir nos rangs. A Saint-Marcel, une collecte faite au profit de la propagande, a produit 3 francs. Il serait à désirer que les groupes persévèrent dans cette voie et que des réunions publiques soient organisées dans tous les quartiers.

* * *

REIMS. — Samedi 2 février et dimanche 3, les anarchistes d'ici avaient organisé des conférences publiques et contradictoires, avec le concours des compagnons Brunet et Bal, de Paris, Mathieu de Reims.

Les orateurs ont traité de l'impuissance du boulangisme devant la question sociale et de la nécessité d'une révolution.

Quoique les travailleurs de Reims n'aient pas répondu à notre appel comme nous l'aurions pensé, ces deux conférences auront tout de même été utiles à la propagande, car elles ont fait impression sur le petit public qui y a assisté.

---

Un fait qui prouve bien que les ouvriers en seront bientôt réduits à travailler sous la pression de la schlague, vient de se passer à Reims dans un tissage.

Un pauvre diable qui était entré à l'atelier un peu pris de boisson, fut attaqué près de son métier par le directeur du bagne qui, profitant de son ivresse, le prit brutalement par le bras et le terrassa en lui administrant une volée de coups de poings.

Le compagnon Garbe, indigné de voir que pas un travailleur ne protestait contre cet acte de brutalité, sauta sur le directeur et le renversa sur un métier où le garde-chiourme se fit une assez grave blessure. Inutile de dire que le compagnon fut immédiatement renvoyé.

Et dire qu'il y a des ouvriers assez bêtes pour venir nous dire encore que les patrons et les directeurs sont utiles. Quand donc, au lieu de se disputer pour des Boulanger ou des Jacquot quelconque, auront-ils l'énergie de résister aux forbans qui les exploitent ?

* * *

A Cannes, a paru, le 2 février, le premier numéro du journal *Guerre à la Guerre*, dirigé par Cipriani.

* * *

TROYES. — Le 6 février, le camarade Tortelier a été appelé par le juge d'instruction de Troyes pour répondre à une accusation d'outrages aux sergots dans l'exercice de leurs fonctions. Cette accusation a trait à la séance publique du Congrès socialiste qui s'est tenu au cirque, dans laquelle les policiers ont envahi la salle, sous prétexte que l'assistance réclamait le drapeau rouge.

Profitant de l'occasion que lui offrait la justice bourgeoise, les anarchistes troyens ont organisé une conférence qui a été faite par le camarade Tortelier. Malgré le peu de publicité qui avait été faite, les travailleurs troyens sont venus en assez grand nombre pour entendre l'orateur anarchiste qu'ils avaient applaudi un mois auparavant.

Le sujet de la conférence était : l'Anarchie pendant et après la Révolution. Ce sujet a été très bien traité et il a démontré, à ceux qui hésitaient encore à croire à la praticabilité des idées anarchistes, leur possibilité. La salle entière a montré par ses applaudissements qu'elle était bien prête à être en communion d'idées avec les anarchistes.

Plusieurs questions ont été posées par des collectivistes et autres adversaires. A ces questions, Tortelier a répondu à la satisfaction générale, excepté cependant à celle de quelques contradicteurs qui pensaient l'embarrasser, ce à quoi ils ne sont pas parvenus.

Pour cette réunion, les anarchistes ont cru bon de se passer de bureau laissant ce luxe aux politiciens bourgeois et nous avons montré aux camarades que sans bureau ni président on pouvait prendre la parole sans amener aucun désordre.

Si cette manière d'organisation des réunions était conforme aux idées du public qui emplissait la salle, il n'en était pas de même pour la police qui a dressé une contravention aux trois signataires et les a mandés à la préfecture. Ils ont été condamnés à 5 francs d'amende ou à 4 jours de prison en cas de non paiement.

Cela n'empêchera de recommencer en attendant mieux.

Toujours aussi bêbête cette pauvre justice.

* * *

SAINT-QUENTIN. — Comme nous l'avions annoncé, la propagande anarchiste refait à Saint-Quentin un grand progrès, et à chaque réunion hebdomadaire, de nouveaux adeptes viennent grossir les rangs des camarades, qui ont repris la lutte, en reconstituant le groupe des *Communistes libertaires*. Malgré les calomnies répandues par nos adversaires, ambitieux, pontifes du Parti ouvrier, le travailleur Saint-Quentinois commence à avoir conscience de sa situation, et le jour où il faudra lutter pour enfouir à jamais le fumier de la société, l'on fera ici, comme partout, bonne besogne.

Nous avons reçu de Verviers une lettre de solidarité, et en même temps, une communication à propos de l'anniversaire du 18 Mars prochain. Le camarade qui nous écrit, dit que les compagnons de Verviers ont l'idée de provoquer ce jour-là, une manifestation publique. Et qu'ils ont écrit pour cela en Amérique, à Reims, etc. A cela, nous tenons à répondre par la *Révolte* :

Les anarchistes ont entrepris une guerre acharnée à tout ce qui est contraire à l'Humanité, c'est-à-dire contre la société actuelle tout entière. Nous cherchons donc à semer parmi le flot populaire nos idées d'égalité et de justice. Mais nous sommes bien convaincus que notre émancipation ne sortira que des ruines du Vieux-Monde, qui va bientôt s'engloutir dans un cataclysme universel, dont les évènements actuels sont les préludes, Mais il ne suffit pas de provoquer vivement cette œuvre gigantesque, il faut rendre le peuple conscient de l'accomplir. Donc, nous comptons avec les évènements, nous en profitons, pour faire triompher l'Idée anarchiste, mais nous ne pouvons les organiser à l'avance ; c'est pourquoi en ce qui concerne le 18 Mars, nous ne savons pas si Saint-Quentin manifestera dans la rue. Quoiqu'il en soit, nous sommes debouts, prêts au combat, et par notre propagande, nous instruisons la masse, pour qu'elle accomplisse au plus vite la Révolution.

* * *

CASTELJALOUX. — Mardi, 5 février, le compagnon Sébastien Faure, commençait par Casteljaloux, sa tournée de conférences dans le Sud-Ouest. Il a parlé dans la salle du Théâtre, que nous avions pu louer malgré les idiotes tracasseries de la municipalité. M. le maire avait en effet dépêché son *chien servant* pour intimider le patron et le menacer des foudres de la loi et de la vindicte des honnêtes gens, s'il prêtait sa salle aux anarchistes. Pendant que le maire opportuniste se livrait à ces manœuvres, M. le curé tonnait du haut de sa chaire contre les infâmes démagogues qui avaient spécialement invité les citoyennes à leur réunion, et menaçait d'excomunication majeure celles de ses paroissiennes qui se laisseraient tenter par le désir de s'instruire ou seulement par la curiosité, mais le bon sens de la population a eu le dessus, et laissant écharpe et calotte s'entendre vainement comme larrons en foire, les travailleurs et les travailleuses sont accourus en foule pour entendre les paroles de notre ami.

Pour la première fois que nos idées ont été développées en public, elles ont eu un vif succès dû au remarquable talent oratoire du conférencier et aussi à l'intelligence du public qui commence à comprendre que la politique ne remplit pas le ventre et que les révolutionnaires pourraient bien avoir raison.

Un incident a égayé l'assemblée. Nous combattant à nos principes, nous n'avons pas formé de bureau, expliquant aux auditeurs que la réunion étant contradictoire, pourrait parler qui voudrait, sans qu'un pion quelconque lui donne la parole ou le rappelle à l'ordre. C'est alors que le commissaire de police a ceint sa sous-ventrière et a déclaré que si la loi n'était pas respectée il allait dissoudre la réunion.

Le compagnon Faure a répliqué qu'en sa qualité de révolutionnaire, il se moquait de la loi, mais que précisément celle qu'invoquait M. le commissaire ne disait pas si c'était au début, au milieu où à la fin de la réunion, qu'il était obligatoire de constituer le bureau, et que, par conséquent on allait, en passer pour le moment, quitte, si l'assemblée le voulait bien à l'élire à la clôture, pour démontrer clairement combien cette loi est ridicule. Furieux et ne sachant plus que dire, voyant d'autre part que les assistants n'avaient pas du tout envie de s'en aller, le brave argousin a bafouillé quelques instants de plus, a écrit je ne sais quoi sur son calepin et s'est tenu coi toute la soirée.

Lorsque l'orateur a eu terminé son discours, aucun contradicteur ne se présentant, on a procédé à l'histoire de rire, à la comédie de l'élection du bureau. C'est en vain, que pendant un bon quart d'heure, on a prié l'assemblée de jeter un nom pour la présidence. Personne ne crachait mot et un vent furieux d'abstentionisme soufflait dans la salle. C'est alors qu'un farceur, voyant qu'on était là pour toute la nuit, a proposé le citoyen Laroze (c'est le nom du commissaire) ; un tas de mains se sont levées, et mon Laroze a été élu président d'abord, puis premier assesseur, deuxième assesseur et enfin secrétaire ; en un mot, il a formé à lui seul tout le bureau et c'est assez logique, il était le seul à en reconnaitre la nécessité.

C'est égal ! il ne savait trop que dire des honneurs qu'on lui rendait. La preuve, c'est que bien qu'il ait compris, à moins d'être bête comme ses pieds, que ses électeurs se foutaient de lui, il n'a pas même — ce cumulard-là — trouvé deux mots pour protester contre sa quadruple élection et si, certains de ces voisins, ne sont pas des mauvaises langues, il avait tellement le trac, qu'en flairant le fond de son pantalon, on aurait trouvé une toute autre odeur que celle de la jolie fleur dont il porte le nom.

*L'Avant-Garde révolutionnaire de Casteljaloux.*

---

## Afrique

Nos camarades de Tunis ont comparu devant la Cour d'Appel, pour répondre du *Manifeste de l'Internationale*, qu'ils avaient lancé à propos de la commémoration de nos martyrs de Chicago.

Tous ont été condamnés à 500 francs d'amendes et six semaines de prison. Ils se sont défendus énergiquement.

---

## Italie

A Naples, le cercle l'*Ouvrier émancipé*, a lancé un manifeste faisant appel à l'organisation de tous les ouvriers dans le but de résister à l'infâme exploitation des patrons. Comme à Naples, et dans presque toutes les provinces méridionales de l'Italie, il n'existe pas un Parti ouvrier, cette tentative d'organisation va sans doute prendre un caractère nettement révolutionnaire et socialiste. Si on se rappelle, c'est à Naples qu'a été fondée la première branche italienne de l'Internationale, en soulevant les malédictions de Mazzini.

---

## Roumanie

Le Parlement compte parmi ses membres trois députés socialistes, mais il est question d'invalider l'élection du troisième, sans raison, bien entendu. D'autres *socialistes* (?) ont mis leur candidature comme *radicaux !*

Nous constatons avec regret que le terrain révolutionnaire est tout à fait abandonné par les socialistes, lesquels ne considèrent la Révolution que

comme quelque chose qui doit être évité ou du moins ajourné le plus longtemps possible.

Un député bourgeois a lancé un projet tendant à mettre en jugement l'ancien ministère.

***

Un journal bourgeois roumain nous apprend que la police de Bukarest a expulsé de Roumanie quatre anarchistes serbes. On prétend que l'un d'eux, le compagnon Zetzi, avait introduit en Serbie plusieurs centaines de fusils destinés à « une Révolution contre l'Etat serbe ».

## Belgique

Bruxelles. — Mercredi, 6 courant, le compagnon Pintelon, du groupe *La Liberté*, a été arrêté à son domicile, pour purger une condamnation à une année de prison et 100 francs d'amende, à la suite de deux meetings que le compagnon était allé donner dans le centre, à La Louvière et à Bouvy. Il fut cité devant le tribunal correctionnel de Charleroi, pour excitation à la violence, au pillage, etc., — air connu.

Il fut condamné par défaut à 3 mois de prison, seulement *l'honorable organe du ministère public*, comme on dit dans l'argot de la boîte, trouva que ce n'était pas assez salé, pour un crime aussi abominable, et en appela du jugement. C'est donc à Bruxelles que le 2me acte vient d'avoir lieu et qu'encore une fois par défaut, notre ami a vu sa peine augmenter dans de si avantageuses conditions pour la sécurité de la société bourgeoise.

Voilà donc la seule réponse que peuvent faire nos dirigeants à nos revendications ; le moyen est maladroit, car nous pouvons certifier que pour chaque victime qui tombe dans nos rangs, cent autres s'apprêtent à la remplacer.

***

A Gilly (Hainaut), une collision a eu lieu entre les gendarmes et les conscrits. Les conscrits ont riposté aux gendarmes à coups de pierres et de briques. Un conscrit a même enlevé la baïonnette d'un gendarme et lui a enfoncée dans le ventre.

La police a eu le dessus, mais non sans pertes.

## République Argentine

*(suite et fin)*

Mais voici l'explication :

Ces habitants Français, Italiens ou autres qui habitent Assuncion, sont généralement des commerçants qui, s'ils s'acclimatent ont pu se créer des logements habitables, ont pris des garanties contre le climat, les infirmités, vivent en société ; mais ce n'est pas le cas d'un colon travaillant la terre qui n'a que ses bras pour capital et des ressources assez restreintes et ne doit compter que sur lui.

Je suppose la situation la meilleure où puisse se trouver un nouvel arrivé, père de famille, lui et sa femme en bonne santé, ayant deux enfants dont un en âge à se rendre utile, arrivant ici sans illusions, sans regrets du départ et voulant se créer une position même modeste. Ce colon a avec lui les instruments nécessaires, des vivres et provisions pour un an, et encore un petit capital pour acheter la quantité de terre qu'il désirera. Certes, peu se trouvent dans cette situation. Et bien sur dix, je ne crois pas qu'un seul réussira, non à faire fortune, mais seulement à vivre et être satisfait de son sort. Si ce colon arrive au commencement de l'hiver, soit au mois de mai ou juin, il aura plus de chance et aura un peu de temps devant lui pour préparer son habitation et s'installer. Mais une fois le mois d'octobre où commencent les chaleurs amenant avec elles une telle myriade d'insectes qui s'acharnent après lui, dont la peau est moins dure.

D'abord la vermine : poux, puces et punaises, ces dernières sont énormes et sont plus infectes que celles d'Europe, et puis principalement la Chique ou le Pique, petit insecte qui vit partout, depuis la latitude de Corrientes jusqu'au Tropique. Cet insecte presque invisible entre dans la peau, principalement sous les ongles des doigts de pieds et aux articulations et de là se répand sur toute la surface du corps formant au bout de deux jours son nid et ses œufs qui deviennent gros comme un pois. Il n'y a d'autre remède que de les extirper avec la pointe d'une aiguille ou d'un canif avec de grandes précautions, car si vous en laissez un seul, c'est à recommencer. Il faut, à partir d'octobre, visiter ses pieds principalement, trois ou quatre fois par jour et extirper ceux qui s'y sont implantés. Malgré toutes les précautions, les pieds enflent et communiquent une douleur jusqu'à l'aine. Toute fois que vous avez un moment de loisir, c'est à ce travail que vous vous occupez et cela dure une grande partie de l'année.

Presque tous les Paragayens n'ont plus d'ongles à leurs pieds.

On dit que la pommade camphrée ou le pétrole les empêchent de venir, mais à condition de renouveler toutes les deux heures, et votre provision est bientôt épuisée.

Les moustiques de tous genres vous harcèlent la nuit et le jour dans les endroits humides.

Mais ce qu'il y a de pire, c'est une petite mouche invisible, qui s'acharne après vous en plein jour et provoque une démangeaison des plus désagréables. C'est aussi le pays privilégié pour les reptiles : vipères, scorpions et grosses araignées venimeuses. Je ne parle pas des fauves qui, quoique respectables, ne rendent pas la vie si misérable que les insectes. Nous supportons cependant dans nos pays, dans l'été, au mois de juillet et d'août, une température aussi forte qu'au Paraguay, mais au besoin, on trouve l'ombre sous un arbre, ici on s'en éloigne au contraire, car c'est là où tous ces insectes nous attendent.

Mais supposons que le colon passe sur tout cela, que fera-t-il du surplus des produits qu'il aura cultivés ? Les vendre ? A qui ? Chacun cultive la même chose en quantité suffisante pour ses besoins. Il lui faudra donc les transporter dans un endroit où peuvent se trouver des acheteurs pour les expédier plus bas en Argentine. Les routes n'existent pas encore, et le gouvernement ne vous permet de posséder un bateau qu'à condition qu'il soit placé près d'un bureau de douane.

Alors, il arrivera ce fait, que voyant la difficulté de se débarrasser de ses produits, le colon ne cultivera plus que ce dont il a besoin pour sa consommation. Mais alors, sans but, sans société, vivant seul avec sa famille, le dégoût et finalement la boisson, voici ce qui l'attend.

***

Nous avons raconté dernièrement l'arrivé à Buenos-Ayres, des camarades de Beaumont, partis d'ici avec les illusions les plus brillantes et que les avis des camarades précédemment établis à Buenos-Ayres, n'avaient pu détourner de l'idée de s'embarquer pour le Grand Chaco. Nous recevons de l'un d'eux — qui est parvenu à s'évader — le récit de ce qui s'y passe.

Les colons de la compagnie du Grand Chaco Central avaient formé un syndicat pour se sauvegarder des abus et des injustices dont ils sont victimes de la part de la Compagnie. On manquait de tout, à chaque moment ce n'était que disputes entre les mères de famille et ces messieurs. Les trois quarts étaient pieds-nus. Tous nos effets étaient usés dans les corvées dont nous étions accablés. Mal abrités et dans la boue, beaucoup de ces pauvres diables vendaient le peu qui leur restait pour acheter du sucre, de la tisane et du pain pour leurs enfants malades ; il aurait été inutile d'en réclamer au bureau, on vous recevait comme des chiens dans un jeu de quille. Si vous protestiez, on menaçait de vous faire arrêter.

Au Timbo où on nous fit débarquer, et qui n'était pas encore le terme de notre voyage, ils ne savaient que répondre quand on leur demandait ce qu'ils comptaient faire de nous et quand ils pensaient nous faire partir. Impossible de s'échapper, la troupe était là, armée jusqu'aux dents.

Les colons ayant chargé la commission de leur syndicat de porter leurs réclamations à la Compagnie, celle-ci fit expulser les délégués, sous le prétexte d'excitation à la révolte et coupa les vivres de ceux qui avaient signé les protestations adressées au capitaine de la compagnie et à M. Lafont, vice-consul à Corrientes.

Des pères de famille, pour obtenir un peu de carne, de café ou plutôt d'eau noircie, et deux malheureuses galettes pour leurs enfants, furent contraints de se rendre au bureau biffer leur signature. On leur avait promis aussi, sitôt qu'ils seraient arrivés à destination, tout ce dont ils auraient besoin en chaussures, effets, armes, etc., inutile de dire que la compagnie ne se souvint plus de ses promesses.

Le citoyen Blondin, tracassé par les séïdes de la Compagnie, pour avoir, comme membre du syndicat, défendu les intérêts des colons, s'est vu arrêté en allant chercher son passeport pour se rendre à la Capitainerie. Sa femme malade et alitée, a été mise au milieu de la rue avec ses cinq enfants, et n'a dû qu'à l'humanité des habitants de ne pas y périr.

Beaucoup de colons s'échappent, dans toutes les directions en se hasardant sur les radeaux qu'ils construisent, ou se cachant dans les bois. Inutile de dire que ceux qui sont chargés de famille sont forcés de subir leur sort qui est pire que celui des forçats.

Aussi, nous colons, expulsés et évadés, nous protestons énergiquement contre cette bande d'exploiteurs, et nous engageons très fortement tous nos frères de misère d'Europe, de rester dans leur pays, car ici, ils seront aussi guenx.

## BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître : *La Défense du Chiffonnier*, par le comp. H. Luss.

« Quand d'un siècle je vois les chemins parcourus
Semés de tant de monde tués par les ventrus
Et que tout trébuchant en sanglantes étapes
Nous sommes à Floquet baisant le dos des papes
Je me demande en vain ce qu'ils ont dans le sang
Tous ces crevés de faim qui s'en vont mendiant
A travers les trésors que leurs mains n'osent prendre
Moi, Messieurs, j'ai *volé*... du moins j'ai su reprendre
Un peu de ce que nous, de nos solides bras
Nous vous avons produit pour vous faire si gras
Et point il ne faudrait, Messieurs les jurés croire
Qu'ici je m'en repents, non, non, je m'en fait gloire
Gloire d'avoir trouvé dans mon vieux cœur glacé
Encore comme un écho des haine du passé.
Et puisqu'il faut enfin qu'aujourd'hui je vous dise
Pourquoi l'on voit, Messieurs, ma pâle face grise
Sur le banc des voleurs, eh bien, écoutez-moi »

« Je me voyais après soixante ans de misère
Et de travaux forcés pour un monde coquin,
Me crever lentement sur le bord d'un chemin.
Ah ! c'en est trop, assez ! dis-je en levant la tête
Et tout autour de moi, tout semblait être fête
Là dans ce bel hôtel, l'on dansait, l'on riait....
Quant à deux pas des chants le vieillard se mourait.
C'est alors que mes bras d'un effort héroïque
Jetèrent un pavé dans la belle boutique
Du *nègre bijoutier*... je fouillai dans le tas
De bijoux que je ne regardai-même pas
Pour les jeter au vent... c'est vrai, je m'en honore
Quand vous m'aurez lâché, *je ferais mieux encore* »

S'adresser au comp. H Luss, 37, rue Servan.
Prix : 15 centimes.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Compagnon,

Sans me connaître, vous avez le premier protesté par la voix de la *Révolte*, contre l'illégalité de mon arrestation à Paris.

Merci de votre appui, merci de votre solidarité : elle est à point — après 38 jours de détention au Dépôt, on m'a libéré.

Seulement je ne portais pas de faux nom à Paris, comme de faux renseignements vous l'ont fait dire. J'ai vu aussi, avec regret, que votre protestation, empreinte d'initiative, vous avait attiré des reproches de la part des camarades de Bruxelles. — Drôles de camarades tout de même qui, voyant un homme terrassé, sans défense, appuient d'un coup de dent les coups de pied des ânes savants de la rue Persil, qui barbottent dans la mangeoire du peuple.

Cette nouvelle calomnie aurait été rejoindre à l'égoût les insanités débitées par les saltimbanques qui par couardise, lâchaient l'Idée en 86, la trahissaient en 87 et la vendaient en 88, par intérêt. De plus, en Belgique, le gouvernement canaille est dans son rôle en ne relevant pas les accusations dont il a été l'objet. Il laisse dans l'indécision, le doute, les compagnons sincères pour les éloigner de l'Idée.

Etant mon propre juge, j'ai accordé à cette conduite indigne le mépris du silence, duquel je sors, parce que la *Révolte* étant avant tout un journal de principes, doit se mettre au-dessus des polémiques mesquines de personnalités, qui ne sont rien : l'Idée passant avant tout. La calomnie étant l'arme des lâches, je n'ai pas à y répondre.

Léopold Rouhette.

***

Un de nos amis désirerait vendre les 7me, 8me et 9me années complètes du *Révolté*, un beau volume, élégamment relié, au prix de 12 francs.

***

Pour paraître, à partir 24 février : *LE PÈRE PEINARD*, pamphlet hebdomadaire.

Ce petit canard, écrit en style populaire et anti-

académique, cognera dur sur tous les grugeurs et les Jean-Foutre de la politique, et tâchera de montrer aux pauvres bougres où sont leurs vrais intérêts.

10 centimes le numéro. — *Abonnements* : 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; 3 mois 1 fr. 50.

Bureaux de vente : 16, rue du Croissant, librairie du Père Peinard.

* * *

A partir du 15 février, un dépôt de toutes les publications socialistes et anarchistes est établi, 16, rue du Croissant.

Un service est dorénavant organisé pour la distribution dans Paris, de la *Révolte*, l'*Attaque*, le *Ça Ira* et du *Père Peinard*.

Les camarades sont priés de réclamer leurs journaux aux marchands et de les prévenir qu'un dépôt est ouvert, 16, rue du Croissant.

Les camarades de province et de l'étranger sont priés de nous envoyer toutes les brochures et publications, avec indications pour la vente.

S'adresser à la librairie du *Père Peinard*, 16, rue du Croissant.

* * *

Pour le groupe d'Alger, dont nous avons annoncé la formation dans notre dernier numéro, adresser les communications et correspondances au compagnon Bayeux, rue Levacher, 3, à Alger.

Le groupe se propose d'aller, le dimanche, au beau temps, faire la propagande dans les campagnes, aux environs d'Alger.

# VARIÉTÉS

## ÉTUDE

SUR LA

## Situation Hygiénique

## DES OUVRIERS EN RUSSIE

(*Thèse de doctorat*)

II

Enfin, dans certains cas, voici comment s'organise le travail.

Une section 1 travaillant toute la nuit, de 8 heures du soir à 4 heures du matin, est remplacée par la section 2, de 4 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir, sauf de 8 heures à 8 h. 30, et de midi à 1 h. 30, périodes de temps pendant lesquelles elle reprend le travail. C'est ainsi qu'ayant travaillé 8 heures de nuit, les ouvriers doivent à deux reprises interrompre leur repos.

Ajoutons à cela que bien souvent les ouvriers des fabriques n'habitent pas dans l'établissement même, mais à la campagne, à 1 et 3 kilomètres de la fabrique : on voit le temps qui leur reste pour leur repos ou la culture de leurs champs ! Sans compter que, de crainte des amendes, ils doivent se hâter d'arriver à la fabrique, de préférence un quart d'heure trop tôt qu'une minute trop tard. Tout au plus s'ils *peuvent dormir trois ou quatre heures sur la journée entière*.

Bien que la durée du travail dans les usines soit considérable, souvent les fabricants font-ils leurs efforts pour l'allonger encore. Dans certaines fabriques, les ouvriers n'ont pas de repos après le déjeuner ; dans d'autres, après le dîner ; dans d'autres enfin, il ne leur est donné que le temps strictement nécessaire pour les deux repas.

Le repos que peuvent procurer les jours de fête, par la cessation complète du travail, est aussi insignifiant. Dans beaucoup d'industries, dans les fabriques de sucre, les *ouvriers n'ont droit qu'à un jour par mois*. Ce n'est qu'à la Noël qu'on leur accorde le 25 et 26, quelquefois la veille. Mais en général ces jours ne sont point payés dans l'engagement et doivent être rendus, sur le salaire du mois, par des journées supplémentaires de travail. Alors que le plus souvent, dans divers pays européens, la fête commence la veille, en Angleterre par exemple, où les ateliers ferment le samedi à deux ou trois heures, ici au contraire le travail de nuit se continue jusqu'au matin.

C'est là une habitude générale ; et souvent même l'engagement oblige les ouvriers de nuit à nettoyer les machines, le matin, pendant une heure et demie ou deux heures. Par contre, le lendemain de la fête, les travaux ne commencent pas à l'heure ordinaire, mais deux ou trois heures avant. Et ces heures n'ont pas de salaire.

Le travail des ouvriers aux pièces est encore plus long que celui des ouvriers payés à la journée ou mensuellement.

C'est là une conséquence de l'abaissement des salaires ; car, si l'ouvrier conserve la liberté de régler son travail, il est poussé par la nécessité à lui donner le maximum de temps et de force physique dont il peut disposer.

On sait à quels excès volontaires peuvent se livrer les ouvriers des usines à sucre travaillant plusieurs fois vingt-quatre heures, sans un instant de repos !

Le travail à la tâche est d'ailleurs plus répandu que le travail à la journée, et adopté par toutes les industries où il est possible.

Telles, les tuileries, les tissanderies, les fabriques de paillassons. C'est dans ces ateliers que la journée de travail est la plus excessive, surtout au moment où l'ouvrier est poussé à une extrême détresse par le payement des impôts.

D'après *le dire des patrons*, à la période des impôts, ils travaillent sans ménagements, se mettant au métier à trois ou quatre heures du matin et *réduisant leur repos au minimum de temps possible*.

Voyons maintenant quel est le genre et les conditions du travail auxquels l'ouvrier est assujetti.

Il est assurément impossible pour nous de passer en revue toutes les différentes industries ; nous pénétrons seulement dans quelques ateliers.

Avec le Dr Lasarewsky, nous visiterons les fabriques d'allumettes. Il en existe deux dans le village d'Ijora, à trente kilomètres de Saint-Pétersbourg : l'une, petite, d'allumettes soufrées ; l'autre, plus grande, d'alumettes suédoises.

La fabrique d'allumettes soufrées se compose de deux corps de bâtiments séparés par une petite cour. Le premier est une *izba* assez vaste de 6m 40 de côté, divisée en deux parties par une cloison. Elle est éclairée sur deux faces, mais assez sombre, parce que les fenêtres s'ouvrent au ras du plancher, et chauffée l'hiver par un poêle en fer qui ne peut conserver de chaleur ; *Pas de ventilation, pas même par les vasistas. L'air y est chargé de vapeurs de soufre et de phosphore.*

(*à suivre*) Alexandrine TKATCHEFF.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 4,120 fr. 40

Une coquille s'est encore glissée dans le total de notre dernière liste, lire 4120,40 au lieu de 4140,40.

Voujancourt, 0,85. — Muller 0,25. — A. S. et C. V. à Bazincourt 1,25. — Louis Victor près Mont-Perdu 1 fr. — Excédent 0,10. — Moi 0,25. — Excédent 0,50. — Billet 0,50. — Un anarchiste 0,50. — E. R. 0,15. — Erdmann 0,20. — Un camboui 0,50. — Barlezant 0,20. A. L. 0,50. — Henin, deux versements mensuels 4 fr. — L. deux versements hebdomadaires 2 fr. — Réfractaires d'Argenteuil, vers. mensuel 1 fr. — G. par T. rue Myrra 2 fr. — V. de V. à La Madeleine 1 fr. — L. C. à Lille 30 cent. — B. à Paris 5 fr.

Total à ce jour 4,187 fr. 15.

## PETITE CORRESPONDANCE

H. à Namur. — « La Société au lendemain de la Révolution » ne sera prête que dans le courant de mars. — Nous faisons passer votre demande relative à la « Philosophie » au comp. Malato. Ayez l'obligeance de nous envoyer par mandat. Nous ne faisons pas de remboursement.

Le compagnon Auguste Fournier est prié de donner son adresse chez le senor don Pedro Domingo Pérès, Corrientes (République Argentine), para entregar à A. G.

H. Sur les Plaines. — Le manuscrit est à l'impression.

F. R. à Alger. — Nous vous avons retourné votre mandat, nous n'avons pas de timbres espagnols, ni ne pouvons prévoir quand nous en aurons.

Société Nouvelle à Bruxelles. — Pas reçu le numéro du mois ?

A. à Saint-Maurice-sur-Fessard. — Envoyez l'argent de tout ce que vous désirez à Genève et vous serez servis.

V. à Rochefort. — Je fais passer votre lettre à T.

C. à Milan. — Par suite d'erreur, il n'était expédié que 5 exemplaires à C. Nous en enverrons 6 dorénavant.

F. à Nîmes. — Reçu mandat. — « L'Esprit de révolte » la semaine prochaine.

R. à Sciez. — Il y a eu erreur.

Rouen. — Le groupe d'études sociales fait appel aux ouvriers de Rouen et des environs, soucieux de leurs intérêts, pour venir grossir le noyau de propagandistes qui le compose. — Les adhésions sont reçues chez le citoyen Othon, 8, rue Bouvier, à Petit-Quevilly.

V. à Rochefort. — Ayez l'obligeance de passer au kiosque de la place Cobert, pour relever les invendus.

C. à Foncegrives. — Cette brochure est épuisée.

Avant Garde de Casteljaloux. — Nous n'avons reçu le montant d' « Entre Paysans ».

Saint-Quentin. — N'y aurait-il pas moyen de faire monter la vente ? — Nous vous mettons quelques vendus dans le paquet de Moral. — Nous en tenons d'autre à votre disposition.

L. V. près Mont-Perdu. — Ça sera fait.

A. à Saint-Nazaire. — Nous avons fait passer votre lettre à T.

P. D. Revin. — Nous avons fait remettre votre à Mme F., mais je ne crois pas qu'elle ait ce que désirez.

V. à Armentières. — C. à Lorgues. — J. à welz. — K. Ile des Cignes. — R. à Jemmapes. — Desvres. — J. à Lisieux. — A. à Saint-Nazaire. — Guise. — D. à Livorno. — M. et H. à Angers. — Saint-Lucien. — L. à Rabastens. — H. à Bâle. — V. (pour broch.). — M. à Jemeppe. — I. F. à Paris. — F. à Reims. — R. à Villiers. — S. à Chaumont. — Sédan. — Reçu timbres et mandats.

## AVIS

**Nous venons de faire adresser d'office le journal aux gares de différentes localités. Prière aux camarades d'aller le demander, afin d'y établir une vente sérieuse et permanente.**

## CONVOCATIONS

*Cercle international.* — En caisse : 3 fr. 75, dont 1 fr. 55 de la collecte faite le 10 février.

Les 7 fr. 85 qui étaient souscrit au Cercle international, avant l'élection, ont été versé pour les affiches abstentionnistes faites pendant la dernière période électorale.

*Souscription pour affiches abstentionistes* : 2 fr. 10.

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Les compagnons étrangers, habitant Paris, sont priés d'assister à cette réunion.

Le groupe des Ve et XIIIe, avertit les camarades que ses réunions auront lieu dorénavant le samedi, toujours au même local, salle Brouton, 15, rue Pascal.

Samedi 16, conférence contradictoire par le compagnon Espagnacq. — Les socialistes de toutes les écoles sont invités.

Samedi 16, Salle Horel, 13, rue Aumaire. Soirée familiale donnée par la Chambre Syndicale des Hommes de peine, au profit de la propagande.

Travailleurs communistes-anarchistes du IIe, samedi, 16 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle Roquette, 52, rue des Amandiers.

Ordre du jour : Le droit au vol.

Tous les dimanches soir, soirée familiale.

Bibliothèque socialiste du XIXe, soirée familiale, samedi 16 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle Joubert, 66, rue d'Allemagne. Conférence par le compagnon Luss. — Chants et poésies.

Samedi 16, les anarchistes de Charonne, Père-Lachaise, Bel Air, à 8 h. 1/2, rue d'Avron, 120.

Ordre du jour : Utilité du groupement.

Levallois-Perret. — Groupe *La Révolte*, Chambre syndicale des Hommes de Peines, section de Levallois, à 8 h. 1/2, salle Isselée, 118, rue de Courcelles, samedi, 16 février. — Les camarades du XVIIe arrondissement sont invités.

Choisy le-Roi. — Samedi, 23 courant, à 8 h. du soir, salle Saint-Eloi, réunion du groupe d'études sociales. Conférence par le compagnon Malato.

Tous les premiers dimanches de chaque mois, réunion des *Parias Picards*, salle Rousseau, 130, rue Saint-Martin. — Les originaires de la Somme y sont invités. Un avis ultérieur indiquera l'heure de la réunion et le sujet.

Saint-Quentin. — Le groupe les *Communistes libertaires*, se réunira le dimanche 17 février, à 8 heures du soir, estaminet Fournival, 39, rue de la Chaussée Romaine.

Ordre du jour : L'Anarchie dans l'évolution sociale.

*Avis.* — Les camarades qui voudraient correspondre avec nous, sont priés d'écrire au compagnon L. Desmoulins, 22, rue Joséphine.

*Le Gérant* J. GRAVE.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Ecluse.

Deuxième Année, N° 24. 5 CENTIMES Du 24 FÉVRIER au 2 MARS 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 2[illegible] cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 5[illegible]
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être pay[illegible] timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Nous rappelons aux camarades de ne pas attendre au dernier moment pour envoyer leurs communications.*

*Envoyer — fonds et copie — pour le lundi, autant que possible.*

## L'INITIATIVE INDIVIDUELLE

Nous avons reçu la lettre suivante :

Casteljaloux, 30 janvier 1889.

Chers compagnons de la *Révolte*,

Dans votre courte note bibliographique sur la *Philosophie de l'Anarchie*, vous dites que le compagnon Malato, dans son chapitre sur la guerre et les armées, expose son idée plutôt que celles des anarchistes.

Nous ne prenons encore parti ni pour ni contre cette affirmation, mais, connaissant l'intérêt que vous portez à l'élucidation de nos idées et à leur mise en pratique ; sachant que vous répondez toujours aux questions que vous adressent les camarades désireux de s'instruire et de trouver quand même la vérité, qu'au besoin, vous provoquez ces questions ; je viens vous prier de dire à vos lecteurs ce que pense votre groupe anarchiste au point de vue de la défense révolutionnaire contre des armées régulières.

L'action individuelle peut-elle suffire ? La cohésion des efforts, l'unité d'objectif et d'action peuvent-elles s'obtenir sans un commandement ? En un mot, des groupes militaires peuvent-ils manœuvrer avec ensemble et ordre, sans chefs ? Ne serait-ce pas la confusion de toutes les volontés ?

Ces questions, compagnons, nous semblent valoir la peine d'être traitées. C'est excellent de faire de la théorie, mais il est tout aussi bon, croyons-nous, de savoir comment cette théorie pourra se mettre en pratique.

Nous pouvons nous occuper de ce que nous ferons de la peau de l'ours, mais il est bien autant important de savoir comment nous prendrons l'ours lui-même.

Cordialement à vous et à la Révolution.

Les amis de l'*Avant-Garde*
de Casteljaloux.

Le groupement des forces individuelles, sans intervention de chefs, peut-elle suffire à assurer le succès de la Révolution et à défendre contre ses ennemis la nouvelle société anarchique ? telle est la question que nous posent les camarades de Casteljaloux.

Nous répondons : « Oui ». C'est par le groupement des forces individuelles, et par ce groupement seul, que le succès est possible, et toute intervention de chefs ne peut que retarder la victoire ou même la transformer en un désastre.

Malgré les enseignements de l'histoire, nombre de nos camarades se laissent encore influencer par le spectacle de ces grands Etats : Allemagne, France, Autriche, Russie, qui emploient toutes leurs ressources à hérisser leurs frontières de forteresses et de canons, à dresser des centaines de milliers d'hommes au meurtre méthodique et réglé. Contre de pareilles forces, pensent-ils, que faire si nous ne pouvons en lancer de pareilles, si nous n'avons pas aussi nos régiments avec leur hiérarchie de chefs, depuis le caporal jusqu'au maréchal ? Et puis l'esprit n'est-il pas toujours hanté par cette fausse légende des « quatorze armées » de la République, allant porter aux nations cette liberté, que, malheureusement, les nations n'ont point encore, et que nous-même, n'avons pas davantage ?

Il est certain que nous ne pouvons opposer à la force que la force ; mais il s'agit de savoir où elle se trouve. Certainement entre Etats pour lesquels « le canon est la première raison et la raison dernière », la seule force est celle des « gros bataillons » ; mais quand d'autres éléments interviennent, quand la volonté populaire s'en mêle, par exemple, les gros bataillons ne suffisent plus. Militairement, l'Espagne avait beau être vaincue par les armées de Napoléon, le peuple ne l'était pas : le soldat isolé était sûr qu'une balle viendrait le frapper ; en entrant dans un village, la compagnie savait d'avance qu'elle n'y trouverait ni eau, ni pain ; la solitude, le vide se faisaient devant les armées, et derrière elles se reformait le flot des persécuteurs invisibles. Chaque victoire était suivie d'une retraite : les vainqueurs finirent par être vaincus. Et au Mexique, où Badingue allait « réaliser la grande pensée du règne ? » Les batailles rangées qui donnaient raison aux envahisseurs étaient compensées et au-delà, par les escarmouches qui usaient l'armée en détail. La volonté populaire avait eu raison du caprice impérial. Et récemment, en France, n'avons-nous pas vu que la guerre « a pris un caractère vraiment sérieux qu'après avoir cessé d'être purement impériale et lorsque la nation s'en fut mêlée, mais toutefois en se pliant si bien aux formes et aux formules militaires que le jeu d'échec commencé a dû se terminer par le désastre.

La vraie force est dans les volontés individuelles, dégagées de toute loi extérieure et se groupant conformément à leurs affinités, et surtout sans chefs, car les intérêts et par conséquent les tendances et les opinions de ces hommes deviennent forcément opposés à ceux de la masse, et l'on a beau limiter leur pouvoir à la durée de la guerre, ils savent le prolonger en éternisant la guerre. Point de chefs, mais il n'est point dit pour cela que nous devions nous passer d'instructeurs. Chacun de nous doit être un instructeur pour son camarade. Ceci est une question de propagande : à chacun de nous de dire à son voisin ce qu'il sait ; à chacun d'enseigner les idées et les faits, suivant ses connaissances propres, d'expliquer le maniement des armes, par exemple, et d'en fournir de nouvelles, s'il en a inventé !

Si elle veut vaincre, la prochaine Révolution sociale devra être internationale. Il est de toute évidence que si elle ne s'accomplissait qu'à un seul endroit, elle ne tarderait pas à être vaincue par la coalition de toutes les forces bourgeoises. Quand la lutte aura commencé dans un endroit, il faudra qu'elle éclate partout, que chaque gouvernement ait assez à se défendre chez lui, pour qu'il n'ait pas le temps de s'occuper à secourir ses voisins.

Et cette lutte universelle, ce sont les événements qui doivent l'amener. Aux révoltés à savoir en profiter. La misère sévit partout, le mécontentement est général. Loin de s'amoindrir, cela ne peut que s'accentuer. Nous souffrons de misère parce que les magasins regorgent de produits, et le développement de l'outillage mécanique ne peut qu'accélérer encore la progression de cette misère. Les actes de révolte qui ont eu lieu dans ces derniers temps en Belgique, en Angleterre, en Italie, ne peuvent que se répéter et se multiplier, jusqu'au jour où leur fréquence et leur intensité, seront telles que nous serons alors en pleine Révolution sociale.

Rappelons-nous d'ailleurs, que notre guerre diffère absolument des luttes qui séparent les Etats. Ce n'est pas sur un champ de bataille, des frontières que nous avons à combattre : pour nous, le champ de bataille est partout et la guerre est de tous les jours, de toutes les heures. Quels sont les chefs qui pourraient surveiller l'immense et continuel combat ? C'est à chaque lutteur, à chaque groupe solidaire de prendre conseil de son initiative, de sa force, des ressources dont il dispose, des éléments de succès qui se présentent à lui. Ce n'est pas dans une seule nation, c'est dans toutes, que travaillent nos « sapeurs et mineurs », sans cesse occupés à déchausser les murs de l'édifice vermoulu. Nous sommes partout à l'œuvre, et partout où des opprimés ont à se révolter, pauvres, salariés, soldats, plumitifs, nous avons des alliés conscients ou inconscients. Quel est celui d'entre nous qui pourrait relier dans une seule opposition formidable toutes ces revendications sourdes qui se font dans ses profondeurs et qui tôt ou tard s'appelleront Révolution ? Quel est ce chef, car si, des « chefs » sont nécessaires pour nous guider à la victoire — ces chefs auront eux-mêmes besoin d'être guidés, et par conséquent il nous faudra encore quelque génie providentiel, qu'il s'appelle Spartacus ou Marat, Bonaparte ou Boulanger ! Tout serait à recommencer. Dès qu'on se croise les bras, dès qu'on abdique son initiative pour compter sur l'intelligence du chef, on est perdu.

L'initiative personnelle, telle est la force d'organisation spontanée que chacun de nous doit apporter dans l'incessant combat. Quand la société capitaliste se sentira attaquée de toutes parts, dans les usines, dans les champs, dans les casernes, dans les palais mêmes, quand de toutes parts se dressera la famélique, réclamant son pain, et l'opprimé reprenant sa part à la vie, quand les gouvernants ne sauront plus de quel côté lancer leurs armées, ils seront bien près de leur fin ; à quel chef oseront ils s'attaquer pour

décapiter la Révolution? Il n'y aura point de chefs et leurs ennemis seront innombrables.

Du reste, si nous prenons les grandes dates des révolutions politiques passées, ne voyons-nous pas qu'elles ne sont que le fait de la masse agissant par elle-même, sans l'instigation d'aucun chef, d'aucun ordre, sous la seule impulsion de la nécessité qui se fait sentir et dont l'évidence s'impose à la foule en fermentation. Les chefs n'apparaissent qu'après la lutte, pour s'attribuer les fruits de la victoire.

En 89, pendant que les États-Généraux discutaillent avec la royauté, que fait la foule soulevée : un mot-d'ordre est parti on ne sait d'où, d'une bouche inconnue : A la Bastille ! — la Bastille passait pour le rempart de la royauté — aussitôt, cette foule, sans ordres, sans chefs, se rue à l'assaut de la forteresse, l'attaque s'organise, et la Bastille est prise. Sa chûte contribua à apeurer la royauté, à donner du courage au Tiers-État qui, sans cela, n'aurait certes pas su parler en maître au roi.

Au 10 août, quand les Parisiens s'emparèrent des Tuileries et firent la famille royale prisonnière où étaient les chefs : les Danton, les Marat ; éclipsés. La foule est soulevée, un cri part de ses rangs l'obstacle c'est le roi et son entourage, ils sont aux Tuileries, c'est là qu'il faut frapper, et la foule se rue sur les Tuileries, s'en empare et force le roi à se constituer prisonnier de l'Assemblée Nationale qui ne s'en dessaisira que pour le livrer à l'échafaud.

En 1830, 1848, le 18 mars 1871 ? à chaque fois, victoire de la foule anonyme qui descelle les pavés, renverse ceux qui l'oppriment pendant que les chefs hésitent et se cachent ou cherchent à l'enrayer ; elle n'est vaincue que lorsqu'elle est assez bête pour les laisser se saisir du pouvoir, et enrayer le mouvement en voulant le légaliser. Habituons-nous à agir librement, cherchons à développer l'esprit d'initiative de chaque individu, habituons la masse à connaître sa force, et à savoir ce qu'elle veut, et la Révolution sociale pourra se faire sans chefs ni autorité.

## LES EXPLOITS DE LA POLICE

### Aux États-Unis

Nous traduisons de l'*Arbeiter Zeitung* de San Francisco, l'article suivant :

Les révélations du *Times* de Chicago sur la police locale mettent à jour des faits infâmes dans leurs détails. Parmi les coupables principaux on trouve les noms du capitaine Bonfield et Schaak, lesquels, comme on sait, ont été les vrais instruments de mort de nos martyrs. Enfin, commence-t-on à reconnaître leur nature et à les considérer pour ce qu'ils sont. Le *Times* dit que Bonfield a organisé la triste tragédie de 1886 pour faire oublier les friponneries qu'il avait commises comme chef de police en 1885. Et cela lui a parfaitement réussi, n'ayant pas été ni condamné, ni destitué, mais pour sa corruption ayant reçu au contraire des marques d'estime et des récompenses par la Bourgeoisie de Chicago.

Le terrorisme employé contre les anarchistes lui a valu une puissance illimitée à Chicago et dont il s'est servi pour abattre ses adversaires politiques dans les élections municipales. Tant qu'il se limitait à exercer son despotisme sur les *travailleurs*, la presse bourgeoise s'est tenu coite, mais depuis qu'il a commencé à menacer aussi les *chasseurs d'emplois*, la chose a changé.

Ces messieurs, maintenant que leurs intérêts sont en jeu, trouvent qu'il est temps de mettre un frein aux exploits de Bonfield.

Quand celui-ci était chef de police de la station de Duplaine Street, un marchand de vin Irlandais s'était faufilé près de lui. Il avait libre entrée aux *livres* de la station, aux cellules et pouvait fréquenter tous les prisonniers. Dans les environs il y avait beaucoup de maisons de prostituées, et aussitôt qu'une de celle-ci venait d'être arrêtée, cet irlandais nommé Brennam se présentait pour se rendre caution pour elle. Pour cela, il exigeait toujours 4 dollars (20 francs) ; mais quand il pouvait croire que la malheureuse avait de l'argent, il s'agissait de sommes plus grandes. Voici le récit d'une de ces filles :

**Histoire de Edva Leach.** — Je suis née près de Chicago et je demeure depuis cinq ans dans la ville. J'ai été élevée dans les aises, mais je ne nie pas mon métier actuel ; cependant je cherche à agir honnêtement autant qu'il est possible dans ces circonstances. Je ne fréquente pas les bals ni les brasseries, et je vis isolée. Pendant les deux premières années, je fus arrêtée deux fois et mise en liberté après amende de 1 dollar. — Cela avant que Brennan fut élu major du quartier. A la troisième fois, il s'était déjà installé et un détective vint dans ma cellule, me demanda 10 dollars pour ma liberté ; je lui donnai l'argent et Brennan prêta caution. Depuis cette fois, je puis à peine compter combien de fois j'ai été arrêtée ; je crois 2 ou 300 fois dans les deux dernières années : une, deux ou trois fois par semaine ; une semaine je fus arrêtée six fois et attrapée deux fois dans une même nuit.

L'accusation habituelle était la mauvaise conduite et souvent le vagabondage. Je suppose qu'ils savaient que j'avais de bons clients, et dès qu'il me restait une paire de dollars, voilà qu'on venait m'attraper pour me les prendre.

En général, lorsqu'une femme est arrêtée on l'envoie dans une cellule, son nom n'est pas de suite inscrit sur le *livre* et Brennan paraît bientôt et va d'une cellule à l'autre, son livre à la main ; il écrit dessus les noms et demande à chacune si elle a de l'argent ; si elle ou ses amis en ont, on lui prend 5 dollars et le jour après elle est libre et peut paraître chez le juge. Si elle n'a pas d'argent on lui prend même ses bijoux, sa montre, etc., en caution, quelquefois même on lui fait crédit si on sait qu'elle est solvable. Ainsi, j'avais une dette de 80 dollars et j'en dois encore 40 à Brennan.

L'amende variait toujours de 1 à 20 dollars. Une fois on m'a condamnée à 25 dollars d'amende ; mais je devins furieuse et je protestai que j'avais payé jusqu'à la dernière brique du poste de police et que l'on voulait me faire payer aussi les peintures ? Là-dessus, je fus emportée et condamnée à une amende plus élevée. En prison on ne m'envoyât jamais, parce que je payais toujours, et il aurait été bête de me mettre au clou, tandis que je leur gagnais tant d'argent.

Lorsque je devais beaucoup à Brennan, on passait devant cinquante femmes et on n'arrêtait que moi. Souvent on me prenait quand j'étais en chemin pour aller au théâtre, et comme on savait que quelqu'un me donnait toujours de l'argent on avait mis l'œil spécialement sur moi. Puis je ne me donnais jamais aux policiers et cela les faisait enrager.

Les autres, qui sont plus dociles ne sont que rarement arrêtées ou s'en tirent avec ce qu'elles payent à Brennan, ; mais si elles ne peuvent payer leurs dettes, mal leur arrive. Une jeune fille devait 24 dollars à un baillif et étant tombée malade, elle ne put les payer, aussi est-elle maintenant en prison.

Personne n'ose réclamer. Du reste à qui ? Ils sont tous d'accord au poste !

Une autre dit avoir été appelée au poste où on lui demanda pourquoi qu'elle n'avait pas apporté de l'argent le samedi : elle n'en avait pas gagné, et le jour après elle fut arrêtée sous prétexte de vagabondage et condamnée. Elle offrit 4 dollars à Brennan, tout ce qu'elle avait, mais il voulait 10 dollars ; elle dût donc s'adresser à des connaissances qui se cotisèrent, et elle fut de suite acquittée sans que le juge lui dit le moindre mot,

Edva Leach dût payer 300 dollars pour avoir la permission de quitter la ville.

Voilà ce qu'est Bonfield et Cᵉ, et voilà sur les dénonciations de quelles canailles se sont basés les exécuteurs de la justice américaine pour condamner nos camarades.

## MOUVEMENT SOCAL

### France

Agen. — Samedi, 9 février, le citoyen Sébastien Faure a fait à Agen, une conférence traitant de la vérité sur le socialisme révolutionnaire. Son appel a trouvé de l'écho et un grand nombre d'ouvriers — et même de bourgeois — avaient tenu à venir entendre le conférencier déjà bien connu par la part intelligente et active qu'il a prise au dernier Congrès de Bordeaux. Après avoir fait remarquer l'inutilité de la constitution d'un bureau — inutilité reconnue d'ailleurs par les marques d'approbation de tout l'auditoire, — le compagnon Faure prend la parole. Il traite avec un véritable talent la question sociale, et plusieurs fois ses saillies contre la société actuelle, sont couvertes d'applaussements. Sa péroraison surtout fait sensation dans l'auditoire, et à sa descente de la tribune, bon nombre de mains viennent presser la sienne, donnant par ce fait seul une marque indiscutable du plaisir qu'ils ont éprouvé à entendre développer des idées qu'ils avaient dans le fond de leur être, mais qu'ils n'avaient jamais su ou osé se raisonner à eux-mêmes. En somme, résultat excellent. Bon premier jalon.

Le surlendemain, deuxième réunion. Sujet traité : Réformes ou Révolution sociale.

L'orateur dans un langage à la fois simple et élevé fait passer dans son nombreux auditoire les idées qu'il professe au sujet de l'impuissance des réformes pour résoudre la Question sociale, et posant en face le vrai, le seul remède, la Révolution sociale, il est vigoureusement applaudi par les ouvriers qui l'entourent.

La troisième conférence : Suffrage universel et Patriotisme, est un vrai triomphe pour nos idées ; longtemps les Agenais se souviendront de l'exécution en règle faite au Suffrage dit universel et que la conférencier montre à tous comme n'étant qu'un leurre destiné à garder le peuple sous le joug en lui donnant d'un côté un semblant de droit, le Suffrage universel, la liberté de se donner des maîtres, et d'autre part, le Patriotisme, grand mot, mais tout à fait vide de sens et destiné à égarer l'ouvrier, le salarié, l'exploité, en lui faisant jeter les regards au delà des frontières, alors qu'il n'aurait qu'à regarder autour de lui pour voir ses vrais ennemis, ceux qui le prennent au ventre, ceux qui l'affament.

Cette troisième conférence, faite comme les deux précédentes, dans la salle Saint-Jean, rue Poutarique, est terminée par la lecture d'une pièce de vers intitulée *Germinal*. Cette poésie, dite d'une voix enflammée (suivant un journal local) a été écoutée avec grande attention par les affamés qui étaient en très grand nombre dans la salle.

La quatrième et dernière conférence a eu lieu au théâtre municipal de la ville où 800 personnes environ y assistaient. Le sujet développé par le compagnon Faure était : « Le Mariage, le Divorce, l'Amour libre », les citoyennes invitées tout spécialement à cette réunion étaient venues en bon nombre.

L'orateur a abordé ce sujet délicat avec un rare talent ; sûrement, beaucoup de ceux qui écoutaient n'étaient pas dans les vues du compagnon anarchiste, mais pas un, pas plus dans cette conférence que dans les précédentes n'est venu donner la réplique au camarade. Cela est assurément regrettable, mais cela prouve aussi que nos doctrines sont si justes, qu'elles sont si bien l'expression de la pensée intime de tous qu'elles sont pour ainsi dire indiscutables.

Faure reviendra à Agen sous peu de jours et sûrement les idées anarchistes après cette deuxième série de conférences seront reçues et admises par beaucoup de travailleurs.

* * *

Bourges. — A l'occasion des élections municipales partielles de cette ville, une réunion a eu lieu le samedi 9. Il y avait pour orateurs les candidats socialistes assistés des citoyens Boulé, de Paris et Baudin, de Vierzon.

Après quelques disputes entre candidats et électeurs, le citoyen Boulé prend la parole : il s'attache surtout à démontrer ce que le Conseil municipal de Paris avait voulu faire pour les ouvriers de cette ville, en demandant la réduction des heures de travail et l'établissement minimum des prix de série de la ville, mais que malgré son vote et malgré des grèves partielles, il n'eût pas la satisfaction de voir se réaliser ses bonnes intentions pour la classe ouvrière, et il conclue qu'il fallait que les électeurs de Bourges votassent le lendemain pour la liste socialiste. Après lui, ce fut le citoyen Baudin qui prit la parole pour faire une sévère critique de la politique et des politiciens, en disant qu'il n'y avait rien à

KAISER

[illegible]dre d'eux ; que les ouvriers ne pourraient s'affranchir du joug de leurs exploiteurs, de leurs maîtres, des capitalistes, enfin qu'en faisant la Révolution violente et implacable, en se servant de tous les moyens à la disposition des révolutionnaires. Nous emploierons, dit-il, les produits chimiques que la science nous fournit ; nous ne devons plus faire une révolution politique comme il s'en est fait jusqu'à ce jour, mais une révolution économique : elle s'impose forcément et, quoique l'on fasse, on ne pourra l'éviter. Puis il termina comme son prédécesseur Boulé en engageant les électeurs à voter le lendemain pour les socialistes, pensant bien, dit-il, que cela ne retarderait pas la révolution d'un jour.

Le bureau demanda ensuite s'il se trouvait des contradicteurs désirant prendre la parole. Là-dessus, le compagnon Marchand monte à la tribune pour montrer aux auditeurs combien les discours de ces politiciens étaient contradictoires en eux mêmes.

On vous a dit qu'il n'y a que la Révolution seule qui peut vous débarrasser de vos misères, que vous n'avez rien à espérer de la politique et des politiciens et cependant l'on vous engage à voter encore. Mais sachez donc que la politique ouvre une porte large à toutes les intrigues et à toutes les ambitions, vous avez dû le voir par tous les charlatans qui sont venus à cette même tribune quémander vos suffrages et qu'ensuite vous avez délaissés parce qu'ils ne tenaient point leurs promesses. Eh bien! je vous le dis, que vous votiez pour une blouse ou pour un paletot vous serez avancé après comme avant, c'est-à-dire que vous serez toujours bernés, trompés et dupés parce que dans le gouvernement il y a toute une hiérarchie administrative qui tient dans son engrenage les meilleures intentions et les anihile ; c'est pourquoi aussi lorsque vous avez besoin de l'intervention d'une administration quelconque, les choses sont tellement longues que vous avez le temps de mourir à la peine avant que d'être satisfaits. Donc, encore une fois ne votez plus ou sinon vous en serez les dupes et les victimes ! D'ailleurs, ajoute le compagnon Marchand, j'ai eu un entretien avec le citoyen Baudin avant la séance et je lui ai demandé s'il croyait à la sincérité du suffrage universel, il m'a répondu : non, plusieurs ont pu l'entendre ; enfin le journal la *Démocratie du Cher* a lui-même, il y a quelque mois, démontré que le suffrage universel n'était pas sincère, en dévoilant toutes les manœuvres infâmes et ignobles dont se servent les maîtres, les exploiteurs de toutes sortes qui ont sous leurs ordres des domestiques, des ouvriers ou des fermiers. — Ici, un interrupteur demande comment nous vivrons en anarchie si nous ne votons plus. Voici, dit le compagnon Marchand ce que je puis vous dire : nous savons que la Révolution est inévitable et qu'elle a pour but d'exproprier toute la propriété, que nous devons mettre au service de l'Humanité toutes les choses naturelles. La terre, comme le soleil, comme l'air et comme l'eau étant une chose naturelle, ne pouvait ni devait appartenir à personne, que personne n'avait le droit de s'accaparer.

Étant débarrassés de tous nos maîtres, les hommes se grouperont selon la loi des affinités, et tout ce qui existe et vit librement dans la nature, et il continue de développer ainsi les théories anarchistes qui sont écoutées par le public avec la plus grande attention.

Le citoyen Boulé est monté pour répondre à cela qu'il n'y avait pas encore de socialistes à la Chambre et que c'est pour cela qu'il n'y avait encore rien de fait. Que ne pouvant pas dire aux citoyens présents de prendre immédiatement le fusil, il ne voyait rien de mieux de voter pour les socialistes en attendant.

* * *

[illegible]on. — Malgré la grosse caisse battue à fond de [illegible] en faveur des élections législatives dernières, [illegible] les résultats que cela a produit dans la Côte-[illegible], le 10 février.

Électeurs inscrits : 112,961 ; votants : 73,398.

Dans le canton Ouest de Dijon, sur 9,611 inscrits il n'y a eu que 1,349 votards, les autres cantons de [illegible] ont été en proportion.

Les infamies commises sur les compagnons anarchistes par la magistrature, se continuent, espérons qu'ils ne s'arrêteront pas en si bon chemin. Les compagnons de Dijon s'apprêtent à faire leur [illegible] pour les élections prochaines.

Après avoir subi 20 mois de prison *illégalement* ([illegible] bourgeois), le compagnon Monod vient de recevoir une feuille lui annonçant qu'il est rayé des listes électorales pour avoir été condamné à un an de prison pour détention de matières incendiaires, [illegible] procédé pour se débarrasser d'un homme qui gêne. Ah !... les imbéciles.

## Espagne

A la suite des explosions de pétards qui ont fait dégâts dans la maison de l'exploiteur Barilô, beaucoup de camarades ont été arrêtés. Des jeunes gens se réunissent le soir à Tarrassa, sous les fenêtres des prisonniers et leur démontrent leur sympathie par des chansons révolutionnaires. Il parait que dans ces derniers jours, le maire a eu peur et a télégraphié à Barcelone pour avoir de la troupe : le gouverneur est accouru avec les soldats à Tarrasa et à Rubi, mais la population étant tout à fait tranquille, ils ont dû s'en retourner sans faire leurs gestes habituels.

## Belgique

Nous détachons d'un journal bourgeois, *La Réforme*, le récit de l'acte de sauvagerie commis à Quenast par les gendarmes :

On sait que les carriers de Quenast sont en grève depuis plusieurs semaines, à cause du renvoi d'un certain nombre d'entre eux qui avaient voulu organiser une société de secours mutuels gérée exclusivement par eux et en dehors des institutions philanthropiques, mais d'une philanthropie assez autoritaire, de la Société.

C'est, au dire de tous les ouvriers, l'arrivée des gendarmes, requis par M. Urban, qui détermina la grève. Les grévistes, au nombre de plus de dix-huit cents, furent d'ailleurs très calmes, ils restaient chez eux.

C'est chez eux que les balles des fusils sont allées les chercher. En effet, hier mardi, vers midi, une députation de femmes ayant été trouver M. Urban et n'ayant rien pu obtenir de lui, il y eut quelque agitation. Une quinzaine de gendarmes étaient rangés sur un tertre, près de la station. Une des femmes ayant reproché à un ouvrier qui se rendait aux carrières son manque de solidarité, les gendarmes voulurent l'arrêter, mais elle fut délivrée par ses compagnes. Plusieurs grévistes vinrent pour prêter main forte aux femmes ; les gendarmes arrêtèrent un nommé Joseph Laurent, qui se trouvait là, mais ne leur faisait aucun mal, et ils le terrassèrent, le frappant à coups de crosse de fusil. Une femme eut le poignet tordu, une autre, fille d'un conseiller communal, a eu une mèche de cheveux coupée par un coup de baïonnette.

Le brigadier ayant donné l'ordre de charger les mousquetons, les femmes et les ouvriers s'enfuirent, et alors, chose inouïe, les gendarmes se mirent à tirer sur les maisons, de droite et de gauche. La porte vitrée et le mur de l'estaminet Pauwels furent criblés de balles ; nous avons vu les traces de neuf balles dans un espace de deux mètres carrés.

Dans la pièce à laquelle cette porte donne accès, se trouvait un malheureux ouvrier nommé Léthême, et récemment revenu de l'armée, où il avait fait son service comme volontaire à prime. Il était occupé à dîner. Il entendit siffler une balle au-dessus de la soupière. Il se leva et fit un pas vers la porte mais s'affaissa le ventre troué par une autre balle. Après vingt-quatre heures d'atroces souffrances, il est mort aujourd'hui à une heures de l'après-midi.

L'estaminet Jacquet a également été la cible des gendarmes. La demoiselle Jacquet, qui était appuyée contre la fenêtre, a entendu siffler à ses oreilles une balle de fusil qui est allée passer entre des enfants occupés à jouer dans une chambre de derrière et a troué le drap qui recouvrait la machine à coudre.

La nouvelle de la mort du malheureux Léthême a causé aujourd'hui à Quenast une profonde émotion et pour la première fois des groupes commençaient à se former dans les rues.

Les faits que nous venons de rapporter, nous les avons ou contatés ou entendu affirmer par vingt témoins. Le parquet de Nivelles, qui était sur les lieux en même temps que nous, paraissait faire assez mollement son enquête. Il y a pourtant de terribles responsabilités à établir. On ne fusille pas ainsi les maisons habitées sans l'ombre d'une provocation de la part des habitants et il doit être permis aux citoyens belges au moins de rester assis à leur foyer sans risquer d'être tués par la gendarmerie. On sait, depuis les fusillades nombreuses de ces dernières années, surtout depuis celle de Boom, que la rue leur appartient et qu'il peuvent y tuer les gens sans avoir de comptes à rendre à personne ; mais au foyer de famille, on pouvait encore se croire en sûreté. Va-t-on nous enlever cette illusion avec les autres ?

La conduite brutale et sanguinaire des gendarmes est sans explication possible. S'ils avaient été assaillis, menacés, s'il y avait eu même des manifestants autour d'eux, leur feu de file en aurait certainement abattu ou blessé au moins un. Il fallait que la rue fût vide puisqu'ils n'atteignirent que les maisons. Et ils n'avaient pu tirer en l'air, car toutes les traces de balles étaient à un mètre du sol et non plus haut.

Une seule explication plausible de cette incroyable férocité est celle que donnent presque tous les habitants : les gendarmes devaient être ivres.

On le voit, l'autorité va bien. Peut-être, les travailleurs finiront-il par comprendre que la patience et la soumision ne leur servant à rien, il n'y a qu'à se révolter et à obtenir par la force, ce qu'il ne peuvent obtenir par la lâcheté.

## Suisse

Soleure. — *Procédés pédagogiques.* — On écrit à la *Bernerzeitung* :

« Par circulaire du 14 janvier courant, M. le chef du département de l'instruction publique attire l'attention des commissions d'écoles et des inspecteurs scolaires du canton sur le fait que, dans certaines classes, on inflige encore aux enfants des peines corporelles, peines qui sont sévèrement interdites, et il invite ces autorités à exercer une surveillance constante sur le personnel enseignant et à lui signaler tous les cas où les directions données auraient été enfreintes.

« Or, le 16 janvier, un pauvre petit garçon de sept ans, de la commune de Gæchliwyl, était accusé d'avoir pris une hache ; d'après d'autres rapports, l'enfant se serait borné à s'amuser à couper du bois avec cet outil. Un membre de la Commission des écoles en fit rapport à celle-ci, qui se réunit séance tenante à la maison d'école et interrogea l'enfant, puis donna ordre au régent d'administrer une correction à son élève. Le régent s'y étant refusé, la commission y procéda elle-même ; après l'avoir fait déshabiller, l'enfant fut couché sur un banc et reçut d'un des membres de la Commission une volée de coups de règle. Le pauvre garçon fut ensuite renvoyé à la maison, mais dans un état tel, que les secours du médecin furent nécessaires et qu'il devra garder le lit pendant bien des jours.

« Toute la contrée est indignée et on espère que le gouvernement agira énergiquement. »

(*Journal de Genève*).

## Etats-Unis

On se rappelle qu'une grande compagnie de marchands d'huiles de pétrole avait fait dynamiter il y a quelques années, un établissement rival. Le crime ayant été commis par la compagnie la plus riche, l'enquête n'a jamais abouti et les juges se sont acheté des maisons de campagne. Même histoire vient d'arriver à Chicago. Un syndicat de distillateur a fait sauter en l'air une usine rivale. Le tout se terminera par des courbettes faites au dynamiteur.

(*Freiheit*).

* * *

En Louisiane, une certaine agitation s'étant produite parmi les nègres, non pour « attenter aux droits des propriétaires » — on n'en est malheureusement pas encore là, — mais pour organiser une société d'études ; messieurs les blancs se sont jetés en armes sur une assemblée de noirs, ont saisi les deux « meneurs » et les ont pendus dans la forêt voisine. Quels sont les noms de ces martyrs ? On ne le dit pas. Ce ne sont que des nègres, et parmi les blancs opprimés combien ont compris que tous les vaincus, quelle que soit leur couleur, sont solidaires les uns des autres ? (*Freiheit*)

## République Argentine

Buenos-Ayres. — Un meeting était organisé le 1er janvier, par les républicains Italiens et Français, à l'effet de protester contre la triple alliance. Le dénouement fut lamentable, non par le manque de visiteurs, qui s'étaient trouvés là au nombre de quelques centaines, mais lamentable et triste par la pauvreté des idées.

Ces messieurs avaient d'abord résolus de refuser la parole à tout adversaire, surtout à tout socialiste ; et pour que l'ordre ne fut pas troublé, ils avaient eu recours à la force brutale : toute une compagnie de sergents de ville était dans la salle prête à prendre au collet, les interrupteurs.

Monsieur Peyret, désigné comme un des orateurs,

crû bon de ne pas venir se salir à cette tribune bourgeoise, envoya un discours qui fut lu par M. Lapi rre.

Venait ensuite M. Barbieri, la grande bête du jour, venu récemment d'Italie, où il est connu comme dramaturge d'histoires de brigands. Son discours ressemblait dès la première syllabe à la dernière, plutôt à un monologue de fou furieux, qu'à des paroles d'un homme raisonnant et pensant. Après un quart-d'heure d'extase, il devenait tout bleu et brun et arrêta-là ses hurlements.

Lapierre reprit la parole et continua à nous dire des bêtises et des absurdités comme son prédécesseur.

Le tout dura à peine une demi-heure, car, lorsqu'un de nos compagnons demanda la parole; ces républicains se prirent d'une telle frayeur qu'ils descendirent de la tribune annonçant que le meeting était terminé. Entourés de tous les sergots ils s'esquivèrent.

Les anarchistes ont profité de cette occasion pour distribuer des manifestes convoquant tout le monde à une réunion pour le 6 janvier. Cette réunion a été interdite par la police sous prétexte qu'on n'avait pas demandé l'autorisation sur papier timbré. Une demande sur papier timbré fut alors déposée et il fut répondu (malgré le timbre) qu'aucune autorisation ne serait donnée aux socialistes. Un procès va être intenté au chef de la police de Buenos-Ayres, Monsieur Capdeville, pour violation de la loi; voilà où nous en sommes dans la libre Amérique.

* * *

*Illustration de la chimie dans la République Argentine* (copie de différentes feuilles du jour. — « Des boissons considérées comme nuisibles et falsifiées par l'officine de chimie à Montevideo, ont été acceptées comme bonnes à Buenos Ayres; le même cas c'est présenté entre l'officine de Buenos-Ayres et celle de La Plata. »

* * *

Nos camarades de Rosario ont répondu par un placard à la presse bourgeoise qui les avait accusés d'être les instigateurs de la grève qui a éclaté là-bas.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Camarades,

En ce moment où les fractions de la Bourgeoisie exploitrice sont aux prises, prêtes à se réconcilier ensuite sur notre dos, nous croyons utile de faire appel à tous les prolétaires qui, soucieux de leur émancipation, savent qu'une seule voie leur reste ouverte: la voie révolutionnaire sans compromissions d'aucune sorte avec l'ennemi.

En conséquence, nous invitons les travailleurs et plus spécialement ceux du XX^e^ arrondissement, à assister aux réunions de notre groupe, qui auront lieu tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron, où l'on trouvera tous les journaux et brochures anarchistes.

*La Liberté.*

* * *

Nous recevons l'appel suivant :

Une seule science s'impose pour guérir les maux de l'organisation bourgeoise qui nous exploite actuellement : la *destruction*.

Les réformes, les changements sont des palliatifs, il nous faut l'action violente mais consciente contre les préjugés et les lâchetés du présent; et la force, l'idéal, il faut les chercher et les faire pénétrer chez les ouvriers, entre les masses abruties par la misère et par l'éducation d'aujourd'hui.

Le journal l'*Operaio* (L'Ouvrier) avec ses confrères luttera à l'avant-garde de la Révolution, fera la critique de tous les systèmes autoritaires, économiques, juridiques et religieux et fouettera sans pitié l'effronterie bourgeoise.

Les idées communistes-anarchistes, jusqu'à plusieurs années en arrière, inconnues et dénigrées se sont aujourd'hui acquises les simpathies de millions de travailleurs et les grèves, les rébellions individuelles, le courant de sentiment et d'opinions nous montrent clairement que les jours du barbare système social actuel sont comptés et que l'ère de la liberté ne saurait tarder à venir.

Mais ne nous berçons pas sur des songes dorés : agitons-nous et expliquons aux autres toutes nos pensées : la presse, la propagande par le fait, les conférences, tous les moyens légaux ou *illégaux* sont bons pour amener le triomphe de l'Anarchie.

L'*Operaio* paraîtra le 18 mars prochain. Il sera rédigé en langue italienne et ouvrira ses colonnes à tous les rebelles. Nous avons besoin de beaucoup d'argent, pour ça nous faisons appel à tous les anarchistes de bonne volonté, de nous aider le plus tôt possible. Il y a des compagnons qui ont des dettes avec l'*Operaio de Reggio Calabre*, ils peuvent se régler avec nous et nous dire aussi le nombre d'exemplaires qu'ils désirent.

Nous comptons sur l'appui de tous!

Pour toutes les correspondances et envois s'adresser au Journal l'*Operaio*, chez Zedele Bianchi, rue Cuiraterie, 8, au deuxième étage, à Marseille (Bouches-du-Rhône).

*La Rédaction.*

* * *

Les camarades de Genève font tirer cette semaine les *Produits de la Terre*, et l'*Organisation de la propagande révolutionnaire*. — Adresser les demandes à l'Imprimerie Jurassienne, 24, rue des Grottes.

Les camarades font en même temps un pressant appel, à ceux qui reçoivent sur les brochures précédentes, pour qu'ils veuillent bien liquider leurs comptes afin de faciliter l'apparition et l'envoi des brochures nouvelles.

* * *

Le groupe d'Etudes sociales de Romans prévient les camarades que son siège social est actuellement café Maury, place des Cordeliers, 1.

* * *

Le compagnon Tortelier, étant à peu près rétabli de la bronchite qui l'avait fait revenir à Paris, nous fait savoir que dans quelques jours il sera prêt à reprendre sa tournée de conférence dans l'Ouest.

Les camarades de cette région qui pourraient organiser quelque chose dans leur localité, peuvent s'entendre avec lui à ce sujet.

* * *

Bessèges. — Le groupe *Le Glaive*, désirant répondre au groupe de Verviers et de Saint-Quentin les préviennent que le 18 mars ils seront prêts à toutes les éventualités qui pourront arriver et qu'ils sont impatients d'arriver au jour où l'on purgera la terre de tous les parasites et les exploiteurs, et que ce jour-là ils sauront faire leur devoir.

A cette occasion, le groupe prévient tous les révolutionnaires que l'anniversaire de la Commune se fêtera le 17 mars par une soirée familiale dont les chants et les poésies révolutionnaires feront plaisir aux assistants et que cette soirée sera terminée par un punch.

## PETITE CORRESPONDANCE

Groupe « l'Egalité » à Bruxelles. — Votre convocation est arrivée trop tard.

P. à La Machine. — Avons envoyé les numéros demendés. Veuillez réclamer à la poste. — Le service est fait exactement toutes les semaines.

B. à Eymoutiers. — Prenons note. Le service sera fait.

G. L. à Delancy. — Nous ne connaissons pas la brochure ni rien approchant. — Faisons passer votre lettre à un de nos amis qui pourra peut-être vous renseigner.

V. à Firminy. — Distribuez les invendus. — Riems 1 fr. au « Ça Ira ».

N. E. à l'Echenot. — La surtaxe de 0 fr. 20 n'est dûe que pour les abonnements pris par l'intermédiaire de la poste.

M. à Dijon. — Reçu abonnement pour 4 mois. — Quant aux manifestes, nous vous avions prévenu qu'ils ne pourraient être prêts pour le jour demandé, fallait alors nous dire de ne pas les faire faire. Nous avons été forcés de les payer sur les fonds du journal, ce qui n'a rien de bien engageant, étant donné la difficulté de vivre qu'il a déjà. — Reste dû 19 francs.

La « Liberté » à Bruxelles. — Puisque le débat est fermé pourquoi le rouvrir sous une autre forme? — Nous nous en tenons à ce que nous avons dit.

A. A. à Marsala. — Prenons note de votre carte. Service sera fait.

Guy à Béziers. — Nous avons reçu 75 centimes pour exemplaires des « Préjugés de l'Anarchie », veuillez nous en faire parvenir un, ainsi que votre adresse, nous vous ferons parvenir la somme.

M. à Angers. — Avons fait parvenir l'abonnement à « l'Union internationale des Femmes ». — Envoyons « Procès Gille » et « l'Anarchie », le reste est épuisé.

Mas. à Saint-Quentin. — N'ayant pas votre adresse, je vous réponds par la voie du journal. — Ce que vous déciderez sera pour le mieux. — Nous avons connaissance du groupe du XIV^e^, de la « Ligue de l'intérêt public », mais nous n'y connaissons personne.

L'Isolé à Bruxelles. — L'article en effet est un « signe du temps ». — Ce n'est pas le même F.

Monod à Dijon. — Le garibaldien qui est passé chez vous en 83 vous souhaite le bonjour.

Casteljaloux. — Faites votre possible pour régler les brochures. — Voilà deux numéros que nous expédions en retard, faute d'avoir de la galette à temps. — Nous avons écris à des camarades qui ... leurs paiements, mais à ce qu'ils parai... que nous leur écrivons pour le plaisir ... 15 centimes à la poste. Ils ne se dérange... pour répondre.

« La Liberté » à Bruxelles. — Avez-... « Procès de Jahn ». Si oui, envoyez ... Moru, 15, rue Sainte-Marthe à Tours.

M. à Tours. — Voyez réponse ci-dessus ... l'autre brochure, impossible de se la procurer ... teurs ont disparu du mouvement.

L'administration de la « Critique sociale » ... donner connaissance aux compagnons d'A... elle a reçu le mandat de 7 fr. qu'ils lui ont ... leur dire en même temps pourquoi ils n'ont ... envoyé les quatre brochures « Préjugé et A... étaient demandées.

D. à Jersey City. — Sera inséré la semaine ... Probablement que T. n'aura pas reçu votre ... il s'est déjà plaint de ne pas avoir reçu diff... Le service postal, parait-il, est supérieur...

M. à St-Quentin. — Nous n'avons pas ... chure. — Envoyons « Fais ce que veux ».

C. à Armentières. — Plus d'adresses à ...

L. au Havre. — Nous n'avons pas de brochures ... gères de disponibles. Votre paquet est ... celui de I.

R. à Valence. — C. à Montreuil. — C. à ... Rouairoux. — M. à Rouen. — L. à Orléans ... Firminy. — A à la Bastide-Bordeaux. — J. ... — F. à Amiens. — S. à Calais. — J. à Ly... Bessèges. — D. à Rouen. — B. à Roubaix ... Samana. — M. à Tours. — R. à Argenton ... F. à Reims. — B. St-M. à Londres. — Reçu ... mandats.

## CONVOCATIONS

*Cercle international.* — En caisse : 7 fr. ... 1 fr. 25 de la collecte faite le 17 février.

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au... midi à 6 heures du soir.

Ordre du jour : Organisation de conf... domadaires par arrondissement.

Vu l'importance de cette réunion, tous ... pagnons français et étrangers de Paris ... lieue sont priés de s'y rendre.

Le groupe des V^e^ et XIII^e^, avertit les ... que ses réunions auront lieu dorénavant ... salle Billion, 6, rue des Lyonnais.

Ordre du jour de la réunion du samedi ... férence sur les différentes écoles socialistes.

Travailleurs communistes-anarchistes ... samedi, 16 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle ... quette, 52, rue des Amandiers.

Tous les dimanches soir, soirée familiale.

Choisy-le-Roi. — Samedi, 23 courant, à ... du soir, salle Saint-Eloi, réunion du groupe ... sociales. Conférence par le compagnon ...

Calais. — Samedi 2 mars, réunion de tous ... archistes au local habituel. On est prié d'être ...

Roubaix. — Les anarchistes font appel à ... camarades intéressés au mouvement ... naire, pour qu'ils assistent à la réunion ... lieu le dimanche 24 courant, à 6 heures ... chez Lanneau. Une causerie sur l'anniversaire ... 18 Mars et la manière de s'entendre pour le ... brer.

Saint-Quentin. — Les *Communistes libert...* *Enfants de Babeuf* et les anarchistes ... sont convoqués pour le dimanche 24 ... 8 heures du matin, estaminet Walbled, ... Vieux-Port. — Urgence.

Le même jour, à 6 heures du soir, ... Fournival, 39, rue de la Chaussée-Rom... tente au point de vue de la vente de la ... l'organisation de l'anniversaire du 18 mars.

Bruxelles. — Groupe *La Liberté*, à La Co... rue de la Colline, lundi 25, à 8 h. 1/2 du s... férence publique sur la nation armée.

La tribune est libre.

Armentières. — Tous les anarchistes ... d'assister à la réunion qui aura lieu le ... 24 février à 6 heures du soir, à l'esta... Saint-Eloi, rue des Murets.

Ordre du jour : 1° La grève de chez J... ses conséquences; 2° Mesure à prendre pour ... le 18 Mars.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. Grave, 17, rue de l'...

Deuxième Année, N° 25. — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 3 au 9 MARS 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Nos dépositaires peuvent voir que tant que le journal a pu marcher, nous les avons laissés tranquilles. — Voilà trois semaines que le service s'est fait très irrégulièrement, faute des fonds nécessaires, malgré que nous ayons écris d'avance à ceux qui nous devaient le plus.*

*Aujourd'hui nous ne pouvons aller plus loin, cette semaine nous enverrons le relevé de compte à ceux qui sont en retard, nous les prions de faire leur possible pour se mettre en règle.*

## 1789-1889

### III

Une réforme est toujours un compromis avec le passé, elle se borne à le modifier plus ou moins ; tandis qu'une Révolution plante toujours un jalon pour l'avenir. Si petit que soit le progrès accompli par la voie révolutionnaire, la Révolution prépare l'avenir. L'une a son visage tourné en arrière ; l'autre regarde en avant et dépasse son siècle. Toute l'histoire est là pour le prouver, et c'est précisément ce qui arriva lors de la Révolution de 1789-93.

Si bourgeoise que fut cette révolution, quant à ses résultats, c'est encore elle qui planta les jalons du Communisme et de l'Anarchie au sein de la société moderne. Quand les bourgeois veulent nous faire croire aujourd'hui que la Révolution n'avait d'autre but que d'abolir les derniers vestiges du féodalisme et de restreindre l'autorité royale, ils font preuve d'ignorance et de mauvaise foi. Un peuple entier ne se soulève pas pour si peu de chose ; il ne se met pas en révolte ouverte pour quatre ans, s'il ne s'agit que d'abolir une institution qui meurt déjà, ou pour changer de gouvernement. Pour qu'une révolution, aussi grande que celle du siècle passé, vienne éclater, il faut qu'un flot d'idées nouvelles circule dans les masses, qu'un monde nouveau se dessine dans les esprits, basé sur des rapports nouveaux, une morale nouvelle, une vie nouvelle. Et c'est bien cela que nous voyons en France vers la fin du siècle passé.

---

Qu'on relise, en effet, les écrits des Diderot, des Rousseau, et même de ceux qui, plus tard, devinrent les défenseurs jurés des droits acquis par la Bourgeoisie. On verra qu'ils sont imbus de socialisme, ou plutôt de communisme ; et on comprendra que ce qui souleva le peuple français et lui donna l'énergie nécessaire pour lutter contre les conjurés du dehors et du dedans, ce fut une grande vision d'un avenir communiste.

La formule même de Liberté, d'Egalité, ou de Fraternité ; qui n'était pas un vain mot à cette époque — on mourrait pour elle — dit assez ce que le peuple français voyait au bout de la Révolution.

En effet, les écrits des précurseurs de la Révolution sont pleins d'idées que nous pouvons inscrire aujourd'hui encore sur nos drapeaux. Diderot — dans maint de ses écrits, du moins, si non dans sa vie — fut profondément anarchiste. Rousseau puisa sa force et son immense influence dans ses aspirations communistes. Si, malgré sa critique superbe des sociétés modernes, il échoua piteusement dans un idéal de République suisse, ce fut lui qui nia le droit de s'approprier le moindre lopin du sol ; ce fut lui qui osa dire qu'un gouvernement quel qu'il soit, n'aurait sa raison d'être que s'il était composé d'anges, c'est-à-dire d'êtres qui n'existent pas sur la terre. Et Sieyès lui-même, ce suppôt futur de la Bourgeoisie, ne nia-t-il pas le droit de propriété, tandis que toute une phalange d'écrivains moins connus propagea un souffle de communisme dans des centaines de brochures.

Et c'est précisément ce souffle de communisme qui anima les masses.

---

On nous représente le 14 juillet comme une révolte contre la tyrannie royale. Mais, ce qu'on oublie de nous dire, c'est que le 12 juillet le peuple de Paris brûlait les octrois ; que le 13 il pillait les riches ; et que si la Bourgeoisie s'empressa de s'armer, elle le fit aussi bien contre les va-nus-pieds, que contre le roi.

C'est pour résister à ceux qu'elle appelait « les brigands », que la Bourgeoisie s'arma dans les villes de province sitôt après la prise de la Bastille. — « Les brigands viennent, armons-nous ! » — tel fut le cri poussé en province, d'un bout à l'autre de la France.

Or, qui étaient donc ces brigands auxquels les bourgeois livraient bataille et qu'ils pendaient souverainement ? les brigands, c'étaient nous, les socialistes et les anarchistes d'alors ; c'étaient la masse des va-nus-pieds des villages marchant contre leurs seigneurs nobles et bourgeois.

Et plus tard, ceux que Mignet désigne dans son histoire sous le nom d'*anarchistes* — le mot est vieux comme on le voit — c'était encore le peuple, la masse, qui, en apprenant les mesures anti-égalitaires, anti-communistes de la Constituante, de La Législative et de la Convention, recommençait la Jacquerie dans les villes et les villages, proclamait la Commune, s'emparait de vive force des provisions, pendait les accapareurs de blé, réquisitionnait les riches bourgeois et maintenait l'état révolutionnaire.

---

Ils étaient communistes, nos grands pères. Certainement, leurs idées là-dessus étaient bien vagues. Ils n'avaient pas pensé aux traits essentiels d'une société communiste et ils se laissaient entraîner à des mesures égalitaires, quant à la forme, mais portant en elles le germe des inégalités futures. Sortant d'hier du servage, proclamant la liberté complète de l'individu, ils oubliaient le lien de solidarité qui eût dû unir les individus libres. Une société communiste, telle que nous pouvons l'entrevoir aujourd'hui, ne se dressait pas dans leur esprit. Leurs inspirations étaient vagues, mais son essence était communiste.

En abolissant les derniers vestiges du féodalisme, les paysans croyaient proclamer la nationalisation du sol, le droit de chacun à le cultiver, le devoir pour tous de s'assurer mutuellement la vie et le travail.

En proclamant l'abolition des maîtrises et et des jurandes, ainsi que des droits seigneuriaux de la ville sur les villages voisins, les travailleurs prolétaires proclamaient le droit à l'aisance pour quiconque travaillera ; la Commune qu'ils rêvaient, sans trop trouver les mots pour exprimer leur pensée, c'était la Commune des Egaux, unis dans un travail commun.

Le peuple maître du sol, — le travailleur, maître des outils, — et la Commune organisant elle-même son travail et sa consommation, — telle fut, sans aucun doute, l'idée qui inspira les prolétaires français. Inspiration vague, trop vague pour trouver des formes réelles, mais puissantes néanmoins.

Et quand ils virent combien la réalité s'était éloignée de leurs rêves ; quand ils s'aperçurent comment on les avait escamotés, les prolétaires commencèrent à créer leurs sociétés secrètes — sciemment communistes — telles que la société de Babœuf.

Mais, c'était trop tard ; c'était le dernier effort de la Révolution mourante, et il fut étranglé.

---

La grande Révolution légua son héritage à la postérité. Peu importe que la France tomba sous le talon d'un brigand. Peu importe la terreur blanche — terreur bien plus farouche que les journées sanglantes de l'été de 1793.

Le champ était ensemencé, et à cinquante ans de distance, le communisme renaissant de ses cendres, lançait le peuple français dans une nouvelle révolution — celle de 1848.

Et le communisme fit le tour du monde. L'héritage de la Révolution grandit. Le jalon qu'elle planta pour l'avenir devint le drapeau rouge dont les plis glacent aujourd'hui d'effroi la Bourgeoisie du monde entier.

Le dix-neuvième siècle fut le siècle du socialisme, et nous allons voir dans un prochain article par quelles phases le socialisme a passé dans son développement.

## CRITIQUES

Compagnons de la *Révolte*,

Pensant que la question de morale soulevée par le débat entre compagnons du *Ça Ira* et ceux du groupe la *Liberté* de Bruxelles (dans le

*Ça Ira*, n° 9) — à l'occasion du vol, est des plus importantes au point de vue de l'avenir, et actuellement, à celui de l'efficacité de la propagande anarchiste — vous ne refuserez pas à un des vôtres — je l'espère — de profiter de votre journal pour faire quelques réflexions sur ce débat.

D'abord, compagnons du groupe *la Liberté*, si j'ai bien compris, vous pensez que tout acte — pour relever des principes anarchistes — doit être déterminé par une idée d'ordre supérieur (*Justice*) et que sa portée intellectuelle, morale et sociale ne compte que relativement à son plus ou moins de conformité à ce principe, qui de plus, doit être le criterium de toute propagande anarchiste.

Sur cette question de fond, je pense que vous êtes dans le vrai, mais que vous n'en déduisez pas toutes les conséquences logiques — en raison à ce qu'il me paraît — d'un restant d'habitudes provenant de notre éducation.

Vous affirmez le dévouement et dites en même temps qu'en propagande les dangers et souffrances de l'individu ne comptent pas ! — cela est contradictoire — puis, que pour l'homme de conviction, le dévouement est *un besoin*... mais le dévouement comporte le sacrifice... en certains cas, jusqu'à la mort — or, peut-on ressentir le besoin (naturel) de se faire assassiner ? Vous dites ensuite que *l'intérêt personnel* n'entre pas en ligne de compte dans la propagande !! il est ici question *du vol*, qui, *en bien des cas* n'est pas provoqué par l'intérêt personnel : or, le vol, *acte de révolte, de justicier*, relève de vos principes — car il porte atteinte à celui de propriété, (usurpée, volée) nie le pouvoir économique en enfreignant ses lois, et se conforme à *la liberté* qui prescrit la révolte aux opprimés et non *la résignation*..., élément d'*autorité*. Vous distinguez entre voler et exproprier : — la différence est mince — voler est un cas de reprise partielle, et exproprier en est un, de reprise plus ou moins générale.. et si le premier répugne encore à la masse, c'est que les possesseurs actuels (les grands et véritables voleurs) ont bien soin — par l'éducation — de brouiller son entendement pour lui faire considérer comme *naturelles* et immuables les constitutions qu'ils lui ont imposées par la ruse et la force (1).

Maintenant, compagnons du *Ça Ira*, si les idées que vous développez sur le vol sont exactes, il me semble que vous *ne voyez pas* celle d'ordre supérieur qui vous les suggère et que, de même que les compagnons du groupe la *Liberté*, vous êtes en contradiction avec vous-mêmes.

Vous abordez cette théorie matérialiste réduisant tous les actes à de simples manifestations de la matière qui dans l'homme, le poussent à se procurer des sensations plus ou moins vives, plus ou moins conscientes et d'une portée plus ou moins utilitaire — *l'utilité* — telle est, affirmez-vous le criterium constant de la moralité ! puis partant de là vous déclarez *les actes* en eux-mêmes ni justes ni injustes, ni bons ni mauvais, ni moraux ni immoraux — moraux ou utiles (ou le contraire) selon qui les commente et en est atteint — donc autant de criteriums que d'individus..... Cela me rappelle ce sauvage auquel un missionnaire demandait comment il comprenait le bien et le mal — quand je prends les femmes des autres (dit-il) *c'est bien*..., quand on prend les miennes, *c'est mal !* — Ce sauvage était certainement un utilitaire, et bien des anarchistes, ne comprenant pas encore la portée morale de l'amour libre, pensent de même en pareille matière.

Une femme tombe à l'eau ; emportée par le courant, elle va se noyer : sans délai ni réflexions sur le danger à courir, je me risque et réussis à la sauver — mais voici que je reconnais cette femme pour une bourgeoise qui exploite indignement des ouvrières, — alors d'après votre criterium, si je suis un vrai anarchiste, un pur, je la rejette à l'eau ou l'assomme contre un mur !

Marchand, je falsifie, fais faux poids, *mens*, trompe et empoisonne mes clients ! — Si ceux-ci sont anarchistes, je suis un indigne, méritant pour le moins, d'être fessé dru par eux... en un mot, je suis *très nuisible* : mais si ces clients sont des adversaires, des bourgeois, oh ! alors .. je fais œuvre *utile*, je suis *très moral*.

Il y a encore des sauvages qui, par nécessité, rareté de subsistances, mangent leurs vieux parents, leurs enfants, leurs voisins. — Actuellement, de civilisés qui font de même ! — puis nous avons les malthusiens nombreux hélas, en toutes écoles, préconisant la masturbation du, de... et des consciences !! Mais que diable aurions-nous à redire à la conduite de toutes ces bonnes gens, appliquons notre *jauge* (l'utile) à leurs actes et si ceux-ci servent notre cause, ils sont moraux.

Voyons, compagnons, n'est-ce pas tomber dans l'absurde, et est-ce avec vos *soi-disant principes* — dont les faits ci-dessus découlent — que vous réaliserez une société harmonique ? — que vous le pensez, alors soyez logiques et *n'employez plus* en propagande les mots... *Justice, Vérité, Moralité*, etc. — mais parlez seulement de sensations utiles ou nuisibles — car en les employant, de deux choses l'une, ou vous mystifiez (par trucs de rhétorique) les pauvres diables qui croient aux choses que ces mots expriment, — ou, *à votre insu*, votre esprit vous oblige à admettre la réalité de ces choses. Ne vous croyant pas menteurs, je m'arrête à cette dernière opinion dont *vous-mêmes* prouvez la justesse en terminant... (*en affirmant la Justice* après l'avoir niée).

D'abord, vous niez le dévouement : — à votre avis, un camarade qui sacrifie ses intérêts, brave les dangers, risque sa liberté, va jusqu'à *la potence*... ne le fait que pour se procurer des *sensations vives* et *rien* que pour sa satisfaction personnelle — puis ensuite vous dites que l'on ne peut pas le traiter d'égoïste, et que, en raison de la portée *utile* de ses... « sensations satisfaites », on peut dire de lui — *c'est un dévoué !*

Soyons logiques : s'il ne meurt que pour sa satisfaction personnelle... *c'est un égoïste*, et quelle que soit la portée de ses actes, vous ne devez pas dire que c'est un dévoué — vous affirmez le dévouement après l'avoir nié.

Les idées justes que vous développez sur le vol, vous sont suggérées — non par votre criterium l'utilité — mais par un principe d'ordre supérieur qui est *la Justice*, ce que vous vous donnez la peine d'affirmer vous-même en terminant par cette phrase — « Ne l'oublions pas, notre propagande qui assigne un *but de justice* au vol, le *rendrait* utile et moral ». — Vous avouez donc que c'est *parce qu'elle* lui assigne un but de justice.

Mais terminons. — De même qu'il y a sensations et sensations, il y a faits et faits : — un cyclone, une trombe sont des faits auxquels nous ne pouvons attacher aucune idée de moralité, de justice — mais un crève-faim qui recevra des coups de trique en place de secours, pourra-t-il admettre que ces deux faits sont en eux-mêmes ni *justes* ni *injustes* et ne comportent que de *l'utilité ?*

Chers compagnons, je pense nécessaire d'épuiser un peu ce sujet, car les écrits, brochures et journaux anarchistes sont pleins de contradictions prouvant que nous nous tâtons encore — et ce défaut d'orientation nuit certainement à notre propagande vis-à-vis de la masse qui se rebute (instinctivement) contre cette théorie *utilitaire* que quelques-uns *diplôment* anarchiste.

(1) Il nous semble ici que notre correspondant n'est pas bien clair. Il a raison de dire que le vol — acte de révolté — relève de la propagande. Mais s'il considère tout vol, quel qu'il soit, comme acte de révolté, nous croyons qu'il fait erreur, car nombre de voleurs, ne sont ni plus ni moins que des bourgeois ; car, comme eux, ils cherchent à vivre en parasites aux dépens de la société.

N. D. L. R.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — La fameuse manifestation annoncée à grand fracas par les continuateurs du Congrès de Bordeaux, et qui devait avoir lieu le 24 [illegible] eu lieu. — Les organisateurs ont déclaré que [illegible] moment que le gouvernement avait l'intention [illegible] l'interdire, elle n'aurait pas lieu. Dans un manifeste adressé à leurs adhérents, ils les ont engagés à rester chez eux... pour attendre sans doute que le gouvernement les autorise à manifester.

* * *

M. Eiffel vient de vendre à M. Jaluzot le droit de reproduire, en articles de Paris, l'image de la tour dont il a eu le premier l'idée. Or, beaucoup de commerçant qui, en vue de l'Exposition, avaient fait fabriquer des objets de ce genre, se voient arrêter de leurs espérances, de là, vives réclamations contre le monopole que s'arrogent MM. Eiffel et Jaluzot.

La *Lanterne* à laquelle ils ont adressé leurs plaintes, les engage à ne pas tenir compte du fait ni de la loi qui autoriserait de les poursuivre comme contrefacteurs.

*Lanterne*, ma mie, mais c'est tout bonnement de la propagande par le fait que vous recommandez là — à l'usage des bourgeois, il est vrai, mais enfin — la propagande par le fait. — Vous êtes donc revenue de déblatérer contre les anarchistes comme vous le faites si souvent.

* * *

Croisy-le-Roi. — Des élections ont eu lieu dimanche, 17 février, dans notre commune. Le groupe d'études sociales a vu avec plaisir sa campagne abstentionniste porter ses fruits. Sur [illegible] électeurs, 800 seulement ont pris part au vote. Cela nous prouve, que malgré la pression qu'exerce sur ses ouvriers le chef du bagne de Croisy, Monsieur Boulanger, la lumière pénètre dans le cerveau des travailleurs. Il a beau afficher dans ses chantiers la stupide note suivante :

« Les ouvriers qui font partie du Groupe d'études sociales où qui ont collaboré au journal la Révolte, sont priés de se faire inscrire pour l'hygiène et la salubrité de l'usine ».

Les ouvriers visés répondent par le mépris, et attendent le jour prochain où ils feront eux-mêmes acte réel d'hygiène et de salubrité en jetant la pourriture bourgeoise à l'égoût.

Rassuré par ce silence qu'il ne comprend pas, il fait une sorte de plébiscite sur la question suivante à laquelle devaient répondre tous ses esclaves — *Etes-vous partisans du partage* — Non, ont-ils répondu en chœur.

Et non, imbécile, les membres du Groupe d'études sociales ne sont pas partisans du partage.

Ils te le diront quelque jour à l'oreille de ce fait ils sont partisans.

Et la platitude de l'affiche, remerciant les ouvriers d'avoir répondu « non », prouve que ce jour n'est pas loin, car elle sue la peur.

En attendant, la propagande marche et elle marchera malgré et contre tous.

* * *

Saint-Quentin. — Le 24, les Collectivistes avaient organisé une manifestation pour aller chercher réponse de la lettre qu'ils avaient portée le 10 [illegible] sous-préfet. Les délégués n'ont pas été reçus. Ils [illegible] sont réunis à la salle Flamant pour savoir le résultat, mais la police et la ligne, baïonnette au canon, ont envahi la salle et dispersé les assistants et les arrestations ont commencé.

Vers le soir, les dragons arrivent, les patrouilles se promènent toute la nuit ; vers 9 heures, le compagnon Massey est arrêté et le lendemain jugé ainsi que les autres. Le compagnon Massey est condamné à 20 jours de prison pour insultes envers les agents dans l'exercice de leurs fonctions. D'autres accusés sont condamnés à 3 mois, à 3 jours et à de l'amende.

Le plus curieux, c'est que pour les condamner, une compagnie du 87e et des gendarmes, baïonnette au canon ont monté la garde jusque dans le tribunal, près des accusés, emmenés dans la voiture cellulaire. On voit que la Bourgeoisie ne craint pas d'employer la force pour tenir les affamés en respect devant les millions qu'elle leur a volé. Et tout cela pour une manifestation pacifique. Allons, travailleurs, quand donc comprendrez-vous que [illegible]

calme et l'applatissement ne vous feront pas trouver grâce devant vos exploiteurs, que la moindre réclamation de votre part est considérée comme un acte de rébellion contre eux, qui sera punie avec d'autant plus de rigueur que vous serez plus plats, qu'il n'y a qu'un moyen d'obtenir ce que vous désirez : c'est de le prendre.

***

ROMANS. — Nous avons organisé deux réunions qui, nous l'espérons, auront produit quelques résultats pour l'Anarchie. La premère a eu lieu samedi, 16 février au Bourg-de-Péage, devant un auditoire de 800 personnes, le compagnon Mollet a developpé ces deux questions : La misère des classes ouvrières et le remède à y apporter.

Aucun contradicteur ne s'étant présenté, la séance a été levée au cri de vive l'Anarchie.

La deuxième a eu lieu le dimanche 17 février où on a refusé plus de 200 personnes. Le compagnon Mollet a traité de l'impossibilité des gouvernants aux applaudissements unanimes de l'auditoire. Ensuite, le compagnon Dalmais a traité de l'inutilité des capitalistes.

Toute la soirée, on n'a pas cessé de commenter les idées anarchistes. Aussi les autorités de Romans ont empêché les cafés de nous prêter leurs salles.

Allons, tant mieux, plus on nous persécute, plus nos idées seront répandues.

***

BREST. — Le 9 du courant, quelques compagnons avaient organisé une réunion publique dans l'ancienne chapelle des frères, située au Pilier-Rouge, faubourg de Brest.

Quelques questions communales étaient à l'ordre du jour ; celles-ci n'étaient qu'un prétexte : c'était un moyen d'obtenir le bâtiment communal.

Dès 7 h. 3/4, la chapelle était bondée de monde, 700 à 800 personnes environ.

Après la constitution du bureau, le comp. Gouzien monte à la tribune et en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, traite les questions communales et fait voter par acclamation des résolutions telles, que les municipaux de Lambezellec en sont devenus hydrophobes.

Il fait ensuite l'historique de 1789 à 1889 ; il touche à tous les régimes et arrive à l'actuel qu'il montre dans tout ce qu'il a d'horrible. Il saute ensuite en plein champ révolutionnaire et tombe à bras raccourcis sur la pourriture bourgeoise. Chaque période de l'orateur est soulignée par les applaudissements de toute la salle. L'assemblée s'enthousiasme et les quelques bourgeois et policiers présents ne se sentent pas du tout à l'aise. Cette foule qui, quelques instants auparavant, paraissait si peu soucieuse de ce qui allait se dire, devient haineuse à mesure que notre compagnon traite avec véhémence du mensonge politique et de la propriété privée. Elle sent bien qu'elle a toujours été volée et bafouée par les royalistes, les impérialistes, par les opportunistes ou radicaux, et qu'elle le serait également par les socialistes de gouvernement.

Le compagnon Gouzien termine en promettant de donner prochainement une autre séance.

Quelques minutes après, dans le calme de la nuit, on entendait, rue de Paris et dans la ville, les refrains de la *Carmagnole*.

***

UZÈS. — Le compagnon Mollet, de passage à Uzès a donné une conférence sur le militarisme et la question agraire. Notre jeune ami Mollet, avec sa parole sympathique, nous a développé devant un auditoire assez nombreux les idées anarchistes.

Quelques compagnons de Nimes venus à cette occasion ont distribué un grand nombre de journaux.

***

REIMS. — *Un fait divers.* — Dans notre ville comme partout ailleurs, chaque jour on rogne le salaire des travailleurs, ne craignant pas de les jeter dans la misère la plus affreuse. Souvent sans pain, sans feu et sans lumière, et nos bourgeois qui savent que le peuple ne danse plus devant le buffet se mettent à danser dans leurs salons, après avoir englouti les mets les plus succulent et dégusté les vins les plus fins.

Un fait semblable s'est passé la semaine dernière chez monsieur De Bary, riche marchand de vins de champagne de notre localité, il avait invité à une soirée cent cinquante bons bourgeois comme lui, tous gros manufacturiers ou fabricants de champagne, c'est ainsi que vers 1 heure du matin l'orgie et l'ivresse étant probablement à son comble, bourgeois et bourgeoise sautillaient à qui mieux, bousculant et renversant tout si bien qu'ils parviennent dans leur folle orgie à foutre le feu dans leur bastringue ; enfin, ayant conscience de ce qui se passait et voyant que le feu était tout autour d'eux, ils enfoncèrent les portes et les fenêtres, se sauvèrent chacun par le chemin qu'ils purent, se bousculant, s'assommant mutuellement, au lieu de penser à éteindre l'incendie, si bien que quand les pompiers arrivèrent, il n'y avait « disent les feuilles locales » personne pour faire la chaîne, chose qui ne se voit jamais, il paraîtrait que les pertes se sont élevées à 500,000 francs ; le plus grand malheur c'est qu'il n'y a eu qu'une seule victime et que justement c'était un malheureux travailleur qui était venu faire de la musique pour aider ces bandits dans leurs sales orgies.

Croyez-vous travailleurs que ces choses peuvent aller encore longtemps comme ça et ne serait-ce pas bientôt le tour de ceux qui produisent la richesse, de se payer un plaisir quelconque, et non ces bandits qui ne font jamais rien, si ce n'est que gaspiller la fortune publique qu'ils vous volent chaque jour ; un bon coup de pioche dans ces palais en aurait vite raison et l'on ne verrait plus comme aujourd'hui ceux qui ne font rien se vautrer dans la honte, l'ivresse et l'orgie et ceux qui produisent tout, mourrir de faim.

***

TOULOUSE. — Samedi, 16 courant, a eu lieu salle au Pré Catelan, la première conférence du compagnon Sébastien Faure.

Elle a pleinement réussi. Le compagnon Faure a, dans une argumentation soutenue, aux applaudissements unanimes de la salle, fait le procès de la société actuelle, démontré tout ce que son système avait d'odieux, basé qu'il était sur l'injustice. Il a prouvé péremptoirement que quelle que soit la forme d'un gouvernement, elle ne peut qu'être nuisible au libre développement des idées humanitaires, et qu'aucun gouvernement ne pouvait apporter d'amélioration au sort des deshérités.

Jamais nous n'avons assisté à une conférence aussi calme, le public sentait que la thèse soutenue par le compagnon Faure, était logique et juste.

Aussi devant le succès qu'a eu le développement des idées anarchistes, le groupe a décidé d'organiser à Toulouse une série de conférences.

***

DIEPPE. — 400 ouvriers du port se trouvant sans travail, ont parcouru la ville en pillant les boulangeries. La police et la gendarmerie impuissantes ont dû les laisser faire.

***

ARMENTIÈRES. — Profitant des grèves qui se sont déclarées dans quelques tissages, les camarades de cette ville ont publié un manifeste adressé aux grévistes, dans lequel ils leur démontre que, même vainqueurs, rien ne sera changé à leur situation; qu'il n'y a que la Révolution sociale qui puisse les émanciper.

## Etats-Unis

HOUTZDALE. — De tous côtés, dans la Pensylvanie, les mines s'arrêtent pour un temps indéfini. Une grands partie des mineurs sont obligés de se priver du nécessaire. De temps à autre même dans *cette libre Amérique*, on entend parler des familles souffrant la faim. Avec une situation pareille, vous allez peut-être croire que les ouvriers parlent de faire rendre gorge à leurs maîtres et voleurs. Mais non loin de là, les grosses têtes du Parti ouvrier sont occupées, à la Chambre de Harrisburg, à débiter des projets de lois sur la ventilation, les magasins, les compagnies, la paye tous les quinze jours, etc. Nous pouvons donc nous consoler si nous crevons de faim, du moins nous aurons de bonnes lois, et c'est là le principal. Le suffrage universel est un excellent moyen d'émancipation pour quelques-uns : ceux qui sont nommés pour faire des lois aux autres.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

L'admirable position dans laquelle nous place la stupide inclairvoyance des aiglons trop ambitieux mais déplumés du possibilisme et du blanquisme ; le dégoût incontestable qu'ils ont mis dans les masses qu'ils dirigent, par leur attitude grotesque, surtout dans ces derniers temps et hier encore, font qu'il est urgent de profiter de leur désarroi pour hâter la débandade définitive de ces tristes sires.

On sent que le travailleur en a assez de toutes ces personnalités bruyantes, dont tout le courage révolutionnaire consiste à battre piteusement en retraite devant une simple phrase du pouvoir qu'ils veulent abattre.

Il nous appartient de saisir au vol ce malaise général qui se traduit dans chaque individu sous diverses formes, mais qui n'en est pas moins évident. Le mécontentement est partout et ne tardera pas à se manifester violemment, rien ne pouvant arrêter le mouvement d'évolution qui se fait dans chaque cerveau et qui tend à briser le cercle dans lequel nous tournons depuis et malgré cent ans de révolutions.

Il s'agit de faire comprendre à ces mécontents les théories libertaires que nous comprenons, et nous n'aurons pas de peine à nous faire entendre, car nos idées n'inspirent plus l'effroi du passé, mais au contraire sont reçues avec sympathie, comme nous l'avons pu constater dans la dernière période électorale, pourtant si passionnée, où Jacquettistes, Boulangistes et Boulélistes s'entredéchiraient, alors que seuls les anarchistes étaient écoutés avec une attention étonnante pour la circonstance.

Les anarchistes l'ont compris, et dans la réunion de dimanche dernier, salle Horel, ils ont discuté les moyens d'organiser au plus tôt, dans chaque arrondissement, des *Conférences-causeries* où des compagnons de bonne volontés vont porter la parole de vérité. A cette séance, trois causeries ont été décidées dans les XIII[e] XVII[e] et XX[e] arrondissement.

Nous invitons les camarades qui les habitent à venir y apporter leur expérience et leur appui.

Il faut à tout prix que la propagande se ravive et que, par ses efforts virils, elle réunisse toutes les haines et toutes les colères en un seul faisceau, sachent diriger une bonne fois pour toute leurs coups vers le but suprême, l'écrasement de tout pouvoir quel qu'il soit et toute velléité de pouvoir nouveau.

Les compagnons qui désireraient organiser des réunions dans leur arrondissement, sont priés de venir le dimanche salle Horel où des camarades aptes à prendre la parole se mettront à leur disposition.

A l'œuvre donc et vive l'Anarchie.

***

Le *Père Peinard* paraît régulièrement toutes les semaines, le numéro 10 centimes. — Abonnements : 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; 3 mois, 1 fr. 50.

Les compagnons qui désireraient le recevoir sont priés d'en faire la demande à la librairie du *Père Peinard*, 16, rue du Croissant, à Paris.

***

Nos compagnons de *Die Autonomie* viennent de mettre en vente plusieurs collections de leur journal. Ces collections complètes, cartonnées, contenant 58 numéros, sont mises en vente au prix de 6 francs. S'adresser à la *Révolte*, et à la librairie du *Père Peinard*, 16, rue du Croissant. — On y trouvera également toutes les brochures anarchistes de langue allemande, ainsi que le journal *Die Autonomie*.

***

Jeudi, 7 février, s'est constitué à Alger un groupe d'études sociales, purement anarchiste, déclarant vouloir faire une propagande sérieuse et active pour la complète émancipation de l'Humanité par le seul moyen, la Révolution sociale.

***

Le compagnon J.-H. Ferraton prévient les camarades qu'on peut lui écrire poste-restante, à Toulouse.

***

Le compagnon Gastaldetti Eugènio est prié de donner son adresse au compagnon Ferraton, poste-restante, à Toulouse.

***

Le groupe anarchiste de Nimes ayant l'intention d'organiser une tournée de conférences, prient les groupes se trouvant sur la ligne de Paris, Lyon et Nimes, qui voudraient les aider dans cette œuvre, de se mettre en communication avec lui, à l'adresse du compagnon Ferrières, 4, ruelle de la Calade, à Nimes.

***

Les groupes de provinces qui désireraient des *Défense du Chiffonnier*, peuvent en faire la demande au comp. Luss, 37, rue Servan, à 5 francs le cent.

***

TOULON. — Les compagnons sont avisés d'adresser dorénavant tout ce qui concerne le groupe la *Guerre*

*sociale*, au compagnon J. Mélis, rue Hoche, 9, Toulon.
Les groupes ou compagnons qui auraient envoyé des mandats pour le journal d'action, sont invités à en faire connaître le montant au plus tôt.

# VARIÉTÉS

## ÉTUDE
SUR LA
## Situation Hygiénique
## DES OUVRIERS EN RUSSIE [1]

*(Thèse de doctorat.)*

II

Dans l'un de ces ateliers, sont assis sur un banc, le long du mur, *des enfants* et des adolescents des deux sexes qui mettent les allumettes en boîte. Il reçoivent 1 fr. 40 pour 100 douzaines, et le plus habile ne peut en faire plus de 120 douzaines dans sa journée.

La fabrique d'allumettes suédoises est de construction récente.

Le découpage du bois se fait dans un hangar où se trouvent trois établis rappelant les tours des tourneurs. Chaque tour occupe 4 ouvriers ; l'un découpe le bois ; le 2e, un demi-ouvrier, écarte les copeaux ; les deux autres tournent la roue. Primitivement, la force motrice était fournie par un cheval ; mais l'adjonction d'un troisième tour ayant dépassé ses forces, le fabricant préféra le supprimer et le remplacer par l'action musculaire de six ouvriers qui lui coûtent moins cher. Chaque *ouvrier moteur développe une force égale au quart de celle d'un cheval.* Il reçoit 2 fr. par jour, nourriture à ses frais. L'ouvrier tourneur reçoit 3 fr. 60, le demi-ouvrier 0,80 seulement.

A gauche de l'entrée, sur un banc, se trouvent des enfants, fillettes et garçonnets, qui trient les allumettes, séparent les fragments brisés et les morceaux de bois non phosphorés (80 centimes par jour), ou bien qui étalent la pâte phosphorée sur les parois des boîtes (20 c.) pour 1,000 boîtes, et qui mettent les allumettes en boîte, à raison de 90 centimes par 1,000, le maximum qu'ils puissent faire dans leur journée.

Les boîtes sont fabriquées à domicile par des jeunes filles qui reçoivent 1 fr. 80 pour mille boîtes carrées, et 3 fr. 20 pour mille boîtes rondes. Elles doivent fournir la colle et laisser en gage une valeur supérieure au prix du matériel qu'elles emportent.

Cette fabrique occupe de quarante à soixante ouvriers, moins en été qu'en hiver. Les *ouvriers enfants en forment 75 du nombre total.* Il est difficile de déterminer leur âge. « Nous n'avons jamais pu, dit le médecin inspecteur, recevoir d'eux une réponse précise à ce sujet : tantôt ils gardent le silence, tantôt ils s'excusent par ignorance, soit parce qu'ils l'ignorent véritablement, soit par la crainte du fabricant dont ils exécutent les ordres. »

*Les enfants font* dans ces fabriques le même temps de travail que les adultes, *soit 14 heures*, de six heures du matin à huit heures du soir. Pour le repas de midi, il est accordé une heure ou une heure et demie, et ceux qui habitent loin apportent leur repas ; un morceaux de pain noir, un oignon, ou un concombre, ou bien un morceau de poisson salé. *Ils prennent leur repas dans l'atelier où ils ont travaillé, sans se rincer la bouche ni se laver les mains.*

Si après cela nous jetons, avec M. Byrukowtz, un coup d'œil sur les usines à sucre nous trouverons des conditions tout aussi anti-hygiéniques.

Ces usines se rencontrent surtout dans les départements S.-O. et jouissent d'une détestable réputation parmi les habitants de la localité, si détestable que les ouvriers étrangers les désertent souvent (12 % et 19 % de désertions dans certaines usines pendant le premier mois). Aussi les fabricants mettent-ils comme clause à leur traité avec leur embaucheur de n'engager que des ouvriers pris en dehors du département. Ces usines sont en effet horriblement mal installées ; il n'est pris aucun soin d'améliorer leur état, et le travail y est plus pénible. Les ouvriers qui lavent la betterave sont tout le temps dans l'eau et tremblent de froid. Ceux qui sont occupés dans les ateliers de sirop et le raffinage restent exposés tout nus à une haute température car leurs vêtements seraient imprégnés de sucre et cristallisés en quelques heures. D'après le Dr Novitsky, il serait facile d'abaisser cette chaleur, et les ouvriers qui en sentent le besoin cherchent souvent à se procurer ce soulagement en cassant les carreaux. Ils s'exposent ainsi aux refroidissements, dont les chances sont augmentées par le fait que dans la plupart des usines il n'existe pas de cabinets, et que les ouvriers sont obligés de sortir dans la cour pour satisfaire à leurs besoins. *Aucune précaution n'est prise pour atténuer les inconvénients de la fabrication.* La chaux est transportée dans des brouettes et les particules qui s'en détachent pénètrent dans les poumons. Les os concassés, déjà remués à feu nu sur des fourneaux et dégagent une poussière fine qui couvre les ouvriers de la tête aux pieds. Quand à l'emploi d'appareils simples qui auraient été facilement applicables, on n'y a jamais songé. Il n'y a ni wagonnets pour le transport, ni agiteurs.

*(à suivre)* Alexandrine Tkatcheff.

(1) Cette brochure sur la situation des ouvriers en Russie nous étant tombée entre les mains, nous avions cru bon d'en publier des extraits, sans en consulter l'auteur, Mme Tkatcheff, qui nous fait savoir que, pour des raisons personnelles, elle désirerait nous en voir cesser la publication. Nous résumerons donc le tout afin de déférer au désir de l'auteur.

## PETITE CORRESPONDANCE

M. à Asnières-sur-Oise. — Nous pouvons mettre des invendus à votre disposition tant que vous voudrez. — Faites prendre par Paul.

Le groupe de Bouglon aux camarades de Tenez (Afrique). — Reçu les 10 francs pour la tournée de conférence Louise Michel et Tortelier. Merci. — Les groupes qui ont en mains les circulaires des groupes de Bouglon et Casteljaloux, relatives à la même tournée de conférences, sont priés de les renvoyer. — Uurgence.

S. à Turin. — Reçu lettre. — Bien.

Gour. à Paris. — On nous prie de vous annoncer la la mort du comdagnon Rayer de Beauvais.

N. Chaux-de-Fonds. — Reçu 50 fr.

Tressaud à Marseille. — Ne coupant pas dans les prétendus « unions de socialistes » aussi divisés que le sont les anarchistes et les autoritaires, nous ne publions pas l'annonce. — Nous vous plaignons d'être tombé là-dedans.

G. à Bruxelles. — « L'Esprit de Révolte » se vendant 5 centimes, n'a pas de couverture.

Guy à Béziers. — Les camarades de Saint-Etienne demandent si vous avez reçu les 10 francs pour l'envoi des « Préjugés ? » Attendons toujours l'exemplaire demandé et votre adresse pour vous en remettre le prix.

G. à Zaandam. — Les abonnements seront servis.

Dison. — Quand elles sont avec couverture elles nous reviennent à plus que cela. — Mais pour la propagande, nous vous les enverrons à ce prix.

H. Sur les Plaines. — Le premier abonnement fin mars. Les convocations étant sur le journal, celui que la propagande intéresse selon nous, ne doit pas avoir besoin de recommandations.

F. à Reims. — Si, dans ce que vous nous réglez, il n'y a que « l'Esprit de Révolte », je vous préviens qu'il n'est qu'à 5 centimes.

E. C. à Bruxelles. — Reçu la citation. La conclusion est remarquable, mais le commencement est faux.

H. à Desvres. — G. à Brest. — Saint-Etienne. — F. à Toulon. — B. à Alais. — R. à Pamiers. — D à Foix. — A. A. à Rouen. — A. G. à Malaucène. — G. à Houtzdale. — D. à Beauvais. — D à Beauvais. — L. à Agen. — W. à Fressenneville — P. à Lyon. — F. à Nîmes. — B. à Vienne. — Reçu timbres et mandats.

Genève. — Envoyez 50 « Peste Religieuse », à T. Jason, 28, rue des Houilleurs, Lize-Seraing (Belgique).

## CONVOCATIONS

*Cercle international.* — En caisse : 10 fr. 80, dont 3 fr. 80 de la collecte faite le 17 février.

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Conférence par le citoyen Le Leu, contradicteur des principes anarchistes.

Conférence publique, samedi, 2 mars, à 8 h. 1/2 du soir, café du XXe, 11, rue des Amandiers, par Espagnac et Thenevin. Entrée : 20 centimes.

Le groupe des Ve et XIIIe, encore une fois forcé de changer de local, vient d'arrêter définitivement son lieu de réunion. Le groupe se réunira tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie.

Ordre du jour de la réunion du samedi 2 mars : Discussion sur les différentes écoles révolutionnaires.

La discussion sera soutenue par un compagnon.

Réunion le samedi, 2 mars, groupe *La Liberté*, à 8 h. 1/2, 102, rue d'Avron.

Ordre du jour : 1° Le 18 Mars ; 2° Lutte et Philosophie.

Soirée amicale organisée par la Chambre syndicale des ouvriers tailleurs indépendants de la [illegible] le dimanche 3 mars, à 8 h. du soir, salle du [illegible] commercial, 31, rue Jean Jacques Rousseau.

Punch, causeries, poèmes, chants, intermèdes, tombola.

Prix d'entrée : 40 centimes, donnant droit au punch et à un billet de tombola.

Les camarades peuvent amener leurs femmes et leurs enfants.

Saint-Denis. — Grand punch en l'honneur de l'anniversaire du 18 Mars, organisé par la Jeunesse *libertaire*, le samedi 16 mars, salle Lepreux, [illegible] au Gueldre, 9, où on trouvera des cartes au prix de 1 franc, donnant droit à une demi bouteille de punch. Une tombola sera faite au profit de la propagande. Le compagnon Thennevin a promis un concours.

Saint-Denis. — L'*Action anarchique*, groupe d'étude pratique et technique des moyens révolutionnaires. — Dimanche, 3 mars, au local convenu.

Chambre syndicale des Hommes de Peine (Bassin de Pantin), samedi 2 mars, réunion à 8 h. 1/2, 85, Grande Rue (au Pré Gervais).

Les socialistes révolutionnaires indépendants sont invités.

Ordre du jour : Organisation d'une soirée familiale pour le 18 mars.

St-Quentin. — Les groupes *Communistes libertaires* et *Enfants de Babeuf* et tous les anarchistes non groupés, sont convoqués pour le dimanche, 3 mars, à l'estaminet Fournival, 39, rue de la Chaussée, dans la matinée, à 6 heures du soir. Extrême urgence.

Armentières. — Nous fêtons le 18 Mars, l'anniversaire de la Commune. Tous les travailleurs sont invités.

Pour que les sans-le sous et autres puissent y assister, il n'y aura ni banquet ni punch et il ne sera perçu aucun prix d'entrée. Le lieu de réunion sera au Saint-Eloi, rue des Murets.

Ordre du jour : 1° Causerie sur la misère en général, par le compagnon Decarme ; 2° Chants et poésie révolutionnaires.

Nous profiterons de cette soirée pour fêter la naissance de la fille du compagnon Decarme.

Calais. — Samedi 2 mars, réunion de tous les anarchistes au local habituel. On est prié d'être exact.

Firminy. — Les lecteurs du journal la *Révolte* sont convoqués à une réunion qui aura lieu au café Eyraud, rue de l'Hopital à Firminy, le dimanche 10 mars à 6 heures du soir.

Ordre du jour : Organisation pour fêter le 18 Mars.

Lyon. — Le *Réveil Croix-Roussien*, groupe pour l'éducation sociale et la propagande révolutionnaire, dimanche 3 mars, à 7 heures du soir dans son local. Causerie familiale privée sur le droit individuel dans le communisme.

N.-B. — Les compagnons se muniront des billets d'entrée pour les compagnons, les enfants et les amis.

Fressenneville. — Le groupe prévient tous les compagnons qu'il organise pour le dimanche 17 mars, en l'honneur des combattants de la Commune, une conférence familiale, et invite les compagnons à prévenir leurs amis afin que nous fêtions dignement pour la première fois cet anniversaire. Le nom de la salle sera publié ultérieurement.

Nous faisons un pressant appel à nos amis Tully, Friville, Escarbotin et Feuquières, pour se joindre à nous.

Angers. — Les *Egaux Angevins*, groupe indépendant d'action et de propagande révolutionnaire, réunissent fes deuxième samedi de chaque mois, salle Letord, rue Valdemaine 15 ; les travailleurs désireux de s'émanciper et d'aider à l'émancipation des camarades, sont invités à y assister.

Pour tout ce qui concerne le groupe, s'adresser au compagnon H. Mercier, 5, rue Beaurepaire.

Bruxelles. — Groupe l'*Egalité*, 58, rue du Moulin, Saint-Josse-ten-Noode, réunion publique et contradictoire.

Ordre du jour : De l'exclusiviome anarchique.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. GRAVE. 17. rue de l'Echarpe.

Deuxième Année, N° 26. 5 CENTIMES Du 10 au 16 MARS 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Nous rappelons aux camarades de ne pas attendre au dernier moment pour envoyer leurs communications.*

*Envoyer — fonds et copie — pour le lundi, autant que possible.*

## L'INITIATIVE INDIVIDUELLE

Notre réponse aux amis de Casteljaloux ayant laissé dans l'esprit de quelques camarades quelques doutes sur l'efficacité de l'initiative individuelle pour remplacer l'action des chefs, nous reprenons la discussion afin de préciser et de démontrer, nous l'espérons du moins, que les idées anarchistes sont absolues, ne comportent pas de compromissions, et que leur triomphe ne peut résulter que de leur stricte observance.

Du reste, les doutes et les objections qui nous ont été émis peuvent se résumer à celui-ci : « Comment, pour soutenir la lutte, une masse d'hommes arrivera-t-elle à se mouvoir par sa propre impulsion sans chefs ni guides ? »

---

Avant que de répondre à cette objection, nous avons une déclaration à faire ; pénétrés que nous sommes, de l'exactitude des idées que nous cherchons à développer, il nous arrive parfois d'employer l'affirmation qui leur donne une façon de sectarisme et peut nous faire ressembler à des bonzes pontifiant dans une chaire officielle quelconque. Telle n'est pas notre intention et en affirmant ou combattant une idée, nous n'exprimons ni plus ni moins que notre manière de voir. Voilà tout. Nul plus que nous, n'est convaincu qu'en anarchie, chacun agit et pense comme il l'entend, que personne ne peut se réserver le monopole de penser mieux que qui que ce soit.

Mais, par exemple, notre éclectisme ne va pas sous prétexte d'anarchie, jusqu'à trouver bonnes les idées qui sont contraires à nos principes mêmes, et à accepter les insanités ou paradoxes que l'on voudrait couvrir de son nom. De la diversité des idées émises par ceux qui se disent anarchistes, il doit sortir la synthèse générale d'après laquelle se formera le criterium auquel on reconnaîtra la justesse des idées que l'on prétendra rattacher aux nôtres. C'est cette synthèse que nous cherchons à tirer de la discussion et à formuler en termes précis.

---

C'est en partant de ce principe, que, si nos idées sont justes, et applicables elles doivent l'être en tous points et dans leur ensemble que nous avons combattu l'idée de se donner des chefs dans la lutte. Admettre la fausseté de nos idées sur un point, serait saper leur évidence sur un autre. Du moment que nous reconnaissons pour une société la possibilité de se mouvoir sans gouvernement, pourquoi ne pourrait-elle pas lutter sans ce gouvernement temporaire de chefs ? Si elle ne peut lutter sans se donner un maître, rien ne prouve qu'elle puisse exister sans lui. Du coup, voilà nos chères idées réduites à néant ; nous n'aurions plus qu'à avouer que nous sommes des utopistes, et nous mettre à la remorque de tous les renégats et des farceurs qui nous promettent des récompenses si nous sommes bien sages.

Mais, au contraire, si nous sommes convaincus de la vérité des idées que nous émettons, nous devons prouver qu'elles sont applicables en tout et pour tout.

On trouve très risible cette idée de supposer une masse d'hommes en mouvement pour lutter et n'ayant pas de chefs pour les commander, et pourtant l'histoire des révolutions fourmille d'exemples : Nous l'avons démontré, tous les soulèvements qui ont donné la victoire au peuple, ont été spontanés et le fait de la foule qui agissait elle-même. La marche des femmes allant chercher la famille royale à Versailles en est un frappant exemple : la fermentation populaire était à son comble, on accusait la Cour d'être, par son éloignement de Paris, la cause de la cherté du pain, on disait qu'il fallait forcer le roi de venir à Paris. Un matin, une jeune fille s'empare d'un tambour au poste Sainte-Eustache, se met à battre de la caisse, la foule s'amasse, et une armée de femme s'organise, envahissant l'Hôtel-de-Ville, bousculant tant soit peu les membres de la Commune, en les traitant de mauvais citoyens et parlant de mettre le feu aux paperasses. Ici, arrive Maillard, qui les détourne de mettre leur idée à exécution, mais il n'y parvient qu'en les conduisant à Versailles, but premier de leur soulèvement, et il est si peu chef que l'on peut dire que c'est plutôt lui qui est guidé par la foule qu'il ne la guide. Pourtant, malgré son manque d'autorité, l'influence néfaste de chef se fait sentir puisqu'il empêche à la foule le petit acte d'épuration qu'elle avait au préalable l'intention d'accomplir.

---

C'est ici que les partisans de chefs, viennent nous dire qu'ils n'entendent pas les chefs autrement, c'est-à-dire qu'on obéira tant qu'on les jugera utiles à la cause, mais qu'on s'en débarrassera quand ils deviendront inutiles.

Mais cette affirmation n'est-elle pas contradictoire en elle-même ?

Pour éviter le désordre et la confusion que vous prévoyez dans une foule livrée à elle-même, un chef n'a pas de raison d'être qu'autant qu'il pourra se faire obéir et plier tous le monde sous la même discipline.

Si vous lui donnez le pouvoir, vous abdiquez toute volonté, comment ferez-vous pour lui ôter des mains cette force que vous lui avez donnée et qu'il pourra tourner contre vous ?

Si vous lui refusez ce pouvoir, vous anihilez la force qu'il pourrait vous apporter et ne pourra empêcher la confusion que vous redoutez. Si chacun reste libre de discuter ses ordres, comment obtiendrez-vous cet ensemble qu'il devait vous donner ? Croyez-vous que ce sera le fait d'avoir élu un chef qui aura mis tout le monde d'accord ? Allons donc. N'en reconnaîtriez-vous la nécessité que pour ceux qui ne penseraient pas comme vous ? Alors tout s'explique, mais ne vous dites pas anarchistes.

---

En révolution, comme en organisation sociale, il n'y a pour les anarchistes qu'une seule direction, qu'une seule autorité, c'est celle de l'initiative et de l'exemple. A ceux qui penseront plus vite que les autres, à ceux qui auront plus d'enthousiasme, de force et d'élan, de montrer le chemin, à eux de savoir entraîner la foule. Mais à la foule de savoir discerner si l'idée est juste. A elle de savoir déployer l'initiative aussi, à elle de répondre par la mort à tout ceux qui voudront lui parler en maîtres, à tous ceux qui demanderont obéissance ou qui voudraient la lui imposer.

---

A l'auteur des *Critiques*,

Nous avons adressé au *Ça Ira* deux lettres, en date du 23 décembre et du 19 janvier, que nous comptions voir insérées dans son prochain numéro. Ces lettres touchent la plupart des points soulevés dans vos critiques. Nous nous bornerons donc à quelques mots de réponse pour bien préciser notre manière de voir :

Nous n'avons jamais prétendu que tout acte pour être anarchiste doit-être *déterminé* par une idée d'ordre supérieur, mais — ce qui est tout autre chose — doit être *conforme* au principe anarchiste.

Ainsi nous estimons que le pauvre diable qui, non *par principe*, mais *par besoin organique et utilitaire*, prend un pain à la vitrine d'un boulanger, — agit anarchiquement.

De même la foule qui un jour d'émeute pille les magasins.

Nous disons que peu importent les mobiles, — égoïstes, altruistes ou impersonnels, — et les dangers et les souffrances de l'individu, — les éléments *subjectifs et personnels* d'un acte *n'ont rien à voir dans son caractère objectif, intellectuel et social.*

Un acte de propagande est bien souvent inconscient ; et qu'il soit l'œuvre d'un dévoué ou d'un égoïste, d'un révolté ou d'un avachi, il n'en a pas moins *son* caractère, indépendamment de l'auteur, de ses mobiles et de ses souffrances.

De même, un acte bourgeois peut avoir un but révolutionnaire : mais il n'en reste pas moins bourgeois. Et bien des « actes de révoltés » ne sont rien moins que des actes de révolte.

L'intention ne fait rien. C'est *le fait* qu'il faut voir.

Quel est donc le caractère du vol, *en tant que vol ?* — Voilà comment la question se pose.

Il y aurait pour vous, semble-t-il, des cas où

le vol serait un acte de révolté et des cas où il ne le serait pas. Nous vous serions bien obligés de nous indiquer la limite ?

Pour nous, que le voleur vole cent sous ou cent mille francs, qu'il vole légalement ou illégalement, qu'il vole pour la propagande, pour les autres ou pour lui, pour manger un beefsteack ou pour se payer une place à l'Opéra, — c'est toujours un voleur. ...

Et ne *logomachons pas*, de grâce !

Notre première lettre au *Ça Ira* établit clairement ce que nous entendons par vol : N'est pas voleur, pour nous, celui qui prend *une commodité*. Son acte est la négation de la propriété, du vol ; et nous n'aurions pas le droit de nous dire anarchistes si nous ne leur tendions la main.

Le groupe *La Liberté*.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Bességes. — Nous recevons la lettre suivante :

Il est temps de donner aux camarades quelques renseignements sur ce qui se passe à Bességes. On offre aux ouvriers 60 0/0 sur ce qui leur est dû et 38 0/0 aux autres créanciers. Maintenant une loterie placée sous la surveillance de quelques escogriffes doit, si elle réussit, compléter les créances des ouvriers et reformer les pensions des veuves et des orphelins. Il est probable que la faillite sera déclarée, car les créanciers ne voudront pas se contenter de 38 0/0. Quant aux travaux, il n'y a absolument rien à faire, l'on chôme partout, excepté aux mines de Lalle où on fait environ 20 journées par mois. Récemment, j'ai vu distribuer cent bulletins de paye, sur ce nombre, soixante n'allaient pas à quarante francs (pour un mois), les autres variaient entre quarante et soixante. Il n'est donc pas étonnant qu'on voit les mères de famille mendier du pain dans les rues.

Il faut raconter l'attitude des petits créanciers du pays vis-à-vis de la compagnie qui les avait volés. Ils commencèrent par se grouper en syndicat, à désigner, suivant l'usage antique un président et deux assesseurs. A chaque réunion, le président est Brun, maire actuellement, ancien socialiste qui critiquait les lois, et qui maintenant se charge de les faire respecter. Le syndicat désigna des délégués qui se rendirent à Lyon. Là, ils purent contempler les principaux coupables, mais ils n'eurent pas le courage de les jeter dans le Rhône ; au contraire, les mauvaises langues racontent qu'ils se faisaient tous petits, qu'ils courbaient la tête comme des sicambres qui rougissent de leur audace. Pourtant il s'en trouva un, le citoyen Roussel, auquel on ne pût jamais faire entendre raison. Il embêta tellement messieurs les gros bonnets par ses questions indiscrètes, qu'on ne trouva pas d'autres moyens de se débarrasser de lui qu'en le payant intégralement. Les autres ont cru se faire bienvenir par leur attitude pacifique. Le préfet, le sous-préfet, les administrateurs leur ont donné de bonnes paroles, prêché le calme et raconté ensuite des histoires à dormir debout. Les délégués sont rentrés enchantés chez eux et aujourd'hui on leur offre 35 0/0. Ils font un nez. Voilà ce que c'est, mes imbéciles ; il fallait faire comme Roussi. La violence valait mieux que la douceur.

* * *

Lyon. — Le 24 février, les mendiants au pouvoir ont trouvé porte-close ; alors ils ont entraînés leurs moutons à la salle Rivoire où ils leur ont raconté leurs bêtises habituelles, avec l'espoir qu'ont tous les coquins d'exploiter l'ignorance populaire, le jour des élections. Mais, sans loupe, la masse commence à y voir clair et si beaucoup ne sont pas militants à nos principes, ils n'y sont pas moins sympathiques,

## Espagne

Nous ne saurions mieux caractériser l'esprit qui anime les anarchistes espagnols, qu'en traduisant l'article suivant du *Productor* de Barcelone. Il porte pour titre : *Le Contrat libre*.

« Pour qu'un contrat, un pacte ou un accord soit vraiment libre, il faut ces deux circonstances : la liberté des contractants et l'égalité de leurs conditions.

Ainsi, il ne peut y avoir de contrat libre :
Entre les gouvernants et les gouvernés.
Entre le riche et le pauvre.
Entre le bourgeois et le prolétaire.

Parce que le prolétaire, le pauvre et le gouverné sont liés par leur dépendance, leur sujétion, la tyrannie : le gouverné subit la tyrannie du gouvernant ; le pauvre subit l'influence du riche ; le prolétaire subit le pouvoir du bourgeois. Il n'y a pas égalité de conditions.

De même il ne peut y avoir de contrat libre :
Entre le citoyen et le pouvoir municipal.
Entre la Commune et la province.
Entre la province et l'Etat.

Parce que l'Etat opprime la province, la province opprime la commune, et la commune opprime le citoyen. La commune compte pour peu dans la province ; la province compte pour peu dans l'Etat. Il existe une relation de dépendance, d'autorité : il n'y a pas égalité de conditions.

Ainsi tout pacte politique ou économique, qui n'a pas pour base l'égalité des contractants, ne peut être libre ; et, partant, il ne peut pas être juste.

Aucun des systèmes de décentralisation préconisés, par les programmes républicains, aucun des pactes politiques et économiques des écoles autoritaires et gouvernementales les plus avancées ne tient compte de l'égalité des conditions ; aucun ne garantit la liberté des contractants.

Si nous analysons la décentralisation de l'administration, dont nous parlent les politiciens, nous n'y trouvons rien qu'une certaine élasticité, mitigation de l'oppression centraliste. On entend toujours une nation constituée ; ses frontières — bien définies, les droits des corporations — bien déterminés. C'est dans un ordre de choses établi, sous un plan gouvernemental imposé, sous des droits déterminés, sous un code de lois vigilant, que les unités doivent se mouvoir et vivre. La liberté et le droit sont reconnus, seulement dans certaines limites établies à priori. Dès que ces limites établies à priori sont dépassées, les intérêts de l'Etat, la loi fondamentale, le droit légal se mettent d'accord pour tomber sur l'unité qui ose les dépasser, et ils tombent avec tout le poids de la force et de l'autorité qu'ils tiennent à leur disposition.

Il n'y a pas de pacte libre ; il n'y a pas de justice possible.

Après avoir jeté un coup d'œil sur la Fédération suisse et celle des Etats-Unis pour confirmer cette idée, le *Productor* continue :

Il y a plus que cela.

Voici une fédération qui se constitue même avec l'égalité des conditions ; par exemple, la Fédération Régionale espagnole. On s'entend pour un plan général et pour une réglementation commune.

En vertu de cela se constituent les sections, les fédérations locales, les commissions provinciales et la commission fédérale ; et chaque associé doit souscrire d'avance à certains principes, à une certaine organisation : la section doit se soumettre d'avance à la Fédération locale, celle ci à la Fédération provinciale, et la Fédération provinciale — à la Fédération régionale.

Il est vrai que ce système, ce groupement, se réalisent, plus ou moins, de par la volonté de toutes les unités, librement et dans une égalité complète de conditions des contractants. Mais dès qu'une fédération provinciale diffère des bases générales, elle n'est plus reconnue par la Fédération régionale ; dès qu'une localité se trouve en désaccord avec le reste — la voilà expulsée ; et ainsi de même pour l'individu par rapport à la Fédération locale.

Et cela arrive — non pas à cause de l'inégalité des condisions, mais par la pression même du lien fédératif — par manque d'anarchisme societaire.

Toute la pression du système vient s'imposer ; c'est encore la pression des majorités. S'il est libre d'y entrer, il n'est pas libre de se mouvoir et d'agir comme l'individu ou le groupe le croit bon. Puisqu'il a été convenu qu'il en sera ainsi et de cette façon toute manifestation qui tend à modifier plus ou moins la marche de la Fédération, est paralysée.

Certainement, il y a recours et appel à tous ; mais on sait ce que cela vaut par sa lenteur.

C'est pour le savoir par expérience que le Congrès de Valence s'est prononcé pour les groupements spontanés se groupant par sympathie et communauté de buts, sans statuts, sans organisation officielle. Une organisation complètement libres.

C'est ainsi que le pacte libre devient une réalité.

Je conviens de travailler avec d'autres pour tel but qui me plaît, sans m'engager à faire ce qui ne me plaît pas, ni à prendre telle place qui ne me va pas.

Je change de but quand je le trouve nécessaire, et je passe à un autre groupement, si cela me va.

C'est un pacte complètement libre, sans aucune sanction qui me privera de ma liberté.

C'est seulement dans l'Anarchie, parce que le pacte libre peut être conçu et pratiqué et alors la liberté et l'égalité des conditions se maintiennent.

C'est cela que nous devons au Congrès de Valence.

Comme on le voit, nos amis espagnols vont appliquer le pacte absolument libre sur une vaste échelle. Cette fois-ci encore, ils restent toujours fidèles à ce trait qui les a toujours caractérisés dans l'Internationale. Une fois convaincus de la nécessité d'un pas, ils le font, droit, sans compromis aucun, et quand ils veulent l'expliquer, leurs exposés sont superbes de bons sens et de netteté.

## Autriche-Hongrie

Un ouvrier de Vienne ayant eu le malheur d'écrire à un de ses camarades, caserné en Bosnie, une lettre contenant une poésie révolutionnaire et la phrase suivante « Fais en sorte que la lumière pénètre aussi sous les uniformes » a été condamné à cinq ans de galères. Il va sans dire qu'en Autriche, comme en France, le secret des lettres est fait pour « sacré ».

(*Freiheit*).

## Italie

Sous le beau ciel d'Italie, l'agriculture ressent les traces les plus saisissantes du mauvais système économique actuel. Ayant 29,630,500 hectares de sol très fertile et propre à toute culture, on laisse évaporer les fumiers et emporter les meilleurs éléments par les pluies ; aussi manque-t-il de blé que le pays est obligé d'importer de l'étranger. Des millions d'hectares de terrain attendent toujours la charrue : dans les provinces napolitaines 1,277,000 hectares, dans la Sicile 68 000 ; dans la Lombardie 122,000, dans la Vénétie 135,000 ; dans la Sardaigne 200,000, dans l'Emilia et les Marches 136,000 ; dans la Toscane 867,000 et dans le Latium 35,000 ; et il faut ajouter à ces chiffres 2,000,000 d'hectares de terrains marécageux dont la culture serait d'autant plus utile que c'est d'eux qu'émane ces terribles fièvres *malariche* qui, avec la *pellagra* sont un des plus beaux dons de cette terre bénite où Dieu et ses ministres d'ici-bas ont choisi leur siège.

Mais au moins cultive-t-on comme il faut les terrains qu'on exploite ? — Faisons une comparaison. — En Belgique, la rente du sol cultivé est de 28' francs par hectare ; en Angleterre 215 ; en France 119 ; en Italie 79. Quant à la production du blé, bornons-nous à une comparaison entre l'Italie avec 29 millions d'habitants et 29,630,500 hectares de pays cultivables 4,397,000 hectares de terrains cultivés produisant 4,397,000 hectolitres de blé. Nous nous demandons maintenant s'il valait la peine de verser tant de sang pour la patrie et l'indépendance de l'Italie pour en tirer ces résultats.

## Norwège

Un journal anarchiste hebdomadaire sera bientôt publié à Trondhjem ; en attendant, les camarades du groupe les *Temps nouveaux* ont publié de nombreuses brochures, entre autres des traductions d'articles de la *Révolte*. Récemment, la ville a eu sa première révolte, sa première, disons-nous, mais non pas la dernière. Un lieutenant de l'armée et un épicier avaient enlevé une jeune fille, puis l'avaient à demi-empoisonnée, violée et finalement jetée presque morte dans la rue. Mais le lieutenant appartenait à une grande famille ; les tribunaux n'osèrent pas le poursuivre. C'est la foule qui prit la cause en main. On brisa les vitres des gens de magistrature et de police, et l'on s'arma de pierres, — hélas ! — pour la défense contre les policiers et les soldats. Trois fois la force armée dut reculer, mais finalement les fusils donnèrent raison à l'immonde lieutenant et à son complice. C'est dans l'ordre.

## Suède

Un journal « blasphémateur » ayant été publié à Edsted, le journal a été confisqué et celui que l'on considérait comme l'éditeur a été mandé devant la « Justice ». Mais le jour du jugement, tous les membres du club, au nombre de 150, se sont présentés comme éditeurs. Voilà de braves anarchistes sans le savoir !

## Etats-Unis

Dans le district de Luzerne, en Pa, 21,000 mineurs, sont sans travail. Pendant le mois de janvier il y eut 71 grèves, auquelles prirent part 18,926 travailleurs. Comparé avec celui de l'année précédente le nombre des grèves a diminué. Pendant l'année 1888 il y eut 68 grèves avec 40,436 travailleurs en 1887, voir 92 grèves avec 06,971 grévistes.

(*Freiheit*)

* * *

Dans un congrès de médecins, le docteur Johnson, de New-York, a demandé qu'on emploie les prisonniers à faire des expériences sur la propagation des bacilles de la phtisie et autres maladies mortelles : « Nous avons, dit-il, tout un capital de criminels à employer d'une manière utile, et ce capital se renouvelle constamment. Nous serions bien niais de ne pas l'employer au profit de la science et de la santé publique » (applaudissements). Tâchons de ne jamais tomber dans les mains de ces savants.

* * *

Pittsburg. —L'empire des « Chevaliers du Travail » menace de se réduire à rien. Huit mille mécaniciens sont sortis en masse des rangs de l'ordre pour se reconstituer en groupes indépendants. Pourvu que cette révolution ne consiste pas uniquement à changer de maître !

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Compagnon,

Malgré la divergence de nos idées sur la question de la guerre et des armées, je n'aurais pas pris la plume à ce sujet si, dans le dernier numéro de la *Révolte*, je ne me trouvais directement mis en cause. Quelque longue que soit ma réponse à votre article, je pense que vous serez assez impartial pour la reproduire *in-extenso*.

Tout d'abord, ne voulant pas que l'on me prête des idées que je n'ai pas formulées, je demande à mon contradicteur de ne pas laisser dévier la question. Dans le chapitre que j'ai écrit à ce sujet dans la *Philosophie de l'Anarchie*, je n'ai pas le moins du monde parlé de la Révolution sociale à faire ou plutôt qui se fait peu à peu, avec des reprises et des accalmies, — il est évident, en ce cas, que lutter par une organisation régulière contre l'organisation supérieure de l'Etat serait une folie ; — j'ai envisagé tout simplement l'hypothèse d'une société libre et égalitaire, — *qui aurait déjà fait sa révolution sociale* — ayant à se défendre contre des nations despotiques ou barbares. Vous dites bien que, si la Révolution veut vaincre, elle devra être internationale ; tout autant que vous, je désire qu'elle le soit, mais pouvez-vous affirmer *qu'elle le sera* et, si la Révolution était vaincue dans les pays voisins, serait-ce une raison pour ne pas la défendre ici contre une coalition européenne?

Voici donc, en deux mots, le cadre de la discussion : *Défense d'un pays libre contre des Etats despotiques*.

En commençant, permettez-moi de relever une erreur historique. Danton ne s'était pas éclipsé au 10 août, il fit même le coup de feu. J'attache peu d'importance à ce fait et ne m'enthousiasme pour Danton, devenu modéré sur le tard et qui, s'il eût vécu, fût devenu un furieux réacteur. Mais j'estime qu'on ne doit jamais manquer de reprendre un critique quand il se trompe dans ses citations.

Vous me semblez porter sur des compagnons un jugement, sinon désobligeant, tout au moins bien téméraire lorsque vous dites : « Malgré les enseignements de l'histoire, nombre de nos camarades se laissent encore influencer par le spectacle de ces grands Etats : Allemagne, France, Autriche, Russie, qui emploient toutes leurs ressources à hérisser leurs frontières de forteresses et de canons, à dresser des centaines de milliers d'hommes au meurtre méthodique et réglé. »

Non, compagnon, nous croyons connaître l'histoire aussi bien que d'autres ; nous ne nous laissons pas influencer par le spectacle des grands Etats, mais nous ne voulons pas davantage influencer par cette métaphysique avec laquelle certains reconstituent, au nom de principes sacro-saints, une tyrannie encore plus dangereuse que la tyrannie des hommes et des lois, car elle est bien plus cachée, bien plus impalpable. C'est de l'idéalisme transcendental et j'avoue que je ne suis pas *purgé* à ce point.

Je suis obligé, ne croyant pas à de la mauvaise foi chez mon contradicteur, de constater qu'il a bien mal lu dans la *Philosophie de l'Anarchie* le chapitre auquel il fait allusion dans la phrase suivante : « Contre de pareilles forces, pensent-ils, que faire si nous ne pouvons en lancer de pareilles, si nous n'avons pas aussi nos régiments avec leur hiérarchie de chefs, depuis le caporal jusqu'au maréchal ? »

Mais, pardon, compagnon, je dis absolument le contraire (p. 84) : « *L'art de la guerre est condamné à une transformation à laquelle la vieille discipline ne survivra pas* » ; et, quelques lignes plus loin : « cette transformation, rendue inévitable par les progrès de la science militaire, supprimera toute la hiérarchie des sous-Ramollots », Il me semble que ce n'est pas demander de conserver des caporaux et des maréchaux.

Je continue. Vous parlez de la lutte du peuple espagnol contre les armées de Napoléon Ier et du peuple mexicain contre les armées de Napoléon III. Vous faites très bien ressortir la portée des actes individuels, mais vous omettez complètement certains autres facteurs : intervention des anglais et influence de la retraite de Russie (pour la guerre d'Espagne) et menaces d'intervention des Etats-Unis (pour la guerre du Mexique).

De plus, croyez-vous que la topographie de ces deux pays, coupés de sierras et dépourvus de grandes voies de communications, ait été pour rien dans la résistance des Espagnols et des Mexicains? Croyez vous que le même genre de défense serait possible dans les plaines de la Champagne ou de la Beauce? Les guérillas confinées dans les régions montagneuses, ne mourraient-elles pas de faim, pendant que l'ennemi se contenterait d'occuper le reste du pays ?

En combattant la légende des chefs, vous arrivez à créer une légende en sens contraire.

En dehors des grandes masses disciplinées, on ne trouve que deux formes d'action : l'action individuelle, *la seule purement anarchiste*, et l'action de groupes non soumis à la discipline régulière, mais se mouvant cependant selon les conceptions de chefs choisis par eux.

L'action des grandes masses, soumises à la vieille discipline est défectueuse, nous sommes absolument d'accord là dessus. Mais jamais je ne croirai que les actes individuels suffisent pour déterminer la victoire ; ce sont des coups d'épingle, des coups de lancette, si vous voulez, mais, à côté, il faudra des coups de massue que pourront seuls asséner des groupes agissant avec entente et cohésion.

Or comment obtenir cette entente et cette cohésion si vous n'avez pas des spécialistes pour guider des hommes pour la plupart étrangers à la géographie, à la topographie, à la physique, à la chimie, à la pyrotechnie ? Que ces spécialistes n'aient pas des avantages personnels et des distinctions honorifiques, parfaitement, qu'ils vivent au régime commun et rentrant dans la masse sitôt la crise qui nécessitait leur direction terminée, qu'on s'en débarrasse s'ils regimbent, très bien. Mais que l'on préfère philosophiquement recevoir une raclée en se conformant à des principes plutôt que de vaincre contrairement à ces principes, qu'on donne le pas à la métaphysique sur la nécessité, voilà ce que je ne puis comprendre.

Vous figurez-vous 10,000 révolutionnaires partant de Paris pour aller surprendre un ennemi à Lille et marchant à volonté, les uns poussant tout droit, les autres s'arrêtant à chaque instant pour délibérer, les mécontents rebroussant chemin ? Ce serait un véritable Parlement en armes. Les pauvres camarades seraient vite écrasés par un ennemi manœuvrant avec ensemble et unité de direction. Si, au contraire, ils choisissent des individus pour les guider et coordonner leurs mouvements, ces individus, que vous les appeliez instructeurs, meneurs, délégués ou simplement compagnons seront, en réalité, toujours des chefs.

Est-ce à dire que les anarchistes qui diffèrent d'opinion sur ce point avec la *Révolté*, ne voient pas le danger que peuvent présenter ces chefs temporaires ? Si, mais ils croient que, quand l'idéal absolu ne peut être atteint, entre deux maux, il est permis de choisir le moindre. L'état de guerre, étant anti-social, anti-harmonique, anti-anarchiste, exige des mesures anormales : un malade ne se traite pas comme un homme bien portant. A ceux qui auraient eu l'énergie de faire la Révolution sociale de se débarrasser une fois la guerre finie des individualités par trop encombrantes.

L'Anarchie, a-t-on dit, n'est pas une papesse : c'est la liberté pour chacun de penser par lui-même sans s'inféoder aux conceptions du voisin. Mon contradicteur ne peut donc exprimer que son opinion personnelle et non celle de tous les anarchistes.

Dans la brochure *Aux Affamés*, publiée en 1887 par les groupes anarchistes des XIIe, XXe arrondissements et de Montreuil-Vincennes, je lis (p. 9) : « Comme il est supposable que tous les peuples ne s'insurgeront pas le même jour, nous pouvons nous attendre à ce que la Bourgeoisie attaquée fasse appel à ses alliés pour réprimer l'insurrection.., » et (p. 14) : « Les bandes de volontaires nécessiteront sans doute une direction, un commandement, un centre, en somme une organisation ».

« La conception d'une guerre sociale sans armées me semble une chimère, écrivit il y a quelque temps un *anarchiste* des plus sérieux.., » Je cite à peu près, n'ayant pas la lettre devant les yeux.

Cela prouve, compagnon, qu'on est, entre anarchistes, très divisés sur cette question qu'il est important de résoudre autrement que par des généralités et des déclarations de principes. Pour n'avoir pas voulu s'arracher à leurs rêveries, descendre sur le terrain pratique et comprendre les nécessités, beaucoup de révolutionnaires seront pris au dépourvu lorsqu'éclatera l'orage.

Je regrette de vous infliger la lecture d'une si longue lettre, mais j'avais à cœur de vous répondre sur les principaux points.

Ch. Malato.

---

Nous nous bornerons à répondre quelques mots à la lettre du compagnon Malato :

L'auteur de l'article aux Amis de Casteljaloux, plaçait la question au point de vue général, et n'avait nullement pour but de répondre à la brochure du compagnon Malato qu'il n'avait pas sous les yeux. Par conséquent, ce compagnon est mal avisé de venir parler de bonne ou mauvaise foi, de bonne ou de mauvaise interprétation de sa brochure, qui ne venait qu'incidemment dans le débat.

D'ailleurs, pourquoi répondre, puisque nous n'avons aucun espoir de convaincre notre contradicteur ? Non, nous n'admettons pas que « dans la défense d'un pays libre contre des Etats despotiques », les anarchistes doivent agir « par groupes se mouvant selon les conceptions de chefs choisis par eux ». Procéder ainsi, nous semblerait se livrer d'avance au génie de ces hommes providentiels ; ce serait, quoiqu'en dise l'auteur, se soumettre de nouveau à une discipline régulière reconstituée par eux ; ce serait étouffer l'initiative de tous ceux qui sauraient autant que les chefs ou davantage, à moins que leur envie n'en fût excitée et que les dissensions du groupe n'empêchassent de marcher à l'ennemi. Ce désordre, cette débandade, que le compagnon Malato voit dans l'usage de la liberté, nous les voyons dans l'exercice de l'autorité.

Un des beaux livres du siècle, la *Guerre et la Paix*, par Tolstoï, qui pourtant était un militaire haut gradé, un chef, nous montre comment les Napoléon, les Koutousov, les stratégistes les plus fameux, ne peuvent rien, ne savent rien, quand se livre la bataille et que tout est laissé à la force impulsive des soldats. Alors, précisément, quand chacun combat pour sa vie, emporté par sa fureur personnelle, il n'y a plus de chefs, l'armée devient une multitude d'anarchistes sans le savoir. Et maintenant ce sont des anarchistes qui viennent nous proposer de nous confier à quelque Bonaparte, à quelque Boulanger, pour nous guider dans nos campagnes « pour nous diriger dans ces luttes où pourtant le génie même n'a pas la valeur d'un cri de rage poussé par les combattants ! Ou bien nous serons des hommes libres dans cette guerre future qu'on nous dépeint, et alors nous saurons nous défendre par nos volontés unies ; ou bien nous serons encore ce que nous sommes aujourd'hui, un troupeau, et nous serons toujours opprimés, soit par l'ennemi, soit par nos propres chefs victorieux !

En réalité, ce qu'on nous reproche est de ne pas être « pratiques », de ne pas savoir accommoder nos idées aux circonstances. Nous nous méfions de ces prétentions à la sagesse pratique, de ces mépris de « l'idée pure ». Nous méritons ce nom d'idéologues » honni jadis par Napoléon.

Les radicaux, quand ils deviennent opportunistes sont des gens « pratiques » qui ne veulent pas se perdre dans les hauteurs éthérées de la métaphysique des idées et qui cherchent à obtenir de la société et des circonstances, la somme d'amélioration qu'il lui est possible de donner. — Les membres du Parti Ouvrier qui ont fait alliance avec les bourgeois sont encore des gens « pratiques » qui cherchent à tirer de la société tous les progrès qui s'y trouvent en germe. Le cliché est connu.

Nous avouons ne pas être « pratiques » à ce point et nous préférons être vaincus en défendant nos idées que nous croyons vraies, qu'en les sacrifiant d'avance pour obtenir de prétendues victoires.

Un petit mot à propos d'une erreur historique que nous aurions commise et qui d'ailleurs n'aurait aucune importance. Danton a-t-il ou n'a-t-il pas fait le coup de feu dans la journée du 10 Août. Nous ouvrons les ouvrages de Louis Combes, *Histoire des Révolutions populaires françaises*, p. 373, et de

Louis Blanc, *Histoire de la Révolution Française*, et nous y voyons que si l'on parle beaucoup de Marat, de Desmoulins et de Danton « avant et après » cette journée — qui rapporta le ministère de la Justice à Danton — il n'est nullement question d'eux pendant toute la durée de l'action Les deux auteurs que nous citons, constatent formellement le mutisme de l'histoire sur les actes des chefs, pendant cette journée, et l'entrée en scène des inconnus.

* * *

Les compagnons qui ont reçu des *Philosophie de l'Anarchie* sont priés d'en régler le montant au compagnon Malato, 26, rue d'Avron. Urgence.

* * *

Le compagnon de Verviers qui a écrit aux amis de Saint-Quentin, leur fait savoir qu'ils ont mal interprété le sens de sa lettre. Il s'agissait seulement d'une entente au sujet d'un manifeste international pour le 18 Mars.

* * *

Ceux des abonnés de Verviers, qui sont en retard de paiement sont informés que dans une quinzaine de jours, un compagnon ira leur rendre visite. Espérons qu'il lui sera fait bon accueil.

* * *

Amiens. — Les camarades qui correspondent avec le compagnon Froidure, sont priés de le faire à sa nouvelle adresse, rue du Hocquet, 25. Tenir bonne note de cet avis.

* * *

On nous demande l'insertion de la lettre suivante :

J'ai pris l'initiative de produire sur l'Anarchie une étude approfondie que je me propose de condenser en un volume avec ce titre : L'ANARCHIE!

Pour cela faire, j'ai compté sur le concours de tous les anarchistes en général, concours qui, je crois, ne me fera pas défaut.

En effet, tous les compagnons, tant soit peu lettrés auront à cœur, je crois, d'apporter leur pierre à l'édifice, cela dans l'intérêt général de la Question sociale.

La collaboration est ouverte à tous, point d'exclusion, que tous contribuent à cette œuvre, qu'ils apportent chacun un éclaircissement, une manière de voir, tout sera admis, condensé, en son lieu et place. La publication en question, devant contenir en substance tout ce qui a été écrit jusqu'ici au sujet de la Question sociale et de l'Anarchie. Les sujets seront donc variés à l'infini, à chacun de choisir dans les questions multiples, celle qui sera le mieux à sa portée et d'apporter le plus de matériaux possibles, en ayant toujours pour guide la logique.

L'encyclopédie résultant de ces multiples documents aura à mon avis une portée considérable et des résultats incomparables au point de vue du progrès de nos idées. — *Ci-dessous un plan général* de l'ouvrage pour servir de guide aux dévoués qui voudront contribuer à l'œuvre commune :

1° Etude sur la vie humaine ; primitive, moderne, contemporaine ;

2° Contradictions entre la vie naturelle et la vie de nos jours ;

3° Divers partis luttant depuis les premiers âges de l'Humanité, pour amener une amélioration à la vie ;

4° Histoire de l'asservissement prolatérien ;

5° Critique approfondie des systèmes gouvernementaux en général ;

6° Les Partis révolutionnaires, passés, présents, à venir ;

7° Les anarchistes : d'où est venu leur nom, ce qu'ils ont été, ce qu'ils sont, ce qu'ils veulent. — La société de demain.

Toutes les communications sont reçues chez le compagnon J. Martin, 12, rue Coutellerie, à Marseille.

* * *

Londres, le 4 mars 1889.

Cher compagnon,

J'ai, dans le journal la *Giustizia*, de Reggio (Emilia), n° 14, du 22 décembre 1888 — qu'un certain Celso Ceretti de la Mirandola, dans son journal *Il Sole dell' Avvenire*, à propos du Manifeste du groupe des *Intransigents*, contre Cipriani, compare les membres de ce groupe à Terzaghi, mouchard international, et il demande, avec un gros point interrogatif, comment se peut-il que des pauvres travailleurs puissent avoir dépensé 2,000 francs pour le manifeste.

D'abord, le manifeste n'a pas coûté *2 000 francs*, ensuite une partie de l'argent nécessaire pour l'imprimer, c'est moi qui l'ai envoyé de Londres aux compagnons de Paris qui ont complété la somme nécessaire.

Il y a peu de mois que j'ai quitté l'Egypte, ayant perçu une part d'héritage qui m'a permis de disposer de quelque argent pour le principe.

Il me répugne de devoir publier ces choses, mais devant des attaques non justifiées, je dois le faire malgré moi.

Je vous prie, cher compagnon, de ne point me refuser l'insertion de ces quelques lignes.

A vous et à l'Anarchie,

Alexandre Marocco.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Balavoine prie les amis de l'Imprimerie Jurassienne de lui envoyer encore quatre brochures « Préjugés et Anarchie ».

D. à Sainte-Radegonde. — Reçu mandat. Si cela entre dans la ligne de conduite du journal, nous recevrons avec plaisir.

Le compagnon Jean Jag, Belgique, demande l'adresse de Henri Decamp.

B. à West Elisabeth. — Envoyons le 17. Comme vous verrez, avons reçu le mandat du compagnon Labrosse. — Ce que disent les journaux bourgeois doit-être évidemment faux. Abonnement finira fin août.

G. M. à New-York. — Réexpédions le numéro que vous n'avez pas reçu. — Nous nous sommes dérangés deux fois pour nous procurer la « Revanche des Communeux », impossible de mettre la main dessus.

P. passage des Entrepreneurs. — Si la vente ne se fait pas, faut-il cesser l'envoi ?

C. à Avignon. — Notre lettre et les 50 centimes ont été remis au « Ça Ira ». — Vous comprenez bien que nous ne pouvons pas encombrer nos colonnes de petite correspondance. — Nous nous bornons à y mettre que ce que l'on ne peut supprimer. — Quant au « suffrage dans le désert » que voulez vous que nous en disions. — A maintes reprises nous avons dit ce que nous pensions des « Unions » entre socialistes. — Jugez de ce que nous pensons de celles avec les radicaux.

D. Morlanvelz. — Depuis quelques temps, l'envoi est augmenté. — Nous envoyons 20 exemplaires maintenant. — Le n° 11 du « Ça Ira » n'est pas paru.

E. L. à Rabastens. — J'ai fait passer les 50 centimes à l'auteur de la Philosophie. — Quelle est la brochure « Communisme » que vous demandez, je n'en ai pas connaissance.

Comptoir de Zinc. — Pas de nouvelles non plus de la « Critique » — Vous avez raison : c'est le temps et la tenacité qui sont nos meilleurs auxiliaires.

J. au Havre. — Pouvez-vous envoyer 5 numéros 25 de « l'Idée Ouvrière » et 5 du numéro contenant un article « Lettre de Paris ».

P. R. rue Raspail à Levallois. — Reçu mandat pour « Société ». — Recevrez.

P. à Lyon. — 16, rue du Croissant.

D. à Rouen. — Nous n'avons pas d'autre adresse que celle de L. que nous avons déjà envoyée.

D. à Saint-Denis. — W. à Flixecourt. — Verviers. — D. à Puiseux. — A. à Servian. — D. à Livorno. — Comptoir de Zinc. — M. à Armentières. — S. à Denain. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

*Cercle international.* — En caisse : 15 fr. 50, dont 4 fr. 50 de la collecte faite le 3 mars.

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Travailleurs communistes-anarchistes du XX^e^, samedi 9 mars, à 8 h. 1/2 du soir, 32, rue des Amandiers. Ordre du jour : Anniversaire du 18 Mars.

L'*Avant-Garde cosmopolite*, à 8 h. 1/2, salle Lézé, samedi 9 mars.

Ordre dn jour : Anniversaire du 18 Mars.

Groupes du V^e^ et XIII^e^, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie.

Ordre du jour du samedi 9 courant : Pourquoi nous sommes anarchistes. — Le droit au vol.

La discussion sera soutenue par le compagnon Espagnacq. Tous les révolutionnaires sont invités.

Saint-Denis. — Grand punch en l'honneur de l'anniversaire du 18 Mars, organisé par la *Jeunesse libertaire*, le samedi 16 mars, salle Lepreux, place au Gueldre, 9, où on trouvera des cartes au prix de 1 franc, donnant droit à une demi bouteille ou punch. Une tombola sera faite au profit de la propagande. Le compagnon Thennevin a promis son concours.

Saint-Denis. — L'*Action anarchique*, groupe d'étude technique et pratique des moyens révolutionnaires, samedi soir, au local convenu.

Levallois-Perret. — Samedi 9 mars, à 8 h. 1/2, groupe *La Révolte*, salle Barbotin, 71, rue Carnot. Ordre du jour : Entente avec le groupe *La Solidarité*, pour l'anniversaire du 18 Mars.

Levallois-Perret. — Groupe communiste-anarchiste *La Solidarité*. A l'occasion de l'anniversaire du 18 Mars, le groupe organise une grande soirée familiale, le dimanche 17 mars à 8 heures du soir, salle Mézerette, 86, rue de Gravel.

Discours, poésies, chants révolutionnaires, etc.

Entrée libre. Nous faisons appel aux compagnons qui voudraient bien nous prêter leur concours.

Pantin. — Réunion de la section des Hommes de Peine du canton, chez Persants, 29, rue de Paris, au Lilas, le samedi 9 mars à 8 h. 1/2. — Urgence.

Pantin. — Les Travailleurs-Communistes et les socialistes révolutionnaires indépendants du canton, organisent pour le samedi 16 mars, une soirée familiale en l'honneur du 18 Mars, chez Perrault, 79, rue de Paris, au Lilas. Conférence par un compagnon. Chants et poésies révolutionnaires.

Entrée libre.

Armentières. — Nous fêtons le 18 Mars, l'anniversaire de la Commune. Tous les travailleurs y sont invités.

Pour que les sans-le-sous et autres puissent y assister, il n'y aura ni banquet ni punch et il ne sera perçu aucun prix d'entrée. Le lieu de réunion sera au Saint-Eloi, rue des Murets.

Ordre du jour : 1° Causerie sur la misère en général, par le compagnon Decarme ; 2° Chants et poésie révolutionnaires.

Fressenneville. — Le groupe prévient tous les compagnons qu'il organise pour le dimanche 17 mars, en l'honneur des combattants de la Commune, une conférence familiale, et invite les compagnons de prévenir leurs amis afin que nous fêtions dignement pour la première fois cet anniversaire. Le nom de la salle sera publié ultérieurement.

Roubaix. — A l'occasion de l'anniversaire du 18 Mars, les compagnons de Roubaix et de Wattrelos ont décidé de porter une couronne le 17 courant, au compagnon Emile Bourgeois, mort à la suite d'une longue maladie, contractée à la suite des privations et des tortures subies dans la prison centrale de Loos.

Nous avons jugé préférable de remémorer le dévouement des victimes tombées pour l'Humanité, que de faire des banquets ou n'importe quelle fête, car nous avons pour devoir de chercher l'occasion de venger nos frères morts pour la cause que nous défendons.

Le départ de la couronne aura lieu le 17, à 3 heures du soir, rue des Longues-Haies, à l'estaminet du retour du Bas-Rouge.

Nous comptons sur la présence de tous les ouvriers intéressés à la cause humanitaire.

Bordeaux. — Les groupes anarchistes ne Bordeaux organisent une soirée familiale pour célébrer l'anniversaire de la Commune. Cette soirée aura lieu le 16 mars prochain, à 8 heures du soir, salle du Cordon Bleu, rue Lafaurie de Monbadon, 31.

Ordre du jour : Discours sur la Commune et la prochaine Révolution ; déclamations, poésies et chants révolutionnaires. — Il sera fait un punch pour boire à la prochaine revanche de la Commune, mais la consommation sera facultative. Entrée gratuite.

*Groupes anarchistes de Lyon.* — Anniversaire du 18 Mars, Grande soirée familiale privée, qui aura lieu le lundi 18 Mars, à 7 h. 1/2 du soir, salle de la Grande Brasserie Française, rue des Ecoles, 8, à Lyon (Croix-Rousse).

Causerie, déclamation, chants, poésie. — Prix de la carte : 25 centimes. Consommations libres.

Les compagnons qui désirent y prendre part trouveront des cartes chez leurs amis.

Bruxelles. — Groupe *La Liberté*, lundi 11 mars, à la Colline, rue de la Colline, à 8 h. 1/2 du soir. Causerie publique et contradictoire.

Sujet : Etude sur le Parlementarisme.

Entrée et tribune libre.

Morlanwelz. — Dimanche 17 mars, à 6 heures du soir, chez Léopold Schuster, rue de la Folie, à l'occasion de l'anniversaire de la proclamation de la Commune, grande soirée familiale. Tous les compagnons de Morlanwelz et des environs sont priés d'y assister. Causeries et chants révolutionnaires, suivis d'une tournée de propagande dans la commune.

*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE. 17. rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 27. — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 17 au 23 MARS 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## 1789-1889

IV

Le ressort intime qui donna à nos grands pères la force de résister à la coalition des conjurés de l'intérieur et de l'extérieur, fut certainement leur aspiration à l'égalité des conditions économiques. Et cet idéal se retrouve au fond de tous les mouvements, soit philosophiques, soit populaires, qui se produisirent depuis, dans le courant du XIXe siècle.

L'idée mûrit ; elle se précise ; elle se complète enfin, pour trouver vers la fin du siècle, sa vraie expression — prévue dès longtemps, mais trop souvent oubliée — celle du communisme anarchiste.

---

L'idéal des révoltés de 1789-93 était bien vague, cependant. Le paysan ne voulait plus souffrir qu'on lui enlevât la moitié de sa moisson ; il n'admettait pas qu'un fainéant pût s'approprier le sol, que lui, paysan, ne demandait pas mieux que de cultiver. Il voyait que les terres tout autour de la commune avaient passé aux mains des seigneurs. De mémoire de ses pères, ces terres avaient encore appartenu à la commune ; mais maintenant le seigneur s'en était emparé et la loi avait sanctionné ce brigandage, — tout comme elle le sanctionne encore, en ce moment même, en Angleterre. Et le paysan réclamait ces terres, sans se demander comment la commune les répartirait quand elles seraient devenues propriété communale. Aussi, lorsqu'on en reprit une bonne part aux seigneurs, la plupart de ces terres passa-t-elle aux mains des bandes noires de bourgeois, et les prolétaires des campagnes sortirent de la Révolution plus pauvres encore qu'ils ne l'étaient auparavant.

D'autre part, les travailleurs des villes se révoltèrent contre l'espèce de féodalité bourgeoise qui s'était développée dans les villes, mais aussi sans se demander ce qu'ils mettraient à sa place. Ce n'est que plus tard, à mesure que la Révolution grandit, que l'on voit se dessiner chez eux un vague idéal de commune communiste. Ils demandèrent à la commune de pourvoir à la nourriture des travailleurs, de leur trouver du travail. La Commune devait abolir les inégalités de fortune, et l'*égalité des fortunes* devint le mot d'ordre des prolétaires urbains.

— Mais comment cette égalité des fortunes allait-elle se réaliser ?

— « Ah là ! On guillotinnera les riches, on mettra de bons sans-culottes à la municipalité, à la Convention ! » Telle fut la réponse, la seule réponse que le peuple sut donner à cette époque. Et aujourd'hui, à cent années de distance, vous trouvez encore toute une secte de révolutionnaires — les révolutionnaires jacobins — qui veulent que le peuple ne s'inquiète pas le moins du monde de ce qu'il faut faire pour ruiner ses exploiteurs. Des gens qui veulent que le peuple ne sache que guillotiner, tandis que eux, les malins, ou plutôt les imbéciles, vont voir comment on va s'arranger plus tard.

Et bien, on guillotinait en 1793. Riches et pauvres, seigneurs et domestiques, reines et laquais, passèrent par la lunette patriotique. Mais, pour un seigneur guillotinné, il repoussait dix bourgeois aussi âpres, plus âpres encore à la curée que le seigneur décapité.

Et les bandes noires de bourgeois, les nouveau-venus, pillaient la France.

Et l'agiotage créait des fortunes devant lesquelles pâlissaient les fortunes des ex-riches seigneurs. Les Rothschild — amassaient dès lors les fondements de leurs fortunes colossales.

Le peuple épurait la Convention et la Commune par la guillotine ; il portait Marat en triomphe et décapitait les Girondins. Mais tout cela n'avait d'autre résultat que de faire de la place, de laisser les coudées franches, à ceux que l'on nomme dès lors « les crapauds du marais ». Ces crapauds qui, après avoir fait les révolutionnaires farouches, se transformaient en petits-crevés sous le Directoire, en sénateurs sous Bonaparte, et qui nous gouvernent encore sous le nom d'opportunistes avant-hier, de radicaux hier de boulangistes aujourd'hui.

---

La Révolution escamotée et bientôt vaincue ; la réaction triomphante et la terreur blanche prenant ses représailles sanglantes, l'esprit du XIXe siècle se mit alors à travailler sur le problème légué par la Révolution.

« L'égalité des conditions économiques » — tel avait été le testament de la Révolution mourante. Et l'esprit populaire se mit à chercher comment arriver à réaliser ce testament. Des générations entières travaillèrent dans cette voie, et si nous avions à donner les noms de ceux qui se firent les porte-voix de ces idées, n'oublions pas que Fourier, Robert Owen, Saint-Simon, Cabet et tant d'autres ne firent que formuler les pensées qui poussaient alors en France et en Angleterre. Ils n'inventèrent rien, pas plus que les penseurs anarchistes de nos jours, n'ont rien *inventé* : ils ne firent qu'*exposer*.

---

L'idée mère qui les guida fut celle-ci : — « La Révolution a certainement améliore la situation d'une masse de monde. Cependant, elle a créé des conditions qui, nécessairement, ont ramené la même exploitation de l'homme par l'homme.

« Le génie humain, lancé dans une nouvelle voie par l'invention de la machine à vapeur, — machine qui met à son service des millions de travailleurs de fer multipliés à volonté — a permis de centupler la force de production de tout ce qui est nécessaire à la vie.

« Cependant, les conditions créées par la Révolution sont telles qu'un certain nombre de bourgeois vont s'emparer de tout l'immense avantage fourni par ce développement gigantesque de l'industrie qu'il est facile de prévoir. — Pourquoi ?

« — Parce que le sol reste aux mains de quelques-uns ; parce qu'il n'appartient pas à tous. Parce que le travailleur n'a pas de quoi vivre quinze jours s'il ne vend pas son travail. Parce que l'ouvrier travaille pour un tel patron, et non pas pour la société entière.

« Il faut donc organiser le travail *sociétaire*. Et ce travail ne peut être organisé que si la société devient communiste. Le travail en commun, pour un but commun, non-seulement garantira à chacun son existence ; il permettra d'utiliser chaque progrès du machinisme dans l'intérêt de tous. Et il permettra de centupler notre production, tout en travaillant, chacun, beaucoup moins qu'aujourd'hui.

« Sans cela, on aura beau guillotiner, on aura beau déposséder ; tant que le sol et les instruments de production ne feront que changer de mains, rien ne sera changé. L'exploitation de l'homme par l'homme restera ».

Telle fut l'idée mère de toutes les écoles communistes de la première moitié de ce siècle.

— Mais comment arriver à cet état de choses communiste ? Comment le maintenir s'il parvenait à se réaliser ? Telle fut la question qui se dressa devant tous les penseurs communistes et à laquelle chacun répondit à sa manière.

Nous allons voir leurs réponses et dire la nôtre dans un prochain article.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — On se rappelle de Soudey, dont nous avions parlé à plusieurs reprises, alors que nous le croyions sincère. — Aujourd'hui ce monsieur, enrôlé dans la bande à Boulange, éprouve le besoin de déclarer dans l'*Action* qu'il n'a jamais été anarchiste.

C'était inutile de déclarer cela M. Soudey, votre évolution prouve que vous n'avez jamais été qu'un farceur.

* * *

Bourges. — Le groupe d'Etudes sociales de Bourges a organisé une série de réunions dans le Cher, avec le concours de la citoyenne Louise Michel et des compagnons Malato et Luss.

Trois réunions successives ont eu lieu. Chacune de ces réunions a été un succès complet pour l'Anarchie.

A Bourges, à Saint-Amand et à Saint-Florent, grande affluence de monde. Partout les orateurs ont été reçus avec joie et enthousiasme. Nous pouvons assurer que ces réunions porteront leurs fruits, car les paysans berrichons, aussi bien que les ouvriers de Bourges ont écouté dans le plus grand calme et avec la plus grande attention le développement des idées anarchistes. Les nombreux bravos qui ont accompagné les discours des orateurs nous prouvent au plus haut point que la classe laborieuse commence à avoir conscience de sa force et qu'elle est lasse de la politique qui ne peut que satisfaire quelques ambitions personnelles, mais nullement faire le bonheur du peuple souffrant et malheureux.

Nous nous promettons d'organiser d'autres réu-

nions dans d'autres localités du département et y fonder en même temps des groupes et des bibliothèques comme nous en avons fondé dans les localités où nous sommes allés.

L'Anarchie est bien implantée dans le Cher, la semence y est jetée dans un bon terrain, il nous reste maintenant à la cultiver; c'est ce que nous pensons faire.

* * *

THIANGES. — *Une grève de bûcherons.* — Les bûcherons occupés dans les coupes de bois exploitées commune de Thianges par M. Bas, marchand de bois à Charrin, ayant demandé une augmentation de salaire et ayant échoué, se sont mis en grève.

L'exploiteur devant terminer son travail dans un délai déterminé et ce délai étant sur le point d'expirer, dut embaucher d'autres ouvriers.

C'est alors que les grévistes, au nombre d'une soixantaine, décidèrent de s'opposer, même par la violence, à l'entrée dans le bois des nouveaux bûcherons. Une collision s'en suivit; la gendarmerie de Decize, immédiatement prévenue, se transporta sur les lieux et ne tarda pas à « rétablir l'ordre ».

Mais le lendemain, 150 bûcherons environ, armés de haches et de bûches de bois, se postèrent à l'entrée de la coupe principale et barrèrent la route devant les nouveaux ouvriers de M. Bas, qu'accompagnait la gendarmerie. M. Martin, commissaire spécial de Nevers, fit les sommations légales et donna l'ordre de disperser les grévistes; ceux-ci se mirent à pousser des cris de mort et immédiatement les bûches de bois tourbillonnèrent et sifflèrent aux oreilles des gendarmes; plusieurs furent contusionnés et l'un des chevaux atteint à l'œil faillit s'abattre sous son cavalier.

Le maréchal-des-logis Marcoux commanda : « revolver au poing ! »

Les grévistes jetèrent leurs haches dans les pieds des chevaux et s'enfuirent sous bois.

Trois arrestations ont été opérées et maintenues.

Le correspondant du *Journal de la Nièvre* dit :

« On m'assure que ces trois individus qui, très probablement, paieront pour les meneurs, ne sont pas réellement coupables d'avoir porté atteinte à la liberté du travail ».

Ces trois arrêtés sont : Morin P., Martin J. et Bardon Roger; ils ont été immédiatement dirigés sur Nevers, et, ils ont comparu en police correctionnelle.

Sur la réquisition de Me Maulmond, substitut du procureur de la République, il a été fait aux prévenus application des art. 224 et 414 du Code pénal.

En conséquence, Bardon et Morin ont été condamnés à quatre mois de prison et le jeune Martin à trois mois de la même peine. Ils auront en outre à supporter les frais du procès.

* * *

TROYES. — Le compagnon Tortelier vient d'être condamné, par défaut, à 1 mois de prison pour outrage aux agents, lors du Congrès.

La semaine dernière, on venait de condamner sous le prétexte de coups au commissaire et à ses agents, des compagnons arrêtés lors de la fameuse manifestation du 24 février, à des peines variant de 2 jours à six mois.

* * *

ROCHAMBEAU. — Comme je vous l'ai annoncé dernièrement, le parti radical à Vendôme, dont les principaux chefs ont mené la campagne boulangiste, est en pleine division; les dissidents avait organisé une conférence le 3 mars. Un ancien membre de la Commune, sous la présidence d'un conseiller municipal de Paris a, pendant plus de deux heures, occupé la tribune. Le compagnon Tortelier qui devait aussi faire une conférence, et que le local choisi était le même, nous nous sommes entendus avec les organisateurs pour faire la contradiction. Mais, comme tous les socialistes autoritaires, l'ancien membre de la Commune a refusé toute contradiction. Le président, comme tous les politiciens a commencé par faire l'historique de sa vie, se présentant comme un bouc émissaire des rancunes politiques, c'est pendant trois quart d'heure que le public composé de 500 personnes a assisté à l'écœurant spectacle d'hommes faisant eux-mêmes leur éloge personnel. Ensuite, le conférencier après avoir stigmatisé comme il le mérite, les politiciens qui sont à la remorque de Boulanger, développe le programme de la Commune autonome, programme qui n'a rien d'effrayant pour les conservateurs et que les républicains ont tous abandonné. Quant à ce qui concerne l'organisation du travail, en présence de la concentration des capitaux, ils ont été muets comme des carpes; ce qui ne les a pas empêché d'abuser de la tribune pendant deux heures, ne la quittant que devant l'impatience du public attendant notre conférence.

Aussitôt, le compagnon Tortelier, dans un langage éloquent et serré a montré que la crise agricole et industrielle n'est pas seulement politique mais surtout économique, que le mal est profond, que le remède à lui apporter n'était pas de changer les hommes mais les institutions.

Surtout ce qu'il déplore, c'est que tout le progrès amené par la science, au lieu de rendre tous les hommes heureux, rend la lutte pour l'existence plus difficile; que toutes les découvertes scientifiques au lieu d'être mises au service de l'Humanité sont le monopole des capitalistes et de la spéculation.

C'est au milieu des applaudissements qu'il démontre que ce n'est pas par des lois que l'on empêchera cet état de choses, que le suffrage universel était une duperie, que les hommes quels qu'ils soient subissent l'influence du milieu qu'ils fréquentent; il a montré Gambetta arrivant pauvre au pouvoir et revenant ceux qui l'y ont porté, il montre les Ranc, les Méline, tous repus et impuissants à ne rien faire pour les travailleurs. C'est encore au milieu d'applaudissements, qu'il dit que les travailleurs n'ont rien à attendre que d'eux-mêmes, de ne rien attendre d'un gouvernement quelconque. Il a démontré que par le déploiement du machinisme dans l'industrie et l'agriculture, les petits patrons, ainsi que les petits propriétaires ne peuvent soutenir la concurrence, de même que le petit commerçant ne peut plus tenir devant les grands magasins. Il conclue en disant que la grande propriété ainsi que le capital n'est pas le produit direct de ceux qui les détiennent, mais bien du travail collectif et que, par conséquent, nul n'a le droit de se les approprier individuellement. Et comme conséquence de cet état social, c'est-à-dire en présence de la misère des uns et de l'opulence des autres, l'ouvrier dans l'industrie ainsi que dans l'agriculture, se voyant remplacé par la machine, ne peut consentir à mourir de faim, qu'une profonde transformation s'impose, qu'une Révolution est inévitable, que les anarchistes la voudrait la moins violente possible, que c'est pour rendre les travailleurs conscients qu'ils font de la propagande en répondant leurs idées.

Et en réponse à quelques questions sur le but à atteindre par cette Révolution, et sur la nouvelle organisation du travail, il a répondu que cette Révolution devait avoir pour caractère la suppression de la propriété individuelle; elle devra dans l'industrie prendre possession de tout l'outillage, ainsi que le travailleur des champs devra, lui aussi, prendre possession de la terre. Une fois cette transformation accomplie, les travailleurs se grouperont suivant leurs affinités pour produire en commun; chacun ne relèvera que de son initiative, c'est-à-dire sans commandement, ni sans lois, ni sans maître. Il a dit en même temps que ceux qui désirent s'instruire pouvaient se procurer des brochures. Une soixantaine ont été vendues.

En résumé, bonne journée pour la propagande; pour la première fois les idées ont été expliquées à Vendôme, nous espérons qu'elles porteront leurs fruits, elles se discutent tous les jours dans nos localités où nous sommes déjà groupés et nous sommes décidés à en poursuivre la réalisation par tous les moyens, par la discussion, les brochures, les conférences publiques.

* * *

ROANNE. — Le 24 février, nous avons assisté à la pièce de comédie organisée par l'élite des socialistes à faux nez. Ils ont été splendide dans leur rôle : ils partirent de la salle des prud'hommes, traversèrent la rue Saint-Jean et se rendirent à la sous-préfecture d'un air triomphateur; mais hélas ! cette allure était factice, car on les vit ressortir bientôt, l'air penaud, tête basse, comme des chiens fouettés, et suivis d'une foule d'environ cent personnes. Ils se rendirent salle de Venise rendre compte de la réponse qui leur avait été faite, laquelle était connue d'avance; attendu que l'on a rien à attendre du bourbier parlementaire. Cependant, cette démarche, toute platonique qu'elle fut, n'en a pas moins apeuré les bourgeois qui, affolés, demandaient des renforts de troupe qui ne leur ont pas été accordés, les organisateurs de cette pantomime ayant offert de se transformer en policiers pour la circonstance. Donc, tout s'est passé, comme on devait s'y attendre de la part de ces saltimbanques politiques.

* * *

ARMENTIÈRES. — Lundi, 25 février, les citoyens Delcour de Lille, Delcluze de Calais, Miel de Lens et la citoyenne Rocher de Lille, tous membres du Parti ouvrier, sont venus, à l'occasion des grèves des semaines dernières, plaider sur la nécessité des syndicats et du bulletin de vote.

La salle, connue sous le nom de la Brasserie Humanitaire, est comble. On procède à la formation d'un comité, présidé par le citoyen Rose qui commence la lecture d'un tarif fait par les délégués et qu'approuvent presque tous les auditeurs. La poire leur semble si bonne à manger, qu'ils se contentent de tenir la queue et de réserver le fruit aux patrons.

L'ex-anarchiste Delcluze, prend ensuite la parole. Après avoir péroré pendant une heure sur le suffrage universel et la concurrence étrangère, il conjure les travailleurs de s'unir pour empêcher le Boulangisme de supplanter la République. « Par l'union, dit-il, vous êtes forts, vous pouvez tout. Vous n'auriez qu'à envoyer les vôtres dans les assemblées pour y défendre vos intérêts qui sont les leurs, à imposer vos conditions aux patrons et votre émancipation serait faite ».

La citoyenne Rocher s'occupe un peu moins des élections prochaines. Elle se préoccupe principalement de la femme et elle a raison. Cependant, nous avons à lui reprocher d'avoir oublié un moment l'Humanité entière pour ne penser qu'à la France. Après avoir constaté les iniquités commises par les monopoleurs et rétracté quelque peu ses paroles sous l'accablement des reproches d'un compagnon, elle se retire pour faire place au compagnon Decarme.

Celui-ci, démontre sans peine, que l'origine de la misère n'est pas due au mauvais choix des gouvernants, mais à l'expropriation dont nous sommes victimes. « Que ce soit Floquet ou Boulanger qui gouverne, dit-il, notre situation est toujours la même : le mal existant dans l'exploitation de l'homme par l'homme. Pour que cela cesse, il ne s'agit pas de changer les mannequins qui tournent la manivelle gouvernementale, il faut briser la manivelle elle-même, jeter les débris aux vents et empêcher les mannequins de la reconstituer, en les envoyant au diable. Sur les ruines de la société, nous devons établir le communisme-anarchiste, et nous aurons l'ère de prospérité et de bonheur que nous envions depuis longtemps Pour en arriver là, le suffrage universel est nul, la Révolution sociale est seule efficace. »

Le compagnon dévoile ensuite la conduite piteuse de quelques députés ouvriers à la Chambre. Puis, aux applaudissements de toute la salle, il déclare que son socialisme à lui est international. « Nous luttons, s'écrie-t-il, pour le bonheur de l'Humanité tout entière; nous voulons que tous les êtres, quelle que soit leur nationalité, aient place au banquet de la vie : nous traitons tous les peuples en frères ».

Delcluze, mécontent de cette harangue, cherche à prouver que le suffrage universel est une arme bonne à s'en servir, mais il est forcé de rester coi devant Decarme qui démontre à l'assemblée que les travailleurs n'ont rien à attendre des politiciens.

Puis prennent successivement la parole, Delcour et Miel, toujours en faveur du suffrage universel, qu'ils ont du mal à remettre sur pied, après les critiques du compagnon Decarme.

* * *

TOULOUSE. — Samedi soir, 2 mars, réunion dans d'une des salles du faubourg Saint-Cyprien. Le compagnon Faure nous a exposé quelques vérités sur notre organisation sociale actuelle. Par des exemples choisis à propos, il a démontré clairement pour tous que la propriété individuelle entraînait la misère comme conséquence; que la loi des salaires qui est d'après les bourgeois un contrat où chacune des parties a la liberté la plus absolue est une exploitation ignoble.

Enfin, après avoir indiqué les principales conceptions anarchistes et parlé un peu du Boulangisme, il a prêché la révolte et la révolte partout, à l'atelier, dans la rue. Et puis la police a fourni la note gaie de la soirée. Au début, l'orateur s'exprime en ces termes :

Dans la salle il y a beaucoup de policiers, puis les ouvrieas de Saint Cyprien, je vous remercie tous, mais je voudrais connaître la cause de la présence des premiers. Sont ils ici pour s'instruire ou pour réprimer notre fureur.

Je ne sais, mais dame police nous honore depuis quelques jours de son aimable attention. Elle veut bien s'enquérir charitablement des moyens d'existence des compagnons, très probablement pour leur offrir, s'il y a lieu, et un asile sûr et le couvert gratuit.

Cette prose n'est pas du goût du commissaire qui réclame après lecture de la *loda*, la constitution d'un bureau, alors la scène de comédie qui avait été jouée à Casteljaloux s'est renouvelée ici, avec cette variante que, quand il s'est agi de nommer le bureau, les voix se sont partagées sur le nom du commissaire et sur celui d'un fou bien connu ici. Ça n'avait pas l'air d'être de bon goût aux yeux du

commissaire qui la trouvait mauvaise. Puis à l'unanimité, ont été acclamés assesseurs : deux policiers bien connus, Montanès, chef de la sûreté et Duplat.

Pour terminer (extrait de la *Dépêche*). Un incident très comique a marqué la fin de la réunion. Le compagnon Faure a tenu à narguer la police, qui voulait l'obliger dès le début de la réunion à constituer un bureau. Pour cela, ses amis ont acclamé les noms de M. Gellard, commissaire de police, Montanès, inspecteur de la sûreté; Duprat, agent de la sûreté.

« Cette plaisanterie a été trouvé mauvaise et procès-verbal a été dressé contre les organisateurs J. Ferraton, employé chez M., et Dax chez E., contre le compagnon Faure lui-même, pour inobservation des règlements en pareille matière ».

Est-ce assez ignoble, cet organe reptilien et policier n'a pas craint de se faire le complice de la police en mettant et le nom des compagnons, mais encore celui des patrons qui les employaient.

Ce qui est plus sale, c'est que les compagnons n'avaient pas encore reçu notification de se rendre au juge de paix, que la dite feuille a déjà annoncé qu'ils étaient poursuivis.

Point n'est besoin d'insister sur cette malpropreté, sur cette crapulerie.

* * *

Au Conservatoire, avait lieu dimanche une réunion d'ouvriers sans travail, où les délégués ont rendu compte de leur entrevue avec le maire de Toulouse. Un délégué a communiqué la réponse aux ouvriers réunis qui n'ont guère paru satisfaits. Mais malgré cela ils allaient se retirer quand le compagnon Faure demanda la parole.

Le commissaire qui avait reçu des ordres, paraît-il, voulut s'opposer à ce que le compagnon Faure prît la parole. Malgré l'opposition du commissaire de police, le compagnon Faure parla quand même.

Il fut écouté avec avidité, l'auditoire semblait suspendu à ses lèvres ; il indiqua aux ouvriers quelle était la véritable solution de la Question sociale.

Bref, l'assistance fut complètement de l'avis du compagnon Faure.

La même *Dépêche* dit :

« Complètement retournés, les assistants ont alors déclaré qu'ils ne pouvaient pas accepter les propositions de l'Administration municipale, et que la délégation déjà nommée, se rendrait à la préfecture, afin de demander, de les sommer, de dire ce qu'ils pensaient faire contre la situation misérable où ils se trouvent.

Bref, ces travailleurs commencent à en avoir assez de ces réunions intéressées, espérons qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir qu'il n'y a qu'un seul moyen pour faire valoir leurs droits, la révolte.

L'*Intransigeant* nous apprend que le compagnon Faure vient d'être arrêté et que son arrestation a été rendue difficile par la foule qui voulait le protéger. — M. le commissaire, paraît-il, n'avait pu digérer la petite farce que lui avait faite notre ami, et a tenu à prendre sa revanche.

* * *

Fox. — J'ai été simple soldat à une époque où il n'y avait dans l'armée que de pauvres paysans, les uns trop pauvres pour pouvoir se faire remplacer, les autres assez pauvres pour remplacer.

J'ai été ensuite maire de village.

Enfin je donne, depuis seize ans, des consultations strictement gratuites.

Je connais donc le paysan autant qu'un citadin peut le connaître.

Or, j'ai constaté que, pour si grande que soit la confiance du paysan en un bourgeois, le paysan ne dit pas sa façon de penser, fait la bête, évite de répondre aux questions.

Eh bien! en ce moment, le paysan, d'habitude si réservé, parle sans qu'on l'interroge et dit hautement : « L'état actuel des choses est intolérable! Il nous faut un changement! »

— Quel changement voulez-vous?

— « N'importe lequel! un changement quelconque.

« Nous sommes comme les malades qui, se sentant mal à l'aise sur le côté droit, se tournent sur le côté gauche, sur le dos, sur le ventre, peu importe, cherchant une amélioration. »

Le paysan est simpliste : il subordonne toutes ses idées à l'idée du moment ; et puisque cette idée du moment est qu'il faut un changement quelconque, je crois qu'on peut considérer la République bourgeoise comme perdue.

Que mettra-t-on à la place? — Je l'ignore! mais je répète que le paysan est prêt à accepter *n'importe quoi*.

Il est fâcheux que Paris qui, avec notre organisation actuelle, est tête et cœur de la France, ne soit pas prêt à nous donner quelque chose de bon. Il nous donne Boulanger...

## Belgique

Ougrée. — Le 27 janvier, un meeting était annoncé au Rénory-Ougrée. Quand les camarades arrivèrent pour ouvrir la séance, ils trouvèrent la salle occupée par des gendarmes saoûls comme des cochons, qui voulurent leur en interdire l'accès.

Un compagnon se mit à chanter une chanson révolutionnaire, mais les gendarmes furieux menacèrent de faire évacuer la salle. — Un compagnon venu de Liège, voulu dire quelque mots, les pandores lui réclamèrent ses papiers. — Le camarade leur demanda 30 centimes pour aller leur en acheter un kilog. Ils lui demandèrent son adresse, il leur dit qu'il avait bien encore 60 centimes en poche pour justifier de moyens d'existence.

En fin de compte, le meeting ne pouvant avoir lieu, on se rendit chez un compagnon d'Ougrée pour entendre des chansons révolutionnaires. Mais les pandores vinrent encore faire irruption et voulaient arrêter une jeune fille qui chantait. Son frère ayant pris une chaise pour leur jeter à la tête, la jeune fille put continuer, mais les gendarmes, avant de se retirer, prirent le nom de quelques camarades.

Quelque temps auparavant, d'autres camarades ont été condamnés à Seraing, pour avoir chanté des chansons révolutionnaires.

* * *

La *Jeune Garde socialiste* de Bruxelles, qui a organisé de nombreux meetings contre la conscription et les armées permanentes, vient d'adresser au *Peuple* la lettre suivante :

Bruxelles, 27 février.

Citoyen rédacteur,

La *Jeune Garde socialiste* de Bruxelles a décidé de ne pas faire remettre au commissaire d'arrondissement par l'un de ses membres, le jour du tirage au sort de cette année, une protestation écrite contre l'impôt du sang. La Bourgeoisie rit des protestations et des suppliques que nous lui adressons; tout sentiment de générosité et de justice est mort en elle ; elle n'est plus accessible qu'à la peur. Pour la faire capituler, pour rendre complète la libération de la classe ouvrière, il ne nous reste donc qu'un seul espoir : la Révolution sociale.

C'est à la réalisation de ce but suprême que doivent travailler tous les socialistes.

Veuillez agréer, citoyen, nos sentiments de solidarité.

## Norwège

Un nouveau journal anarchiste se publie régulièrement à Trondjem, *Le Ny Tid* (Le Nouveau Temps), Salut à nos camarades!

## Etats-Unis

*Eloquence des chiffres* de l'année 1850 à l'année 1880 :

| | |
|---|---|
| La population s'est accrue de | 170 0/0 |
| Le sol cultivé, de | 252 » |
| Les produits industriels, de | 408 » |
| Les machines à vapeur, de | 680 » |
| La longueur des chemins de fer, de | 1580 » |
| Le nombre proportionnel de pauvres, de | 3000 » |

## Autriche-Hongrie

La police politique autrichienne, vient de se signaler. Un de nos amis roumain, le compagnon Levezan, se rendant dans sa famille, en Roumanie, s'est vu arrêter à la frontière autrichienne, sous le prétexte qu'il était porteur d'une collection du *Révolté* et de la *Révolte*.

Notre ami, ne faisant que traverser l'Autriche, nous nous demandons pourquoi on l'a arrêté. Serait-ce parce que la collection dont on l'a dépouillé avait une certaine valeur, et que le fonctionnaire qui l'en a filouté n'a rien trouvé de mieux pour empêcher ses réclamations?

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Malgré toutes les perquisitions, les agressions et les arrestations dont la police parisienne s'est acharnée contre les anarchistes italiens et spécialement contre le groupe des *Intransigenti*. Nous, anarchistes de langue italienne, avons formé un nouveau groupe à Paris, en dépit même de la police et de ses alliés : le Consulat et l'ambassade d'Italie.

Le nouveau groupe porte le nom des *Introvabili* (Introuvables) et il a pour mot d'ordre : point de préjugés, destruction et expropriation par tous les moyens possibles au détriment du système actuel

* * *

La Chambre syndicale des ouvriers menuisiers en bâtiments du département de la Seine, informe la corporation que les ouvriers de la maison Texier, occupés aux ateliers des rues Quincampoix, 58, rue Planchet, 23, et à la Belle Jardinière, au nombre de 80, à l'unanimité ont cessé le travail et demandé le prix de 80 centimes à l'heure, qui nous est légitimement dû depuis la révision de la Série (1er octobre 1882), minimum de salaire voté par le Conseil municipal de Paris et reconnu indispensable pour subvenir aux plus pressants besoins de nos familles et attendent la réponse du patron.

En conséquence, nous invitons tous les camarades à ne pas aller les remplacer et imiter partout l'exemple qui vient de se produire aussi unanimement et ne compter que sur nous même, car de notre solidarité, dépend notre succès.

Pour la Chambre syndicale,

*Le trésorier :* Franchet.

rue des Petit-Jardins, à Villejuif,

* * *

Isola Dovarese. — Un nouveau groupe communiste-anarchiste vient de se former ici ; il prend pour titre : *Le Cri des opprimés*, et consacrera toutes ses forces à la diffusion des idées.

* * *

Le groupe *La Liberté*, nous écrit pour la rectification suivante à sa lettre que nous avons insérée dans notre dernier numéro. — Lire :

« Il y aurait pour vous, semble-t-il, des cas où le « vol serait un *acte de révolte* et des cas où il ne le « serait pas. »

Le compositeur avait mis *révolté* au lieu de *révolte!*

* * *

Milan. — Le groupe anarchiste du Centre à Milan (Italie), a décidé la formation d'une bibliothèque socialiste ; pour cela, nous recourons à tous les compagnons pour qu'ils aient la complaisance de nous remettre tous les livres et brochures dont ils peuvent disposer, nous les prions aussi de nous envoyer s'ils en ont, les brochures socialistes en langue italienne.

Les envois doivent être dirigés au compagnon Italo Bianchi Contabile, rue Hentasio, 9, à Milano (Italia).

* * *

Librairie du Père Peinard, 16, rue du Croissant, Paris. — En vente toutes les publications socialistes et anarchistes.

*Le Père Peinard*, hebdomadaire, 10 centimes.

* * *

Nimes. — Il vient de se constituer un comité afin de venir en aide aux déserteurs. Ce comité a pour but de recueillir les fonds qui seront alloués à cette œuvre, dans la province, et prie le comité de Paris de rentrer en communication avec lui.

Adresser les communications au compagnon E. Ferrières, ruelle de la Calade, 4, et pour les fonds, au compagnon Falcoz, trésorier, rue Pavée, 12, à Nimes (Gard).

* * *

Les groupes anarchistes de Lyon prient les détenteurs de cartes de la soirée familiale du 18 Mars, de vouloir bien, autant que possible, rendre leur compte une heure avant la soirée, au lieu de la réunion.

*La Commission.*

## PETITE CORRESPONDANCE

B. rue Sébastien Gryphe à Lyon. — Nous avons envoyé, pour vous, des numéros pour la propagande, chez le compagnon Perroncel, 5, rue d'Austerlitz, au 4e. — Prière d'aller les prendre.

Verviers. — Plus de portraits de Chicago.

Massonne et Torreus. — Jules Dupay à Morand par Berre, demande votre adresse?

Les amis de Saint Quentin demande aux amis de Cognac, s'ils ont reçu leur lettre.

A. S. et C. L. — Merci, nous ferons notre possible. — « Le Rêve de d'Alembert » est tiré des œuvres complètes de Diderot, édité chez Garnier

P. G. à Grenoble. — Impossible de vous renseigner là-dessus. Cela necessiterait des recherches plus que ça ne vaut.

L. B. à Cognac. — Lu vos vers. Pas assez bons comme prosodie.

Louise Michel. — Les compagnons de Nîmes demandent si vous avez reçu leur lettre et pourquoi vous n'avez pas répondu ?

R. à Tlecem. — Envoyons les brochures, sauf « l'Organistion » que nous n'avons pas encore et « Aux Jeunes Gens » sont épuisés.

E. S. à Oullins. — Envoyons « Paysans ». — « Aux Jeunes Gens » sont épuisés. — « Société » pas encore terminée.

M. à Bourges. — Il y a 12 exemplaires en paquet et 12 isolés, à chaque numéro.

G. à Brest. — 3 fr. 50 le cent

M. rue Miollis. — Si vous avez des adresses de votre localité, nous pouvons envoyer des numéros ?

S. à Lyon. — Recevrez la « Société » quand elle sera tirée — « Aux Jeunes Gens » épuisés. — Avons envoyé « Entre Paysans » et les « Prisons ».

Petit. — Les numéros sont envoyés.

Lefèvre à Tours. — Reçu règlement jusqu'à fin février.

L. F. à Roanne. — Nous ne sommes pas compétents en la matière.

J. à la Chaux de-Fonds. — Leclercq, 117, rue des Orteaux.

N. B. à Bukarest. — Envoyons les brochures sauf une qui est épuisée.

Jean Jag. — Nous avons l'adresse de Decamps, où faut il vous l'envoyer ?

D. à Rouen. — Le supplément vous est envoyé à chaque fois — puisqu'il est tiré avec le journal.

Monod à Dijon. — L'auteur des souvenirs de 1884 vous souhaite le bonjour et vous prie de lui envoyer votre adresse.

Pisolé. — Nous sommes de votre avis, sauf sur l'idée d'organisation que nous croyons nécessaire. Non pas l'organisation imposée, mais celle qui s'établit après entente préalable de tous les intéressés.

G. à Orléans. — D. à Romans. — F. à Reims. — E Gu. à Vienna (Etats-Unis. — G. à Brest. — C. à Alais. — H. à Namur. — T. à Choisy. — B. à Perpignan. — M. à Creston. — G. à Zaandam. — M. à Toulon. — F. à Reims. — V. B. à Puget-Ville. — T. à Angers. — F. à Nimes. — B. à Sedan. — T. à Marseille. — D. à Cuers — M. à Vienne. — V. à Roubaix. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION

*Pour les familles des détenus politiques*

Listes précédentes 293 fr. 85

Auguste et Marianne des « Parias Picards » 50 cent. — Pour Méreaux 5 fr. — P. à Bozainvilliers 50 cent. — F. à La Palisse 25 cent.

Total à ce jour 300 fr. 10.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

*pour la propagande révolutionnaire*

Listes précédentes 4,187 fr. 15.

Auguste et Marianne des « Parias Picards » 50 cent. — Un larbin anarchiste 1 fr — Un commerçant de la rue Myrra 2 fr. — Une partie de billard sérieuse 75 c. — M. à Billezois 50 cent. — Seclet 35 cent. Lyon, collecte fait au mariage civil de la citoyenne Boulégne 2 fr. 75. — B. à West Hoboken 1 fr. 50. — Louis Victor près de Mont-Perdu 1 fr — — M. à Asnières 25 cent. — Noël à Izi 1 fr. 50. — R. à Paris 1 fr. — Lustemberger 65 c. — D. boulevard Barbès 2 fr. — P. à Pozainvilliers 1 fr — Octave J., Verviers, 20 cent. — X. à Vanves, 40 cent. — F. à la Palisse 1 fr. — Anarchistes de Fourchambault par T. 10 fr. — Le comité électoral de Fourchambault par T. 10 fr. — Victor près Mont-Perdu 1 fr. — Muller 25 fr. — P. à Genève 5 fr. — Del 50 cent. — Dieppe, sousc. J. P. 1 fr. 50 — L. à Lagon 25 cent. — V. R. à Londres 29 fr. — Buenos-Ayres 50 fr. — Th. M. rue Miollis 2 fr. — C. à Lille 50 cent. — St-Amand-Montrond, produit d'une réunion, vente de brochures et journaux 20 fr.

Total à ce jour 4,360 fr.

## CONVOCATIONS

*En présence de l'extension que prennent les convocations, nous prions les camarades de les rédiger aussi courtes que possible.*

Paris. — Les groupes les *Justiciers* et les *Mécontents* des Ier, IIe, IIIe, IXe arrondissements, la *Guerre sociale* du XVIIIe, convoque les amis pour fêtes l'anniversaire du 18 Mars, rue du Faubourg Montmartre, 42, au premier, pour le lundi 18, à 8 heures du soir.

Ordre du jour : Cotisations pour les prisonniers.

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Anniversaire du 18 Mars.* — Samedi 16 mars, à 8 h. 1/2. — Soirée familiale organisée par *Les Insurgés* du XVIIIe, salle de la Cigogne, 26, boulevard Rochechouard.

Le groupe *La Liberté*, les anarchistes de Bel-Air, Picpus, Montreuil-Vincennes, organisent pour le samedi, 16 mars, un punch amical qui aura lieu rue d'Avron, 102, à 8 h. 1/2 du soir.

Conférence par le compagnon Malato sur le 18 Mars 71, suivie de chants et poésies révolutionnaires.

Entrée 10 centimes. Consommations libres.

*Anniversaire du 18 Mars.* — Grand meeting suivi de chants et poésies révolutionnaires, le lundi 18 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Café du XXe, rue des Amandiers, 11.

Orateurs : Malato, Thenevin, Luss, Espagnacq, Leboucher. Entrée 30 centimes.

L'*Avant Garde cosmopolite*, les anarchistes des XIVe et XVe arrondissements, soirée familiale le dimanche 17 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle Lézé, 103, rue du Théâtre. Conférence par un compagnon. Chants et poésies révolutionnaires.

Choisy-le-Roi. — Dimanche 17 mars, à 3 heures du soir, grande soirée familiale avec le concours de plusieurs compagnons de Paris. — Causerie sur le 18 Mars 71, par les compagnons Paulet et Daniel. Chants et poésies révolutionnaires. — Le groupe d'Etudes sociales et les Hommes de peine sont invités.

Pantin. — Les Travailleurs-Communistes et les socialistes révolutionnaires indépendants du canton, organisent pour le samedi 16 mars, une soirée familiale en l'honneur du 18 Mars, chez Perrault, 99, rue de Paris, au Lilas. Conférence par un compagnon. Chants et poésies révolutionnaires.

Le compagnon Leboucher est invité.

Entrée libre.

Levallois-Perret. — Groupe communiste-anarchiste *La Solidarité*. A l'occasion de l'anniversaire du 18 Mars, le groupe organise une grande soirée familiale, le dimanche 17 mars à 8 heures du soir, salle Mézerette, 86, rue de Gravel.

Discours, poésies, chants révolutionnaires, etc.

Entrée libre. Nous faisons appel aux compagnons qui voudraient bien nous prêter leur concours.

Les camarades du groupe *La Révolte* et ceux du XVIIe sont invités.

Saint-Denis. — Grand punch en l'honneur de l'anniversaire du 18 Mars, organisé par la *Jeunesse libertaire*, le samedi 16 mars, salle Lepreux, place au Guelâre, 9, où on trouvera des cartes au prix de 1 franc, donnant droit à une demi bouteille ou punch. Une tombola sera faite au profit de la propagande. Le compagnon Thennevin a promis son concours.

Reims. — Réunion familiale qui aura lieu au café Saint-Maurice, rue du Barbâtre, 153, le samedi 16 mars, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : Anniversaire de la Commune.

Saint-Quentin. — Les groupes *Les Libertaires* et les *Enfants de Babeuf* et tous les anarchistes et leurs amis, sont invités le dimanche 17 mars, pour fêter l'anniversaire de la Commune, à 5 heures, Estaminet Fournival, 39, rue de la Chaussée-Romaine, salle spéciale. Causerie sur la Commune, chants et poésies révolutionnaires.

Roanne. — Anniversaire de la Commune, le dimanche 17 mars. — Tous les anarchistes et socialistes indépendants sont convoqués à une réunion privée pour 4 heures du soir. Les cartes indiquerons le lieu de réunion.

Ordre du jour : Poésies et chants révolutionnaires, Histoire de la Commune, par un compagnon.

Cercle du travail de Rouen. — La fête commémorative sera fêtée le dimanche 17 mars, l'après-midi et le soir. Elle commencera dans l'après-midi. Réunion au siège social, 61, rue Cauchoise. Départ du cortège de toutes les sociétés convoquées, à 1 h. 1/2. Départ pour le cimetière de l'Ouest et rendez-vous sur la tombe du citoyen Hambleton.

Ordre du jour : Discours au nom du Cercle par son secrétaire ; poésie par Georges Stellys ; discours par les délégués des sociétés convoquées.

Le soir, à 7 h. 1/2, fête familiale au siège social.

1° Anniversaire du 18 Mars, par Philinte.

2° L'Avenir du socialisme (Conférence), par Othon, à 8 heures et causeries socialistes.

Toulon. — Tous les compagnons sont invités à assister à la réunion privée. Objet : Tournées de conférences par un compagnon de Paris.

Au local convenu. Urgence.

Firminy. — Tous les révolutionnaires de Firminy et des environs, qui voudront fêter l'anniversaire du 18 Mars, sont invités à se rendre à la soirée familiale qui aura lieu au café Jousse, à la Gare.

Chants révolutionnaires, déclamations, poésies.

Armentières. — Nous fêtons le 18 Mars, l'anniversaire de la Commune. Tous les travailleurs y sont invités.

Pour que les sans-le-sous et autres puissent y assister, il n'y aura ni banquet ni punch et il ne sera perçu aucun prix d'entrée. Le lieu de réunion sera au Saint-Eloi, rue des Murets.

Ordre du jour : 1° Causerie sur la misère en général, par le compagnon Decarme ; 2° Chants et poésie révolutionnaires.

Bordeaux. — Les groupes anarchistes de Bordeaux organisent une soirée familiale pour célébrer l'anniversaire de la Commune. Cette soirée aura lieu le 16 mars prochain, à 8 heures du soir, salle du Cordon Bleu, rue Lafaurie de Monbadon, 31.

Ordre du jour : Discours sur la Commune et la prochaine Révolution ; déclamations, poésies et chants révolutionnaires. — Il sera fait un punch pour boire à la prochaine revanche de la Commune, mais la consommation sera facultative. Entrée gratuite.

Fressenneville. — Le groupe prévient tous les compagnons qu'il organise pour le dimanche 17 mars, en l'honneur des combattants de la Commune, une conférence familiale, et invite les compagnons de prévenir leurs amis afin que nous fêtions dignement pour la première fois cet anniversaire.

*Groupes anarchistes de Lyon.* — Anniversaire du 18 Mars, Grande soirée familiale privée, qui aura lieu le lundi 18 Mars, à 7 h. 1/2 du soir, salle de la Grande Brasserie Française, rue des Ecoles, 8, à Lyon (Croix-Rousse).

Causerie, déclamation, chants, poésie. — Prix de la carte : 25 centimes. Consommations libres.

Les compagnons qui désirent y prendre part trouveront des cartes chez leurs amis.

Morlanwelz. — Dimanche 17 mars, à 6 heures du soir, chez Léopold Schuster, rue de la Folie, à l'occasion de l'anniversaire de la proclamation de la Commune, grande soirée familiale. Tous les compagnons de Morlanwelz et des environs sont priés d'y assister. Causeries et chants révolutionnaires, suivis d'une tournée de propagande dans la commune.

Bruxelles. — Groupe l'*Egalité*, 58, rue du Moulin, au Nouveau Moulin, Saint-Josse ten-Noode. Tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, causerie publique et contradictoire. Journaux et brochures anarchistes.

Londres. — Grand banquet international au club *Autonomie*, pour le samedi 16 mars, organisé par les compagnons français habitant Londres.


## LA REVOLTE est en vente :

**à Valence chez**

Rudigoz, père, 4 rue Bayard.

Le compagnon Rudigoz porte à domicile.

**A Sedan**

Baicry, 44, faubourg du Fonds de Givonne.

**A Roubaix**

Edmond Vercruyen, 21, rue de Fourcroy. Le compagnon sacrifie son dimanche pour porter la *Révolte*, le *Ça Ira* et toutes les publications anarchistes.

**A Avignon**

*Bazar Nouveau*, rue de la Saunerie.

Couplet, coiffeur, route de Marseille, en face des Rotondes. On y trouve les brochures révolutionnaires.

**A Paris**

Jules Espagnacq, 16, passage de la Reuss. On trouve dans la même librairie le *Ça Ira* et les brochures traitant de la Question sociale.

**A Tours**

Ch. Lefèvre, libraire, 40, Avenue de Grammont.


*Le Gérant* J. Grave,

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 28. 5 CENTIMES Du 24 au 30 MARS 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## 1789-1889

*(Suite et fin)*

Toute l'histoire de l'Humanité n'est qu'une lutte incessante entre les masses d'une part, cherchant à s'organiser sur des principes d'égalité et de liberté, et les minorités d'autre part, cherchant à asservir les masses et à se faire la vie agréable aux dépens du travail d'autrui. Toute l'histoire est là. Les civilisations naissent, s'effondrent, les empires grandissent et disparaissent, les guerres ensanglantent le monde, — et la vraie essence de tous ces faits, est toujours la lutte entre les masses et les minorités de possédants et de gouvernants.

La lutte se poursuit toujours, mais ses caractères varient selon les lieux et les époques. Dans le monde antique, c'est en s'assurant la domination sur d'autres nationalités que les Grecs et les Romains cherchent à s'assurer le bien-être.

Plus tard, c'est par la réforme morale du Bouddhisme et du Christianisme que les masses veulent marcher à l'égalité. Plus tard encore, revenant à l'idéal Grec, c'est dans l'enceinte fortifiée de la Commune que les populations urbaines essaient et réussissent, jusqu'à un certain point, à se créer une vie de liberté et d'égalité. Mais elles échouent encore, puisque leur idéal libertaire ne dépasse pas les murs de la cité, puisqu'il est basé, comme l'idéal Grec, sur l'asservissement des campagnes.

Alors, c'est dans les bras de l'Eglise, souveraine et universelle, que se jettent les masses. L'Eglise prêche bien la fraternité et l'égalité — pourquoi ne l'imposerait-elle pas par son autorité spirituelle et temporelle? Mais l'Eglise exploite la confiance des misérables; elle en profite pour devenir à son tour le pire des exploiteurs. Et alors, à quinze cents ans de distance du Christianisme primitif, c'est au nom du Christianisme réformé que les masses marchent à leur affranchissement — « A bas le clergé romain! Que chacun, — un berger, un mineur illettré, ou même un enfant — interprètent la parole de la Bible selon qu'ils l'entendent, et ils l'interpréteront dans un sens communiste! » Pendant plus de cent ans, l'Europe est en flammes : le paysan s'affranchit et s'essaie au communisme agraire. Mais bientôt, qu'en résulte-il ? — Un clergé protestant, aussi avide de richesses et de domination que le clergé romain — et les quelques communautés momentanément forcées de se réfugier au Grœnland!

Enfin, perdant la foi dans les religions, les masses se donnent au souverain. Lui, mettra fin à l'opposition. Les paysans font la force du roi et de l'Empereur et c'est de lui qu'ils attendent leur affranchissement. Mais le roi trahit comme le prêtre. Devenu le seigneur des seigneurs, il décuple l'oppression au profit des seigneurs ses alliés ; à l'oppression seigneuriale il ajoute l'oppression de l'Etat. Il ruine ses sujets et, ruinés, il les livre aux nobles et, bientôt après, aux bourgeois avec lesquels il s'empresse de partager le pouvoir.

---

Tout a été essayé, et tout a échoué. Et c'est alors que naît dans les esprits cette philosophie du XVIII^e^ siècle — germée dans les masses, énoncée par les philosophes anglais et français, et essayée en France en 1793 — qui, se développant depuis, s'élargissant et gagnant en profondeur, arrive aujourd'hui jusqu'au communisme-anarchiste.

Ses principes sont bien simples : — Ne cherchez pas à baser votre bien-être et votre liberté sur la domination d'autrui ; en dominant les autres, vous ne serez jamais libres vous-mêmes. Augmentez vos forces productives en étudiant la Nature ; tirez profit des trésors d'énergie qu'elle contient ; elle en a pour tous et ses forces mises au service de l'homme, sont mille fois supérieures à celles de toute l'espèce humaine. Affranchissez l'individu ; car, sans la liberté de l'individu, — point de société libre. N'ayez plus confiance, pour vous affranchir, en un pouvoir spirituel et temporel : affranchissez-vous vous-mêmes. Et, pour y arriver, affranchissez-vous chacun personnellement, de vos préjugés religieux et politiques. Soyez hommes libres, et ayez confiance en la nature de l'homme libre : ses plus grands vices lui viennent du pouvoir qu'il exerce sur ses semblables, ou du pouvoir qu'il subit.

---

On voit combien cette manière de concevoir les rapports humains diffère de toutes celles qui se sont affirmées dans les tentatives d'affranchissement précédentes. « Le Communisme est vieux » nous dit-on, et c'est vrai. Comme tendance, il a toujours existé; mais les procédés du Communisme moderne sont nouveaux.

Tout en nous disant ce qu'il faut pour arriver à l'affranchissement, le XVIII^e^ siècle nous en a aussi donné les moyens.

Tant que l'homme, après un travail inouï, parvenait à peine à produire de quoi vivre jusqu'à la prochaine récolte, et se trouvait dénué de moyens d'existence à la première récolte échouée — pouvait-il s'affranchir ? Celui qui n'a pas de pain sur la planche, devient fatalement esclave de celui qui en a. Et bien, la science — née d'hier, puisqu'elle compte un siècle à peine — nous a donné les moyens de décupler notre production. Dix hommes, armés de machines puissantes, peuvent produire aujourd'hui la nourriture de deux cents hommes. Dix hommes, surveillant les métiers mécaniques, font en une année le vêtement pour cinq cents hommes ou pour mille. Et mille hommes, secondés par les machines, peuvent bâtir en un an et meubler toute une petite cité — de quoi loger vingt ou trente mille hommes.

---

D'autre part, comment pouvait-on espérer s'affranchir tant que l'individu restait en proie aux terreurs de son imagination ? Tant que les merveilles de la Nature n'avaient d'autre effet sur son cerveau que d'éveiller l'idée d'un Dieu méchant, cupide, aussi prévaricateur que ses maîtres, ses craintes lui soufflent le servilisme devant quiconque saisirait un bâton pour lui commander. Et bien, ces terreurs s'en vont, la Science les réduit à néant, et il n'en restera plus rien dès que les découvertes de la science moderne seront devenues le patrimoine de tous.

Enfin, est-il possible de parler égalité et liberté tant que l'homme est considéré comme un être éminemment vicieux, méchant et crapuleux par nature, qui ne peut être empêché de faire du mal à ses semblables que par le fouet, le gendarme, le juge et le bourreau ? Tant que l'homme est considéré comme une bête qu'il faut mutiler, torturer, afin de le rendre capable de vivre en société, — il ne peut y avoir de société libre. L'ascétisme des moines de l'Orient prêchait toutes les tortures pour améliorer l'homme, pour l'empêcher d'être possédé par le diable. Nous en rions aujourd'hui, mais c'est toujours cette même conception, modernisée et assaisonnée de baragouin scientifique, que nous retrouvons encore quand on vient nous dire que sans gendarmes et sans bourreaux l'homme ne pourrait pas vivre en société.

Mais ces préjugés s'en vont aussi, et si la science officielle conclut encore en faveur du bourreau, du prêtre (positiviste ou autre) et du politicien, l'Humanité trouve, dans les faits même de la vie et de la science, de quoi démolir ces préjugés. La philosophie du XVIII^e^ siècle avait tout fait pour propager l'idée de gouvernement démocratique et de la loi souveraine, issue du soi-disant suffrage universel. Mais notre siècle a démoli ce dernier préjugé, il a démantelé cette dernière forteresse de l'autorité.

---

Et, à mesure que les préjugés autoritaires perdaient leur pouvoir sur les esprits, le Communisme renaissait de ses cendres. Il s'affirmait dans la philosophie, comme dans la rue ; si bien que le développement du Communisme depuis Fourier jusqu'à nos jours, — son élaboration théorique, ses essais pratiques, son inspiration s'infiltrant dans la vie de tous les jours, — sont aussi caractéristiques pour le XIX^e^ siècle que l'application de la vapeur et le développement soudain de l'industrie et des relations internationales.

Le Communisme a suivi dans son développement les mêmes phases que les mouvements populaires des siècles passés. Il a commencé par se subordonner à l'idée religieuse ; la Communauté devait être un monastère gouverné par ses prêtres. Plus tard, toujours en suivant les mêmes étapes, il prit la forme de communisme d'Etat. L'Icarie devait être régie par un gouvernement fort, plus puissant et plus obséquieux que les gouvernements actuels. La seule concession que le Communisme gouvernemental se décidât à faire à l'esprit libertaire du siècle, c'était de subdiviser le territoire de

l'Etat et de subdiviser l'Etat-Commune à l'Etat-Nation. Les possibilistes en sont encore à cet idéal d'Etat-Commune, tandis que les quelques marxistes restés communistes en sont encore à l'étape de l'Etat-Nation.

Et ce n'est que vers la fin du siècle, au sein de l'Internationale anarchiste, que le Communisme sans Dieu ni maître vint s'annoncer. Il est jeune encore. Mais, que l'on médite seulement les phases de l'évolution humaine que nous n'avons fait que nommer, et l'on verra à qui appartient l'avenir; on verra qui tourne le dos au progrès, et qui marche de l'avant, qui travaille contre l'évolution et qui suit sa marche.

---

La civilisation qui naquit en Europe après la chute des civilisations antiques, imprégnées du despotisme asiatique, a mis quatorze cents ans pour se débarrasser des entraves que l'Orient lui avait apportées.

Non-seulement elle repoussa les invasions armées de l'Orient, et arrêta les flots de Huns, de Mongols, de Turcs et d'Arabes qui venaient se déverser sur ses plaines et ses presqu'îles. Elle repoussa aussi les conceptions politiques de l'Orient, sa philosophie, sa religion. Et, dès qu'elle eût fait les premiers pas dans cette voie, elle créa d'un bloc cette science moderne qui lui permit en un siècle de changer la face du monde, de centupler ses forces, de trouver la richesse dans son sol, et de contempler l'univers sans crainte, sans y voir aucune trace d'autorité. Elle a brûlé les fétiches importés de l'Orient : Dieu, gouvernement propriété privée, loi imposée, morale imposée du dehors. La pensée affranchie ne les reconnaît plus.

Reste maintenant de les brûler en réalité, après les avoir brûlées en effigie. Reste à démolir cet échafaudage qui étouffait la pensée, qui empêche encore l'homme de marcher à la liberté. Et ce problème, l'histoire l'a imposé à nous, homme de la fin du XIXe siècle.

Quatorze siècles ont travaillé pour nous. Forts de leur expérience, nous pouvons, nous devons, nous montrer à la hauteur de notre tâche historique.

# LE 18 MARS

Les réunions pour célébrer le 18 Mars ont été nombreuses :

A Vienne (Isère), un grand banquet a eu lieu au cercle l'*Emancipation*, et réunissait une assistance nombreuse.

On a parlé des principes anarchistes, on a rappelé le souvenir des amis absents : ceux qui sont en exil, ceux qui sont en prison, ceux qui sont au bagne. Une collecte a été faite pour eux et a produit 10 francs.

Des causeries, chants et déclamations ont agrémenté cette réunion de socialistes révolutionnaires.

A Levallois, près de 150 camarades, se sont réunis. La plus grande cordialité n'a cessé de régner toute la soirée.

A Roanne, le groupe *Les Révoltés* a donné une réunion à laquelle assistaient beaucoup de nouveaux adhérents. On a combattu les préjugés religieux et patriotiques. Une collecte au profit de la propagande a produit 5 francs.

Deux autres groupes ont fêté le 18 Mars, dont l'un en plein champs, les compagnons du *Clair de lune*.

A Saint-Quentin, réunion nombreuse aussi, à laquelle assistaient plusieurs militaires. On en a profité pour faire de la propagande antipatriotique. On s'est séparé convaincus que la Révolution sociale seule peut affranchir les travailleurs, et que le moyen le plus sur d'en hâter l'approche est de développer les idées anarchistes.

* * *

Paris. — Le groupe communiste-anarchiste du XXe avait organisé pour le 18 mars un meeting public au Café du XXe. La salle était comble. Le compagnon Luss fit le procès des écoles étatistes et montre que c'est tourner éternellement dans un cercle vicieux. Le compagnon Malato fait le procès de la République et montre celle des Etats-Unis qui n'a pas craint de pendre nos amis de Chicago. Après avoir passé en revue la situation internationale au point de vue politique et économique, montre la révolution imminente et devant se faire sans autorité et sans chefs.

La soirée s'est terminée par des chants et poésies révolutionnaires. Une collecte a été faite en faveur des détenus politiques et a produit 4 fr. 25.

* * *

Le groupe *La Liberté* avait organisé, le samedi 16 mars, une soirée révolutionnaire qui a pleinement réussie.

Après avoir fait l'historique de notre siècle et des causes qui firent la Commune, le compagnon Malato conclu à la nécessité d'une nouvelle Commune sur le terrain anarchique.

La soirée se continue par divers chants et poésies révolutionnaires, et par une petite pièce distrayante intitulée *Le Passant*, jouée admirablement par deux citoyennes anarchistes.

En somme, bonne soirée pour l'Anarchie.

Plusieurs comptes-rendu nous étant parvenus trop tard, nous en renvoyons la publication à la semaine prochaine.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Fontenay-le-Comte. — Jeudi matin, nous recevions la lettre par laquelle l'ami Tortelier nous annonçait sa visite, aussitôt nous courûmes faire une déclaration de réunion ; ensuite je rédigeais à la plume, une affiche annonçant la conférence pour 8 h. 1/2.

Je m'étais déjà assuré la salle du Café du Commerce qui est tenu par un de nos amis et est situé rue de la République, la principale rue de Fontenay. Puis je fis annoncer la réunion à son de caisse par le tambour de ville.

Pensant que Tortelier s'embêterait ferme à ne rien faire dans cette bourgade, je l'emmenais chez de braves copains, nous n'y avons pas perdu notre temps, que nous avons passé à discuter nos idées. Il vous dira, j'espère, ce qu'il pense de nos paysans des marais du sud, quand vous le verrez. Je ne parle pas du Bocage, ni des marais du Nord, les malheureux sont encore pris, non seulement par la patte comme on dit, mais par le cerveau.

Enfin, le soir a lieu la réunion, nous n'avons pas eu de chance, elle n'avait pas été annoncée suffisamment, ceux qui avaient entendu le tambour avaient cru à une annonce de chanteurs ; de plus c'était un jour de semaine ; nos ouvriers finissent tard leur journée et ne sortent guère après souper ; nous ne les avons au *Cercle des Travailleurs* que le dimanche.

La réunion était composée de cinquante à soixante bourgeois, qui, sans partager nos idées savent déjà ce que c'est qu'un socialiste. Il sont même un peu honteux de leur situation privilégiée, et, à chaque exposé de principes, ils vous répondent : « C'est très vrai ce que vous dites, mais le moyen de changer cela, donnez nous le moyen, avez-vous une solution pratique ? »

C'est ce qu'ils ont répété à notre ami Tortelier, après avoir écouté en silence son magnifique exposé de la situation navrante, faite aux déshérités, dans la société moderne.

La conférence a été très mouvementée. Tortelier a pris quatre ou cinq fois la parole, j'ai dû la prendre deux ou trois fois, un professeur de collège a parlé également, mais uniquement pour dégager le régime républicain des reproches faits à la société moderne. Enfin, un partisan des idées de M. Le Play, socialiste catholique, nous a exposé ses théories. Je l'ai alors attaqué sur le principe d'autorité, en lui démontrant ce que ceux qui ont le pouvoir d'abuser, abusent ; malgré les beaux principes de l'Evangile, ceux à qui, autrefois, on a confié l'autorité, pour les appliquer, n'avaient pas manqué de se constituer de monstrueux privilèges, et que ce qui s'est produit alors, se produira de même tant que subsistera l'autorité.

C'est après cette digression que Tortelier, poussé à bout par ceux qui lui demandaient des moyens d'application pratiques, a repris la parole et nous a fait avec une émotion communicative et une véritable éloquence, un exposé de la société future, telle qua l'entendent les anarchistes.

A l'issue de la réunion, les conversations particulières ont duré jusqu'à 2 heures du matin, et Tortelier a parti de tous les côtés, avait fort à faire à répondre à tout le monde.

Dans ces conversations, j'ai pu dire ce que ma position officielle, m'empêchait de dire à la tribune. — Notre ami vous a donné son idéal. Chacun de nous a des idées et les défends comme il l'entend, je crois qu'il faudra une transition et cette transition la voici : alors j'ai cité la lettre d'Elisée Reclus aux grévistes des chemins de fer des Etats-Unis et l'ai développée pour toutes les catégories de production, faites marcher les trains, assurez le service des marchandises, mais montez la garde à la cabine et envoyez faire foutre ceux qui n'ont pas mis la main à la besogne, quand ils viendront réclamer les dividendes de leurs actions.

Tirez la houille des mines, mais montez la garde autour de vos tas de charbons, livrez-les à vos camarades qui vous donneront en échange une part des produits à la fabrication desquels votre houille aura servi ; mais, si l'actionnaire se présente, mettez-lui le pic à la main et invitez-le à prendre place dans une de vos équipes ou à faire un travail conforme à ses aptitudes, sinon, le pied au cul ou des coups de carabine s'il veut faire le récalcitrant.

De même pour le cultivateur, et j'ai donné en exemple le *No rent* des fermiers de Skye.

* * *

Nîmes. — Dimanche dernier, les électeurs devaient nommer un conseiller d'arrondissement pour le premier canton. Aucun candidat ne s'étant présenté, les électeurs ne se présentèrent pas davantage aux urnes. Le second tour de scrutin a eu lieu aujourd'hui. Sur 9,000 électeurs inscrits, environ 800 seulement ont pris part au vote.

Certainement, toutes ces abstentions sont plutôt le fait du dégoût du parlementarisme et la conséquence raisonnée de son impuissance à changer la société actuelle.

Mais que les idées anarchistes fassent encore un peu de chemin, et de passive et irraisonnée qu'elle est encore, l'abstention ne tardera pas à devenir active et consciente.

* * *

Les patrons tisseurs, non contents des bénéfices qu'ils réalisent, ont tenté encore de rogner les salaires. Ils avaient élaboré un nouveau tarif, par lequel les ouvriers n'auraient pu gagner plus de 14 à 16 francs par semaine.

Devant ce pacte d'affameurs, les travailleurs se sont mis immédiatement en grève, et au tarif des patrons en ont opposé un, où ils demandaient à gagner — ces sybarites — de 18 à 20 francs par semaine. 8 à 10.000 grévistes sont descendus dans la rue, immédiatement l'autorité a envoyé gendarmes, chasseurs à cheval et dragons pour protéger les pirates industriels.

Mais les grévistes exaspérés ont fait dire par leurs délégués qu'ils n'entreraient chez eux que s'ils obtenaient satisfaction et que, crever pour crever ils préféraient se faire mettre en prison que d'accepter de crever de faim, tout en travaillant. En même temps plusieurs bagarres se produisent entre les travailleurs et la force armée, les vitres de divers établissements volent en éclat, à ceux qui leur recommandent le calme, les grévistes répliquent que beaucoup d'entre eux n'ont pas mangé de la journée. — L'exaspération de la foule est si grande, que l'autorité n'ose pas se servir de la troupe qu'elle a fait venir, surtout depuis qu'elle sait que toutes les armes, surtout les révolvers, ont été enlevées chez les armuriers.

Un sieur Louis Guillot, rédacteur au *Petit Nord*, auquel les délégués communiquent leur tarif, a le toupet de leur faire observer que, par « leurs exigences », ils peuvent empêcher les patrons de fabriquer ! — Les délégués n'ont pas eu seulement la présence d'esprit de demander à ce monsieur s'il se contenterait, lui, de 18 francs par semaine.

Enfin, apeurés, les patrons ont fini par faire des concessions, et les ouvriers sont entré dans leurs bagnes. Mais les patrons n'ont reculé que pour mieux sauter ; car tout fait prévoir qu'il suffira de peu de chose pour que la grève recommence. C'est à Lille maintenant que les ouvriers sont en grève.

* * *

Toulouse. — Le nombre des sans-travail meurt-de-faim augmente dans des proportions considérables. Les compagnons toulousains ont cru devoir profiter de cette situation pour faire de l'agitation révolutionnaire.

Expulsés des réunions d'ouvriers sans travail autorisées par la municipalité, ils ont multiplié dans

les divers quartiers de la ville les réunions publiques.

Le samedi 9, une grande réunion avait lieu dans une immense salle du faubourg Saint-Cyprien. La police secrète s'y était rendue en masse, escortée d'une vingtaine de sergots et d'autant de gendarmes. Quatre arrestations ont été opérées et maintenues. La police a été violemment houspillée par l'assistance et ce n'est qu'avec le renfort de la gendarmerie qu'elle a pu conduire à la permanence nos amis.

Une grande agitation règne dans la ville ; un mécontentement très vif se manifeste dans les masses ouvrières ; nos doctrines commencent à trouver un favorable accueil chez les ventre-creux. La police est sur les dents, la municipalité furieuse et la préfecture inquiète des proportions inouïes que prennent chaque jour les manifestations des meurts-de-faim.

A ces détails qui devaient paraître la semaine passée, nous ajoutons ceux reçus cette semaine, qui les complètent. On avait d'abord arrêté les compagnons Narcisse et Icher, le lundi, avait lieu une réunion des ouvriers sans travail, les compagnons Fonvieille et Faure s'y rendirent. Pendant la réunion, Fonvieille ayant voulu adresser la parole à Faure, un agent le saisit et lui dit, si vous parlez à Faure, vous serez arrêté. Le compagnon Fonvieille ayant voulu protester, il fut immédiatement cueilli et emmené à la permanence. Il est poursuivi pour provocations à un attroupement.

Le compagnon Faure qui se promenait tranquillement fut interpelé par le commissaire de police qui l'invita à s'en aller. Faure lui répondit que la terre étant à tous il resterait. Ce ne fut que sur la menace réitérée d'être arrêté qu'il s'en alla ; la foule le suivit et s'attroupa devant la buvette où il s'était retiré. Quand la foule se fut écoulée, il se retirait tranquillement ; c'est ce moment que l'on choisit pour mettre à exécution le mandat d'arrêt qui était prêt de la veille. Il sera poursuivi pour complicité de provocations à un attroupement.

Les compagnons Dax et Ferraton ont été condamnés à 5 fr. d'amende, pour la réunion où le commissaire avait été nommé président. — Le compagnon Faure à 15 fr., par défaut, malgré que l'on ai fait remarquer au tribunal que le compagnon Faure était entre les mains de la police.

Au cours des débats, le compagnon a essayé de développer les motifs des actes des organisateurs de la réunion, mais devant le parti-pris du tribunal, dont le président l'interrompait à chaque phrase, il y a renoncé.

Les compagnons de Toulouse vont profiter de tous ces faits pour lancer un manifeste aux ouvriers sans travail de la localité.

## Suisse

*Beautés du régime électoral.* — Un de nos amis de Genève, vient de recevoir la sommation suivante :

CANTON DE GENÈVE

### COPIE DE SOMMATION

Nous, soussigné, Président du Conseil général pour l'élection d'un Conseiller d'Etat, appelé à ces fonctions par arrêté du Conseil d'Etat, en date du 19 février 1889.

Informons M.....

qu'en sa qualité d'électeur il a été désigné pour la formation du Grand Bureau et des bureaux de distribution et de dépouillement de la dite élection.

En conséquence, le sommons d'avoir à se présenter en personne, au local de l'élection situé au Bâtiment Electoral le *Dimanche 3 Mars, à huit heures précises avant midi*, le prévenant que, faute par lui de satisfaire à la présente sommation, il sera passible des peines portées par la loi du 27 Octobre 1888, sur les votations et élections.

Genève, le 23 Février 1889.

LE PRÉSIDENT DE L'ÉLECTION,

L. H. MALET.

Art. 79 de la Loi du 27 Octobre 1888, sur les votations & élections

Les électeurs convoqués pour fonctionner comme membres des bureaux d'une votation, qui ne se présenteront pas à l'heure fixée pour l'ouverture des opérations, et ceux qui, pendant le cours des opérations, s'éloigneront sans autorisation de la Présidence, seront traduits devant le Tribunal de la Justice de Paix pénale. **Ils seront passibles d'une amende de cinquante francs, si leur excuse n'est pas reconnue valable.**

Et dire, que c'est ce que réclament les partisans du suffrage universel. Pauvre Liberté, ce que tu sers de prétexte à ceux qui te violent.

* * *

A Zurich, un de nos camarades russes, Brienstein, est mort par un malheureux accident. Il s'était rendu, avec un autre camarade, Dembsky, au Zurichberg pour faire des expériences avec des matières explosibles, et ayant chargé une bombe, celle-ci vint à tomber, et les deux malheureux furent grièrement blessés. Dembsky, plus gaillard, eut la force de se rendre jusqu'à la mairie d'Oberstrass pour avoir des secours ; mais on perdit 4 heures pour rechercher le malheureux Brienstein qui mourut dans des douleurs affreuses. Plusieurs perquisitions ont été faites ; mais elles n'ont abouti à rien. On parlait de livrer nos camarades à la Russie.

## Autriche-Hongrie

Le compagnon Levezan, dont nous avions annoncé l'arrestation, a été enfin remis en liberté. Comme il a la chance d'avoir son père député, on a télégraphié en Roumanie pour s'en assurer ; c'est au reçu de la réponse affirmative qu'il a été relâché, à condition de ne pas s'arrêter dans l'empire.

C'est à Buchs, sur le territoire suisse, que la police autrichienne a arrêté et dévalisé notre ami, sous le prétexte d'internationalisme. On voit que s'ils en font un crime à leurs adversaires, eux ne se gênent pas de le pratiquer.

## Serbie

Le roitelet qui gouvernait ce pays, l'a quitté en laissant une régence composée de radicaux, et son fils, âgé de 12 ans qui s'appellera désormais « roi de Serbie ».

Les journaux font des conjectures à perte de vue sur les causes de cette abdication soudaine. Cependant le fait est bien simple. La question, comme toujours, est une question économique. Depuis l'affranchissement de la Serbie, le pays est entré dans la voie du capitalisme moderne. Les paysans, affranchis du servage, paient des redevances formidables. Spéculateurs, agioteurs, brocanteurs inondent le pays pour spéculer et ruiner les paysans. Le nouvel Etat s'empressa d'emboîter le pas aux Etats voisins et se donne le luxe d'une armée qui ruine le pays.

Le mécontentement grandit au sein des paysans, et les agents du gouvernement russe exploitent ce mécontentement, comme ils l'ont exploité en Pologne, en Finlande et au Caucase, et comme ils l'exploitent encore en Bulgarie.

Les classes moyennes, rêvant chemins de fer, emprunts, banques et tout le reste, c'est leurs yeux tournés vers l'Autriche qui leur envoie capitaux et spéculateurs, et les agents du tsar russe ont exploité le mécontentement des paysans contre les messieurs vautours autrichiens pour semer en même temps la haine contre le roi Milan qui était un représentant fidèle des intérêts des capitalistes autrichiens.

Il est évident que si la Russie réussissait à s'emparer de la Serbie, soit en l'annexant, soit en y mettant un roitelet nommé à Pétersbourg, les paysans serbes n'y gagneraient rien. Ils tomberaient entre les mains des vautours russes qui ne demandent pas mieux que d'inonder le pays à leur tour, et ils auraient en plus le knout de l'autocrate russe. Quand à créer dans la péninsule des Balkans une fédération de républiques slaves, rêvée jadis par Bakounine, comme le seul moyen d'empêcher l'absorption des slaves méridionaux par la Russie et l'Autriche, — les deux empires ont pris leurs mesures pour l'empêcher. En nommant des roitelets rivaux qui, pour se maintenir, doivent chercher la protection soit de l'Autriche, soit de la Russie, elles ont prévenu la formation de la fédération républicaine.

Et voilà pourquoi « la Question d'Orient » est de nouveau sur le tapis, et voilà pourquoi dans quelques années le canon tonnera de nouveau de ce côté.

## Portugal

*A voz do Artista*, de Coïmbra, publie une lettre ouverte des anarchistes de Lisbonne et de Porto contre le député italien A. Costa, en stigmatisant sa conduite réactionnaire lors des dernières émeutes de Rome. Nous croyons qu'il ne vaut pas la peine de s'acharner sur des gens qui ont déjà été mis à leur place depuis longtemps par nos camarades d'Italie.

* * *

Le peuple de Coïmbra s'est révolté contre le recrutement maritime imposé par le gouvernement.

## Espagne

Au meeting anarchiste qui a eu lieu le 24 février à Valence, 1,000 ouvriers sans travail étaient présents. On proposa de refuser de payer les loyers.

## République Argentine

Nous extrayons les passages qui suivent d'une lettre que nous communique un ami :

BUENOS-AYRES. — Un brasseur nommé Fabien, vient de vendre son usine pour la bagatelle de cinq millions de livres sterlings, ce qui, sans compter ses capitaux à la Banque et ses immenses fermes, lui constitue, comme vous le voyez, un assez beau capital. — Ce sont ces fortunes colossales qui font croire aux travailleurs d'Europe que l'Argentine est un pays de Cocagne. — Si encore, quand on a sué sang et eau pour ses exploiteurs, on avait quelques distractions, mais rien ; il ne faut pas même penser d'aller à la campagne, à moins que ce ne soit pour chasser ; mais c'est un plaisir qui, quoique n'étant pas défendu, n'est pas à la portée de tout le monde, car il est onéreux. Et, aller à la campagne pour s'y promener, on s'en dégoûte vite, car il n'y a rien pour reposer la vue. Des champs, toujours des champs, plats et unis, d'une monotomie désespérante ; sans bois, sans arbres, sans haies même. C'est stupide quoi ! surtout pour celui qui vient de Genève et qui se rappelle les beaux paysages variés, qu'il avait sous les yeux, malgré que la vue en soit gâtée par tous ces murs de clôture qui défendent la propriété bourgeoise contre les regards indiscrets du promeneur. Aussi on éprouve peu de goût pour aller se promener dans les déserts d'ici. Combien de camarades regrettent d'avoir pris au sérieux les mensonges des commissaires de l'émigration.

Vous me disiez dans votre lettre, après avoir fourni plusieurs arguments, qu'il ne pouvait y avoir de question sociale de débattue à Buenos-Ayres ; c'était mon avis aussi ; cependant un premier pas vient d'être fait : Il y a deux mois environ, Buenos-Ayres et ses habitants dormaient et travaillaient tranquillement, quand une grève vint à éclater. Tout le monde ou plus tôt tous les imbéciles en restaient bouche béante ; le plus beau, c'est qu'après la première, en éclatait une autre, et encore une autre, et enfin toute une série ; du coup le gouvernement et les boursicotiers se sont tâté le pouls, au point que l'or qui était à 180 est baissé à 138. Ma intenant tout est terminé et l'or est remonté à 150.

Les journalistes n'ont pas manqué de dire que le coup était parti des socialistes, ce qui n'était pas vrai, ces grèves ont été le résultat du malaise social.

Maintenant si les grèves sont terminées, ce n peut être que momentanément, Le premier pas est fait, nous avons profité de cela pour faire une réunion qui a fort bien réussi ; tous les efforts que le socialistes avait fait ici pour faire pénétrer les idées avaient été inutiles et voilà que cela c'est fait sans que l'on s'y attende ; ça ne marchera bien sûr, pas aussi vite qu'en Europe, mais le premier pas est fait et en dépit des mesures que le gouvernement prendra et prendra, l'Idée fera son chemin.

On parle des libertés d'Amérique, mais il faut les voir de près par ces grèves qui viennent d'avoir lieu on a arrêté des grévistes en grand nombre sans aucun motif, tout simplement pour attendre que différent entre patrons et ouvriers soit vidé.

Nous avons envoyé dernièrement à la *Révolte* les détails sur l'interdiction des réunions que nous voulions faire. Il y a quelque temps, le commissaire appeler Malatesta pour lui dire qu'à toute nos réunions publiques, la police serait représentée, viennent même à nos réunions privées, mais jusqu'à présent on les a toujours priés de sortir dans ce dernier cas. Voilà les libertés d'Amérique et jamais il arrive quelque *chose* ici, on peut être certain que la répression sera terrible. A Chicago pend après avoir réfléchi un an, ici on fusillera sans réflexion, voilà tout.

Il est arrivé trente mille émigrants, or il y a à Buenos-Ayres des corporations où il y a surabondance de bras ; c'est donc le chômage qui commence, car malgré l'idée qu'ils ont d'envoyer tous les nouveaux venus en province, ces derniers

n'entendent pas tous de cette oreille-là, la condition de laboureur est trop dégoûtante à tous les points de vue et beaucoup de ceux qui ont pris au sérieux ce qu'on leur a dit sur la campagne, reviennent si leurs moyens leur permettent, et surtout s'ils ont un métier, car en ville, ils y vivent s'ils trouvent du travail, d'une vie plus agréable.

A la campagne, ils doivent se bâtir leurs maisons eux-mêmes en *torchis* et il y en a que, d'un bout de l'année à l'autre ne mangent que du bœuf, quelquefois ont-ils à peine de pain et jamais de légumes. Vous jugez si c'est agréable, aussi j'ai connu des jeunes gens qui avaient pris des engagements et ont déserté au bout de cinq à six mois de ce régime.

Ceux qui peuvent y vivre ce sont les paysans qui possèdent quelques connaissances sur l'agriculture et qui ont une grande famille composée d'enfants assez forts pour pouvoir travailler, ceci pour les terrains que l'on donne en concession, et encore souvent ils ne peuvent pas résister non plus à cause de plusieurs difficultés, par exemple, quand ils se trouvent éloignés du chemin de fer à des distances de 10 à 12 lieues, alors c'est une difficulté ruineuse pour amener leurs produits ; d'autres difficultés encore et qui sont nombreuses, chassent de la campagne les paysans déjà en trop petit nombre, pour le rejeter dans les villes où les bras sont déjà trop nombreux, de là ce malaise dont les grèves qui viennent d'éclater ont été le résultat. Voilà la situation dans la République Argentine, et pour peu que l'émigration continue dans des proportions semblables, à la fin de l'année les choses changeront vivement de face.

***

Nos camarades de Buenos-Ayres ont lancé un manifeste en langue française, protestant contre les abus de la police et de la clique républicaine, qui se sentant trop faible en arguments, ont peur d'accepter la discussion ouverte contre les anarchistes.

***

Une compagnie d'émigration a contracté avec le gouvernement de la République la livraison de 30,000 émigrants espagnols dans l'espace d'une année. Vive la traite des blancs !

## Indes

Le nombre des filatures a augmenté de 14 0/0 dans le territoire de Bombay pendant ces trois dernières années.

Le travail s'y fait dans des conditions désastreuses pour la race. Seulement quinze fêtes sont conservées, dont cinq sont fêtées complètement. Peu de maisons européennes accordent un jour de repos pour chaque quinzaine ou pour un mois.

Les machines travaillent sans cesse ; quelquefois huit jours avec les mêmes travailleurs, puis encore huit jours alternativement, le jour et la nuit avec une nouvelle escouade. Depuis la moitié de novembre jusqu'à la fin de mai, les femmes travaillent 18 heures pour 60 centimes par jour.

Ce n'est pas étonnant que contre une telle puissance de travail, le prolétaire européen ne puisse pas entrer en concurrence et que des branches entières d'industrie anglaises soient transportées aux Indes. Les conséquences sautent aux yeux : le Capital bâtit des nouvelles sources d'exploitation, mais enterre en même temps la faculté d'acheter de ces populations, dont les besoins dépassaient autrefois ceux des Indous. Le résultat, c'est la banqueroute de la société par trop d'abondance ; et la liquidation anarchiste aura une bonne récolte. (*Freiheit*)

## BIBLIOGRAPHIE

J.-H. Rosny, *Le [Bilatéral, mœurs révolutionnaires parisiennes.* — C'est là une œuvre des plus bizarres. On dirait qu'elle se compose de deux livres différents, s'entremêlant au hasard sous une même reliure. Un de ces livres semble être consacré à la météorologie : on y parle constamment de brouillards, de nuages et de rayons. Mais dans l'autre livre, le seul qui nous intéresse, il n'est plus question de « nuées opalines », ni de « brumes épandues », mais des hommes nos frères, de leurs souffrances et de leurs espoirs, de l'oppression qu'ils subissent et des révoltes qu'ils préparent. Et certes, l'auteur nous les montrent en un beau relief ; il nous peint leur vie en un langage net, ferme et sonore qui contraste singulièrement avec toutes les descriptions d'aurores et de crépuscules. C'est grand dommage que le livre soit à la fois si long et si court, long pour ses tableaux sempiternels de ciels et d'horizons, court par ses récits de la vie révolutionnaire de Paris ; mais tel qu'il est, cet ouvrage n'en est pas moins des plus remarquables, et dans cent ans, les historiens l'utiliseront comme une des sources les plus précieuses pour la connaissance de notre époque.

Evidemment, les portraits sont nombreux parmi ces hommes que l'auteur a campés dans ses études des mœurs révolutionnaires, et quelques-uns de ces portraits sont d'une vérité parlante, pour l'attitude, le costume, le geste, la parole. Il en est qui sont un peu poussés à la charge, mais nous ne saurions nous en plaindre. Il n'est pas mauvais que l'on se moque un peu de nous et qu'on nous montre nos travers, puisque, heureusement, nous sommes encore d'âge à nous corriger. Du reste, si la touche de l'auteur est ironique parfois, elle est toujours sympathique. Il ne rit pas de la souffrance : il la comprend, et lui-même, sans doute, a dû être malheureux.

Parfois il va jusqu'à nous peindre un peu plus grand que nature, et j'avoue que parmi nous, anarchistes, il en est très peu, si même il en est un, qui ait la grandeur et la bonté dévouées de Malicaud.

De tous les hommes que l'auteur fait défiler devant nous, un des moins plaisants est précisément le *Bilatéral*, un personnage qui a toujours raison, qui plaide le pour et le contre, voit toujours les deux côtés de la question, balance à droite, puis balance à gauche, éteint l'une par l'autre les couleurs opposées, et par sagesse s'estime toujours gris, naturellement, le *Bilatéral* est l'homme instruit : il est astronome et physicien, ou pour mieux dire, il sait tout, et s'en sert pour écraser tous ses interlocuteurs, « non sans mépris ». Somme toute, c'est un insupportable bonze. Du reste, sans qu'il s'en doute, le bon homme a deux poids et deux mesures. Quand il s'agit de ses propres douleurs, il se désespère, il se tord les bras, il gémit ; mais devant la douleur des autres, il se borne à hocher la tête d'un air grave et il se console en écoutant la musique des sphères. Avec cela, il croit à une autre « musique », celle du suffrage universel !

Le *Bilatéral* nous intéresserait peu s'il n'était en réalité le porte-parole de l'auteur : c'est par sa bouche que passent les arguments de notre critique. Ces arguments, répétés sous différentes formes, peuvent, en résumé, se réduire à un seul : « Tout espoir dans une Révolution décisive est une chimère et les hommes, méchants et sots aujourd'hui, seront demain méchants et sots ». Toujours fier de sa science astronomique, le physicien montre ironiquement le ciel aux révolutionnaires pressés, il les entretient du cycle des astres qui mettent des milliards d'années à parcourir les espaces célestes ; à nos impatiences il répond par le spectacle de la majestueuse lenteur des constellations. Toutefois, il oublie de nous dire que là aussi il est des étoiles qui s'éteignent et d'autres qui s'allument. Les cieux ont leurs révolutions et la science permet déjà d'en prévoir quelques-unes.

Eh bien, ami Bilatéral, tandis que tu promènes ton regard sceptique sur l'infini du ciel constellé, nous regardons sur notre imperceptible terre et nous y surprenons des indices que tes recherches profondes sur les danses astrales t'avaient empêché de voir ; nous y constatons les signes avant-coureurs d'une Révolution, car l'évolution se fait en nous tous, à la fois intellectuelle et morale, et comme toute évolution, elle ne manquera pas de se traduire dans le monde matériel des faits. Nous lisons dans les événements l'histoire contemporaine et nous reconnaissons que l'Humanité est entraînée d'un mouvement accéléré vers un avenir tout différent du passé ; dans l'espace d'une courte vie humaine nous avons déjà vu s'accomplir plus de changements profonds qu'il n'y en avait eu pendant vingt siècles, depuis la chûte des anciens dieux. « Le respect s'en va ! » tel est le cri de désespoir que poussent nos adversaires, rois et princes, généraux et prélats, juges et gardes-champêtres Oui, le respect s'en va, et pourtant le respect est la seule chose qui, avec la routine, retient toute l'ancienne société dans un semblant d'organisme. Que deviendra-t elle quand le soldat se moquera de son officier et que l'ouvrier fera pirouetter son patron ? Or le moment approche. Quand on a cessé de craindre Dieu qui est dans le ciel, on cesse bientôt de redouter ses représentants qui sont sur la terre. « C'est l'effroi qui fit les dieux », la sagesse antique dit : « c'est la perte du respect qui les détruit », et avec eux toute leur immonde séquelle.

C'est donc en toute sécurité que nous comptons sur un bouleversement destructeur du régime autoritaire et que nous travaillons de notre mieux à en hâter la venue. « Mais, dit le *Bilatéral*, vaudrons-nous mieux le lendemain que nous ne valions la veille ? L'homme sera-t-il devenu ange et des ailes lui auront-elles poussé ? » Nous n'aurons point d'ailes, nous ont appris les physiologistes, puisque nous avons déjà des bras ; mais n'en doutez pas, mon sarcastique ami, nous serons meilleurs. C'est l'homme qui fais son milieu, mais en retour, le milieu fait aussi l'homme. L'éducation et les conditions économiques font des mercenaires et des pleutres ; elles peuvent aussi faire des héros. Nos écoles sont des fabriques de jésuites et de moutchards ; nos ateliers et nos chantiers d'égaux nous transformeraient en gens de cœur. Tel individu, dévoré par la misère, mendiera, rampera devant le patron qu'il hait ; s'il eût toujours mangé à sa suffisance, il aurait vécu en fier compagnon. De l'homme quel qu'il soit, se dégage, suivant les circonstances, la vilenie ou la noblesse. C'est l'être vil que suscitent la faim, les humiliations, la loi représentée par magistrats et gendarmes, la férocité du patron, l'onctueuse bondieuserie du prêtre ; c'est l'être noble que révèlent le bien-être dans l'égalité, la santé du corps, le libre développement de l'intelligence, la jouissance fraternelle des biens de la vie. Déjà dans nos révolutions antérieures nous avons vu des jours où l'espoir nous rendait meilleurs. Qui ne se rappelle les premiers temps de la Commune, ces fraternels entretiens dans les rues de Paris, cette confiance réciproque d'homme à homme, ce mépris de la fortune, cette bonté qui soudain nous avait envahis et nous portait à nous jeter dans les bras les uns des autres. C'est qu'une vague aurore nous annonçait déjà que la propriété était condamnée, et que le soleil luisait sur un monde d'égaux.

Mais alors nous ne fîmes qu'entrevoir, nous verrons un jour : nous reprendrons les richesses terrestres aux quelques brigands qui les détiennent, nous briserons le goupillon des prêtres et le sabre du soldat, nous deviendrons des égaux, et certainement alors, je le répète, nous serons meilleurs.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 18 fr. 30, dont 2 fr. 80 de la collecte faite le 10 mars.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie.
Ordre du jour : Communisme libertaire et communisme autoritaire.
Le compagnon Thenevin est invité d'urgence.

Réunion du groupe *La Liberté*, tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron.

Communistes-anarchistes du XXe, samedi 23 mars, 52, rue des Amandiers.

Travailleurs communistes du canton de Pantin, réunion tous les premier et troisième samedi du mois, 85, rue au Pré-Gervais, et tous les deuxième et quatrième samedi, chez Perrand, rue de Paris, 99, Aux Lilas.

Levallois-Perret. — Groupe *La Révolte*, réunion samedi 23, à h. 1/8 du soir, salle Barbottin, 71, rue Carnot.
Ordre du jour : Entente pour une action de propagande révolutionnaire. — Les amis de *La Solidarité* sont invités.

Roubaix. — Les réunions du groupe *Les Vengeurs*, à partir du samedi 23 courant, auront lieu à l'estaminet de Charles Lanneaux, tous les samedis à 8 h. 12 du soir. On y trouve la *Révolte* et le *Père Peinard*. Plus rien de commun avec le Bas-Rouge.

Saint-Quentin. — Les *Communistes-Libertaires*, les *Enfants de Babeuf* et les anarchistes non groupés, le dimanche 24 mars, à 6 heures du soir, estaminet Fournival, rue de la Chaussée-Romaine, 39.
Ordre du jour : Entente au point de vue de la vente de la *Révolte*.
Le vendeur de la *Révolte* est spécialement invité, il est prié de de pas manquer.

Bruxelles. — *La Liberté*, lundi 25 courant, réunion à 8 h. 1/2 du soir, à la Colline, rue de la Colline.
Ordre du jour : La Commune de Paris. Entrée libre.

Bruxelles. — Groupe l'*Egalité*, 58, rue du Moulin, au Nouveau Moulin, Saint-Josse ten-Noode. Tous les lundis, à 8 h. 1/2 du soir, causerie publique et contradictoire. Journaux et brochures anarchistes.

*Le Gérant* J. Grave.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 29. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 31 MARS au 6 AVRIL 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Plusieurs dépositaires n'ayant pas répondu à la demande de règlement de compte que nous leur avons faite, nous nous voyons forcés de cesser tout envoi. — Avis aux camarades qui ne trouveront plus le journal dans leur localité.*

## PATRIOTISME

A la jonction du boulevard Voltaire et du boulevard Richard Lenoir, presqu'en face d une maison de forme chinoise, on a dres é sur le bord d'un trottoir, un monument plus chinois encore.

C'est une statue en bronze, de haute taille, représentant un soldat dans le feu du combat.

L'attitude est étudiée, le geste prétentieux, et l'expression du visage grimace fortement dans une énergie outrée.

Ce chef-d'œuvre est monté sur un socle de pierre, entièrement encombré de choses informes et poussiéreuses qui y sont accrochées, et qui cachent à demi cette inscription :

« Au sergent Bobillot et ses compagnons d'armes, mort pour la patrie dans l'Extrême Orient ».

Qu'était-ce donc que le sergent Bobillot et ses compagnons d'armes ?

C'était des patriotes à ce qu'il paraît ; soit :

Je ne veux pas savoir si leur patriotisme a été quelque peu stimulé par l'impitoyable loi militaire, qui oblige bien souvent le plus couard des hommes à mourir pour la « Patrie » alors qu'en dépit du refrain, ce « sort le plus beau ne lui paraissait pas le plus digne d'envie.

Et d'abord, ils ont peut être spontanément sollicité l'*honneur* de fa re partie du corps expéditionnaire ?

Alors je ne veux pas non plus qu'on me dise la part qu'a pu avoir dans cette résolution la monotonie lourde de la vie de garnison, l'inactivité énervante de la caserne qui fait jeter aux soldats ce cri de révolte inconscient : « *La classe ou la guerre* » ; inactivité et monotonie qui deviennent à la fin si insupportables, si écrasantes, que pour leur échapper, on tombe fatalement dans l'abrutissement, l'alcoolisme, la désertion, ou... l'expédition.

Et d'ailleurs, il serait possible que le sergent Bobillot et ses compagnons d'armes soient allés au Tonkin tout simplement par bravoure, et dans un accès d'humeur belliqueuse, sans y être obligés par la conscription, ni par le dégoût du Militarisme.

Dans ce cas, je ne veux pas insinuer, qu'une foule d'aventuriers : Anglais, Italiens, Belges et même Prussiens, en ont fait tout autant en s'engageant très volontairement, cela est incontestable, dans la Légion étrangère, et tout spécialement pour l'expédition du Tonkin ; or ces gens n'étant pas Français, on ne saurait attribuer à leur action le mérite du Patriotisme.

Je ne veux rien contester. Rien !

Parce qu'il me convient de croire, que tous les Français *morts pour la Patrie dans l'Extrême Orient* y sont allés très librement et très délibérément au-devant de cet immense avantage :

Parce que leur patriotisme ne doit même pas être soupçonné ;

Parce que personne ne peut penser un seul instant le contraire, sans quoi, des gens irrespectueux ne manqueraient pas de dire, que si l'on admet seulement que le sacrifice n'a pas été absolument voulu, c'est la négation du patriotisme dont la statue Bobillot est la glorification.

La légende héroïque s'en trouverait atteinte et détruite ; l y a des mécréants qui ne pourraient comprendre, pourquoi on élève des statues à des hommes qui sont morts, condamnés au patriotisme forcé. Cela pourrait même leur sembler une cruelle moquerie des bourreaux à l'égard des victimes.

Il faut donc laisser ces chicanes à ceux qui ne croient pas au Patriotisme, car pour moi, j'y crois, hélas ! comme on croit à la peste.

Aussi j'accepte tout sans discussion ; je prends le Bobillot de la fable, tel que la Bourgeoisie effrontée l'a fabriqué dans son intérêt, pour le présenter au peuple mystifié ; je l'accepte, tel que nous le montre la statue flagorneuse, j'accepte le patriote et le héros parce que j'en ai besoin pour flétrir le patriotisme dont je veux très brièvement examiner les effets monstrueux et destructeurs que je dénonce à tous.

Le Tonkin est situé à près de trois mille lieues de la France ; il faut près de *trois mois de traversée pour s'y rendre ;* et, dans ce pays dont les habitants ignoraient même l'existence des Français, le sergent Bobillot et ses compagnons d'armes sont allés *défendre la Patrie.*

Notre brave armée, avec un matériel supérieur, des fusils perfectionnés, une artillerie foudroyante, masquée derrière d'innaccessibles cuirassés ; est allée bombarder des villes inoffensives.

Nos soldats ont porté la dévastation et le pillage dans un pays paisible.

A travers les incendies et le carnage, ils ont semé la mort, puis, juste retour des choses, ils l'ont récoltée pour eux-mêmes.

Saccager un pays tout entier pour dérober ses richesses, massacrer tout un peuple qui ne nous connaît même pas, pour en faire des tributaires et des esclaves, et cela, au profit d'une Bourgeoisie dont on est soi même esclave et tributaire.

Voilà ce qu'on appelle héroïsme et patriotisme.

Il serait peut être plus sincère de nommer cela *assassinat et brigandage ;* mais l'exactitude rigoureuse des dénominations n'est que secondaire, passons, car on ne doit pas s'apitoyer sur ces victimes de la criminalité française, ce serait trop peu patriote.

Ce qui importe, c'est de connaître les résultats obtenus par tant de patriotisme et d'héroïsme.

Pour les Tonkinois, c'est clair : 10,000 des leurs tués, leur pays ruiné, réduit à la servitude et à la misère, tant que durera l'occupation étrangère ; tant que la France aura le talon sur leur Patrie à eux, Patrie souillée meurtrie, détruite par nous, patriotes.

Et pour nous ?

Oh ! c'est bien simple :

25,000 des nôtres, morts par les armes ou les fièvres ; quelques centaines de millions dépensés, gaspillés, volatilisés.

Mais ces millions ainsi que ceux volés aux Tonkinois, sont venus par un miracle de chimie financière, se condenser dans les caisses particulières de nos bourgeois ; lesquels sont enchantés d'avoir ainsi 16 millions d'esclaves Tonkinois à joindre aux 35 millions d'esclaves Français qu'ils possédaient et exploitaient déjà. Sans compter que par un équilibre vraiment satanique, on pourra plus facilement maintenir l'esclavage des uns par l'esclavage des autres.

Les voilà les effets du Patriotisme ! Voilà les résultats de tant de valeur et d'héroïsme !

Patriotes, réjouissez-vous ! et toi bon peuple, tu peux t'enorgueillir, car on a érigé ta folie en une statue et on l'a dédiée à l'un de tes fils, dupe de la jobarderie patriotique.

C'est ta part de butin, bon peuple, que la Bourgeoisie t'adjuge, en compensation de 25,000 de tes enfants que tu lui a donnés.

L'autre part ; la Part du Lion, la Bourgeoisie l'a gardée pour elle, et elle ne sera pas pour toi, bon peuple, tant que tu ne ne saura pas la prendre.

Et en échange des millions qu'on te vole, des misères que tu endures, en échange de ton sang qui coule plus abondant que l'eau des fontaines, bon peuple soit satisfait, car on t'offre un bronze...., un bronze d'art.

Oui, c'est pour aboutir à cette odieuse caricature, que 25,000 mères ont enfanté, qu'elles ont nourri leur fils, du sang de leur chair, du lait de leurs mamelles, qu'au prix de leur beauté, de leur jeunesse, et de leur vie, elles en ont fait des hommes.

C'était pour aboutir à cette caricature forcenée.

Vous entendez Patriotes ?

25,000 Français durent tomber, pour que ce monument impie s'élevât insolemment dans sa triompale vanité.

Votre patriotisme est-il enfin rassasié ? Encore, sans parler des autres, des 50,000 indigènes, qui nous valaient bien pourtant, et qui n'étaient pas moins *patriotes* que nous, puisqu'ils tombèrent en défendant *réellement leur patrie* que nous envahissions.

Sans parler au nom de l'Humanité toute entière, qui vaut bien pourtant la France toute seule.

N'a-t-on pas le droit, rien qu'en se plaçant au point de vue étroit, égoïste et mesquin de la *Patrie*, de maudire en son nom le patriotisme qui a coûté la vie à 25,000 de nos compatriotes.

Et pendant que ces 25,000 cadavres pourrissent, engraissant les rizières asiatiques, nos bourgeois s'engraissent aussi, de tout ce sang versé, qui, pour eux, s'est transformé en or, qui sert à payer leur oisiveté, leur luxe et leur sales voluptés, en augmentant notre misère.

Nos gouvernants sont joyeux, on danse à l'Elysée, on danse à l'Hôtel-de-Ville, on danse partout, tandis qu'au Tonkin, les fils du peuple continuent à mourir pour payer les violons.

Et maintenant cœurs patriotiques, apportez vos offrandes aux pieds de la statue!

Et vous mères éplorées, apportez lui des couronnes et des fleurs; c'est elle qui a tué nos fils et tant qu'elle sera debout, cette statue avide et sanguinaire, elle prendra tous ceux qui nous restent, et vos petits-fils aussi; puis, quand tous les fils et les petits-fils seront tués, elle prendra les pères et les grand pères, et elle vous prendra vous-même, mères désespérées.

Car ce n'est pas le sergent Bobillot que représente ce bronze, c'est l'infernale divinité qui dévore les hommes, c'est la haine imbécile des peuples, c'est la férocité démente des nations, c'est la hideuse bestialité humaine! c'est le Patriotisme.

# LE 18 MARS

Au Mans, le groupe s'était renforcé de quelques citoyens.

Dans une localité que nous n'avons pas besoin de désigner, un petit groupe de soldats s'est réuni; ils ont fait une collecte qui a produit 2 fr. 20.

A Roubaix, la police avait fait arracher les placards qui annonçaient la manifestation sur les tombes de ceux des révolutionnaires morts en prison. On avait fait venir des policiers de Lille, la gendarmerie aussi était sur pied. — La police avait réussi à intimider la patronne du café du Bas-Rouge où devaient se réunir les anarchistes qui durent prendre un autre lieu de rendez-vous.

La manifestation des anarchistes avait lieu à 5 h. 1/2 de l'après-midi, le Parti ouvrier en avait eu une autre dans la matinée.

A Lunay, les camarades sont sortis dans les rues avec une bannière, en chantant la *Carmagnole*, etc., se sont arrêtés devant la mairie en chantant *Plus de Frontières* et autres chants révolutionnaires, et ont discuté avec la foule qui les regardait.

A Bourges, une cinquantaine d'anarchistes militants, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants se sont réunis. On a rappelé les fautes du passé, en disant qu'il fallait s'en inspirer pour les éviter. — On a bien spécifié aussi que les anarchistes de Bourges se réunissaient pour honorer les morts anonymes de 71 et non pour glorifier les chefs.

Dans une autre salle de l'établissement, un comité socialiste révolutionnaire fêtait aussi le 18 Mars; plusieurs délégués sont descendus pour fraterniser avec nous, en rappelant qu'étant frère de misère nous devions être unis pour la Révolution sociale. C'est le compagnon Marchand qui leur a souhaité la bienvenue au nom de la réunion.

A Farges, près du camp d'Avor, une quinzaine de compagnons se sont également réunis. Leur local avait été extérieurement pavoisé de drapeaux rouges et noirs, portant vive la Commune, vive l'Anarchie. Ça va.

A Bessèges, le groupe *Le Glaive* s'est réuni en soirée familiale chez Gleyze, cafetier.

Là on a démontré qu'il ne suffirait pas aux travailleurs de changer les hommes au pouvoir pour obtenir leur émancipation, qu'il fallait renverser les institutions qui leur permettent de nous exploiter.

La soirée s'est terminée par des chants révolutionnaires et des poésies déclamées par les compagnons du groupe. — Au punch, on a porté un toast à la Révolution sociale et à l'Anarchie. Dans une petite allocution, un compagnon a rappelé les crimes de l'armée de Versailles.

On s'est séparé en se promettant de faire une active propagande de nos idées parmi nos frères de misère.

A Puget-Ville, la réunion avait réuni une trentaine de camarades. « Quand on pense — nous écrivent les camarades — que nous étions à peine une quinzaine, il y a deux ans, nous sommes heureux de constater le chemin fait par nos idées.

Après une causerie où ont été développées les idées, les compagnons réunis, ont acclamé l'adresse suivante :

« Les socialistes du Puget-Ville, réunis dans une même communion d'idées, en l'honneur du 18 Mars, envoient à leurs frères de combat, sans distinction de nationalité, leurs aspirations de solidarité révolutionnaire, et ne voient le salut que dans la Révolution sociale expropriatrice, donnant l'outil à l'ouvrier, la terre aux paysans ».

Une collecte faite en faveur de la propagande aux campagnes a produit 7 francs, que nous envoyons pour avoir des brochures.

A Toulon, les anarchistes de notre ville se sont réunis à l'occasion du 18 Mars, et ont donné un punch familial, plusieurs compagnons ont retracé le mouvement spontané et énergique de la foule, qui marquera dans l'histoire des peuples une des places les plus illustres.

A ce sujet, les compagnons se sont trouvé en pleine communion d'idée, pour donner un vif essor à la propagande et ont décidé de faire une série de conférences dans le département.

Ils envoient un salut fraternel aux anarchistes du monde entier.

A Lize-Seraing, le groupe l'*Emancipation* avait organisé, le dimanche 17 mars, une grande fête où ont assisté plus de 800 personnes. Le cercle l'*Emulation ouvrière*, groupe dramatique composé d'ouvriers, nous avait prêté son concours qui a grandement contribué au succès de la réunion.

Des compagnes et compagnons nous ont chanté des romance et récité des vers; le compagnon Berger, de Bruxelles a fait une conférence sur la Commune de Paris.

Le même jour avait lieu à Jemmeppes un meeting organisé par le même groupe. Trois autres avaient eu lieu le dimanche auparavant, et avaient également complètement réussi.

A Marseille, la réunion familiale a produit de si bons résultats, que les compagnons ont décidé de renouveller souvent ces sortes de réunion.

A Nîmes, la réunion avait réuni un grand nombre de compagnons et de compagnonnes. La réunion a été assez intéressante pour espérer qu'elle aura fait de la bonne besogne dans le cerveau de ceux et celles qui y ont assisté.

Plusieurs collectes faites à cette réunion ainsi que dans celle des socialistes révolutionnaires organisée par le groupe *Le Combat*, ont produit la somme de 8 fr. 35 pour la caisse des déserteurs.

A Alger, les anarchistes ont tenu à se réunir à l'occasion du 18 Mars. — Cette réunion a été plutôt une soirée familiale qu'une conférence. Une quête faite au profit de la propagande a produit 2 fr. 50.

Un ordre du jour adopté dans une autre réunion, engage les travailleurs à être, au jour de la Révolution, implacables contre ceux qui voudraient entraver le triomphe des idées.

A Dijon, les anarchistes se sont aussi réunis.

A Bordeaux, la réunion organisée par les anarchistes a pu avoir lieu, mais non sans difficultés. Un commissaire de police avait été envoyé au lieu de réunion pour s'assurer si la loi était respectée et devant une irrégularité constatée avait de suite mandé le commissaire central qui avait bien envie d'interdire la réunion, mais dût y renoncer devant l'attitude des compagnons, bien décidés qu'ils étaient, à lui prouver qu'ils étaient chez eux. — Il s'est rappelé à temps que sa tête avait déjà été quelque peu caressée par le poing des anarchistes.

Le lendemain 17, les socialistes parlementaires ont donné un banquet dans la même salle. Le compagnon Benoit y a pris la parole et, au milieu des applaudissements, a démontré que le parlementarisme était impuissant à amener l'affranchissement des travailleurs.

L'ancien membre de la Commune Ostyn a comparé la Chambre à la pourriture d'hôpital, en disant que les cœurs les plus purs étaient forcés de se corrompre dans ce milieu d'égoïsmes et d'ambitions.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — La sœur d'un des militants anarchistes, et qui était elle-même une propagandiste dévouée, la compagne Bertoletti Fidelia, vient de mourir à l'hôpital Necker. Elle a été enterrée civilement.

***

*Liberté de la presse.* — En vertu de la loi du 29 juillet 1881, le gérant du journal le *Ça Ira*, passera en Cour d'assises, samedi prochain 30 mars, à 11 heures du matin, sous la prévention d'excitation au vol, au meurtre, au pillage et à l'incendie, et d'excitation à la guerre civile, suivant le vieux cliché.... et sera condamné pour la plus grande gloire des institutions paternelles qui nous régissent.

***

Les directeurs du Comptoir d'Escompte de Paris sont en train de prendre leurs précautions. — Ils viennent de faire filer sur Genève trois caisses de valeurs.

***

Rochefort. — Le 12 mars, le compagnon Tortelier est venu à Rochefort, où il a donné une conférence dans la grande salle de la Bourse, devant un public nombreux, il y avait environ 900 personnes.

Il a traité avec un grand talent la misère, ses conséquences et ses causes; il a démontré aux travailleurs que ce n'est pas en changeant les hommes, mais bien en changeant les institutions qu'ils pourront améliorer leur sort.

Le lendemain, dans la même salle, le compagnon Tortelier a traité de l'utilité des chambres syndicales et la nécessité de la Révolution; il y avait autant de monde qu'à la première, et c'est aux applaudissements répétés des assistants, que le compagnon Tortelier a fini sa conférence, en démontrant aux travailleurs que leur salut n'est que dans la Révolution.

Aux deux conférences, un grand nombre de brochures ont été vendues.

Les idées anarchistes se discutent dur et ferme ici depuis ces deux conférences; c'était la première fois que les idées anarchistes ont été traitées publiquement à Rochefort. Le premier jalon vient d'être planté, nous tâcherons de profiter pour la propagande de l'essor que ces deux réunions lui ont donné.

***

Troyes. — Depuis quelques temps, la police harcèle les socialistes et surtout les anarchistes, qu'elle croit voir partout, surtout depuis la fameuse manifestation du 24 février, qui a été tout ce qu'il y a de plus platonique.

Depuis cette époque, il est impossible d'organiser une réunion publique; toutes les salles nous étant refusées. Mais malgré tout cela et les quelques condamnations et arrestations qui ont eu lieu, la Bourgeoisie policière ne s'en tient pas là, elle est tellement apeurée, qu'elle lance ses policiers partout.

Il est impossible de conduire au cimetière le cadavre d'un ami qui a rompu avec les préjugés religieux, sans être obligé de subir le contact assez répugnant des sergots, ces chiens de garde de la Bourgeoisie, qui sont toujours prêts à se jeter sur les compagnons qui auraient l'imprudence de déployer sur la tombe le drapeau rouge, comme cela est arrivé la semaine dernière.

Mais malgré leurs tracasseries, ils n'arrêteront pas l'Idée de justice qui se développe chez les travailleurs, et que les évènements qui se succèdent poussent en avant.

Malgré la Bourgeoisie gouvernante et les socialistes autoritaires, l'Idée anarchiste germe partout et bien fort seraient ceux qui pourraient l'arrêter.

Et pendant que ces 25,000 cadavres pourrissent, engraissant les rizières asiatiques, nos bourgeois s'engraissent aussi, de tout ce sang versé, qui, pour eux, s'est transformé en or, qui sert à payer leur oisiveté, leur luxe et leur sales voluptés, en augmentant notre misère.

Nos gouvernants sont joyeux, on danse à l'Elysée, on danse à l'Hôtel-de-Ville, on danse partout, tandis qu'au Tonkin, les fils du peuple continuent à mourir pour payer les violons.

Et maintenant cœurs patriotiques, apportez vos offrandes aux pieds de la statue!

Et vous mères éplorées, apportez lui des couronnes et des fleurs; c'est elle qui a tué nos fils, et tant qu'elle sera debout, cette statue avide et sanguinaire, elle prendra tous ceux qui nous restent, et vos petits-fils aussi; puis, quand tous les fils et les petits-fils seront tués, elle prendra les pères et les grand pères, et elle vous prendra vous-même, mères désespérées.

Car ce n'est pas le sergent Bobillot que représente ce bronze, c'est l'infernale divinité qui dévore les hommes, c'est la haine imbécile des peuples, c'est la férocité démente des nations, c'est la hideuse bestialité humaine! c'est le Patriotisme.

# LE 18 MARS

Au Mans, le groupe s'était renforcé de quelques citoyens.

Dans une localité que nous n'avons pas besoin de désigner, un petit groupe de soldats s'est réuni; ils ont fait une collecte qui a produit 2 fr. 20.

A Roubaix, la police avait fait arracher les placards qui annonçaient la manifestation sur les tombes de ceux des révolutionnaires morts en prison. On avait fait venir des policiers de Lille, la gendarmerie aussi était sur pied. — La police avait réussi à intimider la patronne du café du Bas-Rouge où devaient se réunir les anarchistes qui durent prendre un autre lieu de rendez-vous.

La manifestation des anarchistes avait lieu à 5 h. 1/2 de l'après-midi, le Parti ouvrier en avait eu une autre dans la matinée.

A Lunay, les camarades sont sortis dans les rues avec une bannière, en chantant la *Carmagnole*, etc., se sont arrêtés devant la mairie en chantant *Plus de Frontières* et autres chants révolutionnaires, et ont discuté avec la foule qui les regardait.

A Bourges, une cinquantaine d'anarchistes militants, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants se sont réunis. On a rappelé les fautes du passé, en disant qu'il fallait s'en inspirer pour les éviter. — On a bien spécifié aussi que les anarchistes de Bourges se réunissaient pour honorer les morts anonymes de 71 et non pour glorifier les chefs.

Dans une autre salle de l'établissement, un comité socialiste révolutionnaire fêtait aussi le 18 Mars; plusieurs délégués sont descendus pour fraterniser avec nous, en rappelant qu'étant frère de misère nous devions être unis pour la Révolution sociale. C'est le compagnon Marchand qui leur a souhaité la bienvenue au nom de la réunion.

A Farges, près du camp d'Avor, une quinzaine de compagnons se sont également réunis. Leur local avait été extérieurement pavoisé de drapeaux rouges et noirs, portant vive la Commune, vive l'Anarchie. Ça va.

A Bessèges, le groupe *Le Glaive* s'est réuni en soirée familiale chez Gleyze, cafetier.

Là on a démontré qu'il ne suffirait pas aux travailleurs de changer les hommes au pouvoir pour obtenir leur émancipation, qu'il fallait renverser les institutions qui leur permettent de nous exploiter.

La soirée s'est terminée par des chants révolutionnaires et des poésies déclamées par les compagnons du groupe. — Au punch, on a porté un toast à la Révolution sociale et à l'Anarchie. Dans une petite allocution, un compagnon a rappelé les crimes de l'armée de Versailles.

On s'est séparé en se promettant de faire une active propagande de nos idées parmi nos frères de misère.

A Puget-Ville, la réunion avait réuni une trentaine de camarades. « Quand on pense — nous écrivent les camarades — que nous étions à peine une quinzaine, il y a deux ans, nous sommes heureux de constater le chemin fait par nos idées.

Après une causerie où ont été développées les idées, les compagnons réunis, ont acclamé l'adresse suivante :

« Les socialistes du Puget-Ville, réunis dans une même communion d'idées, en l'honneur du 18 Mars, envoient à leurs frères de combat, sans distinction de nationalité, leurs aspirations de solidarité révolutionnaire, et ne voient le salut que dans la Révolution sociale expropriatrice, donnant l'outil à l'ouvrier, la terre aux paysans ».

Une collecte faite en faveur de la propagande aux campagnes a produit 7 francs, que nous envoyons pour avoir des brochures.

A Toulon, les anarchistes de notre ville se sont réunis à l'occasion du 18 Mars, et ont donné un punch familial, plusieurs compagnons ont retracé le mouvement spontané et énergique de la foule, qui marquera dans l'histoire des peuples une des places les plus illustres.

A ce sujet, les compagnons se sont trouvé en pleine communion d'idée, pour donner un vif essor à la propagande et ont décidé de faire une série de conférences dans le département.

Ils envoient un salut fraternel aux anarchistes du monde entier.

A Lize-Seraing, le groupe l'*Emancipation* avait organisé, le dimanche 17 mars, une grande fête où ont assisté plus de 800 personnes. Le cercle l'*Emulation ouvrière*, groupe dramatique composé d'ouvriers, nous avait prêté son concours qui a grandement contribué au succès de la réunion.

Des compagnes et compagnons nous ont chanté des romance et récité des vers; le compagnon Berger, de Bruxelles a fait une conférence sur la Commune de Paris.

Le même jour avait lieu à Jemmeppes un meeting organisé par le même groupe. Trois autres avaient eu lieu le dimanche auparavant, et avaient également complètement réussi.

A Marseille, la réunion familiale a produit de si bons résultats, que les compagnons ont décidé de renouveller souvent ces sortes de réunion.

A Nîmes, la réunion avait réuni un grand nombre de compagnons et de compagnonnes. La réunion a été assez intéressante pour espérer qu'elle aura fait de la bonne besogne dans le cerveau de ceux et celles qui y ont assisté.

Plusieurs collectes faites à cette réunion ainsi que dans celle des socialistes révolutionnaires organisée par le groupe *Le Combat*, ont produit la somme de 8 fr. 35 pour la caisse des déserteurs.

A Alger, les anarchistes ont tenu à se réunir à à l'occasion du 18 Mars. — Cette réunion a été plutôt une soirée familiale qu'une conférence. Une quête faite au profit de la propagande a produit 2 fr. 50.

Un ordre du jour adopté dans une autre réunion, engage les travailleurs à être, au jour de la Révolution, implacables contre ceux qui voudraient entraver le triomphe des idées.

A Dijon, les anarchistes se sont aussi réunis.

A Bordeaux, la réunion organisée par les anarchistes a pu avoir lieu, mais non sans difficultés. Un commissaire de police avait été envoyé au lieu de réunion pour s'assurer si la loi était respectée et devant une irrégularité constatée avait de suite mandé le commissaire central qui avait bien envie d'interdire la réunion, mais dût y renoncer devant l'attitude des compagnons, bien décidés qu'ils étaient, à lui prouver qu'ils étaient chez eux. — Il s'est rappelé à temps que sa tête avait déjà été quelque peu caressée par le poing des anarchistes.

Le lendemain 17, les socialistes parlementaires ont donné un banquet dans la même salle. Le compagnon Benoît y a pris la parole et, au milieu des applaudissements, a démontré que le parlementarisme était impuissant à amener l'affranchissement des travailleurs.

L'ancien membre de la Commune Ostyn a comparé la Chambre à la pourriture d'hôpital, en disant que les cœurs les plus purs étaient forcés de se corrompre dans ce milieu d'égoïsmes et d'ambitions.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — La sœur d'un des militants anarchistes, et qui était elle-même une propagandiste dévouée, la compagne Bertoletti Fidelia, vient de mourir à l'hôpital Necker. Elle a été enterrée civilement.

***

*Liberté de la presse.* — En vertu de la loi du 29 juillet 1881, le gérant du journal le *Ça Ira*, passera en Cour d'assises, samedi prochain 30 mars, à 11 heures du matin, sous la prévention d'excitation au vol, au meurtre, au pillage et à l'incendie, et d'excitation à la guerre civile, suivant le vieux cliché... et sera condamné pour la plus grande gloire des institutions paternelles qui nous régissent.

***

Les directeurs du Comptoir d'Escompte de Paris sont en train de prendre leurs précautions. — Ils viennent de faire filer sur Genève trois caisses de valeurs.

***

Rochefort. — Le 12 mars, le compagnon Tortelier est venu à Rochefort, où il a donné une conférence dans la grande salle de la Bourse, devant un public nombreux, il y avait environ 900 personnes.

Il a traité avec un grand talent la misère, ses conséquences et ses causes; il a démontré aux travailleurs que ce n'est pas en changeant les hommes, mais bien en changeant les institutions qu'ils pourront améliorer leur sort.

Le lendemain, dans la même salle, le compagnon Tortelier a traité de l'utilité des chambres syndicales et la nécessité de la Révolution; il y avait autant de monde qu'à la première, et c'est aux applaudissements répétés des assistants, que le compagnon Tortelier a fini sa conférence, en démontrant aux travailleurs que leur salut n'est que dans la Révolution.

Aux deux conférences, un grand nombre de brochures ont été vendues.

Les idées anarchistes se discutent dur et ferme ici depuis ces deux conférences; c'était la première fois que les idées anarchistes ont été traitées publiquement à Rochefort. Le premier jalon vient d'être planté, nous tâcherons de profiter pour la propagande de l'essor que ces deux réunions lui ont donné.

***

Troyes. — Depuis quelques temps, la police harcèle les socialistes et surtout les anarchistes, qu'elle croit voir partout, surtout depuis la fameuse manifestation du 24 février, qui a été tout ce qu'il y a de plus platonique.

Depuis cette époque, il est impossible d'organiser une réunion publique; toutes les salles nous étant refusées. Mais malgré tout cela et les quelques condamnations et arrestations qui ont eu lieu, la Bourgeoisie policière ne s'en tient pas là, elle est tellement apeurée, qu'elle lance ses policiers partout.

Il est impossible de conduire au cimetière le cadavre d'un ami qui a rompu avec les préjugés religieux, sans être obligé de subir le conctact assez répugnant des sergots, ces chiens de garde de la Bourgeoisie, qui sont toujours prêts à se jeter sur les compagnons qui auraient l'imprudence de déployer sur la tombe le drapeau rouge, comme cela est arrivé la semaine dernière.

Mais malgré leurs tracasseries, ils n'arrêteront pas l'idée de justice qui se développe chez les travailleurs, et que les évènements qui se succèdent poussent en avant.

Malgré la Bourgeoisie gouvernante et les socialistes autoritaires, l'Idée anarchiste germe partout et bien fort seraient ceux qui pourraient l'arrêter.

## Belgique

BRUXELLES. — Le compagnon Pintelon dont nous avions annoncé la condamnation par défaut, vient de l'entendre confirmer en appel.

## Allemagne

Le salaire hebdomadaire des boulangers varie entre 2 et 8 marks (1 fr. 25 cent.). De sorte que la moyenne serait de 4 marks 50 ; mais il faut remarquer que rarement on paie davantage.

Le garçon doit travailler pour ces 4 marks 50 *48 heures par jour environ, c'est-à-dire 126 heures par semaine.* Si on y ajoute 7 marks que le patron compte pour le dîner, logis, etc., ces pauvres parias sont ainsi payés à 10 1/2 pfennig, c'est-à-dire *13 centimes par heure.* Par dessus le marché, pas de repos après les repas, et même dans les six heures qu'ils ont à eux, ils doivent se lever après les premières trois heures pour faire la dernière cuite du pain.

Voilà ce qu'on appelle dans le langage des économistes *le libre travailleur.*

## Italie

NAPLES. — La crise du bâtiment recommence. La société Tibérina a congédié 300 maçons ; une autre entreprise en a congédié 60. La police a reçu des renforcements et se tient prête à la plus cruelle répression.

***

*La Sveglia* de Naples donne des détails très intéressants sur l'agiotage de la bancocratie qui se fait dans cette ville. La Banque de Naples prête aux autres banques l'argent à 4 0/0 ; à leur tour, celles-ci prêtent au public moyennant 8 0/0. Les Banques populaires se constituent souvent en Banques coopératives, lesquelles escomptent seulement à leurs actionnaires. Ainsi, si vous voulez emprunter 300 fr., il vous faut acquérir au moins pour 200 fr. d'actions ; c'est-à-dire faire une dette de 730 francs avec les intérêts relatifs ; pour n'en retirer que 500. Mais ce n'est pas encore tout : votre demande ne sera agréée que si vous payez une mystérieuse médiation de 2, 3 et souvent 5 0/0 aux copains du directeur.

Ajoutez les frais de timbre, secrétairerie, etc., et il ne vous restera que 400 francs pour lesquels vous devez en payer 700.

Et dire que toutes ces Banques populaires ont été faites par certains philanthropes afin d'aider l'ouvrier !!

***

Le Comité agraire de Côme a diminué de 10,000 à 4,000 les fonds destinés à combattre la *pellagra.* La raison ? Il a trouvé que le nombre des malades soignés dans les hôpitaux est tombé à 275 en 1887, tandis qu'il était de 479 en 1885 et de 268 en 1884. En effet, le nombre a diminué, tous les malades âgés de plus de 55 ans et âgés de moins de 18, ont été exclus de la *cure gratuite.* On n'a même pas songé à employer les économies ainsi obtenues, pour prolonger les subsides de 80 centimes par jour aux *pellagreux,* sortant du bagne ou de la maison des fous qui les reçoivent aujourd'hui pendant 15 jours seulement !

***

A Rome, l'autorité poursuit l'instruction judiciaire au sujet des tumultes du 8 février ; mais il paraît que l'affaire va devenir compliquée, cent individus étant compromis, il s'agit d'examiner plus de 2,000 témoins. Voilà un procès qui ne pourra pas manquer de soulever des débats et qui ouvrira un vaste champ d'agitation socialiste.

***

A Brescia, dans une fabrique de chapeaux, où l'on gagne de 10 à 12 francs par semaine, les ouvriers ne sont pas payés comptant, mais en chapeaux, qu'ils doivent vendre s'ils veulent acheter du pain, et pour les vendre ils doivent courir tout le dimanche — jour de repos — sans, naturellement, aucune compensation.

Or, on comprend que dans certaines saisons cette vente devient très difficile, sans compter le détériorement que subit cette marchandise dans les jours de mauvais temps. Quelquefois, lorsqu'ils ne savent plus à quel parti se résoudre ces malheureux sont obligés de recourir à un gentilhomme qui considère leur peine et veut bien leur acheter leurs chapeaux. Cet individu, qui est propriétaire d'une très élégante chapellerie, quoiqu'il ait fort bâillé pendant sa jeunesse, fait d'abord le récalcitrant comme une jolie jeune fille, puis il se rend aux prières et donne l'argent en faisant perdre aux malheureux *un* franc par chaque chapeau. Et puis, dites que la propriété n'est pas le vol !

***

A Ferrara, depuis vendredi passé, 250 terrassiers se sont mis en grève, réclamant une augmentation de salaire.

***

A Firenze, le camarade Fortunato Gerbi, jeune homme de 19 ans, a été condamné à onze ans de travaux forcés comme auteur de l'explosion qui eut lieu le 28 mars 1888, sous la porte de la cathédrale de Livourne. D'après les journaux bourgeois, aucune preuve n'a été produite contre l'accusé et tout le monde est indigné de cette infâme condamnation. Encore une de plus à graver dans notre mémoire !

## Angleterre

*Trois cent cinquante millions par an jetés à la mer.* — Tel est le titre à sensation d'une nouvelle étude de M. Samuel Plimsoll sur la marine marchande, dans le numéro de mars du *Nineteenth Century.* M. Plimsoll, on ne l'a pas oublié, est le promoteur de la fameuse campagne contre les « navires-cercueils », campagne qui aboutit, il y a une quinzaine d'années, à des résultats si considérables. Il s'agissait de mettre un terme à la scandaleuse tolérance qui laissait sortir des ports du Royaume-Uni des navires absolument pourris ou chargés outre mesure, et qui coûtaient la vie, chaque année, à des milliers d'hommes.

Le scandale fut immense et quelques mesures, très insuffisantes, furent prises : près de 500 navires de commerce, « aussi pourris que de vieilles poires », ont été démolis par les soins de l'amirauté, en même temps que 832 autres ont été arrêtés au moment de mettre à la voile et condamnés à des radoubs ou allégements indispensables.

Mais M. Plimsoll établit que nombre d'armateurs assurent toujours leurs navires,—emportant chacun 20 ou 30 hommes d'équipage plus ou moins condamnés d'avance, —au-delà de leur valeur réelle, et que la moyenne de perte peut être abaissée à deux pour cent quand on s'entoure de toutes les précautions requises, alors qu'elle est de huit pour cent dans les conditions actuelles.

Or, le total des pertes maritimes annuelles de la Grande-Bretagne est encore tel que cet abaissement de la moyenne représenterait une différence de *trois cent cinquante millions* par an. Ce sont ces millions que M. Plimsoll se plaint de voir jeter à la mer, et il ne lui est pas difficile de montrer tout ce qu'on pourrait faire avec une pareille somme.

Mais la perte d'argent n'est rien encore, si l'on songe aux vies humaines qu'on pourrait sauver.

Or, plus de 2,000 matelots anglais périssent encore annuellement à la mer.

(Extrait du *Temps*).

## Etats-Unis

A New-York vient de paraître *The Truth* (*La Vérité*), rédigé en hébreu, et fondé par le groupe *Les Pionniers de la Liberté.* Le journal défend les principes communistes-anarchistes. — Cordiale poignée de main à ce nouveau combattant de la lutte sociale.

Adresse : 65-67 Suffolk street, à New-York.

## Chine

Les mandarins sont dans l'émoi. On vient de découvrir à Nankin l'existence d'une société secrète d'anarchistes, dite le *Kolao Hui*, qui visent à la destruction de la société actuelle, à l'établissement du Communisme et qui prêchent la propagande par le fait.

(*Rapport consulaire de Nankin*).

## *AUX CAMARADES*

Nous prions les camarades qui nous ont souscrit des exemplaires de la *Société au lendemain de la Révolution,* de patienter encore deux ou trois semaines. L'imprimeur qui s'était chargé de nous faire le travail ayant eu des difficultés avec ses associés, s'est vu forcé de le négliger ; ayant liquidé sa situation, il nous a promis de le livrer dans le courant d'avril. Nous nous empresserons de faire parvenir la brochure aux camarades sitôt qu'elle sera prête.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Un de nos camarades vient de me montrer un extrait du journal l'*Egalité*, dans lequel un certain Batisde, de Paris, se disant anarchiste, prétend qu'il a été attaqué et critiqué par des camarades dans une feuille anarchiste du Cher. Je tiens à dire, au nom de notre groupe de Bourges et ceux des autres localités du Cher, qu'aucun camarade n'a pu parler de ce Batisde, d'abord parce qu'on ne le connaît pas et ensuite parce qu'il n'y a pas (malheureusement) de feuille anarchiste dans le Cher. Je ne vois là-dedans qu'une vilaine manœuvre.

***

Un groupe qui vient de se former nous communique l'appel suivant, que nous nous faisons un plaisir d'insérer :

Amies,

Qui de nous, en passant devant les murs sombres des grandes prisons appellées Saint-Lazare ou autres, n'a pas éprouvé un sentiment de pitié et de terreur en pensant à ces pauvres malheureuses privées de leur liberté et de tout ce qui fait le bonheur et la dignité humaine !

Pourtant ! est-ce que notre existence n'est pas souvent analogue à la leur ? Ménagères, ouvrières ou bonnes est-ce que nous ne traînons pas aussi notre chaîne comme elles, cette chaîne forgée de notre ignorance, de notre misère ou des caprices de nos maîtres ? Ainsi comme un bœuf à la charrue, nous voilà attelées dès l'aurore au *travail forcé*, quelquefois répugnant, sans repos ni trêve ; jusqu'au moment où épuisées, harrassées, un sommeil de plomb nous ferme les paupières pour quelques heures, et le lendemain la vie recommence triste et ennuyeuse comme la veille.

Libre ! Est-ce que nous le sommes ? tout ce que le progrès a créé, tout ce que le monde contient de beau, de sublime, la nature, les sciences, les arts et la poésie, l'amour éclairé et libre n'existent pas pour nous ; à peine ose-t-on former un désir, que la réalité intense et implacable du pauvre s'élève contre nous avec son éternel bourdonnement..... « Allons ! travaille, travaille, marche donc, encore et toujours, jusqu'à ce que tu crèves. » Et sans avoir pu jouir de toutes les merveilles que la terre possède et que tu as créé si péniblement, pendant que d'autres s'en sont blasés.

On n'aime pas à y songer, à quoi bon ? mais comme ces idées-là reviennent toujours, on s'efforce de ne plus penser du tout. Or, comme on manque de distractions, on s'abrutit de plus en plus dans le travail (et quelquefois dans le vice), sans goût ni conscience et insensiblement ; l'intelligence et la fierté disparaissent, alors le cerveau ne fonctionnant plus, devient une espèce de manivelle que tourne la machine humaine.

Oh ! que c'est triste ces cadavres vivants, sans désirs, sans passions nobles, ne se doutant même pas de leurs *droit au bonheur !* Que c'est lâche ! de s'abandonner ainsi à soi-même, au lieu de se révolter contre un état de choses qui nous forcent à une pareille existence.

Voilà, amie, à peu près les pensées de plusieurs de vos camarades, prêtes à combattre ce fléau.

Qui nous sommes ? de pauvres femmes et jeunes filles au-dessus de tous les préjugés ayant pour tout patrimoine le cœur juste, l'esprit fier et libre.

Ce que nous voulons ? pas grand chose pour le moment ; d'abord nous habituer à sortir de nos coquilles où nous végétons et nous réunir le premier et troisième dimanche de chaque mois, de 1 à 6 h. du soir, dans un local convenu l'hiver, et l'été dans un endroit fixé d'avance à la campagne. Et là, pendant que le corps se reposera des fatigues de la semaine, le cerveau et le cœur reprendront force et vitalité tant dans les jeux et les danses, que par des discutions sérieuses sur nos droits, devoirs, éducation, etc., et, à mesure que nous avancerons, notre programme s'élargira suivant nos goûts et nos aspirations. Que rien ne vous empêche de vous joindre à nous.

Vos enfants, dites-vous ? mais c'est pour eux que nous nous dévouerons, là ils seront chez eux, en pleine liberté, si ce n'est pas pour vous, c'est pour eux que vous viendrez, car, enfermées toujours chez vous, vous devenez maussades et énervées, et sans le vouloir, vous les rendez malheureux et méchants.

Et leur toilettes, direz-vous encore ? Oh ! faiblesse maternelle ! y a-t-il quelque chose de plus ridicule que ces toilettes fastueuses où l'enfant est comme empaillé, lui qui voudrait si bien se rouler, sauter et voler comme un oiseau. Puis après tout on met ce que l'on a. N'a-t-on pas aussi la fierté du pauvre. Que diable !

Pour les dépenses rien à craindre, nous nous arran-

gerons de manière à ce qu'elles soient presque nulles.

Etes-vous ouvrière ou bonne, esclave absolue de quelque maître? Apprenez donc qu'on a jamais que la liberté que l'on prend, et celui ou celle qui n'a pas le courage de la prendre ne la mérite pas.

Sachez donc que travailler, manger et dormir, est la satisfaction de la brute, l'être humain a plus de besoins que cela, non seulement l'estomac demande sa nourriture, mais aussi l'esprit et le cœur, s'ils veulent conserver le charme et l'éclat de la dignité humaine.

A cet effet, nous vous invitons à notre première Matinée amicale, qui aura lieu Dimanche 31 Mars, de 1 à 7 heures du soir, 94, rue d'Angoulême.

Entrée : 25 Centimes — Gratuite pour les enfants.

Le local permanent, ainsi que toutes les informations concernant le cercle, seront publiées par les journaux suivants :

*L'Egalité*, journal quotidien.
*La Révolte*, paraissant tous les samedis.
*L'Attaque*, paraissant tous les samedis.

Le Cercle : « Réveil de la Femme. »

***

Bessèges. — Groupe *Le Glaive*; adresser les communications et correspondances au local du groupe, chez le comp. Vernet Jean, au mas de la Togne, maison Jourdan à Bessèges (Gard).

***

Angers. — Le comp. H. Mercier, prie les camarades qui correspondent avec lui, d'adresser leurs lettres, place Grégoire-Bordillon, 20, sa nouvelle adresse.

***

Les camarades de Genève préviennent ceux qui s'intéressent aux publications anarchistes, que *Dieu et l'Etat* est complètement épuisé — Une nouvelle réédition coûterait à peu près 450 francs. — Avis à ceux pourraient disposer de quelques fonds à cet effet.

***

Bruxelles. — Les compagnons du groupe l'*Egalité* informent les compagnons et groupes de province qu'ils sont à leur entière disposition pour l'organisation de meetings ou conférences.

## BIBLIOGRAPHIE

Les compagnons d'Espagne viennent de traduire en espagnol, la brochure *Entre Paysans*.

Adresser les demandes à *El Productor*, San Olegario 2-1°, à Barcelone.

# VARIÉTÉS

## JACOB ERLIC ET SON FILS

— Dis donc, papa, qu'est-ce que cette grand maison là-bas? disait le petit curieux à son père, lorsque une après-midi ils se promenaient ensemble.

— C'est la grande prison centrale, mon fils.

— Vrai? Et à quoi ça sert-il, papa?

— Oh! on y met dedans les mauvais sujets et les voleurs.

— Qu'est ce que c'est que les voleurs?

— Le voleur c'est un individu qui s'empare de ce qui appartient aux autres.

— Ah! je comprends. Quand le vieux Ficher alla dans l'épicerie de Petitpoids pour acheter quelque chose, et que, comme dans un moment Petitpoids regardait ailleurs, il mit d'autres marchandises dans son panier, on dit aussi qu'il était un voleur et on l'écroua au Dépôt. N'est-ce pas, papa?

— Oui, mon cher, et tout le monde dit que ce qui lui est arrivé est bien fait.

— Non papa; pas tout le monde. Moi, par exemple, j'ai entendu un homme qui disait que les juges auraient dû songer que la femme de Ficher était justement malade, et qu'il n'avait plus le sou lorsqu'il voulait payer le marchand, et que depuis longtemps il n'avait pas de travail, et qu'il volait seulement ce dont sa femme et ses enfants avaient besoin. Cet homme disait que les jurés avaient été injustes. Tu n'étais pas du jury, papa?

— A! c'était sans doute un socialiste ou quelque chose de pareil. Mais quand les juges doivent condamner, le sentimentalisme n'a rien à y faire.

— L'on dit que la femme de Ficher est morte de crèvecœur, et que ses deux filles sont devenues des mauvais sujets et qu'un autre de ses enfants le deviendra aussi, car personne ne veut approcher les enfants d'un voleur. Cet homme disait aussi que Ficher sortant de prison, deviendrait un vrai voleur de bande.

— Oui; vois-tu, mon fils, les mauvais sujets ont une triste fin et leurs enfants escomptent les crimes de leurs parents.

— Mais, si maman était malade et que nous autres nous souffrions la faim, et que tu n'ait pas de travail, et s'il y avait là du pain à emporter facilement et que tu ne pourrais pas t'en tirer autrement, que ferais tu, papa?

— Moi?... qu'est-ce donc ces sottes demandes.

— Mais, je crois que tu le prendrais aussi; et si j'avais été le juge, le vieux Ficher ne serait pas en prison et ses enfants n'auraient pas tourné au mal.

— Mais le vol doit cependant être puni....

— Mais alors c'est aussi un vrai vol quand quelqu'un s'approprie deux francs et en paye un seul, même quand il le fait pour sauver sa famille de la mort de faim.

— Naturellement!

— Mais dis donc, papa : est-ce qne Geoffroy travaille encore dans notre briqueterie?

— Oui, et c'est un travailleur très habile, comme on en trouve peu.

— Combien lui payes-tu donc?

— Tous les jours une pièce de cent sous.

— Et aux autres?

— Aussi une pièce de cent sous.

— Oui; mais tu viens de me dire que Geoffroy travaille plus que trois autres.

— Bien certes; c'est un travailleur de première qualité.

— Pourquoi travaille-t-il donc plus que les autres pour le même salaire qu'eux? Pourquoi ne s'en va-t-il pas?

— Nous avons le contrat pour un an, et l'année finit toujours quand on commence à chômer; ça fait qu'il ne trouve pas de travail. Par dessus le marché il a une foule d'enfants et sa femme est presque toujours malade; pour cela il ne veut pas risquer de quitter sa place.

— Ah! et tu lui a arrangé le contrat, comme ça, papa?

— Certes, mon fils, un homme d'affaires doit utiliser aujourd'hui toute occasion.

— Oui, mais Ficher aussi a saisi l'occasion quand le marchand ne regardait pas.

— Qu'est-ce que tu veux donc dire de nonveau... grand bête.

— Ce n'est rien; je pensais seulement dans quoi pourrait consister la différence entre toi et le vieux Ficher. Est-ce que l'appropriation du surplus de travail qu'on ne paye pas, n'est pas aussi voler, papa?

— Ah! tu m'embête! Ce que je gagne, c'est mon *profit* et il est complètement juste et bon marché.

— Qu'est-ce que c'est juste et bon marché?

— Juste et bon marché c'est légal. Légal, c'est tout ce que la loi permet.

— Ah! bien. Maintenant je comprends : si quelqu'un s'approprie le travail d'un autre sans payer, l'affaire est légale. Au contraire si l'on prend les marchandises d'un épicier, alors c'est le vol; n'est-ce pas?

— Eh! diable; mais ne bavarde donc pas autant, tu m'étourdis.

— Mais dis-moi seulement : Qu'est-ce que c'est donc que la loi, à quoi sert-elle?

— La? Eh bien! tous les électeurs, c'est-à dire tout le monde, choisissent leurs représentants au Parlement. Le Parlement dit : cela et cela, c'est la loi?

— Tu es aussi électeur, papa?

— Certes, je vote partout avec les autres.

— Et Geoffroy aussi?

— Oui; il est aussi électeur.

— Vote-t-il aussi pour les mêmes membres que toi?

— Naturellement; je l'espère. S'il ne le faisait pas, je finirai par le mettre à la porte.

— Oui, mais les gens comme Geoffroy ne travaillent pas beaucoup à faire des lois.

— Oui, ils ont le droit de vote; mais ils doivent être dirigés par une élite qui pense pour eux. Ainsi une foule de dommages est évitée. Lorsqu'à la dernière élection les deux candidats : Richard et Banquer étaient proposés, nous savions à peu près qu'ils feraient leur devoir, cela nous était égal.

— Oui; je crois : si Geoffroy et ses amis faisaient des lois, ils jetteraient probablement au cachot, ceux qui leur prennent quelque chose sans les payer. S'ils te mettaient en prison parce que tu n'as pas payé le travail de surplus de Geoffroy? Tu ne pourrais pas même dire, comme le vieux Ficher, que tu l'as fait pour une pauvre femme malade et des enfants affamés!

Ah! mais tais-toi donc, grand bête!

(*Freiheit*)

## PETITE CORRESPONDANCE

K. à Berne. — T. à Rochefort. — C. à Milan. — V. à Saint Denis. — M. à Lagrange (E. U.) — J. B. à Glascow. — J. au Hâvre — T. F. à Lodèves. — L. à Dieville — A. J. à Lyon. — G. à Puteaux. — L. à Bordeaux. — F. à Amiens. — V. à Roubaix. — L. à Rochefort. — F. à Romorantin. — W. à Bruxelles. — V. à Isola Dovarese. — P. à Limoges. — F. à Reims. — B. Bourges. — M. à Toulon. — L. W. à New-York. — D. à aux Bons. — M. à Fourchambault. — P. D. à Andrézieux. — J. à La Chaux-de-Fonds. — F. à Nîmes. — E. V. à Mc Donald. — Verviers. — Z. à Saint-Imier. — Reçu timbres et mandats.

B. à La Machine. — J'ai fait erreur en annonçant à P. la fin de son abonnement — Il ne finissait que fin mars. — Vous lui aurez remis, je pense, un des deux numéros envoyés?

L'Isolé. — Travail d'imagination qui ne rentre pas dans le cadre du journal, — et pas assez littéraire pour le supplément. — Plus de « Aux Jeunes Gens ».

C. à Langres. — Nous pouvons changer l'adresse quand vous voudrez.

B. à Alais. — Le compagnon de Bouglon a reçu les 10 fr. pour conférence.

B. à Bouglon. — « Tierra y Libertad » paraît toujours.

Tortelier. — Les camarades du Mans demandent à être avertis 8 jours d'avance de votre visite.

B. à Cognac. — Est-ce que les 8 francs sont pour solder la commande que vous faites?

F. à Alger. — Reçu abonn. — Le précédent étant fin de janvier, celui-ci finira fin avril.

T. à Casteljaloux — Reçu mandat. — Oui.

Un professeur de démagogie. — Vous arrangez ça de manière à ce qu'il n'y ait rien de votre faute. — Dire d'une idée que c'est de la blague, ça ne prouve rien et on peut le retourner contre ce que vous avancez, avec cet avantage que l'on peut vous fournir des arguments tirés des faits de la société actuelle.

B. à Alger. — Si vous pensez être plus libre, vous avez raison, seulement ça sera dûr si vous n'y êtes pas habitué.

C. à Lunay. — Sur les 10 francs reçus, y a-t il de la brochure aux campagnes?

P. à Troyes. — Enverrons « Paroles » sitôt que nous en aurons, avec le journal.

M. à Angers. — Nous n'avons pas reçu de compte-rendu.

M. à Toulon. — Convocation arrivée trop tard. — Au plus tard le mercredi matin à 9 heures.

D. à Saint-Lucien. — Nous prenons la remise à notre charge. — Le Rabastens en question est au Tarn. — Le « Ça Ira » n'a pas reparu depuis le n° 10.

M. à Dijon. — Il y a plus d'un an que je n'ai pas reçu de ses nouvelles.

G. à Alger. — « Aux Jeunes Gens », épuisés.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 24 fr. 55, dont 6 fr. 25 de la collecte faite le 24 mars.

Samedi, salle de la Cigogne, boulevard Rochechouard, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe les *Insurgés*.

Ordre du jour : Du matérialisme dans la Révolution, par le compagnon Malato.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie.

Ordre du jour : Communisme libertaire et Communisme autoritaire.

Le compagnon Thenevin est invité.

Travailleurs communistes du canton de Pantin, réunion tous les premier et troisième samedi du mois, 85, rue au Pré-Gervais, et tous les deuxième et quatrième samedi, chez Perrand, rue de Paris, 99, Aux Lilas.

Réunion, samedi 30 mars, à 8 h 1/2, salle du café du XXe, 11, rue des Amandiers.

Marseille. — Les compagnons sont invités à assister à la soirée familiale qui aura lieu dimanche 31 mars, à 8 h. 1/2 du soir, café Dauphine, place d'Aix, 3, et 40, rue des Chapeliers.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

I. I. S. G.
COLLECTIE
UGO FEDELI

Deuxième Année, N° 30. — 5 CENTIMES — Du 7 au 13 AVRIL 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## FATALITÉ DE LA RÉVOLUTION

Ce qui effraie un grand nombre de travailleurs, et les éloigne des idées anarchistes, c'est ce mot de Révolution qui leur fait entrevoir tout un horizon de luttes, de combats et de sang répandu, les fait trembler à l'idée qu'un jour ils pourront être forcés de descendre dans la rue et se battre contre un pouvoir qui leur semble un colosse invulnérable contre lequel il est inutile de lutter violemment, et qu'il est impossible de vaincre.

Les révolutions passées qui ont toutes tourné contre leur but et l'ont laissé toujours aussi misérable que devant, ont contribué pour beaucoup aussi à rendre le peuple sceptique à l'égard d'une Révolution nouvelle. A quoi bon aller se battre et aller se faire casser la figure, se dit-il ; pour qu'une bande de nouveaux intrigants nous exploitent au lieu et place de ceux qui sont au pouvoir actuellement, je serais bien bête ; et, tout en geignant de sa misère, tout en murmurant contre les hâbleurs qui l'ont trompé par des promesses qu'ils n'ont jamais tenues, il se bouche les oreilles contre les faits qui lui crient la nécessité d'une action virile, il ferme les yeux pour ne pas avoir à envisager l'éventualité de la lutte qui se prépare, il se terre dans son effroi de l'inconnu, voudrait un changement qu'il reconnaît inévitable. Il sait bien que la misère qui frappe autour de lui l'atteindra demain et l'enverra lui et les siens grossir le tas des affamés qui vivent de la charité publique, mais il espère dans des à-coups providentiels qui lui éviteront de descendre dans la rue, et alors il se raccroche de toutes ses forces à ceux qui lui font espérer ce changement sans lutte et sans combat ; il acclame ceux qui daubent sur le pouvoir, lui font espérer des réformes, lui font entrevoir toute une législation en sa faveur, le plaignent de sa misère et lui promettent de l'alléger. Croit-il davantage en eux, qu'en ceux qui lui parlent Révolution ? Il est probable que non, mais il lui font espérer un changement sans qu'il ait à prendre part directement à la lutte, cela lui suffit à l'heure actuelle. Il s'endort dans sa quiétude, attendant de les voir à l'œuvre, pour recommencer ses plaintes, lorsqu'il verra éluder les promesses, s'éloigner l'heure de leur réalisation. Jusqu'au jour où, acculé à la faim, le dégoût et l'indignation étant à leur comble, on verra descendre dans la rue, ceux qui à l'heure actuelle semblent les plus éloignés de se révolter.

---

Pour qui réfléchit et étudie les phénomènes sociaux, en effet, la Révolution est inévitable, tout y pousse, tout y contribue et la résistance gouvernementale, peut aider à en éloigner la date, à en enrayer les effets, mais ne peut l'empêcher ; de même que la propagande anarchiste peut en hâter l'explosion, contribuer à la rendre efficace, en instruisant les travailleurs des causes de leur misère et en les mettant à même de les supprimer, mais serait impuissante à l'amener, si elle n'était le fait de l'organisation sociale vicieuse dont nous souffrons.

Donc, quand les anarchistes parlent de révolution, ils ne s'illusionnent pas au point de croire que c'est leur propagande qui amènera les individus à descendre dans la rue, à remuer les pavés et à attaquer le pouvoir et la propriété, et que leur seule parole va enflammer les foules au point qu'elles vont se lever en masse et courir sus à l'ennemi. Les temps ne sont plus où le peuple s'enflammait à la voix des tribuns et se soulevait à leurs accents.

Notre époque est plus positive, il faut des causes, il faut des circonstances pour que le peuple se révolte. Aujourd'hui les tribuns sont bien diminués et ne sont plutôt que la représentation — plus ou moins fidèle — du mécontentement populaire, qu'ils n'en sont les inspirateurs. Si les anarchistes se réclament de la Révolution ce n'est donc pas parce qu'ils espèrent que la foule descendra dans la rue à leur voix, mais seulement parce qu'ils espèrent lui faire comprendre qu'elle est inévitable et l'amener à se préparer pour cette lutte, à ne plus l'envisager avec crainte mais l'habituer à y voir son affranchissement. Or, ce positivisme de la foule a cela de bon de la détacher des hâbleurs ; si elle s'engoue pour eux, elle s'en détache aussi vite, au fond elle ne cherche qu'une chose, son affranchissement, et elle discute les idées qui lui sont soumises. Peu importe qu'elle s'égare, son éducation se fait tous les jours, et elle devient de plus en plus sceptique à l'égard de ceux qu'elle acclame momentanément comme ses sauveurs.

La Révolution ne se crée ni ne s'improvise, c'est un fait acquis pour les anarchistes ; pour eux, c'est un fait mathématique découlant de la mauvaise organisation sociale actuelle ; leur seul objectif est que les travailleurs soient assez instruits des causes de leur misère pour qu'ils sachent profiter de cette Révolution qu'ils seront fatalement amenés à accomplir, et ne s'en laissent pas arracher les fruits par les intrigants qui chercheront à se substituer aux gouvernants actuels, et à substituer, sous des noms différents, un pouvoir qui ne serait que la continuation de celui que le peuple aurait renversé.

---

En effet, pour qui réfléchit, il est bien évident que la situation ne peut se prolonger indéfiniment, et que tout nous mène à un cataclysme inévitable.

L'Etat a beau augmenter sa police, son armée, ses emplois, les perfectionnements apportés par la science, le développement de l'outillage mécanique jettent tous les jours un nouveau stock de travailleurs inoccupés sur le pavé, et l'armée des affamés se grossit de plus en plus, la vie devient de plus en plus difficile, les chômages de plus en plus fréquents et de plus en plus longs.

Les conquêtes coloniales auxquelles se livrait la Bourgeoisie pour se créer des débouchés nouveaux, deviennent de plus en plus difficiles, les marchés anciens deviennent producteurs à leur tour, contribuent encore à l'engorgement de produits. Les krachs financiers aident de plus en plus à faire affluer les capitaux entre les mains d'une minorité de plus en plus petite et à précipiter dans le prolétariat quelques petits rentiers, quelques petits industriels. Les temps ne sont pas loin où ceux qui craignent la Révolution commenceront à l'envisager avec moins d'effroi, et l'appeler de tous leurs vœux. Et ce jour-là, la Révolution sera dans l'air, il suffira de peu de chose pour qu'elle éclate, entraînant dans son tourbillon, à l'assaut du pouvoir, à la destruction des privilèges, ceux qui actuellement, ne l'envisagent qu'avec crainte et avec défiance.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — Un camarade nous envoie deux coupures de journaux qui annoncent comme de hauts faits de charité bourgeoise, que la reine d'Angleterre a envoyé les dessertes de sa table aux vieillards infirmes de Biarritz et le comité de la fête franco-russe, celles qui sont provenues du souper qui a suivi la fête de l'Opéra. Notre correspondant s'indigne que la société puisse présenter cette monstruosité : les uns — le plus grand nombre — réduits à manger les restes d'un petit tas de parasites. — Eh bien ! cela n'est rien encore, le chef-d'œuvre du genre a été trouvé par le Conseil municipal de Paris, quand il a fait payer le droit d'aller visiter le local où il avait nocé et gueuletonné la veille. Il est vrai qu'en ce cas, la bêtise de ceux qui ont payé pour cela, dépassait la goujaterie de ceux qui faisaient payer.

***

*Liberté de la presse.* — Le compagnon Baudelot vient d'être condamné à 6 mois de prison et mille francs d'amende.

Quant à ceux qui croient encore au jury, c'est sur sa réponse affirmative et sans circonstances atténuantes que la peine a été prononcée.

***

Décidément la base de nos jolies institutions commence à s'écrouler, les nimois continuent à s'abstenir d'*urner* ; aux élections municipales de dimanche dernier 10,000 électeurs sur 15,000 inscrits sont restés chez eux ; il en a été de même dans l'Ouest, une élection au Conseil général ayant lieu à Saint-Nazaire, 5,000 électeurs sur 8,000 inscrits se sont abstenus, voilà deux faits significatifs, dont les votards ne voudront certes pas convenir, mais qui donnent pleine raison à nos idées et doivent nous encourager à redoubler de courage, car tout cela indique bien la fin d'un monde.

***

Armentières. — A la suite des troubles et des grèves qui ont eu lieu dernièrement, des arrestations avaient été opérées, elles viennent d'avoir leur épilogue devant le tribunal correctionnel.

Est acquitté, Verbecke ;

Est condamné à un an de prison, Huyghe ;
Sont également condamnés à six mois : Bourcke, Dhennin, Duriez, Desramaux, Clémence Delevallé, Vuylsteke, Vandamme et Marescaux ;
Sont condamnés à quatre mois : Leroy, Stricanne, Cannaert, Six, Villerset, Lalan
Tous en outre à une amende de 16 fr.

* * *

LYON. — Notre soirée familiale, que nous avons donnée pour l'anniversaire du 18 Mars, a réuni une assistance nombreuse, et s'est très bien passée, sauf un petit incident qui est survenu au sujet du drapeau rouge.

A l'ouverture de la séance nous avons déployé le drapeau rouge, mais la police avait imaginé un moyen jésuitique pour que notre étendard ne soit pas déployé dans cette soirée ; elle fut trouver le patron de l'établissement en le menaçant de poursuites. A la tête de six de ses garçons il voulut se précipiter dessus quand on l'arbora, mais l'attitude des compagnons lui fit comprendre qu'il n'avait qu'à se tenir tranquille.

* * *

SAINT-NAZAIRE. — Comme vous en étiez prévenus, le compagnon Tortelier a fait dimanche 17 mars, à Saint-Nazaire-sur-Loire, une conférence en deux parties : Capital et Travail et le Droit à l'existence, qui a duré deux heures.

300 personnes environ y assistaient. Il a été écouté très attentivement et très sympathiquement par presque tous les auditeurs, et les applaudissements, souvent répétés, ont prouvé que l'orateur avait touché juste en flagellant la société actuelle comme elle le mérite, non pas avec l'éloquence pompeuse et fleurie des rhéteurs, mais avec le langage énergique et coloré des prolétaires.

A la fin de chaque partie de la conférence, le compagnon Tortelier ayant demandé si quelqu'un désirait prendre la parole pour combattre les idées et les faits qu'il venait d'exposer ; personne ne s'est présenté, malgré la présence de quelques adversaires acharnés des théories anarchistes.

* * *

MARSEILLE. — La série de conférences commencée il y aura bientôt deux mois, par le compagnon Monat se continue, et partout nos idées sont fort applaudies.

Au cercle Victor Hugo, ce fut un véritable enthousiasme ; il est vrai que l'orateur possède une façon de développer l'Anarchie qui empêche les plus froids de rester indifférents devant nos théories.

Un groupe de compagnons a organisé pour dimanche 7 avril, à 2 heures de l'après-midi, à la salle des Balustres, boulevard Chave, 5, une conférence publique et contradictoire ; notre ami traitera de « la Situation actuelle ».

Nous croyons que la séance sera très mouvementée, car des lettres d'invitation ont été adressées aux politiciens les plus connus de Marseille.

* * *

REIMS. — A propos des élections de conseillers généraux à réélire, le Parti ouvrier présente ses candidats. Des réunions publiques ont lieu, et nous en profitons pour aller discuter sur la question électorale, en préconisant l'abstention. Samedi dernier, une réunion avait lieu, le compagnon Mathieu a démontré à plusieurs reprises que le suffrage universel était un leurre et qu'il était très regrettable qu'il se trouve encore de certains socialistes, ayant affirmé eux-mêmes que l'on ne pourrait nullement s'émanciper par le bulletin de vote, viennent aujourd'hui, sous prétexte de combattre les bourgeois, prôner l'emploi d'un moyen qui n'a jamais servi, jusqu'ici qu'à nous maintenir sous le joug de l'autorité et à écarter les travailleurs de la Révolution sociale qui, seule pourra nous donner l'égalité économique.

Notre ami a démontré que le parlementarisme avait pour but de nous choisir des maîtres, et que, par conséquent, il n'y avait aucune liberté possible. Qui dit loi, dit autorité ; nous sommes assez intelligents pour nous conduire nous mêmes ; assez de valets et trop de maîtres, si nous voulons être libres apprenons à faire notre ouvrage nous-mêmes.

Répondant de son mieux à toutes les questions qui lui sont posées, le compagnon Mathieu invite les travailleurs à s'abstenir à toutes les élections, et en agissant ainsi, ils prouveront une fois de plus l'inutilité des gouvernements sous n'importe quelle forme qu'ils se présentent.

Le lendemain, dimanche 31 mars, une conférence a été donnée par les radicaux, ces messieurs n'ayant pas voulu accepter la contradiction, il leur a été impossible de se faire entendre. Honteux de leurs arguments, et voyant que des interruptions avaient lieu de tous côtés, ils ont fini par l'accepter.

Le citoyen Pédron les a combattus sur leurs principes en démontrant que la Révolution sociale pourrait seule émanciper les travailleurs. En somme, la propagande reprend on ne peut mieux ; espérons que l'heure est proche où les travailleurs auront l'énergie de lutter contre tous les parasites qui les dirigent.

* * *

DIJON. — Le 8 mars 1889, passaient en police correctionnelle un ouvrier d'une cinquantaine d'années avec son petit-fils, jeune homme de 18 ans. Quelques jours auparavant, se trouvant dans un établissement, ils demandèrent l'autorisation de chanter, ce qui leur fut accordé, mais cela déplut à deux sergots qui s'y trouvaient, en train de boire et qui s'arrangèrent en sorte de les empêcher de chanter ; ce que voyant, le père voulut répliquer, aussitôt les deux tombèrent dessus à coups de pieds et à coups de poings, l'emmenèrent au violon, puis vers une heure du matin recommencèrent sur sa personne les mêmes actes de brutalité.

Dévoilant ces ignominies en plein tribunal avec preuves à l'appui, ils se virent condamner chacun à trois mois de prison après cette fameuse phrase prononcée par le substitut du procureur qui les chargeait : « Punissez-les sévèrement, car ils font partie du monde anarchiste.

Pauvre imbécile ! et ces gens-là trouvent drôle lorsqu'ils reçoivent quelques horions. Patience !

* * *

BOURGES. — Le 30 mars a eu lieu la fameuse réunion boulangiste annoncée depuis quelque temps par les journaux de la localité.

C'était une réunion privée, ces messieurs n'ayant pas le courage de faire une réunion publique. Aussi, mal leur en a pris, car tout ne fut pas rose pour eux.

A 7 h. 1/2, 3,000 personnes stationnaient sur la vaste place Séraucourt, devant le café où devait avoir lieu la réunion.

Un grand nombre de cartes d'invitation tricolores avaient été envoyées aux fidèles qui commencèrent à entrer, mais avec difficulté, car la foule se pressait aux portes et les noms étaient rigoureusement vérifiés ; malgré cette précaution, plusieurs de nos amis purent rentrer ; jusqu'à 8 h. 1/2 la foule, grossissant toujours, grondait sourdement et manifestait son mécontentement en récriminant contre les badingues et autres boulangistes. C'est alors qu'arrivèrent en fiacre deux gros ventrus d'orateurs. A ce moment, la foule entière, comme un seul homme, siffla, lança de toutes ses forces les cris de : A bas les voleurs ! A bas les 25 francs ! A bas Boulanger ! A bas Laguerre ! A bas Millevoye ! A bas Méliot, le député au pain cher ! Vive la Commune ! Vive la Révolution ! Vive l'Anarchie ! Tous ces cris furent lancés confusément et répétés mille fois. La foule était exaspérée et l'on sentait, pour la première fois à Bourges, le vent révolutionnaire souffler au-dessus des têtes, de ces berrichons dont la docilité est proverbiale. Un instant après arrive un autre fiacre d'où sortent encore deux orateurs. La tempête de cris recommence.

La foule se lance au-devant des orateurs et veut leur barrer le passage. L'un d'eux réussit à entrer, mais le second, un grand mince, que l'on dit être Millevoye, est repoussé, bousculé, frappé, son grand chapeau roule dans la poussière, il est foulé aux pieds et complètement écrasé. A plusieurs reprises le « grand mince » essaie de calmer ses agresseurs en leur disant : « Mais laissez-moi, je vous prie, je suis un citoyen comme vous ». — « Non ! répond tout le monde, tu es un fainéant ! un propre à rien ! un buveur de sang ! » et les bousculades et les coups recommencent. Enfin, peu à peu il se rapproche du café et rentre quand même, le calme étant un peu rétabli.

Une pierre fut lancée et un carreau fut cassé. Voilà la première partie de cette soirée révolutionnaire. Durant le temps de la réunion, qui n'eut pas tout le succès désiré, socialistes et anarchistes se rendirent chez un marchand de vin tout près de là où ils attendent la fin de la réunion en chantant plusieurs chansons révolutionnaires. Pendant ce temps, 6 à 700 personnes restèrent à stationner devant le café de la réunion.

Lorsque celle-ci fut terminée, 2,000 personnes se trouvèrent en présence pour assister à la sortie des boulangistes. Mais ceux-ci, craignant de nouveaux horions, se firent attendre pendant plus d'une heure.

En les attendant, la foule chanta la *Carmagnole* et la *Commune*, et criait incessamment : Vive la Commune ! Vive la Révolution ! Vive l'Anarchie ! en même temps qu'elle adressait aux charlatans politiques toutes les épithètes les plus malsonnantes pour eux.

Les journalistes sortirent les premiers et la foule, croyant avoir affaire aux orateurs, se jeta sur eux, les siffla, les bouscula et les frappa. La police essaya de les protéger, une petite bagarre eut lieu, dans laquelle il y eut des coups d'échangés de part et d'autre.

Voyant qu'elle s'était trompée, la foule revint en masse devant le café. Comme elle ne se départissait pas de son attitude hostile, les autorités crurent nécessaire de faire venir une brigade de gendarmes à cheval et à pied pour l'apeurer et la contenir.

Mais rien n'y fit. Il fut répondu au commissaire de police assisté de ses roussins, venu pour haranguer la foule et l'engager à se retirer, que personne ne s'en irait avant que la clique boulangiste soit sortie, que l'on tenait absolument à leur faire la conduite afin qu'ils emportent un souvenir de Bourges, etc. Il était près de minuit quand ils se risquèrent enfin à sortir.

Alors les deux mille personnes sifflèrent, crièrent et chantèrent en les accompagnant jusqu'au Grand Café où quelques-uns d'entre eux s'empressèrent de se réfugier, tandis que les autres furent conduits jusqu'à leur hôtel entre les gendarmes et les policiers qui, jusque-là, s'étaient tenus derrière la foule. Puis ils revinrent pour disperser le reste des manifestants en les chargeant afin de laisser la voie libre aux deux ou trois charlatans qui s'étaient réfugiés dans le Grand Café.

Aucune arrestation n'a été faite. Aucun cri de vive Boulanger n'a été lancé dans cette manifestation. De toutes parts l'on entendait des exclamations de joie d'avoir fait une si grande manifestation avec un tel ensemble, sans aucun mot d'ordre. Le premier agissement révolutionnaire est fait, on peut espérer qu'il aura de la suite.

* * *

AVIGNON. — Monsieur le Maire est venu donner une conférence au cercle de l'Arrière-Garde. Les ouvriers qui composaient l'auditoire ont pu entendre que la misère est causée par l'ivrognerie. Un joli compliment à leur adresse. Comme remède, fondation de société de secours mutuels.

Il a cité un exemple : Ainsi un ouvrier qui depuis l'âge de 14 ans jusqu'à 50 ans a versé 1 franc par mois, se trouve à la tête d'une rente fabuleuse de 270 francs par an. Quant à ceux qui ne peuvent pas verser, qui chôment, qui crèvent de misère, il n'en est pas question. Si nos ouvriers ne sont pas contents du remède, c'est qu'ils sont vraiment difficiles. Espérons qu'ils penseront comme leur patron, et qu'en récompense des bons conseils donnés, ils l'enverront dans quelques temps au grand ratelier lui faire bouloter 25 francs par jour. Avec cela, il pourra s'inscrire dans une société de secours mutuels.

* * *

SAINT-QUENTIN. — Lundi dernier, les ouvriers des bagnes Sachet et Dues ayant cessé le travail, ils se rendirent successivement aux autres bagnes afin d'engager les ouvriers à se joindre à eux. La police qui n'est jamais en retard, quand il s'agit de protéger les patrons, ne se fit pas faute de bousculer et de disperser les grévistes. Mais le lendemain elle n'alla pas si bien pour elle, car le nombre des grévistes avait augmenté. Les gendarmes se joignirent aux sergots pour faire respecter l'ordre ; mais les ouvriers qui en ont assez de crever de faim commencent à ne plus craindre l'autorité.

A plusieurs reprises les gendarmes ont chargé les grévistes, mais ceux-ci ont riposté ; plusieurs sergots et gendarmes sont blessés, une douzaine d'arrestations ont été faites ; on a dû faire venir des dragons, le 87e est sur pied, il n'y a plus moyen de circuler, on menace de vous arrêter, on terrorise les travailleurs pour les obliger à retourner au travail. Les journalistes bourgeois prétendent que la grève est l'œuvre de meneurs étrangers. Tas de misérables, le meneur qui oblige les ouvriers à faire grève, vous le savez aussi bien que nous, c'est la faim, mais patience, le jour est proche où l'on purgera la terre des patrons voleurs et des journalistes qui les soutiennent.

## Italie

A Villa Cella (Emilie), environ 40 paysans se sont rendus munis de sacs, chez l'archi-millionnaire Spalletti et lui contant leur misère, l'ont prié de leur

donner un peu de farine pour la *polenta*. Les agents effrayés se hâtèrent de distribuer quelques sous aux malheureux, et ceux-ci s'en retournèrent au pays tranquillement. Le rôle du propriétaire commence à devenir vraiment malheureux, si les travailleurs veulent de revenir avec leur sac !

***

A Bregoano, les paysans mourant de faim se sont refusé de payer l'impôt de famille (focativo) qui leur avait été imposé.

***

Les compagnons Cioci, Clementi et Consorti ont été condamnés par le tribunal correctionnel de Florence à 2 ans de prison et 1 an de surveillance, pour avoir trouvé sur eux, le soir du 10 novembre, des manifestes commémorant le premier anniversaire de la pendaison de nos camarades de Chicago.

***

MILAN. — Samedi 16 mars, dans la prévision d'une commémoration de la Commune, la police a fait des perquisitions chez une trentaine de nous, et aux sièges de nos groupes, ou pour entrer, on a abattu les portes.

Lundi 18, on a arrêté le compagnon Costantino Ludovico, qui portait sur lui une cinquantaine de manifestes, et le compagnon Ambrogio Galli. Pour celui-ci, la police a inventé une accusation de vol de livres qu'il aurait fait à son patron, malgré que celui-ci déclare qu'il n'a souffert d'aucun vol !!!

Que d'infamie notre police emploie pour arrêter notre apostolat, mais en vain.

## Belgique

Le compagnon Druard vient d'être expulsé de Bruxelles, à la suite de dénonciations envoyées par le maire et le commissaire de Guise.

## Autriche-Hongrie

Le 24 mars, une révolte d'ouvriers a éclaté à Cerigaol. Les ouvriers ont incendié l'hôtel de ville.

Sur un avis télégraphique, deux compagnies sont arrivées de Foggia pour rétablir l'ordre.

Les ouvriers ont déployé une résistance acharnée ; le combat dans les rues a duré presque toute la journée.

Des deux côtés il y a de nombreux blessés.

Trente ouvriers ont été arrêtés et écroués à la prison de Foggia.

***

On a fini à Prague, le 23 février, le procès qui a duré six jours, contre les compagnons Ulrich, Michalest, Gabriel et Bartos, lesquels étaient accusés de « haute trahison ». Naturellement, la séance a été secrète !

Ulrich est condamné à 6 ans de prison, Michalest à 3 ans, Gabriel et Barlos chacun à 15 mois. Et pourquoi on les a punis si sévèrement, comme s'ils étaient des assassins ? Parce que Ulrich était en communication avec les anarchistes de Paris et de Londres, c'est-à-dire qu'il faisait envoyer des journaux anarchistes aux adresses de Michalest, Gabriel et Barlos.

Le tribunal qui a condamné ces compagnons, est un tribunal exceptionnel formé, il y a deux ans, spécialement pour « juger » les anarchistes.

Qu'ils frappent ! Ils n'empêcheront pas les travailleurs de Bohême d'acquérir la conception de leurs droits humains et de culbuter un jour la clique des exploiteurs.

## Norwège

On nous communique que le *Nouveau Temps* dont nous avions annoncé l'apparition, n'a eu qu'un seul numéro. Il a été remplacé par la *Fedrahumen*, paraissant *Tynseht*.

## Australie

MELBOURNE. — Le mot individualisme exprime l'anarchisme pur, mais aujourd'hui il *signifie* le propriétarisme. Quand on nous dit, que sans la propriété on ne pourra savoir si telle ou telle chose est vol, et que les voleurs en prendront davantage, nous disons que le vol est le monopole par quelqu'un d'une chose dont il n'a pas besoin, soit pour exiger d'un autre qui en a besoin, des services au dépens de cet autre : dans ce cas, la propriété, si ce n'est pas le vol n'est que le droit au vol, et ce qu'on appelle le vol n'est pas toujours un vol ; vouloir un système quelconque comme sauvegarde, en lieu et place de l'esprit de fraternité, c'est être trop paresseux pour trouver les faits d'un cas, et voilà tout.

Pour la propagande, nous parlons tous les dimanches après-midi sur le quai de Reine ; ces réunions sont interdites, mais le quai a été lieu de réunion depuis vingt ans, pour les évangélistes, pour les athéistes, pour les anti-alcoolistes de toute espèce et pour tous les orateurs et oratrices anonymes, et tout le monde se moque du gouvernement. Nous avons le *Radical*, qui, quoique publié près de Sydney, circule à Melbourne aussi, et que nous vendons ; quelquefois ayant écrit un manifeste je l'affiche dans les rues, où j'en fais trente ou quarante copies et les distribue parmi la foule. Nous avons un autre moyen, une ligue socialiste pour la libre discussion des affaires sociales par tous les individus qui croient que le système social actuel est un mal. Nous espérons attirer dans nos rangs quelques jeunes socialistes très intelligents qui n'ont pas eu jusqu'à ce temps aucune opinion définie, et peut-être quelques social démocrates, dont il n'y a pas cependant un grand nombre ; et nous aurons certainement une grande possibilité de réussir avec le peuple, parce que, quoique la Ligue n'est pas encore eu une existence de deux mois, la police cherche déjà à la supprimer indirectement. Nous formerons aussi tôt que possible un groupe communiste-anarchiste, dont j'ai déjà parlé à plusieurs des compagnons, et qui sera peut-être établi avant que cette lettre arrive en France.

## Etats-Unis

D'après une dépêche de l'île de Bermuda, datée du 26 mars, toute la garnison du fort Cunningham a déserté dans la nuit du 14 au 15 mars.

# BIBLIOGRAPHIE

J. Putsage. — *Etudes de science réelle*, chez Félix Alcan. — Un bien gros livre qui ne serait pas mauvais s'il était réduit de trois-quart et élagué des idées métaphysiques qui ont empêché l'auteur de reconnaître les causes des maux dont souffre le prolétariat et qu'il dénonce avec une réelle indignation, en en cherchant le remède.

Malheureusement, M. Putsage appartient à une école qui croit que l'Humanité ne peut progresser que si elle a un idéal religieux, et, après nous avoir fait avec un réel talent et une perception nette l'exposé de la théorie transformiste, dont il reconnait l'irréfutabilité, il essaie d'y greffer, ô contradiction, une espèce de spiritualisme qui voudrait voir deux mondes : le monde moral et le monde matériel, reliés seulement par l'homme dont le corps serait composé de la « vile matière », mais logerait en lui « l'intelligence » émanant d'une source immatérielle qui en ferait un être à part dans la création.

Ayant reconnu l'origine animale de l'homme, en acceptant la théorie transformiste comme explication de l'origine des mondes et des êtres, notre auteur prétend établir la distinction qu'il fait entre l'homme et l'animal en établissant une barrière entre l'instinct et l'intelligence. C'est de cette distinction renouvelée de Descartes, que M. Putsage tire toutes ses conclusions.

Selon lui, l'instinct de l'animal n'est qu'une propriété de la matière, l'animal agit selon un sens donné parce qu'il en a reçu l'impulsion de ses ancêtres, mais il est incapable de raisonner, de sentir, etc. L'homme, au contraire, sent, raisonne, il sent, raisonne, il parle, par conséquent il est intelligent ; c'est cette intelligence, que ne peut lui fournir la matière, qui le différencie de l'animal, et qui le fera survivre à la dissolution de la matière dont son corps est formé, en restituant à l'éther son âme qui ne peut sentir et raisonner qu'en s'associant de nouveau à un corps matériel.

Comme on le voit, la conception métaphysique de M. Putsage n'a cela d'original qu'en ce qu'il cherche de l'amalgamer avec la théorie du transformisme qui en est la négation, sans cela son « âme » pourrait rechercher ses ancêtres dans les conceptions spiritualistes des systèmes panthéistes.

A quel moment se fait l'association de cet esprit immatériel, à la matière dont l'homme est composé ? voilà ce que M. Putsage oublie de nous dire, et pour arriver à établir sa différence entre l'instinct et l'intelligence, c'est sur l'absence de langage chez l'animal qu'il la fait reposer, — les animaux ne parlent pas, donc ils n'ont pas d'intelligence ; l'homme parle donc il a une âme donc il est intelligent ! Voilà ce que M. Putsage appelle de la science réelle !

N'allez pas lui parler que certains savant ont reconnu chez divers animaux des signes évidents d'un langage rudimentaire ; que l'on soupçonne certaines fourmis de se comprendre au moyen de signes conventionnels ; que les animaux qui vivent en troupeaux ont des cris significatifs pour s'avertir du danger qui les menace, puisqu'on les voit s'enfuir au signal du mâle qui veille pendant qu'ils paissent ou se reposent, etc., etc. Tout cela ce sont des savants qui se sont laissé égarer par le mysticisme matérialiste dont ils sont imbus, mais que M. Putsage réfute..... par une simple négation, ne s'apercevant pas que c'est peut-être bien lui qui se laisse aveugler par le mysticisme spiritualiste.

L'instinct est la propriété de la matière, selon M. Putsage, parce que les animaux se le transmette de génération en génération et que leurs actes ne sont pas raisonnée chez eux ; qu'il est impossible de leur faire accomplir autre chose que ce qu'ils ont l'habitude de faire. N'allez pas essayer de lui démontrer que cet instinct se modifie quand on change les conditions d'existence de l'animal et que, par conséquent, il a fallu que l'animal raisonne à sa manière pour se modifier, qu'il lui a fallu de la mémoire pour répéter les actes qu'il a cru nécessaires à la défense de son existence, que par conséquent, mémoire, raisonnement peuvent varier d'intensité, de quantité, mais non de qualité. N'allez pas non plus dire qu'il y a certaines peuplades qui ont bien la parole, mais dont l'intelligence ne diffère pas de celle des anthropomorphes quand elle n'est pas au-dessous, que l'on aura beau prendre un de ces individus, et lui donner tous les moyens d'apprendre, on ne pourra jamais l'amener à avoir autant de connaissances qu'un européen, son cerveau n'étant pas encore arrivé au degré de développement de ce dernier. Pourtant ces deux intelligences ayant la même origine devraient être égales en intensité, et les deux individus être susceptibles d'acquérir les mêmes connaissances. Si cela ne se produit pas, c'est que le cerveau de l'européen a subi une évolution qui a emmagasiné en lui à l'état de germes une foule de connaissances qui le mettent à même de comprendre l'enseignement auquel on le soumet, et ne sont que l'héritage des connaissances acquises par les générations antérieures, absolument comme l'instinct est l'héritage des ancêtres de l'animal, et que M. Putsage se sert de deux noms différents pour désigner une seule et même chose.

N'allez pas essayer non plus d'expliquer à M. Putsage que le langage lui-même a subi une lente évolution, qu'il a dû sortir d'un état très rudimentaire pour arriver à la floraison des langues européennes ; que si on prend ces peuplades arriérées, nous verrons qu'elles ont très peu de mots pour se comprendre, qu'évidemment leur langage a dû provenir de certaines exclamations imitatives, très restreintes au début ; que si elles ont des mots pour désigner chaque objet en particulier, elles n'en ont pas pour désigner le nom générique de ces objets ; si vous lui dites qu'en descendant ainsi du langage le plus élevé jusqu'au plus primitif, on redescendra ainsi une longue évolution qui nous ramènerait peut-être aux signes des insectes et aux cris des animaux, et que par conséquent sa distinction ne repose sur aucune base, cela n'embarasse pas notre auteur, il vous répondra que cela ne prouve rien, que vous êtes imbus du « mysticisme matérialiste ».

C'est encore le matérialisme que M. Putsage accuse, sinon d'être la cause directe des maux dont souffre le prolétariat, du moins de leur intensité. Si les gouvernants sont au service des possédants, si les industriels, les propriétaires, les trafiquants sont rapaces, la cause en est au matérialisme qui a abaissé le niveau moral de l'Humanité. Selon lui, il suffirait d'inculquer aux hommes la conviction que leur intelligence est d'une essence supérieure pour les amener à être des modèles de dévouement et de solidarité ; à décider les propriétaires à abandonner leurs privilèges et leurs prétentions sur la richesse sociale, les patrons à ne plus exploiter les travailleurs. Et c'est aux dirigeants qu'il s'adresse pour leur demander de préparer cet état idyllique, pour trouver la formule qui doit être la base de l'organisation sociale future, pour savoir, par de sages réformes, transformer la société actuelle et l'empêcher de s'effondrer dans la Révolution qui la menace.

Certes, les intentions de M. Putsage nous semblent excellentes, mais si, au lieu de perdre son temps à établir entre l'homme et l'animal une différence qui n'existe que quantitativement et non qualitativement, M. Putsage avait étudié davantage les phénomènes sociaux, il aurait reconnu que l'homme étant le produit d'une longue évolution, cette évolution se poursuit sans cesse, mais qu'elle est entravée par

ceux qui se sont faits les conducteurs de l'Humanité, il aurait vu que ces maîtres s'étant créé des intérêts contraires à ceux qu'ils exploitent, ils usent de toutes leurs forces pour empêcher l'évolution humaine de se traduire en faits, et que c'est cette résistance au progrès qui rend les révolutions nécessaires, que par conséquent c'est perdre son temps que de demander aux privilégiés de faire abandon de leurs prétentions. Du moment que les privilégiés veulent se maintenir par la force, il n'y a que la force qui puisse les renverser et faire justice des abus. Au lieu de craindre la Révolution, les travailleurs doivent se préparer à la rendre utile à l'évolution humaine et empêcher qu'elle serve à étayer d'autres abus.

## AVIS

Le compagnon Sébastien Faure, remis en liberté le 5 avril, et désireux de continuer sa tournée de propagande, se tient à la disposition des camarades ou groupes qui croiront son concours utile.

Voici l'itinéraire qu'il compte suivre pour retourner à Paris :

Toulouse, Carcassonne, Narbonne, Béziers, Montpellier, Nîmes, Arles, Marseille, Toulon, Nice, Avignon, Valence, Vienne, Lyon, Saint-Etienne, Roanne, Moulin, Nevers, Bourges, Vierzon, Tours, Angers, Nantes, Le Mans, Chartres et Versailles.

Les camarades qui habitent les villes ci-dessus ou des localités à proximité, sont instamment priés de se mettre sans aucun retard en communication avec le compagnon Sébastien Faure, poste-restante à Toulouse.

***

Le compagnon Mollet prie les groupes qui se trouvent sur la route de Valence à Paris, de correspondre avec lui pour continuer sa tournée de conférences jusqu'à Paris. Écrire le plus tôt possible, au compagnon Mollet, 13, cours Bonaveau, à Romans (Drôme).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les camarades de la *Critique sociale* font savoir, en réponse aux demandes contenues dans les derniers numéros de la *Révolte*, que la *Critique sociale* a cessé de paraître, mais pour un temps seulement. Ils espèrent sous peu, la faire reparaître dans des conditions qui leur permettront de faire preuve de ténacité.

***

Roubaix. — Un nouveau groupe vient de se fonder sous le titre *Le Précurseur*. Son but est la propagande des idées par tous les moyens.

***

Avignon. — Les travailleurs qui veulent se faire inscrire au nouveau groupe, sont priés d'adresser leurs adhésions au plus tôt au compagnon Paquet, rue Philonarde, 93. Une réunion générale aura lieu le premier samedi de chaque mois au local convenu.

***

Choisy-le-Roi. — Notre groupe d'Etudes sociales ayant pour but la vulgarisation de la sociologie moderne, a décidé d'organiser des réunions conférences, le premier samedi de chaque mois, à 8 h. 1/2 du soir, salle Saint-Donat, faubourg Saint Eloi.

Nous faisons appel à tous ceux qui souffrent de la rapacité capitaliste, et aux penseurs qui pourraient nous aider à élucider la Question sociale.

## *AUX CAMARADES*

A cause de la Mi-Carême, l'imprimerie était fermée jeudi passé, nous avons dû avancer le tirage d'un jour, c'est pourquoi plusieurs convocations arrivées le mercredi matin n'ont pu être insérées.

## PETITE CORRESPONDANCE

L. F. à Roanne. — Je n'ai rien compris à votre lettre ?

H. J. à Dison. — C'est par oubli que la convocation n'a pas été insérée.

A. à Pierrefeu. — Nous mettons votre numéro avec celui de D.

M. à Béziers. — N'avons pas vu le compagnon, mais je sais qu'il a vu des camarades.

S. à Rouen. — Je n'ai pas l'adresse de D.

B. à Bucharest. — Je ne me rappelle plus quelles brochures il vous fallait, veuillez me renouveler le titre de celles que vous avez déjà.

Les amis de Denain sont priés de répondre aux deux lettres qu'ils ont dû recevoir des compagnons d'Armentières, et de leur accuser réception des manifestes qui leur ont été envoyés.

L'Isolé à Bruxelles. — Il n'y a pas besoin d'être diplômé pour faire de la propagande, seulement nous ne pouvons pas insérer toutes les médiocrités qui nous sont envoyées. — Fâchez-vous, ne vous fâchez pas, c'est absolument la même chose. Si pour faire plaisir aux camarades, nous étions forcés d'insérer tout ce que nous recevons, nous finirions par en imprimer de drôles.

M. à Saint Pierre-lès-Elbeuf. — Où s'est édité l'ouvrage de Déjacques dont vous parlez ?

Louis R. à Armentières. — Nous vous mettons dans le paquet de Malfoy 20 poésies, « l'Or » que nous avons retrouvées. — Nous ne pouvons nous charger de les faire tirer.

T. à Pantin. — Reçu mandat. Ça va bien.

B. à Woonsocket. — Nous joignons à votre abonnement un numéro pour le compagnon Thiébaud.

Camille Banger. — Vos duos nous semblent un peu faibles pour insérer, et vos exemples surtout, malheureusement choisis.

B. à Lyon. — Reçu mandat et Procès.

V. C. à Recanati. — Toujours à la même adresse,

Victor. — Ça ne se reproduira pas.

L. M. à Sainte-Bauzille. — « Société » pas encore parue. Recevrez. Envoyons « Philosophie ». — « L'Attaque », 24, rue Croix-des-Petits-Champs, mais je crois qu'elle ne paraît plus. Renseignez-vous.

F. à Amiens. — Voyez réponse ci-dessus. Pas vu seul numéro en main. Le journal est expédié régulièrement à Villers-Bretonneux.

Genève. — Envoyez-nous des « Pestes ? »

F. à Reims. — Pas un seul exempl. des « Produits de la Terre ». Attendez qu'on l'ai tirée à Genève.

B. à Limoges. — T. à Rennes. — F. à Reims. — R. à Valence. — B. à Saint-Etienne. — V. D. à Saint-Denis. — S. à Agen. — V. à Firminy. | T. à Marseille. — H. à Ougrée. — W. à Roanoke. — G. à Bruxelles. — S. à Cette. — C. à Avignon. — W. à Flixecourt. — P. à La Crèche. — C. à La Crèche. — C. à Lille. — M. à Angers. — P. au Mans. — P. à Lyon. — F. à Reims. — C. St-G. à Geaune. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 4,360 fr.00.

X. 20 fr. — S. à Reims 10 cent. — « Réfractaires » d'Argenteuil 1 fr. — E. Germain 25 cent. — Roanne, collecte faite à la réunion du 16 mars par «Les Révoltés» 5 fr. — V. de V. à La Madeleine 2 fr. — Alger, trouvé sur la voie publique 50 cent. — Collecte par quelques compagnons soldats 2 fr. 10. — Agen, produit des conférences du compagnon Faure 13 fr. 50. — D. à Jersey City 28 fr. — Alger, collecte remise par B. 2 fr. 30. — Gev. Paris 25 cent. — A. à Garennes 2 fr. — Saint-Nazaire 9 fr. 70. — E. M. à Saint-Pierre-lès-Elbeuf 75 cent. — L. V. près Mont-Perdu 1 fr. — Verviers, H. vers. mens. 2 fr.; collecte chez T. après une poésie 1 fr. 20. — Woonsocket : Trois amis réunis le 18 mars A. Denoyelle 1 fr. 25, J. Lembert 1 fr. 25, C. Bellavoine 2 fr. 50. — T. rue Berthollet 50 cent. — X. à Vanves 50 cent. — Un larbin anarchiste 2 fr. — New-York, collecte faite en célébrant le 18 Mars chez Baron, Becler street, remis par C. 29 fr. 10. — Woonsocket : Arsène Thiébault par B. 2 fr. 50. — Amiens, G. par F. 2 fr.

Total à ce jour 4,493 fr. 30.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 300 fr. 10.

Collecte faite au groupe des « Parias Havrais » 1 fr. — Collecte faite par les « Indignés » de Vienne 10 fr. — Collecte faite à la réunion du 18, par le groupe du XX^e^, salle des Amandiers 4 fr. 25. — Remis par Hofmann, du groupe « La Révolte », pour Rieffel, 3 fr. 70. — Lyon, collecte faite à une réunion le 18 Mars par S. 5 fr.

Total à ce jour, 324 fr. 05.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 4 fr. 55.

20 francs ont été dépensés pour les affiches de la Mi-Carême.

Communistes-anarchistes du XX^e^, samedi 23 mars, 52, rue des Amandiers.

Samedi, salle de la Cigogne, boulevard Rochechouart, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe les *Insurgés*.

Dimanche 7, soirée familiale, à 8 h. 1/2, salle Joubert, 66, rue d'Allemagne.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, rue d'Avron.

Groupes du V^e^ et XIII^e^, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie.

Les membres du groupe sont priés d'être exacts.

Ordre du jour : Organisation d'un grand meeting ou d'une soirée familiale.

Choisy-le-Roi. — Samedi 6 avril, à 8 h. 1/2 du soir, salle Saint Donat, conférence privée.

Ordre du jour : Communisme libertaire et Communisme autoritaire.

Orateurs : Thenevin, Espagnacq et Malato.

Les réunions étant contradictoires, messieurs les étatistes sont invités.

Armentières. — Tous les anarchistes sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 7 avril prochain, à 6 heures du soir, à l'estaminet du Saint-Eloi, rue des Murets.

Sujet : Moyen de s'entendre pour la conférence ; changement de trésorier.

Toulon. — Samedi 13 avril, à 8 h. 1/2 du soir, les anarchistes de Toulon sont convoqués en réunion privée.

Ordre du jour : Entente pour la propagande. — Bar Américain.

Saint-Quentin. — Tous les anarchistes groupés et non groupés, sont invités pour le dimanche 7 avril, à 6 h. 1/2 du soir, à la Libre-Pensée, rue de la Raffinerie.

Ordre du jour : La Société actuelle, dans la Révolution et au lendemain de la Révolution.

Rueil. — Pour propager autant que possible les idées anarchistes, nous avons décidé, en principe, la formation d'un groupe d'études sociales, dont notre ville était dépourvue.

Nos réunions auront lieu tous les lundis à 8 h. du soir. Pour la prochaine réunion du 8 avril, le compagnon Espagnacq est invité.

L. Girodet, 27, rue Maurepas.

Bruxelles. — Groupe l'*Egalité*, 58, rue du Moulin, à Saint-Josse-ten-Noode, lundi 8 avril, à 8 h. 1/2 du soir, réunion et causerie publique.

Jeudi 10, à 8 h. 1/2, les compagnons s'intéressant à la propagande anarchiste sont spécialement invités. — Objet : Le journal *Le Drapeau Noir*.

Samedi 12, rue Saint-François, à l'Etoile du Soir (Saint-Josse-ten-Noode), conférence publique et contradictoire. — Sujet : La Crise actuelle.


## La RÉVOLTE est en vente :

### A Agen

A la librairie Thouron, boulevard de la République, 11. On y trouve également toutes les brochures traitant de la Question sociale.

On trouvera aussi la *Révolte* au kiosque de la Porte du Pin.

### A Choisy-le-Roy

Thirel, libraire, rue Thiers.

### A Foix

Alexandre Delrieu, marchand de journaux.

### A Morlanwelz

Jaupin, marchand de journaux.

### à Lyon chez

Bernard, rue Moncey, 96.

*Au comptoir du zinc rustique*, 78 Cours Vitton.

Librairie, 14 rue d'Austerlitz.

Marchande de journaux, passage de l'Argue angle de la rue de l'Hôtel de Ville.

### A Argenteuil

Gillard, libraire, 34, rue de la Chaussée.

### A Orléans

V. Guérin, 15, rue Royale.


*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 31 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 14 au 20 AVRIL 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA VIE SOCIALE DE MELBOURNE

Notre cité avec ses faubourgs, — dont plusieurs prennent aussi le nom de « cité » — contient de 400,000 à 500,000 habitants, soit une moitié de la population entière de notre colonie, anomalie qui, je crois, n'existe pas dans un autre pays. Les villes de Ballaarat, Geelong, Sandhurst, Castlemaine, Maryborough, Ararat, Hamilton, Sale et quelques autres en emportent encore un quart, et le reste se divise presque également entre les villages, avec les usines de barrassement et la campagne.

Comment donc vivraient les habitants de cette cité, immense hors de toute raison ? Certainement, si l'on n'avait pas eu l'or, pour acheter en Europe les choses nécessaires, Melbourne, tel qu'il est, n'aurait jamais pu exister. Mais à présent, où l'or ne se produit plus en abondance, lorsqu'une partie des choses manufacturées et la plupart des produits alimentaires sont faits et produits sur notre sol, la besogne de nourrir et de fournir de tout luxe les grands et les petits bourgeois, tombe de plus en plus sur nos travailleurs ; et nous voyons s'approcher avec vitesse, une nuit de misère plus noire et plus atroce que jamais l'Europe n'a pleurée.

La cité a des rues belles et larges, et on songerait que celles ci seraient les seules. Mais entre les rues de 99 pieds, courant de l'Ouest à l'Est, il y a des rues de 33 pieds. Si l'on parle de celles-ci, — quartiers des chinois et des maisons interlopes, — on semblerait dire qu'elles sont les pires, on les dépeint quelquefois comme pleines d'horreurs, pour la satisfaction de l'appétit morbide des capitalistes, et quoiqu'elles sont en vérité horribles, ces descriptions ne sont que des mensonges contre le peuple. Mais entre les grandes rues et les petites rues il y a des ruelles, carrefours qui les relient, passages obscure et puants, cours où les masures et les mansardes, les taudis sales, sont pleins d'êtres humains, de pauvres, de misérables, de paralytiques, de mendiants, et ces gens-ci sont les bienheureux parmi les victimes ! Car, tous les deux ou trois ans, depuis 1877-78, nous avons partout le cri des *sans-travail*, cris poussés par des milliers de travailleurs qui se trouvent pour ainsi dire naufragés sans travail, ni argent, ni crédit, ni logement, ni pain.

On entend ce cri vers l'hiver, la plupart du temps, mais plus récemment, c'est à toute les saisons qu'il commence à se faire entendre chaque année. Les pires ont été 1878, 1880 et 1886.

Tout le monde prévoit que nous aurons cette année une saison de chômage plus sévère que celle de 1886, et semblable à celle de 1877. En 1890 il y aura une saison tumultueuse comme celle de 1878 à 1880, et si la misère n'atteint pas son comble, 1892 verra une révolution, dans laquelle le parti « ultra-radical » cherchera, comme il est arrivé à faire en 1878, à établir une espèce de faux socialisme. Nous attendons l'hiver de cette année 1889 avec une grande anxiété ; nous croyons voir commencer une émeute des sans-travail, de qui personne ne sait quoi en sortira.

Mais ce ne sera encore, nous le craignons, le réveil de la Révolution. Le peuple est trop ignorant. Les femmes sentent plus que les hommes la vérité de la situation ; elles reconnaissent que les travailleurs ne sont que des esclaves, et que les bourgeois, et surtout les accapareurs du sol, sont leurs ennemis irréconciliables. Mais il faudrait une centaine de nous pour leur montrer ce qu'il faut faire pour arriver à s'émanciper, et nous ne sommes qu'un peu. Les individualistes aussi nous attaquent, et cherchent à détruire notre ouvrage. Mais qui sait ? Tout le monde *sent* que les choses ne peuvent fonctionner beaucoup plus longtemps, et quoique beaucoup aient désespoir de ce pays, moi je crois qu'il ne sera pas le plus tardif à marcher vers le communisme-anarchiste.

---

Les évènements de chaque jour activent un changement. Les loyers sont les plus haut du monde entier, sauf peut-être pour les taudis à Kansas, U. S. A. Une petite maison de bois dans une arrière-rue dans les faubourgs coûte environ 18 francs la semaine. Le pain de 4 livres est de 50 à 60 centimes ; il n'y a pas beaucoup d'années qu'il n'était que de 40, actuellement les salaires sont plus bas. On vous dira que les travailleurs ne font que huit heures par jour, cela n'est pas vrai, sauf pour ceux des Trades-Unions, et ces Unions ont quelque pouvoir. Mais les ouvriers *non-unionistes*, qui travaillent pendant 9, 10, 11, 12, 13, 14 et même 16 heures, sont très nombreux, et ils reçoivent un moindre salaire. S'ils devenaient unionistes, ils se trouveraient que les petits capitalistes qui les emploient ne pourraient payer le salaire que les Unions demandent, et ils seraient mis hors de travail, que ne pourraient leur fournir les Unions et ainsi tomberait le pouvoir des unions et rendrait leur action inefficace.

Les employés dans les boutiques, surtout dans celles d'habillement, travaillent de 8 heures du matin jusqu'à 7, 8 ou 9 heures du soir, et jusqu'à 11 heures tous les samedis, pour une moyenne de 25 francs la semaine pour les hommes, 12 ou 14 pour les femmes, et de 6 à 12 les enfants ; mais vu que la nourriture et l'entretien coûtent en général de 20 à 25 francs et que les chômages sont fréquents, vous jugez de ce que la vie leur doit être difficile ? L'an passé il y avait une manie de trafiquer sur la propriété terrienne ; des milliers d'hectares de sol étaient achetés 3,000 francs le mille carré et vendus à 25 ou 50 francs le pied de largeur avec une longueur de 33 mètres. Le sol urbain se vendait de 12,000 à 240,000 francs le pied, et enfin on arrivait à demander 960,000 francs, on rêvait de vendre à 2,400,000 francs le pied de largeur. Tout le monde achetait sur crédit, donnant son papier à trois, six, douze et vingt-quatre mois, et l'argent qu'on a promis de payer dans les douze mois qui vont arriver excède probablement tout l'argent comptant de France et d'Australie ensemble.

Plusieurs banqueroutes ont déjà suivi le « land-boom » et il en reste une centaine au moins qui ne tarderont pas à se déclarer. Il y en aurait eu davantage, mais les acheteurs, en beaucoup de cas, ont répudié leurs transactions et les vendeurs ont été forcés d'y agréer.

Pour la plupart, le peuple est trop religieux. Si nous croyons les Anglais, les églises sont bien plus nombreuses ici que dans l'Angleterre pour une égale population. Cela les empêche d'étudier la Question sociale. Mais ils divisent le dimanche et en font un dimanche « écossais » pour le matin et un dimanche qui serait « français » si le gouvernement ne l'avait défendu en fermant toutes les boutiques, sauf celles des restaurateurs et des fruitiers, — pour l'après-midi. Après deux heures — soit de trois heures à cinq ou six — tout le monde se promène sur la côte, dans les parcs, dans les jardins, sur les jetées et les quais C'est sur le quai de la Reine que la propagande de toute espèce est faite le dimanche. Ce quai borne la rive droite du Yarra au-dessous de la partie occidentale de la cité proprement dite. Un peu plus haut, se lève la Morgue, devenue nécessaire en conséquence du nombre énorme des suicides, pour qui le Yarra, rivière étroite, jaune et puante, a toujours été le mot d'ordre. On y a trouvé quelquefois jusqu'à quatre corps dans un jour, et pour la plupart on trouve aussi une lettre suivant cette façon :

« Je n'ai ni argent, ni travail, et dans mon désespoir je vais me jeter à l'eau...

« Je suis las de ce combat continuel pour l'existence ».

« Rien ne me reste plus, sauf à mourir pour échapper à la mort plus effrayante par la faim. »

« Je lance ma malédiction contre ce diable de Dieu qui m'a ordonné l'esclavage, la misère, et cette mort ignoble, tandis que les méchants amassent tant de richesse. »

Ou au moins le document qui suit :

« J'ai aujourd'hui prêté à M..... deux francs sur un habit noir.

« Intérêt : 60 centimes le mois.

Simon Levi. »

Et comme j'ai dit, si les hommes oublient ces choses, les femmes ne les oublient pas.

« Cela vient de la misère, disent-elles, et la misère vient du propriétaire. »

C'est peut-être des femmes que nous devons espérer le plus.

Aux temps de chômage, le gouvernement a été forcé de fournir du travail pour ces hommes presque révoltés, qui avaient dit que le ministère serait blâmable pour le vol des moyens de subsister, s'il ne trouvait pas le travail dont ils avaient besoin.

Le gouvernement avait peur lorsque les sans-travail réunissaient une foule de quelques milliers de gens autour des bureaux de l'Etat, mais il n'a pas été aussi obligeant lorsque la foule n'était que minime, divisée par diverses opinions et manquant du courage de parler haut. Les réunions ont été interdites et plusieurs orateurs ont été arrêtés.

---

Trois ou quatre fois l'esprit républicain a manqué de produire une révolution, politique ou sociale. Dans les premières années de la colonie, Peter Lalor menait une révolte contre le gouvernement qui opprimait les mineurs d'or, et quoiqu'il ait depuis presque jusqu'au temps de sa mort, été *Speaker* de l'Assemblée qui occupe ici la place de la Chambre des Communes en Angleterre, c'est comme révolté qu'il est mieux connu et honoré.

---

En 1878, il s'en fallu de peu d'une révolution des ouvriers contre la Bourgeoisie, mais elle aurait été une révolte aveugle, une espèce de socialisme d'Etat sans principes sociaux, et le parti même est mort, les politiciens qui le représentaient étant devenus riches et le peuple n'ayant su quoi faire. Il y a un parti national, dont la plupart sont républicains, qui tient en quelque degré les opinions du vieux parti radical, mais la seule chose qu'il veut est d'établir la petite Bourgeoisie contre la haute Bourgeoisie, ce que l'on appelle ici l'aristocratie. C'est vrai qu'il cherche l'abolition du Conseil, corps électif représentant la grande propriété, un peu à l'instar de la Chambre des seigneurs d'Angleterre ; la réduction des heures de travail, et la nationalisation du sol. Il y a aussi le parti athéiste qui veut le républicanisme, l'établissement d'ateliers nationaux et la nationalisation du sol ; le parti de « Liberté et Propriété » qui veut l'anarchie politique sans le socialisme ; les socialistes républicains, à l'instar de Bismarck ; les social-démocrates ; les anarchistes individualistes de deux sectes, ceux qui sont presque communistes et et ceux qui réclament la propriété meuble en rejetant la propriété terrienne, qui ne diffèrent guère autrement des partisans de la ligue « Liberté et Propriété », et qui croient que l'Etat seul est la source et la racine de tous les maux ; les socialistes chrétiens et enfin les communistes-anarchistes. Ce sont les anarchistes (avant que les sectes se forment) qui ont créé inconsciemment la ligue de Liberté et Propriété, comme les socialistes communistes ont créé, jadis, le socialisme étatiste de la Bourgeoisie européenne.

Mais à côté de toutes ces sectes, il y a un corps énorme de travailleurs mécontents, las de pauvreté, de crever de faim pour payer le loyer, et de qui sortait la crise de 1878 et de qui sortira une autre crise plus prononcée avant peu. Et le peuple *sent* s'approcher un grand changement, dont il ne sait rien, sauf qu'il doit être pour mieux, et qu'il doit venir de guerres et de tumultes ; et il regarde tous les jours l'Europe, l'Amérique, dans l'expectative momentanée de voir crever le nuage et d'entendre mugir une tempête inconnue, qui va changer la face du monde.

## AU GROUPE « LA LIBERTÉ »

Je n'avais pas demandé à ce que mon article à la *Révolte* (n° 2), eût pour en tête le mot *Critiques*, titre qui m'eût paru un peu prétentieux..., je présentais simplement quelques réflexions sur... etc. — puis à l'apparition du *Ça Ira*, j'ai adressé une petite somme à ce journal par l'intermédiaire d'un camarade qui aura oublié de donner mon adresse, aussi n'en ai-je reçu qu'accidentellement trois ou quatre numéros et n'ai pas lu votre première lettre au *Ça Ira* dont vous faites mention dans votre réplique (n° 26 de la *Révolte*).

Beaucoup trop éloigné de vous pour engager un débat qui serait peu utile à notre cause — le ton peu amical de votre réplique faisant prévoir *la dispute* — je me borne à l'explication suivante :

Par mes observations, qu'ai-je surtout cherché à faire ressortir ? — Les contradictions de beaucoup de bons compagnons qui dans leurs écrits affirment et nient tour à tour... *Justice, Morale*, etc..., ce dont tout lecteur peut se rendre compte par lui-même, mais dont je ne leur fais pas un crime.

Puis, qu'ai-je voulu affirmer comme principe anarchiste ? *la Justice*, qui (à mon avis) doit actuellement être *criterium* de toute propagande, et qui, en *société anarchiste* sera (je l'espère) le régulateur de tous rapports entre individus ainsi que de leurs manifestations.

Maintenant — dans le huitième paragraphe, où, vous demandant si nous devons tendre la main aux agioteurs et spéculateurs..., *Vous répondez.* — Non certes, car leur « action » ne porte en elle aucun esprit de revendication, « aucun principe supérieur de Justice... » puis ensuite, neuvième paragraphe — c'est bien là le seul *criterium* de la propagande, c'est l'idée, c'est le *principe* de l'acte. L'acte anarchiste montre le but.

Ces passages m'ont fait supposer que vous vouliez *la justice* comme principe déterminant l'acte tout autant que vous voulez l'acte conforme au principe : il paraît que je me suis trompé, et mon manque d'érudition fait que — ne sachant vous lire — je n'en sais pas plus maintenant qu'auparavant : je ne puis deviner quel est (selon vous) cette idée, ce principe de l'acte... seul criterium de la propagande — est-ce la Justice, est-ce l'utilité, est-ce autre chose ??

Sur le vol j'ai admis la réponse du *Ça Ira* et ne veux qu'ajouter quelques mots. A la question —quel est le caractère du vol ? en tant que vol ? je réponds : le caractère de tout acte porta t atteinte à la société actuelle... qui n'est rien autre que du brigandage *organisé*... est d'être *un acte de révolte*, or, en ce cas est *le vol* (qualifié tel par la loi) *quels qu'en soient les mobiles et l'intention : — mais*, ne sont pas *des révoltés* — dans le sens que nous attachons à ce mot — tous ceux qui attaquent ou enfreignent les institutions actuelles.

Nous avons donc à distinguer entre vol et vol : ceux qui (non provoqués par la nécessité) sont commis dans un but de jouissance personnelle aux dépens d'autrui, sont bien *actes de révoltés*, d'anarchistes. (Dans ce cas se trouvent vos mangeurs de beef-taecks et d'amateurs d'Opéra). — Mais ceux qui sont commis par leurs auteurs, consciemment et avec intention de les faire servir à la cause, ou par nécessité organique.... sont en même temps *actes de révolte* et *actes de révoltés* et relèvent de la propagande *parce qu'ils montrent le but* en affirmant une société juste et égalitaire ainsi que le droit à l'existence : (dans ce cas se trouvent tous les Duval quelconque et beaucoup de meurt-de-faim.

Contrairement à vous, je pense donc que l'intention dictant *l'acte* est à considérer pour juger de sa valeur et *portée sociale*, que, par cette raison, le dévouement, dangers et souffrances des individus comptent pour quelque chose, et que — ainsi que le dit le *Ça Ira* — on rendrait le vol *utile et moral* en lui assignant *un but de justice*.

Et si je *logomache* encore, groupe *La Liberté*, prenez-vous en... non à mes intentions... mais à mon ignorance qui m'empêche de saisir la différence que vous faites entre voler *et prendre une commodité* — ce que vous aurez expliqué dans cette lettre que je n'ai pas lue — et que jusqu'alors, je ne sais traduire autrement que par... *prendre ses aises ;* or, en ce dernier sens, je crois que tous nos exploiteurs prennent amplement toutes les commodités possibles.

Et encore, en fait de distinctions, votre rectification dans le n° 27 de la *Révolte*, prouve que vous en faites aussi une entre *acte de révolte* et *acte de révolté*, — or quelle intention vous pousse à me faire dire une chose *quand j'ai dit l'autre* ?

Un dernier mot : l'Anarchie étant la négation de l'autorité, de la propriété individuelle, et, comportant égalité de droits, de moyens, — solidarité des intérêts par échange direct des produits sans taxation de valeur et distribués selon les besoins..., etc. — En société anarchiste le mot *vol* n'aura donc plus d'application possible et l'on aura plus à discuter sur son caractère... travaillons donc tous à ce que cette société se réalise prochainement, le plus tôt possible.

(New-York)

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — Dimanche dernier, les ouvriers occupés aux travaux de la tour Eiffel, sont venus offrir à leur exploiteur un cadeau consistant en une canne ornée de diamants. Triste exemple de bassesse pour des esclaves salariés qui ont accompli un travail insuffisamment rémunéré et ont risqué leur existence, et cela pour un ouvrage dont ils n'auront aucun bénéfice, car seuls les actionnaires bénéficieront pendant l'Exposition des sommes considérables que ce travail gigantesque leur réalisera, sans avoir eu les inconvénients de risquer une seule fois leur peau.

Quelle triste exemple les ouvriers de la tour Eiffel ont donné aux producteurs des richesses sociales, en venant comme ils l'ont fait, ramper aux pieds du maître (comme le chien), en lui offrant un bijou acheté aux prix de cruelles privations.

Il eut mieux valu pour eux et pour leur dignité de travailleurs, qu'ils eussent réalisé la même somme et offerte comme acte de solidarité aux femmes et aux enfants dont le mari ou le père a connu la mort en édifiant ce monument.

Il est vrai que comme compensation on leur a fait voir le... la tour.

Si cela leur suffit : Quelle platitude ! et quelle lâcheté !

***

M. Roques, directeur des journaux : *Le Courrier Français, La Ligue Foraine, La Justice* et *l'Egalité*, pourrait-il nous dire si celui qui, sous le nom de Dalmont est chargé, dans l'*Egalité*, de faire, sous prétexte de socialisme, des articles jésuitiques contre l'Anarchie et les anarchistes, n'est pas M. Pierre Denis, le bonapartiste bien connu ?

***

Le Chambon. — Les anarchistes du Chambon et de la Ricamarie se sont réunis le 17 mars en souvenir de la lutte soutenue en 71 par la classe ouvrière contre la Bourgeoisie.

Un compagnon a remercié, au nom du groupe, tous ceux qui avait répondu à son appel, et on s'est séparé en se promettant d'être prêts au grand jour suprême, et en criant vive l'Anarchie ! vive la Révolution sociale.

Une collecte faite au cours de la réunion a produit 20 francs pour la propagande.

***

Armentières. — Depuis les dernières grèves qui eurent lieu ici au mois de mars dernier, deux ou trois réunions organisées par les partis socialistes ont successivement lieu chaque semaine. Lundi 1er avril, une nouvelle réunion eut lieu, elle était organisée par les trois conseillers socialistes démissionnaires d'Armentières ; 1.000 personnes environ y assistaient.

Quand ils eurent rendu compte de leur mandat et qu'ils eurent demandé s'ils devaient maintenir leur démission, un oui général accueilli cette proposition. Le compagnon Decarme prit la parole. Il traita de la rapacité bourgeoise, puis d'un sujet à l'autre, il passa successivement en revue le rôle de l'autorité, l'harmonie dans l'Anarchie.

Il démontra sans peine que pour en arriver là il n'y a que la Révolution sociale seule efficace. Le sujet l'amena à faire la critique des socialistes autoritaires, qui n'ont qu'un seul but grimper au pouvoir en faisant croire au peuple qu'ils peuvent quelque chose pour lui.

Cette critique ne fut pas du goût du citoyen Rose qui proposa au second organisateur, le citoyen Vasseur, de quitter la tribune. Celui-ci lui répondit que du moment que l'orateur parlait révolutionnairement, il ne s'occupait pas s'il était anarchiste ou non.

Voyant cela, Rose quitta la tribune accompagné du citoyen Claies, également conseiller municipal. Alors n'ayant plus de bureau ni d'organisateur, le commissaire intervint et somma le compagnon Decarme de prendre la responsabilité de la conférence,

selon il lèverait la séance. Le compagnon accepta, naturellement, et continua sa conférence, les fuyards lui ayant fait la partie belle.

Avant de finir, le compagnon fit allusion à la possibilité d'une conférence prochaine par la citoyenne Louise Michel. Un vaste cri de Faites-là venir, accueilli ses paroles. Puis la foule s'écoula aux cris répétés de vive la Révolution! vive l'Anarchie!

En somme, bonne journée pour la propagande anarchiste.

***

Valence. — Nous avons, grâce à l'arrivée à Romans, du jeune conférencier Mollet, provoqué une conférence publique et contradictoire. Attendu la mauvaise volonté de la mairie et de la bourgeoisie, nous nous sommes vu forcés de la donner au Bourg-lès-Valence.

Une centaine de citoyens ont répondu à notre appel.

Le dimanche 10 mars à 2 h. 1/2, la séance a été ouverte et le compagnon Mollet a pris la parole. Il commence par faire un tableau de la société actuelle; la cause de la misère publique vient de la possession par la Bourgeoisie du sol et sous-sol, de toutes les inventions scientifiques, principalement de celle des machines.

Pourquoi possède-t-elle tout cela! grâce au veau d'or, qui lui a procuré les moyens de s'en emparer, au détriment des travailleurs qui les ont inventées et perfectionnées.

Le paysan est aussi misérable que l'ouvrier des villes par rapport aux machines aratoires, qui coupent le travail à la moitié des travailleurs de la campagne La force seule peut remédier à cet état de chose intolérable : La terre aux paysans, la mine aux mineurs, la machine à l'ouvrier.

Plus d'armées permanentes où le jeune homme s'abrutit, sous l'obéissance passive, et perd bien souvent le goût du travail.

Nous ne sommes pas des buveurs de sang; nous n'en voulons pas aux hommes; mais aux institutions, qui permettent à quelques individualités d'exploiter et de voler impunément la masse des travailleurs.

De fréquents applaudissements se sont produits pendant le cours de la conférence.

Aucun contradicteur ne s'étant présenté, la séance a été levée à 5 h. 1/2, après une courte allocution du président d'âge, le compagnon Rudigoz, père, dans laquelle il a dépeint sévèrement le gouvernement de notre pseudo république parlementaire.

***

Roubaix. — Un groupe vient de se former dans le but de faire une caisse disponible pour faire sortir des imprimés et organiser des conférences pour instruire la masse des idées anarchistes et lui faire comprendre l'utilité de la Révolution, afin de ne plus se contenter de se courber, pour faire de simples réclamations, qui ne sont jamais écoutées, nous l'avons vu par les grèves du Nord.

Dimanche 24, a eu lieu une réunion familiale, nous avons recueilli 3 fr. 65. Nous chercherons par tous les moyens pour faire entrer de l'argent en caisse, pour l'utiliser pour la propagande révolutionnaire.

Le groupe *La Jeunesse révolutionnaire.*

***

Le groupe de Romans nous demande l'insertion de la déclaration suivante :

Romans. — Le groupe d'études sociales de Romans, ayant été constitué sous l'inspiration de la fraction dite possibiliste, vient de se déclarer franchement anarchiste.

De toutes parts la vieille société croule devant l'évolution des peuples, c'est la poussée superbe de la jeune Humanité qui s'entrechoque avec les vieilles institutions. Une autre grand révolutionnaire continue son œuvre, c'est le Progrès qui fait jaillir un flot d'idées nouvelles, nettes et précises qui est le communisme anarchiste.

La situation matérielle ne s'équilibre pas avec le développement moral et c'est ce qui amènera la Révolution universelle. Le progrès mécanique a transformé la situation économique des peuples en apportant un surplus de production, et par la mauvaise répartition des produits, plonge dans la misère la grande famille des meurts-de-faim, pendant que les magasins regorgent de vêtements et de produits alimentaires. De jour en jour, le gros capitaliste ruine le petit propriétaire, et le gros commerçant dévore le petit boutiquier qui, écrasé d'impôts, fait faillite et vient grossir la grande armée des traîne-guenilles. Un besoin de justice fait tressaillir le Vieux Monde, d'année en année la misère augmente et rend de plus en impossible la sécurité des gouvernants; le gâchis le plus complet règne chez les politiciens qui se traitent de voleurs pour savoir qui d'entre-eux auront le plaisir de manger le gâteau, Boulangistes et Anti boulangistes se tapent dessus et nous donnent le plus écœurant spectacle; et bien pendant que nos voleurs se disputent à la curée, nous anarchistes, nous envoyons notre cri de haine et de colère et nous entreprenons l'assaut contre la Propriété, la Famille, la Patrie et l'Autorité. Notre cri d'alarme sera : « De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ».

Vive l'Anarchie!

P.-S. — Le groupe *Terre et liberté* prie les groupes et les camarades de correspondre avec lui et par la même occasion lui envoyer des brochures et des journaux pour former la Bibliothèque.

Adresser les envois et les correspondances au café Bony, place Jacquemard, à Romans, au nom du groupe.

## Italie

Les ouvriers de différentes fabriques se sont mis en grève à Saronno (province de Milan). Des agents et de la troupe ont été envoyés là-bas, de suite, pour remettre de *l'ordre*. On sait ce que cette formule signifie!

***

En attendant, les ouvriers de Appiano, Bulgaro Grasso, Guanzate, Bregnano, Lomazzo, Cadorago, Casnate et Bernate, communes de la province de Côme, se sont réunis aux paysans de ces localités et ont demandé des réformes radicales et pratiques; ils font actuellement grève générale. Les femmes surtout font preuve d'une rare énergie.

***

A Nicandro Garganico (province de Foggia), les paysans poussés par la situation désespérée dans laquelle ils se trouvent, se sont éparpillés dans les domaines domaniaux (propriétés nationales) et ont pillé tout ce qu'il leur est tombé sous les mains. La troupe a été impuissante à les faire retirer. Les autorités, dit un journal bourgeois, l'*Italia*, n'ont même plus le courage de promettre quelque chose à ces malheureux, et ne demandent que des secours.

***

A Rome, des 1,000 arrêtés pour la dernière révolte, 300 sont encore en prison.

***

A Carrara, depuis le 18 mars, 73 socialistes ont été arrêtés, seulement parce qu'ils sont anarchistes.

***

Dans toutes les villes, l'anniversaire de la Commune a été fêté avec beaucoup d'agitation et de propagande.

## Allemagne

Le procès contre les socialistes, qui doit avoir lieu à Erbelfeld, menace de prendre des proportions gigantesques. 128 socialistes sont accusés des crimes habituels : distribution de publications défendues, excitation au meurtre, au pillage, à l'incendie, etc. Il y aura 410 témoins, et beaucoup de volumes de papier. Fruits des lois exceptionnelles!

# BIBLIOGRAPHIE

Nous devons reconnaître que nous sommes parfois bien en retard pour parler des livres parus, mais la faute en est au temps qui nous manque pour tout lire et surtout à ce que notre situation financière ne nous permets pas d'acheter tout ce qui paraît; auteurs et éditeurs ne trouvant pas notre publicité assez rémunératrice sans doute, ne jugent pas à propos de nous faire l'envoi de ce qu'ils font paraître. Mais en retard ou non, chaque fois qu'un bon livre nous tombe entre les mains, nous nous ferons toujours un plaisir de le signaler aux camarades s'il contient quelque chose en faveur de nos idées, ou contribue à démolir une institution, à saper un préjugé.

C'est *Le 51e Chasseur*, de G. Courteline, qui nous passe sous les yeux. Recueil de petites nouvelles militaires, il ne faut pas y chercher une profonde philosophie, ni un plaidoyer contre l'armée. Ce n'est pas comme dans *Au Port d'armes*, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, le cri de l'homme contre une institution qu'il juge malfaisante. Ici, l'auteur n'a été froissé qu'à fleur de peau des vilenies qui s'y commettent. Il a conservé une impression désagréable, et il le raconte sans chercher plus loin. Seulement comme le livre est vrai, il suffit pour qu'il aide, tel qu'il est, à saper cette machine à avachir les hommes : l'Armée, en démontrant tout ce que l'autorité, et l'arbitraire qui en découle, ont de répugnant pour tout cœur fier, pour tout homme indépendant.

Et dire que c'est en forçant tout le monde à passer un temps, plus ou moins long, à l'armée, que la Bourgeoisie aura contribué elle-même à la démolir, en mettant chacun à même de la juger, selon ce qu'il en a souffert.

***

*Repubblica ed Anarchia*, c'est le titre d'une brochure que le compagnon Converti vient de publier à Tunis, (Tipografia dell'Operaio). Prix : 30 centimes. C'est une discussion sur les idées et les programmes des républicains italiens, et nous la recommandons à ceux de nos camarades qui voudront s'en servir pour la propagande.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

Compagnon,

Je viens de lire dans le *Libero Patto* une proposition ainsi conçue : Ne serait-il pas utile, puisque l'Exposition va amener à Paris beaucoup d'ouvriers de différentes langues, de s'entendre sur le minimum et maximum de temps de la venue de ces ouvriers afin d'en faire profiter la propagande et prendre d'un commun accord les décisions qui pourraient être profitable à la cause ?

La question est posée, tâchez d'y répondre ou demandez à ce que chacun émette ses idées là-dessus.

A vous et à l'Anarchie.

Nous avons également reçu des amis de la *Freiheit* une lettre nous demandant ce que comptaient faire les anarchistes pour profiter de l'occasion qui permettrait à un certain nombre de compagnons de se rendre à Paris et de s'y rencontrer pour se renseigner sur la marche des idées qui nous sont chères.

A chaque fois que l'occasion s'est présentée, nous avons dit ce que nous pensions des Congrès, de tout leur attirail de mandats, de délégations, de décisions qui ne sont jamais respectées, etc. Les Congrès officiels, décrétant et ratifiant, sont un reste du Parlementarisme que nous combattons, ils doivent disparaître de la propagande anarchiste.

Les anarchistes n'ont rien à faire décréter ni ratifier par les congrès, pas de décisions à prendre en réunions solennelles, puisqu'ils proclament par-dessus tout l'initiative et l'autonomie des individus et ne reconnaissent aucune autorité parmi eux.

Mais si nous sommes adversaires des Congrès, nous pensons aussi que les individus ne sauraient jamais trop profiter des occasions de se voir, de se rencontrer et d'apprendre à se connaître. Puisque l'Exposition doit fournir à plusieurs l'occasion de se rendre à Paris, nous pensons qu'il serait, en effet, très utile de fixer une époque de rendez-vous où pourront se rencontrer les camarades venus de tous côtés; et là, dans une réunion dégagée de tout l'attirail officiel d'un congrès, pourront échanger leurs espérances, développer leurs moyens de propagande, et se créer des relations qui donneront un essor nouveau à la propagande. Une réunion semblable ne peut produire que d'excellents résultats et nous serions heureux d'en prendre l'initiative, si tout notre temps n'était déjà absorbé par le journal. Nous soumettons donc la question aux camarades de Paris; il peut se former un groupe parmi eux qui prenne l'initiative d'organiser cette réunion, d'entrer en relations avec les anarchistes des autres pays, pour se renseigner quelle serait la date qui permettrait d'espérer de réunir le plus grand nombre d'amis.

***

*Le groupe l'ÉGALITÉ à tous les groupes et compagnons anarchistes,*

A l'heure où la réaction s'efforce d'étouffer, par tous les moyens, les idées de revendication qui se font jour dans le peuple, nous avons pensé qu'il était de notre devoir de redoubler d'efforts pour répandre partout les principes du communisme-anarchiste, but réel de la Révolution sociale.

C'est pourquoi à la propagande par la parole, nous voulons joindre la propagande par le journal, afin que nous puissions nous adresser à un plus grand nombre de csmpagnons de misère et étendre ainsi notre champ d'action.

En Belgique, où le mouvement social est le plus intense, où la crise économique se manifeste par des mouvements violents de la masse, où la grève reparaît périodiquement, toujours plus aiguë, en Belgique où nous avons pu constater la sympathie des travailleurs pour nos idées, nous n'avons pas de journal anarchiste, alors que la Bourgeoisie par sa petite presse vénale, tâche d'étouffer dans le peuple l'esprit de révolte et que des partis politiciens socialistes bernent les travailleurs par leurs palliatifs.

C'est une lacune qu'il faut combler.

Nous nous efforcerons de faire comprendre qu'il n'y a qu'une solution à la situation actuelle : l'expropriation anarchiste et qu'un moyen, la Révolution sociale.

N.-B. — Les compagnons du groupe l'*Egalité* qui ont pris l'initiative de faire paraître à Bruxelles l'organe anarchiste *Le Drapeau Noir*, espèrent que cette nouvelle sera bien accueillie et que tous les compagnons les seconderont dans leur tâche en faisant une active propagande en faveur du journal.

Ils prient les groupes et compagnons de bien vouloir leur écrire le plus tôt possible le nombre de numéros qu'ils veulent prendre afin de fixer le tirage.

Le journal paraîtra d'abord tous les 15 jours à partir du 12 avril, à 5 centimes le numéro. Il y a donc urgence.

Une souscription est ouverte en faveur du journal.

Adresser lettres et communications, rue du Moulin, 58, à Bruxelles (Saint-Josse-ten-Noode).

***

Les camarades qui désireraient entrer en relation avec le groupe *Les Révoltés de Villeneuve*, sont priés de s'adresser au compagnon Aug. Vaillant, 1, rue de Crosne, à Villeneuve-Saint-Georges (Seine-et-Oise).

***

Le compagnon Balavoine ayant quitté Armentières, nous prévenons nos amis de France et de l'étranger qui correspondent avec le groupe communiste-anarchiste *Les Indomptables* d'Armentières (Nord), d'adresser leurs lettres au compagnon Numa, rue des Murets, cour Cardinal, 3, à Armentières.

***

Le compagnon Octave Jahn est prié de donner son adresse à un de ses amis de Bruxelles. Urgence.

***

Le compagnon Bochène ayant quitté Arlie, prie les compagnons qui communiquaient avec lui de ne plus lui écrire.

***

Saint-Quentin. — Le compagnon Moral ne colportant plus le journal, prie les compagnons qui ont des notes à régler avec lui de bien vouloir le solder pour qu'il puisse régler avec l'administration.

# VARIÉTÉS

## SUR L'OCÉAN

Par E. de Amicis

En France, E. de Amicis est certainement connu pour ses livres de voyages : Constantinople, la Hollande, le Maroc, croquis militaires, etc. Auteur léger et profondément bourgeois, militaire du reste jusqu'à la moelle des os ; par ses différents contes fantaisistes, il a contribué pour beaucoup à faire dérouter une grande partie de la jeunesse italienne contemporaine. Le tableau qu'il fait aujourd'hui de la misère de son pauvre pays, et la crudité des faits, font un étrange contraste aux pages arcadiques de ses croquis militaires dans lesquelles — figurez-vous — il réussit à embellir tellement la vie de caserne que si je ne savais ce que c'est, il me prendrait à moi-même l'envie de m'enrôler.

C'est pour cela donc que les morceaux suivants m'ont épaté, m'ont démontré que *nos idées s'imposent* et, ce qu'il y a de plus encourageant, elles font brèche même dans les crânes rendus plus durs.... par la bêtise ou par l'intérêt.

Le livre intitulé *Sur l'Océan*, qui va paraître, débute par la description d'un embarquement d'émigrants au port de Gênes :

Des figures et des costumes de tous les côtés de l'Italie, des travailleurs gaillards aux yeux tristes, des vieillards en guenilles et sales, des femmes enceintes, des jeunes filles joyeuses ; des garçons demi-grisés, des campagnards en manches de chemise, et puis des enfants qui, à peine montés sur le couvert, demeuraient étourdis devant cette foule de voyageurs, de sommeillers, d'officiers, d'employés et de gardes d'octroi, ou disparaissaient comme dans une place remplie de monde. L'embarquement avait déjà commencé et deux heures après, le grand bateau, immobile comme un énorme cétacé qui mordait le rivage, suçait toujours du sang italien.

.....

Un sifflement se fit entendre et le bateau commença à se mouvoir. Alors les femmes éclatèrent en sanglots, des garçons qui riaient se firent sérieux, et l'on vit quelques adultes, jusqu'à ce moment impassibles, se passer la main sur les yeux.

Dans la ville, des lanternes brillaient déjà ; le bateau glissait lentement dans la demi-obcurité du port, presque sournoisement, comme s'il emportait une charge de chair humaine volée.

Je me rendis jusqu'à la proue, me faufilant dans la masse de monde qui regardait toujours à Gêne, à cet amphithéâtre qui s'éclairait si rapidement. Peu parlaient, tous bas. Je voyais ça et là dans le sombre, des femmes assises, leurs gosses serrés au sein, la tête abandonnée entre les mains. Près du château de proue, une voix rauque et solitaire s'écria sur un ton de sarcasme : — Vive l'Italie ! — et en levant les yeux, je vis un maigre vieillard qui montrait son poing à la patrie. Quand nous fûmes hors du port, il faisait déjà nuit.

.....

La plupart, il faut l'avouer, étaient des gens obligés d'émiger par la faim, après s'être débattus pendant des années sous les griffes de la misère. Il y avait de ces pauvres terrassiers de Vercelli qui avec femme et enfants, s'échinant à travailler, parvenaient à peine à gagner 500 francs par an, quand ils trouvent du travail ; aussi de ces paysans de Mantoue qui, pendant les mois froids, passent de l'autre côté du Pô pour recueillir des tubercules noirs, avec lesquels, bouillis dans l'eau, ils ne se nourrissent pas, mais réussissent à ne pas crever de faim ; et de ces épluche urs de riz, de la Lombardie qui, pour 1 franc par jour suent pendant des heures et des heures, brûlés par le soleil, la fièvre dans les os, dans l'eau boueuse et malsaine qui les empoisonne, pour ne vivre que de *polenta*, de pain moisi ou de lard rance. Il y avait aussi de ces paysans des environs de Pavie qui, qui pour s'habiller et se pourvoir des instruments de travail, hypothèquent leurs bras, et ne pouvant pas travailler autant qu'il faut pour payer leur dette, renouvellent la location à la fin de chaque année à des conditions plus dures, se réduisant à un esclavage d'affamés, sans espoir, d'où ils n'ont d'autre issue que la fuite ou la mort. Il y avait beaucoup de ces Calabrais qui vivent d'un pain fait avec des lentilles sauvages, ressemblant à une pâte de sciure de bois et de craie, et qui, pendant les mauvaises années, mangent du chiendent cuit sans sel, ou dévorent les bouts des *chaumes*, comme le bétail ; et de ces paysans de la Basilicate, qui font 5 ou 6 milles par jour pour se rendre sur le lieu du travail, en portant leurs instruments sur le dos, et qui dorment sur le terre nue à côté du cochon et de l'âne, dans d'horribles chaumières sans cheminée, éclairées par des morceaux de bois de résine, ne goûtant pas un seul morceau de viande pendant toute l'année, si ce n'est par hasard, lorsque un de leur animaux vient à crever. Et il y avait encore de ces mangeurs de *pain noir* et des buveurs *d'eau salée*, des Pouilles qui, avec la moitié de leur pain et 150 francs par an, doivent entretenir leur famille dans la ville, très loin, et dans la campagne où ils s'échinent, ils dorment sur des paillasses dans des niches percées dans les murs d'un taudis où la pluie pénètre et où souffle le vent. Il y avait enfin bon nombre de ces millions de petits propriétaires réduits par une lourdeur d'impôts unique au monde, dans une condition plus malheureuse que celle des prolétaires, demeurant dans des trous d'où ceux ci s'enfuiraient, et tellement pauvres, qu'ils ne peuvent pas même vivre hygiéniquement, quoiqu'ils y soient obligés de par la loi.

(*A suivre*)

# PETITE CORRESPONDANCE

S. à Genève. — Reçu brochures.

D. à New-York. — Comme vous pouvez voir dans le numéro 29, nous avons bien accusé réception au nom de L. W., mais le reste avait été oublié. — Je prends note de votre dernière lettre, j'envoie les brochures à G. et j'inscris M.

M. à Romans. — C'est au groupe à le faire lui-même s'il le juge bon. Impossible de notre part.

Les camarades de Toulon demandent aux camarades de Saint-Nazaire et de Bordeaux, l'avis de réception de leur envoi d'argent.

Varenne à Rochefort. — M. à Toulon demande si vous avez reçu sa lettre.

V. à Saint-Denis. — Reçu 4 fr. seulement sur un cent.

G. à Albigny. — « Peine de mort » épuisé depuis longtemps. — « Société » pas encore parue.

J. aux Bons. — Pas d'adresse à Angoulême.

Saint-Quentin. — Distribuez les invendus.

Numa à Armentières. — Il n'y a pas encore de livre complet sur le communisme-anarchisto. L'idée est éparse dans les brochures et articles de journaux, mais la condensation n'en a pas encore été faite.

M. à Armentières. — D. à Romans. — L. à Tours. — C. à Thiré. — L. à Denain. — L. à Bacau. — Maestrini. — R. à Bucarest. — Z. à Denain. — H. à Ougrée. — G. à Albigny. — W. à Fressenneville. — H. à Cette. — S. à Calais. — R. à Bessèges. — D. à Foix. — F. à Reims. — M. à Bourges. — G. à Brest. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 4,493 fr. 30.

Puteaux, remis par L. 85 cent. — S. à Bordeaux 25 c. — P. à La Machine 70 cent. — M. à Toulon 5 fr. — Vente de vieux timbres 1 fr. — L. à Paris, vers. hebd. 1 fr. — M. à Toulouse 25 cent. — Muller 25 fr. — H. à Bâle 25 cent. — D. à New-York 28 fr.

Total à ce jour 4,555 fr. 60.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES

*des détenus politiques*

Listes précédentes 324 fr. 05.

Groupe « La Révolte », Levallois 25 cent. — B. à Maison-Alfort 1 fr.

Total à ce jour, 325 fr. 30.

# CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 7 fr. 05, dont 2 fr. 50 de la collecte faite le 7 avril.

*Les Réprouvés*, groupe anarchiste, réunion tous les jeudis à 8 heures, rue de la Roquette, 89, au premier (A la Fruiture).

Groupes anarchistes des Ve et XIIIe arrondissement. — Grande soirée familiale, salle Mazard, 20, rue Saint-Hyppolite, suivie d'une conférence sur le Patriotisme par un compagnon, le samedi 15 avril, à 8 h. 1/2.

Les compagnons de ce groupe demandent l'appui des compagnons des autres arrondissements pour l'extension du groupe et la propagande anarchiste. Les compagnons des Lilas sont priés de ne pas manquer.

Samedi 13 avril, à 8 h. 1/2, salle de l'Harmonie, 94, rue d'Angoulême, soirée familiale donnée par le groupe *Les Trimardeurs*.

Conférence, chants, poésies, suivie d'un bal de nuit.

Prix d'entrée : 50 centimes ; gratuit pour les dames.

Amiens. — Le groupe anarchiste *Les Flaireurs de Picardie*, a décidé de reprendre d'une façon sérieuse le cours de ses études sur la Question sociale trop souvent interrompue par l'absence réitérée de plusieurs camarades qui se plaignent pourtant que nos réunions hebdomadaires ne sont pas intéressantes.

En conséquence, le groupe se réunira les dimanches 14 et 21 avril—à 4 heures du soir, chaussée Saint Leu, 97.

Ordre du jour : Le Droit et la Force.

Bruxelles. — Groupe l'*Egalité*, 58, rue du Moulin, au Nouveau Moulin, Saint-Josse ten-Noode. Tous les lundis, à 8 h. 1/2 du soir, causerie publique et contradictoire. Journaux et brochures anarchistes.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 32. 5 CENTIMES Du 21 au 27 AVRIL 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Cette semaine le service de nos abonnés a été fait trois jours en retard, faute de fonds, pendant que des dépositaires nous doivent 5 à 600 exemplaires. — Encore une fois nous prions ceux-ci de faire leur possible pour nous solder, leur rappelant qu'il suffit d'une vingtaine de dépositaires en retard de 5 francs chacun seulement, pour nous empêcher de paraître.*

## LA DIVISION DU TRAVAIL

Nous reprenons aujourd'hui la série d'articles sur la Division du travail que nous avions commencée en décembre passé (n° 14 de la *Révolte*), mais que nous avons interrompue pour faire la revue de l'année et du siècle. Nous la reprenons parce qu'ici nous avons une des questions les plus importantes concernant le succès et l'avenir de la Révolution.

Nous sommes fermement convaincus que si la Révolution sociale s'emparait de tout le capital social — sol, maisons, usines, etc., — mais si elle hésitait de porter sa hache sur ce produit de la production bourgeoise, la division permanente du travail, elle serait cause perdue. La Révolution doit, non-seulement introduire un nouveau mode de répartition des produits; elle doit reconstruire de fond en comble la production même. Sous peine d'être vaincue immédiatement, elle doit refaire la production, en la soumettant aux besoins de la consommation de la Commune ou de la nation, et en tenant compte des besoins de l'individu, besoins qui sont, la variété dans le travail de chacun.

Qu'est-ce qu'il faudra produire et comment? — Telle est la question qui se posera aux débuts même de la Révolution sociale; et c'est à cette double question que nous nous proposons de répondre.

---

Née de la production bourgeoise, la division du travail fut saluée par les économistes comme une nouvelle ère d'enrichissement pour ceux qui possèdent. Elle fut poussée à bout, jusqu'à réduire le travailleur à n'être qu'un simple serviteur de la machine, machine lui-même.

« Nous avions — disions-nous — la division de la société en castes, presque aussi stables que les castes des Indes. D'abord, la grande division en producteurs et consommateurs : d'une part, des producteurs qui consomment peu, et d'autre part, des consommateurs qui produisent peu ou rien. Puis, parmi les premiers, toute une série de subdivisions : le travailleur à la main et le travailleur du cerveau, séparés nettement l'un de l'autre au détriment des deux; les agriculteurs et les ouvriers de la manufacture; et enfin, parmi ces derniers — des subdivisions sans nombre, si innombrables en effet, que l'idéal de l'industrie moderne, c'est l'homme ou la femme, ou plutôt le garçon et la fille, qui ne savent aucun métier, qui n'ont aucune conception de l'industrie qu'ils professent, et qui ne sont capables que d'une chose : du matin au soir et toute la vie durant, depuis treize ans jusqu'à soixante, pousser la benne à un point donné de la mine, faire le ressort d'un canif, fabriquer la dixième partie de la tête d'une épingle, rattacher les fils des bobines dans nos manufactures.

« Simples esclaves d'une machine; simples parties, faites de chair et d'os, d'un immense mécanisme, l'usine; n'ayant aucune idée ni de la machine qu'ils servent, ni du comment et du pourquoi elle fait ses battements rhythmiques.

« L'artisan-artiste des temps jadis — disparu; s'il se maintient encore par-ci, par-là, c'est un revenant du passé, nous dit-on. Il *doit* disparaître, et l'esclave humain de l'esclave de fer doit le remplacer. Le travailleur agricole, qui autrefois trouvait une récompense pour son rude labeur dans sa vie au milieu des champs, dans la maison de ses ancêtres et dans ses rapports intimes avec la Nature — c'est encore une vieillerie, nous dit-on. Il doit disparaître, la division du travail le veut. Il sera remplacé — il l'est déjà dans ces immenses manufactures de froment, les grandes fermes d'Amérique — par un domestique d'occasion, loué pour servir une machine au cours de la moisson : par un *trampp*, un homme qui n'a ni gîte ni pays natal et qui ne reverra jamais plus le champ qu'il aura cultivé une fois. « Dans quelques années, l'agriculture aura ainsi été réformée selon les sains principes de la division du travail : elle sera une grande industrie » nous disent ces messieurs.

« Voilà la division du travail à l'œuvre. Mais ce n'était pas assez que les hommes fussent ainsi classés et condamnés à vie à faire et à refaire toujours la même partie infiniment petite de quelque chose. Il fallait encore que les nations soient classées de même, et on l'a essayé ».

Frappés des résultats obtenus par notre siècle d'inventions merveilleuses, nos économistes et nos politiciens sont allés plus loin dans leurs rêves de division du travail. Ils ont proclamé la nécessité de diviser l'Humanité entière en usines nationales, ayant chacune sa spécialité. On nous disait, par exemple, que la nature même avait prédestiné la Russie et la Hongrie à cultiver le blé pour nourrir les nations industrielles; que l'Angleterre devait produire pour l'univers entier des cotonnades, du charbon et des marchandises métalliques; que la Belgique aurait pour spécialité les draps, et que la Suisse se chargerait des bonnes d'enfants et des institutrices.

Plus que cela. Au sein de chaque nation les mêmes spécialités devaient surgir. Lyon ferait la soie et le Nord tisserait les cotonnades — si l'Angleterre n'absorbait pas ce métier. Verviers ferait les draps, l'Auvergne les dentelles, Paris les articles de fantaisie, et ainsi de suite.

Ce fut ainsi, cela devra rester. On a fait des fortunes de cette façon, on en fera encore. Une fois qu'il a été admis que la richesse des nations se mesure par la somme de bénéfices faits par les capitalistes, on ne se demandait même pas si l'Humanité se soumettrait à une pareille spécialisation; on ne se demandait pas s'il était possible de spécialiser des nations entières comme on l'avait fait pour les individus. La théorie avait été bonne pour hier — à quoi bon se soucier du lendemain!

Eh bien, cette théorie croûle sur toute la ligne. Personne ne doute que l'on puisse produire beaucoup plus en spécialisant les travailleurs qui produisent : l'homme qui toute sa vie durant, aura noué deux fils de coton, saura les nouer avec plus de célérité que celui qui ne l'aura fait que par occasion. Mais, précisément à mesure que le travail se simplifie et qu'il devient plus aisé de l'apprendre, il devient de plus en plus monotone et plus fatiguant et abrutissant, et alors l'individu réclame une certaine variété dans ses travaux, afin de pouvoir exercer *toutes* ses facultés, tous ses muscles et tous ses nerfs.

On s'aperçoit aussi, que somme toute, l'Humanité entière ne gagne rien à river l'homme pour toute sa vie à un point donné de la manufacture ou de la mine, et à le priver de tout autre travail qui le mettrait en rapport avec la Nature, qui ferait de lui une partie consciente du grand ensemble de l'Humanité, qui lui ouvrirait les grandes jouissances de la Science et de l'Art, du travail libre et de la création scientifique, artistique ou industrielle.

L'individu se révolte contre cette spécialisation abrutissante.

---

Mais les nations, elles aussi, ne veulent pas se soumettre aux utopies des économistes.

Chaque nation offre une variété immense de goûts et d'inclinations, de besoins et de ressources, de capacités et d'intelligences. Le territoire occupé par chaque nation offre encore une variété de sols et de climats, de montagnes et de vallées, de pentes menants à leur tour à une variété encore plus grande de climats, de sols et de races.

La variété — voilà le trait distinctif du territoire, aussi bien que des habitants; et cette variété impose une variété d'occupations.

Telle nation ne s'occupait jusqu'à présent que d'agriculture; mais son agriculture fait naître des usines, et ces usines deviennent à leur tour un moyen de rendre la culture du sol plus intense. Il est impossible de séparer le champ de l'usine; l'un supporte l'autre, et c'est en combinant les deux que l'on obtient les meilleurs résultats.

Telle nation avait le privilège des manufactures. Mais à mesure que les connaissances techniques se propagent, elles deviennent internationales. On ne peut plus les cacher, les garder pour soi. La science déborde par-dessus les frontières politiques : elle s'internationalise. Et les industries en font de même; si bien qu'aujourd'hui la tendance n'est plus de spécialiser les nations ou les régions. Elle est, au contraire, de faire naître dans chaque nation, dans chaque

région, la plus grande variété de manufactures, à côté de l'agriculture.

Les besoins des sociétés humaines se trouvent ainsi d'accord avec ceux des individus. La variété partout. Et si la division *temporaire* des fonctions reste toujours le gage du succès dans chaque entreprise séparée, la division *permanente* est condamnée à disparaître.

L'individu réclame le droit d'exercer toutes ses facultés — intellectuelles et musculaires — et de les appliquer à tour de rôle au travail de la pensée, au travail de l'usine, au travail des champs. Et ces besoins de l'individu se trouvent complètement d'accord avec les besoins de la société entière. Elle aussi, pour avoir l'aisance, doit s'appliquer à tous ces genres de travaux à la fois.

La science bourgeoise nous a assez prêché la *division du travail*. Nous proclamons l'*intégration du travail*. Et nous maintenons que les sociétés civilisées montent déjà vers une société de travail intégral : une société où chaque individu produit et consomme ; où il produit du travail intellectuel et de travail manuel ; où chaque homme et femme sains travaillent de leurs bras dans les champs, aussi bien que dans l'usine, et où la société produit elle-même et consomme elle-même la grande masse de ce qu'il lui faut comme produits de la terre et de l'usine.

C'est vers cet état que marchent les sociétés civilisées : le rendre possible sera le devoir de la Révolution. Et toute tentative de Révolution échouera si elle ne tient pas compte de ce besoin impérieux d'intégration du travail.

La Révolution devra rompre franchement avec cette utopie fantaisiste de nations vivant d'agriculture les unes, de manufactures les autres. La nation révoltée devra chercher à produire elle-même ce qu'il lui faudra en fait de nourriture et une grande partie de ce qu'il lui faudra en fait de matières premières. Elle devra combiner l'agriculture avec l'usine, le travail des champs avec une industrie décentralisée ; et elle devra donner à chacun de ses enfants une éducation intégrale ; c'est-à-dire, leur enseigner ensemble la science et le travail manuel.

Chaque nation — produisant sa nourriture et fabriquant des objets manufacturés ; chaque individu — travaillant dans les champs et dans quelque usine ; chaque individu — en possession d'une éducation supérieure scientifique et d'une éducation professionnelle ; voilà où vont les nations civilisées. Voilà ce que la Révolution aura à accomplir.

Nous savons que cette manière de voir le progrès va soulever une masse d'objections. Nous savons que nous allons nous heurter à une foule de préjugés, aussi bien parmi les socialistes que parmi les bourgeois. Mais nous savons aussi que ceux qui penseront sur les faits que nous allons accumuler, finiront par nous donner raison.

## A L'ÉGALITÉ

A la question que nous avons posée à M. Roques, dans notre dernier numéro, monsieur Dumont nous répond qu'il se nomme Alexandre Boutique, ancien jeune communard, et non Pierre Denis. Il ajoute qu'à l'*Egalité*, les rédacteurs y sont libres de leurs opinions et nous demande s'il en est de même à la *Révolte*.

Nous donnons à M. Boutique, acte de sa réponse. Ce qui nous a trompé, c'est que M. Boutique remplissant à l'*Egalité* les emplois d'utilités que remplissait au *Cri du Peuple* M. Pierre Denis quand l'*Egalité* lui a succédé, la similitude de situation nous avait porté à croire à l'exactitude du renseignement que l'on nous avait apporté.

Nous n'ajoutons que ceci, c'est que l'article *Les Voix du Bagne* était en effet assez malpropre et assez jésuite pour que nous soyons porté à supposer qu'il ne pouvait émaner que d'un adversaire systématique du socialisme

M. Alexandre Boutique, ancien communard, reproche aux anarchistes qui font de la propagande en faveur de leurs idées, de ne pas être au bagne avec les Duval, les Cyvoet, etc. Si on voulait pousser la *logique* de M. Boutique jusque dans ses conséquences, on pourrait lui demander, pourquoi il ne s'est pas fait tuer en 71, et a survécu aux 35,000 fusillés ? Ces « voix d'outre-tombe » doivent lui reprocher de leur survivre, car la lutte de la Commune contre Versailles est terminée depuis longtemps, tandis que la lutte de l'Anarchie contre l'ordre bourgeois dure toujours et ne prendra fin que par l'anéantissement d'un des deux partis ; et combien de ceux qui, selon le reproche de M. Boutique ne sont que des théoriciens aujourd'hui, seront peut être au bagne demain ou tués dans la lutte, pour le seul crime d'avoir exposé des idées qui ont le don d'exaspérer les parasites du journalisme bourgeois.

M. Boutique n'a pas été chargé d'écrire contre l'Anarchie, il s'en est chargé lui-même, cela est donc acquis ; mais cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'il a un goût fort prononcé pour les besognes basses et malpropres, puisque, pouvant — cela était son droit, nous comprenons parfaitement que tout le monde ne soit pas encore anarchiste,— discuter l'Anarchie sur ses principes, sur ses données et ses conséquences, il préfère aller ramasser les idiotes calomnies des bas défenseurs de l'ordre bourgeois et prendre prétexte des persécutions pour baver sur les persécutés.

Quant à sa demande si, à la *Révolte*, les rédacteurs sont libres d'y écrire ce qu'ils veulent, il faut qu'il soit, *en socialisme* aussi revenant de Pontoise que nous sommes en *politique*, sans cela il aurait su qu'un journal socialiste n'est pas une affaire de boutique, mais une œuvre de propagande qui groupe un certain nombre d'individus qui y apportent toutes leurs forces, toute leur énergie, acceptant et réclamant le concours de tous ceux qui pensent comme eux, pour la propagande des idées qu'ils croient bonnes, et non une affaire mercantile comme le journalisme bourgeois, dans lequel les écrivains sont payés au prorata de leurs complaisances, comme on paie les courtisanes au prorata de leurs caresses.

J. GRAVE.

## VOIX de la VÉRITÉ

Le compagnon Nimportequi, nous demande à insérer l'article qu'il avait envoyé à l'*Egalité* en réponse à l'article *Les Voix du Bagne* et dont l'insertion lui a été refusée.

Non ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai !! ce n'est pas vrai !!!

Les voix qui partent du bagne et qu'entrecoupe par instant un cri de douleur, sous le bâton ou le fouet de la chiourme : ces voix ne vous accusent pas, Anarchistes et Révolutionnaires.

Elles accusent les bourgeois bourreaux et ceux qui les défendent **hypocritement sous tous les masques,**

Ces voix ne vous accusent pas théoriciens de l'Anarchie ! théoriciens de la Révolution ! car elles ne le peuvent pas puisqu'elles sont les voix même de *théoriciens* devenus *praticiens*.

Ceux qui émettent d'aussi insultantes erreurs, savent bien pourtant que les anarchistes qui écrivent agissent aussi, et que ceux qui agissent ont écrit et parlé. Ils savent que les Gallo, les Duval, les Cyvoet, etc., etc., étaient des théoriciens ardents, des propagandistes zélés, et qu'ils devinrent, pour prêcher plus hautement leur morale, des praticiens conscients et convaincus. Ils savent que tous les anarchistes sont des individualités indépendantes, possédant leur autonomie morale et intellectuelle, et revendiquant *toujours* — les preuves abondent — la pleine responsabilité de leurs actes.

Il n'y a pas d'exemples du contraire, et ceux qui le prétendent ne savent ce qu'ils disent.

Et quand même, sous les tortures morales et physiques de toutes sortes, on parviendrait à arracher à un anarchiste une abjuration mensongère et forcée ; immédiatement sa raison révoltée protesterait dans un cri de vérité ; nouveau Galilée, il s'écrierait irrésistiblement dans une explosion superbe : *Pourtant elle existe ! Pourtant elle existe !*

Non ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai !! ce n'est pas vrai !!!

Les voix du bagne ne nous accusent pas,

Elles accusent ceux qui les insultent.

Martyrs ! Martyrs ! qui courbez vos fronts de penseurs sous le fouet imbécile et féroce des suppôts de l'*autorité* ; Vous ! qui êtes la pensée et l'intelligence du monde, qui détruira celui qui vous écrase aujourd'hui sous sa force brutale, Eternelles victimes des méchancetés ignorantes, Continuateurs des Socrate et des Jésus, qui portez haut et ferme le flambeau de la raison humaine que vous ont transmis vos prédécesseurs, qui l'élevez au-dessus de la foule pour éclairer la vie des hommes, mais qui brûlez la vôtre à son ardeur !

Martyrs ! on vous insulte !

Et vous les hommes du gibet, qui tendirent votre cou au cordeau des défenseurs de l'ordre et de l'*autorité* ; Vous qui du haut des potences avez lancé sur le monde des paroles de lumière et de justice ; Vous, dont la voix prophétique a traversé l'Atlantique et fait trembler les maîtres de la vieille Europe : Spies, Parsons, Engels, Ling et tous les autres héros ; Sainte phalange de l'Anarchie, qui après lui avoir donné toute votre intelligence, lui avez donné tout votre sang ; Voilà qu'on vous jette l'injure, qu'on vous jette la boue ; On dit que vous êtes les *dupes obscures et oubliées*, on dit que vous fûtes les *brutes égarées* par les théoriciens :... quand les théoriciens : c'étaient *vous*.

C'est donc vous que l'on accuse après vous avoir saisis ! On dément toute votre vie, toutes vos paroles, toutes vos souffrances ; on dément vos supplices, on dément votre mort : on dément tout.... tout : Vous en aviez menti !

Le [illegible] vous interpelle et vous dit : Fils de l'Anarchie qui vous disiez les hommes de la Liberté, de la Raison, de l'intelligence, appelez-la donc la raison et l'intelligence de la foule, afin qu'elle vous délivre ! prenez-la donc votre Liberté ! allons descendez donc de vos potences si vous pouvez et montrez-nous la puissance de votre intelligence,

Vous ne répondez pas ? Vous voyez bien que vous mentiez, puisque vous restez pendus comme le Nazaréen est resté crucifié.

O martyrs ! martyrs ! Si vos voix pouvaient parler, ce n'est pas nous que vous accuseriez, c'est *l'insulteur*, et vous l'accuseriez, vous le dénonceriez comme je l'accuse, comme je le dénonce ici devant tous les socialistes révolutionnaires du monde.

Socialistes révolutionnaires de toutes les écoles ! survivants de la Commune ; contemporains et amis des victimes de 71 ; Pères, mères, fils et frères de tous les insurgés qui pourrissent aux gémonies, derrière le mur lugubre que vous connaissez tous !

Vous avez entendu !? Vous avez lu !?

On nous jette nos martyrs à la tête comme une opprobe...

On va bientôt arracher aussi vos morts à leur charnier ; on vas dépecer leur cadavre, et des lanières de leur peau livide, on vous flagellera, on vous souffletera de leur chevelure sanglante.... On a fait mentir les voix du bagne, on va faire mentir les voix de la tombe ; les bouches pleines de terre vont s'ouvrir pour vous la cracher à la face, les yeux vides vont s'emplir de lueurs et de malédictions, tous vos morts aussi vont se lever comme des fantômes, pour vous appeler lâches.

Vous êtes atteints comme nous, socialistes révolutionnaires, par la main profane qui a ramassé le sang coagulé des assassinés avec la fiente infecte des assassins, et qui nous a lancé tout cela au visage, en nous disant : C'est vous la cause de toutes ces turpitudes, de toutes ces iniquités ; c'est vous les lâches et les criminels qui avez saigné vos frères, qui les avez fusillés,

vous êtes la cause de tout, de tout! puisque vous n'êtes pas morts avec eux, puisque vous n'êtes pas au bagne avec eux....

Car, Révolutionnaires et Anarchistes, si vous étiez tous au bagne ou derrière le mur : pilori infâme qui resplendira éternellement dans l'histoire, si vous étiez *tous là* : tout serait pour le mieux dans la meilleure des bourgeoisies, personne ne se plaindrait que le chant des courtisanes, ivres de champagne et couronnées de roses, empêche d'entendre les gémissements des mères qui pleurent sur leurs enfants morts de faim.

Et bien! puisque c'est nous les criminels! à quand l'accusation en haute cour de justice *socialiste autoritaire?* A quand le sacrilège apothéose du petit temple grec, où gissent les restes *vénérés et glorieux* du « grand Thiers? »

Car si c'est nous les criminels, ce n'est donc pas lui?

A quand la grande proscription, qui nous enverra de force, rejoindre nos frères sous prétexte de les consoler?

Mais ce n'est pas encore assez : Ceux qui sont au Père-Lachaise, au pied du mur, s'ennuient depuis dix-huit ans, ils nous attendent, ils s'impatientent!

A quand la grande hécatombe, et la mitraillade à la mélinite commandé par un *brave général.*

Allons préparez les linceuils de chaux vive pour y coucher les corps de tous les anarchistes et de tous les révolutionnaires.

Non ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai!! ce n'est pas vrai!!! Ni les voix du bagne, ni les voix de la tombe ne nous accusent. Nous les entendons bien ces voix chéries, et nous les comprenons mieux que vous.

Ces voix sont encourageantes : elles nous disent que la lutte doit être de tous les instants, de toutes les minutes, que notre devoir est de combattre *par tous les moyens*, et jusqu'à notre dernier souffle. Que les actes, les écrits, les paroles, doivent tomber sans répit sur la société pourrie et la harceler jusqu'à sa fin.

Ce sont [illegible] disent que nous sommes et devons rester le principe vital du corps révolutionnaire; que nous en sommes la partie la plus vivace et la plus vivante, et que ceux qui nous attaquent combattent, sans le savoir peut-être, la Révolution dans son essence.

Ces voix sont tutélaires : Elles nous disent de nous défier des *pièges grossiers* qu'on nous tend, des *défis insidieux* qu'on nous jette pour obtenir de notre indignation un cri de colère ou un aveu qui nous perdrait sans sauver personne : de nous *défier des excitations intéressées et perfides*, et d'aller droit devant nous en *agissant* selon notre conscience sans répondre aux **pharisiens** qui nous interrogent.

Ces voix sont fières et intrépides : Elles nous disent que la misère est grande au bagne, mais qu'il n'est pas besoin d'aller si loin, en Calédonie, sous le ciel Australien, pour trouver des forçats; que sous le beau ciel de France, ils existent par millions; que leur râle d'agonie fait un épouvantable duo avec le leur; qu'au milieu du bruit immense de la bacchanale bourgeoise, dans le brouhaha de l'orgie générale à laquelle la France en délire a convié le monde bourgeois, dans le halètement des voluptés infâmes et des mystères immondes : on entend le cri des enfants qu'on viole, des jeunes hommes qu'on emmène au Tonkin, le sanglot des mères qui maudissent leurs flancs, et l'appel de détresse de toute l'Humanité qui succombe sous une poignée de vampires Sodomites et de goules Lesbiennes.

Ces voix sont malédictoires, elles jettent l'imprécation : Elles disent que les lamentations des immolés dominent le bruit de la saturnale des sacrificateurs; que devant cette désolation universelle, elles ne sentent plus leurs maux, et qu'elles attendent l'heure imminente où les maisons vont bondir comme les vagues, où la terre va s'entr'ouvrir pour engloutir les Gomorrhes et les gomorrhéens. Elles disent que le monde est las de supporter les monstres bourgeois; que l'heure est venue où toute cette purulence doit disparaître, et que si la Révolution est impuissante à le débarrasser de ces immondices, la terre elle-même se secouera de dégoût dans un immense embrasement qui la purifiera.

Et ces voix deviennent terribles, effrayantes; elles se joignent aux voix de l'échafaud, de la tombe, elles montent dans une clameur énorme; elles rugissent plus fortement que la tempête, et, menaçantes, vengeresses, elles planent sur les *assassins*, les *voleurs*, les *corrupteurs* de l'Humanité et sur **leurs défenseurs** qui, sous prétexte de *LIGUE SOCIALISTE, cherchent à détourner l'orage révolutionnaires, — s'en servir pour leur ambition, — et à le dissiper après s'ils peuvent.*

Elles vont se précipiter comme l'ouragan, et leur souffle puis ant avec des fulgurances d'éclair va tomber comme la foudre sur le Vieux Monde.

Tout va crouler sous leurs efforts : les chaînes, les geôles, les citadelles, les frontières, les prisons et les bag es seront pulvérisés, et la *Liberté* apparaîtra, *lumineuse, inextinsible.*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Armentières. — Après la grève, les exploiteurs ont pris leur revanche. 21 ouvriers tisseurs, désignés comme les meneurs, parce qu'ils s étaient fait les porte-paroles de leurs compagnons de misère, viennent d'être renvoyés du bagne Becquard (Houplines). Depuis trois semaines ces affamés parcourent les fabriques à seule fin de trouver de l'occupation, mais comme il existe un syndicat de patrons, inutile d'ajouter qu'il n'y a pas de travail pour eux. Et dans ce nombre, il y a des pères de famille.

Si, devant les cris de leurs enfants leur réclamant du pain, ces pauvres diables se révoltaient une bonne fois pour toutes, et prenaient, chez les exploiteurs, le pain qu'on leur empêche de gagner, les « honnêtes gens » ne manqueraient pas de les traiter de voleurs, et pourtant ces camarades ne feraient qu'user du droit le plus primordial, qui est de vivre, et de prendre leurs moyens de subsistance où ils se trouvent.

Allons messieurs les bourgeois, continuez vos infamies, elles finiront par faire comprendre aux exploités que leur émancipation n'est possible que par votre suppression, et que s'ils veulent obtenir quelque chose, il faut qu'il vous l'arrache de vive force. A force de s'être courbés inutilement devant vous, ils finiront peut être par montrer les dents à leur tour et à prendre ce qu'on leur refuse.

***

Limoges. — Un pauvre diable ne travaillant pas depuis six mois s'était emparé de 14 sous de zinc qu'il alla vendre afin de pouvoir donner à manger à ses enfants. Arrêté, il fut condamné à 6 mois de prison. La mère ne pouvant subvenir aux besoins de ses cinq enfants, vient de les tuer et de se donner la mort ensuite. — Tout est pour le mieux dans la meilleure des sociétés bourgeoises.

***

Toulon. — Dans une élection, il y a quinze jours, sur 16,000 inscrits, 4,000 électeurs se sont dérangés pour aller déposer leur bout de papier dans la boîte.

Décidément la foi s'en va.

***

La Palisse. — Une centaine de kilogs de dynamite ayant été soustraits je ne sais où, quelque part dans notre région, cela nous a valu ici, la visite de la gendarmerie de Cusset, et du Barbette dont nous avons déjà parlé.

Ils étaient huit pour aller chez Tartarin qui leur a dit, tout ce qu'un anarchiste peut dire à ces oiseaux-là.

C'est pendant notre absence, alors que nous étions à une réunion où nous avons développé les idées anarchistes, qu'ils sont venu chez moi et chez mon frère.

La belle-mère de mon frère a lancé une porte dans le dos du juge d'instruction Crozier, et comme il se plaignait qu'elle lui avait fait mal, elle lui dit : « Foutez moi le camp, sale clique. Vous feriez mieux d'aller travailler que de faire des misères au pauvre monde. »

Le père Charles qui est malade voulait prendre une trique pour taper dessus.

Quand juges et gendarmes sont partis du village, les femmes les accompagnaient en leur criant des sottises.

***

On lit dans l'*Ottantanove*, journal républicain de Gênes :

Nous lisons dans la *Révolte* de Paris :

« Buenos-Ayres. — Il a été organisé par les républicains et les socialistes un meeting dans le but de protester contre la triple alliance. Le résultat fut déplorable, pas autant pour le nombre des présent, qui montait à quelques centaines, comme il a été déplorable et triste *pour la mesquinité de ses idées.* »

Dans quatre lignes une inexactitude.... pour ne pas dire un mensonge.

Ce n'est pas vrai que le nombre des présents ait été de quelque centaines. Le *Pensiero* de Nice, qui est un journal réactionnaire dit au contraire qu'au meeting étaient présente 4,000 personnes.

Le correspondant de la *Révolte* parlant d'Ulisse Barbieri, présent au meeting dit :

« Vient ensuite Ulisse Barbieri, la grande bête du jour, etc.... brigands. »

Comme les bêtises ne sont pas des arguments, nous nous passons de les commenter. Les lecteurs de sens commun pourront leur assigner leur juste valeur et avoir pitié de qui les a écrites.

Nous en sommes fâchés pour l'*Ottantanove*, mais, entre son démenti appuyé sur les dires d'un journal réactionnaire de Nice, et l'affirmation de nos amis qui assistaient à ladite réunion, nous n'hésitons pas un seul moment et nous nous en tenons à leur parole.

***

Reims. — Dimanche dernier, à Reims, ont eu lieu des élections pour nommer des conseillers d'arrondissement, dans les quatre cantons. Durant toute la période électorale, nos amis avaient suivi les réunions publiques et y avaient préconisé l'abstention; la plus grande courtoisie n'avait cessé de régner entre eux et les membres du Parti ouvrier qui avaient posé des candidatures dans trois cantons; ils avaient reconnus eux mêmes que le suffrage universel n'était pas une arme de combat mais bien une arme d'asservissement, ils déclaraient ne s'en servir que pour se compter. Aussi, dimanche matin, quel ne fut pas notre étonnement en lisant sur leurs affiches que ceux qui prêchaient l'abstention n'en croyaient pas un mot, que le premier organe qui l'avait prêchée avait été fondé par Andrieux alors qu'il était préfet de police. Il nous semble qu'un peu plus de bonne foi chez eux les auraient mieux servis, vu qu'un parti n'est jamais responsable des agissements que ses adversaires commettent pour lui nuire dans l'esprit du public. Quant à parler de fonds secrets, ils sont vraiment bien malheureux dans le choix de leur accusation; ils ne devraient pas oublier qu'on leur fait le même reproche.

Ils auraient dû se rappeler le *Procès de Lyon* où 47 des nôtres ont payé de leur liberté, leur amour de la vérité, ainsi que tous ceux que la Bourgeoisie frappe journellement, ce qui prouve que ce que la Bourgeoisie craint le plus, ce sont les idées anarchistes.

Enfin toutes leurs calomnies ne leur ont guère réussi, car ils ont perdu plus de 800 de leurs électeurs et il y a eu près de 18,000 abstentions sur 27,000 inscrits.

## Espagne

A Alcoy, les tisserands se sont mis en grève. Au nombre de 1 400 ils se sont réunis au théâtre Cervantes et ont exposé aux patrons leurs plaintes. Il y a la plus grande concorde entre les travailleurs.

## Belgique

Bruxelles. — Il vient de se former à Bruxelles un groupe d'anarchistes italiens, sous le nom *L'Initiative Individuelle*. C'est pour répondre à toutes les tracasseries dont le gouvernement italien, accable les anarchistes, dont les consulats et les ambassa-

deurs sont les véritables mouchards et persécuteurs.

L'*Initiative Individuelle* a pour but de démolir le système actuel par tous les moyens.

Tous les actes que le groupe l'*Initiative Individuelle* pourra accomplir, en démolition du présent système, il en assumera la responsabilité vis-à-vis du monde entier, soit par imprimé ou œuvres de propagande.

Inutile de dire que ce groupe est formé par des éléments tous neufs, et qu'aucune vieille ferraille n'en fait partie.

***

Ougrée. — Dans notre bassin, l'Anarchie est plus que jamais écoutée et acclamée, et voilà pourquoi : Dans la dernière tentative de grève ou plutôt d'insurrection qui a eu lieu, les anarchistes ont payé d'audace, tant au travail qu'aux meetings, tandis que personne d'autre n'a montré le bec ; excepté toutefois un révolutionnaire indépendant qui a fait une très bonne besogne.

Malheureusement, l'ouvrier ici, est fort découragé, résultat de l'attitude et de la propagande plate et vile des soi-disant socialistes. Voilà en quelques mots, comment la chose se passe ici.

Dans cette dernière tentative de grève, à la suite d'une série de meetings où nous avons pris la parole en disant aux ouvriers que seule, la Révolution pouvait les aider et que l'expropriation devenait de plus en plus nécessaire, le gouvernement usant du droit de la force a gratifié, dans un procès de tendance, d'une peine de 3 mois de prison et 100 fr. d'amende le compagnon Hansen qui est un des propagateurs des idées anarchistes.

Mais nos exploiteurs se trompent s'ils se figurent arrêter la propagande pour cela. Spies a dit : « Vive la mort puisqu'elle sert la cause » ; nous disons : vive la prison et les vexations si, en les subissant, elles servent à éclairer nos camarades de misère, et à démasquer ceux qui nous exploitent.

## Hollande

Amsterdam. — Nos démocrates-socialistes diffèrent probablement sur plus d'un point des fractions socialistes doctrinaires que l'on trouve ailleurs. Jusqu'à présent, ils ont si peu compté, comme parti politique, que dans leur propagande ils se sont surtout bornés à faire la critique de la situation économique actuelle, laissant à leurs adhérents le soin de s'occuper du côté positif de la Question sociale, de sorte qu'au sein même du parti il y a toujours eu un croisement continuel d'opinions dont devait résulter la connaissance de la vérité, pour plus d'un opposant.

Aussi est-ce un fait habituel dans les discussions d'anarchiste à social-démocrate que celui-ci, poussé jusque dans ses derniers retranchements, professe ouvertement les opinions anarchistes, fasse fi du programme de son parti et ne recule que devant une scission ouverte, c'est-à-dire devant... le nom. Nombre de démocrates-socialistes se reconnaissent anarchistes sitôt qu'on les pousse à bout, mais ils craignent à tort d'affaiblir le mouvement en faisant bande à part avec nous et du reste, disent-ils, quels que soient le nom et le but immédiat du groupe dont je fais partie, du moment que la Question sociale y est discutée, j'y puis propager mes convictions, pousser les camarades toujours plus en avant et contribuer à ce que le mouvement ne se pétrifie pas. Et en effet, sauf dans l'entourage immédiat des chefs, la démocratie socialiste est ici moins autoritaire, moins doctrinaire qu'en Belgique.

Le parti a essayé de la coopération pendant près de deux ans avec un succès croissant, mais en même temps les mauvais côtés du système se sont manifestés, et Croll a publié une petite brochure dans laquelle il montrait clairement que l'on faisait fausse route, que le système coopératif n'était pour le Parti ouvrier qu'un nouveau « cheval de Troie » et qu'il fallait l'abandonner surtout comme but, mais aussi comme moyen. Croll a eu du succès, il a parlé avec tant de conviction, il a si bien montré l'inanité, la nocivité du système coopératif, que maintenant celui ci est en train d'être complètement abandonné. C'est bien heureux et il en était temps, car on peut voir par l'exemple des socialistes de Gand, combien il est difficile de combattre l'organisation coopérative quand elle a poussé de fortes racines, quand elle a transformé les actionnaires en capitalistes au petit pied, combien surtout elle enraye la marche des idées et comment elle étouffe l'esprit de révolte chez les participants. C'est une ulcère de moins, puisse le socialisme entrer bientôt dans la voie saine de l'anarchisme pur et simple !

Les éléments sont assez bons, mais la discipline les tient encore en bride, ils mordent le frein qu'ils se sont donné, ils le briseront à la prochaine occasion.

Le compagnon Roorda van Eysinga a, pendant les dernières années de sa vie, amplement collaboré à plusieurs revues et journaux hollandais. On réunit maintenant ces articles en brochures, dont la première vient de paraître sous le titre de *Lettres sans originalité*. Elle contient une démonstration toute scientifique de l'idée anarchiste et une critique à fond du parlementarisme.

Il vient d'être formé une « Ligue pour la nationalisation du sol », d'après le modèle de la Ligue allemande, fondée l'année passée à Francfort par Michel Flurscheim et Louis Buchner ; mais le nombre des adhérents n'est encore que de cinquante-deux et pas un ouvrier. Du reste, en Allemagne même, la Ligue n'a que cent soixante membres.

Je lisais dans la *Révolte* (n° 30), comment 80 paysans, munis de sacs, sont allé chercher de la farine pour la *polenta*, chez le millionnaire Spaletti, et j'apprends le fait suivant qui montre bien comment la situation partout la même, a partout les mêmes conséquences :

A Finsterwolde, 92 paysans se rendent, munis de sacs, au bureau de bienfaisance pour demander des pommes de terre, pour planter dans le petit carré de terre attenant à leur misérable cabane. Sur le refus qui leur fut fait, ils prirent une attitude si menaçante que les employés se dépêchèrent de leur compter à chacun la somme de 12 francs. Vu le succès de leur démarche, il est à présumer que les paysans de Finsterwolde et d'ailleurs, prendront goût à ces promenades un sac à la main !

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Narbonne, 10 avril.

Amies,

Nous voyons avec plaisir que l'idée anarchiste fait des progrès chez la femme et avec quelle joie nous allons nous mettre dans vos rangs afin de lutter pour abolir l'esclavage qui nous opprime et nous tue.

Camarades, nous avons lu avec joie votre appel aux ménagères ; car, comme vous le dites, si nous pouvons former des groupes entre femmes, chacune dans notre pays, quel progrès pour notre chère Humanité. La femme est bien souvent la conseillère de l'homme, et, combien de fois, dans son milieu elle peut lui donner de bons conseils et l'aider à propager ses idées libertaires et sublimes. Et puis, non content de cela, il n'y a qu'elle qui puisse développer ses enfants et leur faire comprendre qu'il ne faut ni maîtres ni valets ; ni exploiteurs ni exploités. Leur faire comprendre qu'ils ne doivent pas supporter la souffrance comme l'ont subie leurs ascendants et leur faire comprendre l'esprit de révolte contre la société actuelle qui fait d'eux des esclaves et des victimes.

Allons femmes, réveillons-nous et groupons-nous pour soutenir et développer cette idée si belle : l'Anarchie, qui doit affranchir l'Humanité.

Vive la Révolution ! vive l'Anarchie !

Pour le groupe l'*Avenir* : Mme Elise.

***

Armentières (Le Bizet). — Il vient de se former un groupes pour la propagande dans les campagnes. Ces compagnons profiteront du dimanche, pour vendre des brochures, etc. Bon courage et dévouement.

## PETITE CORRESPONDANCE

D. à Avesnelles. — U. à Nantes. — G. rue Davy. — S. à Agen. — R. à Denain. — F. à Amiens. — B. à Sturgeon. — F à Reims. — P. à Verviers. — T. à Marseille. — M. à Toulon. — Reçu timbres et mandats.

Le Comité des déserteurs remercie les groupes de Clarens, Foix et Montiguargue de l'envoi de leur obole, et prie les groupes qui ont en main des listes de souscriptions de les lui adresser le plus tôt possible, pour la publication d'un manifeste anti-patriotique. — Le secrétaire : Emile Ferrières, ruelle de La Calade, 4 ; — Le trésorier : Etienne Falcoz, rue Pavée, 12, à Nîmes (Gard).

Groupe « l'Initiative Individuelle », à Bruxelles. — Avons inséré votre communication, en supprimant toutefois ce qui lui donnait des allures de déclaration de capitaine Fracasse.

R. à Alger. — Les numéros seront envoyés.

Sébastien Faure, à Toulouse. — La compagne Leprou, 30, rue l'Arbès, au Mans, nous charge de vous communiquer son adresse pour que vous y passiez.

A M. à Creston. — Nous vous en envoyons un autre exemplaire, ficelé cette fois.

Le comp. Genevois, 64, rue François Mazeline, au Hâvre, demande l'adresse du compagnon Félix Bas... de Nantes.

Mina à Paris. — Cordiale poignée de mains. — N... comptez pas ; ils ne sont pas assez développés pour s'... téresser aux réunions.

L'Isolé, Bruxelles. — Il y a eu erreur dans la num... rotation des chapitres. — Il n'y a pas d'article entre ... 3 et le 5.

Th. à Parana. — Avons fait passer la lettre à K.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, ... midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 11 fr. 45, don... 4 fr. 40 de la collecte faite le 14 avril.

Communistes-anarchistes du XXe, samedi 23 mars ... 52, rue des Amandiers.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis ... salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : Discussion pour un meeting. Les compagnons du groupe sont priés d'être exacts.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, ru... d'Avron.

Cercle *Le Réveil des Femmes*, dimanche 21 avril ... 94, rue d'Angoulême, de 1 à 7 heures du soir, se... conde matinée avec danses, poésies, jeux d'enfants ...

2e Conférence sur l'histoire et le caractère de la Femme.

Les citoyennes et leurs amis sont priés de s'y rendre de bonne heure.

Samedi, salle de la Cigogne, boulevard Rochechouart, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe les *Insurgés*.

Levallois-Perret. — Groupe *La Révolte*, réunion samedi, 19, à 8 h. 1/2 du soir, salle Barbottin, 7... rue Carnot.

Les compagnons du XVIIe sont invités.

Saint-Quentin. — *Propagande dans les campagnes* — Dimanche 21 avril, tous les anarchistes sont in... vités à se trouver à 8 heures précises du matin, est... minet Démarque, route de Cambrai, pour de là se rendre à Bellicourt, où une conférence est organisée pour 2 heures. Prière de ne pas manquer.

Les travailleurs qui voudraient lire la *Révolte*, bro... chures et autres journaux, sont priés de s'adresser au compagnon Desmoulins, 22, rue Joséphine.

Le compagnon Massey porte à domicile.

Firminy. — Le groupe de Firminy convoque tous les compagnons à une soirée familiale, le samedi 27 avril, à 7 heures du soir, au café Joust, avenue de la Gare.

Verviers. — *Jeunesse libertaire*, réunion tous les dimanches à 4 heures de l'après-midi et tous les mardis, à 8 heures du soir.


## La RÉVOLTE est en vente

**A Rouen**

Albert Alexandre, 2 bis, place Cauchoise,

**A Agen**

A la librairie Thouron, boulevard de la République, 11. On y trouve également toutes les brochures traitant de la Question sociale.

**A Choisy-le-Roy**

Thirel, libraire, rue Thiers.

**A Morlanwelz**

Jaupin, marchand de journaux.

**A Lyon chez**

Bernard, rue Moncey, 96.

*Au comptoir du zinc rustique*, 78 Cours Vitton.

Librairie, 14 rue d'Austerlitz.

Marchande de journaux, passage de l'Argue angle de la rue de l'Hôtel de Ville.

**A Argenteuil**

Gillard, libraire, 34, rue de la Chaussée.


*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 33. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 28 AVRIL au 4 MAI 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS AMIS

*L'apparition des deux derniers numéros nous ayant été très difficiles à cause du manque de fonds, nous avions dû écrire aux camarades pour qu'ils fassent leur possible pour liquider la situation, nous voyant sur le point de ne pouvoir paraître cette semaine. Notre appel a été entendu, nous remercions les amis de leur empressement.*

## Théorie & Pratique

De ces deux expressions, la première a un sens nettement déterminé, tandis que la seconde prête à l'équivoque. Lorsqu'un concept est réalisé, mis en action, on dit que de la théorie il passe à la pratique. Il y a aussi, mais dans le sens figuré des personnages qui sachant profiter lestement des situations diverses, se disent *pratiques*, c'est précisément de ceux-là qu'il est question, car ce sont eux surtout, qui sous mille dehors, opposent une force considérable aux mouvements révolutionnaires et retardent le progrès.

---

Dans les arts, les sciences ou en sociologie, soit qu'on modifie ou qu'on détruise un système, une méthode ou une organisation, on doit toujours procéder logiquement si on tient à remporter définitivement la victoire.

Les anarchistes, certes, ont agi ainsi. Après s'être demandé quelles étaient les causes d'où découlait la monstruosité qu'on taxe de civilisation, ils ont débuté par une rigoureuse analyse de la société actuelle et en sont arrivé à déterminer les deux causes qui corrompent l'Humanité et font dévier les sociétés de leur véritable destination : ces deux causes sont la *propriété individuelle* et l'*Autorité*, laquelle est synonyme de tyrannie, car il est absolument impossible de concevoir un maître sans qu'il y ait des esclaves.

---

La presque totalité des crimes a un seul mobile : la possession et la jouissance de ce qu'on convoite ; or, comme cela n'est possible et réalisable que lorsque la fortune vous sourit et, d'autre part, celle-ci ne se montrant bonne fille qu'avec les puissants, il s'ensuit que deux sortes de folies étreignent l'espèce humaine : celle de l'or et celle des grandeurs,

Les lois, cette garantie de celui qui possède contre celui qui n'a rien, sont faites pour justifier et légaliser les crimes des puissants et punir les méfaits des petits.

Les anarchistes ayant donc compris que là était le véritable défaut, ont porté coups sur coups et si bien que, quoi qu'on dise, la conception anarchiste, le « *fais ce que veux* » est aujourd'hui posé dans tous les Etats.

Lorsque par l'observation profonde et sincère on a découvert le mal, il faut se demander quels sont les meilleurs remèdes à employer et surtout où ce changement doit conduire. En effet, il ne s'agit pas seulement d'attaquer une société marâtre pour les meilleurs et les déshérités, il faut en concevoir une qui soit exempte de ces défauts. Cela est très facile. Tout le monde veut le bien-être. Cela est-il possible ? On peut répondre hardiment : oui ! Les produits agricoles et industriels suffisant largement à une population deux fois plus dense que celle qui gaspille ou végète sur la croûte terrestre. La misère provient donc du gaspillage des uns et de l'accaparement des autres.

Pour éviter cela, que faut-il faire ? Renverser la société actuelle, porter à la Propriété individuelle et au Principe d'autorité un coup dont ils ne puissent plus se relever et sur les ruines de ce monde épouvantable, en créer un autre où chaque être travaillant selon ses aptitudes, consommerait suivant ses besoins.

Les grandeurs et la fortune devenant inutiles, les crimes dont ils sont les mobiles disparaîtraient, et par un fonctionnement plus ou moins régulier les êtres humains en arriveraient à l'harmonie.

Pour comprendre cela, il n'est certes pas nécessaire d'être exceptionnellement doué. Eh bien, il en est pas ainsi ! Tandis que tous nos efforts tendent à renverser le monde bourgeois, il en est des nôtres ou qui se disent tels, qui nous opposent de prétendus arguments historiques pour conclure à quoi ; c'est qu'on ne brûle pas les étapes et qu'avant d'arriver à l'Anarchie, le peuple doit limiter ses prochaines révolutions aux démarcations que leur imagination ou leurs caprices auront tracées. Ce n'est pas flatteur pour ce peuple dont ils veulent se servir, car s'ils ont eux, compris le problème sociologique, pourquoi supposent-ils le peuple assez bête et assez niais pour ne pas le saisir ?

Pourquoi, lorsqu'on a les mains pleines de vérités, les tenir sous le boisseau ?

Qui peut dès aujourd'hui indiquer quelle sera l'intensité et la durée de l'évolution ; qui peut déterminer si la période révolutionnaire sera longue ou brève ; qui peut préciser le point culminant qu'atteindra l'intuition plébéienne pendant cette période ? Prétentieux et pédant serait celui qui prétendrait pouvoir le faire. Puisque cela est impossible, pourquoi créer alors une quantité d'écoles ayant chacune son étape, sa phase spécifique ?

On ne peut nier que cette diversité d'écoles, dont les adeptes luttent parfois entre eux, ne soit une cause d'amoindrissement des forces révolutionnaires.

Deux personnes, vivant ensemble, avaient pris un billet de loterie ; le principal lot était un meuble, rentrées chez elles, l'une dit : si nous gagnons le meuble, nous le mettrons-là ; l'autre, répondit non ! nous le mettrons ici ; toutes deux tinrent bon et d'un mot à l'autre, elles finirent par se rosser mutuellement de coups..... et elles ne gagnèrent pas le meuble.

Il est fort possible que le même fait se produise en période révolutionnaire ; et les *phasistes* en seront pour leur étape ! Ce qui peut arriver, c'est que le torrent populaire dépasse les démarcations prétentieuses des uns sans atteindre les illusions des autres. Mais ce qu'il y a de fatal, c'est que, sous prétexte d'être pratiques, beaucoup abandonnent le terrain révolutionnaire pour se lancer dans les luttes électorales où l'intérêt personnel ne peut être satisfait qu'au détriment de celui de la foule.

Sous prétexte d'être pratiques, d'ex-anarchistes sont à la Chambre, d'autres veulent y arriver. Sous le prétexte d'être pratiques, les Impossibilistes ont fait un pacte avec la Bourgeoisie. Sous le prétexte d'être pratiques, de concessions en concessions, on en arrive à acclamer Carnot et à pendre la défense de la Bourgeoisie elle-même ; il n'y a qu'un pas à faire, sûrement quelques pratiques le feront.

Il nous reste encore une illusion pour ne pas dire une naïveté, c'est que ceux qui sont de bonne foi, voyant qu'ils font le jeu de la Bourgeoisie, en se servant des moyens qui assurent la viabilité de ses privilèges, briseront avec cette méthode anti-révolutionnaire et viendront occuper dans les rangs obscurs de la foule la place d'où ils pourront développer dans le peuple les théories révolutionnaires sous lesquelles succombera la société actuelle avec son cruel et triste cortège de maux.

## LES TRADE'S-UNIONS DES CHINOIS

### Les Heures de travail

La réglementation des heures de travail, pour les ouvriers de l'Union en Chine est établie, et personne ne doit dépasser ces limites. Ils sont payés selon la quantité de travail livrée. Le tissage ne doit pas être prolongé au-delà de 9 heures du soir. Le travail des journaliers est fixé d'après l'usage. Les menuisiers travaillent 11 heures en été et 9 heures en hiver, tandis que les maçons travaillent une demi-heure de plus.

Les manœuvres, moins payés, travaillent toute l'année sans en excepter le dimanche, et n'ont que quelques jours de loisirs à la fin de l'année. Cependant, c'est la partie la plus pacifique des travailleurs chinois ; ils ne s'agitent jamais, ne demandent jamais d'augmentation de salaires.

### L'Apprentissage

Les lois de l'apprentissage sont très sévères chez les Chinois. Les orfèvres de Venkov n'acceptent, en apprentissage, que leurs neveux ou les fils d'autres travailleurs du même métier. Les Unions de l'Ouest éloignent, le plus possible, les femmes des industries dans lesquelles les hommes sont occupés. Les travailleurs d'aiguilles font exception en permettant aux femmes et filles de leurs membres de percer les chas. Personne n'a permission de se marier en dehors de l'Union.

Le temps de l'apprentissage dure habituellement de 3 à 5 ans ; le logement et la nourriture sont donnés par le patron ; les habits, etc., par les parents. Pour obtenir du travail, il faut présenter un certificat d'apprentissage. Qui tente d'éluder ces lois est obligé de payer une amende ; mais ce cas arrive très rarement. L'honnêteté est commune entre les Unions chinoises. Celui qui livre un travail en mauvais état, est puni comme s'il avait travaillé à meilleur prix ; ainsi des commerçants qui vendent de la mauvaise marchandise. La matière brute doit rester telle quelle, les falsifications ou mélanges sont défendus.

### Les Grèves

On entend rarement parler des *tongs* ou Unions chinoises à San-Francisco ; cependant elles n'en sont pas moins puissantes. Dans les grèves et les boycottages, les chinois sont énergiques et violents, et à l'occasion, ils savent faire bonne résistance.

Depuis quelque temps, les menuisiers et maçons chinois sont en grève pour une augmentation de 2 fr 50 par jour. Ils recevaient 12 fr. 50 pour 10 heures de travail, ils en demandent 15. Si dans le quartier chinois on bâtit une maison, les maçons blancs font les parois et le toit, tout le reste est fait par les chinois.

Pour se mettre en sûreté de la police, ils font souvent des portes en laiton massif d'un pied d'épaisseur. Les orfèvres, bijoutiers, boulangers, cordonniers et ouvriers en tabac ont leurs *tongs*

Un marchand de guêtres réussit une fois à décider ses chinois à travailler avec une réduction de 50 centimes, en s'offrant de faire figurer sur les registres ce paiement en salaire exigible. Mais la chose se répandit de suite dans l'Union, l'exploiteur fut boycotté, et les traitres chassés de l'Union.

La journée des chinois est curieusement partagée : ils travaillent de 10 heures à midi, puis de 12 h. 1/2 à 4 h. 1/2, de 5 à 6 heures et de 8 h. à 11 heures du soir. Les pauses de midi et 4 h. 1/2 sont pour le déjeûner et le dîner. Le premier déjeûner est pris à 9 heures.

### La vie des Chinois

Les dépenses des Chinois sont, aussi bien que celles des Italiens en Amérique, très petites. Ils dorment 30 à 40 dans une chambre de 4 mètres carrés. Le Chinois dépense en moyenne pour sa nourriture 1 fr. par jour, 25 francs pour le logement et 25 francs pour le vêtement. Il gagne environ 1625 francs par an et n'en dépense que 425, il lui en reste donc toujours 1,200.

(*Arbeiter-Zeitung* de San-Francisco)

## CES SOCIALISTES SUISSES !

*L'Arbeiter-Stimme* dit à propos de l'affaire des bombes de Zürich :

Que l'on fasse des expériences avec des matières explosives, ce n'est pas une raison pour exiler quelqu'un, sans quoi bien des gens devraient être expulsés. Mais dans le cas de Brienstein, qui fabriquait des bombes pour les nihilistes, c'est tout à fait différent. Nous pouvons le comprendre dans un Russe, et nous ne lui jetons pas la pierre ; mais nous ne pouvons *approuver* que l'on abuse de telle façon de l'asile suisse.

Le respect de notre petit pays, entouré de grands royaumes prêts à l'écraser, devrait suffire à dissuader de telles entreprises. Aussi est-il naturel que celui qui espère pouvoir apporter un changement de système par le *régicide ne soit pas reconnu comme notre compagnon.*

Nous, social-démocrates, nous n'avons pas à craindre l'instruction judiciaire, ni à perdre *un mot*, si après l'enquête les complices des expérimentateurs sont expulsés, car la Suisse ne peut pas permettre que l'on complote d'ici contre les autres puissances.

Lâches, lâches, lâches ! Quand le gouvernement allemand vous pria de supprimer le *Rothe Theufel* (Diable Rouge), vous vous soumites aux ordres de Bismark ; puis on vous remercia de votre platitude en vous expulsant vous et le *Social Demokrat ;* aujourd'hui qu'avez-vous à perdre, de quoi avez vous peur, qui vous commande de ramper si humbles aux pieds des tyrans. Oh ! grands successeurs de Guillaume Tell et de Winkelried que vous nous faites pitié avec vos platitudes, et que nous serions malheureux de tomber sous votre despotisme de prolétaires rassasiés de suffrage universel, de café au lait et de referendums !

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — M. Dalmont, dans l'*Egalité*, feint de prendre au sérieux l'accusation de ne pas être mort en 71 et fait semblant de ne pas comprendre que nous avons voulu tout simplement réduire son argumentation par l'absurde. Il n'a pourtant pas besoin de faire la bête. Du reste il termine la discussion par une retraite en bon ordre. Il nous répond qu'il ne lui plaît pas de faire des discussions de personne. Nous lui ferons observer qu'elles nous plaisent moins encore qu'à lui, et qu'il n'avait qu'à ne pas commencer. Enfin on lui pardonne pour cette fois-ci, mais qu'il n'y revienne pas.

Quant à son sous-entendu de duel, nous laissons cela aux journalistes bourgeois qui ont du temps à perdre pour amuser la galerie.

***

Calais. — Le sieur Alfred Delcluze, avec le venin qui lui est connu, relate dans son canard la note suivante au sujet de la conférence anarchiste qui a eu lieu le 14 courant, à la Brasserie Humanitaire, à Armentières.

« On avait (dit-il), à grand orchestre annoncé la présence de Tortelier et de Malato, de Paris.

« A la grande surprise de l'auditoire, composé de 150 personnes environ, ils virent apparaître le nommé Theneuin accompagné de Decarme.. (*sic*).

« Decarme, aujourd'hui comme les autres jours, n'a su que trahir ses promesses et faire volte-face à la première occasion. »

On ne peut avoir plus d'audace et d'aplomb qu'en a le sieur Delcluze. Cet individu les connaît les annonces à grand orchestre, aussi nous a-t-il à différentes reprises, annoncé la présence à ses reunions des citoyens Basly, Camélinat et de la citoyenne Louise Michel, qui ne sont jamais venus dans nos murs.

En fait de volte-face, il la connaît plus que tout autre, lui qui étant *socialiste*, s'est déclaré anarchiste. C'est pendant cette phase de transformation qu'il gaspilla les fonds que les compagnons avaient mis à sa disposition pour la publication de la *Révolte des Affamés*, organe communiste-anarchiste qu'il rédigea lui seul. Lorsque les fonds furent épuisés ou pour mieux dire gaspillés et qu'un compagnon s'avisa de lui demander quelques renseignements sur sa gestion, Delcluze se fâcha tout rouge, lâcha les compagnons et un an plus tard redevint socialiste pour mieux satisfaire ses appétits. Et dire que c'est ce même Delcluze qui ose parler de volte-face et que l'on va présenter aux élections législatives dans la circonscription de Calais pour représenter le parti socialiste.

Roublard, va ! Tu sauras aussi bien enfoncer ces derniers que tu as enfoncé les premiers.

*Les comp. du groupe l'Humanité.*

***

La Palisse. — On se rappelle les démêlés que les compagnons Souchet et Tartarin ont eu avec le parquet et la gendarmerie. L'autorité vient de prendre sa revanche. Voici ce que nous détachons d'un journal bourgeois ;

Il y a peu de temps, trois habitants des communes de Droiturier, d'Aude-la-Roche et de Saint-Prix, arrondissement de la Palisse, nommés Tartarin, Brun et Julien Souchet étaient condamnés à de légères petites peines en police correctionnelle.

Tartarin, Brun et Julien Souchet, qui sont anarchistes, avaient déclaré que jamais ils ne consentiraient à purger leur condamnation.

Les délais accordés aux prévenus étant expirés, le procureur de la République de Cusset donna ordre à la gendarmerie de La Palisse d'incarcérer les condamnés. Tartarin et Brun se laissèrent arrêter jeudi à huit heures du soir, après avoir protesté, mais sans résistance, il n'en fut pas de même de Julien Souchet.

Au moment où le maréchal-des-logis chef et un gendarme se présentèrent à son domicile, ils le trouvèrent travaillant dans son champ, ayant près de lui un fusil chargé. Dès que le maréchal des-logis lui eut donné connaissance du mandat d'arrêt dont il était porteur, Souchet protesta vivement, puis, saisissant une bêche, il essaya d'en frapper son interlocuteur. Une lutte violente s'engagea alors entre les deux hommes. Aux cris poussés par Souchet, sa femme accourut à son secours, mais l'autre gendarme, s'emparant du fusil, la maintint en respect. Les deux combattants lâchèrent prise et rentrèrent dans la maison. Là, la lutte recommença, plus acharnée encore, et dégénéra en une bataille en règle, dans laquelle la femme Souchet frappa et mordit violemment les gendarmes. Ce n'est que sur la menace que lui fit le maréchal-de-logis de lui brûler la cervelle que Souchet se laissa arrêter.

Avant-hier, Jules Souchet, frère de Julien, se présenta à la gendarmerie et demanda à voir les prisonniers. Avant de faire droit à sa demande, on le fouilla et on trouva dans ses poches des brochures anarchistes et un revolver chargé à cinq balles. Mis en présence de ses amis, Jules Souchet entra dans une colère terrible et menaça les gendarmes. Il fut immédiatement arrêté.

A deux heures, les quatre anarchistes furent conduits à la prison de Cusset. En traversant les rues de La Palisse, au milieu d'une foule considérable, les prisonniers chantaient la *Marseillaise*.

Une vive émotion règne à la Palisse où les frères Souchet sont très connus, l'un, Jules étant ancien adjoint de Saint-Prix, et l'autre, ancien candidat aux élections législatives de 1885.

Inutile de dire que nos camarades vont payer cher cette tentative d'émancipation, mais c'est la multiplicité d'actes semblables qui aidera à ruiner le prestige de l'autorité et forcera celle-ci à respecter la liberté des anarchistes en lui apprenant que beaucoup parmi eux savent passer de la parole aux actes et sont bien décidés à ne plus se laisser molester inutilement.

***

Castelsjaloux. — Les lauriers des policiers toulousains empêchaient-ils de dormir le funambulesque, qui exerce à Casteljaloux le dégoûtant métier de commissaire de police, ou a-t-il tenu à faire parler de lui ? Deux de nos meilleurs amis qui avaient signé la déclaration de réunion publique lors du passage du compagnon Faure furent assignés pour le mardi 26 mars, pour répondre d'une non conformation à la loi en cette circonstance. Malgré que sept semaines se fussent écoulées depuis la conférence, ce bon M. Laroze n'avait pas encore pu digérer que ce soir-là on se fût payé sa tête — histoire de rire un brin — et c'est pour l'avoir élu président, assesseur et tout le reste, qu'il appelle cela ne pas s'être conformé à la loi.

Nos camarades s'y étant rendus, ils ne virent pas du tout de commissaire et le juge de paix fermait même boutique sans appeler l'affaire. Si les amis n'avaient réclamé à être condamnés ce jour-là pour ne pas avoir à perdre une autre demi-journée pour les beaux yeux de dame Thémis — dite Justice.

Le bonhomme qui avait posé ses jupons, trouvait bien assez aigre de se remettre à son comptoir, mais quoique de mauvaise grâce, il envoya quérir le commissaire qui s'excusa de ne pouvoir comparaître. L'instruction ouverte contre ces deux *hommes dangereux* demandant du temps et n'étant pas encore terminée.

Le mardi après, l'illustre autant que grotesque Larose, flanqué de toute la gendarmerie, se rendait au tribunal de simple police, mais lui rendant la monnaie de sa pièce, les compagnons à leur tour le firent poser et ne comparurent pas.

Force fut donc au digne roussin de lancer deux nouvelles assignations pour le 5 avril, et ce jour-là, avec le même ridicule déploiement de forces s'est définitivement terminé ce petit procès. Plaignant et ministère public tout à la fois, M. Laroze a requis toute la rigueur, toute la sévérité, toute l'inexorabilité des lois contre ces anarchistes qui ne veulent respecter ni la loi ni le commissaire, il s'est même plaint qu'on l'ait attaqué dans la *Revolte* — les anarchistes se sont affirmés incorrigibles et ont déclaré qu'une autre fois ils feraient la même chose.

Le président a prononcé 5 francs d'amende pour chaque prévenu et en cas de non paiement quelques jours de prison plus les frais.

La société a été sauvée.

## Belgique

Bruxelles. — Grand émoi dans les journaux bourgeois. Un pseudo-anarchiste devait, selon le correspondant bruxellois du journal à Rochefort, venir donner ici un meeting anti-boulangiste, afin de provoquer des manifestations contre Boulange et en fin de compte son expulsion. Ce soi-disant anarchiste était payé par Constans pour faire cette besogne.

Là-dessus, l'ingénieux correspondant de l'organe du Boulangisme s'en alla trouver l'imprimeur chargé de faire les affiches et tenta de le corrompre afin qu'elles ne fussent pas livrées. Mais cette manœuvre fut repoussée par l'imprimeur comme elle le méritait et le meeting eut lieu.

Inutile de dire maintenant, n'est-ce pas, que cette réunion était organisée par nous et nullement par un policier du gouvernement français; que le compagnon Thennevin, de Paris, venu d'Armentières pour nous serrer la main avait, de concert avec le groupe *l'Égalité*, organisé le meeting afin de faire de la propagande en faveur de notre journal *Le Drapeau Noir* paraissant justement ce jour-là, et aucunement dans le but de faire de la réclame au prétendant dont nous nous moquons pas mal.

Deux cent cinquante personnes assistaient à la réunion qui fut tumultueuse, mais aura certainement sérieusement propagé les idées communistes-anarchistes. Tour à tour, Thennevin et les compagnons de Bruxelles ont pris énergiquement le taureau par les cornes, démontrant aux travailleurs qui les écoutaient qu'un homme, s'appelât-il Boulanger ou n'importe qui, est impuissant à donner au peuple qui a tout produit et ne possède rien le droit à la vie et l'autonomie de l'individu; que seule la masse est capable de supprimer enfin une bonne fois le Capital et l'Autorité et d'exproprier à la fois la richesse sociale pour la rendre à la communauté, et tout gouvernement quel qu'il soit pour l'envoyer à tous les diables et y substituer l'autonomie entière de chacun et le libre groupement des libres individualités. Au milieu des applaudissements de toute la salle, nous avons développé la théorie communiste et l'idée libertaire, stigmatisant comme il convenait, les charlatans qui avaient osé soutenir, dans la réunion, que le général Boulanger sera le régénérateur du peuple et le vengeur de la France!

Nous avons montré à ces infects blagueurs que le régénérateur des peuples ne pourra être que la Révolution sociale et le vengeur des peuples, que ce sera les richesses sociales et l'anéantissement sans pitié de tout Gouvernement, de tout Autorité. Excellente journée pour la propagande et qui nous a donné à tous, en même temps que le désir de nous resserrer davantage entre nous, la volonté bien déterminée de commencer ici une campagne énergique contre les ennemis de l'Humanité, qu'ils se nomment bourgeois, boulangistes ou socialistes autoritaires de la coterie possibiliste ou de la secte prétendue révolutionnaire. A bientôt un nouveau meeting.

* * *

D'un autre correspondant :

Le compagnon Thennevin, de Paris, étant venu à Bruxelles et se proposant d'y rester quelques jours, des membres du groupe *l'Égalité* lui avaient demandé de donner une conférence à l'occasion de l'apparition du nouvel organe des idées anarchistes, *Le Drapeau Noir*. Notre camarade avait accepté et pris comme sujet : Le Boulangisme.

Les boulangistes de notre ville ayant eu vent de la chose, adressèrent à l'*Intransigeant* une dépêche télégraphique qu'on s'empressa de publier dans ce journal et dans laquelle notre ami Thennevin était qualifié de mouchard, chargé par le gouvernement français de provoquer l'expulsion du général Boulanger. Ils faisaient remarquer que le local où devait se donner la conférence était situé non loin de l'hôtel Mengelle, où loge le général et que, aussitôt la conférence terminée, devait avoir lieu une manifestation anti-boulangiste sous les fenêtres dudit hôtel. Nous aurions préféré donner la conférence dans une salle du centre de la ville, seulement il ne nous a pas été possible d'en obtenir une autre que celle de la Cour de Brabant où la conférence annoncée a eu lieu le samedi 20 avril.

Cela ne suffisait pas à ces soi-disant partisans de la liberté des opinions : un d'entre eux, le sieur Deneauvillers, correspondant bruxellois de l'*Intransigeant*, alla jusqu'à offrir à l'imprimeur des affiches annonçant la réunion, de lui payer le prix desdites affiches s'il consentait à ne pas nous les livrer. Ces faits suffiront pour faire apprécier à sa juste valeur ce monsieur, dont la bonne foi n'est pas la qualité dominante. Il avait réussi à entraîner à sa remorque pour l'aider dans sa belle besogne un homme se disant socialiste-révolutionnaire et que jusqu'à ce jour nous estimions tous, le croyant sincère. Il nous a heureusement été permis de démasquer ces tristes sires qui recevront le prix de leur infamie : le mépris des honnêtes gens et l'or de la Boulange.

Quant à la conférence, elle a parfaitement réussi. C'était plutôt un meeting ; une dizaine d'orateurs y ont pris la parole : des boulangistes tels que les citoyens Morphy et Huart, des socialistes anti-boulangistes et les compagnons Thennevin, Wysman, Cardinal et Berger, anarchistes.

Notre ami Thennevin n'a pas eu de peine à démontrer que le parti boulangiste, comme tous les partis politiques, ne vise que la possession du pouvoir et que, proscrits aujourd'hui, les boulangistes devenus gouvernants s'empresseraient à leur tour de proscrire, peut-être de faire fusiller leurs adversaires; les divers orateurs anarchistes rappelèrent la conduite de Boulanger pendant la Commune : ce soi-disant ami du peuple fut parmi les fusilleurs des 35,000 parisiens, assassinés pour satisfaire la soif sanguinaire de Foutriquet et de sa bande. Tous les gouvernements se valent, c'est-à-dire ne valent rien, c'est l'institution que nous devons combattre, laquelle n'existe que pour faire respecter le *droit à la propriété* de ceux qui n'ont rien fait pour posséder si ce n'est voler, exploiter leurs semblables ou naître fils d'exploiteurs.

C'est pourquoi, ajoutèrent nos camarades, nous combattons le boulangisme à l'égal des autres partis qui nous gouvernent ou qui aspirent à nous gouverner. Certains croient que Boulanger est le Messie qui doit régénérer le Vieux Monde ; nous, anarchistes, n'avons confiance qu'en la Révolution sociale qui doit, par l'expropriation, faire que tout soit à tous et rien à personne et que les hommes, affranchis de toute autorité, vivent libres et heureux.

Le sieur Morphy ayant proposé à l'assemblée le vote d'une protestation contre l'expulsion du général, le compagnon Wysman expose qu'il est inutile de voter une protestation quelconque, que les anarchistes sont adversaires à la fois du vote qui avilit et de l'expulsion de qui que ce soit.

Le sieur Morphy insistant, le compagnon Wysman invite les partisans de l'expulsion à lever la main ; personne ne le faisant, le compagnon déclare que le vote de la protestation est sans utilité, l'attitude de l'assemblée étant une protestation suffisante.

En somme, ç'a été une bonne soirée pour la propagation des idées anarchistes.

* * *

Verviers. — Les enjuponnés de Charleroi viennent de condamner notre ami Charpentier pour avoir développé les idées anarchistes dans un meeting, donné le 27 janvier, à Morlanwelz, où les gendarmes y assistèrent en uniforme, fusil au bras (pour faire respecter la liberté de réunion, sans doute).

Le compagnon Charpentier étant détenu à Lille pour port d'arme prohibée, a fait défaut à l'audience du 4 avril, où, d'après les journaux bourgeois, on lui a reproché d'avoir dit : « qu'il valait mieux mourir sur les barricades, que de crever de faim à l'étranger ; d'avoir rappelé l'incendie de la verrerie Baudoux, en disant que les ouvriers n'obtiendraient ce qu'ils réclament que lorsqu'ils sauront le prendre et agir énergiquement ; d'avoir ajouté que les bourgeois sont des voleurs, que tout ce qu'ils détiennent est le produit de l'exploitation, et ce ne serait que justice de leur reprendre à la première occasion ».

Cela a valu au compagnon Charpentier 5 mois de prison et 100 francs d'amende.

## Espagne

Barcelone, 27 avril.

Un comité de bourgeois avait organisé un meeting pour la Paix, pour protester contre la guerre. On avait une liste d'orateurs faite à l'avance. Espagnols, Français, Italiens, tous parlaient de paix et... de patrie ! Imbéciles !

Le président, dont la tête dépassait les cheveux de 10 centimètres au moins, refusa par trois fois la parole à un de nos compagnons, ce qui l'obligea à la prendre et de démontrer, aux applaudissements de la salle, que depuis vingt ans la paix entre nations existait en Europe et que jamais elle n'avait existé dans le cœur des travailleurs : « La femme qui sent ses enfants sans pain, le travailleur qui manque d'ouvrage, le vagabond qui est sans abri, sont-ils en paix, ceux là, non !

Eh bien, parlez-nous de la paix sociale, celle que nous réclamons.

La guerre de nations, nous la repoussons (nous autres, qui désertons la caserne), mais la guerre sociale, nous l'appelons à grands cris, car elle seule donnera la vraie paix, celle du cœur.

Bonne propagande. Ça leur a plu à ces espagnols, qu'un jeune vienne parler, aussi la Ligue antipatriote va-t-elle commencer une série de meetings.

## Autriche-Hongrie

Vienne a toujours été, après Paris, la capitale la plus révolutionnaire de l'Europe. Elle en a donné une nouvelle preuve dimanche passé.

Les cochers des tramways se sont mis en grève pour le jour de Pâques. Les compagnies ont cherché à les remplacer par un personnel de circonstance. Les grévistes ont cherché à empêcher le trafic — et immédiatement le peuple de Vienne a pris fait et cause pour les grévistes.

Des milliers de travailleurs se rassemblaient dimanche dans les rues pour empêcher le trafic des tramways. Alors, la police fit des charges pour les disperser.

Alors le peuple des faubourgs se fâcha tout de bon. Deux barricades surgirent dans les faubourgs. La police fut renforcée d'infanterie, et la lutte commença, et elle marcha si bien, qu'à onze heures du soir, la dernière nouvelle transmise de Vienne était : « La police et l'infanterie sont impuissantes pour maîtriser l'insurrection dans les faubourgs. La cavalerie quitte les casernes. »

Lundi, l'insurrection continuait. La foule parlait d'aller piller les palais et les boutiques des riches marchands juifs, et une boutique avait été déjà pillée.

La cavalerie était impuissante contre les masses de travailleurs qui encombraient les rues, ébauchant des barricades. Le soir toute l'infanterie de la garnison de Vienne était dans la rue et d'un moment à l'autre il fallait s'attendre à ce que le sang coulerait.

Remarquons que les conducteurs de tramways étaient plus que modérés dans leurs demandes. Ils demandaient que la journée fut de 12 heures, au lieu de 15, et que le salaire fût de 3 fr. 75. A quoi les compagnies répondaient qu'il ne manque pas à Vienne d'affamés prêts à travailler 15 heures par jour pour 2 fr. 50, et embauchaient les affamés pour remplacer les grévistes.

## États-Unis

Le même jour, une grève des conducteurs des tramways éclatait à Minneapolis. La foule détruisait les wagons et la police était impuissante pendant deux jours d'enrayer la révolte, soutenue par la population ouvrière de la cité.

## République Argentine

Paraná, 9 mars. — Nous avons déjà parlé de l'agiotage sur l'or, qui se fait en Argentine. — Voici quelques extraits d'une lettre que nous recevons, qui complètent ces renseignements :

Le ministre des finances avait une combinaison, disait-il, pour ramener le papier au pair. Seulement sa combinaison n'a duré que 8 jours et a coûté 20 millions au Trésor ; l'or a repris son cours et est aujourd'hui à 100 — le plus haut cours qu'il ait jamais atteint — c'est-à-dire que le papier est plus déprécié qu'en temps de banqueroute. Il a cependant la garantie de l'État ; mais le gouvernement nous dit que c'est une garantie morale seulement.

Cette situation est assez curieuse : Ainsi, si quelque émigrant a conservé quelques pièces d'or de 20 francs pour pouvoir acheter ses provisions il est obligé d'aller dans un office de change pour avoir la monnaie du pays. Là, on accepte son or à 122 ou 125 au plus ; si c'est une pièce d'argent de 5 francs, on ne l'accepte que pour 80 centavos (4 fr. environ) et même assez difficilement. Il y a six mois, c'était encore plus désagréable, chaque province de l'Argentine (il y en a 15) avait son papier-monnaie qui portaient le titre du nom de la province, ces billets ne passaient pas partout, et ceux qui passaient perdaient 10 centavos (50 centimes), par Nationale (5 francs). Aujourd'hui, tous ces billets étant garantis par l'État sont devenus monnaie courante, mais il est bon de consulter le journal, car à chaque instant on apprend que ceux de Cordoba ou de Tucuman, etc., sont falsifiés. Si vous avez un doute, il faut aller à la banque de la ville pour vous en assurer, et là, après vérification faite, on vous le rend avec un timbre humide où est écrit (faux). Vous en êtes pour votre argent.

L'année s'annonce mal, il n'a fait que pleuvoir ces 2 mois de janvier et février les récoltes sont com-

plètement perdues. Le Parana et l'Uruguay ont eu une crue extraordinaire. Toutes les colonies du Chaco sont innondées, cela n'empêche pas de continuer à y envoyer des émigrants.

# VARIÉTÉS

## SUR L'OCÉAN

Par E. DE AMICIS

*Fin. — (Voir le numéro 31)*

Tout ce monde n'émigrait pas par esprit d'aventures. Pour s'en apercevoir, on n'avait qu'à regarder à combien de corps, d'ossature solide, la chair avait été arrachée par les privations, et combien de figures fières démontraient avoir longtemps combattu et saigné avant de déserter le champ de bataille.

On n'osait pas même, pour diminuer la pitié, alléguer l'ancienne accusation de mollesse et de paresse lancée par les étrangers aux cultivateurs de la terre italienne : accusation tombée depuis longtemps, devant une vérité solennellement proclamée par les étrangers mêmes, qu'aussi bien dans le midi que dans le nord *ils prodiguent tant de sueur sur la glèbe qu'il ne serait pas possible d'en verser davantage*, et plus que proclamée prouvée par cent pays qui les appellent et les préfèrent. La pitié leur était due entière et profonde. Et ils en inspiraient d'autant plus, si l'on songeait combien d'eux avaient déjà dans leur poche des contrats ruineux, faits avec les accapareurs qui flairent le désespoir dans les chaumières et l'achètent; à combien seraient saisis, à l'arrivée, par d'autres exploiteurs et seront exploités tyranniquement pendant des années ; combien d'autres peut-être portaient déjà dans leur corps le germe d'une maladie qui les tuera dans le Nouveau Monde.

J'avais beau penser aux causes anciennes et complexes de cette misère, devant laquelle, comme dit un ministre *« nous nous trouvons aussi affligés qu'impuissants ;»* à l'appauvrissement du sol, à l'agriculture négligée par insouciance, aux impôts aggravés par des nécessités politiques, aux héritages du passé, à la concurrence étrangère, à la *malaria*.

Malgré moi, les paroles de Giordani me raisonnaient à l'oreille : que notre pays sera béni quand il se rappellera que les paysans sont aussi des hommes. Je ne pouvais pas même m'empêcher de considérer que la faute en était pour une grande part dans cette misère ; à la méchanceté et à l'égoïsme humain ; tant de richards insouciants pour qui la campagne n'est qu'un amusement de quelques jours, et la vie mesquine des travailleurs, qu'une pleurnicherie conventionnelle de quelques utopistes humanitaires ; tant de métayers sans discrétion ni conscience, tant d'usuriers sans cœur ni loi, tant d'entrepreneurs et de trafiquants qui veulent faire de l'argent coûte que coûte, et foulant tout à leurs pieds, mépriseurs farouches des instruments dont ils se servent, et dont la fortune n'est dûe qu'à une série infatigable de sordidités, de duretés, de petits vols et de petites tricheries, de morceaux de pain et de centimes disputés de cent côtés, pour des trentaines d'années, à qui n'a pas assez pour manger. Et puis je me souvenais de mille autres qui, s'étant mis de l'ouate tout plein les oreilles, se frottent les mains et chantonnent ; et *je pensais qu'il y a quelque chose de pire que d'exploiter la misère et la mépriser : c'est de nier qu'elle existe, tandis qu'elle hurle et sanglote à notre porte.*

***

Il arrivât à De Amicis de se rencontrer sur le bateau avec un de ces patriotes italiens dont il y a tant — un garibaldien — qui, amèrement touchés par l'état de prostration ayant suivi la période brillante et vive de la Révolution sont devenus profondément pessimistes.

Voici le dialogue :

Le garibaldien venant de la proue s'approchait. Quand il me passa à côté, je ne pus m'empêcher de lui demander, comme par sympathie :

— Avez-vous été parmi les émigrants ?

Il parut étonné que je lui adressais la parole et fit signe que oui en s'arrêtant, mais de travers, comme quelqu'un qui veut couper court.

Et je lui redemandais :

— Avez-vous vu ces pauvres paysans ?

— Les paysans — répondit-il lentement — sont des embryons de bourgeois.

Je ne pus pas saisir de suite son idée.

— Ils ont le seul mérite — ajouta-t-il, sans me regarder — de ne pas se masquer avec la rhétorique patriotique et humanitaire. Au demeurant... le même égoïsme de fauves domptés. Le ventre, la bourse. Pas même l'idéal de la rédemption de leur classe. Chacun voudrait voir pauvres tous les autres pourvu qu'il puisse vivre mieux lui-même. Que les Autrichiens viennent, mais pour les enrichir et ils seront avec eux. Et ajouta-t-il, après un moment : qu'ils fassent bon voyage !

— Cependant, — observais-je — quand ils sont en Amérique ils se rappellent et aiment la patrie ?

Il s'appuya au gaillard tourné vers la mer, puis répondit : — *La terre, non la patrie.*

— Je ne crois pas, lui dis-je.

Il haussa les épaules. Puis, sans préambule, avec l'air de quelqu'un qui me parlerait une fois pour toute d'un importun plus que pour le besoin de se confier à lui, il m'ouvrit son cœur en peu de mots, rapides et secs : — Lui-même ne regrettait pas la patrie, au fond. Elle avait abouti trop au-dessous de l'idéal pour lequel il s'était battu. Moitié des hommes qui avaient donné leur vie pour l'indépendance de l'Italie, *s'ils revivaient se feraient sauter la cervelle.*

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

### *Lettre d'un ex-soldat aux Conscrits*

Qui de vous lecteurs et amis n'a pas appris dans son enfance par la bouche de son professeur et des livres bourgeois qu'il fallait, au péril de sa vie, défendre la mère Patrie. Qui de vous en lisant l'histoire de son pays ne s'est fait des illusions sur les hauts-faits des monstres chauvins.

Fiction humaine !

Tous à cette époque, n'est ce pas, notre petit cerveau s'enflammait sous les données mensongères des tartuffes : Suppôts du militarisme. Notre cœur enfantin battait à l'unisson quand nous entonnions en chœur ce refrain :

« Mourir pour la Patrie »

Alors, nous n'avions encore appris qu'avec ledit refrain des milliers de nos ancêtres s'étaient trouvés moissonnés pour gaver de leur sang généreux tous les potentats du monde entier. Depuis ce temps j'ai vieilli avec vous camarades. Mes vingt ans sonnèrent et la conscription me fit soldat : Barbarie moderne !

Le jour où je fus obligé d'endosser l'uniforme qui pouvait être taché du sang de mes frères de travail surtout que j'avais vu le régiment de chasseurs à cheval — où j'étais malheureusement incorporé à Abbeville (Somme), — charger avec une rage inouïe les grévistes amiennois l'an passé. Je compris que mon devoir était de quitter au plus vite ce métier d'assassins, c'est ce que je viens de faire.

Camarades,

Suivez mon exemple et bientôt disparaîtront toutes les bastilles bourgeoises. N'ayez crainte qu'on vous donne le qualificatif de déserteur. De mon côté je crie de toutes mes forces à ceux qui me cherchent comme déserteur. Oui, je déserte, la lutte fratricide pour revenir bientôt faire chanter le coq rouge sur toutes les paperasses gouvernementales et exterminer jusqu'au dernier des potentats bourgeois.

A bientôt et vive l'Anarchie !

Moïse DELAPORTE.

Ex-soldat au chasseurs à cheval, à Abbeville.

***

Le compagnon Octave Jahn fait savoir aux camarades qui sont en correspondance avec lui que son adresse est actuellement calle de Cervantès, 98, Gracia Barcelone (Espagne).

***

BRUXELLES. — Les compagnons du *Drapeau Noir* informent les groupes et amis, que c'est convaincus de l'impérieuse nécessité d'un organe anarchiste en Belgique, qu'ils ont entamé la lutte.

Mais ils ne l'ont fait qu'avec peu de ressources.

Que ceux qui ont à cœur l'existence du journal, nous aident en souscrivant un certain nombre d'exemplaires avec ou sans remise, en soldant régulièrement les numéros reçus et en faisant une active propagande en faveur du journal, en organisant la vente dans leur localité.

Les compagnons sont priés de bien vouloir faire circuler des listes de souscriptions, nous leur enverrons en échange un certain nombre de numéros.

Que ceux qui pourraient envoyer des fonds provenant de souscription ou de la vente le fassent sans tarder, avant l'apparition du second numéro, qui sortira le mercredi 1er mai.

Il dépend des compagnons que le journal vive et, s'ils nous aident dans notre tâche (mais alors seulement), il vivra et prospérera, si nous en jugeons par les lettres d'encouragements qui nous sont arrivées de tous côtés.

Administration du *Drapeau Noir*, 58, rue du Moulin, à Bruxelles.

## AUX CAMARADES

Nous allons faire tirer d'ici peu *La Grève des Electeurs*, nous pourrons servir les camarades qui nous en ont demandé. — Prière à ceux qui en voudraient de nous faire savoir le chiffre qu'il comptent prendre afin de fixer le tirage.

Quant à la *Société au Lendemain de la Révolution*, nous prions les camarades de patienter encore un peu, l'imprimeur nous ayant encore demandé jusqu'au mois de mai.

## PETITE CORRESPONDANCE

Au groupe « l'Egalité » à Bruxelles. — Reçu les 70 numéros du « Drapeau Noir ». — N'en envoyer que 25, car il nous serait impossible d'en vendre plus. — Le « Cercle International ».

Le compagnon L. Vivier prie le compagnon Charveron à Bruxelles, de lui envoyer son adresse. — Ecrire L. Vivier, librairie du Père Peinard, 16, r. du Croissant, à Paris.

E M. à Cette. — Pas d'adresses à Draguignan.

« Freiheit ». — Alors dites-nous ce que nous vous devons pour les gravures ?

A. C. à Grenelle. — Avons toujours des « Paroles d'un Révolté » à 1 fr. 50.

H. W. à Bruxelles. — Le compagnon Jahn demande si vous avez reçu sa lettre ? — S'il y a encore des « Procès Jahn ». Envoyez.

Le compagnon Porlier se rendant à Verdun, est prié de nous donner son adresse dans cette ville.

F. Klein à Guatemala. — Nous ne comprenons rien à votre silence. Veuillez nous avertir si vous n'avez pas reçu notre lettre contenant 60 centavos de timbres neufs du Guatemala ?

A. J. à Lyon — Librairie Moderne à Vienne. — A. à La Bastide. — L. Au Mans. — D. à Beauvais. — P. à Nantes. — A. à Saint Nazaire. — B. à Sédan. — V. de V. à La Madeleine. R. à Pamiers. — L. à Agen. — M. à Tovrnus. — H. Sur les Plaines. — L. à Bacau. — F. à Reims. — C. rue de Charonne. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 12 fr. 65, dont 1 fr. 20 de la collecte faite le 21 avril.

Le groupe *Les Parias Picards* se réunira les premier et troisième dimanches de chaque mois, à 2 heures précises, salle Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

Ordre du jour du premier dimanche de mai : Des moyens de propagande.

Pour tout ce qui concerne le groupe, s'adresser à Jean Duvalvret, 27, rue Brunel, à Paris.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour du 27 avril : Discussion d'un manifeste abstentionniste.

Communistes-anarchistes du XXe, samedi 27 avril, 52, rue des Amandiers.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, rue d'Avron.

CALAIS. — Réunion du groupe l'*Humanité*, tous les samedis au local habituel, 222, rue Gambetta, à 8 heures 1/2 du soir.

Ordre du jour : Organisation de conférences.

BRUXELLES. — Groupe l'*Egalité*, 58, rue du Moulin, au Nouveau Moulin, Saint-Josse ten-Noode. Tous les lundis, à 8 h. 1/2 du soir, causerie publique et contradictoire. Journaux et brochures anarchistes.

*Le Gérant :* J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 34. — 5 CENTIMES — Du 5 au 11 MAI 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois. . . . . » 2 50
Trois mois. . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois. . . . . » 3 50
Trois mois. . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AUX LIBRAIRES

*Pour des raisons purement administratives, le service des libraires n'a pu être fait la semaine passée. Nous venons de réorganiser le service de la rue du Croissant pour notre compte, nous pouvons donc promettre définitivement un service régulier.*

*Prière également aux camarades de nous signaler les adresses de libraires où le service pourra être fait. Nous comptons sur leur concours pour nous aider à organiser le service. L'essai fait vient de nous prouver que, dorénavant, la vente de Paris peut nous aider à faire vivre le journal au lieu de manger de l'argent comme elle l'a fait jusqu'à présent.*

## AUX CAMARADES

*La semaine qui se présente étant un peu chargée nous prions ceux de nos dépositaires qui n'ont pas encore répondu, de bien vouloir se liquider. — Merci aux camarades, qui ont répondu, de leur empressement. Depuis quelques numéros la situation est difficile, avec la bonne volonté de tous, nous en sortirons.*

## LE COMMERCE EXTÉRIEUR
ET LA
## MISÈRE A L'INTÉRIEUR

Le développement prodigieux des manufactures en Angleterre et le développement parallèle de trafic international qui permet aujourd'hui de transporter des montagnes de marchandises d'un pays à l'autre, ont fait naître cette idée que les peuples civilisés de l'Europe occidentale allaient devenir les manufacturiers du monde entier, et qu'en échange ils recevraient du dehors toute leur nourriture et les produits bruts.

On nous a enseigné cela à l'école. L'Europe occidentale — nous disait-on — n'a qu'à s'appliquer à la fabrication des produits manufacturés et qu'en échange elle recevrait du monde entier ce qu'il lui faut de nourriture et de produits bruts. — « Pourquoi cultiver les champs et faire le travail pénible du paysan et du jardinier — nous disait-on, — lorsque nous pouvons avoir le blé des Indes, des Etats-Unis, de la Hongrie et de la Russie ; la viande d'Amérique et de la Nouvelle Zélande, les raisins de Malaga et les pommes du Canada, en échange des produits de nos manufactures ? Aujourd'hui déjà la nourriture du plus modeste ménage anglais consiste en produits rassemblés sur toute la surface du globe. Notre vêtement est fait avec des fibres de végétaux cultivés à mille lieues de nous, et de laines arrivant des quatre coins de l'univers.

« Les prairies de l'Amérique, les steppes de l'Asie, les déserts de l'Afrique et les profondeurs de l'Océan, les régions glacées du Nord et les tropiques sont déjà nos tributaires. Toutes les races de la terre nous envoient leur part de nourriture et d'objets de luxe, tandis que nous leur envoyons en échange les produits de notre intelligence supérieure, de notre savoir, de notre puissante organisation industrielle et commerciale. N'est-ce pas un grand tableau que d'unir cet échange gigantesque de produits qui, en peu d'années, s'est établi sur la surface du globe ! »

Les théoriciens de cet échange vont même jusqu'à la poésie lorsqu'ils se mettent à le dépeindre... Et, cependant, ce grand tableau n'est-il pas un simple mirage ? Cet échange est-il nécessaire ? est-il avantageux pour l'Humanité ? Que coûtera-t-il à l'Humanité ? et combien durera-t-il ? Voilà les questions qui viennent se poser.

---

Retournons de soixante-dix ans en arrière. La France est réduite à l'anémie complète par les guerres napoléoniennes. Son industrie, qui commençait à naître à la fin du siècle passé, est presque annihilée. L'Allemagne et l'Italie ne comptent pas encore comme nations industrielles : elles réintroduisent encore le servage, ébranlé par les armées républicaines, — et le servage, on le sait, ne s'accommode pas avec la grande industrie. Ainsi l'Angleterre, après avoir fait ces guerres acharnées contre la France — guerres qui avaient bien plus pour but de détruire l'industrie naissante de la France que sa république — reste maîtresse des Océans. Bordeaux n'est plus le rival de Londres, les industries françaises sont réduites à peu près à néant.

Alors, s'aidant de l'impulsion puissante donnée à l'industrie par le réveil des sciences et la découverte de la machine à vapeur, l'Angleterre commence à fabriquer sur une vaste échelle. Le gouvernement dépeuple les campagnes, et les va-nus-pieds des villages vont s'entasser dans les villes, où ils deviennent la proie du capitaliste. Ne rencontrant aucun concurrent sur les marchés internationaux, l'Angleterre entasse des richesses inouïes entre les mains des capitalistes et développe cette industrie formidable que l'on connaît. En moins de soixante-dix années, c'est-à-dire, de 1810 à 1878, elle augmente l'extraction de son charbon de 10 à 133 millions de tonnes ; l'importation de matières brutes monte de 30 à 380 millions de tonnes, et la valeur des exportations monte de 1,150 à 5,000 millions de francs.

Inutile de dire, à quel prix ces résultats furent obtenus. Nos lecteurs ont eu souvent l'occasion de lire dans la littérature socialiste les révélations terribles des commissions parlementaires sur la condition des travailleurs dans les manufactures anglaises en 1840-1842. Marx en a fait largement usage dans son « Capital ». Ce fut un vrai massacre de femmes et d'enfants, avec l'aide de l'Etat, un vrai massacre des classes ouvrières dans les grandes villes.

Et pendant ce temps, l'accumulation des richesses entre les mains des particuliers se faisait avec une rapidité que l'on n'osait jamais rêver auparavant. Les richesses inouïes que l'on voit maintenant dans les maisons des fabricants et des banquiers anglais datent de cette période. Il suffira de dire que durant les dernières trente années de cette période, la richesse privée a doublé, et que durant les années 1810 à 1878 les capitalistes anglais ont prêté l'immense somme de 28 milliards aux gouvernements et aux industries étrangères. Encore cette évaluation est-elle bien au-dessous de la réalité.

Voilà ce que l'Angleterre a retiré du fait d'être venue la première comme pays de grande industrie, d'avoir eu le monopole de la grande industrie et la prédominance sur les marchés.

Mais ce monopole, nous allons le voir, ne pouvait pas durer. La grande industrie passa bientôt le canal et alla s'implanter chez les autres nations du continent européen. Et aujourd'hui, toutes les nations civilisées cherchent à produire chez elles, et pour elles-mêmes tout ce qu'il leur faut d'objets manufacturés.

Contrairement aux prévisions des économistes, elles s'émancipent de la tutelle et du monopole des pionniers de l'industrie.

La division en nations agricoles et manufacturières disparaît. Chaque nation et chaque bassin géographique cherche à combiner chez soi, sur son territoire, l'agriculture et la manufacture.

C'est ce que nous allons démontrer dans un prochain article.

## Conférence anarchiste internationale

Comme il a été proposé ultérieurement dans divers journaux anarchistes à propos d'une série de conférences — les anarchistes de Paris trouvent qu'en effet, il serait utile qu'elles aient lieu, pour traiter des divergences d'idées sur la manière de concevoir l'Anarchie.

A cet effet, ils invitent donc tous les anarchistes étrangers, qui auraient l'occasion de venir à Paris, pendant l'Exposition, de se rendre salle Horel, rue Aumaire, 13, où une permanence sera établie à partir du 1er juillet, de 8 h. 1/2 à 10 heures du soir.

Sans engager outre mesure leurs camarades de l'étranger, vu les frais qu'occasionnerait l'envoi de compagnons, et qui pourraient servir à une meilleure propagande chez eux, ils seraient heureux que des compagnons de tous les pays puissent y assister. Une date sera fixée ultérieurement ainsi que les questions qui y seront traitées.

Les compagnons qui pourraient venir sont priés d'apporter également les questions qui leur paraîtraient bonnes à traiter.

Adresser lettres et correspondances au compagnon Cabot, 145, quai Valmy.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

MARSEILLE. — Ces temps derniers une grève se déclarait parmi les ouvriers des ports.

Cette grève que l'on pourrait appeler la grève des bras-croisés a fini, comme finissent généralement toutes les grèves faites avec calme ; elle a été vaincue. Que les ouvriers se souviennent bien de ceci : on ne fait jamais d'omelettes sans casser des œufs. C'est un dit-on populaire, connu de tous. Que ne l'a-t-on appliqué dans le cas qui nous occupe.

Si au lieu de crier vive la Commission, les ouvriers qui, aujourd'hui, ont dû reprendre le joug, avaient simplement exproprié les capitalistes fainéants qui les occupent : s'ils avaient imité leurs frères de misère de Rome, leurs aînés sur ce point, s'ils avaient, en un mot, pris sans aucune formule, dans le tas des produits sociaux. Ils auraient pu continuer la lutte.

Quand on a le ventre bien plein, on peut attendre. Il n'en a pas été ainsi. Les ouvriers des ports n'ont pas voulu sortir de la légalité. Ils ont mendié à leurs frères de misère quelques sous, c'est-à-dire leur existence de quelques jours, au lieu de la revendiquer hautement, au lieu de prendre chez ceux qui, sans rien faire leur paient 6 francs un travail qui leur en a rapporté 15.

Ils n'ont pas compris, ces malheureux ouviers, auxquels le dur et pénible labeur qu'ils sont forcés de faire, ne leur laisse pas un seul instant pour ouvrir un livre, ils n'ont pas compris, dis-je, les enseignements de l'Histoire, ils n'ont pas compris ces pauvres êtres, que chacune de nos libertés n'a été conquise que par les barricades, le fusil ou la guillotine, oui, la guillotine, ceux qui par la rapacité, font mourir d'anémie des familles entières, ceux-là la méritent.

Loin de songer à cette marche fatale mais nécessaire du progrès, loin de songer qu'il n'y a que la Révolution sociale contre tous ceux qui affament le peuple en lui volant les trois quarts de ses salaires, loin de songer que la guerre sociale seulement peut les émanciper, en supprimant les frontières et les guerres à venir, en supprimant les patrons, et en donnant aux ouvriers l'outil. Loin de songer que la lutte contre la loi était ce qu'il fallait faire, ils n'ont fait que s'y soumettre, c'est pour cela qu'ils ont été vaincus.

Les élus socialistes soi-disant, amis du peuple sont venus montrer leur belle figure et dire aux ouvriers qu'ils venaient pour leur bien, pour assurer leur succès. Les ouvriers ont compris ce qu'ils valaient car pour tout remerciement, ils leur ont répondu ces mots : vous n'avez qu'un don, celui d'arriver trop tard : vous n'êtes que des charlatans et des fumistes.

***

Samedi 27 avril, a eu lieu une réunion publique anarchiste et contradictoire à la Brasserie du Chapitre.

Il s'agissait de répondre par une propagande plus vraie et plus logique, à celle de M. Antoine qui, il y a quelques jours, est venu prêcher la foi patriotique, laquelle ainsi que la foi religieuse disparaît considérablement dans les cerveaux.

Un manifeste anarchiste avait invité les travailleurs à cette réunion. Aussi la salle était-elle comble.

Il a été démontré par divers anarchistes, aux applaudissements nourris de l'assistance, que l'idée de Patrie était idiote, anti-humanitaire, qu'elle ne supportait pas même la discussion.

La Patrie, en effet, n'a jamais servi et profité qu'aux politiciens gouvernants, intéressés à faire s'entretuer les peuples pour mieux les tenir sous le joug de l'exploitation patronale et capitaliste.

Un compagnon qui venait de relever victorieusement quelques objections posées par un partisan du suffrage universel, s'est vu attaquer au courant de la réunion, dans sa vie privée, par le renégat Tressaud aujourd'hui politicien et candidat.

Il est bon de tenir compte de cette façon de procéder. Mais la salle comprenait très bien que les principes sont au-dessus des personnalités, aussi a-t-elle prouvé, par des applaudissements frénétiques que les anarchistes avaient raison de déserter les urnes, et qu'il valait mieux rester parmi le peuple pour l'instruire de ses droits, que d'aller au Palais Bourbon pour le duper. En somme, excellente journée pour les idées anarchistes.

***

ARMENTIÈRES. — La grève a son retentissement ici, et semble tourner au tragique pour la face boursouflée de nos exploiteurs. Bon signe pour les révolutionnaires.

Mardi 27 avril, quelques révolutionnaires voulant parler au maire, se présentèrent au cercle des patrons, où celui-ci se trouvait. Ce monsieur étant en compagnie de ses pareils, ne jugea pas à propos de les recevoir ; ceux-ci voyant cela, y pénétrèrent malgré la défense du patron de l'établissement. Nos exploiteurs honteux de délibérer en face des travailleurs montèrent un étage plus haut.

Le lendemain ils furent appelés vers les trois heures, pour ce fait, au bureau du commissaire ; ayant sans doute quelque chose de plus pressé que de se rendre immédiatement chez ce monsieur, il était minuit quand ils s'y présentèrent, n'y trouvant personne, ils firent, avec le sans-gêne qu'on trouve chez les révolutionnaires, tout simplement comme s'ils étaient chez eux : ils prirent les clefs et ouvrirent toutes les portes des prisons, donnant la liberté aux quelques prisonniers qui s'y trouvaient.

Le jeudi, quand ils se présentèrent à leur travail, on leur remit leurs livrets. Voulant avoir une explication, ils se rendirent auprès du directeur, celui-ci les envoya au patron auquel le citoyen Flament appliqua un formidable soufflet.

Le même mardi, dans la soirée, un ouvrier rencontra le contre-maître, un nommé Charvet, qui lui avait fait perdre son travail, lors des dernières grèves ; il se mit d'abord à l'injurier, puis à le frapper d'un coup de poing, dit américain, sur la tempe gauche, qui lui ouvrit la tête. Inutile de dire qu'ils furent arrêtés et conduit à la prison de Lille. Comme on le voit, l'action révolutionnaire fait son chemin et le jour n'est pas loin où les actes se multiplieront et se suivront si rapidement les uns des autres, de telle sorte, qu'ils ne tarderont pas à donner le trac à nos exploiteurs.

***

Nous recevons sur les faits que nous avons racontés, la semaine passée, d'après un journal bourgeois, les renseignements suivants :

Le 18 avril, le compagnon Tartarin reçut la visite de deux gendarmes qui venaient l'arrêter pour lui faire payer une contrainte par corps, qu'il avait encourue par un procès qu'on lui avait fait pour n'avoir pas de lanterne à sa voiture.

Ce procès était fait depuis un an, et Tartarin, à toutes les réquisitions, avait répondu qu'il ne reconnaissait pas le gouvernement, il ne voulait pas payer.

Le compagnon Souchet, avait, lui aussi, un procès pour délit de chasse ; il fit les mêmes réponses aux gendarmes qui se présentèrent pour l'arrêter dans son champ où il travaillait. Le maréchal-des-logis ayant voulu lui retirer des mains la bêche qu'il tenait, Souchet révolté, le fait sauter les quatre fers en l'air ; mais l'autre gendarme ayant soutenu son chef, Souchet fût forcé de les suivre à la caserne de la gendarmerie de La Palisse où il trouva Tartarin et un nommé Brun arrêté aussi par contrainte par corps.

Le lendemain, le frère de Souchet étant venu pour le voir, ne put maîtriser son indignation en présence des gendarmes et dit à son frère : tu aurais dû taper sur les gendarmes avec ta bêche et m'appeler à ton secours, nous les aurions chassés à nous deux. Au même instant les cognards lui déclarèrent procès-verbal et l'arrêtèrent.

C'était le vendredi dit saint qu'avait eu lieu cette arrestation. Les gendarmes ayant enchaîné Tartarin et Brun, Souchet aîné enchaîné seul, à part, les conduisirent à la gare de La Palisse, à trois kilomètres de la ville. Les trois compagnons, à la sortie de la caserne, se trouvèrent en face de deux ou trois cents personnes et se mirent à crier : Vive l'Anarchie ! Vive la Révolution, et entonnèrent *La Marseillaise* ; les cognards étaient consternés et n'osaient rien dire ; parmi la foule, il y avait beaucoup de personnes qui soutenaient les trois compagnons.

Le lendemain samedi, les juges s'empressèrent de condamner Souchet aîné à trois mois de prison et Souchet jeune, amené seul de La Palisse, le même jour, à un mois ; quant à Tartarin et à Brun qui n'ont pas été poursuivis pour rebellion, ils en ont été quittes : Brun pour 48 heures et Tartarin pour 5 jours de contrainte par corps, qui les ont acquittés de leurs amendes, celle de Tartarin se montait à 60 francs ; de cette façon, il a gagné des journées de 12 francs, ce qui ne lui est pas souvent arrivé dans son existence de mercenaire.

## Espagne

Les explosions suivent leur train. Le jour du vendredi, nommé saint, une cartouche de dynamite fit explosion, sous l'autel d'une église de Valence. Comme de raison, l'explosible s'est trouvé être plus fort que la protection des saints ; aucun miracle n'est intervenu et l'autel a sauté comme une simple maçonnerie.

***

A Barcelone on s'agite pour faire paraître un journal anarchiste quotidien. Plusieurs listes de souscription ont été déjà couvertes.

***

Le mouvement insurrectionnel de Benevento (Italie), en 1877, a été commémoré le 21 avril, par la fondation à Moncada, d'un groupe anarchiste appelé *Benevento*. Tous les groupes anarchistes de Granollers, Tarrasa, Sabadell, San Andrès, San Martin, Gracia, etc., se sont rendus, drapeau rouge en tête, à cette importante réunion.

## Portugal

Nous avons reçu le premier numéro du *Rebelde* (*Révolté*), qui paraît à Lisbonne. C'est le premier journal portugais qui nous présente une déclaration absolument conforme aux idées des communistes anarchistes. Salut au nouveau compagnon de lutte.

## Italie

La grève des paysans de Como s'est terminée. Ils viennent d'obtenir :

1° Une réduction de 15 0/0 sur toutes les rentes, en argent ou en nature, ce qui est déjà un bel avantage pour les paysans ;

2° Une augmentation de 100 0/0 sur les salaires des journaliers et des charretiers (de 50 centimes par jour à 1 fr.) ;

3° Une diminution dans les heures de travail, car le travail qui durait auparavant, du lever au coucher du soleil, durera dorénavant onze heures en hiver et sept en été. C'est encore mauvais, mais c'est un peu mieux tout de même.

Or, ce résultat les paysans l'ont obtenu par une conduite ferme et résolue. Compactes entr'eux, ils ne se sont laissé ni intimider par l'apparat de troupes bivouaquant dans leurs villages, et prêtes à fusiller ; ni fléchir par les démarches des émissaires des propriétaires. Ils ont proposé leurs conditions et ils ont refusé obstinément de les modifier sensiblement ; ils ont désavoué la Commission qui en avait accepté d'autres, et ils ont obtenu ce qu'ils demandaient.

Ces paysans tant méprisés — ces gens qui, au dire de certains révolutionnaires, n'ont ni esprit ni énergie ni principes — ont donné un exemple aux ouvriers des villes. Pratiquement, ils leur ont dit : Nous sommes aussi prêts que vous, et lorsque nous irons recommencer, suivez.

***

Pour qu'on se fasse une idée de la manière dont étaient traités ces paysans et de l'illusion qu'on se faisait sur leur docilité, citons quelques faits :

A Olgiate un propriétaire avait l'habitude de raconter à ses paysans qu'il avait rêvé la nuit Dieu et la Vierge, qui lui conseillaient de battre ses paysans, car ce qu'il n'aurait pas fait sur terre, ils l'auraient faits eux dans le ciel !

Un autre propriétaire faisait payer 5 francs par an à chaque paysan l'usage des lieux.

Un autre leur faisait payer la prime d'assurance de sa maison : en cas d'incendie, le propriétaire se dédommageait aux frais du colon et celui-ci perdait ses meubles et outils.

Enfin plusieurs propriétaires avait rétabli les dîmes, les corvées, des impositions diverses, comme celle qui faisait payer aux paysans la surveillance que le propriétaire faisait faire sur ses terres dans son intérêt à lui.

On voit par là quel était l'avilissement de ses pauvres gens ; et on peut juger que la grève, qui vient de cesser, a été une vraie révolution dans ce pays — l'avant coureur de plus graves événements.

***

Dans le reste de l'Italie, la situation reste à peu près la même. A Rome, les nouvelles démonstrations d'ouvriers sans travail ont réveillé la panique

dans la bourgeoisie politique et commerçante et elles ont démontré que, à moins de convertir le pays en une vaste prison, on n'arrivera pas à maintenir la misère avec l'arbitraire de la police.

A propos d'arbitraire, le gouvernement vient d'arrêter à Trani un camarade, Sergio de Cosmo, dans des conditions tout à fait émouvantes. Ce camarade n'était pas un ouvrier sans travail, non plus un agitateur infatigable ; c'était un pauvre estropié, immobilisé depuis vingt ans dans sa chambre, et rêvant (c'était là son crime) un avenir de justice et de bien-être pour les pauvres gens, malheureux comme lui, union pour la même cause. Eh bien, ce rêveur, cet anarchiste contemplatif, a été traîné en prison pour un article *Misère et Révolution*, qu'il avait fait paraître dans un journal ! Il semble que le gouvernement, en Italie, ne sait plus sur qui encore mettre la main !

Toujours à propos d'infamies gouvernementales, enregistrons que Passannante — le socialiste qui attenta à la vie du roi, après 9 ans de réclusion cellulaire dans la forteresse de Portoferraio, neuf ans de cellule absolue sous le niveau de l'eau, est devenu fou et on va le transférer dans une prison de santé, à Pontremoli, près de Pise.

Messieurs les bourgeois, ça aussi se paie!

A Rome, a été arrêté aussi le compagnon Vasai, qui doit expier plus que huit ans de prison, comme gérant de la *Question Sociale*, publiée dernièrement à Florence.

***

*L'Humanitas*, qui vient de paraître clandestinement en Italie, nous semble bon pour ceux de nos camarades qui ont besoin d'être secoués.

***

A Ferrara est fini le procès pour le pillage des boulangeries qui eut lieu à Argenta. Trois des accusés ont été condamnés.

## Autriche-Hongrie

L'émeute de Vienne a été apaisée — pour le moment. Le gouvernement a pris une mesure qui a été reçue avec satisfaction par la population de Vienne : une amende de 50,000 florins a été imposée à la compagnie, de plus 10,000 florins pour chaque journée que les tramways ne feraient pas leur service régulier.

La compagnie s'est donc empressée de réengager tout son personnel, et ainsi la cause première du mouvement était éliminée. D'autre part, la population de Vienne se voyait impuissante contre les troupes massées à Vienne et obéissant au gouvernement.

Ainsi l'insurrection s'est apaisée pour le moment. C'est une de ces insurrections qui inévitablement précèdent tous les grands mouvements. Il serait bien étrange, en effet, si une révolution pouvait éclater un beau jour et s'épanouir en quelques heures sans que le mécontentement populaire se traduisit au préalable par des inconvénients de moindre importance.

C'est pourquoi toute révolution est précédée de quatre à cinq années, pendant lesquelles les émeutes sociales se multiplient et deviennent de plus en plus graves. Le fait même de ces émeutes surgissant pour un rien, démontre l'état excité des esprits.

C'est précisément cet état excité des esprits, qui s'est manifesté, la semaine passée, à Vienne.

## Angleterre

Des grèves ont éclaté à Gatewen Colliery (500 mineurs) et dans le South Staffordshire (2,000 ouvriers de la manufacture de chaînes.

## Russie

Les arrestations d'étudiants russes et les perquisitions continuent à Zurich. La bibliothèque russe de Zurich est fermée par les laquais russes qui gouvernent la république suisse ; seize étudiants sont déjà arrêtés et les expulsions en masse vont commencer.

D'autre part, des bruits d'une tentative de tuer le tsar circulent dans la presse. Un journal de Londres affirme que le tsar est blessé d'un éclat de bombe lancée dans le palais par un officier de la garde. Mais on ne sait rien de précis à ce sujet. Le fait est qu'il n'a pas osé se montrer jeudi passé à une parade à laquelle sa présence était obligatoire par étiquette. Serait-il vraiment blessé ? Le télégraphe explique son absence par un complot qui aurait été découvert à Pétersbourg.

Les arrestations se font en masse. On perquisitionne et on arrête dans toutes les grandes villes, surtout de la Russie occidentale.

Il est certain que le mouvement révolutionnaire qui s'était ralenti pour un certain temps, reprend avec une nouvelle vigueur. La presse russe à l'étranger s'en ressent aussi. *La Parole libre* vient de paraître, et un second journal va paraître ces jours-ci.

Notons aussi que les émigrés à New York, font paraître un journal *Le Drapeau* (*Zisamia*) qui est déjà à son dixième numéro.

***

Les arrestations se font en masse surtout au milieu des officiers de l'artillerie. La police a pris des précautions inouïes pour permettre au tsar de venir de Gatchina.

## Etats-Unis

A Chicago, 40,000 travailleurs sont sans travail.

A Scranton (Pa), 2,000 mineurs ont été mis sur la rue par la fermeture des mines.

## République Argentine

AZUL. — Malgré tous les conseils qui m'avaient été donnés par les compagnons, pour m'empêcher de partir vers l'inconnu, rien n'a pu m'empêcher de partir; j'ai voulu me rendre compte par moi-même de ce qu'était cette Amérique que l'on vantait tant. Quoique ne croyant pas à toutes les balivernes que l'on débitait, je croyais tout de même que c'était mieux qu'ici, mais j'ai été déçu.

C'est encore au point de vue de la liberté que j'ai été le plus désappointé ; on parlait tant de la liberté en Amérique, mais c'est encore pis qu'en France, ce n'est pas peu dire.

Voici les mœurs, elles sont jolies : Ayez chez vous une altercation quelconque, cela peut arriver, votre voisin ou voisine sifflé à la police, il arrive de suite une douzaine de bandits à cheval et on vous emmène ; on vous fait les poches en route ; si vous avez de l'argent on vous le prend, ainsi que tout ce que vous possédez et l'on vous fourre dedans ; si on ne vous réclame pas, soit un parent, soit un ami, on ne vous lâche qu'au bout de huit jours ; si on vous lâche le lendemain, il faut que le parent ou l'ami verse dix nationales au bas mot, sans cela l'on vous garde huit jours. Sous le prétexte le plus futile on vous colle au bloc et l'on est encore mieux disposé vis-à-vis des étrangers.

Et dire que de tous ces étrangers pas un n'a pensé à se grouper pour faire son éducation anarchique, pas un n'est pas le mot, mais ils sont peu.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le groupe les *Parias Picards*, informe ses amis qu'il n'a rien de commun avec le groupe les *Travailleurs Picards*.

En outre, il prévient les groupes de province de se défier de la *Ligue socialiste* du journal l'*Egalité*

Nous en reparlerons plus tard, s'il y a lieu.

***

Les camarades du groupe de Romans nous demandent l'insertion d'une lettre contenant leur déclaration de principes, qu'ils ont adressée au journal l'*Ouvrier Cordonnier*.

Nous en détachons les principaux passages.

Camarades et collègues du journal
l'*Ouvrier Cordonnier*,

Par l'intermédiaire d'un ami, nous avons eu connaissance du premier numéro de votre journal, l'*Ouvrier Cordonnier*, nous nous sommes empressés d'en lire et analyser les différents articles, et comme vous dites que tous vos lecteurs seraient pour vous des collaborateurs, nous avons pensé qu'il était utile pour vous, comme pour nous, de vous envoyer ces quelques lignes afin de vous renseigner sur le groupement des forces ouvrières à Romans. Il existe ici, en fait de groupes ouvriers : 1° une chambre syndicale composée de quelques membres aux idées rétrogrades et ne s'occupant que de mutualité ;

2° Un groupe d'études sociales composé presque exclusivement d'ouvriers cordonniers ou similaires, ce groupe auquel nous sommes adhérents, s'occupe spécialement d'étudier les moyens les plus efficaces à employer pour l'affranchissement des travailleurs des deux sexes de tous pays et de toutes professions.

Après de longues et mûres études, les membres de notre groupe ont reconnu la nécessité de rompre avec tous les partis politiques, avec tous les prôneurs de candidatures, qu'ils s'intitulent : « cléricaux ou opportunistes, radicaux ou boulangistes, blanquistes ou possibilistes, guesdistes ou indépendants », car, à notre avis, tous se valent et suivent la même voie : amusent le peuple par de prétendus réformes à obtenir à l'aide des moyens pacifiques, et en attendant, s'engraisser au râtelier de l'Etat avec la sueur de l'ouvrier, en un mot, nous ne voulons plus servir de marche-pied à ces charlatans politiques.

Nous avons compris en outre, que le fait de l'émancipation de notre corporation ne sera possible que si les autres corporations marchent de front avec nous dans la voie révolutionnaire; c'est donc pour ce motif que nous ne limitons pas notre idéal de de revendication à notre corporation seule.

***

ARMENTIÈRES. — Au sujet des conférences qui ont eu lieu dimanche 14 et lundi 15 avril, par le compagnon Thennevin, le *Cri des Travailleurs*, journal officiel des guesdistes du Nord, publie un entrefilet concernant la conduite — étrange, dit-il — du compagnon Decarme, pendant la réunion du dimanche et du peu de monde qu'avait amenée celle de lundi.

Nous ne devons aucune explication à ces messieurs, mais pour fourrer leurs nez dans leur ordure mensongère, nous relatons les faits :

Decarme, dites-vous, reçut votre appui réel pendant les dernières grèves, nous croyons plutôt, nous, que c'est vous qui cherchâtes le sien, puisque vous offrîtes de le faire passer en tête de votre liste dans le cas où votre démission aurait amené deux autres démissions, et que de nouvelles élections auraient eu lieu. Mais Decarme n'a pas besoin de votre appui, pour une bonne raison, qu'il ne cherche pas à se créer une popularité, capable de le gratifier d'un bon fauteuil.

En outre, si au cours de la réunion il a critiqué la conduite des conseillers ouvriers, il a bien fait, quand on est socialiste et libertaire, on n'approuve pas par des applaudissements des lois d'expulsions contre n'importe qui, même contre des récidivistes. Du reste, si vous êtes sincères, vous devez maintenant en être convaincus, puisque vous avez entendu sa réponse et celle du compagnon Thennevin.

Pour ceux qui concerne le monde du lundi, apprenez qu'il y en avait autant, si ce n'est plus que dimanche, et que, de votre appui on s'en passe très bien, pour une bonne demi-douzaine que vous êtes ; au surplus, comme il n'y a pas de pire sourd que ceux qui ne veulent pas entendre, nous prêcherons ne pas vous voir.

Nous le reconnaissons, quelques centaines de personnes avaient à peine répondu à notre appel, mais du moins nous avons eu le plaisir de constater que nous avons été compris, et comme il est préférable de faire cent révolutionnaires que mille votards — comme vous voudriez les faire. Nous sommes satisfaits.

***

LE BIZET. — Les compagnons du groupe *La Lumière anarchiste*, dimanche 21 avril, dans une tournée de propagande à la campagne, ont vendu les brochures *Entre Paysans*, *Les Prisons*, *Les Produits de l'industrie* et *l'Esprit de révolte*, en tout pour la somme totale de 5 francs. Une bonne tournée pour la Sociale.

Ils engagent les camarades qui habitent près des villages, de suivre leur exemple.

***

**A l'œuvre.** — De toutes parts, on nous écrit que les travailleurs des campagnes sont las de leur situation malheureuse, et. que chacun d'eux demande que cela change. Ceci prouve surabondamment que les espérances qu'ils avaient fondées sur la République se sont vite envolées. C'est donc encore un système d'usé ; ce qui, fatalement, mène les plus clairvoyants vers le socialisme, et les autres sans orientation, dans les bras d'un sauveur quelconque.

Puisque les travailleurs ont au moins compris que la République des Wilson et Cie ne valait guère mieux que les monarchies ; que quelle que soit l'étiquette accordée à la forme gouvernementale, cela ne changeait rien tant qu'au fond. Il appartient donc à tous les anarchistes, de redoubler d'énergie, pour

opposer, autant que possible, aux charlatans politiques, aux candidats qui vont surgir de tous les partis, des idées claires et précises, montrant bien notre *but*. Donc, que dans chaque contrée les amis s'entendent pour que chaque commune puisse avoir son placard anarchiste, expliquant en peu de mots la cause du mal et le remède.

*Groupe de propagande dans les campagnes.*

N.-B. — Nous rappelons à nos amis qu'il nous reste encore quelques brochures des *Travailleurs des villes aux Travailleurs des campagnes*, à leur disposition.

***

Alger. — Le groupe *Les Vengeurs*, prie les camarades qui voudraient lui d'aider à monter sa bibliothèque, adresser leurs envois au compagnon Bonneaud, rue Levacher, 3, à Alger.

***

On nous demande l'insertion suivante :

**Un piège.** — Dimanche dernier, un grand nombre de compagnons étaient réunis au *Cercle International*, salle Horel. L'ordre du jour portait : La Ligue socialiste !

Après une discussion sur les deux points suivants : Peut-on amoindrir l'idée anarchiste pour participer à une combinaison politique ?

Non ! ce serait nier toute la propagande faite jusqu'à aujourd'hui en faveur de la liberté dégagée de toute intrigue.

Doit on abdiquer son autonomie pour servir tacitement un parti politique dangereux ?

Non, le drapeau de l'Anarchie est assez grand pour grouper autour de lui toutes les sincérités révolutionnaires.

Nous déclarons et mettons en garde les camarades de province et de l'extérieur contre le filet que tend l'*Egalité*, en demandant que « les correspon- « dants auront surtout le devoir de former des « groupes d'adhérents sincères et de nous mettre au « courant de leur organisation afin qu'il nous soit « possible de faire connaître à tous, au moment « propice, les forces dont dispose la ligue. »

Libre à chacun d'aller où il lui convient, nous croyons bien faire de signaler le danger et prions les camarades de garder ce qu'ils ne voudraient pas perdre.

Pour notre part, nous avons toujours dit ce que nous pensions de s groupements, en un seul faisceau, des forces hétérogènes du parti socialiste. Il ne faut pas en connaître un seul mot pour espérer que l'on va réunir, en une ligue quelconque, des idées aussi disparates que celles des autoritaires qui veulent la conquête du pouvoir et les anarchistes qui veulent le détruire. Cela nous a semblé si absurde, qu'il nous semble inutile d'en parler à nouveau, surtout aux anarchistes qui doivent savoir, mieux que tous autres, que l'on ne fait de groupements sérieux qu'entre gens pensant absolument de même.

***

Marseille. — Plusieurs compagnons ont déjà répondu à l'appel qui a été fait dernièrement aux camarades pour l'édification d'une Encyclopédie anarchiste.

Le compagnon Martin qui a pris l'initiative de ce travail s'est assurée le concours de plusieurs amis à l'effet de condenser collectivement les notes qui seront reçues. Il continue à recevoir toutes les communications ayant un rapport quelconque avec l'Anarchie ; autant philosophiques qu'historiques, scientifiques ou autres.

En outre, les compagnons qui auraient des brochures sont instamment priés ou d'en envoyer un exemplaire ou d'en envoyer une copie, à seule fin de réunir par ce fait tout ce qui a déjà été écrit sur l'Anarchie, ou si l'on veut sur le socialisme.

Ecrire à J. Martin, 12, rue Coutellerie, à Marseille.

# BIBLIOGRAPHIE

*L'Anarchie et la Révolution*, par Jacques Roux (15 centimes, 16, rue du Croissant.

Nous avons vu dans cette brochure quelques objections qui nous paraissent remarquables et nous les relèverons dans le journal.

Quant au mutuellisme proudhonnien de l'auteur, nous croyons que tous les socialistes connaissent déjà le pour et le contre de ces théories ; pour ce qui regarde, ensuite, les autres arguments que l'auteur de la brochure pose au communisme-anarchiste, que pourrions nous dire sans répéter ce qui a été écrit dans nos brochures (*Fais ce que veux*, *Les Produits de la Terre*, etc.) en faveur de nos idées ?

Nous nous permettrons aussi d'ajouter que certaines objections banales sur la répartition des produits, telles que nombre de socialistes répètent avec les bourgeois de toute nuance, ne leur font vraiment pas beaucoup d'honneur.

Ce qui est de fait, c'est qu'au fond tout le monde est pessimiste pour l'idéal que les autres ont conçu, et très optimiste pour le sien propre.

# VARIÉTÉS

## La Statistique de l'ignorance

Dans les Etats slaves de Russie, Serbie et Roumanie, 80 0/0 de la population ne savent ni lire ni écrire ; en Espagne 60 0/0 ; en Italie 48 0/0 ; en Hongrie 43 0/0 ; en Autriche 39 0/0 ; en Irlande 21 0/0 ; en France et Belgique 15 0/0 ; en Angleterre 13 0/0 ; en Hollande 10 0/0. Parmi la population blanche des Etats-Unis 8 0/0 ; en Ecosse 7 0/0 ; en Suisse 2 1/2 0/0 et enfin en Allemagne, Suède et Danemark seulement 1 0/0.

Le bon sens n'est pas certainement en raison inverse du nombre des analphabets ; pourtant le peuple qui sait lire a plus de chance de ne pas être volé par les calotins.

# PETITE CORRESPONDANCE

B. à Bruxelles. — H. à la Haye. — V. à Romans. — B. à Saint-Etienne. — T. à Choisy. — V. à Saint Denis. — M. à Boissy. — F. à Nimes. — B. à Toulouse. — L. R. à Beaucaire. — H. à Ougrée. — S. à Agen. — S. à Genève. — L. à Rabastens. — M. à Angers. — A. à St-Denis. — V. à St-Denis. — F. à Amiens. — Reçu timbres et mandats.

« L'Initiative Individuelle » à Bruxelles. — On demande adresse pour communiquer ?

« Réveil de la Femme ». — Avons envoyé votre lettre à son adresse.

Armentières. — Ça va bien.

M. à Marseille. — Le compagnon de Saint Quentin qui vous a écrit le 7 avril, demande si vous avez reçu sa lettre.

L. rue Vieille du Temple. — Rendez-vous au « Cercle International » qui se réunit tous les dimanches, salle Horel, rue Aumaire, 13 ; là vous trouverez des compagnons.

E. à Narbonne. — 20 brochures vous coûteraient aussi cher qu'un mille. Là-dedans, la composition et le tirage emportent tout.

« Revue socialiste ». — Nous ne vous avons jamais promis de publicité en retour de l'échange. Nous n'en faisons pas en dehors des publications anarchistes.

V. à Rochefort — Il nous est arrivé, faute de fonds, de faire le service en retard, mais votre numéro a toujours été expédié. D'ici trois ou quatre semaines, nous ferons tirer « La Grève des Electeurs ».

Imprimerie Jurassienne. — Nous avons reçu 2 fr. 80 d'Armentières pour les « Préjugés et l'Anarchie ».

N. P. au Grand Moulin. — N'est pas paru.

Le compagnon Papot, au Grand Moulin (Deux-Sèvres) prie le compagnon Achille Leroy de lui faire parvenir son adresse.

J. B. à Bessèges. — L'abonnement de V. est servi. Brochures envoyées.

« La Guerre Sociale » à Toulon. — Les camarades de Bordeaux ont reçu lettre et mandat.

B. à Dison. — Cela va bien. — Fait la commission à Genève. — La brochure « Aux Jeunes Filles », annoncée par la « Revue de Bordeaux », n'a jamais dû paraître.

U. à Nantes. — Reçu timbres. Dorénavant, écrivez rue Mouffetard, ça nous arrivera plus tôt.

P. K. à Paris. — N'ayant pa l'adresse de R., nous lui avons donné dans la petite correspondance les motifs qui nous faisaient refuser l'insertion ; fallait-il se mettre à genoux pour lui répondre ? Quand il serait encore plus riche, croyez-vous que ça nous ferait insérer une seule ligne que nous jugerons inutile à la propagande ? En fait de politesse, dites-lui donc qu'il vienne nous répéter de vive voix ce qu'il nous a écris sous la signature « l'Isolé » qui appartient à un de nos amis. Nous aurions pu lui répondre.... du moins.

Compagnons de Roanne. — Les compagnons de l'Allier attendent une réponse de vous.

# SOUSCRIPTION PERMANENTE
## pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 4,555 fr. 60.

G. à Istres 25 cent. — « Réfractaires d'Argenteuil 1 fr. — C. menuisier 2 fr. — Anarchistes de Plaisance 5 fr. — E. M. à Cette 30 cent. — Troyes, par P. 7 fr. 50. — Revin : Vitalité, Fureur, Victoire, Bien-Etre 1 fr. 50, un Chantre d'église en goguette 25 cent., un compagnon belge, ex-vendeur de journaux, révoqué par l'administration bourgeoise 20 cent., pour avoir de la dynamite, 20 cent. — Muller 25 fr. — B. à Paris 5 fr. — Chaux-de Fonds, moitié de la collecte faite le 17 mars, remis par J. 6 fr. 25. — D. à Béziers 50 cent. — L. à Milan 1 fr. — Mme Calavaz 10 fr. — Bruxelles 2 fr. — C. à Voujancourt 85 cent. — Bordeaux, groupe « Le Forçat du Travail » 15 fr. — Collecte entre camarades 2 fr. 70.

Total à ce jour 4,642 fr. 10.

# SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
## *des détenus politiques*

Listes précédentes 325 fr. 30.

Chaux-de-Fonds, moitié de la collecte 6 fr. 20. — D. à Béziers 50 cent. — Collecte faite salle Horel pour Féaudière et Renard 2 fr. 15.

Total à ce jour, 334 fr. 25.

# CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 13 fr. 75, dont 1 fr. 10 de la collecte faite le 28 avril.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, rue d'Avron.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour du samedi 4 : La Ligue socialiste.

Toutes les écoles sont invitées. Le compagnon Luis est prié de s'y rendre.

Le groupe les *Parias Picards*, le 5 mai, à 2 heures très précises du soir, salle Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

Ordre du jour : Des moyens de propagande.

Communistes-anarchistes du XXe, samedi 27 avril, 52, rue des Amandiers.

Cercle le *Réveil de la Femme*, dimanche 19 mai, excursion et bal champêtre avec chants, danses, jeux de société et tombola à Vincennes, près de la station de tramways Louvre-Vincennes. Des tickets de 20 centimes donneront droit à la tombola qui est gratuite pour les enfants.

On peut se les procurer dès maintenant au *Cercle Internatioaal* et par divers compagnons.

La matinée du premier dimanche du mois n'ayant pas lieu, les citoyennes sont priées de se préparer et faire la propagande pour la fête. Les détails seront publier plus tard par la *Révolte*.

Rueil. — Groupe d'études sociales, mardi 7 mai, à 9 heures du soir, salle Normand, 2, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Saint-Quentin. — Dimanche 4 mai, le groupe communiste libertaire est convoqué pour 7 heures du soir, estaminet Fournival, rue de la Chaussée-Romaine, 39. Les anarchistes indépendants sont invités. Urgence.

Le groupe de Feuquières-Fressenneville, se réunira le dimanche 5 mai de 3 à 6 heures du soir, au café de l'Union, à Feuquières.

Ordre du jour : Organisation d'une conférence.

Angers. — Tous les groupes angevins, dits possibilistes, se sont ralliés franchement à l'idée anarchiste ; et c'est d'un commun accord, qu'ils vont donner un essor nouveau à la propagande, à cet effet une réunion plénière des groupes aura lieu au local des *Egaux*, rue Valdemaire, 15 ; tous les lecteurs de la *Révolte*, du *Père Peinard* sont invités.

Cette réunion aura lieu le samedi 11 mai, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : La Révolution sociale et anarchique. — Organisation de la propagande révolutionnaire.

Bruxelles. — Groupe l'*Egalité*, 58, rue du Moulin, au Nouveau Moulin, Saint-Josse ten-Noode. Tous les lundis, à 8 h. 1/2 du soir, causerie publique et contradictoire. Journaux et brochures anarchistes.

**La RÉVOLTE est en vente :**

**A Marseille**

Marius Gauchon, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar, dans tous les kiosques et chez tous les marchands de journaux du centre.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 35. — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 12 au 18 MAI 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Notre situation financière se tend de plus en plus. Prière à ceux qui sont en retard de bien vouloir se liquider. — Extrême urgence. Sinon nous ne pourrons paraître.*

## LE COMMERCE EXTÉRIEUR ET LA MISÈRE A L'INTÉRIEUR

II

Chaque nation civilisée, disions-nous, cherche aujourd'hui à produire *chez soi et pour soi* tout ce qu'il lui faut de produits de l'industrie. Cette mine d'or que les nations de l'Occident ont exploitée pendant un certain nombre d'années, — le commerce extérieur — s'épuise aujourd'hui. Et, contrairement aux prévisions des économistes orthodoxes, le jour n'est pas loin, où chaque nation (ou plutôt chaque bassin géographique) produira chez soi et pour soi, tout ce qu'il lui faudra de denrées et de marchandises manufacturées, ne demandant à ses voisins que le peu — fort peu — de choses qu'elle ne pourra pas produire elle-même, ou ne pourra pas remplacer par ses propres produits.

C'est la tendance actuelle, et cette tendance *durera*, parce que l'intérêt de chaque nation est non-seulement de s'émanciper de la tutelle économique de ses voisins, mais aussi de développer chez soi la plus grande variété possible de cultures et d'industries. Cette variété est le meilleur gage du progrès de l'intelligence, de la culture et de l'industrie.

La tendance dont nous parlons est le trait caractéristique de notre époque, et cette tendance — nos lecteurs l'auront déjà remarqué — facilite singulièrement le succès de la Révolution sociale, puisque, au besoin, une nation isolée peut se suffire à elle-même....

Mais, avant d'aller plus loin, citons quelques faits et quelques chiffres à l'appui de cette idée.

---

Nous disions qu'à la fin des guerres napoléonniennes, l'Angleterre était la reine des marchés européens et américains. Ne trouvant pas de concurrents, elle faisait payer ses cotonnades, ses machines, ses outils, son charbon, trois ou quatre fois leur valeur marchande. Pionnier de la grande industrie, elle prélevait sur ces voisins la prime du pionnier. Mais bientôt la grande industrie traversa le canal et alla s'implanter sur le continent.

La Grande Révolution avait créé en France une classe nombreuse de paysans-propriétaires, et pour un demi-siècle, elle leur avait donné un certain bien-être ou, tout au moins, un travail assuré. Le prolétariat n'augmentait que lentement, et sans prolétariat — point de grande industrie possible.

Cependant, peu à peu les conditions changèrent. La Révolution bourgeoise avait déjà fait une distinction entre les paysans propriétaires et les prolétaires des villages; en favorisant ceux-là, au détriment de ceux-ci, elle avait déjà créé le noyau des prolétaires qui allaient être jetés à la merci des bourgeois enrichis. Peu à peu, les paysans sentirent à leur tour la pression du capitalisme naissant et ils furent forcés d'envoyer leurs enfants à l'usine, à la mine, à la ville. L'industrie se développa, et depuis la deuxième moitié de notre siècle, la France cessa d'être tributaire de l'Angleterre pour les produits manufacturés. Aujourd'hui elle est aussi devenue un pays d'exportation. Elle exporte pour plus d'un milliard et demi de produits manufacturés, et les deux tiers de ces exportations sont des étoffes. On estime que près de trois millions de français travaillent pour l'exportation ou vivent du commerce extérieur.

La France n'est plus une tributaire de l'Angleterre. Mais à son tour, elle aussi a cherché à monopoliser certaines branches du commerce extérieur, telles que les soieries et les confections; elle en a retiré d'immenses bénéfices, mais (nous allons le voir tout à l'heure) elle est déjà en train de perdre à jamais ce monopole, comme l'Angleterre est en train de perdre à jamais le monopole des cotonnades ou des filés de coton.

Marchant vers l'Orient, l'industrie est allé s'implanter en Allemagne. Il y a trente ans, l'Allemagne était tributaire de l'Angleterre et de la France pour la plupart des produits de la grande industrie. Il n'en est plus rien aujourd'hui. Dans le courant des dernières vingt-cinq années, et surtout depuis la dernière guerre, l'Allemagne a complètement réformé toute son industrie. Les nouvelles usines sont outillées des meilleures machines : le dernier mot de l'art industriel qui a été à Manchester pour les cotonnades, ou à Lyon pour les soieries, etc., est réalisé dans les nouvelles usines allemandes. S'il a fallu deux ou trois générations de travailleurs pour créer la machine perfectionnée à Lyon ou à Manchester, l'Allemagne les prend toutes perfectionnées et les transporte sur son sol. Les écoles, d'origine récente, appropriées du coup aux besoins de l'industrie moderne, fournissent ses manufactures d'une armée de travailleurs intelligents, d'ingénieurs pratiques sachant travailler des mains et de la tête. Et son industrie commence là où Manchester et Lyon sont arrivés après cinquante ans d'efforts, d'essais, de tâtonnements.

Il en résulte que l'Allemagne diminue d'année en année ce qu'elle prend d'étoffes et de machines à l'Angleterre et à la France. Elle les fait tout aussi bien chez elle. Il y a vingt-cinq ans, elle n'importait que 8,300 tonnes de coton brut pour ses manufactures; elle n'exportait que 830 tonnes de cotonnades. En 1884, elle en exportait déjà 25,000 tonnes. et il entrait en Allemagne 180,000 tonnes de coton brut. Sa fabrication de laines a doublé en dix ans (de 1875 à 1885). Dans les soieries, elle n'est dépassée que par la France, et elle en produit déjà pour 225 millions de francs. Née d'hier, cette industrie rivalise déjà avec l'industrie française, vieille de cent ans. L'Allemagne importe encore les numéros fins des filés de coton, mais cela ne durera pas. Des manufactures, en possession du meilleur outillage, sont déjà en train de s'ouvrir, et si le climat anglais favorisait, à ce qu'on disait, les filatures de Manchester, on fera le climat de Manchester dans les filatures allemandes.

Bref, l'Allemagne n'est plus tributaire de l'Angleterre et de la France. Elle est leur rivale en Asie et en Afrique. Plus que cela : elle rivalise déjà avec les usines anglaises et françaises sur les marchés de Londres et de Paris. Les myopes peuvent crier certainement contre le traité de Francfort; ils peuvent expliquer la concurrence allemande par de petites différences de tarifs de chemins de fer. Ils peuvent dire que le travailleur allemand travaille pour rien.... En disant tout cela, les myopes sont dans leur rôle. Mais le fait est que la grande industrie — jadis privilège de l'Angleterre et de la France — a fait un pas vers l'Orient. Elle s'est implantée en Allemrgne et elle y a trouvé un pays jeune, plein de forces, et une Bourgeoisie intelligente, avide de s'enrichir à son tour par le commerce étranger.

Les myopes cherchent les petites choses, là où il y a une grande loi historique. Le capitalisme et la grande industrie se répandent vers l'Orient en Europe, et vers l'Occident aux Etats-Unis.

Et c'est ce que nous allons voir encore sur un exemple encore plus frappant — la Russie qui s'émancipe à son tour de la tutelle anglaise et française et qui aujourd'hui tend à produire chez soi tout ce qu'il lui faut d'étoffes et d'ustensiles, de machines et de feraille de tous genres.

## CIVILISATION BOURGEOISE

Au sujet du crime de Limoges dont nous avons parlé, un camarade nous envoie les réflexions que lui a inspiré ce drame de la misère.

La civilisation des bourgeois, nos maîtres, fait son œuvre :

Pendant qu'on organise des fêtes et des ripailles officielles qui coûteront des millions, pendant qu'on prépare les illuminations, les feux d'artifices et les flammes de bengale qui doivent ensoleiller le triomphe insolent de la Bourgeoisie ; pendant qu'on met la dernière main à cette merveilleuse exposition, produit de tant de misère, de tant de génie et de tant de crimes ; pendant qu'on déballe toutes ces richesses volées aux travailleurs, qu'eux seuls ont produites et qu'eux seuls n'auront pas, et que pour les narguer on va les étaler à leurs yeux avec défense d'y toucher.

Alors qu'une tour vertigineuse dresse son faîte

orgueilleux et stupide à trois cents mètres du niveau du sol, comme pour proclamer plus haut l'orgie universelle à laquelle les bourgeois de France ont convié tous les bourgeois du monde ; alors que tous ces adorateurs du veau d'or, immolent l'Humanité aux caprices de leur égoïsme ; qu'ils se vautrent dans un luxe fou et dans des luxures étranges, gaspillant toute la force, toute l'intelligence et toute la vitalité des peuples à monter ces féeries homicides ; alors que toute la France bourgeoise, pavoisée, enguirlandée, brille dans la lumière des girandoles, flambe dans l'éclat du triomphe, et monte dans les splendeurs de l'apothéose suprême : il y a la foule immense, grouillante et rampante à ses pieds, qui crève de misère, qui crève d'ignorance, qui crève d'abrutissement.

Les pères sont mis en prison parce qu'ils vont ramasser quelques déchets de plomb dans les détritus, pour acheter de quoi nourrir leurs enfants ; et les mères restées seules, sans pain, sans espoir, en sont réduites à étrangler leurs petits pour ne pas les voir se tordre dans les convulsions de la faim.

Tout le monde connaît aujourd'hui cette tragédie de misère inouïe qui s'est dénouée dans un quintuple infanticide dont le monde socialiste a frémi, dont le monde bourgeois a tremblé.

Voyons ! est-ce que cela va durer ? dites ! hommes qui méritez encore ce nom ?

Allez-vous laisser plus longtemps la classe maudite vous broyer sous son talon ? Tous les plus faibles d'entre vous, tombent tour à tour, découragés, vaincus ; les plus forts sont au bagne, et tout le reste se courbe sous le joug capitaliste ou se décime par la misère.

La faim hurlante galvanise les entrailles des mères, affolle leur cerveau, crispe leurs doigts qui viennent comme des tenailles d'acier encercler le cou des enfants.

Ah c'est horrible ! horrible !! horrible !!!

Et cependant, la Bourgeoisie en démence, danse la farandole autour du Veau d'or toujours Dieu ; pour la plus grande gloire de l'idole, les sacrifices humains continuent sans se ralentir ; le sang coule, les cris s'élèvent, les cœurs frissonnent, les cadavres tombent, et jamais, jamais, l'hécatombe n'est terminée. Il faut du sang, encore du sang, toujours du sang ; parce qu'il faut de l'or, encore de l'or, toujours de l'or.

Puis, comme s'il ne suffisait pas de tuer les corps par la famine, le travail excédant et malsain et l'empoisonnement des denrées ; on tue aussi les intelligences par les préjugés, la corruption et l'empoisonnement des idées. Toute une génération a grandie dans l'ignorance absolue du vrai, du bien et du juste ; elle ne voit et ne connaît que l'erreur, le mal et l'injustice dont on l'environne et qu'on lui fait subir ; le sens moral s'est perdu dans cette nuit du cerveau et la conscience humaine est obscurcie.

Qui pourrait dire les monstrueuses horreurs que ces ténèbres vont enfanter ?

Qui pourrait prévoir tous les crimes et toutes les épouvantes qui vont en sortir pour s'abattre sur la société comme un essaim de bêtes apocalyptiques ?

O ! bourgeois égoïstes et aveugles, qui accumulez tant de haines et de malédictions, Vous ne songez donc pas à tous les êtres chéris qui vous entourent ?

Vous ne voyez donc pas stupides que vous êtes, tous les malheurs que vous semez pour eux, par votre impitoyable dureté ? Vous n'appercevez donc pas ce nuage sinistre qui monte à l'horizon, gros de vos crimes et de vos infamies, et qui vous barre l'avenir ? Vous n'entendez pas les bruits mystérieux qui grondent dans le fond de la société, ni les craquements avant-coureurs du cataclysme où tout un monde va s'abîmer.

Allons ! bâtissez donc votre arche ! car l'avenir est pour vous plus noir que la nuit, car le déluge va venir, déluge universel qui vous submergera tous sous ses flots haineux et vengeurs.

Mais non vous n'entendez pas ! vous ne voyez pas ! ah ! vous êtes des insensés ! et c'est bien pour vous qu'un homme a dit : « Ils ont des yeux et ne voient point ; ils ont des oreilles et ils n'entendent point ».

Pourtant, vous avez aussi de blondes jeunes filles, plus blanches que les lys, plus roses que les roses, dont la gracieuse pureté se meut candidement dans votre atmosphère corrompue ; vous avez aussi de mignons chérubins qui gazouillent doucement dans des nids de dentelles, et qui vous sourient sans savoir que vous êtes des monstres et que le satin de leur berceau a coûté la vie à un petit être comme eux. Vous embrassez ces frêles créatures dont la nature voulait faire des hommes qu'elle destinait à l'amour, et dont vous allez faire des bêtes féroces que vous destinez à la haine.

Vous les couvez avec sollicitude dans un luxe abominable, qui fait mourir de faim les enfants du peuple, pour que les vôtres puissent avoir des hochets d'or garnis de perles fines. Vous leur bâtissez d'avance des fortunes colossales, qui sont faites avec le pain volé aux mères auquelles vous ne laissez plus que leurs dix doigts pour étrangler leurs petits.

Ah ! que vous êtes donc misérables ! que vous êtes donc odieux ! l'instinct bestial et sanguinaire domine en vous, et les cruautés dont vous abreuvez aujourd'hui les malheureux, préparent et justifient les atrocités que ceux-ci exerceront demain sur vous.

Et ce demain-là, je le crains pour vous, il est proche, croyez-le. Au moins les avertissements ne vous auront pas manqué ; les prophètes qui évoquèrent pour vous l'affreuse vision de l'avenir furent nombreux, et plus d'un Jérôme s'est écrié à vos oreilles :

« Je vous le dis en vérité ! la boucherie humaine sera superbe d'horreur : Tous les monstres de la populace que vous avez créés, en les obligeant à ramper dans les fanges de la misère et de la faim, sortiront de leur cloaque ; ils se rueront hâves et décharnés sur vos confortables demeures ; ils en enfonceront les portes ; et dans le dernier appartement où tremblants vous vous serez tous réfugiés, on saisira brutalement vos belles jeunes filles naguère si rieuses ; sous vos yeux, on les violera à outrance, puis on les égorgera comme d'innocentes colombes destinées aux sacrifices ; elles vous appelleront à leur secours, on leur dira : Vos plaintes sont inutiles nous faisons à vous ce que vos pères et vos frères ont fait aux nôtres, c'est le talion, encore nous vous épargnons les hontes du trottoir, soyez reconnaissantes.

« Des mères égarées, rugissantes, plus enragées que des furies, hantées par les pectre de leur enfant mort d'inanition à leur mamelle vide, prendront vos bébés par un pied, et les brandissant avec force, elles leur écraseront la tête sur l'angle de vos cheminées de marbre ; des morceaux de cervelle rejailliront sur vous, et vos somptueuses tapisseries, dont le prix aujourd'hui empêcherait bien des bébés de mourir, seront toutes souillées d'éclaboussures sanglantes.

« Vos femmes s'évanouiront dans la terreur, et pendant qu'elles agoniseront d'épouvante, on vous éventrera, et l'on arrachera vos boyaux, parce qu'il n'y aura pas assez de cordes pour vous pendre.

« Dans cet affollement de carnage, les voix les plus écoutées seront impuissantes, parce que la force de la justice est telle que rien ne peut l'arrêter. La tuerie atteindra un paroxysme inconnu, et l'Humanité comme prise de démence semblera vouloir se détruire elle-même.

« Alors, dans cette dernière folie de crime, dans le déchaînement des fureurs enragées qui pétrifiera les sensibilités, il y aura des hommes qui ne pourront se refuser au pardon les plus irréconciliables adversaires de vos iniquités seront alors les plus enclins à la pitié, et nous, les prophètes courroucés, nous seront de ceux-là ; mais puisque maintenant, vos cœurs gorgés d'or se refusent à la justice, puisque le spectacle des maux que vous multipliez à plaisir vous laisse sans remords : nous devrons être inexorables aussi, nous nous refuserons à toute miséricorde, nous bannirons toute faiblesse. Nous renions d'avance toutes les lâchetés de notre chair, et nous voulons si nos yeux pleurent sur vos souffrances, qu'on nous les arrache ; si nos voix s'élèvent pour vous plaindre, qu'on les étouffe, et si nous faisons un geste pour vous défendre, qu'on nous égorge avec vous, sans plus de pitié que vous n'en méritez. »

O ! bourgeois ! ces paroles terrifiantes dites et redites cent fois ne vous ont donc pas fait réfléchir, puisqu'en attendant la réalisation de ces sombres prédictions, vous persistez dans vos méfaits ? Allez ! hommes plus cruels que les fauves, prenez la malheureuse mère dont vous venez d'assassiner les cinq enfants ; traînez-la devant vos ignobles magistrats ; ces hommes immondes qui portent des jupes comme des filles, qui transforment les palais dit de Justice en autant de lupanars où ils vendent leur conscience, comme les prostituées vendent leur amour, ne vous refuseront pas une condamnation.

Allez ! assemblez le vite ce tribunal de coquins, mais dépêchez-vous, car le jour approche, où les peuples vont s'ériger en tribunal souverain. La justice populaire présidera les débats, la conscience humaine prononcera le verdict, et l'indignation publique exécutera la sentence. La femme Souhain se dressera farouche, et devenant accusatrice, elle dira : Au nom de la Justice ! au nom de la Vérité ! au nom de l'Humanité ! J'accuse la société bourgeoise toute entière du meurtre de mes cinq enfants. Je l'accuse du martyr indicible où j'ai dû souffrir la mort de mes pauvres petits ; mourir cinq fois dans l'horrible angoisse de leur agonie ; sentir leur dernier souffle effleurer mon visage, voir leur dernier spasme agiter leurs membres, regarder s'éteindre le dernier rayon de leurs yeux, et de mes mains à moi, de mes mains de mère, qui les avaient toujours caressés et nourris, j'ai dû malgré la révolte de ma maternité, meurtrir leur pauvre petite tête aimée, dont la bouche criait grâce, dont les yeux m'imploraient.

Ah ! pour ce crime sans nom, pour ce supplice démoniaque qui fit passer dans mon cœur toutes les tortures infernales, Je demande la plus impitoyable destruction du principe exécré qui emprisonne les pères et qui fait mourir les enfants par la main désespérée des mères ; Je requiers la peine capitale contre la Propriété qui vole et affame, contre l'Autorité qui violente et qui tue, et contre toutes les Lois, parce qu'elles sont infâmes et meurtrières, parce que ce sont elles qui ont tué mes enfants. Je demande l'anéantissement de toute l'organisation sociale qui nous assassine et nous écrase.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Lot-et-Garonne. — La propagande parmi les paysans est difficile. Pourtant la misère est affreuse : les métayers, les fermiers, les journaliers, les domestiques sont littéralement sans pain. Les propriétaires sont, eux aussi, endettés jusqu'au cou, et les murs des tribunaux de Marmande, de Nérac, de Bazaz sont couverts d'affiches annonçant la vente par suite de saisie immobiliaire de telle ou telle propriété. Ces terres se vendent à vil prix. La propriété seigneuriale tend à se reconstituer au profit des usuriers ou des industriels enrichis de la ville. Déjà le Crédit Foncier a mis la main dans le Lot-et-Garonne sur un tas de propriétés.

Nos paysans, en présence de cet état de choses, regrettent les quinze à vingt ans de prospérité matérielle qui, à la suite des traités commerciaux de 1860, de la création des voies ferrées et de l'extension des échanges, — se sont fait sentir dans notre région. Ils ne comprennent pas que ce temps est à jamais disparu ; que, grâce à cette même extension du commerce, et au perfectionnement d'un outillage — accessible seulement aux grandes exploitations — la concurrence des Américains doit fatalement les tuer ; et que la petite propriété, avec ses procédés routiniers et ses instruments rudimentaires est irrémédiablement condamnée à une chute prochaine.

Ils crient bien la misère, mais ils espèrent que de

années années les relèveront, et cette foi leur fait supporter d'inénarrables privations. Écrasés d'impôts par les communes, comme par les départements et par l'État, dupés par tous les charlatans politiques, ils comprennent bien vaguement que leurs, blancs ou rouges, républicains ou réactionnaires, boulangistes ou anti-boulangistes se moquent complètement d'eux et, une fois en place, ne savent que les imposer ; mais on ne peut encore leur fourrer dans la caboche que le gouvernement ne maintient en rien leur sécurité et que le mieux serait de l'envoyer paître. Convaincus que la misère les étreint, que les richards, les usuriers et la bande d'employés de toute espèces sont nuisibles au suprême degré et les sucent comme des sangsues, ils se résignent dans un fatalisme déplorable : « Ça a toujours été disent-ils et ce sera toujours comme ça ».

***

Cher. — Le député du Var, Cluseret, étant venu dans notre cercle afin de pouvoir y rechercher des éléments qui puissent lui servir lors des élections prochaines a été complètement déçu. C'est un fiasco complet.

Il a commencé par nous dire tout le mal possible du Suffrage dit universel, employé par les bourgeois, que le peuple ne pouvait rien en retirer : — et... quelques instants après, il nous vantait le Suffrage se portant sur les ouvriers.

Aussi, un compagnon, dans d'excellents termes a relevé l'étrange anomalie que ce cher député faisait, et a démontré aux applaudissements des braves paysans qui se trouvaient dans la salle, que le Suffrage universel ne valait rien, les 40 années d'essai que l'on en avait fait en étant la preuve. Que le peuple devait chercher sa voie à suivre, non pas en politique, mais en économie sociale.

Après ces quelques paroles, notre cher député a pris son volumineux dossier, — il faut dire aussi qu'il venait en compagnie de quelques farceurs essayant de former la Ligue sociale du Midi, — et prenant la porte, il a disparu. Bonsoir monsieur, on se passera fort bien de votre compagnie.

*Les Paysans révoltés.*

***

Vienne. — Samedi 27 avril, a eu lieu à Vienne une grande conférence publique et contradictoire dans la salle du Théâtre. Devant une salle comble, le compagnon Mollet prend la parole et examine tout d'abord la situation qui est faite aux travailleurs et démontre facilement que la misère croît de jour en jour et s'appuie sur ceci, c'est-à dire qu'à mesure que la misère des exploités augmente, la fortune des exploiteurs devient de plus en plus colossale. Traitant ensuite du parlementarisme, il démontre avec beaucoup d'énergie que les travailleurs n'ont rien à attendre des pantins de n'importe quelle étiquette et qu'ils ne doivent compter que sur leurs propres forces pour faire triompher les idées d'émancipation sociale.

Le compagnon Pierre Martin prend ensuite la parole et traite de la situation des ouvriers de l'industrie lainière au point de vue économique ; il démontre d'une façon très nette que la misère vient du perfectionnement de l'outillage mécanique accaparé par une poignée d'ambitieux qui, ne produisant rien, jouissent de toutes les richesses sociales, pendant que ceux qui produisent tout, manquent très souvent du plus strict nécessaire. Les applaudissements plusieurs fois répétés prouvent une fois de plus que les travailleurs commencent à comprendre, qu'ils ne doivent compter que sur eux-même pour défendre leurs intérêts et faire triompher leurs idées de revendications. Malgré les appels réitérés de la part des deux orateurs, aucun contradicteur ne s'étant présenté, la séance a été levée aux cris de vive la Révolution sociale et de vive l'Anarchie.

Un grand nombre de journaux et de brochures ont été vendus à la sortie de la réunion. Somme toute, bonne journée pour l'Anarchie.

## Suisse

Le conseil fédéral suisse avait fait arrêter un certain Wohlgemuth, policier et agent provocateur allemand, et un certain Lutz, travailleur allemand à Bâle, sous-ordre de Wohlgemuth.

La-dessus le journal de Bismarck, la *Norddeutche Zeitung* avait publié un article « inspiré » des plus cyniques.

Bismarck, furieux de voir son agent provocateur arrêté, déclarait hautement que les gouvernements devaient bien surveiller les révolutionnaires et que pour cela ils devaient bien tenir des agents provocateurs.

En réponse à cet article, le conseil fédéral vient de publier l'arrêté d'expulsion suivant.

Gare aux vrais révolutionnaires ! Le Conseil fédéral n'en sévira que plus fort contre eux, après avoir pris cette mesure contre un agent de Bismarck. Voici l'arrêté d'expulsion :

Le Conseil fédéral :

Attendu que Auguste Wohlgemuth, inspecteur de police à Mulhouse, a commis sur le territoire suisse un acte dont les résultats sont de nature à compromettre la sûreté intérieure et extérieure de la Suisse ;

Attendu que l'embauchage de Balthazar Lutz, de Bavière, demeurant à Bâle, a eu pour but de créer de l'agitation dans les milieux ouvriers de Bâle, d'Alsace-Lorraine et du duché de Bade ; qu'entre autres manœuvres, Wohlgemuth écrivait à Lutz d'agir sans scrupule ;

Arrête :

Wohlgemuth sera expulsé du territoire suisse.

D'autre part,

Considérant que Lutz, tailleur à Bâle, a accepté le rôle d'agent provocateur à lui proposé par Wohlgemuth, ainsi que les sommes à lui payées à diverses reprises pour agiter les milieux ouvriers de Bâle, d'Alsace-Lorraine et du duché de Bade ; qu'il a accepté de faire des rapports à Wohlgemuth ;

Arrête :

Lutz sera expulsé du territoire suisse.

## Belgique

Une lettre de nos camarades de Bruxelles nous annonce l'élargissement de notre ami Gilles. Le régime cellulaire et les privations auxquels on a soumis notre camarade ont tellement affaibli sa santé, que l'administration a du le relâcher avant l'expiration de sa peine.

## Russie

Les journaux anglais affirment que les polices russe et allemande ont découvert, en relation avec les bombes de Zurich, les traces d'une conspiration faite pour tuer simultanément le tsar russe et l'empereur d'Allemagne.

Les autorités fédérales suisses continuent toujours leurs perquisitions chez les russes domiciliés en Suisse. On perquisitionne dans tous les cantons.

Les arrestations en Russie continuent. Outre une organisation terroriste, on a découvert aussi une vaste organisation parmi les officiers, surtout ceux de l'artillerie et des ingénieurs.

Le télégraphe annonce que des matières explosibles ont été aussi découvertes au domicile d'un officier à Cronstadt.

Le tsar et sa femme sont dans un état « d'excitation nerveuse ; » — c'est l'expression officieuse.

## Espagne

Barcelone. — La semaine prochaine nous allons lancer un manifeste aux Jeunes. Notre programme : détruire le préjugé odieux de la patrie, préjugé qui non seulement est cause de massacres et de tueries atroces, mais encore est le plus grand soutien de cet autre préjugé non moins inique : la Propriété.

Donc, guerre à l'idée de patrie. La patrie supprimée, c'est la mort de la propriété et du gouvernementalisme. C'est donc de la propagande anarchiste que nous ferons en conseillant aux jeunes — en les y forçant même par la logique de nos idées — de fuir la caserne.

Pour toutes communications, écrire au compagnon Jahn, 98, calle Cervantes. Gracia-Barcelona.

***

*Action anarchiste.* — L'action existe en Espagne comme en France. L'on ne peut pas sortir de Barcelone pour entrer dans Gracia, et *vice-versa*, sans être exposé aux mortifiantes visites de ceux qu'on appelle ici les *gardias civiles*.

L'autre jour, une pauvre femme passait avec son enfant au « Paseo de Gracia ». Les chiens vendus de l'octroi flairant une fraude sous le maillot de l'enfant voulurent obliger la mère à le déshabiller. Eux, les lâches, la maltraitèrent au point de la faire tomber. Des compagnons passaient, revenant du travail ; indignés, ils empoignèrent chacun un de ces sales individus et leur donnèrent, à l'un d'eux surtout, une volée dont ils se souviendront.

Puis, comme l'individu en question les menaçait de son révolver..., ils le désarmèrent entièrement : revolver, sabre, bâton, tout est à présent à la disposition des compagnons !

Bel exemple d'énergie, que les journaux bourgeois ont relaté en quelques lignes, mais que la foule qui assistait à ce fait, souligna de son approbation.

Il y a deux mois, au même endroit, un inconnu avait tué un employé d'octroi qui avait maltraité son enfant.

De la théorie on passe donc à la pratique ! Signe des temps !

## Italie

Un fait très grave, et qui démontre quel trésor d'énergies et de sentiments révolutionnaires existe dans nos campagnes — sans qu'on se donne beaucoup de peine pour les cultiver, — est arrivé à Bosa, près de Cagliari (Sardaigne). Les origines de l'agitation se perdent dans le mystère fait par la presse bourgeoise.

On nous dit que la population de Bosa est extrêmement misérable ; et cela nous pouvons bien le croire. On nous raconte encore que le percepteur des impôts était l'objet de la haine des paysans et qu'il avait commis l'imprudence de recevoir dans sa maison le juge de paix et le commissaire envoyé par le gouvernement pour arranger les affaires, qui devaient aller très mal.

Le peuple, vit naturellement, dans cette association de trois fonctionnaires tout un système d'exploitation et d'oppression : il eut l'intuition de ce que c'est qu'un gouvernement. On nous dit enfin, mais cela n'est pas bien clair, qu'il y avait dans la localité des gens dangereux, qu'on leur avait fait un procès, mais que le jury les avait acquittés. Enfin, au milieu de cette agitation surgit un homme — un tribun qui, après avoir barricadé sa maison, se prit à haranguer le peuple sur sa situation et sur les crimes des propriétaires et du gouvernement. Comme il amassait du monde devant sa maison et qu'il y avait danger à le laisser continuer, on décida de le trainer en prison.

Un beau matin, en effet, de très bonne heure, les carabiniers se rendirent chez lui, et s'emparèrent de lui ; mais ils avaient à peine fait quelques pas, que des groupes de paysans se formèrent et le prisonnier ayant eu la présence d'esprit de leur demander s'ils le laisseraient tranquillement emprisonner, un tumulte s'en suivit, et il fut libéré, et put retourner chez lui et recommencer ses discours. Le lendemain cet homme avait pris le large, courant les montagnes, tandis que les carabiniers, renforcés par la troupe, tâchaient de mettre la main sur les « chefs » du tumulte de la veille.

Un nouveau conflit, cette fois plus grave, s'engagea : les paysans combattant avec des bâtons et des pierres, libérèrent les prisonniers, refoulèrent les soldats dans la caserne et en firent le siège pendant trois heures.

Les gendarmes firent usage de leurs carabines, et quatre paysans morts et plusieurs blessés furent les victimes de la journée. Le commissaire de police et plusieurs agents furent blessés, quelques uns gravement.

## États-Unis

Hasting. — Le travail va extrêmement mal dans la Pensylvanie. Les mineurs n'ont jamais été plus malheureux. Dans les environs de Houtzdale, il y en a plus de mille sans travail. Dans les environs de Philisburg, la misère est extrême. Toute la semaine dernière, les mineurs tenaient des meetings publics pour demander des secours. Des milliers d'ouvriers obligés de mendier dans la *libre Amérique !*

Dans le centre de la Pa, plus de 25,000 mineurs sont sans travail. Chaque semaine c'est telle ou telle mine qui se ferme, augmentant continuellement le nombre des sans-travail. Et malgré tout, continuellement il vient de nouveaux émigrants qui, une fois arrivés, se plaignent d'avoir quitté leurs pays.

## AUX CAMARADES

Voilà le beau temps revenu ; les promenades à la campagne vont recommencer. Nous prévenons les camarades qui voudraient en profiter pour faire la propagande, que nous avons une masse d'invendus à leur disposition, surtout des numéros avec supplément.

***

Prière aux camarades de Paris qui auraient des adresses de libraires où l'on peut déposer le journal, de nous les faire parvenir. Les libraires dont le service n'est pas fait par des porteurs peuvent se le procurer tous les vendredis de 9 heures du matin à 1 heure de l'après-midi, rue du Croissant, n° 11, chez le marchand de vin Ramuz.

***

Si un camarade peut disposer d'un exemplaire de la 2me édition des *Produits de la Terre*, nous le prions de nous le faire parvenir.

***

« Anarchistes-Communistes indépendants de la Seine ». — Nous avons reçu votre lettre trop tard, pour le dernier numéro. Vous avez dû voir du reste qu'il était déjà question de la Ligue, inutile donc d'y revenir, vu qu'elle paraît être morte avant d'être née.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

L'administration de l'*Honesty*, nous prie de faire savoir que sa nouvelle adresse est : *Honesty* office, Sydney road N. Brunswiek Melbourne (Australie).

***

L'adresse de l'*Imprimerie Jurassienne* est maintenant rue des Voirons, 10.

# VARIÉTÉS

## L'INVENTAIRE

Un ouvrier. — On a rien à foutre pour le moment, le singe fait son inventaire.

Un anarchiste. — Ah ! quand ton singe récapitule ses bénéfices, tu chômes.

L'ouvrier. — Oui, la boîte est fermée, si encore on devait participer aux bénéfices, on s'embêterait moins.

L'anarchiste. — Mais, mon vieux, les ouvriers participeront aux bénéfices quand ils le voudront.

L'ouvrier. — Bah ! et le singe, lui, il ne voudra jamais.

L'anarchiste. — C'est clair qu'il ne voudra jamais, mais tu comprends facilement que sa volonté pèserait peu contre celle de tous ses ouvriers.

L'ouvrier. — Oui, mais tout cela, faudrait que ça soit déterminé par un vote.

L'anarchiste. — C'est bien inutile, va, le patron serait seul à voter pour lui.

L'ouvrier. — Ça c'est vrai, mais aussi comment les ouvriers pourraient-ils manifester leur volonté et mettre en pratique ce qu'ils veulent?

L'anarchiste. — C'est fort simple, qu'est-ce qui retient les ouvriers d'agir ? Tout bonnement parce qu'il y a des lois et des coquins qui les appliquent.

L'ouvrier. — C'est nom de Dieu, vrai, si on était débarrassé de toutes les lois, magistrature, police, armée, etc..., les ouvriers sauraient bien prendre la part qui leur appartient, et si le singe s'y opposait, il pourrait bien passer un vilain quart d'heure.

L'anarchiste. — Et bien, examinons comment on pourrait se débarrasser de tout cela. Quand il y a des élections, vas-tu voter ?

L'ouvrier. — Certainement, je n'y manque jamais, et je ne comprends pas comment il y en a qui n'y vont point.

L'anarchiste. — Pour qui votes-tu ordinairement ?

L'ouvrier. — Avant que le général Boulanger ne soit candidat, j'ai voté pour les radicaux, puis pour les socialistes, mais quand le général est venu, nom de Dieu, j'ai voté pour lui, il promet de tout chambarder, et ça me va.

L'anarchiste. — Tu es inconséquent avec toi-même, puisque tu comprends parfaitement que sans lois, magistrature, police, armée, etc..., l'égalité peut se faire, tu continues à désigner des Jean-foutre pour faire des lois, pour allouer des appointements aux magistrats, policiers, etc..., tout cela est tiré de ta poche ; tu agis donc contre tes intérêts en votant.

L'ouvrier. — Tu as raison, jamais je n'avais regardé ça sous cet aspect ; mais si je suis tout seul à m'abstenir, il n'y aura rien de fait.

L'anarchiste. — Toi et moi, ça fait déjà d'eux, racontons cela aux camarades, et en se démenant un peu, le nombre grandira vite.

L'ouvrier. — Tope-là, j'en suis et tu peux être certain que je ferai tout mon possible.

L'anarchiste. — Tu sais, si tu agis comme tu dis, on dira autour de toi que tu es anarchiste.

L'ouvrier. — Ça m'est égal, si c'est là l'Anarchie, il n'y a que cela de vrai, je ne m'en formalise pas.

## AVIS

**L'envoi gratuit de quelques exemplaires, à titre de propagande sera fait à toute personne qui en fera la demande.**

**Celles des localités où nous n'avons pas de dépositaires, peuvent se procurer le journal à la Bibliothèque de la gare. — Elles n'ont qu'à le faire demander.**

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Chautant est prié de rendre réponse au « Réveil de la Croix-Rousse », de la lettre envoyée le 13.

Charlie, Canada. — Merci des timbres envoyés, mais ceux-là n'ont aucune valeur ici.

R. à Bienne. — Avons fait la commission au Père Peinard. — Avons demandé l'échange à « l'Ouvier Horloger » qui n'a pas répondu.

R. à Farges. — Vous avez grandement raison et nous sommes de votre avis.

C. à Montreuil. — Le journal a pourtant été expédié à chaque fois. Avons expédié à Eu les num. demandés.

Victor près Mont-Perdu. — Ça ne fait rien nous attendrons. Nous souhaitons pour vous seulement que ça ne dure pas.

Comptoir de Zinc. — Ça ne nous gêne pas, pouvez continuer.

S. à Roanne. — Sitôt que la « Grève des Electeurs » sera tirée, vous recevrez.

L. F. — Barbet, 99, faubourg de Paris.

« Drapeau Noir ». — N'envoyez plus le journal au Père Peinard, il n'est plus rue du Croissant.

Il compagno Guzzina. G. rue Saint-Honoré, 205. Prega il compagna Cadalli Ferdinonardi forli sapere il suo Inderizo.

F. B. rue Marcadet. — Le service sera fait — nous faisons la commission aux journaux indiqués.

V. à Roubaix — W. a Flixecourt. — M. à Armentières. — P. à Lyon. — C. à Avignon. — C. à La Bastide-Rouairoux. — B. à Calais. — R. à Farges. — M. à Bourges. — F. à Nîmes. — M. à Toulon. — D. à Saint-Quentin. — D. à Foix. — F. à Reims. — A. Le Mans. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 334 fr. 25.

C. W. à Ashwel 4 fr. 50. — D. rue du Moulinet 1 fr. — Auguste et Marianne des « Parias Picards » 50 cent.

Total à ce jour, 340 fr. 25.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 4,642 fr. 10.

A. G. à Malaucène 10 cent. — G. à Blidah 35 cent. — B. à La Machine 25 cent. — B. à Paris 5 fr. — D. rue du Moulinet 1 fr. — Auguste et Marianne des « Parias-Picards 50 cent. — L'Isolé 5 fr. — Excédent d'écot 10 cent. — Un petit vieux de la vieille, Lyon 1 fr. — C. V. à Bazincourt 75 cent.

Total à ce jour 4,656 fr. 15.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 22 fr. 40, dont 8 fr. 65 de la collecte faite le 5 mai.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, rue d'Avron.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour du samedi 11 mai : La Semaine Sanglante.

Les camarades du XIVe sont invités.

Communistes-anarchistes du XXe, samedi 27 avril, 52, rue des Amandiers.

Cercle le *Réveil de la Femme*, dimanche 19 mai, excursion et bal champêtre avec chants, danses, jeux de société et tombola à Vincennes. Des tickets de 20 centimes donneront droit à la tombola qui est gratuite pour les enfants.

On peut se les procurer dès maintenant au Cercle *International* et par divers compagnons.

La matinée du premier dimanche du mois n'ayant pas lieu, les citoyennes sont priées de se préparer et faire la propagande pour la fête. Les détails seront publiés plus tard par la *Révolte*.

Pantin. — Groupe des Travailleurs communistes du canton de Pantin, réunion samedi 11 mai, 85, Grande-Rue, au Pré-Gervais, à 9 heures du soir.

De la propagande anarchiste.

Armentières. — Dimanche 12 mai, à 10 heures du matin, grande conférence publique et contradictoire dans la salle de la Brasserie Humanitaire, par le compagnon Rive, de Roubaix, au profit des emprisonnés de la grève.

Prix d'entrée : 10 centimes.

A partir du dimanche 12 mai, le groupe communiste-anarchiste, *Les Indomptables*, d'Armentières, tiendra ses réunions à son nouveau siège : à la Brasserie Humanitaire, rue des Promenades.

Le groupe de Feuquières-Fressenneville se réunira le dimanche 12 mai de 3 à 6 heures du soir, chez Caillet Florentin, à Aigneville.

Prière aux camarades d'être exacts.

Saint-Quentin. — Le groupe communiste libertaire est convoqué, dimanche 12 mai, à 7 heures du soir, estaminet Fournival. — Urgence.

Dans une réunion, les camarades ont décidé pour donner plus d'activité à la propagande et au développement des idées anarchistes, de se former en groupe et invitent tous les compagnons à assister à la réunion qui aura lieu samedi 18 mai, au café Jousse, avenue de la Gare, à 8 heures du soir.

Et invite tous les compagnons qui voudraient bien rentrer en relation, à adresser lettres et correspondances au compagnon Cayré, rue de la Paix, 14, à Firminy (Loire).

Bruxelles. — Groupe l'*Egalité*, 58, rue du Moulin, au Nouveau Moulin, Saint-Josse ten-Noode. Tous les lundis, à 8 h. 1/2 du soir, causerie publique et contradictoire. Journaux et brochures anarchistes.


## La RÉVOLTE est en vente :

**à Bordeaux chez**

Mme Maury. 33, rue des Augustins.

Laborde, libraire, rue de Grassi.

Kiosque de la Terrasse, cours d'Albret, 4. — On y trouve également toutes les publications révolutionnaires.

**A Saint-Denis**

Ph. Segard, 33, rue d'Aubervilliers, 33 On y trouve également tous les journaux et brochures anarchistes.

Mme Gousseau, à la Librairie Nouvelle, rue Compoise.

**A Rouen**

Albert Alexandre, 2 bis, place Cauchoise,

**A Agen**

A la librairie Thouron, boulevard de la République, 11. On y trouve également toutes les brochures traitant de la Question sociale.

**A Choisy-le-Roy**

Thirel, libraire, rue Thiers.

**à Lyon chez**

Bernard, rue Moncey, 96.

*Au comptoir du zinc rustique*, 78 Cours Vitton.

Librairie, 14 rue d'Austerlitz.

Marchande de journaux, passage de l'Argue angle de la rue de l'Hôtel de Ville.

**A Argenteuil**

Gillard, libraire, 34, rue de la Chaussée.


*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 36. — 5 CENTIMES — Du 19 au 25 MAI 1880.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## GRÈVES D'ALLEMAGNE

Merci aux mineurs de Westphalie. Par eux, l'Allemagne marque aussi sa place dans la série des émeutes qui précèdent la Révolution.

Après les ouvriers du Borinage, les paysans roumains, les meurts-de-faim de Rome, les vanniers de la Thiérache et tant d'autres, les travailleurs de la Westphalie se sont soulevés exigeant un peu plus de pain, un peu moins de labeur.

Avec une violence inattendue par les politiciens, ils se sont attaqués à la propriété et à la vie de leurs maîtres. Mainte usine n'a été préservée de la destruction que par la fusillade, l'armée n'a pu toutefois empêcher qu'un directeur de mine, M. Schrader, ne payât pour la gent capitaliste. Rencontré par une troupe de grévistes, il a été extrait de sa voiture et assommé à coups de gourdins. Quant aux braves qui sont morts victimes de leur audace, on n'en saura jamais le compte exact. Ils ne souffriront plus du moins de la misère.

C'est la faute aux catholiques, crient les uns, c'est la faute aux progressistes, clament les autres. Il ne vient à personne l'idée de montrer que c'est la faute au Capital.

Un pareil mouvement réconforte profondément tous les révolutionnaires. La Westphalie n'est pas une province où les social-démocrates aient jamais fait florès. C'est directement d'eux-mêmes que les mineurs sont passés de la misère à la révolte. Pour ceux qui souffrent, il est bien question de République, de révision ou de programme minimum : Du pain ou du plomb.

Merci aux mineurs de Westphalie.

## LE COMMERCE EXTÉRIEUR
### ET LA
## MISÈRE A L'INTÉRIEUR

### III

Nous avons vu l'Allemagne s'émanciper de la tutelle anglaise et française, et produire chez soi tout ce qu'il lui faut de cotonnades, d'étoffes de toute sorte, de machines — de produits manufacturés en un mot. La même observation s'applique à la Russie, et le développement de l'industrie en Russie est d'autant plus frappant que toute cette industrie, déjà formidable, est née d'hier.

A l'époque de l'abolition du servage, en 1881, la Russie n'avait presque pas d'industrie. Tout ce qu'il lui fallait de machines, de rails, de locomotives, de machines à vapeur et même d'étoffes de luxe, lui venait de l'Occident. Elle comptait à peine 14,000 établissements industriels, tous compris, et les marchandises sorties de ces établissements, se cotaient sur le marché à 900 millions de francs pour une population de 80 millions d'habitants. Bien peu de chose, comme vous voyez. Mais vingt ans plus tard, la Russie possédait déjà plus de 85,000 manufactures, et les marchandises sorties de ces manufactures étaient évaluées presque *quatre fois* plus qu'en 1861 ; soit à 3,275 millions. En 1884 le même chiffre montait déjà à 3,900 millions, et encore on ne tenait plus compte des petites usines, très nombreuses.

Tout avait été réformé. Les vieilles machines avaient été remisées dans les hangars, et des machines nouvelles, représentant le dernier mot du progrès industriel, avaient été introduites. Le nombre des travailleurs dans les manufactures était resté à peu près stationnaire ; mais la production de chacun d'eux avait doublé, triplé, quadruplé, grâce aux nouvelles machines. Machines à vapeur, locomotives, rails, outillage compliqué des manufactures, tuyaux de drainage, soieries, — tout cela est fait aujourd'hui en Russie même, et tout cela est né d'hier.

Presque tout l'acier employé aujourd'hui en Russie, les trois quarts du fer, les deux tiers du charbon, toutes les locomotives, tous les vagons, tous les rails, tous les bateaux à vapeur, sont faits en Russie même.

De pays destiné — au dire des économistes — à rester agricole, la Russie est devenue un pays manufacturier. Elle ne demande presque plus rien à l'Angleterre, et fort peu à l'Allemagne. Aujourd'hui, c'est à peine si elle tire d'Angleterre pour 25 millions de machines et pour une quinzaine de millions de cotonnades. Et, ce qui plus est, si elle continue encore à importer d'Angleterre des métaux (400,000 tonneaux par an) elle ne les paie plus que la moitié de ce qu'elle les payait il y a dix ans.

---

Les économistes crient contre les douanes ; mais le fait est que les produits manufacturés en Russie se vendent au même prix qu'ils se vendent à Londres. Le capital ne connaissant pas de patrie, les capitalistes allemands et anglais, suivis d'ingénieurs et de contremaîtres anglais et allemands, ont implanté en Russie et en Pologne des manufactures qui rivalisent avec les meilleures manufactures anglaises, par l'excellence de leurs produits. Qu'on abolisse les douanes demain, et les manufactures n'y feront que gagner. En ce moment même, les ingénieurs anglais sont en train de porter le coup de grâce aux importations de draps et de laines de l'Occident : Ils montent dans le midi de la Russie d'immenses manufactures de laines, outillées de machines les plus perfectionnées de Bradford, et dans dix ans la Russie n'importera plus que quelques pièces de draps anglais et de laines françaises — quelques échantillons à imiter.

---

La grande industrie ne marche pas seulement vers l'Orient : elle s'étend aussi dans les péninsules du sud. L'Exposition de Turin a déjà montré en 1884 ce que devient l'industrie italienne et — ne nous y méprenons pas : la haine entre les deux bourgeoisies, française et italienne, n'a pas d'autre origine que leur rivalité industrielle. L'Italie s'émancipe de la tutelle française ; elle fait la concurrence aux marchands français dans tout le bassin méditerranéen et en Orient. C'est pour cela, et pas pour autre chose, que le sang coulera un jour sur la frontière italienne — à moins que la Révolution n'épargne ce sang précieux.

Qu'on relise les lettres écrites au *Temps*, par un des principaux économistes français lors de l'Exposition de Turin, et on verra comment marche l'industrie italienne : « Tout par l'Italie elle-même ! voilà le mot d'ordre actuel. Tous et chacun en sont inspirés. Il n'y a pas un seul manufacturier ou marchand italien qui, jusque dans les derniers détails, ne cherche à s'émanciper complètement de la tutelle étrangère », disait l'économiste — français. Toute cette industrie date de vingt-cinq ans à peine, et cependant les manufactures de soieries italiennes rivalisent déjà avec les meilleures manufactures de soieries françaises, et ses cotonnades ne le cèdent en rien aux cotonnades anglaises. — Mieux que cela ! L'Italie n'a ni fer ni houille dans son sol ; elle doit importer jusqu'au dernier kilo de fer et de charbon — et cependant son industrie métallurgique prend déjà des proportions importantes. *Et l'Italie a parfaitement raison ;* car il ne s'agit pas de savoir si l'acier et les machines fabriqués en Italie coûtent quelques centimes de plus par kilo que s'ils étaient importés d'Angleterre. Ces centimes se retrouvent ailleurs ; puisque, sans usines métallurgiques — point d'industrie possible dans le pays. Il faut travailler le fer, il faut faire soi-même des machines, pour qu'un certain esprit de mécanicien se développe dans le pays, et tant que cet esprit n'est pas développé, l'industrie reste toujours dans l'enfance.

---

Nous pourrions aussi mentionner les progrès subits de l'Espagne dans la voie de la grande industrie. Mais prenons plutôt le Brésil. Les économistes ne l'avaient-ils pas condamné à jamais à cultiver le coton, à l'exporter à l'état brut, et à se vêtir de cotonnades importées d'Europe ? En effet, il y a vingt ans, le Brésil n'avait que neuf misérables petites manufactures de coton, avec 385 fuseaux. Aujourd'hui, quarante-six manufactures de coton fument au Brésil ; cinq d'entr'elles possèdent 40,000 fuseaux, et toutes ensemble elles jettent sur le marché trente millions de mètres de cotonnades chaque année.

Aujourd'hui déjà, l'Angleterre se plaint de ce que ses importations de cotons au Brésil ont diminué de 25 millions de francs en cinq années. Dans vingt ans le Brésil enverra ses cotonnades en Angleterre et en France.

D'ailleurs, il n'y a pas jusqu'au Mexique qui en fabrique aujourd'hui près de 300,000 pièces de cotonnades par an et plus de 200,000 livres de filés.

---

Mais c'était l'Inde qui devait donner la contradiction la plus éclatante aux partisans de la spécialisation des industries par nations.

On connaît cette théorie : — Il faut des colonies aux grandes nations européennes. Ces colonies enverront à la métropole des produits bruts : du coton brut, de la laine brute, des épices, etc. Et la métropole leur enverra ses produits manufacturés, ses étoffes pourries, sa vieille ferraille sous forme de machines hors de façon, — bref, tout ce dont elle n'a pas besoin, ce qui lui coûte peu ou rien, et qu'elle leur vendra à un prix exhorbitant.

Telle était la théorie ; telle fut pendant longtemps la pratique. On s'enrichissait à Londres et à Manchester pendant qu'on ruinait les Indes. Allez seulement au musée Indien à Londres — vous y verrez des richesses inouïes, insensées, accumulées par les négociants anglais à Calcutta et à Bombay.

Mais d'autres négociants et d'autres capitalistes anglais arrivèrent naturellement à l'idée qu'il vaudrait bien mieux pour eux d'exploiter les habitants de l'Inde directement et, au lieu d'importer pour cinq à 600 millions de cotonnades d'Angleterre, faire ces cotonnades dans les Indes mêmes. C'est ce qu'ils firent.

D'abord, ce ne fut qu'une série d'insuccès. Les tisseurs indiens, ces artistes de leur métier — ne pouvaient pas se faire au régime de l'usine. Les machines envoyées de Liverpool étaient mauvaises ; il fallait aussi tenir compte du climat, s'adapter à de nouvelles conditions .. Tout cela est fait aujourd'hui, et l'Inde anglaise devient chaque jour un rival de plus en plus terrible aux manufactures de la métropole.

Aujourd'hui — prenez patience, compagnons, et lisez ces chiffres : ils valent la peine d'être lus, ne serait-ce que pour répondre aux aventuriers tonquinois — aujourd'hui l'Inde anglaise qui, en 1860, usait à peine 10 millions et demie de kilos de coton brut, en use déjà 86 millions dans ses manufactures ; le nombre de ses fuseaux montait de 1886 mille à plus de 2 millions, et celui des métiers montait à 61,600. Bref, les 80 manufactures de coton de l'Inde emploient déjà près de 60,000 travailleurs et en 1885 elles avaient manufacturé plus de 1,450,000 tonnes métriques de cotonnades. Elles en exportent chaque année, en Chine, au Indes hollandaises et en Afrique, pour près de 100 millions de francs — de ces mêmes cotons blancs que l'on disait être la spécialité de l'Angleterre. Et tandis que les travailleurs anglais chôment et tombent dans la misère sous le coup des crises, ce sont les femmes indiennes qui, payées à raison de 60 centimes par jour, font les cotonnades vendues dans les ports de l'Extrême-Orient.

Mieux que ça. Lorsque nous avons visité en 1886 Dundee (une grande ville de l'Ecosse) nous l'avons trouvée souffrant d'une crise terrible ; des centaines de mille de travailleurs employés dans les manufactures de jute (une plante textile importée des Indes et très employée pour les étoffes grossières, surtout pour les sacs) étaient tombés dans la misère complète et — savez-vous pourquoi ? — Parce que les manufactures de jute avaient surgi à Calcutta, et que l'Inde exportait en 1885 pour — excusez du peu — 38 millions de tissus de jute. On mourait de faim à Dundee, pendant que les capitalistes s'enrichissaient à Calcutta.

Bref, le jour n'est pas loin — et les manufacturiers intelligents ne se le dissimulent pas — où on ne saura plus que faire des « bras » occupés en Angleterre à faire des cotonnades. Les Indes n'en auront plus besoin, et elles feront la concurrence à l'Angleterre dans tout son commerce étranger. Plus que cela : des rapports très sérieux viennent d'être faits, il résulte de ces rapports que, les premières difficultés vaincues, l'Inde dans dix ans n'achètera plus une seule tonne de fer à l'Angleterre. On a surmonté les difficultés offertes par la houille et le fer des Indes, et les usines rivales des usines anglaises se dressent déjà dans les Indes.

La colonie faisant concurrence à la métropole *par ses produits manufacturés* — voilà le phénomène déterminant de l'économie du dix-neuvième siècle.

Et pourquoi ne le ferait-elle pas ? Que lui manque-t-il ? — Le capital ? Mais le capital va là où il y a plus de misérables à exploiter. — Le savoir ? Mais on ne tient pas le savoir en bouteilles pour l'usage domestique. Le savoir ne connaît pas les barrières nationales. — Le savoir technique du travailleur ? Mais, le travailleur hindou serait-il inférieur à ces 91,611 garçons et filles de moins de treize ans qui travaillent en ce moment dans les manufactures textiles de l'Angleterre ?

---

On nous dira, peut-être : — mais à quel prix s'obtient cette concurrence ? Qu'en voulez-vous conclure ? — Nous répondrons à tout ça dans un prochain article. D'ailleurs, on prévoit déjà notre réponse. Elle est bien simple. C'est que, si un territoire quelconque, si petit qu'il soit, est seul à faire sa Révolution sociale, s'il reste entouré de nations hostiles qui veulent le réduire à l'impuissance en lui refusant leurs produits — tant mieux ! dirons-nous. Il se suffira à soi-même. Il ne leur demandera rien, Et, en faisant ainsi, il ne fera que trouver les moyens les plus avantageux pour produire tout ce qu'il lui faut.

Mais, ne prenons pas les devants. Que nos lecteurs nous pardonnent si nous leur donnons encore quelques faits et quelques chiffres. La science n'est plus pour les savants. Chacun doit juger de soi-même de ce que les pseudo-savants lui racontent.

---

# A PROPOS DE CHEFS

Nous recevons du groupe *Les Révoltés* de Villeneuve-Saint-Georges la lettre suivante :

Nous croyons bon de vous dire notre manière de voir sur une des questions les plus importantes discutées dans les derniers temps et qui a trait à la tactique guerrière. Une nation ayant accompli sa révolution anarchiste et étant attaquée par les monarchies environnantes doit-elle se soumettre à un capitaine qui dirigera la lutte ?

Je ne m'arrête pas à l'improbabilité de l'hypothèse. Il est au moins vraisemblable qu'une Révolution sociale sur un point de l'Europe amènerait les autres nations à une Révolution politique qui remplacerait les monarchies par des républiques bourgeoises. Celles-ci trop jeunes ne pourraient songer à envahir le voisin coupable d'anarchie.

Aussi nous traitons cette question d'importance, parce qu'elle montre les conséquences de nos principes.

---

Tous ceux d'entre nous qui ont passé par les différentes écoles socialistes avant d'arriver aux idées anarchistes, savent à quel point les chefs, meneurs ou chefs influents de groupes empêchent l'initiative individuelle, n'ayant aucune tolérance et voulant façonner la manière de voir des nouveaux venus à leur conception propre et au respect envers eux.

Quelques camarades qui se croient foncièrement anarchistes ont encore gardé une certaine empreinte des théories autoritaires qu'ils ont adorées jadis, et ils ne peuvent se résoudre à accepter l'idée de l'initiative individuelle en tous temps et en tous lieux ; ils ne peuvent pas se figurer que des groupes sans chefs et sans lien organisé, puissent vaincre des armées disciplinées et ils en arrivent à dire : Pour cette seule circonstance, prenons des chefs, quitte à nous en défaire quand ils deviendront gênants — et vite, ils crient au sectarisme si des camarades veulent leur démontrer qu'avec des idées pareilles, on quitte le terrain anarchiste.

Affirmons au contraire qu'il y a une idée fondamentale, raison d'être de l'Anarchie, idée dont on ne peut s'écarter sans cesser d'être anarchiste : l'absence d'autorité. Evidemment chacun pense à sa manière, mais il nous est permis de dire que ceux qui veulent encore des chefs ne sont pas des nôtres.

---

Voyons un peu la question de plus près.

Il y a des chefs que l'on suit parce qu'on les craint et d'autres que l'on suit parce qu'on a foi en eux.

A quelle catégorie appartiendra le chef de l'armée révolutionnaire ? à ceux qui le prônent, de répondre. Mais qu'il soit craint ou aimé, il lui faudra une autorité réelle, ses ordres devront être indiscutables et il faudra une sanction qui assure l'obéissance.

Ou bien, on reste sur le terrain de la discipline, il faut que le soldat soit soumis au caporal, que le caporal craigne le sous-officier, celui-ci son officier et l'officier son général. Il faut entre le cerveau du stratège qui dirige les opérations et le million d'hommes qui se bat, tout un service d'échelon, obéissant en haut, commandant au bas.

Ou bien on admet quelques tempéraments au principe de l'obéissance hiérarchique, alors une poignée de mécontents, d'ergoteurs ou d'ignorants peut faire manquer les plus belles conceptions du chef en discutant au moment critique au lieu d'agir.

L'autorité et la discipline ne peuvent être mitigées, ce n'est donc pas un chef qu'on nous propose, mais une armée.

Maintenant qui choisira le généralissime de cette armée, jugera de son génie, voilà le grand hic. On peut se livrer à des discussions sans fin à ce sujet, mais nous voilà trop loin de l'Anarchie.

Au point de vue théorique, tout ceci ne supporte pas l'examen, voyons donc ce fameux côté pratique !

---

La guerre peut revêtir deux caractères extrêmes dont tous les intermédiaires existent : la guerre des rues et la bataille en plaine. Quant à la guerre des rues, tous les camarades sont à peu près d'accord. On se rend bien compte que les engins chimiques joueront le plus grand rôle, que la perfection de l'armement n'aura plus d'importance, que l'initiative individuelle, le courage, le défaut de sensiblerie feront plus que toutes les forces disciplinées.

Quant aux batailles en rase campagne, commandés ou non, nous serons sûrement battus, si nous les acceptons, et battus à plate couture On nous objectera 92, mais à cette époque, le courage personnel avait encore une valeur pour décider du sort des batailles ; aujourd'hui il n'en a plus. Donc il nous faut abandonner la tactique classique et prendre une tactique nouvelle.

Il paraît superflu de dire ces choses-là, tant elles tombent sous le sens, mais il est bien évident que rien ne nous force à accepter une bataille rangée ou à nous entasser derrière les remparts d'une citadelle. Brûler les vivres qu'on ne peut emmener, faire sauter les ponts, couper les routes, se battre dans chaque village, voilà les bases d'une lutte sérieuse, mais pour cela il faut être décidé.

Il faut que l'ennemi ait tout à perdre, rien à gagner, ni honneur puisqu'il n'y a pas de bataille, ni butin puisqu'il avance toujours dans le désert. Qu'il arrive enfin à prendre une capitale et il est perdu. Paris ne peut-il pas manger deux cent mille hommes en une nuit ? Relisez la guerre d'Espagne sous Napoléon. Voyez la prise de Moscou. Toutes les fois qu'un peuple se défend, qu'il n'est pas trahi par les bourgeois, il fait reculer l'envahisseur. Ce ne sont pas là des hypothèses ni des dissertations théoriques, mais la constatation de faits historiques.

Notre conclusion est qu'en période révolutionnaire, tout anarchiste conscient doit avoir une balle ou une bombe prête, pour mettre à la raison toute individualité qui par ambition ou par bonne foi tenterait de s'imposer et de prendre de l'autorité sur ses camarades. Prendre un chef c'est le plus sûr moyen d'aller à la défaite.

## AUX CAMARADES

Voilà quelques numéros que nous reprenons nos « doléances » auprès des dépositaires pour des envois de fonds. Cela, assurément nous est aussi désagréable qu'à eux, mais nous ne pouvons faire autrement ; voilà trois numéros que nous avons été sur le point ne ne pouvoir paraître, et qui n'ont vu le jour que par suite de la bonne volonté de quelques camarades qui nous sont venus en aide à point, et en arrachant quelques petits crédits à nos fournisseurs, mais cette situation ne faisant que se tendre à chaque numéro, il est à prévoir, si les camarades et dépositaires n'y mettent pas de la bonne volonté, qu'une semaine un peu chargée, nous ne pourrons pas paraître. Les envois, par chemin de fer, du numéro 35 n'ont pu être faits que le samedi au lieu du jeudi.

Nous nous croyons d'autant plus autorisés à talonner nos dépositaires, c'est que, défalcation faite de la part qu'il y a toujours à faire sur les « non-rentrées », nous avons toujours, au bas-mot, 800 francs dehors : de quoi faire quatre numéros. Il suffirait donc que les camarades ne laissent pas accumuler les envois sans régler, pour que nous puissions paraître sans encombre. — Sans compter que, quand l'argent ne rentre pas à l'heure, nous avons double travail inutile et des dépenses bien plus grandes. Que les camarades qui trouveraient que cela leur fait des dépenses en frais de postes, nous les retiennent sur la vente, nous y aurons encore avantages.

Que les camarades n'oublient pas non plus que c'est en nous aidant à étendre la vente que c'est la meilleure manière d'aider à l'existence du journal. En ce moment, il suffirait de très peu de chose pour y arriver, petit à petit les relations s'étendent, et nous pénétrons dans les endroits fermés, jusqu'alors, à l'Anarchie.

Enfin voilà la situation : nous avons mille francs de dettes, impossible de prolonger le crédit. Nous pouvons tenir, malgré tout, si les camarades veulent être plus exacts.

De la bonne volonté et nous y arriverons.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — *L'Egalité* du jeudi 16, annonce qu'au cours de la dernière réunion de la Ligue « plusieurs délégués représentant divers groupes anarchistes.... ont cru devoir se retirer. »

Ce n'est pas *plusieurs* mais *tous* les délégués anarchistes qui se sont retirés.

*La ligue* n'est pas morte pour cela, il reste dans le sein de Roques, une demi-douzaine de naïfs et autant de roublards.

C'est très difficile, Monsieur Roques, de faire manœuvrer les anarchistes comme des pantins.

***

Lyon. — Le groupe *Le Réveil Croix-Roussien* organisait mercredi 8 mai, avec le concours du compagnon Mollet, de passage à Lyon, une conférence sur le Parlementarisme et l'Anarchie.

Après avoir démontré, aux applaudissements de l'assistance, la bêtise du Parlementarisme et l'emploi de la force inhérent à la transformation sociale, le conférencier ayant demandé des contradicteurs, il s'est présenté un admirateur du Suffrage universel, qui tout en reconnaissant l'impuissance de celui-ci à améliorer le sort des travailleurs, déclara dans un langage équivoque qu'il fallait user définitivement cette vieille ficelle et conséquemment l'employer encore.

Le compagnon Mollet a répondu comme il le fallait à un tel langage et a conclu à l'Anarchie.

Enfin, après vente de la *Révolte* et du *Père Peinard* une quête a été faite au profit de la propagande anarchiste qui a eu à compter une bonne journée de plus.

***

Dégustez-moi la dépêche suivante, on y voit ce que sera la Révolution prochaine. Samedi dernier, la grève des tisseurs de Thizy a été réellement finie par la signature du tarif. Les patrons ont cédé par crainte du tumulte. Cinq ou six cents grévistes, armés de bâtons, vociféraient sous les fenêtres de la mairie de Thizy, où se tenait une réunion. On essaya de faire des arrestations, mais on dut y renoncer tant était grande l'exaspération des manifestants.

Jamais on n'avait vu pareille émotion dans ces régions. Les femmes étaient nombreuses et, se réunissant par bandes de cinquante environ, se promenaient dans les rues en chantant.

Quant aux patrons, ils étaient effrayés des menaces récentes des grévistes ; la plupart ne songeait point à discuter leurs intérêts ; ils ne demandaient qu'à signer pour obtenir la paix, sauf à abandonner la fabrication par la suite s'ils ne peuvent faire autrement.

Enfin, après une longue discussion, la moitié des fabricants de Thizy et des environs ont signé le tarif qui leur avait été soumis.

***

Roanne. — Deux mots sur l'organisation actuelle de la ville de Roanne. Notre belle administration est composée comme suit : une partie radicaux, socialistes autoritaires et l'autre partie, collectivistes sectaires, et ces trois partis n'en font qu'un, comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne font qu'un seul Dieu ! Tous ces *valets* de bourgeois ne négligent rien pour ruiner le contribuable et le consommateur.

Ainsi le 5 mai, jour du centenaire de la Révolution de 1789, ces bons conseillers soi-disant socialistes, n'ont rien trouvé de mieux que de voter deux mille francs pour fêter le centenaire de la Révolution qui n'a été, jusqu'alors, qu'au profit de la Bourgeoisie toute entière ; aussi tartufes que les bourgeois, auss autoritaires que les chauvins, tous ces salopiots ont banqueté à trois francs par personne, et ont fait dépenser deux mille francs pour illuminer l'hôtel-de-ville et la sous-préfecture, tandis qu'il y a plus de 400 ouvriers sans travail qui n'ont pas un bout de pain à se mettre sous la dent!

Ce qui a indigné le plus la population roannaise, c'est de voir le lendemain rouler, tant ils étaient saouls, deux conseillers municipaux.

Depuis longtemps les élus municipaux et leurs comités ont une haine forcenée contre les anarchistes qui n'ont cessé de faire connaître aux prolétaires l'autorité et l'ambition de ces partisans d'un Quatrième Etat ; aussi notre propagande n'a pas été perdue chez les travailleurs roannais, qui commencent à reconnaître qu'ils n'ont affaire qu'à un tas de crétins, ne cherchant qu'à les leurrer pour grimper au pouvoir.

Rappelons en passant, aux électeurs roannais, lors des élections du 6 mai 1888, que ces crampons avaient prêché dans toutes les réunions publiques, qu'une foi élus ils supprimeraient la cote personnelle que paient les travailleurs, qu'ils établiraient un asile pour les vieillards et qu'ils supprimeraient une partie de la police, etc., etc. ; aussi menteurs que les bourgeois, ils disent pour toute réponse à leurs électeurs, qu'ils ne peuvent rien faire pour le moment, mais, ajoutent-ils, prenez patience, attendez !!!

## Allemagne

La tendance des grèves aujourd'hui est de se transformer en émeutes, et c'est par cela surtout que l'on peut juger de l'approche d'un grand mouvement révolutionnaire. C'est ce qu'on peut constater en Westphalie.

Les mineurs de Westphalie se sont mis en grève la semaine dernière. Depuis quelques mois, le prix de vente du charbon a augmenté de 50 à 60 centimes la tonne et les ouvriers n'ont pas participé pour un centime à cette augmentation de bénéfices. Ils réclament 15 0/0 d'augmentation de salaire et la fixation de la journée à 8 heures de travail. Il y avait dès les premiers jours 50,000 grévistes, puis faute de charbon les autres corps d'état ont dû cesser le travail sans qu'un seul d'eux ait chez lui du pain pour trois jours.

Ceux-là n'attendent pas la journée de huit heures, comme les possibilistes français, d'une loi bienfaisante et, par leurs grèves font plus pour l'avoir que tous les blagueurs du possibilisme avec leurs campagnes électorales.

Les patrons ne veulent pas entendre parler de la réduction de la journée de travail. Quant à l'augmentation de salaire, ils apprécieront si les ouvriers commencent par céder et reprennent le travail. Ils ne céderont en tous cas pas aux menaces, disent-ils. Ils reprochent beaucoup aux mineurs de ne les avoir pas pas averti d'avance de la cessation des travaux. Krupp, le fabricant d'appareils à tuer a envoyé une circulaire à ses mineurs pour appeler leur attention sur l'illégalité de leur conduite, ce qui les touche peu.

En attendant, on se bat en maints endroits. On estime à une quinzaine de tués et à une cinquantaine de blessés le nombre des victimes des collisions qui ont eu lieu dans un seul district. Les grévistes ont essayé de mettre le feu à plusieurs bâtiments de machines, de noyer des mines, etc. Les dépêches publiées n'avouent pas qu'ils aient réussi nulle part, mais il est probable que les dégâts sont plus considérables qu'on ne veut bien le dire.

On dit que les grévistes espéraient se voir soutenus — mais les social-démocrates sont trop occupés de « tactique parlementaire » pour songer aux guerres des meurts-de-faim.

Immédiatement, toute la région était inondée de soldatesque. D'immenses masses de mineurs parcouraient le pays en colonnes nombreuses, et une de ces colonnes se rencontra à Bochum avec la troupe.

La lutte s'engagea, à coup de pierre, d'abord, mais bientôt la troupe fit usage de ses fusils, et deux mineurs furent tués et un grand nombre de blessés restèrent sur place.

Dans ce même endroit, d'inoffensifs bourgeois descendant d'un train ont été pris par le chef des troupes pour de vulgaires grévistes amenant du renfort, et on a tiré dessus sans merci.

D'autres rencontres avec la troupe eurent lieu dans le district de Dortmund, et ici encore il y eut trois mineurs tués et quatre blessés mortellement.

On sait déjà qu'une bande de grévistes rencontrant la voiture du directeur des mines de Herlen, M. Schrader, l'a l'ont tiré hors de sa voiture et l'ont tué à coups de gourdins.

Vendredi soir, on avait déjà envoyé sur les lieux de la grève quatre bataillons d'infanterie et dix escadrons de cavalerie. Le ministre de l'intérieur et tout un tas de la haute pègre étaient aussi à Dortmund, essayant de ramener les mineurs dans les puits par force promesses.

Il est possible qu'à Berlin et dans d'autres grandes villes, tous les corps de métiers du bâtiment se mettent en grève. Mais ceux-là sont « des socialistes et l'élément *sage* y est en majorité. »

## Belgique

Bruxelles. — Le procès de Mons où sont accusés vingt-cinq socialistes républicains produit une émotion réellement considérable. Les débats qui ont commencé lundi 6 mai, révèlent avec la plus complète évidence que le gouvernement avait payé plusieurs individus, sans talent ni convictions, mais habiles à provoquer les ouvriers.

Deux d'entre eux surtout, les nommés Laloi et Pourbaix, ont joué, dans ces excitations, par des moyens violents, en vue d'un *but, nullement révolutionnaire au fond*, un rôle significatif. Dès le mois de mai 1887, Laloi s'était spontanément vendu au gouvernement ; Pourbaix de même, à la même époque. La chose a été dévoilée en toutes lettres à l'audience, par un fonctionnaire (!) de la sûreté publique. Or, Laloi était parvenu, par son habileté, à surprendre la bonne foi de tous, au point qu'il présida — belle chose, n'est-ce pas, que les présidents de Congrès — deux années de suite, le Congrès des socialistes-républicains.

Grâce à sa mine inspirant la confiance et à son âge, il était en quelque sorte le chef des socialistes dissidents.

Quant à Pourbaix, ce fut le provocateur par excellence, poussant aux actes de révolte, après avoir eu soin d'en avertir la sûreté.

Ces deux misérables, aidés d'ailleurs par une demi-douzaine de sous-agents, dont quelques uns sont au procès, ont joué en Belgique, depuis deux ans, un rôle considérable dans les bassins de Charleroi, du Centre et du Borinage.

A la suite des révélations foudroyantes produites par les débats, toute la presse, indistinctement, est absolument obligée de condamner le gouvernement qui a usé de pareilles manœuvres.

C'est quelque chose de *stupéfiant* — le mot n'est même pas assez fort — que la lecture de ce procès. On y voit, à nu, toute l'infamie des gouvernements et des parquets, tellement que l'opinion publique bourgeoise est obligée — il faut donc qu'il n'y ait absolument pas moyen de faire autrement — de reconnaître que tout cela est dégoûtant. Une grande leçon se dégage de ce procès pour tous les révolutionnaires. Défions-nous des soi-disant révolutionnaires dont il est facile de voir que les convictions ne sont pas raisonnées et sérieuses. Ils sont reconnaissables à une grande exaltation, des déclamations violentes, mais à l'absence d'idées vraiment conscientes, de convictions sérieusement sincères.

Si nous avons le droit de nous défier de ces indi

vidus dont le but n'est pas conscient, dont le dévouement n'est pas conscient, dont le dévouement n'est que de surface, — et nous avons ce droit — ayons soin de ne pas accorder notre confiance à de soi-disant militants, avant d'avoir bien pu nous convaincre que leur but, est désintéressé, que leurs idées sont raisonnées et guidées par le véritable amour de la cause humanitaire. Une grande prudence est de rigueur, et la pierre de touche de la sincérité des révolutionnaires est celle-là. Sachons exiger de ceux qui veulent prêcher nos idées des convictions profondes ; de ceux qui, visiblement ne les auraient pas, gardons-nous avec circonspection. Le procès de Mons le démontre : ni Laloi ni Pourbaix n'étaient sérieux et ne paraissaient conscients ; de purs déclamateurs, provocateurs par métier, et nullement révolutionnaires par instinct, par conviction ou par amour de l'Humanité.

Ceux qui ont pu les voir à l'œuvre le reconnaissent maintenant qu'il est un peu tard : ni l'un ni l'autre de ces deux individus n'avaient, dans leurs discours, de but bien défini, manquant entièrement de toute précision dans leurs théories et ne prêchant au fond que la violence pour la violence même.

Le procès qui ne fait que commencer sera certainement fertile en de nouvelles révélations, et encore tout n'est pas dit sur les agissements odieux du gouvernement, du parquet et de la sûreté. Mais dès maintenant, l'acquittement paraît probable, d'autant plus que parmi les vingt-cinq accusés, il ne s'en est trouvé, chose bien triste à dire, que fort peu qui aient osé revendiquer leurs opinions socialistes révolutionnaires aller au devant, au bénéfice de la propagande de l'Idée, même d'une condamnation, comme c'est le devoir de tout propagandiste sincère et sérieux.

***

D'autres noms de mouchards ont été prononcés à ce procès, notre correspondant ne les nommant pas, nous attendons d'autres renseignements pour donner les noms. En attendant, ce procès prouve une fois de plus que ceux qui nous jetaient le plus « du mouchard » à la tête, en avaient une jolie collection parmi eux. Quant à nous, que nous importent ces reptiles, nous savons que tant qu'il y aura des gouvernants, il y aura des mouchards. Il y a longtemps que nous avons appris à nous organiser de manière à ne pas les craindre.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Armentières. — Trêve de railleries, paisibles citoyens collectivistes, cela ne convient qu'à des hommes à bout d'arguments.

Naturellement, nous vous combattons avant que vous arriviez au pouvoir, car une fois là, adieu principes et équité sociale. D'abord vous devez déjà en savoir long sur ce sujet, il me semble qu'on pourrait bien se passer de vous apprendre si le pouvoir corrompt ou purifie, la leçon de ces jours derniers doit vous donner à réfléchir.

Et, au risque de vous déplaire, nous combatrons en tous temps et en tous lieux toute autorité quelle que soit sa forme ou ses aspirations. Qu'importe à nous que vous soyez des ouvriers, quand vous serez au pouvoir vous n'en deviendriez pas moins bourgeois. Ce qu'il importe au contraire, c'est que vous restiez dans les rangs des travailleurs ; qui sait, ainsi, vous serez peut être plus utile à la Révolution, au lieu que, devenus gouvernants, vous en deviendrez les adversaires.

Nous comprenons qu'il vous soit pénible d'y croire et que ça vous fasse de la peine d'être combattus, au même titre que les aspirants bourgeois, mais que voulez-vous l'intérêt de la Révolution nous le commande.

***

Roanne. — Prière à tous les camarades qui ont des correspondances avec le groupe *Les Révoltés*, de ne plus désormais adresser ni lettre ni journaux à mon adresse, 32, rue de Clermont, pour une cause majeure !

Jules Démore.

***

Lille. — Camarades, ce n'est pas en allant à la remorque des politiciens que nous deviendrons des hommes libres, mais bien en nous débarrassant de tous les pantins que la terre puisse porter, car en les écoutant et en les suivant, nous n'arrivons qu'à nous faire voler tout ce que nous produisons, et dont nous avons tant besoin nous-même. Nous en voyons les preuves tous les jours. Du moment qu'ils sont entrés dans leur turne qu'ils appellent la Chambre, ils sont tout aussi corrompus les uns que les autres, nous en voyons qui se disait (des nôtres) socialistes, mais deviennent réactionnaires pour conserver leurs belles places. Les plus sincères se sont contentés à nous berner éternellement avec de belles phrases, les uns disent dans leurs discours que la République a fait beaucoup depuis sa naissance, d'autre qu'il faut prendre patience, il y en a un même, et ce n'est certes pas celui-là sur lequel on avait le moins compté, qui veut élever des statues pour faire œuvre révolutionnaire.

Voyez-vous, ces Jean-foutre, au lieu de penser à supprimer la misère, demandant qu'on vous présente du plâtre ou du marbre. Voilà vos hommes, électeurs, jugez leurs œuvres et dites-nous si nous avons tort quand nous vous crions de toutes nos forces que vous ne serez émancipés, que quand vous pourrez vous moquer d'eux comme ils se moquent de nous.

Allons donc, pauvre peuple, change donc d'idée, ou tu périras misérablement sous les coups de tes bourreaux qui sont les bourgeois.

C'est pour cela, camarades, que nous vous engageons tous à venir à la réunion du dimanche 18 mai, à 7 heures du soi, rue de Flandre, 73.

***

Roubaix. — Le compagnon Constant Houque fera le service à domicile de la *Révolte*, du *Père Peinard* et toutes les publications anarchistes.

S'adresser rue Fosse-au-Chêne, cour de l'Aigle-d'Or.

Les compagnons qui sont en relations avec le groupe *La Jeunesse*, sont également priés d'envoyer leurs communications à l'adresse ci-dessus.

***

Saint-Amand-Montrond. — Les anarchistes de cette localité, envoient aux camarades de La Palisse, leur salut de solidarité, pour leur attitude devant les *braves* de l'autorité qui oseraient bien brûler la cervelle d'une femme défendant son mari.

## A NOS LECTEURS

Parmi les invendus qui nous restent, nous avons fait le choix de quelques collections du *Supplément*. A titre de propagande, elles seront envoyées à ceux de nos lecteurs qui les désireront, rendues en gare, pour la province au prix de 75 cent., et 85 cent. à domicile ; 1 franc pour nos lecteurs de l'extérieur, ou tout autre envoi à faire par la poste.

## PETITE CORRESPONDANCE

R. à Valence. — B. à Saint-Amand. — L'Isolé. — P. à Arras. — C. G. à Turin. — V. à Bourges. — M. à Angers. — B. à Limoges. — L. à Tours. — F. Amiens. — M. à Saint-Bauzille. — M. au Moulin-Neuf. — V. à Roubaix. — B. à Saint-Victor-la-Coste. — F. à Reims. — V. à Lille. — B. M. à Revin. — Reçu timbres et mandats.

Il compagno Guzzina G. rue Saint-Honoré, 205, Paris, prega il compagno Cavalli Ferdinando di fargli sapere il suo indirizzo.

J. aux Bons. — Pas d'adresses à la Rochelle ni à Royan.

B. boulevard Pereire. — Ayant mal écrit, nous avons lu fin avril pour fin août. — L'erreur est de notre part.

Imprimerie Jurassienne. — Les camarades de Brest attendent toujours les 100 « Pestes » et les 100 « Lois et Autorité ».

Guy à Béziers. — Le compagnon Mercier à Angers, demande si vous avez reçu ses lettres ?

Mina. — Nous tâchons de contenter tous les camarades en insérant autant que faire se peut, leurs communications, mais pour insérer tout, en nous réservant le droit de faire suivre de nos réflexions ce qui ne nous paraît pas juste, il nous faudrait un journal quatre fois plus grand. C'est pourquoi nous sommes forcés d'éliminer de temps à autre ce qui ne nous paraît pas d'un intérêt immédiat, ou qui peut amener des réponses à n'en plus finir.

Même observation aux camarades d'Armentières : s'il fallait relever toutes les âneries des autoritaires, ce n'est plus un journal qu'il faudrait, mais des kilomètres de papier.

Espagnacq. — Nous n'aurons des « Paroles d'un Révolté que dans trois semainss. — Pour le reste, demandez-les à Genève, « Les Préjugés » à Béziers, 60, avenue de Bédarrieux, chez l'auteur.

La citoyenne S. de Bienne demande à « L'Union des Femmes si l'on a reçu le mandat et la lettre expédié le 2 avril ? Pourquoi ne lui a-t-on pas envoyé les journaux demendés.

Achille Leroy. — On nous demande votre catalogue, veuillez nous le faire parvenir.

T. boulevard Sébastopol. — Nous sommes absolument contre le culte des morts. Ne trouvez donc pas étrange si nous ne prenons pas part à votre campagne au monument Pottier, quelles que soit nos sympathies pour son œuvre.

B. à Saint-Amand. — Enverrons « Entre-Paysans » avec les « Paroles ».

A. à Armentières. — Pas de « Paroles d'un Révolté » avant trois semaines.

D. M. à Vienne. — P. R., 21, rue Meynadier, M. vous fera parvenir la sienne.

## CONVOCATIONS

Paris. — Cercle le *Réveil de la Femme* et les *Trimardeurs*. — L'excursion qui devait avoir le 19 mai, est remise au 4 juin. Elle sera suivie de bal champêtre, chants, jeux de société et tombola. Elle aura lieu de 9 heures du matin à minuit, au bois de Vincennes, avenue de Gravelle, sous les sapins, en face de la première chaumière, à 5 minutes des tramways Bastille-Charenton et à 15 minutes des bateaux. Des tickets de 20 centimes donneront droit à la tombola qui est gratuite pour les enfants. Une quête de solidarité sera faite pour tâcher de rembourser aux parents, partie ou totalité du voyage de leurs enfants.

Les citoyennes aimant à danser sont spécialement invitées.

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international*. — En caisse : 30 fr. 80, dont 4 fr. 35 de la collecte faite le 12 mai et 4 fr. 05 de celle faite à la Bourse du Travail.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, rue d'Avron.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour du 18 mai : De l'attitude des révolutionnaires au Père-Lachaise, pour l'anniversaire. Tous les révolutionnaires de toutes les écoles sont invités.

Les anarchistes du XIVe sont invités à la réunion qui aura lieu le mercredi 22 mai, à 8 h. 1/2 du soir, rue du Mouton-Duvernet, 27. Tous les compagnons de Paris sont invités pour prêter leur concours.

Ordre du jour : De la formation d'un groupe pour la propagande abstentioniste.

Le compagnon Brunet est spécialement invité.

Le groupe anarchiste les *Parias Picards*, réunion le dimanche 19 mai, à 2 heures du soir, chez Rousseau, 131, rue Saint-Martin. Urgence,

Dans une réunion, les camarades ont décidé pour donner plus d'activité à la propagande et au développement des idées anarchistes, de se former en groupe et invitent tous les compagnons à assister à la réunion qui aura lieu samedi 18 mai, au café Jousse, avenue de la Gare, à 8 heures du soir.

Et invite tous les compagnons qui voudraient bien rentrer en relation, à adresser lettres et correspondances au compagnon Cayré, rue de la Paix, 14, à Firminy (Loire).

Choisy-le-Roi. — Le groupe d'études sociales organise pour le samedi 18 mai, à 8 heures du soir, salle Saint-Donat, 9, faubourg Saint-Eloi, une grande réunion privée avec le concours des compagnons Luss et Baudelot.

Ordre du jour : La baisse des salaires, ses causes et ses conséquences.

Messieurs les politiciens sont invités contradictoirement.

Levallois-Perret. — Groupe *La Révolte*, samedi 18 mai, réunion à 8 h. 1/2 du soir, salle Barbotin, 71, rue Carnot.

Saint-Quentin. — Le groupe communiste-libertaire est convoqué pour le dimanche 19 mai, ainsi que tous les anarchistes indépendants, estaminet Fournival, 39, rue de la Chaussée-Romaine. Extrême urgence.

Armentières. — Tous les anarchistes sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu dimanche 19 mai, à 5 heures du soir, à la Brasserie Humanitaire, rue des Promenades.

Lille. — Réunion du groupe anarchiste le dimanche 19 mai, rue de Flandres, 75, quartier Wazzemmes.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

Deuxième Année, N° 37. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 26 MAI au 1er JUIN 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

Encore un numéro d'arraché par les cheveux et que nous devons, en partie, à la complaisance de nos fournisseurs. — L'appel de notre dernier numéro a été entendu par une demi-douzaine de camarades — toujours les mêmes, dont la bonne volonté ne nous a jamais fait défaut — le reste s'en est soucié comme si ça ne les touchait pas. — Merci aux premiers.

Quant à nous, nous sommes las de cette situation, et d'avoir toujours l'air de mendigoter. Jusqu'à présent, n'ayant en vue que la propagande, nous avons envoyé sans compter, acceptant des camarades ce qu'ils nous envoyaient, espérant que de leur côté ils feraient ce qu'ils pourraient pour se mettre à jour de leur vente ; nous ne leur demandions pas davantage. L'existence du journal étant menacée, nous nous voyons forcés de restreindre nos envois, selon ce qui nous sera réglé. — Nous nous verrons aussi forcés de cesser l'envoi de ceux qui ne répondront pas à la demande de réglement de compte qui leur sera envoyée directement. Nous ne voulons pas laisser tuer la propagande du journal, par la négligence de quelques-uns, venant entraver la bonne volonté et les sacrifices des autres.

## CONCENTRATION DE FORCES !

Voilà les élections générales qui approchent, et aussitôt : ô miracle de la grâce efficace, on voit des tripoteurs d'affaires qui ne s'étaient fait connaître que par leurs attaques au socialisme ou leurs flagorneries aux détenteurs du pouvoir, subitement pris d'un beau zèle de dévouement pour des idées qu'ils ne connaissent pas, d'un saint enthousiasme de confesseurs se vouant aux bêtes du cirque, se mettre à prêcher la foi nouvelle ; voulant, à tout prix, nous mener à la victoire, ils se sont donné la sainte tâche — dûssent-ils pour le prix de leurs efforts et de leur abnégation, être « injuriés et calomniés » par ces sacripants d'anarchistes, qui jouent ici le rôle des bêtes féroces — se sont donné la sainte tâche, disons-nous, de « rassembler les forces éparses du socialisme, en leur donnant la cohésion qui leur manque, et de les mener à la victoire qu'il leur sera toujours impossible d'atteindre si elles ne se résignent pas à écouter les sages conseils de ces guides « désintéressés ». Ouf !

Hein, comme ça fait bien une tirade comme cela ? — Pour ne pas en être attendris, anarchistes, il faut que votre cœur soit plus dur que du roc.

Certes, ce beau zèle de dévouement est magnifique, nous en sommes tellement attendris que nous n'irons pas chercher la curieuse coïncidence de cette ardeur de prosélytisme, se développant tout d'un coup, à l'approche des élections générales, nous n'irons pas voir si cette union des forces révolutionnaires n'a pas pour but de faire contrepoids, en faveur de certain général, à cette autre union des radicaux-socialistes de la rue Cadet ; hélas ! ne remuons pas trop certaines choses, ce n'est pas la fumée d'encens qui en sortirait. Et du reste, démontrerions-nous que les apôtres de cette union ne sont pas sincères, cela ne voudrait pas dire que cette union ne fût pas elle-même une bonne chose, et qu'elle fut impossible en dehors d'eux.

Nous anarchistes, que l'on accuse d'être si « peu pratiques », c'est sur le terrain pratique que nous allons essayer de démontrer que la concentration de forces que l'on nous prêche est impossible et même nuisible à la propagande socialiste qui n'a rien à y gagner, puisqu'elle ne pourrait se faire qu'à condition que chaque nuance d'opinion fit abstraction de ses divergences d'idées qui lui font sa force de propagande particulière et qu'en fin de compte cette concentration ne serait forte et durable qu'à condition qu'elle consentît à ne.... rien faire

---

D'abord, tous les prêcheurs d'union se trompent absolument et font preuve de la plus grande ignorance en fait de question sociale quand ils viennent nous dire : « Mais nous sommes du même avis au fond : ne désirons-nous pas tous le renversement de la société actuelle, l'amélioration du sort du travailleur ? Notre but est donc le même, il n'y a que sur les moyens que nous différons, faisons-nous des concessions mutuelles sur ces moyens et concentrons nos forces en vue de réaliser notre but commun ». Et ceux qui ne voient que la superficie des choses, de s'écrier : « En effet, nous avons le même but ! Unissons-nous ! » et les voilà partis pour la nouvelle croisade, criant haro ! sur ceux qui, ne se payant pas de mots, viennent jeter une note discordante dans ce concert d'allégresse et d'actions de grâce à la sainte alliance.

Eh ! non, bonne gens, tous les socialistes, non-seulement n'ont pas les mêmes moyens, mais diffèrent surtout quant au but à atteindre, la divergence de moyens n'étant que le fait de la divergence de but, du reste. Oui, tous veulent le changement d'ordre de choses actuel — notez que nous ne disons pas le renversement de la société — mais là s'arrête la similitude d'aspirations ; tandis que les uns veulent la destruction complète de tous ses rouages, les autres tendent à les reconstituer sous d'autres noms ; c'est cette divergence d'idées qui nous place aussitôt en adversaires les uns des autres.

---

En effet, quelle communauté de but peut-il y avoir entre les autoritaires qui veulent se substituer au gouvernement actuel en s'emparant du pouvoir pour imposer leur manière de voir, et les anarchistes qui veulent en détruire jusqu'aux derniers vestiges, n'en laisser aucune parcelle entre les mains de qui que ce soit, réclamant la liberté pour tous de se mouvoir comme ils l'entendent et les moyens d'user de cette liberté ?

Quelle communauté d'action peut-il y avoir entre les partisans du suffrage universel qui espèrent leur émancipation d'une majorité parlementaire, combattant pour obtenir des réformes, et ceux qui démontrent qu'il ne peut y avoir de réformes sérieuses tant que l'on n'aura pas détruit les causes mêmes du mal ; que le parlementarisme n'est qu'un leurre destiné à tromper les travailleurs sur l'oppression qu'il leur fait subir et le suffrage universel un moyen de les river au joug qu'on leur impose en les amenant à consacrer ce pouvoir par le choix de leurs maîtres ?

Allons donc, réfléchissez sur toute la différence qui existe entre ces deux manières de voir, et vous verrez, qu'appelées à se combattre à chaque moment de la propagande, il ne peut y avoir union, concentrations de forces entre ces deux fractions du parti socialiste.

---

Ce que nous avons dit mainte et mainte fois, à propos des groupements anarchistes est aussi, vrai pour toute espèce de groupement : pour leur donner une durée sérieuse et une action encore plus efficace, c'est que l'on n'a pas compris qu'un groupement ne pouvait donner tous les résultats que l'on en attendait qu'à condition que ceux qui en font partie soient absolument d'accord sur tous les points de l'action en vue duquel il est formé ! — Si ce groupement est formé d'éléments disparates chaque idée qui lui sera soumise, sera enterrée sous la discussion et ce groupe sera condamné à toujours discuter, sans jamais agir. »

D'abord, il est impossible de grouper en un seul faisceau les différents groupements socialistes. Qui de ceux qui sont sincèrement convaincus de l'excellence de leurs idées, voudrait faire abstraction de sa manière de voir pour temporiser avec ceux qu'il considère arriérés par rapport à lui ? — Et en admettant que l'on arrivât à ce résultat impossible, chaque fois que l'on voudrait passer à une action sérieuse, chaque école se dresserait en face des autres, avec sa manière d'envisager les choses et lutterait pour faire adopter les moyens qui lui sembleraient le plus propre à assurer la victoire. Il faudrait recourir aux coups de majorité pour décider de l'adoption de tel ou tel moyen, et comme vous n'auriez aucune force réelle pour plier les récalcitrants au joug de votre majorité, ceux-là ne tarderaient pas à reprendre leur liberté d'action ; votre fameuse « concentration de forces » ne tarderait pas à se désagréger, laissant, pour tout résultat, les groupes un peu plus ennemis qu'auparavant, après leur avoir fait perdre leur temps en discussions inutiles, et en leur apprenant, à leurs dépens, que la meilleure force est encore d'agir comme on l'entend. Tous ceux qui auront le même but, devront fatalement se retrouver au moment de la lutte, là où il y aura à frapper.

Un ami nous envoie les réflexions suivantes :

« *Chacun pour soi et Dieu pour tous !* »
adresse aux égoïstes !

Voilà bien le dit-on qui résume depuis longtemps l'état d'esprit de la plupart des hommes, dans toutes nos sociétés modernes !....

Que de maux n'a-t-il pas engendré, ce mariage du *chacun*, avec *Dieu !*....

Quoi ! messieurs les déistes, cet être qui selon vous, est éternel, infini !... cet idéal sublime, créateur de toutes choses, — même des hommes — n'aurait placé dans leurs âmes que le *moi et pas n'importent les autres ?*

Mais expliquez-nous donc alors, comment vous arriverez ainsi à constituer non-seulement des nations, mais même une simple bourgade ?....

Quoi ! l'homme essentiellement sociable de sa nature ; si nu, si faible ; depuis sa naissance jusqu'à la mort entre autres animaux, n'aurait donc pour s'attirer les bonnes grâces des autres hommes, que ce moyen de persuasion ? le Moi ?

Et cependant, vos prophètes, n'ont-ils pas inscrit dans vos livres saints, que le frère aidé de son frère, vaut une ville forte ?....

Insisterez-vous davantage à rester aveugles au point de ne pas voir, même à travers votre égoïsme, les progrès incessants de l'association humaine et des idées communistes qui grandissent et vous étreignent !

*Chacun pour soi ?*

Mais alors, je ne m'explique plus pourquoi je vous parle ; pourquoi je m'occupe de vous ; pourquoi cordonnier, je vous façonne des souliers ; pourquoi, agriculteur, je cultive du froment et de la vigne ; pourquoi, tisseur, je vous fabrique des vêtements ; pourquoi, maçon, je vous bâtis des abris ; pourquoi, médecin, je vous soigne ; pourquoi, habile à manier les armes, je m'expose plus longtemps à vous défendre ; pourquoi, étant le plus fort, je ne vous écrase pas de suite comme bêtes fauves !....

Allons, faux philosophes ; sophistes doublés d'orgueil et d'ignorance ; si non imposteurs ; — faites de Dieu ce que vous voudrez ; — mais, laissez-nous dire bien haut, avec toute la vibrante énergie de notre voix ; — nous hommes, — à tous les autres hommes :

« *Chacun pour tous ! tous pour tous !* »

Car c'est là le vrai cri de ralliement des peuples et des malheureux que depuis des siècles, exploitent encore vos idées fausses et purement spéculatives !

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Bourges. — Le compagnon Mollet de passage dans notre ville y a tenu une réunion publique qui a eu un succès complet. Il a traité tour à tour du Parlementarisme, du Boulangisme et de l'Anarchie dans l'évolution humaine. Aux applaudissements de toute l'assemblée, il a mis à nu la pourriture parlementaire en même temps que son impuissance et son incapacité à faire quelque bien au travailleur. Qu'on ne dise pas, s'écrie-t-il, que la misère du peuple tient à telle ou telle forme spéciale de gouvernement, mais tous simplement à l'existence des gouvernements quelle qu'en soit la forme. Alors il cite plusieurs puissances monarchiques de l'Europe en proie aux plus violentes émeutes. La République d'Amérique se trouve dans les mêmes conditions et la France elle-même fournit son contingent de misère malgré le trompe-l'œil de l'Exposition.

Peut-on croire que des peuples, après avoir essayé de tous les gouvernements, s'imaginent encore sortir de leur misère en confiant leurs intérêts au premier intrigant venu, tel qu'un Boulanger.

N'ayons plus de confiance en personne, qu'en nous-mêmes, débarrassons-nous de tous les maîtres et ce n'est qu'alors que nous serons heureux, car notre travail sera entièrement pour nous.

Arrivant au mot Patrie, le compagnon Mollet le flétrit comme il doit l'être en expliquant que l'ouvrier qui ne possède rien que ses bras ne peut avoir de patrie, que la mère qui s'est donné bien du mal pour élever ses enfants chéris ne peut aimer la patrie au nom de laquelle on lui enlève les soutiens de ses vieux jours, etc.

Dans cette société l'ouvrier est devenu chair à machine, la femme chair à plaisir et le jeune homme sain et vigoureux, chair à canon.

Pour toutes ces causes, nous voulons la destruction de la société actuelle et la remplacer par une meilleure, plus juste, plus égalitaire, plus équitable, où chacun produira selon ses forces et consommera selon ses besoin et cela sans l'intervention d'aucun maître, par le seul fait de la nécessité. Voilà l'Anarchie dans ses grandes lignes.

L'auditoire composé de 300 personnes environ a été des plus sympathiques. Il a écouté l'orateur avec la plus grande attention et a beaucoup applaudi.

Nous commençons à être compris. L'on s'intéresse à nos principes : chaque jour nous avons de nouveaux adhérents qui viennent grossir nos rangs. Vienne un mouvement révolutionnaire et nous sommes sûrs que nous aurons des hommes conscients.

***

Reims. — Un de nos amis, le compagnon Delâtre, vient d'attraper un mois de prison dans les conditions suivantes :

Etant aller plusieurs fois demandé du travail dans une usine, il s'y présenta encore la semaine dernière : on lui répondit brusquement qu'il n'y avait rien pour lui. Il demanda pourquoi, au contre-maître, celui-ci tourna le dos pour toute réponse et s'en allait en se moquant de lui, cette manière de répondre ne plût pas au compagnon Delâtre qui pour l'apprendre à être plus poli, lui flanqua son poing dans la figure et son pied au derrière, il allait lui faire passer un mauvais quart d'heure sans l'intervention de quelques individus « lèches-cul du contre-maître ; immédiatement on fit fermer les portes de l'usine et on fit marcher le téléphone pour appeler la police ; pendant ce temps-là, notre ami ayant pu se débarrasser des quelques valets et du garde-chiourme, fila par-dessus le mur ; quand la police arriva, il n'y avait plus personne. Notre ami fut arrêté deux jours après, vous savez le reste. En voilà une manière, il faut maintenant payer pour apprendre la politesse aux bourgeois. Nous verrons bien à l'avenir si ce garde-chiourme sera poli.

***

Amiens. — Lors du dernier meeting organisé avec le concours de la citoyenne Louise Michel et du compagnon Tortelier, les compagnons comme de coutume n'avaient pas formé de bureau. Aux termes de la loi faite par les riches il y avait délit et pour ce les compagnons Despretz et Morel se virent appelés à comparaître devant les cabotins ordinaires.

Absous précédemment pour la même cause, les juges malgré les récriminations de l'accusateur public, les acquittèrent de nouveau.

Mais celui-ci, haineux et vindicatif, sous prétexte de faire condamner les camarades voulut peut être faire passer ses confrères pour des ânes. C'est ce qui arriva.

S'étant pourvu en cassation la cause renvoyée devant le tribunal de Picquigny, les compagnons furent trouvés coupables et comme tels condamnés à l'amende et aux dépens.

Les lois actuelles, interprétées de diverses façons par ceux-là même qui en sont les exécuteurs, est-il besoin d'être devin pour entrevoir l'époque heureuse où elles ne seront plus qu'un triste souvenir et où les hommes, libres enfin n'auront plus recours à des intermédiaires trop coûteux pour juger leurs différents et pourront le faire eux-mêmes.

***

Roubaix. — La semaine dernière un compagnon se voyait invité à comparaître devant le commissaire central de notre ville. Ce compagnon déjà expulsé de Belgique pour avoir cherché à démontrer aux travailleurs qu'il n'y a que la Révolution violente qui puisse émanciper l'Humanité ; déjà condamné par la magistrature de Saint-Quentin, à quatre années d'emprisonnement ; par tout cela notre compagnon connaît toutes les ficelles de ces gens-là, et comme il préfère continuer la propagande librement, au lieu de se laisser enfermer bêtement, pendant que les agents l'attendaient dehors, il se sauvait par la fenêtre à tabatière de sa mansarde, en brisant le carreau d'une fenêtre voisine pour leur faire perdre la piste.

Furieuse, la police lui intente un nouveau procès, comme si le compagnon se souciait de tous leurs grimoires. Tas d'idiots !

*La Jeunesse anarchiste.*

## Belgique

Verviers. — Depuis quelques temps en Belgique quelques politiciens imbéciles ont lancé à nouveau l'idée d'armer le peuple. Des conférences se font de tous côtés. Nous en avons eu une le 3 mai, où on a traité cette fameuse question : La Nation armée.

Quatre avocats et un rédacteur de journal devaient venir faire la parade sur les planches du Théâtre des Variétés. Heureusement que trois seulement d'entre-eux sont venus, et l'auditoire a pu juger que ce n'est qu'un intérêt personnel qui les domine. Tout ce qu'ils nous ont raconté sur ce sujet n'intéresse pas les lecteurs de la *Révolte*, car le mot de patrie a fatigué assez les auditeurs qui s'y trouvaient. Un point que nous voulons faire remarquer, c'est que l'avocat Furnémont, de Bruxelles, connaît bien son rôle de politicien jésuite. Voici textuellement ses paroles : — ce monsieur qui vient de me répondre est sans doute un anarchiste. Je respecte les idées anarchistes, je les respecte comme on doit respecter toutes les idées. J'ai même parmi mes amis des anarchistes qui sont toujours prêts à mourir sur les barricades pour le peuple. Mais ce que je ne comprend pas, c'est qu'ils font le jeu des doctrinaires puisqu'ils ne veulent pas le suffrage universel.

Si réellement ces anarchistes le sont vraiment, ils ne doivent pas le considérer comme un ami.

Les anarchistes ne s'inquiètent pas s'ils font le jeu des réactionnaires ou des doctrinaires : ils sont dans la vérité et suivent le terrain de la vérité sans s'inquiéter si c'est Jacques, Pierre ou Paul qui gouverne, puisque c'est à leur destruction qu'ils travaillent indistinctement.

***

En face du progrès que font ici les idées anarchistes, les socialistes travaillent par tous les moyens possibles à entraver notre propagande qui se fait au sein même de leur parti. C'est ainsi que le comité de la *Jeune garde socialiste*, composé de vieillards de 60 ans (ce qui n'est plus jeune garde du tout), sachant que les anarchistes voulaient entrer parmi eux faire de la propagande, résolurent de faire voter un article contre tous ceux qui seraient soupçonnés d'appartenir à un groupe anarchiste. Et dans leur dernière réunion, ils ont fait voter en masse mois trois voix la proposition suivante :

« Quiconque sera soupçonné d'appartenir à la *Jeunesse libertaire* ne pourra entrer dans la *Jeune Garde*.

« Tous ceux qui en sont membres et ne voudront pas se soumettre ou qui montreraient de l'hostilité pour les réactionnaires qui parlent en maîtres dans ce comité, seront immédiatement excommuniés ».

Donc, voilà des gens pratiques. Et dire que cette jeune garde travaille pour démolir cette société qui nous soumet au régime de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Enfin, bref, voilà donc ces socialistes qui ne sont pas encore au pouvoir abusant de l'autorité que leur donnent leurs adhérents, pour excommunier les anarchistes.

Ce ne serait encore rien, mais qu'ils ne se disent donc pas socialistes, car à tous les instants on les entend répéter qu'ils veulent une société libre et juste, et à leur programme nous voyons figurer : liberté de réunion, liberté des cultes, liberté de pensée, liberté de conscience ; il est vrai que c'est facile de l'écrire afin d'attirer le peuple qui est exploité, mais dans la pratique n'en parlez pas.

Quant aux jeunes camarades qui en sont membres, nous regrettons qu'ils se soumettent si docilement aux ordres des vieillards, car si on a formé la *Jeune Garde*, ce n'est certes pas pour ces vieux ramollis qui, depuis 20 ans, se sont cristallisés dans leurs idées anciennes et ne sont pas à même de comprendre les idées nouvelles.

Nous voudrions voir les camarades se séparer nettement de ces vieilles croûtes et arborer hardiment le drapeau révolutionnaire. Puisque nous sommes entrés à la *Ruche*, restons-y un moment pour démontrer aux camaredes où conduit la coopération.

On connaît déjà la conduite de ces messieurs quand il s'agit de question sociale et on peut dire qu'ils sont plus réactionnaires que les bourgeois.

Il y a soirée tous les dimanches où se chantent des chansons patriotiques ; ils ont demandé à messieurs les commissaires Legros et Leblu de leur accorder des sergents de ville pour venir maintenir l'ordre dans leur soirée et bal. Donc, tous les dimanches un sergot est de planton et fait le service.

Voilà donc ces socialistes ayant des policiers. Qui aurait jamais cru cela, quand sur leurs journaux ils crient contre la police et ils sont les premiers à faire des mamours au commissaire pour avoir des sergots.

Enfin, puisque ils ont de la police, nous pouvons leur donner un avis :

Ils pourraient demander au ministre de la guerre des soldats pour faire le service à l'intérieur de l'établissement, quant ce ne serait que pour défendre aux anarchistes de vendre leurs journaux. Allons,

messieurs les socialistes, allez-y gaiement, bientôt vous serez pires que les exploiteurs qui, pour défendre leurs propriétés volées, font fusiller les prolétaires quand ceux-ci revendiquent une amélioration quelconque à leur sort ; si c'est là votre socialisme, il est bien dégradé et vous avez le cerveau bien malade.

## Suisse

Pour une fois que vous recourez aux documents officiels, vous n'avez vraiment pas de chance. En effet, le dernier numéro de la *Révolte* se basant sur un arrêté d'expulsion du Conseil fédéral suisse déclare le socialiste Lutz un sous-ordre du commissaire de police allemand Wohlgemath. C'est une indigne calomnie de nos gouvernants qui, obligés d'expulser ce dernier, pris en Suisse en flagrant délit d'espionnage politique, se sont rattrapés — pour compenser cet ennui — sur le citoyen qui l'a fait tomber dans le piège et qui a dû devenir ainsi la victime destinée à apaiser le courroux de Bismark et consorts.

Dans toute cette affaire de police — d'ailleurs déplaisante pour tous ceux qui y ont trempé — le rôle, la conduite de Lutz ont été dictés et approuvés par les hommes de confiance de la démocratie socialiste allemande et suisse.

Ce parti, par ses journaux et dans ses réunions de protestations — d'ailleurs bien vaines — futiles et inutiles — se déclare solidaire avec l'expulsé. Donc, abstenez-vous à l'avenir d'emprunter une assertion aux salopéries gouvernementales — surtout en Suisse, qui en fait d'hypocrisie et de mauvaise foi, laissent loin derrière elles celles des autres pays.

Sans doute, les « sozial demokraten » eussent mieux fait de flanquer dans le Rhin le Wohlgemuth, mais à chacun son tempérament, ces messieurs veulent faire les choses légalement, régulièrement — et quoique la loi leur serre quelquefois la vis aussi durement qu'aux anarchistes, ils n'en ont pas moins pour elle un respect inaltérable. Dame ! la masse est pleine de préjugés qu'entretiennent les meneurs qui, eux, veulent en vivre un jour ou l'autre de la loi, et ceux-ci une fois arrivés au râtelier agiront exactement comme les détenteurs actuels du pouvoir.

Les treizes Russes expulsés l'ont été parce qu'ils avaient des idées révolutionnaires. — On n'a pas trouvé de meilleurs motifs officiels d'expulsion.

C'est cynique « chez nous en Suisse », la Bourgeoisie qui règne et gouverne agit exactement comme le tzar russe ou le Bismark allemand — j'oubliais — il y a l'hypocrisie — vice national — en plus.

## Allemagne

Les grèves continuent toujours, celles de Westphalie ont atteint des proportions menaçantes, plus de 100,000 mineurs et d'autres travailleurs ayant quitté les mines et les chantiers.

Ce qui a surtout donné le froid au dos à la bourgeoisie, c'est que les mineurs de la Silésie ont fait cause commune avec leurs frères, et que des grèves partielles ont éclaté un peu partout.

Ce n'est plus une simple guerre des bras croisés, pour obtenir une augmentation des salaires, c'est une révolte du prolétariat — révolte menaçante par le caractère des attroupements.

La presse allemande, ainsi que celle des autres pays, fait son possible pour cacher aux lecteurs l'intensité du mouvement ; mais les gouvernants allemands, mieux renseignés, ne s'y trompent pas. Ils voient l'importance de la révolte, et l'empereur d'Allemagne, ce grand Mogol qui doit rester derrière les coulisses pour sauvegarder la vénération, a dû se mêler de l'affaire.

Il s'est fait envoyer trois délégués des mineurs, qui sont venus lui exposer la situation des travailleurs, et écouter ses déblatérations contre les socialistes.

— Je vous ferai fusiller sans pitié leur a-t-il dit, si vous faites cause commune avec les socialistes.

D'autre part, il a fait venir les principaux exploiteurs et s'est mis à leur faire la leçon sur les devoirs des grands propriétaires d'usines vis-à-vis de l'Etat. — « Messieurs, il faut délier vos bourses », leur a-t-il répondu après avoir écouté toutes leurs raisons pour ne pas céder aux travailleurs.

L'empereur se mêlant d'une grève — on voit par cela même l'importance du mouvement et les craintes des gros bonnets. C'est que l'Empire est menacé, si le mouvement continue à s'étendre ; sans cela, le chef de cette charmante organisation ne s'y serait pas arrêté.

Mais, malgré tout, les mineurs de la Westphalie déclarent dans leurs réunions qu'ils ne céderont sur aucun point de leurs demandes.

Cependant, il est fort probable que ce mouvement finira par se perdre dans des pourparlers et des compromis. Si, au lieu du million de votants dont se vante la sociale démocratie allemande, elle faisait partie d'une vaste organisation militante pour la lutte contre le capital, le mouvement aurait pu devenir le point de départ d'une révolution. Mais, devenue parti politique, la démocratie sociale a d'autant perdu ses attaches au sein de la masse ouvrière, et c'est à des radicaux et autres que les grévistes de Westphalie sont allé s'adresser en premier lieu.

Un parti qui manque d'audace révolutionnaire ne devient pas l'inspiration des masses lorsqu'une situation révolutionnaire commence à se dessiner.

## Russie

Les arrestations continuent en Russie. Le *Telegraph* de Londres affirme que lorsque le tsar vint assister à un service des morts dans la maison de Tolstoï — le ministre exécré qui vient de mourir — les agents de la police qui faisaient le « public » dans la maison, découvrirent deux jeunes gens qui n'étaient pas des leurs.

On les arrêta, on les fouilla et on découvrit chez eux (sur eux, peut-être) des bombes modèle Zurich si longtemps recherchées par la police.

A la suite de cette arrestation de nombreuses perquisitions et arrestations eurent lieu à Pétersbourg, à Cronstadt (le port de la capitale) et en province.

La forteresse et les autres prisons politiques de la capitale sont si remplies que la plupart des prisonniers, de Pierre et Paul ont été transférés à Schlüsselbourg. Dans l'enceinte de cette vieille Bastille du siècle passé on vient de bâtir, il y a deux ans, une nouvelle prison perfectionnée où l'on déverse le trop plein de la forteresse qui se mire dans les eaux de la Néva en face du palais des tsars.

Un fait est certain, c'est que le mouvement révolutionnaire a repris au sein de la jeunesse russe.

***

C'est à treize que se monte le nombre des russes et des polonais expulsés de Suisse. Un journaliste anglais a visité Dembski à l'hôpital. Il se rétablit de ses blessures et reste plus que jamais convaincu dans ses idées.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

L'auteur de la réponse au groupe *La Liberté*, que nous avons insérée dans notre numéro 31, nous écris pour nous faire observer que l'omission de deux ou trois mots a complètement dénaturé sa pensée.

« C'est au huitième paragraphe ou disant — Nous avons donc à distinguer entre vol et vol : ceux qui (non provoqués par la nécessité) sont commis dans un but de jouissance personnelle aux dépens d'autrui sont bien actes de révoltés, d'anarchistes.....

« J'ai dit : sont bien *actes de révolte, mais ne sont pas actes de révoltés*, d'anarchistes.....

« Jugez de la différence, tel que vous l'avez inséré, cet article fait l'apologie de tous les voleurs sans distinction, et cela, certes, n'a pas été mon intention plus que ce ne peut-être la vôtre ».

En effet, cette partie de la réponse ne nous avait pas semblé d'accord avec le reste ; mais, les trois quarts du temps, étant forcé de corriger les épreuves à la volée, faute de temps, nous avions négligé de revoir la copie et avons laissé passé l'erreur qui, en effet, n'entrait pas plus dans notre manière de voir que dans celle de notre ami.

***

Reims. — Le groupe anarchiste du faubourg de Laon a fait imprimer une édition de la poésie l'Or, les groupes qui en désirent peuvent s'adresser au compagnon Soufflet, rue Lecointre, 7.

***

L'imprimerie Jurassienne ayant changé de local, tous les amis qui voudraient avoir des relations avec elle, sont priés d'écrire à cette simple adresse :

Imprimerie Jurassienne, Genève (Suisse).

L'imprimerie possède un grand nombre de brochures de plusieurs sortes, lesquelles sont vendues au profit de la propagande de publications gratuites à distribuer, que le groupe d'éducation populaire anarchiste entreprend dès à présent.

Les compagnons qui voudront bien venir en aide à cette propagande, peuvent envoyer les fonds à la *Révolte*.

***

*La Ligue havraise des travailleurs réunis*, voulant monter une bibliothèque socialiste, prie les auteurs socialistes de prêter leur concours à la Ligue en faisant don de journaux, brochures, volumes, etc., dans lesquelles les adhérents pourront connaître les idées de revendications sociales.

Adresser les dons au secrétaire de la ligue, Arnaud, rue Lemaistre, 10.

***

Marseille. — Nous avons pensé organiser une tournée de conférences dans le midi ou plutôt dans quatre départements : les Bouches-du-Rhône, le Var, Vaucluse et le Gard. Afin de semer dans les populations de ces départements nos idées pendant que les esprits sont encore dans le calme et pourront par conséquent mieux réfléchir à nos principes que pendant la période électorale où il se remuera trop de saletés pour nous permettre de parler avec efficacité. A cet effet, insérez dans la *Révolte* deux fois l'avis suivant :

« Les groupes communistes-anarchistes des départements des Bouches-du-Rhône, de Vaucluse, du Gard et du Var, sont informés que le compagnon Monat, résidant à Marseille, se propose de faire une tournée de conférences dans toutes les localités des départements ci-dessus nommés où il traitera : 1° De l'inefficacité du suffrage universel. 2° Les bases du communisme-anarchiste ».

N.-B. — Toutes les conférences seront contradictoires. Les groupes qui voudront adhérer à cette proposition sont priés d'envoyer leur adresse.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au compagnon Gustave Nicolas, rue Fontaine d'Arménÿ, 9, à Marseille.

Nous avons déjà donné un bon nombre de conférences qui sont très appréciées du public des environs de Marseille, c'est ce qui nous a déterminé à aller plus loin dans les environs. Dans les campagnes on commence à vouloir autre chose que toutes les blagues des politiciens. Il nous faudra des bouillons de *Révoltés* et de *Révoltes*, envoie-les à l'adresse habituelle et nous les distribueront dans la tournée. Il faudra aussi des brochures.

***

Verviers. — Le cercle l'*Etincelle* prie les camarades à qui on leur envoie la *Révolte*, de bien vouloir liquider le plus vite possible. Urgence.

***

Un nouveau groupe de jeunes gens est en voie de formation et a pris pour titre *La Jeune Garde cosmopolite*.

Comme son titre l'indique, la propagande sera exclusivement pour combattre le chauvinisme, espérons qu'ils feront bonne besogne.

***

En vente à la Bibliothèque cosmopolite, 26, rue d'Avron, à Paris, *La Philosophie de l'Anarchie*. Prix : 1 franc. Envoi franco contre mandat.

Ceux qui ont reçu en dépôt des exemplaires, sont priés d'en régler au plus tôt le montant au compagnon Malato. Urgence.

***

Roubaix. — Le compagnon Constant Houque fera le service à domicile de la *Révolte*, du *Père Peinard* et toutes les publications anarchistes.

S'adresser rue Fosse-au-Chêne, cour de l'Aigle-d'Or, 18.

Les compagnons qui sont en relations avec le groupe *La Jeunesse anarchiste*, sont également priés d'envoyer leurs communications à l'adresse ci-dessus.

## A NOS LECTEURS

Parmi les invendus qui nous restent, nous avons fait le choix de quelques collections du *Supplément*. A titre de propagande, elles seront envoyées à ceux de nos lecteurs qui les désireront, rendues en gare, pour la province au prix de 75 centimes et 85 centimes à domicile ; 1 fr. pour nos lecteurs de l'extérieur, ou tout autre envoi à faire par la poste.

## A NOS ABONNÉS DE L'EXTÉRIEUR

Le service du n° 36 leur a été fait très en retard. Prière de nous en excuser, c'est le manque de fonds qui nous a empêché de leur faire à l'heure.

## PETITE CORRESPONDANCE

D. à Puiseux. — Nous avons trouvé les « Produits » merci. — La « Peine de Mort » est épuisée, c'est par erreur que les camarades de Genève la portent sur leur catalogue. Que voulez-vous en place ?

R. à Argenton-Château. — Envoyons « L'Esprit de Révolte ». — Rien de nouveau en ce moment.

Le compagnon Bastide, 17, faubourg d'Auvergne, à Alais, prie le compagnon Dervieux de lui envoyer son adresse.

Le groupe « La Lumière », d'Armentières, tient à la disposition des amis de Roubaix un tas de vieux exemplaires de « La Liberté, La Guerre Sociale, Ni Dieu ni Maître et L'Idée ouvrière », etc.

Imprimerie Jurassienne. — Les compagnons d'Armentières du groupe « La Lumière », demandent si vous avez reçu leur lettre à propos des 100 brochures « Peste religieuse ». (Réponse ?)

B. à Alais. — Nous ne savons pas encore quand nous pourrons faire tirer « Aux Jeunes Gens ». — Question de finances.

Le groupe « Les Trimardeurs » désirerait correspondre avec le camarade, auteur du manuscrit : « Les voyages d'un compagnon anarchiste ». Ecrire à H. Touchard, 34, rue Charlot, Paris.

Morel. — Le camarade P. M. de Vienne demande votre adresse.

V. à Sens. — V. à Firminy. — G. à Orléans. — V. à Saint-Denis. — H. à Desvres. — B. à Ougrée. — J. à Lyon. — D. à Beauvais. — L. Le Mans. — M. à Boissy. — J. à Bruxelles. — D. à La Madeleine. — V. à Lille. — F. à Reims. — D. à Saint-Denis. — J. R. à Paris. — Reçu timbres et mandats.

D. à La Madeleine. — « La Grève des Electeurs, 7 fr. le mille.

« Révoltés » de Roanne. — Merci. — Si chacun apportait la même exactitude, nous n'aurions pas les difficultés qui nous entravent.

W. à Sens. — Nous vous envoyons une collection de plus pour la propagande. Le silence de « L'Egalité » ne nous étonne pas.

E. M. à Angers. — Le compagnon Guy n'a reçu aucune de vos lettres.

A. G. à Nantes. — Pas reçu lettre dont vous parlez.

Compagnon Sébastien Faure. — Les camarades de Nantes désirent savoir l'époque de votre passage pour organiser une conférence ?

L'abruti. — Tu es donc à Nîmes ? Par colis postal ça ne nous coûte pas davantage de port. — Le reste pour la propagande.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 4,656 fr. 15.

« Les Réfractaires d'Argenteuil » 1 fr. — Mme Calavaz 10 fr. — VENTE DE VIEUX TIMBRES 4 fr. — B. à Saint-Etienne 60 cent. — Guise 25 cent. — Le Hâvre, liste par J. 3 fr. — Deux Trimardeurs 1 fr. — Liste 26, par C. de Roanne 5 fr. — Versement mensuel de H. à Verviers 2 fr. — Un homme de science dans la panne 50 cent. — Un boiteaux mécontent 50 cent. — Un tailleur pas satisfait 1 fr. — Un Misanthrope 50 cent. — Un Méthodiste (pas en religion) 50 cent. — Liste 315 par H. B. de Calais 11 fr. — Par le compagnon Albert Alexandre de Rouen à sa visite au bureau du journal 5 fr.

Total à ce jour 4,702 fr. 00.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 340 fr. 25.

Mme Calavaz 10 fr. — Mme Calavaz, nouveau versement 6 fr. pour la femme Souhain et son mari, et 3 francs pour Gilles.

Total à ce jour, 359 fr. 25.

## CONVOCATIONS

PARIS. — Cercle le *Réveil de la Femme* et les *Trimardeurs*. — L'excursion qui devait avoir le 19 mai, est remise au 4 juin. Elle sera suivie de bal champêtre, chants, jeux de société et tombola. Elle aura lieu de 9 heures du matin à minuit, au bois de Vincennes, avenue de Gravelle, sous les sapins, en face de la première chaumière, à 5 minutes des tramways Bastille-Charenton et à 15 minutes des bateaux. Des tickets de 20 centimes donneront droit à la tombola qui est gratuite pour les enfants. Une quête de solidarité sera faite pour tâcher de rembourser aux parents, partie ou totalité du voyage de leurs enfants.

Les citoyennes aimant à danser sont spécialement invitées.

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 57 fr. 30, dont 9 fr. 30 de la collecte faite le 19 mai ; 1 fr. 60 d'excédent d'écot à la sortie ; 1 fr. 10 d'excédent d'écot ; 12 fr. 50 chez Rousseau ; Saint-Denis 2 fr.

45 fr. de dépenses pour affiches. Reste 12 fr. 30.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, rue d'Avron.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour du 25 mai : Congrès International. Le compagnon Baudelot fera une causerie.

Communistes-anarchistes du XXe, samedi 25 mai, 52, rue des Amandiers.

Dimanche 26 mai, à l'issue du Père-Lachaise, grande réunion publique, salle Chevalier, au 1er, 28, boulevard Ménilmontant.

Ordre du jour : Les grèves internationales.

Entrée : 20 cent.

Les groupes anarchistes, *La Panthère*, *Les Anti-Patriotes*, *Le Droit Social du XVIIe*, se rendront au mur des fusillés de la Semaine Sanglante, le 26 mai.

Rendez-vous à 1 heure de l'après-midi, salle Lexcellent, boulevard Ménilmontant.

SAINT-QUENTIN. — Dimanche 26 mai, grande conférence publique et contradictoire à 2 h. 1/2, salle du bal Flamand, route de Paris.

SAINT-DENIS. — Grande soirée familiale et conférence, le samedi 25 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle Lepreux, place aux Gueldres, 9.

Le compagnon Tortelier a promis son concours et nous invitons le compagnon Thenevin.

Ordre du jour : 1° Le Centenaire ; 2° Les Grèves d'Allemagne.

LILLE. — Réunion du groupe, dimanche 26, à 2 heures, rue de Flandres, 75, quartier Wazzemmes.

AMIENS. — Le groupe les *Eclaireurs de Picardie*, tiendra désormais ses réunions tous les dimanches à 5 heures du soir, au lieu dit le « Cent de Piquet », anciennement le « Petit Cochon de lait », rue du faubourg de la Hotoie, 82.

ARMENTIÈRES. — Les compagnons du groupe *La Lumière anarchiste*, pour éviter l'œil des chiens de rues (argousins) font leur réunion au domicile des amis du groupe.

Dimanche 28 mai, réunion à 10 heures, chez le copain Louis Rogeau, chemin du Bizet.

BRUXELLES. — Groupe l'*Egalité*, 58, rue du Moulin, au Nouveau Moulin, Saint-Josse ten-Noode. Tous les lundis, à 8 h. 1/2 du soir, causerie publique et contradictoire. Journaux et brochures anarchistes.

VERVIERS. — *Jeunesse libertaire*, réunion tous les dimanches à 4 heures de l'après-midi et tous les mardis, à 8 heures du soir.

## AVIS

**L'envoi gratuit de quelques exemplaires, à titre de propagande sera fait à toute personne qui en fera la demande.**

**Celles des localités où nous n'avons pas de dépositaires, peuvent se procurer le journal à la Bibliothèque de la gare. — Elles n'ont qu'à le faire demander.**

Nos amis de Suisse, viennent de faire paraître la troisième édition de la *Loi et l'Autorité*. Prix : 5 cent.

Adresser les demandes à l'Imprimerie Jurassienne, à Genève.

En vente également :

Le *Procès de Bordat*, 10 cent. — Fais ce que veux, 15 cent. — Les Produits de la Terre, 10 cent. — Evolution et Révolution, 5 cent. — *Théologie politique de Mazzini*, par Bakounine, 75 cent. — *Compte-rendu du VIme Congrès de l'Internationale*, 60 cent. — *Mémoire de la Fédération jurassienne*, 1 fr. 00. — *L'Internationale, son histoire et ses principes*, par B. Malon, 15 cent. — *Deuxième lettre au Peuple de la classe dirigée*, par Félix Pyat, 5 cent. — *Des causes des crises industrielles*, 5 cent. — *Almanach du Peuple* pour 1875, 10 cent. — *Procès de l'Avant-Garde*, 50 cent. — *La question des services publics devant l'Internationale*, 10 cent.

En vente à la *Freedom*, 34 Bouverie street, Londres, E. C. Angleterre :

*The Accused the Accuser.* The famous speeches of the light Chicago Anarchists ; forte brochure, prix 75 centimes.

*A Concise History of the Great Trial of the Chicago Anarchists, in 1886*, by Dyer D. Lum ; volume de 90 pages, prix 1,25.

*August Spies's autobiography, his speech in Court and notes.* Prix 1,25 ; avec portrait de Spies et de Nina Van Zandt.

## La RÉVOLTE est en vente :

**A Foix**

Pascal Adrien, rue du Four d'Amont.

**A Saint-Ouen**

Librairie Marie, rue de Saint-Denis, 3, à Saint-Ouen.

**à Buenos-Ayres**

Piette, 610, rue Esmeralda.

**A Perpignan**

Buxasa, 14, rue Arago.

**A Bruxelles**

A la *Chronique*, Galerie de la Reine.

A la Librairie Nouvelle, boulevard Anspach, près du temple des Augustins.

Coin Montagne de la Cour et Place Royale.

**à Armentières chez**

MALFOY, 8, rue d'Ypres.

**Anduzes**

Puget-Driolle, libraire, rue Neuve.

**Cognac**

Librairie de la gare.

**à Bordeaux chez**

Mme MAURY, 33, rue des Augustins.

Laborde, libraire, rue de Grassi.

Kiosque de la Terrasse, cours d'Albret, 4. — On y trouve également toutes les publications révolutionnaires.

**A Saint-Denis**

Ph. Segard, 33, rue d'Aubervilliers, 33 On y trouve également tous les journaux et brochures anarchistes.

Mme Gousseau, à la Librairie Nouvelle, rue Compoise.

**A Rouen**

Albert Alexandre, 2 bis, place Cauchoise,

**A Agen**

A la librairie Thouron, boulevard de la République, 11. On y trouve également toutes les brochures traitant de la Question sociale.

**A Choisy-le-Roy**

Thirel, libraire, rue Thiers.

**à Lyon chez**

BERNARD, rue Moncey, 96.

*Au comptoir du zinc rustique*, 78 Cours Vitton.

LIBRAIRIE, 14 rue d'Austerlitz.

Marchande de journaux, passage de l'Argue angle de la rue de l'Hôtel de Ville.

**A Argenteuil**

Gillard, libraire, 34, rue de la Chaussée.

**A Sedan**

Baicry, 44, faubourg du Fonds de Givonne.

**A Avignon**

*Bazar Nouveau*, rue de la Saunerie.

Couplet, coiffeur, route de Marseille, en face des Rotondes. On y trouve les brochures révolutionnaires.

*Le Gérant :* J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 38. — 5 CENTIMES — Du 2 au 8 JUIN 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS AMIS

Notre appel a été entendu. Nous voilà encore une fois sortis d'embarras pour deux ou trois semaines. — Merci aux camarades de leur solidarité et de leurs encouragements. — Si nos dépositaires voulaient bien ne pas laisser monter leur compte, nous pourrions marcher sans encombre, et éviter tous ces retards dont ils se plaignent avec raison et qui entravent la propagande. Que chacun y mette du sien, et ça ira.

## MINEURS & PAYSANS

Lorsqu'il s'est agi, en 1789, d'abolir le régime féodal en France, et par la France en Europe, ce furent les paysans qui en prirent l'initiative. Aujourd'hui qu'il s'agit d'abolir le régime capitaliste, ce sont les mineurs — ceux des travailleurs industriels qui se rapprochent le plus des paysans — qui se chargent de commencer.

La ville, au siècle passé, souffrait du régime féodal tout aussi bien que le village. Toutes ces redevances féodales — champarts, terriers, agriers comptants, etc., dont les noms baroques se sont dissipés dans la fumée des châteaux incendiés — étaient payées par les villes aussi bien que par les villages. Les prolétaires des villes étaient écrasés de ces taxes aussi bien, souvent plus, que les paysans. Toute l'organisation de la cité était féodale, tout comme celle du village.

Mais ce furent les paysans qui commencèrent la guerre au féodalisme. Et ce furent eux, par six Jacqueries consécutives, qui le firent sombrer dans les cités comme dans les campagnes — dans les institutions politiques comme dans les relations économiques.

Alors que les villes dormaient encore et que Paris se bornait à exécuter un accapareur, Foulon, et démolir la maison du manufacturier Réveillon, les paysans se soulevaient avec une unanimité que l'on n'a jamais su expliquer jusqu'à nos jours. Dès décembre 1788, la Jacquerie alluma les châteaux; dès mars 1789, les paysans ne payaient plus les redevances féodales, et Chassin a mille fois raison de dire que si Paris eût été vaincu au 14 Juillet, le féodalisme n'eût jamais été rétabli tout de même. Il avait sombré déjà lors de la première Jacquerie de janvier 1789.

Les villes ne firent qu'emboîter le pas aux paysans, lorsque Paris se souleva en juillet et que Strasbourg, Dijon, Marseille et tant d'autres suivirent son exemple.

---

Aujourd'hui, nous voilà de nouveau en présence d'un fait pareil.

Tous les travailleurs souffrent du régime capitaliste. Mais, pendant que les travailleurs des villes sommeillent et s'épuisent en paroles, les mineurs commencent l'abattage du système odieux.

Après l'agitation de Montceau et de Decazeville ; après les grandes insurrections des mineurs belges que les gouvernants et les républicains ont cherché à exploiter chacun à leur avantage — voici les insurrections des mineurs de Westphalie, de Silésie, de Bohême. Les mineurs d'Angleterre ne manqueront pas de suivre le même exemple.

Ces rudes travailleurs du roc souterrain, ces serfs de l'industrie plus étroitement liés entre eux dans leurs villages, et dans les mines, s'entendent, se révoltent plus facilement. Ils se sentent frères et se tendent la main à travers les frontières, pendant que chez nous, à Paris, on parle encore traité de Francfort, Boulange et autres fadaises.

Les mineurs — c'est désormais certain — voilà qui fera la vraie force d'attaque contre le régime odieux que nous subissons, comme les paysans le furent, en 1789, contre la féodalité.

---

Aussi, quel avantage pour la révolution prochaine!

Le charbon — c'est la vie même de l'industrie moderne. Lorsque les bourgeois-paysans et les bandes noires s'emparèrent du sol pendant la Révolution, et que les spéculateurs s'accaparèrent la riche récolte de 1793, ce fut le prolétaire des villes qui dut se serrer le ventre. Le riche pouvait bien payer le pain cher tant qu'il continuait de s'enrichir, et les riches s'enrichissaient plus que jamais. Mais — que les mineurs cessent de retirer le charbon de la mine et la source d'enrichissement du bourgeois tarie; le nerf de la guerre lui échappe ; il est forcé de capituler. On affame les pauvres en accaparant le blé : on affame les riches en cessant d'extraire le charbon. Aussi a-t-on vu empereur, chancelier et tous les crocodiles du Capital terrifiés le jour où l'usine Krupp et tant d'autres durent arrêter leurs travaux faute de charbon.

D'autre part, le paysan du siècle passé pouvait être facilement gagné à la contre-révolution en lui abandonnant le sol ou les taxes féodales. Le paysan devenu propriétaire d'un lopin de terre, se laissait embourgeoiser. Il n'en est plus de même du mineur. La mine ne se divise pas en parcelles ; elle est indivise; elle *doit* devenir propriété commune dès qu'on l'arrache des mains des spéculateurs actuels. La révolte des paysans pouvait s'arrêter à la petite propriété; la révolte des mineurs mène à l'abolition de la propriété, — à la possession en commun.

Ne nous méprenons donc pas sur l'importance du mouvement qui commence à embraser l'Europe. Il sera le commencement de la fin — si les travailleurs plus instruits comprennent son importance, comme les bourgeois comprirent l'importance de la Jacquerie en 1789 et s'ils travaillent à l'étendre comme les Duport travaillèrent il y a cent ans.

Peu importe que les réclamations des mineurs soient si anodines. Relisez les *cahiers* des paysans (ceux des élections du premier degré, des baillages) et vous verrez que les demandes *écrites* des paysans étaient bien plus anodines encore. Quant aux pensées secrètes, aux idées qui inspirent vaguement les mineurs les plus intelligents, elles sont l'abolition du capitalisme — si faire se peut, — comme l'abolition du féodalisme fut l'inspiration secrète de la Jacquerie de nos grands-pères.

Les masses ne se font pas prier pour faire leur devoir. Elles commencent en Belgique, en Westphalie, en Bohême, en Silésie, en Lombardie, en Serbie, en Roumanie et un peu partout. Que ceux des travailleurs qui ont eu la chance d'apprendre plus que leurs frères plus opprimés fassent le leur, qu'ils aient l'audace de leurs instituteurs en révolution — les bourgeois — et la Révolution sera en bon chemin.

Que disons-nous! Elle l'est déjà.

## Encore l'Union

Compagnons de la *Révolte*,

Permettez-nous de profiter de l'occasion, que nous donne M. Roques, pour dire encore une fois, ce que nous pensons des unions entre socialistes.

Remarquons d'abord, en passant, que ceux qui demandent tant l'Union ne peuvent déjà pas s'entendre entre eux, alors comment veulent-ils unir à eux les anarchistes dont les idées sont tout à fait en désaccord avec les leurs ; car, qu'ils le veuillent ou non, il y a trop de distance entre les idées anarchistes et les socialistes autoritaires pour pouvoir faire bon ménage.

Une des principales raisons d'être des écoles socialistes ; c'est de prendre part à la comédie électorale, ils disent bien que c'est pour en chasser les bourgeois qu'ils veulent s'emparer du pouvoir, mais ils ne cachent pas non plus que quand ils le tiendront ils le garderont et comme les anarchistes savent que pouvoir et tyrannie sont synonyme, que se soit pouvoir bourgeois ou pouvoir révolutionnaire, ceux qui y seront assujettis n'en seront pas moins courbés sous le joug, ils sont décidés à le combattre sans cesse; c'est pour cela qu'ils disent aux électeurs : « au lieu d'aller voter pour Pierre ou pour Jacques qui vous promettent plus de beurre que de pain, gardez donc votre dignité d'homme libre, ne vous laissez pas prendre à leurs boniments, car la Révolution sociale seule en détruisant le maître, vous laissera libres d'évoluer comme vous l'entendrez et n'ayez pour but qu'une seule chose : détruire l'Autorité sous toutes ses formes, et non pas de la renforcer même par les *vôtres*.

Les Unionistes sont partisans des réformes dans la société actuelle, ils croient que par elles on pourra préparer la masse pour la Révolution en lui donnant un certain bien-être qui lui permettra de se développer plus rapidement.

Les anarchistes croient, au contraire, que c'est

là une illusion bien dangereuse, qu'il est bien maladroit de faire mirer aux yeux des travailleurs, des réformes qu'ils n'obtiendront jamais en régime capitaliste, car nous sommes absolument convaincus que tant que le Bourgeois sera le maître, quand il cédera dix d'un côté, ce sera pour rattraper cent d'un autre. Si une réforme atteignait les propriétaires, dans leurs intérêts, ne se dépêcheraient-ils pas d'augmenter leurs loyers? que même chose arrive aux patrons, ne se hâteront-ils pas de diminuer les salaires, et la vie serait toujours la même chose. Dire le contraire aux travailleurs, c'est les tromper et quand ils s'en apperçoivent ils finissent par dire que les socialistes sont des blagueurs comme les autres.

Les socialistes autoritaires sont partisans d'ententes momentanées avec les partis bourgeois les plus « avancés », soit pour une campagne électorale, soit pour une action commune, tels les possibilistes qui se sont alliés au gouvernement pour combattre la Boulange, ou bien comme les blanquistes qui se sont mis du côté des boulangistes pour combattre le gouvernement ; ils disent, il est vrai, que ce n'est qu'une question de tactique, momentanée, mais que le danger passé ils reprendront leur liberté d'action, et qu'ils combattront leurs alliés de la veille, comme s'il était possible de combattre facilement les amis, surtout quand on a « intérêt » à garder leur amitié.

Les anarchistes, au contraire, ont déclaré une guerre à mort à tout ce qui touche de près ou de loin à la Propriété individuelle et à l'Autorité ; pour eux tous les partis bourgeois sont des ennemis, aussi bien les boulangistes que les ferrystes, les royalistes aussi bien que les intransigeants, en un mot ils combattent tous ceux qui veulent garder sous une forme quelconque, soit la totalité, soit des bribes de l'organisation sociale actuelle.

D'un autre côté, quand les anarchistes mettent leurs idées en pratique, par la propagande par le fait, aussitôt d'entendre les socialistes de toutes les écoles, crier aux voleurs et aux agents provocateurs, et disent bien vite qu'ils n'ont rien de commun avec les anarchistes, que ceux-ci nuisent à la propagande de leurs idées, etc...

Voyons maintenant pour le but final, la Révolution sociale et l'expropriation complète ; admettons, un moment, que les écoles socialistes veulent la Révolution et la destruction de la Propriété ; que même cette Révolution soit faite, serons-nous d'accord pour le lendemain, nous en doutons, car déjà aujourd'hui, les autoritaires déclarent carrément, que la masse n'est pas assez développée pour s'organiser elle-même, et qu'il faudra un pouvoir révolutionnaire pour la forcer de suivre la « bonne » voie socialiste, et nous les anarchistes, nous pensons au contraire, que chaque groupement et chaque individualité devront être libres de s'organiser comme bon ils l'entendront, que se seront eux les premiers intéressés, et par là même, les plus aptes à comprendre ce qu'il faudra faire, puisque c'est pour eux qu'ils travailleront.

Vous voyez, messieurs les socialistes autoritaires, qu'il n'est guère possible de nous entendre, et pour une bonne fois, fichez-nous la paix avec vos unions plus ou moins équivoques, qui ne sont demandées que dans un but spéculatif.

Les vrais révolutionnaires, à quelles écoles qu'ils appartiennent, s'ils veulent vraiment la Révolution, seront avec nous quand il s'agira de détruire cette société maudite, véritable enfer social, où croupissent les neuf dixièmes de l'Humanité, pour ceux-là il n'est pas besoin d'Union préalable, de mandats signés et de délégués de groupes pour être ensemble le jour de la lutte ; quant aux autres, nous pouvons dire ceci « qui ne sera pas avec nous sera contre nous » et nous sommes en droit de nous en méfier.

Du reste, les anarchistes ne sont, ni plus ni moins que des socialistes révolutionnaires, mais des socialistes qui sont restés dans la bonne voie et qui s'inspirent des idées nouvelles de la masse, de ses aspirations et de ses tendances qui évoluent lentement, mais sans arrêt, vers l'égalité parfaite, tandis que les autres, à force de s'amuser dans les ornières du parlementarisme, s'y sont embourbés, et finiront par s'y noyer tout à fait ; aux révolutionnaires sincères à venir avec nous, c'est la seule union que nous puissions désirer et accepter.

*Les Révoltés* de Villeneuve-St-Georges.

N.-B. — On correspond avec *Les Révoltés* de Villeneuve, en s'adressant au compagnon Aug. Vaillant, 1, rue de Crosne, à Villeneuve-Saint-Georges (Seine-et-Oise).

# PRODROMES

Nous assistons depuis quelques mois à une agitation imposante de la masse travailleuse contre l'oppression du Capital. Et c'est à peine si nous pouvons donner à nos lecteurs un aperçu des faits qui nous ont paru les plus remarquables au point de vue de leur importance et des idées qui leur donne l'impulsion ; car en dehors des grandes agitations et des grèves d'Allemagne et d'Italie, dont nous parlons à part, il n'y a peut être plus aucun pays qui ne soit en proie à ces convulsions. L'agitation devient de jour en jour plus générale, et si l'accalmie de quelques grands centres comme Paris, peut illusionner les observateurs superficiels, bien des bourgeois ne font que se préoccuper davantage de ce qui suivra : c'est l'accalmie qui précède l'orage.

---

En Autriche, par exemple, la grève des cochers de Vienne est finie et celle des cochers de tramways à Prague vient de commencer. Ils exigent la réduction à 12 heures de la journée de travail, et le renvoi du directeur.

Dans plusieurs districts miniers les ouvriers ont cessé le travail : ils demandent la réduction de la journée à 8 heures.

Dans le district de Kladno, quatre puits sont déjà fermés.

---

En Angleterre, toute une suite de grèves : à Armagh 500 enfants attachés aux machines de filature sont en grève. Les chaudronniers de Southampton viennent de rentrer aux ateliers, victorieux, après huit semaines de chômage. Les ouvriers des salines de Winsford (Cheshire) vont se mettre en grève au nombre de 3,000. Les ouvriers du chantier de Ayres sont aussi en grève.

1 000 meuniers de Shrighley, près de Downpatrick, se sont mis en grève. Un conflit a eu lieu entre les travailleurs et les patrons. 300 charpentiers sont en grève à Glascow.

Dans l'industrie des clous et des chaînes du South-Staffordshire et East-Worcestershire, une moitié des coopératives ouvrières a obtenu une augmentation de salaire, l'autre moitié tient bon pour y réussir. A Birmingham et à Londres, grève des briquetiers.

---

En Portugal, à Porto, grève des matelots et des chapeliers.

---

En Italie, les paysans sont sans doute les gens les plus malins du monde ; et ils éprouvent le plus grand plaisir de pouvoir tricher leurs patrons. Le cultivateur italien ne fait pas exception à l'espèce, et dépasse en opiniâtreté et fourberie tous les autres ; seulement il est devenu depuis quelque temps conscient, et raisonne davantage sur les trucs à jouer aux proprios. Ainsi dernièrement, à Vittuone, dans le haut Milanais et à Casorezzo, les paysans ont attendu que les vers à soie soient dans le plus beau de leur développement et puis ils ont imposé aux patrons leurs prétentions. Ceux-ci se sont trouvé surpris et n'ont su que demander des troupes télégraphiquement. Mais les soldats ne savent pas élever des vers à soie et se sont contentés d'arrêter les « meneurs » socialistes. Les propriétaires ont distribué du blé et du maïs pour apaiser la révolte.

A Arluno, l'agitation a éclaté violente : les paysans ont enfoncé toutes les vitres des maisons riches du pays et des galères industrielles ; la mairie n'a pas été exempte. Casorezzo, S. Giorgio di Legnano, Ossona, villages de 4,000 habitants se sont soulevés au cri de :

Ouvrez les greniers
Sortez la monnaie !

A Medicina, près de Bologne, les femmes occupées dans les rizières se sont mises en grève aussi ; elles ont saccagé les boulangeries.

---

En Allemagne, les négociations entre ouvriers et patrons ont échouées. La grève reprend avec beaucoup de vitesse dans les districts de Dortmund, Herde et Steele.

Après avoir essayé toutes les mesures d'intimidation, le gouvernement a fait arrêter les quarante membres du comité de la grève à Bochum, en Westphalie.

La grève continue.

---

Révolte, révolte partout. Aujourd'hui, c'est le tour de la Serbie.

Les nouvelles que le télégraphe nous apporte aujourd'hui sont encore bien confuses. On se bat à Belgrade entre progressistes et étudiants, les paysans marchent sur la capitale. — Pourquoi ? Quel est le sens intime de ces révoltes ? — La question agraire, nous l'avons dit. L'intronisation du capitalisme dans ces jeunes nations. Nous y reviendrons encore. Pour aujourd'hui, racontons, au moins, les faits.

Le parti progressiste tenait un meeting à Belgrade. Le ministre Garachanine, chef du parti, présidait. Une foule immense, avec étudiants en tête s'assembla dans un jardin voisin, empêchant les blagueurs de vociférer. Sur des menaces proférées par les progressistes, la foule commença à les assommer de pierres. Alors les progressistes chargèrent la foule, revolvers aux poings, et la repoussèrent. Mais la foule revint, s'empara du local et détruisit tous les préparatifs d'un grand dîner qui allait avoir lieu.

Le ministre sous une grêle de pierres, courut se cacher au ministère, à la porte duquel une lutte sérieuse s'engagea. Un des progressistes tua un étudiant. Garachanine alla se cacher dans un poste de police.

Le soir, les progressistes se réunirent dans un club situé dans une rue des plus riches de Belgrade. Mais la foule les suivit, s'empara du club, le démolit entièrement, si bien que les messieurs durent se cacher dans les caves ou sous les toits d'où ils continuaient à tirer sur la foule.

La foule exaspérée se porta vers les bureaux du journal progressiste et les démolit, puis vers la maison de Garachanine, dont la femme se défendit à coup de revolver. Ne trouvant pas Garachanine dans sa maison elle se porta vers le poste de police.

Sur ces entrefaites la troupe arriva et dispersa la foule à coups de fusil.

Ceci se passait dimanche. Le lendemain lundi, ce fut une insurrection en règle. La foule, armée de cartouches de dynamite essayait de faire sauter les maisons des progressistes dont la plupart s'empressèrent de filer de Belgrade.

Le cadavre de l'étudiant tué était porté dans les rues avec cette inscription : « Notre fils âgé de 17 ans, tué par la main sanglante de Garachanine.

La dernière nouvelle, datée du mardi matin, est que les paysans marchent en masse sur la capitale.

---

En Amérique, à S. Louis, les charpentiers et menuisiers viennent de gagner une grève. A Brootklyn les boulangers ont obtenu augmentation des salaires et diminution de travail.

En Pensylvanie 4,300 mineurs vont se mettre en grève s'ils n'obtiennent pas les améliorations

demandées. A Joliet-Ill, 700 carriers sont en grève. Les travailleurs aux tramways de Minneapolis (Minnesota) viennent d'échouer dans leur grève.

---

Aux Etats-Unis, à Pittsburg, 5,000 travailleurs des constructions se sont mis en grève pour une augmentation de salaire.

Les mineurs du Nord Illinois vont se mettre en grève aussi, si l'on introduit la réduction de salaire annoncée.

A Buffalo les charpentiers sont en grève.

A Cleveland, 500 mineurs sont en grève.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Saint-Quentin. — Les anarchistes de Saint-Quentin avaient organisé pour le dimanche 26 mai, une réunion publique et contradictoire, avec le concours des compagnons Devertus et Leboucher, de Paris. Cette réunion, qui portait, comme sujet, les crimes sociaux et la duperie du suffrage, restera à jamais gravée dans l'esprit des travailleurs, par le souvenir des orateurs, et la propagande qu'ils ont faite. En effet, dans un style clair et précis, ils ont à plusieurs reprises, démontré la misère du peuple, ses conséquences, l'état de la société, et le moyen efficace d'y remédier. Le leader en chef du Collectivisme, à Saint-Quentin, le citoyen Langrand, a essayé à maintes reprises de contredire les orateurs. De là, une discussion, qui n'était interrompue que par les affirmations du public, en faveur de l'Anarchie. Se voyant terrassé, sans recours, Langrand devint haineux, et au lieu de discuter théorie, voulut insinuer des paroles insolentes contre les orateurs. Mais ceux-ci lui répondirent vertement, et Leboucher le mit à sa place comme il le méritait.

Bref, les collectivistes, ont réussi une fois de plus à faire voir aux travailleurs quelle serait leur façon de gouverner, s'ils étaient les maîtres, et se donnent le coup de mort de plus en plus.

Cela a fait une bonne propagande, des mères de famille pleuraient en entendant les paroles humanitaires du compagnon Devertus, et les jeunes gens ont bien retenu ses paroles ainsi que celles de Leboucher : tout le monde ici, sait bien, que les pontifes des syndicats ne sont que des monteurs de coup et qu'il faut accomplir au plus vite la Révolution, pour avoir le communisme-anarchiste.

Bonne journée pour la propagande.

***

Bourges. — Après la réunion donnée dans notre ville, le compagnon Mollet est allé à Nérondes (Cher), assisté du compagnon Gayer. Une réunion publique était annoncée.

C'était tout un évènement pour la population qui n'a pas l'habitude d'en avoir souvent. Aussi chacun l'attendait avec impatience et s'y préparait avec plaisir. Les principaux militants avaient convoqué les amis des communes environnantes et des délégués de Farges, Baugy, Sainte-Claire et autres répondirent à leur appel.

Le compagnon Gayer a pris le premier la parole pour expliquer le but de la réunion. Les auditeurs, au nombre de 250 environ, ont écouté avec le plus grand intérêt le développement des idées anarchistes, toutes nouvelles pour eux.

Ils ont bien compris que maîtres et patrons de toutes catégories n'avaient qu'un but : tromper et exploiter de la façon la plus ignoble les pauvres ouvriers paysans et citadins qu'ils tiennent sous leur joug.

Le compagnon Mollet leur explique ce que c'est que l'Anarchie jusque dans ses plus petits détails ; il met à nu tous les vices de la société actuelle et leur fait sentir la nécessité absolue de sa complète destruction.

Nos paysans berrichons ont été, encore une fois, bien édifiés sur les intentions des classes dirigeantes et ont bien juré d'envoyer promener tous les endormeurs politiciens lorsqu'ils oseront revenir les voir. Ils ont, en conséquence, déclaré qu'ils se rangeaient aux idées anarchistes en promettant de les étudier comme il faut.

Après la réunion, les orateurs n'étaient plus libres de leur personne, chacun voulait les avoir avec soi pour causer et se faire expliquer des idées non comprises.

Enfin chacun a montré le vif désir de s'instruire, et d'avancer dans la voie du progrès. L'on a fait promettre aux orateurs de revenir bientôt à Nérondes et en même temps dans les communes environnantes.

Excellente journée pour la propagande.

***

Avignon. — On vient de condamner, en police correctionnelle, deux ouvriers à deux jours de prison, parce qu'ils avaient hué les agents aux courses de taureaux. Il est vrai que peu s'en était fallu que la foule ne lança les policiers dans le Rhône.

## Belgique

Bruxelles. — Défaite pour le parquet : tous les accusés sont acquittés, sauf un seul.

Les deux provocateurs : Laloi et André (lequel j'avais oublié de citer dans ma dernière correspondance), sont condamnés à 3 mois de prison pour provocation, non suivies d'effet.

Parlons d'abord des plaidoiries et du réquisitoire, au point de vue anarchiste. De grands avocats ont parlé ; tous, sauf un seul, ont prouvé que la Bourgeoisie est absolument aveugle et ne voit point la Révolution sociale qui s'approche d'un pas sûr. Seul, l'avocat Englebienne a parlé des profondes souffrances du prolétariat et a montré qu'il avait un peu de bon sens et un peu de cœur. Il a parfaitement défini l'évolution sociale qui s'opère et la révolte qui gronde sourdement dans tous les pays. Au moins celui là a parlé en homme qui voit les choses et sent que cela craque et croule.

L'avocat général, une sorte d'abatteur, de commandant de gendarmes, qui, lui, ne sent que trop que la Sociale s'avance et qui a fulminé contre les révolutionnaires en montrant aux jurés le péril social.

Il a compris, celui-là, que le peuple ne demande plus la République avec le suffrage universel, mais bien l'expropriation de la richesse sociale et le communisme (il l'a reconnu en termes formels). Il a été forcé de reconnaître que la masse ouvre enfin les yeux. Seulement cet imbécile a cru que c'étaient les chefs : les Defuisseaux et compagnie, qui avaient éclairé le peuple, et qu'il n'a nullement besoin pour « *s'éclairer* » de ces messieurs qui lui débitent un tas de fadaises et qui, devant les jurés, protestent de leurs intentions pacifiques.

Un seul mot fera juger de ce que valent les « *chefs* ». On reprochait à l'un des accusés d'avoir dit dans un meeting qu'il ne faut plus de riches et de pauvres. Savez-vous ce que ce chef a répondu : « Je n'ai jamais tenu un propos aussi absurde », et il a souri d'un air d'homme trop raisonnable pour avoir tenu ce langage !

Eh bien, citoyen, le peuple, lui, dit autre chose : il ne faut plus de... « chefs » qui viennent devant le public ainsi dévoiler leur incapacité et leur lâcheté ! Ce propos-là, nous vous jurons bien qu'un anarchiste ne l'eût pas tenu. Mais, quand on veut jouer au chef, on ferait bien d'aller à l'école avant d'enseigner aux autres.

Quant à nous, ce procès aura eu au moins ce résultat de nous montrer que, seuls, les anarchistes sont à la hauteur et que, de tous les soi-disant révolutionnaires, il n'y a que les anarchistes qui disent au peuple, à leurs frères de misère et d'oppression, la vérité toute entière, nettement, sans détours, sans reculer devant les dangers. Qu'on en soit bien certain, si devant la cour de Mons, au lieu de socialistes, il y avait eu des anarchistes, pas un seul n'eût échappé et il ne se fût pas trouvé cinq avocats de génie pour les défendre. Cela dit tout.

Cette observation faite, nous applaudissons de tout cœur à l'acquittement des accusés qui, après tout sont libres de n'être pas révolutionnaires. Mais, si nous les laissons maîtres de n'être que des politiciens, qu'ils nous laissent libres, nous, de dire partout et toujours qu'il ne faut pas de réformes et que seule la Révolution balayera l'immonde société actuelle. Et surtout qu'il est temps que le peuple fasse lui-même ce grand nettoyage sans le confier à des chefs qui, le jour des responsabilités venues, demanderont grâce aux bourgeois, après avoir trahi leurs mandants.

Ce procès de Mons prouve deux choses : d'abord, que la première qualité des anarchistes doit être une grande, très grande prudence et défiance vis-à-vis de n'importe qui. Enfin que tous les chefs, quels qu'ils soient, sont fatalement des incapables, des ambitieux ou des traîtres, et que nous n'en voulons plus. La Révolution ne se décrétera pas par quelques chefs, dans un congrès, de Châtelet ou d'ailleurs ; elle sera faite par la masse, l'initiative de tous, l'action énergique des malheureux.

Malheureux, que l'on enrégimente dans les rangs de soi-disant socialistes ; auquels on parle de grève noire et du grand général Alfred Defuisseaux qui doit marcher à leur tête, à la conquête de droits politiques, demandez-leur un peu, à tous ces hommes qui veulent vous diriger et vous mener, comme un régiment de soldats, à la victoire, demandez-leur s'ils savent ce que c'est que la misère, s'ils comprennent ce que c'est que le droit à la vie, et interrogez-les sur ce point : s'ils savent savent ces deux choses, pourquoi, au lieu de vous dire toujours qu'il vous faut le suffrage universel et des droits politiques, ne vous prêchent-ils pas plutôt que, seuls, vous avez produit toutes les richesses par votre travail, que par conséquent, elles sont bien à vous ; qu'on vous les a volées et que le jour approche où vous aurez à reprendre votre bien à ceux qui vous l'ont enlevé. Pourquoi ne vous parlent-ils donc pas de cela ? Et pourquoi ne le font-ils pas avec méthode, sans déclamations inutiles, mais aussi avec fermeté, énergie, persévérance ? Pourquoi ne vont ils pas vous faire comprendre clairement que la Révolution sociale est relativement proche ; que seul l'esprit de révolte la fera complète ; que le temps des réformes et de la résignation est passé, mais que celui de la préparation au grand combat est commencé. Que les travailleurs doivent se persuader qu'ils sont le droit et la force, qu'ils peuvent tout, que la classe bourgeoise est sans entrailles, qu'elle ne fera rien pour eux ; et que s'ils veulent la liberté et l'équité, ils doivent bien se dire que cela ne vient pas tout seul.

Peuple, venez aux anarchistes ; car seuls, ils sont à même de vous montrer la voie. Le jour où vous aurez grossi leurs rangs, il n'y aura plus pour vous des agents provocateurs d'un chef (fussent-ils même bien intentionnés), de l'autre ; il n'y aura plus ce jour-là que des hommes énergiques, sachant bien où est l'ennemi, certain de le terrasser et d'avoir enfin le droit à la vie.

Ce jour-là, les gouvernements ne vous enverront plus des agents provocateurs, mais ce sera vous qui leur enverrez quelque chose de plus redoutable encore ; et des chefs ne voudront plus vous mener à la bataille, mais ce sera vous qui, s'ils voulaient vous trahir une fois de plus ou vous arrêter dans votre élan, saurez les « mener » quelque part et vous passer d'eux.

## Espagne

Nous avions pris à Gracia-Barcelone, l'initiative d'un meeting en plein air sur la « Plaza de Cataluna », à propos des grèves d'Allemagne, pour le 26 courant. Ce meeting avait été annoncé par voie d'affiches et de manifestes assez violents.

Toute la matinée de dimanche il ne fit que pleuvoir, le meeting n'eut donc pas lieu, ce qui n'empêcha pas la police d'exercer cette nuit même diverses arrestations chez les compagnons et de lancer contre le compagnon Jahn un mandat d'arrêt comme initiateur du meeting.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

« Les groupes communistes-anarchistes des départements des Bouches-du-Rhône, de Vaucluse, du Gard et du Var, sont informés que le compagnon Monat, résidant à Marseille, se propose de faire une tournée de conférences dans toutes les localités des départements ci-dessus nommés où il traitera : 1° De l'inefficacité du suffrage universel. 2° Les bases du communisme-anarchiste ».

N.-B. — Toutes les conférences seront contradictoires. Les groupes qui voudront adhérer à cette proposition sont priés d'envoyer leur adresse.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au compagnon Gustave Nicolas, rue Fontaine d'Arménty, 9, à Marseille.

***

Le compagnon Octave Jahn, fugitif du gouvernement espagnol a décidé d'aller reprendre la lutte à Paris jusqu'à l'époque de son tirage au sort et prévient les groupes se trouvant dans la région comprise entre Toulouse et Paris, qu'il est à leur entière disposition pour réunions et conférences, s'ils trouvent que son concours peut être utile à la propagande de nos idées.

Ecrire dans les huit jours, au compagnon Henri Beaujardin, maçon, à Bouglon (Lot-et-Garonne), avec lequel il est en correspondance.

***

L'Imprimerie Jurassienne ayant changé de local,

tous les amis qui voudraient avoir des relations avec elle, sont priés d'écrire à cette simple adresse :

Imprimerie Jurassienne, Genève (Suisse).

L'imprimerie possède un grand nombre de brochures de plusieurs sortes, lesquelles sont vendues au profit de la propagande de publications gratuites à distribuer, que le groupe d'éducation populaire anarchiste entreprend dès à présent.

Les compagnons qui voudront bien venir en aide à cette propagande, peuvent envoyer les fonds à la *Révolte*.

***

Le compagnon Widcoq, de Fressenville, prie les camarades auquels il fait le service de la *Révolte* et du *Père Peinard*, de bien vouloir liquider le plus vite possible. Urgence.

## A NOS LECTEURS

Parmi les invendus qui nous restent, nous avons fait le choix de quelques collections du *Supplément*. A titre de propagande, elles seront envoyées à ceux de nos lecteurs qui les désireront, rendues en gare, pour la province au prix de 75 centimes et 85 centimes à domicile ; 1 fr. pour nos lecteurs de l'extérieur, ou tout autre envoi à faire par la poste.

# VARIÉTÉS

Un socialiste allemand a eu l'idée d'aller interwiewer M. Boulanger ; nous détachons ce passage du compte-rendu qu'en donne la *Londoner Freie Presse* :

D. — Vous voulez donc une révision complète de la constitution actuelle, et à sa place la république démocratique, qui renferme la liberté complète du peuple ?

B. — Oui, parfaitement.

D. — Qu'entendez-vous par liberté complète du peuple ?

B. — Supposons que je possède un grand jardin environné d'une haute muraille qui me sépare du reste du monde ; je prétends que j'ai le droit, si ça me plaît, de m'y promener tout nu, sans gêner en aucune façon les autres, et personne n'a le droit de me l'empêcher. Si je sortais comme ça, au contraire, j'offenserais la pudeur du monde, et je compromettrais par conséquent leur liberté. Je comprends donc dans ce sens la liberté de l'individu, et je voudrais pouvoir l'étendre à tout le peuple, de façon à ce que la liberté des uns ne gênât pas celle des autres.

D. — Savez-vous que vous avez eu, dans les dernières élections, une bonne partie des socialistes de votre côté, tandis qu'une autre était contre vous. Que pensez-vous du Socialisme, et comment vous conduirez-vous vis-à-vis de lui ?

B. — Oui, je sais la chose. Pour ce qui regarde les socialistes français, ils ne sont pas si avancés que les Allemands, lesquelles comprennent plus pratiquement la résolution de la Question sociale. *La plus grande partie de nos socialistes français, comprend la Question sociale comme un partage général* ; c'est-à-dire prendre aux riches et donner aux pauvres, pourtant ce partage divisé entre tous ne rapporterait à chacun qu'une moindre somme, sans être utile à personne. Moi, pour ma part, je veux marcher pratiquement à la solution de la Question sociale et ne pas rétrocéder devant un assaut. Supposons qu'un architecte ébauche un édifice gigantesque et qu'il s'aperçoive que pour le finir il faut plus d'un siècle. Devant l'immensité du travail il laisse tomber le projet. Ainsi font mes adversaires. Moi, par contre, si je parvenais au pouvoir, je commencerais par l'amélioration de la situation des mineurs, car ceux ci sont les plus opprimés. Si l'on avait vraiment mis en œuvre les idées de la Révolution française, on en serait déjà à l'Age d'Or.

D. — Reconnaissez-vous à côté de ces mineurs, la situation malheureuse des travailleurs des fabriques ? Feriez-vous quelque chose pour ceux-ci ?

B. — Oui, parfaitement.

D. — Croyez-vous possible de rendre, d'un trait de plume, le sol, machines et produits propriété commune ?

B. — Oui.

Prendre aux riches pour donner aux pauvres, voilà tout ce que M. Boulanger a compris dans les aspirations du Socialisme. Et combien d'imbéciles de sa trempe en raisonnent encore ainsi, pour avoir ouï-dire, sans l'avoir étudié.

Puis, écoutez M. Boulanger : Quand il sera au pouvoir, il fera ceci, il organisera cela. D'un trait de plume, il va amener les capitalistes et les propriétaires à faire abandon à la communauté de leurs terres, de leur outillage mécanique, etc. — Tudieu ce gaillard-là ne doute de rien. Comme on voit bien qu'il parle de choses qu'il ne connaît pas. Comme sa bêtise et sa suffisance ressortent bien quand il n'a personne pour lui souffler !

Et dire qu'il y a encore des socialistes qui attendent quelque chose de ce fantoche ! — Comme quoi est toujours vrai le dicton qui veut qu'il n'y ait pas imbécile qui ne trouve plus bête que lui.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 4,702 fr. 00.

D. à La Madeleine 25 cent. — A. G. à Nantes 25 cent. — E. H. sur les Plaines 55 cent. — L. M. 50 cent. — J. M. 75 cent. — New-York : souscription faite chez Testevuide et Rougon, 181, Blecker street, remise par E. C. 19 fr. — H. à Desvres pour envoi de vieux numéros 1 fr. 25. — Les amis de Tzl. 20 fr. — L. à Bacau 5 fr. — Mme Calavaz 10 fr. — Des « Révoltés » de Vanves 6 fr. — Groupe anarchiste du XIV• 10 fr. — X. Bruxelles 2 fr. — L. à Angers 10 cent. — V. de V. à la Madeleine 1 fr. 20. — B. à Argouteuil 50 cent. — Collecte faite au café du Gard chez Lucien à Alais, à la suite d'une conférence 1 fr. 20. — A. G. pied plat 1 fr. 50. — Féreau 1 fr. — Houtzdale, souscription remise par J. B. 3 fr.

Total à ce jour 4,786 fr. 05.

## *AUX CAMARADES*

Voilà le beau temps revenu ; les promenades à la campagne vont recommencer. Nous prévenons les camarades qui voudraient en profiter pour faire la propagande, que nous avons une masse d'invendus à leur disposition, surtout des numéros avec supplément.

***

Prière aux camarades de Paris qui auraient des adresses de libraires où l'on peut déposer le journal, de nous les faire parvenir. Les libraires dont le service n'est pas fait par des porteurs, peuvent se le procurer tous les vendredis de 9 heures du matin à 1 heure de l'après-midi, rue du Croissant 11, chez le marchand de vin Ramuz.

***

Les compagnons de *Die Autonomie* viennent de mettre en vente plusieurs collections de leur journal. Ces collections complètes, cartonnées, contenant 58 numéros, sont mises en vente au prix de 6 fr. S'adresser à la *Révolte*, ainsi que pour les brochures anarchistes de langue allemande, ainsi que le journal *Die Autonomie*.

## PETITE CORRESPONDANCE

« Productor » Barcelone. — Le Ceecle International se trouve rue AU MAIRE et non rue AUMAINE.

« Revoluçao Social » Porto. — Nous n'avons pas voulu vous faire tort, seulement nous vous avions classé parmi les Revues et non parmi les Journaux. Pour le reste, nous ne connaissons pas ce qui se passe à Porto, nous jugeons d'après les idées manifestées dans le journal.

Claude Vulin à Lyon. — Trop long à développer. Oui.

Le compagnon Ponchelle, de Grenelle, est prié de faire parvenir son adresse au compagnon Moucheraud, 24, rue Charlemagne, à Paris, pour affaire urgente.

Le compagnon Comte Jean, de Lyon, est prié de donner son adresse à Reims pour quelque chose le concernant.

Imprimerie Jurassienne. — Nous avons reçu du groupe « La Lumière » d'Armentières, la somme de 3 fr. 30 pour les 100 « Peste religieuses » et deux brochures « Fais ce que veux ».

P. S. — Les amis ont bien reçu votre lettre du 24, qu'ils ont transmise au groupe les « Indomptables », pour eux, ils se déclarent solidaires, mais pas pour le manifeste en question.

P. A. à Armentières. — On peut l'avoir pour 2 fr. 65, mais comme il y a 45 cent. d'affranchissement, l'économie est minime.

H. à Roubaix. — Le billet de l'Argentine vaut 20 cent. dans le pays, ici on perd le tiers, vous voyez que ça ne vaut guère la peine.

Guy à Béziers. — Il y a eu erreur, ce n'était pas M. Angers qui vous avait écris, mais H.

Compagnon X. — Tout imprimé, quel qu'il soit, doit porter l'adresse de l'imprimeur.

Un camarade d'Armentières nous demande deux exemplaires de « Plus de Frontières ». — Avis aux camarades qui pourraient en disposer.

C. V. à Lille. — Avez dû recevoir la collection des « Suppléments » demandée. — Comme ça ne coûte pas davantage de port, envoyons les 50 jusqu'à nouvel ordre.

M. à Amiens. — Le M. en question n'était pas vous.

E. C. à New-York — Avec plaisir.

C. à Agen. — Pour « L'Attaque » demandez vous-même à l'administration, 21, rue Croix-des-Petits-Champs.

R. à Tourves. — Nous ne faisons d'annonces que pour les livres qui sont absolument de nos idées.

L. au Mans. — La commission est faite au « Père Peinard ».

W. à Roanoke. — « Les Paroles d'un Révolté », dans une quinzaine.

N. à Chaux-de-Fonds. — D. à Romans. — B. à Saint-Etienne. — T. à Casteljaloux. — C. à Villefranche. — A. A. à Sidi-Brahim. — T. à Marseille. — W. à Fressenneville. — O. B. à Liège. — H. à Lille. — T. à Issanvia. — F. à Amiens. — F. à Reims. — H. à Roubaix. — J. B. Saint-Etienne. — D. à La Madeleine. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Paris.—Cercle le *Réveil de la Femme* et les *Trimardeurs*. — L'excursion qui devait avoir le 19 mai, est remise au dimanche 2 juin. Elle sera suivie de bal champêtre, chants, jeux et tombola. Elle aura lieu de 9 heures du matin à minuit, au bois de Vincennes, avenue de Gravelle, sous les sapins, en face de la première chaumière, à 5 minutes des tramways Bastille-Charenton et à 15 minutes des bateaux. Des tickets de 20 centimes donneront droit à la tombola. Une quête de solidarité sera faite pour rembourser aux parents, partie ou totalité du voyage de leurs enfants.

Les citoyennes aimant à danser sont spécialement invitées.

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international*. — En caisse : 16 fr. 40, dont 70 centimes d'une collecte ; Rouf Félix 2 fr. ; Collecte remis par T. 1 fr. 15 ; restant d'écot 25 cent.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, rue d'Avron.

Groupes du V• et XIII•, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : Pourquoi nous sommes anarchistes.

Communistes-anarchistes du XX•, samedi 1 juin, 52, rue des Amandiers.

Groupe anarchiste du XIV•, réunion le mercredi 4 juin. Les révolutionnaires de toutes les écoles sont invités.

Ordre du jour : Du suffrage universel.

Le compagnon Brunet est invité.

Puteaux. — Le groupe *La Liberté*, de Puteaux, invite tous les lecteurs de la *Revolte* à se joindre à lui, afin de commencer une campagne de propagande dans ce canton.

Pour renseignements, écrire ou voir le compagnon Georges Berthaud, 10, rue Godefroy, tous les soirs à 8 heures.

Reims. — Les anarchistes de Reims sont convoqués pour le samedi 8 juin, à 8 h. 1/2 du soir, café du Bal des Romains. Urgence.

La présence de tous les anarchistes est nécessaire.

Amiens. — Le groupe les *Eclaireurs de Picardie*, tiendra désormais ses réunions tous les dimanches à 5 heures du soir, au lieu dit le « Cent de Piquet », anciennement le « Petit Cochon de lait », rue du faubourg de la Hotoie, 82.

Ordre du jour du 2 juin : Tournée de conférence dans les campagnes. Il y a urgence.

Cette. — Nous apprenons la formation d'un nouveau groupe anarchiste à Cette, qui prend le nom de l'*Egalitaire*.

Les compagnons fondateurs de ce groupe, font appel à l'adhésion des travailleurs qui veulent la fin de l'état de dépendance, d'ignorance et de misère, dans lequel les maintient l'organisation sociale actuelle.

En attendant que le groupe se soit procuré un local pour ses réunions, celles-ci auront lieu tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, au café des Travailleurs, sur de l'Esplanade.

Bruxelles. — Groupe l'*Egalité*, 58, rue du Moulin, au Nouveau Moulin, Saint-Josse ten-Noode. Tous les lundis, à 8 h. 1/2 du soir, causerie publique et contradictoire. Journaux et brochures anarchistes.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Ecluse.

Deuxième Année, N° 39. — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 8 au 14 JUIN 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

L'envoi gratuit de quelques exemplaires, à titre de propagande sera fait à toute personne qui en fera la demande.

Celles des localités où nous n'avons pas de dépositaires, peuvent se procurer le journal à la Bibliothèque de la gare. — Elles n'ont qu'à le faire demander.

## LE COMMERCE EXTÉRIEUR
ET LA
## MISÈRE A L'INTÉRIEUR

IV

Volumes sur volumes ont été écrits récemment sur les causes de la crise industrielle — une crise qui dure, au moins, depuis 1875 (elle a commencé bien avant) avec quelques améliorations partielles et temporaires, soit dans une branche de l'industrie, soit dans une autre. Les économistes patentés et les économistes en herbe l'ont discutée plus ou moins savamment et tous se sont arrêtés à mi-chemin, à ce seul mot : « surproduction ».

Depuis cinquante ans on n'a pas vu le blé aussi bon marché et les marchandises de toute sorte à si bas prix qu'aujourd'hui ; eh bien, c'est précisément à cette époque d'abondance, que l'on trouve un accroissement immense de travailleurs souffrant du manque de nécessaire. C'est précisément, lorsque les magasins regorgent de nourriture, de vêtements et de toute sorte de marchandise, que le nombre des va-nus-pieds augmente et que la gêne, trop souvent la misère, viennent s'installer au foyer des familles ouvrières.

On se demande pourquoi? Mais, à cette question, on ne reçoit pas d'autre réponse que « surproduction » — quelquefois on dira : « pléthore », ou quelqu'autre mot aussi prétentieux que vide de sens.

---

Que signifie, cependant, cette surproduction par laquelle on s'accorde à expliquer la crise ? Signifie-t-elle que dans chaque famille il y ait plus de charbon qu'on n'en peut brûler ? plus d'étoffes qu'on n'en peut user pour le vêtement? tant de pain qu'on ne sait qu'en faire?

Evidemment non, puisque des millions et des millions d'êtres humains manquent précisément de pain, de vêtement, de charbon — sans parler de ce que l'on appelle objets de luxe. Il n'y a donc pas surproduction dans le sens exact du mot ; mais il y a ce fait qu'avec leurs salaires, ceux qui ont produit pain, vêtement, charbon et tout le reste *ne peuvent pas acheter ce qu'eux-mêmes ont produit.*

Mais — Proudhon l'avait déjà remarqué — les travailleurs ne peuvent *jamais* acheter avec leurs salaires ce qu'ils ont produit : c'est l'essence de l'organisation capitaliste. Puisque, dans le prix de vente de toute marchandise on retrouve les salaires payés pour la produire, *plus le bénéfice du patron* il s'en suit que les travailleurs, pris en masse, ne peuvent jamais acheter, avec leurs salaires seuls, toutes les marchandises produites par eux. Il reste toujours un surplus qui ne trouve pas d'acheteurs dans le pays sous le régime capitaliste.

---

Eh bien, jusqu'à présent, ce surplus a toujours été exporté à l'étranger sous forme d'objets manufacturés, de vin, de blé, etc. Et tant qu'on pouvait vendre ce surplus, et plus on pouvait en vendre, plus les fabricants et les commerçants pouvaient s'enrichir, tout en permettant au travailleur de se procurer avec son salaire rien que le strict nécessaire. C'est ainsi que se sont accumulées les fortunes inouïes que l'on rencontre en Angleterre.

Mais aujourd'hui, les bénéfices, jadis si immenses, du commerce extérieur disparaissent. Les russes ne veulent plus payer 400 fr. la tonne de fer anglais ; ils ne la paient que 220 francs. Ils ne veulent plus payer 30 francs le mètre, du satin lyonnais, ils le paient 15 francs s'il est de la même qualité, et ainsi de suite pour tous les consommateurs étrangers — ceux des colonies y compris — « Si, en 1883, nous avions pu vendre nos marchandises exportées aux mêmes prix qu'en 1873, nous aurions réalisé 21 milliards ; mais nous ne les avons vendues que pour 16 milliards et demi », se plaint la Commission anglaise. Et la même chanson se répète sur toute la ligne.

Le commerce extérieur ne rapporte plus ce qu'il rapportait jadis, et c'est sur la vente à l'intérieur que les fabricants cherchent aujourd'hui à réaliser leurs bénéfices. Mais les travailleurs ne peuvent pas payer ces bénéfices sur tout ce qu'ils ont fabriqués ; *ils n'achètent qu'une part de ce qu'ils ont produit ;* et quant au reste, il encombre les magasins. Et alors les bourgeois poussent aux aventures tonquinoises ou africaines, oubliant qu'ils sont aujourd'hui cinq ou six nations à se disputer ce sauvage d'Afrique qui n'a besoin que d'un chiffon pour se couvrir les reins.

Puis, comme les bénéfices des oisifs diminuent, la haute-pègre doit se restreindre sur son luxe, et les fabricants réduisent surtout la main-d'œuvre dans leurs établissements, ils jettent ainsi sur le pavé des contingents toujours croissants de travailleurs, séduits, autrefois, à quitter les champs (ou évincés du village par la grande propriété), émigrés dans les villes et bientôt réduits à une noire misère.

C'est cela la crise, — aggravée par mille autres causes secondaires.

---

Nous avons vu, comment chaque nation commence à produire chez soi tout ce qui lui est nécessaire. Après avoir jeté un coup d'œil sur l'industrie par nations, il serait fort intéressant de refaire la même revue par industries séparées Résumant pour les lecteurs de la *Révolte* un travail publié ailleurs, nous aurions pu prendre une à une l'industrie du coton, de la laine, de la soie, du fer et ainsi de suite ; et nous aurions pu montrer comment chacune de ces industries, après avoir été le monopole de l'Angleterre ou de la France, ou des deux nations à la fois, s'est répandue en Allemagne, en Italie, en Russie, en Asie.

Qu'il suffise de dire, cependant, que tandis que les ouvriers en coton gémissent dans la misère en Angleterre et dans le Nord de la France, des centaines de nouvelles manufactures de cotonnades surgissent partout : en Europe, en Asie, en Amérique, au Brésil, au Mexique, aux Indes. Pendant que nos amis verviétois, qui jadis avaient le monopole du drap, manquent de pain, de pommes de terre et ne mangent de la viande que le dimanche, l'Allemagne devient un grand marché des draps ; et en Russie, nous voyons Riga, Moscou et Lodz devenues autant de grands centres de l'industrie lainière.

Mais prenez la soie — industrie éminemment française dans la première moitié de ce siècle. Vous savez, comment Lyon est devenue un centre de l'industrie des soies — récoltées au midi. Mais, peu à peu, on a agrandi l'industrie, et alors on a demandé de la soie à l'Italie, à l'Espagne, à l'Autriche, au Caucase, au Japon, pour la transformer en soieries dans la région lyonnaise. Sur cinq millions de kilos de soies transformées en étoffes dans la région en 1875, il n'y avait plus que 400,000 kilos de soie française.

Mais puisque Lyon travaillait avec des soies importées — pourquoi la Suisse, l'Allemagne, la Russie, n'en feraient pas autant ? C'est ce qu'elles firent. Les communards importèrent le métier dans les villages autour de Zurich. Bâle devint un grand centre pour les soieries. L'administration du Caucase invita des femmes de Marseille et des ouvriers de Lyon pour enseigner aux Géorgiens la culture perfectionnée du ver à soie et aux paysans du Caucase l'art de transformer la soie en étoffes. L'Autriche fit de même. L'Allemagne monta, avec le secours d'ouvriers lyonnais, d'immenses ateliers de soieries. Les Etats-Unis en firent autant....

Et aujourd'hui, l'industrie des soies n'est plus une industrie française. On fait des soieries en Allemagne, en Autriche, aux Etats-Unis. Les paysans du Caucase font en hiver des foulards à un prix qui ferait périr de faim les canuts de Lyon. L'Italie importe des soieries en France, et Lyon qui en exportait en 1870-74 pour 460 millions, n'en exporte plus que pour 233 millions. Bientôt il n'exportera à l'étranger que les étoffes supérieures, ou quelques nouveautés — pour servir de modèles à imiter aux Allemands, aux Russes, aux Japonais.

Et c'est la même chose pour toutes les industries. La Suisse et le Jura français n'ont plus le monopole de l'horlogerie : on fait des montres partout. L'Ecosse ne raffine plus les sucres pour la Russie : on importe du sucre russe en Angleterre ; l'Italie forge elle-même

ses cuirassés et fait les machines de ses bateaux à vapeur ; l'industrie chimique n'est plus le monopole de l'Angleterre : on fait de l'acide sulfurique et de la soude partout....

Mais, nous n'en finirions pas, si nous voulions accumuler preuve sur preuve.

---

Ainsi, la tendance, pour l'industrie — comme pour tout autre chose — est à la décentralisation, à la plus grande variété possible.

Chaque nation trouve avantage à combiner chez soi l'agriculture avec la plus grande variété possible d'usines et de manufactures. La spécialisation dont les économistes nous ont parlé était bonne pour enrichir quelques capitalistes : mais elle n'a pu être maintenue. Elle n'a aucune raison d'être, et il y a, au contraire tout avantage à ce que chaque région, chaque bassin géographique, puisse cultiver le blé et les légumes qu'il lui faut et fabriquer chez soi toute la variété des produits manufacturés qu'il consomme. Cette variété est le meilleur gage du développement entier de chaque branche, du progrès par leur concours mutuel ; tandis que la spécialisation — c'est l'arrêt du progrès.

L'agriculture ne peut prospérer qu'à côté des usines. Et dès qu'une seule usine fait son apparition, c'est toute une variété infinie d'usines de toutes sortes qui *doit* surgir autour d'elle, afin que, toutes ensembles, elles se supportent mutuellement, se stimulant l'une l'autre par leurs inventions, et marchent toujours de l'avant dans la voie du progrès.

Voilà ce qui ressort de l'étude de l'industrie actuelle.

---

Mais, ce ne sont pas les progrès de l'industrie capitaliste qui nous intéressent. Ce qui nous intéresse, c'est la leçon que nous avons à en déduire pour la Révolution prochaine, et c'est ce que nous allons faire prochainement pour conclure.

# PROH PUDOR !

Nous avons reçu trop tard, pour insérer dans notre dernier numéro, l'article suivant :

Ils y sont tous allé les charlatans :

Ils ont apporté des couronnes écarlates, et ils les ont perchées bien haut, avec ostentation, comme des réclames effrontées.

Nous avons assisté à la fastueuse et odieuse cérémonie, nous avons vu le pélerinage hypocrite et les pèlerins farceurs. Nous avons entendu leurs boniments soignés et préparés, et pendant qu'ils riaient entre eux de la foi des fidèles, nous avons pleuré en songeant à la naïveté de tout ce peuple confiant et crédule, qui ne comprenait pas que tous ces discours étaient des injures, qui ne voyait pas que toutes ces couronnes étaient des ordures.

Dès le matin, les ci-devant ouvriers, du parti de ce nom, sont venus à la hâte, ils ont accroché leurs honteuses offrandes comme des choses clandestines, car, les bourgeois assassins ont peur, et pour égarer les colères, ils font enguirlander furtivement la tombe de leurs victimes par leurs esclaves affranchis.

Un autre journal la *Bataille* faisant partie de la combinaison du *Parti Ouvrier*, sorti de la même caisse, en vue de la même cause, est venu aussi déposer sa couronne le long de ce mur. Elle n'a plus, aujourd'hui, qu'un objectif : combattre Boulanger, elle feint d'oublier que l'abruti Boulanger, assassin de son métier, n'a fait qu'exécuter simplement les ordres de la Bourgeoisie dont elle, la *Bataille*, est aujourd'hui l'alliée.

O honte ! O honte ! il faudra donc que toutes les immondices soient accumulées sur ce calvaire ? Après la couronne de l'*Intransigeant*, celle du *Parti Ouvrier* ; après celle du *Parti Ouvrier*, celle de la *Bataille* ; après celle de la *Bataille*, celle de la *Ligue des charlatans*.

Maintenant, il ne manque plus que la couronne de M. Galliffet, pour compléter la collection.

Allons les *histrions !* faites un peu de place aux bourreaux !

Eh quoi ! ce n'est pas assez que les fédérés aient eu le front couronné de balles, il faut aussi que leur tombe soit couronnée d'ignominies ; ce n'est pas assez qu'ils soient ensevelis sous la terre, ils faut encore qu'ils soient ensevelis sous le fumier. Le peuple ne sait pas défendre ses cadavres, il les laisse souiller, il assiste à la pollution, et il applaudit les vampires qui se repaissent des morts comme les hyènes infectes.

Faut-il donc, que nous, anarchistes, qui répugnons aux pompeuses et funèbres simagrées, nous soyons obligés de rappeler tous ces impudents au respect qu'on doit aux assassinés.

Faut-il que nous disions, que la présence de tous ces journalistes souteneurs et soutenus, et de leurs *complaisants* ; de tous ces députés et conseillers, ou aspirants à l'être, est un outrage ; que ces lâches qui n'ont pas eu le courage de combattre fièrement dans les rangs de la misère et qui ont préféré se rendre et se vendre à la Bourgeoisie, n'ont pas le droit de parler de ceux qui ne se sont ni rendus ni vendus, et qui sont morts massacrés par la même Bourgeoisie, qui aujourd'hui, subventionne Ces apologistes intéressés.

Oui ! ce sera la honte éternelle de notre siècle, que tout y aura été asservi au culte du Veau d'or, que les corps, les cœurs, les consciences et les intelligences s'y seront vendues à l'encan.

Tout s'est perverti à cette religion abominable, tous se vautrent dans cette infâme adoration, et tant que l'idole sera debout, tous se prosterneront dans la boue, devant sa puissance : Puissance telle que maintenant, les vivants n'ayant plus rien à lui prostituer, lui prostituent les morts.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Nimes. — Le compagnon Sébastien Faure a donné à Nimes une série de conférences, cinq ont eu lieu à la suite ; différents sujets y ont été traités : Nécessité de la Révolution, la Fin d'un monde, Divorce, Amour libre, Suffrage universel, etc.

Tous ces sujets ont été développés par notre ami Faure avec une facilité de parole remarquable. Tous les vices de la société actuelle sont combattus et l'infamie de l'organisation que nous subissons a été démontrée par l'orateur. Un public de plus en plus nombreux assistait aux réunions, et par des applaudissements très nourris a approuvé les idées anarchistes.

Après avoir démoli, le compagnon Faure a voulu reconstruire, et une sixième conférence a eu lieu ayant pour sujet. L'Anarchie avant, pendant et après la Révolution, la Société future.

Cette dernière conférence a été le couronnement des cinq précédentes. Avec une grande clarté, le conférencier a développé ce sujet, surtout lorsque il a parlé de nos moyens d'action, où l'orateur s'écrie : Oui, citoyen, nous avons de quoi nous défendre contre tout ce que nous opposera la Bourgeoisie et la science nous fournit de quoi répondre aux policiers, gendarmes, que nous opposera la Bourgeoisie ; de quoi détruire toutes les paperasses qui représentent la richesse des uns et la misère des autres, et lorsque tout cela aura disparu, nous aurons alors une société libre et heureuse dont je vais vous démontrer le fonctionnement tel que nous le prévoyons.

Faure, nous a parlé de la société future et nous a bel et bien démontré et prouvé par des exemples et des chiffres que l Anarchie était possible.

Après cette démonstration, de tous les côtés de la salle, ce sont élevés des cris de vive l'Anarchie, vive la Révolution.

***

A l'occasion de la Semaine Sanglante les groupes révolutionnaires avait organisé un meeting qui devait avoir lieu le samedi 27 mai. Mais, au dernier moment, les autorités de Nimes ont retiré la salle aux organisateurs et ont cherché par tous les moyens à entraver la réunion ; heureusement que les membres du conseil municipal ainsi que le successeur de Gilly se disent socialistes ! (Liberté pour tous). Néanmoins, le meeting a eu lieu le 28 dans un autre local et là, le compagnon Faure, devant un auditoire de 1,200 personnes a pris la parole.

Nous devons saluer surtout, a dit l'orateur, ceux qui sont morts sans aucun nom historique, les 35,000 assassinés, ce sont ceux-là que nous promettons de venger à la prochaine, et que nous saluons ici.

Ensuite Faure, méprise les assassins de la Commune, ces ignobles généraux : les Galliffet, les Vinoy, etc.

Un citoyen fait remarquer que Boulanger était du nombre des assassins.

Oui, s'écrie alors Faure, ce coquin de Boulanger qui se prétend aujourd'hui l'ami du peuple et feint de l'embrasser afin de mieux l'étouffer, était aussi du côté des généraux assassins, lâche devant l'ennemi, courageux devant le peuple de Paris révolté, et dans les rues transformées en abbatoirs, commandait l'égorgement populaire.

Vient ensuite le tour du sinistre bandit, de cet infâme petit vieillard, qui a pour nom Thiers, et notre ami s'écrie avec raison : — Nos gouvernants d'aujourd'hui vont ériger une statue en bronze au chef des assassins de la Commune, mais si on lui donnait pour piédestal les ossements de ses victimes, elle dépasserait en hauteur la tour Eiffel.

Le conférencier repasse ensuite l'historique de la Commune et fait remarquer qu'elle a été perdue que parce que on a voulu faire trop de parlementarisme. A l'avenir, au lieu de faire monter la garde aux déguenillés devant la Banque de France, chose que l'on a vu en 71 ; au lieu de garder les banques, il faudra s'en emparer, et par la même occasion, notre ami donne un petit coup au suffrage universel en faisant très bien ressortir cette grande fumisterie.

***

Nantes. — La réunion privée qui a eu lieu le mardi 28 mai, rue Arche-Grande Biesse et qui était organisée par les grands électeurs républicains du quatrième canton a produit des résultats inattendus des organisateurs ; au moment où l'opportuniste Sibille débitait un boniment digne d'un arracheur de dents, une voix s'écria :

Il faudrait rétablir l'échafaud pour nous débarrasser de bourgeois tels que vous.

Le bureau laisse passer cette interruption.

M. Biaute. — Vous entendez ce qui se dit, monsieur le président, il faut que l'interrupteur vienne s'expliquer à la tribune.

Des cris : « A la tribune ! » se font entendre de toutes parts, et l'interrupteur vient s'exécuter.

Il n'y va pas de main morte.

« J'ai dit qu'il fallait rétablir l'échafaud en permanence, je le répète ; quand nous aurons ainsi purgé la société en coupant des têtes, les réformes iront toutes seules ».

Et, se tournant vers Sibille, resté à la tribune près de lui :

— C'est par vous que nous commencerons.

La réunion s'est terminée au milieu d'interruptions du même genre et les révolutionnaires sont restés maîtres du terrain. Le résultat de cette réunion a terrifié nos bons bourgeois, et le *Progrès de Nantes* déclare que les paroles odieuses, prononcées à la réunion du quatrième canton, par des gens qui n'ont pas honte de s'afficher comme des amis de l'échafaud, provoquent une indignation générale chez tous les hommes qui ne spéculent pas sur une révolution — au besoin sanguinaire — pour en faire sortir le régime de leur choix.

Nous craignons bien que cette indignation ne soit bientôt forcée de se manifester au fond des caves, refuges ordinaires des bourgeois en temps de danger.

***

Cette — Vous savez déjà qu'un nouveau groupe anarchiste s'est formé, ici, la semaine dernière.

Hier soir, a eu lieu la première réunion de ce groupe qui prend définitivement le nom de *L'Egalitaire*. Nous étions quelques uns de plus que samedi dernier, et tout nous fait présager que notre prochaine réunion nous trouvera plus nombreux encore.

Un compagnon ayant proposé que chaque membre du groupe donne une preuve de sa sincérité anarchiste en s'abonnant à l'organe qui, quoiqu'on puisse dire, a plus que tout autre contribué à répandre l'esprit de révolte et l'idée d'anarchie, aucune objection opposante n'a été formulée et tous ceux qui n'étaient pas abonnés se sont empressés de souscrire à cet acte de solidarité élémentaire. C'est ainsi que la *Révolte* compte huit abonnés de plus.

Ici nous plaçons une réflexion : Si tous les

groupes qui s'intitulent anarchistes comptaient autant d'abonnés à la *Révolte* qu'ils ont de membres, on ne verrait peut-être plus notre journal taché par ces navrants appels à la solidarité qu'on ne verra jamais sur un journal bourgeois.

Il est vrai qu'on pourrait citer de très sincères, de très dévoués, de très ardents compagnons qui, pourtant, ne s'abonnent pas, n'achètent même pas le journal quatre fois dans l'an parce que... parce que... leur situation économique est trop précaire. Mais nom de Dieu, dans ce cas les groupes peuvent faire ce que le groupe *l'Egalitaire* fera lui-même à l'égard de tout compagnon qui ne pourra se payer le luxe d'un abonnement.

Je veux dire qu'on peut prendre dans la caisse collective ou, en l'absence d'un meuble de ce genre, dans le gousset des fortunés.

Ayant été un peu pris à l'improviste, nous ne pouvons aujourd'hui, vous envoyer le montant des huit abonnemments. Recevez en trois ; le reste sera envoyé après notre prochaine réunion. Inutile de vous prier de faire quand même parvenir le journal aux huit compagnons. Ci-joint une note contenant leur adresse.

Vous recevez aussi le produit d'une collecte qui a été faite sur la proposition d'un compagnon de passage, soit : 4 fr. 20. En tout 8 fr. 70.

L'insertion de la présente tiendra lieu d'accusé de réception.

***

Anduze (Gard). — C'est devant un nombreux public que le compagnon Sébastien Faure a fait le jeudi 23 mai sa première conférence. Après avoir dénoncé les incohérences économiques de notre époque et flétri les iniquités sociales inhérentes à notre organisation, le compagnon Sébastien Faure a fait comprendre aux travailleurs que la Bourgeoisie capitaliste et gouvernementale trouve le moyen, par le suffrage universel, de faire sanctionner par les déshérités le pouvoir qui les asservit; et par le patriotisme, de faire défendre ses privilèges et ses propriétés par ceux-là même qui en sont les victimes.

Enfin, dans une péroraison émue, notre ami a évoqué la vision magique d'une société dans laquelle il n'y aurait ni autorité ni propriété individuelle.

Le fonctionnement de cette société future, tel est le sujet que le compagnon Faure se propose de développer dans une prochaine conférence.

On s'est séparé aux cris de vive la Révolution sociale ! vive l'Anarchie !

***

Saint-Denis. — Dimanche 26 mai, des manifestes internationalistes avaient été affichés le matin ; mais sans doute que ça ne plaisait pas à la police, car un sergot était en train d'en décoller un quand les compagnons Decamps et Armand passant à cet endroit, intervinrent et recollèrent le manifeste, faisant remarquer au sergot qu'il était timbré et signé de l'imprimeur. Cela ne plut pas à l'argousin ; on alla s'expliquer chez le commissaire ; lui ne tint compte de rien du tout, leur demanda leur nom et adresse. Le compagnon Armand en donna une fausse, le compagnon Decamps donna la sienne ; les camarades croyaient à une simple bagatelle, n'ayant commis aucun délit, mais pas du tout, on fit immédiatement perquisition chez Decamps, sans mandat, on lui a enlevé tous ses papiers et brochures, même son livret de soldat, un véritable vol !

Quant au compagnon Armand, il fit promener les argousins pendant quelques heures dans Saint-Ouen, après les avoir fait suer un peu plus que d'habitude, il leur dit qu'il n'avait pas de domicile.

Le compagnon Decamps fut relâché dans la soirée ; Armand a couché au poste et a été conduit à Paris le lundi matin.

***

Agen. — J'ai profité de mes 28 jours pour distribuer des journaux, des brochures et des manifestes aux conscrits. Tout cela a été lu et commenté, et laissera trace dans le cerveau de ceux qui l'ont lu.

## Allemagne

Des chiffres intéressants sont donnés dans le rapports des inspecteurs de fabrique de Saxe, pour 1888. On y voit le développement industriel dans toute sa nudité.

Selon le rapport, il y avait en 1888, en Saxe, 321,629 ouvriers de fabrique, c'est-à-dire 2,3 0/0 plus que l'année précédente. Les adultes étaient 191,434, soit 0,9 0/0 plus que l'année précédente, tandis que le nombre de femmes était de 2,5 0/0 plus que l'année précédente, le nombre des enfants employés de 9,5 0/0 à 22,5 0/0 dans les deux dernières années.

Dans l'industrie des tissus, sur 131,089 travailleurs, il y avait 70,095 femmes et 18,711 enfants ; les hommes étaient donc à peine 42,283.

Voici ce que nous trouvons dans la *Réforme* du 27 mai, dans un article concernant les dernières élecctions ommunales de Liège :

Les dernières élections communales, on s'efforcerait en vain de le nier, ne sont faites que sur la double question des candidatures ouvrières et de l'exclusion du clergé de nos écoles.

On sait que les candidats libéraux arrivés au ballotage ne durent leur succès définitif qu'à l'appoint des voix ouvrières et à l'énergique propagande de la dernière heure dont les progressistes se firent les agents actifs et dévoués.

L'élection terminée, l'honorable président de l'Association libérale, M. Dereux, croyait de son devoir d'aller remercier les ouvriers de leur généreux concours et de leur promettre, en termes formels, la reconnaissance du parti libéral.

Dix-huit mois se sont écoulés depuis lors, et pour témoigner sa reconnaissance et sa sympathie aux ouvriers, le conseil communal a repoussé à l'unanimité la proposition de M. Charles sur le minimum de salaire !

D'autre part, les candidats élus, après des professions de foi catégoriques quant à l'exclusion du clergé des écoles, sitôt arrivés au Conseil, se sont empressé d'oublier leurs déclarations, prétextant toutes les raisons d'opportunité ou les considérations financières dont ils avaient eux-mêmes démontré le mal fondé. Enfin le collège, composé en majorité de partisans de l'exclusion, prend en se constituant l'engagement de maintenir le prêtre dans l'école !

Cette situation émeut justement les progressistes. Comment pourrait-on l'an prochain amener au scrutin ces électeurs que leurs mandataires auront si complètement déçus ?

M. Paul Heuse s'est fait l'organe de ces appréhensions.

Vindex.

Encore une confirmation des assertions de la propagande anarchiste : Tout individu entrant à la Chambre ou au Conseil est forcé de se corrompre. On ne peut se plonger dans la pourriture sans se salir. — Espérons que l'expérience que les ouvriers de Liège viennent d'acquérir, leur servira.

***

Bruxelles. — Le procès du Congrès républicain-socialiste et des grèves de 1888, vient de se terminer par un acquittement presque général. Trois accusés, le citoyen Hublet, mineur, et les mouchards Laloi et André ont été condamnés à trois mois de prison et 26 francs d'amende. Ce procès a tourné à la confusion de ceux qui l'avaient ordonné : les ministres Beernaert et Devolder.

Un grand nombre de nos amis, connaissant d'expérience la férocité habituelle des bourgeois-jurés d'assises, ne s'attendaient certes pas à un pareil dénouement. Que cependant les travailleurs ne tressent point de couronnes de laurier aux jurés du Hainaut, car, en condamnant les citoyens poursuivis pour avoir exprimé dans un congrès des opinions que le gouvernement ne partage pas, ils eussent bravé l'opinion publique, presque unanimement partisan de l'acquittement.

Maintenant, quelques mots pour la Bourgeoisie. Qu'elle n'aille pas se figurer que le peu de cruauté qu'ont témoigné les jurés du Hainaut aura pour résultats d'endormir les sentiments de revendication des travailleurs, d'ajourner la solution de la Question sociale. Non, cela ne peut être, cela ne sera pas ! Nous, anarchistes, continuerons à éclairer, à instruire les masses ouvrières, afin qu'elles comprennent un jour qu'il ne suffit pas qu'on ne les envoie pas peupler les prisons, mais qu'il faut encore que tous les hommes puissent satisfaire intégralement leurs besoins physiques, moraux et intellectuels et organiser libertairement la production. Nous ferons en sorte qu'une minorité imposante finira par comprendre que le but de l'évolution de l'Humanité est de rendre les hommes parfaitement libres, égaux, solidaires et heureux et que ce but ne peut être atteint que par la suppression de l'autorité et de la propriété individuelle, condition que remplit seul le communisme-anarchiste.

L'évolution économique de la société et celle intellectuelle des individus amèneront fatalement la Révolution sociale, et plus tôt qu'on ne le pense généralement. La minorité d'hommes conscients de leurs droits que nous nous efforçons de former suffira, pour amener les autres travailleurs à partager nos idées et à les mettre en pratique.

De ce procès nous tirons une leçon que nous donnons gratuitement aux travailleurs socialistes, à quelque école ils appartiennent. Elle sera utile à tous.

Nous leur disons donc : Avant de vous lier d'amitié avec un individu, sachez s'il a des moyens d'existence et quels ils sont; si vous avez l'intention de punir, de quelque façon que ce soit, une partie de la Bourgeoisie pour les souffrances qu'elle nous fait endurer, gardez-vous de confier votre projet même à votre meilleur ami. Telle est d'ailleurs la tactique adoptée à cet égard par les anarchistes, et c'est pourquoi les mouchards ne peuvent rien contre nous, si ce n'est rendre compte de ce que nous disons dans les réunions publiques.

# VARIÉTÉS

## ENTRE FEMMES DU PEUPLE

Une voisine. — Dites-donc, vous ne savez pas ce qu'on dit de vous dans le quartier ?

Une anarchiste. — Ma foi non, je m'occupe si peu des billevesées qui se débitent.

La voisine. — Cela vous intéresse cependant, on dit que vous n'êtes pas mariée, mais, vivez en concubinage.

L'anarchiste. — On a raison de le dire; non, je ne suis pas mariée, mais je vis avec mon compagnon, en raison simple de la libre entente que l'harmonie de nos idées a su seule déterminer; les racontars peuvent aller leur train, jamais on en dira assez.

La voisine. — C'est singulier, et moi qui hésitais à vous en parler, de crainte de vous froisser; mais j'y pense, puisque vous vous entendez si bien, pourquoi ne vous mariez-vous pas ?

L'anarchiste. — Une formalité stupide en elle-même, n'ajoutant rien à ce qui est.

La voisine. — Mais, quand ce ne serait que pour les enfants.

L'anarchiste. — Ma fille, et nos enfants, s'il en vient d'autres, sauront apprécier notre manière de procéder, nous en estimeront davantage, et partant, feront de même.

La voisine. — Si cependant votre mari vous le demandait ?

L'anarchiste. — Jamais pareille idée sangrenue ne lui entrera dans la cervelle, et si par hasard elle s'y logeait, mon compagnon aurait cessé d'être lui-même; l'harmonie serait rompue, et quoi qu'il m'en coûtât de me séparer de lui, je n'hésiterais pas un instant à le quitter.

La voisine. — Vous me disiez, tout à l'heure, que cela ne vous déplaisait point qu'on en parlât, pourquoi cela ?

L'anarchiste. — Parce que cela amène des discussions, entre ménagères, les enfants écoutent, et l'idée peut leur venir d'en faire autant, surtout s'ils entrevoient plus tard et les causes et le but.

La voisine.—Mais à ce compte-là, on n'aurait plus besoin de loi sur le mariage.

L'anarchiste. — Je ne crois pas qu'on en ait eu jamais besoin, et si cette loi disparaissait, ce serait toujours cela d'acquis.

La voisine. — On dit aussi que votre petite fille, qui est bien mignonne du reste, n'est pas encore baptisée.

L'anarchiste. — On peut dire aussi qu'elle ne le sera jamais, à moins que l'envie lui en prenne quand elle sera grande.

La voisine. — Cela l'ennuiera bien, allez ! à l'époque des communions qui sont autant de fêtes pour les enfants, elle vous prendra peut-être en aversion.

L'anarchiste. — Je n'en crois rien, car nous aurons su, mon compagnon et moi, lui inculquer d'autres sentiments dans la cervelle, et du reste, nous organiserons des petites fêtes enfantines avec ceux qui agissent et pensent comme nous.

La voisine. — Votre petite fille est-elle dans votre nom ?

L'anarchiste. — De son propre chef, et pour des raisons toutes particulières, mon compagnon l'a fait inscrire dans le sien ; il est vrai que c'était une fille, car si c'eut été un garçon, il aurait pu agir de toute autre façon.

La voisine. — Comment donc ?

L'anarchiste. — Eh ! il aurait pu prendre deux témoins de ses camarades; au vu et su de tous, se diriger vers la mairie, aller boire une bouteille en face, et revenir sans y être entré.

La voisine. — Mais, votre garçon n'aurait pas eu d'état civil.

L'anarchiste. — La belle affaire, il n'aurait pas eu de patrie non plus, et lorsque ses vingt ans auraient sonné, il n'aurait pas eu à aller parader dans la cour de la caserne et défendre la patrie des bourgeois.

La voisine. — La patrie des bourgeois ! comprends pas.

L'anarchiste. — Venez tricoter à la maison de temps en temps, je vous expliquerai cela ; amenez votre mari le soir, il causera avec Henri, et je suis certaine qu'avant peu, vous aurez su comprendre, et nous apprécier davantage.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Compagnons de France et de l'étranger,

Nous venons de fonder à Nîmes un groupe ayant pour titre la *Jeunesse anarchiste*.

Nous nous proposons de faire une propagande incessante dans le Gard. Nous invitons tous les jeunes gens à se joindre à nous, ainsi que tous ceux qui ont à cœur de faire cesser au plutôt les iniquités sociales et d'instaurer un monde nouveau de Justice et de Solidarité.

Nous combattrons par tous les moyens, l'exploitation de l'homme, de la femme et de l'enfant.

Nous travaillerons à faire disparaître le préjugé de patrie, et cette misère, allant de plus en plus grandissante ; tous nos efforts tendront à démolir tout ce qui est contraire à l'Humanité. En un mot, lutte contre une société anti-humanitaire basée sur le vol, la prostitution et le meurtre.

Et pendant que nos gouvernants et exploiteurs, dans leurs salons dorés, feront couler le champagne à flot, les courtisanes sur leurs genoux : nous étudierons dans notre groupe les moyens de les faire disparaître par la plume, la parole et les actes.

Que notre cri soit : Plus de frontières, cause des massacres.

Plus de gouvernants, cause de notre esclavage.

Plus d'exploiteurs, cause de notre misère.

A nous les jeunes à donner ce dernier coup d'épaule aux cris de : Vive l'Anarchie ! vive la Révolution !

*La Jeunesse anarchiste de Nîmes.*

Nota. — Ayant l'intention de créer une Bibliothèque, nous prions les groupes et compagnons qui auraient des brochures et autres imprimés, de nous les adresser.

Les groupes qui voudraient se mettre en communication avec le nôtre, peuvent écrire au compagnon Raidon Fernand, rue Porte-d'Alais, 39.

***

Les anarchistes d'Agen, Casteljaloux et Bouglon se déclarent complètement solidaires des mineurs de Westphalie, de Silésie, et des paysans insurgés des campagnes lombardes, qui las de crever de faim ont commencé la guerre contre le capital. Par dessus les prétendues frontières, ils leur envoient en même temps que le témoignage de leur vive sympathie, leurs vœux les plus ardents de bons succès.

Bravo, les amis d'Outre-Rhin et d'Outre-Alpes, qui avez commencé le bon combat, soyez certains que vous serez bientôt imité partout.

Vive l'Anarchie !

***

Bourg-de-Péage. — Aux compagnons lecteurs de la *Révolte*. — Le groupe *Terre et Liberté*, de Romans et Bourg-de-Péage, informe les compagnons de ces deux localités, que tous les samedis soir il y a causerie contradictoire. L'entrée est absolument libre, les consommations sont volontaires et la cotisation facultative. Nous pensons qu'en face de tant de liberté, les compagnons qui s'intéressent à la Question sociale, ainsi qu'au mouvement révolutionnaire, peuvent bien sacrifier deux ou trois heures par semaine, étant données les questions qui s'y traitent, questions d'économie sociale qui intéressent, au plus haut point, les travailleurs, qui veulent avoir conscience de leur droit à l'existence, droit que la société actuelle nous dispute et nous nie, puisque nous mourrons de faim, sans jamais avoir connu les bienfaits de l'Humanité ; nous ne connaissons que la misère et ses fatales conséquences, misères que nous léguerons à nos enfants, comme nous l'ont léguées nos pères, si nous nous désintéressons de la Question sociale.

Mais non, sous aucun prétexte, les peinards ne peuvent s'en désintéresser et négliger de venir au groupe y puiser de nouvelles connaissances et y apporter les leurs ; car il n'est besoin d'être révolutionnaire ou anarchiste pour s'instruire, mais il est besoin de discuter pour comprendre les bienfaits d'une nouvelle société, préconisée par les anarchistes et basée sur les lois de la nature.

C'est pourquoi, compagnons, nous vous crions : trêve aux personnalités, car ce que vous invoquez n'est que préjugés avec lesquels il faut rompre, les raisons que vous donnez, ne sont que des questions de formes, la question de principe seule doit vous guider, car c'est une question de fond, elles vous ordonnent de venir grossir, non seulement passagèrement mais bien assidument ce petit noyau d'hommes déterminés qui n'abandonnent point le vaillant drapeau rouge des revendications ouvrières, sous les plis duquel nous nous sommes enrôlés, détachés de toutes compromissions, gardant notre autonomie, avec l'espoir de réaliser bientôt l'idéal que nous poursuivons.

En attendant cet heureux jour, nous continuerons, quelque soit notre nombre, à faire de l'évolution, et nous invitons les compagnons à venir samedi prochain, où il sera traité dans la causerie, de l'inutilité des patrons et des riches ; en attendant le plaisir de vous compter parmi nous, recevez notre salut révolutionnaire et vive l'Anarchie.

Le groupe se réunit au café Rony, place Jacquemard, à Romans (Drôme).

***

Le compagnon Sébastien Faure informe les camarades et les groupes avec lesquels il est en relations ou qui désireraient se mettre en relations avec lui, qu'ils peuvent lui écrire poste restante, à Nîmes, ville dans laquelle ce compagnon compte séjourner plusieurs mois.

Le compagnon Sébastien Faure reste à la disposition des amis qui croiront utile de recourir à lui pour la propagande.

***

Nous avons reçu pour l'œuvre de l'Imprimerie Jurassienne 5 fr. de Mme Calavaz.

***

Un camarade ayant fait tirer le *Tréteau Electoral*, la petite pièce en vers que nous avons publiée dans le Supplément, vient de nous en envoyer 200 exemplaires pour être vendus au profit de la propagande. Elles sont en vente à nos bureaux aux prix de 10 centimes.

***

Le compagnon E. Ferrières, étant forcé de s'absenter, il avertit les compagnons que les correspondances concernant le groupe des déserteurs doivent être adressées dorénavant au compagnon Falcoz, 12, rue Pavée, à Nîmes.

## A NOS LECTEURS

Parmi les invendus qui nous restent, nous avons fait le choix de quelques collections du *Supplément*. A titre de propagande, elles seront envoyées à ceux de nos lecteurs qui les désireront, rendues en gare, pour la province au prix de 75 centimes et 85 centimes à domicile ; 1 fr. pour nos lecteurs de l'extérieur, ou tout autre envoi à faire par la poste.

## PETITE CORRESPONDANCE

Grenoble. — C'est depuis fin avril que votre abonnement est fini. — Du moment que nous sommes avertis, il vous sera continué.

« Drapeau Noir ». — Nous avons reçu du « Cercle International » 2 fr. 50 de vente. — Pouvez réclamer à W., ainsi que 75 cent. que nous avons de vente à notre bureau.

L'Isolé. — La Commission est faite.

Mollet. — Votre malle est en gare à Paris. — Nous avons le récépissé d'expédition.

R. à Pamiers. — Reçu les 7 fr. pour la « Grève des Electeurs. — Le prix du port est compris dedans. — Nous espérons faire tirer d'ici peu. Vous recevrez aussitôt.

Camarades de Morlanwelz — N'y aurait-il pas moyen de trouver un autre dépositaire ?

Auguste et Marianne des « Parias Picards ». — Vous pourrez prendre quand vous voudrez la collection de suppléments.

Azzatti à Genève. — Le compagnon Lauze, 28, rue Neuve, à Nîmes, demande que vous lui écriviez, si vous n'êtes pas mort.

M. V. libraire, à Bacau. — S'il ne s'agit que d'un numéro isolé, d'un journal quelconque, pour faire plaisir à nos correspondants, nous nous chargeons bien de lui envoyer, mais nous ne pouvons faire un service régulier ; nous avons donc transmis votre demande au « Figaro » qui vous répondra sans doute.

G. M. à New-York. — « La Société au lendemain de la Révolution » ne sera prête qu'à la fin de juin. — Vous recevrez.

Baston-Londres. — Les camarades de Marseille demandant une réponse à la lettre envoyée, sinon ils vous la publier.

Camarades de Nantes. — Voyez l'avis concernant le compagnon Faure.

B. à Caen. — G. à Brest. — B. à Lyon. — B. à Orgères. — T. à Marseille. — V. à Saint-Denis. — G. à Méru. — H. M. à Fourchambault. — D. à Foix. — C. à Aurillac. — F. à Alger. — M. à Anduzes. — D. à St-Lucien. — A. T. à Casteljaloux. — S. à Cette. — De Vevey, par S. de Genève 3 fr. — V. à Saint-Denis. — L. à Mans. — L. à Bordeaux. — B. à Bouglon. — P. à Reims. — V. à Lille. — F. à Nîmes. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 359 fr. 25.

Mme Calavaz 5 fr. — Un Pied-Plat 1 fr. — Pour Méreaux, un vendeur de « Ni Dieu ni Maître » 2 fr. 50, du même pour Pintelon 2 fr. 50. — Mme Calavaz 5 fr. — Un groupe de fantassins par P. 25 cent.

Total à ce jour, 375 fr. 50.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 4,786 fr. 05.

D. à La Madeleine 25 cent. — Mme Calavaz 10 fr. — G. G. à Paris 50 cent. — Collecte faite au café après la conférence Faure à Anduzes 1 fr. 10. — S. à Calais 50 c. — S. à Reims 10 cent. — P. R. à Richelieu 1 fr. 30. — Cette : collecte remise par T. 4 fr. 20. — G. à la Hunaudais 1 fr. — X. à Bruxelles 2 fr. — Verviers, vente de chansons 1 fr. 05. — Angers, P. 25 cent. — Auguste et Marianne des « Parias Picards 50 cent. — S. M. à Oued Tarzout 5 fr. — Bruxelles, liste de souscription par H. W. 7 fr. 70. — De Vevey par S. de Genève 3 fr.

Total à ce jour 4,824 fr. 40.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Ordre du jour : La Conférence de Saint Quentin, par Devertus et Leboucher.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, rue d'Avron.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Réunion du groupe du XIVe tous les mercredis, à 8 h. 1/2, salle Anne, rue Mouton-Duvernet, 27.

Communistes-anarchistes du XXe, samedi 8 juin, 52, rue des Amandiers.

Puteaux. — Tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe *Liberté*, rue Salnier, 12.

Bruxelles. — Groupe l'*Egalité*, 58, rue du Moulin, au Nouveau Moulin, Saint-Josse ten-Noode. Tous les lundis, à 8 h. 1/2 du soir, causerie publique et contradictoire. Journaux et brochures anarchistes.

Verviers. — *Jeunesse libertaire*, réunion tous les mardis, à 8 heures du soir.

Les membres du cercle l'*Etincelle* sont priés d'assister aux séances qui ont lieu tous les samedis au local habituel.

*Jeune Garde cosmopolite*, réunion tous les dimanches. Prière aux jeunes camarades d'y assister régulièrement.

**La RÉVOLTE est en vente :**

**A Caen**

Brûlefert, libraire, rue Saint-Jean, 24.

Librairie de la Gare. On y trouve aussi le *Père Peinard*.

On peut se procurer tous les écrits anarchistes chez le compagnon Blot, rue du Hâvre, 5.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

Deuxième Année, N° 40. 5 CENTIMES Du 15 au 21 JUIN 1889

COLLECTIF UGO FEDELI

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LE COMMERCE EXTÉRIEUR

ET LA

## MISÈRE A L'INTÉRIEUR

*(suite et fin)*

V

Nous avons vu comment, aujourd'hui même, dans la société bourgeoise, l'industrie tend à se décentraliser; comment la division entre nations agricoles et industrielles disparaît; comment chaque nation, jadis classée comme agricole, tend à installer chez soi toutes sortes de manufactures; comment l'intégration se substitue à la division.

Cette tendance — qu'elle soit stimulée, ou non, par les rivalités nationales — est toute naturelle et tout-à-fait juste.

Il est insensé d'exporter le blé et d'importer des farines, d'exporter la laine et d'importer du drap, d'exporter le fer et d'importer des machines. Non-seulement parce que ces transports occasionnent des frais inutiles ; mais surtout parce qu'un pays qui n'a pas d'industrie développée, reste forcément arriéré en agriculture; parce que toute une immense catégorie de capacités industrielles et techniques reste sans application.

Tout se tient aujourd'hui dans le monde de la production industrielle. La culture de la terre — qu'elle soit maraîchère ou autre — n'est plus possible sans machines, sans arrosage à la machine, sans chemins de fer, sans manufactures d'engrais. Et pour avoir ces machines appropriées aux conditions locales, ces chemins de fer, ces engins d'arrosage, etc. etc., il faut qu'il se développe dans la nation, ou plutôt dans la région, un certain esprit d'invention technique, une certaine habileté technique qui ne peuvent même pas naître tant que la bêche ou le soc restent les seuls instruments de culture.

Pour que le champs soit bien cultivé, pour qu'il donne les récoltes prodigieuses que l'homme a le droit de lui demander en récompense de son travail — il faut que l'usine, la manufacture — toute une immense variété d'usines et de manufactures — fument à côté des champs.

La variété des occupations, la variété des capacités qui en surgit, toute intégrées dans un but commun, — voilà la vraie force du progrès.

Voilà ce qui résulte de l'étude de l'industrie et de l'agriculture modernes.

---

Et maintenant, imaginons une cité, un territoire, vaste ou exigu — peu importe — faisant ses premiers pas dans la voie de la Révolution sociale.

« Rien ne sera changé » — nous a-t-on dit quelquefois. — « On expropriera les ateliers, les usines, on les proclamera propriété nationale ou communale; — et chacun retournera à son travail habituel. La Révolution sera faite ».

Eh bien, non; la Révolution sociale n'aura pas cette simplicité.

Nous l'avons déjà dit : Que demain la Révolution sociale éclate à Paris, à Lyon, ou dans toute autre cité ; que demain on mette la main, à Paris ou n'importe où, sur les usines, ou les maisons, ou la banque — et toute la face de la production actuelle devra changer de par ce simple fait.

Le commerce international s'arrêtera, les apports de blé étranger cesseront; la circulation des marchandises, des vivres — de tout en un mot — sera paralysée. Et la cité, ou le territoire révoltés auront à réorganiser de fond en comble toute la production pour se suffire à eux-mêmes. S'ils ne le font pas — ils succombent. S'ils le font, c'est toute une Révolution dans l'organisation même, les buts à poursuivre de la production, dans *tout l'ensemble* de la vie économique du pays.

---

L'apport des vivres s'étant ralenti, et la consommation ayant augmenté; trois millions de français travaillant pour l'exportation, forcés de chômer ; mille choses que l'on reçoit aujourd'hui des pays lointains ou des pays voisins, n'arrivant pas ; l'industrie de luxe temporairement arrêtée — que feront les millions d'habitants pour avoir de quoi manger dans six mois ?

Il est évident que la grande masse sera forcée de demander au sol de quoi se nourrir lorsque les magasins seront épuisés. Il faudra cultiver le sol : combiner dans Paris même et ses alentours la production agricole avec la production industrielle. Abandonner les mille petits métiers de luxe du faubourg du Temple pour courir au plus pressé pour tous — le pain.

Il faudra se faire agriculteurs. Mais non à la façon du paysan qui s'esquinte à la charrue pour à peine retirer du sol sa nourriture annuelle : il faudra suivre les principes de l'agriculture intensive, maraîchère, appliqués sur une vaste échelle, supportée par toutes les machines que l'homme a inventées, qu'il peut inventer. Il faudra cultiver, mais non comme la bête de somme du Cantal, — le bijoutier du Temple s'y refuserait d'ailleurs, et en pleine justice ; — il faudra le faire ainsi que l'être intelligent doit le faire, supporté par le savoir, s'organisant en bandes joyeuses pour un travail agréable, celles qui remuaient, il y a cent ans, le Champ de Mars, pour la fête de la Fédération.

Travail plein de jouissances quand il ne se prolonge pas outre mesure, quand il est intelligemment organisé, quand l'homme améliore et invente ses outils pour s'épargner la peine — non pour enrichir l'oisif.

Et il faudra réorganiser la culture, non pas dans dix ans, mais sur le champ, là, au milieu des luttes révolutionnaires, sous peine de succomber devant l'ennemi.

---

Il faudra cultiver. Mais il faudra aussi suppléer à ces mille choses que nous avons coutume de demander à l'étranger et qui ne viendront plus. Et, n'oublions pas que pour le territoire révolté, l'étranger sera tout ce qui ne l'aura pas suivi dans sa révolution. En 1793, en 1871, pour Paris révolté, l'étranger était déjà la province, aux portes même de la capitale. L'accapareur de Troyes affamait les sans-culottes de Paris, aussi bien, plus encore, que les hordes allemandes, amenées sur le sol français par la haute pègre de Versailles. Il faudra savoir se passer de cet étranger. Et on vivra. Il y a cent ans, la France inventa le sucre de betterave lorsque le sucre de canne manqua à la suite du blocus continental. Paris trouva le salpêtre dans ses caves lorsque le salpêtre du Brésil n'arrivait pas. Serions-nous inférieurs à nos grands pères qui balbutiaient à peine les premiers mots de la science?

C'est qu'une révolution est plus que la démolition d'un régime. C'est le réveil de l'intelligence humaine ; c'est l'esprit inventif décuplé, centuplé ; c'est l'aurore d'une science nouvelle—la science des Laplace, des Lamarck, des Lavoisier ! C'est une révolution dans les esprits, plus encore que dans les institutions.

Et on nous parle de rentrer à l'atelier, comme s'il s'agissait de rentrer après une promenade dans la forêt de Fontainebleau !

---

Le seul fait d'avoir touché à la propriété bourgeoise implique déjà la nécessité de refondre de fond en comble toute la vie économique, toute l'organisation de l'atelier, du chantier, de l'usine.

Et la Révolution le fera. Que Paris en Révolution sociale se trouve seulement pour un an ou deux isolé du monde entier par les suppôts de l'ordre bourgeois ! Et ces millions d'intelligences, que la grande usine n'a heureusement pas encore abruties — cette ville des petits métiers qui stimulent l'esprit inventif — montrera au monde entier ce que peut faire l'intelligence humaine sans rien demander à l'univers que la force motrice du soleil qui l'éclaire, du vent qui souffle par-dessus ses têtes, et des forces qui travaillent dans le sol qu'il foule de ses pieds.

Il montrera ce que l'entassement sur un point du globe de cette immense variété de métiers se supportant mutuellement, et l'esprit vivifiant d'une révolution peuvent faire pour nourrir, vêtir, loger et suppléer de tout le luxe possible deux millions d'êtres intelligents.

Pas même besoin de faire pour cela du roman. Rien que ce que l'on connaît déjà ; rien que ce que l'on a déjà essayé ; rien que ce qui est prouvé pratique, suffirait, pourvu que le tout soit vivifié du souffle audacieux de la Révolution, de l'essort spontané des masses.

C'est ce que nous allons démontrer dans une prochaine série d'articles ; et quand nos lecteurs des grandes villes auront appris ce que l'on obtient du sol par l'intelligence, ils diront que si l'enthousiasme nous inspire dans nos prévisions, c'est l'étude des faits pratiques,

accomplis, qui nous prête nos arguments et nous fait envisager l'avenir avec pleine confiance en la force de l'esprit humain.

Nous nous demandons parfois si l'audace ne manquera pas aux démolisseurs du régime bourgeois ; quant à l'esprit, il répondra à tout ce que l'audace osera lui demander.

## LE CONGRÈS INTERNATIONAL

### POUR LA RÉFORME AGRAIRE ET SOCIALE

Le 10 juin, un Congrès s'est ouvert sous ce nom à Paris, à l'Hôtel Continental, pour discuter la *nationalisation du sol* et les voies et moyens pour y arriver.

Ce n'est pas un Congrès de représentants. Ce sont tout bonnement des hommes prenant intérêt à la question, qui se réunissent librement, sans mandat et sans représentation officielle, pour discuter ce qui les intéresse. L'initiative du Congrès appartient à quelques rédacteurs de la *Terre aux Paysans* — cette excellente petite revue où nous avons souvent puisé des faits si frappants concernant l'accaparement du sol par les riches bourgeois, — Elie Reclus, Eugène Simon et A. Toubeau.

Nous sommes enchantés de voir ce Congrès se réunir et nous n'avons qu'un regret : celui de ne pas voir ce Congrès prendre des proportions dix fois plus considérables, — celui de voir les socialistes ne s'y intéresser que fort médiocrement.

Nous savons d'avance que George, jadis apôtre éloquent de la nationalisation du sol et dénonciateur fougueux des accapareurs du sol, va exposer ses théories actuelles d'impôt sur la rente, — assaisonnées de beaucoup de bondieuseries, — théories qui nous amèneraient au partage du sol entre les boutiquiers si jamais elles pouvaient avoir un commencement de réalisation.

Nous savons que l'impôt métrique de Toubeau, implique déjà toute une Révolution sociale, et que la Révolution sociale, quand elle arrivera s'attaquera aux principes mêmes de l'Etat, de l'impôt, de la propriété, brûlant l'étape proposée par Toubeau comme un moyen d'améliorer les conditions sans passer par une révolution.

Nous savons, en outre, que la question agraire ne peut être séparée de la Question sociale dans tout son ensemble, et que la nationalisation du sol, sans la nationalisation de tout le capital social, est impossible, utopique.

Nous savons tout cela ; et néanmoins, nous nous réjouissons de tout cœur en voyant ce Congrès si modeste se réunir, parce qu'il soulève une immense question, — une question négligée, oubliée par les socialistes ; parce qu'il rappelle aux socialistes une de leurs fautes les plus graves.

Le socialisme moderne est né dans les grandes villes. C'est au milieu des manufactures qu'il a mûri. Les socialistes actifs sont des travailleurs des usines, et les penseurs du socialisme moderne ont fait leur éducation socialiste dans le milieu ouvrier des villes. Aussi ont-il négligé la question de LA TERRE.

Aux débuts de l'Internationale, la question de la terre a vivement préoccupé quelques socialistes. C'est par la question du sol que l'on arrive à l'idée d'expropriation au Congrès de Bruxelles en 1868, et l'année suivante Liebknecht publiait un travail excellent sur la question agraire en Europe, riche de faits et de matière à réflexion.

Mais depuis lors, sous l'influence des préoccupations de politique parlementaire, la question du sol a été oubliée par les socialistes. Les anarchistes sont encore ceux qui s'en sont occupé le plus — et on sait le peu que nous avons fait dans cette voie. Mais, en général, les socialistes ont témoigné une indifférence plus que coupable envers cette immense question agraire qui, en ce moment, est la question de vie et de mort pour près de deux cent millions d'êtres humains en Europe. Tout au plus s'est-on borné à la phrase fameuse d'expropriation « du sol, sous-sol, entresol », etc. — phrase creuse et restée vide de sens, parce qu'elle n'a jamais été approfondie.

Et cependant, la question du sol et, partant de l'agriculture à venir, c'est la question vitale de la Révolution prochaine. La moindre faute commise dans cette voie serait irréparable ; et quand on lit la légèreté avec laquelle les socialistes-autoritaires promettent de promener la charrue sur les débris des cabanes des paysans, en vue des avantages souvent problématiques de la grande culture, — on frémit pour l'avenir de la Révolution, si jamais ces messieurs, ignorant tout ce qui concerne la campagne, avaient la possibilité de donner libre cours à leurs fantaisies.

Un nouveau mode de possession du sol, des modes tout nouveaux de culture, doivent naître de la Révolution — bien plus encore dans le domaine des champs que dans celui des manufactures ; mais, les socialistes soi-disant scientifiques et autres y ont-ils seulement pensé, eux qui se passionnent tant pour les petits faits de la vie parlementaire et municipale ?

Nous serons donc heureux si les discussions du Congrès de la réforme agraire soulèvent LA QUESTION AGRAIRE, si elles forcent les socialistes de penser au sol, à l'agriculture. La terre et les moyens de la cultiver, de la posséder, d'en tirer la nourriture, resteront toujours la clef de voûte de l'organisation sociale de toute agglomération d'hommes. On ne vit pas de cotonnades, d'étoffes de laine et de soie, de bimbeloterie ou de quincaillerie. Il faut du pain d'abord, — beaucoup de pain si l'on veut que tout le monde en mange à sa faim ; il faut de la laine brute pour la tisser ; il faut la matière première pour produire n'importe quoi, et il faut que ceux qui cultiveront le sol sentent les bienfaits de la Révolution.

Dans la série d'articles que nous terminons aujourd'hui, nous croyons avoir déblayé le terrain, préparé les idées pour discuter la question agraire.

Nous allons l'aborder et nous espérons que les discussions du Congrès, doubleront l'intérêt du sujet.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. — On sait que les détenus politiques avaient, jusqu'ici, joui de certaines immunités qui avaient été respectées par tous les gouvernants : Ils pouvaient recevoir les journaux, recevoir leurs amis dans leur cellule, faire venir les vivres et la boisson qu'ils voulaient du dehors. Nos gouvernants viennent de changer tout cela : Ils ne peuvent recevoir de visites que dans un parloir spécial, sous la surveillance d'un gardien, et à des heures restreintes, s'il font rentrer des vives du dehors, ils faut qu'ils renoncent à ceux de la maison, et défense de recevoir les journaux quotidiens.

C'est en vertu d'une loi, faite il y a quarante ans, que le gouvernement vient de prescrire ces vexations.

C'est en République que l'on applique les lois votées en régime monarchique, lois que n'avaient pas osé appliquer ceux qui les avaient faites.

Après tout, les bourgeois, ont raison ; ils sont les plus forts, ils en profitent. — Aux anarchistes à s'en souvenir, à l'occasion.

***

CALAIS. — Le lendemain de la visite du président Carnot à Calais, on a renvoyé plusieurs centaines d'ouvriers du port ; il y en avait sans doute dans le nombre, qui avaient acclamé la veille le représentant suprême de l'Etat. Ils doivent faire maintenant d'amères réflexions, pourvu que cela leur serve de dure leçon pour l'avenir.

***

ANDUZE. — Une deuxième conférence, attirait une foule encore plus grande, le samedi 1er juin, pour entendre le compagnon Sébastien Faure qui devait traiter le sujet suivant : L'Anarchie avant et pendant la Révolution.

Après avoir démontré de la façon la plus décisive la légitimité d'une révolution violente, comme il en avait démontré dans la précédente conférence, l'inéluctabilité, notre ami, dans une langue simple, claire, persuasive, a parlé du rôle des anarchistes avant et pendant la Révolution.

Avant la Révolution, groupement absolument libre, embryon de la société future ; étude des questions politiques, économiques, sociales, religieuses ; étude de la toxicologie et de la chimie destructive ; étude du plan de la localité en ce qui concerne l'autorité et la propriété. Propagande par la plume, par la parole, par le fait.

Pendant la Révolution, la tactique anarchiste, en conformité avec le but que les compagnons se proposent, doit consister à briser toute apparence de pouvoir établi ou voulant s'établir. La multiplicité et la rapidité de l'attaque désarçonneront le pouvoir. Le peuple s'installant dans les demeures bourgeoises et prenant ce dont il a besoin, trouvera dans ce changement une profonde amélioration et les moins révolutionnaires avant la lutte deviendront *ipso facto*, les défenseurs intrépides du nouvel ordre de choses.

Dans une prochaine conférence, le compagnon Sébastien Faure, parlera de l'Anarchie après la Révolution et démontrera qu'une société fonctionnera parfaitement en l'absence de toute autorité et de toute propriété individuelle.

Malgré la présence de nombreux bourgeois que les explications de notre ami mettaient mal à l'aise et terrorisaient par anticipation, aucun contradicteur ne s'étant présenté, la réunion s'est terminée et des conversations particulières que nous avons eues, au passage nous ont démontré que le langage de notre ami avait été compris.

Nous espérons qu'à la suite de ces conférences, nous pourrons créer ici un groupement sérieux.

***

MARSEILLE. — Jeudi 30 mai, nous avons donné une conférence publique et contradictoire à Saint-Giniez (banlieue). Le citoyen Valbert, professeur de philosophie, a pris le premier la parole après avoir dit qu'au point de vue religieux, il était d'accord avec le compagnon Monat. Il fait une sortie qui n'était ni chair ni poisson, tant politique qu'économique, mais surtout autoritaire. Le compagnon Monat réfute point par point tout l'échafaudage anti philosophique construit par le susdit professeur aux applaudissements de l'auditoire. Finalement le contradicteur de Monat s'avoua vaincu et il faut lui rendre cette justice qu'il a été très courtois et impartial avec nous dans toutes les discussions qu'il a eues avec nous, chose rare chez les bourgeois en général, qui nous accusent d'être des brouillons, alors que ce sont eux qui ne veulent pas souffrir notre réfutation, nous protestons contre cette partialité, de suite de nous traiter de boucaniers.

A la fin de la réunion, une quête a été faite au profit de la *Révolte*, laquelle a produit cinq francs que je vous envoi ci-joint.

Une bonne journée de plus pour la propagande.

Au total, je défie n'importe qui que ce soit, qu puisse dire le contraire à savoir : que depuis qu Marseille et ses environs, il se fait des conférences contradictoires où nous avons pu librement prendre la parole, nous n'ayons gagné le public, cent fois sur cent, au détriment de tous nos contradicteurs plus ou moins autoritaires, pas n'est besoin pour battre nos adversaires d'être un Mirabeau, un éloquent Gambetta, la situation des producteurs de toutes choses d'une part, de l'autre ne nous appuyant que sur des données juste, nous avons toujours raison vis-à-vis de ceux qui n'ont pas un intérêt personnel à faire la sourde oreille.

***

GANGES. — Le compagnon Sébastien Faure est venu donner ici une conférence sur « La crise économique, ses conséquences, et les remèdes à y apporter ». A l'heure indiquée, une foule compacte se pressait dans la salle du Casino qui avait été choisie par les organisateurs.

Avant que de commencer à développer son sujet, Faure a déclaré à l'assistance que l'habitude des réunions anarchistes était de ne pas former de bureau, dont la constitution était nuisibe au bon ordre et à l'harmonie qui doit régner dans une assemblée libre et éclairée, d'autant plus, ajoute-t-il, que nous mettons nos théories en pratique ; ce serait contraire à nos idées de constituer un bureau du moment que nous ne voulons pas de maître. Ceci dit, il traita son sujet avec éloquence. Après avoir fait la peinture des souffrances du prolétariat dans la société moderne, il a démontré l'inanité des moyens pacifiques, et surtout de cette blague du suffrage universel ; il dit que les anarchistes n'étaient pas les ennemis des hommes, mais des institutions ; il fait voir que la petite bourgeoisie, qui se cramponne encore à l'ordre établi, disparaît de jour en jour allant grossir les rangs de la classe prolétarienne ; elle se-

ra par conséquent, obligée de devenir révolutionnaire, de faire la guerre sociale, avec le prolétariat, à la formidable organisation de la féodalité financière, boursicotière et juive.

Il parle de la révolution industrielle qui, dans le domaine économique, jette un grand nombre de travailleurs sur le pavé, et fait également le procès du socialisme autoritaire, en démontrant que la Question sociale, ne pourrait se résoudre que par le communisme libertaire.

Il flétrit la Bourgeoisie en des termes énergiques, et, s'adressant à cette classe, il lui dit : Et vous messieurs les bourgeois qui venez avec le sourire aux lèvres, nous parler de votre philanthropie, et dire que nous sommes des sanguinaires, vous n'étiez pas tendres en Juin 48, et en Mai 71, quand vous faisiez de la cité parisienne un horrible charnier !

Se basant sur des lois historiques, économiques, et de statistique, il a démontré au peuple le moyen de sortir de ce bourbier, c'est-à-dire de s'affranchir.

A la fin de la réunion, il demande s'il y a des contradicteurs parmi la Bourgeoisie qui veuille défendre les théories de l'économie politique bourgeoise, qu'il est prêt à leur répondre. Personne n'a osé venir, et cependant une grande partie de la Bourgeoisie y assistait.

Il demande également, si parmi les travailleurs, qui diffèrent d'idées avec nous, il y en avaient quelques-uns qui désirent poser des questions ou faire des objections, il se ferait un plaisir de répondre. Personne ne s'est présenté.

On pouvait évaluer à 500 le nombre des auditeurs. Les frais de la conférence ont été de 14 francs.

Je termine en disant que l'orateur a été compris et très applaudi par une grande partie de l'auditoire. Une fois que la conférence a été terminée, nous avons pris un verre au milieu de la salle. une trentaine d'amis étaient restés avec nous. Faure, malgré qu'il fut fatigué, a continué de discuter et on a chanté des chansons révolutionnaires. Beaucoup de compagnons des localités environnantes ont assisté à la réunion.

Le lendemain, Faure et Ferrière sont partis pour le Vigan où ils devaient donner une conférence le 6.

*Les groupes anarchistes de Ganges et de Saint-Bauzille-du-Putois.*

***

Lyon. — Vient de paraître dans cette ville, le *Drapeau Rouge* qui, dans son deuxième numéro, se déclare communiste-anarchiste, et contient un article en faveur de l'abstention.

Administration : 51, rue des Trois-Pierres.

Cordiale poignée de mains à ce nouveau camarade de lutte.

***

Bourges. — Il vient de se passer à la pyrotechnie, un fait qui, sans être extraordinaire, porte en soi de grands enseignements et montre en même temps combien sont surexcités les ouvriers de cette usine de l'Etat, pour qu'ils en arrivent à la révolte.

Dans ces fabriques d'engins de destruction l'ouvrier est commandé militairement et placé sous la surveillance de galonnés faisant du zèle pour gagner les faveurs de leurs chefs et des galons ou d'autres récompenses. A cet effet, ces gardes-chiourmes en chef diminuent les salaires déjà trop minimes et augmentent la quantité de travail. Si le travail exigé pour la journée n'est pas fait, on met l'ouvrier au *peloton de chasse*, (terme employé par les ouvriers pour exprimer la rigueur de cette punition), c'est-à-dire qu'on leur fait une retenue de neuf centimes de l'heure sur leur journée. Pour arriver à gagner sa journée comme il faut, l'ouvrier doit travailler constamment de toutes ses forces par une chaleur étouffante : ses surveillants ne tolèrent pas qu'il prenne le temps de respirer même un instant.

Voici le fait en question : la semaine dernière un ouvrier mouleur, père de quatre enfants en bas âge, travaillant à la pyrotechnie, tomba un soir de fatigue sur un tas de sable servant à faire les moules. Il se plaignit amèrement du surmenage à son contre-maître. Celui-ci s'excusa en disant que ce n'était pas de sa faute, mais bien celle de son chef d'atelier, le capitaine Lagneau. (Un nom qu'il ne justifie point du tout). Alors cet ouvrier, homme de cœur, ayant conscience de sa dignité d'homme, ne put supporter plus longtemps les injustices dont il était victime ainsi que ses camarades. Il se rappela que depuis que ce Lagneau dirigeait l'atelier, il avait fait subir aux ouvriers une diminution de trente-quatre centimes par jour, que le travail était plus dur et la surveillance plus sévère. Tout cela, avec ce qui venait de lui arriver, le révolta.

Le lendemain, le capitaine garde-chiourme Lagneau vint à l'atelier à son heure habituelle.

L'ouvrier en question alla droit à lui, l'interpella en lui demandant des explications immédiates ; Lagneau prétendait n'avoir pas le temps et voulait s'en aller ; mais l'ouvrier, dont la colère montait de plus en plus, le saisit par son habit, le secoua fortement et le bouscula dans le sable, deux de ses camarades vinrent l'aider, sa cause étant aussi la leur. Tous les trois le secouèrent si bien, qu'ils le déchirèrent, mais ne le frappèrent point. En revanche, ils lui dirent tout leur mal au cœur en le tutoyant et en lui donnant les noms qu'il méritait.

Lorsqu'il fut dégagé de cette lutte, il alla quérir une compagnie de soldats armés et baïonnette au canon. Il fit saisir le principal révolté, qui fut conduit au poste où on le garda arbitrairement jusqu'à 10 heures du soir. Les deux autres furent sortis de leur bagne avec une escorte de baïonnettes.

Ces deux derniers continuent à travailler. Quant à l'autre, il est suspendu en attendant que l'enquête qui se fait soit terminée.

Tout le monde s'accorde pour dire que cet ouvrier n'a fait que son devoir.

Voilà les beautés gouvernementales et capitalistes.

A quand la grande lutte des affamés contre leurs affameurs ?

A bas tous les maîtres et vive l'Anarchie !

## Belgique

Liège. — Nos idées font ici un véritable progrès. Nous donnons en moyenne, depuis quelque temps, un meeting par mois, mais profitant de la faveur publique, qui écoute nos théories avec une extrême bienveillance et montre sa sympathie par d'unanimes marques de communion complète d'idées, nous allons tâcher maintenant d'en donner un chaque quinzaine.

Liège est incontestablement destiné à devenir d'ici peu de temps, si on le travaille, le foyer du communisme anarchiste en Belgique.

Il suffit à l'orateur anarchiste d'esquisser seulement une idée révolutionnaire, pour qu'aussitôt elle soit comprise et ressentie par l'auditoire.

Il est impossible de décrire l'enthousiasme provoqué par l'exposé de l'Anarchie dans les trois derniers meetings que nous avons donnés ici. Au mois d'avril, c'étaient les compagnons Cardinal et Berger qui, devant un public de 200 personnes, développaient l'idée communiste, carrément, sans hésiter à mettre les pieds dans le plat et à montrer la fatalité de l'expropriation anarchiste, c'est-à-dire a la fois de toute la richesse sociale et de toute autorité quelconque.

Le mois passé, les compagnons Wysman et Berger revenaient faire acclamer l'Anarchie devant un auditoire, cette fois, de 800 personnes. Pendant trois heures ils y développaient toutes nos idées : Nécessité de la lutte des classes sans pitié et sans merci ; l'odieuse mystification du suffrage universel ; la double évolution révolutionnaire économique provenant du machinisme, de la surproduction, de la concurrence des nations et des individus, de l'individualisme, de la division du travail, de l'immense concentration de tous les capitaux entre les mains de quelques-uns, de la misère et de la gêne qui sont partout, etc, et évolution intellectuelle splendide qui fait que partout l'esprit de révolte gronde, et fait prévoir une Révolution, dès maintenant certaine, et dans tous les cas, relativement proche ; la nécessité d'une expropriation intégrale, à la fois de toute la richesse sociale et de tout gouvernement ; l'impossibilité pour un Parlement, même révolutionnaire, de décréter cette expropriation, mais la nécessité pour la grande masse de la faire elle-même et vite, chacun mettant la main à la pâte, etc.

Hier enfin, 9 juin, les compagnons Berger et Haussens revenaient à la charge, cette fois devant un auditoire de plus de mille personnes. Pendant trois heures ils ont tenu littéralement le public sous le charme de notre sublime Idée.

Le compagnon Berger a été impitoyable pour tous ceux, bourgeois ou socialistes, qui oublient la lutte des classes et l'abîme les séparant, qui ne sera comblé que par les cadavres des ennemis de la classe ouvrière. Pendant 2 heures, il a fait l'exposé complet de la théorie de l'expropriation anarchiste, montrant que, pour venger convenablement toutes les victimes du Capitalisme et du gouvernementalisme, il n'y a qu'une seule chose, la Révolution sociale, l'expropriation par le Peuple de la richesse sociale tout entière, l'anéantissement de toute autorité et l'autonomie absolue de l'individu, et l'établissement du Communisme libertaire.

Le public a prouvé qu'il comprenait admirablement — le mot n'est pas exagéré — l'idée anarchiste et qu'au fond, il est plus révolté que beaucoup, même de nos amis, ne le pensent.

Avec des compagnons aussi décidés, advienne le moindre événement qui chauffe un peu, et l'on verra s'ils savent ce que c'est que l'esprit de révolte.

Le compagnon Haussens a combattu le Collectivisme et défendu le Communisme, montrant clairement qu'il faut supprimer entièrement toute valeur d'échange, que le système des bons de travail et du : à chacun selon ses œuvres, au lieu de : à chacun selon ses besoins est bien moins large, moins juste, moins pratique que le système qui donne à tous selon leurs besoins, sans vouloir prétendre réglementer la valeur du travail.

J'ai assisté déjà à pas mal de meetings, mais jamais je n'ai vu semblable enthousiasme que celui provoqué par ce meeting. Pendant que les orateurs parlaient, il était visible que notre Idée est bien comprise et répond aux aspirations les plus profondes de tous ceux qui souffrent. Quant à tous ceux qui y ont été, aucun n'oubliera ce meeting. Remarquez qu'il se donne dans la citadelle même de la coopération, à *La Populaire*, mais que, si les socialistes voulaient nous refuser leur salle, ce serait toute une affaire et que nous en trouverions une autre où le public, en guise de protestation, se rendrait plus nombreux encore.

Le matin, nous avions été à Anthines, à la campagne, installer l'idée communiste-anarchiste.

Cent cinquante personnes ont écouté, sans enthousiasme peut-être, comme c'était la première fois, mais avec intérêt et sympathie.

Il faudra y retourner quelquefois, et ça ira.

## Italie

Rome. — A l'occasion de l'inauguration de la statue de Giordano Bruno, qui a eu lieu le 9 juin, un certain nombre de nos amis ont cru bon de profiter de la glorification du grand libre-penseur italien pour manifester publiquement ; ils se sont joint en quantité au cortège, drapeaux rouges et noirs déployés.

Un journaliste bourgeois termine le récit de cette journée, en constatant que le véritable triomphateur du 9 juin « c'est le parti anarchiste qui a pu impunément promener à travers les rues de la Ville Eternelle, ses bannières noires et rouges ».

## République Argentine

Buenos-Ayres. — Vers la fin du mois dernier, les tailleurs se sont mis en grève. Ils demandaient une augmentation de 25 0/0, qui leur a été refusée.

L'autorité, sous la pression des grands patrons, donna l'ordre à la police, d'arrêter tous ceux qui assisteraient à la réunion organisée par les ouvriers tailleurs.

150 environs furent arrêtés et ils ne furent mis en liberté qu'après avoir promis de reprendre le travail.

***

Les ouvriers relieurs, imprimeurs et typographes de la maison Penser, viennent de se mettre en grève.

Le motif de cette grève est : Obligation aux ouvriers de substituer à leur nom, un numéro d'ordre.

Comme dans les prisons : Monsieur Victor s'appellera numéro 17.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

### *La Jeunesse anarchiste de Paris*

#### APPEL AUX JEUNES GENS

Au *déisme* a succédé le *patriotisme*, tout aussi odieux, tout aussi barbare que l'antique Inquisition.

Rien n'est changé, pour nous travailleurs : nous produisons sans cesse pour les parasites qui n'ont jamais su que vivre de notre travail.

C'est pour cela que nous vous appelons dans nos rangs afin de pouvoir lutter avec efficacité contre tous les tyrans coalisés.

Il faut savoir enfin, ce que nous, producteurs, avons à faire contre ceux qui, chaque jour, centralisent entre leurs mains toutes les richesses et maintiennent les prolétaires sous le joug, par la misère et le fétichisme patriotique.

« La Patrie, c'est le dernier refuge d'un coquin », c'est en son nom que l'on fait s'entretuer des millions d'hommes ; demandez à ces malheureux, pourquoi ils s'égorgent ; pourquoi le Français massacre l'Allemand et l'Allemand le Français : ils vous répondront pour la Patrie.

*O dérision !* que de crimes, que de sang versé, que de jeunes gens arrachés à leurs familles pour cette nouvelle religion, qui n'a pour base que l'ignorance humaine.

Car, pour nous, qui n'avons rien à défendre et pourtant qui avons tout produit; pour nous qui n'avons en partage que la misère, quel est notre intérêt à aller combattre telle ou telle autre nation.

Nous ne faisons que défendre la propriété de ceux qui nous exploitent; au lieu de cela, nous vous disons, nous :

Ton ennemi n'est pas de l'autre côté du Rhin, mais bien chez toi : c'est celui que tu engraisses de ta sueur et qui, le jour où ses biens sont en danger, t'envoie les défendre en tuant tes frères.

Donc, camarades, quels que soient votre pays, venez avec nous pour lutter contre l'ennemi commun : les gouvernants.

Que d'un commun effort les déshérités de tous les pays s'unissent pour renverser trônes et frontières du vieux monde féodal, et que notre cri soit :

Vive la Révolution internationale ! Vive l'Anarchie !

N.-B. — Le groupe *La Jeunesse anarchiste*, de Paris, réunion tous les samedis, 2, rue des Ecluses-Saint-Martin, salle Guizard.

# VARIÉTÉS

## BEAUTÉS DU CAPORALISME

### Collaborations originales

Je trouve dans le *Gaulois* le récit d'une scène de brimade féroce qui s'étale et se dénoue, sans doute, en ce moment, devant le conseil de guerre du 3me corps d'armée, à Rouen.

C'était un soir de février dernier, dans une chambrée de la caserne Beaulieu, à Caen. Une douzaine d'abominables brutes maintenaient, renversé à terre, un homme; des mains serraient les bras, broyaient contre le sol les jambes de la victime, tandis que les doigts cruels comprimaient les lèvres et s'enfonçaient dans les paupières. En même temps, un pioupou farceur, armé d'une brosse et d'une patience, astiquait jusqu'au sang la chair de Loisel, le supplicié.

Qu'a donc fait le pauvre hère : A-t-il dénoncé à ses supérieurs les manquements à la discipline d'un camarade, ou bien commis quelque méchanceté capable d'exciter les colères? Point du tout. Recrue de la dernière classe, il s'est montré d'une douceur et d'une mansuétude infinies; aux taquineries qui ne manquèrent pas d'assaillir « le bleu » ; il a souffert sans mot dire les injures grossières et les brutalités s'charnant, redoublant, sans cesse contre un être sans défense.

Durant les heures inoccupées, le conscrit se promenait à l'écart, emporté par les vagues rêveries des âmes simples vers son village, vers sa maman qui avait pleuré au départ et se rappelait chaque semaine à lui par les douces lettres et les envois d'argent; il vivait dans le souvenir, ne prenant point part aux ribottes grossières de la cantine, aux tapages nocturnes, aux vautrements chez les filles à vingt sous; les anciens ne lui pardonnèrent point cette réserve. Il ne payait point à boire aux camarades et aux caporaux; tous l'accusèrent d'avarice, de sournoiserie, et la haine de ces brutes les poussa aux extrémités sanglantes.

***

Loisel, la peau arrachée, la face en sang sous le grattement des brosses, gît par terre, hébété, les yeux pleins de larmes; il se soulève péniblement lorsque le caporal Maunier se laisse tomber de tout son poids sur le visage du malheureux. Remarquez bien, pour juger l'état d'esprit de la caserne, ce caporal auquel est commis la discipline de la chambrée devenant le plus féroce des tortionnaires.

La victime s'est évanouie, quelques minutes plus tard elle revient à elle et, d'une voix lamentable, gémit qu'elle se plaindra au capitaine.

— « Ah ! il veut se plaindre, le bleu ! Eh bien ! nous allons le passer à la couverte ». Loisel est couché sur une couverture de laine et dix bras vigoureux le projettent contre le plafond qui le renvoie au sol. Dix fois, cette voltige est reprise, dix fois le malheureux est tour à tour heurté par le plafond et par les dalles de la chambrée. Quand les misérables sont las, une masse pantelante, sanglante, râle sur le sol; ils veulent reprendre leur plaisir, mais le supplicié a perdu connaissance. Alors la peur les saisit, ils craignent de l'avoir tué et redoutent les conséquences, mais le caporal Maunier, assoiffé de tortures, enragé de méchanceté, s'assied lourdement sur la figure de la victime, en hurlant : « S'il fait l'imbécile, je vais le réveiller ».

Le corps ne bouge plus; un soldat l'enveloppe dans la couverture et le traîne en courant à travers la chambrée, comme un taureau frappé à mort dans l'arène; un autre, pour voir s'il vit encore, le pique avec de longues épingles, lui transperce les bras et les jambes.

Et Loisel, qui a recouvré le sentiment, sans mouvement, ni force de se plaindre, endure tous les progrès de cet affreux supplice.

Le clairon sonne l'appel du soir. Bêtes féroces, soit, mais soldats disciplinés aussi; tous s'empressent à l'appel et laissent un peu de répit à leur proie. Au retour, leur fureur sanglante ne s'est point calmée, leur fantaisie de bourreaux a imaginé quelque raffinement nouveau; le corps est lié sur le lit, la tête pend vers le sol et cette tête humaine, dégoûtante de sang, inanimée, un assassin, de deux coups de crosse, en fêle le crâne; puis la chambrée, joyeuse et satisfaite, s'endort d'un sommeil bestial.

Mais les affres du supplicié ne sont pas encore finies; le lendemain comparaît devant le médecin-major Hugard, « un homme qui, les yeux hagards, la bouche pleine d'écume, divaguait en balançant son corps et balbutiait des phrases entrecoupées ! « Perdu... là-bas, là-bas..., maman, maman !... »

L'ingénieux et habile médicastre ne prend pas du tout la peine d'un examen corporel du patient, il interroge les tortionnaires et, sur leur avis, diagnostique la folie, il inflige des douches à la victime; *huit jours* plus tard, il se décide à s'apercevoir d'une fracture au crâne; *cinquante jours seulement après*, on découvre une lésion de la jambe droite.

Le jouet de tant d'horreurs a failli demeurer fou; quand, au bout de deux mois, il recouvra la raison, il ne recouvra point tout de suite la parole. Enfin, il put parler et nommer ses bourreaux; il est resté dans un état d'affaissement physique et de faiblesse d'esprit, prodrome de la paralysie générale. C'est ce lamentable débris humain qui pâle, hagard, amaigri, secoué de tremblements nerveux, se soutenant à peine, est venu déposer hier devant le conseil de guerre du 3me corps.

***

On frissonne d'horreur, on est ému jusqu'aux larmes, puis on croit rêver, en lisant les détails de cette scène de barbarie. Que penser de ces cannibales enragés contre leur victime, attachée au poteau de la torture. Ce sont des soldats français En quel endroit reculé du monde des Peaux-Rouges hurlent-ils ces cris de sang, en dansant autour d'un cadavre? Dans une chambrée du 3me corps, en pleine ville de Caen. Cette caserne Beaulieu où les hommes sont d'atroces loups, les uns pour les autres, est donc sans chiens de garde? Des militaires broient contre le sol les membres pantelants d'un de leurs camarades, enfoncent des épingles dans sa chair, défoncent le crâne à coups de crosse, et cette tuerie s'accomplit librement, allègrement; il n'apparaît aucun sous-officier, aucun adjudant, pas d'officiers. Où donc étaient ces messieurs, pour qu'une chambrée soit moins sûre qu'un champ de massacre?

Hélas ! cette odieuse scène de tortures ne saurait être rangée dans l'exception; elle dénonce d'une manière éclatante le misérable état d'esprit des troupiers (et le dirai-je aussi?) des chefs. S'il y a quelque chose de plus révoltant que l'atrocité de ces brutes en pantalon rouge, c'est la conduite du chirurgien-major Hugard, envoyant à la douche, sans autre forme d'examen, le malheureux Loisel, la chair déchirée, la tête et les membres brisés par ses lâches bourreaux, et il faut cinquante jours pour qu'on s'aperçoive des fractures de la tête et de la jambe, et c'est à la géhenne de pareils hôpitaux que sont soumis nos frères et nos fils ! Voilà certes de quoi développer le sentiment patriotique, et je demande respectueusement à M. le ministre de la guerre s'il a laissé cet extraordinaire Hugard en posture d'estropier d'autres patients.

Voulez-vous un autre spécimen de l'atrophie mentale qui obscurcit certaines cervelles militaires : il nous est donné par un passage du rapport au conseil de guerre cité par mon confrère du *Gaulois*.

« Le passage à la couverte est assez inoffensif lorsque les hommes tiennent celle-ci bien tendu et se bornent à *remuer un peu* celui de leurs camarades auxquels ils font subir *cette opération* ».

Sentez-vous en cette ramollinade l'approbation tacite donnée aux fantaisies bourrelles des chambrées, et *remuer un peu* et *opération* ne sont-ils pas charmants? Allons, troupiers, vite présentez les armes à ce capitaine rapporteur et cherchez quelque autre Loisel.

Ces beautés du caporalisme ont pénétré si avant dans les cœurs que certains de nos amis en gardent une aversion tenace contre ce métier des armes où ils n'ont fait que passer. Je me rappelle encore l'éloquente protestation contre les brimades, issue d'une indignation véhémente, de mon ami Albert Dubrujeaud. Si en quelque point une réaction s'affirme dans la jeune littérature contre le caporalisme et l'armée, elle doit être attribuée, toute, à l'imbécilité de certains sous-ordres.

(*Echo de Paris, 10 juin*) Henry Bauer.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Mollet prie les groupes et les camarades qui corresponde avec lui, de lui adresser dorénavant, chez le compagnon Courtois, 5, rue Cail.

W. à Flixecourt. — Nous avions déjà transmis au « Père Peinard » ; elle lui sera renouvelé.

M. à Paris. — Les deux abonnements sont servis.

M. à Bourges. — Employez les invendus à la propagande.

E. M. à Valence-d'Agen. — Merci et poignée de mains.

Leclerq. — Reçu 10 fr. de Dison. — Les numéros sont envoyés à G.

L. D. à Grenoble. — Plus de portraits de Chicago.

Contat à Lille. — M. demande que vous lui envoyez la collection de « Ni Dieu ni Maître », qu'il a laissée chez vous?

Genève. — T. Euchenne, rue des Auris, à Dison, demande 300 Pestes.

E. S. à Oullins. — Avons envoyé les « Paroles d'un Révolté » 1 fr. 50. — « Aux Jeunes Gens » épuisés.

B. à Puteaux. — Pas d'affiche.

B. Morel. — Ta carte a été envoyé à son adresse.

D. à Saint-Quentin. — G. à Oullins. — B. à Sedan. — B., rue Namur. — V. à Ganges. — G. à Puteaux. — D. à Paterson. — M. à Bourges. — F. à Amiens. — D. à La Madeleine. — M. à Armentière. — F. à Reims. — D. à Foix. — Reçus timbres et mandats.

Beaujardin à Bouglon. — Caudry demande si vous avez reçu sa lettre ?

S. à Cette. — Veuillez nous donner l'adresse de votre homonyme que nous avons égarée.

T. à Choisy. — Avez oublié d'affranchir ?

R. à Alger. — Nous n'avons rien reçu de Raymond.

Au compagnon qui nous a écris pour faire envoyer le journal au Salon international de lecture du Champ-de-Mars. — Pouvez-vous vous charger de régler et de relever les invendus ? — Nous faisons le service par la poste.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

La Conférence internationale. Question à traiter.

*Cercle international.* — En caisse : 33 fr. 05, dont 7 fr. 40 de jeudi à la salle Horel, et 9 fr. 25 le dimanche, même salle. — Pour manifestes 4 fr., reste 29 fr. 05.

Grande réunion publique et contradictoire, organisée par la *Jeunesse anarchiste de Paris*, le samedi 22 juin, à 8 h. 1/2 du soir, salle Guizard, 2, rue des Ecluses-Saint-Martin.

Ordre du jour : De la patrie ; Des grèves internationales ; De la Famille. — Entrée libre.

Groupe la *Jeunesse anarchiste de Paris*, le samedi 15 juin, salle Guizard, 2, rue des Ecluses-Saint-Martin, à 8 h. 1/2. — Les compagnons de la rue Ramée sont invités.

Le groupe les *Trimardeurs* se réunira le samedi 15 juin à 8 1/2 heures du soir salle Bertin, rue Pastourelle, 35.

Ordre du jour :

De l'utilité d'envoyer un délégué au Congrès international qui aura lieu le mois prochain.

Réunion du groupe du XIVe tous les mercredis, à 8 h. 1/2, salle Anne, rue Mouton-Duvernet, 27.

Ordre du jour : La Famille.

Puteaux. — Tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe *Liberté*, rue Saulnier, 12.

Firminy. — Tous les camarades sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le samedi 15 juin, à 8 heures du soir, au café Jousse, avenue de la Gare. Urgence.

Cette. — Le groupe l'*Egalitaire* est convoqué d'urgence pour le samedi 15 juin à 8 1/2 heures du soir au café de la *Patrie*, rue Montmorency, chez Cartier.

Ordre du jour :

Lecture du manifeste aux travailleurs.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 41 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 22 au 29 JUIN 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an . . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

Nous prévenons nos dépositaires qui sont en retard, qu'il leur sera envoyé un état de leur situation cette semaine. Nous les prions de tenir compte de cet avis, car nous serons forcé de suspendre l'envoi à ceux qui ne répondront pas, afin d'assurer le service régulier de ceux qui paient régulièrement.

## LES CONSÉQUENCES DE LA CRISE

L'article de notre collaborateur ordinaire, sur lequel nous comptions ne nous étant pas parvenu ; pris à l'improviste pour pouvoir traiter convenablement un sujet quelconque, nous reproduisons l'article suivant que nous tirons du *Révolté* de Genève, par conséquent peu connu de nos lecteurs actuels, et qui est toujours d'actualité quoique publié il y a quatre ans.

La crise qui depuis si longtemps sévit sur la population des villes manufacturières de la France s'étend et se propage, non seulement à toute l'Europe mais encore à l'Amérique. Partout le chômage jette le travailleur affamé sur le pavé ; partout la misère et la faim s'installent au foyer du producteur puni par la société bourgeoise de la richesse qu'il lui crée.

Il est curieux en effet de constater que dans une société qui, au dire de ses souteneurs, a pour but d'assurer à tous ceux qui la composent la sécurité et le bien-être, il est curieux de constater que c'est l'excès de richesse qui occasionne la pauvreté des uns, que c'est parce que les magasins sont pleins qu'il y a des hommes qui crèvent de faim, et chose plus curieuse encore, c'est que ceux qui souffrent de cet état de choses n'ont pas encore compris tout ce que cette situation a d'anormal et d'injuste et l'idée ne leur est pas encore venue de créer des débouchés à ces produits qui n'attendent que le consommateur.

---

Les gouvernements ont tellement bien compris que cette crise provient de l'engorgement du marché et que, vu l'état actuel de la production mécanique, cet engorgement ne peut aller qu'en augmentant, qu'ils tournent actuellement toutes leurs forces vers la conquête de marchés étrangers. Ne sachant comment contenir la foule des exploités qu'ils sentent frémir sous leur main, ne sachant comment écouler le stock des produits qui s'accumulent de plus en plus dans les magasins, les gouvernants se sont donc tournés vers cet expédient admirable qu'ils ont décoré du nom de « colonisation » et, sous prétexte de civilisation, ils envoient le trop-plein de leur population se ruer sur de pauvres peuplades inoffensives faisant ainsi d'une pierre deux coups : se débarrassant des bras inoccupés qui pourraient être un danger chez eux, et plaçant sous leur domination des populations primitives qu'ils pourront exploiter soit en les faisant travailler à leur profit, soit en leur vendant des produits qui les embarrassent. Aussi voit-on la France, l'Angleterre, continuer cette politique qui leur a si bien réussi jusqu'à présent, et l'Italie, la Russie, et l'Allemagne se lancer sur leurs traces, alléchées par les résultats qu'elles en attendent.

---

Mais, en admettant que cette politique puisse réussir, en admettant que les nations dites policées pourraient arriver à *civiliser* ceux qu'elles appellent les sauvages, (on sait en quoi consistent les procédés de civilisation ! on décime les populations, on s'empare du territoire, on exploite à outrance ceux qui ont survécu aux premiers massacres ; sous prétexte de commerce on les rançonne sans pitié en moins d'un demi siècle la population s'étiole, s'amoindrit et disparaît, et l'affaire est faite), en admettant que chaque puissance réussisse à imposer ses produits à quelques misérables populations, cela n'est qu'un palliatif qui pourra ajourner la crise mais non la prévenir, car le développement de l'outillage mécanique se poursuit tous les jours, et tous les jours la production industrielle et la concurrence jettent sur le marché beaucoup plus de produits qu'il ne s'en consomme. Sous peu, les nouveaux débouchés que l'on aura ouverts s'engorgeront, eux aussi, et la misère sera toujours là, aussi terrible, aussi menaçante Puis, le temps n'est plus où les populations se lançaient avec enthousiasme au massacre de pauvres diables inoffensifs ; on commence à douter de la légitimité des actes de spoliations que l'on accomplit ; les populations sont bien encore des instruments passifs de ces actes de brigandage ; avant peu de temps, elles ne tarderont à s'y refuser. D'ailleurs, à force d'avoir ravagé les petits territoires, à force d'avoir massacré les petites peuplades, voilà que les puissances européennes sont forcées de s'attaquer à des nations redoutables, inférieures peut-être, quant au développement intellectuel, mais supérieures par le nombre. Qui sait où peut nous conduire cette lutte ? Que l'Angleterre se fasse battre au Soudan, que l'Inde sorte de sa torpeur et se réveille au bruit des désastres de ses oppresseurs, voilà l'Angleterre perdue comme grande puissance ; et chez elle c'est la Révolution à bref délai.

---

Aussi, quoi que fasse la Bourgeoisie, quels que soient les expédients auxquels elle aura recours, rien ne peut arrêter sa chûte, pas plus les « œuvres de la bouchée de pain », que la taxe des pauvres ou les soupes à bon marché ; son organisation subit une loi fatale, inhérente au système même et l'entraînera infailliblement vers sa dislocation. L'antagonisme des classes, l'antagonisme des intérêts sur lesquels est basée la société bourgeoise et qui jusqu'à présent ont contribué à son maintien, sont appelés maintenant à la faire disparaître. En effet, tant que l'ignorance, tant que la superstition ont pu lui permettre de faire accepter aux travailleurs les misères de la société actuelle comme des conséquences fatales des lois de la nature, tant que l'industrie et l'outillage rudimentaires ont pu se développer sans apporter de perturbations trop violentes dans la production, les travailleurs trompés par une progression apparente ont pu accepter comme choses naturelles et subir avec résignation les privations que leur apportait une crise passagère. Mais aujourd'hui que les travailleurs commencent à se défaire du lourd bagage de préjugés dont on avait rempli leurs cerveaux, afin de les entraver dans la marche vers leur émancipation, aujourd'hui qu'ils comprennent que la richesse de leurs exploiteurs fait leur misère à eux, aujourd'hui que les crises industrielles sont appelées à devenir plus intenses que jamais et à demeurer permanentes, cet antagonisme des intérêts amènera la chûte de la société bourgeoise, car si la Bourgeoisie était réunie en corps, si elle ne formait qu'une association d'intérêts commun, elle pourrait encore régler la production, parer aux crises, utiliser la surproduction à satisfaire les exigences des travailleurs, mais cela lui est rendu impossible par son organisation même. Certes, tous ses membres sont bien solidaires les uns des autres en face des réclamations de leurs serfs ; quand il s'agit de taper sur ceux qui réclament trop fort, ils ne font plus qu'un, rapprochés par le sentiment de conservation. Mais là s'arrête leur solidarité. Ces frères redeviennent ennemis sur le terrain de la spéculation ; il n'y a plus d'intérêt de classe, il n'y a plus d'intérêts communs, il n'y a que des adversaires en présence. La conservation de l'un est attachée à la perte de l'autre ; c'est à qui arrivera à produire le plus, le plus vite et le meilleur marché, c'est à qui inondera le marché afin d'amener de ces crises qui doivent faire sombrer les concurrents dont les reins ne sont pas assez forts pour supporter la secousse. Dans ce *steeple-chasse* de l'agiotage, l'ouvrier maltraité, broyé dans cette mêlée de frères ennemis, sent sa haine grandir tous les jours et, petit à petit, se prépare à profiter du cataclysme final que l'imprévoyance de ses ennemis ne tardera pas à amener, occasion propice de conquérir l'indépendance.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Nimes. — Le compagnon Sébastien Faure a pris l'initiative de réunir le samedi 6, et dimanche 7 juillet prochain les compagnons du Gard et des départements voisins.

Il espère que les camarades de la région et notamment de Marseille, Cette, Montpellier, Arles, Beaucaire, Tarascon, Avignon, Anduze, Alais, Bessèges, La Grand'Combe, Ganges, Saint-Hyppolyte-du-Fort, Le Vigan, Congénies, Lagiron, Jauve, Pompignan, Marcillargues, Saint-Bauzille-du-Putois, Sumène,

Sommières, etc., se feront un devoir de se rendre à ce meeting.

Le but de cette réunion sera :

1° De s'entendre sur les moyens pratiques de mener à bien la vigoureuse campagne abstentionniste que l'approche des élections prochaines impose au parti anarchiste.

2° De se concerter sur la fondation d'un journal communiste-libertaire qu'on se propose de publier prochainement à Nîmes.

3° De permettre aux camarades de la région de faire connaissance les uns avec les autres.

4° De rester en relations fréquentes de groupe à groupe et de compagnon à compagnon.

Les amis arriveraient à Nîmes le 6 juillet au soir, et prendraient part à un meeting monstre, organisé ce jour-là. Le lendemain, en famille anarchiste, on s'occuperait de l'objet de cette réunion et le départ pourrait s'effectuer le lundi matin, après une grande soirée familiale qui aurait eu lieu dans la soirée du dimanche 7 juillet.

Les compagnons n'auraient à s'inquiéter que de leurs frais de voyage, les camarades nîmois s'arrangeant entre eux pour les loger et les nourrir.

Pour de plus amples renseignements, écrire au compagnon Sébastien Faure, le plus tôt possible à l'adresse ci-dessous qui est la sienne jusqu'à nouvel avis :

Sébastien Faures, 9, rue des Saintes-Maries, à Nîmes (Gard).

Prière d'aviser ce compagnon du nombre d'arrivants, afin que ceux-ci trouvent à Nîmes des amis prêts à les héberger.

***

Il vient de se former un deuxième groupe à Nîmes, *Les Jeunes libertaires*. Eux aussi se proposent de faire une propagande incessante dans le Gard, et de combattre, par tous les moyens, la pourriture bourgeoise qui depuis assez longtemps déjà, exhale une odeur insuportable. A nous les jeunes de donner ce dernier coup de grâce.

En avant pour la Sociale.

## Belgique

Ploegsteert. — Un drame terrible vient de se passer, dimanche 10 juin, à 6 h. 1/2 du soir.

Un jeune homme, de nationalité belge, qui habite la France, était venu rendre visite à son frère ; mais comme il était sous le coup d'une contrainte par corps de 15 jours de prison, il fut arrêté par les gendarmes, et comme il n'y a pas pour le moment de gendarmerie, fut incarcéré dans la cuisine de l'estaminet, à la Ville de Gand.

Ses frères et ses amis voulurent le délivrer. Voyant qu'il n'y avait pas moyen, le populo de Ploegsteert, voulu prendre l'estaminet d'assaut, mais après une lutte de 20 minutes, les gendarmes restèrent les maîtres. On attendit leur départ pour les attaquer à nouveau et délivrer le prisonnier ; les gendarmes voyant le danger, mirent baïonnette au canon ; en outre, cinq employés de la douane firent la même chose.

A 8 h. 20, le prisonnier et les gendarmes partirent au Touquet, par le train qui part à Warneton.

Sur le chemin, les frères et les amis livrèrent combat aux gendarmes. Des coups de baïonnettes furent donnés ; après un combat terrible, de 10 minutes, le frère qui se battait avec le brigadier, reçut une balle dans le bas-ventre et tomba raide mort ; un autre ami cria vengeance et voulut sauter sur les employés, il reçut un coup de baïonnette à la tête.

A ce moment lugubre, un de nos amis était présent. Le peuple cria aux gendarmes assassins : vous avez tué un des nôtres, mais le jour est proche, et bientôt, nous le vengerons.

Enfin, une demi-heure après, une voiture arriva et la victime fut déposée sur la paille pour être transportée au domicile de son frère, débitant au Ploegsteert.

Le lendemain matin, dès 8 heures, toute « la grosse légume » du parquet d'Ypres, est descendue pour constater le décès.

Parmi eux, il se trouvait le procureur du roi, un lieutenant de gendarmes (un fameux ventru), deux médecins, le bourgmestre et deux brigades de pandores la baïonnette au canon ; ils se sont dirigés vers la maison où était déposé le corps, quatre gendarmes sont restés à la porte pour garantir les gros bonnets.

D'après les récits d'une femme, il paraît que le procureur félicita le brigadier de son dévouement ; le lieutenant de gendarme, dès qu'il se trouva en face du mort, prononça ces mot : « voilà ce que l'on gagne à se révolter contre les armes du gouvernement.

Après une constatation d'une demi-heure, deux des frères du mort, qui étaient présents et qui, la veille avaient participé à la lutte, furent arrêtés, garottés, et le soir, à trois heures, ils furent emballés dans une voiture qui les emporta à Warneton. Une brigade les accompagnait, ainsi que le lieutenant.

A neuf heures, messieurs de la police sortirent de la maison du mort en ricanant.

Ils se sont dirigés vers l'estaminet de la Ville de Gand, où, à deux heures ils ont mangé, entre gendarmes et le bourgmestre, chacun une bonne ration de jambon, escorté d'un bon café picard, le soir les recherches continuaient, mais les antres révoltés ont été prévenus, ils fixeront leur domicile en France.

***

Verviers. — Comme nous le disions dans notre dernière correspondance, les socialistes d'ici ont pris la même tactique que M. Bismarck qui dit : que la force prime le droit : et ils l'ont bien montré dernièrement. Après une conférence où quelques horions avaient été échangés, entre nous et les autoritaires, ils ont résolu de frapper un grand coup, de marcher sur leurs principes même, pour entraver la propagande anarchiste ; c'est ainsi que, dernièrement, ils annoncèrent une conférence publique ; et quand les anarchistes, les plus énergiques, voulurent entrer, ils leur fut répondu, qu'ils ne mettraient les pieds dans leur local que vraiment par la force.

Alors, nous avons assisté à un spectacle vraiment indigne du Parti ouvrier. Une dizaine de socialistes des mieux bâtis étaient postés à la porte en cas où on aurait voulu rentrer de force ; les compagnons à qui la porte était défendue, sont des jeunes gens et à eux quatre, de la *Jeunesse libertaire*, ils avaient mis les abeilles de la ruche dans une peur qui leur a fait perdre la tête. La preuve est que les compagnons étant entrés quand même, ils étaient trop couards pour les mettre à la porte, ils sont allés au commissaire de police, et les sergots sont venus leur prêter main-forte.

Ce qui nous semble drôle, c'est que le meeting était pour protester contre les menées des agents provocateurs, et sur la fin de la soirée, ils ont été bien contents d'aller se jeter à plat ventre devant ces mouchards. Tristes socialistes !

Un mot encore, dernièrement, après une bataille entre dissidents du Parti ouvrier, il y avait eu procès. Le secrétaire de la Ruche ouvrière disait : quand vous aurez besoin d'un renseignement, monsieur le commissaire de police peut venir me trouver, je lui donnerais tous ce qui pourra lui être utile. Et dire que les travailleurs prennent au sérieux ces gens qui tripotent avec la police et les bourgeois, et qui trahiraient la cause ouvrière aussitôt qu'ils verraient qu'ils courent quelques risques, ce qui n'empêche pas au petit typographe qui avait adressé une correspondance sur le peuple de féliciter les deux chefs sur leur Ruche et que nous, anarchistes, nous appelons les traîtres et les infâmes.

## Suisse

Voici le document concernant l'expulsion des étudiants russes de Zurich, dont nous avons parlé dans nos numéros précédents :

Le Conseil fédéral. ... considérant que le 6 mars 1889, deux Russes, Jacob Brynstein, *alias* Nachtigaloff, Gutmann ou Demba, né en 1863 à Berwerse (Russie) et Alexandre Dembsky, membres du parti terroriste russe, faisaient des expériences avec des explosibles à Peterstobel près Zurich, et que deux bombes éclatèrent dans leurs mains en les blessant grièvement ;

Que peu après, Jacob Brynstein est mort des blessures, tandis que Dembsky est en voie de convalescence ;

Que, lors même que l'enquête exclut complètement l'idée d'un complot et prouve tout au plus, que les expériences de Brynstein et de Dembsky se trouvaient dans la phase de tâtonnements, il n'en est pas moins certain que ces expériences avaient pour but d'ajouter une nouvelle arme aux moyens de combat du parti terroriste russe ;

Considérant que Georges Prokofieff et Marie Günzburg sont des membres actifs du parti terroriste et semblent avoir eu connaissance des expériences de Brynstein et de Dembsky ;

Que d'autres étrangers habitant la Suisse, notamment : Georg Christian Beck, Jesayas Esechiel Kassiusch, Vladimir Volzovitch, *alias* Theodor Kasparek, Emmanuel Gurevitch, Max Philippeo, Gabriel Kaflanz, Heinrich Frenckel, Sophie Scheinziss, Félix Daszynsky et Alexei Vasilievitch Scyssoieff sont convaincus, sinon d'avoir eu connaissance de ces expériences, du moins d'avoir appartenu à l'organisation terroriste dont les meneurs habitant dehors la Suisse défendent les moyens de lutte expérimentés par Brynstein et Dembsky.

En vertu de l'article 70 de la Constitution fédérale, les personnes ci-dessous nommées sont expulsées du territoire de la Confédération Suisse ». (Suivent les noms que nous venons de mentionner, avec Brynstein).

Notons que pour arriver s'éclairer sur ce fait, le Conseil fédéral s'est permis des perquisitions sans nombre, la violation ouverte des prétendues lois.

Et malgré tant de servilité, le Conseil fédéral n'a pu satisfaire ni la Russie ni l'Allemagne.

Le gouvernement allemand ne répond rien à la note envoyée par le Conseil fédéral pour expliquer les motifs de l'expulsion de Wohlgemuth (l'agent allemand qui enrôlait comme mouchard le tailleur Lutz et le poussait à faire l'agent provocateur), tandis que l'organe de Bismarck insère article sur article insultant le gouvernement suisse et le menaçant de représailles.

Lorsque ces messieurs du Conseil fédéral en étaient encore à leurs premiers petits services de laquais envers les gouvernements italiens, russe et allemand, la *Révol* e leur disait assez qu'ils en seraient bientôt réduits à devenir de vrais valets des grandes puissances — sous menace d'invasion : le servilisme de ces messieurs porte ses fruits. Ils ont voulu être valets ; et ils le seront tout de bon ; ou bien, ils auront à mobiliser leurs troupes.

Et ils seront valets, non seulement comme valets de police ! On leur demandera bientôt de joindre la triple alliance et de laisser passer les troupes allemandes par la Suisse en cas de guerre franco-allemande.

Et alors, Helvétie, jadis libre, mais aujourd'hui scindée eu deux par la Question sociale, — que feras-tu ?

## Italie

*Les grèves des paysans.* — L'agitation agraire qui a éclaté dernièrement en Italie et qui jette encore çà et là des flammes, est, à plusieurs points de vue, hautement intéressante. Nous avons décrit, dans un des numéros du journal, l'état affreux de sujétion et de misère dans laquelle les paysans de Côme viennent tant soit peu de se relever. Nous aurions pu dire la même chose du paysan du haut Milanais, qui a suivi ses frères de Côme dans la voie de la révolte. Et qu'il soit bien entendu que cette sujétion et cette misère n'étaient faites par aucune loi, et partant aucune loi ne saurait la défaire : qu'elles ne dérivaient pas même exclusivement du taux des salaires et des modalités des contrats de fermages, c'est-à-dire qu'elles n'étaient pas d'origine absolument économique, *mais surtout morale*, car elles dépendaient d'un état d'abandon, de soumission, héréditaire de père en fils, des paysans envers les propriétaires qui, naturellement, usaient et abusaient, sans trop de scrupules, de la bonne disposition de leur bétail humain.

Ainsi, ces propriétaires modèles (ils sont tous modèles les exploiteurs, chacun dans son genre) en étaient arrivés, à force d'abus et de coutumes arbitraires, non seulement à réduire le fonds de subsistance de l'ouvrier des champs à 40 et 50 centimes par jours ; mais à obtenir de lui un travail tout à fait gratuit, ce qui paraît incroyable, mais ce qui arrive trop souvent, là, où l'ouvrier se laisse mettre les griffes sur le dos par le capitaliste, sans réagir et se révolter.

En effet, les propriétaires du haut Milanais, quoiqu'ils eussent contracté avec les cultivateurs des vers à soie, qu'ils se contenteraient de la moitié de la récolte, c'est-à-dire du prix des vers vendus, ils prenaient invariablement tout ; car, ou le paysan était endetté envers eux, ou il ne l'était pas.

Dans le premier cas, les propriétaires retenaient la moitié du prix revenant au cultivateur, pour se payer de leur créance ; et dans le second cas, ils la retenaient également, pour se garantir des dettes futures. Résultat : le paysan travaillait pour les beaux yeux du maître !

Ce qui explique la haine des paysans, et leur manière simple mais radicale de regarder la question : Plus de propriétaires ! Mort aux seigneurs ! (c'était leur cri) ; car le propriétaire prend tout, et il le prend à nos sueurs !

Autre chose de notable dans ces grèves du haut Milanais, est la façon admirable dont les paysans s'y prenaient. Le choix du temps (la saison de l'éclosion des cocons), l'improviste de la révolte, qui éclatait tout d'un coup d'un assemblement de peuple le soir, par exemple, à la sortie ne l'église, et puis la solidarité admirable entre les paysans des localités révoltées, le sentiment profond de l'unité de

leurs intérêts (ce qui est un gage de la solidarité de l'avenir), l'attente d'une grève générale, d'une révolution ; la réserve, le silence digne observé par les grévistes, au point que les propriétaires et le gouvernement feignaient ne pas savoir ce qu'il fallait faire pour les apaiser ; le dévouement superbe qu'ont eu les uns pour les autres, les femmes pour les hommes, les enfants pour les adultes, enfin le caractère et la tendance de la révolte, qui n'a eu égale dans la violence et la logicité des actes accomplis par les rebelles, toutes ces circonstances font des événements qui se sont produits dernièrement dans les campagnes milanaises, un point culminant du mouvement révolutionnaire en Italie.

Le paysan a abandonné son attitude de résignation, et il demande compte, d'un bout à l'autre de l'Italie, du traitement qu'il reçoit.

Il conçoit son intérêt comme directement opposé à celui de son maître ; et il se propose de prendre sa revanche sur ce dernier. Ce qui est encore bien notable, et que devraient surtout méditer les partisans de la conquête des municipalités, c'est la haine que ce paysan sent pour les hommes de la Commune, qui sont ces mêmes propriétaires, et dans le même temps les mêmes qui lui taxent le pain et le font traîner en prison s'il leur plaît.

Les paysans lombards, pour première chose, ont marché sur l'Hôtel-de-Ville et à la mairie et du secrétaire, et ont brûlé sur la place publique papiers, mobiliers, tout ce qui tombait dans leurs mains!

Ils nous ont indiqué d'avance la marche de la Révolution prochaine ; et ils nous ont dit à nous tous — anarchistes et socialistes révolutionnaires — de cesser nos guerres de mots et nos dissensions personnelles, et de nous retremper dans la masse qui, non seulement a plus d'esprit que Voltaire, mais est aussi plus révolutionnaire que n'importe quel parti particulier.

## États-Unis

Coal Bluff. — La situation ouvrière s'aggrave de plus en plus, beaucoup d'usines ne travaillent guère plus de 40 à 60 journées par an ; dans beaucoup de localités, la misère est à son comble. Les loyers sont plus chers qu'en Europe ainsi que les denrées, excepté la viande que l'on ne paie que 60 centimes par livre en moyenne.

En outre des chômages, les grèves sont très fréquents et c'est alors que l'on voit des familles misérables : il n'est pas rare, en revenant de votre travail, de rencontrer plus d'un gamin qui vous demande une tartine.

Allons, père et mère de famille, venez avec nous étudier la Question sociale ; car il y va de votre bonheur, ainsi que celui de vos enfants. Plutôt que de les voir humiliés à tendre la main, enseignez-leur que dans peu de temps il n'y aura plus ni pauvres ni riches, ni maîtres ni valets.

Le 1er mai, il y a eu des difficultés pour les prix. Les patrons ont voulu faire une réduction et ils ont pleinement réussi ; l'on est resté 15 jours en grève et l'on est rentré avec une diminution de 15 centimes et demi par tonne ; chose à noter. — les officiers des Unions, les Chevaliers du Travail et des National Progressiste ont prêché tout le temps de rentrer au prix que le patron voulaient donner ; — malgré tout cela, les ouvriers se sont mis en grève et ont envoyé promener les officiers.

Espérons que ça leur sera une bonne leçon et, à force d'essayer des Unions, ils trouveront le chemin de l'Union libre.

C'est dans des moments pareils que nous avons de la bonne besogne à faire.

Voici comment la grève s'est terminée : Les prix étaient ainsi. l'on avaient 74 sous de la tonne à partir des premiers six mois et 79 sous pour les autres six mois; voilà le plus haut prix que l'on avait. On ne travaillait presque pas ; les ouvriers ont réclamé la moyenne, qui était de 76 sous et demie ; ils ont accepté 73 sous pour toute l'année.

Allons travailleurs, mes frères, à force d'être exploités, et de subir les exigences de vos exploiteurs, finirez-vous par comprendre qu'il n'y a que la Révolution qui puisse vous affranchir et vous donner l'aisance à laquelle vous avez droit, à vous et à vos enfants.

## Roumanie

Il y a plus de deux mois, que le parti conservateur est au pouvoir ; et pendant ce temps, nous avons eu l'occasion de constater que ce gouvernement-ci, comme tous les autres, a manqué à toutes les promesses données : Ils ont déclaré même à la Chambre, du haut de la tribune, qu'on est forcé de promettre lorsqu'on est en opposition, mais qu'on n'est pas si naïf pour tenir la parole, lorsqu'on est arrivé au pouvoir.

***

Avant que les conservateurs viennent au pouvoir, ce n'est qu'avec une très grande difficulté, que le roi est parvenu à former le cabinet, et le gouvernement choisi a à peine vécu jusqu'à présent du jour au lendemain, et on ce moment on attend chaque jour sa chûte. C'est qu'on perd la confiance de plus en plus et que la vieille société ne nous incommodera que peu de temps jusqu'à ce qu'elle donnera son dernier soupir.

***

Le mois passé, les plus serviles des députés ont voté un crédit de 15 millions pour continuer les travaux des fortifications, et le citoyen Nadejde, le député socialiste, « le représentant des travailleurs », a voté pour les fortifications ! Ça prouve ce que vaut le parlementarisme et les parlementaires. Ce charlatan de la pire espèce a été désapprouvé par les socialistes de la Roumanie.

***

La semaine dernière a eu lieu à Jassy la grève des élèves de l'école militaire, plus de 250 élèves ont pris part à cette grève à la suite d'une disposition arbitraire du ministre de la guerre.

Les élèves équipés en tenue de marche, sous le commandement de leur sergent-major, ont traversé la ville, de sorte que les autorités les ont laissé passer, n'ayant pas compris le truc des élèves.

Quelques heures plus tard, on a envoyé la gendarmerie pour les arrêter, les élèves se sont alors réfugiés et barricadés dans un couvent, où ils ne sont sortis que lorsque on leur a montré les télégrammes par lesquels le gouvernement promettait de révoquer les dispositions prises.

La conduite des jeunes révoltés a été approuvée par les citoyens de Jassy, lesquels les ont reçus très sympathiquement et les ont félicités.

Nous sommes très heureux de voir l'esprit de révolte pousser parmi les jeunes militaires et nous espérons que le jour où on leur ordonnera de tirer sur le peuple révolté, ils dirigeront fusils et canons du côté des commandants et bourgeois, comme cela a eu lieu l'année passée à l'occasion de la grève agraire.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les citoyennes et citoyens qui assistaient le 2 juin à la fête du bois de Vincennes et dont l'orage a dispersée la plupart, avant qu'on ait pu annoncer qu'il y avait à cinquante pas un abri pour plus de cent personnes, et qui a empêché de tirer efficacement la tombola et de distribuer le produit de la quête pour le remboursement du voyage des enfant, sont avertis, que gardant le restant de la tombola pour la propagande et y ayant ajouté la quête, le bénéfice est de 30 fr., et que nous avons partagé ainsi : 10 fr. aux *Trimardeurs*, 10 fr. au *Réveil de la Femme* et 10 fr. au journal la *Révolte*.

Nous remercions les compagnons pour leur nombreux concours et nous espérons qu'ils nous le continuerons pour la prochaine fête du mois de juillet.

Salut et fraternité.

Les groupes *Le Trimardeurs* et *Le Réveil de la Femme*.

***

Le compagnon Jean Davister, prévient les amis que sa nouvelle adresse est rue de Hodemont, 53, à Verviers.

***

Le siège social des *Réfractaires d'Argenteuil* est maintenant chez Edouard Crettè, rue Carême-Prenant, 15, à Argenteuil (Seine-et Oise).

***

Bordeaux. — Les compagnons qui ont fait la demande d'*Entre Paysans*, *Des Travailleurs des villes aux Travailleurs des campagnes*, peuvent se le procurer chez M. Borderie, 4, cours Saint-Jean, tous les samedis soir

***

Bruxelles. — *La Jeunesse anarchiste* remercie les amis qui lui ont prêté leur concours pour la réussite de leur fête du 16 courant ; cette fête était organisée au bénéfice des camarades en prison, il est donc nécessaire que le montant des cartes vendues soit rentré le plus tôt possible.

On peut remettre le compte tous les jours, rue du Moulin, 58, à Saint-Josse-ten-Noode, au camarade Grœnveld. Urgent.

***

Les camarades des groupes de la banlieue sont prévenus de se défier d'un individu se disant anarchiste, qui se présente au nom de compagnons connus, sans leur assentiment, pour demander de l'argent. Il y a deux ans, le même individu, de nationalité hollandaise, a « estampé » une foule de groupes qui ont dû publier une note dans la *Révolte*.

***

Nous tirons avec le n. 42 *La Grève des Electeurs*, qui sera expédiée à tous ceux auxquels nous en devions. Une combinaison de tirage nous permet de la laisser à 6 francs le mille. — Nous en expédions 200 exemplaires en plus, à ceux qui nous l'avait payée 7 francs.

Quant à *La Société au lendemain de la Révolution*, prière de patienter. — Elle se terminera un jour.

***

Le journal le *Drapeau Noir*, constatant que les groupes de Belgique le soutiennent et lui ont permis d'arriver à son sixième numéro, va faire paraître le 25 juin, afin d'étendre encore sa propagande, une courte brochure résumant, dans ses grandes lignes, l'Idée communiste-anarchiste.

Cette brochure intitulée *Le Communisme-anarchiste*, de nature à propager efficacement nos idées, se vend aux groupes 3 fr. 50 le cent, et 5 centimes l'exemplaire.

Convaincus de la réelle utilité de cette brochure, puisqu'elle est l'une des premières à résumer brièvement l'Idée anarchiste, nous espérons que la solidarité anarchiste ne nous fera pas défaut.

Adresser les demandes à l'administration du *Drapeau Noir*, 58, rue du Moulin, à Saint-Josse-ten-Noode, à Bruxelles.

# VARIÉTÉS

## ENTRE FEMMES DU PEUPLE

II

La voisine. — Vous me disiez, l'autre jour, que les bourgeois avaient une patrie, mais et nous autres ouvriers, nous en avons bien une, nous aussi..

L'anarchiste. — Nous en avons eu une, mais il y a longtemps de cela ; les bourgeois d'alors nous l'ont volée, et l'ont gardée, puisque ce sont eux qui ont tout : la terre, l'outillage, les maisons et les produits de toute sorte dus à notre labeur.

La voisine. — Mais enfin, la France, c'est notre patrie, et lorsque l'étranger envahit notre territoire, le devoir de tout Français serait de le repousser.

L'anarchiste. — Nous n'avons aucun intérêt à défendre ce dont nous ne jouissons pas, et que ce soit des Italiens, des Anglais ou des Français qui nous plument, nous n'en sommes pas moins plumés.

La voisine. — Mais alors, qu'auraient donc à faire les ouvriers et les paysans en cas d'invasion »

L'anarchiste. — Se croiser les bras, ou mieux encore, tomber sur le casaquin de ceux qui ont déclaré la guerre ou l'ont provoquée et les exterminer.

La voisine. — Si pendant qu'on faisait cela, l'étranger continuait à envahir et à tout réquisitionner sur son passage, on aurait changé son cheval borgne pour un aveugle.

L'anarchiste. — Aussi, il ne faudrait pas s'en tenir là mais, pendant qu'on serait en train, détruire toute la vermine qui nous gruge, et qui est bien autrement à redouter.

La voisine. — Mais tout cela ne nous débarasserait pas de l'envahisseur.

L'anarchiste. — Il est à présumer, qu'en nous voyant si bien travailler, il se mettrait à en faire autant ; en tout cas et presque sans brûler une cartouche, on peut facilement s'en débarrasser.

La voisine. — Comment donc ?

L'anarchiste. — Le moyen est simple et tout indiqué par l'histoire, rappelez-vous la retraite de la *Grande Armée*.

La voisine. — En effet, il n'y ont pas été longtemps sur le territoire ennemi, il ne s'en est guère réchappé, mon grand oncle y a laissé ses os.

L'anarchiste. — Le même moyen est toujours à notre disposition, n'est-ce pas ; comprenez-vous

maintenant comme quoi nous n'avons pas de patrie et qu'il faut être bien fou ou bien naïf, pour aller défendre celle de nos voleurs ?

La voisine. — Oui, parfaitement, ils ne sont pas prêts de m'y repincer avec leur patrie, leur religion et toute la séquelle ; mais à présent ce qui m'étonne, c'est qu'on ait supporté cela si longtemps, et qu'on n'y ait pas mis ordre.

L'anarchiste. — Cependant, tout à l'heure, vous trouviez cela naturel, trouvez donc aussi naturel, que d'autres n'aient pas encore compris la besogne à accomplir.

La voisine. — C'est vrai, rien ne m'étonne plus maintenant, mais je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'attendre une invasion pour commencer.

L'anarchiste. — Non certes, mais pour commencer, il faut des commenceurs, et pour que commenceurs il y ait, il faut faire comprendre notre idée au peuple.

La voisine. — Comment s'y prendre ? Il faudrait ce me semble s'entendre pour agir tous ensemble.

La voisine. — Nous devons nous faire comprendre par tous les moyens en notre pouvoir : *la presse, la parole, l'exemple*, etc... mais pour nous entendre au préalable, n'y comptons pas ; c'est d'abord impossible, car les tempéraments diffèrent, il y en aurait de pressés, puis de moins pressés, enfin d'autres qui ne seraient pas du tout pressés d'agir ; comment diable pourraient s'entendre ces divers tempéraments, la discorde, puis la haine se feraient jour et nous n'aboutirons qu'à faire rire la Bourgeoisie de notre équipée, s'ils la laissaient accomplir, il est vrai, ce dont je doute fort.

La voisine. — C'est vrai, cela, mais aussi, comment donc faire ?

L'anarchiste. — Puisque l'entente est impossible, il n'y faut pas essayer, ce serait du temps de perdu ; il faut laisser marcher les choses. Vous vous êtes aperçue, sans doute, que la misère augmente, et que plus nous allons, plus elle augmente vite.

La voisine. — Oui, je m'en aperçois, mieux que par entendre dire ; ainsi mon mari qui est tisserand, gagnait assez vers l'époque de notre mariage, pour pouvoir alimenter décemment la cuisine ; maintenant que ce sont les machines qui font la besogne, son salaire a baissé presque chaque année, et aujourd'hui il avale pendant douze heures, de la poussière de chanvre à raison de cinq sous de l'heure, si ce n'est pas révoltant ; il tousse, il crache, et je me figure qu'il est poitrinaire ; pendant qu'il gagne moins, le prix des denrées augmente, et pour nous loger avec nos deux enfants, nous payons deux cents francs, un logement qu'on aurait eu pour cents francs, voilà dix ans, et puis au quatrième sous les toits. Ah, voilà de l'argent que je regrette, celui qu'on donne au propriétaire.

L'anarchiste. — Nous ne sommes pas au bout, nous serons encore plus misérables que cela, le progrès du machinisme le veut ; mais si nos idées sont assez répandues, si elles sont comprises, et bien ceux qui ne pourront plus y tenir commenceront ; l'action se répétera d'autant plus vite que la misère augmentera, l'exemple entraînera les plus poltrons, et un beau matin, la besogne sera faite sans avoir eu besoin de nous entendre d'abord. Au moment seulement, nous pourrons nous entendre.

La voisine. — Vous avez raison, mais je vais faire ma soupe, il est temps ; à un de ces jours.

## *AUX CAMARADES*

**L'envoi gratuit de quelques exemplaires, à titre de propagande sera fait à toute personne qui en fera la demande.**

**Celles des localités où nous n'avons pas de dépositaires, peuvent se procurer le journal à la Bibliothèque de la gare. — Elles n'ont qu'à le faire demander.**

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Marcellin, 10, rue de la Harpe, demande l'adresse du compagnon Jean D. qui, l'année dernière, travaillait au Transatlantique au Havre.

R. à Sciez. — Le « Ça Ira » ne paraît plus.

P. S. à Bordeaux. — Quand le journal arrive en retard, c'est toujours pour le même motif. — C'est que l'argent nous a manqué pour expédier à l'heure. Quand les dépositaires voudront se décider à prendre des délais moins longs pour régler, nous arriverons peut-être à assurer la régularité du service.

« Drapeau Noir » à Bruxelles. — Nous avons reçu pour vous 2 francs de Pamiers. Ne manquez pas d'envoyer le journal.

H. B. — Nous enverrons dorénavant par le chemin de fer, vous pourrez recevoir le vendredi. Les envois par la poste nous ne pouvons les faire que le vendredi.

S. à Chaumont. — Pour la « Société », nous ne savons vraiment pas quand elle sera prête. Vous la recevrez aussitôt que nous l'aurons. — « La Grève des électeurs », la semaine prochaine.

P. à Armentières. — « Les Paroles » ont été envoyées dans le paquet de Malfoy. Il a dû vous le remettre ?

Le compagnon Cova demande l'adresse de Vito Solleri à New-York.

B. à Puteaux. — Je n'ai rien reçu de Lavino.

Le compagnon Pautel Armand, montée de la Poudrière, à Nîmes, demande l'adresse du compagnon Henri Berthrand, à Paris.

R. à Nîmes. — Employez les invendus à la propagande.

A. E. à Terre-Noire. — Si c'est comme appel pour former un groupe, nous pouvons insérer, sinon c'est trop déclamatoire et manque d'arguments pour insérer comme article.

J. M. à Marseille. — Nous ne connaissons pas d'éditeurs.

Auguste Martin est prié de donner son adresse à Emile Ferrière, 4, ruelle de la Calade à Nîmes. — Une lettre écrite rue Monceau, a été retournée.

R. rue Keller. — « La Libre Pensée » de Chuzon a refusé le numéro. — Ils auront eu peur de se damner !

V. à Saint-Denis. — D. à Romans. — B. M. à Revin. — P. D. à Anduzes. — D. à Grenoble. — S. à Denain. — H. à Roubaix. — L. à Milan. — E. F. à Ougrée. — H. à La Haye. — S. à La Haye. — S. à Cette. — L. à Alger. — B. à Anduzes. — R. à Nîmes. — F. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

## AVIS

Parmi les invendus qui nous restent, nous avons fait le choix de quelques collections du *Supplément*. A titre de propagande, elles seront envoyées à ceux de nos lecteurs qui les désireront, rendues en gare, pour la province au prix de 85 centimes et 95 centimes à domicile ; 1 fr. 25 pour nos lecteurs de l'extérieur, ou tout autre envoi à faire par la poste.

* * *

Voilà le beau temps revenu ; les promenades à la campagne vont recommencer. Nous prévenons les camarades qui voudraient en profiter pour faire la propagande, que nous avons une masse d'invendus à leur disposition, surtout des numéros avec supplément.

* * *

Prière aux camarades de Paris qui auraient des adresses de libraires où l'on peut déposer le journal, de nous les faire parvenir. Les libraires dont le service n'est pas fait par des porteurs, peuvent se le procurer tous les vendredis de 9 heures du matin à 1 heure de l'après-midi, rue du Croissant 11, chez le marchand de vin Ramuz.

* * *

Les compagnons de *Die Autonomie* viennent de mettre en vente plusieurs collections de leur journal. Ces collections complètes, cartonnées, contenant 58 numéros, sont mises en vente au prix de 6 fr. S'adresser à la *Révolte*, ainsi que pour les brochures anarchistes de langue allemande, ainsi que le journal *Die Autonomie*.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 4,824 fr. 40.

Liste 58, par E. Habert : Marie H. 25 cent., Emile H. 50 cent., Alp. Wech 50 cent., V. François 75 cent., Ernest 50 cent., Bouriand 50 cent., Pattinier 50 cent., X. Y. ou Z. 1 fr. 25, Delgorgue 50 cent., H. Bertin 1 fr., Bibi 1 fr., O. François 25 cent., Varlet 25 cent., 6 timbres Suisse à 10 cent. 60 cent., Bidault 15 cent., Lebeaux 10 cent., Un Pied-Plat 1 fr., Un compagnon anglais 50 cent., Un ex-Pied-Plat 1 fr., Compagnon A. D. 1 fr., Citoyenne D. 50 cent., Quincée 75 cent., en tout 13 fr. 35. — T. et F. à Parana, 20 nationales, change déduit 61 fr. 20. — Marseille, collecte faite à Saint-Giniez 5 fr. — Mme Calavaz 10 fr. — G. rue M. Bizot 25 cent. — Muller 25 fr. — Anarchistes de Buenos-Ayres 50 fr. — R. par V. Paris 75 cent. — E. M. à Valence d'Agen 25. — Anarchistes de langue italienne à Marseille, 5 fr. — L. à Arras 10 cent. — Revin, collecte faite à la suite d'une conférence du citoyen Mailleux, collectiviste 2 fr. 10. — R. au Tiolat 2 fr. — D. boulevard Barbès 2 fr. — VENTE DE VIEUX TIMBRES, 6 fr. — R. rue Keller 1 fr. — G. Pied-Plat 1 fr. 50. — « Réfractaires d'Argenteuil » 2 fr. — Groupe de « Réveil de la Femme » sur le produit de la fête du 2 juin 10 fr. — Un révolté 1 fr. — L. à Paris, vers. heb. 1 fr. — A. C. Pied-Plat, 2 fr. — Excédent d'écot à l'absinthe du dimanche 1 fr. 20. — M. à Toulon 5 fr. — P. S. à Bordeaux 1 fr. — S. à Chaumont 25 cent. — Verviers, H. vers. mens. 2 fr.

**Total à ce jour 4,997 fr. 25.**

Nos amis de Suisse, viennent de faire paraître la troisième édition de la *Loi et l'Autorité*. Prix : 5 cent.

Adresser les demandes à l'Imprimerie Jurassienne, à Genève.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international*. — En caisse : 41 fr. 35, dont 10 fr. 50 de l'ex-caisse des détenus ; 1 fr. 50 du *Père Peinard*, 30 cent. d'un Allemand Polonais.

Grande réunion publique et contradictoire, organisée par la *Jeunesse anarchiste de Paris*, le samedi 22 juin, à 8 h. 1/2 du soir, salle Guizard, 2, rue des Ecluses-Saint-Martin.

Ordre du jour : De la patrie ; Des grèves internationales ; De la Famille. — Entrée libre.

Réunion du groupe du XIVe tous les mercredis, à 8 h. 1/2, salle Anne, rue Moutoo-Duvernet, 27.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, rue d'Avron.

Ordre du jour du samedi 22 juin : Organisation d'une Soirée internationale. Urgence.

Les coiffeurs anarchistes sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le lundi 24 juin, à 10 heures du soir, café Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

Les compagnons anarchistes qui pourraient venir, nous feront plaisir. L. CHARVERON.

PUTEAUX. — Tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe *Liberté*, rue Saulnier, 12.

Une permanence est établie tous les dimanches de 9 à 11 heures et de 2 à 5 heures du soir.

CETTE. — Réunion du groupe l'*Egalitaire*, samedi 22 juin, à 8 h. 1/2 du soir, café des Travailleurs, rue de l'Esplanade.

SAINT-QUENTIN. — Plusieurs camarades réunis le 16 juin, ont décidé de former un deuxième groupe anarchiste, afin de pouvoir mieux répandre les idées anarchistes. A cette occasion, ils invitent les camarades qui désirent en faire partie, de se réunir le dimanche 23 juin, à 7 heures du soir, estaminet Lancelli, place de la Gare.

REIMS. — Les anarchistes de Reims sont convoqués pour une réunion, qui aura lieu le samedi 29 juin, au café Saint-Maurice, rue du Barbâtre, 153, à 8 h. 1/2 du soir.

FIRMINY. — Tous les compagnons sont priés de se rendre à la réunion qui aura lieu le samedi 29 juin, à 8 heures du soir, au café Jousse.

Ordre du jour : Question de local.

Le compagnon Cayré étant obligé de partir, rendra ses comptes.

CALAIS. — *Communistes Libertaires*, réunion tous les samedis, à 8 heures du soir, café Voltaire, 42 rue des Quatre Coins. — Etudes et discussions des questions économiques.

Ordre du jour du samedi 29 juin : Organisation d'une tournée de conférence dans le Pas-de-Calais et le Nord.

BRUXELLES. — Groupe l'*Egalité*, 58, rue du Moulin, au Nouveau Moulin, Saint-Josse ten-Noode. Tous les lundis, à 8 h. 1/2 du soir, causerie publique et contradictoire. Journaux et brochures anarchistes.

VERVIERS. — *Jeunesse libertaire*, réunion tous les mardis, à 8 heures du soir.

*Jeune Garde cosmopolite*, réunion tous les dimanches. Prière aux jeunes camarades d'y assister régulièrement.

**La RÉVOLTE est en vente :**

**A Puteaux**

Portemani, 5, rue des Colombes.
Librairie, place de l'Eglise.
10, rue Godefroy.

*Le Gérant :* J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 42. — 5 CENTIMES — Du 30 JUIN au 6 JUILLET 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LE CENTENAIRE DE LA RÉVOLUTION

Dans quinze jours la France va célébrer par une fête grandiose le centième anniversaire de la Révolution. Après avoir longtemps jeté le voile sur cette Révolution et conspué ceux qui donnèrent à la grande cause, à l'émancipation du genre humain leur enthousiasme, leurs énergies farouches et leurs vies — la Bourgeoisie s'empare aujourd'hui de la Révolution comme de son œuvre ; du jour de la prise de la Bastille, elle fait une fête nationale ; elle fête le centenaire de 1789 par une exposition qui comptera longtemps dans les annales de l'histoire.

Inévitablement, les travailleurs suivent le courant. Il y a dans les grandes fêtes quelque chose de contagieux : « la joie de vivre » s'empare des masses, les plus indifférents se sentent entraînés ; et au 14 juillet prochain, la France paysanne et la France ouvrière seront en fête, tout comme la France officielle.

Inutile de vouloir résister à ce courant. Inutile d'autant plus, que dans l'histoire de l'Humanité le 14 Juillet est, en toute vérité, une grande date révolutionnaire. Ce jour-là, le Paris des va-nus-pieds se souleva en masse. Il comprit sa force et il montra aux générations à venir que les gouvernements les mieux établis tombent devant la poussée, si la poussée vient des masses profondes du peuple. Que furent les grands jours de 48 et de 71, sinon des répétitions du 14 Juillet ! Et qui de nous n'a pas senti son cœur battre au récit du soulèvement de Paris ! qui de nous, n'a pas senti son énergie se réveiller au récit des préparatifs de coup d'Etat de la Cour, du réveil des faubourgs forgeant leurs piques, brûlant les octrois et marchant à l'assaut de la sombre forteresse qui menaçait Paris de ses canons et dans les tours de laquelle gémissaient les victimes de l'ancien régime ! Que de jeunes gens de toute nationalité n'ont pas senti le feu révolutionnaire s'allumer dans leurs cœurs au souvenir de ces évènements. Que de cœurs ne s'allumeront pas encore dans quinze jours, lors des fêtes que les prolétaires américains, anglais, allemands, etc., organisent pour commémorer cette date !

Mais, après avoir dûment fêté cette journée qui fut le commencement de la fin pour l'aristocratie, le servage et la royauté ; après avoir dit au peuple ce que les bourgeois ne lui diront pas — la part des prolétaires révoltés dans cette première victoire, — à nous de célébrer plus tard d'autres journées de la Grande Révolution, bien plus importantes pour nous, et de les célébrer, non pas seulement par des feux d'artifice, mais en reprenant l'œuvre de nos grands-pères là où ils l'ont laissée inachevée.

---

Disons d'abord la vérité sur cette grande Révolution qui, à elle seule, fit plus pour pousser en avant l'histoire universelle que les siècles d'évolution qui la précédèrent.

Disons les faits, vrais, d'autant plus que chaque jour ils sont de plus en plus noyés sous le flot de mensonges officiels et de légendes bourgeoises, faites pour cacher au peuple l'enseignement révolutionnaire qu'il eût pu tirer de la grande épopée.

Le mensonge bourgeois, le mensonge jacobin, dénaturent l'œuvre du peuple dans la Révolution. Faisons donc ce que nous pourrons pour en rétablir le vrai sens populaire.

---

Deux grands courants préparèrent et firent la Révolution. L'un d'eux sera glorifié dans les discours officiels. A nous de nous rappeler l'autre — celui qu'on taira, parce qu'il était *anarchiste*.

L'un, tout d'idée, naquit dans la Bourgeoisie, l'autre, tout d'action, grandit au sein des masses populaires — des paysans dans les campagnes, des prolétaires dans les grandes villes. Et lorsque ces deux courants se rencontrèrent dans un but, d'abord commun, lorsqu'ils se prêtèrent un appui mutuel, — alors ce fut la Révolution.

Ce fut le renversement subit d'institutions qui avaient mis des siècles à se développer, à s'enraciner dans le sol, et qui semblaient si stables, si immuables que les réformateurs les plus fougueux n'osaient croire à leur renversement prochain. Ce fut la chute, l'émiettement, de tout ce qui faisait l'essence de la vie sociale, religieuse, politique et économique de la France depuis des siècles : des institutions, des idées acquises, des notions croissantes sur chacune des manifestations de la vie si compliquée des grandes agglomérations du troupeau humain.

Et ce fut l'éclosion de nouvelles idées, de nouvelles conceptions sur tout ce qui fait l'ensemble des relations multiples entre tous les habitants d'une nation — d'idées nouvelles qui se répandirent plus tard à travers l'Europe, bouleversant le monde civilisé et donnant à tout le siècle suivant son mot d'ordre, ses problèmes, sa science, son développement économique, politique et moral.

---

Mais deux courants séparés, tous d'eux d'égale importance, mais d'origine diverse, furent nécessaires pour préparer cette œuvre et l'achever.

D'une part, l'*idée*, éclose au sein de la Bourgeoisie. Et pour juger de son importance, de sa valeur et de son essence, voyez-la à ses résultats.

Ces Etats centralisés, policés, organisés, qui se partagent l'Europe et les troupeaux humains parqués sur son territoire, sont l'œuvre de la Bourgeoisie. Ce mécanisme formidable qui, sur un ordre parti de telle capitale, met en mouvement des millions d'hommes équipés pour la guerre et des milliers de bouches à feu qui vont vomir la mort, arroser de sang les champs de bataille, porter la dévastation dans les campagnes et le deuil dans les familles ; le tout, mis en mouvement par un simple ordre télégraphique parti d'un ministère de la guerre, — c'est ce que rêva la Bourgeoisie avant 1789. Ces territoires couverts d'un réseau d'administrateurs obéissant aux ordres d'une volonté centrale, nommée par des chambres de représentants de la Bourgeoisie ; cette obéissance des citoyens à la loi ; ce culte de la loi, du Parlement, du juge et de ses agents ; ce réseau d'écoles maintenues ou dirigées par l'Etat pour fortifier le culte du pouvoir et l'obéissance passive ; ces rois de la finance tenant dans leurs bourses les destinées des peuples selon qu'ils stimulent ou retiennent l'ardeur guerrière des gouvernants ; cette industrie qui broie sous ses rouages le travailleur que la nation lui livre à discrétion ; ce commerce qui accumule les richesses entre les mains des accapareurs du sol, de la mine et de l'usine ; enfin, cette science qui a affranchi la pensée, qui s'élabore sur les bases de l'expérience et du raisonnement et qui centuple les forces productives de l'Humanité ; — tout cela n'existait pas avant la Révolution, et tout cela fut rêvé par les bourgeois anglais et français bien avant 1789.

Toute cette organisation politique et économique, les bourgeois l'avaient conçue dans la pensée, élaborée bien avant que la Révolution s'annonçat par ses grondements. On la retrouve en entier dans des milliers d'écrits — livres et pamphlets — dans lesquels les hommes d'action de la Révolution puisèrent plus tard leur inspiration, leur énergie raisonnée.

Lorsque la Révolution vint s'annoncer, la Bourgeoisie savait ce qu'elle voulait faire : créer une constitution, modelée sur la constitution anglaise, pour réduire le roi au simple rôle de scribe enregistreur ; remettre tout le pouvoir entre les mains d'un Parlement bourgeois et concentrer le pouvoir à la manière de l'ancienne Rome, avec ses fils partant du centre et se répandant sur la police, l'impôt, le tribunal, la force militaire, l'école, le commerce. Proclamer la liberté des transactions commerciales, donner pleine liberté à l'exploitation du travailleur dépouillé par l'Etat de tout moyen de défense contre l'exploiteur ; le tout, sous la protection de l'Etat favorisant l'enrichissement des particuliers et l'accumulation des grandes fortunes sensées faire la richesse de l'Etat ; le tout, au nom de l'égalité dans la soumission et de la liberté de s'accaparer tout ce qui serait nécessaire au travailleur pour l'empêcher de tomber dans un servage économique.

La Bourgeoisie savait ce qu'elle voulait. Elle avait fait ce rêve d'organisation politique et économique ; et lorsque l'occasion se présenta de réaliser son rêve, elle marcha droit devant soi, forte de son savoir et de son idéal politique ; et elle travailla à le réaliser avec une énergie suivie et consciente que le peuple n'a jamais eue, faute d'avoir jamais conçu et élaboré un idéal qu'il eût pu opposer à l'idéal bourgeois.

---

Mais, pour réaliser cet idéal d'organisation, il fallait la force, la force physique, le dévouement, le mépris de la mort en face des ennemis. Il fallait que les masses se mettent en mouvement, qu'elles marchent à l'assaut des vieilles institutions — qu'elles fassent l'œuvre de démolition.

Il fallait donc, à côté du courant d'idées, un courant *d'action*. Ce courant naquit au sein du

peuple. La Bourgeoisie favorisa son éclosion ; elle l'aida aux débuts ; elle fit appel à la force populaire chaque fois qu'il fallut marcher à l'assaut de la monarchie, quitte à le maîtriser plus tard.

Eh bien, c'est ce courant qu'on taira dans les discours officiels. Ce soulèvement populaire qui dura quatre ans et qui permit à la Bourgeoisie de combattre la Royauté et de vaincre, on le mentionne à peine, avec un regret sur les lèvres ; on le qualifiera « d'excès regrettables » si on n'ose plus le flétrir du nom « d'excès de brigands ».

L'œuvre de ceux que nos grands pères traitaient *d'anarchistes*, l'œuvre qui fut anarchiste de fait, de par son essence et par ses procédés, on ne la mentionnera même pas.

C'est à nous de la raconter, et c'est ce que nous allons faire, tout en regrettant de ne pouvoir le faire dans tous ses détails, pour servir d'enseignement aux jeunes anarchistes qui bientôt auront à agir et qui pourraient tirer plus d'un enseignement dans le passé.

## COURAGE ET CONFIANCE

Les mouvements grévistes internationaux de ces derniers temps qui prouvent surabondamment l'approche d'une grande Révolution économique, nous portent à réflexion, car on oit constater avec plaisir que partout ce sont dles idées anarchistes qui ont prévalu, qui ont obtenu l'assentiment général des travailleurs exploités.

Les grèves ont réussi là où le caractère anarchique, c'est-à-dire expropriateur s'est montré, là où la violence, c'est-à-dire la force mise au service du droit a été employée.

Partout en Allemagne, en Autriche, en Italie, les ouvriers ont compris qu'ils avaient tout produit et que n'ayant rien, ils avaient le droit d'assurer leur existence par tous les moyens.

Ce droit d'existence intégrale, depuis longtemps mendié aux gouvernements, lesquels ont intérêt à ce qu'il soit foulé aux pieds, ce droit, dis-je, s'est affirmé par la rébellion des meurts-de-faim de Westphalie, de Silésie, de Vienne, de Bohême et d'Italie.

Le mouvement qui, comme on voit, a fait écho un peu partout, prouve, bon gré mal gré, qu'une solidarité commence à se montrer parmi les malheureux de tous pays.

Le Populo, n'est plus si égoïste, si exclusif, si renfermé dans son chacun pour soi.

Il a compris enfin qu'au-delà de son pays, qu'au-delà de ses frontières, il n'y avait pas des ennemis comme on avait voulu lui faire accroire, mais bien des exploités, des malheureux comme lui, subissant les mêmes maux, e même esclavage et voulant à tout prix les faire cesser par la force, par la Révolution puisqu'il n'y a que ce moyen de pratique et de sûr

Oui, l'internationalisme a, quoi qu'on dise, pénétré les cerveaux.

L'humanitarisme a remplacé le chauvinisme le « tous pour tous » s'est enfin affirmé.

L'émancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes a été essayée d'une façon qui, il faut le reconnaître n'avait pas encore eu sa pareille.

En effet, partout ou presque partout, les travailleurs ont fait l'assaut des produits entassés chez les riches propriétaires.

C'est cet assaut que très prochainement il faudra continuer.

C'est par cette reprise seule de produits à eux volés que les travailleurs pourront espérer une amélioration de leur sort.

Mais puisque le mouvement révolutionnaire se dessine déjà en ce sens, on ne peut qu'espérer de voir les peuples le continuer. De cette façon seulement, ils seront logiques, autrement ce serait encore pour eux un demi-siècle de misère et de luttes sans fin.

Si la Révolution n'était internationale, elle serait étouffée par la coalition capitaliste et gouvernante.

Espérons donc que l'Humanité restera dans la voie qui lui est tracée par les événements.

Elle se montrera ainsi à la hauteur de la science, c'est-à-dire qu'elle saura profiter du bien-être que par elle, elle pourrait posséder déjà.

Elle aura compris enfin cette humanité qu'il n'est pas juste qu'une partie de ses membres soit étranglée, étouffée, anéantie par l'autre, sous le vil prétexte que cet autre cherche à s'enrichir, à se créer une situation oiseuse et parasitaire.

L'union se fera donc par cette dépossession des riches et s'établira par la réalisation *absolue* de ces trois bases essentielles de justice humaine « Liberté, Egalité, Fraternité » aujourd'hui des mensonges.

Mais en attendant cette phase heureuse du monde que le mot d'ordre soit :

« La vie entière ou la mort révolutionnaire ».

---

On sait que les condamnés peuvent demander à faire leur temps en cellule, ce qui les fait bénéficier du quart de la peine ; ordinairement cela leur est accordé. — Notre ami Méreaux, — condamné comme droit commun, quoique ce fut pour avoir résisté à la sauvage agression de sergots, à la suite de provocations du mouchard Blagier, à la sortie d'une réunion — vient de se voir refuser l'application de cette disposition de la loi. — Le prétexte : c'est qu'il n'a pas su se plier aux exigences des gardes-chiourmes, et qu'il n'a pas fait preuve d'un zèle excessif à enrichir les exploiteurs du travail des prisonniers.

Notre ami a répondu pour demander au ministre de la justice, comment il faisait pour concilier ce rapport avec celui de l'acte d'accusation qui le représente comme un travailleur actif, honnête, etc.

Allons donc, messieurs les bourgeois, dites plutôt que quand vous tenez un des nôtres, vous vous vengez sur lui de toute la peur que vous font éprouver nos idées, et ne venez pas nous parler de modération, de justice, d'apaisement et de toutes vos calembredaines. — Qu'on le sache bien une bonne fois pour toutes, la justice dont vous parlez tant n'est que la lâche rancune de ceux qui vivent d'exploitation contre les exploités qui ne veulent plus l'être ; vos lois ne sont que des instruments devant servir à la satisfaire.

Il y a longtemps que les anarchistes le savent, mais il est toujours bon de le répéter.

---

Un personnage fait circuler dans la presse anglaise le compte-rendu d'un prétendu « Congrès d'anarchistes et de révolutionnaires » qui aurait été tenu à Londres dimanche passé, sous la présidence d'un « nihiliste russe Pierre Ivanovitch » et auquel aurait pris part un « Sieyès, éditeur de la *Révolte*, publiée à Genève ».

Inutile de dire que nous ne connaissons pas de nihiliste russe qui prenne le nom de Pierre Ivanovitch, et que s'il y a eu à Londres quelque meeting de révolutionnaires, la *Révolte* n'y a pas été représentée, ni par M. Sieyès (?), ni par aucun autre délégué.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Béziers. — La situation s'assombrit de plus en plus, je ne crois pas me tromper en disant qu'après l'Exposition les événements vont se précipiter. Les partis au pouvoir et ceux qui y aspirent commencent à perdre la tête, les socialistes divisés en une infinité de chapelles se déchirent à qui mieux mieux. Je ne sais si à Paris c'est la même chose, mais ici tandis qu'une partie des socialistes est entrée dans le giron de l'Eglise opportuno-radicale, une autre partie fait le plus bel ornement du comité boulangiste, aussi si la masse n'est pas encore écœurée des palinodies de ces soi-disant réformistes, la partie éclairée vient à l'Anarchie dégoûtée qu'elle est de tous ces pontifes en charlatanisme qui ne cherchent qu'à décrocher la timbale et dont tous leurs principes se résument en ces quelques mots : « Ote-toi de là, que je m'y mette ».

A Cette, grâce à la division des opportuno-radicaux, les socialistes sont arrivés les maîtres à la mairie, aux dernières élections municipales. Ils ont nommé pour maire un Quarante-huitard, qui n'a pas tardé à tourner sa veste et à nager dans les rangs du comité occulte opportuno-radical du département, qui donne les ordres au préfet et partant à toutes les administrations de l'Etat et des communes.

De là, grande colère des socialistes du Conseil, un adjoint est révoqué, un autre donne sa démission, tenant compte de l'action dissolvante des radicaux opportunistes, vous comprendrez que le parti socialiste cettois est bien émietté, le tout au plus grand profit de l'Anarchie, car beaucoup de citoyens désintéressés dégoûtés de toutes ces palinodies des chefs de file, viennent grossir nos rangs où ils ne trouveront pas au moins des chefs et des ambitieux pour les tromper.

* * *

Millau. — Ici, où les socialistes autoritaires n'ont pas encore fait leur apparition ; où même, je n'ai pu entendre parler d'aucune sorte de socialisme.

J'ai assisté samedi dernier à une réunion où les opportunistes seuls dominaient, où le maire de la localité a dit que ce n'était plus le cléricalisme, qui était l'ennemi, mais qu'il y en avait un qui paraissait à l'horizon, le plus implacable, le plus impitoyable des ennemis, je croyais qu'il allait dire le capitalisme. — Le Boulangisme a-t-il dit, c'est une guerre à mort entre lui et nous. Vive la République. Voilà le résultat de cette superbe réunion.

Les travailleurs n'ont pas encore étudié la cause de la crise économique, et ils suivent les crédos qui ne font que répandre le mensonge et la haine entre les travailleurs

Cependant, sans parler de socialisme, les travailleurs ou les petits industriels, car il y en a beaucoup ici (la ganterie étant la seule industrie) sentent qu'une tourmente révolutionnaire est inévitable ; ils sont obligés de vendre leurs gants aux gros industriels, qui sont mieux outillés qu'eux, et doivent les vendre presque à perte ; ils sentent que leur avoir va passer dans les mains des classes supérieures (comme rapacité). Pour les uns, c'est la machine qu'il faut détruire ; les autres c'est une guerre pour sortir de l'ornière ; mais enfin tous sont d'accord pour sentir que la position est critique et que les événements approchent, que le cataclysme est aussi près qu'inévitable ; ils entendent parler avec plaisir, ceux qui leur disent de laisser le progrès des machines, mais de les enlever aux patrons et par ce moyen diminuer les heures de travail aux ouvriers, et par ce même remède, le bien-être sera assuré à tous.

* * *

Rochefort. — Une manifestation des ouvriers sans travail ayant eu lieu ici, la police en a profité pour incarcérer quelques anarchistes.

Le compagnon Jingeaud, qui avait pris part à ce mouvement s'est vu condamner à 15 jours de prison. On a profité de cela pour tout bouleverser chez lui, et lui voler ses journaux et brochures, jusqu'à son livret d'ouvrier. En outre, on l'expulse de Rochefort.

Voilà ce qui se passe en régime de liberté !

* * *

Avignon. — Messieurs nos exploiteurs, habitués depuis longtemps à traiter leurs employés en esclaves, commencent à réfléchir depuis quelque temps.

En effet, un mouvement général se fait sentir parmi les exploités de notre ville. Il y a quelques jours, c'étaient les employés qui refusaient de travailler le dimanche, puis les merciers, les quincaillers, etc..., les maçons en même temps se mettaient en grève ; ces jours-ci on nous annonce des réunions de boulangers, de serruriers, de garçons de café, etc., tous les corps de métiers y passent.

Commenceraient-ils à comprendre que depuis longtemps ils sont trop sages ? Sans doute, cette agitation n'a pas le caractère ferme de notre propagande, mais si l'on considère l'apathie qui étreignait le travailleur avec ce qui se passe, on est forcé de reconnaître qu'il y a un grand pas de fait.

Jusqu'à des soldats pontonniers, qui voyant leurs chefs se promener tous les soirs et se trouvant assez hommes pour faire comme eux, ont envoyé une

pétition au colonel pour demander la permission de 11 heures. Savez-vous ce qu'a répondu le ramollot : il les a gratifié de 8 jours de prison chacun, avec privation de sortie pendant trois mois.

Heureusement qu'ils seront souverains quand ils sortiront de leurs bagnes. Par le vote, ils auront le droit de nommer de *bons* députés qui feront nommer de bons colonels qui foutront les autres dedans. Et ainsi de suite, tant que les travailleurs ne comprendront pas qu'ils doivent et peuvent se passer de maîtres ; qu'on a que les libertés que l'on prend et que seule la Révolution sociale peut nous l'assurer, et la propagande communiste-anarchiste que nous devons tous faire, prévaut sur les gouvernements de tout acabit.

***

Grenoble. — Il est heureux de constater que de partout le populo bouge en faveur du socialisme. A Grenoble, où l'on ne connaît pas la misère noire, où tout le monde travaille à peu près, partout on entend causer socialisme ; toutes les sociétés, depuis les comités radicaux jusqu'aux libres pensées font chez eux une évolution sociale et arriveront bientôt à demander la Révolution. Pour mieux dire, tout est en bonne voie et Grenoble ne sera pas la dernière ville à bouger en cas de mouvement. Jusqu'à présent, en fait d'anarchistes, on est peu nombreux, pour mieux dire il n'y a presque rien, mais il suffirait que quelque compagnon viennent donner ici quelques réunions, ça ne demanderait qu'à marcher.

## Angleterre

La grève des matelots dure toujours : 6,000 grévistes paradent sur la plage de Glascow donnant le plus bel exemple de dignité et de solidarité. Des pêcheurs que les compagnies de bateaux ont voulu embaucher pour substituer les matelots et ruiner la grève, se sont refusés de monter à bord et ont fait cause commune avec les grévistes. Plusieurs compagnies ont été forcées de céder devant l'énergique attitude des matelots.

***

Londres. — On vient d'arrêter le compagnon Parmeggiani, qui avait dû se réfugier ici, à la suite des vexations de la police qui voulait se débarrasser de lui, à cause de l'énergie qu'il avait su déployer dans la propagande des idées anarchistes.

Comme les faits qu'on lui reproche sont d'ordre purement politique, on essaie de rattacher son affaire à une question d'attaque à la propriété, afin de pouvoir l'extrader.

Nous n'avons pas à protester contre une illégalité de plus, — légal ou illégal, pour nous c'est la même chose — mais constatons en passant que les bourgeois ne se gênent pas pour violer les lois qu'eux-mêmes ont faites et qu'ils prétendent faire respecter par les imbéciles.

## Autriche-Hongrie

Des désordres sérieux ont eu lieu dans la ville de Steyr, où se trouve la grande manufacture d'armes créée par M. Werndl, qui est mort récemment. Des ouvriers ont attaqué et démoli une petite fabrique dont le directeur avait été signalé comme un exploiteur des ouvriers. Les troupes, appelées d'une localité voisine, ont été accueillies à coups de pierre, et plusieurs soldats ont été blessés. « Néanmoins, la troupe n'a pas tiré et s'est contentée d'exécuter deux charges à la baïonnette !! » Deux bataillons et un escadron de cavalerie de la garnison de Linz ont été dirigés sur Steyr.

***

La grève qui dure depuis quelque temps dans le district minier de Bohême s'est terminée cette semaine par une insurrection. Avec la tension qui existait, le moindre incident a suffi pour faire couler le sang.

Jeudi passé, dans la ville de Kladno, lors d'une procession religieuse, un gendarme ayant voulu empêcher un des mineurs de prendre une fleur sur un autel, le mineur répondit par un coup dans la face du pandore. Le gendarme saisit le mineur et voulut l'emmener à l'Hôtel de Ville.

La foule les suivit ; d'autres gendarmes vinrent au secours de leur compère, et la lutte s'engage. La foule délivra le prisonnier ; puis, elle brisa toutes les vitres dans la mairie ; elle pénétra par les soupiraux dans les caves et puis dans l'Hôtel de Ville et détruisit toutes les paperasses accumulées dans la boîte.

Le commissaire impérial arriva sur les lieux, mais il fut forcé de se retirer après avoir été blessé à la tête d'un bon coup de pierre.

De l'Hôtel de Ville, la foule se porta à la maison du directeur de la mine. Ce monsieur avait filé à temps, et le peuple n'y trouva que sa femme et sa fille qui, au dire des télégrammes bourgeois, se défendirent à coups de revolver, ne cédant le terrain qu'après combat, et se barricadèrent dans leur chambre à coucher.

Alors, le peuple détruisit tous les riches meubles de la maison et finit par y mettre le feu. Les deux dames se sauvèrent pendant l'incendie.

Ensuite la foule se rendit à la maison du maire qui, lui aussi, s'était hâté de filer. La maison fut s'accagée et « réduite au même état que les autres maisons », dit le télégramme, laissant entrevoir qu'il y a eu d'autres maisons bourgeoises saccagées.

A sept heures du soir, trois bataillons d'infanterie arrivaient en toute hâte de Prague. Ils chargèrent le peuple et le dispersèrent, probablement en laissant un bon nombre de blessés sur le carreau.

Arrestations, enquête et tout le reste, comme de coutume. Les enjuponnés travaillent maintenant à leur métier de corbeaux noirs.

Comme on le voit, ce n'est pas un simple acte de vengeance accompli sur quelque misérable sous-ordre. C'est la paperasse, d'abord, que la foule détruit : la maudite paperasse qui fait tant de guignon à la gent mal-aisée. Puis, c'est droit au directeur de la mine que la foule marche ; elle le punit dans ce qu'il y a de plus cher — sa fortune — une fois qu'elle ne le trouve pas en personne. Et enfin, c'est le maire, l'autorité municipale, qui subit la même punition.

C'est précisément de cette manière que le peuple français procédait dès janvier 1789, pendant la Révolution que messieurs les bourgeois nous invitent à fêter.

Nos frères slaves fêtent cette Révolution tout de bon. Ils font leurs feux de joie avec la paperasse et les riches hôtels de ces messieurs.

Et ce sont toujours les mineurs qui en prennent l'initiative.

## Belgique

Verviers. — Maintenant que les anarchistes ne voient que la Révolution pour l'émancipation des travailleurs et rejettent loin d'eux les socialistes autoritaires, jetons un coup d'œil sur le mouvement social de notre localité.

D'abord, nous avons le Parti ouvrier, avec son programme collectiviste qui, dès son début en 1886, avaient pris de grandes proportions ; mais, depuis quelque temps, des divisions se sont produites qui ont commencé à le désagréger et ne tarderont pas à le réduire à néant.

La fraction qui reste maintenant joue un triste rôle.

En 1886, ils avaient fait beaucoup de propagande au sujet des évènements ; le terrain politique leur donnait beaucoup pour l'obtention du droit de vote pour tous les citoyens, mais bientôt tous ceux qui étaient placés à la tête de la Fédération, se vouèrent une haine entre eux, et voici pourquoi le courant de coopérative préconisé par Depaepe et Anseele voyait tous les jours de nombreux partisans ; donc ici on forma une boulangerie.

L'accord régnait entre eux. Mais voilà que l'idée de former une Maison du Peuple fut jetée parmi les membres de la boulangerie. Mais aussitôt, comme beaucoup d'entre eux tenaient des estaminets, et que cette Maison du peuple leur aurait fait du tort, vu que l'on serait allé boire des chopes dans les réunions tenues à la Maison du Peuple, ils protestèrent et n'en voulurent à aucun prix ; mais, néanmoins, une société civile se forma et acheta de quoi pouvoir monter un établissement.

Depuis lors, une animosité ne cesse de régner entre eux. Ils se lancèrent des épithètes plus injurieuses les unes que les autres. Et maintenant, nettement séparés, ils font leur propagande à part. Le groupe dissident, forme maintenant un noyau. Presque jamais ils ne se montrent pour faire leur propagande, car de temps à autre ils ont organisé des conférences, avec le concours des orateurs de Paris, tel que Jules Guesde et Chauvière, aussi farceurs les uns que les autres.

Ce groupe aux dernières élections provinciales, mit sur les rangs un de ses amis qui fut blackboulé.

Mieux encore, ils se disent révolutionnaires, et à ces réunions électorales, ils regrettèrent que l'*Association libérale* n'ait pas voulu faire une alliance avec eux et avait repoussé leur candidat.

Comme cette association est composée des plus gros exploiteurs de la ville, c'était une platitude qui doit faire honte aux sincères révolutionnaires.

Revenons au restant du Parti ouvrier :

Ils ouvrirent une coopérative, et les moyens les plus dégradants furent employés pour arriver à former un capital. Ils reculèrent la propagande maintes fois pour organiser des bals et des soirées où se chantaient des chansons sur le brave général Boulanger. Les journaux socialistes et anarchistes furent strictement défendus.

Donc, compagnons, voilà ces hommes qui se prétendent socialistes et qui se proclament les vrais défenseurs de la liberté?

En dehors de ces charlatans qui exploitent honteusement le vrai principe du socialisme (nous parlons des chefs), il y a les anarchistes qui, sans organisation aucune, s'entendent admirablement bien. Nous sommes la minorité comme organisation, mais quand il s'agit d'agiter la masse par la propagande révolutionnaire, nous sommes la force. N'ayant aucune jalousie personnelle, on voit tous les jours les anarchistes sur la brèche : journeaux, meetings, soirées, causeries, tout est employé pour la propagande anarchiste, aussi voyons-nous le résultat obtenu depuis deux ans.

Il semble drôle au premier coup d'œil, que les anarchistes, sans organisation autoritaire, sans mot d'ordre ni de chef, enfin sans armée disciplinée s'entendent bien entre eux. Et en effet, les socialistes prêchent cette organisation autoritaire et malgré cela ils ne peuvent que se diviser. Oui, malgré vos chefs, votre organisation, tous les jours éclatent des querelles. Et au milieu de ces querelles, nous ne voyons que l'Autorité, la cause de ces tristes conséquences.

Oui, c'est l'ambition des chefs entre eux, c'est la centralisation entre les mains d'un Conseil général, entre les mains duquel tous les socialistes abdiquent leur propre initiative.

Nous ne cessons de crier au peuple que tant qu'il mettra sa confiance entre les mains d'un maître, tant qu'il ne fera pas ses affaire lui-même, il sera trompé et dupé par ses propres frères devenus maîtres. Et les chefs, voyant leur popularité s'en aller, peuvent faire venir des orateurs de Paris et essayer par tous les moyens possibles de se recréer une place quelconque.

Quand le peuple comprendra le vice et le danger d'un gouvernement, même socialiste, ce jour-là les politiciens seront balayés.

# VARIÉTÉS

## Collaborations originales

### LA REPRÉSENTATION DU PEUPLE [1]

Notre sort est-il entre les mains de celui ou de ceux qui nous gouvernent ?

Peut-il dépendre d'un gouvernement, quel qu'il soit, à un moment donné, d'interrompre, d'arrêter ou d'entraver, tout au moins, la marche du pays, de lui crier : — Halte ! demi-tour à droite ! En arrière ! — Arrrche ?

Oui, parce que l'Etat est tout, et la nation, rien.

Or, remarquez-le bien, que ce soit le maréchal Mac-Mahon qui soit à la tête de l'Etat, ou M. Gambetta, ou Napoléon IV, ou Henri V, ou Pierre, ou Jacques, — cela ne changera point le fond des choses.

L'Etat tiendra toujours tout dans ses mains, vous dépendrez toujours des volontés, des préjugés, des caprices, de l'honnêteté des ministres, ou de leur chef ; vous serez toujours à la merci d'une intrigue parlementaire quelconque, et il suffira toujours d'un changement de personnel, aujourd'hui plus libéral, demain plus rétrograde, pour contraindre la France à marquer le pas sur place, ou à reculer.

Tel est le gâchis dans lequel nous pataugeons depuis quatre-vingts ans. Telle est l'impasse au fond de laquelle la Révolution trois fois victorieuse, depuis trois quarts de siècle, va se briser le crâne, dans ses plus beaux élans, pour retomber sanglante et inanimée, à la discrétion des corbeaux et des vautours.

Quand on rapporte le mot de Louis XIV : l'Etat c'est moi ! tous nos libéraux bondissent d'indignation.

Quant l'Etat moderne dit : La France, c'est moi ! — et agit en conséquence, — quelle différence y voyez-vous ?

Il a raison, vous lui avez tout donné, il est le plus fort, il peut tout, — il est tout !

— Mais, répondez-vous, je suis le peuple souverain, moi ! — Tous ces gens qui me gouvernent, qui me rationnent ma part de liberté, d'existence,

1 *L'Etat et la Révolution*, par Arthur Arnoult.

d'air respirable, qui taillent et qui rognent dans mes droits, qui légiférent envers et contre tous, particulièrement contre moi, ne tiennent leur pouvoir que de moi !

— En ont-ils moins le pouvoir ?

— C'est moi qui les nomme !

— En êtes-vous moins gouverné ?

— J'ai mon bulletin de vote, je les change !

— Et plus vous les changez, plus c'est toujours la même chose !

D'abord, parce que vous les changez à l'heure fixée par eux, dans les conditions voulues et préparées par eux, de telle sorte que vous n'êtes jamais mis à même d'empêcher le mal que quand il est fait.

Ensuite, parce que le mal a des racines plus profondes.

Emondez l'arbre tant qu'il vous plaira, il n'en poussera pas moins ses branches, et si c'est un mapocenillier, vous n'en serez pas moins empoisonnés, chaque fois que vous irez vous reposer à son ombre.

L'erreur c'est de croire qu'en changeant l'investiture du Pouvoir, on en change la nature.

Le roi Bomba disait en parlant de ses soldats, d'ailleurs très braves contre le peuple : — Habillez-les de vert, habillez-les de rouge, ils fuiront toujours devant l'ennemi.

Il en est de même du Pouvoir. Qu'il s'exerce au nom du droit divin et héréditaire, ou au nom de la souveraineté populaire et du droit électif, il sera toujours le Pouvoir, et vous serez toujours la chose inerte qu'on administre, qu'on dirige, qu'on gouverne.

Qu'il porte au front l'huile sainte du sacre, ou la poudre de la barricade, ou le bulletin de vote, — l'Etat, représenté par un homme ou par une Assemblée, n'a-t-il pas toujours les mêmes prérogatives, la même omnipotence ?

Du moment que vous avez dit *oui*, avec plus ou moins de connaissance de cause, plus ou moins de liberté morale ou matérielle, n'appartenez-vous pas à ce Pouvoir, qui sort de vous, et qui n'est plus vous ?

Si on disait à un condamné à mort :

« Le bourreau ne sera plus nommé par l'administration, tu l'éliras toi-même, et, avant de te trancher la tête, il déclarera que c'est en vertu de ta propre Souveraineté qu'il te coupe le cou », — croyez-vous que le sort du guillotiné en serait essentiellement changé ?

Eh bien ! cette théorie est celle de la *Souveraineté déléguée*, celle de toute la vieille génération révolutionnaire et des jeunes néophytes qui aspirent au Pouvoir.

Pas d'illusion. — Jamais l'Etat, quel nom qu'il prenne, ne sera véritablement démocratique, ni même *libéral*, — c'est-à-dire soumis aux volontés de la nation.

Comment voulez-vous que celui qui commande — obéisse ?

Jamais il ne sera ni la liberté, ni l'égalité, puisqu'il est l'Autorité, par conséquent le privilège, c'est-à-dire le contraire de la liberté et de l'égalité.

Sera-t-il davantage la justice et la sécurité ?

Mais il n'y a point de justice là où il n'y a ni liberté vraie, ni égalité. Et comment serait-il la sécurité, lui qui sera toujours fatalement la reproduction exacte des lumières, des préjugés, des passions, des capacités et de l'honnêteté de ceux en qui il se personnifie ?

Ouvrez l'histoire depuis quatre-vingts ans.

Quand le même fait se reproduit toujours, c'est que la cause persiste. Quand trois monarchies différentes aboutissent à la même chute, pour avoir commis les mêmes excès ; — quand deux Républiques sur trois aboutissent au coup d'Etat ; — quand la troisième République présente les mêmes symptômes alarmants, et n'a vécu, pendant sept ans, que de l'impopularité et de l'impuissance de ses ennemis, — non de sa propre vitalité, — c'est qu'il y a un vice constitutionnel dans les institutions.

Vous dites à chaque fois :

— Je choisirai mieux mes représentants, je prendrai d'autres hommes.

Vous avez donc toujours mal choisi ?

Soyez moins modestes. — Oui, vous choisissez mal, mais pouvez-vous choisir mieux ? — On vous demande et vous cherchez l'impossible, — à savoir le représentation du peuple, de la nation.

Tout le système dictatorial, autoritaire, gouvernemental, — trois synonymes, — repose sur cette idée insensée que le peuple peut être représenté par d'autres que par lui même.

Personne ne peut représenter le peuple, car personne, mieux que lui, ne peut connaître ses besoins, ses volontés.

On représente des intérêts définis, circonscrits, limités, — on ne représente pas une abstraction.

On représente une commune, on représente un groupe économique, on représente un corps de métier, — on ne représente pas le peuple.

L'Etat ne vous représente donc pas. Il ne représente que lui même.—Or, vous et lui, ça fait *deux*, et *deux* ne feront jamais *un*.

Que diriez-vous d'un homme qui, ayant une épine dans le pied, s'aviserait de changer de chaussure dans l'espoir de se guérir ?

L'épine, c'est l'Etat, — les gouvernements sont les chaussures qu'on change, et voilà pourquoi votre fille est muette !

Arthur Arnould.

## BIBLIOGRAPHIE

Les camarades espagnols viennent de publier en brochure à 10 centimes, *L'Anarchie*, par notre ami Kropotkine. — Adresser les demandes à *La Bandera Roja*, 96 Amparo, Madrid.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Saint Quentin. — Les compagnons du groupe les *Communistes libertaires*, tout en étant partisans absolus de la liberté d'action individuelle la plus complète, informe les compagnons Saint-Quentinois que leur groupe est toujours en vigueur, et qu'il se réunit tous les dimanches, salle Fournival, rue de la Chaussée-Romaine, et les invite à se trouver le dimanche 30 juin, à 8 heures, au lieu dit, pour y discuter les théories anarchistes.

Les compagnons qui voudraient se procurer les journaux et brochures anarchistes, sont priés de s'adresser au compagnon Allait, 22, route de Paris.

Les compagnons sont en outre informés que le groupe, abandonnant les discussions personnelles, faites jusqu'à ce jour, fera de la propagande par tous les moyens et surtout dans les campagnes. Donc, à tous ceux qui veulent nous aider, notre concours sera toujours ouvert, jusqu'au moment, où reposés de la lutte, nous serons victorieux.

* * *

Les camarades habitant le XIXe qui éprouveraient des difficultés à se procurer le journal, le trouveront tous les samedis soirs, à 9 heures, à la Bibliothèque socialiste, rue d'Allemagne, 59, demander le compagnon Pagès, à la Bibliothèque.

## PETITE CORRESPONDANCE

X. à Cosne. — Vous avez tort de vous plaindre, si on vous a supprimé l'envoi. — Dorénavant nous serons forcé de le faire à tous ceux qui ne paieront pas exactement, et cela afin d'assurer le service régulier de ceux qui paient.—Nous tirons à 7,000, dont près de 6,000 sont placés, nous avons 500 abonnés, il nous rentre près de 50 francs de souscription par semaine, avec cela nous devrions avoir assuré l'apparition régulière du journal. — Au contraire, parce que les uns oublient de payer, que d'autres prennent des délais extrêmement long, nous en sommes, à chaque numéro, forcés de taper aux portes des amis de bonne volonté pour trouver l'argent du papier ou du tirage, et de morceler l'expédition du numéro au fur et à mesure des rentrés ; c'est au point que nous voyons qu'un de ces jours nous serons forcés de ne pas paraître une semaine. — Voilà trop longtemps que ça dure, dans les comptes que nous avions relevés il y en a dont les paiements ne font pas seulement les frais de la poste ; dorénavant nous supprimerons immédiatement l'envoi à ceux qui mettront de la négligence ou de la mauvaise volonté. En réduisant les frais, nous arriverons à assurer le service régulier du journal.

C. S. à Bienne. — Nous transmettons à nouveau votre lettre, mais n'ayant pas de relations directes avec « l'Union des Femmes », nous ne pouvons vous renseigner.

M. à Béziers. — Reçu mandat. C'est bien cela.

C. à Recanati. — Reçu abonnement par l'intermédiaire de P.

G. à Hasting. — L'abonnement au compagnon M. sera servis. — Nous n'avons pas reçu sa lettre, sans cela l'envoi lui aurait été fait.

A. à Saint-Nazaire. — Ça va bien.

« Drapeau Noir ». — Reçu de P. à Mills-Pieds, pour vous, 1 fr. 45. — Envoyez 25 exemplaires et supprimez l'envoi du groupe d'Angers.

« Drapeau Noir ». — Le Cercle International n'a pas reçu les trois derniers numéros du journal. — Si vous les envoyez encore, mettez les à cette adresse : G. Cabot, 62, rue des Marais. — Les trois premiers numéros reçus vous ont été payés par la « Révolte ». — Peut-on les avoir le samedi soir ?

Richard Lanoy à Reims. — Le compagnon Théophile Dewinne à Woonsocket, demande votre adresse.

E. G. — New-Rochelle. — Reçu 2 dollars.

Deux. — L'abonnement sera servis. — Nous pouvons vous remettre tous les suppléments que vous voudrez ; afin d'éviter les frais de poste, faites-les prendre.

T. rue Myrra. — Les numéros avaient été envoyés. Vu personnne.

Bluteau, menuisier aux Brotteaux. — Le compagnon Monat demande votre adresse ; écrire à Torrens, 3, quai du Port, à Marseille.

Le compagnon Thuriault est prié de nous faire parvenir son adresse pour expédier la « Grève des Electeurs ».

Cartelier. — Les camarades de Grenoble demandent son adresse.

« Bandera Roja », Madrid : « Solidaridad », Séville « Socialismo, Cadix. — Le compagnon Berger 15, rue des Petits Carmes à Bruxelles, demande quelques numéros de vos publications respectives.

E. N. à l'Echenot. — V. G. à Alger. — A. J. à Lyon. — T. à Marseille. — B. à Saint-Etienne. — V. à Lille. — B. à Sedan. — O. à Petit Quevilly. — L. à Agen. — C. à Avignon. — D. à Beauvais. — S. M. à Bourges. — L. au Mans. — Vienne. — C. Z. à Cardiff. — D. à Bern. — M. à Tournus. — F. à Amiens. — F. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 42 fr. 35, dont 1 fr. de la collecte de la salle Horel.

Réunion du groupe du XIVe tous les mercredis, à 8 h. 1/2, salle Anne, rue Mouton-Duvernet, 27.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour du 29 : Le droit au vol et la grève générale.

Le compagnon Mollet est invité.

Réunion du groupe *La Jeunesse anarchiste*, rue des Ecluses Saint-Martin, 2, salle Guizard, à 8 h. 1/2, tous les samedis.

Samedi 29 juin, à 8 h. 1/2 du soir, réunion publique par le groupe de propagande anarchiste du XIXe, salle Georges, 31, rue Petit.

Ordre du jour : Des grèves et leurs conséquences : La Bourgeoisie devant la Question sociale.

Entrée libre et gratuite.

Avignon. — Tous les travailleurs sont invités à assister aux réunions du groupe communiste-anarchistes *Les Libertaires Vauclusiens*, qui ont lieu tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, café des Ambassadeurs, entrée par la rue Colombe.

Ordre du jour : Organisation d'une série de conférences.

Roubaix. — Tous les compagnons anarchistes de Roubaix et de Tourcoing sont priés d'assister à la réunion qui aura chez le compagnon Contat, à Tourcoing, à 4 heures du soir, pour fêter la venue d'un nouveau-né, pour détruire toute cérémonie religieuse, que la masse est encore entraînée à accomplir.

Départ des compagnons de Roubaix, fixé à 1 heures, de l'estaminet des Trois-Piques, rue de la Chapelle-Carrée.

Nous espérons faire une bonne journée pour la propagande.

Reims. — Les anarchistes sont convoqués en réunion pour le samedi 6 Juillet, au Bal des Romains.

Narbonne. — Appel est fait à tous les compagnons désireux de propager les principes anarchistes par tous les moyens.

Une réunion aura lieu dimanche au soir, au café de la Navigation, avenue des Pyrénées.

Le but de la réunion est de reconstituer le groupe tombé par les questions de personnalité et de s'entendre sur la possibilité d'envoyer représenter les idées anarchistes au meeting qui aura lieu à Nîmes le 6 juillet, et dans le but d'organiser une série de conférences dans l'arrondissement de Narbonne, avec le concours de Sébastien Faure.

Calais. — *Communistes Libertaires*, réunion tous les samedis, à 8 heures du soir, café Voltaire, 42, rue des Quatre Coins. — Etudes et discussions des questions économiques.

Verviers. — *Jeunesse libertaire*, réunion tous les mardis, à 8 heures du soir.

*Jeune Garde cosmopolite*, réunion tous les dimanches, à 11 heures du matin.

Prière aux jeunes camarades d'y assister régulièrement.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 43. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 6 au 19 JUILLET 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AUX CAMARADES

**Tous les vendredis, un camarade se tient en permanence, de 8 à 1 heure, chez Ramuz, 11, rue du Croissant, pour la distribution du journal dans Paris. — Prière aux camarades de se servir chez les libraires, de nous faire parvenir les adresses de ceux qui veulent bien se charger de le vendre, nous ferons notre possible pour en assurer le service régulier.**

## A NOS LECTEURS

Ce que nous avions réussi à éviter depuis deux mois a fini par arriver cette semaine : faute de fonds nous n'avons pu paraître. Nos dépositaires n'ayant pas tenu compte de nos avis répétés, nous avons dû suspendre l'apparition du journal devant l'impossibilité de combler le déficit. Sur cent cinquante francs, qu'il nous fallait le mercredi pour le papier et l'impression du numéro, nous avions juste cinquante francs ! — Et nous avons plus de huit cent francs dehors !

Encore une fois pour toutes, nous le répétons, le journal ne fait pas ses frais, il ne se maintient qu'à l'aide des souscriptions qu'il reçoit, donc s'il y en a parmi les dépositaires qui nous font attendre des deux ou trois mois le règlement, ou bien oublie tout à fait de payer, ce sont autant d'entraves que l'on nous met, et qui, en se répétant, nous amènent à la situation de cette semaine ; sans compter que, pour parer à cette situation, on nous fait faire une dépense énorme de forces qui seraient bien mieux employées, si nous pouvions consacrer notre temps et notre activité à améliorer le plan du journal et lui donner le développement qu'il serait susceptible de prendre. — On nous fait faire, à un seul, le travail de trois hommes, sans aucun profit pour la propagande.

Donc nous reparaissons cette semaine, à ceux qui reçoivent le journal, à ceux qui nous doivent, de voir ce qu'ils ont à faire, pour nous faciliter la besogne, s'ils jugent que l'existence du journal est utile à la propagande de nos idées.

---

A ce propos, beaucoup de camarades se sont plaint, à différentes reprises, de recevoir le journal en retard. — Plus d'une fois, nous avons répondu par la voie de la petite correspondance, afin que tous en fassent leur profit, mais il faut croire que tous ne la lisent pas, les plaintes s'étant renouvelées, — nous donnons ici le mécanisme de notre expédition.

Nous aurions davantage de ressources, nous paierions ce qu'il faut et tout serait expédié le même jour, mais comme c'est impossible, c'est le même camarade qui est forcé de tout faire, par conséquent, cela devient plus long, et l'expédition prend deux jours au lieu d'un. — Le jeudi, jour de tirage, nous mettons au chemin de fer tous nos colis postaux. — Le vendredi, ce sont les abonnés et tous les paquets au-dessous de 60 cent. partant par la poste. Il nous est absolument impossible de rien changer à cela, tant que nous pourrons pas payer de personnel.

Seulement ceci, c'est calculé, que l'argent ne nous manque pas. Il arrive souvent que nous avons pu payer le papier et l'imprimeur, mais nous n'avons pas un sou pour expédier, alors l'expédition se trouve reculée de un jour, deux jours, etc., selon que les rentrées nous arrivent ; quand l'imprimeur est de bonne composition, il nous arrive de le faire attendre pour pouvoir expédier, mais ça n'est pas toujours, et il y a des fois, où l'argent de l'expédition et de l'imprimeur manque à la fois. — Donc, quand les camarades n'ont pas reçu le journal à l'heure, inutile de réclamer, ils peuvent être sûr que l'argent a fait défaut, s'ils nous en doivent, ils n'ont qu'à nous l'envoyer, ils seront sûrs d'être servis.

## LE CENTENAIRE DE LA RÉVOLUTION

II

Deux courants ont fait la Grande Révolution, disions-nous dans notre article précédent : *l'idée*, élaborée surtout au sein de la Bourgeoisie, et *l'action*, venue surtout du sein des masses. Et nous avons vu quelle était l'idée de la Bourgeoisie en matière politique ; c'était le gouvernement représentatif dans un Etat romain, omnipotent, gérant toute la vie du citoyen, un Etat tel que l'avaient conçu les jurisconsultes de l'ancienne Rome.

En matière économique, l'idée n'était pas moins nette. La Bourgeoisie avait lu et étudié Turgot et Adam Smith — les créateurs de l'économie politique ; elle connaissait l'Angleterre où les théories de ces économistes trouvaient déjà leur application, et elle enviait à ses voisins d'outre-Manche leur puissante organisation économique, comme elle leur enviait leur constitution politique. Elle rêvait l'exploitation des richesses du sol qui restait improductif aux mains des seigneurs, et en cela elle avait pour alliés les petits bourgeois campagnards qui faisaient une vraie force dans les villages, bien avant que la Révolution vint augmenter leur nombre. Elle entrevoyait déjà le développement de l'industrie et la production en grand avec l'aide de la machine ; et elle rêvait déjà un grand commerce d'exploitation : des colonies au-delà des Océans, les marchés d'Amérique, les grandes entreprises commerciales — et les fortunes colossales au bout.

---

Mais pour cela il fallait d'abord briser les liens qui retenaient le paysan attaché à la glèbe ; il fallait que le paysan devînt libre de quitter le village et de s'installer en ville, afin que, changeant de maître, il rapportât des francs à l'industriel, au lieu des maigres sous qu'il rapportait au seigneur, tout en manquant lui-même de pain.

Il fallait de l'ordre dans les finances de l'Etat, des impôts plus faciles à payer et rapportant plus au Trésor. Il fallait la liberté pleine et entière de l'industrie et du commerce ; point d'unions de métier, point de compagnonnages ; point de jurandes ni de maîtrises ; point de surveillants qui entravent à chaque pas l'industrie naissante ; point de douanes intérieures ni de lois prohibitives. Liberté entière des transactions.

Et pour obtenir tout cela, il fallait rien moins que briser le pouvoir de la Cour, des aristocrates et des prêtres ; refaire toute l'organisation de l'Etat et se saisir du pouvoir.

Voilà les idées dont s'inspirait la Bourgeoisie aux approches de la Révolution ; voilà son programme — un programme entier, comme on le voit, où tout se tient, se raccorde, se supporte mutuellement.

---

Certainement, il serait injuste de dire que la Bourgeoisie fut guidée exclusivement par des vues étroitement égoïstes.

Les meilleurs représentants du Tiers-Etat avaient bu à cette source sublime — la philosophie du dix-huitième siècle qui portait en germe toutes les grandes idées surgies depuis. L'esprit éminemment scientifique de cette philosophie, son caractère éminemment moral — lors même et surtout, quand elle raillait les mensonges de la morale conventionnelle ; sa confiance dans l'intelligence, la force et la grandeur de cœur de l'homme libre, élevé dans une société d'égaux ; sa haine des institutions despotiques ; tout cela se retrouve en entier chez les meilleurs représentants du Tiers. Et, sans cela, où donc auraient-ils puisé la force de conviction dont ils firent preuve pendant la période de luttes ? Plus que cela, — il faut aussi reconnaître que ceux-mêmes du Tiers qui travaillèrent le plus à réaliser ce programme d'enrichissement, croyaient sincèrement à ce que l'enrichissement des particuliers serait le meilleur moyens d'enrichir la nation en général.

Mais, si grandes que fussent les idées abstraites de liberté, d'égalité, de progrès libre, qui inspirèrent les meilleurs représentants de la Bourgeoisie de 1789-1793, c'est encore à leur programme *pratique*, aux applications de la théorie que nous devons juger les porteurs de ces idées.

L'idée abstraite reste vague ; — par quoi se traduira-t-elle dans les faits de la vie réelle ? voilà la question. En effet, voyez les socialistes de nos jours. Tous les socialistes sincères puisent leur inspiration, leur enthousiasme, dans la grandeur de leur idée commune — le bonheur des masses ; mais, quelle différence énorme entre les conceptions pratiques de ceux qui marchent sous le drapeau rouge ! Pour les uns, le socialisme c'est l'affranchissement entier du genre humain, tandis que pour tant d'autres l'emblème ouvrier signifie à peine une réforme des salaires et toutes les nuances possibles se retrouvent entre les deux extrêmes. L'idée abstraite peut couvrir des programmes bien différents, et c'est précisément d'après le résidu pratique de l'idée théorique, que nous devons juger les porteurs de l'idée.

Eh bien, s'il est juste de reconnaître que la Bourgeoisie de 1789 s'inspirait des grandes idées de liberté et d'égalité, d'affranchissement économique, politique et religieux, — ces grandes idées, dès qu'elles prenaient corps, se traduisaient précisément par le double programme que nous venons d'esquisser : la liberté illimitée d'exploiter les richesses de toute nature et le travail humain, sans garantie aucune pour ceux qui tomberaient victimes de l'exploitation ; et l'Etat jacobin, imité sur l'Etat romain, — centralisé et armé de tous les pouvoirs pour garantir et assurer la liberté de l'exploitation.

---

Et le peuple ? Quelle était *son* idée ?

Le peuple, lui aussi, avait puisé à la philosophie du siècle. Les pensées des grands philosophes anglais, systématisées, développées et popularisées en France, s'infiltraient aussi, insensiblement, dans les cerveaux de ceux qui peinaient à la charrue, l'enclume, ou la lime. Leurs représentants les plus lettrés s'inspiraient aussi des grands principes de liberté. Eux aussi aspiraient vers un meilleur avenir de bonheur pour tous. Et quand on relit la littérature de l'époque on est frappé de la masse d'idées purement socialistes — purement communistes — que des bourgeois comme Sieyès, comme Brissot (qui qualifiait la propriété de vol) et tant d'autres lancèrent dans le peuple.

Une vague inspiration de Communisme et d'Anarchie inspirait les masses populaires. Il suffirait de relire Rousseau — ses écrits philosophiques et ses romans, beaucoup lus à cette époque — pour s'en assurer.

Mais, tandis que chez les bourgeois les idées d'affranchissement se traduisaient par tout un programme élaboré, posé dans ses parties, d'organisation politique et économique, le peuple traduisait ces mêmes idées par une série de négations, sans jamais se demander qu'est-ce qui surgirait en lieu et place des institutions abolies. On dirait même que ceux qui parlaient au peuple — tout comme maint socialiste de nos jours — évitaient de préciser. Sciemment ou non, ils semblaient se dire : « A quoi bon parler au peuple de la manière dont il s'organisera plus tard. — Qu'il ait seulement la force d'attaque, l'énergie de marcher à l'assaut des vieilles institutions, et nous verrons plus tard, comment on s'arrangera ».

On ne parlait pas au peuple de ce qui surgirait de la démolition. On semblait craindre de refroidir son énergie révolutionnaire, et on ne touchait que son sentiment. On dénonçait les abus et on finissait par dire : — « Révolte-toi ! à plus tard le soin d'arranger tout pour le mieux ! » — Que de socialistes agissent encore de la même façon ! Combien, anxieux d'accélérer le jour de la révolte, traitent de théories endormantes toute tentative de faire surgir un idéal d'organisation future !

Aussi l'idée populaire se traduisait par des négations : — « Brûlons les cahiers de redevances ! A bas les dîmes ! A bas Madame Veto ! A la lanterne les aristocrates ! » Mais — à qui la terre libre ? A qui l'héritage des aristos guillotinés ? A qui la force de l'Etat organisée par les jacobins et rendue bien autrement puissante que sous l'ancien régime ?

Il est douteux même que l'on posât ces questions lorsqu'on parlait au peuple. Et lorsqu'on lui en parla plus tard, pendant la Révolution, ce fut pour le convertir, — le pervertir serait plus juste — à l'idéal bourgeois.

---

Mais, si forte que soit l'idée, un abîme la sépare encore de l'action. Aussi, si forte qu'elle fût en théorie, la Bourgeoisie resta impuissante tant que le peuple ne vint pas lui prêter ses bras, son élan révolutionnaire, sa révolte, sa Jacquerie, qui permirent aux bourgeois de renverser l'ancien régime.

La force d'attaque vint du peuple révolté. Sans elle, il n'y eût point eu de révolution.

Les historiens bourgeois nous ont parlé, et leurs orateurs nous parleront avec emphase du 14 Juillet, de l'impulsion révolutionnaire des bourgeois aux approches de la Révolution. C'est de la légende, fabriquée après coup. Ce qui nous a frappé, au contraire, dans toutes nos études sur la naissance de la Révolution, c'est la platitude de la Bourgeoisie envers le pouvoir royal. Pour un d'Espréménil, combien de milliers de valets !

Alors même que la Révolution gronde, que l'Orient de la France est en feu, que le peuple partout ronge son frein, le langage et l'attitude de la Bourgeoisie envers le roi sont d'une platitude exécrable.

C'est la peuple qui vient apporter l'appoint de ses bras, de sa révolte, de sa jacquerie et qui ouvrit ainsi la Révolution. Et c'est ce rôle du peuple que l'on taira dans les discours officiels, et que nous allons dire maintenant, après nous être rendu compte de l'idée de la Bourgeoisie de 1789.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Saint-Etienne. — Une explosion de grisou vient de tuer ici 250 ouvriers. — Au moment où on expose, les progrès d'aménagement des mines, des appareils perfectionnés d'aérage et tout un mécanisme compliqué, destiné à éviter de semblables sinistres, la catastrophe du puits Verpilleux, vient démontrer aux travailleurs que les progrès de la science ne sont pas faits pour eux, s'il doit en coûter un sou à leurs exploiteurs.

Qu'importe aux actionnaires le nombre de victimes ! Les pensions des veuves, des orphelins et des mutilés — et on sait ce que sont ces pensions — seront payées sur la caisse formée avec les retenues opérées à cet effet sur le salaire des ouvriers ; tandis que la transformation de l'outillage, les frais d'amélioration à apporter au système d'aérage auraient été payées sur les bénéfices des actionnaires. — Périssent les travailleurs, mais sauvons la caisse. — Et dire que si le parent ou l'ami d'une des victimes, écrasait sous son talon la tête d'un de ces vampires de la mine, c'est lui qui serait puni comme assassin.

***

Saint-Quentin. — La propagande a fait un pas énorme, surtout depuis la conférence des compagnons Devertus et Leboucher, où les chefs ambitieux et crétins, du parti collectiviste, ont montré leur lâcheté aux travailleurs et ce qu'ils seraient capables de faire, s'ils étaient au pouvoir.

Les travailleurs ne veulent plus rien savoir de ces individus qui cherchent à s'engraisser à leurs dépens, et ici l'on est bien convaincu, que la Révolution violente et anarchiste, amenée par la crise économique, qui sera capable de nous émanciper.

Nous apprenons qu'un troisième groupe anarchiste organisé par des militants convaincus, est en formation ; nous en reparlerons.

***

Beaucaire. — Vendredi 21 courant, le compagnon Sébastien Faure nous donnait dans une salle du premier étage du Café du Midi, une conférence sur la Question sociale et la crise actuelle.

La conférence ayant été quelque peu précipitée, et nullement préparée à l'avance, beaucoup de compagnons n'ont pu y assister, étant en grande partie occupés aux travaux des vignobles qui tiennent à Beaucaire une grande place ; de plus, la police n'osant refuser carrément la conférence, fit comme cela arrive toujours, pour nos réunions anarchistes, courir le bruit que la dite conférence n'aurait pas lieu, le propriétaire du café se refusant à louer la salle promise ; et cela à peine une demi-heure avant que la conférence eut lieu.

Malgré toutes ces tracasseries jésuitiques de la police, que nous avons le bonheur ineffable de posséder à Beaucaire, près de 200 personnes sont venues entendre la parole révolutionnaire.

Le compagnon Faure qui a pris la parole, et cela sans la formation d'aucun bureau, a traité son sujet avec une éloquence et une logique vraiment admirables !

Les vérités et les faits historiques sortaient pour ainsi dire à poignées, de la bouche du conférencier, comme le semeur jette à pleines mains de grain qu'il ensemence. On sentait sous le charme de cette parole chaude, vibrante, émue, énergique, que l'orateur avait étudié à fond son sujet, on comprenait qu'il y avait de l'étoffe. — A chaque mot, à chaque citation, l'orateur mettait en parrallèle l'exemple, la preuve du fait décrit. Et dans quelle langue imagée ! vibrante, passionnée, rapide comme la pensée, pénétrait comme un coup de marteau, sur l'assistance empoignée à fond.

Aussi avec quel silence on écoutait cette parole poétique de la Révolution future. — Et pourtant il y avait là des gens appartenant à toutes les écoles politiques. Un des plus connus pour ses tendances opportunistes, me dit tout bas : « mais c'est la passion de la Révolution sociale que nous fait votre ami ! » Le type était littéralement subjugué par les crudités vérités citées par l'orateur.

Malgré tous les appels faits par le compagnon Faure, aux contradicteurs, personne n'ayant voulu prendre la parole, pour réfuter les arguments du conférencier, la réunion a été levée à 10 h. 1/2, dans le calme et le silence le plus parfait.

Une collecte a été faite pour payer une partie des frais nécessités pour la conférence, et a produit la somme de 11 fr. 25.

La semaine prochaine, le compagnon Faure compte donner une seconde conférence, et vu l'impression produite, par le talent de l'orateur, nous comptons sur un auditoire beaucoup plus nombreux que le premier.

***

Reims. — La conférence organisée par les anarchistes de Reims, le samedi 29 juin, a complètement réussi.

Le compagnon Viard a traité de la question économique, et a montré, aux applaudissements des ouvriers présents, que la situation actuelle était intolérable et qu'il fallait s'attendre à une révolution violente qui mettrait fin à l'exploitation dont nous sommes victimes.

Le compagnon Mathieu a traité de la Patrie et a démontré que les travailleurs n'ont point de patrie, vu l'exploitation qui sévit dans toute l'Europe à l'heure actuelle, et déclare au grand dépit de quelques patriotes qui sont dans la salle, qu'il aime mieux serrer la main à un ouvrier allemand qu'à un exploiteur français.

Le lendemain 30 juin, une conférence était organisée par le parti ouvrier de Reims, avec le concours des citoyens Lafargue, Feroul et Cluseret, nos amis ont pris successivement la parole et ont démontré que le suffrage universel était un leurre ; voyant que la salle était plutôt disposée à accepter les idées anarchistes, les citoyens que je vous cite plus haut ont traité la situation des travailleurs, en évitant surtout de faire de la réclame électorale.

Après une contradiction des compagnons Viard et Mathieu, aucun ordre du jour n'a été voté. Enfin tout fait prévoir que les blagues politiques ont fait leur temps et que les ouvriers ont des tendances à s'émanciper par la Révolution.

***

Toulon. — Les compagnons d'ici s'étant réunis, avaient décidés de faire une série de conférences, venant appuyer les distributions de *Révolte* que nous faisons, soit en ville, soit dans la banlieue.

Le compagnon Jahn est venu faire dans le Var une tournée de conférences. La première qui a eu lieu à Toulon n'a pas porté tous les fruits quelle aurait pu rendre, attendu que nous n'avions pas un local assez convenable. Nous avons réussi à mettre la main sur une salle que nous avait remise le maire, mais faute de gaz, qu'il avait fait enlever la veille, nous avons été obligés d'éclairer la salle avec des bougies.

Un petit nombre de citoyens y assistaient, mais elle n'en a pas moins valu pour cela.

Le lendemain, c'était a Hyères, village assez important, population assez aisée, et où la propagande est assez difficile à se faire jour.

Malgré cela, le soir de la réunion, 80 citoyens y assistaient.

Le compagnon Jahn a développé dans d'excellents termes et aux applaudissements de l'assistance, l'inutilité du Suffrage universel, après avoir fait toucher aux citoyens présents, la nécessité de la Révolution.

Il a montré que le suffrage universel n'avait rien produit et ne pouvait rien produire, malgré qu'on enverrait à l'Aquarium, des ouvriers aussi honnêtes que l'on voudra, et avec de bonnes intentions, qu'ils se buteraient, s'ils ne s'étaient vendu déjà à la Bourgeoisie, contre la force du Capital, et qu'ils seraient forcés d'employer la violence pour faire rendre gorge à ceux qui nous exploitent.

Alors pourquoi perdre un temps précieux à vouloir parlementer avec des gens qui se foutent d'eux.

Et puis pourquoi déléguer à un autre sa souverai-

noté, est-ce que les peuples ne peuvent pas se diriger tout seuls. Oh ! nous savons bien que les candidats à 25 francs diront que non. Pardi, que feraient-ils eux, si on s'apercevait que ce sont des gens qui se moquent du peuple et le feront un jour fusiller, s'il réclame trop, témoin Tolain à la salle du Tivoli, à Paris.

Après avoir cité quelques arguments contre le suffrage universel, le compagnon Jahn a expliqué quel pourrait être le mode de groupement en Anarchie.

En passant, il réfute l'objection que l'on fait contre l'Anarchie : Et les fainéants.

Aujourd'hui, à qui applique-t-on ce mot-là ? Est-ce au bourgeois qui étale devant lui sa sale couenne. Oh non, celui-là n'est pas un fainéant, puisqu'il fait travailler les autres. Est-ce au magistrat qui, vrai inquisiteur du XIXe siècle, condamne à deux ans de prison un père de famille qui vole un pain, et met en liberté et encourage les Wilsons ou les Rothschild. Oh non, celui-là défend la société, car sans lui tout le monde s'entre-tuerait, etc.

Le fainéant, chose impossible à croire, c'est le travailleur, c'est celui qui dès l'âge de 9 et 10 ans va aux usines, trimer 20 à 12 heures et des fois plus pour gagner 10 à 15 sous. Et lorsque arrivé à l'âge viril on le prend pour aller défendre la propriété des autres, lui qui ne possède rien.

Qui chôme, qui crève la faim, qui roule les routes ? Et si, dégoûté du travail éreintant, il veut se reposer un moment, alors le bourgeois le traite de fainéant. Pourtant, existe-t-il véritablement ce genre de travailleur ? Non, l'homme ne produira pas il est vrai, pour la société, mais il sera forcé, appartenant au règne animal, de dépenser une force musculaire.

De nombreux applaudissements ont prouvé qu'on avait touché juste et que cette objection avait été réfutée ; aussi un bourgeois qui se trouvait dans la salle a fini par dire : Il n'y a plus d'objections à faire.

Nous avons distribué des vieux journaux et nous espérons avoir laissé parmi l'assistance une bonne impression.

Enfin mercredi, un candidat à la députation devait faire une conférence que nous allâmes contredire.

Le candidat à 25 francs ayant parlé de patrie, canons, forts..., les Allemands à nos portes, la citoyenne Jenselme en quelques mots a montré ce qu'était la Patrie : Voir arracher des bras d'une mère son enfant qu'elle a chéri, qu'elle a élevé à force de privations, aller l'envoyer défendre la Patrie, cet enfant qui n'a jamais rien possédé.

Cette Patrie, dernier refuge des coquins et de féroces brigands. Et nous serions assez bêtes pour envoyer nos fils se faire massacrer, allons assez de comédie, candidats comédiens, vous qui faites des promesses, que vous savez ne pouvoir tenir, foutez-nous la paix.

La citoyenne Jenselme, ayant dit qu'il ne fallait plus que nos fils servent de chair à canon, et nos filles de chair à plaisir, les journalistes, afin de ne pas perdre la réputation de gredins et de boite à ordure, ont détourné la phrase et ont écrit :

« Une dame anarchiste, présente à la réunion, veut bien nous faire savoir que ses fils étant de la chair à canon et ses filles de la chair à plaisir, il faut tout supprimer : ministres, députés, gendarmes ».

Nous ne nous amuserons pas à leur adresser des menaces. Nous savons que de bons et solides arguments frappants, suffiront.

***

Ganges. — Le compagnon Sébastien Faure a donné ici une deuxième conférence sur la Révolution sociale. Après avoir fait justice des calomnies que les sycophantes bourgeois et les courtiers électoraux avaient lancées contre notre ami en disant qu'il était payé par les cléricaux et par l'étranger, il demande que ceux qui, à distance, ont le cynisme de dénaturer nos théories pour les ridiculiser, aient le courage de venir à la tribune soutenir leurs mensonges ou leur manière de voir. Comme de juste, personne ne se présente. Notre ami entame alors le sujet de sa conférence ; par des chiffres et des documents, il démontre que le Prolétariat ne pourra sortir de la misère et arriver à son émancipation, que par une transformation violente.

Il fait à nouveau le procès du suffrage universel et de la tactique électorale, démontrant aux travailleurs que, tant qu'ils iront bourrer les urnes, ils resteront des esclaves ; voter c'est sanctionner l'organisation actuelle. — Il passe ensuite aux sociétés de coopération et démontre leur inanité comme moyen d'affranchissement ; il cite l'exemple des *Trades-Unions* anglaises, en disant que ce moyen de lutte est abandonné depuis longtemps par les travailleurs conscients.

S'appuyant sur la loi des salaires, il prouve que, tant qu'existera le salariat, toutes les réformes, préconisées par les politiciens bourgeois, seront d'avance frappées de stérilité ; réformes politiques, fiscales, économiques, autant de blagues dont se gonjon populaire.

La démonstration de l'impuissance des réformes se greffant sur l'impossibilité du *statu quo*, a permis de conclure logiquement à la nécessité et à la fatalité d'une Révolution sociale, venant balayer le pouvoir et la propriété individuelle.

Vers la fin de la séance, le compagnon Faure fait appel à la contradiction, la bourgeoisie locale qui n'osait se montrer, envoya un muscadin pour invectiver notre ami, qui releva vertement cet émissaire de la Bourgeoisie et le corrigea d'importance, lui démontrant que, s'il acceptait la contradiction, il entendait se faire respecter : Il fit si bien ressortir la pauvreté de cerveau de ce fruit sec de nos écoles supérieures, que celui-ci dû sortir de la salle sous les huées et les sifflets de l'assistance entière.

Vendredi 28 juin, troisième conférence sur « La Société anarchiste », et lundi 1er juillet, réunion amicale pour fêter les bases d'un groupe libertaire d'études sociales.

Dans le compte-rendu que vous avez donné de la première conférence, une petite erreur s'est glissée : ce ne sont pas les frais qui étaient de 14 francs, c'est le produit de la collecte.

## Italie

*Le Congrès républicain de Naples.* — Les républicains italiens, auxquels se sont joint nombre de socialistes légalitaires ou doctrinaires, viennent de repousser au Congrès de Naples, par 85 voix contre 48 favorables, la proposition présentée par la section romagnole en faveur de l'abolition de la propriété individuelle.

Les 48 voix contre cette institution suintant sang et larmes d'ouvriers sont déjà pour nous une belle victoire. Le socialisme en Italie, s'impose même à ses plus acharnés adversaires : il était l'utopie de quelque rêveurs, il est devenu l'aspiration irrésistible de la masse du peuple. Les républicains cèdent à ce sentiment populaire.

En Romagne comme en Sicile, à Rimini, à Forli, à Corato, à Marsala, partout, ils savent que le peuple ne les suivrait pas dans un pur changement de forme et qu'il demande son émancipation toute entière ; et, après avoir hésité longtemps, les républicains de ces régions se sont décidés à passer le Rubicon. Espérons qu'ils ne retourneront pas en arrière.

Les 48 voix, dont nous avons parlé, étaient celles des penseurs impartiaux, tels que de Marinis, Sarno et Petrina, de jeunes tribun comme Mario Magliano et de Félice, et de tous les romagnols qui déjà au Congrès de Rimini s'étaient, dans une longue déclaration — presque entièrement socialiste — déclarés pour l'abolition de la propriété individuelle. Leur nombre aurait été encore plus grand, si les sociétés de résistance du Parti ouvrier, qui ont tant d'affinités avec les « Sociétés fraternisantes » du parti républicain, eussent pu se faire représenter au Congrès, c'est-à-dire si elles n'eussent été justement à présent sous le couteau de la loi ; et si les anarchistes, au lieu de s'épancher en manifestes très peu lus se fussent fait représenter eux aussi au Congrès et y eussent porté une idée, que seulement eux professent, et qui tranche une question autrement insoluble, une question qui retient beaucoup de gens de se déclarer socialistes — nous voulons dire du Collectivisme.

Il est indubitable, et la discussion de ce congrès l'a prouvé encore une fois — que bien des gens répugnent à l'idée de mettre tout ensemble et confier tout à un nouvel Etat, à coup sûr pas meilleur que celui d'aujourd'hui.

Le Collectivisme, s'il a des partisans ardents, a aussi des adversaires convaincus ; et ceux-ci ne sont pas plus du côté du tort que les premiers. Au contraire, l'idée de l'*association*, de l'union des ouvriers en des associations fédérées, cette idée mère de l'Anarchie, est bien plus pratique et bien plus populaire aussi, car elle résout le double problème économique et politique à la fois, et elle éloigne de nous le terrible danger du parlementarisme dans le bureaucratisme. Cette idée mérite d'être popularisée plus qu'elle ne l'a été jusqu'à présent ; et la tache en retombe sur les anarchistes, car c'est à eux qu'elle appartient.

Nos camarades devraient le faire, ne fût ce que pour ôter des prétextes à l'obstination de leurs adversaires. Ceux ci, c'est-à-dire les adversaires de l'abolition de la propriété, se sont retranchés, au Congrès de Naples, dans les objections usuelles contre le Collectivisme, comme s'il n'y avait, en dehors de celui-ci, d'autre solution possible.

Du reste, ils peuvent se classifier ainsi : les Mazziniens fossiles, dont le chef invisible est Saffi et Fratti et Albani les pontifes, adorateurs serviles du maître ; les Maçons, qui sont très bourgeois et maintiennent l'esprit de discipline dans le parti ; les politiciens qui marchent l'un après l'autre, par la démocratie au pouvoir, et attendent le moment propice pour faire la culbute ; enfin des retardataires, des indécis par nature, des philosophes qui, à force de chercher la raison de toute chose, ont perdu le sens de ce qu'il faut faire.

Ainsi le Congrès de Naples a pratiquement divisé en deux le camp républicain : d'un côté les progressistes, de l'autre les retardataires ; d'un côté les ouvriers, de l'autre les bourgeois ; d'un côté les révolutionnaires, de l'autre les parlementaires. La division s'étant faite sur une haute question de principes, nous devons penser qu'elle s'accentuera et s'élargira. Les associations qui ont donné mandat de se déclarer contre la propriété individuelle, ont la conscience de leur force et de l'appui que leurs aspirations trouvent dans la masse du peuple. Qu'elles sachent donc persévérer, et faire valoir leurs principes, qui sont ceux du peuple et du siècle. Qu'elles se scindent de l'état-major du parti, des ennemis et des amis par trop timides de la cause populaire. Et surtout qu'elles rejettent l'hypocrisie mazzinienne, cause de leur défaite au Congrès.

Qu'importe l'opinion d'un homme mort depuis presque vingt ans ? Peut-elle changer le cours de l'histoire ? Peut-elle arrêter les revendications populaires ?

Les classes ouvrières en Italie ont trop longtemps expié leur culte à un homme — trop longtemps subi le joug d'un nom, exploité par des charlatans adroits. — Et qu'il nous soit permis de dire que cet homme, quoi qu'il ait pu écrire (et il a certainement écrit contre la Commune de Paris et contre l'Internationale des Travailleurs) n'a assurément *rien fait* pour la classe ouvrière, au contraire !

## Hollande

Amsterdam. — Une coalition momentanée, formée par la Ligue pour l'obtention du suffrage universel, le partie socialo-démocratique et la société radicale « De Unie », a provoqué un mouvement national afin de demander au gouvernement clérical dont nous subissons le joug depuis les dernières élections, l'abolition des impôts sur les denrées de première nécessité. Nombre de meetings ont eu lieu, et les exemplaires de l'adresse ont été couverts de signatures. Il est bien vrai que tous les signataires n'ont pas cru à l'importance de leur acte ; les uns ont été poussés par l'esprit de parti ou par un faux point d'honneur. Peut-être même, et j'ai de bonnes raisons pour énoncer cette opinion, la plupart n'ont-ils pas vu dans ce mouvement qu'un moyen de propagande et d'agitation socialiste ou radicale. Quoiqu'il en soit, le grand nombre de signatures indique, que le terrain à défricher par la propagande anarchiste est encore immense et, si c'est par des moyens semblables que l'on croit renforcer le parti socialo-démocratique ou réveiller l'esprit révolutionnaire, on verra bientôt que l'on a fait fausse route, car cette adresse ira en rejoindre tant d'autres dans le panier, et à force d'avoir été dupés, les signataires sincères finiront par tourner le dos à ceux qui les enjolent par de pareilles foutaises, et à chercher ailleurs, les moyens de mettre fin au désordre social qui les étouffe.

Il semble du reste que malgré cette adresse, qui tendrait à prouver le contraire, les travailleurs hollandais commencent à en avoir assez de se laisser mener par des gens qui promettent monts et merveilles et ne savent que former des coteries autoritaires.

Il est bien vrai que ce sont les propagateurs du socialisme démocratique qui, par leur critique incessante du régime actuel, ont réveillé le peuple des travailleurs et que depuis qu'ils sont à l'œuvre, ils ont réussi à mettre partout l'étude de la Question sociale à l'ordre du jour. C'est là leur titre à la reconnaissance des prolétaires. Mais il n'en est pas moins vrai que leur influence, surtout depuis la sortie de prison de Domela Nieuwenhuis, a été néfaste pour l'évolution des idées socialistes : alors tout le monde allait carrément de l'avant, tandis que maintenant on s'amuse à admirer les discours que Domela Nieuwenhuis débite à la Chambre ou à envoyer des adresses anodines à la susdite chambre.

Découragés par ce revirement, beaucoup de socialistes ont prêté l'oreille aux agents pour l'émigration à la République-Argentine et leur départ est encore venu affaiblir le parti.

Les autres sont, pour la plupart, retombés dans l'apathie qui les enveloppait avant l'entrée en scène de Domela Nieuwenhuis.

Le mouvement franchement anarchiste se soutien

par la publication plus ou moins régulière du journal et de brochures ; mais il lui manque encore un orateur qui prêche sans réticences la Révolution sociale et le Communisme-anarchiste.

***

Ainsi que je vous l'avais annoncé, il s'est fondé ici une ligue pour la nationalisation du sol. Cette ligue ne fait pas grands progrès pour le moment ; mais par la propagande qu'elle a entreprise, il est à présumer qu'elle attirera de plus en plus l'attention de tout le monde sur la question agraire. Si elle s'applique à ouvrir les yeux des paysans et qu'elle y réussisse, elle aura vraiment eu son utilité. Une fois entré dans le mouvement, ceux-ci sauront bien faire leurs affaires eux-mêmes et alors.... adieu les belles théories ! Quand ils s'y mettent, ils n'y vont pas par quatre chemins.

Comme réclame, la Ligue avait prié l'américain Henry George de venir faire une conférence à Amsterdam, malgré que l'expropriation du sol avec indemnités, que préconisent les réformateurs hollandais, soit foncièrement opposée l'imposition unique que propose Henry George.

Cette conférence a eu lieu mercredi dernier et n'a pas provoqué la moindre discussion, l'anglais étant compris par trop peu de personnes ou la question étant encore trop nouvelle.

J'ai eu l'occasion d'échanger quelques paroles avec le réformateur américain et quand je lui eu dit être anarchiste, il m'a répondu : « Ah ! par conséquent vous êtes individualiste ? — Pardon, je suis communiste. — Alors vous voulez mettre le gouvernement entre les mains des communes ? — Non, puisque nous ne voulons pas de gouvernement du tout. Il a terminé la discussion en me disant qu'il n'avait jamais compris ce que c'était que le communisme-anarchiste ». Inutile de dire que cette conclusion m'a peu étonné. Et vous ?

***

Le shah vient de passer quelques jours agréables à Amsterdam. Son séjour a été signalé par le gaspillage de l'argent des contribuables, qui ont eu le plaisir de le voir se changer en fumée (leur argent malheureusement) et par la mort d'un élève de l'école de navigation, qui a été écrasé en établissant une passerelle d'apparat avec quelques-uns de ses camarades ; un deuxième a eu les deux jambes écrasées ; mais le plaisir du shah n'a pas été troublé, car on a eu soin de lui cacher cet accident, lors de sa visite au vaisseau-école.

Un incident particulier a signalé la visite du shah à une taillerie de diamants. Le propriétaire de cette fabrique, un nommé Daniels et le bourgmestre d'Amsterdam étaient devant la porte, prêts à entrer quand ils ont reçu tous les deux un seau d'eau sur la tête. Après s'être secoué, le propriétaire est monté comme un furieux et a expulsé celui qu'il soupçonnait de lui avoir lavé la tête. Mais ça n'empêche pas que dans la rue on a joliment rigolé.

## BIBLIOGRAPHIE

Les compagnons du groupe Ariégeois viennent de faire paraître une nouvelle brochure : *En Espagne de 1879 à 1889*. C'est un exrait des correspondances d'Espagne publiées par le *Révolté* et la *Révolte*. Cette brochure peut intéresser tous ceux qui veulent se rendre compte de la marche du mouvement espagnol.

Elle est en vente au prix de 50 centimes dans nos bureaux.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Calais. — Le groupe, tout en laissant à chacun sa liberté de propagande et d'action révolutionnaire individuelle, invite tous les compagnons à se rallier à lui pour la propagande dans la région et en vue d'une campagne abstentionniste par la plume et la parole pour les élections, aussi bien municipales que législatives, qui vont bientôt commencer. Donc, que tous les révolutionnaires, anarchistes, communistes-libertaires et indépendants, qui trouvent que le suffrage universel est une duperie dont le peuple travailleur doit se débarrasser en n'allant plus voter, se rallient à nous, pour nous débarrasser de ces soi-disant révolutionnaires qui font ou cherche à faire du parlementarisme, qui leur rapporte plus que l'Anarchie qu'ils préconisaient il y a quelques années.

Allons, camarades un effort, et à côté du *Réveil* que l'on pourrait appeler l'*Endormi*, faisons surgir un brûlot qui viennent rappeler à la pudeur cet exanarchiste qui le rédige, et qui écrivait naguère dans la *Révolte des Affamés* du 1er août 1886, ces lignes :

« Notre sort ne peut être amélioré que par la Ré-
« volution sociale, et notre devoir, camarades de
« Calais comme de partout, du reste, est de nous
« abstenir, de déserter les urnes, ces boîtes à mys-
« tification, de ne plus voter du tout, pour quelque
« candidature que ce soit ».

Non, notre sort ne peut être amélioré, car toute amélioration retarde la marche de la Révolution. C'est la faim qui chasse le loup du bois, et le fait attaquer l'homme, ce sera aussi la faim, amenée par le progrès, qui réduit chaque jour les bras par le perfectionnement des machines, qui pousse et poussera chaque jour davantage le peuple à la révolte, et à s'emparer par la force, de toute la production qu'une minorité lui vole depuis des siècles. Venir lui prêcher le contraire, c'est faire œuvre de traître et notre devoir, à nous conscients, est de démasquer ses faux révolutionnaires et de prêcher l'esprit de révolte et l'abstention. C'est pour cela que nous faisons appel à tous les compagnons et camarades, comptant qu'ils sauront nous comprendre.

*Communistes libertaires de Calais.*

***

Les groupes et les compagnons qui voudraient se mettre en rapport avec le groupe *La Jeunesse anarchiste de Paris*, sont priés d'écrire au compagnon Courtois, 5, rue Cail.

Nous tenons à leur disposition un manifeste que nous mettons en vente à 2 fr. le cent.

***

Nos abonnés de Suisse sont prévenus que le compagnon Nicolet doit prendre remboursement sur eux pour le second semestre ; nous les prions de réserver bon accueil à sa petite note.

***

Une maladresse de notre clicheur nous a fait manquer, la semaine passée, le tirage de *La Grève des Électeurs*. Nous la tirerons sans faute avec le n° 44 — Nous prions les camarades de patienter jusque-là. — Les compagnons qui en voudraient, sont priés de nous faire connaître le chiffre de leur commande.

***

Quant à la *Société au lendemain de la Révolution*, il nous manque encore une centaine de francs pour l'achever. L'imprimeur s'engage à nous la livrer sitôt que nous aurons pu lui fournir de quoi acheter le papier, nous allons faire notre possible pour activer le tirage. Nous avons déjà 4 feuilles sur 10. — Si on peut nous souscrire quelques exemplaires d'avance, cela activera encore le tirage.

***

Troyes. — Tous ceux qui veulent se procurer la *Révolte*, peuvent s'adresser au compagnon Pannetier, 2, rue Paradis, tous les jours, ou au compagnon Beaudoin, 11, rue Champeau.

***

Roanne. — Les groupes de Roanne prie les groupes de Lyon et Saint-Étienne qui veulent faire des conférences avec le concours du compagnon Sébastien Faure, de bien vouloir se mettre en relation pour pouvoir s'entendre pour faire suivre les conférences de ces localités pour les faire avec moins de frais.

Le compagnon Sébastien Faure ayant promis de venir fin juillet, donc il y aurait urgence de se le communiquer r de suite.

Ecrire à Raimoth, 53, rue de Clermont, à Roanne (Loire).

***

Lyon. — Depuis longtemps nous semblons nous endormir sur nos lauriers.

Une période de graves événements se prépare : Boulangiste, Ferryste et *tutti quanti*, — toute la Bourgeoisie enfin — se prépare à conquérir le pouvoir et à nous forger des chaînes de plus en plus lourdes.

Resterons-nous toujours dans cet état de léthargie ?

Non, Lyon qui jusqu'à présent, a tenu la tête dans le mouvement anarchiste, ne peut faillir à sa vieille réputation révolutionnaire.

La période finale se dénouera-t-elle bientôt ? Cela est à prévoir. Quelle attitude aurons-nous à tenir ?

Dans ce but, nous vous convoquons à une réunion privée qui aura lieu, le lundi 8 juillet, à 8 heures du soir, avenue de Saxe, 105.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Courtois prie les camarades de Roanne de lui envoyer les poésies et chansons promises, 5, rue Cail.

Le compagnon Mollet prie le compagnon Card à Grenoble, de lui donner son adresse chez le compagnon Courtois, 5, rue Cail.

Le compagnon Mathieu Bernardiny de Belgique, est prié d'attendre quelques semaines pour une réponse ayant écrit de différents côtés pour ce que vous nous demandez (Calais).

Calais. — Nous n'avons reçu que deux numéros du « Flambeau Rouge ».

Beaujardin à Bougion. — Guy à Béziers. — Le compagnon Lussac de Langon, demande si avez reçu lettres et brochures ?

Le compagnon Mazoyer, 172, rue Boileau à Lyon demande l'adresse du compagnon Berlinski, afin de pouvoir lui envoyer sa montre.

V. à Lille. — La commission est faite au « Père Peinard ».

F. R. à Nîmes. — « Dieu et l'Etat » est épuisé.

P. à Lyon. — Pour ce qui est du retard dans l'envoi des paquets, voyez la note en tête du journal.

G. Z. à Cardiff. — La lettre ne contenait que quatre timbres de 25 centimes.

D. à La Flèche. — Le camarade Tortelier est en prison pour un mois. — Nous avons fait remettre la lettre chez lui.

L. L. à Guise. — Certainement que celui qui estampe un camarade est un voleur.

F. à Guise. — Nous avons remis 50 cent. à A. Leroy, pour qu'il vous envoie « l'Ere Nouvelle ». Avez du recevoir ?

D. à Romans. — La « Société au lendemain de la Révolution » ne sera pas prête avant un mois ou deux.

S. à Denain. — Voyez réponse ci-dessus. — Serez servis sitôt paru.

G. à Brest. — V. D. à Saint-Denis. — H. à Ougrée. — S. à Cette. — P. rue des Orteaux. — S. à Genève. — M. à Saint-Quentin. — S. à Lauzanne. — L. à Bordeaux. — P. à Lyon. — F. R. à Nîmes. — B. à Bienne. — P. à Troyes. — L. à Deville. — S. à Lambezellec. — W. à Flixecourt. — D. à Lyon. — D. à Romans. — V. à Saint-Denis. — J. V. à Firminy. — R. G. à Villiers. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international*. — En caisse : 46 fr. 60, dont 1 fr. 10 de la collecte du 30 juin et 3 fr. 15 de la collecte du 7 juillet, salle Horel.

Flambeaux à distribuer : 19 fr. 50 ; Reste : 27 fr. 10.

Réunion du groupe du XIVe tous les mercredis, à 8 h. 1/2, salle Anne, rue Mouton-Duvernet, 27.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Réunion du groupe *La Jeunesse anarchiste*, rue des Ecluses Saint-Martin, 2, salle Guizard, à 8 h. 1/2, tous les samedis.

Dimanche 14 juillet, à 5 heures, réunion des *Parias Picards*, salle Rousseau, 131, rue Saint-Martin. Les camarades de la banlieue sont priées d'être exacts.

Calais. — *Communistes Libertaires*, réunion tous les samedis, à 8 heures du soir, café Voltaire, 42, rue des Quatre Coins. — Etudes et discussions des questions économiques.

Saint-Quentin. — Le deuxième groupe qui devait se former, l'est complètement. Il se réunira tous les dimanches à 8 heures du soir à la Grande Halle, chemin de Fayot, 34, estaminet Lemoine.

Tous les compagnons qui désirent entrer en relation avec le groupe sont priés de s'adresser au compagnon Louis Desmoulins, 22, rue Joséphine.

Les compagnons du groupe *Les Communistes libertaires* sont priés de ne pas manquer à la réunion du 14 juillet, chez Fournival, à 8 heures, pour s'entendre au sujet de la *Révolte*, et aller rendre visite aux nouveaux compagnons du groupe *Les Indépendants*.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 41. 5 CENTIMES Du 20 au 26

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LE CENTENAIRE DE LA RÉVOLUTION

III

Si l'idée révolutionnaire avait, comme nous l'avons dit, une double origine dans la Bourgeoisie et, en partie seulement, dans le peuple, — l'action révolutionnaire, la force d'attaque, revient presque entièrement au peuple. Ce furent les paysans et les prolétaires des villes qui *firent* la Révolution ; sans eux, la Bourgeoisie restait à ses idées, à ses belles paroles.

En affirmant ceci, nous nous mettons en contradiction avec presque tous les historiens de la Révolution. A les croire, la Bourgeoisie aurait fait preuve d'un tempérament révolutionnaire dès le début ; elle aurait entraîné le peuple. Mais, qu'on relise seulement ces mêmes historiens sans s'arrêter à leurs déclamations, qu'on cherche les *faits* plutôt que les conclusions ; et on sera frappé — de la platitude de la Bourgeoisie envers la royauté.

Si la Liberté n'avait eu que cette espèce de défenseurs, nous serions encore sous l'ancien régime. Non-seulement avant 1789 la Bourgeoisie subissait l'arbitraire et l'arrogance de la Cour sans se révolter ; mais même en 1789 et 1790, lorsque la Révolution gronde déjà, sa prudence touche à la poltronnerie, sa platitude — de la servilité. Le langage de l'assemblée jusqu'en 1791 est d'une platitude révoltante ; ses adresses au roi sont conçues dans un style digne de valets. Elle ne s'enhardit qu'à mesure que le pouvoir royal faiblit, tombe en poussière sous les coups qui lui sont portés par le peuple.

Plus que cela : Saisissant l'idée révolutionnaire au bond, le peuple durant quatre années, tout le temps dépasse la Bourgeoisie dans le développement de l'idée! Les fiers révolutionnaires bourgeois ne font que suivre mal gré bon gré le peuple. Et tandis que le peuple, en 1793, rêve déjà la Commune plus ou moins communiste, ne voyons-nous pas les Robespierre et autres se cramponner à l'idée de la Constitution anglaise?

---

Mais, ne prenons pas les devants, revenons à 1789.

La légende qu'on nous a faite et refaite au 14 juillet passé, qu'on nous refera au 4 août, on la connaît assez :

« L'Assemblée nationale siégeait. Après deux mois de tergiversations, les trois ordres — clergé, noblesse et tiers-état — se trouvaient réunis. Le pouvoir échappait des mains de la Cour.

« Alors, la Cour prépare le coup d'Etat. Les troupes, massées autour de Paris, vont disperser l'Assemblée. Le 11 juillet, la Cour se décide à agir : Necker est renvoyé du ministère, il est exilé. Paris l'apprend le 12 ; une colonne parcourt les rues avec la statue de Necker. Au Palais-Royal, Camille Desmoulins fait son discours ; on dépouille les arbres de leurs feuilles pour prendre la cocarde verte. On soulève les faubourgs qui forgent 50,000 piques en 36 heures ; on marche sur la Bastille qui bientôt baisse ses ponts... La Révolution a remporté sa première victoire.

« La nouvelle se répand en province et partout elle provoque des soulèvements analogues. Elle pénètre dans les villages, et les châteaux brûlent. Alors, le clergé et la noblesse, viennent, dans la nuit du 4 août, abdiquer de leurs droits féodaux. La féodalité disparaît.

« Si après cela les paysans continuent encore à se révolter dans les campagnes, ce ne sont plus que des brigands, soudoyés par la Cour ou les Anglais, qui ont intérêt à maintenir le désordre. Aussi les patriotes des municipalités vont-ils mettre fin à l'anarchie en exécutant les brigands. Et si la Révolution continue, c'est seulement parce que les aristos et la Cour ne veulent pas se soumettre aux grands principes de 1789. C'est ce qui amena la république, et alors les partis révolutionnaires commencent à s'entre égorger jusqu'à ce que thermidor n'amène la réaction ».

Voilà la légende bourgeoise.

---

Eh bien, du commencement jusqu'à la fin, cette légende est fausse. Elle s'empare de faits vrais pour donner une idée absolument fausse de la Révolution, pour effacer le rôle du peuple, pour faire croire au peuple que les révolutions se font par un simple changement de gouvernants.

Et d'abord, ce n'est pas du 14 juillet que date la Révolution. Elle avait commencé dès janvier 1789 — au fait dès l'hiver 1788.

Si les soulèvements mêmes des Parlements en 1788 eurent une certaine importance, ce ne fut certainement pas grâce aux badauds qui se donnaient rendez-vous auprès de ces cours de justice. Ce fut l'intervention du peuple qui leur donna leur caractère, quelquefois imposants. En maint endroit, les travailleurs des villes, profitant des luttes entre gouvernants, se soulevèrent avec l'idée bien nette d'améliorer leurs conditions économiques. Sans eux, il y eût eu du papier de noirci ; mais la royauté n'eût pas convoqué les Etats Généraux si elle n'avait eu à tenir compte que des protestations platoniques de messieurs les parlementaires.

Mais le peuple se soulevait aussi. « La bête féroce », « l'éléphant enragé » (c'est ainsi que M. Taine traite le peuple — en langage académique, sans doute faisait aussi entendre sa voix. Il fallait le maîtriser, et la cour se sentait incapable de le faire sans le secours de la Bourgeoisie. Il lui fallait ce secours, et elle se décida à convoquer les représentants de la Bourgeoisie.

---

D'ailleurs, depuis l'hiver de 1788 le peuple ne payait déjà plus les redevances aux seigneurs. Qu'il y eût été encouragé par les bourgeois dont les écrits prêchaient souvent des idées socialistes, — rien de plus vrai. Que la Bourgeoisie de 1789 avait eu le bon-sens de comprendre que sans un soulèvement populaire, elle n'aurait jamais raison de la royauté — c'est encore vrai. Que le peuple fut encouragé à l'émeute par certaines délibérations des Assemblées des Notables qui discutaient déjà l'abolition des droits féodaux — rien encore de plus vrai. Les révolutions ne sont pas un résultat du désespoir, ainsi que le disent quelques révolutionnaires blanquistes prêchant le *tant pis, tant mieux*. Au contraire, le peuple de 1789 avait entrevu une lueur de libération prochaine, et il ne s'en révoltait que de meilleur cœur.

Mais il ne suffisait pas d'espérer ; il fallait agir, se révolter, payer de sa peau les premières révoltes, celles qui préparent les révolutions. Et c'est ce qui manquait à la Bourgeoisie — ce qui ne manque pas au peuple.

---

Alors que l'émeute était encore payée de la pendaison à la potence haute et basse, du carcan et de la torture, les paysans se révoltaient déjà.

Dès novembre 1778, ces émeutes deviennent générales. Les paysans ne paient plus les dîmes et les redevances, et les intendants écrivent au ministre que s'il fallait réprimer toutes les émeutes, ils ne le pourraient plus. Elles se font sans discours, mais avec de bons gourdins. Chacune, prise séparément, n'a pas d'importance ; toutes ensemble, elles minaient l'Etat, le minent dans ses fondements.

En janvier, on faisait des élections ; on rédigeait les doléances. Mais, qu'est ce que cela faisait aux paysans ? Homme pratique avant tout, il ne compte pas sur ses représentants : il se révolte. Il refuse les corvées, il ne paie pas — ni au seigneur, ni à l'Etat. Par ci par-là un seigneur est exécuté par *les Jacques* — un de ces groupements secrets surgissant spontanément au sein des masses, sans réglements ni organisations centralisées — tout petits groupes d'amis qui se connaissent et agissent de concert, sans se donner des maîtres dans des comités occultes. Les receveurs d'impôts sont reçus avec des gourdins ; des terres de seigneurs sont prises et labourées.

Et ces révoltes, d'autant plus terribles qu'elles n'ont rien d'organisé, se répandent plus ou moins par toute la France, surtout dans l'Est, le Nord-Est, le Sud-Est.

Chassin avait mille fois raison de dire que si Paris eût été vaincu au 14 Juillet, les droits féodaux devaient disparaître néanmoins. Les paysans ne se reconnaissaient plus, et il eût fallu faire une guerre en règle contre chaque village séparé pour les rétablir.

La Féodalité avait reçu son coup de mort bien avant que le théâtre de Versailles retentit de ces discours — excellents sans doute, mais impuissants, que les historiens nous ont réservés avec soin.

---

Paris pouvait-il rester tranquille, lorsque la France paysanne se soulevait déjà ? — Certainement, il était bien gardé par la troupe, mais il avait aussi ses émeutes. Dès avril il se révoltait déjà contre l'affameur Réveillon, et chaque semaine avait son échauffourée. La Bourgeoisie encourageait le peuple, heureuse de trouver en lui un aide puissant pour soutenir ses revendications.

Mais, vient le mois de juillet. Les trois ordres

sont réunis — la Bourgeoisie a obtenu sa première victoire parlementaire. Mais la Cour prépare le Coup d'Etat. Les troupes sont massées, et un de ces beaux jours, les hussards vont faire irruption dans l'Assemblée, disperser les représentants.

Nous, qui avons eu le 18 Brumaire et le 2 Décembre, nous savons ce qu'ils auraient fait. Protesté — et obéi, tandis que les meneurs auraient été emmenés à la Bastille. Les révolutionnaires bourgeois ne se faisaient pas non plus d'illusions sur le courage de leurs représentants — et ils comprirent la nécessité de soulever le peuple de Paris pour empêcher le coup d'Etat.

Il répugne à messieurs les républicains du centenaire de l'avouer aujourd'hui ; il leur répugne à reconnaître la vraie origine de leur pouvoir ; mais il faut bien s'exécuter. C'est dans les caboulots de la banlieue que leurs grands pères sont allé chercher l'appui. C'est en flattant les rudes travailleurs, en faisant miroiter devant eux des promesses de Liberté, d'Egalité — de socialisme, puisque c'était bien cela : le pain pour tous, le bien-être pour tous — c'est en caressant ceux qu'ils méprisent aujourd'hui ; c'est en trinquant avec ce qu'ils nomment la lie du peuple, qu'ils ont préparé la force qui pouvait vaincre le roi, la Cour, l'aristocratie.

Et le peuple de Paris ne demandait pas mieux. Il se sentait aussi tressaillir aux rêves des grandes idées de Liberté. Mais à lui, il lui fallait aussi du pain, car les enfants allaient au lit le ventre creux, demandant du pain à leurs mères. Ficher du plomb à ces aristocrates — à tous les riches — on le voulait bien dans les faubourgs. Et, bien avant que la Bourgeoisie trouvât un Camille Desmoulins pour crier *aux armes!* le peuple de Paris s'ameutait déjà.

Necker fut renvoyé le 11. Paris ne l'apprit que le 12. Mais déjà au 8 juillet, il y eut émeute parmi les ouvriers sans travail occupés à des travaux de terrassement à Montmartre. Il y eut déjà du sang de versé le 10, et ce même jour la barrière de la Chaussée-d'Antin flambait déjà et le pain et le vin entraient dans Paris sans payer l'octroi. — Qui sait si Desmoulins eût jamais prononcé son fier discours s'il ne s'était senti appuyé par la masse.

---

Le peuple de Paris rongeait déjà le frein, et il ne se fit pas attendre. Au premier appel, il courut s'armer. Il s'empara d'abord du pain en pillant le couvent des Lazaristes et en expédiant 52 chars chargés de blé aux Halles : on ne se bat pas sans pain. Il forgea les piques, et deux jours plus tard, la forteresse qui menaçait Paris tombait sous la poussée populaire.

Mais le peuple de Paris ne se borna pas à cela. Il ne haïssait pas que les aristos. Il en voulait aussi bien aux riches affameurs. Et, deux jours durant, le Paris des riches fut sur le point d'être pillé par le Paris des pauvres.

Cependant la Bourgeoisie qui avait su faire usage du peuple, avait déjà pensé aux moyens de le retenir. Elle s'arma elle-même, — de fusils contre les piques. Plus clairvoyante, voyant de plus loin, elle s'organisa contre le peuple en même temps qu'elle s'organisait contre la royauté, et — « quelques exemples salutaires suffirent pour prévenir le pillage et faire rentrer les brigands dans l'ordre », disent les contemporains.

Le peuple — l'allié d'hier — devenait déjà « les brigands ». Fier de sa victoire contre la royauté, il se réveillait déjà sous un nouveau pouvoir — celui des bourgeois.

---

Cette histoire du 14 juillet, c'est l'histoire de toute la Révolution.

Allié aujourd'hui — brigand demain. Allié au 5 octobre, au 10 août; brigand, bête féroce et éléphant enragé entre-temps. Dupé, faute de savoir à l'avance ce qu'il ferait de sa victoire !

C'est ce que nous allons voir en passant en revue quelques faits de la Grande Révolution.

## AVIS

Nous n'avons pu écrire cette semaine aux dépositaires qui nous doivent, nous leur rappelons que cette semaine nous avons un numéro double à payer et qu'il est urgent qu'ils nous soldent au plus vite s'ils veulent que nous puissions paraître.

## Bruits de Guerre

Nous voilà de nouveau forcés de signaler des bruits de guerre. Chose à remarquer : il n'en a pas été du tout question ce printemps, et il serait inutile de se tranquiliser en disant que ce ne sont que des bruits de journaux ou des coups de Bourse.

Toutes les nouvelles qui nous parviennent font croire que des préparatifs sérieux se font pour l'automne, et que si le conflit, devenu inévitable, est renvoyé encore une fois, le moindre incident peut servir à le faire éclater.

Il est fort probable que la querelle cherchée par l'Allemagne à la Suisse n'a d'autre but que de forcer la Suisse, soit à laisser passer l'armée allemande en cas de guerre contre la France, soit à entrer en guerre, en s'alliant à la France. L'Allemagne gagnerait dans les deux cas.

Si la Suisse laisse passer l'armée allemande, celle-ci entre dans un territoire français, mal défendu et bien plus facile à traverser que les défilés des Vosges.

Si la Suisse résiste, l'Allemagne se trouve en guerre avec *deux* Etats — la France et la Suisse ; et alors, d'accord avec les traités, l'Italie et l'Autriche sont obligées d'envoyer leurs armées contre la Suisse et la France : les deux armées, autrichienne et italienne, compensent largement l'inconvénient d'avoir la Suisse contre l'Allemagne.

Ceci — pour le cas, fort probable, où la Russie, en cas de guerre franco-allemande, resterait neutre, auquel cas l'Autriche et l'Italie resteraient aussi tranquilles chez soi et laisseraient les Français et les Allemands se débattre entre eux. Tant que l'Allemagne ne combat que la France seule ou la Russie seule, l'Autriche et l'Italie ne sont pas tenues par les traités de se mettre en guerre; mais si la Suisse se met de la partie, elles sont obligées de marcher. Et le canton du Tessin serait un si joli morceau pour Humbert!

Cependant, les choses se compliquent en Orient à un tel point, que d'un jour à l'autre le conflit peut éclater aussi dans la péninsule des Balkans. Dans ce cas, la Russie, la Serbie et le Montenegro seraient contre l'Autriche. La France n'aurait alors à combattre que l'Allemagne et l'Italie, où le sentiment populaire est décidément hostile à l'alliance avec l'Allemagne.

Voici les faits. Nous tenons simplement à les exposer pour que nos lecteurs sachent où on en est. Quant à prévoir l'avenir, c'est absolument impossible. Sachons seulement que d'ici à l'automne prochain le sang peut couler; qu'alors la propagande anarchiste devra forcément se ralentir; et que si nous tenons à propager nos idées nous n'avons pas de temps à perdre cet été. Qui sait ce qui va arriver en automne?

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — Notre ami Tortelier a été arrêté la semaine passée pour lui faire purger son mois de prison dont il avait été gratifié par les juges de Troyes.

C'était le moment où allaient s'ouvrir les divers Congrès, il y avait de la propagande à faire, le gouvernement s'est dépêché de mettre notre ami à l'ombre, comme si la disparition d'un homme pouvait entraver la propagande anarchiste.

***

Avignon. — La retraite aux flambeaux en l'honneur du 14 Juillet, a été troublée par un incident qui a failli tourner mal pour la gent policière. — Notre ami, le compagnon Chabreu, s'étant mis dans l'idée de promener le drapeau rouge, en tête de la retraite, avait réussi à le protéger des policiers jusqu'à la place du Portail Matheron ; malgré les ordres sévères donnés par notre maire radical. Arrivé sur ladite place, deux sergots cachés derrière un groupe se sont élancés sur le drapeau, il en est bientôt surgi deux autres, mais Chabreu les a bravement reçus. Les coups de poings pleuvaient dru sur les mouchards; le drapeau manœuvré adroitement, s'abattait et se relevait à chaque instant ; pendant ce temps, de jeunes enfants de 12 à 14 ans, munis de torches, cherchaient à communiquer le feu aux vêtements des sergots ; le brigadier voyant le danger fit appeler la troupe qui escortait la retraite et bientôt après notre ami succombant sous le nombre, son drapeau brisé, était placé entre quatre soldats. Heureusement, pas pour longtemps, car profitant d'un moment de bousculade, Chabreu passa entre les jambes des soldats et s'ouvrit un passage à travers la foule qui l'aida à se sauver.

Cet incident est très commenté et on blâme généralement les ordres de l'intrus qui trône à l'Hôtel de Ville. Le jour que les travailleurs agiront comme le compagnon Chabreu, le régime des bandits de tous les régimes aura fini et nous en saluons l'aurore au cri de vive la Révolution sociale! Vive le communisme-anarchiste.

***

Nimes. — Le grand meeting annoncé dans la *Révolte*, a eu lieu samedi soir salle Valentino. Environ 800 personnes, parmi lesquelles de nombreuses citoyennes et une centaine de bourgeois, étaient venus entendre nos amis Faure, Monat, Jahn, Brunet et Tricot.

Au début de la séance, le compagnon Genie aîné dans une excellente allocution, souhaite la fraternelle bienvenue aux délégués des groupes de Montpellier, Cette, Béziers, Narbonne, Beaucaire, Calvisson, Congénies et d'autres localités de la région, qui s'étaient empressés de répondre à l'appel des compagnons nimois. Ensuite commencent les discours. Le résumé même de ces discours serait trop long s'il fallait n'en laisser échapper aucune des saisissantes vérités qui ont été dites. Nous nous contenterons de constater que l'enthousiasme était à son comble dans la salle, quand retentissaient les vibrantes et chaleureuses paroles des compagnons Faure et Monnat, flétrissant la société actuelle avec une éloquence où la correction et l'élégance des expressions tempéraient l'indignation qui se peignait sur les visages ou se réveillait dans les gestes de ces deux orateurs.

Le compagnon Brunet qui s'exprimait avec cette verve qui caractérise les orateurs méridionaux, fut lui aussi souvent interrompu ou couvert par de frénétiques applaudissements.

Le succès du compagnon Jahn ne fut pas moins grand lorsqu'il démontra l'ineptie de l'amour de la patrie et fit comprendre que c'était avec ce mot qu'on rendait les opprimés incapables de renverser leurs tyrans.

Quand vint le tour de parole du compagnon Tricot, celui-ci s'excusa, prétextant que tout avait à peu près été dit par les précédents orateurs. Mais à défaut de discours, notre ami lut à l'assemblée, au milieu du plus religieux silence un manifeste émanant du groupe communiste-anarchiste de Cette, l'*Egalitaire*, groupe dont la création a été en bonne partie due au récent passage de notre ami Faure à Cette.

Ce manifeste adressé aux travailleurs de la région du midi et dont je vous annonce la prochaine communication, se fait surtout remarquer par une définition du communisme-anarchiste, et il a été fort regretté qu'il n'ait pas été lu au début de la conférence. Il aurait certainement pu servir à diviser la discussion et partant moins donné de peine aux orateurs qui, ayant à peu près soutenu la même thèse, ont été conduits à faire de véritables tours de force oratoires pour maintenir l'attention et l'enthousiasme de l'auditoire. En somme, très bonne journée pour l'Anarchie.

Le dimanche a eu lieu une réunion privée des compagnons, à l'effet de s'entendre sur les meilleures mesures à prendre au sujet de la prochaine foire électorale. Afin de donner plus d'extension et de force à la propagande abstentionniste, la création d'un journal a été décidée. Divers moyens pour recueillir le plus de fonds possible en moins de temps ont été discutés et en fin de compte on a reconnu

que le roi des moyens était de laisser à chacun sa libre initiative. Néanmoins, l'idée de concentrer les fonds en une seule main a été acceptée et tous ceux qui s'intéressent à la création d'un organe communiste-anarchiste, à Nimes, sont priés d'adresser les sommes qu'ils pourront recueillir, au compagnon Soulier, maçon, rue Saint Paul, près de la Placette à Nimes (Gard).

A l'issue de la réunion, une première cueillette a été faite au profit du futur journal, elle a produit 11 fr. 85, qui ont été remis au compagnon Soulier.

Deuxième bonne journée pour l'Anarchie. Ce soir fête familiale.

***

Ganges. — Vendredi 28 juin, notre ami Faure a donné une conférence sur la *Société future*.

Il a démontré comment une société pouvait fonctionner sans gouvernement et sans propriété individuelle.

La réunion a pu avoir lieu malgré le commissaire de police qui avait appelé, ce jour-là, notre ami à son bureau, croyant l'intimider et faire avorter la réunion ; l'ayant convoqué juste pour l'heure de la réunion, qui ne put être ouverte qu'une demi-heure après l'heure annoncée par les affiches. Depuis la réunion du mardi 25, la bourgeoisie locale avait cabalé pour faire du boucan, mais elle ne réussit pas à rendre hostile l'auditoire au conférencier ; ces interrupteurs, au lieu d'avoir la sympathie du public, n'eurent que le mépris et les cris « à la porte », poussés par tous les travailleurs qui assistaient en grand nombre à cette réunion.

Le compagnon Faure en terminant sa conférence fut couvert d'applaudissements frénétiques.

Le lendemain 29 juin, il partit pour le Vigan, où il donna une conférence sur ce sujet : « Réformes ou Révolution sociale ». Il paraît que l'assistance était nombreuse et que l'orateur a été très applaudi.

Le lendemain il descendit à Ganges par le train de 7 h. 29, et nous sommes partis pour Pompignan où il a donné une réunion à 2 heures de l'après-midi, sur ce sujet : « La Question sociale ». Il a invité les travailleurs des campagnes à se grouper libertairement et à s'unir aux ouvriers des villes pour faire la Révolution sociale universelle ; il a fait également dans cette réunion le procès du parlementarisme, c'est-à-dire de la politique de toute nuance.

Nous sommes parti le soir pour Ganges où il devait donner le lendemain la suite et la fin de son sujet sur la « Société future ». Il fut superbe dans cette réunion et sapa par des arguments irréfutables les institutions bourgeoises, et démontra que le fonctionnement d'une société libertaire était possible et très facile, attendu que ce qui nécessite des complications, ce sont les sociétés qui reposent sur des bases purement autoritaires. Vers la fin, la Bourgeoisie ayant monté le coup à un paillasse, qui se permit d'interrompre Faure ; le public furieux somma cet interrupteur de monter à la tribune, mais l'auditoire ne voulut pas l'entendre et chaque fois qu'il voulait parler, on criait à la porte ! assez ! assez ! enfin il fit entendre ce mot : « Je viens ici pour rire ».

Alors, le compagnon Faure, s'adressant à l'assemblée, lui dit : si la Bourgeoisie a envoyé un polichinelle pour venir troubler la réunion, je ne discute pas avec lui. Sans doute, dit-il, ce polichinelle n'aime pas entendre propager nos théories, du moment qu'il est entretenu par son frère qui exploite les mineurs ; à peine s'il a prononcé ces mots, que des tonnerres d'applaudissements se font entendre en faveur du conférencier. Après la réunion, et dans une réunion amicale, Faure a jeté les bases d'un groupe d'études sociales purement libertaire ; le lendemain nous sommes allés avec lui à Saint-Hyppolite-du-Fort, où il devait donner une conférence sur la Révolution sociale.

Ces conférences ont produit un grand mouvement dans les esprits du prolétariat local et des environs. Nul doute que par la suite le mouvement ne s'accentue encore davantage.

***

Saint-Amand. — Il n'y a rien ici d'intéressant à vous communiquer ; cependant je crois que l'Anarchie fait son chemin ici, lentement sans doute, mais sûrement.

Les socialistes qui se font encore illusion sur les résultats que peut apporter à leur situation les élections législatives sont peu rassurés il y a un dégoût profond quoiqu'encore inavoué contre les parlementaires et je crois bien que les élections prochaines seront les dernières qui se feront pour les vrais révolutionnaires.

Il y aura toujours les farceurs qui font grand tapage pendant ce moment d'agitation criant bien haut leur résolution de jeter bas la pourriture qui nous gouverne actuellement pour la remplacer par des hommes honnêtes et *désintéressés (ô ironie !)* et qui s'accomodent fort bien des roublards qui parviennent à arriver ; mais les sincères, ceux qui sont réellement convaincus que la Révolution seule amènera un changement, ceux-là commencent à douter du suffrage universel et du parfait désintéressement des élus et ne sont retenus que par une fausse honte d'avouer qu'ils se sont trompés et ont été trompés.

Enfin nous verrons bien d'abord les élections des conseillers d'arrondissements que je prévois favorables à la *réaction* vont jeter un froid et feront réfléchir même les votards les plus endurcis.

***

Calais. — Les compagnons Adolphe Sauvage et Auguste Masson, condamnés l'année dernière à 6 mois de prison par contumace pour excitation (style bourgeois), au meurtre, au pillage, à l'incendie, etc. viennent de rentrer à Calais.

Nous recevons d'un compagnon travaillant à Desvres (Pas de Calais), une lettre nous annonçant la fondation d'un groupe dans cette localité. Nous allons faire venir des placards abstentionnistes pour Desvres et ses environs, nous dit-il, si vous faites paraître un journal, n'oubliez pas de m'en envoyer et si vous aviez un copain pour des conférences, je me charge d'en organiser une. Comme Desvres, chef-lieu de canton, compte près de 3 à 4,000 habitants, est placé dans une région essentiellement agricole, pays pauvres, aux durs labeurs, nous crions bravo au compagnon, en l'assurant de faire tout notre possible pour l'aider dans la tâche qu'il entreprend pour la vulgarisation de nos idées. Hardi ! camarade de partout et de tous pays, sus aux candidats, sus aux politiciens de tout acabits et de toutes couleurs. Guerre surtout aux soi-disant révolutionnaires roublards, qui cherchent à faire du parlementarisme, comme si l'un n'était pas la négation de l'autre. Faisons voir aux dupes que pas plus ceux-là que d'autres ne pourront rien à leur misère, qui vient de la surproduction et que seule la Révolution, qui supprimera maîtres, tyrans, capital, qui donnera aux producteurs le droit de consommer largement ce qu'ils produisent, fera table rase de cette vieille société égoïste et pourrie, qui fait de nos fils de la chair à canon en leur servant de chien de garde, et de nos filles de la chair à plaisir, les salissant avant l'âge de leurs attouchements lubriques et corrompus.

Sus aux candidats, sus aux politiciens, sus au Capital, sus au Patriotisme et vive la Révolution.

***

Terrenoire. — Depuis l'explosion de grisou qui vient de frapper plus de 200 de nos camarades de travail de Saint Etienne, il règne une grande effervescence dans la région, aussi nous croyons que c'est le moment de développer, plus que jamais nos idées. Nous avons ouvert, de concert avec les amis de Saint Etienne, une souscription pour faire venir le compagnon Sébastien Faure, avec le concours duquel nous comptons donner une série de conférences destinées à faire pénétrer nos idées, chez les plus indifférents.

***

Angers. — Pour la première fois, nos idées ont été affirmées ici en réunion électorale ; il s'agissait des élections de prud'hommes, les conseillers sortants avaient provoqué une réunion préparatoire, dans le but évident de se faire désigner à nouveau comme candidats.

Au cours de la réunion, le compagnon M. prit la parole, et en termes clairs et énergiques fit le procès de l'institution de la prud'hommie, destinée à reculer la Révolution, et a empêcher les cas de révoltes de se produire ; il démontra que la Révolution sociale, ne sera due qu'au concours d'actes de révolte, individuels ou collectifs, qui se généraliseront. Il stigmatisa d'importance la conduite des soi-disant socialiste- qui préconisent cette institution, et font ainsi les affaires de la Bourgeoisie, il termina sa harangue en retournant dans ses ordures le nez de l'un d'eux qui, après avoir été un des promoteurs de la lutte des classes, n'a rien trouvé de mieux que de passer armes et bagages aux radicaux ; et conclut en préconisant l'abstention.

Ces idées, quoiqu'imparfaitement comprises, — c'est la première fois, — ont été écoutées avec attention par les citoyens présents, et une hesitation singulière se produisit, quelques-uns se disposèrent à s'en aller ; sentant la situation mauvaise l'un des accesoires désigna d'office deux candidats, et la salle fut évacuée. Une distribution de journaux anarchistes a été faite ; encore quelques réunions comme cela et la propagande s'accentuera.

## Autriche

Les grèves continuent toujours. A Brünn, centre de l'industrie textile, la grève générale a éclaté la semaine passée. Vingt-deux mille travailleurs de différents métiers ont décidé d'agir de concert et de ne pas retourner sous le joug tant qu'ils n'auront pas obtenu les concessions demandées.

Les boulangers de la ville ont joint leurs frères des industries textiles et, comme les prolétaires de l'ancienne Rome, ils sont allé camper hors de la ville, laissant les habitants sans pain.

A Zoaim, en Moravie, les mineurs en grève se sont insurgé lundi passé, et deux bataillons ont été envoyés sur les lieux pour rétablir « l'ordre » — l'esclavage. Le télégraphe est d'une retenue significative à l'égard de ces emeutes.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le compagnon Sébastien Faure, venu à Paris à l'occasion du Congrès international et ayant l'intention d'y séjourner quelques semaines, prie les nombreux groupes et camarades de province avec lesquels il est en correspondance au sujet des conférences projetées, de vouloir bien attendre quelque temps. Un nouvel avis dans la *Révolte*, fera connaître à l'avance l'époque à laquelle il quittera Paris.

Le compagnon Faure a l'intention de retourner dans le Midi dans le courant du mois d'août. Il pourra, pour éviter des frais de transport trop considérables pour un seul groupe ou une seule région, s'entendre dores et déjà pour fixer son itinéraire.

Il a l'intention de passer par Nantes, ensuite par le centre, et de retourner dans la région du Gard, par le Rhône, la Loire et la Drôme.

Prière aux amis de lui écrire, 7, rue Caplat, à Paris, jusqu'à nouvel avis.

Les camarades de Paris et la banlieue sont invités à profiter de son séjour ici pour organiser des réunions. Il se tient à leur disposition à partir du 21 courant, jour auquel le Congrès international aura terminé ses séances.

***

Vienne. — Le compagnon Delalé prie les compagnons et groupes qui voudraient écrire aux *Indignés de Vienne*, d'adresser les correspondances à sa nouvelle adresse : Place Saint-Martin, derrière l'église.

***

Les renseignements et les communications concernant le groupe l'*Egalitaire*, doivent être envoyés au compagnon Lacroix, rue Nord du Château-d'Eau, 9, à Cette.

***

Nimes. — Le grand nombre de compagnons venus sur un simple avis à Nimes, des diverses villes avoisinantes et de quelques centres éloignés comme Saint-Etienne, Bordeaux, Toulon, Marseille, Narbonne, etc., etc., prouve mieux que toutes les affirmations la vitalité de l'Anarchie dans la région du Midi.

Nous étions bien en effet une centaine de Nimes, Anduze, Arles, Avignon, Alais, Beaucaire, Bessèges, Calvisson, Congé-les, Gajean, Montpellier, Pompignan, Tarascon, Le Vigan, etc.

Un nombre plus considérable encore d'amis nous ont écrit pour nous féliciter en termes chaleureux de notre initiative et nous affirmer que s'il ne leur était pas possible de se trouver de corps avec nous, ils y seraient par la pensée.

Le samedi 6 juillet, grand meeting public et contradictoire. Plusieurs amis y ont éloquemment développé nos idées — Gray, Brunet, Faure, Verdier, Monat, Tricot, Jahn ont tour à tour fait applaudir l'exposé de nos doctrines communistes-libertaires.

Le dimanche 7, nous nous sommes réunis dans l'après-midi. On s'est occupé de mille choses, mais surtout : 1° Des moyens pratiques de mener à bien la campagne abstentionniste lors des prochaines élections. — 2° De la création d'un journal communiste-anarchiste. Cette création a été reconnue nécessaire pour tous, et il a été convenu que, de retour dans leurs localités respectives, les compagnons provoqueraient des réunions et feraient circuler des listes de souscriptions dont le montant sera envoyé dans le plus bref délai à Nimes, au compagnon Soulier César, maçon, rue Saint-Paul 38. Ce camarade aura pour mission de centraliser les fonds.

Enfin le soir, nous avons eu une magnifique fête de famille. Plus de 300 camarades de l'un et l'autre

exe sont venus prendre part à cette soirée dont ils garderont longtemps le souvenir.

En somme, nous nous applaudissons vivement d'avoir eu la pensée de réunir ici un certain nombre d'amis et nous ne saurions trop engager les compagnons d'un peu partout d'en faire autant.

*Appel aux compagnons de tous les autres pays*

Un organe communiste-anarchiste est sur le point de paraître. Les idées fourmillent, mais l'argent fait défaut. Nous demandons en conséquence aux amis connus et inconnus de France et de l'étranger :

1° De nous demander le plus grand nombre possible d'exemplaires à leur livrer chaque semaine. Ces exemplaires, ils tâcheront d'en vendre le plus possible et distribueront les invendus ; mais il sera nécessaire qu'ils nous en règlent ponctuellement le montant.

2° De nous envoyer la communication de tous les événements de nature à intéresser nos amis.

3° De nous faire parvenir des souscriptions ou des fonds recueillis par suite de conférences, réunions, collectes, etc.

Ces diverses communications et le montant de ces sommes devront être adressés au compagnon Soulier César, maçon, 38, rue Saint-Paul, à Nîmes.

Allons, camarades, encore un sacrifice, c'est pour la cause !

## BIBLIOGRAPHIE

Les camarades du journal hébreu *The Workers Friend*, viennent de publier en cette langue la traduction de *La Loi et l'Autorité* de notre ami Kropotkine.

Adresser les demandes au bureau du journal : 40 Berner street, Comercial road London. E.

# VARIÉTÉS

## ENTRE FEMMES DU PEUPLE

III

L'anarchiste. — Eh bien, avez vous réfléchi à tout ce que nous avons dit ensemble ?

La voisine. — Oui, je n'ai fait que cela en travaillant, et tenez, il m'est venu à l'esprit une objection que je n'ai pu résoudre ; par exemple, voila les ouvriers d'une usine qui, poussés à bout, se révoltent, assomment le propriétaire, les directeurs, sous-directeurs, etc .. le feu consume l'usine ; immédiatement la police, la gendarmerie, la troupe et les magistrats se transportent au lieu du sinistre, ils saisissent les plus intelligents et les fourrent en prison, les autres auront le trac et préféreront peut être crever de faim que de bouger de chez eux devant la répression terrible infligée aux plus déterminés. Il n'y aura donc rien de fait.

L'anarchiste. — Si, il y aurait quelque chose de fait, il y aurait une tanière à exploitation de moins, et un acte de sublime justice accompli ; mais il est probable que cela ne se passera pas ainsi.

La voisine. — Vous croyez, mais comment donc ?

L'anarchiste. — La concurrence entre exploiteurs de la même industrie, oblige nécessairement ceux-ci à abaisser le taux du salaire de leurs ouvriers pour pouvoir tenir debout, de là, conformité de salaire, et en même temps égalité de misère chez les exploités de la même industrie. Du reste les salaires se nivellent peu à peu, et tel métier qui peut être encore réputé bon, sera avant peu aussi déprécié que les autres, car il y a abondance de bras innoccupés sur le marché, et l'ouvrier qui chôme s'accroche au moindre salaire qu'il peut dénicher. Ceci est une conséquence de l'état social dans lequel nous vivons, personne n'y peut rien, pas même les bourgeois.

La voisine. — Et qu'en concluez-vous ?

L'anarchiste. — Ceci ; lorsque les ouvriers d'une usine se révolteront (par excès de misère, s'entend), ceux des autres usines seront bien près d'en faire autant ; parfaitement conscients de l'acte qu'ils accomplissent, et sachant ce que leur réserve la Bourgeoisie, ils ne borneront pas leur action à détruire le foyer propre de leur exploitation, la torche purificatrice se promènera sur les autres usines, tout flamboiera sur leur passage ; des actes individuels et occultes, suscités par une haine accumulée, et accomplis avec une audace inouie, jetteront la terreur au sein de la Bourgeoisie et de ses souteneurs ; l'autorité ne saura plus ou donner du nez, et la production sera arrêtée net ; la Révolution comme une tache d'huile s'étendra rapidement à toute l'Europe.

La voisine. — Il y aura une quantité d'arrêtés.

L'anarchiste. — C'est certain, aussi le peuple éprouvera immédiatement le besoin de les délivrer, il jettera les prisons par terre, et l'émeute grossira de tout ceux qui y étaient enfermés.

La voisine. — Mais, et manger.

L'anarchiste. — Les magasins enfoncés, les marchandises seront à la portée de tous.

La voisine. — Et la troupe, ne craignez-vous pas qu'elle ne reste au service de la Bourgeoisie et vienne nous exterminer.

L'anarchiste. — C'est la troupe qui gênera le plus l'action du peuple ; car sitôt qu'on aura vu un gendarme ou un policier accroché à un bec de gaz, les autres s'empresseront de rester chez eux, ils se vêtiront d'habits moins compromettants.

La voisine. — Qu'adviendra-t-il de la troupe ?

L'anarchiste. — Il est peu de soldats, qui tiennent à l'être, et au dire de mon compagnon qui l'a été, quatre-vingt quinze sur cent voudraient bien être au diable plutôt que sous le joug de leurs chefs ; l'esprit de liberté se fera sentir grandement chez eux à ce moment, un dégoût profond leur viendra pour le sale métier qu'on leur fera faire, des murmures se feront d'abord entendre, puis la désertion sur une grande échelle viendra grossir les rangs des révoltés ; les chefs perdront leur assurance, une balle est sitôt arrivée ; le ravitaillement de la troupe du reste sera plein de difficultés, et si le peuple peut supprimer les casernes et les magasins d'approvisionnements militaires, c'en est fait de l'Autorité.

La voisine. — Mais si par hasard, l'autorité un moment disparue, venait à se reconstituer, quelle terrible représaille.

L'anarchiste. — Oui, comme en 71, et même plus terrible, aussi espérons que prévoyant cette éventualité, le peuple détruira tout ce qui peut aider à manœuvrer l'autorité, il brûlera toutes les paperasses d'état-civil, d'archives, de notariat, de boîte à curés, des bureaux de recrutement, et la place, etc...

La voisine. — Vous croyez que c'est utile.

L'anarchiste. — Assurément, car au cas d'une défaite, même momentanée, chacun n'aurait qu'à changer de place et de nom, et les poursuites deviendraient bien problématiques, rien ne prouvant l'identité.

La voisine. — Bien, ne pensons pas à la défaite, mais à la victoire ; vous me direz la prochaine fois comment nous pourrons nous y prendre pour nous procurer et nous assurer à tous, le logement, la nourriture, l'habillement et les objets de toutes sortes qui nous sont nécessaires.

## AVIS

**Tous les vendredis, un camarade se tient en permanence de 8 à 1 heure, chez Ramuz, 11, rue du Croissant, pour la distribution du journal dans Paris. — Prière aux camarades de se servir chez les libraires, de nous faire parvenir les adresses de ceux qui veulent bien se charger de le vendre, nous ferons notre possible pour en assurer le service régulier.**

## PETITE CORRESPONDANCE

Contat à Tourcoing. — J'attends une réponse à la lettre que je t'ai écrite. — A. Couteaux à Calais.

Jean-Pierre du groupe anarchiste hâvrais. — Reçu 1889. Vos vers nous semble sortir, comme facture de la généralité de ceux que nous recevons ; seulement s'ils sont mieux comme forme, ils laissent à désirer comme fonds. Vous nous glorifiez Robespierre, la « Marseillaise » qui conduisait les soldats aux frontières, etc. ; faut laisser ça aux bourgeois et aux chauvins. Le tout est trop politique et pas assez socialiste.

P. S. à Bordeaux. — En publiant le journal de la semaine, il nous est absolument impossible de savoir si nous paraîtrons la semaine suivante. — Comment voulez-vous que nous le sachions, quand, bien souvent, nous attendons après l'argent pour expédier le n° paru.

D. à Anvers. — Les numéros vous seront envoyés quand l'année sera fini. — Si nous oublions, rappelez par carte postale.

E. Pacault. — Nous ne connaissons pas de socialistes hollandais à Paris — Adressez vous à « The Anarchist » 165[47] s'Gravenhage, La Haye, qui pourra peut-être vous en indiquer.

R. à C.-O. — Nous n'avions pas fait attention que c'était fin juin 90 que finissait votre abonnement, par conséquent, le nouveau finira fin 91.

B. boulevard Pereire. — Votre abonnement ne finissait que fin août. — Avec le nouveau fin février.

T. à Tenez. — Envoyez les timbres. Recev. avec plaisir.

M. à Bourges. — Roy a refusé son numéro ?

Elisa. — Trop déclamatoire. Ce qu'il faut ; des faits et des arguments.

G. D. à Reims. — Votre idée peut avoir du bon. — Le mieux c'est d'essayer de la mettre en pratique.

V. à Lille. — Les numéros expédiés en province par la poste, ne paient pas l'affranchissement au poids, mais par exemplaire, c'est ce qui fait que vous voyez le même affranchissement aux numéros simples qu'aux numéros doubles. — J'ai bien reçu 2 fr. 50 le 2 juillet. Est-ce cela ?

Acez à Caen. — Sans parler de la forme des vers, trop déclamatoire. — Notre format est tellement restreint, que si nous insérons des vers, il faut qu'ils soient irréprochables comme forme, mais aussi comme fond.

C. H. à Roubaix. — F. à Amiens. — P. Le Mans. — B. F. à Toulouse. — S. à Genève. — L. R. à Beaussac. — L. à Alger. — M. B. à Gracia. — V. à Genève. — G. à Zaandam. — D. à Anvers. — F. à Romorantin. — G. à Rochefort. — W. à Fressenville. — A. J. à Lyon-Vaise. — R. à Jemmapes. — J. à Loir. — M. à Bourges. — B. à Sanvignes. — F. à Reims — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 4,997 fr. 25.

Pieds-Plats, au Cambronne 60 cent. — Serrurerie 25 cent. — Excédent d'écot entre Pieds-Plats, par G. 14 fr. 30. — S. M., B. et C. à Tarzout 10 fr. — C. avenue Parmentier 1 fr. — A. P. à Angers. 30 cent. — M. à Trélazé 50 cent. — G. D. à Paris 50 cent. Wounsched C. B. et T. Devoinne 5 fr. — V. B. à Puget-Ville 30 c. — E. M. à Saint-Pierre-lès-Elbeuf 75 cent. — Verrerie H. vers. mens. 2 fr. — V. aux Lilas, 50 cent. — G. à Blida 1 fr. — Paris L. une série de vers. bah. 6 fr. 50. — Rousseau 2 fr. 85. — Pieds-Plats 10 fr. — T. à Pantin 25 cent. — W. à Sens 1 fr. 50. — D. rue Victor Lafaille 55 cent. — M. à Tournus 3 fr. — Un fatigué de la théorie 2 fr. — B rue Lecourbe 80 cent. — Excédent d'écot 20 cent. — L. à Bordeaux 1 fr. — Pieds-Plats excédent d'écot 1 fr. 75. — F. à Bouxières 25 cent. — M. rue Miollis 50 cent. — L. à Langon 1 fr. — V. de V. à La Madeleine 50 cent. — Saint-Amand, sur le religion d'une conférence donnée par Louise Michel, Malato et Luss 8 fr. — Muller 25 fr. — Excédent d'écot rue Cambronne 60 cent. — Des compagnons d'Alger par Lemoine 3 fr. — N. à Fontenay-le-Comte 50 cent. — P. à La Machine 25 cent. — N. B. à Bucharest 1 fr. — M. à Cette 25 cent. — D. à Tunis 15 fr. — M. à Toulouse 25 cent. — S. à Cette 25 cent. — New-York, souscription remise par Cardon 20 fr. 90. — Groupe anarchiste des V[e] et XIII[e] 3 fr. — Socialistes grecs 10 fr. — R. à C. 5 fr. (plus un an d'abonnement). — Groupe « l'Egalitaire » de cette 5 fr. — Enrico M. 20 fr. — Pompiers de Versoie (Genève) 55 cent. — Réfractaires d'Argenteuil 1 fr. 30.

Total à ce jour 5,187 fr. 55.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 36 fr. 70, dont 5 fr. 45 de la rue Vieille-du-Temple et 4 fr. 15 à la salle Horel.

Donné 8 fr. meeting salle Pétrelle. Reste 31 fr. 70.

Réunion du groupe du XIV[e] tous les mercredis, à 8 h. 1/2, salle Anne, rue Mouton-Duvernet, 27.

Groupes du V[e] et XIII[e], réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Choisy-le-Roi. — Samedi 20 juillet, à 8 heures du soir, salle Saint-Donat, conférence contradictoire avec le concours du compagnon Sébastien Faure.

Calais. — *Communistes Libertaires*, réunion tous les samedis, à 8 heures du soir, café Voltaire, 42, rue des Quatre Coins. — Etudes et discussions des questions économiques.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, rue d'Avron.

Puteaux. — Tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe *Liberté*, rue Saulnier, 12.

Une permanence est établie tous les dimanches de 9 à 11 heures et de 2 à 5 heures du soir.

Vienne. — Tous les socialistes ayant souscrit au *Ça Ira* quotidien, sont priés d'assister à une réunion le samedi 20 juillet, rue Drapière, 8.

Bessèges. — Le groupe *Le Glaive* tient ses réunions le premier et troisième samedi de chaque mois chez le compagnon Jean Vernet, au mas de la Togne, maison Jourdan, à la Cantonnade.

Verviers. — *Jeunesse libertaire*, réunion tous les mardis, à 8 heures du soir.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 45. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 27 JUILLET au 26 AOUT 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois. . . . . » 2 50
Trois mois. . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois. . . . . » 3 50
Trois mois. . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Réunion Anarchiste Internationale

Nous recevons la lettre suivante :

Barcelone, 19 juillet 89.

Chers compagnons de la *Révolte*,

Les groupes de la Région espagnole ne veulent pas renoncer à avoir une entrevue avec les éléments anarchistes des autres pays. Nous avons des nouvelles de certains groupes de l'extérieur qui ont le même désir que nous et le même regret que la date ne soit pas encore fixée. Nous avons donc résolu d'inviter directement tous les éléments anarchistes de l'Europe et de l'Amérique à se trouver représentés à Paris le premier dimanche du mois de septembre, à dix heures du matin, à la rédaction de votre journal, pour se rendre à la salle Horel, ou à la salle qui conviendra le mieux. Là nous pourrons échanger nos impressions et savoir à quoi nous en tenir sur plusieurs questions de grande importance.

Nous espérons votre concours pour qu'il y ait le plus grand nombre possible de délégués ou d'individus. Qu'ils soient nombreux, qu'ils soient un petit nombre, nous pourrons toujours nous mettre en relation, nous connaître et probablement organiser un meeting anarchiste et cosmopolite de propagande.

---

Dès les commencements, nous avions été de l'avis qu'il fût fixé une date où les anarchistes auraient pu se rendre à Paris, se seraient rencontrés pour échanger leurs idées et leurs impressions. — Nous avions espéré que quelque groupe, en aurait pris l'initiative, ou bien que quelques camarades qui auraient partagé cette idée, auraient pu se grouper pour y donner suite, n'ayant pas voulu, pour diverses raisons, en prendre l'initiative nous-même. Malheureusement il n'en a pas été ainsi, et, déjà, beaucoup de camarades sont passés à Paris et sont retournés chez eux. Malgré tout, à la date fixée par nos camarades espagnols, beaucoup de compagnons peuvent encore s'y rencontrer, cette réunion peut donner de bons résultats pour resserrer les liens d'amitiés et de solidarité entre les divers groupes, nous adhérons donc complètement à la proposition des amis espagnols et donnons rendez-vous à tous les camarades qui pourront se rendre à Paris, le dimanche 1er septembre.

Seulement, comme *nos bureaux* sont encombrés quand il s'y trouve une demi-douzaine de camarades, nous croyons qu'il serait préférable de se rendre de suite à la salle Horel, 13, rue Aumaire, où l'on trouvera tous les renseignements nécessaires, au cas où l'on serait forcé de changer de salle.

Inutile d'ajouter que nous recevrons avec plaisir la visite des camarades, qui se rendront à notre adresse et ne proposons la salle Horel, que vu l'impossibilité de les recevoir tous à la fois dans notre local.

## LES CONGRÈS INTERNATIONAUX

Etant fixés depuis longtemps sur l'action rétrograde des congrès ouvriers, ou soi-disant tels, que les socialistes étatistes prennent pour l'embryon de leurs parlements futurs, nous nous figurions cependant que la présence à Paris d'un certain nombre de socialistes de toutes nationalités provoquerait des discussions sérieuses sur les différentes théories socialistes, et c'est pour ces discussions, qui eussent été intéressantes à tous les points de vue, que quelques compagnons s'étaient fait inscrire comme délégués aux Congrès.

La conduite des organisateurs, soit possibilistes, soit blanquistes, nous a complètement déçus de voir se produire des discussions intéressant les travailleurs, mais aussi complètement édifiés sur l'orgueil et l'imbécilité absolue des états-majors des partis soi-disant *ouvriers*.

Nous avons d'abord remarqué, dans un endroit comme dans l'autre, que le bureau était constamment encombré de députés et conseillers municipaux, gens qui nous ont paru absolument déplacés dans un *Congrès Ouvrier*. Nous avons aussi assisté au déballage des vieux us et coutumes, invariables depuis quarante ans. Soixante-et-Onze n'a rien appris aux autoritaires, leur *Credo* est : Tout pour la forme ; oyez plutôt le début du Congrès : d'abord Transmission des pouvoirs (?) du Comité national au Congrès international, qui, par ce fait, devient souverain (?) ; Nomination de bureau ; Vérification des pouvoirs (?) des délégués ; Nomination de commissions, sous-commissions, vote de ceci, vote de cela, etc., etc., etc., etc.

Hommes de mémoire plus que de jugement, nos futurs gouvernants du Quatrième-Etat ne nous offrent comme nouveauté que les grimaces parlementaires qu'ils ont apprises chez les bourgeois.

Le congrès Blanquiste-Marxiste, dirigé par un bureau éminemment *scientifique*, met quatre jours à s'organiser avant de pouvoir aborder les questions à l'ordre du jour. Ce qui prit un temps considérable fut la proposition, soutenue par la presque totalité des délégués, de fusionner les deux Congrès en un seul. Les anarchistes, comprenant que les délégués ne forceraient pas le mauvais vouloir des chefs blanquistes et possibilistes, invitèrent les délégués (par voie d'affiche, la tribune n'étant accessible qu'à la coterie privilégiée) à se séparer des meneurs, seule cause de division, et à se concerter entre eux pour organiser des réunions internationales en dehors des questions de boutique.

Cette proposition ne fut pas comprise, les délégués venus dans l'espoir de discuter librement, doivent le regretter aujourd'hui.

Le cinquième jour, enfin, un délégué par nationalité put faire un rapport sur la situation générale de son pays respectif, la plupart d'entre eux n'apportant que des banalités comme documents et des saluts plus ou moins fraternels comme conclusion.

Le sixième jour, le bureau voulut se montrer très généreux et accorder la parole pendant *quinze minutes* à un anarchiste. Le compagnon Montant fit un exposé succint des principes communistes-anarchistes :

Le mot anarchie, dit-il, faussement interprété par les littérateurs bourgeois, ne veut pas dire désordre ; en effet, d'après l'étymologie, anarchie est composée de deux mots grecs : *an* — privatif et *archié* — autorité. L'Anarchie est donc une conception des rapports sociaux se produisant sans gouvernement, sans autorité. En effet, puisque l'Etat n'a d'autre mission que de faire respecter les privilèges et les privilégiés. En supprimant le privilège de propriété individuelle, qui consiste à exploiter son semblable en le forçant pour un minime salaire de produire environ six fois plus que le salaire reçu ne lui permet de consommer, l'Etat naturellement et logiquement n'a plus raison d'être. Par conséquent, pour être socialiste conscient et logique, il est urgent de combattre l'Etat aussi bien que le privilège de propriété individuelle, car celui-là n'est que la conséquence, le complément de celui-ci.

Le citoyen Jules Guesde, ajoute le compagnon, a dit à cette tribune que « la Bourgeoisie avait cédé hypocritement aux travailleurs le droit d'association syndicale, parce que ce droit, qui était un danger lorsque la petite industrie était encore florissante est devenu nul dans la grande industrie ». Eh bien cette même Bourgeoisie, continue le compagnon, a cédé aussi hypocritement le bulletin de vote quand elle s'est aperçue que loin d'être une arme entre les mains des travailleurs c'était au contraire la pire des mystifications. Allez donc voter, quand vous êtes sous la pression d'un travail abrutissant et sous l'œil vigilant des contre-maîtres, mouchards, etc.

Et en supposant même que les Chambres soient composées d'hommes honnêtes et purs à tous les points de vue n'est-il pas évident que ces hommes représentant chacun une différente branche de l'activité humaine ne seraient compétents que lorsqu'il s'agirait de discuter chacun sur leur métier ou profession. Supposez un instant un député-médecin soumettant une proposition relative à son état, à cinq cents députés étant, qui agriculteur, qui charpentier, maçon, mécanicien, ingénieur, etc., etc., n'est-il pas évident qu'une telle assemblée supérieurement composée par rapport à celles que nous avons eues et que nous avons encore ne pourrait que tomber dans le gachis et l'incompétence la plus complète lorsqu'elle serait mise sur le terrain des délibérations utiles et pratiques et ne serait-il pas plus simple, plus pratique de laisser à chaque groupe producteur ou consommateur le soin de s'entendre avec les différents groupes qui lui seraient utiles pour son propre développement, et de ce fait le développement et le progrès de la société toute entière ?

L'individu libre dans le groupe libre, le groupe libre dans la fédération libre, la fédération libre dans l'Humanité libre ; tel est l'idéal des communistes-anarchistes.

Les individus de même, les groupes se groupant et se fédérant, lorsque le ou les besoins se font sentir. Tout pour la liberté et par la libre entente. Voilà en quelques mots les grandes lignes du communisme-anarchiste que notre ami a exposées brièvement. Enfin le compagnon Montant ne pouvant donner de plus amples dé-

tails en si peu de temps invite les orateurs collectivistes étatistes à venir soutenir leurs théories contradictoirement dans un grand meeting public.

Parmi les différents précédents dont le Congrès fut affligé pendant sa durée nous devons signaler particulièrement le sieur Anseele, de Gand (Belgique), celui-là préside avec une cravache à la main et ne parle rien moins que de coups de pieds dans les reins pour les perturbateurs (inutile de dire que monsieur Anseele est très fort pour découvrir les perturbateurs, mais se tient à distance lorsqu'il ordonne de frapper) malgré les excitations de monsieur Anseele, l'obéissance de ses commissaires et ce qu'en a dit la feuille de chou de la Ligue Foiraine, personne ne fut expulsé sur l'ordre du dompteur Anseele, grâce à la résistance de quelques compagnons anarchistes, lesquels avaient bien deux mots à lui dire, malheureusement à partir de ce jour (mercredi), on ne vit plus monsieur Anseele au Congrès. Aurait-il eu le pressentiment du juste châtiment qu'il méritait?

Un autre, qui possède aussi des facultés présidentielles incontestables, c'est le minuscule Deville, qui le samedi, dernier jour du Congrès, voulut imposer par la force cette proposition renversante :

« *On va vous lire les résolutions présentées par le citoyen Jules Guesde, vous les voterez et on les discutera ensuite* ».

Le compagnon Merlino veut demander la parole pour une motion d'ordre, tout simplement pour dire que la discussion doit avoir lieu avant le vote, là-dessus tempête et menaces de tout le bureau contre Merlino qui proteste. Les anarchistes ont alors à défendre le compagnon Merlino contre une meute de larbins qui veulent expulser notre ami. Les anarchistes (une dizaine environ), luttant contre la majorité de la salle, réussirent une première fois à empêcher l'expulsion. C'est alors que Vaillant complète la bêtise prétentieuse de Deville par une canaillerie, en insinuant que Merlino était un agent. Abasourdi par les coups échangés de part et d'autre, Merlino ne comprit d'abord pas Vaillant, mais quelques minutes après il comprit la traduction anglaise et protesta contre une accusation aussi lâche de la part du bureau. Alors, presque tous les délégués Français et Allemands tombèrent sur les anarchistes pour les expulser ; la lutte était trop inégale, Merlino fut emporté ainsi qu'un autre compagnon et nous sortîmes de la salle avec la plupart des délégués anglais qui eux, rédigèrent la protestation suivante :

« *Nous, soussignés, délégués dans la séance du 20 juillet, au Congrès Marxiste, protestons contre le parti-pris du bureau, d'étouffer la discussion et contre la brutalité dont on a fait usage pour faire aboutir ses agissements.*

« *Nous déclarons n'avoir plus rien à faire en lieu semblable et nous nous retirons* ».

MM. G. G. Schack
P. Charles
J. Cooper
Bisson
[illegible]
F. [illegible]
} *Socialist League.*

J[illegible]
[illegible]
} *[illegible] Club.*

Merlino : *Délégué italien.*

---

Nous donnons ici, les considérants lus par le camarade Merlino au Congrès possibiliste.

Considérant qu'une législation internationale ou même seulement nationale du travail non seulement serait, si elle était acceptée par les classes ouvrières, la sanction de leur esclavage et la négation des grands principes du socialisme révolutionnaire, mais qu'une telle législation est économiquement impossible, et qu'il est partant déplorable qu'on fasse miroiter aux yeux des travailleurs cette fausse espérance.

Que jamais l'on pourra soumettre à un régime uniforme les travailleurs des différentes industries : le domestique et l'ouvrier d'usine, l'ouvrier et le paysan, l'artisan des villes et celui des villages, le manœuvre de la grande industrie et le producteur indépendant de la petite industrie, encore moins pourra-t-on soumettre à un régime uniforme les travailleurs de différents pays, races et continents.

Que, vu la différence entre pays manufacturiers, agricoles et commerciaux et les inégalités de développement économique, il serait non seulement impossible, mais aussi injuste d'égaliser autrement, que par l'évolution spontanée des rapports économiques, les conditions du travail, car ce serait sacrifier les faibles aux forts, comme il arrive et arrivera toujours dans une organisation sociale aussi réfractaire que l'actuelle, à toute règle de justice et de raison.

Considérant que, en outre des impossibilités d'ordre économique, des impossibilités politiques s'élèvent contre cette illusion colossale d'une législation internationale du travail ; car si les gouvernements sont armés les uns contre les autres jusqu'aux dents, s'ils sont incessamment occupés à fomenter des haines entre les peuples, si enfin ils ne réussissent pas même à concilier les intérêts des classes capitalistes, qu'ils représentent, comment s'entendraient-ils pour faire bénéficier les travailleurs dont ils sont les ennemis naturels et irréconciliables? Si l'État est un énorme engin de destruction et de violence, comment pourrait-il être un instrument de concorde et de pacification, — non entre les ouvriers, qui n'ont pas besoin de son intervention pour fraterniser, — mais entre les ouvriers et leurs maîtres, qui sont aussi les maîtres de la politique, de la diplomatie, de la finance, enfin des États?

Considérant que, même à part toutes ces impossibilités économiques et politiques, qui rendent parfaitement utopique l'idée d'une législation internationale du travail, une grande raison d'ordre moral s'élève contre elle, et c'est le grand principe de liberté, qui repousse toutes ces législations et réglementations entravant le libre développement de la société et réduisant celle-ci comme dans un lit de Procuste. La liberté est devenue pour l'homme civilisé un besoin, et le premier des besoins.

Considérant, d'ailleurs, qu'il est dangereux de fomenter dans les masses la grande superstition et duperie du siècle, qui consiste à vouloir résoudre les grands problèmes sociaux par des bulletins de votes et articles de loi ; qu'il faut au contraire miner et détruire le fétichisme pour la législation et les législateurs ; et que l'offre d'une législation sur le travail, faite officiellement par les Gouvernements, n'a évidemment d'autre but que de relever aux yeux des masses le Parlementarisme éhonté et d'en prolonger la vie agonisante.

Que, au moment actuel de l'évolution de la pensée socialiste, et après les conquêtes et les défaites de l'Internationale, il s'agit non de reculer et de retourner aux vieux expédients, mais d'avancer, de pousser en avant les revendications du Prolétariat, et d'attaquer le dernier rempart de la Bourgeoisie — le Parlementarisme monarchique ou républicain.

Que des milliers de cadavres de victimes et toute une humanité d'opprimés sont entre nous et nos ennemis ; et que cet abîme il faut le creuser davantage, et non l'aplanir par des transactions, qui seraient des vrais trahisons à la Cause.

Qu'il faut donc détruire, avec la Propriété individuelle, le Gouvernement, cette centralisation monstrueuse, cet engin de fraude, de corruption, d'oppression et de discorde sociale, et instituer sur les ruines de ces deux institutions corrélatives une société composée de libres associations de travailleurs administrant leurs propres intérêts et réglant leur propre travail.

Cela considéré, le Congrès

Déclare rester fidèle aux grands principes du socialisme révolutionnaire ;

Repousse comme anti-socialiste, régressive et trompeuse toute proposition de législation de travail ;

Inscrit dans son programme l'abolition du régime parlementaire et gouvernemental, condition nécessaire de l'abolition réelle du régime capitaliste et propriétaire ;

Enfin, ne reconnaissant à personne le droit de transiger sur les Principes — patrimoine unique et inaliénable, et seule espérance du Prolétariat du monde, — ni de rapetisser le socialisme aux proportions minimes d'une législation futile et inactuelle de classe, est d'avis que l'entente entre les socialistes révolutionnaires du monde se fasse sur le terrain des grandes et imprescriptibles revendications humaines, — car sur tout autre terrain ce ne serait pas l'union, qu'on fonderait entre travailleurs, mais la discorde, la rivalité, l'ambition et la tyrannie d'une minorité privilégiée sur les masses souffrantes.

---

In Erwaegung.

— Dass eine internationale oder selbst eine nationale Arbeitergesetzgebung, wenn von den arbeitenden Klassen angenommen, nicht nur die Sanction ihrer jetzigen Sklaverei und die Verneinung der grossen Grundsaetze des revolutionaeren Socialismus sein würde, sondern dass sie auch oekonomisch unmoeglich ist;

— Dass es daher bedauerlich ist, dass solche falsche Hoffnungen den Arbeitern vorgegaukelt werden;

— Dass die Arbeiter der verschiedenen Branchen — die zu haeuslichen Diensten verwendeten und die Sklaven der Werkstatt, Handwerker und Bauern, die « Haende » der Grossindustrie und die beinahe selbstaendigen Producenten der Hausindustrie, — und noch weniger die Arbeiter verschiedener Laender, Rassen und Continente, sich nie ein und denselben Anordnungen unterwerfen würden. In Anbetracht der Verschiedenheiten zwischen Industrie-Ackerbau- und Handel-treibenden Laendern und der verschiedenen Stufen, die die oekonomische Entwicklung in denselben erreicht hat, würde es ungerecht sein, dieselben anders auf eine gleiche Stufe bringen zu wollen als durch die spontane Evolution der oekonomischen Verhaeltnisse ;

— Dass das Resultat einer solchen Regelung nur das Preisgeben der Schwachen zu Gunsten der Starken bedeuten vvürde, vvas in einer Gesellschaftsorganisation unvermeidlich ist, die so durch und durch jeder Gerechtigkeit und Vernunft entgegengesetzt ist wie die gegenwærtige ;

— Dass neben dieser oekonomischen Unmoeglichkeit die politische Unmoeglichkeit gegen diese gigantische Illusion der internationalen Arbeitergesetzgebung spricht, indem die Regierungen stets gegen einander bis an die Zaehne bevvaffnet sind und bestaendig den nationalen Hass schüren. Wenn ihnen selbst also die Versoehnung der Interessen der capitalistischen Klassen, die sie vertreten, nicht gelingt, vvie können sie sich zum Vorteil der arbeitenden Klassen einigen, deren natürliche und unversöhnliche Feinde sie sind ? Wenn der Staat ein ungeheures Werkzeug der Zerstoerung und Gevvalt ist, vvie kann er ein Werkzeug von Eintracht und Frieden sein ; nicht nur zvvischen den Arbeitern der verschiedenen Laender, die ohne seine Einmischung fraternisiren, sondern auch zvvischen den Arbeitern und ihren Ausbeutern, die zugleich die Herren der Politik, Diplomatie, Finanz, des Staates selbst sind ;

— Dass auch abgesehen von all diesen oekonomischen und politischen Unmoeglichkeiten, die die Idee einer internationalen Arbeitsgesetzgebung vollstaendig utopisch machen, das grosse Princip der Freiheit unvereinbar ist mit all diesen Regulationen und Maassregeln, die die freie Entvvicklung der Gesellschaft hindern und sie in ein Prokrustesbett zvvængen ; Freiheit ist für einen civilisirten Menschen ein Bedürfniss, und zvvar das vvichtigste Bedürfniss gevvorden ;

— In Ervvaegung ferner, dass es verhaengnissvoll ist, unter den arbeitenden Klassen den grossen Aberglauben und Betrug dieses Jahrhunderts zu naehren, der darin besteht, dass man behauptet, die grossen socialen Probleme durch Stimmzettel und Gesetze lösen zu vvollen, vvaehrend es im Gegentheil noetig ist den Fetischglauben an Gesetzgebung und Gesetzgeber zu untergraben und zerstoeren ;

— Dass das Angebot von Arbeitsgesetzgebung, das die Regierungen jetzt machen, nur den einzigen Zvveck hat, den jetzt vollstaendig discreditirten Parlamentarismus zu rehabilitiren und sein im Todeskampfe befindliches Leben zu verlængern ;

— Dass bei dem gegenvvaertigen Stand der Ent-

wicklung der socialistischen Principien und nach den Siegen und Niederlagen der Internationalen Arbeiter-Association vvir uns nicht zu den alten Anvvegen zurückkehren, sondern vorwärtsgehen, die grossen Forderungen des Proletariats vollbringen und die letzten Bollvverke der Bourgeoisie, die monarchischen und republikanischen Regierungen angreifen sollen.

— Dass tausende Leichen von Opfern und eine ganze Menschheit von unterdrückten zvvischen uns und unsern Feinden stehen und dass dieser Abgrund immer mehr vertieft vverden muss und nicht überbrückt vverden darf durch Compromisse, die in der That den Verrat der Sache bedeuten;

— Dass zugleich mit dem Privat-igentum der Staat, diese monstrose Centralisation, und das Werkzeug von Betrug, Corruption, Unterdrückung und sociale Zvvietracht beseitigt vverden muss, und dass an dessen Stelle eine Gesellschaft treten muss, die aus freien Arbeiterassociationen besteht, die ihre eigenen Angelegenheiten be.org n und ihre Arbeit selbst regeln;

Auf Grund dieser Erwägungen,

Spricht der Congress seine Absicht aus:

Den grossen Principien des revolutionaren Socialismus treu zu bleiben;

Vervvirft als antisocialistisch, reactionaer und irreführend alle Vorschlaege für Arbeitsgesetzgebung, und nimmt in sein Programm die Abschaffung des Repraesentativ Systems und des States auf, als eine vvesentliche Bedingung der vvirklichen Abschaffung des capitalistischen Systems;

Endlich,

Indem der Congress jedem das Recht abspricht, aber Principien, das einzige unentfremdbare Erbtheil der Proletarier der Erde und deren einzige Hoffnung Compromisse zu machen und den Socialismus auf die kleinen Verhaeltnisse einer Klassengesetzgebung zu reduciren, empfiehlt der Congress: dass die Vereinigung der revolutionaren Socialisten der Erde auf Grundlage der grossen und unverfallbaren Forderungen der Menschheit geschehe, weil auf irgend einer andern Grundlage keine Vereinigung der Arbeiter begründet vvurde, sondern Zvvietracht, Rivalitaet, Ehrgeiz und die Herschaft einer privilegirten Minoritaet ober die ausgebeuteten Massen.

---

Considering that international or even national labor legislation would not only be if accepted by the workers, the confirmation of their slavery and the négation of the great principles of revolutionary socialism, but it is also an economic impossibility and therefore it is deplorable that such a false hope should be dazzled before the eyes of the workers.

That the workmen in the different trades, the domestic servant and the workshop slave, the artizan and the peasant, the hands of the great manufacturers and the almost independent producers in the home industries would never submit to one and the same regime and even less the workmen of different countries, races and continents.

Seeing the differences which exist between manufacturing agricultural and commercial countries and the different degrees of economical developement at which they have arrived, it would be unjust to equalise their conditions otherwise than by the spontaneous evolution of economical relations; as this attempt would only result in the sacrifice of the weaker to the stronger; which is inevitable in a social organisation so essentially antagonistic to every principle of Justice and Reason as is the present society.

Considering in addition to these economical impossibilities that there are also political impossibilities against this gigantic illusion of international labor legislation; the governments being always armed to the teeth against each other and continually engaged in fomenting national hatreds.

When they fail even in reconciling the interest of the capitalistic classes, which they represent how could they succeed in agreeing together for the benefit of the workman, whose natural and irreconcilable enemies they are? The State being an enormous engine of destruction and violence how can it be an instrument of concord and peace not only amongst workmen who fraternise without their interference, but between the workmen and their masters: the latter being at the same time the masters of politics, diplomacy and finance, pay of the State itself?

Considering that even apart from all these economical and political impossibilities which render perfectly utopian the idea of international labor legislation, the great moral principle of Freedom is incompatible with any regulations and measures which interfere with the free developement of society and would instead mould it on a procrustean bed.

Freedom has become for civilized man a want and one of the most important too.

Further considering that it is dangerous to foster amongst the masses the great superstition of the century, which consists in pretending to resolve the great social problems by the ballot box and Acts of Parliament; that it is on the contrary necessary to undermine and destroy the fetiches of legislation and legislators; and that the offer of labor legislation officially made by the governments has only one aim, that of rehabilitating in the eyes of the masses Parliamentarism now becoming utterly discredited, and to prolong its agonizing life.

Considering that at the present state of developement of socialistic principles, and after the conquest and defeats of the International Workingmens Association we should not retrace our steps to old expedients, but march onwards and push forward the great claims of the proletariat and attack the last ramparts of the bourgeoisie, viz. the monarchical or republican parliamentarism.

Considering that the bodies of thousandths of victims and a whole humanity of oppressed stand between us and our enemies and that this abyss must be deepened more and more not bridged over by compromises which amount in fact to treason to the Cause.

That together with private property, government this monstrous centralized engine of fraud, corruption, oppression and social discord must be suppressed and in its place must be substituted a society composed of free associations of workers settling their own affairs and organising their own work.

In accordance with these considerations the congress.

Declares its intention to remain true to the great principles of Revolutionary Socialism;

Rejects as anti-socialistic, reactionary and fallacious any proposals for labor legislation;

Inscribes in its program the abolition of the parliamentary and governmental system as an essential condition for the real abolition of the capitalistic;

System. Lastly denying to anyone the right to compromise on principles (the sole and inalienable patrimony of the proletarians of the world and their only hope) and denying also the right to reduce socialism to the meaner proportion of a class legislation-recommends that the union between the revolutionary socialists of the worldbe made on the basis of the great and imprescriptable human claims; because on any other ground no union would be founded among the workers, but discord, rivalry, ambition and the tyranny of one privileged minority over the suffering masses.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Bourges. — Ce n'est qu'aujourd'hui, 17 juillet, après six semaines d'attente dans la misère et les angoisses, dans l'inquiétude et l'anxiété du dénouement de son affaire, demandant partout du travail et n'en trouvant nulle part, que Bergeron, auteur de l'affaire de la pyrotechnie de Bourges, passe en correctionnelle pour avoir, comme on le sait déjà, le 6 juin dernier, bousculé son chef d'atelier, le capitaine Lagneau, le grand distributeur d'amendes et autres punitions.

Chacun dans un fauteuil moelleux, trois hommes en robe noire et rabat blanc sont assis derrière leur comptoir. Au-dessus de celui qu'on nomme président, est suspendu un grand Christ en plâtre, baissant la tête comme s'il était honteux d'être pris à témoin des iniquités sociales que l'on vient raconter devant lui. A droite, des gendarmes sont là pour maintenir l'ordre des injustices bourgeoises au cas où le public manifesterait son mécontentement contre les sentences iniques prononcées par les représentants de la loi. Sur ce même côté il y a encore le greffier et les journalistes. A gauche, l'avocat-général et en face, le défenseur.

Voilà tout l'attirail de Thémis, pour le maintien de la sécurité publique.

Dans l'espace restreint réservé au public, s'entasse une foule compacte, anxieuse, impatiente de connaître le dénouement.

C'est le capitaine Lagneau qui est appelé le premier pour déposer contre son ancien ouvrier Bergeron. Il explique que le 6 juin dernier, dans la soirée, il vint dans ses ateliers en compagnie du commissaire, il vint dans ses ateliers en compagnie du commissaire, lorsque tout-à-coup il se sentit mandant Lucot, lorsque tout-à-coup il se sentit toucher à l'épaule. Alors se retournant, il se vit en présence de Bergeron qui lui dit qu'il avait quelque chose à lui dire. Mais Lagneau qui n'était pas d'humeur à l'écouter lui répondit: «Je n'ai pas le temps, foutez-moi la paix!» C'est alors que Bergeron, surexcité et sachant que ses camarades souffraient autant que lui, saisit Lagneau par les deux bras et le bouscula en lui disant qu'il était l'auteur de leurs misères et qu'il voulait les faire mourir de faim. Le capitaine pris de peur, s'imagina qu'un complot était tramé contre lui, il appela au secours en se dirigeant vers la porte de sortie. Le contremaître arriva, saisit par derrière les deux poignets de Bergeron, qui tenait si ferme le capitaine, que celui-ci dans son brusque dégagement, fit déchirer sa vareuse. Le président demande à Lagneau s'il avait à se plaindre de Bergeron, il répondit, non, jamais; mais il se garde bien d'ajouter que la haine accumulée contre lui a été suscitée par ses mauvais égards envers ses ouvriers par les amendes, les mises à pied et le peloton de chasse dont il les accable. C'est ce qu'un témoin de Bergeron n'a pas craint de dire en présence même de ce rude Lagneau.

Mais dès le début de l'audience le président s'est montré d'une partialité révoltante. Ainsi il a écouté avec complaisance Lagneau et Lucot dont la déposition était si contradictoire qu'il s'est embrouillé et ne savait plus ce qu'il disait. En revanche, un seul témoin à décharge a été entendu et Bergeron lui-même, qui avait cependant le droit de défense comme prévenu, a été arrêté dans sa déposition par le président sous prétexte qu'il allait trop loin. En effet, il dénonçait au tribunal tous les mauvais agissements de son chef Lagneau, ce qui semblait avoir le don d'exaspérer le président.

Le procureur général, dans son réquisitoire, eut l'audace de vouloir insinuer qu'il y avait complot et que Bergeron en était l'exécuteur; qu'il devait être condamné à une peine sévère pour coups et blessures envers son supérieur qui est en même temps un fonctionnaire de la force publique et qui était dans l'exercice de ses fonctions.

On voit chez cet homme une partialité ignoble quand il termine en demandant un exemple. Des murmures s'élèvent de toutes parts dans le public et le président menace de faire évacuer la salle.

Le défenseur de Bergeron, M. Puech, prend à son tour la parole; il démontre avec évidence qu'il n'y a eu ni complot, ni coups, ni blessures, mais seulement une attaque violente envers son supérieur, que cela ne constitue qu'un délit insignifiant et ne mérite qu'une légère amende. Il aurait mieux fait, je crois, de demander son acquittement. Il a démontré que Bergeron était père de quatre enfants, que le tribunal devait, s'il tenait à montrer qu'il était juste, le prendre en considération pour cette raison, que d'ailleurs il avait de bons antécédents: trois sauvetages à son actif, dont deux seulement connus de la préfecture et une vie exempte de tout reproche. Vous penserez à tout cela, messieurs, et vous n'oublierez pas que sa femme et ses quatre enfants ont besoin de tout son travail pour vivre. Mais ces messieurs sentaient le besoin de donner un exemple afin de terrifier les ouvriers et ils ont condamné le brave Bergeron à 15 jours de prison. En entendant prononcer ce verdict rigoureux, le public exhala toute son indignation contenue avec peine jusqu'à ce moment en criant: c'est infâme! Enlevez Lagneau le cochon! Canaille! Canaille!! Alors le président commanda de faire évacuer la salle.

Quant à Lagneau, craignant de passer un mauvais quart d'heure, il eut soin de s'esquiver par une porte de derrière.

Mais il n'y a rien de perdu. le moment viendra où il y aura un plus grand nombre de Bergeron qui feront danser tous les Lagneau.

# VARIÉTÉS

## Collaborations originales

## PRÉLUDE

Et je songe, avec une joie sadique et une très nationale fierté, que, dans quelques jours, sera ouverte la période électorale. On peut même affirmer qu'elle l'est déjà, qu'elle l'a toujours été, et qu'étant donnés nos mœurs parlementaires et nos goûts politiques, qui sont de nous mépriser les uns les autres, cela ne changera rien à nos habitudes et à nos plaisirs. Mais ce qu'il est impossible de prévoir, c'est sa fin, et si jamais elle aura une fin. Dieu veuille que non! Par quelle suprême farce, par quelle ultime mystification se dénouera — si elle se dénoue un jour — cette période admirable et féconde, qui débute offi-

ciellement par l'annonce discrète et consolante de la candidature de M. Mermeix dans le quartier de Montmartre ? Voilà ce que nul ne saurait prophétiser ouvertement. Avec un pareil point de départ, l'induction philosophique elle-même, le somnambulisme et le spiritisme perdent de leur efficacité divinatoire et demeurent impuissants à conclure quoi que ce soit.

Pourtant, on hésite entre la guerre et la Révolution, ce qui est charmant, il faut bien en convenir. Généralement, et surtout dans le fier parti boulangiste qui ne compte que des héros, on est ravi de cette alternative. Car c'est évidemment une chose réconfortante de penser que cinq cent mille de nous peuvent être massacrés. Il paraît d'ailleurs que rien ne redonne du sang à un peuple appauvri comme d'être saigné à blanc, que rien n'accélère la vie comme de mourir. Il faut convenir également, en attendant de savoir lequel prévaudra de ces deux bienfaits sociaux, et s'ils ne prévaudront pas tous les deux ensemble, que l'existence va être délectable au milieu des musiques rugies par MM. de Cassagnac, Rochefort, Arthur Meyer et Canivet, par les autres aussi, par tous les autres. Nous avons en perspective une série ininterrompue de concerts comme on n'en entendit jamais, même au théâtre annamite et dans les ménageries foraines, à l'heure de la viande. Et quels passionnants spectacles !

On ne pourra faire un pas dans la vie sans être sollicités, accaparés, enthousiasmés par des distractions puissantes et variées, où le plaisir des yeux se mêlera aux joies de l'esprit, sans voir étalées sur les murs, sur les troncs d'arbres, sur les barrières des champs et les poteaux indicateurs des traverses, l'infinie sottise, l'infinie malpropreté de la politique. Chaque maison sera transformée en club ; il y aura sur chaque place publique des meetings hurleurs ; en haut de chaque borne, de bizarres personnages, vomis d'on ne sait quels fonds secrets, d'on ne sait quels mystérieux coffres-forts, arrachés à l'obscurité gluante, d'on ne sait quelles cavernes journalistiques, gesticuleront, brailleront, aboieront, et, les yeux injectés de sang, la gueule écumante et tordue, nous promettront le bonheur. De Brest à Menton, de Saint-Jean-de-Luz à Valenciennes, tous, pour nous rendre heureux, s'accuseront de vol, de viol, d'assassinat ; ils se jetteront à la tête l'inceste, l'espionnage, la trahison, l'adultère de leurs femmes, l'argent de leurs maîtresses ; ils agiteront des draps de lit, des registres d'écrou, des bonnets de forçat, l'infamie des greffes, des bureaux de police, des cellules et des préaux. La France tout entière va devenir une immense latrine où les ventres ignominieux, publiquement, déverseront le flot empesté de leurs déjections. On va marcher dans l'ordure, enlisés jusqu'au cou. Et nous nous réjouissons de cette posture.

Oui ! le merveilleux peuple que nous sommes ! Et combien nous avons raison, grisés de notre propre honte, de résister aux dégoûtants principes du pessimisme ! Car tous ces gens-là sont d'inébranlables optimistes, d'extraordinaires bienfaiteurs. Malgré la diversité des dieux qu'ils servent, ils croient à l'âme immortelle. Et que veulent-ils ? Ce que voulait Vincent de Paul et ce que voulait Marat : nous apporter le bonheur, et de l'être quadruplement, par Boulanger, Ferry, Orléans et Napoléon. Par Boulanger surtout qui non seulement nous promet le bonheur, mais qui nous l'impose. Oh ! celui-là ne plaisante pas avec le bonheur. Il y ajoute même, par excès de magnificence, la richesse et l'honnêteté. Du bonheur, de la richesse et de l'honnêteté, il en a plein la main, pour tout le monde. Et encore lui en reste-t-il, dont il ne sait que faire.

— Est-ce que je ne suis pas heureux ? nous dit-il. Est-ce que je ne suis pas riche ? Pas honnête ?... Regardez... J'ai un hôtel superbe, huit chevaux dans mes écuries, une chère exquise, de l'or plein mes coffres. Et je dîne avec des lords milliardaires. Et toutes les femmes sont folles de ma barbe. Or, il n'y a pas si longtemps, je n'avais rien de tout cela... Eh bien ! ce que j'ai fait pour moi, je puis le faire pour vous, pour vous tous... Approchez.. Qui veut du bonheur ? Qui veut de la richesse ? Qui veut de l'honnêteté ?... Des chevaux, des femmes, des hôtels ?... Vous n'avez qu'à parler... Et je ne les vends pas... je les donne... Ça ne coûte rien... Voilà !... Qui veut du bonheur ?...

Et je vois le désappointement du pauvre diable d'électeur qui, la figure joyeuse et claquant de la langue, viendra, plus tard, réclamer son dû.

— Que viens-tu faire ici ?

— Je viens chercher le bonheur que vous m'aviez promis.

— Le bonheur !... Tiens, le voilà !... Prends-le, prend tout... Une bonne capote qui te coupera les aisselles, un bon sac qui te rompra le dos, un bon fusil... Et va te faire crever là-bas... pour ma gloire, et, ô suprême ironie !... pour la gloire de Mermeix... Es-tu content ?

Et il ira, l'électeur, il ira, sans se dire que cette capote, c'est lui qui se l'est taillée ; ce fusil, c'est lui qui se l'est forgé ; cette mort, c'est lui qui l'a signée, en votant pour l'homme magique qui devait le rendre heux, riche et honnête. Il se dira seulement :

— Jamais je n'aurai cru que le bonheur fût tel... J'aimerais mieux être malheureux.

D'ailleurs, le bonheur dont il se plaint, et que tous les gouvernements lui apportent, pareil, c'est lui seul qui l'a fait, toujours. Il a fait la Révolution française et, phénomène inexplicable, en dépit de cent années d'expériences douloureuses et vaines, il la célèbre ! Il la célèbre, cette Révolution qui n'a même pas été une révolution, un affranchissement, mais un déplacement des privilèges, une saute de l'oppression sociale des mains des nobles aux mains bourgeoises, et, partant, plus féroces des banquiers ; cette révolution qui a créé l'inexorable société capitaliste où il étouffe aujourd'hui, et le Code moderne qui lui met des menottes aux poignets, un bâillon dans la gorge, un boulet aux chevilles. Il en est fier, et toute sa vie, à travers les monarchies et les républiques, se passe à changer de menottes, de bâillons et de boulets, chimérique opération qui lui arrache ce cri d'orgueil :

— Ah ! si je n'avais pas fait Quatre-vingt-neuf, où donc en serais-je ? Je n'aurai peut être pas Boulanger !

***

Pour me donner une idée approximative de ce que vont être ces élections, je n'ai qu'à me souvenir de certaines fêtes religieuses de Bretagne, les jours de grand pardon. Souvenirs délicieux ! Chères évocations de la beauté humaine qu'il me suffira de transposer du physique au moral, pour avoir la représentation nette, impartiale et glorieuse de tous les partis qui vont mendier tes suffrages, éternel constructeur toujours battu de la fortune des autres, ô triple électeur que tu es !

Autour de Saint-Anne-d'Auray, sur les routes qui traversent le saint village et les sentes qui y aboutissent, les mendiants, les estropiés, les monstres font aux pèlerins une double haie d'épouvante et d'horreur. D'où viennent-ils ? De quelle morgue ? de quel enfer ? de quels germes atroces sont-ils donc sortis ? Je n'en sais rien. Hurlant et tordus, les uns rampant sur le sol, avec des grouillements vermiculaires ; les autres, brandissant entre leurs guenilles poissées de sanie, des membres tronqués, mutilés ; tous, la face convulsée, troués de gangrènes immondes, ils montrent, non sans coquetterie, des plaies qui n'ont pas de nom, même dans les léproseries de l'Orient ; ils étalent, avec une fierté visible, des difformités paradoxales, pleines d'hallucination et de cauchemar. On les voit avivant, avec un bel orgueil, leurs chairs rongées, putréfiées, pressurant de leurs moignons, de façon ostentatoire, des tumeurs hideuses, d'où le pus jaillit. Et c'est à qui de ces misérables — vivantes pourritures — sera le plus repoussant, exhalera la plus insupportable puanteur.

Par un étrange oubli — et peut-être par une haine consciente — de l'Humanité qui les a vomis, ils mettent une sorte d'amour-propre, un point d'honneur, une vanité à ne plus conserver rien d'intact, par où se reconnait en eux qu'ils ont été des hommes. Et quels foudroyants mépris pour les camarades dont les membres gardent encore, de-ci, de-là, des vestiges de formes humaines, dont les chairs accusent parmi les coupures et les boursouflements, des parties inattaquées ! Quelles jalousies, entre eux, pour un polype rare, un cancer plus beau que les leurs, une éléphantiasis de grosseur insolite : jalousies qui vont parfois jusqu'à l'assassinat.

Eh bien ! mon brave électeur, normand ou gascon, picard ou cévenol, basque ou breton, si tu avais une lueur de raison dans ta cervelle, si tu n'étais pas l'immortel abruti que tu es, le jour où les mendiants, les estropiés, les monstres électoraux viendront sur ton passage coutumier étaler leurs plaies et tendre leurs sébiles, au bout de leurs moignons dartreux, si tu n'étais pas l'indécrotable Souverain, sans sceptre, sans couronne, sans royaume, que tu as toujours été, ce jour-là, tu t'en irais tranquillement pêcher à la ligne, ou dormir sous les saules, ou trouver les filles derrière les meules, ou jouer aux boules, dans une sente lointaine, et tu les laisserais, tes hideux sujets, se battre entre eux, se dévorer, se tuer. Ce jour-là, vois-tu, tu pourrais te vanter d'avoir accompli le seul acte politique et la première bonne action de ta vie.

(*Figaro*, du 14 juillet) Octave MIRBEAU.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le compagnon Sébastien Faure rappelle aux camarades de province qu'il est disposé à passer par Nantes, le centre de la France et la vallée du Rhône.

Les groupes et camarades de ces diverses régions qui sont déjà ou voudraient se mettre en rapport avec lui au sujet de conférences à faire sur son passage, sont priés de lui écrire *de suite*, rue Caplat, 7, Paris.

## PETITE CORRESPONDANCE

M. H. à Fourchambault. — Ne renvoyez pas les brochures. Distribuez.

Genève. — Montupet-Hilaire, marchand de journaux, 45, rue de Garchezy à Fourchambault demande 25 Pères Vidcoq. — Voulez-vous régler au kiosque de l'avenue des Ternes ?

D. à Blanzy. — Le journal n'a pas paru la semaine dont vous parlez. — Je vous envois l'avant dernier paru.

Grœnweld. — « Paroles » envoyées, 1 fr. 50.

Le compagnon Jaussoint F. est prié de donner son adresse à Auguste Martin, 19, boulevard Rochechouart, à Paris.

E. N. à Buenos-Ayres. — Reçu carte. — Vous pouvez en effet vous procurer le journal chez Pietta.

Louise Michel. — Les camarades de Troyes demandent si vous voudriez y aller quand cela vous sera possible.

B. à Alais. — « La Société » d'ici trois ou quatre semaines. — Faure est avertis. Le « Drapeau Noir » aussi.

B. à Bouglon. — Le comp. B. d'Alais demande où il en est de la tournée de conférences Tortelier et Louise Michel.

Genève. — Les camarades de Roubaix demandent 100 Pestes religieuses.

« Le Danton ». — Service sera fait. Merci. Pourquoi ne recevons-nous plus votre journal.

Le compagnon Cairé est prié de faire connaître sa nouvelle adresse à Firminy. Cause urgente.

H. Ougrée. — L. à Anduzes. — S. à New-York. — à Roanne. — D. à Blanzy. — A. à Beudes. — H. à Cette. — J. à Saint Imier. — M. à Saint-Quentin. — F. à Amiens. — A. à Saint-Denis. — C. à Villefranche. — à Nimes. — L. à Tours. — N. R. à Pamiers. — C. à Calais. — F. à Reims. — V. à Saint-Denis. — H. à Roubaix. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 40 fr. 90, dont 4 fr. 20 à la salle Horel et 5 fr. emprunté (remis).

Détenus : 7 fr. Taverne du Bagne ; 7 fr. 10, salle Horel. En tout : 14 fr. 10.

*Ai compagni italiani.* — Domenica 28 luglio, alle ore 1 1/2 tutti i compagni sono invitati alla Sala Horel, rue Aumaire, 13, per discutere cose importanti riguardo alla propaganda.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, rue d'Avron, à 8 h. 1/2.

Ordre du jour : De l'attitude des abstentionnistes dans la prochaine période électorale.

Levallois-Perret. — Vendredi 26 juillet, à 8 h. du soir, réunion des groupes *La Révolte* et *La Solidarité*, à la salle Mézerette, 86, rue Gravel.

Ordre du jour : Conférence sur la situation générale par le compagnon Faure.

Samedi 27 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, salle Chaynes, 12, rue d'Allemagne, grande réunion publique et contradictoire, avec le concours assuré de la citoyenne Louise Michel et des compagnons Sébastien Faure, Montant, Malato, Thenevin, Merlino.

Ordre du jour : Les prochaines élections.

Les citoyens Jules Guesde, Vaillant, Deville, Lafargue, ont été invités par lettre personnelle.

Entrée : 30 cent.

Mercredi 31 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, salle Ancourt, 7, place Voltaire (dans le sous-sol), réunion du groupe anarchiste de propagande abstentionniste du XI^e^. Les compagnons qui ont promis leur concours, sont priés d'être exacts. — Il ne sera pas fait de convocation à l'*Egalité*.

Saint-Denis. — Le groupe *La Jeunesse libertaire*, réunion samedi 27 juillet, chez Giardo, rue Compoise, 34.

*Le Gérant :* J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 46. — 5 CENTIMES — Du 3 au 9 AOUT 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Réunion Anarchiste Internationale

Puisqu'une réunion anarchiste va avoir lieu en Septembre prochain, nous ne saurions trop inviter les camarades à ne pas perdre le temps pour tirer le plus grand parti possible de la réunion.

Les possibilistes et les marxistes ont perdu leur temps et gaspillé l'argent des groupes à discuter des questions qui se réduisent au fond à ceci : « Qui gouvernera les travailleurs ? » — Jamais Congrès ouvrier n'a été aussi vide de discussions sérieuses sur les grandes questions qui nous agitent tous, que ces deux Congrès.

Il importe aux anarchistes de montrer qu'ils prennent la Révolution prochaine au sérieux et, en discutant les grandes questions d'expropriation, de communisme et collectivisme, d'industrie réorganisée, du sol rendu aux travailleurs, de groupement sans autorité et ainsi de suite, apporter de nouvelles lumières dans les idées.

Pendant un nombre d'années on a cherché à ravaler le Socialisme, soit à des questions de réforme du salariat, soit à des questions de plus-value et autres termes abstraits qui s'accommodent avec *tout* ce que l'on voudra, depuis le Boulangisme jusqu'à la république jacobine bourgeoise, depuis des expériences de chemins de fer dirigés par l'Etat jusqu'à des lois réglant les heures de travail.

Il est temps de sortir de cette fange : de remettre sur le tapis la grande question de la Révolution *sociale*, de semer dans les cerveaux les grandes idées de démolition et de rénovation de l'organisme de toute la société.

*Il est temps de redevenir socialistes*, car nous ne pouvons plus retrouver le Socialisme dans les fatras que l'on nous débite depuis dix ans, — fatras, qui n'a rien, rien, dans le fond que de savoir qui gouvernera la Révolution ? Il est temps de relever le drapeau rouge que l'on a trop longtemps traîné dans la fange.

C'est aux anarchistes à le faire, s'ils ne le faisaient pas — qui donc le ferait ?

Notre réunion doit-être un nouveau point de départ pour la renaissance de l'idée de la Révolution *sociale* — non pas la révolution des Boulangistes, des Marxistes ou des Communalistes, mais la révolution du *peuple*, des masses, — la seule qui mérite ce grand nom.

## LE CENTENAIRE DE LA RÉVOLUTION

### IV

Lorsque Paris s'empara de la Bastille, les campagnes étaient déjà en pleine insurrection. Mais les villes n'avaient pas encore bougé. Elle ne se mirent en mouvement qu'après avoir appris le succès de l'insurrection dans la capitale.

Les villes d'alors ne ressemblaient pas à celles d'aujourd'hui. Dès le Moyen-Age il s'y était constitué une aristocratie héréditaire de bourgeois, et cette aristocratie tenait en ses mains toutes les affaires, toutes les finances municipales. Elle trompait, elle s'enrichissait aux dépens de la cité, et le gâteau restait de père en fils entre les mains de quelques familles. Ces familles possédaient aussi des serfs dans les campagnes. Riches bourgeois et nobles se trouvaient en outre en possession de droits féodaux sur les habitants des villes, si bien que pour se marier, pour léguer son patrimoine à ses enfants, ou pour le vendre, l'artisan payait des redevances à son seigneur, noble ou bourgeois, tout comme le paysan dans les villages.

Les municipalités étaient des nids de hobereaux et de scribes par lesquels les seigneurs et gros bourgeois tenaient « le menu du peuple », et ce peuple ne demandait pas mieux que de mettre le feu à ces antres de servitude.

Les bourgeois avaient aussi leurs griefs. Ces hommes, âpres à l'enrichissement, commençaient déjà à faire leurs fortunes par le commerce et l'industrie. Ils voyaient de mauvais œil l'arrogance des nobles, les exceptions faites en leur faveur pour le payement des impôts. Ils rêvaient aussi la grande industrie, la liberté de l'exploitation, et les corporations de métier les gênaient : on n'exploite jamais aussi bien que quand on peut prendre chaque travailleur individuellement.

Mais des ombres des corporations d'autrefois existaient encore. Ces corps d'artisans, jadis puissants qui représentaient au Moyen-Age l'organisation du travail par la Commune, auraient pu se transformer en institutions nouvelles, appropriées aux besoins de l'industrie manufacturière ; mais ceci n'aurait pas fait l'affaire de la Bourgeoisie qui voulait la ci-nommée liberté des transactions, c'est à-dire la liberté sans entrave d'exploiter le prolétaire.

La haine du peuple contre le féodalisme bourgeois et seigneurial, et la haine de la petite Bourgeoisie contre la noblesse et les corporations se rencontrèrent. Aussi, dès que l'on apprit en province la prise de la Bastille, les prolétaires, déjà las des tergiversations de l'Assemblée, stimulés par les grandes idées d'affranchissement, de Liberté et d'Egalité, caressés par les bourgeois, se soulevèrent et marchèrent contre les Hôtels de Ville. Les villes de l'Alsace, de la Lorraine, — celles de l'Est en général — s'insurgèrent. Les Hôtels de Ville furent pris d'assaut, toute la paperasse brûlée, les vieilles familles chassées de leur place. Les droits féodaux dans les villes, les dîmes et tout l'attirail de la Féodalité disparaissaient ainsi dans les villes comme dans les villages.

---

Le peuple brûla la paperasse, il dansa sur les décombres, il planta des arbres de la Liberté — et il rentra chez soi, dans ses taudis. Mais la Bourgeoisie ne s'arrêta pas là. Elle saisit l'occasion au bond et comme à Paris, elle s'arma immédiatement, elle organisa ses milices, elle s'empara des municipalités ; elle s'imposa au lieu et place du pouvoir disparu. Et lorsque, deux ou trois jours plus tard, le peuple voulut continuer son œuvre et pousser plus loin la Révolution — il se retrouva de nouveau sous la férule d'un nouveau pouvoir, autrement fort que le pouvoir déchu ; il se trouva en présence d'une force armée — la milice bourgeoise — autrement redoutable que les quelques soldats du Roy.

---

La Bourgeoisie de 1789 avait un plan déterminé. Armer les milices bourgeoises qui serviraient de digue contre le peuple et contre la royauté ; s'emparer des municipalités, faire « respecter la propriété » par les armes au besoin ; et, par les municipalités, arracher le pouvoir des mains de la Cour, s'emparer du pouvoir dans l'Etat pour le réorganiser suivant le plan que nous avons esquissé dans notre premier article.

Pour cela, il ne suffisait pas d'être maître à Strasbourg, à Mâcon, à Lyon. Il fallait être maître dans chaque commune, et, pour cela, il fallait faire dans chaque petite commune ce qu'on avait fait dans les grandes villes.

Mais, qui pouvait le faire ? Qui pouvait armer les milices ? — Certainement pas l'Assemblée Nationale. Il fallait que cela se fît dans chaque petite ville de par l'initiative des habitants eux-mêmes. Et ces habitants, plongés dans leurs petits intérêts de boutique, ne faisaient rien ; ils ne bougeaient même pas. Ils s'intéressaient à peine à ce qui se faisait en France.

Les bourgeois n'avaient pas la bêtise des socialistes autoritaires qui croient pouvoir tout faire par des décrets. Ils comprirent qu'il fallait agir dans chaque commune, sans rien attendre de Paris. Duport et d'autres s'en chargèrent, et voici comment.

---

Depuis janvier, disions-nous, les campagnes de l'Est étaient en feu. Des émissaires inconnus, surgis du peuple même, parcouraient les villages, excitant les pays à la révolte. Là où les moyens ordinaires ne suffisaient pas, ils se présentaient porteurs de faux décrets de l'Assemblée Nationale, ordonnant de ne plus rien payer et de s'emparer des terres des seigneurs. D'autres apportaient de faux décrets du roi ordonnant de brûler les châteaux. Il y eut même un imposteur se faisant passer pour un parent de Louis XVI. Car les paysans d'alors n'étaient ni plus lettrés, ni mieux informés, ni plus braves que les paysans russes de nos jours. Ils voulaient bien s'insurger, mais, il fallait donner une apparence de légalité à leurs actes. C'était toujours bon comme une excuse en cas de défaite.

Ainsi donc les châteaux brûlaient, les terriers étaient déchirés, l'abdication des droits féodaux était obtenue par la menace ou par le feu.

Mais, en hommes conséquents, les paysans ne faisaient pas de distinction entre les nobles et les bourgeois. Si le seigneur avait concédé ses droits féodaux à un bourgeois (et la noblesse ruinée le faisait très souvent, tout comme le font en ce moment les lords anglais ou les seigneurs russes), les paysans mettaient le feu à la maison du tenancier bourgeois, et, la hache sur sa tête,

ils le forçaient à abdiquer ses droits, tout comme s'il était un seigneur au talon rouge. « *Les brigands ont brûlé des châteaux de patriotes* » s'écriaient les bourgeois révolutionnaires! Donc, sus aux paysans!

Et les milices bourgeoises, sortant des villes, allaient dans les campagnes pour rétablir l'ordre. A Strasbourg, au lendemain de l'insurrection qui vint abolir la Féodalité, la milice bourgeoise arrêtait déjà 400 travailleurs et en pendait deux sur le champ. Mais ce fut pire dans les campagnes. Les municipalités se transformaient en tribunaux ambulants et après avoir livré bataille aux paysans sans armes, et remporté une victoire facile, elles pendaient sans pitié ces « brigands » qui avaient osé piller « les propriétés roturières » aussi bien que les propriétés nobles. Les documents mentionnent 8paysans pendus dans le Mâconnais, 12 par le Parlement de Douai et ainsi de suite dans chaque province. Au moment même où on rédigeait les Droits de l'homme (en août 1789), on exécutait (un seul jour *treize braconniers* qui avaient pris la Révolution à la lettre et chassaient le gibier de leurs seigneurs.

---

Profitant de cette insurrection générale des paysans en Alsace, en Lorraine, en Dauphiné, en Champagne, en Poitou, en Périgord, etc., etc. les émissaires du Tiers-Etat, — Duport et d'autres, — parcouraient les petites villes forçant les bourgeois d'armer leurs milices. — « En quinze jours » — Duport l'a raconté lui-même : — « J'ai fait armer une bonne partie de la France. J'arrivai dans la ville, je faisais sonner le tocsin et je déclarais que les brigands sont là, tout près, marchant sur la ville. Alors on s'armait en toute hâte ». Et le maire de Péronne l'avouait franchement. « Nous voulons être dans la terreur », disait-il. « C'est seulement grâce aux bruits sinistres que nous pouvons tenir une milice de trois millions de bourgeois sur toute la superficie de la France ».

Oh oui, les bourgeois savaient ce qu'ils devaient faire. Et, de cette façon dans le courant de l'automne de 1789 la Bourgeoisie se trouvait armée, en possession des municipalités, réorganisées aux termes de la nouvelle loi municipale, et à la tête d'une forte milice. Et lorsque le peuple, dans son superbe élan révolutionnaire, marcha contre la propriété bourgeoise, il rencontra le bourgeois criant : « Halte là! Tu as fait ce qu'on t'a demandé, mais tu n'iras pas plus loin. Tu as aboli l'ancien régime; mais le nouveau régime c'est nous qui le ferons. Voilà la loi martiale, et du moment que le maire aura déployé le drapeau rouge, on te fusillera, on te mitraillera pour te faire rentrer dans tes taudis! »

---

Et, pendant ce temps-là le Tiers-Etat votait loi sur loi dans l'Assemblée Nationale pour réorganiser la France selon son idéal. Des lois qui, en temps ordinaire, auraient pris des années pour être rédigées, étaient faites en quelques jours. Les légistes les admirent encore pour leur lucidité, leur style élégant, l'absence de contradictions, la prévision des détails. L'Europe les a copiées pendant un siècle.

C'est que la Bourgeoisie n'était pas prise au dépourvu. Elle ne faisait que coucher sur le papier ce qu'elle avait médité, étudié dès longtemps.

Mais, si ces lois avaient seulement pu passer dans la vie, si elles avaient seulement pu devenir des réalités — c'en était fait de la Révolution. La Révolution s'arrêtait aux superbes déclarations des Droits de l'Homme, traduites dans la réalité des faits par l'organisation de la servitude.

Heureusement, l'aristocratie et la Cour ne se tinrent pas pour vaincues. Elles luttèrent, elles conspirèrent, et la Révolution devait continuer.

Elle continua en effet, et grâce à la lutte formidable qu'elle eût bientôt à soutenir elle ne s'arrêta pas aux vagues déclamations de son Corps législatif.

# LA VEUVE WALSH

Jamais l'histoire n'a sondé, jamais elle n'aura sondé toute la grandeur des actes d'héroïsme qui se commettent au sein d'un peuple lorsqu'il est en insurrection.

Hier, cette abjecte Commission Parnell doit nous avons parlé à ses débuts, questionnait Davitt, et voilà le fait qui s'est révélé au cours des questions et contre-questions stupides.

Il y a quelques années, un agent quelconque des seigneurs avait été exécuté dans un village irlandais. Celui qui avait exécuté l'acte de vengeance, avait été mis hors de danger : il était en Amérique.

La police arrêta deux jeunes garçons, les deux fils de la veuve Walsh. Ils savaient bien qui avait accompli l'acte de vengeance. Leur mère le savait aussi. Ils le savaient aussi en sûreté. Mais jamais un mot s'échappa de leurs bouches pour le désigner aux juges.

Les gredins — les juges — condamnèrent le garçon aîné à la pendaison. La mère le savait aussi; elle vit le drapeau noir, annonçant l'assassinat légal, flotter sur la prison. Elle continua à se taire. Elle obtint une entrevue avec son second garçon. Il était jeune : la soif de vie aurait pu lui souiller de mauvaises pensées. Lui aussi était accusé de meurtre, lui aussi avait été condamné. Elle alla le trouver en prison, et elle lui dit :

« L'aîné est mort. Meurs aussi, mais ne cherche pas à sauver ta vie par une lâcheté. Tu ne souilleras pas ton nom en devenant dénonciateur ».

Les gredins savaient aussi que le vrai vengeur du peuple était loin. Tout le monde savait au village que les garçons Walsh n'y étaient pour rien et les juges eurent un moment d'hésitation. Ils ne pendirent pas le jeune garçon; ils l'envoyèrent aux travaux-forcés.

La mère se tait encore; elle n'achètera pas la liberté de son fils par une dénonciation.

Davitt avait parlé, le fait est comme d'un acte d'héroïsme. Et maintenant ces pleutres, cet avocat général, cette commission de pleutres, se sont mis à s'étonner sur tous les tons de grenouilles qui coassent, que Davitt qui, lui aussi, savait le vrai nom, ne l'ait pas nommé, — ne soit pas devenu dénonciateur pour sauver le garçon Walsh!

— « Ah ce n'est pas le premier innocent que vous avez pendu en Irlande » — leur a répondu Davitt.

Et, comme ils le pressaient de questions :

— « Le paysan irlandais hait le dénonciateur et il a raison ».

— Jusqu'au point de laisser sacrifier un homme pour ne pas nommer un nom? insinue le crapaud.

— « Oui ».

— Mais vous, meneur du peuple, vous partagez aussi ce préjugé?

— « Je ne suis pas meneur. Je partage ce que vous nommez préjugés des paysans irlandais et quelques-unes de leurs vertus — c'est tout ».

Quand donc aurons-nous l'histoire des peuples? Quand donc saurons-nous au prix de quels milliers de dévouements obscurs, inconnus, les masses ont conquis le peu de libertés que nous possédons? Quand donc dira-t-on au peuple tout l'abîme de dépravation qui gît dans les cerveaux corrompus de tous ceux qui touchent de près ou de loin à ce que l'on nomme par dérision la Justice?

---

Nous recevons la lettre suivante :

Cher compagnon,

Je vous prie de vouloir rectifier votre compte-rendu des deux Congrès... impossibilistes en ce sens :

1° Que mon intention en demandant la parole au Congrès marxiste était de lire, avec ou sans commentaires, la proposition contraire à celle que la présidence a rédigée et votée, en l'imposant par un heureux coup de force à l'Assemblée. Ma résolution était celle que vous avez publiée, et que j'avais lue au Congrès possibiliste où elle avait produit, de la confession des opposants eux-mêmes, la plus profonde impression.

2° Que le président de séance (Deville et non Vaillant) n'a fait aucune insinuation directe contre moi, car je la lui aurait fait avaler, et je la lui ferais avaler si jamais il osait en faire; il a simplement dit, avec beaucoup de jésuitisme du reste, que dans un cas donné, il pourrait arriver que la présence d'un seul agent provocateur dans la salle empêchât la réussite du Congrès.

3° Je ne l'ai pas laissé finir ces mots (je n'ai pas été abasourdi ni je n'ai pas attendu la traduction anglaise qui n'a pas eu lieu), et je lui ai crié que les mouchards étaient au bureau, car en effet, il y avait là les dénonciateurs connus de Reinsdorf et des anarchistes allemands.

4° Que les Allemands seuls, ne comprenant pas ce qui se disait de part et d'autre, ont été contre moi; tandis que les dames présentes et *tous les anglais présents* me défendaient, exceptés cependant la citoyenne Marx Aveling, fameuse pour l'argent qu'elle a dépilé aux ouvriers américains.

5° Après la retraite des anglais et d'autres délégués, il n'y avait que des Allemands dans la salle (distingués pour faire nombre en Allemands et Alsaciens); et que le délégué belge et le hollandais ont encore protesté contre la « chapelle » du Congrès, qui, partant, a abouti à un *fiasco* complet. La réunion plénière, qui devait avoir lieu le soir, a été courageusement abandonnée.

6° Enfin, nous plaçant sur le terrain des idées, on ne saurait pas nier la grande valeur négative du Congrès marxiste. Du Parti Ouvrier on savait qu'il était possibiliste ou réformiste : on sait à présent que les Marxistes le sont également. Ils ont pratiquement abdiqué dans les mains de leurs rivaux, — et ils n'existent déjà plus comme parti. On le verra mieux dans la suite des évènements. — Leur Congrès a été le Congrès de la liquidation. Le socialisme y a succombé à la législation du travail, que les gouvernements projettent pour reconcilier l'ouvrier, par de vaines promesses, à sa servitude, et que les politiciens agitent pour attraper aux élections les votes de la classe ouvrière.

Ici le Parlementarisme a tué le Socialisme. L'un a pour mot : mystification de l'ouvrier. L'autre : incompatibilité absolue du régime capitaliste avec le bien-être du travailleur.

Les Marxistes ont renié ce principe fondamental, pour aller rejoindre les possibilistes dans leurs intrigues pour le pouvoir. Ils sont donc jugés. — C'est à nous, anarchistes, de prendre le drapeau du Socialisme, qu'ils ont laissé tomber de leur main, de l'agiter et de marcher avec lui à la destruction de toutes les propriétés, politique et économique, et de tous les privilèges, et de procéder à la fondation d'une société nouvelle.

MERLINO.

Une erreur s'était aussi glissée dans les noms des signataires de la protestation des délégués anglais : Au lieu de *Hammersmith*, fallait lire *James Tocchati*, délégué du Hammersmith, radical club. Les déléguées Tocchati et Schak, de la Socialist league, sont deux citoyennes.

---

*Les deux Congrès Impossibilistes*, compte-rendu d'un délégué, 5 centimes. — Cette brochure va paraître cette semaine. Comme il est très important de la propager au sein des groupements ouvriers, nous prions nos amis de la province et de l'étranger de vouloir nous indiquer de suite le nombre des exemplaires qu'ils désirent.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Tous les camarades ont pu lire, dans les feuilles bourgeoises, des détails plus ou moins circonstanciés sur ce qu'ils appellent *la bande Pini*.

Avant que d'en parler, nous avons voulu attendre des renseignements, savoir ce qu'il en était. — Voici ce qu'est Pini :

Fréquentant en Italie, les groupes révolutionnaires, il infligea une sévère correction au baron Franchetti, richissime propriétaire qui voulait forcer ses fermiers à voter en sa faveur. Obligé de se réfugier en France pour échapper à une condamnation à deux ans de prison, à la suite de ce fait, il vint à Paris où il se mêla au mouvement révolutionnaire et, comprenant que le manque d'argent est mortel à la cause anarchiste, songea, au péril de sa vie et de sa liberté à procurer à la propagande les ressources qui lui font défaut.

Ceux qui le connaissent sont convaincus qu'il n'a fait que pour la propagande ; et, si Pini est ce qu'ils pensent, ils sont convaincus que les débats de la Cour d'assises, ne manqueront pas de faire voir cette affaire sous un jour nouveau, et apprendront aux bourgeois ce que peut un homme qui agit pour la propagande de ses idées, en y apportant toute son énergie.

Un dernier renseignement, son grand-père, en 1831, fut arrêté ainsi que sa grand'mère, pour conspiration. Le grand-père fut pendu ; la grand'mère mit au monde celle qui devait donner le jour à notre camarade. Celle-ci, tout récemment, ainsi que la sœur de Pini, ont été incarcérées, maltraitées au point que la sœur en est devenu folle. — On s'explique, dans ces conditions, la haine mortelle de Pini pour les gouvernants et les exploiteurs.

***

Dans l'*Egalité* du 23, un monsieur Meufa, du groupe d'études de la Santé, éprouve le besoin de parler de « l'anarchiste Soudey », rallié au Boulangisme. — Que les journalistes bourgeois, en parlant des Crié, des Maës, des Morphy et des Soudey, les traitent d'anarchistes, cela n'a rien d'étonnant, ils sont bien trop bêtes pour pouvoir faire la différence entre un anarchiste et un socialiste quelconque, mais qu'un socialiste se mette à leur remorque pour répéter la même ânerie, cela commence à être de la mauvaise foi.

Morphy n'a jamais été anarchiste, Soudey s'est toujours défendu de l'être, Maës et Crié, ont bien voulu, à certains moments, se faire passer pour tels, mais comme ils ont toujours tripatouillé dans la presse bourgeoise, on peut faire des réserves sur leur anarchisme. Et, du reste, auraient-ils été sincères dans leurs affirmations, en se ralliant au boulangisme, ils sont redevenus de vulgaires politiciens, qu'au fond ils n'ont jamais cessé d'être et l'Anarchie n'est nullement responsable des palinodies des individus.

***

Plusieurs belles réunions la semaine dernière à Paris, entre autres celle de la salle Chaynes. L'assistance était nombreuse et au début, en grande partie hostile ou du moins simplement curieuse. Pourtant peu à peu la salle a senti la propagande et les théories abstentionnistes et révolutionnaires développées par cinq ou six orateurs, ont été chaleureusement applaudies.

***

Rovigo avait été arrêté, il y a quelque temps pour avoir frappé un commissaire de police de Bordeaux, lors du Congrès de l'Alhambra, l'année dernière. Or on s'aperçut que dans l'intervalle pour ne pas rester bredouille, la justice avait condamné un autre pour ce fait, à la place de Rovigo. Désolée, elle chercha bien longtemps un autre motif de condamnation, elle ne trouva que le port d'armes prohibée, ci : deux jours de prison en sus du mois de prévention ; puis conduit à la frontière pour être expulsé.

***

Calais. — Groupe *Les Communistes libertaires*. — Le compagnon Adolphe Sauvage dont nous annoncions le retour dans notre dernière correspondance, a été arrêté hier comme insoumis.

Comme l'amnistie, votée comme réclame électorale par nos intègres députés, c'est d'une manière jésuitique, ainsi que l'indique l'article 3, que je relis et dont voici le texte :

« Amnistie pleine et entière est accordée aux déserteurs et insoumis des armées de terre et de mer qui, *avant le 1er septembre 1889, auront été l'objet d'une décision gracieuse du président de la République* ».

Aussi comme il peut se faire, pour rester polie que Carnot oublie d'être *gracieux* avec les anarchistes et les socialistes révolutionnaires, qu'il déteste et qui ont le don de lui déplaire, nous livrons ces faits, sans nous indigner, y étant accoutumés, à l'appréciation des lecteurs de la *Révolte*.

Le compagnon Sauvage a été transféré à Lille où il attend le bon plaisir de Carnot.

***

Nous venons d'assister aujourd'hui 21, à une représentation que l'on appelle dans le monde politique, élections municipales complémentaires. Il s'agissait d'élire un conseiller municipal en remplacement d'un autre. Sur 6,165 électeurs inscrits, le candidat radical qui se présentait sans concurrent, attendu que l'alliance occulte faite avec les socialistes — soi-disant révolutionnaires — depuis le mois d'octobre de l'année dernière, continue d'exister, et, qui consiste à ne plus se porter où l'autre se présente, ce qui fait qu'on voit de simples radicaux bourgeois faire des réunions électorales où ils annoncent en toutes lettres, que leurs réunions sont contradictoires, sachant à l'avance n'être pas contredits par ceux-là même qu'ils craignaient si fort quand ils préconisaient l'Anarchie.

Je disais donc que sur 6165 électeurs inscrits, le candidat radical avait obtenu 1,412 voix, pas assez pour être élu, puisque pour l'être, il fallait en avoir le quart, c'est-à-dire 1541 voix, ce qui fait quoiqu'étant seul, le bonhomme est en ballotage.

Allons, tant mieux, ça marche quand même l'abstention. Pour nous, anarchistes conscients, ça fait toujours plaisir de constater l'indifférence qui s'accentue tous les jours davantage dans le peuple, au sujet de cette déloyale fumisterie, de cette écœurante duperie, que l'on appelle le Suffrage universel.

***

Troyes. — Les compagnons Ducomun et Colas arrivant à Troyes, apprirent qu'une réunion privée, organisée par les Boulangistes, avait lieu le dimanche 21 juillet. Ces enragés avaient eu la précaution de donner des cartes à tous leurs partisans, afin d'exclure les révolutionnaires.

Ils avaient mis à la porte d'entrée un grand nombre de leurs militants. Voyant que l'on ne ne pouvait pas entrer, les camarades enfoncèrent les rangs et ils rentrèrent de vive force aux applaudissements de la foule.

Les Boulangistes avaient une claque assez nombreuse, pour ne permettre à personne de s'approcher de la tribune ; plusieurs de nous voulurent s'inscrire comme contradicteurs, tous furent refusés. Sur ce refus les révolutionnaires prirent la tribune d'assaut. Les charlatans crient et gesticulent dans le vide en essayant de repousser, à coup de cannes et à coups de poings, les révolutionnaires, mal leur en arriva, car ils remportèrent un four complet et pas mal de horions, ainsi qu'une gueule cassée : celle du boulangiste Laisant. Ils se sauvèrent dans toutes les directions en laissant sur le champ de bataille leurs cannes et leurs chapeaux, ainsi que leurs écrits préparatoires de séance. Bonne journée pour la Révolution et l'Anarchie.

***

Bessèges. — Samedi 29 juin, le compagnon Monat a donné une conférence publique et contradictoire dans la salle du théâtre de l'Alcazar de Bessèges, à laquelle assistaient environ 350 personnes. Il a prouvé avec évidence l'inutilité du suffrage dit universel. Il a parlé des tripotages de Ferry et consors qui, sous prétexte de patriotisme envoient les hommes se massacrer entre eux. Après avoir attaqué la société actuelle dans ses institutions, il a démontré les causes de notre misère et de nos souffrances ; et, aux applaudissements de l'auditoire, il a conclu à la Révolution sociale qui, seule, peut nous émanciper en établissant sur des bases durables et indestructibles le communisme-anarchiste. Notre ami a répondu avec facilité à toutes les questions qui lui ont été posées.

Les travailleurs sont très contents d'entendre développer nos idées ; ils finissent enfin par comprendre que toutes les promesses que nous font ces charlatans politiques ne sont que des pièges auxquels nous nous sommes trop longtemps laissés prendre. Nous ne doutons pas qu'à Bessèges, avec quelques conférences comme celle de samedi, mêlées de propagande, nos idées aillent de l'avant.

Aucun contradicteur ne s'étant présenté, la réunion s'est terminée aux cris de : Vive la Révolution sociale ! Vive l'Anarchie !

Bonne journée pour la propagande. Nous avons distribué des journaux et des brochures du « Père Peinard.

***

Mercredi 10 juillet, a eu lieu l'enterrement civil de notre ami le compagnon Plan, décédé le mardi à l'hôpital où, malgré la liberté dont nous prônent nos maîtres, les congréganistes n'ont pas moins cherché, par tous les moyens, à le réconcilier avec les robes noires, sans pouvoir y réussir. Le compagnon Plan est regretté de tous ses amis.

***

Avignon. — Samedi 27 juillet, notre ami Jahn, de passage à Avignon, a donné une conférence sur : « Le Radicalisme et le Boulangisme devant la Question sociale ». Quelques heures avant la conférence Jahn avait été appelé devant le préfet qui lui avait recommandé le calme, ce qui n'empêcha pas notre ami de flétrir vigoureusement les agissements de la tourbe politicienne, les horreurs de la société actuelle et de conclure à la Révolution violente pour arriver à l'Anarchie, c'est-à-dire à une forme de société où les intérêts des hommes étant dans le bonheur de leurs semblables, les iniquités et les vices sociaux seraient forcés de disparaître.

Deux cents personnes environ on applaudi le conférencier, mais le clou de la soirée fut la lecture à la tribune de l'affiche abstentionniste du *Père Peinard*, affiche qui avait été lacérée par la police.

Bonne soirée pour l'Anarchie, mardi nous recommencerons.

***

Saint Nazaire. — Le groupe vient de perdre un de ses adhérents les plus dévoués. Le compagnon Maury, âgé de 44 ans, a toujours été au premier rang dans la lutte pour nos revendications contre la classe monstrueuse qui nous opprime, fidèle à ses principes, c'est civilement que nous l'avons accompagné à sa dernière demeure.

***

Nimes. — Bravo ! le parti anarchiste acquiert de la vitalité, prend de l'importance. La preuve, c'est que le gouvernement inaugure une série de persécutions qui démontre clairement que les bourgeois sont affolés de voir l'extension que prennent nos idées.

Le compagnon Sébastien Faure est appelé à comparaître devant la Cour d'assises du Gard, pour y répondre des délits suivants : Provocation directe au meurtre, au pillage, à l'incendie ; attentat contre la sûreté de l'Etat.

Ces poursuites sont motivées par l'agitation produite à la suite des conférences qu'a faites le compagnon Sébastien Faure pendant ces derniers temps.

Les juges de Nimes peuvent se préparer à en entendre de dures.

## Suisse

Le fameux conflit Germano-Suisse s'est naturellement réglé sur le dos des anarchistes. Après l'échange de papiers diplomatiques, la première réponse du Conseil fédéral à Bismarck, a été l'expulsion de Pérard, Niquet, Philippot et Bordat. Et ce n'est qu'un commencement.

Nos amis doivent maintenant chercher un pays qui veuille bien d'eux. La *patrie*, elle, les attend pour les mettre en prison.

***

Les déserteurs français (des bonnets, probablement), avaient organisé une réunion, dont j'ignore le but, mais avec entrée payante de 1 fr. Naturellement que cette entrée excluait les ouvriers et ceux-ci ont envahi le local de force — au nombre d'une quarantaine, dit la lettre. Un de ces ouvriers, déserteur aussi, serait monté à la tribune pour engueuler, d'abord les organisateurs de cette réunion, puis la Bourgeoisie en général et la France en particulier. Comment nos amis se sont-ils trouvés là, je l'ignore, — en tous cas ils y étaient, et ils y ont mis leur part. — On s'est boxé avec la police et une plainte contre *les anarchistes étrangers* aurait été portée de suite et, comme un coup monté, nos amis ont payé pour les autres — comme toujours, du reste. — Vous recevrez sans doute des nouvelles plus directes — en tous cas, les nôtres (les étrangers) n'ont pas été suffisamment clairvoyants — puisque les ouvriers avaient si bien commencé, il fallait les laisser finir seuls. Je pense que nos amis sont faits des illusions en allant à cette réunion. — Enfin, ils ont fait de la propagande.

## Belgique

Verviers. — A l'occasion du centenaire de la prise de la Bastille, nos socialistes démocrates ont fêté ce centenaire presque dans toutes les villes par des manifestations et meetings, et à Verviers nous avons eu manifestation et meeting en plein air.

Mais comme bien on pense, celle-là n'a été autorisée qu'à la condition expresse que manifestation et meeting seraient les plus pacifiques du monde.

Donc, à 11 heures du matin un roulement de tambour mettait les habitants en émoi. Peu à peu les manifestants arrivèrent avec des pancartes et drapeaux ; — mais avant d'aller plus loin, je tiens à vous dire qu'à la suite des pourparlers entre les chefs de police et les organisateurs, il était strictement défendu de déployer le drapeau rouge ni de jouer ou chanter la *Marseillaise*. — Donc, pas un drapeau rouge au cortège.

Nous regardions former ce cortège quand tout à

coup nous entendîmes battre le tambour et nous vîmes s'avancer une masse de drapeaux, c'étaient les radicaux, munis du drapeau national. Oui, ce drapeau de Cobourg qui ne devrait jamais entrer parmi les manifestations prolétariennes était à la tête du cortège ; aussi c'est avec plaisir que nous avons vu beaucoup de compagnons déserter plutôt que de suivre le drapeau représentant le patriotisme, la haine des peuples. Enfin le cortège se mit en route et les 200 manifestants suivirent l'état-major social-démocrates.

Arrivés au lieu où le meeting devait se se donner, on dresse des tables, et les orateurs socialistes montèrent à la tribune.

Après une allocution du président qui avait traité de bandit, le général Vandersmissen, le commissaire en chef interrompit l'orateur et voulut le faire cesser, mais la foule commença à le huer ferme.

Enfin le compagnon Thonar prit la parole, démontra que la rapacité des capitalistes était plus insatiable et plus féroce que celle des seigneurs d'avant 1889. Il combattit et critiqua la société actuelle espérant, dit-il, qu'un nouveau 1789 se fera bientôt. Après ces mots, le compagnon Thonar fut violent à un tel point, qu'on lui défendit de parler de la Révolution ; mais la foule était décidée à faire un mauvais parti au commissaire et l'aurait fait sans le président qui parvint à la calmer et l'invita d'aller au local de la *Ruche Ouvrière* pour parler à l'aise.

Thonar reprit la parole, disant que maintenant nous pevions cesser les moyens pacifiques, que la révolution violente seule changerait la société pourrie ; que le peuple à la première occasion devrait prendre les armes, que tous les moyens étaient bons pour exterminer la Bourgeoisie.

Le soir, un meeting était organisé à Dison. Thonar et un autre anarchiste prirent la parole. Le premier préconisa la Révolution comme moyen d'affranchissement. Notre compagnon fit la critique de tout gouvernement, quel que soit l'étiquette dont il s'affuble. Il dit que tous les gouvernements étaient dans leur jeu, qu'ils étaient obligés de maintenir et de protéger l'exploitation de l'homme par l'homme. Enfin, bonne journée pour la propagande révolutionnaire, car nous pouvons dire ceci, si tous les orateurs socialistes étaient du genre de Thonar, les révolutionnnaires de Verviers verraient avec plaisir Verviers redevenir le boulevard du socialisme révolutionnaire. Mais si nous faisons l'éloge du compagnon Thonar, nous faisons un reproche aux organisateurs. Un comité d'action était formé et dans ce comité, les plus gros exploiteurs, tels que Peltzer, Dandrimon qui, à la commission d'enquête, délarait qu'une poignée de riz suffisait pour nourrir une famille et, c'est en compagnie de ces gens-là, que des socialistes tels que Maigray, Malempré et Pierame allèrent banqueter pour célébrer le centenaire de la Révolution française; quand nous les appelons socialistes, nous nous oublions, car ils sont indignes de ce nom.

Il y a vingt ans, ces mêmes hommes préconisaient la Révolution, et maintenant ils trouvent que la Question sociale est résolue, parce que les uns sont conseillers communaux, les autres parce qu'ils peuvent se payer des rôtis avec les bourgeois.

## Australie

Melbourne. — Le 10 avril, les bourgeois de Melbourne avaient une surprise. Ils avaient convoqué une réunion publique à l'Hôtel de Ville pour traiter de la famine chinoise et pour se donner l'occasion de gloire en payant leurs deux mille francs aux crève-de-faim de la Chine tout en en créant de nouveaux ici dans l'Australie. Le compagnon Beattie eut l'idée de profiter de cette opportunité. Il me rencontra dans la rue, et nous allâmes sur-le-champ chercher des sans-travail, dont nous en entraînâmes environ une cinquantaine. Avec le compagnon White, nous entrâmes à l'Hôtel de Ville. Il y avait là un pareil nombre de bourgeois. Grande joie de voir y assister tant de travailleurs, qui devaient comprendre comme cette très riche et très heureuse colonie, où il n'y avait point de misère — les sans-travail de cette ville étant de 1 0/0 sur une population de 400,000, et les sans-pain en nombre assez écœurant — devait fournir quelques centaines de mille francs par une souscription, à qui plusieurs riches bourgeois avaient déjà promis de contribuer. Proposition à tel effet.

A cet instant je me levai et leur dis, que l'argent serait tout accaparé par les intermédiaires, que s'ils avaient l'idée de secourir des misérables, il y en avait assez à leurs pieds, dont ils avaient saisi le bien, et auquels ils avaient attrapé tout ce qu'ils méditaient de donner. Qu'il fallait remplacer le système social actuel par les conditions équitables après quoi la peuple pourrait bien aider les affamés des autres pays sans infliger de nouvelles misères sur ceux qui crèvent déjà dans notre milieu. Après avoir parlé de cette sorte pendant un quart d'heure, je conclus en les exhortant de trembler devant la Révolution prochaine.

Les bourgeois étaient tous accablés. Ils ne reprirent haleine que vers la fin de la harangue de notre compagnon White, qui leur fit un portrait tout à fait navrant de la misère qu'ils ont créée. Ensuite le compagnon Beattie essaya de parler, mais le maire et les autres voleurs crièrent jusqu'au point de noyer sa voix. Le lendemain la moitié de chaque journal fut remplie de l'affaire. Presque tous avaient des articles sur le sujet en plus des renseignements longs de quelques mètres, et l'*Argus*, le grand journal des riches, trouvait beau à insérer un article spécial pour démontrer que les travailleurs ne produisent point de bien, mais qu'ils vivent aux dépens de la productivité des capitalistes !

Les individualistes et les collectivistes se sont enfin avoués communistes-anarchistes. Nous faisons une bonne propagande, et les jeunes gens arrivent enfin à vouloir considérer nos idées au sérieux. Nous n'avons point d'organisation, et tout est accompli par l'initiative individuelle, notre besogne seule nous constituant en groupe afin de l'achever, quelle qu'elle soit.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Firminy. — Le groupe anarchiste qui était en voie de formation est complètement constitué, il déclare avoir pour but de faire une propagande incessante, et il se rallie à tous les compagnons de lutte pour mépriser, flétrir, et renverser cette société de corrompus, cette classe de bourgeois dirigeants, qui ne rêve que misère et malheur pour le prolétaire, et pour eux : intérêts ambition et bonheur.

Que ces affameurs sachent qu'à force de remuer l'eau on fini par la troubler, et quand le pauvre aura assez des tourments qu'il endure, causés par ces monstres, il saura se soulever, faire valoir ses droits et reprendre sa place au soleil, et ce jour-là, ça sera leur vrai jour de danse ; après le festin il y a toujours le dessert, et nous saurons les en faire profiter à ces exploiteurs qui s'entretiennent du sang de l'ouvrier, comme s'alimentaient les vampires d'autrefois.

C'est à nous de nous grouper, de nous unir, et de nous entretenir des meilleurs principes qui nous amènerons le bien-être un jour.

Vive la Révolution sociale ! Vive l'Anarchie !

Tous les groupes et compagnons qui voudront bien se mettre en relation avec le groupe de Firmioy, sont priés d'adresser leurs correspondances au compagnon Renaudot, rue Nationale, maison Poia, 76, à Firminy (Loire).

***

Le comp. Lécuyer atteint d'une maladie chronique qui le met dans l'impossibilité d'exercer son état ou tout métier fatiguant exigeant de la force, prie tous les compagnons qui auraient connaissance d'un emploi peu fatiguant ou une profession facile, de le lui faire savoir.

Ce compagnon étant à l'hôpital, envoyer les avis ou renseignements au camarade Millot, serrurier, rue Mazarine, 38, à Paris.

***

Depuis le dernier numéro, l'*Attaque* (120, rue Lafayette), se vend 5 centimes.

***

Le compagnon Jahn prévient les groupes de Lyon, Dijon, Troyes et Melun, qu'il sera de passage dans ces villes dans le courant du mois d'août et qu'ils recevront de lui une correspondance relative à la propagande.

***

Nous avons fait tirer *La Grève des Electeurs*. Nous en tenons à la disposition des camarades au prix de 6 fr. le mille. Si nous avions oublié d'expédier à ceux auquels nous en devons, prière de nous rappeler, ainsi que ceux auxquels il en manquerait.

***

L'administration du *Drapeau Noir*, de Bruxelles, informe les compagnons que le numéro 9 de ce journal devient hebdomadaire et paraîtra désormais tous les jeudi, à partir du jeudi 10 août prochain. De cette façon sera réalisé le vœu exprimé jadis par divers camarades d'avoir deux journaux anarchistes par semaine, c'est-à-dire le *Drapeau Noir* le jeudi et la *Révolte* le samedi. Adresser les demandes rue du Moulin, 58, Saint-Josse-ten-Noode, à Bruxelles.

***

Le compagnon Codou ayant été forcé de quitter Largues, prévient les camarades qui étaient en relation avec lui, de ne plus rien lui envoyer jusqu'à ce qu'il puisse leur envoyer sa nouvelle adresse.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le comp. Bidault a fait parvenir à Rovigo 11 fr. 50 dont 6 fr. 40 d'une collecte à la salle Chaynes et 5 fr. du groupe du XX^e^.

Le comp. F. Niquet est prié de donner de ses nouvelles au comp. E. Bidault, chez lui où à la « Révolte ».

Le comp. Gros demande au comp. A. Fournier s'il a reçu ses deux lettres. — Réponse ?

« Drapeau Noir ». — Le comp. D., de St-Quentin vous a envoyé lettre et abon., le 14 juil., n'a pas reçu journal.

E. G. à Bruxelles. — Recevrez aussitôt parue.

Groupe de Choisy-le-Roy. — Il y a 17 num. manquants et 12 doubles à relever chez le libraire ?

G. à S. Giovani. — « Dieu et l'Etat » est épuisé. — Abonnement est fait au « Drapeau Noir ».

L. L. à Calais. — Nous pouvons tout vous fournir. — 5 fr. tout compris.

C. F. B. — L'abonnement est de 1 fr. 75 pour trois mois. De plus vous avez oublié d'affranchir, cela nous a coûté 50 cent.

H. à Bourges. — Reçu mandat. Selon votre désir, ne figure pas à la souscription. Il sera bien employé tout de même.

L. au Mans. — Les Prisons. Oui. — Evolution, nous pourrons bien vous en trouver une ou deux, mais pas le 10. La réunion du 1^er^ sept. n'est pas un Congrès, mais une simple entrevue de camarades. — Plus il y aura de monde, mieux ça vaudra.

Un anarchiste impatient. — Voyez la réponse ci-dessus.

Un jeune anarchiste de Choisy-le-Roi. — Il n'y a pas à faire d'arrangement ni à proposer aux bourgeois, mais à les supprimer.

M. rue Mazarine. — Nous insérons, mais ne faites compter dessus.

Boccard (Suisse). — Nous pouvons vous fournir les brochures demandées, sauf « Aux Affamés ».

O. F. à Liège. — T. à Choisy-le-Roi. — B. à Saint-Etienne. — M. à Armentières. — T. rue de Charenton. — R. à Avignon. — C. rue de Charonne. — V. à Gand. — M. à Toulouse. — M. à Cette. — B. à Stains. — F. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 43 fr. 55, dont 4 fr. 65 à la salle Horel.

Détenus : En caisse, 11 fr. 20, dont 1 fr. 80, rue de Bretage; 1 fr. salle Horel et 1 fr. 30, b. Barbès. Remis 7 fr. pour M^me^ T. sur le total de la sem. der.

Groupes abstentionnistes des V^e^ et XIII^e^, samedi 3 août, Alcazar d'Italie, avenue de Choisy, 190, à 8 h. 1/2 du soir, grande réunion publique, avec le concours de la citoyenne Louise Michel, Montant, Faure, Luss et Malato.

Ordre du jour : 1. La période électorale ; 2. Audition des candidats (Les citoyens sont invités à prendre la parole); 3. Le suffrage universel et ses conséquences.

Groupe communiste-anarchiste du XX^e^, samedi 3 août, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

Réunion du groupe *La Jeunesse anarchiste*, rue des Ecluses Saint-Martin, 2, salle Guizard, à 8 h. 1/2, tous les samedis.

Chambon. — Les compagnons du Chambon et de la Ricamarie sont convoqués en assemblée générale, dimanche 4 août, au café Bayon, place Grenette, à 2 heures du soir.

Les camarades de Saint-Etienne et de Firminy sont priés d'y assister à seule fin de s'entendre pour faire venir le compagnon Sébastien Faure.

Saint-Quentin. — Le groupe la Ligue des *Anti-Patriotes* est convoqué pour le dimanche 4 août, chez Watbled, débit de tabac, rue Dacheny, 80.

Ordre du jour : Des moyens dont on pourra disposer pour organiser la propagande abstentionniste aux élections législatives de septembre.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 47. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 10 au 16 AOUT 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## COMME QUOI LES MOYENS découlent des principes

On entend parfois des camarades s'écrier : « Je me moque des principes, je m'y asseois dessus, pour moi, tous les moyens sont bons, du moment qu'ils nous mènent à la Révolution ; et si je croyais que le vote — selon les uns ; tel ou tel autre moyen, selon d'autres — pût nous y mener, je serais votard, sans m'occuper si c'est conforme ou non aux principes ».

Tous les camarades qui tiennent ce raisonnement sont dans l'erreur, et, s'ils voulaient y réfléchir, ils reconnaîtraient que si tous les moyens ne sont pas bons à mener à l'anarchie, c'est qu'ils sont contraires à l'Anarchie et que, par conséquent, — qu'on le reconnaisse ou qu'on le nie, — il découle des idées que l'on professe, un principe directeur qui doit vous guider sur le choix des moyens propre à assurer la mise en pratique de ces idées ; principe aussi inéluctable qu'une loi naturelle, que l'on ne peut transgresser sans en être puni par cette transgression elle-même, car elle vous éloigne du but visé, en vous donnant le contraire des résultats espérés.

Ainsi, si nous prenons, par exemple, le Suffrage universel, dont nous avons parlé plus haut, c'est vite fait de dire : « Je ne vote pas parce que ça ne peut rien produire, mais si le vote pouvait amener la Révolution, je m'en servirais ».

Le vote, par une opposition bien entendue et bien conduite, pourrait amener une révolution tout aussi bien qu'un autre moyen, mais comme c'est un parfait instrument d'autorité, il ne pourrait que produire une révolution politique, autoritaire ; voilà pourquoi les anarchistes le repoussent et le combattent à l'égal de l'autorité elle-même.

Si notre idéal était de n'accomplir une transformation de la société, qu'au moyen d'un pouvoir fort qui plierait la foule sous une formule donnée, il n'y aurait aucun inconvénient à se servir du Suffrage universel, à travailler la masse pour l'amener à nous confier le soin de ses destinées, à nous laisser les maîtres d'appliquer nos théories. Seulement comme le Suffrage universel est un moyen d'étouffer l'initiative individuelle et que nous la proclamons ; un moyen de compression et que nous prêchons la révolte ; un instrument autoritaire et que nous, nous poursuivons l'affranchissement intégral de l'individualité humaine, il s'ensuit que loin de nous servir du Suffrage universel, nous avons à le combattre comme l'autorité elle-même.

Disant aux individus de ne pas se donner de maîtres, d'agir d'après leurs propres inspirations, de ne pas subir de compression qui les force à faire ce qui leur semble mauvais, nous ne pouvons pas, sous peine d'être illogiques, leur dire de choisir des hommes chargés de faire des lois, auxquelles ils devront obéir, et entre les mains desquels ils devront abdiquer toute volonté, toute initiative. Il y aurait là une contradiction flagrante qui devrait faire voir clair aux plus ignorants et, par cette contradiction, nous briserait, entre les mains, cette arme, en démontrant ce que nous serions réellement : de vulgaires farceurs. — Donc, nous ne nous servons pas du Suffrage universel, seulement parce qu'il ne peut rien produire, mais surtout, parce qu'il est contraire au but que nous poursuivons, — aux principes que nous défendons.

---

Il y en a d'autres qui prétendent qu'en temps de révolution, il faudra — non pas l'autorité d'un chef, ils ne vont plus jusque-là — reconnaître disent-ils la suprématie de quelqu'un, et se subordonner aux aptitudes qu'on lui reconnaîtra !

Etrange anomalie, reste des préjugés dont nous sommes imbus, retour atavique de notre éducation, qui fait que, proclamant la liberté à grands cris, nous reculons effrayés devant ses conséquences, en arrivons à nier sa propre efficacité, et nous fait réclamer l'autorité pour conquérir... la liberté. — O inconséquence !

Est-ce que le meilleur moyen de devenir libres n'est pas d'user de la liberté, en agissant au mieux de ses inspirations, en repoussant toute autorité ?

On nous dit, mais il y a des choses que certains individus connaissent mieux que certains autres, il sera bon de consulter ces individus avant d'agir et de subordonner nos actes à ce qu'ils nous enseigneront.

Nous avons toujours été de ceux qui ont dit que l'action individuelle, n'excluait pas l'entente commune en vue d'une action collective ; que de cette entente, il en découlait une organisation, une sorte de division de travail qui rendait chaque individu solidaire l'un de l'autre, en les poussant à adapter leur action à celle de leurs voisins, mais de là, à reconnaître qu'il faille que chaque individu soit forcé d'abdiquer sa volonté entre les mains de celui qu'il reconnaît plus apte à telle chose convenue, il y a loin.

Quand nous allons en partie de campagne, par exemple, et que nous nous en remettons aux connaissances de l'un de nous pour nous mener à l'endroit choisi, s'ensuit-il que nous l'avons fait notre maître, et que nous nous sommes engagés à le suivre aveuglément, partout où il lui plaira de nous mener. Lui donnons-nous la force de nous y contraindre au cas où nous la refuserions de le suivre ? — Non. — S'il y a, parmi nous, quelqu'un qui connaisse le chemin, nous suivons le chemin qu'il nous enseigne parce que nous le supposons capable de nous mener où nous voulons nous rendre ; que nous savons qu'il s'y rend lui-même, mais nous n'avons rien abdiqué de notre initiative et de notre volonté. Si, au cours du voyage, l'un de nous s'aperçoit que celui auquel nous avons laissé le soin de diriger la troupe, se trompe ou veut nous égarer, nous usons de notre initiative pour nous renseigner et prendre au besoin le chemin qui nous semble le plus direct. En temps de lutte, comme en temps de paix, celui qui sait, — en Anarchie — apprend à ceux qui ne savent pas ; mais il n'y a pas d'abdication temporaire de volonté, il n'y a pas d'autorité, il n'y a que des égaux qui s'aident mutuellement, selon leurs facultés respectives, n'abandonnant rien de leurs droits, rien de leur autonomie. — Le plus sûr moyen de faire triompher l'Anarchie, c'est d'agir en anarchiste.

---

Il en est de même de tous les moyens que nous employons.

Que combattons-nous, en voulant la destruction de la propriété individuelle ? c'est l'appropriation par quelques-uns, au détriment de tous, des moyens d'existence. — Or pour nous, tous ceux qui, par n'importe quels moyens, cherchent à se créer une situation qui leur permette de vivre en parasites sur la société sont des bourgeois et des exploiteurs, quand même ils ne vivraient pas directement du travail des autres.

Que prêchons-nous, partisans de la Révolution, pour y arriver plus sûrement ? — Le redressement de la dignité humaine, le relèvement des caractères, l'indépendance de la volonté qui vous fait cabrer sous un ordre, vous fait insurger contre le despotisme, et repousser ce qui semble faux et absurde.

Or tous les moyens détournés, tous les expédients qui vous forcent à des platitudes, à des mesquineries, à des petitesses pour éviter un texte, tourner une loi, sont, selon nous, plus nuisibles à la propagande et sont contraires au but poursuivis, car ils nous forcent à des platitudes que nous repoussons dans d'autres cas, et, au lieu de relever les caractères les abaissent et les déprime, en les habituant à user leur volonté dans de petits moyens, ainsi, par exemple, autant nous approuvons et nous voudrions voir se renouveler les actes de l'individu qui, poussé à bout par la mauvaise organisation sociale, s'empare de vive force et au grand jour de ce dont il a besoin ; en revendiquant hautement son droit à l'existence, autant les faits rentrant dans la série des vols ordinaires nous laissent froids et indifférents, car ils ne comportent pas avec eux le caractère de revendication que nous voudrions voir s'attacher à chaque acte de propagande.

« La fin justifie les moyens », devise des Jésuites que des camarades croient bon d'appliquer à l'Anarchie, mais n'est applicable, en réalité, qu'à celui qui cherche la satisfaction égoïste de besoins purement personnels, sans s'occuper de ceux qu'il froisse ou blesse en sa route ; mais lorsqu'on en cherche la satisfaction dans la pratique de la solidarité et de la justice, les moyens employés doivent toujours être appropriés à la fin, sous peine de rendre le contraire de ce que l'on en attend.

## Les deux Congrès... impossibilistes

Du 15 au 21 juillet, deux Congrès internationaux, soi-disant socialistes, ont siégé côte à

côte à Paris, l'un à la rue Rochechouard, l'autre à la rue de Lancry. Le programme était identique : Législation internationale du travail, — Union internationale des travailleurs. Des Chambres Syndicales et des Cercles d'Etudes étaient représentés dans l'un : des Chambres Syndicales et des Cercles d'Etudes étaient représentés dans l'autre. En plus, des délégations étrangères étaient arrivées de tous côtés à Paris, ne sachant pas trop où se diriger. L'union s'imposait donc par toutes sortes de raisons. En effet, si la législation du travail ou toute autre réforme ou amélioration sociale pouvait être jamais obtenue, ce ne serait que par l'union de tous les travailleurs ! L'échec de l'union a fait échouer l'objectif des deux Congrès.

Pourquoi donc un programme, un but, une classe et deux Congrès ? La chose remonte au Congrès de Londres de l'année passée. Les social-démocrates allemands n'ayant pas réussi à imposer leurs conditions, s'abstinrent, et intriguèrent avec les marxistes français pour bâtir une sorte de contre-Congrès. Dans le même temps le Parti Ouvrier de France se constitua exécuteur testamentaire du Congrès de Londres et organisa un second Congrès. C'était une question d'initiative dans la forme ; mais au fond, de suprématie, que les chefs d'un côté ou de l'autre, se disputaient sur le bétail des partis participants aux Congrès : question qui eut dû disparaître à l'ouverture des Congrès, car alors cessait l'œuvre des organisateurs.

Mais les personnalités encombrantes des deux Congrès ont décidé autrement ; n'étant pas parvenus à s'entendre dans les conférences qui précédèrent l'ouverture des Congrès, ils portèrent au sein de ceux-ci leurs querelles, et tant se remuèrent, qu'ils ont fini par diviser d'une façon permanente les rangs du prolétariat à leur suite. Aucune idée supérieure, aucun sentiment noble, pas le moindre souci des grands intérêts des travailleurs ne les inspira : ils chicanaient sur qui devaient faire les premières démarches, ils craignaient de paraître vaincus ; enfin ils redoutaient l'union, réclamée de la masse des deux Congrès, comme le maître redoute une entente trop intime entre ses ouvriers.

Néanmoins, on arriva à faire voter aux Marxistes la nomination d'une Commission chargée de traiter la fusion : et à satisfaire en même temps leur puérile susceptibilité, en leur faisant adresser une demande formelle d'union au nom du Congrès possibiliste. Le but paraissait atteint ; lorsque les chefs Marxistes mirent en œuvre leur diplomatie la plus fine. Le délégué Bernstein, du *Sozialdemokrat*, proposa cinq membres pour cette Commission, en en excluant les partisans de la conciliation : même cette proposition fut écartée. Du groupe français surgit un compère — tout à fait connu au Parlement bourgeois — et proposa que la nomination de la Commission fût dévolue au bureau. Dès lors la cause de la fusion était perdue : on n'en parla même plus.

L'énergie du Congrès s'étant toute épuisée en cette lutte, qui se termina par la victoire du bureau marxiste, celui-ci domina désormais en maître absolu. Conformément au modèle parlementaire, ces assemblées se laissent gouverner. D'un côté, il y a des chefs ambitieux, haineux, qui se chargent de penser, de discuter, de voter pour les autres, n'admettant pas d'opposition à leur volonté : de l'autre, une masse d'hommes dévoués, dont la plupart acceptent en martyrs le rôle qu'on leur impose, et servent inconsciemment les ambitions des chefs en croyant servir la cause du Peuple. Les uns sont unis, compactes, serrés, et conspirent ensemble pour un but inavoué : les autres ne se connaissent pas même et n'ont pas le temps, ni souvent l'idée de se concerter. Aussitôt ouvert un Congrès, l'état-major se présente environné de ses accolytes : des émissaires envoyés dans la foule acclament les chefs au bureau : et ainsi les organisateurs se transforment en meneurs. Ils préparent les ordres du jour, ils dirigent les discussions, inventant des raisons tantôt pour les prolonger indûment, tantôt pour les tronquer : même les résolutions n'arrivent à l'Assemblée que avec leur *visa*, quand ils ne les élaborent pas eux-mêmes.

Tout cela est arrivé notamment au Congrès marxiste — dirigé par les citoyens Liebknecht, Vaillant, Guesde et Deville d'une façon tout à fait bismarkienne. Qu'il suffise de dire que, à la suite d'une conjuration qu'ils ont faite, les questions à l'ordre du jour n'ont été discutées que pendant *trois heures* (le samedi de 10 à 1 h.) Après cet effort surhumain, après cet acte sublime d'abnégation de la part du bureau, celui-ci se hâta de déclarer close la discussion. Un délégué demande à parler contre la clôture : la présidence, sans jamais consulter l'assemblée, fait signe à ses agents de se ruer sur le « perturbateur » et de l'expulser. On n'y réussit pas : alors les sieurs Deville et Vaillant ajoutent l'insulte à l'arbitraire, et provoquent par leurs insinuations jésuitiques une réponse, qui rappelle les dénonciateurs de Reinsdorff et d'autres anarchistes allemands. Ici, la bravoure de ces vaillants et le dévouement bête du troupeau marxiste se révèlent. Les délégués allemands surtout, qui sont à la solde du parti dont Liebknecht est le chef, et qui du reste ne comprenaient rien à ce qui se disait, se ruent sur le délégué et après une lutte, dirigée du haut de la tribune présidentielle par les maîtres, réussissent à le pousser hors de la salle. Mais avec lui se retirent les délégués anglais présents, hors la citoyenne Marx Aveling, célèbre pour l'argent qu'elle soutira l'année passée aux ouvriers américains pour se payer des gants et des bouquets. D'autres délégués aussi se retirèrent, et signèrent une protestation collective avec les anglais. Dans le Congrès, le délégué belge proteste contre la « chapelle » — et d'autres se joignent à lui. La salle déjà à demi-vide, maintenant est tout à fait déserte. Il n'y a que les Allemands qui mangent, logent et stationnent en permanence dans le local du Congrès. Pour gagner un vote, on a créé une nation inconnue à la géographie et à l'histoire — la nation indépendante de l'Alsace-Lorraine. Un étudiant de Bruxelles représente la Roumanie. Enfin on façonne une petite majorité et on lui fait voter la Législation du travail ; on lui a fait voter même, — ajoutant le ridicule au futile, — qu'à un jour et heure fixes, dans toutes les communes du monde, une certaine pétition sera présentée — ce qui est du Chartisme en retard d'un demi-siècle. Pour le soir était annoncée une séance plénière, mais elle fut prudemment supprimée.

Ainsi se termina clandestinement ce Congrès né de hunes personnelles et d'ambitions de meneurs. Il a pourtant rempli une tâche importante : il nous a donné un avant-goût des délices du gouvernement socialiste, de l'Etat du peuple, comme disent les social-démocrates allemands ; et il a sans doute enterré, comme nous allons le voir, le Parti Marxiste et les possibilistes ou réformistes du Parti Ouvrier.

En même temps, au Congrès de la rue de Lancry, on discutait et votait la même Législation du travail. On réclamait des amendes pour ceci, — de la prison pour cela, — des règlements, des inspections, des prohibitions, des lois à tous propos. On se serait cru vivre en plein Moyen-Age, sous le régime des Corporations et Jurandes. Néanmoins, il faut reconnaître qu'ici — peut-être parce que les chefs y sont moins influents et la masse plus populaire — la discussion n'a pas été suffoquée. Nous avons pu apprécier des arguments pour la Législation du travail, comme ceux-ci : c'est l'unique moyen de capter les suffrages de la classe ouvrière, aux élections, — ou bien : sans nos amis au Conseil municipal, on ne nous aurait pas donné le « vin d'honneur ! »

Nous avons résumé les arguments contraires dans la résolution, dont suit le texte. Nous tenons ici à conclure que le Socialisme a disparu, par ces Congrès, du programme de lutte des deux partis... impossibistes. Il reste un idéal, un amour platonique : mais son principe fondamental — l'incompatibilité du bien-être des ouvriers avec le régime capitaliste — a été honteusement renié. C'est le programme de Bismarck et du gouvernement Suisse, qui a triomphé à ces Congrès — un programme irréalisable et dont le but unique et manifeste est de détourner les masses ouvrières des grandes voies révolutionnaires. Le régime capitaliste est fondé sur les différences de salaires, de capacité et de durée de travail, de niveau économique et moral entre les travailleurs du monde : ces différences alors seront supprimées, et les conditions du travail à peu près égalisées et rendues justes et humaines, lorsqu'on aura démoli l'organisation sociale actuelle.

Ce qui retarde la destruction de cette organisation sociale est la foi dans la réalité de la souveraineté populaire — c'est-à-dire du Parlementarisme. Le Parlementarisme est l'ennemi aujourd'hui : — c'est de lui qu'émanent tous ces leurres de législation de travail et autres, toutes ces ambitions, ces trahisons, ces discordes. — Le Parlementarisme, c'est un système d'exploitation du Gouvernement, c'est-à-dire des places et de la caisse. Le Gouvernement que nous voulons abolir, n'est en définitive qu'une sorte de propriété : car qui possède le pouvoir, possède les moyens d'exploiter et de faire exploiter les travailleurs. Peu importe que ce pouvoir soit géré au nom de la classe ouvrière, par des gens venant de cette classe, et professant de le tenir dans son intérêt. Ce sont là des vieilles balivernes. Le pouvoir ne s'exerce effectivement que par quelques-uns ; il se retourne toujours contre les masses et les classes qui vivent en travaillant, et tend à se perpétuer. Donc, plus d'illusion possible ! Le Socialisme est incompatible avec n'importe quel système de Gouvernement. La propriété commune, le travail en commun et la vie commune ne sont pas possibles là où il y a un maître, ou une coterie de maîtres, même s'ils se disent humblement les « serviteurs du Peuple ». Comme pour les Congrès, il ne faut plus de chefs : que les ouvriers se groupent, s'associent, s'entendent librement en consultant leur commun intérêt. Le temps est venu où tous les socialistes sincères doivent se déclarer anarchistes, c'est-à-dire anti-parlementaires, ou ceci tuera cela. Le Parlementarisme, s'il renaissait du sein de la Révolution, ressusciterait la Propriété individuelle ou de classe, — rétablirait l'exploitation de l'ouvrier : la Bureaucratie gouvernante vivrait, — au moyen des impôts, des règles de distribution du travail, etc., — largement aux frais des travailleurs.

Soyons donc à la hauteur de notre mission. Ecoutons la voix de l'époque. Le Parlementarisme est condamné. Plus de Gouvernements plus de propriétaires ! — en un mot, plus de maîtres. L'Anarchie, complément nécessaire du Socialisme, est le drapeau autour duquel viennent se rallier tout les hommes sincèrement révolutionnaires.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Levallois-Perret. — De passage à Paris, le compagnon Faure, sollicité par nous, est venu donner une conférence sur les théories anarchistes.

La salle Mezerette, à Levallois-Perret, contenant environ 150 personnes, était comble.

Cette soirée, très édifiante, on peut le dire, a été excellente pour les principes anarchistes qui ont été défendus ici avec autant de chaleur que de conviction.

A la satisfaction de tous on a pu remarquer que la parole de l'orateur n'a pas été une seule fois interrompue, si ce n'est par les applaudissements des auditeurs.

La salle ne contenait cependant que des ouvriers qui, certes, n'étaient pas tous convertis à cette cause.

C'est avec un bien vif intérêt que nous avons entendu le comp. Faure, dont la parole est si sympathique. Le sujet sur le phénomène de la concentra-

tion commerciale avec toutes ses conséquences ; la Révolution nécessaire, inévitable, imminente ses causes et ses conséquences fatales, de par le fait de l'égoïsme bourgeois ; tout cela a été exposé d'une façon si claire, si persuasive et si juste, que l'auditoire fut véritablement empoigné. Les approbations partant de tous les esprits, comme de tous les cœurs, mouraient l'auditoire et l'orateur s'identifiant l'un à l'autre.

Par des comparaisons et des images aussi simples que justes, l'orateur entraînait les convictions et faisait comme toucher du doigt les seules et véritables causes qui ont creusé le fossé, séparant à jamais le peuple de la Bourgeoisie.

Avec une rare éloquence, il a donné les raisons les plus irréfutables d'une révolution violente, et cela dans une langue claire et persuasive ; avec un pinceau de maître, il a fait passer devant nous, et sous les couleurs vives et saisissantes toutes les souffrances du Prolétariat, auxquelles viennent de jour en jour s'ajouter inévitablement celle de la petite bourgeoisie qui n'en peut mais.

Sa conclusion surtout, a été de porter les derniers coups au Suffrage universel, cette ombre que le peuple s'obstine à prendre pour une réalité. Le compagnon Faure s'est fait connaître à nous comme un véritable champion, un apôtre convaincu autant qu'éclairé sur la vérité des principes anarchistes.

Qu'il y a loin de ces paroles si touchantes du comp. Faure, à ses discours creux de nos députés soi-disant économistes ou philanthropes.

La citoyenne Louise Michel n'a pas été moins comprise ni moins applaudie dans l'exposé touchant des misères d'en bas qu'elle a opposées aux jouissances coupables d'en haut, de cette Bourgeoisie dont l'ignorance crasse le dispute à la malhonnêteté.

Son esprit de tact, toutes les finesses d'esprit qui caractérisent le cœur de la femme et lui font voir et sentir les choses dans les détails, ont fortement impressionné tout l'auditoire où se trouvaient quelques femmes.

Les deux allocutions de la citoyenne Louise Michel ont porté juste et chacun s'est retiré satisfait. Somme toute, bonne soirée pour l'Anarchie.

***

Avignon. — C'est le 31 juillet, à 8 heures du matin qu'est comparu, devant le tribunal correctionnel d'Avignon, le compagnon Chabreu pour avoir, le 13 juillet au soir, arboré le drapeau rouge.

C'est le chef policier Avoustin qui a été le premier témoin appelé, ensuite sont venus deux autres comparses qui ont fait des dépositions contradictoires, ce que n'a pas manqué de faire observer le compagnon Chabreu.

Chabreu a hautement affirmé avoir arboré le drapeau rouge et n'a rien renié de ses actes, mais à ce qu'on lui reprochait d'avoir frappé les agents, il a démontré que c'était eux qui l'avaient attaqué, maltraité, renversé à terre et frappé à coups de pieds.

Au bureau du commissaire central, on l'avait pris par le cou et secoué pour le pousser à se révolter, afin d'avoir l'occasion de lui tomber dessus.

Mais comme les jugements sont faits d'avance, et comme le compagnon Chabreu n'a pas eu peur de parler aux enjuponnés, on l'a condamné à 8 jours de prison.

***

Grenoble. — Voici trois jours que les patrons teinturiers et palissonneurs ont fermé leurs ateliers, sans avertir les ouvriers ; ils veulent embaucher dans leurs boîtes, chacun une douzaine d'apprentis auxquels ils donneront 1 fr. 50 par jour, tout en leur faisant remplir la journée d'un ouvrier qu'il serait obligé de payer 5 à 6 fr.

Ensuite, il y a un patron qui a dit : « Le premier qui rechignera quand nous aurons fait des apprentis, on le mettra à la porte ainsi que les vieux ouvriers ». A tout cela, les ouvriers ont répondu qu'il fallait que tous les apprentis et les ouvriers non syndiqués sortissent des ateliers avant qu'eux-mêmes y rentrent ; et ils sont tous décidés à tenir jusqu'au bout.

Voilà ce qui se passe dans le régime bourgeois cent ans après cette *belle Révolution*, les ouvriers sous peine de voir leurs salaires diminuer, se mangent les uns les autres, se retirent le pain de la bouche, des fils et des pères se font concurrence sur le marché du travail. Il y en a qui diront que la Question sociale n'existe pas ; en attendant, cela fait 1,000 ouvriers sur le pavé, et, dans une semaine, le travail d'avance étant tout fait, 20,000 ouvriers ou ouvrières seront forcés de se croiser les bras. Comme toujours, la presse bourgeoise tape sur les ouvriers, surtout la presse opportuniste qui voudrait que la préfecture fit enfermer les deux tiers des ouvriers, afin de décourager les autres ; les policiers aussi sont là à l'affût ; malheur à celui qui bougera, tout de suite on le poursuivrait (entrave à la liberté du travail) en un mot, la presse bourgeoise, policiers, préfet, maire, etc., se font comme toujours, les soutenueurs du patronat.

***

Avignon. — Mardi a eu lieu la deuxième conférence du compagnon Jahn, au café des Ambassadeurs, devant un auditoire de 300 personnes. L'ordre du jour « La Misère, ses causes et ses conséquences », a été traité par notre ami, avec connaissance de cause et une facilité de parole remarquable. Après avoir mis à nu la misère du peuple, il en a expliqué les causes, qui sont la propriété individuelle et le capital, et montré les conséquences, c'est-à-dire les crimes, le vol, la corruption et l'ivrognerie.

Quelques bourgeois attablés dans un coin ont eu le malheur de crier *bis*, notre ami Jahn a su mettre ces imprudents à leur place en leur disant : Sachez que je ne suis pas un fantoche, messieurs les bourgeois ; ah, c'est pendant qu'on discute la misère du peuple que vous criez *bis*, prenez garde qu'une cartouche de dynamite ne viennent pas bientôt vous faire crier assez !!

Des applaudissements nourris sont partis de l'auditoire, et les bourgeois imprudents ont été hué et sifflés.

Après la conférence, nous nous sommes rendus dans un café où une foule de jeunes gens nous ont accompagnés pour voir et entendre de près ce vaillant lutteur de 20 ans. Des chants révolutionnaires ont clôturés cette belle soirée qui, nous en sommes certains, portera ses fruits.

***

Romans. — Le 21 juillet, salle du Théâtre, à Romans, une réunion publique était organisée par un groupe d'électeurs appartenant à la fraction dite radicale.

En entrant dans la salle on pouvait lire l'avis suivant : « L'assemblée est priée de former son bureau. Les organisateurs de cette course à l'assiette au beurre avaient honte de se faire voir, lorsque l'assemblée impatiente, après trois quarts d'heure d'attente, sur l'air des lampions, réclame le bureau.

Un compagnon monte sur la scène et dit qu'à défaut des organisateurs, il prie l'assemblée, si tel est son avis, d'envoyer un nom pour présider. Alors soudain, de derrière les coulisses, se glissent sur scène trois électeurs à l'air soucieux et embarrassé, l'un d'eux répète les paroles du compagnon.

L'assemblée nomme comme président le compagnon Dufieu qui n'accepte que parce que la réunion est contradictoire, s'inspirant des idées de liberté, il accordera la parole à tous ceux qui la demanderont, quelles que soit les idées qu'ils professent. Cette déclaration donne le frisson aux organisateurs qui avaient compté sans nous.

Malgré qu'il y ait trois candidats, aucun d'eux n'est présent ; un électeur propose alors d'aller en chercher un, en réponse à cette demande, des quolibets de toute nature éclatent contre ce candidat, qui est le maire de Romans.

Le compagnon Dufieu cède la présidence et, en quelques paroles bien comprises, fait le procès du Suffrage universel et démontre clairement que les travailleurs n'ont aucune amélioration à attendre de sa pratique, et termine en disant que l'arme la plus sûre pour notre émancipation, c'est le fusil. Il est couvert d'applaudissements.

Le compagnon Dalmais passe ensuite en revue les différentes réformes promises par les candidats et les élus et n'a pas de peine à prouver au public, que toutes les réformes promises sont autant de moyens employés pour duper les travailleurs et vivre à leurs dépens, puis, par de solides arguments, il invite les électeurs à rester chez eux, et conclue à la nécessité d'une révolution. De fréquents applaudissements ont prouvé que nos idées étaient comprises et qu'au jour de la Révolution, nous ne serons pas seuls à la lutte. Aucun contradicteur ne se présentant pour réfuter les arguments des deux compagnons, la séance est levée aux cris de vive la Révolution sociale, après avoir acclamé les résolutions suivantes :

« Considérant que le prétendu Suffrage universel n'est qu'une duperie et une mystification destinée à égarer les travailleurs de la vraie voie émancipatrice, convaincus qu'ils n'ont rien à attendre de cette institution bourgeoise, nous déclarons rompre avec tous les quémandeurs de suffrages, et ne comptons que sur nous-mêmes pour arriver à notre émancipation.

La deuxième course à l'assiette au beurre, eut lieu le vendredi 26 juillet, toujours salle du Théâtre. Environ 1,200 personnes se pressaient dans cette enceinte. La réunion était organisée par un des trois candidats ; toutes les opinions connues étaient représentées dans ce tournoi électoral, et en présence de la diversité des opinions, impossibilité de pouvoir former le bureau. Il fallut l'intervention du compagnon Jeinton, qui accepta la présidence et rétablit l'ordre, en disant qu'il ne considérait point la présidence comme une place d'honneur ou de suprématie, que l'on pouvait tout aussi bien faire connaître ses idées sans président que s'il y en avait un, puisque l'assemblée n'avait pas encore pris l'habitude de s'en passer, il acceptait de rester à la tribune pour inscrire les tours de parole.

L'organisateur aspirant bouffe-galette de la réunion a la parole. A peine avait il prononcé quelques mots que les sifflets et les cris poussés de toutes parts font qu'il ne peut nous faire connaître son programme aussi faux et menteur que lui-même.

Un deuxième candidat, réclamé par l'assemblée subit le même sort, le coup fut si terrible qu'il s'en fut dans les coulisses dont il n'osa plus sortir.

Le troisième fut vainement réclamé, il brillait par son absence.

Alors le compagnon Dalmais prend la parole et passe en revue, à tour de rôle, les programmes de ces trois fumistes, et les réduit à leur juste valeur. Arrivé à celui du candidat absent, ses partisans bien payés, qui étaient en majorité dans la salle, ne voulurent pas entendre raconter les saletés de leur idole, et par un bruit continue qui empêche, à la grande satisfaction des réactionnaires et boulangistes présents, de terminer la critique si bien commencée du compagnon Dalmais.

Comme d'habitude, nous avons profité du moment pour la propagande, en distribuant brochures et journaux, une quantité de *Grève des Electeurs*, qui ne manqueront pas de produire leur effet.

Restaient les affiches du *Père Peinard* qui devaient, elles aussi, produire leur effet, aussi samedi, dans la nuit, les copains se sont mis à l'ouvrage, et le dimanche matin, ce n'était qu'un bruit, l'on ne parlait que du *Père Peinard*, c'était tordant de voir la triste figure et l'horrible nez de l'électeur sérieux. Les municipalités de Romans et du Péage se croient déjà entourés de dynamite ; dans leurs frayeur, ils ont envoyé leurs policiers pour les déchirer, ne pouvant les déchirer, il les ont noircies. La leçon est bonne, nous tâcherons d'en profiter à l'occasion. En attendant la revanche, nous crions vive la Révolution !

***

Barbezieux. — Une partie des laboureurs de notre région sont ruinés par suite de la disparition de plusieurs notaires qui se sont sauvés en emportant les épargnes qui leur avaient été confiées. Il y a 15 jours, c'est un notaire de Stenay qui disparaissait à son tour. Ils vont bien les notaires de la Meuse ! c'est au point qu'il leur est défendu de prendre de l'argent en dépôt et ne peuvent prêter que sur hypothèques !

La dépréciation des terrains qui a suivi ce krach est telle, que les terrains qui valaient 10 francs la verge (3 mètres carrés environ) ne valent plus que 10 centimes, et il n'y a personne pour les travailler. La misère est au point que nombre de cultivateurs ont préféré laisser saisir leurs terres que de payer leurs contributions et prestations. — Le tiers du territoire de Verdun et des environs sont en friches. Les paysans disent qu'ils voudraient voir pendre les notaires, banquiers, agents de change, etc.

Si l'on pouvait faire venir ici quelques camarades anarchistes pour y développer nos idées, les commenter et les discuter, on ferait de la bonne besogne, tout se détraque, tout le monde est dans l'attente de quelque chose. Les employés du chemin de fer me disaient que, si les ouvriers n'étaient pas si bêtes, ils pourraient faire crever les bourgeois de faim, car ceux-ci ne sont pas capables de faire œuvre de leurs dix doigts, pas même capable de faire une allumette, pendant que ce sont les travailleurs qui produisent tout et crèvent de faim. Ils ajoutent que les chemins de fer, ne devraient pas appartenir à des particuliers, mais à tout le monde, ainsi que les bois, les terres, les maisons, etc.

## Allemagne

La presse ne parle plus des grèves de Westphalie, ni en Autriche. Mais l'agitation parmi les mineurs allemands et ceux de Styrie continue toujours. Les grèves se succèdent et — avec les grèves, les actes de révolte. Dans les deux bassins, ce sont continuellement des grèves partielles et des insurrections. La semaine passée, dans plusieurs villages de la Styrie, il y a eu rencontre entre les mineurs et la troupe. Mais la grande presse quotidienne n'en parle pas ; le silence est son mot d'ordre. Et la presse socia

liste s'en occupe fort peu : les Congrès et les intrigues marxistes sont à l'ordre du jour. On apprend à peine les faits, sans commentaires.

## BIBLIOGRAPHIE

Les camarades du *Drapeau Noir*, de Bruxelles, viennent de publier une excellente petite brochure, ayant pour titre *Le Communisme Anarchiste*, au prix de 5 cent. — Adresser les demandes au bureau du journal, 58, rue du Moulin, Saint-Josse-ten-Noode, à Bruxelles.

***

*Anarchy and anarchism*, par Michaël Sahaack, capitaine de police à Chicago. — Pouah ! Si nous parlons de cette ordure c'est qu'une revue dirigée par un socialiste (!) lui consacre l'article le plus important de sa bibliographie.

Vous croyez peut-être que ce « socialiste » parle avec horreur du « capitaine de police », de l'être dont le métier est de fabriquer, puis de révéler des complots, de préparer des victimes pour le gibet et de les calomnier après leur mort. Détrompez-vous ! Le « socialiste » s'étend avec complaisance sur les mérites de l'éminent policier, sur l'excellence de son livre, bien écrit, bien imprimé, bien relié et ne se vendant que 18 fr. 50 ! Du moins le « socialiste » s'approchera-t-il avec émotion des tombeaux de nos frères et mentionnera-t-il les paroles admirables qu'ils ont prononcées, les recommandations sublimes qu'ils ont faites à leurs compagnons avant de mourir ! Erreur, le critique « socialiste » ne trouve dans le supplice de nos amis que l'occasion d'insulter les anarchistes ces « parfaits aristocrates » qui « enseignent la négation de Dieu » et qui « tirent profit matériellement et moralement de la situation ». Le « profit » a été maigre, avouons-le, pour les pendus de Chicago !

Toutes nos félicitations à l'homme qui a le triste courage de les insulter !

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le compagnon Jahn est prié de faire connaître le plus tôt possible son passage dans notre ville, pour organiser une conférence avec un compagnon de Paris.

Il peut écrire au compagnon E. Pannetier, rue du Paradis, 2, à Troyes.

***

Le compagnon Sébastien Faure prie les groupes et camarades qui lui ont écrit au sujet de conférences à faire dans sa prochaine tournée, d'attendre quelque temps encore pour qu'il puisse leur fixer une date précise.

Il engage les autres camarades qui songent à le faire venir dans leurs localités, mais qui ne lui ont pas encore écrit, à le faire le plus tôt possible afin qu'il puisse fixer son itinéraire.

***

Lyon. — Les communistes-anarchistes de Lyon, en vue de la propagande à faire durant la période électorale qui s'avance, ont décidé qu'à partir du 5 août courant, jusqu'à la fin des élections, ils se réuniraient tous les lundis à 8 heures du soir, dans une des salles du café Marcellin, avenue de Saxe, 105, avis aux camarades de ladite ville qui l'ignorent.

En outre, ils préviennent les camarades de la région du Rhône, qu'ils sont disposés à organiser des conférences avec le compagnon Faure, n'importe quel jour, pourvu qu'ils soient avertis quelques jours au préalable.

***

Nimes. — Quelques compagnons ont répondu à notre appel en envoyant des brochures. Tous ceux qui voudraient imiter cet exemple, ainsi que ceux qui veulent entrer en relation avec le groupe, sont priés de s'adresser au compagnon Raidon Fernand, rue Porte-d'Alais, 39.

***

Le compagnon Roudier prévient ceux qui correspondent avec lui et ceux qui ont des correspondances avec le groupe *Les Libertaires Vauclusiens*, qu'il est le correspondant dudit groupe.

S'adresser à Roudier, rue Saint-Guillaume, nº 9, Avignon (Vaucluse).

***

Le compagnon Christophe, malade depuis 5 mois, et se trouvant dans l'impossibilité absolue de continuer son métier, s'adresse aux compagnons qui auraient connaissance d'un emploi quelconque, soit aux écritures, ou autre, n'exigeant pas de fatigue.

S'adresser ou écrire à ce compagnon, 2, rue du Sénégal, à Belleville.

A titre de solidarité, nous avons inséré ces demandes de travail nous venant de camarades ; mais nous croyons bon de les prévenir qu'ils s'illusionnent beaucoup s'ils espèrent sur l'efficacité de ces insertions : *La Révolte* n'étant lue que par des travailleurs ayant eux-mêmes à se faire employer, ils ne peuvent être guère utiles aux camarades. — Quant aux patrons, nous doutons fort qu'ils viennent chercher à *La Révolte*, les ouvriers dont ils ont besoin.

## *AUX CAMARADES*

**Tous les vendredis, un camarade se tient en permanence, de 8 à 1 heure, chez Ramuz, 11, rue du Croissant, pour la distribution du journal dans Paris. — Prière aux camarades de se servir chez les libraires, de nous faire parvenir les adresses de ceux qui veulent bien se charger de le vendre, nous ferons notre possible pour en assurer le service régulier.**

## PETITE CORRESPONDANCE

C. Z. à Cardiff. — Pas d'adresses dans la localité désignée.

V. P. au Grand-Moulin. — « Dieu et l'Etat » et les « Produits de la Terre » épuisés. — Avons envoyé le reste.

S. F. — La convocation de Rueil est arrivée trop tard pour être insérée.

Le comp. G. de Paris, demande au compagnon Morel, d'Amiens, s'il a reçu la lettre qu'il lui a expédiée dans le courant de juin.

B. à Vienne. — Reçu mandat. La note est transmise. Poignée de main.

Serrof prega Dickme di dare sue notizia fermo in posta, Parigi.

D. à Honfleur. — B. à Saint-Etienne. — V. D. à St-Denis. — J. D. à Puyloubier. — T. à Bouffarick. — P. D. à Anduzes. — L. à Bordeaux. — P. à Troyes. — G. au Hâvre. — Bessèges. — M. à Bessèges. — F. Amiens. — B. à Sedan. — M. à Angers. — L. au Mans. — B. à Turin. — L. à Rueil. — M. à Bourges. — H. à Roubaix. — D. à Flixecourt. — C. à Calais. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 375 fr. 50.

J. T. à New-York 3 fr. — Chambre syndicale des menuisiers 10 fr. — L. à Bordeaux 1 fr. — Groupe des Ve et XIIIe pour Beaudelot 5 fr. — Reims, sur la recette des réunions des 29 et 30 juin 5 fr. — Collectes faite à l'enterrement de la citoyenne Lacour, versée par Verschoore 3 fr. 30. — G. à La Palisse 1 fr. — L. 2 fr. — Lyon, collecte faite à une réunion, à l'occasion du départ d'un ami, par M. F. rue de la chaire, 9 fr. 05. — Le Mans, un anarchiste impatient 55 cent. — B. à Maison-Alfort 1 fr.

Total à ce jour : 416 fr. 55.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes, 5,187 fr. 55 !

P. à Vevey 3 fr. — Un agent de l'autorité 1 fr. — Paris : G. G. 50 cent., T. J. 25 cent., A. G. 25 cent., Charles 50 cent., A. F. 50 cent., un anarchiste 50 cent., H. J. 50 c. en tout 3 fr. — G. à La Palisse 1 fr. — Trois soldats réunis le 14 juillet 90 cent. — S. O. 25 cent. — Eug. Del 50 cent. — W. à Ashwell 2 fr. 50. — S. M. à Tarzout 12 fr. — C. rue Saint-Jacques 50 cent. — Souscription faite chez Rousseau 2 fr. 85. — Catty 50 cent. — Groupe anarchiste des Ve et XIIIe 2 fr. — Kervan et Vinouze 50 cent. — Verviers, H. vers. mens. 2 fr. — Net., Londres 2 fr. 50. — Barcelone 3 timbres français 75 cent. — Montevideo : Bruscheiti 5 fr., J. Dumas 5 fr. — P. Figué 10 fr., Bernardo Gallo 6 fr., C. Luchini 5 fr., C. Loncq 10 fr., P. Ardinghi 10 fr., E. Introzzi 10 fr., P. Lombardi 10 fr., Théodore Fournès 5 fr., P. Bernard pour brochures et portraits de Chicago 60 fr. ; liste 2, de L. Moglia : Courtado 6 fr., I. Garriga 6 fr., P. Bourdier 6 fr., I. Etchegoyen 10 fr., Bruza 6 fr., Joan Arnaudie 6 fr., Célestin 6 fr., Z. Vigliano 10 fr., M. Fauthoux, 7 fr. 50 ; en tout 198 fr. 50. — Londres, section de langue française 25 fr. — Un révolutionnaire de Saint-Denis, partisan du cosmopolitisme 40 cent. — Bordeaux, S. 75 cent. — L. D. à Saint-Quentin 30 cent. — C. à Lunay 25 cent. — Bacau : C. 20 fr., G. L. 13 fr. — Guise [illegible] — Woonsocket C. B. 2 fr. 50. — A. C. à Malaunay [illegible] 50 cent. — Excédent d'écot 30 cent. — M. à Tours 1 f. [illegible] — J. à Levallois-Perret 10 cent. — Saint-Etienne, [illegible] remise par C. : Un teinturier 1 fr., Mouleur 2 fr., [illegible] prolo 1 fr., Jacasson armurier 1 fr., un forgeron 50 [illegible] Ferlin 50 cent., un prolo dans la dèche 10 cent., un [illegible] neur 50 cent., un cordonnier 10 cent., excédent d'écot 80 cent. ; total 7 fr. 50. — Buenos-Ayres, par P[illegible] 100 fr. — B. à Arras. — G. à Voujancourt 75 cent. [illegible] W. Adélaïde (Australie) 25 fr., V. B. et R. de Londres 50 fr. — A. rue des Petits-Carreaux 25 cent. — N. à R[illegible] vest 1 fr. 10. — Verviers, collecte faite à un enterrement civil à Ensival 1 fr. 65 (même somme a été remise aux grévistes de Quenast). — P. à Eragny 5 fr. — C. V. à Bazincourt 50 cent. — F. B. rue Marcadet 1 fr. 10. — Excédent d'écot 30 cent. — B. à Pagot ville 80 cent. — V. de V. à La Madeleine 1 fr.

Total à ce jour : 5,682 fr. 55.

## CONVOCATIONS

Réunion des anarchistes de Paris et la banlieue, salle Horel, 13, rue Aumaire, à 2 heures, le dimanche 11 août.

Ordre du jour : 1º Préparatifs pour recevoir les camarades de province et de l'étranger le 1er et 2me dimanche de septembre ; Fixation de l'ordre du jour de ces deux réunions ; 2º Organisation de grands meetings pendant toute la semaine de réception, avec le concours des camarades étrangers.

*Cercle international.* — En caisse : 54 fr. 15, dont 6 fr. 50 à la salle Horel le mercredi et 2 fr. 10 le dimanche.

La Bibliothèque socialiste du XIXe donne une soirée familiale le samedi 10 août, à 8 h. 1/2 du soir, salle Joubert, 66, rue d'Allemagne.

Conférence. — Chants et poésies.

Entrée : 25 centimes.

Grande réunion publique et contradictoire organisée par les groupes *La Liberté* et les *Travailleurs communistes du XXe*, le samedi 10 août, à 3 h. 1/2 du soir, salle des Tableaux, 102, rue d'Avron.

Ordre du jour : 1. Les élections prochaines ; 2. Le Suffrage dit universel et ses résultats ; 3. Boulangistes et possibilistes.

Orateurs : Faure, Devertus, Tortelier, Tennevin.

Les candidats du XXe sont invités. Entrée 20 cent.

Grande réunion publique et contradictoire organisée par *La Jeunesse anarchiste de Paris*, le samedi 10 août, à 8 h. 1/2 du soir, 2, rue des Ecluses-Saint-Martin, salle Guizard.

Ordre du jour : Les prochaines élections.

Entrée : 20 centimes.

Tous les dimanches, à 8 h. 1/2 du soir, salle Charles (au 1er étage), 2, boulevard Barbès, soirée familiale et causerie ; chants et poésies.

Samedi 10 août, à 8 heures du soir, réunion du Cercle Populaire italien, dans la salle du café du nº 7 de la rue du Petit Carreau, au premier.

Choisy-le-Roi. — Le groupe d'études sociales se réunira le deuxième et quatrième samedi du mois. Samedi 10 août à 8 h. 1/2 du soir, salle Saint-Donnat, réunion contradictoire sur les élections générales.

Les réunions étant contradictoires chacun peut exposer ses idées librement.

Bordeaux. — Les groupes *Le Forçat du Travail* et *Les Travailleurs anarchistes*, préviennent les compagnons de Bordeaux que leurs réunions ont lieu le jeudi et le samedi, à 8 heures du soir, et le dimanche dans l'après-midi, 2, rue Broca, 2.

Amiens. — Le dimanche 18 août, à 6 heures du soir, salle Lerecque, faubourg du Cours, en face la Hôtoie, soirée familiale organisée par les *Eclaireurs de Picardie*. On délivrera des cartes à l'avance.

Bruxelles. — *Jeunesse anarchiste*, assemblée générale, lundi 12 août, à 8 heures du soir, au local : Aux Deux Nègres, rue de la Colline, 20.

Ordre du jour : Communications très importantes ; décisions à prendre.

Verviers. — *La Jeunesse Libertaire*, réunion samedi 10 août, à 8 h. 1/2 du soir.

Sujet de la discussion : La propagande dans les campagnes.

On trouve la *Révolte* et le *Drapeau Noir* chez les libraires et aux aubettes.

*Le Gérant : J. Grave.*

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 48. 5 CENTIMES Du 17 au 23 AOUT 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Réunion Anarchiste Internationale

### QUELQUES SUGGESTIONS

Dès qu'on pense à une Réunion anarchiste et que l'on entrevoit la possibilité de discuter entre amis de diverses nationalités,— tous partageant les principes de l'Anarchie, — les questions qui nous préoccupent, on voit se dresser une telle masse de questions à discuter que quinze jours, ou plus, suffiraient à peine pour se dire tout ce que l'on a à se dire.

Il y a les grandes questions de l'avenir — de la Révolution prochaine, de notre programme, de notre attitude — et il y a les questions non moins importantes du présent — du groupement, des rapports mutuels, de ce que nous pouvons faire, sinon pour accélérer la Révolution, du moins pour la préciser, pour lui aider à prendre son vrai caractère.

Sur tout cela, les anarchistes ont non-seulement à dire leur opinion, mais *à trouver des solutions nouvelles*. Tandis que d'autres, plus ou moins socialistes, peuvent se borner à répéter ce qui a été dit et répété depuis quarante années — nous, qui sommes un parti révolutionnaire, surtout par nos idées, nous sommes obligés de proposer, d'élaborer des solutions nouvelles sur *toutes* les questions qui intéressent en ce moment les travailleurs sincèrement désireux de s'émanciper du joug de l'Autorité et du Capital.

---

L'idée de l'Anarchie — d'une société sans autorité — ayant été énoncée; cette idée ayant une fois passé par la période d'enfantement — période pendant laquelle il a fallu combattre les préjugés autoritaires en commençant par l'A B C de la liberté; et cette idée ayant enfin groupé autour de soi des milliers d'adhérents, — le doute a immédiatement surgi parmi ces adhérents, même sur des questions d'importance primordiale.

Pour les uns, — et nous sommes du nombre — une fois qu'il a été prouvé que la société peut et doit se constituer sans autorité, il est évident que l'Anarchie implique le Communisme.

Ce qu'on a quelquefois appelé empiètements de l'Etat sur la liberté des citoyens, n'est pour nous qu'une conséquence logique de cette fonction principale de l'Etat historique — celle de se poser en chien gardien de la propriété privée. Et tant que la propriété privée du sol, des instruments de travail, des choses nécessaires pour produire existera, — nous voyons toujours le chien gardien persister dans son rôle. C'est à la propriété privée que l'Etat doit son origine, c'est d'elle qu'il dérive sa force et il durera tant que la propriété privée continuera. Mais il pourra disparaître et il disparaîtra le jour où chaque membre de la société se considérera comme ayant droit à tout ce qui est le fruit du travail de tous et, inspiré de cette idée, cherchera le meilleur mode d'organisation pour que tous puissent produire, consommer, inventer, et jouir de la vie sans gêner personne.

---

Mais, si telle est notre conception, d'autres anarchistes non moins soucieux que nous de maintenir la liberté complète de l'individu dans la société, ont entrevu un danger dans la tendance communiste. Ennemis acharnés de l'Autorité, ils craignent que le Communisme n'amène la reconstitution de l'Autorité sous une forme nouvelle et, peut-être, plus dangereux encore, et ils croient — ils espèrent, du moins — que l'individualisme à outrance et la production individuelle peuvent avoir raison de l'Autorité sans maintenir l'exploitation.

Si leur idéal de la société ne nous semble ni possible, ni juste, leurs objections partent néanmoins d'un désir qui nous est commun à nous tous, — celui d'empêcher le développement de l'autorité nouvelle, celui de sauvegarder la liberté de l'individu, de prévenir son absorption dans la société.

Voilà déjà un thème immense de discussions. Si elles sont menées avec cet esprit rationnaliste et profond qui caractérise tout ce qui a été écrit dernièrement dans la presse anarchiste de tous les pays, le compte-rendu de la réunion sera une œuvre de la plus haute portée — une œuvre qui dans le développement de l'idée socialiste en général marquera autant, ou même plus, que le fameux rapport De Paepe en 1868 sur la possession commune du sol, ou les grands discours de Bakounine et des anarchistes italiens, suisses et espagnols prononcés en 1869 sur l'abolition de la propriété privée, qui posèrent les bases d'un nouveau socialisme révolutionnaire.

---

Mais, si ce n'était que cela!

Si toutes ces intelligences qui marquèrent la naissance de l'Internationale, s'étaient saisies de ces bases fondamentales du Socialisme et s'étaient portées à étudier, au sein des travailleurs mêmes, tout ce qui découle nécessairement de ces grands principes. — Est-ce que nous en serions là où nous sommes en ce moment : à voir près de mille délégués travailleurs applaudir dans deux Congrès des projets de lois octroyées par les monarques de l'Europe sur la journée de huit heures ?!

C'est à faire hurler de douleur que de voir ce rapetissement de l'intelligence, ce ramollissement dû au travail suivi et nourri de tous les mauvais appétits de domination, qui s'est fait pendant des années dans les ci-nommés Partis Ouvriers!

Ce que l'on avait droit d'espérer, il y a 20 ans, c'est que la conception de la Révolution *sociale* serait déjà pénétrée dans les cerveaux des millions de travailleurs groupés sous le drapeau rouge; que, en l'an centenaire de la Grande Révolution, il y aurait toute une armée de travailleurs *sachant* ce qu'ils veulent obtenir par la Révolution; une armée prête à faire la Révolution avec un but déterminé et qui ne se laisserait pas escamoter son œuvre.

Car, si en 1789-1793, si en 1848, si en 1871 les travailleurs avaient eu une conception nette de ce qu'ils voulaient et pouvaient obtenir; s'ils avaient su que le mot République ne dit encore rien tant que le nécessaire pour produire reste aux mains des exploiteurs; que « l'organisation du travail », pour laquelle on mourait en 1848, ne signifiait, même dans la bouche de Louis Blanc, qu'une mauvaise utopie d'organisation du salariat sous le bâton de l'Etat et, partant, une impossibilité — s'ils avaient su tout cela, s'ils y avaient pensé et repensé, s'ils avaient eu dans leurs têtes un projet, un idéal d'organisation d'hommes affranchis, ils ne se seraient pas laissé escamoter la Révolution drû, dès le 18 Mars, en 1871, sans attendre l'organisation de la défaite.

Quand nous, les anarchistes, venions dire : « parlons de la société sortie de la Révolution, parlons-en beaucoup, ne serait-ce que pour habituer les cerveaux à une société sans dieu ni maître, ni garde-champêtre », — on nous criait : « Utopistes, rêveurs, philosophes en chambre ». Eh bien, on voit maintenant où nous en sommes.

A force de ne pas avoir voulu parler de la société future la masse des travailleurs enrégimentés par les socialistes, s'accomode avec la société actuelle; elle ne lui demande qu'un peu de bonhomie dans l'exploitation.

---

Pourquoi cela ? — Mais parce que le cerveau humain est logique. Quand vous lui parlez pour la première fois de la reprise du Capital social, il vous écoute, il se passionne pour cette idée. Mais ensuite vient le raisonnement calme. Il entrevoit des difficultés, il cherche des réformes aux objections qui surgissent. Et si, après avoir cherché dans les livres, dans la conversation, dans les meetings une réponse à ces objections, il ne les trouve pas; si personne ne se donne la peine de penser à ce que le changement préconisé doit impliquer, à ce qui doit le suivre et comment les difficultés doivent être vaincues, — il finit par se dire : « c'est impossible, c'est beau, mais ça ne viendra pas de sitôt ». Et lorsque des faiseurs de politique viennent lui dire : « Pensons à ce qui est plus proche », il finit par les suivre — faute de mieux. Que de fois n'avons-nous pas entendu dire : « La Révolution sociale, mais c'est impossible : on crèvera de faim dans six mois », ou bien : « Mais si l'Etat s'empare de tout et distribue à chacun sa soupe qui sera bien mauvaise sans aucun doute, j'aime mieux mon salaire. »

A-t-on répondu à ces objections? A-t-on fait entrevoir la possibilité nette et consciente d'une société sans patrons? Les anarchistes l'ont fait dans la mesure de leurs forces; mais ils commencent à peine, en France surtout, ce fruit de leur élaboration commune au sein des grandes masses qui malheureusement ne connaissent en fait de socialisme que les 8 heures de travail ou les chemins de fer de l'Etat. Et quand chacun de nous aura vidé ses doutes par l'échange d'opinions entre camarades, et se sera ainsi confirmé dans ses idées, nos forces seront décuplées pour prêcher ces principes fondamentaux de notre programme : Anarchie, Expropriation.

---

Mais une fois que l'on s'est mis d'accord sur les questions principales — quelle masse de questions, que l'on ose à peine appeler secondaires vu leur immense importance — qui surgissent à leur tour! Pour notre part, nous voudrions discuter entre anarchistes toute la série de questions partielles qui devraient être réglées par chacun de ceux qui se lancent dans la Révolution.

La rémunération et la fameuse doctrine des économistes bourgeois sur les heures de travail comme mesure de la valeur d'échange, la possibilité de produire ce qu'il faudra pour que tous jouissent du bien-être, les préjugés existant sur le commerce extérieur; les préjugés auxquels se heurte cette idée de « Fais ce que veut! »; les modes possibles de groupement dans une société anarchiste, et tant d'autres questions qui se pressent sous la plume mais qu'il faut laisser pour le moment pour abréger.

Quand on pense à ce que les beaux parleurs qui se nomment modestement « scientifiques » font avec ces questions de détail pour détourner les travailleurs de l'Anarchie (surtout quand il n'y a pas un anarchiste pour répondre); quand on pense combien dans toutes les décisions humaines un doute sur une question secondaire fait pencher la balance d'un côté ou de l'autre; — quand on pense à tout cela, on comprend toute l'importance de préciser les idées, d'apporter dans l'agitation révolutionnaire une conception nette du futur et de faire en sorte que cette conception élaborée soit du domaine de tous ceux auxquels les meneurs démocratiques, quand ils causent en famille, donnent le nom de bétail à mener à la baguette.

---

Mais, reste encore toute la série des questions du présent. Ici, c'est nous-mêmes qui devons nous soumettre à une critique fraternelle.

Elevés dans des préjugés autoritaires, continuellement nous nous laissons entraîner à des procédés qui portent l'empreinte de notre éducation étatiste.

Pour nous en débarrasser il a fallu passer par toute une phase de luttes contre tout ce qui avait son origine dans le passé. Et, dans cette lutte, il était tout naturel que l'on tombât en inactivité de peur de retomber en autorité.

Maintenant, l'inactivité s'en va. Les anarchistes savent trouver des modes d'organiser certains travaux en commun, sans se donner de maîtres. Ils n'attendent pas pour agir, le signal venu d'un nom, et puisqu'il n'y a d'autorité dans un parti que celle que l'on *veut* admettre ou que l'on appelle soi-même, porte à croire que les anarchistes sauront combiner une activité plus que commune avec la liberté absolue des individus et des groupes.

Cependant, mille questions viennent se poser ici, — et la réunion pourra aider puissamment à les élucider.

---

Nous ne parlons pas de moyens de propagande révolutionnaire, car il nous semble que c'est précisément le domaine dans lequel une réunion d'anarchistes n'a rien à voir.

On parle souvent d'action combinée de diverses nationalités; mais tout cela forme comme un revenant du passé jacobin. Il y a eu un moment en Europe où tout ce qu'il y avait de révolutionnaire se groupait en partis jacobins sous la gouverne de comités nationaux et internationaux. Les jacobins allemands et les blanquistes français se bernent toujours de ce rêve. Pour nous, qui savons que rien de bon ne sera fait si cela ne résulte pas de l'initiative prise par les masses, et qui sommes fermement persuadés que cette initiative ne peut même pas être *provoquée* par des comités, — l'entente se présente sous une forme bien plus simple, celle d'un accord quant aux grands buts à poursuivre.

Ce n'est pas à une réunion qui veut précisément ne pas être un Congrès de parlementaires, à aviser aux groupes ce qu'ils doivent faire. S'ils sont inspirés d'un but convenu, leur action spontanée se rencontrera toujours, s'entr'aidera. Mais eux-mêmes sont juges suprêmes sur ce qu'ils peuvent faire, dans les conditions données de leur vie locale, de leurs capacités et de leurs goûts individuels; et tout empiètement de la réunion sur ce terrain serait un retour au Parlementarisme des anciens Congrès de l'Internationale. L'entente se fera entre les groupes, mais elle viendra d'eux-mêmes. Et le seul fait de s'être connu, d'avoir senti toute cette masse de dévouements et d'intelligences que les anarchistes de tous pays comptent dans leurs rangs, ainsi que les relations personnelles d'amitié qui s'établiront, suffiront pour donner une unité d'action à un parti composé de gens habitués à agir sans mot d'ordre de qui que ce soit.

---

Encore une remarque pour terminer.

Dans toute discussion il importe avant tout de *préciser* les questions. Sans cela, il se perd un temps inouï. C'est pourquoi il serait donc excellent si tous les groupes mettaient de la bonne volonté à faire ce travail préparatoire. Dans les Congrès des parlementaires, ce sont quelques meneurs qui se chargent à l'avance d'apporter des rapports bien pensés, bien pesés une année à l'avance; et quand ils viennent en Congrès avec de pareils rapports, ces rapports sont tellement supérieurs à tous les autres qu'ils sont acceptés d'emblée, avec leurs conclusions.

Pour une réunion anarchiste il faudraitque chaque groupe se chargeât de traiter les questions qui l'intéressent le plus.

Nous rions de l'étalage de fausse science, comme nous rions des beautés épatantes d'un style Zolatiste. Ce qu'il faut aux hommes de bon sens : — « Voilà nos doutes, et voilà « nos solutions ». Le tout peut se dire en d'autant moins de mots qu'il a été mieux pensé.

Bien poser la question, c'est à moitié la résoudre; et si, pour bien poser une question, il faut y avoir beaucoup pensé, ce n'est pas le verbiage quasi-scientifique qui peut suppléer au manque d'idées. Mais, ce verbiage une fois élagué, il n'y a pas besoin d'être de l'Académie pour bien traiter les questions qui nous intéressent. Et il n'y a pas un seul groupe anarchiste qui ne puisse concourir à l'œuvre de bien poser, de nettement définir les questions et de suggérer ses solutions.

---

# MANIFESTE
DU
# GROUPE COMMUNISTE-ANARCHISTE
## *L'Égalitaire* de Cette

### *Aux Travailleurs de la région du Midi*

Travailleurs,

Il n'est pas besoin d'une bien longue démonstration pour vous convaincre que loin de s'améliorer, votre situation économique ne fait, au contraire, que devenir chaque jour plus malheureuse.

Vous ne pourrez que trop constater vous-mêmes que les salaires baissent ou demeurent stationnaires, tandis que les loyers et les denrées vont en renchérissant chaque jour.

A cela, il faut ajouter la fréquence de plus en plus grande des crises industrielles, qui engendrent le chômage de l'ouvrier et, par suite, son endettement, sa misère.

Toute sécurité du lendemain vous est enlevée. La moindre faute, le plus léger oubli dans votre travail; un mot, un geste, un air de dépit, de mécontentement ou d'indépendance vis-à-vis du patron ou du contre-maître; la nuance de vos opinions politiques; tout, en un mot, peut déterminer celui qui vous occupe à vous jeter sur le pavé. Car il sait bien, lui, que pour un ou plusieurs ouvriers trop indociles ou trop vieux dont il se débarrasserait cent viendraient, le lendemain, assiéger sa porte et le supplier de vouloir bien exploiter leurs sueurs. Seulement, le plus souvent c'est le surmenage de ceux qui restent à l'atelier, ou un perfectionnement apporté à l'outillage, ou l'introduction de la machine qui remplace ceux qu'on congédie.

Aussi la lamentable armée des sans-travail s'accroît-elle chaque jour. Et ce n'est pas seulement dans le Midi, mais au Nord, à l'Est, à l'Ouest; non pas seulement en France, mais en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Espagne, en un mot partout que s'étale à côté de l'égoïste et insolente opulence des parasites la noire et dégradante misère des travailleurs!

Cette situation est d'autant plus révoltante que nulle part les produits ne font défaut, au contraire, ainsi qu'il en résulte des rapports et des statistiques officielles, jamais on a vu les marchandises, les denrées de toutes sortes encombrer autant qu'aujourd'hui les magasins, les marchés, les gares et les ports, et ce n'est un secret pour personne qu'il y a deux fois plus de produits qu'il en faut pour donner non pas le nécessaire, mais le confortable à tout le monde. De sorte qu'on peut dire que c'est au sein.... ou plutôt à côté de l'abondance, que partout les travailleurs crèvent de faim!

Mais, c'est partout aussi, qu'une menaçante colère gronde au cœur des miséreux, et tout nous fait prévoir que nous touchons au jour où cette colère atteindra le degré voulu pour donner lieu à un bouleversement social, à une révolution qui éclatant dans un pays se propagera immédiatement dans les pays voisins et tendra à donner des bases nouvelles à nos rapports sociaux.

D'aucuns pensent, avec quelque apparence de raison, que c'est en France que s'allumera l'incendie qui doit embraser l'Europe, car tous d'autres désignent l'Allemagne. Il serait puéril de discuter sur la valeur de ces hypothèses. Faisons toutefois remarquer que l'on ne voit nulle part autant qu'en France, les travailleurs manifester leur haine des parasites qui s'enrichissent de leurs sueurs et de leur misère et se montrer résolus à arborer l'étendard de la révolte à la première occasion jugée favorable*. Ajoutons que cette occasion naîtra peut-être bientôt. Elle peut naître en effet ou de cette nouvelle guerre contre l'Allemagne, que tout le monde s'accorde à reconnaître non seulement inévitable mais imminente ou d'une tentative de restauration monarchique ou d'un beau décembre boulangiste. Quoiqu'il en soit, l'essentiel pour nous comme pour les travailleurs de tous pays, c'est de se préparer pour la lutte.

Oui, préparons-nous; c'est-à-dire : rapprochons-nous les uns des autres, solidarisons-nous, concertons-nous, entendons-nous à l'effet de faire tourner cette lutte au profit des revendications sociales. Il ne faut pas que la révolution de demain aboutisse comme celles du passé à un piteux avortement, à une simple substitution de tyrannie ou à un atroce et inutile massacre. Il faut qu'elle fasse autant de vérités matérielles de ces trois mots : liberté, égalité, fraternité à l'acte desquels les gouvernants vous courbent depuis si longtemps sous leur domination.

Mais sachez-le, pour qu'un aussi beau rêve se réalise, il ne s'agit pas d'enlever le pouvoir, le gouvernement, l'autorité à ceux-ci pour le remettre à ceux-là, mais de détruire de fond en comble l'organisation sociale actuelle et de refaire une société basée sur les vérités et les principes du Communisme-anarchiste.

En d'autres termes il faut :

Que tous les moyens de production et les richesses soient — non pas, comme aujourd'hui, la propriété exclusive de quelques familles ou groupes — : mais constituent le capital commun, indivisible de tous les membres du corps social.

Que les inégalités physiques intellectuelles ou productrices que la nature ou certaines in-

---

* Si on voulait bien relire le mouvement social des dernières années, nous croyons que ce n'est pas en France que l'on trouverait le plus d'actes de révolte économique.
N. D. L. R.

fluences accidentelles créent et créeront toujours parmi les hommes ne puissent engendrer des inégalités économiques ou des distinctions sociales; c'est-à-dire qu'elles ne puissent rendre ceux-ci plus riches ou plus considérés que ceux-là. Tous les hommes sont égaux et solidaires entre eux dans la société. Si les uns sont ou plus forts, ou plus habiles, ou plus intelligents que les autres et, par suite, produisent davantage, ils n'ont point droit pour autant à recevoir plus que ceux qui produisent moins : leur excédent de production ne devient que la simple conséquence d'un devoir accompli.

Quant au triste grincheux qui se prévaudra de ce qu'il est plus habile que tel ou tel de ses camarades de travail pour trouver injuste qu'on ne lui donne point droit soit à une part de richesse plus grande, soit à une situation honorifique ou prépondérante quelconque, il sera certainement laissé libre, entièrement libre de combiner son effort producteur de façon telle que la quantité de travail produit par cet effort ne dépasse pas celle produite par les moins habiles, il pourra même si ça lui semble drôle produire encore moins qu'eux, sans pour cela s'exposer à autre chose qu'à devenir l'objet de la risée ou du mépris de ses compagnons de labeur. Mais hâtons-nous de le dire, des faits aussi plaisants ne seront nullement à craindre dans la société dont nous vous convions de poursuivre avec nous la réalisation.

En effet, toutes les forces parasitaires étant licenciées, puis immédiatement converties en forces productrices; de plus l'outillage mécanique allant toujours en se développant et en tendant à se substituer à l'effort humain, il résulte nécessairement de là : qu'il suffira de si peu de travail de la part de chacun pour produire au-dessus de ce qu'il consomme, que tous auront la satisfaction de leurs besoins assurée, et ne seront, par conséquent, aucunement porté à s'occuper de celui qui produira plus ou moins.

Que les perfectionnements apportés dans l'outillage, les inventions, les découvertes scientifiques ou autres servent non pas comme aujourd'hui, à réduire l'ouvrier à l'état d'outil, de simple accessoire, ou de bête de somme; mais à accélérer de plus en plus la production, tout en diminuant d'autant la fatigue et la durée du travail du producteur.

Que l'instruction, cet élément si utile au développement physique et moral de l'individu, cet auxiliaire de l'art, ce facteur si puissant du perfectionnement industriel, de la prospérité sociale et du progrès de l'Humanité soit, non pas comme aujourd'hui, le lot d'une caste; mais une source où chacun puisse puiser dans toute l'intégralité de ses aptitudes.

Que l'éducation enfantine échappe à toute influence religieuse métaphysique ou dogmatique; qu'elle ait pour base la Vérité et la Science; que son rôle soit d'extirper du cœur de l'enfant les mauvais penchants, les sentiments égoïstes et ambitieux, de lui inspirer le mépris des lâches et des parasites, l'amour du bien, le respect des engagements, la passion de la justice; mais il faut surtout qu'elle tende à faire des hommes ayant la haine implacable de toute tyrannie, de toute autorité, de toute loi ou règle imposée et plus jaloux de perdre la vie que de la conserver au prix de la perte ou de la moindre aliénation de leur liberté.

Que la sécurité des personnes repose, non comme aujourd'hui, sur la crainte du gendarme, du juge, de la prison, du bagne ou de l'échafaud; mais sur la pratique du principe suivant : *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait à toi-même*, et sur la pensée que chacun est en droit de s'opposer, soit individuellement, soit collectivement, sans aucune autorisation légale ou réglementaire quelconque et par les moyens dont il peut disposer, à tout acte injuste, arbitraire, immoral ou criminel tenté contre sa personne ou celle d'autrui.

En un mot, il faut que la société cesse d'être partagée en deux classes : celle des maîtres, des gouvernants, des riches, des oisifs, des repus, et celle des serviteurs, des gouvernés, des pauvres, des forçats et des meurt-de-faim; et qu'elle devienne une grande famille dans laquelle *chacun consomme selon ses besoins et contribue selon ses forces* à la subsistance, au bien-être, à la sécurité et à la félicité commune.

Voilà ce que la prochaine Révolution doit tenter d'accomplir. C'est sur ces principes qu'elle devra chercher à édifier la société nouvelle.

C'est aussi là le but que nous voulons atteindre, nous, communistes-anarchistes; c'est vers cet idéal de justice, de liberté, d'égalité et de solidarité que convergent tous nos efforts, tous nos sacrifices, toutes nos énergies et toutes nos audaces. C'est pour faire passer ces revendications du vain domaine de la théorie dans celui de la réalité que nous nous déclarons prêts à affronter toutes les haines, toutes les persécutions et, au besoin, à verser notre sang. Mais nous savons que nos ennemis sont puissamment armés et organisés pour la défense; pour vaincre, nous avons besoin d'être le nombre. Venez donc grossir nos rangs; plus nous serons nombreux le jour de la bataille, plus vite nous vaincrons, plus vite nous verrons régner cette liberté, cette égalité, cette fraternité, objets de nos plus chères espérances, de nos plus ardentes aspirations.

A bas la propriété individuelle! Vive le Communisme!

A bas tous les gouvernements! Vive l'Anarchie!

Le Groupe **L'Égalitaire** de Cette.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — On se rappelle le compagnon Rovigo qui avait été condamné à deux jours de prison, il devait être expulsé à l'expiration de sa peine; voilà 17 jours que sa peine est finie, et on le garde toujours au Dépôt. — On voit qu'il ne s'agit que d'un anarchiste, les défenseurs de la loi ne se gênent pas pour la violer.

* * *

Villiers (Loir-et-Cher) — Samedi 27 juillet, une réunion publique avait lieu pour préparer la comédie électorale qui devait se jouer le lendemain dans notre canton. Deux candidats étaient présents : ce sont les mêmes qui, il y a cinq ans, se disaient radicaux-socialistes, et qui ont passé, armes et bagages, au camp boulangiste. Ils y seraient restés si, nous, les anarchistes, ne les avions démasqués. Mais là ne pouvait s'arrêter leurs palinodies; ils crient bien haut qu'ils sont socialistes, tout en ayant bien soin de ne point effrayer les petits bourgeois et gros propriétaires, en acceptant un programme où les réformes sociales sont exclues.

Après avoir entendu l'un des candidats, le compagnon Breton a pris la parole, et dans un langage énergique a rappelé toutes les dates révolutionnaires depuis 1789, démontrant que, seuls les soulèvements populaires ont fait reculer les oppresseurs, — que le suffrage universel avait toujours sanctionné les actes du pouvoir.

Il a montré comment le bulletin de vote est impuissant, en rappelant les plébiscites sous l'Empire, et démolit en passant la théorie des politiciens qui parlent de supprimer le Sénat, en allant eux-mêmes voter pour des sénateurs.

En réponse aux flatteries adressées aux députés socialistes, notre ami n'a pas eu de peine à dénoncer les procédés mis en œuvre par les députés ouvriers, les montrant aller prêcher le calme et la modération partout où les travailleurs ont eu à lutter contre le capital, ce qui toujours doit amener la soumission de ces derniers. Mais où il a été superbe d'indignation, c'est en stigmatisant la conduite de ces politiciens à la remorque d'un soldat qui ne rêve que dictature, leur disant que s'ils avaient été boulangistes, c'est qu'ils avaient hâte d'arriver au pouvoir. Il a terminé en donnant lecture de la *Grève des Électeurs*, ensuite il a fait le tour de la salle pour en faire la distribution. A ce moment l'un des candidats étant devenu furieux n'a trouvé d'autres arguments que d'accuser notre ami d'avoir des correspondances avec le *Figaro* et d'être payé par la réaction. Une altercation violente s'engage. Le compagnon Breton riposte et tient tête à l'orage. Pendant ce temps un des émissaires fait le tour de la salle demandant l'expulsion de notre ami, mais devant le refus de plusieurs citoyens, nos socialistes autoritaires ont dû quitter la salle. Cette réunion a confirmé l'idée que nous nous faisions de ces ambitieux qui n'ont pour armes que la calomnie et la délation. Nous saurons les démasquer.

## Belgique

Bruxelles. — Notre ami, le compagnon Pinteau, est encore comparu devant la Cour d'assises du Hainaut, sous l'inculpation d'avoir « méchamment » provoqué à commettre des crimes et délits. — Toujours le même cliché.

Nous ne donnons pas le compte rendu de la petite représentation, c'est toujours la même chose, nous nous bornons à publier la défense de notre ami.

Messieurs,

Je m'étonne fort que dix mois après que les faits se sont passés, je sois encore l'objet de poursuites. Depuis ces dix mois bien des événements se sont passés. Il y a eu des grèves très tumultueuses et des violences ont été commises. Toutes les personnes arrêtées pendant ces grèves, ont déjà comparu devant les tribunaux et ont été acquittées à part quelques condamnations légères.

Ceux qui, payés par le gouvernement pour provoquer des troubles, et qui ont certainement pendant les grèves excité à commettre des violences; ceux-là ont eu 15 jours de prison. Je ne réclame de punition pour personne, car je suis adversaire de la répression; mais ce sont des faits que je constate. Tandis que moi, je subis déjà une peine de 12 mois de prison pour discours en temps calme, et maintenant me voilà de retour sur le banc des accusés. Je ne puis m'empêcher de croire que c'est parce que je suis anarchiste que l'on me poursuit avec tant d'acharnement.

La propagande anarchiste devenait inquiétante pour nos gouvernants. Il fallait frapper les propagandistes. On croyait ainsi arrêter le mouvement. Mais ce n'est pas en frappant les hommes qu'on atteindra l'idée; un homme peut tomber, mais l'idée marche toujours, et plus on frappera mieux elle marchera. Le procès des anarchistes de Lyon en 1883 a eu un retentissement dans le monde entier; de ce jour date la grande extension du mouvement anarchiste.

L'exécution des anarchistes de Chicago, loin de semer le découragement parmi nous, nous a donné au contraire un redoublement d'énergie, et des milliers de travailleurs sont venus augmenter le nombre de nos prosélytes.

Mais que voulons-nous pour subir toutes ces rigueurs? C'est parce que nous avons véritablement du cœur, que nous aimons l'humanité, et que nous voulons rendre tout le monde heureux; c'est parce que nous voulons mettre un terme à toutes les souffrances qu'endurent aujourd'hui les travailleurs.

Est-ce qu'il n'est pas pénible de voir la grande majorité des hommes qui produisent toutes les richesses manquer de tout. Ils bâtissent des palais et habitent des mansardes et des caves, où, par le manque d'air, ils s'étiolent et abrègent leur vie. Ils tissent ces riches tissus de soie et de velours, ces magnifiques étoffes et ils ont à peine un vêtement de rechange.

L'on se croit heureux quand on a la chance de travailler, car la machine remplace des milliers de travailleurs. Que deviennent ces malheureux rejetés du banquet de la vie? Un grand nombre vont finir leurs jours dans des dépôts de mendicité, dans les prisons, d'autres cherchent dans la mort ce qu'ils n'ont pu trouver dans la vie ou émigrent vers l'Amérique où des malheurs d'un nouveau genre les attendent.

Ah! Messieurs, c'est à la vue de ceux qui sont livrés aux angoisses de la faim, c'est à la vue de ceux qui, en hiver, n'ayant pas six sous pour se payer un logement, se traînent dans la boue et la neige, attendant que les heureux se dorlotent dans de bons lits, pour se blottir dans le coin d'une porte et y chercher ce que la société leur refuse, un lit, se livrant ainsi sans s'en douter à la mort, c'est à cette vue, Messieurs, que nous sommes devenus révolutionnaires. Est-ce qu'il n'est pas affligeant de voir le matin, des hommes, des femmes et des enfants, ressemblant à des squelettes vivants, chercher dans des bacs à ordures leur repas du jour; disputant parfois aux chiens un morceau de pain, un os. Quand on n'a pas encore le cœur rongé par l'égoïsme, ce spectacle vous donne un sentiment de révolte, et

l'idée d'une transformation sociale s'empare de vous. Eh bien, nous anarchistes, nous luttons pour cette transformation sociale.

Nous ne voulons plus de cette misère, de ces distinctions de castes et de classes, de cette inégalité, de l'exploitation de l'homme par l'homme. Nous voulons que tous soient heureux, que tous puissent jouir librement des bienfaits de la nature et de la science, que tout homme puisse développer sans entrave toutes ses facultés, nous voulons donner à tout homme une instruction supérieure ; l'homme alors s'élèvera au lieu de s'abaisser. La propriété individuelle étant cause de la misère, de l'antagonisme, de l'intérêt qui divise les hommes, nous en ferons propriété commune. Chacun travaillera selon ses forces et consommera selon ses besoins, chacun fera le travail pour lequel il se sent le plus d'aptitudes. Dans une société où l'intérêt personnel aura fait place à l'intérêt général, où tous travailleront, où la machinisme se perfectionnera davantage, il en résultera qu'au lieu d'avoir à travailler 12 et 15 heures par jour on arrivera à ne plus devoir travailler que 3 ou 4 heures par jour. Le travail, au lieu d'être comme aujourd'hui un labeur, une peine, deviendra un agrément et tous s'y livreront avec bonheur. Au lieu de l'autorité on établira la libre entente.

Nous ne voulons plus de gouvernements parce qu'ils n'ont jamais pu faire le bonheur du peuple, parce qu'ils sont un obstacle au progrès, qu'ils ne servent qu'à défendre le fort contre le faible, et à maintenir le prolétaire sous le joug de l'oppression capitaliste. Mais avant que l'anarchie s'établisse nous attendons la révolution sociale, parce qu'une transformation sociale ne s'opère que par une révolution. Cette révolution est inévitable.

Dans tous les pays nous constatons les mêmes causes et les mêmes effets. Partout la propriété se concentre en quelques mains, le commerce se réduit en de grands monopoles et l'industrie n'appartient plus pour ainsi dire qu'à quelques sociétés anonymes. Les magasins, les entrepôts, sont bourrés de marchandises, les marchés sont couverts de produits et c'est en vain qu'on cherche au prix de sommes fabuleuses et de flots de sang des débouchés de commerce ; on ne pourra pas écouler les produits qui se gâtent et se détériorent faute d'être consommés à temps. Les consommateurs ne manquent pas, mais sans argent on ne peut rien consommer. Il en résulte que les patrons pour ne pas subir de pertes diminuent leurs ouvriers et le salaire, ou ferment leur fabrique. La misère ainsi augmente et en même temps le nombre des inoccupés. Le petit commerçant ne pouvant avantageusement faire la concurrence aux gros capitaux, se ruine et vient augmenter le nombre déjà si grand des parias.

Eh bien, Messieurs, voilà des faits qui prouvent clairement que la révolution sociale est inévitable. Bien des savants et des littérateurs ont avoué dans leurs écrits que le dix-neuvième siècle ne finira pas sans un bouleversement général, et que le vingtième siècle sera l'aurore d'un ordre de choses tout autre que celui d'aujourd'hui.

Dans mes discours, quand je parle de la révolution, je ne provoque nullement à descendre immédiatement dans la rue et à mettre nos idées de suite en pratique ; je m'appuie seulement sur des faits pour dire qu'elle doit arriver, que par conséquent on ne doit pas s'occuper des réformes qui ne peuvent pas changer la situation actuelle.

Nous ne sommes pas révolutionnaires pour le plaisir de voir couler le sang, non, nous sommes révolutionnaires par nécessité. Mais jamais, quoiqu'on dise que nous sommes des sanguinaires, la révolution sociale ne pourra surpasser en horreurs les atrocités commises dans les massacres accomplis au nom de l'ordre. Rappellez-vous la nuit de la Saint-Barthélemy, les 15,000 fusillés de juin 1848, les 35,000 fusillés de mai 1871 et toutes les hécatombes amenées depuis un siècle par les guerres. Mettons tout cela dans une balance et nous verrons si le poids penche du côté de ceux qui veulent maintenir ces institutions ou du côté de ceux qui veulent les abolir.

La révolution sociale n'aura pas pour but la destruction des individus, mais la destruction de vos institutions, Messieurs, vous tenez entre vos mains un ennemis de vos institutions, faites donc ce que vous voudrez, mais anarchiste je suis, anarchiste je resterai.

Le camarade a été acquitté.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les anarchistes de Paris et de la banlieue, réunis le 10 août, salle Horel, pour l'organisation des réunions internationales des 1er et 2me dimanches de septembre, ont déclaré qu'il était bien entendu que les orateurs avaient la liberté de discuter les questions qui leur sembleront les plus importantes.

Divers compagnons ont déjà l'intention de traiter les questions suivantes :

Qu'est-ce que l'Anarchie ?

Une société anarchiste peut-elle subsister ?

Quels sont les meilleurs moyens pour arriver à la Révolution ?

Comment procédera-t-on pour l'Expropriation ?

Que deviendrons les Arts et les Sciences dans une société anarchiste ?

Quel est le rôle des anarchistes en temps de guerre ?

La tactique révolutionnaire dans les villes et dans les campagnes ?

Le vol pour la propagande ; — Le vol individuel (pour subsister) ; — Le vol entre miséreux.

Moyens de s'entendre entre les compagnons de tous les pays ?

***

Armentières. — Les compagnons qui correspondent avec les camarades d'Armentières sont priés d'adresser leurs communications au comp. Sonnel Jules, impasse Sainte-Catherine, 13.

***

Ganges. — Le groupe d'études sociales vient de se constituer définitivement sous le nom de *Libertaires* de Ganges. Le groupe se réunira tous les samedis dans un café en attendant qu'il puisse avoir local.

***

Nous recevons la lettre suivante :

Nous vous prions de bien vouloir insérer la note suivante dans la prochaine *Révolte* et commencer dans ce journal la souscription dont on nous parle.

*Groupe anarchiste du XVIIe.*

Compagnons,

Une victime a satisfaire. — Connaissant le bon souvenir que vous gardez de notre ami et compagnon Duval, qui gémit loin de nous, nous croyons de notre devoir de vous faire part de ce qui nous a été dit par un compagnon de Nantes, qui était chauffeur à bord du *Cappy*, navire qui a fait un stage de 9 mois à Cayenne ; il a pu le fréquenter pendant ce temps, et se rendre compte des atrocités qu'il était obligé de subir de la part des employés du bagne.

Du reste, ce compagnon nous fit le récit suivant :

Quand Duval sut que je partageais ses opinions, il fut heureux de pouvoir causer avec moi, ce qu'il n'avait encore pu faire avec personne depuis son séjour à Cayenne, il était même décidé, pour mettre un terme à cette vie de galérien, de supprimer quelques chefs afin d'être supprimé à son tour ; mais comme je le voyais souvent, je l'ai détourné de cette idée.

Je prendrais encore patience, m'a-t-il dit, si je savais que les compagnons donnent satisfaction à mon seul désir : faire venir ma compagne ici, je m'ennuierai moins si je la savais près.

Cela ne dépend que de mes amis, car s'il faut compter sur le Gouvernement, je n'aurais jamais ce bonheur, et en ce cas je préférerais en finir de suite avec l'existence. Ce qui m'a fait vivre jusqu'alors n'est que ce seul espoir, mais je commence à être à bout. Je compte sur toi, m'a-t-il dit, pour faire part de mon intention à mes amis de Paris.

Je compte sur leur bonne volonté, et je suis convaincu qu'ils ne resteront pas insensibles à la seule chose que je leur demande, car ne pourrais-je la voir que de temps à autre, cela serait pour moi une grande satisfaction.

Surtout je demande que dès que tu auras vu mes amis, ma compagne me réponde si je puis compter avoir ce plaisir, c'est le seul espoir qui me rattache à cette terre maudite.

La compagne Duval nous fait dire qu'elle consent à aller rejoindre son compagnon en exil ; c'est donc à nous tous, anarchistes, de faire ce qui dépend de nous pour procurer les fonds nécessaires du voyage, c'est pourquoi nous engageons le compagnon Grave d'ouvrir une souscription dans la *Révolte*, afin de faciliter à la province le plaisir de participer à cet acte d'humanité que nous ne devons pas hésiter à accomplir.

Une lettre pour Duval partira le 10 août, dans laquelle on lui promet de s'occuper du départ de sa compagne le plus tôt possible.

*Un groupe anarchiste de Paris.*

Nous ferons parvenir à la citoyenne Duval les sommes qui nous seront transmises.

**Tous les vendredis, un camarade se tient en permanence, de 8 à 1 heure, chez Ramuz, 11, rue du Croissant, pour la distribution du journal dans Paris. — Prière aux camarades de se servir chez les libraires, de nous faire parvenir les adresses de ceux qui veulent bien se charger de le vendre, nous ferons notre possible pour en assurer le service régulier.**

## AUX CAMARADES

Notre troisième tirage de la *Grève des Electeurs* (centième mille) est épuisé. Un quatrième tirage est rendu nécessaire, nous prions donc tous ceux de nos camarades qui en désireraient encore de nous le faire savoir au plus tôt, en nous précisant le chiffre et joignant, si possible, le montant de leur commande (6 francs le mille). — Le tirage en sera fait sitôt que les commandes reçues nous le permettront.

***

Nous faisons tirer cette semaine *le Salariat*, brochure à 10 centimes ; 7 francs le cent pour les camarades qui veulent en faire le placement. *La Société au lendemain de la Révolution* sera prête enfin dans une quinzaine. Nous la ferons d'abord parvenir aux camarades qui nous en avaient souscrit des exemplaires d'avance. Cette brochure de 150 pages environ sera mise en vente au prix de 50 centimes pour les camarades, et 75 centimes en librairie.

## AVIS

Nous demandons à tous nos dépositaires et abonnés de bien vouloir nous envoyer la dernière bande de leur envoi lorsqu'ils règlent leur compte ou renouvellent leur abonnement, afin de nous éviter des recherches parmi toutes les fiches.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le comp. Romagy demande au comp. Paulet de Saint-Etienne si Ferraton est parti.

Borras, Barcelona. — El compannos Jahn pregunta si su carta del 1° de Agosto ha llegado à « Tierra y Libertad ».

W. D. à Plixecourt. — Vous faites erreur dans le règlement. Il y a 30 numéros à 7 francs.

M. à Bourges. — Employez à la propagande.

L. Au Mans. — « Richesse et Misère » épuisé.

C. V. à Lille. — Avons fait la commission. — Envoyons les numéros demandés pour distribuer. — Que les camarades envoient ce qu'ils pourront.

Le comp. M. B. fait savoir aux camarades belges que son adresse est coron 3, maison 419, à Liévin P. de C.

B. à Argenton-Château. — « Aux Jeunes Gens » sont épuisés. — Le nouveau tirage n'est pas fait.

Alais. — Personnalités. — Que nous importe cela.

J. au Hâvre. — B. M. à Revin. — A. à Saint-Quentin. — F. à Reims. — V. à Firminy. — Ougrée. — D. à Richelieu. — F. à Chinon. — L. à Rabastens. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 61 fr. 45, dont 7 fr. 30, le 11, salle Horel.

Le groupe communiste-anarchiste *La Sentinelle* de Montmartre se réunit tous les mercredis à 8 h. 1/2 du soir, salle Delaporte, 19, rue de Clignancourt, au premier.

Tous les citoyens sont invités à suivre les études sur les différentes questions sociologiques.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, rue d'Avron, à 8 h. 1/2.

Ordre du jour : Réunion du premier et deuxième dimanche de septembre. — Urgence.

Grenoble. — Le groupe anarchiste *l'Avant-Garde* informe les compagnons de la localité et de la banlieue qu'il se réunit tous les mercredis à 8 heures du soir, rue du Lycée, 15, au premier.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 49. — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 24 au 30 AOUT 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

Le 1er Septembre

## Réunion Anarchiste Internationale

SALLE DU COMMERCE

94, FAUBOURG DU TEMPLE, 94

## LES CONGRÈS

Le dernier Congrès marxiste a eu un résultat : celui de semer le mécontentement contre le gouvernement Liebknecht et Cie jusque dans les rangs des social-démocrates eux-mêmes. L'organe du parti Hollandais, *Recht voor Allen* du 4 août, considère l'hostilité entre les deux Congrès comme dûe exclusivement aux rivalités entre meneurs ; il remarque qu'il n'y a pas eu du tout de discussions d'un intérêt quelconque, toute discussion ayant été étouffée par les hurlements et les menaces des gardes du corps de Liebknecht. On sait que les députés hollandais, frappés de la mauvaise foi du bureau, ainsi que les députés belges, se sont abstenus de voter les résolutions du Congrès pour ne pas prendre part à la farce jouée sur le dos des travailleurs par les meneurs marxistes et leurs adorateurs. Le *Recht voor Allen* proteste contre la manière honteuse dont le Congrès a traité le délégué italien, et se plaint amèrement de ce que la question de la propriété n'a même pas été abordée au Congrès.

Notons que le *Recht voor Allen* est l'organe du parti libéral social-démocratique de la Hollande.

Il est probable que le Congrès aura aussi accentué les divisions entre les social-démocrates danois qui marchent à la remorque du parti radical et des libéraux, et ceux d'entre eux qui n'ont pas encore abjuré leurs convictions révolutionnaires.

---

Inutile de dire que le rapport de la délégation de la Socialist League, publié dans le *Commonweal*, s'exprime dans le même sens que nous sur le Congrès marxiste.

Quant à la garde de corps de Liebknecht, son organe le *Socialdemokrat* tâche de se faire tout petit, tout petit devant les bourgeois et il s'étonne que les bourgeois frappent les délégués qui avaient assisté au Congrès après que ce Congrès s'est montré si *pratique* et si capable de traiter l' « idiotie anarchiste » comme elle le mérite.

C'est que les bourgeois allemands savent que les travailleurs allemands ne sont nullement tous aussi bourgeois que le général en chef de leur parti.

---

Nous remercions le *Commonweal* d'avoir reproduit en entier la résolution proposée par notre ami Merlino.

## A NOS DÉPOSITAIRES

La semaine prochaine, en plus du papier du journal, nous allons avoir celui de notre dernière brochure, *Le Salariat*, à payer. Prière à nos dépositaire de nous envoyer le peu dont ils peuvent disposer sur la vente. — Il y a urgence, car la semaine est assez surchargée pour que nous craignions de ne pouvoir paraître si les camarades ne font pas diligence.

Répondre autant que possible pour le mardi.

## UN NOUVEAU TOUR DE VIS

La pression du Capital sur la classe ouvrière nous remet en mémoire le supplice de la crapaudine infligé aux victimes de l'Inquisition. Cette pression était déjà intolérable, mais la vis se resserre toujours : un dernier tour vient de lui être donné par la concentration du travail industriel, c'est-à-dire la formation de syndicats, centralisant dans une seule main les intérêts de tous ou presque tous les établissements principaux d'une même industrie.

On ne voit pas assez que le petit industriel disparaît rapidement devant les grandes compagnies anonymes. Dans un rapport présenté à la Chambre des Communes, on apprend qu'au 31 décembre 1886, il y avait en Angleterre 23,700 sociétés au capital nominal de 68 milliards 700 millions de francs, depuis 1852, époque à laquelle parut une loi exigeant l'enregistrement des sociétés anonymes, un rapport récent en fixe le nombre de 30,372 au capital nominal de 86,070,100,000 francs. Nombre de ces sociétés n'ont jamais fonctionné, cela va sans dire, ou sont en faillite, mais actuellement (avril 1888) le capital nominal des sociétés en Angleterre atteindrait le chiffre de 12 milliards 575,000,000 millions de francs. En 1863 on enregistra 724 nouvelles compagnies, en 1886, il y en eût 1736, depuis 1863 ; le nombre en a presque triplé. Ramassez n'importe quel journal financier, vous y trouverez au moins deux ou trois annonces de nouvelles sociétés, et, tous les huit jours au moins, vous apprendrez que quelque grand établissement industriel se réorganise sous la rubrique de *Société anonyme*.

Un degré de plus dans la voie de centralisation et nous avons les capitalistes se syndiquant, ainsi que nous l'avons dit, pour créer le monopole, en totalité ou en partie. Nous venons d'assister à deux essais du même genre : d'une part la réunion des six principales maisons d'éditeurs, imprimeurs de journaux, agents de publication, graveurs, sous la raison sociale *Hansard Publishing Union*, et de l'autre la tentative couronnée de succès, du moins en apparence, de monopoliser la fabrication du papier sur lequel sont imprimés les journaux de province. Presque toutes les papeteries du Lancashire et d'ailleurs qui font ce papier n'auront plus qu'un seul et même mot d'ordre, et toute concurrence sera pratiquement impossible. On parle aussi d'une ligue de verriers en bouteilles qui ne compterait pas moins de 47 grands fabricants.

L'effet immédiat de cette concentration du capital industriel ne peut, cela se voit trop bien, qu'empirer la situation de l'ouvrier : le travail simplifié occupera moins « de bras » ; l'armée des sans-travail ira se multipliant, les salaires baisseront. Du reste, dès maintenant, l'ouvrier est-il autre chose qu'une partie du puissant outillage ? Ce n'est pas un être de chair et de sang, mais une machine forcée de lutter avec la précision brutale du bois et du fer, sous peine d'être rejeté comme un engin rouillé quand les forces viennent à manquer, ou que la production exigée n'a pas été atteinte.

Les cruautés récemment encourues par les ouvriers de l'*Union du Sel*, et qui ont provoqué une grève, n'en sont-elles pas la preuve ?

Le monopole livre sans merci les travailleurs aux bandes d'inventeurs et tripoteurs d'affaires, de spéculateurs et accapareurs qui jouent avec l'industrie productrice, comme le grec joue à la roulette, basant le crédit sur telle ou telle conjecture, transportant les fonds d'une entreprise à l'autre, augmentant ou diminuant la cote et le tarif des actions suivant qu'ils attendent pour eux-mêmes de plus gros bénéfices de leurs combinaisons. Quant aux conséquences qui peuvent en résulter pour les ouvriers, hommes et femmes, dont ils ont la vie entre les mains, ils n'en ont cure et ont seulement conscience d'une force motrice dont il y aura toujours en abondance. Et cependant chacune de leurs combinaisons prive d'emploi non seulement les ouvriers mais nombre de gens qui dépendent directement ou indirectement de ces mêmes affaires. On n'a plus d'ouvrage à leur donner, il faut qu'ils portent ailleurs leurs pas, affamés, incertains s'ils trouveront là-bas ce qui vient de leur être retiré ici. Qu'on se rappelle les événements récents en Italie ! Peut-être n'y aura-t-il bientôt plus un seul d'entre-nous pouvant compter sur son gagne-pain pour plus d'une semaine. L'abaissement et la misère de cette vie d'incertitude rongent jusqu'aux racines le respect de soi-même et la dignité humaine.

C'est aussi la formation d'une nouvelle aristocratie, sans titres mais infiniment plus despotique que l'autre, plus ennemie du bien être général ; aussi prodigue et insouciante dans l'emploi de sa richesse que peu scrupuleuse dans les moyens de l'obtenir : n'avons-nous pas tous pu lire dans un journal que Flagher, le Magnat du Monopole, qui a pour nom *Standard Oil Company*, a offert au médecin qui avait soigné sa fille récemment décédée une assurance de 435,000 francs ! Combien de souffrances et de privations pour les travailleurs américains représente cette fortune, une bagatelle pour le roi du monopole de l'huile ! Le petit capitaliste de l'ancien régime avait quelque excuse à invoquer dans son exploitation de l'ouvrier : il pouvait se donner comme l'organisateur d'une industrie ; mais que dire de ce nouveau type d'avaleur de dividendes, de parasite de la pire espèce ?...

Les anciens patrons vaincus dans la lutte, le petit boutiquier réduit au salaire quotidien, et petit fabricant écrasé par l'immense usine, tous

les déchus du capitalisme humiliés et plus misérables que nous-mêmes, iront fatalement grossir les rangs de l'armée révolutionnaire, à moins qu'ils ne préfèrent lécher la botte du tyran, devenir surveillants ou contre-maîtres vivant de grapillages et d'amendes aux dépens des vrais travailleurs, faisant naître ou développer dans leur cœur la haine inextinguible et le mépris de l'autorité, par les persécutions incessantes et les vexations de toute sorte, coutumières au conducteur d'esclaves, esclave lui-même.

En ce sens nos pires ennemis sont nos meilleurs amis : ils ouvrent la voie à la Révolution sociale. Cette concentration de l'industrie accule les travailleurs au désespoir. mais le système économique qu'elle inaugure ainsi sera beaucoup plus facile à renverser que l'ancien : Avec le très grand nombre de petits capitalistes, chaque patron eût pu devenir un centre de résistance active pour défendre pouvoir et richesses. La poignée de spéculateurs qui gouverneront bientôt les affaires du monde entier sera plus facile à désarmer par un mouvement bien calculé, et toute la machine, enchevêtrée dans ses propres complications, sera tellement disloquée qu'il sera impossible de la reconstruire sur le plan primitif.

Le résultat certain de la concentration des forces industrielles est bien plus apparent que chez nous, de l'autre côté de l'Atlantique, dans la soi-disant *grande* république américaine : la crise est plus poignante qu'en Angleterre ou tout autre pays. On constatait, il y a quelques semaines, dans un meeting de commerçants et manufacturiers protectionnistes qu'aux Etats-Unis, il n'y a pas moins de trois millions d'ouvriers sans travail, c'étaient, avons-nous dit, des protectionnistes dans un pays protectionniste, qui n'avaient aucun intérêt à exagérer, et cependant ils affirmaient que cette question des ouvriers sans travail devient un danger pour la sûreté de l'Etat. Ils avaient raison : c'en est un. Ce qui se passera en Amérique dans un délai très rapproché est impossible à prévoir, mais de tout ce que l'auteur du présent article peut inférer de son expérience personnelle, de celle de ses amis et de la lecture des journaux socialistes et capitalistes, il est convaincu qu'un conflit désespéré se prépare, entre le maître et l'ouvrier, beaucoup plus terrible que celui qui éclata jadis entre le Nord et le Sud, sur la question de l'esclavage. On a vu, lorsque nos camarades de Chicago ont été assassinés de propos délibéré, que les capitalistes américains ne reculent devant rien. — Et cependant nos pauvres d'Angleterre s'en vont en rangs serrés augmenter le nombre des prolétaires des Etats-Unis. Au moins cinq mille émigrants se sont embarqués à Liverpool le mois dernier, fuyant les propriétaires et les capitalistes d'ici pour retrouver là-bas capitalistes et propriétaires : c'est ce qu'on appelle : « *sauter de la poêle à frire dans le feu* ».

Il n'y a pas besoin d'aller en Amérique pour s'apercevoir que la fin du système capitaliste est proche ; nous voyons bien qu'en Italie où la concentration s'est fortement développée dans ces derniers temps, une insurrection générale se prépare. En Allemagne où les grèves partielles sont en permanence, quoiqu'on n'en sache pas grand chose par la voie des journaux, il est question d'une grève générale qui aboutirait à la révolte, pendant que le gouvernement se fait de plus en plus despotique, multipliant les arrestations et les condamnations. En France, la Révolution est à la porte, car, ainsi que le dit notre correspondant parisien, lorsque l'Exposition aura pris fin, laissant sans ouvrages d'innombrables ouvriers, le mécontentement sera grand. A Vienne les employés des tramways sont en grève et les démonstrations populaires qui ont eu lieu à Buda-Pesth sont les avant-coureurs de grands événements pour l'Autriche-Hongrie.

Pour être moins apparent en Angleterre, l'élément révolutionnaire est cependant à l'œuvre et le jour n'est pas loin, grâce à la concentration capitaliste où les travailleurs unis donneront le coup fatal à ce système d'oppression et de vol.

*Freedom*, juin 1889.

# LE PROCÈS SOUHAIN

Madame Souhain a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. Et on ne voudrait pas que nous fussions révolutionnaires. On nous reproche de ne rêver que plaies et bosses. Un pareil verdict autorise tout et quand une bourgeoisie et une magistrature alliées ont ainsi fait leurs preuves, le glas funèbre peut sonner. Ce procès restera le type de l'époque, comme celui du chevalier de la Barre, caractérise la justice du siècle dernier.

Tout le monde connaît à peu près les faits. Nous les résumons en ajoutant ce que les audiences ont révélé.

La famille Souhain habitait un faubourg de Limoges, le mari, terrassier, n'avait pas de travail régulier depuis dix mois, la femme triait des chiffons et gagnait quinze à vingt centimes par jour. Il y avait cinq enfants, dont un nourrisson. Le bureau de bienfaisance lui donnait de 10 à 18 kilogs de pain par mois, soit une livre par jour, puis des bons de nourriture aux fourneaux économiques, mais tout cela était loin de suffire aux besoins de la famille. De crédit nulle part, des voisins aussi misérœux qu'eux.

Le père Souhain prend un morceau de plomb dans des décombres d'incendie. On l'arrête. La femme l'apprend par deux agents qui viennent perquisitionner chez elle et qui trouvent une chaîne rouillée. Mandée au commissariat de police pour fournir des explications, elle est menacée d'être arrêtée si elle ne marche droit. Aussi c'est à peine si elle ose demander des nouvelles de son mari : « Ce n'est pas mon affaire, allez voir au parquet », et on la met dehors. Mais sale, avec ses enfants presque nus, ne sachant pas parler comme il faut, elle n'ose.

Que faire pour vivre ? Elle va chez les sœurs de Saint-Michel, elles n'ont rien à lui donner. Alors elle se décide à mettre à exécution un projet qui devait la hanter depuis quelque temps : mourir tous ! Elle vend ses dernières ressources, une chèvre, un lapin pour 8 francs et avec cet argent, elle achète des bérets et des bonnets, une chemise et des blouses, enfin des paires de bas, le tout à très bon marché. Il ne lui restait plus un sou, elle rentre, habille ses pauvres enfants, tue sa dernière poule, puis on dîne. Les enfants mangent tout et boivent du vin procuré je ne sais comment. Ils savaient qu'ils allaient mourir. La mère les couche tout habillés. Dans la nuit elle les étouffe les uns après les autres, puis pour elle ne réussit ni à se pendre, ni à s'asphyxer ni à se couper les veines. Ceci se passait à quelques pas d'un restaurant à la mode, où la jeunesse de la ville passait gaiement la nuit.

L'histoire est claire comme de l'eau de roche. Il ne se passe pas de mois, où un fait-divers ne nous raconte un cas semblable ; mais quand tous les membres de la famille qui se suicide sont morts, la chose passe à peu près inaperçue.

La salle de la Cour d'assises est bondée. Dehors, toutes les précautions militaires étaient prises.

L'accusée est une femme de trente-deux ans, aux traits réguliers, qui a pu être jolie avant que la misère et le désespoir l'aient marquée de leur sceau.

Coiffée d'une marmote en foulard tordue autour de la tête, à peine couverte d'une pauvre robe noire, cachant son visage amaigri sous un mouchoir et sanglotant sans pouvoir pleurer, la femme Souhain est abîmée dans une douleur dont les magistrats ne veulent pas admettre la sincérité. L'attitude, le regard, la contraction douloureuse des lèvres semblent indiquer une lassitude infinie. L'accusée baisse la tête avec une expression de résignation amère, comme si elle avait hâte d'en finir avec ce débat dont l'issue lui semble indifférente.

L'acte d'accusation dit qu'elle n'avait ni ordre, ni prévoyance, ni aptitude au travail. Les mauvais penchants naturels s'étaient développés sans contrainte après la mort de sa mère qu'elle avait perdue de bonne heure. Elle est pleine d'orgueil, de paresse et de cruauté, bref, on la charge de tous les péchés de la société.

Il faut noter quelques réflexions au passage.

Le président prétend qu'une famille de huit personnes peut vivre avec trente sous par jour.

Le propriétaire dit que si il avait su que la famille Souhain soit si malheureuse, il ne leur aurait pas loué de logement... Les médecins déclarent madame Souhain responsable de tous ses actes ; ses tentatives de suicides ne sont que comédie.

Il y a des voisins à charge, d'autres à décharge. A cette question : Etaient-ils malheureux ? Une voisine répond : Comme tous les prolétaires.

Bref, tous ceux qui ont pris la parole, sans aucune idée de critique sociale, ont montré l'ignominie de notre société et de ses institutions soi-disant de bienfaisance.

Argyriadès a présenté la défense et il a fait ce qu'il a pu. Porté par la magnifique cause qu'il avait à défendre, il a trouvé quelques accents éloquents. Mais malheureusement sa plaidoirie est plutôt un discours de réunion publique bien étudié qu'une parole capable de frapper le cerveau des jurés. Me Fayout a peut-être été plus heureux à ce sujet.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Le Comité rrrévolutionnaire central (blanquistes) vient de se couper en deux parties égales, qui se jettent mutuellement à la tête les noms de cadettistes et de boulangistes. Affaire d'élections. Susini (voir son portrait dans l'*Attaque*) se présente contre Rochefort ; les autres candidats (Granger, Vaillant) qui sentent le besoin de l'appui de Boulanger pour passer dans leurs circonscriptions n'ont pas voulu prêter la main à cette candidature. Et voilà comment les élections brouillent les meilleurs amis.

Cette scission est la fin d'un groupement auquel il ne manquait qu'une Idée pour pouvoir aboutir à quelque chose.

Un des démissionnaires (ce sont les cadettistes qui gardent le Comité central) s'intitule : Membre de la *Commission administrative*, un autre Membre de la *Commission de visite* du Comité révolutionnaire central. Qu'est-ce que cela peut bien être ?

***

Dans son réquisitoire contre Boulange, ce fameux calomnié, Quesnay de Beaurepaire raconte comme quoi en juillet 1887, les anarchistes sont venus au secours du gouvernement.

C'était lors du départ de Boulanger par la gare de Lyon. Le procureur explique comment rata le mouvement qui devait porter le général à l'Elysée, par la défection des anarchistes :

« Les anarchistes, sur le concours desquels on avait compté, et qui étaient venus en grand nombre près de la Bastille, — c'est établi par nos rapports de police, — les anarchistes ont voulu conserver le rôle de spectateurs, ce qui a été la défection d'une partie du contingent.

« Les anarchistes ne se piquent pas de patriotisme, et lorsqu'ils ont vu M. Déroulède, l'homme de la revanche, être le boute-en-train de cette émeute, ils se sont décidés à n'y pas prendre part ».

Autrement dit : Il est reconnu qu'on ne peut pas faire de soulèvement, si les anarchistes ne s'en mêlent pas. Rochefort avait le Comité Central derrière lui, Déroulède avait amené la Ligue des Patriotes, mais...on n'avait pas les anarchistes et on n'osa pas marcher sans eux.

On nous sait une force et on sait que nous ne la mettrons pas au service des politiciens. Quand nous en userons, cela sera sérieux.

***

Les faits qui se sont passés dans les derniers Congrès prétendus socialistes nous ont démontré une fois de plus la nécessité absolue de ne laisser subsister aucune confusion entre les autoritaires et les

anarchistes. Aussi répétons-nous une fois de plus à nos amis qu'il n'y a aucun bon résultat à attendre de dissions contradictoires avec des gens à qui la bonne foi ou l'intelligence manque, il voudrait mieux causer avec des congolais, qui certainement ont des cerveaux moins soudés que nos autoritaires, discuter avec eux c'est perdre un temps qui pourrait être employé d'une façon plus utile, il faut nous adresser sans cesse à la grande masse qui n'est pas inféodée à toutes ces petites chapelles et déjouer les agissements de gens que nous devons confondre, malgré leur étiquette, avec les royalistes de droit divin, gens que nous devons considérer comme des ennemis et qu'au jour de la bataille nous devrons traiter comme tels.

***

Il vient d'arriver à un de nos amis une petite aventure instructive. Notre camarade qui s'est autrefois beaucoup occupé d'élections dans un arrondissement de la rive gauche, ce dont il se repent depuis dix ans a reçu la visite d'un ancien co-votard resté votard, qui venait lui demander des renseignements de la part d'un député de Paris, sur une circonscription dans laquelle ce député pose sa candidature et où il ne connaît absolument personne. Jolie façon de nous démontrer que le suffrage universel est le souverain maître et que par les délégués de son choix il fait la loi devant laquelle nous devons tous nous courber. Le cynisme des candidats budgétivores n'est égalé, sinon surpassé que par la stupidité de ceux qui croient exercer un droit en leur conférant le pouvoir de les exploiter et malheureusement de nous exploitrr avec eux.

***

Lyon. — A l'occasion du passage à Lyon du comp. Octave Jahn, nous avons organisé, samedi 10, une réunion à la salle Rivoire. Plus de 500 citoyens avaient répondu à l'appel des groupes anarchistes de la région de l'Est. Jahn a eut par son langage imagé, sa parole chaude et vibrante, enlever l'assemblée toute entière.

Parlant de la misère, il a su démontrer d'une façon claire et précise, que tant que la Bourgeoisie et les capitalistes existeront, l'ouvrier n'a rien à attendre de son bonheur, que toujours il sera ployé sous le joug, que plus ça ira, plus sa chaîne d'esclavage tend à l'accabler davantage.

La Bourgeoisie, dit-il, nous écrase sous ses talons de concert avec tous les parasites gouvernementaux : policiers, magistrats, gouvernants de tout acabit ; il faut que le prolétariat ait de rudes épaules pour résister à la pression de cette société bourgeoise, c'est-à-dire pourrie, et bien puisqu'il a de rudes épaules, qu'il fasse un effort et que, se redressant, il renverse et jette bas toute la meute des exploiteurs et des affameurs. A chaque instant le compagnon est interrompu par des bravos frénétiques.

Répondant à un contradicteur, qui disait que les anarchistes n'affirmaient pas leurs principes, il lui répond en lui citant les martyrs de Chicago, les actes de tous ceux qui se sont sacrifiés à la cause révolutionnaire et anarchiste.

Les compagnons Mary, Pollo, etc., affirment leurs principes anarchistes et donnent par leurs paroles un coup de pioche de plus au renversement de la société actuelle.

L'on a vendu et distribué un grand nombre de journaux et de brochures, le tout au nez de M. le commissaire et de ses argousins, qui étaient tous ahuris de voir avec quelle verve et quelle brio le compagnon Jahn leur a fait sentir l'inutilité de leurs institutions policières et le jour prochain où l'on se débarrassera par la Révolution de leurs sales institutions.

En somme, excellente soirée pour l'Anarchie. Nous allons faire une deuxième réunion.

***

Vienne. — Nous avons organisé avec le compagnon Jahn une grande réunion qui a fort bien réussi. 800 personnes au bas mot étaient présentes. Notre ami traita du gachis actuel et de la misère du peuple, démontra que l'un et l'autre n'étaient que la résultante fatale d'une organisation sociale basée sur l'exploitation et l'infamie et que le remède loin de se trouver dans le suffrage universel était seulement dans la destruction complète d'institutions si barbares.

A ce moment un malaise subit ayant forcé notre ami de se retirer, le compagnon Bordat lui succéda et fit avec une grande logique et beaucoup d'à-propos, le procès de la société actuelle condamnée à mort par la force des choses.

Jahn revint ensuite traiter de l'Anarchie au point de vue philosophique et termina aux acclamations de l'assemblée par ces paroles : « La synthèse de l'humanité étant l'Anarchie, luttons sans trêve et sans merci pour l'établir ». En résumé bonne propagande.

## Belgique

Bruxelles. — Quelques anarchistes réunis viennent de décider de créer, salle du Navalorama (dite salle Rubens), rue des Brigittines, la « *Populaire anarchiste* », lieu de réunion habituelle, les dimanches et les lundis, à partir de cinq heures du soir.

En présence de l'excellente propagande à faire et de l'utilité qu'il y aurait d'organiser au moins chaque mois des meetings ou conférences anarchistes, ainsi que d'arriver à rendre le journal hebdomadaire.

Les initiateurs comptent sur la solidarité entière de tous les camarades.

Tous les dimanches et lundis, causerie publique et contradictoire, lecture des principaux livres, brochures et journaux anarchistes, fêtes intimes. — Bibliothèque populaire.

Lundi 26 août prochain, à 8 heure du soir, grand meeting anarchiste.

Orateurs : Wysman, Brassine, Tenier et Berger.

Sujet : Les deux Congrès possibilistes de Paris et le communisme-anarchiste.

## République Argentine

Corrientes. — Un mot sur les salaires : Au chantier de Don Pedro, de pauvres bougres gagnent depuis 80 centavos jusqu'à 1 nationale 25 comme pion, et comme riveur 2 nationales 70 centavos, quelques ajusteurs 3 nationales, mais ils ne sont pas dix, et sur ces dix, il y en a qui lèchent le derrière au « singe ».

Vous ne pouvez pas vous imaginer les bassesses que les pauvres ouvriers se croient forcés de faire auprès de leurs exploiteurs de crainte d'être renvoyés, presque toutes les semaines, ils sont diminués de salaire ; ils savent qu'avec le prix qu'ils ont, ils ne peuvent pas arriver à vivre, eh bien ! ils n'ont pas la force de protester et de réclamer ce qui leur revient. Et dire que tous ces gars là sont des européens. Ah ! quand ils rencontrent un nègre ils savent bien dire que le cirage n'est pas cher ! plutôt que de dire voilà un frère, il est noir, mais c'est un homme comme nous, au lieu de médire sur leurs semblables, ils feraient bien mieux de cogner sur leurs exploiteurs et de se rapprocher des fils du pays, afin que la haine qui existe disparaisse, car si on nous appellent quelquefois grignes, la faute en est aux Européens qui ont regardé ces hommes autrement qu'eux.

## États-Unis

Aux Etats-Unis, l'accumulation des capitaux en quelques mains est telle qu'il y a de quoi émouvoir les économistes eux-mêmes.

D'après le journal *United labor*, le capital monétaire, c'est-à-dire la somme de tout l'or, de tout l'argent et de tout le billon qui existe aux Etats-Unis, se monte à près de 7 milliards de francs.

Or, en additionnant les fortunes approximatives des soixante dix familles considérées comme les plus riches :

| | |
|---|---|
| Les Vanderbilts | 1.200.000.000 |
| Les Astor | 1.000.000.000 |
| Jay Gould | 375.000.000 |

on arrive à peu près au même chiffre de sept milliards.

Si donc, ces individus voulaient réaliser leurs fortunes en monnaie sonnante et c'est leur droit évident, le fonctionnement même de la société capitaliste se trouverait arrêté ; même un groupe de ces richards ne pourraient constituer leur trésor sans désorganiser banques et bourses.

En d'autres termes toute la monnaie américaine qui circule appartient à quelques familles et ce n'est que par effet de leur bienveillance spéciale qu'il est permis à de moins riches qu'elles d'y toucher.

Et à leurs yeux, l'accroissement continuel de leur capital et la juste rémunération des services qu'elles rendent à la société.

***

La répartition des sommes recueillies en faveur des victimes de la catastrophe de Johnstown s'effectue d'après le principe : A celui qui a, il sera donné. En effet, les plus pauvres n'auront rien. Les propriétaires recevront 600 dollars, les hommes d'affaires si habiles à exploiter les autres et à assurer leur propre existence 400 dollars, quelques privilégiés 200 dollars. Ceux qui gagnent leur vie au jour le jour recevront 125 dollars, de plus pauvres 80 dollars, mais ceux qui n'avaient rien de rien, sauf peut-être éventuellement un misérable toit pour s'abriter et qu'ils n'auront plus maintenant — ceux-là ne touchent pas une obole.

Voilà ce que la bande capitaliste appelle : Exercer la miséricorde — à nos yeux, c'est tout simplement un nouveau moyen de détourner la *soi-disant charité* au profit de la spéculation.

(*Freiheit*)

***

M. John Blair de New-Jersey, riche à 300 millions a commencé sa fortune en prenant des lapins au piège. Nous le croyons volontier, car sans chausse-trappe, il serait difficile de gagner même dix francs.

(*Producter*)

## Styrie

Gratz. — 300 ouvriers ont été transportés de Trifail à Cilli par train spécial, pour cause de rébellion contre la police.

Dans ce nombre se trouvaient beaucoup de femmes qu'il eût été impossible de séparer de leurs maris sans recourir à la force.

# BIBLIOGRAPHIE

*Les Petites Démascarades*, par Victor Joze, en vente chez Ernest Kolb, 8, rue Saint-Joseph. — Encore un petit livre venant apporter sa petite note anarchiste dans le mouvement qui nous entraîne et n'ayant pas peur du mot du moins, s'il n'ose pas se déclarer entièrement. — Certainement on pourrait reprocher à l'auteur un petit fond de patriotisme qui lui fait croire que la France et les français sont supérieurs au restant de l'Humanité. Ce qu'on pourrait lui reprocher surtout c'est, qu'ayant reconnu le mal qu'il effleure dans son livre, de se poser en homme qui plane au-dessus des misères de notre société et de s'en occupe qu'en amateur, par distraction, purement intellectuelle. — Mais, somme toute, il ne faut pas être trop exigeant, et c'est de l'honnêteté que de venir dire à des bourgeois les vérités que l'on a reconnues, le mépris qu'ils vous inspirent.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous recevons du compagnon Permeggiani, dont nous avions annoncé l'arrestation, la lettre suivante :

Compagnons,

A peine sorti des prisons anglaises, je reçois des lettres de compagnons qui, me parlent de mon ami Pini, des actes duquel je me déclare entièrement solidaire, persuadé que je suis, que ce compagnon n'a agi que pour l'Anarchie, son seul mobile. Ces compagnons n'hésitent pas à me dire, qu'interrogé par les bourgeois qui le tiennent en leur pouvoir, Pini aurait fait (soi-disant) des déclarations formelles indiquant ma présence en Italie dans l'affaire Ceretti.

A cela, je répondrai simplement qu'il est impossible de croire à une semblable erreur, qui ne peut être qu'une manœuvre policière de plus, préparée comme tant d'autres pour aider le gouvernement italien à obtenir mon extradition d'Angleterre, où, entr'autres (et bien que sous une monarchie aussi sale que ses sœurs, républiques comprises), malgré un dossier de 315 pages et les pleurnicheries dégoutantes d'un ambassadeur et d'un consul italien à 11 audiences différentes, les magistrats (au moins fidèles aux lois de leur pays et bien que dans leur rôle bourgeois), ont été assez impartiaux pour ne trouver que fourberies mal déguisées dans tous ces documents entassés par la police internationale, et, par conséquent aucune preuve de ma présence en Italie, et me firent enfin remettre en liberté

Oui compagnons, écartons de telles erreurs qui ne peuvent être qu'œuvres de la Bourgeoisie, qui ne pouvant nous faire diviser par nous-mêmes, ne sait plus qu'inventer.

En effet, quel joli spectacle pour la Bourgeoisie, le jour où devant ses tribunaux elle entendrait des anarchistes s'accuser réciproquement ?

Quel triomphe pour notre mortelle ennemie, qui a tant à redouter de l'Anarchie, que nous voulons propager et défendre jusqu'à notre dernier souffle ?

Ainsi compagnons, sachons conserver dans nos rapports l'étroite solidarité dont nous avons besoin

en face de la bête venimeuse et sale que nous avons le devoir d'écraser.

Passant maintenant à un autre ordre d'idées, sans toutefois abuser de la tribune de la *Révolte* et pour répondre à *Il Sole dell'Avvenire*, journal dans lequel M. Ceretti se targue d'être le bienfaiteur d'un homme qu'il n'a jamais vu et auquel il a (dit-il) pardonné.

Je ne sais pas de qui cet homme veut parler, peut-être est-ce encore à mon nom et à moi-même qu'il fait allusion ? En ce cas, l'erreur est aussi grande que étrange, car il n'a rien à me pardonner.

Bien au contraire, je profite d'être sorti de prison (*c'est-à-dire d'avoir recouvré ma voix*) pour lui demander :

1° S'il pense encore qu'il puisse exister des « mouchards » parmi les signataires du manifeste contre Cipriani (l'arracheur de dents) ;

2° Daignera-t-il enfin aiguiser sa fine plume de Tolède pour répondre autrement que par cette sordide épithète, aux vérités contenues dans ledit manifeste. Enfin, je demanderai à cet homme qui déclare que l'occasion de le frapper à nouveau ne manquera pas, s'il aurait encore l'intention d'employer la susdite épithète.

Allons M. Ceretti, il est probable que vous ne répondrez à aucune de ces questions trop indiscrètes pour le rôle que vous remplissez.

Aussi désormais, n'abusez plus personne en vous qualifiant encore d'anarchiste et jetez bas votre masque nous disant une bonne fois pour toutes, qu'une place de directeur dans un journal mious bête que menteur, est une bonne sinécure qui vous fait bien vivre et honorer d'un troupeau de moutons faciles à contenter.

Là, seulement, vous aurez raison, mais pour votre « Dieu », ne vous occupez plus des anarchistes qui ne peuvent rien avoir de commun avec vous ni avec vos actes.

Louis Parmeggiani, cordonnier.

(Londres, 19 août.)

***

On nous envoie la lettre suivante :

Compagnon,

Je vous envoie cette lettre clandestinement pour vous faire connaître les détails suivants en vous priant de les porter à la connaissance de tous sans révéler le moyen dont je me suis servi pour la faire parvenir.

A la date où vous parviendra la présente, il y aura 25 jours écoulés que j'ai eu fini ma condamnation. J'ai été arrêté pour *mes idées révolutionnaires* et, après un mois de prévention à Mazas, j'ai été condamné à 48 heures de prison pour *port d'arme prohibée*. Une fois ma peine terminée, j'ai été envoyé au Dépôt pour être transféré à la frontière (étant expulsé de France). J'ai choisi de partir pour la Belgique, mais tous les autres expulsés, pour droit commun, qui sont arrivés au Dépôt plusieurs jours après moi, sont partis il y a deux jours pour ce pays et moi depuis 25 jours, je suis encore ici et qui sait pour combien de temps !

C'est une violation de la liberté individuelle digne de l'Empire ! Trente jours à Mazas, deux de condamnation et vingt-cinq au Dépôt, forment cinquante-et-un jours d'incarcération pour le crime d'être socialiste. Et cela en plein 89. De pareilles infamies se commettent pendant qu'on célèbre l'anniversaire de la *grande Révolution !*

Ainsi, alors qu'on commémore la prise de la Bastille, on jette dans ces autres bastilles qui s'appellent Mazas et le Dépôt des citoyens coupables d'être socialistes.

Au nom de l'Humanité, il est nécessaire qu'une voix s'élève pour protester contre de semblables barbaries.

Finie ma condamnation, j'ai droit à ma liberté.

Recevez, compagnon, l'expression de mes sentiments révolutionnaires,

Joseph Rovigo.

***

Roanne. — En vue des élections législatives, le groupe *Les Révoltés*, a pris l'initiative de se réunir en permanence pour accentuer la propagande antiélectorale, à partir du samedi 17 août, de 7 heures à 10 heures du soir. Le groupe invite tous les abstentionnistes conscients et tous les lecteurs de la *Révolte* à venir dans ses réunions où des discussions sérieuses auront lieu.

On se réunira chez Charton, épicier, rue Jacquard.

P.-S. — Les compagnons du *Clair de Lune*, groupe anarchiste, dans leur réunion du 10 courant, après avoir passé en revue les petites *saletés* du Parti Ouvrier, a décidé de se cacher d'eux comme de la police. — A chacun sa tâche : aux *Révoltés* la propagande collective humanitaire; au soi-disant Parti ouvrier de continuer sa sale besogne !!! et à nous la propagande efficace, c'est-à-dire par le fait.

***

Nous avons reçu de M. à Toulon 5 francs pour le voyage de la compagne à Duval.

Adresser dorénavant les souscriptions au compagnon Decker, 6, passage Lathuile, à Paris.

***

Calais. — Les *Communistes libertaires* de Calais, désirant organiser une tourner de conférence en vue des prochaines élections, prie tous les groupes de la région du Nord depuis Paris, de bien vouloir se mettre en rapport avec lui pour s'entendre sur l'itinéraire à suivre et le plus économiquement possible.

Adresser communications et correspondances au camarade Achille Conteaux, 42, rue des Quatre Coins.

***

Voici la composition de la Commission de secours aux familles et détenus politiques qui vient de se former :

B. Morel, secrétaire ; G. Cabot, trésorier ; Gille, Courtois, Louvel, Lebailleur, Sicart, Cuisse, Vigneau, Larbaud, Brunet, Beaudoin.

Adresser les correspondances au secrétaire B. Morel, rue Lamarck, 21, à Paris.

La Commission se réunit tous les vendredis soir, à 8 heures, salle Gutemberg, 127, rue Montmartre, au premier.

***

Le comp. Ch. Malato prie les camarades avec lesquels il est en correspondance de lui adresser leurs lettres dorénavant 7, rue de Paris, à Saint-Leu (Seine-et-Oise).

***

Ganges. — Après quatre conférences qu'a donné dans notre localité le compagnon Faure, un groupe d'études sociales *Les Libertaires*, s'est constitué.

Les groupes, les compagnons et les compagnes qui voudraient se mettre en relation avec nous, ou nous envoyer des livres, collections de journaux et opuscules, traitant l'économie sociale, la sociologie, la science, la littérature révolutionnaire, la philosophie libertaire, sont priés de s'adresser au compagnon Spartacus Verdier, poste-restante, à Ganges (Hérault).

## AVIS

Nous demandons à tous nos dépositaires et abonnés de bien vouloir nous envoyer la dernière bande de leur envoi lorsqu'ils règlent leur compte ou renouvellent leur abonnement, afin de nous éviter des recherches parmi toutes les fiches.

***

Nous avons tiré la semaine dernière *le Salariat*, brochure à 10 centimes ; 7 fr. le cent pour les camarades qui veulent en faire le placement. *La Société au lendemain de la Révolution* sera prête enfin dans une quinzaine. Nous la ferons d'abord parvenir aux camarades qui nous en avaient souscrit des exemplaires d'avance. Cette brochure de 150 pages environ sera mise en vente au prix de 50 centimes pour les camarades, et 75 centimes en librairie.

***

Notre troisième tirage de la *Grève des Electeurs* (centième mille) est épuisé. Un quatrième tirage est rendu nécessaire, nous prions donc tous ceux de nos camarades qui en désireraient encore de nous le faire savoir au plus tôt, en nous précisant le chiffre et joignant, si possible, le montant de leur commande (6 francs le mille). — Le tirage en sera fait sitôt que les commandes reçues nous le permettront.

## PETITE CORRESPONDANCE

R. à Farges. — Faites votre possible pour venir. — Nous n'avons pas d'affiches.

F. R. chez C. à Alger. — En fait de timbres espagnols nous en avons un de 1 peseta et une dizaine de 0,05.

« Danton ». — Reçu abon. pour P. en Belgique.

Espagnacq. — Reçu mandat. Plus de portraits de Chicago.

A un anonyme. — Ce que vous dites est peut-être vrai — mais rien nous le démontre. Quant à insérer votre lettre, ça serait un article de théorie nous ne nous inquiéterions pas de la provenance, pourvu qu'il fût bon, mais lorsqu'il s'agit d'accusations portées contre un camarade, nous tenons à savoir d'où ça vient.

J. G. à Blidah. — Envoyez-nous le titre de l'ouvrage de Proudhon que vous désirez, je ne l'avais pas pris note.

C. à Vintimiglia. — L'abon. est de 1 fr. 75.

F. à Hautmont. — Ne paraît plus.

L'autre tisseur. — Nous prenons note, mais il devrait manquer des feuillets nous n'avons pas bien compris. Au sujet des affiches votre idée est bonne, mais nous avons assez à faire avec le journal et nos petites brochures, impossible de nous occuper d'autre chose.

C. à Puteaux. — Voyez réponse ci-dessus. — A chacun sa tâche. — Prenez vous-même l'initiative de votre idée.

Le Roy à Messirel à Saint-Barnabé. — Manque « Drapeau Rouge » pas encore imprimée. — Verse selon votre désir les 25 cent. à la « Révolte ».

F. à Amiens. — Nous vous redevons 200 ou 300 Grèves que nous vous enverrons à un prochain tirage.

G. à La Palisse. — Reçu lettre. Prenons note.

Les compagnons de Nîmes demandent l'adresse du compagnon Duvergé.

D. à Saint-Quentin. — Ayant été forcé d'avancer le tirage d'un jour, votre convocation est arrivé trop tard.

N. Chaux de-Fonds. — V. à Lille. — B. à Lyon. — P. à Puteaux. — V. à Saint-Denis. — F. à Reims. — P. à Lyon. — E. B. à Paris. — M. à Saint-Quentin. — P. à Alger. — L. P. à Mantes. — G. à La Palisse. — R. à Romans. — D. à Beauvais. — T. à Marseille (2). — P. à Alger. — S. à Calais. — A. à La Bastide. — Bordeaux. — L. au Mans. — N. E. à Uzy. — J. à Chaux-de-Fonds. — B. à Limoges. — H. G. à Port-Elisabeth. — B. à Victor-la-Coste. — P. à Guise. — F. à Reims. — P. à Toulon. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 64 fr. 95, don 3 fr. 25 salle Horel et 25 cent. Alcazar d'Italie.

*Commission des détenus.* — En caisse : 52 fr. 30, dont 11 fr. 20 étant déjà à la caisse ; 3 fr. 50 du groupe La Sentinelle, remis par Lucien ; Remis par une Russe 1 fr. ; salle Horel 3 fr. 70 ; salle de l'Ermitage 2 fr. 90.

Le groupe communiste-anarchiste *La Sentinelle* de Montmartre se réunit tous les mercredis à 8 h. 1/2 du soir, salle Delsporte, 19, rue de Clignancourt, au premier.

Tous les citoyens sont invités à suivre les études sur les différentes questions sociologiques.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, rue d'Avron, à 8 h. 1/2.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Groupe communiste-anarchiste du XXme, samedi à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. — Urgence.

Cette. — A l'occasion des foires et fêtes qui doivent avoir lieu à Cette les 25 26 et 27 août. Les compagnon de la région qui voudront s'y rendre. Nous leur donnons rendez-vous le dimanche 25, au siège du groupe.

Au premier étage du café des Ours, rue du Pont-Neuf.

Hem. — Le groupe *Les Misérables* de 3 Baudets, réunion tous les dimanches, de 3 à 5 heures du soir.

Reims. — Les compagnons du faubourg Cérès sont convoqués pour le samedi 24 août, chez le compagnon Gyas Alphonse, rue de Methz, 3.

Ordre du jour : Formation d'un nouveau groupe anarchiste.

Calais. — *Communistes Libertaires*, réunion tous les samedis, à 8 heures du soir, café Voltaire, 42, rue des Quatre Coins. — Etudes et discussions des questions économiques.

Bruxelles. — *Jeunesse anarchiste*, lundi 26 août réunion à 8 heures du soir.

Verviers. — Les anarchistes de Verviers et des environs sont invités à la réunion qui aura lieu le dimanche 25 août à 10 heures du matin au local du cercle l'*Etincelle*.

Ordre du jour : Réunion anarchiste internationale.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Deuxième Année, N° 50

5 CENTIMES

Du 31 AOUT au 6 SEPTEMBRE 1889.

I. I. S. G. COLLECTIE IISG Fonds

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Le 1er Septembre

*A 1 heure du soir*

## Réunion Anarchiste Internationale

## SALLE DU COMMERCE

94, FAUBOURG DU TEMPLE, 94

## LE CENTENAIRE DE LA RÉVOLUTION

V

Si l'histoire de la Grande Révolution, telle qu'elle a été racontée par Michelet, Louis Blanc ou même Mignet, a puissamment aidé à réveiller dans le monde entier l'esprit de révolte et la haine des tyrans, elle a fait d'autre part un mal incroyable en cultivant le préjugé gouvernemental, en donnant aux gouvernements révolutionnaires et au club jacobin une importance qu'ils n'ont jamais eue, en effaçant le rôle des masses et en créant ainsi une tradition révolutionnaire absolument fausse.

En lisant ces histoires vous commencez à croire que ce sont les représentants du peuple qui ont fait la Révolution, qu'ils ont pris l'initiative de saper le vieil édifice, que ce sont eux qui ont démoli l'ancien régime, en faisant de temps en temps un appel au peuple pour soutenir leurs revendications.

Il n'en est rien en réalité, et il n'y a rien de plus faux que cette manière, très accréditée, de concevoir la Révolution. Les représentants de la nation ont certainement travaillé à *organiser* le pouvoir de la Bourgeoisie, à faire le gouvernement centralisé que nous connaissons, fonctionnant entre les mains et à l'avantage de la Bourgeoisie. Mais cela même, ils ne l'ont fait qu'à mesure que la Révolution populaire détruisait l'ancien regime. Et ils l'ont fait de manière à sauver dans la débâcle le plus possible des institutions du passé.

Quant à *leur* force d'attaque, elle fut insignifiante, et on peut affirmer sans exagération que toute l'œuvre de démolition fut faite par le peuple, en dehors des assemblées et contre leur désir. Ce fut le peuple qui abolit les servitudes féodales, *malgré la résistance de ses représentants*. Ce furent les va-nu-pieds qui désorganisèrent tous les rouages de l'ancienne monarchie : ses parlements, ses institutions provinciales, son administration fiscale et sa force de répression, *malgré les édits féroces lancés contre eux par ceux qui s'appelaient leurs représentants*.

---

On a dit quelquefois que les représentants du peuple à l'Assemblée Constituante, à la Législative et surtout à la Convention ont sanctionné, du moins, les faits révolutionnaires accomplis. Mais c'est encore trop dire. Tout ce que le peuple a pu obtenir de ces Assemblées — après avoir agi *contre* leurs ordres précédents — ce fut de les forcer, en les insultant du haut des tribunes et en les menaçant de massacre, — de les forcer à reconnaître certains faits en les traduisant par des lois ; mais alors même, leurs lois les plus avancées furent toujours des compromis avec le passé. C'étaient toujours des arrangements par lesquels on cherchait à sauver, en face du peuple révolté, ne serait-ce qu'une partie des anciens privilèges (1).

Ainsi les Assemblées, y compris la Convention, furent toujours un boulet aux pieds de la Révolution. Jamais elles ne prirent les devants de l'œuvre révolutionnaire, quoiqu'en disent Michelet ou Louis Blanc.

---

Il nous serait impossible dans un journal de suivre pas à pas la Révolution pour démontrer ce que nous avançons. Cependant, quelques exemples suffiront déjà pour prouver l'exactitude de notre manière de voir.

Prenons le fait le plus important de la Révolution — l'abolition des droits féodaux — et voyons comment elle s'est faite.

On connaît la légende de la nuit du 4 août 1789. Le clergé et la noblesse, saisis d'un élan patriotique, auraient abdiqué eux-mêmes de leurs droits durant cette nuit mémorable. Ainsi le veut l'histoire. Et, pour le prouver, n'a-t-elle pas les discours déclamatoires du duc d'Aiguillon, du duc de Noailles, de l'archevêque de Chartres et d'une vingtaine de gentilshommes ?

Paroles tout cela ! Enthousiasme qui ne dura que quelques heures, lors même qu'il fut sincère.

---

Et d'abord, il est certain que ce fut une nuit de panique, et non pas une nuit d'enthousiasme. Les châteaux brûlaient. Les trois-cinquième des châteaux dans les provinces de l'Est avaient été pillés dans le courant de quelques semaines. Une soixantaine avaient été brûlés. Envers quelques seigneurs les paysans avaient été féroces : ils avaient rôti leurs pieds sur le feu pour les forcer d'abdiquer leurs droits, et les lettres arrivées à Paris grossissaient les évènements

« Ce ne sont pas les brigands qui font cela » — ainsi parlait le duc d'Aiguillon — « mais dans certaines provinces tout le peuple a fait une espèce de ligue pour démolir les châteaux, ravager les terres et surtout s'emparer des chartriers (dans lesquels les redevances féodales étaient consignées).

C'est la panique qui parle — non l'enthousiasme.

Mais — que proposent ces farouches révolutionnaires du Tiers-Etat en constatant la Jacquerie ?

Consultez le *Moniteur* et vous y verrez qu'ils sont venus à la séance pour demander une loi *protégeant les nobles contre les paysans insurgés*. Heureusement, les nobles sont mieux renseignés sur l'état des campagnes. Ils sentent qu'il y va de leur peau. Ils savent que si cela continue, tous leurs privilèges vont sombrer à la fois. Ils cherchent de sauver l'essentiel en sacrifiant « sur l'autel de la Patrie » ce qui n'a pas de valeur. Et ils s'empressent de renoncer aux servitudes *personnelles*, — celles que les paysans ne paient plus depuis sept ou huit mois ; ils renoncent à la justice seigneuriale qu'ils ne pourront plus exercer, puisque c'est la justice paysanne qui prime en ce moment.

---

Mais, après toutes ces abdications, que décide l'Assemblée Constituante ?

Elle déclare que les droits féodaux sont abolis : c'est ainsi que commence son décret. Mais cinq ou six lignes plus loin, elle nous apprend qu'elle n'abolit que ce qui n'existe plus — les servitudes *personnelles*, celles que, — les rapports des intendants le constatent, — n'étaient plus exécutées dès 1788, celles dont Chassin nous dit que pour les rétablir il eût fallu assiéger chaque village séparément, — et encore !

Quant aux servitudes *réelles* — champarts, terriers, cyriers complants et tout le reste — quant aux servitudes réelles, les seules qui aient encore une valeur pécuniaire, *elles restent tout comme auparavant*. Les paysans auront le droit de les racheter, *s'ils s'entendent sur le prix du rachat avec leurs seigneurs*. L'Assemblée révolutionnaire fait moins sous ce rapport que le gouvernement russe en 1861. Elle ne rend pas le rachat obligatoire ; elle ne détermine pas le prix de rachat. — « Entendez-vous avec vos seigneurs. S'ils veulent vous laisser racheter les redevances féodales, ils le feront. S'ils ne le veulent pas, ils ne le feront pas. Mais payez, payez immédiatement ; et si vous ne payez pas les municipalités seront chargées de vous mettre à la raison. On vous pendra ».

Voilà l'essence des fameux décrets du 5, du 6, du 8, du 10 et 11 août. Vous comprenez maintenant pourquoi pas un, pas un seul des historiens de la Révolution n'a donné le texte de ces décrets. Ils s'en sont bien gardé.

« Le mécontentement est général dans les campagnes, à la suite des décrets » écrivait cette réactionnaire madame de Staël. « Si on ne les améliore pas, la Jacquerie va recommencer. »

Et la Jacquerie recommençait. Elle recommençait de plus belle.

---

Au fond, les décrets du 5 au 9 août n'étaient que des déclarations de principes. Ces législateurs si nets de style, si clairs lorsqu'il s'agissait de promulguer une loi concernant l'organisation de l'autorité bourgeoise, se bornaient à des phrases lorsqu'il s'agissait d'entamer un des privilèges économiques — privilège qu'ils partageaient avec les nobles.

Aussi ne s'empressaient-ils pas de promulguer des décrets. Le roi ayant refusé sa sanction, ils

---

1 Leverdays, dans un livre malheureusement trop peu connu, *Les Assemblées parlantes* (paru en 1883 chez Marpon et Flammarion) a traité la question concernant la Convention. Encore n'a-t-il pas pu analyser un à un ses décrets : cette analyse aurait certainement prouvé que même la Convention « épurée » n'a fait que voter des compromis.

ne le pressaient pas d'obéir. Il faut que le peuple, les femmes, amènent le roi à Paris au 5 octobre, qu'ils lui fassent sentir la pression de la cité révoltée, pour qu'il se décide à donner sa sanction. Mais même après avoir obtenu sa sanction à ces décrets qui sanctionnaient les droits féodaux en en imposant le rachat, — l'Assemblée se garda de promulguer ces décrets. Elle se borna à les envoyer aux parlements et le fait est qu'ils n'ont jamais été dûment promulgués.

Cependant, les paysans, en apprenant vaguement qu'il avait été question des redevances féodales à Versailles, y virent un nouvel encouragement. Ils continuèrent la Jacquerie, si bien, qu'en février 1790, le Comité des rapports constatait que l'insurrection paysanne continuait toujours. Il constatait que le Quercy, le Rouergue, le Périgord, la Basse-Bretagne étaient en feu à leur tour — que la Jacquerie avait marché vers l'Ouest. Il demandait que l'on expliquât enfin d'une façon précise quels droits féodaux sont abolis et lesquels sont maintenus. Et il demandait des mesures de rigueur contre les paysans. Et, que fit l'Assemblée Nationale? Elle exprima ses regrets, elle envoya son approbation aux municipalités qui pendaient sommairement les paysans révoltés (qui en avaient pendu 20 en Mâconnais, 12 à Douai, et ainsi de suite) et elle ordonne de répéter le décret du 10 août, un décret draconien contre les « brigands ».

Ce ne fut qu'en mars 1790 qu'elle se décida à faire un nouveau pas pour préciser les droits féodaux abolis. Mais encore en juin de la même année elle faisait une loi au terme de laquelle ceux qui ne paieraient pas les dîmes, les champarts et les agriers comptants seraient punis sévèrement. Quoi! ceux qui auraient seulement parlé contre ces redevances devaient être livrés à la rigueur de la loi martiale!

Heureusement, la France n'avait pas de gouvernement. Les assemblées se succédaient, les chefs se pavanaient et se donnaient du galon en province comme à Paris, mais leur pouvoir n'était pas réel. C'était un coin de l'Anarchie.... et la Jacquerie continuait, et les droits féodaux s'abolissaient de fait, lors même que la loi continuait à les reconnaître.

Veut-on savoir quand ils furent abolis, sans rachat, par la loi? — Le 14 juin 1792, par un coup de Jarnac à l'Assemblée. Au moment où il ne restait dans la salle que 200 députés de la gauche sur 497, cette poignée s'empressa de bâcler à la hâte une loi reconnaissant le fait déjà accompli dans les villages.

Et on nous parle encore des principes de 1789? du rôle des assemblées révolutionnaires? — Mensonge, fable convenue, fable faite pour mener les troupeaux humains!

Mais ce n'est pas encore tout. La terre — c'était la grande question pour le paysan. Et il faut que nous disions comment cette question de la terre fut traitée par les « Assemblées parlantes » de la Révolution.

## ENCORE LE CONGRÈS MARXISTE!

Aux compagnons,

Des camarades anglais et allemands, présents au Congrès Marxiste, me font remarquer qu'en vérité, et malgré mon impression contraire, les insinuations du sieur Deville ont été traduites en anglais. Je n'ai *aucune raison* à soutenir une version plutôt que l'autre, et pour le respect de la vérité, nous accueillons l'observation des camarades. Il n'en reste pas moins vrai qu'on a fait l'insinuation, qu'on m'a refusé de parler même contre la clôture de la discussion! Ne reste-t-il pas vrai qu'on a voulu voter sans écouter ma résolution contraire, quoique je me fusse inscrit dès le matin?

Je regrette de prendre de l'espace à la propagande: et je termine en citant l'appréciation non suspecte du Dr de Paepe, qui en rendant dans la *Société Nouvelle*, un compte-rendu à un point de vue favorable, du Congrès, regrette lui-même l'étouffement de la discussion, comploté par les meneurs du Congrès.

Bien à vous.

MERLINO.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

LIMOGES. — Nous recevons la lettre suivante :

Voici la conduite ignoble du président des assises qui ont condamné la femme Souhin.

Nous avions fait venir le comp. Thennevin (à défaut de Tortelier) pour faire cette défense ; la femme Souhin l'avait acceptée, mais le président Bozon est allé, deux jours de suite à la prison, obséder la prévenue pour la faire revenir de son choix ; à force de désintéressement il y est arrivé, c'est ce qui explique la défense par Argyriadès et l'opportuniste Fayout. Le mari qui ces jours-ci est allé voir sa femme, a eu d'elle ces explications.

Ainsi que vous le voyez, la défense par un anarchiste était un fait accompli sans l'infamie des gens de robe.

CETTE. — Nous apprenons qu'un nouveau groupe franchement communiste-anarchiste vient de se fonder à Cette, sous le titre de : *Le Rationnel*. Ce groupe a pour but principal l'étude approfondie de la *Question sociale*, de la recherche de sa solution, la plus rationnelle, c'est-à-dire conforme non pas aux idées particulières de tel ou tel individu ou de tel ou tel groupe, mais à la nature de l'homme, de la plus propre à contribuer à son développement physique, moral et intellectuel.

Le groupe *Le Rationnel* se rallie pleinement au manifeste du groupe l'*Egalitaire*, qui a été publié par la *Révolte*, et se propose d'en développer les articles par la parole ou par l'écrit.

Les adhésions seront reçues par le compagnon Tricot, rue de l'Esplanade, café des Travailleurs ; et par le compagnon Jean Baptiste Henry, villa des Pins, à Issanka, près Balarue (Hérault)

BOUCAU. — Les camarades de Breuilles qui dans une correspondance publiée dernièrement par la *Révolte* parlait des frasques des notaires de sa région, croit peut être que ces faits n'arrivent que là-bas. Qu'il se détrompe! les notaires du Sud-Ouest ne sont pas plus en retard que ceux de l'Est et ils savent prendre la poudre d'escampette sans laisser derrière eux les grosses sommes que tant de pauvres gogos ont eu l'imbécilité de leur confier.

Et ils seraient vraiment bons de ne pas le faire. La police internationale qui traque impitoyablement les Pini et les Parmeggiani ne trouble pas la fuite de ces honnêtes officiers ministériels. Pas de pierre d'achoppement sur leur route. Il n'y a pas de danger qu'ils soient obligés d'aller passer quelques jours de villégiature à Nouméa les-Bains.

Dans les environs, il y en a plus d'une douzaine qui ont ainsi filé en Belgique ou en Espagne par une nuit tranquille. Deux banquiers, l'un d'Agen — et cousin de l'illustre Guizot Enrichissez-vous dont il a admirablement suivi le précepte, — l'autre de Bazar a pris le même chemin. Dans notre canton qui a la bonne ou plus franchement la mauvaise fortune de posséder deux braves tabellions, l'un s'est éclipsé et l'autre — plus malin encore — trouve le moyen, tout en restant paisiblement les pieds sur les chenêts, de soutirer à ses bonnes bêtes de clients quelque chose comme 380,000 francs — disent les mauvaises langues.

Avec tout cela, il n'y a plus un sou pour la culture. Les fesse-Mathieu échaudés ne veulent plus prêter un liard à la propriété qui a dû s'adresser à des établissements de crédit, et en première ligne au Crédit Foncier qui fait saisir au bout d'un an ou dix-huit mois de créance et est ainsi en train de devenir le plus fort imposé du département.

La récolte du froment est mauvaise, aussi tout le monde crie misère. Si le cours du bétail n'avait pas repris après la rupture du traité de commerce avec l'Italie, ce serait pis encore. Les hobereaux eux-mêmes, étrangers au commerce et à l'industrie, s'ils n'ont pas de rentes sont bien bas. Seuls, quelques politiciens cantonnés dans des emplois plus ou moins rétribués, et les pensionnés de décembre 1851, ne se plaignent pas de la crise.

Allons! amis des villes, de la propagande dans les campagnes, sans quoi j'ai bien peur que la tempête nous surprenne!

MARSEILLE. — Une fournée de candidats venant de Paris, s'est abattue sur notre bonne ville et du dessus du panier encore. Mais nous pouvons dire qu'ils trouvent du fil à retordre, pour soutenir cette vieille balançoire qu'on appelle suffrage universel.

Dans chaque réunion qu'ils organisent ils se trouvent en face des compagnons qui savent réfuter tout ce que ces aspirants bouffe-galette viennent débiter ; à un tel point, que dimanche dernier, après avoir reçu une verte leçon dans une première réunion ils n'ont pas voulu entendre la contradiction dans la seconde, ce qui nous a permis de faire comprendre au public l'intolérance des socialistes-autoritaires. Quand le soir, dans une autre réunion ils ont voulu nous exclure complètement de leur salle, le public a protesté et ils ont été obligé de nous laisser parler. Cependant notre intervention était à peu près inutile, puisque les divers courtiers électoraux en sont près de venir aux mains pour imposer chacun leur candidat. Nous avons pu faire remarquer alors aux partisans de l'union par le suffrage universel, que c'est le plus grand diviseur de la classe prolétarienne.

* * *

D'une autre correspondance :

Dimanche dernier, les citoyens Jules Guesde, Paul Lafargue et Duc-Quercy donnaient ici une conférence électorale. Tous ces messieurs ont pris la parole, tous trois ont fait du régime actuel une critique plus ou moins sentimentaliste, mais aucun d'eux n'a eu le courage d'exposer son programme. Toujours la même chose, des mots et encore des mots. L'ex-anarchiste Tressaud présidait.

Les compagnons Mahon et Reynaud ont répondu victorieusement aux candidats. Le compagnon Reynaud a pris à partie le citoyen Jules Guesde et d'une façon toute courtoise, mais très énergique, lui a rappelé ses anciens écrits où l'écrivain socialiste répudiait le suffrage universel. Vous savez aussi bien que nous, citoyen Jules Guesde, lui a dit le compagnon Reynaud, que le bulletin de vote a fait ses preuves. Vous avez dit assez souvent que la Révolution, aussi bien au point de vue intellectuel que matériel ne se ferait que par le peuple seul et sans mandataires. Vous n'ignorez pas, vous, l'âme d'une fraction du parti socialiste parisien, que vous serez impuissant comme l'ont été vos devanciers qui, socialistes comme vous, n'ont rien dit ni rien fait au Palais-Bourbon.

Et quand bien même seriez-vous une majorité socialiste au Parlement : que pourriez-vous faire? Le régime que vous rêvez ne vivra jamais, tant que vous lui donnerez une organisation par des lois.

Autorité ou liberté, tout est là. On ne peut transiger, ou l'une ou l'autre.

Eh bien, si c'est la liberté que vous voulez. Soyez un mot vous êtes aussi sincère et aussi désintéressé que vous voulez bien le dire, ne demandez pas aux électeurs de vous envoyer à la chambre où vous ne tarderez pas à vous contaminer. Restez avec nous et utilisez l'intelligence que vous possédez et l'instruction que vous vous êtes donné au profit de l'éducation économique du peuple pour le bien de la révolution.

Le citoyen Guesde n'a rien répondu à ce langage, et pour cause.

L'ex anarchiste Tressaud qui présidait toujours s'est empressé de lever la séance après avoir fait voter un ordre du jour que Lafargue avait en poche, lequel ordre du jour n'a réuni qu'un nombre infime de suffrage. Bonne journée pour la propagande.

* * *

LE HAVRE. — Le dimanche 18 août, la Ligue Havraise des Travailleurs réunis, donnait une réunion publique et contradictoire à la salle Franklin, cours de la République. 1,000 personnes environ y assistaient, dont les trois quarts d'ouvriers. Le compagnon Heudier ouvre la séance en disant que la réunion sera contradictoire et expose en quelques mots la situation précaire des travailleurs havrais.

Après lui, le compagnon Lorié démontre à l'assemblée toutes les turpitudes des gouvernants et des exploiteurs en général et fait un appel au groupement de tous les travailleurs, afin d'être forts pour renverser les institutions monarchiques qui nous régissent encore et conclut que les travailleurs ne pourront s'émanciper qu'en ne comptant que sur eux-mêmes et non pas sur les divers candidats qui promettent beaucoup et ne tiennent jamais leurs promesses une fois qu'ils sont devenus gouvernants, bourgeois, c'est-à-dire exploiteurs de la naïveté humaine.

Ce discours a été maintes fois interrompu par des applaudissements frénétiques de l'assemblée.

Le compagnon Heudier demande à l'auditoire s'il n'y a pas dans la salle quelques contradicteurs. Malgré la présence des plumitifs de la Bourgeoisie et de plusieurs souteneurs du Capital, personne ne demande à répondre au compagnon Lorié.

Le compagnon Montant prend la parole et démontre avec preuves à l'appui, que la Liberté, l'Egalité sont et seront de vains mots tant que les instruments de production appartiendront à une poignée de parasites qui empêchent de plus en plus au progrès de se manifester dans toutes les branches de l'activité humaine. La Révolution sociale violente s'impose à notre époque, dit-il, comme elle s'imposait il y a un siècle pour l'émancipation de la classe bourgeoise.

Après avoir démontré l'inanité du suffrage dit universel, il conclut en disant que les travailleurs n'obtiendront rien, absolument rien de la classe possédante : ni réduction d'heures de travail ni augmentation de bien être, sans la Révolution sociale violente. Ces déclarations ont été accueillies par une double salve d'applaudissements.

Quelques citoyens, travaillant au port, réclament avec énergie la réduction de la journée à 8 heures. A cet effet, ils ont fait avec le concours de la Ligue Havraise, des listes de pétitions qui doivent être présentées sous peu à MM. les entrepreneurs de déchargements. Malgré tout ce qui a été dit, ils ont encore cette illusion. Mais comme les listes sont déjà distribuées et qu'ils attendent la réponse définitive dans une quinzaine ; ils seront vite désillusionnés et viendront sûrement grossir les rangs des communistes.

Un manifeste franchement révolutionnaire libertaire a été distribué dans l'assemblée et dans les rues du Hâvre. Il a été très lu et commenté dans un sens favorable aux idées communistes-anarchistes. En somme, bonne journée pour la propagande de nos idées et nous osons espérer que la population hâvraise ne sera pas la dernière à revendiquer ses droits ainsi que les droits de l'Humanité toute entière.

*Le groupe communiste-anarchiste du Hâvre.*

## Suisse

Genève. — Grand bruit parmi nos bourgeois. Les anarchistes viennent de faire distribuer un manifeste imprimé en français et en allemand, pour protester contre la platitude des gouvernants suisse.

Ce manifeste dont je vous envoie un exemplaire a été distribué par toute la Suisse, sans que la police ait pu mettre la main sur les distributeurs. La vieille rengaine d'agents provocateurs a été lancée par les journaux bourgeois. Il suffira d'en publier le texte pour faire justice des calomnies bourgeoises :

### Manifeste des Anarchistes Suisses

Travailleurs !

L'affaire Wohlgemuth qui vient de fournir au gouvernement allemand une nouvelle occasion d'imposer chez nous son système d'espionnage, va servir également de prétexte à nos gouvernants, pour expulser, non-seulement les policiers de Bismarck, mais les socialistes, et surtout les anarchistes étrangers. Ceux-ci étant depuis longtemps l'objet de mesures prises en commun avec les gouvernements étrangers, les rigueurs de la police politique vont être appliquées définitivement et ouvertement par le gouvernement suisse, qui est comme on sait, le gendarme des monarchies qui nous entourent.

Pour les besoins de leur cause, les autorités fédérales, et presque toute la presse suisse, ont habilement confondu les policiers étrangers et les anarchistes, en présentant ceux-ci comme des agents provocateurs. Rien n'a été épargné pour fausser l'opinion publique sur les menées policières dont notre pays est depuis longtemps le théâtre. Aussi devons-nous nous attendre à des mesures qui atteindront, non seulement les socialistes réfugiés chez nous, mais aussi les anarchistes suisses.

Les discours de M. N. Droz (le dernier surtout) ne laissent aucun doute à ce sujet.

La bourgeoisie suisse, la plus lâche et la plus rampante de toutes, est affolée ; sa haine pour les socialistes et les anarchistes, n'a d'égale que la peur qu'elle éprouve d'une invasion qui serait la fin de la soi-disant neutralité suisse.

Nous ne relèverons pas toutes les insultes adressées à nos amis expulsés, ni les mesquineries policières dont ils ont été l'objet ; mais ce que nous ne saurions laisser passer sans protester énergiquement, c'est de les voir présenter aux travailleurs suisses comme des agents provocateurs à la solde des polices étrangères.

Pour répondre aux mensonges jetés à la face des prolétaires suisses, nous dirons qu'un pays dont les paysans émigrent chaque année par milliers ; qui met ses enfants aux enchères et entretient grassement ses ours ; qui est infesté de mômiers de toutes tantes exploitant l'ignorance des masses ; un pays dont la classe dirigeante pratique hypocritement la bienfaisance, après avoir volé et réduit à la mendicité des familles entières de travailleurs ; un tel pays a aussi ses légions de misérables affamés, de mécontents, prêts à grossir l'armée révolutionnaire, sans qu'il soit besoin de meneurs étrangers pour les y pousser. Ils sentent bien qu'ils ne sont pas plus heureux que les prolétaires du monde entier ; et ils s'organisent pour revendiquer leur droit à l'existence, car tous comprennent que la Suisse aussi doit fournir son contingent de révoltés quand sonnera l'heure de la débâcle générale.

Les idées nouvelles qui pénètrent de plus en plus dans les masses, marquent bien l'agonie du vieux monde, elles font trembler tous les Etats, républiques aussi bien que monarchies. Aussi toutes les bourgeoisies, y compris la nôtre, qui ont intérêt pour assurer leurs privilèges, à écraser la révolution qui les étreint de tous côtés, sont-elles décidées à s'unir contre la révolution, et bientôt, grâce à la complicité du gouvernement suisse, il n'y aura plus d'asile pour les révoltés. Nous, nous disons : tant mieux, car il y a longtemps que notre sol servait de souricière dans laquelle sont venus se jeter tant de fiers lutteurs, lâchement rendus à leurs bourreaux. Puisque les bourgeois veulent la guerre sans merci, nous l'acceptons. Ils comptent sur l'armée pour les protéger contre nos revendications, mais qu'ils songent bien que dans un régiment il y a plus de soldats que d'officiers, et le jour où ils voudront faire massacrer les ouvriers en blouse par les ouvriers en uniforme, les uns et les autres pourraient bien se servir de leurs armes, et contre les chefs galonnés, et contre les assassins gouvernementaux qui oseraient donner un tel ordre.

La circulaire confidentielle parue en mai 1888, établissait déjà que les Suisses qui prendraient une part active aux réunions où se discutent les questions sociales, seraient surveillés aussi bien que s'il s'agissait d'agents provocateurs ou d'anarchistes étrangers ; ce fut alors un cri de protestation de la part de presque toute la presse suisse.

Aujourd'hui, la police politique fédérale prend des renseignement sur les sociétés ouvrières, leurs comités et leurs présidents, et la presse bourgeoise ne proteste pas : lâche et servile, elle applaudit aux mesures répressives qui frappent la classe ouvrière, sans se douter qu'elle ne fait que travailler à l'avènement de la Révolution sociale.

Donc, la danse va commencer ; la Bourgeoisie, qui vient de doter la Suisse d'un procureur général permanent, peut donner libre cour à sa haine contre les socialistes, mais comme il n'y aura bientôt plus aucun étranger à expulser, c'est nous anarchistes suisses qui allons nous mesurer avec cette fameuse police politique fédérale. En inaugurant une nouvelle période de lutte imposée aux travailleurs par les bourgeois coalisées, les anarchistes tiennent à bien définir la part qu'ils comptent prendre dans le mouvement socialiste.

Comme tous les gouvernements se ressemblent, quelle que soit leur dénomination, nous continuerons à faire une guerre sans trêve aux institutions bourgeoises, en sapant les bases mêmes sur lesquelles repose l'organisation sociale actuelle. Nous irons dans toutes les réunions ouvrières où se discutent les questions sociales, pour y prêcher la lutte de classe et souffler dans le cœur des prolétaires la haine contre l'ordre de choses établi.

Quand les phraseurs bourgeois se faufileront parmi les ouvriers pour leur parler de patrie, et les exciter contre leurs frères étrangers, nous, anarchistes, serons là pour démasquer les imposteurs ; enfin nous dirons toujours et partout que les politiqueurs suisses (radicaux, libéraux et conservateurs) trompent sciemment le peuple, quand ils lui offrent comme remède à tous les maux des semblants d'organisation du travail, obligatoire ou non, en conservant comme bases le salariat et la propriété individuelle du sol et des produits du travail.

Quant à vous, procureur général, qui allez recevoir dix mille francs par an pour accomplir la besogne de policier international, sachez que les anarchistes suisses sont de taille à tenir tête à toutes vos lois répressives.

Soyez sûr que malgré votre armée de mouchards, nous saurons quand même offrir un abri aux lutteurs que les gouvernements étrangers auront sur notre sol.

Pendant que l'on puisera dans les poches des contribuables pour solder votre misérable besogne, nous anarchistes, nous puiserons dans l'appui des masses, les forces nécessaires pour déjouer tous vos moyens d'intimidation.

Sachez enfin que la création d'une police politique dans notre pays ne réussira qu'à faire circuler un sang plus vigoureux dans nos veines et amener des hommes de plus dans nos rangs.

Et toi, gouvernement fédéral, qui vient de te prosterner aux pieds d'un roi d'Italie, à Gueschenen même, où tu as fusillé des prolétaires italiens et suisses, toi qui a applaudi aux massacres de Paris, Londres, Chicago, Vienne, Pittsbourg et tant d'autres, toi, qui as rendu lâchement à leurs gouvernements les meilleurs défenseurs des opprimés, il ne nous reste que deux mots à dire : « Œil pour œil, dent pour dent ».

Vive l'Anarchie !

*Les anarchistes suisses de Bâle, Fribourg, Aarau, Locle, Rorschach, Neuchâtel, Saint-Gall, Berne, Chaux-de-Fonds, Zurich, Lausanne, Vallon-de-Saint-Imier, Genève, Lugano, Winterthur, Bienne, Glaris et Lucerne.*

## Angleterre

Depuis une quinzaine de jours les travailleurs des docks de Londres sont en grève. Loin de tomber, la grève tend à s'étendre, et dimanche passé on appréciait à 70 ou 80,000 le nombre de travailleurs en grève dans le East End de Londres (la partie orientale, la plus pauvre de la capitale).

Samedi et dimanche passé, les grévistes ont tenu des meetings imposants. Sous une pluie battante, pendant que l'orage furieux grondait sur Londres, les travailleurs tenaient dans divers quartiers de la capitale, en plein air, des meetings nombreux dont la terreur faisait venir le froid au dos des bourgeois.

Dimanche, une foule compacte, de plus 50,000 hommes selon les uns, de plus de 80,000 hommes selon les autres, se rendait en colonnes serrées au Hyde Park. Les journaux bourgeois sont à se demander si jamais il y a eu au Hyde Park une manifestation aussi imposante et nombreuse.

L'immense pré du parc était si bien couvert d'êtres humains que l'on apercevait à peine par ci par là, une plaque de verdure. Si cette appréciation est juste, cela porterait à plus de 100,000 hommes le nombre de manifestants accourus autour des plate-formes du parc.

Une chose est certaine. C'est qu'il a suffi d'une grève des chargeurs de navires à Londres pour que toute la population des quartiers pauvres de la capitale prit part pour eux. Dimanche passé ce n'était pas une manifestation des travailleurs des docks — c'était la manifestation des pauvres de l'East-End.

Reste à savoir si les travailleurs des docks dans d'autres ports de l'Angleterre et de l'Ecosse vont se mettre en grève. Les agitateurs socialistes avaient toujours dit autrefois qu'il était impossible d'organiser les travailleurs des docks : cette population la plus pauvre de toutes, ne se prêtait pas à l'organisation. Chaque matin, dès 4 ou 5 heures, on peut voir aux portes des docks quatre à cinq cents déguenillés se poussant par la force pour être plus près de la grille qui s'ouvrira à 7 heures, et laissera entrer le nombre nécessaire de « bras », pour se refermer dès que les docks auront englouti le nombre de machines humaines requises pour la journée.

Lorsque la misère est à ce point, disait-on, il ne peut y avoir question d'organisation.

Mais, comme toujours, les agitateurs étaient dans l'erreur. Des hommes n'appartenant pas aux organisations socialistes régulières ont travaillé avec entrain depuis un an ou deux, et, si miséreux qu'ils soient, ils se soutenaient avec une solidarité inconnue dans les métiers mieux rétribués.

Remarquez bien que la grève, pour les travailleurs des docks, c'est la misère noire, *la faim* dès les premiers jours. Ils n'ont rien en réserve, rien à porter chez le brocanteur — rien ! et les rapports officiels constatent que ceux qui se plaignent le plus de la grève sont les loueurs de maisons de nuit, où les ouvriers des docks couchent à raison de 10 centimes par tête, ou moins, et les tout petits restaurateurs qui écoulent les restes, les déchets de nourriture de Londres. Cela nous donne une mesure des souffrances des grévistes. Beaucoup n'ont rien à manger.

Malgré cela la grève dure déjà depuis 15 jours, et les grévistes ne montrent pas le moindre signe d'abattement.

On n'est pas sûr cependant que les autres ports joindront la grève. Plus avancés dans leurs groupements, les travailleurs de Londres se sont mis en grève, et les autres ne sont probablement pas encore prêts pour suivre leur exemple.

Au meeting de dimanche il a été cependant question d'une grève générale des travailleurs des usines à gaz. Si elle réussissait, Londres serait plongé dans l'obscurité complète, ce serait une bonne leçon aux riches et cela apprendrait aux travailleurs à connaître leur propre force.

Quel dommage que ce ne soit pas la saison des brouillards noirs de janvier quand on allume le gaz

dans la matinée ! Avec une moitié de l'East End en grève, et le brouillard noir, et l'obscurité, on ne sait trop ce qui arriverait. La panique des riches serait terrible. Ils se demandent déjà ce que ce sera si une cinquantaine de mille Orientaux (de Londres) viennent appuyer les grévistes ?

La grève s'étend toujours. Plus de 12,000 hommes de divers métiers et presque tous les hommes de peine des dépôts de charbon de Londres se sont mis en grève.

Malheureusement, les travailleurs des docks de Liverpool, de Harwich et d'autres grands ports hésitent de joindre le mouvement.

Les ouvriers des usines de gaz ont aussi déclaré qu'ils ne se mettraient pas en grève. En entrant dans les usines, chacun signe un engagement de ne pas faire grève sans en prévenir les patrons une semaine à l'avance ; quitter le travail immédiatement serait s'exposer à des amendes très fortes. Il paraît que cette crainte a suffi pour retenir les travailleurs des usines à gaz et ils se bornent à envoyer des souscriptions.

Les souscriptions affluent de tout côté, — des ouvriers typographes entr'autres qui ont souscrit 12,500 francs, mais tout cela n'est qu'une goutte dans l'Océan. L'Armée du Salut prend aussi parti pour les grévistes et donnera les rations à moitié prix dans ses restaurants de l'East End tant que la grève durera.

Les exploiteurs tremblent déjà. Les docks sont gardés par de fortes escouades de policiers ; cavalerie et infanterie sont tenues prêtes à massacrer le peuple, consignées dans les casernes. Et derrière la troupe il y a les volontaires, commandés par des officiers obéissant au Lord Maire. Tout est prêt à se ruer sur les grévistes au moindre tumulte.

*Mardi.* — Tout East End est debout. Hier soir, 100,000 hommes, 100,000 hommes déguenillés possédaient les rues. Les travailleurs de toute sorte de métiers viennent trouver Burns, le meneur principal de la grève ? « Nous sommes prêts ».

Oui, il le faut ! car ce serait la grève générale. Mais — ni Burns ni aucun autre n'en accepteront la responsabilité, car la grève générale, ce serait l'insurrection de l'East End, dont personne ne saurait prévoir les conséquences.

D'après les dernières nouvelles, Burns arrête le mouvement qui prend d'autres proportions qu'une manœuvre électorale. On pense que les tories ont travaillé à ce mouvement. Le mouvement les déborde aujourd'hui.

## Nicaragua

Le docteur Casaque a été élu président de la république de Nicaragua.

On ne nous dit point combien de fois ce personnage a été obligé de changer de veste pour atteindre à cette haute magistrature. (*Producteur*)

## États-Unis

La misère des mineurs de Braidwood devient indicible. Les malheureux meurent de faim. Récemment, un cheval tombé sur la voie publique a été abattu, dépecé en quelques minutes, et les ouvriers se sont partagé sa chair chaude et sanglante. Les mamelles des mères n'ont plus du lait ; les enfants meurent sur les seins desséchés.

(*Gazette de Montreal*)

## Portugal

Notre camarade *A Revolta* de Lisbonne nous demande de reproduire l'entrefilet suivant :

Le groupe communiste-anarchiste de Lisbonne proteste énergiquement contre l'agissement abusif du Parti ouvrier socialiste (Fédération du Sud) gaspillant les sommes obtenues par souscription publique, sommes qui ne devaient être employées au bénéfice des ouvriers en grève ou en chômage, et lesquelles sommes ont été gaspillées pour envoyer un délégué au Congrès de Paris.

En outre, le groupe communiste anarchiste déclare très haut que le bureau du parti socialiste (Fédération du Sud) a indignement trompé le peuple de Lisbonne, en prenant l'engagement public il y a trois semaines, de faire parvenir les sommes en caisse aux ouvriers chapeliers de la ville de Porto maintenant en grève, et jusqu'à ce jour ne s'est pas acquitté de son engagement, ne pouvant pas le faire, ayant gaspillé les dites sommes avec son délégué.

(a) *Le groupe anarchiste.*

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les compagnons qui pourraient loger des camarades étrangers ou de province venant à Paris pour la réunion du 1er septembre, sont priés de le faire savoir au plutôt à l'administration de la *Révolte*.

***

Le journal l'*Attaque*, du 7 septembre sera exclusivement consacré à l'abstention électorale.

Ce sera l'exposé des diverses considérations qui démontrent le danger du suffrage universel.

En voici le sommaire :

* *Manifeste abstentionniste* : La Rédaction. — *La Légalité* : L. Weil. — *Stérilité des réformes* : Merlino. — *Lutte légale* : Ch. Malato. — *Pourquoi se compter* : E. Pouget. — *Restons en légitime défense* : A. Antignac. — *Trahison fatale* : S. Mougin. — *Un piège à éviter* : S. Faure. — *Electeurs et Candidats* : E. Gegout. — *Propagande à rebours* : Justus. — *Activité dans l'abstention* : S. Faure. — *Vive l'Anarchie* : « L'Attaque ».

Ce numéro sera laissé aux compagnons et groupes au prix de 2 fr. le cent (2 fr. 50, port payé).

On peut faire les demandes dès aujourd'hui.

***

Le comp. Keirel prie les camarades qui lui envoient des journaux et brochures de tenir compte de sa nouvelle adresse, St-Bauzille-du-Putois (Hérault).

***

Le groupe *Les Libertaires* de Ganges remercie les compagnons de Foix et de Clarens de leurs envois.

***

Les compagnons des environs de Marseille ou de province (région du Midi) qui désirent des manifestes abstentionnistes pour les élections législatives sont priés de s'adresser au comp. Torrens, quai du Port, 26, à Marseille. — En outre, le comp. Torrens demande l'adresse de Miss Lecomte, au plus vite.

***

Lyon. — Les camarades de Lyon viennent de distribuer le manifeste suivant :

*Aux Travailleurs*

**Capital et Capitalistes**

Le Capital est la récolte du riche de la sueur du pauvre ;

Le capitaliste se vautre dans les plaisirs ;

Le travailleur ne jouit de rien ;

C'est un monde renversé : Les fainéants dansent et banquettent, les laborieux endurent la faim ;

Beaucoup d'ouvriers, comme remède à cette situation cherchent le suicide ; les anarchistes disent qu'il y a mieux à faire :

Oui, car il faut vivre pour préparer la grande ère de l'avenir, pour grossir les bataillons de la misère qui donneront la victoire définitive et dresseront sur des bases solides les principes du communisme-anarchiste ;

Patience encore, le moment des revendications sociales approche, car le joug est trop lourd...

Donc à l'œuvre, groupons-nous, et surtout de l'audace.

*Les anarchistes lyonnais.*

## PETITE CORRESPONDANCE

R. boulv. Voltaire. — D. à La Madeleine. — T. à Choisy-le-Roi. — A. T. à Casteljaloux. — P. à Puteaux. — S. à Roanne. — M. à Billezois. — B. à Saint-Etienne. — J. A. à Lyon. — C. à La Basude Rouairoux. — M. B. à Gracia. — M. à Niort. — H. à Roubaix. — V. D. à Saint-Denis. — C. à Nantes. — F. à Reims. — R. à Pamiers. — P. à Verviers. — J. à Bruxelles. — Reçu timbres et mandats.

M. à Nantes. — Le camarade vient de bénéficier de l'amnistie, c'est pourquoi le projet n'a pas eu de suite — Merci.

T. à Marseille. — Ne faisons pas d'affiches. « Le Père Peinard » doit en publier.

F. à Guise. — Même réponse. La gravure dont vous parlez est épuisée.

R. M. à Asnières. — Le renseignement est un peu vague ; si nous trouvons vous indiquerons.

Mercier à Lille. — Quelles brochures voulez-vous et votre adresse ? — Quant à l'article, c'est faible et pas bien dans la question.

Le compagnon Bridinski est prié de faire connaître son adresse au compagnon Coste.

Leclou. — Tous les députés ou aspirants députés sont les mêmes. — Tous aussi farceurs les uns que les autres c'est pourquoi nous préférons prendre la question au point de vue général et non au point de vue des individus.

Vidcoq. — Reçu mandat. — Si ça ne vous dérange pas continuez de régler.

R. à Argenteuil. — Très bien et poignée de mains.

Ganges. — 17, Roxborough road Harrow on Hill, à Londres.

G. à Amiens et Ch. M. Paris. — Pour ce qui est des questions de mouchards, à moins de circonstances graves, nous avons décidé de nous en abstenir. — Avertissez les camarades avec lesquels vous êtes en relation, c'est le plus court.

T. à Agen. — Le compte était de 3 fr. 35. Le surplus selon votre désir, est versé à la propagande.

P. D. à Rouen. — Reçu timbres. — Vous paierez quand ça ira mieux.

Le comp. Mathieu aîné est prié de faire connaître son adresse au comp. Vandorpe, 11, rue de Briche à Saint-Denis.

B. à Marseille. — Voyez notre n° 35. — L'affaire a été traitée.

## CONVOCATIONS

*Cercle international.* — En caisse : 69 fr. 10, dont 4 fr. 15 à la salle Horel.

Payé salle du Com. 50 fr. — Reste : 19 fr. 10.

*Commission des détenus.* — En caisse : 48 fr. 50, dont 5 fr. 65, salle Horel ; Bronziers, 30 cent., réunion à Saint-Ouen, 2 fr. 50 ; boulv. Barbès, 11 fr. 85. Salle Mérot à St-Denis 4 fr. 65 ; exc. d'écot salle Gutemberg 1 fr. 25. — Envoyé à Leroux et Martin chacun 3 fr. 20. — Reste : 42 fr. 10.

Salle de l'Alcazar d'Italie, 190, avenue de Choisy, grand meeting public et contradictoire, donné par le groupe anarchiste des V et XIIIe, le mardi 3 Septembre 1889 à 8 h. 12.

Les questions qui seront discutées à la réunion internationale serviront d'ordre du jour.

Les comp. Tortelier, Devertus, Thenevin, Faure, Luss, etc., prendront la parole.

Entrée : 25 centimes.

*Les Réprouvés*, groupe anarchiste, réunion tous les mercredis, 7, place Voltaire, au sous-sol.

Le groupe communiste-anarchiste *La Sentinelle* de Montmartre se réunit tous les mercredis à 8 h. 1/2 du soir, salle Delaporte, 19, rue de Clignancourt, au premier.

Tous les citoyens sont invités à suivre les études sur les différentes questions sociologiques.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, rue d'Avron, à 8 h. 1/2.

Dimanche 1er septembre, salle Charles, boulvevard Barbès, 2, à 8 h. 1/2, soirée familiale, au profit des détenus politiques.

Saint-Denis. — Le groupe *La Jeunesse Libertaire*, réunion tous les samedis, rue Compoise, 34, chez le compagnon Giardo.

Armentières. — Dimanche 1er septembre, à 5 heures du soir, réunion du groupe communiste-anarchiste *Les Indomptables*, la Brasserie Humanitaire, rue des Promenades.

Sujet : 1° Pour s'entendre, en vue des élections législatives, — pour la propagande anti-électorale ; 2° Question de fond.

Hem. — Le groupe *Les Misérables* de 3 Baudets, réunion le dimanche 1er septembre, de 3 à 5 heures, à la maison de l'Homme Noir. — Urgence.

Toulon. — Les anarchistes de Toulon et de la banlieue, sont invités à assister à la réunion privée, samedi 31 août, à 8 h. 1/2 du soir, dans le salon du Bar Américain. — Question importante.

Saint-Quentin. — La *Ligue des Antipatriotes* se réunit tous les dimanches chez Watblé, débit de tabac, rue Dachery, 80. — Tous les camarades indépendants sont priés d'assister à toutes les réunions qui ont lieu à 7 heures du soir.

Calais. — *Communistes Libertaires*, réunion tous les samedis, à 8 heures du soir, café Voltaire, 42, rue des Quatre Coins. — Etudes et discussions des questions économiques.

*Le Gérant : J. Grave.*

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

I. I. S. G.
COLLECTIE
UGO FEDELI

Deuxième Année, N° 51. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 7 au 13 SEPTEMBRE 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Le 8 Septembre

*à Midi précis*

## Réunion Anarchiste Internationale

## SALLE DU COMMERCE

94, FAUBOURG DU TEMPLE, 94

## CE QUE C'EST QU'UNE GRÈVE

Nous cherchons vainement dans nos souvenirs récents une seule grève qui ait eu la même importance que celle qui a éclaté dans les docks de Londres et qui dure encore.

Il y a eu des grèves plus nombreuses, il y en a eu de plus violentes. Mais aucune n'a eu le même sens profond pour l'idée socialiste-révolutionnaire.

Et d'abord, le mouvement socialiste étant né au sein des métiers mieux rétribués et ayant groupé l'élite des travailleurs, ceux-ci ont toujours regardé de haut en bas les gros métiers. Les hommes du Quatrième-Etat aiment à parler des « masses inconscientes, incapables de s'organiser, démoralisées par la misère ».

On sait que nous avons toujours soutenu l'opinion contraire. Et maintenant, ces travailleurs des docks qui ne peuvent ni fréquenter les meetings socialistes, ni lire notre littérature, mais qui sentent l'oppression et la haïssent plus sincèrement que les travailleurs lettrés, sont venus confirmer l'idée mère de ceux qui connaissent le peuple et le respectent.

La solidarité la plus complète règne parmi les travailleurs des docks. Et, pour eux, la grève est autrement dure que pour des mécaniciens ou des menuisiers.

Il a suffi que Tillet, un homme tout jeune et de faible santé, se dévouât pendant deux ans à travailler à une ébauche d'organisation au sein des travailleurs des docks — alors que les socialistes doutaient qu'il réussît jamais à sa tâche — pour que toutes les mille branches de travailleurs se rattachant au chargement des navires cessent le travail avec une solidarité émouvante.

Ils savaient bien que pour eux, la grève c'est la faim ; mais ils n'ont pas hésité.

C'est la faim avec toutes ses horreurs. C'est terrible à voir ces hommes aux yeux hagards, épuisés déjà par le jeûne, traînant à peine leurs pieds après une marche de 20 kilomètres, au Hyde Park et retour, s'affaissant, tombant en syncope aux portes des gargotes où la foule se presse pour recevoir les bons de vivres et les bols de soupe.

---

Une immense organisation, spontanée, est née du sein de ces rudes travailleurs, dont les socialistes même parlent souvent comme d'un troupeau.

Des centaines de lettres sont répandues chaque jour. Des sommes de 10 à 30,000 francs de secours — en grande partie des sous de la quête — sont comptées, inscrites, distribuées. Des restaurants sont improvisés, suppléés de provisions, etc. Et, sauf Tillett, Burns, Mann et Champion — déjà expérimentés — tout est composé de travailleurs de docks qui sont tout bonnement venus offrir leurs bras. Toute une immense organisation, absolument spontanée.

C'est l'image d'un peuple s'organisant pendant la Révolution, d'autant mieux qu'il aura moins de meneurs.

Inutile d'ajouter que si cette masse de 150,000 hommes en grève ne sentait pas la Bourgeoisie unie et forte en ce moment, elle marcherait comme un seul homme contre les riches de West-End. Les conversations des groupes dans la rue ne le disent que trop bien.

---

Mais la grève a encore une autre portée plus grande.

Elle a prouvé la force d'organisation d'une masse de 150,000 hommes venus de tous les coins de l'Angleterre, ne se connaissant pas, trop pauvres pour être socialistes militants. Mais elle a aussi démontré d'une façon qui a fait venir le froid au dos des bourgeois, ce que c'est qu'une grande ville, — jusqu'à quel point elle est à la merci de deux ou trois cent mille travailleurs.

Tout le commerce de l'Angleterre a déjà été bouleversé par cette grève. Le port de Londres, ce centre du commerce universel, est muet. Les vaisseaux arrivant des quatre coins du globe, le fuient comme une ville empestée, et se dirigent vers d'autres ports de l'Angleterre. Des cargaisons — des montagnes — de viande fraîche, de fruits, de provisions de toute sorte, arrivant chaque jour, pourrissent à bord des vaisseaux gardés par la troupe. Le blé n'entre pas pour remplir les vides faits chaque jour dans les magasins. Et si les commerçants en charbon ne s'étaient empressés d'accorder tout ce que les chargeurs de charbon demandaient, Londres restait sans combustible pour ses milliers de manufactures et son million de foyers allumés chaque jour. Il restait dans l'obscurité si les gaziers avaient quitté le travail, comme ils l'avaient proposé, quoiqu'ils sortissent vainqueurs d'une grève qui eut lieu le mois passé. Londres restait sans moyens de communication si Burns n'avait sommé les conducteurs de tramways de rester à leur travail.

La grève s'étendait comme une tache d'huile. Une centaine de manufacture de tous genres, les unes très grandes, les autres petites, ne recevant plus les farines, la chaux, le kaolin, les graines oléagineuses, etc., etc., qui leur arrivent au jour le jour, ont éteint leurs feux, jetant chaque jour sur le pavé de nouveaux contingents de grévistes.

C'était la grève générale, l'arrêt de toute la vie de ce centre commercial de l'univers, imposé par la grève des *trois ou quatre branches de travail qui tiennent la clef du buffet.*

Il y a dans les journaux des articles qui sentent la terreur. Jamais les bourgeois n'ont senti à ce point combien ils sont les sujets des travailleurs. Jamais les travailleurs n'ont senti à ce point combien ils sont les maîtres de la société. On l'avait écrit, on l'avait dit. Mais le *fait* a une autre portée que les crochets en encre d'imprimerie ! Le *fait* est venu prouver cette force des travailleurs.

Oui, ils sont les maîtres. Et, le jour où ceux des anarchistes qui s'épuisent en discussions vides, feront comme Tillet, mais avec des idées plus arrêtées et plus révolutionnaires — le jour où ils *travailleront* au sein des travailleurs à préparer la cessation du travail dans les métiers qui alimentent tous les autres, ils auront fait plus pour préparer la Révolution économique, sociale, que tous les écrivains, les journalistes, et les orateurs du parti socialiste.

On a souvent parlé de grève générale. On voit maintenant que pour y arriver, il ne faut pas que tous les travailleurs cessent le travail au même jour. Il suffit de barrer les canaux d'alimentation de la Bourgeoisie et de ses usines.

## Résumé de la Réunion Internationale Anarchiste

La réunion anarchiste internationale a bien été ce que nous attendions. L'Idée n'a pas été perdue de vue un instant et elle est sortie grandiose de l'exposé qu'en ont faite les différents orateurs. Combien simple et belle s'est montrée la liberté toute entière. Dans cette assemblée de plusieurs centaines de personnes, renfermant des hommes de tous les tempéraments, aucun autoritarisme personnel ou collectif n'a tenté de se faire jour et combien ordonnée était pourtant la discussion. Il avait été question de la nécessité de tracer l'ordre des questions qu'on devait traiter : la pratique a montré combien c'était inutile. Chacun a dit ce qu'il avait à dire et reprendra la parole lorsqu'une idée neuve ou un argument nouveau lui viendra à l'esprit. Pas un instant n'a été perdu et si un moment la discussion a menacé de s'égarer, le bon sens de tous l'a remise immédiatement sur le bon chemin.

Les délégués venus à Paris spécialement pour la conférence du 1er septembre ont été à vrai dire peu nombreux : un Espagnol, deux Allemands, deux Anglais, un ou deux Italiens, quelques camarades de province : Loir-et-Cher, Gard, Hérault, etc. Mais tout ce qu'il y avait d'anarchistes étrangers à Paris, soit y demeurant, soit de passage (plusieurs américains) s'y sont rendus avec de nombreux camarades de Paris, de la banlieue et de la province.

On ne s'est pas occupé des mandats des délégués. Un d'eux même, lisant la série des groupes qui l'avaient invité à les représenter a été interrompu. Il nous importe peu, en effet, qu'il vienne à titre personnel ou à titre collectif, il est certain qu'il ne parle qu'à titre personnel.

Aussitôt arrivé, chaque compagnon a retrouvé

d'anciens amis, la première heure a passé en conversations particulières et poignées de mains. Rien de superflu ! A deux heures et demi, un compagnon parisien a ouvert la séance ; il énumère un certain nombre de groupes qui envoient leur salut fraternel aux camarades réunis : ainsi ceux de Porto (Portugal), Verviers, Bruxelles, les groupes adhérents au journal la *Revolution Social*, les groupes de Valence (Espagne), de la Croix Rousse, etc., puis il prie les délégués étrangers de commencer la discussion en exposant leurs idées.

Inutile de dire qu'on n'a pas constitué de bureau, que les orateurs se sont succédés les uns aux autres, même sans inscription préalable et qu'on n'a pas eu la moindre intention de prendre des résolutions ou d'en arriver à une votation quelconque.

Le délégué espagnol, rédacteur du *Productor*, débute en racontant les origines du groupement anarchiste en Espagne, puis la fondation de la Fédération qui publiait la *Revista Social*. Il montre les nombreux défauts de cette organisation : ses statuts, son comité central et les expulsions incessantes de ceux qui voulaient sortir du cadre tracé à l'avance. Il raconte comment les délégués au Congrès de Valence de 1887, furent désavoués par leurs mandants et comme enfin le deuxième Congrès de Valence en 1888, abolit tout l'organisation autoritaire de la Fédération.

Il commence alors un très bel exposé des théories anarchistes. Ce qui différencie les anarchistes de n'importe quel parti politique ; l'impossibilité de la liberté vraie, de l'égalité vraie dans une société basée sur le Salariat ; l'interdit dans lequel se trouve tout homme qui affirme sa volonté de travailler à un changement de société.

Le dilemne entre la loi de Malthus : « Il n'y a pas place pour tous au banquet de la vie », et la loi contraire que nous affirmons : la terre produit assez pour que tout le monde vive, l'industrie est dans un état assez perfectionné pour que tout monde puisse prétendre à ses produits. Le cercle vicieux de notre existence d'aujourd'hui : plus les magasins regorgent de produits, plus la la misère est profonde. La valeur du nègre de Cuba, la valeur du cheval, opposée à l'indifférence absolue de la vie de l'ouvrier aux yeux du capitaliste. L'étude de la nature conduit à l'Anarchie. L'homme qui a la faculté d'exercer un pouvoir sur les autres en usera, subira l'influence des circonstances extérieures ; se perdra dans l'abus de son autorité. La facilité avec laquelle on se trompe à soi-même en acceptant une parcelle du pouvoir sous le prétexte d'en bien user. La lutte contre la religion par la lutte contre une divinité quelconque.

Il aborde la question économique du lendemain de la Révolution. Il reprend le programme des premiers anarchistes espagnols qui était : « A chacun le produit intégral de son travail », les expulsions qui atteignirent les opposants, qu'on confondait avec les communistes-autoritaires, enfin la victoire partielle des dissidents : intégral fut remplacé par *proportionnel*, voulant dire par là qu'on commencerait par prélever sur le total la part des faibles. Mais, dit le compagnon, nous ne nous sentions pas encore un terrain solide, nous sentions que nous cotoyons la charité.

Il nous fallait étudier, nous fondimes *Acracia* pour discuter philosophie, et nous amener à trouver la vraie solution. Le résultat fut que nous ne pouvions, sous peine d'être autoritaires, anti-anarchistes, nous ne pouvions tracer à l'avance le cadre de la société future ; nous devons admettre que chacun travaillerait suivant son tempérament et que tels pourraient s'organiser en répartition collective, d'autres en répartition communiste. Il cite des exemples où il pense qu'une rénumération exceptionnelle doit récompenser un travail exceptionnel.

Il est loin d'avoir terminé tout ce qu'il avait à dire, mais il descend de la tribune pour que chacun puisse parler à son tour.

Un autre Espagnol relève quelques points du précédent discours. Il rappelle d'autres groupements anarchistes espagnols, entre autres la *Main Noire* et les exécutions qui tentèrent d'y mettre fin, exécutions contre lesquelles ne protesta pas la Fédération anarchiste-collectiviste d'alors, et il semble les en accuser encore aujourd'hui. L'assistance est d'avis qu'en huit années, on peut évoluer et le compagnon espagnol revient aux principes. Il dit que lui et ses camarades acceptent tous les moyens pour arriver à la Révolution sociale. Il parle de la nécessité de la propagande dans le peuple et l'armée, en vue de provoquer les désertions et les refus de service militaire. Il déplore les préjugés qui font que beaucoup d'hommes avancés se marient encore à l'église ; puis il dit quelques mots sur le vol, qui n'est qu'une déduction des principes anarchistes. Enfin il dit quelques mots sur la conduite des anarchistes en cas de guerre. Il cite la période où l'on craignait une guerre entre l'Espagne et l'Allemagne à cause des Carolines. Il y eut entente entre des travailleurs de ces pays pour lutter chacun chez soi, contre ses bourgeois et changer la guerre fratricide en une *guerre sociale*.

Le compagnon du *Productor* reprend la parole pour dire en deux mots, qu'il ne demande l'approbation de personne. Il ne s'occupe pas de ce qu'on peut penser de lui tant qu'il est d'accord avec sa conscience.

Le comp. Merlino veut distinguer les amis des ennemis. Nous différons des autoritaires :

1° Par la manière d'entendre la Révolution ;

2° Par l'organisation du travail dans la société future.

Pour les autoritaires, la Révolution est l'œuvre d'un parti, qui s'emparera du pouvoir et constituera un gouvernement. Il formera une sorte de dictature que les ouvriers armés seront chargés de défendre. Elle intéressera les masses par des concessions, 50 0/0 de remise sur les dettes hypothécaires, le droit pour les ouvriers de choisir leurs contremaîtres, etc. On procédera par voie de décret.

Les autoritaires conçoivent la société future comme une grande compagnie ayant ses gérants et ses ouvriers. Il n'y aura plus d'intérêt, de profits, ni de rentes, mais on payera un énorme impôt qui servira au même usage. Nommez l'ouvrier : sociétaire ; le capitaliste : fonctionnaire ; le franc : bon de travail ; le Bon Marché : Entrepôt public et puis laissez le reste comme il est. Vous aurez l'État socialiste.

Pour nous, il faut sortir de l'économie politique et de l'arithmétique capitaliste. On ne peut mesurer la part des produits qui revient à chaque travailleur. Nous ne pouvons même parler de la répartition des produits, seulement de l'organisation des besoins. Cela se fera par la libre entente, fondée sur l'identité des intérêts et sur les avantages de la coopération. Puis répondant à certains exemples collectivistes cités par le premier délégué espagnol, Merlino dit : qui fera telle besogne ? le plus apte ; les travaux les plus pénibles ? les plus courageux, qui profitera des produits rares ? celui qui en a le plus besoin ou celui qui en a le plus envie. Le division du travail et la pluralité des occupations se combineront ensemble.

Les autoritaires ont réduit la Question sociale à une question de doit et avoir. Pour nous, il existe d'autres problèmes : famille, moralité, justice ; les Marxistes repoussent cela comme des sentimentalités, mais ce n'en sont pas moins des forces de progrès. Au lieu de l'égoïsme, il faut prêcher la révolte pour la révolte, au lieu du fatalisme économique nous devons clamer partout que le principal facteur des destinées de l'homme est l'homme lui-même.

Malato lit une communication du groupe de Bouglon sur la nécessité de faire la propagande dans les campagnes.

Le comp. allemand, Werner, parle ensuite. Il faut faire la propagande non-seulement parmi les prolétaires des champs, mais parmi les petits propriétaires qui ne sont que des salariés des grands établissements de crédit ; habituer les gens à agir suivant leur réflexion propre ; à ne pas suivre un homme quelque sympathique qu'il leur semble. Les socialistes autoritaires allemands ne rêvent qu'une autre forme de l'exploitation, à l'exploitation individuelle ils veulent substituer l'exploitation collective. Des moyens d'arriver à la Révolution : démolir les préjugés ; faire la propagande sans cesse et partout. Clamer bien haut qu'il faut démolir la propriété ; prendre chaque fait journalier (l'exemple de la femme Soubain) et en tirer les déductions anarchistes. La propriété privée doit entrer partout dans la propriété commune, les attaques continuelles contre la propriété épouvantera les riches et diminuera leur résistance de la lutte finale.

Un compagnon, venu de Londres, communique aux camarades, que même en Angleterre, il y a un groupe de jeunes anarchistes, qui font chaleureusement la propagande des idées, et se donnent pour tâche spéciale de préparer les masses des ouvriers anglais à l'avènement prochain de la Révolution sociale.

L'esprit de révolte a déjà fait beaucoup de progrès parmi les classes ouvrières anglaises, et ce soir même — dit le compagnon — on va décider à Londres, si on doit proclamer la grève générale. Les social-démocrates eux-mêmes sont obligés de se montrer bien plus révolutionnaires que leurs principes ne le comporterait, et il n'y a aucun doute qu'une grande partie du peuple anglais n'attende l'éclosion d'un mouvement révolutionnaire sur le continent, pour se débarrasser lui-même du joug du plus monstrueux féodalisme terrien et industriel, qui ait jamais affligé peuple de la terre.

A la suite de ce discours, le compagnon Duprat propose d'envoyer aux grévistes de Londres un télégramme les encourageant à la vigueur et excitant toutes les corporations à suivre les ouvriers des docks. La motion est acclamée et un camarade se charge de l'exécution.

Une compagne allemande prend ensuite la parole. Une idée lui est venue en entendant parler de la propagande dans les campagnes. Il faut étudier le milieu dans lequel on veut faire de la propagande et parler à chacun suivant ses affinités. Pour parler à la femme, il faut entrer dans son caractère, il faut la prendre par son amour pour l'enfant et ce n'est qu'entre elles que la propagande peut se faire efficacement. Il faut chercher les principes de l'éducation nouvelle qui doit débarrasser l'enfant des préjugés qui le prennent dès le berceau.

Le comp. Villaret lit une étude du groupe *La Liberté* au sujet des maladies qu'engendre la société actuelle et qui pourriraient l'Humanité, si la Révolution ne vient mettre un terme à la prostitution.

Le compagnon Duprat fait également une lecture, où il traite quelques questions spéciales, entr'autres de l'art dans la société future.

Brunet dit quelques mots : tous les moyens sont bons pour lutter contre la société, c'est elle qui est responsable de tout ce qu'on appelle crimes et mauvaises passions.

Le délégué espagnol reprend la parole. Il cite le proverbe espagnol, « qui absout celui qui vole le voleur » ; pourtant sur cette question du vol il veut distinguer : il ne voit aucune excuse au vol entre misérables En toute chose, il ne faut pousser personne à commettre un acte qu'on n'ose pas faire soi-même. Ce qui rend la question difficile, c'est qu'on ne peut pas dire qu'il y ait lutte engagée contre la Bourgeoisie. Elle nous oppose partout des frères, soldats ou travailleurs, et c'est contre eux qu'il nous faut combattre. En Espagne, on ne discute même pas le vol, il est admis par tous qu'il faut détruire la propriété individuelle. Aussi chaque année de nombreuses récoltes flambent, mais aucun journal n'en parle ou du moins n'ose avouer que la malveillance en est cause. Il faut pourtant se faire au milieu dans lequel on lutte. Il cite la ville de San-Felice où les anarchistes n'ont fait de propagande et acquis une position influente qu'en étant les plus « honnêtes » des travailleurs, et cette honnêteté leur permet de saper maintenant le préjugé de la propriété individuelle.

Tortelier : Ce qui nous distingue des autres écoles socialistes, c'est que nous plaçons le droit à l'existence au-dessus de tout principe. Ce qui caractérise les anarchistes, c'est la

loyauté et la franchise qu'ils doivent avoir entre eux ; mais nous ne pouvons pas vivre dans la société actuelle en agissant selon nos idées, le besoin de vivre chaque jour nous force à employer les mêmes moyens que les bourgeois : ruse et crédit, quand on a pas le courage d'entrer en lutte ouverte et de prendre de vive force. D'ailleurs, il est indiscutable que chaque individu a le droit de prendre ce qui lui est nécessaire pour subsister. Dans chaque homme, il ne faut voir que les qualités. Quand on est forcé d'employer des moyens vils, le principal est de ne pas perdre de vue qu'ils sont vils, afin de conserver sa dignité à ses propres yeux. Il faut s'attendre à ce que tous les malheureux, tous les voleurs, tous les traqués de la société viennent chercher un refuge dans nos rangs et nous nous sentons assez forts pour les réhabiliter, car nous considérons tous les individus comme irresponsables.

Sébastien Faure : Deux formules sont en présence : « Tout est à quelqu'un ; tout est à tous ». Histoire de la propriété ; tout travail se compose de trois facteurs : Nature, instruments de travail, homme. La nature est à tous, l'instrument de travail est le produit des générations antérieures qui ont découvert la science. Il faut préparer la révolte de demain, par la révolte d'aujourd'hui. Nous revendiquons quiconque porte une main brutale sur l'autorité, de même, quand il attaque la propriété. Multiplier les révoltes individuelles, frapper sans cesse et répandre le mépris de la propriété. Opposer partout l'esprit d'initiative individuelle à la doctrine religieuse.

Deverlus dit quelques mots sur le vol et explique que la loi sur les candidatures multiples le force à se porter candidat pour pouvoir afficher, et crier partout que le peuple est volé et qu'il a le droit de reprendre toujours et partout ce qui appartient à tous.

Merlino prend à son tour la parole sur la question du vol. Il croit qu'il y a malentendu. On a trop réduit la Question sociale à une question de ventre et la Révolution à l'expropriation du propriétaire. On passe de l'expropriation collective à l'expropriation individuelle, au vol. Il justifie le vol comme droit du pauvre vis-à-vis du riche, comme une réaction contre le préjugé de la propriété, mais il ne croit pas qu'il puisse être une affirmation de nos principes, le vol est appropriation individuelle, changement de propriétaire. Il faut pousser à l'appropriation collective et populaire des moyens de subsistance et autres choses utiles à l'occasion d'émeutes, grèves, etc., mais il croit pas utile la propagande par le vol individuel. Elle nous détourne de l'action vraiment révolutionnaire, elle mine notre confiance réciproque, elle abaisse le caractère. Ce n'est pas nous qui devons descendre au niveau moral des voleurs, il faut les élever à nous.

Un compagnon dit encore quelques mots sur cette question et on se sépare en se promettant de se revoir aux différentes réunions publiques de la semaine et de se retrouver pour discuter dimanche prochain, 8 septembre, à la même salle.

---

Les compagnons excuseront les erreurs et les omissions qui ont pu se glisser dans ce compte-rendu fait un peu à la hâte. Nous espérons du moins n'avoir fait dire à personne le contraire de ce qu'il a dit. Un compte-rendu *in-extenso* est préparé d'autre part par un groupe de compagnons et paraîtra probablement en brochure séparée.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — On se rappelle le camarade Capt, condamné déjà deux ou trois fois pour infraction à un arrêté d'expulsion datant déjà de sept ou huit ans. Notre ami qui ne peut trouver du travail qu'à Paris, où est toute sa famille du reste, avait donc continué à ne pas tenir compte des lubies de nos gouvernants et était de nouveau revenu ici, lorsque dernièrement, il vit rentrer chez lui deux sbires qui étaient allés attendre sa petite fille à l'école et l'avait filée afin de mettre la main sur le père. Les mettre à la porte et leur faire descendre l'escalier, plus vite qu'ils ne l'avaient monté, cela avait été l'affaire d'un clin d'œil pour notre ami qui dût ensuite se sauver par les toits. On vient de l'arrêter ces jours-ci chez le patron où il travaille. Il a été condamné à trois mois.

Nous sommes sous un gouvernement si libéral que le *Parti Ouvrier* trouve que c'est un crime d'oser l'attaquer ! Pas de commentaires !

***

Les votards nous rabattent constamment les oreilles que s'ils se servent du suffrage universel, tout en ne croyant pas qu'il puisse améliorer le sort des travailleurs, c'est qu'il existe un courant dans ce sens contre lequel il est impossible de lutter sans se briser. Voici un calcul comparatif que nous empruntons au *XIX^e^ Siècle* qui, contrairement à cette opinion, constate, en le déplorant, que l'abstention électorale gagne sans cesse du terrain :

| | 1877 | 1885 |
|---|---|---|
| Inscrits. . . . | 9.700.000 | 10.300.000 |
| Votants. . . . | 7.388.000 | 6.700.000 |
| Abstentions.. | 2.312.000 | 3.600.000 |

Voilà qui est concluant, mais nos bons urnards ne seront pas démontés par l'évidence, ils sont trop intéressés à prêcher le contraire ; c'est à nous à donner un bon coup d'épaule pour que le point d'appui de l'Etat lui manque de plus en plus, ce ne sera certes pas tout, mais ce sera déjà un bon commencement de la fin.

***

On deviendrait abstentionniste rien qu'en lisant les articles qu'écrivent les socialistes contre l'abstention. Laissant les insultes contre les anarchistes de côté, voici par exemple ce qu'écrit l'*Egalité* :

« Nous avons été trahis par les nôtres : les Planteau, les Basly, les Cluseret, n'ont pas fait tout leur devoir.

« D'accord.

« Mais on peut en essayer d'autres.

« Il se peut que, parmi les futurs députés, il s'en trouvera de bons, d'honnêtes, d'incorruptibles.

« Il se peut que, sous la pression de leurs paroles, de leurs actes au besoin, appuyés pour tous les révolutionnaires, la Bourgeoisie se décide à nous laisser prendre notre place au soleil.

« Si nous sommes trahis encore, nous recommencerons ».

Dans un autre article, le même journal reconnaît qu'il n'existe *aucun* moyen sérieux de faire respecter par l'élu la parole du candidat. On ne saurait mieux expliquer à ceux qui veulent voter qu'il faudra attendre encore quelques siècles avant que ce moyen de propagande (?) produise quelque résultat. Du reste on verra bien le nombre de voix qu'obtiendront le mois prochain, les candidats nettement socialistes. Ce sera ridicule.

***

Amiens. — Le groupe *Les Eclaireurs de Picardie* avait organisé le dimanche 18 août, une réunion familiale à laquelle avaient répondu bon nombre de camarades.

Quelques jeunes compagnons ont pris la parole, et, par leur conviction sincère, ont su faire impression même parmi les plus récalcitrants à adopter nos principes.

Ensuite le compagnon Morel a parlé du résultat des dernières élections et a montré les blanquistes se courbant, à plat-ventre, devant Boulanger le fusilleur de mai, pour obtenir l'argent nécessaire à faire vivre le canard pouvant leur permettre de soutenir leur propagande jésuitique. Quelques blanquistes qui se trouvaient là ayant voulu protester, mal leur en a pris, car le compagnon Morel prouva clair comme le jour qu'ils s'étaient vendus au Boulangisme.

## Angleterre

Nos prévisions se confirment. Les meneurs de la grève, Burns, Tillet et Mann, ont lancé des proclamations invitant les autres métiers, leur *ordonnant* de rester tranquilles. Toujours la même histoire !

Mercredi les employés de tramways de Londres sont venus proposer de se mettre en grève. Refus, ordre de rester tranquilles.

Heureusement, les chargeurs de charbon (9,000 hommes) n'ont pas écouté les ordres. Ils sont en grève depuis hier. Point de charbon distribué à domicile.

Les charretiers en ont fait autant.

A Harwich les travailleurs refusent de décharger les vaisseaux venus de Londres. Tout s'arrête à Newcastle, à Liverpool. Les vaisseaux chargés à destination de Londres restent dans les ports. On ne charge pas.

Des centaines de manufactures à Londres (biscuits, huiles, meules de moulins, ect. chôment).

L'East End est désert. Point de chars, point de foules. Tout morne. La misère rentre chez soi farouche.

Les manifestants seuls dans les rues. Processions de grévistes au visage sombre, parfois des processions de gamins déguenillés, porteurs de loques multicolores en guise de drapeaux, précédés d'un tambour fait avec une caisse de fer blanc.

Sans les meneurs, c'eût été *la grève générale spontanée*. Et — l'insurrection de l'Orient contre l'Occident de la capitale.

« Sans Burns, disent les exploiteurs, Londres eût été depuis plusieurs jours en révolte et pillé ». C'est vrai.

Le mouvement s'étend dans tout le pays. Les mécaniciens d'Yorkshire menaçaient de quitter le travail.

---

Le délégué anarchiste parisien était-il si utopiste que ça en prêchant la grève générale au Congrès de Londres en été 1888.

---

Nous terminons notre dernier compte-rendu en annonçant que le Comité de la grève — Burns, Tillet, Mann et Champion — cherchaient à circonscrire la grève qui menaçait de devenir un soulèvement général de l'East End.

Ils y ont réussi, Nombre de métiers qui offraient de se joindre aux grévistes sont restés au travail en s'engageant de verser des souscriptions hebdomadaires. Le but — disait-on — était de rester victorieux, coûte que coûte, pour les travailleurs des docks.

Il est évident que de tous les plans, celui d'empêcher l'extension de la grève était cependant le plus mauvais de tous. Le grand danger disparu, les compagnies des Docks ont refusé d'entrer en pourparlers sérieux avec les grévistes. Elles ont refusé de payer 60 cent. l'heure (au lieu de 40 cent.) et se sont bornées à faire des promesses en termes ambigus. Elles offraient 50 cent. l'heure pour certains travaux seulement, tout en maintenant le système de sous-soumissions à des intermédiaires qui réduit les salaires à des prix dérisoires.

Alors, le comité de la grève s'est décidé vendredi soir à lancer un manifeste menace. « Si les compagnies n'acceptent pas les conditions des travailleurs jusqu'à demain midi, nous faisons appel à tous les métiers de Londres de faire grève générale », disait le manifeste.

Mais c'était trop tard. L'élan passé, les métiers mieux rétribués et, partant, plus égoïstes se sont mis à réfléchir. « Nous ne voulons pas des ordres de Burns » se sont mis à dire les aristos du travail ligués en Trades-Unions. Toutes les influences ont été mises en jeu pour faire avorter la grève générale.

Le moment était manqué... et par cela même la grève est réduite à l'insuccès.

Dimanche, le Comité lui-même a changé d'avis. Vingt-quatre heures après son appel à la grève générale, il en lançait un autre invitant les travailleurs à *ne pas* faire la grève générale !! Comprenez-y quelque chose !

Maintenant, lundi, c'est la confusion complète. Les chargeurs ne peuvent plus tenir. Ils sont épuisés par la faim. Les uns parlent de violence, de représailles, les autres de soumission, les troisièmes — de tenir bon.

Et voilà comment les hommes les mieux intentionnés, comme Burns et Mann, peuvent faire échouer un mouvement qui s'annonçait si bien, faute d'audace à un moment décisif.

« Mais pourquoi Burns a-t-il acquis une si grande importance, pourquoi l'écoutait-on ainsi ? » nous demandera-t-on.

Parbleu ! Parce que les autres ne faisaient rien. Parce qu'aucun de ceux qui critiqueront son autorité, n'ont déployé la même activité, la même énergie que Burns a déployée depuis l'émeute du Trafalgar Square en 1886. C'est tout.

Tant que l'inaction caractérisera les révolutionnaires socialistes, il y aura des meneurs ; et tant qu'il y aura des meneurs, ils feront des fautes.

La source des richesses — c'est la misère du grand nombre. La source de l'autorité, c'est l'inaction de ceux qui en comprennent les dangers.

A Liverpool la situation devient grave. Une bande

de trois cents grévistes a empêché ce matin par la force le déchargement de deux navires.

ERRATA. — Dans l'avant-dernière ligne de la correspondance anglaise du dernier numéro *lisez* : « travaillé à enrayer le mouvement ».

### Suisse

GENÈVE. — Les gouvernants suisses aiment bien faire des saletés, mais ils sont furieux quand on leur met le nez dedans. Toute la presse bourgeoise suisse, en parlant du manifeste que nous avons reproduit dans notre dernier numéro, disait que c'était le fait d'agents provocateurs et que pas un seul suisse n'aurait consenti à le signer... Or une vingtaine de camarades *suisses* viennent d'être arrêtés sous la prévention d'avoir distribué ledit placard ! O bonne foi bourgeoise !

Nos camarades vont passer en Cour d'assises fédérales ; c'est Stokmar — conseiller national et ex-révolutionnaire, ayant fait et signé des articles préconisant le régicide — qui est nommé procureur général.

Le compagnon Nicolet, un des arrêtés, s'est reconnu l'auteur du manifeste.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*Le Père Peinard* fait tirer des affiches abstentionnistes pour les prochaines élections générales.

Les compagnons qui en désireraient peuvent s'en procurer à trente sous le cent. Adresser les demandes à l'admininistration du *Père Peinard*, 16, rue du 4 Septembre, à Paris,

***

*Groupe de propagande dans les campagnes.* — La période électorale offrant des facilités pour la propagation des idées, nous rappelons à nos amis, des campagnes surtout, que nous avons encore à leur disposition des brochures : *Travailleurs des villes aux Travailleurs des campagnes*, au prix de 5 centimes.

Adresser les demandes à la *Révolte*.

***

Les compagnons coiffeurs anarchistes de Paris, déclarent refuser de participer à la protestation du journal *l'Egalité*, en faveur des comp. Bérésovski et et Cyvoct.

Nous délivrerons nos camarades de lutte et bien d'autres encore, qui souffrent des iniquités bourgeoises, par des moyens révolutionnaires, quand l'heure sera venu.

## PETITE CORRESPONDANCE

G. à La Hunaudais. — Excusez de l'erreur. Nous avions oublié de porter sur votre fiche.

P. à Hautmont. — « Le Procès de Lyon » n'est que de 60 cent. J'ai envoyé quelques brochures pour les timbres en plus.

Th. M. à Paris. — Nous n'avons pas bien saisis toutes vos théories astronomiques et physiques et de celle que nous avons compris, beaucoup sont controuvées par la science actuelle. Notre système solaire n'est qu'une infime parcelle de l'univers ; il existe une infinité d'autres systèmes qui sont en dehors de la sphère d'attraction du nôtre et se sont, par conséquent, développés en dehors de loi. Du reste ces questions sont en dehors de notre cadre, quoiqu'il soit intéressant de savoir la place que nous tenons dans l'univers.

B. L. à Bruxelles. — Avons communiqué votre lettre à la réunion internationale.

E. M. à Valence-d'Agen. — Bien reçu. Voyez aux souscriptions.

L. au M. — Avons fait passer au comp. Faure.

R. Deux-Sèvres. — Le dernier n° du « Drapeau Noir » contenant un accusé de réception de votre lettre, inutile de lui récrire, je crois ? — Nous portons donc les frais de poste au compte des brochures.

M. à Dijon. — Faisons parvenir votre lettre. — Impossible d'insérer tout ce qui nous arrive.

X. à Roubaix. — Vu les frais que coûte la « Société au lendemain de la révolution », nous ne pouvons envoyer qu'à ceux qui en envoie de suite le montant.

Il Gobla. — Allez réclamer à la poste de Genève une lettre aux initiales L. G.

F. à Amsterdam. — H. à Ougrée. — L. au Mans. — N. à Firminy. — L. à Orléans. — p. à Troyes. — V. à Nîmes. — L. à Bordeaux. — D. à Morlanvelz. — p. à Toulon. — p. à Londres. — M. à Lyon. — F. à Reims. — H. à Roubaix. — R. M. à Revin. — Chaux-de-Fonds. — Reçu timbres et mandats.

SOUSCRIPTION DUVAL. — Bességes, « Le Glaive » 12 fr. 50. — Le groupe du XIV^e^ 1 fr. — Monod et sa compagne 20 fr. — V. L. au Mans 8 fr. 10. — Godafroy 50 c. — L. Tourneur 35 c. — F. Blais 50 c. — Reliquat du groupe « La Liberté » 2 fr. 50 ; Germain 1 fr. ; Lustembergar 1 fr., Jahn 1 fr. 05. — Le comp. Nimportequi 2 fr. 10. — L. et P. à Arras 1 fr. — Reims : collecte 3 fr. ; 5 fr. du groupe « Les Egalitaires. — Un groupe de soldats 1 fr. — La Palisse, T. 1 fr. ; G. 3 fr. les 2 frères S. 1 fr., en tout 5 fr. — M. et B. à Angers 50 c. — Werber 25 c. — De Bordeaux 12 fr. — Beaucaire : Gazay, charcutier 75 c. ; H. marchand de lait 1 fr. ; J. S. maçon 50 c. ; Riaud, homme de peine 50 c. ; Léger libraire 50 c., déduire 20 c. de frais, total 3 f. 05. — Collecte entre copains de Trélazé et d'Angers 2 fr. 85. — C. à Puteaux 2 fr. — H. sur les plaines à Angers 30 c. — Groupe de Firminy 2 fr. — Groupe de Grenoble 2 fr. — Un comp. de perpignan 50 c. — Un Inconnu salle du Commerce 2 fr. — Groupe d'Argenteuil 3 fr. — Salle Horel 25 août, 3 fr. 65. — Total : 99 fr. 60. — Sommes reçues par le comp. Decker : Romans 8 fr. 50 ; Amiens 5 fr. 50 ; du Havre 3 fr. 50. — Total 17 fr. 50.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 416 fr. 55.

Collecte faite à la réunion de la rue d'Avron le 10 août 1 fr. 55. — Excédent d'écot à la sortie de Buffalo Bill 75 cent. — E. P. à Plessier 50 cent. — Vendeur de « Ni Dieu ni Maître » 3 fr. 85. — Pey à Solliès Toucas 30 c. — Obole d'Auguste et Marianne des « Parias Picards » 50 c. — Pour Capt, le groupe des V et XIII^e^ 1 f. 30. — V. L. au Mans, 50 c.

Total à ce jour : 425 fr. 80.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes, 5,682 fr. 55.

D. à Toulouse 25 cent. — W. à Bône 25 cent. — L. du XIV^e^ 3 fr. — B. rue Pilon 5 fr. — Muller 25 fr. — B. à Bruxelles 2 fr. — Excédent d'écot à la sortie de l'Alcazar d'Italie 65 cent. — A. l'enterrement de Paul Flamion 65 cent. — L. W. à Sens 25 cent. — C. rue Secrétan 1 fr. — M. à Valence d'Agen 25 c. — E. P. à Plessier 1 fr. — Lyon, le petit vieux 1 fr. — L. du XIV^e^ 50 c. — C. B. rue de Charenton 2 fr. — D. à Santa Fé 25 fr. — G. à Nantes 25 c. — Sauva 5 f. — Ch. Lévy à Creston 5 fr. — Messirel à St-Barnabé 25 c. — Godefroy 50 c. — Louis Tourneur 25 c. — Fernand Blais et sa compagne 25 c. — Verviers : B. vers. mens. 2 fr. — VENTE de VIEUX TIMBRES 10 fr. — « Le Solidarité de Levallois-Perret 5 fr. — Excédent d'écot à l'absinthe du dimanche 1 fr. 50. — S. à Reims 10 c. — D. au Grand Saconnex 10 fr. — H. E. à Chambéry 25 c. — V. à Bourges 10 c. — « Réfractaires d'Argenteuil 2 fr. — T. à Agen 1 fr. 65. — Verviers : pour que la liberté règne 6 timbres 60 c. — B. à Puget-Ville 60 c. — Bruxelles : A. Joris 2 fr. ; De Roy 1 fr. ; Gérard 1 fr., collecte faite après la manifestation de la place Ste-Croix 66 c. — un jeune anarchiste 10 c. — Jean 24 c. Total 5 fr. — L. à Angers 10 c. — Obole d'Auguste et Marianne des « Marianne des Parias » 75 c. — B. à Rosario Santa-Fé 5 f. — Puteaux, Cova 2 fr. — X. 50 c. — Un ouvrier bourgeois qui reçoit le journal gratis depuis un an 1 fr., en tout 3 fr. 50. — Un ouvrier qui n'a pas voulu moucharder à l'atelier 50 c. — Pey à Solliès Toucas, 30 c.

Total à ce jour : 5,812 fr. 80.

## CONVOCATIONS

PARIS. — Groupes abstentionnistes du XV^e^ arrondissement. Samedi 7 septembre, grand meeting public et contradictoire, salle du Centenaire, rue des Entrepreneurs, 48.

Ordre du jour : Le suffrage universel et ses conséquences.

Orateurs inscrits : Sébastien Faure, Thennevin, Tortelier, Devertus, Prolo, Luss, Hémery, Dufoug.

N. B. — Les candidats du XV^e^ arrondissement sont invités contradictoirement.

Prix d'entrée : 25 centimes.

Dimanche 8 septembre, salle Charles, boulvevard Barbès, 2, à 8 h. 1/2, soirée familiale, au profit des détenus politiques.

*Cercle international.* — En caisse : 83 fr. 70, dont 66 fr. 60 salle du Commerce ; Mort aux voleurs ! 8 fr. Donné sur le dernier total 10 fr. pour *La Sociale*.

*Commission des détenus.* — En caisse : 45 fr. 80, 6 fr. 05 le 29 août et 17 fr. 10 le 1^er^ sept. à la salle du commerce ; 9 fr. 45 salle Barbès ; Un patron et son ouvrier 30 cent. — Dépenses : Capt 5 fr. 20 ; 2^me^ fois Leroux 3 fr 20 ; Pini 5 fr. 20 ; Millet 5 f. 20 ; Jahn 5 fr. 05 ; payé la salle Charles de dim. dern. et de dim. prochain 10 fr. Total 33 fr. 85.

Remis par Tresse, liste 6, 4 fr. 95.

Groupe communiste-anarchiste du XX^me^, samedi à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. — Urgence.

Le groupe convoque les anarchistes du XIX^e^ pour le samedi 7 courant.

Groupes du V^e^ et XIII^e^, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Réunion du groupe *La Jeunesse anarchiste*, rue des Ecluses Saint-Martin, 2, salle Guizard, à 8 h. 1/2, tous les samedis.

*Les Réprouvés*, groupe anarchiste, réunion tous les mercredis, 7, place Voltaire, au sous-sol.

Le groupe communiste-anarchiste *La Sentinelle* de Montmartre se réunit tous les mercredis à 8 h. 1/2 du soir, salle Delaporte, 19, rue de Clignancourt, au premier.

Tous les citoyens sont invités à suivre les études sur les différentes questions sociologiques.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, rue d'Avron, à 8 h. 1/2.

PANTIN. — Tous les compagnons anarchistes du canton de Pantin sont convoqués d'urgence, dimanche 8 septembre, à la salle du Commerce, 74, faubourg du Temple.

LEVALLOIS-PERRET. — Groupe communiste-anarchiste *La Révolte*, samedi 7 septembre, à 8 h. 1/2, salle Barbotin, 71, rue Carnot.

Les camarades qui voudraient prendre part à une active campagne abstentionniste sont invités.

LYON. — Les anarchistes lyonnais se réunissent tous les lundis. Salle Manellin, 105, avenue de Saxe.

Il est très urgent que tous les compagnons se rendent à ses réunions vu la période électorale et les efforts qu'il y a à faire en faveur de l'abstention.

BRUXELLES. — Assemblée générale de la *Jeunesse Anarchiste*, le lundi 9 septembre, à 8 h. 1/2 au local ordinaire.

Ordre du jour : Fondation d'une section d'aspirants orateurs.

## JOURNAUX ANARCHISTES
### EN COURS DE PUBLICATION

**De langue française :**

*Le Drapeau Noir*, 58, rue du Moulin, Saint-Josse-ten-Noode, à Bruxelles.

*L'Attaque*, 120, rue Lafayette, à Paris.

*Le Père Peinard*, 16, rue du 4 Septembre, à Paris.

**De langue allemande :**

*Freiheit*, 167, William Street, à New-York (Etats-Unis).

*Die Autonomie*, 96, Wardour Street, Soho square, à London W. (Angleterre).

**De langue hébraïque :**

*The Truth*, 65-67 Suffolk Street, à New-York (Etats-Unis).

*The Worker's friend*, 40, Berner Street Commercial road, à London E. (Angleterre).

**De langue anglaise :**

*Freedom*, Cancel Street, Merrow Street, Walworth, à Londres S. E.

**De langue italienne :**

*Il Libero Patto*, Piazza Roma, à Ancone (Italie).

*Il Nuvo Combathamo*, 77, Borgo Lanainoli, Gène.

**De langue portugaise :**

*A. Revolta*, Troades dos Guindais, 32, à Porto.

*Revolução Social*, rua de S. Sebastiao, 16, Andar, à Porto (Portugal).

**De langue hollandaise :**

*Anarchist*, hoekade 165[17] S'gravenhage, à La Haye (Hollande).

**De langue espagnole :**

*El Productor*, 2, San Olegario 1^er^, à Barcelone (Espagne.

*Tierra y Libertad*, lista de correos, à Gracia Barcelone (Espagne).

Prière aux camarades de nous signaler les lacunes que nous pourrions avoir faites. — Bien entendu au point exclusivement anarchiste.

*Le Gérant : J. GRAVE.*

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

I.I.S.G. COLLECTIE

Troisième Année, N° 1. — 5 CENTIMES — Du 14 au 20 SEPTEMBRE 1889.

I. I. S. G. COLLECTIE

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS LECTEURS

**Avec ce numéro, la RÉVOLTE commence sa troisième année d'existence. Comme d'habitude, nous avons traversé des périodes de dèche qui nous ont empêché de paraître à l'heure, mais nous avons pu tenir quand même avec l'appui des camarades qui nous sont venu en aide dans les moments les plus désespérés.**

**Financièrement, cette année s'annonce aussi mal. Nous faisons ce numéro, ne sachant pas s'il paraîtra à l'heure, mais ce n'est pas au moment où les idées semblent prendre un essor nouveau que nous allons nous laisser décourager. Que ceux qui croient notre propagande utile nous aident à propager la vente et nous surmonterons encore les difficultés qui pourront se présenter.**

## L'ALLIANCE RUSSE

Fidèles à notre rôle d'enregistreurs de ce qui se passe en Europe, il faut que nous donnions quelques lignes à la nouvelle place des alliances des brigands qui nous gouvernent.

Il est certain aujourd'hui que le gouvernement anglais a conclu une alliance secrète, déjà signée entre Crispi et Salisbury (les deux coquins qui gouvernent l'Italie et l'Angleterre) et probablement aussi entre ledit Salisbury et Bismarck. L'Angleterre s'engagerait à soutenir la Turquie, et au cas où une guerre éclaterait entre l'Allemagne et la France, la Turquie et l'Autriche suffiraient pour occuper la Russie, laissant la France seule contre l'Allemagne et l'Italie.

On affirme en outre, de source qui paraît très certaine — c'est, du moins, l'opinion officielle en Russie — que le tsar russe ira à Berlin au cas où l'Allemagne lui laisserait entrevoir sa neutralité si la guerre vient à éclater en Orient à la suite des insurrections dans l'île de Candie et en Arménie. En revanche, la Russie promettrait sa neutralité, en cas de conflit dans l'Occident.

Traduit en langage simple, cela signifie ni plus ni moins que le gouvernement russe, effrayé d'avoir bientôt à faire avec l'Autriche, la Turquie et l'Angleterre, s'empresse de lâcher l'alliance franco-russe, afin d'obtenir de l'Allemagne la permission de poursuivre sa marche vers Constantinople.

Nous n'avons jamais dit autre chose. Nous avons toujours maintenu que les gredins boulangistes et les dames enthousiastes qui promettaient d'apporter deux millions de baïonnettes russes dans leurs paniers au retour d'une tournée en Russie, ne comprenaient rien aux affaires européennes, tandis que ces affaires sont simples comme bonjour. La Russie sera toujours du côté de ceux qui lui garantiront Constantinople. La France ne peut pas le faire, et l'Allemagne le peut, par l'Autriche ; — c'est pourquoi l'alliance de la République avec le tsar est tout bonnement un rêve d'imbéciles.

## Résumé de la Réunion Internationale Anarchiste

### Deuxième séance

La deuxième réunion a été aussi belle et aussi suivie que la première et mieux que celle-ci, elle a montré la largeur du champ dans lequel se meuvent les idées anarchistes. Comme sur tout homme, on peut étudier sur les anarchistes, l'influence du milieu dans lequel chacun de nous se trouve. En dehors de nos camarades de lutte, nous subissons l'impression de notre éducation première, des circonstances, des gens qui nous entourent au foyer ou au travail, en un mot, de la lutte pour la vie dans laquelle nous sommes engagés. Il est certaines questions primordiales, comme celle du vol, où nous ne pouvons penser tous de même et cette diversité fait une partie de notre force. La situation de chacun de nous qui influence nos opinions, nous fait aussi diffuser nos idées dans des milieux différents et ces opérations sont justement aptes à se propager dans ces milieux. Entre nous, la connaissance des causes nous fait admettre la plus large tolérance, et c'est merveille comme chez nous la discussion n'empêche pas l'amitié ; parce qu'il n'y a pas d'autorité. Autre chose : l'emploi de certains mots, pourtant difficile à éviter, amène toujours la confusion et souvent on peut entasser les discours sans que la question s'éclaircisse. Dès qu'on a prononcé : Principes, Vertus, Egoïsme, Morale, Philosophie, on ne s'entend plus et pourtant on est parfaitement d'accord, car si abandonnant la discussion on considère des faits, des actes, les représentants des doctrines qui semblent les plus écartées, ceux qui identifient et qui limitent la Question sociale à la question du ventre et ceux qui ne pensent qu'à l'idéal harmonique en jugent de même et à l'occasion se conduisent demême.

*Pourvu que personne ne veuille s'ériger en censeur*, les différentes opinions émises vivront en harmonie dans l'Idée anarchiste.

Ce compte-rendu ne peut pas relater toutes les opinions qui ont été émises. Plusieurs compagnons n'ont dit que que quelques mots et d'autres, arrêtés par l'heure avancée n'ont pu parler.

Vers deux heures, Malato monte à la tribune et aborde la question de l'attitude des anarchistes en temps de guerre. Ne nous confinons pas dans la contemplation mutuelle de nos idées, n'abaissons pas l'Anarchie à être une petite secte philosophique. Pour attirer la masse, expliquons-nous clairement et prenons pied dans la mêlée révolutionnaire. Tous les Etats d'Europe sont à la veille d'une dislocation, amenée par la question financière ; les peuples ne pourront supporter longtemps la charge croissante des impôts. Le gouvernement redoutant la Révolution sociale est acculé à la nécessité d'une diversion, tout indiquée par le patriotisme qui réellement pousse à la guerre. Il faut donc examiner de sang-froid cette éventualité, et regarder en face une hypothèse qui peut-être demain sera une réalité. Aussitôt après la déclaration de guerre, il se produira une effervescence patriotique en vue de revendications mi-partie chauvines et mi-partie économiques. A quoi serviront alors les pamphlets platoniques ou les révoltes individuelles ? C'est l'action qu'il faudra, collective mais surtout immédiate ; il faudra lancer le peuple contre les capitalistes, sous n'importe quel prétexte.

Le compagnon qui lui succède examine dans quels cas les anarchistes seront amenés à agir collectivement. Il ne croit pas la guerre aussi imminente que le croit Malato. Les gouvernements ont peur les uns des autres et surtout de l'inconnu qui se dresse chez eux. Mainte occasion s'est déjà présentée de déclarer la guerre et elle n'a pas eté saisie. Une déclaration de guerre nous pousserait certainement à faire quelque chose : des révoltes individuelles se produiraient, mais seraient étouffées par l'effervescence chauvine.

Devenir soldat pour désorganiser l'armée ? la chance en serait aléatoire et les risques certains. Se cacher pour attendre un événement favorable, lâcheté peut-être, mais pourtant lors d'une défaite, on aurait un auxiliaire puissant dans le patriotisme trahi. La solution de Malato est encore la meilleure.

On peut utiliser les mouvements politiques : travailler anarchiquement pendant que deux partis politiques se tiennent en échec, pendant que la police et l'armée sont occupées ailleurs.

Enfin nous pouvons agir par la grève générale ou plutôt généralisée, car elle ne se décrète pas, mais on peut amener toutes les corporations à en suivre une qui a commencé à un moment opportun, et là nous serons dans notre élément.

Il parle de la propagande près du paysan, difficile maintenant. Mais au jour de la Révolution il faudra sans tarder déverser nos magasins de produits manufacturés dans nos campagnes. Puis les agglomérations provoquées par le système capitaliste, se répandront dans la campagne.

Devertus répond aux discours de Brunet et de Merlino, sur le vol à la réunion précédente. Il pense que le vol entre miséreux est une action lâche, mais le vol n'abaisse pas toujours le caractère : ainsi Duval. On ne saurait trop frapper la propriété ; le vol n'est pas le but de la Révolution, puisque nous travaillons à le rendre impossible. Puis il parle du manifeste de Bouglon et est d'avis qu'il faut attaquer la petite aussi bien que la grande propriété : Enlever les bornes, briser les barrières, brûler les titres, on verra ensuite si le système de la petite culture ou celui de la grande est préférable. — Il faut se faire les amis des braconniers, des maraudeurs, les enrôler dans le camp des révoltés.

Torrida, le délégué espagnol, heureux d'avoir vu les anarchistes français aimerait aussi connaître ceux des autres pays. En Espagne on essaie d'abord de faire pénétrer les principes d'Anarchie, le mot vient ensuite.

Il parle des révoltes en Espagne ; il faut profiter de tous les actes du gouvernement contre lui. Dernièrement, tous les bureaux d'octroi de Barcelone ont été brûlés. Partout il y a lutte au nom de la liberté, conseil municipal contre pré-

fet, Chambre contre Exécutif, faire sentir qu'il faut la chose et non le mot, que celui qui donne une parcelle de liberté est un voleur de liberté.

Les bourgeois prétendent donner l'instruction, mais un homme instruit par eux est pire qu'un ignorant, actuellement le simple bon sens vaut mieux. La véritable instruction viendra après la Révolution — pour le moment nous sommes en guerre et toutes les armes doivent nous servir contre les institutions sociales. Il faut se servir de tous les levains de révolte. Par la femme dans la famille, la jeune femme qui a été mariée à un vieux riche arrivera au désir de la vengeance qui parlera plus haut que la vertu et la religion. Vengeance par la science, elle-même donne aux révoltés les moyens d'abattre les institutions en terrifiant la Bourgeoisie comme à Valence e à Barcelone. Enfin Vengeance par la finance ; ce qui est la base de la société est facile à détruire, ce ne sont que papiers et parchemins et en cas de retour offensif victorieux, la société est blessée au cœur. L'auxiliaire le plus actif du gouvernement, c'est le politicien révolutionnaire. Combien de grèves qui auraient pu faire faire un pas immense ont été dissipées par l'action des meneurs.

Questionné au sujet de la guerre, il répond que lorsque les armées seront aux frontières, la banque et la propriété seront mal gardées.

La compagne Ivanek lit un rapport sur la question du vol et ajoute ses réflexions. Elle distingue les différents cas et n'admet que le vol par nécessité ou pour la propagande. Elle combat l'égoïsme, invoque la morale et dit qu'il faut s'occuper du caractère privé des individus à côté desquels on combat.

Puis elle parle de l'amour, et ne croit pas que dans la société future l'amour de l'Humanité évince du cœur de l'humanité, l'amour maternel, l'amour filial, l'amour entre époux. Elle préconise la formation de cercles féminins pour la propagation des idées.

Un camarade vient répondre et expose la doctrine opposée au sujet du vol. L'égoïsme est le fond de l'homme et il suit sa voie.

Tennevin dit quelques mots sur le vol entre miséreux et sur le vol entre camarade. Où commence celui-ci ? Si le camarade est Bourgeois, le vol est logique.

Un autre compagnon s'élève contre cette théorie et reprend la thèse que Merlino avait exposée dans la première réunion.

Tortelier dit que sur cette question, on pense suivant le milieu dans lequel on vit, on travaille, on est rétribué. Ceux qui sont bien payés ne peuvent pas avoir la haine des patrons comme les autres, ils n'ont pas à s'occuper de cette question. Mais qu'ils laissent vivre les autres comme ils peuvent, l'obtention du crédit est un moyen comme un autre, on se procure ce qu'un salaire insuffisant ne permet pas d'acheter, paiera qui pourra. Il est certain qu'il y a des actes auxquels on applaudit et d'autres qu'on regrette, mais il n'est pas donné à tout le monde d'être fort et de faire de la propagande, les faibles ne sauront pas résister à la tentation.

Leboucher évoque la vie solidaire de l'avenir, il regrette que les camarades se fassent arrêter pour peu de chose, il montre que l'assistance publique et la déportation ont remplacé la guerre pour débarrasser la société de ce qui gêne le gouvernement.

Descamps reprend la question de la guerre. Pour lui, il faut se dérober au service militaire jusqu'à ce que les armées soient parties aux frontières, c'est le moment de mettre le feu à ses baraques, de se jeter sur le gouvernement pour faire revenir les armées en arrière — mourir pour mourir, il vaut mieux le faire en défendant ses idées et son droit, que de défendre la propriété ou l'industrie de ceux qui nous font crever de faim.

Merlino fait une révision de ce qui a été dit au Congrès. On a parlé de répartition collective et de répartition communiste ; ne pas s'attacher à la lettre des principes. Ainsi, on peut dire tous pour chacun, chacun pour tous — le fond de tout, c'est la solidarité. Prêcher l'inutilité de la morale, c'est vouloir faire abstinence morale que nous rejetons comme l'abstinence matérielle. Dans l'amitié, l'utilité passe en arrière.

Nous sympathisons avec tous les voleurs, comme révoltés contre la propriété.

Il ne croit pas que la Révolution sociale puisse venir à l'occasion d'une guerre, ni d'une lutte politique. Elle arrivera par elle-même, par la lutte économique. Si la Commune a échoué, c'est à cause de la politique. Il faut se hâter à tous les groupements ouvriers et donner la poussée.

Au sujet de l'organisation, il croit que les anarchistes se sont donné des bis à eux-mêmes qui ne sont que préjugés Dans un groupement, l'autorité ne se développera jamais, si la liberté est dans le cœur.

Il termine par un aveu. Il avait cru qu'une certaine ordonnance serait nécessaire dans les travaux du Congrès. C'était inutile, preuve d'harmonie. L'homme marche à quatre pattes, l'anarchiste se lève sur deux pieds.

Un camarade allemand croit qu'il se formera deux camps, celui des anarchistes matérialistes et celui des anarchistes idéalistes. Il conseille à ceux qui veulent faire de l'action révolutionnaire de ne pas se marier. A propos du vol, il rappelle qu'on ne peut pas lutter avec la Bourgeoisie, si on n'a pas beaucoup d'argent.

Viard voit deux classes d'ouvriers et une classe de bourgeois. Il prêche la vulgarisation des idées, toujours et partout, lutter contre les patrons. Montrer comment la loi est la base des crimes, comment famille, privilège, pouvoir, propriété, sont à démolir. Ne jamais avoir recours à la justice et ne jamais pousser personne à descendre dans la rue.

Werner traite différentes questions avec rapidité : l'organisation, le communisme. Il croit à la guerre et la craint, se révolter si on peut ; se soustraire si on peut. Les socialistes autoritaires allemands sont plus avancés que leurs congénères français, ils ont toujours été franchement internationalistes et dans l'armée, il y a des régiments entiers socialistes.

Pour faire la propagande individuelle, il faut prendre l'homme dans son intérieur.

Quelques camarades, entre autres Duprat et Leboucher disent quelques mots qui closent la discussion.

## MANIFESTE DES GROUPES DE BORDEAUX

Electeur bénévole,

Toi qui te rends encore au scrutin sans que l'appât d'un profit personnel t'y mène, c'est à toi seul que nous nous adressons, — parce que vouloir convaincre ceux qui, dans la pratique du suffrage, ne voient qu'un moyen de servir leur position, ce serait folie ou, plus exactement, naïveté.

Quand, du geste et de la voix, les politiciens de l'un comme de l'autre camp t'invitent à voter pour celui-ci ou pour celui-là, as-tu jamais songé à te poser cette simple question : *Est-ce dans mon intérêt ou pour leur plus grand avantage que ces gens-ci : candidats, comités, journalistes, se démènent avec tant d'ardeur, s'attaquent avec acharnement, se couvrent de boue les uns les autres ?* Si tu l'as fait, que penser de ton acte ? car ton bon sens a dû te répondre : *Non, ce n'est pas toi qui les intéresse.*

Mais, nous allons plus loin. S'il y a bénéfice pour eux, c'est toi qui le fournis, de sorte qu'alors que tu crois remplir un devoir auquel, dans ta pensée, se rattache l'intérêt public, tu agis, en réalité, à ton détriment. Nous doutons que ceux qui t'endoctrinent, puissent sérieusement contester cela.

Cependant, entends-les : Du premier au dernier, tous n'ont en vue que ton bien. Cela est vrai, mais d'une autre manière.

Eh ! parbleu, c'est ce que nous venons de dire. Ton bien, tous le veulent ; — et ils le prennent, eux et la classe que seule véritablement ils représentent, ils le prennent partout et sous toutes les formes : Par l'impôt chaqu jour aggravé, par prélèvement sur le produi de ton travail, — ne te laissant qu'un salaire qui de moins en moins répond aux nécessités de l'existence ; quand, de par l'organisation sociale actuelle, ils ne t'en privent pas entièrement, lorsque tes bras, ainsi que cela se produit trop souvent, restent par force inoccupés.

Telle est la situation ; tu reconnaîtras que nous ne l'exagérons point.

Eh bien, par quel moyen, ceux qui sollicitent tes suffrages, entendent-ils y remédier ? si tant est qu'ils y aient seulement songé. Dans les réunions, en tête-à-tête, dans nos publications nous le leur avons demandé, et — ils n'ont pas répondu. Nous le leur demanderons encore ; mais, à ton tour, interroge-les, puisque, plus que personne, tu dois être soucieux de le savoir ; tu dois même ne les questionner que là-dessus, et, s'ils cherchent à t'entraîner dans des considérations vagues, nuageuses d'un philosophisme transcendant, les ramener sans cesse à la question.

Si nous insistons sur ce point, c'est parce que nous désirons que tu constates par toi-même l'impuissance où sont les gouvernants à rien changer à ton sort. Peut-être alors te décideras-tu à délaisser les amusettes de la politique, inventées tout exprès pour te faire perdre la notion de tes réels besoins.

Jusque-là, ne t'en prends qu'à toi de la détresse, car tu la consacres par ton consentement.

En effet, si tes dirigeants, eux-mêmes, dans leurs statistiques, étaient obligés, il y a quelques années, de reconnaître que cent mille des tiens, sur le sol de la douce patrie, disparaissaient, bon-an mal-an tué par la misère ; si, depuis, le nombre de ces victimes a augmenté à ce point qu'on ne les compte plus, c'est que toute erreur porte en elle sa propre peine ; c'est que toute infériorité se paie.

La tienne, est d'espérer ton salut d'un autre que toi-même.

Cependant, que peut pour toi un gouvernement quel qu'il soit ? N'est-il pas sans influence dans le domaine de la production ? Et c'est [illegible] heureux, car son intrusion aurait pour effet [illegible] apporter une perturbation plus grande encore.

Le Gouvernement ? mais a-t-il d'autre raison, d'autre raison d'être que de maintenir le privilège, de sanctionner l'ordre des choses établies : — actuellement, c'est une inégalité meurtrière.

En résumé : Ce n'est pas de politique que les peuples vivent ; mais bien de travail ; seulement, toi, tu vis mal des fruits du tien, parce que tu tolères qu'une classe oisive s'en attribue la grosse part, — aidée, soutenue en cela par les Pouvoirs de tout ordre ; *si bien que l'on peut dire qu'alors que le Capital fouille les poches du travailleur, la légalité lui tient les mains pour qu'il ne puisse se défendre contre cet odieux attentat.*

Prolétaire, sous peine de te suicider, tu as le devoir étroit de t'élever à la hauteur des questions que la situation te pose. Commence par la constatation des faits que nous te dénonçons, et tu dira avec nous :

Au diable le bulletin de vote ! Trêve aux jongleries ! parce que répondre après cela à l'invite des écornifleurs, ce serait pis que de la déraison, ce serait de l'imbécilité.

LES ANARCHISTES.

Les camarades de Bordeaux se proposent de faire tirer le manifeste ci-dessus, en placard à la main, dans le genre de *La Grève des Electeurs* ; les compagnons qui en désireront sont prévenus qu'ils pourront s'en procurer au prix de 6 fr. le mille.

## AVIS

Vient de paraître : *La Société au lendemain de la Révolution*. Prix : 75 centimes franco. Le petit tirage qui en a été fait ne nous permet pas de la laisser meilleur marché.

***

Nous tenons à la disposition des camarades une quinzaine de mille de *Grève des Electeurs*.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Les radicaux font sonner bien haut les réformes qu'ils ont faites et des améliorations qu'ils ont apportées au sort des instituteurs :

Plusieurs lettres que nous avons reçus de différents instituteurs nous ont déjà éclairé à ce sujet. Voici les chiffres que nous relevons dans une dernière reçu. — Le camarade qui nous écrit est instituteur-adjoint, il reçoit la somme fabuleuse de 63 fr. 35 par mois! Il faut qu'il vive avec cela. — Sa compagne, institutrice elle-même a dû vivre, pendant 4 ans, avec un traitement de 55 fr. par mois.

Allons, il y a encore de la besogne de propagande à faire par là, et des idées de révolte à semer.

***

On a promulgué récemment une loi qui oblige les marchands de vin à mettre sur les produits qu'ils vendent, soit vin pur, soit vin de raisins secs, soit vin de sucre. Comme ils ne peuvent pas le savoir eux-mêmes, pour se mettre à couvert des poursuites, ils ont répondu en décidant d'afficher partout : *vin factice*. Chez chaque débitant on voit donc la pancarte suivante : Vin factice, additionné d'eau au-dessous de un franc le litre, contenance non garantie. Les commerçants sont dans leurs droits, mais avons nous raison de dire qu'un chambardement général ne peut manquer de survenir dans peu de temps; est-il possible que ce soit un progrès qu'un tel commerce ? Et de quel côté que vous envisagiez la question, aucune amélioration n'est possible. La seule solution est la suppression du commerce par l'Anarchie.

***

La femme Souhin n'a été condamnée aux travaux forcés à perpétuité que par erreur. Légalement les bourgeois du jury l'ont condamnée à mort, mais ils se sont trompés dans le décompte des suffrages. Les magistrats ne le pardonneront pas aux jurés ; une tête leur est volée.

***

Saint-Amand. — Depuis quelque temps, l'Anarchie se développe à Saint-Amand. Un groupe est fondé : *La Jeunesse anarchiste de Saint-Amand*. Aussitôt formé le groupe s'est mis à l'œuvre, et samedi, à une heure très matinale, des groupes de curieux pouvaient lire une affiche intitulée : « Groupe de la Jeunesse anarchiste aux Jeunes Gens ». Grande fut la colère des gendarmes, qui firent enlever de suite toutes les affiches.

Un moment après il fallait trouver le coupable, mais tel ne fut pas notre avis. Aux gendarmes, au commissaire, qui se présentèrent chez un ami, il fut fait cette réponse. Je connais l'afficheur, je ne vous dirais pas son nom. Un autre leur dit : vous ne saurez jamais le nom de l'afficheur, nous sommes tous responsables ; il n'y a pas de mouchard, dans notre parti.

***

Toulon. — Samedi soir 25 août, au cirque Pirantoni, messieurs les Collectivistes : Jules Guesde, Duc-Quercy, Lullier et Cie donnaient une conférence.

Le citoyen Duc-Quercy a la parole le premier et expose les souffrances du Prolétariat, ses causes et ses conséquences ; mais il oublie d'indiquer les moyens de sortir de ce bourbier. Jules Guesde prend ensuite la parole, il expose de nouveau les souffrances du Prolétariat et termine en disant qu'il faut renverser les institutions actuelles et que le jour de la Révolution il fallait marcher sur l'Hôtel-de-Ville pour détrôner la Bourgeoisie gouvernementale (il n'a pas dit qu'il se mettrait à leur place, mais cela doit-être sous-entendu).

Toutes ces phrases creuses d'avocats ayant écœuré les anarchistes qui se trouvaient dans la salle, le compagnon Lemoine demanda la parole qui lui fût refusée. Il monta à la tribune quand même, d'où il fût rejeté à terre brutalement par quelques chiens de garde de ces messieurs ; assez nombreux à ce moment, nous envahissons la tribune pour protéger notre ami et il put prendre la parole malgré eux.

Il fut facile au comp. Lemoine de démontrer que le Quatrième-Etat ne vaudrait pas plus que le premier et que la Révolution sociale ne devait pas s'arrêter à former un Quatrième-Etat, mais détruire toute espèce d'autorité.

Tant qu'il y aura des maîtres, dit-il, nous serons toujours valets ; les Collectivistes veulent bien que la table soit mise pour tout le monde, mais ils veulent aussi tenir la cuiller pour nous ; comme si nous n'avions pas les bras assez longs pour arriver à la soupière. Nous voulons nous servir nous-mêmes.

***

La Palisse. — Notre ami Souchet, de Saint-Prix, dont nous avons raconté l'arrestation, vient de sortir de prison. Au cours de sa détention M. Favre de la Réole, sous-préfet de La Palisse, est allé le trouver pour lui proposer de le remettre en liberté de suite s'il voulait signer une demande en grâce, mais notre ami a répondu à ce monsieur qu'il n'avait rien à demander aux bourgeois ; leur demander sa grâce, c'aurait été leur reconnaître le droit de le condamner et qu'il leur déniait l'un et l'autre.

Furieux de ne pas avoir réussi à faire tomber le camarade Souchet dans ce piège, les gardes-chiourmes ont essayé de le faire tomber dans un autre guet-apens. Ils ont introduit un mouton auprès de lui et le gardien-chef fit semblant de le maltraiter pendant qu'un autre gardien appelait Souchet pour les séparer ; mais celui-ci qui avait vu clair dans leur jeu, leur répondit que les affaires de mouchards ne le regardait pas.

## Angleterre

Chaque mouvement populaire a ses beaux épisodes.

Au plus fort de la grève des travailleurs des docks on vient leur dire qu'il y a dans les docks un vaisseau chargé de glace pour les hôpitaux. Aussitôt des centaines d'hommes courent décharger la glace pour les hôpitaux. Paiera-t-on ? Ne paiera-t-on pas ? Cela ne les touche guère. C'est pour les hôpitaux — cela suffit ; et les volontaires accourent pour faire le travail.

N'avons-nous pas raison de dire que pour les masse de travailleurs, ce sont les *besoins* qui priment, et qu'en estimant les besoins, ce sont ceux des plus besogneux — des malades, des incapables au travail — qui priment les autres ?

L'Internationale n'est plus dans les statuts. Jules Favre et Bismarck — les deux frères ennemis — l'ont rayée de l'Europe. Et elle n'en existe que plus fort dans les idées.

Le bruit se répand pendant la grève que les compagnies ont trouvé un millier d'hommes pour remplacer les grévistes, dans la maison commune des Suédois, — la maison où les Suédois jetés dans Londres trouvent un gîte et une soupe quand ils sont réduits à la noire misère.

Les prix offerts, bien au-dessus des tarifs, étaient tentants pour ces misérables « étrangers ».

Leur réponse a été simple et fière : — « Dites aux compagnies que des travailleurs suédois n'iront jamais ôter le pain de la bouche des travailleurs anglais, quand ils luttent contre leurs exploiteurs ».

Ce fut la réponse spontanée, sortie de la bouche des travailleurs, sans intervention aucune de Comités, de secrétaires et autres êtres nuisibles.

## Italie

Les anarchistes de Forti ont publié un appel aux camarades pour qu'ils s'organisent en vue de déjouer toutes les mystifications des parlementaires et autres espèces de pseudo-socialistes.

Adresse : Circolo L'Operaio Emancipato fermo in posta — Forli.

***

A Gênes, a reparu le *Nuovo Combattiamo*.

***

Une bombe a éclaté la semaine dernière sur une place de Rome, sans produire de dégât. Deux passants ont été légèrement atteint. Dans l'enquête, la police prétend avoir découvert des « groupes de révolte » fortement organisée. Les bourgeois ne sont pas rassurés.

## Suisse

Chaux-de-Fonds. — Voici des détails sur l'arrestation du compagnon Nicolet, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

Jeudi matin était arrivé de Berne, l'ordre de perquisitionner chez le compagnon Nicolet, connu pour ses relations avec la *Révolte*. Naturellement on trouva chez lui un grand nombre de *Révoltes* et d'écrits anarchistes, puis des portraits des anarchistes de Chicago, enfin de toutes les choses qui lui étaient chères et dont il aimait à être entouré.

Le résultat de cette visite fut communiqué à Berne, d'où partit bien vite l'ordre d'arrestation.

Au premier abord le compagnon Nicolet déclara n'être pour rien dans l'affaire des manifestes, mais voyant son arrestation maintenue, quoique il n'eût rien été trouvé chez lui qui put dénoncer sa participation à la distribution, il n'hésita pas à en endosser la responsabilité et à s'en déclarer l'auteur.

Vendredi soir, par le train de 6 h. on le dirigeait sur Neuchâtel.

Samedi soir il a chanté dans sa cellule jusqu'à 9 heures, il y a eu grand attroupement et applaudissements dans la rue au-dessous des prisons. Le lendemain, le concierge l'a prié de chanter moins fort parce qu'on avait parlé de lui dans les cafés voisins. Notre ami est relativement bien, il a pris toute la charge sur lui et il est bien résolu à ne pas reculer quoi qu'il puisse en advenir.

Du reste, les anarchistes suisses ne se laisseront pas intimider, et, à l'exemple du compagnon Nicolet, ils sauront faire voir aux gouvernants, que ses mesures d'intimidation ne sauraient les faire reculer.

## République Argentine

Rosario de Santa-Fé. — Nous recevons la lettre suivante de camarades du groupe *Il Ribelli* de Saint-Denis et d'Isola Dovarese (Italie), émigrés là-bas.

Quand nous étions en Europe, on nous disait qu'en Amérique on était bien ; alors nous, voyant que la misère en Europe venait de plus en plus grande, nous avons voulu faire comme bien d'autres et nous voilà à présent dans ce « pays de liberté ! »

Voilà la situation des travailleurs en Amérique : On y est esclave bien plus qu'en Europe. Les anarchistes y sont traqués de toutes parts ; mais la Bourgeoisie d'ici se trompe si elle croit nous réduire au silence. Nous ne sommes pas partis d'Europe avec des idées d'émancipation pour tendre le cou à un joug plus lourd. Nous avons commencé par former un groupe intitulé *Le Misérable*. *Le Misérable*, car nous le sommes des deux manières : intellectuellement et physiquement. Il faut travailler depuis le lever du soleil jusqu'à ce qu'il se couche, vous pouvez juger de ce qu'est le niveau intellectuel avec un travail aussi abêtissant, et vous faire un tableau de ce que les idées sont en retard.

Cela ne nous a pas empêché d'aller, le 14 juillet dans une réunion de bourgeois pour parler contre les exploiteurs. Nous continuerons par la suite.

## Australie

Melbourne. — Un désastre est arrivé dans la houillère A. A., à Newcastle (Nouvelle-Galle du Sud. La terre en s'éboulant a enseveli quatorze mineurs, dont on n'a pas encore trouvé la trace. Un journal du 24 juin contient l'information suivante :

A presque toutes les églises, on a fait des prières pour le *salut* des houilleurs emprisonnés... On espère que ceux qui travaillent à leur délivrance trouveront demain deux ou trois de leurs *cadavres*.

La houillère était très dangereuse et pendant trois ou quatre jours les travailleurs avaient entendu des bruits menaçants et vu paraître des crevasses au ciel des galerie : enfin quelques mineurs avaient quitté la mine, les autres ne l'avaient pas osé, car la compagnie réclame le droit de congédier tout homme qui quitte le travail de son chef ; d'autres remplacèrent ceux qui s'étaient en allés. Ensuite, tout à coup, les étais de houillères cédèrent, on sait le reste... la compagnie ne souffrira de rien, car cette partie de la mine était déjà presque épuisée, et après quelques jours de travail pour essayer de dégager les ensevelis, elle refuse de continuer et demande que, si l'on veut les chercher, l'Etat en fasse les frais.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

### A tous les Anarchistes

Compagnons,

En même temps que va s'ouvrir en France la période électorale, va s'ouvrir aussi la période de persécution à outrance. Les politiciens de toutes nuances vont encore une fois se manger le nez mutuellement, et les haines policières s'assouvir sur nous autres anarchistes.

Beaucoup de compagnons, sous peu, paieront de la prison leur dévouement à la cause qui nous est chère.

Il y a donc là une situation qui doit nous intéresser. Il y aura des enfants qui, de par l'emprisonnement du père se trouveront privés du pain quotidien. Nous devons donc dès aujourd'hui nous mettre en mesure de pouvoir leur en donner.

C'est à cet effet que les anarchistes de Paris ont pris l'initiative de former une Commission de secours aux familles des détenus politiques.

Cette Commission est formé sur les mêmes bases que celle qui fonctionnait à Lyon lors du procès ainsi que de celle de Paris qui a cessé de fonction, ner depuis deux ans ; c'est-à-dire qu'elle a pour buts non seulement de recueillir des fonds par tous les moyens qu'elle croira bon et de les répartir impartialement, mais encore d'établir une échange conss tant de correspondance entre compagnons de tous les pays. Il ne faudrait cependant pas que des camarades croient que cette commission s'est fondé avec l'intention de s'imposer ou bien de créer une autorité quelconque, non, il n'y a rien de cela. Il y a simplement que quelques camarades se sont chargé, d'une besogne du plus haut intérêt pour la propagande, et. qu'il est bien entendu que ladite Commission n'est pas fermée, que tous peuvent assister à ses réunions ou prendre part à ses travaux.

En plus du rapport financier que publiera la *Révolte*, tous les mois, *un rapport oral avec pièces à l'appui*, sera fait tous les dimanches au Cercle International anarchiste, salle Horel, 13, rue Aumaire, à 2 heures du soir.

La correspondance est faite par tous les compagnons présents. Des camarades connaissant plusieurs langues se chargeront de la correspondance étrangère.

Les compagnons qui voudraient entrer en relation avec nous, sont priés d'envoyés leurs lettres au compagnon B. Morel, 21, rue Lamarck à Paris, ainsi que de nous dire si dans leur localité ils ont des camarades en prison ; dans ce cas là qu'ils nous indiquent les voies et moyens pour faire parvenir à ces camarades-là les fonds dont nous pourrons disposer.

Allons camarades, que tous y mettent la main, nous éviterons ainsi de créer des hommes indispensables, nous ferons de la besogne utile et de la bonne propagande.

Vive l'Anarchie !

***

Le comp. Brunet fait part aux groupes et compagnons de province, qu'il se tient à leur disposition pour réunions et conférences, en vue de la période électorale.

S'adresser à ce compagnon, rue Stephenson, 25, à Paris.

***

Nous avons reçu du compagnon Parmeggiani une nouvelle lettre où il prend la défense du compagnon Pini, en affirmant que ce compagnon n'a agit qu'en vue de la propagande et non dans un but d'égoïsme personnel.

Nous donnons acte au compagnon Parmeggiani de sa lettre, le manque de place seul nous empêche de la reproduire en entier.

***

Saint-Denis. — Le groupe *La Jeunesse Libertaire* de Saint-Denis, tient à la disposition des groupes de Paris et de la province, un manifeste abstentionniste pouvant s'afficher, se distribuer, et se réciter en monologue dans les soirées familiales. Envoi à 2 fr. 50 le cent. — Adresser les demandes au compagnon Vandorpe, 11, rue de la Briche, à Saint-Denis.

P. S. — Envoyer la « braise » en même temps que la commande.

***

Le compagnon Sébastien Faure est parti cette semaine pour Guise, Reims et Saint-Quentin. Il prie les groupes et camarades de continuer à lui écrire à son adresse à Paris, 7, rue Caplat, d'où les lettres lui seront adressés.

Il pense être de retour à Paris vers la fin du mois et se tiendra alors à la disposition des camarades du Centre et du Midi, qui lui demanderont son concours.

***

Bruxelles. — L'administration du *Drapeau Noir* fait savoir à ses lecteurs, qu'à cause de la négligeance apportée par certains de ses dépositaires dans le réglement de leurs comptes, elle se voit forcée d'interrompre *momentanément* sa publication. Elle prie ceux qui sont en retard de payement de bien vouloir liquider leurs comptes le plus tôt possible.

Le *Drapeau Noir* compte bientôt, grâce à un nouveau mode d'organisation, continuer sa publication et paraître désormais régulièrement.

***

Roubaix. — Dimanche 1er septembre, nous avons fait une réunion familiale en l'honneur de la naissance d'un enfant, pour prouver à la masse que l'on peut se passer du clergé et faire une petite fête quand même. Une quête a été faite au profit de la famille du nouveau-né et de la compagne Duval qui a produit 9 fr. 25, dont 5 fr. pour la compagne Duval et 4 fr. 25 pour la famille.

***

Hem. — Le groupe *Les Misérables* est en train de former une Bibliothèque pour instruire la jeunesse. Il fait appel aux compagnons qui pourraient disposer des journaux, brochures et volumes pour la propagande. Adresser les envois au nom du compagnon François Herbin, à Hem, hameau des 3 Baudets, par Lannoy (Nord). — Les colis postaux en gare à Lannoy. — Le groupe se charge des frais.

Le groupe fait appel aux camarades de Roubaix afin d'organiser une tournée de propagande dans les campagnes.

***

Nous apprenons la formation d'un cercle littéraire, artistique et musical : *L'Avenir des Jeunes*, fondé dans le but de permettre aux jeunes auteurs et compositeurs, de faire représenter leurs œuvres.

Les personnes qui auraient l'intention d'en faire partie sont priées de s'adresser à M. Adolphe Engasser, secrétaire, 63, rue Buffon, à Paris.

***

Nous avons reçu du groupe l'*Egalitaire* de Cette : Un abonn. journal, 1 fr. 50 ; vente du numéro 48, 2 fr. 60 ; vente des brochures du Congrès 2 fr. 25 ; caisse du groupe vidée au profit du num. 48, 5 fr. 25 ; collecte 1 fr. — Total : 12 fr. 60.

***

Notre correspondanr d'Australie nous fait remarquer qu'une erreur s'est glissée dans l'article que nous avons publié dans le num. 31, sous le titre : *La Vie sociale de Melbourne*.

A la fin de la deuxième colonne de la première page, lire : « Le sol se vendait de 12,000 à 24,000 fr. et enfin on arrivait à demander 96,000 fr., on rêvait de vendre à 240,000 francs.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### pour la propagande révolutionnaire

R. au Tlélat 2 fr. — C. M. à Tours 1 fr. 15. — S. à Chaumont 1 fr. — Arsius 25 cent. — G. à Grenoble 25 c. — B. au Mans 5 fr. — Levallois-Perret, groupe « La Révolte » 5 fr. — Le compagnon E. Giardon de New-Rochette nous avise qu'il a reçu : E. Giardon 10 fr. ; A. Chanut 1 fr. 25 ; L. Denivelle 5 fr. ; M. Moreaux 5 fr. ; J. Millot 2 fr. 50 ; A. Leblanc 2 fr. 50 ; Von Kurtz 2 fr 50 ; Godot (y compris son abon.) 10 fr. Total : 51 fr. 25. — G. à Albigny 40 cent. — L. à Langon 25 cent. — Pour que les jeunes anarchistes suivent mon exemple, un déserteur belge 1 fr. 50.

Total à ce jour : 68 fr. 05.

## PETITE CORRESPONDANCE

W. D. à Flixecourt. — M. à Bourges. — H. à Middleburg. — L. à Tours. — H. à Anvers. — C. à Estré-Azay-sur-Cher. — A. à Saint Nazaire. — O. S. à Calais. — C. à Grenoble. — Comptoir de Zinc à Lyon. — B. à Vienne. — B. à Puget. — C. G. à Turin. — D. à Biella. — Reçu timbres et mandats.

H. F. à Haudmont. — Abon. sera servis.

F. à Chinon. — Erreur de notre part.

Hours à Alais. — Votre numéro était revenu avec la mention « refusé ». — Dites-nous les numéros qui vous manquent.

Bordat à Davoinne et Vienne. — Le comp. Craponne, 85, rue Dareau à Paris, demande de vos nouvelles.

G. V. — Bien vague et un peu embrouillé.

T. à Bouffarik. — Epuisé.

Lapeyre à Bordeaux. — Pas pu vous répondre faute d'adresse.

B. à Valence. — Ça va. — Pour Faure, voyez la note que nous insérons.

P. à Mantes. — Pas les timbres demandés pour le moment.

F. à Nimes. — C'est 5 fr. que nous avons reçu pour la « Société au lendemain de la Révolution ». — J'en envoie encore 5 fr., mais dorénavant c'est 75 cent. l'exemplaire.

SOUSCRIPTION DUVAL. — M. à Tours 50 c. — G. à Albigny 50 c. — G. Mayer à New-York 5 fr. — Le groupe du Chambon 6 fr. 50. — Bouglon, souscription d'Alais, destinée primitivement à une tournée de conférences 10 fr. — B. 20 c. — Un déserteur belge 1 fr. — S. et T. à Oullins 1 fr. — Total : 24 fr. 70.

Listes précédentes, 104 fr. 60. En tout : 125 fr. 30.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Le Manifeste abstentionniste.

Dimanche 8 septembre, salle Charles, boulevard Barbès, 2, à 8 h. 1/2, soirée familiale, au profit des détenus politiques.

*Cercle international.* — En caisse : 118 fr. 60, dont 34 fr. salle du Commerce ; salle Horel (lundi) 90 cent. *Commission des détenus.* — En caisse : 87 fr. 90, dont 1 fr. 70 à la *Sentinelle* ; 1 fr. 80 salle Gutemberg ; 50 cent. exc. d'écot faubourg Montmartre 42 ; 2 fr. 30 réunion de Grenelle ; 14 fr. 65 salle du Commerce ; 15 fr. salle Charles, boul. Barbès ; 18 fr., souscription faite à la maison des freins Westinghouse, quai Jemmapes, 152. — Dépenses : Martin (2me fois) 3 fr., Renard 3 fr. 20 ; Italien 85 cent. ; Capt 5 fr.

Groupe communiste-anarchiste du XXme, samedi à à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. — Urgence.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Les camarades sont priés d'être exacts, pour l'organisation d'un meeting dans le Ve et pour la distribution de la *Société au lendemain de la Révolution*.

Le groupe communiste-anarchiste *La Sentinelle* de Montmartre se réunit tous les mercredis à 8 h. 1/2 du soir, salle Delaporte, 19, rue de Clignancourt, au premier.

Tous les citoyens sont invités à suivre les études sur les différentes questions sociologiques.

Groupe abstentionniste des Batignolles, réunion tous les mardis, 100, avenue de Clichy.

Groupe des compagnons anarchistes coiffeurs, réunion le premier et dernier dimanche de chaque mois, chez Rousseau, 131, rue Saint-Martin, à 10 h. du soir.

Réunion du groupe du XIVe, le lundi 16 courant 8 h. 1/2, salle Anne, rue Mouton-Duvernet, 27.

Les compagnons du XIIIe sont invités afin de s'entendre pour donner une conférence dans le XIVe.

Levallois-Perret. — Groupe communiste-anarchiste *La Révolte*, samedi 14 septembre, à 8 h. 1/2, salle Barlotin, 71, rue Carnot.

Les camarades qui voudraient prendre part à une active campagne abstentionniste sont invités.

Saint-Amand. — Dimanche 15 septembre, réunion publique et contradictoire, salle des Carmes.

Lyon. — Les anarchistes lyonnais se réunissent tous les lundis. Salle Manellin, 105, avenue de Saxe.

Calais. — *Communistes Libertaires*, réunion tous les samedis, à 8 heures du soir, café Voltaire, 42, rue des Quatre Coins.

Ordre du jour : Des moyens de propagande.

Bruxelles. — Réunion des compagnons s'intéressant à la propagande anarchiste, tous les dimanches et lundis, à la salle Rubens, rue des Brigittines.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

Troisième Année, N° 2. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 21 au 27 SEPTEMBRE 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 30 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les deux dimanches

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA GRÈVE DE LONDRES

La grande grève des travailleurs des docks vient de se terminer, Lundi, le travail a été repris. Les salaires, demandés par les travailleurs — c'est-à-dire, 60 centimes l'heure, et 80 centimes l'heure pour le travail après six heures du soir et avant huit heures du matin, — seront payés dès le 4 novembre.

D'ici là, ce sera 50 centimes l'heure. Aucun travailleur pris occasionnellement pour donner un coup de main, ne pourra être payé moins de 2 fr. 50. Le travail à l'heure devra être converti d'ici au 4 novembre en travail à la pièce, calculé de manière à garantir un minimum de 60 et 80 centimes l'heure; le surplus sera distribué à parts égales par les travailleurs entre eux.

Les grévistes de l'autre côté de l'eau (côté sud) qui avaient quitté le travail pour faire cause commune avec les travailleurs de l'East End, mais qui plus tard avaient formulé quelques demandes spéciales (pour rentrer en possessions de ce que les patrons leur avaient volé), ont aussi fini par obtenir à peu près ce qu'ils demandaient et ils rentrent au travail lundi.

L'East End est à la joie. Ce ne sont que réjouissances. Ces « paresseux » reçoivent avec applaudissements l'annonce que pour un mois à venir il y aura du travail pour tous, nuit et jour!

On lance des fusées, on se serre la main avec joie en se rencontrant, et la grande manifestation de dimanche était une vraie fête.

Pour l'avenir, les travailleurs des docks se constituent en union de métier.

---

Tout de même, le résultat obtenu est maigre. Les compagnies des docks s'étaient d'abord obstinées à refuser les salaires demandés. Elles déclarèrent que puisqu'elles ne distribuent que de petits dividendes à leurs actionnaires, l'augmentation des salaires mangeraient tous les dividendes. On leur prouva qu'ils mentaient. Si les dividendes sont petits, c'est que les compagnies ont acheté 10,000 hectares de terrains vagues sur les bords de la Tamise, en prévision des bénéfices immenses que ces terrains rapporteront sous peu.

Les compagnies nièrent le fait. Alors, on leur demanda de soumettre leurs livres de comptabilité à des tiers. Elles refusèrent. Elles étaient sûres que les grévistes ne pourraient pas résister une semaine de plus.

C'est l'Australie qui sauva la situation. Les Trades-Unions d'Australie envoyèrent par télégraphe 37,500 francs. Le lendemain, elles envoyaient encore 37,000 francs. Les jours suivants, elles continuaient d'envoyer des sommes de 10,000 à 15,000 francs.

Toutes les associations ouvrières de l'Angleterre vinrent en aide de leur côté.

D'autre part, la Bourgeoisie, reconnaissante aux grévistes de « l'ordre parfait » qui régnait parmi eux, reconnaissante de les avoir vu retirer leur appel à la grève générale, et effrayée surtout de l'excitation des esprits dans l'East End, s'empressa de souscrire des sommes considérable.

Le maire de Londres quitta ses chasses en Ecosse et vint offrir sa médiation. Il témoigna hautement sa sympathie pour les grévistes et, dans une conversation avec l'archevêque de Londres, il lui dit : « C'est un scandale, ce refus des Compagnies : ce serait votre devoir d'organiser la grève générale ».

Le cardinal Manning s'empressa de saisir cette occasion pour refaire la réputation du clergé et prit une part active aux négociations pour amener les compagnies à céder. Toutes les chapelles baptistes se déclarèrent en faveur de la grève.

Les compagnies se décidèrent enfin à accepter les conditions des grévistes, mais à partir du 1er janvier 1890. A cette époque la navigation se ralentit, le chômage commence. Les grévistes refusèrent carrément d'accepter ces conditions.

Les compagnies qui disaient vouloir bien accepter le tarif des grévistes du moment où les contrats actuels seraient expirés, et l'augmentation des salaires, et plus encore, sur les propriétaires des navires, tenaient bon. Et ce ne fut qu'après une quinzaine de nouveaux pourparlers et de nouvelles misères pour les travailleurs, qu'elles proposèrent le 4 novembre comme date du nouveau tarif.

Cette date fut acceptée par l'immense majorité des grévistes.

Voilà en peu de mots l'histoire de cette grève qui jouera une part immense dans l'histoire du mouvement ouvrier en Angleterre.

---

Un fait frappant se dégage de cette grève. C'est la solidarité des va-nus-pieds qui étaient prêts, il y a un mois, à quitter tous le travail pour soutenir les plus mal rétribués d'entre eux.

Ce moment qu'on a laissé échapper, se répètera-t-il? Ce qui est certain, c'est que pour qu'il se répète il faudra déjà une concurrence de circonstances tout à fait spéciales. Il ne se répètera certainement pas avec la même facilité. Le moment qui permettait aux travailleurs de faire, tout au moins, une manifestation imposante, a été perdu, et tout le mouvement à venir s'en ressentira.

D'autre part, l'esprit anglais, son inclination à accepter les compromis — cet esprit qui a empêché toute révolution depuis deux siècles — s'est montré dans toute sa force. Jamais la Bourgeoisie, ou du moins la partie la plus intelligente de la Bourgeoisie, ne s'est autant intéressée à une grève; jamais on n'a vu une telle masse de bourgeois du côté des grévistes. — Pourquoi? parce que ces grévistes se sont montré dociles, prêts à accepter un compromis; parce que ces grévistes et leurs meneurs se sont engagés *à ne pas faire de socialisme*: à ne pas toucher aux bases de la propriété bourgeoise, à mitiger l'exploitation, tout en la maintenant. Un seul orateur aurait, durant cette grève, parlé d'expropriation, que toute la Bourgeoisie aurait tourné le dos aux grévistes, ameuté contre eux la police, arrêté les hommes les plus énergiques.

C'est la crainte du socialisme qui a fait les sympathies des bourgeois. Et si Burns reçoit en ce moment les compliments des bourgeois et des offres de sièges au Parlement, c'est que la bourgeoisie sait que Burns viendra au Parlement, non plus en socialiste, non plus en champion de l'expropriation, mais en champion du *maintien de la propriété*, tout en cherchant à mitiger les maux qui en résultent.

---

Voilà pour le côté extérieur que nous racontons en annalistes fidèles. Passons au côté intérieur qui nous intéresse bien plus.

La masse a senti sa force. Et ce résultat seul prime tous les autres. Les travailleurs ont senti qu'ils tiennent la clef du buffet que d'eux dépend la richesse et la misère du pays.

Et pendant les longues négociations avec les compagnies, le mot qui s'est dit le plus souvent dans Londres-ouvrier a été celui-ci : « Eh bien, si les compagnies ne trouvent aucun intérêt aux docks dès qu'il faut payer aux travailleurs de quoi vivre, — qu'elles s'en aillent au diable! *nous* n'en avons pas besoin. »

Des millions de travailleurs ont compris l'*inutilité* des patrons, dont ils connaissent depuis longtemps la nuisibilité.

---

Ils ont aussi compris leur force d'une autre façon.

Il y avait 200,000 travailleurs, près d'un million d'êtres humains restés sans nourriture. Il fallait les nourrir. Et, après les tâtonnements des premiers jours, *ils ont été nourris*.

Ce n'était pas tout que d'encaisser les 50 à 75 mille francs qui arrivaient chaque jour à ce comité siégeant dans la chambrée d'une sombre taverne. Il fallait les répartir, les transformer en soupe, en pain, en viande.

Cela s'est fait, et fait d'une manière qui prouve les talents organisateurs des masses que les imbéciles étatistes croient être leur privilège.

Sans décrets, sans élus du suffrage grotesque, sans galons et sans hiérarchie, *de soi-même, anarchiquement, rien qu'avec des volontaires*, il s'est créé une immense organisation pour satisfaire les besoins d'un million d'hommes, de femmes et d'enfants. Une immense organisation de restaurants, de buffets improvisés, dans lesquels des montagnes de pain et de viande-conserves (*corned beif*) arrivaient chaque matin pour parvenir à heure fixe à 200,000 familles couvrant tout un territoire.

Somme toute, les enfants et les femmes ont moins manqué de nourriture pendant la deuxième moitié du mois de grève que sous l'organisation bourgeoise du chacun pour soi.

Tout, tout s'est fait spontanément, sans éloc-

tion, par des volontaires. « Les anarchistes, après tout, ne sont pas aussi bêtes en parlant d'organisation spontanée », se sont dit des milliers de travailleurs.

---

Les avantages de la fédération ont été démontrés par les deux grèves — celle de l'East End et celle de l'autre côté de l'eau — marchant de pair sans fusionner.

Il a suffi de quelques réclamations des « méridionaux » pour que les « septentrionaux » fassent droit à leurs justes plaintes et la cordialité entière s'est vite rétablie entre les deux, précisément parce que les hommes du comité spontané n'ont pas cherché à commander aux deux rives de la Tamise à la fois.

---

Un système de « bons » s'est établi spontanément.

Trouvant des inconvénients à distribuer à chacun des grévistes de l'argent-monnaie, on est vite arrivé à délibérer des Bons qui immédiatement furent acceptés par les marchands et les gargottiers de White-Chapel. Et quand un marchand en avait reçu pour plusieurs livres sterling (la livre sterling c'est 25 francs), il les liait en liasses d'une livre chacune et venait se les faire rembourser en or à la taverne où siégeaient les volontaires des subsistances.

---

Et, pour finir, la grève a démontré qu'avec nos machines actuelles, il n'y a pas de travaux désagréables. Il ne doit pas y en avoir, et tout travail peut être rendu agréable, pourvu qu'il ne devienne pas sur-travail, et pourvu qu'on mange à sa faim pendant qu'on travaille.

Ainsi, plusieurs compagnies ont fait appel à leurs commis d'écriture, aux fils des directeurs et autres jeunes gens pour décharger et même pour charger (ce qui est plus difficile) certains navires.

Les jeunes gens se sont mis gaiement à la besogne. Quelques hommes expérimentés leur ont montré comment on fait pour ne pas être écrasé par une grue ou pour que le chargement du navire ne soit pas balotté au gré des vents contre les bords du navire, et ils ont rudement travaillé, ces gars exercés au cricket et autres jeux de force. C'étaient pour eux des vacances, un travail musculaire après les journées passées au comptoir. Ils vivaient à bord du vaisseau, couchant dans les cabines de première classe, mangeant à leur faim, buvant à leur soif, chantant le soir autour du piano du navire.

C'est ainsi qu'on travaillera dans l'avenir ; et encore une fois il fut prouvé que Fourrier avait mille fois raison de parler du travail attrayant. Ce travail varié, ce travail gai en compagnie, fut une aperçue du travail de l'avenir. Il n'est que juste de haïr un travail qui sera le même toute la vie durant, qui durera chaque jour jusqu'à extinction de forces, qui ne sera récompensé que d'un grabat après un souper de pain sec, qui sera pour le travailleur un cachet d'infériorité. C'est le travail maudit. Mais il y a le travail varié, le travail dans la mesure des forces, le travail à l'aide de toutes les machines modernes — et ce sera le travail de la société qui aura fait l'Expropriation suivie du Communisme-Anarchiste.

Les compagnies des docks nous en ont donné gratuitement un exemple.

Ah, si on le faisait répéter plus souvent !

# LE CENTENAIRE DE LA RÉVOLUTION

*(suite et fin)*

## V

Avant de terminer cet article, déjà trop long, sur la Grande Révolution, nous tenons à mentionner encore un exemple pour bien montrer l'attitude des révolutionnaires bourgeois envers le peuple révolté.

On sait qu'en France, comme partout en Europe, les communes de paysans possédaient jadis tout le sol du territoire. Le seigneur — baron, comte ou duc — n'avait droit que sur le *travail* (un certain nombre de journées) des cultivateurs établis sur les terres soumises à sa juridiction, ainsi qu'aux amendes judiciaires ; en échange de quoi il était obligé d'armer et d'entretenir un certain nombre de cavaliers et de fantassins pour les besoins de la guerre. Quant à la *terre*, elle appartenait aux paysans, et il fallut plus tard toute la casuistique du droit romain, commenté et interprété par les légistes, pour doter les seigneurs du monopole lopin de terre, dont jadis il n'étaient pas [illegible] propriétaires que l'empereur d'Allemagne [illegible] Russie ne l'est du sol russe ou allemand.

On sait aussi que durant toute la deuxième moitié du moyen âge les seigneurs ont cherché, et réussi, à s'accaparer la plus grande partie des terres, jadis communales.

Cependant au XVIII[e] siècle les Communes possédaient encore d'immenses espaces de terres, et ces terres furent l'objectif permanent des convoitises des seigneurs d'une part, et des paysans enrichis — des bourgeois du village — d'autre part. Durant le XVIII[e] siècle, les seigneurs faisaient la loi, et ils en profitèrent largement pour s'approprier les terres communales sur une vaste échelle. Ils firent comme les seigneurs anglais ont fait pendant les dernières cent années, s'emparèrent des meilleurs morceaux, en laissant aux Communes plaider des procès qu'elles étaient sûres de perdre.

---

Et bien, lorsque la Révolution commença par les émeutes dans les villages, les paysans avaient deux buts principaux : l'abolition des redevances féodales, et la rentrée en possession des terres volées par les seigneurs laïques et ecclésiastiques de mémoire des villageois.

Nous avons vu comment, sur le premier point, les révolutionnaires bourgeois ont travaillé à sauver le plus possible du servage ancien dans la débâcle de la Révolution. Sur le deuxième point — les terres communales — leur action eut le même caractère.

Les paysans profitaient du désarroi jeté dans le gouvernement pour rentrer en possession de leurs terres ; et les révolutionnaires bourgeois, pour lesquels les historiens ont toutes les tendresses, l'empêchaient par tous les moyens. Et lorsque, malgré leurs lois farouches contre ceux qui « portaient atteinte à la propriété », les paysans eurent repris néanmoins une bonne partie des terres communales volées, — voilà ce que les bourgeois firent pour garder le butin entre leurs mains.

Jusqu'aux temps de Turgot, les villages français étaient organisés à peu près comme le sont encore les villages russes. Il y avait l'assemblée plénière de *tous* les chefs de ménage pour discuter en commun les affaires de la commune. C'était le *mir*, tel qu'on peut le trouver raconté chez Laveleye pour la Russie et Babeau pour la France. Le village répartissait la possession temporaire des terres communes ; il y avait même en certains endroits la répartition des champs cultivés, telle qu'elle se fait encore en Russie. Il y avait la responsabilité du village entier pour le paiement des impôts.

Turgot changea tout cela.

La responsabilité commune fut abolie et, sous prétexte que les assemblées plénières étaient « trop tumultueuses », cet ami de l'ordre bourgeois dont les bourgeois font aujourd'hui un grand homme, les annula d'un trait de plume. Il les remplaça par des assemblées *élues*, dont les quelques membres étaient pris parmi les notables du village. Les prolétaires paysans — ceux qui n'avaient ni bœuf ni charrue et ne cultivaient qu'un petit lopin à la bêche (et ils étaient fort nombreux) perdirent ainsi toute influence sur l'aménagement des biens communaux.

Turgot fit ce que les bourgeois russes feront le jour où ils auront la haute main dans la législation du pays.

La Révolution ne fit que reprendre l'œuvre de Turgot. Elle aussi, s'empressa de diviser la France en citoyens *actifs* et citoyens *passifs*. Les premiers seulement, c'est-à-dire les plus riches, eurent droit de vote dans les affaires soit nationales, soit municipales. Et le même système fut appliqué aux terres communales. Le pouvoir politique et le pouvoir économique marchent toujours la main dans la main. C'est-à-dire, lorsqu'une partie des terres communales fut reprise par les paysans, l'Assemblée Législative s'empressa d'autoriser les Communes — ou plutôt les Conseils municipaux, élus par les riches, — de *vendre* les biens communaux.

C'était précisément ce que les petits bourgeois avaient convoité dès longtemps. Immédiatement, les meilleurs lopins de terre passèrent aux mains des gros bourgeois du village.

* *

Mais les prolétaires n'en voulaient nullement, et c'est alors que dans chaque village une lutte s'engagea entre les riches et les pauvres. Là, où les pauvres se sentaient d'attaque, ils allaient envahir la municipalité ; ils chassaient les riches à coup de trique et ils s'installaient à leur place ; ils cassaient les actes de vente, ils les empêchaient de vive force.

Cependant, comme la révolution populaire avait ses hauts et ses bas, elle parvint à forcer la Législative de suspendre ces ventes de biens communaux. Mais, peu après les bourgeois se rattrapaient en votant — on le croirait à peine — le partage des biens communaux à part égale *entre les citoyens actifs seulement*.

Les prolétaires, les pauvres des campagnes étaient exclus du partage. La famille qui n'avait pour toute ressource que le pré communal pour y faire paître quelques moutons et la forêt communale pour y ramasser le petit bois, se voyait privée de cette dernière ressource. Elle était forcée de quitter le village et d'émigrer en ville, grossir les rangs du prolétariat industriel.

Mais c'était précisément ce qu'il fallait aux bourgeois. Ils rêvaient la grande industrie, le commerce lointain. L'idéal des Robespierre et des Saint-Just, c'était la Constitution anglaise et l'industrie anglaise — industrie pour laquelle il fallait un prolétariat nombreux, des millions de misérables n'ayant pas quinze jours assurés devant eux et forcés de se vendre à raison d'un ou deux francs par jour. Il les fallait misérables et sans organisation aucune ; et, les jurandes une fois abolies, la Bourgeoisie s'empressa de voter des lois draconiennes contre les coalitions d'ouvriers — réputées anti-patriotiques — et les grèves.

Par ce partage des terres communales entre les riches seulement, la Bourgeoisie tuait deux lièvres d'un seul coup. Elle intéressait à sa Révolution les paysans influents, et elle créait le prolétariat nécessaire à l'industrie *.

---

* On a jamais expliqué la terrible insurrection de la Vendée. Quiconque connaît un peu l'histoire, sait que toutes les guerres réputées religieuses ont toujours eu leur mobile dans une question d'ordre économique. Les boucheries des Hussites, les soulèvements du temps de la Réforme, voire même les auto-da-fé de l'Inquisition, ont eu pour base des causes économiques d'importance primordiale pour le peuple. La Vendée ne doit pas faire exception à la règle. Et nous sommes persuadé que lorsque l'histoire de la Vendée aura été faite par d'autres que des monarchistes d'une part et des révolutionnaires bourgeois d'autre part, on verra que cette insurrection formidable avait pour cause la haine contre les décrets bourgeois des législateurs de la Révolution. Les terres communales doivent y avoir été pour quelque chose. Quant à la religion, au Roi, à la Fleur du Lys et le reste, ce n'étaient certainement que des *emblèmes* d'un mécontentement économique. Mais, que voulez-vous qu'on sache là-dessus tant que les historiens ne tiennent aucun compte des causes économiques des mouvements populaires et se bornent à copier pour 1789-93, *Les Amis de la Liberté !* Aucune histoire de la Grande Révolution ne mentionne même pas les décrets relatifs à ces questions de droits féodaux et de terres communales ; il faut les chercher chez Dalloz, ou dans les recueils de lois. Deux explorateurs seulement, deux Russes (Vassiltchikoff et Karéeff ont cherché à faire la lumière à ce sujet. Encore ce dernier n'a rien étudié dans les archives que les débuts de la Révolution, et le premier écrivant en Russie, n'a pu consulter que les documents de seconde main. Quant aux bourgeois français, ils tiennent à jeter le voile sur l'œuvre de leurs grands pères et abasourdir le peuple de grands mots pour mieux l'exploiter à la prochaine.

Heureusement, la Jacquerie des déshérités reprit avec une nouvelle vigueur, contre les accapareurs bourgeois cette fois-ci, et à la Convention la lutte se traduisit par l'insurrection de quelques sections de la Commune, la destitution de la Commune et le massacre des Girondins.

Pendant ce court intervalle du triomphe des anarchistes, le peuple réussit à forcer la Convention de voter une loi d'après laquelle les terres reprises aux seigneurs par les communes devaient être partagées à parts égales entre *tous* les habitants du village. Mesure égalitaire à première vue, mais si mauvaise néanmoins, que le décret de la Convention n'a jamais été exécuté. Les prolétaires des campagnes préféraient garder leur part dans le champ de la Commune que d'entrer en possession d'un lopin de terre — la plus mauvaise, évidemment — dont bientôt ils auraient dû se séparer faute de pouvoir le cultiver.

Ajoutons, pour finir, que « l'ordre » fut bientôt rétabli par Robespierre, en guillotinant « les anarchistes » — c'est ainsi qu'on appelait dès lors les Hébertistes et tous les révolutionnaires irrespectueux de la propriété bourgeoise, — et que les lois contre les accapareurs (le *maximum* du prix des denrées et le cours forcé des assignats) n'étant toujours qu'un compromis, elles ne faisaient que confirmer la propriété bourgeoise tout en la limitant très modestement.

Mais cette limitation disparut bientôt, on le sait, lorsque le parti des jacobins, resté maître de la situation, mais abandonné par les révolutionnaires du peuple, sombra lui-même dans le coup d'Etat thermidorien.

Voilà les faits. Quant à l'appréciation générale de la grande épopée du peuple français, nous la ferons dans un prochain numéro.

# RÉFLEXION ANARCHISTE

SUR UNE

**lettre militaire d'un officier supérieur**

Voulez-vous me permettre, écrit un officier supérieur, à la *Presse*, de joindre quelques observations à celles que vous avez publiées sur les punitions qui ont été ou vont être infligées à plusieurs officiers et sous-officiers, dont on a trouvé des lettres ou des cartes parmi les papiers du général Boulanger, que la police a découverts et enlevés.

Ces observations, je les place sous l'autorité de Carnot.

Le grand-père du président actuel de la République française a dit, en effet, à ce sujet :

« Quelque criminelle que puisse être une lettre missive, d'après son contenu, tant qu'elle n'a pas été rendue publique, elle ne peut constituer ni crime ni délit punissable; elle ne pourrait légalement être prise en considération, qu'elle que fût l'influence qu'elle pût y exercer; et dans le cas même où on argumenterait, elle devrait être rejetée du procès sur la réquisition de l'accusé ».

Cher monsieur l'officier supérieur, très heureux de profiter de la circonstance, pour admettre les balivernes de l'ex Carnot dont le présent ne connaît pas le plus traître mot; encore plus heureux de vous entendre terminer votre longue dissertation philosophique, par ces autres inepties : « La discipline, qu'on le sache bien, a de bien autres exigences que les restrictions mesquines au nom desquelles on semble maintenant la défendre. Elle est plus noble, plus haute, plus grande; et jamais, en imposant ses rigour uses obligations aux Français qui la subissent volontairement ou forcément, elle n'a eu la prétention d'interdire aux serviteurs du pays *l'initiative* de la pensée, *l'indépendance* de la vie privée et la *liberté* du citoyen, dans ce que ces droits, *propres* à tout homme, ont de compatible avec les devoirs du commandement ou de l'obéissance », très heureux, dis-je, de vous voir trottiner ainsi vers Charenton, permettez-moi de vous dire ces quelques, mais cruelles vérités :

« — Prétoriens, que réclamez-vous ?

« — Avec César, n'avez-vous passé le Rubicon et imposé César à la République romaine ?

Avec Napoléon Ier n'avez-vous point fait le 3 Brumaire ?

Avec Napoléon III n'avez-vous point fait le 2 Décembre et Sedan ?

Avec Bazaine, n'avez-vous pas capitulé à Metz ?

Avec le sinistre vieillard de Versailles, n'avez-vous point lacéré les chairs des vaillants défenseurs de l'autonomie communale et de la liberté individuelle ?

Et aujourd'hui, vous argu-ez de la liberté, quand n'importe quel Cesar vous dit : — Arche ! ?

Archez archez, monsieur — c'est votre destinée — honteuse il est vrai — mais éternelle !... — archez, vous dis-je, puisque vous n'avez pas le courage de lever la crosse en l'air, quand quiconque gouverne, vous ordonne de tuer même vos frères ? héros de commandes !...

Ce n'est pourtant pas pour une fiction ni pour un parti, mais presque toujours contre, que le peuple descend dans la rue !...

Ne fûtes-vous pas toujours les soutenueurs de ceux qui l'affament ?

Archez, archez, vous dis-je, ou alors : — Rompez les rangs ! mais non, archez, archez toujours, et du moins nous aurons la satisfaction de vous voir assassiner comme un simple copain, le petit-fils de votre grand Carnot !...

# AVIS

Vient de paraître : *La Société au lendemain de la Révolution*. Prix : 75 centimes franco. Le petit tirage qui en a été fait ne nous permet pas de la laisser meilleur marché.

***

Nous avons reçu de Suisse quelques exemplaires des brochures suivantes :

| | | |
|---|---|---|
| *Théologie politique de Mazzini* (Bakounine) | 1 fr. | » |
| *Procès de l'Avant-Garde* (Brousse) | 1 | » |
| *L'Internationale, son histoire et ses principes* (Malon). | 0 | 25 |
| *Compte rendu du VIme Congrès de l'Internationale.* | 0 | 60 |
| *Mémoire de la Fédération jurassienne.* | 2 | » |
| *Les Produits de la Terre.* | 0 | 05 |

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

*Grandes manœuvres dans l'Est.* — Différents journaux racontent que deux généraux ont été blessés, qu'un capitaine a été tué. D'autres journaux nient ces faits, ce serait en effet très grave pour le Gouvernement.

Fusil Lebel, poudre sans fumée, voilà vos premiers coups.

***

Roanne. — Quelques camarades convaincus de l'impuissance du suffrage universel, de la stérilité des réformes à amener à l'émancipation des travailleurs ont formé un nouveau groupe communiste-anarchiste *L'Attaque*

Comme le titre l'indique, nous attaquerons après études, par l'action, tous les préjugés, toutes les combinaisons politiques avec lesquelles est asservie, depuis plusieurs siècles, l'Humanité.

N.-B. — Les camarades en tournée pour la propagande dans la région, sont priés de faire leur possible pour passer à Roanne pour faire des conférences qui seraient bien utiles pour activer les groupements.

Adresser les correspondances à Raimoth, 53, rue de Clermont, à Roanne (Loire).

***

Reims. — Une réunion a eu lieu samedi 14. Le compagnon Faure y a développé les Turpitudes et l'inefficacité du Suffrage universel. Trois ou quatre cents personnes assistaient à cette réunion; mais si le public était peu nombreux, il a été des plus attentifs. Une seconde réunion a été donnée le lendemain au bal Cérès. Les compagnons Tortelier, Brunet, y ont pris la parole; l'ordre du jour était : De l'Anarchie.

Le compagnon Brunet ouvre la séance en traitant aussi de l'inanité du suffrage universel. Le compagnon Tortelier a démontré que tant que l'on ne ferait que changer les hommes, les travailleurs seraient toujours dupés; ce sont les institutions qu'il faut détruire. — Le compagnon Devertus, comme les précédents orateurs, démontre que, seule, la Révolution sociale émancipera le travailleur.

Le citoyen Pedron, collectiviste de Reims, monte à la tribune pour venir dire que le suffrage universel n'est pas, comme le prétend les anarchistes, un moyen dont se sert le candidat, mais au contraire, un moyen, pour le peuple, d'exprimer sa volonté, les élus n'étant que les serviteurs du peuple.

Le compagnon Tortelier n'a pas eu de mal à répondre et à réduire à néant les sophismes du citoyen Pedron. La réunion s'est terminée là dessus.

***

Brest. — Dimanche dernier, 8 septembre, quelques compagnons avaient organisé une réunion à la salle de Venise. 500 personnes environ avaient répondu à leur invitation.

Le comp. Mouret prend le premier la parole et attaque vigoureusement le suffrage universel. Chacune de ses phrases est soulignée par de tonnerres d'applaudissements. Il entreprend ensuite, un à un les trois idoines à la députation et soulève contre eux l'indignation de l'auditoire. Il continue par traiter successivement la Souveraineté du Peuple, le Patriotisme, les Gouvernements et l'Abstention en matière électorale. L'effervescence, dans toute la salle est à son comble. On voit même la colère se peindre sur la face des plus indifférents.

Le compagnon Gouzien, à son tour prend la parole, expose et développe éloquemment les théories anarchistes. Dans le silence imposant qui règne dans toute la salle, on voit la méditation sur chaque physionomie. Et si l'orateur est souvent interrompu, ce n'est que par les frénétiques applaudissements qui retentissent de toute part. Bref, le discours du compagnon Gouzien est salué par toutes les bouches aux cris répétés de : Vive la Révolution ! Vive l'Anarchie !

Nous devons dire également que d'autres camarades ne sont pas restés inactifs. Ils ont vendu ou distribué à profusion des masses de brochures anarchistes, des centaines de *Père Peinard*, qu'ils avaient collectionnées, des *Révolte*, des *Attaque* et des *Grève des Electeurs*. Plusieurs tombolas ont été faites en faveur de la propagande et ont donné de bons résultats. On s'est quitté aux accents de plusieurs chants révolutionnaires et après la récitation de *Germinal*.

Somme toute, nous avons fait hier, ici, un grand pas de plus vers l'Anarchie; et si aux dernières élections du Conseil général, nous avons, par notre propagande, réduit, dans notre arrondissement, le nombre d'inscrits à *un sixième de votards*, nous espérons qu'aux législatives il ne restera plus pour voter que les plats-valets de la Bourgeoisie et la Bourgeoisie elle-même.

*

Roubaix. — Depuis huit jours les politiciens de toutes les couleurs, à Roubaix comme ailleurs, sont en guerre et se disputent le fauteuil à neuf mille francs d'appointement. Pour mieux capter la confiance des électeurs, ils font tous des distributions de promesses dont nous attendons la réalisation depuis 48. Quarante ans de patience pour de simples réformes, c'est beaucoup trop ! et dire que beaucoup de travailleurs s'y laisseront encore prendre.

Nous, les anarchistes, nous profitons des réunions que ces charlatans politiques donnent aux votards pour découvrir leur ambition, dévoiler leur hypocrisie, en prouvant aux travailleurs que le suffrage universel ne peut pas changer notre situation, et peut tout simplement faire des ambitieux de nos bons camarades, leur ouvrir la route pour devenir bourgeois, quelquefois plus mauvais que les bourgeois eux-mêmes, parce que leurs anciennes relations, leur passé leur permet de tromper encore de bons défenseurs de l'Humanité ; qu'ils ne peuvent que jeter la division parmi ceux des nôtres qui les croient sincères.

Pas d'autre chemin que la Révolution pour arriver à notre émancipation.

## Angleterre

*Respect de la Propriété.* — Deux individus, Hizzens et Maber, se querellaient devant les tribunaux au

sujet d'une riche ferme près de Portsmouth. L'affaire avait été portée devant la Haute-Cour, les avocats à perruque faisaient ripaille et, entre temps, la récolte pourrissait sur pied. Ni Hizzens ni Maber n'avaient droit de la faire rentrer.

Alors les habitants du voisinage s'en chargèrent pour leur compte. C'était déjà trop bête que d'avoir laisser pourrir le foin dans les prés — il ne seraient pas aussi bêtes pour le froment, l'avoine et l'orge !

Aussi, pendant ces derniers trois ou quatre jours ils se sont tous livré à un pillage en règle. Tous sont allés prendre dans les champs ce qu'ils pouvaient enlever de la récolte. Les uns avec des chars, et dans la journée, 51 chars bien chargés sont allés porter le froment pillé dans les cabanes voisines; les autres, n'ayant pas cheval et char, y sont allés de leurs bras, sac au dos. On voyait à la fois plus de 80 personnes occupées dans un seul champ à moissonner, coupant les épis, les emportant dans des sacs, et revenant plus tard chercher aussi la paille. On travaillait nuit et jour. Les dix hectares de froment, et les champs bien plus vastes encore, couverts d'orge et d'avoine ont été moissonnés de même.

Tout à tous ! pendant que les deux voleurs se chamaillaient devant les enjuponnés. Et — pas une seule rixe entre les moissonneurs volontaires.

Et dire, qu'on ne respecte pas la propriété en Angleterre ! On la respecte si bien qu'on l'aime mieux commune.

## Australie

*Le Ligue Socialiste* de Melbourne vient de se dissoudre. Les socialistes étatistes ayant voulu former de la Ligue, un corps organisé selon leur manière de voir, ils ont proposé de changer la Ligue — qui était un groupement suivant la manière anarchiste, pour la discussion libre de la Question sociale — en corps constitué avec statuts, règlements, etc. — Les anarchistes déclarèrent qu'ils ne voulaient pas de coups de majorité, et proposèrent que ceux qui voulaient des statuts aillent de leur côté, et que ceux qui voulaient conserver leur liberté continuent d'aller du leur.

La proposition des anarchistes fut acceptée et les étatistes formèrent une ligue sociale-démocratique et les anarchistes se proposent de développer l'initiative indiviouelle. Nous espérons que les résultats, de part et d'autres, ne tarderont pas à démontrer que l'Anarchie est le seul moyen d'émancipation de l'Humanité.

***

Le *Radical* de la Nouvelle-Galle du Sud s'est imprimé jusqu'ici sur une terre libre, que le gouvernement avait oubliée ; mais, l'ayant découverte, l'Etat cherche à présent à demander un prix pour le droit d'y rester, et à en faire sortir le *Radical*. Le rédacteur ne s'en ira pas, sauf devant la violence. Nous croyons que l'imprimerie et la rédaction seront transférées à Melbourne.

***

Le dimanche 14 juillet, nous avons célébré la prise de la Bastille. Moi et le comp. Heming, nous avons parlé sur le quai ; et avisé le peuple qu'il ne sera jamais libre tant qu'il se pliera aux lois, tant qu'il aura des gouvernants. J'ai dit aussi que la Révolution de 1788-93 était une révolution agraire, mais la Bourgeoisie, après avoir détruit avec le concours des paysans, le pouvoir de l'aristocratie, chercha à faire payer par les paysans les dettes que lui devait l'aristocratie, en décrétant le rachat. Les paysans n'en voulaient point, naturellement ; ils continuèrent leur révolte, mais la Bourgeoisie les leurra en leur faisant espérer d'avoir le sol comme propriété, au lieu de le mettre en commun, et ensuite le Capital accapara la plupart du sol qu'avaient perdu les seigneurs. Ceux qui cherchent la nationalisation du sol, ai-je dit — celle-ci propose le rachat — ou qui veulent le rachat par la coopération n'ont pas l'esprit qui anima ces paysans de 1789.

Le comp. Petrie a organisé un meeting dans la salle Apollon où se sont réunis environ 300 compagnons de toutes nationalités; à Bairnsdale un compagnon qui avait voulu y assister profita de l'occasion dans une manière plus efficace, en restant chez soi et donnant le prix du voyage manqué pour établir un journal révolutionnaire. Moi et Hemming nous n'avons eu aucune part dans cette célébration-ci, à cause de ce qui suit :

Le comp. Petrie avait d'abord l'idée d'une procession dans la rue, il demanda au maire la permission exigée par la loi pour marcher en procession, et nous étions de l'avis qu'un anarchiste ne devait jamais demander la permission des gouvernants. La permission ayant été refusée pour la procession, c'est alors qu'il conçut l'idée du meeting, mais nous avons préférer nous rendre au quai.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le compagnon Morel ne pouvant se charger de recevoir la correspondance de la Commission de secours aux Familles des détenus politiques, prie les amis qui voudraient se mettre en relation avec ladite Commission, d'envoyer leurs lettres au compagnon Baudoin, 152, rue Saint-Maur, à Paris.

## PETITE CORRESPONDANCE

Baudelot prie le comp. Mélis à Toulon, de lui écrire des nouvelles de P[illegible]

Prière au comp. [illegible]d Bernstein (qui est parti de Glasgow l'année dernière) de communiquer son adresse à David M. Culloch, 30, Cumberland street, Glasgow.

Jaime Clarà Gracia. El compannero Beaujardin pregunta se el compannero X... ha llégado en Barcelona y se ha recibida su Carta.

Avignon. — Reçu mandat précédent, c'est par oubli que j'en ai pas accusé réception.

Richard d'Avignon à Jahn. — Si vous avez lu Cabet, renvoyez à Roudier, rue St-Guillaume, 9.

Il Garvanaio, Demetrio Beppino, sano avvertiti che l'indirizzo di Francesco Lopès, poste-restante, à Alger.

Le comp. Dejoux est prié de passer à Saint-Denis ou d'envoyer son adresse au comp. P. 2, rue Desobry.

Lecoq à St-Germain. — Veuillez nous renvoyer votre adresse exacte. — Nous ne l'avons pas gardée.

R. à Firminy. Impossible d'insérer tous les manifestes. Quatre numéros n'y suffiraient pas.

Saint-Denis. — Le camarade Baudet, 99, faubourg de Paris, à Limoges, demande un exemplaire de votre monologue.

A. V. avenue d'Italie. — Une autre fois écrivez rue Mouffetard.

Anguste et Marianne. La lettre ne contenait que 15 timbres à 15 cent.

C Saint-G. à Geaune. — Nous ignorons absolument.— Quand la situation pécuniaire le permettra.

M. à Fourchambault. — Avions oublié.

Baston Frigeri informe les camarades qui sont en relations avec lui que son adresse est rue Lepic, 106, à Paris.

Bach rue de Charenton. — La collection et le volume sont à votre disposition, faites prendre quand vous voudrez.

E. R. — Les numéros sont à votre disposition, faites prendre par un camarade.

L. à Bordeaux. — D. à Romans. — C. à Vintimiglia. — V. à Saint-Denis. — B. à Toulouse. — F. à Reims. — T. à Marseille. — [illegible] Ougrée. — M. à Vienne. — N. C. à Izy. — Vanves. — B. à Burlington. — B. à Limoges. — S. à Sludrecht. — H. à Lyon. — F. à Amiens. — P. — S. à Roubaix. — W. à Fressenneville. — R. au Tlelat. — F. à Reims. — T. à Marseille. — M. à Tournus. — G. à Blidah. — Reçu timbres et mandats.

SOUSCRIPTION DUVAL. — A. V. avenue d'Italie, 1 fr. 50. — De Limoges, remis par Thennevin 2 fr. — J. B. Henry à Cette 50 c. — Auguste et Marianne 50 c. — Les « Révoltés » de Roanne 5 fr. — S. à Denain 50 c. — Collecte entre copains à Nimes par M. 3 fr. 50. — Total 13 fr. 50.

Par Decker. — Roubaix, C. H. 5 fr. — Paris : Maurice faubourg Antoine 2 fr. — Porto 3 fr.; total 10 fr.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 68 fr. 05.

Verschoore 35 c. — A. et T. à Cette 50 c. — Sauva 50 c. — Restitution prise sur les Rotschild et Cie (du Nord) Auguste et Mariano 1 fr. — Muller 25 fr. — L. à Cette 3 fr. 50. — Souscription faite à la salle Horel le 15 septembre : La gazette rouge 25 c.; B. 10 c.; Tresse 25 c.; Bernhart 50 c.; Un Italien 50 c.; Terrez 50 c.; D. Barbès 75 c. — S. anarchiste 50 c.; Un abstentionniste du XVII[e] 50 c. B. Morel 1 fr.; Vas y 30 c.; Ridon 30 c.; Vente des photographies Duval 2 fr. 50; Catty 1 fr. 20; en tout 9 fr. 15.

Total à ce jour : 108 fr. 05.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Dimanche 22 septembre, salle Charles, boulevard Barbès, 2, à 8 h. 1/2, soirée familiale, au profit des détenus politiques.

*Cercle international.* — En caisse : 53 fr. 00, dont 3 fr. 40 salle Horel; pour les affiches 1 fr.

Dépenses : 70 fr.

*Commission des détenus.* — En caisse : 85 fr. 20, dont 25 cent., Bernhardt; salle Charles 7 fr. 25.

Dépenses : Payé salle Charles 5 fr.; Roubette 5 fr. 20.

Groupe communiste-anarchiste du XX[me], samedi à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. — Urgence.

Groupes du V[e] et XIII[e], réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Le groupe communiste-anarchiste *La Sentinelle* de Montmartre se réunit tous les mercredis à 8 h. 1/2 du soir, salle Delaporte, 19, rue de Clignancourt, au premier.

Tous les citoyens sont invités à suivre les études sur les différentes questions sociologiques.

Groupe abstentionniste des Batignolles, réunion tous les mardis, 100, avenue de Clichy.

Groupe des compagnons anarchistes coiffeurs, réunion le premier et troisième mardi de chaque mois, chez Rousseau, 131, rue Saint-Martin, à 10 h. du soir.

Convocation des dessinateurs socialistes, samedi 21 septembre à 9 heures du soir, café des Enfants de Paris, salle du fond (rue du Temple, en face la Mairie) pour la formation d'un groupe libertaire.

Lyon. — Les anarchistes lyonnais se réunissent tous les lundis. Salle Manellin, 105, avenue de Saxe.

Calais. — *Communistes Libertaires*, réunion tous les samedis, à 8 heures du soir, café Voltaire, 42, rue des Quatre Coins.

Ordre du jour : Des moyens de propagande.

Bruxelles. — Réunion des compagnons s'intéressant à la propagande anarchiste, tous les dimanches et lundis, à la salle Rubens, rue des Brigittines.

Bruxelles. — *Jeunes anarchistes*, lundi, réunion Aux Deux Nègres, grande place.

Le groupe fait appel à la contradiction.

Les camarades du groupe *Les Gueules noires*, sont spécialement invités.

## JOURNAUX ANARCHISTES
### EN COURS DE PUBLICATION

**De langue française :**

*Le Drapeau Noir*, 58, rue du Moulin, Saint-Josse-ten-Noode, à Bruxelles.

*L'Attaque*, 120, rue Lafayette, à Paris.

*Le Père Peinard*, 16, rue du 4 Septembre, à Paris.

**De langue allemande :**

*Freiheit*, 167, William Street, à New-York (Etats-Unis)

*Die Autonomie*, 96, Wardour Street, Soho square, à London W. (Angleterre).

**De langue hébraïque :**

*The Truth*, 65-67 Suffolk Street, à New-York (Etats-Unis).

*The Worker's friend*, 40, Berner Street Commercial road, à London E. (Angleterre).

**De langue anglaise :**

*Freedom*, Cancel Street, Merrow Street, Walworth, à Londres S. E.

**De langue italienne :**

*Il Libero Patto*, Piazza Roma, à Ancono (Italie).

*Il Nuvo Combathamo*, 77, Borgo Lanainoli, Gêne.

**De langue portugaise :**

*A. Revolta*, Troades dos Guindais, 32, à Porto.

*Revolução Social*, rua de S. Sebastiao, 16, Andar, à Porto (Portugal).

**De langue hollandaise :**

*Anarchist*, hoelkade 163[47] S'gravenhage, à La Haye (Hollande).

**De langue espagnole :**

*El Productor*, 2, San Olegario I[o], à Barcelone (Espagne.

*Tierra y Libertad*, lista de correos, à Gracia Barcelone (Espagne).

Prière aux camarades de nous signaler les lacunes que nous pourrions avoir omises. — Bien entendu ne point exclusivement anarchiste.

*Le Gérant : J. Grave.*

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Troisième Année, N° 3

5 CENTIMES

Du 28 SEPTEMBRE au 4 OCTOBRE 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois. . . . . » 2 50
Trois mois. . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois. . . . . » 3 50
Trois mois. . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

Tous les appels que nous faisons à nos dépositaires, restent pour beaucoup d'entre eux à l'état de lettre-morte, vu qu'ils n'en tiennent aucun compte et ne règlent que quand ils veulent. Ainsi la semaine passée, malgré que nous ayons écris directement à ceux qui nous doivent le plus, beaucoup ne nous ont pas encore répondu, et n'avons pu paraître que grâce à une souscription de 60 francs qui nous a été remise au dernier moment, et au crédit que nous avons pu trouver.

Seulement, comme il faudra que nous liquidions ce crédit à la fin du mois, où nous allons avoir près de 400 francs à payer, nous prévenons les dépositaires d'avance qu'ils aient à liquider leur situation d'ici là, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal.

## Égoïsme ou Solidarité ?

On a l'habitude, au lieu d'arguments, de lancer des mots. Ainsi on nous accuse, nous qui, nous inspirant du positivisme moderne, voulons réagir contre l'économie et la philosophie soi-disant scientifiques qui, par l'œuvre surtout de Marx et de ses disciples, ont prévalu jusqu'à présent parmi les socialistes et ont affecté même les anarchistes, — on nous accuse de sentimentalisme, et on croit nous écraser par cette flétrissure.

Sentimentalisme, vous dites, le principe et la pratique de la solidarité ? Eh bien, soit. Le sentiment a été de tout temps et est encore le plus puissant levier du progrès. C'est lui qui élève l'homme au-dessus des intérêts individuels momentanés, tout au moins au-dessus de ses intérêts matériels. C'est lui qui unit les opprimés dans une seule pensée, dans un seul besoin d'émancipation. C'est lui qui a appris à l'homme à se révolter, non pour son intérêt exclusif, mais pour l'humanité, dont il fait partie, à se révolter même sans espoir de vaincre, mais seulement pour laisser derrière lui une protestation, une affirmation, un exemple.

En outre — et dans toutes les circonstances de la vie—les hommes fraternisent par le sentiment, lors même que la raison froide les divise.

---

L'anarchie est l'organisation de la solidarité — comme l'état actuel est le règne de l'égoïsme. L'égoïsme et la solidarité sont, quoique l'on dise, deux principes contraire, antagonistes, surtout dans la société actuelle.

On ne peut pas être égoïste sans faire du mal à quelqu'un ou à tout le monde.

La raison est que l'homme est un être essentiellement sociable ; que sa vie se compose de fils innombrables qui se continuent visiblemen et invisiblement dans la vie des autres ; que enfin il n'est pas un être entier, mais une partie intégrante de l'humanité. Il n'y a pas de ligne de démarcation entre un homme et l'autre, ni entre l'individu et la société : il n'y a pas de *mien* et *tien* moral ; comme il n'y a pas de *tien* et *mien* économique.

Outre notre vie propre, nous vivons un peu de la vie des autres et de l'humanité. En vérité notre vie à nous est un peu le reflet de celle-là : nous ne mangeons, nous ne nous promenons, nous n'ouvrons les yeux à la lumière, ne les fermons pas pour le sommeil sans avoir des preuves innombrables de notre liaison intime à une foule de nos semblables, qui travaillent avec nous et pour nous, avec lesquels nous nous croisons à chaque instant, et que nous pouvons considérer en quelque sorte comme faisant partie de nous mêmes, comme rentrant dans la sphère de notre existence.

Cela explique une autre chose : pourquoi la vie n'est pas tout : pourquoi elle laisse derrière elle des souvenirs, des affections, des traces : pourquoi nous vivons tous, qui plus et qui moins, un peu après nous.

Si le soleil s'éteignait, dit-on, sa lumière nous éclairerait encore pendant 8 minutes. Un phénomène semblable se produit dans le monde moral. Faut-il citer un exemple : nos martyrs de Chicago et de la Russie qui vivent toujours et vivrons longtemps en nous et parmi nous, et partout où se trouvent des hommes qui pensent comme nous ?

---

Voilà comment nous entendons l'égoïsme et la solidarité — surtout dans le milieu social actuel. L'un est le côté par lequel les hommes se divisent ; l'autre est le côté par lequel ils s'unissent. Il suffit de penser aux circonstances d'une grève pour se rendre compte de la différence. Maintenant il y a un autre sens du mot *égoïsme*. Il y a de ceux qui entendent par égoïsme le désir de l'homme de satisfaire tous ses besoins. En ce sens nous sommes, nous devons être tous égoïtes. L'homme sain l'est plus que l'infirme.

Personne de nous prêche la macération de la chair, ni l'épargne, ni l'abstinence, ni le malthusianisme.

Les prêcheurs attardés de ces vertus théologales veulent mutiler l'homme et le dégrader au moral autant qu'au physique ; veulent rapetisser la vie. Un homme intellectuellement et moralement développé sent ses besoins physiques plus qu'un autre ; mais il sent en outre des besoins moraux, et il sacrifie quelquefois les premiers aux seconds. L'homme ne vit pas de pain seulement : et ceux qui prêchent l'égoïsme, prêchent en quelque sorte l'abstinence morale, le malthusianisme moral. L'homme doit jouir, non seulement physiquement, mais aussi moralement ; et si une bonne alimentation lui est nécessaire, le sentiment de la solidarité, l'amour des camarades, la satisfaction intérieure lui sont au moins également nécessaires.

---

On nous dit que tout homme est par nature égoïste : que l'altruiste même est un égoïste perfectionné ; la solidarité se fondant sur un calcul d'intérêt. Mettons que ça soit ainsi ; quoique l'argument implique que l'homme se fasse guider dès le début par la raison au lieu de suivre instinctivement les impulsions de ses sentiments.

Mais enfin, si même ce calcul égoïste existait au point de départ, le caractère d'utilité disparaît à un certain moment de l'évolution de la conduite morale.

Nous nous expliquons.

Il se peut que nous avons été poussés à contracter une amitié pour le plaisir que nous éprouvons à converser avec un homme intelligent, pour l'aide que notre camarade pouvait nous donner en quelques circonstances ou pour un autre motif intéressé. Mais il arrive qu'après un certain temps ce motif perd de son efficacité, disparaît même ; et nous aimons notre camarade pour lui-même. L'effet se rend indépendant de la cause ; le sentiment s'enracine en nous ; et nous aimons parce que nous aimons. C'est la perfection du sentiment.

Également on peut commencer à n'aimer une personne de l'autre sexe que pour la volupté, qu'elle nous offre : mais il advient presque toujours, surtout chez les personnes dont le sens moral est développé, la transformation de l'amour sexuel en amitié, survivant à la vieillesse et à la mort.

Il arrive de même que nous nous attachons à un idéal.

Peut-être au commencement, parce que nous pensons que son action pourrait nous apporter du bonheur à nous et à nos proches ; mais nous nous y attachons de plus en plus, jusqu'à ce que nous aimons l'idée pour l'idée, au point de lui sacrifier votre vie, et parfois même ce qui est plus dur que la vie, la réputation, l'amour des parents, le bonheur des personnes dont le sort est étroitement lié au nôtre.

Ce sont là des faits, et on ne peut pas les nier.

Ceux qui réduisent l'altruisme à un calcul ; l'abnégation, le sacrifice à une satisfaction ; l'amitié à un compte courant ouvert entre deux personnes ; enfin tout ce qui relève l'homme au-dessus de son individualité à une misérable trouvaille de l'égoïsme lui-même, se donnent le change sur leurs vrais sentiments ; et ils courrent le risque de celui qui criait faussement au loup : ils insinuent peu à peu dans le cœur de l'homme le vrai égoïsme — car, se dit-on, puisque la solidarité ce n'est que de l'égoïsme entendu d'une certaine manière, pourquoi se donner la peine de se dévouer ?

Puisque, il faut être égoïstes — soyons-le en hommes raisonnables, soyons-le pour cause !

## INIQUITÉS SOCIALES

Encore un drame de la misère et du désespoir, qui vient de se jouer au Vésinet.

Cette fois il ne s'agit pas de prolétaires, mais de trois bourgeoises ruinées par leurs sembla-

bles, et ces malheureuses réduites à la plus grande détresse n'ont eu, ni le courage de travailler ni l'intelligence de se révolter.

Ces pauvres femmes avaient placé leur petite fortune, se montant à une soixantaine de mille francs, dans le Panama, cette belle invention des exploiteurs ! Et l'unique somme qu'on a retrouvée auprès de ces trois désespérées était *soixante-dix centimes !* Ah ! bien certainement ceux qui leur ont volé les soixante mille francs ne se tueront pas parce qu'il ne leur restera que *soixante-dix centimes*.

La loi, sous la forme du receveur des contributions, leur arrachait récemment une partie de leur mobilier. D'un autre côté le propriétaire les poursuivait pour le loyer, toujours au nom de la loi, cette horrible machine infernale à broyer les miséreux. Ah ! il doit faire une drôle de tête ce propriétaire en face de ces trois cadavres carbonisés et son immeuble en partie détruit. Etant donné les sentiments nobles et humains de ses pareils, ce doit être ses briques et ses moëllons qu'il pleure et non les trois malheureuses victimes des férocités de la loi.

Enfin, comment se fait-il donc, qu'un nonsens pareil puisse exister ; si vous n'avez pas d'argent pour payer le loyer du logement que vous occupez, vous êtes poursuivi, on vous jette sur le pavé ou on vous saisi vos meubles s'ils en valent la peine, si, au contraire, sachant qu'il vous sera impossible de payer vous vous résignez à coucher à la belle étoile, les pierres pour matelas et la pluie pour rideaux, après que le propriétaire vous a saisi et ensuite expulsé, la loi, toujours la loi vous fourre en prison comme vagabond. Mais la loi, si preste à réprimer les délits, souvent imaginaires, sinon toujours, devrait bien trouver un moyen pour les prévenir, ou bien prend-elle de parti pris que *pauvre* et *coupable* sont synonymes, et est-ce simplement la pauvreté qu'elle châtie ?

Il n'y a pas de jour qu'aux faits divers des journaux on ne trouve un ou plusieurs drames dans le même goût que celui que nous venons de signaler ; à tous moments nous lisons qu'une pauvre femme, qu'un ouvrier sans travail est allé faire le plongeon final dans la Seine ou encore quelque vieux ménage, qui las d'attendre la mort par la faim qui vient si lentement, accompagnées par des affres horribles, a eu recours au réchaud traditionnel pour couper court à ses tortures. Et personne parmis nos gouvernants, cette horde que nous entretenons pour qu'ils nous égorgent un jour ou l'autre, ne tente, ne propose même la moindre des choses pour entraver le cours de ce nouveau genre d'hécatombes. Est-ce qu'au contraire ils ne l'encourageraient pas ? ne serait-ce pas un mode nouveau d'étouffer le paupérisme ? Evidemment, si tous les malheureux cherchaient un refuge dans la mort, il n'y aurait plus de pauvres. Oui, mais qu'ils ne comptent pas trop là dessus, nos dirigeants, il y a ceux qui veulent vivre et qui tueront le loup plutôt que de se laisser tuer par lui, ou si le loup les tuent ils vendront chèrement leurs vies, et à côté de leurs cadavres pourrait bien se trouver gisant celui du loup — en mourant on tue quelquefois son adversaire. Même les trois malheureuses du Vésinet au moment d'accomplir leur funeste dessein semblent avoir eu un sentiment de révolte suprême, l'incendie de la villa semble en faire foi.

Mais tous les miséreux, les affamés, les loqueteux attendront-ils l'heure de leur mort pour se révolter contre cette société qui les extermine ? Quand il est si tard, le mouvement de révolte est bien faible. C'est en pleine force, en pleine virilité, dans la possession de tous ses moyens qu'on doit relever la tête et frapper le grand coup qui nous délivrera tous. Ce n'est pas une protestation stérile, un cri d'indignation *in extremis* qu'il faut, mais la révolte puissante du peuple trop longtemps opprimé et outragé qui est nécessaire pour balayer toute cette fange de lois et de préjugés dans laquelle nous pataugeons depuis si longtemps. Il ne suffit pas de rester éternellement en extase devant ce qu'ont fait nos prédécesseurs, la tête de Louis Capet ne peut plus nous satisfaire à présent ; il nous faut d'autres holocaustes que cela qui puissent être utiles aux besoins actuels.

D'ailleurs, ce centenaire ridicule, en quoi nous profite-t-il, à nous les prolétaires ? Nous devons être très flattés que le shah de Perse a daigné admirer nos monuments et nos institutions, qu'est-ce que cela peut nous faire à nous ? avions nous besoin de dépenser des sommes considérables pour offrir des fêtes à ce monsieur exotique pour qu'il nous octroie généreusement son approbation ? Evidemment, il a dépensé parmis nous de l'argent arraché à ses contribuables persans, mais qui est ce qui en profite ? est-ce l'ouvrier ? qui de nous a touché un sou de plus pour sa journée parce que le shah était dans nos murs ? Non, c'est toujours les bourgeois, les exploiteurs. Et si certains d'entre nous ont eu faim le 18 août dernier, est-ce qu'ils se sont trouvés assouvis parce que 13,000 fonctionnaires, sans compter leurs amphytrions, se gobergeaient au Palais de l'Industrie, leurs indigestions ne compensait pas les tiraillements d'estomacs des affamés.

Pourtant nous avons une consolation, un de nos éliles, des plus avancés, s'il vous plait, a déclaré ces jours derniers en réunion publique que ces noces de Gamache (lisez ganaches) avaient beaucoup rapporté à l'octroi. Quel bonheur ! encore un peu de galette dans la poche de nos bons gouvernants ! Et pendant ce temps, nous les prolétaires, nous nous brossons le ventre.

Mais trève de plaisanterie, c'est bien de faire comme Figaro, rire pour ne pas pleurer, mais ce qui serait encore mieux, ce serait de détruire les causes qui nous affligent. Et en quoi se résument-elles ? la loi ! oh ! surtout la loi, le gouvernement, le capital et les préjugés ; mais tout cela est éphémère, les lois changent quelquefois, les gouvernements changent continuellement, le capital se déplace par moments, par exemple, les préjugés sont diablement difficile à déraciner, mais avec beaucoup de bonne volonté comme levier que ne peut-on culbuter ? Maintenant il reste encore l'armée, chose abominable, pétrie avec la loi et les préjugés, mais si abrutis que sont les bagnards de la caserne par les règlements iniques et absurdes qui les régissent, ne peut-on espérer de les éclairer ? pourquoi chaque père de famille ne prêche-t-il pas la résistance à ses enfants avant qu'on ne les arrachent au foyer paternel, avant qu'ils ne soient abêtis par les tyrannies des brutes galonnées qui les commandent, ces beaux sabreurs, ces égorgeurs de prolétaires. Ce n'est pas en nous croisant les bras, en courbant la tête, en gémissant inutilement que nous ne nous affranchirons jamais. Les héroïques martyrs de 71 ont agit, ils ont payé de leurs vies c'est vrai, mais ces morts glorieuses n'ont pas été inutiles puisqu'elles ont semé le désir de revanche dans tous les cœurs dignes de battre dans une poitrine humaine.

J'ai dit la revanche, mais pas la revanche bête et fratricide entre peuples qui souffrent des mêmes tyrannies, pas la revanche des chauvins qui jettent ce mot comme une poudre de perlinpinpin aux yeux des gogos, mais la revanche grande, noble, légitime, la revanche de l'opprimé qui relève le front, la revanche du peuple las d'être exploité, affamé, écrasé et égorgé, la revanche enfin que nous avons dû tous rêver devant le mur des fédérés.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — *Le travail c'est la liberté.* — Un compagnon du groupe Ve et XIIIe, ouvrier mégissier chez un exploiteur du quartier, s'est blessé pendant son travail.

Transporté à la Pitié, après avoir été forcé de s'en retourner chez lui à pied, il y est mort le lendemain. Nous citons ce fait comme argument des plus positifs à l'égard du patronnat et du salariat.

***

Avignon. — La comédie électorale a pris fin. La bourgeoisie a montré pendant cette période tout le talent crapuleux qui la caractérise. Voleurs et assassins, voilà les termes dont ils se servent pour attirer la confiance des électeurs. Ils sont bien dans le vrai quand ils se qualifient ainsi. Et dire que l'on trouve encore des..... imbéciles pour les applaudir. Les socialistes ont tenté de porter un candidat. L'argent ayant fait défaut, ils se sont complètement retirés de la lutte, et nous espérons qu'ils viendront joindre leurs efforts aux nôtres pour combattre efficacement les exploiteurs de tout acabit. Inutile de dire que nous avons fait le plus de propagande possible. D'abord le *Père Peinard* a été beaucoup lu ; le compagnon Saladin a profité de toutes les réunion pour combattre tous les grugeurs du peuple. Il allait de groupe en groupe, car il était impossible de monter à la tribune, cherchant à implanter la vérité. A la dernière réunion boulangiste, les mêmes qui empêchaient les contradicteurs de parler ont enfoncé la porte de la salle, et ont fait fuir les assistants. Chose triste à constater, les ouvriers poursuivaient des ouvriers. Les bourgeois devaient bien rire en constatant ce ramollissement pareil chez leurs esclaves. On a brisé la devanture du café ou le candidat s'était réfugié, on est allé au bureau électoral et on a mis le feu à toutes les affiches et bulletins. Il est malheureux qu'on se soit arrêté en si beau chemin. Nous avons profité de ce mouvement inusité pour distribuer en quantité : *Electeur bénévole*. On lisait avec avidité. Devant cette distribution inattendue le Comité républicain a fait immédiatement imprimer une affiche qui contenait ces seuls mots en lettres monstres : « L'abstention est un crime ! Votez tous pour Raveau ». Ces affiches ont été placardées à 2 heures du matin, et ayant suivis les affi cheurs, nous avons profité de la colle que l'on passe sur l'affiche lorsquelle est collée sur le mur, pour afficher dessus ce qui nous restait d'affiches. En somme bonne propagande.

***

*Dernière heure.* — Au dépouillement, il s'est produit un incident qui a fait reculer d'horreur les scrutateurs les plus dévoués. On a sorti de l'urne un bulletin rempli complètement de merde, il était plié dans un autre sur lequel était écrit : « Merde pour tous les candidats. Mort aux bourgeois. Vive la révolution sociale. Vive l'anarchie. Le dernier mot a donc été pour les anarchistes.

***

Vendôme. — Une réunion électorale a eu lieu samedi 21 septembre, salle du Grand Bol, deux candidats étaient en présence de six à sept cents électeurs.

Comme il est de principe chez les autoritaires, il a fallu constituer un bureau : Il y avait un candidat boulangiste et un soi-disant radical-socialiste ; pendant une demi-heure on passe son temps à batailler sur les noms, pendant ce temps le compagnon Breton parcourut la salle distribuant la grève des électeurs.

Le président déclare que les candidats entendus, la parole sera donnée à ceux qui seront inscrits. Alors le compagnon Breton se fait inscrire le deuxième.

Le candidat socialiste, organisateur de la réunion sous la vigilance d'un comité-girouette qui, tantôt boulangiste, tantôt radical, tantôt socialiste. Ayant déclaré par circulaire qu'il n'est pas révolutionnaire. Ce candidat déjà nommé le candidat Baromètre a ouvert le jeu par des attaques violentes contre son adversaire. Ne croyez pas qu'il y avait contradiction entre les promesses de ses deux compères, elles sont les mêmes.

Il ne nous déplaisait point, nous anarchistes, de voir se dévorer entre eux ces bipèdes à la chasse au mandat à 25 francs par jour. Mais ce qui nous indignait, c'est de voir ces travailleurs venus tout exprès pour s'instruire sur la situation actuelle tolérer pendant plus de trois heures une comédie aussi grotesque. Par contre, nous leurs rendons cette justice que malgré la surexcitation qui régnait dans la salle, le calme s'est rétabli aussitôt que le compagnon Breton a pris la parole, ce qui montre qu'il n'est point besoin d'avoir un langage académique pour se faire comprendre. Il a commencé par dire que cette souveraineté que l'on nous invite à abdiquer devait s'exercer et non se déléguer. Parlant du mandat impératif dont les radicaux s'affublent, il a démontré que ce n'était qu'un trompe l'œil ; que les gouvernants qui disposent de la force armée ne peuvent être les serviteurs du peuple, mais plutôt des oppresseurs. Il a expliqué que l'impôt sur le capital ou

le revenu préconisé par les radicaux n'était qu'une chimère, que le capital est au-dessus des lois, que par l'association il est le maître et que le jour où on appliquerait cet impôt il se retournerait contre les travailleurs.

Parlant de la situation économique, il a montré la bourgeoisie elle-même inquiète de l'avenir, ne sachant plus comment trouver des débouchés pour écouler les produits de ses usines, que les découvertes scientifiques et le perfectionnement des machines permettait de centupler la production, de là les chômages pour les ouvriers et par contre la misère qui empêche la consommation. Il a montré cette bourgeoisie pourrie condamnée à tomber comme son aînée la noblesse sous le coup d'une révolution violente. A ce moment des applaudissements se font entendre. Répondant à ceux qui reprochent aux anarchistes de favoriser le retour de la réaction en prêchant l'abstention, la réponse a été que dans le cas où la réaction viendrait au pouvoir, qu'une minorité imposante d'hommes résolus à défendre les libertés conquises ferait mieux respecter les droits du peuple que le bulletin de vote. Que ceux qui, conscients, ne prennent point part à la comédie électorale font acte de virilité en attendant les évènements qui ne peuvent tarder.

Si nos idées ne sont point encore entrées au cœur des masses électorales, nous avons pu voir que le langage du compagnon Breton a été compris, car il est le seul qui soit parvenu à se faire entendre ; il n'en a pas été de même des orateurs dont la voix se perdait au milieu des vociférations de toute sorte, aussi quelle différence du langage d'un travailleur qui dans sa simplicité expose à ses camarades ses vues et ses idées sur la situation qui leur est faite tandis que du côté de ceux que seule l'ambition mène a pendant des heures entières écœuré l'auditoire. — Mais ce qui surtout a montré combien nos idées sont justes, — c'est que l'un des candidats a rendu publiquement un témoignage de justice au compagnon Breton en le désignant comme un des républicains les plus clairvoyants du canton de Vendôme. En somme bonne journée pour l'anarchie, l'impuissance où se débattent les soutiens du suffrage universel ne tardera pas à décourager ceux qui sans ambition croyaient à son efficacité, de sorte que seul les politiciens qui veulent en vivre seront de plus en plus isolés.

***

Lyon. — Nous avons organisé plusieurs réunions contradictoires avec le concours du compagnon Montant. Toutes ont été nombreuses. Nos idées y ont reçu bon accueil. A la salle Rivoire nous avons eu la rare chance de discuter contradictoirement avec un candidat, Clovis Hugues, qui est d'une insuffisance notoire lorsqu'il vient traiter la question sociale. Le compagnon Montant faisant la démonstration de la nuisibilité des lois quelles qu'elles soient et par qui que ce soit qu'elles aient été faites. Clovis Hugues répondit que la loi était bonne par ce seul fait qu'elle était sortie du cerveau humain. Notre ami n'a pas eu de peine à rétorquer cette argumentation saugrenue en demandant à Clovis Hugues s'il approuvait l'Inquisition et toutes les tyrannies du passé, puisqu'elles étaient sorties du cerveau humain. Là dessus Clovis ne sut que répondre, et répéta ce qui avait été dit auparavant, au sujet de la crise économique par notre ami. En somme, nos idées ont eu le dessus dans toutes les réunions que nous avons organisées ces jours derniers.

***

Nantes. — Nous apprenons que procès-verbal a été dressé contre les compagnons Victor Cails, Joseph Cails et Armand Giffard pour affichage du *Père Peinard au Populo*. Nos amis sont poursuivis pour outrages à la morale publique.

## Angleterre

Les travailleurs ne sont nullement satisfaits du paragraphe de l'engagement conclu en leur nom, concernant leurs rapports amicaux avec les « jambes noires » — les faux frères qui travaillaient pendant la grève.

Les compagnies tiennent à garder les traîtres, les travailleurs n'en veulent pas, et les deux premiers jours après la reprise du travail, il y avait chaque jour des rixes sanglantes entre les grévistes rentrés au travail et les traîtres.

## BOITE AUX ORDURES

Entendu hier soir dans une réunion publique, où un compagnon anarchiste prêchait l'abstention électorale :

« Je vous demande un peu, citoyens, à quoi sert de nommer des députés, puisque depuis vingt ans, toutes nos revendications sont renvoyées aux *quarante grecs !* »

(*La Paix*, 19 sept. 89).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

## LE GROUPE « LES SOLUTIONNISTES »

### Aux Camarades Anarchistes

A la deuxième séance de la Conférence internationale, un camarade allemand a dit le mot de la situation : « Il y a ici deux camps différents, les anarchistes matérialistes et les anarchistes idéalistes ».

Peut-être, cependant, eût-il été encore plus exact de dire : « les anarchistes matérialistes et les anarchistes métaphysiciens », car nous croyons que le matérialisme scientifique et bien compris n'est pas ennemi d'un certain idéalisme : plus nous faisons abstraction de toutes billevesées sur un au delà imaginaire, plus nous sommes portés à aimer le monde réel où nous vivons, à le considérer comme notre propriété commune, à l'embellir, le rendre agréable pour notre usage personnel, en un mot, *à l'idéaliser*.

Tandis que la métaphysique, qui nous fait perdre le sens vrai des choses, qui multiplie les abstractions et aboutit à nous rendre esclaves de certaines idées considérées faussement comme *absolues*, est notre plus dangereuse ennemie.

Auguste Comte a établi clairement que toutes nos connaissances passent par trois phases différentes : elles sont d'abord religieuses, puis métaphysiques, enfin, elles deviennent positives.

La première phase est passée : les religions se meurent. Mais la métaphysique, délogée successivement des sciences physico-chimiques, naturelles et astronomiques, s'est réfugiée dans la Sociologie qui, étant une science beaucoup plus complexe que les autres puisqu'elle les embrasse toutes, s'est constituée plus lentement et en est encore à la phase métaphysique alors que les sciences inférieures sont depuis longtemps assujetties à la méthode positive.

Il nous contriste de froisser peut-être les sentiments d'un certain nombre de nos meilleurs camarades pour qui nous avons autant d'estime que d'amitié, mais nous ne pouvons nous taire plus longtemps en présence d'un état d'idées qui menace d'entraîner les anarchistes dans une voie funeste, opposée à la fois à la liberté individuelle, à la science matérialiste et à la Révolution.

A cette conférence, qui a été très belle à bien des points de vue, nous avouons avoir été péniblement surpris de l'acharnement que l'on apportait à épiloguer sur certaines questions que chacun doit être libre de juger à son point de vue, selon son tempérament et sa situation.

L'Anarchie n'a pas à formuler des *canons* ; pour nous, matérialistes, nous la considérons non comme une religion nouvelle, non comme un dogme, mais comme la grande négatrice des dogmes et des religions.

Vouloir nous enchaîner au nom d'idées soi-disant absolues, de principes soi-disant immuables serait la plus monstrueuse des tyrannies : ce serait tuer toute vie, toute activité humaines et reculer de quinze cents ans... aux débuts du Moyen-Age.

*Quoi ! on feindrait de s'indigner contre ceux qui, en période de lutte, pourraient exercer, par suite d'un contrat unanime, une direction toute momentanée sur un petit groupe d'hommes* et l'on ne protesterait pas contre cette oppression des consciences, la plus dangereuse de toutes !

Nous le crions bien haut : les idées absolues, les principes immuables, cela n'existe pas.

Qu'est-ce donc qu'une idée, sinon le rapport entre un objet et notre organisme nerveux ? une sorte d'image réfléchie sur notre cerveau, image variant à la fois selon l'objet qu'elle représente et selon le cerveau qui la reproduit.

Les idées ne sont donc pas les choses plus ou moins mystérieuses, douées d'une existence propre comme on le soutenait, il y a huit cents ans, au cours de la fameuse dispute des réalistes et des nominaux ; ce sont simplement des rapports. Or, ces rapports ne peuvent être absolus pour l'excellente raison que leurs facteurs varient constamment.

Quoi ! la science moderne démontre d'une façon irréfutable que l'homme évolue sans cesse, qu'il est parti des organismes les plus inférieurs pour devenir ce qu'il est et pour se perfectionner indéfiniment, qu'il n'est pas le même qu'il y a dix mille ans, un siècle, un jour même et qu'il sera demain et l'on voudrait que cet être si changeant enfantât des idées absolues, mais ce serait de la démence !

Si les idées ne peuvent être absolues, à plus forte raison les principes, qui sont bâtis avec des idées ne peuvent être immuables. Seules ont droit à ce qualificatif les grandes lois naturelles qui régissent la matière.

Et, d'ailleurs, y a-t il des principes, dans l'acception que l'on donne généralement à ce mot ?

Nous le nions

En effet, principe veut dire règle inflexible ou barrière que vous opposez à l'intelligence et à l'activité humaines : c'est le commencement du dogme, c'est avec les principes que l'on forge les religions.

De tous temps, l'Humanité a été asservie et exploitée grâce à des principes : principe du droit divin, principes de 89, principe de la souveraineté populaire. Nous trouvons que c'est assez comme cela : il ne manquerait plus que des principes anarchistes !

Nous croyons à des idées, à des conceptions, à des contrats librement formulés en vertu de l'utilité commune ; nous croyons à des besoins de toutes sortes, aux plus raffinés, aux plus délicats, aux plus charmants comme aux plus vulgaires, à l'amitié, l'amour, la solidarité, la soif de science, etc. Mais de ces besoins effectifs, nous ne faisons pas des principes.

Nous espérons, compagnons, que le dissentiment existe plus dans les mots que dans les idées et qu'après franche discussion entre anarchistes qui, par cela même qu'ils ont le droit de penser chacun d'une façon personnelle, n'ont pas celui d'imposer des dogmes, nous reviendrons (étant d'accord au moins sur les grandes lignes) à une orientation à la fois plus pratique et plus révolutionnaire.

Ne nous stérilisons pas dans des querelles byzantines : pendant que nous parlons, nos adversaires agissent. Occupons-nous moins de principes, davantage des nécessités et du but.

A quoi servirait de répéter sans cesse que politiciens et socialistes autoritaires sont nos ennemis si, immobilisés dans des ergotages, nous continuions à leur laisser le champ libre ? Sortons de cette torpeur, le temps presse : à l'œuvre ! à l'action pour la Sociale !

Le groupe anarchiste *Les Solutionnistes*.

Nous insérons le manifeste ci-dessus, écho des discussions qui ont eu lieu dans la dernière séance de la conférence anarchiste. De même que les compagnons « solutionnistes », nous disons : « au travail ! C'est à l'œuvre que l'on reconnaîtra la valeur de l'ouvrier ! »

Seulement une petite réflexion : les camarades solutionnistes font une charge à fond de train contre la métaphysique, nous sommes avec eux ; mais pourquoi torturer les mots, ergoter pendant une colonne, et faire de la métaphysique à rebours, pour arriver à « prouver » qu'il y a des idées et non des principes.

Pour nous, que l'on appelle idées, que l'on appelle principes ce qui fait le fond de la propagande anarchiste, nous ne voyons pas la différence. Nous ne reconnaissons qu'une chose : c'est qu'une certaine manière de raisonner entraîne une manière particulière d'agir.

Il est bien évident qu'un anarchiste conscient et convaincu, n'agira pas comme un royaliste, un républicain ou un vulgaire votard. C'est pourquoi, nous anarchistes nous avons toujours repoussé l'autorité, — « fut-elle temporaire et acceptée par tous ». — C'est ce que nous appelons agir selon ses principes. — Le mot principe déplaît à des camarades, nous n'y attachons pas plus d'importance que cela. Baptisez-le comme vous voudrez, cela n'empêche pas que ce qui doit distinguer l'anarchiste de l'autoritaire, c'est son action qui démontrera son degré d'anarchisme, selon qu'il agira plus ou moins conformément à ce que l'on est convenu de comprendre sous le titre générique d'Anarchie.

Nous ne pouvons que répéter, avec les camarades solutionnistes : « Ne nous stérilisons pas dans des querelles byzantines ; pendant que nous parlons, nos adversaires agissent. Occupons-nous moins de mots, davantage des nécessités et du but.

***

Les compagnons sont avertis de la nouvelle adresse du comp. Decker, rue Trézel, 32.

## BIBLIOGRAPHIE

L'*Egalité des sexes*, par Johannès Sagnol, chez l'auteur, 16, rue Saint-Antoine, à Saint-Etienne. — A lire tous ceux qui veulent traiter cette question, il semble qu'elle est ardue et difficile à résoudre, car tous passent à côté, aucun n'a encore pu la placer sur

son véritable terrain. Pour les uns, la femme est un être inférieur auquel l'homme doit sa protection, mais ne peut s'affranchir de cette tutelle ; pour les autres, la femme est l'être par excellence ayant toutes les vertus, toutes les qualités. De là, grande polémique entre les différents auteurs pour savoir si la femme doit avoir les mêmes droits politiques que l'homme, ou si elle doit continuer à soigner le pot-au-feu conjugal, repriser les chaussettes de son seigneur et maître.

Pour nous, anarchistes, la question est bien moins compliquée. Trouvant que la politique n'est qu'un traquenard et que ses prétendus droits ne sont que des moyens de nous asservir davantage en nous cachant le système d'oppression, nous disons que la femme n'a pas à chercher à acquérir des droits politiques qui ne changeront rien à son sort et à son esclavage économique ; qu'elle doit, comme le prolétaire envoie les politiciens, envoyer au diable les politiciennes, et travailler à changer l'organisation sociale qui nous tue. Quand on sera arrivé à détruire l'esclavage politique et économique, ainsi que tous les moyens d'oppression d'une classe sur une autre, il est évident que le despotisme de l'homme sur la femme sera aboli aussi.

Comme tous ses devanciers, l'auteur de la brochure en question, s'est fourvoyé, et, pour soutenir sa thèse a dû avoir recours à une foule d'exemples qui ne sont pas toujours probants. Pour prouver que la femme a le droit de s'occuper des affaires politiques, tout en admettant son infériorité actuelle, il cherche à démontrer qu'elle peut être supérieure à l'homme, et donne comme exemple les fourmis et les abeilles, où les femelles sont supérieures au mâle. Il oublie que dans les fourmis et les abeilles les femelles ne sont que de simples reproductrices, qu'à part cette fonction, elles jouent dans ces sociétés animales, le rôle que joue la bourgeoisie dans les sociétés humaines, et que les véritables producteurs de la ruche et de la fourmilière n'ont pas de sexe. Etat auquel la bourgeoisie voudrait bien arriver à réduire les travailleurs.

Pour nous, anarchistes, la question est plus simple. Il n'y a ni infériorité, ni supériorité entre l'homme et la femme. Ils se complètent l'un par l'autre, il y a équivalence de fonctions. Ils ont par conséquent l'un aussi bien que l'autre le droit de s'occuper des questions qui intéressent leur affranchissement, mais qu'ils évitent de se donner des maîtres : hommes ou femmes.

# VARIÉTÉS

## Collaborations originales

On sait que les bourgeois proclament bien haut, comme une conquête de 89, l'abolition de la Féodalité, nous relevons dans le *Radical*, l'article suivant qui prouve que si la Féodalité de droit divin est abolie, le Capital est en train de la reconstituer.

Si on voulait relever la statistique de toutes les communes qui, en France, sans être encloses de murs, sont sous la dépendance des industriels — individus ou sociétés anonymes — dont les usines occupent, non pas une seule commune, mais bien plusieurs villages entiers, on verrait que le cas de la commune de Villeneuvette, n'est pas isolé.

### LE MAIRE D'YVETOT

Le banquet des maires a donné une heure de célébrité à la commune de Morteau, qui est la plus petite commune de France. Elle ne compte pas plus de douze habitants et ce sont les localités voisines qui lui fournissent son personnel municipal. Tombée à l'état de commune naine, Morteau connut autrefois la prospérité. Des fabriques, disparues aujourd'hui, donnaient quelque importance au village qui obtient ainsi sa charte municipale. Les fabriques se sont fermées, la population a émigré, mais la charte est restée, comme reste tout ce qui est administratif. Que les douze habitants fidèles, comme le dernier carré, viennent à disparaître, et cette commune ne sera plus qu'une expression municipale, où le maire toujours fourni par une localité voisine, n'administrera plus rien du tout, pareil à cette sentinelle que l'armée russe renouvela pendant des années, tous les matins, dans une steppe où il ne restait plus que la guérite à garder.

Cette curiosité communale n'est pas la seule que nous avons en France. Je connais une autre commune où le phénomène inverse s'est produit. C'était d'abord une propriété privée, appartenant à une seule personne. La propriété s'est développée, elle est devenue une agglomération de trois cents personnes, elle a été érigée il n'y a pas bien longtemps en commune, mais elle est restée toujours « propriété privée ». Je ne sais pas si le propriétaire, qui est en même temps maire, a assisté au banquet de l'autre jour, mais s'il y était, on n'aurait eu qu'à le fouiller, on aurait trouvé la clé, matériellement la clé de sa commune dans sa poche. C'est une commune moyen-âge, une commune d'avant l'émancipation. Je la signale au ministre de l'intérieur.

***

Elle est située dans le département de l'Hérault, sur les bords d'une rivière qui s'appelle la Dourbie et dont les eaux mettent en mouvement une importante fabrique de draps. La fabrique est la propriété d'un M. Jules Maistre, qui n'est pas un méchant homme et dont je parlerai tout à l'heure, parce qu'il a réalisé, au milieu de notre France, régie par des lois civiles et en possession depuis des siècles de ses fonctions communales, l'organisation de la société et du travail chrétiens, tels que les entendent M. de Mun et les cercles catholiques.

L'usine est entourée de terres encloses elles-mêmes de hautes murailles. De tout temps, les ouvriers travaillant dans cette agglomération de Villeneuvette (c'est le nom de la présente commune) y ont trouvé, pour leur existence, provisions, médecin, pharmacien, écoles, chapelle, ce que M. Godin donnait à son Familistère de Guise. Le patron de l'usine est un philanthrope catholique qui n'est pas ennemi du peuple, à condition que le peuple se laisse régenter. Donc, il logeait son monde, il le nourrissait, il lui arrangeait sa vie, mais il fallait, le soir, à l'heure du beffroi, que chacun fût rentré dans Villeneuvette, comme des soldats au quartier après la retraite. Il est probable aussi qu'on ne gardait pas longtemps les ouvriers qui, le dimanche, ne fréquentaient pas les offices.

C'était d'ailleurs l'affaire des uns et des autres, la liberté du contrat restant entière, au moins en apparence.

***

Mais un beau jour, Villeneuvette qui jusque là avait dépendu, au point de vue municipal, du chef-lieu de canton voisin, s'est trouvée de taille à être érigée en commune. Le ministère de l'intérieur lui a accordé son autonomie municipale, et le propriétaire de l'usine s'est empressé de faire construire une mairie à ses frais. Mais il a oublié de démanteler sa propriété et d'abattre les murs. Naturellement il est maire, étant le maître de tout. Mais l'écharpe municipale n'est qu'un vain ornement ajouté à son omnipotence de propriétaire. Et, comme par le passé, le pont-levis se lève tous les soirs à neuf heures aux portes de la propriété devenue commune. Des gardes assermentés font des rondes au pied du mur d'enceinte, dressant procès-verbal au citoyen attardé qui veut regagner son domicile par escalade.

D'ailleurs le procès-verbal n'a pas le temps d'aller devant la justice régulière, puisque le maire peut, le lendemain, comme propriétaire, chasser à titre d'ouvrier le citoyen qu'aucune loi ne peut forcer à se coucher à neuf heures du soir. C'est le maire d'Yvetot. Cette confusion des droits de propriétaire et des fonctions municipales peut produire les plus monstrueux résultats. On est là en plein Moyen-Age. Il n'y a plus ni ouvrier, ni patron, ni propriétaire, ni maire ; il y a trois cents personnes qui vivent en dehors des lois, parce que toutes les lois y sont confondues. Le même homme absorbe et résume dans sa personne le droit de propriété et le droit municipal. Le sol, le sous-sol et l'entre-sol de la commune, les hommes, les femmes, les bêtes, les électeurs, les citoyens, les immeubles, la campagne environnante et le travail, tout lui appartient dans l'enceinte de ses murs. Le citoyen croit parler au maire ? Pas du tout, c'est l'ouvrier qui parle au patron, et pis encore, le locataire qui parle au propriétaire. Je ne crois pas que l'esclavagisme ait connu des cas plus monstrueux.

***

D'ailleurs, à condition que tout être qui pénètre dans cette commune laisse à la porte toute espérance et tout droit, comme les damnés de l'enfer du Dante, l'homme n'est pas méchant. C'est un doux philanthrope qui parle avec bonté du bonheur de ses administrés. Socialiste chrétien, à la manière de M. de Mun, il a pu faire, grâce à la confusion de pouvoirs et de droits dont je viens de faire le tableau, de sa commune-usine une caserne et un monastère tout à la fois.

C'est, comme je le disais en commençant, une propriété privée devenue commune, tout en restant propriété privée.

Il n'y a place pour aucune liberté, et l'on peut voir là, comme dans une leçon de choses, ce que valent les théories de socialisme-chrétien que M. de Mun a souvent développées à la tribune. C'est l'esclavage le plus pur. Mais ce qui rend le cas aussi curieux que rare, c'est que cet esclavage unique dans son genre ait pu s'installer à l'ombre des lois libérales dans un pays qui a conquis depuis des siècles ses franchises municipales.

Ce fait monstrueux existe tel que je viens de le raconter. Je voudrais connaître l'opinion du Conseil d'Etat sur ce sujet. Je voudrais savoir s'il est possible que la loi municipale puisse servir à enfermer sous clé trois cents citoyens, et qu'il dépende du caprice d'un homme, fût-il cent fois plus propriétaire, de mettre quand il lui plaît une commune sous séquestre.

C'est un problème de droit public qui mérite d'être examiné.

ZAPECK.

(*Radical* du 1er sept.)

# PETITE CORRESPONDANCE

B. à Cette. — M. à Dijon. — B. à Ars. — C. à Argenteuil. — M. rue la F. R. — E. M. à Saint-Pierre-lès-Elbœuf. — J. à Loire. — H. à Mille-Pieds. — H. à Desvres. — B. à Limoges. — F. à Reims. — D. à Lavelanet. — D. à Livourne. — Reçu timbres et mandats. H. à Grenoble. — Je n'ai pas conservé le compte depuis le temps. — Arrangez pour le mieux.

Sgarguille souhaite le bonjour aux compagnons de Bruxelles et à P. Ch. M.

A. à Genève. — Hospedeto giornati.

A. à Marles. — Pas un seul « Aux Jeunes Gens ».

Au camarade de Belgique qui nous a envoyé « Le Centenaire de Norfolk. — C'est un article extrait du « Petit Parisien » ; les faits relatés manquent d'authenticité Les habitants de Norfolk ne seraient pas les fils des pénitentiaires. Ceux-ci ont été transportés ailleurs. L'île est habitée par des colons de l'île Pitcairn.

H. à Lyon. — « Dieu et l'Etat » est épuisé. Je vous ai expédié en place la « Société ».

A celui que la lecture de la « Révolte » emmerde. — Rien ne vous force à l'acheter, puis que voulez vous. Nous avons un idéal intellectuel auquel nous cherchons à nous élever et à élever ceux qui nous lisent. Si nous ne visions qu'à la vente nous pourrions en effet insérer un tas d'absurdités qui seraient à votre portée, et pourraient nous attirer beaucoup de lecteurs. — Mais avant la quantité, nous recherchons la qualité.

# SOUSCRIPTION PERMANENTE

## pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 108 fr. 05.
S. Genève 20 fr. — Dr Creaghes 60 fr. — L. du XIVe 1 fr. — J. P. à Marseille 1 fr. — S. rue du Château 1 fr. 50. — D. à Beauvais 1 fr.
Total à ce jour : 192 fr. 55.

SOUSCRIPTION DUVAL. — G. à New-York 3 fr. — B. rue de la Réunion 1 fr. — Le groupe d'études sociales de Bourges 6 fr.

# CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 37 fr. 00, dont 4 fr. à la salle Horel.

Réunion des garçons coiffeurs anarchistes, lundi 30 septembre, à 10 heures du soir, salle Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

LEVALLOIS-PERRET. — Tous les samedis, réunion du groupe *La Révolte*, salle Barbotin, rue Carnot, 71.

BRUXELLES. — Réunion des compagnons s'intéressant à la propagande anarchiste, tous les dimanches et lundis, à la salle Rubens, rue des Brigittines.

BRUXELLES. — *Jeunes anarchistes*, lundi, réunion Aux Deux Nègres, grande place.
Le groupe fait appel à la contradiction.

**La RÉVOLTE est en vente :**

**à Lyon chez**

Maumez, libraire, 24, rue de Saint-Cyr.
BERNARD, rue Moncey, 96.
*Au comptoir du zinc rustique*, 78 Cours Vitton.
Mme Treichemberger, 9, rue Moncey.

*Le Gérant :* J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Troisième Année, N° 4

10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT

Du 5 au 11 OCTOBRE 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an . . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LES GRÈVES

Après la France et la Belgique, les Etats-Unis et l'Allemagne ; après Londres, Rotterdam ; les grèves se multiplient, deviennent de plus en plus formidables et menaçantes pour l'ordre bourgeois. Par la force même des choses, par le simple développement des idées qui se fait, sans que la propagande révolutionnaire, y intervienne directement, ces mouvements économiques prennent, dès le début, un caractère de menace contre la tranquilité des repus, un caractère agressif contre l'ordre de choses existant. — Signe des temps.

Que serait-ce donc si nous pouvions y prendre part, si les nôtres pouvaient s'y mêler activement, instruire les travailleurs de leurs droits, des moyens de les reconquérir et leur faire entrevoir l'iniquité de l'exploitation qu'on leur fait subir.

La Révolution peut sortir d'une question politique en litige entre le peuple et ses gouvernants, ou bien d'une de ces crises économiques que nous signalons.

D'un mouvement politique, les anarchistes ont tout à craindre. Leur nombre est bien petit pour espérer y faire entendre leur voix. Leur devoir est d'agir, mais peuvent-ils espérer que l'impulsion, qu'ils essaieront de donner, puisse avoir une action décisive sur cette masse espérant tout d'un changement politique? — C'est une question qui se pose ; tandis que dans une crise économique, la moitié du travail est accomplie par ce fait que les travailleurs réclament déjà une amélioration à leur situation matérielle, ce qui les rend plus aptes à comprendre les théories d'expropriation, de reprise de possession de la richesse sociale. Pourquoi les anarchistes ne porteraient-ils pas tous leurs efforts, là où ils sont sûrs de trouver l'oreille du travailleur prête à les entendre, leur cerveau prêt à les comprendre.

Il ne s'agit certainement pas d'aller organiser des grèves, exciter les travailleurs à la révolte, fomenter des soulèvements, cela n'est pas praticable. Mais on pourrait se mêler aux grèves qui éclatent, se créer des relations parmi les grévistes, prendre part à leurs réunions, y prendre la parole ceux qui peuvent aborder la tribune, y distribuer des placards faits tout exprès, ceux à qui parole n'est pas facile, et là leur démontrer que la grève ne peut rien produire ; qu'une augmentation de salaire, serait-elle obtenue, elle ne leur donnerait qu'une amélioration factice à leur sort et serait de peu de durée ; que du reste la coalition des capitalistes sera toujours plus forte que celle des travailleurs, tant que ceux-ci ne les auront pas dépossédés de ce qui fait leur force dans la société actuelle : le Capital. On leur démontrerait qu'étant producteurs, ils ont le droit à la jouissance des produits qu'ils fabriquent, le droit de s'emparer des moyens d'existence que leur refuse la société, de l'outillage qu'ils mettent en œuvre ; que ce n'est pas en s'amusant bêtement à crever de faim dans leur taudis, qu'ils changeront rien à leur sort, mais en ne se laissant plus exploiter ni commander. — Après une propagande pareille, bien suivie et faite sur une certaine échelle, quand des situations tendues, comme celles qui se sont produites dans les grèves que nous avons citées en commençant, se produiraient, le rôle des endormeurs serait rendu bien difficile, et en plus d'une occasion, les travailleurs passeraient de la parole aux actes.

Certes, nos moyens sont bien restreints pour subvenir à une propagande pareille. Pour entrer en relation avec les grévistes, et avoir le droit de leur parler, il faudrait apporter notre obole pour soutenir leurs réclamations premières, si anodines soient-elles ; — tout en leur démontrant qu'elles ne peuvent rien produire, bien entendu — il faudrait leur distribuer gratuitement : journaux, placards, brochures, pouvoir payer le déplacement des copains qui se rendraient parmi eux. Mais à quoi n'arrive-t-on pas, avec de la ténacité et de la conviction? — Nous donnons plus loin le détail des affiches et placards que les anarchistes malgré leur pénurie, ont trouvé le moyen de lancer pendant la dernière semaine de la période électorale, et cela pour un des côtés, — bien secondaire, selon nous — de notre propagande. Que ne pourrait pas faire un groupe d'hommes, bien conscients et résolus, qui se donnerait à tâche ce côté de propagande.

On s'agite en ce moment, on cherche, on sent qu'il y a quelque chose à faire, mais on ne sait de quel côté se tourner, parce que l'on voudrait tout entreprendre à la fois, et que l'on ne sait par quel bout commencer.

Nous l'avons toujours dit et le répéterons toujours, s'ils veulent avoir de la vitalité, les groupes anarchistes doivent se former en vue d'une besogne bien délimitée à accomplir, discutée et acceptée à la suite d'une entente commune de ceux qui forment le groupement.

Ceux qui sont partisans d'une idée doivent toujours se rechercher en vue d'accomplir cette idée, en laissant faire à côté ceux qui sont partisans d'une autre. Le champ de propagande est vaste, il y a place pour toutes les aptitudes ; ces aptitudes elles-mêmes sont infinies dans leur variété, c'est cette variété qui nous permettra d'attaquer la société sous toutes ses faces, si nous savons nous employer selon nos aptitudes et surtout être pratiques dans le bon sens du mot.

## LES ÉLECTIONS

Nous avions raison de dire que la France est le pays où toute institution du passé s'use le plus rapidement. Les dernières élections ont montré à qui ne le savait pas encore, ce que vaut le Suffrage universel et la manière dont on le manipule.

Personne n'a jamais essayé de calculer ce que coûtent les élections générales. C'est par centaines de millions que doit se chiffrer le coût de cette comédie. Si le gouvernement, à lui seul, a dépensé plus de quatre millions, en plus de ce que lui coûtent les armées de fonctionnaires entretenues spécialement pour la pression électorale et toute sa machine usuelle ; c'est au bas mot une dizaine de millions que les élections ont dû coûter aux boulangistes, si l'on compte tous les frais, y compris ceux de journaux créés exclusivement pour combattre ici ou là une candidature hostile à un Boulanger ou à un Rochefort.

Ajoutez-y les dépenses des candidats et de tous les imbéciles qui se passionnent pour les élections et additionnez. Vous serez épouvanté des chiffres.

Et tout cela — pourquoi ? Pour obtenir une Chambre qui diffère à peine de la précédente ! Pour en revenir au même point où on était en juillet ; c'est-à-dire à reconnaître que le régime parlementaire se meurt, que le gouvernement des partis est une escroquerie, que la dictature est la perte du pays, et que ceux qui posaient en socialistes pour ouvrir une ère nouvelle, sont tous ni plus ni moins que toujours les mêmes quêteurs de places cherchant à raccrocher leur part du gâteau !

La leçon est éclatante, d'autant plus que les ferrystes ont tenu à y ajouter une leçon secondaire sur la manière dont on peut traiter le Suffrage universel pour supprimer les ennemis du parti au pouvoir.

Foire de coquins ; disputes entre gens ne cherchant que de se cramponner ou arriver au pouvoir. Absence de principes ; expédients de vol, de calomnie, de tricherie, d'achat — de toutes les beautés, en un mot, du régime bourgeois ; le tout s'agitant autour d'un cadavre — le gouvernement représentatif.

L'unique résultat des élections est d'avancer ce que l'on veut empêcher par le bulletin de vote — la Révolution. En ce sens, le progrès est immense. La Chambre nouvelle sera encore plus scandaleusement bête que la Chambre précédente, encore plus bourgeoisement crapuleuse, encore plus incapable de résister à la putréfaction qui l'envahit.

Ce sera une Chambre, comme il en faut une pour amener le peuple à descendre dans la rue. Et nous nous tromperions fort si cette nouvelle élue n'amenait les coups de fusil dans Paris. Elle ressemble trop aux Chambres de 1830 et de 1848.

Le moment approche. C'est le moment pour nous de nous *répandre*, de nous mêler aux foules, après avoir élaboré nos pensées en petits groupes et d'être là, au sein des masses, connus des masses, pour marcher avec elles à la conquête de l'avenir, à la conquête de tout ce qui a été volé au peuple et qui doit lui être restitué, — par l'Anarchie et pas autrement.

## MÉLANGES

**Ce qu'il meurt de monde inutilement.** — A Glasgow, grande ville manufacturière de l'Ecosse, un quart des habitants vivent dans des appartements, et 70 0/0 occupent des maisons qui ont un ou deux appartements. Maintenant savez-vous quelle est la mortalité dans les maisons pauvres et les maisons aisées. Dans les maisons d'une à deux chambres, il meurt par année 28 personnes sur 1.000 habitants ; dans les maisons à trois et à quatre chambres il n'en meurt plus que 19 par an, et dans les maisons ayant cinq chambres ou plus pour la famille, la mortalité n'est plus que de 11 sur 1,000 par année. Mais il y a des quartiers pauvres où la mortalité s'élève à 42 sur 1,000, ce qui veut dire que la pauvreté fait mourir quatre fois plus de monde chaque année qu'il n'en mourrait dans des conditions de bien-être. C'est M. Hocq qui nous l'apprend dans un mémoire sur les logements des pauvres, lu à l'Association Britannique à Newcastle.

**Ce que font les travailleurs.** — A cette même réunion de savants, l'ingénieur Baker, qui dirige en ce moment les travaux du pont du Forth, commençait sa conférence par ces mots : — « Ce pont qui aura une longueur de 2 490 mètres, et deux arcs de la longueur de 600 mètres chacun — c'est-à-dire chaque arche sera composée de deux tours Eiffel, non plus verticales, mais *couchées*, reposant chacune par sa base sur un pillier en maçonnerie et venant se toucher par leurs sommets au milieu de l'arc, — « ce pont, disait-il, est essentiellement un pont des travailleurs, parce que le succès de ce pont dépend tout autant de l'ingéniosité et de l'inventivité individuelles et collectives des travailleurs, que des connaissances scientifiques des ingénieurs et de l'organisation par les dirigeants des travaux ». — « On ne saurait croire, continuait Baker, combien de fois, dans une construction au si nouvelle que celle-ci, les travailleurs ont du y mettre de leur propre intelligence, — là, sur le moment, sans attendre d'instructions de personne, — pour parer à des difficultés imprévues; et ce n'est que grâce à cet esprit inventif des travailleurs que l'œuvre a pu être continuée et se faire sans accidents ».

Nous n'avons jamais dit autre chose. Chaque grande œuvre faite dans notre siècle a toujours été l'œuvre *collective* des travailleurs qui y ont pris part, et leur appoint d'habileté, de savoir et d'invention « individuels et collectifs » a été *tout aussi important* que l'œuvre des ingénieurs. Seulement, peu d'ingénieurs ont l'honnêteté de le dire, comme peu de généraux ont l'honnêteté de dire que leurs batailles gagnées sont bien plus l'œuvre des soldats que des généraux, et c'est pourquoi on continuera toujours à parler d'autorité en temps de guerre, et de rétribution selon les œuvres en temps de paix.

Nous serions enchantés si des camarades pouvaient nous signaler d'autres faits du même genre que celui signalé par l'ingénieur Baker.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Dans la période électorale qui vient de s'écouler, quoique ne disposant que de très maigres ressources, les anarchistes se sont multipliés, et des affiches abstentionnistes ont été placardées à Saint-Etienne, Bordeaux, Lyon, Marseille, Carcassonne, sans compter les localités qui n'étant pas assez riches pour faire imprimer eux-mêmes, en ont commandé aux groupes ci-dessus. Les camarades de Bordeaux ont en outre fait distribuer le placard que nous avons publié, et un autre plus petit qu'ils ont fait distribuer à la porte des usines.

A Paris, il y a eu les affiches du *Père Peinard*, *Des Anarchistes aux Electeurs*, et deux du groupe du XX^e^ : *A bas la Politique* et *Candidature anti-anarchiste*, une satire contre les électeurs.

Nous avons en outre expédié en province 12,000 exemplaires du placard de Bordeaux et une vingtaine de mille de *Grèves des Electeurs* ce qui nous restait des 130,000 tirés.

***

Grenoble. — Une réunion a été tenue à Fontaines près Grenoble le 12 courant, pour l'audition du candidat ouvrier qui est venu développer son programme. Il est vertement pris à parti par le compagnon Gauthier qui réfute son programme. Le compagnon Hebben prend la parole et dans un langage énergique combat le suffrage universel et tance vertement les socialistes qui présentent un candidat avec un programme de réforme, aussi il est écouté avec attention par l'auditoire qui ne lui ménage pas les applaudissements, les socialistes et les bourgeois précédés d'un maire ont quitté la salle l'oreille basse en somme bonne journée pour la Révolution.

***

La Machine. — Ici beaucoup d'ouvriers n'auraient pas voté, s'ils n'y avaient pas été forcés sous peine de perdre leur gagne-pain, la compagnie des mines leur ayant fait recommander de ne pas s'abstenir. — Malgré la pression, il y a eu 200 abstentions.

***

Ganges. — Dimanche 22 septembre, jour de foire électorale, le compagnon Spartacus Verdier a distribué gratuitement, sur la voie publique, le numéro spécial de l'*Attaque*, en faveur de l'abstention.

Comme il terminait sa tournée, en déposant un numéro dans un café, il trouva à la porte le commissaire de police qui lui demanda s'il payait patente pour faire tant de réclame, et en même temps lui enleva huit numéros qui lui restaient.—Le compagnon Spartacus Verdier dût aller chez lui chercher sa déclaration de colportage pour démontrer à ce monsieur qu'il n'avait pas le droit de lui enlever ses journaux.

Mais si le commissaire avait eu affaire à un compagnon moins patient, qui lui eût administré une bonne raclée, il n'en aurait été que cela, vu qu'en sa qualité de défenseur de la loi, il aurait dû savoir que celui qui distribue pour son compte personnel n'a besoin d'aucune autorisation.

***

Puget-Ville. — La lutte électorale a été calme malgré les coups de tam-tam des fricoteurs de la politicaillerie. Dans l'arrondissement de Toulon, *intra-muro*, abstentions ont été nombreuses.

Dans notre arrondissement campagne, on a été plus votard, puisque sur 19,326 inscrits, nous avons eu 12,249 votards. Nous avons eu 7,000 abstentions.

L'arrondissement de Brignolles et de Draguignan restent encore les plus votards.

A Puget-Ville, nous avons eu sur 583 inscrits, 327 votants. Nous relevons 256 abstentions.

Ici le *Père Peinard* a fait parler de lui pendant la nuit du 21 ou 22; on avait apposé sur les murs de la localité, un grand nombre de ses affiches. Ainsi que dans les hameaux environnants la population les a lues et commentées, à son aise, malgré que le maire les ai faites arracher par le garde-champêtre. Celles des hameaux y sont peut-être encore.

La situation devient précaire pour notre département. Figurez-vous que la récolte des olives n'aura pas lieu cette année, la vermine les dévore, et tout fait prévoir que d'ici à leur maturité elles seront toutes rongées. Quand même nous n'aurions qu'un quart de récolte des années précédentes, la situation sera mauvaise pour le Var cet hiver, avec cela que la récolte du raisin a subi un déficit de près de quatre millions. C'est la misère pour beaucoup.

***

Guise. — Une réunion a eu lieu à Guise le 11 septembre, avec le concours des compagnons Faure et Mathieu. 800 personnes étaient venues écouter nos amis qui ont développé les théories anarchistes aux applaudissements presque unanimes de l'auditoire. Vu le succès de la réunion et profitant que le public s'intéressait à nos idées, nous avons organisé une seconde réunion où les travailleurs vinrent encore plus nombreux. Le compagnon Mathieu y a dépeint un tableau de la situation qui est faite aux tisseurs qui ne gagnent pas 1 fr. 50 en général ; il passe en revue l'exploitation à laquelle nous sommes condamnés tous les jours pour ne pas crever de misère et conclut à la Révolution sociale.

Le compagnon Sébastien Faure monte à la tribune et fait le tableau de la société future. A la fin de son exposé, il demande s'il y a un contradicteur, si on a des questions à lui adresser ; personne ne lui répond. Alors le compagnon Faure s'écrie : « vous êtes donc tous anarchistes, que vous n'avez rien à redire à nos idées ; des cris de vive l'Anarchie lui répondent. On voit que les travailleurs commencent à être dégoûtés des vampires qui vivent de notre travail.

Vu que nous étions en période électorale, le candidat Hanotaux, ex-député, était venu se représenter à ses bons électeurs. Sachant que le compagnon Faure devait combattre son programme, menteur et roublard, les bourgeois firent ce qu'ils purent pour l'empêcher de parler. Mais ils furent déconcertés quand le compagnon Mathieu fut nommé président par plus de 3,000 voix. Le compagnon Faure put combattre le menteur Hanotaux, et expliquer encore une fois les théories anarchistes, en concluant par l'abstention.

Les bourgeois présents dans la salle étaient forcés de convenir que les idées anarchistes étaient très justes, mais qu'elles ne pourraient se réaliser que dans une période très éloignée.

Sur 16,081 électeurs, il y a eu 3,316 abstentions. Ça commence à venir.

***

Bordeaux. — Autant que permettent d'en juger les chiffres peu concordants donnés par les journaux, le nombre des abstentions, pour Bordeaux-Ville, est à peu près satisfaisant. Il ne faut pas oublier, en effet, que tout ce qui, pour une passion ou pour un intérêt, était susceptible d'aller aux urnes, tout ce qu'un sentiment quelconque, sottise ou calcul, sollicitait de donner son vote, et jusqu'aux habituels insouciants, réveillés, cette fois, de leur apathie par le tapage fait depuis bientôt deux ans ; tout ce monde-là s'est rendu au scrutin.

Et c'est aussi ce qui, cette fois, donne à l'abstention, dans sa généralité, un caractère spécial et bien marqué. Du moment que l'on ne peut plus l'imputer à l'indifférence, à quoi l'attribuer sinon au dégoût?

L'écœurement, c'est bien ce que la plupart d'entre nous, dans la fréquentation des milieux les plus distincts, ont pu constater « et ce que notre parole ferme autant que sincère a eu pour résultat d'accentuer encore ».

Mais l'effet indiscutable et immédiat de l'intervention du groupe a été de provoquer, nombreuses de la part du public, les manifestations d'ardentes sympathie, de vif intérêt. Grande est l'impression produite : Elle sera durable si l'effort est persistant, — durable et riche de conséquences pour le bien de la cause.

Les éléments nouveaux sont précieux aux groupes : ils leur donnent une recrudescence d'activité. Le développement moral qu'ils sont venus leur demander, ils le leur restituent en énergie fécondante.

De là cette nécessité formelle : « Assiduité constante à nos séances ». Ceci est une condition primordiale, et elle ne s'impose pas moins, maintenant que nous allons recommencer la partie capitale de notre œuvre : « faire plus spécialement de l'Anarchie que de l'anti-politique », que sont indispensables un groupement compact, une action d'ensemble, quand nous intervenons dans les réunions publiques pour forcer les politiciens à s'expliquer sur le problème de la misère et finalement démontrer leur impuissance à le résoudre.

Puis, comme moyens de vulgarisation de l'idée révolutionnaire-anarchiste : propagande individuelle et collective sous toutes les formes, par la parole et par l'écrit. « Formation d'une bibliothèque circulante, distribution de journaux et de brochures, réunions ici, conférences ailleurs, un peu partout : chez nous, en telle et telle salle des divers quartiers de la ville et, nous étendant de proche en proche, jusque dans les localités suburbaines, plus loin même, si c'est possible, pour y créer autant de centres nouveaux ou bien fortifier ceux qui déjà existent; correspondance avec les autres groupes; publication de manifestes mensuels, adressés et plus particulièrement distribués aux travailleurs, — disant les causes de la détresse matérielle et morale du Prolétariat, réveillant la dignité dans la masse et, pour qu'il se transforme en un esprit de révolte sérieux, conscient, au lieu de tourner à la désespérance ou au scepticisme, si propices aux tentatives des sauveurs de peuples, fournissant sa formule concrète au mécontentement qui se manifeste de toutes parts. Pour cela nous n'avons qu'à expliquer la situation économique.

Voilà, comme aperçu forcément succinct de l'œuvre à accomplir. En l'énonçant, d'ailleurs, notre intention n'est pas précisément d'indiquer une marche à suivre nouvelle ; nous savons que les circonstances et les milieux pouvent y rendre nécessaires

parfois des modifications ; que la première condition requise est encore l'esprit d'initiative, et nous disons d'initiative individuelle, car la valeur des groupements n'est et ne peut être que la résultante de la valeur de chacun des membres qui les composent. Nous voulions simplement insister sur la nécessité, de jour en jour plus grande d'une méthode de travail et faire ressortir que, pour favorables que les événements soient au progrès de la propagande, le succès ne sera obtenu qu'au prix de toute notre ardeur et de toute notre intelligence.

## Suisse

Chaux-de-Fonds. — Le gouvernement suisse continue ses petites saletés. Sur le refus que lui avait fait, le compagnon Janner, de lui donner les adresses de ceux qui reçoivent la *Révolte*, il a délivré contre celui-ci, un mandat de perquisition, qui a été opérée par le juge d'instruction fédéral accompagné de cinq gendarmes. — Comme de juste le gouvernement en a été pour sa saleté et n'a rien pu trouver.

## Belgique

Ougrée. — Dans le bassin de Seraing, les anarchistes sont traqués par la police, d'une manière incroyable. A Ougrée, par exemple, il est impossible d'y trouver une salle pour donner un meeting, tellement la police a su agir auprès des propriétaires.

Malgré cela, la propagande marche quand même et la police en est pour ses frais. Un jour nous allons dans une commune, le lendemain dans une autre, avertissant les camarades un jour ou deux à l'avance seulement, nous réunissant où nous pouvons, nous donnons des soirées où l'on discute les idées, soirées terminées par des chants et autres amusements.

Si le nombre de lecteurs de la *Révolte* n'est pas en rapport avec le nombre d'adhérents que nous faisons, c'est que le public de houilleurs auquel nous nous adressons n'est pas toujours assez instruit ni assez philosophe pour bien la comprendre du premier coup. Mais en multipliant les distributions de numéros, de brochures, la population étant révolutionnaire de tempérament, beaucoup finissent par s'attacher à sa lecture, arrivent à discuter les idées aussi bien que nous et nous aident à la propagande, — ce ne sont pas les plus mauvais.

Il y a quinze jours, deux meetings ont eu lieu à Flémalle et à Jemeppe. A Flémale, la police avait fait arrêter le compagnon Pâque de Liège, tout cela dans un but d'intimidation, mais elle a dû relâcher le camarade et toutes ces mesures vexatoires, ne font qu'irriter les plus pacifiques et ne nous intimident nullement.

## Italie

Nous sommes heureux d'annoncer l'apparition d'un nouveau journal anarchiste italien, *L'Associazione* qui paraîtra à Nice (12, rue Halévy, Nice, Alpes-Maritimes ; 5 fr. par semestre, et 1 fr. 50 pour trois mois). Nous en insérerons le programme dans notre prochain numéro, et en attendant nous envoyons à nos amis nos meilleurs vœux de succès.

***

L'imprimerie de l'*Associazione* lance déjà un *Apello* en italien qui contient un résumé très clair des points communs, aux anarchistes collectivistes et communistes, et que nous comptons insérer après traduction.

## Hollande

Amsterdam. — La grève des chargeurs de navires à Londres, malgré son succès des plus aléatoires paraît avoir mis l'eau à la bouche des chargeurs de Rotterdam. Ceux-ci, de concert avec la plupart des autres ouvriers du port et soutenus ou poussés par les démocrates-socialistes, ont exposé leurs griefs aux armateurs et exigé une augmentation de salaire de dix centimes par heure de travail effectif. Ils ont déclaré qu'ils se contenteraient de cette petite augmentation et de quelques changements dans la réglementation du travail ; mais en même temps ils ont déclaré aussi que si toutes leurs demandes n'étaient pas agréées le 25, ils cesseraient le travail le 26. Il va sans dire qu'aucune réponse n'est arrivée et les ouvriers se sont déclarés en grève jeudi matin. Quelques armateurs ont immédiatement accordé l'augmentation demandée ; mais les ouvriers ont fait preuve de solidarité et déclaré qu'aucun ne reprendrait le travail avant que tout soit accordé à tous. Quelques bateaux anglais ont déchargé et pris cargaison à l'aide de leur propre personnel ; mais les grévistes ont parcouru les quais et leur attitude énergique a suffi pour faire cesser le travail partout. Ils se sont emparés de trois petits vapeurs qui, montés chacun par une soixantaine de grévistes, ont accosté les navires ancrés au large de la Meuse et partout ils ont emmené les déchargeurs, enlevé les outils ou mis les machines hors d'état de servir. Ils ont eu le même succès sur les chantiers de la compagnie transatlantique malgré plusieurs charges à l'arme blanche, dans lesquelles de nombreux grévistes ont été blessés par les policiers. La Bourgeoisie qui jusqu'alors n'avait pas cru la grève sérieuse eut dans sa panique, recours à des mesures dignes du pays que les calvities académiques appellent encore terre classique de la liberté et qu'à plus juste titre, les socialistes ont marqué du nom de « Petite Russie ». Le bourgmestre Meinesz a défendu par proclamation les rassemblements de plus de cinq personnes et à midi il a fait sonner le tocsin pour appeler aux armes la garde nationale ; il va sans dire qu'au son des cloches tout Rotterdam est descendu dans la rue pourvoir ce qu'il y avait. Heureusement que les gardes-nationaux sont des soldats pour rire, car il aurait fallu massacrer tout Rotterdam pour faire respecter la proclamation magistrale de Meinesz : il y avait tant de monde sur les quais qu'on aurait pu marcher sur les têtes ; mais la garde nationale, dont on dit qu'elle suffirait pour exterminer les Prussiens... parce qu'elle les ferait mourir de rire, y est allée tout à la douce et tout s'est réduit à quelques bousculades, il n'y a que les sergots qui ont fait usage de leurs coupe-choux ; aussi ont-ils été salués par des pavés bien adressés partout où ils se sont montrés. Ce bourgmestre phénoménal a voulu faire du zèle évidemment car, outre les patrouilles qui parcourent les rues et remplissent la ville de désordre, il a fait venir une canonnière dont les trois gros canons sont braqués contre la ville, tandis que des chaloupes armées font respecter « l'ordre » sur la rivière.

La grève n'en est qu'à son commencement ; mais de même qu'à Londres, on peut déjà remarquer que ces rudes travailleurs, rebelles jusqu'ici à toute propagande, n'y vont pas de main-morte, quand ils s'y mettent et surtout que la solidarité dont ils font preuve dès l'abord, pourrait servir d'exemple à l'aristocratie du travail. Cette grève, qui compte déjà plus de 5,000 participants, menace de s'étendre à Amsterdam et à Anvers. Il est difficile d'on prévoir dès maintenant les conséquences. Le ridicule déploiement de la force armée pourra la rendre grave, lui donner un développement inattendu ou l'éteindre dans le sang des travailleurs ; mais qu'elles qu'en soient les suites immédiates et économiques, le résultat certain qui la couronnera sera l'entrée dans le mouvement socialiste des mêmes éléments, réactionnaires à force de misère, que la Bourgeoisie lançait jadis pour quelques verres de genièvre, au pillage des maisons habitées par les socialistes à Rotterdam, Utrecht, Leyde et Amsterdam.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

# LE GROUPE « LES PRECISIONNISTES »

### A propos du manifeste des « Solutionnistes »

Le côté contradictoire du manifeste des *Solutionnistes*, n'a du échapper à personne, car l'auteur, tout en gémissant continuellement sur les tendances que, d'après lui, certains anarchistes qu'il oublie de nommer, ont, pour ce qu'il appelle la métaphysique sociale, tombe lui-même en plein dans ce vice, et patauge tout du long, dans un affreux gâchis de phrases artificieuses et paradoxales.

Sa dangereuse intervention qui rappelle le héros de Cervantes, puisqu'elle prétend protéger des choses qui ne sont pas menacées, et régler des différends qui n'existent pas ; serait bien plus capable d'en créer de toutes sortes, si les camarades n'avaient la sagesse de voir que ce n'est qu'une imagination qui se combat elle-même dans ses créations, faute d'un véritable adversaire.

D'ailleurs, cette longue épître, visant des compagnons insuffisamment désignés, les enveloppant dans une critique imprécise et fugace, qui ne porte que sur des hypothèses mal définies et encore plus mal fondées, ne nous paraît pas, malgré sa littérature mielleuse et son érudition sucrée, avoir un grand mérite de clarté et de vérité.

En effet, il ne s'agit pas de remuer de grands mots, de crier au péril et de porter de grosses accusations : il s'agit de justifier qu'on n'a pas parlé ou écrit pour ne rien dire.

Voyons : Quels sont donc les camarades qui mettent ainsi *l'Anarchie en danger*, qui menacent de l'entraîner dans une *voie funeste* : — laquelle ? — Qui prétendent exercer une *tyrannie monstrueuse* : — sur qui ? — et *enchaîner* : — qui ? quoi ? — au nom d'*idées absolues*, de *principes immuables* : — lesquels ? — qui veulent *fonder une religion* : — où est le culte ? — Etablir des dogmes : — où est la loi ? — et *opprimer les consciences* en *dictant des canons* : — où est le Pouvoir ? etc., etc. ??? Nous demandons qu'on nous les nomme ou qu'on les désigne sans ambages et sans insinuations.

Une qualité essentiellement anarchiste selon nous, c'est d'être loyal, et de n'avoir rien de commun avec Loyola.

Puisque, selon son expression, l'auteur ne peut pas se taire plus longtemps ; qu'il parle au moins tout à fait. Nous le désirons. Pas de restrictions mentales.

Ensuite : malgré le luxe de précautions dont on a jugé prudent d'entourer l'*idée intime* énoncée comme suit : « *Quoi ! on feindrait de s'indigner contre ceux* qui, en période de lutte pourraient exercer, par suite *d'un contrat* unanime, *une direction toute momentanée* sur un petit groupe d'homme, etc., etc...

Cette phrase ambigüe qui contient sans doute la pensée de derrière la tête nous paraît obscure et inquiétante. Nous aimons les choses franches. *précises*, sincères, brutales même, au moins il n'y a pas d'équivoque, et on serait bien aimable, si, faisant violence a une modestie que nous apprécions, on voulait bien nous montrer le but vers lequel on serait heureux de voir s'acheminer l'Anarchie, sous une direction *momentanée*, par *contrats unanimes*, etc., (voir plus haut). Toutes les habiletés de la phraséologie ne nous l'ont pas appris, et c'est ce qu'il importe de savoir.

Les nébulosités du style, répandues avec un art charmant autour de la *fameuse idée*, semblent autant de nuées discrètes qui voileraient une divinité toujours invisible.

Aussi, sommes-nous obligé de crier comme Gœthe : De la lumière ! De la lumière ! (l'érudition fait si bien dans un manifeste). Allons déesse cachottière, montrez-vous donc un peu à nos yeux étonnés.

Ecartez les voiles qui masquent *la direction* que vous nous destinez.

En ce qui nous concerne, nous avouons avoir peu de goût pour *les directions* même *momentanées*, lesquelles ne tardent jamais à devenir permanentes.

Ceux qui croient présenter là, une idée positive, ont raison en ce sens que, leur *direction momentanée*, pourrait être, en effet, très positive pour les directeurs, mais elle serait absolument négative pour les dirigés. Puis, ceux qui parlent toujours de *direction*, sous entendent trop souvent, que c'est d'eux qu'elle émanera.

En tous les cas, quand on croit à l'efficacité d'une direction, on pourrait s'en entretenir avec les Possibilistes qui y croient aussi, voire même avec les classes dirigeantes ; car, pour ce qui est des anarchistes, nous espérons bien qu'ils ont tous l'intention et la faculté de se diriger eux-mêmes.

Maintenant, il y a les *contrats unanimes*. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Ces deux mots seraient-ils l'énigme mystérieuse dont les sphinx solutionnistes veulent nous proposer la solution ? Qu'est-ce qui se cache derrière ces deux mots cabalistiques ? Un contrat ? mais c'est une chose qui engage, qui lie, qu'est-ce que cela a de commun avec la liberté ?

Quoi ! on adore les contrats, on rejette les principes ? Pourquoi répudier un Principe pour

épouser un Contrat? Qu'est-ce que tout cela signifie? Quel est le fond de cette querelle de mots, digne des temps où l'on se passionnait pour ou contre le Saint-Prépuce? Qu'on s'explique! Qu'on donne la *solution* puisqu'on est solutionniste!

Pour nous, nous convenons ne rien comprendre à tous ce charabia qui se défend d'être métaphysique; nous renonçons d'avance à pénétrer dans une casuistique aussi ténébreuse, et nous nous bornons à déclarer que, l'esprit d'autorité, ce monstre aux multiples avatars, nous paraît aussi hideux et aussi haïssable sous une forme que sous une autre. Nous savons qu'il empruntera tous les aspects pour se faire accepter; que toutes les étiquettes lui seront bonnes pour décorer et masquer ses prétentions; et que l'Anarchie même pourrait lui servir de déguisement, si l'on admettait qu'elle put contenir le moindre atome d'autorité.

Pour conclure avec précision, nous prions ceux qui se piquent d'être si positifs, de bien vouloir nous en donner au moins quelques preuves: en nous désignant d'autres métaphysiciens et byzantins qu'eux-même; en nous expliquant ce qu'ils entendent par direction momentanée (Ne serait ce pas celle des ballons?) et, de nous démontrer en quoi la liberté et l'autonomie individuelle, *absolues*, qu'on les nomme principes ou nécessité, sont plus oppressives que ce qui se cache derrière les réticences de leurs fallacieuses formules.

Nous demandons en outre en quoi sont actifs ceux qui critiquent avec tant de désinvolture la prétendue inaction des autres? Qu'ont-ils fait de plus ceux qui se plaignent et qui accusent?

Que font-ils actuellement? si ce n'est d'ergoter sur les mots: Principes, Nécessités ou Contrats et de provoquer des querelles stériles et ridicules auxquelles personne ne songeaient qu'eux-mêmes.

Ignorent-ils qu'en Anarchie, tout repose sur l'initiative individuelle, et que la meilleure façon de protester contre l'inertie d'autrui, c'est d'agir soi-même.

Allez compagnons, la seule manière de prouver que *les autres font mal*, c'est de faire *bien*. Apportez au service de la cause, moins de vanité et plus de volonté, moins de mots et plus de faits, et s'il est à côté de vous des camarades qui n'atteignent pas votre valeur, la critique se fera d'elle-même, par la comparaison des résultats.

Faites mieux! c'est la seule critique que doivent se permettre les êtres intelligents.

Soyez meilleur et la médiocrité des autres en sera censurée.

La supériorité d'un homme est la vraie protection de l'infériorité des autres, et c'est par les actes seuls, qu'on s'affirme supérieur.

***

Vienne. — Nous recevons des amis de Vienne 71 fr., dont 51 fr. pour la *Révolte* et 20 fr. pour le *Père Peinard*, que nous faisons passer.

Cette somme provient de la souscription qui avait été faite en faveur de la presse quotidienne.

***

*Les Anarchistes aux 3,500 abstentionnistes de la 2e circonscription du 13e arrondissement.* — En vous abstenant vous avez affirmé votre mépris contre tout ce qui constitue l'autorité.

En vous abstenant vous prouvez que vous voulez vous passer de gouvernants.

En vous abstenant vous avez fait acte d'hommes libres.

En vous abstenant enfin, vous avez montré aux saltimbanques de la politique, « tous aussi trompeurs les uns que les autres », que vous ne vouliez plus abdiquer votre souveraineté et que vous ne comptiez que sur vous même.

Camarades,

Ceux qui crèvent d'indigestion pendant que nous crevons de misère l'ont très bien compris, aussi c'est avec beaucoup de peine que nos manifestes ont pu vous parvenir; les policiers — cette véritable plaie sociale — se sont jetés sur nos affiches comme des tigres affamés, celles qui échappèrent à leurs griffes étaient recouvertes ou lacérées par les politiciens.

Tous ces flagorneurs parlent de liberté et ont l'impudeur de se taxer de socialistes. En fait de liberté, nous avons celle de ne pas déplaire au gouvernement établi, et de ne pas crier trop haut notre misère. Etouffer notre voix de justice, tel est leur rôle.

Notre but vous le connaissez, c'est le « droit à la vie pour tous » « sans Dieu ni maître », n'ayant d'autre guide que les lois naturelles.

« Chacun pour tous, tous pour chacun. »

Vive la Révolution et l'Anarchie.

Dans le but de vulgariser la sociologie moderne nous nous réunirons à l'avenir tous les samedis, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir, chez Jacquet, où les camarades trouveront toutes les brochures philosophiques parues et les journaux hebdomadaires; la *Révolte*, l'*Attaque* et le *Père Peinard*.

Scrutin de balottage du

Vu le candidat : Paulet.

***

Guise. — Les compagnons qui voudraient se mettre en relations avec les anarchistes de Guise sont priés d'envoyer leurs correspondances à M. Froment Jules fils, à l'usine Godin, à Guise (Aisne).

***

Le comp. Antoine Antignac, prévient les camarades qui sont en relation avec lui, que sa nouvelle adresse est rue du Château-Neuf, chez M. Vidal, La Bastide-Bordeaux.

***

Les *Trimardeurs* sont prévenus qu'ils ne doivent plus adresser de correspondances, 8, rue aux Ours.

***

*Le groupe LA LIBERTÉ aux dégoûtés des luttes électorales.* — Camarades, il n'est pas nécessaire que nous faisions ici l'historique de la comédie qui se déroule à vos yeux. Les faits parlent assez haut pour qu'il soit urgent de les énumérer. Mais pourtant, il en est un que nous tenons à faire remarquer : c'est que, toutes les fractions socialistes qui prennent part à la lutte électorale sont fatalement vouées à disparaître du rang des *révolutionnaires* pour échouer dans le giron des fractions bourgeoises, témoins le « Parti ouvrier » et le parti Blanquistes.

Il ne reste donc que ceux pour qui, toutes ces compromissions répugnent, à ceux pour qui cette comédie électorale n'est pas un amusement, qu'à rompre avec tous les politiciéns et à s'unir entre eux, selon leurs vues, leurs moyens de propagande, pour le triomphe de la Révolution sociale.

Réunion du groupe tous les samedis, 182, rue d'Avron.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 425 fr. 80.

Un déserteur belge 50 c. — Auguste et Marianne 75 c. — Collecte faite à la soirée familiale des garçons coiffeurs anarchistes, salle de la Martinique 3 fr. — B. Maison-Alfort 1 fr.

Total à ce jour : 451 fr. 05.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 192 fr. 55.

V. B. à Puget-Ville 30 c. — B. à Asnières 1 fr. 60. — Rodier 75 c. — Vienne 51 fr. — Guise 1 fr. 50. — M. à Faenza 1 fr. — « Réfractaires » d'Argenteuil, versement mensuel 2 fr. — Amiens, collecte faite à l'enterrement de la citoyenne Hélène Piessène 1 fr. 50. — Bordeaux 75 c. — Pour le développement de la « Révolte », les groupes anarchistes de Roanne 3 fr.

Total à ce jour : 253 fr. 95.

SOUSCRIPTION DUVAL. — Listes précédentes : 149 fr. 10. — B. à Maison-Alfort 1 fr. — B. à Petit-Noir 30 c. — Nantes, liste remise par Mariot 33 fr. 25. — Un chapelier J. G. 50 c., 1er versement 75 c. — Roger 50 c. — Nantes, par Renaud 16 fr. 20. — Total : 201 fr. 60.

Les compagnons sont avertis de la nouvelle adresse du comp. Decker, rue Trézel, 32.

## PETITE CORRESPONDANCE

A. à Saint-Quentin. — C'était le compte. — Pouvez-vous placer quelques brochures?

Guise. — Nous faisons passer les 4 fr. à Baudoin et 1 fr. 50 au « Père Peinard ».

C. à Villefranche. — F. à Nîmes. — K. à New-York. — D. à Foix. — A. S. à Keranfurust. — D. à Puiseux. — D. à Morlanweltz. — P. à Toulon. — G. à Nîmes. — D. à Romans. — V. à Saint-Denis. — L. à Calais. — F. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

Catty. — Avons une lettre de Bruxelles à vous remettre.

L. au Mans. — Ça va bien. — Vu D.

S. à Roanne. — Enverrons les catalogues demandés sitôt que nous aurons pu les faire prendre chez les libraires.

Alain. — Impossible faire commission de suite. M.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Les camarades de Paris et de la banlieue sont prévenus qu'à partir du dimanche 13 courant, les conférences reprendront au Cercle International.

Sujet : La propagande dans les villes et dans les campagnes.

Le soir à 8 h. 1/2, soirée familiale.

*Cercle international.* — En caisse : 62 fr. 20, dont 2 fr. de Roux Félix, par Bernard; 3 fr. 20 salle Horel.

*Commission des détenus.* — En caisse : 74 fr. 90, dont 75 cent. à la *Sentinelle*, collecte des tailleurs, rue Tiquetonne; réunion rue Sorbier 2 fr. 80; rue Sorbier; rue de la Mare 1 fr.; salle Horel 4 fr. 30; excédent d'écot même salle 45 cent. — Dépenses : Jules Liorret 3 fr. 20; Capt 3 fr. 20; Madame Pierre Jean 9 fr.; Renard 3 fr. 20; Leroux 3 fr. 20.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, rue d'Avron, à 8 h. 1/2.

Discussion du 5 octobre : Attitude des blanquistes et des possibilistes. Urgence.

*La Solidarité libertaire-égalitaire*, études et actions sociales, le deuxième et quatrième dimanche du mois, à 2 h. 1/2, Grand-Montrouge, avenue de la République, 28, au 1er. Entrée libre et gratuite.

On est sociétaire par la simple adhésion au programme contenu dans le titre de cette association, sans condition de sexe, d'âge, de cotisation, ni d'aucune autre sorte.

Le groupe « Les Trimardeurs » invite les camarades à une soirée familiale le samedi 5 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, rue Saint-Martin, 239, chez Pasquet.

Conférence, chants et poésies.

*Les Réprouvés*, groupe anarchiste, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2, boulevard Voltaire, 124, au coin de la rue Sedaine, au 1er.

Cercle Populaire Italien, réunion tous les mercredis soir à 8 h. 1/2, chez Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Saint-Denis. — Le groupe la « Jeunesse Libertaire » graude soirée familiale le samedi 5 octobre à 8 h. 1/2 du soir chez Giardo, rue Compoise, 34.

Levaleois-Perret. — Tous les samedis, réunion du groupe *La Révolte*, salle Barbotin, rue Carnot, 71.

Reims. — Samedi 12 octobre 1889, Bal des Romains, rue des Romains, 13, à 8 h. 1/2 du soir, soirée familiale.

Des causeries seront faites par plusieurs compagnons. — Chants et poésies révolutionnaires.

Entrée libre.

Lyon. — Les anarchistes lyonnais se réunissent tous les lundis. Salle Manellin, 105, avenue de Saxe.

Bruxelles. — *Jeunes anarchistes*, lundi, réunion Aux Deux Nègres, grande place.

Le groupe fait appel à la contradiction.

Alger. — Réunion des anarchistes le dernier samedi de chaque mois, au café Baudin, rue Michelet en face l'école de Médecine.

**La RÉVOLTE est en vente :**

**A Alger**

Lemoine, 19, rue de la Liberté, Agha. — On y trouve également le *Père Peinard*.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Troisième Année, N° 5. 5 CENTIMES Du 12 au 18 OCTOBRE 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Guerre aux Abus

Décidément, dans quel siècle vivons-nous ? Sommes-nous encore sous le régime béni de l'excellent Louis XI ? On pourrait se croire en plein moyen-âge en apprenant les lois incohérentes que nous subissons. Tout dernièrement, un individu qui avait commis l'immense forfait de dérober *trois sous* de chocolat à la devanture d'un épicier du boulevard Sébastopol était condamné à *un an* de prison, hier on *acquittait* un cultivateur qui avait tué un maraudeur pour lui avoir volé des asperges.

C'est probablement un crime épouvantable que de voler des asperges ; serait-ce par hasard une plante sacrée comme le gui des druides antiques ? — présumablement, parce que ce légume est consommé plutôt par les riches que par les pauvres, vu son prix relativement toujours élevé. Cela doit-être terriblement grave, puisque nos enjuponnés trouve logique qu'il soit puni de mort. Quant au cultivateur qui a servi de bourreau, puisque la loi ne l'a pas reconnu comme meurtrier, — quoique quand on s'embusque avec un fusil chargé de gros plomb et de chevrottines pour attendre sa victime, cela y ressemble bigrement, — lui ne paraît être qu'une brute inconsciente, qui a trouvé étonnant d'avoir même été inquiété pour une si légère pécadille et il est allé se coucher tranquillement, ainsi que son complice, en abandonnant le corps de leur victime quand il aurait été peut-être temps encore de lui porter secours. Seulement une brute, si inconsciente qu'elle soit, quand elle devient dangereuse au point de tuer les gens, pourrait recevoir une correction quelconque ou bien alors nos dirigeants nient eux-mêmes leurs propres, ou plutôt leurs sales lois. En Amérique, on l'aurait probablement *lynché*, on aurait bien fait d'en faire autant à Montmagny, le pays veinard qui possède ce doux défenseur de la propriété ; mais si petit propriétaire qu'il soit (*il est propriétaire*), il a un domestique qui pousse l'obéissance jusqu'à l'aider à assassiner, et n'étant pas un vulgaire sans-le-sou, il possède vraisemblablement le respect de ses compatriotes.

La malheureuse victime laisse une femme et deux enfants ; que deviendront-ils ? — iront-ils crever dans un coin comme le malheureux, ramassé dernièrement à Vanves dans un tas de fumier, tout rongé par les rats et que l'on a supposé avoir été étouffé accidentellement dans cet étrange lit où il avait été chercher un refuge, épuisé de fatigue et de misère ? — ou bien encore chercheront-ils une mort à mise-en-scène comme la malheureuse vieille femme de Livry qui, trop vieille pour continuer son métier de blanchisseuse et harcelée par son propriétaire, s'est empoisonnée, entourée de cierges et d'eau bénite. Peut-être, s'ils ne choisissent ni la mort, si lugubrement abandonnée du trimardeur, ni l'agonie-bigote de la pauvre vieille blanchisseuse, si la mère des deux pauvres orphelins ne suit pas l'exemple de la femme Souhain, ses deux pauvres petits qui auraient pu être des travailleurs utiles et courageux, deviendront des bandits. La charge d'élever deux enfants est bien lourde pour une veuve, surtout avec les préjugés cruels qui les tiendront responsables des fautes de leur père, puisque la Justice que tant de gens respectent, a jugé que sa mort n'était que le juste prix de ses méfaits.

Enfin, est-ce ceux qui font et qui appliquent ces lois absurdes qui sont faux ou est-ce nous, qui les subissons ? — ce serait plutôt nous, car nos dirigeants qui nous oppriment, sont dans leur rôle, il sont nos ennemis naturels, tandis que nous qui acceptons toutes les humiliations et toutes les souffrances, nous ne sommes pas dans le nôtre, puisque nous ne tentons même pas de vous affranchir de leur joug odieux. Jadis les bourgeois ont établi le règne de la Terreur pour les nobles, depuis lors, ce régime existe pour le peuple et le peuple se laisse si bien aveugler par ses bourreaux que l'idée ne semble plus lui venir de se révolter, de tout jeter à bas, lois, préjugés et tout ce qui l'écrase et l'étouffe. Pourquoi le vagabond de Vanves n'avait-il pas d'asile ? — pourquoi la vieille blanchisseuse de Livry n'avait-elle pas de pain ? — il ne manque pas de logements vides, les halles regorgent de nourritures, c'est à nous les prolétaires qui avons tout fait, tout produit, seulement tout cela est pour nos dirigeants, qui nous volent, qui nous égorgent, pendant que nous vous laissons tranquillement faire. Quel beau centenaire nous aurions pu fêter en mettant aujourd'hui les bourgeois à la place où étaient les nobles il y a un siècle ! A la bonne heure, c'eut été le progrès cela. Quand le 22 septembre au soir les rues étaient bondées de monde, pourquoi tous ces gens ne se joignaient-ils pas ensemble pour culbuter nos oppresseurs au lieu de se casser la tête à en créer de nouveaux avec leur ridicule suffrage universel qui ressemble au jouet d'un enfant qu'on veut faire tenir tranquille ? — Chaque jour que les vieilles institutions durent est un jour de perdu ; il n'est jamais trop tard pour bien faire dit-on, mais pourquoi rester dans un bourbier quand avec un peu d'énergie on pourrait en sortir. Un changement de régime peut nous supprimer la liberté de la presse, la liberté de réunions, il faudrait agir pendant que l'on peut se concerter encore, abandonné à soi-même chacun travaillerait isolément à notre affranchissement, je veux bien la croire, mais ce serait forcément plus long, le jour de véritable liberté serait reculé encore Plus on pourra hâter le mouvement de l'effondrement de la vieille société, mieux cela vaudra, le glas qui sonnera sa mort, annoncera notre émancipation.

## SUR LA QUESTION DE L'ALTRUISME

Nous recevons l'article suivant que nous insérons tel quel. Il y a bien quelques mots qui, il nous semble, peuvent prêter à une légère confusion, mais il nous semble qu'au fond, nous sommes d'accord avec l'auteur, comme nous espérons que l'on ne se bornera pas à faire une querelle de mots, nous espérons par la suite de la discussion, si elle se continue, apportera tous les éclaircissements.

Quelques mots encore sur l'importante question de la morale, au point de vue anarchiste, ne seront probablement pas de trop. Puisque la morale n'est autre chose pour nous que la *règle de conduite*, *la façon de penser et d'agir*, que chacun de nous puise individuellement dans sa conscience et sa raison comme guide de sa vie, il est permis de dire qu'on ne saurait jamais trop parler de la morale.

A ce point de vue, c'est une joie pour tout *communiste-anarchiste* de dire et de répéter cette vérité, parfois délaissée par quelques anarchistes dans leur propagande, que si l'homme est essentiellement individualiste, il est aussi, de par sa nature même, foncièrement communiste « si, comme le disait il y a quelques mois un journal anarchiste, la morale évolue toujours davantage vers un individualisme de plus en plus nettement accusé, elle tend toujours davantage aussi vers un altruisme de moins en moins égoïste et plus fraternel ».

S'il est vrai qu'elle reconnaît de plus en plus les droits de l'individu vis-à-vis la communauté, elle proclame aussi les droits de la communauté envers l'individu. De même si la raison, la science, l'expérimentation deviennent les mobiles de notre manière d'agir, ce n'est point une raison pour en exclure le sentiment. Au contraire, puisque nous sommes non pas anarchistes tout court, mais *anarchistes-communistes*, c'est notre devoir de réagir contre certaine économie sociale et philosophie froides, desséchées, dénuées d'idéal, de cœur, de vraie *humanité*.

Pour nous, égoïsme et altruisme, raison et sentiment ne sont pas moins inséparables que l'Anarchie du Communisme. Il est aussi impossible à l'anarchiste d'exclure le sentiment sous prétexte que ne pas l'exclure serait être sentimentaliste, qu'il lui serait difficile d'exclure la raison de ses actes sous prétexte qu'il y a des cas où user de cette raison pourrait parfois nous exposer à manquer de courage devant les obstacles ou le danger.

Ainsi que le dit Guyau « c'est tout notre être qui est sociable : la vie ne connaît pas les classifications et les divisions absolues des logiciens et des métaphysiciens : elle ne peut pas être complètement égoïste *quand même elle le voudrait*. Nous sommes ouverts de toutes parts, envahissants et envahis. Cela tient à la loi fondamentale que la biologie fournit : la vie n'est *pas seulement* nutrition, elle est *production et fécondité* ».

Anarchiste idéaliste, qu'est-ce que cela pourrait donc bien être ? Nous ne sommes ni idéalistes ou métaphysiciens, ni purement matérialistes dans le sens d'égoïstes. Nous sommes des *socialistes libertaires*, c'est-à-dire à la fois communistes et individualistes, altruistes et égoïstes, sentimentalistes et positivistes. La raison et le sentiment s'enchaînent si étroitement à nos yeux que l'un éclaircit et fortifie l'autre, et que la *loi de solidarité* est à nos

yeux une aussi belle et grande *loi naturelle* que celle de *l'autonomie absolue de l'individu*.

Communisme *pur*, c'est-à-dire sacrifice de l'Individu à la Communauté, nous n'en voulons absolument pas ; mais nous devrions tout autant répudier l'anarchisme *pur* qui tendrait à sacrifier la Communauté à l'Individu. Pas de devoirs sans droits, certainement ; mais aussi pas de droits sans devoirs. De même, et pour les mêmes raisons, pas de sentiment sans raison, pas de généreuses idées, mais qui seraient exagérées et sans bases scientifiques, certainement, oui certes ; mais pas non plus de la science, de la raison, de l'observation, sans une teinte de sentiment, de désintéressement, de dévouement, de sacrifice.

Il faut donc le redire et le répéter sans-cesse. Gardons-nous de réduire l'altruisme à un calcul, l'abnégation, le sacrifice à une satisfaction ; l'amitié à un compte-courant entre deux personnes ; enfin, tout ce qui relève l'homme au-dessus de son individualité, à une misérable trouvaille de l'égoïsme lui-même ».

Si nous aimons un ami, une jouissance, une cause, en grande partie *pour nous-mêmes*, nous aimons cette cause, cette satisfaction, cet ami, en grande partie aussi *pour eux-mêmes*. Le véritable anarchiste, celui qui vit le plus de lui-même et par lui-même, doit-être aussi celui qui sache être en même temps le plus communiste, c'est-à-dire le mieux comprendre et aimer, en dehors de lui, les beautés de ce qu'il sait concevoir et chérir dans le milieu qui l'environne.

Gardons-nous donc d'être trop individualistes, matérialistes, positivistes, égoïstes-raisonnés, etc., etc.

Ne craignons point de nous laisser conduire quelquefois par notre sentiment, par cette force invincible qui nous pousse irrésistiblement en dehors de nous-mêmes. « Les grandes pensées viennent du cœur ».

---

Compagnons de la *Révolte*,

Permettez-moi d'abord de vous féliciter d'avoir *enfin* ouvert la discussion dans vos colonnes sur l'Egoïsme et l'Altruisme, au lieu de vouloir l'ignorer. Pour quiconque a assisté à la dernière réunion anarchiste, il est clair que bon nombre de compagnons ne pensent pas comme vous sur ce sujet, mais ce qui est surtout regrettable, c'est que le mutisme à leur égard, de votre journal qui est le seul porte-parole anarchiste a produit une certaine aigreur d'esprit, qui se faisait jour par une véhémence, j'allais dire une hostilité déplacée dans la discussion, et que certains d'entre vos contradicteurs, croyant voir dans l'idée communiste la cause de ce qu'ils appellent votre sentimentalisme, se déclarent anti-communistes ou individualistes.

Vous voyez qu'il y a ici plus qu'une question de mots.

Laissant les mots « *scientifique* » et « *positivisme moderne* », dont chacun de nous se réclame, je demanderai au défenseur de la solidarité contre l'égoïsme : d'où veut-il que ce sentiment vienne chez l'homme, qui n'est, nous sommes d'accord sur ce point je l'espère, qu'un produit, au physique et au moral, de la sélection dans le sens le plus large du mot. Or, cette sélection n'est autre chose que l'égoïsme brutal de l'individu, même au détriment de la collectivité si cette dernière lui est opposée, et ne peut être solidaire qu'autant que les intérêts de l'individu se trouvent identiques avec ceux de la collectivité. Mais, dans ce cas encore, ce n'est plus de la solidarité que vous prêchez, c'est de l'égoïsme.

Il est évident que l'idée de solidarité dans le sens ordinaire du mot, c'est-à-dire le sacrifice de son intérêt à celui des autres, ne peut exister dans la nature humaine, étant un sentiment opposé à la conservation immédiate de l'individu dans la lutte pour l'existence ; si ce n'est en admettant la création divine et la conservation de l'Humanité par la providence. Et en effet, c'est la religion, cette chienne gardienne du Capital, qui prêche l'altruisme aux pauvres, et c'est au nom d'une solidarité inconnue, que les masses supportent toutes les misères en croyant être utile à la collectivité, laquelle ne profite qu'aux riches ; c'est encore au nom de cette solidarité que les autoritaires réclament un Etat pour assurer le bonheur de l'Humanité, disent-ils.

Ah, si les hommes avaient été égoïstes, ils n'auraient renoncé à rien de ce qui leur est dû, et croyez-vous qu'ils seraient exploités si honteusement qu'ils le sont. Tous les anarchistes ne sont-ils pas d'accord pour dire, que le lendemain de la Révolution, il faut que le peuple voie et sente le bénéfice qu'il tirera de notre système social, c'est-à-dire la satisfaction immédiate de l'égoïsme individuel et non le sacrifice en vue de la *solidarité*. On l'a fait pendant la Commune et au lendemain d'autres insurrections populaires, aussi la contre-révolution a été rendu si facile.

Eh bien, cette idée, reconnue juste par tous les anarchistes, n'implique-t-elle pas que l'égoïsme, est non-seulement justifié, mais qu'il est le levier puissant qui va nous assurer notre victoire ; et ce qui est juste pour le lendemain de la Révolution doit-être vrai pour le surlendemain.

On peut donc dire, en général, et c'est sur ce point capital que je voudrais voir la contradiction, qu'une société a d'autant plus de chance d'exister longtemps que l'égoïsme de chacun de ses membres y trouve son compte. En particulier, si nous voulons que l'Anarchie, trouve des adhérents et existe, ne parlez pas d'une « sentimentalité qui élève l'homme au-dessus des intérêts individuels » ou encore, comme vous dites à la fin de votre article que « l'altruisme relève l'homme au-dessus de son individualité ».

Juste ciel, vous voulez relever les hommes au-dessus de leur individualité ! comme Peter Schemihl qui voulait se défaire de son ombre ; vous n'avez qu'un moyen, pas deux, c'est de les tuer ; tant qu'ils seront vivants ils ne peuvent exister qu'avec, et rien que par leur individualité, leur essence propre, ce qui les fait hommes, êtres vivants, et non matière inanimée. Tout ce que l'homme fait, pense, éprouve, est étroitement lié à son corps, tout en lui est mouvement, vibration *de ses molécules à lui. S'il a faim, soif, froid, etc., c'est lui-même et non l'Humanité qui en éprouve la sensation*, comme vous semblez le vouloir démontrer par vos réflexions sur la continuité de l'individu dans l'Humanité et « l'absence de ligne de démarcation entre eux ».

La relation de l'individu à la collectivité est tout autre et juste le contraire de ce que vous dites. La vie individuelle ne se continue pas seulement dans la vie des autres individus, comme vous le dites, mais encore avec celle des animaux, végétaux, et des corps célestes, et nous ne savons que faire de cette théorie de la continuité des matières, des *anciens* philosophes, si justifiée qu'elle puisse être en elle-même. Doit-elle nous solidariser avec les éléments de la nature ?

D'après vous, l'individu doit s'effacer, presque disparaître comme volonté particulière devant l'Humanité et c'est le contraire qui est vrai, par la simple raison *qu'il n'y a que l'individu qui existe réellement* et que c'est un paradoxe que de vouloir le bonheur et la liberté complète de l'individu.

Sous une autre forme plus saisissante, on peut dire, ce qui est le contraire de vos idées, que *l'individu a tous les droits sur tout ce qui l'entoure, par le seul fait de son existence et que la société n'a d'autre raison d'être que de se charger de tous les devoirs envers l'individu*, c'est-à-dire en lui donnant le bénéfice qui résulte spontanément de la vie en commun. Si elle ne le peut pas, si l'individu ne tire aucun profit physique ou moral de la société, pourquoi voulez-vous qu'il y entre. C'est dans ce sens qu'on doit comprendre raisonnablement les tendances individualistes, suivant le degré de sociabilité des individus, les uns continuent à être communistes en croyant trouver avantage dans cette forme sociale, les autres, aimant la solitude, réclament le droit de renoncer à la société, tout en reconnaissant les avantages qu'ils tireront de l'existence de l'Humanité passée et présente.

Pour terminer, je dirai qu'on se trompe grossièrement en croyant que ce sont des questions de mots, et tout en reconnaissant l'identité de nos conceptions sur plusieurs points, je continue à croire que la différence des mots que nous employons correspondent à deux différentes conceptions de la vie.

Il y a toute une classe d'hommes qui, certes, ne sera jamais complètement la nôtre, mais dont les talents artistiques différents pourraient nous être d'une très grande utilité ; ce sont des matérialistes scientifiques purs, qui se moquent de nos idées tant qu'elles sont entourer des mots et des sentiments hyper-idéalistes. Je ne nie pas l'existence nombreuse des personnes qui ne veulent pas que l'homme soit un simple animal égoïste, mais notre devoir est de les éclairer et non pas de flatter leur ignorance. La vérité ne peut jamais nuire, si cruelle qu'elle paraisse. La vérité, rien que la vérité, même toute nue, surtout toute nue.

Nous avons quelques mots à dire dans cette discussion qui s'engage. Nous y reviendrons nous aurons reçu les réponses de part et d'autre.

---

Voici le programme de l'*Associazione* que nous traduisons de l'italien :

Les institutions bourgeoises, minées par le progrès des idées et la propagande socialiste, réduites à l'absurde par leur évolution même, tombent partout en pourriture, et si elles se maintiennent encore, ce n'est que par la force d'inertie et par les baïonnettes. La foi dans les prêtres, le respect des seigneurs, la confiance dans la providence gouvernementale s'en vont à grands pas ; et le peuple, las de souffrir, réduit au désespoir par l'empirement continuel des conditions économiques, cherchant désormais le bien-être réel et tangible, ronge le frein, et prouve déjà ça et là sa force par des escarmouches, petites il est vrai, — mais toujours devenant plus nombreuses et plus conscientes du but à atteindre.

Une grande révolution se prépare, grande et imminente. Tous le sentent ; et la politique des gouvernements, malgré les différences de tactique des partis, est toute dominée par le sentiment de la fatalité suprême du moment, envisagée avec frayeur par les uns, avec espoir de liberté, de bien-être et de pregrès par les autres.

Mais, quelle sera la portée de cette révolution qui, pour longtemps, décidera des destinées du genre humain ? Réussira-t-elle à détruire pour toujours l'exploitation et l'oppression de l'homme par l'homme, et à mettre l'Humanité dans la voie du progrès basé sur la solidarité ? Ou bien, sera-t-elle une nouvelle désillusion, une convulsion plus ou moins sanglante qui créera de nouvelles oppressions, de nouvelles formes d'exploitation et planter les germes de maux nouveaux et de souffrances nouvelles, et préparera de nouvelles révolutions plus terribles encore ? — Voilà la queslion.

Les gouvernements et les partis conservateurs s'efforcent de détourner la tempête en usant tour à tour de la persécution et de la corruption.

Ils suscitent les haines nationales et les enthousiasmes guerriers et ils amassent entre temps assez d'armes et de soldats pour étouffer toute tentation de révolte.

Les prêtres et les prétendants sont au guet pour profiter de toute erreur, de toute faiblesse. Et, pendant ce temps-là, réformateurs pacifiques, les révolutionnaires bourgeois, les socialistes autoritaires, et les possibilistes formulent mille programmes, manipulent mille mystifications et fabriquent mille malentendus, — tous ayant pour but, soit de sauver la base des institutions actuelles en obtenant de simples concessions de forme, soit à arrêter la Révolution au point voulu par les intérêts, les appétits, les préjugés de chacun d'eux.

Seul, le programme anarchiste, qui a pour principe que les masses elles-mêmes doivent songer à leurs propres intérêts, qui attaque jusque dans ses bases les fondements économiques, politiques, judiciaires, religieux et moraux de la société bourgeoise, qui accepte des moyens répondant au but qu'il se propose, qui donne libre essort à toutes les énergies morales et matérielles du peuple comprimées et latentes en ce moment, — seul ce programme peut sauver la Révolution et lui permettre de marcher jusqu'à ses dernières conséquences.

Seuls, les anarchistes, qui ne font et ne feront jamais aucun compromis avec la bourgeoisie et en

nourrissent aucun projet secret de domination, peuvent réveiller dans le peuple la conscience de ses droits, de sa force, de ses capacités, et le pousser à abattre les obstacles, à ne pas abdiquer entre les mains de qui que ce soit le pouvoir qu'il aura acquis et à prendre possession directe et immédiate de toute la richesse pour satisfaire au mieux possible aux besoins de tous.

Après avoir expliqué la nécessité d'un programme d'action, l'*Associazione* continue :

« Nous sommes anarchistes, c'est-à-dire ne voulons pas de gouvernement, parce que nous croyons que les intéressés seuls peuvent bien soigner leurs intérêts; que l'évolution sociale, pour marcher dans le sens du perfectionnement et du plus grand intérêt de l'homme, doit être la résultante naturelle et spontanée — de tous les besoins, de toutes les passions, de toutes les forces humaines, et que — faire un gouvernement signifie donner à quelques-uns la faculté de se servir des forces et des talents de tous pour faire triompher et imposer leurs idées, leurs besoins, leurs passions particulières.

Nous sommes révolutionnaires, parce que nous pensons que sans la violence il est impossible d'abattre une société née de la violence; qu'il est impossible d'élever à la dignité de l'homme les masses, abruties de siècle en siècle par la misère et l'esclavage physique et moral, sans une commotion profonde, dans laquelle les masses fassent expérience de leurs propres forces et conquièrent elles-mêmes leur émancipation.

Nous répudions résolument tous les moyens parlementaires, parce que nous pensons que toutes les réformes qui pourraient se faire sous le régime de la propriété individuelle resteraient dérisoires et nulles; et que, si le peuple voulait les obtenir, il les obtiendrait plus facilement par l'agitation en dehors des Parlements et des Conseils communaux, qu'en envoyant au sein des bourgeois des individus qui seront bientôt circonvenus, flattés et corrompus et qui, au fond, ne feront que soutenir le prestige des vieilles institutions et maintiendront le peuple dans une attitude de tranquillité, d'espoir et d'illusions. Nous répudions les moyens parlementaires parce qu'ils suscitent des espérances impossibles à réaliser et éloignent la Révolution, puisqu'ils corrompent les élus et les candidats au pouvoir, divisent les prolétaires, amènent des compromis, des mystifications, à l'équivoque; puisqu'ils suscitent les vanités, provoquent et récompensent la trahison, et attirent au sein des socialistes toute sorte d'aventuriers, avides de fortunes et de pouvoir, sans nul souci du peuple et de ses souffrances. Nous les répudions surtout, parce que, au lieu d'habituer les masses à agir d'elles-mêmes, les moyens parlementaires les habituent à mettre toujours leur espoir dans tel ou tel individu, et à abdiquer entre les mains d'autrui leur propre force et leur propre volonté.

Nous sommes enfin franchement communistes, parce que nous croyons que le communisme est la seule solution juste, complète et possible de la Question sociale — la seule qui résolve en solidarité tous les antagonismes et qui concilie les intérêts de l'individu avec ceux de la société — la seule qui ne contienne pas en soi-même le germe de sa propre dissolution.

Mais, en tout cela il faut distinguer ce qui est scientifiquement démontré, de ce qui est encore à l'état d'hypothèse ou de prévision; il faut distinguer ce qui doit se faire révolutionnairement, c'est-à-dire par la force et immédiatement, de ce qui sera la conséquence de l'évolution future et doit être laissé aux libres volontés de tous, spontanément et graduellement harmonisées. Il y a des anarchistes qui préconisent d'autres solutions, d'autres formes futures d'organisation sociale; mais, comme nous ils veulent détruire le pouvoir politique et la propriété individuelle; comme nous, ils veulent que la réorganisation des fonctions sociales se fasse spontanément, sans délégation de pouvoirs et sans gouvernement; comme nous, ils veulent combattre à outrance, jusqu'à victoire complète. Ceux-là sont aussi nos compagnons et nos frères. Laissons donc de côté l'exclusivisme : entendons-nous bien sur les voies et moyens, et marchons de l'avant.

---

Inspirés de ces idées, nous entreprenons la publication de ce nouveau journal, avec l'intention de constituer un parti international *socialiste-anarchiste-révolutionnaire*, avec un programme général, lequel, sans préjuger les idées particulières de chacun et sans empêcher l'apparition des idées nouvelles qui pourraient se produire, nous réunisse tous sous un même drapeau et donne une unité d'action à notre conduite aujourd'hui et durant la Révolution.

Et, pour que ce programme représente le mieux possible l'expression des idées communes aux socialistes-anarchistes-révolutionnaires, nous invitons tous à en discuter la formule, aussi bien dans ce journal que dans les autres publications anarchistes.

En attendant les modifications et les additions qui pourraient être suggérées par les compagnons, nous exposons ici la ligne suivante de conduite que tous les membres du parti devraient reconnaître et pratiquer.

1. Propagande par les écrits, la parole et les faits contre la propriété, les gouvernements et les religions; réveiller l'esprit de révolte dans les masses; combattre tous les moyens parlementaires, et travailler à faire le vide autour des urnes électorales; profiter de toutes les occasions, de tous les évènements économiques, politiques et judiciers pour induire le peuple à s'emparer des richesses, méconnaître l'autorité, à mépriser et violer la loi; inspirer l'amour, la solidarité et l'esprit de sacrifice à l'égard des plus pauvres et des plus opprimés, et la haine des patrons et des oppresseurs; exciter au refus du service militaire, induire les fermiers à ne pas payer la rente, les travailleurs de la terre à s'emparer des récoltes, les grévistes à imposer leurs demandes par la force — en somme, prendre à la Bourgeoisie ce dont elle a besoin et faire ce que nous inspire le sentiment de nos droits et celui de justice et de solidarité envers les autres.

2. Préparer et provoquer la Révolution armée et y prendre une part directe, active et personnelle, avec le but d'abattre les gouvernements et d'induire les masses des villages et des villes à ce que, immédiatement et sans attendre les ordres de personne, elles prennent et mettent en commun les usines et les maisons, la terre, les machines, les matières premières, les voies de communication, les instruments de travail détenus par le maîtres — bref, tout ce qui n'est pas personnellement et utilement employé par ses possesseurs actuels.

3. Combattre toute délégation de pouvoirs et préparer par la propagande et l'exemple l'organisation de la consommation et la reprise de la production.

4. Empêcher par la propagande et par la force que de nouveaux gouvernements sous n'importe quel masque viennent superposer leur volonté à celle de la masse et entraver l'évolution de nouvelles formes sociales.

---

Les compagnons savent maintenant notre but; s'ils croient que l'œuvre est utile et s'ils veulent qu'elle dure, nous leur demandons leur appui moral et matériel.

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Angers. — La campagne électorale a été bonne pour l'Idée anarchiste et les résultats s'en feront bientôt sentir.

Les compagnons Ménard et Bahonneau ne cessent de faire de la propagande et cette propagande est bien reçue par les ouvriers *du haut* sans avoir pu entamer jusqu'à présent les ouvriers *du bas*.

Le compagnon Thennevin, de Paris, est venu leur donner un coup de main et pendant la semaine du 15 au 22 septembre on n'a guère chômé : le mardi, réunion publique à Trélazé; le mercredi, aux Justices, salle Duroy; le jeudi à Angers, salle Louet; enfin le vendredi, le candidat Peyssonnié dans une réunion au cirque-théâtre d'Angers a vu s'envoler ses dernières illusions devant l'éloquente apostrophe de Ménard.

En même temps, on collait partout des affiches abstentionnistes.

La campagne continue, et ce soir mardi il y a reunion à Trélazé.

Ce qui exerce surtout une influence heureuse sur l'esprit des indécis, c'est l'appel répété des anarchistes à la contradiction et la liberté absolue qu'ils laissent à leurs contradicteurs.

Ça ira, ça ira.

Vive l'Anarchie!

***

Roanne. — Le compagnon Montant a donné le dimanche 29 septembre, une conférence publique et contradictoire.

L'ordre du jour était : Le Suffrage universel et ses conséquences, et la solution par la Question sociale.

Le comp. Montant a démontré avec facilité la nullité du Suffrage universel, et le côté pratique pour le développement des idées révolutionnaires ainsi que sur la solution de la Question sociale par le communisme-libertaire.

L'assemblée a prouvé par ses applaudissements unanimes qu'elle en avait assez de toutes ces comédies électorales qui ne servent qu'a satisfaire les ambitions de quelques individualités.

Deux contradicteurs essayèrent de répondre par des insultes aux idées émises par notre camarade; ils n'ont su que faire rire et hausser les épaules de presque toute l'assemblée. Ces deux contradicteurs étaient deux conseillers municipaux : l'un, radical-réactionnaire, l'autre soi-disant socialiste.

Le conseiller « socialiste » Butty déclara qu'il avait été anarchiste pendant trois ans, « sans pour cela *avoir abandonné* le bulletin de vote » comme si l'Anarchie ne signifiait suppression de toute autorité.

Rien d'étonnant de la part de ce soi-disant ancien anarchiste, ayant passé par toutes les phases du socialisme, jusqu'au spiritisme, qui lui fit perdre un peu la boule et que nous croyons qu'il n'a pa retrouvée, vu son état normal, en venant nous dire de pareilles balivernes.

M. Henry, avocat, conseiller réactionnaire, a dit de non moins grosses bourdes, surtout lorsqu'il nous reprochait d'avoir un candidat sur les affiches du *Père Peinard*; aussi le comp. Montant n'a pas eu de peine à lui répondre.

***

Calais. — Après les lâchetés et les compromissions du passé, les moutons du Parti Ouvrier qui, à Calais, ont pour porte-houlette, le roublard A. Delcluze, viennent enfin de piquer une tête formidable dans le fumier opportuniste. C'était fatal, étant donné que les asticots ne se meuvent à l'aise que sur la charogne.

Oui, le fameux caudidat ouvrier du parti du même nom, se désiste en faveur de son concurrent soit-disant républicain, dans un but de concentration!

***

Romans. — Rien de bien nouveau concernant le parti dans notre région. Nous avons eu le compagnon Pierre Martin qui est venu nous prêter son concours pour une grande réunion que notre groupe avait organisée; il a su se faire écouter, et nos idées se sont beaucoup discutées dans la masse, depuis cette réunion il y avait salle comble, 2,000 personnes de tous les partis.

Aucun autre parti préconisant le vote n'a donné de réunion; des députés on n'en a pas vu un seul, ils n'osent plus affronter la tribune publique, preuve que leurs idées commencent à perdre du terrain, et les nôtres en ont gagner; en somme cette réunion a porté ses fruits, et d'ici quelque temps nous organiserons à nouveaux, nous espérons réussir de même.

***

Bourges. — Le comp. Sébastien Faure en tournée de conférences dans le Cher, a fait une conférence publique samedi dernier dans notre ville. C'est devant un public tout à fait sympathique qu'il a traiié son sujet Féodalité ou Révolution.

Il a exposé et défini avec un langage clair et précis quelles étaient les causes de nos misères : d'une part, l'extension constante du machinisme et devenant de plus en plus la propriété d'une poignée de capitalistes, d'exploiteurs et dont les intérêts, quoiqu'en disent les candidats ambitieux, sont absolument contraires à ceux de la classe ouvrière. D'autre part, comme conséquence à ce qui précède, la concentration des capitaux dans un nombre de mains de plus en plus restreint. C'est donc vers la Féodalité du Capital et de la Propriété que nous marchons à grands pas. Cependant, comme ce régime est oppressif et tyrannique, qu'il grossit chaque jour la grande armée des mécontents et des déshérités, la Révolution devient fatale, inévitable. Vous pouvez, dit-il, voter tant que vous voudrez, remplacer les hommes dont vous êtes mécontents, cela ne changera en rien votre situation. Les nouveaux venus sont pris dans l'engrenage gouvernemental et fatalement ils en subissent les influences.

De quelque côté que la classe ouvrière se tourne, quelques soient les moyens légaux qu'elle emploie pour s'affranchir de l'oppression, pour sortir de sa misère, elle n'en peut venir à bout. Elle n'a donc plus qu'a choisir entre la Féodalité capitaliste qui la subjugue et la saigne toujours davantage et par conséquent la conduit droit à l'esclavage, ou la Révolution qui la débarrassera de ses maîtres, de ses exploiteurs et lui donnera enfin le bonheur qu'elle est bien en droit d'avoir, pusqu'elle seule produit tout. Il n'y a donc pas à hésiter un seul instant : avec les anarchistes vous embrasserez la Révolution qui rendra l'homme libre dans l'univers libre!

C'est pendant deux heures que le comp. Faure a développé les théories anarchistes que je ne fais qu'esquisser ici. Il a été fréquemment applaudi; et par le silence et l'attention soutenue des auditeurs

nous avons compris que le public était fort intéressé.

A la sortie, une collecte a été faite pour le brave camarade Bergeron qui s'était fait justice contre ce fameux Lagneau, dont nous avons déjà parlé. Le produit a été de 5 francs.

Le lendemain dimanche, nous sommes allés à Saint-Amand où le même sujet a été traité et le succès a été le même pour l'Anarchie. Ça va.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Bruxelles. — Permettez-moi d'ajouter quelques réflexions à celles dont vous faites suivre le manifeste des compagnons solutionnistes.

Il y a au fond de ce manifeste autre chose qu'une discussion de mots. Il s'agit de savoir si vraiment les anarchistes sont « libres de penser à leur guise », si chacun de nous peut *logiquement* « penser d'une façon « personnelle » sur les questions morales et sociales qui nous occupent.

C'est là le fond de ce manifeste ; c'est l'opinion courante chez beaucoup d'entre nous ; c'est encore ce que récemment soutenait un collaborateur de la *Révolte* dans ses préliminaires au compte rendu de la deuxième réunion internationale anarchiste. C'est aussi ce que nos adversaires nous jettent de temps en temps à la tête, et ce que pas mal de gens sérieux qui n'ont vu que la surface nous ont reproché.

Sous prétexte de liberté individuelle on proclame et on affiche l'incohérence intellectuelle !

Il s'agit pourtant de s'entendre :

L'Anarchie n'a pas à formuler des *canons*, nous dit-on.

D'accord. Mais est-ce formuler un canon, est-ce proclamer un dogme, est-ce se poser en censeur que de constater que les politiciens ne sont pas des nôtres, ou bien que le vol n'a rien à voir avec l'anarchie et que le voleur, en tant que voleur, n'a pas droit à notre solidarité ?

Pas du tout. C'est une simple observation concernant la conformité d'un acte ou d'une série d'actes à l'idée générale d'anarchie qui est : « Pas d'autorité. »

C'est ce principe d'élimination de l'autorité qui est le critérium absolu, c'est-à-dire général, de la conduite anarchiste.

Est-ce à dire que par là nous soyons enchaînés, livrés à la plus monstrueuse des tyrannies ? — Pas le moins du monde. Chacun pense et agit comme il l'entend et comme il peut, suivant les nécessités de la vie ou suivant l'idéal. Seulement l'idéal, le principe moral, l'idée générale donnés par l'évolution, l'expérience populaire, et l'observation de la nature humaine et de l'histoire (il y a loin de là à l'*a priori* métaphysique) est là pour classer son idée ou son acte, pour le juger, pour déterminer son caractère, sa tendance morale et sociale, et par conséquent sa valeur.

C'est à la logique, chose bien positive, je suppose, de décider ce qui est anarchiste et ce qui ne l'est pas.

Autrement, il ne resterait plus qu'à s'en remettre à l'arbitraire des individus, pour trancher la question à leurs points de vue, selon leurs tempéraments et leurs situations.

Ce serait l'arbitraire en plein, l'arbitraire et l'incohérence.

***

Le comp. Augier, qui doit être en ce moment à Paris, est prié de donner de ses nouvelles au comp. Claude Audin, rue de Lyon, 12, à Saint-Etienne.

***

Le comp. Roudier prévient ses amis et ceux qui correspondent avec lui, qu'il a quitté Avignon et qu'il reste actuellement à Châteauroux, campagne Charvet (Bouches-du-Rhône).

***

Le comp. Charveron prie le comp. Levannier, en ce moment au Hâvre, de lui faire connaître son adresse.

***

Troyes. — Prière aux compagnons qui sont en correspondance avec le comp. E. Pannetier, de lui adresser leurs correspondances, rue du Petit-Crédo, 2, à Troyes.

Tous les compagnons qui voudraient la *Révolte*, pourront la trouver à la même adresse ou chez le comp. Jeanmougin, marchand de vin, place Saint-Dizier.

***

Les compagnons qui voudraient correspondre avec le compagnon Gustave Catala sont priés de prendre note de sa nouvelle adresse : G. Catala, sastre barrio san Martin, 30, San Sebastian, Espagne.

***

Compagnon, je vous prie de bien vouloir insérer cette lettre en réponses aux demandes qui me sont faites.

D'abord, n'ayant jamais cru à la censure gouvernementeuse, je n'ai pas non plus une foi bien grande en celle qui est établi aux bureaux de l'*Egalité*, mes moyens ne me permettant point d'envoyer des articles s'ils ne sont reconnus bons par M. Roques.

La crainte de réchauffer un serpent ou bien d'exciter le lion, est la seule raison qui me guide.

Bien à vous et à la Révolution.

James Skens.

***

*La Grève.* — Compagnons de France, en prêchant aux travailleurs l'inefficacité de la grève, il me semble que nous pouvons aussi leur expliquer le moyen de créer la Révolution. Dans ce but, recommandons-leur l'action suivante : Au lieu de vous mettre en grève, travaillez, mais retenez vos produits et ne les cédez qu'à condition de recevoir tout ce qui nous en est dû. Vous avez assurément le droit de l'exiger, par la rétention violente de vos produits jusqu'à ce qu'on vous en rende l'équivalent. Vous avez le droit également à la satisfaction de vos besoins de consommation et si vous n'avez pas l'argent, prenez les choses — vous savez que vous travaillez et produisez beaucoup, et si chacun travaille et prend selon ses besoins, personne ne sera pauvre et n'aura besoin de recevoir d'argent.

C'est donc à remplacer les grèves par l'action expropriatrice que doivent travailler ceux qui veulent planter les jalons de la Révolution — n'est-ce pas ?

Melbourne (Australie) Andrew.

## PETITE CORRESPONDANCE

L. R. à Beaucaire. — « L'Attaque » n'est pas parue depuis son numéro exceptionnel.

B. à Alais. — Voyez réponse ci-dessus.

« L'Attaque ». — Basilde d'Alais demande pourquoi il n'a pas reçu réponse à une lettre adressée au compagnon Mougin?

C. à San-Sebastian. — L'adresse de Leroy est 37, rue Gracieuse.

F. à Reims. — 60 cent. remise déduite.

C. à Puteaux. — Reçu mandat. Pas une seule affiche.

D. à Saint-Quentin. — Nous avions oublié. — Devez avoir reçu maintenant ?

Les camarades de Verviers demandent l'adressse de Victor Gaillard d'Abbeville.

T. à Issanka. — Le mandat portait en plus un abonnement d'un an pour vous, sans doute, et six mois pour celui de Nîmes, je pense ?

D. à Lavelanet. — J'en ai tenu compte, vous ne recevez plus que deux exemplaires.

B. à Suez. — C'est cela. Ferais la commission à H. H. fils à Lyon. — Le journal vous est pourtant envoyé exactement ?

P. à Troyes. — B. M. à Revin. — T. à Marseille. — Chaux-de-Fauds. — L. à Izy. — R. à Valence. — M. à Armentières. — W. à Fressenneville. — F. à Bellicourt. — W. D. à Flixecourt. — J. au Hâvre. — L. à Bordeaux. — M. à Khartaus. — P. à Roubaix. — B. à Houtzdale. — H. à Ougrée. — C. à Coal Bluff. — C. à Bizerte. — L. boulev. Charonne. — M. à Angers. — F. à Amiens. — B. à Sedan. — Club Autonomie. — G. à Rochefort. — F. à Nîmes. — H. G. à Port-Elisabeth. — C. B. à Montluçon. — D. à Blanzy. — H. à Angers. — G. à Mouilleron-en-Pareds. — Reçu timbres et mandats

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 253 fr. 95.

Verviers : vers. mensuel 2 fr. — Un jeune anarchiste 20 c. — Economie de frais de poste 40 c. — T. à Pantin 25 c. — L. F. à Bouxières-aux-Bois 10 c. — L. à Arras Réole 33 c. — S. à Létoile 25 c. — Marseille, Guérin 1 f. — Muller 25 c. — Bruxelles, 3 listes de souscription par Joris 13 fr. 55 ; Gil. 2 fr. 65.

Total à ce jour : 302 fr. 60.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Dimanche, 13 octobre, à 7 heures du soir, salle Charles, 2, boulevard Barbès, grande fête familiale organisée par l' « Union internationale des Femmes. »

Lundi 14 octobre, à 10 heures du soir, salle Rousseau, 131, rue Saint-Martin, réunion du groupe des Coiffeurs anarchistes.

*Les Réprouvés*, groupe anarchiste, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2, boulevard Voltaire, 124, au coin de la rue Sedaine, au 1er.

Cercle Populaire Italien, réunion tous les mercredis soir à 8 h. 1/2, chez Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Levallois-Perret — Samedi, 12, soirée familiale, avec le concours des groupes la « Révolte » et la « Solidarité », chez Barbotin, 71, rue Carnot.

Les camarades du XVIIe sont invités.

Rueil. — Dimanche, 13 octobre, soirée familiale organisée par le groupe « d'Etudes sociales », salle Emeri, rue de l'Imprimerie, à 8 h. du soir.

Piano, chants, poésies. Le compagnon S. Faure et les camarades de Puteaux sont invités.

Saint-Quentin. — Le groupe la « Ligue des Antipatriotes » se réunit tous les dimanches chez Watblez, rue Dachery, 80, débit de tabac, à 7 h. du soir. Tous les camarades indépendants sont invités.

Bordeaux. — Le groupe se réunit, rue Paul Broca, 2, tous les Jeudis et Samedis, à 8 h. du soir. Tous les Dimanches, à 2 h. de l'après-midi.

Les compagnons sont, par le présent avis, extraordinairement convoqués à la séance de dimanche prochain, 13 octobre.

Verviers. — *La Jeune garde cosmopolite*, réunion tous les dimanches à 2 heures de l'après-midi. Dimanche 13 octobre : lecthre de *la Société au lendemain de la Révolution*. Les membres de « la Jeunesse libertaire » y sont invités.

## JOURNAUX ANARCHISTES
### EN COURS DE PUBLICATION

**De langue française :**

*Le Père Peinard*, 16, rue du 4 Septembre, à Paris.

**De langue allemande :**

*Freiheit*, 167, William Street, à New-York (Etats-Unis)
*Die Autonomie*, 96, Wardour Street, Soho square, à London W. (Angleterre).
*Der Anarchist*, 719, S. 2, street Saint-Louis (Mo).

**De langue hébraïque :**

*The Truth*, 65-67 Suffolk Street, à New-York (Etats-Unis).
*The Worker's friend*, 40, Berner Street Commercial road, à London E. (Angleterre).

**De langue anglaise :**

*Freedom*, Cancel Street, Merrow Street, Walworth, à Londres S. E.

**De langue italienne :**

*Il Libero Patto*, Piazza Roma, à Ancone (Italie).
*Il Nuvo Combathamo*, 77, Borgo Lanainoli, Gêne.
*Associazione*, 12, rue Halévy, à Nice.

**De langue portugaise :**

*A. Revolta*, Troades dos Guindais, 32, à Porto.
*Revolução Social*, rua de S. Sebastiao, 16, Andar, à Porto (Portugal).

**De langue hollandaise :**

*Anarchist*, hoefkade 165[17] S'gravenhage, à La Haye (Hollande).

**De langue espagnole :**

*El Productor*, 2, San Olegario 1°, à Barcelone (Espagne.
*Tierra y Libertad*, lista de correos, à Gracia Barcelone (Espagne).

Prière aux camarades de nous signaler les lacunes que nous pourrions avoir faites. — Bien entendu au point exclusivement anarchiste.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Troisième Année, N° 6 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 19 au 25 OCTOBRE 1880.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE
Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

*A la suite d'une discussion à la salle Horel, les compagnons anarchistes de Paris ont décidé de faire une souscription pour l'acquisition d'une presse typographique. Les camarades de province comprendront l'importance que peut avoir cet achat pour la propagande générale, et ils voudront contribuer à cette souscription dans la limite de leurs forces.*

*Adresser les fonds à LA RÉVOLTE, ou au compagnon Paul Reclus, 21, rue Meynadier, qui s'est chargé de rassembler les fonds.*

*La première souscription faite le 13 octobre, à la salle Horel a produit 20 francs, et 5 francs à la salle Charles.*

## ÉCHOS
DE LA
## CONFÉRENCE INTERNATIONALE ANARCHISTE

*Le Productor* de Barcelone, en reproduisant le compte-rendu des conférences publié par la *Révolte*, le fait précéder de quelques réflexions. Puisqu'elles viennent d'amis, inspirés du même désir ardent de révolution anarchiste, nous croyons de notre devoir de les reproduire. Nous tous pouvons tomber, et nous tombons dans des erreurs, et dans un camp libre, comme le nôtre, la critique mutuelle est d'autant plus nécessaire.

Nous faisons suivre les réflexions du *Productor* de quelques observations, parce qu'elles touchent une question d'ordre général.

---

Voici la traduction des remarques de nos amis espagnols :

« La Conférence internationale anarchiste a eu une grande importance, aussi bien par les enseignements qui peuvent en être déduits que par son fait même.

« On peut affirmer dès à présent qu'il existe deux tendances dans le camp anarchiste : la dogmatique puritaine et la libertaire. La première, formée par une minorité infime, pleine de bonne foi, mais qui vit dans les abstractions, est un obstacle considérable au progrès, non seulement parce qu'elle ne fait rien, mais aussi parce qu'elle ne laisse pas faire les autres. La seconde, chaque jour de plus en plus nombreuse et enthousiaste ne prétend pas compter dans son sein des docteurs anarchistes, mais sème à pleine main par où elle passe. Et — que les puritains intransigeants ne se fâchent pas de cette épithète de « dogmatiques » que nous leur appliquons : les religions deviennent ridicules parce que chacune prétend être la seule vraie; de même les anarchistes collectivistes tombent dans le ridicule quand ils disent : « l'Anarchie est compatible avec le Collectivisme seulement » ; et de même encore les anarchistes-communistes prêtent au ridicule quand ils s'écrient : « point de salut en dehors du Communisme ». Où il n'y a ni salut, ni anarchie, ni liberté, ni rien, c'est dans ces senteurs dogmatiques qui prouvent plus de fanatisme sectaire que d'enthousiasme révolutionnaire.

« Heureusement, parmi les délégués de l'extérieur et les compagnons de province nous n'avons trouvé qu'un vrai enthousiasme et une manière de voir éminemment pratique de traiter les questions sociologiques. Nous ne saurions en dire autant des compagnons de Paris. Le peu d'anarchistes qu'il y ait ont étudié l'Idée et ils en ont une conception vraiment élevée et philosophique, et ils se figurent que tous les esprits sont à la même hauteur ; aussi, ils ne cherchent pas à introduire le germe révolutionnaire peu à peu ; mais, au contraire, ils semblent se plaire à sauter du coup aux dernières conclusions, sans se préoccuper de l'état de ceux qui les écoutent, mais exigeant que du coup on arrive à un état de désintéressement qui demande un long temps de réflexion et d'études. A l'exception de deux ou trois propagandistes de bon sens, tous les anarchistes qu'il y a à Paris sont dans l'impossibilité de faire des prosélytes.

Dans ces mêmes réunions de la Conférence internationale, on remarquait l'énergie de quelques délégués, appuyés par le public, pour que toute la discussion ne devint une étude du seul thème : « Vol parmi les pauvres (*Lobo entre desgraciados*) qui est presque l'unique thème traité avec entrain par les compagnons parisiens, comme s'ils trouvaient un vrai plaisir à effrayer par les affirmations les plus étranges les éléments qui flottaient dans le doute pour n'avoir nullement été convaincus.

« Ces procédés expliquent pourquoi la cité éminemment progressive, dont les enfants ont fait la Commune, donne un contingent insignifiant aux idées émancipatrices des anarchistes. Que les compagnons de Paris ne prennent pas ces remarques en mauvaise part ; nous sommes persuadés de leur bonne foi et nous admirons la patience et la persévérance avec laquelle ils ont analysé les problèmes les plus compliqués ; mais nous nous permettons de leur conseiller un plan qui nous a toujours donné de bons résultats : c'est celui de faire la propagande selon le milieu dans lequel on se trouve ; faire la démonstration par le fait sans trop se préoccuper du nom ; et quand le fait a été compris et accepté, alors, et seulement alors dire : « Et bien, voilà le nom de la chose ». D'autant plus que nous avons eu l'occasion de nous convaincre que les affirmations les plus radicales sont bien reçues du public dès qu'elles sont expliquées d'une manière à être comprises et que l'on voit où elles vont.

« Une des questions les plus discutées a été celle de la tactique révolutionnaire en temps de paix et en temps de guerre. Sur ce point, nous nous sommes tous trouvé d'accord, comme nous le sommes aussi à coup sûr avec nos lecteurs; c'est pourquoi nous nous abstenons de préciser.

« Il a aussi été question de la crise qui avance. Précisément l'Exposition Universelle a démontré un progrès industriel fabuleux : l'électricité appliquée à la transmission de la force, machines pour faire toute sorte de travaux, jusqu'à laver 300 assiettes en moins d'une heure; les explosibles pour les mines, comme celui de Favier, plus fort et plus maniable que la dynamite, des moteurs avec rendement de 93 0/0 en force motrice, etc., etc. — tout cela qui serait le règne de la richesse dans une société harmonique, annonce au Vieux Monde une nouvelle somme de misère et d'exploitation.

« La manie de la non-organisation a rendu impossible toute discussion sur une organisation internationale qui pourrait donner des services si excellents à la cause de la Révolution ; et c'est regrettable puisque c'est un point vraiment capital.

« Par contre, il a été traité avec les délégués allemands, italiens et français d'un point qui, chez nous, est par trop négligé, notamment, la propagande dans les campagnes et les relations à établir entre les révolutionnaires des villes et les paysans.

« En général, on n'a pas perdu son temps, mais on aurait pu faire plus, n'était-ce *la préoccupation de la non-préoccupation* (« la preoccupación de la despreocupation ») qui caractérise la plupart de nos amis parisiens. Ainsi, par exemple, lorsqu'un délégué voulut lire la liste des groupes qu'il représentait, il fut interrompu par la remarque que cela n'avait d'importance pour personne puisqu'il parlerait en son propre nom. Eh bien, puisqu'un compagnon vaut autant qu'un délégué, est-ce une raison pour ne pas vouloir savoir ce que pensent les absents qui envoient leur salut et leurs opinions par la bouche d'un compagnon ?

« Il aurait fallu que tous les anarchistes du monde fussent représentés pour pouvoir déduire quelques conclusions statistiques et révolutionnaires ».

---

Nous ne prendrons pas la défense de nos camarades parisiens pour démontrer qu'ils savent se faire comprendre des masses quand ils le veulent, — ce qui serait facile, cependant, de démontrer. Puisque tous nous sommes enclins, plus ou moins, à nous renfermer dans des cercles déjà conquis de nos idées, il n'est pas mauvais qu'on nous le rappelle le plus souvent possible.

Mais où nous tenons à dire quelque chose, c'est sur la meilleure manière de nous faire écouter. Est-ce bien celle de chercher à nous approprier au milieu ? ou plutôt celle de dire toujours sa pensée et la pousser jusqu'à ses dernières conséquences, sans se préoccuper de ce que ces idées peuvent, de prime-abord, choquer le milieu ?

Cette dernière manière a toujours été le trait distinctif des anarchistes et nous pensons que c'est encore la meilleure. Quand on a entendu pour la première fois une pensée nouvelle, sous une forme saisissante, on crie d'abord au paradoxe. Mais on est *forcé* d'y réfléchir et, pour la plupart, là où l'on ne voyait qu'un paradoxe on trouve bientôt la vérité.

Faire du paradoxe pour « épater » son public, c'est enfantin. Mais, c'est que nos idées sont tellement contraires aux idées courantes — sur tous les points — qu'elles doivent nécessairement paraître paradoxales à ceux qui n'y ont jamais réfléchi. Nous n'y pouvons rien. Mais le mieux c'est encore de les dire tout entières, sans réticences, en poussant jusqu'aux dernières conclusions. On s'en étonnera, mais on y pensera, et on finira par les trouver justes.

Ne nous a-t-on pas assez traité d'imbéciles, de fous, d'ignares, lorsque les anarchistes commencèrent à parler d'abolition d'Etat! Les socialistes autoritaires nous envoyaient à la maison jaune, ou à l'école primaire .. Et maintenant, eux-mêmes sont forcés de dire, par la bouche d'Engels — seulement quinze ou vingt ans après Bakounine, — qu'il est temps de reléguer l'Etat dans un musée d'antiquités à côté de la hache de pierre et de la quenouille en bois.

Eh bien, si nos prédécesseurs avaient mitigé leur pensée — au lieu de la dire carrément, au risque de passer pour des fous et des ignares, — nous en serions encore à l'alphabet de la liberté.

Nous savons, d'ailleurs, que l'expression nette et entière de leur pensée fait précisément la force de nos amis espagnols. Ils ne se façonnent pas à un milieu bourré de préjugés : eux-mêmes ils refont ce milieu. Et si nos camarades de Paris posent les questions de la façon la plus tranchante, c'est qu'après avoir acquis les principes généraux de l'Anarchie, ils les appliquent maintenant à tout l'ensemble de la vie des sociétés, à chacune de ses ma-

nifestations. Ils font comme le nihiliste de Tourguéneff, qui lançait à la vieille société ce défi : « Je vous donne deux jours pour réfléchir : trouvez-moi *une seule* institution qui ne demande pas la négation absolue ». Comme lui, ils lancent le défi, comme lui ils sont tranchants — et ils ont raison. — « La force brise » disait Tourguéneff, « elle ne fait pas de façons ».

---

Nous pensons en outre, que justement maintenant on ne saurait trop préciser, trop mettre les points sur les *i*, trop insister sur toutes les conséquences des principes anarchistes.

Précisément aux approches des révolutions on revendique toujours un certain recul dans les idées, une tendance au compromis. Les uns se laissent de ne pas voir venir la Révolution et ils se disent : « nous sommes allés trop loin, nous sommes incompris, reculons un peu » ; les autres, se voyant toujours en minorité, perdent espoir de vaincre, etc. Il se produit alors une tendance à voiler certaines conséquences possibles de la Révolution, à glisser sur les détails, à se rapprocher des partis voisins (les ennemis de demain), pour accélérer le jour du soulèvement. On se dit : « N'importe quoi, pourvu que le coup de balai commence », sans s'apercevoir que par cela même on prive la Révolution de ses meilleures forces.

C'est un phénomène de tous les temps, de toutes les nations, aux approches des grands soulèvements.

Eh bien, c'est précisément alors, que sont précieux les hommes qui, au risque d'effrayer et même de détourner des modérés, viennent dire carrément : « La Révolution, c'est ça. Ce ne sera pas pour rire ; et néamoins, malgré cela (ou plutôt, précisément pour cela) vive la Révolution Intégrale ! Vive la Révolution pleine et entière, brisant toutes les idoles que vous adorez encore ! »

---

Et cela nous amène à ce que nos amis appellent dogmatisme. C'est une vieille accusation. Tous ceux qui ont été *convaincus* d'une chose, alors que le grand nombre n'avait pas encore d'idées arrêtées sur ce sujet, et qui l'ont propagée en convaincus, ont été accusés de dogmatisme. Mais le mot est injuste et mal choisi ; parce que l'essence du dogmatisme c'est de prohiber la discussion, tandis qu'il n'y a pas d'anarchiste, ni collectiviste, ni communiste, qui n'appelle précisément la *discussion*. Là où il y a discussion, il n'y a plus de dogme ; et les églises sont ridicules, non pas parce qu'elles prêchent des sottises et disent : « Crois-y lers même que c'est absurde ; crois-y, parce que c'est absurde ! » Ceci est un dogme, c'est l'essence du dogme. Mais, où est l'anarchiste qui l'ait jamais prêché ?

---

D'autre part, si le Collectivisme est convaincu que le Communisme est impossible, ou le communiste a la même conviction à l'égard du collectiviste, — comment peut-il conseiller autre chose que ce dont il est convaincu ? A moins de se dire : « Peu m'importe ! Que d'autres y pensent ; moi, je m'occuperai de la démolition ! »

Mais alors — démolir quoi ? — jusqu'au salariat ? ou jusques, y compris, le salariat, qu'il s'appela monnaie ou bon de travail ?

Démolir jusqu'à la production actuelle, faite pour l'échange, (dans lequel l'un des deux est toujours dupe), ou jusques, y compris l'échange ?

Il serait bon, cependant, de savoir jusqu'où nous voulons démolir ?

---

Nos amis semblent dire que ces discussions arrêtent l'élan révolutionnaire. Eh bien, à notre avis, elles l'élargissent ; elles lui ouvrent un champ plus vaste et partant, augmentent ses forces.

A celui qui se croit révolutionnaire parce qu'il déteste Ferry et est prêt à saisir le fusil pour renverser le tonkinois, ces discussions demandent : « Révolutionnaire, soit, mais jusqu'où veux-tu aller ? « Révolutionnaire contre le gouvernement actuel ? Mais c'est peu ! Si ton élan révolutionnaire ne va que jusque-là, il est bien limité !

— « Contre le bourgeois qui s'approprie « la plus-value » avec laquelle on nous fait toujours la scie ? Bien maigre encore ton esprit révolutionnaire. — Révolte-toi contre la plus-value elle-même et crie : « Point de plus-value », comme tu cries « point d'Etat, point de gouvernants, point d'accapareurs de la richesse ! » Et du coup, tu seras révolté contre tout, tout, ce que la vieille société nous a légué de préjugés ! »

C'est l'essence du communisme. Mais, peut-on nommer dogmatisme ce qui élargit l'esprit révolutionnaire à une époque où tout tend à le rétrécir ?

---

Collectivistes-anarchistes, ou communistes-anarchistes, ce n'est pas une raison pour s'entre-déchirer, parce que les deux formes peuvent co-exister, et co-existeront probablement. Elles ne s'excluent pas l'une de l'autre comme l'autorité et la liberté, comme le Capital et la liberté.

Mais c'est une raison pour discuter, parce que la discussion est encore le meilleur moyen de renforcer l'élan révolutionnaire. On ne démolit jamais aussi bien que lorsqu'on sait ce qu'on veut démolir, quand on ne se laisse pas arrêter, ici par une vieille tour qui vous écrase sous le nom d'autorité.

Et c'est encore le meilleur moyen pour que, le jour où le peuple mettra la main sur les maisons et les denrées, les paletots et montres, les banques et les richesses, et voudra en user en commun, il ne se trouve pas un frère pour lui dire : « N'y touchez pas ! En commun — tout ce qui a été fait jusqu'à nos jours ; mais — à chacun selon ses œuvres dès demain ! » ce qui, remarquons-le en passant, rappellerait trop le A BAS LE GOUVERNEMENT ! suivi de VIVE LE NOUVEAU GOUVERNEMENT ! de toutes les révolutions du passé.

Faisons inventaire de ce qu'il faut balayer : alors nous balayerons de meilleur cœur !

---

## IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LE FEU

Il n'est pas mauvais d'ouvrir parfois les journaux réactionnaires. On y peut noter certaines réflexions, arrachées à la peur, que nous n'exprimerions pas autrement. Un récent numéro du *Times* de Philadelphie contient un article que nous pourrions signer :

Après avoir annoncé que la Législature de Washington prend des mesures contre les accapareurs, il dénonce le Monopole comme une calamité publique et ajoute : ce n'est plus qu'une question de temps, l'indignation universelle sera bientôt à son comble contre les exploiteurs de toute sorte, industriels centralisateurs et autres, et ils seront tous balayés ; mais il s'agit de savoir si, ce résultat sera obtenu par des voies légales et pacifiques ou bien par des mesures violentes, révolutionnaires. Si des avertissements directs et indirects ne suffisent pas, le peuple se lèvera, menaçant, et quand la Révolution aura triomphé, pourra-t-on l'arrêter ? C'est pure démence que provoquer ainsi jusqu'à la fureur, par des procédés inhumains et vexatoires ceux qui ont en main la force et qui sauront bientôt s'en servir.

Ainsi parle le *Times*, et nous nous rappelons qu'il y a peu d'années, dans cette même ville de Philadelphie, un certain Most employait pareil langage. Le *Times* le déclarait fou : autres temps, autres mœurs. *Freiheit.*

---

On ne saurait envisager sans indignation les procédés dont on use vis-à-vis des nègres aux Etats-Unis, et nous ne nous étonnerions pas qu'une nouvelle et terrible guerre sociale fût imminente, quoique, bien entendu, les journaux ne s'occupent pas de ces bagatelles. Le 17 septembre, la Législature de Georgie repoussait à *une seule voix* de majorité la proposition de chasser tous les nègres du territoire de cet état.

On peut qualifier de bestial le discours du sénateur Gibbs, promoteur du projet de loi, applaudi à outrance par d'autres animaux de son espèce. Il dépeint les Noirs « comme autant de vagabonds, le nègre émancipé est le pire de tous et retombe promptement dans la barbarie et la superstition. Partout où il se trouve la vie et l'honneur des dames du Sud courent le plus grand danger. Il est temps que la race blanche se lève pour en finir, par le bannissement ou l'extermination ». Quant à lui Gibbs, il approuve hautement ceux qui se servent du fouet pour châtier leurs nègres. Il faut que l'Etat se débarrasse de cette peste..... Qui sème le vent récolte la tempête.

*(Freiheit)*

---

« Il faut que la Science emboîte le pas ». Ainsi l'a décrété le blanc-bec qui croit tenir dans ses mains les destinées de l'Ancien-Monde. L'histoire qu'on a enseignée jusqu'à maintenant ne lui plaît pas. On ne l'a pas pour lui encore assez remaniée, falsifiée, hohenzollernisée. Il a déclaré au recteur de l'Université de Gœttingen qu'à l'avenir les études devront être autrement dirigées, avec un but plus utilitaire.

Il est nécessaire de connaître le passé, mais combien plus important, pour comprendre les mœurs allemandes les questions pendantes, de connaître à fond l'histoire actuelle, l'histoire qui se fait journellement. Si tant de bons et loyaux serviteurs ont été détournés du droit chemin, c'est que dans les écoles on ne leur avait pas assez inculqué l'horreur des atrocités de la Révolution Française, qu'on ne leur avait pas insufflé suffisamment l'ambition héroïque d'imiter un jour les vaillants conquérants, les défenseurs de la patrie.....

L'obéissance passive du personnel enseignant en Allemagne est devenue proverbiale ...qu'on ne s'étonne donc pas de voir un jour, peut-être bientôt, l'école transformée en caserne, ou même en conseil de guerre...

*(Freiheit)*

---

Nous recevons la lettre suivante :

Cher compagnon,

Je vous prie de vouloir bien corriger une phrase de ma lettre où le compositeur me fait dire que c'est un paradoxe que de vouloir le bonheur et la liberté complète de l'individu, ce qui est contraire à ma pensée, je disais : que c'est un paradoxe que de croire rendre l'Humanité (qui n'est qu'une conception) libre et complètement heureuse en *limitant*, si peu que ce soit la liberté de l'individu qui est l'unité réelle) et en lui *ôtant* une parcelle de son bonheur sous prétexte de solidarité.

---

## DE LA MORALE ANARCHISTE

Dans toutes ces discussions — fort intéressantes du reste — on a, je crois, fait la moue à la logique, on s'est fourvoyé dans les sentiers épineux de la métaphysique et de la spéculation. Que les principes existent ou non, que les idées soient et coexistent avec les principes ou non, là n'est pas la question. De même, lorsqu'on ergote sur des points de détails que *l'individu* seul en tant qu'autonome est capable de résoudre *individuellement*, on s'éloigne singulièrement du point de départ immuable mais rationnel, qui doit servir de base à la méthode et à l'expression libre des idées.

Or, partons de la définition impersonnelle de l'Anarchie. *C'est une société libertaire où la production est communiste et la consommation individualiste.* On voit que je ne fais pas de sentiment et que dans cette définition essentiellement matérialiste je divise l'emploi de l'activité humaine en deux grandes parties auxquelles toutes les autres se rattachent, directement ou circulairement. Et là, j'espère qu'il ne peut s'y insinuer la moindre mésinterprétation, car si l'on me demandait quel est *le critérium de la production*, je répondrais, fort de la logique, que *c'est la consommation* quelle que soit sa couleur et sa nature, et que ce serait enfin l'individu ou le groupe ou l'Humanité, suivant les cas, qui raisonnerait ce critérium.

Mais qu'est-ce que la morale ? J'aime assez la réponse de Littré : *c'est l'ensemble des règles qui doivent diriger l'activité libre de l'homme*, à laquelle nous ajouterons comme corollaire : *et de la famille humaine*, car la morale ne vit pas seulement dans la sphère ambiante de l'individu, mais encore elle plane comme une douce et exquise senteur au-dessus de l'Humanité toute entière.

Maintenant que l'on peut tabler sur quelque chose — des définitions acquises — la question est résolue.

En effet, d'après l'idée de la morale, *quelles sont les règles qui doivent diriger l'homme et l'humanité libres ?* Le sens du mot *anarchie* répond : *la production et la consommation*. Si d'un côté le premier facteur s'inspire du communisme, il y a indubitablement parallélisme avec *la morale altruiste*, et, si de l'autre côté la règle est l'individualisme, il est non moins patent que ce qui s'en dégage c'est *la morale égoïste* Alors comme la vie n'est en somme que le mariage des activités de production et de consommat on il résulte de ce raisonnement logique et synthétique que *la morale anarchiste doit être une pénétration constante de ces deux autonomies : altruisme et égoïsme.*

Ces dissertations en elles-mêmes ne portent pas tel enseignement exploitable au profit exclusif du matérialisme ou du spiritualisme. Chacune de ces deux essences vitales y trouve sa place sans s'exclure l'une l'autre. C'est d'ailleurs en cela que réside victorieusement la profonde perfection de cette morale qui permettra à l'individu comme à la société de proclamer ces résultats radieux : c'est l'homme libre qui a produit cette morale vraie ! c'est l'Humanité libre seule qui eût pu en être la génératrice !

L'altruisme et l'égoïsme sont fils du sentiment comme esclaves de la matière. L'altruisme c'est « fais aux autres ce que tu voudrais que l'on te fit » ou le « chacun pour tous, tous pour chacun » tandis que son antagonique c'est le « chacun pour soi ». Mais la morale humaine c'est l'éclectisme, c'est la résultante de ces deux énergies !

Eh ! bien, n'est-il pas plus simple d'argumenter rationnellement et plus vrai de composer synthétiquement que de s'embabouiner grossièrement dans le chaos et le néant de cette *raison pure (!) ou métaphysique* qui nous fait tant de mal sans profit pour personne, si non pour les bourgeois et les philosophaillons de l'économie dite politique ?

Enfin, de ces jalons transcendants, de ces bases naturelles ne peut-on pas tirer telle descendance individuelle ou sociétaire, capable de s'adapter à toutes facultés et à tous besoins, soit de l'unité, soit de l'espèce entière? Ne pourra-t-on point non plus procéder analytiquement à l'application de telle ou telle morale dans tels ou tels cas, selon que la molécule ou le corps entrent en composition ? C'est en raison des hautes latitudes dans lesquelles elle s'éthérise, que la morale libertaire est la plus conforme aux lois de la nature et qu'elle surpasse en pureté et en amour de cent coudées les morales anciennes et modernes, lesquelles se désagrègent par l'évolution, se contredisent inexplement et dont le tocsin vengeur de la révolte suprême est le signal imminent de l'étiquetage aux archives de l'erreur.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

En plus des villes que nous avons citées comme ayant fait afficher des manifestes anarchistes, nous devons citer Brest, et une nouvelle affiche des groupes de Bordeaux, lors des élections de ballotage.

***

Châteaurenard. — Un groupe d'Études sociales est en voie de formation. Dans un prochain numéro nous donnerons une adresse pour envoyer les adhésions.

***

Brest. — Dans le grand concours électoral des grandes villes, Brest a remporté la palme abstentionniste.

La première circonscription de Brest avait 21,729 inscrits au premier tour et 11,493 votants, ce qui fait 10,826 abstentions. — Deuxième tour 10,903 votants, donc 10,826 abstentions.

La circonscription se compose de Brest, ses faubourgs et six communes voisines. Brest compte pour sa part, sur 13,787 inscrits et 6,399 votants, 7,388 abstentions, et pourtant il y avait un grand choix de candidats : 1 révisionniste-républicain-radical-socialiste-clérical ; 1 révisionniste-royaliste ; 1 opportuniste-radical-anticlérical et de plus officiel.

***

Marseille. — *Les Menteries d'un blackboulé.* — Clovis-Hugues dit Cloclo, défie les compagnons de Lyon à une conférence contradictoire, nos amis de Lyon acceptent le défi et organisent la réunion à la salle Rivoire, laquelle était bondée.

Un compagnon prend la parole et fait la critique des institutions bourgeoises, après quoi il fait l'exposé détaillé du communisme-libertaire, aux applaudissements de l'auditoire.

Cloclo trépigne gesticule, interrompt intempestivement, se sentant roulé d'avance, prend la parole avec des airs de matamore, débute en disant qu'il va réduire à néant toute l'argumentation de son contradicteur et pour ça faire, il accouche d'une bourde aussi grosse que sa bonne foi est petite en disant que : « *Les lois étaient bonnes puisqu'elles étaient sorties du cerveau humain !* ». Là-dessus le compagnon Montant lui réplique : « *Que les monarchies, l'inquisition étaient aussi sorties du cerveau humain, que conséquemment il devait approuver les monarchies et l'inquisition* ». On pense aisément le nez que fesait ce pauvre Cloclo, voyant toute la salle rire à ses frais et applaudir avec frénésie son contradicteur.

Ici, ignorance, là, mauvaise foi, oyez plutôt : Expliquant dans un article de fond du *Petit Marseillais* son désespoir de n'être plus dans le fromage du Palais-Bourbon, il s'acharne à faire croire au public que ce n'est que *malgré lui* qu'il a été candidat à Lyon (nous connaissons cette vieille guitare) et pour mieux le faire croire au bon peuple du Midi, il cite une réunion tenue au cirque de la Place Centrale avant la période électorale, dans laquelle il a dit ne plus vouloir briguer les suffrages d'aucune part, et fait bien remarquer en passant que dans ladite réunion les anarchistes manquant d'arguments, lui envoyaient les tabourets et les banquettes sur la tête. Quelle canaillerie !

Dans ladite réunion, le sieur Boyer a pris la parole et a tenu le crachoir pendant une heure et demie, ensuite Clovis Hugues lui succède, et divaguant dans les astres, les fleurs et sa tignasse, l'auditoire s'impatiente et murmure. Nous demandâmes la parole, et de suite Cloclo et consorts levèrent la séance. N'ayant pu parler, nous ne pouvions être à courts d'arguments et n'y ayant pas de tabourets dans le cirque, nous ne pouvions les lui envoyer sur sa tête de bois et ses oreilles d'ânes. Sale bouliné !

***

Angers. — Peu de chose à dire, la propagande y gagne sans cesse du terrain, il s'y lit, il est vrai, peu de *Révolte*, mais le *Père Peinard* y a du succès, un assez grand nombre d'*Attaque* s'y lit aussi, surtout aux carrières d'ardoises.

Pendant la dernière foire électorale, nous avons fait de la bonne besogne, et Thennevin, venu de Paris nous donner un coup de main y a pu exposer les idées anarchistes, écoutées avec calme et attention par les travailleurs ; elles se discutent dans les ateliers. Les affiches ont contribué aussi pour une large part, et nous comptons à Angers, au premier tour, 6,000 abstentions ; c'est pas trop vilain pour commencer.

Quelques camarades hésitants jusqu'alors, se sont jetés résolument dans la mêlée et il se révèle parmi nous de véritables orateurs.

En somme, ça va bien ; nous allons essayer dans quelque temps à pénétrer à Cholet, c'est un centre possibiliste. Sept ouvriers figurent dans la collection des oies municipales, ils n'ont rien pu faire, ce qui nous aidera.

***

Dijon. — Le 29 septembre, Perdu, huissier à Semur, qui s'était présenté chez le nommé Cordin, cultivateur à Bourbilly, pour lui signifier un acte, a été reçu par ce dernier à coups de bâton. Pour se protéger, l'officier ministériel a dû tirer des coups de révolver sur son agresseur qui n'a pas été atteint. L'état de l'huissier est désespéré. Cordin a été arrêté.

***

Sedan. — Un compagnon, étant forcé, de par les conditions de la société actuelle, d'avoir à faire avec la magistrature, avait à déposer 50 francs de provisoire pour voir donner suite à son affaire. S'étant présenté au palais de justice et ayant demandé le comptoir où il fallait s'adresser pour avoir 50 francs de justice, il s'est vu expulser, et n'a dû qu'à sa qualité de candidat... pour la forme de ne pas être arrêté. — Les juges aiment bien débiter leur marchandise au poids de l'or, mais ils n'aiment pas qu'on le leur dise; leur crédit ne reposant que sur l'imbécilité de ceux qui prennent leur existence pour une fonction sociale.

***

Beaucaire. — Dans la matinée du 22 septembre, le jour même de la farce électorale, la population beaucairoise pu voir collé sur tous les murs, à tous les coins de rue, aux carrefours, à toutes les places, sur la façade de la mairie même, les affiches abstentionnistes du *Père Peinard*, ainsi que des placards révolutionnaires, rappelant les citoyens à la dignité humaine.

Tous les arbres du champ de foire, ainsi que ceux de nos promenades publiques, étaient garnis de ces manifestes anarchistes.

Comme toujours, les mouchards ont arrachés nos placards, mais pas sans difficultés, la besogne a été dure.

***

Toulon. — Samedi, 5 octobre, une réunion publique et contradictoire a eu lieu dans une salle du café de la Méditerranée, à Toulon.

Le comp. Mahon, dans un langage passionné, a démontré l'inanité du suffrage universel et engagé les travailleurs à s'abstenir de voter, tout en s'occupant des questions économiques.

Un partisan du quatrième état a demandé au conférencier s'il ne serait pas plus pratique de faire comme le Tiers Etat. Celui ci, en effet, a fait sa révolution et conquis son bien-être en envoyant des siens à la Chambre, avec un mandat impératif.

Cette objection a été réfutée par notre ami, et le contradicteur a dû reconnaître que les anarchistes étaient dans le vrai, qu'ils sont les sentinelles avancées du parti révolutionnaire; et que, quant à lui, (tout en conservant un faible pour sa manière de voir) il n'hésiterait pas à franchir le pas qui sépare le Collectivisme de l'Anarchisme. Inutile de dire que les candidats, bien qu'invités à cette réunion, ne se sont pas présentés.

Dans une autre salle du même établissement, l'association des chambres syndicales s'étaient réunie et avait aussi invité les candidats. Ils devaient se prononcer sur le programme de ces syndicats, qui ne comprenait pas moins de seize balivernes sous forme d'articles. Un seul candidat, le complaisant Lullier, s'était rendu à cette invitation. Pour lui, les réclamations des ouvriers syndiqués sont on ne peut plus légitimes et même elles ne représentent qu'un minimum de ses *desiderata*.

S'étendant sur l'un des articles, il dit qu'il existe une loi de 1849 interdisant aux patrons d'employer d'étrangers dans leurs ateliers plus d'un dixième de leur personnel ouvrier. Cette loi n'est pas appliqué et je m'offorcerai de la faire respecter.

Plus loin, il exhorte les travailleurs, tous les travailleurs, *à quelque nation qu'ils appartiennent*, à s'unir, à s'associer pour lutter contre les patrons. Il veut reconstituer l'Internationale dont il se flatte d'avoir fait partie.

Ici, notre ami Mahon à qui, ainsi qu'à nous l'entrée avait d'abord été interdite, fait remarquer l'inconséquence, l'illogisme du candidat qui, pour complaire aux électeurs, leur promet tout, sans s'apercevoir qu'il bat la campagne. Il ne sait pas ce qu'il dit ; il parle uniquement pour montrer qu'il est apte à faire un bon blagueur. Au reste, il a étudié toutes ces questions, mais comme il est fatigué, il s'engage à les traiter plus amplement la semaine prochaine.

Farceurs, va ! — Comment, d'un côté, vous réclamez l'application d'une loi hostile aux travailleurs étrangers, et, d'autre part, vous voudriez voir ces mêmes travailleurs s'unir aux travailleurs français et reconstituer l'Internationale ?

Lullier n'a su que répondre à cette objection. Voulant développer sa pensée, Mahon a demandé si, avec l'application du programme des chambres syndicales on prétendait faire le bonheur du peuple.

Le président qui n'entendait pas que l'on vint chez lui instruire les ouvriers syndiqués sur leurs vrais intérêts, s'est empressé de lever la seance.

En somme, bonne soirée pour la propagande anarchiste.

Nous profiterons de la présence du compagnon Mahon, à Toulon, pour y organiser plusieurs conférences. La région ne sera pas délaissée.

Notre candidat pour la forme, le compagnon Place, est poursuivi pour avoir placardé l'*Attaque* sur fond noir.

### Etats-Unis

KARTHAUS. — Ces jours derniers, trois individus (une femme et deux hommes) pour se faire bien venir de l'administration des mines et des bourgeois en général, allèrent déclarer sous serment, à la police que j'étais un anarchiste et que je cherchais à faire un complot pour brûler tout Karthaus et pendre tous les bourgeois. Aussitôt bourgeois et policiers, sans se donner le temps de voir la fumisterie d'une accusation pareille, se voyant déjà proclamés les sauveurs de la société, se dépêchèrent d'expédier un constable et deux autres bourgeois à la mine où je travaillais pour m'interroger sur les crimes qui m'étaient imputés.

Si c'est comme anarchiste que vous venez m'arrêter, leur répondis-je, je le suis; quant au complot, j'ignore de quoi vous voulez parler. Je n'eu pas de peine ensuite à leur démontrer l'inanité d'une pareille accusation, vu que, jusqu'à présent, j'étais presque seul de nos idées dans la localité.

Ensuite je leur développais nos théories, ils demeurèrent convaincus qu'il n'y a pas de chefs parmi les anarchistes. — Le constable voulait que je déposse une plainte en faux témoignage contre mes dénonciateurs, mais je lui répondis que les anarchistes savent se passer de la justice bourgeoise et de leurs policiers; que la date n'est peut-être pas éloignée où le monde entier se passera de lois et d'autorité.

Le constable me répondit que j'avais mes idées, qu'il ne pouvait les empêcher tant que je ne ferais de mal à personne, mais qu'il allait les poursuivre de sa propre initiative. Et de fait, mes trois mouchards amateurs en sont déjà pour une amende de 95 francs sans les frais. Espérons que ça leur servira de leçon. Tout est bien qui finit bien, mais mettez que cela se soit passé dans un moment ou dans une localité où, au lieu d'être isolé, il y aurait eu assez d'anarchistes pour porter ombrage à la bourgeoisie, cette accusation absurde aurait suffi à établir un semblant d'accusation et à faire coffrer nombre de camarades.

Cette petite algarade a fait que quelques personnes ont voulu connaître nos idées et me chargent de les abonner à la *Révolte*. — Espérons que cela formera un noyau.

### Italie

Nous sommes heureux d'annoncer que le premier numéro de l'*Associazione* a paru le 6 octobre (Nice, 2, rue Halévy).

### Suisse

CHAUX-DE FONDS. — Nous avons lu l'entrefilet du dernier numéro de la *Révolte*, nous voulons vous donner quelques détails qui vous manquent certainement vis-à-vis des poursuites dont nous sommes gratifiés par notre cher *petit* gouvernement suisse.

Depuis six semaines que notre compagnon Nicolet est dans le palais de la propriété et du vice, ces messieurs n'ont rien négligé, pour trouver et découvrir des complices surtout parmi les étrangers. Ils en demandent, ils en veulent à tout prix, Nicolet est là pour payer et l'argent des prolétaires suisses aussi, pensez 20,000 francs voter par la Chambre des vampires nationaux, il faut les épuiser pour pouvoir en faire voter d'autres, faire croire à leur Bismarck chéri, que le peuple suisse est un peuple d'abrutis, voilà ce qu'ils cherchent encore, mais nous ne le voulons pas, nous réclamons hautement notre part à la démolition de ce désordre infâme que l'on appelle gouvernement.

Jusqu'à présent, six compagnons ont été interrogés, plus le patron d'un compagnon qui est parti pour la France. Plusieurs perquisitions ont été opérées, surtout chez le compagnon Janner, mais ces perquisitions n'ont amené aucun résultat, toute la région y a passé, mais surtout à Saint-Imier où ils ont interrogé le plus grand nombre de types, sans opérer d'arrestations. Le compagnon Fridelance a été arrêté vendredi après une confrontation et relâché dimanche, nous en ignorons le motif. Comme nous nous attendons à reparaître demain ou après demain, nous saurons peut-être, mais en attendant nous ferons et nous crierons après comme avant : Vive l'Anarchie et vive la Révolution sociale.

N. B. — Nous vous expédions cette lettre par intermédiaire, vu qu'on ouvre toute la correspondance

## BIBLIOGRAPHIE

*Nécessité Sociale*, par J. Putsage, imprimerie veuve Monnom, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles. Dans cette brochure, l'auteur démontre clairement que la société ne peut subsister comme elle est, que la misère va croissant, que les travailleurs sentent leur exploitation et ne veulent plus être exploités; mais où il tombe dans l'erreur, c'est quand il prétend qu'il ne peut exister aucune communauté d'intérêt dans une société qui ne seraient pas régie par une règle religieuse. Aujourd'hui que la science a délogé Dieu et le surnaturel de toutes parts, il faut être absolument aveugle pour venir parler de lien religieux nécessaire à la bonne harmonie des sociétés.

***

*Communisme-Libertaire*, par J.-B. Vieillard, chez l'auteur, rue Camille Jordan, à Lyon. — Petite brochure en faveur de l'Anarchie, mais où l'auteur est tombé dans le défaut — où tomberont toujours ceux qui voudront apporter un système tout fait, — l'autoritarisme.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

CETTE. — Le groupe l'*Egalitaire* répudie toute solidarité avec l'ex-anarchiste Tricot qui, en pleine réunion publique, a déclaré que l'abstention était un crime.

***

Les camarades qui voudraient se procurer les deux nouvelles chansons anarchistes parues avec musique, *Faut plus d'Gouvernement* et *La Mort d'un Brave*, peuvent s'adresser au compagnon Brunel, 30, rue Saint-Denis. Prix : 5 fr. le cent.

# VARIÉTÉS

## Collaborations originales

Enfin la Chambre des députés est constituée... à peu près.

Nous n'en entendrons plus guère parler d'ici à quelques semaines. Et encore, si la majorité est intelligente, ce qui n'est point trop invraisemblable, elle se fera oublier aussi longtemps que possible, et aspirera surtout à laisser le pays en paix.

Mais, après l'effroyable bataille soi-disant parlementaire qui vient d'être livrée sur le territoire national, il est permis de jeter un coup d'œil sur le champ de carnage. Et si nous devons, nous autres indifférents, plaindre les battus, nous avons l'obligation de plaindre, encore plus, les vainqueurs.

Les mœurs électorales modernes nous ont révélé ce fait, que tous les candidats ayant brigué cette fois les suffrages de leurs concitoyens étaient, sans exception, des voleurs, des assassins, des concussionnaires et des traîtres.

Dans cette mêlée singulière où il semble que tout sang-froid a été perdu, et que la France entière a été atteinte de rage, aucun nom n'a été respecté, aucune personnalité n'est demeurée debout, aucun homme n'a pu traverser la campagne, la tête haute, sans recevoir de multiples horions.

C'était à croire, ces jours derniers, que tous les escarpes du territoire français s'étaient donné le mot pour poser leurs candidatures. S'il y a des honnêtes gens sur le sol de notre actuelle République, on peut croire qu'aucun de ceux-là ne s'est présenté, puisque tous ceux dont les noms figuraient sur les affiches plus ou moins colorées étaient couramment accusés de brigandage et de forfaiture.

Depuis le président de la République jusqu'au dernier des gardes-champêtres, au surplus, c'est-à-dire du haut en bas de l'échelle administrative, nul n'a échappé à la commune éclaboussure.

Et le résultat logique de cette campagne aurait dû être, en bonne conscience, l'abstention générale, la grève absolue de tous les électeurs.

Louis BESSON.

*Chronique d'un Indifférent* — *Etenement*, 9 *octobre* 1889.

## PETITE CORRESPONDANCE

L. A. à La Garenne-de-Colombes. — L'abonnement était fini depuis fin avril. Celui-ci finit donc fin octobre.

L. B. à Roubaix. — Plus de gravures.

G. à Lyon. — Pas pour vous.

Le compagnon Hennebains, 12, rue Lamarck, à Paris, demande l'adresse du comp. Lorié ?

Les compagnons de Puteaux demandent des nouvelles du comp. Georges Berthaud ?

Le compagnon Brelinski est averti qu'il peut prendre sa montre au bureau de la « Révolte ».

H. à Lyon. — Pas de « Aux Jeunes Gens ». Nous ne savons pas encore quand nous pourrons le faire tirer.

R. à Châteaurenard. — Le journal vous est expédié régulièrement.

D. à Saint-Quentin. — Attendez une quinzaine pour les « Paroles d'un Révolté ».

Capitaine Waram, Roumanie. — Nous avons une lettre pour vous.

B. à Liévin. — Le journal est envoyé régulièrement.

V. à Saint-Denis. — Le mandat règle 2 et 3.

G. F. à Romorantin. — L. à Thuir. — P. à Toulon. — P. à Puteaux. — Barrière à Bordeaux. — G. à Brest. — P. au Grand Moulin. — D. à Puyloubier. — P. à Lyon. — V. à Bois-Colombe. — V. de V. à La Madeleine. — P. D. à Anduzes. — D. à Foix. — M. à Boissy. — D. à Reims. — B. à Liévin. — M. à Bourges. — P. à Amiens. — P. à Roubaix. — T. à Choisy-le-Roi. — M. à Lyon. — D. à Romans. — H. à Ougrée. — P. à Reims. — P. à Toulon. — M. à Bessèges. — Reçu timbres et mandats.

SOUSCRIPTION DUVAL. — Listes précédentes 201 fr. 60. — Caillet 1 fr. — Duvivier 3 fr. — A. à La Garenne 1 fr 10. — Saint-Martin, Londres 6 fr. — G. à Blidah 1 fr. 75.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 302 fr. 60.

G. à Edimbourg 5 fr. 25. — J. A. à Castillon de Gagnères 60 c. — Bloch 50 c. — U. M. S. à Imola 4 fr. — Saint-Martin, Londres 7 fr. — L. et M. par B., Cette 50 c. — Excédent d'écot à la soirée familiale de Rueil 1 fr. 05. — M. à Mustapha, pour la propagande et l'envoi de vieux numéros 10 fr. — Un déserteur belge 1 fr. — P. à Arras 85 c. — Saint-Quentin, ligue des Anti-Patriotes 3 fr. 50. — A. G. à San-Francisco 3 fr.

Total à ce jour : 339 fr. 80.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

La citoyenne Duval, le compagnon Decker et les anciens compagnons du groupe *La Panthère*, sont spécialement convoqués le dimanche 20 octobre, à 2 heures, salle Horel.

*Cercle international.* — En caisse : 33 fr. 45, dont 1 fr. salle Horel le 6 oct.; 7 fr. 25 salle Horel le 13 oct. — Dépenses : Affiches Luss 6 fr.; Jahn 30 fr.

*Commission des détenus.* — En caisse : 64 fr. 25, 3 fr. qui était envoyé à Liorret, la lettre et le mandat sont revenus; 4 fr. de Guise; salle Charles 3 f. 15; *La Sentinelle* 2 fr.; salle Horel 3 fr. 05; Exc. d'écot 20 c.; Groupe V et XIII[e] 5 fr.; Exc. d'écot, C. 45 c. — Dépenses : Pini 5 fr. 20; Jahn 5 fr.; Charles 2 fr.; Perret 5 fr.; Renard 3 fr. 20; Vivier 3 fr. 20; Vinchon 3 fr. 20; Gauthier 1 fr. 50; Martineau 3 fr. 20.

*Les Réprouvés*, groupe anarchiste, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2, boulevard Voltaire, 124, au coin de la rue Sedaine, au 1[er].

Cercle Populaire Italien, réunion tous les mercredis soir à 8 h. 1/2, chez Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

Groupes du V[e] et XIII[e], réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

SAINT-QUENTIN. — Le groupe la « Ligue des Anti-patriotes » se réunit tous les dimanches chez Watblez, rue Dachery, 80, débit de tabac, à 7 h. du soir. Tous les camarades indépendants sont invités.

BORDEAUX. — Le groupe se réunit, rue Paul Broca, 2, tous les Jeudis et Samedis, à 8 h. du soir. Tous les Dimanches, à 2 h. de l'après-midi.

LE CHAMBON-FEUGEROLLE. — Les compagnons du Chambon, Ricamarie, Firminy, sont convoqués dimanche 10 novembre, en soirée familiale, au Chambon, café Bayon, place Grenette, pour célébrer l'anniversaire des Martyrs de Chicago. Les compagnons de Saint-Etienne ainsi que les lecteurs de la *Révolte* sont priés d'y assister.

Ordre du jour : Honneur aux braves ! Pourquoi la Révolution ? — Maudite société actuelle.

Divers jeux termineront la soirée, au bénéfice de la propagande.

*Le Gérant :* J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Troisième Année, N° 7. 5 CENTIMES Du 26 OCT. au 1er NOVEMBRE 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

R. et H. à Cette 50 c. — L. à Angers 30 c. — V. et K. à Trélazé 1 fr. — Lyon par L. 5 fr. — V et XIIIe 2 fr. — Un budgétivore 1 fr. — Deux jeunes anarchistes chacun 50 c. — Groupe « La Liberté » 3 fr.—S. 5 fr.— En tout : 18 fr. 30.

## SOLIDARITÉ

Maintenant que nous avons reproduit tout ce que l'on nous a envoyé — pour ou contre — sur les questions de solidarité, de l'existence et de la négation des principes, nous devons dire à notre tour quelle est notre manière de penser là-dessus.

Au fond, nous sommes accusés d'une part : « d'être des sentimentalistes, de prêcher l'abnégation de l'individu au profit de la société !! » et d'autre part : « de vouloir exercer une dictature morale sur les consciences ! en cherchant à formuler des principes irréfutables de l'Anarchie ! »

Voilà de bien graves accusations et devant nous faire frémir de terreur à l'approche des châtiments qu'elles doivent infailliblement nous attirer, si elles sont justifiées !

Nous aurions laissé cette discussion de côté et ne nous en serions pas occupé, s'il n'avait été question que de notre manière de concevoir les idées et de les propager, si, derrière cette question de mots, il n'y avait pas une question de fond qui nous paraît devoir faire dévier les idées en tirant des conclusions fausses d'une donnée vraie,

---

S'il y a un journal qui puisse être à l'abri du reproche de sentimentalisme, c'est certes, la *Révolte*. Si nous nous sommes tenus à l'écart de l'agitation faite à grand renfort de redondances et de déclamation, d'appels à la révolte, d'excitation à tels ou tels actes — attitude qui nous a valu le reproche d'être des timides — c'est que, justement, nous considérions cette propagande comme ne relevant que du sentimentalisme pur, ne s'appuyant pas sur la raison et la logique, en ce sens qu'elle ne cherchait qu'à exalter l'imagination de l'individu, ne laissant aucune trace dans son cerveau, une fois l'exaltation passée. Sentimentalistes ! Mais si nos articles ont toujours paru secs et arides, c'est que nous avons toujours cherché à nous appuyer sur la logique, le raisonnement et l'argumentation, au risque de passer pour des doctrinaires et des pions, le lecteur ne trouvant pas cette note émue qui l'empoigne par les sens et l'empêche de raisonner.

Où diable a-t-on pris aussi, que l'on avait prêché l'abnégation de l'individu, au profit de la société ? — N'avons-nous pas toujours dit et crié bien haut : que du jour où on réclamait à l'individu un sacrifice quelconque au nom de cette abstraction : la société, il avait le droit de se révolter contre l'autorité qui voudrait lui imposer ce sacrifice ; que l'intérêt général devait découler de la propre satisfaction des intérêts particuliers ; que du jour où ceux-ci se trouvaient en conflit, c'est que l'organisation sociale était vicieuse, qu'elle ne reposait que sur l'arbitraire et devait disparaître ; la société n'ayant de raison d'être qu'autant qu'elle apportait une plus grande somme de jouissances aux individus qui la composent. Que nos contradicteurs relisent l'article, *De l'Individu dans la Société*, publié dans le n° 14 de la cinquième année du *Révolté* et reproduit dans une de nos dernières brochures et ils verront qu'ils se sont donné bien du mal.... pour rééditer ce que nous écrivions déjà il y a six ans ; qu'ils relisent tout ce que le *Révolté* et la *Révolte* ont pu publier sur cette question et ils verront que nos appréciations n'ont pas varié.

Nous n'avons jamais eu la prétention d'empêcher de vivre à leur guise ceux à qui il plairait de s'isoler, nous ne pouvons empêcher qu'il y ait des imbéciles de tous temps, mais puisque l'on nous parle d'anthropologie, de physiologie, de psychologie et de toute sortes de choses que l'on paraît avoir laissé au logis, il serait bon de savoir si les données du matérialisme scientifique dont on se réclame permettent à l'homme de retourner à l'état isolé, ou lui font, non pas un devoir, mais un besoin de s'associer, en vue de son bien-être personnel, de son seul égoïsme, avec ses semblables pour profiter des avantages qu'il doit en retirer ?

Nous ne ferons pas l'injure à nos contradicteurs de supposer un seul instant qu'ils veulent retourner à l'état isolé, comme au temps où, armé d'un caillou, l'homme vivait misérablement d'une chasse qui devait être bien maigre vu la pauvreté de ses moyens d'attaque et de défense. S'il est sorti de cet état, c'est qu'il s'est associé, et au lieu de s'écrier : ah ! s'ils avaient été égoïstes, les hommes n'auraient renoncé à rien de ce qui leur est dû, notre contradicteur devrait dire, que si les premiers hommes, au lieu d'obéir au sentiment d'égoïsme animal, qui leur faisait opprimer la volonté des plus faibles, en vue de la satisfaction immédiate d'un besoin passager, avaient raisonné la somme de privations que devait leur apporter, par la suite, cette atteinte à la liberté de leur voisin, il n'y auraient pas porté atteinte et auraient vécu en parfaite harmonie. Si l'Autorité et la Propriété ont pu s'implanter, c'est que les hommes ont été égoïstes dans le sens étroit du mot ; qu'ils ont obéi au seul sentiment d'égoïsme irréfléchi qui les empêchait de voir que l'exercice de leur égoïsme gênait l'égoïsme d'autres individus. En un mot que leur égoïsme n'a pas été éclairé, tempéré par la pratique de la solidarité qui vient vous dire de ne pas faire aux autres ce que vous ne voulez pas subir.

---

Certes, nous sommes les premiers à dire qu'il ne faut pas faire de la société, une entité absorbant tous les droits, mais il ne faudrait pas tomber dans l'excès opposé et créer une autre entité *de l'individu*, entité devant anihiler les droits *des individus*. La terre est peuplée de beaucoup de millions d'individus « qui ont tous les droits sur tout ce qui les entoure, par le fait seul de leur existence ». Or, ces droits doivent-ils entrer en conflit, se combattre, s'opprimer ou s'anihiler mutuellement ; est-ce le droit de la force qui doit régner ou bien doivent-ils s'appuyer l'un l'autre, se fortifier mutuellement par la pratique de cette loi naturelle qui se fait jour ici, la loi de Solidarité, proclamée par certains matérialistes et qu'ils ont trouvée mise en pratique chez les végétaux et certains animaux.

Si l'on admettait cette théorie que les mobiles de l'individu doivent être l'égoïsme pur et simple, ça serait en arriver à dire qu'il doit se lancer dans la mêlée, travailler à acquérir les moyens de se satisfaire sans s'occuper s'il en froisse d'autres à côté. Si ceux qui repoussent la solidarité avaient cet idéal, ça serait en arriver à dire que la révolution future devrait être faite au profit des plus forts, que la société nouvelle doit être un conflit perpétuel entre les individus. S'il en était ainsi, les partisans de l'égoïsme pur et simple n'auraient pas à se réclamer d'une idée d'affranchissement général. Ils ne seraient des révoltés contre la société actuelle, que parce que son organisation capitaliste ne leur permet pas de jouir aussi, nous [illegible] cation de ces défections et de ces palinodies d'individus qui, après avoir été les plus ardents, ont lâché soudain les idées pour se ranger du côté des défenseurs de la société actuelle, parce que ceux-ci leur offraient des compensations.

On aura beau faire, la question d'égoïsme pur et simple, vraie tant que l'on ne montre que l'individu seul, devient fausse et inaplicable lorsque l'on met tous les individus en présence : elle se complète par la solidarité qui au fond n'est que de l'égoïsme bien entendu.

---

Une autre cause de malentendu, c'est que l'on veut réduire la Question sociale à une seule question de ventre. Nous luttons certainement et avant tout, pour que tous aient à manger à leur faim, mais là ne se bornent pas nos revendications, nous luttons aussi pour que chacun puisse se développer selon ses facultés, et se procurer les satisfactions intellectuelles que lui créent les besoins de son cerveau.

Libre à ceux qui ne veulent voir que la question de boulottage, de s'y arrêter s'ils veulent, nous n'y voyons rien à reprendre, nous avons toujours dit que le seul moyen de faire réussir la Révolution était de faire main-basse sur la richesse sociale : d'appeler les déshérités à s'emparer des magasins, de l'outillage, du sol, de s'installer dans les beaux locaux salubres en détruisant les trous où on les force à pourrir aujourd'hui, de détruire les paperasses qui assurent le fonctionnement de la propriété et de l'empêcher ainsi de se reconstituer ; mais de quel droit voudrait-on nous empêcher de viser plus haut et voudrait-on nous arrêter en route !

Que nous importe ce que vous appelez notre sentimentalisme, s'il doit contribuer à nous rendre meilleurs, plus aptes à réaliser cet idéal que nous entrevoyons, nous aider à conquérir une

liberté plus grande en élargissant nos besoins, ne bornant pas nos réclamations à désirer la seule satisfaction de nos besoins physiques, mais voulant aussi acquérir la possibilité de satisfaire nos besoins intellectuels.

Si la question se bornait à une question de ventre nous pourrions tout aussi bien accepter l'État Socialiste qui doit et pourrait nous assurer la satisfaction des besoins physiques. Si nous le repoussons, c'est que nous voulons plus. Et comme nous pensons que l'homme ne peut-être vraiment heureux, que lorsqu'il verra tout le monde heureux autour de lui, voilà pourquoi nous ne nous bornons pas à réclamer l'autonomie complète de l'individu, mais celle de tous les individus disant que celle de l'un ne peut être respectée qu'en respectant celle de tous, par la pratique de la solidarité.

---

Quant au reproche de vouloir exercer une tyrannie morale, en chercher à préciser les idées, de les développer, de les asseoir sur des arguments irréfutables, de chercher à les condenser en des formules concises et claires ne prêtant le flanc à aucune restriction, aucune compromission, rebelles aux interprétations diverses, nous avouons avoir cette ambition, et cherchons en effet à y arriver, convaincus que nous sommes, que plus il nous sera facile d'expliquer nos idées, mieux se fera notre propagande. Mais nous ne croyons pas que ce soient les anarchistes qui aient à se plaindre de cela, à moins que sous prétexte de ne pas violenter la conscience, il faille éviter de lui fournir des arguments convaincants. En ce cas, ce serait de l'autorité que de faire de la propagande. Bornons-nous à nous contempler le nombril.

## SUR LA SOCIABILITÉ

Compagnons de la *Révolte*,

Dans deux de vos derniers numéros, trois articles sont consacrés à la question Egoïsme ou Solidarité.

Dans cette discussion, il y a une affaire de mot et une question plus profonde.

Ceux qui prêchent l'égoïsme, prennent ce mot dans le sens d'individualité, comprenant sous ce terme toutes les qualités bonnes ou mauvaises, solidaires ou « je m'enfoutistes » qui distinguent un homme de son voisin. Je n'ai jamais entendu prêcher que la solidarité soit préjudiciable à l'individu, ou soutenir qu'il soit de son intérêt d'être anti-sociable.

Nous mettons l'homme à la base de notre conception sociale. Nous voulons affranchir l'individu. Faisons donc appel à son individualité. Qu'elle soit levier de la Révolution prochaine et affirmons que la société future sera sur des bases d'autant plus solides que l'individualité de chacun sera plus libre. Aucun doute à ce sujet.

L'altruisme n'est qu'une manifestation de l'homme, une manière d'être de son individualité, un produit de son égoïsme diront d'autres. Au sens exact du mot, on ne peut donc agir par altruisme.

De même, on ne peut s'élever au dessus de son individualité, mais une individualité peut très bien être élevée au-dessus de la contemplation de soi-même.

Tous cela est simple comme deux et deux font quatre, tellement simple que cela en est bête. Il suffit de se dire anti-autoritaire pour comprendre qu'on est individualiste.

Sortons donc de cette chicanerie sur les mots.

---

D'après ce qui précède, il faut rejeter complètement cette théorie de l'un des articles, opposants le Communisme pur à l'Anarchie pure. Si le Communisme était opposé à l'Anarchie, tant pis pour le Communisme. La communauté n'existe que par le fait qu'elle se compose d'individus et en *aucune façon* un quelconque de ses membres ne doit lui sacrifier une parcelle de son individualité.

Le Communisme n'est pas un principe, ce n'est qu'un moyen de vivre ou de satisfaire son individualisme.

---

La question de fond est celle-ci à mon avis : Dans quel sens évolue notre individualité ?

Cette évolution n'est pas douteuse, physiquement et moralement. C'est une loi de la nature et nous n'y sommes pas soustrait.

Nous pouvons constater le sens de l'évolution morale en étudiant l'homme dans le cours des temps ou l'enfant sous nos yeux.

L'enfant ignore absolument la solidarité, il ne pense qu'à lui-même, il vit aux dépens de ceux qui l'entourent, ses besoins sont purement matériels. Ce n'est que peu à peu par des épreuves plus ou moins dures, qu'il apprend que son intérêt bien entendu est qu'il respecte les autres, qu'il les aide au besoin ; il abandonne le mensonge et la cruauté, il arrive à la phase de réciprocité, puis après d'autres écoles, les besoins moraux allant sans cesse grandissant, il naît à l'amitié.

L'homme développé, qui est arrivé à cette phase de solidarité qu'ont décrit les auteurs des articles publiés, cet homme, dis-je, n'est plus conscient des mobiles qui ont amené son évolution, mais cette évolution n'en est pas moins fondée sur l'égoïsme le plus absolu. Le premier mobile qui nous fasse agir est l'intérêt, plus tard il s'appelle plaisir, mais c'est tout un.

L'Humanité renferme des individus à tous les états de développement ; en général l'homme est sociable et son évolution est dirigé vers *la sociabilité*. L'état d'esprit de chacun est le résultat du milieu ancestral et des influences extérieures qui ont agi sur lui depuis sa naissance. Faire progresser cet état moral est beaucoup plus une question d'événements et de situations, qu'une question de propagande.

Pour être logique, la propagande doit prouver que l'individu a intérêt à être sociable ; un événement le fait sentir immédiatement.

Aujourd'hui la lutte dans la société est opposée à l'évolution vers la solidarité et malgré cela l'homme progresse. Notre premier but est justement de détruire cette société qui nous opprime, et cette Révolution, nous voulons la faire avec l'homme d'aujourd'hui quelqu'imparfaitement évolué qu'il soit. Nous sommes sûrs que cela ira tout seul le lendemain.

Et la vie en société d'hommes arrivés à la phase de sociabilité s'appelle Communisme. Que le nom soit bien ou mal choisi, il importe peu. Que l'on dise harmonie, solidarité d'intérêts, c'est toujours un groupement où il n'y a ni tien, ni mien, ni patron, ni salarié ; une société où l'individu est absolument libre de sa production et de sa consommation.

Résumé : *L'Anarchie*, autrement dit la liberté de l'individu *est le principe*. *L'individualité* de chacun *évolue vers la sociabilité* et le Communisme n'est que la vie en société d'hommes libres et sociaux.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

*Dans Saône-et-Loire.* — L'agitation et les troubles résultant de la grève de Chauffailles, qu'on croyait terminés, viennent de recommencer.

Mercredi, les ouvriers se sont réunis et sont allés en groupes nombreux devant l'usine Chartin, contre les fenêtres de laquelle ils ont jeté des pierres. En outre, une lettre de menaces a été adressée au propriétaire de l'usine ; il y est question de sévices et de dynamite.

Avant-hier matin, les ouvriers des deux usines Migeat et Dumoulin se sont également réunis et devant la même usine, ont manifesté bruyamment et cherché à empêcher d'autres ouvriers de reprendre leur travail aux prix de l'ancien tarif.

« L'effervescence est grande ; deux brigades de gendarmerie sont sur les lieux », ajoute le journal bourgeois auquel nous empruntons ces détails.

Les tisseurs de Charlieu (Loire), sont également en grève. La Chambre syndicale vient de lancer un manifeste pour protester contre les patrons qui n'ont pas tenu leurs promesses et leurs agissements pour désorganiser la chambre syndicale.

***

Lens. — Une grève assez conséquente s'étant déclarée dans le Pas-de-Calais, les compagnons Sébastien Faure et Jahn s'étaient rendus à Lens, centre de la grève, pour répandre au sein de ces masses travailleuses soulevées nos idées de liberté et de justice.

Mais grands sont les obstacles dans les centres où jamais l'idée n'a pénétré ; que ceci nous montre une fois de plus qu'une propagande incessante et énergique s'impose plus que jamais.

Dix mille mineurs environ s'étaient mis en grève. Leurs réclamations, comme toujours, étaient anodines : 50 centimes d'augmentation par jour, comme si cela devait leur apporter la somme de bonheur à laquelle ils ont droit ! Puis de petites questions secondaires telles que : logements gratuits dans les corons pour les veuves, égards envers les vieillards, etc., etc.

Choses qui ne doivent pas se demander à des exploiteurs par ce fait même que les notions les plus élémentaires d'humanité ils les ignorent et que les exploiteurs ne savent pas ce que c'est que d'être humains.

Après ce qui précède, il semblerait aux compagnons les moins éclairés que le terrain était préparé pour une action révolutionnaire, que des hommes venant parler de Justice et de Liberté seraient écoutés et compris, il n'en fut rien.

La grève, comme toujours, avait un meneur (ils ne peuvent pas s'en passer) et ce meneur n'était, comme d'habitude, qu'un châtreur d'énergie, un endormeur plein d'ambition.

Ayant une autorité sans conteste sur la foule, ces gens-là parlent, signent, agissent pour elle et à la fin la foule s'aperçoit, mais trop tard, qu'elle eut mieux fait de faire ses affaires elle-même.

Lorsque, pour la première fois Faure aborda la tribune, il fut ce qu'il est toujours, persuasif, logique et profond. Il fit un saisissant tableau de la situation du pauvre en face du riche, l'un devenant toujours de plus en plus misérable à mesure que l'autre devient de plus en plus riche, il montra que la grève était une cause juste et termina en disant que seules l'énergie, la virilité la feraient triompher. Deux fois coupé par des applaudissements frénétiques de la foule, notre ami était en droit de croire que ce n'était pas la dernière fois qu'il aurait à s'adresser aux mineurs.

Mais Lamendin, l'endormeur, vit sa popularité et sa prochaine candidature en danger, la presse bourgeoise locale, vendue à la compagnie prit peur que sous l'influence des chaudes improvisations de notre ami, les mineurs ne fissent autre chose que des promenades drapeau tricolore en tête ; aussi le lendemain tolle général dans la presse, cabale montée contre notre ami dans la réunion du soir, menaces contre le propriétaire de la salle s'il consentait à nous la louer. Depuis, nous avons dû borner notre propagande à la distribution des journaux ainsi qu'à des causeries avec les houilleurs dans les estaminets.

Aujourd'hui la grève est finie à Lens, elle continue à Liévin, Courrières et Dourges ; mais les mineurs de ces dernières localités commencent à voir que Lamendin a trop ménagé la « chèvre et le chou ».

Puissent-ils comprendre enfin que leur émancipation ne peut sortir que d'eux-mêmes, *d'eux seuls*, que toute délégation, tout chef de file, *n'est qu'un obstacle à la victoire*, qu'enfin par émancipation l'on doit comprendre la liberté pleine et entière de l'individu, la satisfaction intégrale de tous ses besoins, et que tout cela ne sera et ne peut être acquis que par une action énergique et soutenue, une lutte constante contre la propriété individuelle et l'autorité, par leur destruction complète en un mot, par la Révolution sociale.

***

Grenoble. — Maintenant que le Vieux Monde bourgeois craque de toutes parts, que les lois et les institutions ne sont plus prises au sérieux, et que les préjugés commencent à disparaître devant le souffle de la raison et de la logique, les gouvernants comprennent que le sol se lézarde sous leurs pieds, aussi ils sont pris de terreur et frappent sans réflexion à tort et à travers, accélérant ainsi par leur bêtise la marche des événements vers la Révolu-

tron. — Un fait vient de nous prouver cette observation.

Quatre de nos camarades viennent de se voir successivement jeter à la porte de leur atelier pour cause d'anarchie, mis à l'index de toutes les maisons de Grenoble et ainsi forcés de quitter la localité.

Il fallait bien qu'ils sévissent contre le groupe anarchiste qui vient de se former — car ils ont vu que notre propagande n'était pas à l'état de lettre-morte et qu'elle trouvait de l'écho dans les rangs des proscrits du banquet de la vie. — Ils ont voulu jeter la terreur parmi ces travailleurs qui avaient l'audace de rêver un avenir meilleur. Ne craignez rien, bourgeois ! vous ne perdrez rien pour attendre — tous vos points sont comptés — les camarades que vous avez jeté dehors à l'entrée de l'hiver, pourraient bien nous rendre œil pour œil, dent pour dent. Vous avez cru nous intimider avec de pareils procédés, c'est ce qui montre votre bêtise — parce que les luttes du travail contre le capital ne datent pas d'aujourd'hui, et malgré les massacres de Juin 48, de Mai 71, d'Aubin et de la Ricamarie, le socialisme, un instant meurtri, s'est relevé plus fort et plus vigoureux qu'avant. Vous nous avez mis un peu plus de haine au cœur.

Si vous avez cru anéantir notre groupe, vous avez simplement fait erreur, car tous les travailleurs sont indignés et prêts à reprendre la place de leurs camarades.

Nous avons donné une réunion publique et contradictoire à Fontaine, ayant pour ordre du jour : De la nécessité d'une transformation sociale. La salle du préau des écoles était bondée d'un public très sympathique et écoutant avec attention.

Le compagnon Nicolas prend la parole et dit : Nous n'avons pas l'habitude de former de bureau, car nous aimons trop notre liberté et celle de nos camarades pour consentir à nous la faire limiter par un président, nous nous croyons assez grands pour pouvoir causer sans demander la permission à personne. Ensuite il expose le but de la réunion, il en démontre la différence avec les réunions organisées par les mendiants de candidatures.

Le compagnon Mollet prend la parole et expose la terrible situation qui est faite à la classe ouvrière par la rapacité capitaliste et le développement toujours croissant du machinisme, et démontre aussi que la misère n'existe pas qu'en France, mais qu'elle était internationale.

A la sortie nous avons distribué la *Révolte* et l'*Attaque*.

***

Toulon. — Samedi soir, nous avons donné, dans un faubourg, une réunion dans laquelle un de nos amis a développé le sujet suivant : De la situation des travailleurs en face de la nouvelle Chambre. Le mauvais temps avait empêché beaucoup de travailleurs d'y assister, environ 80 citoyens étaient présents.

En quelques mots, notre ami a commencé par démontrer que si le travailleur était dans une si mauvaise situation, il ne le devait qu'à la mauvaise organisation de la société actuelle, et qu'au point de vue économique le travailleur du XIXe siècle était aussi misérable que celui du siècle passé, que pour améliorer sa situation, il devait tourner ses forces vers l'économie sociale.

Puis, passant à l'ordre du jour, en peu de mots, il a montré que les Chambres de députés étaient incapables de pouvoir résoudre les réformes qu'elles avaient promises aux travailleurs.

Prenant une de ces réformes, telle que la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il a montré que si la Chambre la votait, la Bourgeoisie payerait plutôt les curés de leurs poches, attendu que ce serait en dernier lieu les travailleurs qui payeraient la réforme, car personne n'ignore qu'un curé représente au moins quarante gendarmes. De nombreux applaudissements ont approuvé le dire de notre ami ; puis, examinant la question de la suppression des octrois, il n'a pas eu de peine à réduire à néant cette réforme.

Après avoir répondu victorieusement aux quelques objections présentées par l'auditoire, parmi lesquelles la question des fainéants, nous avons distribué des journaux invendus qui compléteront les idées que nous répandons et qui sont comprises aujourd'hui par la masse.

***

Villeneuse. — Dans un tissage où travaillait le compagnon Decamps et où naturellement il faisait de la propagande, ce qui déplut au patron, celui-ci lui chercha noise sous prétexte de défaut à un tissu qui réellement n'existait pas. Le patron voulut lui retenir 2 fr. 50 ; le camarade qui savait n'avoir fait aucun défaut demanda à voir le tissu ; aussitôt le singe s'empresse de dire qu'il est parti. Une dispute s'ensuivit, dans laquelle le compagnon gifla le patron. Aussitôt le caissier et deux autres de ses acolytes accoururent au secours de leur maître, et renversèrent le compagnon Decamps. Le patron croyant triompher, voulut se jeter sur lui, mais déjà il était debout et administra aux quatre coquins une belle volée. En attendant que les affameurs disparaissent, les calotter de temps en temps, ça leur fait du bien.

***

Chateaurenard. — *Laïcisation bourgeoise.* — Nos bons élus viennent de faire un semblant de laïcisation de l'école communale des filles ; ils ont changé le matériel scolaire de local et remplacé la geute cornette par des demoiselles.

Comme à l'ancien local, le Syllabus et toutes les autres absurdités cléricafardes resteront au premier rang parmi les attributions des institutrices laïques.

Le curé grincheux, a refusé l'entrée de sa boite à bon dieu aux institutrices qui conduisaient aux offices divins, leur troupeau d'agneaux (destinés à devenir moutons, par suite d'une telle instruction).

Il n'en a pas moins fallu pour amener l'intervention de monsieu le maire et de ses argousins et mettre le calotin à sa place.

Voilà bon peuple de France et de Navarre la comédie qu'on joue pour te fermer le bec ; c'est ainsi qu'on a toujours fait, c'est ainsi qu'on fera toujours, c'est par ce procédé qu'on t'accordera, — si jamais on te l'accorde — la séparation de l'Eglise et de l'Etat, quand l'expérience d'un siècle, la science moderne et la philosophie la plus élémentaire nous prouvent qu'il faut noyer l'Eglise et étrangler l'Etat, et remplacer le tout par le Communisme-Libertaire.

## Suisse

*Lèse-majesté dans le canton de Schwiz.* — Près de l'Axenstein, l'escamoteur M. Jacques Iaeggi était venu passer l'été pour donner des représentations aux baigneurs. Une jeune allemande lui présenta un paquet en lui demandant d'en deviner le contenu. Iaeggi répondit de suite : Vive Guillaume II, et ajouta qu'il aurait préféré le vieux Guillaume et l'empereur Frédéric.

Iaeggi fut dénoncé pour crime de lèse-majesté, et appelé en audience devant le tribunal du département.

Qui ne croirait pas à ce fait, peut se faire montrer par M. Iaeggi le papier timbré du tribunal de Schwiz !

## Roumanie

Bucharest. — Il y a plus d'un mois que la grève des ouvriers tailleurs s'était déclarée. Mais à cette époque, je me trouvais en province, et les journaux de Bucharest, même ceux qui s'intitulent les plus avancés, ayant omis d'en parler, ce n'est qu'en me rendant dans cette ville que j'en ai appris les détails.

A la suite d'une baisse de salaire — ce qui n'a jamais empêché de vendre les vêtements toujours aussi cher — et à cause de l'irrégularité avec laquelle ces pauvres diables étaient payés, les ouvriers tailleurs en vêtements d'hommes s'étaient mis en grève.

On avait voulu amener des ouvriers de Jassy et de l'étranger, mais ceux-ci s'étant déclarés solidaires des grévistes, on a dû y renoncer.

Aux grévistes, on avait défendu de se réunir ; on avait opéré des arrestations en grand nombre.

Enfin, au bout de plus d'une semaine de résistance, les patrons avaient accordé une augmentation, en moyenne d'un tiers du salaire. Les ouvriers allaient reprendre le travail, lorsque les patrons, voyant le calme rétabli, et croyant impossible le recommencement de la grève, voulurent revenir sur leur parole et ne rien accorder. Les grévistes résistèrent à l'infamie des patrons et ont obtenu gain de cause.

## Italie

Nous prenons dans l'*Associazione* la note suivante :

« A la suite des renseignements que nous venons de recevoir, nous avons de graves raisons pour croire que Angelo Azzatti, soi-disant anarchiste, résidant à Genève, n'est autre que le fameux mouchard Terzaghi. Nous pourrions nous tromper ; mais, comme il est certain que tous reçoivent des lettres d'Azzati et que personne ne le connait personnellement, nous nous croyons autorisés à l'inviter à pourvoir à son honneur et à se faire connaître à des amis d'Italie qui ont connu personnellement Terzaghi.

« Nous ajoutons que puisque Terzaghi pourrait bien faire présenter un autre sous le nom d'Azzati, il faudra que celui qui se présenterait donne les preuves de son identité et prouve par sa caligraphie qu'il est le même qui écrivait sous le nom d'Azzati.

« Le même Azzati-Terzaghi est le correspondant de la policière *Gazetta di Torino* qui bave toujours sur les anarchistes ».

***

La police française fait tout son possible pour empêcher l'apparition de l'*Associazione*. Le second numéro qui vient de paraître, a dû être imprimé à la main.

Nos amis espèrent toutefois de vaincre les difficultés et de continuer à faire enrager les gouvernants français qui se chargeant de faire la police pour Crispi, en paraissant régulièrement.

## Portugal

Le mouvement continue, surtout à Porto. Les chapeliers sont toujours en grève, mais en petit nombre. *La Revolução Social* leur suggère, avec raison, la violence, car les bras-croisés meurent de faim.

Les photographes ont voulu aussi se mettre en mouvement pour obtenir le dimanche libre, mais ils ont échoué.

## Norwège

Ce serait une erreur de supposer qu'il n'y a pas de mouvement révolutionnaire en Norwège. C'est un pays où la bonne semence a toujours germé dans un excellent terrain.

Après la révolution de 1848, les théories communistes de cette grande époque se répandirent si rapidement, qu'en 1850 toute la Norwège en était agitée, à l'instigation d'un nommé Marcus Thrsne, mais les meneurs les plus intelligents et les plus résolus furent jetés en prison et le mouvement se ralentit.

L'immense impulsion donnée par la Commune aux revendications sociales qui ébranlèrent le Vieux Monde eut aussi son contre coup dans le pays du soleil de minuit. Depuis lors, une propagande très active s'est poursuivie en Norwège. Les social démocrates y sont nombreux et leur journal habilement rédigé par Care Jeppensen, un des hommes les plus populaires, paraît deux fois par semaine à Christiania et est très répandu.

Il y a deux ans, on ignorait encore en Norwège ce que c'était que l'Anarchie. Maintenant l'Idée a fait son chemin et trouvé des défenseurs. Les hommes du Nord sont remarquablement individualistes, ils préfèrent leur liberté personnelle à tout le reste, et c'est ce qui rend facile la propagande anarchiste. Mais les idées communistes sont neuves pour cette génération, cependant elles commencent à se répandre. L'Anarchie est devenue une force avec laquelle il faut compter ; je ne dis pas que ce soit un parti organisé, faisant de la propagande politique, mais les idées démocratiques des Norvégiens se développent dans le sens anarchiste, c'est-à-dire individualiste et logique.

L'un des initiateurs et des plus fermes défenseurs de l'Anarchie en Norwège fut Henrik Ibsen, le grand poète, le célèbre écrivain, si admiré en Angleterre, lu par toute l'Europe et qu'en Allemagne on compare à Schiller. Oui vraiment Ibsen est anarchiste et parmi les meilleurs. Ses drames révolutionnaires ont été joués sur toutes les scènes de la Norwège, du Danemark, de la Suède, de la Finlande, en Allemagne, en Angleterre et ils pénètrent maintenant en France, opposant les œuvres fécondes de la Liberté aux crimes de l'organisation sociale actuelle.

Un autre écrivain norwégien bien connu, Arne Garborg est aussi anarchiste et a publié d'excellents articles pour défendre cette cause. Du reste, ce n'est pas seulement parmi les hommes éminents, mais aussi bien dans le peuple, que les idées ont pris racine.

Dans une lettre rendue publique, adressée à l'auteur danois Gorg Brandes, Ibsen écrit : Un jour viendra (et il est grand temps) où toutes nos notions actuelles s'en iront en poussière. Nous avons vécu jusqu'à présent des miettes révolutionnaires du siècle dernier et nous les avons mâchées et remâchées. C'en est assez : il nous faut un nouvel aliment et de nouvelles formules. La liberté, l'égalité, la fraternité n'ont plus la même signification qu'au temps de la guillotine, c'est ce que les politiciens ne comprendront jamais, ce qui les rend haissables. Ils ne veulent que des révolutions partielles, superficielles, à leur profit. Il faut révolutionner l'esprit public.

Ce qu'Ibsen attend de l'avenir, c'est le développement intégral de l'individu sans aucune ingérence

de l'Etat ou de la Société. Dans une autre lettre à Gorg Brandes, il écrit deux mois plus tard : L'Etat est la négation de l'Individu. Par quoi la force de concentration gouvernementale est-elle achetée en Prusse ? Par l'anéantissement de l'Individu. Il faut donc que l'Etat soit aboli. Voilà la Révolution que j'appelle de tous mes vœux. Sapez l'Etat jusqu'en ses fondements. Remplacez-le par la liberté individuelle comme base d'une ligue universelle. Voilà une cause pour laquelle il fait bon combattre. Cette idée que l'Etat est l'ennemi de l'individu et de la liberté et doit par conséquent disparaître, est une de celles qu'Ibsen a le plus à cœur.

Ces lettres furent écrites avant la Commune, mais seize ans après, Henrik Jaeger, le biographe d'Ibsen l'entendit soutenir la même thèse avec autant d'énergie et de passion. Les deux derniers drames en sont le développement, ils ont pour titre *Les Colonnes de la Société* et *La Dame du Lac*. Dans chacune de ses œuvres il met le doigt sur une des pourritures sociales.

Le journal anarchiste *Fedraheimen* est très soigné. Il est édité par Ivar Markenson et se publie à Tynset où il a fait une propagande énergique, de sorte que tout le monde y est plus ou moins communiste-anarchiste. Ses abonnés sont surtout des paysans aisés, des ouvriers des champs et la population intelligente des villes.

Mon opinion personnelle est que la Norwège ne tardera pas à marcher en tête des autres nations pour la diffusion des idées sociales. Le pays n'est pas grand, sa population ne dépasse pas deux millions d'habitants, mais elle est éprise d'idéal et de radicalisme, et quoique l'Anarchie y soit d'introduction récente, elle n'en a pas moins de nombreux adhérents et admirateurs. Nous serons prêts quand le glorieux jour sera venu. Dans ce but et pour cette cause nous tendons les mains à travers continents et nationalités à tous ceux qui veulent avec nous faire partie de la grande ligue internationale qui fera la Révolution Sociale. (*Freedom*)

## Allemagne

Le *Sozialdemokrat*, l'organe des collectivistes allemands, en insérant un article d'un de leurs camarades, qui voudrait voir une entente entre collectivistes et anarchistes, ajoute les considérations suivantes :

« C'est absolument inexact que la lutte entre collectivistes et anarchistes soit une lutte pour l'avenir, et purement pour savoir comment on préparera le sanglier quand il aura été tué. Cela nous laisserait absolument froids. Mais la doctrine anarchiste repose au contraire précisément sur le *présent : dans la chasse contre le sanglier. Et, non seulement les anarchistes prétendent prohiber aux collectivistes l'emploi de certaines armes, mais ils tâchent dans leur guerre de les déranger, et voir même de leur nuire.....*

*Il y a des gens qui penchent vers l'anarchisme plus en conséquence de leur tempérament que par la conviction ; des gens, dont la « tactique radicale » (en apparence) des anarchistes convient mieux à leur « sentiment », que celle des collectivistes.* Pour nous, faire attention à de telles gens, ce serait mettre notre *conviction* au service de la « *confusion* ».

Ainsi parle le *Sozialdemokrat*.

Nous tenons à répéter au *Sozialdemokrat* que ce n'est pas seulement une question de *tactique* qui nous sépare des collectivistes (français ou allemands) mais bien plus une question de PRINCIPES, d'où découlent nécessairement une tactique et une ligne de conduite différents.

Eux veulent le Volkstaat (un Etat populaire) nous, nous ne voulons plus d'Etat. Par conséquent ils sont parlementaristes, nous, nous sommes antiparlementaristes, et la différence des doctrines nous porte à lutter dans des milieux tout à fait contraires.

Le *Sozialdemokrat* dit ensuite : « Le socialisme (collectiviste) et l'Anarchisme, sont deux doctrines différentes, l'une l'Anarchisme, d'origine *métaphysique* (!), l'autre le Socialisme, d'origine *materialiste*.

Nous croyons que cette affirmation mérite d'être rectifiée. En effet, qu'y a-t-il de plus matérialiste ou mieux de plus positiviste que l'Anarchisme, lequel en tenant compte de toutes les faiblesses humaines et de toutes les passions et les goûts différents, veut fonder une société dans laquelle toutes les passions et les goûts différents, veut formuler une société dans laquelle toutes ces passions, au lieu de s'entrechoquer constamment, forment un tout harmonieux ?

Et quoi de plus métaphysique, pour ne pas dire illogique, que le Collectivisme, lequel, tout en voulant détruire une société qu'il reconnaît mauvaise, en construit une autre à l'instar de celle-ci, en en conservant les principes d'exclusivisme, d'antagonisme et d'autorité qui est le plus nuisible de tous ?

Les camarades allemands vont sans doute s'emparer de cette occasion pour faire de la propagande, car il paraît que de la Démocratie allemande, ils se désagrègent de temps en temps des éléments qui demandent l'union entre les deux partis, et ce sont justement ceux qui, tout en sentant la lacune des idées collectivistes, ne connaissent pas assez bien l'Anarchie pour s'y rallier.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les anarchistes réunis dimanche 19 octobre, salle Horel, après discussion, déclarent : qu'ils repoussent toute solidarité avec la Chambre syndicale, dite des Hommes de Peine, siégeant à la Bourse du Travail, salle 13, rue Jean-Jacques Rousseau.

*Pour le Cercle International :*

LUCIEN.

***

Le dernier numéro de l'*Attaque*, parue cette semaine, contient, sous la rubrique « Petite Poste », l'entrefilet suivant :

« Le groupe *Les Solutionnistes* informe son contradicteur que, suivant son désir, il lui a été répondu. Ce groupe ignore si le journal auquel ils ont envoyé leur réponse l'insérera, il ne peut faire plus, ne voulant pas occasionner une polémique entre organes de même nuance ».

Il est évident que le « journal » dont il est question ci-dessus, est la *Révolte*, puisque c'est dans ses colonnes qu'a eu lieu la discussion entre *Les Solutionnistes*, et son contradicteur. Or, à la *Révolte*, chaque fois que l'on a discuté avec quelqu'un on lui a toujours laissé le droit de réponse et avant que d'insinuer que l'on peut lui refuser ce droit, le « compagnon » Malato, qui est le groupe *Solutionniste*, aurait dû nous faire parvenir sa réponse ; si on lui avait refusé l'insertion, il aurait eu le droit de parler ensuite.

***

Nous recevons du *Cercle International* la communication suivante :

Le compagnons qui ont versé pour le journal *La Sociale* de Martinet, sont prévenus qu'ils peuvent réclamer à son adresse, 22, rue des Martyrs, les sommes qu'ils ont souscrites. Les fonds non réclamés au 30 novembre, seront versés un tiers, aux détenus, un tiers au Cercle International, un tiers à l'achat de la presse.

***

C'est à Châteaurenard (Bouches-du-Rhône) que les correspondances concernant le compagnon Roudier, doivent être adressées, et non à Châteauroux comme nous l'avons annoncé par erreur dans notre n° 5.

***

La revue mensuelle *L'Humanité*, servira les abonnés de l'Union internationale des Femmes ; ils voudront bien envoyer leur adresse à Louise Michel, secrétaire de rédaction, 95, rue Victor Hugo, à Levallois-Perret (Seine), et au bureau de la *Revue Socialiste*, 8, rue des Martyrs.

***

En vente à la Librairie Internationale, chez Achille Leroy, 37, rue Gracieuse, *La Prise de Possession*, brochure par Louise Michel.

## PETITE CORRESPONDANCE

L. à Deville. — A. à Saint-Denis. — C. à Alais. — N. P. à Oak Park. — C. à Rougiers. — C. à Cheptainville — B. à Toulouse — B. à Toulouse. — B. à Vienne. — G. au Hâvre. — B. à Arrest. — M. à Grenoble. — C. à Ménerville. — Verviers. — M. à Rabastens. — W. à Fressenneville. — P. à Troyes. — V. à Saint-Denis. — F. à Amiens. — B. à Saint-Etienne. — C. à Roubaix. — H. à Cette. — Reçu timbres et mandats.

C. à Nantes. — Bien.

Vanves. — Les brochures ont été envoyées, envoyons à nouveau.

Joannès à Blaisot. — Je suis très étonné de ton silence.

El Socialismo à Cadiz. — Le journal est toujours servis, envoyons le numéro demandé. Nous n'avons plus aucun des manifestes publiés à l'occasion des élections du 22.

Le compagnon Mollet prie les compagnons Luss et Courtois de lui répondre.

Leclous. — Nous n'avons pas de relation avec Basly, ni avec ses amis.

Les camarades de Bordeaux aux camarades ... dessous : — Soulier à Nîmes. — Avez-vous reçu ... lettre la semaine dernière ?

Darnaud à Foix et Weil à Paris. — Aurai le ... de vous répondre sous peu. L'excès d'occupations ... jusqu'à présent empêcher de le faire.

Sébastien Faure. — Serions contents de recevoir ... lettre de toi. T'écrirai de mon côté sous peu.

Spartacus Verdier, à Ganges. — Le groupe de ... deaux désirerait que celui de Ganges entre en ... pondance avec lui. Adresse jusqu'à nouvel avis : 4, ... Birly, à Bordeaux.

Groupe de Toulouse. — Indépendamment de ... adressés à B., nous avons envoyé, en deux plis, un ... plaire de chacune de nos affiches. Les deux plis ... sont-ils parvenus ? Ecrivez-nous.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, ... midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — En caisse : 34 fr. 40, ... 4 fr. 10 salle Horel et 17 fr. 20 (défense P.) ... Charles. — Dépenses : Jahn 20 fr. 35.

*Commission des détenus.* — En caisse : 44 fr. ... — Dépenses : Pini 5 fr. 20 ; Perret 3 fr. 20 ; ... chon 3 fr. 20 ; (à voir) 3 fr. 20 ; salle Charles 5 ...

Soirée familiale le dimanche 27 octobre, ... Charles, 2, boulevard Barbès, au profit des déten...

Avis aux Camarades. — Les idées anarchistes ... nant de l'extension de jour en jour, le groupe ... chiste des V^e^ et XIII^e^ fait appel aux compagnons ... auraient quelhues livres à donner à la bibliothè... qui est en formation. En outre, beaucoup d'indi... rents voulant s'instruire sur les idées, des con... rences où on traitera de diverses questions, aura... lieu tous les dimanches de 2 à 5 heures à partir ... 27 octobre.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, ... d'Avron, à 8 h. 1/2.

Tous les camarades et les lecteurs de la *Révo...* sont invités à assister à la soirée familiale qui aura lieu le dimanche 27 courant, à 7 heures du soir, petite salle de la Brasserie des Champd-Elysées, place Villebœuf à Saint-Etienne.

Ordre du jour de la causerie : Apothéose de la Bourgeoisie et la Foire du Champ de Mars.

Rueil. — Tous les lundis, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe anarchiste, salle Normand, rue de l'Hôtel de Ville, 2. — Lundi 28 octobre, conférence par le comp. Lebeucher, suivis de chants et poésies.

On est prier d'être exact.

Choisy-le-Roi. — Le groupe d'Etudes sociales se réunira le samedi 26 octobre, à 8 h. 1/2, salle Saint-Donat.

Ordre du jour : Des moyens de propagande dans les campagnes ; Organisation d'une conférence publique. — Tous les travailleurs sans distinction sont invités.

Amiens. — Le groupe *Les Eclaireurs* de Picardie organise une soirée familiale, pour le dimanche 3 novembre, à 5 heures du soir, salle Lévêque, faubourg du Cours, 64, en face de la Hotoie, avec le concours de plusieurs compagnons de la *Jeunesse anarchiste*.

Ordre du jour : Les droits des paysans ; L'insoumis ; Antipatriotisme ; La jeunesse devant la politique.

Les jeunes gents sont spécialement invités. Entrée libre.

Vimeu. — Tous les compagnons de Vimeu sont invités à la réunion qui aura lieu le dimanche 27 octobre, à 4 heures du soir, salle Bernard, hôtel de la gare.

Ordre du jour : Entente pour une souscription en faveur de l'achat d'une presse typographique.

Lyon. — Les compagnons de Lyon, tout spécialement convoqués le lundi prochain 28 courant, à 8 h. précises du soir, à la salle Marcellin, avenue de Saxe, 105. Questions diverses et urgentes.

Cette. — Le groupe l'*Egalitaire* convoque tous les anarchistes pour lundi 28 courant, à 8 h. 1/2 du soir, au café du Gard, rue du Pont-Neuf.

Ordre du jour : Organisation d'une soirée familiale suivie d'une tombola pour l'anniversaire des martyrs de Chicago, le 11 novembre.

Verviers. — Cercle l'*Etincelle*, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir et dimanches, à 4 h.

Dimanche, 3 novembre, à 4 heures du soir, réunion extraordinaire. Les anciens membres du Cercle sont particulièrement invités.

*Le Gérant :* J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Troisième Année, N° 8. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 2 au 8 NOVEMBRE 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois. . . . . » 2 50
Trois mois. . . . . » 1 25
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois. . . . . » 3 50
Trois mois. . . . . » 1 75
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AH! QUEL PLAISIR D'ETRE SOLDAT!

On va égorger un homme ces jours-ci, si ce n'est encore fait.

Un malheureux soldat déjà condamné aux travaux-publics, a déserté, a vendu ses effets militaires, et en s'entendant condamner à une peine de temps, a sorti sa chique de sa bouche et l'a lancée à la tête de l'officier présidant le Conseil de guerre. Il a immédiatement été condamné à la *peine de mort* pour outrage envers un supérieur dans l'exercice de ses fonctions.

Vous croyez peut-être que ceci se passe dans un pays à demi-sauvage où règne un Soulouque quelconque? — Pas du tout, c'est en Algérie, où nous avons porté la civilisation en nous abstenant de la pratiquer nous-mêmes, comme dans toutes nos colonies, du reste, et quelquefois même en France.

C'est tout de même raide de tuer un homme pour avoir jeté sa chique à la tête d'un autre! Le projectile, du reste, quoique malpropre, n'était pas dangereux. Un civil en fait quelquefois autant à un enjuponné, il écoppe *deux ans* de plus que sa peine — c'est déjà joli; mais le malheureux *troubade* qui se passe cette fantaisie vis-à-vis d'un galonné la paie de sa vie.

En voyant pareille chose, on se demande comment il se fait que le peuple puisse être assez bête pour accepter cette odieuse servitude de l'armée pour peut être s'y laisser égorger un jour pour quelque blague de manque de discipline ou en tout cas risquer de servir de bourreau en exécutant un camarade.

Dernièrement, j'apprenais qu'un bruit courait en Allemagne, que le fameux général anglais Gordon, celui que les dévots d'outre-Manche ou surnommé *ange* Gordon et qui avait péri dans Kartoum, y aurait été abattu par une balle anglaise restée inconnu. Cet exemple est bon à suivre, on devrait se pénétrer de la pensée que le galonné qui fait sa carrière de traîner un sabre, ne vaut nullement le petit *pioupiou* qu'il a abêti à force d'oppressions absurdes, car le petit pioupiou qui est un être inutile et dangereux tant qu'il porte la livrée de servitude militaire, redeviendra, probablement, un citoyen utile et intelligent quand il sera rendu a la vie civile. Il y a malheureusement des exceptions, certaines victimes des chiourmes militaires restent idiots le restant de leurs jours. Mais le galonné restera toujours nuisible, car il est l'ennemi naturel du peuple, il est le dirigeant.

Vous, pères de familles, qui savez si bien prêcher le patriotisme à vos fils, prêchez leur donc un peu l'amour de la liberté, faites-leur donc comprendre que le galonné, qu'il s'appelle Bismarck ou Galiffet est également l'ennemi, que sa tunique soit blanche ou sa culotte garance, leurs mains à tous deux sont rouges de notre sang ou de celui de nos frères. Les dirigeants n'ont pas plus de patrie que vous les prolétaires: ils sont *Eux*, nous sommes *Nous*, c'est-à-dire deux ennemis irréconciliables, toujours en lutte, toujours prêts à se dévorer. Seulement il y a assez longtemps que c'est nous, qu'*Eux* les dirigeants dévorent, à quand donc sera-ce *Nous* qui écraserons ces monstres dont nous avons fait nos maîtres? — ils sont en réalité nos inférieurs en toutes choses, eux qui se proclament bien haut nos *supérieurs*; nos inférieurs en force, en nombre, en intelligence, en tout, ils n'ont absolument rien comme supériorité, que l'instruction que souvent nous n'avons pas, car leur plus sûr moyen de nous abaisser, de nous opprimer est de nous priver de cette ressource qui est leur seule arme. Mais une fois toute cette clique balayée, on aura le loisir et les moyens de s'instruire, chassons-les donc d'abord, nous nous instruirons après. Voyez comme ils nous bafouent nos dirigeants quand à quelques centaines de mètres du mur des Fédérés, s'élève un véritable temple à la gloire du sinistre vieillard qui a fauché tant de courageux citoyens, les pierres de cet édifice sont cimentées avec notre sang, avec le sang du peuple. Oui, ils ont assez piétiné dans ce sang généreux, ils y ont assez traîné leurs sabres pour qu'à notre tour nous prenions le leur pour nous laver de toutes les humiliations et de toutes les hontes dont ils nous souillent depuis si longtemps, assez du rôle bête de mouton qu'on égorge, prenons le glaive et faisons-nous Justiciers.

## La Grève de Lens

Permettez-moi, compagnons de la *Révolte*, de vous faire part de quelques considérations sur les grèves du Pas-de-Calais.

Lens est un centre d'exploitation minière où l'idée socialiste n'a jamais pénétré, les journaux les plus avancés de la région sont radicaux, nuance pâle, très pâle. La plus grande partie de la population ne sait lire, ni écrire, au grand intérêt des compagnies qui peuvent ainsi l'exploiter sans vergogne.

Lorsque l'instruction manque ainsi, rien d'étonnant alors que l'on n'ait pas même le soupçon de ce que c'est que le droit, on vit avec l'insouciance de la bête, acceptant avec impassibilité les plus dures conditions et ne se révoltant, ne se mettant en grève que lorsque vraiment les conditions de la vie sont devenues entièrement impossibles.

Voici des chiffres :

« Il est très exact que le premier versement opéré à l'origine sur le capital de la compagnie de Lens, fut de 300 francs sur 1,000 francs, c'est à dire pour 3,000 actions : 900,000 francs ; il est exact que ces mêmes actions, plus ou moins libérées ont *rapporté annuellement un millier de francs* et ont été côtées chacune 22,000 francs, ce qui est baisse, car le cours de *quarante-huit mille francs* a été bel et bien coté ».

Et croit-on maintenant que si les mineurs Lensois avaient reçu l'instruction nécessaire pour se rendre compte de ces chiffres, pour faire la différence entre leurs salaires et les dividendes des actionnaires, croit-on que ces gens auraient borné leurs revendications à une dérisoire augmentation de salaire de 50 centimes par jour?

Ils auraient tenu ce langage : « Hé quoi! ces *12 millions* que les actionnaires se sont partagés cette année, c'est nous qui les avons sortis de la terre, ces 13 millions représentent nos sueurs de toute une année, le sang de nos frères qui sont morts ou blessés pendant l'extraction et ce qu'il nous faut, ce n'est ni 50 centimes ni 1 franc d'augmentation par jour, mais *c'est la mine que nous voulons!* »

Et les bourgeois savent bien que ce serait-là le langage des ouvriers de tous pays si la science était pour tous; mais non ils la gardent pour eux ou s'ils apprennent à lire aux fils du peuple, c'est dans des livres où l'on enseigne des maximes de résignation et de sagesse.

Résignés, sages! Ils le sont-ces pauvres gens. Nous les avons coudoyés, nous leur avons parlé, nous savons ce qu'ils pensent. Ils trouvent légitime leur exploitation, généreux leurs exploiteurs parce que — forcés par les demandes pressantes de charbon, ils ont accordé 10 0/0 d'augmentation.

Lorsque les houilleurs de Courrières, refusèrent ces conditions et demandèrent 20 0/0; il se trouva à Lens des houilleurs pour nous dire : « *c'est impossible ce qu'ils demandent!* »

Voilà compagnons, où l'on en est dans le Pas-de-Calais : à approuver sa servitude. Pourtant, malgré cela, il y aurait eu des actes virils durant cette grève si, comme toujours, les travailleurs n'en avaient pas mis la « direction » dans les mains d'un homme. Ce « meneur » mena en effet la grève et lorsqu'il vit sous les chaudes improvisations de notre ami Faure, se réveiller dans les mineurs l'énergie qu'il avait châtrée; il pensa que sa popularité, sa prochaine candidature étaient en péril et fit chorus avec la presse locale bourgeoise pour anathémiser cet *étranger*, ce *brouillon* qui ne craignait pas de venir dire la vérité sans voile au risque de sa liberté.

Comme vous le disiez dans un de vos précédents articles il serait fort bon que l'on s'organisât pour envoyer des compagnons dans tous les centres grévistes, la tâche est rude certes, je l'ai vu par deux fois, en Belgique et plus récemment à Lens, mais le terrain est bon malgré tout, et jamais la semence anarchiste ne se perd.

## LA TACTIQUE RÉVOLUTIONNAIRE

Au sujet de la discussion engagée, nous recevons l'article suivant :

### Quelques Préliminaires

J'ai remarqué, dans les réunions de groupes et même à la Réunion anarchiste internationale, une très formelle tendance à la querelle de mots, à la dispute sur les nuances, sur l'interprétation, sur les détails. Non point, cette tendance batail-

leuse, dans le but de plus en plus tirer l'idée au clair, mais bien seulement pour affirmer la prédominance de telle ou telle thèse, l'excellence de telle ou telle opinion. C'est ainsi que nous avons déjà la petite guerre frondeuse des anarchistes *idéalistes* et des anarchistes *matérialistes*, la guerilla entre *égoïstes* et *altruistes*, et *tutti quanti*. Cela nous ramène aux belles disputes scolastiques des premiers âges du Christianisme, et par une plus moderne analogie, aux débats acharnés du Parlement de la République. Ceux-là, les scoliastes, se réclamaient tous du Christ et des textes sacrés; ceux-ci, les élus du peuple, à chaque discours rappellent sa souveraineté et leur dévouement; nous, les anarchistes, nous nous appuyons sur la Science, cette bonne fille, sur l'observation, ce facile ressort, pour maintenir nos dires, d'ailleurs unanimes à proclamer indubitablement l'Anarchie et la Révolution. Les scolastiques prétendaient servir Christ suivant leur personnelle doctrine, les Parlementaires se disent les serviteurs du Peuple suivant leurs groupements par nuances, et nous, les Anarchistes, nous voulons aller à la Révolution et à l'Anarchie selon certains préceptes que nous prétendons imposer : Idéalisme, Matérialisme, Egoïsme, Alstruisme, Individualisme, etc. Soit! courons à l'avenir sur tel ou tel coursier, entrons dans la bataille armés de tel ou tel engin, qu'importe! pourvu qu'identique soit la revendication : un Idéal!

N'est-ce pas cette diversité même qui a fait la vitalité du Christianisme, mourant au IV^e^ siècle dans les hérésies, en agonie au XVI^e^ sans la Réforme, — la vitalité du Parlementarisme que tous les *grands ministères* ont mis en péril et que sauve l'opposition, — nôtre propre vitalité, enfin, cette diversité, parce qu'elle nous rend aptes à discuter dans tous les milieux, qu'elle fait entrer dans l'Anarchie, ce jeune corps frémissant d'une vie nouvelle, différents éléments de nutrition qui la feront resplendir d'une vie pleine et florissante!

Mais c'est ici que je veux, ayant prôné ses éléments de force, dénoncer les germes mauvais portés en l'Anarchie par cette funeste tendance de la disputaillerie non sur l'ensemble et sur le but, mais sur les nuances, les opinions de personnes, les détails. Cette virtualité, essence même et facteur de l'homme, excellente comme arme de combat, quand elle est portée en des milieux indifférents ou hostiles, à quoi sert-elle, agitée dans un milieu bienveillant et tout acquis, presque homogène?

A faire renaître l'hydre aux cent têtes hideuses, l'Autorité, et quelle autorité? l'autorité morale, la pire de toute, puisqu'elle implique atrophie des cerveaux, abaissement des intelligences. Quand le crâne est éteint, que peut le corps? Que grandisse enfin sous le soleil libertaire, au souffle invigorant de l'Anarchie, le cerveau de l'Humanité! Révolutionnaires, voulons-nous imposer à nos compagnons de lutte nos idées mal dirigées, hâtivement conçues, plus ou moins entachées d'atavique ou d'ambiante erreur? Anarchistes, ennemis de toute autorité, adorons-nous l'idole infâme que nous voulons briser, suivrons-nous son dogme et ses rites proscrits?

A bas toute autorité, même morale, à bas! tout Pouvoir, même et surtout de l'esprit, renaisse la Liberté, vierge inviolée, de tous aimée, Liberté d'aspirations et de parole, Liberté d'esprit et d'action, Liberté partout, Liberté toujours! Laissons aux pédants, aux rhéteurs, aux académiciens le loisir, qui est leur joie et toute leur vie, des oiseuses discussions, des vaines et anodines querelles.

Nous poignent de plus grands soucis, nous tous qui apportons dans la Troie moderne le cheval de bois d'où, au jour prochain, s'élanceront les héros de la Guerre sociale. Préparer, puis faire la Révolution : labeur énorme, auquel nous devons l'effort de toutes nos forces, nos forces en partie dispersées par le Salariat. Point de temps à perdre, ni de calorique révolutionnaire à disperser. Droit au but! Parcourons les masses, instruisons-les, portons leur la bonne parole, secouons-les de notre contagieuse électricité, donnons-leur la secousse initiale qui les précipitera vers la Révolution.

***

Donc, plus de vaines querelles, d'oiseuses discussions, tout à la Révolution et pour la Révolution. Ces prémisses posées, quelle sera la dynamique révolutionnaire?

Je pense qu'il faut considérer l'action révolutionnaire sous deux périodes distinctes :

1° Période initiale, préparatoire, que nous traversons;

2° Période de lutte ouverte ou crise socialerévolutionnaire.

Pour la première période, il faut une entente, une tactique; pour la seconde une spontanée stratégie. Inutile de nous occuper de la bataille que nous ne verrons peut-être pas; retenons ce qui nous intéresse : la tactique à suivre pendant la période d'initiative qui est celle où nous vivons.

Evidemment, chacun de nous, par cela même qu'il est révolutionnaire, porte en lui une règle de combat, une tactique. Mais il est certaines lignes générales, certains aperçude larges envergure, sur lesquels chacun peut souvent ramener ses regards, sans pour cela que l'autonomie et l'entière liberté de quiconque soient violées. Un de ces points généraux, sur lequel je veux insister ici, est ce quasi aphorisme : « *L'action révolutionnaire doit s'adapter au milieu qu'elle veut agiter* ».

Sans examiner de plus près la théorie darwinienne de l'*adaptation*, nous pouvons affirmer, l'expérience le prouve, que le germe révolutionnaire porte de meilleurs fruits dans les milieux où il s'adapte, en d'autres termes que l'action révolutionnaire est plus efficace quand elle se plie au milieu qu'elle veut agiter, milieu le plus souvent hétérogène et hostile à la Révolution. Nous allons examiner brièvement :

1° Quels sont ces différents milieux, et leurs principaux éléments constitutifs;

2° Les meilleurs moyens d'action à exercer sur ces milieux, en tenant compte de ces éléments, — ce que nous pourrons nommer la *tactique révolutionnaire*.

(*A suivre*)

## INSOUMISSION

Un insoumis, c'est un homme qui se cache ou a fui a l'étranger, pour se soustraire aux obligations du service militaire, et qui est privé pendant 30 ans de la liberté de résider sur le territoire français.

Donc, c'est entendu; père, tu n'as pas le droit de dire à ton fils : reste chez moi, j'ai besoin de toi pour subvenir aux besoins de la famille; tu ne peux pas lui dire : je ne veux pas que tu ailles te battre avec les Allemands, ils sont nos frère de misère, et demain ils seront nos compagnons de lutte. Lorsqu'il est entre les mains des butors sanguinaires, qu'on appelle vulgairement lieutenants et capitaines, tu n'as pas le droit de lui dire : viens voir ta mère qui agonise et qui demande à t'embrasser avant de mourir.

Toi, fils, tu n'as pas le droit d'aimer une compagne, parce que les parents de celle-ci diront : vous ne pouvez pas vous marier, vous n'avez pas été soldat, et dans un an, dans deux ans, la loi, impitoyable, sera là, pour te dire : va-t-en, abandonne la femme chère à ton cœur, l'enfant qui commence à bredouiller ton nom et va servir ton pays, tu le dois, le patriotisme le veut.

La loi, quelle chimère! le pays, quelle farce le patriotisme, quel non sens! comme si la loi n'était pas faite pour tenir les uns dans la domesticité des autres, comme si tous les pays n'étaient pas habités par des hommes, comme si le patriotisme n'était pas une conséquence de la division de la terre en pays, différents par le nom, mais semblables quant aux habitants.

Est-ce que ces messieurs nous croient assez niais pour nous faire entrer dans la tête que l'Allemagne est peuplée de lions, l'Autriche de tigres, l'Italie de chacals et la Russie d'ours blancs? il le semblerait par les propos qu'ils nous tiennent à l'égard des peuples qui n'ont pas la chance de leur convenir.

Quelle monstruosité, que celle d'un capitaine obligeant ses hommes à marcher au pas au son du clairon et quelle absurdité ridicule, que celle d'un jeune homme se rendant au corps pour se soumettre à un tel régime.

Quelquefois, je regarde manœuvrer un peloton de soldats, commandé par un pantin galonné appelé sergent. Cet automate, à qui on a appris tout un vocabulaire de mots, qu'il répète sans cesse avec l'éloquence dûe à son rang : couchez-vous, relevez-vous, à genoux, debout, etc., et les crétins obéissent comme des guignolles conduits par des ficelles. Ça me rappelle la ménagerie Pezon.

Comment se fait-il qu'il y ait encore des jeunes hommes qui ne comprennent pas que si les bourgeois font la guerre, c'est pour détruire les prolétaires et les empêcher de se révolter.

Comment se fait-il qu'il y en ait encore qui ne sachent pas que lorsque l'Allemagne nous déclare la guerre, le peuple allemand n'y est pour rien, que c'est la noblesse qui ne sait plus où donner de la tête qui veut empêcher la plèbe de faire sentir sa colère. Ne vous rappelez-vous pas, que Napoléon III envoyait une grande partie des conscrits de Paris dans les régiments de zouaves, parce que là, ils avaient plus d'occasions de se faire casser la gueule que partout ailleurs.

Pour moi, je déclare ne pas me soumettre à une pareille déchéance, ce serait signer anéantissement. Je serai pareil à ces éléphants dont les Indiens se servent en guerre.

La seule lutte que je reconnaisse, moi, c'est celle des affamés contre les affameurs, c'est la guerre du plébéien contre le patricien, des gouvernés contre les gouvernants.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

*Comme on devrait traiter tous ceux qui s'occupent de police.* — A Saint-Pierre Miquelon, un nommé Lejean avait fait volontairement l'offre de bourreau. Il a été mis en quarantaine par ses concitoyens. On lui refusait jusqu'au pain et au sel. Les fournisseurs ne voulaient plus de sa pratique; ils lui renvoyèrent même acquittées les notes qu'il restait leur devoir. En présence de cette situation, Lejan abandonna la colonie. Il partit pour la France. Il ne reste plus qu'une chose à faire, c'est à devenir bourreau de France, c'est à quoi il aspire.

***

Claret. — M. Salles, régisseur des propriétés de mademoiselle Coulon, à Fontanes, venait de renvoyer une fermière dont il était mécontent. Cette femme jura de se venger.

Dans la journée du 1^er^ octobre, elle attendit M. Salles et, lorsque celui-ci sortait de sa maison, elle lui asséna sur la tête un violent coup de bâton qui l'étendit sur le sol. Se ruant alors furieusement sur sa victime, la fermière continua à la frapper à coups redoublés, la piétinant avec rage.

Si tous les ouvriers renvoyés en faisaient autant, la question sociale serait bien simplifiée.

***

*Boîte aux imbécilités.* — M. Lyon-Allemand recevant dernièrement des délégués ouvriers à l'Hôtel-de-Ville, leur disait : « La Révolution politique de 1789 a été complétée par la Révolution sociale de 1889. L'une est le triomphe violent d'une classe opprimée, l'autre est son avènement pacifique à la vie normale des citoyens d'une République, qui doivent être et sont maintenant tous égaux en droits et en pouvoir ».

***

Bourges. — Le mardi 1^er^ octobre, le compagnon Sébastien Faure a fait sa deuxième conférence, dont

le sujet était la Société future. L'assistance était plus nombreuse qu'à la première conférence, on y a remarqué même bon nombre de bourgeois. D'ailleurs, le sujet était attrayant.

« Si l'on nous reproche sans cesse, dit le compagnon Faure en commençant, d'être de bons démolisseurs, nous devons aussi démontrer que nous savons fort bien reconstruire.

« Alors il démontre avec une grande clarté que les aspirations anarchistes, que la société que nous rêvons ne sont pas l'édification d'un seul homme, ni de quelques cervaux malades, comme nos adversaires se plaisent à le dire, mais bien au contraire le travail de toutes les générations passées et présentes avec tous les perfectionnements accomplis jusqu'à ce jour. Ce que nous demandons, c'est le libre développement de toutes nos facultés physiques et intellectuelles, ce qui est impossible dans la société actuelle.

Les bases de l'édifice social nouveau sont quatre grands principes naturels, imprescriptibles et impérissables. Ce sont ces principes qui ont conduit l'Humanité à travers les siècles, c'est par eux et pour eux que les hommes ont vécu et agi en tous temps. Ces principes fondamentaux sont : *La Liberté*, *L'Activité*, *La Sociabilité*, et *La Morale*. Ces principes sont inhérents à la nature humaine : chaque homme les possède. En effet, chaque homme aspire à la *liberté* la plus complète ; chaque fois qu'il se sent entravé ou dirigé par un autre, il sent aussitôt qu'il n'est pas libre, il en souffre et se sent malheureux. De tous temps les esclaves ont combattu pour la liberté. Donc il n'y a pas de bonheur sans liberté. Chacun possède une quantité d'*activité* qui l'oblige d'agir, de se nourrir, de faire quelque chose. Il n'y a pas d'homme plus malheureux que celui condamné à l'inaction. Or, dans la société future où chacun sera libre, chacun voudra employer sa force active à quelque chose d'avantageux pour lui-même et comme il fera librement et par conséquent avec plaisir ce qu'il voudra, il ne se bornera pas à travailler égoïstement pour lui même : il produira le plus qu'il pourra la chose pour laquelle il aura des aptitudes et pour laquelle il aura du goût, de l'attachement. D'ailleurs le troisième principe la *sociabilité* est là pour tout harmoniser. En effet l'homme est essentiellement sociable. On ne connaît que très peu d'hommes, qui sont des exceptions, aimant la vie solitaire, tout au contraire, ils se recherchent et aiment vivre en société, chacun sent qu'un lien de solidarité l'unit étroitement à ses semblables : un homme ne saurait, ni ne pourrait rigoureusement se passer d'eux. C'est pourquoi nous voyons des villes, des villages, des hameaux où s'agglomèrent les hommes afin de ne pas se voir isolés. Aujourd'hui tout s'universalise : les sciences, les arts, l'industrie, toutes les inventions, les découvertes, les grandes idées, la morale, tout enfin, et nous voyons avec joie venir le jour où l'Humanité tout entière ne fera plus qu'une immense fédération. Ce jour-là les frontières auront disparu avec la propriété individuelle ; la vraie fraternité aura remplacé l'odieux égoïsme. Les noms de commune, de département, de puissance, ne seront plus que des expressions géographiques mais non politiques. Les produits seront abondants, car la Nature, du sein desquels ils sont tirés est inépuisable.

Ces produits s'échangeront avec la plus grande facilité, sans entraves, sans inconvénients.

« Les moyens de communications seront encore plus faciles et plus rapides.

« De même que sans loi, sans obligation aucune un commerçant quelconque fait ses approvisionnements pour satisfaire sa clientèle et qu'il a tout intérêt à bien la servir, de même les groupes libres alors, auront tout intérêt à bien la servir, de même les groupes libres alors, auront tout intérêt à produire beaucoup et bon, afin de satisfaire les autres groupes avec lesquels ils seront en rapport.

« Cela sera d'autant plus facile, qu'alors la matière première sera la propriété de tous et que personne n'aura intérêt à empêcher que l'on puise à même afin de produire.

« Enfin, si avec l'outillage actuel, d'après des statistiques officielles, en supposant que les valides travaillent *utilement*, le travail ne devrait plus être qu'une distraction et être accompli, comme une gymnastique nécessaire à notre santé et suffirait à nous entretenir de tout ce dont nous avons besoin, à plus forte raison le travail serait moindre et la production beaucoup plus abondante dans une société libre où la machine, encore plus perfectionnée que maintenant, serait la propriété de tous au lieu d'être la propriété de quelques capitalistes et exploiteurs.

« Comme conséquence de tout ce qui précède le quatrième principe, la *morale* voit enfin son application et est comme le couronnement de l'édifice social anarchiste.

« Alors l'homme libre et heureux dans cette société fraternelle, n'aura plus les inquiétudes, les soucis dont la vie de la classe laborieuse est parsemée aujourd'hui. Il n'aura plus à craindre l'exploiteur, ni à obéir à ses maîtres. Il n'aura plus à craindre ni à fuir ses semblables. Il n'aura plus besoin d'être avare, égoïste, ambitieux, hypocrite, menteur, voleur, assassin : partout il rencontrera des frères et des amis. La propriété individuelle ne causera plus de haines ni de discordes ; la politique ne divisera plus les hommes en partis et en sectes. Personne ne voudra plus (l'intérêt personnel aura disparu) falsifier ni les aliments ni les liquides, par ce fait on ne sera plus empoisonnés. Les généraux ne vendront plus leurs services et n'auront pas à trahir une patrie, tout cela sera disparu ; les législateurs ne vendront pas leurs votes, les journalistes leur plume, les avocats leur parole et les prêtres leurs sacrements.

« Toute cette société corrompue, viciée par ses institutions se désagrège chaque jour et bientôt fera place à une société meilleure qui est celle que nous venons de vous dépeindre.

« Pour y arriver, nous n'avons pas besoin de faire une Humanité nouvelle, un homme nouveau, non ! nous n'avons qu'à prendre l'homme tel qu'il est avec ses tendances vers le mieux, vers le progrès, vers la lumière et le placer dans un milieu favorable au développement de son esprit, de son intelligence, de ses grandes aspirations. Pour cela, détruisons le mauvais milieu dans lequel il vit aujourd'hui en faisant continuellement la guerre aux préjugés et aux abus et en enseignant à l'homme la Vérité qui triomphera un jour ».

Deux autres conférences ont été faites à Bourges par le compagnon Faure. Dans sa troisième, il a traité le Mariage, la Famille. Dans sa quatrième, il a traité de la Tactique anarchiste avant et pendant la Révolution sociale.

Toutes ces conférences ont été entendues par un public de plus en plus nombreux et sympathique et ont laissé dans Bourges les meilleurs impressions.

La dernière conférence s'est terminée par des chants et poésies fort goûtés du public. Une collecte faite pour la propagande a produit 6 fr. 40.

***

Calais. —La période électorale est terminée, tous les candidats : opportunistes, boulangistes, radicaux et socialistes, tous indistinctement se sont jeté des injures à la face. Farceurs, voleurs, podeviniers, clamaient les socialistes dans toutes leurs réunions. Faites place aux travailleurs. Votre drapeau a été sali par tous les tripoteurs du Palais Bourbon, vos amis et vos complices, le nôtre n'a jamais couvert les tripotages dont vous vous êtes rendus les auteurs ou les complices. Place à la République des travailleurs ! place à la République sociale ! Et ces pauvres votards, que rien ne peut convaincre, donnaient leurs voix à ce travailleur qui venait leur tenir ce langage, oubliant ou ne sachant, que politique et malhonnêteté étaient synonymes. Aussi comme ils doivent être déçus, les socialistes encore partisans du vote, en voyant la conduite de leur candidat, l'ex-anarchiste Delcluze, reniant son passé, son drapeau, le traînant dans la boue, le salissant, lui qui disait bien haut dans toutes les réunions, qu'il n'avait jamais été salis par personne, passant non pas aux radicaux, comme sa conduite le laissait pressentir, mais carrément à l'opportunisme, sous le fallacieux prétexte que ce parti n'étranglerait pas la République, quand tous les jours, la bande des coquins et des capitalistes qui détiennent le pouvoir resserrent davantage le nœud coulant qui étrangle le peuple.

Et que nous importe à nous révolutionnaires, que ce soit Pierre ou Jacques qui détienne le pouvoir, puisque nous n'en voulons plus subir. Ce que nous voulons, c'est détruire toute autorité en rendant impossible la formation d'un quatrième Etat, dans lequel les farceurs intelligents feraient des lois à la masse en la dirigeant, perfectionnant l'exploitation bourgeoise, comme ceux-ci ont perfectionné l'esclavage et l'exploitation de l'homme par l'homme, en ayant l'air de le supprimer. Et après cela vous trouvez étonnant que nous, révolutionnaires communistes-anarchistes nous vous combattons, laissant parfois de côté les bourgeois, ce qui vous fait dire toujours, que nous faisons le jeu de la Bourgeoisie. Non, nouveaux Tartufes, nous ne faisons pas leur jeu, pas plus que nous ne voulons faire le vôtre.

Nous constatons que la bande d'aigrefins qui détient le pouvoir, pousse le peuple à la révolte, par les iniquités qu'elle crée chaque jour, tandis que vous, vous cherchez à enrayer la Révolution en faisant croire au peuple qu'il pourra obtenir son émancipation en vous hissant au pouvoir.

Maintenant, toi, socialiste-révolutionnaire conscient, qui qui t'es laissé berner et tromper en suivant et en soutenant de tes gros sous le renégat Delcluze, en empêchant de parler dans la réunion du 21 septembre dernier, et cela devant 2,500 auditeurs, les compagnons A. Couteau, Sauvage et Masson, qui venaient, ces empêcheurs de danser en ronds, attaquer ton idole du moment. Penses-tu que le compagnon Couteaux avait raison, quand il est venu te dire de t'abstenir, que tu n'avais rien à gagner à te mêler de politique, qui, de l'aveu même du candidat de ton choix, était une farce, qu'il était nécessaire que tu étudies la question économique, qui te démontrerait pourquoi tu crèves de faim, et au profit de qui. Penses-tu aussi qu'il avait raison, quand il a dit à ton candidat qu'il mettait son drapeau dans sa poche, le drapeau de la Révolution qu'il faisait mine d'arborer.

Tiens, lis cette épître, répandue à profusion la veille du scrutin de ballottage, et que tu as dû lire, et après, si tu es réellement le soldat d'une idée, et non d'une coterie ou d'un fantoche, tu dois savoir de quel côté est ton devoir.

### AUX SOCIALISTES

Paris, 1er octobre 1889.

Citoyens,

Vous me faites l'honneur de me demander quelle conduite, à mon avis, doivent tenir, le 6 octobre, les républicains de Calais, qui ont, le 22 septembre, affirmé leurs préférences personnelles sur les noms du citoyen Bourré et de mon ami, le citoyen Delcluze.

Aucune hésitation n'est possible. Pas une de ces voix républicaines ne doit manquer, au second tour, au citoyen Auguste Boulanger, qui a réuni le plus de suffrages, au premier.

Il ne peut plus être question de préférences personnelles ni de programmes particuliers. Il s'agit d'affirmer la République et d'écraser le Boulangisme, allié et complice de toutes les réactions.

Les citoyens Delcluze et Bourré ont loyalement donné l'exemple de la discipline. Les électeurs, j'en suis convaincu, n'hésiteront pas à les imiter.

Demain, chacun pourra reprendre la lutte sous son guidon particulier. Aujourd'hui, c'est au drapeau de la République qu'il faut courir, c'est autour de lui qu'il faut se grouper. On le comprendra, à Calais, comme on l'a compris dans toute la France.

Bien à vous,

A. Millerand.

***

Anduze. — Il vient de se former un groupe anarchiste à Anduze, qui prend pour nom *La Mélinite*.

Notre but, comme celui de tous les groupes, est de propager par tous les moyens l'Idée anarchiste, de commencer la lutte sans trêve contre toutes sortes d'oppressions, et de nous élever par les lectures sociales au dessus de l'ignorance et des préjugés qui nous tiennent sous le joug ignoble de la salle Bourgeoisie !

Le groupe se réunira le 20 de chaque mois, chez le compagnon Mourgues, rue Bourillane, 2, au premier.

## Angleterre

Les travailleurs aux usines à gaz de Bristol ont montré comme on doit faire une grève. S'étant refusés de travailler, la ville est restée dans les ténèbres. Le Conseil municipal a alors fait appeler des travailleurs des environs (blacklegs), lesquels ont été accueillis à la gare par la population armée de pierres et de bâtons. Les remplaçants ont été amenés sur des chars, mais arrivés au pont, sur l'Aron, celui-ci était barricadé et la foule les fit rétrograder à coups de pierres. D'autres travailleurs arrivèrent à la gare, mais en voyant le mauvais tour, s'en retournèrent en grande hâte. Inutile de dire qu'on s'est empressé d'agréer aux demandes des grévistes. Bravo ! les travailleurs de Bristol.

## République Argentine

Buenos-Ayres. — Depuis quelques jours, le grand commerce prend ici de telles proportions, que la famine sévit sur les ouvriers.

Les loyers sont hors de prix : une chambre pouvant contenir deux lits coûte de 60 à 100 francs par mois dans la banlieue et de 120 à 150 francs par mois en ville.

Le pain vaut 1 fr. 60 le kilogramme. Les pommes de terre 1 fr. 25 le kilogramme. La viande suit la même proportion.

Tout ce qui vient d'Europe, comme haricots, vin, liqueurs, est à des prix impossibles, parce qu'il faut

payer en or ; et, le 10, l'or avait atteint le chiffre formidable de 220 0/0, de telle sorte que, si on veut envoyer 100 francs en Europe, il faut verser 225 fr. commission comprise. Cela provient de ce qu'une trentaine de capitalistes tiennent tout dans la main.

Aussi entend-on crier sur tous les tons qu'une révolution est imminente. Elle aurait éclaté déjà si nous avions des armes.

Les cours de la Bourse sont suspendus depuis deux jours. Tous nos grands magasins se ferment. Les introducteurs de marchandises les laissent en douane pour ne pas payer les droits. Tout a pour base le prix de l'or, c'est-à-dire la dépréciation du papier-monnaie.

Voilà la vraie situation de cette République-Argentine tant vantée par les agents rétribués de l'émigration.

### États-Unis

Dernièrement, les prisonniers du pénitentiaire de Joliet (Illinois), ont envoyé aux crève-faim des mines de Braidwood 1500 livres de pain.

Quand est-ce que les travailleurs « honnêtes » deviendront si intelligent que ces « criminels » et comprendrons qu'il vaut mieux d'exproprier les capitalistes que de travailler pour eux ?

*Revolutionary Review*)

### Grèce

Il a été découvert à Athènes une des oraisons d'Hipéride. Après traduction, on a vu qu'il s'agissait des corruptions et vénalités des élections. Le document a été écrit 100 ans avant Jésus Christ. Nous progressons ! (*Revolutionary Review*)

## BIBLIOGRAPHIE

Nous venons de recevoir une petite brochure intitulée *Chez nous, en Suisse*. — C'est la mise à nu de l'hypocrisie des gouvernants suisses, et le rappel des faits qui prouvent que les soi-disant libertés dont sont censé jouir les travailleurs de là-bas, n'y existent pas plus qu'ailleurs. A ceux qui ont encore des illusions sur les réformes à obtenir à l'arrivée des radicaux au pouvoir, nous recommandons la lecture de cette petite brochure.

Adresser les demandes au compagnon Bordat, rue Saint-Martin, 7, à Vienne (Isère). — Prix : 10 cent., 7 fr. le cent pour les groupes.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Roanne. — Les *Incorrigibles*, groupe communiste-anarchiste, convaincus que le suffrage dit universel est impuissant à améliorer la situation des travailleurs, se déclarent hautement abstentionnistes ! Attendu que toutes les expériences parlementaires faites sont demeurées infructueuses pour les producteurs dont la misère s'est accentuée. Les *Incorrigibles* constitués depuis huit jours, faubourg Mulsant, viennent grossir les rangs des anarchistes, les seuls qui marchent à la vérité et à la justice. Nous, les incorrigibles, nous ne cesserons désormais de crier de toute nos forces à nos camarades de travail. Guerre aux autoritaires de toute nuance et de tout acabit ! Guerre à la propriété individuelle ! Sus à la pourriture bourgeoise ! Place à l'humanité tout entière ! Vive l'anarchie, vive la Révolution universelle.

***

Bruxelles. — Compagnons, la situation économique actuelle démontre de jour en jour, l'impérieuse nécessité de la lutte.

Une grande tâche s'impose aux anarchistes : la propagande active et incessante de nos idées.

Ils semblent l'avoir compris, car un peu partout l'on s'organise pour la propagande.

En présence de ce réveil de bon augure nous croyons que nous ne devons pas rester inactifs.

Compagnons, nous faisons aujourd'hui un pressant appel à votre concours.

Nous prenons l'initiative d'une œuvre de propagande qui, si elle est comprise et soutenue par tous, fera faire un grand pas à notre idée.

Nous nous sommes organisés en vue de la publication d'un journal ayant pour titre *Le Cri du Peuple*, qui ne sera pas l'œuvre d'un groupe, mais doit être l'œuvre commune.

C'est pourquoi nous faisons appel à toutes les bonnes volontés.

Ayant pour but de faire comprendre le plus possible la solution qui s'impose à la Question sociale, nous ouvrirons nos colonnes à tous ceux qui veulent penser ou discuter avec nous. Une tribune libre sera ouverte à tous ceux qui, ne partageant même pas nos idées, veulent s'éclairer par la discussion.

Compagnons, nous sommes certains que notre appel sera entendu par vous, qu'avec nous vous travaillerez à l'œuvre commune, vous nous seconderez, nous en sommes certains, par tous les moyens en votre pouvoir.

En attendant, nous vous envoyons l'expression de notre solidarité.

Vive l'Anarchie !

*Le Cri du Peuple*, organe anarchiste, 117, rue Vandeweyer, à Bruxelles.

Instruits par l'expérience que tous les journaux anarchistes qui ont paru jusqu'à ce jour n'ont pas tardé à disparaître par suite des fortes sommes qu'il fallait à chaque numéro verser entre les mains des imprimeurs, nous avons acquis des caractères, et si votre concours nous était assuré il nous serait possible de compléter définitivement notre outillage par l'achat d'une presse, ce qui assurerait l'existence de notre journal.

***

Boufarik. — Nous vous annonçons la formation d'un groupe de jeunes, qui, comme nous l'espérons tous, aboutira à de bons résultats.

Mais étant dans la gêne comme tous les groupes qui se forment, nous vous prions de bien vouloir nous aider en nous envoyant quelques exemplaires de la *Révolte* à titre de propagande et en prévenant les compagnons qui voudraient nous aider à former notre bibliothèque d'adresser leurs brochures au compagnon Charles Natan, rue de Constantine (Maison Santini), Boufarik (Algérie).

***

Cognac. — Les citoyens, fixés ou de passage à Cognac, qui désireraient connaître les idées ou aider à les propager, peuvent s'adresser au compagnon Auguste Bourdin, rue Château-Briant, qui fait appel aux camarades pour l'aider à former un groupe.

***

Le compagnon Courtois prévient les groupes et les camarades qui sont en correspondance avec lui, qu'il quitte Paris ; il leur fera savoir sa nouvelle adresse aussitôt installé.

***

Brescia. — Il vient de se former un groupe communiste-anarchiste sous le nom *I Pezzenti* (Les Gueux). — Les compagnons qui veulent entrer en relation avec le groupe, peuvent adresser leurs correspondances, à son nom, Viccolo Sospiri 3216 presso il circolo la Fratellanza.

***

Une petite erreur typographique, changeant le sens de la phrase, s'est glissée dans la deuxième ligne du deuxième alinéa de notre article *Solidarité*. Lire : en cherchant à préciser les idées, au lieu de : en chercher...

***

Nous avons reçu encore plusieurs articles sur la question en discussion, nous sommes littéralement débordés de copie, chaque chose passera à son tour, prière aux camarades de ne pas s'impatienter.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le comp. E. Ferrières, demande au compagnon Boisson, qui est resté quelques temps à Nîmes, de vouloir bien lui écrire à l'adresse suivante : Delrez, rue Séchéval, 38, à Verviers (Belgique).

H. à Lyon. — Ça doit être chez vous que le journal est détourné.

Au collectionneur de suppléments qui se plaint de ne pouvoir les faire suivre. — Toutes les pages sont numérotées en se suivant. De plus, chaque supplément porte un n° d'ordre en bas de la première page.

F. à Nîmes. — W. à Fressenneville — B. à Limoges. — Reçu timbres et mandats

T. rue de Charenton. — Ferais la commission.

B. à Liévin et P. à Mille-Pieds. — Nous faisons demander les chansons.

M. à Beaujeu. — Merci. — Ferais commission.

F. à Reims. — Reçu mandat. Arrangez pour le mieux.

Angelo, Crucoli, Lauze attend de vos nouvelles.

R. à Londres. — L'abonnement est servi.

Tricot. — Oui ou non, avez-vous tenu le propos à vous attribué par les camarades ? Oui ou non, avez-vous fait de la campagne électorale en faveur d'un candidat ? — Nous ne pouvons accepter une réponse que là-dessus. — Si c'est pour expliquer pourquoi vous faites de l'électoralisme inutile ; nous n'avons pas de temps à perdre pour discuter cette question ; il y a longtemps que la conviction est faite chez les anarchistes qui se contentent de n'être.... qu'anarchistes.

X. — Nous avons déjà traité la question à notre point de vue, et ne voyons pas l'utilité d'y revenir.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 394 fr. 90.

S. à New-York, abon. compris, 20 fr. — C. B. et L. T. à Woonsochet, 5 fr. — H. à Guise, 2 50. — B. à Asnières. 1 50 — De G. à New Rochelle, complément de la liste déjà publiée dans le numéro 1 : G. Serratin, 2,50 ; G. Protin, y compris abon. 10 fr.; Louis Wells, 5 fr. ; F. Millot, 2,50 ; T. Ruppert, 2 50 ; Charles Tallier, 2 50. — Excédent d'écot du café Paul, 0 60. — Par J.-G. pour C. Chapelier, 1,25 (même somme a été remise au « Père Peinard ». — Catly, 0,75. — A. à Dijon, 0,25. — B. à Cognac, 0 25. — Raynaud, à Londres, 2 fr. — Un déserteur belge, 0.35. — M. de Trélazé, 0 80. — C. et D. à Lunay, 0 45. — A. à Saint-Étienne, 0 60. — L. C., à St-André (Lille), 0.35. — Auguste et Marianne des « Parias Picards » 1 fr. — V. B., au Puget, 0 25. — T. à Parana, 43,45. — Guihaire, 0.50. — J. et T. à Cette, 0,50. — Deux anarchistes revenant d'une tournée électorale, 3 francs.

Total à ce jour : 450 fr. 20.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international*. — En caisse : 34 fr. 40, dont 20 fr. Martin ; Bernard 1 fr. ; *Sentinelle* 3 fr. 20 ; Duprat 2 fr. 50 ; Ritz 50 c. ; Napoleon Caraba 1 fr. Salle Horel 8 fr. 75 (pour Pini). — Dépenses : Jahn 10 fr.

*Commission des détenus*. — En caisse : 52 fr. 85, dont 8 fr. 35.

Groupe *La Liberté*, tous les samedis, 102, rue d'Avron, à 8 h. 1/2.

Réunion publique et contradictoire, le samedi 2 novembre, à 9 heures du soir, brasserie Franco-Russe, 108, boulevard Rochechouard, organisée par le groupe communiste-anarchiste *La Sentinelle de Montmartre*.

Ordre du jour : 1. Du Principe de l'Art. — L'esthétique : le beau et la forme ; l'Idéal ; Evolution de l'Art. — La Liberté. — Le mot « Liberté » ; la Société future. — Questions sociales.

Les littérateurs et les Artistes sont spécialement invités.

Cercle Populaire Italien, réunion tous les mercredis soir à 8 h. 1/2, chez Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

Bordeaux. — Les groupes *Le Forçat du Travail* et *Les Travailleurs anarchistes*, préviennent les compagnons de Bordeaux que leurs réunions ont lieu le jeudi et le samedi, à 8 heures du soir, et le dimanche dans l'après-midi, 2, rue Broca, 2.

Calais. — Samedi 2 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salon de l'Elysée, 4e conférence publique et contradictoire, par le compagnon Sébastien Faure.

Ordre du jour : La Société anarchiste ; Production, Circulation des produits, Consommation, Morale. — Entrée libre.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

*Les Réprouvés*, groupe anarchiste, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2, boulevard Voltaire, 124, au coin de la rue Sedaine, au 1er.

Bruxelles. — *Jeunes anarchistes*, lundi, réunion Aux Deux Nègres, grande place.

Le groupe fait appel à la contradiction.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

Troisième Année, N° 9. 5 CENTIMES Du 9 au 15 NOVEMBRE 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7 —
Six mois . . . . . » 3 50
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

ANNIVERSAIRE DE L'EXÉCUTION
DES
## ANARCHISTES DE CHIGAGO
## Grande Réunion Publique

*Le dimanche 10 novembre à 2 h. du soir*

Organisée par le groupe la « RÉVOLTE »

**Salle Favié, 13, rue de Belleville**

Orateurs : Louise Michel, Thennevin, Bal, Tortelier, Leboucher, etc.

## LA TACTIQUE RÉVOLUTIONNAIRE
*(Suite et fin)*

Nous continuons d'insérer les articles qui nous arrivent sur la question soulevée.

I

Deux grandes divisions tout d'abord s'aperçoivent, Zénith et Nadir du ciel social :

Les non-salariés et les salariés.

Que faire avec les non-salariés, les possédants, les riches, ceux qui vivent du travail des autres, qui jouissent et ne produisent pas : une action est-elle possible sur ces endurcis de l'égoïsme mauvais, les décidera-t-on à une volontaire dépossession, ou même pourra-t-on les tourner à une quelconque bienveillance pour ceux qui souffrent et qui revendiquent, pour l'Idée émancipatrice ? Non ! cent fois non ! me crierez-vous. Et je réponds : s'il est impossible d'apprivoiser la bête féroce, ne réussira-t-on pas mieux sur ses petits ? Si l'homme, flanqué de préjugés comme une forteresse de bastions et de tours, est inabordable, si la brute hérissée de mauvais égoïsme, menaçante et grondante, demeure indomptable, ne peut-on rien sur sa progéniture, au cerveau jeune éclos, point encore foncièrement déprimé, à toutes les nouvelles sensations, aux idées larges et généreuses ouvert ? Nous allons voir que oui ! dans ce jeune milieu, en cette presque vierge terre, est efficace l'action du semeur révolutionnaire.

***

Avez-vous lu l'*Enfant*, de Vallès ? Il est de ces très rares romans qui font chaud au cœur. L'*Enfant* nous montre, — qui de nous ne l'a pas ailleurs observé ! — qu'il est parmi les bourgeois, parmi les *classes dirigeantes*, les bien élevés, les instruits, surtout parmi ceux-là, des enfants, des adolescents et même des jeunes hommes, que l'on courbe sous l'amas abject des préjugés, dont on supplicie les droits et spontanés instincts, dont on atrophie le cerveau et le cœur, que l'on frappe à main plate ou à poing fermé, à qui l'on profère : « Tu feras ceci, et tu ne feras pas cela, parce que je le veux ainsi et que je suis le père et le maître » ; — que l'on oblige, sous peine de privations, à étudier le grec et le latin, la rhétorique et la philosophie alors que l'essort de leurs facultés ailleurs les emporte ; que, plus tard, on attelle au droit, à la médecine, à l'agrégation, etc., quand ils n'en ont nul désir, sous peine d'exhérédation ; — en un mot, que l'on froisse dans leurs sentiments d'enfant, que l'on viole dans leurs préférences d'adolescents, que l'on humilie dans leur volonté d'homme, tout ce qui fait d'un mâle un protestataire et un révolté. Eh bien, ces meurtris de l'autorité paternelle, ces forçats du bachot et des Facultés, que faut-il pour en faire de conscients révoltés ? Presque rien. Ecoutez ce que dit Taine, Taine le renégat, qui a craché au visage de la Révolution :

« A vingt ans, quand un jeune homme entre dans le monde, sa raison est froissée en même temps que son orgueil. — En premier lieu, quelle que soit la société dans laquelle elle est comprise, elle est un scandale pour la raison pure : car ce n'est pas un législateur philosophe qui l'a construite d'après un principe simple, ce sont des agrégations successives qui l'ont arrangée d'après leurs besoins multiples et changeants. Elle n'est pas l'œuvre de la logique, mais de l'histoire, et le raisonnement débutant lève les épaules à l'aspect de cette vieille bâtisse dont l'assise est arbitraire, dont l'architecture est incohérente, et dont les raccomodages sont apparents. — En second lieu, si parfaites que soient les institutions, les lois et les mœurs, comme elles l'ont précédé, il ne les a point consenties ; d'autres, ses prédécesseurs, ont choisi pour lui, et l'ont enfermé d'avance dans la forme morale, politique et sociale qui leur a plu. Peu importe, si elle lui déplaît ; il faut qu'il la subisse, et que, comme un cheval attelé, il marche entre deux brancards sous le harnais qu'on lui a mis (*Psychologie du Jacobin, 1881*) ».

A nous, militants de la Révolution, d'apprendre aux fils de nos maîtres, inconscients révoltés, *pourquoi* la Société « est un scandale pour la raison pure », pourquoi son assise est arbitraire et incohérente son architecture, et *comment*, par quels pratiques moyens, il est possible de reconstruire le nouvel et harmonique édifice ; il faut, à cet enfant, à ce jeune homme, à cet assoiffé d'idéal, lui découvrir les sources pures d'où jaillira la Nouvelle Vie ; il faut à ce latent révolté, lui donner la conscience de ses élans généreux, le rendre maître de son impulsion, le faire nôtre ! Avons-nous trop d'hommes instruits, trop d'orateurs, de philosophes, de poètes, de romanciers, d'ingénieurs, de professeurs, de savants, d'abréviateurs et de commentateurs des manifestations humaines ? Ne nous reste-t-il pas à créer une logique, une philosophie nouvelle, un art, une Poésie, un Verbe nouveau, une Morale, un Enseignement différents ? Quelle force ! pour la Révolution, que cette recrue des jeunes et intelligentes générations, — souvenons-nous des nihilistes Russes, — quelle puissance d'expansion, que l'élan imprimé à la masse !

II

L'immense clan des salariés, que le même joug, le Salariat enserre, néanmoins se différencie quant au milieu où il subit ce joug. Classant ces divers milieux sous leurs noms connus, nous trouvons :

1. Le *Paysan*, l'ouvrier de la terre, domestique, homme de journée, fermier ou petit propriétaire ;

2. L'*Ouvrier*, celui qui a un métier déterminé, duquel il vit exclusivement sous les ordres d'un patron ;

3. Le *Mineur*, le serf noir, tout à fait placé hors de l'orbite commune ;

4. L'*Artisan*, le seul qui est conservé quelque autonomie, à quel prix ! artisan rural et de la ville, écrasé par le machinisme et la grande production, mais qui, malgré, vit chez lui et travaille chez lui ;

5. Le *Manœuvre*, le juif-errant du salariat, celui qui a tous les métiers et n'en possède aucun, le bohème du travail que nul lien d'apprentissage ou corporatif n'unit ;

6. L'*Employé*, le gratte-papier et l'aligneur de chiffres, le placier et le contre-maître du commerce, de l'industrie, de la banque et de l'administration ;

7. Le *Marin*, d'eau douce et d'eau salée, le gabarrier et le matelot ;

8. Le *Soldat*, le porte-sabre et le porte-sac ;

9. Le *Déclassé*, la fille de joie, le mendiant, le vagabond, le sans-métier.

Cette masse des travailleurs, des producteurs, que réunit un fonds commun de souffrance, est plus malléable à l'action révolutionnaire. Comme un instrument d'où s'exhalent les plaintes, elle résonnera de douleur sous l'action vibrante des agitateurs. Que dire à tous ces souffrants du mal social ?... Nous le savons tous, la thèse est éternelle, invariable dans sa vérité :

Au Paysan : — tu retournes la dure glèbe, tu ensemences, tu moissonnes, à qui les fruits de la terre ? non à toi, mais à d'autres, qui n'ont ni conduit la charrue, ni éparpillé le grain, ni réuni la gerbe ;

A l'Ouvrier : — tu tournes le bois, tu frappes le fer, tu fouilles la pierre, tu construis les maisons, tu produis les objets d'utilité et d'aise, sans cesse tu transformes la matière et tu crées, à qui ces produits ? à ceux qui n'ont ni serré la varlope, ni cogné du marteau, ni gâché le plâtre, ni inventé, ni fatigué, — et tu manques de tout, et tu ignores le luxe, et tu couches en des taudis ;

Au Mineur : — tu risques ta vie pour extraire la pierre qui donne le souffle à l'industrie de tout le globe, les anonymes qui t'exploitent comme tu exploites la mine ont des millions, et qu'as-tu ? la misère, aussi noire que la houille du fond ;

A l'Artisan : — ingénie-toi, combine, trouve, fais du nouveau, demain d'autres, qui flânent pendant que tu travailles, qui dorment alors que tu veilles, d'autres s'empareront de ton labeur, de ta trouvaille, et en tireront des millions, pendant qu'à peine tu mangeras, artisan, qui demain et toujours inventeras pour la jouissance

de ceux qui n'inventent jamais ; — et toi, artisan qui seulement vis de ton métier, pourquoi peines-tu : vois, la machine qui produit meilleur marché au cent, la grande industrie qui par ses serfs fournit dix fois la demande des consommateurs, et à quel prix !

Au Manœuvre : — à toi sont dévolues les plus rudes tâches, celles qui courbaturent le corps et abaissent l'esprit, à toi les bas travaux et les bas salaires, ô toi ! qu'on devrait remercier et le mieux payer, et qu'on vole et qu'on humilie ;

A l'Employé : — tu es le chien, soumis ou révolté, mais tu es le chien de ton patron, qui te caresse et te favorise si tu lui plais, et l'injurie et te jette à la porte quand tu lui déplais ; et comme le chien, quand on t'a mis dehors tu erres, ne sachant quel os ronger, ni quel gîte trouver, employé qui conduis la maison de ton patron comme les matelots le navire de l'armateur, et sans qui maison et patron sombreraient ;

Au Marin : — prend des ris, cargue les voiles ho ! sur les mats ! ho ! sur les vergues ! arme le canot ! astique le pont ! nettoie la cambuse ! vire à babord ! vire à tribord ! tombe à la cale ! tombe à la mer ! prend le mal noir, prend le mal jaune ! meurent tes fils, meure ta veuve ! qu'importe ! L'armateur n'est-il pas riche, et puissante la compagnie ? les docks sont-ils pas emplis ? Sans toi, Mathurin, que serait le commerce et l'industrie, que serait l'alimentation des peuples ? Et pour prix de ton rude labeur, qu'as-tu ? à peine du pain, le pain dont tu manques quand tu es vieux, et dont manquent les tiens quand à la mer tu es *péri* ;

Au Soldat : — on t'a mis la capote au dos et au bras le fusil, pour défendre la Patrie, et cette Patrie ne te donne pas du pain, et les maisons, et les terres, et les richesses qu'on t'envoie protéger, en te prenant trois ans de ta vie d'abord, et, plus tard, ta vie même, ces biens auxquels jamais tu ne toucheras, à qui sont-ils ? à d'autres, qui fuiront à l'heure du péril, car leur Patrie c'est leur argent, à d'autres qui, même s'ils restent pour la bataille, au moins auront combattu pour la défense de leurs biens, — tandis que toi, misérable, qu'as-tu donc à sauvegarder ?

Au Déclassé : — on dit de toi que tu es la *lie de la société*, pourquoi ? parce que tu mendies, que tu voles, que tu tues, que tu te prostitues. Et pourquoi donc tends-tu la main, grinches-tu, assassines-tu, vends-tu ton corps ? Parce que tu as faim, ou que tu as froid, et que tu t'es révolté contre la Faim. Mais pourquoi as tu eu faim ? Parce que quelques uns possèdent trop, quand tu n'as rien, parce que d'autres crèvent par excès de plaisir alors que tu expires de souffrance, parce que d'un côté est tout, et de l'autre rien. Eh bien, accomplis donc ton rôle ! non comme un métier, mais comme une revendication, et souviens-toi que par la Révolution avec le Capital et le Salariat disparaîtront le vol, la prostitution et le meurtre !

Et à chacun de ceux qui produisent, il suffirait de dire :

Paysan, si tu cesses de labourer, plus de pain ; — Ouvrier, si tu croises tes bras, plus d'industrie, plus d'échange, plus de valeur ; — Mineur, si tu sors de la mine, meurent les hauts-fourneaux, stationnent les navires, s'éteint le gaz, s'arrête la vie du monde ; — Artisan, si tu fermes boutique, plus d'invention, plus de perfection, l'arrêt du Progrès ; — Manœuvre, si tu refuses ton appoint, qui balaiera les fanges humaines, qui s'humiliera devant la matière, si ce n'est ceux pour qui tu nettoies et tu t'humilies ; — A l'Employé, le moindre ressort faussé, s'arrête la pièce d'horlogerie : ainsi s'arrêterait, si tu le voulais, l'organisation commerciale et administrative dont tu es le rouage complet ; — Au Marin, déserte ton navire, ton navire seul n'ira pas sur la mer ; amarre ta barque, qui fera la pêche ? — Au Soldat, combien d'officiers dans une compagnie ? 4 à 5, et de soldats ? deux cents ; si tu refuses de marcher, qui livrera les batailles ? et si deux cents Lebel s'abattent sur cinq poitrines, qui sera le plus fort ?

Ainsi parlant, à chacun suivant son métier, son milieu, on donnera au travailleur, cet éternel esclave, le sentiment de sa valeur, de sa force ; on lui apprendra par des FAITS par de contrôlables exemples, qu'il est la force avec le nombre, et qu'il n'a plus qu'à vouloir pour recueillir le bénéfice de cette force jusqu'à ce jour exploitée.

***

Adaptons-nous au milieu que nous voulons révolutionner ; prenons le langage, l'accent, les sentiments du paysan, de l'ouvrier, du mineur, de l'artisan, du manœuvre, de l'employé, du soldat, du marin et du déclassé, et sans jamais faiblir dans notre conviction révolutionnaire, sans jamais rien retrancher de nos principes, poursuivons infatigablement une ardente propagande, n'oubliant jamais que nous parlons à des souffrants, et que les souffrants aiment à entendre des remèdes.

Les moyens pratiques ? Inutile de les discuter ici. Chacun, s'il le veut bien, en trouvera appropriés à son tempérament, à son état social, à ses aptitudes. La parole est bonne, les écrits sont bons, les actes sont meilleurs. Mais tous, orateurs, écrivains, zélateurs par le fait, nous devons nous efforcer d'entrer dans l'action révolutionnaire, sous peine de déchéance. Volontiers, nous nous disons de l'avant-garde : mais où est le corps d'armée, où sera-t-il jamais, si nous ne le formons pas. Chose facile ! car nous avons pour fatals serre-files la Faim, la Misère, l'Humiliation, chose facile ! si nous accordons nos actes avec nos paroles, si nous cessons d'être de vieilles femmes bavardes pour rester des virils, des anarchistes et des révolutionnaires !

J'indique ici un des moteurs de la tactique révolutionnaire. D'autres, aussi puissants, pourront être les leviers des prochaines révoltes. Mais il importe que, dès aujourd'hui, nous les recherchions, ces moteurs, afin de les mettre en valeur. Occupons-nous moins de la *théorie*, certainement assez élucidée, pour mieux élaborer la *pratique*, délaissons l'*idée* pure pour entrer dans l'*action* (1), — je dirai mieux : transportons nos théories dans la pratique, mettons nos idées au service de l'action, nos armes aux bras de nos soldats. Les Révolutions ne se sont jamais faites en chambre, mais dans la rue !

---

Nous avons reçu la lettre suivante :

Les dernières communications insérées par la *Révolte* sur la question si controversée de l'Egoïsme et de la Solidarité me suggèrent quelques observations que je me permets de t'adresser.

Je ne voudrais point donner à mon tour une définition de ces deux termes, ce serait particulièrement oiseux, surtout après la lettre si claire et si précise publiée dans le numéro 5.

L'auteur de la lettre à laquelle je fais allusion a parfaitement vu, — il le dit explicitement d'ailleurs — que « la différence des mots que nous employons, correspond à deux différentes conceptions de la vie » ; mais il a omis de les déterminer : c'est ce que je vais essayer de faire.

Si quelques anarchistes, — et j'avoue sans fard que ce sont les moins nombreux, — sont devenus les défenseurs de l'Egoïsme, ce n'est point seulement parce qu'ils croient avoir une conception plus nette de la réalité des choses, mais surtout parce qu'au lieu de faire découler leurs idées de certains principes aprioriques, ils ont voulu les mettre en accord avec les faits qui se passent sous leurs yeux, parce qu'ils ont cherché à appliquer dans ce domaine, — comme dans d'autres, — la méthode qui seule peut donner des résultats certains : **la méthode expérimentale.**

Pour eux, la Révolution n'est point une opération sociale à tenter coûte que coûte, c'est un phénomène qui, comme tous ceux dont les différents milieux nous donnent de nombreux exemples, est soumis à une loi de développement, d'évolution, en vertu de laquelle il est appelé à se produire fatalement, sans qu'aucun effort humain *voulu* puisse en retarder ou en hâter l'heure.

C'est là une idée que les révolutionnaires, surtout lorsqu'ils sont à l'âge de l'enthousiasme et de l'effervescence juvéniles, ont beaucoup de peine à comprendre ; les anarchistes n'échappent point à ce reproche. Comme tous les socialistes, à quelque nuance qu'ils appartiennent, ils croient travailler par leur propagande à la Révolution qu'ils souhaitent, alors que tout simplement ils ne font qu'indiquer à l'observateur clairvoyant qu'elle pourra se produire, qu'elle est dans la norme des choses. Aussi rien d'extraordinaire à ce qu'ils parlent de principes directeurs, de morale particulière, d'idées générales au nom desquels devra se faire cette révolution, sous peine de n'être qu'une modification sans importance.

Je n'ignore pas qu'ils vont formuler immédiatement une objection à laquelle ils attacheront d'autant plus de valeur qu'elle sera plus directe et plus personnelle : « Mais diront-ils, vous aussi vous avez fait de la propagande, vous aussi vous avez cru être, à un moment donné, un soldat de la Révolution, un des préparateurs ; Vous adjurez donc vos idées d'hier, parce que quelques années sont venues qui ont attiédi votre ardeur et réfréné votre enthousiasme ? » Eh bien, sans ambages, oui, c'est parce que nous avons vécu, parce que nous avons vu qu'inutiles étaient nos efforts et décevantes nos illusions que nous avons laissé partir celles-ci et supprimé ceux-là. Nous nous sommes rendu compte que toute propagande n'est qu'une satisfaction personnelle, *égoïste* — quand ce n'est pas une manifestion bien humaine de l'amour-propre et de la vanité — et que la Révolution qui emportera le monde économique actuel ne sera pas faite, — quoi qu'on dise et quoi qu'on pense, — par les révolutionnaires de profession, si j'ose m'exprimer ainsi, mais par ceux-là mêmes qui ont le plus d'intérêt à ce qu'elle ne vienne jamais, par les bourgeois, par les gouvernants, comme l'ont été toutes celles que l'histoire a enregistrées.

---

L'auteur de la lettre ci dessus a raison quand il dit que la Révolution ne peut se décréter que ce ne sont pas les révolutionnaires de profession qui peuvent l'accomplir, et qu'il n'y a que lorsque quelle est dans la norme des choses qu'elle éclate. Mais où il a tort, c'est de croire que les efforts des propagandistes sont perdus, que l'on ne peut avancer la Révolution, qu'il faut attendre qu'elle soit amenée par les gouvernants !

Dans le corps social il y a des éléments actifs qui le renouvellent, il y en a d'autres qui l'emprisonnent, et d'autres enfin qui ne comptent pas et subissent l'autorité ou l'action des deux premiers. De la lecture de la lettre on peut tirer cette conclusion que l'auteur après avoir été un des éléments actifs du corps social, en arrive à se ranger parmi les éléments morts. Il subit l'évolution de beaucoup de lutteurs qui après avoir donné toutes leurs forces à la diffusion des idées, en arrivent à un moment donné à se fatiguer de la lutte, aspirant à s'assurer leur pain quotidien, cherchant à tirer le meilleur parti possible de leurs forces dans le coin que leur laisse la société. Ils deviennent sceptiques et incrédules à l'enthousiasme des nouveaux, ne se rappelant pas qu'ils ont eu leur heure. Ils se croient plus pondérés, plus positifs tandis qu'ils ne font que subir les effets de l'organisation sociale vicieuse qui nous régit, qui veut que pour vivre, on écrase ses concurrents si l'on ne veut pas être écrasé soi-même. Il est évident que dans la société les idées de justice, de solidarité, d'humanité sont contraires à la conservation de l'individu qui les met en pratique ; c'est pourquoi le nombre des

(1) Elucider les théories, n'est-ce pas chercher à les faire entrer dans la pratique ? Les propager en les discutant, c'est une action, tout comme une autre. N. D. L. R.

propagandistes sera toujours limité, passant toujours pour des illuminés, c'est pourquoi il y en a tant aussi qui se fatiguent et désertent les idées qu'ils défendaient d'abord.

Mais qu'importent ces défaillances et ces défections, les idées marchent quand même. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, aucun mouvement ne se perd, de même que le mouvement se transforme en chaleur, les idées lancées font impression sur d'autres cerveaux, pour un lutteur qui disparaît, dix nouveaux reprennent la place, l'Humanité se développe et renforcit sans cesse pendant que les individus stationnent ou regressent.

C'est justement parce que la Révolution est inévitable que nous cherchons à propager nos idées afin que ceux qui l'accompliront — les travailleurs — sachent la faire à leur profit et ne la fassent pas au profit de leurs exploiteurs, comme ils ont toujours fait. C'est parce que les travailleurs ont laissé leurs gouvernants tripatouiller la victoire, se contentant, eux, de se faire casser la gueule pendant la lutte, que nous cherchons à les intéresser à la diffusion des idées, et cherchons à leur faire comprendre pourquoi ils doivent se battre, s'ils veulent voir cesser l'exploitation qu'ils subissent. Et c'est ainsi que chaque génération donne son coup de pioche à la destruction des institutions vermoulues qui nous régissent et nous rapproche de leur chute finale.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Une société *internationale* de littérateurs et d'artistes vient de se créer, sous la dénomination de *Club de l'Art social*. C'est à l'initiative de MM. Robert Bernier; Léon Cladel, le biographe des *Va-nu-pieds*; Henry Fèvre, l'auteur de *Au Port d'Arme*; J.-H. Rosny, l'auteur du *Bilatéral* et Ad. Tabaraut, qu'est due cette association, qui se propose de briser avec l'indifférence habituelle des littérateurs et des artistes à l'égard des questions sociales. Les statuts du *Club* portent qu'il reconnaît l'idée républicaine comme indiscutable, qu'il marquera une évolution des intelligences, et s'intéressera de toutes les questions scientifiques se rattachant à la biologie et à la sociologie. Un nombre inattendu d'adhérents, français, belges, italiens, est acquis déjà, et parmi eux le grand sculpteur Rodin.

Le Secrétariat du *Club de l'Art social* est 8, rue des Martyrs, à Paris.

Nous espérons les meilleurs résultats de cette fondation, faites par des hommes honnêtes, qui ne partagent sans doute pas toutes nos idées, mais qui leur sont sympathiques; la question étant posée par des hommes intelligents, notre propagande y gagnera fatalement, car la logique imposera nos conclusions au *Club de l'Art social*, c'est pourquoi nous lui souhaitons la bienvenue, persuadés qu'il nous sera un bon auxiliaire dans notre œuvre de démolition des préjugés sur lesquels repose une société de misère et de douleur.

***

Calais. — Jamais, peut-être, l'idée anarchiste n'aura fait un pas aussi rapide dans notre ville, que celui qu'il fait en ce moment, grâce au compagnon Sébastien Faure qui, en ces deux premiere conférences, a développé avec le charme, l'éloquence et surtout le talent, vraiment incontestable qu'il possède, une partie des théories anarchistes.

Devant un public, au moins de moitié hostile à nos idée, il a fait entrevoir d'un côté les turpitudes, les monstruosités, les crimes, qui sont la conséquence de l'organisation sociale actuelle, et de l'autre, le lendemain de la Révolution que nous rêvons tous, et pour l'avènement duquel se joignent et se groupent tous nos efforts : l'épanouissement de la liberté la plus large, de la vérité la plus incontestable, de la justice la plus grande, en un mot du bonheur le plus complet, de l'émancipation la plus absolue de l'Humanité.

Nous ne saurions dire combien l'ampleur des idées exprimées, la grandeur des sentiments déployés par le compagnon Faure, a frappé et pour ainsi dire empoigné le public qui, après avoir eu l'absence de tout espèce de bureau, écouté de la manière la plus recueillie, et à vingt reprises différentes, rempli la salle de ses applaudissements.

Combien, devant de pareilles démonstrations orales la médiocrité des arguments employés par nos adversaires, le fond d'égoïsme, et surtout la stupide autorité qu'il se croient obligés d'introduire en toutes choses, nous écœure et nous répugne et combien est grande l'ambition qui pousse ces individus, pour qu'il puisse continuer à fermer leurs oreilles et leur cœur à de si nobles sentiments.

***

Nous recevons du camarade Espagnacq le compte-rendu d'une conférence qu'il a faite à Lescar :

Lescar. — La conférence a commencé à 8 heures du soir. Environ 250 citoyennes et citoyens composaient l'auditoire. L'ordre du jour comportait : « Les causes et les conséquences de la misère ».

Après m'être attaché à démontrer l'origine de l'antagonisme social, lesquelles démonstrations ont été approuvées par des applaudissements répétés.

Sur la demande d'un contradicteur, j'ai fait l'exposé des idées que comporte le communisme-anarchiste, et après avoir établi la différence qu'il y a entre le socialisme libertaire avec le socialisme autoritaire, la séance, sans président ni délégué à l'ordre, a été levée, en laissant dans l'esprit des auditeurs une impression favorable à l'Anarchie. J'espère que cette modeste localité deviendra, sous peu, un foyer de la Révolution.

***

La Machine. — Je n'ai pas eu l'occasion de vous écrire depuis le premier tour de scrutin. Au ballotage même nombre d'abstentions, c'est-à-dire 200 sur 1300 votants.

Je vous dirai aussi que j'ai récolté deux jours de prison et 115 francs de frais et amende et droit de timbre, pour avoir affiché le *Père Peinard au Populo*, pendant les deux tours de scrutin, je n'avais pas timbré les affiches; comme la gendarmerie vient très peu souvent au pays. Je pensais que ça passerait comme ça, mais le directeur des mines de La Machine ne l'entendais pas ainsi, il a fait prévenir la gendarmerie, qui n'a d'ailleurs rien à lui refuser, de venir me dresser procès-verbal et j'ai attrapé ce que je vous ai dit plus haut.

Aux vieux bonzes qui m'ont « jugé », je leur ai dit que Wilson en avait bien fait d'autres que moi, et que cependant il avait été acquitté; mais voilà, c'est un bourgeois et moi je suis un ouvrier, c'est lui qui a fait la loi, et c'est moi qui la subit, ils peuvent nous condamner, ce n'est pas ce qui ralentira notre zèle à faire triompher l'Anarchie.

## Allemagne

Jugement rendu par le Tribunal supérieur de l'Administration de Prusse. — L'instituteur est autorisé à infliger des punitions corporelles sensibles. Il doit éviter de causer des blessures *marquantes* qui mettent en danger la vie et la santé de l'élève. Les bleus, les raies enflées, les ecchymoses ne constituent pas de signes indiquant des blessures *marquantes*, car chaque correction sensible — et l'instituteur est expressément autorisé à infliger une blessure sensible — laisse des traces pareilles. L'instituteur n'est pas passible d'une peine s'il châtie un élève appartenant à une autre classe que celle qu'il dirige; la punition peut être infligée en dehors du local scolaire. La conduite de l'élève est également soumise à la discipline scolaire. L'ecclésiastique, de son côté, est autorisé, quand il donne l'instruction religieuse, à administrer des punitions sensibles. La conduite de l'instituteur ne peut devenir l'objet de poursuites que lorsqu'il a infligé des blessures *marquantes*.

*Fremdenblatt*. de Vienne.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*Elections au Conseil d'arrondissement de Sceaux du 10 novembre 1889.*

Aux Travailleurs du canton de Villejuif

Les élections législatives sont à peine terminées que l'on vient à nouveau vous prier très humblement, d'abdiquer votre « souveraineté » entre les mains de M. X ou Y, afin qu'il fasse vos affaires au Conseil d'arrondissement. Cette fois vous ne vous plaindrez plus, vous êtes vraiment le « peuple souverain ! »

Les députés, sénateurs et conseillers de tous numéros vont s'occuper à qui mieux mieux de vos intérêts, de sorte que si, pour la fin de l'année vous ne vous apercevez pas d'une amélioration considérable dans l'ordre économique, c'est que le diable ou le bon dieu est contre les élections et donne par-conséquent raison aux anarchistes, qui ne croient plus à la comédie du vote, ni aux mensonges intéressés des journaux bourgeois. En avant, bons électeurs ! Aux urnes ! Allez encore une fois consacrer votre esclavage en faisant usage de votre « souveraineté inviolable » (Quel beau mot tout de même SOUVERAINETÉ !!... il faut-être candidat pour en trouver d'aussi forts, et bien d'autres qui ne coûtent pas plus à leur bourse»).

Pensez-vous que les cantonniers en chambre que vous nommerez dimanche, fidèles à leurs traditions, fassent autre chose pour vous que de solliciter leurs collègues du conseil général de soulager votre porte-monnaie au lieu de votre misère? — Si telle est votre conviction, faites ce qu'il vous plaira ! Puissiez-vous ne pas payer trop cher, votre naïve confiance en ce qu'on appelle, par ironie sans doute, le Suffrage universel.

*Le groupe d'études sociales de Choisy-le-Roi.*

***

Uzès. — Les groupes qui voudraient entrer en relations avec le groupe *Les Exploités*, peuvent s'adresser à l'avenir au compagnon Auguste Arlaud, à la Californie, près d'Uzès (Gard).

***

A l'affirmation que nous lui avons faite de ne pas avoir reçu sa réponse, le « compagnon » Malato nous envoie la lettre suivante que nous insérons sans commentaires :

Paris, 28 octobre 1889.

Rédaction du journal jésuitique et pontifical
*La Révolte*.

Monsieur,

Une note parue dans le dernier numéro de la *Révolte*, prétend que le compagnon Malato, *qui est le groupe solutionniste*, n'a pas envoyé sa réponse au compagnon *Nimportequi*, qui est à lui seul, le groupe *Les Précisionnistes*.

Le rédacteur de cette note ment impudemment à tous les points de vue.

La réponse du groupe *Les Précisionnistes* vous a été envoyée trois jours après (le lundi) l'impertinent article du monsieur qui s'est fait le champion de la *Révolte*.

Cette réponse était signée de quatre noms. C'est donc un mensonge absolu de prétendre que le groupe *Solutionniste*, à l'instar du groupe *Précisionniste*, ne compte qu'un membre.

Et vous déclarez dans votre dernier article que vous appelez la discussion.

Oui, en insultant grossièrement ceux qui ne sont pas de votre avis et en n'insérant pas leurs réponses.

Nous ne pouvons avoir pour vos procédés de discussion, que le plus profond mépris.

Charles Malato.

***

Aux Anarchistes Belges

Les compagnons de Bruxelles adressent à leurs camarades de province l'appel suivant :

L'expérience nous ayant prouvé que la propagande écrite : journaux, brochures, etc., ne pourra jamais être faite d'une façon pratique et réellement durable aussi longtemps que nous ne pourrons pas disposer d'un matériel complet d'imprimerie, nous avons résolu d'employer tous nos efforts à l'achat de ce matériel.

Un compagnon a déjà réalisé la moitié de la besogne en achetant pour la propagande les caractères de cette imprimerie, soit 400 francs de matériel acquit.

Il reste donc à acquérir une presse à bras. C'est à tous les compagnons que nous nous adressons pour en faire l'achat. Nous avons l'occasion d'en avoir une pour 300 francs environ, or, il nous faudrait réaliser avant la fin de novembre la moitié de cette somme, soit 150 fr. Les deux tiers en sont couverts par les compagnons de Bruxelles qui ont déjà souscrit 100 francs.

Que les amis de province qui partagent notre manière de voir à ce sujet, nous fassent parvenir le montant de leurs dons, et ce, avant la fin de novembre, à l'adresse du compagnon Brassine, 117, rue Vandewyer, Schaerbeek.

Nous pourrons alors, quand notre installation sera faite, commencer la publication d'un journal spécial à la Belgique, et dans des articles simples, à la por-

tée de tous, nous porterons dans des milieux non encore acquis à nos idées, notre amour de l'Humanité rénové, notre haine implacable de toutes les institutions malfaisantes et notre désir ardent de les voir disparaître.

*Pour le groupe initiateur :*

H. Delsaute, L. Dauphin, O. Berger, E. Brassine, H. Wuysman

***

Nous recevons de Angelo Azzati, une lettre où il proteste, n'avoir aucun lien avec Therzaghi. Nous n'avons fait que reproduire la note de l'*Associazione*, c'est donc à elle que la protestation doit être adressée. Si la bonne foi des camarades de l'*Associazione* a été trompée, ils sauront le reconnaître, nous insérerons la rectification comme nous avons inséré l'accusation.

***

Ayant quitté Puteaux, le compagnon Victor Pierret, prie les compagnons avec lesquels il est en relation, de lui écrire 3, rue de la Charonnerie, à Saint Denis).

***

Pour mieux assurer le service d'expédition du journal l'*Associazione* qui se publiait à Nice, les camarades viennent de le transférer à Londres.

Tout ce qui concerne le journal ; lettres, échanges, devra être envoyé à Guiseppe Cioci, poste-restante, à Londres (Angleterre).

## AVIS

A l'occasion de l'anniversaire de l'exécution de Chicago, nous faisons tirer une gravure représentant diverses phases de ce drame. Nous la laisserons au prix de 30 cent.

Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons la condamnation du compagnon Pini : *Vingt ans de bagne.*

Nos intègres magistrats qui n'ont pas assez d'admiration pour les brigandages financiers, qui applaudissent avec indécence les canailleries et les crimes politiques, suffoquaient d'indignation ; ils ont frémis d'horreur devant l'homme énergique qui leur a déclaré net ne pas reconnaître comme légitime, le fruit de leurs rapines qu'ils ont décoré pompeusement du nom de *propriété*.

Nous reviendrons sur ce sujet.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Première liste 25 francs ; Deuxième liste 18 fr. 80 ; G. à Albigny, 1 fr. — Les compagnons révolutionnaires de la Croyère, 2.25. — Nimportequi, 1 fr. — Un anarchiste de la Villette, 0 50. — E. R. à Clarens, 10 fr. — Des révoltés de Vanves, 7 fr. — G. à Istres, 1 fr. — P. d'Angers et B. G. à Trélazé, 0.55. —Un palissonneur dégoûté du boulangisme, 0 50. — Un Spartacus réolais, 1 fr. — Trois trimeurs bureaucrates employés à Brest, 1 fr. — Le groupe les « Eclaireurs de Picardie », à Amiens, 5 fr. — Collecte entre anarchistes, 1.50. — B. à La Machine, 0.25. — V. B. au Puget, 0.25.— Le groupe de Flixecourt, 3 fr. — W. B. 5 fr. — Mme L. 1 fr. — salle Horel, du 20 octobre 5 fr. 50. — F. R. 2 fr. — D. 2 fr. — F. V. 1 fr. 25. — L. B. 5 fr. — Salle Horel du 3 novembre 2 fr. — Vente de trois portraits de Bakounine 1 fr. 35. — Excédent d'écot 40 cent. — Veiler 50 c. — G. Lavigne 75 c. — Les Trimardeurs 10 fr. — J. A. à Castillon 25 c. — Ougrée : collecte faite à la suite d'un meeting le 27 oct. 1 fr. 90. — Bertrand 2 fr. 50. — La « Jeunesse Libertaire de Saint-Denis 3 fr. — L. W. à Sens 55 c. — B. à Levallois 1 fr. — M. et G. à Nantes 1 fr. 50. — En tout : 130 fr. 05.

## PETITE CORRESPONDANCE

D. à Toulon. — Nous sommes de votre avis.

M. B. à Lyon. — Avec la remise, ça fait à peu près le compte.

B. à Alger. — Pas de procès de Chicago en français.

P. à Saint-Denis. — Rien reçu de L.

M. à Lille. — L'adresse de Faure est 7, rue Caplat, à Paris. — Pour les chansons attendez quelques jours, il y a un groupe de camarades qui en préparent une édition.

G. à Zaandam. — Le « Père Peinard » a dû paraître cette semaine.

Levallois-Perret. — Nous ne conservons aucune lettre. — Quant au service des libraires, nous faisons ce que nous pouvons.

Le compagnon Giffard est prié de donner son adresse aux amis de Nantes.

Au compagnon dont son article sur « l'Egoïme » est paru dans le numéro 5. — Pour le groupe « Les Solutionnistes », s'adresser au comp. Ch. Malato, 7, rue de Paris, à Saint-Leu (Seine-et Oise).

P. à Toulon. — Chenard, conseiller municipal à Commentry. — I. à Saint-Imier. — R. à Valence. — F. au Vigan. — C. à Nantes. — D. à Morlanwelz. — D. à Romans. — B. à Toulon. — P. à Roubaix. — F. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

Albert Alexandre. — Le comp. Henry Beaujardin vous prévient que vous êtes attendu avec impatience à Castelsjaloux. Les camarades de cette localité vous casseront.

Alais. — Nous avions cru faire pour le mieux, si vous n'êtes pas content, faites vos affaires vous-mêmes, c'est trop difficile de contenter les grincheux de votre espèce.

B. à Bouglon. — Les « Grèves » étaient de 6 francs le mille.

Saint-Etienne. — L'annonce de la formation du nouveau groupe ne contenait pas d'adresse pour les relations ?

B. à Vienne. — Transmis.

M. à Nantes. — Merci. Ça va bien.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 450 fr. 20.

D. à Tunis 11 fr. 15. — Kahnl fr. 50.—C. P. à La Machine 25 c. — D. à Toulon 2 fr. 10. — Collecte faite pour la « Révolte » chez Witing et Leduc, à Jemeppes Thisi 50 c. — Catty 40 c. — Roubaix, par Vercruyre 50 c. — Vente de papier 50 c. — B. à Toulon 25 c. — G. V. à Bazincourt 25 c. — Muller 25 fr. — P. à Genève 10 fr. — produit de la conférence de Cuers 6 fr. 20. — Le groupe « La Guerre Sociale » de Toulon 2 fr. — M. à Santiago 22 fr.

Total à ce jour : 632 fr. 30.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 451 fr. 05

Auguste et Marianne des « Parias Picards » 50 c. — V. B. au Pujet 25 c. — J. A. à Castillon 25 c. — G. à Voujancourt 85 c.

Total à ce jour : 452 fr. 90.

SOUSCRIPTION DUVAL. — Listes précédentes : fr. — S. M. à Mustapha-Belcour 3 fr. — Lyon : collecte fait à la suite de l'enterrement de la mère d'un compagnon 6 fr. — R. et H. à Cette 50 c. — H. et B. à Cette 50 c. — Cette, J. et T. 50 c. — R. de Trelazé 80 c. — V. de V. à La Madeleine 1 fr. — V. B. au Puget 30 c. — Le groupe de Flixecourt 3 fr. — En tout : 17 fr. 60.

Les compagnons sont avertis de la nouvelle adresse du comp. Decker, rue Trézel, 32.

## CONVOCATIONS

Samedi 9 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle des Tableaux, 102, rue d'Avron, grande soirée familiale en l'honneur de l'assassinat des martyrs de Chicago.

Conférence, chants et poésies.

Le groupe des V et XIIIe donne une grande réunion lundi 19 septembre, à 9 heures du soir, salle de l'Ermitage, rue de Jussieu.

Tous les compagnons sont invités.

Orateurs inscrits : Louise Michel, Sébastien Faure, Luss, Tortelier, Tennevin.

Le Cercle d'Etudes Ensivalois invite tous les compagnons anarchistes et socialistes révolutionnaires à la séance du 16 novembre à 8 h. du soir chez H. Davister, rue du Purgatoire à Ensival.

Ordre du jour : De la nécessité de l'existence du groupe-cercle *L'Egalité* de Dison.

Dimanche 9 novembre, à 7 heures du soir, soirée familiale, suivi d'une partie de danse au profit d'une bonne œuvre, au local de M. A. Pitot, rue de la Carrière.

Entrée : 25 centimes.

*Cercle international.*— Caisse précédente : 60 fr. 95. — Reçu : A-compte sur la liste 8, par M. 8 fr. 25 ; Groupe V et XIIIe 2 fr ; salle Horel 2 fr. 90. — Dépense : 4 fr. (papier P. envoyé en Angleterre). — Reste en caisse : 70 fr. 10.

*Commission des détenus.* — Caisse précédente : 52 fr. 85. — Dépenses : 5 fr. madame Capt ; 3 fr. 20 à . — Reste en caisse 44 fr. 65.

Groupes du Ve et XIIIe, réunion tous les samedis salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Nimes. — Samedi prochain, nous invitons les amis de Nimes à prendre un punch dans une soirée familiale que nous organisons au café Chaptal (boulevard Gambetta).

Toulon. — Grande réunion publique pour l'anniversaire de Chicago, samedi à 8 h. du soir, au café Colbert. — Les socialistes de toutes les écoles sont priés d'y assister.

Groupe du XIVe, réunion samedi 16 courant, à 8 h. 1/2, salle Anne, rue Mouton-Duvernet, 27.

Les compagnons qui s'intéressent à la formation d'un groupe dans l'arrondissement sont spécialement invités.

Cercle Populaire Italien, réunion tous les mercredis soir à 8 h. 1/2, chez Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

Marseille. — Dimanche, 8 novembre, à 2 heures de l'après midi, dans la buvette, chez M. Georges Ghiotti, rue Saint-Lambert, 119, où aura lieu une conférence contradictoire donné par le groupe communiste anarchiste, en langue italienne, sur la formation du monde, la terre, l'homme, le principe de la propriété individuelle, comment elle devra disparaître. Toutes les écoles socialistes sont invités à la contradiction.

Bessèges. — Pour plus de commodité, les réunions du groupe le *Glaive* seront changées et remises au premier et troisième dimanche de chaque mois à 9 heures du matin au local habituel.

A l'occasion de l'anniversaire du 11 novembre, jour de l'assassinat de nos amis de Chicago, nous invitons tous les camarades à assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 10 novembre, chez Rouvier Marius, cafetier, rue de Robiac, à Bessèges. Chants et poésies révolutionnaires par les compagnons. Un punch sera offert à tous ceux qui voudront honorer par leur présence le souvenir de ce jour.

Reims. — Les anarchistes sont convoqués à une réunion extraordinaire pour le samedi 16 novembre 1889, à 9 h. du soir, au café Saint-Maurice, rue du Barbâtre, 153.

Bruxelles. — *Jeunes anarchistes*, lundi, réunion Aux Deux Nègres, grande place.

Le groupe fait appel à la contradiction.

## La RÉVOLTE est en vente :

### à Lyon chez

Maumez, libraire. 24, rue de Saint-Cyr.

Bernard, rue Moncey, 96.

*Au comptoir du zinc rustique*, 78 Cours Vitton.

Mme Treichemberger, 9, rue Moncey.

### A Paris

Fayet, 113, rue du Temple. On y trouve également toutes les brochures.

### à Bordeaux chez

Laborde, libraire, rue de Grassi.

Madame Maury, kiosque 4, place Intérieure d'Aquitaine.

### A Toulon

Boulevard de Strasbourg, aux kiosques en face et derrière le Théâtre ; en face l'hôtel Victoria ; la porte Castignan ; rue de l'Intendance et rue de la République, chez les libraires ; le *Père Peinard* également.

### A Maisons-Alfort

Librairie, 65, Grande-Rue.

### Aux Lilas

Madame Gilleron, rue de Paris, 87.

### A Rueil

Letellier, 13, rue de l'Hôtel de Ville.

### A Karthaus (Clearfield Pa)

Chez A. Marty, qui portera le journal à domicile. — Il reçoit également les abonnements.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Troisième Année, N° 10. 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT Du 16 au 22 NOVEMBRE 1889.

I. I. S. G. COLLECTIE UGO FEDELI

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'ANARCHIE

### COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF

I

Le deuxième réveil du Prolétariat européen — celui qui commença vers 1867 et qui attend encore la prochaine Révolution pour dire son mot dans l'histoire — débuta par demander des réformes dans les rapports du Travail et du Capital.

Mais à peine ces réformes furent-elles énoncées et discutées dans les cercles ouvriers et les Congrès de l'Internationale, que les travailleurs s'aperçurent déjà de l'impossibilité d'obtenir des réformes sérieuses, sans toucher à l'ensemble de l'organisation économique et politique actuelle, et de l'inutilité des réformes minuscules, des palliatifs. La question du pain quotidien garanti à celui qui travaille est si étroitement liée à tous les rapports entre individus dans la société ; tout se tient si intimement dans cet ensemble compliqué de rapports entre capitalistes, financiers, marchands, spéculateurs, escrocs, agioteurs, gouvernants, magistrats, etc., etc., que seulement pour garantir les moyens d'existence à celui qui travaille ou veut travailler, il faut déjà réviser les bases mêmes sur lesquelles s'étaye une société qui admet l'appropriation privée des moyens de production.

Quant aux palliatifs, tels que la règlementation des heures de travail et autres mesures du même genre, les travailleurs comprirent bientôt que les réformes de ce genre tendent soit à créer une classe de travailleurs privilégiée au-dessus des masses grouillant dans la misère, — un Quatrième Etat aux dépens du Cinquième — soit à produire une amélioration temporaire qui bientôt ne fait qu'aggraver les crises et en augmenter la fréquence et la durée.

Alors la Question Sociale se dressa dans toute sa grandeur, et le prolétariat comprit qu'il se trouvait en face d'un immense problème — celui de socialiser les moyens de production par la Révolution Sociale. Il comprit aussi — et les faits qui se produisirent depuis ne firent que le confirmer dans cette conviction — qu'aujourd'hui nous vivons à la veille même d'une immense révolution internationale, essayée déjà en 1848 et devenue inévitable aujourd'hui ; que mille causes y concourent : la décomposition des Etats, les crises économiques dues à l'universalisation et la décentralisation de l'industrie, les crimes de la Bourgeoisie, la désagrégation des classes gouvernantes, et surtout cet esprit de critique qui, dès qu'il reprit l'œuvre inachevée du dix-huitième siècle, se mit à saper impitoyablement toutes les apparences d'institutions que nous possédons : propriété, Etat, gouvernement représentatif, loi, justice, éducation, organisation industrielle et commerciale, morale publique, — le tout sapé et démoli à la fois, le tout s'écroulant au premier souffle de l'esprit critique.

Le mot **Expropriation** fut prononcé. Remplacé d'abord par celui de « Liquidation Sociale » qui prêtait moins aux rigueurs des codes, il fut bientôt nettement affirmé et devint le mot d'ordre de tous ceux qui inscrivaient sur leur drapeau la solution de la Question sociale. Il l'est encore ; et si les meneurs des partis socialistes se laissent aller de plus en plus aux compromis avec le passé, à mesure que la coupe du budget approche de leurs lèvres, il n'en est pas moins certain que l'idée d'expropriation, comprise d'abord par le petit nombre seulement, a fait un progrès immense dans l'esprit des masses. Son progrès dans les masses est proportionnel au recul des meneurs. Et si nous voyons des Congrès ouvriers reprendre les palliatifs enterrés dès les premiers Congrès de l'Internationale, il ne faudrait pas y voir un doute de la part des travailleurs sur la nécessité et la justice de l'Expropriation. Leurs doutes ne portent que sur la possibilité de la faire à bref délai. Mais ces doutes, l'incurie de la Bourgeoisie se charge de les dissiper chaque jour en accélérant l'arrivée de la Révolution, si ardemment désirée par les prolétaires qu'ils la croyaient imminente dès 1867.

---

Aux débuts, la solution du problème social se présentait à peu près de la façon suivante. L'Etat s'emparait de tout le sol occupé par la nation : il le déclarait propriété nationale. Il saisissait de même les mines, les usines, les manufactures ainsi que les voies de communication. Il procédait, comme il procède de nos jours, lorsqu'il s'agit d'exproprier pour cause d'utilité publique un morceau de terrain sur lequel un chemin de fer doit passer, mais dont le propriétaire s'obstine à refuser la vente. Le mot expropriation tire même son origine de cet acte si souvent accompli de nos jours. Quant à la rémunération aux détenteurs actuels du sol, des mines, etc., on disait qu'ils le seraient s'ils étaient sages, et qu'ils ne le seraient pas s'il fallait faire valoir contre eux le droit de conquête.

L'Etat, devenu propriétaire de toute la richesse nationale, l'administrait par les représentants de la nation réunis au Parlement populaire. Dans un pays libre, le suffrage universel, disait-on — l'école allemande le dit encore — deviendrait éclairé, et la Chambre du travail serait une vraie représentation des travailleurs.

Quant à la manière d'administrer le patrimoine de la nation, on se disait que l'Etat trouverait certainement avantage à affirmer le sol, les mines, les usines, les chemins de fer, aux corporations de métier, lesquelles formeraient, d'une part, des fédérations territoriales — commune, région, nation — et d'autre part de vastes fédérations de métiers, nationales et internationales.

Tel était, dans ses traits essentiels, le plan de révolution et d'organisation qui se dessinait aux débuts du mouvement socialiste auquel nous appartenons tous. L'Internationale devait être le prototype de cette organisation à venir, lorsque la guerre franco-allemande, la Commune et la réaction qui la suivit, vinrent brusquement interrompre le mouvement, le refouler de la surface dans les couches profondes du prolétariat, jeter un flot d'idées nouvelles.

Il y eut une période de recueillement.

*(A suivre)*

## LE DROIT DE VIVRE

En vérité, ceux qui sont satisfaits de la société actuelle, qui se contentent du régime bien anodin, sinon très vicieux qui se pare du nom de République, savent se satisfaire de peu, que disent ces honnêtes gens de l'attentat déplorable commis ces jours derniers par une pauvre gamine de treize ans qui, chassée de son atelier pour incapacité est allée directement se jeter à la Seine où elle aurait péri sans le courage d'un brave marinier. Après l'avoir repêchée, il porta la pauvrette à son bateau où sa femme, excellent cœur aussi, rhabillat la petite malheureuse qui, plus tard, a été reconduite chez sa mère, pauvre ouvrière, probablement capable d'apprécier la bonté de ceux qui avaient sauvé sa fille, car « les gueux s'aiment entre eux » comme dit la vieille chanson belge, et ne ressemblent pas aux bourgeois, qui non contents de nous opprimer de la façon la plus odieuse, se déchirent entre eux à l'occasion. Charmante engeance !

N'est-il pas déplorable que dans ce Paris où s'accumulent tant de richesses, on ne puisse pas trouver un morceau de pain pour une pauvre enfant ou trop inhabile ou trop faible pour le gagner ? — On nous décrit cette pauvre gosse comme *malade* et chétive, peut-on attendre d'elle le courage ou l'adresse nécessaire à gagner sa vie ? Bien des petites riches ont des poupées dont les trousseaux compliqués, eussent-ils été fait un peu plus grand, auraient pu vêtir dix enfants pauvres. Si on prétend que chacun ne doit consommer que d'après la proportion qu'il produit, pourquoi tolère-t-on les inutiles *gilets en cœur*, de l'opéra et les catins fardées qui roulent voitures ? — Que produisent ces êtres nuisibles et honteux ? — Rien que la fange dorée dans laquelle ils se vautrent comme des cochons devant leurs auges.

Dans ce siècle où on nous a inventé tant de choses, l'électricité, le téléphone, que sais-je enfin, ne peut-on trouver un moyen pour que les faibles, les vieillards et les enfants puissent trouver leurs places au soleil et un peu de pain ? — Evidemment le beau rôle, le rôle utile sera toujours celui du travailleur qui produit, mais il y a des malheureux qui, soit par une incapacité indépendante de leur volonté, ou soit à cause de leur âge, ne peuvent arriver à faire leur part de production, pourtant a-t-on le droit de les condamner à mourir de faim ? Non certainement, et si la vieille société était balayée, si une ère nouvelle de liberté et de prospérité, s'ouvrait devant nous, cela deviendrait impossible. Pourquoi donc alors tolérons-nous un état de choses que nous comprenons irrémédiablement mauvais, pourri jusqu'à la base ?

— C'est aux miséreux, à tous ceux qui souffrent qu'il faut faire appel, que les crève-de-faim, que les loqueteux viennent grossir nos rangs, on leur montrera le superflu que ces bourgeois infâmes nous volent, les trois quarts du temps pour le laisser perdre, car gâvés de tout, ils ne peuvent encore arriver à consommer tout ce que nous produisons et qu'ils nous arrachent, nous laissant dépourvus de tout. Leur nombre auprès du nôtre est relativement petit, avec ce qu'ils consomment et ce qu'ils gaspillent, il y aurait de quoi donner le bien-être à tous les prolétaires ; d'ailleurs, nous ne réclamons que ce qui est à nous, puisque c'est nous autres qui produisons tout. Si un de ces messieurs les dirigeants, se fait chiper son porte-monnaie sur un champ de courses ou dans un lieu quelconque il pousse les hauts cris et réclame son bien, il devrait donc trouver très naturel que le nécessaire qu'il nous vole pour en faire son superflu lui soit réclamé aussi, mais la question est toute autre à son point de vue, nous sommes ses esclaves, nous devons encore nous trouver très honorés qu'il nous vole. Et pendant ce temps nos enfants crèvent de faim, une fillette de *treize ans* recherche la mort parce qu'un patron, peut-être exigeant, la juge incapable de gagner sa vie !

Il est évident qu'il n'y a aucune réforme utile, ni possible à espérer de la part de nos dirigeants, leurs intérêts sont antagoniques aux nôtres, l'ont toujours été et le seront toujours, donc la meilleur réforme à faire, la seule pratique du reste est de balayer nos dirigeants. Et puis quel besoin avons-nous d'être dirigés ? — pourquoi marcher éternellement comme des toutous en laisse ? au diable tous ces vieux préjugés ridicules qui veulent qu'une intelligence soit accompagnée de mains blanches ; les mains calleuses qui savent manier le marteau, doivent savoir manier un fusil pour nous débarrasser de tous ces parasites bourgeois que nous nourrissons dans l'oisiveté depuis si *longtemps* comme des oies qu'on engraissent, et encore *ne sont-ils même pas* les égaux des oies, car elles se mangent, elles ont une utilité, tandis qu'eux le plus souvent pourris jusqu'à la moëlle par leurs orgies infâmes nous empoisonneraient. Désinfectons donc le monde de ces exploiteurs qui nous dévorent comme une nuée de sauterelles dévastant un champ, reprenons ce qui est à nous, revendiquons nos droits, et que nos dirigeants disparaissent dans la boue dont ils sont pétris.

## La Morale Anarchiste

Encore quelques mots sur cette question :

Ils viennent peut-être un peu tard. Mais il n'y a pas de ma faute : J'ai été alité durant huit jours. Du reste, il n'est pas mauvais dans une discussion sérieuse et honnête de laisser le temps à la réflexion. Cela permet aux idées de s'arrêter.

***

Il importe, pour bien s'entendre et ne pas s'égarer, de procéder avec ordre et de bien poser la question. N'oublions pas qu'une question bien posée est à moitié résolue.

Disons donc qu'il faut avant tout bien se rendre compte, puisque c'est la question *de la morale* qui est en cause, que cette question *comprend* la question économique, que celle-ci n'est qu'un aspect de celle-là, et que la morale *précède et détermine* l'organisation sociale.

C'est donc renverser les termes que de recourir à l'économie anarchiste pour déterminer la morale anarchiste.

C'est ce qu'a fait l'auteur d'un des derniers articles ; et il suffit d'analyser attentivement sa définition de l'Anarchie pour voir que son argumentation manque de base :

« L'Anarchie, dit-il, c'est une société libertaire *où la production est communiste et la consommation individualiste* ».

Eh bien ! malgré son apparence exacte, cette définition — qu'il me permette de le dire — ne signifie rien du tout.

Qu'est-ce que la production ? — Qu'est-ce que la consommation ? — L'auteur oublie que comme l'a très bien exposé Blanqui depuis longtemps déjà, ces deux catégories de l'Économie politique n'existent pas dans la réalité : *Produire c'est consommer et consommer c'est produire.*

Il s'en suit que production et consommation participent nécessairement des mêmes caractères.

Et cela est facile à voir sans grande réflexion : La Liberté et la Solidarité présideront de pair à l'économie anarchiste.

Qu'on me pardonne cette digression. Elle était nécessaire pour bien placer le débat. J'ai voulu montrer qu'il ne s'agit pas d'aller chercher de midi à quatorze heures ; et que la seule définition de l'Anarchie, c'est tout simplement la vie *sans autorité.*

Il n'y a pas à sortir de là. C'est simple comme bonjour.

***

C'est ce *principe* d'élimination de l'autorité qui est le criterium de la morale anarchiste.

Et ici je rencontre cette affirmation absurde « qu'il n'y a pas de principes ». Les compagnons qui ont accouché de celle-là n'y ont pas dû réfléchir sérieusement pendant deux minutes, car ils se seraient certainement aperçus qu'en *affirmant* qu'il n'y a rien d'absolu, ils énonçaient par le fait même une soi-disant vérité *absolue.*

Avoir pour principe de ne pas avoir de principe !...

Soyons sérieux : Nous avons évidemment tous des principes qui sont le produit de notre raison.

Seulement, chez les uns ces principes procèdent de la divinité ou de la spéculation métaphysique, chez les autres de l'expérience et de l'observation, — des faits, en un mot.

***

C'est ainsi que, nous anarchistes, nous avons pour principe moral ce principe expérimental et utile à tous : Pas d'autorité.

Et ici nous sommes au cœur de la question : On nous dit : « Pas d'autorité. Pas de préjugé. Autonomie de l'individu. — *Ergo* : Vive l'Égoïsme ! »...

— Parfaitement. Seulement distinguons :

Egoïsme, disons-nous : Très bien ! Mais c'est qu'il y a deux égoïsmes. Et c'est là le joint.

Il y a l'égoïsme naturel animal et instinctif, qui n'est que l'instinct de conservation dans la lutte pour l'existence *individuelle et collective,* — proclamant la libre initiative, la libre organisation harmonique des besoins, des tendances et des forces, l'*autonomie* en même temps que la *solidarité* des individus.

Et il y a de l'égoïsme bourgeois, antinaturel, antisocial, l'égoïsme propriétaire et calculateur, proclamant l'*Individualisme absolu*, issu de la spéculation métaphysique, dérivant du *préjugé* juridique de la responsabilité individuelle absolue.

***

C'est ce préjugé dans ses multiples manifestations que la propagande anarchiste doit battre en brèche et démolir. C'est là l'AUTORITÉ qui nous étreint et que doivent viser nos coups. Puisque nous sommes des hommes *conscients*, puisque nous nous réclamons d'une morale *scientifique*, nous devons nous dire avec la biologie et la psychologie modernes que les individus ne *sont* pas ; qu'ils *vivent* dans l'universel déterminisme. Nous devons nous dire avec la philosophie moderne que les unités, les entités, n'existent pas. Nous devons nous dire et proclamer bien haut que l'*Individualisme absolu* et l'*arithmétique capitaliste* sont condamnés par la Science et par l'expérience populaire.

Et c'est pourquoi nous ne pouvons pas plus applaudir au vol qu'à la vengeance ou à l'agression.

Nous ne pouvons que les excuser.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Il y a déjà quinze jours que notre ami Jahn a été arrêté rue Turbigo, après la sortie de la réunion de la salle Horel. Beaucoup de camarades ont cru que c'était pour les trois mois dont il a été gratifié pour avoir voyagé sans billet de Melun à Paris. Ce n'est pas cela. L'amnistie couvre cet acte. C'est pour une affaire encore antérieure. Il y a de cela quelques années, une réunion, salle Pétrelle, fut dissoute par le commissaire de police. Jahn s'en prit à lui et fut condamné à six mois de prison pour outrage à un magistrat dans l'exercice de ses fonctions. C'est cette histoire, oubliée de tous qui mène Jahn à Sainte Pélagie.

Coudry qui accompagnait Jahn lors de son arrestation et se jeta sur un sergot pour lui arracher son sabre, en a eu pour quinze jours.

***

La presse bourgeoise continuant sa campagne de calomnies idiotes contre les anarchistes, annonce par l'organe du XIX^e^ *Siècle*, journal du bonapartiste Portalis, que les anarchistes devaient s'unir aux boulangistes pour provoquer à l'émeute le 12 novembre, ce journal oublie trop qu'il a dans sa rédaction un homme (!) qui, il y a sept ans, prêchait le *pillage* en termes dont Pini ne s'est certes jamais servi, et que nous lui rappelleront quelque jour ; la presse provinciale emboîte le pas à ces scribes bêtes et coquins. D'un autre côté, un député boulangiste, M. Paulin-Méry déclare à un rédacteur du *Temps* que tous les anarchistes sont boulangistes ou de la Préfecture de police. Avis à nos amis du XIII^e^ arrondissement pour qu'ils traitent à l'occasion ce fantoche comme il le mérite.

***

Saint-Denis. — Le compagnon Vanotryne étant arrivé cinq minutes en retard pour répondre à l'appel à l'Usine à gaz de Saint-Denis, où il travaillait, son chef d'équipe l'envoya au bureau du contremaître qui le mit à pied. Ceci ne fut pas du goût du compagnon, qui s'attrappa avec ce garde-chiourme, celui-ci ayant voulut le bousculer pour le faire sortir de son bureau, le camarade administra à ce monsieur une correction en règle. Les gendarmes, toujours au service du patronat, le mirent en état d'arrestation.

Il vient de passer en jugement ; nos bons magistrats lui ont octroyé quatre mois de prison pour avoir osé se révolter ainsi contre l'autorité.

La défense du compagnon ayant été très énergique, les groupes anarchistes de Saint-Denis se rendent solidaires de cet acte et envoient à ce courageux compagnon leur salut révolutionnaire.

***

Lyon. — Samedi dernier, les boulangistes Granger et Roche ont donné une réunion aux Folies-Bergères, qui a tourné à leur confusion. Après avoir débité leur boniment, un de nos amis voulut leur répondre, mais une partie de la salle voulut l'empêcher de continuer. Devant le parti-pris de ne pas l'écouter, nous leur avons rendu la pareille et aucun des leurs n'a pu dire un seul mot, car nous nous sommes mis à chanter la *Carmagnole* avec ceux qui étaient indignés de leur conduite à notre égard. En somme, four complet pour les blanquistes-boulangistes.

***

Castelnaloux. — Nous avons fondé un groupe d'études sociales qui, nous en avons le ferme espoir, réussira. Nous sommes dans un milieu relativement intelligent qui a nettement conscience de la situation mauvaise dans laquelle nous vivons ; se rendant très bien compte que plus ça change et plus c'est la même chose en politique ; aussi veulent-ils en sortir à tout prix, mais ne savent pas de quel côté tourner la tête ; il faut leur montrer le chemin. L'Anarchie

se trouve ici avoir un terrain fertile, il n'y a qu'à semer ; pour cela faire il faut des compagnons résolus et convaincus, sachant bien faire comprendre que dans l'Anarchie est le salut, et aussi ce qu'est l'Anarchie. C'est pourquoi nous vous prions de faire appel à tous les compagnons et à tous les groupes de votre connaissance pour des brochures et tout ce qui traite de l'Anarchie, dont ils pourraient disposer.

Les adresses et communications sont reçues chez Matha, coiffeur, à Casteljaloux (Lot-et-Garonne).

***

Saint-Etienne. — Un nouveau groupe anarchiste vient de se former ici. Les compagnons qui le composent, militants sérieux et convaincus sont décidés par tous les moyens possibles à faire une propagande incessante et énergique, à seule fin de propager nos idées au sein de la masse des travailleurs.

Les camarades qui seraient dans l'intention de faire une tournée de conférences dans la région, sont prier d'en aviser immédiatement le compagnon Audin, rue de Lyon, à Saint-Etienne.

***

Nantes. — Voici quelques détails sur les élections législatives que nous venons de passer. Nous nous sommes servis des affiches du *Père Peinard*, qui ont été beaucoup lues malgré les ordres du commissaire central qui les a fait arracher par les argousins. La première fois, les compagnons Cails et Giffard ont été interrogés et devaient être poursuivis pour outrage à la moralité publique.

Le 27 septembre, nous avions parmi nous le compagnon Thennevin qui nous donna la marche à suivre en rédigeant une plainte contre le central pour avoir fait arracher les affiches d'un candidat, que le compagnon Cails a porté lui-même au procureur de ladite République. Depuis, au scrutin de ballotage, les roussins prenaient mon nom ainsi que ceux des compagnons Cails et Dupré ; mais cette fois le motif était changé, c'était pour affichage du *Peinard au Populo*, depuis je crois que le procureur de la soi disante République ainsi que le central sont morts, nous n'avons rien reçu pour nous présenter, ni même entendu parler du deuxième affichage par les journaux.

Le compagnon Cails qui était candidat pour la forme à Reims, a également porté plainte contre le central. Nous avons reçu réponse du compagnon Johan qui nous dit que le procureur a déchiré la la plainte, mais il n'y a pas de poursuites, ce qui nous prouve une fois de plus que nous nous étions conformés à leurs sales lois.

Voici le nombre des abstentions à Nantes, au ballotage :

Première circonscription : votards 12,797 ; abstentions 5,050 ; résultat un pantin opportuniste.

Deuxième circonscription : votards 12,040 ; abstentions 4,282 ; résultat un polichinelle réactionnaire.

Au ballotage qui vient d'avoir lieu à propos d'un conseiller municipal dans le sixième canton, le candidat, un nommé Maupon, ancien officier de santé, socialiste-révisionniste (mauvais teint !) était seul à se présenter, il n'a pas réuni le quart des voix ; au ballotage, il se représente quand même, il faut croire que la veste ne lui suffit pas, il réclame une capote pour son hiver, cette vieille marmotte,

***

Bordeaux. — Pour la réalisation de l'espèce de plan que vous avez publié, nous avons adopté une organisation que nous croyons très pratique. En attendant que l'expérience acquise nous mette à même de lui faire rendre tous les résultats que nous sommes en droit d'espérer, dès à présent elle fait sentir ses avantages : Elle développe l'initiative de chacun et a déjà décuplé la puissance, la capacité de travail du groupe, et permettra, au prix seulement d'un peu de constance et d'esprit de suite, de répondre aux multiples exigences d'une œuvre complexe qui, sans cette organisation méthodique, eut excédé les forces d'un groupe même plus important.

Comme nous croyons utile de préconiser cette méthode, du moins dans son principe, nous en indiquerons l'économie dans une prochaine correspondance, que vous publierez si vous lui reconnaissez les avantages que nous y voyons.

Nous avons inauguré nos réunions publiques par une conférence contradictoire que tous les compagnons se sont accordé à trouver satisfaisante. Pour moi, le nom dont je l'ai qualifiée sur le coup de l'impression première, — non modifiée depuis, d'ailleurs, vous dira ce que j'en pense.

« C'est une conférence-bijou, une conférence-miniature ; allais-je répétant le premier jour. Conférence-miniature, c'est bien un peu, il faut le dire, par le nombre trop restreint d'assistants que les dimensions du local nous avait seul permis de recevoir ; mais, après cela, Benoît s'est surpassé, les autres ont très bien parlé aussi et l'opinion de tous, même de ceux qui n'étaient pas encore des nôtres à l'ouverture de la séance, était qu'il n'y a que les anarchos pour donner des réunions à ce point instructives et où tant de raisons se mêle à tant d'ardeur. Aux moments même où chacun se passionne, emporté par le sujet, la discussion conserve encore le sérieux voulu pour ne pas tourner à l'incohérence et à la confusion. Sur le fond même, il suffit que je dise que le contradicteur — un publiciste, très versé dans l'histoire, charmant causeur et plein d'humour, un de ces vieux aux allures empreintes de fine bonhomie, — ce contradicteur, après un discours familier où l'on pouvait trouver à la rigueur un léger abus d'érudition, mais que nous avons laissé se dérouler dans le plus grand calme, sans interruption ; ce monsieur, dis-je, aux premiers mots de réplique, a été obligé de baisser pavillon. — — « Je conviens de ceci ; je conviens de cela ; de cela encore », pour un peu, il convenait de tout.

Finalement, il s'est retranché derrière l'objection des moyens. Il n'est pas pour la violence. Cette question des moyens fera l'objet d'une seconde conférence, fixée à samedi prochain.

Pour cette seconde réunion, nous nous sommes assurés d'un local plus vaste : celui-ci contient de 3 à 400 personnes.

Cette réunion sera suivi d'autres — une tous les samedis, tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre. Il pourra même se faire que plusieurs soient données à la fois, simultanément à la ville et dans des localités avoisinantes ; ce sera lorsque aura augmenté, par le fait de l'exercice, le nombre de compagnons pouvant prendre la parole en public.

---

Nous avons eu, nous aussi, les honneurs des tracasseries policières, judiciaires, administratives et fiscales. Nous avons considéré toutes les invitations, mises en demeure, etc., comme non-avenues, ne répondant à aucune. Tout au plus l'imprimeur, sur notre conseil, a-t-il répondu au fisc, ceci :

« Sans autrement rechercher les mobiles qui m'ont valu l'honneur de votre communication, ni m'en inquiéter plus que je ne les recherche, je vous renvoie aux articles de loi réglant la matière, articles que vous connaissez ou avez le devoir de connaître aussi *bien*, sinon mieux que moi ».

Cette réponse a été adressée au Contôle de l'Enregistrement de Nimes, qui réclamait à l'occasion d'affiches fournies au groupe de Nimes par le nôtre.

## Belgique

Bruxelles. — Le ministre Devolder doit présenter au Parlement, dans le courant de cette réunion, une loi consistant à rayer des listes électorales une quantité d'électeurs capacitaires de droit, c'est-à-dire des électeurs que leur situation sociale fait considérer comme plus capables que les autres, tels que contremaîtres, anciens sous-officiers, etc.

Le Parti ouvrier de Bruxelles, à l'égal des conservateurs libéraux et des progressistes proteste contre cette mesure, et avait décidé d'organiser une manifestation dans la rue, pour le 10 courant, ainsi qu'une pétition aux chambres demandant le suffrage universel.

Une série de meetings fut aussi organisée pour chauffer l'enthousiasme, et dans la réunion fédérative, on prit l'engagement de s'opposer à ce que les anarchistes viennent exposer leurs théories, et démolir les leurs, sous prétexte que cela épouvantait le public. Ceux-ci prévoyant le parti-pris des chefs de file décidèrent de s'abstenir et de publier un manifeste intitulé : *Vive le Suffrage universel*, et contenant un tableau idyllesque des œuvres de ce fameux moyen d'émancipation, dans les différents pays où il est appliqué.

Sous prétexte que nous n'avions pas le droit de prendre ce titre, et ne comprenant pas que nous les considérions comme des malades auxquels il faut dorer la pilule pour la mieux faire avaler, le gérant de la *Maison du Peuple* (oh ! ironie !) en interdit la vente sur l'instigation d'un rodomont gantois, alors que tous les journaux peuvent y circuler, et qu'eux mêmes ont souvent employé la même tactique pour pénétrer dans des milieux hostiles.

Cette attitude ne nous étonne guère, et elle n'est que le couronnement brutal d'un accord existant depuis longtemps déjà entre les gros légumes de la boîte.

Il nous rappelle qu'un jour un de nos amis fit une conférence contradictoire dans la même galère avec le citoyen Depaepe, celui-ci n'ayant pu terminer sa réplique le même soir, il fut décidé de continuer la discussion à une autre séance.

Il faut croire que les mêmes influences qui se manifestent aujourd'hui, se mirent de la partie en voyant l'accueil sympathique que le public ouvrier faisait à nos théories, et depuis une année notre ami attend toujours cette séance suivante ; ce n'est pourtant qu'un ouvrier et son partner est un économiste distingué.

Il faut croire que ces petits hommes se rappellent l'histoire de Goliath et David et en craignent l'aventure, c'est en tous cas peu flatteur pour celui qu'ils considèrent comme leur maître en économie politique et sociale.

Nous laissons les socialistes sincères juges de pareils agissements, et ne doutons pas que, dégoûtés de ces petits moyens jésuitiques, ils ne cherchent à mieux connaître nos idées pour s'y rallier enfin !

## Hollande

Amsterdam. — La grève de Rotterdam s'est terminée bien vite et après les scènes de brutalité dont j'ai fait mention alors, il n'y a plus eu que quelques jours d'attente et de pourparlers. Les armateurs ont fait droit à quelques réclamations anodines faites par les grévistes, ont remis le redressement d'autres griefs à d'autres temps et les chargeurs ont accepté ce compromis en criant victoire.

Leur victoire est bien minime et cette grève n'a d'importance que par les fruits qu'elle a porté pour la propagande. En effet, les ouvriers du port se sont constitués en corporation et se sont réunis à la corporation des ouvriers de Londres. Ils récusent toute solidarité avec les socialistes, mais puisqu'ils vont s'occuper de leurs intérêts, ils finiront bien par trouver la bonne voie et par s'y engager ; leur exemple a été suivi par les ouvriers des ports d'Amsterdam et d'Anvers et si cette organisation peut seulement se développer, les conflits économiques deviendront sérieux. Il faut se féliciter de cette conséquence de la grève, si mince qu'elle soit, car le peuple est ici tellement abruti par la peste religieuse et le genièvre qui doit remplacer la bonne nourriture dont ils auraient besoin, qu'il est extraordinairement difficile seulement de se faire écouter et comprendre par la grande masse des ouvriers. Il leur manque même le vocabulaire nécessaire pour exprimer la moindre idée en dehors du cercle restreint où ils sont forcés de se mouvoir.

## République Argentine

Buenos-Ayres. — Il y a bien longtemps que je me promettai de t'écrire, mais dans ce pays on devient indolent, on remet toujours ce que l'on veut faire au lendemain, et comme j'avais toujours de tes nouvelles par Piette, je me pressai d'autant moins. Mais figures-toi qu'il y a dix jours qu'il est arrêté avec Mattei, un camarade italien et Victoriano, un espagnol ; et ceci sous prétexte que des camarades avait publié un manifeste qui a été saisi avant d'être distribué. On en a saisi un paquet chez Piette, qu'un camarade avait déposé chez lui dans l'intention de le reprendre le lendemain, et Piette ne savait même pas ce que ce paquet contenait quand la police est venu perquisitionner chez lui et ensuite le traîner en prison. Il y a dix jours de cela et on ne sait pas quand ils seront mis en liberté.

Le fin mot de tout cela, c'est qu'il y a des murmures à Buenos-Ayres et que plusieurs grèves viennent d'éclater ; voyant cela, le gouvernement assez bête, a cru enrayer ce mouvement en arrêtant des anarchistes, sous prétexte que c'étaient eux qui soufflaient ce vent de révolte qui semble vouloir s'emparer de toute les branches de la production dans la capitale. Cependant si ces imbéciles se donnaient la peine de regarder d'un peu plus près, ils s'apercevraient vite que c'est le résultat de leur rapacité et de leur filouterie.

L'or est maintenant à 223 0/0 et il y a deux ou trois semaines. il est monté jusqu'à 245 ; il s'en est suivi un renchérissement de tous les objets de consommation dont vous autres, en Europe, ne pouvez vous faire une idée.

Un ouvrier ne peut, pour ainsi dire, plus trouver à se loger à moins de 100 francs par mois, et comment est-on logé ? dans une mauvaise chambre sans air, avec une porte pour avoir le jour, et ceci hors de la ville ; dans les centres, il faut compter

125 francs au moins ; un habillement dans le bon marché 200 francs, un chapeau 25 francs ; une paire de bottines bon marché 40 francs.

La viande qui était la base de la nourriture ici est maintenant aussi chère qu'en Europe. Tant qu'aux légumes, l'ouvrier ne doit pas penser à en manger, ils sont à des prix inabordables.

Le pain est à 1 fr 40 le kilog, le vin 2 francs et inférieur à celui de Paris. Le charbon de bois est à 75 centimes le kilog et il est monté jusqu'à 1 fr. Le coke, le charbon de terre sont à des prix semblables.

Avec des prix aussi élevés il s'en suit que l'ouvrier, avec une moyenne de salaire de 8 fr. par jour, est dans l'impossibilité de sortir de la misère, et le gouvernement pour atténuer cette crise ne trouve pas d'autre moyen que d'arrêter quelques camarades connus comme ayant des idées très avancées, mais qui sont complètement étrangers à ce mouvement de grèves qui se produit ; car ce mouvement est bien le résultat de la crise qui résulte des spéculations qui se pratiquent à la bourse et de la rapacité des commerçants et des propriétaires.

## AVIS

Pour tout ce qui concerne le *Père Peinard*, écrire 120, rue Lafayette.

***

Nous prévenons les camarades de ne plus nous envoyer d'argent pour la gravure que nous devions faire. — L'affaire ayant été mal combinée, le tirage nous serait revenu trop cher, nous avons dû y renoncer.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le compagnon Tortelier se rend à Bordeaux pour une tournée de conférences à organiser dans le Midi ; les camarades de la région qui pourraient organiser quelque chose dans leur localité sont priés de le faire savoir au camarade Tortelier, 24, rue Myrrha.

***

Les anarchistes communistes de Nîmes, constatant de plus en plus que le fléau de la classe laborieuse et productrice réside fatalement au sein de la propriété individuelle et de l'autorité, ressort antagonique de tous nos maux physiques, matériels et moraux.

Soucieux d'être utiles selon nos aptitudes à l'édification du grand problème social, lequel répandra sur nous comme une rosée féconde de joie, de bonheur, de bien-être, de justice et de paix universelle.

Nous cherchons à nous grouper plus intimement encore que nous n'avons fait par le passé, et prenons à juste titre le nom de groupe des *Socialistes Libertaires*.

Or donc, nous continuerons d'être inébranlables dans nos convictions, et ne transigerons avec nulle école qui n'aspire comme nous, à l'entière félicité du genre humain.

Nous travaillerons sans relâche à rendre l'homme libre sur une terre libre et de commune propriété.

Que l'individu soit à la fois chez lui et chez ses amis dans l'immense Tout où son pied foulera le sol.

A vous, camarades de lutte, de multiplier nos efforts afin que notre semence ne reste stérile. Par notre groupement entièrement libre en théorie sociale, nous goûtons l'incomparable satisfaction de recruter dans nos rangs revendicateurs des droits sociaux, des amis (abandonnant les écoles dites révolutionnaires Etatistes, tutrices de la propriété individuelle et de l'exploitation de l'homme par l'homme) pour enflammer avec nous le souffle de la révolte qui seul doit nous amener à l'accomplissement de nos vœux, et à l'ensevelissement de tous nos parasites terrestres.

Vive l'Anarchie communiste, vive la Révolution sociale !

***

Nous recevons une déclaration de principe des *Amis de la Liberté*, de Reims, dont nous publions les principaux passages, quoiqu'ils prêtent le flanc à la critique :

Tout ami de la Justice deviendra anarchiste par cela même que la liberté et la solidarité forment ensemble la trilogie humanitaire : donc il est de toute évidence que celui qui aura acquis la notion du juste sera à même de comprendre l'idée qui renferme la justice dans son essence et pourra combattre les préjugés qui entravent le progrès.

Toutes les iniquités sociales, peuvent et doivent être mises à jour par la Justice, la raison et l'entendement humain : et quand ce grand mot de justice sera compris, l'homme aura pour guide la voie vraie, qui seule peut le conduire à la perfection de son être libre en bienfaisance ; car si l'homme devient méchant la faute en revient directement aux fausses idées que nos gouvernants ont bien soin d'entretenir pour la conservation de leurs privilèges. La nature de l'homme est d'être bon quand les institutions qui les régissent sont bonnes : la loi naturelle seule peut faire notre bonheur, pourquoi ne pas revenir à la vérité des choses justes, quand nous voyons que nous sommes dans l'erreur.

La Justice est un principe supérieur dominant toutes nos actions : tous ceux qui marchent contre cette loi sublime sont indignes de porter le nom d'hommes, ce sont des monstres à faces humaines que les lois ont abatardis et dont la civilisation de l'avenir doit un jour rejeter les épaves.

La justice n'a pas deux poids, ni deux mesures, c'est la balance égale pour tous ; c'est la liberté de faire le bien et non le mal ; c'est la solidarité humaine qui veut que tous les travailleurs partagent au banquet de la vie les jouissances et l'adversité : la justice n'entend pas faire vivre une classe aux dépens d'une autre, il faut que chacun mette la main à la pâte, enfin la justice c'est le communisme anarchiste ou libertaire, si vous voulez. N'est-ce pas sur la justice vraie que sont fondées toutes nos revendications ; que c'est la base fondamentale de la véritable société libre, humainement organisée.

Il faut apprendre à connaître notre organisme et notre constitution physique et morale. C'est ainsi que nous n'aurons pas besoin du médecin qui nous empoisonne, ni des dirigeants parasites qui sucent notre sueur et notre sang.

La justice devra remonter le flot qui la submerge. Nous sommes socialistes révolutionnaires et anarchistes pour réagir selon nos moyens contre ce barbarisme si pernicieux à l'humanité. La justice nous convie au combat à outrance contre les détracteurs de la vérité ; elle nous montre les socialistes à fauxnez, mangeurs du gâteau gouvernemental ; ainsi que toute la clique cléricafardo-jésuitique.

La justice n'a pas de préjugé, c'est le rayonnement de la liberté qui préside au bonheur des peuples, en l'affranchissant moralement.

***

Roanne. — Les groupes qui sont en correspondance avec le compagnon Raimoth, rue de Clermont, 53, sont priés de ne pas expédier à cette adresse, pour cause de départ. D'ici quelques jours nous vous enverrons une nouvelle adresse.

## SOUSCRIPTION

### pour l'achat d'une presse

Liste précédente rectifiée : 127 fr. 05. — T. à Trélazé 25 c. — R. à Farges 50 c. — Tresse 25 c. — Deux compagnons 20 c. — W. 25 c. — D. B. Barbès 1 fr. — F. 20 c. — Berthon 30 c. — Briner 1 fr. — Henrieux 1 fr. — H. T. 20 c. — Louis 20 c. — Arthur 10 c. — Michel A. 1 fr — Marmion 20 c. — Villain 25 c. — Decker 25. — Louvet 25 c. — Un inconnu 20 c. — Mme Breton 1 fr. — Un commerçant 2 fr. — Nantes, un fantassin 50 c.— T. à Bouffarik 50 c. — Total 138 fr. 65.

## PETITE CORRESPONDANCE

Dutheil. — Les camarades d'Angers demandent votre adresse.

D. à Morlanwelz. — Combien y avait-il pour le « Père Peinard » dans la somme ?

Colas, rue de Fécamp. — Reçu 1 fr. 50 pour abonnement de Breton.

R. à Argenton. — Le « Drapeau Noir » ne paraissant plus, il est probable que les camarades de Bruxelles vous feront le service de leur nouveau journal.

B. au Hâvre. — N'ayant plus votre adresse, j'ai écris directement au libraire, passez-y pour le décider à s'occuper de la vente?

P. D. à Anduzes. — G. M. à Nantes. — B. à Lyon. — C à Foncegrives. — W. D. à Flixecourt. — A. à Limoges. — V. à Maestricht. — F. à Amiens. — Comptoir de Zinc. — Spartacus à Gouraya. — V. D. à Saint-Denis. — M. à Bourges. — P. à Roubaix. — T. à Marseille. — L. à Calais. — P. à Reims. — Alais. — M. à Toulon. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Commission des détenus.* — Caisse précédente : 44 fr. 65. — Dépenses : Déserteurs 20 fr.; Capt 5 fr.; Jahn 5 fr. 05. — Reste en caisse : 14 fr. 60.

*Cercle international.* — Caisse précédente : 70 fr. 10. — Reçu : deuxième à-compte sur liste 8, par M., 8 fr. 45. — Reste en caisse 78 fr. 55.

Salle de l'Alcazar d'Italie, 190, avenue de Choisy, réunion publique et contradictoire, le samedi 16 novembre 1889, à 8 h. 1/2 du soir, organisée par le groupe anarchiste des V et XIIIe avec le concours de la citoyenne Louise Michel.

Ordre du jour : 1° Les résultats des élections. L'ouverture de la nouvelle Chambre. — 2° L'Exposition et ses conséquences. — L'attitude des anarchistes devant les écoles socialistes : possibilistes et blanquistes.

Orateurs inscrits : Louise Michel, Sébastien Faure, Tortelier, Tennevin, Leboucher, Devertus, etc.

Entrée : 30 centimes.

Les anarchistes-communistes du XI et XXe, qui sont convaincus qu'il faut faire beaucoup de propagande parmi les travailleurs, sont invités à assister à la réunion qui aura lieu, samedi 16 novembre, 92, boulevard Ménilmontant (au premier), à 8 h. 1/2 du soir, pour s'entendre en vue de former un groupement de propagande anarchiste sur de nouvelles bases. Les lecteurs de la *Révolte* sont invités.

Samedi 16 novembre, à 8 h. 1/2, chez M. Pasquet, dans le sous-sol, rue Saint-Martin, au coin de la rue Greneta, réunion du groupe *Les Trimardeurs*.

Tous les trimardeurs de passage à Paris sont invités.

Rueil. — Samedi 16 octobre 1889, à 8 heures du soir, salle Bilbot, grande réunion publique organisée par les anarchistes de Rueil avec le concours des compagnons Sébastien Faure, Viard et Tortelier.

Ordre du jour : Nécessité de la Révolution.

Reims. — Les anarchistes de Reims sont convoqués à une réunion extraordinaire pour le samedi 16 novembre 1889, à 9 heures du soir, au café Saint-Maurice, rue du Barbâtre, 153.

Anduze. — Le groupe *La Mélinite* convoque tous les compagnons anarchistes du canton d'Anduze, à la réunion le 20 novembre, à 8 heures du soir, au café du marché.

Ordre du jour : Création d'une bibliothèque révolutionnaire.

Roubaix. — Le nouveau groupe *Les Libertaires* de Roubaix, fait appel au groupe *La Jeunesse* et aux révolutionnaires pour la grande soirée chantante en faveur de la propagande qu'il organise afin de pouvoir aider les camarades de Paris pour acheter la presse anarchiste.

Le compagnon Ed. Vercruysse reprendra le service de la vente, les compagnons qui désirent être servis à domicile, adresseront leur demande, rue de Fourcroy, 21 ; pour les correspondances des groupes et amis même adresse.

Le groupe *Les Libertaires* se réunira tous les samedis à 8 h. 1/2, chez Pierre Lannau ; on n'y trouve tous les imprimés anarchistes.

Cette. — de groupe *Le Rationnel* est prié de se réunir le jeudi 21 novembre, café de la Paix, à 8 heures du soir.

Le groupe *Le Rationnel* de Cette, dont tous les membres sont abonnés à la *Révolte* a pris la résolution suivante : Tout nouvel adhérent sera tenu de s'abonner à un journal anarchiste quelconque avant d'être reçu.

Le groupe publiera prochainement sa déclaration de principes et son mode de tactique qu'il soumettra à l'appréciation critique des camarades.

Saint-Etienne. — Les groupes et les camarades qui voudraient entrer en relations avec le groups anarchiste stéphanois sont priés d'écrire ou de s'adresser au comp. Audin, 12, rue de Lyon, à Saint-Etienne.

Toulon. — Tous les samedis, grande causerie scientifique au groupe. Tous les anarchistes sont priés d'être exacts.

Les jours de conférence, il n'y aura pas de réunion spéciale du groupe.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

Troisième Année, N° 11. 5 CENTIMES Du 23 au 29 NOVEMBRE 1880.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Nous ferons observer que voilà déjà quelque temps que nous n'avons pas talonné nos dépositaires par les demandes d'argent, aussi quelques-uns ont laissé monter leur compte, et nous voilà encore une fois aux prises avec les difficultés budgétaires.*

*Nous prions les retardataires de s'acquitter au plus vite, s'ils ne veulent pas être cause de la non apparition du journal.*

## L'ANARCHIE

### COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF

(*Suite*)

I

Dès les débuts du mouvement, il avait été déjà remarqué que le plan que nous venons d'esquisser pêchait par un excès de gouvernementalisme. Sa réalisation eût été la mort de la liberté de l'individu, si péniblement acquise par les nations civilisées ; un gouvernement qui, en plus de ses fonctions actuelles, eût eu l'administration de la production, de la consommation et de l'échange, — lors même qu'il sût s'acquitter de cette immense fonction, ne serait-il pas bien plus redoutable que tous les gouvernements actuels ?

Il suffisait de poser cette question pour que la réponse ne fit pas matière de doute.

On se ressouvint que tout ce qui avait été fait de grand dans l'Histoire, a toujours été fait par les minorités. Le gouvernement, tout gouvernement représentatif par excellence, c'est le règne de la médiocrité se cramponnant au passé. Toute idée nouvelle, toute nouvelle aspiration naît d'abord dans une minorité — infime aux débuts, grandissant lentement et forcée de se faire chemin par une série de luttes contre la majorité.

Aujourd'hui déjà, l'Etat — représentant de la médiocrité — est armé d'une telle puissance que ces luttes sont extrêmement difficiles. Que serait-ce si l'Etat, déjà maître de l'instruction, des tribunaux, et de l'armée, devenait aussi maître de toute la vie économique de la nation ?

Cette simple question fit naître tout un nouveau courant de pensée. On analysa la substance de l'Etat qui, au dire, de l'école autoritaire allemande, devait être le porteur du progrès, mais qui, durant toute l'histoire, de par son essence même, n'a été que le défenseur des privilèges. La machine qui des milliers d'années durant fut le défenseur et le créateur du privilège, de l'exploitation, de la suppression du progrès, pouvait-elle devenir porteur du progrès, défenseur de l'égalité, source de liberté ? Autant vaudrait dire que la hiérarchie religieuse pourrait être chargée de cette fonction. On arriva ainsi à la négation de l'Etat, — négation qui valut d'abord aux anarchistes les insultes les plus grossières des autoritaires allemands, défenseurs de « l'Etat populaire », mais qui aujourd'hui commence à être comprise par ces mêmes autoritaires.

On analysa ensuite les diverses formes de gouvernement, depuis la monarchie jusqu'à la polyarchie républicaine, on étudia le gouvernement représentatif — son essence comme ses formes actuelles — ainsi que les divers correctifs par lesquels on essaie de parer à ses vices constitutionnels (referendum, représentation des minorités, etc.), et l'on trouva que cette forme, qui a rendu quelques services dans l'histoire pour briser le pouvoir de l'aristocratie, a fait son temps, qu'elle est la forme de gouvernement qui correspond au règne de la Bourgeoisie, mais qu'une nouvelle organisation économique forcerait de rompre avec la forme politique qui répondait à la phase précédente des rapports économiques.

Le gouvernement représentatif ayant été essayé sur une vaste échelle, ses vices n'en devinrent que plus évidents. Le Parlement et le pouvoir exécutif ne peuvent matériellement pas répondre aux besoins infinis de chaque groupement humain, ni concilier les intérêts souvent opposés des diverses parties d'une nation. L'élection ne peut pas trouver des hommes capables de représenter la nation, parcequ'elle se pose un but impossible à atteindre : une nation, ni même un groupe, permanent quelconque ne peut être représenté par un individu ; et ces représentants, bons à tout faire, nommés pour gérer toutes les affaires du pays : guerre, instruction, commerce, production, etc., ne dirigent ces affaires, et ne peuvent les diriger que dans l'intérêt du parti auquel ils appartiennent. Tous les vices du gouvernement personnel se retrouvent sur une échelle grandie dans le gouvernement représentatif. On put bientôt s'en apercevoir au sein même de l'Internationale dès que les Jacobins s'y sentirent en force d'étouffer toute opinion contraire au jacobinisme gouvernemental, toute rebellion contre leur autorité.

---

Alors, les travailleurs et les penseurs groupés autour de Bakounine dans les fédérations rebelles de l'Internationale, lancèrent l'idée de l'*Anarchie*. Ils étudièrent Proudhon qui dès avant 1848 luttait en Hercule contre le socialisme gouvernemental de Louis Blanc et le communisme autoritaire et religieux de Cabet et de Leroux. Ils étudièrent les penseurs qui dès le siècle passé avaient posé l'immense problème des rapports entre l'individu et l'Etat, et on arriva à proclamer la liberté absolue de l'individu et du groupement, l'initiative absolue du groupe et de l'individu, et surtout ils étudièrent les sociétés actuelles, les éléments de progrès et de règne dans ces sociétés.

## LA CLASSE

Mercredi comme un convoi de jeunes gens de *la classe*, accompagné d'un sous-lieutenant et deux sergents débouchait de la rue Lafayette se dirigeant sur la gare du Nord, une dame, étrangère, probablement, demandait à une personne auprès d'elle si ce convoi de jeunes gens étaient celui de prisonniers en partance pour une maisou centrale de province ou des forçats qu'on dirigeait sur le bagne ?

Voilà l'effet que les futurs défenseurs de la patrie font aux étrangers !

J'avoue que cela y ressemblait à s'y tromper, et en voyant passer ce pauvre troupeau humain, plus inconscient que du bétail, accompagné de ses trois gardes-chiourmes, j'ai rougi de honte en songeant que ces êtres sans volonté dorénavant, étaient pour la plupart des prolétaires comme moi, que cela aurait pu être mes frères !

Mais quel philtre diabolique leur fait-on donc avaler à ces malheureux, qu'ils n'ont même pas la pensée de se révolter contre cette chose inique et absurde, la Conscription. Quel est le moyen qu'emploient nos dirigeants pour faire rentrer cette apathie idiote dans ses hommes qui s'abandonnent aux mains de ces gouvernants féroces qui vont en faire à leur choix des victimes ou des bourreaux ? Comment se fait-il qu'avec tant de gens qui se révoltent enfin et quand la mesure versée par les oppresseurs est trop pleine se mettent en grève, l'idée ne vient pas aux conscrit de se mettre en grève aussi ? Une grève de conscrits entrainerait certainement celle des *bleus* et peut-être bien de tous les non gradés de l'armée. Sans l'armée la partie serait bientôt gagnée par les prolétaires, nos dirigeants sans ce sentiment ou plutôt sans cette immense machine humaine en leur pouvoir qu'ils manient à leur guise ne seraient plus bien redoutables, on aurait bientôt fait de les faire rentrer dans le néant. Il faudrait tâcher d'instruire la jeunesse dans ce sens, lui faire comprendre que cette honteuse servitude de l'armée qu'on lui impose est l'abnégation de sa dignité, l'avilissement suprême. On lui farcit bien la tête au contraire avec des grands mots ronflants de Patrie et de Revanche en place de lui faire comprendre que le petit pioupiou tudesque qui quitte sa maman ou sa Gretchen en pleurant ; ou le grand landwehr qui écoute les bruits de guerre avec l'effroi qu'on ne l'arrache à sa femme et ses mioches, les laissant peut-être dans la misère le père étant parti guerroyer, que ces gens-là ne demandent qu'à rester chez eux si nous voulons bien rester chez nous, que leurs dirigeants peuvent demander la guerre comme le font les nôtres, mais qu'eux ne le demandent certainement pas — il faudrait faire entendre au Peuple que la vraie revanche, la seule logique et légitime à prendre est contre les dirigeants sans distinction de nationalité.

Dans le *Chiffonnier de Paris*, Félix Piat dit en parlant des abus et des crimes des diri-

geants, de leur hypocrisie surtout « *à la hotte tout cela* ». Eh ! qu'on jette donc à la hotte toutes ces blagues de Patrie, de Revanche, de Devoir, de devoir envers qui ? — envers des gens qui se repaissent de nos souffrances ? allons donc ! — à la hotte toutes ces ordures-là, à la hotte les dirigeants, pires ordures de toutes.

Pour en revenir aux conscrits de la rue Lafayette, on aurait dit absolument un pauvre troupeau de moutons tout hébeté par les aboiements des chiens, fort bien representés par les deux sergents qui couraient affairés autour du troupeau peut-être tourmentés de l'idée que quelques-uns pris de regrets au dernier moments tentent de s'évader. Pourquoi diable ne leur met-on pas le cabriolet à ces bagnards ? — En tête le peut sous-lieutenant se démenait et gesticulait comme un diable dans un bénitier, c'était le berger encourageant ses chiens, l'illusion était complète.

Pourtant, si ce troupeau de mouton voulait, si l'immense troupeau de l'armée voulait comprendre ce qu'il doit non-seulement à ses frères, mais aussi à lui-même, ne pourrait-il relever la tête, reprendre sa dignité, son libre-arbitre, charger ses flingots pour les galonnés, tendre les bras au Peuple dont il sort pour la plupart et l'aider à débarrasser la terre de ces monstres qui savent inventer toutes les hontes, toutes les misères pour les prolétaires ? On devrait tout essayer, tout faire pour arriver à nous affranchir de la Conscription d'abord, puis des dirigeants ce qui serait alors chose facile. A la hotte tout cela !

# LE PROCÈS PINI

Pini a été devant la magistrature ce que pouvait en attendre ceux qui le connaissaient. Son attitude a été celle d'un homme libre vis-à-vis de sa conscience, expliquant la logique de ses actes et en revendiquant la responsabilité.

On connaît à peu près les faits. Pini était accusé de vols nombreux et variés, surtout de vols avec effraction, commis un peu partout à Paris et en province, notamment à Fontainebleau. Le jury a eu à répondre à 120 questions au sujet de la culpabilité de Pini et de ses quatre co-accusés. L'instruction prétend que la valeur totale des vols commis s'élève à quatre ou cinq cent mille francs, mais il est certain que la portion utilisable s'est élevée à une faible fraction de cette somme. Donc on peut dire que Pini y a été carrément et que son arrestation seule a mis fin à ses actes. Malgré cela, Pini ne s'est jamais conduit en voleur de profession. C'est un homme de très peu de besoins, vivant simplement, pauvrement même et avec austérité. Sans considérer la doctrine qu'il défendait, il y a là un fait remarquable et qui a frappé tout le monde. Pini volait pour la propagande, cela n'a été nié par personne. En outre, il ne prenait que chez les riches, on ne lui reproche aucun vol au détriment d'un miséreux. Pini prenait où il y avait de trop, pour mettre où il n'y avait pas assez. Il faisait de l'expropriation individuelle et répartissait autant qu'il pouvait le produit de l'expropriation.

Pini avait monté une imprimerie. Il avait une presse qui servait surtout à la propagande en Italie. Il subvenait à tous les frais de cet atelier ainsi qu'à tous les besoins des ouvriers qui y travaillaient. Il soutenait aussi d'autres œuvres, dont le but exclusif était la propagation des idées anarchistes. Il n'a que des amis. Il suffisait de l'approcher pour sentir en lui un cœur droit et loyal et qui ne trahirait jamais l'amitié.

Son arrestation a été motivée par un fait étranger aux vols. Il avait fait un voyage en Italie avec un camarade pour châtier un journaliste républicain qui ne voulait voir dans les anarchistes que des mouchards. Ce publiciste, un nommé Ceretti fut blessé, les camarades s'esbignèrent, mais leur signalement fut communiqué à la police de Paris, où on supposait qu'ils étaient réfugiés. C'est en arrêtant Pini et en découvrant l'amas d'objets qu'il avait chez lui que la police arriva sur la piste des vols.

Pini est un garçon d'une trentaine d'années, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, noir de cheveux et d'yeux, au teint mat. Il avait quitté l'Italie depuis trois ans ; sa famille est misérable. Une sœur est devenu folle, à cause de la mauvaise conduite de son frère, dit l'instruction ; nous disons nous, à cause des mauvais traitements qu'on lui a fait subir, lorsque la police italienne voulait savoir où était Pini, après son attentat sur Ceretti.

L'attitude de Pini devant la magistrature a été excessivement crâne. Il prend tous les vols à sa charge, affirmant que ses compagnons d'assises n'y ont participé en rien. Et de fait, ceux-ci rejettent tout sur Pini. Leurs principes étaient moins solides, leurs besoins plus grands et ils disparaissent totalement derrière la personnalité de Pini.

L'interrogatoire n'a pas été bien long. On peut regretter au point de vue de la propagande, que l'inhabileté de Pini à parler français, ne lui ait pas permis d'avoir de ces réponses qui vous collent un individu. Les masses sont souvent beaucoup plus frappées par un mot heureux que par une argumentation puissante comme celle de Pini.

De l'interrogatoire, nous ne relevons que les passages suivants :

D. Que faisaient vos parents ?

R. Ils sont morts dans la misère.

D. Non, votre père vit encore, et vous ne parlez pas d'une sœur qui est devenue folle après votre assassinat ou votre tentative d'assassinat de Reggio.

R. Cela, c'est une blague. La société m'a fait énormément souffrir, c'est alors que je lui ai déclaré la guerre.

D. Ceux qui ont les mêmes opinions sociales que vous doivent être singulièrement flattés de savoir que leurs doctrines sont défendues par un vulgaire voleur, car nous ne vous regardons pas pour un autre personnage qu'un voleur.

R. (avec animation). Non, non, je récuse cela, il n'y a rien contre moi dans toute ma vie.

D. Vous avez été condamné trois fois pour vol, cependant ?

R. Non, c'est un autre Pini, un individu de Milan, un escroc.

D. Vous reconnaissez pourtant les vols qui vous sont reprochés.

R. Oui, et ceux qui sont avec moi sur ce banc n'y sont pour rien. Seulement, c'est pour obéir à mes convictions que je les ai commis. Je fais de l'expropriation.

— Vous vous piquez d'employer des termes exacts, dit le président ; eh bien ce mot d'expropriation ne convient pas ici, c'est celui de spoliation dont vous devriez vous servir.

— Oh ! je ne tiens pas au mot, répond l'accusé avec un haussement d'épaules.

— Cela suffit, ajoute le président, le jury est édifié, asseyez-vous.

Le défilé des témoins, les volés, a été marqué par un incident que nous racontons d'autre part et qui montre d'après un journal bourgeois l'ahurissement de la magistrature devant des gens qui savent se défendre.

Après le réquisitoire de l'avocat bêcheur, dont nous ne parlerons pas, le président refuse la parole à un camarade de la salle qui, par lettre, lui a fait demander à défendre l'accusé.

Le président, ne voulant pas laisser s'égarer la question sur un autre terrain que celui du vol, refuse également la parole à Pini qui voulait lire sa défense. Cette défense devait être imprimée avant le procès pour être distribuée aux assistants, mais certaines circonstances ne l'ont pas permis. Pini y développe ses idées et y montre son droit à l'expropriation individuelle.

La parole est alors à Labori, l'avocat qui dans le temps a défendu Duval. La plaidoirie a eu cela de remarquable, qu'il a su respecter intégralement la personnalité de Pini. Tout en critiquant l'Anarchie, il s'est mis sur le même terrain que son client. Nous reproduisons ici les principaux passages :

Si étrange que cela puisse paraître, après l'attitude même de Pini à cette audience, je pourrais solliciter votre indulgence ; et retraçant plus d'un épisode émouvant de son client, sa vie de misères et de privations, son enfance malheureuse au sein d'une famille nombreuse et sans ressources, je saurais encore trouver le chemin de vos cœurs.

Il n'est pas jusqu'à cette exaltation même que je ne puisse invoquer, si je voulais exciter votre pitié ; elle est la marque d'une passion aveugle, en laquelle on trouve presqu'une excuse des faits qui lui sont reprochés ; ce sont pour lui des actes de revendication sociale, d'expropriation légitime, et non des crimes.

Je pourrais donc en dépouillant cette affaire des circonstances qui lui donnent un caractère particulier, en me plaçant en dehors de l'accusé, en répudiant son système de défense, m'adresser, et ce ne serait pas en vain, à votre clémence.

Mais Pini ne me le permettrait pas.

C'est que vous n'avez pas devant vous un accusé vulgaire.

Il se rattache à un groupe d'hommes ardents, convaincus, qui ont fait de la destruction radicale de l'ordre social actuel, l'étrange préoccupation de leur vie : qui traitent la société comme une ennemie implacable et la menacent sans répit, la frappent quand ils en trouvent l'occasion ; mais qui, lorsqu'ils sont terrassés à leur tour, refusent de se laisser contraindre, considérant comme une lâcheté de se soumettre, et entendent être traités non en coupable, mais en vaincus.

De tels hommes sont bien différents de nous ; ils nous étonnent et ils nous effraient, leur idéal est pour nous chimérique, mais enfin c'est un idéal !

Leur religion veut des convictions sincères, ne reculant devant aucun obstacle !

Il faut que je vous dise, messieurs les jurés, ce que sont les anarchistes ; cela est absolument essentiel pour que vous mettiez les choses sous leur vrai jour.

Convaincus que les institutions corrompent les hommes, que nulle amélioration n'est à attendre d'un mouvement légal, frappés de la stérilité des discussions publiques pour opérer l'évolution nécessaire, épris de la liberté jusqu'à l'exaltation et la furie, ils veulent tout détruire, tout bouleverser.

Ils pensent qu'après avoir fait table rase de toutes les institutions actuelles et des liens sociaux co-existants, les hommes, naturellement bons, deviendront naturellement heureux !

Ils se sont donné la mission tragique, effrayante de venger ceux qui souffrent, sacrifiant la propriété et au besoin même la vie de ceux qui sont un obstacle dans leur marche en avant !

Considérant comme un apostolat ce qui pour nous est un crime, ils ont fait le sacrifice de leurs personnes !

Evidemment c'est une chimère ! chimère tragique, nul ne le sait plus que moi !

Puis suit une théorie sur le bonheur, où M. Labori confond les causes d'ordre matériel avec les causes d'ordre sensitif. Il continue :

Mais comment s'étonner de ce que les plus déshérités, ceux que la douleur matérielle accable, se révoltent ?

Et vos entrailles ne doivent-elles pas s'émouvoir quand vous avez devant vous des désespérés ?

Oui, ce sont des désespérés et des sincères qui sont là sur ces bancs ; car s'il y a dans la vie des charlatans, le charlatanisme tombe lorsqu'on est devant ses juges.

Pini, comme naguère Duval, a d'immenses qualités de cœur : Il vole pour donner. Du reste, on ne peut rien lui reprocher au point de vue des mœurs. S'il prend aux uns pour donner aux autres, c'est qu'il veut faire œuvre de justicier social ! ce n'est point pour alimenter une vie de débauche et de plaisirs qu'il commet cette série de faits qui lui sont reprochés ; il agit en vue d'un intérêt supérieur.

Il me semble qu'à votre place je le frapperais moins fort, que je ne lui donnerais pas ce châtiment qu'il sollicite par son audace, dans lequel il se précipite avec plaisir.

Il me semble que vous n'êtes plus détournés d'être bienveillants et doux à votre ennemi ; je ne sais point ce que c'est que d'être clément et magnanime, mais il me semble qu'on y doit trouver une douceur exquise, et je n'ai jamais compris pour ma part ces chefs d'Etat qui, victimes d'un attentat, ont la force de laisser exécuter la sentence.

Dussé-je compromettre ma sécurité personnelle et le salut de l'Etat, je crois que je ne résisterais pas à l'envie d'ennoblir ma vie par une générosité souveraine.

Il y a en vous aujourd'hui quelque chose de cette situation — à votre place, messieurs, je ne perdrais pas une occasion aussi rare d'employer ma journée. Mais il ne m'appartient pas de vous le demander. Pini ne permet pas que j'humilie sa défense. Vous connaissez l'ennemi : frappez-le.

A la suite de cette plaidoirie pour laquelle les anarchistes peuvent remercier M. Labori, Pini a été condamné à vingt années de travaux forcés. Des quatre co-accusés, une a été acquittée et les trois autres ont eu respectivement 10, 5 et deux ans de réclusion. Dans ces vingt années de travaux forcés, il y en a au moins douze pour le révolutionnaire. Pini en entendant le prononcé du jugement, s'est écrié : « Vive l'Anarchie ! A bas les voleurs ! »

A propos du procès de Pini, il n'est pas nécessaire de rouvrir la discussion sur le vol. Quelle que soit l'opinion de chacun sur le besoin de prêcher, on ne peut qu'applaudir à une attitude comme celle de Pini ; quelques-uns pourront craindre que dans d'autres cas les besoins du voleur augmentent avec

ses ressources ; ici rien de tel : Pini, le voleur, restera dans notre mémoire à tous, comme un des précurseurs de la Révolution sociale.

***

Il y a eu du tumulte, hier, à la cour d'assises..., (raconte un journal bourgeois).

Il était environ cinq heures et demie, on jugeait une bande d'anarchistes, ces malfaiteurs bien modernes qui volent et assassinent au nom d'un principe social, et l'un des témoins, une dame Morin, venait de raconter en pleurant comment les voleurs, après avoir tout pillé chez elle, avaient lacéré un portrait auquel elle tenait beaucoup.

— Pini, dit le président au principal accusé, vous entendez ?

— Eh bé oui ! répond en riant Pini, avec son accent italien, le portrait ! Eh bé quoi ! Un portrait de petit enfant ! Quant on a eu fini, on lui a coupé la tête... Des bêtises !... Moi j'ai protesté, c'était inoutile... A quoi bon couper la gorge à des gens en toile ?

Comment pouvaient se trouver dans la salle, sur les bancs où l'on n'est admis d'ordinaire qu'avec des cartes de faveur, une quinzaine d'anarchistes ? On ne le sait pas ! Mais une voix vibrante cria en ce moment même au milieu d'eux :

— Vive l'Anarchie !

Puis une autre :

— Bravo, Pini !

Le président, M. Mariage, reste d'abord pétrifié, puis il ordonne d'une voix troublée :

— Gardes, amenez devant la Cour ceux qui viennent de pousser ces cris.

On voit alors s'avancer dans le prétoire, poussés par des gendarmes, deux grands gamins en habits bourgeois sales (le cliché), l'un avec une tête de brute, l'autre avec une figure blême de coquin, et le président leur demande leurs noms, plus troublé encore à leur vue.

— Sous quel article de loi que nous tombons ? lui répond insolemment le gamin blême. Dites-nous d'abord ça, et nous verrons ensuite si nous devons dire nos noms.

Le président, à cette réponse, perd de plus en plus son sang-froid, cherche ses mots, balbutie, et l'avocat-général, M. Jacomy, balbutie encore plus que lui. Les deux voyous, cependant, sont toujours là, refusant de se nommer, et le grand blême criant toujours : « Sous quelle loi que nous tombons ?... Sous quelle loi que nous tombons ?... Nous ne vous dirons pas nos noms ! » A la fin, l'avocat général se penche vers le président, bégaye tout agité : « Sortons, monsieur le président » et toute la Cour se lève et disparaît précipitamment...

Un quart d'heure plus tard, elle rentrait, et les deux gamins disaient enfin leurs noms, mais les magistrats étaient verts, l'avocat général les priait de ne pas considérer l'incident comme grave, et le président, étranglé par l'émotion, rendait contre les deux anarchistes un jugement où il leur était déclaré qu'ils s'étaient mis dans le cas d'encourir deux ans de prison, mais qu'ils n'étaient condamnés, l'un qu'à trois jours, et l'autre... à rien. Il était acquitté ! Les trois jours étaient pour la tête de brute et l'acquittement pour le grand blême.

Ces deux sentences, on ne les a pas entendues, tant la voix de M. Mariage avait fini par s'éteindre, mais on les a retrouvées sous son fauteuil et sous celui de l'avocat de la République.

Tel a été l'incident.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Dimanche 10 novembre, le groupe *Les Libertaires Vauclusiens* avait organisé une soirée familiale pour célébrer l'anniversaire des martyrs de Chicago. Malgré un changement de local, survenu au dernier moment (ce qui a empêché quelques compagnons d'y assister), notre soirée a complètement réussi.

Des compagnons venus de Châteaurenard, de de Lagnes, etc., nous ont prêté leur concours. Le compagnon Marius prit la parole et retraça avec beaucoup de détails, tout ce qui avait trait à la mort de nos amis : la grève, la lutte avec la police, les arrestations, leurs défenses, les lettres du compagnon Fischer à Most et au gouverneur, enfin le drame infâme du 11 Novembre 1887.

Le conteur a été écouté avec attention. Aussi chacun a-t-il emporté de cette soirée un douloureux souvenir qui rendra encore plus vivace la haine que nous avons voué aux exploiteurs de tous les pays, aux gouvernants de quels manteaux qu'ils se couvrent.

On a ensuite chanté diverses chansons révolutionnaires.

Nous comptons qu'une grande partie de ceux qui ont assisté à cette soirée, viendront nous aider aux réunions du groupe, à propager l'idée communiste-anarchiste.

On s'est séparé aux cris de vive l'Anarchie ! A bas le Capital ! A bas l'Autorité !

***

Lyon. — Plus de deux cents personnes se trouvaient réunies dimanche passé 10 courant, en une soirée familiale pour fêter l'anniversaire du martyre des anarchistes de Chicago ; malheureusement la salle, pas assez spacieuse, malgré l'absence de bon nombre de compagnons empêchés matériellement, malgré toutes les dispositions prises, n'a pu nous contenir tous, de telle sorte que quantité d'amis et leur famille ont été obligés de s'en retourner, sans avoir pu s'entretenir avec nous à nouveau de cette page sanglante entre toutes dans l'histoire du Prolétariat.

Un incident passé presque inaperçu s'est déroulé à l'ouverture de cette fête : plusieurs compagnons qui, par suite du manque de place, se trouvaient dans une des salles de l'établissement de débit, contiguë à celle où nous étions réunis, virent un personnage bizarrement accoutré qui cherchait à converser avec eux et par suite à se faufiler parmi notre société, mais ils avaient reconnu en lui un de ces dégoûtants individus qu'on nomment mouchards au service de la bande plus dégoûtante encore de nos gouvernants ; hésitant à salir leur pied en le lui envoyant quelque part, nos amis signifièrent à ce joli monsieur de déguerpir au plus vite et d'aller exercer son triste métier ailleurs, s'il ne voulait s'exposer, sous les coups de leur indignation à recevoir une correction en règle, aussitôt le sâle sire partit dans la direction d'où il était venu toucher probablement ses quarante sous et pendant ce temps-là les assassins de Millery restent introuvables.

Quoiqu'il en soit, la soirée a été charmante ; dès que le drapeau rouge du groupe *Ee Réveil* fut déployé pour orner la salle, plusieurs compagnons prirent successivement la parole pour évoquer le souvenir de nos martyrs et des camarades en ce moment dans les geôles de la Bourgeoisie et on a chanté et déclamé jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. Une quête faite à l'issue pour la propagande a été très fructueuse.

Les vieux lutteurs, ceux du fameux procès de Lyon, présents à cette fête intime, étaient heureux de revoir l'idée anarchiste, tant persécutée en cette ville en la personne des compagnons, y revivre plus que jamais, et exprimaient hautement leur confiance dans l'avenir.

***

Le Chambon. — Nous avons célébré l'anniversaire des martyrs de Chicago. Un grand nombre de citoyens ont répondu à notre appel. Les discours, poésies, chants révolutionnaires se sont succédés, et une tombola a été tirée pour terminer la soirée.

Cette réunion aura produit beaucoup pour la propagande des idées.

***

Roanne. — Le samedi 9 courant, les anarchistes de Roanne ont organisée une soirée familiale pour honorer le deuxième anniversaire des martyrs de Chicago si lâchement assassinés par les bourgeois d'Amérique. La salle était comble. Après avoir fait l'historique de nos courageux amis, et flétri les bourgeois assassins qui ont cru, en tuant nos camarades, avoir éteint l'idée anarchiste. Ils sont loins de leurs désirs. Oui nos amis sont morts ; morts assassinés par les bourgeois de Chicago, mais leurs idées restent dans les esprits vraiment révolutionnaires, reste aussi une haine qui ne s'effacera jamais.

***

Cuers. — Un camarade de Toulon est venu faire une conférence ici sur les paysans, la Révolution et la Petite propriété.

Notre ami, dans un langage simple mais énergique a montré la situation des paysans, petits propriétaires ou simples prolétaires, tous les jours de plus en plus malheureuse et dont la situation est aussi misérable que celle de nos pères avant 89.

Que la petite propriété de jour en jour était accaparée dans les mains de quelques gros richards de la terre, et que bientôt seront vraies les paroles du ministre autrichien, disant que dans quelques années la fortune publique appartiendrait à un petit nombre de banquiers. Il a fait justice des paroles que les bourgeois ont lancées contre les anarchistes, disant que ceux-ci voulaient partager les petits lopins de terre. Qu'au contraire, nous voulions donner des outils et du terrain à ceux qui n'en n'avaient pas assez.

Il a montré que les petits paysans étaient fatalement poussés vers la Révolution, par suite de l'accaparement des capitaux qui s'opère autant pour l'industrie que pour la terre.

Il a démontré l'utilité de l'abolition des frontières et des limités des petites propriétés, limites qui sont la cause de nombreux procès, et de luttes contre le progrès. Que si tous les moyens de production, comme les charrues, herses, batteuses et autres étaient entre les mains des paysans, cela leur épargnerait nombre d'heures de travail et que par là ils pourraient occuper leurs loisirs à des travaux intellectuels, qui sont aussi nécessaires à l'homme que les travaux matériels.

De nombreux applaudissements ont accueilli les paroles de notre ami, et plusieurs paysans se sont offerts pour organiser avec le concours des amis de Toulon, des conférences dans les villages environnants.

Une collecte pour la *Révolte* a produit la somme de 6 fr. 20 que nous vous envoyons. Nous avons vendus et distribués des brochures et journaux que tous se sont empressés d'acheter.

Voilà qui montre assez que les travailleurs des campagnes sont solidaires de ceux des villes, et le jour de la Révolution, on verra que les idées anarchistes sont comprises de tous et partout.

Notre ami a donné un aperçu de ce que les anarchistes voudraient faire le lendemain de la Révolution, c'est avec satisfaction que les auditeurs ont accueilli ces paroles.

Plusieurs travailleurs nous ont accompagnés et tous les paysans se sont déclarés satisfaits.

***

Issoudun. — Le compagnon Marchand ayant été invité par ses amis d'Issoudun (Indre) à aller les voir, il y a fait une excellente propagande anarchiste. Dans cette localité, l'idée anarchiste y était répandue sans bruit et insensiblement depuis quelque temps ; mais elle n'avait pas encore été expliquée par quelqu'un qui pût la mettre à la portée de la conception des nouveaux prosélytes. C'est ce qu'a fait le compagnon Marchand dans une réunion privée où il a obtenu un grand succès. Espérons que dès maintenant l'Anarchie est implantée sérieusement à Issoudun et que le noyau formé récemment ira toujours grossissant.

Les camarades d'Issoudun ont été si satisfaits des explications données par Marchand qu'ils ont manifesté le désir d'avoir bientôt une réunion publique. Nous allons y aviser.

***

Un camarade, incarcéré dans les compagnies de discipline de l'île d'Oléron nous écrit les horreurs qui se passent dans ces bienheureuses portions de l'armée française. Il parle en témoin oculaire.

En mai 1888, huit disciplinaires sont attachés à des pieux à une hauteur de trois mètres au-dessus du sol, les mains attachés derrière le dos par des poucettes et des petites cordes leur rentrant dans la chair. Ils ont passé deux nuits dans cette position et le matin du second jour une dizaine d'officiers de l'infanterie de marine et de la flotte sont venus les contempler, puis les ont fait photographier. Enfin, on les a descendus pour les envoyer au travail.

En septembre 1888, trois disciplinaires ayant fait une petite escapade, se virent infliger la même torture et de plus on ajouta des chaînes aux pieds. Le lendemain, au peloton de punition, les sacs pleins de pierres, un d'eux demanda au sergent à aller aux cabinets. Le gradé refusa et l'insulta. Le camarade couru à lui et lui colla un coup de poing dans la figure. Plusieurs gradés présents firent feu, mais n'atteignirent personne. Le camarade fut condamné à mort, et grâcié en vingt ans de détention.

Des deux autres, l'un est mort des suites de tortures répétés, l'autre a été réformé, afin qu'il aille crever chez lui.

Je ne vous cite que ces deux faits, termine le camarade, mais il n'en manque pas d'autres. Je vous tiendrai au courant et vous verrez ce que tous ces bandits font endurer à des pauvres délaissés. Pensez à nous.

***

Hem. — Voilà longtemps que je voulais vous écrire, mais j'espérais toujours que ma situation changerait et j'attendais.

J'habite la campagne depuis un an. J'ai cherché par tous les moyens pacifiques à développer les idées et quelques travailleurs sont venus me trouver, avouant qu'il n'y a que par l'anarchie qu'on pourra améliorer notre sort.

Dans mon devoir d'anarchiste, je leur ai fait comprendre que pour mieux éclairer les travailleurs, il fallait avoir des écrits, donc se grouper et pratiquer la solidarité. J'ai été compris et j'ai pu vous écrire. Les première *Révolte* que vous nous avez envoyées ont servi à une active propagande ; mais cela n'a pas duré longtemps ; l'autorité et le curé s'en sont mêlés, on a été trouvé les camarades, on m'a présenté comme un révolutionnaire rejeté de toutes les communes, etc. Ces vénérables coquins n'ont pas eu de peine à me séparer des camarades, car il les tiennent par l'assistance. S'ils venaient me voir, on leur refuserait le pain. Je suis montré au doigt comme un malfaiteur et en allant au travail à Roubaix, pendant trois quarts d'heure de marche, personne ne m'adresse la parole.

Nous, anarchistes, nous disons qu'il faut faire germer les idées dans les cerveaux des ignorants, mais soyez certains que c'est souvent impossible. Certains cerveaux sont pleins de bêtises qu'on n'en peut faire sortir.

N'importe le vide qu'on fait autour de moi, personne ne m'empêchera de lutter et ni maire, ni garde-champêtre ne barreront la route aux idées. Je supporte menace et insulte, mais gare à celui qui passerait aux actes contre moi.

## Espagne

4,000 personnes, initiées par nos camarades, ont assisté à Barcelone à la commémoration de le mort des anarchistes de Chicago.

## Angleterre

Compagnons de la *Révolte*,

Vous avez reproduit la note de l'*Associazione* dans laquelle nous avancions nos soupçons, que le soi-disant Angelo Azzati ne fût autre que le mouchard Terzaghi, qui, sous un faux nom, tâchait d'entrer en correspondance avec des compagnons pour les vendre aux polices respectives.

Maintenant nous vous prions d'annoncer que nous sommes sûr du fait et par conséquent nous affirmons formellement, en nous portant garants de la chose, que *celui qui écrit sous le nom de Angelo Azzati c'est l'espion Carla Terzaghi*. Avec ça nous n'affirmons pas que l'individu qui s'était présenté, avant la découverte, à quelques compagnons sous le nom de Azzati soit le même qui écrit sous ce nom, parce que il se peut bien que Terzaghi, ayant peur d'être reconnu, ait envoyé à sa place un autre ou des autres mouchards sous ses ordres.

Azzati, c'est-à-dire Terzaghi, naturellement nie et proteste, mais quand nous l'avons invité à se montrer à quelque compagnon qui connait Terzaghi et à donner la preuve calligraphique de son identité avec celui qui écrit sous le nom de Azzati, nous a répondu en nous écrivant que nous sommes des mouchards nous-mêmes, en faisant des jeux de mots pornographiques et en nous offrant pour toute preuve de nous envoyer... son portrait !!! que d'ailleurs il n'envoie même pas.

Terzaghi est coutumier de la chose. Quand il fut découvert pour la première fois, par l'œuvre de Caflero, il sut faire de manière que plusieurs compagnons continuèrent à croire à sa sincérité, de sorte que, non seulement il continua, pendant des années à envoyer des socialistes en prison, mais il fut aussi une cause de division et de querelle parmi nous ; et ça jusque à ce que le hasard nous eu fourni des preuves après lesquelles Terzaghi lui-même se vit obligé à dévoiler publiquement son rôle de policier.

Maintenant Terzaghi veut essayer, avec un nouveau nom, le même jeu, mais nous espérons qu'il n'y aura pas de compagnons assez naïfs pour permettre qu'on se moque d'eux d'une façon tellement grossière.

La question est simple : si Azzatti n'est pas Terzaghi, qu'il dise qui il est et qu'il se montre, et il nous aura convaincu de mensonge ou de légèreté. Jusqu'alors, nous aurons le droit de dire que tous ses dénis et ses protestations ne sont que des tentatives pour tromper les naïfs et mettre la confusion parmi nous.

S'il y a encore des compagnons qui sont en relation avec Azzatti, après nos accusations formelles ils ont le droit et le devoir d'exiger de lui la preuve qu'il existe réellement et qu'il n'est pas Terzaghi. Se faire tromper plus longtemps serait trop bête.

Dans le prochain numéro de l'*Associazione*, qui tardera encore quelques jours à cause du transport de l'imprimerie à Londres, nous donnerons les détails de notre découverte et les preuves sur lesquelles nous avons formé notre conviction.

Nous vous prions d'annoncer que tout ce qui regarde le journal doit être adressé à Giuseppe Cioci, 4, Hannel Road. Fulham S. W. London.

Pour la rédaction du journal l'*Associazione* :

Giuseppe Cioci.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Calais. — Les compagnons de cette ville, dans le but d'étendre le champ de propagande et surtout pour faciliter au milieu d'eux l'étude des questions anarchistes, ayant pris la décision de fonder une bibliothèque circulante, adressent un chaleureux appel à tous les groupes de France et de l'étranger qui pourraient leur venir en aide, soit en leur procurant des ouvrages, brochures ou journaux dont ils pourraient disposer, soit en leur faisant connaître des adresses où ils pourront se les procurer.

Ils croient ne pouvoir mieux faire pour remercier les compagnons qui les aideront dans cette tâche, que de mettre au bénéfice de la cause toute l'énergie et le temps dont ils pourront disposer.

Merci à tous et vive l'Anarchie.

N.-B. — Prière d'adresser les envois à Louis La-voix, 42, rue des Quatre-Coins, à Calais (Pas-de-Calais).

***

Le compagnon Montant se met à la disposition des groupes communistes-anarchistes du Midi qui voudront organiser des réunions publiques et contradictoires, où il traitera :

1° La Crise économique ; — 2° La Production et la Consommation dans la société actuelle ; — 3° Les Progrès du Machinisme et son application à l'Agriculture et à l'Industrie, etc. ; — 4° Ce que valent les réformes politiques et sociales ; — 5° Le Socialisme rudimentaire, autrement dit Collectiviste ; — 6° La Révolution sociale, ce qu'elle doit faire ; — 7° Le Communisme-Anarchiste et son fonctionnement sont-ils en désaccord avec la Science ? — 8° La Famille de l'avenir.

Les groupes qui voudront adhérer à cette tournée des conférence pourront adresser leurs correspondances au Bar du Soleil, quai du Port, 26, à Marseille, au compagnon Montant.

***

Vienne. — Les compagnons qui veulent correspondre avec le groupe *Les Indignés* de Vienne, peuvent écrire au compagnon Jules Garnier, tisseur, rue Serpaize, 134.

***

Les compagnons de Genève nous ont envoyé le matériel de l'*Imprimérie Jurassienne*, afin que nous puissions l'utiliser. Nous le tenons à la disposition des compagnons suisses, quand ils pourront reprendre leur rôle actif.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Listes précédentes : 138 fr. 65.

Saint-Etienne, groupe les « Libertaires », 3 francs. — Arsius, 0.50. — Groupe du XIV, 2 fr. — Un soldat anarchiste, 0.30. — V. de V., à La Madeleine, 1 fr. — S. V., 9 fr. 50. — Salle Horel, du 17 novembre, 7 fr. 50.

Total : 162 fr. 45.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Vernet, Jean, maison Jourdan, à la Cantonnade, à Bessèges, prie le compagnon Dervieux de lui envoyer son adresse.

Les camarades de Bessèges demandent aux camarades du « Drapeau Noir » de Bruxelles, pourquoi l'envoi du journal a été interrompu après les cinq premiers numéros et s'ils ont reçu une lettre envoyée par eux à ce sujet. Répondre à Vernet, Jean, maison Jourdan, à la Cantonnade, à Bessèges (Gard).

Pierre Gauthier est prié de passer au bureau des hommes de peine (Bourse du travail), bureau 13, pour une lettre de Belgique.

F. à Alger. L'article « Ah ! quel plaisir d'être soldat » est d'une camarade pas encore connue. — Spartacus à Gouraya. La brochure de Louise Michel n'est pas encore parue. Envoyons d'autres en place.

Verviers. — Le journal est mis au chemin de fer le jeudi après-midi ; impossible de le mettre avant.

B. à Sedan. Faites pour le mieux. — N. à Choisy-le-Roi. Ce serait perdre son temps que d'entamer une polémique avec un journal des fonds secrets. — D. à Beauvais. Ai fait la commission à F.

K. S. à Edimbourg. — C. à Avignon. — B. à Revin. — B. à Victor la-Coste. — A. à Mantes. — D. à Beauvais. — F. à Alger. — B. à Cette. — V. à Firminy. — N. E. à l'Echenot. — F. à Reims. — L. à Alger.

SOUSCRIPTION DUVAL. — Listes précédentes : 232 fr. 05. — Vienne 15 fr. 75. — Collecte faite à la suite de la conférence Faure à Roubaix 3 fr. — Nimes, le groupe socialiste libertaire 2 fr. 75. — St-Etienne, par M., 3 fr. — En tout : 258 fr. 55.

La compagne Duval nous annonce qu'elle se prépare à partir vers le 15 décembre. Les compagnons sont donc prévenus que la souscription sera close le 10 ; prière à ceux qui ont l'intention de verser, de se dépêcher afin que la samme nécessaire soit prête à l'époque désignée.

Les compagnons sont avertis de la nouvelle adresse du comp. Decker, rue Trézel, 32.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Commission des détenus.* — Caisse précédente : 14 fr. 60. — Reçu : 2 fr. 20. — Reste en caisse : 16 fr. 80.

*Cercle international.* — Caisse précédente : 78 fr. 55. — Reçu 2 fr. 15. — Reste en caisse : 80 fr. 70.

Vendredi 22 novembre, les compagnons des I, II, III et IV^me^ arrondissements de Paris, désireux de reconstruire le groupe *Les Insurgés* du III^e^ arrondissement sont invités à une première réunion qui aura lieu à 8 h. 1/2 du soir, salle Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

*La Revanche des Mineurs*, groupe communiste-anarchiste, section du XIV^e^, réunion samedi 23 novembre, à 9 heures du soir, salle Anne, rue du Mouton-Duvernet. Causerie par un mineur sur les mines ; Le travail et l'exploitation des mineurs.

*Les Egaux*, comité socialiste révolutionnaire indépendant du XX^e^ arrondissement, a décidé de créer une bibliothèque socialiste, il invite les auteurs et les citoyens qui pourraient lui faire don de livres ou de brochures à bien vouloir les adresser au siège social, salle Geantot, 36, rue Planchat, à Paris-Charonne.

*Le secrétaire :* Bouchenez, 3, passage des Haies.

Groupe *La Liberté*, à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron, tous les samedis.

Levallois-Perret. — Tous les samedis, réunion du groupe *La Révolte*, salle Barbotin, rue Carnot, 71.

Les compagnons d'Avignon sont avisés que les réunions du groupe auront lieu tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, au café Pruna, rue Carreterie. Nous les prions d'être exacts autant que possible.

Reims. — Les anarchistes de Reims sont convoqués pour le samedi 30 novembre, au café Saint-Maurice, rue du Barbâtre, 153, à 9 heures du soir.

Ordre du jour : La Suppression de l'armée.

Le groupe *Les Amis de la Liberté*, sont convoqués à cette réunion.

Firminy. — Le groupe de Firminy tient ses réunions le jeudi et le dimanche au local habituel, et convoque les compagnons à une réunion qui aura lieu le dimanche 1^er^ décembre à 2 heures de l'après-midi au local du groupe. Urgent.

Les *Révoltés* du XI et XX^e^, groupe de propagande cammuniste-anarchiste, réunion du groupe le samedi 23 novembre, à 8 h. 1/2, salle Normand, au premier, 92, boulevard Ménilmontant.

Ordre du jour : Des moyens de propagande du groupe.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 12 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 30 NOVEMBRE AU 6 DÉCEMBRE 1889.

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 5 —
Six Mois . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . Fr 7 —
Six Mois . . . — 3 50
Trois Mois . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Nous renouvelons l'avis du dernier numéro et cela d'une manière d'autant plus pressante, qu'il n'a guère été entendu.*

## Le Vingtième Siècle

I

Nous n'avons pas encore parlé d'un livre qui est immensément lu en ce moment aux Etats-Unis, en Angleterre, en Australie. C'est le roman socialiste *Looring backward* (*Un regard en arrière*), par Bellamy, il a paru, il y a un an environ, en Amérique. Aux Etats-Unis, on le trouve partout, et un ami, de retour d'un voyage en Amérique, nous disait l'autre jour que quatre livres sont la lecture du moment des Américains : celui de Bellamy et trois autres (« Robert Eleomere », « John Ward le prédicateur », et « La Ferme en Afrique », tous trois écrits par des femmes et tous trois s'en prenant au Christianisme.

Publié en Angleterre au prix très modeste de 90 centimes, le *Regard en arrière* s'est répandu à 18,000 exemplaires en quelques mois. Il doit-être maintenant à son 25e mille, et on le trouve en vente dans chaque gare de chemin de fer, sur la table de l'ouvrier et du bourgeois. Pour montrer quelle impression ce livre a produit, il suffira de dire que le grand précurseur de Darwin, A. R. Wallace, qui jusqu'à présent n'a été qu'un nationalisateur du sol, a déclaré dans la presse que ce livre lui avait démontré la possibilité du Socialisme, — du moins pour l'Amérique, et que l'Angleterre, pour réaliser l'idéal de Bellamy, ne demanderait qu'une période d'éducation dans ce sens.

---

Ce livre, disions-nous, est socialiste, et il a la forme d'un roman. Cependant, il n'a du roman que la fable, qui joue un rôle tout à fait secondaire. Ce qui le fait lire, c'est qu'il contient, comme le *Voyage en Icarie* de Cabet, la description d'une société de l'avenir socialiste. C'est un ouvrage sur la société après la Révolution sociale, mis sous la forme d'un roman.

Le héros du roman, M. West, habite Boston à la fin du XIXe siècle, à une époque où tout le monde ouvrier, talonné par la crise, est en ébullition. Des grèves grandioses éclatent partout. M. West souffre d'insomnie et il a fait bâtir dans sa maison un caveau, pour pouvoir y dormir à son aise, sans être dérangé par le bruit de la ville. Le caveau ne suffit cependant pas toujours, et il a quelquefois recours à un hypnotiseur qui le fait endormir par ses manipulations. Il s'endort ainsi à la veille d'une immense grève. La grève devient Révolution (pacifique), et M. West est oublié dans son caveau. Cent ans après, en l'an 2,000, on le retrouve dans son caveau, lorsqu'on fait des excavations pour agrandir une maison, bâtie sur les ruines de l'ancienne maison. On le réveille, et M. West nous raconte ce nouveau-monde ; il jeta un regard en arrière sur la société de nos jours. Si nous ajoutons que M. West, quand il s'endormit pour son long sommeil, allait se marier, et que cent ans après il retrouve dans la famille du docteur qui le déterre une charmante jeune personne, Edith, qui lui remplace sa fiancée de jadis, et qu'il en tombe amoureux, comme de raison, — nous aurons fini avec le côté roman du livre.

Reste le côté socialiste, le côté constructif de la Société future. Et le succès du *Regard en arrière* s'explique entièrement par ce côté *construtif* du livre. La masse des travailleurs et des hommes intelligents de notre temps a assez entendu *critiquer*, démolir la société actuelle. — » Dites-nous ce que vous pensez faire ». Donnez-nous un aperçu, une idée quelconque de ce que pourrait être la société future ».

Bellamy l'a fait ; il l'a fait avec talent, et c'est ce qui fait le succès grandiose de son livre. Il faut dire aussi qu'il a ménagé beaucoup de préjugés autoritaires et que cela a contribué à faire goûter son idéal.

---

L'idéal de Bellamy n'est pas le nôtre. Mais il contribue à éclaircir nos idées même ; il les confirme sans le vouloir, sur plusieurs points. En tout cas, son livre nous montre ce qui est accepté volontiers par un très grand nombre d'individus et il nous fait entrevoir ce qui sera accepté si nous faisons encore un bon effort pour démolir les préjugés autoritaires qui encombrent encore bien des têtes. A ce titre, il mérite d'être analysé soigneusement.

Bellamy n'est pas anarchiste. Mais il a le bon sens de ne pas croire à la possibilité d'une société collectiviste, qui posséderait tout en commun, mais qui rétribuerait chacun selon ses œuvres. La solution qu'il propose ressemble beaucoup à celle qui fonctionne déjà, depuis près d'un quart de siècle et avec plein succès, dans la commune de paysans d'Anama (sauf la religion, bien entendu).

La nation des Etats-Unis ayant fait la Révolution sociale, a reconnu que *chaque individu, qu'il soit fort ou faible, ardent au travail ou paresseux, fort comme un hercule un anémique et estropié, — a le droit au bien-être*, de par le fait même de son existence ; que tout appartient à tous, et que tout ce qui est produit, doit revenir à tous.

Aussi la nation délivre-t-elle à chaque individu une carte, un bon de tant de francs pour ses dépenses de l'année à venir (les francs ne servant que comme unité abstraite) *et la somme est égale pour chaque habitant du pays*. Avec cette carte, chaque individu peut prendre dans les magasins de la nation tout ce qui lui plaira : c'est un crédit qui lui est ouvert. La carte est pourtant valable pour une somme si considérable, que l'on peut se donner avec ce crédit une existence riche, et même à ses caprices.

Il y a des maisons (des appartements) pour tous les goûts, et quand vous avez pris une maison de tant de francs de loyer par an, on raie sur votre carte la somme de votre loyer. Prenez une maison qui dévore les deux-tiers de votre carte, ou une autre qui n'en prendra que le dixième, — c'est votre affaire.

Dans les magasins nationaux, il y en a un par quartier, un dans chaque village) vous trouvez toutes les marchandises possibles ; et chaque échantillon porte son prix. Vous choisissez ce qui vous plaît et un commis raie de votre carte le prix de votre achat ; on envoie l'ordre au magasin central, où l'on coupe les mètres d'étoffe et l'on emballe tout ce que vous avez acheté — et on vous transmet vos achats par tube pneumatique. Pas besoin de légions de commis pour vous forcer à acheter ou vous passer de la camelotte. Un commis, pour rayer tant de francs sur votre carte, suffit.

Dînez chez vous, si bon vous semble ; la cuisine du quartier — un palais où vous pouvez dîner, soit à la table d'hôte, soit dans un cabinet particulier dont vous payez le loyer annuel pour un prix très modeste. Votre dîner consommé, on raiera sur votre carte le prix de votre consommation.

L'opinion publique suffit pour vous engager à dépenser toute la somme allouée sur notre carte ; et si la somme ne vous suffit pas, vous pourriez faire un emprunt sur le crédit de l'année suivante — chose qui est, d'ailleurs, mal vue dans la société.

Si vous voulez faire une tournée en France, qui a accepté le même système. le crédit de votre carte américaine est échangé contre un crédit équivalent français et chaque fois que vous consommez en France. ou raie de votre consommation.

La France transfère ce crédit sur l'Amérique et tous les trois ans on fera le compte de ce qu'un pays peut devoir à l'autre après tous leurs échanges de marchandises et de voyageurs.

Voilà, en deux mots, la consommation. L'idée mère est que chaque individu a son son droit à l'aisance de par le fait même d'exister sur la terre.

Ce principe une fois reconnu, on comprend qu'il y a mille manières de s'arranger : au moyen de cartes comme le propose Bellamy, par la prise au tas, par la consommation en commun, ou par tout autre moyen. Il suffit seulement que le principe du droit à l'aisance pour tous soit reconnu, pour que le reste s'organise de soi-même.

Et nous sommes persuadés que ce principe *sera* admis. Toute notre civilisation nous y amène. Quant à la manière de le mettre en pratique, il y aura certainement mille manières différentes de le faire et l'Humanité trouvera bientôt le meilleur moyen pour le faire, tout en sauvegardant la liberté de l'individu.

L'essentiel est d'admettre ce principe. Une fois admis, le salaire disparaît, le Salariat cesse

d'exister, et l'argent, ou toute autre forme de monnaie (chèque, bon de travail, assignats), devient absolument inutile. Aussi le Vingtième siècle de Bellamy n'a-t-il nullement besoin d'argent. Son *franc* n'est qu'une unité abstraite de mesure qui peut être remplacée par toute autre unité, si l'on tient à faire disparaître jusqu'au nom de la monnaie.

Passons maintenant à la production.

## LA BOUCHÉE DE PAIN

Avez-vous déjà passé devant quelqu'une de ces maisons louches où, la philanthropie bourgeoise qui n'est plus bien sûre d'elle-même, se cache honteusement pour *restituer* aux affamés une parcelle infime du pain qu'elle leur a volé ?

Si oui, vous avez dû remarquer la file interminable des *gueux* qui s'y trouvent rassemblés, comme de sombres épaves de tous les naufrages sociaux.

Ah ! comme elle est lugubre cette longue et immobile procession de misère toute frisonnante sous le givre ! mais aussi comme elle est variée.

Il y en a de toutes sortes : Ouvriers, brisés par l'âge ou la peine ; jeunes hommes, terrassés par la maladie ou le chômage ; enfants malingres et *souffreteux*, usés déjà par les privations, les travaux malsains des usines, trop souvent aussi, par les luxures prématurées que les bourgeois lubriques ont sollicitées et payées. Anémiques, phtisiques, rachitiques, asthmatiques et paralytiques. Tristes représentants et descendants de la caste des prolétaires, toujours vaincue, toujours déchue. Tous, tous ! victimes de la misère héréditaire du Peuple comme de la permanente infamie des riches.

Il y a aussi des femmes : depuis la jeune fille poitrinaire qui trimballe sa lamentable agonie dans toutes les boues des carrefours ; dans toutes les vermines des maisons dites hospitalières, dans toutes les pestilences des hôpitaux ; et qui se demande étonnée, ce qu'elle est venue faire en ce monde cruel. Depuis la *fille-mère*, qui s'efforce de dissimuler la sublime fécondité de son ventre où mûrit le fruit humain que, par un odieux préjugé, elle considère déjà comme un fruit de honte et de malheur, qu'elle abandonnera.

Jusqu'à la *veuve-mère* qui ne sait que faire de sa famille de petits, sans asile, sans pain. jusqu'à la pauvre aïeule abandonnée, infirme, cassée de travail et de chagrin, dont la longévité obstinée a prolongé le martyr, en la faisant l'éternelle ensevelisseuse de ceux qui étaient sortis de ses flancs, aujourd'hui épuisés, lassés de produire.

Or, pendant que les bourgeois qui se sont enrichis dans la paresse par le travail des ouvriers, sont encore pelotonnés dans des lits vastes, sous de chauds édredons, dans la tiédeur des duvets et dorment abrutis de satisfactions en bavant sur la broderie des draps de lin fin. Tous ces ouvriers misérables, qui sont restés pauvres en travaillant à la fortune des bourgeois, viennent attendre, pendant des heures, les pieds dans la neige ou dans la boue, les membres grelottants sous les haillons trempés de pluie, le visage bleuis, congestionné par la bise qui souffle, le ventre creux, l'estomac serré.

Tous ces prolétaires, tous ces ouvriers, hommes ou femmes, vieillards ou adultes ; tous ces travailleurs jadis infatigables et braves, tous ces producteurs féconds qui ont fait la vie et la richesse sociale, qui sont la force, l'activité, la vitalité d'un pays : tous ces malheureux sont là, les bras ballants, affaiblis par le jeûne, humbles, patients, résignés, avilis, sans une colère, sans une révolte.

Leurs veines taries, ne font plus monter la chaleur du sang au cerveau ; leur intelligence paralysée a perdu toute volonté, et l'orgueil est parti avec la force.

Et eux, les légitimes consommateurs, puisqu'ils sont les authentiques producteurs, eux, les auteurs de tout, de tout ! puisqu'ils sont la seule *puissance* créatrice et productrice, qui est le travail. — *Puissance réelle*, féconde et positive que, par une inconcevable faiblesse, ils ont laissé assujettir au *Pouvoir fictif* stérile et négatif du Capital : — Eux, qui ne demanderaient qu'à produire encore, à produire toujours, si les bourgeois détenteurs des moyens : sol, immeubles, machines, outils, matières premières, etc., ne les en empêchaient par leurs lois insensées et contre nature.

Eux, qui ont élevé les habitations, les monuments, les palais ; qui ont construit les machines, les navires, les ponts ; qui ont creusé le sol, extrait la pierre, le charbon, les métaux ; qui ont façonné la matière, tissé les étoffes ; qui ont labouré et ensemencé la terre, récolté le blé, pétri le pain ;

Eux qui, dans un pays désert, arriveraient par la fécondité de leur travail, avec la seule ressource de leurs bras et de leur intelligence, à se faire une vie abondante, heureuse et libre : *ils manquent de tout*. Au sein d'une société fastueuse, qui les nargue de son luxe fabuleux, qui les écrase de son opulente splendeur, *ils mendient*.....

Ils en sont réduits, devant les amoncellements de richesses qu'ils ont créées, devant les amas prodigieux de denrées, de produits alimentaires de toutes sortes, dont la Bourgeoisie regorge et qu'elle gaspille, à venir attendre piteusement qu'on *veuille bien* leur octroyer avec une pitoyable bouchée de pain, la *permission de ne pas mourir de faim*.

Ah ! funeste ignorance ! exécrable stupidité des pauvres ! Vous n'avez d'égales que l'arrogance et la non moins exécrable cupidité des riches.

Tous ces misérables n'ont pas l'air de savoir que ce pain dérisoire, qu'on leur donne, on le leur a volé et que, si on se décide à leur en restituer un tout petit morceau, ce n'est ni par générosité ni par humanité, mais bien par peur, par remord.

Les bourgeois savent qu'il est dangereux de laisser errer par les rues des hommes affamés ; ils veulent bien rendre un peu de pain, parce qu'ils craignent qu'on en prenne trop, si on se servait soi-même.

C'est pour cela qu'ils organisent la distribution des miettes de leurs tables, et qu'ils consentent, quand leurs chiens et leurs larbins sont rassasiés, *à jeter les restes au peuple qui a faim*.

Allons ! encore quelques siècles de patience, et peut-être finirons-nous par obtenir de nos magnanimes possédants, le fameux *Panem et circences* que les patriciens de Rome accordaient, il y a deux mille ans, à la plèbe plus heureuse que nous.

Vraiment, nos prolétaires sont bien moins exigeants que la plèbe romaine qui refusait de travailler, et voulait, par surcroît, qu'on lui fournit, au moins, le pain et le théâtre.

Aujourd'hui, la plèbe moderne travaille toute sa vie, plus rudement que les esclaves de jadis, puis, quand la force ou le travail lui manque, elle va se *restaurer à la Bouchée de Pain*, ou on lui jette dédaigneusement une croûte...., s'il en reste. Mais comme, presque toujours, cette croûte ne suffit pas, les malheureux s'en vont crever dans un coin, comme des chiens galeux.

Ah mais ! dites donc ! les avocats bavards et menteurs ! les financiers ventrus et voleurs ! les dirigeants rentés, gradés, décorés, tarés et galonnés !

Vous tous, qui vous recommandez des fameux principes de 89 ! Vous, les admirateurs, les continuateurs et les successeurs de Fouquier Tinville l'accusateur, de Robespierre le guillotineur, de Danton le massacreur ! Vous, dont l'autorité a pour base un échafaud ! dont la fortune et la puissance ont pour origine les paniers de son des guillotines ! dont la justice ne s'appuie que sur des canons et des bayonnettes ! dont le Pouvoir n'est légitimé que par la force armée et la violence ! Vous, qui avez fait tomber tant de têtes humaines au nom de l'Humanité, massacré tant de prolétaires au nom du peuple !

Vous les dignes descendants des farceurs qui jouèrent l'odieuse comédie de la Déclaration des Droits de l'Homme, pour ensuite attenter à la vie de tous ceux qui ne leur obéissaient point ! Dites !... — Mais dites donc !!! Que pensez-vous de la Bouchée de Pain ?? N'est-ce pas la grande institution de votre règne, si atroce ? N'est-ce pas la grande réforme de votre Révolution, si sanglante ? N'est-ce pas la grande conception philanthropique de votre génie, si pervers, dont le résultat après un siècle d'application, se traduit par l'asservissement complet, d'un peuple de mendiants, à une aristocratie de voleurs, de sabreurs et de souteneurs ?

Ha ! ha ! ha ! ha ! c'est à crever de rire. En vérité ! Si c'est pour cela que vous avez commis tant de crimes, versé tant de sang, tranché tant de têtes, mitraillé et fusillé tant de prolétaires, ce n'était vraiment pas la peine.

Je vous déclare catégoriquement que je préfère à votre insultante et fallacieuse bouchée de pain, la brioche illusoire dont parlait madame de Lamballe.

Au moins, c'était plus franc.

Et bien ! ce progrès à rebours est-il assez joli ! Comme réforme, comme amélioration, n'est-ce pas merveilleux ? Qu'en dites-vous, bonnes gens ?

Voyons ! en est-il parmi vous qui croient encore à La Liberté, à l'Egalité, à la Fraternité, à la Justice, à l'Equité des lois, à la Souveraineté du peuple ? En ce cas, qu'ils aillent voir le défilé de la Bouchée de Pain ; ils se rendront compte de ce qu'est et sera toujours : la Justice, la Liberté, l'Egalité, la Fraternité et l'Equité, tant qu'il y aura des bourgeois voleurs, un gouvernement non moins voleur pour les soutenir, et des gouvernés assez.... bons pour les subir.

Ils y verront ce que deviennent fatalement les travailleurs, toujours volés, toujours dépossédés, toujours affamés par les puissants ; et cela, au nom de la *Loi*, cette vieille catin qui, comme toutes les prostituées, n'accorde ses faveurs qu'aux riches.

Ils verront *Sa Souveraineté le Peuple*, ridiculement vêtu de guenilles sordides, chaussé de savates trouées, nourri d'aliments de rebut qu'on lui jette outrageusement et avec dégoût, pour apaiser sa mendicité ignoble et importune.

Ils verront à quel degré d'ignominie et de misère, peut tomber une population, quand elle abandonne son sort entre les mains d'une classe paresseuse, incapable et corrompue.

Ils verront s'étaler devant eux, dans une exposition cynique et monstrueuse, l'œuvre abominable d'un siècle de régime bourgeois.

La voilà ! la *Grande Exposition* de la production bourgeoise ! c'est la seule ! C'est la vraie !

Toutes les destructions, toutes les ruines, toutes les faiblesses, toutes les humiliations, toutes les bassesses, toutes les pauvretés, tous les abandons, toutes les chûtes, toutes les détresses, tous les désespoirs, toutes les abjections, toutes les hontes, toutes les agonies y sont réunies, comme en une fantastique procession d'horreurs qui se serait pétrifiée.

Ah ! comme elle est lugubre, cette longue et immobile procession de misère, toute frissonnante sous la neige ! mais aussi, combien elle est éloquente dans sa sinistre vérité.

Qu'elle est écrasante la déposition de cette foule de crève-la-faim et de va-nu-pieds, dans le procès que la justice humaine instruit contre la société bourgeoise !

Allez les apologistes de la Bourgeoisie ! Allez les optimistes du moment ! Allez les députés menteurs et endormeurs ! Allez les heureux du jour, les repus, les satisfaits, les contents et même les indifférents ! Allez, vous dis-je ! Assistez à ce défilé de souffrances ! regardez ce cortège de douleurs ! Comparez vos bedaines énormes à ces ventres plats ! Vos faces réjouies et rubicondes à ces visages blêmes ! Vos mains

gantées, soignées et parfumées à ces mains gourdes et calleuses !

Contemplez tous ces êtres démoralisés, déchus, désespérés, anéantis, qui témoignent contre vous.

Et sachez bien, que quand un peuple, après toutes les défaillances de sa volonté, de son énergie, de sa dignité, en arrive à ne plus oser manger et vivre ;

Quand il vient bassement quémander, aux voleurs triomphants qui le gouvernent et l'affament systématiquement, le droit de remplir son ventre. — *Droit* que dans la nature, tous les êtres prennent de leur propre autorité ;

Quand lui qui est la force, devient la faiblesse, qu'il consent à se courber devant les fainéants ébontés qui se maintiennent au-dessus de lui par le crime ;

Quand il s'avilit jusqu'à tendre la main, pour mendier son pain à ceux qui le lui volent :

Ce peuple-là, ne saurait descendre plus bas, ni céder davantage ; son dernier degré de compressibilité est atteint. L'explosion est fatalement inévitable.... elle est imminente.

La Société qui en est arrivée à ce summum de criminalité idiote ; qui a pu sans vergogne, broyer des millions de victimes sous ses *lois malhonnêtes et spoliatrices* ; les sacrifier iniquement à l'égoïsme et à la cupidité des riches obscènes et des bourgeois immondes ; qui a joint à l'infamie des gouvernants la lâcheté et la servilité des gouvernés :

Cette société-là va finir ! Que dis-je ? — Elle est finie !

Rénovateurs ! Entrez en scène !!

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Bourges. — Le groupe d'études sociales de Bourges a célébré l'anniversaire de sa fondation le dimanche 17 novembre.

Soixante compagnes et compagnons étaient réunis. Un premier toast a été porté par le compagnon F. Gayer qui, en quelques mots, a démontré la nécessité de l'union de tous les compagnons pour soutenir la lutte que nous entreprenons contre nos exploiteurs et affameurs, les bourgeois et il a donné comme exemple les condamnés de Chicago, morts glorieusement pour l'Anarchie. Tous les assistants ont crié ensemble : vive la Sociale ! vive l'Anarchie ! Après ce toast, les récits de poésies révolutionnaires et les chants ont commencé. On a surtout fort goûté les chansons d'un compagnon de Saint-Florent, d'où deux compagnons avaient repondu à notre invitation. Ceux des autres localités n'ont pu s'y rendre.

Des compagnons de Farges, au nombre de dix, se sont réunis chez eux.

Le compagnon Marchand a exposé les travaux du groupe depuis qu'il fonctionne. Il constate avec plaisir que ses efforts et ses sacrifices ont porté leurs fruits, non-seulement dans Bourges, mais dans beaucoup de localités du Cher. Il engage tous les compagnons à persévérer dans cette voie.

La soirée s'est terminée par des chants révolutionnaire. Bonne journée pour l'Anarchie.

***

Troyes. — Les socialistes troyens avaient organisés une Chambre syndicale en dehors de la loi bourgeoise qui régit les syndicats professionnels.

Les camarades qui avaient entrepris cette organisation avaient l'intention de réunir les travailleurs de toutes les corporations en un seul groupement où ils pensaient avoir plus de facilité pour y faire la propagande révolutionnaire.

Mais il paraît que les gouvernants ne l'entendaient pas ainsi car, dès le mois de juillet, un nommé Mastir, faisant les fonctions de préfet de l'Aube, avait eu l'obligeance de prévenir l'*Union Syndicale* de toutes les corporations d'avoir à se dissoudre dans les huit jours sous peine de se voir poursuivre judiciairement.

Les camarades ne tinrent aucun compte de la prévenance, aussi les poursuites ne se firent pas attendre et le 21 août, les compagnons Fourrier et Baudouin étaient, dans un premier procès, condamnés chacun, à 50 francs d'amende et les frais.

Le même jour le Syndicat se réunissait et décidait de continuer son œuvre d'émancipation sans s'occuper des condamnations à venir.

Le propriétaire de la salle où ils se réunissaient, intimidé par la police, ne tardât pas à leur refuser sa salle. Le syndicat décida alors de se réunir tantôt dans un endroit, tantôt dans une autre, et, afin de se débarrasser des mouchards qui les filaient, ils convoquèrent par la voie de la presse, dans une salle, pendant qu'ils se réunissaient dans une autre où ils discutaient paisiblement de leurs affaires pendant que les mouchards montaient la garde à la porte de l'autre.

Mais comme ces convocations par la presse devaient être signées, les compagnons Lauzach et Perrot passaient en jugement le 12 novembre dernier et étaient condamnés chacun à 200 francs d'amende. Le compagnon Baudouin qui était à nouveau poursuivi, a été acquitté.

La note comique du procès a été servie par le commissaire Gril qui est venu déposer qu'étant à la porte de la salle, où se réunissait la société dissoute, il a entendu ceux qui en sortaient dire : « A Carnot, on lui met une garde d'honneur qui lui présente les armes quand il sort, mais à nous, on nous met des muffles », ce qui a fait rire l'auditoire.

Les compagnons ont présenté eux-mêmes leurs défense. Tous trois ont revendiqué la responsabilité de leurs actes et affirmé les principes révolutionnaires qui tendent à l'expropriation bourgeoise. Ils ont accueillis le verdict aux cris de vive la Révolution Sociale ! vive l'Anarchie ! qui ont été, à plusieurs reprises, répétés par les camarades dans la salle.

Le sieur Janvier de la Motte qui était chargé de l'instruction, a bien fait tout son possible pour connaître les noms des adhérents de la chambre syndicale qui s'obstine à vivre malgré l'ordre de se tuer de l'autorité préfectorale, mais il en a été pour ses frais.

## Belgique

Devant la Cour d'assise de Mons vient de se juger le procès de Pourbaix et de Rouhette. Pendant quinze jours, les dépositions des témoins, les incidents, les plaidoiries se sont succédés et n'ont pas appris grand chose.

Pourbaix avoue avoir été un agent provocateur et il est intéressant de savoir si c'est la police ou le gouvernement qui l'a poussé, s'il a eu de la dynamite en dépôt chez lui, si c'est lui qui a provoqué telle ou telle explosion lors de la grève générale en 1886.

Il n'y a à relever que ce que rapporte un témoin sur Pourbaix. Il a dit que c'était aux plus violents et aux plus convaincus qu'iraient les bonnes places. « Celui qui n'agit pas ou n'ose pas agir, ne participera pas à la distribution des places, le jour où la Révolution aura vaincu ! »

Quant à Rouhette, d'après ce que nous avons vu du procès (il nous manque sa défense), il a été tout simplement un agent inconscient de Pourbaix. Dans notre idée, Rouhette serait un garçon capable d'un acte d'énergie à condition qu'il y soit poussé, à part cela assez faible de caractère. Pourbaix avait reconnu en lui un agent docile pour les actes de violence, aussi a-t-il empêché qu'il soit arrêté en même temps que les autres chefs grévistes. Devant le tribunal, Rouhette s'est déclaré anarchiste.

Le rôle des républicains et des socialistes est de faire croire que seuls des agents provocateurs peuvent organiser des explosions et des incendies, mais c'est absolument contraire à la vérité. Les agents peuvent mener quelques individus, seulement c'est la foule anonyme qui les conduit eux mêmes.

## Angleterre

Notre admirable loi militaire m'ayant mis dans la nécessité de choisir entre l'armée et l'exil, j'ai préféré ce dernier. La patrie n'étant à mes yeux qu'un crime inventé par la tyrannie, qu'une religion asservissant le pauvre diable, aujourd'hui que le jeu des gens pieux est percé à jour, n'ayant rien à moi, que mon éducation et parconséquent rien qui m'oblige a porter les armes contre des gens qui ne m'ont fait aucun mal et qui même, au cas échéant, eussent été mes meilleurs amis, j'ai suivi l'impulsion de ma conscience et suis venu chercher un refuge dans ce pays où j'avais de nombreux amis.

Me blâmerez-vous, m'applaudirez-vous, je ne sais, mais dussé-je encourir le mépris des meilleurs d'entre mes concitoyens je serais encore heureux d'avoir suivi mes aspirations et ne saurais me repentir d'avoir fait mon devoir.

Ma religion c'est l'Humanité, c'est le soulagement du malheureux ; — c'est de faire sentir au meurt-de-faim qu'il vaut autant — souvent beaucoup plus — que l'élégant aristocrate ; — c'est d'apprendre à la femme non pas qu'elle est née pour être « chair à plaisir », mais pour accomplir un devoir vis-à-vis de l'Humanité, qu'elle a une dignité à elle, qu'elle est une personne non un instrument, une chose ; c'est de montrer à l'ignorant ouvrier des villes et des campagnes qu'il n'a pas le droit de s'enrôler sous un drapeau quelconque pour aller tuer un camarade de l'autre côté du fleuve, honnête comme lui et père de famille peut-être, mais comme lui esclave du capitaliste ; c'est de montrer que cette terre pourrait être un paradis, et que si elle est un enfer pour 99 0/0, d'est grâce à leur apathie, j'allais dire à leur imbécilité. — Mais je voudrais aussi leur faire sentir qu'ils n'arriveront à un résultat sérieux que par le développement de leur intelligence, en pensant et agisssant toujours, mais calmes, dignes.

Et ce devoir-là peut-être accompli partout, car partout il y a des malheureux et dans ce pays-ci « la libre Angleterre » (?) plus peut-être que dans aucun autre : je lisais ce matin dans le *Daily News*, c'est M. Mundella M. P. qui parle... « Il a été démontré par des statistiques sérieuses que non moins de 50,000 enfants en moyenne vont chaque matin dans les écoles de Londres sans avoir déjeuné, et comptent principalement sur leurs maîtres.

## Italie

La nouvelle mystification des élections administratives a agité pendant ce mois toute l'Italie. En général, on a remarqué un grand nombre d'abstentions, ce qui nous démontre qu'ici aussi le peuple commence à se dégoûter de la foire électorale. Nos camarades de Milan, de Gênes et Livourne ont lancé des manifestes abstentionnistes, et des petits placards ont été affichés dans toutes les villes d'Italie à la grande rage des démocrates et socialistes ambitieux du pouvoir.

Le Parti ouvrier et les socialistes légalitaires ont subi une charmante défaite ; dans la Romagne, ils ont triomphé en s'alliant aux républicains. On commence à faire de la réclame pour les Bourses du Travail.

A Rome, 17 anarchistes ont été arrêtés pour la cammémoration des martyrs de Chicago.

A Milan, 26 camarades sont en prison depuis sept mois, pour un manifeste anarchiste, accusés d'association de malfaiteurs.

La misère qui se présente pour cet hiver doit être terrible et les journaux enregistrent déjà partout des révoltes partielles.

La récolte a été très mauvaise : 2,000 émigrants sont partis ces jours pour l'Amérique.

## Roumanie

Les officiers — cette bourgeoisie de l'armée — à cause de l'éducation et du milieu, sont d'une part les plus dépravés et les plus corrompus des bourgeois, et d'autre part ils croient leur « honneur » au-dessus de « l'honneur » des bourgeois et par cela ils tendent à devenir en quelque sortes des privilégiés parmi les bourgeois.

Leur corruption est prouvé et a été surtout mise en évidence à l'occasion des dernières révoltes agraires, lorsque les officiers, sous prétexte de calmer l'insurrection des paysans, *pillaient le peu qu'ils possédaient et violaient les jeunes femmes et les petites filles de ces malheureuses.* Mais à la dépravation et à la corruption des officiers on n'y a jamais attaché d'importance, car elle s'exerçait surtout sur le peuple, et cela importe peu aux bourgeois. Mais à la suite de quelques actes de brutalité exercés en Roumanie, dans ces dernières semaines, sur les bourgeois et sur leurs « dames » par des officiers, nous voyons les bons bourgeois atteints dans leurs intérêts, s'alarmer et demander « une réforme du code militaire ».

***

Après avoir gardé le pouvoir une demi année, les vieux conservateurs ont dû le lâcher, et leurs prédécesseurs d'hier deviennent aujourd'hui leurs successeurs ; ce sont les jeunes conservateurs (*junimistes*).

Constatons à cette occasion que la durée des gouvernements qui se succèdent, diminue sans cesse.

On aura beau dissoudre les chambres, faire de nouvelles élections...., essayer tous les vieux trucs, l'instabilité des gouvernements ira malgré ça tou-

jours en croissant ; la chose a été prouvée jusqu'à l'évidence.

C'est que la décomposition de l'Etat a devancé, même en Roumanie, — le soulèvement du peuple.

### États-Unis

New-York. — Il vient de se former ici le *Freedom Club* (Club de la Liberté) — club anarchiste de langue anglaise, où une vingtaine de demoiselles de la haute bourgeoisie se sont faites inscrire.

De plus, le camarade Glardon a traité de l'Anarchie dans un groupe qui s'était, jusqu'à présent, montré des plus rebelles à écouter les idées : l'*Institute of accounts*. Il est probable qu'à la suite de cette discussion, une dizaine de membres du groupe l'*Institute* viendront grossir le *Freedom Club*.

### Indoustan

*Un exemple à suivre.* — Les Kohl d'une province des montagnes, le Chota Nagpore, ont le bonheur d'être soumis « aux bienfaits de la civilisation », impôts, locations, hypothèques, visites domiciliaires, emprisonnement et le reste.

Les pauvres gens n'ont pas compris leur bonheur, ils sont descendus sur les villes du district, ont brûlé les paperasses, les registres d'impôts, saccagé les palais des fermiers généraux, tué les gendarmes et les policiers.

Pour des sauvages, ce n'est pas trop mal ! Au tour des civilisés d'Europe !

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Camarades,

Convaincus que la division de toutes les écoles socialistes, nous met aujourd'hui dans l'impossibilité de s'entendre pour une grève générale ;

Attendu que les chefs de toutes ces écoles ne sont que des aspirants budgétivores et qu'ils ont par conséquent tout intérêt à détourner les chambres syndicales de leur véritable but, celui de la libre entente pour les revendications sur un terrain économique de nos intérêts généraux.

Nous, anciens mineurs, avons pensé qu'il est inutile de parlementer avec qui que ce soit, et avons résolus de nous grouper à Paris, afin de rechercher le moyen, avec l'aide de nos camarades mineurs de tous les pays, de rendre obligatoire cette grève générale qui serait, nous le pensons, la Révolution, si non universelle, tout au moins européenne.

En effet : que les mineurs de tous pays cessent le travail dix ou quinze jours, l'on verrait le charbon manquant partout ; tout serait forcé de s'arrêter : la marine, les chemins de fer, les grandes et petites industries, le gaz et l'électricité, tout en général.

Croyez-vous camarades que ces millions de travailleurs en grève forcée, se contenteraient de demander une augmentation de salaire ; non, ce serait la Révolution et sur son véritable terrain économique, ce serait la suppression du Salariat.

Donc, camarades de tous pays, voyez chacun où vous travaillez, s'il ne serait pas possible de s'entendre avec quelques camarades, pour faire pénétrer cette idée dans la masse, et de profiter du moment où ça éclatera d'un côté pour la généraliser.

A cet effet, nous invitons les camarades à se mettre en rapports avec nous pour étudier ce moyen.

Insurgeons-nous d'abord, après nous verrons.

*La Revanche des Mineurs.*

Adresser les correspondances à François Cuisse, rue des Petits-Carreaux, 26, à Paris.

Le groupe invite les journaux étrangers à reproduire cette communication.

***

Prière aux camarades qui nous demandent des *Paroles d'un Révolté*, de patienter encore une quinzaine.

***

Saint-Chamond. — Un groupe vient de se former ici. Il prend le titre de *Les Sapins de Mont-Pilat*. Nous prions tous les compagnons, qui auraient des journaux et brochures à notre disposition, de nous les faire parvenir. Ils rendraient service à la cause libertaire, en nous aidant à fonder ainsi une bibliothèque, car c'est un groupe de jeunes sapins.

S'adresser, pour tout ce qui concerne le groupe, lettres et correspondances au compagnon A. Dumas, tourneur en poterie, à la Vallette, près Saint-Chamond (*Loire*).

***

La Louvière. — C'est avec plaisir que nous vous envoyons notre obole pour l'achat d'une presse anarchiste ; seulement nous croyons de notre devoir de vous faire remarquer que toutes les discussions d'appréciations personnelles publiées dans les derniers temps, au lieu de nous aider dans notre tâche, viennent encore nous l'alourdir. En effet, compagnons, pourquoi voulez-vous que ce soit d'une manière plutôt que d'une autre que la société doive s'organiser ; vous savez très bien qu'autant il y a d'êtres humains, autant il y a d'appréciations contradictoires. Or si vous voulez formuler une ligne de conduite à laquelle on doive se tenir, un autre en formulera une autre et qu'elle est celle qui aura raison ? Vous n'en savez rien, ni moi non plus ; c'est à l'avenir à nous le montrer. Ce qui est sûr et certain, c'est que nous voulons anéantir les capitalistes, exterminer à perpétuité l'autorité et alors seulement chaque individu et chaque groupe suivra la ligne de conduite qui lui semblera la meilleure. C'est en construisant que l'on verra les défauts et qu'on y remédiera. Mais ne laissons à personne le soin de nous dire ce que nous sommes et ce que nous serons : la nature se chargera mieux que personne de ce soin.

Donc, pour suivre les vrais principes anarchistes, nous avons à prêcher la destruction de tout ce qui est contraire à la loi naturelle et ne pas nous amuser à enrayer la cause anarchiste par des discussions que les bourgeois viennent nous placer victorieusement sous les yeux, en nous disant que les anarchistes ne savent pas s'entendre.

En espérant que tout cela va cesser et que l'on va reprendre la vraie marche en avant, une poignée de main.

Vive l'Anarchie, à bas l'autorité de n'importe quelle espèce.

*Les compagnons du Centre, à La Louvière.*

***

Chateaurenard. — Un groupe d'études sociales et de propagande anarchiste vient de se former dans notre ville, sous la dénomination *L'Homme libre* et avec la devise « Ni Dieu ni Maître ».

Le groupe fait appel à tous les travailleurs Chateaunardais qui veulent s'affranchir du joug du capital et de l'Autorité et les invitent à venir résoudre avec ses membres adhérents, le problème social.

Nous espérons que notre appel sera entendu et que tous les forçats du travail qui gémissent sous l'étreinte de l'exploitation capitaliste viendront grossir l'armée des révoltés et le jour du grand branlebas à l'ombre de la révolte, nous démolirons pour toujours les frontières, ces remparts de haine ; l'Etat, ce grand inquisiteur ; et le capital source de tous les crimes et de l'exploitation.

Vive la Révolution sociale et l'Anarchie.

## AVIS

Les camarades qui voudraient se procurer les dernières chansons anarchistes parues (paroles et musique) :

*Faut plus d'Gouvernement ; — La Mort d'un Brave ; — Le Père Peinard au Populo ; — Y'a rien d'changé ! — Le Chant des Peinards.*

Peuvent s'adresser au compagnon Brunel, 30, rue Saint-Denis, ou bien aux bureaux des journaux *Le Père Peinard*, *L'Attaque*, *La Révolte*, au prix de 10 centimes pièce ou 5 francs le cent. Pour la province le port en plus.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Listes précédentes : 162 fr. 45.
M. à Trélazé 20 c. — Quinée 50 c. — D. rue du Moulinet 2 fr. — La mère d'un compagnon 75 c. — Les Egaux 50 c. — Souscription des « Sapins du Pilat » 3 fr.
Total : 169 fr. 40.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 651 fr. 00.
— Galmiche 1 fr. — R. à Stains 75 c. — P. A. à Saint-Denis 50 c. — R. C. à Barcelone 3 fr. — Excédent de la réunion de la salle Favié 6 fr. — Excédent d'écot à la sortie de la salle Favié 1 fr. 45. — En souvenir du 11 novembre 1887, 3 fr. — Roanne 3 fr. — Fontenay-le Comte 40 c. — Arsius 50 c. — Un soldat anarchiste 30 c. — H. à Verviers, vers. mens. 2 fr. — Bouffarick, B. 5 fr. — T. 50, café Paul 40 c. — D rue du Moulin M. 50 c. — Un tisseur par Paul 50 c. — Catty 50 c. — Jo 2 fr. — Un barbare 10 fr. — R. au Tielat 2 fr. — Un barbare 10 fr. Petit 50 c. — Les Libertaires » de Roubaix, produit de Le groupe « Les Libertaires » de Roubaix, produit de soirée du dimanche 17 novembre 10 fr.
Total à ce jour : 702 fr. 80.

## PETITE CORRESPONDANCE

Poste Dolce, Cardiff. — J'ai reçu les 4 shelling Pini. Ecris-moi à cette adresse : G. L. Gresse Rathbone Place, 28, London.

A. à Saint-Nazaire. — Reçu mandat. Bien.

A. à Richemont (Australie). — Entendu. Prenons de la nouvelle adresse.

P. à Troyes. — B. à Saint-Amant. — M. à Fourc bault. — R. à Argenteuil. — M. à Armentières. — Ougrée. — N. à Saint-Denis. — D. à Romans. — Toulon. — P. à Roubaix. — T. à Marseille. — R. à teaurenard. — F. à Amiens. — F. à Reims. — Nîmes. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, midi à 6 heures du soir.

*Commission des détenus.* — Caisse précéden 16 fr. 80 ; — Reçu : 3 fr. 20 salle Charles. — penses : Capt 5 fr. — Reste en caisse : 15 fr.

*Cercle international.* — Caisse précédente : 80 fr. — Reçu 13 fr. 15. — En caisse : 93 fr. 85.

Groupe anarchiste des Ve et XIIIe, grande réun publique et contradictoire, le dimanche 1er décem à 1 heure du soir, salle de l'Alcazar, 190, ave de Choisy, avec le concours des compagnons Tor l'er, Faure, Thénevin, Leboucher, Brunet, etc.

Le député Paulin Méry doit se rendre à la réun pour expliquer ses propos sur les anarchistes.

Réunion du groupe anarchiste du XIVe, le jeu 5 décembre.

Tous les compagnons sont invités à y prendre pa Entrée libre.

*La Revanche des Mineurs*, section du XVII, ré nion le samedi 30 novembre, à 9 heures du so salle du Petit-Bacchus, 13, avenue de Saint-Ouen.

Les puisatiers-mineurs et les anciens ouvriers d mines sont spécialement invités.

Causerie sur les mines, le travail et l'exploitat des mineurs.

Groupe *La Liberté*, à 8 h. 1/2 du soir, 102, r d'Avron, tous les samedis.

Samedi 30, rue Saint-Martin, 239, dans le sous-s chez M. Pasquet, réunion du groupe *Les Trimardeurs* Tous les trimardeurs sont invités. Causeries chants.

Choisy-le-Roi. — Les anarchistes sont convoqu pour le samedi 30 courant, à 8 h. 1/2 du soir, rue de Vitry.

Sujet : De la propagande ; Règlement de comp

Saint-Quentin. — Le groupe la Ligue des *patriotes* est convoqué pour le dimanche 1er cembre, à 7 heures du soir, chez Watblez, rue chery, no 80. Tous les camarades de Saint-Quen sont invités à cette réunion. Il y a urgence.

A partir de cette date, le groupe le premier troisième dimanche de chaque mois.

Bruxelles. — Le groupe initiateur pour l'ach du matériel d'imprimerie avise les camarades q auraient déjà reçu de l'argent, de se réunir sam 30 courant, aux Deux-Nègres, à 8 h. 1/2 du soir.

En dehors de la souscription de Bruxelles : 100 f nous avons reçu 9 fr. 50 de Liège, 12 fr. de Ro baix, 3 fr. 50 de Paris.

Dimanche 1er décembre, à 8 h. 1/2 du soir, gra soirée familiale organisée par les groupes an chistes de Bruxelles en l'honneur de la sortie prison du comp. Pintelon, rue de la Colline, 18, de la Colline.

Chants et poésies révolutionnaires ; causerie un compagnon. Entrée libre.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiq

TROISIÈME ANNÉE, N° 13 — 5 CENTIMES — DU 7 AU 13 DÉCEMBRE 1889.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UNE AUTRE THÉORIE A REVISER

### L'INDIVIDUALISME DE LA CONSOMMATION

Nous insérons cet article qui nous paraît devoir soulever pas mal d'objections. Mais, en fait, ce que nous cherchons c'est l'élucidation des idées, c'est donc un point à éclaircir, dont la mise en discussion ne peut être que profitable à l'idée.

Maintenant, que la question de l'Egoïsme et de la Solidarité a été, si je ne me trompe, vidée, toutes les opinions ayant été manifestées là-dessus, — permettez-moi d'en mettre sur le tapis une autre, étroitement liée du reste à la première. Oui, entendons-nous sur tous ces problèmes épineux qui concernent le présent aussi bien que l'avenir, — qui ont une relation directe avec notre conduite révolutionnaire autant qu'avec notre idéal de la société. Discutons amicalement — peut être dois-je dire plus amicalement que nous ne l'avons fait dans une récente occasion. Eclaircissons nos pensées — connaissons-nous ; formons la vraie entente, la seule possible entre anarchistes, l'entente des intelligences et des cœurs. Et puis, trêve aux guerres de mots ; et jetons-nous dans la mêlée, car à quoi servirait de s'armer d'idées si on ne devait pas combattre avec elles et pour elles ?

Il y a des camarades, paraît-il, qui pensent qu'en communisme-anarchiste la production serait commune ou collective, mais que la consommation serait individuelle. Distinction, selon nous, illogique et dangereuse, qui nous reconduirait en plein collectivisme, et, ce qui est encore pire, à une contradiction insoluble. Si la production est commune, la consommation le doit-être également. Les hommes ne seront pas solidaires que dans la production, faut l'être aussi dans la satisfaction des besoins. Et qu'est-ce que veut dire « produire », sinon organiser la satisfaction des besoins ? Comment peurrait-on « mettre ensemble » les forces, le travail, et se réserver chacun de prendre sa part et d'aller la consommer, pour ainsi dire, dans un coin ?

---

Sans doute, il y a *une partie de besoins* — une partie seulement — qui pourront être, si on voudra, satisfaits d'une façon *apparemment* individuelle. On ne sera pas obligé de dîner à la table commune, de loger au couvent, de vêtir l'uniforme, etc. Pourtant même, ces besoins-ci ne pouront jamais être satisfaits d'une façon absolument individuelle.

La question du logement, de son étendue, de sa situation dépend en partie de l'emplacement existant, du travail disponible, et en partie aussi du genre de l'occupation à laquelle s'adonne un groupement particulier de travailleurs communistes. On aurait tort, donc, à réclamer à tout prix, et pour tous les groupements de la société communiste, ce que nous pourrons appeler le système cellulaire de l'habitation.

De même pour l'alimentation. Il n'est pas à présumer que les hommes de la société future voudrons multiplier, sans nécessité, les grandes pertes de temps et de travail, que nécessitent l'approvisionnement à domicile et une bonne cuisine. Si même aujourd'hui il y a des restaurants, des hôtels et des clubs — et l'usage de dîner dehors se répand de plus en plus, — il n'y a pas lieu de supposer qu'on retournera au temps ou chaque maison était un château entouré de fossés. Si les communications se multiplieront, si les hommes voyageront plus qu'aujourd'hui, soit pour s'instruire, soit pour entrer dans des groupements où leurs aptitudes seront plus utiles, où ils se trouveront plus à leur aise, il faut bien que la satisfaction, même de ces besoins essentiellement personnels, ne soit organisée sur le principe strictement individuel ; mais au moins qu'elle possède toute l'élasticité, toute la souplesse — et plus encore — de l'organisation économique actuelle.

---

Mais les besoins strictement personnels constituent, il faut en convenir, une infime minorité — et leur nombre décroît à mesure que la civilisation progresse. Pensons seulement à l'instruction, aux communications, à l'entretien des voies publiques, à l'illumination et à tant et tant de besoins nécessairement collectifs des hommes associés. Jadis, chaque individu, qui pouvait le faire, se faisait précéder la nuit par un serviteur avec une torche qui éclairait son chemin. Aujourd'hui, l'éclairage est un besoin collectif, qui est satisfait collectivement.

Jadis le riche destinait des esclaves à instruire ses fils chez lui. Les écoles, les Universités, les librairies publiques, gratuites et communes, les cabinets d'expériences, toutes ces choses-là dénotent la collectivité progressive de l'instruction. Jadis un homme voyageait à cheval ou se faisait traîner tout seul en voiture : aujourd'hui un train transporte un millier de voyageurs tous ensemble d'un bout d'un pays à l'autre.

Faut-il multiplier les exemples ? Faut-il rappeler combien de besoins collectifs et de modes collectifs de satisfaire les besoins individuels sont surgis et surgissent au jour le jour — depuis l'horloge publique jusqu'aux hôpitaux (même à payement), — et les centaines d'institutions publiques et privées, qui attestent que la solidarité, dans le fait, existe et va grandissant entre les hommes, qu'elle croît même dans le sein de la société la plus férocement égoïste, pour en sortir un jour non lointain, en brisant son enveloppe et être elle-même toute la société, le principe et le but de l'organisation sociale ?

Ouvrons largement nos intelligences et nos cœurs à ce principe rénovateur de l'homme et de la société, — laissons-nous pénétrer par cette atmosphère vivifiante ; abreuvons-nous à cette source d'amour fraternel, où nous puiserons la force nécessaire pour combattra en titans les quelques mille égoïstes, qui font aujourd'hui notre misère et notre esclavage.

## DISCIPLINE ANARCHISTE

Toujours la suite de la discussion. — Nous recevons l'article suivant :

Par une singulière extension de terme, ou plutôt en raison d'un malheureux jeu de mot, — fort explicable pourtant, — voilà qu'il se fait que certains anarchistes, invoquant la liberté « pleine et entière », se mettent à revendiquer parmi nous la liberté absolue d'opinion.

Après avoir entendu nier les principes et proclamer l'opportunisme anarchiste, voici que nous entendons une note moins criarde mais qui peut s'accorder avec la première, et qui nous dit : « Unité d'Idéal, — soit. Mais vive la diversité d'opinions ! »

***

..... Sommes-nous donc condamnés à l'incohérence perpétuelle ?

Nous ne sommes pourtant pas des mystiques ni des parlementaires, condamnés ceux-là à une perpétuelle contradiction ! Nous ne faisons ni de la théologie ni de la métaphysique, et il me semble que puisque nous nous appuyons sur la Science, « cette bonne fille », et sur l'observation, « ce facile ressort », nous devons *logiquement* arriver à des conceptions identiques de la Justice positive, ainsi qu'à des appréciations communes des divers actes sociaux et à une orientation *absolument concordante de la propagande.*

Certes la tactique doit varier, s'adapter aux milieux et aux circonstances. Personne plus que moi n'est convaincu de cette vérité.

Mais c'est une raison de plus pour se dire que l'unité de direction, l'identité d'appréciations et de tendance, la conformité de vues, est une nécessité primordiale.

Elucidons donc les idées. Discutons-les entre nous. Analysons les principes jusque dans leurs dernières conséquences. Elaborons *librement*, — par la libre discussion, — le programme anarchiste commun. Et c'est alors seulement que nous serons forts ; car nous aurons de l'unité et de la cohésion, ce qui nous a toujours manqué jusqu'ici.

A bas l'Autorité ! Oui certes. Mais vive la discussion ! Vive *la logique !*

***

Car il faut bien se dire que si nous rejetons toute autorité surnaturelle, toute discipline arbitraire, il en est une que nous ne pouvons renier parce qu'elle fait partie de nous-mêmes, *qu'elle est la loi de notre nature*, parce qu'elle gouverne notre instinct comme notre raison : c'est *l'autorité de la logique.*

Celle-là, il nous est interdit de la méconnaître sous peine d'absurdité, d'incohérence et d'impuissance, et c'est pourquoi je dis qu'il est temps, grand temps, de reconnaître la discipline qu'elle nous impose, qu'il est temps d'en finir avec les incohérences que nous avons trop

longtemps admises, et que nous devons discuter, élucider nos principes, nettement les arrêter, pour savoir jusqu'où *doit* aller et où *doit* s'arrêter notre solidarité anarchiste.

***

Certes, chacun est libre de soi-même. Mais c'est précisément une raison pour que nous ayons le droit de refuser logiquement notre solidarité.

Que chacun pense, agisse et parle comme il l'entend, rien de plus juste. Mais à nous de savoir quels sont les actes et les idées que nos principes nous commandent d'approuver et ceux auxquels ils nous interdisent d'applaudir.

On a parlé bien souvent et fort mal à propos de « propagande par le fait » ; mais ce qu'il aurait fallu avant tout déterminer dans l'occurence c'est la question de savoir quels sont les faits de *propagande*, — les *exemples* anarchistes, et quels sont les faits d'ordre bourgeois.

Nous menons, anarchistes et révolutionnaires, une vie double faite de soumissions et de révoltes, et la plupart du temps nos actes ne sont que des actes bourgeois. Il faut les excuser, *comme nous excusons tout ce qui se fait*, mais *nous ne pouvons pas* les applaudir et les exalter.

***

Si nous voulons devenir un parti fort, un parti capable de peser dans les destinées révolutionnaires, si nous voulons travailler non pas à *la* Révolution, mais à la Révolution *anchiste*, à la Révolution *Sociale*, sachons être logiques ; comprenons que nos principes entraînent des *devoirs*. **Disciplinons-nous**(1).

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Nos amis du XIII^e^ arrondissement avaient organisé le 1^er^ décembre, une réunion dans laquelle le député provisoire et boulangiste Paulin-Méry avait promis de rectifier les propos sur les anarchistes que le *Temps* lui avait attribués. Au lieu de venir, ce monsieur a envoyé la lettre que l'on lira plus bas, véritable chef-d'œuvre de jésuitisme et qui se passe de tout commentaire. Nos camarades ont profité de l'occasion pour propager nos idées, et les compagnons Brunet, Thennevin, Cuisse et Gégout les ont défendues en d'excellents termes très applaudis par les trois cents auditeurs, malgré le tapage systématique fait par une demi douzaine de boulangeards que l'on a dédaigné de foutre à la porte.

Voici la lettre de M. Paulin-Méry :

Paris, le 1^er^ décembre 1889.

Citoyens,

Le Pélerinage patriotique de Champigny m'empêche d'assister à votre réunion.

Le journal le *Temps* a tronqué ma réponse à la question de son rédacteur sur l'attitude des anarchistes à la rentrée des Chambres. J'ai dit ceci : « Les anarchistes qui sont boulangistes, et ils sont nombreux, manifesteront ; quant aux anarchistes purs, ils n'ont aucune raison d'être à la place de la Concorde et je me suis convaincu qu'ils s'abstiendront. Il y a, il est vrai, la troisième catégorie de faux anarchistes que fabrique pour ses besoins la préfecture de police, ceux-là feront ce que la préfecture ordonnera.

Je me hâte d'ajouter qu'il n'a jamais été dans mon esprit de confondre les partisans sincères et convaincus de l'Anarchie avec ces gredins que les anarchistes sont les premiers à exécuter, lorsqu'ils parviennent à les brûler.

Patriote ardent, je suis adversaire, autant qu'il est possible de l'être de vos doctrines, mais je ne crains pas de déclarer que je professe pour vos apôtres les plus connus, Reclus et Kropotkine, l'estime que tout honnête homme doit à d'honnêtes gens.

Je vous adresse, citoyens, l'assurance de mes sentiments les plus patriotiques et les plus républicains.

Dr Paulin Méry.

Ce n'est pas à nous que cette lettre aurait dû être adressée, mais au rédacteur du *Temps*, qui avait paraît-il, mal compris (sciemment sans doute) les paroles de M. Paulin-Méry ; enfin si les électeurs de celui-ci sont satisfaits du caractère de leur élu, c'est qu'ils sont dignes de mériter le royaume des cieux prédit par le Nazaréen.

***

Un acte de révolte individuelle a été commis dernièrement rue Rochechouard. Eugène Petit, ouvrier cordonnier, chez Godillot, se présentant à l'usine après une absence insuffisamment justifiée de deux jours, se voit mettre à pied par son contre-maître. Petit, furieux de cette punition, part en le menaçant de lui faire son affaire.

Le soir à six heures, il attendait le contre-maître à la sortie des ateliers. Sitôt qu'il parut, Petit sauta sur lui et le frappa violemment d'un coup de poing américain à l'arcade sourcilière. Le blessé a été transporté chez lui dans un état alarmant et Petit est en prison.

***

A la gare du Nord, à la sortie des bureaux, un employé, Desbois, a tiré quatre coups de révolver sur son chef de bureau qui lui avait fait des observations sur son travail dans la journée. Le monsieur n'a pas été atteint. Desbois a été arrêté.

***

Jacques Meyer, dont l'arrestation en Belgique et l'extradition avaient fait quelque bruit et qui, ayant volé quelques millions, avait été condamné à un an de prison, vient d'être mis en liberté pour raisons de santé avant d'avoir accompli la moitié de sa peine.

Cela n'a rien qui nous choque, mais il est toujours bon de faire constater que les gros voleurs de la Finance et le Gouvernement sont amis comme cochons.

***

Toulon. — Le groupe la *Guerre sociale* a inauguré samedi dernier des réunions avec cet ordre du jour : Discussions scientifiques. Un grand nombre de socialistes de toutes les écoles avaient répondu à notre appel.

A la suite de ces discussions, nous avons remarqué que l'Anarchie a fait un grand pas. Un de nos contradicteurs, très intelligent, dans une autre réunion, s'était dit communiste libertaire et non anarchiste, parce qu'il disait que le cerveau est un gouvernement et un état qui commande aux cellules dominées et obéissantes.

Après lui avoir démontré qu'il était dans l'erreur et l'avoir plongé dans le *Transformisme*, de Lanessan, page 183, il s'est dit collectiviste, et petit à petit s'est rabattu sur le suffrage universel.

Il n'a pas été difficile de lui démontrer l'inanité du suffrage universel, et vers minuit la causerie était terminée au profit de l'Anarchie.

Le groupe compte continuer ses sortes de causeries et ne saurait trop engager tous les groupes anarchistes à en faire de même.

***

Roubaix. — Il y a eu ici une conférence le 1^er^ novembre par le compagnon Faure, qui a traité de la Grève et de la Révolution, et dont voici un compte rendu succinct :

Il est une vérité que personne ne contestera, dit il, c'est que l'homme est un être fait pour connaître le bonheur et tous nous courrons après ; mais on ne peut le trouver que dans l'entière satisfaction de ses besoins, l'entier développement de ses facultés, en un mot dans la liberté.

Aujourd'hui, qu'un ouvrier se présente chez un patron pour lui demander du travail, celui ci dira : je vous donne 2 fr. par jour ; l'ouvrier est libre d'accepter ou de refuser ; mais comme, s'il n'accepte pas, il ne peut se procurer les choses indispensables à la vie, il ne lui reste qu'à crever de faim ; d'autre part, comme il a des enfants, une femme, qui attendent, qui demandent du pain, il se courbera devant les exigences patronales : voilà la liberté que nous avons ; de cette liberté-là, nous n'en voulons plus. C'est la liberté de vivre, de manger à notre faim que nous voulons.

Passant à un autre ordre d'idées : il prend deux enfants qui viennent de naître ; rien ne les distingue, ils n'apportent absolument rien autre que ce que leur a accordé la nature, c'est-à-dire leurs bras, un cerveau ; mais l'un est déposé dans un berceau de dentelle, avec cent mille francs sous l'oreiller ; il est choyé, caressé et est un sujet de joie pour ses parents. L'autre, est déposé dans un berceau de paille, c'est le fils d'un déshérité, il n'aura pour lot, que la misère toute sa vie, il sera même à la charge de ses parents ; il augmente le nombre de bouches pour qui il faut déjà travailler. Plus tard, à cinq ans, l'enfant du riche aura tout : soins, vêtements, jouets, etc. ; l'enfant du pauvre, devra souvent travailler en fabrique ou vaquer aux soins de toute la famille. Il sera mal soigné, des guenilles pour vêtements, pour lui pas de ces jouets qui font la joie des enfants ; et à mesure qu'ils avanceront dans la vie, les inégalités iront en s'accentuant ; à douze ans le petit bourgeois ira au collège pour s'instruire ; pour lui : savoir, bien-être, jouissances, fortune. L'enfant du peuple au même âge ira porter ses bras sur le marché du travail et ainsi fera concurrence à son père, à sa mère ; puis là, il sera en but à la brutalité des contre-maîtres, subira toute sorte de vexations, pour lui : la misère, la faim. Puis l'orateur fait une critique du système capitaliste, nous montre la société divisée en trois catégories, en haut, ils possèdent d'immenses capitaux, faisant travailler des armées de producteurs ; en bas, les producteurs de toutes les richesses, mais ne possédant rien, n'ayant pour prix de leurs labeurs qu'un salaire insuffisant qui ne les garantit point de la misère ; au milieu, des petits capitalistes, luttant contre les barons de la finance, mais moins bien outillés, sont forcés de céder devant la concurrence de ceux-ci et obligés de disparaître ; et, tandis que leurs capitaux sont pour ainsi dire pompés en haut, leur individualité est repoussé en bas dans le Prolétariat.

Les grèves ne sont pas le fait de quelques meneurs comme le disent les bourgeois, l'antagonisme des classes, la rapacité patronale, voilà les meneurs, car lorsque la misère devient insupportable, les travailleurs essaient de sortir de leur situation, d'abord ils se mettent en grève et bien souvent sont obligés de reprendre leur travail aux mêmes conditions, car les possesseurs ont le temps d'attendre et les ouvriers ne l'ont pas ; s'ils obtiennent gain de cause, le capitaliste augmente le prix des produits ; ainsi le résultat des grèves est négatif, puisque c'est le consommateur qui paie : seule la Révolution peut résoudre le problème social, et cette révolution s'avance à grands pas ; les révoltes, les grèves, se généralisent : révolte en Belgique, en Italie, en Roumanie ; grèves en Allemagne, à Londres, en France, en Belgique, grève partout. Préparons-nous ; il vaut mieux mourir sur le pavé en se révoltant, que de mourir de faim au coin d'une borne.

Il traite le mariage de prostitution légale, montre les misères qui découlent souvent de cette institution qui unit deux êtres, lors même qu'ils sont antipathiques, et les obligent à vivre ensemble toute leur vie. Lorsque deux êtres croient trouver en eux des qualités qui sympathisent, ils doivent être libres de s'unir, sans aller en demander la permission à un monsieur dont le ventre est entouré d'une loque tricolore et libres de se quitter, s'ils reconnaissent ne pas se convenir.

Le suffrage universel divise ; il fut un temps où tous les socialistes étaient unis, on ne parlait pas du bulletin de vote ; mais peu à peu, sous prétexte de s'attirer les timides, on vota d'abord pour se compter, les rangs des mécontents grossissaient et comme l'appétit vient en mangeant, les chefs voulurent arriver les uns avant les autres, ils se séparèrent, entraînant avec eux leurs partisans ; il y eut scission.

Faure invite les travailleurs en général et surtout les possibilistes et les collectivistes à se rallier à l'Anarchie, qui seule peut donner une solution satisfaisante à la misère.

Les fréquents applaudissements qui interrompirent l'orateur nous disent assez que l'auditoire approuvait ses principes et plus d'un socialiste qui hésitait encore à se dire anarchiste a déclaré se rallier tout à fait à nos idées, nous pouvons donc dire que nous n'avons point perdu notre journée.

## Roumanie

A Giurgévo, petite ville près de Bukarest, il y a eu la semaine dernière une bagarre parmi les politiciens. C'est la police qui a cru bon de frapper quelques membres de l'opposition, parce qu'ils la gênaient. Les coups que les bourgeois et les politiciens se donnent entre eux, ne peuvent nous faire que plaisir, sans que nous y attachions une grande

(1) Il est bien évident que notre correspondant entends la discipline qui doit découler du raisonnement et de la compréhension nette des idées, seulement comme depuis quelque temps on s'habitue à épiloguer sur les mots, nous croyons bon de faire ici cette réserve.

importance, mais parmi les détails de cette bousculade bourgeoise, il y en a de très intéressants.

Un membrede l'opposition, un ancien député du nom d'Epuresco, a réclamé l'intervention du procureur en lui disant :

« Monsieur le procureur, si vous n'intervenez pas en nous rendant justice, nous nous la ferons nous-même ».

L'Epuresco, ainsi que quatre de ses amis ont été arrêtés comme « ayant poussé la population à la révolte ».

Les partisans des détenus, munis de révolvers se tenaient « prêts à défoncer la prison pour les délivrer », c'est ce qu'ils criaient dans la rue.

Dans une réunion, ils ont déclaré que, « si, l'instruction du procureur une fois terminée, les détenus ne sont pas relâchés, ils prendront la prison d'assaut, risque à verser du sang.

On voit donc que si les politiciens nous font un crime de prêcher la révolte, eux ne se gênent pas de la pratiquer lorsque le besoin les y pousse. Le peuple, pour lequel un immense besoin de révolte s'est fait sentir n'a qu'à y prendre exemple.

Ajoutons pour finir, l'opinion d'un journal bourgeois sur ces faits :

« Les faits qui ont eu lieu à Giurgévo, nous démontrent encore une fois le douloureux spectacle de la décadence de nos partis politiques ».

## Hongrie

Buda-Pesth, 16 novembre. — *L'Inquisition.* — A la suite d'un vol de bétail à Alt-Beese, la police avait arraché à l'un des coupables, en le battant cruellement, le nom de son complice, Csecke.

Celui-ci fut arrêté et étendu sur le dos. Deux gendarmes lui tinrent les mains, et un troisième lui mit un genou sur la poitrine, tandis qu'un quatrième le frappa sur la plante des pieds, d'où le sang ruisselait et se mirent encore une fois en devoir de frapper jusqu'à ce qu'un nouvel évanouissement s'ensuivit.

Le lendemain, l'innocence de Cseke éclata au grand jour. Les gendarmes attendirent jusqu'à la nuit et laissèrent leur victime dans la rue. On dut ramener chez lui en voiture ce malheureux, qui restera, paraît-il, estropié toute sa vie.

## Italie

A Rome, aux dernières élections communales du mois de novembre sur 45,663 inscrits, 16,889 ont pris part au vote ; guère plus du tiers. Aux élections précédentes, il y avait eu plus de la moitié des votants : 23,000 sur 34,000.

## États-Unis

Nous reproduisons d'après le *Réveil des Masses*, les renseignements suivants :

Voilà plusieurs mois qu'un grand nombre de mineurs, dans l'Indiana, sont sans travail et dans une situation dont nos camarades des mines de Pensylvanie, de l'Ohio, etc., peuvent se faire une idée, ayant expérimenté la chose eux-mêmes plus souvent qu'à leur tour. On meurt littéralement de faim chez les pauvres bougres, par un pareil temps de chômage, mais chez leurs exploiteurs ça n'amène ni une heure de bien-être en moins, ni souci d'un instant en plus. La placidité de ces derniers dans leurs jouissances n'a d'égale que la patience des premiers, en proie à la misère noire.

Dans l'Ohio, il y a également, en ce moment, chômage et grande misère pour les mineurs.

Il y a peu de jours, les journaux ont signalé l'état d'épouvantable détresse des mineurs dans l'Illinois ; les malheureux ont fait appel à la charité publique qui s'est bourgeoisement fendue pour eux d'un jour de maigre pitance...

C'est donc partout de même, et l'endurance des affamés est stupéfiante.

On a pu lire dernièrement la relation d'évictions en masse de familles de camarades un peu moins patients que les autres. Nos exploiteurs se complaisent à grossir chaque jour la somme des haines prolétariennes qui s'amassent contre eux dans un silence qu'il ne faut pas s'attendre à voir durer longtemps.

La presse quotidienne jette parfois la lumière sur un point du sombre tableau.

Ainsi le *Courrier des Etats-Unis* du 8 août publie ceci :

« On sait que la misère la plus lamentable règne parmi les mineurs de Spring Valley, Ill, qui se trouvent sans ouvrage depuis le 1er mai dernier, époque à laquelle la compagnie des mines a suspendu les travaux pour un temps indéterminé. Une dépêche nous a appris récemment que deux petits d'un mineur étaient morts littéralement de faim ».

Dans un appel qu'accompagnent ces lignes les malheureux s'écrient : « Nous sommes condamnés à mourir de faim si l'on ne vient pas à notre aide. Nous recevons tous les sept ou huit jours, du comité de soutien, un peu de farine et de viande salée, ce qui représente à peine la dixième partie du nécessaire pour apaiser la faim de nos femmes et de nos enfants.... Jusqu'à présent, nous avons supporté sans nous plaindre toutes les privations ; mais aujourd hui .... Oui, c'est navrant, horrible ! ils sont à la dernière extrémité, et les camarades des autres régions n'y peuvent rien malgré le sentiment de bonne confraternité et de solidarité qui les anime : la misère est partout. Les plus favorisés n'ont pas 48 heures de subsistances assurées.

***

Une correspondance datée de Chicago, en date du 14 courant, dit qu'un millier d'affamés, hommes et femmes, avaient marché des mines de Spring Valley à Rock Island Depot, et étaient là à minuit, attendant le train de vivres amené par le maire de Peoria.

Malgré leurs terribles privations, les grévistes sont résolus à ne pas retourner au trail à vil prix. Ceux de Coal Run cependant ont donné dans le piège d'un arbitrage qui leur impose le travail à 5 cents (25 centimes) plus bas que la demande pendante de leurs camarades des autres mines.

Parmi les scènes navrantes dont cette région désolée est le théâtre, une parlera pour mille autres : Une mère — la femme de Juluius Ross — malade au lit à côté du cadavre de son enfant, et l'homme sans moyens pour secourir la malade ou faire enterrer le petit mort.

A Streator, sur 8,000 habitants il y a 3,000 mineurs dont 2,500 sans travail et dans le dénûment depuis 15 semaines. La fraction de la population qui ne travaille pas aux mines, mais qui vit sur les mineurs, se montre, dans son égoïsme étroit, défavorable à ses pauvres bougres. Le parasitisme n'admet pas que la proie veuille se débattre et diffère l'heure de la curée.

A Kangley, les grévistes sont très déterminés en face de leurs exploiteurs de la Star Coal compagnie. C'est cette compagnie qui s'est enrichie si vite en leur vendant à raison de 2,500 dollars l'acre, la surface des terrains qu'elle a payés 1 dollar 80 l'acre et dont elle exploite le sous-sol ; et qui se paye par des retenues de 20 pour cent sur les gages, et qui leur compte l'intérêt des sommes dues à 10 pour cent par mois, tout en conservant la faculté d'éviction en cas de non paiement, c'est-à dire à peu près quand il lui plaît, car il dépend d'elle qu'un de ses ouvriers puisse ou ne puisse pas la payer. D'ailleurs toutes les compagnies minières peuvent se donner la main. Voler les mineurs c'est encore une mine, la mine d'or, pour elles.

# BIBLIOGRAPHIE

*Sous-Offs*, de Lucien Descaves ; Tresse et Stock, éditeurs. — Décidément, la bourgeoisie n'a pas eu la main heureuse en accordant cette manue satisfaction de faire passer tout le monde sous le harnais militaire. C'est au moment où elle essaie d'édifier le culte de la Patrie et d'organiser son sacerdoce, le militarisme que le service obligatoire fait éclater comme des pétards ces livres destinés à les battre en brèche et à démanteler la forteresse derrière laquelle elle voudrait se réfugier et abriter son pouvoir et son exploitation.

Tant que les littérateurs ont pu se croire à l'abri du militarisme, ils ont respecté cette vieille légende de « l'honneur militaire », les poètes ont continué à chanter le « noble métier des armes ». Il était acquis que l'armée était une famille où les soldats s'aimaient comme des frères, aimaient leurs chefs comme des pères. Bref, l'armée était le dernier refuge de toutes les vertus, et il était de mise de les célébrer chaque fois que l'on parlait d'elle. Peuh ! Les prolétaires étaient les seuls à fournir le bétail à recrutement ; est-ce que cela valait la peine que l'on s'occupât de savoir ce que ça en pensait ! Est ce que ces êtres là, avaient une dignité pouvant se froisser des tâtillonneries ; du règlement, est-ce que ça avait une indépendance morale pouvant se meurtrir sous les froissements de la discipline !

Mais du jour où chacun a été forcé de mordre à la gamelle du pioupiou, d'essuyer les rebuffades des gradés, de faire abnégation de sa dignité d'homme et de consentir à n'être qu'un pantin aux mains de ceux qui s'étaient érigés leurs supérieurs, force a été de convenir que ce foyer d'honneur d'abnégation, n'était qu'une école d'avachissement et de démoralisation ; et la nouvelle littérature nous apporte les rancunes de ceux qui ont été meurtris par cette machine à oppression, et vient lever pour la grande masse, un coin du voile qui cachait toutes ces turpitudes, et nous aidera — consciemment ou non — à détruire cette sentine d'infamie : l'Armée.

Comme son titre l'indique, *Sous-Offs*, est la monographie des gradés subalternes — Maquereaux ou Voleurs, — voilà la conclusion que l'on peut en tirer. Et certes, sans affirmer qu'il en soit ainsi de tous, on peut dire que le portrait, s'il n'est pas flatté, est en revanche fort véridique pour une grande partie. Il n'y a que les défenseurs quand même de l'ordre bourgeois qui puissent en nier l'exactitude ; mais celui qui a passé quelque temps au régiment y reconnaîtra sans peine les types qu'il a vus, se remémorera les vexations subies, et sans être un révolutionnaire, ni un destructeur à outrance, ne pourra s'empêcher de reconnaître que l'armée est une plaie qui prend à la population sa partie la plus saine et la plus féconde, pour la rendre pourrie et abêtie, que cette institution doit disparaître.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Compagnon,

Je m'aperçois d'un lapsus commis par moi dans ma lettre sur *la morale anarchiste*, insérée dans le numéro 10.

Au lieu de : « Il y a de l'égoïsme naturel, animal et instinctif,.... » il faut lire : « Il y a l'égoïsme naturel, animal, instinctif et *humain*,....

***

Le comité des déserteurs, créé à Nîmes, ayant pour but de publier un manifeste aux conscrits, remercie tous ceux qui l'ont aidé soit par leurs encouragements ou par leurs moyens pécuniers, regrette vivement de n'avoir pu atteindre le but proposé, à cause de la trop minime somme recueillie, et fait connaître que si le manifeste n'a pas paru, l'argent n'a absolument servi qu'à faire de l'agitation révolutionnaire à Nîmes et aux environs.

*Pour le Comité des Déserteurs,*

E. Ferrières.

***

Nous recevons la communication suivante que nous insérons avec plaisir, en souhaitant prompte réussite aux initiateurs, s'ils s'inspirent toujours de leur programme.

## THÉATRE POPULAIRE

*Administration et Secrétariat général : 4, rue Saint-Sauveur, à Paris*

Compagnons,

Nous avons l'honneur de porter a votre connaissance la création du Théâtre populaire.

Ce Théâtre sera complètement débarrassé des vieux préjugés des écoles qui jusqu'à ce jour ont entièrement faussé l'intelligence des masses populaires.

Basés sur la morale, l'humanité et la vérité, bannissant le fanatisme et le chauvinisme, voici le programme que nous nous sommes tracé :

Vulgariser tous les événements, tous les héros do l'émancipation sociale dans des pièces spéciales construites avec des documents authentiques et en dehors des erreurs et des mille traditions qui ont toujours régi le théâtre.

Nous ne voulons pas seulement montrer au public les plaies hideuses qui affectent la société, comme l'ont fait quelques auteurs, le remède y sera exposé et développé en même temps. Toutes les idées saines de nos grands penseurs, tous les discours, les actes, les écrits des citoyens qui ont préparé ou participé à l'émancipation des peuples revivront sur notre Théâtre, tant en pièces que poésies et chansons.

De même qu'un orateur sert son pays à la tribune, nous prétendons le servir sur notre scène et ce n'est pas bénévolement que nous formons ce projet.

En effet, si l'on considère les différentes phases du Théâtre à travers les âges, on se rend facilement compte de son influence sur les peuples.

En représentant ses mystères, le clergé s'en ser

vit avec avantage, fanatisant les spectateurs par la crainte des vengeances célestes qu'il exposait à leurs yeux.

La monarchie a pour l'encenser des chefs-d'œuvre de littérature qui nous montrent des héros tous sortis de ses flancs, lesquels sauvent les peuples, défendent leur patrie en combattant pour Dieu et leurs rois.

Le romantisme combat la monarchie, et l'influence de cette tribune est facile à constater par la lutte qu'elle a fait subir aux auteurs de cette nouvelle école. Et pourtant le romantisme est encore rempli d'erreurs au point de vue social.

Aujourd'hui tout est confus, on flatte une classe, on en écrase une autre; quelques pièces nous montre bien des héros populaires, mais elles sont toujours empreintes d'un fanatisme quelconque. Des convenances y sont gardées pour ne pas choquer le public si mélangé, et une foule de préjugés les rattachent au cléricalisme ou au chauvinisme. Elles ne renferment pas, en un mot, les éléments que nous voudrions amener sur notre Théâtre et qu'il est impossible de produire sur des scènes inféodées de directeurs et administrateurs autocrates et partiaux.

Mais revenons à l'influence du Théâtre :

Emile Augier écrivait : « C'est un puissant engin de propagande sociale ».

Aurélien Scholl, dans une chronique du *Matin*, où il démontrait l'influence de la chanson, écrivait aussi :

« La chanson est un article chanté devant un millier d'auditeurs; si elle a du succès, elle fait le tour de la France et s'exporte même.

« Elle a une plus grande portée que l'article. L'article s'oublie vite, la chanson reste; si l'air est entraînant, on la reprend en chœur et voilà un parti tout formé ».

Pour les pièces, il en est de même, si elles sont établies, qu'elles frappent, passionnent, les héros vus sur scène nous restent dans l'esprit, leurs tirades dans la mémoire, et chaque fois qu'elles se jouent ce sont autant d'articles relus, de discours répétés.

Malgré la tâche et le but que nous nous proposons, notre Théâtre, pour ne pas être monotone, possédera un répertoire de comédies, vaudevilles, opérettes ayant toujours un côté critique et satirique et absolument inédits (une comédie est déjà en répétition).

Pour réaliser ce projet et accomplir notre œuvre, nous allons grouper autour de nous tous les auteurs, poètes, chansonniers et artistes animés et pénétrés des mêmes sentiments de propagande sociale et d'émancipation populaire!

A cet effet, nous leur adressons un chaleureux appel ainsi qu'à tous les citoyens!

L'administration du Théâtre Populaire met à la disposition de tous ceux qui s'intéressent à cette œuvre éminemment sociale, une carte d'entrée permanente et un diplôme de membre fondateur moyennant une somme de 5 francs.

En raison de l'œuvre populaire que nous entreprenons, nous croyons, cher citoyen, que nous aurons l'honneur de vous compter parmi les nombreux amis qui se sont associés à ce mouvement, qui doit transformer et régénérer la scène française.

Recevez, chers compagnons, avec nos remerciements anticipés, l'assurance de notre haute considération.

*Le Directeur :* DESTÈVES. — *Le Secrétaire général :* Karl DRA-SWOC.

***

Groupe la *Liberté*. — Paraîtra prochainement une brochure d'actualité, qui fera l'historique du suffrage dit universel et des candidats. Passera en revue les élections de 1889, ainsi que l'attitude des possibilistes, des blanquistes, etc., etc., et se terminera par une conclusion dans le sens des idées anarchistes.

*Nota.* — Les groupes qui voudront souscrire pour un certain nombre d'exemplaires, sont priés d'adresser leur demande et les fonds à la *Révolte*.

***

Le compagnon Voeva ayant quitté Romans, prie les camarades de prendre note de sa nouvelle adresse, à Grigny (Rhône).

Ceux qui pourront lui faire parvenir des journaux, brochures, etc., pour la propagande, peuvent lui faire parvenir à l'adresse ci-dessus. Ça sera bien employé.

***

CHATEAURENARD. — Le groupe l'*Homme libre*, demande à ceux qui pourraient lui procurer le « Procès de Jahn, de lui adresser chez Laurent Roudier, à Châteaurenard (Bouches-du-Rhône).

***

*Les Anarchistes de Bouglon et de Casteljaloux aux groupes et compagnons du Centre, du Sud-Ouest, du Midi et de l'Est.*

Camarades,

Si les conférences en province n'ont pas donné jusqu'ici les résultats qu'on était en droit d'en attendre, c'est qu'elles ont été trop clairsemées, faites sans méthode et qu'on s'en est tenu là. Le principal mérite d'une conférence est d'attirer l'attention sur nos idées, d'éveiller une curiosité qui se satisfait par la lecture de nos brochures et de nos journaux, car serait-il doué du plus merveilleux talent, un conférencier ne peut dans l'espace de deux ou trois heures traiter tout ce qui se rattache à l'anarchie et répondre à toutes les objections.

Mais en répétant souvent les réunions on peut faire de la bonne besogne, pénétrer chaque fois dans de nouvelles localités, augmenter les lecteurs de nos journaux et élargir notre cercle d'action.

C'est pourquoi nous prions les amis des régions ci-dessus nommées ou le compagnon Tortelier doit faire des conférences qui partageraient notre manière de voir, de vouloir prélever une petite somme sur les recettes des conférences qui se feront dans leurs localités respectives pour pouvoir organiser immédiatement une nouvelles tournée.

Nous aurions ainsi des réunions tous les mois.

Si d'autres camarades prenaient comme ça d'autres lignes, toute la France serait sillonnée par des orateurs anarchistes, et l'anarchie pénétrerait jusque dans les plus petites bourgades.

Adresser lettres et fonds au compagnon Matha, coiffeur, à Casteljaloux (Lot-et-Garonne).

***

Nous recevons la lettre suivante :

## A propos de la propagande anarchiste

Compagnon,

Dans le numéro 9 de la *Révolte*, vous avez écrit :

— « Eh bien, sans ambages, oui, c'est parce que nous avons vécu, parce que nous avons vu qu'inutiles étaient nos efforts et décevantes nos illusions, que nous avons « laissé partir » celles-ci et « supprimé » ceux-là. » Et vous ajoutez : « Nous nous sommes rendu compte que « toute propagande » n'est qu'une satisfaction personnelle, égoïste, quand ce n'est pas une manifestation bien humaine de l'amour propre et de la vanité. »

Permettez-moi donc de vous dire : Tant pis pour vous », et de vous contredire, sans cérémonie — le contraire serait ni socialiste ni anarchiste ! — en vous citant précisément un fait brutal de « satisfaction personnelle égoïste et une manifestation d'amour propre et de vanité » :

« Un père, voulant se frire passer pour riche et s'imaginant bêtement qu'il vivrait aussi vieux que Mathusalem, se prit un jour à planter des oliviers dans ses terres; — vous n'ignorez pas qu'il faut au moins vingt ans à cet arbre, pour produire quelque chose de sérieux à son heureux propriétaire. — Or, il avait déjà 70 ans ! et atteignit l'octogénat et mourut, laissant un fils de vingt ans ; quand ce dernier eût atteint ses trente printemps, il recueillit 25,000 francs de rentes annuelles de ces oliviers... »

*Conclusion :* « Si le père n'avait pas planté, le fils aurait pu se fouiller à trente ans !... »

D'où il faut toujours planter, à moins qu'il n'y ait que vous sur terre, et pour toujours, auquel cas encore et quand même, vous auriez raison de planter des oliviers, si vous voulez manger des olives !. .

Le camarade n'a pas lu l'article complètement, sans cela il aurait vu que c'était une simple lettre insérée, et que loin d'être de l'avis de l'auteur nous essayions d'y répondre.

***

Les *Niveleurs troyens*, réunis dimanche dernier à leur siège social, place Saint-Nizier, ont décidé de rompre franchement avec tous les écrits périodiques se disant révolutionnaires, se recommandant auprès des radicaux socialistes, des collectivistes, des anarchistes, et d'autres terminaisons en *istes*, parce que le pavillon qui recouvre cette marchandise ne leur dit rien qui vaille, et n'a, croient-ils, pour toute efficacité que de fausser le jugement de ceux qui voudraient s'instruire, quand il ne cache pas l'ambition malsaine de quelques personnalités encombrantes.

Donc, sans avoir la prétention de posséder exclusivement à eux seuls la vérité, ils ne peuvent s'empêcher de déplorer l'alliance discordante qui se prépare, s'il faut en croire les bruits qui circule à propos de l'apparition de la *République sociale*, soi-disant organe des travailleurs socialistes de la région de l'Est.

Les « niveleurs troyens » laissent au temps le soin de justifier leurs appréciations ; jusqu'alors ils garderons l'expectative.

***

SAINT-ÉTIENNE. — Le groupe les *Libertaires* informe les camarades que par suite du départ du compagnon Odin, écrire pour tout ce qui concerne le groupe, au compagnon Masson (414), poste restante.

# AVIS

Nous expédions cette semaine les *Paroles d'un Révolté* que nous devions. Nous avertissons les camarades de ne plus nous envoyer d'argent pour en avoir, — jusqu'à nouvel ordre. L'édition est épuisée, nous ne pourrions les servir.

***

Les camarades qui voudraient se procurer les dernières chansons anarchistes parues (paroles et musique) :

*Faut plus d'Gouvernement ; — La Mort d'un Brave — Le Père Peinard au Populo ; — Y'a rien d'changé — Le Chant des Peinards.*

Peuvent s'adresser au compagnon Brunel, 30, rue Saint-Denis, ou bien aux bureaux des journaux *Le Père Peinard*, *L'Attaque*, *La Révolte*, au prix de 10 centimes pièce ou 5 francs le cent. Pour la province le port en plus.

# PETITE CORRESPONDANCE

B. à Azay-sur-Cher. — G. à Brest. — B. à Limoges. — D. à Valence. — L. à Thuir. — L. à Rabastens. — C. à Villefranche. — M. à Dijon. — J. à Chaux-de-Fonds. — V. à Roubaix. — D. à Morlanwelz. — G. à Zandam. Reçu timbres et mandats.

B. à Montevideo. — Vu le comp. B. qui nous a remis les 22 fr. 50.

N. F. à Flixecourt. — Plus personne à l'Etoile. — Envoyons les chansons demandées.

R. à Lyon. — Nous ne possédons pas les « Incendiaires » ni les « Partageux ».

E. B. — Brochures expédiées.

Peyrebelle, plâtrier, 17, cours Voltaire, à Agen, demande à entrer en relations avec un camarade caoutchoutier.

# CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Commission des détenus.* — Caisse précédente : 15 fr. — Reçu : 1 fr. 15. — Dépenses : Capt 5 fr. — Reste en caisse : 11 fr. 15.

*Cercle international.* — Caisse précédente : 80 fr. 70

Groupe *La Liberté*, à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron, tous les samedis.

Les *Révoltés* du XI et XX^e^ (groupe de propagande anarchiste), réunion le samedi 7 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant (au 1^er^ étage) La réunion de samedi dernier n'ayant pas eu lieu, par la raison que la salle n'était pas libre. Tous les compagnons adhérents sont priés d'être exacts. — Urgence.

REIMS. — Les anarchistes sont convoqués pour le samedi 14 décembre, à 9 heures du soir, au café Saint-Maurice, rue du Barbâtre, 15.

LA MADELEINE-LEZ-LILLE. — Les anarchistes sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 8 décembre 1889, à 5 heures très précises, rue Jacques-Lefèvre, 35.

BRUXELLES, — Dimanche, 8 décempre 1889, à 8 heures du soir, Grande soirée amicale, organisée par les groupes anarchistes, salle de la Colline, 18. Chants — Poésies — Causerie par un compagnon.

*Le Gérant :* J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier

TROISIÈME ANNÉE, N° 14 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 14 AU DÉCEMBRE 20 1889.

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . — 3 50
Trois Mois . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Le Vingtième Siècle

II

Nous avons vu comment la consommation est organisée dans la société rêvée par Bellamy. Passons maintenant à la production.

Il commence par cette idée si juste qu'il n'y a besoin d'aucune espèce de salariat.

« — Vous voyez — dit le docteur du vingtième siècle à son ami, M. West, le revenant du dix-neuvième siècle — vous voyez que non-seulement nous n'avons pas de monnaie pour payer les salaires, mais nous n'avons rien qui corresponde à votre idée de salaire ».

« Pendant qu'il parlait, raconte M. West, je m'étais assez remis de mon étonnement pour hasarder quelques critiques,... je m'écriai : « Mais alors, il y en a qui font le double de ce que font les autres ! Est-ce que l'ouvrier habile se sent satisfait d'être traité au même pied que l'ouvrier maladroit ? »

« — Personne ne peut se plaindre d'injustice, puisque nous demandons à chacun la même quantité de services.

« — Mais comment le pouvez-vous, je voudrais bien le savoir, puisque les capacités ne sont pas égales ?

« — Rien de plus simple, répondit le docteur. Nous demandons à chacun qu'il fasse le même effort ; c'est-à-dire, nous lui demandons qu'il fasse le mieux qu'il puisse faire.

« — En admettant même que chacun fasse le mieux qu'il puisse faire, le produit de l'un sera quelquefois le double de ce qui sera fait par un autre.

« — Certainement, répondit le docteur. Mais la quantité du produit n'a rien à voir avec la question de morale, et le produit est une quantité matérielle. Ce serait une logique bien drôle que de vouloir mesurer par une mesure matérielle des faits qui sont du domaine de la morale... Quiconque a fait son mieux n'a fait que ce que font tous les autres ».

Et là-dessus le docteur Leete développe la philosophie du XX^e^ siècle, d'après laquelle l'homme, doué de grandes capacités, s'il ne fait pas plus que les autres, doués de moindres capacités, mériterait le blâme. En faisant plus que les autres, il ne fait que son devoir. Cependant, pour pousser chaque membre de la société à faire le mieux qu'il puisse faire, le XX^e^ siècle aurait élaboré tout un système de récompenses et d'avancements pour stimuler les efforts des paresseux. Et Bellamy nous expose tout un tableau de grades, d'avancements — qu'en sais-je ! — dans l'armée industrielle. On se croirait dans une armée de Bismarck.

---

Comme on le voit, après être parti d'une idée absolument juste, Bellamy retombe dans les errements des socialistes du commencement de ce siècle en prêchant un système de récompenses, de stimulants de la vanité, pour obtenir de chacun la plus grande somme possible de produits. L'école moderne, avec ses médailles d'or, d'argent et de bronze ; qui ne fait que des « carriéristes » — le galon, en un mot — voilà où en arrive Bellamy ; et cette faute s'explique, selon nous, par cette simple raison que l'auteur après avoir si bien étudié la vie économique des sociétés, n'a pas même osé approfondir l'idée anarchiste, et ne s'est pas donné la peine d'analyser la nature humaine et le mécanisme de son fonctionnement.

Le fait est, que pour tout ce qui est de la routine du travail journalier, une Commune ou une nation organisée comme Bellamy le propose n'aurait nul besoin de galon pour stimuler au travail, — sans parler de l'influence exécrable que le système du galon devrait exercer si jamais il pouvait être admis. Avec tout le secours que l'homme peut obtenir de la machine, il suffirait déjà que chacun travaillât selon une moyenne, qui ne tarderait pas à s'établir, pour pourvoir à tous les besoins de la société.

Quant aux grandes inégalités de capacités qui existent aujourd'hui et qui préoccupent tant certains socialistes, n'oublions pas qu'elles sont tout bonnement un produit artificiel — le triste produit d'une éducation absurde, d'une organisation insensée.

Parlez à un maître d'école : il vous dira certainement qu'il y a des enfants qui ont des capacités pour les mathématiques, tandis que d'autres n'en ont pas. Eh bien, pareille affirmation est absolument fausse. Il y a de mauvais maîtres, il y en a même beaucoup, mais il n'y a pas d'enfant dénués de capacités mathématiques, comme — à part les malades — il n'y a pas d'enfants dénués de mémoire pour peu qu'on leur apprenne à apprendre.

Ce qui est vrai, c'est qu'il y a une grande variété de capacités, et que si un cerveau est apte à étudier les mathématiques d'une certaine façon, une autre demande que le même sujet lui soit soumis sous une toute autre forme. Présentez à l'élève le problème sous une autre forme et il en aura vaincu la difficulté. Et tel enfant, réputé absolument incapable pour les mathématiques devient un excellent mathématicien s'il a eu le bonheur de tomber sur un maître qui sache comprendre que le sujet *doit* être traité d'une manière différente de la routine classique, — d'une manière appropriée à chaque cerveau individuel. Il n'y a point d'enfants incapables et, partant, toutes les sciences physiques, il n'y a que de mauvais maîtres — c'est la conclusion des meilleurs pédagogistes, c'est aussi notre expérience.

Toute cette division des êtres humains en bons et mauvais, en capables et incapables, en paresseux et appliqués, c'est tout simplement un malentendu, nourri par les préjugés religieux, cultivé par des instituteurs qui feraient mieux de balayer les rues que d'enseigner, propagé par les vaniteux.

Il n'y a que la variété infinie des capacités, — variété dont l'école condamnée à suivre les manuels classiques, ne tient encore aucun compte.

Quant aux soi-disant paresseux, nous savons qu'il n'y a pas d'enfant qui ne soit capable de faire des prodiges de travail dans la branche qui lui plaît, lors même qu'il serait considérée comme archi-paresseux à l'école. Il peut avoir un dégoût (très juste) du latin qu'on lui bourre dans la tête, de la géographie qui n'est pas géographie, des mathématiquesqui ne sont que des lignes et des lettres noires sur papier blanc ; et peut détester l'école qui est un lieu d'abrutissement. Et s'il ne rencontre pas dans sa vie quelqu'un qui lui enseigne un travail qui le passionne, il s'habituera à faire toute chose avec dégoût, il restera ce qu'on nomme un paresseux, — c'est-à-dire, un homme qui n'a pas trouvé sa vocation.

Ajoutez-y l'anémie qui ronge les trois quarts de nos enfants ; le fait que neuf dixièmes de l'Humanité n'apprennent un métier que dans des conditions qui doivent leur inspirer le dégoût du métier ; ajoutez-y enfin le dégoût que chacun de nous éprouve lorsqu'il fait un travail qu'il sait mal fait. Et, par dessus tout, souvenez-vous des conditions dans lesquelles tout travail se fait — et alors demandez-vous si, à part quelques malades, vous avez réellement connu dans votre vie des paresseux par nature ?

Ce qui frappe dans l'Humanité, c'est précisément le contraire c'est l'impulsion au travail ; c'est l'acharnement au travail, malgré tout ; c'est le besoin de travailler, d'exercer ses forces et ses aptitudes, malgré tout ce qui devrait inspirer la répugnance au travail.

Et quand l'on prend tout cela en considération : quand on pense à la variété des aptitudes et au plaisir que l'on éprouve à faire n'importe quoi, dès qu'on sent qu'on le fait bien ; quand on se souvient, en outre, de l'attrait de tout travail lorsqu'il est fait en commun, avec des camarades que l'on connaît, et tant que le travail ne devient pas sur-travail ; quand on pense, enfin, à l'attrait qu'acquiert le travail lorsqu'il est *varié* et que les diverses capacités de cet être si complexe, l'homme, peuvent être exercées tour à tour ; quand on pense à tout cela, et qu'on met à côté de ces stimulants puissants le méchant stimulant du galon, on ne peut que s'étonner de ce que des hommes intelligents puissent le douer encore d'une puissance qu'il n'a pas, au lieu d'ouvrir les yeux sur la vie réelle, telle qu'elle se dévoile chaque jour devant nous, avec ses formidables stimulants au travail, à l'invention, à la création.

C'est toujours, comme nous allons le voir dans un prochain acticle, le préjugé de l'autorité, la foi en l'autorité qui pousse notre auteur à cette erreur et toutes celles qui en découlent.

## RÉNOVATEURS ENTREZ EN SCÈNE !

La tourmente révolutionnaire s'accentue. Le vieux monde, colosse aux pieds d'argile, s'écroule sous son propre poids.

Tout craque. Tout se désagrège.

Les antagonismes sont déchaînés, les intérêts sont en lutte, les égoïsmes sont aux prises.

Toutes les sociétés sont au dernier pé-

riode de leur décomposition. Les institutions gangrenées tombent en lambeaux.

Toutes les bourgeoisies, moribondes, achèvent de crever, dans leurs déjections et leur pourriture.

Les règles de l'antique morale, ne sont plus que des débris, un amas de choses informes pêle-mêle et à contre sens.

Le sentiment du vrai est si méconnu, qu'on donne raison à celui qui a tort et tort à celui qui a raison.

Le vocabulaire usuel est tellement faussé, que ce qu'on appelle vice, est vertu ; la lâcheté s'appelle courage, le crime s'appelle gloire, le vol propriété, et ce qu'on nomme honnêteté a pour véritable nom, infamie.

La moralité publique est pervertie à ce point, qu'on n'a plus aucun souci du jugement de sa conscience. On considère que tout ce que la loi n'atteint pas est permis ; on prend pour limite de ses actions, le jugement des tribunaux ou les articles du code, et l'on ne reconnaît d'autres bornes à l'honorabilité, que le bagne.

La fraude, le pillage, l'empoisonnement, l'esclavage, sont organisés, réglés, décrétés, sanctionnés, *légalisés !* Cela se nomme : spéculation, agio, commerce, exploitation.

La violence, la barbarie, l'assassinat sont glorifiés, encencés, déifiés. Pour soutenir la religion du veau d'or, on a institué la religion du massacre : *elle a un culte monstrueux : le Patriotisme*, un dogme *imbécile et criminel : l'Autorité*, une légion *formidable de prêtres : l'Armée.*

Les gredins sont au pinacle : Les Ferry, les Galliffet, les Wilson triomphent : les assassins, les voleurs exultent et trônent, vêtus d'hermine ou galonnés d'or.

Les hommes utiles : les ouvriers, les travailleurs sont parqués et maintenus dans l'esclavage et la misère. Les hommes de cœur, de courage, d'intelligence, sont traqués, proscrits et emprisonnés.

La Bourgeoisie est vautrée dans le crime. Partout des morts : les écrasés, les mitraillés, les broyés, les asphyxiés, les empoisonnés, les noyés, les brûlés, les exténués et surtout les exploités ne se comptent plus.

L'Autorité saoûle de sang, trébuche et sa route est pleine de cadavres. Le nombre en est si grand qu'elle en est soutenue ; ses victimes lui servent d'appui et les vivants affolés en se cramponnant désespérément à elle, la maintiennent encore.

Quelle aberration ! Du principe de tout mal, ils attendent le bien ; ils ont la folie de solliciter de l'autorité, l'espérance d'une protection contre les maux dont elle est la source et qui ne peuvent cesser qu'avec elle.

En réalité, elle est mourante, et quoiqu'on fasse, elle n'en réchappera pas. Seulement, les derniers spasmes de son agonie seront peut-être terribles pour l'Humanité.

Bref. l'Autorité, les Religions, les Lois, les Principes, les Croyances, les Mœurs, tout enfin ! gît, en un tas ignoble, dans une fermentation pestilentielle, d'où la purulence bourgeoise coule à flots épais et semble menacer le monde d'une submersion de pourriture.

Mais cette putréfaction qui est *le signe de la fin*, est aussi *l'indice du commencement*. Toute mort, contient un germe de vie et *vice versa*.

Dans ce cloaque putride, la vie nouvelle a germé puissamment.

Toutes ces ruines accumulées et pourrissantes sont le fumier inévitable où l'idée naissante prend des forces. Et c'est de ce chaos fait de toutes les immondices, de toutes les turpitudes sociales, que le *nouveau monde va sortir.*

En France, voici la situation :

Trente millions de pauvres sont assujettis à l'esclavage du salariat, enchaînés au paupérisme perpétuel, maintenus dans l'ignorance, l'abjection, la misère, et privés du nécessaire, sont condamnés à fournir par un travail excédant et abrutissant, le superflu et le luxe à sept millions de riches paresseux.

Or, si les riches trouvent cela charmant, naturel, s'ils désirent éterniser un état de choses si agréable pour eux, les pauvres ne sont plus absolument de cet avis.

Le spectacle de la félicité des classes opulentes ne suffit pas à leur bonheur. Les excès et les bombances des gavés ne remplissent pas le ventre des affamés, au contraire.

D'ailleurs, il n'y a pas qu'en France ; la situation est la même partout, partout !

Dans tous les pays du monde, les travailleurs sont las de crever de faim pour entretenir les rentiers fainéants et les richards noceurs. Ils protestent par des grèves réitérées ; ils réclament, ils posent des questions, ils demandent des comptes à la Bourgeoisie, qui ne répondque par desmenaces de coups de fusils.

Tous les gouvernements, souteneurs naturels des bourgeois, ne vivent plus que d'expédients. Le chauvinisme est leur dernier atout. Ils entretiennent savamment cet antagonisme des peuples, pratiquant en cela la trop fameuse maxime : *Diviser pour régner.*

Oui ! qu'on en soit persuadé, toutes les bourgeoisies sont tacitement d'accord sur ce point : *Opérer la saignée périodique au moment opportun*, c'est-à-dire que le jour où les peuples deviendront trop gênants, on s'en débarrassera en les jetant les uns sur les autres.

Mais, si la Bourgeoisie tient à conserver sa prépondérance et les millions qu'elle nous a volé, la vile populace qui n'a que le sang de ses veines pour tout bien désire aussi le conserver.

C'est déjà trop pour la populace de gaspiller sa vie pour créer toute la richesse dont jouissent les bourgeois, sans qu'elle pousse encore la naïveté jusqu'à la donner tout à fait, pour leur en assurer la possession.

Aujourd'hui, on aura du mal à la convaincre qu'elle doit mourir, pour défendre des biens dont on l'a toujours frustrée.

Ces biens là, elle n'a pas à les défendre, elle n'a qu'à les reprendre. Ensuite, on verra.

Elle n'est plus aussi bête qu'on le croit, la vile populace ; l'instinct de conservation en elle, s'est réveillé. Elle veut vivre aussi ; elle veut même bien vivre, parce qu'elle sait qu'elle le peut. *Aussi, elle ne se battra pas pour les Patries, elle se battra contre.*

Non ! ce n'est plus la guerre des patries, qu'on va faire : *c'est la guerre des patrimoines* contre les *millionnaires universels* qui les ont accaparés pour eux seuls. C'est la guerre des dépossédés contre les dépossesseurs, la guerre des maigres contre les gras, la guerre des pauvres contre les riches, la guerre de la vie contre la mort.

Le grand duel va commencer : dans chaque nation, dans chaque province, dans chaque ville et jusque dans la moindre bourgade, *les pauvres vont se ruer sur les riches :* les riches voleurs, les riches corrupteurs, les riches affameurs, empoisonneurs et fusilleurs.

Le Capital, la Propriété et l'Autorité qui les protège, voilà les ennemis ! il n'y en a pas d'autres, il n'y en eu jamais d'autres. C'est de ces monstrueuses entités que provient le mal, c'est jusques à elles qu'il faut remonter pour en trouver la source et supprimer en même temps et l'effet et la cause.

Abattons-les donc ces idoles menteuses et sanguinaires, et détruisons-les jusque dans leurs dernières personnifications.

Sus aux millions ! Malheur aux riches et aux puissants !

Ce fut toujours le cri de guerre des grands rénovateurs, — ce sera le nôtre.

Qu'on reprenne l'œuvre inachevée des réformateurs, qu'on la débarrasse des erreurs et des obscurités des époques fabuleuses ; qu'on reprenne le grand rêve d'égalité et d'amour, de liberté, de justice et de bonheur, et qu'il se réalise ce paradis sublime, non dans le ciel, comme les hommes le croyaient jadis, mais sur la terre. Car les hommes sont fils de la terre, fils de la matière, et leur paradis, positif et matériel, *peut et doit* exister sur la terre. Seulement, pour qu'il existe, il faut que l'*autorité* et la *propriété* n'existent plus.

Il faut qu'il n'y ait plus de riches ni de pauvres, plus de chefs ni de soldats, plus de dirigeants ni de dirigés, mais rien que des hommes libres sur la terre libre.

Rien que des hommes égaux, se dirigeant eux-mêmes consciemment, comme il convient à des êtres intelligents.

L'expérience douloureuse des siècles passés nous prouve trop bien que les riches et les puissants sont le seul obstacle au bonheur des hommes. Cette expérience si lentement et si péniblement acquise, si chèrement payée, nous démontre avec une évidence indéniable, que l'Egalité des conditions peut seule assurer la fraternité et la liberté nécessaires à l'harmonie des intérêts, que le bonheur ne peut exister que dans l'équilibre parfait des besoins et des satisfactions, équilibre qui ne peut s'établir que sur *la grande communion terrestre libre, absolument libre.*

Un millionnaire, c'est trop lourd, ça trouble l'harmonie des intérêts, ça rompt l'équilibre des droits, ça perturbe les rapports sociaux, ça écrase les pauvres.

Plus un homme a de millions, plus il est dangereux, *plus il est criminel.*

Ah ! si l'on savait ce qu'il faut de sang et de larmes pour rassembler un million dans les mains d'un individu ; si l'on savait combien d'existences humaines ont été sacrifiées pour former cette monstrueuse fiction : combien de petits soldats pourrissants dans les marécages tonkinois ; combien d'hommes broyés, déchirés par les dents des machines, ensevelis vivants ou carbonisés dans les mines ; combien de mères exténuées de privations, de chagrins, de travail, de misère ; combien de bébés morts de faim ou de froid ; combien de souffrances, combien de hontes et de prostitution. Si l'on comptait tout cela !

Si l'on osait aborder cet épouvantable problème et calculer *combien un million contient de crimes*, les hommes en seraient terrifiés ; les millionnaires seraient pourchassés plus impitoyablement que des loups. On ferait fondre l'or étincelant des millions homicides et on le leur coulerait en lingot, dans la bouche, afin qu'ils en soient, au moins une fois, tout à fait rassasiés.

Ce traitement ne serait que juste, pour *ceux-là* qui contestent aux pauvres le *droit de vivre*, et qui revendiquent pour eux seuls, comme une prérogative sacrée, le droit absolu de *jouir de tout* sans *coopérer à rien.*

La classe stérile qui a l'effronterie de prétendre à la satisfaction de ses plus futiles caprices, et cela, au mépris des nécessités les plus légitimes de la classe féconde des travailleurs, n'a aucun droit à la clémence ; c'est une classe dangereuse dont le principe est mortel, qu'il faut détruire, sous peine d'être détruit par elle.

Les richards parasites, dont les instincts malfaisants poursuivent sans scrupules l'assouvissement de leurs moindres fantaisies, au prix même de la vie des autres, ne méritent aucune pitié : ce sont des ennemis, des bêtes voraces et insatiables, qu'il faut supprimer, anéantir, sous peine d'en être dévoré.

N'est-il pas légitime et naturel de se défendre ?

Qui donc osera parler de pitié le jour où les dépossédés, las d'être dépouillés et écrasés par ces bandits, les dépouilleront et les écraseront à leur tour ? Qui donc ?

Pas une voix ne s'élèvera pour les défendre : la pitié se détournera de ces monstres et la justice les frappera.

Non ! nul ne peut invoquer l'Humanité pour la classe bestiale qui s'est mise elle-même hors l'Humanité, lorsqu'elle a résumé toutes ses tendances et sa morale, dans cette sinistre pensée de *Malthus*, l'un de ses plus fameux écrivains défenseurs : « *Un homme qui naît dans un*

*monde déjà occupé, si sa famille n'a pas le moyen de le nourrir, ou si la société n'a pas besoin de son travail, cet homme, dis-je, n'a pas le moindre droit à réclamer une portion quelconque de nourriture ; il est réellement de trop sur la terre. Au grand banquet de la nature il n'y a pas de couvert mis pour lui. La nature lui commande de s'en aller, et ne tardera pas à mettre elle-même cet ordre à exécution* ».

Quel beau cynisme !.....

Au moins, c'est net, et pour ne pas être en reste, nous déclarons non moins nettement que *nous ne voulons pas nous en aller. Nous voulons vivre.....*

Pourrez-vous toujours nous en empêcher ? Là est la question. D'ailleurs vous mentez ! Au banquet de la nature, il n'y a pas de couverts mis d'avance, chacun le met pour soi, et il y a de la place pour tous. Mais comme vous avez accaparé non-seulement les couverts mis par nous, mais encore, la place dont vous n'avez pas besoin, nous sommes bien obligés de vous en chasser.

Que cela soit ainsi puisque vous le voulez. Vous appliquez la violence, on vous appliquera la force et vous périrez par la violence.

C'est la lutte pour la vie !... Ne l'admettez-vous pas ?

Rénovateurs ! apportez l'invincibilité de vos colères, coalisez vos énergies, répandez les vérités ardentes, donnez les formules vraies ! Agitez les intelligences ! vivifiez les espérances ! galvanisez la pensée des foules par le contact électrisant de votre volonté !

Prêchez la vie en face de ceux qui décrètent la mort ! Il faut que de tout côté, à votre voix, la révolte s'étende, il faut qu'elle éclate partout.

*Insurgez la pensée ! insurgez les cœurs ! insurgez la chair !* Parce qu'il faut que la pensée rayonne dans la liberté, que les cœurs se dilatent dans l'amour, que la chair s'épanouisse dans le plaisir. Il faut que la vie elle-même se soulève, dans une explosion magnifique, pour renverser l'odieux régime de mort qui étreint tous les hommes.

Assez d'autorité ! assez d'exploitation ! assez de misères ! assez d'esclavage ! assez de meurtres ! assez de guerres ! Place à la Liberté ! Place à la vie !

Les peuples veulent vivre en paix, de leur travail, et jouir de tout, puisqu'ils produisent tout : Et pour que les peuples vivent, il faut que les *bourgeoisies* et les *patries* meurent.

Rénovateurs ! insurgez la vie toute entière ! Que sous l'embrasement de votre pensée, toutes les vieilles erreurs, toutes les vieilles férocités flambent et crépitent :

Allumez l'incendie du monde bourgeois.

Que toutes les tyrannies, toutes les iniquités, *toutes les autorités* soient consumées dans cet immense brasier, et que les peuples viennent en chantant, danser autour de ce splendide feu de joie qui doit éclairer *l'universel banquet, où il y aura des couverts mis pour tous.*

Mais..... Où êtes-vous, Rénovateurs !

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Limoges. — Le 4 décembre nous avons eu une petite réunion intime dans laquelle le compagnon Tortelier a répondu victorieusement aux diverses questions que plusieurs citoyens lui avaient posées relativement aux idées anarchistes, lesquelles sont encore peu connues dans notre cité ouvrière. Un compagnon récemment arrivé de Lyon a déclamé les *Incendiaires*, les *Partageux*, la *Carmagnole* et *Faut plus d'Gouvernement*, aux applaudissements de tous.

Le lendemain, conférence publique. Malgré le froid intense, pas mal de citoyens sont venus entendre notre orateur qui, en termes clairs et pénétrants, a traité l'Anarchie vis-à-vis de la société actuelle et ce qui la sépare des autres écoles socialistes. Aux applaudissements de l'auditoire, il a démontré à ceux qui pouvaient encore y croire, que le suffrage universel n'est qu'une forme nouvelle d'oppression, et, si je puis employer ici un mot du parlementaire Liebnecht, qu'il n'est que la « feuille de vigne du despotisme capitaliste » ; que partant les travailleurs n'ont qu'à rejeter cette arme inutile s'ils ne veulent s'exposer à d'éternelles mécomptes. Il a fait toucher du doigt l'insanité, l'inutilité des lois qui n'ont d'autres raisons d'être que d'inspirer le respect de la propriété et conséquemment de nous astreindre au joug des exploiteurs ; qu'elles ne sont faites que par et pour les riches contre les pauvres ; que l'Anarchie se résume dans la pratique de la sociabilité, de la solidarité, de l'altruisme et que ces sentiments ne peuvent pas être inscrits dans un code, mais dans la conscience humaine. Que l'homme est primordialement bon, mais que le milieu dans lequel il évolue actuellement le vicie et le rend mauvais, qu'en transformant le milieu ambiant, c'est-à-dire la société, on change virtuellement l'être humain.

Nombre de socialistes qui en étaient encore à attendre des lois socialistes pour les émanciper en sont revenus, grâce à la logique de notre ami qui a fait le procès en règle de toutes les prétendues réformes légales. En somme, bonne soirée pour l'Anarchie.

Un groupe de propagande est en formation. Les *Révoltes* invendues étant arrivées trop tard pour la réunion, nous les distribuerons prochainement avec des *Père Peinard*.

Les deux compagnons signataires de l'avis à la préfecture, n'ont pas été étonnés de voir les sergots leur porter à signer le reçu du récipissé dans le bureau du patron de leurs usines respectives : et notez bien qu'ils avaient nos adresses et n'y sont même pas venus. L'autorité que nous nions tenait à nous montrer son utilité.

***

Toulon. — Le groupe anarchiste de Toulon a donné hier soir, à Saint-Jean-du-Var (café des Trois Mûriers), une conférence dans laquelle un compagnon a traité les deux questions suivantes : « Le progrès au lendemain de l'Exposition, et les étrangers nous nuisent-ils ? » Comme l'orateur développait sa première thèse, avec son entrain et sa facilité ordinaire, un citoyen présent à la conférence lui a dit que, bien que partageant les idées anarchistes qui, scientifiquement, sont justes et excellentes, il en différait en quelques points, d'ailleurs peu importants. Ce citoyen a demandé ensuite que l'orateur voulut bien expliquer au long, pourquoi le lendemain de l'Exposition sera nuisible à l'ouvrier, sachant, ajoute-t-il, que le compagnon qui, applaudi à outrance lorsqu'il combattait à Marseille Jules Guesde, Lafargue et Duc-Quercy, est parfaitement à même de résoudre cette question. Aussitôt notre ami a tracé, en quelques mots énergiques et précis, la situation des ouvriers que les merveilleuses machines inventées et portées à l'Exposition rendent de moins en moins nécessaires et qui, suppléant à leur habileté et à leur force musculaire, les jettent de plus en plus sur le pavé, pour le motif que ces machines, accaparées par un petit nombre de bourgeois et d'industriels, au lieu de servir au bien-être de tout le monde, en simplifiant le travail, et en diminuant les heures de fatigue, les obligeront au contraire à produire davantage et plus péniblement, tout en leur offrant un plus petit salaire. Sur la demande d'un autre citoyen, il a exposé combien grand au contraire, serait le bonheur du peuple ouvrier, si ces mêmes machines, au lieu d'appartenir à un seul, fonctionnaient au profit de tout le monde. La réunion s'est terminée à la satisfaction générale et aux vifs applaudissements de tous les assistants.

Une quête a été faite entre quelques citoyens en faveur de la propagande et a produit la somme de 1 fr. 40.

***

Samedi nous sommes allés à Oloron pour afficher, et comme nous sommes à dix kilomètres de cette ville, après avoir fait la déclaration d'usage, nous avions chargé le crieur public de l'affichage, et nous avions chargé le tambour de ville de la publication, qui dans ces localités a une grande importance. Rentrés chez nous le samedi, confiants dans l'homme qui devait faire le nécessaire, nous sommes revenus à Oloron le dimanche soir vers 6 heures pour prendre possession de la salle et préparer l'entrée.

La maîtresse d'hôtel, à notre grande surprise, nous reçoit avec effroi en nous disant que le commissaire de police l'avait effrayée, lui assurant que nous étions des gens dangereux et qu'elle ne savait pas ce *qu'elle avait fait* en nous louant la salle.

D'ailleurs le maire, acheva-t-elle, a interdit affichage et publication. Furieux, nous nous rendîmes immédiatement chez le maire, un méridional, avocat opportuniste de la plus belle eau qui nous déclara ne pas vouloir souffrir que l'on vienne dans sa paisible ville semer le trouble et déblatérer le gouvernement de la République *que* nous aimons tous ici, termina-t-il avec emphase. Nous lui fîmes remarquer qu'il avait commis un abus de pouvoir et que les attributions de maire ne consistait qu'à faire la police de la réunion dans un cas de discorde et non de l'interdire lorsque les formalités d'usage étaient remplies. Je fais ce que je veux, répondit-il.

Nous n'avions pas à insister, la soirée était perdue.

Cependant, beaucoup de personnes ayant eu vent qu'il devait y avoir une conférence, s'étaient rendues dans l'établissement, et nous nous sommes bornés à faire une causerie en même temps que distribuer quelques *Révoltés*.

## Suisse

Chaux-de-Fonds. — Le n° 23 du *Grutléen* contient la petite infamie suivante :

*Agissements anarchistes.* — A la fondation de la section romande du Grutli au Locle, les anarchistes de la contrée, affiliés à quelques étrangers, suivirent à la piste les délégués grutléens de la Chaux-de-Fonds au Locle, identiquement comme des agents provocateurs salariés par une police étrangère.

Là ils se répandirent dans l'assemblée, distribuèrent à tort et à travers des écrits « style Préfargier » et crièrent comme des forcenés », pour faire ou laisser croire — toujours loyalement — que le Grutli voulait implanter ce charbon vénéneux, l'anarchisme, dans cette localité.

Deux grutléens protestèrent énergiquement et déclarèrent qu'ils n'avaient rien de commun avec ces cerveaux fêlés qui prétendent renverser nos institutions, établies par le suffrage universel, au-dessus duquel ils se mettent prétentieusement.

Dimanche 1er décembre, les deux protestataires grutléens précités entrèrent, accompagnés par un de leurs amis, dans leur café habituel, où une trentaine d'anarchistes fêtaient à l'improviste, le verre en main, le prochain renversement du monde entier par l'Anarchie, ainsi que le retour éventuel de leur grrrand inculpé-martyr.

A l'entrée des trois grutléens, ces gigantesques rénovateurs firent silence, se levèrent ostensiblement avec de grands airs conquérants et laissèrent échapper furtivement, en disparaissant, l'insulte de « mouchards », sans oser nommer personne... jugeant probablement les autres par eux-mêmes.

Voilà les actions de gamins de ce parti minuscule et ridicule au suprême degré, qui veut régénérer l'univers par son intelligence.

Henri Houst,

*Secrétaire du Comité central neuchâtelois et membre du Comité de la section romande du Grutli de la Chaux-de-Fonds.*

Le sieur Houst, signataire de cette lettre est un de nos anciens dépositaires qui a oublié de nous solder les numéros qu'il a reçu pendant près de six mois. — Ne pouvant rembourser les anarchistes de l'argent de la propagande qu'il s'est approprié, il les solde en injure — ça n'a rien que de très naturel. Nous ne nous occuperions donc pas du bonhomme, si sa prose n'était insérée par un journal ouvrier que nous supposons être de bonne foi.

De plus, les camarades de la Chaux-de-Fonds nous renseignant sur le fait dont il parle dans sa lettre, nous disent quel est l'individu auquel s'appliquait l'épithète qui l'a si fort offusqué. — Eh bien du moment qu'ils connaissent l'individu, c'est à eux, quand ils le rencontreront une autre fois, de ne pas se contenter des paroles, mais de lui caresser les côtes selon ses mérites.

## Italie

Le procès monstre qui a eu lieu à Milan et qui a occupé les gens de robe pendant 16 jours, a fini avant hier par une sentence aussi monstrueuse que le procès même.

Douze de nos camarades ont été condamnés à différentes peines, variant de 4 mois à 16 mois de prison en plus des amendes de 1,000 à 3,000 francs.

Le procès a fait une grande propagande, car c'était la première fois qu'on en faisait un si grand à Milan. Les anarchistes accusés étaient tous jeunes, et nous espérons qu'en sortant de prison, ils continueront avec plus d'acharnement l'œuvre commencée,

A Rome a eu lieu dernièrement un grand meeting pour demander une loi sur les infortunes du travail. Nos camarades ont tous pris la parole pour combattre les lois et le système représentatif.

***

Sous peu, aura lieu un procès à Rome, pour les « désordres » provoqués en février lorsque les ouvriers sans pain et sans travail voulurent s'imposer par une grande manifestation. Nos camarades y sont comme toujours, accusés d'excitation au meurtre, au pillage, etc.

### Autriche-Hongrie

A Vienne, 4,000 tourneurs de nacre sont en grève.

A Wadowiec, en Galicie, 66 marchands d'esclaves blancs sont sous procès pour avoir escroqué de toutes façons de l'argent des pauvres bougres, sous prétexte « d'Agence d'Emigration ». — Ils avaient réussi à s'environner de toute une bande d'employés du gouvernement et d'autres qui les aidaient dans leur sale besogne.

### Danemarck

Nous avons déjà mentionné la scission dans le camp des social-démocrates danois. Nous empruntons maintenant à la *Commonweal* les renseignements suivants sur la situation en Danemarck. Nous ne pouvons que confirmer leur exactitude.

« La scission entre les deux journaux socialistes danois, le *Social-Demokraten* et l'*Arbejderen*, a dégénéré maintenant en scandale qui doit être ressenti comme une honte par tous les socialistes. Le 8 novembre, les chefs du parti social-démocratique danois et éditeurs du *Social-Demokraten*, c'est-à-dire « le gouvernement du parti », ont congédié mademoiselle Signe Andersen du susdit « gouvernement »; la cause, c'est qu'elle les a censuré dans l'*Arbejderen* pour avoir caché en partie la vraie essence du socialisme et être entrés en compromis avec les libéraux et les radicaux (bourgeois), afin de constituer un grand parti politique de caractère très mixte, et d'assurer ainsi leur position confortable de chefs du « gouvernement ».

« Le 10 novembre, ce même gouvernement socialiste adressa une circulaire à tous les socialistes danois, en leur demandant de voter pour ou contre les sept éditeurs de l'*Arbejderen*; — les compagnons Gereon Trier, P. Petersen, N. L. Petersen, F. Mœller, Nielsen-Kolding, P. Christensen et Ch. Bildsoë. Leur crime, c'est d'avoir violé *la discipline du parti!* Ils ont osé exprimer sérieusement leur opinion sur le gouvernement du parti et critiquer la portée du parti socialiste tel qu'il est aujourd'hui; et c'est pourquoi le gouvernement du parti danois fait son Bismarck et demande leur expulsion ».

Et plus loin, le correspondant ajoute : « *L'Arbejderen* a toujours exercé son droit, très nécessaire à mon avis, de critique d'une manière honnête et modérée; tandis que le *Social-Demokraten* a recours aux accusations les plus sales et les plus viles..... chaque numéro du journal est rempli d'attaques les plus sales contre les « mécréants ».

Comme on le voit, les marxistes peuvent changer de pays, mais ils ne changent pas de caractère : ils restent toujours fidèles à la tradition du maître.

La lutte finira certainement par une scission qui ne peut être qu'utile au parti. Ce sera la création d'un parti réellement socialiste, en lieu et place des escamoteurs du socialisme qui voulaient mener les travailleurs à la baguette aux compromis avec les bourgeois.

## AVIS

Les camarades qui voudraient se procurer les dernières chansons anarchistes parues (paroles et musique) :

*Faut plus d'Gouvernement; — La Mort d'un Brave; — Le Père Peinard au Populo; — Y'a rien d'changé! — Le Chant des Peinards.*

Peuvent s'adresser au compagnon Brunel, 30, rue Saint-Denis, ou bien aux bureaux des journaux *Le Père Peinard, L'Attaque, La Révolte*, au prix de 10 centimes pièce ou 5 francs le cent. Pour la province le port en plus.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Saint-Quentin. — Aussi étrange que cela puisse paraître au point de vue de la raison, jusqu'à ce jour j'avais eu confiance aux divers systèmes de législation que la Bourgeoisie institue pour régler les intérêts du peuple. Mais maintenant les évènements n'ont démontré qu'il n'y avait aucune amélioration à espérer dans la société actuelle, témoin les scènes qui se passent ici, — au conseil des prudhommes où les ouvriers soi-disant socialistes, comme le vice-président Montfourny, règnent déjà depuis longtemps. En effet, nous avons vu ces tristes sires, donner gain de cause, à l'exploitateur Trèves, en la personne de son chien de garde contre le citoyen Bellot, auquel l'exploiteur Lange-Frison, président, avait donné raison huit jours auparavant. La cause n'était pas discutable, tout le monde prévoyait que l'ouvrier aurait raison, ce fut le contraire. C'est donc écœuré que nous sommes sortis de ce temple de l'injustice, ardemment convaincus que tous les monteurs de coup qui se prétendent socialistes, ne font que le jeu des bourgeois, desquels ils sont les dignes valets. Et nous nous rallions aux anarchistes, espérant avoir notre bonheur sur la ruine de la vieille société.

Bien à vous et à la Révolution.

Dunois.

***

Le compagnon Ferdinand Pintelon informe les compagnons et les groupes avec qui il était en correspondance, qu'il est sorti de prison. Sa nouvelle adresse est Ferdinand Pintelon, cordonnier, impasse du Sureau, 15, à Bruxelles.

***

Verviers. — Les camarades de Verviers font savoir aux compagnons bruxellois qui ont pris l'initiative de publier un nouveau journal, qu'ils ont recueilli la somme de vingt francs (dont 1 fr. 20, produit d'une collecte faite le 7 décembre, chez M. Jean, rue de Dison). Ladite somme est à la disposition des compagnons bruxellois, quand ceux-ci auront fixé la date de l'apparition du journal.

***

*Aux abonnés qui sont en retard de paiement.* — Le cercle l'*Etincelle* les prévient que l'envoi du journal leur sera supprimé, s'ils n'ont pas réglé pour le 1er janvier.

***

### De l'utilité de la propagande dans les campagnes.

« Mailly (Somme), 23 novembre.

« Un terrible accident est arrivé dans une carrière « de marne. Trois ouvriers ont été ensevelis sous « un éboulement ; l'un d'eux, âgé de *quatre-vingts* « ans, a été tué ; son fils, âgé de quarante ans a « été retiré mourant, le troisième a été blessé assez « grièvement. »

Voilà des faits qui passent sans commentaires à la quatrième page des journaux bourgeois, bien pensants de l'exploitation capitaliste. Ainsi devant la mort de deux travailleurs dont l'un a produit pendant *soixante-dix ans*, pour engraisser le veau d'or, pas un frisson n'a traversé la grandeur d'âme de ces philanthropes-étatistes.

Camarades anarchistes qui habitez les villes, trêve de discussions stériles ! Egoïsme, altruisme, individualisme, communisme, etc., n'empêchent ni les vieux ni les jeunes de mourir sans profit pour notre cause. Laissez au deuxième plan ces étiquettes, et s'il vous reste quelques loisirs, consacrez-les pour les parias de la glèbe qui ignorent que les richesses sociales produites par eux sont consommées, pour la plus grande partie, par ceux qui n'ont jamais fait œuvre utile de leurs forces, si ce n'est pour élargir notre aberration mentale qui leur permet de vivre grassement dans l'oisiveté.

Multiplions nos efforts, que par tous les moyens : conférences, brochures, journaux, placards, etc., etc., le paysan sache enfin, qu'il y a mieux à faire que de crever bêtement pour son maître qui est l'ennemi indéniable du travailleur.

*Les Parias picards.*

## PETITE CORRESPONDANCE

D. à Foix (5). — P. à Lyon. — S. à Genève. — B. à Petit-Noir. — S. à Saint-Prix. — L. R. à Beaucaire. — W. D. à Flixecourt. — B. à Arest. — M. à Bourges. — P. à Roubaix. — B. à Bouglon. — R. à Sciez. — T. à Ully. — T. F. à Lodève. — H. à Dison. — T. à Choisy. — S. à Chaumont. — V. à Saint-Denis. — Reçu timbres et mandats.

Le compagnon Audin, rue Delondine, 29, à Lyon, demande l'adresse du compagnon Augier, qui doit être en ce moment à Limoges, pour motifs le concernant.

W. à Fressenneville. — Oui.

N. S. à Florent. — Oui, pouvez disposer des trois numéros pour la propagande.

M. à La Louvière. — Tous les mois ça sera suffisant.

T. à Gournay. — Le dernier abonnement a fini fin juillet. — Faites-nous savoir s'il vous manque des numéros.

P. à Verviers. — L'argent a été remis au « Père Peinard ».

L. à Arras. — Il n'y en a pas de reste.

C. B. à Armentières. — Ça va bien.

Le compagnon Armand prie le compagnon Devertus de lui faire parvenir son adresse chez Caron, rue de Monceaux, 39.

P. à Troyes. — Avez-vous reçu le paquet en litige?

« El Productor ». — Nous n'avons vu personne.

R. à Londres. — Commissions seront faites. — B. est servis.

F. à Amiens. — Le camarade versera ce qu'il voudra à la propagande.

E. M. à Saint-Pierre. — Le personnage en question est devenu un défenseur de l'ordre bourgeois.

S. à Oullins. — Le nom du camarade ne vous apprendrait rien. — Il n'est connu que des camarades de Paris.

Au camarade qui trouve drôle que nous attaquions Boulanger. — Certainement ce n'est pas Boulanger qui tient nos camarades en prison, mais s'il était au pouvoir auquel il aspire, il ne se gênerait pas pour les y garder, et au besoin y en fourrer d'autres. — Il est persécuté, il est vrai aujourd'hui, mais tout simplement parce qu'il voudrait se poser à la place des gouvernants actuels, cela nous laisse donc parfaitement froids. — Imaginez-vous le combat de deux bêtes féroces dont vous seriez l'enjeu. — Si vous aviez des regrets que l'un des deux adversaires succombe, c'est que cela permettrait à l'autre de s'occuper de vous. — Voilà la situation des anarchistes à l'égard de Boulanger et du pouvoir actuel. — Nous n'avons qu'un souhait, c'est que — comme les rats de la fable — ils se dévorent tous et qu'ils n'en reste pas même les queues.

SOUSCRIPTION DUVAL. — Listes précédentes : fr. . — Reims 1 fr. — Z. à Cardiff 25 c. — Les compagnons de Desvres 2 fr. 50. — Lavenir 50 c. — En tout

La compagne de Duval devant partir le 15, la souscription est close.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 702 fr. 80.

R. rue Clairaut 75 c. — Les amis de Tzt et P. 20 fr. — D. rue des Crochets 25 c. — Un du XIIIe 1 fr. — Varlet 25 c. — Dénéchère 25 c. — J. M. au Mans 35 c. — Buchly 55 c. — Guillon 50 c. — Theriez 50 c. — D. à Cuers 95 c. — Arsius 50 c. — Catty 50 c. — D. boulevard Barbès 2 fr. — Excédent d'écot, rue Mouffetard, 50 c. — Kiskésio 200 fr. — Muller 25 fr. — D. à Cuers 50 c. — S. à Reims 10 c. — Un roumain 5 fr. — La Madeleine-lez-Lille 30. — V. à Grigny 25 c. — R. à Londres 9 fr.

Total à ce jour : 972 fr. 30.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

*Commission des détenus.* — Caisse précédente : 11 fr. 15. — Reçu 4 fr. 65. — Reste : 15 fr. 80.

*Cercle international.* — Caisse précédente : 80 fr. 70. — Reçu 3 fr. 80. — Reste en caisse : 84 fr. 50.

Groupe *La Liberté*, à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron, tous les samedis.

Le groupe organise une soirée anti-cléricale pour le 24 courant.

*Les Révoltés* du XIe et XXe, groupe de propagande anarchiste, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant, au premier étage.

Ordre du jour : De la Grève générale.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 15 — 5 CENTIMES — DU 21 AU 27 DÉCEMBRE 1889.

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

**ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS**

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Nous prévenons ceux de nos dépositaires auxquels nous avons déjà écris deux fois que l'envoi leur sera supprimé si nous ne recevons pas de réponse.*

## Le Vingtième Siècle

III

Point de salariat dans la société du XX^e^ siècle, rêvée par Bellamy. Les immenses syndicats, les grandes compagnies d'actionnaires, les formidables associations de travailleurs et de patrons qui caractérisaient la fin du XIX^e^ siècle — surtout en Amérique — auraient amené la nation à cette idée, qu'elle devait prendre en ses propres mains l'organisation de la production, tout comme cent ans auparavant, elle s'était saisie de l'organisation de son gouvernement politique. « Le mouvement de concentration des « affaires entre les mains d'associations tou- « jours plus grandes du capital — dit Bellamy — « la tendance au monopole, à laquelle on avait « vainement cherché à résister, fut enfin com- « prise dans son vrai sens, comme une ten- « dance qui n'avait qu'à compléter son évolu- « tion logique pour ouvrir l'âge d'or de l'Hu- « manité ».

La nation (c'est toujours Bellamy qui parle) s'empara alors de tous les moyens de production. L'industrie et le commerce furent remis à un seul syndicat, — la nation. Il fut compris enfin que l'industrie et le commerce sont beaucoup plus affaire publique, que n'importe quoi, et la nation devint ainsi le seul et unique chef d'entreprise, le seul patron.

Jadis l'Etat forçait les citoyens à faire le service militaire obligatoire, croyant à tort que la fonction principale de l'Etat, c'était la guerre. Maintenant, tous les citoyens, depuis l'âge de 21 ans jusqu'à celui de 45, font le service obligatoire industriel. Ils sont considéré obligés de travailler un certain nombre d'heures par jour dans les ateliers ou les champs de la nation. Jusqu'à 21 ans ils étudient. A 21 ans ils entrent dans l'industrie ; au bout de trois ans ils choisissent le métier qu'ils préfèrent, et ils travaillent dans ce métier. A 45 ans, ils sont absolument libres de jouir de la vie, comme ils l'entendent. Ils n'ont plus de travail obligatoire à faire, sauf certains cas exceptionnels (tels qu'une calamité publique), où la nation ferait appel à tous les bras disponibles.

Vingt-quatre ans de travail utile de tous les citoyens, sont parfaitement suffisants — et ceci est parfaitement vrai — pour donner à tous le bien-être et le luxe.

---

Pour en finir avec le système proposé par Bellamy avant de faire nos observations, ajoutons encore que le choix du métier est absolument libre. Cependant, pour éviter le manque de volontaires dans telle branche de travail, moins agréable que les autres, l'administration a recours à ce système : dès que les volontaires viennent s'inscrire en trop grand nombre dans tel métier, et désertent tel autre, l'administration demande de plus longues heures de travail dans le métier facile et réduit les heures dans le métier plus difficile. « S'il fallait réduire la journée de travail à dix minutes, pour attirer les volontaires vers tel métier considéré très pénible, on le ferait. Et si, malgré cela, personne n'en voulait, on abandonnerait ce travail tout à fait, dit le docteur Leete (ou bien on chercherait à le rendre moins désagréable). « Mais si ce genre de travail est absolument nécessaire, — continue le docteur du XX^e^ siècle, — on le retirerait de la liste des travaux réguliers ; on le déclarerait « extra-risqué », extra-méritoire pour la nation, et alors on serait débordé de volontaires », — ce qui est encore très vrai.

Quant aux travaux de simples journaliers, tous les jeunes gens les font durant les premières trois années de service industriel (de 21 à 24 ans), avant qu'ils n'aient choisi le métier de leur goût.

Voilà, en peu de mots, le système, exposé par Bellamy avec beaucoup de clarté et de talent.

---

Comme on le voit, l'erreur de Bellamy est de pêcher par excès d'autoritarisme — d'autoritarisme absolument inutile dans son système même.

En effet, on peut concevoir qu'une commune, ou toute autre aggrégation d'individus, fasse cette déclaration : « Nous sommes prêts à recevoir quiconque voudra faire partie de notre commune. Nous lui garantissons, non-seulement le logement, le pain et le vêtement, mais toute une masse d'autres jouissances : musées communaux, musique à domicile par téléphone, restaurants luxueux, lieux d'amusement, rues pavées et couvertes, distribution à domicile de tout ce qu'il veut se procurer dans nos magasins communs, éducation des enfants et pleine liberté de jouir de la vie après un certain âge, — à condition qu'il s'engagera à donner en échange quatre ou cinq ou trois heures de travail par jour, dès l'âge de 21 ans jusqu'à 45 ans, — de travail manuel utile pour la Commune, et varié selon ses goûts.

Un pareil système peut être accepté, et, somme toute, nous pensons qu'il sera pratiqué en mainte localité. Cela se fait déjà.

Pour 25 francs par an, ce qui représente, au fond, quelque chose comme 50 heures de travail manuel ordinaire, on peut devenir membre de la Société Zoologique de Londres et, par cela même, se trouver en possession journalière d'une collection d'animaux vivants, comme on n'en trouve nulle part dans le monde, de bibliothèques, de musées anatomiques et de toutes les facilités pour travailler en zoologie.

On peut comprendre et même accepter un pareil système, et cela d'autant plus si à côté, l'individu qui ne veut pas appartenir à la Commune, a toutes les facilités, soit pour se grouper avec d'autres individus qui vivent autrement, ou soit pour essayer au besoin de se passer du monde entier en cultivant un lopin de terre, ou en faisant tout autre chose sans entrer dans la vie communale.

Mais, pour qu'un système de volontariat industriel de 24 ans puisse exister, il est de nécessité absolue que ce système *ne soit pas obligatoire*. S'il devenait obligatoire, du coup il deviendrait insupportable ; des milliers ou des millions d'individus n'en voudraient pas ; et, devenu obligatoire, devenu machine maniée par l'Etat, sans autre moyen de s'en débarrasser que par la grève (« et la grève contre l'Etat, c'est la Révolution » remarque très justement Bellamy), il deviendrait immédiatement, de par ce fait même, un système corrompu, — un système aussi intenable que le système militaire obligatoire de nos jours.

On peut concevoir, et on peut admettre une Commune posant comme condition pour jouir de ses merveilles de confort et de luxe, que celui qui voudra en jouir, *et tant qu'il voudra en jouir*, s'engage à travailler tant d'heures par jour ; mais la possibilité et la facilité pour chaque individu de résillier le contrat à chaque instant donné, — c'est la seule garantie que le système ne tournera pas en oppression. Mais, pour qu'une pareille organisation dure, et ne devienne pas oppression, il faut précisément cette possibilité de vivre autrement (1).

Voilà pourquoi, si certaines Communes s'organisent sur ce principe, il y aura d'autres Communes ou d'autres groupements, qui s'organiseront sur d'autres principes ; et il y aura un certain va-et-vient entre ces Communes, tout comme Bellamy l'admet pour différents genres de travaux plus ou moins recherchés, et cette possibilité de changer sera la meilleure garantie de la stabilité.

Si pareil système prévaut dans la société future, il sera communal, ou par groupes, — et non pas national. La nation — ou plutôt le bassin naturel, la province industrielle — résulteront de la fédération libre de ces groupes, et elles n'auront rien de stable, ni de circonscrit, dans leurs limites géographiques. Ainsi, dans l'alliance commerciale des villes hanséatiques, Londres était l'alliée de Hambourg en pleine Allemagne, de Wisby en Suède et de Novgorod en Russie ; pour alliés pour un but spécial : l'échange des marchandises et la protection mutuelle des marchands.

Nous insistons surtout sur ce point, puisqu'il y a toute une école de socialistes qui rêvent toujours la Révolution sociale nationale et qui ont horreur de la fédération ; tandis que l'histoire, marchant précisément dans le sens de la subdivision des territoires nationaux et du lien

---

1 Nous avons mentionné au début la commune d'Anama. Mais, ce qui lui a permis de vivre, c'était précisément le droit, la possibilité et la facilité donnée à chacun de ses membres de résilier le contrat et de quitter la commune, en emportant jusqu'au bénéfice de son labeur. La Commune délivrait à chacun sa part du bien social, proportionnellement au nombre d'années qu'il avait données à la Commune. Cette facilité de partir sans se considérer volé par la Commune, faisait que le nombre des partants était si petit, — presque nul.

fédératif entre les diverses unités indépendantes, toute tentative de « jacobiniser » la Révolution, de centraliser la production et l'échange, serait la perte de la Révolution. Notre siècle a payé son tribut à l'héritage jacobin, et l'Humanité, au fond, n'en veut plus.

---

Quant à cette administration centrale qui, selon Bellamy, devrait régulariser l'affluence des volontaires par des primes de réduction des heures de travail, remarquons que, tout en maintenant même l'idée de réduction des heures pour les travaux désagréables, l'administration serait absolument inutile.

Nous avons déjà mentionné une fois l'exemple des chemins de fer, et nous y revenons encore puisqu'il s'applique très bien au cas de Bellamy. Lorsque, aujourd'hui même, les marchandises commencent à prendre une route, de préférence aux autres, et que ni le matériel ni les conditions d'exploitation de cette ligne ne peuvent suffire aux besoins du roulement, — que font les compagnies des chemins de fer? Ont-elles recours à une administration centrale pour faire prendre — d'autres voies aux marchandises en réduisant le travail sur d'autres lignes? Elles s'entendent directement entre elles. Si coquines qu'elles soient, les compagnies parviennent à s'entendre sans avoir recours à un chef des voies ferrées. Eh bien, les groupes de producteurs peuvent s'entendre de même, — infiniment mieux que des compagnies d'exploiteurs, — sans avoir recours à une administration centrale. Et cette administration, si on voulait s'en donner le luxe, serait sûre de devenir aussi mauvaise que n'importe quel gouvernement.

Dans un prochain numéro, nous analyserons encore quelques détails de l'organisation proposée par l'auteur du *Regard en arrière*.

---

Nous avons dit que le livre de Bellamy s'était vendu à 25,000 en Angleterre. Des chiffres exacts viennent d'être publiés. Il s'est vendu à 139,000 exemplaires en Amérique et à 40,000 en Angleterre, dont quelques mille ont été envoyés aux colonies. Il y a, en outre, à côté de l'édition à 90 centimes, une édition de librairie qui coûte plus cher, et on en prépare une édition à 3 fr.

# LA GELÉE

On se demande comment il peut encore exister des optimistes assez bonasses ou assez imbéciles pour croire qu'il est possible qu'il existe autre chose qu'une animosité inextinguible entre dirigeants et prolétaires. Prenez comme exemple une chose bien banale, un de leurs plaisirs les plus innocents et voyez s'il n'est pas fait de notre souffrance à nous autres, — je parle de leur distraction ridicule du patinage. Pendant que toutes ces gourgandines du grand et du demi-monde vont faire leurs évolutions sur le lac du Bois de Boulogne bien chaudement emmitouflées de fourrures de prix, les pauvres grelottent et toussent, car le charbon est cher, les bons vêtements aussi et bien des métiers chôment pendant la gelée, mais qu'importe si la femme d'un plâtrier, si les petits d'un jardinier souffrent et crèvent, les journaux mondains citeront les toilettes de la belle duchesse de X, de la petite baronne ou de la femme du banquier archi-millionnaire. Ces toilettes-là ont été faites par votre fille ou votre sœur qui quittait l'atelier plus tard que de coutume, s'en allant toussotant par la nuit glacée pour que la dirigeante ait son costume à sensation pour la réunion du lendemain du Cercle des Patineurs, et si par hasard madame la marquise maladroite comme une..... grande dame qu'elle est, a brisé la glace et mouillé ses jolis petits petons, qui, en réalité, peuvent ressembler à des boites à violons, elle s'en ira à Nice soigner son rhume de cerveau pendant que les ouvriers de l'usine de M. le marquis, (tout le monde se mêle d'être industriel à présent), peineront treize heures par jour pour que la belle malade aille gaspiller le fruit de leur labeur à Monte-Carlo. Est-ce que cet argent ne serait pas mieux dans leurs poches, à eux les travailleurs qui l'ont gagné, que dans les mains de cette grue titrée ; ils pourraient donner un peu de bien-être aux petits ou aux vieux parents. Mais sera-ce donc éternellement tout pour les uns, rien pour les autres ?

J'ai souvent songé, en voyant ces infâmes coquines, accompagnées de leurs *bécarres* aussi odieux qu'elles, prendre leurs ébats, qu'elle bonne blague ce serait si la glace cédait, si tous ces êtres nuisibles et inutiles allaient faire un plongeon d'où on ne retirerait que des macchabés ; ils seraient bien vilains par exemple. Règle générale : les dirigeants sont assez affreux de leur naturel, dévorés pour la plupart de maladies héréditaires qu'ils augmentent journellement eux-mêmes par leur vertueuse conduite — ils condamnent à mort des malfaiteurs bien moins coupables qu'eux, ils se font même souvent une partie de plaisir d'aller voir guillotiner, si le condamné a su faire parler de lui comme Prado ou Pranzini qui après tout n'avaient fait que *refroidir* des vieilles catins guère plus intéressantes qu'eux, car seule la petite Grémeret était à plaindre dans l'affaire de la rue Montaigne, tandis que nos dirigeants se font un devoir de faire mourir à petit feu, par toutes les souffrances qu'ils savent si bien inventer pour les prolétaires, des travailleurs honnêtes et utiles. Combien d'entre-nous, soit qu'ayant toujours *pâtis*, comme disent les bonnes femmes, sont faibles et succombent à la peine ou bien encore ceux qui font des métiers dangereux, qui sont broyés par la machine ou qui meurent jeunes, victimes d'un lent empoisonnement, combien d'entre-nous, dis-je, meurent sacrifiés par nos dirigeants, cependant c'est eux qui réclament la mort de celui qui a tué, donc, logiquement ils se condamnent à mort eux-mêmes ; pourquoi alors ne les exécutons-nous pas ? — notre rôle ne serait pas celui du bourreau, mais celui du justicier.

Tout récemment, j'ai vu *mendier* dans les rues de Londres un gaillard taillé en athlète, encore bien habillé d'un dernier souvenir d'une aisance passée, il chantait pitoyablement sous l'œil paterne d'un *policeman*, c'était, disait-il, un peintre condamné à mourrir de faim par la gelée. Je me suis demandé quel liquide coulait dans les veines de cet homme pour en être arrivé là ? — Je ne me crois ni voleur ni assassin, mais avec les biceps de ce pauvre diable, je me serai payé la peau d'un bourgeois avant de me résigner à crever de misère et j'aurai repris un peu de ce que le bourgeois m'aurait volé en place de lui mendier.

A présent que voilà les grands froids, nos dirigeantes monteront sans doute des fêtes de charités, où les pauvres toucheront une bien faible part de l'argent versé. Mais pourquoi font-ils des bazars, des bals, etc., pour assister les miséreux, est-ce que de simples souscriptions ne seraient pas meilleurs, puisque nos dirigeants on la prétention de nous rendre en aumône une bien minime partie de ce qu'ils nous volent, on éviterait de grands frais, ce serait ça en plus pour les pauvres. Mais non, ces dames éprouvent le besoin de se montrer en toilette et probablement la chasse aux amants est plus absorbante pour elles que la récolte des secours. Et dire qu'on fourre à Saint-Lazare de pauvres prostituées qui en font autant, mais pour manger celles-là, quand les bourgeois les ont jetées au trottoir !

Pourquoi cette fin de siècle, dont on nous rabache les oreilles, n'est-elle pas la fin des abus, la fin de cette société maudite, de ces bourgeois odieux ?

Camarades, obéissons donc à leurs lois pour la dernière fois, exécutons ces assassins!

---

Nous recevons du compagnon Gallo une lettre dont nous extrayons les passages suivants :

*Ile Nou.* — Sitôt ma condamnation devenu définitive, par le rejet de mon pourvoi en cassation, la liberté d'écrire un peu à cœur ouvert m'a été refusée. J'ai été envoyé d'abord à Avignon, puis à Saint-Martin-de-Ré, où le 6 décembre 1886 nous avons été embarqués sur *le Fontenoy*, à destination de la Nouvelle-Calédonie. Nous sommes débarqués le 29 mars 1887 ; vous devinez après quelles souffrances ! Ce n'était du reste qu'un avant goût de ce qui m'attendait ici. Vous dire ce que j'ai eu à supporter serait impossible. Cyvoct, Florian et ceux de Montceau-les-Mines n'étaient pas mieux traités...

Il y a ici un mélange de brutalité et d'incurie vraiment incroyable, dans l'attitude des agents de l'administration, vis-à-vis de nous. J'avais souffert dans mes cinq ans de réclusion, mais ce n'était pas comparable.

Le 10 septembre 1887, ayant voulu donner une leçon d'humanité à un garde-chiourme qui torturait d'une façon, par trop atroce, les malheureux qui étaient sous sa direction, je me suis mis dans le cas d'être condamné à mort, en vertu du code militaire qui nous régit.

Cette leçon était un coup de pioche dans le ventre du gredin, c'est le seul moyen de se faire respecter des brutes qui nous conduisent. J'ai été affreusement blessé, c'est par hasard que j'ai pu échapper à la mort. — Lui, du reste, a été aussi bien touché, il se souviendra de moi pendant longtemps. — J'avais reçu deux balles dans la tête, et eu un bras de cassé. On ne m'a pas soigné le moins du monde, on a fait, plutôt, tout ce que l'on a pu, pour que je périsse des suites de ma blessure qui ont mis plus d'un an à se fermer.

Je reste avec la mâchoire et la langue presque paralysées et ne peut plus parler qu'avec une extrême difficulté.

Malgré tout, je suis encore vivant et plus résolu que jamais à lutter contre la bourgeoisie quoiqu'il soit à prévoir que je serais éloigné encore pour longtemps de la lutte active.

Le 30 décembre 1887 je fus donc condamné à mort. En avril 1888, je recevais la visite d'un ex-député radical, Francis Ordinaire qui se présentait à moi comme anarchiste... en théorie (1) — ce qui est moins compromettant et moins dangereux — et m'annonçait que l'extrême gauche faisait d'actives démarches pour obtenir une commutation de peine. En effet, le 7 août 1888 on m'annonça que j'étais relevé à la peine des travaux forcés à perpétuité.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Quand nous disions que l'on voulait instituer le culte de la patrie, avec l'armée pour sacerdoce. Sur la demande du ministre de la guerre on vient de décider de poursuivre l'auteur de *Sous-Offs*. « Outrages envers des ministres d'un culte reconnu », tel est sans doute le motif de la poursuite ?

Tas de jeanfoutres, comme si les poursuites empêchaient que le livre soit vrai, et pouvaient faire que tous ceux qui ont passé par les étamines de la discipline, ne reconnaissent pas dans les personnages du livre, ceux dont ils auraient voulu, dans la vie réelle, pouvoir caresser le crâne avec la crosse du fusil qu'on leur avait mis dans les mains.

***

Ganges. — Le groupe *les Libertaires* collectionne tous les vieux journaux et brochures anarchistes qu'il reçoit. Quand le nombre en est assez grand, un compagnon va les distribuer dans la campagne.

Le groupe a des amis dans toutes les communes du canton de Ganges. S'ils ne partagent pas complètement les idées anarchistes, ces amis s'en rapprochent assez, du moins, pour aider à la diffusion de nos organes. Tous les deux mois nous leur envoyons des paquets d'écrits révolutionnaires dans les com-

(1) Ce qui n'empêchait pas le même monsieur, dans son récit de « Paris à Nouméa », publié par le journal « La Lanterne », de ridiculiser les compagnons Gallo et Cyvoct. — Quand ils sont avec les anarchistes — même enchaînés — messieurs les bourgeois ont bien soin d'être polis. Ils gardent leurs invectives pour quand ils se sentent à l'abri de la correction qu'ils ont conscience de mériter.

munes suivantes : Laroque, Brissac, Moulès, Beauvels, Saint-Bauzelle-du-Putois, Saint-Julien-de-la-Nef et Le Poujet, et nous avons le plaisir de constater que les idées font du progrès tous les jours.

***

CHANTENAY-SUR-LOIRE (Loire-Inférieure). — Une importante réunion au profit des grévistes de Chantenay a eu lieu le dimanche 8 décembre ; nous empruntons au *Progrès de Nantes* le compte-rendu de cette réunion qui lui a été envoyé par un auditeur réactionnaire.

Le citoyen Odin, après avoir rappelé son précédent passage à Nantes, entre dans son sujet : « De la situation des ouvriers sous la République ». Il s'attache à démontrer que la misère dont souffre la classe ouvrière ne dépend pas du domaine politique, mais qu'elle est le résultat de la crise industrielle qui frappe le monde entier et qui est la conséquence de l'excès de la production. Ce n'est point le fait de tel ou tel gouvernement, de tels ou tels hommes qui sont au pouvoir.

Quand même on supprimerait le président de la République, le Sénat, la Chambre des députés, on resterait dans la même situation sociale.

Quant au suffrage universel, c'est un leurre, une duperie.

Il faut chercher ailleurs les moyens de changer l'état social, de donner aux affamés la nourriture pour « eux et leurs petits ».

Puis l'orateur s'attaque aux détenteurs de la fortune publique, aux grands industriels, aux patrons qui s'engraissent du produit du travail de l'ouvrier.

« Il faut supprimer tous les patrons, les tuer tous ! » crie une voix.

Le citoyen Odin approuve l'interrupteur et continuant :

Mais il faut tout d'abord s'organiser pour le grand jour. Il ne suffit pas d'étrangler le patron, de brûler l'usine. « Vous n'en fusillerez jamais assez ! » s'écrie Odin aux applaudissements d'une partie de la salle.

Puis, l'orateur montre les gouvernants prenant des mesures contre la traite des nègres et laissant trafiquer auprès d'eux, comme cela a lieu en Belgique, sur les blancs, sur des jeunes filles que l'on exporte en Angleterre, en Amérique et ailleurs.

« Quand la Révolution ne durerait que dix jours, s'écrie-t-il, c'est assez pour qu'il ne reste pas une maison, pas un homme, pas une femme, pas un enfant ayant appartenu à cette race maudite ».

« Que vient-on vous parler de patrie et de patriotisme, lorsque la patrie ne veut rien faire pour vous, qu'elle ne fait de vous que des esclaves, des meurt-de-faim.

« Le jour n'est pas éloigné où tous les prolétaires de tous les pays se donneront la main.

« Lorsque vos enfants enregimentés seront lancés sur vos frères, que la première balle soit pour l'officier » (Applaudissements).

Enfin il termine en exprimant l'espoir que bientôt viendra le jour tant désiré où l'on « nivellera les rangs et l'on fera tomber les têtes qui dépasseront les autres » (Bravos répétés).

Deux ouvriers grévistes de l'usine Lemoine montent successivement à la tribune pour exposer leurs griefs.

Le citoyen Bernard veut encore dire quelques mots pour appuyer les idées exprimées par Odin sur le patriotisme.

C'est alors qu'apparaît sur l'estrade un bourgeois en redingote et cravate blanche (Mouvements d'attention).

Personne ne le connaît, sauf les initiés ; mais bientôt son nom circule de rang en rang : c'est Sébastien Faure. Sa parole est très correcte et dénote une instruction assez soignée.

Il développe à peu près les mêmes théories que le citoyen Odin ; mais ce qu'elles peuvent avoir d'odieux, de dégoûtant (c'est le réactionnaire qui parle), est caché sous un style fleuri, sous des images charmantes. Il dore si bien la pilule, qu'il est difficile de ne pas l'avaler.

J'ai vu un de mes amis se prendre, malgré lui, d'enthousiasme pour l'orateur et applaudir à outrance quand, par exemple, il montrait ces deux berceaux où deux nouveau-nés reposent, l'un ayant 100,000 francs de rente sous son oreiller, l'autre 100,000 francs de dettes. Qu'ont-ils fait l'un et l'autre pour mériter cette inégalité, qui ne fait que s'accentuer dans le cours de l'existence? Et l'orateur fait de ces deux existences un tableau qui fait une réelle impression sur ses auditeurs.

Il montre ensuite la grande industrie aspirant toute la richesse et forçant les petits commerçants à venir augmenter les rangs de la minorité souffrante qui sera demain la grande majorité, laquelle aura bientôt son tour.

« Car mieux vaut mourir bravement la peau percée par une balle que mourir à petit feu.

« On demande de bonnes lois, comme si les lois n'étaient pas toujours un attentat à la liberté ».

L'orateur montre la nouvelle Chambre comme étant aussi incapable que sa devancière de gouverner.

Il dépeint la situation de l'industrie sous les couleurs les plus sombres, par suite de la multiplicité des machines et de l'avarice des patrons.

« L'ouvrier en os et en chair est victime de l'ouvrier en fonte et en fer qui ne se lasse pas, travaille 24 heures par jour et se contente de sa ration de charbon. L'Exposition sera le point de départ d'une misère plus grande. L'orage, la tempête éclatera enfin à la suite des grèves qui sont les escarmouches de la grande Révolution sociale. »

Il va sans dire que l'orateur est souvent interrompu par des applaudissements frénétiques. Aussi, lorsqu'il termine, on voudrait ne plus rien entendre pour conserver la bonne bouche et on se lève pour quitter la salle.

La réunion s'est terminée par une quête fructueuse au bénéfice des grévistes. En somme, bonne journée qui a causé une profonde impression et qui laissera après elle des souvenirs durables et des conseils dont les habitants de Chantenay tiendront compte à l'occasion.

## Angleterre

### GRÈVES ! GRÈVES ! GRÈVES !

Les grèves continuent toujours. C'est un réveil général des masses profondes des travailleurs que l'on appelle ici *unstilled*, c'est-à-dire sans métier spécial. Jusqu'à présent les social-démocrates et les métiers privilégiés groupés en *trades-unions* avaient toujours considéré les travailleurs n'ayant pas de métier spécial (charretiers, chargeurs de navires, ouvriers des usines à gaz, porteurs, etc.) comme une masse incapable de s'organiser.

Le travailleur qui avait lu quelques brochures socialistes, ou qui appartenait à une union de métier privilégiée, traitait ses frères, plus malheureux que lui, de haut en bas. — « Temps perdu », disaient ces aspirants au gouvernement, « que de vouloir organiser ces masses ; au jour de la Révolution, il faudra simplement les faire marcher, les *mener* ».

Eh bien, ces masses donnent une leçon d'organisation et de résistance combinées à ces mêmes aspirants au droit de gouverner.

Nous venons de voir ces « masses » à l'œuvre en Ecosse, dans le nord de l'Angleterre, dans le Centre, et dans l'Ouest. Et partout c'est la même chose. C'est un réveil spontané des gros métiers. Partout ils font grève ; partout ils s'organisent en immenses unions, englobant des centaines de milles hommes ; partout ils agissent avec un ensemble frappant.

Mieux que cela. Pendant que les métiers privilégiés, organisés de longue date, avec caisses de secours, secrétaires, présidents, comités et toute la séquelle, font généralement preuve d'un égoïsme invétéré (on se souvient de leur attitude pendant la grève des ouvrières en allumettes), les unions des « masses » agissent avec une solidarité vraiment touchante. Sortant victorieux d'une grève, ces jeunes unions, viennent se déclarer prêtes à quitter de nouveau le travail et endurer de nouveau les souffrances de la grève — et de la faim — pour aider telle autre branche de journaliers à obtenir une augmentation de salaires.

Mieux encore. Tandis que les métiers organisés de longue date et devenus l'aristocratie du travail, évitent tout contact avec ces têtes brûlées, les socialistes, et préfèrent s'en tenir à leurs représentants parlementaires qui lèchent les bottes des bourgeois, — les travailleurs des gros métiers viennent trouver précisément les petits groupes socialistes et leur demandent de leur aider à s'organiser, ou à mener à bonne fin une grève. Ils vont aux socialistes, au lieu d'aller au comité trades unioniste.

C'est le cas à Bradford, à Leeds, à Bristol. Et, ce qui est encore plus intéressant, c'est qu'ils ne tiennent aucun compte des différences d'école. Que ce soit une section de la Ligue socialiste (qui ne vote pas), ou de la Fédération démocratique (qui vote), cela leur est indifférent, pour peu que le groupe soit socialiste. Et s'il se trouve que tel groupe de la Ligue socialiste est composé surtout d'anarchistes qui prêchent l'Anarchie dans leurs meetings en plein air et propagent surtout la *Freedom*, c'est aux anarchistes que viennent les travailleurs quand ils ont besoin d'expérience pour organiser une grève ou une union.

Bref, après avoir parcouru une douzaine des principales villes du pays, notre impression est celle du réveil général *des masses*,—de ces travailleurs qui ont été les derniers à s'ébranler mais qui seront à notre avis, les premiers à faire la révolution, pendant que les autres chercheront les compromis — pour compromettre le soulèvement.

L'exemple de la grève des chargeurs de navires de Londres et la reprise du travail qui est générale en ce moment en Angleterre, favorisent le mouvement. Mais qu'une crise subite vienne empirer la situation, et la révolte sera dans les cœurs.

---

Une grève qui surtout mérite l'attention, c'est celle des usines à gaz du Sud de Londres.

Après la grande grève des docks, les directeurs de cette compagnie à gaz conçurent le projet de river à jamais « leurs » ouvriers aux usines par l'appât du gain. Ils proposèrent aux travailleurs de partager les bénéfices, — partager comme le lion partage sa dépouille avec la souris; c'est-à-dire, donner aux travailleurs une toute petite partie des bénéfices et, en retour, exiger d'eux qu'ils signent l'engagement de ne jamais entrer dans aucune Union, et de perdre tout droit aux bénéfices s'ils avisent de faire grève.

Ces propositions soulevèrent un cri d'indignation général, et les travailleurs répondirent par une grève. Les patrons amenèrent des *scabs*, — des traîtres enrôlés par ci par là — et une lutte s'est engagée entre les travailleurs organisés pour intercepter les *scabs* et les renvoyer à domicile, et les patrons.

Jusqu'à présent les grévistes ont le dessus, et hier soir, le gaz manquait dans tout Londres de l'autre côté de l'eau.

Les patrons se préparent cependant à soutenir un siège en règle. D'immenses baraques en tôle ont été bâties en toute hâte pour servir de casernes. Lits, couvertures — tout est là pour loger les *scabs*; tables à manger dans d'autres baraques. On emmagasine en toute hâte les provisions, comme pour un siège régulier. N'oublions pas non plus les hôpitaux, puisque deux *scabs*, enrôlés d'hier, se sont brûlés à mort en ouvrant une cornue à gaz, il y aura des blessés. Les piquets des grévistes sont disséminés tout autour des chantiers et arrêtent au passage tout *scab* qui oserait se hasarder à sortir de la forteresse; et, soit persuasion, soit quelques coups bien administrés pendant que le policeman porte son attention ailleurs (très souvent par sympathie pour les grévistes), suffisent pour enlever un soldat de plus à la forteresse des patrons.

Les diverses Unions se soutiennent à merveille. Hier, l'Union des Marins et Chauffeurs vient de signifier aux patrons qu'ils refuseront de naviguer aucun navire venant du Ford pour apporter du charbon à Londres s'ils ne paient pas de suite les salaires convenus en août passé (et elles ne le font pas, malgré leur assentiment formel, donné il a quatre mois), tous les porteurs de charbon vont faire grève. Londres se trouverait alors sans charbon, et le sud de Londres — sans lumière.

Ah, si tout cela pouvait se faire de commun accord, à un jour donné! C'est alors que les bourgeois trembleraient. La grève générale, ou, du moins, la grève des métiers qui tiennent l'industrie, — cette idée devient de plus en plus populaire.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

VIENT DE PARAITRE : *La Défense et le Procès de Pini*, et *Mort aux Voleurs*, à 5 centimes l'exemplaire, et à 2 fr. 50 le cent (port payé par nous), pour la propagande.

Les groupes de province et de l'extérieur sont priés de faire savoir le nombre d'exemplaires qu'ils désirent. Ecrire au comp. Cabot, 145, quai Valmy, à Paris.—Les expéditions seront faites contre mandats

***

Camarades de la *Révolte*,

A notre dernière réunion un camarade émit quelques idées, au sujet de la propagande, que nous vous communiquons, afin de les soumettre aux anarchistes, nous les donnons telles quelles. A eux à voir s'il y a du bon à tirer pour l'Anarchie.

Souvent l'on nous objecte, qu'en matière de propagande, il nous serait difficile, dans la société actuelle, d'organiser la résistance directe à l'autorité et que nous ne pouvions guère, que développer nos idées, grossir le nombre des révoltés, les préparer à profiter de la prochaine révolution pour établir l'égalité sociale, mais quant à provoquer des soulèvements contre l'ordre des choses actuels. Ces tentatives seraient infructueuses tant que la masse ne serait pas disposée à le vouloir.

Pourtant ne serait-il pas possible d'organiser d'une part : la grève générale des corporations dans les centres industriels et, parallèlement à celle-ci, la grève générale de la politique.

Nous savons que les anarchistes poursuivent l'organisation de la grève générale des corporations, aussi est-ce de l'autre que nous tenons à parler.

Jusqu'à présent, l'abstention des travailleurs en matière politique, n'a guère été développée qu'accidentellement dans les périodes électorales, les réunions publiques, les brochures, etc., etc... Ne serait-il pas temps de passer à l'action, c'est-à-dire que, dans chaque localité où se trouvent des nôtres, ou seulement l'un des nôtres, ne pourrait-on prendre l'initiative d'un groupement ayant pour but de se passer complètement de toute gérance gouvernementale et de s'abstenir en toute matière politique.

Nous sommes arrivés à un moment psychologique où les travailleurs commencent à s'apercevoir que toute la séquelle des dirigeants est nuisible à la bonne harmonie de la Société. Et il ne serait pas difficile de leur démontrer qu'ils n'ont plus à compter que sur eux-mêmes, pour se procurer le bien-être auquel ils ont droit, et que toutes assemblées représentatives, conseils de toutes sortes, parlements, etc. etc., ne sont que des rouages inutiles créés dans le but de mieux les tenir sous le joug du pouvoir.

D'autre part, il est grand temps que l'on quitte cet esprit dogmatique, qui tend à transformer l'anarchie en une secte par laquelle, bientôt, il faudra jurer pour en faire partie.

Ah ! que l'on ne dise pas non, des formules ont été lancées, et dorénavant, pour être anarchiste, il il faudra pour les uns être solutionniste, pour les autres, anti solutionnistes, être moraliste ou ne pas accepter de morale, avoir des principes ou ne pas en avoir, être partisan du vol ou non partisan, et bien mieux encore. Oh ! vanité humaine, pour certains il faudra être égoïste et pour d'autres, altruiste.

Ah, mes amis, quelle salade!

Nous avions cru jusqu'à présent, que notre but était la disparition de l'organisation actuelle, cause de toutes les iniquités et son remplacement par l'égalité sociale, c'est-à-dire pour chacun le libre développement des facultés physiques et intellectuelles, la liberté individuelle pour tous, la liberté à chaque groupement de s'organiser comme bon ils l'entendra. — alors, plus de formules, plus de dogmes.

Par exemple, la vieille société démolie, empêcherez vous de se grouper les individus partisans de se nommer des chefs. Empêcherez-vous de se réunir les compagnons qui jugeront bon de se former une morale pour eux. Evidemment non. Fatalement, vous serez obligés de tenir compte des affinités. Tout naturellement, les individus ayant les mêmes tendances, les mêmes manières d'envisager se rechercheront pour se grouper et vivre en harmonie, et les groupements à leur tour se rechercheront et s'attireront d'autant plus, que leurs idées seront plus semblables, c'est là la loi d'attraction des corps.

En un mot, nous avions cru que notre but était ( l'homme libre dans l'univers libre ) et déjà bien avant d'y arriver voilà des entraves à la liberté de penser.

Que chacun se mette à l'œuvre dans son centre respectif, qu'il groupe tous les dégoûtés de la politique. Point n'est besoin d'être tribun pour parler logique à ses frères de misère. Il n'est besoin que de leur démontrer la vérité pour qu'ils la comprennent. Comme tactique, qu'il s'inspire des conditions et des nécessités créées par le milieu dans lequel il se meut, qu'il s'en tienne à ce qu'il trouvera de plus favorable pour atteindre le but qu'il poursuit, et si, par hasard, il se trouvait en désaccord avec les conceptions de tel ou tel anarchiste, qu'il passe outre, et si des sectaires s'avisaient de l'en blâmer, qu'il leur réponde ce qu'a repondu un camarade espagnol a l'une des conférences anarchistes internationales.

« Que peut me faire, à moi, votre appréciation, disant que je ne suis pas anarchiste, pour moi je le suis et cela me suffit, si je le suis c'est d'après mes conceptions et non d'après les vôtres.

Cependant, malgré nos différences de vues, je ne vous en regarde pas moins comme un camarade de lutte, puisque nous visons le même but, et je vous embrasse comme appartenant à la grande famille anarchiste. »

Ceci dit, camarades, cesson ces luttes de mots qui ne peuvent que faire sourire les hommes sensés et multiplions notre propagande individuelle, mettons tous nos efforts à faire réussir l'idée émise ci-dessus, qu'un mouvement d'ensemble soit donné, et nous verrions bientôt de différents points à la fois, des groupements de travailleurs s'organiser comme bon ils leur sembleraient, refusant tout concours à l'état, refusant de payer les impôts, ne fournissant plus la fleur de leur jeunesse pour emplir les casernes de la bourgeoisie, se moquant des décisions des assemblées représentatives, et résistant par la force aux autorités qui voudraient quand même s'ingérer dans leurs affaires, avec cela leurs frères des villes, qui de leur côté, organisant la grève générale des corporations, donneraient fort à faire aux dirigeants et leur ferait perdre la tête, il ne serait pas impossible de hâter, par ce moyen, l'écroulement de l'édifice bourgeois et en même temps que ce serait un acheminement vers l'organisation anarchique de la société future, pour laquelle nous luttons.

Vive l'Anarchie!

*Les Révoltés de Villeneuve-Saint-Georges.*

Les camarades de Villeneuve sont dans l'erreur en croyant nuisible la discussion des différentes manières de voir. C'est justement parce que l'anarchie laisse à chacun son entière liberté, qu'il se produit des discussions sur la manière de l'envisager, et cette discussion ne peut-être que profitable à la propagande, puisque en faisant valoir les raisons qui poussent chacun à envisager sa manière de voir, il se produit des arguments qui peuvent faire impression sur le lecteur.

La propagande n'est faite que de ces discussions. Vouloir les étouffer, ce serait là faire du dogme et du doctrinarisme. Il n'y a que l'autorité et les religions révélées qui ne se discutent pas : elles se subissent.

Nos idées au contraire n'ont qu'à gagner à la discussion quand la discussion reste sur le terrain des principes.

***

Roanne. — Les groupes anarchistes de Roanne préviennent tous les amis qui correspondent avec eux, de s'adresser désormais, 12, rue de la Loire, au compagnon Noël François.

***

Ganges. — Le groupe d'études sociales *Les Libertaires*, remercie les compagnons de Saint-Leu, de Foix, de Paris et de Londres de leurs envois. Les groupes et les compagnons qui auraient d'autres dons à faire en brochures, livres et collections de vieux journaux anarchistes, sont priés de les envoyer à Spartacus Verdier, poste restante, à Ganges (Hérault).

***

Troyes. — Tous les compagnons ou groupes qui voudraient entrer en correspondance avec le groupe les *Egaux Troyens*, pourront adresser leur correspondance au compagnon Colas, 31, rue Boucher de Perthes.

Tous les compagnons et lecteurs de la *Révolte*, pourront la trouver tous les dimanches, chez les compagnons Pannetier, rue du Petit Credo, 2, ou chez Jean Mougin, place Saint-Nizier.

## AVIS

Nous prions les camarades de l'extérieur, auxquels nous envoyons des numéros en plus, de les faire circuler.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 454 fr. 40.
A. P. à Saint-Denis 1 fr. 50. — Saint Etienne, groupe « Les Libertaires » 3 fr. — Collecte faite à la réunion du groupe « Le Glaive » de Bessèges 3 fr. 55. — Une petite fille anarchiste 1 fr.
Total à ce jour : 463 fr. 45.

## PETITE CORRESPONDANCE

H. à S. Francisco. — L. à Thuir. — L. à Ougrée. — R. à Valence. — F. à Nîmes. — M. à Saint-Etienne. — S. à Roanne. — V. à Ganges. — M. à Vienne. — T. à Marseille. — H. à Cette. — V. à Saint-Denis. — H. à Mille-Pieds. — N. à Liège. — Reçu timbres et mandats.
D. à Romans. — Remis les 7, 10 au « Père Peinard ».
Le camarade Bernard, de Nancy, est prié de nous faire parvenir son adresse.
B. à Vienne. — C. est en train de faire deux mois de service ; à Lyon, je crois
Bourguignon. — La convocation est arrivée trop tard pour être insérée. — Mercredi matin, dernière heure.
M. à Toulouse. — Al fait les différentes commissions. Envoie les brochures.
B. à Villetaneuse. — Faut-il envoyer le journal à l'adresse de votre dernière lettre ou continuer de l'envoyer à l'ancienne ?
D. à Rouen. — Reçu timbres. — Merci, ça va bien comme cela. Nous savons que l'on ne fait pas toujours comme l'on veut.
J. à Chaux-de-Fonds. — Avons envoyé ce qui restait.
Altier. — Pas assez dans la note. Passable pour un journal républicain seulement.
Le compagnon Coste demande où il pourrait envoyer les bagages au comp. Budzinsky ?
Le compagnon Torrens, 26, quai du Port, Marseille, demande l'adresse de Miss Lecomte ?
Le compagnon Rebuffat demande au compagnon B. F. de Rougier s'il a reçu sa lettre ?

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Liste précédente : 169 fr. 40. — E. M. à Valence-d'Agen 25 c. — « Révoltés de Vanves » 4 fr. — M. à New York 5 fr. — Reims 10 c. — V. à Grigny 50 c. — L. à Langon 50 c. — D. et C. à Nantes 40 c. — Varlet 25 c. — Buchly 50 c. — Armentières : un groupe de jeunes anarchistes 2 fr. 10. — Un tisseur près de Lyon 1 fr. — Combes, à la salle Horel 3 fr. — Salle Horel, du 1er décembre 3 fr. — En tout : 186 fr. 25.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Groupe *La Liberté*, à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron, tous les samedis.

Le groupe invite tous les socialistes à la soirée familiale qui aura lieu le mardi 24 courant, à 8 h. 1/2 du soir, salle des Tableaux, 102, rue d'Avron. — Chants et poésies révolutionnaires. Entrée libre.

*Les Révoltés* du XI et XXe (groupe de propagande anarchiste), réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant (au premier étage) Les compagnons, partisans de l'idée d'organiser des conférences publiques et gratuites tous les soirs dans une boutique, sont spécialement invités à la réunion du samedi 21 décembre, au local et heure indiqués ci-dessus. Urgence.

Saint-Quentin. — Tous les anarchistes sont convoqués pour le dimanche 22 décembre, à 6 heures du soir, chez Watbled, débit de tabac rue Dachery, 80. Prière d'être exacts.

Fressenneville. — Réunion familiale le dimanche 22 décembre, à 4 h. 1/2 du soir, chez Bernard, hôtel de la Gare.
Ordre du jour : Organisation d'une ou plusieurs conférences par des compagnons de Paris.
Prière aux camarades de montrer plus d'exactitude et d'inviter leurs amis.

## JOURNAUX RÉVOLUTIONNAIRES
### OU SOCIALISTES

#### Langue Française

*Le Réveil des Masses*, P. O. Box 93, Newfoudland, Wayne Co. Pa. (Etats-Unis).
*La Revue Socialiste*, 8, rue des Martyrs, à Paris.
*La Revue Européenne*, 64, rue de Turenne.
*Le Danton* (libre-pensée), 28, rue Mont-Thabor.
*L'Action Sociale*, 3, rue de Marseille, à Lyon.

#### Langue Anglaise

*The Commonweal*, 14 Farrington, road, Londres.
*The Anarchist*, 35 Newington, Green, road, Londres.

#### Langue Flamande

*Recht Woor Allen*, Westerbaenstraat, 156, tés Gravenhage, Amsterdam.

Prière aux camarades de nous signaler les lacunes que nous pouvons avoir faites, en écartant, bien entendu, les journaux qui, soi-disant révolutionnaires, sont de mauvaise foi dans leur polémique au sujet des idées anarchistes.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 16 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 28 DÉCEMBRE AU 10 JANVIER 1890.

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS LECTEURS

*Encore un numéro de sauté. Malgré tous nos efforts pour l'éviter, nous n'avons pu paraître la semaine passée. Inutile de renouveler à nos dépositaires notre appel. Ils doivent savoir pourquoi nous n'avons pas paru.*

## Le Vingtième Siècle

*(suite et fin)*

IV

Si Bellamy a bravement rompu avec l'économie politique, — y compris l'économie politique marxiste, — il est resté fidèle à tous les préjugés de l'école autoritaire. Chaque citoyen, nous l'avons vu, a droit dans son système à la richesse sociale ; la rémunération selon les services rendus est reconnue absurde ; la garantie d'un bien-être égal pour tous est la base de la société.

Mais alors vient le préjugé autoritaire. Les travailleurs font une *armée*, comme l'armée allemande, avec chefs, sous-chefs, etc. Est — ce qui est surtout frappant — c'est, dans l'idée même de Bellamy, tous ces chefs sont absolument inutiles.

Qu'ils peuvent devenir une source de mal dans la société, Bellamy le comprend parfaitement. Aussi cherche-t-il à montrer, qu'en appliquant le système d'élections d'une certaine manière, la société aurait les meilleurs hommes pour chefs — à quoi les anarchistes, qui ont approfondi la question de l'autorité, répondront que toutes ces garanties sont fictives. Et d'autre part il fait apercevoir que les attributions des chefs sont si minimes et si nettes qu'ils ne pourraient en abuser sérieusement — à quoi nous répondrons qu'alors ces chefs deviennent inutiles, et c'est ce qui ressort du livre même de Bellamy.

---

Ainsi, prenons une des attributions des chefs — une des principales : celle de déterminer les prix des choses.

On se souvient que chaque citoyen reçoit un crédit de tant de mille francs par an sur les magasins nationaux ; et qu'il peut disposer de son crédit comme bon lui semble : prendre un riche logement et se nourrir de pommes de terre, ou bien prendre dans les magasins des objets d'arts et se contenter d'une mansarde et de pain sec. Chaque chose supplée par la nation (logement, tissus, objets d'art, nourriture, etc.) ayant son prix, vous vivez comme il vous plaît tant que vous n'avez pas épuisé votre crédit.

Ces prix, c'est l'administration qui les établit, en se basant sur la durée de travail nécessaire pour produire chaque commodité, chaque étoffe, chaque livre de pain ou de viande. Ainsi, s'il faut cent mille heures de travail des agriculteurs pour produire 200,000 livres de pain, tandis que le même nombre d'heures des tisserands ne donne que 50,000 mètres de cotonnade, le mètre de cotonnade coûtera quatre fois plus cher que la livre de pain. Et si, dans tel métier désagréable, il a fallu réduire la journée de moitié afin d'y attirer des volontaires, l'heure comptera dans ce métier comme deux heures des métiers ordinaires.

Et bien, soit. Supposons que l'on accepte ce système. Et avec tout ça, l'administration n'a rien à voir dans la fixation des prix. Puisqu'elle ne fait que *constater le fait ;* puisqu'elle ne fait que *répéter* ce qui lui vient des agriculteurs ou des tisseurs qui lui disent : « *nous* avons mis 100,000 heures de travail pour faire 200,000 livres de pain, ou pour tisser 50,000 mètres d'étoffe », — à quoi bon son existence inutile ?

Chez Bellamy, comme chez tant de social-démocrates, c'est toujours cette même erreur que nous retrouvons : ou s'imaginer que la statistique peut venir d'un bureau central, tandis qu'elle ne peut venir que de l'individu. Aujourd'hui, en effet, la statistique se fabrique par les bureaux, et c'est aussi pourquoi tous ses chiffres sont autant de mensonges. Mais aujourd'hui même, quand on veut avoir des chiffres corrects, on s'adresse à l'*individu*. On le fait déjà pour les recensements et on le fera pour toute chose ; parce que la statistique correcte ne peut émaner que de l'individu. Et quant à l'adition, si elle se fait par maison, par rue, par quartier, par commune, par région, — il ne reste plus en dernier ressort que de faire une addition d'une cinquantaine de chiffres tout au plus, — chose qui se fait par le prote de l'imprimerie bien mieux que par les secrétaires de Comités de statistique. Au fond, le prote vérifie toujours les additions des employés.

C'est l'erreur commune des autoritaires. Ou bien, ils donnent à l'autorité des pouvoirs réels, et alors ils s'aperçoivent eux-même du danger ; ou bien, ils réduisent ses attributions à zéro, si peu de chose qu'elle devient inutile. Il n'en reste que le nom et l'uniforme. Ou bien nuisible, ou bien inutile — il n'y a pas à en sortir pour toute espèce d'autorité.

---

Quant au système des cartes de crédit, c'est un système comme un autre pour dire ceci : tout ce que la Commune, le groupe communiste ou la nation communiste produisait en quantités plus que suffisantes pour la consommation (gaz, eau et tout ce qui sera produit de même) sera pris à discrétion. Mais, comme il n'y a pas absolument de limites pour les besoins artistiques de l'homme et ceux de jouissance en général, et que la communauté ne peut pas livrer des télescopes, des pianos à queue, des œuvres d'art, etc., à discrétion, il faut une certaine limite à la consommation de l'individu pour ces objets — tant que l'on n'aura pas encore trouvé le moyen de produire ce qui est rare en quantités assez grandes pour que cet objet recherché devienne accessible à tous en quantités illimitées.

Bellamy propose les cartes de crédit. Nous avons proposé le rationnement pour les objets rares et la prise au tas pour tout le reste. Mais, nous sommes persuadés que le jour où on se sera réellement pénétré de cette idée que chacun a droit à l'aisance, on trouvera mille autres moyens d'accorder les besoins avec les possibilités de la production. Et on essayera ces moyens divers dans divers groupes.

L'essentiel, c'est d'en concevoir la possibilité pour marcher d'un pas ferme vers ce but. Car, tant que la société n'aura pas reconnu le droit à l'aisance pour tous, il n'y aura rien de fait : la Révolution sociale sera à faire.

---

Il y aura encore un point que nous devons toucher avant de terminer nos observations.

Pour les œuvres d'art et de littérature, ainsi que pour la presse, Bellamy propose le système suivant :

Supposons, dit-il, que moi et mes amis nous voulons fonder un nouveau journal. Nous cherchons des abonnés. Et quand nous en avons assez pour couvrir les frais du journal, nous nous adressons à l'administration qui raye des cartes de crédit de nos abonnés les sommes souscrites et les porte au crédit du rédacteur ou administrateur élus par les abonnés. Le journal s'imprime dans les ateliers nationaux, et ce que chaque numéro coûtera, sera rayé du compte de l'administrateur du journal. « L'éditeur, ajoute Bellamy, est déchargé des travaux obligatoires, et les abonnés paient à la nation une indemnité égale à ses frais d'entretien pendant qu'il fait le service de rédacteur ».

Voilà une idée contre laquelle on ne saurait trop protester. Si elle était admise par la Révolution sociale, elle deviendrait la source de toutes les inégalités et, partant, de toutes les iniquités. Et ici, encore, comme pour l'autorité, c'est un mécanisme absolument inutile.

Le but principal de la Révolution sociale, après la prise de possession du capital social, devrait être l'abolition *absolue* de toute distinction entre le travail manuel et le travail de tête. Tant que chacun, sans exception aucune, ne travaillera pas de ses bras, aussi bien que de sa tête, — ce sera toujours l'iniquité, l'intrigue, la domination, le dualisme de la conscience, bref, tous les maux dont nous nous plaignons aujourd'hui. Tant que l'opinion publique ne considérera pas l'homme qui ne travaille pas de ses bras, aussi bien que de sa tête, comme un être manqué, comme une monstruosité piteuse, — quelque chose comme un aliéné, ou un éclopé — la Révolution sera toujours à faire.

Il faut à la société des littérateurs, des poètes, des artistes, des savants ; il en faut certainement et bien plus qu'il n'y en a aujourd'hui. Mais, poète, littérateur, savant et artiste n'en seront que meilleurs poètes, meilleurs artistes et meilleurs savants s'ils travaillent de leurs bras *comme tous les autres*.

Puisque, dans une société où tous travaillent pour tous, il suffirait de trois ou quatre heures de travail manuel pour donner la richesse à tous, — celui qui se sentirait la vocation de

poète, d'artiste ou de savant, trouverait largement, dans le restant de la journée, le temps de faire ses poésies, ses œuvres d'art ou ses études.

Quant à multiplier sa pensée, à imprimer ce que l'on aura écrit ou dessiné, — et bien, prenez une de ces immenses manufactures où tel journal anglais fait son papier, sa composition, ses clichés, son impression; peuplez-les de volontaires venus à leurs heures de loisir pour propager l'idée qui est de leur goût, et vous aurez le journal.

Et cela nous rappelle que si nous en avons déjà parlé en traitant les « besoins scientifiques » dans la *Révolte* de l'an passé), nous n'avons pas encore assez développé cette idée et qu'il serait temps de reprendre notre série, interrompue par des articles du jour. Le fait même qu'un homme aussi intelligent que Bellamy fasse revivre dans son Vingtième Siècle la division en littérateurs et travailleurs, en aristocratie et en plèbe, ne prouve-t-il pas déjà que cette idée, si juste et si naturelle, n'a encore pas fait son chemin, qu'il faut la propager? Car, tant que l'aristocratie du travail cérébral existera, la Révolution sera toujours à faire. Cette inégalité est la source de toutes les autres.

---

Le *Regard en Arrière* sera certainement traduit et lu en français, comme il est lu en Amérique et en Angleterre. Une personne bien placée pour connaître les chiffres exacts vient d'écrire aux journaux anglais, que c'est à 240,000 que s'est vendu le livre de Bellamy en Amérique. Ces chiffres sont la meilleure réponse aux camarades qui nous reprochent de trop parler de la société future. Le fait est, qu'avant de faire la Révolution, on veut savoir ce que l'on pourrait mettre à la place du gâchis actuel. Et, quels que soient les défauts de ce petit livre, il aura toujours rendu l'immense service de suggérer quelques idées et de donner matière à discussion à ceux qui veulent réellement la Révolution sociale.

# L'HARMONIE

*Nous avons reçu l'article suivant :*

On a clamé tant de fois que les systèmes libertaires étaient de par la loi de nature, anharmoniques fatalement et que leurs apôtres n'étaient que des rêveurs transportés sur les rives du fleuve hypothéthique où ils voyaient s'estamper le bleu vague de leur société simpliste; on a tant usé et abusé de tous les clichés courants sur l'absurdité de notre thèse; les autoritaires de tous poils ont déjà tant appliqué sur nos conceptions leurs emplâtres selon la formule; enfin, l'esprit conservateur des choses laideronnes qui nous obsèdent par leur subissement a si bien marqué du sceau de sa bêtise l'Idée, pure de leur promiscuité, qu'il est profondément ingrat de faire justice de ces insanités, de ses lâchetés bilieuses et de ces somnolentes imprécations.

Quoi qu'il en soit, les impuissants de la vérité useront en vain leurs dents venimeuses sur le clavier de l'harmonie naturelle, celle-ci ne s'apercevra même pas que des faquins sans convictions ont tenté d'assourdir la pureté et la sonorité de ses notes cristallines en insinuant leurs croassements désespérés dans le chœur magnifique réflétant l'Humanité libre et la justice passionnelle! Lorsqu'un roquet jappe autour de vos talons, lui répondez-vous? On le laisse s'égosiller.

Pour que la société, ainsi que vous le désirez, soit possible, nous opposent inévitablement les rassis de l'incapacité, il faudrait que l'homme fut parfait, Erreur manifeste! et l'argument n'est qu'un pur sophisme, car, renversons-en les termes, et nous leur clorons la bouche en répliquant : changez la société, renouvelez le moule, et la forme et l'homme seront renouveaux, le fruit sera meilleur!

Toutefois, si l'on n'a pas l'heur de leur corner ces mots au tympan, on risque fort d'être incompris, tellement leur inertie d'assimilation est grande.

Oui, l'homme est le produit de son milieu, comme la composante de deux forces d'ordre comme la composante de deux forces d'ordre atavique et social, lesquelles se mouvant constamment, entraînent à leur suite, comme le sillon du navire emporte le frêle esquif, l'unité qui compose la base du système, l'atome qui édifie avec ses congénères le corps entier, d'après les lois immuables de la synthèse. Or, les milieux, diversifiés à l'infini suivant les latitudes, les langages, les mœurs, les accidents terrestres, les rapports endémiques, les morales pratiques fournissent autant de sujets d'études bien distincts et ces dernières autant de corrélations anthropologiques. Il est donc avéré que l'homme est l'image de son milieu et non pas la société le miroir de ses composantes. Toujours en vertu de la synthèse universelle qui préside aux évolutions et aux Révolutions, à l'épanouissement des idéals, au cycle impérissable des trajectoires ascendantes.

Autre cheveu : mais les hommes si dissemblables en toutes choses, en goûts, en amours, en mœurs, en instincts, comment pourraient-ils jamais s'entendre et réaliser la devise antique et suggestive : *Labor Concordia!*... Ainsi du musicien pleurard et charentonnesque qui viendrait crier à la cacophonie parce que les motifs de sa suave mélodie ne seraient pas identiques et que les notes en seraient disparates!... Mais précisément s'il y a unisson il ne peut y avoir harmonie et c'est la composition des notes diverses qui rend l'accord agréable à l'ouïe! La société libertaire, harmonique et possible, est la somme, le mariage, la fusion des éléments antinomiques et cependant cohésifs, de toutes les unités, de toutes les autonomies individuelles. Et cette société, *logique* et conforme en son essence aux lois de la nature, appelle en son sein toutes les incohérences sociales qui, se complétant, agrégées en une masse, proclament enfin la vérité de nos aspirations et l'intuition de notre justice attributive.

Je parlais ci-dessus de l'harmonie dans la phrase mélodique. La même vérité ressort de la composition de l'orchestre, de l'orphéon et mieux de la musique dénommée proprement : *Harmonie*.

Ah! de quelle superbe société les bourgeois et les autoritaires nous imposent la secrétion! Quelle insipide monotonie ils nous prêtent! On conçoit cela. La vérité vraie, celle qui plane dans l'atmosphère, celle qu'on ne lit pas dans les codes et qui n'a pas de magistrats, cette senteur qu'on respire de la nature et qui nous rend idolâtres d'elle, est un mythe pour les circonvolutions stériles des cerveaux blasés! N'est pas juste qui veut! N'est pas un libertaire qui peut!

C'est en raison des affinités uniques ou multiples des individus ou des groupes qu'une société quelconque peut vivre et se mouvoir librement. Les particularités d'un individu se juxtaposent à celles similaires d'un autre et de ce deuxième les qualités mineures naturellement, par attraction, vous associer aux parallèles d'un tiers et ainsi de suite. Les hommes ayant un motif d'association, mettent leurs qualités d'union en facteur commun, et tandis que ces qualités agissent dans le milieu librement favorable à leur expansion, le reste de leur énergie ira où le conduiront ses vagabondes affinités. Puis le groupe est l'embryon de la société, le composé intégral du simple autonome; la société une et constante est la cohérence des molécules animales, l'entité scientifique des individualités papillonnes!...

Harmonie parce que sympathie des intérêts, harmonie parce que comptabilité de toutes les initiatives!

Car les hommes ont été, comme le disent les bourgeois, inégaux toujours et le seront à jamais. Mais, car les hommes — ce qu'ils oublient d'ajouter — sont tous équivalents!

# AVIS

VIENT DE PARAITRE : *La Défense et le Procès de Pini*, et *Mort aux Voleurs*, à 5 centimes l'exemplaire, et à 2 fr. 50 le cent (port payé par nous), pour la propagande.

Les groupes de province et de l'extérieur sont priés de faire savoir le nombre d'exemplaires qu'ils désirent. Ecrire au comp. Cabot, 145, quai Valmy, à Paris.—Les expéditions seront faites contre mandats.

***

Nous prions les camarades de l'extérieur, auxquels nous envoyons des numéros en plus, de les faire circuler.

***

Nous venons de recevoir du compagnon Guy quelques exemplaires de sa brochure : *Les Préjugés de l'Anarchie*, 1 franc.

Les compagnons qui nous l'avaient demandée sont priés de nous le faire savoir à nouveau.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

On ne se figure jamais assez jusqu'à quel point les lois nous entravent dans l'existence de chaque jour. Voici quelques petits exemples de conséquences de la légalité.

On a peut être entendu parler depuis quelques mois d'un musée des Religions, autrement dit Musée Guimet, du nom de celui qui en a rassemblé les éléments. Les objets réunis sont relatifs à l'histoire de toutes les religions (hormis la chrétienne, soit dit en passant). Le musée était prêt depuis le printemps à recevoir les visiteurs; mais l'entrée de ce musée devant être payante au moins plusieurs fois par semaine, il faut que par une loi, le service des entrées ait été approuvé préalablement par les Chambres. La défunte ayant oublié cette formalité, il a fallu attendre la réunion de la nouvelle. Et voilà pourquoi beaucoup de braves gens que cela aurait pu intéresser n'ont pas été admis à visiter le Musée Guimet, ni gratuitement ni en payant.

***

*Autre exemple.* — La loi, qui régit le transport des voyageurs en commun ne connait pas encore les chemins de fer à voie étroite, genre Decauville. Pour permettre l'installation de celui qui a circulé pendant l'Exposition entre l'Esplanade des Invalides et le Champ de mars, le préfet de police a dû assimiler les trains à des omnibus et les licences délivrées aux mécaniciens portaient des formules imprimées leur enjoignant « de ne pas faire claquer leur fouet et de ne pas laisser brouter les feuilles des arbres par leurs chevaux ».

Anerie, dira-t-on. Mais si l'on veut bien y regarder de près, il n'y a pas de loi plus intelligente que celle-ci.

***

Lundi, la Chambre a validé Joffrin. Mardi, j'étais envieux de savoir ce que faisaient les électeurs de Montmartre. Une révolution peut-être me disais-je. Erreur. Une exécution de Joffrin pour le moins. Même pas. Rien et mercredi rien et toujours rien. Hors de la proclamation du scrutin, on a attendu l'ouverture des Chambres; à ce moment on s'est décidé à remettre les hostilités jusqu'au débat sur l'élection; le débat est passé et protestations et manifestes sont oubliés.

Tudieu, il me semble que si j'avais reçu une gifle de cette taille, je me serais rebiffé quelque peu. Mais peut-on attendre autre chose que ramollissement et platitude de la part d'un électeur?

Cette validation ne peut pas nous être désagréable. Elle montre ce que vaut le suffrage universel, comme moyen de protestation. A nous de faire de la propagande parmi les dégoûtés de Joffrin et de Boulanger.

***

La République a été proclamé le mois dernier au Brésil. Cela fait toujours plaisir, parce que cela embête les rois; mais pour constituer une amélioration au sort des Brésiliens. Non. Don Pedro, l'ex-empereur se rendait bien compte de l'espace qui sépare un Empire d'une République lorsqu'il disait à Victor Hugo : « Mais si mon peuple veut la Répu-

blique, il n'a qu'à me nommer président ». Ce n'est pas don Pedro qui a été nommé président, mais c'est tout comme.

Une parole profonde prononcée par je ne sais plus qui a aussi nettement caractérisé l'abolition de l'esclavage qui a été décrétée cette année : « Nous avons voulu faire une bonne action et il s'est trouvé que nous avons fait une bonne affaire ». Reste à savoir seulement si la perspective de la bonne affaire n'a pas pesé quelque peu dans la balance que lorsqu'il s'est agi de faire la bonne action.

***

Saint-Quentin. — Le groupe *La Libre Pensée* de Saint-Quentin avait organisé une conférence publique pour dimanche 15 décembre, à laquelle devait prendre part trois députés, ainsi que les citoyens Odin et Schacre de Paris, mais les trois députés ne se sont pas dérangés. Comme de coutume ils se sont excusés de ne pouvoir venir.

C'étaient le député à la blouse, Baudin et Lachise. Le député à la blouse n'a même pas pris la peine de répondre à ses collègues collectivistes.

Le citoyen Odin ouvrit la séance et céda la parole au citoyen Schacre, qui parla d'abolir le clergé et que tout serait sauvé. Nous ne nous occuperons pas de lui, car il trop patriote et que sa manière de voir est trop anodine.

Le citoyen Odin prend ensuite la parole, mais on remarque aussitôt que ce n'est plus le même langage que le précédent, car il attaque la propriété individuelle pour la mettre en bien social.

A la fin de la réunion, le président fit voter à l'unanimité la sotte bêtise de la suppression du clergé.

***

Vienne. — Dimanche 8 décembre, notre ami Fages, à l'occasion de la naissance de son fils, auquel il a donné pour prénom le nom de Spies, conviait les compagnons viennois à une fête de famille dans les salons du restaurant Monnet, route d'Avignon.

Une centaine de compagnons et compagnes, dont plusieurs lyonnais et lyonnaises, ont répondu à son invitation.

Notre ami après avoir remercié les amis présent, a énoncé les raisons qui l'ont déterminé à ne pas faire baptiser son enfant et à le faire inscrire sous le prénom de Spies.

Ensuite trois autres compagnons ont pris la parole et ont developpé les principes du Matérialisme et ne l'Anarchie. Estimant et insistant à ce que chacun de nous émancipe ses enfants au moins moralement en attendant de pouvoir le faire physiquement, à seule fin, quand le grand jour arrivera, que la Révolution trouve des hommes prêts à agir et mettre nos principes en pratique en connaissance de cause.

En somme, bonne journée pour la propagande et la solidarité en a eu sa part.

Il serait même à désirer que des réunions de ce genre se renouvellent plus souvent.

Tout en se récréant un peu, on fraternise ensemble et la propagande ne peut qu'y gagner sous tous les rapports.

## Suisse

Neuchatel. — Le procès de nos amis Albert Nicolet, Darbellay et Henzi poursuivis devant les Assises fedé ales comme auteurs et propagateurs du *Manifeste aux Suisses* s'est terminé le 21 décembre par un acquittement à la suite d'un véritable coup de théâtre qui fait l'objet des commentaires de toute la presse suisse.

A dix heures, après un violent réquisitoire de M. Stockmar, procureur-général de la Confédération, un incident très piquant s'est produit ; le compagnon Nicolet a demandé la permission de lire une pièce de vers intitulée : *Le 1er Novembre 1871*, et commença aussitôt la lecture des vers que voici :

Pourvoyeurs de la mort, ô rois! quand viendra l'heure
Où, dans leurs larges mains, les peuples briseront
Tous les hochets pompeux dont votre orgueil les leurre,
Dans leurs sombres linceuils les morts tressailleront.
O rois! quand viendra l'heure infaillible et prochaine
Où, vengeant en un jour la conscience humaine,
Vous finirez épardus, conspués et maudits ;
Où les trônes, les sceptres et les glaives infâmes,
Avec les échafauds seront jetés aux flammes,
La terre entonnera des hymnes inouïs.
Le coupe du sang veut une dernière goutte ;
Ce sang sera le vôtre, ô tyrans! et la route
Que pourra suivre enfin la libre humanité
Lui montrera le but divin : « fraternité ».

« Voilà de beaux vers, ajouta Nicolet ; il répondent éloquemment, quoiqu'en termes bien plus violents et plus passionnés que ceux du manifeste, aux attaques de M. Stockmar contre les anarchistes ; ils ont de plus ce rare mérite d'être d'un procureur-général, et ce procureur-général, qui réfute si bien M. Stockmar, est M. Stockmar lui-même. Voir la *Tribune du Peuple*, de Délémont, à la date indiquée ».

Ces paro es produisirent une grande sensation sur l'auditoire, et Nicolet se hâta d'ajouter, en s'adressant aux jurés :

Je ne réclame de MM. les jurés ni indulgence ni commisération ; ce que nous avons fait, nous avions le droit de le faire. A l'avenir, nous serons plus prudents ; nous rédigeront nos manifestes de façon à passer à côté du code.

Je parle sincèrement. M. le procureur-général [illegible] sont deux : on peut être détraqué — puisque détraqué on nous dit — mais on a du cœur...

Si vous voulez être juste, poursuivez aussi comme nous le *Grutleen*, qui a toujours été plus violent que nous ; poursuivez M. Stockmar, qui nous a donné dans ses vers un exemple que nous avons seulement suivi et dont nous sommes que les disciples et les imitateurs.

Cette révélation produit une longue et profonde sensation. Le procureur-général reste cloué sur son fauteuil, et le jury prononce à l'unanimité l'acquittement des accusés.

## Portugal

Lisbonne. — Le 11 novembre, anniversaire de l'exécution de nos vaillants compagnons de Chicago, a été commémoré par le groupe de Lisbonne au théâtre Terpsichore, où ont pris la parole quatre compagnons. La salle était comble et la plus grande partie des assistants étaient des républicains et socialistes autoritaires.

Il faut vous dire que nous avons fait paraître à la *Revolta* et dans les journaux républicains *Seculo* et *Debates* cet avis :

« Le groupe communiste-anarchiste de Lisbonne invite la classe ouvrière en général, à assister à la conférence et invite spécialement les chefs des divers groupes politiques à réfuter nos principes ».

Pas un! Personne n'a demandé pour les réfuter.

L'Association des Travailleurs (groupe impossibiliste) a aussi commemoré le 11 Novembre devant cinq personnes, et après la clôture de notre conférence, nous sommes partis où ils étaient réunis, et avons eu une discussion dans laquelle les compagnons Moraes et Rezende ont pris la parole.

Depuis le 11 novembre nous avons eu des conférences contradictoires tous les mardis avec les socialistes, lesquels n'ont que le sieur Figueivedo, capable de dire quelques mots sophistiques, ne pouvant pas répondre à nos arguments.

A présent, le groupe communiste-anarchiste de Lisbonne est très important, ayant dernièrement agrandi beaucoup en résultat des conférences contradictoires avec les socialistes, dont beaucoup se sont déclarés anarchistes après avoir entendu nos doctrines.

Après celui de Lisbonne, il y a le groupe de Porto, de Evora, de Setubal, de Coimbra et de plusieurs villes du Algarve.

## Allemagne

Dans le courant du mois passé, les grèves de Westphalie avaient repris à nouveau. Les compagnies ayant refusé le travail aux meneurs des grèves, les mineurs quittèrent le travail. L'empereur s'empressa d'envoyer son secrétaire particulier pour supplier les directeurs des compagnies d'accepter les mineurs renvoyés et caresser les mineurs en attendant. Les directeurs ont cédé aux prières de leur délégué à la guerre, le porte-couronne de l'Empire et la grève est conjurée pour le moment.

***

*Un aveu de Bismarck.* — Le prince de Bismarck ne peut se faire à l'idée que quelques milliers d'ouvriers, mal intentionnés peut-être, soient en état, en cessant de travailler, de troubler, d'interrompre même l'activité de tout un grand peuple. Cette situation affecte la clairvoyance du grand homme politique. — « Il faut, a-t-il dit, que la fortune publique ne soit plus à la discrétion des abatteurs de houille de la Ruhr, gens plus puissants, sans s'en douter, que l'empereur lui-même. Ils peuvent, demain, par un coup de ferme volonté, en détruisant leurs outils, nous jeter violemment en pleine Révolution sociale! Il est absolument nécessaire que ce danger soit écarté. (*Gazette de Bruxelles*)

## Belgique

Une grève générale des mineurs est sur le point d'éclater.

Le 25, des grèves partielles éclataient dans tous les bassins miniers. Le 26, elles se répandaient encore. Tous les grands puits du bassin de Charleroi étaient abandonnés. Le charbon manquait. Inquiétude générale des exploiteurs.

## Roumanie

La cruauté bourgeoise est dépassée par celle des officiers. Combien d'actes de cette brutalité féroce exercent-ils journellement sur les soldats! Les coups de poings, de sabre, de fouet, de corde, composent la méthode : d'enseigner aux soldats et surtout aux recrues le fameux et bel art militaire. Mais ils passent inaperçus. Les soldats ne pouvant plus marcher, ou ceux tombés malades à la suite des mauvais traitements de leurs chefs, ce sont là des choses si fréquentes, qu'on ne se donne plus la peine d'en parler.

Aussi faut-il, pour que l'opinion publique s'alarme, des faits exceptionnels ; comme par exemple les crimes commis ces jours derniers :

Un soldat maltraité par son sergent, s'est brûlé la cervelle et un autre a expiré sous les coups qu'un lieutenant lui a donné.

Voici un crime plus atroce encore :

Dans le peloton, un soldat ne pouvait pas tirer du tout au centre de la cible, le sous-lieutenant le menace de mort. Et en effet, à un nouvel insuccès du soldat, il prend le fusil et fait tout bonnement feu sur lui.

Le soldat a succombé après deux heures de terribles souffrances.

Vu le but que l'armée est appelé à remplir, l'éducation du militaire tend fatalement à rendre criminel son cerveau et par conséquent rien d'étonnant dans les crimes qu'ils commettent.

***

Bukarest. — Tout le temps que le sieur Duca a gardé la direction de l'école des ponts-et-chaussées, il a tâché d'exercer sur les élèves le dernier absolutisme possible. Il n'y avait pas moyen de discuter avec lui une fois qu'il avait pris une décision. Et si par hasard, dans des moments de bonne disposition, on parvenait à lui montrer délicatement une absurdité qu'il aurait faite, il n'y revenait jamais, de peur que ça nuise à la morale autoritaire.

Reconnaissant, pour « une si intelligente direction de l'école », le gouvernement l'avance et le nomme directeur des chemins de fer, où, à peine arrivé il cause, il y a un an passé, la grève des ouvriers du chemin de fer, grève dont nous avons donné à temps tous les détails.

A l'école des ponts-et-chaussées, il lui succède un individu du nom de Varnav, qui tâche de suivre pas à pas le chemin inauguré par son prédécesseur ; même plus, ce Varnav, trop borné pour pouvoir se maintenir sur le pied de cet autoritarisme, s'inspirait incessamment des conseils de Duca, en fait, c'était toujours ce dernier qui conduisait l'école, Varnav n'était que le mannequin.

A côté de cet autoritarisme, la tendance à répandre le militarisme dans l'école, cause un mécontentement général, qui a éclaté cette fois ci dans les conditions suivantes :

Un de ces derniers jours, quoiqu'il fit très froid et très mauvais temps, le directeur persistait à vouloir que les élèves fassent l'exercice militaire. Il ne manquait que ça pour que le mécontentement éclate, et en effet les élèves se refusent de prendre part à l'exercice et ils sont consignés pour 15 jours. Un des élèves disant au directeur, au nom de ses collègues que la punition était injuste, est chassé définitivement de l'école.

Se déclarant solidaires de leur camarade expulsé, les élèves refusent de prendre part aux cours, la grève se déclara ainsi. Ensuite les élèves conducteurs des deux années attachés à l'école, suivent leurs camarades, de sorte que les élèves de l'école sont en grève.

A cette occasion, il faut rappeler que plus d'une fois il y a eu des grèves et des révoltes, parmi la jeunesse étudiante roumaine, contre l'autoritarisme scolaire et que l'esprit de révolte y est bien avancé.

### États-Unis

Un jour du mois dernier, la police était requise pour ramasser le cadavre d'un vieillard nommé John Schweidler qu'un logeur à la nuit, une brute du nom d'Adolph Mayers, avait fait jeter — mourant des brutalités qu'il avait subies — dans la rue, au 253 E. Houston street, N. Y. Le malheureux s'était trouvé malade au point de ne se mouvoir à l'heure de quitter la chambrée, et son logeur, sous prétexte que les règlements de police lui commandent de ne pas garder de malade, l'a fait habiller de force, balancer dehors par son employé aussi sauvage que lui. Aux personnes qui la pressaient de sévir contre les deux brutes, la police répondait qu'il n'y a pas de loi qui l'y oblige pour le cas présent... Parbleu ! la police, quand il s'agit de taper sur de pauvres hères, pas besoin de loi écrite, elle a la poigne toute prête, mais pour les protéger ou les venger, jamais ! Et puis, policeman, maquereau et logeur à la nuit, ça mange au même plat et s'accorde au même trio.

***

A Boslyn, nouvel état de Washington, un débitant de boissons, nommé Tosuman, a été grièvement blessé d'un coup de révolver par un pauvre diable qu'il avait excité à la dépense et qui ne pouvait, au moment même, lui donner deux dollars qu'il réclamait. Arrêté, le cabaretier n'est pas resté longtemps sous les verroux : le lendemain matin il était lynché. Un sale parasite de moins.

*Le Réveil des Masses.*

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Tous les groupes anarchistes de la région lyonnaise sont priés d'envoyer le plutôt possible leur adresse au compagnon Says, rue de la Villette, 62, à Lyon, pour une communication importante de la part des groupes lyonnais.

***

Villetaneuse. — Un groupe anarchiste, prenant pour nom : *Les Vrais Révoltés*, vient de se former ici. Les compagnons composant ce groupe sont convaincus qu'il faut faire une propagande sérieuse, en employant tous les moyens possibles, pour faire comprendre aux travailleurs ce que c'est que l'Anarchie, car le mot Anarchie résonne encore très mal à leurs oreilles : il faut qu'il ne doutent plus ; qu'ils soient bien persuadés, que dans l'Anarchie est le salut, c'est-à-dire la vraie Révolution sociale.

***

### AUX AMIS

*Groupe de propagande dans les campagnes.* — La situation actuelle, pleine de menaces et d'évènements nous engage à continuer avec plus d'activité l'œuvre de propagande que nous avons entreprise en répandant dans les campagnes les idées anarchistes. A cet effet, nous soumettons à ceux qui nous ont promis leur concours et accordé leur appui, notre situation financière :

| | |
|---|---|
| Produit de vente et souscription | 635 fr. |
| Frais d'imprimeur, d'expédition et correspondance | 765 |
| Il reste donc actuellement un déficit de | 130 fr. |

que nous sommes forcés de solder avant d'entreprendre autre chose.

Nous faisons donc appel de nouveau à ceux qui croient que nos idées doivent pénétrer, même dans les plus petites bourgades, et qu'il est nécesaire, dans la lutte prochaine, qu'un noyau d'hommes soit assez conscient pour mettre un obstacle aux prétentions autocratiques des socialistes du Quatrième Etat.

Adresser tout ce qui concerne le groupe à la *Révolte*.

***

Liège. — Liège qui a donné le branle au mouvement révolutionnaire de 1886 et qui n'avait pas d'organisation anarchiste jusqu'à maintenant, vient de voir créer un groupe sous le nom *Les Jeunes Volés*, qui a pour but de réunir dans une commune idée de révolte, les déshérités de la vie.

A côté de la propagande pas le fait qu'il accepte entièrement : le groupe veut aussi répandre les idées anarchistes.

***

Troyes. — *Les Niveleurs Troyens* font paraître un placard qui a pour titre *La Révolution future*. Les compagnons qui désireraient en avoir, n'ont qu'à en faire la demande au compagnon Jeanmougin, place Saint-Nizier ou au compagnon Baudoin, rue du Cheval-Blanc, 5, et au compagnon Pannetier, rue du Petit Credo, 2. Le prix est de 5 francs le cent.

***

Le Havre. — Le compagnon Léon Lepiez informe les camarades qui sont en relation avec lui, que sa nouvelle adresse est 6, rue Grouchy.

***

Le compagnon [illegible] Giovanni, Gresse street, 28, Rathbone place, à Londres, tient à la disposition de ceux qui lui en feront la demande, des exemplaires de la défense de Pini en italien.

***

### Réponse aux camarades de Villeneuve

Votre lettre soulève des questions que nous croyons nécessaire d'éclaircir. Excusez le ton un peu sec de notre réponse : N us voulons être aussi laconiques que possible.

Les anarchistes *militants*, qui disent qu'il n'y a rien à faire en dehors d'es circonstances, n'ont jamais eu, pensons-nous, l'intention de dire qu'il fallait se croiser les bras, se borner à *prêcher*, et encore moins attendre que la Révolution nous tombe du ciel, comme l'auteur d'une certaine lettre *fataliste*, fort remarquable d'ailleurs, publiée récemment par la *Révolte*.

Ce qu'on a dit et ce que nous disons aussi, c'est que, adeptes du matérialisme déterministe, nous devons bien nous dire que la Révolution est un phénomène *nécessaire* qui arrivera à *son temps*, sans qu'il soit possible de l'organiser à *temps voulu* en dehors de l'Evolution matérielle et expérimentale, dont nous ne sommes et ne pouvons être *que de simples organes*.

Cette grève générale, *insurrectionnelle et expropriatrice* dont vous parlez, et qui n'est autre que la Révolution, sous un autre nom ; nous pouvons certainement et nous devons y tâcher et en propager l'idée ; mais quand elle éclatera, *à un moment que nous ne pouvons fixer*, sera-ce nous ou les circonstances, sera-ce les anarchistes ou l'Evolution sociale qui l'auront *organisée* ?

La réponse est claire :

Nous n'aurons fait, nous, qu'en *propager l'idée* ; — et c'est précisément ce que disent les camarades dont vous parlez : C'est là tout notre rôle.

Vous parlez aussi dans votre lettre de *dogmatisme* (le grand mot !) et vous citez des paroles très justes d'un camarade espagnol, mais qui n'ont rien à voir dans la question.

Les *discussions* qui ont eu lieu dans la *Révolte*, comme toutes celles qui ont lieu entre anarchistes, n'ont jamais eu pour but, que nous sachions, *d'imposer* à l'un les appréciations et les conceptions de l'autre.

La liberté individuelle n'a rien à voir là-dedans, et il n'y a pas à parler de *dogme* du tout.

Il s'agit tout simplement d'une question toute bête de *définition* :

An-archie veut dire : absence d'autorité.

Et anarchiste : ennemi de l'autorité.

Et quand un anarchiste combat tels ou tels actes, telles ou telles idées, il veut tout simplement dire qu'ils ne sont pas conformes à cette donnée *impersonnelle* de l'Evolution : l'An-archie.

A part cela, il ne fait pas un grief à Pierre ou Paul d'agir ou de penser comme il le fait, car il sait bien que ce sont les circonstances qui poussent les hommes et que chacun « a raison » dans ce qu'il fait (1).

Disons-nous bien qu'il n'y a ni bien ni mal *en soi*, ou plutôt que tout est bien en soi puisque tout est naturel et *nécessaire* (2) (demandez plutôt à M. Clovis Hugues !), et que pour juger les actes et les idées nous devons avoir recours à un criterium impersonnel de justice — qu'on l'appelle principe ou autrement — qui est pour nous l'Anarchie.

Le groupe *la Liberté*.

Bruxelles.

(1) Ou du moins croit avoir raison, ce qui n'est pas la même chose. (N. D. L. R.)

(2) Alors la société bourgeoise et les actes qu'elle entraîne sont bien et nécessaires ? Pourquoi vouloir les changer ?

Décidément, à force de vouloir trop prouver on en arrive à ne plus savoir ce que l'on dit. Si tout est bien en soi et nécessaire, pourquoi nous tuer à faire de la propagande. Chaque chose ne doit-elle pas venir à son temps ? Nous voilà alors retombés dans le fatalisme combattu par l'auteur de la lettre.

Si la discussion devait se continuer comme cela, certainement elle embrouillerait plutôt les idées que de les éclaircir, et les camarades de Villeneuve auraient alors raison de dire que l'on perd son temps.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Chapoton, s'il n'est point mort ou perdu est prié de faire parvenir son adresse à son frère, 42, rue des Passementiers, à Saint-Etiennne.

F. C. à Turin. — Pouvons vous envoyer les supplements en question.

V. P. à la Crèche. — Pouvons vous envoyer « Sous-Offs ». Vous n'avez qu'à nous en expédier le montant.

M. à Castelj aloux. — Plus « d'Entre Paysans » et d'Organisation de la Propagande. — « Aux Jeunes Gens » [illegible]

M. à Maisy. — Reçu [illegible] ne pouvant nous servir. Ce sont des timbres étrangers que nous vendons.

Antelme, écris au cordonnier de Londres, parce qu'il a des lettres à te remettre.

Le comp. Leclercq demande au comp. Delbecq s'il peut lui faire parvenir les deux volumes de la « France Juive » ou lui donner avis, 117, rue des Orteaux, Paris.

F. à Reims, V. à Firminy. — R. à Pamiers. — V. de V. à La Madeleine. — M. à Casteljaloux. — D. à Lyon. — N. à Toulon. — D. à Blanzy. — P. à Arras. — F. à Amiens. — M. à Tournus. — F. à Reims. — L. à Bordeaux. — G. à Brest. — Chaux-de-Fonds. — L. D. à Biella. — N. à Liège. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

*Commission des détenus.* — Caisse précédente : 15 fr. 80. — Excédent d'écot par W., salle du Commerce, 1 fr. 35 ; à la sortie de la réunion pour les bureaux de placement, (Bourse du Travail) 2 fr. 80 ; salle Favié 5 fr. 45 ; salle Charles 50 cent. — Reste en caisse : 25 fr. 90.

*Cercle international.* — Caisse précédente : 84 fr. 50. — Reçu salle Horel 1 fr. 90. — En tout : 86 fr. 40.

Groupe *La Liberté*, à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron, tous les samedis.

La brochure qui paraîtra prochainement, sera cédée aux groupes au prix de 5 fr. le cent (frais d'expédition en plus).

*Les Réprouvés*, salle Balthazar, au coin de la rue Sedaine et du boulevard Voltaire, samedi à 9 heures du soir. Formation d'une caisse abstentionniste.

*Les Révoltés* du XI et XX[e], groupe de propagande anarchiste, réunions tous les samedis soirs à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

Saint-Chamond. — Le groupe *Les Sapins du Mont-Pilat*, de concert avec les compagnons de Saint-Etienne, engage tous les groupes et les camarades de La Loire et de la région à assister à une réunion publique qui aura lieu à Saint-Chamond, le dimanche 5 janvier, à 2 heures précises, salle Joris, cours d'Izieux.

Ordre du jour : 1° La situation politique actuelle et l'élection prochaine ; 2° La nouvelle Chambre et les réformes promises.

A cinq heures du soir aura lieu la réunion privée.

Notre but, en réunissant tous les militants qui s'intéressent à la propagation de nos idée dans une causerie familière, est de renouer les relations si nombreuses et si fréquentes qui faisaient, il y a quelques années, de tous les compagnons de la région un groupe uni et compact ayant une force d'impulsion qui s'est émiettée depuis.

Nous mettons comme ordre du jour cette seule question : « Que pouvons-nous faire pour appuyer mutuellement les efforts des différents groupes ? Et aujourd'hui, en partant de ce principe, que pouvons-nous faire pour utiliser la période électorale qui va s'ouvrir dans la 3[me] circonscription de Saint-Etienne (vallée du Gier) ? »

Nous comptons sur le concours de la plupart des camarades de Saint-Etienne, Terrenoire, le Chambon, Firminy, Vienne, etc.

Adresser les adhésions au compagnon A. Dumas potier, à La Valette, près Saint-Chamond (Loire).

Jusqu'à 2 heures du soir, un service de permanence sera fait à la gare et au tramways, L'adresse donnée est à deux minutes de la gare

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 17 — 5 CENTIMES — DU 11 AU 17 JANVIER 1890

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'ANNÉE 1889

Ce qui caractérisera surtout l'année 1889 dans l'histoire socialiste-révolutionnaire, ce ne seront pas les fêtes du centenaire de la Révolution, ni de l'Exposition de Paris, ni même l'abolition du servage et de la monarchie au Brésil ; ce sera surtout ce grand mouvement qui se produisit au sein profond des masses ouvrières — parmi les mineurs allemands, belges et anglais, parmi les paysans d'Italie, les rudes métiers de toute sorte en Angleterre.

Déjà au début de l'année nous en signalions les commencements. Les petits faits de révolte de l'année précédente, les grèves partielles qui éclataient en 1888 à plusieurs reprises en Belgique ; et les révoltes de paysans dans la péninsule des Balkans faisaient prévoir que le mécontement et l'esprit de révolte faisaient leur chemin dans ces masses qui, il y a à peine quelques années assistaient encore en spectateurs indifférents à la lutte engagée entre les avant-gardes du Prolétariat et le Capital. Et dans notre revue de l'année 1888 nous avons déjà salué le réveil et l'avènement des masses — meilleur signe de l'approche des grands mouvements révolutionnaires.

---

Ces mouvements ont bientôt éclaté. Pendant quelques jours la grève des mineurs de Westphalie, suivie par celle des mineurs silésiens, captiva l'attention de l'Europe entière. On a vu un empereur allemand, imbu de militarisme et entiché de son importance, oublier ses soldats et ne s'occuper que de la grève qui menaçait de suspension générale les travaux de presque toutes les usines, le trafic de presque tous les chemins de fer. Il se posait en simple médiateur entre des travailleurs révoltés et leurs exploiteurs — les rois de la Bourse : son secrétaire particulier courait les cabarets des villages du pays noir, passait la main sur le dos des mineurs et, flattant ouvriers et patrons, cherchait à empêcher la grève générale.

De simples travailleurs avaient montré leur force. Ils avaient prouvé que sans leurs bras — la société entière allait se trouver sans pain ni eau, sans moyens de transport, sans le nécessaire, comme sans les plaisirs de la vie.

---

La même leçon fut bientôt répétée en Angleterre, à Londres, — dans ce centre de la vie commerciale de l'univers.

Deux cent mille chargeurs de navires ayant fait grève, le commerce de la Carthagène moderne se trouvait entièrement paralysé. Les navires, leurs grues balantes, se balançaient dans le port, tandis que leurs chargements pourrissaient dans les cales. Des industries entières s'arrêtaient, faute de farine, de sucre, de graines oléagineuses et ainsi de suite. Ce qui fait la vie industrielle du pays, — les objets les plus nécessaires — manquaient et on s'aperçut que toute cette vie qui roule dans une cité de cinq millions d'être humains, se trouvait à la merci d'une poignée de travailleurs.

Cette grève générale, dont on avait ri quand le délégué anarchiste en parla au Congrès ouvrier de Londres, était là, aux portes. Elle prenait corps. Et le froid vint au dos des bourgeois à cette seule idée que peu de chose avait manqué pour que l'arrêt de l'industrie et du commerce devint complet là même où le commerce international a son cœur, ou plutôt ses viscères principales, car — de cœur il n'y en a pas.

---

Et cette idée de grève générale, à laquelle l'Internationale aimait tant à revenir, fut de nouveau remise sur le tapis. Sa possibilité est maintenant démontrée. Elle n'a pas besoin d'être convenue à l'avance par la totalité des métiers. Il suffit de quelques-uns de ces métiers qui alimentent l'industrie, pour arrêter toute la vie d'une société basée sur l'exploitation. Les autres métiers seront forcés de chômer, dès que l'alimentation de quelques grandes industries aura été arrêtée.

Et la grève générale, ce sera la révolution *économique*. Ce sera la Révolution placée sur son vrai terrain, — non plus la Révolution des « va-t-en que je m'y mette » dont nous n'avons que trop vu d'exemples dans le passé.

L'idée de grève générale fait son chemin. Et, dans chacune des milles grèves qui éclatent chaque mois en ce moment même, elle est propagée par les groupes socialistes. Ceux-ci, rompant avec leurs vieilles traditions d'isolement, se mêlent aux grèves, se lancent dans la bagarre sans trop se demander quels sont les principes de la lutte. On lutte, on lutte entre travailleurs et patrons, et cela suffit. Aux socialistes de faire en sorte que la lutte prenne un caractère plus élevé. A eux d'élargir les idées de ceux qui sympathisent vaguement avec eux, mais qui n'ont pas encore eu le temps de faire leur éducation socialiste.

---

Cette éducation — l'a-t-on seulement donnée aux masses ? Si on a bien voulu leur jeter quelques bribes d'idées socialistes, n'était-ce pas toujours à condition de les enrôler dans des partis politiques, de les mener — bétail électoral — aux urnes, afin de gagner ici une sinécure de député, là une position de statisticien national, ou de ministre futur du travail ; — d'allié toujours aux bourgeois, de traître toujours aux grands principes par lesquels ils ont conquis leur popularité.

Que d'espérances les masses n'avaient elles pas mises dans cette année anniversaire de la Révolution, — dans ce Congrès que depuis dix, quinze ans, les travailleurs se promettaient de tenir en 1889 à Paris ! ce Congrès, duquel — nous le pensions alors — émanerait la dernière impulsion pour la Révolution sociale !

Il a eu lieu, ce Congrès. Deux, au lieu d'un. Deux éditions des mêmes billevesées, différant seulement par la couverture — par les chefs que l'on s'était donnés. Et il n'en est sorti *rien* — pire que rien ; puisque c'était le mot d'ordre d'oublier toute idée de révolution et, au lieu de révolte — de supplier les gouvernements de vouloir bien faire une loi des huit heures.

Ce que nous avons prédit dès longtemps est arrivé. L'alliance des chefs social-démocrates avec les bourgeois a porté ses fruits : ils *sont* aujourd'hui les alliés des bourgeois, les suppôts de l'exploitation. Et les masses, restées socialistes d'instinct, n'ont plus qu'à enfouir les morts et, brisant les chaînes de la discipline social-démocratique, chercher elles-mêmes leur voie vers la Révolution.

Elles le font déjà. Au Danemark, la révolte a éclaté : les socialistes se séparent des meneurs devenus bourgeois. Ils relèvent le drapeau rouge que l'on avait peint en bleu dans les petits comités des meneurs.

---

Un Congrès anarchiste international, — le premier depuis huit ans — a eu lieu à Paris. Et ici, le drapeau du prolétariat fut relevé de la boue bourgeoise. La Révolution sociale — telle a été la préoccupation du Congrès, en dehors des préoccupations d'ordre théorique sur les bases de la moralité qui passionnent en ce moment bon nombre de camarades parisiens.

Après avoir patiemment élaboré les bases de l'Anarchie, les anarchistes ont eu un vague pressentiment de la tâche immense qui va tomber sur eux dès que le fusil parlera dans les rues, dès que la hache sera portée sur les institutions actuelles.

La Réunion anarchiste de Paris a démontré que l'on peut délibérer sans se donner des chefs : qu'au fond, on n'a de chefs que ceux que l'on veut bien se donner soi-même ; elle a montré que ce n'est ni l'activité, ni l'initiative, ni le talent des individus qui font l'autorité, mais l'inactivité, le manque d'initiative, l'absence d'action de la part du grand nombre. C'est l'inaction qui crée l'autorité — non pas l'action.

Et, une fois que nous sommes entrés dans cette voie, tout porte à prévoir que les anarchistes, ayant trouvé le moyen de se sentir les coudes sans se laisser diriger, useront des réunions internationales pour acquérir des vues plus larges, des vues d'ensemble, sur le développement de la Révolution prochaine, — pour s'éclairer et se stimuler mutuellement à l'immense besogne qui incombe aux anarchistes.

Rallier les forces révolutionnaires, les inspirer de grandes idées, et marcher crânement à la démolition du vieil édifice — qui fera cela si ce n'est ceux qui ont eu le bonheur ou la chance de prendre dans la pensée les devants sur leurs frères ?

---

La fin piteuse de l'aventure boulangiste marquera aussi, cette année.

A en croire le procureur Quesnay, ce seraient les anarchistes qui l'auraient fait échouer. Le point culminant de l'aventure, — celui qui devait décider de son avenir — c'était le soir où l'aventurier devait rester à Paris, au lieu de partir pour Lyon. Retenu à Paris « par la volonté populaire », il devenait dictateur. Blanquistes

et monarchistes de toute nuance, sous les ordres de Déroulède, se couchaient ce soir là sur les rails, se cramponnaient à la locomotive qui devait emporter le farceur vers Lyon. On attendait les anarchistes, persuadés que ceux-ci, avec leur fougue, empêcheraient réellement le départ du train. Mais, au dire de Quesnay, la colonne anarchiste, arrivée place de la Bastille, refusa de faire cause commune avec les « patriotes » de Déroulède et laissa le farceur aux monarchistes et aux blanquistes. Sur quoi le chef de police vint dire : « Mon général, les anarchistes n'ont pas *donné;* il faut partir ».

Vraie ou non, légende ou réalité, cette affirmation de Quesnay prouve une chose : c'est qu'il y a loin des votards aux hommes d'action. Que pour faire un coup d'Etat, il faut les hommes à poigne, et que si l'aventurier avait force bulletins, il n'eut d'hommes d'action que les blanquistes — encore pas tous — et les quelques rares hommes d'énergie des parties monarchistes. Avec cela seul, on ne culbute même pas des ferrystes.

Le reste est connu. Malgré tous les coups de tam-tam, malgré les millions de tous ceux qui, au dire du *Gaulois*, jouaient leur dernière carte sur Boulanger, malgré les chiffons de papier de l'élection du 27, le boulangisme marcha de défaite en défaite, pour échouer piteusement à Londres d'abord, puis à Jersey.

Le danger de dictature bourgeoise est-il maintenant conjuré ? Nul ne saurait encore le dire. Sachons seulement que le malheur d'une Révolution serait de ne pas avoir une situation nette. La lutte doit être entre le travailleur et l'exploiteur bourgeois, entre le possédant et le dépossédé, sans bâton dans les roues, sans meute de chiens entre les deux armées. Un troisième — un homme de Brumaire, qu'il s'appelle Boulanger ou Vidangeur, — serait de trop, puisqu'une partie des efforts devrait se porter [illegible] l'abattre. Et on ne devrait pas oublier que la France a subi un Napoléon pendant dix-huit ans, et qu'un tzar russe, chassé par des révolutionnaires aussi dévoués et habiles que ceux de la jeunesse russe, tient encore le trône, malgré une chasse qui dure déjà plus de dix années.

---

La chute de la monarchie au Brésil a été aussi inattendue que nécessaire. On sait que depuis de longues années il y était question d'abolir l'esclavage. L'empereur, — un bon vieux qui aimait à se plonger dans la littérature socialiste lorsqu'il venait à Genève, — ne demandait pas mieux. La Bourgeoisie naissante le voulait aussi ; mais l'institution se maintenait toujours par l'inertie de toutes les institutions.

La grande révolte des esclaves dont la presse bourgeoise n'a même pas parlé (nous la signalions d'après les journaux socialistes portugais) mit fin à la possession du noir par le blanc. Les esclaves furent libérés, sans leur donner le sol — libres de mourir de faim s'ils ne trouvent pas de travail. Et, du coup, la force politique passant à la Bourgeoisie, la monarchie devait disparaître. Les intrigues de la prêtraille, patronnée par la fille du vieux Dom Pedro, n'ont fait, comme toujours, qu'activer le mécontentement, et un beau jour, l'empereur fut renvoyé en Europe. Le continent de l'Amérique n'est plus souillé par une tête couronnée.

Mais sa fille continue toujours à intriguer, de concert avec la prêtraille, et un mouvement contre-révolutionnaire a eu lieu ces jours-ci à Rio-Janeiro. Les soufanes, — ces porte-malheur des Bourbons — sont restés fidèles à leur tradition. Il n'y a pas eu de sang versé pour culbuter l'empire. Maintenant, on guillotinera au Brésil : et c'est ce qu'il faut aux curés.

---

En Russie, le mouvement révolutionnaire ne donne que peu de signes de vie. Mais il a notablement changé de caractère. C'est au milieu des travailleurs des manufactures que se concentre l'activité de la jeunesse.

A part un complot découvert, paraît-il, ces jours-ci à Pétersbourg, on n'entend pas parler des révolutionnaires terroriste. Mais le mécontentement grandit, il pénètre au sein des paysans.

D'ailleurs, le tzar y travaille de son mieux. Fidèle au traditions de l'Empire, c'est sur la noblesse qu'il cherche à s'appuyer. D'un coup de plume il a aboli l'institution la plus populaire parmi les paysans — les juges de paix qui, par leurs écrits portés sans distinction contre seigneurs et paysans, avaient démontré aux serfs libérés que le servage personnel avait réellement pris fin. Désormais, ce seront des seigneurs, nommés par les seigneurs, qui vont remplir les fonctions de juges sous le nom de « chefs de districts ». Armés de pouvoirs discrétionnaires contre les paysans, et contre les paysans seulement, ce sera un retour à la justice seigneuriale.

« Le servage va être rétabli », — voilà la nouvelle qui va circuler, pour sûr, dans les villages. Les largesses du tzar envers la noblesse, la création pour eux d'une banque spéciale pour prêts, l'emprunt de 240,000,000 qui vient d'être fait pour cette banque — tout cela va être interprété dans les villages comme un retour à l'ancien régime. Le paysan, resté assez tranquille depuis l'abolition du servage en 1861, va remuer ; et quand le paysan remuera, ce sera l'empire qui tremblera. Ce sera la fin de l'absolutisme, ébranlé déjà par les complots nihilistes, mais encore assez fort pour vivre des années s'il ne creusait lui-même sa fosse.

Sera-ce la Révolution paysanne ? Cela dépendra de mille causes ; mais s'il se constitue en Russie un groupe assez révolutionnaire pour prendre en ses mains l'agitation — l'agitation, non la propagande — au sein des paysans, il aura infiniment plus de chances de succès que les révolutionnaires des années soixante-dix à quatre-vingt.

---

Notre revue serait incomplète si nous ne disions un mot de l'Exposition universelle.

Comme moyen pour empêcher que la Révolution commence au Centenaire, elle a parfaitement réussi. Elle a conjuré la crise ; l'or a coulé à flots en France. On a festoyé partout. Mais, ces moyens artificiels de conjurer la grande crise économique qui résulte de l'extension des manufactures dans le monde entier, et qui demande un remaniement *complet* de la production, — ces moyens valent ce que valent tous les palliatifs. Ils donnent une amélioration momentanée — et la crise s'aggrave bientôt.

Jamais Exposition ne fut aussi populaire. Lorsque les gros bonnets de la manufacture française refusèrent d'exposer ; lorsque les monarchies répondirent par un refus hautain à l'invitation d'envoyer leurs produits, c'est aux travailleurs parisiens que s'adressa le comité de l'Exposition. Et en huit mois, ils entassèrent merveille sur merveille sur le Champ de Mars.

Le peuple français répondit à l'invitation du peuple parisien. Il vint en masse se délasser sur les pelouses de l'Exposition. Mais, si les paysans aisés et les petits bourgeois accouraient en masse à Paris, le mal — le mal économique — rongeait toujours le pays. Et sur tel boulevard, aux portes de telle caserne, on voyait à côté des affiches de fête, au beau milieu de Paris endimanché, les enfants des va-nus-pieds tendre leurs gamelles pour recevoir les restes de la soupe des soldats.

La misère ne cessait de ronger Paris, de ronger la France, alors même que la Bourgeoisie, grasse et maigre, casée et cherchant à se caser, festoyait, dansait, se bourrait le ventre.

La crise n'en viendra que plus intense. A nous de mettre à profit cette situation. A nous de nous multiplier, de nous lancer tête baissée au sein des mouvements populaires qui vont éclater, pour faire luire au sein des masses cette lumière et cet espoir :

L'Expropriation,
L'Aisance pour tous,
L'Anarchie.

# AVIS

N'ayant pu paraître le 28 décembre, faute de fonds, par contre nous avons dû avancer le tirage du numéro de la semaine suivante et tirer le mardi au lieu du jeudi, à cause de la fermeture de l'imprimerie pour les fêtes du jour de l'an, c'est pourquoi nous n'avons pu insérer nombre de convocations pour le 4 et le 5 le journal étant tiré quand elles nous sont parvenues.

***

L'abondance de copie nous force à renvoyer bon nombre de correspondances, elles seront insérées dans le prochain numéro.

***

Un de nos amis, auquel il manque le numéro 15 de la cinquième année du *Révolté*, demande s'il n'y aurait pas moyen de se le procurer, au cas où quelque camarade l'aurait en plus.

---

Nous lisons avec le plus grand regret les déclarations suivantes dans le n° 6 de l'*Associazione*, paru le 21 décembre. Notre vaillant confrère qui promettait de stimuler si bien le mouvement anarchiste, va succomber.

Voici les déclarations ;

« Désormais tout ce qui concerne le journal doit être adressé à F. Zucco, 4 Hannel Road, Fulham, Londres, S. W.

---

*Déclaration.* — « Pour de graves raisons que nous ne croyons pas devoir communiquer maintenant au public, nous déclarons que Giuseppe Cioci, ci-devant administrateur de l'*Associazione*, n'a plus rien à voir avec notre journal, et que toute solidarité et toute réciprocité morale sont rompues entre nous et lui.

ERRICO MALATESTA, F. S. MERLINO, FRANCESCO PEZZI, LUISA PEZZI, GIUSEPPE CONSORTI, GALILEO PALLA, F. CUCCO.

---

« En conséquence du fait auquel nous faisons allusion dans la précédente déclaration, la position économique du journal est changée. Désormais nous ne pourrons plus compter que sur les sacrifices des camarades. Nous continuerons le journal quand et tant que ces sacrifices le permettront.

« Ensuite, nous passerons l'imprimerie à tel groupe qui se trouvera dans les meilleures conditions pour l'employer utilement, et nous travaillerons pour la cause dans les nouvelles conditions, comme les circonstances le permettront et le conseilleront ».

---

La mouchardise italienne doit triompher. Mais, tous ceux qui ont suivi la manière excellente dont l'*Associazione* avait commencé à traiter toutes les questions palpitantes qui passionnent les anarchistes, feront tout leur possible pour faire vivre le journal.

Espérons qu'il vivra en dépit de tout.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — L'Exposition étant terminée et la guerre boulangiste se calmant, c'est au tour des anarchistes à éprouver le libéralisme gouvernemental. — Notre ami Bertoja vient d'être arrêté et expulsé sans autre forme de procès. — Le motif est sans doute une gracieuseté envers la maison de Savoie.

***

Dimanche passé, nous avons eu le plaisir de serrer la main au compagnon Méreaux, sorti de Poissy après deux ans de détention. Nous aurons l'occasion de revenir sur les petites infamies gouvernementales qui s'accomplissent dans les geôles bourgeoises.

***

Saint-Etienne. — Mercredi 25 décembre, a eu lieu l'enterrement du compagnon Blanchard, mort à l'âge de 32 ans.

Il y a huit ans, le groupe anarchiste avait engagé ce compagnon à rentrer comme mécanicien dans le corps des pompiers, afin d'avoir un jour à notre disposition les pompes, à notre service, pour les besoins de la cause et afin de créer des sympathies à l'Anarchie parmi ces hommes qui, à un moment donné, peuvent être appelés à remplir un service militaire.

Et il s'était très bien acquitté de cette partie de sa tâche.

Revendiquant toujours les droits de ses camarades, le sergent et mécanicien-chef Blanchard était très aimé de tous.

Au convoi, les deux compagnies de pompiers apportèrent chacune une magnifique couronne — d'immortelles et de fleurs rouges mêlées. Puis, l'escorte d'honneur en armes et les compagnons formant haie, accompagnèrent le corps jusqu'au cimetière, en venant passer devant le dépôt des pompes et l'hôtel-de-ville, où les hommes de garde saluèrent le convoi.

Au bord de la tombe, le commandant des pompiers, très ému, tint à faire l'éloge du défunt en termes très sympathiques. Ensuite, un pompier, au nom de ses camarades, vint lui adresser quelques paroles d'adieu et protester contre la commission municipale qui avait exclu Blanchard de la société de secours mutuels des sapeurs-pompiers et qui avait refusé la veille au capitaine commandant le drap de mort de cette société pour son cercueil.

Parmi l'assistance, beaucoup de camarades, et surtout des pompiers, pleuraient.

Quelques membres du parti ouvrier, voulant manifester, avaient arboré le drapeau rouge sur son cercueil, et un de leurs orateurs tint à prononcer un discours.

Blanchard avaient été chassé de plusieurs ateliers pour ses convictions et frappé de deux coups de couteau. Il y a deux ans, dans une lutte contre trois hommes, il traîna depuis et ne s'occupa que très peu de propagande militante. Qu'il reçoive ici l'assurance que son œuvre n'a pas été vaine et que nous restons décidés à mener au triomphe les idées pour lesquelles il luttait depuis 1881.

***

Saint-Chamond. — Dimanche 29 décembre, à 2 heures, a eu lieu, salle Joris, une réunion publique à laquelle assistaient 400 personnes.

Il s'agissait d'étudier la situation politique et l'élection du 12 janvier. Les opportunistes étaient venus en nombre et formaient un peu plus de la majorité de la salle.

La séance ouverte, ils forment le bureau qui, immédiatement propose de n'accorder la parole qu'aux électeurs de la circonscription, enlevant ainsi la parole à un orateur inscrit sur les affiches : le compagnon Brossy, de Saint-Etienne.

Le compagnon Dumas expose pendant une demi-heure nos idées sur le suffrage universel et conclut à l'abstention, au milieu de quelques interruptions réprimées par les applaudissements d'une partie de la salle. Il quitte la tribune en faisant appel à la contradiction.

Un reptile de la presse lyonnaise lit une lettre du candidat opportuniste Dequaire et aussitôt commence un vacarme, combiné depuis deux jours et dirigé par le bureau qui lève la séance après un effort du compagnon Brossy de prendre la parole et qui ne peut que prononcer quelques mots.

***

A la suite de cette réunion, une réunion privée réunissait une cinquantaine de camarades, dont plusieurs de Firminy, le Chambon, la Ricamarie, Saint-Etienne et des différentes localités de la vallée du Gier.

Après une intéressante discussion sur l'utilité de rendre plus effective l'union des groupes de la région et sur la marche probable que suivra la prochaine révolution, il a été décidé :

1° Que l'on poursuivrait ardemment la lutte abstentionniste dans la troisième circonscription et que les camarades appartenant aux groupes n'en faisant pas partie, engageraient ceux-ci à apporter leur appui moral et pécunier ;

2° Que l'on tiendrait aussi souvent que possible des réunions semblables et que l'on engagerait les groupes de la région n'y ayant pas participé, à assister aux prochaines ;

3° Que la prochaine réunion aura lieu à Saint-Etienne, dans les premiers jours de février.

Cette journée a été un puissant stimulant pour la consolidation des groupes dans la vallée du Gier et pour l'union effective des anarchistes de l'arrondissement de Saint-Etienne.

---

## Russie

### *Le Massacre de Yakoutsk*

Nous avons maintenant tous les documents concernant ce massacre qui a eu lieu le 2 avril à Yakoutsk, petite ville perdue dans les déserts de la Sibérie, sous le 62e degré de latitude. Les premières nouvelles nous étaient déjà parvenues en juin ; mais il a fallu près de cinq mois pour demander à Yakoutsk et recevoir les détails sur cette horrible affaire.

Il y avait, en avril, près de quarante exilés politiques, hommes et femmes, à Yakoutsk. Seize d'entre eux devaient être transportés encore plus loin : à Verkhoyansk — le pôle du froid, c'est-à-dire l'endroit le plus froid sur toute la superficie de ce pays, le plus froid au monde, la Sibérie ; — et à Srednekolymsk, un hameau de 53 maisons, situé en deça du cercle arctique, non loin des rivages gelés de l'Océan Arctique. Car, dans sa sollicitude paternelle, le tzar russe trouve que Yakoutsk, qui est à 10,000 kilomètres de Pétersbourg, n'est pas encore assez éloigné de sa résidence pour y guillotiner à sec ses adversaires.

De Yakoutsk, on les envoie dans les hameaux des côtes l'Océan, à 1,000 et à 2,500 kilomètres plus au Nord.

Le voyage de Yakoutsk à ces hameaux est toujours très difficile. Il n'y a, sur le sentier qui mène de Yakoutsk à ces hameaux, que de loin en loin une cabane, perdue au milieu des déserts ; et toutes les 20 à 30 lieues on arrive à un relai, où l'on trouve quelques rennes, gardés par quelques Yakoutes. Un tout petit traîneau, traîné par des rennes, c'est le moyen de transport, — le seul possible dans ces déserts, généralement couverts de neige, et de lichens pendant les deux ou trois mois de ce qu'on y appelle l'été.

Au printemps passé, la petite vérole sévissait dans les campements yakoutes, et ceux d'entre eux qui stationnent aux relais étaient, morts les uns, en fuite les autres. Le voyageur devait passer des semaines et des semaines dans chaque cabane, sans provisions, battant le désert pour y découvrir des rennes et de continuer son chemin.

Seize exilés politiques devaient partir en avril pour ce terrible voyage.

Ceux qui les avaient précédé sur cette route n'avaient jamais été transportés plus de deux à la fois ; — ce qui faisait quatre avec l'escorte de deux dosaques, et ils emportaient avec eux toutes les provisions nécessaires pour un voyage qui dure plusieurs mois.

Le nouveau gouverneur d'Yakoutsk, un certain Ostachkine — un buraliste remplissant provisoirement la fonction de roitelet de la province — avait changé tout cela. Il avait ordonné qu'on transportât quatre exilés à la fois, et que le bagage de chacun fut réduit à 80 kilos. Mais quatre exilés, escortés de quatre ou cinq cosaques, ne pouvaient aucunement voyager sur cette route, d'autant plus que la plupart des relais avait été désertés à cause de la petite vérole. Ils avaient toutes les chances de mourir de faim en route, avant d'arriver à destination.

Les exilés protestèrent. Ils envoyèrent au gouverneur un député pour demander le retour aux anciens règlements. Le roitelet refusa d'écouter la plainte. Alors les exilés, tous les quarante, se rendirent au bureau de l'administration et y laissèrent une pétition, demandant, en termes fermes, de ne pas donner suite aux nouveaux règlements qui rendaient le voyage impossible.

Il leur fut dit de se rassembler le lendemain, tous, dans la maisonnette d'un d'entre eux, Notkine, et d'y attendre la décision du gouverneur.

C'est ce qu'ils firent. Le chef de police vient les trouver dans la maisonnette et leur dit : « Attendez, vous aurez la réponse dans un quart d'heure.

La réponse arriva sous forme d'un détachement de soldats, armés, bayonnettes au canon, cartouches dans les cartouchières — on avait distribué les cartouches la veille au soir — et intimant l'ordre de marcher, tous, au poste de police.

La démarche collective des exilés était considérée comme révolte, d'accord avec les nouveaux règlements des autocrates de Pétersbourg.

Nos amis refusèrent d'obéir. Les policiers et les soldats, venus au nombre de cinquante, et suivis d'un autre détachement de cinquante hommes, saisirent de force quelques-uns d'entre eux. Les exilé résistèrent, et une mêlée s'engagea.

Deux ou trois des exilés avaient des révolvers. Dans ce pays de loups et d'ours, l'Administration ne peut empêcher aux habitants d'avoir quelques armes. Qui tira le premier ? un des exilés saisi à la gorge par les soldats ou assommé de leurs crosses ? ou bien l'un des soldats ? — personne ne le sait. On ne le sait jamais dans une bagarre. Le fait est que le sang coula, et que les soldats ayant reçu l'ordre d'être impitoyables, ouvrirent un feu régulier, à bout portant, sur les exilés.

Cinq exilés tombèrent raide morts. Podbelsky, Notkin, Pick, Shur et Moukhanoff gisaient dans le sang sur le plancher. Mademoiselle Sophie Gourévitch avait été enlevée sur trois bayonnettes à la fois, perçant l'abdomen et expirait dans une large mare de sang. Dix autres gisaient par terre blessés plus ou moins grièvement, lorsque le gouverneur, armé d'un révolver, accourait avec des renforts de soldats et déchargeait son arme dans le tas. Zotoff courut vers lui et lui tira deux coups de révolver qui, malheureusement, ne firent que blesser la bête.

Les survivants des exilés, tous horriblement assommés, furent emmenés en prison.

Un policier était tué ; un officier et deux soldats étaient blessés.

On télégraphia au tzar qui répondit « punir exemplairement ».

Une cour martiale fut convoquée : un sous-lieutenant (ex sous-off), et deux sous-officiers la composaient. L'enquête conclut à l'application des articles 263 et 266 du code criminel commun, mais le roitelet de Yakoutsk ordonna d'appliquer les articles 107 et 209 du code militaire, qui parlent de rébellion de soldats et de meurtre en face de l'ennemi et prononcent la mort pour tous.

La Cour condamna : Bernstein, N. Zotoff et Hausmann a la pendaison ; M. Hotz, V. Hassan, Mme Nathalie Bernstein, Joseph Estrovitch, Minor, Orloff, Foundaminsky, Bromensky, Perli, Mme Bolotine, Alexandre Gourévitch, Uffland, Ratine, Bramson — aux travaux forcés à perpétuité ; Kasper, Mme Zoroastroff et Heimann qui n'avaient pas signé la pétition, ainsi que Shekhter et Franck qui engageaient leurs camarades à se rendre — à quinze ans de travaux forcés ; Bermann, Minaeff, un autre Estrovitch, Feremkovitch et Mlle Eugénie Gourévitch, comme n'ayant pas encore atteint l'âge de 21 et de 18 ans, — à 10 ans de travaux forcés ; Magath et Ryeznik qui ne prirent pas part à la protestation — à l'exil dans des endroits les plus éloignés de la Sibérie ; Nadéieff, arrivé après le massacre — mis en liberté.

Cette sentence horrible fut confirmée par le gouverneur-général de la Sibérie orientale et le 30 août elle fut mise en exécution.

Bernstein, Zotoff et Hausmann furent pendus à Yakoutsk. Bernstein, qui avait la vessie percée d'une balle et ne pouvait marcher, fut apporté sur un brancard. Le nœud coulant lui fut passé sur le cou, lui couché sur le brancard, et le brancard fut retiré pour l'étrangler.

Bernstein et Zotoff ont écrit, la veille de l'exécution, deux lettres superbes que nous donnerons dans notre prochain numéro. Ils invitent leurs camarades à continuer la lutte et meurent heureux, dans la conviction que leurs morts mettront un terme aux souffrances des autres exilés.

L'émotion produite par ces nouvelles est profonde.

La *Newcastle Chronich* du 18 juin et du mois d'août a raconté les détails de toute cette affaire. Le *Times* du 26 décembre consacre trois colonnes aux détails du fait et lance un article furieux contre le gouvernement russe. Il le met au défi de démentir les faits.

En Russie, la jeunesse, profondément émue de ce massacre, ne le laissera certainement pas passer sans le venger, et on peut être certain que la lutte terroriste recommencera. Le « brave tzar » va de nouveau trembler dans sa forteresse de Gatchina — la forteresse de Paul I, celui des tzars qui fut étranglé par ses officiers.

---

Au fait, il tremble déjà.

Les journaux parlent de sa maladie. Mais un journal français parlait d'empoisonnement, un autre parlait d'un individu qui aurait été tué à la porte du palais de Gatchina, lorsqu'il voulait y forcer son entrée. La presse allemande parlait d'un complot échoué,

Le démenti officiel ne tarda pas ; mais il ne dément rien, sauf l'empoisonnement, et il sème de nouveaux doutes. Ne s'arrêtant pas devant le ridicule qu'il jette sur un tzar qui tombe malade à la suite d'un accident arrivé à ses lampes, il parle d'une attaque nerveuse que le tzar aurait eue, lorsque soudain l'éclairage à l'électricité s'arrêta et plongea

e palais de Gatchina, — la fortereresse de Paul I — dans les ténèbres.

Il y a eu quelque chose à Gatchina, — c'est tout ce que l'on sait pour le moment.

Et le démenti qui couvre cet autocrate, — malade à la suite d'un accident d'éclairage, — d'un ridicule sublime, est suivi de la nouvelle que de nombreuses arrestations ont été faites ces jours-ci au sein des officiers de la marine et de l'artillerie de Pétersbourg !

Nos morts avaient raison. Le sang versé à Yakoutsk ne sera pas versé en vain.

## Italie

Parmi les accusés du récent procès contre nos camarades de Milan, il y en avait quelques-uns de fugitifs, contre lesquels la Cour d'assises a prononcé le 11 décembre une sentence en contumace.

Sans prendre en considération le verdict des jurés qui niait le crime *d'association de malfaiteurs* pour les 24 accusés qui étaient présents, la cour retint pour les 6 fugitifs aussi cette dernière accusation et condamnait M. Marraccini, G. Paresi, D. Malagoli et Pomelli à trois ans de prison et 3,000 francs d'amende; G. Mamoli âgé de 17 ans et R. Protti âgé de 19 ans, à 18 mois de prison et 15,000 francs d'amende. Nous n'ajoutons pas d'autres commentaires; mais devant de telles infamies il n'y a qu'un moyen de protester : se préparer à répondre par la violence.

## Suisse

L'affaire du Manifeste des anarchistes suisses, dont vos lecteurs ont eu connaissance en son temps, vient de se dérouler aux assises fédérales, au château de Neuchâtel, dans la salle même où l'*Avant-Garde*, il y a dix ans de cela, fut condamnée et Brousse, son rédacteur responsable, banni du territoire Helvétique.

La mise en scène est toujours la même : un président, deux juges, des greffiers, des huissiers, chamarrés d'or, qui vous rappellent nos valets de théâtre; un procureur, une trentaine de gendarmes gros comme des lards, des avocats, des jurés, des journalistes et au milieu de tout cet attirail, la table des pièces à convictions chargée de paquets renfermant la besogne des policiers durant l'enquête. Donc c'est inutile de s'arrêter sur les préliminaires de la comédie qui va se jouer sous la direction de J. Roguin, déjà connu au procès de Brousse.

Sur le banc des accusés sont aussi les compagnons Nicolet, 39 ans, graveur à Chaux-de-Fonds; Darbellay, 45 ans, tailleur à Lausanne et Hanzi, 18 ans, typographe à Bâle, tous trois accusés d'avoir, le premier rédigé le manifeste, les deux autres de l'avoir affiché ou distribué.

Le procureur de la Confédération est M. Stockmar. Autrefois, ce bonhomme se faisait volontiers croque-tyrans. Aujourd'hui, c'est aux anarchistes qu'il en veut et comme il a bon appétit, il va croquer, non seulement les trois accusés qu'il tient sous sa griffe, mais il semble tout disposé à en finir d'un coup de dent avec l'anarchisme même.

Le rideau se lève et le premier témoin *à charge* (une femme) fait son entrée qui produit sur ce monde bourgeois une surprise mêlée d'une curiosité impatiente. Comme on va le voir, le procureur n'a pas eu la main heureuse dans le choix de ses témoins. Son organe, le *Démocrate* nous en fait le portrait suivant : « Mme Wirz, jeune femme au teint animé, au regard inquiet mais osé, s'est occupée de propager le manifeste non pour plaire à Nicolet dont elle partage les doctrines, mais pour obéir, à la voix d'une conviction intime, ardente, qui lui commande l'action en faveur de la cause révolutionnaire. C'est une Louise Michel en réduction aussi prête à se dévêtir pour secourir l'infortune qu'à aller pétroler le Palais Fédéral pour éclairer le monde ».

Sur l'observation du procureur, qu'elle était en contradiction avec sa déposition dans l'enquête, elle répond : « Je le sais, mais si j'ai menti dans l'enquête, c'est que vous aviez déjà emprisonné trois personnes, et je me serais sentie coupable d'en faire enfermer encore d'autres. Aujourd'hui encore, si je « vois l'utilité de dire un mensonge dans l'intérêt de la cause et des accusés, *je mentirai* ».

Ebahissement général et première veste pour le gouvernement.

La deuxième veste est fourni par Hanzi père, également témoin *à charge* qui reproche en termes énergiques les procédés bismarkiens dont se sont servis les policiers suisses, lors des perquisitions faites chez lui, en son absence et pendant que sa femme était alitée.

Viennent ensuite comme témoins à décharge les compagnons Fredelance, L'Eplatenier, Monnin, Janner, Rieser, Allemant, Dubois, Coullery, Bovet, tous citoyens suisses, réclamant leur part de responsabilité dans cette affaire, et se déclarant solidaires des compagnons assis au banc des accusés. L'arrivée en scène de tous ces compagnons a été un événement pour l'auditoire, et aujourd'hui encore, les journaux bourgeois ne peuvent revenir de leur étonnement, tant ils voulaient voir dans cette affaire du Manifeste la main d'agitateurs *étrangers*.

Quelques questions posées par le procureur et quelques réponses nous donneront la note :

D. Connaissez-vous Nicolet ?

R. Comme mon ami intime et défenseur des opprimés.

D. Savez-vous quelque chose du manifeste?

R. J'y ai pris une grande part comme collaborateur et comme distributeur.

D. Pourquoi avez-vous menti dans l'enquête ?

R. Je tenais à dire la vérité en plein public et non à un policier qui venait ausculter nos consciences.

D. Qui a rédigé le texte allemand ?

R. Cherchez, vous avez des agents.

Ou bien : M. le procureur doit avoir connaissance de cela puisqu'il a été félicité pour la manière distinguée dont il a conduit l'enquête.

Ou bien : Je ne suis pas à la solde du Gouvernement, je n'ai pas de renseignements à vous donner.

Alcide Dubois regrette de n'avoir pas toujours été un anarchiste sans restriction et de s'être occupé de fadaises légales, telles que l'organisation du travail par l'Etat.

A la demande du procureur, depuis quand il était anarchiste, le jeune compagnon Meyrat, âgé de *17 ans*, répond : « Depuis que j'ai connu la vie, et ma triste situation étant enfant. Quand on est obligé pour vivre d'aller chercher du marc de café dans les hôpitaux, on peut bien être révolté ».

Le défilé des témoins étant terminé, on passe à l'interrogatoire des prévenus, en commençant par Hanzi qui reconnaît tout ce dont on l'accuse, et ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas eu l'honneur de collaborer à la rédaction du Manifeste qu'il approuve dans le fond comme dans la forme. Son attitude énergique produit une très grande impression; il parle très bien le français et riposte au procureur avec tout le feu et la sincérité d'un homme qui sait ce qu'il dit et ce qu'il veut. Il reconnaît avoir collaboré à l'*Autonomie* et à la *Freiheit*.

Darbellay, d'un tempérement très doux, reconnaît avoir répandu le manifeste, mais seulement après en avoir pris connaissance et avoir reconnu que sa propagation était utile à la cause anarchiste qu'il défend depuis bien des années.

L'enquête de 1886 sur les menées anarchistes en Suisse, le signale comme un propagateur actif.

Ces deux compagnons se ressemblent, par leur tempérament, comme de l'eau et du vin, et cependant ils poursuivent le même but.

*(A suivre)*

## LES ÉBÉNISTES & OUVRIERS EN MEUBLES de Paris

*Aux groupes et chambres syndicales de province*

Depuis quelques temps à Paris, nous menons une campagne pour faire comprendre à la masse, que le seul remède efficace aux maux dont souffre la classe ouvrière, c'est la **grève générale**.

Certains propagandistes croient que la grève généralisée, c'est-à-dire la Révolution effraie les travailleurs, nous aussi l'avons cru, mais notre croyance n'a pas eu de peine à se dissiper quand, au lieu de parler dans nos réunions et dans nos groupes de réduction de journée à 8 heures, de minimum de salaire, etc.; au lieu de cela nous leur dîmes que la grève générale, c'était purement le commencement de la Révolution; cette chose expliquée logiquement et simplement a été comprise.

Les compagnons de Paris engagent donc les groupes de province à mener une incessante propagande pour que dans un temps donné le travail s'arrête partout.

Le peuple en a assez de souffrir, faites-vous comprendre il sera avec vous et il fera la vraie grève.

Vive la Révolution sociale.

*L'Union syndicale du Meuble sculpté et de l'Ébénisterie.*

Pour ce qui concerne le Meuble, écrire au compagnon Dupré, rue de Montreuil, à Paris.

## PETITE CORRESPONDANCE

B. et G. au Hâvre, J. D. à Bordeaux, H. B. à Bouglon, N. à Chaux-de-Fonds. — Le compagnon A. Alexandre de Rouen demande réponse à ses lettres »

Le comp. Moïse de Verviers demande l'adresse du compagnon Gaillard d'Amiens.

L. rue Cortot. — Reçu mandat. — Ça va bien. Commission faite à B. — Prends note de l'adresse de S.

Le comp. Raidon de Nîmes prie les camarades de Londres de ne plus lui envoyer le journal « La Sociale » ne pouvant le lire.

C. a Montreuil. — Remis les vers à destination. Votre abonnement est fini depuis fin novembre.

Le compagnon Delalé à Lyon est prié de faire savoir son adresse au comp. Jules Garnier, rue Serpaize, 134, à Vienne.

« Autonomie » à Londres. — Reçu du compagnon C. à Brighton, 2,50, pour les numéros que vous lui avez cédé.

P. A. à Cannes. — Reçu mandat. — Commission faite à P. — Poignée de mains.

« El Productor ». — La lettre ne contenait pas les timbres annoncés ? Envoyons les brochures.

« Australian Radical » à Sydney. — L'échange vous est servis avec le numéro de la Socialiste Ligue.

F. C. à Turin. — « La Société » vous avait déjà été envoyée une fois, réexpédions à nouveau, mais réclamez à la poste.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

Ordre du jour : L'arrestation de Bertoja. Les camarades sont spécialement invités.

*Commission des détenus.* — Caisse précédente : 23 fr. 90. — Reçu : 1 fr. 35. — Dépenses : Jahn 5 fr. — Reste en caisse : 22 fr. 25.

*Cercle international.*— Caisse précédente : 86 fr. 40. — Reçu : 1 fr. 75, salle Horel. — Reste en caisse : 88 fr. 15.

Groupe *La Liberté*, à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron, tous les samedis.

*Les Révoltés* du XI et XX^e^, groupe de propagande anarchiste, réunions tous les samedis soirs à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

*Soirée familiale anarchiste.* — Dimanche 12 janvier, soirée familiale à 8 h. 1/2 du soir, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. — Conférence par le compagnon Leboucher. — Chants, poésies.

Les compagnes et compagnons sont invités.

Samedi 11 janvier, rue Saint-Martin, 239, chez M. Pasquet, réunion du groupe *Les Trimardeurs*. Discussion sur l'idée de la cessation complète du travail. — Chants et poésies.

Une vingtaine de camarades italiens ont constitué au boulevard de la Gare un groupe communiste-anarchiste, portant le titre *Onze Novembre*. Les membres du groupe se proposent de poursuivre de toutes leurs forces, morales et matérielle, le but de l'émancipation humaine, sans reconnaître d'autre moyen pour l'atteindre que la Révolution sociale faite par le peuple pour le peuple.

Réunion du groupe tous les jeudis, cité Dorée, boulevard de la Gare.

Les anarchistes de la Madeleine et de Lille sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 19 janvier, à 3 h. 1/2 du soir, au Vieux Caporal, rue Jeanne Maillote. Urgence.

LYON. — Les groupes du III^e^ et VI^e^ arrondissement se réunissent tous les samedis chez le compagnon Puillet, rue Louis Blanc, 21.

VIENNE. — Tous les anarchistes de Vienne sont convoqués pour le samedi 11 janvier, à 8 heures du soir, chez le compagnon Julien Clément, 132, rue Serpaize.

Ordre du jour : 1. De la situation actuelle du parti; — 2. Le procès Pini; — 3. Questions diverses

MARSEILLE. — Le groupe se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, le dimanche après-midi de 2 à 7 heures et de 9 heures minuit, 1, boulevard des Dames, buvette Jayme.

Une bibliothèque est en formation. Les compagnons qui auraient des volumes ou des journaux à notre disposition, sont priés de nous les faire parvenir.

Les groupes qui désireraient correspondre avec nous peuvent adresser leur correspondance au nom du groupe à l'adresse ci-dessous : Raphaël Marius, 1, boulevard des Dames.

*Le Gérant :* J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 18 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 18 AU 24 JANVIER 1890.

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Nous sommes écœurés de faire des appels de fonds, mais vu la négligeance que certains y apportent nous sommes forcés d'y revenir. — Encore cette semaine nous ne paraissons qu'en empruntant. — Décidément oui ou non les dépositaires tiennent-ils à recevoir le journal ? — Nous croient-ils des capitalistes, étant donné le laisser-aller qu'ils mettent à nous régler ?*

*Le compte de chacun sera expédié cette semaine et nous espérons bien qu'il en sera tenu compte.*

## ACTUALITÉS

Un pauvre homme sans asile s'étant réfugié dans un four à plâtre est tombé dans la chaux vive où il a trouvé la mort.

Un journal soi-disant républicain, non pardon *radical*, ce qui n'est pas précisément la même chose annonce cet événement comme la chose la plus naturelle du monde. Ce même journal racontait, il y a quelque jour, qu'un autre malheureux était mort de faim et de froid sous un hangar et l'auteur de l'entrefilet s'étonnait de la fidélité du pauvre chien resté auprès du cadavre de son maître et qui semblait implorer les secours par ses hurlements et ses aboiements désespérés. Certes les bourgeois peuvent, avec raison, s'étonner d'un bon sentiment n'importe où il se trouve, cela leur est tellement étranger ; et bien des dirigeants pourraient demander une leçon de pitié et de bon cœur à un chien, car les mauvais chiens sont rares et les bons dirigeants sont... des merles blancs.

Ces mêmes journaux qui racontent ces faits horribles sans un commentaire, ne peuvent tarir en lamentations sur l'incendie du palais de Laeken, — songez donc, une si belle collection perdue ! — Une femme y a été brûlée vive, mais cela paraît être fort peu de chose à côté de la perte de la belle collection. Il est vrai qu'un roi c'est si pauvre avec tout l'argent qu'il extorque aux bons gogos qui l'entretiennent ! Pourvu que ces journaux bien pensants ne viennent pas nous demander à souscrire pour acheter une autre collection à ce bon Popold. Au fait il a payé une messe à la femme brûlée, il veut que si son corps a été brûlé en ce monde, son âme au moins ne brûle pas dans l'autre, qu'elle file tout droit sur le ciel. Amen !

Mais franchement, n'est-ce pas horrible qu'à Pierrefitte, à Pantin, presque des faubourgs de Paris, de ce Paris où s'entassent des richesses, des gens puissent mourir de faim et de froid ?

Pourtant longez les boulevards par ce temps d'étrennes et de bonne chère, voyez ces marchands de comestibles où s'empilent des primeurs et des mets complètement inconnus à nous autres prolétaires ; voyez les tailleurs, les pelletiers, les marchands de nouveautés, les bijoutiers, que sais-je enfin, tous ces marchands de vos produits que nos exploiteurs nous volent. Comme je disais plus haut, beaucoup, sinon tout : ces gourmandises, ce luxe, ce confort nous sont inconnus, pourtant c'est nous qui avons cultivé et fait pousser ceci, fabriqué cela, bâti ces beaux logements où les bourgeois se prélassent, construit ces équipages où ils se font traîner comme des idoles un jour de procession. Comme ils doivent rire de notre patience, de notre abrutissement de bêtes de sommes, quand de leurs voitures, douillettement suspendues ou de la fenêtre de leurs appartements bien chauffés, ils nous voient passer en grelottant dans nos vêtements insuffisants, le plus souvent amincis par l'usure et laissant bien pénétrer un bon petit froid piquant qui vous gèle les moëlles ; traînant nos souliers percés qui prennent si bien l'eau et crachant nos poumons avec l'influenza, si l'hôpital, bondé de miséreux ne peut nous recevoir.

Il est vrai que l'Influenza est égalitaire, elle s'en prend aux dirigeants aussi bien qu'aux prolos ; les journaux mondains nous annoncent, tout désolés, que le roi de Patati, que la reine de Patata, le duc de Ci-ci, madame de Cela sont atteints de l'épidémie, mais quelle différence, ils peuvent se soigner ceux-là, qu'importe que les honoraires du médecin soient élevés, que la pharmacie soit chère, les bons prolétaires ont fourni l'argent, ils ont donné leur labeur qui leur a été rétribué par un salaire dérisoire, qui les laisse à présent qu'ils sont sans ressources, crever de faim et de froid comme les deux malheureux de Pantin et de Pierrefitte, si l'influenza, agravée par la misère et les privations, les a épargnés.

Certains ouvriers, plus heureux, qui ne chôment pas, se voient refuser *un jour* de congé pour se soigner de leur influenza, parce qu'il y a des commandes pressées, on ne peut pas faire attendre les bourgeois, qu'importe si l'ouvrier qui n'a pu se soigner prend les germes d'une phtisie qui l'emportera dans six mois d'ici, qu'importe au patron, on remplacera l'ouvrier, voilà tout.

Enfin, quand donc allons-nous renoncer à cette patience absurde, à cette résignation idiote qui nous livre pieds et poings liés à vos bourreaux ? — Sera-ce pour cette année qui commence ? — Nous avons cependant le temps devant nous. Non, n'est-ce pas ? — Nous nous contenterons de dire que le moment n'est pas venu, que le prochain siècle amènera le branle-bas qui renouvellera le monde. Nous attendrons les bras croisés que nos petits-fils ou nos petits-neveux fassent ce que nous n'avons pas osé faire, nous nous en irons tranquillement dans le trou que nos gouvernants voudront bien nous accorder, à la fosse commune, pour y pourrir pendant cinq ans, après avoir peiné, souffert, gémit et claqué du bec toute notre vie. Et si nos petits-fils et nos petits-neveux raisonnent comme vous, il n'y a aucune raison que le règne du bourgeois finisse jamais, c'est pourquoi, camarades un peu de bonne volonté, l'édifice de la vieille société est bien pourri, il tient à peine, un bon coup d'épaules de quelques milliers de travailleurs solides le foutrait à bas.

On dit que notre nombre est trop petit, mais cherchons à attirer les autres miséreux à nous, les révoltés et les mécontents ne manquent cependant pas, appelons les par tous les moyens à venir grossir nos rangs. Evidemment à beaucoup la chose serait plus facile, cherchons un moyen, mais que nous ne laissions pas aux bourgeois de nous écraser au fur et à mesure que nous naissons, ayons donc l'initiative de relever la tête et d'exterminer notre ennemi naturel, le dirigeant.

## Réplique

Un jeune professeur idéaliste de la Faculté de Toulouse, M. Jaurès, vient de donner du haut de sa chaire une conférence publique sur les « idées politiques et sociales de Rousseau ». Dans l'entraînement du débit le temps a manqué, et, nous n'avons eu que la première partie qui nous a suffisamment édifiés.

Disons tout de suite que le sujet a été un prétexte à l'ancien député pour exprimer, par métaphore à jet continu, les rêvasseries politiques qui hantent son cerveau de métaphysicien. L'honorable philosophe n'est rien moins que philosophe, il n'émet que très rarement des idées très confuses, son talent consiste à se transformer en lanterne magique et à présenter des images aux spectateurs. Dans le chaos de cette conférence historico-poétique, je relève une énormité.

Selon M. Jaurès — et selon l'école métaphysicienne contemporaine — la révolution du siècle dernier a résolu « le problème de la souveraineté populaire selon le droit ». Il est fastidieux de faire ressortir la fausseté de cette mise en équation, (car pour les métaphysiciens les questions économiques sont des questions mathématiques).

Comment, en effet, pouvoir trancher une fois pour toutes des questions d'ordre concret, d'ordre humain, d'ordre historique et cela au nom d'une notion subjective, d'un type idéal et fixe, d'un absolu immuable ?

M. Jaurès comprend d'ailleurs vaguement que l'idée Kantienne est en opposition directe avec les nouveaux courants intellectuels ; dans une précédente leçon il déclarait que la doctrine de l'évolution est un coup porté droit au cœur de la Révolution de 89 par le caractère de relativité qu'elle imprime aux « Droits de l'homme » ; pourquoi ne veut il donc pas comprendre que la prochaine transformation sociale sera marquée au sceau de la philosophie matérialiste par sa profonde conception scientifique des choses au dogme d'un absolu d'airain ?

Si M. Jaurès savait cela, il ne serait pas exposé à émettre le non-sens qui consiste à dire que le problème de la souveraineté a été résolu et que le problème de la propriété le sera après lui et par lui, Sans discuter sur ce qu'il

entend par souveraineté comment croire à une manifestation légale de la volonté du « souverain » quand le « souverain » est le subject d'une oligarchie, bref comment dire que dans une société capitaliste le suffrage universel est une réalité, que la liberté politique est, quand la liberté sociale n'est pas? Mais pour l'homme qui sent la portée de cette argumentation, le régime parlementaire dans une société non fondée sur le capital devient un anachronisme, les institutions dépendant étroitement de l'état économique, du mode de vie matérielle.

Et puis, à quoi bon nous « démagogues » entrer en lice avec M. Jaurès? N'a-t-il pas déclaré, au milieu des applaudissements « que nous vivions des problèmes et que nous mourrions des solutions! »

Et, cher homme, que deviendrais-tu si la solution se faisait, que deviendraient tes amis du Palais-Bourbon, car tu n'es pas assez niais pour croire que « la solution » sortira de ce mauvais lieu? Ne comprends-tu pas, tribun universitaire, que le commencement et la condition indispensable de la « solution » est de t'éliminer? Quoi! tu as siégé pendant quatre ans dans les rangs de la majorité officielle, tu t'es publiquement, par voie de presse, associé à la conduite de Constans, tu as envoyé tes compliments de condoléance a Compayré qui recommandait d'escamoter au « souverain » le plus de voix possible pour qu'il devienne le député du souverain, et, sous les plafonds des amphithéâtres tu déclames contre les politiciens!

Allons, prêtre de l'Invisible, reste dans ta chaire de l'Etat à l'abri des contradicteurs, prêchant au nom des abstractions réalisées, t'enivrant de l'orgie des métaphores, drapant dans le manteau des images l'indigence de tes idées, te demander de penser ne serait-ce pas en effet fermer les lèvres éloquentes dont parla Brisson?

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Roubaix. — Les groupes anarchistes de Roubaix viennent d'organiser une série de conférences qui doit avoir lieu tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre, avec le concours du compagnon Lorion.

La première conférence a eu lieu le 22, le sujet choisi était : « La violence est-elle nécessaire pour transformer la société? » Elle a été traitée dans un langage simple, concis et pittoresque, par le conférencier qui fait le procès de la Bourgeoisie : La Propriété, la Famille, le Mariage passent par le crible de sa critique. La Patrie, invention bourgeoise pour diviser les travailleurs, maintenir et faciliter l'exploitation doit disparaître; tous les hommes doivent s'unir fraternellement dans une communauté d'idées et de travaux.

Après la Révolution les ouvriers devront se grouper entre eux pour organiser le travail et l'échange des produits.

A la troisième conférence, le sujet choisi était : « Les réformes politiques et l'Anarchie ».

L'orateur passe en revue les principales réformes proposées par les politiciens, tels que : L'impôt sur le revenu, la législation internationale du travail, etc., et fait voir l'insuffisance et même l'impraticabilité de ces réformes; il nous montre que les politiciens et les financiers s'entendent comme larrons en foire.

Quant la misère est devenu insupportable chacun cherche à y remédier, c'est alors que les politiciens soudoyés et soutenus par les financiers viennent parmi les travailleurs pour les amuser par des promesses de réformes, à seule fin d'allonger le plus possible le moment de la déchéance sociale; pendant ce temps les bourgeois nous exploitent, spéculent. Ne nous laissons plus duper; quand un malade est atteint de la gangrène, le membre gangrénée doit être amputé; de même pour la société, les institutions sont pourries, elles doivent disparaître.

La propriété se monopolise, les produits s'emmagasinent; et, pendant que tel propriétaire possède de nombreuses maisons, que les magasins, tels que celui du Louvre, regorgent de produits de toutes sortes, on voit des maçons sans logements, des cordonniers sans chaussures, etc.

Les bourgeois essaient, par le mensonge, de faire croire à la légitimité de leur possession; la vraie origine de la propriété c'est le vol par la force ou la ruse, devons-nous la respecter? non.

Admettons que des naufragés abordent une île déserte : le premier arrivé est parvenu à emmagasiner ce que l'île contient d'aliments, une centaine d'autres arrivent après lui et réclament leur part en disant : que par la loi de nature tout appartient à tous, nous sommes le nombre et par conséquent la force; l'autre fait le récalcitrant, on le jette à l'eau. Nous devons en faire de même avec la Bourgeoisie. Pendant la lutte, si quelqu'un fait un acte méritoire gardez vous de l'élever, de lui donner pour cela un pouvoir quelconque, on a toujours vu les héros devenir traîtres à la cause.

Après la Révolution plus de lois, la liberté et l'égalité règnera parmi les hommes. Du libre jeu des affinités surgiront des associations qui organiseront la production et l'échange; chacun sera libre de manger à sa faim, de penser comme bon lui semblera.

Alors plus de commissaire pour venir nous espionner dans nos réunions, ni de journaux pour répandre le mensonge parmi nous, et les intelligences et les bonnes volontés ne seront plus étouffées comme aujourd'hui.

Alors un homme bien vêtu; mais qui paraît être un ouvrier quelque peu aisé pose plusieurs objections à l'orateur. Si, dit-il, un ouvrier, au lieu de gagner trois francs par jour en gagnait quatre, je crois qu'il pourrait être satisfait? Le compagnon Lorion démontre que les besoins sont illimités et qu'ils croissent en même temps que la facilité de les satisfaire.

Supposons que l'ouvrier par une augmentation de salaire parvienne à se nourrir un peu mieux, ensuite il voudra pouvoir arroser ses repas de quelques verres de bières, ensuite il désirera être mieux vêtu, mieux chaussé; puis il désirera faire un peu d'art ou avoir quelques livres pour s'instruire. Ce sera autant d'augmentation de salaire qu'il lui faudra réclamer successivement.

Le contradicteur répond : ce que vous dites est juste, autrefois je gagnais quatre francs par jour aujourd'hui j'en gagne six et pourtant je dépense tout. Mais pourrait-on faire sans bourgeois? Lorion démontre que seul les travailleurs produisent, les bourgeois peuvent disparaître, les travailleurs n'auront qu'à entrer dans les ateliers et continuer à produire; mais au contraire si les travailleurs venaient à disparaître, les bourgeois élevés dans l'oisiveté seraient incapables de produire quoique ce soit, pas même le pain qui leur est nécessaire, et ainsi seraient fatalement condamnés à périr de faim.

Mais les fainéants qui ne voudront pas travailler? demande alors le contradicteur.

Le mieux, répond le conférencier, sera de les laisser vivre librement, car si l'on veut les en empêcher ils voleront; rétablirez-vous les gendarmes pour les arrêter, des juges pour les condamner, des geôliers pour les garder? Vous aurez alors quatre catégories de fainéants à entretenir au lieu d'une seule.

Le contradicteur répond : voilà une société dans laquelle je voudrais bien vivre, mais j'ai bien peur de ne pas la voir.

Le compagnon Lorion dit qu'il vaut mieux mourir pour une vérité qu'on croit n'être pas réalisable que de soutenir le mensonge et l'infamie.

L'orateur est fréquemment interrompu par les applaudissements de l'auditoire qui montre ainsi son approbation d'entendre exposer nos théories.

Le compagnon Lorion devant rester quelque temps dans le nord se met à la disposition des groupes de la région qui voudraient organiser des conférences.

***

Foix. — Nous recevons de l'Ariège, le compte-rendu de diverses réunions données, dans la région, par le camarade Tortelier. Nous publierons la semaine prochaine ces comptes rendus, mais nous croyons intéressant de publier la lettre suivante qui nous rend compte des efforts des camarades de l'Ariège et des résultats obtenus.

Voici comment nous avons procédé dans l'Ariège.

« Nous avons commencé par montrer à quelques amis que les parasites ont le superflu, tandis que les travailleurs manquent du nécessaire.

« Puis, nous avons reconnu, que les privilégiés ayant le pouvoir, ne se laisseront pas arracher leurs privilèges par des réformes politiques; et que, par conséquent, la politique ne mène à rien.

« Après quoi nous nous sommes demandé si une Révolution sociale ayant pour effet d'augmenter la puissance de l'Etat ne serait pas exécrable; et nous avons compris qu'une Révolution sociale doit respecter ou plutôt créer la liberté individuelle.

« Enfin nous avons examiné la question de savoir si un homme peut être libre sans avoir le bien-être; non certes, avons-nous dit; et aussitôt il a été facile de voir que le bien-être universel n'est possible que par le communisme rendant le travail court, agréable, attrayant, et donnant les produits à profusion, comme la fontaine donne de l'eau que chacun peut aller puiser à sa fantaisie.

« Ce travail d'études préparatoires fait, il a été convenu que chacun de nos amis en ferait part à ses amis et ceux-ci aux leurs.

« De telle sorte que, dans l'Ariège, chaque compagnon en connaît quelques-uns et ceux-ci en connaissent d'autres; ce qui forme des groupes de compagnons liés les uns aux autres d'une manière continue, mais qui ne se connaissent pas tous entre eux : Pierre connaît Paul, Paul connaît Jacques, mais Pierre ne connaît pas Jacques.

« Chacun sait qu'il doit agir sans recevoir ordre ou conseil de personne, agir suivant sa propre initiative, agir à sa guise, dans la limite de ses facultés, de son tempérament, de sa bonne volonté.

« Chacun sait qu'au besoin, pour un fait déterminé, il pourra s'entendre avec tel ou tel de ses meilleurs amis.

« Chacun sait que cet ensemble d'efforts individuels, quoique non concertés, constitue une organisation insaisissable et dont la puissance peut devenir irrésistible.

« En d'autres termes, nous sommes reliés l'un à l'autre comme les anneaux d'une chaîne.

« Cela fait que nous ne savions pas trop quelle pouvait être la longueur de la chaîne qui, partant de Foix, allait déjà à Pamiers, Mirepoix, Lavelanet, Tarascon.

« La tournée de Tortelier a eu cela d'intéressant, qu'elle nous a montré que les anneaux de cette chaîne sont plus nombreux que je ne le supposais.

« Je ne connais dans chaque localité, que quelques camarades; mais chacun d'eux en connaît d'autres; et chacun de ceux-ci en connaît d'autres encore; ainsi de suite....

« Vienne une occasion et, chacun se levant pour faire telle besogne qu'il croira utile, sans attendre conseil ou ordre de personne, cela pourra avoir de l'efficacité.

« Nous sommes groupés sans l'être; notre organisation rudimentaire a cela de bon qu'on ne peut nous désorganiser : coupez un ver en deux, vous ne le tuez pas, vous faites deux vers au lieu d'un. Coupez un de nos groupes en deux, qu'importe! chacun des deux groupes nouveaux sera relié aux camarades de tout le département sans même s'en douter, sans donner prise à la police, car il n'y a ici ni ligue ni complot. Il n'y a, ici, que des hommes studieux, s'efforçant de devenir des hommes libres et, dans ce but, causant avec des amis intimes, sans bruit, sans rien qui puisse amoindrir l'initiative individuelle que nous cherchons, au contraire, à développer.

« Si je vous raconte tout cela, c'est parceque tout cela n'est point de la théorie, mais, autour de moi, un fait certain, vrai, mis en pratique.

« Je vois que nous devenons une force; et pourtant nous ne sommes pas une ligue, pas même, à vrai dire, des groupes. Nous sommes gens de bonne volonté, studieux, cherchant la vérité, croyant l'avoir trouvée, prêts à la défendre individuellement, pour notre propre satisfaction, sans compter sur le voisin, mais certains toutefois que le voisin aussi fera le mieux, à sa guise ».

## Suisse

Le Procès des Anarchistes suisses *(suite et fin)* — L'attention générale est fixée sur le compagnon Nicolet, principal accusé. Il se déclare le rédacteur définitif du Manifeste et l'organisateur de la propagnon allemand dont l'enquête n'a pu retrouver les traces, Nicolet fit parvenir les manuscrits à Paris, pour être imprimés à 10,000 exemplaires environ. Ces 10,000 exemplaires furent expédiés de Paris en deux ballots, en gare de Villers (Doubs), et c'est là, qu'avec l'aide de quelques compagnons, il retira sous un nom d'emprunt les deux colis, dont un seulement passa la frontière, l'autre reconnu inutile ayant été abandonné sur le territoire français. Des compagnons en portèrent à Bâle, Neuchâtel, Berne, Zurich, Thoune, Olten, Locle, Lausanne, Genève, etc., et là, d'autres compagnons les reçurent et en firent la distribution ou les affichèrent. Le jour et l'heure ayant été fixés pour son apparition, tous les journaux suisses reçurent le manifeste, et de tous les points de la Suisse, au moment même où les prin-

cipales villes étaient servies. L'enquête n'avant pu suivre le fil, les nombreux amis qui ont coopéré à la réussite de l'opération, sont naturellement restés inconnus.

Quoique atteint d'une angine, et son médecin lui ayant prescrit de parler le moins possible, Nicolet tient tête à toutes les questions posées par le procureur-général. Enfin il explique qu'il a invité ses amis à venir prendre aujourd'hui leur part de responsabilité, non pour diminuer la sienne, mais de peur que le Manifeste n'eut l'air d'une affaire personnelle ou qu'on ne s'avisât de faire passer l'auteur pour un agent provocateur.

Vient ensuite le réquisitoire du procureur de la Confédération. J'en relève les phrases suivantes : « Les anarchistes étrangers sont du bois dont on fait les agents provocateurs. Les anarchistes combattent masqués, et même en envoient d'autres combattre à leur place. — Nicolet est un instrument (protestation de l'accusé). Il y a une différence entre les anarchistes suisses et les anarchistes étrangers. *La Suisse est le champion des idées nouvelles* (!!). *La Suisse est le laboratoire politique de l'Europe* (!!!) et un tas de choses qui sont du domaine d'un procureur, surtout quand ce procureur a un passé passablement « communard ».

En somme, il demande au jury la condamnation des trois prévenus, non seulement pour les frapper, mais surtout pour extirper l'Anarchie du sol helvétique, qui ne saurait tolérer ni Anarchie ni Tyrannie. Après cinq heures de plaidoirie dont une des défenseurs a *rasé* l'auditoire pendant deux longues heures, la parole est donné à Nicolet.

Trop indisposé pour lire la défense qu'il avait faite au nom des anarchistes suisses, le compagnon déclare d'abord que son intention n'est pas de se défendre, il est au-dessus de ça — ce qu'il a écrit étant destiné aux ouvriers suisses, les mesures étaient prises pour en assurer l'impression dans les deux langues.

« Quant aux anarchistes suisses, dit-il, ils continueront à lancer des manifestes ou d'autres écrits absolument comme si il n'y avait pas eu d'assises. Que vous frappiez ou que vous ne frappiez pas, l'œuvre de propagande anarchiste en Suisse suivra son cours. Je n'ai rien à retrancher à ce manifeste, mais si nous devons en lancer d'autres, c'est le code en mains que nous le rédigerons. Nous ferons comme ceux qui sont instruits, nous passerons à côté du code et remplacerons les gros mots par des arguments, mais nous propagerons quand même l'Anarchie et cela énergiquement ».

Pour démontrer comment les politiqueurs, avides de places flattent les masses quand on veut s'en servir pour grimper au ratelier, Nicolet cite quelques passages d'un manifeste gratiléen et lit quelques vers préconisant le régicide, ceux que nous avons donnés dans notre avant-dernier numéro.

« *Pourvoyeurs de la mort !* dit-il, voilà bien la traduction fidèle des *sentiments des peuples opprimés* ; ces deux mots résument bien tous les iniquités que les dirigeants font subir aux prolétaires.

« Victime moi-même de cette société qui sépara déjà au berceau la mère et l'enfant, je fus transporté de joie quand, pour la première fois, je lus cet appel au meurtre des tyrans. Semblable à un petit enfant qui essaie de marcher, je fis mes premiers pas dans le chemin des revendications, quand succomba la Commune de Paris ; je vis cette grande coupe des iniquités remplie du sang généreux des peuples qu'une dernière goutte allait faire déborder ; et cette goutte — l'auteur de ces vers me le disait — était celle des tyrans! Comme à tous les enfants de la Suisse, on m'avait appris à vénérer Guillaume-Tell et tous ceux qui ont combattu contre la tyrannie. Donc je crus, en lisant ces vers, que l'heure allait sonner où les tyrans rendraient des comptes. Aujourd'hui, l'auteur, le farouche précurseur des anarchistes, dont les vers ont peut-être dirigé le bras des régicides Hoedel et Nobiling ; cet homme qui criait aux rois *pourvoyeurs de la mort*, est aujourd'hui notre accusateur ; c'est M. le procureur général Stockmar.

L'effet de cette révélation fut immense, le public applaudit, et les jurés surpris, se demandaient lequel des deux, M. Stockmar ou Nicolet, devait être sur le banc des accusés. Toute la presse suisse commente cet incident ».

Les jurés vont délibérer, et après une heure et demie, reviennent avec un verdict d'acquittement général ; à toutes les questions posées, ils ont répondu non *unanimement*.

Les frais de ce procès sont à la charge du Gouvernement, mais comme toujours, c'est le peuple qui paye.

Sans donner à ce procès plus d'importance qu'il n'en mérite, on peut affirmer que le *four* que vient de faire le gouvernement, portera de bons fruits pour la propagande anarchiste.

L'acquittement de nos amis — dont l'énergie a été remarquée ainsi que celle montrée par tous les témoins, a été bien reçu par les ouvriers suisses qui ne sont pas embrigadés ; mais le gouvernement, en faisant tant de *pain* pour un manifeste, est blagué et traité de *fumiste*.

Ce procès a encore cet avantage, c'est qu'il fait voir que, malgré toute la peine que s'est donnée la police pour découvrir *des étrangers*, il n'y a pas eu dans toute cette affaire que des *anarchistes suisses*. Il a révélé aux prolétaires suisses — qu'on trompe toujours — que ce minuscule valet des monarchies n'était pas plus *le champion des idées nouvelles* qu'il n'était le *laboratoire politique de l'Europe*. Lui et son procureur rentrent bredouille à la maison, et les anarchistes, eux, se frottent les mains.

Quant à la presse suisse, elle a conservé l'attitude dégradante qu'elle n'a cessé d'avoir depuis le commencement de l'enquête.

Elle a flagorné le procureur *pour la manière éloquente dont il a flétri l'anarchisme*, et le président *pour son impartialité et son urbanité*.

Certains journaux se sont montrés plus réactionnaires que le Gouvernement même, en déclarant *qu'on aurait dû infliger une peine disciplinaire aux témoins pour les punir de leur arrogance*.

Mais rien, pas le plus petit mot qui fasse ressortir l'indépendance montrée par le jury, dont le verdict n'en reste pas moins un soufflet appliqué au Conseil fédéral. Et ces valets de plume osent dire qu'ils parlent au nom de l'opinion publique alors qu'ils se couchent à plat-ventre devant l'autorité !

Si cela était vrai, il faudrait donc admettre que toute dignité, tout sentiment d'honneur, ont déserté notre pays, et que du premier au dernier, les républicains suisses sont déjà les humbles serviteurs du monarque allemand.

Ces tristes sires, heureusement, ne représentent qu'eux-mêmes et les politiciens qui soldent leur servilisme ; ils peuvent continuer à baver leur haine sur les anarchistes qui se mettent entre la Bourgeoisie et le Prolétariat ; mais le peuple, le vrai, ne leur montrera pas moins un jour qu'il est capable d'autre chose que de lécher les bottes plus ou moins crottées ou éperonnées des gouvernants et de leur séquelle.

* * *

## EN SUISSE

La presse suisse, cette vieille bourgeoise, tout en insultant l'Anarchie, avoue que les anarchistes ont raison. Voici quelques réflexions publiées par le *Val-de-Ruz* et reproduites par le *Courrier suisse* :

« Pourquoi tant de gens n'ont ils pas le même poids et la même mesure pour juger les révolutionnaires d'autrefois et ceux d'aujourd'hui ?

« Nos anarchistes sont des mécontents tout comme les gens qui ont fait les mille et une révolutions dont parle l'histoire.

« On enseigne partout aujourd'hui, dans la presse, dans les écoles que ces mille et une révolutions furent belles, légitimes, glorieuses.... Eh bien ! qu'on daigne aussi, dans ce cas, admirer la légitimité et la beauté de la Révolution rêvée par Nicolet et ses frères anarchistes !.....

« Toujours il y a d'un côté des gens qui gouvernent, et de l'autre des gouvernés qui voudraient l'être autrement ou ne pas l'être du tout.

« De quel droit prétendez-vous que les gouvernés d'alors avaient raison de se révolter et que ceux d'aujourd'hui ont tort ?

« De par le suffrage populaire ? — Mais ne sait-on pas qu'il est capable de toutes les sottises et qu'il ne vaut que ce que valent les hommes qui l'emploient !

« Mais le suffrage universel a toujours commis et ratifié tout ce qu'on a voulu. Au Moyen-Age il applaudissait aux bûchers de l'Inquisition, comme il y a un quart de siècle à peine, il acclamait par six millions de suffrages Napoléon, son maître ; comme il pourrait bien, au siècle prochain, faire table rase de toute la civilisation dont nous sommes si fiers....

« Les insurgés d'aujourd'hui sont aussi respectables que ceux d'autrefois et si l'on admire les uns, pourquoi persécute-t-on les autres ?

« Il faut hélas se résigner à être logiques, messieurs, avec M. Stockmar dans ses vers de jeunesse, aimez à vous abreuver du sang des « tyrans ». Vous avez aidé à déchaîner la bête, c'est vous qui serez les moins à plaindre si elle vous passe sur le corps ».

Autorités fédérales, nous vous répétons la même chose, nous anarchistes : vous n'êtes pas logiques et le suffrage sur lequel vous vous appuyez vaut ce que vous valez, c'est-à-dire qu'il est inutile et mauvais. Le *Val-de-Ruz*, le *Courrier*, ceux-là mêmes qui se servis du suffrage populaire pour vous élire, vous taxent d'inconséquence et d'absurdité. Pourquoi ne les poursuivez-vous pas : *ils* raisonnent comme nous.

Tas de niais ! quelle faiblesse. Gare au jour de la prochaine Révolution.

## Belgique

Bruxelles. — L'Anarchie vient de perdre un de ses propagandistes les plus vaillants. Le 31 décembre dernier est mort le compagnon Emile Brassine, de notre ville, qui ne laissait passer aucune occasion de propager les théories anarchistes par la parole et par la plume. Il fut gérant du *Drapeau Noir*. Mort inopinément des suites d'une maladie de quelques jours, il n'avait pas eu la prévoyance d'exprimer par testament sa volonté d'être enterré civilement. Sa famille en a profité pour le faire enterrer par le clergé catholique, en dépit de ses convictions matérialistes.

Les anarchistes de Bruxelles ont, précédés de deux drapeaux rouges, accompagné le corps de leur ami jusqu'à l'église d'où, prévoyant que la famille du défunt ne fît, pour éviter leur présence, donner aux voitures du cortège une allure accélérée, ils allèrent au cimetière sans attendre que le corps sortît de l'église. A l'arrivée du corps au cimetière, les anarchistes s'approchèrent de la fosse pour rendre à leur ami un dernier devoir.

Un oncle du défunt qui avait déjà protesté contre la présence des drapeaux rouges, ordonna aux anarchistes de se retirer de la tombe et leur défendit d'y prononcer des discours. Il s'était fait accompagner de deux agents de police qui, sur notre refus d'obéir aux injonctions de ce despote, prit les noms de quelques compagnons. Après que l'oncle nous eût menacé de poursuites judiciaires, la famille se retira. Trois discours furent prononcés pour affirmer les convictions anarchistes et matérialistes de Brassine et pour protester contre l'intolérance de cette famille cléricale qui, non satisfaite d'avoir méprisé les opinions du défunt en faisant enterrer cet athée par *Notre Mère la Sainte Eglise*, aurait encore voulu empêcher ses amis d'accompagner sa dépouille mortelle à sa dernière demeure. La doctrine du *Libre examen* a triomphé dans cette lutte de l'autorité familiale contre les adversaires de toute autorité.

* * *

Un meeting, organisé dimanche 5 janvier, par la *Jeunesse Anarchiste bruxelloise*, a eu beaucoup de succès. L'ordre du jour comprenait trois questions : La Crise charbonnière, les Grèves et l'Attitude du Gouvernement.

Environ 150 personnes, parmi lesquelles 5 mouchards, dont un commissaire.

Les compagnons Wysman, Cardinal, Delsaute et Berger ont successivement démontré que les grèves organisées, quoique utiles pour créer de l'agitation, doivent fatalement échouer, qu'il n'est pas possible au Prolétariat de lutter avec l'aide du Capital contre la classe capitaliste, qu'il faut abandonner l'idée d'opposer les sous des meurt-de-faim aux *millions* des exploiteurs, que c'est là la lutte du pot de terre contre le pot de fer.

L'évolution économique qui marche à grands pas, fera avancer l'évolution intellectuelle beaucoup plus que les plus éloquents discours, que les plus beaux écrits ; la propagande par la parole et par l'écrit doit seulement servir à orienter la Révolution sociale qui sera le résultat de cette double évolution. Les réformes anodines que poursuivent les Partis ouvriers ne peuvent en rien aider à l'amélioration du sort des travailleurs, à l'émancipation du Prolétariat. Pas plus que le voyageur devant se rendre à une localité quelconque ne doit s'inquiéter des stations intermédiaires, pas plus les travailleurs ne devraient s'occuper des divers échelons de la lutte sociale ; c'est le but seul qu'il faut envisager, travaillons donc de toutes nos forces pour aider l'Humanité à l'atteindre. D'ailleurs, pour rendre possibles les dites réformes, il faudrait envoyer des socialistes siéger au Parlement et aux exemples des Tolain, des Nadaud, des Brialou et *tutti quanti* qui suffiraient déjà pour nous dégoûter du parlementarisme, vient s'ajouter celui de Joffrin qui trahit la volonté des électeurs exprimée par le Suffrage universel en usurpant au Parlement français le siège que l'élection de Cluguaocourt avait donné à Barbenzingue et que, grâce à une compromission honteuse du *Paris Ouvrier français* avec la bourgeoisie opportuniste, Joffrin obtint, quoiqu'il fût en minorité. Croirait-on que c'est ce même Joffrin qui jadis, lorsqu'il n'avait ni panache ni galons, fut poursuivi pour ses opinions socialistes. Qu'on juge par là combien ce qu'on nomme les honneurs changent les hommes, même les meilleurs. Pas d'union, pas de compromission avec la classe bourgeoise qui,

condamnée à disparaître, doit être abattue. La conclusion du meeting fut qu'on ne doit pas attendre de décret pour rendre la mine aux mineurs et que la propriété étant un vol, ne doit pas être rachetée mais reprise par ceux à qui on l'a volé.

En somme, une bonne journée pour la propagation des théories anarchistes.

***

Verviers. — Nous avons eu au mois de novembre dernier une conférence spirite ; elle avait pour sujet « Le Matérialisme et le Spiritualisme devant la science et la raison ».

L'orateur était monsieur Léon Denis de Tours, qui est bien digne du qualificatif de Monsieur, car il ne possède ce courage et cet esprit de sagesse qui démontre à un auditoire les vérités que l'on peut posséder et l'erreur des autres. non, il craint les anarchistes et il les attaque, non pas loyalement, mais avec des sophismes.

Il déclare dans la première partie de son discours que l'on a pour le spiritisme de l'antipathie, qu'on s'en moque, qu'on le ridiculise sans prendre la peine de l'étudier. Et dans sa deuxième partie, voyant que l'auditoire restait froid à ses idées spirites, il s'écrie : Ah ! il y a actuellement un parti qui ose déclarer hautement, « ni Dieu ni maître », c'est le parti anarchiste, et l'Anarchie pousse au despotisme. — Croyez-vous lecteurs, qu'il a justifié son accusation, non il est reparti sur son terrain spirite.

A la fin de sa conférence, un auditeur ayant trouvé l'accusation contre l'Anarchie tellement stupide, il demanda qu'on lui en donne une explication.

Monsieur Léon Denis lui répondit comme un homme qui ne sait quoi dire. — Vous ne pouvez vous soustraire à la chaleur du soleil, à la clarté de la lune et au regard des étoiles. Il a, d'après l'histoire, toujours eu des gouvernements, et il y en aura toujours, d'abord il en faut.

L'auditeur lui répondit, et monsieur Léon Denis ne sut pas encore lui répondre directement aux questions et réponses.

Voici le seul argument donné en faveur de l'existence des esprits : — On a voulu réduire une matière à néant, et au lieu de l'anéantir, on s'est trouvé devant une puissance fluidique, matérielle, palpable, bien plus forte que la matière elle-même.

Je termine et pose un argument en me plaçant sur le terrain spirite; que monsieur Léon Denis me réponde. — Supposons qu'on se modifie, qu'on s'améliore dans la vie spirituelle ; réincarné dans un autre corps matériel, on ressent de nouveau les besoins de la vie corporelle et l'esprit se recorrompt encore vu qu'on l'a toujours vu prisonnier du corps, et jamais sans cette pauvre matière si conspuée.

C'est donc dans le domaine matériel qu'il faut travailler et changer et non dans le domaine spirituel qui n'existe pas.

## Italie

Nous recevons d'un de nos camarades de Pondérano une correspondance dans laquelle on nous dénonce les sévices dont sont victimes les malheureuses qui travaillent dans la fabrique des frères Poma à Biella (Piémont).

Les ouvrières de cette fabrique ne travaillent depuis un an que pendant cinq ou six heures par jour et ne gagnent pas plus de deux à 6 francs par semaine. Le nombre de celles qui gagnent six francs est très restreint. Quelques-unes viennent tous les matins des villages qui sont à douze kilomètres de la ville, sont imposées souvent à des amendes de cinq francs; on les fait déshabiller et fouiller pour voir si elles emportent du coton, et on les soumet à des humiliations affreuses.

De cet esclavage qui est la règle en Italie, il n'y a qu'une chose qui nous étonne, et c'est que les révoltes ne soient pas plus violentes et plus rapprochées.

## Australie

Melbourne. — Depuis que les anarchistes, et non pas seulement des missionnaires bigots, se sont mis à parler en public, le gouvernement ne reconnaît plus la liberté de la parole Il a fait interdire les réunions publiques sur le « Quai de la Reine », aussi nos camarades se sont-ils empressés d'y donner rendez-vous au peuple. Un de ces dimanches, 3,000 personnes s'y sont réunies puis se sont portées devant le Musée, en acclamant la Révolution sociale. Autre démonstration le dimanche suivant, puis le mercredi 20 novembre. Malgré la loi qui défend les attroupements devant le palais de la Nation, 4,000 individus se sont amassés aux portes du Parlement et se sont collisés avec la police. Les bourgeois criaient au scandale : « On ne respecte plus les lois ! » Aussi les « meneurs » vont-ils être pourvus ! Quand nous serons en prison, suivis. Tant mieux ! Quand nous serons en prison, d'autres parleront à notre place. *Ça ira ! Vive la Révolution sociale !*

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

Compagnons qui avez bien voulu aider à former la souscription destinée à mon voyage, d'après la décision que j'avais fait connaître de partir le 15 décembre, je vous dois une explication à ce sujet :

La somme n'étant pas suffisante pour pouvoir partir, même en se contentant du strict nécessaire, je me vois obligée de vous dire que je suis encore une fois forcée de retarder mon départ. Aussi, compagnons, d'ici le mois de février, je vous prierai de faire un second appel pour tâcher de réaliser la somme nécessaire si cela est possible. Il serait heureux que cela soit terminé.

Duval, dont je reçois régulièrement une lettre tous les mois, me donne beaucoup d'espoir que je pourrais sous peu lui adoucir sa peine.

Louise Duval, rue Ramey, 63.

Nous recevrons donc ce qui nous sera envoyé d'ici le mois de février, à cette époque, nous remettrons au compagnon Decker tout ce qui aura été recueilli pour qu'il s'entende avec la compagne Duval, au sujet de son départ.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 972 fr. 30.

Deux du XIII[e] 1 fr. 50. — J. C. 100 fr. — Arsius 1.50. — Vaillant 2 fr. — D. à Foix 3.30. — L. V. près Mont-Perdu 2 fr. — Un pied-plat 1 fr. — Un déménagement à la cloche boulevard Voltaire 5 fr. — T. à Pantin 0,25. — G. 1 fr. — Verviers J. Charpentier 0,80 — B. à Arras 0,50. — Auguste et Marianne des Parias-Picards 0,55. — Caron 0,50. — Un du XIII[e] 0,50. — C. à Brighton 0,75. — Le Havre, produit d'une tombola 2 fr. — L. D. à Vascœuil 10 fr. — Le Mans : V. 0,90 ; C. 0,15 ; P. 0,20 ; F. 0,20 ; L. 1,20 ; Thuir 0,75 — L. à Cette 2 fr. — C. à Saint-Etienne 5 fr. — D. à Saint-Maur 2 fr. — Caron 0,50. — Laluque 1.80 — R. à Londres 9 fr. — P. et T. à Oullins 0,50. — B. rue Pilon 2,50. — Poy à Solliès-Toucas 0,55. — A. à Outsdale, collecte à la réunion organisée pour l'anniversaire des martyrs de Chicago 5 fr. — Groupe du XIV[e] 4 fr. — Verschoore 0,50 — Un budgétivore 0,10 — Excédent d'écot 0,30. — Un barbare 13 fr. dont 5 fr. pour le groupe « La Liberté ». — Un boulanger à Toulon 5 fr. — A. A. à Rouen (pour le tirage « Aux Jeunes Gens » 3 fr. — Philadelphie : G. pour un travail fait pour P. 20 fr. — P. à Levallois 2,50 — Woonsocket : T. Devinne 2,50. — Appoline Lembert 1,15. — L. F. à Bouxières-aux-Bois 0,25. — G. à La Palisse 1 fr. — T. à Saint-Quentin 2 fr. — Excédent d'écot à la salle Horel 0,40.

Total à ce jour : 1,178 fr. 25.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES

### *des détenus politiques*

Listes précédentes 465 fr. 45.

Puteaux, excédent d'écot à « l'Egalité pour tous » 2 fr. — Auguste et Marianne des Parias-Picards 0,50. — Bourges, collecte faite à l'enterrement civil de la mère du compagnon Vénézy 3,40. — Le Mans 0,50. — Pour Méreaux, A. F. 1 fr. — Saint-Denis par C., collecte faite à la suite d'une discussion entre anarchistes, indépendants et boulangistes 2 fr. — Vienne, collecte faite au groupe des Familles réunies, remise par la compagnon Chevalier 4 fr. — B. à Argenteuil 0,50. — Lyon : collecte faite à la suite de l'enterrement du compagnon Sornay dit Dunez 5,50.

Total à ce jour : 482 fr. 55.

## PETITE CORRESPONDANCE

P. à Troyes. — L. à Anduzes. — De T. à Bruxelles. — A. à Boudes. — B. à Saint-Amand-Montrond. — V. à Roubaix. — S. à Denain. — L. à Agen. — H. à Angers. — B. M. à Revin — M. à Brooklyn. — B. au Hâvre. — M. à Armentières. — F. à Nîmes — J. à Loir. — R. à Villiers. — P. à Verviers. — B. à Arras. — J. au Havre. — P. à Roubaix — D. à Morlanwelz. — J. à Chaux-de-Fonds. — M. à Saint-Quentin. — M. à Saint-Quentin. — M. à Saint-Etienne — T. à Nice. — D. à la Madeleine. — F. à Amiens. — Comptoir de zinc à Lyon. — B. à Billy. — T. à Foix. — L. à Cette. — R. à Argenteuil. — B. à la Machine — W. à Flixecourt — G. à Blidah. — F. Reims. — T. Marseille. — F. Fougères. — H. Cette. — P. D. Anduzes. — P. à Lyon. — V. Saint-Denis. — L. Calais — B. Lyon. — D. Beauvais. — G. Valence. — L. Parrecy. — Vanves. — L. Ouges. — P. Mantes. — N. B. Maizy. — M. Vienne. — Timbres et mandats.

P. à Narbonne. — Merci de vos souhaits. Recevons l'adresse.

Groupes des campagnes. — Reçu pour vous un franc du comp. G. à La Palisse.

L. à Nîmes. — Nous avons transmis votre lettre au groupe éditeur de la défense Pini. — Nous ne nous occupons pas du personnage dont vous demandez l'adresse.

G. F. à Romorantin. — Plus de « Richesses et Misère ».

G. à Dinan. — Le numéro 16 avait été expédié. — Réexpédié à nouveau.

C. à Vienne. — Le manque de place avait empêché d'insérer.

N. J. à Saint-Florent. — Brunel, 50, rue Saint-Denis.

P. D. à Anduzes. — Votre fiche porte le num. 9 non réglé ?

T. à Saint-Quentin. — Ayez l'obligeance de nous renvoyer votre adresse pour que nous puissions vous répondre.

Luss est prié de donner son adresse de suite à L. M.

Roanne. — Les camarades qui nous ont donné l'adresse au compagnon Noël François, 12, rue de la Loire, sont priés de nous dire comment il se fait qu'une lettre expédiée à cette adresse par des amis de Marseille a été retournée avec la mention « inconnu ? »

Un paquet de 15 exemplaires du n° 17 nous a été retourné sans bande par la poste. Le camarade qui n'a pas reçu son paquet est prié de nous le faire savoir.

A ceux qui nous ont envoyé le « Figaro » du 11 janvier. — Reçu merci. — Bon à reproduire en effet.

Le compagnon Tennevin est prié d'envoyer son adresse à F. à Nantes.

T. à Marseille. — A quoi bon s'occuper des collectivistes ? — C'est un parti mort.

Rouen. — Qui nous a écris sur le même sujet, perdu votre lettre.

D. à Morlanwelz. — Il peut y avoir eu erreur de notre part en les comptant.

H. au Hâvre. — Ne paraît plus. — N'avons pas de relations avec cet individu.

R. à Jemmapes. — La lettre ne contenait pas de mandat.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

**Groupe du XIV[e], réunion le jeudi 16 courant, à 8 h. 1/2 du soir, salle Anne, rue Mouton-Duvernet, 27.**

*Cercle international.* — Caisse précédente : 88 fr. 40. — Reçu : 2 fr. 50 salle Horel; 41 fr. 80 de la défense de Pini (vente); en tout 132 fr. 70. — Dépenses : Coût de la Défense de Pini 83 fr. ; port pour l'envoi des exemplaires 11 fr. 70 ; Composition du matériel de l'Imprimerie Jurassienne 30 fr.; en tout : 124 fr. 70. — Reste en caisse actuellement : 8 fr.

**Groupe *La Liberté*, à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron, tous les samedis.**

*Les Révoltés* du XI[e] et XX[e], groupe de propagande anarchiste, réunions tous les samedis soirs à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

*Soirée familiale anarchiste.* — Dimanche 19 janvier à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant, conférence suivie de soirée familiale. Chants, poésies, etc. Entrée libre. Les compagnes et compagnons sont invités.

*Le Réveil* du XV[e], nouveau groupe communiste-anarchiste — Grande soirée familiale, organisée pour le samedi 18 janvier à 8 h. 1/2 du soir, salle Roques, 72, boulevard de Grenelle. — Causeries et chants.

Lyon. — Les groupes du III[e] et VI[e] arrondissement se réunissent tous les samedis chez le compagnon Pouilet, rue Louis Blanc, 21.

Saint-Quentin. — Réunion des anarchistes le dimanche 19 janvier, à 7 heures du soir, chez M[me] veuve Tanton, rue Saint-Phal, 57.

Bruxelles. — Lundi, 20 janvier à 8 h. 1/2 du soir, causerie publique et contradictoire organisée par la *Jeunesse anarchiste*, au local habituel, Aux Deux Nègres, 20, rue de la Colline.

Sujet : Spiritualisme et Matérialisme.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 19 — 5 CENTIMES — DU 25 AU 31 JANVIER 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . Fr 5 —
Six Mois . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . Fr 7 —
Six Mois . . . — 3 50
Trois Mois . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS AMIS

Nous envoyons cette semaine leur compte à tous nos dépositaires, nous espérons qu'il en sera tenu compte. Il nous est dû 1,500 francs, tant en numéros qu'en brochures, il serait urgent que cela se liquide.

S'ils ne nous doivent que des petites sommes, nos dépositaires doivent, par contre, se dire qu'ils sont près de deux cents dans ce cas-là. La somme est petite pour chacun, mais énorme pour nous, il se produit ceci, comme la semaine passée, que nous n'aurions pu paraître si nous n'avions trouvé à emprunter.

Or, pourquoi en être réduits à cette extrémité — signe de faiblesse — quand un peu de bonne volonté de la part de ceux qui reçoivent le journal, nous éviterait tous ces désagréments. — Il y a des camarades qui nous règlent toutes les semaines, d'autres qui nous soldent d'avance les numéros à recevoir, nous exposons franchement, une dernière fois pour toutes, la situation aux camarades, et qu'ils y mettent un peu de bonne volonté et d'énergie, s'ils tiennent à recevoir le journal régulièrement, s'ils trouvent bonne, la propagande qu'il fait.

Nous comprenons que pour les envois peu importants ils ne peuvent régler toutes les semaines, qu'ils prennent, selon l'importance des envois, quinze jours, trois semaines, un mois, mais au moins que ça soit régulier et que nous puissions compter dessus.

Il y a encore ceci, actuellement, le journal ne se maintient qu'à l'aide des souscriptions, et comme il y a bien chaque semaine quelque dépositaire qui oublie définitivement de régler, cela complique les embarras et nous met dans l'impossibilité absolue de paraître. Il nous faudrait une augmentation d'un mille de plus dans la vente. — Non pas une augmentation qui durerait trois ou quatre numéros, comme cela est arrivé lorsque nous avons mis le journal à un sou, mais une augmentation qui se maintienne et soit susceptible de progresser. — Nous avons des camarades qui prennent 4 ou 5 numéros à leur compte et les placent ainsi chez les libraires. Cette augmentation il serait possible de l'obtenir. — Si chacun voulait s'employer dans la mesure de ses forces. Tous les camarades ne sont pas sans avoir un libraire où ils se servent habituellement et auquel ils pourraient forcer la main en lui faisant tenir en dépôt la *Révolte*. Si nous nous confinons toujours dans notre petit cercle il est évident que nous n'obtiendrons que des résultats minimes et très lents, si on peut arriver à forcer les libraires à vendre le journal, le mettre en montre, nous aurons plus de chance à essaimer dans la grande masse du public.

Encore une fois que les camarades nous aident dans cette besogne, nous tenons à leur disposition tous les numéros dont ils pourront avoir besoin pour faire distribuer chez les nouveaux libraires qu'ils nous désigneront.

Un peu de ténacité, et nous y arriverons.

## Place aux Vieux

Place au jeunes ! — c'est une phrase consacrée, pourquoi pas aussi place aux Vieux ? — pourquoi ne pas faire une petite place au soleil aux vieux travailleurs qui ont peiné et souffert toute leur vie et qui, brisés par l'âge, hors d'état de travailler se voient refuser un morceau de pain par la société qui les a exploités depuis leur naissance, alors qu'ils sont trop faibles et trop usés pour le gagner.

Tout dernièrement et presque simultanément deux pauvres vieux se pendaient, l'un à Montreuil, l'autre à Nanterre, à bout de souffrances et de misère. Un autre vieux qui venait de Saint-Nazaire à Paris, chercher un refuge auprès de sa sœur, morte la veille, circonstance qu'il ignorait, a dû se traîner chez le commissaire pour y implorer l'aumône, après un jeûne forcé de vingt-quatre heures. Celui-ci a quatre-vingt-trois ans ! — Et combien encore ? — ces tragédies sont si fréquentes qu'elles deviennent plus nombreuses que les jours de la semaine.

Il n'y a pas longtemps qu'un correspondant de la *Révolte* signalait la mort d'un vieillard de *quatre-vingt ans* surpris à son travail par un écoulement, — est-ce un âge où on peut encore travailler ? — N'est-ce pas une honte pour ce siècle qui se croit si civilisé, que des malheurs pareils puissent se produire ?

Mais, voilà, il y a à entretenir un tas de fonctionnaires, complètement inutiles, même aux dirigeants qui les ont inventés, excepté que les places qu'occupent ces fonctionnaires sont autant de moyens de dégrèvement pour les dirigeants qui assurent de cette façon l'existence d'une tribu de frères et de neveux qui leur retomberaient autrement sur le dos, puisqu'ils sont trop fainéants et trop ineptes pour travailler.

Cependant, si nos dirigeants sont si insoucieux des vieux, ils ont l'extrême bonté de s'occuper de la jeunesse, sans retourner en arrière, n'avons-nous pas actuellement le bel exemple des scandales d'Anvers avec la traite des blanches et mieux encore les nouveaux scandales de Londres où la noblesse instruit la prochaine génération mâle à Cleveland-street ? Heureusement que les dirigeants qui ont de l'instruction et de la religion, ne font jamais rien de contraire à la morale la plus exigeante, il n'y a que les prolétaires qui sont vicieux et qui ont des appétits de brutes — « noblesse oblige », à présent la noblesse est non-seulement dans le titre, mais surtout dans l'argent ; donc noble ou bourgeois ne peut mal faire et nous devons trouver très bien et très édifiant tous les crimes qu'ils daignent commettre.

Mais, nom de Dieu ! allons-nous toujours rester comme des victimes résignées, pendant que messieurs nos dirigeants nous exploiteront, feront crever nos parents de faim et violeront ou débaucheront nos enfants ? — Ah ! les bonnes têtes que nous avons et les excellents imbéciles que les prolétaires ! — Si l'on voulait cependant, mais là, vouloir bien sérieusement changer de place avec le dirigeant et le sentir se débattre sous notre talon, comme nous nous sommes débattus sous le sien depuis tant de siècles, cela ne serait pas si difficile, les bourgeois qui cependant, ne sont pas d'une autre pâte que nous, ont bien fait 93 contre les aristos, à quand donc notre 93 à nous contre les bourgeois ? — Pourtant ils ne l'auront vraiment pas volé ; ce sera à peu près la seule chose qu'ils ne volent pas, mais qu'ils méritent bien légitimement.

Mais pour en revenir à nos vieux, combien d'entre-nous n'ont-ils pas dans quelque coin un vieux père ou une vieille mère qui, peut-être assez heureuse, pour jouir du nécessaire, vous laissent néanmoins un souvenir qui devrait vous rendre pitoyables pour les vieux abandonnés qui, après avoir lutté, avoir donné leur intelligence, leurs forces pendant toutes les années de virilités se voient condamner, au déclin de leur vie, à mourrir de faim ou de se tuer pour échapper à la misère et à la famine. Il faudrait chercher un moyen pour remédier à un état de choses aussi déplorable et le meilleur, le plus simple, le seul probablement, c'est de supprimer les bourgeois, ces parasites odieux, qui dévorent tout, car du moment où il y aurait du pain pour tous, les vieux en auraient leur part, ils pourraient au moins mourir tranquilles quand leur heure serait sonnée.

Donc, camarades, serrons les rangs, appelons à nous les autres miséreux, faisons en sorte que ces exploiteurs, ces monstres, ces bourreaux disparaissent, et laissent la place libre à tout le monde.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Saint-Etienne. — Pendant la période électorale qui vient de se terminer dans la troisième circonscription de Saint-Etienne, les camarades ont fait de la bonne propagande en profitant des réunions où, malgré les enragés votards, nos théories ont été développées par les compagnons Dumas et Brossy, candidat pour la forme, plus de 400 affiches ont été apposées, montrant tout le charlatanisme des politiciens qu'ils soient républicains ou convervateurs.

Au contraire de cela, l'on a pu voir le parti soi-disant ouvrier révolutionnaire de Saint-Etienne, ce parti qui a fait élire, comme maire d'abord et député ensuite, le sire Girodet qui, en qualité de socialiste, faisait fermer en 1888, pendant la grève des mineurs, la Bourse du Travail, à seule fin qu'ils ne puissent pas se réunir. Et bien, ce parti qui, à l'exemple de son aîné de Paris, ne compte plus les compromissions qu'il a eu la platitude de faire à la Bourgeoisie, s'est attelé carrément au char du professeur Dequaire, opportuniste de la plus belle eau et l'a recommandé aux travailleurs de la vallée du Gier, par la proclamation suivante insérée dans la *Loire*, canard de la Préfecture, et affichée dans toute la circonscription.

*Aux Travailleurs de la 3me circonscription*

Citoyens,

Votez pour la République, terre promise des réformes sociales ;

Votez pour le candidats de l'émancipation économique.

Votez contre la féodalité industrielle et financière qui, non contente d'être l'arbitre de vos salaires et l'artisan de votre lamentable misère, complote votre complet asservissement par la suppression de vos quelques libertés politiques.

Arrachez-vous, citoyens, au danger qui vous menace.

Veuillez résolument être des hommes libres.

Vous avez la monarchie dans l'atelier; le patron dispose arbitrairement de votre imprescriptible droit à l'existence.

N'aggravez pas une aussi malheureuse situation, ne vous laissez pas replonger dans les ténèbres de la monarchie où sombrerait tout espoir de rénovation prolétarienne.

Marchez sur les bastilles modernes, au lieu de les fortifier.

Ouvriers,

Les monarchistes vous parlent aujourd'hui de leur amour pour le peuple et de sa cause : hypocrisie et mensonge!

Ils veulent seulement surpendre vos suffrages et fortifier leur domination économique déjà si puissante d'un pouvoir politique qui les rendrait peut-être invincibles.

Citoyens travailleurs,

Demain, le Parti ouvrier socialiste international, dont les principes égalitaires peuvent seuls faire régner la justice et l'harmonie dans le monde, vous conviera à d'autres luttes.

Aujourd'hui, avec le regret de ne pouvoir tenter un pas en avant, il vous engage vivement à ne pas rendre possible un recul vers le ténébreux passé.

Vous ne pouvez atteindre encore au socialisme : défendez au moins la Révolution menacée.

Ecrasez ceux qui veulent votre effacement, votre esclavage, l'abaissement de votre dignité, votez pour la République!

*JULES DEQUAIRE*

Délibéré dans la séance du Parti ouvrier, à Saint-Etienne, le 25 décembre 1880.

*Le secrétaire* : LEDIN (!?)

Cela ouvrira-t-il enfin les yeux aux socialistes sincères, fourvoyés dans ce parti et abandonneront-ils la poignée d'ambitieux qui les dirige, et que nous ne désespérons pas de voir un jour faire partie du conseil du travail, proposé par le député fumiste Mesureur.

***

TROYES. — Jamais initiative plus heureuse que celle qui vient de recevoir non-seulement l'approbation des socialistes-révolutionnaires de Troyes et de la banlieue, mais encore de tous ceux qui désirent entrer dans les connaissances des théories anarchistes, ne pouvait être prise par nos amis les *Naveleurs Troyens*. Il était nécessaire qu'aux tentatives d'embrigadement faites par un canard radical-libre-penseur-possibiliste — qui a pris prétentieusement le titre de : *République sociale*, organe des travailleurs socialistes de la région de l'Est, — répondissent les hommes de dévouement et d'action révolutionnaire, en multipliant les réunions anarchistes afin de montrer aux ambitieux comme aux inconscients que ce n'est point en vain que l'on se joue du peuple travailleur.

Après la conférence du 22 décembre, à laquelle n'assistaient que les habitués des réunions anarchistes, au nombre de 130 environ, nos amis eurent la bonne idée de profiter de la présence à Troyes du compagnon Lucien Weil, de Paris, pour organiser le 24 un réveillon révolutionnaire, et le 25, une grande conférence publique et gratuite.

Hâtons-nous de dire qu'à l'appel des vaillants organisateurs, il a été répondu cette fois avec un enthousiasme tel, que jamais réunion socialiste à Troyes n'avait eu un aussi grand concours de travailleurs des deux sexes.

Il nous est impossible de narrer ici tout ce qui s'est dit dans ces différentes réunions, disons seulement que le camarade Weil s'est surpassé pour donner satisfaction aux nombreuses personnes qui lui ont posés des questions.

***

AGEN. — Le compagnon Tortelier nous a donné ici deux conférences : dans la première, qui a eu lieu le jeudi 26 décembre, le compagnon Tortelier a fait la critique de la société actuelle. Il s'est attaché à démontrer qu'aucune amélioration au sort des travailleurs n'était possible tant que subsisterait cette société marâtre et bourgeoise; qu'il ne fallait plus désormais servir de tremplin ni se laisser leurrer par les dirigeants ou ceux qui aspirent à le devenir, quelle que soit du reste la nuance politique dont ils se réclament, fussent-ils même socialistes? Tout ce qu'ils peuvent faire pour vous s'est-il écrié : ce sont des lois et vous n'en avez pas une seule qui ne se retourne contre vous, qui ne vous soit nuisible ou inutile. Tant qu'à des réformes, tant qu'à une amélioration au sort des travailleurs, elle sera toujours irréalisable tant la société sera partagée en deux camps ennemis : dirigés et dirigeants, exploités et exploiteurs, volés et voleurs. Et il conclut à la nécessité d'une transformation sociale par la révolution.

Le samedi 28 décembre, le compagnon Tortelier fait une seconde conférence et traite les sujets suivants :

1° La Société pendant la Révolution ;

2° La Société au lendemain de la Révolution.

Dans cette conférence, le compagnon dit qu'il ne faut pas que la prochaine révolution soit escamotée comme le furent les précédentes, que les erreurs passées doivent nous servir d'enseignement, de ne plus faire parade d'un sentimentalisme imbécile et surtout funeste. Il dit que le premier travail à accomplir pendant la Révolution, doit-être la destruction de tous les titres de propriétés, de façon à ce qu'il soit impossible de la reconstituer, de s'emparer immédiatement de toutes les choses nécessaires à la vie et d'en faire profiter sur le champ les nécessiteux.

Il faut que dès les premiers moments de la Révolution l'on puisse en goûter les bienfaits et intéresser de cette façon les plus indifférents à son succès. Il démontre ensuite avec une grande clarté, comment une société débarrassée des tripotours, des agioteurs et exploiteurs, en un mot de toutes les iniquités qui caractérisent et sont l'apanage de la société actuelle pourrait fonctionner sans aucune espèce d'autorité.

Nous croyons que l'ardeur communicative et les convictions profondes de notre ami Tortelier, contribueront beaucoup à réunir quelques éléments sérieux d'un petit groupe de militants.

Quoiqu'il en soit, les idées anarchistes, jadis incomprises par certains et dénaturées par d'autres, grâce aux conférences faites depuis un an, sont aujourd'hui admises et en quelques sorte implantées dans la bonne ville d'Agen.

***

CASTELJALOUX. — Le compagnon Tortelier vient de passer huit jours parmi nous où il a fait quatre conférences : A Casteljaloux, au Mas, à Villefranche et à Bouglon. Nous voulions en donner une seconde à Casteljaloux, où notre ami aurait traité de la société pendant et après la Révolution, des droits de la femme, l'éducation de l'enfant ; elle a été empêchés pour des raisons indépendantes de notre volonté; ce n'est que partie remise, nous l'espérons. Il serait vraiment dommage de nous arrêter en si bon chemin ; le résultat obtenu pour la propagande par ces quatre conférences a dépassé de beaucoup nos espérances ; malgré le parti-pris évident des bourgeois à tourner en ridicule les idées anarchistes, la semence est jetée, elle germera ; tout le monde fait la différence qu'il y a entre une réunion politique où toutes les haines irraisonnées se donnent libre cours, et les nôtres où l'on n'entends que des paroles de paix, d'amour du prochain, de justice et de liberté.

***

LANGON. — « L'homme est bon; le milieu seul est mauvais ».

Tel est le titre de la remarquible conférence que nous avons entendue du compagnon Tortelier. C'était le jour de Noël. C'est dire qu'on s'attendait à n'avoir qu'un public restreint d'ouvriers et de bourgeois dont la solennité cléricale appelait les uns aux sophistications de l'Eglise, les autres aux sophistications du cabaret. Un comble qui n'était pas pour faire salle... comble.

Aussi, n'est-ce qu'en cédant aux instances des anarchistes langonnais que le compagnon Tortelier a consenti à parler. Il n'a pas eu lieu de le regretter ; car l'auditoire s'est bientôt accru, et il a tenu ensuite à prouver qu'à défaut du nombre il avait apporté la qualité au conférencier; témoins, non de bruyants cris et d'applaudissements, mais son attention soutenue et en résulta, sa complète et non équivoque persuasion.

Les anarchistes langonnais ont donc à cœur de remercier doublement le comp. Tortelier pour les lumières nouvelles qu'il leur a procurées à eux-mêmes, et pour le bien qu'il a fait à la cause commune.

Or, voici en résumé les points qu'il a plus spécialement développés, avec une surprenante clarté, et sans donner le temps à l'objection de se produire :

1. Redressant l'opinion commune au sujet de la propriété, le compagnon a fait judicieusement ressortir que la propriété telle qu'elle est, ne peut engendrer que l'esclavage des travailleurs.

2. Ont été signalés les progrès de la propriété publique signe précurseur d'un autre ordre de choses, autrement dit, par l'application de plus en plus étendue et nécessaire du travail en commun, et des procédés mécaniques nécessairement perfectionnés.

3. Toute république, si parfaite qu'on la puisse rêver, est dans son essence, et dans ses manifestations gouvernementales, monarchique au premier chef.

4. Il a montré comment, ô surprise! toutes les opérations agricoles, industrielles et commerciales se font d'une façon absolument anarchique ; qu'il n'y a intervention du gouvernement que pour gêner au contraire ces opérations, ou les *imposer*, sous prétexte de la sécurité problématique dont il les entoure, il n'a eu qu'à laisser ses auditeurs conclure eux-mêmes. Loin alors qu'aucune contradiction ait été hasardée, plus le compagnon Tortelier avançait, tout vibrant lui-même de sincérité et d'humanité, dans sa démonstration, plus on pouvait surprendre chez les auditeurs des signes d'émotion et d'absolue approbation.

Plusieurs langonnais, même étrangers au groupe anarchiste, sont venus à la fin de la séance, féliciter le conférencier, et le pressant de répéter sa conférence dans leur ville à une date ultérieure et rapprochée, lui promettant pour lors le nombre, aussi sûrement que la conviction des auditeurs. Mais son itinéraire étant tracé d'avance, il a dû décliner l'invitation.

***

ARIÈGE. — On nous annonce la formation de quatre groupes anarchistes dans le département : à Pamiers, Tarascon, Lavelanet et Mirepoix. — Allons tant mieux! ça marche! — Peut-être que l'énergie qu'apportent toujours des éléments neufs, viendra-t-elle réveiller celle des anciens centres qui semblent s'endormir un peu.

***

TARASCON. — Je viens vous donner le compte-rendu de la conférence faite ici par Tortelier.

Environ 250 personnes avaient pris place dans la salle (une grange arrangée pour la circonstance), les bancs n'étaient que pour 200 personnes, une cinquantaine et même davantage ont dû rester debout.

Tortelier commence à parler et aux premières phrases, il tient déjà l'auditoire suspendu à ses lèvres ; jamais on n'a vu un tel recueillement (le mot est juste ici) à écouter quelqu'un.

Ah! c'est qu'il a bien dit *tout* ce qu'il fallait lui dire à notre peuple montagnard, en même temps, travailleur du champ, et travailleur de l'atelier.

Bonne jo rnée pour l'Anarchie. Bien des indifférents, des incrédules, etc., sont avec nous, sinon ouvertement, du moins de cœur. Il y a six mois, personne ne parlait sociale, le mot *commun* était un épouvantail ; aujourd'hui, on ne s'aborde plus qu'en parlant de la prochaine et inévitable Révolution.

Les conférences socialistes (même de toutes les écoles) devraient se multiplier alors, vous le verriez, la Révolution se ferait, et toute seule.]

Pour moi, je n'ai pas besoin de vous le dire, je suis enchanté de la soirée et du comp. Tortelier.

***

LAVELANET. — Il nous a été enfin donné à Lavelanet d'entendre un orateur selon nos idées et traitant réellement la question de principes. Jusqu'ici nous n'avions eu que des charlatans ne faisant que de la politique d'intrigue et de personnalités sans jamais toucher à la Question sociale.

Aussi dès le début de sa conférence, le compagnon Tortelier s'est-il emparé de l'auditoire, composé d'environ six cents personnes, nombre très considérable pour notre petite localité.

Dans un discours fréquemment interrompu par des applaudissements enthousiastes, il a retracé les misères des ouvriers aussi grandes aujourd'hui que pendant les monarchies et les empires qui se sont succédés ; il a expliqué d'une manière irréfutable, comment le Capital à l'abri de toute atteinte peut impunément écraser les petits industriels et les petits propriétaires.

Il nous a également parlé en termes clairs et concis, de l'impossibilité de faire des réformes partielles, ainsi que de l'inefficacité du suffrage universel et s'est vigoureusement élevé contre les politiciens bourgeois qui font de cette institution une arme terrible pour amuser et opprimer le peuple.

Il a ensuite préconisé les moyens révolutionnaires qui seuls peuvent nous affranchir de la servitude bourgeoise, ainsi que la prise de possession par les travailleurs, de tous les moyens de production.

Il a aussi avec une netteté et une simplicité étonnantes, expliqué le fonctionnement du Communisme-anarchiste au lendemain de la Révolution et démontré tous les avantages qui seraient certainement la conséquence de notre transformation sociale.

Nous ne pouvons à notre grand regret, suivre le conférencier dans les bonnes idées qu'il a développées et les excellents conseils qu'il a donnés aux travailleurs ; qu'il nous suffise seulement de dire que malgré les défenseurs de l'optimisme bourgeois, le plus grand silence n'a cessé de régner dans la salle pendant que l'orateur développait le sujet de son admirable conférence.

D'après l'effet produit par la parole ardente et convaincue du compagnon Tortelier, il est plus que probable qu'un groupe se constituera sous peu à Lavelanet.

***

Pamiers. — Dès sept heures et demie, la salle d'asile où devait se donner la conférence, était garnie de monde, beaucoup de vieillards même ont tenu à venir entendre les paroles d'un anarchiste. La curiosité les a poussés parce que dans notre pays de Basse-Ariège, nos principes n'étant pas connus, on nous traite de brigands et de sanguinaires.

A huit heures précises, le compagnon Tortelier arrive accompagné du compagnon Rouaix et de quelques amis, monte à la tribune et commence par déclarer que professant les principes libertaires, il voyait inutilité à nommer au bureau ce qui a été applaudi par l'assemblée malgré l'insistance du commissaire de police.

Après avoir fait l'historique des gouvernements qui se sont succédé depuis la Révolution de 93, il a fait remarquer à ses auditeurs, en majeure partie des travailleurs, que le meilleur de tous, soit royauté, empire, république opportuniste ou radicale ne vaut absolument rien du tout ; que pour avoir la tranquillité, la paix et le bien-être pour tous, il faut supprimer tous les fainéants qui nous oppriment ; tous ceux aussi qui, la veille des élections, promettent tant de réformes aux travailleurs et qui une fois élus, s'accordent plutôt avec le capitaliste qu'avec les malheureux qui, depuis 50 ans, se servent de ce rouage (établi par le Capital) qu'on appelle Suffrage universel, car, citoyens, le suffrage universel n'est qu'un leurre. Depuis 48 le peuple français s'en sert pour nommer ses maîtres ; y a-t-il eu une loi de faite en faveur des travailleurs ? Toute la salle répond, non ! Non, il n'y en aura jamais. Non !

Alors notre ami rentre dans les détails (jusqu'ici inconnus à Pamiers) de ce que sera la nouvelle société établie dans les principes anarchistes au lendemain de la Révolution sociale. Pendant deux heures il nous explique la manière de former ce nouveau monde en faisant disparaître le vol et l'agiotage qui existent encore dans le monde entier. Plus de 800 personnes étaient présentes.

La soirée s'est terminée dans une joie profonde, tout le monde croyant être déjà débarrassés des voleurs qui nous oppriment.

A la sortie, un copain s'étant placé à la porte, a vendu beaucoup de brochures : Les Produits de la Terre et de l'Industrie, etc.

En somme, la soirée a été très bonne pour nos idées. Le lendemain, beaucoup d'amis sont venus au groupe pour féliciter notre ami Tortelier qui venait de partir pour Tarascon où il a été reçu très chaleureusement.

***

Saint-Amand-Montrond. — Le compagnon Ragot, plâtrier, père de cinq enfants en bas âge et sans travail depuis six mois, est poursuivi et saisi pour non paiement de ses impôts. Je vous adresse ci-inclus la lettre qu'il a adressée au sous-préfet qui l'avait informé d'une modération de 6 fr. 75, vu le long chômage et les lourdes charges qu'il avait à supporter.

A la suite de cette lettre, le porteur de contrainte accompagné de deux recors et de deux gendarmes s'est présenté au domicile du compagnon pour opérer la saisie. Notre ami ayant voulu faire sortir les cognes de son domicile, dont la présence était au moins étrange, fut appréhendé par les deux gendarmes qui lui passèrent incontinent le cabriolet. Notre camarade fut ainsi maintenu comme un malfaiteur pendant une heure et demie au moins et cela devant sa femme et ses enfants éplorés et malgré les observations d'un camarade qui essaya de le faire lâcher.

Rien ne put émouvoir les hommes abrutis par une discipline idiote et au bout de deux heures seulement, le compagnon, les poignets meurtris par les chaînes, recouvra sa liberté. Vous pouvez penser que le camarade ne s'est pas gêné pour qualifier sévèrement et a promis de garder souvenir des mauvais traitements qu'il venait d'endurer et il est poursuivi pour menaces et injures aux agents pendant leur service.

---

Voici la lettre adressée au préfet, par le compagnon Ragot :

Saint-Amand, 7 janvier 1890.

« Monsieur le Directeur des contributions directes,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre circulaire dans laquelle vous m'informez que, grâce au chômage que je subis depuis 6 mois et aux charges qui pèsent sur moi, on veut bien m'accorder une *modération* de 6 fr. 75, moitié de la contribution personnelle et mobilière.

J'ai le regret de vous informer qu'il ne m'est pas plus possible de payer cette moitié que la contribution entière ; car, quoique *propriétaire*, comme le dit si triomphalement le rapport, d'une bicoque entièrement construite de mes mains, et sur un terrain qui ne m'appartient pas, ladite bicoque construite en brique sur champ, dans laquelle je rotis en été et je gèle en hiver, ne me donne pas d'argent, elle abrite tant mal que bien ma famille et c'est tout ce que je désirais.

Pour ce qui est d'être indigent, ce mot-là veut sans doute dire sans moyens d'existence. Or je ne le suis pas, j'ai un état, mais *je suis sans travail*.

Si pour être déchargé complètement il faut être inscrit sur la liste d'un bureau de charité, je vous déclare que je n'accepterai jamais cette mise en carte d'un homme qui veut vivre en travaillant quant les deux tiers de la nation vivent bien dans l'abondance en *ne produisant rien*.

Je ne demande pas d'aumône et si je dois devenir un voleur, ce ne serait certes pas pour verser le produit de mon vol dans les caisses de l'Etat, mais bien pour nourrir ma famille.

Soyez assuré, monsieur, de l'énergie de ma résolution et agréez mon salut révolutionnaire.

Victor Ragot,
ouvrier plâtrier, route de Charenton.

***

**Le travail des Enfants.** — Les plus grands martyrs de la civilisation actuelle, sont les enfants. Ce qu'on détruit de santé et d'intelligence dans les écoles actuelles, pour faire obtenir à quelques-uns des places dans les bureaux de l'Etat ; ce que l'on surmène de nos petits et de nos petites par un travail abrutissant dans les écoles, — c'est inouï.

C'est pire encore pour les enfants des travailleurs. Dans ses industries textiles seulement, l'Angleterre emploie plus de 91,611 enfants, garçons et filles de moins de 16 ans ; dans d'autres industries c'est encore pire. Dans les mines, sauf quelques-unes, ce sont presque partout des enfants qui poussent les bennes, et à chaque explosion de grisou, il y a des enfants de tués.

La nuit, les rues de toutes les grandes villes sont parcourues d'enfants qui s'égosillent à vendre les journaux et s'affaissent, sous la pluie et le vent, très souvent — c'est la règle dans le nord, — sur les marches de l'escalier de quelques palais.

En Allemagne, où l'industrie naissante se développe d'un pas de géant, le nombre d'enfants, de 12 à 16 ans, travaillant dans les manufactures, croît dans des proportions formidables. On en comptait 155,360 en 1884, dont 55,400 fillettes. En 1888, c'était déjà 192,165 enfants de 12 à 16 ans dans les manufactures, dont 56,040 fillettes.

Quel que soit le nombre possible des victimes de la Révolution, jamais elle ne tuera autant d'adultes que l'on tue d'enfants, en une seule année dans l'industrie moderne.

## Algérie

Bouffarik. — Nous extrayons les renseignements suivants d'une lettre particulière.

Le camarade que vous nous avez envoyé d'Alger est ici avec sa famille. Il a formé quelques adeptes et fondé un groupe. Il vient souvent à la maison, ne manque jamais de m'amener les compagnons d'Alger qu'il reçoit et tient à me présenter les recrues d'ici.

Ils comprennent bien notre but, notre idéal. Ces nouvelles idées les passionnent ; ils les discutent plus profondément que je ne l'aurais espéré. Ils développent leur intelligence et s'instruisent sans perdre leur énergie. Quelquefois même, je les trouve un peu trop... méchants lorsqu'ils parlent de la lutte. Mais je ne puis leur en vouloir : souffrant le plus de notre organisation, il n'est pas étonnant qu'ils haïssent autant nos exploiteurs. Leur position, d'ailleurs, ne leur permet pas d'acquérir assez tôt « cette tranquillité d'âme, comme dit Proudhon, que donne la claire perception du mal et de sa cause, et qui est bien plus près de la force que la passion et l'enthousiasme ».

De mon côté, j'ai entrepris deux jeunes gens et j'ai la satisfaction d'avoir réussi à leur inculquer nos principes. Le frère de l'un ne tardera pas à suivre. La différence de leurs caractères, de leurs occupations et du milieu qu'ils fréquentent sera très utile à la propagande. Tous deux sont bien posés et auront de l'influence. A une autre personne, s'occupant de transformisme, j'ai prêté les suppléments renfermant les extraits de Lanessan. Cela nous a donné occasion de parler politique. Il a de la sympathie pour le mot socialisme qu'il interprète à sa façon, cherche des réformes, s'intéresse à l'impôt sur le revenu. J'avais commandé pour lui la propriété et la Révolution sociale de Proudhon. Ce dernier livre manque, le premier m'est seul arrivé. En attendant, je lui ai donné à lire dans l'Encyclopédie Leroux et Reynaud l'article Adam Smith, excellent pour donner une idée générale de nos doctrines.

---

La compagnie des chemins de fer du Nord pourrait-elle nous renseigner pourquoi les colis postaux mis au chemin de fer le jeudi, n'arrivent à Verviers que le samedi soir ?

# VARIÉTÉS

## THÉATRE LIBRE

Il y a longtemps que, n'ayant pu assister aux soirées du *Théâtre Libre*, dont nous avons entretenu nos lecteurs au début de cette tentative à sortir de la routine, nous n'avons pu juger des pièces qui s'y sont données. Vendredi dernier, un ami ayant eu l'amabilité de nous envoyer une entrée, nous nous y sommes rendus, et nous ne regrettons pas notre soirée.

On donnait *Le Pain d'autrui*, traduit d'un roman de Tourgueneff, mais cette pièce n'ayant aucune portée socialiste, nous n'en dirons rien. Tout autre était *En Détresse*, de M. Fèvre, l'auteur de *Au Port d'Armes* bien connu des lecteurs de notre Supplément.

Nous ne donnerons pas le sujet de la pièce — nous espérons pouvoir la publier entièrement — qu'il nous suffise de dire que M. Fèvre y a posé hardiment le droit de vivre, en faisant dire à Adrien : Il faut que je vole ou que je décède. Moi je veux vivre quand même ». Puis, plus tard, quand il a pris la somme que l'on a refusé de lui prêter : « Je ne suis pas voleur de métier, voyons, j'étais honnête avant, je serais resté honnête après, une minute unique de malhonnêteté me sauvait la vie ».

M. Fèvre fait également le procès de la société en faisant raconter à Adrien que, s'il en est réduit à cette extrémité, c'est qu'il n'a pu trouver de travail par suite de son inhabileté manuelle, fruit de son éducation, et que pour en trouver dans la carrière dite libérale à laquelle il était destiné, il lui aurait fallu être le compère de quelque convention sociale, le domestique de quelque puissance ; pour manger, ni l'office, ni la table d'hôte sociale ne le ragoûtent. Il peut bien commander à ses bras de travailler, même à ce qui les fatigue, mais ne peut obliger sa cervelle à penser ce qu'elle ne peut pas penser ».

C'est avec une grande finesse de détails que M. Fèvre nous présente ses personnages. M. et Mme Andoche sont bien les bourgeois rapaces, ayant amassé leurs rentes sou à sou, sans s'inquiéter comment il fallait les gagner, et traitant de fainéants ceux qui n'ont pas la même souplesse d'échine et le cerveau trop large pour accepter la société telle quelle. Aline, leur fille, est bien la petite bourgeoise sans cœur, au cerveau rétréci qui ne juge l'homme que d'après ses habits et sa manière de les porter.

Nous aurions voulu le rôle d'Adrien moins bohème et tant soi peu plus révolté, mais on ne peut tout demander d'un coup. M. Antoine y a été magnifique, quoique, à notre gré, trop suppliant dans la scène de l'emprunt. Mais cela a déjà été un tour de force de faire avaler la pièce au public, pour la plus grande partie bourgeois, qui l'écoutait et de lui arracher des applaudissements.

Inutile de dire que des critiques bourgeois aucun n'a voulu voir la thèse qui se dégageait de la pièce et que n'osant dire trop de mal d'un succès qui s'imposait, ils ont dans leurs comptes-rendus, plus ou moins défiguré la pièce à plaisir.

## AVIS

VIENT DE PARAITRE : *La Défense et le Procès de Pini*, et *Mort aux Voleurs*, à 5 centimes l'exemplaire, et à 2 fr. 50 le cent (port payé par nous), pour la propagande.

Les groupes de province et de l'extérieur sont priés de faire savoir le nombre d'exemplaires qu'ils désirent. Ecrire au comp. Cabot, 145, quai Valmy, à Paris.—Les expéditions seront faites contre mandats.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Compagnons,

Intimement pénétrés de la nécessité qu'il y a de vulgariser le plus possible, au profit de tous les anarchistes, les données, entièrement favorables à l'Idée anarchiste, de la sociologie scientifique dont les tendances sont au fond absolument anarchistes, c'est-à-dire, à la fois et parallèlement, individualistes ou anti-autoritaires et socialistes, c'est-à-dire révolutionnaires et altruistes, nous tous annonçons l'apparition pour le 15 janvier, d'une Revue anarchiste, paraissant tous les vingt jours, avec 8 pages de texte (format revue), à 5 centimes le numéro.

*L'Idée Ouvrière* fait appel au concours et à la collaboration de tous les anarchistes soucieux de se maintenir sur le terrain scientifique et de l'observation.

*Sommaire du numéro de janvier*

| | |
|---|---|
| I. Notre Raison d'être. | O. Berger. |
| II. Autonomie et solidarité | O. B. |
| III. Ventre-Creux (poésie) | E. Pottier. |

*Variétés sociologiques*

| | |
|---|---|
| IV. Anarchie | P. Larousse |
| V. L'Evolution de la Morale | Letourneau. |
| VI. Ni optimistes ni pessimistes | Marc Guyau. |

Abonnement : 2 fr. par an, 1 franc par semestre. Pour les correspondances, 1, rue de Livourne, à Saint-Gilles, Bruxelles.

***

La réponse de la *Révolte*, n'étant pas selon moi assez précise sur tous les points qui sont attaquables dans la lettre du groupe de Villeneuve-Saint-Georges, permettez-moi d'y faire mes réflexions.

Premièrement, je suis comme la *Révolte*, partisan de la discussion des idées ; et c'est un point qu'on ne doit jamais arrêter tant que l'union d'idées ne s'est pas faite. Tant pis pour ceux qui se fâchent, tout doit passer par le tribunal de la raison. Il doit et il peut y avoir union d'idées quand on vise le même but, l'Anarchie. Il n'y a pas plusieurs manières de concevoir l'Anarchie, il n'y en a qu'une, et c'est celle qui correspond au bon sens humain et à la raison humaine.

Dernièrement, je lisais dans un almanach de spirite : Le spiritisme n'a pas de dogme et il ne sera jamais débordé, car si un progrès lui démontre qu'il est dans l'erreur sur certains points, il se modifie ou il l'accepte. Pour ma part, je conçois l'Anarchie comme étant la raison au plus haut degré ; aussi bien dans la société actuelle que dans l'Anarchie même.

Je ne puis admettre la réponse du compagnon espagnol, bien que je le considère comme un ami, un frère.

L'Anarchie étant l'évolution même des choses, sans entraves et sans obstacles, il y a des points que renferme l'Anarchie qui peuvent être actuellement à l'état de solution, et d'autres qu'un progrès nouveau nous démontrerait être à l'état d'embryon.

Si nos vues diffèrent, c'est parce que nous n'avons pas le même degré de conception ou que nous sommes dans l'erreur sur certains points. La discussion des idées est donc bonne.

D'un autre côté, l'article dit : pourrez-vous empêcher les individus de se nommer des chefs, — si l'on veut élucider nos idées et qu'on se base sur l'imbécilité, il nous est impossible de tirer des conclusions logiques. Et suivant, il dit, c'est là la loi d'attraction des corps. Comment, c'est une loi de la nature que de nommer des chefs pour en devenir plus tard leurs esclaves. Allons donc ! c'est la loi d'attraction des imbéciles.

Allons, frères anarchistes, discutons nos idées sans parti-pris et avouons franchement les points que nous avons mal conçus en visant la raison la plus élevée.

***

Asnières. — Quelques compagnons anarchistes d'Asnières et Bois-Colombes, désireux de propager les idées libertaires et anti-autoritaires, invitent les personnes partageant leur manière de voir et qui voudraient s'unir à eux pour former un groupe de propagande, d'adresser leur adhésion au compagnon Martin, 42, rue Lehot, à Asnières (Seine).

Les anarchistes de la région sont informés que l'on trouve les journaux la *Révolte*, l'*Attaque*, chez Guttarel, marchand de journaux, 21, rue de Paris, à Asnières.

***

*Avis aux camarades qui voudront bien s'occuper de placer des numéros chez les libraires.* — La remise est de 30 0/0 et nous tenons compte des invendus.

***

Un camarade demande les numéros 14 et 16 de l'*Idée Ouvrière* du Hâvre.

***

Lyon. — Les groupes de Villefranche, de Roanne, Tarare, Grenoble, Romans, Valence, Annonay (Ardèche), etc., sont priés d'envoyer leur adresse au compagnon Saijs, rue de la Vilette, 62, à Lyon, pour une communication importante de la part des groupes de Lyon.

***

Les compagnons hébreux peuvent se procurer *The Worker's Friend*, chez le compagnon Tresse, rue Saint-Antoine, ou le dimanche au Cercle International.

***

Londres. — Afin de lutter efficacement et faire la plus active propagande, il vient de se former parmi les italiens à Londres, un nouveau groupe anarchiste ayant pour titre : *La Libre Initiative*.

Le compagnon Luigui Giovanni, 28, Gresse street, Rathborne place, recevra toutes les communications que les compagnons jugeront utile d'adresser à ce groupe.

## BIBLIOGRAPHIE

Le compagnon Darnaud vient de rééditer une petite brochure ayant pour titre : *Vagabonds et Mendiants*. C'est un aperçu historique sur les pénalités établies pour arrêter le vagabondage et la mendicité. Notre ami démontre l'inefficacité de la loi et conclue en disant que le remède ne peut-être apporté que par l'application des idées communistes-anarchistes.

***

Les camarades de la *Freedom* viennent de faire paraître en anglais, une brochure de notre ami Kropotkine, *Le Salariat*. Adresser les demandes à la *Freedom*, 7 Cancel street, Merrow street, Walworth, Londres S. E.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Listes précédentes : 186 fr. 25.

Mme Clémence à Mlle Pied 0,50. — Un ébéniste italien 1 fr. — Groupe de Villetaneuse 2,10. — S. à Ouilins 0,25 — Michel à Nouancourt 0,50 — A. à Houtzade 1 fr. — Club Cosmopolite d'Irwin Station par C. P. 5 f. — B. à Argenteuil 1 fr. — Saint-Etienne, un indépendant 1 fr. — Groupe des V et XIIIe 1 fr. — Ménard 50 c. — Puteaux, excédent d'écot à « l'Egalité pour tous » 2 fr. — Nadal à Tarascon 1,05. — Auguste et Marianne des Parias-Picards 0,50. — G. à La Palisse 1 f. — T. à Droituriers 1 fr. — « Les Egaux » de Beauvais, 2 fr. 50. — Tr. à Téné 2 fr. — Groupe de Vanves 2,50. — Groupe « Les Insurgés » 2,50.

Total à ce jour : 215 fr. 15.

## PETITE CORRESPONDANCE

Les compagnons de Narbonne, Montpellier, Marseille Bouffarik, Mustapha et Alger, qui ont des livres du compagnon G. Xixonet, sont priés de les lui faire parvenir à son adresse, rue Magador, 5. Il en a besoin pour la propagande.

Le compagnon Masson informe le compagnon Odin que sa commission sera faite et que pour ce qu'il lui demande pour Saint-Etienne, il n'a rien à espérer.

Le compagnon Masson demande au compagnon Says, à Lyon, s'il a reçu sa lettre.

L. M. à Asnières. — Avez-vous besoin d'invendus pour la propagande.

Le compagnon Lécuyer qui doit se trouver actuellement à Ganges, est prié d'envoyer son adresse à J. Prument à Guise.

D. à Valence. — Le maison Marpon nous a fait des conditions exceptionnelles parce que nous pouvons en prendre une certaine quantité à la fois, mais les volumes isolés, inutile d'y compter. — Ecrivez donc rue Mouffetard — rue de l'Echiquier, nous n'avons les lettres qu'une fois par semaine.

« Cri du Peuple » à Bruxelles. — Les compagnons du Hâvre vous préviennent qu'ils ont 5 fr. à votre disposition, si avez toujours l'intention de paraître.

L. au Hâvre. — « La Société au lendemain de la Révolution.

Catala, San Sebastian à Toulouse. — Je n'ai pas vu le camarade dont tu me parlais. Il est encore temps pour lui procurer du travail. — Le travailleur émancipé ne doit pas porter l'habit militaire.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

*Cercle international.* — Caisse précédente : 8 fr. 00. — Reçu 2 fr. — Reste en caisse : 10 francs.

*Commission des détenus.* — Caisse précédente : 22 fr. 25. — Reçu : 8 fr. 80. — Reste en caisse : 31 fr. 05.

Groupe la *Liberté* et de *Propagande dans les Campagnes*, dimanche 26 janvier, à 2 heures de l'après-midi, grande réunion publique, salle des Tableaux, 102, rue d'Avron.

Ordre du jour : Les causes du chômage et la misère du peuple. — Grèves en Belgique et grève générale.

Entrée : 20 centimes.

*Les Révoltés* du XI et XXe, groupe de propagande anarchiste, réunions tous les samedis soirs à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

*Soirée familiale anarchiste.* — Dimanche 26 janvier à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant, conférence suivie de soirée familiale. Chants, poésies, etc. Entrée libre. Les compagnes et compagnons sont invités.

Reims. — Les anarchistes de Reims sont convoqués pour le samedi 1er février, à 9 heures du soir, au café Saint-Maurice, rue du Barbatre, 153.

*La Sentinelle de Montmartre*, réunion tous les mercredis, à 8 h. 1/2 du soir, 19, rue Clignancourt.

*Les Insurgés*, groupe anarchiste, tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir, maison Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

Samedi 28, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe *Les Trimardeurs*, chez Pasquet, 239, rue Saint-Martin.

Conférence par le compagnon Leboucher sur les conséquences de l'organisation de la société bourgeoise. Le vagabondage.

Tous les exploités sont invités.

Roubaix. — Compagnons, ayant organisé une série de conférences avec succès, les journaux bourgeois ont déjà jasés sur nous, et cela donne l'occasion de discuter nos idées dans les ateliers, encore un coup d'épaule et l'esprit public s'occupera forcément de nous ; nous avons songé pour atteindre ce résultat à faire paraître un journal régional hebdomadaire. Comme ce journal doit être l'œuvre de tous, nous convoquons tous les compagnons à venir le samedi 1er février, à 8 h. 1/2 du soir, aux « Trois Bons Enfants », angle de la rue Daubenton et de la rue de Flandre.

Lyon. — Les groupes du IIIe et VIe arrondissement se réunissent tous les samedis chez le compagnon Puillet, rue Louis Blanc, 21.

Dimanche 3 février, grande soirée familiale, organisée par le groupe *La Jeunesse anarchistes de Lyon* salle du café de la Patrie (entrée par l'allée, rue de la Préfecture, 2, au 1er).

Causeries, chants et poésies. Entrée : 25 centimes.

Les camarades de la banlieue trouveront des cartes à l'adresse respective de leur groupe.

Alger. — Les anarchistes d'Alger et des environs sont convoqués pour le jeudi 30 janvier, au café du Palmier, au coin de la rue de Joinville, à Alger.

Ordre du jour : Entente pour la propagande.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

I.I.S.G. COLLECTIE UCO FEDELI

TROISIÈME ANNÉE, N° 20 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 1er AU 7 FÉVRIER 1890.

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LE TRAVAIL AGRÉABLE

I

Lorsque des socialistes affirment qu'une société, affranchie du Capital, saurait rendre tout travail agréable et supprimerait tout travail répugnant et malsain, on leur rit au nez. Et cependant, aujourd'hui même on peut voir des progrès frappants accomplis dans cette voie.

Il est évident que l'usine pourrait être rendue aussi saine et aussi agréable qu'un laboratoire scientifique. Et il est non moins évident qu'il y aurait tout avantage à le faire. Dans une usine spacieuse et bien aérée, le travail se fait mieux, et on y applique aisément ces mille petites améliorations qui représentent, chacune, une économie de temps et de main d'œuvre. Et si l'usine reste toujours le lieu infect et malsain que nous connaissons, c'est simplement parce que le travailleur ne compte pour rien dans l'organisation de l'usine, et parce que le gaspillage le plus absurde des forces humaines est le trait distinctif de toute notre organisation actuelle.

---

Cependant, on trouve déjà par ci par là, à l'état d'exception très rare, quelques usines si bien organisées que ce serait un vrai plaisir que d'y travailler, — si le travail n'était que de trois ou quatre heures par jour, bien entendu, et si chacun avait la facilité à le varier selon ses goûts.

En voici une, — consacrée malheureusement à la fabrication des engins de guerre — qui ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'organisation sanitaire et intelligente. Elle couvre vingt hectares de terrain, dont quinze sont couverts de verre. On y forge des lingots d'acier pesant jusqu'à vingt tonnes, et lorsqu'on se tient à trente pas d'un immense fourneau dont les flammes ont une température de plus d'un millier de degrés, on n'en devine la présence que lorsque l'immense gueule du fourneau s'ouvre pour laisser sortir un monstre. Et ce monstre est ramené par trois ou quatre travailleurs qui ouvrent, tantôt ici, tantôt là, un robinet faisant mouvoir d'immenses grues par la pression de l'eau dans les tubes.

On entre, préparé à entendre le bruit assourdissant des coups de pilon, et l'on découvre qu'il n'y a pas de pilons du tout : les monstres sont forgés à la pression hydraulique, et un travailleur ne fait qu'ouvrir un robinet pour comprimer le monstre et le remuer.

On s'attend à un grincement infernal des machines, et on voit des machines qui découpent des blocs d'acier de dix mètres de longueur, sans plus de bruit qu'il n'en faut pour couper un fromage. Et quand nous exprimions notre admiration, on nous répondait :

— « Mais c'est une simple question d'économie ! Cette machine qui rabote l'acier nous sert déjà depuis quarante-deux ans. Mais elle n'aurait pas servi dix ans, si ses parties, mal ajustées ou trop faibles, se heurtaient, grinçaient et criaient à chaque coup de rabot !

« Les hauts-fourneaux ? Mais ce serait encore pure perte que de laisser rayonner la chaleur, au lieu de l'utiliser : pourquoi griller les fondeurs lorsque cette chaleur peut être utilisée ?

« Les pilons qui faisaient trembler les édifices à cinq lieues à la ronde, c'est encore de l'histoire ancienne ! On forge mieux par la pression que par le choc, et cela coûte moins : il y a moins de pertes de force. La clarté de l'usine, sa propreté (le pavé en briques est aussi propre que dans une maisonnette de mineurs), l'espace — tout cela c'est une simple question d'économie.

« Il est vrai, ajoutait-on, qu'autrefois nous étions très serrés, avant de venir nous établir ici. C'est que le sol coûte si terriblement cher aux environs des grandes villes : les propriétaires du sol sont si rapaces ! »

---

Il en est de même pour les mines. On sait, ne serait-ce que par Zola, ou par les journaux, ce que c'est qu'une mine aujourd'hui. Eh bien, la mine de l'avenir, c'est la mine bien aérée, avec une température aussi modérée que celle d'une chambre de travail, sans chevaux condamnés à mourir sous terre, — la traction souterraine se faisant par la ficelle ; la mine, où il n'y a jamais eu d'explosion et où il n'y en aura jamais tant que les ventilateurs seront en marche. Et cette mine, ce n'est pas un rêve ; on en rencontre déjà en Angleterre, et nous en avons déjà visité une. Et ici, encore, c'est une simple question d'économie ; parce que dans une pareille mine, malgré son immense profondeur de 450 mètres, l'extraction est de mille tonnes par jour avec 200 travailleurs seulement, tandis que la moyenne, pour les 2,000 puits de l'Angleterre, est à peine de 300 tonnes par an par travailleur.

---

S'il le fallait, nous pourrions citer encore une ou deux manufactures, pour prouver que, comme organisation matérielle, le rêve de Fourrier n'était nullement un rêve. La manufacture, l'usine, la mine, peuvent être aussi saines, aussi superbes que les meilleurs laboratoires des universités modernes ; et mieux elles seront organisées sous ce rapport, plus productif sera le travail humain.

Dans une société d'égaux, où il n'y aura pas de « bras » forcés de se vendre à n'importe quelles conditions, — le travail deviendra réellement un plaisir, un délassement. Le travail répugnant ou malsain disparaîtra parce qu'il est évident qu'un travail répugnant, fait dans des conditions malsaines, est une pure perte pour la société.

Des esclaves pouvaient le faire ; l'homme libre créera de nouvelles conditions de travail, libre, agréable — et infiniment plus productif. Les exceptions d'aujourd'hui seront la règle de demain.

Il en sera de même, comme nous allons le voir, pour le travail domestique dont la société se décharge aujourd'hui sur le souffre-douleur de l'Humanité — la femme.

## Un peu de Logique

Quand les socialistes viennent nous dire que, pour transformer l'ordre social, pour établir l'égalité et la justice, il faut marcher à la conquête des pouvoirs politiques ; c'est-à-dire choisir des représentants, parmi les ouvriers, parmi le peuple, parmi les socialistes, nous disons, nous, que pour tenir un tel langage, il faut vraiment que ces individus soient des aveugles ou des crétins. Des aveugles : s'ils ne voient pas que la Religion de la servitude, que l'obéissance passive, existent pour la masse des travailleurs, d'une façon absolue et, qu'elle obéit aussi bien aux individus sortis de son sein que sortis des bourgeois ; des crétins : s'ils ne savent pas que ceci résulte d'une éducation ayant pour base, l'égoïsme, la superstition, la soumission et la routine, et que justice et pouvoir sont incompatibles l'un à l'autre. Mais non ! ils savent tout cela, et ce sont tout simplement des *roublards* qui veulent, eux aussi, vivre de la crédulité du peuple.

Leur formule (conquête des pouvoirs), équivaut à dire prenez mon ours. Ils ont aussi celle-ci : affranchissements des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes, autre formule qui, prise dans un sens générique, paraît juste, mais change totalement dans le sens qu'ils lui donnent lorsqu'ils disent que les travailleurs doivent choisir parmi *eux* des représentants.

S'affranchir soi-même et déléguer d'autres à son affranchissement n'est pas du tout la même chose. L'histoire, l'expérience, la logique des faits, qui ne manquent pas, détruisent ce semblant de vérité. Ils nous montrent, que n'importe d'où émane le pouvoir, le résultat est toujours identique et ne constitue que l'inégalité et le servage. Et puis ! lorsqu'on réfléchit froidement on se demande ce que signifie *la conquête des pouvoirs*, car si, comme on le dit, le peuple est souverain, il doit être son maître, donc, il n'a qu'à agir, on n'a pas à conquérir une chose que l'on possède.

Pourquoi ne lui dites-vous pas cela, messieurs les socialistes ? c'est simple cela... ça tombe sous le gros bon sens. Mais non ; les choses simples vous répugnent ; vous êtes des formalistes, des *légalistes* avant tout. Vous aimez la comédie électorale parce qu'elle vous permettrait de chauffer les bottes de l'inégalité sociale ; cette inégalité qui fait des maîtres et des valets, des gouvernants et des gouvernés.

La Bourgeoisie, dites-vous, détient le pouvoir, l'autorité et l'impose par la force, c'est vrai. Puisque vous prétendez que si le *peuple* (par un non sens) détenait ce pouvoir, il serait meilleur, examinons d'où vient cette force que possède la Bourgeoisie — les soldats, les sergots, les mouchards, les cipaux, les gendarmes, les gardiens et fonctionnaires de toutes sortes (sauf les chefs), ne sont-ils pas des gens du peuple ? tout aussi arrogants, aussi stupides, sinon plus, que les bourgeois de situations, de par cette raison bien simple, c'est que le fonctionnarisme d'un bout à l'autre est une chose

automatique qui ne raisonne pas, qui se décomposé hiérarchiquement du supérieur à l'inférieur, qui fait qu'on exécute méthodiquement, car on est fonctionnaire ou on ne l'est pas — C'est la loi.... je fais mon devoir... ça ne me regarde pas... N'est-ce pas là toute la logique des représentants de l'autorité, grosse et petite ? Remplacez les chefs de cette hiérarchie bourgeoise par une hiérarchie sortie du peuple, par les Dumay, les Réties, les Paraire, par des *anarchistes même*, et rien ne sera changé ; le pouvoir restera le pouvoir et l'autorité, l'autorité. Le pouvoir grise les hommes en général, les rends despotes et idiots. D'où il résulte que la conquête des Pouvoirs prêchée par *certains* socialistes, est une fumisterie.

Cette institution étant un obstacle à toute liberté, à toute égalité encombre aussi la voie de la propagande, de la *vraie* révolution.

Qui dit pouvoir dit hiérarchie. Qui dit hiérarchie dit chefs, sous-chefs, soldats, donc, des maigres et des gras, et la propagande s'opérant de cette façon dans les groupes.

Partant de ceci, si ces socialistes étaient sincères, ils démontreraient au peuple, que quelques soient les gens au Pouvoir, il n'a rien à attendre de ce côté-là, que c'est en lui-même qu'il doit chercher la force, la puissance nécessaire pour s'affranchir du Vieux Monde et de toutes les tutelles. Si ces socialistes étaient désintéressés, ils montreraient la vérité toute *nue*, sans *voile*, au lieu de nous rabâcher un tas d'insanités, de berner le peuple avec des illusions, telle que : « *le Pouvoir sera notre domestique* », comme si le valet était le maître. Non, le Pouvoir ne sera jamais domestique : car en ce cas il n'aurait aucune raison d'être. D'ailleurs, il n'y a pas d'autre dilemme : « ou le Pouvoir est autoritaire ou il n'est pas ».

Allons, messieurs les indépendants, dites avec nous que le Pouvoir est une institution d'ordre capitaliste et bourgeois, donc anti-révolutionnaire, qui doit disparaître pour faire place à la *libre entente, à l'Anarchie*.

C'est ce que désormais vous enseignerez au peuple, si vous avez un peu de *logique* et si vous avez rompu avec vos prétentions et traditions bourgeoises et aussi, avec *la routine*.

*Le groupe LA LIBERTÉ (Charonne).*

---

Un journal n'a pas le choix des questions qu'il discutera tel jour ; et c'est ce que nous sentons parfaitement en ce moment.

Voyant la Révolution venir et voyant, en même temps, combien les révolutionnaires les plus ardents sont peu révolutionnaires dans le fond de leurs idées, nous avons dû courir au plus pressé. Abattre la forêt de préjugés politiques et économiques qui se dressent encore au sein de la masse ouvrière et au maintien desquels travaillent si bien, — d'une part les bourgeois nos maîtres, et d'autre part les socialistes plus ou moins embourgeoisés. Attaquer en face ces préjugés d'autorité et de gouvernement, de discipline et de représentation, de valeur, de rémunération selon ses œuvres, de division de travail, de spécialisation pour l'échange, de travail professionnel et manuel, etc., etc., qui feraient sombrer la Révolution sociale, la noieraient dans le sang, si elle venait à éclater demain, avec tous ces préjugés en pleine vigueur.

Le temps presse — nous disions-nous ; la période révolutionnaire peut s'ouvrir d'un jour à l'autre. Nous aurons la balle dans le fusil — aurons-nous l'idée dans la tête ? comme l'a dit un jour Bordat. L'aurons-nous assez grande pour la faire triompher ? Et nous avons travaillé à élargir cette idée.

Maintenant, nous sommes amenés à entamer un autre champ d'études. En France, à Paris surtout, la question des bases de la morale prime les autres. Vous parlez expropriation et on vous demande, si vous êtes d'accord pour voler ? Vous demandez à un camarade, que pense-t-il faire si les gouvernements sont culbutés demain, et il vous répond par cette question : « Admets-tu que l'homme n'agisse que par égoïsme ? »

Il devient ainsi nécessaire de discuter ces questions. L'homme supporte bien des choses, jamais le doute. Une fois le doute né, il faut l'éclaircir coûte que coûte, alors seulement la pensée reprendra son travail dans une autre direction.

Nous ferons ce que nous pourrons pour éclaircir ces doutes. Nous dirons comment nous les avons éclaircis pour nous-mêmes. Mais nous n'irons pas nous embourber dans des questions de pur épicurésisme cérébral — questions qui en soulèvent bien d'autres et qui, toutes, seront bien mieux résolues sous peu, alors que la science affranchie aura attaqué les grandes questions de psychologie en les prenant par la base physiologique, la base matérialiste.

Le jour n'est pas loin où le canon tonnera dans la rue, et si, ce jour-là, nous ne savons — comme nos glorieux précurseurs — que mourir sur les barricades, les bourgeois ne nous demanderons pas si c'est par égoïsme, ou par altruisme, que nous mourrons. Ils nous massacreront ; et ils le feront au nom de *leur* idéal — idéal qu'ils savent par cœur, — celui de soumission des masses, celui d'exploitation du pauvre par le riche.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Divers groupes parisiens avaient organisé une réunion publique, le 26 janvier, à laquelle ils avaient invités Baudin, Thivrier, Lachize et Féroul, travailleurs à 25 *francs par jour*, dans le but de montrer aux travailleurs l'impuissance des parlementaires et l'inutilité des députés socialistes. Mais, comme chat échaudé craint l'eau chaude ; ces messieurs s'étant déjà trouvés avec des anarchistes, eurent la sagesse de ne pas apparaître.

Les débuts de la séance furent orageux, car beaucoup voulaient voir la bête curieuse, l'homme en blouse, et un assistant, prétendant parler, au nom d'un des comités centraux, excitait l'assemblée contre les organisateurs, qu'ils prétendaient rendre responsables de l'absence des joffrinants n° 2. Mais il en fut quitte pour ses frais d'opérettes.

Un compagnon prend alors la parole, et le calme s'établit. Dans un langage clair, le compagnon Malato, fait le procès de l'ordre bourgeois et la critique du bulletin de vote.

Un compagnon terrassier et un compagnon ébéniste, dans un langage plein de bon sens, préconisent et démontrent la nécessité de la grève générale.

Après avoir expliqué l'absence des députés et l'inutilité de leur présence, le compagnon Faure entre dans l'ordre du jour, qu'il développe aux applaudissements de toute l'assemblée ; et, chose caractéristique, c'est que les partisans du boucan au début, sont venus nous tendre la main. Ça marche.

Désormais, le groupe *La Liberté*, se réunira rue d'Avron, 149, à 8 h. 1/2 du soir, tous les samedis. Prière d'être exacts.

***

*Un peu de statistique.* — On compte que la puissance totale des machines à vapeur existantes sur le globe est d'environ 46 millions de chevaux vapeur pouvant faire un travail équivalent à celui de plus d'un milliard de travailleurs manuels. Or le nombre de ceux-ci n'atteint pas 500 millions sur toute la surface de la terre. Donc, depuis cinquante ans la puissance du travail a triplé, ou en d'autres termes, pour faire ce qu'on faisait il y a cinquante ans, il suffirait aujourd'hui de travailler trois fois moins qu'alors. Que serait-ce si on abandonnait tous les travaux inutiles, sans excepter le fonctionnarisme qu'il soit gouvernemental ou civil.

Il y a 25 ans, il n'y avait pas encore 10 millions de chevaux vapeur en travail. Sur les 46 millions employés aujourd'hui, les Etats-Unis entrent pour 7,500,000, l'Angleterre pour 7,000,000, l'Allemagne pour 4,500,000, la France pour 3,000,000.

***

*Appréciation d'un député sur ses collègues.* — « Quant à l'intérêt électoral, il est si fort que je me tâte le pouls pour savoir si je ne vais pas demander mon débarquement de l'aquarium parlementaire pour cause de mal de mer. Si M. Decuyis croit que 7[illegible] fr. par mois sont suffisants pour forcer un homme à coudoyer tous les jours cette bande de malfaiteurs plus administratifs que parlementaires, commençant au cancer Joffrin pour finir au sac Grellier, en passant par les Pichon, les Arène, les Hubbard, les Francis Charmes, les Reinach, les Raynal, les Constans, les Rouvier et les Yves Guyot, il se trompe ».

Cluseret.

Néanmoins, il reste député.

***

Saint-Florent (Cher). — En 1885, quatre malheureux ramassant du bois mort furent surpris par le propriétaire et refusèrent d'abandonner le produit de leur récolte.

Le vol fut évalué à 2 fr. 50 et pour cela ils furent condamnés à 18 jours de prison équitablement répartis et aux frais. Ces jours-ci, en 89, la gendarmerie arrête un des quatre condamnés, le seul considéré comme solvable et l'emmène à 16 kilomètres, menottes aux mains, entre deux chevaux (notez que le pauvre diable n'a que 1m,50 de taille). Il fera 21 jours de prison et le propriétaire sera content. Mais les petits ruisseaux font les grandes rivières et nous nous souviendrons.

***

*Dernières élections au Conseil général à Lyon.* — Moins de trois mille votants sur plus de 12,000 inscrits.

***

Dans une ville d'Amérique à Cleveland, la multiplicité et la mauvaise disposition des fils télégraphiques et téléphoniques ayant occasionné successivement la mort de plusieurs personnes (par décharge électrique) la population a coupé et enterré elle-même, sans autre formalité, tous les fils qui mettaient en danger la vie des gens. Et tous les journaux américains qui relatent ces faits regrettent que les habitants de New York n'aient pas agi de même. Un grand jury s'est réuni pour faire une enquête sur les fils électriques de cette ville, et en attendant, les accidents succèdent aux accidents.

C'est cela, détruisez ce qui vous gêne sans vous occuper des questions de droit. C'est toujours une manifestation de l'esprit de révolte.

***

Les condamnés à mort font la part trop belle au gouvernement. Ils meurent généralement avec courage. Si tous faisaient comme Jardry à Périgueux, je ne crois pas que la guillotine résistât longtemps à l'horreur provoquée. Lisez le récit de cette boucherie :

Sept heures sonnent. Les magistrats apparaissent. Les gendarmes portent les armes faisant face au public, puis vient Jardry littéralement porté par les aides et hurlant, avec une telle violence, qu'on l'entend à 300 mètres aux alentours.

On ne peut rien imaginer de plus hideux que cette scène. La figure du condamné est gonflée et inerte, son corps plié, sa tête est rentrée dans les épaules.

Dès que le patient aperçoit la guillotine dressée à huit pas devant la porte de la prison, il se rejette brusquement en arrière, et les aides sont forcés de le pousser de toutes leurs forces. Vainement l'aumônier tenie de lui faire baiser le crucifix, Jardry continue à hurler lamentablement.

Enfin, on le couche sur la bascule. Il se débat et recule la tête si énergiquement que les aides sont obligés de le prendre par les cheveux et de l'attirer fortement. Soudain, le couperet tombe ; tout est fini.

Je ne sais pas quel crime Jardry avait commis, mais cela a dû se passer plus proprement que lors de l'*expiation*.

***

Lyon. — Dernièrement, deux mouchards, accompagnés d'un commissaire de police, se sont présentés au domicile d'un compagnon, en son absence, bien entendu. Sa mère qui était seule et très malade ne put les empêcher d'entrer et ces tristes sires se mirent en demeure de fouiller les appartements et se retirèrent après n'avoir trouvé que quelques allumettes dites de contrebande par ces dégoûtants personnages.

Nous ignorons le véritable motif de cette infamie, en tout cas le susdit compagnon ne fut pas peu étonné de recevoir un chiffon de papier sur lequel il était sommé d'avoir à verser la somme de 60 fr.

entre les mains malpropres des valets de l'administration.

La chose en est là. Mais quand donc enfin, les travailleurs, las de subir des vexations semblables, qui découlent du monstrueux ordre social que nous subissons, se décideront-ils à détruire l'autorité, cause directe et principale de notre misère.

***

Valence. — Le groupe anarchiste de Valence vient d'avoir la douleur de perdre un de ses plus dévoués camarades de lutte, le compagnon Eyraud. Il ne laisse que de réelles sympathies pour sa nature droite et loyale. Derrière son convoi, le compagnon Bernard a arboré le drapeau rouge au milieu de jeunes compagnons bien décidés à le faire respecter. Aussi la police, devant notre attitude énergique a compris qu'elle n'avait qu'à se taire. Devant la tombe, le compagnon Mollet, venu de Romans, a pris la parole.

« Encore un compagnon de lutte qui succombe, victime de la rapacité capitaliste et de la patrie. Sa vie, comme celle de tous les prolétaires se résume en ces deux mots : lutte et misère. A l'âge de 7 ans, il a commencé à produire et toute sa vie il a beaucoup travaillé et jamais il n'a consommé suivant ses besoins. En plus, on a pris cinq des plus belles années de sa jeunesse pour lui apprendre le métier de tueur d'hommes. On l'a envoyé en 1870 contre de pauvres prolétaires allemands, il y a gagné des douleurs qui le tenaient au lit six mois par an. Il a souffert vingt ans et il a succombé ».

Mollet continue par quelques conseils aux jeunes gens en âge de partir pour l'armée et il termine :

« Nous n'avons pas de patrie. Tous les hommes qui souffrent sont nos frères et nous leur tendons la main à travers les frontières pour marcher d'un commun accord à l'assaut de la société bourgeoise, jusqu'au moment où sur les décombres fumants de cette société marâtre s'élèvera la société humanitaire.

« Vive l'Anarchie, vive la Révolution sociale ».

Tous les poitrines répondirent et l'écho dispersa le cri de « vive l'Anarchie » à travers les tombes.

Puis nous rentrâmes en ville avec le drapeau rouge et en chantant la *Carmagnole*.

***

Ganges. — A l'occasion du passage du compagnon Luss, nous avons organisé une soirée familiale où le compagnon a pris la parole. Il a parlé principalement sur la crise industrielle et économique, sur les conséquences actuelles du machinisme et sur la Révolution qu'il faut faire pour que le machinisme vienne en aide à l'humanité. Il a aussi insisté sur la différence qu'il y a entre une révolution politique comme nous en connaissons trop et une révolution sociale, comme nous la comprenons.

Il lui a été posé plusieurs questions, notamment sur l'amour libre, mais à ce sujet, le compagnon Luss a déclaré mieux aimer réserver les questions philosophiques pour le lendemain de la Révolution et s'en tenir pour le moment à la propagande sur le terrain anti-capitaliste et anti-autoritaire.

La soirée s'est terminée par des chants et des poésies. Plusieurs personnes sympathisant à nos idées, des jeunes gens surtout, étaient présents à la réunion. Nous espérons qu'ils ont compris et qu'ils viendront prochainement à nous.

Cette réunion a resserré les liens du groupe et nous nous réunirons régulièrement tous les samedis au local habituel.

## Hollande

Amsterdam. — Cet hiver, les « affaires » paraissent marcher un peu mieux que par le passé, sauf pour l'industrie de la taille du diamant. Voilà ce que l'on peut déduire de la circonstance que le nombre des ouvriers sans travail est bien moindre aujourd'hui que les hivers précédents, et de cette autre circonstance que les nombreuses grèves partielles, qui ont eu lieu surtout à Rotterdam et à Amsterdam, ont été presque toutes suivies d'une petite augmentation de salaire.

Mais n'ayez pas peur, les ouvriers ne sont pas près de se donner des indigestions malgré les quelques centimes de plus qu'ils reçoivent maintenant. Ces nombreuses grèves ne vaudraient pas la peine d'être mentionnées si c'était là tout le résultat qu'elles ont produit, car nous savons bien qu'une augmentation de salaire, se comptât-elle par florins n'a pas la moindre valeur économique durable, et ici il n'est question que de centimes. Nous savons bien que les bourgeois ont mille et un trucs, pour soutirer d'une main les quelques sous qu'ils ont été forcés d'accorder de l'autre. Seulement, à la suite de ces grèves anodines, plusieurs corps de métier ont été constitués par des ouvriers qui, comme les chargeurs de Rotterdam, les boulangers d'Amsterdam, les tailleurs de diamant, les vidangeurs et balayeurs, n'avaient jusqu'à présent pas donné signe de vie. Tous ces ouvriers ont fait un premier pas et comme c'est ici le cas de dire que c'est surtout le premier pas qui coûte, en s'occupant de leurs petits intérêts particuliers, et souvent en opposition les uns avec les autres, de fil en aiguille ils en arriveront, plus rapidement que nous ne le pensons, à trouver enfin la seule solution pratique au problème qui les occupe. Par ces grèves, ces réunions, cette agitation continuelle, il se forme un courant non interrompu, qui conduit des recrues innombrables à l'armée révolutionnaire. Aussi les mouvements socialistes et nationalistes font-ils tous les jours de grands progrès. De toutes les manières, par tous les moyens l'attention de tout le monde est attirée sur la question sociale qui s'impose de plus en plus, tant même que les journaux les plus réactionnaires sont obligés de faire semblant de s'en occuper.

***

Les socialistes qui croient encore au bon vouloir des législateurs, ou à la possibilité d'une bonne législation du travail viennent de recevoir une bonne leçon. Le Parlement hollandais a promulgué une loi pour « protéger » les enfants et les femmes, contre l'exploitation des fabricants. Cette loi renfermait déjà tant d'exceptions, qu'on se demandait pour qui elle était bien faite. Eh bien ! même avant sa mise à exécution, un décret royal vint la rendre illusoire, en publiant toute une longue liste d'industries, qui seront autorisées à agir comme auparavant. Voilà, le tour est joué, on accorde quelque chose par une loi et on le reprend largement par un décret. Et notez que si le ministère est le grand coupable, les législateurs sont sciemment complices de cette jonglerie des plus coquines, car le décret était prévu par la loi. Voilà comment sont filoutés ceux qui attendent quelque chose de bon de la loi, et pour les quelques cas exceptionnels où elle a été mise à exécution... ceux qui sont maintenant protégés par elle se mettent en grève (filature Dumonceau à Groningue) pour empêcher sa mise en application. En effet, la loi défend d'exploiter tel et tel, mais elle a oublié d'indiquer comment il serait suppléé au déficit, produit par la suppression ou la diminution du salaire des enfants ou des femmes que la nouvelle loi *protège*. Etre exploité un peu plus tard ou d'après certaines dispositions légales, ça n'empêche pas d'avoir faim. Mais cette loi a pourtant cela de bon, qu'elle vient une fois de plus démontrer aux « protégés » que toute protection légale se résume toujours pour eux, en un tour de vis donné au pressoir qui les écrase.

***

Ces bons législateurs ont fabriqué une autre loi, dont on attendait monts et merveilles. Dans ce pays où il y a abondance de vaches et de pâturages, il n'est pas possible d'avoir du beurre; on nous empoisonne avec de l'oléo-margarine, de l'huile de coton, de l'huile de palme, du beurre de cocotier et autres cochonneries excellentes pour faire du savon, du vieux oing ou des frictions contre les engelures, mais moins bonnes pour faire des tartines. Le vrai beurre va à Londres ou ailleurs et on le remplace ici par les saloperies susdites. C'était si général, que même les bourgeois ont fini par s'apercevoir que, eux non plus, ne connaissaient plus le beurre que de nom. Alors ils ont fait la loi dont je parle, loi qui ordonne que la margarine et autres succédanés ne pourront plus être vendus sous le nom de beurre... pour la première fois peut-être. Mais bernique, le « beurre » est hors de prix, il n'y a que les bourgeois qui peuvent s'en payer.

Les prolétaires.... ils mangeront de la margarine ou pire, comme par le passé, avec cette différence qu'avant ils s'en doutaient seulement et que maintenant ils en ont la certitude « légale ». Encore une illusion de perdue pour ceux qui croyaient avoir du beurre sur leur pain. Quant à la haute pegre, ils pourront pour leur argent, avoir du vrai beurre. C'est tout ce qu'ils voulaient avec leur loi, car pour ce qui est d'entraver la fabrication de la margarine, ils s'en sont bien gardés, car c'est justement en la fabriquant pour les ouvriers, qu'ils peuvent se payer du beurre de lait de vache. La margarine ils veulent bien la fabriquer, mais ils n'en veulent pas manger. Cette fois-ci ils se sont protégés eux-mêmes et ça leur réussit *encore quelquefois*.

***

Nos camarades de Rotterdam ont profité de l'effervescence, causée par les quelques grèves des mois passés, pour lancer un nouveau journal *Arbeiderstolk* qui paraît toutes les semaines. Il ne lui manque pour être purement anarchiste que d'entrer plus carrément en matière.

## Belgique

Verviers. — Les soi-disant socialistes avaient organisé, dimanche 12 janvier, une manifestation pour l'inauguration de leur harmonie. A l'occasion de cette mascarade ils avaient fait un appel à la masse qui, malheureusement, se laisse toujours prendre par des grands mots. Après une heure de promenade, ils se rendirent à leur local.

Aussitôt rentrés, quelques compagnons qui se trouvaient là, commencèrent la vente de brochures comme toujours, mais aussitôt quelques commissaires, flanqués de leurs insignes, firent leur apparition, en disant qu'il était défendu de vendre des brochures ou journaux anarchistes ; les camarades se foutant de leurs ordres et de leurs insignes, continuèrent la besogne ; aussi ces sales types voyant qu'on se foutait d'eux comme de l'an 40, rageaient et revenaient à tout instant à la charge, avec leur autorité, c'est ce qui fit, qu'à un moment donné, ils se ruèrent comme des bêtes fauves sur nos amis.

Alors, résistance des camarades comme bien on le pense ; mais quand ils virent leurs efforts inutiles, ils allèrent appeler leurs prosélytes et alors, dix contre un, ils se ruèrent sur nos amis qui, écrasés par le nombre, séparés par la bagarre, furent enlevés et mis de force à l'extérieur.

Voilà la liberté qu'ils préconisent toujours dans leurs conférences et dans leurs écrits ces Jésuites à robe courte qui déshonnorent le Socialisme par leurs actes arbitraires et ignobles.

## Allemagne

Le Reichstag (le Parlement) discutait ces jours-ci la loi sur les socialistes. On sait que cette loi d'exception avait été votée d'abord pour un an, puis encore pour un an, et trois ans. Maintenant Bismarck voulait en faire une loi organique de l'Empire.

Lors de la discussion, les libéraux et le centre gauche se sont prononcés entièrement en faveur de la loi. Mais les catholiques et les conservateurs se sont opposés au droit d'expulsion que la loi donne au Chancelier. Qu'on punisse les socialistes, qu'on les mette en prison, mais qu'on ne les expulse pas des grandes villes, ils s'en vont porter le venin socialiste dans les petites villes, dans les villages, — et les propriétaires fonciers n'en veulent pas.

L'article sur l'expulsion fut ainsi rejeté. Le Gouvernement, c'est-à-dire Bismarck, demandait cependant qu'elle fut votée. Il aime mieux une loi temporaire avec le droit d'expulsion, qu'une loi permanente sans ce droit. C'est ainsi que le Parlement a voté. Il a refusé la loi permanente.

Comme ces débats correspondaient avec la clôture du Reichstag, et que l'Empereur a voulu faire lui-même la clôture, on s'attendait qu'il ferait allusion à la loi. Il n'en a soufflé mot et s'est mis, au contraire, à parler des mesures que l'on prend pour assurer la vieillesse des travailleurs et pareille billevesées.

Là-dessus, grand étonnement en Allemagne, et Bismarck — malade dans son château.

Il nous semble, d'ailleurs, que la clef de toute cette affaire est dans le télégramme suivant, que les journaux anglais font suivre au télégramme précédent. Nous le traduisons textuellement :

« Le parti social-démocrate au Reichstag s'est exprimé décidément contre la grève des mineurs », (immense grève qui se préparait en Westphalie, les mineurs posant leurs conditions : 30 0/0 d'augmentation sur tous les salaires).

« Le journal socialiste *Berliner Volksblatt* écrit : Une grève générale est impossible. Les mineurs n'ont pas d'argent et ne pourraient tenir que quelques semaines (c'est déjà quelque chose, selon nous). Ils ne peuvent recevoir de secours ni d'Allemagne ni de Belgique, ni d'Angleterre. En considération de ce fait — continue le télégramme — le Volksblatt dit que les députés social-démocratiques au Reichstag ont décidé, autant qu'ils ont de rapports personnels avec les cercles mineurs, *d'user de toute leur influence pour empêcher la grève et de veiller à ce que les mineurs ne posent pas de conditions qui, dans les circonstances actuelles ne pourraient être satisfaites* ».

Et le même journal ajoute que les mineurs ont

décidé de renvoyer leur grève jusqu'après les élections (qui auront lieu le 20 février), c'est-à-dire jusqu'au 1er mars.

Si tout cela est vrai — et il n'y a pas de raison pour douter de ces faits, c'est donnant — donnant.

Mais, qui donc est le volé? — Les mineurs.

# VARIÉTÉS

## ENTRE FEMMES DU PEUPLE

### IV

La Voisine. — Mon mari, à qui j'ai raconté nos entretiens, me dit qu'il croit que la Révolution se présentera bien telle que vous la dépeignez, mais selon lui, si le peuple savait s'y prendre, il en activerait la venue.

L'Anarchiste. — De quelle façon?

La Voisine. — Par le suffrage universel; si, ouvriers et paysans choisissaient comme conseillers municipaux et députés, les plus déterminés d'entre eux; ces élus, s'ils arrivaient en majorité, pourraient améliorer le sort des plus malheureux, instituer des établissements qui pourraient servir de modèles pour la société future; s'ils n'étaient pas en majorité, ils réclameraient mordicus ces réformes, et le peuple devant le parti-pris de la Bourgeoisie de ne rien accorder, se révolterait, abrégeant ainsi le temps qui nous sépare de l'émancipation.

L'Anarchiste. — Examinons cette question, elle en vaut la peine. Supposons qu'ouvriers et paysans aient obtenu la majorité dans tous les corps délibérants, supposons que ces élus ne soient ni achetés ni gâtés par la Bourgeoisie, ce qui est fatal tant que nous vivrons en régime capitaliste; supposons encore que fidèles à la parole donnée, ils décident des mesures touchant à l'organisme actuel, à la propriété par exemple; croyez-vous que ces messieurs lésés dans leurs privilèges ne vont pas regimber, je suis intimement persuadée qu'ils mettraient tout en œuvre pour s'y opposer, quitte à sacrifier une partie de leurs richesses; ils attireraient les plus arriérés des nôtres pour résister; et si le pouvoir maintenait la mesure décidée, il serait dans la nécessité d'en appeler à ses partisans pour la mettre à exécution, nous aurions donc, prolétaires, l'agrément de nous tuer entre nous, et reste à savoir de quel côté pencherait la victoire.

D'autre part, pour obtenir cette majorité, il faudrait créditer de nouveau ces institutions; or nous constatons que devant la stérilité dont sont atteintes ces assemblées, le nombre des votants diminue de plus en plus; il faudrait en outre rendre consciente la masse des électeurs, or si on la rendait consciente, elle ne voterait plus, parce que :

« Voter, c'est s'amoindrir, et reconnaître qu'un autre fera mieux la besogne que soi; or la plupart du temps, on ne connaît le candidat que par les boniments qu'il a débité.

« Voter, c'est croire que l'élu sera désintéressé; or cela ne s'est encore jamais vu, l'intérêt particulier passe inévitablement avant l'intérêt général.

« Voter, c'est faire abnégation de sa volonté, et se soumettre au hasard des majorités; or si la majorité désigne un idiot ou un crétin, il faut en passer par là, on n'a logiquement pas de droit de se plaindre.

« Voter, c'est choisir des maîtres et des légiférants, non seulement pour soi, mais encore pour ceux qui n'en veulent plus; or je comprends qu'un individu soit assez sot pour se donner un maître, mais vous conviendrez qu'en choisir pour d'autres, cela dépasse les bornes. Si ces votards étaient bien conscients de l'acte indélicat qu'ils commettent, ils mériteraient d'être battus.

« Enfin voter, c'est permettre à la société de tenir debout, puisque le suffrage universel est la base fondamentale de l'édifice social, et si nous désirons la fin de nos misères, il ne faut pas en perpétuer la durée.

Toutes ces raisons vous semblent-elles concluantes?

La Voisine. — Oui, mais si le peuple s'abstenait de voter; les bourgeois gouverneraient sans contrôle, tout comme l'empereur de Russie.

L'Anarchiste. — Ceci est une hypothèse, la Révolution viendra certainement avant cela; mais si consciemment et inconsciemment le peuple s'abstenait, la Bourgeoisie ayant perdu son point d'appui, serait fort embarrassée pour gouverner; est-ce que tous ces actes n'apparaîtraient pas arbitraires et vexatoires aux moins clairvoyants? Son despotisme serait de bien courte durée. Ceci nous prouve que le suffrage universel est à la Bourgeoisie un moyen ingénieux de gouverner et pressurer le peuple en lui faisant accroire que c'est lui *Peuple souverain* qui le veut ainsi. C'est une bien cruelle mystification.

La Voisine. — J'en suis tout à fait convaincue, passons.

L'Anarchiste. — Si la production suit la progression que nous observons aujourd'hui, et si la Révolution tarde encore de quelques années, on peut prévoir que nous aurons devant nous un stock formidable d'objets manufacturés; il n'en sera pas de même des produits naturels et plus particulièrement des denrées alimentaires.

Chaque année fournit sa consommation à l'exception des céréales, les statisticiens bourgeois nous apprennent que le sol de la France quoique pouvant fournir le blé nécessaire à une population de 80 millions d'habitants n'en fournit bon an mal an qu'un tiers de la consommation actuelle.

Cela tient à ce que le paysan mal outillé et routinier ne possède pas le nécessaire pour engraisser et cultiver scientifiquement; cela tient encore plus à ce qu'une grande portion du territoire — la meilleure — a été transformée pour leur agrément, par messieurs les bourgeois en parcs, étangs, bois, jardins anglais, maisons de campagne, etc. Le devoir des habitants des cités, qui ne seront pas employés à la réfection des dégâts, sera donc d'aller donner un coup de main aux paysans pour la culture de ces terrains; munis des puissantes machines agricoles que nous possédons en magasin, et dont l'accès est réservé seulement aux propriétaires domaniaux actuels, ils pourront en peu de temps labourer et ensemencer un périmètre de territoire dont le point central sera la cité la plus peuplée de la région. On agira sans doute de même pour les récoltes; ces travaux où hommes, femmes et enfants prendront part, deviendront autant de fêtes; songez à l'agrément que l'on se donne aujourd'hui aux vendanges faites en commun.

La Voisine. — Et les intervalles entre semailles et récoltes?

L'Anarchiste. — Seront employés par chacun suivant ses goûts, ses aptitudes, — les individus se groupant pour la production en commun autour des machines — à la confection des objets nécessaires à l'existence, le besoin d'échange établira des relations constantes de groupe à groupe, et ainsi se formeront des fédérations de groupes libres, ces fédérations se fédérant à leur tour dans l'univers émancipé suivant les nécessités.

La Voisine. — Vous ne craignez pas qu'il y ait des fainéants.

L'Anarchiste. — Non, aujourd'hui que l'être humain est obligé de se vendre pour s'empêcher de crever de faim, il se peut qu'il y en ait qui répugnent à cette sujétion, mais les fainéants sont bien les bourgeois, qui ne faisant rien d'utile pour leurs semblables, s'engraissent de leur sueur; eh bien, si cette catégorie d'individus tendait à se reconstituer, il y aurait lieu, comme aujourd'hui, de procéder révolutionnairement à son égard. Du reste, tout le monde mettant la main à la pâte, la somme de travail dû par chacun à l'Humanité sera excessivement minime.

La Voisine. — Croyez-vous que tous les peuples arriveront jusque-là?

L'Anarchiste. — Oui, suivant le degré de progrès de chacun; les plus avancés l'atteindront de prime saut, et les plus arriérés franchiront rapidement une étape qui les rapprochera du but à atteindre.

La Voisine. — Alors l'Humanité aura atteint le sommet de la perfection.

L'Anarchiste. — Non; l'Humanité évoluera sans cesse, et nous ne pouvons prévoir le degré de perfection qu'elle atteindra dans la suite des siècles.

La Voisine. — L'ensemble des idées que vous venez de m'énoncer...

L'Anarchiste. — S'appelle l'*Anarchie*, et la dénomination de *Communisme-anarchiste* est donnée à la forme que revêtira la société le lendemain de la Révolution sociale; c'est-à-dire production en commun, consommation libre sans autorité ni loi.

La Voisine. — J'ai compris, merci. D'aujourd'hui je suis communiste-anarchiste.

# PETITE CORRESPONDANCE

D. à Foix. — M. à Saint-Etienne. — D. à Puyloubier. — R. à Jemmapes. — C. à Grenoble. — B. à Asnières. — N. à Toulon. — P. à la Machine. — L. à Deville. — A. G. Paris. — T. à Ranoke. — P. à Roubaix. — M. à Casteljaloux. — A. à Saint-Denis. — M. rue Croix-Nivert. — L. au Hâvre. — F. à Reims. — J. à Bruxelles. — G. à San Sebastian. — D. à Puisent. — H. Verviers. — C. à Avignon. — A. à Saint-Denis (2). — V. à San Sebastian. — B. à Saint-Denis. — M. H. à Fourchambault. — Cercle d'études, Dison. — L. à Arras. — Tortellier. — D. rue Trézel. — F. à Nantes. — F. à Nîmes (2). — H. à La Haye. — H. S. à Aix. — H. à Levallois. — D. à La Valette. — T. à Marseille. R. à Berre. — W. à Fressenneville. — B. à Toulon. — A. H. à Gièvres. — P. à Lyon. — D. à Romans. — R. à Montigny-argues. — V. à Saint-Denis. — L. à Calais. — Reçu timbres et mandats.

Le groupe « L'Homme Libre », de Châteaurenard, remercie les groupes de Ganges et Bruxelles de leurs envois.

Le compagnons Roudier demande au comp. Montant de répondre à sa lettre; il demande aussi l'adresse du comp. Audibert qui doit être à Marseille. Ecrire L. Roudier à Châteaurenard (B.-du-R.).

Le groupe initiateur du « Cri du Peuple » de Bruxelles remercie les compagnons du Hâvre pour leur esprit de solidarité et ne pouvant encore fixer la date de publication, les engage à disposer de leur obole en faveur de la « Révolte ».

Davy à Prés-Saint-Gervais — Avons réexpédié les numéros, mais le service a été fait régulièrement, réclamez à la poste.

M. à Karthaus. — La substitution de journaux bourgeois sous la bande devant contenir la « Révolte » explique les irrégularités. Réclamez sérieusement à la poste. Faites-nous savoir les numéros qui vous manquent, nous les enverrons.

La Louvière. — Reçu timbres. Ne saisissons pas à notre tour? — Quel est le numéro et l'article où se trouve la phrase en question?

B. à Alger et H. à Guise. — Pas d'autres chansons que celles envoyées.

A. F. à Grenoble. — Vous avez reçu les chansons.

M. à Asnières (Seine-et-Oise). Très bien. Attendrons.

B. à Liévin. — « Die Autonomie » paraît toujours. — Envoyons les brochures.

V. à Firminy. — Reçu mandat. — Entendu.

H. S. à Aix — Si ce sont des faits intéressant la propagande, nous recevrons avec plaisir.

T. R. — Reçu lettre, ai donné à traduire. Merci utiliserons.

A. H. à Gièvres. — Remis votre note au « Père Peinard ». Nous n'avons aucune des collections demandées.

Chericoti, vous avez oublié de nous donner le numéro de votre adresse.

F. Amiens. — Nous avions cru avoir affaire à un camarade et non à un type qui nous marchanderait comme à des bourgeois.

D. à Saint-Quentin. — Pouvons envoyer « Terre et Liberté ».

# CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — Caisse précédente : 10 fr. 00. — Reçu vente de la défense de P. 5 fr. 50; salle Horel 1 fr. 75. — Reste en caisse : 17 fr. 25.

*Commission des détenus.* — Caisse précédente : 31 fr. 05. — Dépenses : à Jahn 5 fr. 05. — Reste en caisse : 26 fr.

Groupe du XIIIe, réunion tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Samedi 1er février, à 8 h. 1/2 du soir, salle Léger, 108, rue du Temple, grande soirée familiale, suivie de bal. Entrée : 50 centimes.

Dimanche 3 février, grande soirée familiale, organisée par le groupe *La Jeunesse anarchiste de Lyon* salle du café de la Patrie (entrée par l'allée, rue de la Préfecture, 2, au 1er).

Causeries, chants et poésies. Entrée : 25 centimes.

Les camarades de la banlieue trouveront des cartes à l'adresse respective de leur groupe.

Puteaux. — Samedi 1er février, à 8 heures du soir, réunion organisée par le groupe *La Liberté*, salle Schenke, 15, avenue de la Défense de Paris, angle de la rue Arago.

Ordre du jour : La lutte des partis et la lutte des classes, par Paul Flétri.

Entrée libre et gratuite. Tous les travailleurs de la région y sont invités.

Saint-Etienne. — Dimanche 9 février, à 3 heures de l'après-midi, aura lieu, salle Veyret, aux Champs-Elysées, cours Fauriel 1, la seconde réunion régionale des compagnons appartenant aux groupes de l'arrondissement de Saint-Etienne.

Le soir, à 8 heures, au même local, soirée familiale, suivie du tirage d'une superbe tombola

Nous prions les camarades d'apporter le plus d'empressement possible à se rendre à ces deux réunions.

Bruxelles. — Dimanche 2 février, à 8 h. du soir, concert-spectacle donné au bénéfice de la propagande anarchiste par le groupe d'études sociales *La Fraternité*, au Cornet, Marché aux Fromages.

Entrée : 15 centimes.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 21 — 5 CENTIMES — DU 8 AU 15 FÉVRIER 1890

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS AMIS

*Nous remercions les camarades qui ont répondu à notre appel, soit de leurs fonds, soit en s'engageant à placer des numéros, soit encore, en s'occupant de faire prendre le journal dans les gares. — Il nous faut arriver à élargir notre cercle de propagande ; avec l'aide de tous nous y arriverons.*

## LE TRAVAIL AGRÉABLE

*(Suite et fin)*

II

Une société, dans laquelle le travail sera considéré, non plus comme une source d'enrichissement pour quelques-uns, mais comme un moyen de satisfaire les besoins de tous ; une société dans laquelle chacun, qu'il soit poète ou astronome, Darwin ou Coquelin, sera tenu de faire sa part de travail manuel tant qu'il appartient à la société, — saura faire de l'atelier, de l'usine et de la mine des laboratoires spacieux, aérés, sains et agréables. Le travail répugnant et malsain disparaîtra comme disparaissent déjà le laboratoire malsain ou l'hôpital lugubre[1].

Mais une société régénérée par la Révolution saura faire plus. Elle fera aussi disparaître l'esclavage domestique — cette dernière forme de l'esclavage, la plus tenace — peut être parce qu'elle est aussi la plus ancienne. Seulement, elle ne s'y prendra ni de la façon rêvée par les phalanstériens, ni de la façon rêvée assez souvent par des socialistes.

---

Le phalanstère répugne à des millions d'êtres humains. L'homme le moins expansif éprouve le besoin de se rencontrer avec le grand nombre de ses semblables lorsqu'ils font ensemble n'importe quel travail. Le travail devient d'autant plus attrayant que l'on se sent une part de l'immense tout. Mais, quand on n'est plus au travail, on aime se rencontrer précisément avec ceux, avec lesquels on sent le plus d'affinité pour passer ensemble les heures de loisir. On recherche la société de ceux avec lesquels on est dans la plus grande intimité.

Le phalanstère, et même le familistère, n'en tiennent pas compte ; ou bien, ils cherchent à répondre à ce besoin par des groupements factices.

Voilà pourquoi, si le phalanstère qui, au fond n'est qu'un immense hôtel, peut plaire aux uns, ou bien mieux, à tous à certaines périodes de leur vie, — la grande masse préfère la vie de famille (de la famille de l'avenir, bien entendu).

Elle préfère l'appartement isolé ; et la masse des peuples saxons va même jusqu'à préférer la maisonnette de 4 ou 6 ou 8 chambres, dans laquelle la famille ou l'agglomération d'amis intimes, peuvent vivre séparément.

Le phalanstère peut avoir sa raison d'être : il deviendrait haïssable s'il était la règle générale. Qu'on l'organise comme on voudra, il sera toujours le couvent ou la caserne ; et nos lecteurs savent ce que c'est que la caserne. L'isolement alternant avec les heures passées en société, est la règle de la nature humaine. C'est pourquoi, une des plus grandes tortures de la prison, c'est l'impossibilité de s'isoler, — tout comme l'isolement cellulaire devient torture à son tour, quand il n'alterne pas avec les heures passées en société.

Quant aux considérations d'économie que les socialistes autoritaires font souvent valoir en faveur du phalanstère, c'est de l'économie d'épicier. La grande économie, la seule raisonnable, c'est de rendre la vie agréable pour tous, parce que l'homme content de sa vie produit infiniment plus que celui qui maudit son entourage[1].

---

D'autres socialistes répudient le phalanstère. Mais quand on leur demande comment pourrait-on organiser le travail domestique, ils répondent : « chacun fera son travail pour soi ». — « Ma femme s'acquitte bien du travail de la maison — les bourgeoises, en feront autant » répond le travailleur. Et si c'est un bourgeois socialisant qui parle, il jette à sa femme avec un sourire gracieux : — « N'est-ce pas, chérie, que tu te passerais bien de servante dans une société socialiste ? Tu ferais, n'est-ce pas, comme la femme de notre vaillant ami, Paul ou Jean, le menuisier que tu connais ? »

A quoi la femme répond avec un sourire aigre-doux par un « mais oui, chéri », tout en se disant qu'heureusement, cela ne viendra pas de sitôt.

---

Servante, ou épouse, c'est encore et toujours sur la femme que l'homme compte pour se décharger des travaux du ménage.

Mais la femme aussi réclame — enfin — sa part dans l'émancipation de l'humanité. Elle ne veut plus rester la bête de somme de la famille. C'est déjà assez qu'elle doive donner tant d'années de sa vie à l'élève des nourrissons et des enfants en général. Elle ne veut plus rester la cuisinière, la ravaudeuse, la balayeuse du ménage !

Et, comme la femme américaine prend les devants dans cette œuvre d'émancipation, c'est une plainte générale sur le continent de l'Amérique du Nord. Madame préfère l'art, la politique, la littérature, ou le salon de jeu au travail domestique ; la femme de l'ouvrier n'en veut pas, non plus, et en fait de servantes, on n'en trouve pas. Elles sont rares, les filles et les femmes qui consentent à accepter l'esclavage du tablier.

---

Et la solution vient, soufflée par la vie elle-même, d'une simplicité inattendue. C'est la machine qui se charge des trois-quarts des soins du ménage.

Vous cirez vos souliers et vous savez quel bête de travail cela fait. Frotter vingt ou trente fois un soulier avec une brosse — que peut-il y avoir de plus bête ? Il faut qu'un dixième de la population de l'Angleterre (près de trois millions) soit réduit à la nécessité de se vendre en esclavage domestique en retour d'un grabat et d'une nourriture trop insuffisante ; il faut que la femme se considère elle-même esclave, pour que pareille opération continue à se faire chaque matin par des douzaines de millions de bras.

Cependant, les coiffeurs ont déjà des machines pour brosser les crânes lisses et les chevelures crépues ; n'était-ce pas bien simple d'appliquer le même principe à l'autre extrémité — le soulier ?

C'est ce que l'on a fait. Et aujourd'hui la machine à cirer les souliers devient d'usage général dans les grands hôtels américains et européens. Elle se répand aussi en dehors des hôtels. Là, où il y a en Angleterre de grandes écoles, dont chaque instituteur tient en pension de 10 à 200 écoliers, on a trouvé que c'est plus simple d'avoir un seul établissement qui, chaque matin, brosse à la machine les mille paires de souliers des écoliers que d'entretenir une centaine de servantes pour cette opération stupide. L'établissement prend le soir les souliers et il les rend le matin à domicile, cirés à la machine.

---

Laver les assiettes ! Qui donc des ménagères ne trouve pas ce travail des plus ennuyeux ! Long et sale à la fois. Un travail qui se fait encore le plus souvent à la main uniquement parce que le travail de l'esclave domestique ne compte pas.

Mais, comme la femme américaine commence à s'y refuser, il a bien fallu trouver une autre solution. Et elle s'est trouvée, toujours bien simple. En Amérique il y a déjà un certain nombre de villes dans lesquelles l'eau chaude est envoyée à domicile, tout comme nous avons l'eau froide par notre robinet. Dans ces conditions le problème était d'une grande simplicité, et une femme, Mme Cokran, l'a résolu. Sa machine vous lave vingt douzaines d'assiettes ou de plats, les essuie et les sèche en moins de trois minutes. Une usine de l'Illinois est déjà en train de fabriquer ces machines. Et quant aux petits ménages, ils enverront leurs assiettes à l'établissement de lavage, tout comme ils y envoient leurs souliers. Il est même plus

1 A Edimbourg, le grand hôpital écossais pour les prolétaires est décoré d'une manière superbe de peintures murales, faites par des volontaires, étudiants en art.

1 Il paraît que les communistes de la Jeune Icarie ont compris l'importance du libre choix dans les liaisons d'amitié. L'idéal des communistes religieux a toujours été le repas commun ; c'est par le repas commun que les chrétiens de la première époque manifestaient leur adhésion au Christianisme. La communion en est encore le dernier vestige.

Les jeunes Icariens ont rompu avec cette tradition religieuse. Ils dînent dans un salon commun, mais à de petites tables séparées, auxquelles on se place selon les attractions du moment. Les communistes d'Anama font mieux. Ils ont chacun leur maison et ils mangent chez eux, tout en prenant leurs provisions à volonté dans les magasins de la Commune.

que probable que les deux fonctions — cirage et lavage — seront faites par le même établissement.

---

Nettoyer les couteaux à s'écorcher la peau en tordant la main ; laver le linge pour en exprimer l'eau ; tout cela ne peut se faire encore, tant que la femme restera l'esclave de l'Humanité ; mais cela commence déjà à disparaître. Cela se fait mieux à la machine ; et la machine pénètre dans les ménages, en même temps que la distribution de force à domicile permet de mettre toutes ces machines en mouvement, sans dépenser le moindre effort musculaire.

Toutes ces machines ne coûtent presque rien, et si nous les payons encore très cher, c'est d'abord parce qu'elles ne sont pas d'usage général, mais surtout parce que chaque chose que nous achetons nous payons un tribut des trois-quarts aux messieurs qui ont manipulé la Bourse, le sol, la matière première, la fabrication, la vente, l'impôt, et ainsi de suite, et qui, tous, tiennent à rouler en calèche et à vivre à leur fantaisie.

---

Mais la petite machine à domicile n'est pas le dernier mot de ce qui surgit déjà pour affranchir la femme du travail domestique. Le ménage sort de son isolement actuel ; il s'associe à d'autres ménages pour faire en commun ce qui se fait aujourd'hui séparément.

En effet, l'avenir n'est pas d'avoir une machine à brosser, une autre pour laver les assiettes, un troisième pour laver le linge et ainsi de suite pour chaque ménage isolé. L'avenir est au calorifère commun qui envoie la chaleur dans chaque chambre de tout un quartier et dispense d'allumer les feux. Cela se fait déjà dans quelques villes américaines. Un grand foyer envoie de l'eau chaude dans chaque maison, dans chaque chambre. L'eau circule dans des tuyaux et pour régler la température de votre chambre, vous n'avez qu'à tourner un robinet. Et si vous tenez à avoir en outre un feu qui flambe dans telle chambre, vous n'avez qu'à ouvrir un robinet et allumer le gaz spécial de chauffage qui vous est envoyé d'un réservoir central. Tout cet immense service de nettoyage des cheminées et de maintien des feux — la femme sait ce qu'il absorbe de temps — disparaît.

La bougie, la lampe, et même le gaz, ont fait leur temps. Il y a des cités entières où il suffit de presser un bouton pour faire jaillir la lumière électrique et, somme toute, c'est une simple affaire d'économie — et de savoir — que de se donner le luxe de la lampe électrique.

---

Enfin, il est déjà question, toujours en Amérique, de former des sociétés pour supprimer la presque totalité du travail domestique. Il est question de créer des établissements de travail du ménage pour chaque pâté de maisons. Un char viendra prendre à domicile votre panier de souliers à cirer, de vaisselle à nettoyer, de linge à laver, de petites choses à ravauder (si cela en vaut la peine), et le lendemain matin il vous rapporte votre vaisselle, vos souliers et le reste bien propres.

Il vous envoie aussi, si vous voulez, votre café tout chaud et vos œufs tout cuits le matin, et votre dîner tout prêt à l'heure du dîner.

En effet, entre midi et deux heures, il y a certainement plus de 20 millions d'anglais et d'anglaises qui tous mangent : du bœuf rôti, ou du mouton rôti, ou du porc bouilli, des pommes de terre cuites et le légume de la saison. Et c'est, au bas mot, quatre millions de feux qui brûlent pendant deux ou trois heures chacun, pour rôtir cette viande et cuire ces légumes ; et quatre millions de femmes qui passent leur temps à faire ce menu qui ne consiste pas, tout pris, en plus de dix plats différents.

« Cinquante feux », écrivait l'autre jour une femme américaine, « là où un seul suffit ». Mangez à votre table, en famille avec vos enfants si vous voulez ; mais, de grâce, pourquoi ces cinquante femmes perdant leurs matinées à faire quelques tasses de café et à préparer ce déjeuner si simple ! Pourquoi cinquante feux, lorsque deux personnes et un seul feu suffiraient pour rôtir toutes ces pièces de viande et cuire tous ces légumes. Choisissez vous-même votre pièce de bœuf ou de mouton, si vous êtes si gourmet ! Assaisonnez vos légumes à votre goût si votre gourmandise demande telle sauce spéciale ! Mais, pourquoi ce gaspillage ?

Pourquoi ? — Parce que le travail de la femme ne compte pour rien. Parce que dans chaque famille il y a, au moins une esclave — la mère — et souvent trois ou quatre servantes en plus, qui sont tenues de donner tout leur temps aux affaires de cuisine. Parce que ceux-mêmes qui rêvent l'affranchissement du genre humain excluent la femme de leurs rêves d'affranchissement, et considère presque indigne de leur haute dignité masculine de penser « à ces affaires de cuisine » dont ils se sont déchargés sur les épaules du grand souffre-douleur de l'Humanité — la femme.

Emanciper la femme, ce n'est pas lui ouvrir les portes de l'Université, du barreau et du Parlement. C'est toujours sur une autre femme que la femme émancipée rejette les travaux domestiques. Emanciper la femme, c'est la libérer du travail abrutissant de la cuisine et du lavoir ; c'est organiser l'élevage des enfants de manière à affranchir la mère, lui donner le loisir.

Cela se fera, parce que cela commence déjà à se faire. Mais sachons que la Révolution qui s'enivrerait des plus belles paroles de Liberté, d'Egalité et de Solidarité, tout en maintenant l'esclavage du foyer, ne serait pas une Révolution. La moitié de l'Humanité subissant l'esclavage du tablier aurait encore à se révolter contre l'autre moitié.

---

# Les Petits Bourgeois

Il paraît que deux pauvres vieux petits bourgeois viennent de se donner la mort dans des circonstances au moins bien absurdes. Ces deux pauvres vieux, établis chapeliers au faubourg Saint-Antoine, ont préféré se tuer que de survivre « à la honte » de ne pas payer leur loyer !! la première fois depuis vingt-cinq ans. Leur propriétaire survit bien à la honte, lui, d'avoir touché le loyer de ces pauvres diables depuis vingt-cinq ans, eux ayant sans doute eu un mal inouï pour arriver à joindre les deux bouts. C'est curieux tout de même : dans la Bourgeoisie qui semble une seule classe, il existe cependant ces deux castes des dévorants et des dévorés, les gros bourgeois tous vautours, les petits bourgeois dupés, exploités et malheureux comme nous autres les travailleurs. Et cependant ces petits bourgeois misérables, ces petits commerçants crève-de-faim sont tellement ancrés dans leur stupidité innée de bourgeois qu'ils se rebiffent très bien si on cherche à leur faire comprendre qu'en réalité ils sont simples prolétaires comme nous tous. S'ils étaient seulement capables de comprendre le plus simple raisonnement, ils verraient que leurs intérêts sont identiques avec les nôtres et ils se joindraient à nous pour lutter contre l'ennemi commun, le gros bourgeois, autrement dit le dirigeant.

J'ai connu un ménage de pauvres bougres, établis, s'il vous plaît, qui se levant avant le jour, travaillant comme les nègres sont censé le faire, pour à peine arriver à avoir du pain tous les jours, se sont fâchés tout rouge et m'ont presque flanquée à la porte pour leur avoir dit qu'ils étaient ouvriers comme moi. — *Nous sommes des bourgeois !* se sont-ils écriés dans un chœur d'indignation. Et pendant que la femme claquait du bec, le mari s'en allait, le ventre creux, voter pour un monsieur quelconque, parce qu'il lui fallait un gouvernement, parce qu'étant *bourgeois*, il éprouvait le besoin de voir tout un monde de fonctionnaires pour protéger la propriété qu'il ne possédait pas.

Enfin toute la Bourgeoisie est là, gredins ou idiots — il n'y a pas à choisir hors de ces deux catégories.

Quant aux deux pauvres vieux fous du faubourg Saint-Antoine, je comprends à un certain point que le malheureux qui saisi, expulsé, logé à la belle étoile, voyant peut-être ses enfants grelotter autour de lui perde la tête, s'il n'a pas une nature assez virile pour se révolter, et se tue, en tout cas je le plains ; mais se tuer pour échapper à la honte de ne pas payer son terme — ah ! non, c'est trop bête par exemple.

Mais par le fait, personne ne lui doit rien à Mossieu le propriétaire — d'abord sa maison n'est pas à lui, elle est à ceux qui l'ont construite, et s'il argue qu'il en a acheté les matériaux et le terrain avec ses deniers, je crois qu'il ne serait pas bien difficile de lui prouver, lui faire comprendre serait autre chose, que ces deniers-là nous ont été volés à nous les travailleurs, par lui, ou son père, ou même son grand père peut-être. — ces gens-là ont des ancêtres pour quelque chose, pour les enrichir souvent en faisant toute une lignée de voleurs avant eux et en leur donnant l'exemple qu'ils suivent avec tant d'enthousiasme.

D'ailleurs, remarquez ceci, telle maison qui a coûté, mettons 50,000 francs, terrain, matériaux et main-d'œuvre, il y a trente ans, vaut à présent 300,000 francs et rapporte largement 25,000 francs de loyer par an. Pourquoi cette différence exagérée ? — Parce que les loyers sont augmentés, et parce que le terrain prend plus de valeur chaque année. Mais qu'est-ce qui cause cette hausse ? — ce sont les bourgeois parbleu. Vous me direz peut-être que ces immeubles coûteux ne sont habités que par des bourgeois assez riches pour payer des loyers exorbitants.

Mais d'où prennent-ils leur argent ? — dans le peuple, dans la sueur du travailleur, c'est nous qui les entretenons, puisque toujours, comme proportion, si nous leur livrons 5,000 fr. de production, ils se trouvent généreux en nous donnant cent sous en échange et nous nous contentons de cela, nous patientons toujours, leur payant des loyers fantastiques pendant que nous étouffons dans des galetas, nous fournissons l'argent pour payer leur tailleur à la mode, la couturière en vogue, pendant que nous grelottons dans des guenilles, c'est le fruit de notre labeur qui solde le grand restaurateur ou le marchand de comestibles célèbre pendant que nous n'avons pas toujours du pain à nous mettre sous la dent.

Mais qu'ils ne s'illusionnent pas trop les dirigeants — il n'est pas possible que cet état de choses insensé et inique dure toujours — à force d'en faire aux travailleurs, ils finiront bien par se révolter, que diable ! — Si les petits bourgeois malheureux ne sont pas trop bêtes ils se joindront à nous, plus nous serons nombreux, moins le levier qui culbutera la vieille société nous pèsera. Il s'agirait tout bêtement de reprendre ce qui est à nous, de ne pas acheter aux bourgeois une minime partie de ce qu'ils nous ont volé, leur laissant tout le meilleur trop cher pour nous.

Dans la société, ce qui fait des classes, ce sont les coquins et les imbéciles — les coquins qui se mettent *au-dessus* de tout et les imbéciles qui se mettent *au dessous* ; ce sont deux races dangereuses, chacune dans son genre, mais il faudrait commencer par le plus pressé, détruire d'abord le coquin qui nous opprime, puis une fois libre voir à instruire l'imbécile pour tâcher de lui donner des idées saines, faire comprendre aux petits bourgeois qu'en réalité ils ne sont que des prolétaires et tâcher de les élever au niveau d'intelligence des travailleurs, pour que dans une société future, ils ne viennent pas nous créer de nouveau des classes par les besoins rampants de se mettre toujours au-dessous de quelqu'un.

## AUX ABONNÉS DE SUISSE

Le service va être repris par le compagnon Nicolet qui en avait été momentanément empêché par le gouvernement fédéral. Il sera pris remboursement dans la quinzaine sur eux.

# MOUVEMENT SOCIAL

### France

DIJON. — Lundi 27 janvier, à 3 heures du soir, au moment de tirer au sort, le compagnon Mertz, plongeant la main dans la corbeille, prit le plus de numéros qu'il put, et les jetant dans la salle, à deux reprises différentes, en criant : *A bas les frontières, vive l'Humanité !*

Il s'apprêtait à anéantir le registre d'inscription des conscrits lorsqu'ils fut violemment appréhendé au collet, frappé à coups de poings, les oreilles tirées et le nez tordu, par ceux qui ont continuellement sur les lèvres le mot *respect aux lois* — j'ai dit, messieurs les gendarmes, — qui continuant leur triste besogne, se mirent à le fouiller, le trouvèrent porteur de brochures et journaux anarchistes ainsi que d'une fiole d'acide sulfurique.

Interrogé par le chef de ces brutes, sur ce qu'il prétendait faire de ce liquide, Mertz répondit que c'était pour brûler les registres ; car il considérait le tirage au sort comme un acte stupide et idiot.

Le compagnon Manière, se trouvant dans la salle, voulut avec plusieurs conscrits prendre fait et cause pour notre ami, il fut violemment interpellé, fouillé, puis devant son attitude énergique, relâché.

Les farceurs qui nous la font au patriotisme étant parvenus à retrouver tous les numéros, continuèrent le tirage et amenèrent pour Mertz le n° 107 sur 116 conscrits.

A la fin de ce classement de chair à canon, notre compagnon fut emmené de la préfecture, au palais de justice, puis transféré à la prison, escorté de huit gendarmes, fusil chargé et de huit gardiens de la paix et un grand nombre de mouchards.

Pendant ce trajet, beaucoup de compagnons ainsi qu'un grand nombre de personnes l'ont accompagné en le saluant et en l'approuvant.

Les canards dijonnais en sont stupéfaits, entre autre cette feuille infecte qui s'intitule le *Petit Dijonnais*, journal républicain !

***

TROYES. — La présence à Troyes de quelques compagnons étrangers a donné aux *Niveleurs Troyens* l'occasion d'organiser quelques soirées familiales avec causeries, chants et déclamations.

Il est d'autant plus beau de voir des ouvriers de nationalités diverses ne jamais manquer une occasion de se serrer la main et d'échanger leurs idées, dans des moments comme celui-ci où la juiverie opportuniste, soufflant de nouveau dans la trompette guerrière, voudraient entraîner les peuples à de nouveaux massacres pour consolider un tant soit peu leur tyrannie et leurs privilèges.

C'est un sentiment fraternel qui nous a poussés à organiser ces petites fêtes en l'honneur de nos camarades français et italiens. Les orateurs qui ont pris la parole ont tous affirmé l'internationalisme des travailleurs et ont démontré la nécessité pour eux de s'unir pour une action commune et prochaine.

Ils ont en outre déclaré que le Prolétariat, loin de vouloir s'armer pour une guerre fratricide, se servirait de ses armes contre les despotes et les affameurs.

Après les chants et déclamations révolutionnaires, on a trinqué à la victoire prochaine de la classe ouvrière, et à l'union des prolétaires de tous pays.

***

Nous recevons le premier numéro de *Bordeaux-Misère*, journal franchement anarchiste. Nous souhaitons longue vie à notre nouveau camarade de lutte.

***

CHAUMONT. — Nous vous envoyons ci-joint une petite collecte faite parmi les compagnons habitant Chaumont. La propagande n'est guère active dans notre localité à cause des tracasseries policières et patronales, mais nous nous sommes mis à l'œuvre quand même ; nous faisons circuler les brochures que nous avons ainsi que les journaux.

Dans les causeries, nous tâchons de faire comprendre l'Idée à ceux qui se plaignent du régime actuel en leur disant qu'il n'y a que la Révolution sociale qui peut nous débarrasser de tous ces parasites qui nous rongent. C'est surtout aux jeunes gens que nous nous adressons ; car ils ne sont pas encore bourrés de préjugés comme certains hommes soi-disant mûrs qui lorsque nous leur disons que la Révolution future tendra à mettre la propriété en commun, n'ont qu'une réponse à nous faire, « vous êtes des partageux » sans vouloir discuter la moindre chose à ce sujet. N'importe, nous tacherons de faire des prosélytes à la cause en attendant le jour de la liquidation sociale.

***

LIMOGES. — Si nous n'avions pas été anarchistes, ennemis de toute loi, le fait suivant eût suffit pour que nous le devenions ; — Le compagnon Augier et moi, nous étions sur une place occupés à distribuer des numéros invendus de la *Révolte* et du *Père Peinard*, quand deux sergots sont venus nous demander d'exhiber une autorisation préfectorale ; n'ayant pu nous exécuter, ils nous ont conduits à la permanence où nous sommes restés deux heures pendant lesquelles nous avons eu à subir les questions et les réflexions de deux ou trois argousins, notamment du chef inspecteur Bordet qui nous a demandé qui nous payait (!!) pour répandre ces écrits. Ayant répondu que nous n'étions payés par personne si ce n'est par notre satisfaction personnelle, et que, partageant les idées contenues dans les journaux, nous faisions tout notre possible pour leur propagation à laquelle nous donnons le temps que l'atelier nous laisse libre, c'est-à-dire, le dimanche ; le susdit policier a répliqué en ricanant que nous ne pourrions lui faire avaler cette blague de distribuer pour rien, que lui, policier, ne travaillait pas pour rien (Il vaut cher ton travail, fainéant !), il a voulu ensuite savoir qui recevait de Paris les journaux pour lesquels nous étions là. Nous lui avons dit qu'il n'avait pas besoin de le savoir, ce qui l'a fort désappointé.

Le central étant rentré, nous a envoyés au commissaire du 1er arrondissement, lequel se trouvait dans un café éloigné, d'où il a téléphoné de saisir les journaux qui nous restaient.

Le secrétaire, après m'avoir dit « donnez-moi-z'en un » en me montrant le *Père Peinard*, lut le titre du premier article : « Saloperies militaires », ainsi que les trois ou quatre premières lignes sur « Le Patriotisme », puis me le rendit en nous disant : « Vous aussi vous faites de la propagande boulangiste » ; ce qui nous fit tordre.

Quels imbéciles tout de même, que ces coquins.

Après avoir pris nos noms, demeures et professions, etc., il nous laissa partir en retenant les 80 journaux. — Nous avons distribué, à votre nez, pourtant, 2,000 « Lettres aux Jurés », lors du procès de la malheureuse femme Souhain, et depuis, la « Grève des Electeurs » et autres publications, surtout des *Révolte* et des *Père Peinard*, — et vous avez attendu à aujourd'hui pour nous demander l'autorisation de colportage que nous n'avons jamais eue, mais il est toujours temps de *bien* faire, n'est-ce pas, argousins de Constans ; c'est égal, n'avoir pas la liberté de donner aux copains qui passent, un écrit, sans que le gouvernement, par l'organe d'un préfet vous en ait octroyé la permission, c'est tout de même raide !

Enfin, nous aurons une autre fois cette autorisation préfectorale et vous ne nous empêcherez pas de montrer aux travailleurs l'inutilité et la tyrannie de vos lois, même les plus anodines ; peut-être arriverons-nous bientôt à leur faire comprendre que notre idéal : l'Anarchie, est le seul moyen pratique et rationnel de se passer des lois, de ceux qui les font, de ceux qui les défendent et de ceux qui les appliquent.

Nous occupant fort peu des lois, nous ne pourrions pas affirmer à nos amis, mais il nous semble avoir vu quelque part, que le permis de colportage n'était exigible que pour ceux qui en faisaient un métier et que celui qui distribuait des écrits pour son compte personnel n'était tenu à aucune formalité du moment que les imprimés paraissent dans les formes exigées par la loi. — Nous engageons donc les camarades à s'en informer et administrer une bonne brûlée aux argousins lorsqu'ils viennent les déranger.

### États-Unis

KANTHAUS. — La propagande fait des progrès, surtout parmi les anglais. Ils commencent à comprendre que les anarchistes ne sont pas précisément des chenapans et que ce sont au contraire ceux qui nous exploitent qui mériteraient d'être pendus.

A Punxytauvna, il y a 12,000 mineurs en grève. Le prix de vente du charbon ayant notamment augmenté, les ouvriers se sont mis en grève pour obtenir leur part de l'augmentation. On dit dans quelques journaux que le directeur de la mine a été tué par les ouvriers, mais d'autres le nient, il est vrai que c'est leur intérêt de nier.

Tous les mineurs du district de Clearfield sont en mouvement et s'ils se mettent en grève, j'espère que ce sera pour autre chose que pour une augmentation de salaire. Il viendra bien un jour où le travailleur se rendra compte de ses droits et où il marchera à la conquête de la liberté par la Révolution sociale.

### Indes-Anglaises

On annonce une insurrection générale des Kols dans la région des montagnes. Ils s'emparent de la propriété des propriétaires du sol et brûlent les bureaux du gouvernement, en demandant la cessation des corvées et l'abandon des rentes.

# BIBLIOGRAPHIE

*La République Révolutionnaire*, par F. Duhamet, Paris, Auguste Ghio, 1889. — Ce livre a été écrit par un audacieux. L'auteur ne craint pas de dire ce qu'il pense et tout ce qu'il pense : peu lui importe ce que pourra grommeler le lecteur à l'énoncé de quelque proposition hasardeuse. Toutes nos félicitations à ce vaillant qui ose être lui-même !

Mais le courage n'est pas nécessairement allié à la raison et de tous les livres que j'ai lus récemment il n'en est pas un qui me paraisse plus inégal, plus contradictoire, plus bizarrement mélangé de choses excellentes et exécrables ; d'une phrase à l'autre, me semble-t-il, le vrai s'y heurte avec l'absurde. A chaque page on lit les plus franches paroles d'anarchie : « Résiste à l'autorité partout où tu la rencontres, car seul n'a de droit sur toi que toi-même. » Mais à coté de ces fiers préceptes, combien d'autres affirmations qui renferment une morale toute différente, sans compter ceux qui, peut-être, sont fort judicieux, mais qu'il est difficile de comprendre !

En effet, le livre de M. Duhamet se divise en plus de soixante petits chapitres relatifs aux facultés et aux passions humaines, aux faits politiques et économiques, aux relations des hommes entre eux et avec la nation, et chacun de ces petits chapitres présente à la fois les deux côtés de la question ; il montre d'un côté les idées régnantes, les préjugés, les ignorances d'aujourd'hui, et de l'autre, les changements qui se seront accomplis dans la *République Révolutionnaire* de l'avenir où, les divers paragraphes relatifs aux deux âges, celui du mensonge et celui de la vérité, s'entremêlent parfois d'une manière assez confuse.

Mais les parties de l'ouvrage qui ne laissent aucun doute dans l'esprit suffisent amplement pour nous montrer dans la République future entrevue par l'auteur, un état social bien différent de celui pour lequel combattent les anarchistes. L'auteur termine chacun des ses chapitres par un cri de guerre contre le gouvernement et pourtant il reconstitue ce même gouvernement sous d'autres formes et d'autres noms. Ainsi la propriété privée sera maintenue « petite, moyenne, grande et très grande. » Les propriétaires auront besoin de grands capitaux « pour exercer leur activité » et les grands capitaux leur seront assurés. Aucune propriété ne sera collective « parce que la liberté individuelle et l'égalité se trouveraient anéanties par cette mise en commun. » Le commerce aura aussi ses grands et petits spéculateurs, et la puissante industrie disposera des énormes capitaux nécessaires à l'exploitation.

Dans cette société tout s'achète et se vend. La mère se fait payer le travail de ses couches ; de même le moribond suppute avec l'employé des pompes funèbres la valeur des diverses parties de son cadavre, afin de régler le prix futur de ses funérailles : s'il meurt avant d'avoir payé toutes ses dettes, il répartit entre ses créanciers ses membres...

La société future, asservie par le capital, le serait aussi par les lois ; elle aurait aussi des juges (p. 240) et surtout toute une hiérarchie de « coordinateurs » c'est-à-dire des gens qui se chargeraient « librement » de coordonner entre elles les fonctions de leurs concitoyens ; il y en aurait de tous les ordres correspondant à l'extrême diversité des fonctions humaines, et même tous ces coordinateurs ne suffiraient pas : l'humanité aurait encore besoin d'un « coordinateur suprême » sorte de grand prêtre, qui établirait la statistique générale, dresserait pour ainsi dire le dossier du genre humain, « en sorte que chacun pu rectifier son travail et sa vie »

« Une statistique à outrance, réglerait tous les actes des hommes. Sitôt que l'enfant vient au monde, le notaire lui forme un dossier, » commençant par y mettre toutes les circonstances de la procréation, de la gestation et de la parturition; puis vient le comptable qui ouvre au nouveau-né un livre où seront inscrites ses dépenses et ses recettes. Cet économe dresse l'état journalier du budget de l'enfant, puis il suit l'individu d'année en année jusqu'à la mort, établissant tous ses comptes: alimentation, vêtement, logement, théâtres, sciences, relations sexuelles. En outre, chaque homme tient son carnet personnel au courant et le met à disposition de tous ses concitoyens, qui lui attribueront en conséquence tel ou tel rôle spécial dans la société, par exemple, celui de procréateur public.

La grande préoccupation de notre écrivain est d'assurer à chaque homme les éloges qui lui sont dûs, en proportion de son mérite. La distribution des louanges deviendra une fonction sociale; la « légion d'honneur, » aujourd'hui si méprisée par les gens de quelque dignité, continuera de fleurir sous d'autres formes; il y en aura même toute une série reliée par une grande légion, groupant toutes les personnalités « éminentes; » chaque grade et chaque légion auront leurs grades et leurs insignes particuliers. Le personnage favorisé pourra prendre un titre spécial et consultera les chanceliers et les héraldistes pour se composer un blason et décorer de marques distinctives ses meubles et ses bannières; il se constituera même un ordre privé de cérémonies et de politesses et touchera en outre des émoluments qui lui permettront de mener un genre de vie plus large que ses concitoyens. Dans le salon de réception se dressera sa statue en marbre ou en bronze; autour de ses panoplies brilleront son drapeau, ses diplômes et tous les témoignages d'honneur conférés par ses concitoyens. D'autre part, un fonctionnaire spécial sera chargé de formuler les blâmes, après avoir recueilli et examiné toutes les dénonciations. Enfin la société aura un « vengeur, » l'homme le plus fort et le plus adroit à toutes les passes meurtrières du duel; c'est avec la certitude de les tuer ou de leur infliger telle ou telle blessure graduée qu'il provoquera ses adversaires, fussent-ils même femmes ou enfants.

Il est vrai que cette belle société future ne naîtra point toute seule, par le seul développement des lois économiques et sociales. C'est un dictateur qui présidera à cette renaissance de l'humanité. Chargé de détruire tout gouvernement, le dictateur sera gouvernement tout entier: pendant trois années au moins, il n'aura d'autre règle que sa volonté; tout lui appartient: droit au comandement, droit à la confiscation, droit au meurt, droit au viol, droit au mensonge; il ne lui sera tenu compte que du succès ou de l'insuccès et non des crimes qu'il aura commis.

Puis, après avoir exercé ce pouvoir sans limite et sans frein, le dictateur rentrera dans les rangs, redevenu simple citoyen et reprenant les vertus qui conviennent aux frères et aux égaux.

Quel sera cet homme merveilleux, qui après avoir été Marius, Scylla, César, se changera soudain en un simple compagnon dans la « *République Révolutionnaire* ? » L'homme est peut-être trouvé, si nous croyons la prédiction qui termine l'ouvrage de M. Duhamet: la prochaine assemblée constituante française désignera ce liquidateur social chargé d'organiser la « République » Plaignons le peuple qu'il rendra magnanime et bon en exerçant ses « droits au meurtre et au mensonge. »

***

Toujours infatigable, le compagnon Darnaud vient de lancer en brochure, le discours de Cafiero, intitulé *Anarchie et Communisme* et prononcé en 1880.

Non content de cela, il nous annonce la prochaine apparition d'une brochure nouvelle intitulée *Une Révolte de paysans dans l'Ariège*.

Allons, ça marche. Décidément si l'Ariège n'apporte pas bientôt son contingent à l'Anarchie, ça ne sera pas faute d'avoir été travaillé.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Roanne. — C'est en l'absence du compagnon Noël-François, 12, rue de la Loire, que la lettre a été retournée aux amis de Marseille. — Les camarades peuvent continuer de correspondre à cette adresse.

***

Saint-Denis. — Le groupe anarchiste vient de publier la *Prise de possession*, par Louise Michel, à 30 centimes l'exemplaire, pour tous les groupes qui en feront la demande.

Adresser lettres et mandats au comp. l'Abbaye, chez Mme veuve Delail, quartier des Hautes-Caves, à Saint-Denis (Seine).

***

Le groupe *La Libre Initiative* informe les compagnons qui désireraient se procurer la photographie de Pini, peuvent se la procurer en envoyant 75 centimes en timbres-postes de tous pays à l'adresse de Luigi Giovanni, 28, Gresse street, Rathbone place, Londres.

***

Les groupes du Vimeu (Somme), préviennent les compagnons d'Amiens, Flixecourt et de la région du Nord, que le compagnon Tortelier va venir faire une tournée de conférences aussitôt son retour du midi. S'ils veulent en profiter, écrire au compagnon Emile Boisset, à Feuquières (Somme).

Nous attendons la réponse du compagnon Tortelier, pour qu'il nous fixe la date de son arrivée pour nous entendre avec les autres groupes au cas de leur acceptation.

***

Le compagnon S. Faure, à la veille de partir en voyage pour plusieurs mois, prie les camarades et groupes avec lesquels il est en correspondance, de lui écrire désormais et jusqu'à nouvel avis à l'adresse suivante : Sébastien Faure, au Comptoir national de Crédit, 14, rue de Hanovre, à Paris.

***

Terrenoire. — Les 286 compagnons du groupe le *Yatagan*, envoient leurs félicitations au compagnon Mertz.

***

Roubaix. — Paraîtra le 9 février le journal *Le Bandit du Nord*, organe communiste-anarchiste.

Pour tout ce qui concerne l'administration, écrire au compagnon Edmond Vercruysse, 21, rue Fourcroy.

Les groupes sont avertis que, pour assurer la vie du journal que n'expédions que contre un mandat-poste à raison de 6 francs le cent.

***

Romans. — Tout ce qui concerne le groupe doit-être adressé au compagnon Dalmais, 10, rue de la Ferme. Les camarades de Lâon sont priés de prendre note de l'avis.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 1178 fr. 30.

Valparaiso : W. M., B. et A. R. 50 fr. — A. G. à Zaandam 3,90. — Auguste et Marianne 0,25. — Excédent d'écot remis par Verschoore 1,50. — V. à Bourges 0,25. — « Les Insurgés » 2,70. — Excédent d'écot rue Sainte-Geneviève 0,80. — Vanves 2 fr. - Mme L. 10 fr. — A. C. av. Parmentier 1 fr. — S. à Annemasse 0,25 — A. à La Garenne 0,95. — R. au Tivlat 2,05. — Verviers : P. G. 1 fr. — M. rue Croix-Nivert 0,25. — Groupe du XIVe 4,25. — C. L. 0,20. — VENTE de vieux timbres 10 fr. — Hervran et Vinouze à Trélazé 0,50. — B. à Alger 0,35. — Excédent d'écot le dimanche, rue Mouffetard 1 fr. — Marseille, par M. : P. G. 0,60 ; E. 0,25 ; L. B. 0,50 ; C. 0,50 ; N. 0,50 ; E. G. 50 ; T. X. 0,50 ; V. 0,25 ; P. J. 0,25 ; A. B. 0,25 ; R. 1 fr. ; D. 0,30 ; M. N. 1 fr. ; L. N. 0,50 ; X. 0,50 ; Un anarcho 1 fr ; A. N. 0,50 ; T. 1 fr. ; J. T. 0,25 ; collecte faite à la Réunion du Chapitre, place du Chapitre 11,50 ; collecte faite au groupe « Les Rénovateurs » 2,45 ; total 24 fr. 10. — Verviers. « La Jeune Garde Cosmopolite » 1 fr. — Camarades de Chaumont 4,85. — T. R. à Barcelone 0,95. — C. W. à Ashwell 2 fr. — Z. à Marseille 20 fr. — Bruxelles. Gustave L. 1,50. — D. à Genève 10 fr. — C. à Voujancourt 0,75 — E. M. Paris 15 fr. — Saint-Quentin collecte à l'issue d'une réunion 1,50. — D. à Tunis 10 fr. — R. à Angers 1 fr. — Collecte entre amis angevins 0,50 — G. à Denan 0,20. — Camarades de Tzt 35. — Muller 25 fr. — Excédent d'écot par Habert 0,50. — Caron 0,50. — T. à Trélazé 1 fr. — Von S à Sbedrecht 0,75. — P. Plessier 0,50. — Total à ce jour : 1,423 fr. 05.

## PETITE CORRESPONDANCE

C. à Agen. — J. à Carcassone. — G. à Hastings. — M. à Londres. — C. à Lunay. — D. à Romans. — Tortelier. — R. D. à Samana. — H. à Bruxelles. — L. à La Réole. — L. à Ougrée. — J. au Hâvre. — C'est par inadvertance que cela s'est produit. — D à Beauvais. — P. et V. à Roubaix. — T. à Trélazé. — C. à Nantes. — D. à Saint-Mans. — H. à La Machine. — G. au Hâvre. — D. à Morlanwelz. — B. à Limoges. — F. à Reims. — G. à Valence. — Reçu timbres et mandats.

G. à Brest. — Inutile, ils sont en plus.

D. à Courneuve. — Expédions « Au Port d'Armes », 3 fr. 50.

B. à Limoges. — Envoyons « Sous-Offs » dans le paquet de A. 3,50. — « La Semaine sanglante » la semaine prochaine. — Même prix.

B. à Sedan. — Bien tout reçu. — Merci, ai remis à un camarade pour lui.

C. G. à Sampeyre. — Nous n'avons pas l'adresse demandée.

V. à Ganges. — Pour que le compte rendu de ces conférences fût inséré, il aurait fallu qu'il nous soit envoyé. — L. en a menti s'il dit qu'il les a envoyés.

A. A. à Rouen. — Nicolet n'a rien reçu. Son adresse est 14, rue du Progrès (Ch.-de-F.).

B. à Saint-Ouen. — Oui.

L. à Montpellier. — Brochures et numéros seront envoyés. — N'y aurait-il pas moyen de trouver un dépositaire dans votre localité ?

Recht Voor Allen. — Le compagnon Minne demande si vous avez reçu sa lettre ?

T. à Bône. — Essayez de nous trouver un dépositaire, si c'est possible ?

M. à la Pandelle. — Ça sera fait.

Henry à Troyes. — Nous rendrons réponse d'ici quelques jours. Le temps manque pour le moment.

V. à Roubaix. — Plus d'Almanach du Peuple.

W. à Sens. — Nous allons nous en occuper.

S. à Genève. — Envoyez des Mémoires, si possible ?


## En vente au bureau de LA RÉVOLTE

| | |
|---|---|
| *L'Internationale* (Malon) | « fr. 25 |
| *Mémoires de la Fédération Jurassienne* | 2 » |
| *En Espagne* | » 50 |
| *Mendiants et Vagabonds* (Darnaud) | » 25 |
| *Anarchie et Communisme* (Cafiero) | » 25 |
| *VIe Congrès de l'Internationale* | » 50 |
| *Procès de l'Avant-Garde* (Brousse) | » 50 |
| *Les Préjugés et l'Anarchie* (Guy) | 1 » |
| *La Société au Lendemain de la Révolution* | » 75 |
| *Supplément littéraire de la Révolte*, collection complète) | 3 » |
| *Le Salariat* | » 10 |
| *Esprit de Révolte* | » 05 |
| *Anarchie dans l'évolution socialiste* | » 10 |


## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Groupe du XIIIe, réunion tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Dimanche 9 courant, causerie par un camarade à 2 heures de l'après-midi, au même local.

*La Sentinelle de Montmartre*, réunion tous les mercredis, à 8 h. 1/2 du soir, 19, rue Clignancourt.

*Les Insurgés*, groupe anarchiste, tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir, maison Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

Samedi 8, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe *Les Trimardeurs*, chez Pasquet, 239, rue Saint-Martin.

Ordre du jour : Le Salariat et ses conséquences, par Faure.

Grande soirée familiale organisé par le *Réveil du XVe*, nouveau groupe communiste-anarchiste, samedi 8 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle Roques, 72, boulevard de Grenelle. Causeries et chants.

Réunion du groupe *Les Coiffeurs anarchistes*, le lundi 10 février, à 10 heures du soir, chez Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

Choisy-le-Roy. — Samedi 8 février, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe d'études sociales, salle Donat, faubourg Saint-Eloi.

Ordre du jour : Les élections prochaines.

Saint-Quentin. — Les anarchistes de Saint-Quentin portent à la connaissance des travailleurs désireux de changer leur triste situation, que les réunions d'études ont lieu chaque dimanche chez Tanton, 57, rue Saint-Phal.

Dimanche 9 février, réunion familiale (même adresse). Les anarchistes et leurs amis sont invités. Discussion au sujet du Tirage au sort et la Patrie. Les conscrits sont priés de ne pas manquer. — A 7 heures précises.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 22 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 15 AU 23 FÉVRIER 1880.

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## POUR LA PRESSE

La souscription pour la presse avance péniblement. Dans les trois derniers mois, nous avons recueilli à peine cent francs. Allons, camarades, un peu de courage ! L'acquisition d'une presse est une question de trop grande importance au point de vue de la diffusion de nos idées pour qu'on la laisse aller ainsi à vau l'eau. Si chacun compte sur ce que verseront les autres. Cela n'avancera jamais. Il faut que ceux qui reconnaissent la nécessité de l'achat de la presse fassent une active propagande, qu'ils en parlent dans les groupes et qu'ils quémandent partout.

Avec une presse, l'argent employé à la propagande sera bien plus utilement réparti. Pour le même prix, on aura plus de placards, plus de brochures, plus de journaux. Dans une feuille imprimée, les dépenses importantes sont la composition, le papier et le tirage. Grâce à l'atelier de composition que nous avons déjà, le premier point nous revient aussi bon marché que possible. Il faut bien que les camarades typographes qui composent les écrits anarchistes vivent de leur travail, mais au moins on a la certitude de ne pas engraisser de patron, et dans les moments de presse, on est sûr de ne pas manquer de bonnes volontés. Le papier est une dépense que nous ne pouvons éviter. Reste l'impression ; là, il nous faut passer par les fourches caudines du Patronat.

Il y aurait grand bénéfice à faire soi-même la besogne. Bénéfice à ne pas payer de patron, bénéfices accessoires sur le loyer, sur les transports des formes, etc. Rien que pour le journal *La Révolte*, on compte que l'économie totale pourrait être au minimum de 30 francs par numéro. Ce bénéfice se traduira en affiches et placards plus nombreux, en brochures moins chères, en journaux ne harcelant plus leurs lecteurs. Enfin sur toute chose, on aurait la liberté d'imprimer ce qui vous plaît, sans que l'imprimeur craigne pour sa responsabilité engagée.

Ici, il n'est pas seulement question de la propagande parisienne. A côté de la dépense d'impression, qu'est-ce que le timbre-poste sur le manuscrit et le port par chemin de fer du ballot d'imprimés ?

Le jour où à la salle Horel, on décida l'ouverture de la souscription, il y eu quelques compagnons qui demandèrent comment on pourrait s'y prendre pour que la presse anarchiste soit à l'abri des tentatives de la justice, les moyens de manquent pas, mais il est inutile de les développer ici. L'atelier de composition marche ainsi depuis des années.

Il sera envoyé cette semaine des listes de souscription à quelques camarades ; qu'ils s'en occupent et nous parviendrons à notre but.

Allons, remuons-nous un peu pour la presse !

Envoyez les fonds soit par l'intermédiaire de la *Révolte*, soit directement, à Paul Reclus, 21 rue Mouffetard.

## Socialisme Césarien

Le Congrès International socialiste de Paris est volé. L'empereur d'Allemagne vient de se saisir de ses résolutions et de les faire siennes. — « Ah, fichtre ! » s'est dit le jeune officier qui gouverne les Allemands. « Vous voulez une législation internationale du travail ? Eh bien, puisque vous êtes si sages et si peu socialistes, c'est moi qui vais vous la donner ! »

Voilà le coup de théâtre qui fait parler toute l'Allemagne et toute la presse des deux mondes.

On se souvient, peut être, que les délégués ouvriers venus à Paris sous la gouverne de leurs chefs marxistes et possibilistes s'étaient séparés en votant cette résolution qui devait, à cent ans de distance de la grande Révolution, résumer les aspirations du Prolétariat des deux mondes à la fin du dix-neuvième siècle :

« Le Congrès ouvrier international — disait la fraction marxiste, — invite les organisations ouvrières et les partis socialistes de tous les pays, à travailler immédiatement à amener leurs gouvernements, par tous les moyens à leur disposition (réunions, presse, pétitions, manifestations, etc.) à :

« 1° Joindre la conférence pour la protection du travail proposée par le gouvernement fédéral suisse ;

« 2° A y appuyer les résolutions des Congrès de Paris * ».

Ces résolutions étaient, en premier lieu, la journée de huit heures, la suppression du travail de nuit, la limitation du travail des femmes et des enfants.

Le Congrès possibiliste passait une résolution analogue : elle ne diffère que par les mots.

---

Enchanté de voir les socialistes si sages, l'empereur d'Allemagne s'est empressé de prendre la chose entre ses mains. Puisque c'est ça le Socialisme, il se déclare tout aussi socialiste que n'importe qui.

Diable, diable ! Le jeune officier n'aurait il pas siégé lui-même, en personne, au Congrès à côté de Liebknecht qui l'aura converti à ses idées entre deux chopes de bière ? On disait bien que le jeune officier s'était échappé des manœuvres navales anglaises pour visiter incognito l'Exposition. Mais ce n'était pas du tout l'Exposition qu'il allait visiter. Déguisé en ouvrier et barbouillé comme un mineur, il courait probablement assister au Congrès ; et, qui sait, s'il n'était pas des plus forts à hurler pour retirer la parole à Merlino, lorsque notre ami voulut critiquer les résolutions abracadabrantes du Congrès.

---

Qu'il ait hurlé ou non, l'histoire prononcera sur ce fait important ; elle nous dira aussi un jour l'histoire intime des escapades césariennes du jeune officier. En tout cas, le fait est que le 5 février, l'empereur faisait publier à grand fracas deux lettres en style laquais, (ils appellent ça *rescrits*), l'une adressée au vieux Bismarck, l'autre au ministre du Commerce, et dans ces deux lettres il annonçait son intention de se mettre, lui, à la tête de l'agitation menée jusqu'à présent par les social-démocrates allemands en faveur de la législation internationale du travail !

Décidément volé, le Congrès !

---

Voici les passages les plus importants de la première de ces lettres :

« Je suis résolu — écrit l'empereur, — à donner mon appui à l'amélioration de la position du travailleur allemand, en tant que cela me sera possible, — mes désirs étant limités par la nécessité d'assurer à l'industrie allemande une position sur les marchés qui lui permettent de soutenir la concurrence étrangère et d'assurer ainsi son existence même, ainsi que celle des travailleurs ; la ruine de l'industrie allemande par la perte des marchés étrangers priverait des moyens d'existence, non-seulement les patrons, mais aussi les travailleurs.

« Les difficultés d'améliorer le sort de nos artisans qui surgissent de la concurrence internationale, peuvent être diminuées, sinon entièrement vaincues, — par une entente internationale entre les nations qui gouvernent les marchés de l'univers.

« Convaincus que les autres gouvernements désirent aussi discuter en commun les efforts faits dans cette direction en vue desquels les travailleurs de ces divers pays font déjà des négociations eux-mêmes (décidément, il a siégé au Congrès), je désire qu'à la France, l'Angleterre, la Belgique et la Suisse soit demandé par mes représentants si elles sont d'accord d'entrer en pourparlers avec nous pour arriver à quelque entente concernant la possibilité de satisfaire les besoins et les désirs des travailleurs qui se sont manifestés durant les grèves (les Congrès ?) de ces dernières années.

« Dès que le consentement à ma suggestion sera obtenue en principe, je vous charge d'inviter à un Congrès les représentants de tous les gouvernements qui prennent le même intérêt à la question ouvrière ».

La deuxième lettre, adressée au ministre du Commerce traite des affaires nationales. Elle est conçue en ces termes :

« En arrivant au trône j'ai fait connaître ma résolution de poursuivre le développement de la législation dans l'esprit de la législation de mon feu grand-père, en faveur de la classe la plus pauvre et, partant, la plus faible de la population, — d'accord avec les vrais principes de la moralité chrétienne.

« Quelqu'utiles que soient les mesures déjà prises pour améliorer la situation des travailleurs, elles ne remplissent cependant pas encore la tâche que je me suis imposée à moi-même.

« Après avoir donné plus d'extension à la lé-

---

* On nous passera le français baroque et le style servile de cette résolution. Nous la traduisons textuellement de l'allemand.

gislation concernant les travailleurs, les lois actuelles concernant les conditions de travail dans les manufactures doivent être révisées, afin de donner raison aux complaintes des travailleurs et de satisfaire leurs besoins en tant que justifiables.

« Cette révision doit être basée sur ce principe qu'il est du devoir du Pouvoir Exécutif de régler les heures de travail, en sorte que la santé, les lois de la moralité et les besoins économiques des travailleurs ne soient pas lésés, et que leurs demandes d'égalité des droits soient satisfaites.

« Pour améliorer les relations entre patrons et travailleurs il faudra prendre des mesures pour permettre aux travailleurs d'avoir *des représentants jouissant de leur confiance* qui prennent part à la solution des questions d'intérêts communs et *qui défendent leurs intérêts au siège même du gouvernement*.

« D'autre part les autorités auraient la possibilité, par ce moyen, de se tenir au courant des besoins des travailleurs *et de rester en contact avec eux*.

« Je désire que les mines du gouvernement deviennent des institutions modèles ; et, quant aux mines privées, je tâche d'établir des relations entre mes fonctionnaires des mines et les puits pour exercer une direction des mines semblable à celle qui existait sous les inspecteurs jusqu'en 1885 ».

---

L'impression que ces deux lettres ont produite est immense. Partout elles sont discutées, commentées. Il n'y a que le journal socialiste de Berlin, la *Volkszeitung*, qui ait pris deux jours de réflexion, le journal officiel des chefs marxistes salue ces lettres comme une grande victoire morale que « d'autres chercheront à représenter insignifiante », et il attribue cette « grande victoire » au parti social-démocrate.

Pour notre part, nous considérons ce nouveau pas du césarisme socialisant comme un fait historique d'une grande importance. Mais nous n'y voyons pas une victoire : nous y voyons plutôt un soufflet donné à ce que l'on nomme le socialisme d'aujourd'hui.

Ce fait était, d'ailleurs, à prévoir. Le courant césarien qui s'est fait jour dans les partis socialistes des divers pays, et les tendresses de mains socialistes envers les conservateurs de tout acabit, les pourparlers du secrétaire impérial avec les meneurs des mineurs, ainsi que les préjugés sur la force des gouvernements en matières économiques, en général — tout cela explique le nouveau pas fait par l'empereur des Allemands.

Nous sommes à la veille d'une grande division dans la classe ouvrière, — et ce fait prime tous les autres.

Là où la presse social-démocratique ne voit qu'une question de voix gagnées aux prochaines élections, nous voyons un dernier effort des gouvernants et de l'Eglise de sauver leurs pouvoirs dans la débâcle, — effort malheureusement secondé, jusqu'à un certain point, par une partie des travailleurs eux-mêmes. Nous y voyons le commencement de ce que l'on a vu pendant toutes les révolutions—des travailleurs, poussés par leurs meneurs, lâcher la proie pour l'ombre, de révolutions escamotées par les malins, des travailleurs si imbus de préjugés autoritaires qu'ils sont prêts à suivre le premier visionnaire couronné qui leur promettra d'améliorer leur sort.

Aussi reviendrons-nous à cette question. Le césarisme en Allemagne, avec son ombre obligatoire de soi-disant socialisme, est un fait nouveau et important. Il mérite toute notre attention, d'autant plus que cette espèce de maladie existe en France et en Angleterre, aussi bien qu'en Allemagne.

---

VIENT DE PARAITRE : *La Défense et le Procès de Pini*, et *Mort aux Voleurs*, à 5 centimes l'exemplaire, et à 2 fr. 50 le cent (port payé par nous), pour la propagande.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Toutes les communications concernant la Chambre syndicale des menuisiers en bâtiments doivent être adressées à son siège social, chez Rousseau, 131, rue Saint-Martin, et celles de l'Union syndicale des Ebénistes, rue de Montreuil, 37 *bis*.

***

Attendons-nous à une recrudescence du monarchisme, — cette fois-ci sans boulangisme. — Les Orléans ont hérité deux cent millions, et puisque la finance est toujours du côté des millions, cet héritage va faire des petits ; et voilà de nouveaux efforts de ramener les Orléans au trône.

Un de leurs jeunes vient déjà de faire un coup de théâtre en offrant son épée — ou sa culotte — au service de la « patrie ».

Patriotisme, dernier refuge des coquins ; on l'a assez dit, ce qui n'empêche pas de le rappeler.

***

DIJON. — Le vendredi 31 janvier et samedi 1er février dernier comparaissait devant le tribunal correctionnel de Dijon notre ami Mertz. La salle d'audience ainsi que les escaliers qui y conduisent étaient remplis de personnes parmi lesquelles se trouvaient plusieurs compagnons, ce que voyant, les juges se gardèrent de trop questionner notre camarade dont voici les réponses.

Le président. — Qu'est-ce que c'est qu'un anarchiste.

Mertz. — C'est un homme qui veut être libre, ne dépendre de personne et ne commander personne.

Le président. — Si la France était attaquée la défendriez-vous ?

Mertz. — Non, car je ne dois pas m'enrôler pour tuer des hommes, qu'ils soient Italiens ou Allemands. C'est un crime.

Le Président. — Au parquet, vous avez déclaré que le tirage au sort était une chose abominable et infâme, que vous aviez l'intention, avec de l'acide nitrique trouvé en votre possession, de détruire les registres ?

Mertz. — Parfaitement, mais je n'en ai pas eu le temps.

Le président. — A quoi cela vous aurait-il avancé ?

Mertz. — A m'amener ici ou devant les assises.

Le président. — Ah ! je comprends, vous vouliez un théâtre plus grand pour faire parler de vous.

Mertz. — Je n'y tiens pas du tout.

Le président. — Ce sont les lectures de brochures : *Le Père Peinard*, trouvé sur vous et du journal la *Révolte*, auquel vous étiez abonné, qui vous ont perdu. Vous avez reçu à la maison d'arrêt une lettre signée « Méphistophélès » où on rend hommage à l'acte de justice que vous avez commis et on dit : Nous en sommes également responsables ; de qui émane cette lettre ?

Mertz. — Je n'en sais rien.

Après ces demandes et réponses, le substitut du procureur de la République ainsi que l'avocat de Mertz, jouent pendant un instant la comédie, qui se termine par ces considérants :

Le tribunal, considérant que l'outrage à des magistrats de l'ordre administratifs n'est pas suffisamment établi, relaxe Mertz de ce chef ; mais il le reconnaît coupable de la contravention pour le tapage qu'il a occasionné dans la salle du tirage au sort, et le condamne à 15 francs d'amende et 5 jours de prison.

Au moment où Mertz sortait de l'audience, accompagné des gendarmes, les cris de vive l'Anarchie se sont fait entendre.

Une chose que messieurs les juges ont oublié de dire, c'est la brutalité dont Mertz a été victime de la part des gendarmes, spécialement du nommé Richard qui, pendant que ses collègues frappaient Mertz, lui avec sa botte frappait du talon sur le pied de notre ami en le lui promenant le long des jambes.

Sur l'appel à minima du ministère public, la Cour d'appel vient d'élever la peine de Mertz à un mois de prison.

Si ces messieurs l'ont oublié, nous nous en souviendrons.

***

CASTELJALOUX. — Mardi dernier 28 janvier, à la pointe du jour, les bons bourgeois de Casteljaloux voyaient avec stupeur, collés sur les murs de la ville des appels aux conscrits. C'était justement le jour du tirage au sort et de plus jour de marché, aussi y avait-il beaucoup de monde et ces appels ont fait parler d'eux.

Il y avait, en outre des petits manifestes de la *Ligue des Anti-Patriotes*, imprimés il y a trois ans, des grandes affiches écrites à la main et démontrant le rôle du soldat, l'abrutissement de la vie de caserne, les services que l'Etat et la classe dirigeante attendent de ces pauvres mercenaires ; après avoir fait ressortir l'étroitesse du préjugé patriotique et la nuisibilité des frontières. Les auteurs inconnus de ces placards parlaient incidemment du nombre toujours plus élevé des insoumis et des déserteurs de l'autre côté du Rhin et concluaient en priant les jeunes gens de réfléchir et de ne pas être assez moutons pour porter l'habit militaire.

Si les conscrits qui, ce jour-là, *sont un peu en guinguette*, n'ont pas prêté trop d'attention à ces écrits, il n'en est pas de même de beaucoup de travailleurs qui les entouraient et les lisaient avec attention jusqu'au moment où la police mise en éveil par ces attroupements anormaux a commencé le grattage, néanmoins l'effet était produit et le langage de ces placards a été très commenté toute la journée. Du reste, il y en a quelques-uns qui ont échappé aux yeux d'Argus de dame police.

Il paraît que cet affichage s'est fait aussi dans d'autres cantons. Une poignée de mains aux amis qui n'ont pas peur du froid de la nuit pour coller sur les murs leurs idées internationales.

***

ARMENTIÈRES. — Le compagnon Lorion a fait deux conférences à Armentières, dimanche 25 et lundi 26 janvier. Dans la première, le conférencier s'est principalement attaché à démontrer la situation misérable des producteurs vis-à-vis des parasites. Il fait ressortir en termes précis, l'inégalité des conditions, la misère toujours plus grande pour la classe des salariés, à mesure que les produits s'entassent dans les magasins.

Il fait aussi un tableau de l'impossibilité où se trouve le producteur de lutter efficacement contre la classe possédante. Et, du reste, s'écrie-t-il, une société divisée en deux classes, l'une possédant tout sans contribuer à rien ; et l'autre produisant toutes les richesses sociales et ayant à peine le nécessaire est une société sans morale qui est condamnée à périr par elle-même.

Faisons en sorte, dit-il, que tous les êtres humains ne forment plus qu'une seule et même classe et la nature humaine redeviendra ce qu'elle est véritablement ; bonne, aimable, aux idées larges et saines. L'intérêt individuel ayant disparu, les causes de discordes seront également disparues.

Dans la seconde, il démontre comment une société pourrait fonctionner sans chefs, sans autorité ni loi qui régisse les individus et dit : que l'expérience seule dictera la conduite que prendront les individus d'une même corporation pour agir au mieux de leurs intérêts. Et qu'on ne vienne pas crier à l'utopie et que cela est invraisemblable que les hommes s'entendront aussi facilement ; — le stimulant des individus, n'ayant pour idéal que de tendre toujours vers le mieux, il ne faudra pas craindre qu'ils ne sachent marcher à la conquête de leur bien-être, leur marche sera d'autant plus assurée qu'elle ne sera plus entravée par aucun obstacle.

En ce moment apparaît dans la salle un monsieur en uniforme que nous désignons sous le nom de sergot. Le conférencier s'adressant directement à lui : si nous avons été tolérant pour un des vôtres hier, nous sommes d'un avis différent aujourd'hui, voilà six ans que je parcours les réunions publiques et jamais je n'y ai rencontré un agent de police en uniforme et je ne souffrirai pas plus longtemps votre présence, je vous prie donc de vous retirer ou je cesse immédiatement la conférence, et l'agent tout confus s'exécute aux applaudissements unanimes de l'auditoire.

Le compagnon Lorion s'élève ensuite sur le mariage qu'il dit être une institution anti-naturelle ; cela révolte la nature humaine de voir deux êtres unis pour la vie, alors même qu'ils sont antipathiques.

Si l'on a des sympathies au début, il arrive fréquemment que l'un des deux cerveaux évoluant d'un côté opposé à l'autre, l'entente réciproque cesse de régner dans le ménage et l'on se casse mutuellement la vaisselle à la tête.

En somme, bonne journée pour la propagande et l'Anarchie.

Il faut aussi que je vous signale un acte de révolte qui a eu lieu le lundi 26 janvier vers dix heures et demie du soir sur la personne de M. Dutilleul, fabricant de toiles à Armentières.

Voici du reste un fragment du journal de Roubaix, sur cette intéressante affaire :

*La tentative d'assassinat d'Armentières.* — Nous avons parlé hier d'une tentative d'assassinat commise sur la personne de M. A. Dutilleul, fabricant de toiles, Grande Place, à Armentières.

L'auteur, le nommé Gustave Mallet, est âgé de 20 ans, et fils de l'ancien garde champêtre d'Houplines.

Il s'était rendu, dans la journée de lundi, vers 4 heures du soir, dans l'estaminet « A l'Industrie », situé rue du Plat et occupé par M. Léon Lespierres.

Comme il s'était montré inconvenant envers la servante, le cabaretier dut intervenir et expulser Mallet de son établissement. Il était alors environ sept heures. Mallet revint plus tard, et tira trois coups de revolver sur le cabaret, sans heureusement atteindre personne.

A la suite de ce premier exploit, Mallet se rendit à la demeure de M. Dutilleul ; il pouvait être alors 9 h. 1/2. Il soupa, la servante vint ouvrir, et il demanda à parler à son maître.

M. Dutilleul s'étant rendu à cette invitation, Mallet lui demanda du travail.

Je n'ai pas l'habitude, lui dit M. Dutilleul, de reprendre les ouvriers une fois qu'ils sont sortis de mon établissement.

Sur une nouvelle instance de Mallet, il ajouta qu'il n'y avait pas moyen pour le moment.

A peine dans la rue, Mallet tira sur son ancien patron, par l'entrebaillement de la porte, cinq ou six coups de révolver, dont trois atteignirent M. Dutilleul, le premier à la joue, le deuxième au cou et le troisième derrière l'oreille gauche.

Les coups ont porté obliquement et n'ont fait qu'effleurer la chair. Les blessures ne sont pas graves.

Pour se procurer une arme, Mallet avait engagé sa montre au Mont-de-Piété.

Comme on le voit, il y a eu préméditation, Mallet a été arrêté vers minuit. Il a déclaré qu'il avait conservé de cartouches pour tuer M. Becquart qui se montre dur envers les ouvriers.

***

Fontenay-le-Comte. — Nous trouvons dans un journal de la Vendée, la phrase suivante, d'un discours de M. Nadaud, sous-préfet de Fontenay :

« M. Simon, est un ouvrier sage, intelligent, raisonnable, comme vous l'êtes tous d'ailleurs, et comme nous voudrions voir tous les ouvriers français. *Il n'appartient certes pas à la catégorie des Tortelier et Cie qui ne rêvent que destruction d'usine et extermination des bourgeois.* Si M. Simon fait du socialisme, c'est du socialisme de bon aloi, celui qui consiste non à démolir et à niveler, mais à élever, à organiser, à secourir l'ouvrier, à le relever à ses propres yeux, à augmenter sa situation sociale ».

M. Nadaud semble croire qu'on doit appliquer à la vraie République et au bon socialisme, la définition du Cathéchisme :

*Cathéchisme clérical*

D. « Comment savez-vous que vous êtes dans la « véritable Eglise ?

R. « Je le sais, parce que je suis soumis à « mon curé, qui est soumis à mon évêque, qui est « lui-même soumis à notre saint Père le Pape ».

*Cathéchisme républicain selon Nadaud*

D. « Comment savez-vous que vous êtes dans la « vraie République et que vous professez les bonnes « doctrines sociales ?

R. « Je le sais, parce que je suis d'accord avec « mon sous-préfet, qui est d'accord avec mon préfet, « qui lui-même est d'accord avec monsieur le mi- « nistre ».

Sa sortie a produit une assez mauvaise impression :

Elle était peu courageuse, attendu que Tortelier n'était pas là pour lui répondre et qu'il sait bien que ceux qu'il désigne à Fontenay, par et Cie, ne le peuvent pas.

Si ce monsieur avait la moindre idée des grandes lignes de l'histoire, il serait au courant de ce fait : Que le progrès a toujours consisté dans la diminution du pouvoir de l'homme sur l'homme et dans l'augmentation corrélative du pouvoir de l'homme sur les choses ; il est donc permis d'envisager comme terme suprême du progrès de l'humanité la suppression absolue du pouvoir d'un homme sur un autre homme, de l'autorité, ce qui ne serait en somme que l'harmonie rêvée par Fourier, mais que l'Humanité ne devait atteindre selon lui qu'après avoir traversé les périodes intermédiaires du garantisme et de l'association intégrale.

L'autorité est un virus qui tôt ou tard amène la décomposition et l'effondrement des organismes sociaux.

Elle corrompt celui qui l'exerce et avilit celui qui la subit ; l'équilibre nécessaire à la conservation de la société est ainsi rompu et, plus ou moins promptement, suivant la marche plus ou moins rapide du virus corrupteur, cette société ne remplissant plus le but d'utilité commune en vue duquel seule elle peut exister, tombe soit en décomposition par pourriture sociale, si l'autorité prédomine. Exemple : la fin de l'Empire romain ; soit dans des convulsions révolutionnaires, s'il reste encore assez de vitalité dans les classes soumises à l'oppression autoritaire.

L'équilibre absolu ne peut être obtenu que par l'expulsion totale du virus corrupteur.

Toute société basée sur le principe d'autorité est comme un édifice bâti en dehors des lois de l'équilibre et qui ne se maintient que par le secours des forces extérieures.

Tôt ou tard ce secours vient à manquer ; ces forces disparaissent et l'édifice s'écroule.

Pour qu'un corps résiste aux causes de destruction qui tendent à en dissocier les éléments, il faut que sa force de résistance soit basée sur l'affinité de ses molécules, et non sur une compression extérieure.

De même, pour qu'une société soit stable, il faut que les organismes individuels qui en sont les molécules y trouvent les conditions de vie qui leur conviennent ; la compression autoritaire ne saurait en aucun cas suppléer à l'insuffisance de ces conditions.

Pour ce qui est de la destruction d'usines, de l'extermination des bourgeois, c'est trop bête.

Au lieu de détruire les usines, nous les utiliserons, mais nous garderons les produits pour nous.

Nous supprimerons ces crises pléthoriques de surproduction, en donnant à chacun la facilité et la possibilité de satisfaire à tous ses besoins.

On n'aura pas ainsi cette anomalie de voir des tisseurs crever de faim parce que les machines ont produit trop d'étoffe, alors que des tas de pauvres diables grelottent l'hiver faute de vêtements suffisants.

Exterminer les bourgeois ; pourquoi faire ? Nous cesserons de nous exterminer les uns les autres pour leur plus grand avantage ; l'ouvrier en capote et culotte rouge finira bien par comprendre que c'est après tout trop bête de taper sur l'ouvrier en blouse.

Quand nous nous entendrons tous, les bourgeois n'en mèneront pas large, on pourra même être bon pour eux et si, par suite de leur existence antérieure et des habitudes prises, ils sont incapables de travailler, on leur fera certainement l'aumône du nécessaire.

## Espagne

A cause de l'épidémie passée (grippe), la faim a augmenté d'une façon affreuse, et la situation du prolétariat est de jour en jour plus précaire et plus misérable.

L'indignation qui surgit à tant de misère est grande, car des milliers de personnes sont fauchées, parmi la population débilitée et appauvrie par les privations des aliments les plus nécessaires.

Toute la presse est pleine de détails déchirants sur l'état des familles du peuple.

Le *Liberal* donne toute une liste de ces malheureux qui, malades un jour seulement, se sont vu remplacés par d'autres et se trouvent sans pain. Leur femme et leurs enfants malades et pas moyen de les soigner.

Le *Globe*, journal bourgeois, avoue : « Jamais nous n'aurions cru qu'il y eut tant de misère dans les quartiers du centre de Madrid. Nous avons rencontré dans une niche souterraine, dans laquelle ne se trouvait aucun meuble, une femme mourante, couchée sur une paillasse, assistée par sa fille qui, dénudée de tout vêtement, venait se reposer sur cette même paillasse de la malade. A côté, un cadavre attendait sa sépulture depuis le matin. La fille et la nièce de la morte, à peine couvertes de haillons, affamées, pleuraient dans un coin, désespérées et sans secours.

De Barcelone, les mêmes nouvelles, tristes et écœurantes ; avec cela pas le moindre signe d'insurrection.

## Italie

*La fin d'un socialiste député.* — L'honorable Moneta, député socialiste de Mantoue, a publié dans la *Favilla* un édifiant article, dont le but évident est de s'assurer le patronnage de la préfecture aux prochaines élections générales.

Voilà, à titre de curiosité, quelques morceaux de cet article, qui porte pour titre : *Supergu.*

« Par une myriade de malheurs et de faits plus ou moins tristes, qu'il n'est pas nécessaire de rappeler, après avoir *juré* guerre à tous les princes, à tous les régisseurs du monde, je parvins à *connaître de près* Amédée et Humbert de Savoie ; et à ces deux hommes aux sentiments très nobles, une dévotion, abstraction faite des idéals politiques, fut acquise depuis quelques années commencées, et aujourd'hui confirmées dans une malheureuse correspondance de deuil commun, aucune force ne saurait l'effacer.

Député et ouvrier (*sic*), ma condition, n'importe ; la raison du cœur m'a rendu entièrement à la philosophie du vrai progrès civil, mais dépouillée de fétichismes mélancoliques et sectaires.

« Combattre toujours contre toute institution qui ne soit pas à la portée des temps, tel est et sera mon programme.

« Mais, pensant que la monarchie du roi Humbert représente relativement le gouvernement le plus civil et le plus possible d'Europe, pensant que aucun gouvernement ne laisse, autant que le nôtre, libre champ à la lutte des plus grandes libertés et des plus belles idéalités, — moi, socialiste, non intransigeant, prêt à discuter tout, j'ai défié plusieurs fois la marée insidieuse des adversaires, qui prétendent avoir meilleur caractère que moi, — je me suis rendu à Redzia avec la pensée ailée d'une fantaisie triste mais mitigée de douceur. »

## États-Unis

Colonies coopératives. — Daniel Cronen est revenu de la colonie coopérative de Nehalem-Valley, dans l'Oregon occidental, et il s'exprime ainsi :

Après quatre ans d'activité, notre colonie de socialistes pratiques a dépassé ses espérances. La colonie a 25 travailleurs, 6 femmes et 35 enfants. Nous avons 4.000 acres de terre. Nous avons divisé le travail de la colonie en quatre parts : production, distribution, transport et éducation. Nous avons la journée de 8 heures de travail et nous donnons des salaires équivalents sans regard au sexe. Nous n'avons ni riches ni pauvres.

La laveuse d'assiettes reçoit le même salaire que moi, qui suis le chef de l'administration. A 18 ans chaque garçon devient membre de la communauté. Nous n'avons ni loyers, ni rente, ni gain, ni perte entre nous.

Lorsque nous avons fondé la colonie, nous avions une somme totale de *quinze mille francs*, actuellement notre fond à lui seul vaut *sept cent cinquante mille francs*, autant on nous en a offert l'année passée.

***

Hastings-Cambria. — La situation s'aggrave aux Etats-Unis. Les grèves sont très nombreuses. Et le travail va très mal. Les ouvriers commencent un peu à se réveiller, et sentent le besoin de se serrer les coudes pour résister aux tentatives continuelles des capitalistes pour les descendre au niveau de vraies bêtes de somme. De fortes unions de métiers qui depuis longtemps se faisaient une guerre acharnée, au grand plaisir de nos oppresseurs, sentent aujourd'hui le besoin de s'unir pour résister à l'ennemi commun.

A Punsey-Sauney, environ 2,000 ouvriers ont été chassés pour avoir osé faire quelques réclamations. Les « chers patrons » ont fait venir sur les lieux 150 des brutes appelées ici (Pinkerton's detectives).

Presque tous les ouvriers restent dans les maisons de la Compagnie, et on leur a commandé de déménager. A ce qu'il paraît, les ouvriers sont décidés à rester dans leurs logements, et quand on va les faire sortir de force, il y aura probablement du sang de versé.

## Japon

Nous empruntons à la *Freiheit* de New York, les nouvelles intéressantes suivantes sur le Japon. Jusqu'à il y à quelques mois, on ne savait encore rien sur le mouvement socialiste et anarchiste au Japon. Les premières nouvelles nous les avons eues par le camarade Hoffmann, de Osaka et Kobe, en juillet de l'année passée. L'agitation est d'autant plus difficile là-bas que elle doit être menée secrètement.

Il n'y a pas encore une organisation ; mais seulement un mouvement littéraire. Les livres japonais sur le socialisme ou l'anarchisme sont défendus ; mais on tolère des livres étrangers, dont quelques-uns sont traduits dans la langue du pays. Au Japon il y a trois partis : conservateur, libéral et radical. On peut s'imaginer ce que veulent les premiers ; quant aux libéraux, qui sont aussi représentés au Ministère,

ils sont favorables à un gouvernement représentatif populaire, liberté de commerce, de la presse et de réunion, instruction publique obligatoire et gratuite, sans religion comme matière d'enseignement dans les écoles; au reste ils demandent une monarchie constitutionnelle.

Les radicaux ont été premièrement organisés par Talui Tokitchi, qui en fut puni avec 3 ans de prison. Ensuite les idées du parti firent du progrès, et se déguisant sous le nom « d'Union patriotique » le parti prit force. Ils soutiennent sans doute les liberaux; mais ils cherchent à les dépasser. Ils prétendent impossible d'éclairer le peuple tout à coup; le peuple comprendra lui même que le roi et la constitution ne servent à rien. Ils ne veulent ni roi, ni gouvernement d'aucune sorte. Kageame Hidde, une institutrice qui joue un rôle dans le parti, dit: La fin sera le communisme, communalisme, ou quelque chose de pareil; mais nous devons être prudents. Le journal officiel était le *XIX^e Siècle*. qui fut interdit, malgré l'opposition des liberaux. Il lui succéda la « *Tgui* » (*Liberté*) qui s'imprime à San-Francisco, en Californie, et dont le premier numéro a paru le 13 décembre 1889. Seuls 500 exemplaires de ce journal sont autographiés; 300 vont au Japon, et 200 sont distribués aux Etats-Unis. Du *XIX^e Siècle*, il y en avait paru 93 numéros jusqu'en décembre, et dans le temps de 21 mois. L'éditeur est : S. Shikitsu, 314 O' Farrel Str. San-Francisco. Jusqu'au printemps on espère de pouvoir acheter les types pour imprimer le journal.

Tous les journaux, brochures qu'on voudra bien envoyer à nos camarades Japonais pour les mettre au courant du mouvement international, les adresser à Julius Hoffmann, 62, 7 Street, New York.

## Uruguay

Selon la *Revoluçao Social* de Porto, il va bientôt paraître un organe anarchiste *La voix du travailleur*.
Adresse : A Voz do Trabalhador P. Amilcare, Calle de Bequelô, 20, Montevideo.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Lyon. — Les groupes lyonnais soumettent à l'appréciation de tous les compagnons de la région de l'Est la communication suivante.

Organiser dans toute la région une série de réunions dans lesquelles chaque groupe, chaque localité enverrai un ou plusieurs camarades pour s'entendre sur les moyens propres à réveiller l'avachissement de la masse, et renouer les relations entre tous les groupes de la région. Ces réunions auront pour nous un immense avantage dans toute les occasions où il est utile de se sentir les coudes, soit pour faire des placards, des manifestes que l'on pourrait publier ou afficher dans toute la région, ce qui aurait une portée bien plus grande que lorsqu'on ne le fait que dans une seule localité, soit pour organiser des tournées de conférences, etc.

Les compagnons lyonnais prient donc les camarades d'étudier cette proposition dans leurs groupes, et de donner réponse au compagnon Says, rue de la Villette, 62, à Lyon, le plus tôt possible.

Sitôt que nous aurons quelques adhésions, nous organiserons la première de ces réunions avec le concours des groupes de la région, nous nous rendrons ensuite dans celles qui auront lieu dans les autres localités.

***

Saint-Quentin. — Nous venons de former ici un nouveau groupe qui prend pour titre : *Terre et Liberté*. Nous avons le ferme espoir qu'il réussira, formé qu'il est, de camarades qui ont nettement la conscience de la mauvaise situation où ils vivent et ayant à cœur de propager les idées anarchistes.

Appel est fait aux groupes et aux compagnons qui pourront nous envoyer journaux et brochures pour former une bibliothèque que nous ferons circuler partout où nous pourrons pénétrer.

Adresser tout ce qui concerne le groupe au compagnon Louis Lasserre, ruelle du Moulin, en face le n° 11.

***

Beaucoup de camarades nous demandent si nous pouvons leur procurer les livres dont nous publions les extraits dans le *Supplement*. — Seulement nous leur rappelons que nos moyens ne nous permettent pas d'en faire les avances, et qu'ils doivent nous en expédier le montant en même temps que la commande.

***

Considérant que malgré la volonté des compagnons, on les enterre souvent religieusement, les anarchistes de Saint-Quentin ont pris l'initiative de remettre entre les mains d'un compagnon, une déclaration écrite et signée par chacun d'eux, de façon à ce que leurs idées soient respectées, et à anéantir la religion qui est une des principales forces de la bourgoisie. Les compagnons déclarent que si leurs parents, passaient outre leurs idées, les camarades du groupe doivent s'emparer du corps, et le porter eux-mêmes. Cette feuille a produit bon effet et un grand nombre de compagnons l'ont signée. Nous voudrions voir suivre cet exemple par tous les groupes.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Listes précédentes : 215 fr. 15.
Auguste et Marianne 0,25. — H. à Guise 1,20. — Massé 1 fr. — Salle Horel 2,80. — Groupe du XX^e 1,50 — « Révoltés » de Vanves 8,50. — A. G. à Roubaix 0,30. — A. G. à Buenos-Ayres, vente de timbres 1,50. — Quart de la souscription de New-York 11 fr.
Total à ce jour : 283 fr. 20.

SOUSCRIPTION DUVAL. — Listes précédentes : 262 fr. 80. — B. à Alfort 1 fr. — Collecte du Hâvre par J. 3 fr. — V. de V. à la Madeleine 0,50. — Laristo 5 fr. — P. à Plessier Rozainvillers 1 fr. — Souscription des camarades de Nantes par F. 4 fr. — B. St-M., Londres 6 fr. — Chaux-de-Fonds par N. 10 fr. — Les groupes anarchistes de Roanne 5 fr. — Un savoyard anarchiste 20 fr. — Z. à Marseille 10 fr. — En tout : 328 fr. 30.

## PETITE CORRESPONDANCE

M. à Bourges. — Reçu brochures. Il peut y avoir erreur de ma part, mais ne me rappelle pas avoir reçu cette adresse. — J'en prends note cette fois-ci.
B. à Lyon. — Reçu procès.
F. à Amiens. — Non, c'est pour distribuer.
L. à Rabastens. — Nous n'avons pas encore reçu ladite Revue.
F. à Reims. — Passera dans le prochain numéro.
B. M. à Revin. — C'est bien le compte.
Le camarade qui nous a demandé 2 numéros de « L'Idée Ouvrière » du Hâvre est prié de nous rappeler son nom.
Le compagnon Guillaume, de Verviers, demande à Ernest L. pourquoi il ne répond pas à sa lettre de janvier.
Le comp. Nahon prie le comp. Braud de lui répondre.
A. C. rue Delandine, Lyon. — Vous pouvez envoyer.
J. L. à Lyon. — Vu votre frère. — Vous ne nous avez pas expliqué à quelle souscription fallait porter les 4 francs.
P. à Troyes. — A. à Saint-Nazaire. — W. à Flixecourt. — F. à Puget-Ville. — P. à Verviers. — V. et R. à Bessèges. — F. à Reims. — Comptoir de Zinc à Lyon. — N. à Fontenay. — B. à Toulon. — L. à Denain. — Tortelier. — Cercle positiviste. — D. à Samarna. — B. à Asnières. — B. à Billy. — B. à Liévin. — M. de G. rue Vaugirard. — J. à Chaux-de-Fonds. — M. à Saint-Etienne. — Reçu timbres et mandats.
K. à Liège. — Rien reçu de N.
R. à Nimes. — Plus « d'Entre Paysans ».
L. M. à B. Londres. — Je vous écris en même temps que cette note; la lettre contient la note que vous disiez.
Victoriano José. — Pas reçu les lettres ni les timbres dont vous parlez. Le manifeste, il en a été rendu compte dans le M. S.
F. G. à Londres. — Les abon. seront servis. — Reçu photographie. Merci. Il ne reste plus de celles de Chicago.
P. S. à Bordeaux. — Entendu.
F. N. ou F. S. au pays de la vraie liberté (!). — J'attends la réponse à ma lettre avec impatience. — E. B.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

Groupe du XIII^e, réunion tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.
Dimanche 9 courant, causerie par un camarade à 2 heures de l'après-midi, au même local.

*Les Révoltés* du XI et XX^e, groupe de propagande anarchiste, réunions tous les samedis soirs à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

Groupe la *Femme libre*, réunion tous les mardis, salle Pécherand, rue Clignancourt, 36, à 8 h. 1/2.

*Soirée familiale anarchiste.* — Dimanche 16 janvier à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant, conférence suivie de soirée familiale. Chants, poésies, etc. Entrée libre. Les compagnes et compagnons sont invités.

*Le Réveil du Sentier* (les employés et garçons de magasins), réunion samedi 15 février, à 9 heures du soir, chez Nicaise, 1, rue des Petits-Carreaux. — Motifs : Organisation libre ; moyens de revendications.

Les anarchistes du quartier Charonne peuvent venir se réunir au nouveau local si ça leur convient. Les réunions ont lieu tous les samedis, 149, rue d'Avron.

Samedi à 8 h. 1/2 du soir, brasserie de Mulhouse, 86, rue de Charonne ; Soirée familiale, organisée par l'Union syndicale de l'ameublement. Entrée libre.

*La Sentinelle de Montmartre*, réunion tous les mercredis, à 8 h. 1/2 du soir, 19, rue Clignancourt.

*Les Insurgés*, groupe anarchiste, tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir, maison Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

Samedi 8, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe *Les Trimardeurs*, chez Pasquet, 239, rue Saint-Martin.

Grande soirée familiale organisé par le *Réveil du XV^e*, nouveau groupe communiste-anarchiste, samedi 15 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle Roques, 72, boulevard de Grenelle. Causeries et chants.

Roubaix. — Tous les compagnons sont convoqués avec urgence dimanche 2 mars à 6 heures du soir, aux *Trois bons enfants*, angle de la rue de Flandre, afin d'organiser une grande manifestation pour l'anniversaire du 18 mars ; tous les compagnons qui ont la propagande à cœur répondront sûrement à notre appel, c'est urgent.

Saint Quentin. — Tous les compagnons de Saint-Quentin sont priés de se trouver dimanche prochain 16 février, rue Saint-Phale, 57, chez Tanton, à 7 h. précises. Sujet : Attitude à prendre vis-à-vis de la prochaine manifestation collectiviste, et le moyen de combattre tous les éléments contraire à la cause humanitaire.

Amiens. — Les anarchistes d'Amiens organisent une soirée familiale à l'occasion de l'anniversaire de la Commune, pour le dimanche 16 mars prochain, à 5 heures du soir, salle Levecque, faubourg de la Hotoie, 64. Tous les révolutionnaires sont spécialement invités. — Sujet de la soirée : La Commune de 1871 ; Pourquoi nous sommes anarchistes ; Le droit naturel. — Poésies, chants ; grande tombola. — Les camarades qui auraient un don quelconque à faire pour la tombola sont priés de le déposer au lieu de la réunion.

## JOURNAUX RÉVOLUTIONNAIRES
### OU SOCIALISTES

#### Langue Française

*Le Réveil des Masses*, P. O. Box 93, Newfoundland, Wayne Co. Pa. (Etats-Unis).
*La Revue Socialiste*, 8, rue des Martyrs, à Paris.
*La Revue Européenne*, 64, rue de Turenne.
*La Vérité* (libre-pensée), 28, rue Mont-Thabor.
*L'Action Sociale*, 3, rue de Marseille, à Lyon.
*L'Idée Nouvelle*, 8, rue du Croissant, à Paris.

#### Langue Anglaise

*The Commonweal*, 14 Farrington, road, Londres.
*The Anarchist*, 35 Newington, Green, road, Londres.

#### Langue Flamande

*Recht Woor Allen*, Westerbaenstraat, 156, les Gravenhage, Amsterdam.

Prière aux camarades de nous signaler les lacunes que nous pouvons avoir faites, en écartant, bien entendu, les journaux qui, soi-disant révolutionnaires, sont de mauvaise foi dans leur polémique au sujet des idées anarchistes.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 23 — 5 CENTIMES — DU 22 AU 28 FÉVRIER 1890.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Socialisme Césarien

*(fin)*

II

On n'a pas manqué de dire que la nouvelle attitude de l'empereur allemand n'était qu'une manœuvre électorale. Cela se comprend de la part de ceux qui ne voient dans toute l'histoire de notre époque qu'une affaire de voix gagnées ou perdues pour leur parti, de députés élus ou restés sur le carreau; mais au fond, c'est absolument faux.

D'abord, il n'y a pas de doute que le jeune officier allemand ait agi sincèrement.

On le voit d'après le texte même de ses lettres et de ses discours. On sait la part active qu'il a prise dans la grève de Westphalie ; on sait aussi que son ancien instituteur, resté son ami, le docteur Hinzpeter, s'est évertué à amener un arrangement entre les mineurs et leurs patrons et qu'il a fait force promesses (il vient d'être nommé membre du Conseil d'Etat pour discuter les lois sur le travail). On voit que c'est lui qui a donné la dernière rédaction aux lettres de son ex-élève. Et il n'y a rien là-dedans qui puisse nous étonner.

Elevé dans les traditions impériales, imbu d'idées essentiellement allemandes sur l'omnipotence de l'Etat et ses devoirs envers ses sujets (toute une philosophie s'est élaborée en Allemagne pour soutenir cette thèse, et les social-démocrates les plus avancés en sont restés les disciples), — qu'y a-t-il d'étonnant que ce jeune homme, qui ne manque pas d'initiative, ait pris son rôle d'empereur au sérieux?

D'ailleurs, le socialisme césarien est à l'ordre du jour un peu partout en Europe; et quant à l'Allemagne, elle entre précisément dans la phase propice au développement du césarisme socialisant. C'est à son tour d'avoir sur le trône l'auteur d'un ouvrage sur l'extinction du paupérisme, et le cancer qui a rongé la France pendant vingt années — ses traces restent encore — a gagné l'Allemagne.

Au fond, quoi qu'en disent les publicistes allemands qui aiment à représenter leur nation comme le phare lumineux du monde civilisé, l'Allemagne est aujourd'hui dans la même situation que fut la France, il y a quarante ans. La similarité des situations est frappante ; lors même que les faits extérieurs diffèrent, l'essence reste la même. Après 1848 l'Allemagne fit ce que la France avait fait en 1789 : elle libéra les serfs, elle abolit le servage, elle donna pleine liberté au développement industriel.

Aujourd'hui, elle arrive là où la France se trouvait en 1848. Elle a le césarisme socialisant.

Trompés dans la confiance qu'ils avaient donnée à la Bourgeoisie, livrés à l'exploitation effrénée par le capitalisme naissant, les travailleurs allemands perdent confiance en libéraux, progressistes et autres. Les uns, les plus avancés, se groupent autour des démocrates-socialistes, (comme ces deux millions de français qui donnaient leurs voix aux radicaux-socialistes en 1848 *); les autres, la masse, tournent leurs yeux vers le chef de l'Etat.

On leur a dit, chanté sur tous les tons, — conservateurs, républicains-socialistes — que le gouvernement peut tout. Jamais personne, sauf quelques rares anarchistes, n'a osé critiquer en Allemagne l'idée elle-même de gouvernement ses attributions, son pouvoir. Au contraire, on en a fait une divinité. Mais, ce gouvernement, le peuple le voit sous deux formes seulement : la Chambre et le pouvoir exécutif. Et, à mesure qu'il perd sa confiance en la Chambre, il tourne ses yeux vers le pouvoir exécutif. Ne l'avons-nous pas vu jusqu'en France, jusqu'à Paris, où tant de travailleurs, tant de cochers de fiacre, tant de misérables, votaient pour « le balai » dans l'espoir que ce balai nettoierait la Chambre et ouvrirait une ère nouvelle pour le peuple! A côté de ceux qui ne pensaient qu'à user le balai contre Ferry, combien de myopes croyaient tout de bon à la force régénératrice du balai !

L'Allemagne a trouvé son Napoléon III, d'autant plus mauvais qu'il n'en a pas les vices, qu'il arrive sans que l'Allemagne ait passé par une révolution. Leur empereur fait ce que Napoléon III faisait lorsqu'il promettait aux révoltés de Juin l'avènement du Communisme, lorsqu'il se posait en défenseur du Prolétariat et inspirait à Proudhon ce livre incohérent mais plein d'idées : *Le Christianisme et le Césarisme*, lorsqu'il envoyait son aide-de-camp pour lui apporter les premières feuilles sorties de sous la presse du journal coopérateur imprimé à Paris, lorsqu'il promettait enfin sa protection à l'Internationale à condition qu'elle se séparât des révolutionnaires politiques et qu'un compliment fût inséré à son adresse, dans le rapport des délégués du Congrès de Genève!

Le jeune Guillaume reprend la tradition du petit Napoléon. Au fond, c'est l'impérialisme revenant à sa tradition historique. Jadis, il brisa la force des barons féodaux, aussi bien que des communes bourgeoises, en s'appuyant, là — sur les paysans, ici — sur les classes les plus opprimées dans les Communes. Les paysans le suivirent : c'est au nom de l'Empereur que les paysans se révoltaient en 1525; c'est au nom du roi que les paysans brûlaient les châteaux jusqu'en 1789; c'est à l'Empereur, au roi, au tzar, que les travailleurs des Communes livraient leurs cités fortifiées. Et c'est encore à la classe opprimée que tous les prétendants au Césarisme : Napoléon, Comte de Paris, brave général, Guillaume, les conservateurs anglais, les réactionnaires russes et toute la séquelle font appel aujourd'hui pour se défaire des Chambres ou autres institutions qui les gênent.

Ils montrent au peuple la pourriture des parlottes et lui disent : « Donnez-nous pleins pouvoirs, nous ferons pour vous ce que ces ventrus ne consentiront jamais à vous accorder ! » Et les badauds d'applaudir !

---

Cependant, l'expérience a été faite et refaite depuis quatre, cinq siècles ! Et toujours, où a-t-elle abouti?

A la centralisation la plus absurde qui finissait par remettre la vie de toute une nation entre les mains de quelques fripons ! A livrer les travailleurs, pieds et mains liés, précisément à ceux — aux bourgeois ou aux seigneurs de la terre — dont on prétendait les libérer. A créer une puissance de gouvernement, jusqu'alors inconnue — puissance dont les bourgeois finissaient par s'emparer, parce qu'ils représentaient l'intelligence et le savoir de la nation : intelligence viciée et savoir faux étaient précisément ce qu'il fallait pour *gouverner* — ils faisaient la force du moment.

L'Impérialisme, le Césarisme, a toujours abouti à renforcer la force du Capital — et il ne pouvait faire autrement ; car le jour où le Capital montrait ses dents, le Césarisme devait capituler. Du jour où la Bourgeoisie et la finance commencèrent à tourner le dos à un Napoléon, il était condamné, il devait disparaître. Voilà pourquoi toutes ses promesses ne pouvaient aboutir à rien, lors même qu'elles eussent été sincères.

---

Mais elles ont démoralisé le mouvement socialiste de 1848 ; elles l'ont détourné de son vrai but — le socialisme ; et jusqu'à présent encore, le mouvement socialiste subit les traces de cette démoralisation. Jusqu'à présent, les petites questions de boutique parlementaire priment les grandes questions d'économie sociale.

Quant à l'Allemagne, avec ses traditions toutes fraiches de Lassalle, protégé par Bismarck pour démolir ensemble les libéraux bourgeois, et travaillant ainsi — lui, républicain — à raffermir la monarchie, le danger est encore plus grand; la situation même des socialistes est fausse.

Ils ont trop prêché l'omnipotence de l'Etat pour la discuter aujourd'hui. Ils ont trop minimalisé leur programme pour venir dire aujourd'hui que la législation internationale du travail est une blague, puisqu'elle ne touche en rien au principe même de l'exploitation, de la production pour l'enrichissement de quelques-uns? N'ont-ils pas voté en plein Congrès l'international la demande à leurs gouvernements de se rendre à la conférence de Berne? L'empereur s'empare de *leur* programme, du programme de Paris, ils le reconnaissent eux-mêmes.

---

Nous voyons dans cette situation un immense danger. Rappelons-nous qu'en France même, ils ne manquent pas, les travailleurs prêts à servir de marche-pied aux césariens et même aux orléanistes, dans l'espoir que ceux-ci ou ceux-là peuvent améliorer leur situation. Si, par malheur, nous avions à traverser en Europe une recrudescence de Césarisme, si la tactique des Lassaliens reprenait seulement une nouvelle vie, nous aurions un arrêt, une marche en arrière du mouvement socialiste.

---

* *L'Avant-Garde* avait en octobre 1878 un excellent article sur la Démocratie socialiste allemande, où elle faisait cette dernière comparaison.

Le Césarisme, même mitigé, ferait bientôt peser sa lourde main sur toute la vie politique du pays. Le Socialisme ne serait toléré qu'à condition de chanter un petit *Te Deum* au César, et l'attention se porterait à la conquête du droit de parler et de penser, laissant de nouveau de côté les grandes questions d'ordre économique. En lieu et place des gouvernants impuissants que nous avons aujourd'hui, nous aurions le gouvernement *fort* — ce rêve de la Bourgeoisie qui sacrifierait ses faibles en faisant quelques concessions aux travailleurs afin de mieux établir le droit à l'exploitation en faveur de ses puissants.

L'idée même du Socialisme se raborugrirait, comme elle s'est raborugrie chez les Lassaliens et les premiers socialistes du temps de l'Empire.

---

Cependant l'idée qui devrait nous garder contre toute tentative césarienne est bien simple.

Il ne s'agit que de choisir entre la Chambre et le César : il s'agit de démolir les deux, en démolissant les pouvoirs mêmes de l'Etat. Ce qui est aujourd'hui fonction de l'Etat, doit redevenir la fonction des intéressés mêmes. Ce n'est pas de limitation des heures de travail qu'il s'agit — pour cela l'Etat suffirait — c'est la reprise de possession de toute la richesse commune qu'il nous faut, et cela ne se fera ni par un César ni par une Chambre. C'est l'abolition de l'Etat et de l'exploitation qui seules mettront fin aux misères du travailleur.

L'Anarchie est la seule digue que l'on puisse opposer au Capital, aussi bien qu'au Césarisme.

# LES EXPLOITÉS

Comme on est bien inspiré tout de même de payer des loyers, souvent pendant des années pour aboutir finalement à se voir saisi et expulsé, comme on est bien inspiré aussi de se saigner pour payer des impôts, car il ne faut pas croire que seules les personnes dont le loyer dépasse 400 francs soient imposées ; tous les pauvres diables qui habitent la banlieue soit par économie ou que leur travail les y obligent, sont contribuables, quand même leur taudis ne coûte que 80 francs par an et ne contient qu'un lit éclopé et deux chaises cassées, comme on est bien inspiré de payer des impôts, dis-je, pour avoir des fonctionnaires chargés de faire exécuter les lois, cette charmante invention devant laquelle nous nous prosternons depuis tant de siècles.

Voyez comme exemple cette pauvre femme, habitante du quartier de Charenton qui, dernièrement, voyant le commissaire accompagné d'un huissier, arriver chez elle pour l'expulser par ordre du propriétaire, s'est précipitée dans la cage de l'escalier du sixième étage et qu'on a transportée dans un état à peu près désespéré à l'hôpital.

Dame ! que voulez-vous qu'elle fit, la pauvre ? Chassée de son malheureux galetas, le soir encore ! où serait-elle allé ! — camper sur un banc probablement, et se faire ramasser pour vagabondage. Si elle est morte, c'est une miséreuse de moins qui ait à souffrir, en se blessant, elle a au moins trouvé un gîte.

Mais ce propriétaire sera-t-il guillotiné aussi pour avoir, de cette façon, assassiné cette femme ? puisque leurs lois à ces gens-là veulent qu'on guillotine les assassins et il l'a bien certainement assassinée, tandis que les trois quarts des malheureux qui montent à la butte sont condamnés sans aucune preuve sérieuse, simplement parce que la société exige un bouc émissaire. Certainement non, on ne l'inquiétera même pas, il usait de ses droits, c'est la Loi ! — et c'est au nom de la loi que tous les pires crimes s'accomplissent, car ce sont des crimes bien lâches, puisqu'à l'avance ils sont assurés de l'impunité.

Il vaudrait infiniment mieux s'occuper des iniquités sous lesquelles nous gémissons, que de nous passionner et nous affoler pour la nouvelle cause célèbre à sensation, j'avoue que je trouve la pauvre femme du quartier de Charenton cent mille fois plus intéressante que ce vieux paillard qui est allé se faire étrangler chez une catin et je trouve le propriétaire inhumain qui a chassé cette pauvre créature de chez elle, pour une bien petite dette probablement, infiniment plus coupable qu'Eyraud.

Mais remarquez bien qu'il y a toujours quelqu'affaire extraordinaire dont sont bondés les journaux ; d'abord cela aide leur vente et ensuite, est-ce que nos gouvernants ne tendrait pas à donner une importance exagérée à tous ces assassinats ? Pendant que les bons gogos ne rêvent plus qu'aux révélations hallucinées ou menteuses de la fille Bompard, on ne songe pas au joug qui nous étreint. Ce sont les deux joujous avec lesquels les dirigeants amusent le peuple, le suffrage universel pour les hommes et les assassinats pour les femmes, les hommes ont droit de prendre leur part de ce second hochet, car les dirigeants dans leur suprême sagesse font la part la plus large aux hommes, jugeant les femmes moins dangereuses.

Mais, tas de crétins que vous êtes, le jour où l'univers entier, fatigué de son servage et de sa souffrance, se soulèvera en masse contre vous, il ne sera plus question de sexe, il n'y aura plus que les opprimés et les frustrés relevant en fin la tête, écrasant leurs bourreaux dans une immense poussée de haine et de juste colère.

Mais avant que ce moment de délivrance ne soit venu, combien de larmes et de sang doivent encore verser les prolétaires ? — Combien d'années encore allons-nous subir l'esclavage horrible qui nous jette pieds et poings liés au genoux de nos exploiteurs pour qu'ils nous donnent un peu de pain en échange des longues heures de travail accablant qu'ils exigent de nous. Quand ils nous poussent au suicide, pour eux, ils ont parfaitement raison, car la terre est trop petite pour contenir dirigeants et prolétaires, il faudrait que l'un ou l'autre disparaisse, mais comme eux ne peuvent rien sans nous et que nous pouvons tout sans eux, la plus simple logique veut que ce soit eux qui disparaissent et nous cèdent la place. Allons, camarades, un peu de bonne volonté et foutons un bon coup de balai dans toute cette fange.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Marseille. — Nous avons profité du passage du compagnon Tortelier à Marseille, pour organiser une série de trois conférences, qui ont produit le meilleur effet sur le grand nombre de travailleurs qui avaient répondu à notre appel.

La première conférence a eu lieu samedi soir, à la Brasserie du Chapitre. La salle était trop petite pour pouvoir contenir les 300 auditeurs qui étaient venus, soit pour applaudir, soit pour contredire les idées anarchistes.

Le compagnon Tortelier a commencé par une critique de la société, puis il a démontré la nécessité de la grève générale, et a combattu tous les systèmes d'association qui sont basés sur l'autorité.

Un des meilleurs orateurs du Collectivisme était venu avec quelques-uns de ses amis pour faire la contradiction.

Le compagnon Montant, quoique très fatigué, n'a pas eu de peine à réfuter son argumentation et à rallier définitivement à l'Anarchie les quelques hésitants qui, il n'y a pas longtemps, nous étaient encore hostiles.

Enfin le compagnon Tortelier a terminé la séance en nous faisant une image saisissante de la société harmonique que nous préconisons.

Les deux autres conférences qui ont eu lieu le lendemain : l'une au Bar des Iles-d'Or, 37, rue de la Darse, et l'autre au Caveau du Marché, ont obtenus le même succès. Les contradicteurs ont été unanimement battus.

Le dimanche, à 6 heures du soir, à l'issue de la conférence, un banquet fut improvisé spontanément, sans organisation autoritaire ; plus de cent camarades y prirent part. On y a chanté des chants révolutionnaires et la plus grande affabilité n'a cessé de régner. Enfin bonne besogne pour la propagande.

***

Reims. — Nous coupons dans un journal le récit d'un acte de révolte qui vient d'être commis dans notre ville :

Bühner avait un passé irréprochable. — D'origine alsacienne, il avait pris part à la campagne de Crimée et s'y était vaillamment comporté.

Contre-maître à l'usine Marteau, il est resté onze ans dans cette maison.

On peut lui reprocher un caractère violent, mais ce stage de onze ans au service des mêmes patrons n'indique-t-il pas que Bühner était un bon ouvrier ?

Un beau jour il a des difficultés avec un de ses supérieurs, on le congédie.

Le pauvre homme avait fait quelques dettes, il comptait pour les payer sur une gratification qu'on lui avait jusqu'alors toujours donnée pour ses étrennes et qu'on lui refuse cette année. Sa déception est grande....

Puis voici qu'un huissier se présente chez lui pour saisir son modeste mobilier.

Il est affolé, perd la tête, craint de voir la misère noire s'abattre sur ses enfants qu'il chérit....

Trouvera-t-il une place qui lui permettra de gagner sa vie ? Il n'est plus jeune, il approche de la soixantaine, peut-être ne pourra-t-il pas se procurer un nouvel emploi, alors la haine s'empare de son cœur, il en veut à tout le monde, il en veut surtout à ses patrons qui vont le priver de pain... Il s'arme d'une pince de fer et à travers un carreau, il la lance sur celui qu'il croit cause des malheurs qui le menacent.

La tentative échoue... mais n'avait-elle pas quatre-vingt-dix neuf chances sur cent d'échouer ?

Et quand la police arrive, le *coupable* se jette par une fenêtre du deuxième étage ; il se brise les deux jambes et un bras. Il en meurt.

Une femme et quatre enfants ont suivi son cercueil.

***

Troyes. — Dimanche 9 février, avait lieu, à la salle Gaule-Favié, au faubourg Croncels, une importante réunion organisée par le Parti ouvrier troyen. L'ordre du jour portait : « Le Parti ouvrier, son but, ses moyens d'action ».

Le citoyen Pédron commence par reprocher à la Bourgeoisie d'avoir dépossédé la noblesse à son profit exclusif. Il fait le tableau des misères sociales et dit qu'à chaque instant, dans chaque chaumière, on entend un concert de plaintes et de récriminations contre les exactions dont nous sommes victimes, et malgré cela les rouages du gouvernement bourgeois nous ont tellement châtrés que nous ne nous rendons pas compte que le vrai coupable, c'est nous. Il conclut en invitant les ouvriers à se grouper en parti de classe pour la conquête du pouvoir politique en vue de l'expropriation de la classe capitaliste et de la socialisation des moyens de production.

Le compagnon Duhoux, inscrit comme contradicteur, monte à la tribune et commence par déclarer qu'il applaudit à la première partie du discours du citoyen Pédron ; car, semblables à l'enfant qui s'irrite et qui pleure parce que sur sa tartine la confiture est trop claire, nous nous en tenons à des jérémiades, et, logiques comme Gribouille, nous donnons aux gouvernements les verges dont ils nous fouettent.

« On a, ajoute-t-il, raison de dire que la bêtise humaine est infinie, puisque, misérables bavards, nous nous laissons imposer silence sans une seule protestation virile, et, comme le vieux soldat de Scribe, nous souffrons sans oser murmurer quand il suffirait d'un acte d'énergie et de volonté pour faire rentrer sous terre tous les parasites qui se gorgent de notre sueur et de notre sang ».

Examinant ensuite les conclusions du précédent orateur, le compagnon Duhoux a, dans un langage précis et une logique serrée, démontré qu'il n'y avait rien à attendre de l'Etat, serait-il entre les mains de prolétaires, restés purs, inpeccables et dévoués et cherchant de bonne foi à résoudre la Question sociale.

Admettons, dit-il que vous ayez bien désigné les plus capables et les plus intelligents en même temps que les plus honnêtes. Nous voulons tous la justice, l'égalité sociale ; là-dessus point de discussion. Mais pour les uns cette justice s'appelle le Positivisme, pour d'autres le Mutuellisme, pour d'autres le Collectivisme, pour d'autres la Coopération, etc., etc. Quelle solution adoptera l'Etat ouvrier ? Il est évident qu'il ne pourra les adopter

toutes à la fois. Puisqu'il est l'Etat, il est l'Unité et la Centralisation. Il faut donc qu'il choisisse une solution à l'exclusion des autres. Car s'il ne choisissait pas et n'imposait pas, que serait cet Etat-soliveau et à quoi servirait-il ?

L'Etat bourgeois est notre ennemi, unissons-nous sur le terrain révolutionnaire pour l'abattre ; allumons le feu aux quatre coins des bastilles capitalistes, fauchons l'autorité hiérarchique, nivelons l'Humanité et quand il ne restera plus rien de ce monde pourri, il en repoussera naturellement un meilleur. Mais ne nous attardons pas à attendre notre émancipation de l'Etat ouvrier, il serait impuissant à nous rendre tous heureux car il serait toujours l'Etat, autrement dit la dictature, c'est-à-dire le contraire de la liberté qui est le droit et de l'égalité qui est la justice.

Son discours terminé, plus de cinquante mains se tendirent vers le compagnon Duhoux pour le féliciter d'avoir fait si brillamment ses débuts à la tribune des réunions publiques. Puis, à la grande colère des collectivistes, les anarchistes entonnèrent la *Carmagnole*, et la séance fut levée.

***

Le compagnon Mertz, de Dijon, qui s'est révolté dans la salle du tirage au sort, au moment où la canaille bourgeoise lui demandait de faire le sacrifice de sa jeunesse pour la défense de leurs prérogatives, a eu un imitateur à Troyes dans la personne du compagnon Perret.

A la question du président, qui lui demandait, avant de tirer son numéro, s'il n'avait pas de réclamations à produire, Perret répondit en élevant la voix : — *Oui, je réclame la suppression des frontières* !

Il allait saisir la boîte aux numéros et en boucher l'égoût du verrat qui continuait de l'interroger, quand Pandore intervint et mit à la porte notre camarade. On tira pour lui le n° 80.

A sa sortie de la salle, une chaleureuse ovation lui fut faite par tous les jeunes gens. Le soir, à la réunion des *Niveleurs troyens*, le compagnon Perret ne cessait de déplorer que l'intervention du pandore qui avait empêché de donner une plus belle portée à son acte de propagande par le fait.

La presse locale a reçu de la police l'ordre de ne pas ébruiter ce fait.

La canaille a peur, c'est bon signe.

*Les Niveleurs Troyens.*

***

Nous recevons la lettre suivante :

Bollène. — Le milieu ici est un centre industriel où l'ouvrier peine et souffre pour un salaire dérisoire, c'est vous dire que les idées anarchistes y trouveront un terrain tout préparé pour les recevoir.

Nous avons reçu la visite du compagnon Mollet, vous pouvez annoncer que tout conférencier qui passera dans la région, pourra s'arrêter à Bollène, nous serons heureux de l'aider à propager nos idées.

## Bulgarie

Ce petit pays continue à jouir des bienfaits d'avoir un roitelet. De nouveau on vient de découvrir un complot. Il s'agissait tout bonnement de s'emparer du roitelet pendant un bal, de fusiller les ministres dont il est la poupée, et de l'emmener, comme on emmena un jour Alexandre Battenberg.

C'est toujours les agents russes qui travaillent. Ici encore le Césarisme russe se pose en défenseur des opprimés — des paysans — contre le gouvernement qui représente la Bourgeoisie et la Finance naissante.

## Allemagne

L'Empereur d'Allemagne continue à se démener dans son rôle de César démocrate. Il s'est entouré d'un Conseil d'Etat, auquel il a ajouté divers membres nouveaux : son instituteur, un Dr Jaehke (tous deux socialistes de Chaire, — *Katheder-Sozialisten*, à ce qu'il paraît), le directeur des usines de Krupp, le maire de Francfort.

Il leur a prononcé un discours, dont voici un passage qui caractérise son Césarisme et son social-démocratisme : Après avoir parlé de l'importance du Conseil d'Etat — importance qu'il n'avait pas, mais que le jeune César veut refaire — il leur dit :

« La tâche à laquelle je vous ai conviés est sérieuse et pleine de responsabilité. Vous aurez à considérer la protection due aux travailleurs contre une exploitation arbitraire et illimitée de leur force de travail ; la durée du travail des enfants, qui devrait être limitée eu égard aux prescriptions de l'humanité et aux lois de leur développement naturel ; la position de la femme dans le ménage ouvrier, si importante au point de vue de la moralité et de l'épargne, et d'autres matières qui touchent les classes ouvrières et qui pourraient être mieux réglées ».

Il expose ensuite son plan de faire prendre part aux ouvriers dans l'organisation générale du travail dans chaque manufacture et chaque mine, et de tenir les fonctionnaires de la Couronne en rapport constant avec les travailleurs. Et il finit par dire qu'il veut que les industries de l'Etat deviennent des industries modèles.

---

Tout cela est plein de bonnes intentions. Mais — qu'est-ce que toute cette philanthropie a à voir avec le Socialisme ? « Nous rendrons l'exploitation aussi humaine que possible, et vous vous laisserez exploiter avec résignation », voilà le fond des idées du jeune officier, puisées dans la résolution du Congrès de Paris.

---

Il vient d'adresser deux autres lettres à ses ministres. Celles-ci, c'est pour abolir la *schlague* dans l'armée

En outre, le ministère de la guerre a visité les usines militaires de l'Etat. Il a parlé aux travailleurs et fait forces promesses : la journée de dix heures, des cités ouvrières, etc. Seize millions de francs sont déjà assignés pour une cité ouvrière près d'une usine de l'Etat. Cela fera quatre mille logements ouvriers.

Ce que la démocratie socialiste appelait Socialisme, le jeune César se charge de le réaliser. — Mais l'argent ? Mais la concurrence ? — On y pensera plus tard !

---

On sait maintenant que le parti clérical et les seigneurs conservateurs soutiennent, jusqu'à un certain point, le chef de l'Etat allemand dans ses projets. D'autant plus qu'il ne touche pas aux travailleurs agricoles qui, en Allemagne comme ailleurs, sont dans un état bien plus précaire que les travailleurs des usines.

L'Eglise, toujours roublarde, cherche à s'emparer du mouvement dont elle reconnaît la force.

Ajoutons que l'Eglise anglicane fait de même. Aux réunions de diocèse de l'automne passé, le clergé a été invité par lettres des évêques à discuter le Socialisme. C'est ce que le clergé a fait. Il est évident, sa conclusion est de chercher à s'emparer du mouvement socialiste.

Pauvre Socialisme ! Conspué et persécuté tant qu'il était faible, c'est à qui se l'appropriera aujourd'hui, toujours pour exploiter les masses !

## Angleterre

*Libre entente.* — L'Angleterre est le pays des sociétés privées de tout genre. Il y en a une pour la défense des côtes de l'Angleterre qui ne fait pas grand' chose en ce moment parce qu'on ne prévoit pas trop une répétition prochaine de la grande Armada espagnole, mais qui travaille assidûment à l'étude des côtes et des moyens de les défendre. En cas d'invasion projetée, elle serait certainement d'une immense utilité.

Il y a une société d'assurance mutuelle contre le vol. Si on a volé la montre d'un membre, il le fait savoir à la Société et elle lui en paie le montant. Nous pensons que la Société porte cependant plainte aux tribunaux ; mais si elle le fait, c'est encore par pure bêtise.

En tout cas, elle a si peu confiance en la police, qu'elle s'empresse d'abord de restituer le montant de la montre volée et porte plainte, ou ne porte pas, selon les circonstances.

Il y a des sociétés pour tout : il y en a même une pour la préservation des sentiers dans les champs anglais, on voit des sentiers frayés de temps immémorable pour raccourcir le chemin. Les propriétaires du sol ont toujours la tendance de barricader ces passages, mais le peuple y tient avec une ténacité tout à fait anglaise. Il détruit consciencieusement les barrages, et si le lord persiste, la lutte prend un intérêt général. On se bat, mais on finit par reconquérir le droit de passage. En outre, il s'est formé une société pour protéger ce droit, lors même que le lord aurait la loi de son côté en barrant le chemin. La Société intervient dans ce cas ; elle exerce une pression sur le lord et, presque toujours, il suffit de son intervention pour rétablir le droit des pasants. La société a 75 branches et sociétés affiliées, et durant l'année passée elle est intervenue dans 94 cas de dispute.

Nous espérons que la Révolution social-démocratique mettra fin à ce « désordre ». Il y aura à Berlin un Ministère International du Droit d'Usage des Sentiers Publics qui discutera toutes les querelles concernant les sentiers et infligera des punitions exemplaires à ceux qui abuseront des sentiers, comme à ceux qui oseront barrer les sentiers dont la liste et les plans détaillés seront déposés au Ministère des Sentiers.

L'ordre sera rétabli.

## République Argentine

D'une lettre que nous recevons, nous détachons le passage suivant :

Il n'y a que quinze mois que je demeure à la République argentine, et j'ai vu ce qui suit : Grève des ateliers de Sala, tranquille comme tout : 43 prisonniers. De différents ateliers, même époque, 100 prisonniers ; quatre mois après, grève des tailleurs. A la sortie d'une réunion, 140 arrestations ; grève des modistes sans arrestation ; grève de Rosario, peintres, 226 arrestations ; grève des charpentiers et maçons à Buenos-Ayres, 361 arrestations ; grève du port : 1 mort, arrestations en masse.

## Brésil

*La force de la Finance.* — Le consul russe au Brésil fait à son gouvernement un rapport très intéressant concernant la Révolution au Brésil. Le mouvement s'est fait, parce que l'on avait appris que le vieux Dom Pedro allait abdiquer le lendemain en faveur de sa fille, qui est mariée à un Orléans et qui est un instrument des Jésuites.

Il y eut panique dans le monde du commerce. « Mais, ajoute le consul, Rothschild ayant télégraphié qu'il fallait soutenir le nouveau gouvernement, tout s'arrangera bientôt ».

Nous parions que Rothschild avait de son argent placé dans la compagnie du caoutchouc, à laquelle le nouveau gouvernement a accordé d'immenses privilèges.

Et voilà comment aujourd'hui les gouvernements se font par le banquier de Francfort.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Compagnons,

Pour des raisons que nous ne pouvons expliquer, et qui sont toutes à notre avantage, le *Bandit du Nord* est obligé de cesser sa publication, mais cette interruption n'est pas une chute, au contraire, c'est une simple combinaison, et dans 15 jours, 3 semaines au plus tard, nous reparaîtrons plus solide qu'auparavant.

Que les compagnons de toutes les localités qui ont à cœur que nous vivions pour lutter dans le Nord où c'est si utile, continuent de travailler à nous venir en aide et nous vivrons.

Adresser les correspondances à Vercruysse, rue de Fourcroy, 21, à Roubaix.

*Le Bandit du Nord.*

***

AVIS. — Les compagnons qui ont eu des cartes de la fête du 2 férier, sont prié d'en faire la rentrée.

Les anarchistes de Bruxelles informent les amis de Belgique et de l'étranger que par suite de la mort du compagnon Brassine, tout ce qui concerne la presse anarchiste et la fondation du *Cri du Peuple* doit être adressé au compagnon Ferdinand Pintelon, 15, impasse du Sureau, à Bruxelles.

***

## Les Chambres Syndicales et Groupes Ouvriers de Paris

## AUX TRAVAILLEURS DU MONDE ENTIER

Il y a sept ans, à Lyon, un savant disait à des hommes chargés de le juger pour cause d'affiliation à l'Internationale : *dix ans ne s'écouleront pas sans une révolution sociale.* Ce procès passa inaperçu à plus de 30 millions de Français. Pourtant quoi de plus vrai ?

Le Capitalisme en est arrivé à son apogée de grandeur, — tandis que le travailleur arrive à son complet déclin, et arrivera à la misère la plus dégradante.

Plus d'espoir pour le prolétaire, le petit commerce

lui-même se trouve englouti devant l'association des millions des capitalistes.

Plus de classe intermédiaire. La marche des Rothschild et des Vanderbild le veut ainsi.

Dans quelque temps il n'y aura plus que deux partis en présence : d'un côté la classe travailleuse qui produit les choses nécessaires à la vie de tous ; de l'autre la classe capitaliste, celle qui sans rien produire exploite les travailleurs à l'aide des millions qu'elle leur a volés.

Jusqu'ici les pieuvres capitalistes aux innombrables tentacules, ont, pour se maintenir, créé des guerres lointaines ; elles ont fait dernièrement, à l'occasion du *Centenaire*, la plus grande *Kermesse* que jamais ne virent des humains, ce furent fêtes sur fêtes, des inaugurations, des embrasements, des orgies inconcevables, et, pendant que 18.000 maires se soûlaient avec l'argent des contribuables, au Palais de l'Industrie, des milliers d'hommes et de femmes qui avaient travaillé toute leur vie crevaient de faim le jour, et, le soir, s'abattaient dans les asiles de nuit.

Aujourd'hui, c'est pis ; les travailleurs produisant plus vite avec les outils mécaniques perfectionnés, depuis les charrues à vapeur jusqu'aux machines à laver les assiettes ; il en résulte un chômage pour les neuf dixièmes des sans-fortune ; alors, les asiles de nuit deviennent trop petits ; il y a trop de monde aux bouchées de pain.

La mendicité, le vol, l'assassinat deviennent les principes fondamentaux pour l'existence des travailleurs en l'année 1890.

Horreur ! On voit des hommes qui ont produit des 30 ou 40 années pour des capitalistes, aller chanter dans les cours, tirer le pied de biche et mourir épuisés, comme des carnes, dans un amphithéâtre d'hôpital ou sur le tas de pierres d'une grande route.

Voilà le résultat de la grand Révolution française dont on nous parle tant !

C'est cela ! Travailleurs — Vous n'êtes que des mendigos !

*Mendiants pour travailler, mendiants pour manger.*

Vos pères ont détruit les seigneurs féodaux, sans s'apercevoir qu'ils laissaient subsister les seigneurs de la finance.

L'un mangera l'autre — c'est écrit, ça ne peut pas aller plus loin.

La famine, la mort lente sont là qui nous enserrent. — Autrement les prisons et l'échafaud nous attendent.

Pourtant, si nous réfléchissons, la loi naturelle, la juste, la vraie, nous dit que nous sommes tous des habitants de la Terre, que cette terre possède assez de richesses pour suffire à tout le monde, qu'elle devrait être la communauté de tous.

La loi fausse des hommes en fit autrement, elle fit des prolétaires et des propriétaires, des travailleurs et des fainéants.

Il est grand temps, il faut que les parasites disparaissent et que nous soyons des hommes.

A cet effet, — nous préparons une grande GRÈVE GÉNÉRALISÉE partout où elle sera possible. Nous préparons la grève de tous ceux qui travaillent, contre ceux qui nous exploitent ; pour cela il faut exciter les esprits à créer une incessante propagande, en faisant comprendre aux masses que, quand les mineurs s'arrêteront d'extraire du charbon, quand les cultivateurs, les industriels, les boulangers ne voudront plus produire pour ceux qui les exploitent, ce jour-là, la bourgeoisie sera morte et la révolution commencera.

*Du courage ! Grève générale sur toute la ligne !*

Paysans, Mineurs, Ouvriers, bas les outils ! Soldats, bas les armes ! Vive la grève pour nous rendre libres !

Le siège de la Chambre syndicale des menuisiers en bâtiment, chez Rousseau, 131, et l'Union syndicale des Ebénistes, rue de Montreuil, 37 *bis*.

***

NIMES. — *La Jeunesse anarchiste* vient de former un nouveau groupe : *Les Trimardeurs*, groupe complètement libre qui apportera son concours le plus actif pour la propagande des idées afin d'avancer le jour du chambardement général.

Le groupe se réunit café Martin, boulevard Victor Hugo.

***

Le compagnon Sébastien Faure remercie les camarades et groupes et notamment ceux de Marseille, Nîmes, Anduze, Toulouse, Le Vigan, Beaucaire, Arles, Tarascon, Cette, Béziers, Toulouse, Roubaix, Lille, Armentières, Calais, Saint-Quentin, Reims, etc. qui, ayant pensé, à l'annonce de son départ, qu'il entreprenait une tournée de conférences en province, lui ont écrit pour demander son concours.

Le voyage qu'il commence est une tournée d'affaires et il lui est présentement impossible de répondre, comme il le désirerait, à ces camarades.

Ce sera pour l'été prochain.

***

Les camarades de Genève font savoir qu'ils ont conservé la composition de la *Peste Religieuse* et qu'ils peuvent les fournir à 35 francs le mille aux compagnons qui leur enverront l'argent pour faire un nouveau tirage.

## AVIS

Chansons en musique. — *Faut plus d'Gouvernement ; — La Mort d'un Brave, — Le Père Peinard au Populo ; — Y'a rien d'changé ; — Le Chant des Peinards. — Le Chant des Trimardeurs ; — Le Droit à l'Existence ; — L'Internationale ; — Les Grands Principes.*

Chaque chanson est vendue 10 centimes et 5 francs le cent.

Les envois se font contre argent ; s'adresser à la *La Révolte*, *Le Père Peinard*, *L'Attaque* et au compagnon Brunel, 30, rue Saint-Denis.

***

Vient de paraître : *Le Bandit du Nord*, organe anarchiste.

Adresser tout ce qui concerne le journal au compagnon Vercruysse, rue du Fourcroix, 21, à Roubaix.

***

VIENT DE PARAITRE : *La Défense et le Procès de Pini*, et *Mort aux Voleurs*, à 5 centimes l'exemplaire, et à 2 fr. 50 le cent (port payé par nous), pour la propagande.

Les groupes de province et de l'extérieur sont priés de faire savoir le nombre d'exemplaires qu'ils désirent. Ecrire au comp. Cabot, 145, quai Valmy, à Paris. — Les expéditions seront faites contre mandats.

## PETITE CORRESPONDANCE

R. à Firminy. — B. à Azay. — S. à Keranfurast. — R. à Sciez. — B. à Petit Noir. — F. à Nîmes. — J. St-Imier. — F. à Alger. — B. à Limoges. — M. Nimes. — Tortelier. — P. à Bordeaux. — B. à Maisy. — R. à Pamiers. — B. à Nice. — Reçu timbres et mandats.

C. à Saint-Etienne. — L'autre exemplaire des « Préjugés et l'Anarchie » sera envoyé sitôt que j'en aurais reçu.

« Productor », Barcelone. — Avons envoyé les timbres.

M. à Toulouse et H. à Anvers. — Nous attendons de vos nouvelles ??

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 482 fr. 55.

Auguste et Marianne 0,50. — Chaumont 0,50. — Z. à Marseille 30 fr.

Total à ce jour : 513 fr. 55.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Commission des détenus.* — Caisse précédente : 26 fr. — Dépenses : Remis à Morel 5 fr. pour Pini, remis mercredi à la *Sentinelle*, 5 fr. à Madeleine pour Pini. — Reste en caisse 16 fr.

*Cercle international.* — Caisse précédente : 17 fr. 25. — Reçu : Vente de Pini 9 fr. 50 ; Salle Horel (3 d.) 4 fr. 60. — Dépenses : port des envois, 1 fr. 15. — Reste en caisse : 30 fr. 20.

Samedi 22, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe *Les Trimardeurs*, chez Pasquet, 239, rue Saint-Martin.

*Les Insurgés*, groupe anarchiste, tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir, maison Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

Les anarchistes du quartier Charonne peuvent venir se réunir au nouveau local si ça leur convient. Les réunions ont lieu tous les samedis, 149, rue d'Avron.

Groupe du XIII^e^, réunion tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Groupe du XIV^e^, réunion jeudi 27 courant, à 8 h. 1/2 du soir, salle Anne, 27, rue Mouton-Duvernet.

*Les Révoltés* du XI et XX^e^, groupe de propagande anarchiste, réunions tous les samedis soirs à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

*Soirée familiale anarchiste.* — Dimanche 23 février, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant, conférence suivie de soirée familiale. Chants, poésies, etc. Entrée libre. Les compagnes et compagnons sont invités.

Conférence par le compagnon Malato.

VIENNE. — Les compagnons de Vienne ont décidé d'organiser pour le dimanche 23 février, une conférence avec le concours du comp. Tortelier, au profit des ouvriers de Cours, en grève depuis 6 mois.

Un groupe d'amateurs de la localité se sont joint à nos amis afin d'ajouter l'agréable à l'utile ; un concert en deux parties précédera et suivra la conférence de notre ami. Nous comptons sur beaucoup de monde, et nous remercions d'avance tous ceux qui voudront bien participer à cette œuvre de résistance contre le Patronat.

ST-ETIENNE. — Le groupe les *Libertaires*, convoque tous les adhérents et les compagnons qui voudraient se joindre à lui, en son local habituel, le mardi 25 février à 8 heures du soir.

Ordre du jour : Mesures à prendre en vue du passage du comp. Tortelier.

GRENOBLE. — Le groupe l'*Avant-Garde anarchiste*, invite tous les compagnons à assister à ses réunions qui ont lieu tous les dimanches à 7 heures du soir, rue Trécloitre, 29, au premier.

BRUXELLES. — Groupe la *Liberté*, lundi 24 février, à 8 h. 1/2 du soir, à La Colline, rue de la Colline, conférence publique et contradictoire par un compagnon du groupe. — Que tous les anarchistes de Bruxelles se fassent un devoir d'assister à cette conférence.

MORLANWELZ. — Voulant fêter l'anniversaire de la Commune le 18 Mars prochain, en organisant un meeting, le groupe invite tous les révolutionnaires de la commune et des environs à assister à ses réunions qui auront lieu tous les dimanches, avant le 18 mars, à 5 heures du soir, chez Louis Nicaise dit Mayeur, rue du Conduit.

## La RÉVOLTE est en vente :

### A Bourges

Vergniaud, rue de Dun-sur-Auron, 92.

### A Châteaurenard

Jules Biolès, maison de solde, sur le cours de Châteaurenard.

On peut se la procurer également en s'adressant aux compagnons Roudier, Chabert, Pic et Donadieu.

### à Lyon chez

Maumez, libraire, 24, rue de Saint-Cyr.
BERNARD, rue Moncey, 96
*Au comptoir du zinc rustique*, 78 Cours Vitton.
M^me^ Treichemberger, 9, rue Moncey

### Au Hâvre

Tenaillon, 20, rue de la Bourse et chez tous les libraires.

### A Pantin

Quinaux, libraire, 23, rue de Paris.

### A Marseille

MARIUS GAUCHON, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar, dans tous les kiosques et chez tous les marchands de journaux du centre.

### A Bruxelles

A la *Chronique*, Galerie de la Reine.
A la Librairie Nouvelle, boulevard Anspach, près du temple des Augustins.
Coin Montagne de la Cour et Place Royale.
A la Librairie de la Poste.
A l'aubette rue des Marais, 24.
A l'aubette, place Saint-Jean.

*Le Gérant :* J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 24 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 1er AU 7 MARS 1890.

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 7 —
Six Mois . . . . — 3 50
Trois Mois. . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

**ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS**

## LA MORALE ANARCHISTE

L'histoire de la pensée humaine offre tous les caractères des oscillations du pendule, et ces oscillations durent déjà depuis des siècles. Après une longue période de sommeil, arrive un moment de réveil. Alors la pensée s'affranchit des chaînes dont tous les intéressés — gouvernants, hommes de loi, clergé — l'avaient soigneusement entortillée. Elle les brise. Elle soumet à une critique sévère tout ce qu'on lui avait enseigné, et met à nu le vide de tous les préjugés religieux, politiques, légaux et sociaux, au sein desquels elle avait végété. Elle lance la Science dans des voies inconnues, enrichit notre savoir de découvertes imprévues ; elle crée des sciences nouvelles.

Mais l'ennemi invétéré de la pensée, — le gouvernant, l'homme de loi, le religieux — se relèvent bientôt de la défaite. Ils rassemblent peu à peu leurs forces disséminées ; ils rajeunissent leur foi et leurs codes en les adaptant à quelques besoins nouveaux. Et, profitant de ce servilisme (du caractère et de la pensée) qu'ils avaient si bien cultivé eux-mêmes, profitant de la désorganisation momentanée de la société, exploitant le besoin de repos des uns, la soif de s'enrichir des autres, les espérances trompées des troisièmes — surtout les espérances trompées, — ils se remettent doucement à leur œuvre en s'emparant d'abord de l'enfance, de l'éducation.

L'esprit de l'enfant est faible, il est si facile de le peupler de terreurs : c'est ce qu'ils font. Ils le rendent craintif, — et alors ils lui parlent des horreurs de l'enfer ; ils font miroiter devant ses yeux, dilatés par la frayeur, les souffrances de l'âme damnée, la vengeance d'un dieu méchant et implacable. Un moment après, ils lui parleront des horreurs de la Révolution, ils exploiteront les excès des révolutionnaires pour faire de l'enfant un « ami de l'ordre ». Le religieux l'habituera à l'idée de *loi* pour le faire mieux obéir à ce qu'il appellera la loi divine, et l'avocat lui parlera de loi divine pour le faire mieux obéir à la loi du code. Et la pensée de la génération suivante prendra ce pli religieux, ce pli autoritaire et servile en même temps, — autorité et servilisme marchent toujours la main dans la main, — ce pli de soumission que nous ne connaissons que trop chez nos contemporains.

---

Pendant ces périodes de sommeil, on discute rarement les questions de Morale. Les pratiques religieuses, l'hypocrisie judiciaire en tiennent lieu. On ne critique pas, on se laisse mener par l'habitude, l'indolence, l'indifférence. On ne se passionne ni pour ni contre la morale établie. On fait ce que l'on peut pour accommoder extérieurement ses actes avec ce que l'on dit professer. Et le niveau moral de la société tombe de plus en plus. On arrive à la morale des Romains de la décadence, de la fin du Moyen-Age, de la fin de l'ancien régime, de la fin du régime bourgeois.

Tout ce qu'il y avait de bon, de grand, de généreux, d'indépendant chez l'homme s'émousse peu à peu, se rouille comme un couteau resté sans usage. Le mensonge devient vertu ; — la platitude — un devoir. S'enrichir, jouir du moment, épuiser son intelligence, son ardeur, son énergie, n'importe comment, devient le mot d'ordre des classes aisées, aussi bien que de la multitude de gens pauvres dont l'idéal est de paraître bourgeois. Alors la dépravation des gouvernants, — du juge, du clergé et des classes plus ou moins aisées en général, devient si révoltante que l'autre oscillation du pendule commence.

La jeunesse s'affranchit peu à peu. Elle jette les préjugés par dessus bord ; la critique revient. La pensée se réveille, chez quelques-uns d'abord ; mais le réveil gagne insensiblement le grand nombre. La poussée se fait, la révolution arrive. Et si elle est encore suivie de contre-révolution, la durée de celle-ci sera de plus en plus courte, — sa force — de plus en plus faible. C'est trois siècles que dura la contre-révolution du treizième ; cinquante ans celle de 1793 ; moins de quinze années celle de la Commune.

---

Et chaque fois, dès que la poussée du progrès se fait, la question de la Morale revient sur le tapis. — « Pourquoi suivrai-je les principes de cette morale hypocrite ? » se demande le cerveau qui s'affranchit des terreurs religieuses. — « Pourquoi n'importe quelle morale serait-elle obligatoire ? »

Et on cherche à se rendre compte de ce sentiment moral que l'on rencontre à chaque pas, sans l'avoir encore expliqué, et que l'on n'expliquera jamais tant qu'on le croira un privilège de la nature humaine, tant qu'on ne descendra pas jusqu'aux animaux, aux plantes, aux rochers pour le comprendre. On cherche cependant à se l'expliquer selon la science du moment.

Et — faut-il le dire ? — plus on sape les bases de la morale établie, ou plutôt de l'hypocrisie qui en tient lieu — plus le niveau moral se relève dans la société. C'est à ces époques surtout, précisément quand on le critique et le nie, que le sentiment moral fait ses progrès les plus rapides ; c'est alors qu'il croît, s'élève, se raffine.

---

On l'a vu au dix-huitième siècle. Dès 1723, Mandeville, l'auteur anonyme qui scandalisa toute l'Angleterre par sa « Fable des Abeilles », et les commentaires qu'il y ajouta, attaquait en face l'hypocrisie sociale connue sous le nom de Morale. Il montrait comme quoi les coutumes soi-disant morales ne sont qu'un masque hypocrite ; comment les passions que l'on croit maîtriser par le code de morale courante, ne font que prendre une direction d'autant plus mauvaise, à cause des restrictions même de ce code. Comme Fourier, il demandait libre place aux passions, sans quoi elles dégénèrent en autant de vices ; et, payant en cela un tribut au manque de connaissances zoologiques de son temps, c'est-à-dire, oubliant la morale des animaux, il expliquait l'origine des idées morales de l'Humanité par la flatterie intéressée des parents et des classes dirigeantes.

On connaît la critique vigoureuse des idées morales faites plus tard par les philosophes écossais et les encyclopédistes. On connaît les anarchistes de 1793 et on sait chez qui l'on trouve le plus haut développement du sentiment moral : chez les légistes, les patriotes, les jacobins qui chantaient l'obligation et la sanction morale par l'Etre Suprême, ou chez les athéistes hébertistes qui niaient, comme Guyau, et l'obligation et la sanction de la morale.

---

— « Pourquoi serais-je moral ? » Voilà donc la question que se posèrent les rationalistes du XIIe siècle, les philosophes du XVIe siècle, les philosophes et les révolutionnaires du XVIIIe siècle. Plus tard, cette question revint de nouveau chez les utilitariens anglais (Bentham et Mill), chez les matérialistes allemands tels que Büchner, chez les nihilistes russes des années 1860-70, chez ce jeune fondateur de l'éthique anarchiste (la science de la morale des sociétés) — Guyau, — mort malheureusement trop tôt ; voilà, enfin, la question que se posent en ce moment les jeunes anarchistes français.

---

Pourquoi, en effet ?

Il y a trente ans, cette même question passionna la jeunesse russe. — « Je serai immoral », venait dire un jeune nihiliste à son ami, traduisant en un acte quelconque les pensées qui le tourmentaient. — « Je serai immoral, et pourquoi ne le serai-je pas ?

— « Parce que la bible le veut ? Mais la bible n'est qu'une collection de traditions babyloniennes et judaïques — traditions collectionnées comme le furent les chants d'Homères ou comme on le fait encore pour les chants basques ou les légendes mongoles ! Dois-je donc revenir à l'état d'esprit des peuples à demi-barbares de l'Orient ?

« Le serai-je parce que Kant me parle d'un *catégorique impératif*, d'un ordre mystérieux qui me vient du fond de moi-même et qui m'ordonne d'être moral ? Mais pourquoi ce « catégorique impératif » aurait-il plus de droits sur mes actes que cet autre impératif qui, de temps en temps, me donnera l'ordre de me soûler ? — Un *mot*, rien qu'un mot, tout comme celui de Providence ou de Destin, inventé pour couvrir notre ignorance !

— « Ou bien, serai-je moral pour faire plaisir à Bentham qui veut me faire croire que je serai plus heureux si je me noie pour sauver un passant tombé dans la rivière que si je le regarde se noyer ?

— « Ou bien encore, parce que mon éducation est telle ? parce que ma mère m'a enseigné la morale ? Mais alors, devrai-je aussi m'agenouiller devant la peinture d'un Christ ou d'une madone, respecter le roi ou l'Empereur, m'incliner devant le juge que je sais être un coquin, seule-

ment parce que ma mère — nos mères à nous tous — très bonnes, mais très ignorantes, nous ont enseigné un tas de bêtises ?

— « Pourquoi serai-je moral ? J'ai jeté aux vents mes préjugés religieux. J'y jette aussi les préjugés autoritaires que l'on m'a enseignés, les préjugés économiques sur la richesse et la misère providentielles. Pourquoi garderai-je les préjugés moraux ?

« Préjugé », comme tout le reste, je travaillerai à m'en défaire. S'il me répugne d'être immoral, je me forcerai de l'être, comme adolescent, je me forçais à ne pas craindre l'obscurité, le cimetière, les fantômes et les morts, dont on m'avait inspiré la crainte. Je le ferai pour briser une arme exploitée par les religions ; je le ferai, enfin, ne serait-ce que pour protester contre l'hypocrisie que l'on prétend nous imposer au nom d'un *mot*, auquel on a donné le nom de moralité.

---

Voilà le raisonnement que toute la jeunesse russe se faisait au moment où elle rompait avec les préjugés du Vieux Monde et arborait ce drapeau du nihilisme, ou plutôt de la philosophie anarchiste : « Ne se courber devant *aucune* autorité, si respectée qu'elle soit ; n'accepter aucun principe, tant qu'il n'est pas établi par la raison ».

Faut-il ajouter qu'après avoir jeté au panier l'enseignement moral de leurs pères et brûlé tous les systèmes de Morale, la jeunesse nihiliste a développé dans son sein un noyau de *coutumes* morales, infiniment supérieures à tout ce que leurs pères avaient jamais pratiqué sous la tutelle de l'Evangile, de la « conscience », du « catégorique impératif », ou de « l'intérêt bien compris » des utilitaires ?

Mais avant de répondre à cette question : « Pourquoi serai-je moral ? » voyons d'abord si la question même est bien posée ; analysons les motifs des actes humains.

---

# OU ÊTES-VOUS, RÉNOVATEURS !

Où sont-ils donc, ces révolutionnaires fougueux qui doivent détruire le temple et le rebâtir en trois jours ?

Que disent-ils, pendant que le peuple, mourant de faim, succombe sous le chômage ou s'exténue sous la dureté d'un travail insalubre ?

A quoi pensent-ils, pendant que les bourgeoisies affolées de lucre, de débauche et de carnage, sont en train de se donner le mot pour préparer le grand égorgement des peuples ?

Que font-ils, quand de toute part l'horizon s'assombrit sous l'épaisseur des baïonnettes ; quand le roulement de l'artillerie gronde et menace comme un tonnerre qui se rapproche ; quand l'air est saturé de poudre et de mélinite ; quand les nations se recueillent, farouches, que les haineuses folies patriotiques se condensent comme des nuées furieuses, prêtes à fondre les unes sur les autres, et à crever en déluge de sang et de mitraille, dans un ouragan de massacre, dont l'horreur étonnera les siècles futurs ?

Ah ! vous demandez où ils sont ces fameux rénovateurs ? Ils sont à la Chambre des députés ou au Conseil municipal, ou bien encore, dans l'antichambre de ces deux assemblées, en train de guetter, anxieusement, le moment favorable où il y aura un siège vacant.

Ce qu'ils disent ? Ils disent au peuple qui trime et qui crève, de voter pour eux, rien que pour eux ; et que s'il est bien calme, bien docile, bien sage, s'il se laisse bien patiemment tondre et exploiter par les bourgeois, on réussira peut-être, à obtenir d'eux, quelques hôpitaux de plus et quelques maisons de retraite, où le peuple pacifique aura un peu plus de chance d'aller crever quand il sera vieux et fourbu.

Ils disent encore, que peut-être, la propriété n'est pas une institution aussi bonne qu'on le croit ; que même, l'autorité a bien aussi ses inconvénients. Mais, ils ajoutent que, ces deux pilliers de l'édifice social, quoique détestables, sont encore nécessaire ; qu'en dépit de la logique outragée, on ne peut songer à les supprimer ; qu'il faut voir d'abord.... quand ils seront ministres, on avisera. Jusque-là, il faut se servir de l'arme légale, le bulletin de vote ; que le peuple souverain doit marcher à la conquête des pouvoirs, vers le Quatrième-Etat, ce rêve chimérique du Parti ouvrier.

Qu'enfin, dans une dizaine de siècles au plus, selon les moins pessimistes, on pourra ; sans doute, commencer à faire quelques réformes urgentes, et s'occuper des gens qui travaillent trop et ne mangent pas assez.

En attendant cette époque bénie, il faut toujours voter pour eux, rien que pour eux, et ne pas s'aviser d'écouter les anarchistes qui sont des gens de sac et de corde, n'ayant pas foi dans les candidats, ne respectant pas la légalité, n'aimant pas l'autorité, et dont l'incrédulité, l'audace et la violence compromettent visiblement le salut de la Révolution.

A quoi ils pensent ? Il pensent à se faire le plus d'électeurs possible, et à les tromper tant qu'ils peuvent.

Ceux qui ne sont que chefs de section à la Ligue socialiste, dans le Parti ouvrier ou au Comité central, pensent déjà au Conseil municipal. Ceux qui sont au Conseil municipal, pensent à la Chambre des députés. Et ceux qui sont à la Chambre des députés pensent à y rester aussi longtemps qu'ils pourront, voir même à devenir sénateur.... sénateur socialiste, voilà qui ferait bien... et puis, ça rime avec rénovateur.

Ce qu'ils font ? Les compères de l'*Egalité*, inutile de les compter, il ne peut y avoir que des naïfs, pour les prendre au sérieux.

Les Vaillant, les Chauvière, les Lavy, etc., inondent la tribune du Conseil municipal de pleurs de crocodiles. On voit ces ganaches larmoyer des sollicitations injurieuses pour les travailleurs et demander un crédit de 20,000 francs pour soulager 45,000 malheureux.

Ils demandent à la Bourgeoisie goualleuse un peu de pitié et une petite aumône pour les pauvres travailleurs. Il semble, que leur rêve est de transformer la société en une vaste assistance publique, dont ils seraient les administrateurs et les distributeurs.

A la Chambre des députés, c'est encore mieux : l'un des plus purs, inspiré par Guesde, monte solennellement à la tribune, pour y formuler la grande réforme que le socialisme collectiviste entend donner à la société en détresse. Là, majestueusement drapé dans les plis d'une ample blouse bleue, il bredouille stupidement, en faveur des prolétaires, la demande ridicule d'un droit de chasse, sans se douter, que la seule chasse à laquelle les prolétaires revendiquent quelques droits, c'est celle où les bourgeois serviront de gibier.

Enfin, ils bavardent, ils intriguent, ils tripotent ; les hommes du Parti ouvrier, les Joffrin, les Dumay, etc., se vendent, se prostituent. Ils vendraient la Révolution s'ils pouvaient en disposer.

Ne pouvant rien faire de bien, ils sont bien obligés de faire le mal.

L'impuissance des meneurs socialistes, conseillers municipaux, députés ou sot es, est si manifeste, qu'ils semblent, eux-mêmes, en avoir conscience, et ne cherchent même pas à agir.

Ils se contentent de réclamer à la Bourgeoisie ironique, des subsides et des secours pour le peuple qui meurt de faim.

Ces ambitieux incapables et lâches, considèrent les ouvriers comme des mendiants et quémandent pour eux, des aumônes, à la Bourgeoisie qui les vole.

C'est cela leur socialisme, c'est ainsi qu'ils entendent l'émancipation et la dignité des travailleurs. Le voilà leur courage et leur talent, à ces révolutionnaires avachis et fripons qui ne savent que mendier des sommes dérisoires que, d'une main, la Bourgeoisie donne au peuple, pendant que de l'autre elle lui prend tout. On se demande si les auteurs de ces platitudes sont plus bêtes que coquins.

Pourtant, ces bassesses, trouvent encore des gogos admirateurs et approbateurs. Plusieurs groupes socialistes ont félicité les auteurs de leur attitude ferme, dans la demande de crédit en faveur des mineurs misérables : comme s'ils n'étaient pas tous misérables, les mineurs, comme s'ils n'avaient pas plus besoin de justice que de charité ; et comme si, l'attitude des Vaillant et des Lavy, n'était pas pure comédie, en vue de se populariser pour les prochaines élections, législatives ou autres.

C'est bien ! prosternez-vous socialistes naïfs, devant vos chefs courageux qui mendient pour vous des sommes que vous serez obligés de payer, puisque c'est vous qui payez tout. Prosternez-vous ! plus bas, plus bas ! vous dis-je, admirez ! approuvez ! votez et surtout payez, ce sont vos seuls privilèges.

O servilité des hommes ! c'est donc de toi qu'est née la servitude ?

Grâce à la complicité, consciente ou non, de ces hommes ineptes, la Bourgeoisie rapace et cupide continue sa besogne de mort. Elle draine les capitaux, accumule les richesses, agrandit ses propriétés, augmente sa puissance et son luxe, multiplie ses orgies. Elle affame les peuples et ruine les nations. Elle répand partout la faim, le deuil, le désespoir. Elle trône, elle est reine, reine du monde ! Impassible, insolente, elle plane dans la sérénité de sa force qui paraît invincible et ses crimes grognent autour d'elle comme pour la protéger.

Idole railleuse, orgueilleusement debout sur son piédestal de cadavres, elle porte son front d'or, couronné de canons, jusque dans les étoiles. Elle resplendit, impudique, dans l'éclat des saturnales, dans l'éblouissement des apothéoses.

Et quant parfois, elle daigne s'occuper des humbles mortels, elle se révèle toute puissante, dans l'éclair des bouches à feu, dans la fulgurance des bombardements, voilant aux regards profanes, sa redoutable majesté, dans la fumée des fusillades.

Les souffrances des malheureux ne vont pas jusqu'à ses yeux ; leurs cris ne parviennent pas à ses oreilles. Elle les écrase dédaigneusement, et ses pieds d'argile, se baignent dans le sang, s'en imprègnent et s'y détrempent.

Tous se courbent devant elle, abîmés dans l'admiration, tous briguent ses faveurs, tous veulent la servir, tous l'encensent. Les socialistes surtout, prosternés et soumis, l'adorent.

Ils s'applatissent lâchement dans la poussière, ils se vautrent ignoblement dans les fanges de l'autorité et la légalité.

Au lieu de briser l'idole, ils font agenouiller le peuple sur son passage, afin qu'il soit mieux écrasé ; puis, baisant la trace sanglante de ses pas, ils chantent les louanges de l'autorité, toujours bonne, de la légalité, toujours juste, de la Bourgeoisie, toujours triomphante, toujours reine.

Ah ça ! hypocrites ! avez-vous donc pu croire que vos misérables supercheries pourraient abuser longtemps les peuples ?

Avez-vous pu espérer par vos insidieuses promesses, endormir la souffrance des estomacs sans pain et la colère des cœurs fiers épris de liberté ?

Etes-vous bien sûr que vos vains batelages, intéressent les spectateurs et qu'on ne va pas bientôt vous conspuer et vous chasser ? Pitres ennuyeux, fantoches dérisoires, vous singez les bourgeois vos maîtres, dans votre comédie d'autorité et de légalité dont nous sommes las.

Nous avons assez de vos grimaces, nous en avons trop même. On dirait que vous êtes payés pour amuser le peuple, pour l'abrutir, pour l'asservir, à la religion du pouvoir, pour le châtrer de sa liberté, de sa force, de son intelligence, et détourner son attention de la grande boucherie qui s'apprête et dont il va faire tous les frais. Mais non, vous n'êtes même pas des criminels, vous êtes pires : vous êtes des niais et des peureux.

Vous ne savez rien, vous ne voyez rien, vous ne comprenez rien, rien que vos sottes préten-

tions à gouverner les autres, rien que vos ridicules vanités de pouvoir, rien que vos mesquines ambitions et vos puériles intrigues.

Dans votre aveuglement imbécile, vous prêtez les mains bêtement aux actes homicides des gouvernants, vous êtes complices des tueries autoritaires, patriotiques et légales. Vous vous écriez, paraphrasant le mot du jacobin sinistre : périsse l'Humanité, toute entière, plutôt que le principe d'autorité qui, seul, peut me faire député ou conseiller municipal.

Allons, autoritaires de toutes couleurs, vous avez fait votre temps. Disparaissez ! sinistres farceurs qui vous obstinez à vouloir galvaniser l'autorité ! l'autorité est morte, c'est un cadavre, enlevez-le et allez vous enfouir avec sa pourriture.

Et quoi ! vous vous intitulez communistes, vous prétendez être les adversaires de la propriété et abolir les privilèges, tout en vous déclarant autoritaires ? Vous feignez d'ignorer que la propriété et les privilèges ne sont que la conséquence de l'autorité, que le premier qui a dit : ceci est à moi et je défends d'y toucher, a fait acte d'autorité, d'abord, de propriété ensuite. Vous avez l'effronterie de promettre que vous supprimerez l'effet tout en conservant la cause ; c'est du pur charlatanisme. Donc, sachez-le bien, rénovateurs de pacotille, la Révolution se fera contre l'Autorité dont elle est et restera la négation.

Désormais, il n'y aura plus au monde, de la place, que pour la liberté.

Désormais, les hommes n'obéiront plus et ne commanderont plus.

Désormais, les hommes seront libres ! libres ! simplement libres.

Etant libres, ils seront plus sages ; sages, ils seront meilleurs ; meilleurs, ils seront plus heureux. Voilà toute la Révolution, socialistes autoritaires ! mais, vous n'y connaissez rien parce que vous n'êtes que des radoteurs, non des rénovateurs.

Les rénovateurs véritables ne veulent être ni chef, ni maître, ni député ; parce qu'ils savent que les temps sont venus où personne ne doit être ni soldat, ni esclave, ni électeur ; ils savent que le seul droit qui soit vraiment nécessaire à l'homme, c'est d'être libre, c'est d'être lui.

Autoritaires ! faites leur place à ceux-là, ce sont les rénovateurs. Hommes du passé ! retirez-vous, dissipez-vous comme des songes avec vos idoles, vos préjugés, vos fictions et vos superstitions.

Que les religions, que les autorités, que les patries, toutes ces entités, s'évanouissent comme des ombres, devant le *moi* triomphant et souverain, devant l'homme libre dans l'Univers libre.

Que l'Humanité elle-même, cet agrégat abstrait, s'incline et s'humilie, dépendante et subordonnée, *devant l'individu*, l'Etre sacré.

---

ERRATA. — Des erreurs s'étant glissées dans l'article de fond de la semaine passée, prière de rectifier.

A la fin de l'article, *au lieu de* : « Il ne s'agit que de choisir entre la Chambre et César », *lisez* : « Il ne s'agit pas de choisir entre la Chambre et César : il s'agit de démolir les deux ».

Dans la troisième colonne de la première page il y a une phrase ou sautée ; *lisez* : « Intelligence viciée et savoir faux, il est vrai ; mais puique cette intelligence et ce faux savoir étaient précisément ce qu'il fallait pour gouverner.... »

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

*Faits militaires.* — Que se passe-t-il donc au 16e régiment de chasseurs à Auxonne. Il y a un mois environ toute une bande de cavaliers s'était mutinée et il avait fallu la force armée pour leur faire réintégrer la caserne. Un silence prudent avait étouffé cette affaire.

Dans la nuit du 8 au 9 février, cinquante chasseurs ont encore franchi les murs du quartier et se sont répandus dans les communes environnant Auxonne. On les a rattrapés naturellement et un général a été envoyé exprès pour faire une enquête.

Et que se passe-t-il au Hâvre ? Quatre hommes et un caporal, « pris de boisson » dit le journal, ont mal reçu un adjudant qui faisait une ronde dans le poste où ces hommes étaient de garde. L'adjudant a été saisi, collé au mur et bon gré, mal gré, il a fallu qu'il fasse l'exercice au commandement des soldats, *en décomposant les mouvements*. La manœuvre a duré longtemps et c'est à grand peine que l'adjudant a pu s'échapper. Un instant après, une forte patrouille emmenait les cinq pauvres diables à la *grosse boîte*. Etaient-ils si soûls que cela ? Ils l'étaient bien un peu, puisqu'ils ont laissé partir l'adjudant, en tous cas, ils ont dû se payer une bonne dose de rigolade.

Que de haine longtemps amassée suppose un pareil acte. En apprenant ce qui s'était passé, plus d'un officier a dû se sentir passer un frisson dans le dos. Le cercle des officiers ne pèserait pas lourd devant les soldats révoltés et le jour où ceux ci en auront la persuation, cela ne sera pas long.

***

Nous avons reçu la lettre suivante :

BORDEAUX. — J'ai fait l'offre aux compagnons de leur donner deux exemplaires par semaine à condition qu'ils versent 50 centimes par mois. Cet exemplaire en plus doit servir à être distribué ou expédié aux adresses que l'on peut se procurer de manière à élargir la propagande. — L'abonnement est payable d'avance afin de faciliter la vie du journal.

Cette proposition ayant déjà réunis quelques adhérents, vous nous enverrez 30 exemplaires et pouvez publier ma lettre afin de donner aux compagnons qui n'y auraient pas pensé, l'idée d'en faire autant.

---

En outre de cette lettre, plusieurs groupes de camarades de Paris se sont engagés à prendre à leur compte un certain nombre d'exemplaires toutes les semaines, qu'ils placent chez les libraires. Quelques dépositaires de province ont fait augmenter leurs envois. — Merci à tous ces camarades de leur bonne volonté.

Encore un petit effort de la part de ceux qui n'ont pas encore bougé et nous arriverons à étendre notre cercle d'action.

---

## Russie

Les geôliers de la Sibérie ont reçu carte blanche pour toutes les atrocités qu'il leur plaira de commettre envers les exilés politiques. Ils en usent largement, et le récit d'une nouvelle tragédie nous arrive de Sibérie.

Les journaux français, devenus aujourd'hui laquais du tzar, ne manqueront pas d'insérer le démenti traditionnel. Ils pousseront leur imbécilité servile jusqu'à affirmer — ainsi que tant de journaux parisiens l'ont fait à propos des tueries de Yakoutsk, — qu'il n'y a pas du tout d'exilés politiques en Sibérie. Et quand on leur mettra le nez dans leur bave, ces lèche-assiettes, qui se fichent de la France comme de l'An quarante, répondront que pour sauver la France tous les moyens sont bons !

En novembre passé, Mme Sibida, — une institutrice d'école supérieure de demoiselles, condamnée aux travaux forcés pour avoir pris part dans l'impression de la *Narodnaya Volia*, et détenue à la prison des femmes-forçats politiques de Kara, répondit à une insulte du chef de la prison par une gifle.

Celui-ci ordonna de la fouetter. Elle fut fouettée. Alors Mme Sibida, outragée, s'empoisonna. Mme Kovalevskaya, femme du professeur Kovalevsky, se tua. Plusieurs autres femmes suivirent leur exemple.

N'ayant d'autre moyen de protester contre cet outrage infâme et d'y mettre fin à l'avenir, ces femmes courageuses protestèrent par la mort. Combien d'entre elles ont réussi à se donner la mort — chose qui n'est pas toujours facile en prison, — on ne le sait encore.

La prison des hommes est à quelques kilomètres de distance de la prison des femmes.

Lorsque l'on y apprit ce qui se passait chez les femmes, il y eut un mouvement dans la prison des hommes, si bien que le gouverneur, le chef des gendarmes et le procureur de la province sont partis en toute hâte pour Kara. Qu'est-ce qui est arrivé, — on ne le sait encore, les communications sont difficiles.

S'il était resté dans la nation française un peu de cet esprit qui l'anima en 1881, mais qui a disparu depuis sous la propagande de la presse qui prêche de lécher les bottes du tzar, et même celles de ses domestiques, — l'opinion publique se serait révoltée comme un seul homme contre ces outrages.

Elle aurait crié, d'une voix qui eût été entendue à Pétersbourg ; « Assez de ces outrages ! Nous n'en voulons plus ! *Retour complet et absolu de tous les exilés de la Sibérie* ! On vous fera, monsieur Alexandre, cesser vos atrocités, comme on a forcé le roi Bomba à cesser les siennes ! »

Jamais, depuis le commencement du siècle — sauf la seule exception, de Dostoïevsky — même du temps de Nicolas, on a osé fouetter les prisonniers politiques. Jamais, depuis des cent ans, on avait osé toucher à une femme. Il n'y a pas jusqu'à la loi russe qui n'exclue formellement la femme de cet outrage sur sa personne. Aujourd'hui, on fouette les hommes à Sakhalin, on fouette les femmes en Transbaïkalie ; on éventre, on fusille à bout portant hommes et femmes à Yakoutsk.

Et on se taira en France.

C'est à nos amis italiens, espagnols et anglais que nous nous adressons. *Exigez* la cessation de ces atrocités, et vous serez écoutés.

C'est la seule réparation que le despote de Russie puisse donner à l'opinion publique de l'Europe après les infâmies qu'il a fait commettre en Sibérie.

## Allemagne

### *Les Élections au Reichstag*

Les élections au Reichstag, qui ont eu lieu le 20, font le thème de toutes les conversations politiques en Allemagne. Le résultat définitif ne sera connu qu'après les ballotages du 28 février, et il n'y a pas moins de 115 ballotages à faire. Jusqu'à présent, il y a 38 conservateurs définitivement élus, sur 78 qui siégeaient auparavant ; 12 impérialistes sur 30 ; 86 membres du Centre sur 103 ; et 20 Radicaux sur 35. Les libéraux-nationaux qui comptaient 92 représentants n'ont plus que 14 élus ; tandis que les démocrates-socialistes qui n'avaient que 11 représentants, en ont 17 d'élus définitivement.

Ils arriveront probablement au chiffre qu'ils avaient autrefois (23 représentants) et peut-être le dépasseront-ils de quelques sièges, puisque dans 37 arroudissements où il y aura ballotage, ils ont déjà la majorité.

Le parti qui a subi une défaite complète, c'est celui des libéraux-nationaux, avec ses alliés du Centre (libre-conservateurs, etc.).

Malgré tout cela, il n'y aura rien de changé dans la nouvelle Chambre. Elle différera de l'ancienne par quelques libéraux de moins, et quelques radicaux et démocrates-socialistes, très dociles, de plus.

D'où viennent les voix en plus donnés aux démocrates-socialistes — il est difficile de le dire. Les unes viennent des libéraux-nationaux, les autres des conservateurs. Cependant, quand on voit qu'à Berlin, sur 38,000 voix gagnées par les socialistes, il y en a 22,000 qui étaient données, il y a trois ans, aux conservateurs, on est porté à croire que les conservateurs (tous protectionnistes) ont voté avec les démocrates-socialistes contre leurs ennemis, les libéraux (qui sont libre-échangistes), avec l'idée que dans d'autres arrondissements les socialistes leur aideraient à démolir les libéraux. Cette tactique est de vieille date : Lassalle a bien été protégé par Bismarck pour combattre les libéraux.

---

Voilà les faits. Qu'y a-t-il à en déduire ?

Une chose est certaine : c'est que pour les travailleurs timorés, l'adhésion de l'empereur des Allemands au programme du Congrès de Paris a été une invitation à voter pour des candidats démocrates-socialistes. C'est le cas dans les mines de Westphalie. Puisque l'empereur accepte le programme du parti, — le parti n'est pas révolutionnaire, et il n'y a pas de danger de voter pour ses candidats.

Que gagne le parti des socialistes convaincus — et il y en a un grand nombre en Allemagne — à cette confusion ? — Rien. Mais il y perd beaucoup.

Le gros du parti est forcé de se faire petit et docile. Il devient socialiste à la façon des conseillers fédéraux de Berne. La journée de huit heures devient, pour ceux-là, le socialisme.

Quant aux socialistes qui comprennent que leur but est de s'emparer des moyens de production, ils sont de plus en plus forcés de se séparer de ces alliés qui font du parti un instrument du césarisme. Aussi, la scission devient-elle inévitable. On en parle déjà. On l'a vu à Londres.

La semaine passée il y a eu à Londres un meeting des allemands plus ou moins socialistes. Le

meeting était d'avis d'envoyer un télégramme au jeune officier de Berlin pour le féliciter de l'attitude qu'il a prise envers les travailleurs. L'opposition des anarchistes qui demandaient qu'on lui télégraphiât de ne pas s'occuper de ce qui ne le regarde pas, n'a pas eu de suite. Le télégramme de félicitations fut envoyé.

Les mineurs de Westphalie ont fait de même. D'une main ils félicitaient l'empereur, de l'autre ils votaient pour les démocrates-socialistes.

Une pareille position n'est pas tenable. Il y a un nombre de socialistes, révolutionnaires sincères en Allemagne, et ceux ci ne peuvent pas se laisser traîner au char de César. Ils devront se séparer de ceux, auxquels la carrière de Greulich en Suisse peut faire envie et qui rêvent un ministère ou au Secrétariat du Travail pour un des leurs.

Il y aura scission.

---

La conférence de Berne est officiellement abandonnée pour la conférence de Berlin. Des journaux allemands bien renseignés affirment que l'Autriche-Hongrie, la France, l'Italie, l'Angleterre, la Suisse, la Belgique, la Hollande, la Suède-Norvège et le Danemarck ont accepté la proposition venant de Berlin.

***

La période électorale ne s'est pas passée sans quelques rixes entre les socialistes et la police. Le 16, il y a eu bataille à Mühlhausen en Saxe et à Liegnitz en Silésie. Dans les deux villes, la troupe a été appelée et nos frères allemands ont résisté autant qu'ils le pouvaient, sans armes. Il y a eu trente blessés à Mühlhausen et 20 à Liegnitz.

Les travailleurs allemands, on le voit, ne sont nullement aussi paisibles que leurs meneurs.

## Portugal

La vague républicaine monte au Portugal. L'indignation soulevée par l'acte de brigandage de l'Angleterre, ne s'apaise pas.

On sait de quoi il s'agit. La puissante Angleterre s'empare d'une colonie portugaise en Afrique, et menace le petit Portugal de ses cuirassés, s'il résiste. Le Portugal cède. Mais c'est la royauté qui paie la concession. On lui a tout rappelé : le gaspillage des fonds publics, le Tage et la capitale sans canons pour les protéger, les dépenses folles de la Cour.

Pour refaire sa popularité, le roi envoie une somme assez considérable aux régiments, pour améliorer la nourriture du soldat. Mais les régiments versent la somme au Fond Patriotique et refusent le don royal.

Le 11 de ce mois une manifestation, faite pour essayer les forces républicaines, « se compter », a eu lieu à Lisbonne. La couronne royale a été arrachée en pleine place publique du drapeau national et remplacée par un emblème républicain.

L'état de siège et une espèce de coup d'Etat furent la réponse de la Cour. Mais la troupe n'est plus monarchiste. Et selon les prévisions des correspondants anglais, la révolution républicaine est imminente. A moins que l'imprévu ne s'en mêle, avant un mois la royauté sera par terre.

L'Espagne suivra, à coup sûr. Mais en Espagne, la chute de la monarchie sera saluée par autre chose que par la proclamation de la République.

## Bulgarie

*L'Egalité* insère un document concernant les affaires de Bulgarie.

A ce moment où ce sont les agences du gouvernement russe qui fournissent la presse française de nouvelles absolument fausses concernant les affaires de Russie et d'Orient, nous mettons nos lecteurs en garde contre ces « documents ».

Stambouloff, le gérant actuel de la Bulgarie, dont le prince Ferdinand est la poupée, est certainement un coquin. Cela suffit qu'il soit régent pour le savoir.

Mais les agents du gouvernement russe qui travaillent en Bulgarie comme ils ont travaillé en Roumanie et, au siècle passé, en Pologne — avec le résultat connu — sont aussi des coquins. Leur but est d'amener la Bulgarie sous le knout russe.

Au lieu de faire l'éloge des Panitra et autres agents russes, *l'Egalité*, *l'Intransigeant* et le *Matin* et autres feraient bien mieux de raconter les horreurs qui se commettent en Sibérie.

Nous leur envoyons à ce sujet deux documents — deux brochures publiées en Angleterre (*Le Massacre des prisonniers politiques en Sibérie* et *Les Exilés politiques fouettés en Russie*) et nous leur en garantissons l'exactitude *absolue*. Ils feraient mieux de raconter ces faits, que d'insérer les documents fabriqués à l'ambassade russe.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Roanne. — Le compagnon J. Démure, prie les camarades de Béziers de lui envoyer une adresse d'un camarade, 32, rue de Clermont.

Le compagnon Réal, habitant Roanne, demande l'adresse du compagnon du Petit-Noir (Jura), qui signe B.

***

Marseille. — Les camarades de Marseille font part aux compagnons, qui l'ont connu, de la perte du compagnon Moulines père, un ardent propagateur des idées anarchistes.

## PETITE CORRESPONDANCE

M. à Asnières-s-Oise. — Le nouvel abonnement a fini fin janvier.

M. B. à St-Paul-en-Born. — Le journal vous a été expédié à la scierie. Si vous ne l'avez pas reçu, c'est votre exploiteur qui l'a volé.

D. à Saint-Maur-les-Fossés. — Tous les deux mois ça pourra aller, vu le petit nombre.

P. à Brooklyn. — Le camarade Piette est toujours en prison. — La République Argentine vaut les autres.

S. à New-York — Nous vous envoyons ce que nous possédons. Il n'y a pas encore mieux.

B. à Cognac. — Le nouvel abonn. finira fin juillet.

M. à Trélazé. — Nous vous envoyons le dernier exemplaire des « Paroles d'un Révolté » ; l'édition est épuisée, il faut attendre la nouvelle. — Envoyons des brochures en place de l'autre exemplaire.

P. B — Adressez-vous chez Marpon, s'ils ont encore des « Paroles » à 3 fr. 50. — Nous ne pouvons plus en fournir.

El Socialismo à Cadiz. — Nous allons nous renseigner.

Cabot à C. M. à Nîmes. — Gardez Défense de Pini. Prix 5 fr.

Verviers à la « Revanche des Mineurs ». — Impossible de vous seconder pécuniairement.

L. G. à Londres. — Il y a eu oubli de ma part pour P. B ; mais l'abonnement de P. a été servis.

E. C. à Agen. — Ai remis votre lettre au comp. T. qui pourra peut être vous renseigner. — Je n'y connais rien.

T. à Amiens. — Voyez réponse ci-dessus.

B. à Liévin. — Reçus. Les brochures demandées sont épuisées. — Avons besoin des journaux que nous recevons.

Guisse. — Avons 1 fr. à vous remettre.

G. R. à Lavelanet. — P. à Brooklyn. — S. à Roanne. — F. M. La Louvière. — R. à Alger — M. à Nîmes. — M. à Toulon. — H. à Ougrée. — V. et P. à Roubaix. — D. à Romans. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 1428 fr. 05

S. M. à Mustapha 2,10. — W. à Maestricht 0,25. — V. au Revest 0,20. — C. à Bizerte 1 fr. — P. et V. à Paris 2 fr. — A. A. 50 fr. — C. à Bacau 5 fr. — L. 6 fr. — F. à Lunay 0,30. — Weiler 0,30. — M. et V. R. à Londres 18 fr. — A. C. à Lyon 0,30. — Excédent d'écot rue Mouffetard 0,35. — T. rue des Vignolles et V. 0,65. — R. St-M. Londres 6 fr. — De New-York : E. Cardon 2 dollars ; H. Carriur 1 dol. ; E. Glardon 1 dol. ; M. Moreau 50 cents ; L. Chesncant 0,25 ; Raoul Coll 1 dol. ; Beauvais 10 cents ; Ruppert 0,50. — L. Weil 0,50 ; Emile Dupé 1 dol. ; G. Strilling 50 c. ; Le Brouster 50 c. ; En tout 43 fr. 50, dont le quart pour l'achat de la presse. — Saint-Amand-Montrond par B., dont 0,50 de Rameau à Meillan 5 fr. — A. P. Paris 5 fr. — D. à Liévin 0,25. — R. C. à Barcelone 3 fr. — B. à Victor La Coste 0,10. — M. à Trélazé 0,10. — Raulin 0,75. — Marseille, Guérin 2 fr. ; Forma 0,50 ; Glise 0,50. — Pour le tirage de « Aux Jeunes Gens » D. à Foix 20 fr. — C. V. à Bazincourt 0,25. — R. à Argenton-Château 1 fr. — E. B. à Paris 0,25. — Alger, collecte faite au groupe pour l'envoi de journaux 2,65. — Anarchistes de Buenos-Ayres 100 fr. — L. à Calais 0,15. — Excédent d'écot au café Paul 0,70. — L. à Saint-Denis 1 fr. — N. E. à l'Echenot 0,10. — Marseille, collecte faite à l'enterrement du compagnon Moulines père, 5 fr. 50.

Total à ce jour : 1,662 fr. 25.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 513 fr. 55.

S. à New-York 3 fr.

Total à ce jour : 516 fr. 55.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Total rectifié des listes précédentes : 243 fr. 20.

F. R. 5 fr. — Kiskédio 50 fr. — B. à St-V.-la-Coste 1,05. — M. L. 1 fr. — Hamelin 1 fr. — Groupe d'Argenteuil 5 fr. — Remis par Félix Compoint 0,50 ; Mlle Roux 0,25 ; Jouhannet 1 fr. ; Bernhart 2 fr. ; Lemaire 0,50 ; Bonnet 0,80 ; Felix 1 fr. ; en tout 6,05. — Poidevin 0,25. — Groupe du XIVe 5 fr. — D. à Morlanwelz 3 fr. — La « Jeune Garde Cosmopolite » de Verviers 2 fr. — M. à Nîmes 1,50. — G. à Calais 0,50. — E. M. à Valence-d'Agen 0,25. — J. M. à Asnières-s-Oise 0,25. — Un artilleur 0,15. — Quincé 0,40. — Ménard 0,70. — Groupe de Villetaneuse 1 fr. 50. — Souscription des palissonneurs versée par le compagnon B. 4,25. — Armentières, d'un groupe de jeunes anarchistes 2,50. — Verviers J. F. 0,50. — M. B. à Liévin 0,50.

Total à ce jour : 335 fr. 30.

---

SOUSCRIPTION DUVAL. — Listes précédentes 328 fr. 30. — Karthaus : C. Chagnot 0,50. — A. à Marty 0,50. — F. à Reims 1,20. — Total à ce jour : 330 fr. 50.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Le Socialisme césarien. — La Conférence de Berlin.

*Commission des détenus.* — Caisse précédente : 16 fr. — Dépense : Courtois 5 fr. ; Mme G. 5 fr. — Reste en caisse 6 fr.

*Cercle international.* — Caisse précédente : 30 fr. 20. — Reçu : salle Horel 2 fr. 70 ; vente D. de Pini 3 fr. — Dépense : port 2 fr. 30. Reste : 33 fr. 60.

Les anarchistes du quartier Charonne peuvent venir se réunir au nouveau local si ça leur convient. Les réunions ont lieu tous les samedis, 149, rue d'Avron.

Groupe du XIIIe, réunion tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Groupe la *Femme libre*, réunion tous les mardis, salle Pécherand, rue Clignancourt, 36, à 8 h. 1/2.

*Les Révoltés* du XIe et XXe, groupe de propagande anarchiste, réunions tous les samedis soirs à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

Ordre du jour : Organisation d'un meeting à l'occasion de l'anniversaire du 18 Mars.

*Soirée familiale anarchiste.* — Dimanche 2 mars, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant, conférence suivie de soirée familiale. Chants, poésies, etc. Entrée libre. Les compagnes et compagnons sont invités.

Conférence par le compagnon Leboucher.

*Le Réveil du XVe*, nouveau groupe communiste-anarchiste, grande soirée familiale organisée pour samedi prochain 1er mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle Roques, 72, boulevard de Grenelle. Causerie et chants.

Pantin. — Samedi 1er mars, à 8 h. 1/2 du soir, 32, rue du Pré-Saint-Gervais, au premier, réunion des anarchistes des quartiers d'Amérique, Saint-Fargeau et du canton de Pantin.

Ordre du jour : Organisation d'une soirée familiale pour le samedi 15 mars.

*Les Insurgés*, groupe anarchiste, tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir, maison Rousseau, 131, rue Saint-Martin.

Grenoble. — Le groupe l'*Avant-Garde anarchiste*, invite tous les compagnons à assister à ses réunions qui ont lieu tous les dimanches à 7 heures du soir, rue Trécloitre, 29, au premier.

Saint-Quentin. — Il y a convocation très urgente pour les compagnons anarchistes le 2 mars, chez Tanton, rue Saint-Phal, 57, à 7 heures précises.

Reims. — Les anarchistes de Reims sont convoqués pour le samedi 8 mars, salle du café Saint-Maurice, rue du Barbâtre, 153.

Organisation d'une soirée familiale pour l'anniversaire du 18 Mars. Fondation d'une caisse de conférences anarchistes.

---

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 25 — 5 CENTIMES — DU 8 AU 14 MARS 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Abaissement

C'est un joyeux moment que le Carnaval, tout le monde s'amuse et festoie, il y a des exceptions pourtant, à preuve le malheureux mort dans son taudis de l'avenue Parmentier, — *mort de faim* — à l'âge de soixante-dix ans, ou bien encore le pauvre marchand des quatre-saisons, sans asile, qui est allé crever de famine et de misère comme un chien perdu, sur un banc du boulevard de Grenelle. Un peintre en bâtiment, sans ouvrage, depuis les gelées, se pendait à Londres ces jours derniers, n'ayant pas l'effroyable courage d'attendre la mort par la faim, et le *coroner* déclarait à l'enquête que cet homme s'était suicidé dans *un moment d'aliénation mentale !!!*

En province, à Montaure (Seine-Inférieure), il n'y a pas longtemps, une veuve et son fils, sans pain, chassés de chez eux par le propriétaire, se sont pendus, laissant après eux une pauvre enfant paralysée ; et, plus nouvellement encore, le petit paysan arrivé à Paris à pied de la Dordogne pour chercher, auprès de sa mère disparue dans la grande ville, des secours pour ses cinq frères et sœurs plus jeunes que lui, et pour le vieux grand-père de 86 ans, que la mort du père laissaient sans ressources, pauvre enfant qu'on a dû conduire à l'hôpital mourant d'inanition.

Et combien d'autres drames où le prolétaire joue éternellement le premier rôle, mais qui seraient trop longs à rapporter ici, car la liste en est interminable. Ah ! quelle joyeuse chose que la vie ! — que le carnaval de Nice a été beau, paraît-il, et comme le môme d'Orléans se paye des bons gueuletons en prison !

***

Il y a quelques jours, je sortais d'une réunion anarchiste, électorale pour la fôôôrme, un pauvre malheureux, vieil ouvrier, marchait devant moi et je l'entendis dire à un sien ami — « que les travailleurs aient leur part du gâteau, autant dire de prendre la lune avec les dents » — mais n'est-ce pas à pleurer des larmes de rage quand on voit des malheureux prolétaires abêtis et abrutis par *leurs maîtres* au point de rester, avec résignation, croupir dans leur misère et leur souffrance comme cet idiot de Job sur son fumier ? — C'est bien difficile de faire comprendre à ces victimes idiotisées, à ces esclaves, qui se résignent bêtement, qu'ils sont des hommes comme les patrons qui les mettent au-dessous du niveau des animaux, et que s'ils voulaient secouer le joug, ils verraient bien vite ce que peuvent les patrons sans eux, tous êtres inutiles, incapables d'accomplir aucun travail sans les bras vigoureux des ouvriers ; c'est certes bien difficile de faire entrer des idées de liberté et de virile fierté dans certains cerveaux obscurcis par l'abaissement de la misère ; mais plus la nécessité est grande, plus la nécessité est urgente d'éclairer ces malheureux, de leur faire comprendre enfin que s'ils sont souvent sans asile et sans pain ce sont ces dirigeants devant lesquels ils se prosternent qui les volent, qui les exploitent et quand ils sont malades ou vieux, qui les jettent sur le pavé pour y crever de faim.

***

Un journal réactionnaire racontait complaisamment il y a quelques jours, qu'un vieillard est mort à Milan à l'âge de 109 ans ! et qu'il avait travaillé jusqu'au dernier moment pour gagner sa vie. Voyez vous ce plus que centenaire *travaillant !* — n'est-ce pas une infâmie. A quel âge donc un ouvrier a-t-il le droit de se reposer ?

En ce moment les rues sont encombrées de conscrits qui braillent en se réjouissant. De quoi diable se réjouissent-ils ces braillards ? — Ils vont cependant rentrer dans une période de captivité et de servage des plus humiliants. Mais ils sont déjà tellement abêtis, les malheureux, qu'ils se figurent remplir un rôle très honorant, ils ne comprennent pas à quel abaissement ils se soumettent ; un monsieur qui aura un pauvre bout de galon sur son bras, soit qu'il soit sergent ou colonel, va, sur un ordre de lui, les faire trotter, courir, aller et venir avec une docilité qu'on ne peut même pas obtenir d'un troupeau de mouton. Ils seront enfermés dans une caserne qui ressemble à une prison, ils porteront une livrée comme les galériens, ils serviront d'engrais sur les champs de bataille ou aux colonies, au caprice des gouvernants ; ou ils égorgeront leurs frères.

Oh ! le joli métier que celui de soldat ! — Et leurs pères en place de leur prêcher la liberté et la résistance, les laissent faire. Ah bien oui ! ils ont bien autre chose à faire les pères que s'occuper de leurs enfants, ils courent aux urnes, il faut voter, envoyer à la Chambre, gagner vingt-cinq francs par jour, un monsieur qui se fout d'eux et qui a rudement raison, entre parenthèse.

Les gogos se pâment devant les fanfaronnades du petit charlatan d'Orléans et les dirigeants condamnent Mertz ! Oh ! abaissement !

Mais la mesure finira par être pleine un jour ou l'autre, à force d'abaissement et de rampement aux pieds des dirigeants ceux d'entre les prolétaires qui ont du cœur finiront bien par se révolter et faire comprendre aux autres qu'on les a assez abreuvés de honte et de souffrance, qu'il est enfin temps que cela finisse, que les rôles changent, que les prolétaires rentrent en possession de ce qu'on leur a volé et que les dirigeants disparaissent dans le néant. Quant donc ces mots creux avec lesquels on amuse le peuple, disparaîtront-ils de toutes les langues civilisées, *Patriotisme* et *Suffrage universel* — Patriotisme synonime d'assassinat et Suffrage universel, amusette pour les imbéciles qui se mettent eux-mêmes le cou sous le pied d'un tyran qu'ils se sont donnés beaucoup de mal à ériger. Assez d'abaissement comme cela, il est temps de relever la tête.

## GRÉVE GÉNÉRALE

En 1883, les chambres syndicales convièrent à l'esplanade des Invalides les sans-travail, les faméliques dans l'espérance de tenter une action révolutionnaire. Depuis, les chambres syndicales ont suivi leur marche ascendante vers l'évolution humaine.

Après cet élan généreux, cette âpreté de lutte à l'Esplanade, plusieurs chambres syndicales, particulièrement celle de l'alimentation, s'adressèrent aux pouvoirs publics, faisant des démarches toutes particulières, implorant ceux-ci, suppliant ceux-là ; ce ne furent que promesses mensongères, déceptions sur déceptions.

***

Aujourd'hui, enfin, les travailleurs désabusés comprennent que leur complète émancipation ne se réalisera que par une violente contrainte, et leur cri se résume dans « l'idée de grève générale.

N'est-ce pas la plus sublime marque d'indépendance que peuvent montrer les travailleurs, en affirmant que leur propre force suffira à élever au pilori de l'histoire contemporaine les quelques milliers d'oisifs, détenteurs du sol et des instruments de travail.

N'est-ce pas affirmer qu'on veut se débarrasser du lourd fardeau qui pèse sur leurs épaules lassées et meurtries.

N'est-ce pas jeter loin d'eux cette tourbe de politiquailleurs, incapables de quoi que ce soit ; vivant de l'ignorance du peuple en le flattant dans ses vanités.

Oui, ils ont surtout compris qu'ils sont une force inéluctable ; c'est là, la condition *sine qua non* de la grève générale.

Partout, dans le monde entier, les exploités regimbent, entrevoyant dans la demi-clarté des revendications ouvrières, l'image de la société future où chacun trouvera son bonheur dans celui d'autrui ; c'est une cohésion de forces capables de changer la face des choses.

Cette grève générale n'aboutira, qu'entraînée par la conséquence des grèves intermittentes ; c'est la tache d'huile imprégnant le monde entier de son esprit conscient de révolte.

***

Lors des grèves de Wesphalie, Bismarck a compris le danger, puisque lui-même implorait les compagnies minières d'agir avec plus de sagacité.

L'Angleterre a montré sa puissance ouvrière, lorsque les travailleurs des docks et du port se croisèrent les bras.

La Belgique est toute remuante, le volcan est prêt à cracher.

En Italie, les paysans s'insurgent contre la féodalité terrienne.

La « libre » Amérique se prépare aussi.

L'Espagne n'attend qu'une occasion pour entrer dans la mêlée.

La Révolution plane sur le Vieux-Monde, c'est

l'épée de Damoclès suspendue sur la tête des exploiteurs cosmopolites.

Propagandistes, agitateurs de la vérité, redoublons d'énergie et sûrement nous terrasserons la vieille société ; après, seulement, nous aurons l'expansion de la liberté et de la justice sociale.

Le paysan n'est-il pas las de se courber sur la terre ? lui fouillant les entrailles, la fertilisant au bénéfice des féodaux terriens.

Le mineur n'est-il pas à bout ? risquant sa vie à chaque minute, et sachant que le produit de son travail incessant, pénible, entretient les orgies et la dépravation de la classe dominante.

Le soldat n'est-il pas dégoûté de porter la tunique avilissante ; ne préférerait-il pas à la caserne, une société harmonique, où ses goûts prendraient un libre essor ?

Le citadin n'est-il pas en lutte continuelle avec l'existence, où son seul commensal s'appelle *misère*.

L'artiste, l'inventeur n'ont-ils pas de cruelles déceptions devant les capitalistes et les platitudes qu'ils sont amenés à faire.

Si nous tous, les producteurs, nous en avons assez de cette vie de misère et d'amertume, — que pouvons-nous attendre des gens d'en haut ? ne nous ont-ils pas assez volé, rançonné, exploité, — oh si ! et c'est précisément la seule raison qui nous fait admettre la grève générale, non pas pour acquérir une augmentation de salaire ou autre niaiserie, mais dégagée de ces nébulosités, nous voulons que tout ce que l'univers possède, — depuis la matière brute jusqu'à la chose la plus esthétique, — profite à l'Humanité.

Nous voulons la libre entente du travail, sans maîtres, sans lois, mais simplement groupé par affinités. Puisque la grève générale est la pierre angulaire de notre affranchissement, crions *vive la grève générale.*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Lagnes. — Une conférence a eu lieu mercredi 12 février, organisée par le groupe d'Etudes sociales *Les Paysans socialistes* de Vaucluse, dans la grande salle du café Martin.

Malgré le mauvais temps, environ 300 personnes assistaient à cette conférence dans laquelle le compagnon Tortelier a démontré aux travailleurs que la cause de leur misère n'est pas dans telle ou telle forme de gouvernement, mais bien dans l'organisation même de la société ; organisation telle que tout progrès fait par la science est un accroissement de misère pour les travailleurs, et il les invite à ne plus se laisser endormir par ces charlatans politiciens, et à se préparer pour la Révolution sociale qui s'approche et dont tous nous voyons les signes précurseurs.

Des brochures anarchistes ont été distribuées dans cette conférence.

Le compagnon Tortelier a donné également une conférence à l'Isles-sur-Sorgues, ayant pour sujet la crise industrielle et agricole. La soirée a été également bonne pour la propagande.

***

Angers. — *Situation.* — Ce qui a entravé singulièrement notre propagande, c'est celle précédemment faite, propagande possibiliste, il est vrai. La plupart de ces vaillants lutteurs de classe (!), sont aujourd'hui bien casés ; les uns anciens conseillers municipaux gênants, les autres aspirant à le devenir, ont obtenu pour prix de leur silence, soit des places de concierges de musées ou de tribunaux, soit de garçons de bureau de l'état civil, etc... on en rencontre partout ; c'est sans doute ce qu'ils appelaient dans leur langage imagé : « La conquête des pouvoirs publics ».

Les possibilistes de bonne foi qui se sont sincèrement ralliés à l'Anarchie et les nouveaux venus sont peu écouté en réunion ; le peuple qui ne sait pas établir la différence entre nous et ces intrigants, se dit : ces gens-là sont du même calibre, ils postulent également pour une sinécure. Enfin, pour finir la série des apostats, le *grrand citoïen* Gaisné, aujourd'hui bourgeois patenté, mais qui, il y a quelques années encore s'élevait avec tant de verbe et de fureur contre la bourgeoisie et la calote, vient de faire baptiser les deux gosses de sa légitime, l'un a 16 ans et l'autre a 9 ans ; je ne serais pas étonné de le voir un jour marguillier de sa paroisse. Quelle dégringolade mes amis ! le « parti ouvrier ange-vin » suit les traces de son digne grand frère de Paris.

Aux ardoisières, la propagande est plus efficace, les traîtres ont fait défaut dans cet endroit, et l'Anarchie a été salie par tous comme la planche de salut. Ces rudes travailleurs parlent peu, mais lorsque, mis à leurs aises, ils dépeignent ce qu'ils éprouvent, quel torrent de haine s'échappe de leur bouche ! La misère qu'ils endurent est terrible, une surproduction insensée a permis à la compagnie exploitante de réduire les salaires à un taux dérisoire.

Un ouvrier d'*à-haut*, courbé à concasser et fendre l'ardoise, de l'aurore au crépuscule, par tous les temps, abrité seulement par un paravent-paillasson, arrive à gagner 60 francs par mois, mais en trimant dur ; l'ouvrier d'*à-bas*, à l'abri lui, des intempéries, mais non des blocs qui se détachent de la voûte, gagne 1 fr. 50 par jour, 2 francs dans les bonnes journées.

Il se passe peu de semaines que l'on n'ait à déplorer d'accident. La compagnie paie, après bien des façons de sa part, une légère indemnité ou une faible pension aux veuves ou orphelins ; cette pension est du reste alimentée par des retenues faite sur les maigres salaires. Cette retenue ne doit pas être l'un des moindres revenus de la compagnie, si l'on considère qu'elle exploite environ 3,000 ouvriers, et, qu'il n'y a pas de contrôle ; comme à Terrenoire, du reste.

Un stock énorme de marchandises prêtes à livrer, encombre les magasins ou les buttes, on dit qu'il y en a au moins pour douze ans d'avance. Les ardoises façonnées par chaque ouvrier sont numérotées et classées, et si au moment de la livraison on la trouve mal façonnée, la compagnie ne se fait pas de scrupule de retenir le montant de cette façon sur le salaire de l'ouvrier, y eût-il dix ans qu'elle fut à traîner en magasin.

Un ouvrier à qui la chose est arrivée, a dit à son directeur : mais puisque vous trouvez mon ardoise mal façonnée et invendable, et bien j'ai besoin d'ardoises, je l'achète, on aura au moins pas à me retenir la façon. On lui a livré l'ardoise, retenu le montant sur sa paye, et la façon aussi. Si vous n'êtes pas content, allez voir à côté.

Les cas de révolte sont bien rares, il n'y a que trois ou quatre gisements en France ; et, du reste, une fois sacqué par une compagnie et signalé, c'est inutile de se mettre sur le trimard.

J'ignore ce que le destin réserve aux bourgeois de la Commission des Ardoisières, mais je me doute fort que si une réédition de la *Marianne* éclate, les camarades de cet endroit, avant de se porter sur l'*Hôtel de ville* d'Angers, leur feront passer un vilain quart-d'heure.

A quand, forçats de la carrière ! la revanche de 1856 ? Rappelez-vous vos aînés fusillés sommairement ou transportés à Cayenne. Le sang des vôtres crie toujours vengeance !

***

Cognac. — Si je n'étais pas embarrassé comme je le suis pour faire une lettre, c'est avec plaisir que je vous aurais adressé le compte-rendu d'une réunion qui vient d'avoir lieu à Cognac, à propos d'une élection au Conseil général.

Pour la première fois les causes de la misère du peuple ont été expliquées à la tribune dans notre ville ; et ce qui a le plus ébahi les avocassiers bourgeois, c'est que les approbations des travailleurs se sont manifestées à toutes les phrases, expliquant la fourberie des mendiants du suffrage dit universel.

Aussi faut voir comment l'*Ere Nouvelle*, torchon clérical, me traite ; après m'avoir qualifié de « possibiliste » qui demande l'abstention, je deviens un hermaphrodite ou plutôt un nihiliste. Puis, ne pouvant contester l'approbation des idées émises, l'infect personnage qui inspire la feuille de chou en question, se rattrape sur la difficulté de ma prononciation. Quelle intelligence !

***

Choisy-le-Roi. — La foire électorale qui vient de se terminer par l'envoi au Marais Bourbon du nommé de Belleval et la seconde veste de l'ex-ministre Goblet a fourni aux camarades de Choisy-le-Roi l'occasion d'exposer nos idées par des affiches et dans trois réunions successives. Dans l'une d'elles, organisée par les boulangistes, le député Gabriel répondant au compagnon Paulet, voulut bien avouer en passant que « l'Anarchie a des penseurs sérieux, que cet idéal suivra son cours et viendra à son temps, lorsque les hommes seront parfaits, mais d'ici là il faut de l'autorité, des sergents de ville et des gendarmes ! » Dans la dernière réunion organisée par les gobletistes, Malato eu beaucoup de peine à faire entendre quelques mots, tellement les bourgeois avaient à cœur de ne pas le laisser parler.

***

Saint-Quentin. — Le mois dernier est mort le compagnon Moral, le vaillant lutteur bien connu de tous les compagnons et du peuple Saint-Quentinois, car c'est lui le premier qui y parla d'Anarchie. Ce compagnon avait demandé à être enterré civilement, mais sa femme encore remplie des préjugés de la religion, profita de son état de faiblesse des derniers jours pour faire venir le prêtre. Là-dessus, les chefs du Parti ouvrier ont été raconter que notre ami s'était confessé, etc. Nous avons protesté et nous avons rédigé un papier qui doit empêcher le retour de semblables accaparement de moribond. Notre appel a déjà été publié dans la *Révolte*.

***

Dimanche 23 février, une conférence anarchiste organisée au profit du *Bandit du Nord*, a eu lieu à Saint-Quentin, par le compagnon Lorion.

Cette réunion décidée seulement deux jours avant, n'a réuni qu'une centaine de compagnons et une cinquantaine de collectivistes et possibilistes. Néanmoins, le compagnon Lorion recherchant surtout la discussion, a commencé la séance en réfutant la propriété, la religion et la patrie ; ensuite il a continué à discuter sur l'inutilité du suffrage universel, et a démontré que ce ne sera que par la révolution violente que nous pourrons conquérir la place que, sans distinction de races, la nature nous a donné à tous par le fait de notre existence.

Puis, répondant aux attaques calomnieuses des partisans du bulletin de vote, il les provoque à la discussion et à la contradiction.

C'est alors qu'un des chefs du parti socialiste-révolutionnaire, qui se trouvait « accidentellement » dans un lieu où se réunissent des malheureux exploités, cherchant les moyens de s'émanciper, demande la parole parce que le compagnon Lorion l'invite à monter à la tribune, et vient nous répéter ce que tous les solliciteurs nous ont dit jusqu'à ce jour.

***

Bessèges. — Un de nos amis, le compagnon Combaco, est mort dernièrement dans une commune voisine, des suites d'un accident de mines. Nous avons été l'accompagner à sa dernière demeure, mais il nous a fallu le porter à bras, le maire, un soi-disant socialiste, nous ayant refusé le brancard de la commune, sous l'instigation du curé. Deux discours ont été lus au cimetière, dont un seul disait bien qui était notre ami et ses doctrines.

***

Troyes. — Nous recevons du bureau de la réunion dont nous avons rendu compte dans le N. 23 une longue protestation par laquelle ils affirment que le compagnon Duhoux n'aurait pas eu à réfuter le citoyen Pedron sur la conquête des pouvoir publics, vu que celui-ci en n' a pas parlé.

Nous n'avons aucune raison de mettre en doute la bonne foi du correspondant qui nous a adressé ce compte-rendu, et l'affirmation seule du bureau est insuffisante pour nous convaincre, nous enregistrons toutefois sa protestation, vu que n'étant pas à la réunion, nous ne pouvons savoir comment cela s'est passé. — Toutefois nous relèverons ceci, c'est que si le citoyen Pedron n'a pas parlé de la conquête des pouvoirs publics, il n'en est pas moins vrai que c'est un des principaux articles du programme ouvrier et que les critiques que nous avons insérées ne tombent pas si à faux que cela. — Quant à savoir s'il y avait 50 anarchistes dans la salle, selon le compte rendu ou 12 selon les protestataires, savoir : si on a crié assez au compagnon Duhoux et si on a voté des ordres du jour contre lui, cela ce sont des chinoiseries qui nous importent peu ; on aurait eu tort d'atténuer ou de grossir certains faits, mais cela n'enlève rien à la portée des critiques émises.

## Belgique

Verviers. — Les spirites de Poulseur avait organisé une conférence le 2 février. Le célèbre orateur

avec Dieu, qui devait venir apporter la consolation aux nombreux crève-de-faim de cette localité, a été complètement déçu.

On avait pris toutes les précautions pour qu'il n'y eut que des spirites. Ils avaient bien placé trois ou quatre affiches chez leurs frères en croyance, et une sur le local du groupe, où devait avoir lieu la comédie. Enfin, rien de plus jésuitique.

Tous les spirites avaient été convoqués par leur organe et les trois ou quatre affiches cachées, n'était que pour la forme. La conférence devant être publique, le grand philosophe F. Faulsen, de Liège, comptait bien ne parler que devant des spirites, voilà pourquoi il acceptait la controverse et aussi parce qu'il se trouvait dans une très petite commune où les habitants n'ont absolument aucune notion de la Question sociale. Voilà aussi pourquoi il avait pris pour sujet : *La Question sociale et l'Idée religieuse.*

Le compagnon Guilmot qui venait d'apprendre la chose une heure auparavant s'était empressé de s'y rendre.

Le président du groupe ouvre la séance (car ces gens-là, ici comme partout, ont toujours besoin de quelqu'un pour donner et reprendre la parole). Il recommande au public, qui se composait d'une centaine de personnes environ, à peu près tous spirites, ça ne pouvait manquer, d'avoir une attention religieuse, après quoi il donne la parole au grand orateur F. Faulsen.

Le petit bonhomme a commencé ces calembredaines en lançant ça et là, quelques mots de mépris au gouvernement catholique qui ne fait rien pour la classe ouvrière, ceci dans l'intention de s'attirer les sympathies des quelques ouvriers qui n'étaient pas du groupe ; mais il eût bientôt abandonné sa thèse en déchaînant toutes ses ordures sur les ouvriers ivrognes, qui selon lui sont l'unique cause de notre misère. Il s'est bien déclaré socialiste, mais pas révolutionnaire (ça se comprend).

Après avoir débité toutes les bêtises qui se passent dans le monde invisible, il a conclu que toutes les religions contraires au spiritisme, entretenaient l'ignorance, l'égoïsme, qui conduit à la barbarie, à la férocité et à l'Anarchie (qui est la bête noire de notre petit bourgeois).

Aujan fait appel à la contradiction.

Le compagnon Guilmot monte à la tribune sacrée, et par quelques arguments simples et bien placés, a su très facilement remettre notre petit bonhomme à sa place en lui demandant s'il n'avait pas perdu la boule, de venir associer un Dieu inventé à la misère du peuple, comme s'il suffisait de croire à la réincarnation, pour avoir du pain sur la table. Quoique nous ne soyons que des ouvriers, nous ne sommes pas assez bêtes pour croire à vos boutades, vous feriez mieux d'aller prêcher aux bourgeois, la restitution des biens qu'ils nous ont volés, et je suis sûr que s'ils y consentaient, nous n'aurions pas besoin de votre lumière pour constater notre amélioration.

D'ailleurs, vous ne connaissez pas le premier mot de la question sociale, elle se résume par ces trois ci : *Bonheur*, *Aisance* et *Liberté*, et vous venez de dire que vous n'étiez pas révolutionnaire. Je comprends, pourquoi. Votre dogme, comme tous les autres, prêche la soumission (interruption du conférencier. *Nous ne prêchons pas la soumission*). Alors vous ne savez plus ce que vous êtes, si vous ne prêchez pas la soumission, vous devez admettre la révolte, et vous venez de dire que vous n'étiez pas révolutionnaire, et vous avez méprisé l'Anarchie.

Je m'adresse à l'auditoire et je lui demande s'il préfère un ennemi sincère à un ami hypocrite.

Nous, anarchistes, nous sommes sincères, notre histoire compte des héros qui ont donné leur vie pour soutenir leur conviction, malgré que nous ne croyons pas revenir, pour jouir des bienfaits dont nous avons été privés, vous avez dit tout à l'heure que la religion catholique avait fracturé l'Évangile et cependant vous reniez vos propres propos; Oh! je connais votre évangile qui consiste à dire que Dieu a donné la fortune aux riches, pour leur faire subir une épreuve, que s'ils ne font pas bon usage de leur fortune ils seront punis par où ils ont péché; c'est-à-dire que l'exploiteur redeviendra un exploité et le pauvre un millionnaire s'il a « su souffrir avec résignation et soumission ».

Mais, n'est-ce pas là un mensonge qui saute aux yeux; s'il en était ainsi il n'y aurait plus d'ouvriers, à moins que votre Dieu ne soit un assassin qui punit jusque dans la dernière génération la faute d'un seul. Vous vous dites socialistes, et je constate que vous êtes les pires ennemis du socialisme, votre dogme n'est rien moins qu'une soumission à l'oppression, une obéissance à l'autorité, puisque vous débitez toutes les calembredaines sous forme de consolations.

J'en appelle à mes compagnons de misère, si, comme vous le dites, nous devons souffrir sans nous plaindre, c'est-à-dire sans nous révolter, et nous résigner à espérer une meilleure vie dans une nouvelle réincarnation.

Belle consolation que vous nous apportez-là. Mais apprenez que nous ne sommes pas des idiots, et que votre philosophie que vous appelez si pompeusement « la Lumière et la Vérité devant la Science », n'est en réalité que ténèbres, mensonges et ignorance, condamnées par la société universelle comme une plaie de l'Humanité, et que tout homme sincère doit employer tous ses efforts à la faire disparaître par la prochaine Révolution.

Je conclus et je vous conseille pour une autre fois d'aller dans les milieux bourgeois prêcher le bon usage de la fortune, les consolations et les châtiments d'outre-tombe, car eux seuls forment l'infâme barbarie, que vous attribuez à l'ouvrier ivrogne.

Ils ont grand besoin de s'améliorer et de croire à un châtiment les bourgeois, car le « Dieu » des anarchistes ne les épargnera pas. Notre Messie à nous, c'est la Révolution sociale qui les fera disparaître jusqu'au dernier, et nous croyons sincèrement qu'elle seule peut nous donner *bonheur, aisance et liberté.*

Ces deux vérités étaient si difficiles à digérer, que notre ami fut plusieurs fois interrompu par le président qui le priait d'abréger, qu'il n'avait encore rien dit, — toujours la même thèse, un mot de vérité est toujours de trop chez les endormeurs.

Il n'a pas été applaudi, si ce n'est par les adhérents du groupe, dont le président avait la direction ; s'il ne leur eût fait signe personne n'aurait applaudi, et puis il fallait bien encourager l'Ours, surtout quand il risqua de répondre en disant que l'Anarchie ne serait possible que quand l'égoïsme sera disparu, c'est-à-dire que nous serons des anges, mais malheureusement nous sommes encore des démons, et notre ami de lui dire, vous admettez que l'idée est juste, cela me suffit.

Après la conférence les commentaires allaient leur train dans les cafés. Notre ami était assailli de demande d'explications. Quand aux petits bourgeois, je crois bien qu'il ne reviendra plus. Somme toute, bonne journée pour la propagande.

## Allemagne

Voici le résultat définitif des élections, comparées à celles de 1887 : 7,031,460 personnes ont pris part au vote cette année, et 7,487,991 en 1887 ; cela fait plus de 450,000 abstentions. Les conservateurs ont obtenu 919,446 voix, soit 274,858 de moins qu'en 1887. Les conservateurs-libres n'ont que 457,936 voix 235,259 voix de moins. Les libéraux-nationaux ont perdu 489,046 voix, mais ils en ont toujours 1,169,112. Le centre a 1,420,438 voix et n'en perd que 206,657. Les radicaux gagnent 202,561 votants et arrivent avec 1,147,863 voix. Enfin les démocrates socialistes gagnent plus d'un demi-million de voix (587,405) et comptent 1,341,587 voix. Les Alsaciens perdent 147,175 voix et n'en ont plus que 100,479.

Les partis du gouvernement n'ont ainsi que 2 millions et demi, et l'opposition 4 millions et demi, et Bismarck abandonne les libéraux pour s'appuyer sur les conservateurs.

Il fallait s'y attendre. La montagne impériale accouche d'une souris. On ne causera « la fameuse « Conférence du Travail » que de limiter le travail des enfants et des femmes, ainsi que de la célébration du dimanche. Quant à la journée de travail des ouvriers adultes, on l'a déjà enterrée. On aura compris qu'on ne pouvait dire là-dessus que des bêtises.

Mais le coup de théâtre est joué, et le jeune officier de Berlin va présenter un projet de loi pour limiter les attributions de la Chambre et augmenter — celles des ministres, c'est-à-dire, de l'empereur.

On a usé des socialistes et des radicaux pour mettre en déroute les libéraux, qui s'y seraient opposés ; et, la chose faite, on dira aux socialistes : « Soyez sages, mes enfants ; comprenez vous-mêmes que la journée de 8 heures, votée d'emblée, serait la ruine de l'industrie allemande ; deux millions de travailleurs seraient jetés sur le pavé. Avouez que vous n'êtes pas assez bêtes pour y avoir cru. Pour vous, ce n'était qu'un moyen d'arriver à la Chambre. Enfin, vous y êtes, soyez donc raisonnables, et vous aurez bientôt un Ministère de Travail avec force ministres, sous-secrétaires et tout le reste. Et si les travailleurs bougent, nous les fusillerons ensemble, — n'est-ce pas ? »

Voilà le résultat net de tout ce tapage. Les travailleurs n'y comprenant plus rien ; le socialisme oublié ; la chimère de huit heures ayant pris sa place ; et, par dessus tout, encore plus de centralisation et d'arbitraire gouvernemental, — si ce n'est la guerre pour sortir de l'imbroglio.

Il n'y a qu'une chose de bonne en tout cela. L'imbroglio prépare la Révolution. En 1640-1688, c'était l'Angleterre, en 1789 la France. Ce serait maintenant le tour de l'Allemagne.

## Espagne

Nous avons reçu le premier numéro d'un nouvel organe anarchiste, *El Proletario*, qui se publie à S. Feliu de Guixols, Mayour del Centro, 43, 1°. Nous y relevons la nouvelle d'un concours ouvert par les groupes *El Errante* y *Paris* sur le thème suivant :

Considérant que pour établir l'Anarchie, il est nécessaire de transformer l'organisme de la société actuelle, et que la société de l'avenir doit avoir une *administration* pour l'échange des produits afin de garantir la consommation sur le plus grand pied de justice : « Comment pourraient avoir lieu la production et la consommation en Anarchie? »

Prix décernés : 25 francs et divers objets.

## Irlande

*Recensement officiel de l'Irlande.* — 343,931 familles habitaient des huttes composées d'une seule chambre aux murailles de tourbe ou de pierres grossières et d'un toit de terre, n'ayant pas plus de trois ou quatre pieds de haut, sans cheminée, sans fenêtre et sans pavé. 566,659 familles demeuraient dans des cabanes qui n'étaient pas autrement construites mais qui avaient trois ou quatre chambres et quelquefois une cheminée et une fenêtre. En d'autres termes, à peu 77 p. 100 de la population habitaient des cabanes sans pavé, sans cheminée et sans fenêtre. Deux familles vivaient ensemble dans 21,463 de ces maisons, trois familles dans 1,698 et quatre dans 20, et une seule cabane contenait neuf familles, une autre onze familles...

## Roumanie

Bukarest. — Les patrons boulangers se sont mis en grève, refusant de vendre le pain aux prix fixés par la mairie. N'ayant plus moyen de réduire le salaire des ouvriers, c'est sur le compte des consommateurs, que les patrons cherchent à augmenter leur profit. De sorte qu'à côté des ouvriers boulangers et autres qui se trouvent ainsi sans travail, la population pauvre en souffre aussi à cause du manque de pain.

Le gouvernement est décidé d'expulser les boulangers étrangers (grecs), sous prétexte qu'ils seraient les instigateurs de la grève. Mais ce sont là, disons-le en passant, les petits bourgeois qui ne disposent pas de grands capitaux et surtout qui n'ont pas comme étrangers le droit d'électeurs. Ils peuvent donc être sacrifiés pour le triomphe de l'ordre et ça sera ensuite, pour les naïfs, une preuve contre la solidarité du gouvernement et de la bourgeoisie.

## États-Unis

Une loi récente de l'Illinois punit le troisième vol de 20 ans de prison et le quatrième, attentat à la propriété, de la détention perpétuelle.

Il est bien entendu qu'exception est faite pour les Gould, Mackay, Astor et Cie.

* * *

*Un exemple que peu de bourgeois imiteront.* — Un prédicateur américain, le Révérend C. Sheldon, de Topeka, a essayé de voir par lui-même quels obstacles un ouvrier qui cherche du travail doit surmonter. Il s'affubla d'habits de travail et se mit en route. « Je m'adressai dans plusieurs maisons de charbon, à plusieurs gares, à plusieurs maisons de denrées et dans des localités différentes. Pendant plusieurs heures consécutives je fis de mon mieux, mais sans succès. Je dus reconnaître qu'un homme énergique, en bonne santé comme moi, qui est disposé à accepter n'importe quel travail, n'en pouvait pas trouver, après avoir marché pendant dix lieues et s'être adressé à des places où d'habitude des ouvriers étaient demandés.

Je ne puis me défendre de la pensée que notre monde est sans pitié. Vers le soir, le froid m'avait saisi à tel point que j'étais prêt à travailler pour rien, et je priais un homme qui enlevait de la neige

entre les voies du chemin de fer, de me laisser faire son travail pendant un instant. Il accéda à ma demande, et je pus au moins me réchauffer un peu en travaillant. »

En fin de compte cependant le pasteur trouva un homme qui lui laissa charger du charbon pendant une heure, ce qui lui valut juste de quoi payer son quartier de nuit. Il raconte plus loin que les ouvriers des différentes entreprises auxquelles il s'est adressé ont été très complaisants et qu'un d'eux lui avait offert le souper et le coucher dans sa pension dans le cas où il ne trouverait pas d'occupation. Le pasteur reconnaît avec un soupir qu'il a trouvé les choses tout autrement qu'il ne se les représentait, et qu' « une moitié du monde ne sait pas comment vit l'autre moitié ».

### Brésil

Il paraît que la République ne s'est pas établie si paisiblement que le vantent les bourgeois radicaux, car on compte qu'il y a eu 121 fusillés.

### Uruguay

Dans l'avant-dernier numéro, nous avons annoncé l'apparition d'un nouvel organe anarchiste *La voz del traballador*. Nous en avons déjà reçu les 6 premiers numéros. Le journal est écrit en espagnol et italien.

## AUX CAMARADES

Nous venons de faire tirer *AUX JEUNES GENS*. Nous tenons cette brochure à la disposition des camarades au prix de 7 francs le cent.

D'autre part nous préparons une rééditon des *Prisons* (deuxième), *Richesse et Misère* (deuxième), *Entre Paysans* (troisième). Mais pour cela il faudrait que les camarades nous facilitent la besogne en nous aidant à écouler rapidement les brochures en vente et au besoin en souscrivant d'avance pour un certain nombre de brochures à paraître. Quelques cents de la part de chaque groupe et ça irait tout seul, nous attendons les réponses.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le compagnon L. Roudier prévient les camarades qui correspondent et ceux qui voudraient correspondre avec lui, qu'il a quitté Châteaurenard et qu'il est actuellement à Pont-d'Avignon (Gard), maison Vermale.

***

Le compagnon Mollet prévient les camarades et les groupes qui voudraient se mettre en relation avec lui) d'adresser leur correspondance chez Roudier, à Pont-d'Avignon (Gard), maison Vermale.

***

Le groupe *La Eibre Initiative* informe les compagnons qui désireraient se procurer la photographie de Pini, peuvent se la procurer en envoyant 75 centimes en timbres-postes de tous pays à l'adresse de Luigi Giovanni, 28, Gresse street, Rathbone place, Londres.

***

Le compagnon Says, pour des raisons personnelles ne pouvant plus recevoir les correspondances des groupes et des compagnons qui étaient en correspondance avec lui, les prie de bien vouloir les adresser désormais au compagnon Puillet, rue Louis Blanc, 21, à Lyon.

***

Le compagnon Morel, rue Moncey, 194, à Lyon, prie les compagnons d'Alger, Xixonet et J. Raymond ainsi que le comp. Faure de Gourraya, de lui donner de leurs nouvelles.

## PETITE CORRESPONDANCE

Aux camarades de Verviers et à ceux qui pourraient se trouver dans le même cas. — A qui nous écrivons où que nous envoyons nos manifestes pour exprimer nos idées, notre but et plus tard nos moyens, c'est que nous vous connaissons et que nous désirons nous entendre pour une action commune, et pour s'entendre on doit répondre au principe et aux questions posées. — Nous n'avons pas la prétention de ne lutter qu'avec ceux qui peuvent nous aider pécuniairement, mais bien avec tous les révoltés. (La Revanche des Mineurs).

B. à Chaucot-la-Celle. — Plus de « Paroles d'un Révolté. »

G. à Vienna. — Pour les « Paroles d'un Révolté » il faut attendre la nouvelle édition. — Envoyons d'autres brochures en place. — Attendons votre nouvelle adresse pour envoyer le journal.

J. à Saint-Florent. — Bien reçu l'envoi précédent, c'est par oubli qu'il n'a pas été annoncé.

B. à Bouffarick. — Pour rendre service aux camarades embarrassés, nous nous chargeons bien de leur procurer les livres qu'ils demandent, mais si vous avez quelqu'un qui vous fournit, il vaut mieux continuer. — Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Au camarade qui nous a envoyé la bibliographie d'« Axel ». — Quand nous faisons la bibliographie d'un livre, c'est que par un de ses côtés, tout au moins, il touche à nos idées. — Nous n'avons pas lu « Axel », mais par votre notice, ça n'a pas l'air d'être le cas. Si en tant qu'appréciation, nous goûtons fort la littérature, cela n'a rien à voir avec la propagande.

Un anarchiste tourangeau. — Lisez la « Société au lendemain de la Révolution, vous y trouverez réponse à vos objections. Quant à Tortelier, écrivez-lui, 22, rue Myrra.

L. M. à Vascœuil. — Reçu, merci.

Asnières. — Pour la brochure de Malato et de Faure, avons fait demander.

L. à Nancy. — Les autres brochures, nous n'en avons pas.

Luigi Giovanni à Londres. — Rien reçu de Bon.

Ch. L. à Creston. — Reçu dollar et lettre qui sera publiée dans prochain numéro. — Le journal vous sera expédié.

V. à Ganges. — Reçut lettre. — Merci des noms, mais n'en ai pas besoin. — Quand ces camarades voudront entrer en relation avec nous, ils ont notre adresse.

Maget à Marseille — N'avons pas d'autre adresse que M. Cockran, Illinois (Etats-Unis).

L. K. à Liège. — M. à Lyon. — L. à Bordeaux. — D. à Romans. — B. à Sedan. — B. à Thuir. — T. à Choisy-le-Roi. — S. P. à Bordeaux. — M. à Nîmes. — B. à Toulon. — D. à Morlanwelz. — C. à Nice. — F. à Morlanwelz. — C. à Nice. — P. à Reims. — B. à La Machine. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 335 fr. 20.

Sauva 1 fr. — V. à Grigny 0,50 — Casanova 0,50. — Angers, R. 0,50 ; M. 0,25 ; Célestin R. 0,35. — N. J. à Saint-Florent 1 fr. — B. à Bouffarik 1 fr. — M. Q. M. et B. d'Asnières 2 fr. — S. et D. à Beauvais 0,75. — V. avenue d'Italie 5 fr. — Saint-Denis, un groupe de conscrits chez Hubert 4 fr.

Total à ce jour : 351 fr. 95.

### SOUSCRIPTION DUVAL

Sommes reçues par le compagnon Decker des camarades de Verviers 10,45. — Listes précédentes 58 fr. — En tout : 68 fr. 45.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 1662 fr. 25.

Sauva 1 fr. — V. à Grigny 0,25. — C. 0,25. — M. M. à New-York 3 fr. — B. à Bouffarik 1 fr. — Excédent d'écot rue Mouffetard 0,50. — S. à Reims 0,10. —

Total à ce jour : 1,668 fr. 35.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

*Commission des détenus.* — Caisse précédente : 6 fr. — Dépense : Remis 6 fr. Mme Morel pour C. — Reste en caisse : rien.

*Cercle international.* — Caisse précédente : 35 fr. 60. — Reçu : salle Horel 2 fr. 30 ; vente de Défense de P. 6 fr. 25. — Dépenses : port 1 fr. 80. — Reste en caisse : 42 fr. 35.

Samedi 22, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe *Les Trimardeurs*, chez Pasquet, 239, rue Saint-Martin.

*Groupe international d'étudiants anarchistes*, réunion amicale le lundi 10 février au local convenu).

Ordre du jour : Les bases de l'Anarchie.

Les anarchistes du quartier Charonne peuvent venir se réunir au nouveau local si ça leur convient Les réunions ont lieu tous les samedis, 149, rue d'Avron.

Le groupe de Charonne invite la population de Charonne à assister à la soirée familiale qui aura lieu le dimanche 16 mars, à l'occasion du 18 Mars, suivi de chants révolutionnaires.

Les camarades anarchistes qui ont les œuvres de Darwin, seraient bien obligeants de vouloir les prêter au groupe de Charonne pour quelque temps.

Les anarchistes du faubourg Antoine, réunion le mardi 11 mars, rue de Montreuil, 37 *bis*, à 8 h. 1/2 du soir.

*Les Révoltés* du XI et XX^e^, groupe de propagande anarchiste, réunions tous les samedis soirs à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

*Soirée familiale anarchiste.* — Dimanche 9 mars, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant, conférence suivie de soirée familiale. Chants, poésies, etc. Entrée libre. Les compagnes et compagnons sont invités.

Conférence par le compagnon Weil.

*Le Réveil du XV^e^*, nouveau groupe communiste-anarchiste, grande soirée familiale organisée pour samedi prochain 1^er^ mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle Roques, 72, boulevard de Grenelle. Causerie et chants.

Reims. — A l'occasion de l'Anniversaire de la Révolution de 71, les anarchistes de Reims organisent une soirée familiale le samedi 1 mars, salle du café Saint-Maurice, rue du Barbâtre, 153.

Les personnes qui n'auraient pas reçu de lettres d'invitation peuvent considérer la présente comme en tenant lieu.

Le dimanche 16 mars, grande soirée familiale, pour fêter l'anniversaire du 18 Mars, à la buvette espagnole, chez Chazal, cafetier, rue de Veau-de-Robiac, à Bessèges.

Tous les révolutionnaires sont invités. Chants et poésies révolutionnaires. Un punch terminera la soirée.

Nimes. — Réunion du groupe *Les Libertaires* de Nîmes, le jeudi 13 mars, à 8 h. 1/2 du soir, afin de s'entendre pour organiser une soirée de famille à l'occasion de l'anniversaire de la Commune le 18 mars, café Chaptal, boulevard Gambetta.

Angers. — Soirée familiale pour fêter l'anniversaire du 18 Mars, le dimanche 16 mars, à 3 heures après midi, salle Duroy, rue Saumuroise, 87. Entrée gratuite. Chants, poésies, etc. Les compagnons et compagnes sont invités.

Amiens. — Les groupes anarchistes d'Amiens vous invitent à la soirée familiale privée, qui aura lieu le 16 mars, à 5 heures du soir, salle Lévêque, faubourg de la Hotoie, 64.

Ordre du jour : 1. La Commune de 71 ; 2. Les lois de la Nature ; 3. Pourquoi nous disons ni Dieu ni Maître ; 4. Chants et poésies, par divers compagnons ; 5. Tombola de 50 lots, consistant en divers volumes, brochures et journaux.

Entrée : 15 centimes. L'entrée donnera droit à un billet de tombola.

Roubaix. — Tous les compagnons et les compagnes qui ont à cœur de faire de la propagande, sont invités à se réunir le dimanche 9 mars, rue du Pille, cité, 4, de 9 à 10 heures, pour former un nouveau groupe. Il y aura à déjeuner. Urgence.

Dijon. — Grande soirée familiale, le dimanche 9 mars, au local de la « Fraternelle », 4, rue Léopold, avec tombola de livres.

**La RÉVOLTE est en vente :**

**A Paris**

Fayet, 113, rue du Temple.
Jeoffroy, 27, boulevard Arago.
Kiosques à l'entrée de l'avenue des Gobelins et sur la place d'Italie, près de la mairie.
Madame Paillard, rue Patay, 116.
Chaudessolles, rue de l'Evangile, 24.

*Le Gérant :* J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 26 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 15 AU 21 MARS 1890.

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*C'est toujours la même chanson, ayant eu quelques rentrées de fonds qui nous ont facilité la bonne marche de l'apparition du journal, nous avons laissé nos correspondants tranquilles, nous voilà revenus au point de départ, au point de ne savoir si nous paraîtrons la semaine prochaine. — Oui ou non, les camarades veulent-ils comprendre une bonne fois pour toute que notre exactitude à les servir dépend de la leur.*

## POLÉMIQUE ANARCHISTE*

... Partons d'un point admis même par d'autres que les socialistes. Le pivot sur lequel tourne l'organisation économique actuelle est l'individu propriétaire ou capitaliste : le progrès économique et social exige la substitution de l'association à l'individu : une association de de 1,000, 10,000, 100,000 personnes; le nombre ne fait rien à la chose.

Comment la propriété passera-t-elle de l'individu à l'association ? Je pourrais dire, si je voulais flatter certains sentiments et si je pouvais me tromper moi-même, que le passage peut s'effectuer par le progrès pacifique, l'épargne, les coopératives, la loi et je ne sais quoi encore. Mais les lecteurs intelligents ne se fieraient pas à mes concessions. Ils savent ce qui s'agite dans les bas-fonds de la société ; ils savent enfin qu'une expropriation, soit-elle faite par l'action tantôt lente, tantôt brusque de la libre concurrence (et du monopole, qui en est le pendant), soit par une loi de majorité, soit enfin par un mouvement des masses appelé Révolution, est toujours une expropriation. Je préfère donc être franc et sincère.

L'appropriation des instruments de travail aux collectivités ou associations de travailleurs et la distribution des mêmes instruments (sol, machines, édifices, etc.) aux groupements de producteurs et de consommateurs, se fera révolutionnairement, sur le champ, comme toute distribution historique s'est faite; et à coup sûr une telle répartition, si elle est plus abrupte, n'est pas plus arbitraire que celle qui se fait au jour le jour par l'action continuelle de la fraude commerciale, de la chicane judiciaire, du despotisme et du népotisme gouvernemental, de l'usure et de l'exploitation du Travail par le Capital. Il y aura au début, des inégalités de possessions : la proportion de la population à l'extention et à la productivité de la propriété possédée différera d'un endroit à l'autre ; mais le travail et la solidarité corrigeront ces imperfections qui ne troubleront d'ailleurs pas l'harmonie d'une société où tout individu trouvera à travailler en homme libre et à satisfaire ses besoins.

Cela posé, savoir que les moyens de production appartiendront aux associations de travailleurs, expliquons-nous sur la constitution de celles-ci. Aujourd'hui, c'est l'individu propriétaire ou capitaliste qui organise la production, ou ce qui revient au même, délègue à des fermiers, entrepreneurs, banquiers, etc., l'organisation de la production dans le but de tirer un profit ou une rente de la propriété : quant à la consommation, elle n'est pas organisée du tout, elle n'a pas d'organe propre, elle est dans un état chaotique ou du moins embryonnaire. Dans la société que nous, anarchistes, préconisons, l'organisation de la production et de la consommation résulterait du groupement spontané et de l'entente entre producteurs et consommateurs pour l'accomplissement des différents travaux et pour la satisfaction des différents besoins.

Ici, pour plus de clarté et d'exactitude, je prendrai pour guide le directeur du *Journal des Economistes*. — Dans un de ses ouvrages (*L'Evolution politique et la Révolution*, Paris, 1884, p. 387 et suiv.), M. de Molinari expose un vrai plan de réorganisation sociale, selon lequel le gouvernement deviendrait une « société libre d'assurances », et, quant aux communes, elles se transformeraient en compagnies immobilières. A ces compagnies, non seulement M. de Molinari attribue la propriété des immeubles et du sol qui se trouveraient dans l'enceinte de la commune, mais aussi le pouvoir d'édicter des règlements de voierie et de salubrité, d'interdire ou isoler les entreprises dangereuses, incommodes ou immorales, d'établir un tarif minimum pour les omnibus et voitures de place et de reprendre la disposition des immeubles concédés aux sociétés particulières de pavage, d'éclairage, etc., moyennant indemnité, dans les cas qu'on appellerait aujourd'hui d'utilité publique. M. de Molinari fait enfin, de ces compagnies immobilières, ou « libres entreprises de l'industrie, du logement et de ses attenances naturelles », le centre d'un système de sociétés par actions et nécessairement un pouvoir suprême, un petit gouvernement, un Etat en miniature.

La compagnie immobilière de la localité ferait, d'après M. de Molinari, paver les rues, établir des trottoirs, creuser des égoûts, construire et décorer des squares : elle traiterait avec d'autres entreprises, maisons ou compagnies, pour la fourniture de l'eau, du gaz, de l'électricité, de la *sécurité* (Pinkerton détectives), des tramways, des chemins de fer aériens et souterrains, et ainsi de suite. Quelle puissance !

Les entreprises diverses que nous venons d'énumérer, seraient subordonnées à l'entreprise principale de l'exploitation immobilière et, je suppose que la subordination prendrait très souvent la forme concrète d'une redevance, et se révèlerait également dans le choix des employés, dans la fixation des prix que ces services coûteraient au public, etc.

Ce serait une centralisation monstrueuse, dont nous ne pouvons nous faire une idée, qu'en pensant à l'Etat, ou du moins à la commune d'aujourd'hui, ajoutant à ses attributions politiques la gestion des propriétés et l'exploitation des industries et des commerces. Dans le cas le plus favorable, ces compagnies et respectifs directeurs et administrateurs seraient liés ensemble et formeraient un *trust* ou syndicat, avoué ou secret, qui exercerait le monopole et le despotisme le plus insupportable sur les malheureux obligés par leurs intérêts, habitudes ou attachements, à vivre dans le circuit de leur exploitation. La concurrence d'autres compagnies immobilières ou d'autres *trusts* de ce genre ne se ferait pas trop sentir, malgré la multiplicité des moyens de communication et la facilité des déplacements, car le système serait uniforme et les mêmes inconvénients se produiraient partout. Au surplus, plusieurs compagnies immobilières pourraient s'entendre et se syndiquer, comme je viens de le dire, et alors leur pouvoir sur la vie et sur le travail des habitants de leurs fiefs serait absolu, et il n'y aurait rien qu'elles ne puissent leur extorquer sous forme de loyers ou d'abonnements aux différents services.

Je ne discute le plan de M. de Molinari que pour en déduire le mien. Je constate donc que ce que propose M. de Molinari est déjà pratiqué dans le Canada et dans le Far West, avec cette différence que souvent le point de départ du monopole immobilier est le chemin de fer, dont la compagnie propriétaire accapare la terre environnante, pour y bâtir des maisons et peu à peu s'adonner directement ou indirectement à toutes les spéculations secondaires, y compris le commerce. Ailleurs, c'est l'industriel, le manufacturier, le propriétaire des mines qui a la propriété des logis où il case la population ouvrière de l'établissement ou de la mine, et on sait le parti qu'il tire de ce surcroît de puis-

* Le directeur du *Journal des Economistes*, lisait depuis longtemps la *Révolte*, sans toutefois réussir à découvrir les différences qui existent entre l'anarchisme, le communisme et le collectivisme, ni comment pourrait être organisée une société anarchiste. Il voulut bien me charger de « combler les lacunes de l'enseignement de la *Révolte* », et naturellement je le fis au mieux de mes forces, me tenant d'abord préférablement sur le terrain des principes. En publiant mon article, M. de Molinari se garda bien de discuter les théories que j'avais exposées; mais en revanche se montra beaucoup préoccupé des doutes, qui encore (disait-il) assiégeaient son esprit au sujet *du caractère pratique de l'anarchisme*. Je crus qu'il demandait à voir un plan tout fait d'une nouvelle organisation sociale, comme il s'est plu à en fabriquer lui même dans plusieurs de ses ouvrages ; et bien que cela me répugnât un peu, je voulus le contenter, en lui adressant la lettre dont je reproduis ici la partie essentielle, où, pour plus de précision, je voulus indiquer quels étaient les points de rapprochement, et quels étaient les points de divergence entre mon plan et le sien. Je me dis : cette fois-ci, M. de Molinari va me répondre congruement et me dire si l'anarchisme est ou non pratique, et peut être nous présenter des objections ou nous suggérer des améliorations. Pas le moins du monde ! M. de Molinari oublia le plan (comme il avait auparavant oublié les principes), et me fait des sermons sur les injustices de la Révolution et de l'expropriation, et sur la nécessité d'étudier les livres des économistes pour y apprendre que la liberté d'exploiter l'homme n'a jamais figuré dans le catalogue des libertés économiques. Je me garderai bien de m'engager sur ce terrain, car, je répéterai avec M. d'Haussonville : la discorde qui règne dans le camp des économistes est telle, que ce serait de la témérité que d'avoir une opinion sur quelque question que ce soit. *Domine, non sum dignus.* Au surplus, je ne refuse pas absolument, mais je demande que M. de Molinari nous dise d'abord qu'est-ce qu'il pense *maintenant* des principes et du caractère pratique de l'anarchisme. S. M.

sance pour accroître l'exploitation de l'ouvrier. Souvent encore l'exploiteur fournit non seulement le logement, mais aussi les aliments à ses ouvriers ; et on a le *truck system*, dont on connaît également les douceurs. On voit que le monopole est un cercle vicieux : en partant de l'un ou de l'autre point, on aboutit toujours aux mêmes conséquences.

Mais, pourquoi (une fois la propriété privée écartée) ne mettrait-on pas toutes ces entreprises, logement, pavage des rues, éclairage, approvisionnement, etc., sur un pied d'égalité ? Pourquoi, au lieu de les organiser par voie hiérarchique, ne les organiserait-on pas en fédération ou union ? Pourquoi, enfin, cette suzeraineté d'une compagnie sur les autres ? ces règlements, ces tarifs émanés de la compagnie immobilière, tandis qu'on parle (n'y a-t-il pas là une contradiction ?) d'organisation fédérative ou union libre.

*Ici*, je suis obligé de citer les propres paroles de M. de Molinari. « En supposant, dit-il (p. 392-393) que la propriété et l'exploitation immobilières individuelles continuent de subsister à côté de la propriété et de l'exploitation actionnaires, malgré la supériorité économique de celles-ci, les différents propriétaires exploitants de la cité, individus ou sociétés, formeront une union pour régler toutes les questions d'intérêt commun, union dans laquelle ils auront une participation proportionnée à la valeur de leurs propriétés ; cette union, composée de propriétaires, individus ou sociétés, ou de leurs mandataires, règlerait toutes les affaires de voirie, de pavage, d'éclairage, de sécurité par abonnement ou autrement, et elle se mettrait en rapport avec les unions voisines pour le règlement commun de ces mêmes affaires, en tant toutefois que la nécessité de cette entente se ferait sentir. Ces unions seraient toujours libres de se dissoudre ou de s'annexer à d'autres, et elles seraient naturellement intéressées à former les groupements les plus économiques pour pourvoir aux nécessités inhérentes à leur industrie. »

Dans ces lignes, le problème de l'organisation communiste-anarchiste est à demi résolu. Il ne reste qu'à substituer à la forme commerciale des sociétés en question, la forme coopérative, et doublement coopérative, en rapport avec la production et avec la consommation.

A la place des sociétés capitalistes, pour le logement, la voirie, etc. ; et si vous voulez encore, pour la culture du sol, l'échange, etc. ;— mettez des sociétés coopératives mixtes, de production et de consommation. Substituez, si vous voulez, dans le passage que je viens de citer, la satisfaction des besoins des sociétaires au tant pour cent que rapporterait chaque exploitation aux actionnaires de la compagnie, substituez la vie à l'industrie, l'homme à *l'action*, l'intérêt commun, le service mutuel et la solidarité entre sociétaires à la valeur des propriétés ; et supprimez, oh ! la dangereuse et absurde possibilité que la propriété et l'exploitation individuelle continuent de subsister à côté de la propriété et de l'exploitation collectives (car *ceci tuerait cela*) ; et nous tombons d'accord, moi, socialiste-anarchiste et M. de Molinari, économiste libertaire.

J'ai dit coopérative double ou mixte, de production et de consommation. En effet, les travailleurs associés consommeraient eux-mêmes les produits de leur travail, l'échange serait relégué à l'arrière plan et deviendrait une exception ; l'agriculture s'associerait à l'industrie, le travail manuel au travail intellectuel. Il n'y a de vérité mieux sentie que celle de la nécessité de *l'intégration économique* — que nous anarchistes, préconisons. Le travail pourrait être exécuté en grandes ou petites agglomérations ; la consommation de même.

Les individus s'entendraient en tout cela, poussés par l'intérêt commun : ils donneraient à leur entente, si cela était nécessaire, une forme plastique et concrète dans un pacte social, librement contracté et à tout moment résiliable ; ils se réuniraient pour débattre les affaires communes, s'aideraient des conseils réciproques, pourraient même vouloir confier telle tâche à tel individu plus compétent, pourvu qu'ils ne lui fissent, et ils n'auraient certainement pas raison de lui faire une position privilégiée dans l'association ; enfin, ils règleraient leurs besoins et leur travail de façon à les faire balancer et dépenseraient leurs forces de la manière la plus utile à la collectivité.

Nous autres anarchistes, nous nous séparons des autres socialistes lorsqu'ils veulent organiser un État ouvrier, un Volksstaat, lorsqu'ils prétendent amener la classe ouvrière à son émancipation, par ce qu'on a justement appelé « le protectionnisme ouvrier ».

Nous demandons pour l'individu, dans la société future, la liberté de choisir ses associés, de faire des conditions, de résilier l'association, de s'adonner à un travail particulier, de satisfaire ses besoins particuliers et de la façon qu'il lui plaît ; d'appartenir à plusieurs groupements à la fois sans être enrégimenté dans aucun ; de s'entendre avec ses coassociés pour travailler plus aujourd'hui, moins demain. Une seule liberté ne doit pas exister dans une société civilisé — et en cela je crois que nous nous éloignons des économistes — la liberté d'exploiter l'homme, car alors la liberté, ou plutôt la tyrannie de l'un serait l'esclavage de l'autre. Le Salariat c'est l'esclavage ; l'un sera hai demain autant que l'autre est censé l'être aujourd'hui. Certainement, il n'y aura, non plus pour les travailleurs de l'avenir, la liberté absolue de satisfaire, soit dans le travail, soit dans la consommation, tous leurs caprices possibles : il s'en faut de beaucoup qu'une telle société existe aujourd'hui, lorsque non-seulement l'ouvrier est condamné à un travail qui n'a pour lui pas d'attrait, mais lorsque nous sommes tous condamnés à consommer ce qu'on nous apporte, et sommes logés et nourris bien contre notre goût.

En fin de compte, la liberté n'est pas le don d'une loi ou d'un décret, mais bien du progrès moral de l'Humanité : avant d'être affichée sur les murs, elle doit être gravée dans les cœurs. Si l'homme veut être libre, il le sera dans une société telle que celle que nous préconisons (il ne peut pas l'être aujourd'hui). Absolument libre il ne le sera jamais. La liberté assise sur sa base, l'égalité des conditions ; et celle-ci provenant à son tour, non d'une combinaison savante, ni de lois arbitraires, mais de l'association spontanée et libres des hommes. Voilà notre plan, s'il faut en avoir absolument un, sous peine de voir repousser par une fin de non-recevoir les aspirations les plus honnêtes et les principes les plus justes.

Quant aux objections, qu'on pourra toujours faire, par exemple au sujet des travaux pénibles, des fainéants, etc., elles ont tant de fois été réfutées, qu'il est vraiment inutile d'y insister. Après tout, je ne dis pas que celui qui veut toucher pour croire, ne sera pas admis dans le royaume des cieux, mais il doit prendre patience.

# Le Communisme

Il me semble que l'Anarchie n'a pas de raison d'être sans le Communisme. Car, de même que l'Anarchie est la négation de l'Autorité, le Communisme est la négation de la Propriété. Or, qui dit Autorité dit Propriété, et qui dit Propriété dit Autorité.

Si cette proposition est admise, la question est résolue en faveur du Communisme et doit rallier tous les indécis qui, dans leur amour sincère de la liberté, craignent de mentir à l'Anarchie en effaçant de son programme le droit de propriété auquel quelques-uns tiennent encore, tout comme d'autres pourraient vouloir maintenir l'Autorité sous le même prétexte.

Le droit de tout homme sur toute chose dépend de sa co-existence avec cette chose. Ce droit n'est limité que par la possibilité de l'exercer. Si, en effet, il n'y avait au monde qu'un seul homme, cet homme aurait tous les droits sur tout ce qu'il y a sur la terre. Si au lieu de cet homme que nous nommerons Jean et qui posséderait tout ce qu'il y a sur la terre, il y en avait un autre qui s'appellât Pierre, Pierre serait de même le maître de toutes choses. Mais si Jean et Pierre existaient tous les deux, la présence de l'un pourrait-elle priver l'autre d'une partie de ses droits ? — On l'a prétendu jusqu'ici et c'est sur cette base que reposent les Gouvernements. — Mais nous, anarchistes, nous ne pouvons l'admettre. Nous croyons que tous ont les mêmes droits sur toutes les choses. C'est pourquoi ces droits ne sont pas collectifs, une part ne finit pas où l'autre commence, ils sont communs à tous et illimité ; l'hypothèse émise ci-dessus, le monde entier appartenant à un seul homme, pourrait se répéter pour chaque individu en particulier. Nous avons tous les mêmes droits au banquet universel — mais ces droits sont indépendants les uns des autres, et nous n'avons pas tous les mêmes besoins ; les communistes sont donc absolument opposés à la théorie qui consisterait à réunir les produits pour les répartir ensuite. Ils préfèrent prendre librement ce dont ils auront besoin sans qu'il puisse y avoir lutte à ce sujet, puisqu'il y a de tout pour tous et que tout est à tous.

Ainsi l'harmonie se fera naturellement, chacun vivra de plus en plus suivant ses goûts personnels, prenant garde de ne gêner en rien ceux des autres.

Le Communisme n'ayant d'autre objectif que l'égalité par la liberté, dans son acception la plus complète, on ne comprendrait pas que des anarchistes refusent de l'admettre.

Il me semble que le Communisme est l'idée-mère de l'Anarchie, qui ne serait, sans lui, qu'une vaine théorie à laquelle on pourrait tout aussi bien préférer le Collectivisme.

Si la propriété participe de la nature de l'Autorité, comment les soi-disant anarchistes voudraient-ils la maintenir ?

De même que les Autoritaires sont convaincus qu'en abolissant les lois nous laisserions le champ libre aux criminels, les partisans de la propriété se figurent sans doute qu'en l'abolissant, nous donnerions carrière aux paresseux et aux voleurs. Tandis que si, comme équivalant à « Fais ce que veux », nous ajoutons « à chacun selon ses besoins », nous énonçons un principe qui est à la fois l'expression et le résultat de la liberté absolue. Il est certain qu'il n'y a pas de vraie liberté tant que chacun n'aura pas tout ce dont il peut avoir besoin, et qu'avec ce régime de parfaite liberté seul, s'établiront entre la production et la consommation des rapports tellement étroits que chacun fera, sera et aura tout ce qu'il désire. — Et alors, il ne restera plus qu'à nous développer scientifiquement, à nous perfectionner, pour ainsi dire, en une sorte d'animal supérieur avec des facultés illimitées d'intelligence et de bonheur.

Melbourne.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Chateaubernard. — Le groupe *l'Homme libre*, profitant de la tournée de conférence que faisait le compagnon Tortelier dans le Midi, a organisé avec le concours de ce dernier, une grande conférence publique et contradictoire.

L'ordre du jour, « La Question sociale », a été développé par l'orateur avec clarté et précision. L'auditoire, composée de 3 à 600 personnes, parmi lesquelles beaucoup de femmes, a été tenu pendant deux heures sous le charme des idées émises par l'orateur.

Comme on le pense, aucun contradicteur ne s'est présenter pour réfuter les idées anarchistes.

Le compagnon Mollet se trouvant de passage dans notre localité a aussi pris la parole. Il a parlé au point de vue révolutionnaire et avec l'énergie qu

caractérise les jeunes lutteurs, il a su soulever les bravos enthousiastes de l'assemblée toute entière.

Pour la première fois, à Châteaurenard, grâce à l'initiative du groupe anarchiste, le peuple a pu écouter des idées de justice et de liberté et les bourgeois ont senti leur autorité diminuer.

Enhardi par ce premier succès, espérons que le groupe ne s'arrêtera pas en si beau chemin.

***

Puget Ville. — Le compagnon Mahon est venu faire ici une conférence le 22 février. Des citoyens des environs (*Cuers*, Pierrefeux) s'étaient joint à nous et il y avait bien 400 auditeurs. Nahon a bien développé la situation économique et morale de l'individu, ce qu'elle est et ce qu'elle pourrait être.

L'auditoire était très enthousiasmé et malgré des appels nombreux, personne ne s'est présenté pour contredire le camarade. Nous avons distribué plus de 400 brochures, *Père Peinard* et *Révolte*.

Le lendemain, conférence à Canoules, dans l'après-midi. Il n'y avait qu'une centaine de personnes, mais toutes très sympathiques.

***

Bolène. — Nous recevons aussi le compte-rendu d'une conférence faite par le compagnon Mollet sur sur l'Exploitation de la classe ouvrière et la Révolution. Les applaudissements qui ont à plusieurs reprises interrompu l'orateur, ont montré qu'il avait su trouver le chemin du cœur des auditeurs. Beaucoup d'ouvriers se rallient à nos idées.

***

Saint-Etienne. — Nous avons les meilleures nouvelles sur le résultat de la tournée de conférence de Tortelier. Depuis son passage à Marseille, il est allé à Bessèges, où il fit deux réunions, à St-Ambroix, pays ultra dévot et où la misère est extrême. Là, 700 personnes assistaient à la réunion et l'embryon du groupe anarchiste se développe maintenant.

Tortelier est ensuite allé dans le département de Vaucluse, où il est resté huit jours (Lagnes, L'Isle-sur-Sorgues, etc.) Puis à Romans, où voulait organiser une grande réunion au théâtre, mais il aurait fallu attendre au dimanche et Tortelier ne le put pas. Il n'y eut qu'une petite réunion de 200 personnes. Romans est une ville de 10,000 habitants, absolument ouvrière, la propagande y a été très bonne.

A Vienne, la conférence concert a complètement réussi. Les artistes du théâtre et de nombreux amateurs avaient prêté leur concours. Très belle après midi pour le développement des idées.

Tortelier s'est ensuite rendu parmi les mineurs et métallurgistes de la Loire.

Réunion à Terrenoire, à Saint-Chamont, à Firminy, enfin à Saint-Etienne. Il y en aura encore au Chambon, à Sainte-Croix et à Rive-de-Gier Dans toute cette contrée, il y a de nombreux groupes anarchistes, mais en plusieurs endroits, ils sont presque forcément secrets.

La grève générale est dans l'air, on n'attend guère que le signal des mineurs allemands et belges. Le règne des Rondet et autres politicailleurs est bien fini et les idées anarchistes trouvent beaucoup d'écho.

Malheureusement pour la propagande, notre ami est obligé de rentrer à Paris. Mais son voyage a donné un coup d'épaule à tous les groupes du Midi.

***

Romans. — A l'occasion du passage de Tortelier dans notre ville qui a eu lieu plutôt que nous ne le pensions, nous avons organisé un peu à la hâte une réunion publique. Malgré le peu de publicité, 200 personnes environ s'étaient rendues à notre appel. Pour la première fois on a passé outre pour la formation du bureau et tout s'est passé avec l'ordre le plus complet. C'est avec un remarquable talent que le compagnon Tortelier a traité, au début de son discours le côté scientifique et philosophique des idées anarchistes; il a fait ensuite très habilement la critique du Parlementarisme, mais où il a été réellement éloquent, c'est surtout lorqu'il a fait un tableau vraiment saisissant de ce que pourrait être la société anarchiste le lendemain de la Révolution, des applaudissements éclatent de tous les côtés de la salle. Il a dit ensuite que le meilleur moyen pour arriver à la Révolution, est la grève générale des corporations ouvrières; il a cité à ce sujet la grève des docks à Londres et celle des mineurs de Belgique et de Westphalie. Cette idée est accueillie par des applaudissements.

Lorsque l'orateur est descendu de la tribune, beaucoup lui demande s'il ne pourrait rester quelques jours de plus afin de nous permettre d'organiser une deuxième réunion dans une salle plus spacieuse. Malgré ces sollicitations, le compagnon Tortelier s'est vu contraint de nous quitter le lendemain, il était attendu à Vienne pour une conférence. Nous pouvons dire, malgré notre regret de n'avoir pu organiser plus en grand, que la journée a été bonne pour nos idées. Les bourgeois ont beau crier, rien ne peut désormais arrêter la marche rapide de l'ère de délivrance.

Depuis cette réunion, quelques gros ventrus se seraient émus, et voudraient, paraît-il, chercher un moyen pour barrer la route à nos idées; qu'ils se détrompent, s'ils croient en nous renvoyant des ateliers éteindre le flambeau révolutionnaire. Ils ne feront que l'activer davantage.

***

Lyon. — Dimanche 2 mars, nous avons eu une conférence du compagnon Tortelier, organisée par la fédération des chambres syndicales lyonnaises au profit des grévistes de Cours.

En dehors des compagnons, les chambres syndicales étaient venues en nombre entendre notre ami, qui après avoir fait le tableau et le procès de la société bourgeoise, préconise la grève générale, comme un des moyens les plus pratiques pour arriver à la Révolution. A chaque instant la salle montre par ses applaudissements que l'idée de la grève générale est absolument comprise, surtout lorsque le compagnon Dumas démontre que tous les centres miniers du bassin de la Loire, sont prêts à entrer dans le mouvement d'émancipation sociale par la grève générale.

La réunion se continuait dans d'excellentes conditions au point de vue de la propagande anarchiste, lorsque l'ex compagnon Bernard est venu combattre la grève générale, prétendant que jamais une grève ne pourrait amener la Révolution, mais il oublie de faire connaître un moyen plus pratique; puis après s'être déclaré socialiste, il essaie de combattre les idées du compagnon Tortelier par des insinuations personnelles, rappelant qu'autrefois, à Paris, il avait déjà combattu Tortelier.

Celui-ci répond, il est vrai, qu'à une époque il était possibiliste, alors que Bernard, à la même époque, était anarchiste; mais qu'aujourd'hui lui est anarchiste et que Bernard a rétrogradé.

L'on pourrait ajouter aux paroles de Tortelier, que si l'ex-anarchiste Bernard est encore socialiste au Conseil des Prud'hommes, nous sommes en droit de croire que demain, étant conseiller municipal, il sera radical, si ce n'est opportuniste et que étant un jour député, il deviendra réactionnaire, c'est du moins ce que nous pouvons prévoir, vu ses idées rétrogrades actuelles.

En somme, bonne journée pour la propagande.

***

Bessèges. — Le compagnon Tortelier a resté cinq jours à Bessèges où il a donné deux conférences. La propagande a bien marché.

Le 18, il en donnait une à Saint-Ambroix, canton au sud de Bessèges; c'était le premier orateur anarchiste qui passait dans cette localité. Il a été très applaudi et nous ne doutons pas qu'il y ait produit un bon effet.

***

Ganges. — Plusieurs compagnons de notre groupe sont allés à Laroque faire une conférence en appuyant les idées sur la philosophie et les sciences naturelles; nos idées ont été écoutées avec sympathie. Mais ce qui nous rend principalement joyeux, c'est de voir les jeunes gens s'y attacher et déclarer que plus vite elles se réaliseront, mieux ça sera. Espérons que ça fera des propagandistes de l'Idée.

***

Allevard. — Il y a quelques jours, le brigadier de gendarmerie entra dans un café et voulut imposer silence à un jeune homme qui chantait — prétendait le brigadier — une chanson prohibée. De ce fait une altercation surgit; le camarade après avoir demandé : « Et la liberté, qu'en faites-vous ? » à une réplique giffla le brigadier.

— Maître ! le respect de l'autorité s'en va....

## Autriche-Hongrie

Villach. — Grève de solidarité parmi les travailleurs de la fabrique métallurgique Seebach.

***

Bausch. — Grève des travailleurs tisserands en soie de la fabrique Déri.

***

Un député (un certain Herbst) a interpellé à la Chambre, le président des ministres, sur l'abolition de l'état de siège à Vienne. Le singe Taffe lui a répondu que les choses vont sans doute mieux depuis quelques années, quoique il y ait la plus grande marge au droit de coalition des classes ouvrières; mais que cela ne permet pas encore d'abolir la loi contre les anarchistes.

Evidemment les autres bourgeois ont applaudi et écarté la motion.

***

Les garçons boulangers s'agitent — toujours dans la légalité — pour avoir un sort meilleur. On peut s'imaginer dans quelles circonstances ils travaillent : 17 heures par jour, au minimum 15.

## Angleterre

Londres. — 470 grévistes de Hay's Wharf reçoivent maintenant 13 shelling (16 fr. 25) de subside par semaine.

Un meeting de 10,000 personnes a été tenu à Rower Hill, dimanche. Tom Mann. Ben Tillet, C. Graham, Keir Hardie, ont parlé.

Les travailleurs en cannes sont en grève à cause d'une menace de réduction de salaire. 350 nouveaux se sont réunis aux grévistes.

***

Leeds. — A Worsley, près de Leeds, 300 briquetiers se sont mis en grève pour augmentation de salaire. Des meetings ont eu lieu à Vicar's Croft, les dimanches 9 et 16 mars. Les socialistes Paylor, Stweney, Cockayne ont parlé.

## Algérie

Nous avons remarqué dans un des derniers numéros du *Tirailleur Algérien* une poésie franchement anarchiste : « *C'était pas la peine de changer* ».

Le *Radical algérien* publie aussi des articles qui sortent des politicailleries ordinaires.

Ce n'est pas un phénomène restreint à l'Algérie. Nous connaissons d'autres journaux et revues qui recherchent les collaborations anarchistes.

## Italie

Après 13 mois de prison préventive, a commencé le 26 février, le procès pour les faits du 8 février 1889. On se rappelle qu'à cette époque les affamés de Rome, après avoir attendu vainement du travail, bernés par les politiqueurs de tout genre et par d'infimes promesses, à bout de ressources, la plupart maçons, que la crise venait de planter sans pain et sans gîte dans une ville malsaine; tous ces travailleurs se révoltèrent. Il y eut une émeute, la colonne serrée des va-nu-pieds marcha sur Rome comme une armée et se rua sur tout ce qu'elle trouva sur son chemin.

La révolte aurait sans doute eu des suites bien plus sérieuses et plus utiles au peuple, si des meneurs gâtés de fétichisme autoritaire et repus n'eussent pas prêché le calme et déconcerté la masse ouvrière. Enfin la révolte échoua sans même donner aux affamés le temps de se payer une bouloiade, et beaucoup furent arrêtés, et parmi eux quelques camarades anarchistes. Ce procès est certainement un des plus importants et nous en donnons quelques extraits.

***

Les accusés sont divisés en différents groupes selon le degré de leur responsabilité dans l'émeute.

Le premier appelé est Gnochetti, serrurier, 32 ans. Voilà comme il se défend :

Le président. — Vous êtes accusé d'avoir excité les ouvriers à l'émeute les 6, 7 et 8 février.

L'accusé. — Le 7, j'étais à l'atelier. En sortant, je trouvais des ouvriers qui se dirigeaient en masse vers la Piazza Castello. Je les suivis. Arrivés à la place Cavour, un nommé Stagi prononça un discours prêchant le calme, en ajoutant que c'était le dernier effort pacifique. On nomma une commis-

sion. Mais plus loin je fus prié de parler et je dis que c'était honteux pour les travailleurs de demander en aumône du travail. J'ajoutais que comme la loi punit ceux qui portent atteinte à la propriété des autres, elle devrait aussi punir ceux qui entravent le droit au travail, qui est la seule propriété des travailleurs. Je conclus, qu'avant de mourir de faim, il fallait aller chercher le pain où il y en avait en abondance.

*Le président.* — Est ce que cela vous paraît juste ?

L'accusé. — Sans doute, tout le monde a le droit à l'existence....

*Le président.* — Est-ce vrai que pendant le discours des légalitaires vous faisiez des signes d'inquiétude ?

L'accusé. — Pas du tout : Je protestais seulement quand M. Stagi, commençant son discours, ôta son chapeau en disant messieurs .., *messieurs* à des affamés ! ?

Le président. — Cependant vous n'étiez pas un ouvrier affamé, vous gagniez votre vie.

L'accusé. — Evidemment ! Mais parce que j'avais mon ventre repu, moi, ce n'était pas une raison pour ne pas s'occuper de ceux qui l'avaient vide.

Le président. — Vous avez déclaré être communiste-anarchiste. Expliquez-vous ?

L'accusé. — Les anarchistes veulent l'abolition de la propriété individuelle pour y substituer la propriété commune ; à l'Autorité, ils veulent substituer l'Anarchie, qui en est la négation. Les principes de l'Anarchie sont le droit à la vie et le droit au travail, etc.

Vient ensuite l'interrogatoire de Stocchi, républicain et Cortonesi socialiste légalitaire, qui nient avoir excité la foule à la révolte.

D'autres sont accusés d'avoir pillé des magasins et d'avoir vendu des objets de valeur pris dans les boutiques de bijoutiers. Ceux ci ne se réclament à aucun parti politique et tâchent de s'excuser de leur mieux.

Un jeune charron, accusé d'avoir lancé un pain sur un sergot en le blessant, s'écrie : Si j'avais eu un pain, je l'aurai mangé plutôt que de le jeter comme ça. Un autre, un menuisier, nie absolument avoir pris part à l'émeute et dit qu'il a été détenu pendant 13 mois sans raison.

Tous se plaignent de la brutalité des agents, qui imposaient aux prisonniers la responsabilité des vols commis en leur partageant des objets ramassés dans le pillage général. Pour montrer comment les arrestations étaient faites, un des avocats de la défense fait remarquer qu'un agent en civil, fut arrêté aussi, et ne fut relâché qu'après s'être fait connaître.

Les témoins de l'accusation, on peut bien se l'imaginer n'apportent que des invectives contre les accusés. Ils sont tous des boutiquiers auxquels on a fait des dégâts depuis 200 jusqu'à 25,000 francs. L'un d'eux s'écrie que puisqu'il paye les impôts au gouvernement, celui-ci aurait dû protéger ses propriétés avec les 20,000 soldats qui se trouvent à Rome.

* * *

En somme, quoique quelques-uns des accusés n'aient pas une attitude consciente et sérieuse hommes de parti, ce procès nous fait une impression tout à fait nouvelle.

Ce n'est plus la guerre du gouvernement contre une secte ou un parti politique, c'est la guerre déclarée de la Bourgeoisie toute entière qui vient accuser publiquement les prolétaires, anarchistes, socialistes, républicains ou simples malheureux ; qui les condamne, car elle est plus forte. Mais que les prolétaires deviennent conscients, qu'ils acquièrent une meilleure idée de leur droit et de leur force, et cette Bourgeoisie tombera à son tour sous le jugement populaire, et elle payera : non peut-être de ses membres, mais de sa propriété, de son exploitation, de ce qui constitue sa vie.

## PETITE CORRESPONDANCE

C. P. à Arras. — Jahn fait six mois à Pélagie. — Ai fait la commission. Il envoi ses amitiés à tous les camarades.

S. à Verviers. — Consultez la collection de la « Révolte », et vous y trouverez annoncées toutes les brochures parues à notre connaissance.

L. à Rabastens. — Oui. C'est une erreur. Avons expédiés broch. et chan

J. L. à Lyon. — Les « Va nu-pieds » ont été envoyés par la poste. — Renvoyons à nouveau.

V. B. à Puget-Ville. — Tout reçu.

Luigi Pavetti à Presso Cavana. — Le compagnon Perroncel demande si vous avez reçu lettre et paquet de journaux, expédiés il y a plus d'un mois. — Réponse.

Joannès à Pegon. — Ecris-moi chez Puillot, débitant, rue Louis Blanc, 21, à Lyon.

B. R. à Pierrefeu. — Plus de « Postes ».

A. G. à Batilly. — Avez dû recevoir le colis ? — Où peut-on vous écrire ?

M. à Béziers. — Envoyez-vous ce que j'ai demandé ?

M. à Nimes. — Les autres épuisées.

D. à Valence. — 2.50.

E. L. à Marseille. — Nous envoyons ce que nous possédons en fait de chants révolutionnaires.

E. G. à Paris. — Tortelier. — W. D. à Flixecourt. — E. G. à Paris. — M. à Armentières. — L. à Alger. — M. H. à Fourchambault. — J. P. à Mons. — A. à La Ière. — N. à Chaux-de-Fonds. — B. à Verviers. — M. à Nantes. — T. à Marseille. — B. rue Pereire. — G. à Valence. — F. à Amiens. — F. et G. à Nantes. — A. R. à Mirepoix. — M. à St-Etienne. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche 16 mars, salle Horel, 13, rue Aumaire, à 1 h. 1/2 du soir, Grande Matinée. Conférence par Louise Michel. Entrée 25 centimes.

Amiens. — Les groupes anarchistes d'Amiens vous invitent à la soirée familiale privée, qui aura lieu le 16 mars, à 5 heures du soir, salle Lévêque, faubourg de la Hotoie, 64.

Ordre du jour : 1. La Commune de 71 ; 2. Les lois de la Nature ; 3. Pourquoi nous disons ni Dieu ni Maître ; 4. Chants et poésies, par divers compagnons ; 5. Tombola de 50 lots, consistant en divers volumes, brochures et journaux.

Entrée : 15 centimes. L'entrée donnera droit à un billet de tombola.

Les anarchistes du quartier Charonne peuvent venir se réunir au nouveau local si ça leur convient Les réunions ont lieu tous les samedis, 149, rue d'Avron.

Le groupe de Charonne invite la population de Charonne à assister à la soirée familiale qui aura lieu le dimanche 16 mars, à l'occasion du 18 Mars, suivi de chants révolutionnaires.

Les camarades anarchistes qui ont les œuvres de Darwin, seraient bien obligeants de vouloir les prêter au groupe de Charonne pour quelque temps.

Chambon. — Les compagnons du Chambon, Ricamarie, Firminy, sont priés de venir fêter l'anniversaire du 18 Mars 1871, au Chambon, café Bayon, place Grennette, le dimanche 23 Mars, à 2 h. de l'après-midi. Tous les Socialistes sans distinction d'école, sont spécialement invités. Sujet de la soirée : la Commune de 71. Pourquoi nous sommes Anarchistes. Poésies, chants, grande Tombola.

Troyes. — Les anarchistes de Troyes et de la banlieue se préparent à fêter dignement l'anniversaire du 18 Mars 1871. Dans leur dernière réunion ils ont décidé d'organiser, pour le mardi 18 Mars 1890, à 8 h. 1/2 du soir, dans la salle du Café des Boulevards, une grande soirée familière, avec punch conférence, chants et déclamations socialistes suivis d'une tombola composée de 10 lots.

L'ordre du jour porte : « 1er La journée du 18 Mars ; son action au point de vue révolutionnaire, ses suites et ses conséquences ; 2e ce que sont devenus les membres de la Commune. »

Pour terminer cette belle soirée, un groupe de chanteurs entonnera la marche révolutionnaire des *Niveleurs Troyens*, intitulée : *Les Niveleurs sont là !* L'entrée est de 50 centimes, donnant droit à une consommation et à un billet de tombola.

Roanne. — Les groupes anarchistes de Roanne organisent pour le samedi 22 courant à 8 h. du soir, une grande soirée familiale en l'honneur des *assassinés* de la Commune (1871). Tous les lecteurs de la *Révolte* et des journaux socialistes y sont invités. On peut se procurer des cartes chez le compagnon J. Demure, 32, rue de Clermont et chez tous les anarchistes *militants* de Roanne, les cartes indiqueront le lieu de réunion.

Ordre du jour :

1er L'assassinat de 1871.

2e La bourgeoisie devant le mouvement révolutionnaire.

3e Tombola affectée à une œuvre socialiste.

Saint-Etienne. — En vue de donner une nouvelle extension à la propagande qui doit suivre le mouvement intense du réveil de l'esprit de révolte qui a lieu au sein de la population ouvrière de notre région, un nouveau groupe se constitue sous le nom de groupe : *la Bibliothèque matérialiste.*

Le groupe à pour but d'organiser une bibliothèque, des cours d'étude et des causeries scientifiques contradictoires qui auront pour effet de vulgariser les connaissences et les arguments si nombreux que fournit la science actuelle à la défense de l'idée anarchiste, qui est autant la conclusion du développement scientifique et intellectuel de notre époque que celle du mouvement économique et politique qui pousse le peuple à son affranchissement par la Révolution.

Le groupe convoque tous ses adhérents et les invités à la réunion qui aura lieu le mardi 18 mars, à 8 h. du soir, 25, rue Neuve.

Ordre du jour :

1e Location d'un local ;

2e Causerie sur le 18 mars ;

3e Etude de l'organisation des causeries suivantes sur la théorie matérialiste.

Avignon. — Toutes les compagnons sont avisés que des soirées de famille et conférences contradictoires ont lieu tous les samedis à 8 heures 1/2 du soir au 1er étage du café des Mille Colonnes. Ils sont instamment priés d'être exacts autant que possible et d'amener tous ceux qui ont à cœur l'étude des questions sociales. Déjà 2 conférences ont eu lieu qui ont obtenu un grand succès. Une soirée de famille et un punch fraternel, réunira le dimanche 18 mars, au même local, tous les socialistes qui voudront célébrer l'anniversaire du 18 mars.

Bruxelles. — Lundi 17 Mars, à l'occasion de l'anniversaire de la Commune, grand concert-spectacle, suivie de redoute, à 8 heures du soir, en la grande salle Rubens, rue des Brigittines. Carte prise d'avance, 0, 15 ; au bureau, 0, 30.

*Groupe international d'étudiants anarchistes.* — Réunion amicale le mercredi 19 mars, au local convenu.

Ordre du jour : Les bases de l'Anarchie.

*Soirée familiale anarchiste à l'occasion de l'anniversaire du 18 Mars 71.* — Dimanche 16 Mars, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Menilmontant (au 1er étage), Conférence par le compagnon Malato, sur le mouvement révolutionnaire du 18 mars, suivie de chants et poésies revolutionnaires. Entrée libre.

*Les fils de la Terre*, groupe naturaliste. — Réunion tous les mercredis, rue de Belleville, 27, à 8 h. 1/2.

Saint-Chamond. — Les groupes de Saint-Chamond, d'Izyeux, de Saint-Martin en Coailleux, de Jullien-en-Jarez, de Saint-Paul-en-Jarez, de l'Horme et de Grand-Croix, sont convoqués en assemblée générale, au local du groupe de Saint-Chamond le samedi 22 mars.

Urgence. Communications diverses.

Marseille. — Les compagnons de Marseille et de la banlieue sont invités à assister au Punch-Conférence suivie de chants et poésies révolutionnaires, qui aura lieu le mardi 18 mars à 8 h. 1/2 du soir, cours Belzunce, 14, au 1er étage. Prix du Punch 40 cent.

On peut se procurer des cartes au groupe 1, Boulevard des Dames.

Levallois-Perret — *Anniversaire du 18 Mars.* — Grande soirée familiale organisée pour le dimanche 16 Mars, par les groupes Communistes-Anarchistes. La *Révolte* et la *Solidarité* de Levallois-Perret, Salle Mézerette, 86, rue Gravel, à 8 h. du soir.

Discours et chants révolutionnaires. Les Citoyennes sont instamment priées d'y assister. Entrée libre et gratuite.

A l'occasion de l'anniversaire du 18 mars, le groupe le *Réveil du XVe* organise une grande soirée familiale pour le Dimanche 16 mars, à 8 h. 1/2 du soir, Salle Sourou, 97, rue Javel. Conférence par le compagnon Emeri Dufoug.

Chants et poésies.

*Anniversaire du 18 Mars.* — Les anarchistes du XIXe et le groupe des travailleurs-communistes du Canton de Pantin, organisent pour le samedi 15 Mars à 9 h. du soir, Salle Jouannaud, 32. rue du Prés Saint Gervais, Place des Fêtes (Belleville), une soirée familiale au profit de l'achat d'une presse..

Conférence par un ancien membre de la Commune. Chant et poésies révolutionnaires. Entrée libre.

Suisse. — Les anarchistes de notre région ont décidés qu'à l'occasion de l'anniversaire du 18 Mars, ils se rencontreront *à la Chaux de Fonds*, le dimanche 23 courant et non le 22 comme cela avait été écrit par erreur à quelques groupes.

L'assemblée sera privée, cependant tous les compagnons sont priées d'inviter leurs amis et connaissances.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 27 — 5 CENTIMES — DU 22 AU 28 MARS 1890.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . Fr 7 —
Six Mois . . . . — 3 50
Trois Mois . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Les Fouetteurs de Femmes

En 1849, la révolution hongroise avait été noyée dans le sang. Le tsar Nicolas Ier — ce tyran féroce qui faisait périr ses soldats sous des trois et quatre mille coups de bâton pour la moindre infraction à la discipline (on finissait l'exécution sur le cadavre), ce maniaque de l'autocratie, — avait envoyé ses armées pour secourir son cousin d'Autriche. Les troupes hongroises battues et la révolution vaincue, un général autrichien, Hanau, se chargea des représailles Il pendait, fusillait, fouettait les patriotes qui n'étaient pas morts sur les champs de bataille.

Il fouettait les mères et les sœurs des patriotes vaincus.

L'année suivante il vint à Londres. Là, il alla un jour visiter une des grandes brasseries. Les charretiers qui charient dans leurs immenses chars les barriques de bière, stationnant dans la cour, apprirent le nom du visiteur.

Alors, armés de leurs formidables fouets, ils coururent sur le général autrichien — « le fouetteur de femmes ». Ils lui assénaient leurs coups, pendant que le lâche courait autour d'un bassin dans la cour, assailli d'ici, assailli de là par un formidable coup de fouet.

La police accourut en toute hâte. Mais c'était fait Hanau avait été immortalisé par les fouets des charretiers anglais.

Désormais, l'histoire le connut sous le nom de Hanau, *le fouetteur de femmes.*

Aujourd'hui, à quarante ans de distance, il s'est trouvé un nouveau Hanau. Il est sur le trône de Russie ; c'est le petit-fils de Nicolas Ier.

Il n'ose plus tuer ses soldats sous les coups de bâton. Mais, comme Hanau, il fait tuer les femmes sous les coups de verge, à huis-clos, en prison.

On lira dans ce qui suit, les exploits de ce nouveau fouetteur de femmes, l'empereur de Russie.

### La Tragédie de Kara

La tragédie de Kara dont nous avons parlé dans notre avant-dernier numéro, était encore plus horrible qu'on n'a pu le croire d'après les premiers renseignements.

Kara, c'est la grande prison de la Sibérie orientale, où l'on tient les forçats condamnés aux travaux dans les mines. C'est là aussi que l'on tient les condamnés politiques que l'on n'a pas daigné murer dans les cachots de de Schlusselbourg. Il y a une prison pour les hommes, et une autre, à quelques kilomètres de distance, pour les femmes.

Là se meurent, depuis de longues années, une quarantaine de prisonniers politiques.

Il y a plus d'un an, un acte de sauvage brutalité fut commis sur les ordres du chef de la prison, Mazukoff, par un officier, Bobrovsky, sur la personne d'une détenue politique, nommée Solntseff-Kovalskaya. Cette sauvagerie émut si profondément les autres détenues qu'elles firent une demande collective pour que Mazukoff fut relevé de ses fonctions, ou du moins transféré ailleurs. Comme on ne prêta aucune attention à cette demande, les femmes détenues se résolurent à protester par le seul moyen laissé à des prisonnières — le refus de nourriture. La grève de la faim dura dix-huit jours, sur quoi Mazukoff donna sa démission.

Mais le gouverneur-général de l'Amour, le baron Nicolas Korff -- un soulard et un soudard — refusa d'accepter la démission. Alors les détenues commencèrent une seconde grève de la faim. Elle dura 8 jours, après quoi Mazukoff vint annoncer son départ.

C'était cependant un simple mensonge. Mazukoff restait toujours, et les détenues commencèrent leur troisième grève.

Elle durait déjà depuis vingt-deux jours Toutes étaient alitées. Seules, Sihida, Kovalevskaya et Smirnitskaya étaient debout. Les autorités de la prison, chaque jour, ligotaient les détenues, les insultaient, leur injectaient la nourriture par la force, au moyen de pompes.

Alors, Nadine Sihida appela Mazukoff. Il fallait en finir, et publiquement elle lui donna une giffle en lui disant : « Vous me pendrez, disait-elle, mais, au moins, vous serez forcé de quitter la prison ».

Cela se passait au mois d'août. On sépara Sihida de ses amies, et une longue correspondance s'engagea entre la prison de Kara, le baron Korff, le chef des prisons de la Sibérie orientale, Chamiline. Elle dura deux mois, on référa évidemment à Pétersbourg.

Le 24 octobre 1889, on lut aux détenus des deux prisons politiques la circulaire de Korff, annonçant que, en cas de sédition, tout détenu serait soumis à la peine corporelle.

Tous les détenus signèrent alors une déclaration pour annoncer que si jamais suite était donnée à cet ordre, ils s'empoisonneraient tous.

Trois jours plus tard, Korff télégraphia à Kara : « Appliquez la peine corporelle, suivant la loi, à Nadejda Sihida, pour insulte au directeur de la prison ».

La loi exige que le docteur de la prison assiste à la punition et qu'il reconnaisse que la victime est en état de la subir. Le docteur Gourvitch refusa de donner le certificat exigé par la loi.

L'état de la santé de Mme Sihida était tel, qu'elle mourrait probablement sous les coups.

On référa de nouveau à Korff, on télégraphia à Irkurtsk et, probablement, à Pétersbourg. L'ordre vint : « Fouettez en l'absence du médecin ».

Les autorités de Kara hésitaient toujours. Après les grèves de la faim Sihida ne pouvait pas subir la punition. Mais, le 6 novembre, Bobrovsky revint à Kara. Il précipita les événements. Il se chargea de l'exécution.

Sihida reçut cent coups de fouet, assénés délibérément.

Deux jours après, le 8 novembre, elle mourait de rupture du cœur.

Sihida ne s'empoisonna pas, ainsi que les premiers renseignements confus le faisaient croire.

*Elle mourut des suites des cent coups de fouet qu'elle avait reçus.*

---

Là-dessus, Marie Kovalevskaya, Smirnitskaya et Kalujnaya, admises à soigner les blessures de leur compagne Sihida, s'empoisonnèrent.

*Toutes les trois sont mortes.*

Alors, toutes les autres détenues dans une autre partie de la prison furent surveillées nuit et jour, sans quoi elles faisaient de même.

---

La nouvelle que Sihida avait été fouettée, parvint aussi à la prison des hommes.

Tous les trente s'empoisonnèrent simultanément. Enfermés dans leurs cellules, sans aucune arme d'aucune espèce, c'était leur seul moyen de protester.

La grève de la mort, après la grève de la faim !

Bobokhoff et Ivan Kalujnyi — un frère de Kalujnaya, qui ne savait pas encore la mort de sa sœur — succombèrent les premiers. Les sentinelles firent savoir qu'ils râlaient dans d'atroces convulsions.

Un silence morne régnait dans toutes les cellules. Les geôliers les trouvèrent tous les trente râlant.

On les ligota, on leur administra par force des émétiques, des injections sous-cutanées.

En prison, on n'a même pas le droit de mourir. On les fit vivre par force en leur empoisonnant chaque instant de leur triste existence par une surveillance étroite.

Bobohhoff et Kalujnyi n'ont pu être ramenés à la vie.

---

Voilà le drame terrible dans toute sa réalité.

Nous affirmons que chaque mot de cette description est absolument exact. Des douzaines de lettres venant de divers points de la Sibérie ainsi que d'un bureau du gouvernement à Pétersbourg, sont en tout point d'accord sur ces faits.

Les travailleurs français ne se laisseront plus tromper par la presse qui vit des roubles russes. Ils sauront distinguer le vrai du faux. Et ils donneront libre essor à leur indignation.

Ce sera — que le fouetteur de femmes le sache ! — un cri général d'indignation en Europe lorsque l'on saura partout ce drame horrible.

L'Italie, l'Angleterre en prennent déjà l'initiative ; mais c'est à Paris que l'on dira aux assassins tout leur fait, sans réticence.

# UE SOUFFLE DE RÉVOLTE EN RUSSIE

Nul n'a jamais réalisé ce que chacun des exilés russes a enduré, soit en prison, soit durant la longue traversée à travers la Sibérie, soit aux travaux forcés de Kara et de Sakhaline, soit enfin pendant son internement dans les petits hameaux de la Sibérie et les campements Yakoutes.

Depuis quinze années que cela dure, il n'y a cependant presque pas eu d'actes de révolte. La presse a enregistré les gémissements à fendre le cœur qui venaient quelquefois de la Sibérie — mais c'était tout.

Aujourd'hui cela change. Le sang versé à Yakoutsk a réveillé les révolutionnaires qui mouraient lentement en Sibérie. — « Mourir pour « mourir, autant vaut mourir sous les balles! « Assez de souffrir! Contre la force brutale il n'y « a que la révolte qui lui fasse entendre raison! » Voilà le souffle qui nous vient de Sibérie.

On lira avec angoisse ces deux lettres de Bernstein et de Zotoff, écrites la nuit avant de mourir sous la corde des bourreaux, pendant que sous leurs fenêtres à la lueur des lampions, on dressait les gibets.

Mais on lira aussi avec admiration les deux protestations qui suivent. Elles ont été écrites par des exilés, les uns internés à Balagansk (aux environs d'Irkoutsk), les autres — retenus à Kirensk pendant la marche de plusieurs mille kilomètres qu'ils faisaient pour être transportés à Yakoutsk, dans les griffes d Ostachkine.

Ce cri de révolte, ce défi hautain jeté au tsar omnipotent par des hommes et des femmes qui sont dans les griffes de ses bourreaux; et qui, pour la moindre des choses peuvent être tués sous le knout, comme Sibida, — ce noble cri venant des profondeurs de l'exil, a eu l'effet d'un coup de tonnerre sur les jeunes cœurs en Russie.

Une animation nouvelle commence en Russie; le cri de guerre est poussé à nouveau.

Le tsar s'est empressé de fuir de sa capitale. Le colosse qui tremble devant des enfants de quatorze ans, est parti soudain de Pétersbourg pour se réfugier dans sa Bastille de Gatchina.

Mais, avant de fuir il a encore reçu de la part de madame Tsebrikoff un grand soufflet sous forme de lettre qu'on lira plus loin. Marie Tsebrikoff est une femme âgée de cinquante ans Elle n'a jamais appartenu au camp révolutionnaire. Elle s'est adonnée aux affaires d'éducation. Ses nouvelles, ses ouvrages pour la jeunesse, ses articles pour la défense des droits de la femme et de l'enfant, sont frappés au cachet des meilleures productions de ce genre.

Apprenant les affaires de Sakhaline et de Yakoutsk, apprenant que jusqu'en Sibérie les exilés se révoltent sous le knout des bourreaux, elle s'est décidée à écrire au tsar une lettre ouverte et de lui dire toute ses vérités. Elle savait qu'elle serait emprisonnée du moment même qu'elle remettrait cette lettre.

Aussi est-elle venue d'abord à Paris. Ici, elle a fait imprimer sa lettre en brochure (russe). Puis elle est tranquillement rentrée en Russie; elle a envoyé des exemplaires de sa lettre à toutes les rédactions de journaux, et elle est allée au palais remettre sa lettre au tsar.

Elle n'a certainement pas été admise jusqu'au despote trembleur qui est pris de terreur à la seule vue d'une face intelligente. Elle a été arrêtée dès qu'elle eût remis sa lettre aux portes du palais.

Mais la lettre a été déjà publiée par la presse anglaise, italienne, espagnole. Elle est digne, et l'anarchiste même, plus avancé dans ses idées, lira avec respect ces lignes, qui constituent en Russie, un crime de lèse-majesté et que Marie Tsebrikova paiera de prison et d'exil.

L'impression produite à Pétersbourg par cette démarche de Marie Tsebrikova est grande. Jusqu'à présent, les soi-disant Libéraux russes ont été d'une lâcheté impardonnable. Ils laissaient massacrer les révolutionnaires qui, au fond, ne cherchaient qu'à réaliser *leur* programme libéral.

Aujourd'hui, lorsqu'une femme qui appartient à leur camp et que tous ont entouré d'estime, prend l'initiative, qu'elle osé parler et qu'elle leur donne l'exemple, ils ne peuvent plus rester dans leur attitude de contemplation muette.

---

Voici les documents dont nous parlons :

1. *Lettres de Bernstein et de Zotoff.*
2. *Protestations des exilés en Sibérie.*
3. *Lettre de Marie Tsebrikova au tsar russe.*

## LETTRES DE BERNSTEIN & DE ZOTOFF

« Chers, bons amis et camarades, je ne sais si nous pourrons encore nous revoir, cela semble presque impossible. Dans la pensée je vous ai fait mes adieux et j'ai profondément senti, du fond de mon cœur, votre tendresse, votre affection....

« Adieu pour toujours, chers amis et camarades; mais, que nos derniers adieux soient réchauffés par l'espoir d'un meilleur avenir pour notre pauvre, tendrement aimée patrie!

« Jamais la moindre particule de force n'a été perdue dans l'univers. Une vie humaine ne se perdra pas non plus sans trace. Il ne faut pas la regretter. Laissez les morts aux morts. Vous, vous avez votre vie, vos liens vivants, moraux, chauds, avec notre malheureuse patrie, votre grand but, devant vous.

« Ne dites pas, ne pensez jamais, que votre vie soit perdue, qu'elle se passe en souffrances inutiles aux travaux forcés et en exil.

« Souffrir les maux de votre peuple, être un reproche vivant à ces engins du mal, c'est déjà beaucoup! Si c'était le dernier service que vous puissiez rendre, ce serait déjà quelque chose. Vous auriez apporté votre part à l'œuvre immense de la libération du peuple.

« Mais, qui sait? peut-être verrez-vous de meilleurs moments. Peut-être vivrez-vous jusqu'à ce jour heureux où votre pays, affranchi, vous recevra dans ses bras, et avec eux vous fêterez la grande fête de la liberté.

« Alors, amis, vous vous souviendrez de nous. Ce sera la meilleure récompense pour tout ce que nous avons souffert.

« Que cet espoir ne vous abandonne pas; il ne m'abandonnera pas jusqu'à l'échafaud. Je vous embrasse fort, chaleureusement, de tout mon amour.

« A vous entièrement,

L. Bernstein.

« Encore une fois, adieu chers amis, je vous embrasse tous de tout cœur »

---

Zotoff écrivait à ses camarades :

« Je vous embrasse tous, tous, camarades, frères. Nous sommes tous frères en ce moment. Je voulais écrire hier, à chacun de vous, mais c'était impossible.

« Voici mon vœu, chers frères, pour les premiers moments.

« Faites tous vos efforts et, sous l'impression toute fraîche de ce drame sanglant, tirez tout le parti possible de cet exemple terrible de la brutalité et de la cruauté du despotisme russe et de tout son système.

« Ecrivez ouvertement dans tous les coins de notre mère et marâtre patrie, à l'étranger, à tous les Kennan * possibles. Cela vaut la peine de s'y appliquer. C'est la seule chose qui puisse réparer les pertes que nous avons faites.

« Je ne parle pas de nos désirs supérieurs; nous les partageons tous.

« Vous tous, frères, je vous aime et j'emporte la mémoire de vous tous. Encore une fois je vous presse tous sur mon cœur »,

« Je viens de sortir pour un moment. Je les ai vu préparer le gibet à la clarté des lampions. Hausmann vous transmet les mêmes adieux, ainsi que Bernstein. Les pauvres, ils ne peuvent même pas vous voir! Impossible d'écrire encore. Je vous embrasse encore une fois ».

« A vous jusqu'au nœud coulant ».

Zotoff.

Inutile de dire que tous trois — Hausmann, Bernstein et Zotoff — ont renvoyé le prêtre qui était venu les visiter, en lui disant qu'ils n'attendaient rien au-delà du tombeau.

***

## PROTESTATIONS DES EXILÉS EN SIBÉRIE
### au Gouvernement russe

Protestation des Exilés politiques de Balagansk

« Le 22 mars 1889, à Yakoutsk, le gouverneur Ostachkine a fait massacrer nos camarades. Cinq sont tués; les autres, presque tous blessés, quelques-uns mortellement, ont été assommés, maltraités, mis aux arrêts et jugés par une cour martiale.

« Ces atrocités restent encore inconnues en Russie.

« Toute une série de conflits entre les exilés et les fonctionnaires, moins importants que celui de Yakoutsk, mais analogues quant aux causes, ont eu lieu en Sibérie durant les dernières deux ou trois années. Et ces conflits nombreux prouvent que leur cause n'est pas dans les qualités personnelles de tel ou tel fonctionnaire. C'est un système : celui de livrer des centaines d'exilés à la fantaisie des officiers préposés au transport des prisonniers, des directeurs de prisons et de toute une légion d'Ostachkines qui, tous, sont sûrs de jouir d'une impunité absolue, et qui, tous, sont poussés et talonnés par leurs chefs à donner liberté entière à leurs instincts les plus vils, développés par l'arbitraire absolu du fonctionnarisme en Sibérie.

« Des actes de sauvagerie ont eu lieu de la part de ces fonctionnaires à Tomsk en 1887 et 1888, à Irkoutsk le 22 octobre 1887, à Tumène le 9 juin 1887, à Potchitonsk le 13 juin 1888, à Kouskoun le 19 juillet 1888, à Kansk les 5 et 6 août 1888, à Kirzel en août 1888, à Haldéevo en septembre 1888 et ainsi de suite.

« A toutes nos plaintes, adressées à diverses administrations, ainsi qu'au général-gouverneur comte Ignatieff *, pour les inviter à empêcher le retour de semblables actes de brutalité, on ne nous a même pas répondu. Ou bien on a répondu par la menace de nous faire assommer à coup de crosse ou de baïonnette, si nous continuions à lutter contre l'arbitraire du personnel des prisons.

« Tout le temps, on nous provoquait, et l'histoire de Yakoutsk n'a été que le résultat de ce système. Si aucun des conflits précédents n'a eu les mêmes conséquences funestes que celui de Yakoutsk, c'est parce que jamais les exigences des autorités n'avaient été aussi impossibles que celles du gouverneur Ostachkine, parce qu'aucun des Ostachkine n'avait encore osé se fonder sa carrière future sur des cadavres d'exilés ».

Après avoir raconté tout au long l'affaire de Yakoutsk, que nos lecteurs connaissent déjà, la protestation continue :

« Exprimant au gouvernement notre suprême mépris et notre indignation à propos de cette histoire, nous nous empressons de proclamer notre entière solidarité avec nos camarades, morts en hommes qui se respectent. Nous exprimons aussi notre grand regret que la distance qui nous séparait de Yakoutsk, ne nous ait pas permis de prendre une part personnelle

---

* Kennan, est l'américain qui a visité toutes les prisons et les lieux d'exil en Sibérie et qui imprime dans le *Century Magazine* une série de révélations terribles sur l'exil en Sibérie. N. d. l. R.

* Il avait la réputation de libéral avancé. N. d. l. R.

au combat et de mourir avec eux sous les balles et les baïonnettes, à côté de Podbelsky, de Pick, de Sophie Gourévitch, de Chour, de Notkin, et de Mukhanoff. Nous regrettons que nous n'ayons pu, non-seulement sur le papier mais aussi avec notre sang, témoigner devant la société russe de toute notre haine profonde envers l'arbitraire et la brutalité du gouvernement.

« En envoyant cette protestation, nous ne nous adressons certainement pas aux sentiments humanitaires du gouvernement russe. Nous savons par notre expérience de l'exil et par toute l'histoire, qu'il n'en a pas.

« Notre but est de porter l'horrible tragédie de Yakoutsk à la connaissance de la société russe; nous sommes fermement persuadés que le sang de nos frères versé à Yakoutsk, ainsi que notre voix de protestation venant des profondeurs de l'exil, réveilleront l'énergie révolutionnaire et donneront des forces nouvelles à la lutte contre le despotisme pour l'affranchissement de notre nation ».

La protestation, signée par tous les exilés politiques de Balagansk, a été envoyée au gouverneur général de la Sibérie, ainsi qu'au ministre de l'intérieur.

***

Une autre protestation du même genre a été envoyée aux mêmes bourreaux par les exilés de Kirensk. En voici le texte :

« Nous, soussignés, exilés politiques, envoyés le 30 mars 1889 d'Irkoutsk vers Yakoutsk, nous adressons aux représentants de l'autorité du gouvernement russe cette lettre collective pour exprimer notre indignation et nos angoisses.

« Retenus, nous ne savons pas pourquoi à Kirensk, nous y avons appris la terrible nouvelle ; nous y avons appris comment on traite là nos frères ; frères dans l'amour commun du peuple, dans la lutte pour l'affranchissement de notre pays.

« Nous avons appris que six de nos camarades ont été tués à corps défendant. Les formalités de bureau ont été placées au-dessus de la vie humaine, et ils sont tombés, préférant les balles à la mort lente au sein des neiges polaires.

« Comme toujours, le gouvernement russe n'a eu qu'une réponse aux hommes qui vivent pour une idée — les balles. C'est ainsi, que de propagandistes pacifiques que nous étions jadis, il nous a fait terroristes en 1879 1881. C'est ainsi qu'il continue d'agir.

« Cette force brutale, bête, gouvernée par l'égoïsme sans entrailles des chancelleries, nous est connue depuis longtemps. Chacun de nous, devenant révolutionnaire, savait à qui il aurait à faire.

« Après nous avoir torturé par de longues années de prison, après nous avoir fait passer devant des tribunaux qui depuis longtemps ont oublié jusqu'à la simple pudeur, et souvent sans nous traduire devant aucun tribunal, il nous fait suivre la route des étapes en Sibérie. Là, il nous force à dépenser notre dernière énergie vitale en protestations qui amènent de nouvelles brutalités.

« Les scrupules qui existent jusque dans les guerres internationales n'existent pas dans la guerre que nous fait le gouvernement.

« Les assassins, les brigands, sont internés aux débuts du long parcours à travers la Sibérie ; quant à nous, on nous fait subir toutes les tortures de la longue marche jusqu'aux extrémités de l'Asie.

« Nous sommes vaincus, nous subissons la force, mais nous protestons contre cette force qui tue ceux qui sont sans défense en son pouvoir.

« Il y a une limite à toute patience. Le gouvernement doit être préparé à trouver en chacun de nous un ennemi, non-seulement des institutions actuelles, mais de chaque représentant de l'autorité, en personne.

« On nous place dans une condition impossible. Nous refusons d'avoir quoi que ce soit à faire avec les assassins de nos frères.

« Nous voulons croire qu'il peut y avoir encore quelque reste de sentiment dans le gouvernement russe : que l'entraînement de la lutte n'a pas encore tué en lui tout qu'il pouvait avoir d'humain, que notre protestation sera comprise ».

*Signé :* Michel Sosnovsky, Ivan Sokoloff, Matvéevitch (forçat libéré), Vlasof (idem), Grégoire Havkine, Rachel Skoudina, Anna Skoudina, Yankovsky (forçat libéré), Chouleinikoff, Arkadiy Gourévitch, Taraschansky.

---

A ces nobles protestations, à ces cris déchirants venant de l'exil après de longues années de souffrances patientes, le gouvernement des brigands de Pétersbourg a répondu par l'envoi à Kirensk, d'une cour martiale.

Sa résolution n'est pas encore connue. Mais on la devine. Ce sera la mort, l'immuration à Schlusselbourg, l'incarcération aux travaux forcés.

---

Nous sommes forcés de renvoyer la lettre de Marie Tsebrikova au prochain numéro.

## M. LOMBROSO & LE CRIME POLITIQUE

La *Nouvelle Revue*, fascicule de mars, publie un article de M. Lombroso, l'anthropologiste italien qu'on connaît, sur le crime politi- et misonéisme (ou haine du nouveau). Cet article contient des aveux dont nous ne voulons pas priver nos lecteurs ; mais, comme de règle, il aboutit à des conséquences tout à fait réactionnaires. Figurez-vous que M. Lombroso se demande : « N'est-ce pas mensonge que la foi dans le Parlementarisme, qui chaque jour montre à nu sa triste impuissance, et la foi dans l'infaillibilité d'hommes qui, souvent, nous sont inférieurs ? »

Très bien dit, M. Lombroso : le Parlementarisme — et tout gouvernement, car tout gouvernement est fondé sur la foi dans l'infaillibilité d'hommes inférieurs moralement et intellectuellement, non-seulement à un grand nombre de simples citoyens, mais à la masse même — est un mensonge.

« Mensonge (continue M. Lombroso) la foi absolue en une justice qui imposant de lourdes charges aux honnêtes gens, ne frappe que 20 p. 100 à peine, des vrais coupables, lesquels, le plus souvent, ne sont que des imbéciles, tandis qu'elle laisse les autres libres et souvent admirés et obéis au milieu des faibles et des innocents destinés au rôle de victimes ».

Cela aurait pu être dit un peu autrement, mais enfin cela aussi est vrai. La justice est un instrument d'oppression des masses ; et il est tout naturel qu'elle ne soit employée que contre elles, pour la plus grande gloire et sécurité des vrais et grands malfaiteurs — qui constituent à eux seuls l'État. M. Lombroso va nous expliquer cela :

« On dit que nous avons aujourd'hui la liberté, la justice pour tous : mais au fond les privilèges n'ont fait que changer de caste ; ce ne sont plus les prêtres et les nobles, mais quelques avocats politiciens qui prédominent, et à l'avantage desquels tous travaillent — sans ou presque sans compensation — les honnêtes et les malhonnêtes. La justice n'est souvent qu'un mot ; en effet, comme l'écrit Nordau, l'homme civilisé moderne doit, non-seulement avant tout se protéger lui-même, précisément comme le fait le barbare, mais encore accomplir des sacrifices pécuniaires pour la protection que l'Etat croit accorder réellement, mais qu'il n'accorde au contraire que théoriquement, et ces sacrifices coûtent souvent beaucoup plus que ne vaut la chose à protéger.

« Toute l'œuvre de la loi (conclut M. Lombroso) si l'on y regarde attentivement, par bien des rouages, est une mécanique en faveur des avocats ; l'or enlevé aux honnêtes gens par les coupables, se transforme en capital fructueux, comme la terre se transforme en humus fertile sous l'action des vers ».

Nous arrêterons ici la citation. On le voit, système parlementaire, justice, liberté, lois — ce sont, d'après M. Lombroso, des rouages d'un mécanisme fait pour permettre à une nouvelle caste — avocats et autres — d'exploiter le reste de la nation. Après cette déclaration catégorique, on s'attendrait à voir M. Lombroso demander la cessation d'un tel état de choses. On croirait que, même sans aller plus loin que le platonisme des poètes et des savants, il déclarât sa sympathie pour ces rudes pionniers qui travaillent à la démolition d'un système tellement injuste et mensonger ; que, au moins, comme Pilate, ayant reconnu le Christ, il se lavât les mains, en signe de ne pas vouloir se charger de la responsabilité de sa mort. Cela sans doute, serait ce qu'un homme *vulgaire*, se laissant guider par son simple bon sens, aurait fait à sa place : mais M. Lombroso est d'abord un savant, puis un homme d'ordre, puis encore il a la prétention d'avoir inventé tout un nouveau système de répression et de *défense* (sic) sociale ; et il est impatient de voir son invention brevetée et adoptée par les gouvernements. Dès lors, comme Léon XIII, battant la grosse caisse par ses Encycliques, pour prouver aux rois, empereurs et présidents que lui seulement a le mot pour conjurer le spectre rouge du Socialisme, — M. Lombroso ne laisse pas passer une occasion pour prouver qu'il n'y a que son spécifique anthropologico-terroriste qui peut sauver la société de la lèpre du crime et l'Etat du danger des révolutions. Et ayant constaté que l'homme est par nature ennemi du nouveau, routinier, il en tire la conséquence que « tout attentat contre cet instinct conservateur, *ou bien contre le système politique qui en résulte, ou bien encore contre les personnes qui représentent ce système politique*, est un crime », et qu'il est nécessaire d'éliminer et de détruire en germe ces redoutables criminels — les révolutionnaires — qui ont la prétention d'entraîner le genre humain dans la voie du progrès, et quelquefois y réussissent.

Tout cela est dit avec un tel aplomb, et démontré avec tant d'érudition et de doctrine, qu'on ne saurait pas en disconvenir, — à moins qu'on ne soit précisément un de ces criminels endurcis ou fous-nés, qui n'écoutent pas de raisons, qui pensent avec le cœur, et ne sachant pas philosopher à outrance devant les misères inénarrables du peuple et les injustices qui l'oppriment, se jettent aveuglément dans la mêlée, et arrachent parfois une victoire, que la science après coup, justifie et glorifie.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

La Machine. — Vous avez eu connaissance de la terrible explosion de grisou qui a éclaté dans la mine de la Machine, au puits Marguerite ; il y a eu 43 morts. Comme toujours, la faute en est aux exploiteurs ; les ouvriers travaillent avec la lampe à feu libre, au lieu d'être munis de lampes Davy ou lampes de sûreté ; la mine est déplorablement exploitée.

Toujours par raison d'économie, on retire des bois d'étai de certains endroits, et alors il se produit des éboulements à proximité des chantiers où les ouvriers travaillent, c'est dans ces éboulements que le grisou se forme et la mine n'étant pas suffisamment aérée, le grisou peut y séjourner à son aise.

La compagnie fait dire par les journaux bourgeois que ce sont des poussières qui se sont enflammées spontanément ?

C'est faux : et en admettant que ce soit vrai, elle est encore coupable, parce qu'il y a un moyen bien simple, c'est de faire arroser les galeries, comme cela

se fait dans les mines grisouteuses, à Montceau, par exemple, où j'ai travaillé moi-même ; mais c'est bien au grisou que l'on a à faire, ils ne veulent pas l'avouer, parce qu'ils ont peur que leurs esclaves ne veulent plus redescendre dans la mine, et il y aurait des frais à faire, et vous savez ? les bénéfices.

La preuve que c'est le grisou, c'est qu'il y a eu d'autres accidents qui, par bonheur, n'entraînèrent pas mort d'homme : un chef de poste, Auguste Moutté, avait déjà été brûlé en 1885 pour avoir voulu aller dans un chantier où il y avait du grisou, et avait dû garder le lit pendant cinq mois ; cette fois, le malheureux y est resté. Notez que c'est dans le même puits Marguerite ; ajoutez avec tout ça, des ingénieurs qui visitent les chantiers très peu souvent et des maîtres-mineurs, d'anciens ouvriers, qui doivent leur place à leur platitude, quand ce n'est pas la femme qui y a joué un rôle.

La puissante compagnie du Creusot, dont la mine de La Machine dépend, a fait de belles funérailles aux victimes, le préfet était sur les lieux ; dans son discours sur la tombe, il a loué la façon paternelle dont le directeur Busquet administrait ses esclaves. Inutile d'insister, vous connaissez le cliché. Le fils Schneider était là aussi pour représenter son père ; il a promis beaucoup aux victimes, comme toujours, mais déjà il ne tient pas ses promesses, j'entends les veuves qui commencent à se plaindre ; on refuse de payer les dettes ménagères des maris que l'on a assassinés.

A peine redescendus, les mineurs ont subi un nouveau choc qui a tué trois des leurs.

***

Foix. — Le camarade Darnaud, bien connu de nos lecteurs, ayant été nommé délégué sénatorial par une commune de l'Ariège, vient d'adresser au préfet de ce département la lettre suivante :

Monsieur le Préfet,

Je reçois la lettre dont suit copie :

« Je vous annonce que le Conseil municipal de Roquefixade vous a nommé délégué sénatorial à l'unanimité.

« Le maire : Castel ».

Je suis profondément touché de la preuve de confiance que vient de me donner Roquefixade.

Et pourtant je ne saurais mieux témoigner ma gratitude qu'en n'acceptant pas ce mandat de délégué sénatorial.

J'expliquerai aux habitants de ma commune bien-aimée pourquoi les travailleurs manquent du nécessaire, tandis que les parasites jouissent du superflu.

J'expliquerai que les travailleurs ayant été successivement esclaves, serfs, salariés, ont enfin droit au bien-être et à la liberté.

J'expliquerai que *« les formes du passé dureront d'autant plus que les travailleurs s'intéresseront à leur existence, fût-ce pour les modifier »*.

Veuillez agréer, monsieur le préfet, l'expression du regret que j'éprouve de ne pas être arrivé plus tôt aux convictions qui me font refuser le mandat de délégué sénatorial.

Darnaud.

Foix, 10 mars 1890.

## Allemagne

Brunswick. — M. Liebknecht dans une réunion électorale a déclaré qu'un million et demi d'électeurs étaient disposés à soutenir l'empereur dans sa lutte contre le capital.

## Angleterre

Le Meeting de Londres. — Un meeting d'indignation a eu lieu dimanche passé à Hyde Park pour protester contre les atrocités commises à Kara.

Il neigeait comme en Sibérie ; et malgré cela, près de six mille travailleurs, venant avec bannières des quatre coins de Londres, sont venus protester au Hyde Park contre les exploits des fouetteurs de femmes.

On a parlé à quatre plate-formes différentes.

Les socialistes de Londres avaient pris l'initiative de ce meeting ; Les clubs radicaux y ont donné leur appui.

D'autres meetings d'indignation sont en voie de préparation.

La presse boulangiste de Paris a eu l'impudence de rendre compte de ce meeting en ces termes :

« Le discours prononcé, hier, par M. John Burns, au meeting de Hyde Park, a été des plus violents. M. Burns a déclaré que s'il était possible d'organiser une expédition ayant pour but d'aller en Russie supprimer le tsar, il serait le premier à en faire partie ».

Meeting pourquoi ? Pourquoi ces colères sans rime ni raison de John Burns ?

Silence là-dessus. Silence imposé par les roubles russes.

***

Grève presque générale des mineurs en Angleterre. 200.000 grévistes.

Grève des ouvriers des Docks à Liverpool. Lundi 17, dans une réunion de 15.000 grévistes, Machugh secrétaire, demande que l'on reprenne le travail, les patrons ayant adhéré aux demandes des ouvriers.

La foule l'interrompt et déclare que personne ne doit travailler pendant qu'il y a d'autres ouvriers qui meurent de faim.

Machugh donne sa démission.

Tandis qu'il parle, une voiture chargée de blé étant venue à passer, la foule se précipite sur elle, malgré les protestations de Machugh, et a répandu le blé dans la rue. Une mêlée s'en est suivie.

Le voiturier a été blessé d'un coup de poignard ; d'autres individus ont été blessés aussi plus ou moins grièvement. Six officiers de police et cinquante constables qui sont intervenus ont été reçus à coups de pierres et de briques. La foule s'est ensuite dispersée.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Toulon. — Convaincus qu'une correspondance suivie, entre groupes amènerait une nouvelle vie pour les groupes qui s'y adonneraient, les anarchistes de Toulon invitent les groupes de diverses régions à correspondre avec eux.

Ceux qui pensent que de cette correspondance, il peut surgir des idées nouvelles, qui discutées dans les groupes les tiendraient en haleine, donnerait de l'attrait à leurs réunions peuvent adresser leurs correspondances au compagnon J. Babinger, cité Montéty, 10, à Toulon (Var).

Notre numéro étant pris en grande partie par les événements de Russie, cela nous force à renvoyer un grand nombre de correspondances, qui seront insérées dans le prochain numéro.

## BIBLIOGRAPHIE

Les camarades espagnols viennent de traduire en leur langue, *Le Salariat*, de notre ami Kropotkine. Adresser les demandes à la *Revolution social*, Magallanes, 53, Barcelone.

***

*Une Révolte à Foix* par notre ami Darnaud. C'est l'histoire d'une révolte de paysans se refusant de payer un impôt que la municipalité voulait leur imposer et forçant celle-ci à retirer sa taxe.

***

*Le Monstre social*, par Jean Most, brochure sur le Communisme-Anarchiste ; la première d'une nouvelle série. Nous la recommandons aux camarades qui lisent l'anglais.

Adresse : John Müller, 167, William Street F. O. B. 3135, New-York. — 50 centimes.

## PETITE CORRESPONDANCE

H. à Desvres. — L. à Calais. — L. au Hâvre. — B. à Billy. — P. à Lyon. — N. J. à Saint-Florent. — D. à Reims. — A. P. à Thouars. — L. à Tours. — G. à Brest. — A. M. à St-Etienne. — A. à Boudes. — R. à Argenteuil. — Marchand de vin à Ivry. — W. à Fresneville. — P. à Lyon. — F. à Amsterdam. — Club Autonomie. — N. à Londres. — D. à Foix. — Dison. — M. à Nîmes. — E. S. à Oullins. — B. à Lyon. — V. à Roubaix. — P. à Bruxelles. — E. L. à Marseille. — Reçu timbres et mandats.

Masson à la Cantonade. — Sitôt parue la nouvelle édition des « Paroles d'un Révolté », nous l'annoncerons.

C. St-G. à Geaune. — « Peste Religieuse » épuisée.

M. R. à Nîmes. — Ce que vous nous racontez de ce type ne nous étonne nullement. — Il y en a qui ne prétendent avoir des idées que pour exploiter les camarades. Ils font aux copains, ce qu'ils n'oseraient certainement pas faire à des bourgeois.

Le compagnon Pitrois de Persan est prié de donner son adresse au comp. Gros, pour une affaire urgente.

Le camarade qui nous avait remis une adresse pour Parigi, est prévenu que le service n'est pas fait, nous l'avons perdue.

## CONVOCATIONS

Dimanche 23 mars 1890, à 1 h. 1/2 de l'après-midi, salle Favié, 13, rue de Belleville, grand meeting.

Ordre du jour : La Conférence de Berlin.

Entrée : 30 centimes.

Groupe la *Femme libre*, réunion tous les mardis, salle Pécherand, rue Clignancourt, 36, à 8 h. 1/2.

*Soirée familiale anarchiste.* — Dimanche 22 mars, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant, conférence suivie de soirée familiale. Chants, poésies, etc. Entrée libre. Les compagnes et compagnons sont invités.

Conférence par le compagnon Brunet, sur le Patriotisme.

Puteaux. — Samedi soir 22 mars, à 8 h. 1/2, soirée familiale, organisée par le groupe *La Liberté*, à l'occasion de l'anniversaire de la Commune, salle de « l'Egalité pour tous », 2, rue de Colombes, chez Pottmann.

Conférence par un compagnon. Chants et poésies.

Tous les travailleurs y sont invités, ainsi que les compagnons de Rueil.

Entrée libre et gratuite.

Chambon. — Les compagnons du Chambon, Rocamarie, Firminy, sont priés de venir fêter l'anniversaire du 18 Mars 1871, au Chambon, café Bayon, place Grennette, le dimanche 23 Mars, à 2 h. de l'après-midi. Tous les Socialistes sans distinction d'école, sont spécialement invités. Sujet de la soirée la Commune de 71. Pourquoi nous sommes Anarchistes. Poésies, chants, grande Tombola.

Roanne. — Les groupes anarchistes de Roanne organisent pour le samedi 22 courant à 8 h. du soir une grande soirée familiale en l'honneur des *assassinés* de la Commune (1871). Tous les lecteurs de la *Révolte* et des journaux socialistes y sont invités. On peut se procurer des cartes chez le compagnon J. Démure, 32, rue de Clermont et chez tous les anarchistes *militants* de Roanne, les cartes indiqueront le lieu de réunion.

Ordre du jour :

1er L'assassinat de 1871.

2e La bourgeoisie devant le mouvement révolutionnaire.

3e Tombola affectée à une œuvre socialiste.

*Les fils de la Terre*, groupe naturaliste. — Réunion tous les mercredis, rue de Belleville, 27, à 8 h. 1/2.

Suisse. — Les anarchistes de notre région ont décidés qu'à l'occasion de l'anniversaire du 18 Mars, ils se rencontreront *à la Chaux de Fonds*, le dimanche 23 courant et non le 22 comme cela avait été écrit par erreur à quelques groupes.

L'assemblée sera privée, cependant tous les compagnons sont priées d'inviter leurs amis et connaissances.

Bruxelles. — Groupe *La Liberté*, lundi 24 mars, à 8 h. 1/2 du soir, à la Colline, rue de la Colline, conférence publique et contradictoire par un compagnon du groupe.

Ordre du jour : Les rescrits de Guillaume.

Verviers. — Dimanche 30 mars, à 7 h. 1/2 précises du soir, soirée de famille, organisée par les groupes anarchistes de Verviers, pour fêter l'anniversaire de la Commune (18 Mars 71).

Causeries, chants et poésies révolutionnaires. Nous invitons tous les compagnons ne venant pas habituellement aux groupes, ainsi que les abonnés, à cette soirée qui sera donnée chez M. Paynouille, rue du Vieil-Hôpital.

Carte d'entrée : 25 centimes.

Reims. — Les anarchistes du faubourg de Laon se réunissent tous les samedis chez Poly, perruquier, rue des Romains, 202, à 7 heures du soir.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 28 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 29 MARS AU 4 AVRIL 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 7 —
Six Mois. . . . . — 3 50
Trois Mois. . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Nous les prévenons que ceux qui n'auront pas répondu à la deuxième lettre que nous leur avons envoyée, l'envoi du prochain numéro ne leur sera pas fait.*

*Nous prions aussi les camarades de bien vouloir nous adresser leur correspondance, 140 rue Mouffetard.*

*Prière aussi, de joindre la dernière bande à chaque réglement.*

## LA MORALE ANARCHISTE

Lorsque nos aïeux voulaient se rendre compte de ce qui pousse l'homme à agir d'une façon ou d'une autre, ils le faisaient d'une façon bien simple.

On peut voir jusqu'à présent des images catholiques qui représentent leur explication. Un homme marche à travers champs et, sans s'en douter le moins du monde, il porte un diable sur son épaule gauche et un ange sur son épaule droite.

Le diable le pousse à faire le mal, l'ange cherche à l'en retenir. Et si l'ange a eu le dessus, l'homme est resté vertueux, et trois autres anges s'emparent de l'homme et l'emportent vers les cieux. Tout s'expliquait ainsi d'une façon bien simple.

Ces conceptions naïves s'en vont. Cependant, si les vieux mots disparaissent, l'essence reste toujours la même.

La gent éduquée ne croit plus au diable ; mais, comme ses idées ne sont pas plus rationnelles que celles de nos vieilles bonnes d'enfants, elle déguise le diable et l'ange sous un verbiage scholastique, qu'elle honore du nom de philosophie.

Au lieu de diable, on dira aujourd'hui la chair, les passions. L'ange sera remplacé par le mot conscience, ou âme, — « reflet de la pensée d'un dieu créateur », — ou du « grand architecte », comme diront les francs-maçons.

Mais les actes de l'homme sont toujours représentés comme le résultat d'une lutte entre deux éléments hostiles. Et l'homme est considéré d'autant plus vertueux que l'un de ces deux éléments — l'âme ou la conscience — aura remporté plus de victoires sur l'autre élément — la chair ou les passions.

---

Avec de pareilles conceptions, on imagine facilement l'étonnement de nos aïeux, lorsque Hobbes, et plus tard, les encyclopédistes, vinrent affirmer que le diable et l'ange n'ont rien à voir dans les actions humaines ; mais que toutes les actions de l'homme, bonnes ou mauvaises, utiles ou nuisibles, dérivent d'un seul motif : la recherche du plaisir.

Mais aussi il n'y a pas à s'étonner non plus, que lorsque les idées de Hobbes furent reprises par Bentham, John Stuart Mill, Tchernychevsky, et tant d'autres, et que ces penseurs vinrent affirmer que l'égoïsme, ou la recherche du plaisir, est le vrai motif de toutes nos actions, leur enseignement fut reçu avec malédictions par les uns, comme une révélation par les autres.

Ces idées bouleversent toutes les idées *reçues*, et les idées reçues, nous allons le voir, même chez les révolutionnaires avancés n'étaient-elles pas toujours, ne sont-elles pas encore un reflet du vieil enseignement religieux ?

---

Et cependant, que peut-il y avoir de plus vrai que cette affirmation ?

Voici un homme qui enlève le dernier morceau de pain à l'enfant. Tout le monde s'accorde à dire qu'il est un affreux égoïste : qu'il est guidé exclusivement par l'*amour de soi-même*.

Mais voici un autre homme, que l'on s'accorde à reconnaître vertueux.

Il partage son dernier morceau de pain avec celui qui a faim, il ôte son vêtement pour le donner à celui qui a froid. Et les moralistes, parlant toujours le jargon religieux, s'empressent de dire que cet homme pousse l'amour du prochain jusqu'à l'*abnégation de soi-même*, qu'il obéit à une tout autre passion que celle qui guidait l'égoïste.

Et cependant, en y réfléchissant un peu, on découvre bien vite que, quelle que soit la différence des deux actions comme résultat pour l'humanité, *le mobile* des deux actions a toujours été le même.

C'est la recherche du plaisir.

Si l'homme qui donne sa chemise n'y trouvait pas plaisir, il ne le ferait pas. S'il trouvait plaisir à enlever le pain à l'enfant, il le ferait ; mais cela lui répugne, il trouve plaisir à donner son dernier morceau à son voisin, et il le fait.

S'il n'y avait pas inconvénient à créer de la confusion, en employant des mots qui ont une signification établie pour leur donner une nouvelle signification, on dirait que l'un et l'autre agissent sous l'impulsion de leur *égoïsme*. C'est ainsi qu'on l'a dit, afin de mieux faire ressortir la pensée, de préciser l'idée — et de détruire en même temps la légende qui consiste à dire que ces deux actes ont deux motifs différents. — Ils ont le même motif : la recherche du plaisir, ou bien le désir d'éviter une peine, ce qui revient au même.

---

Prenez le dernier des coquins : un Thiers, qui massacre trente cinq mille Parisiens ; prenez l'assassin qui égorge toute une famille pour se vautrer dans la débauche. Ils le font, parce que, en ce moment, le désir de gloire, ou bien celui de posséder l'argent, priment chez eux tous les autres désirs : celui de pitié, celui de compassion même, sont éteints en ce moment par cet autre désir, cette autre soif. Ils agissent presqu'en automates, *pour satisfaire un besoin de leur nature*.

Ou bien, laissant de côté les fortes passions, prenez l'homme petit, qui trompe ses amis, qui ment à chaque pas, soit pour soutirer à quelqu'un la valeur d'une chope, soit par vantardise, soit par ruse. Prenez le bourgeois qui vole à petit sou ses ouvriers pour acheter une parure à sa femme. Prenez n'importe quel petit coquin. Celui-là encore ne fait qu'obéir à un penchant ; il cherche la satisfaction d'un besoin, il cherche à éviter ce qui, pour lui, serait une peine.

---

Il semble presque odieux de comparer ce petit coquin à quelqu'un qui sacrifie toute son existence pour la libération des opprimés, et monte à l'échafaud, comme une femme russe.

Tellement les résultats de ces deux existences sont différents pour l'humanité ; tellement nous nous sentons attirés vers l'une et repoussés par l'autre.

Et cependant, si vous parliez à ce martyr, lors même qu'elle va monter à l'échafaud, elle vous dirait qu'elle ne donnerait ni sa vie de bête traquée par les chiens du tsar, ni sa mort, en échange de la vie du petit coquin qui vit de sous soutirés aux travailleurs.

Dans son existence, dans la lutte contre les monstres puissants, elle trouvait ses plus hautes jouissances.

Tout le reste, en dehors de cette lutte, toutes les petites joies du bourgeois et ses petites misères lui semblent si mesquines, si ennuyeuses, si tristes ! — « Vous ne *vivez* pas, vous végétez », aurait-elle répondu ; — « Moi, j'ai vécu ! »

---

L'homme recherche toujours ce qui lui fait plaisir.

Un tel se soûle et se réduit chaque jour à l'état de brute, parce qu'il cherche dans le vin l'excitation nerveuse qu'il ne trouve pas dans son système nerveux.

Tel autre ne se soûle pas, il renonce au vin, lors même qu'il y trouve plaisir, pour conserver la fraîcheur de la pensée et la plénitude de ses forces, afin de pouvoir goûter d'autres plaisirs qu'il préfère à ceux du vin. Il fait comme le gourmet qui, après avoir parcouru le menu d'un grand dîner, renonce à un plat qu'il aime cependant, pour se gorger d'un autre plat qu'il lui préfère.

Quoi qu'il fasse, l'homme recherche toujours un plaisir, ou bien il évite une peine.

Lorsqu'une femme se prive du dernier morceau de pain pour le donner au premier venu, lorsqu'elle ôte sa dernière loque pour en couvrir une autre femme qui a froid, et grelotte elle-même sur le pont du navire, elle le fait parce qu'elle souffre infiniment plus à voir un homme qui a faim, ou une femme qui a froid, que de grelotter elle-même ou de souffrir elle-même la faim. Elle évite une peine, dont ceux seuls qui l'ont sentie eux-mêmes peuvent apprécier l'intensité.

Quand cet Australien, cité par Guyau, dépérit à l'idée qu'il n'a pas encore vengé la mort de son parent ; quand il s'étiole, rongé par la conscience de sa lâcheté, et ne revient à la vie qu'après avoir accompli l'acte de vengeance, il fait

un acte, parfois héroïque, pour se débarrasser d'un sentiment qui l'obsède, pour reconquérir la paix intérieure qui est le suprême plaisir.

Quand une troupe de singes a vu un des siens tomber sous la balle des chasseurs, et vient assiéger la tente du chasseur, pour lui réclamer le cadavre, malgré ses menaces de tirer dessus ; lorsqu'enfin le vieux de la bande entre carrément dans la tente, menace d'abord le chasseur, le supplie ensuite et le force enfin par ses gémissements à restituer le cadavre, et que la bande l'emporte avec gémissements dans la forêt ; la bande de singes et leur vieux obéissent à un sentiment de condoléance qui est plus fort en eux que toutes les considérations de sécurité personnelle.

Ce sentiment prime tous les autres. La vie même perd pour eux ses attraits, tant qu'ils ne se sont pas assurés qu'ils ne peuvent plus ramener leur camarade à la vie. Ce sentiment devient si oppressif que les pauvres bêtes risquent tout pour s'en débarrasser.

Lorsque les fourmis se jettent par milliers dans les flammes d'une fourmilière que cette bête méchante, l'homme, a allumée, et périssent par centaines pour sauver leurs larves ; elles obéissent encore à un besoin, celui de sauver leur progéniture.

Elles risquent tout pour avoir le plaisir d'emporter leurs larves qu'elles ont élevées avec plus de soins que ne l'a fait mainte bourgeoise.

Et enfin, lorsqu'un infusoire évite un rayon trop fort de chaleur, et va rechercher un rayon tiède de soleil, ou lorsqu'une plante tourne ses fleurs vers le soleil, ou referme ses feuilles à l'approche de la nuit, — ils obéissent encore à ce besoin d'éviter la peine et de rechercher le plaisir, — tout comme la fourmi, le singe, l'Australien, le martyr chrétien, ou le martyr anarchiste.

---

Rechercher le plaisir, éviter la peine, c'est le fait général (d'autres diraient la *loi*) du monde organique. C'est l'essence même de la vie.

Sans cette recherche de l'agréable, la Vie même serait impossible. L'organisme se désagrégerait, la vie cesserait.

---

Ainsi donc, quelle que soit l'action de l'homme, quelle que soit sa ligne de conduite, *il le fait toujours pour obéir à un besoin de sa nature.*

L'acte le plus répugnant, comme l'acte indifférent, ou comme l'acte le plus attrayant, sont tous, également dictés par un besoin de l'individu. En agissant d'une manière ou d'une autre, l'individu agit ainsi, parce qu'il y trouve un plaisir, parce qu'il évite de cette manière ou croit éviter, une peine.

Voilà un fait parfaitement établi ; voilà l'essence de ce que l'on a appelé la théorie de l'égoïsme.

---

Eh bien, sommes-nous plus avancés après être arrivé à cette conclusion générale ?

— Oui, certes, nous le sommes. Nous avons conquis une vérité et détruit un préjugé qui est à la racine de tous les préjugés.

Toute la philosophie matérialiste, dans ses rapports avec l homme, est dans cette conclusion.

Mais, s'en suit-il que tous les actes de l'individu soient indifférents, ainsi qu'on s'est empressé d'en conclure ?

C'est ce que nous allons voir.

---

## LETTRE DE MARIE TSEBRIKOFF

### au Tsar russe

« Sire, les lois de mon pays punissent la parole libre. Tout ce qu'il y a d'honnête en Russie est condamné à ne pas oser parler, et lorsque nous voyons toute notre jeunesse massacrée au moral comme au physique et tout notre peuple volé et martyrisé par l'administration, nous ne devons nous taire. Cependant la liberté, sire, est une nécessité primordiale et l'heure viendra, tôt ou tard, où les citoyens, après avoir perdu toute patience sous votre tutelle, lèveront la voix et alors votre autorité devra céder.

« Il y a aussi dans la vie des individus séparés des moments où ils se sentent honteux de se taire plus longtemps, et alors ils risquent tout ce qu'ils ont de plus cher pour aller dire à celui qui tient en ses mains le pouvoir et l'autorité, à celui qui a le pouvoir de faire cesser tout ce mal et cette honte : — « Voyez ce que vous laissez faire ; voyez ce que vous faites vous-même, sciemment ou non ».

« Les empereurs russes ne peuvent savoir ce qui se passe en Russie que par l'intermédiaire de leurs fonctionnaires, qui font un mur épais entre l'empereur et le pays. Mais il faut que vous le sachiez.

« La mort terrible d'Alexandre II a jeté un voile lugubre sur votre accession au trône. On vous a dit que cette mort était due aux idées de liberté de la vie réelle de votre peuple ? Croyez-vous que parce que vous avez été oint par l'Eglise, vous êtes devenu une divinité possédant l'omniscience ?

« Si vous pouviez, pareil au souverain de la fable, parcourir, invisible, vos villes et vos villages, et apprendre comment vit votre peuple, vous verriez comment vos gouverneurs fusillent les paysans et les travailleurs. Vous verriez comment votre *ordre*, maintenu par des centaines de mille soldats, des légions de fonctionnaires et des armées de mouchards, n'est que le plus abominable chaos administratif ».

Nous sommes forcés d'abréger cette longue lettre dans laquelle Marie Tsébrikoff passe en revue l'éducation mutilée, la presse muselée, et dit au tsar comment lui-même et sa famille ont failli tomber victimes des persécutions de la presse (une brochure, exposant l'état abominable du chemin de fer sur lequel le train du tsar avait déraillé l'an passé, avait été publiée quelques mois avant la catastrophe ; mais elle fut supprimée par ordre de Possiet, ministre des voies et communications).

Tsébrikova parle ensuite des masses d'argent que le gouvernement lui-même dépense pour acheter la presse, des agents provocateurs qu'il entretient, des traîtres qu'il fait choyer et continue ainsi :

« L'expérience du règne passé aurait dû vous démontrer que la politique de persécution n'atteint pas son but. Le jour viendra où ces persécutions seront rappelées comme un mauvais cauchemar ; mais je crains que ce jour n'apporte le feu et le sang. Car tout votre système pousse les mécontents à devenir révolutionnaires. Pour un mot imprudent, pour un imprimé révolutionnaire souvent pris par simple curiosité, un jeune homme, un enfant est déclaré criminel politique. Vous faites tenir en prison, murer en cellule, des enfants de quatorze ans. Un gouvernement qui ordonne à cent millions d'habitants, tremble devant des enfants !....

« Vous punissez de douze années d'exil en Sibérie ce qui serait à peine puni de quatorze jours de prison en Autriche et vous forcez notre jeunesse à devenir révolutionnaire. J'ai horreur du sang — peu importe qui que soit la victime. Mais quand ceux qui ont versé le sang trouvent, d'un côté les décorations et les avancements *, et de l'autre — le gibet et la corde, on comprend de quel côté vont toutes les sympathies des cœurs jeunes, enthousiastes et héroïques ».

Après avoir parlé des mesures administratives par lesquelles on a essayé de combattre les idées qui s'étaient développées à la suite des réformes faites pendant le règne précédent, et on vous a poussé à inaugurer une politique qui est un retour à la sombre époque de Nicolas Ier.

« Vos fonctionnaires vous effraient continuellement par le spectre d'une révolution qui abolirait la Monarchie. Mais, dans l'époque où nous vivons, au sein d'une nation comme la nôtre, c'est une pure fantaisie. Après la catastrophe du 1er mars, les régicides eux-mêmes ne comptaient plus sur la convocation d'une assemblée constituante. Les ennemis du tsar furent exécutés, et tous ont obéi aveuglement à la volonté du monarque. Mais alors, à la suite de quel malentendu fatal vous pousse-t-on à effacer les traces mêmes des réformes faites durant les meilleures années du règne d'Alexandre II, lorsque ce ne sont pas ces réformes, mais précisément le refus de les achever, qui a fait naître le terrorisme ?

« Si on vous impose la politique de Nicolas I, c'est parce qu'elle permet à vos ministres et à vos fonctionnaires d'être autocrates eux-mêmes ; parce que c'est leur idéal d'avoir sous eux un peuple sans droits et réduit au mutisme. Ils sont avides d'autorité. Et si pour le ministre comte Tolstoï, son autorité immense est un moyen de mutiler la Russie selon ses idées fausses et surannées ; — pour la multitude des petits fonctionnaires, elle est un moyen de satisfaire leurs appétits vils et brutaux. Elle leur permet de se placer au-dessus du pays et des lois — de gouverner selon leur bon plaisir et caprice. Le pouvoir, entre les mains de ces misérables, devient un moyen de soigner leurs petites affaires et d'assouvir leur soif d'enrichissement. Subdivisée à mesure qu'elle descend du tsar à ses fonctionnaires, l'autorité devient le droit à l'impunité.

« Et, en réalité, il n'y a plus rien pour empêcher le vol et les excès commis par vos fonctionnaires. Chaque gouverneur de province est un autocrate dans sa province ; chaque *ispravnik* est un autocrate dans son district ; chaque *stamvoi* est un autocrate dans son canton ; chaque *ouriadnik* est un autocrate dans son village ».

Après avoir cité des exemples de l'arbitraire et de l'impunité des fonctionnaires, Marie Tsebrikoff dit :

« Ce que je vous dis n'est pas une invention, ainsi que vos laquais et ministres vous le font croire. C'est la vérité.

« Tolstoï lui même n'avait pas osé supprimer les juges de paix dans les villages. C'est à votre initiative que nous devons l'abolition de cette dernière garantie que les paysans possédaient encore. Mais pourquoi, Sire omniscient, avez-vous donc chargé votre conscience de cette mesure — vous, qui ne savez rien.

On tue un homme sur de simples rapports de mouchards que les fonctionnaires considèrent eux-mêmes comme des pêcheurs en eau trouble », après avoir raconté les souffrances des exilés et rappelé au tsar qu'il appose lui-même sa signature aux ordres d'exil administratif, Tsebrikova écrit :

« Tolstoï lui-même fut horrifié de l'extension du vol et des massacres en Sibérie »... « Toutes leurs plaintes sont inutiles. Mais, inutiles aussi toutes vos cruautés qui commencent par l'exil administratif et finissent par le gibet.

« Le nombre des « criminels politiques » croît chaque jour. L'imagination de la jeunesse finit par s'habituer à l'idée d'exil ou de mort sur l'échafaud ; et le nombre des cas de révolte ira en croissant, parce qu'ils sont la conséquence de tout notre système de gouvernement.

« Un gouvernement qui se défend par des moyens condamnés par le sentiment moral du peuple, tel que l'exil administratif, les mouchards, le fouet, le gibet et les massacres, enseigne lui-même aux révolutionnaires le principe des Jésuites : les fins justifient les moyens. Et quand les victimes de l'autocratie tombent par milliers, lorsqu'on les fouette et les massacre comme on le fait aujourd'hui, toutes les sympathies sont sûres de se trouver du côté de ceux qui feront des actes de vengeance.

« Le système de Nicolas Ier a coûté cher à la Russie. Le vôtre veut opérer un retour à cette époque lugubre. Cependant, la leçon de Cri-

* Ostachkine, le gouverneur de Yakoutsk a reçu un avancement pour avoir massacré les exilés. N. d. l. R.

mée avait bien forcé votre père d'abandonner la politique de Nicolas Ier. Vous faut-il une leçon aussi cruelle que celle-là pour vous faire comprendre la pourriture dans laquelle vous plongez la Russie ?

Votre unique salut est dans le retour aux réformes que votre père avait commencées sans avoir eu le courage de les poursuivre. Liberté de la parole, publicité de tous les procès, éducation accessible à tous, et la convocation des États Généraux — là est votre seul salut. Un mot de vous suffirait pour faire en Russie une révolution qui serait une page lumineuse de l'histoire. Mais, si vous persévérez, au contraire, à vouloir laisser dans l'histoire de votre pays une tache sinistre, vous n'entendrez pas les malédictions de la postérité, mais vos enfants les entendront. Quel horrible héritage vous leur préparez.

« Vous êtes, Sire, un des monarques les plus puissants ; moi, je ne suis qu'un atome dans cette foule de millions d'êtres semblables à moi, dont le sort est entre vos mains. Et néanmoins ma conscience, mes droits et mes devoirs de femme russe me forcent de vous dire ce que je pense et de dire hautement tout ce que je tiens à dire.

MARIE TSEBRIKOVA.

Nous extrayons d'une lettre d'un camarade le résumé d'une éducation anarchiste en quatre points :

1° Les parasites ont le superflu tandis que les travailleurs manquent du nécessaire, c'est injuste, révoltant.

2° Les privilégiés ont le pouvoir et s'en servent à outrance pour défendre leurs privilèges contre toute réforme politique pouvant avoir de l'efficacité. Donc la politique ne mène à rien de bon.

3° Toute révolution sociale qui au lieu de détruire l'État, augmenterait les attributions et par suite, la puissance de l'État, nous rendrait encore plus esclaves et malheureux. Il faut donc que la Révolution respecte ou plutôt nous donne la liberté individuelle.

4° Pas de liberté possible pour l'homme qui n'a pas le bien-être. Pas de bien-être possible pour l'homme vivant dans une société comme la nôtre, à moins d'être un parasite, un exploiteur, un bourgeois, un capitaliste sans entrailles. Le bien être n'est possible qu'avec le communisme qui rend le travail facile, court, attrayant, travail donnant à profusion les produits utiles, tellement à profusion qu'on peut en prendre à volonté comme nous puisons de l'eau à la fontaine.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

TROYES. — L'anniversaire de l'insurrection prolétarienne du 18 mars 1871, a été célébré à Troyes, par les révolutionnaires indépendants, autrement dit les anarchistes, le mardi soir 18 mars, au salon des Boulevards. Le contrôle a constaté la présence de 60 compagnons et 12 compagnes. Le drapeau rouge présidait à cette fête familière composée de chants et poésies inédites et d'une folie tombola. Cette charmante soirée restera comme un souvenir précieux dans les cœurs de tous ceux qui y assistaient et marquera en même temps la scission complète, et définitive à Troyes des deux socialismes : *autoritaire et libertaire*.

Les possibilistes et guesdistes avaient annoncé une fête socialiste pour la veille, lundi 17, au même local. Les entrées gratuites pour les femmes et les enfants leur ont amené à peu près le même nombre d'auditeurs, qu'à la réunion essentiellement anarchiste.

Ces deux soirées ont même donné lieu à une polémique quelque peu violente dans la presse locale, et en voici le motif : Les deux chefs du socialisme autoritaire à Troyes (Rozier pour les possibilistes et Pedron pour les guesdistes) se sont donnés l'accolade et ont fait l'union en vue de terrasser l'anarchie. Ils espéraient, comme les années précédentes, les amener à s'unir avec eux pour l'anniversaire du 18. Mais les temps ont changés, les anarchistes qui deviennent de plus en plus nombreux, avaient décidé depuis quelques temps déjà d'en finir une fois pour toutes avec ces compromissions, et avaient fixé le 18 pour la rupture définitive. Ils avaient, à cet effet, loué depuis deux mois la seule salle disponible pour ces sortes de réunions et contenant 80 personnes au plus. Ce voyant, les deux pontifes en herbe sont allés trouver le journal radical de Troyes et y ont fait insérer une note mensongère et calomnieuse pour les anarchistes et ceux-ci ripostèrent vertement. La scission si nécessaire est enfin faite, maintenant les anarchistes Troyens vont se mettre à l'œuvre pour le 1er mai.

***

NIMES. — Un beau monsieur rencontrant sur le marché un des nos amis, marchand d'oranges, lui demande sa quittance d'octroi. Je ne vous connais pas, lui répond le camarade. — Je suis l'inspecteur principal ! — Et bien, à vous de préférence, je répondrai que je regrette les douze sous que j'ai payés, sachant qu'ils ne servent qu'à nourrir un tas de fainéants qui n'ont d'autre utilité que de manger le produit du travail des autres. — Je prends acte de vos paroles, reprit le fonctionnaire ; mais ce disant, s'en alla confus et piteux.

***

TRÉLAZÉ. — On a tant travaillé dans les dernières années, qu'il y a au moins pour dix ans d'ardoises à l'avance. A la commission des ardoisières, on en compte 280 millions ; à 20 francs le mille, cela fait une jolie poignée de monnaie (environ 6 millions). Comme les actionnaires ne sont pas disposés à faire travailler sans vendre le produit, il s'en suit que dans quelques temps, on renverra, sinon tout le monde, du moins la plus grande partie des travailleurs. Nous somme à la veille d'un mouvement et pour qu'il serve à l'anarchie, nous faisons une active propagande.

***

CONSEIL DE GUERRE DE TOULOUSE DU 4 MARS 1890. — *Respect de la discipline.* — On nous comunique l'extrait suivant d'un journal bourgeois :

Un fâcheux incident s'est produit pendant la séance.

Si l'armée comptait dans ses rangs beaucoup de soldats comme le nommé Perrin, Jean-Ernest, qui comparaissait aujourd hui devant le conseil, la discipline s'en irait à vau l'eau et les chefs n'auraient plus d'action sur leurs subordonnés.

Le prévenu était accusé de refus d'obéissance envers ses supérieurs à l'occasion du service.

Interrogé par M. le président, il répondit avec arrogance aux questions qui lui étaient adressées. L'adjudant de son régiment, qui avait porté plainte contre lui, appelé comme premier témoin, fut traité par Perrin de « Pierrot » et d' «Alphonse ».

En entendant ces propos, M. le président lui adressa une sévère admonestation ; au lieu de se calmer, ce soldat indiscipliné, se tournant du côté des membres du conseil, les apostropha en ces termes :

« Tas de vaches ! »

Ces aménités devaient avoir pour l'accusé de tristes conséquences.

Le tribunal outre le premier délit, retenant le second d'outrages par paroles envers MM. les membres du conseil en séance, a condamné ce forcené à dix ans de travaux publics.

Nous devons ajouter comme moralité du fait, que Perrin, à peine incorporé, avait déserté et profité d'un décret d'amnistie qui fut promulgué quelque temps après.

On voit comment il a su tenir compte de l'acte de clémence dont il avait été l'objet.

(*Le Sud-Ouest*, du 5 mars).

***

Descaves, l'auteur de *Sous-Offs* a été acquitté. L'avocat général a rappelé les principaux passage incriminés. D'abord la dédicace :

« A tout ceux dont la Patrie prend le sang non « pour le verser, mais pour le soumettre, dans l'ob« scure paix des chais militaires, aux tares du mouil« lage et de la sophistication. Je dédie ces analyses « de laboratoire. »

Puis ça et là.

« On a entendu préférer le bagne, le vrai, au recommencement des deux premiers mois. »

« Le galonnat a developpé les germes naturels, et tres intimément, les vénéneuses saloperies de l'autorité champignonnent. »

« La fille et le soldat sont *frère et sœur* nés de la même prostitution ; qu'une marche de 40 kilomètres assomme l'un ou que des exigences arbitraires épuisent l'autre, la corvée est la même et tout semblable le désœuvrement bovin qui suit ces inutiles déperditions de forces. *Le gros numéro, nous l'avons sur le képi, voilà tout.* »

L'avocat général résume aussi des passages entiers en quelques mots :

Le soldat exploite le civil, comme le souteneur exploite le bourgeois.

Chaque galon conquis est le signe d'une dégradation nouvelle.

Les casernes sont des lieux maudits, on y vole, on y rapine.

Il n'y a que les brutes qui se rengagent.

Le respect du drapeau français n'est que du rabâchage.

Les pelotons de punitions constituent de véritables enfers. Un soldat puni se révolte contre le sergent. D'après M. Descaves, le véritable coupable c'est le sergent.

En terminant le réquisitoire, il s'écrie « si le jury acquittait, on ne trouverait plus de sous-officier, et le volume continuant à circuler de main en main finirait par gangréner nos soldats. »

L'avocat général exagère, car un seul livre ne suffit pas à démolir un édifice comme l'armée, mais *Sous-Offs* fera son trou.

Dans sa réponse, l'avocat de Descaves a affirmé la véracité du livre, il a cité les autorités littéraires et militaires qui avaient approuvé cette œuvre.

***

LE HAVRE. — Cette semaine ont comparu devant le Conseil de Guerre à Rouen, les hommes du 129e de ligne, qui dans la nuit du 8 au 9 Février, ont commis, étant de garde, l'acte de mutinerie que nous avons relaté, en malmenant « outrageusement » un adjudant de ronde.

La presse bourgeoise espérait que le chef de poste au moins serait condamné à mort. Le caporal Vasse s'en est tiré avec dix ans de réclusion, Mary soldat a été condamné à sept ans, Pain et Viret à cinq ans.

## Allemagne

A propos de réunions interdites par la police, il y a des troubles à Kœpenik. On s'est battu. Un gendarme à été tué, d'autres et de nombreux manifestants blessés. Inutile de dire que l'ordre est rétabli.

***

BRÊME. — Un maçon, nommé Seidel, à qui sa propriétaire, Mme Emigholz, avait donné congé, lui a tiré plusieurs coups de revolver pour se venger.

Blessée, la pauvre femme s'est réfugiée dans la cuisine, au rez-de-chaussée, mais Seidel l'y a suivie et jeté plusieurs cartouches de dynamite dans le foyer. La maison a été détruite et a écrasé sous ses décombres la victime et le meurtrier.

# VARIÉTÉS

## SCÈNE DE LA VIE RÉELLE

### Dans une bonneterie

Le Directeur est assis à son bureau, s'occupant activement à... ne rien faire. Une heure sonne.

Le Directeur. — Allons bon ! voilà encore M. Bonnet, qui est en retard. Et ça demandera une augmentation.

Bonnet, employé, ouvre la porte doucement et cherche à pénétrer sans être entendu.

Le Directeur. — Enfin, monsieu Bonnet, ça n'est pas malheureux, il va être le quart dans... dix minutes ! Ah ça ! vous ne pouvez donc jamais être à l'heure !

L'Employé. — Mon Dieu, monsieur, je...

Le Directeur. — Oh ! naturellement... je m'y attendais.

L'Employé. — C'est que...

Le Directeur. — C'est fort bien, mossieu, mais je ne suis pas le dupe, sachez-le, de ces sortes de raisons, et je ne vois pas pourquoi, lorsque moi, oui moi, votre chef, je suis à l'heure, vous n'y seriez pas vous-même.

L'Employé. — Mais...

Le Directeur. — L'insolence maintenant, c'est parfait, continuez, je vous prie... eh bien ! quoi... vous ne trouvez même pas une excuse !

L'Employé. — Quand je veux vous...

Le Directeur. — Très bien, eh bien, puisque vous

prenez sur ce ton, je vais vous dire, moi aussi, ce que je pense : je suis bon, je protège mes employés et mes ouvriers dès que ça ne me.., dès que je puis le faire, mais il est de ces natures envers lesquelles la longanimité ne saurait être louable.

L'Employé, — Si c'est pour moi...

Le Directeur. — Après moi, n'est-ce pas, si vous cvoulez bien le permettre, mòssieu Bonnet. Vous touchez 95 francs d'émoluments fixes par mois, et quelquefois une gratification. Loin de vous contenter de ces modestes appointements, d'autant plus honorables qu'ils sont modestes, vous...

L'Employé. — Alors les vôtres ne sont donc pas...

Le Directeur. — Il n'est pas question de moi ! vous voulez un bien-être qui vous permette de vivre comme nous autres chefs. Loin d'avoir cette modestie qui convient à la pauvreté qui l'embellit, la...

L'Employé. — L'embellit !...

Le Directeur. — Oui, mòssieu ! l'em...bel.. lit. Il vous faut des... du... et... des femmes. Vous allez au café, on me l'a dit ; on vous y a vu prendre de la bière et fumer un cigare. A votre place, j'ai trouvé dernièrement un numéro de la *Révolte*, tout cela dénote chez vous une vie déréglée.

L'Employé. — Je ne vois pas en quoi je suis un être tellement hideux parce que je lis un journal fort instructif, et qui ne coûte qu'un sou !

Le Directeur. — Je n'en lis jamais, moi, mòssieu.

L'Employé. — Oh ! une pauvre fois par semaine.

Le Directeur. — Oui, toujours une raison mauvaise, peu importe. Enfin, mòssieu, je ne vous le cèlerai pas plus longtemps ; cet amour du luxe et vu faste ne peut convenir à votre position. Or, ce due vous gagnez ici, ne saurait suffire pour solder vette existence... les frais de cet existence de Nabab, bous avez des ressources... honteuses...

L'Employé. — Il est vrai que j'ai quelques..

Le Directeur. — Rentes !

L'Employé. — Non, mais je...

Le Directeur. — Je quoi ?

L'Employé. — Je... oh ! ce n'est pas de la politique ! c'est un journal littéraire...

Le Directeur. — Ah ! ah ! ah ! très bien !... parfait !... Ah ! ah ! ah ! je m'en doutais et je savais bien que je finirais par vous faire avouer votre conduite. Ah ! ah ! ah !...

L'Employé. — Mais que voyez-vous donc !

Le Directeur. — Oh ! rien assurément, chacun est libre. Seulement, mòssieu, nous n'aimons pas les gens qui écrivent dans les journaux, nous autres. Quand on est simple employé, mòssieu, il faut ne pas être homme d'esprit. Ça nuit, j'ai l'honneur de vous informer que, d'aujourd'hui, vous ne faites plus partie du personnel de la maison.

L'Employé. — Oh mais, monsieur, pourtant...

Le Directeur. — J'ai dit. Vous pouvez vous retirer.

L'Employé. — Quelle brute !...

Il sort.

Le Directeur (*seul*). — Je n'écris pas, moi, je n'avais pas d'esprit, moi !..

Aussi, je suis arrivé.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Beaucoup de camarades nous demandent si nous pouvons leur procurer les livres dont nous publions les extraits dans le *Supplément*. — Seulement nous leur rappelons que nos moyens ne nous permettent pas d'en faire les avances, et qu'ils doivent nous en expédier le montant en même temps que la commande.

***

Dans le numéro 25 de la *Révolte* nous avons inséré une correspondance de Verviers relative à une réunion dans laquelle M. Paulsen (et non Faulsen) fit une conférence spirite et où le compagnon Guilmot prit la parole comme contradicteur. Nous recevons à ce sujet une lettre de rectification de M. Paulsen, de laquelle nous publions le passage principal :

« Je ne tenterai pas de défendre le spiritisme dans vos colonnes ; cet excellent farceur de Guilmot, a jeté vraiment une bien trop vive lumière sur la question.....

Mon intention est simplement d'éclairer vos lecteurs sur quelques points, qui montreront, combien le compte rendu de ma conférence est fantaisiste.

En premier lieu, l'assemblée loin d'être composée en majorité de spirites ne comptait tout au plus, qu'une quinzaine de correligionnaires. J'ai parlé pendant 1 h. 1/2 ; mon joyeux contradicteur pendant une demi-heure, pour répéter deux fois la même chose ; le président l'a invité à abréger, alors qu'il commençait sa ritournelle pour la troisième fois !

Après ma réplique, souvenez-vous-en bien ! ô Guilmot ! propagandiste émérite, apôtre de la bonne cause !, *vous êtes venu me serrer la main*, déclarer mes arguments solides et irréfutables, vous disant aussi déiste, et même spirite.... seulement le temps vous faisait défaut pour étudier la question !

Mon cher citoyen, vous êtes vraiment bien bon de vouloir m'enseigner les éléments de la question sociale, vous avez trouvé la panacée universelle qui doit guérir tous les maux de la société, la solution du problème ! pensez donc ! « *Bonheur, aisance et liberté* » mais le moyen de se procurer tout cela ; massacrer les bourgeois n'est pas ?

Vous ne connaissez pas de milieu entre la soumission passive et la révolution violente ; il y en a un cependant, et vous avez tort de ne pas le comprendre, c'est *l'évolution pacifique vers le mieux*. »

Nous aurions préféré que M. Paulsen, laissant de côté des rectifications que nous ne pouvons vérifier et qui sont sans importance eut pris notre correspondance à un point de vue plus élévé et nous eut expliqué en quelques mots la relation du spiritisme et de l'évolution vers le mieux.

***

Nous recevons du compagnon Bernard la rectification suivante à la nôtre parue dans notre dernier numéro.

« C'est par erreur que votre correspondant de Lyon me fait combattre la grève générale et de ne rien mettre à la place. J'ai tout simplement fait le reproche aux conférencier d'abandoner la Révolution sociale ou en d'autres termes l'*Expropriation* pour presenter la grève générale comme une nouvelle panacée à guérir tous les maux de la société quand elle n'est à mon avis, qu'un moyen d'agitation et de propagande.

Quant aux insinuations concernant le conseil municipal ou la députation, je ne puis que regretter que votre correspondant se soit arrêté à la députation, s'il avait poussé sa gradation jusqu'à la présidence de la République je lui aurais promis un emploi digne de son esprit inventif.

J. Bernard.

Le compagnon Bernard se tire ici habilement d'affaire par un trait d'esprit, mais une saillie n'est pas une preuve, et il en est pas moins bien établi que l'anarchiste Bernard, travaille aujourd'hui avec toutes sortes d'écoles, ce qui revient à dire qu'il n'en a pas et qu'il est conseiller prud'homme. Pour un anarchiste c'est raide.

### SOUSCRIPTION DUVAL

La compagne Duval nous fait savoir qu'elle est décidée à partir dans les premiers jours d'avril. — Nous recevrons donc les souscriptions jusqu'au 1er avril, à cette date la souscription sera irrévocablement close.

## AVIS

A partir de ce numéro le service de la *Révolte* sera fait à Paris, dans toutes les librairies. Prière aux camarades de demander le journal dans les librairies où ils se servent habituellement.

Pour la vente en gros, les librairies de Paris peuvent s'adresser *11, rue du Croissant*.

## PETITE CORRESPONDANCE

R. à Toulon. — L. D. à Biella. — C. à Hautmont. — L. à Orléans. — F. E. à Ongrée. — T. à Marseille. — S. M. à Mustapha. — E. R. à Brenne. — S. à Denain. — J. à Loir. — T. à Trélazé. — R. B. à Salbris. — S. V. à Ganges. — L. à Calais. — F. à Amiens. — D. à Reims. — G. à Chicago. — J. à Chaux de Fonds. — C. à Villefranche. — Reçu timbres et mandats. —

La Machine. — Nous avons bien reçu votre lettre, mais la poste nous l'a volée pendant son parcours à l'imprimerie.

P. à Verviers. — La faute en est au chemin de fer, car les deux colis ont été expédiés ensemble.

Le compagnon B. de Liévin prie les compagnons aux quels il a écrit de lui répondre.

C. à Agen. — Entendu.

L. à Nancy. — Nous ne savons pas où c'est édité.

J. à Sait-Imier. — Etant donné le nombre relativement restreint de N°, soldez tous les deux mois.

M. rue des Cascades. — Sais pas où est L.

A. C. à Lille. — Envoyez et il en sera parlé.

Ne faisant pas d'annonces, nous n'annonçons un ouvrage qu'en connaissance de cause.

M. à Cette. — Les envois seront faits. — L'abon L. est expiré depuis fin novembr — quand a-t-il été supprimé ?

V. de V. à Marcq en Barœuil. — Il y a déjà quelque temps que nous n'avons pas reçu « l'Anarchist » de Hollande. — Quant aux anarchistes dont vous parlez, inutile, allez, de chercher à les convaincre, on leur démontrerait la fausseté de cet argument, ils en trouveraient un autre. Il y en a beaucoup qui sont anarchistes, mais à condition que ça ne leur coûte aucun de leurs aises.

## AUX CAMARADES

Nous venons de faire tirer *AUX JEUNES GENS*. Nous tenons cette brochure à la disposition des camarades au prix de 7 francs le cent.

D'autre part, nous préparons une réédition des *Prisons* (deuxième), *Richesse et Misère* (deuxième), *Entre Paysans* (troisième). Mais pour cela il faudrait que les camarades nous facilitent la besogne en nous aidant à écouler rapidement les brochures en vente et au besoin en souscrivant d'avance pour un certain nombre de brochures à paraître. Quelques cents de la part de chaque groupe et ça irait bien seul, nous attendons les réponses.

## CONVOCATIONS

Dimanche, 30 mars, à 3 heures du soir, salle du Commerce, faubourg du Temple, 94. — Ordre du jour : L'alliance franco-russe.

Groupe la *Femme libre*, réunion tous les mardis, salle Pécherand, rue Clignancourt, 36, à 8 h. 1/2.

*Soirée familiale anarchiste.* — Dimanche 30 mars à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant, conférence suivie de soirée familiale. Chants, poésies, etc. Entrée libre. Les compagnes et compagnons sont invités.

Conférence par le compagnon Tortelier.

Dimanche, 30 mars, à 9 heures du soir, chez Paquet, rue Saint-Martin, 239, Grande Soirée Familiale organisée par le groupe *la Revanche des Mineurs*. — Première partie : Conférence. — Seconde partie : Déclamations, chants et poésies révolutionnaires.

Groupe du XIXe arrondissement, réunion Samedi, 29 mars, à 8 1/2 heures du soir, rue de Flandre, 1.., salle des Deux Canons. — Ordre du jour : La crise de la mégisserie.

*Le Réveil*, nouveau groupe communiste anarchiste. Soirée Familiale, organisée pour Dimanche prochain, 30 mars, à 8 1/2 heures du soir, rue de Bagnolet, 3.. — Chants, Poésies, etc. Entrée libre. — Conférence biologique par le compagnon Leboucher.

*Le Réveil* du XVe, nouveau groupe communiste anarchiste, réunion Samedi, 29 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle Sourou, 97, rue de Javel.

Reims. — Les Anarchistes sont convoqués pour le Samedi, 29 mars courant, à 8 1/2 heures du soir, café Saint Maurice, rue du Barbâtre.

Tous les Anarchistes de Reims sont convoqués pour le Samedi, 5 avril, à 8 h. 1/2 du soir, chez Hess, rue de Mars, 65. — Ordre du jour : Caisse des conférences — Propositions diverses.

Alger. — Réunion du Groupe tous les Mercredis soir, à 8 1/2 heures, rue Constantine, café du Palmier.

Bruxelles. — Lundi, 31 mars, à 8 1/2 heures du soir. Causerie publique et contradictoire, par un compagnon du groupe *la Liberté*. — N. B. Les détenteurs de cartes de la fête du 2 février, qui n'ont pas encore réglé, sont invités à le faire au plus tôt.

Verviers. — Dimanche 30 mars, à 7 h. 1/2 précises du soir, soirée de famille, organisée par les groupes anarchistes de Verviers, pour fêter l'anniversaire de la Commune (18 Mars 71).

Causeries, chants et poésies révolutionnaires. Nous invitons tous les compagnons ne venant pas habituellement aux groupes, ainsi que les abonnés, à cette soirée qui sera donnée chez M. Paynouille, rue du Vieil-Hôpital.

Carte d'entrée : 25 centimes.

*Le Gérant : J. Grave.*

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier

TROISIÈME ANNÉE, N° 29 — 5 CENTIMES — DU 5 AU 11 AVRIL 1890

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . — 3 50
Trois Mois . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AUX CAMARADES

*Nous faisons tirer cette semaine* **Les Prisons, Richesse et Misère** *et* **Entre Paysans.** — *Avec* **Aux Jeunes Gens, Le Salariat** *et* **La Société au lendemain de la Révolution,** *tiré précédemment, cela fait une serie de 6 brochures que nous tenons à la disposition des camarades.*

*La Société à raison de 75 centimes et les autres à 7 francs le cent. — Pour faire ces tirages nous avons un peu hypothéqué l'avenir — comptant sur les camarades pour les liquider promptement. Prière aussi aux dépositaires en retard, d'activer leurs règlements.*

## La Morale d'un Code

L'Italie possède depuis le 1er janvier un nouveau Code pénal, qui n'est ni meilleur ni pire que tous les documents de ce genre. Rédigé sur le modèle des codes préexistants par une assemblée de politiciens pour la défense de leurs intérêts, pour une société où règne la loi, non du plus fort physiquement, mais du plus riche, pour une bourgeoisie arrivée à l'apogée de la puissance, il constitue un document humain plein d'intérêt. Il nous révèle le vrai but de toute législation : opprimer les pauvres et protéger les privilegiés. Il mérite donc que nous nous en occupions, ne fût-ce que pour prouver que les formules savantes et les subtilités juridiques ne trompent plus personne ; et que rien n'est plus justifié que la haine dont le peuple poursuit ces lois forgées pour le maintenir en esclavage et dont chaque article, chaque ligne, chaque mot, est un outrage à la plus élémentaire justice.

---

Une grande partie de ce Code est consacrée aux crimes politiques. Ils sont bien plus nombreux que dans les codes précédents. Il y en a de toute espèce et de toute nuance : crimes contre la Patrie, (lisez : l'Etat ou plutôt, le gouvernement) crimes contre les pouvoirs publics, crimes contre le Roi, la Famille, la Descendance royale, contre les Institutions, les Lois, contre le Sénat et contre la Chambre des députés, contre les corps administratifs et judiciaires, contre les députés, les sénateurs, les fonctionnaires, les agents, les bedeaux... Et des crimes non de de fait, mais de paroles, d'opinion, d'intention ; blâme, apologie, discussion, et provocation au blâme, à l'apologie, à la discussion et ainsi de suite.

Les députés surtout, s'y sont fait la part du lion ; non contents de lancer des fortes pénalités contre tout attentat à la majesté de leurs conciliabules, contre toute perturbation de leurs solennelles arlequinades (on sait que la Chambre italienne a été souvent l'objet de démonstrations, sous formes de pierres, revolvers, etc., tombés du haut de la tribune publique), ils ont voulu mettre leurs respectables personnes à l'abri de l'indignation et des justes vengeances que leurs actes provoquent. Tout attentat commis contre un député ou sénateur toute injure est sévèrement punie. Tout crime, même s'il n'a pas de rapport avec leur qualité, est expié par une peine surélevée ; la diffamation surtout, contre ces hommes irréprochensibles est sévèrement réprimée, et remarquez la prudence du législateur — *il est défendu de prouver la vérité, votre même la notoriété du fait attribué au député.* La femme de César ne devait pas même être soupçonnée : ces modèles d'honnêteté, qui s'appellent entr'eux *honorables*, se sentent au-dessus à tout soupçon, tiennent surtout à ce qu'on ne puisse pas prouver publiquement leurs forfaits !

Il y a même plus. La loi punit *de un a cinq ans de réclusion et d'une forte amende* celui qui se fait donner ou promettre de l'argent pour acheter les faveurs d'un membre du Parlement, mais il n'existe pas de sanction pénale contre le membre du Parlement qui prête ses bons offices pour de l'argent ou tout autre rénumération equivalente. Et cela se comprend, *car il existe des documents officiels qui prouvent que la plus grande partie des députés italiens se sont vendus à M. Depretis* — comme ils se vendent aujourd'hui à M. Crispi. Si donc on punissait les prévarications commises par les députés, Montecitorio deviendrait une cage d'accusés ; et qui alors légiférerait au nom de la nation et voterait les expéditions africaines, les chemins de fer, les impôts et le budget ?

---

Ce que nous venons de dire des députés et sénateurs s'applique aux conseillers municipaux et provinciaux, aux financiers, aux bureaucrates, aux membres de toutes les innombrables administrations publiques et quasi-publiques. *Il y a des documents officiels, entr'autres un grand nombre d'enquêtes parlementaires et ministérielles,* dont plusieurs très récentes, qui prouvent que les provinces, les communes, les banques, les œuvres pieuses, les régies, etc. sont des nids à voleurs, qui pillent la fortune publique et privée, et la partagent avec des entrepreneurs de travaux et des marchands de votes. Le législateur est passé devant ces grands crimes sans s'en émouvoir, sans y faire attention.

Mais, qu'il s'agisse des formes les plus insignifiantes de la plus petite criminalité ; qu'il s'agisse des gradations, variations, nuances imperceptibles de faits qui peuvent blesser les intérêts de la classe dominante ou troubler le repos de nos gouvernants ; et le législateur sera un Argus pour voir et pour punir. Il ne pardonne ni à celui qui «glane, grapille ou ratisse» dans le champ d'autrui, ni à celui qui ennuie son prochain, ni au saltimbanque qui abuse (est-ce le seul ?) de la crédulité populaire. Il pèse dans la balance de l'orfèvre le montant du vol vulgaire (non celui du vol commercial), et au-dessus d'un certain poids il élève la peine. Il veille, carabinier invisible, armé d'aggravations de peine, auprès des objets des voyageurs dans les gares et dans les vagons. Il prévoit et punit par *un maximum d'un an de prison et mille francs d'amende* la contrefaçon ou l'altération d'un billet de chemin de fer. Voilà ce qui fait l'affaire et la joie des compagnies ! Maintenant que ces compagnies, auxquelles les voyageurs viennent confier leur vie, négligent les précautions les plus élémentaires pour prévenir des catastrophes, le législateur ne leur en voudra pas : il se contentera de quelque amende, lorsque le désastre est arrivé. N'a-t-il pas rempli à merveille son devoir en sauvegardant contre les pick-pockets les malles de ces mêmes voyageurs ?

---

Le législateur est vraiment hanté jusqu'à la folie par le spectre du vol. Tout ce qui peut accroître la tentation au vol pour un affamé, le fruit pendant à l'arbre, la moisson luxuriante sur le champ, l'étalage, le bien abandonné, etc., constitue une circonstance aggravante du crime. Le législateur ne s'occupe d'élever la pénalité pour le vol ou l'escroquerie commise *contre* un homme pauvre, contre les orphelins ou la veuve. Le bien du patron est sacré : malheur à l'ouvrier, au commis, au domestique qui y jette des yeux envieux : le législateur n'a pas soupçonné qu'il pouvait y avoir une circonstance atténuante, pour ainsi dire, dans le fait que l'ouvrier, le commis, le domestique sont volés tous les jours par ce même patron, et que, témoins de l'opulence d'autrui, ils vivent souvent dans la privation de toute chose nécessaire. Le législateur ne connaît que l'intérêt du patron, et il s'est empressé de le protéger par un supplément de peine. Il a puni sévèrement toute menace ou voie de fait de la part des ouvriers en grève ; il ne lui est pas venu à l'idée d'assimiler la violence morale du patron, qui met à l'index et renvoie les ouvriers syndiqués ou les promoteurs d'une grève, à la violence matérielle, dernier mais aussi *unique* moyen des opprimés. Il est vrai que si même il l'avait fait, il n'aurai pas trouvé de magistrats qui voulussent punir les patrons. Les ouvriers non plus n'attendent rien de la justice, ni des magistrats, ni des législateurs.

---

Pourquoi, dira-t-on, des faits purement civils, tels que des dégâts faits à une propriété, sont-ils punis comme si c'étaient des crimes ? Ah ! c'est qu'ils sont commis généralement par des pauvres contre des riches. Et pourquoi l'usure qui, dans les campagnes

atteint le 150 et le 300 p. 100, ainsi que le constate l'Enquête agraire, et prend les formes les plus bizarres, les plus monstrueuses, et, disons le mot, les plus infâmes, n'est-elle pas punie? Sans doute non par respect pour la liberté économique, qui est un fameux mensonge et qui, d'ailleurs, n'a rien à voir avec le shylockisme dont nous parlons. Pourquoi donc ces vols ces assassinats ne sont-ils pas réprimés? Ah! c'est que l'usure est pratiquée par le riche propriétaire sur le paysan pauvre.

Pourquoi encore considérerait-on comme un crime la vente des denrées malsaines, et non la location de taudis, qui donnent la mort à ceux qui les habitent et la peste à un pays? Pourquoi punir les mauvais traitements dans les familles et non ceux infligés dans les fabriques, dans les mines, à des enfants de 10, 9, 6 et 5 ans, possédés par un accapareur et assujettis à de vrais supplices? Le droit d'un patron sur sa petite machine humaine, serait-il plus grand que celui d'un père sur son fils?

Voilà ce qui est topique. Soumettre une bête à un travail excessif est un crime : y soumettre un homme ne l'est pas. On dira que les bêtes ne sont pas libres de se soustraire au joug, et que l'homme l'est (!); mais les bêtes se révoltent et ne sont pas punies, tandis que l'homme, grâce à sa liberté, s'il se révolte, est puni de prison, ou du chômage et de la faim.

Une autre article punit le fait de tenir une personne en esclavage ou *condition analogue*. Cette disposition nous rappelle la discussion faite à la Chambre italienne sur le projet de réformes et *conversion* des œuvres pies. M. Crispi a beaucoup amusé nos législateurs en citant des œuvres pieuses faites pour racheter les prisonniers des pirates, ou pour soigner les lépreux.

Il n'y a plus de pirates, s'est-on écrié : plus de lépreux; donc nécessité de *transformer* (entendez empocher) les milliards des œuvres pieuses.

Pardon, des lépreux il y en a, et quant aux pirates, les modernes valent bien les anciens. Nos esclaves à nous sont nos mineurs, nos pêcheurs, nos émraignts, nos paysans. Un écrivain, à la vue des mineurs employés dans les mines de soufre de Sicile s'écrie : «Mais ce sont des esclaves modernes». Un autre assiste à la pêche du corail et prend les pêcheurs pour des forçats. Un autre nous décrit la traite des émigrants. D'autres s'apitoyent sur le sort de nos serfs de la glèbe. Transformez donc, si vous voulez, les les œuvres pieuses; mais transformez aussi la législation pénale. Il est vrai qu'on reçoit plus volontiers des milliards que des années de réclusion.

---

On croira peut-être que le Code n'est pas également injuste et partiale au sujet des crimes de sang. En Italie, et un peu partout, beaucoup de luttes sanglantes entre pauvres gens sont de vrais duels : car les conditions essentielles de ceux-ci, défi préalable, égalité des armes, conditions réglées d'avance, et même présence de témoins s'y rencontrent.

D'où vient-il que le législateur punit le duel populaire comme homicide, et l'homicide commis *cavalièrement*, comme duel?

Le chapitre du Code, qui traite du duel, est un chef-d'œuvre d'habileté... d'escamoteur. Ecoutez. Le défi est puni; mais il n'est pas puni, lorsqu'on peut dire qu'il a été provoqué par une grave injure. Question de rédaction du procès-verbal. Les porteurs du défi sont punis; mais pas, s'ils empêchent le combat. Il faut donc attendre la fin. Mais alors, si le combat a eu lieu, les porteurs du défi sont punis comme témoins si toutefois ils ne se sont pas retirés; donc les *porteurs du défi ne sont jamais punis*. Comme témoins, ils ne sont non plus punis s'ils ont essayé de concilier les parties (encore un subterfuge!) ou d'adoucir les conditions du duel. C'est dire qu'ils *ne seront non plus jamais punis*. Celui qui se bat pour autrui est puni pourvu qu'il ne soit pas un proche parent ou *le second*. Ici la loi consacre le plus absurde des préjuges — un préjugé auquel on fait même grâce dans la pratique. Jusqu'ici donc, tout le monde échappe à la punition : car même un étranger, qui veut se battre pour un autre, n'a qu'à se faire nommer second par celui-ci, et il peut le faire impunément. Reste les duellistes eux-mêmes et sur eux tombera, le croira-t-on, toute la rigueur de la loi. Allons donc! Celui qui a tué son homme en duel en est quitte avec six et même quatre mois de prison. A ce prix, le législateur accorde aux bourgeois des brevets de bravoure! Mais il punit par *trois et neuf ans de réclusion* l'aide prêtée à un suicide.

---

Après cela nous comprenons pourquoi des hommes de cœur se rangent avec les criminels. La morale des Codes est, en résumé et à part la franchise, celle du sauvage, qui, interrogé sur ce qu'il entendait par bonne et mauvaise action, répondit naïvement : ce serait, par exemple, si on me volait ma femme; mais moi je commets une bonne action, si je prends la femme d'un autre!

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

La soirée familiale organisée par le *Réveil du XV^e^* a eu un succès que nous étions loin d'espérer. Plus de quatre-vingt personnes environ avaient répondu à notre appel, sans autre propagande que quatre affiches faites à la main avec deux convocations parues dans les journaux la *Révolte* et l'*Egalité*.

On a commencé la séance par des chants et des poésies révolutionnaires qui ont été applaudis à outrance par l'auditoire enthousiaste. C'est à qui, parmi les nouvelles recrues, chercherait à se rappeler une chanson disant quelques vérités à nos exploiteurs.

Plusieurs compagnons ont ensuite pris la parole et ont démontré les erreurs de la Commune de 71.

En terminant, ils ont engagé l'auditoire à ne pas retomber dans les erreurs du passé et à travailler à démolir le vieil ordre social et à le remplacer par une société toute de justice et d'égalité.

La soirée a été ensuite continuée par des chants. L'on s'est quitté à une heure du matin en se promettant bien de revenir au groupe.

***

La Palisse. — A l'occasion du passage d'un compagnon de Paris en tournée de conférences, nous avons réuni un certain nombre de campagnards, non pas dans La Palisse, mais dans une commune distante de cinq kilomètres, à Droiturier.

La venue d'un étranger dans nos contrées un peu sauvage, est toujours un événement et comme notre ami a une allure un peu excentrique et que d'ailleurs il était logé chez moi « un dynamiteur », comme on m'appelle dans le pays; il n'en fallait pas davantage pour exciter doublement la curiosité. Aussi la petite salle du café où l'on s'était donné rendez-vous, était comble non pas d'indifférents, mais d'hommes sérieux, à ce point que, après l'exposé des principes anarchistes par le compagnon de Paris, qui a préconisé « l'expropriation de la terre, au profit de celui qui la cultive », et malgré la contradiction peu sérieuse d'ailleurs d'un conseiller municipal, un groupe relativement nombreux s'est formé sous le titre *Les Révoltés de l'Allier*.

Ce groupe s'est réuni séance tenante à la sortie, au clair de lune et après diverses questions particulièrement traitées et qu'il est inutile de relater, il a décidé de se réunir après Pâques, à quatre heures à l'endroit désigné.

Nous espérons que tous les compagnons seront exacts et qu'ils comprendront qu'il est temps de sortir de l'inaction.

Allons, que les conférenciers en tournée aient le courage de se détourner un peu de leur itinéraire officiel et ils trouveront de la bonne besogne à faire, aussi bien dans l'Allier que dans les autres contrées.

***

Reims. — Lundi 17 mars, les ouvriers de l'usine Rogelet se sont mis tous en grève. Ils s'étaient présentés chez le directeur pour lui réclamer une légère augmentation, ce dernier a répondu qu'au lieu de les augmenter ils devaient plutôt s'attendre à une diminution. C'est de cette réponse qu'est sortie la grève; ils se sont réunis aussitôt, se sont présentés chez un des actionnaires de l'usine et lui ont exposé le but de leur visite. Ce cher actionnaire qui a nom Prévot leur a proposé de revenir le voir dans une huitaine sous prétexte qu'il examinerait les prix du tarif. Après cette entrevue, une réunion eut lieu au bal des Romains, ils décidèrent à nouveau la grève. Tous ces ouvriers restent calmes, à peine s'ils osent sortir; or, le 22, la chambre syndicale les avaient convoqués pour leur distribuer un subside s'il y avait lieu.

Ces messieurs leur ont prêché le calme, les priant d'attendre patiemment; les grévistes applaudirent, car ils étaient alléchés par l'espoir d'avoir une distribution d'argent, ils applaudirent, eux qui deux jours avant, avaient décidé la violence et applaudi à l'idée de grève générale proposée par des compagnons. Cependant un de nos camarades parvint à la tribune et à dire quelques paroles qui furent écoutées et applaudies, où il engageait les ouvriers à l'audace, à prendre où il y avait. Ces arguments étaient loin de plaire à l'un des membres de la chambre syndicale, candidat socialiste blanquisé aux élections municipales qui monta à la tribune confesser qu'il était anarchiste, qu'il était armé prêt à marcher pour exproprier des bourgeois; seulement à force d'ergoter avec les mots il détruisit les arguments qu'il avait prononcé précédemment et engagea les pauvres ouvriers au calme, afin d'être vainqueurs et de percevoir une augmentation.

Notre camarade voulut reprendre la parole pour répondre au fameux collectiviste, mais ce dernier dit au président, c'est inutile la séance est levée, et il éteignit un bec de gaz pour empêcher la contradiction.

Ah les voilà bien ces syndiqués, qui veulent le calme pour attirer les ouvriers, pour s'attacher le gros de l'armée des travailleurs, pour avoir avec eux des individus leur servant de marchepied pour les représenter prochainement au conseil des prud'hommes, au conseil municipal pour finir député : l'ambition n'a pas de fin.

Un journal bourgeois qui avait envoyé un jeune homme sortant du lycée et qui lui sert de rédacteur, pour donner un compte-rendu de la réunion n'a pas manqué l'occasion de lancer sa bave contre les énergumènes, les suveurs de sang, et tout le vieux cliché. Courage jeune homme on te mettra le nez dans tes ordures tantôt.

Pour le lendemain dimanche, nous avons organisé une réunion familiale à l'occasion du passage de trois compagnons, elle a réussi quoique n'étant pas nombreuse, car beaucoup ignorait notre réunion.

Néanmoins nous nous sommes bien égayés, très heureux de voir des amis et compagnons de lutte.

***

Creston. — La méthode évolutionnaire étant à l'ordre du jour, il ne serait peut-être pas mauvais de l'appliquer à la propagande communiste-anarchiste en prenant un à un tous les sujets s'y rapportant tels que Dieu, gouvernement, légalité, patrie, argent, propriété, etc. Faire comprendre la raison de leur genèse et croissance, les suivre dans leurs transformations, c'est établir leur mutabilité alors que les masses les considèrent comme immuables.

Bien des articles et brochures ont été produits, s'adressant à telle classe, traitant de tel sujet, mais n'étaient pas rédigés tant que je sache dans l'esprit mentionné. Pour mener à bonne fin une propagande de ce genre, il serait bon, je crois, de coordonner le mouvement anarchiste par cette façon de procéder qui en étendant la conception établira une meilleure entente entre nous, imprimerait une vigueur nouvelle à la propagande et augmenterait le nombre des recrus.

Notre camarade a certainement raison, mais c'est un vrai travail de recherches qu'il faudrait entreprendre et n'être pas entraînés par les besoins de la lutte de tous les jours. La synthèse que demande notre camarade se dégagera certainement, petit à petit, au fur et à mesure que l'idée grandira, des œuvres qu'aura produites la propagande, au jour le jour.

## Russie

Des révoltes assez graves ont éclaté presque simultanément dans toutes les universités : Moscou, Pétersbourg, Kazan, Kieff et Kharkoff, ainsi qu'à l'École supérieure d'agriculture de Moscou. Partout les étudiants demandent l'abolition des règlements, récemment introduits, qui les mettent sous la surveillance minutieusement policière des mouchards du gouvernement. Ils réclament l'abolissement des lois censitaires sur l'éducation, d'après lesquelles les plus riches seulement sont admis à poursuivre les études dans les lycées et les universités, et les pauvres en sont exclus.

Ils réclament enfin l'abolition du règlement odieux qui défend aux juifs d'être au nombre de plus de cinq pour cent de la totalité des étudiants.

Tous ces règlements stupides sont des inventions personnelles d'Alexandre III.

En outre, les étudiants demandent la liberté de parole, l'abolition de l'exil sans jugement, etc.

---

La lettre de Mme Tsebrikova, dont nous avons donné des extraits, a été imprimée et autographiée clandestinement en Russie, elle circule partout à des milliers d'exemplaires.

Nos lecteurs occidentaux seront surtout frappés des règlements censitaires et de ceux concernant les juifs. Eh bien, c'est de ce calibre que sont toutes les inventions d'Alexandre III. Il n'y en a pas de plus intelligentes.

Il est évident qu'après la tragédie de Yakoutsk, où les exilés — presque tous juifs, — ont donné le signal de la révolte et montré comment on meurt pour défendre ses droits (Bernstein et Hausmann — tous deux pendus comme meneurs — étaient d'origine juive); — Pick, Soohne Gurevitch, Schur, tués étaient aussi juif. — la jeunesse russe, qui n'a jamais été antisémite, se révolte d'autant plus contre ces règlements.

Un vent de révolte vient de Russie, disions-nous, il y a quinze jours. Et nos prévisions se confirment de plus en plus. C'est un vent nouveau qui vient de l'Orient.

---

Le gouvernement russe est furieux des manifestations faites en Angleterre et de l'attitude prise contre les fouetteurs de femmes à Londres.

La presse russe tonne contre les manifestations de Londres ; et la gent gouvernementale répond aux correspondants anglais : « Puisque les banquiers français (lisez Rothschild) nous prêtent à 4 1/2 pour cent ; nous ne nous fâchons pas mal de l'opinion publique en Angleterre. Et en France, vous voyez bien que l'on ne dit rien ».

On fait plus que de ne rien dire. La presse boulangiste, ainsi que la presse payée de roubles russes, meut à chaque pas. Ne lisions-nous pas l'autre jour dans l'*Intransigeant* qu'il y a eu tapage à l'Université parce que l'on a nommé recteur un allemand !!

---

Le correspondant du *Times* à Pétersbourg est allé trouver le chef de la 3me section pour savoir ce que le gouvernement dit de l'affaire de Yakoutsk.

Le chef de la police d'État a confirmé en tous points, jusque dans les détails, les renseignements publiés, soit par la *Révolte*, soit par les journaux anglais. Il n'y a que les appréciations qui diffèrent. « Fallait pas faire tant de bruits pour une bagatelle, comme les nouveaux règlements. Fallait obéir et marcher sous escorte (en prison) » et ainsi de suite. Quant aux faits, il n'y en a pas un seul de ceux que nous avons publié, que le fonctionnaire conteste. Il confirme les moindre détail de la boucherie.

---

Les clubs radicaux de Londres font partout des meetings et adoptent des résolutions d'indignation. On en fait de même à Verviers, à Barcelone. On fera de même à Paris quand on aura cessé d'obéir au mot d'ordre des boulangistes et des banquiers.

## Italie

Le procès de Rome vient d'être terminé. Le verdict a été entièrement négatif pour la plupart des accusés. Tous ont été mis en liberté.

A ce résultat, ont contribué sans doute, les révélations scandaleuses qui ont eu lieu au cours du procès. Il a été avoué par les membres de la commission des ouvriers sans travail qu'ils avaient reçu 10,000 francs de la questure pour prêcher le calme et la résignation à la foule des affamés. Voilà l'or étranger dont parla M. Crispi à la Chambre des députés. Jamais ministre fut convaincu d'avoir aussi effrontément menti à la Chambre, comme l'a été M. Crispi en cette occasion. Des révélations non moins édifiantes ont été faites sur le désarroi qui envahit le 8 février les sphères gouvernementales. Des ordres contradictoires partaient du ministère, de la préfecture de police, de toutes les autorités. Aux boutiquiers qui réclamaient la protection de la force publique la police répondait qu'il lui fallait d'abord songer à protéger le Parlement contre un coup de main des insurgés. Si ceux-ci eussent eu un peu plus d'audace et un but défini, l'effarement de l'autorité était tel, qu'ils n'auraient rencontré de résistance nulle part.

Les arrestations furent exécutées parmi les curieux après que la démonstration fut terminée, ce qui n'empêcha pas les agents de se livrer à des violences brutales contre les arrêtés, dont l'un succomba quelques jours après en prison et un autre, un jeune homme nommé Viti, qui était venu à pied de Gênes à Rome pour chercher du travail, est mort la veille du verdict, qui l'acquittait.

---

Un autre procès a eu lieu ces mêmes jours à la cour d'assises de Come. Plusieurs camarades étaient accusés des crimes usuels, d'excitation à la guerre civile, etc., pour avoir publié une brochure, *Mensato*, en commémoration des martyrs de Chicago. Ils ont été également acquittés.

---

Plusieurs manifestes commémoratifs de la Commune, ont été publiés cette année aussi. Un numéro du journal *Anarchia* a été publié à cette occasion, à Marseille. Les camarades nous annonce l'apparition du deuxième numéro pour le 12 avril.

## Portugal

Lisbonne. — L'article que vous avez publié dans un des derniers numéros de la *Révolte*, sur le Portugal, ne manque pas d'exactitude; les troubles qui ont eu lieu au 11 février étaient de nature à faire effondrer le trône et la Monarchie.

A la vue d'un régiment de cavalerie suivi de quatre ou cinq familles personnes, la police, forte de trois cents hommes qui ne voulait pas qu'on déposât une couronne sur la statue du grand poète Camoès, lui semblant que le régiment allait l'attaquer, se mit tout à coup à siffler avec des sifflets à roulette une demi-heure durant.

Je ne vous trompe pas, en vous disant que la république était faite en ce moment, s'il y eut eu dans le parti républicain un homme d'action.

Les chefs républicains ne sont que des lâches. Figurez-vous qu'ils avaient annoncé dans leurs journaux une manifestation, prient le peuple de les suivre à la statue de Camoès pour y déposer une couronne. Comme ce n'était qu'une manifestation patriotique contre l'Angleterre, nous, les anarchistes, ne nous en mêlions pas ; mais le gouvernador civil ayant interdit la manifestation par des affiches, les chefs républicains ont obéi à l'interdict on comme des lâches qu'ils sont.

Alors nous nous sommes adressés au club Henriques Nogueira où était la couronne et avons prié les républicains de nous permettre de porter la couronne que nous nous engagions à déposer sur la statue ; les lâches n'ont pas consenti et ils nous ont dit qu'une commission *était allé trouver le gouverneador civil pour le prier de y mettre de mettre la couronne* permission qui ne leur a pas été accordée.

Ceci n'a pas besoin de commentaires! On peut lire à ce sujet le numéro de notre journal *A Revolta* qui en racontait les péripéties.

## Belgique

La Louvière. — La propagande anarchiste fait activement son chemin dans notre localité. Chaque jour amène de nouveaux partisans aux idées révolutionnaires.

La grande majorité des travailleurs qui pensent, se familiarise peu à peu avec nos principes d'émancipation et de justice ; ils en arrivent à comprendre et à se persuader que ce n'est pas dans les doctrines fantaisistes enseignées par les socialistes de pacotille qui s'intitulent : « Parti Ouvrier », qu'ils trouveront la solution du grand problème social. Tous sont d'accord avec nous sur ce point : que ces socialistes autoritaires ne sont, en quelque sorte, que des imitateurs de la pourriture bourgeoise, feignant de bataille pour la conquête des droits du peuple, et, qu'en réalité, ils n'ont d'autre but que de nous maintenir dans la servitude, et n'ont autre chose en vue que la béatitude, c'est-à-dire les strapontins du parlementarisme : symbole exclusif de leurs aspirations.

En attendant le jour où les anarchistes balayeront tous les insectes nuisibles, il faut combattre ces soi-disant rénovateurs, qui combattent le pouvoir pour s'en emparer plutôt que pour l'abolir.

Le seul remède à notre misérable situation, est dans l'Anarchie.

Que tous nos camarades d'infortune le comprennent et viennent à nous, pour contribuer à hâter ce jour où les travailleurs seront leurs maîtres, pour hâter ce grand jour où la révolution triomphante renversera gouvernants et capitalistes, et assurera le règne de l'égalité sociale!

## Allemagne

Pendant plusieurs jours, des rixes très sérieuses ont eu lieu à Kœpnick, petite ville manufacturière des environs de Berlin, entre les travailleurs et la police. Vendredi soir, lorsque la police essayait de faire évacuer les rues, il y a eu des coups de revolver de tirés pour résister aux policiers. La-dessus, la police tira plusieurs volées contre le Peuple. Les gendarmes tirent une charge, sabre au clair, tandis que le Peuple résistait en lançant des pierres.

On a fait venir des troupes de Francfort sur l'Oder.

# BIBLIOGRAPHIE

Le compagnon Darnaud vient de publier une nouvelle brochure : *En Société future*. Comme toutes les brochures lancées par le camarade Darnaud, celle-ci a été adressée gratuitement à toutes les adresses qu'il possède. Nous en avons aussi reçu quelques-unes pour être vendues au profit du journal.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Paris. — Nous sommes très étonnées de voir que chaque fois que notre groupe se réunit, une demi-douzaine de ces sortes d'individus que l'on nomme gardiens de la paix ou vulgairement sergots, stationnent devant le local où se tiennent nos séances et ont ordre, à ce qu'ils disent, d'y demeurer jusqu'à ce que notre réunion soit terminée.

Probablement que le gouvernement voit dans l'émancipation de la femme un grand danger pour sa sûreté pour qu'il prenne ainsi des mesures.

Mais loin de nous l'idée de nous en plaindre, nous l'en félicitons au contraire ; car comme le dit très bien Kropotkine « la persécution est le meilleur moyen de propager une idée » et, puisque le gouvernement nous voit assez fortes pour se donner la peine de s'occuper de nous, nous n'avons qu'à nous en réjouir et à continuer plus activement notre œuvre de propagande émancipatrice et révolutionnaire.

*La Femme libre.*

***

Nous recevons la lettre suivante :

L'éditeur des mémoires s'adressera aux tribunaux le second volume lui paraissant ne devoir contenir *que la vie privée de l'auteur* et non les réunions, tribunaux, questions qui remplissent son existence).

Surtout depuis la mort de ma mère ; je n'ai pas de vie privée. Il ne serait pas honnête de tromper le public en en imaginant une.

Que l'éditeur s'adresse aux tribunaux s'il le juge convenable ; moi, je m'adresse à mes seuls juges la presse et le public.

Quand j'aurais effeuillé dans les journaux les six cents pages du second volume, il sera libre de les prendre, il les a même *payées d'avance* ; mais je ne puis lui donner autre chose, n'ayant jamais écrit sur mesure et ne voulant pas commencer.

Louise Michel.

***

Spartacus Verdier prévient les groupes, les compagnons et compagnes qu'il se trouve en ce moment malade, et par conséquent forcé pour quelque temps de suspendre sa correspondance.

***

Le compagnon Mahon se met à la disposition des groupes des départements du Var, Basses-Alpes et

Alpes-Maritimes pour une tournée de conférence qu'il compte faire au mois de mai.

Tous les compagnons qui voudront correspondre avec lui, n'ont qu'à écrire au compagnon Canepe, rue Alezard, 23, à Toulon.

***

Nous prions les compagnons de Verviers et des environs, en retard de paiements de leur abonnement, de nous envoyer le montant de ce qui nous est dû.

***

NANTES. — Les groupes socialistes et anarchistes de Nantes réunis pour fêter l'anniversaire de la Commune, déclarent que la révolution violente seule peut faire l'émancipation des travailleurs en supprimant l'exploitation de l'homme par l'homme et engagent tous les révolutionnaires à s'unir et s'organiser pour la lutte suprême, ils envoient une fraternelle poignée de main à tous les exploités du monde entier.

Vive la Révolution sociale ! Vive l'Internationale.

## A NOS AMIS

Un camarade nous fait observer qu'il doit y avoir à puiser, pour le supplément, dans la collection du *Libertaire* de Decacques et ses autres publications. Si quelque camarade, les possédant, peut les mettre pour quelque temps à notre disposition, il nous faciliterait la besogne.

## PETITE CORRESPONDANCE

S. F. à Berne. — [illegible] à Levallois. — V. à Bois-Colombes. — P. à Roubaix. — M. à Flemalle. — G. e. P. à Lyon. — D. à Toulouse. — P. à Bordeaux. — D. à Romans. — B. à Br[illegible]. — F. M. à La Louvière. — B. à Toulon. — T. à Marseille. — E. R. à Sorez. — S. P. à Pordeaux. — L. au Mans. — Reçu timbres et mandats.

E. T. à Colombes. — « Dieu et l'Etat » et « Anarchie et Communisme » épuisés. — Envoyons les autres.

D. à Reims. — Dites aux camarades de ne pas être si impatients. — La place nous est ménagée, et nous ne réglons pas l'ordre des insertions, toujours comme nous le désirerions.

M. à Nîmes. — Nous n'avions pas oublié, mais le paquet ne pouvait cheminer davantage.

Le compagnon A. Alexandre à Vernon, demande au compagnon Depombs de Bordeaux, une réponse.

H. C. à Ménerville. — Le « Cri du Peuple » n'existe plus.

E. M. à Saint-Pierre. — Si vous n'avez pas le placement, envoyez à E. Darnaud, à Foix, Ariège.

D. à Rouen. — C'est par oubli que le paquet n'avait pas été expédié la semaine d'avant.

P. J. F. à Guatemala. — L'ami C. C. de Orizaba (Mexique) vous envoie ses salutations.

J. M. à La Louvière. — C'est en effet le plus court, et c'est ce qu'ont fait les camarades de Saint-Quentin dont nous avons publié la note dans le N° 99.

E. M. Perugia. — Le manifeste vous a été adressé par des camarades ; il n'en a pas paru pour le 18 Mars.

V. L. Nueva Bascilla Argentina. — Recibido ; mas tarde por reempezar esta discusion ; agradecemos reflexiones y Correspondencias. Salud.

Prière au comp. J. De'haye de faire savoir de ses nouvelles au comp. Courtois.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 516 fr. 55.

P. à Souès-Toucas 0,10. — Collecte faite à la réunion du groupe d'Alger 3 fr. — Collecte faite le 18 mars chez Blain à Lyon 5 fr. ; Lyon, par J. L. 2.50. — S. à Maestricht 1 fr. — Auguste et Marianne 0,20. — C. P. à Arras 0,50. — Mayer 0,25. — Lyon, collecte faite à la soirée familiale organisée par le groupe du premier arrondissement 8 fr. — Société coopérative de Tournus 1 fr. 20.

Total à ce jour : 534 fr. 50.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 351 fr. 95.

J. 0,50. — A la Bibliothèque du XIX[illegible] : A. G. 0,50 ; Jules 0,50 ; A. F. 0,50 ; T. J. 0,50 ; H. J. 1 ; Germain 0,50 ; Charles 0,50 ; Vente de journaux 1 fr. ; Total 5 fr. — F. V. 1 fr. — Collecte aux « Trimardeurs » 3,40. — A la salle Horel le 9 mars 5,15. — Un budgétivore 2 fr. — A la réunion de la place des fêtes 5,80. — Auguste et Marianne 0,50. — Un Barbero de Blida 0,50. — J. à Loire 0,65. — M. à Trélazé 0,25. — Groupe de Chaumont 5,50. — A. D. à Houtsdale 2 fr. — L. D. à Newmont 5,50. — A. D. à Houtsdale 2 fr. — L. D. à Newmont 5,50. — A. D. à Houtsdale 2 fr. — Martin de Vienne 6,50. — York 5 fr. — L. à Izi 2 fr. — Martin de Vienne 6,50. — Nîmes 1,05. — [illegible] à Marseille 0,25. — R. à Pierrefeu 1 fr. — B. à Marseille 0,50. — Auguste et Marianne 0,50. — « Révoltés » de Vanves 8 fr. — Un commerçant de la rue Myrra 2 fr. — C. P. à Arras 1 fr. — Par Verschoore 4,15. — Proudhon-Pandel Pivert 3 75. — Rémis 1,80. — Auguste et Marienne 0,50

Total à ce jour : 429 fr. 95.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 1668 fr. 35.

Un anonyme 0,55. — A. C. à Leyr[illegible] fr. — E. M. 5 fr. — VENTE de vieux timbres 5 fr. — « Liberté » à Toulon 10 fr. — Collecte faite à la réunion du 16 mars du groupe d'Alger 3 fr. — A. P. à Puget 0,35. — G. L. 5 fr. — A. P. à Puget 0,35. — G. L. 5 fr. — Rodier — B. à Stains 0,25. — C. P. « Brooklyn [illegible] — E. C. à New-York 0,75. — J. M. à Toulouse 0,[illegible] — E. C. à New-York 1,50 ; un 10 fr. — Bruxelles, collecte faite le 2 février 1,50 ; un anarchiste de la barrière Saint-Gilles [illegible] fr. — Un pas anarchiste de la barrière Saint-Gilles [illegible] fr. — Un pas 0,50. — Mulier 25 fr. — C. P. à Arras 0,50. — L. M. à Marseille 0,45. — V. de V. à Pont de Marq. 0,50. — J. L. à Lyon 0,60. — J. T. à Ule-Sainte-Georges 0,25. — V. B. à Perret-Ville 0,55. — [illegible] au Mans 2 fr. — Un compagnon de l'Hérault 1,95. — Un anarchiste de Tournus 2 fr. — G. à Dinan 0,25. — A. C. à Ménerville 0,50 — E. M. à Saint-Pierre les Elbeuf 0,75. — G. G. à 10 fr. — E. T. Colombes 1 fr. — Roubaix, collecte faite à la suite de chants anarchistes 1 9[illegible] — J. F. par T. à Marseille 1 fr. — V. Q. à Valparaiso 1 fr.

Total à ce jour : 1,755 fr. 50.

SOUSCRIPTION DUVAL. — Listes précédentes : 230 fr. 50. — J. G. à Blidat 1,25. — Etienne Barthelot 2.50. — Benoit Labrosse 2,50. — Gaston Labrosse 2,50. — Un group d'exploités d'une société financière 2, 25.

Total 341 fr. 50.

La souscription est close, nous faisons remettre l'argent à un camarade qui se chargera de le remettre à la citoyenne Duval, lorsqu'elle aura définitivement fixé le jour de son départ.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Les anarchistes du faubourg Antoine, réunion le mardi 8 avril, rue de Montreuil, 3[illegible] *bis*, à 8 h. 1/2 du soir.

*Le Réveil du XV[illegible]*, groupe communiste-anarchiste, samedi 5 avril, à 8 h. 1/2 du soir, salle *Tirard*, rue du Commerce, 83, réunion contradictoire avec les membres de la Ligue socialiste du XV[illegible].

Ordre du jour : Pourquoi nous sommes anarchistes ; plusieurs compagnons prendront la parole, ainsi que plusieurs membres de la Ligue.

Groupe *la Liberté*, samedi à 8 h. 1/2 du soir, 140 rue d'Avron.

Dimanche 6 avril, à 8 h. 1/2 du soir, grande soirée familiale. Conférence par le compagnon Breton.

La *Revanche des Mineurs*, dimanche 6 avril à 8 h. 1/2 du soir, chez Pasquier, 239, rue St-Martin, grande soirée familiale. Conférence par le compagnon Tennevin.

Entrée libre.

Les garçons de magasins sont spécialement invités.

Groupe du XIII[illegible], réunion tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

*Les fils de la Terre*, groupe naturaliste. — Réunion tous les mercredis, rue de Belleville, 27, à 8 h. 1/2.

*Soirée familiale anarchiste.* — Dimanche 6 avril, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Entrée libre.

Conférence par un compagnon.

Groupe la *Femme libre*, réunion tous les mardis, salle Pecherand, rue Clignancourt, 36, à 8 h. 1/2.

REIMS. — Les anarchistes du faubourg de Laon se réunissent tous les samedis chez Poly, perruquier, rue des Romains, 202, à 7 heures du soir.

GRENOBLE. — Le groupe l'*Avant-Garde anarchiste*, invite tous les compagnons à assister à ses réunions qui ont lieu tous les dimanches à 7 heures du soir, rue Trécloitre, 29, au premier.

## JOURNAUX ANARCHISTES
### EN COURS DE PUBLICATION

**De langue française :**

*Le Père Peinard*, 120, rue Lafayette, à Paris.
*L'Attaque*, 120, rue Lafayette, à Paris.

**De langue norvégienne :**

*Feidraheimen*, à Tynsette.

**De langue allemande :**

*Freiheit*, 167, William Street, à New-York (Etats-Unis).
*Die Autonomie*, 95, Wardour Street Soho square, London W. (Angleterre).
*Der Anarchist*, 719, S. 2th, street Saint-Louis (Illinois) (Etats-Unis).

**De langue hébraïque :**

*The Worker's friend*, 40, Berner Street Commercial road, à London E. (Angleterre).

**De langue anglaise :**

*Freedom*, Cancel Street, Merrow Street, Walworth, à Londres S. E.
*The Australian Radical* au local de *The Australian socialist league*, 533, Georges street, Sidney N. S. W. (Australie).

**De langue portugaise :**

*A Revolta*, Travades dos Caindais, 32, à Porto.
*Revolucão Social*, rua de S. Sebastiao, 16, Andar, à Porto (Portugal).

**De langue hollandaise :**

*Anarchist*, hoekade 16[illegible] S'gravenhage à La Haye (Hollande).

**De langue espagnole :**

*El Productor*, 2, San Olegario I[illegible], à Barcelone (Espagne.
*La Revolucao Social*, Mercallanes 53 Barcelone.

On nous signale un journal anarchiste qui serait publié clandestinement sous le nom de la *Revanche* ou la *Vengeance*.

Prière aux camarades de nous signaler les lacunes que nous pourrions avoir faites. — Bien entendu au point exclusivement anarchiste.

## En vente *au bureau de LA RÉVOLTE.*

| | |
|---|---|
| *L'Internationale* (Malon) | fr. 25 |
| *Mémoires de la Fédération Jurassienne* | 2 » |
| *En Espagne* | » 50 |
| *Mendiants et Vagabonds* (Darnaud) | » 25 |
| *VI[illegible] Congrès de l'Internationale* | » 50 |
| *Procès de l'Avant-Garde* (Brousse) | » 50 |
| *Les Préjugés et l'Anarchie* (Guy) | 1 » |
| *La Société au Lendemain de la Révolution* | » 75 |
| *Supplément littéraire de la Révolte*, collection complète) | 3 » |
| *Le Salariat* | » 10 |
| *Esprit de Révolte* | » 05 |
| *Anarchie dans l'évolution socialiste* | » 10 |
| *Une Révolte Folle* | » 25 |
| *Aux Jeunes Gens* | » 10 |
| *La Prise de Possession* (Louise Michel) | » 25 |

## La RÉVOLTE est en vente :

**A Saint-Chamond**

Vincent, libraire, rue de Lyon.
Librairie de la Gare.

**A Paris**

Fayet, 113, rue du Temple.
Jeoffroy, 27, boulevard Arago.
Kiosques à l'entrée de l'avenue des Gobelins et sur la place d'Italie, près de la mairie.
Madame Paillard, rue Patay, 116.
Chaudessolles, rue de l'Evangile, 24.
Mme Léontine Peillard, libraire, rue Saint-Charles, 96 *bis*.
Martin, libraire, 49, rue Frémicourt.
Vermont, libraire, rue Lourmel.

*Le Gérant :* J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier

I. I. S. G. COLLECTIE

TROISIÈME ANNÉE, N° 30 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 12 AU 18 AVRIL 1890.

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . — 3 50
Trois Mois . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

LA RÉVOLTE

Est en vente dans toutes les Librairies

DE PARIS

*Pour la Vente en gros s'adresser :*

11 — RUE DU CROISSANT — 11

## POUR LE PREMIER MAI

Le 1er mai, convoqués par les chefs des partis possibiliste et impossibiliste, les travailleurs de Paris, ceux de toutes les autres villes de France et de l'étranger doivent se trouver dans la rue pour manifester.

Nous ne voulons pas discuter le but avoué de la démonstration, ni le but inavoué des organisateurs.

Nous dirons plus. Nous croyons destinée à un fiasco, cette manifestation à date fixe, préparée de longue main, annoncée à grand orchestre, dirigée par des gens pour lesquels l'idéal de la société, le *nec plus ultra* promis aux travailleurs, est un état d'esclavage doré, de salariat dûment patenté, discipliné et réglementé par eux-mêmes.

Mais qu'importe le nombre de ceux qui au jour dit se trouveront dans la rue ?

Notre rôle à nous, anarchistes, seuls héritiers hélas ! aujourd'hui, de la tradition socialiste-révolutionnaire, notre rôle est bien défini. Tout en repoussant le but de la manifestation et l'illusion grossière que l'on fait miroiter devant les travailleurs, les anarchistes auront à accomplir, là comme partout, leur œuvre révolutionnaire en détachant des meneurs retords la masse naïve, en les poussant dans la voie de la Révolution et en profitant des occasions qui peuvent surgir pour une action immédiate.

Notre propagande doit se faire sentir surtout pour dépouiller la manifestation de tout caractère autoritaire et servile et la transformer en une sérieuse et énergique affirmation de la volonté des exploités d'en finir avec le régime capitaliste.

Nous rappellerons aux ouvriers que *leur bien-être est absolument incompatible avec l'existence du capitalisme*, que la moindre amélioration de leur sort est impossible tant que durera le système économique et politique actuel.

Que la question sociale n'est pas une question d'une heure de travail de plus ou de moins, ni de quelques centimes que les capitalistes pourraient ajouter à leur paie, mais qu'ils ne manqueraient du reste pas de reprendre d'une manière ou d'autre.

Montrons que tant que l'ouvrier est esclave, la misère est en raison du travail, et le besoin de travail en raison de la misère, mais que lorsqu'il sera émancipé comme nous le voulons, il travaillera tant qu'il voudra, en raison de ses forces et de ses besoins et qu'il mangera à sa faim. Il ne sera ni une machine possédée par le capitaliste, ni un automate dirigé par le législateur.

Prouvons à nos ennemis qu'ils ont à compter désormais avec des hommes conscients et décidés et non avec une foule que des ambitieux, politiciens révolutionnaires peuvent à leur gré exciter, ameuter, puis apaiser et remettre dans les fers de l'esclavage.

Surtout pas de mendicité, pas de main tendue pour demander et recevoir quoique ce soit. Pas de réduction d'heure de travail, ni d'autres balivernes semblables.

Que le peuple inscrive sur son drapeau ces seuls mots : *Fin du régime de l'exploitation de l'homme par l'homme ; tous travailleurs : plus de maîtres.*

Le temps est arrivé d'être énergique. Le silence et la faiblesse seuls peuvent nous perdre.

Qu'aucune commission, qu'aucun travailleur ne passe le seuil de l'Hôtel-de-Ville, du Palais-Bourbon ou du ministère, si ce n'est pour en chasser les mollusques qui s'y sont incrustés.

Qu'en tous cas, s'il n'est pas possible de faire plus, les travailleurs profitent de l'occasion du premier mai pour se sentir les coudes, pour s'entendre et pour se donner un autre rendez-vous.

Que la manifestation limitée et réglementée, conseillée par les autoritaires, soit transformée par nous en une agitation incessante. Un jour, il surgira du milieu de la foule, un groupe d'hommes d'initiative disposés à sacrifier leur vie et ce jour-là la Révolution aura éclatée.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Nous recevons de différentes villes les comptes-rendus de réunions qui ont eu lieu à l'occasion de l'anniversaire du 18 Mars. Nous n'en pouvons donner qu'un résumé :

Marseille. — Grâce au mauvais temps, la seule salle que nous ayons pu trouver s'est trouvé assez grande. Nous étions bien trois cents personnes dont peu de compagnons. Malgré l'absence d'orateurs de marque, la réunion s'est très bien passée, et après les discours, chants et poésies, tout le monde s'est retiré, satisfait des idées anarchistes.

Limoges. — Un banquet d'une quarantaine de révolutionnaires a eu lieu pour fêter l'anniversaire du 18 Mars. Un compagnon a rappelé ce que fut cette révolution et il a montré ce qu'elle aurait pu être. Un autre compagnon a lu une traduction de la brochure relatant le procès des martyrs de Chicago, puis la soirée s'est terminée par divers chants révolutionnaires.

Le Chambon. — Le passage de Tortelier a réveillé beaucoup de cerveaux, aussi la réunion du 23 mars a été très nombreuse. Beaucoup de jeunes gens sont venus écouter avec empressement la voix des camarades de Saint Etienne et de Firminy et chanter avec nous des chants révolutionnaires. Espérons que cette jeunesse qui a soif de liberté, se joindra à nous pour agrandir le cercle de la propagande.

Alger. — Nous avons fait une petite réunion qui a très bien réussi. De nouveaux adhérents viennent augmenter l'action de notre groupe. Le Parti ouvrier uni aux radicaux-socialistes a aussi donné une réunion où il a surtout été question d'élection. Si nous n'avions été là pour rappeler les faits, beaucoup auraient ignoré avoir assisté à une commémoration du 18 Mars.

Morlanwelz (Belgique). — Le dimanche 23 mars, nous avons organisé une conférence publique et contradictoire où plus de deux cents personnes se sont rendues. Pinielon et Sevrin ont pris la parole et ont exposé nos idées à la satisfaction de tous.

Puget Ville. — Nous étions une quinzaine de compagnons, nous avons causé et nous avons bu à la Révolution prochaine qui donnera la terre à nous, travailleurs des campagnes ; et à chacun la place qui lui appartient, qui fera des hommes heureux dans une société libre.

***

Nice. — Le groupe anarchiste de cette ville voulait faire paraître, à l'occasion du 18 Mars, un placard, mais la police a saisi toutes les copies préparées. Et pourtant que de fois n'avons-nous pas lu dans la *Révolte* et autres journaux des articles plus violents que ceux que nous voulions faire imprimer. Enfin, nous sommes régis par l'arbitraire, n'en soyons pas étonnés et espérons que cela finira bientôt.

***

Saint-Amand. — Je viens de passer quinze jours en prison pour avoir insulté un gendarme dans ses fonctions et voici les criminels que j'ai trouvé enfermés. Six hommes condamnés à deux mois de prison pour mendicité ; un vieux brave homme ayant quatorze mois à tirer pour délit de chasse sur la propriété d'autrui ; un autre condamné à un mois pour avoir détourné soixante francs d'argent sur une somme de plus de 15,000 francs qu'il avait trouvée ; enfin le dernier prisonnier se trouvait là pour révolte contre la loi. Ayant été saisi, il avait, le jour de la vente, chassé l'huissier à coups de fourche américaine, puis effectué son déménagement tranquillement. Devant le tribunal, son attitude avait été très crâne.

Pendant les quinze jours que j'ai passé avec ces braves gens, je leur ai lu tout le répertoire des brochures anarchistes et nous nous sommes séparés bons amis.

***

Billy-Montigny. — Dernièrement, à la compagnie de Drocourt, il y a eu un accident. Une cage est montée aux molettes et sur seize hommes qui remontaient, trois ont été tués. Il n'y avait pas de frein à la machine ; le mécanicien a eu six mois de prison, l'ingénieur n'a rien eu.

La compagnie vend son charbon très cher et pour [illegible] il n'y a guère que le cinquième du [illegible] c'est-à-dire que lorsque l'acheteur [illegible] francs, il y a trois francs pour le travailleur du fond. Nous sommes sur un volcan et l'éruption s'annonce plus violente tous les jours.

***

Jura. — Nous recevons d'un instituteur une lettre dont voici quelques extraits :

« Voilà la vie de la majorité des instituteurs et et des institutrices : achats à crédit avec des

exploiteurs enjoleurs mais impitoyables, pour satisfaire aux exigences de la fonction ; puis impossibilité de payer à date fixée, protêts, poursuites, etc. Cependant 99 0/0 sont les plus fermes soutiens de l'organisation sociale actuelle et les plus chauds partisans du gouvernement qui les berne depuis dix ans par des promesses d'augmentation, toujours renouvelées et toujours oubliées ou éludées.

« L'administration, pour amener ma démission, ce qui permettrait de m'incorporer immédiatement en Algérie, a eu l'infamie de me maintenir à quatre lieues de ma femme, moi, instituteur ici, elle, institutrice là-bas. J'ai supporté la fatigue de ces allers et retours à pied, j'ai bravé la pluie, le froid et la neige, car j'étais persuadé que bien d'autres, plus utiles et plus dignes que moi souffraient davantage pour leurs principes, témoins les exilés de Sibérie.

« J'attends toujours notre réunion dans un même poste, mais je n'y crois guère. Car je suis noté. Nous prenons courage, nous étudions et nous nous préparons à remplir notre devoir quand le grand jour arrivera... ce qui ne sera pas de sitôt, si le peuple allemand se laisse duper par l'empereur et si le peuple français reste la proie des politiciens opportunistes, radicaux, socialistes et autres votards ».

***

Lévin. — Un camarade avait été embauché à la fosse n° 3. Il n'y est pas resté longtemps. Il y a huit jour, à minuit en remontant de la fosse, il trouve le chef porion qui l'attendait avec son livret. On avait appris qui il était et on avait peur qu'il restât une heure de plus à la compagnie.

Les patrons deviennent de plus en plus chargnes, les travailleurs ne connaissent presqu'aucun jour de repos. Il y a beaucoup d'ouvriers qui en une année ne se sont pas reposé dix jours. A la moindre plainte, on vous rend votre livret.

Voilà la belle vie du travailleur et quand nos bourgeois crient : liberté, égalité, fraternité, nous pouvons répondre : affameur, exploiteur, voleur. Ah ! la Révolution puisse-t-elle venir bientôt !

## Autriche-Hongrie

Vienne. — Des désordres viennent de se produire au faubourg de Neulerchanfeld. La foule se composait surtout d'ouvriers sans ouvrage, comme elle ne se dispersait pas, même après qu'on eût tiré à blanc, la police dût faire usage de l'arme blanche, mais c'était l'heure de la sortie des ateliers. Le nombre des manifestants augmenta rapidement. Des magasins ont été pillés.

Dans deux établissements de boissons, la cave est jetée à la rue, le feu est mis à l'alcool qui coule ; un incendie en résulte, une maison est en partie détruite. Aux environs toutes les fenêtres sont brisées à coup de pierres, les tramways sont renversés. On se sert des pavés des rues comme projectiles.

L'ordre n'a pu être rétabli qu'à l'arrivée de deux escadrons de cavalerie et d'un bataillon d'infanterie, lesquels ont pris position dans les endroits menacés. De nombreuses arrestations ont été opérées.

La troupe a rétabli « l'ordre » vers dix heures. Le nombre des arrestations a été de 37. Plusieurs civils et dix agents de police sont blessés ; chez quelques-uns les blessures sont graves. Aux dégâts signalés, il faut ajouter la destruction complète de deux postes de police.

## Suisse

Lausanne. — Notre ami Darbellay est mort ici le 27 mars. Il a disparu comme il a vécu, c'est-à-dire sans bruit, ne réclamant rien de personne, laissant sa femme et son enfant, âgé de quelques mois seulement dans la plus profonde misère.

Ainsi disparaissent les victimes de l'organisation actuelle — la morale qu'il y a à tirer de cela, c'est que ceux qui restent, doivent se vouer corps et âme à la destruction d'une machine qui broie ainsi les hommes.

## Russie

Les affaires en Russie se compliquent de plus en plus. Les révoltes des étudiants ont pris une extension comme elles n'en avaient jamais eue. Toutes les universités et toutes les écoles supérieures sont en révolte. Une seule, celle de Tomsk en Sibérie, à peine ouverte n'a pas encore joint le mouvement. L'université finnoise de Helsingfors et l'université allemande de Dorpat envoient des lettres de sympathie aux étudiants russes.

Les paysans ne restent pas tranquilles et les journaux anglais parlent d'une insurrection dans le gouvernement de Ryazan qui aurait été opprimée seulement par l'intervention de la troupe.

Il est évident que les nouvelles de Sibérie et la lettre de Mme Tsebrikova (elle est âgée de 60 ans) ont donné le réveil. Une agitation sourde règne parmi les officiers, et il paraît, d'après des nouvelles dignes de confiance, que la troisième section aurait adressé au tsar, pour dire que le nombre des mécontents dans l'armée grandit à vue. Nombre d'officiers, même dans l'état-major, sont inscrits sur les registres de la police d'Etat comme « suspects », et la police ajoute que tout porte à croire que le nombre des « suspects », doit-être en réalité beaucoup plus considérable.

La police d'Etat elle-même voit d'un mauvais œil la politique actuelle du tsar.

Il était facile à prévoir que des attentats contre le tsar seraient essayés. C'est ce qui se confirme déjà.

Lorsque les journaux anglais avaient reçu de Pétersbourg l'avis qu'un jeune homme qui avait entrepris de tuer le tsar se serait suicidé, nous avons cru à une fable.

Il paraît, cependant, qu'il y a du vrai là-dedans. Un officier de la marine, fils d'une famille aristocratique de Moscou, s'est suicidé en laissant une lettre dans laquelle il dit qu'il s'était chargé de tuer le tsar ; qu'il n'a pas changé d'opinion ; mais que, voyant tout le mal qu'il causerait à ses parents tant aimés, il se suicide. Il a brûlé tous ses papiers avant de mourir, on n'a trouvé aucune trace de correspondance.

On saura bientôt ce qui est fable et ce qui est vérité là-dedans. Ce qui semble être certain, c'est qu'un membre d'un cercle révolutionnaire d'officiers ayant pour but de tuer le tsar, s'est suicidé ; — peut être avait-il appris qu'il allait être arrêté ? Cela nous semble la version la plus probable.

---

On vient de découvrir des explosibles dans une maison de Gatchina — la ville située auprès de la bastille dans laquelle se réfugie le tsar.

C'est là qu'on se proposait de le traquer.

---

Un fait resté inconnu jusqu'à présent, a été appris tout récemment.

L'éditeur du *Messager d'Europe*, Stassulevitch, avait voulu publier dans son journal le récit d'une exécution de prisonniers politiques à Nijniy Novgorod. La censure découpa le récit, et on ne l'apprend que maintenant.

Trois exilés politiques s'étaient révoltés dans la prison de Nijniy Novgorod. La sentence des autorités de la prison fut de les fouetter.

Le gouverneur-général Baranoff n'osa pas prendre cela sous sa responsabilité. Il référa au tsar.

Le tsar répondit par un télégramme, ordonnant de fouetter.

Et il y aura encore des gredins « alliance russe » qui diront que ce pauvre bambin de Gatchina ne sait rien de ce qui se passe dans son royaume.

## Roumanie

Nadejde, Mille et d'autres socialistes de Roumanie ont fait paraître à Bukarest un organe intitulé *Munca* (*Le Travail*). Nous extrayons quelques passages du premier numéro de ce journal :

« Il faut, en *suivant la voie légale*, par l'union des travailleurs, par la *conquête des pouvoirs politiques*, faire que la classe prolatarienne devienne maîtresse.

« ... Donc, les travailleurs doivent s'organiser petit à petit, se consolider, *utilisant les droits que les lois du pays leur donnent, et tâcher de obtenir autant que possible des soulagements à leurs souffrances.*

« ... Que les ouvriers insistent donc pour la défense des enfants et des femmes, pour l'augmentation des salaires, pour la fondation de fabriques et ateliers *avec l'aide de l'Etat*, etc... pour le suffrage universel, etc.. et au bout de cette voie, ils tomberont sur l'idéal socialiste.

« ... *Munca* conseillera aux travailleurs, qu'ils s'occupent eux aussi des affaires publiques, qu'ils *luttent pour envoyer des députés au Parlement et pour nommer des conseillers municipaux. Et là, ces envoyés du peuple tâcheront à l'aide de lois et de mesures utiles pour la classe déshéritée, d'améliorer son sort.*

« En ce qui concerne le mouvement politique, le premier changement à faire, c'est d'obtenir le suffrage universel.

« En ce qui concerne la voie économique, le *Munca* propagera l'union de tous les métiers en de puissantes sociétés, ayant chacune le but de lutter contre les patrons de fabriques et ateliers pour l'*amélioration du sort des travailleurs*, soit par l'augmentation des salaires, soit par la réduction des heures de travail, soit par l'amélioration des fabriques et des ateliers, du travail des enfants et des femmes, et beaucoup d'autres changements, lesquels, si pour le moment ne guérissent pas complètement les maux dont la classe des travailleurs souffre, du moins soulageront un peu la douleur.

« Aux moyens des lois, par la voie légale, à l'aide *de l'Etat*, le peuple doit envoyer des députés au Parlement et nommer des conseillers municipaux, pour que *son sort s'améliore*, pour qu'ils tâchent d'obtenir autant que possible des soulagements à leurs souffrances ».

C'est donc là, en essence, l'idéal du mouvement socialiste, et les moyens d'y arriver, d'après Nadejde et compagnie.

Voici ce que ce même Nadejde disait en 1881, lorsqu'il a été condamné par le jury universitaire de Jassy, pour la propagande anarchiste (voir la brochure de langue roumaine : *Le Procès des frères Nadejde*, Jassy, 1881) :

« Nous sommes accusés d'être des révolutionnaires ! Mais en est-ce à nous la faute si l'étude de l'histoire et celle de l'état actuel des esprits nous convainquent que nous sommes à la veille d'une formidable révolution ? Qui a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, se convaincra de la vérité que nous constatons. Ce n'est pas notre faute si nous prévoyons une révolution, comme ce n'est pas la faute de celui qui prévoit un orage ou prédit l'extinction du soleil. Nous sommes anarchistes, comme nous l'avons déclaré devant le jury universitaire, et comme tels, nous ne pouvons pas prétendre imposer nos idées et nos réformes. Nous vous que *toutes les réformes imposées ne peuvent être que lettre morte*, nous voulons éclairer les masses, leur faire comprendre les causes de la misère et la majorité cherchera les moyens de réaliser sa volonté ».

« ... Nous sommes accusés d'être des charlatans. On dit par conséquent que nous ne sommes pas sincères et que nous tâchons de nous emparer du pouvoir à l'aide des masses. Nous sommes anarchistes, nous l'avons encore dit et nous le répétons ici. Comme anarchistes, nous ne demandons pas à être élus comme députés, comme membres aux conseils communaux, etc... Nous ne disons que ce que nous semble bon et utile ; quant à la mise en pratique, c'est au peuple lui-même que nous laissons ce soin. Et l'avenir prouvera que nous ne courons pas après des mandats et de forts appointements, car aucun de nous n'acceptera ni ne demandera la voix du peuple. Nous comprenons que ceux qui aspirent au parlementarisme, se présentent devant les électeurs avec des mots flatteurs et des phrases pompeuses sur l'égalité, la fraternité, etc... et les oublient ensuite dès le lendemain. Nous mettons toute notre énergie à activer le réveil de l'esprit du peuple, et nous l'éclairons sur les vraies causes de la misère ».

Leurs propres paroles peuvent donc nous dispenser de toute autre critique, du moment qu'ils le disent eux-mêmes. Ils ne sont ni plus ni moins que les autres des politiciens, des charlatans, qui flattent le peuple avec des phrases pompeuses, courrent les mandats et les gros appointements, puis oublient leurs promesses dès le lendemain.

N'oublions pas que ce même Nadejde, le révolutionnaire d'hier a dit au peuple en 1887, que « sous les ennemis du peuple, peuvent le pousser aux révoltes ».

Comme social-démocrate, il soutenait que le parti socialiste est l'ennemi de tous les partis bourgeois et que la liaison avec un de ces partis, serait une trahison à la cause ; cela n'empêcha pas que dans le fameux manifeste adressé au peuple de Jassy en 1887, il dise :

« C'est aux libéraux que nous devons les quelques libertés dont nous jouissons ; ce sont eux qui ont donné le moyen au peuple de guérir tout seul les souffrances et de pouvoir résister aux misères qui nous tourmentent ».

C'est donc encore lui qui dit être un *traître*.

Pendant son passage à la Chambre, le fameux Nadejde a voté la donation de terres aux paysans, et il s'en vante. Mais les conservateurs du pouvoir les plus zélés serviteurs de Bismark — en ont fait autant. C'était à la suite du soulèvement agraire de Roumanie, que les réactionnaires pour prévenir de nouvelles révoltes ont jeté quelques lopins de terre aux milliers de misérables.

Et durant les révoltes, pendant que le sang

*ţarani* (paysans) inondait les champs, les socialistes ne se dérangeaient pas des villes, ils se contentaient de gueuler après l'intervention des pouvoirs publics.

Citons pour finir une autre traitrise, ce Nadejde a voté la continuation des travaux de fortifications, lorsque bon nombre de bourgeois l'ont refusé.

Si les révolutionnaires de jadis ont trahi leurs idées pour spéculer de la manière la plus scandaleuse sur la question ouvrière et discréditer le mouvement révolutionnaire en Roumanie, que ceux qui n'ont pas fait de même élèvent la voix.

Ce serait une lâcheté pour nous anarchistes, si nous n'élevions pas la voix pour dévoiler les charlatans et les traitres et démontrer que nous ne faisons pas cause commune avec eux.

⁂

L'ouvrier se réveille, le nombre des grèves croît de jour en jour. A Ploeschti, les ouvriers de la typographie le *Progrès* se sont mis en grève. Le directeur Feciu, fit un règlement d'après lequel il pouvait chasser l'ouvrier dans les 24 heures; tandis que l'ouvrier est obligé d'annoncer son départ trente jours d'avance. Il établit une retenue de 5 0/0 sur le salaire, une caisse d'épargne en son pouvoir et sans le contrôle des ouvriers. Il prévoit que l'ouvrier chassé perd tout droit à la somme déposée. Ce bourgeoisisme révolta les ouvriers qui se mirent en grève. Les propriétaires s'adressèrent partout pour chercher des ouvriers, dans le pays aussi bien qu'à l'étranger. Mais comme réponse on envoyait des secours aux grévistes. Le directeur qui ne voulait entendre la commission des grévistes, dut capituler et recevoir ses conditions, savoir :

1° Augmentation du salaire.

2° Nul ouvrier ne peut être chassé sans avoir été préalablement jugé par un comité de travailleurs.

3° L'ouvrier chassé pourra reprendre les retenues de 5 0/0 sur son salaire.

## Bulgarie

Les idées anarchistes trouvent des adhérents de plus en plus nombreux. A Gabrovo, la ville la plus industrielle du pays, existent des cercles d'ouvriers, d'étudiants, qui par leur habitude donnent beaucoup à penser aux gouvernants. On a même commencé les persécutions, bon nombre d'étudiants et de professeurs ont été chassés à cause de leurs idées. A Tirnovo le mouvement socialiste est assez fort. Dans les autres villes les camarades ne manquent pas.

## Belgique

VERVIERS. — Les anarchistes verviétois avaient organisé une série de conférences avec le concours du compagnon Lorion. Ce dernier avait développé nos idées aux applaudissements unanimes de l'auditoire dans une première conférence à Gérard-Champ, puis il obtenait le même succès dimanche, à Dison, lorsque des policiers, redoutant la propagande anarchiste vinrent l'inviter à les suivre. Sachant qu'il avait affaire aux représentants de l'autorité, le campagnon Lorion bondit de nouveau à la tribune et s'écria : c'est précisément lorsque nous voyons les policiers chercher à entraver notre propagande que nous sentons quelque chose qui bat là ; et avec plus d'énergie et plus d'audace, il continue à faire le procès de l'autorité aux applaudissements répétés de l'auditoire tout entier. Les policiers se voyant trop faibles pour imposer leur volonté, mandèrent du renfort à la gendarmerie et à la police locale. Lorsqu'ils se crurent suffisamment nombreux, les gendarmes en tenue mirent la bayonnette au bout du canon et les sergots en bourgeois se mirent en devoir d'escalader la tribune pour y pincer le compagnon Lorion. Seulement ils avaient compté sans l'auditoire qui, unanimement, a pris parti pour le compagnon. En un clin d'œil la tribune fut noire d'anarchistes et débarrassée des sergots. Sur les instances des camarades de Verviers, Lorion prit le large pendant que ses amis mettaient la police dans l'impossibilité de lui donner la poursuite. Chose à noter, c'est que tout l'auditoire, composé de plus de deux cents personnes, parmi lesquelles bon nombre d'indifférents s'est montré solidaire des anarchistes ; tous étaient mûs par la même pensée : empêcher les sergots de ravir la liberté à cet homme qu'ils n'avaient jamais vu.

De tels incidents nous prouvent que si le prolétariat est divisé sur les questions théoriques, il se retrouve cependant tout entier et solidement uni sur le terrain de l'action.

Mais ceci ne faisait pas l'affaire des sergots qui, pour se dédommager de la défaite qu'ils venaient de subir, rédigèrent procès-verbal à la charge des compagnons Davister et Sevrin, ils menacèrent même de tuer ce dernier à coups de poing. Cette menace fut vertement relevée par tout l'auditoire, qui accabla les sergots d'un tas de quolibets.

Le soir, il y avait conférence à Verviers, puis lundi et mardi. Si la police a pu mettre le compagnon Lorion dans l'impossibilité de faire sa tournée, elle a également étalé aux yeux du public toute sa brutalité et tout son despotisme.

⁂

Les compagnons de Dison avaient organisé un grand meeting d'indignation pour le mercredi suivant 5 mars dans la même salle, mais lorsque nous arrivâmes, l'établissement était clos. La police en avait assez, elle avait indemnisé le propriétaire pour qu'il fermât sa salle et son café. Les membres de la *Fraternelle* (société coopérative socialiste), mirent spontanément et généreusement leur salle à la disposition des organisateurs.

Dès lors, les compagnons se dispersèrent à travers la place qui était noire de monde, afin d'inviter le public à la *Fraternelle*. En quelques minutes, la salle fut comble, il y avait du monde un peu partout et ceux qui ne purent entrer stationnèrent dehors, tandis que la police circulait par brigade et s'efforçait inutilement d'empêcher les rassemblements.

Le compagnon Sevrin commence par remercier les membres de la *Fraternelle* pour l'acte de solidarité qu'ils ont fait en offrant leur local, ils les félicitent également, ainsi que les travailleurs disonnais présents à la conférence de dimanche pour l'énergie et la solidarité dont ils ont fait preuve en défendant la liberté d'un compagnon traqué par la police. Il parle du rôle du magistrat et du policier et il conclut à la nécessité de la révolution violente, à la suppression radicale de la propriété, de l'autorité et de la loi.

Le citoyen Noël, du parti ouvrier, fait ses réserves au sujet des théories anarchistes, mais il se joint aux anarchistes pour protester contre la brutalité de la police.

Carpentier fait l'historique du procès des anarchistes de Chicago et de Nève.

Dumont dévoile quelques trucs de mouchards et lit une lettre de Lorion.

Sevrin développe les théories anarchistes, puis Davister termine le meeting en démontrant l'inutilité des réformes. Inutile de dire que tous ces discours ont été énergiquement applaudis par tout l'auditoire.

La propagande marche à merveille à Verviers ; il vient de se constituer un cercle de propagande dans les campagnes, qui organise tous les dimanches une ou plusieurs conférences dans les villages environnants.

Chose à noter, le cercle a été invité à donner de nouvelles conférences dans presque tous les villages qu'il a visité, ce qui prouve que les paysans ne sont pas si enfarinés qu'on veut bien le dire.

Les compagnes contribuent pour beaucoup à la propagande anarchiste. Tous, en un mot, mettent la main à la pâte ; les uns chantent des chansons révolutionnaires et récitent des poésies, les autres distribuent et vendent des journaux et brochures. On peut affirmer que le premier mouvement qui se produira à Verviers, sera salué par tout autre chose que par les cris de vive la République et autres balivernes.

⁂

DISON. — A propos d'une conférence qui a eu lieu ici dernièrement, la police a réussi à intimider un propagandiste. Quand il avait embrassé la cause anarchiste, il ne s'était probablement pas rendu bien conscient des suites de cet acte, il n'en avait pas entrevu toutes les conséquences.

Chacun de nous doit s'étudier soi-même et agir en connaissance de cause. Il vaut mieux s'avancer moins et n'avoir pas à reculer.

## Espagne

BARCELONE. — Les charpentiers et menuisiers de cette ville qui s'étaient mis en grève il y a un mois, l'ont conduite avec tant d'énergie qu'ils ont gagné la réduction de la journée de travail à neuf heures, l'augmentation de 50 0/0 des heures extraordinaires, l'abolition du travail à forfait et d'autres avantages de ce genre.

⁂

Le 18 Mars a été commémoré par une soirée littéraire musicale, dans le théâtre Circo Barcelonès avec une assistance d'environ deux mille personnes. Cette soirée a été très remarquable et on y a chanté l'hymne anarchiste qui gagna le prix au concours socialiste célébré le 11 novembre en commémoration de la pendaison des anarchistes de Chicago.

Il a été commémoré à Séville, Valence, Copillades, San Gervasio, Sabadell, San Martin de Provensals, Maullen, Sans, Grenade, San Sebastian, San Feliu de Guivols, Jativa, Villanueva, Granollers, Cartagena, Coimbria (Portugal) et beaucoup d'autres ainsi qu'à Madrid où la police s'est placée à la porte du cercle d'ouvriers, disant à tous ceux qui entraient que, par ordre du gouverneur, la réunion était défendue. En voyant cela, le compagnon Ponjol se présenta au chef de police et lui fit savoir qu'ils étaient parfaitement en droit de se réunir et que ce n'était pas une réunion publique. Le chef de police répondit qu'il allait se mettre en rapport avec le gouverneur ; mais sans attendre la réponse, on commença la soirée.

⁂

Dimanche matin, 30 mars, a eu lieu un meeting au *Cirque Equestre*, pour protester contre les massacres commis en Sibérie sur nos amis les exilés politiques, avec une assistance de moins de trois mille personnes. Tous les discours qui ont été prononcé étaient anarchistes et ils ont été très applaudis ; ce qui démontre que l'unique idée reconnue la meilleure pour la société, c'est l'Anarchie.

⁂

A Mauresa, grève des bras-croisés. Les meneurs légalitaires prêchent, comme d'habitude, calme et prudence ; on sait ce que cela signifie !

⁂

Vient de paraître à San Feliu de Guixols un nouvel organe anarchiste.

## Etats-Unis

Grève des freineurs sur le chemin de fer de la compagnie Pittsburg Pa.

Grève des travailleurs électriciens de la compagnie Linemen, à Omaha Neb.

Grève de deux mille chemisiers à New-York.

Grève des travailleurs aux mines de fer de Morris à Ashland Wis.

## Antilles

A Guanabocoa paraît un nouvel organe socialiste *El Socialista*.

⁂

Nous recevons de partout les comptes-rendus de la commémoration du 18 Mars.

Aucun pays du monde n'a laissé passé cet anniversaire sans faire de l'agitation et de la propagande.

## BIBLIOGRAPHIE

*Catéchisme des Revendications nécessaires*, par Beaumont, 15 centimes, 51, rue Saint-Sauveur, à Paris.

Quoique certaines phrases de la première partie nous aient choqué, nous avons trouvé cet exposé des principes généraux assez justes. Mais arrivés aux réformes politiques nous n'avons pu nous empêcher de rire.

En résumé, voilà ce que l'auteur réclame : suppression du Sénat ; chambre unique élue au scrutin uninominal et renouvelable par tiers ; représentation des minorités (l'auteur oublie de nous expliquer comment) ; égalité civile et politique de l'homme et de la femme ; mandat impératif ; *amendes aux électeurs négligeants et transport gratuit* des bulletins et affiches. — Puis les *juges élus au suffrage universel*, auquel ont droit aussi les femmes ; décentralisation administrative ; nation armée ; séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Quant aux réformes sociales voilà ce que nous dit M. Beaumont : le travail en commun étant impossible, actuellement du moins, comment faudra-t-il procéder à la répartition de la terre, des matières premières et des instruments de travail ?

L'exploitation des terres sera faite par les communes ; *les produits se répartiront au prorata de la production de chacun*. Les services publics seront organisés par l'Etat.

*Erratum.* — C'est par erreur que l'entrefilet de Creston a été placé dans le mouvement social français, c'est sous la rubrique Etats-Unis qu'il devait prendre place.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

### Cercle d'Etudes sociales

*Le Groupe International d'Etudiants anarchistes* a pris l'initiative de la fondation d'un cercle d'étude et de conférences, dans le but d'approfondir les questions sociales.

Les étudiants y sont spécialement convoqués. L'indifférence ne peut servir aucune cause. La génération nouvelle doit connaître quelle est la cause pour laquelle, ou contre laquelle elle est appelée à combattre.

Sont aussi convoqués, les ouvriers ne se contentant pas d'accepter plus ou moins aveuglement et de répéter les bials et les formules chéries par les meneurs, mais veulent se former des convictions sérieuses et fortes.

Le cercle d'études sociales, invite tous les socialistes militants et tous ceux qui s'intéressent aux questions sociales, de s'y rencontrer. Les idées doivent être remuées incessamment pour évoluer. Se renfermer dans un credo, ou dans un milieu hostile à tout changement, c'est se pétrifier. Ceux qui s'arrêtent reculent : les stationnaires sont réactionnaires.

Le cercle d'études sociales se réunira tous les mois. La parole y sera libre. La contradiction aux idées exposées par les conférenciers est sollicitée. Les sujets de discussion seront choisis parmi les questions d'intérêt général et d'actualité. Le cercle mettra à l'ordre du jour les thèmes qui lui seront proposées, et qui répondront à ces conditions. Les réunions seront annoncées par les journaux. Ceux qui donneront leur adresse, en recevront les convocations à domicile.

***

Troyes. — Nous recevons du secrétaire des *Travailleurs Troyens* (Parti Ouvrier) une lettre de rectification au sujet du compte rendu de la réunion du 18 mars qui a paru dans le n° 28 de la *Révolte*. Elle est trop longue pour être insérée et du reste elle n'apprendrait rien à nos lecteurs.

Avant de se décider à la scission, quelques anarchistes avaient-ils entamé des négociations en vue d'une action commune ? Les anarchistes ont-ils mis leur drapeau dans leur poche pour attirer plus de monde à leur réunion ? Il y a-t-il plusieurs salles à Troyes ? Il y avait-il plus de monde à la soirée des autoritaires qu'à celle des anarchistes ? Toutes questions qui risquent fort de ne jamais être élucidées complètement.

Nous avons inséré la lettre de nos amis troyens ; si elle contient des inexactitudes qui offusquent les autoritaires, qu'ils s'en prennent aux *Niveleurs Troyens*.

La scission était-elle nécessaire ? Oui, et c'est surtout là ce qui nous intéresse.

***

Les compagnons qui correspondent avec le compagnon Puillet, sont priés de ne plus lui écrire, ayant changé d'adresse.

***

### *LA COMMUNE SOCIALE, groupe anti gouvernemental de Solidarité anarchiste*

Camarades,

La *Commune Sociale* désire réunir tous les groupes révolutionnaires en vue de la bataille pour la prise de possession de la terre par les travailleurs.

Assez de misère et de honte.

Son but, c'est le nôtre à tous : l'Humanité libre sur la terre délivrée.

Ce n'est plus l'heure des castes et des coteries fermées comme des religions, mais l'heure du combat.

Il faut être unis pour triompher dans la lutte qui brisera le vieux monde d'exploitation.

Plus terribles nous serons, ayant évolué à travers la douleur, n'ayant subi le contact des pouvoirs que pour en être meurtris, nous ne voulons et nous ne laisserons prendre aucun pouvoir

Pareils à ceux qui, autrefois, pour vaincre, brûlaient leurs vaisseaux, coupant toute retraite.

La *Commune Sociale* fera appel à la justice internationale, c'est-à-dire à la Révolte.

La révolte sans peur ni merci, pour la fin des douleurs, pour l'avènement d'une nouvelle société.
Que la rouge aurore se lève, la Sociale du Monde.

## VARIÉTÉS

Peu de branches industrielles ont fait un si grand progrès que la fabrication des chaussures. Dans les derniers vingt-cinq ans, les machines ont produit dans cette branche une vraie révolution. Les fabriques de 1861 ne soutiennent pas la comparaison avec celles de 1889. A cette époque, il y avait tout au plus trois machines. La Mackay, la machine pour coudre les semelles et la machine pour coudre les talons n'avaient pas encore été inventées. Les fabricants étaient obligés de chercher leur plus grand avantage dans la division du travail ; l'industrie était vraiment arriérée, et celui qui voulait avoir une paire de chaussures bien cousues devait forcément recourir à l'atelier du petit fabricant, car les fabriques ne travaillaient presque exclusivement qu'avec des chevilles en bois. Tout cela a disparu devant la machine qui coud la semelle en vingt secondes, qui rattache le talon, le coud, l'arrondit, le polit. Une fabrique avec 300 travailleurs et toutes les nouvelles machines peut aisément faire 2,000 paires de chaussures, soit 6 3/4 pour chaque travailleur et 200 paires à l'heure. Et n'avons-nous pas raison de prêcher continuellement qu'avec quelques heures de travail par jour, on pourrait facilement suppléer à tous les besoins de l'Humanité ?

## PETITE CORRESPONDANCE

V. à Roubaix. — L. au Mans. — P. à Lyon. — M. à Bourges. — B. à Sedan — Chenard, conseiller municipal à Commentry. — W. D. à Flixecourt. — L. R. à Beaucaire. — M. à Angers. — P. à Troyes. — T. à St-Etienne. — De T. à Bruxelles. — M. à Castelsjaloux. — D. à Morlanwelz. — D. S. à Bollène. — F. à Amiens. — D. à Livourne. — M. H. à Fourchambault — G. à Saint-Pierre. — D. à Rouen. — T. à Christophle-en-Blaye. — B. à La Machine. — D. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

B. à Roubaix. — L'abonnement se paie d'avance.

Albaret de Revin. — Demande à L. Hollot une réponse ?

S. M. à Pourges. — Les camarades de Romans vous donneront les nouvelles que vous demandez.

B. à Sedan. — Tant mieux si vous pensez réussir. — Le « Bandit du Nord » n'a pas reparu.

Pierret à Saint-Denis. — Vous nous avez emporté le manifeste ?

E. C. à Agen. — Distribuez.

M. à Nîmes. — Tout reçu — Remis aussi à C.

G. à Chables. — Fais part de votre observation à l'auteur des « Produits de la Terre ».

S. à Annemasse. — Votre nouvel abonnement ne finira que fin août.

L. à Arras. — Il y a eu un numéro 18, paraît-il, mais je ne l'ai pas.

L. à Arras. — Plus de « Produits de l'Industrie ».

Aux camarades qui ont envoyé de l'argent «Féodalité ou Révolution ». — Le compagnon Faure nous prévient qu'il n'en a plus, — il en prépare une nouvelle édition — que faut-il vous envoyer en place ?

L. R. à Beaucaire. — Quelle est l'adresse du « Mercure de France » ?

B. à Pessac. — L'abonnement est fini du 15 mars.

M. à Boissy. — Notre conviction étant faite de raisonnement et non d'emballement, cela peut vous paraître ainsi. Mais si c'est moins violent en phrases, c'est plus durable en actes.

P. à Bruxelles. — Plus de gravures.

Guy à Béziers — Envoyez-nous des « Préjugés », au moins de quoi servir ceux qui nous sont demandés. C'est ridicule, une négligence pareille.

G. P. à Londres. — « En Détresse », coûte 1 fr. 50. — C'est une règle absolue de n'envoyer que contre mandat.

W. à Fressenneville. — Même réponse pour « Germinal » dont le prix est de 3 fr. 50. — Nous n'avons d'abord pas les moyens de faire les avances, et ayant déjà perdu de l'argent à ce jeu-là, nous pourrions le faire, que nous ne voulons plus nous y exposer.

D. à Reims. — C'est par erreur que le paquet a été adressé en gare.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

*Cercle international.* — Caisse précédente : 42 fr. 35. Reçu : salle Horel 16 fr. 80 ; vente de Défense de P. 13 fr. 50. — Dépense : Affiches 5 fr. — Reste en caisse : 67 fr. 65.

Samedi 72, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe *Les Trimardeurs*, chez Pasquet, 239, rue Saint-Martin.

*Soirée familiale anarchiste.* — Dimanche 13 avril, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Entrée libre.

Conférence par le compagnon Malato.

Les anarchistes du faubourg Antoine, réunion le mercredi 16 avril, rue de Montreuil, 3*7 bis*, à 8 h. 1/2 du soir, au fond de la cour.

Ordre du jour : Les enfants dans la société actuelle et dans la société anarchiste.

Groupe du XIII*e*, réunion tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour du samedi 12 : Manifestation du 1*er* mai.

Les adhérents à la bibliothèque sont convoqués d'urgence.

*Groupe international d'étudiants anarchistes.* — Première réunion, 29, rue Hyppolite, samedi 19 avril, à 9 heures précises du soir.

Sujet de la discussion : La question du travail. Palliatifs et remèdes.

Entrée gratuite.

Groupe la *Liberté*, samedi à 8 h. 1/2 du soir, 149, rue d'Avron.

*Les fils de la Terre*, groupe naturaliste. — Réunion tous les mercredis, rue de Belleville, 27, à 8 h. 1/2.

Groupe la *Femme libre*, réunion tous les mardis, salle Pécherand, rue Clignancourt, 36, à 8 h. 1/2.

Reims. — Les anarchistes du faubourg de Laon se réunissent tous les samedis chez Poly, perruquier, rue des Romains, 202, à 7 heures du soir.

Grenoble. — Le groupe l'*Avant-Garde anarchiste*, invite tous les compagnons à assister à ses réunions qui ont lieu tous les dimanches à 7 heures du soir, rue Trécloitre, 29, au premier.

Le *Réveil du XV*e, nouveau groupe communiste-anarchiste, réunion contradictoire avec les membres de la « ligue socialiste », suivie d'une soirée familiale, samedi 12 avril, à 8 h. 1/2 du soir, salle Logerot, rue Croix-Nivert.

Les compagnons à proximité du XV*e* sont instamment prié d'assister à cette réunion.

Nantes. — Le groupe *Les Insoumis* invite tous les compagnons à se rendre à la réunion qui aura lieu dimanche 20 avril, à 9 heures du matin, café des Lilas, place Sainte-Elisabeth. Urgence.

Turin. — En vue du beau temps, il vient de se former un groupe qui prend pour nom le *Soleil de l'Avenir*, composé de trente compagnons qui battront la campagne pour y propager le communisme-anarchiste, seul idéal qui pourra réveiller les masses et les acheminer à la conquête de leurs droits par la Révolution sociale.

Alger. — Réunion du Groupe tous les Mercredis soir, à 8 1/2 heures, rue Constantine, café du Palmier.

## La RÉVOLTE est en vente :

### A Paris

Fayet, 113, rue du Temple.
Jeoffroy, 27, boulevard Arago.
Kiosques à l'entrée de l'avenue des Gobelins et sur la place d'Italie, près de la mairie.
Madame Paillard, rue Patay, 116.
Chaudessolles, rue de l'Evangile, 24.
Mme Léontine Peillard, libraire, rue Saint-Charles, 96 *bis*.
Martin, libraire, 49, rue Frémicourt.
Vermont, libraire, rue Lourmel.

LA RÉVOLTE EST EN LECTURE :

### A Vernon

Café du XX*e* Siècle, rue d'Albuféra, 96, ainsi que toutes les brochures anarchistes.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 31 — 5 CENTIMES — DU 19 AU 25 AVRIL 1880.

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

LA RÉVOLTE

Est en vente dans toutes les Librairies

DE PARIS

*Pour la Vente en gros s'adresser :*

11 — RUE DU CROISSANT — 11

## LA SITUATION EN ALLEMAGNE [1]

La dernière grande révolution a eu lieu en France, l'avant-dernière en Angleterre. Les deux avaient ceci de commun : elles abolissaient la monarchie absolue, c'est-à-dire le gouvernement des courtisans, et laissaient arriver au pouvoir la Bourgeoisie, en lieu et place de l'aristocratie foncière de naissance, ou qui avait grandi à la Cour. En coupant la tête d'un Louis XVI et d'un Charles Ier, les deux révolutions faisaient disparaître un tas d'institutions vieillies, héritées du Moyen-Age, et elles établissaient le pouvoir de la Bourgeoisie sur des principes d'organisation de l'État centralisé et de liberté de l'exploitation des travailleurs. Les derniers vestiges du servage disparaissaient.

En France, comme en Angleterre, la Révolution n'aboutissait au gouvernement constitutionnel qu'après avoir traversé une période de République ; et enfin en France comme en Angleterre, la Révolution résultait de deux éléments différents : d'une part, du développement rapide d'une bourgeoisie instruite, âpre à la besogne et puissante, — fruit de la croissance rapide du commerce et de l'industrie — et d'autre part, d'un mouvement de mécontentement et de critique, d'un réveil de la conscience des classes pauvres, — tous deux s'unissant pour briser la force des courtisans et de l'aristocratie foncière.

Mais si les deux révolutions ont ceci de commun, elles diffèrent en ce que la Révolution de 1789-93 représente un grand pas en avant, en comparaison de celle de 1640. La Révolution française avait pour elle tout ce grand mouvement de pensée qui se fit en Ecosse et en Angleterre au XVIIe siècle, et les encyclopédistes français, ainsi que les révolutionnaires de 1789-93, s'étaient nourris d'idées qui avaient germé en Angleterre à la suite de la révolution de 1640-88. La France avait aussi l'avantage de l'expérience de ses prédécesseurs et des cent cinquante années de développement de l'Humanité qui s'étaient écoulées, depuis — l'avantage de ce dix-huitième siècle, époque de réveil brillant de la pensée et se développement soudain de la science.

En outre, le génie de la nation française vint donner aux idées de Liberté, d'Egalité et de Fraternité, l'harmonie et l'esprit de système qui manquaient à la Révolution anglaise ; il leur fit faire un pas en avant. Le mouvement été inspiré d'idées plus grandes, plus capables d'électriser les peuples. Il était libre de l'élément religieux des Puritains, il était libre-penseur. Il remua des couches plus profondes et embrassa une part plus grande du peuple. Enfin, grâce à la position continentale de la France, il s'étendit largement en dehors de ses frontières.

Aussi la Révolution française se développa-t-elle avec plus de rapidité ; et, comme c'est la Révolution qui prépare l'évolution qui la suit, elle prépara le terrain pour une évolution plus rapide. A soixante ans de distance, la France s'essayait et faisait en 1848 le premier mouvement du prolétariat industriel, et vingt-trois ans après, elle faisait un premier pas vers la municipalisation de la propriété et de démolition de l'Etat centralisé.

Arrivant 150 ans plus tard que la Révolution anglaise et mettant à profit l'évolution accomplie depuis, la France fit naturellement un pas en avant dans la voie de l'affranchissement des masses des liens de l'Etat, de la Religion et du Capital.

---

La civilisation marchant cette fois-ci de l'Occident vers l'Orient, ce fut l'Allemagne qui s'assimila le mieux les résultats des deux grandes révolutions précédentes. Elle hérita surtout du développement industriel, de la pensée philosophique, des meilleures institutions qui résultèrent en Angleterre de 1640 et de 1789 en France. Il est évident que l'Italie (qui vient à peine de conquérir son indépendance), l'Espagne, les pays scandinaves, l'Autriche, et même la Russie, ont aussi profité jusqu'à un certain point de la phase nouvelle de civilisation inaugurée en Europe par 1640. Mais il n'en est pas moins certain que l'Allemagne a fait le plus de progrès dans cette direction.

Aussi, comme la fin de chaque siècle est marquée en Europe depuis 500 ans par une grande révolution, et que notre siècle n'y fera certainement pas exception, comme la grande révolution change chaque siècle de nation — tout porte à croire que ce sera précisément l'Allemagne qui sera la scène de la prochaine grande révolution. De toutes les nations européennes l'Allemagne est celle qui, selon toute probabilité, va nous offrir un mouvement analogue à ceux de 1640-1688 et de 1788-1795.

---

Mais, — nous l'avons déjà dit et répété assez souvent — une révolution ne peut plus rester aujourd'hui limitée à un seul pays.

L'Angleterre pouvait bien ne pas faire un second pas en avant pendant que la France traversait l'ouragan de 1789. Sa position insulaire, ainsi que l'extrême lenteur et la petitesse des rapports internationaux à cette époque lui permettaient de rester isolée ou de se joindre même à la contre-révolution. Et quant aux gouvernements des peuples parqués au Sud et à l'Est de la France, ils pouvaient à cette époque se liguer contre la Révolution puisque leurs peuples étaient alors entièrement sous le joug du servage, de l'aristocratie et de l'Eglise.

Mais la vapeur et cent années de civilisation à la machine à vapeur ont changé tout cela. Ni à l'Ouest, ni à l'Est, la révolution allemande ne pourra trouver d'ennemis. Au contraire, elle trouvera des alliés — des frères marchant aussi de l'avant. Les deux grands pas faits en France en 1848 et 1871 ; le développement rapide de la force du Capital et son caractère international ; et surtout, le développement de la pensée socialiste internationale et des idées de Liberté en général, — sont des éléments déjà si puissants dans notre existence qu'aucune révolution ne peut éclater nulle part en Europe sans trouver son écho dans tout le monde civilisé. La Révolution de 1848 l'a déjà démontré.

---

En effet, — que l'Allemagne fasse, ou non, sa révolution, l'Italie est forcée de faire la sienne, et de la faire dans la même direction. La royauté est morte en Italie ; la question agraire est à sa période de crise ; les esclaves des manufactures sont déjà en révolte. L'Espagne et le Portugal n'attendent que le moment favorable pour renvoyer leurs rois et leurs courtisans, et on sait — la Bourgeoisie le sait très bien — que la proclamation de la République en Espagne serait le signal de l'indépendance provinciale proclamée, de Communes surgissant ça et là, de seigneurs expropriés et ainsi de suite. Vienne est un centre aussi révolutionnaire que Paris, et en Russie, l'autocratie est sur son lit d'agonie ; elle rêve le retour en arrière, et cela — c'est la mort.

Quant aux « frères aînés », la France ne peut pas éviter dans un avenir très prochain la Révolution communaliste ; et une révolution communaliste doit nécessairement devenir communiste — « la Commune sera tout ou rien » disait déjà Proudhon. Et quant à l'Angleterre, il faut voir cet immense réveil intellectuel qui embrase le pays, comprendre que les vieilles institutions pourries tombent en pièces, que l'industrie basée sur l'enrichissement par l'exportation se meurt, et que la jeune sève pousse de tous côtés.

Le changement *doit* venir ; et tout ce que l'on peut dire, c'est que les deux « frères aînés », ayant déjà fait leurs révolutions en 1640 et 1789, ont le plus de chances de faire de nouvelles révolutions sans rencontrer la même résistance insensée de la part des riches ; et, partant, de les faire avec moins de sang versé, au contraire. L'Allemagne, tout en ayant tous les éléments nécessaires

---

1 Nous traduisons cet article de notre confrère anarchiste de Londres, la *Freedom*. Il résume la situation plus complètement que ce que nous avons déjà publié à ce sujet.

pour se lancer dans une révolution, est sûre, en même temps, de rencontrer précisément ces résistances insensées qui imposèrent le règne de la Terreur de Cromwel et de Robespierre.

---

La Révolution française, nous l'avons dit, se trouva beaucoup plus avancée que celle de Cromwell. Cela *devait* être. Aussi la révolution allemande sera-t-elle plus avancée que celle de 1789. Dans sa vie économique l'Allemagne a *déjà* fait ce que fit la France à la lueur des châteaux brûlés par les paysans. Elle n'a plus le servage, puisqu'elle l'a aboli après 1848. Dans sa vie politique aussi, elle a déjà ce que la France obtenait en 1792. Elle a le gouvernement représentatif, le suffrage universel et le gouvernement de la Bourgeoisie. Les tentatives de césarisme du jeune Guillaume II ne sauraient qu'accélérer la crise.

N'ayant plus le servage et possédant déjà le gouvernement bourgeois constitutionnel, ce que l'Allemagne veut aujourd'hui, c'est, en politique — la République ; en économie sociale — l'organisation du travail par l'Etat.

L'Allemagne est là, où la France se trouvait en 1848, — sans le sentimentalisme chrétien des révolutionnaires de 1848.

---

Quant au programme économique des démocratès-socialistes, personne de ceux qui ont lu leurs écrits ne doutera que leur programme soit l'*Organisation du Travail* de Louis Blanc (on sait que le programme du Luxembourg ne doit pas être confondu avec le programme de l'ouvrage en question). Leur idéal, c'est l'Etat prenant possession de toutes les branches de la production.

Mais, quant au sentiment républicain en Allemagne, il est bien moins connu. Un journal social-démocratique anglais écrivait l'autre jour qu'un million d'allemands ont voté en février pour l'abolition de la propriété individuelle. Ce n'est pas ainsi. Les treize cent mille voix données aux candidats démocrates-socialistes sont un agrégat très varié et elles ne permettent nullement de préjuger sur l'opinion des votants quant à la question de propriété. Cette question a depuis longtemps disparu des programmes et des écrits des démocrates socialistes allemands.

Certainement, nous savons qu'il y a un très grand nombre de socialistes parmi les ouvriers allemands, et que beaucoup d'entre eux sont parfaitement révolutionnaires. Nous savons et nous apprécions hautement leur dévotion à la cause, leurs capacités pour agir en commun, leur activité continuelle et toujours joyeuse. Nous savons enfin que la masse des ouvriers socialistes ne doit pas être jugée par ses représentants au Reichstag : comme dans tout Parlement, ceux-ci sont de beaucoup inférieurs à la masse. Et c'est précisément pourquoi nous sommes persuadés que la révolution allemande aura un caractère socialiste, aussi prononcé et probablement plus prononcé que la révolution parisienne de 1848. Mais nous affirmons que les voix données aux députés démocrates-socialistes représentent la plus grande variété possible de programmes et d'aspirations, et si l'on veut dégager leur sens, il faut le chercher ailleurs.

Le vrai sens des élections de février est dans une toute autre direction. *C'était une manifestation imposante en faveur de la République.*

---

En effet, deux partis ont fait un immense progrès en 1890 : les radicaux qui ont ajouté 42 sièges aux 38 qu'ils possédaient auparavant, et les démocrates-socialistes qui ont obtenu 37 sièges au lieu de onze. Les deux ensemble ont aujourd'hui à la Chambre 117 représentants sur 347. Et quels que soient leurs nuances d'opinions et le caractère indécis d'un grand nombre de députés radicaux (toujours inférieurs aux masses), on peut dire qu'un tiers des électeurs allemands a voté pour la république et qu'un tiers du Reichstag est déjà gagné à la république ; il ne bougerait pas le doigt pour défendre la monarchie.

Voici, selon nous, la leçon principale des dernières élections. Et c'est précisément ce qui a alarmé le gouvernement et a amené l'empereur (qui le prévoyait, mais non pas dans ces proportions) à chercher appui chez les travailleurs et chez quelques meneurs démocrates-socialistes contre les républicains, bourgeois ou travailleurs. Il fait ce que Bismarck avait fait jadis avec Lassalle lorsqu'il lui demanda son appui pour combattre les libéraux-constitutionnalistes bourgeois.

Gagner l'appui des travailleurs, c'est la dernière ancre de salut lancée par la monarchie pour se défendre contre la vague républicaine.

---

Cette manifestation républicaine n'a d'ailleurs rien qui nous étonne. On pouvait la pressentir dès 1878, lorsque des centaines d'allemands furent condamnés (à un millier d'années de prison) pour avoir exprimé publiquement, dans les cafés et dans la rue, leur regret que les balles de Hoedel et les chevrotines de Nobiling n'aient pas porté. Une pareille expression de sentiment républicain, sept ans seulement après la guerre et contre un homme qui était aussi vieux que Guillaume Ier, pouvait déjà faire prévoir le développement de l'idée républicaine en Allemagne.

Maintenant, si nous nous souvenons que les jeunes gens ne votent pas avant 25 ans, qu'il faut un séjour de six mois pour voter, que peu de socialistes se laisseront entraîner à l'impérialisme, que l'empereur ne *peut* rien faire pour améliorer la situation, et qu'enfin l'armée allemande, qui est le peuple allemand, doit compter plus d'un tiers de républicains, — il est évident que les jours de l'Empire sont comptés en Allemagne.

L'Allemagne marche rapidement à la République, et la République en Allemagne, ce serait les Etats-Unis de l'Europe centrale. Ce serait aussi la tentative d'expropriation de certaines branches de l'industrie par l'Etat. Ce serait la Révolution.

Jusqu'où ira-t-elle, nul ne peut le prévoir. Mais, venant un demi-siècle après 1848, soutenue par l'Europe en feu, elle pourrait aller loin. Le grand danger de la révolution allemande n'est pas tant dans la résistance — que lui fera la Bourgeoisie allemande, — aguerrie, instruite, organisatrice. Il est surtout dans l'esprit jacobin, centralisateur des socialistes mêmes, dans leur manque de confiance au socialisme, dans leur recherche du compromis, dans les préjugés sur les pouvoirs de l'Etat, dans l'idée d'une Convention révolutionnaire, qu'ils sèment dans les masses.

Si les anarchistes allemands ne redoublent pas d'efforts pour battre en brèche tous ces préjugés jacobins, la révolution centralisatrice risque bien d'être noyée dans le sang, de par la faute même de ses meneurs.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — La liberté de la presse est une belle chose, le *Père Peinard* en fait actuellement l'expérience.

Le compagnon L. Weil est poursuivi en sa qualité de gérant responsable, pour excitation au meurtre, au pillage et à l'insubordination militaire.

Tous ces crimes commis dans un même article intitulé *La Manifestation du 1er Mai*.

Menant rondement les choses, c'est le vendredi 18 avril que notre camarade se verra condamner par la cour d'assises de Paris.

***

Estagel. — Nous venons de former un groupe qui prend pour titre la *Solidarité*. Mais n'ayant rien pour nous instruire, nous faisons appel à tous les camarades qui pourraient nous envoyer, journaux, brochures et manifestes.

Adresser au compagnon Andrillo Ange, à Estagel (Pyrénées-Orientales).

***

Agen. — Cette fois nous sommes bien partis, nos idées s'implantent d'une façon sérieuse à Agen et nous avons la certitude qu'avant peu nous aurons un nombre relativement considérable de convaincus. Ce qui nous fait bien augurer de la prochaine Révolution, c'est que le respect idiot de la propriété tombe en quenouille et que l'idée de la mise en commun des richesses sociales est bien comprise. Bref ça marche !

Nous venons de faire circuler une liste de souscription à l'effet d'arriver à couvrir les frais d'une ou deux conférences publiques et gratuites ; la première a produit 17 fr. 80.

***

Le Vimeu. — Le groupe du Vimeu, profitant du passage du compagnon Strauss dans la région, avait organisé une conférence avec le concours du compagnon Morel d'Amiens. Douville-Maillefeu, Gilson et Ducorroy y avaient été spécialement invités.

Les travailleurs de Vimeu qui de jour en jour deviennent plus malheureux, avaient répondu à notre appel. A l'ouverture de la séance, trois cents personnes se pressaient dans la salle.

Le compagnon Strauss, dans un langage clair et compréhensible à tous, fait le procès de la classe capitaliste.

Il démontre l'inanité de toutes les réformes, et en particulier de celles qui ont été à l'ordre du jour du Congrès de Berlin et engage les travailleurs, pour répondre à l'union des exploiteurs, à opposer la coalition compacte des exploités pour la conquête de leur émancipation, et termine en engageant les prolétaires à ne pas fêter le 1er Mai, mais à faire grève générale par laquelle ils pourront reprendre ce qu'on leur a volé depuis des siècles !

Le discours du camarade a été haché d'applaudissements, et les bravos qui ont couvert sa péroraison prouvent que les travailleurs ont compris.

Ici se place un incident. Au moment précis où notre ami Morel monte à la tribune et fait une charge à fond de train sur les concussionaires et les pots-de-vin des politiciens, M. Douville-Maillefeu fait un essaye de faire une entrée, mais à son grand désappointement, personne ne le remarque, et aucun cri n'est poussé. Voyant que le discours du compagnon Morel était couvert d'applaudissements, il juge prudent de profiter de l'inattention générale, et de prendre la fuite comme un simple Boulanger.

Morel fait remarquer comment les députés s'y prennent pour déguerpir quand il s'agit de discuter les intérêts du travailleur, et qu'ils n'osent contredire ceux qui les traitent d'utopistes.

Ensuite le compagnon Morel, avec sa verve persuasive, explique comment l'évolution humaine nous conduit à l'appauvrissement général, au grand profit de quelques uns et termine en engageant les travailleurs à prendre leur émancipation par la Révolution sociale !

***

Roubaix. — Le 8 avril était tout-à-coup mis en émoi, on apprenait qu'un ouvrier de chez Vanoutryve, — l'un des plus grands bagnes industriels de notre région, — venait de tuer son directeur en lui tirant deux coups de revolver dans la tête et qu'ensuite, pour ne pas servir de jouet aux comédiens qui vendent la justice à faux poids, il s'était tiré un coup dans la bouche ; tous deux étaient dans un état désespéré.

Immédiatement les journaux à la solde des capitalistes, toujours prêts à louer et chanter bien haut les bienfaits du capital, l'humanité des patrons et de leurs suppôts forgèrent au directeur une honorabilité de circonstance.

Pensez donc, il avait, le jeudi dit-saint, rempli

ses devoirs pascals, pour employer le style clérical; puis bon, très bon, pour l'ouvrier. Mais voilà le hic, le directeur d'une maison aussi importante que celle de Vanoutryve est nécessairement très-connu de la population ouvrière, et soutenir une telle assertion c'était mentir trop effrontément au vu et au su de tous, aussi le lendemain pour donner une apparence de vérité à leur mensonge de la veille ; ils informaient « que les avis, à l'égard du directeur étaient très partagés ; qu'il se montrait très rigide dans l'application du règlement ». Ces restrictions de la part de journaux bourgeois en disent assez long ; pourtant ils n'auraient pas exagéré en ajoutant que le directeur se montrait très-arrogant envers les ouvriers et qu'il était toujours ivre.

Quand à Vanhamen, l'ouvrier qui avait fait le coup, on essaya de le faire passer pour un ivrogne; mais ayant été nous même aux informations, nous avons constaté que tous ceux qui le connaissent sont unanimes à dire qu'il était très-bon garçon, estimé de ses camarades de travail et qu'on ne l'a jamais vu en état d'ivresse ; ces renseignements nous ont été confirmés par un contremaître de chez Vanoutryve.

Voici le motif qui a poussé Vanhamen à commettre son acte :

Cet ouvrier travaillait dans ce bagne depuis longtemps, sur un Jacquart ; mais comme il était épileptique, il lui arrivait de temps en temps de manquer à son travail, une heure ou deux. Trouvant sans doute que cet ouvrier ne produisait pas assez pour satisfaire à la rapacité patronale, on lui retira son métier Jacquart et on le mit sur un petit métier avec de l'ouvrage beaucoup moins avantageux ; or il y a une quinzaine de jours, il dût s'absenter toute une journée, toujours pour cause de santé, le lendemain lorsqu'il se présenta au travail, on lui avait enlevé ses navettes ; il alla trouver le directeur pour réclamer et lui fit remarquer qu'il l'avait fait avertir du motif de son absence; rien n'y fit, le directeur ne voulut rien écouter, son livret était signé.

Pendant quinze jours, il chercha du travail et n'en trouva point, il est alors retourné voir son ancien directeur ; l'attendit au coin d'une rue et l'aborda au moment où celui-ci sortait pour aller déjeuner, il lui parla tout en marchant pendant quelques minutes et le laissa partir seul ; mais à peine le directeur avait-il fait quatre pas, que Vanhamen lui tirait deux coups de revolver qui l'atteignaient en pleine tête ; Vanhamen prit alors la fuite et se tira deux coups de revolver, l'un sur la tête, l'autre dans la bouche. Ramassés l'un et l'autre, ils furent transportés : le directeur chez lui, l'ouvrier à l'hopital ; les médecins appelés auprès d'eux, déclarèrent qu'il n'y avait rien à faire, ni pour l'un, ni pour l'autre.

Cet évènement, a causé ici, parmi la classe ouvrière, une impression qui touche presque à de l'enthousiasme, il est le sujet de toute conversation, on ne s'aborde plus que par ces mots :

— Eh bien! Vanhamen a fait un beau coup, hein ?

— Si tous ceux qui se noient ou se pendent avaient l'esprit d'en faire autant, ils feraient au moins voir qu'ils ont du cœur. C'est incroyable les réflexions que cet acte de justice a suggéré, même aux hommes les plus réfractaires aux idées de révolte.

Le directeur est mort le lendemain, il fut enterré en grande cérémonie, il y avait un grand nombre de couronnes qu'on avait soutirées aux ouvriers du bagne Vanoutryve ; chacun sait qu'un refus de souscrire pour une couronne amènerait le renvoi du bagne, et plutôt que de perdre son travail, l'ouvrier préfère souscrire tout en applaudissant à l'acte.

Vanhamen est mort vendredi matin, le bruit de sa mort s'étant rapidement répandu, plusieurs groupes ouvriers, entre autre, les grévistes de chez Florin, organisèrent des souscriptions, pour porter des couronnes et manifester sur la tombe ; mais les autorités qui craignaient une manifestation firent enterrer Vanhamen à l'insu de tous, à 7 heures du matin et en prenant par des chemins détournés pour ne pas passer en ville.

Les couronnes seront portées sur la tombe dans le courant du mois.

## Autriche-Hongrie

Vienne tient à maintenir sa réputation de foyer révolutionnaire. La semaine passée, une grève commencée par les tailleurs et une autre par les maçons, ont été sur le point de devenir une insurrection générale des faubourgs.

Les travailleurs en grève se réunissaient le 8 avril sur les places publiques des faubourgs Neu Lerchenfeld et Ottakring, et lorsque la police essaya de les disperser, il y eut une vraie guerilla entre les travailleurs et les policiers. Les deux faubourgs furent sur pied, et lorsque la police, massée sur une des places publiques, le Schmelz, essayait de repousser les révoltés, ils se repliaient dans une des trente ou quarante ruelles et rues qui débouchent sur cette énorme place, et battaient en retraite, pendant que d'autres poursuivaient la police à coups de pierre ; les groupes en retraite finissaient par se disperser dans les ruelles latérales, mais ils reparaissaient un moment après de nouveau sur la place.

Les charges de cavalerie n'eurent pas d'autres résultats, et à plusieurs reprises le peuple essaya de dépaver les rues et ébaucha des barricades. Quelques centaines de travailleurs, réfugiés dans une maison non terminée, bombardaient la police à coup de pierre, et ne cédèrent leur place forte qu'après un assaut en règle de la police, sabre au clair.

Bref, il y eut toute la résistance qu'un peuple sans armes peut opposer à la police et à la cavalerie.

La place de Schmelz est entourée de larges maisons, habitées par les classes pauvres. Leurs fenêtres étaient remplies de grappes de spectateurs qui applaudissaient à chaque succès des travailleurs.

Cela dura jusqu'au soir. A sept heures, la place du Schmelz et les rues voisines étaient littéralement bourrées de travailleurs. La cavalerie fut lancée contre eux. La police usa de ses revolvers.

A ce moment un grand meeting était tenu quelque part aux environs. Près de 8,000 personnes y assistaient. Lorsqu'ils sortirent de la salle ils se mêlèrent aux foules qui remplissaient les rues. En un clin d'œil la police fut repoussée, la cavalerie serrée entre les masses compactes des travailleurs, et pendant ce temps-là une partie de la foule se jetait sur les boutiques, surtout sur les débits de vin, pour les piller et surtout pour les saccager. Les tonneaux furent défoncés, les bouteilles brisées, les caisses emportées, les robinets ouverts et le feu mis à l'esprit de vin.

Deux postes de police furent pris d'assaut, pillés et saccagés, et douze grandes boutiques eurent le même sort. Le peuple empêchait les pompiers d'arriver au lieu de l'incendie et la troupe dut leur frayer le chemin.

Bref, à minuit les deux faubourgs étaient en pleine révolte. Un bataillon d'infanterie, bayonnette au canon, et deux escadrons de cavalerie, sabre au clair, furent lancés sur le Schmelz pendant que des régiments entiers d'infanterie cernaient les faubourgs révoltés, pour empêcher l'insurrection de s'étendre, et donnaient l'assaut aux rues voisines. Après minuit les troupes avaient le dessus. « L'ordre» bourgeois était rétabli.

---

Il paraît que la fureur de la foule se dirigeait surtout contre les boutiquiers juifs. Cela s'explique en partie par l'origine même de la grève. Les patrons tailleurs, juifs pour la plupart, avaient consenti à une augmentation de salaires qui leur avait été demandée alors que leurs ateliers suffisaient à peine aux commandes arrivant avant Pâques. Mais le jour de Pâques ils renvoyaient tous leurs jeunes ouvriers non mariés, comme « cause de désordre », et faisaient des contrats permanents avec les autres.

Tout de même, à en croire les journaux autrichiens et anglais, il suffisait de mettre « boucherie chrétienne », etc., pour garantir les boutiques du pillage. Du moins, les patrons avaient fait cela le lendemain, craignant que le pillage des boutiques ne recommence.

Il serait fort regrettable, si cela était ainsi; ce serait bien triste si, à Vienne (comme les Drumont et les boulangistes le voudraient à Paris) la fureur populaire épargnait les sangsues chrétiennes pour se tourner seulement contre les sangsues juives. Le capitalisme est éminemment *chrétien*, et le juif ne fait que se servir d'une institution parfaitement chrétienne.

Quant à nos frères, les travailleurs juifs, le conseil que nous ne cesserons de leur donner, c'est de se joindre aux travailleurs du monde entier pour faire la guerre sans pitié aux capitalistes de toute religion. Qu'ils fassent comme font nos camarades du club de Berner Street à Londres et leurs membres dans toute l'Angleterre. A Londres, comme dans toutes les grandes villes anglaises où il se trouve quelques-uns des leurs, ils ont la réputation d'être les plus actifs agitateurs et les plus révolutionnaires des socialistes. Qu'ils publient en jargon hébreux des journaux comme l'*Arbeiter friend* de Londres, qu'ils prennent l'initiative de la révolte comme Bernstein et Hausmann à Yakoutsk, et ils feront plus pour détruire les haines de race (et la communauté religieuse juive en même temps) que toutes les lamentations sentimentales.

Ils sont déjà un élément actif de la vie socialiste à Vienne. Qu'ils parlent socialisme et révolution à la masse juive, dans un langage qu'elle comprend, et ils rendront un service immense à la cause de la civilisation.

## Angleterre

Londres. — Un fait (si toutefois un de plus était nécessaire), vient encore de prouver combien la cause que nous défendons est logique et humanitaire, même en face des bourgeois qui, rarement, il est vrai, osent affronter la contradiction publique.

A la dernière conférence publique que *La Libre Initiative* vient de faire récemment au quartier italien à Londres, un prêtre catholique attiré là sans doute, par l'espoir d'enrayer les progrès de l'idée anarchiste chez ses compatriotes, est bravement monté à la tribune, non pour lancer de foudroyants anathèmes — au contraire, pour prêcher la modération en se disant lui-même partisan d'une révolution sociale.... mais par les moyens pacifiques, car il ajoutait que par lui-même, il avait été quelquefois le témoin de véritables iniquités sociales.

Y en a-t-il donc qui ne soient pas véritables ?

Contredit d'abord, puis invité à trouver un moyen pacifique pour fournir immédiatement le beefteack et la bouteille de vin à tous les êtres qui en ont besoin, étant là l'unique question que nous voulons résoudre pour le moment.

Notre brave curé tout navré des piteux effets que sa cauteleuse argumentation venait de produire sur des ventres qui résonnent comme des tambours, tant ils sont vides, se retira confus, repentant et avouant publiquement, qu'en effet, la première chose à faire était de remplir tous les ventres, sans être difficile sur la question des moyens à employer, en ajoutant qu'après cette complète réfection, la sagesse pourrait tout de même faire naître la véritable justice au sein de l'Humanité. *Amen*, lui fut-il répondu de toutes parts.

L'effet fut véritablement à la hauteur de la cause.

Ce typo dont l'aveu spontané venait d'effacer la roublardise précédente, invité à jeter son froc à la Tamise, déclara qu'il était prêt à le faire.

Bourgeois naïf ou mouchard, ce cas pathologique est intéressant à étudier.

## Russie

Le soulèvement des paysans dans le gouvernement de Ryazan (limitrophe de Moscou) a eu plus d'importance qu'on ne l'avait cru au début. Il a eu pour cause les changements récents dans l'administration provinciale.

On sait que le ministre Tolstoï, traduisant la pensée des réactionnaires de l'école de Katkoff, avait demandé d'abolir les assemblées provinciales et de remettre à la noblesse campagnarde toutes les affaires d'éducation, d'hygiène, etc., confiées dès 1866 aux assemblées élues par tous les habitants des campagnes. Il demandait en outre l'abolition des juges de paix.

Le Conseil d'Etat se prononça contre ces mesures. Le tsar n'osa pas insister ; mais il se prononça pour l'abolition des juges de paix et pour l'introduction de nouveaux *chefs de districts*, nommés par les nobles, et recevant des droits sommaires sur les paysans.

On apprit depuis, que *fouetter sans merci* les paysans rebelles aux seigneurs, était le vrai mot de toutes ces réformes. Le trembleur de Gatchina trouvait que tout le mal en Russie provenait de ce que l'on ne fouettait pas suffisamment les paysans. Les *chefs de district* remplaçant les juges de paix (généralement assez aimés des paysans), devaient combler cette lacune.

Notre première idée, à la lecture de ce projet fut, que l'autocrate entrait enfin dans la voie qui allait le rendre odieux aux paysans mêmes. Il fermait le cycle inévitable : réaction, appel à la noblesse réactionnaire, retour aux pratiques du servage.

C'est ce qui arriva. L'opposition aux nouvelles institutions était si grande, jusque dans le Conseil d'Etat, que le tsar n'osa introduire son rêve chéri de nouveaux fouetteurs que dans six provinces : Moscou et ses environs.

Les nouveaux « chefs » se montrèrent dignes de leur fonction. Ils se mirent à fouetter les paysans sans merci. Mais, ce qui aurait passé dans les villages il y a vingt ans, ne passe plus aujourd'hui. Il y a la jeune génération qui n'a pas connu le servage. Aussi la révolte ne s'est pas fait attendre. C'est une race superbe que les paysans de Ryazan. La misère ne les a pas non plus abrutis : ils sont moins misérables qu'au sud et à l'ouest de Moscou.

Ils se sont révoltés. Les détails manquent encore. Mais l'on sait déjà que la révolte fut très sérieuse

et n'a pu être apaisée qu'en envoyant des quantités de troupes.

Si les nihilistes russes se perdaient moins dans les livres de métaphysique, d'économie politique et sociales et étudiaient plus les paysans russes et leurs révoltes, ils n'auraient pas épuisé leurs forces comme ils le font aujourd'hui. Ils seraient avec les paysans de Ryazan et de cette manière ils seraient bien plus rapprochés de la révolution qui balayera le tsar, les seigneurs et leurs employés.

***

Madame Tsebrikova a été soumise à une commission de médecins pour décider si elle n'est pas folle. L'intention première d'Alexandre III était de faire comme faisait son grand père « le gendarme de l'Europe » Il voulait la faire enfermer dans un asile d'aliénés et l'y tenir jusqu'à ce qu'elle devienne folle. On faisait ainsi du temps de Nicolas I. Moyen simple et sûr de se débarrasser de ses ennemis.

Mais Mme Tsebrikova est trop connue à Pétersbourg pour que ce statagème réussit. La lettre est trop connue. Aussi les aliénistes de Pétersbourg ont-ils refusé de signer le certificat de folie, et Alexandre III en a été pour ses frais.

Aujourd'hui elle a été transportée à Penza, une des villes les plus tristes de la Russie orientale. C'est pire que bien des villes de la Sibérie. On l'a fait voyager nuit et jour dans un vagon cellulaire et puis en *kibitka* fermée, sans vitres, de peur qu'on ne la reconnût sur son passage ne lui fit des ovations.

---

Une commission a été nommée pour statuer sur les dernières révoltes des étudiants. La police d'Etat (la 3me section) est depuis longtemps à se chicaner avec le ministre de l'Instruction publique. Aussi son rapport a-t-il été hostile au pacha Delyanoff qui est à la tête de ce ministère. Il se peut que celui-ci perde sa place.

---

Le *Daily Telegraph* du 9 avril publie une lettre signée par neuf étudiants de Moscou, signalant les causes de l'émeute des universités. Ils demandent l'abolition des statuts de 1884 établissant l'espionnage, la surveillance serrée des autorités universitaires sur les étudiants en dehors de l'Université. Ils demandent l'abolition des règlements qui défendent aux juifs d'être au nombre de plus de cinq pour cent dans les Universités.

Ils se plaignent de ce que le gouvernement a fait de l'enseignement universitaire une simple scholastique et qu'il empêche aux professeurs jusqu'à l'enseignement vrai de l'histoire russe, et des institutions du peuple russe.

Ils se plaignent enfin de ce que le gouvernement favorise par tous les moyens la débauche parmi les étudiants.

Comme on voit, leurs demandes sont plus que modestes.

Néanmoins, près d'une centaine d'étudiants vont être exclus des Universités et une trentaine seront exilés.

---

Les journaux aux gages du gouvernement russe cherchent à faire du tsar un bébé charmant qui, malheureusement, ne sait rien de ce qui se passe dans son empire.

D'après nos renseignements particuliers il aurait dit, après la lecture de la lettre de Mme Tsebrikova : « C'est dommage qu'elle soit une femme, on aurait dû la faire fouetter pour cette lettre.

Tout pris, cette version est certainement la plus plausible. Son idéal, c'est en effet le règne du knout, comme du temps de Nicolas Ier.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le compagnon Tortelier, prévient les camarades qui sont en relations avec lui, que sa nouvelle adresse est rue Bachelet, 9.

## PETITE CORRESPONDANCE

J. à Levallois. — Les fiches des abonnements non payés sont mises à part lorsque, connaissant le camarade, l'envoi est continué, mais en réimprimant les adresses, nous n'avons pas réfléchi à cela et la vôtre, ne se trouvant pas, par ce fait, avec les autres, on a omis de la réimprimer, de là, suspension de l'envoi.

Il se peut que les journalistes bourgeois, avec leurs façons de se plier aux goûts du public, pour gagner de l'argent vous aient habitués à les traiter comme des laquais que l'on engueule à tort et à travers, mais il faudrait perdre un peu cette habitude avec les camarades faisant les journaux anarchistes. En faisant un journal, pour propager les idées que nous croyons bonnes, nous n'entendons nous faire les valets de personne, nous n'entendons nous faire les valets de personne sonne. Merci aux camarades qui nous aident de leurs conseils, de leurs critiques, quant à ceux que notre manière de procéder ne convient pas, ils n'ont qu'à nous laisser.

N. B. à Bucharest. — Imaginez-vous que nous avons en moyenne 50 abonnements finissant à la fin de chaque mois, nous voyez-vous écrire à tous pour savoir s'il faut continuer ; du moment que vous aviez vu l'avertissement deux fois sur la bande, n'était ce pas à vous de vous déranger ? Nous ne refusons pas de servir le journal à un camarade momentanément gêné, mais que diable dérangez-vous aussi, une lettre d'avertissement est bien vite écrite.

D. à Valence — « Aux Jeunes Gens », « VI Congrès », « Procès de l'Avant Garde », « Société Future ».

C. O à Verviers. — Nous en avons pris un chez l'éditeur, de 3 fr. 50, — c'est tout ce qui restait.

Chericotti et Quincé. — Envoyez-nous vos adresses exactes si vous voulez recevoir le journal ?

J. à Carcassonne. — Reçu la lettre. Merci. — Rien reçu de la « Chambrée des travailleurs ».

« El Socialismo » à Cadiz. — Merci, ça va bien.

K. à Liège. — Bien reçu. C'est par oubli que ça n'a pas été annoncé. — Remis au « Père Peinard ».

Niveleurs Troyens. — Bien reçu, mais à quoi bon insérer, ça retombe dans les personnalités, et ça n'avance à rien.

J. L. à Marseille. — « Le Supplément au voyage de Bougainville » a déjà été publié par le « Glaneur anarchiste ». — Vous l'aurez dans la Bibliothèque Nationale à 0,25, dans le volume des Mélanges philosophiques de Diderot. — Nous verrons plus tard.

P. à Lyon. — L. au Hâvre. — M. à Flémalle. — C. à Turin. — B. à Billy-Montigny. — M. S. à Gracia-Barcelone. — C. au Chambon. — M. à Chaux-de-Fonds. — C.B. à Chatellerault. — M. à Saint-Etienne. — L. à Nancy. — B. à Azay-sur-Cher. — B. à Limoges. — P. B. à Wille-Grow. — D. à Reims.— P. à Roubaix. — B. à Toulon. — L. à Cette. — D. à Lavelanet. — T. à Marseille. — M. à Nîmes. Reçu timbres et mandats.

Les compagnons Goraschi et Bianchi de Marseille sont priés de répondre au compagnon Condulmari de Recanati.

L. R. à Beaucaire. — Merci, nous allons demander.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 1755 fr. 50.

Thériez 0,25. — Liège, quelques camarades après une chanson à la buvette du marché 1,90. — Groupe d'étudiants 20 fr. — Reçu du compagnon Glardon, tant pour timbres que pour souscription par lui, reçues 50 francs. — Le compagnon Glardon nous avait déjà envoyé l'argent de la souscription avec la liste des souscripteurs, mais liste et argent se sont égarées en route. — S. à Annemasse 0,25. — L. à Langon 0,25. — A. Estagel 0,25. — V. à Grigny 0,25. — C. à Izy à 1 fr. 50. — V. Le Mans 0,35. — A. L. à Agen 1 fr. — R. à Argenteuil 1 fr. — Vente de vieux timbres 5 fr. — S. à Paris 0,25.

Total à ce jour : 1,837 fr. 76.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 429 fr. 95.

Kharthaus : H. J., F. B. et A. M. 4 fr. — A. L. à Agen 1 fr. — V. de V. à Marcq-en-Barœuil 1 fr. — C. O. à Verviers 0,75. — F. à Bouxières 0,25. — « Révoltés de Vanves 7,50. — Angers, subrécot à la Solitude 1,05. — E. R. 5 fr. — Gueldry 1 fr. — F. à Amiens 5 f. — B. à Saint-Denis 1,40. — L. à Langon 0,25.

Total à ce jour : 458 fr. 15.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 534 fr. 30.

N. le Mans 0,35. — B. à Maison-Alfort 1 fr. — Remis par le « Père Peinard », quatre rédacteurs de « l'Egalité » 4 fr. — L. à Langon 0,25.

Total à ce jour : 539 fr. 90.

VIENT DE PARAITRE : *La Défense et le Procès de Pini*, et *Mort aux Voleurs*, à 5 centimes l'exemplaire, et à 2 fr. 50 le cent (port payé par nous), pour la propagande.

Les groupes de province et de l'extérieur sont priés de faire savoir le nombre d'exemplaires qu'ils désirent. Ecrire au comp. Cabot, 145, quai Valmy, à Paris.—Les expéditions seront faites contre mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Les anarchistes du faubourg Antoine, réunion le mercredi 23 avril, rue de Montreuil, 3*bis*, à 8 h. 1/2 du soir, au fond de la cour.

Ordre du jour : L'Enfant.

Le compagnon Weil est spécialement invité.

Groupe du XIVe, réunion jeudi 24 courant, à 8 h. 1/2 du soir, salle Anne, 27, rue Mouton-Duvernet.

Groupe du XIIIe, réunion tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Groupe la *Liberté*, samedi à 8 h. 1/2 du soir, 140 rue d'Avron.

*Cercle d'Etudes sociales organisé par le groupe international d'étudiants anarchistes.* — Première réunion, 29, rue Hyppolite, samedi 19 avril, à 9 heures du soir.

Sujet de la discussion : La question du travail. Palliatifs et remèdes.

Entrée gratuite.

*Les Révoltés du XIe et XXe*, groupe de propagande anarchiste, réunion du groupe le samedi 19 avril, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Tous les compagnons sont invités.

Ordre du jour : De la propagande abstentionniste et de la Manifestation du 1er Mai.

*Soirée familiale anarchiste.* — Dimanche 13 avril, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Entrée libre.

Conférence par le compagnon Thennevin.

Concert suivi d'un bal de nuit, samedi 19 avril, à 8 h. 1/2, salle de l'Harmonie, 94, rue d'Angoulême, organisé par la *Liberté du XVIIIe*, au profit de la propagande anarchiste.

Entrée : 50 centimes pour les hommes ; 25 centimes pour les femmes.

*La Revanche des Mineurs.* — Dimanche 18 avril, à 8 h. 1/2 du soir, chez Pasquet, 239, rue Saint-Martin, soirée familiale organisée pour faciliter le groupe dans son active propagande.

Conférence par le compagnon Jamin. Chants et poésies révolutionnaire.

Les citoyennes et tous les camarades y sont invités.

Reims. — Les groupes anarchistes organisent pour le dimanche 20 avril à 3 heures, une conférence publique et contradictoire avec le concours de la citoyenne Louise Michel et du compagnon Tortelier

Ordre du jour : 1. La Manifestation du 1er Mai.— 2. La conférence de Berlin.

Le Chambon. — — Le groupe se réunira, dès à présent, le premier dimanche de chaque mois au café Bayon, place Grenette, à 2 heures de l'après-midi. Les compagnons sont priés d'être exacts.

Alger. — Réunion du Groupe tous les Mercredis soir, à 8 1/2 heures, rue Constantine, café du Palmier.

Liège. — Dimanche, 20 avril, à 7 heures du soir, soirée familiale chez Dumont, quai de la Baverie, 89. Causerie par un membre du groupe, entrée libre. Les camarades sont priés d'être exacts. Un plateau sera disposé à l'entrée de la salle, au profit de la propagande de la *Révolte*.

## La RÉVOLTE est en vente :

### A Paris

Fayet, 113, rue du Temple.
Jeoffroy, 27, boulevard Arago.
Kiosques à l'entrée de l'avenue des Gobelins et sur la place d'Italie, près de la mairie.
Madame Paillard, rue Patay, 116.
Chaudessolles, rue de l'Evangile, 24.
Mme Léontine Peillard, libraire, rue Saint-Charles, 96 *bis*.
Martin, libraire, 49, rue Frémicourt.
Vermont, libraire, rue Lourmel.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier

TROISIÈME ANNÉE, N° 32 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 26 AVRIL AU 2 MAI 890.

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr 7 —
Six Mois . . . . — 3 50
Trois Mois . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA LÉGISLATION DU TRAVAIL

C'est le 1er mai que plusieurs groupes socialistes vont tenter, auprès des pouvoirs publics, une manifestation en vue d'obtenir une législation internationale du travail, et, principalement, la réduction de la journée de travail à 8 heures.

Il s'agit donc d'étudier si les réformes demandées par les manifestants sont susceptibles d'améliorer la situation des travailleurs ; et de tirer de cet examen la conclusion logique de ce que les travailleurs ont à faire pour s'émanciper aussi bien dans l'ordre économique que dans l'ordre politique.

---

Régler — en faveur des ouvriers — les rapports du travail et du capital, obtenir de ne travailler que huit heures au lieu de douze semble à première vue un progrès énorme. Il n'est donc pas étonnant que nombre de camarades bien intentionnés se soient laissé amorcer par ces palliatifs et croient travailler à l'émancipation de la classe prolétarienne en poursuivant l'obtention de ces réformes.

Mais pour quiconque s'est rendu compte du rôle de l'Etat dans les rapports sociaux, de l'influence du Capital et du rôle des capitalistes dans la production, il n'y a aucun doute que la société, tant qu'elle reposera sur la propriété individuelle et l'exploitation de l'homme — ne pourra rien produire en faveur des travailleurs, que ce n'est pas à sa transformation partielle que l'on doit travailler, mais à la démolition complète de toutes ses institutions.

Pourquoi donc est créé l'Etat, si ce n'est pour la défense des privilèges des possédants. Est-ce que les travailleurs ont besoin de toute cette armée de fonctionnaires qui nous dévore ? est-ce qu'ils ont besoin de l'armée, des gendarmes, des juges et des geôliers ? Ils ne possèdent rien, par conséquent n'ont rien à défendre. Il n'y a que les capitalistes qui aient besoin de toute cette organisation formidable, et c'est pourquoi aussi, ils se sont emparés de toutes les fonctions de l'Etat et s'en servent pour assurer la bonne marche de l'exploitation qu'ils font subir à la multitude des déshérités.

Ce premier point établi, il ne sera pas difficile de comprendre que c'est faire preuve de l'illogisme le plus complet que d'aller demander aux gouvernants de faire des lois pour restreindre l'exploitation que nous subissons, quand leur principale fonction est au contraire d'en assurer le bon fonctionnement.

---

En effet, si la journée de huit heures doit amener une amélioration quelconque dans la situation du travailleur, c'est qu'elle aura diminué les bénéfices de l'exploiteur. Pour qu'elle se solde par un excédant chez le travailleur, il faut qu'il y ait déficit sur le bénéfice de l'exploiteur ; il ne peut en être autrement : l'opulence de celui-ci étant faite de la misère de celui-là. C'est se moquer abominablement des travailleurs que de leur conseiller d'aller demander aux bourgeois de restreindre leurs bénéfices quand ils usent de tous les moyens pour les augmenter ; c'est faire preuve de la plus grande naïveté que de s'imaginer que la Bourgeoisie va faire droit à des réclamations pacifiques quand il a fallu des révolutions pour obtenir de simples changements politiques qui étaient loin d'avoir cette importance.

---

Si la journée de travail était réduite à huit heures, nous dit-on, cela diminuerait les chômages, qui proviennent de la trop grande production, tout le monde travaillerait, et cela permettrait aux ouvriers de se faire augmenter.

A première vue ce raisonnement semble logique, mais rien de plus faux pour qui s'est rendu compte des phénomènes engendrés par l'organisation vicieuse de ce que l'on est convenu d'appeler la société d'aujourd'hui.

Nous pourrions démontrer que si les magasins regorgent de produits ce n'est pas parce que la production est trop grande, mais bien parce que la plus grande partie des producteurs est réduite à la misère et ne peut consommer selon ses besoins ; que le moyen le plus logique, pour le travailleur, de s'assurer du travail serait de s'emparer des produits qu'il a fabriqués, dont on l'a frustré et de les consommer ; mais cela nous entraînerait trop loin et nous allons nous contenter de démontrer que, mise en application, cette prétendue réforme ne tarderait pas à tourner contre son but, et qu'en fin de compte c'est toujours le travailleur qui sera le dindon de la farce s'il ne se décide pas à se débarrasser des parasites qui le rongent.

---

Quand un bourgeois quelconque lance ses capitaux dans une industrie, c'est qu'il espère que cette industrie fera fructifier lesdits capitaux. Or, dans l'état actuel, le patron estime qu'il lui faut dix, onze et douze heures pour tirer d'un ouvrier le bénéfice dont il l'a imposé. Réduisez la journée de travail à huit heures, le patron se trouvera lésé, ses calculs dérangés ; mais comme il faut que ses capitaux lui rapportent tant pour cent, que son travail à lui capitaliste ne consiste qu'à trouver ce bénéfice : acheter le meilleur marché possible et revendre le plus cher qu'il peut, en un mot, voler tous ceux avec lesquels il opère des transactions (voilà son rôle) il cherchera donc une combinaison nouvelle pour rattraper ce qu'on aura voulu lui enlever.

Trois moyens se présenteront à lui : ou augmenter le prix de ses produits, ou diminuer le salaire de l'ouvrier, ou bien faire produire à ce dernier, en huit heures de travail la même somme qu'il produisait en douze.

---

Nous ne nous attarderons pas à démontrer le mauvais résultat des deux premiers moyens ; car ce ne sont certainement pas ceux-là que les patrons emploieront pour retrouver leurs bénéfices. En ces temps de vapeur et d'électricité, la concurrence ne permet pas de s'attarder ; il faut produire vite et à bon marché. Le dernier moyen est donc tout indiqué aux exploiteurs soucieux de sauvegarder leurs « bénéfices » :

Il faudra que le travailleur produise plus vite ; par conséquent l'encombrement de produits que l'on aura voulu empêcher, les chômages que l'on aura voulu éviter, auront lieu comme par le passé, puisque la production sera la même et que le travailleur n'aura pas été mis à même de consommer davantage.

Mais les inconvénients de ladite amélioration ne se borneront pas à cet insuccès, il y a des inconvénients plus sérieux : d'abord la réduction de la journée de travail aura pour effet d'activer le perfectionnement de l'outillage mécanique et de pousser au remplacement du travailleur en chair par le travailleur en fer ; ce qui, dans une société bien organisée, serait un progrès, mais se trouve être une aggravation de misère pour le travailleur dans la société actuelle.

De plus, l'ouvrier étant forcé de produire plus vite, il est forcé, par conséquent, d'activer ses mouvements, de concentrer davantage son attention sur son travail ; tous les ressorts de son être se trouvent ainsi dans un état de tension continuelle, bien plus préjudiciable à sa santé que la prolongation de travail. — La durée est moins longue, mais, étant dans l'obligation de dépenser beaucoup plus de forces en moins de temps, il se fatigue plus et plus vite.

Si nous regardons l'Angleterre qui nous est donnée en exemple par les partisans de ce projet, et où la journée de neuf heures est en vigueur, nous verrons que loin d'être une « amélioration » la journée réduite est au contraire une « aggravation » pour les travailleurs. Et c'est chez Karl Marx, l'oracle de ceux qui ont mis ce beau projet en avant que nous irons chercher les preuves à l'appui.

---

Par exemple si nous ouvrons le *Capital* dudit Karl Marx, nous trouvons à la page 105 ce fragment d'un rapport d'inspecteur d'usine : « Pour maintenir notre quantité de produits, dit la maison Cochrane de la Britain Pottery Glascow, nous avons eu recours à l'emploi en grand des machines qui rendent superflus les ouvriers habiles, et chaque jour nous démontre que nous pouvons produire beaucoup plus qu'avec l'ancienne méthode »... « La loi de fabrique a eu pour

effet de pousser à l'introduction des machines».

A la page 180 du même livre : « Bien que les inspecteurs de fabrique ne se lassent pas, et avec grande raison, de faire ressortir les résultats favorables de la législation de 1844 et de 1850, ils sont néanmoins forcés d'avouer que le raccourcissement de la journée a déjà provoqué une condensation de travail «qui attaque la santé de l'ouvrier» et par conséquent sa force productive elle-même. « Dans la plupart des fabriques de coton, de soie, etc., l'état de surexcitation qu'exige le travail aux machines, dont le mouvement a été extraordinairement accéléré dans les dernières années, paraît être une des causes de la mortalité excessive par suite des affections pulmonaires que le docteur Greenhow a signalées dans son dernier et admirable rapport. *Il n'y a pas le moindre doute* que la tendance du capital à se rattraper sur l'intensification systématique du travail, (dès que la prolongation de la journée lui est définitivement interdite par la loi), et à transformer chaque perfectionnement du système mécanique, en un nouveau moyen d'exploitation, doit conduire à un point où une nouvelle diminution des heures de travail deviendra inévitable».

Remplacement du travailleur par des machines, augmentation des chances de maladies pour ceux qui restent à l'atelier, voilà les avantages de cette bienheureuse réforme. Est-ce assez concluant ?

---

Ici, les partisans du système de huit heures nous disent : « Oui, mais ce progrès s'accomplira quand même, tout en travaillant douze heures, et, puisqu'il doit apporter une amélioration temporaire en nous permettant de ne rester que huit heures à l'atelier au lieu de douze ; c'est un progrès moral considérable, et nous nous en contentons en attendant mieux». — Cela part d'un bon naturel et prouve que les partisans de ladite réforme ne sont pas difficiles à contenter, mais nous, anarchistes, qui sommes plus exigeants, nous estimons que c'est perdre son temps que de courir après des réformes qui ne doivent rien réformer. A quoi bon se faire les propagandistes d'une chose qui n'est bonne que tant qu'elle n'est pas mise en application et qui, lorsqu'elle y est, doit se tourner contre le but proposé. Certainement le progrès de l'outillage poursuit quand même son œuvre, mais actuellement il est entravé par la sainte routine qui va son petit train-train. On sait les efforts qu'il faut, pour faire adopter chaque nouvelle invention. Les exploiteurs étant mis en demeure de perdre leurs bénéfices ou de rompre avec la routine, l'effet sera d'accélérer la marche des évènements et d'avancer cette Révolution sociale que nous sentons proche. Or, comme cette révolution est inévitable, nous ne voulons pas être surpris par elle, nous voulons être prêts à en profiter, au mieux de nos idées, lorsqu'elle se présentera. Nous cherchons à faire comprendre aux travailleurs, qu'ils n'ont rien à gagner à ces amusettes et que la société n'est transformable qu'à condition de détruire les institutions qui la régissent.

Oh ! c'est que l'organisation de cette société d'exploitation, qui nous écrase, est trop bien combinée ; il ne suffit pas d'apporter une modification dans ses rouages, une amélioration dans sa manière de procéder, pour croire que l'on va en changer les effets. Nous l'avons vu, chaque amélioration nouvelle, chaque perfectionnement apporté à son outillage se tourne immédiatement contre ceux qui travaillent, en devenant un moyen d'exploitation pour ceux qui se sont érigés en maîtres de la richesse sociale. Si vous voulez que le progrès profite à tous, si vous voulez que le travailleur arrive à s'émanciper, commencez par détruire la cause des effets que vous voulez supprimer. La misère des travailleurs provient de ce qu'ils sont forcés de produire pour un tas de parasites qui ont su détourner à leur profit la meilleure part de substances. Si vous êtes sincères, ne perdez pas votre temps à vouloir concilier des intérêts qui sont antagonistes, ne cherchez pas à améliorer une situation qui ne peut rien produire de bon : détruisez le parasitisme. Mais comme on ne peut attendre cela de la part d'individus qui ne sont que des parasites eux-mêmes, que ce ne peut être l'œuvre d'une loi, qu'il n'y a qu'une Révolution accomplie par les intéressés eux-mêmes qui puisse nous mener à ce but, les travailleurs feront bien de ne pas s'attarder à ces papottages et se mettre résolûment à la besogne, pour donner au moment opportun le coup d'épaule. Il mettra bas cet édifice vermoulu qui craque de toutes parts et que l'on ose encore nommer la Société.

---

## LA RÉVOLTE EN AUTRICHE

Les deux régions minières de la Moravie et de la Silésie sont en pleine révolte. « L'Etat de ces deux provinces », disait l'autre jour un député, « est absolument le même que celui de la France lors du soulèvement des paysans de la grande Révolution ». Plus de cent mille mineurs se sont retirés dans les forêts, tandis que des petits détachements de grévistes battent la campagne et forcent les travailleurs des petites et grandes manufactures à quitter le travail. Depuis jeudi passé, chaque jour il y a des rencontres avec la troupe avec des morts et des blessés des deux côtés. Allemands, polonais et tchèques fraternisent ensemble, attaquent chaque manufacture, si elle n'est pas défendue par la troupe et la mettent à sac.

Les magasins de comestibles sont pillés ; seize bataillons et quatre escadrons de cavalerie, massés dans la région, se trouvent incapables de faire face au mouvement.

A Witkowitz, l'immense usine de fer appartenant aux Rotschild fut violemment attaquée par une bande de grévistes. Certainement, elle était bien défendue par la troupe, car on savait jusqu'à quel point le peuple en voulait à ces rois de la finance. Aussi une bataille en règle fut-elle livrée pour défendre cette usine. Le peuple ne se retira qu'après avoir laissé une vingtaines de tués et de blessés, mais aussi après avoir assommé un des hauts fonctionnaires.

L'usine de cellulose de Katiman et quelques autres ont été pillées par les grévistes, malgré qu'elles étaient défendues par des détachements de soldats.

La petite ville de Neusoudee, en Galicie, a été entièrement incendiée.

On comprendra toute l'importance de ce soulèvement si nous ajoutons que le district de Ostrau, en Moravie, donne à l'Autriche la moitié du charbon qu'elle consomme et que toutes les industries les plus importantes du pays se groupent autour de ses mines.

L'origine du mouvement est dans la grande grève qui se préparait pour le premier mai. Seulement la grève a éclaté avant l'heure et a pris immédiatement un caractère tout autre que celui d'une protestation pacifique. Tout porte à croire que ce mouvement n'est que le prélude d'un soulèvement qui se préparait pour le premier mai. Les grévistes dirent à la police : attendez seulement, vous en verrez d'autres.

Dans les cercles du gouvernement on a une peur terrible que ce jour-là le feu ne soit mis à toutes les manufactures.

Le gouvernement autrichien s'est empressé d'inviter les patrons d'accorder de bonne grâce la fête de mai aux ouvriers, et cette invitation est généralement considérée comme un aveu formel du gouvernement qu'il ne peut pas empêcher au peuple de prendre la fête de vive force.

L'idée de la grève générale au premier mai, s'étend non seulement dans la Silésie prussienne, où plusieurs puits sont déjà abandonnés, mais aussi à Berlin, dans le royaume de Saxe, dans le Brunswick, dans les provinces Rhénanes, en Westphalie et en Bavière. Partout les travailleurs tiennent des meetings et décident de quitter le travail au 1er mai. Les commandants militaires en Bohême tiennent des conseils de guerre et discutent la disposition des troupes comme s'il s'agissait d'une vrai révolution.

---

En sachant que l'idée d'une suspension générale de travail le premier jour de mai, est venue des congrès socialistes de Paris, on pourrait croire que les socialistes non-anarchistes de tous les pays et de toutes les nuances, pousseraient à la plus grande réussite de cette journée, et qu'ils se feraient une gloire de l'importance que prend leur initiative et des résultats révolutionnaires qu'elle commence à produire d'avance.

Il n'en est rien. Bien au contraire, tous ces gens qui veulent émanciper le peuple en l'éduquant à la servitude et à la résignation, en lui faisant tout espérer des Parlements et autres engins bourgeois, s'empressent aujourd'hui de renier leur proposition ou tout au moins de lui ôter toute importance et toute portée révolutionnaire.

Il est vrai qu'ils voulaient tout simplement amener le peuple pleurnicher et quémander à la porte des Chambres pour acquérir ainsi, en même temps, de la popularité auprès des ouvriers et du crédit auprès des gouvernants, tandis que la foule se montre déjà pas mal disposée à faire fi de toutes les habiletés des politiqueurs et à marcher droit à la Révolution et à l'expropriation.

Cela évidemment crée une situation tout-à-fait différente et explique pourquoi les congressistes de Paris trouvent maintenant malencontreuse une idée qui leur plaisait tant il y a quelques mois.

Mais tout en comprenant la fâcheuse situation dans laquelle se trouvent les parlementaires, il paraîtra à tout le monde qu'ils auraient pu mettre dans leur retraite un peu plus de pudeur et un peu plus de franchise.

Nos lecteurs français connaissent certainement la jésuitique trouvaille de Joffrin qui ne veut pas de fête, parce que *ces pauvres ouvriers seraient embarrassés à vivre une semaine avec cinq jours seulement de travail !* Ils savent que Lafargue « garantit l'ordre » et que Guesde s'indigne à l'idée qu'il puisse y avoir des troubles.

Mais ce qui est moins connu et qui est un véritable monument de jésuitisme et de lâcheté, c'est la résolution que les social-démocrates allemands ont pris dans leur récent congrès de Halle. La voilà textuellement :

« Une suspension générale de travail ne peut pas avoir lieu dans les circonstances présentes. Les mêmes raisons qui ont amené le congrès de Paris à désapprouver une grève générale, s'opposent aussi à une suspension générale du travail pour un jour fixe. Des considérations politiques viennent s'y ajouter. Il est très naturel que les ennemis de la cause ouvrière fissent tout pour arracher aux travailleurs les fruits de leur victoire électorale du 20 février.

« Les classes supérieures mettent de grands espoirs dans le premier mai ; elles espèrent et désirent que la démonstration amènera à des conflits avec les autorités. Dans ces circonstances, notre conscience ne nous permet pas de recommander aux travailleurs allemands de faire du premier mai un jour de fête générale. Cela ne pourrait se faire et rencontrerait tant d'opposition parmi les travailleurs mêmes, que très probablement il y aurait des conflits qui

feraient du mal à l'objet même des manifestations.

« La démocratie sociale allemande n'a pas besoin de faire la revue de ses forces après la grande victoire du 20 février.

« Ce qu'il nous faut, et ce que le Congrès de Paris désirait, c'est qu'il y eût une manifestation imposante en faveur de la journée de huit heures et d'une législation protectrice. Les travailleurs allemands devraient, si possible, célébrer le 1er mai, mais ils peuvent le faire aussi bien en organisant des meetings, des fêtes et d'autres manifestations de ce genre dans lesquelles ils voteraient des résolutions conformes à celles du Congrès de Paris. Là où on peut suspendre le travail sans qu'il y ait conflit, cela peut se faire. Mais, quoi qu'il se fasse et quels que soient les meetings, nous recommandons urgemment aux meneurs de prendre leurs mesures pour maintenir l'ordre ».

Que les ouvriers socialistes qui ont encore confiance dans les votards de toute sorte, méditent attentivement la résolution allemande et tout l'enseignement qui ressort de cette affaire du premier mai.

Si les socialistes autoritaires, ou pour mieux dire, leurs meneurs, seraient disposés à faire leur devoir, le prochain mai, on pourrait avoir la Révolution en Europe, puisque les masses se montrent prêtes à l'action.

Par la lâcheté de ceux qui exploitent encore la confiance des naïfs, il n'arrivera malheureusement rien de sérieux et il ne restera aux anarchistes que tâcher de donner aux bourgeois un avant-goût de ce que sera la Révolution.

## CONDAMNATION DU « PÈRE PEINARD »

Donc Vendredi dernier à onze heures, le camarade Weil a comparu devant ses juges.

Ces messieurs en voulaient à l'article intitulé *La Manifestation du 1er Mai*, paru dans le n° du 6 avril.

Monsieur Rau, (dit avocat-général) a lu l'article incriminé, dont certains passages ont fait monter la moutarde au nez de la magistrature :

« ... Les chefs sont toujours les mêmes, nom de dieu, ils ont peur des responsabilités; c'est pas pour nous qu'ils craignent, oh non, mais pour leur peau : ils n'ont d'humanité que pour eux-mêmes.

« Donc que pas un ne manque à la Manifestance du premier Mai. C'est à ceux qu'ont du turbin, qui ont les joues calées à donner l'exemple de l'audace et de la solidarité.

« Faut-être dans la rue pour traiter des affaires sociales, et voir ceux qui ont de trop et ceux qui n'en ont pas assez.

« Ce jour-là, faut que les déchards des carrières d'Amérique, les refileurs de comètes, les trimardeurs, les purotins qui couchent sous les ponts et aux asiles de nuit viennent avec nous.

« Les victimes des bureaux de placement, des grèves, les mistoufliers de tout genre, faut pas qu'ils ratent ! C'est rare qu'une occasion si chouette se se présente, faut en profiter.

« Et s'il n'y a pas moyen de donner le coup d'épaule définitif, de foutre la bicoque bourgeoise en bas, du moins qu'on ne rate pas le coche pour se frusquer à l'œil et prendre un léger accompte chez tous les voleurs de la haute.

« Les Louvre, Les Printemps, les Belle Jardinière les Potin, nous tendent les bras et nous font les yeux doux. C'est si bon d'avoir un paletot neuf ou des ripattons aux pattes !

« Surtout, faudra pas perdre de vue les Rothschild, nom de dieu, ainsi que tous les vautours de la finance et de la banque : on pourra d'un saut aller dire bonjour à leurs cambuses. Les fliks ne seront pas à craindre, étant occupés à protéger Carnot, Constans et autres fripouilles contre les politicards.

« C'est une révolution économique qu'il nous faut, nom d'un foutre ! C'est en reprenant chez les richards une partie de notre bien, que nous mettrons les choses en bonne voie.

« Il y a assez longtemps que des floppées de gens minables crèvent comme des chiens; que des vieux, foutus au rancard comme des mécaniques rouillées, claquent au coin des bornes, que des gas solides ne trouvent pas d'ouvrage, que des mômes les joues creuses, vagabondent le jour et la nuit esquintés par la faim....

« La misère tue en France et dans un an, des centaine de mille de pauvre bougres ; ne vaudrait-il pas mieux — crever pour crever — crever au moins en défendant son existence ?

« Le premier est une occase qui peut tourner à bien. Il suffit pour cela que nos frangins les troubades lèvent la crosse en l'air comme en février 48, comme au 18 mars 71, et ça ne serait pas long du coup.

« Le gouvernement n'a que cet atout dans la main, s'il lui échappe, il est foutu sans rémission !

« Les soldats, que sont-ils ? Nos frères de misère. Pourquoi défendraient-ils les riches ? Dans six mois ou deux ans, ils lâcheront le métier et il leur faudra à leur tour mendigoter du travail, subir le chômage et la faim ! Qu'ils y songent, nom de dieu, et quand on leur commandera : « Feu ! » qu'ils essaient les fusils Lebel sur leurs chefs et qu'ils fassent merveille ! »

Le *Père Peinard* met les points sur les i. Il explique en termes clairs et précis, ce que nous pensons tous, anarchistes, mais n'écrivons pas.

La défense de Weil a été une périphrase de l'article poursuivi. Il a dit en substance :

— « M. l'avocat général a bien perdu du temps à démontrer que j'avais provoqué au meurtre et au pillage, et excité les soldats à la révolte. Je le reconnais et je m'en flatte même. La société est composée de bourreaux et de victimes. Pour faire cesser ces monstrueuses irrégularités, il y a les moyens bourgeois, de la guimauve, et les moyens révolutionnaires ; ce sont ceux-ci que je préconise. »

Puis s'adressant aux jurés, Weil leur dit :

« Entre vous bourgeois et nous, anarchistes, c'est une haine qui ne finira jamais. Vous êtes nos ennemis naturels : nous n'épargnerons pas votre classe le jour venu et je n'attends pas de vous un verdict de justice, mais de haine. Mais adversaire de la loi, je ne reconnais aucun juge, je me considérerai comme frappé, mais pas comme jugé.... »

Pour donner plus de poids à son discours, Weil a fait circuler parmi les jurés le numéro du *Père Peinard* qui venait de paraître et qui contenait un article publié en vue des débats, article « d'une violence rarement atteinte », dit un journal bourgeois.

Aussi les jurés ne se sont pas gênés et les juges ont imité les jurés. Weil a été condamné à *quinze mois de prison et 2,000 francs d'amende*. Avec la contrainte par corps, cela fait au camarade près de deux ans et demi de prison sur la planche.

Mais qu'importe à la propagande ; Weil disparu, Bebin prend sa place, et le *Père Peinard* ne se gênera pas plus qu'avant.

Les lecteurs recevront cette semaine, en guise de supplément au journal, une affiche qui, placardée dans quelques villes, fera très bon effet. Elle se termine par ces mots :

*C'est qu'on ne bouche pas facilement la gueule aux types de sa trempe.*

Ainsi soit-il.

D'autre part, on nous annonce que les compagnons Gégout et Malato passent en Cour d'Assises lundi prochain pour un article de l'*Attaque*. Que l'on vienne dire que le gouvernement ne rentre pas dans la voie du progrès, ce n'est plus à la vapeur qu'il fait marcher sa magistrature, c'est à l'électricité — gare aux courants.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Troyes. — La Manifestation ouvrière projetée pour le 1er Mai donne la frousse aux dirigeants de toutes les catégories: Le préfet fait appeler à son cabinet les propriétaires d'établissements publics, et leur enjoint de n'avoir pas à les louer aux socialistes sous peine de se voir retirer les quelques permissions de passer l'heure réglementaire dont ils pourraient avoir besoin dans l'avenir: Le commandant de place a fait lire par deux fois déjà à l'ordre du jour, que des rondes de nuit allaient être organisées en dehors des murs des casernes afin d'arrêter les individus qui jetteront des écrits révolutionnaires dans l'intérieur des quartiers d'infanterie et de cavalerie,, cet ordre du jour dit en outre que les hommes de ronde ne devront pas hésiter à se servir de leurs armes contre les délinquants qui chercheraient à fuir. Enfin la grande majorité des patrons ont fait avertir leurs ouvriers qu'ils « seraient mis à la porte sans huitaine» s'ils s'absentaient de l'atelier le 1er Mai.

Malgré les précautions prises par la meute dirigeante, les anarchistes et les collectivistes rivalisent chaque soir, pour aller dans chaque quartier ouvriers porter la parole révolutionnaire et distribuer à profusion des manifestes en vue de la manifestation.

Tout nous fait augurer que la soirée du premier Mai sera chaude.

*Les Niveleurs Troyens.*

***

Chaumont. — Nous nous réunissons toutes les semaines afin de démontrer aux nouveaux venus parmi nous, ce que veut dire le mot Anarchie (qui en effraye beaucoup) et le mot Communisme (dont quelques-uns font croire à beaucoup d'imbéciles que s'ils ont deux sous de côté, nous leur en prendrons la moitié). Le parlementarisme n'a plus guère d'adhérents, mais l'autorité et le patronat, sont plus difficile à déraciner des cerveaux.

Notre patron, maire de l'endroit, vient d'être nommé officier de la légion d'honneur; vite une souscription parmi les 1300 exploités de son bagne pour lui offrir une croix en diamant et un bouquet en sus. C'est la règle, si l'on danse, c'est encore nous qui paierons les violons.

***

La Machine. — Les ouvriers sans travail commencent à se fâcher. Dans la nuit du 4 avril, on a abattu pas mal de bois dans une futaie appartenant à la compagnie qui nous exploite et les gros arbres qu'on n'a pas pu couper, ont été écorcés sur pied,

Espérons qu'on ne s'en prendra pas toujours aux arbres, et qu'on s'attaquera à une cause plus directe de la misère. La Compagnie préfère occuper ses ouvriers sans trêve ni merci, sans aucun repos, au lieu d'en faire travailler un plus grand nombre sans les esquinter. C'est ce qui met, les meurt-de-faim en colère.

***

Agen.—Quelques mots d'explication au sujet de la propagande que nous voulons. *Le Groupe de propagande anarchiste d'Agen*, voulant agrandir le champ de sa propagande et ayant reconnu l'excellent résultat des conférences pour cela a décidé de faire ses réunions à des dates aussi rapprochées les une des autres que possible. D'autre part nous avions pu remarquer d'une façon certaine que beaucoup d'ouvriers ne venaient pas assister à ces réunions à cause du prix d'entrée, peu élevé cependant, (5 sous), mais difficile à trouver bien souvent pour bon nombre de camarades, qui pourtant devraient être les auditeurs les plus assidus.

Les conférences gratuites attireraient beaucoup de prolos et cela serait sûrement de très bonne besogne.

Aussi avons-nous mis en avance des listes de souscription permanente dans le but de favoriser l'organisation de conférences anarchistes gratuites à Agen.

***

Roubaix. — Une manifestation anarchiste a eu lieu le 21 avril sur la tombe de Vanhamen, l'assassin du directeur du tissage de Delplasse. Des groupes socialistes et anarchistes se sont rendus en cortège au cimetière, portant des couronnes et un drapeau noir, dont la police a fini non sans peine par s'emparer.

Sur le parcours, plusieurs bagarres ont eu lieu. La gendarmerie a dû opérer plusieurs charges.

Des discours violents ont été prononcés.

Nous donnerons dans le prochain numéro les détails que nous avons reçu trop tard des camarades.

## Espagne

Valence. — De graves désordres ont éclaté à Valence, à l'occasion de l'arrivée du marquis de Cerralbo, chef du parti carliste. Une foule de 15.000 personnes l'a reçu à la gare à coups de sifflets et l'a suivi jusqu'à l'hôtel dont elle a brisé les vitres,

La gendarmerie a chargé la foule. Plusieurs personnes ont été blessées. Les manifestants en chantant la *Marseillaise*, ont essayé alors de mettre le feu à l'hôtel et jeté du pétrole sur les murs.

La gendarmerie a chargé encore la foule qui s'est dispersée.

Mais les troubles ont recommencé dans la soirée et pris des proportions considérables. La foule, chantant la *Marseillaise*, a envahi et saccagé le cercle carliste et barricadé les rues conduisant au cercle dont elle a brûlé les meubles. Elle s'est dirigée ensuite sur le couvent des jésuites qu'elle tenté d'in-

cendier, mais un détachement de cavalerie est intervenu et a éteint le feu.

Les groupes se mirent alors à parcourir la ville et brûlèrent plusieurs guérites d'octroi. Des drapeaux rouges furent arborés. Finalement la foule a été dispersée à coups de fusil.

## Belgique

Bruxelles. — *Appel aux Anarchistes de la ville et des faubourgs.* — Compagnons, depuis un certain temps, la propagande anarchiste traverse un moment d'accalmie, car c'est à peine si depuis 4 mois nous avons eu une réunion importante ; chacun reste dans son quartier et la propagande en souffre.

Il est grandement temps que les compagnons sortent de leur apathie et viennent d'une manière utile nous seconder par leur concours à la propagation des idées anarchistes; l'action commune de tous les anarchistes, devient nécessaire dans l'intérêt même de la cause.

Un changement dans nos moyens de propagande devient de jour en jour plus nécessaire: les événements se précipitent avec une grande rapidité et il faut que nous sachions rester à leur hauteur.

Les idées anarchistes plus que jamais doivent être répandues dans la masse pour qu'au grand jour de la sociale, les politiciens de tout acabit n'y trouvent pas d'écho.

Donc Lundi 28 avril, à 8 heures du soir, *à la Colline*, rue de la Colline, grande réunion, ordre du jour très-important. — Urgence. — Nous comptons sur la présence de tous les anarchistes.

Le groupe *La Liberté*.

## Italie

Rome. — Le 8 avril a eu lieu à Rome, le meeting des ouvriers sans travail. La prohibition décrétée par l'autorité avait été retirée à la dernière heure, probablement plutôt en face de l'attitude énergique des ouvriers, que de la garantie prêtée par quelques conseillers communaux qui d'ailleurs, comme on a pu le voir, ne pouvaient rien garantir. En effet, le meeting commença au milieu des plus grandes préoccupations ; des régiments d'infanterie, des escadrons de cavalerie et une batterie étaient placés dans les environs du local. Les agents et les carabiniers stationnaient à l'entrée et faisaient retirer autant d'ouvriers qu'ils pouvaient. Néanmoins, deux mille hommes résolus pénétrèrent dans la salle et le meeting commença.

Le premier orateur n'était pas un anarchiste mais il parla de la misère du peuple, de l'exploitation des capitalistes, des gouvernants, et de la nécessité d'en finir avec toutes ces choses là. Le délégué de police qui assistait à la réunion, pour contrôler les paroles des orateurs, commença à s'agiter. Le second orateur fut anarchiste, le troisième aussi. Le délégué interrompit plusieurs fois se fit huer, et déclara le meeting dissous, et fut hué encore plus. Un quatrième orateur, plus énergique que les précédents, prit la parole, et développa aussi les idées anarchistes.

Le délégué ne paut plus y tenir, cette fois il fit appel aux gendarmes et aux troupes : le meeting fut dissous par la force. Les ouvriers se donnèrent rendez-vous sur une place publique ; ils s'y rendirent, mais là aussi ils furent dispersés par la troupe. Il y eut des arrestations; mais les arrêtés furent relâchés.

Une seule arrestation exécutée très tard, celle d'un orateur, lorsqu'il se promenait paisiblement dans la rue a été maintenue.

## États-Unis

New-York. — En ce moment grand émoi dans le camp politicien de toutes les nuances, à New-York, les fonctionnaires chargés du sheriff sont accusés des vols les plus infâmes.

Du simple gardien jusqu'au plus élevé, ce n'est que vol sur toute la ligne.

Et ce sont ces mêmes gens, qui sont chargés de l'honneur, que dis-je, qui tiennent entre leurs mains la liberté de milliérs de citoyens.

Tandis que tous ces fripons s'enrichissent impunément, les mineurs de la Pensylvanie meurent de faim ; au nombre de plus de cinq mille ils ont passé l'hiver dans des privations indescriptibles.

De faibles secours leurs sont parvenus, et la Presse, l'ignoble Presse enregistre ces faits laconiquement.

Les crimes accomplis en Sibérie, sur les infortunés exilés,ont produit une profonde impression dans ce pays-ci.

Déjà des meetings de protestations ont eu lieu dans tous les grands centres, et dans toutes les landes, les orateurs ont flétri et le pendeur des Russes gues, les orateurs ont flétri et le pendeur des Russes et sa soldatesque suite. La presse a reproduit en détail, tous les ignobles faits, qui espérons le, seront les derniers, terminant le règne du fouetteur.

***

Les agriculteurs de l'Ouest américain se sont toujours imaginé que le régime protectionniste, en livrant aux producteurs le monopole du marché intérieur, leur assurait des prix plus élevés pour leurs produits, et, conséquemment, ne pouvait manquer de les enrichir. Cette conviction fondée sur les sophismes des habiles de l'industrie, ne leur a donné que des déceptions, et ils commencent à comprendre qu'il y a quelque chose de plus logique que les raisonnements auxquels ils ne comprennent rien, ce sont les faits qui les atteignent dans leurs intérêts et dans leur existence.

Ainsi, sous le superbe régime de la protection, les fermiers de l'Iowa, du Nebraska, du Kansas et des deux Dakotas, ont brûlé pendant tout l'hiver leur maïs pour se chauffer, parce que le charbon et le bois, mis par la « protection » à l'abri de la concurrence étrangère, leur coûte trop cher, et que d'un autre côté, le prix du même maïs, enflé par le prix de la main-d'œuvre et par d'autres procédant du même principe économique, en empêche l'exportation.

Outre les fermiers qui brûlent le maïs, il y en a qui ne prennent pas même la peine de le rentrer et le laissent pourrir sur le sol. D'autres encore s'estiment très heureux, étant poussés par le besoin d'argent, d'en vendre des parties à raison de vingt ou vingt-cinq sous le *bushel*, tout égrené et livré à la station prochaine.

Pour les pommes de terre, c'est encore pire. Pour peu qu'un fermier en produise plus que pour sa consommation personnelle, il court grand risque de ne pas pouvoir se débarrasser de l'excédent dans l'Ouest à aucun prix, et bien qu'il ait sur l'article un droit de quinze sous par *bushel* à l'importation, il n'a même pas la chance de vendre à ce prix à l'intérieur, ce qui n'empêche pas que les consommateurs, le gros du peuple, payent les pommes de terre très cher aux détaillants.

On pourrait raconter la même histoire des bestiaux. Et il n'y a à tout cela qu'une seule cause, la mauvaise organisation économique qui, non seulement écrase directement le marché de production, mais encore met la production à la merci d'une foule de parasites; entrepreneurs de transport, courtiers, accapareurs, intermédiaires de toute sorte qui font que dans l'agriculture comme dans l'industrie, comme dans tout état social où le privilège tient le haut du pavé, les gros mangent les petits. C'est fatal.

*Courrier des Etats-Unis.*

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous recevons la communication suivante :

Tout compagnon qui voudrait se soustraire au service militaire peut s'adresser au compagnon Coulon, 262, Cornwall Road Notting Hill, London W., qui leur fournira tous les renseignements nécessaires pour trouver un emploi à l'étranger.

***

Compagnons,

Mon opuscule intitulé *Causerie* est vite lu et donne lieu à des discussions dont je profiterai dans les tirages successifs de cette toute petite brochure.

Je vous prie de vouloir bien annoncer que je tiens gratuitement à la disposition des camarades tel nombre d'exemplaires que chacun d'eux croira bon de me demander pour la propagande.

Cordiale poignée de main.

Darnaud, à Foix.

***

Les camarades mineurs qui désirent se mettre en correspondance et recevoir les manifestes du groupe *La Revanche des Mineurs*, peuvent s'adresser dès maintenant au compagnon François Cuisse, 26, rue des Petits-Carreaux, à Paris.

## PETITE CORRESPONDANCE

Les compagnons qui ont publié la traduction roumaine de « La Société au lendemain de la Révolution », voulant répondre à la critique, dont la publication a été commencée dans la « Revista Sociala » de Jassy, prient les citoyens, rédacteurs de cette revue, d'en envoyer le reste, s'ils n'en continuent pas la publication.

On peut adresser le manuscrit à « La Révolte », 140, rue Mouffetard.

O. à Istres. — Les abonnements seront servis à partir du n° indiqué. — Merci.

B. à Asnières. — Quelles brochures était-ce ?

V. P. à La Crèche. — Envoyez — Reçu timbres.

Bertgue. — Nous n'insérons que les convocations anarchistes. — Nous ne voulons avoir rien à faire avec la ligue socialiste.

A. K. à Genève. — Vous pouvez vous procurer « La Société au lendemain da la Révolution » chez le camarade Steiger, 14, rue Thalberg.

B. à Rochambeau. — Le semestre finira fin mai ?

Groupe anarchiste de Bordeaux. — Adressez-vous au compagnon Mercier, 14, boulevard Davier.

G. et aussi le Groupe international à Béziers. — Il n'y a donc pas moyen d'avoir une réponse? Vous aimez donc bien faire gagner la poste ? — Si nous ne savons pas à quoi nous en tenir cette semaine, nous supprimons les deux envois.

Cuisse. — Le mercredi est trop tard pour les insertions de quelque importance dans le numéro de la semaine. — Tous les camarades sont priés de prendre note de cette observation.

D. à Reims. — Nous sommes comme vous, nous attendons que Guy veuille bien nous envoyer sa brochure. — Prière aux camarades auxquels nous en devons de patienter encore un peu, ça finira peut-être par arriver !

N. B. à Bucharest. — Reçu le paquet de cartes postales. — Merci.

L'épicier est prié d'écrire au cordonnier de Londres au sujet de ses malles.

L. G. à Londres. — Reçu les sh. qui sont remis à qui de droit.

L. à Edimbourg. — Reçu manuscrit. Nous rendrons réponse d'ici quelques jours.

R. à Firminy. — D. à Paterson. — A. à St-Denis. — M. à Sain-Aubin. — C. P. à La Machine. — A. A. à Vernon. — G. à Brest. — A. à Saint-Nazaire. — F. à Amiens. — L. à Calais. — S. P. à Bordeaux. — N. à St-Florent. — D. à Reims. — R. à Sciez. — N. B. à Bucharest. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Les anarchistes du faubourg Antoine, réunion le mercredi 30 avril, rue de Montreuil, 37 *bis*, à 8 h. 1/2 du soir, au fond de la cour.

Groupe du XIII^e^, réunion tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Groupe la *Liberté*, samedi à 8 h. 1/2 du soir, 140, rue d'Avron.

*Les Révoltés du XI^e^ et XX^e^*, groupe de propagande anarchiste, réunion du groupe le samedi 26 avril, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Tous les compagnons sont invités. Urgence.

*Soirée familiale anarchiste.* — Dimanche 27 avril à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Entrée libre.

Conférence par le compagnon Malato, sur le 1^er^ Mai.

Samedi 26, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe *Les Trimardeurs*, chez Pasquet, 239, rue Saint-Martin.

*La Revanche des Mineurs.* — Dimanche 27 avril, à 8 h 1/2 du soir, chez Pasquet, 239, rue Saint-Martin, grande Soirée familiale organisée par le groupe pour faciliter sa propagande active.

1° Conférence sur l'idée de Justice par le compagnon Bebin ; — 2° Déclamations, chants et poésies révolutionnaires. Les citoyennes et les compagnons sont invités. Entrée libre.

Choisy-le Roi — Groupe d'études sociales, réunion le 26 avril, à 8 heures du soir, salle Germon, rue de la Halle (coin du marché).

Ordre du jour : 1. Les élections du 27 avril, au Conseil général ; — Pourquoi nous sommes abstentionnistes.

Le Chambon. — — Le groupe se réunira, dès à présent, le premier dimanche de chaque mois au café Bayon, place Grenette, à 2 heures de l'après-midi. Les compagnons sont priés d'être exacts.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE N° 33 — 5 CENTIMES — DU 3 AU 9 MAI 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an..... Fr. 5 —
Six mois..... — 2 50
Trois mois..... — 1 25

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR L'ÉTRANGER

Un an..... Fr. 7 —
Six mois..... — 3 50
Trois mois..... — 1 75

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## *AUX CAMARADES*

*L'Imprimerie des camarades où nous faisions composer le journal, ayant été saisie nous avons dû nous retourner ailleurs, seulement une partie de notre copie a été prise en même temps chez l'imprimeur. Les camarades qui nous en ont envoyée ne seront donc pas étonnés s'il ne la voit pas insérée; c'est qu'elle est parmi celle qui nous a été « barbottée ».*

## A NOS DÉPOSITAIRES

**Nous avons un besoin urgent de rentrer dans nos fonds, prière aux camarades en retard, d'activer leurs règlements, cela nous est nécessaire pour ne pas être entravés dans la lutte.**

## UNE PREUVE

Quand les anarchistes affirment que le gouvernement n'a d'autre rôle que celui de défendre la propriété bourgeoise, ils n'avancent rien de trop, et le gouvernement lui-même vient d'en donner la preuve la plus flagrante.

Un groupe de socialistes décide d'inviter les travailleurs à manifester *pacifiquement* et *légalement* en vue d'obtenir, des pouvoirs publics, — une diminution de la journée de travail et quelques autres fadaises semblables. Etant donné le peu d'autorité que ce groupe exerce sur la masse, la manfestation était destinée à un immense fiasco en France.

Cela n'a pas empêché le gouvernement de prendre le trac et de mettre toute son armée sur pied en menaçant les manifestants de sa force armée.

Nous ne savons encore ce qu'il sortira de la manifestation — quand ces lignes paraîtront, la journée du 1er mai sera passée, — mais en tout cas, il est un fait acquis, c'est qu'il a suffit que l'on parle que les ouvriers iraient demander quelque chose au gouvernement pour que celui-ci se hérisse de ses baïonnettes et se mit en état de défense, comme quand on craint l'attaque d'un ennemi, accentuant de lui-même son rôle de défenseur du capital. Et c'est à ce même pouvoir, travailleurs que l'on vous fait demander des lois protectrices! Il vous montre ce qu'il a pour vous, du fer, du plomb et des cachots. Reconnaîtrez-vous enfin que les anarchistes ont raison de dire que le gouvernement n'est que le défenseur né des possédants, et que son rôle se borne à étouffer les réclamations des dépossédés.

## LE 1er MAI

Le jour où nous sortirons de sous presse, l'Europe ouvrière sera en fête. Cette grève générale que l'Internationale avait préconisée jadis, les travailleurs de tous pays vont l'essayer, ne serait-ce que pour un seul jour.

Lorsque les délégués de Melbourne proposèrent au Congrès de Paris de lancer l'idée d'une grève générale au 1er mai, — d'une fête ouvrière *prise* par les travailleurs eux-mêmes, sans sanction officielle, personne ne prévoyait l'importance de la proposition. On l'accepta, comme on accepte aux Congrès une déclaration platonique. La plupart des délégués étaient persuadés qu'il n'en sortirait rien.

Mais nos frères d'Australie avaient deviné juste. Ces rudes travailleurs venant des Antipodes, avaient mieux compris l'état des esprits en Europe, que tous les prétendus meneurs européens.

Pendant longtemps on pouvait croire que la proposition d'abandon général du travail au 1er mai avait été oublié. Ceux qui l'avaient votée avec ou sans enthousiasme au Congrès, se gardaient bien de la rappeler aux travailleurs. Mais les travailleurs ne l'oublièrent pas.

Soudain, il se produisit un mouvement spontané dans les masses profondes de la classe ouvrière. Les millions de français, d'allemands, de tchèques, de polonais, d'américains et d'australiens s'accordèrent sur cette pensée : — « Cessation du travail au 1er mai! Cessation générale! Que les bourgeois, ce jour-là, apprécient notre force, notre solidarité, notre pouvoir! Lorsque, se levant le matin, ils verront que personne ne se rend au son de la cloche aux chantiers; lorsque le sifflet de leurs puissants engins à vapeur retentira dans le vide, sans attirer vers soi les flots de travailleurs déguenillés; lorsque, se rendant à leurs bureaux, les bourgeois ne trouveront personne à enrégimenter, à commander, à talonner; lorsque, le courrier ne leur apportera pas leur journal, le boulanger — leur pain et le boucher — leur viande : lorsque, ni trains, ni omnibus, ni tramways ne rouleront dans les rues; et que, les maîtres, se demandant avec étonnement quel Saint que l'on fête ce jour-là, apprendront que ce Saint c'est l'Internationale des Travailleurs, — ils auront saisi, ils auront palpé du doigt la force des travailleurs. »

Les travailleurs qui, toujours, se plaignent d'absence de solidarité entre exploités, et qui excusent trop souvent leur propre inaction en parlant de celle des autres, auront compris alors que cette phase est passée; que l'heure est venue à la *solidarité des travailleurs*. Que désormais les travailleurs se connaîtront, se concentreront. Que, en dehors des meneurs, en dehors des comités, en dehors des journaux socialistes, il y a un lien entre les travailleurs des deux mondes, et que ce lien invisible, inconnu, immatériel — ce lien de la pensée commune — est bien plus puissant que tous les liens que l'on a cherché à établir par l'intermédiaires des journaux, des comités, des meneurs! »

Voilà la pensée qui, spontanément, se répandit en Europe, en Amérique, aux Etats-Unis.

La manifestation pour la journée de huit heures s'effaça dans la pensée ouvrière au dernier plan. L'essentiel, l'idée qui prima tout le reste, fut celle d'une fête *prise* de force par les travailleurs en dehors des Saints du calendrier ou de la bourse; d'une cessation générale de travail, — d'une *grève générale* pour un seul jour, en attendant la grande grève générale qui sera la Révolution sociale.

Et tandis que les journaux socialistes oubliaient la convocation, — les uns parce qu'ils n'y attachaient aucune importance et les autres de parti pris; tandis que les meneurs social-démocratiques faisaient tout pour faire avorter le grand déploiement de solidarité ouvrière — l'entente se faisait, sans bruit, sourdement, entre travailleurs. Quinze jours avant le 1er mai on s'aperçut que l'on se trouvait en face d'un immense mouvement spontané, d'une entente qui s'était déjà établies dans les deux mondes, par ces canaux inconnus que suit toute pensée vraiment populaire.

Si ce 1er mai de l'an 1890 n'est pas encore une grève vraiment générale; si ce jour-là un quart seulement des travailleurs quittent le travail — peu importe! Les travailleurs auront déjà obtenu un résultat, auquel personne n'osait s'attendre. Ils auront prouvé que la solidarité existe bien plus grande que celle dont on parle dans les réunions. Ils auront démontré que *la grève générale est possible*. Qu'il suffit d'un peu de bonne volonté de la part de tous ceux qui peuvent disposer d'une partie de leur temps pour la propagande pour que, au 1er mai prochain, la grève soit générale, et qu'elle devienne le point de départ de la Révolution SOCIALE.

Quels que soient les résultats de cette première tentative, le Peuple — le Grand Inconnu et le Grand Méconnu — nous a donné sa leçon. Il a parlé, il a indiqué comment il veut que la Révolution commence.

Nous suivrons son avis; nous suivrons la voie qu'il avait tracée. Nous résumerons désormais systématiquement chaque usine, chaque hameau, chaque détachement de la garde prétorienne des bourgeoisies internationales, — et si nous nous mettons tous au travail, le 1er mai de l'an prochain sera le commencement de la fin — le commencement de la vie nouvelle.

# COMMENT LES TRAVAILLEURS

## Entendent fêter le 1er mai

L'Union des typographes de l'Autriche et de la Hongrie a décidé qu'aucun journal ne paraîtra ni le 1er mai, ni le 2 mai.

Un grand mouvement spontané pour fêter le 1er mai se produit dans la région de Saint-Etienne. Les ouvriers, les ouvrières et même les enfants se groupent, s'assemblent en grands meetings enthousiastes et décident de se donner un jour de fête. « Jamais, même avant le procès de Lyon, nous n'avons vu une pareille animation », nous écrit notre correspondant.

Le Congrès des mineurs de Saint-Etienne demande la journée de 8 heures et propose la grève générale au jour de mai si la demande n'est pas accordée.

La fédération Américaine du travail qui s'est développée récemment à côté des chevaliers du travail, ainsi que la fraternité des charpentiers et les menuisiers des Etats-Unis font tous leurs efforts pour amener les travailleurs des chemins de fer à faire grève au 1er mai. Ils y ont réussi sur quelques lignes. Les chevaliers du travail n'ont pas encore décidé si les travailleurs du grand central de New-York quittent ce jour là le travail.

C'est surtout en Autriche que le mouvement prend des proportions menaçantes. Des conseils de guerre sont tenus journellement. Les troupes sont massées dans toutes les grandes villes. Les garnisons sont renforcées dans toutes les provinces manufacturières.

Les officiers de réserve sont rappelés pour le 28 avril. Les trains sont préparés pour le transport immédiat des troupes. Toutes les écoles de Vienne seront fermées et transformées en casernes pendant la fête de mai.

A Vienne, le jour de mai est généralement célébré par la haute pègre, par une « fête des fleurs » qui a lieu au Prater (le Bois de Boulogne de Vienne). Les gommeux se rendent dans leurs brillants équipages au parc du Prater, puis ils s'en vont parader aux courses. « Toute Vienne des gommeux », est à discuter si on ira parader ainsi à côté des processions de travailleurs affamés. Les uns insistent pour que la fête ait lieu. Mais, pour cela il faut que la famille impériale donne l'exemple. Or, ceux-ci hésitent. Rien n'est encore décidé au 27 avril.

La peur, une peur terrible, s'empare des bourgeois.

Par-dessus le marché le désarroi et dans leur rang.

Beaucoup de patrons se sont empressé « d'accorder » la fête de bonne grâce. Les autres annoncent que tous ceux qui ne viendront pas aux usines au 1er mai, ne seront pas reçus jusqu'au 8 mai. Certaines municipalités « accordent » la fête, les autres la refusent.

Tout Buda-Pesth ouvrier sera dans la rue. Aussi les troupes arrivent-elles chaque jour dans la capitale hongroise.

Au meeting de Valencia, plus de 2,000 travailleurs ont décidé de fêter le jour de mai. L'agitation se répand avec rapidité en Andalousie. Alcoy, Carthagène et Malaga se proposent de joindre le mouvement.

Les révoltes en Moravie et en Galicie se sont renouvelées dans le courant de la semaine. A Biala, en Galicie, après un meeting qui eut lieu sur la place du marché, une colonne de 1,000 hommes marcha sur le quartier des riches. Toutes les vitres furent brisées dans les rues principales, les débits de vin furent pillés et mis à sac dans le faubourg de Lipnik. Un escadron de cavalerie fut lancé contre la colonne, mais celle-ci tenait tête aux cavaliers. Alors l'infanterie fut lancée contre eux, armée de fusils à magasin. Le feu dura à peine deux minutes, mais il y avait déjà 19 tués et une quarantaine de blessés. Le peuple se dispersa, en pillant les magasins sur la route de retraite.

En Allemagne, l'appel des chefs parlementaires de la démocratie socialiste a jeté le désarroi dans un mouvement qui s'annonçait si bien. En voyant que les chefs jettent des bâtons dans les roues du mouvement, les patrons se sont enhardis. Ils ont lancé des proclamations hautaines défendant de quiter le travail au 1er mai et annonçant leur intention de fermer les ateliers pour 8 ou 9 jours s'il y avait grève le jour de la fête. Les municipalités de Hambourg et d'Altone se sont empressées de défendre ce jour là toute manifestation dans la rue. Parbleu ! les Liebknelcht et Cie ne demandaient que ça !

En Angleterre, les meneurs de la démocratie sociale ont inventé, comme de raison, un compromis qui ôte à la fête de mai toute son importance. Au lieu du 1er mai, ce sera le dimanche prochain, 4 mai, que les travailleurs sont invités à se rendre en procession au Hyde-Park, — en ordre, sous la commande du trade-unionistes archi-bourgeois, Shipton, que nos délégués au congrès ouvrierde 1888 connaissent bien. On ira au Parc, évitant les grandes rues ; là, on causera huit heures, et on se dispersera aussi clandestinement que possible de peur de faire peur à un seul bourgeois ou une seule bourgeoise ! !

Démoraliser jusqu'à un mouvement spontané des travailleurs, c'est le fort des meneurs.

# LES ARRESTATIONS

Le gouvernement ayant pris la frousse, il vient de se livrer à une véritable razzia d'anarchistes. Ce sont d'arbord les compagnons Gegout et Malato qu'il vient de faire condamner à quinze mois de prison et qu'il fait emballer à la sortie de ce que l'on est convenu d'appeler un jugement. Le compagnon Bebin, qui se trouvait avec eux, a également été arrêté.

A Versailles, c'est le campagnon Merlino qu'il fait arrêter en compagnie d'un autre camarade italien.

A Paris, il existait une imprimerie tenue par des camarades où se faisait composer la *Révolte*, sous prétexte de nous ne savons quelle manigance de placards le gouvernement l'a faite saisir et déménager, en la faisant appeler clandestine par les journaux à sa solde, quoiqu'elle exista depuis six ans au moins, au vu et au su de tout le monde. Le compagnon Cabot et deux autres camarades qui se trouvaient avec lui lors de l'invasion des policiers y ont été arrêtés. Egalement le compagnon Stoïanoff, étudiant bulgare, demeurant 14, rue Berthollet, le compagnon Cuisse et une foule d'autres camarades sont également arrêtés.

Il y a longtemps que nous savons que journalistes et policiers c'est la même chose, mais l'attitude des journaux bourgeois dans cette affaire est venu nous confirmer dans cette opinion si nous en avions douté.

A Lyon, des arrestations ont eu lieu également, mais les détails nous manquent.

Louise Michel et le compagnon Tennevin ont été arrêtés sur l'ordre du parquet de Roanne.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Saint-Etienne. — Les groupes anarchistes Stéphanois ont donné, dimanche 27 courant, une grande conférence avec le concours de nos amis : Louise Michel et du compagnon Thénevin. Bien avant l'heure fixée par les affiches, 1,500 personnes se pressaient dans la salle, nous fûmes obligés de fermer les portes et de refuser plus de 500 citoyens faute de place.

Les sujets à traiter étaient les suivants : la manifestation du 1er mai et la grève générale.

Louise Michel prit la première la parole et pendant tout le temps de son discours ne fut interrompue que par les applaudissements de la salle entière. Thénevin, à son tour, dit que si les ouvriers sont fermement décidés à manifester le 1er mai, comme il est certain que le gouvernement est décidé, lui aussi, à agir, ils doivent non être pacifiques mais rendre, coup pour coup, car, dit-il, il peut suffire d'un seul coup de feu pour qu'un mouvement révolutionnaire éclate.

Passant ensuite à la grève générale, il dit que cette grève ne doit pas être une grève de bras croisés à attendre les gros sous de nos frères de travail. Le travailleur ayant tout produit, il doit prendre où il y a, sans attendre dans ses tanières que la faim le force à reprendre son collier de misère. Le compagnon Thenevin ayant ensuite demandé si quelqu'un demandait la parole soit pour la contradiction, soit pour demander quelques explications, personne ne répondit à l'invitation. La séance fut levée au cri de : Vive la Révolution sociale.

Deux autres réunions ont eu lieu le même jour : l'une, à Firminy, à une heure du soir et, quoique Mônsieur le Maire nous eût refusé à la dernière heure la salle de la Mairie, malgré qu'il nous en eût donné le reçu depuis le jeudi, la réunion eût lieu quand même dans un autre local, où plus de huit cents personnes se rendirent, et là aussi les discours des orateurs furent couverts d'applaudissements.

La deuxième eut lieu à Saint-Chamond, à six heures du soir, dans la salle du Théâtre et, quoique la pression patronale et cléricale soit ici d'une puissance énorme, 1,500 personnes se pressaient pour entendre les orateurs.

Un avocat, conservateur, ayant pris la contradiction, le compagnon Thénevin lui répondit dans un langage clair et énergique aux applaudissements de l'auditoire entier, sauf les bourgeois qui étaient présents et qui enrageaient d'entendre de pareilles vérités.

En somme bonne journée pour la Révolution sociale.

***

Saint-Quentin. — Le 23 avril, les anarchistes de Saint-Quentin ont organisé une conférence avec le concours du compagnon Lorion. La salle était comble et, malheureusement, ledit compagnon était sous le coup d'un mandat d'arrêt par la police de Roubaix. Chacun connaît l'énergique action qui s'est produite au bureau de la *Dépêche*. Le compagnon Massey a dû donc prendre la parole. Il a d'abord expliqué pourquoi le compagnon Lorion ne pouvait paraître à la conférence, et c'est alors qu'il est coupé par un tonnerre d'applaudissements, ce qui prouve que pour soulever l'agitation parmi les meurts de faim, il n'y a que la propagande anarchiste.

L'impuissance individuelle, a dit le compagnon Lorion, — arrivé pendant le discours du compagnon Massey, — n'est que cette abdication passive et instinctive laissée à l'autorité : Nécoutons que nos impulsions, a-t-il dit, frappons ce qui est vil sans nous occuper si nous faisons abnégation de notre liberté et, si je suis encore ici parmi vous, c'est que j'ai osé résister à ceux qui veulent empêcher l'humanité de s'acheminer vers la liberté, si nous attendons l'autorisation de faire la Révolution, nous attendrons toujours. Je n'ai pas le droit de commander au peuple que la Révolution doit commencer le 1er mai, mais j'ai le droit de lui dire ceci : Vous n'aurez jamais que ce que vous prendrez vous-même.

Je crois que le prestige autoritaire diminue devant la solidarité prolétarienne, elle ne sait plus ce qu'il faut faire quand elle voit un agitateur — traqué de tous côtes, venir sur une tribune à leur nez, à leur barbe et leur glisser des mains comme un fer chaud.

***

Roubaix. — La copie contenant les renseignements que nous avions reçus de Roubaix au sujet de la manifestation qui a eu lieu, ayant été saisie à l'imprimerie, nous ne pouvons compléter les renseignements donnés dans notre dernier numéro. Une lettre d'un camarade nous dit seulement, qu'il y avait plus de 40,000 personnes.

A la suite de cette manifestation, une feuille policière de Lille, ayant avancé que les anarchistes n'étaient que des provocateurs, un certain

nombre se sont rendus au bureau de ce canard et ont administré une volée au rédacteur qu'ils y ont trouvé. Deux campagnons arrêtés ont attrapé l'un six mois et l'autre deux mois.

***

TRELAZÉ. — Nous avons profité du passage du compagnon Brunet, pour organiser au centre des Ardoisières, une réunion publique, le samedi 26 avril. Cette réunion a été convoquée par les moyens particuliers aux carriers; une ardoise portant le lieu, la date, et l'objet de la réunion circule rapidement de butte en butte, de chantiers en chantiers, et en moins de deux heures, chacun sait de quoi il retourne. L'ordre du jour portait : *La Manifestation du 1er mai, et la grève générale*; à l'heure indiquée, le local de la chambre syndicale était bondé, 150 personnes stationnaient aux abords n'ayant pu prendre place à l'intérieur; on ouvre portes et fenêtres pour ne rien perdre de ce qui va être dit.

Le camarade Brunet prend la parole et après avoir fait le procès de la société actuelle, aborde l'idéal rêvé par les socialistes autoritaires, et c'est sans peine et avec un réel talent qu'il réfute et réduit à néant les sophismes de ces pseudo-socialistes. Parlant ensuite de la manifestation mijotée par les chefs de la bande, il démontre clairement l'inanité et l'inocuité de la démarche auprès des pouvoirs publics; c'est reconnaître le pouvoir que de lui demander quelque chose, dit-il, et borner ses aspirations à une diminution de labeur quotidien, c'est consacrer le salariat; or, ce que nous voulons tous, c'est la liberté, c'est l'égalité, plus d'exploiteurs et aussi plus d'exploités se faisant bêtement les entreteneurs des bourgeois et dirigeants. Cette partie de son discours a été couverte d'applaudissements frénétiques. Après avoir donné une idée de ce que doit être la société future, le compagnon Brunet préconise la grève générale avec toutes ses conséquences.

Le camarade Ménard prend alors le parole, et succinctement décrit la situation faite aux carriers; puis, il passe en revue tout ce qui a été tenté jusqu'à ce jour pour nous sortir du pétrin : les moyens pacifiques, dit-il, ont été usés jusqu'à la corde; la République sur laquelle on avait tant compté, s'est montrée pour nous, aussi sinon plus marâtre que les monarchies qui l'ont précédée, la situation est partout tendue, et les monarchies voisines n'ont rien à nous envier; il exprime l'espoir que la prochaine révolution sera la dernière.

Le camarade s'étant retiré de la tribune, il y bondit de nouveau. « Veut-on, dit-il, un exemple de l'ignominie de nos dirigeants et possédants, en voici un: Les ouvriers et ouvrières de la fabrique d'allumettes, fabrique de l'Etat, sont jetés sur le pavé s'ils ont dépassé l'âge de 05 ans, peu importe les services qu'ils ont rendus, et il en est qui y travaillent depuis trente ans; l'Etat, par la bouche du nouveau directeur, répond aux plaintes de ces pauvres gens: « Faites-vous servir des rentes par la compagnie. » Eh bien! l'Etat, c'est Constans, Rouvier et consorts, et Rouvier, Constans et consorts sont les anciens possesseurs du monopole des allumettes. Trouvez vous la mesure assez comble?»

Oui, oui, de toutes parts.

Malgré les invitations réitérées, aucune contradiction n'ayant été émise, le camarade Brunet fait l'interrogation suivante :

Mais vous êtes donc tous anarchistes, que vous ne présentiez aucune objection?

Oui, tous ou à peu près, lui fut-il répondu.

Alors, un autre compagnon prend la parole, et en style peinardier, indique publiquement les moyens révolutionnaires; rien ne l'arrête : l'incendie, le vol, le meurtre, l'inondation sont indiqués par lui. Inutile d'ajouter, qu'à côté des rires qu'a suscité son langage, sont venus se joindre de fréquents applaudissements.

Le lendemain, une fête familiale réunissait la plupart des compagnes et compagnons, les chants et poésies allèrent leur train; et c'est avec l'intention bien arrêtée de recommencer plus souvent ces réunions que chacun s'est quitté.

## Italie

TURIN. — La situation en Italie se fait de plus en plus accentuée. La misère qui sévit d'un bout à l'autre de la péninsule est à son état aigu. A Rome, comme à Naples, à Turin comme à Milan, Venise, Gênes, Bologne, dans la Sardaigne, la Sicile, dans les campagnes, partout enfin, des milliers et des milliers d'ouvriers et de paysans, chôment pour manque de travail.

Pour venir en aide à tous ces affamés, dans toutes les villes on a organisé des promenades de bienfaisance pour recevoir des secours en denrées alimentaires et en argent.

Ces promenades, *autorisées et protégées* (sinon organisées) *par les autorités publiques* se font au moyen de chars enguirlandés et pavoisés, avec des grands placards invitant à l'aumône. Des musiques précèdent les chars, en jouant des airs gais, mais qui, en cette circonstance, vous font l'effet de marches funèbres. Des ouvriers secouent des troncs au nez des passants pour leur soutirer *les gros sous* comme de simples mendiants.

En un mot c'est la mendicité officiellement permise, et partant, l'aveu tacite de l'impuissance de l'autorité à régler le travail et à garantir l'existence des ouvriers.

Malgré la charité publique et les quelques centaines de francs votés par le gouvernement et les différentes municipalités le nombre des affamés augmente tous les jours, par la fermeture et le renvoi des ouvriers des ateliers.

Un sourd bourdonnement se fait entendre parmi cette foule de misérables, et des faits partiels de pillage ne manquent pas de se produire avec une progression encourageante, bien que la presse bourgeoise, de parti pris, ça ce comprend, se garde bien d'en parler.

A Turin par exemple, la semaine passée plusieurs boutiques ont été dévalisées. Un camion de la boulangerie Airoldi chargé de près de 600 kilog. de pain, a été complètement pillé samedi matin (20) par des ouvriers sans travail. Cette boulangerie fait maintenant escorter ses camions par des gendarmes à cheval. Le service de la subsistance militaire qui se faisait par des piou-piou non armés, est escorté maintenant par des pelotons de soldats armés.

Depuis une quinzaine de jours, une partie de la garnison est *consignée arme au pied* dans les casernes, de crainte d'un soulèvement populaire. Même on dit, que dans la caserne de la Tcernaia, il y a eu ces jours derniers une espèce de soulèvement des soldats fatigués du surcroit de service qu'on leur impose.

Chaque jour un assez grand nombre d'ouvriers sans travail sont rapatriés par la Questura (Préfecture de Police). Jusqu'à hier le nombre en était de 400 à peu près. Mais que voulez-vous que fassent dans leurs pays tous ces gens-là? Crever la misère là-bas, ou dans les villes ça leur est égal. Avec la différence que dans les grandes villes on a toujours l'espoir d'avoir du *nouveau*. Et au fait ils restent quelques jours dans leur pays et puis retournent dans les villes.

Continuellement les compagnons un peu connus sont embêtés par la Questura, qui, à chaque instant, les fait mander devant le commissaire, pour s'entendre répéter les mêmes admonestations.

Mais la crainte plus sérieuse, est pour le 1er mai, qu'on a choisi pour une grande manifestation des affamés. L'affolement de la bourgeoisie est à son comble et le mot socialisme est sur toutes les bouches, même des plus indifférents et ignorants de la question sociale.

Si les ouvriers savaient choisir le bon moment, il suffirait d'une bonne poussée pour voir dégringoler *baracca* et *burattini* (baraque et marionnettes) ensemble.

Pour finir voici un petit tableau de ce que dépense l'Italie en moyenne pour chaque habitant :

| | |
|---|---|
| Pour l'agriculture, industrie et commerce | » 53 |
| Pour l'instruction publique | 1 38 |
| Pour la guerre | 14 15 |

Ces chiffres sont officiels.

L'Italie compte près de 17 millions d'analphabets.

Tirons l'échelle.

## Russie

Nous avions raison de dire que le fouet est l'idéal d'Alexandre III. Fouetter, fouetter partout, comme du temps du servage, — c'est son adage. Il a fait réintroduire à tous les postes de police l'ancien usage que quelqu'un peut être fouetté, sans décision de tribunal, comme mesure correctionnelle. On a même introduit pour cela un siège spécial auquel le public a donné le nom « d'Alexandrovka ». L'autre jour, par excès de zèle, les policiers de Moscou ont fouetté un étudiant et un substitut d'avocat! Et les « libéraux » ne disent rien! Puisque Mme Tsebrikova a parlé pour eux, ils peuvent se bourrer de dîners recherchés et ronfler.

Quant à Mme Tsebrikova elle a été exilée pour trois ans, à Vologda — une des plus misérables villes du Nord-Est de la Russie. Après trois ans, son « affaire » sera « revisée ». Elle sera peut être libérée, peut être réintégrée pour trois ans encore, et ainsi de suite — jusqu'à la révolution.

Des nouvelles plus détaillées nous parviennent concernant l'émeute de Ryazan. Le nouveau « chef de district » (aussi une Alexandrovka), du nom de Mordvinoff, s'était mis à fouetter les paysans à droite et à gauche. Un jour, dans un village, il donna l'ordre de fouetter, on ne sait trop pourquoi, les « anciens » (les vieux) du village. Alors, le village se souleva. On saisit Merdvinoff, on l'étala sur la place publique et les rudes bras paysans le fouettèrent à leur tour. Là-dessus, envoi de la troupe, exécution militaire et le reste.

Des révoltes du même genre et pour la même cause, ont eu lieu dans les cinq autres provinces, où l'on a introduit les nouveaux chefs-fouetteurs.

## Ecosse

Le feu a été mis à la forêt de chasse de D. Cameron, dans le comté d'Inverness. Samedi soir passé, elle flambait en trois endroits et on n'a réussi à arrêter le feu, que dans la matinée de dimanche. Les dégâts sont très grands.

## Brésil

SAN-PAULO. — Un groupe de camarades vient de se former dans cette localité, et s'est réuni pour commémorer le 18 mars. Les camarades d'Europe qui veulent correspondre avec le nouveau groupe, peuvent s'adresser au compagnon Antonio Dias, rua D. Maria Domitilla, 19.

***

PORTO ALÈGRE. — Nous recevons également de ce dernier point, une lettre du docteur Giovanni Rossi, qui nous annonce qu'ils sont partis là-bas une douzaine de camarades italiens et espagnols, en vue de former une colonie expérimentale anarchiste, et, quand cela sera possible, venir en aide à la propagande.

Les camarades qui veulent correspondre ou venir en aide au nouveau groupe, peuvent écrire au nom du compagnon Rossi, à Porto Alègre, Rio Grand do Sul, Brésil.

## Autriche

Il doit sans doute intéresser nos camarades de savoir ce que les socialistes légalitaires pensent de l'agitation du 1er mai. Nous prenons donc quelques passages de la *Wiener Arbeiter Zeitung* qui n'ont pas besoin de commentaires :

..... Les excès de ces deux jours nous ont bien montré ce qui est à éviter. Chaque travailleur devra, pour ainsi dire, porter en soi-même un sergot; et nous sommes convaincus que la connaissance et l'enthousiasme de nos camarades seront les meilleures *autorités pour la sûreté publique* et rendrons les autres superflues. Ces deux qualités donneront aux camarades la *force d'empêcher* ce qui pourrait avoir la moindre tendance à la transgression; et évitant toute provocation de n'importe quel côté qu'elles viennent, ils rendront le 1er mai une date historique.

## Australie

A Sydney, Henri Georges a trouvé des épines, malgré son voyage triomphant et ses conférences auxquelles assistaient 5 à 6,000 personnes. En effet, quelque membre de la Ligue socialiste de Sydney a eu l'idée de l'inviter à une conférence contradictoire, ce qu'il s'est empressé de refuser.

Un nouvel organe socialiste paraît à Brisbane Queensland, dont l'adresse est : *Worker* (le travailleur). Il tire déjà à 14 mille! Le premier numéro du journal porte un scheme d'organisation, qui n'a pas beaucoup d'adhérents, mais autour de laquelle on espère réunir la masse du prolétariat australien.

### Espagne

Un grand meeting a eu lieu le 21 avril, à Valence, pour protester contre les atrocités du gouvernement russe. Le meeting, qui était très enthousiaste, a voté par acclamation une expression de sympathie des travailleurs espagnols avec les exilés russes en Sibérie. Une démonstration pour le 1er mai a été votée au même meeting.

Le lendemain, l'ambassadeur russe portait plainte au gouvernement espagnol. Nos braves amis anarchistes sont poursuivis.

***

On nous assure que le mouvement du 1er mai va être imposant en Espagne. Les anarchistes espagnols ont fait leur possible pour donner à cette démonstration le caractère digne de liberté que l'on prends et non d'aumône réclamée qui seul peut lui faire rendre de bons fruits. Barcelone, Sabadell, Tarrasa, Rubi, Manlleu, Roda, San-Hipolito, Nich, S Vicente, Ripoll, S. Feliu de Guixol, Palamos, Palafrugell, Llagostera, Sallent, Valence, Alcoy, Concentagna, Antequera, Granada, Malaga et Jaen, et d'autres localités moins importantes ont accueilli avec enthousiasme l'idée d'une grève générale, et nous espérons que, malgré les efforts des autoritaires pour faire échouer ce mouvement, il aura des conséquences que personne aujourd'hui ne peut prévoir.

### États-Unis

On sait que le Hérald, dans le but de s'assurer de l'exactitude des bruits qui couraient depuis fort longtemps sur la partialité avec laquelle les prisonniers étaient traité dans la prison de Ludlow street. New-York, a fait emprisonner un de ses reporters, sous un prétexte quelconque, et que celui-ci a pu mener joyeuse vie, pendant tout le temps de son incarcération, et se faire conduire au théâtre ou ailleurs par le directeur même de la prison et le député shérif Mac Conigal, moyennant des sommes variant entre £ 20 et £ 40, tandis que les autres détenus, qui étaient sans ressources, étaient odieusement traités, mal nourris et logés dans des cellules d'une malpropreté repoussante.

## BIBLIOGRAPHIE

*Biribi*, par Georges Darien, Savine, éditeur, rue des Pyramides, 12. — Encore un coup de bélier contre le militarisme, un réquisitoire de plus contre ce minotaure qui dévore la jeunesse prolétarienne, avachit les plus braves, contamine les plus sains.

Dans les livres dont nous avons parlé précédemment, les auteurs ont démontré les dégoûts qu'avaient à subir sous le joug de la discipline ceux dont l'intelligence ne se paie pas des sophismes de devoir, de patrie, mis en avant par les bourgeois pour justifier cette institution épouvantable : l'armée. — Dans *Biribi*, M. G. Darien nous démontre comment on y brise les caractères indépendants, comment on torture ceux qui, soucieux de leur dignité se révoltent contre les infamies dont ils sont victimes.

Tout le livre est un long cri de haine contre l'oppression horrible des compagnies de discipline, et la conviction du lecteur, en fermant le livre, est que l'auteur, raconte là-dedans son histoire, il a dû subir les vexations, les atrocités qu'il raconte, a dû endurer les souffrances qu'il décrit, râler sous le joug de fer des bourreaux dont il esquisse les portraits, pleurer les larmes de rages, qu'il vous semble voir couler de chaque page.

Ce militarisme, école de servitude, machine à broyer les cœurs et les intelligences, que de haine il a accumulées contre lui, et que le préjugé du patriotisme empêchait d'oser se faire jour ; le dégoût est donc enfin plus fort que le préjugé, il est enfin arrivé le moment où son intensité est telle qu'il force à regarder de près l'étiquette dont on le couvre, à en reconnaître l'inanité, et à se traduire en pamphlets sanglants qui en amènent d'autres, et encouragent tous ceux qui en ont souffert, à venir porter leurs souffrances au grand tribunal de la critique publique.

Certes, ceux qui n'ont pas passé par les étamines de la discipline ont du mal à croire à la véracité de ces récits, mais il suffit d'avoir passé quelques mois dans une caserne, d'avoir vu envoyer en conl'influence des gradés, d'avoir vu subi seil un camarade de chambrée, pour une malheureuse réplique, attirée bien souvent par la petitesse et la mesquinerie d'un chien de garde plein de zèle, pour comprendre que les faits racontés ne sont pas exagérés.

Nous ne savons si M. Darien est passé par les situations qu'il nous raconte, mais si cela n'est pas, c'est avec un véritable talent qu'il a su nous donner l'illusion d'une histoire vécue.

## Convocation

*Le Réveil du XVe groupe anarchiste.* — Réunion samedi, salle Roques, 72, boulevard de Grenelle.

## PETITE CORRESPONDANCE

T. à Trélazé. — Darnaud à Foix, pas besoin d'autre indication.

Aux amis qui se sont plaint de la suppression de l'envoi du journal. — En plus des raisons données, nous avons encore celle-ci, c'est que, ne recevant pas de lettres après les avertissements envoyés, nous ne savons si c'est par indifférence ou quelle autre raison. La suppression de l'envoi force les camarades à donner de leurs nouvelles.

Camarades de Choisy-le-Roi. — Passez à la maison pour prendre une collection pour la tombola de la Caisse des Ecoles.

M. à Toulouse. — Je ne connais rien que la photographie du « Triomphe de l'ordre » de Picchio, mais j'ignore par qui ça été édité.

B. à Toulon. — Quelles brochures ?

Un troubade. — Donner des conseils dans ce cas, c'est bien scabreux ; nous estimons que là-dedans chacun doit agir selon ce qui lui semble le mieux sans prendre de conseil. Voici l'adresse demandée : Pintelon, 15, impasse du Sureau, Bruxelles. — Voyez aussi notre dernier numéro.

S. à Agen. — Envoyons les deux brochures, le reste est épuisé.

L. M. à Agen. — Il se prépare une nouvelle édition des « Paroles d'un révolté », elle sera annoncée dans le journal.

C. M. à Niort. — La « Revue » en question n'est pas parue.

D. à Puiseut. — L'abonnement reçu finit avec ce numéro.

E. à Fontenay. — Ça va très bien.

D. à Beauvais. — Bien.

Le camarade qui envoie le journal à Devaux, à Lunay, est prévenu que ce qui ci le refuse.

J. à Carcassonne. — J'ai fait faire la commission à D.

M. à Nîmes. — « Théologie » ainsi que « Dieu et l'Etat », épuisés.

M. à Angers. — M. à Armentières. — M. à Flémalle. — M. à St Quentin. — L. à Nancy. — B. à Limoges. — P. à Verviers. — B. à Azay. — C. H. à Cette. — M. à Faenza. — M. à Toulouse. — D. à Blanzy. — J. C. à La Bastide. — M. à Pamiers. — M. à Lyon. — S. V. à Gauges. — J. à Carcassonne. — T. à Trélazé. — N. B. à Bucharest. — Ougrès. — T. à Tenez. — B. à Toulon. Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 1857,75.

Un troubade 0,30. — M. à la Nouvière 1 fr. — Boufarik 1 fr. 50. — S. à New-York 2 fr. 50. — Vente de vieux timbres 0 70. — D. à Puisent. — Gressot 0,50.

Total à ce jour 1844,70.

## SOUSCRIPTION

### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 458 fr. 15.

S. à New-York 2 fr. 50. — V. et K. à Trélazé 0,50. — Octave Mirbeau 10 fr.

Total à ce jour : 471 fr. 15.

Les camarades ayant envoyé de l'argent et dont la souscription ne figure pas dans la liste de ce numéro, sont priés de nous en rappeler le montant.

## JOURNAUX ANARCHISTES

EN COURS DE PUBLICATION

**De langue française :**

*Le Père Peinard*, 120, rue Lafayette, à Paris.
*L'Attaque*, 120, rue Lafayette, à Paris.

**De langue norwégienne :**

*Feidraheimen*, à Tynsett.

**De langue allemande :**

*Freiheit*, 167, William Street, à New-York (Etats-Unis).
*Die Automonie*, 96, Wardour Street, Soho square, à London W. (Angleterre).
*Der Anarchist*, 719, S. 2th, street Saint-Louis (Mo (Etats-Unis).

**De langue hébraïque :**

*The Worker's friend*, 40, Berner Street Commercial road, à London E. (Angleterre).

**De langue anglaise :**

*Freedom*, Cancel Street, Merrow Street, Walworth, à Londres S. E.
*The Australian Radical* au local de *The Australian socialist league*, 533, Georges street, Sidney N. S. W. (Autralie).

**De langue portugaise :**

*A Revolta*, Troades dos Guindais, 32, à Porto.
*Revolução Social*, rua de S. Sebastiao, 10, Andar, à Porto (Portugal).

**De langue hollandaise :**

*Anarchist*, hoefkade 165bis S'gravenhage, à la Haye (Hollande).

**De langue espagnole :**

*El Productor*, 2 San Olegario, I, à Barcelone (Espagne).
*La Revolução Social*, Magallanes 53, Barcelone.

On nous signale un journal tchèque qui sera publié clandestinement sous le nom de la *Revanche* ou la *Vengeance*.

Prière aux camarades de nous signaler les lacunes que nous pourrions avoir faites. — Bien entendu au point exclusivement anarchiste.

## En vente *au bureau de LA RÉVOLTE*

| | |
|---|---|
| *L'Internationale* (Malon) | » fr. 25 |
| *Mémoires de la Fédération Jurassienne* | 2 » |
| *En Espagne* | » 50 |
| *Mendiants et Vagabonds* (Darnaud) | » 25 |
| *VIe Congrès de l'Internationale* | » 50 |
| *Procès de l'Avant-Garde* (Brousse) | » 50 |
| *Les Préjugés et l'Anarchie* (Guy) | 1 » |
| *La Société au Lendemain de la Révolution* | » 75 |
| *Supplément littéraire de la Révolte*, collection complète | 3 » |
| *Le Salariat* | » 10 |
| *Esprit de Révolte* | » 05 |
| *Anarchie dans l'évolution socialiste* | » 10 |
| *Une Révolte à Foix* | » 25 |
| *Aux Jeunes Gens* | » 10 |
| *La Prise de Possession* (Louise Michel) | » 25 |
| *Richesse et Misère* | » 10 |
| *Les Prisons* | » 10 |
| *Entre Paysans* | » 10 |
| *La Loi et l'Autorité* | » 05 |
| *Causerie* (Darnaud) | » 05 |

## LA RÉVOLTE

**Est en vente dans toutes les Librairies**

## DE PARIS

*Pour la vente en gros s'adresser :*

**11 — RUE DU CROISSANT — 11**

Prière aux camarades de demander le journal dans les kiosques et chez les libraires, et d'informer ceux, chez lesquels ils ne le trouveront pas, qu'ils peuvent le réclamer aux porteurs du *Petit Parisien*.

*Le Gérant* : J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 34 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 10 AU 16 MAI 1890.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . — 3 50
Trois Mois . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LES LEÇONS DU 1er MAI

Nous pouvons nous réjouir de ce qui est arrivé le 1er mai, parce que cela a démontré que la révolution bouillonne déjà dans toute l'Europe, que le sentiment de la solidarité internationale est déjà un fait acquis parmi les masses prolétariennes et qu'il est désormais certain qu'une initiative prise intelligemment sur une question qui intéresse tous les ouvriers, trouvera partout un écho sympathique et pourra amener à une action simultanée dans les différents pays et conséquemment à la victoire.

Mais nous ne pouvons vraiment pas être fiers pour notre conduite dans cette journée si importante.

Les gouvernements qui s'épouvantent très facilement des mots, et ont une tendance à attribuer tout grand courant populaire à l'œuvre de quelques personnalités, craignent beaucoup les anarchistes, mais en réalité nous nous sommes montrés absolument nuls comme parti d'action. Nous n'avons rien fait et, ce qui est pire, nous avons montré que nous n'aurions rien pu, rien su faire, même si les évènements auraient été beaucoup plus importants.

Nous pourrions généraliser nos critiques, puisque presque partout nos amis ont montré la même impuissance à comprendre les évènements et à agir sur leur marche ; presque partout ils se sont fait surprendre et ils ont montré le manque absolu de toute préparation.

Cependant, puisque nous écrivons de Paris et puisque tout le monde, dans les moments critiques, a l'œil sur Paris et est très enclin à accepter l'initiative et l'exemple de Paris, c'est de Paris que nous parlerons spécialement.

Mais avant tout, nous tenons à déclarer que ce n'est pas certainement dans un esprit d'hostilité envers les anarchistes que nous nous proposons de dire quelques vérités plus ou moins dures. Nous sommes aussi anarchistes que n'importe qui, et nous avons d'autre part autant de fautes à nous reprocher que n'importe qui. Nos critiques sont donc des critiques que nous faisons à nous-mêmes et à nos amis ; sont des aveux et des promesses. Nous nous passerions volontiers de cette corvée, si nous ne pensions qu'il soit nécessaire de provoquer, comme nous pouvons, un mouvement d'idées et de sentiments qui puisse rehausser le parti à la hauteur de sa mission.

Nous croyons, aujourd'hui que les différents partis socialistes, autoritaires et légalitaires, enrégimentés à la suite des chefs traîtres ou incapables, s'embourgeoisent de jour en jour, s'aplatissent devant le gouvernement et se maintiennent disposés à se contenter de piètres réformes, les anarchistes sont les seuls qui tiennent haut le drapeau socialiste ; et le sort de la révolution dépend beaucoup de leur conduite. Si le parti anarchiste sombrait dans la corruption commune, s'il perdait cet esprit de révolte qui le caractérise, ce culte de l'idéal qui forme sa noblesse, sa puissance d'expansion, ou si d'autre part il devenait un parti de discuteurs et de sophistes, qui ne sachent pas comprendre la vie réelle et agir sur elle... la révolution arriverait peut-être même, puisque l'évolution économique et la cécité des classes dirigeantes l'amènent, mais ce serait une révolution faite par les masses qui n'ont pas une idée claire du but qu'elles veulent atteindre et conséquemment exploitée tout de suite par des politiqueurs et des nouveaux dirigeants. C'est pour cela que nous croyons urgent que le parti anarchiste fasse un examen rigoureux de soi-même et tâche de se corriger des défauts qui le rendent impuissant, avant que les évènements nous surprennent et nous mettent hors de combat avant d'avoir combattu. C'est pour cela que nous dirons sans égard tout le mal que nous croyons voir parmi nous et si cela fera rire pour un moment nos ennemis, tant pis .. cela vaut mieux que de les faire rire le jour où l'on se tapera pour de bon. Mais revenons au 1er mai.

On s'attendait pour ce jour-là à une grande manifestation dans la rue : on sentait qu'elle n'aurait pas été une manifestation pacifique, ou du moins les révolutionnaires, les anarchistes ne voulaient pas qu'elle le soit. On aurait donc dû se préparer à pousser cette masse à la révolte, on aurait dû penser d'avance à se pourvoir de moyens d'attaque et de défense, à avoir un plan d'action quelconque, se partager méthodiquement la besogne entre compagnons, etc. — Rien de tout cela. D'un côté nous nous sommes évertués à démontrer l'inutilité d'une loi de huit heures, ce qui est très bien certainement au point de vue général, mais qui ne nous paraît pas bien opportun, fait à la veille de la manifestation, puisque cela revenait dans ce moment-là, à inviter les ouvriers à ne pas manifester, tandis que nous avions besoin qu'il y ait le plus de monde possible dans la rue. D'un autre côté nous avons invité les amis et les malheureux à laisser manifester tranquillement les pétitionneurs et à profiter des préoccupations du gouvernement pour aller dans quelques coins reculés de Paris, piller tranquillement quelques magasins. Cela, dans les circonstances, nous paraît tout-à-fait anti-révolutionnaire. Nous sommes tout-à-fait partisans de l'expropriation contre les bourgeois, c'est-à-dire de la prise de possession suivie par la distribution immédiate. Cela exerce l'esprit de révolte et propage l'idée que la révolution doit être l'expropriation ; cela peut servir à faire de la propagande et à se procurer les moyens dont on manque pour la propagande et pour l'action. Mais pour faire cela il ne faut pas un 1er mai. Quand on a du cœur au ventre, on peut le faire toutes les fois qu'on le croit utile, puisque il y a toujours des endroits et même des villes entières où la police et les soldats ne sont pas en force ou manquent complètement.

Mais les jours dans lesquels le peuple est dans la rue, il faut être avec le peuple, puisque c'est avec le peuple qu'on fait les révolutions ; les jours où il y a des coups à risquer, il faut que les révolutionnaires soient où on risque des coups, et pas où on prend des paletots, parce que la révolution ne se fait pas sans se battre et ne réussit pas si elle n'est pas une œuvre de dévouement.

Mais enfin, si au moins on avait pillé ! On s'est contenté de le crier bien fort, pour que la police soit mise en éveil... et c'est tout.

Passons.

La manifestation ne se fit pas, parce que les possibilistes ne voulurent pas créer des embarras au gouvernement, et les marxistes eurent peur des responsabilités et ne voulurent pas compromettre les candidatures futures — et cela paraît justifier les anarchistes de n'avoir rien fait. Avant tout, il nous paraît bien humiliant pour nous de ne pas pouvoir provoquer une manifestation par nous-mêmes et devoir dépendre pour cela de la bonne volonté des légalitaires, qui n'ont de volonté que quand il s'agit de se faire nommer députés. Nous devrions avoir une action directe sur les masses, et nous l'aurions, si nous vivions avec elles, si nous leur faisions une propagande, claire, simple, terre-à-terre, si l'on veut, au lieu de nous donner l'air de philosophes, de vouloir à tout coup épater notre monde et de rester entre nous à discuter des chinoiseries, à faire les braves en disant des choses terribles... que nous ne faisons pas. Mais si la manifestation avait eu lieu, qu'est-ce que nous aurions pu faire dans l'état de désorganisation, de pulvérisation dans lequel nous nous trouvons — avec l'idée propagée par des faux frères, acceptée par des irréfléchis, tolérée avec une coupable indulgence par la masse des compagnons, *qu'on n'est pas obligé de tenir ses engagements ;* avec les mouchards et les personnes suspectes que nous laissons nonchalamment s'installer parmi nous ?

On aurait pu, à l'insu de l'autorité, mener une partie des manifestants avec le gros des forces anarchistes, dans un des hauts quartiers de Paris, où il n'y avait pas de soldats, s'y barricader, en défendre l'accès avec les moyens nouveaux que la science et l'industrie mettent à notre disposition et au moins rester pour quelques jours ou pour quelques heures maîtres du quartier, ce qui aurait toujours permis de commencer l'expropriation et de faire voir à la masse, par les faits, ce que la révolution triomphante lui rapporterait. Et même sans la manifestation, si les quelques milliers d'anarchistes qu'il y a à Paris, voulaient agir sérieusement et étaient liés ensemble, ils pouvaient, en profitant de la circonstance que les forces du gouvernement étaient concentrées dans le voisinage

de la Seine, et que le public s'attendait à quelque chose de sérieux pour ce jour-là, s'emparer d'une partie de Paris et faire comme nous avons dit.

Imaginez-vous l'effet qu'aurait fait en France et à l'étranger la nouvelle que Paris était insurgé, que les anarchistes étaient maîtres de Montmartre ou de Belleville?

Avec l'état actuel des esprits en Europe, cela seulement aurait amené l'insurrection dans maintes villes et villages.

Mais comment faire cela, si on ne s'est pas entendu d'avance, si on n'a pas préparé les moyens, si on n'a pas réussi à cacher à la police ses projets et les hommes, dont l'arrestation préalable compromettrait la réussite des plans?

Les parisiens ne vont pas s'imaginer qu'ils se trouveront une autre fois, comme en 71, en possession de canons et fusils, avec la garde-nationale organisée et exaspérée et un gouvernement désorganisé par la défaite et affaibli par la honte. Désormais, s'ils veulent la Révolution, il faut qu'ils s'y prépent.

---

Enfin le 1er mai aurait dû nous convaincre que, quoique nous portions en nous-mêmes l'avenir, parce que nous défendons la vérité, quoique nous soyons en réalité les seuls représentants de l'idée libertaire et socialiste, parce que nous sommes les seuls qui n'avons pas trahi et n'avons pas transigé, comme parti d'action, nous sommes complètement impuissants.

Dans de prochains articles nous étudierons les causes de cette situation et nous discuterons les remèdes qu'on peut y apporter.

---

Les camarades s'étonneront de ne pas trouver dans ce numéro le récit des événements graves qui se sont produits dans le Nord et en Espagne. Nous n'avons encore à ce sujet que les renseignements publiés dans les journaux bourgeois et que nos camarades ont certainement lu. Dans le prochaine numéro nous raconterons les soulèvements qui font sentir l'approche de la Révolution.

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Nous lisons dans le *Petit Journal* portant la date du 1er mai le manifeste suivant :

Soldats !

Le 1er mai, les ouvriers descendront dans la rue demander qu'on mette un terme à leur misère. Ces ouvriers, vous le savez, sont vos parents, vos frères, vos amis. Leurs souffrances, vous les avez éprouvées avant d'entrer à la caserne; vous les éprouverez encore lorsque votre corvée sera terminée. Le sort dont ils se plaignent amèrement — le chômage, la misère — vous attend, vous aussi, lorsque vous déposillerez votre uniforme et rentrerez au foyer paternel. Leurs ennemis — les capitalistes, les bureaucrates, les politiciens — sont les vôtres, vous connaissez les moyens auxquels ils ont recours pour s'enrichir, l'horrible exploitation à laquelle ils soumettent les plus frêles créatures, leurs tripotages et leur soif inassouvissable d'or et de pouvoir. Ce sont eux qui font la loi ; eux qui la font administrer de la façon la plus inique; eux qui occupent les hautes places de l'État; eux qui vous courbent sous le joug de la plus brutale discipline, — vous, les enfants du Peuple, vous, fleur de la jeunesse de votre classe, — pour vous lancer à un commandement contre les vieillards, les femmes et les enfants venant réclamer le pain quotidien.

Tout a été fait pour éviter la lutte : notre patience dure depuis des siècles; mais les exploiteurs sont sans pitié pour nos larmes et nos angoisses; ils comptent sur vous; c'est vous qui devez les défendre; c'est de vos baïonnettes que doit couler le sang du pauvre; c'est vos coups qui doivent raidir femmes, vieillards et enfants; c'est par la crosse de vos fusils qu'on veut écraser les droits du peuple.

Vos chefs chercheront par tous les moyens à vous exciter contre nous. Ils nous représenteront comme des brigands ou des égarés. Ils s'efforceront de vous griser avec de grands mots; peut-être au dernier moment distribueront-ils dans les chambrées de l'eau-de-vie pour vous rendre furieux et vous faire enfoncer sans remords vos baïonnettes dans nos poitrines fraternelles.

Soldats, au nom de la justice et de l'humanité, au nom de vos parents auxquels on vous a arrachés, au nom de ce que vous avez été et de ce que vous serez encore, *ne tirez pas sur vos frères; au moment décisif, levez la crosse en l'air.*

Soldats, c'est vous qui déciderez par votre conduite de notre existence et de notre avenir. Si le peuple est écrasé, si ses efforts sont noyés dans le sang, si sa délivrance est encore une fois ajournée, si demain l'ouvrier reprend le collier de l'esclavage et s'il meurt de misère, la faute en sera à vous. Ce sera vous que maudiront les mères auxquelles on aura tué leurs enfants. Ce sera par vous que des milliers de jeunes filles seront poussées à se prostituer pour vivre. Ce sera sur vous que tombera la responsabilité des années d'esclavage que devra encore endurer le travailleur.

Vous êtes armés, et vous avez dans vos mains votre avenir et le nôtre. Vous n'avez qu'à écouter la voix du sang pour devenir les bienfaiteurs de l'humanité. Si, au lieu d'écouter la voix de la nature, vous écoutez celle de vos officiers, — de ces bourgeois qui vous brutalisent tous les jours et vous traitent en chair à canon, — vous serez traîtres à votre classe et à vous-mêmes.

Souvenez vous de cela, et soyez braves, soyez hommes. *Tirez contre ceux qui vous commanderont de tirer sur le peuple*

La révolution qui va éclater sera la délivrance pour vous et pour les travailleurs. La société de demain ne reconnaîtra plus d'esclaves de la caserne, plus d'esclaves de l'usine, plus d'exploités, plus de maîtres. Elle ne reconnaîtra, d'un bout du monde à l'autre, que des frères.

Soldats! le 1er mai deux ennemis se trouveront en face :

Nous les travailleurs, las de souffrir et cherchant à améliorer notre sort ;

Les exploiteurs, enrichis de millions extorqués au Peuple et voulant prolonger nos misères. Si vous prenez parti pour nous, nous serons les plus forts et certainement nous aurons la victoire.

Si vous préférez servir nos tyrans communs, venez, égorgez-nous, avec nos femmes et nos enfants, venez massacrer les vieillards qui, espérant de votre attitude sympathique, exposeront à vos baïonnettes leurs frêles poitrines...

Non! non! non! Vous prendrez parti pour vos frères; et le 1er mai 1890, soldats et travailleurs ensemble chanteront la *Marseillaise des Prolétaires*, saluant l'aube de l'émancipation humaine.

---

Tous les membres de phrase que nous reproduisons ici en italiques sont aussi soulignés dans le document original.

***

Lyon. — Quelques jours avant le 1er Mai, on a commencé à arrêter une quinzaine de camarades des plus militants, ensuite on a perquisitionné, opéré encore une arrestation, celle du compagnon Cadeau. Une perquisition opérée à son domicile amena la découverte de matières devant servir à la fabrication de produits explosibles; le parquet continua ses recherches, et les dénonciations d'un nouveau Vadier, amenèrent à perquisitionner dans le grenier d'un autre camarade où on trouva d'autres produits.

Le compagnon Cadeau qui au cours de ses expériences s'était horriblement brulé la figure, avait été obligé de sortir ainsi, pour se faire soigner et avait été vu la figure ensanglantée; de là son arrestation. Emoi parmi les journeaux policiers qui ne cessent de baver toutes leurs ordures contre nous et spécialement contre Cadeau.

***

## PROCÈS DE L'ATTAQUE

Après les bagatelles d'usage Gégout déclare qu'il ne veut se défendre qu'en présence de ses camarades :

— Je fournirai des explications tout à l'heure, a-t-il déclaré; mais je demande que les portes du Palais ne soient pas fermées aux amis qui désirent assister à ma condamnation.

Le président. — Vous n'êtes pas encore condamné.

L'accusé. — C'est vrai. Mais je le serai probablement.

Cette prévision n'était pas fausse, ainsi qu'on le verra dans un instant.

Malato la partageait.

— Comment vous appelez-vous ? lui a demandé le président.

R. Charles Malato.

D. Votre profession ?

R. Publiciste et homme de peine.

D. Avez vous déjà été condamné?

R. Pas encore.

D. Vous ne désespérez pas de l'être bientôt ?

R. Cela me paraît assez probable et très prochain.

Et voilà tout. Les deux accusés se réservaient pour leurs plaidoiries.

L'avocat général Rau occupait le siège du ministère public ; en quelques phrases très rapides, il a demandé au jury de prononcer un verdict sévère.

Puis la parole a été à Gégout qui a affirmé ses doctrines socialistes et anarchistes.

— Ce qui a fait de moi, républicain, un socialiste et un anarchiste, c'est la fréquentation des fonctionnaires ; je les ai vus de près pendant que j'étais moi-même sous-préfet à Falaise. Car j'ai été sous préfet à Falaise. Comment ? J'avoue que je ne le sais pas.

L'auditoire éclate de rires.

— C'est probablement parce que j'appartenais à une famille bourgeoise. On me regardait comme un bon garçon... J'avais pourtant des dents.

Nouveaux rires.

— J'avais aussi une bonne tenue... alors. J'aurais donc pu faire un excellent sous-préfet. Mais je me suis dégoûté de ma fonction et j'ai donné ma démission.

Nous parlerons de la plaidoirie de Malato dans notre prochain numéro.

Gégout et Malato ont accueilli l'arrêt en criant :

— Vive l'Anarchie !

Et ils se sont retirés tranquillement — jusqu'au milieu de la place Dauphine où quatre agents sont venus les arrêter.

(*XIXe Siècle*)

***

Lille. — *Agression des bureaux de la Dépêche.* — Les prévenus sont au nombre de six, François Denollet, Edmond Vereruysse, Louis Clays, Arthur Bernier, Bruno Pernet, et Ernestine Deman.

Les cinq premiers sont prévenus de violences, de voix de fait, de menaces verbales de mort sous condition. Ernestine Deman est accusée de complicité d'un vol de cannettes commis par Denollet.

Le rédacteur du journal, Caillot est ensuite introduit.

Voici quelle est sa déposition :

Mercredi, vers onze heures et demie, je me trouvais au bureau de la rédaction avec mon collègue Dumont et l'employé téléphoniste Boyé.

Un nommé Pinart compositeur, vint me prévenir que quelques personnes demandaient à parler au rédacteur du journal.

Je lui dis de les faire entrer, en même temps une douzaine d'individus pénétraient dans la salle, ayant à leur tête l'anarchiste Lorion, que je reconnus parfaitement pour l'avoir rencontré à plusieurs reprises dans des réunions publiques.

A peine entré, Lorion fit fermer la porte en ajoutant: « Que personne ne sorte ! » Puis il s'avança vers moi en me sommant de faire paraître une rectification concernant un article dans lequel il était dit que certains collectivistes considéraient Lorion comme un agent provocateur.

Je refusai. Lorion, un anarchiste en bourgeois et Vereruysse s'approchèrent alors de moi, me saisirent brutalement et me renversèrent sur la table.

Ayant une blessure récente à l'épaule, blessure qui me fait cruellement souffrir, je ne pus opposer de résistance, et l'anarchiste en bourgeois, qui ne se trouve pas parmi les prévenus, put porter la main en me disant: «Gare à toi, Caillot, je te connais, nous te ferons sauter.»

Pendant cette scène, mon collègue Dumont qui avait voulu venir à mon aide avait été empoigné à son tour, l'employé téléphoniste et le compositeur étaient tenus également à distance par les anarchistes qui les menaçaient de leurs gourdins et de leurs révolvers.

J'avais bien essayé de m'approcher de la sonnerie électrique, mais un anarchiste s'était placé entre moi et le bouton, pendant qu'un autre fermait la porte d'entrée à double tour et s'y adossait.

Tous nous ont injuriés et insultés, ils ont braqué sur nous leurs revolvers, des bâtons et des chaises. J'ai été saisi violemment à l'épaule, mais je n'ai reçu aucun coup.

Je ne sais cependant comment la scène se serait terminée, tant nos assaillants étaient surexcités, si, à un moment donné, leur chef Lorion ne leur avait dit : « Bah ! après tout, laissons-les, ils sont vendus au gouvernement, nous reviendrons demain à cinquante, et nous chambarderons la boîte. »

En s'éloignant, ils ont arraché les tuyaux de gaz, brisé les boîtes à lettres ; l'un deux a même soustrait une lettre qui se trouvait sur le bureau, lettre ayant trait à la manifestation du 1er mai.

A plusieurs reprises, pendant la déposition de Caillot, Vercruysse l'interrompt violemment et brutalement.

M. le président procède à l'interrogatoire des prévenus, qui se montrent très arrogants dans leurs réponses, se glorifiant de tout ce qu'ils ont fait.

M. le président. — Denollet, vous avez déjà été condamné trois fois ; aujourd'hui vous êtes accusé de violence ; de menaces de mort et de vol. Vous reconnaissez avoir volé à votre patron des bobines de fil ?

Le prévenu. — Je reconnais avoir repris un peu de ce que mon patron me prend tous les jours.

Le président. — Eh bien, c'est ce que tous les honnêtes gens appellent un vol.

Le prévenu. — Vous appellez ça un vol, vous ? allons donc ! N'est-ce pas mon patron qui m'exploite, n'est-ce pas lui seul qui gagne, n'est-ce pas moi qui travaille ?

Le président. — Vous n'êtes pas ici pour faire des discours ; défendez-vous simplement, cela vaudra beaucoup mieux pour vous.

Expliquez-vous sur votre agression dans les bureaux de la *Dépêche*.

Le président. — Nous avons vu dans ce journal qu'on nous traitait de provocateur, nous sommes allés simplement réclamer une rectification.

Le président. — On n'y va pas en bande armée, et à onze heures du soir, comme vous l'avait fait.

Le prévenu. — Nous ne pouvons y aller que le soir, la journée nous travaillons et il y a un bon bout de chemin de Roubaix à Lille.

Le second prévenu est Edmond Vercruysse, un solide gaillard, paraissant très déterminé, la figure des plus énergiques et semblant être l'un des plus dangereux de la bande.

Ce que j'ai fait, déclare-t-il, je ne le regrette pas, car je l'ai fait pour mon parti et j'en suis fier, car je le défends hautement et loyalement. Je suis anarchiste et je suis dévoué à l'anarchie.

Le président. — Ce qui ne vous a pas empêché de vous enfuir sur les toits quand on a voulu vous arrêter.

Le prévenu. — Parbleu ! je préfère la liberté à la prison et je peux plus utilement défendre mes idées en plein air. Et la *Dépêche* m'a accusé, moi, un vrai, d'être un provocateur ainsi que Lorion.

Le président. — Le journal n'avait nommé que Lorion.

Le prévenu. — Le journal avait dit : « Lorion et d'autres anarchistes. » Agents provocateurs, nous ne le sommes pas, et nous ne l'avons jamais été. Si nous avions été payés par le gouvernement, nous ne serions pas ici sur les bancs comme accusés. Ce sont les rédacteurs de la *Dépêche* qui, eux, sont vendus au gouvernement.

Le président. — Enfin, vous reconnaissez les faits.

Le prévenu. — Les témoins changent leurs paroles, nous n'avons pas frappé, et d'ailleurs, c'est de leur faute, ils ne nous ont pas reçus poliment.

Louis Clays, tisseur, a déjà eu, lui aussi, maille à partir avec la justice. « Oui, sans doute, répond-il au président qui l'interroge, j'ai été condamné trois fois : à six mois, à un mois, et à vingt jours, mais j'étais innocent, seulement le tribunal croit toujours les inventions. Tout le monde, les bourgeois, les journaux, le gouvernement, la police, la magistrature, frappe sur sur mon parti, je proteste ; ce n'est pas moi que je défends, c'est mon parti que j'ai à cœur. J'ai été attaqué par le gouvernement, je me défends, voilà tout.

Arthur Bernier, lui, n'a jamais été condamné. Il affirme n'avoir ni frappé, ni injurié les rédacteurs de la *Dépêche*. Tout ce qu'on dit est faux ; ils ont voulu simplement exiger une rectification pour l'honneur du parti, sans préméditation.

Le président. — Oh ! sans préméditation. Pourquoi donc avez-vous fermé la porte ?

Le prévenu. — Quand on rentre dans une salle, j'ai toujours remarqué qu'on ferme la porte par politesse.

Le président. — Oui, on ne ferme pas la porte à clef comme vous l'avez fait.

Ernest Pernet, lui, est le journaliste du parti.

On a trouvé chez lui le *Drapeau noir*, organ anarchiste.

On a trouvé également en votre domicile une proclamation. Est-ce votre œuvre ?

Le prévenu. — Est-ce que je suis accusé de cela ?

Le président. — Non, mais pour la moralité du procès, ce serait intéressant à connaître.

Le prévenu. — Si c'est intéressant, je demande au tribunal d'en donner lecture !

Comme les précédents, le prévenu veut faire l'apologie du parti anarchiste.

Le président lui fait observer qu'il n'est pas dans une réunion publique.

C'est dommage, réplique sans s'émouvoir Pernet.

Quant à la femme Ernestine Deman, femme divorcée, poursuivie pour complicité de vol, elle, prétend, elle aussi que ce n'est pas un vol et que c'est une simple restitution.

M. le substitut Dassonville, en termes très énergiques réclame une condamnation sévère et exemplaire. Après ce réquisitoire, qui est écouté de tous dans le plus profond silence, le prévenu Clays demande la parole pour se défendre.

Le prévenu fait l'apologie du parti anarchiste et termine son discours par cette phrase.

« Nous luttons contre les privilégiés qui ont tout pour eux, armée, justice et magistrature. Je suis fier d'être anarchiste, car l'anarchie veut le bonheur de l'humanité entière ! »

Après un court délibéré, le tribunal condamne Denollet à six mois de prison, Vercruysse à quatre mois, Clays et Pernet à trois mois, Bernier à deux mois, et la femme Deman à un mois.

Après le prononcé du jugement, Vercruysse et Denollet s'écrient : « Vive la sociale ! Vive l'anarchie ! » En passant devant le tribunal, Vercruysse s'incline et salue en disant : « Merci bien, monsieur le président, c'est pour l'anarchie ! Vive la liberté.

Enfin Clays se retire en lançant cette menace :

« Ça n'empêchera pas la révolution sociale de se faire, et ce jour-là, on vous fera votre affaire à tous. »

***

Roanne. — Le 1er mai la troupe a chargé la foule, des arrestations ont eu lieu, mais les personnes arrêtées ont été relâchées au bout de quelques heures.

***

Agen. — M. le commissaire d'Agen, défenseur de la loi, de la propriété, etc., a une drôle de façon de les comprendre. Il a fait saisir chez le vendeur : *La Revolte*, *le Père Peinard* et l'*Attaque*. Or, comme ces journaux n'ont été l'objet d'aucune saisie de la part du parquet, la loi ne lui accordait nullement à lui, commissaire, le droit de s'en emparer. Il a tout simplement commis ce qu'il appelle un vol, quand c'est un pauvre diable qui agit, et s'il accomplissait régulièrement ses fonctions de défenseur de la loi et de la propriété, il devrait se prendre au collet et se conduire au violon pour avoir violé la loi et la propriété, — quitte à lui, pour remplir ses fonctions de policier, dans toute leur intégrité, à se passer à tabac, une fois écroué.

Si nous avions la naïveté de croire à la justice, nous poursuivrions ce monsieur en dommages et intérêts pour le préjudice qu'il a pu nous occasionner ; mais comme il y a longtemps que nous sommes revenus de ce préjugé, nous nous garderons bien de le faire, de peur que l'on nous prouve que c'est nous qui avons eu tort d'obliger ce monsieur à se déranger pour nous voler. Seulement, c'est étonnant, chaque fois que l'on nous accuse d'excitation au pillage, comme nous devons avoir soin de mettre nos mains sur nos poches pour ne pas être volés par l'autorité.

***

Arbentreih. — Un groupe d'études sociales de langue allemande vient de se former ici sous le titre *Die Gleichheit* (*l'Egalité*). Les camarades qui veulent entrer en relations avec nous, peuvent s'adresser au compagnon Konrad Noufer, 44, Grande-Rue.

## Alsace-Lorraine

Mulhouse. — Trois mille ouvriers font grève. Ils travaillaient douze heures par jour dans d'infects ateliers de tissages et filatures, pour gagner 2 fr. 50 par jour. Or tout est cher là-bas, voyez s'ils peuvent s'en tirer. Quant aux patrons, d'après le *Journal des Débats*, voici ce que valent les actions des six maisons dont les titres sont négociables sur le marché : une a gagné en 1889, 2,079,000 ; une autre 1,860,000 et les quatre autres plus de un million de bénéfices nets. Des actions de 2,000 francs sont cotées 11,000 fr.; de 5,000, 15,000 fr.; de 1,250, 6,500 fr.; de 1,000, 4,000 fr. Tel gérant a touché plus de 200,000 fr. — Gains énormes d'un côté, misère effroyable de l'autre, voilà les philanthropes millionnaires.

## Angleterre

Nous avons reçu dans la soirée du 1er mai, — trop tard pour pouvoir en faire mention dans le numéro de la semaine passée, alors sous presse — des télégrammes de solidarité avec les travailleurs français et de vœux pour la Révolution sociale de la part des ouvriers de Hull et de Sheffields. — Notons en passant que cette dernière, mise au télégraphe à 11 h. 1/2 du matin nous est parvenu à 8 heures du soir, ayant eu à passer, sans doute, par la place Beauveau.

Une cordiale poignée de mains à nos correspondants que nous n'avons pas le plaisir de connaître. La solidarité internationale des travailleurs, c'est le but que nous poursuivons comme eux, et c'est parce que les premiers symptômes se sont fait sentir à la manifestation du 1er mai, que le trac a pris les gouvernants, défenseurs du capitalisme.

## Belgique

Dans toute la Belgique le 1er Mai a été un jour de fête et chose rare pour les prolétaires des bassins houillers, il y a eu un calme auquel certes on ne s'attendait pas. Bruxelles a fait une innovation. La manifestation a été silencieuse les socialistes avaient choisi dans leur sein 200 commissaires chargés du maintien de l'ordre et d'interdire tout chant pour ne pas blesser les sentiments religieux et philosophiques des manifestants. Il est inutile que je donne des détails, tu les auras bien lu dans les journaux

Nous avons tous distribué de ce qui nous restait de vieux journaux et manifestes.

***

La Louvière. — Le groupe anarchiste de la Croyère avait organisé le dimanche 13 avril, une réunion intime avec le concours des compagnons Pintelons et X..., de Bruxelles, ainsi que des camarades de Morlanwelz.

Plusieurs compagnons ont pris successivement la parole et ont démontré la nécessité d'une révolution colossale, qui seule, mettra fin à l'exploitation du Prolétariat.

Notre ami Pintelon a ensuite fait l'historique de la société future basée sur le communisme-anarchiste, dans laquelle les travailleurs ne seront plus traités en parias et en esclaves, car ils jouiront de la plénitude de leurs droits et d'une complète indépendance.

Tous, nous avons bu à la Révolution sociale. Après avoir vendu une cinquantaine de brochures et journaux, nous nous séparâmes aux cris de vive l'Anarchie !

En somme, excellente journée pour la propagande.

## Allemagne

Un avis affiché au tableau noir de l'université de Koenigsberg annonce que, par décision du Sénat et de l'Université, M. Santelo, étudiant est frappé d'expulsion pour s'être livré, contrairement aux règlements académiques, à des menées socialistes. Le Sénat avertit les étudiants que toute agitation socialiste sera sévèrement réprimée.

## Autriche-Hongrie

Vienne, 18 avril. — *Correspondance particulière de la « Tribune »*. — Depuis la Révolution de 1848, on n'a vu un pareil mouvement populaire ; même il le dépasse en étendue et intensité... une évolution s'impose au gouvernement, et s'il ne tient pas à être renversé, elle devra être radicale.

L'agitation ouvrière a pris des proportions et un caractère absolument inconnus jusqu'ici en Autriche. Malgré toute l'assurance qu'on affiche officiellement, la situation est très grave et ce ne sont pas les baïonnettes qui représentent la solution. Le plomb n'apaisera pas des gens qui crient « du pain ou du travail ».

Dans certains centres industriels de Galicie, les ouvriers avaient donné congé à leurs patrons 15 jours d'avance pour pouvoir célébrer à leur aise et à leurs frais le 1er mai. Les patrons se sont alors réu-

nis et ont décidé de boycotter leurs ouvriers : tous ceux qui donneraient congé à cette date seraient exclus *à jamais* de toutes les fabriques. Partout les patrons s'étaient très violemment prononcés contre toute suspension de travail, contre toute manifestation. C'est alors que les émeutes ont éclaté et ont changé la situation. Dès maintenant les avantages conquis par la classe ouvrière sont immenses. La peur a gagné les patrons et les a rendus doux comme des moutons. Partout ils font connaître, par voie d'affiches même, que le chômage sera autorisé, que le 1er mai sera payé comme jour de travail dans certains cas.

Les ouvriers ont obtenu partout de notables améliorations tant en heures de travail, qu'en salaires, et cela, parfois, dans l'espace d'un jour.

Dans certains centres industriels, où il n'y avait encore eu ni grève ni émeute, les patrons, instruits de ce qui se passait ailleurs, ont de leur propre gré fait des concessions à leurs ouvriers, si bien que ceux ci — à Brünn, par exemple, — leur ont envoyé des invitations pour prendre part aux réjouissances organisées pour le 1er mai dans une forêt voisine.

A Vienne même, grande inquiétude. Les organisateurs de la grande « *Revue des Travailleurs* » qui comptera 150,000 participants au Prater, ont beau donner les plus belles assurances au sujet de l'ordre et du calme, personne ne se calme. Toutes les boutiques seront closes. Le gouvernement a fait publier une note pour faire savoir qu'à la première bagarre les troupes tireraient à balles, sans sommation.

## États-Unis

*Les Grèves.* — Dans les carrières de Soliet, Illinois 1,000 travailleurs sont en grève pour augmentation des salaires.

A Minneapolis trois cents tonneliers.

A Chicago mille plombiers.

A Elizabeth N. S., les sculpteurs en pierre.

A Boston on s'attend à une grève générale des maçons.

A Youngstown (Ohio), les tailleurs sont en grève.

Les tonneliers de Minneapolis ont l'augmentation demandée.

A Washington les garçons boulangers ont obtenu les améliorations demandées.

Huit mille charpentiers sont en grève à Chicago.

A Milwaukee, les patrons typographes des journaux allemands ont accordé la journée de 8 heures et un tarif plus élevé.

# VARIÉTÉS

## La Propriété, c'est le Vol

Dans une série de lettres que publie le *World* et où le grand maître des Chevaliers du travail T. Powderly fait une description de la situation des mineurs en Pensylvanie, nous prenons les notes suivantes :

En réponse à quelqu'un qui écrit au dit journal pour demander : « Mais puisque les mineurs de la Pensylvanie gagnent des cinq dollars par jour, ne peuvent-ils donc pas économiser pour parer au temps de chomage ? » il fait ressortir que :

Le mineur est payé pour chaque chargement de wagonnet ou car de charbon qu'il extrait de la mine 87 cents 1/2.

S'il lui est permis de travailler son temps plein, il en extraira 7 cars par jour. Du prix qu'il reçoit il a à déduire le salaire de son aide qu'il paie à raison de 2 dollars 10 cents par jour. Il est obligé d'acheter sa poudre à la compagnie qui la lui fait payer le double de ce qu'il la paierait au dehors, soit 3 dollars le kog au lieu de 1 d. 50. Il a à subir la réduction systématique du dockage qui, sous prétexte qu'il y a quelques pierres mêlées au charbon, ou que le wagonnet n'est pas assez chargé, c'est-à-dire quand le charbon ne forme pas complètement pyramide au dessus des bords, ou quand il y a trop de petits fragments dans le chargement, ou une chose ou une autre, lui enlève de 3 à 20 pour 100 sur la totalité de son extraction. Il a encore d'autres frais accessoires à couvrir. En mettant tous les chiffres en regard, on peut voir ce qui reste net au mineur.

En lui accordant 25 jours pleins de travail par mois à 7 wagonnets par jour, et chaque wagonnet payé 87 1/2 cents, cela fait 153 d. 12 cents sur lesquels il faut déduire :

| | doll. |
|---|---|
| Pour son aide, 25 jours | 52 50 |
| Poudre, 10 kogs | 30.00 |
| Dockage | 9 62 |
| Huile d'éclairage | 2.00 |
| Mèches de lampe | 20 |
| Papier (waterproof) | 25 |
| Squibs pour enflammer la poudre | 30 |
| Savon à l'usage du mineur | 5 |
| Chez le maréchal et charron | 65 |
| Pour l'usure de l'outillage | 75 |
| Total | doll. 102.32 |

déduits de 153 d. 12 reste au mineur pour son mois plein 50 doll. 80 s'il a travaillé 25 jours, mais il s'en faut qu'il travaille jamais d'une façon aussi suivie.

Il arrive par chance, mais plus souvent par favoritisme, que des mineurs peuvent faire davantage mais il arrive beaucoup plus souvent que par suite d'un excès d'humidité dans le chantier où ils travaillent leur dépense double sans compensation possible pour eux.

Après tout, va-t-on dire, gagner ses deux dollars par jour de travail, voilà qui n'est pas trop mauvais pour le temps présent ; oui, mais seulement, il y a un « seulement » terriblement crève-cœur, — les compagnies entretiennent systématiquement le chômage. Powderly cite ce fait que sur trois puits, deux chôment pendant qu'un travaille, et cela à tour de rôle et dans le but bien déterminé de la part des compagnies, la Del. Lak et Western, entre autres d'avoir toujours des sans travail à leur disposition. La surabondance de bras leur permette de maintenir leur système de rapine et de parer d'avance aux éventualités des grèves. Il dit ceci pour le mois de février dernier : « Jusqu'au 27 le puits Sloane n'avait travaillé que deux jours.

Le mineur après avoir payé ses frais de mine n'a pu rapporter chez lui que 6 dollars pour son mois, six dollars pour la subsistance d'une famille. Le plus favorisé n'a pas travaillé au-delà de 6 jours et n'est pas arrivé à plus de 14 dollars net pour son mois. » Il ajoute : « L'année passée la moitié du temps, ça a été ainsi, et l'autre moitié guère meilleur.

Aussi quelle misère !!... Se fait-on une idée de ce que peut être l'ordinaire d'une famille avec 6 dollars pour vivre tout un mois, quand sur cette somme, il faut déduire le loyer d'un taudis quelconque ? » Les économistes qui conseillent l'épargne aux travailleurs devraient faire comme moi, aller souper avec un mineur qui ne peut mettre sur sa table devant une famille de 7 personnes que du mush (sorte de mastic de farine de maïs cuite dans l'eau avec du sel pour tout assaisonnement) et de l'eau et rien de plus. »

Elles se comptent par mille les victimes; les femmes et les enfants surtout succombent des suites d'un tel régime et d'une si affreuse misère.

Si le chômage est terrible aux mineurs, le vol dont ils sont les victimes de la part des compagnies ne l'est pas moins.

Voici des chiffres officiels : D'après un rapport des inspecteurs des mines, les mineurs des 1er, 2me et 3me districts de la Pennsylvanie, ont perdu en 1887 par le dockage 1,004,213 tonnes qui, au prix du marché, ont été *une gratte* de 2 millions et 16 mille dollars pour les compagnies, et ce qui fait une perte de 160 dollars pour chaque mineur ayant travaillé à leur extraction. Et si la méthode de nettoyer le charbon était ce qu'elle devrait être, la différence pourrait être de 400 dollars pour chaque mineur.

Mettons en regard de cela que le vol sur la poudre dépasse celui du dockage et que l'escroquerie sur la contenance des chargements n'est pas moindre.

Les wagonnets sont déjà plus grands que la mesure qu'on compte aux mineurs si on les emplit ras seulement ; mais on exige que le chargement fasse le dôme ou la pyramide et pas un peu mais jusqu'aux extrêmes limites. Qu'on juge donc de l'étendue du tort fait à ces travailleurs dont le métier est parmi les plus pénibles et les plus dangereux.

Pas un mineur, au moment où il va descendre au fond des puits ne peut dire : « Dans une heure je vivrai encore. » Un éboulement, un coup de grisou, une cartouche retardataire qui éclate au moment où il vient s'assurer de la cause de la non-explosion, etc,, autant de cas mortels en perspective pour lui. Et quand il sort vivant du noir enfer, c'est pour constater que le vol le dépouille de son salaire ; c'est pour trouver, chez lui la faim installée à prépétuité.

Powderly, dans ses lettres, y va d'un air bonace et sur un ton apitoyant, et le journal qui les publie n'a pas eu à lui forcer la main pour l'eau bénite qu'il met dans son encre, car, c'est su de tout le monde, ce maître-là n'est qu'un maître sacristain. Donc il ne charge pas le tableau. Le voilà donc au contraire décrit en douceur Le Vol fauteur de la misère poignante du mineur, Le Vol source de fortunes monstrueuses qui ont palais bâtis sur les plus belles avenues des grandes villes.

Tel quel, ce tableau en dit assez pour que tous et chacun puissent comprendre que le grand jour d'un réglement de comptes, les mineurs, volés ainsi depuis des années et partout, auraient le droit d'entrer dans ces palais où trônent insolemment la haute aristo-filouterie minière et de crier aux occupants : Hors d'ici, vous qui n'êtes riches que de ce que vous nous avez volé ! Nous sommes las de faire les frais de votre bonne chère et de votre luxe ; il n'y a que trop longtemps que dure vos escroqueries et nos privations. Voleurs, décampez, ou malheur à vous ! Comme c'est par nous, et non par vous, que le charbon est extrait, les mines iront très bien leur train sans vous, et nos familles n'ont que trop besoin de la somme de confort que vous leur dérobez. Allez, et que ni vous ni d'autres n'y reviennent. Un vous pendrait, que vous ne l'auriez pas volé, vous qui tuez les gens de mort lente pour vous enrichir.

*Le Réveil des Masses* (Newfoudland)

Pour ce qui concerne les communications du parti anarchiste de Lyon, adresser les correspondances au compagnon Boriasse, 3, rue du Musée.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Combier, prévient les camarades que sa nouvelle adresse est 46 Meghell street, Brighton.

Steiger à Genève. — Notez que le service à l'agence est de 30 exempl. à partir du n° 33.

Au correspondant qui nous a envoyé le manuscrit sur l'Argentine. — Le camarade consulté, nous dit que les faits relatés ont été donné, il y a 6 mois, par notre camarade le « Productor » de Barcelone, et qu'il faudrait revenir sur un tas de questions sans importance aujourd'hui.

J. Liévin, — Employez les invendus à la propagande.

L. à Rabastens. — Pas le volume demandé, envoie les Mémoires de la Fédération jurassienne.

F. P. à Gerlington. — Chaque fois que nous publions une brochure nouvelle, cela est annoncé dans le journal ; ainsi que tout ce qui peut concerner l'anarchie.

P. Le Mans. — La commission est faite au compagnon Leblond.

B. à St Ouen. — Reçu les deux lettres. — N'importe quel timbre, nous les usons tous.

R. à Argenton Château. — Nous ne pouvons pas avoir de brochures de Guy, que voulez-vous recevoir en place? — Même prière aux camarades qui nous en ont payé.

G. Z. à Cardiff. — Il manque 0, 50 pour l'abonnement.

S. à Roanne. — Pagés. — M. à Fressenneville. — B. à la Machine. — M. à Louvière. — S. P. à Bordeaux. — M. à Saint-Quentin. — Q. à Calais. — Thouars. — R. à Sainte-Barbe. — P. à Bruxelles. — E. de N. à Turin. — Reçus timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Les anarchistes du faubourg Antoine, réunion le mercredi 14 mai, rue de Montreuil, 37 *bis*, à 8 h. 1/2, du soir, au fond de la cour.

Groupe du XIIIe, réunion tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Groupe la *Liberté*, samedi à 8 h. 1/2 du soir, 140, rue d'Avron.

*Les Révoltés du XIe et XXe*, groupe de propagande anarchiste, réunion du groupe le samedi 10 mai, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Tous les compagnons sont invités. Urgence.

La *Liberté* de Charonne sont spécialement invités à cette réunion. Urgence.

Samedi 10, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe *Les Trimardeurs*, chez Pasquet, 239, rue Saint-Martin.

Groupe communiste-anarchiste de la Courtille, les mercredis, café des Omnibus, 27, rue de Belleville.

GROUPES ANARCHISTES DE LYON

Réunion lundi 12 mai, chez Marcellin, avenue de Saxe, 105.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 35 — 5 CENTIMES — DU 17 AU 23 MAI 1890.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LE PREMIER MAI EN EUROPE

La presse socialiste entière est unanime à reconnaître que le mouvement grandiose, qui s'est produit il y a quelques jours en Europe a de beaucoup dépassé les prévisions exagérées des socialistes.

Cet aveu nous prouve deux choses : l'une, qu'en général, les socialistes ne sont pas en contact vivant avec les masses ouvrières ; que, prenant au sérieux leur rôle d'état-major des agglomérations ouvrières, ils se tiennent — comme tout état-major — trop en dehors des masses, trop en petits comités ; qu'ils se donnent une importance qu'ils n'ont pas ; et que, attachant trop de poids à ce qu'ils ont digéré quelques bouquins que les masses n'ont pas le temps de lire, ils sont portés à négliger le grand facteur des masses dans tout mouvement révolutionnaire. Cela prouve encore que les masses, considérées comme arriérées parce qu'elles ne savent pas réciter par cœur leur Marx ou leur Anarchie, sont tout aussi prêtes à marcher contre le régime bourgeois que les plus avancés des socialistes, et certainement bien plus que la grande masse de ceux qui se traitent modestement d'état-major ouvrier.

Car — il ne faut pas s'y méprendre, et la presse bourgeoise ne s'y méprend pas — les masses qui sont sorties manifester au jour de fête qu'elles se sont données au 1er mai, ne prêtaient aucune attention aux discours sur les huit heures, dont les meneurs les assommaient. Les travailleurs étaient là pour montrer qu'ils sont la force, qu'ils savent se rencontrer tous quand on se donne rendez-vous dans la rue, et qu'ils pensent renverser l'ordre bourgeois quand ils verront le moment propice.

Tous nos correspondants et un très grand nombre de journalistes bourgeois résument cette impression. Ils disent : — « Qu'ils étaient misérables sur leurs plateformes avec leurs hurlements sur les huit heures ! La masse ne les écoutait même pas. Elle était consciente de sa force, elle jouissait de se trouver en si grand nombre dans la rue. Elle ne se réveillait que lorsque quelqu'un lui faisait entrevoir, par hasard, la possibilité d'un renversement complet de « l'ordre actuel ».

Voilà le premier enseignement. Le second est celui-ci.

Tandis que l'on a toutes les peines du monde à réunir la plus petite manifestation politique ; tandis qu'il faut faire couler l'argent à pleine main, dépenser des efforts inouïs, se démener comme des diables, pour amener quelques centaines de mille travailleurs aux urnes, et les y faire déposer des bulletins avec des noms plus ou moins socialistes, — des millions et des millions de travailleurs sont descendus spontanément, très souvent *contre* l'avis de leurs meneurs, pour manifester sur une question de travail. Et cependant, il n'y a point de danger à glisser des bulletins, point d'horions à gagner — plutôt des chopes — et il n'y a pas par toute l'Europe un million de travailleurs qui se laissent mener aux urnes. D'autre part, il y avait danger à se trouver sans travail pour avoir osé *prendre* un jour de fête qui n'est pas porté au calendrier ; danger aussi à descendre dans la rue, où l'on a si facilement la caboche brisée dans une bagarre, une échauffourée, une émeute. — Eh bien, c'est dans la rue, non aux urnes, que sont allés les travailleurs.

Et, encore une fois, — comme dans les grèves des mineurs, des paysans et des chargeurs de navires — les socialistes ne cessent de s'étonner en voyant les masses si prêtes à se lancer dans l'inconnu, si prêtes à la révolte (sans savoir un mot de Marx), si prêtes à culbuter le régime dont elles ne veulent plus, pendant que leurs meneurs cherchent à le replâtrer.

Voici quelques-uns des enseignements du 1er mai. La leçon en est bien simple. Les prétentieux qui veulent bien s'appeler meneurs des masses, n'en sont que la queue. Ils n'ont rien autre à faire maintenant qu'à se noyer dans les masses et à faire comme les masses font : c'est-à-dire, se saisir du premier prétexte économique venu pour se trouver très nombreux dans la rue et guetter le moment de marcher contre le régime actuel. C'est la volonté des masses. Elles demandent seulement qu'on leur aide à le faire.

---

Passons maintenant en revue les principaux évènements du 1er mai :

### *EN FRANCE*

Paris a donné la preuve de la désorganisation complète de tous les partis socialistes. Les possibilistes sont trop dans les eaux gouvernementales pour entreprendre quoi que ce soit. Les marxistes comptent à peine. Les blanquistes — n'en parlons plus. Et quant aux anarchistes, nous en parlons dans nos articles de fond.

Le seul parti à poigne, a été celui de M. Constans. Il a fait arrêter la plupart des anarchistes militants à la veille du 1er mai, il a dévalisé l'imprimerie de la *Révolte*. Il a fait distribuer des coups de bottes aux parisiens, depuis Mac-Mahon et Lesseps jusqu'au plus humble ouvrier en blouse, et il va chercher chicane aux étrangers, tout en ménageant les parisiens qui, d'ailleurs, ont mérité cette fois ci les ménagements de Constans. On ne saurait recevoir de meilleure grâce les coups de botte de la police. Constans peut être fier, pour le moment, de son troupeau.

Une douzaine de députés et de conseillers municipaux, auxquels Guesde a cru devoir se joindre, sont allés porter furtivement à la Chambre qu'ils méprisent, une pétition signée par 80 chambres syndicales, suppliant les viveurs du Palais digne de son nom de Bourbon, d'accorder une diminution des heures de travail. Escortés par la police, marchant entre deux haies de gardes municipaux, ces « représentants du peuple ouvrier » de Paris, ont écouté les phrases vides d'un Floquet — et ils sont sortis tout aussi furtivement du Palais méprisé. Le tout — misérable jusqu'au ridicule.

Puis, par ci par là on s'est chicané avec la police ; quelques italiens ont commencé une rixe contre les sergots ; on a arrêté quelque chose comme 300 manifestants — et tout a été dit.

Passons outre.

Un jour, le peuple de Paris, « celui qui ne va pas aux réunions et qui ne descend dans la rue que quand on s'y bat », comme disait Blanqui, culbutera gouvernants et jouisseurs, fraternisera avec le soldat qui ne se bat pas quand le vrai peuple est dans la rue, chassera la haute pègre, et agira à sa tête sous l'inspiration des circonstances. Ce jour-là, il aura raison de traiter avec un mépris suprême tous ceux qui, aujourd'hui, prétendent représenter son esprit révolutionnaire, — à moins que d'ici là il ne se crée un parti vraiment sérieux, vraiment révolutionnaire, dans lequel le peuple pourra voir réellement des frères.

C'est aux jeunes travailleurs que nous en appelons. Travaillez donc à constituer ce parti !

---

C'est dans le Nord que les travailleurs des tissages et les mineurs — encore une fois les mineurs — ont pris le 1er mai au sérieux. Le lendemain, une grève générale éclatait à Roubaix. Elle s'étendait à Lille et à Tourcoing ; près de 100,000 ouvriers ont quitté le travail.

L'attitude des grévistes était menaçante. Ils marchaient dans les rues, appelant leurs frères à la grève, forçant d'éteindre les feux dans les établissements qui travaillaient encore, brisant les vitres des usines.

Des groupes de grévistes se mettaient aussi en campagne et arrêtaient le travail à Hallouin, Bousbesques, Roncq, Linselle. Les bourgeois apeurés faisaient venir des troupes en toute hâte.

A Roncq, les grévistes ont saccagé le presbytère. Dans divers établissements les vitres et les machines ont été brisées.

Partout — brutalité de la part de la police et des gendarmes, arrestations, misères dans les familles, mais grand entrain au sein des grévistes.

La grève dure encore.

---

Dans le Gard, et surtout à Bessèges et à Alais — même révolte des travailleurs. Ici aussi c'est la grève générale, et la grève dure encore.

A Troyes, les socialistes sont sortis manifester drapeau rouge en tête, et lorsque la police voulut s'emparer du drapeau, il y eut une bagarre terrible. Plusieurs compagnons furent arrêtés et condamnés le lendemain à faire de 8 jours à un mois de prison.

A Vienne (Isère), une grande réunion eut lieu au théâtre de la ville. Une dizaine de compagnons ont été arrêtés.

A Bordeaux, la manifestation a tenu tête aux policiers et il y a eu bagarre assez sérieuse. Arrestations, comme de raison.

---

A Lyon, les affaires semblaient vouloir prendre une tournure plus sérieuse. Quelques jours avant le 1er mai, un nombre de compagnons furent cependant arrêtés, et après le 1er mai, la police découvrit dans une maison du quai Pierre-Seize, des mélanges

explosifs, des livres de chimie, des masques pour préparer les explosifs, etc. La chambre était abandonnée depuis les premières arrestations.

Le tout s'est donc borné à une réunion ou deux.

Sont enfermés aujourd'hui : Louise Michel et Tennevin à Saint-Etienne, pour discours prononcés à Firminy l'avant-veille du 1er mai. C'est la première fois, croyons-nous, que l'on détient des orateurs en prison préventive. Tout va en se perfectionnant.

Malato et Gégout, condamnés le 28 avril, font leur peine. Malato, considéré comme étranger, n'a pas été libéré après le 1er mai, Gégout, plus heureux, a pu prendre l'air pendant quelques jours.

A Lyon, Cadot et d'autres sont en prison pour l'affaire des produits explosifs.

Dans le Nord, Leroux et les compagnons dont nous avons analysé le procès dans notre précédent numéro.

A Saint-Etienne, Ricard.

A Paris, Merlino, Petroraya et Stolanoff attendent leur passage en cour d'assises pour distribution du manifeste : « Soldats » ; Ouin reste en prison pour vagabondage ; Levezan vient d'être arrêté.

## EN AUTRICHE

C'est surtout à Vienne que les riches avaient été saisis de terreur à l'approche de la manifestation. Comme à Paris, on avait enlevé des rues tout ce qui pouvait gêner les charges de cavalerie. Les pavés et l'asphalte avaient été bien sablés, afin que la cavalerie soit à son aise pour sabrer le peuple.

Toutes les banques étaient gardées par des milices, *louées par les banquiers* et armées de revolvers. Un grand nombre de riches avaient quitté Vienne. Les autres avaient fait leurs provisions pour plusieurs jours et se préparaient à un vrai siège. Les bourgeois, plus intelligents en cela que les meneurs ouvriers, étaient sûrs que ce jour-là ils n'auraient ni pain, ni lait et avaient acheté pain et lait la veille. Enfin, toutes les troupes disponibles étaient massées dans Vienne et les faubourgs.

Les travailleurs s'étaient donné rendez-vous au Prater, et ils n'y manquèrent pas. Toutes les usines étaient fermées. Les imprimeries ne travaillaient pas non plus — point de journaux du soir, ni le lendemain.

On évalue à peine à une centaine de mille le nombre de manifestants. Sérieux, mornes, — « comme à l'enterrement de quelque meneur populaire », remarque un correspondant, les bataillons ouvriers marchaient en rangs serrés au Prater. La population ouvrière de Vienne se préparait à une révolution. Pas une seule femme, point d'enfants dans les rangs : les travailleurs étaient seuls, prêts à verser leur sang généreux pour l'émancipation du monde.

L'après-midi, alors que toute l'aristocratie devait se rendre au « Corso » pour faire étalage de toilettes, *pas un seul équipage n'osa se montrer*. On attendait l'empereur, sa femme — personne ! Quelques mondaines seulement, poussées par la curiosité, *osèrent* se montrer, mais non pas en équipages brillants, avec laquais galonnés : elles se cachaient au fond de fiacres loués. Il est vrai que l'apparition d'un seul équipage pimpant eût suffi pour provoquer la fureur populaire. On n'osa pas provoquer le lion : on se borna à le regarder de loin, alors qu'il se délassait sous les bosquets du Prater, dépouillant les arbres pour arborer la cocarde verte — « comme aux temps de Camille Desmoulins ».

Une gravité morne régnait dans la foule, pendant que les chansons révolutionnaires résonnaient sous les arbres et que, au refrain : *Place aux travailleurs !* tous se levaient brandissant leurs verres et leurs chapeaux.

Le froid passait dans le dos des bourgeois à la vue de ces masses, trop sérieuses pour un jour de fête viennois. — « La moindre impolitesse de la part d'un policier, la moindre provocation d'un soldat, — et cette masse se serait mise en mouvement comme l'océan furieux un jour de tempête » — dit le correspondant du *Times*.

Ces mouches sur le coche — ces social-démocrates ignobles qui n'avaient pas rougi de ceindre leurs manches d'un bandeau blanc, avec cette inscription ordurière : *Ordre*, et qui se démenaient comme de vrais sergots alors qu'on les remarquait à peine, auraient été enlevés, écrasés, broyés par la foule.

— « C'était une répétition » remarquait un homme d'Etat autrichien ; « quant au vrai drame, il sera joué un jour, et bientôt, lorsque la troupe ne sera pas prête et la police ne sera pas sur pied ». Appuyé.

En effet, la résolution votée par des centaines de mille hommes aux meetings du matin, ne parle qu'accidentellement des huit heures. Elle dit : « Il est du devoir absolu des travailleurs de tous pays, *de combattre l'organisation présente par tous les moyens* », sur laquelle insistaient les autrichiens en 1881 à Londres, veut dire dans la bouche des travailleurs d'Autriche.

Dans ce pays, tout ne se passa pas aussi tranquillement qu'à Vienne.

En Galicie — cette même Galicie où la révolution commença dès 1846 par l'égorgement des propriétaires polonais — il y a eu des rixes continuelles pendant plusieurs jours dans le district de Kolomea, pendant plusieurs jours dans le district de Kolomea. C'est un soulèvement assez général contre les seigneurs polonais et les marchands juifs. La ville de Jezerziany près Lvoff, a été brûlée.

A Lvoff, 15,000 hommes se sont portés à l'hôtel de ville et en sont restés les maîtres pendant quelques heures.

A Cracovie le feu fut mis à la caserne centrale, ce qui produisit une panique incroyable en ville, parmi les bourgeois. Enfin, à Brünn, le peuple incendia l'immense manufacture de Patchovski et Schiller.

De graves incendies ont aussi éclaté dans mainte campagne de la Galicie.

## EN HONGRIE

A Buda-Pesth, la manifestation a eu un caractère tout à fait analogue à celui de Vienne. La haute pègre avait émigré de la ville ; le reste n'a pas osé se montrer dans les parcs. Ville et parcs furent abandonnés aux travailleurs — et à la troupe.

Usines et manufactures étaient désertes. Une seule travaillait le matin dans un des faubourgs, et c'est là que se porta le flot ouvrier. On l'assiégea, et comme quelques travailleurs voulaient toujours rester dans ce bagne, on allait les assommer. La foule furieuse apportaient déjà des planches et de la paille pour mettre le feu à l'usine, lorsque le patron s'empressa de renvoyer les travailleurs, avant que les soldats fissent leur apparition.

Ils ne plaisantaient pas, ce jour-là, les hongrois.

Le lendemain, une grève immense éclatait en Autriche-Hongrie. Tous les travailleurs des usines des chemins de fer de l'Etat à Vienne, à Prague, à Buda-Pesth, à Temesvar et à Ryetchitska faisaient grève.

D'autre part, les 1,500 boulangers de Buda-Pesth, secondés par 700 femmes d'une manufacture de jute, faisaient grève. Ils s'approvisionnèrent de pain, de lard, de tentes pour camper, s'emparèrent d'un certain nombre de têtes de bétail et allèrent camper sur une île du Danube, en face de la capitale.

Le gouvernement s'empressa, comme de raison, d'envoyer 500 soldats pour pétrir le pain dans les boulangeries. Malgré tout, le pain manque ; mais comme les riches font leur pain à la maison et que ce sont les pauvres qui souffrent, il est probable que la grève (qui durait encore le 11 mai), finira bientôt par une victoire. Les travailleurs de Pesth sont en pleine sympathie avec les grévistes. Ils manquent de pain, mais ils portent des provisions aux révoltés campés dans l'île.

Dans les villes de Lipto et de Miklosz, l'attitude des manifestants était très sérieuse. Ils marchaient contre les usines et ne furent dispersés que par la cavalerie.

## EN ESPAGNE

A Madrid tout s'est passé très modestement. Les travailleurs enrégimentés par les organisations de métiers ont tranquillement défilé dans les rues et déposé des pétitions au gouvernement.

Le gouvernement s'empare de la loi des 8 heures.

Mais à Barcelone, les choses ont pris une autre tournure, grâce à l'intervention des anarchistes. Ils ont laissé la manifestation pacifique paisiblement parcourir les rues au 1er mai. Mais le lendemain, les anarchistes prirent l'initiative d'un mouvement plus prononcé. Des masses de travailleurs allèrent vendredi empêcher le travail dans les usines ; ils empêchèrent aussi les garçons boulangers de faire la distribution du pain, et bientôt les foules se massèrent dans les rues, essayant d'empêcher le trafic des voitures et des tramways.

La garde municipale à cheval chargea la foule, pour la refouler vers les faubourgs ; mais ce ne fut que pour un moment.

La foule revenait bientôt au centre de la ville. Un octroi était brûlé, l'imprimerie où l'on imprimait la proclamation annonçant l'état de siège, était envahie et saccagée. Le gouverneur remit alors ses pouvoirs aux autorités militaires.

« La loi martiale proclamée — disent les télégrammes anglais — ne pouvait plus contenir les grévistes et les anarchistes, dont l'attitude devenait de plus en plus menaçante. La garde municipale a chargé les anarchistes à plusieurs reprises, mais il a fallu l'intervention de l'infanterie baïonnette au canon, pour en avoir raison.

D'ailleurs, les nouvelles précises manquent encore sur le mouvement en Catalogne.

Ajoutons aussi qu'à Valence il y a eu insurrection, charges de cavalerie, coups de revolvers et blessés.

## EN ALLEMAGNE

Malgré tout, ce que les meneurs de la démocratie soi-disant socialiste ont fait pour empêcher que la manifestation eût un caractère grandiose au 1er mai, les travailleurs allemands ont fait dans quelques villes des manifestations assez sérieuses.

A Berlin, la bourgeoisie se préparait à une révolution. On faisait des provisions dans les maisons des riches ; nombre de familles riches émigraient. Mais, comme les travailleurs berlinois se laissent mener par leurs chefs, leur manifestation n'a eu rien d'important. On a bu, chanté et parade. Un dixième seulement des travailleurs chômaient. Et le soir il y a eu des meetings.

A Hambourg, 200,000 hommes étaient dans la rue ; 50,000 à Altone. Tous ont été extrêmement pacifiques.

C'est tout ce que l'on peut dire du 1er mai en Allemagne.

## EN ANGLETERRE

On sait que la manifestation devait avoir lieu en Angleterre, non pas au 1er mai, mais le dimanche 4 mai. Cependant, les socialistes de diverses nationalités ont tenu à cœur de célébrer aussi le 1er mai.

La police avait défendu ce jour-là l'accès des grandes rues, et pour se rendre au Hyde Park, les manifestants devaient se réunir au quai de la Tamise et suivre les quais. Un groupe seulement d'anarchistes italiens essaya de se frayer un chemin du square Soho par la rue Chartin's lane, mais il fut dispersé par la police.

Après des discours prononcés sur le quai, on se rendit au nombre de 10,000 environ, jusqu'au parc, où l'on chanta la *Carmagnole*, et vota des résolutions révolutionnaires.

La grande manifestation devait avoir lieu, cependant, le dimanche, elle fut réellement grandiose.

Trois groupes divers travaillaient à la manifestation : les Trades-Unions, dirigées malheureusement par leur comité parlementaire, qu'il suffit de nommer pour qu'on sache ce que cela veut dire ; la Fédération sociale démocratique, et les Marxistes, qui, avec leur modestie connue, s'intitulent du Comité central,

Sur quinze plateformes, au parc, dix étaient pour les Unions de métiers, trois pour la Fédération, et deux pour les Marxistes.

La Ligue socialiste et les Anarchistes avaient manifesté le 1er mai et se rendaient seulement à la manifestation générale sans réclamer des plateformes séparées.

La manifestation fut réellement grandiose. La presse bourgeoise avoue que jamais il n'y en a eu de pareille. Avec tout leur argent, avec tous leurs agitateurs, avec toute leur influence, les bourgeois n'ont jamais réussi à réunir un tel flot de monde.

C'est à 300,000 manifestants et 90,000 curieux que la presse bourgeoise évalue la masse qui se rendit en rangs serrés au parc, marquant le pas pour permettre aux queues des immenses colonnes d'arriver à temps. Depuis dix heures jusqu'à trois, le flot entrait toujours au parc.

Femmes et enfants marchaient dans les rangs avec les hommes. C'était une mer de bannières, d'étendards, de larges pancartes.

Ce qui frappa surtout les bourgeois, ce fut la gravité de cette masse. Pas de plaisanteries, point de ces mots que l'on jette d'ordinaire aux passants, aux policiers. « Certes, ce n'était pas une de ces promenades que l'on fait quelquefois par un après-midi de dimanche ensoleillé, » dit la presse bourgeoise.

On parla à toutes les plateformes. — « Journée légale des huit heures » résonnait toutes les cinq minutes, comme le tintement d'une cloche, à la plateforme marxiste. Burns faisait de la statistique... *mais la masse n'écoutait pas.*

C'est l'impression qui se dégage surtout chez tous nos amis.

La masse ne les écoutait même pas. Qu'ils étaient misérables, en effet, ces orateurs, en face de cette masse, dont pas un n'a compris la force.

Si, au lieu de résolutions autoritiliées, les meneurs trades-unionistes lançaient à ce flot humain la question : « Etes-vous d'accord de déclarer dé-

main matin à vos patrons que désormais vous ne travaillerez jamais plus de huit heures? » une seule acclamation, un seul *oui* formidable serait sorti de ce demi-million de poitrines, et la journée de huit heures devenait un fait acquis pour toute l'Angleterre.

Mais, Dauton n'a pas encore fait école paami les socialistes.

## POURQUOI
# NOUS SOMMES RÉVOLUTIONNAIRES

Un fait à noter, c'est que depuis quelques temps cette question sociale que l'on avait niée, s'introduit partout, se glisse dans la littérature, les sciences, et que chacun veut s'en occuper. Le 1er mai vient de donner une force plus grande à cette pénétration, le Socialisme et l'Anarchie sont à l'ordre du jour, et quand ces deux termes viennent à se glisser dans la conversation, on ne les rejette plus comme de vulgaires intrus, on leur fait l'honneur de les prier de s'asseoir et de discuter avec eux.

Lundi 5 mai, nous assistions au cours d'embryologie à l'école anthropologique, et le professeur, M. Mathias Duval, ayant eu à parler de la lutte pour l'existence, était amenée par incidente, à dire que la « lutte pour l'existence », telle que l'ont comprise certains, n'était pas la lutte étudiée par les naturalistes, que la lutte connue de ceux-ci est une lutte de progrès, d'amélioration, mais n'entraîne pas la lutte corps à corps, la disparition forcée de l'un des combattants ni toutes les conséquences qu'en avaient déduites ceux qu'il visait : protestation, sans doute, contre les économistes bourgeois qui ont prétendu justifier la société actuelle, à l'aide de la théorie de Darwin.

Le mardi, 6, M. Georges Ville avait l'amabilité de nous inviter au cours de physique végétale, qu'il ouvrait au grand amphithéâtre du Jardin des Plantes, et là encore, devant un public des plus « selects », ma foi, la Question sociale était discutée dans le cours du professeur, on y parlait des réclamations justes des travailleurs, de la révolution, etc.

Certes, M. Ville n'est pas révolutionnaire, il n'admet la légitimité des réclamations des travailleurs que si elles sont calmes et modérées, mais il reconnaît que la situation actuelle du travailleur est une honte pour la société, étant donné le développement de l'outillage mécanique; c'est reconnaître, dans une chaire officielle que le travailleur n'a pas tort de se plaindre, et le public ultra-bourgeois qui se trouvait là a avalé cela sans protester.

---

Nous ne voulons pas entrer ici dans le système préconisé par M. Ville, système — autant que le peu de connaissance que nous avons, nous met à même d'en juger — nous trouvons absolument logique. Il part de ce principe que les plantes étant composées de divers éléments, au nombre de 14 — toujours les mêmes dans chaque plante, mais variant en quantité, de façon que c'est tel élément qui domine dans une plante, tel élément dans une autre, il en conclut fort logiquement qu'il faut donner, en engrais à la plante l'élément qui la compose, lorsqu'elle ne peut le trouver en assez grande quantité, soit dans la terre, soit dans l'air, et il a entrepris de faire adopter par l'agriculture, les engrais chimiques basés sur l'étude des plantes à produire et du terrain cultivé.

Citant des chiffres, il prétend qu'en l'état des connaissances actuelles, on peut faire rendre de 4 à 5 fois plus au même terrain, élever beaucoup plus de bétail, — et faire baisser le prix de la viande — tout en employant beaucoup plus de terrain aux prairies. Il part de là pour conclure que c'est dans l'amélioration de l'agriculture que réside la solution de la question sociale. Les produits alimentaires étant rendus abondants, dit-il, chacun y trouvera avantage, les propriétaires en faisant des récoltes dont l'abondance leur permettra de les vendre à bas prix, les travailleurs en payant bon marché, pourront vivre largement et économiser sur leur salaire pour devenir capitalistes à leur tour....., et tout sera pour le mieux dans la meilleure des sociétés possibles.

---

Nous sommes persuadés de la sincérité de M. Ville ; du reste, n'est-ce pas le propre de ceux qui sont empoignés par une idée fixe, de faire tout converger vers cette idée, d'y voir une explication à tout, d'en faire une panacée universelle, négligeant comme inutiles ou accessoires les autres facteurs qui interviennent.

Nous ne nions pas les bons effets que *devraient* apporter, dans la situation des travailleurs, l'application de la méthode de M. Ville *si* les travailleurs *pouvaient* bénéficier de quelque chose dans la société actuelle. Ses chiffres, au contraire, viennent à l'appui des anarchistes lorsque ceux-ci affirment qu'avec les données de la science actuelle, on pourrait, avec beaucoup moins de travail, rendre les produits tellement abondants qu'il n'y aurait plus besoin de les rationner, que chacun pourrait puiser au tas, au caprice de ses besoins ou de sa fantaisie, sans avoir à craindre de disette, comme semblent le craindre certains esprits moroses qui ne voient qu'eux de pondérés dans l'Humanité et vous font la concession de vous avouer qu'eux se passeraient certainement de toute autorité, mais qu'elle est nécessaire pour réprimer les mauvais instincts dont est animé le restant de l'Humanité.

---

Dans la petite brochure *Les Produits de la Terre*, un de nos amis a démontré, chiffres officiels en mains que, dans l'état d'enfance où en est encore l'agriculture, la production universelle a un excédant de 200,000,000,000 de kilos sur la consommation; M. Ville prouve qu'avec l'emploi raisonné des engrais chimiques, sans plus de travail, on peut faire rendre à la terre quatre et cinq fois plus qu'elle ne rend actuellement. N'est-ce pas la confirmation éclatante de ce que nous avançons? mais où il se trompe, c'est quand il voit dans son système la solution de la Question sociale et croit que les produits étant rendus tellement abondants, ils seront à si bon marché que les travailleurs pourront vivre en dépensant peu et économisant beaucoup.

Si M. Ville, moins absorbé par ses calculs de savant, s'était un peu rendu compte du fonctionnement de la société, il aurait vu qu'actuellement, quoiqu'il y ait un excédant énorme de la production sur la consommation, il y en a qui crèvent absolument de faim, il aurait vu que les calculs théoriques les meilleurs, se trouvent détournés de leur but dans la pratique sociale actuelle : La nature aidée de l'intelligence et du travail humain peut bien arriver à produire à bas-prix de quoi nourrir l'Humanité, mais le commerce et l'agiotage, le propriétaire et le capitaliste sauront bien arriver à prélever leur dîme, à raréfier les produits pour les vendre très cher et au besoin à en empêcher la production pour hausser encore leurs prix fictifs et les maintenir au taux fixé par leur rapacité et leur besoin de lucre et de parasitisme.

Prenons par exemple la houille. Voilà un produit tout fabriqué, il n'y a qu'à l'extraire du sol, les gisement en sont tellement abondants qu'ils se trouvent répandus sur toute la surface du globe et peuvent répondre à un besoin illimité de consommation. Et pourtant, son prix se maintient à un taux relativement élevé, tous ne peuvent se chauffer selon les besoins de la température, son abondance ne l'a pas rendue plus accessible au travailleur.

C'est que les mines ont été accaparées par des compagnies puissantes qui en limitent la production et qui, pour éviter la concurrence, ont ruiné ou acheté les petites concessions, préférant les laisser inexploitées plutôt que de laisser encombrer le marché et baisser les prix qui réduiraient leurs bénéfices.

---

Ce qui s'est produit pour les charbonnages, se produirait — est en train de se produire — pour la terre. Est-ce que tous les jours, le petit propriétaire, rongé, pressuré par l'usure n'est pas exproprié au profit du capitaliste ? Est-ce que la grande propriété ne va pas tous les jours se reconstituant ? Est-ce que l'emploi en grand de la machine agricole n'aura pas pour effet de pousser aux syndicats agricoles et d'établir là ces puissantes compagnies anonymes qui sont déjà la dominante dans le monde usinier, comme elles sont la règle invariable dans le monde minier ?

Si on arrive à faire produire 4 et 5 fois plus à la terre, on réduira les terrains de production d'autant, et le reste sera transformé en terres de chasses ou d'agrément pour nos exploiteurs. Cela commence à s'accomplir en France, c'est un fait accompli par les lords anglais en Ecosse et en Irlande dont les populations sont refoulées et décimées au profit des cerfs et des renards. Leur agonie mouvementée doit servir de passe-temps à un public select semblable à celui qui applaudissait aux tirades philanthropiques de votre cours, M. Georges Ville !

Ah ! c'est que la société est ainsi constituée que celui qui possède est le maître du monde!! La circulation des produits ne se faisant qu'à l'aide des capitaux, c'est l'argent qui est le seul dispensateur des produits; toutes les améliorations, tous les progrès que créent le travail, l'industrie et la science vont toujours s'accumulant entre les mains de ceux qui possèdent déjà, devenant un moyen d'exploitation encore plus dure, faisant peser une misère plus effroyable sur ceux qui ne possèdent rien. Les perfectionnements de la production rendent ceux-ci de moins en moins nécessaires au capitaliste, augmentent la concurrence parmi eux, les forçent à offrir leurs services à plus bas prix. Et voilà comment en rêvant de rendre service aux travailleurs, l'organisation sociale arrive à vous faire travailler à son exploitation, à river de plus en plus la chaîne qui vous écrase de son poids formidable.

---

Certes, M. Georges Ville, vous avez fait là un beau rêve : travailler à accumuler les produits afin que tout le monde ait à manger à sa suffisance, faire que le travailleur puisse économiser quelques sous afin de parer aux incertitudes du lendemain, ce n'est pas là tout l'idéal humain, mais on ne peut demander davantage à celui que sa situation ne met pas à même de souffrir toutes les privations physiques et morales dont souffre le déshérité. Cela est déjà beau, mais ce n'est qu'un rêve, hélas ! tant que vous n'aurez pas brisé le système d'exploitation qui rend décevantes et illusoires toutes ces promesses. Le capitalisme a plus d'une corde à son arc, et, admettant que la multiplicité des produits les rendît à une modicité de prix telle que l'ouvrier puisse économiser sur son salaire, il interviendrait ici un autre facteur que vous avez cité vous-même ; l'augmentation de la population !

A l'heure actuelle, le marché industriel est encombré de produits, le développement de l'outillage mécanique augmente chaque jour le nombre des inoccupés. Ceux-ci pour trouver à s'employer sont forcés de se faire concurrence et de travailler à bas prix; or comme le progrès continue son œuvre et va toujours croissant, comme de plus chaque homme peut actuellement produire pour dix, quand la population aura doublé, la production aura décuplé, et ce bien-être que vous aurez cru créer pour les travailleurs ira grossir les bénéfices de l'usinier qui paiera d'autant moins ses esclaves, qu'ils seront plus nombreux sur le marché.

Vous dites que les réclamations des travail-

leurs sont justes dans une certaine mesure, tant qu'elles ne prennent pas la forme violente, mais avez-vous réfléchi, qu'ils luttent depuis des milliers d'années, et que leurs réclamations, toujours stériles, prennent jour en même temps que la période historique ! Sachez que si elles revêtent la forme violente, c'est qu'on leur refuse toute satisfaction. Tout s'enchaîne dans le système qui nous écrase, il ne suffit pas d'être animé de bonnes intentions pour obtenir le résultat désiré ; il n'y a d'amélioration possible qu'en détruisant un système qui n'est établi que pour produire l'exploitation et l'oppression. Nous ne voulons par améliorer l'exploitation et l'oppression, mais les détruire, voilà pourquoi nous sommes révolutionnaires, et essayons de jeter bas le système qui les produit. C'est la conclusion où aboutiront tous ceux qui, sachant sortir du point de vue étroit où ils se sont placés, sauront envisager la question dans son ensemble et comprendre que les révolutions ne sont pas le fait des hommes seuls, mais des institutions qui se mettent en travers du progrès ; qu'elles sont donc fatales et nécessaires. Que tous ceux qui veulent sincèrement travailler à l'avenir de l'Humanité comprennent que pour réussir dans leur conception, il ne faut pas qu'ils essaient d'enrayer la Révolution, qu'elle seule peut leur permettre d'atteindre leur but, en empêchant le parasitisme d'étouffer le progrès dans son germe ou de le détourner à son profit.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Le gouvernement continue ses petites saletés, encouragé du reste par les journalistes bourgeois qui se font les rabatteurs de la police. — Ces messieurs avaient eu entre les mains un manifeste adressé aux étudiants et signé Levezan. Ce manifeste n'avait rien de délictueux et avait été publié avec toutes les formes légales. Ils se sont dépêché d'en faire un placard clandestin, annonçant à grand fracas que la police s'était rendue à l'adresse indiquée, et que là on ne connaissait pas de Levezan, etc., etc. La police ainsi invitée, n'a pu faire autrement que d'accéder au désir ainsi exprimé de ces mouchards volontaires et mardi, à l'adresse soi-disant fictive, l'ex-policier de l'Empire, Clément, a procédé à l'arrestation de notre ami Lavezan. — Nous espérons bientôt voir figurer les journalistes bourgeois dans la liste des récompenses accordées aux policiers pour services exceptionnels.

***

Roubaix. — A partir du 30 avril, une trentaine de bagnes chômaient complètement ; le 1er mai tous les tissages, peignages et filatures étaient arrêtés. Les socialistes autoritaires avaient organisé une réunion pour le jeudi, dans laquelle les délégués devaient venir rendre compte des réponses faites par les patrons.

Une heure avant que la réunion dût avoir lieu (cette réunion devait avoir lieu dans la rue Vallon), les rues de Vallon, de Jacquart, des Anges, de France et de Tourcoing regorgeaient de monde. Enfin à trois heures, l'on vit venir une vingtaine d'hommes avec chacun un papier blanc sur leur chapeau, avec cette inscription : *8 heures de travail, 8 heures d'études, 8 heures de repos*, tout le monde se mit à crier : vive la loi de 8 heures.

Pauvres naïfs, ils croyaient que c'était le bonheur que ces hommes leur apportaient.

Enfin ils arrivèrent dans la salle où devait avoir lieu la réunion ; là des nouveaux cris de vive la loi de 8 heures, se firent entendre.

Les citoyens Capart, Carrette, Sepers, Pollet, Leveugle et quelques autres endormeurs montèrent à la tribune, Carrette prend la parole, dit un tas de bêtises que je n'ai pas besoin de vous dire, parce que les camarades qui lisent la *Révolte* doivent bien s'en douter, et il termine en ces termes : nous n'avons rien pu obtenir de vos patrons parce que cela doit être international ; alors reprenez le travail demain et surtout restez calmes. Mais les ouvriers qui ne l'entendaient pas ainsi, se mirent tous à crier « vive la grève, non ! nous ne reprendrons pas le travail, c'est la grève générale qu'il nous faut », et la réunion se termina au cri de « vive la grève générale », au grand désappointement des endormeurs.

Après la réunion, des groupes de quelques milliers de grévistes partirent dans tous les bagnes où les ouvriers n'avaient pas arrêté de travailler, les grévistes se mirent à lancer des pierres dans les vitres, à en enfoncer les portes, jeter des pierres dans les machines qui tournaient encore ; forcèrent les ouvriers à les suivre. Quand la troupe arrivait sur les lieux, les grévistes étaient partis avec les ouvriers des bagnes qu'ils avaient pris d'assaut pour recommencer un peu plus loin.

Le vendredi matin, la grève était générale à Roubaix ; tous les grévistes se donnèrent rendez-vous hors de la ville. Après s'être parlés quelques instants, ils partirent 2 ou 3,000 sur Tourcoing, 2 ou 3,000 à Croix, d'autres à Lille, à Wasquehall, à Halluin, enfin dans tous les environs, à dix kilomètres à la ronde, et firent arrêter tous les ouvriers qu'ils rencontraient, de tous les corps de métiers ; les terrassiers prirent leurs pelles et leurs pioches sur leurs épaules et partirent avec les grévistes.

A Tourcoing, des policiers venaient revolver au poing pour empêcher de tout casser dans un bagne ; ils reçurent une volée de coups de trique qui les fit se sauver en demandant grâce et pardon ; quelques instants après, un peloton de dragons arriva pour protéger l'usine, ils furent reçus aux cris de vive l'armée, à bas les chefs ! A ce moment, le galonné qui était avec eux, commanda de charger la foule, tout le monde se mit à jeter des pierres ; la troupe dut battre en retraite à trois fois différentes et laisser les grévistes partir à leur aise.

A Croix, les grévistes entrèrent dans un bagne qui occupe plusieurs milliers d'ouvriers, envahirent les bureaux et retournèrent tout, coupèrent le télégraphe et emmenèrent les ouvriers avec eux pour aller recommencer encore mieux ailleurs.

Enfin le samedi, la grève était générale à Roubaix, Tourcoing et tous les environs.

Il y a eu à Roubaix une tentative d'incendie dans un peignage, puis un château pris d'assaut. A Tourcoing, un commencement d'incendie, puis un exploiteur qui reçut une pierre sur la tête, en passant en voiture sur le boulevard Gambetta, et qui tomba évanoui.

Chaque jour, de nouvelles bagarres se produisent entre le la troupe et le peuple ; plusieurs policiers ont été blessés ; il y a eu chaque jour des arrestations et des ouvriers de blessés. Le compagnon Leroux, de Paris, est arrêté au sortir d'une conférence à Roubaix où il avait pris la parole pour contredire les députés Ferroul et Baudin.

Les ouvriers ont repris le travail aux mêmes conditions qu'auparavant, samedi 10 mai, à midi, la grève est presque terminée, il y a des soldats dans toutes les fabriques pour maintenir l'ordre bourgeois, il y a tant à Roubaix qu'à Tourcoing et aux alentours, 5,000 soldats.

Les compagnons condamnés par le tribunal correctionnel de Lille pour l'affaire de la *Dépêche*, ont été rappelés par le procureur général à la cour d'appel de Douai. Je ne peux pas vous donner de grands détails sur leur défense, puisque les canards bourgeois n'en parlent pas ; mais un copain de Douai m'écrit que leur défense a été chouette, qu'après l'avocat général, ils ont pris la parole chacun leur tour, et ont fait l'apologie de l'Anarchie et fait voir où était le mal de la société actuelle. Après leur défense, ils se sont entendu condamner : Denollet un an et un jour, Vercruysse 8 mois, Clays 6 mois, Pernez et Bernier, confirmés.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le compagnon Lorion prévient les camarades qui correspondaient avec lui, de ne plus rien lui adresser jusqu'à nouvel ordre.

***

Tous les compagnons du Continent qui désirent se mettre en correspondance avec les camarades de Londres, peuvent s'adresser au comp. G. A. Sedrob, 26, Warren street Pitzroy square, London W, Second floor.

## PETITE CORRESPONDANCE

Henry à Lyon. — Le colis était expédié quand j'ai reçu votre carte.

Le compagnon F. Place qui était à Toulon, est prié d'envoyer son adresse à René Brisset, chez madame Chevalier, rue de Versailles, à Viroflay Seine-et-Oise).

Le comp. Vaillant est prié de donner son adresse au comp. Paulet.

M. E. à Rueil. — Rien reçu du libraire.

« El Socialismo », Cadiz. — Avons envoyé à l'adresse indiquée. — Pour l'envoi du montant, attendez que vous en ayez davantage.

R. à Bessèges. — Reçu lettre, sera utilisée. Merci. Envoyez quand il y aura du nouveau.

T. R. à Barcelone. — Je ne me rappelle plus des brochures envoyées. Faites le compte approximativement.

J. P. à Terrenoire. — P. rue St-Martin. — W. D. à Flixecourt. — B. à Arest. — D. à Romans. — L. à Anduzes. — M. à Bourges. — B. à Billy-Montigny. — R. à Pont-d'Avignon. — B. à Sain-Amand. — M. à Castelnaux. — P. à Mantes. — B. à Toulon. — R. à Nice. — M. à Nîmes. — D. à Beauvais. — Z. à Bucharest. — B. à Morlanweltz. — F. à Amiens. — J. et N à Chaux-de-Fonds. — H. G. à Port-Elisabeth. — B. à Bessèges. — B. à Puget. — G. à Biella. — M. à Saint-Etienne. — Reçu timbres et mandats.


**LA RÉVOLTE**

**Est en vente dans toutes les Librairies**

DE PARIS

*Pour la Vente en gros s'adresser :*

**11 — RUE DU CROISSANT — 11**


## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Union syndicale du Meuble sculpté et de l'Ebénisterie*, réunion tous les vendredis, rue de Montreuil, 37 bis, à 8 h. 1/2, du soir, au fond de la cour.

Groupe du XIIIe, réunion tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour pour le samedi 17 mai : 1° De l'Anarchie. — 2° Entente pour la sortie de propagande à Choisy-le-Roi,

Dimanche 18, même local, grande soirée familiale.

Groupe la *Liberté*, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron, salle des Tableaux.

Samedi 17 mai, soirée familiale organisée par le groupe *Le Réveil du XVe*, à 8 h. 1/2 du soir, salle Logerot, rue Croix-Nivert, 20.

Conférence par Jahn. — Chants et poésies.

*La Revanche des Mineurs*, réunion dimanche 18 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle Pasquet, 239, rue Saint-Martin.

Ordre du jour : Conférence par le compagnon Leboucher sur « Les anarchistes n'ont rien fait et ne pouvaient rien faire le 1er mai. — Chants et poésies.

Groupe du XIVe, réunion jeudi 22 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle Anne, rue Mouton-Duvernet, 27.

Le groupe se réunit tous les 15 jours,

Groupe d'études sociales de l'*Alimentation*, réunion lundi 17 mai, à 8 h. 1/2, salle Pasquet, 239, rue Saint-Martin.

*Les Révoltés du XIe et XXe*, groupe de propagande anarchiste, réunion du groupe le samedi 17 mai, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Tous les compagnons sont invités. Urgence.

Rueil. — *Grande excursion* le dimanche 25 mai. On se réunira à Rueil, rue du Gué, 52, de 9 heures à midi. — A midi 1/4, déjeûner sur l'herbe dans les bois de la Malmaison suivis de jeux divers. On pourra visiter Bougival, La Machine, La Grenouillère et la fête de Nanterre. — Le soir, chants et poésies révolutionnaires dans un établissement de Rueil.

Départ de la gare Saint-Lazare toutes les demi heures et tramways à vapeur place de l'Etoile.

Troyes. — Samedi 17 mai, à 8 h. 1/2 du soir, deuxième Punch-conférence avec tombal, organisé par les *Niveleurs Troyens*, au profit des familles des condamnés de la manifestation du 1er mai.

Entrée : 50 centimes.

Reims. — Les anarchistes du faubourg de Laon se réunissent tous les samedis chez Poly, perruquier, rue des Romains, 202, à 7 heures du soir.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 36 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 24 AU 30 MAI 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

Nous recevons du groupe l'*Initiative individuelle* de Genève la lettre suivante, que nous faisons suivre de quelques réflexions :

On aurait tort de croire que l'effervescence qui s'est produite le 1er mai et les jours suivants a été la conséquence de la manifestation projetée et annoncée pour cette date.

Les grèves, les révoltes qui ont eu lieu, principalement dans les centres industriels, ont leur source dans les faits économiques, bien plus puissants que tous les « rendez-vous » donnés au prolétariat... en même temps d'ailleurs qu'à la Bourgeoisie.

Ces révoltes couvaient, et comme elles étaient étouffées par les autoritaires qui avaient fait naître chez les travailleurs l'espérance réfrigérante d'un premier mai libérateur, ces révoltes, passé la fatale échéance, ont fini par éclater. C'est ce qui a permis d'en attribuer la cause au « 1er mai » et de donner aux fumisteries de ce genre un crédit qu'elles ne méritent pas.

Ce qu'il y a d'extraordinaire et surtout de regrettable, c'est que même des anarchistes s'entêtent à voir dans ces *défaites en bataille rangée* autre chose qu'un piège tendu au prolétariat.

Ne parlons-nous pas sans cesse de développer l'esprit de révolte ? Eh bien ! quoi de plus contraire à ce développement que d'encourager les masses à continuer une tactique reposant entièrement sur des décisions de Congrès et des mots d'ordre !

Oui, « la grève générale est possible » puisque la révolution générale, qui est la même chose, est possible ; mais ne condamnons pas la propagande par le fait, n'oublions pas que les révoltes partielles, échauffourées ou grèves, nées spontanément de l'initiative individuelle, sont nécessaires pour déterminer l'effort collectif Initiative individuelle (la cause), et révoltes partielles (les effets), voilà ce que serviraient à étouffer les « premier mai » futurs, si les anarchistes n'étaient pas là pour empêcher ceux-ci de se produire, et pour dire à leurs compagnons de chaîne :

« La révolution est permanente, laissez-vous aller à votre fouge, donnez libre cours à votre enthousiasme, révoltez-vous en tous temps, en toutes circonstances ; mais ne croyez pas à ces funambulesques manifestations à jour fixe et « en cas de beau temps » qui ne servent qu'à refroidir les énergies et à permettre aux gouvernants, délivrés alors des attaques inattendues, des escarmouches spontanées, de prendre leurs mesures pour enrayer l'esprit de révolte ».

Ces « manifestations annoncées », prétextes à arrestations d'anarchistes, étant basées sur l'autorité et non sur l'initiative individuelle, sont tout ce qu'il y a de plus anti-révolutionnaire.

Si des autoritaires ou des naïfs ont l'intention de recommencer la blague le 1er mai prochain, les gouvernants pourront décréter ce jour-là « jour férié » ou bien, moins intelligents, faire comme cette année, un grand déploiement de troupes. En ce qui nous concerne, nous promettons bien de ne pas tomber dans le piège.... qu'il soit de miel ou de vinaigre.

Genève.

Le groupe *l'Initiative individuelle*.

## L'ACTION DES MASSES & L'INDIVIDU

Nos camarades ont parfaitement raison de dire que les grèves de mai sont une conséquence de conditions économiques générales. Si la reprise du travail dans les mines et dans l'industrie du fer, et si la misère affreuse dans les autres métiers n'existaient pas, il n'y aurait pas eu de grèves du tout, comme il n'y en a pas eu sur une aussi grande échelle, il y a dix ans. Mais ce que nos camarades ignorent, c'est que, *en dehors de toutes les organisations socialistes*, il se produit en ce moment, au sein des travailleurs de toute nationalité, un immense travail pour pousser à la grève générale. Démocrates, trades-unionistes, socialistes, anarchistes, n'y sont absolument pour rien. — « Nous sommes débordés par ce mouvement », — nous disait, il y a déjà deux ans, un socialiste belge. — En Angleterre, dans une grande ville, du moins, les socialistes ont cherché à s'emparer de ce mouvement. Ils ont été bien reçus d'abord ; mais lorsque l'on s'est aperçu qu'ils voulaient l'enrégimenter dans un but électoral, on les jeta par-dessus bord.

Qu'il suffise de dire que ce mouvement international vient d'Amérique ; qu'il se fait en dehors de toute organisation ; et que nous nous trouvons en présence d'un de ces faits qui ont toujours caractérisé les grands mouvements populaires — une entente tacite qui s'établit en dehors des journaux, des comités, des agitateurs Un mot lancé dans un atelier suffit et on se dit : « Soit, au 1er mai ! » Puis un travailleur passe d'Angleterre en Autriche, ou d'Autriche en Angleterre, et lance la même idée, et l'idée — puisqu'elle résulte d'une nécessité économique — est acceptée d'emblée.

Toutes les grèves des dernières deux années, en Belgique, en Angleterre, en Moravie, etc., etc., sont dues à cette propagation **spontanée** de l'idée. Si jamais il y a eu un mouvement anarchiste de par son essence et une propagande essentiellement anarchiste dans ses procédés, c'est celle-là. Car il n'y a pas de société secrète — c'est un accord tacite, qui s'établit.

Nos camarades de Genève font erreur en attribuant le 1er mai au Congrès de Paris. Il s'est fait absolument en dehors du Congrès, *contre* la volonté des social-démocrates, *contre* la volonté des comités trades-unioniste et *malgré* l'indifférence des socialistes, anarchistes et autoritaires. C'est précisément pour cela que nous lui attribuons une importance.

A un Congrès où Liebknecht jouissait de droits royaux, un inconnu venant d'Australie fait la proposition. Les chefs ahuris n'osent pas la répudier, parce que les délégués ouvriers, — les inconnus — l'acclament à l'unanimité. Puis, la proposition est oubliée. Le mot d'ordre de la presse socialiste est de n'en souffler mot. Socialistes et anarchistes traitent ça de blague. Les démocrates s'y opposent. Et pendant ce temps-là les travailleurs se passent le mot d'ordre : *au 1er mai*. Et quinze jours avant le 1er mai les meneurs unionistes, socialistes et démocrates apprennent avec effroi que le peuple ouvrier sera ce jour-là dans la rue. Alors ils font bonne mine à mauvais jeu, ils essaient d'enrayer la manifestation et ils finissent par s'y joindre. Mais toujours, ils attendent des manifestations sans portée — et voilà que c'est tout Londres ouvrier qui sort de ses taudis, un tiers de Vienne qui se rend au Prater, tout Hambourg sur pieds, et un soulèvement général des mineurs commence en Moravie, dans les provinces basques, etc.

En fait, nous sommes persuadés que ce que les initiateurs populaires du mouvement voulaient pour le 1er mai, c'était la grève générale — tout comme ils l'avaient voulu, il y a quelques années, en Amérique. Et nous sommes persuadés que l'idée de grève générale n'a été que remise et que l'accord populaire trouvera dans un an ou deux une autre date, imprévue par les gouvernants, pour commencer la grève générale.

---

Nous pensons que ces faits, généralement inconnus, et que nous avons dû pour cela même exposer longuement, sont la meilleure réponse à la lettre de nos camarades.

« Initiative individuelle? » — Diable ! prenons-la autant que possible! Ne parlons pas : faisons ! Mais, quand nous nous trouvons en face d'un mouvement spontané des masses — devant une initiative individuelle de millions de travailleurs, — ne jetons pas des bâtons dans les roues à ce qui se fait en dehors de nous, au nom d'une initiative individuelle qui sera excellente quand elle sera prise, mais qui, à elle seule, ne fera pas encore la révolution. Le fort de l'initiative individuelle est de *réveiller l'esprit de révolte des masses*, — car sans les masses point de révolution. Mais une fois que les masses se réveillent, une fois qu'elles bougent et descendent dans la rue, au risque de coucher cette nuit même sur les barricades (c'était l'idée à Vienne), l'initiative individuelle où doit-elle se porter?

La réponse est évidente. — Là où sont les masses ! Et au jour même où les masses se sont données rendez-vous ! Pour nous, il est absolument évident qu'en Moravie, dans les provinces basques, à Barcelone, à Va-

lence et ailleurs, ceux des travailleurs qui ont réellement de l'initiative individuelle et qui n'attendent le mot d'ordre pas plus des anarchistes que des démocrates, se sont dit : — « Pendant que les troupes seront à Vienne ou à Madrid, nous commencerons la révolution ici, en Moravie, à Barcelone ou à Bilbao. Et nous le ferons précisément au 1er mai (ou plutôt le 2 mai) *pendant que* les troupes sont encore à Vienne ou à Madrid, et non pas au 15 mai ou au 15 juin, quand elles seront de retour dans les provinces ».

Ils n'ont pas été soutenus, précisément parce que l'initiative a manqué ailleurs.

Quant aux arrestations d'anarchistes — il est temps de les prévoir d'avance. Chaque fois qu'il y aura effervescence dans les masses, d'où qu'elle vienne, le gouvernement fera arrêter les anarchistes — s'ils ne prennent pas leurs précautions. Cela se fera avant la Révolution, pendant la révolution et après la révolution. Qu'on se souvienne seulement de Marat et de tant d'autres, moins connus, qui furent forcés de vivre dans les caves en plein 1793, pendant qu'on guillotinait les aristocrates par douzaines. On fera arrêter les anarchistes parce que — quelquefois à tort, mais le plus souvent à raison — les gouvernements se diront ceci : — « Quand le peuple sera dans la rue, et que l'initiative individuelle manquera pour que ces masses marchent à l'assaut de la société, c'est des anarchistes que pourra venir l'initiative d'un mouvement, mais non pas des légalistes ».

Et, remarquons, que ce sera absolument la même chose pendant la révolution même, tant que la révolution, dans son développement, n'aura pas atteint sa phase anarchiste. Donc, n'en parlons pas.

---

Ajoutons encore que si, le jour même d'une grande manifestation populaire il ne se fait presque jamais un mouvement dans une grande ville, c'est toujours quelques jours après une pareille manifestation que le mouvement commence. On s'est compté, on a compris sa force, on a été vexé de la brutalité de la police, on est exaspéré par le sang versé dans une manifestation pacifique ; les soldats mêmes sont furieux contre les chefs qui ont fait tirer sur les femmes et les enfants ; et alors, sur un mot-d'ordre qui, encore une fois, naît spontanément dans les masses — on prépare une autre manifestation. Mais, avant le jour, la révolution éclate déjà.

Bref, retournons la question comme nous voulons, nous ne pouvons arriver à une autre conclusion que celle-ci :

« Que l'on soit partisan de l'action individuelle ou de l'action des masses — et il est évident que les deux sont nécessaires — la place de l'homme d'action est là où sont les masses. S'il fait un acte individuel ; s'il répond à un coup de pied du policier par un coup de revolver ; s'il se révolte contre telle iniquité ; s'il éteint le feu dans telle usine qui marche, ou s'il en brise les vitres (comme on l'a fait en Moravie) ; s'il va en prison pour avoir fait la propagande à la troupe, ou s'il fait tout autre acte de courage individuel — son acte n'en aura que plus de portée, puisqu'il est fait aux yeux des masses, au vu et au su de tout le monde, alors que la presse en parlera dans tous les détails, alors que chaque travailleur en parlera dans l'atelier ».

C'est si simple, et nous sommes si sûrs que tous les révolutionnaires sont du même avis, qu'il ne peut y avoir de discussion là-dessus que par malentendu.

# LES LEÇONS DU 1er MAI [1]

*(Suite)*

## Byzance

Vers le milieu du XVe siècle, le canon de Mahomet II battait en brèche les murailles de Byzance. Une poignée de braves essayait de défendre la ville. Mais les moines qui, par la superstition, dirigeaient et dominaient le peuple, insouciants de la liberté, restaient indifférents à la vue des étendards du Prophète et ne s'occupaient que de discussions de théologie et de discipline ecclésiastique. Les grandes questions qui échauffaient les esprits étaient : si on devait dire la messe en grec ou en latin, si le Saint-Esprit procédait du Père et du Fils, ou du Père par le Fils — et puis encore la consubstantiabilité du Verbe, la lumière incréé du Thabor et autres sujets aussi clairs qu'intéressants. En outre, on criait au sacrilège contre ceux qui voulaient combattre, parce qu'ils cherchaient le salut dans leur courage au lieu de l'attendre du secours de l'ange. On s'efforçait ainsi de désarmer la vaillance et de justifier la lâcheté.

Naturellement, les turcs entrèrent dans la ville : le cimeterre trancha les questions et les habitants furent soumis au joug des envahisseurs.

Et bien, compagnons, n'y a-t-il pas dans la conduite de quelques-uns de nos groupes quelque chose qui ressemble fort à ces misérables disputes que l'histoire a flétri du nom de byzantinisme ?

De l'étude des problèmes vivants qui agitent le monde moderne, de la discussion des question brûlantes qui passionnent les masses, parce qu'elles sont comprises et senties, on est passé à discuter des questions abstraites, on s'est lancé dans des théories à perte de vue, et, comme il arrive d'ordinaire dans ce genre de discussions, on a abouti à ces interminables querelles de mots, qui stérilisent la pensée et tuent l'action.

Il y a à présent parmi nos compagnons, des centres où on « n'entend parler que de « science », par des hommes qui, comme presque nous tous, n'en savent pas le premier mot, parce qu'ils n'ont pas eu le temps, ni les moyens, ni peut-être même la volonté de s'y appliquer, mais qui s'imaginent qu'il suffit, pour être savant, d'avoir compris qu'on a droit aux moyens d'y parvenir.

Ces compagnons pourraient certainement, dans les questions sociales, voir plus juste et plus loin que les savants patentés de la Bourgeoisie, parce qu'ils connaissent les faits qui, dans ces questions-là sont à la portée de l'observation de tout le monde, parce qu'ils ont ce gros bon sens, qui rend les masses si clairvoyantes quand elles ne sont pas fourvoyées par le galimatia de la politique, et parce que leur esprit de critique n'est pas émoussé par les intérêts et les préjugés de caste qui, généralement, amènent les savants à justifier les privilèges et les absurdités de la société actuelle.

Mais non ils préfèrent s'occuper précisément de ces questions qu'ils ne peuvent éclaircir en aucune façon, parce qu'elles se rapportent à des faits, dont l'observation réclame des études, des moyens, des recherches, des expériences que nous n'avons pas faites et ne sommes pas à même de faire dans l'état de misère et d'esclavage où nous vivons. Et quand ils daignent parler question sociale, au lieu d'éclaircir la question par l'examen des faits et par les inductions et les déductions de la logique, c'est-à-dire du bon sens, ils s'efforcent de l'obscurcir par des gros mots en *logie* et en *isme* qu'ils ont ramassé ça et là dans des lectures fragmentaires faites au hasard, et arrivent souvent aux conclusions les plus abracadabrantes.

Darwinisme, spencérinisme, positivisme, sociologie, psychologie, cosmologie, lois naturelles, et puis encore égoïsme, altruisme, sentiments, moralité.... voilà dix mots, entre mille, dont on se sert souvent d'une telle manière, qu'ils remplissent parmi nous le même rôle, que la consubstantiabilité et la transsubstantiation remplissaient auprès des byzantins.

La première conséquence de ces discussions et de ce langage a été qu'on a cessé d'être en communion d'idées avec la foule, et que les réunions publiques tenues par les anarchistes, qui sont nombreuses et efficaces partout où l'on parle la langue du peuple, se sont dépeuplées et transformées en petites chapelles partout où la tendance, dont nous nous occupons, a pris le dessus.

L'autre conséquence, encore plus fâcheuse, si possible, a été que, en appliquant cet esprit de chicane et ce culte des mots aux questions de morale, c'est-à-dire, de conduite envers les autres, on est arrivé à embrouiller les questions les plus simples, à avoir l'air de mettre en doute les principes les mieux acquis du Socialisme, et à faire une grosse affaire d'un tas de subtilités, qui ne servent qu'à jeter de la froideur et des mauvaises préventions entre compagnons et à nous rendre impuissants pour toute action collective.

Nous croyons que c'est nécessaire pour l'avenir de notre parti, pour l'accomplissement de notre mission révolutionnaire, d'en finir avec toute cette logomachie, avec cette risible prétention à la haute philosophie et de revenir au socialisme populaire, expliqué et propagé dans le langage populaire. Pour cela, nous tâcherons, dans le prochain article, d'apporter, comme nous pourrons, un peu de lumière sur quelques points, très clairs, d'ailleurs, qu'on a cherché à obscurcir ; d'autant plus qu'à côté des *discuteurs incorrigibles*, à côté des bons compagnons qui s'imaginent que pour être révolutionnaires il faut faut dire les choses *d'une manière qui étonne ou qui choque*, à côté des convaincus et des sincères, « *il y a les méchants et les faibles qui exploitent tout ça et font des théories rien que pour justifier leurs trahisons, leurs lâchetés, ou leurs inconséquences* ».

(1) Une partie de la rédaction de la *Révolte* fait ses réserves au sujet de cet article. Il est des camarades qui pensent que son auteur n'a pas compris le mouvement qui s'est effectué dans les esprits, à Paris, depuis quelques années.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Vienne. — Une lettre particulière que l'on nous communique, nous apprend que le compagnon Martin et plusieurs camarades dont nous n'avons pas les noms, sont arrêtés et soumis à un régime révoltant : ils n'ont que deux bouillons par jour ; on les fait coucher dans une espèce de cave où l'eau suinte de partout ; au greffe de la prison on prend l'argent qu'apporte la famille, en promettant de le transmettre aux prisonniers, mais ceux-ci n'ont encore rien vu, il leur est impossible d'améliorer leur ordinaire.

Voilà les faits qui se passent et ne sont même pas relatés par la presse bourgeoise ; cela se comprend du reste, ne défendant-ils pas le même ordre de chose que le gouvernement qu'ils font semblant de combattre.

***

La Seyne. — Une grande réunion publique et contradictoire organisée par les anarchistes de Toulon a eu lieu jeudi 8 mai. La salle du sous-sol des écoles ne pouvait contenir la foule nombreuse des exploités, venant démontrer par son attitude ferme et courageuse la haine qu'elle a de l'autorité et de tous ces commandants qui croient tenir la liberté des peuples comme on tient des oiseaux en cage.

La réunion avait pour ordre du jour : Les mesures prises pour la manifestation du 1er mai.

Le comp. Mahon monte à la tribune et n'a pas de peine à faire comprendre à tous ces déshérités que les exploiteurs courent à leur fin, et que les gouvernements craquent de toutes parts, et qu'ils n'ont de ressource, pour se maintenir, que de s'abriter der-

tère les baïonnettes forgées par les travailleurs, c'est-à dire que nous leur donnons le bâton pour nous battre. C'est dans un élan de paroles chaudes, toutes pleines de vérités, que le compagnon Mahon fait le sanglant réquisitoire contre les atteintes faites à la liberté individuelle lors de la journée du 1er mai, la cavalerie chargeant à Lille, femmes, vieillards et enfants et ne craignant pas de faire verser le sang de ceux qui font vivre dans l'oisiveté et la fainéantise la race des gouvernants ou pour mieux dire des buveurs de sueur.

Les paroles de notre ami sont interrompues par des tonnerres d'applaudissements. En somme, bonne soirée de propagande.

Il est inutile d'ajouter que les barons de la haute finance ont été jugés comme ils le méritent.

A la sortie, les cris de vive la Révolution sociale ont clos cette soirée.

Le commissaire central assistait à cette réunion, tournant tout le temps son chapeau dans ses mains, ne pouvant faire autre chose, car il aurait été impuissant à arrêter le courant de sympathie que l'auditoire montrait aux anarchistes.

Un petit guet-apens à signaler : pendant que notre ami Mahon causait avec un camarade, le brigadier de police le pria de passer au bureau central, ce que fit notre ami, confiant en lui-même. Le chef policier revenant sur la réunion, voulut que le compagnon lui recommença sa conférence, en fin de compte il lui signifia qu'il tombait sous le coup de poursuites. Nous verrons bien la suite.

***

Marseille. — Mercredi dernier, nous avons organisé un grand meeting de protestation au sujet des arrestations du 1er mai. La grande salle de la Brasserie du Chapitre était archi-comble. Un grand nombre d'individus ont dû rester dehors faute de place. Les idées anarchistes ont été développées par divers compagnons, elles ont rencontré la sympathie de toute l'assemblée. Un seul contradicteur s'est présenté, mais il a été obligé de convenir que l'émancipation des travailleurs ne pourra exister que par l'Anarchie. Une collecte faite en faveur des compagnons arrêtés a produit 22 francs.

***

Saint-Amand Montrond. — Le 1er mai a été très calme malgré la terreur qu'avait répandu dans la population bourgeoise le sous-préfet et les magistrats. En effet, trois ou quatre jours avant la date redoutée par les gendarmes, le commissaire, les agents passaient les nuits entières à surveiller les murs de notre petite ville craignant d'y voir apparaître les affiches du *Père Peinard* ou « l'Apothéose de la Bourgeoisie » qui avait tant ennuyé ces messieurs, il y a quelques mois. Pour éviter aux bons bourgeois des transes, ces messieurs leur en ont procuré de plus cruelles encore. En effet, les bruits les plus effrayants (pour ces messieurs) circulaient. Il devait y avoir pillage, incendie, vol, viols, etc. La troupe venait de Bourges pour protéger la propriété la famille. Bref, un truc épouvantable.

La journée s'est réduite à ceci : sur 140 convocations faites par le comité socialiste aux adhérents, syndicats, etc., 40 se réunirent ! et sur ces 40, 12, oui, 12 ! décidèrent de manifester et je puis vous certifier que sur 12, il y avait 9 anarchistes.

Ces 12 manifestants se réunirent sur une promenade et de là parcoururent les principales rues de la ville, stationnant devant la sous-préfecture et l'hôtel de ville, mais sans y rentrer, bien entendu, n'étant pas si idiots d'aller se prosterner devant leurs pires ennemis et leur demander quoi que ce soit.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ces 12 manifestants furent suivis de trois agents en grande tenue, que les deux brigades de gendarmes étaient consignées à leurs casernes, équipés, les chevaux sellés, prêts à partir et cela pour 12 manifestants. La population intelligente en fait encore des gorges chaudes.

Mais enfin tout est bien qui finit bien, et nous comptons bien voir notre sous-préfet monter en grade.

***

Saint-Quentin. — Dans une conférence donnée par les anarchistes, le 10 mai dans la salle du cirque, les compagnons Brunet, de Paris et Massey, de notre ville, ont su, devant un auditoire nombreux, démontrer la justesse des idées anarchistes et mettre à nu les combinaisons machiavéliques des derviches d'un socialisme qui a vécu.

Les seules objections que les contradicteurs ont pu émettre contre nos idées, ont été de venir nous parler de « moment opportun, d'avortement, de précipitation inopportune », etc. Inutile de dire que les camarades ont su promptement faire justice de ces calembredaines. Nous espérons que la conférence marquera à Saint-Quentin une époque absolument nouvelle dans l'évolution de nos idées.

***

Calais. — Jamais banquiste, jamais saltimbanque parmi les plus célèbres, n'a imaginé une fumisterie aussi colossale que la soi-disant organisation du Parti ouvrier en France et le 1er mai en aura été pour les plus aveugles une preuve irréfutable. A Calais, qui passe pour une des places fortes du parti, le célèbre Delcluze avait annoncé aux autorités affolées, que cinquante délégués, représentant un nombre fantastique de travailleurs, se présenteraient à la mairie pour réclamer les réformes que l'on sait. Or le nombre des membres de toutes les chambres syndicales affiliées au Parti ouvrier, est de trente au plus. Douze d'entre eux se présentèrent le 1er mai comme délégués des groupes. — Et dire que c'est comme cela dans toute la France.

***

Gard. — Le 1er mai, les mineurs de Lalle et quelques métallurgistes avaient pris part à la manifestation officielle qui n'a pas été brillante, tout donc s'annonçait assez tranquillement, mais à midi un mineur de Robiac était en train d'engager ses camarades à ne pas descendre à la mine, lorsque l'ingénieur Lombard parut. Il saisit violemment cet ouvrier par le bras et le pousse à terre. C'est le signal de la grève générale à Bessèges. Le lendemain vendredi, plus de la moitié des ouvriers étaient restés dehors et le 3 mai, tout chômait : mines, forges et ateliers, hauts-fourneaux et Bessemer. Puis les mineurs de Rochesadoule, ceux de Molière, du Martinet, de Lajasse ont suivi le mouvement. Enfin les forges de Tamaris, les mines de Rochebelle et les fileuses d'Alais.

Mercredi 7, plus de 1,000 mineurs sont partis pour la Grand-Combe, le centre houiller le plus important du Gard, mais ils n'ont pu décider les travailleurs à quitter leurs chantiers, le directeur les ayant augmenté de 75 centimes *pendant la durée de la grève*.

Des troupes venues de Nîmes, d'Avignon, de Montpellier occupent Bessèges et les villages, mais c'est un pays de montagnes et de rochers et si jamais on s'y battait, la nature viendrait au secours de l'exploité.

Les ouvriers étaient calmes, c'est bien une guerre de bras croisés qu'ils ont voulu entreprendre. Les mineurs demandent huit heures de travail et huit francs par jour, de plus le renvoi du directeur Marsault et ces mouchards. Les métallurgistes réclament une augmentation qui les ramène au prix d'il y a six mois.

Les ouvriers sont fermes, mais les exploiteurs aussi et les ouvriers commencent à s'exaspérer et les violents se font entendre. Mais ce n'est pas après quinze jours de grève qu'il faut montrer les dents, c'est dès le premier moment, et alors on est victorieux.

***

Petit-Ville. — Quelques jours avant le premier mai, des affiches du *Père Peinard* avaient été placardées sur les murs de la ville et dans les hameaux voisins ; et par terre devant chaque affiche on avait déposé des manifestes « La grève générale ». Nos idées ont été très discutées partout, par les campagnards surtout, mais le pays est resté bien tranquille.

***

Le Havre. — Le Soudeve vient d'attraper quarante jours de Prison, Biquin, un mois pour avoir placardé l'affiche du *Père Peinard*. Heudier, deux mois pour avoir distribué le journal *Le Producteur*.

Devant le tribunal, Heudier a terminé sa défense par un petit exposé des doctrines révolutionnaires. « Elles sont si claires, si simples et si naturelles que si M. le procureur de la République voulait bien les discuter sérieusement, il ne tarderait pas à devenir anarchiste lui-même ».

***

Troyes. — *Après la Manifestation.* — Malgré les persécutions incessantes, les arrestations en masse, malgré les odieuses calomnies dont nous sommes sans cesse abreuvées par les infâmes soudoyés de la Bourgeoisie dont la lâcheté est devenue proverbiale ; nous n'en marcherons que plus audacieusement à l'assaut de l'inique édifice social actuel pour qu'il soit au plus tôt et à jamais plongé dans l'abîme des temps d'où il n'aurait jamais dû sortir.

Si cette ignoble et lâche bourgeoisie persécute avec un acharnement, sans exemple dans l'histoire, les anarchistes, c'est que, semblable au moribond que la mort étreint de toutes parts, elle s'aperçoit enfin que la fin de son exécrable domination est proche et que son heure a sonné.

Pourquoi les communistes-anarchistes deviennent-ils chaque jour plus nombreux et par conséquent plus audacieux ? C'est parce que les victimes de plus en plus malheureuses de l'abominable organisation sociale actuelle se convainquent définitivement que la révolution violente et économique seule les affranchira réellement de la tyrannie monstrueuse qui les maintient dans la servitude la plus dégradante et non une révolution politique quelconque qui n'a jamais servi et ne peut servir que de marchepied aux ambitieux avides de pouvoir et par conséquent de tyrannie.

## Italie

En Italie, comme presque partout, la proposition de la fête de mai était passée presque inobservée, et on n'avait rien fait pour la faire connaître et la faire réussir.

Ce n'a été que dans le mois d'avril qu'on a commencé à en parler, cela a cependant suffi pour que la fête du travail ait rencontré un écho sympathique presque dans tous les coins de la péninsule, et pour que dans plusieurs villes toute la masse du peuple y ait pris part et se soit essayé à la lutte contre la police et les soldats.

Cela fait comprendre ce qu'on pourra obtenir du peuple italien, quand on se mettra méthodiquement à propager et à préparer une action générale.

Le gouvernement avait pris les plus sévères dispositions pour empêcher des troubles ; il défendit toute sorte de réunion publique, tout affichage ou distribution de manifeste ; saisit tout ce qu'il put retrouver de publications relatives au 1er mai, emprisonna ou mis sous haute surveillance, dans les derniers jours d'avril, toutes les personnes considérées *dangereuses*. Un député, pas bien sympathique, pourtant, à la cause des ouvriers, eut à dire au Parlement, qu'en Italie on avait supprimé la constitution et restauré l'autocratie.

Les soldats, amassés dans les centres les plus menacés, étaient tous prêts à marcher ; la cavalerie était montée ; des patrouilles nombreuses parcouraient les rues avec l'ordre d'empêcher tout rassemblement et de sévir sans merci contre toute tentative de résistance.

Et cependant, outre une multitude de grèves qui se sont déclarées à l'occasion du 1er mai, outre des réunions plus ou moins privées, il y a eu des manifestations bruyantes et des luttes aussi obstinées qu'il était possible, n'ayant d'autres armes que des pierres et n'étant pas préparés à lutter.

La manifestation de Turin, a produit une très vive impression dans les cercles politique, car Turin, la ville conservatrice par excellence, qui a fait dire à un écrivain français que ça sera la ville où on dira la dernière messe, a été avec Livourne et Bologne, les trois villes où le 1er mai a eu le caractère insurrectionnel le plus marqué.

La presse bourgeoise de Turin a bien cherché à lui enlever ce caractère, en disant que ces troubles n'étaient l'œuvre que « de quelques agitateurs », mais les faits sont des faits, et tous les mensonges débités pour la circonstance ne peuvent pas amoindrir l'importance du mouvement.

Le cri de vive *la révolution anarchiste*, avec lequel étaient reçues les charges des soldats, sont pour la presse bourgeoise des cris sans signification, et qu'on avait appris par cœur à quelques centaines de gamins. L'importance du mouvement est assez largement démontrée par la grève générale qu'on a essayé de faire éclater, en prenant d'assaut et en brisant ce qui était à la porte des ateliers, où les ouvriers, de peur d'être congédiés n'avaient pas quitté le travail, et en assommant à coups de trique les bourgeois qu'on rencontrait en route, faits qui se produisirent depuis le matin et continuèrent toute la journée malgré les mesures prises par l'autorité, en mettant la ville en état de siège, en faisant occuper quatorze points de la ville par les soldats, et en faisant charger la population à chaque instant par sa cavalerie, évidemment soulée pour la circonstance.

Plus de vingt usines ont eu les carreaux brisés, certaines les machines dévastées, et la même chose serait peut être arrivée à l'arsenal, aux ateliers des chemins de fer, et aux trois usines de gaz, où on avait l'intention de mettre le feu aux gazomètres,

sans la présence de plusieurs compagnies de soldats.

Quelques ouvriers ayant été arrêtés, on chercha à les délivrer des mains des gendarmes en lançant contre eux les cailloux dont est pavée la ville, et plusieurs fois on a réussi à leur faire lâcher prise.

Cependant, de très nombreux groupements d'ouvriers, femmes comprises, de plus en plus menaçants se répandirent dans la ville, en s'approchant du centre et chantant des chansons de circonstance. La troupe chargea la foule et des coups de revovers furent tirés. Dire l'affolement qui s'empara alors de la population bourgeoise est impossible. En un clin d'œil, les boutiques se fermèrent, et en quelques instants Turin présenta l'aspect d'une ville assiégée, envahie par l'ennemi. Tous ces faits partiels avaient excité les ouvriers qui, à la tombée de la nuit se rendirent sur la place dello Statuto.

La police, cernée et refoulée de tous côtés par les ouvriers, fut délivrée par les soldats et la cavalerie.

Mais la chose n'était pas finie, car les ouvriers, pourchassés d'un côté se groupaient d'un autre côté, tenant toujours tête à la police et aux gendarmes et cette guerilla dura jusqu'à minuit passé.

La police a eu 27 blessés assez gravement, presque tous des chefs y compris le commandant. Ils ont dû être transportés immédiatement à l'hôpital, sans compter un assez grand nombre de policiers blessés plus légèrement.

On ne connait pas le nombre des ouvriers blessés, parce qu'ils ont préféré et pour cause, se faire soigner chez eux.

Les chasseurs des Alpes, presque tous piémontais du département, de peur qu'ils ne fraternisassent avec les ouvriers, avaient été envoyés aux Alpes, tandis, qu'on faisait arriver des soldats des villes voisines.

Les faits que je viens de vous décrire, se sont renouvelés avec plus ou moins d'intensité pendant trois jours de suite et peu à peu tout est rentré dans l'ordre, on ne s'est pas senti les plus forts.

A Naples, où la police avait cru faire avorter le mouvement en arrêtant le soir précédent tout ce qu'elle peut trouver de socialistes, et où les précautions militaires étaient tout à fait extraordinaires, le peuple manifesta en masses compactes, se défendit à coups de pierres contre les soldats, pilla toutes les boulangeries et causa une véritable panique à la Bourgeoisie.

A Lugo, à Bologne et dans quelques autres endroits qui nous échappent, manifestation et bataille avec la police et les gendarmes.

A Livourne (Toscane), pas de manifestation dans la rue, pas de bataille ; mais presque toute la population ouvrière de cette ville maritime et industrielle se déclara en grève avec un ensemble admirable. La grève continua après le 1er mai et elle continue encore pour le moment. La Bourgeoisie est très alarmée et son gouvernement prend les plus grandes précautions pour la défense de la propriété. Les réclamations de plusieurs corporations ont été acceptées par les patrons, mais elles ont refusé de rentrer au travail avant que les grévistes de tous les métiers n'aient obtenu satisfaction.

Les tribunaux se sont mis à l'œuvre : des condamnations d'un, deux ou trois ans pleuvent sur les compagnons et autres ouvriers arrêtés le 1er mai. A Livourne, le compagnon Pistoni, qui se trouve être propriétaire d'un atelier de carrosserie, a été condamné à deux ans de prison pour avoir prêché la grève et la révolution à ses employés ainsi qu'à tout le monde.

Enfin, c'est naturel, la Bourgeoisie prend sa revanche pour la peur qu'elle a eue.

Pourtant, si nous savons profiter de la leçon pour mieux faire une autre fois, nous ne l'auront pas payée trop chère.

---

Nous sommes informés que beaucoup de compagnons italiens, ayant vu par l'exemple du 1er mai, qu'il est facile de réunir le peuple autour d'un programme de revendications économiques pratiques, étant donné que l'on est sur le bon terrain, et que les petites choses en amènent des grandes, se sont entendus pour provoquer un mouvement ayant pour but de refuser de payer les loyers et les fermages.

C'est là, nous croyons, une idée que les anarchistes ne devraient pas négliger. Nos camarades anglais travaillent déjà, depuis quelque temps, dans ce sens.

## Autriche-Hongrie

La révolte des mineurs et des tisserands continue en Moravie. Ils ne se passe pas un seul jour sans que des bandes de grévistes n'attaquent les manufactures, brisent les vitres, éteignent les feux et ne se battent avec la troupe. Chaque jour il y a des blessés.

Il paraît que dans les troupes l'esprit n'est pas plus rassurant que dans le peuple. L'autre jour, fantassins et artilleurs de Presbourg en sont venus aux mains. Il y a eu bataille en règle et sang versé.

En Galicie, en Bohême, la révolte est à l'ordre du jour.

***

Les boulangers en grève qui s'étaient enfermés dans une île ont repris le travail. Les patrons ont cédé sur tous les points.

## Espagne

La révolte continue toujours dans les bassins miniers des provinces basques. Les bandes de grévistes parcourent le pays, et la troupe, envoyée à Bilbao n'est pas capable de rétablir le servage des ravailleurs. Chaque jour il y a des rixes entre la roupe et les grévistes.

t

## PETITE CORRESPONDANCE

F. à Reims. — D. à Paterson. — J. au Hâvre. — C. à Foncegrives. — B. à Victor La Coste. — S. à Cette. — R. à Bienne. — P. D. à Anduzes. — N. à Tarascon. — T. à St-Quentin. — D. à Foix. — V. à Roubaix. — F. T. à St-Quentin. — D. à Foix. — V. à Roubaix. — F. à Amiens. — M. H. à Fourchambault. — A. R. à Bessèges. — D. à Romans. — U. à Nantes. — B. à Roubaix. — Reçu timbres et mandats.

A. L. B. à Nantes. — Le « Bandit du Nord » ne paraît plus.

N. H. à l'Echenot. — Reçu timbres. C'est par oubli que l'envoi précédent n'a pas été mentionné.

Blain à Lyon. — Jahn vous prie de lui envoyer de vos nouvelles et votre adresse actuelle, chez Coudry, 42, rue de Tourtille, à Paris.

L'épicier est prié d'aller le plus vite possible chercher sa lettre au bureau de la rue d'Amsterdam à Paris et d'y répondre illico.

Le compagnon Il Gobbo est prié d'écrire et de donner son adresse le plus vite possible à Luigi P..., 28, Gresse street Rathbone Place (London).

D. S. à Boilène.— Les ouvrages de Cabet. ne doivent plus se trouver que chez les bouquinistes.

Jarkot. — Nous avons tout reçu. R. est toujours à la même adresse. « L'Attaque » n'a pas paru.

D. à Paterson. — La fuite pour « l'Existence » est de 1 fr. 50.

« Les Rénovateurs » à Marseille. — Si vous aviez lu l'article, vous vous seriez épargné de faire une réponse à côté. Où avez-vous pris « qu'organisation signifie autorité » et que de s'entendre à plusieurs pour faire quelque chose « implique une direction ? » — Quand donc vous habituerez vous à discuter les choses telles qu'elles sont au lieu de partir en guerre contre des moulins à vent ?

L. à Saint-Denis. — Avons fait remettre lettre et timbres à l'auteur.

G. au Hâvre. — Voyez petite correspondance n° 32.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 1755 fr. 50.

C. à Brighton 1 fr. — T. 10 fr. — Liège : produit de la soirée familiale 5,50. — V. P. à Levallois 0,25. — G. V. 1 fr. — Liège : la boîte de chez Pierre 10 fr. — T. et W. à Roanoke 10 fr. — Groupe du XIVe 2 fr. — J. à Messimy 3 fr. — B. à Viroflay 0,50. — Limoges : par B. 2 fr.—Londres : par B.15,15.—M. à Grenelle 0,25.— W. à Sens 0,25. — Bebin 0,95. — W. B. 5 fr.— Muller 25 fr. — Les compagnons d'Agen 10 fr. — N. B. à Bucharest 1 fr. — M. 0,25. — P. Le Mans 0,20. — C. à Voujancourt 0,85. — Gervais François à Saint-Florent 0,40. — Rosario : Julien et Gros (vieux timbres), 1,25. — G. à Istres 0,25.—Arsius 0,50. —Ridou0,50. Theriez 0,50. — New-York : par C. 3/4 de la souscription faite chez Carriez le vendredi gras, Macdongald street, 28,45. — C. P. à La Machine 0,25.—Romans 2 fr., dont 1 fr. pour le « Père Peinard ». — Excédent d'écot à la sortie d'une réunion de la candidature Vaillant 0,65. —M. à Trélazé 0,10. — C. fils à Thiré 0,50. — M. à Billezois 0,50. — V. à Grigny 0,25. — V. de V. à Marcq-en-Bareuil 0,50. — M. à Nonancourt 0,75. — D. à Saint-Quentin 0,75. — R. à Argenteuil 0,75. — Bruxelles 5 fr.

Total à ce jour ; 1,902 fr. 50.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 471 fr. 15.

J. à Carcassonne 2,50. — B. à Viroflay 0,50. — L. à Arras 0,75. — C. à Allentour 4,50. — L. à Calais 0,50.— Rosario : Julien et Gros (vieux timbres) 1,25. — Buenos-Ayres : S., Bruschetti, G Lauvrag, A. Delarue, J. Delarue, Bazzi, G. et R., Chaussedent, L. et S., Don de livres par R., Chered, R., X., total : 100 fr. — Souscription pour l'achat d'une presse, faite par G. Lormier, 67, Charlotte St. Fitzroy Square W. — G. Lormier 2,50 ; Raynaud 1,55 ; B. Martial 1.25 ; X. 0,20 ; G. Martin 5 fr. ; Olivon 0,60 ; Lesky 1,25 ; H. B. 1,25 ; Lenner 0,30 ; La misère 0,30 ; J. O. B. 0,30 ; V. Richard 5 fr. ; X. 0,60 ; Z. 1,25 ; Dondi 1,25 ; Laust 0,60 ; Bernhardi 1,25 ; Zender 1,25 ; Jernandez 1,25 ; Van Hemper 1,25 ; Bernardi 0,60 ; A. M. 3,50 ; G. F. 0,60 ; Paire 0,60 ; A. W. 0,60 ; Valat 1,25 ; Une partie de cartes 0,50 ; Charanton 0,50. — Un Allemand à la « Revanche des Mineurs » 2 fr. — Rocha 0,25. — V. à Grigny 0,50. — M. à Toulon 0,75.

Total à ce jour : 620 fr. 75.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 539 fr. 90.

Toulon, collecte par N. 3 fr. — P. Le Mans 0,30. — C. à Brighton 1 fr. — B. à Viroflay 0,50. — Groupe de Chaumont 14,50.

Total à ce jour : 559 fr. 10.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Ordre du jour du dimanche 25 mai : Quelques mots sur l'exploitation entre compagnons, des mouchards dans les groupes.

*Cercle international.*— Caisse précédente : 67 fr. 65. — Reçu : salle Horel 4 fr. 75; 8 fr. 15 ; 4 fr. 70.— Dépenses : *Père Peinard* 15 fr. — Reste en caisse : 67 fr. 25.

Le *Réveil du XVe*, groupe communiste-anarchiste, réunion samedi 24 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle Logerot, 20, rue Croix-Nivert.

Ordre du jour : Continuation de la discussion de samedi dernier sur l'inaction des anarchistes et le moyen d'y remédier.

Plusieurs compagnons ainsi que des membres de la ligue socialiste prendront la parole.

La convocation ne se trouvera dorénavant que dans la *Révolte*, l'*Egalité* refusant de l'insérer.

Groupe la *Liberté*, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron, salle des Tableaux.

*Les Révoltés du XIe et XXe*, groupe de propagande anarchiste, réunion du groupe le samedi 24 mai, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Tous les compagnons sont invités. Urgence.

Groupe communiste-anarchise de la Courtille, tous les mercredis à 8 h. 1/2, café des Omnibus, 27, rue de Belleville.

La *Revanche des Mineurs*, dimanche soir, à 8 h. 1/2 du soir, chez Pasquet, 239, rue Saint-Martin, soirée familiale. Chants et poésies révolutionnaires.

Groupe du XIIIe, réunion tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour du 24 courant : 1° Le Mariage et l'Anarchie. — 2° La Manifestation au Père-Lachaise.

La promenade de propagande à Choisy-le-Roi est fixée au dimanche 1er juin — L'heure du départ sera donnée la semaine prochaine.

Levallois-Perret. — *Anniversaire de la Semaine Sanglante.* — Le groupe communiste-anarchiste la *Solidarité*, convoque les camarades à se rendre au Père-Lachaise, dimanche 25 courant. On se réunira à 2 heures, salle Lexcellent, boulevard de Charonne près le cimetière.

Reims. — Conférence familiale à l'occasion de la Semaine Sanglante, organisée par les anarchistes de Reims, le samedi 31 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle du café Saint-Maurice, rue du Barbâtre, 133.

Nantes. — *Les Insoumis*, groupe anarchiste, réunion le lundi, 26 mai, à 9 heures du matin, rue Dumoulin, 6.

Bruxelles. — Groupe *La Jeunesse anarchiste* de Bruxelles : Tous les jeunes anarchistes de Bruxelles et les faubourgs sont priés de se réunir le dimanche 25 mai prochain, à 8 h. 1/2 du soir, en la salle de la Colline, rue de la Colline.

Ordre du jour : Discusion de la formation d'un nouveau groupe.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 37 — 5 CENTIMES — DU 31 MAI AU 6 JUIN 1890.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

**ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS**

## *AUX CAMARADES*

*Encore une fois, nous prions les camarades de bien vouloir nous adresser leurs communications, 140, rue Mouffetard. — Celles adressées rue de l'Echiquier ne nous sont remises que le jeudi, alors que le journal est sous presse, de là les retards dont se plaignent quelques-uns.*

*Les camarades qui ne trouveront pas le journal où ils se servent habituellement, sont avertis que l'envoi aura été supprimé, faute de paiement.*

## LA MORALE ANARCHISTE

### III

Nous avons vu que les actions de l'homme (réfléchis ou conscientes, bien entendu, plus tard nous parlerons des habitudes inconscientes) ont toutes la même origine. Celles que l'on appelle vertueuses, aussi bien que celles que l'on dénomme vicieuses, les grands dévouements comme les petites escroqueries, les actes attrayants aussi bien que ceux qui nous répugnent, — dérivent tous de la même source. Tous sont faits pour répondre à un besoin de la nature de l'individu. Tous ont pour but plus ou moins conscient la recherche du plaisir, le désir d'éviter une peine.

Nous l'avons vu dans un article précédent qui n'est qu'un résumé très succinct d'une masse de faits qui pourraient être cités à l'appui.

---

On comprend que cette explication fasse pousser les hauts cris à ceux qui sont encore imbus de principes religieux. Elle ne laisse pas de place au surnaturel ; elle abandonne l'idée de l'âme immortelle. Si l'homme n'agit toujours qu'en obéissant aux besoins de sa nature, s'il n'est, pour ainsi dire, qu'un « automate conscient » — que devient l'âme immortelle ? que devient l'immortalité, — ce dernier refuge de ceux qui n'ont connu que peu de plaisirs et trop de souffrances et qui rêvent trouver une compensation dans l'autre monde ?

On comprend que, grandis dans les préjugés, peu confiants dans la Science qui les a si souvent trompés, guidés par le sentiment plutôt que par la pensée, ils repoussent une explication qui leur ôte leur dernier espoir.

---

Mais, que dire de ces révolutionnaires qui, depuis le siècle passé jusqu'à nos jours, chaque fois qu'ils entendent pour la première fois une explication naturelle des actions humaines (la théorie de l'égoïme si l'on veut) s'empressent d'en tirer la conclusion que faisait le jeune nihiliste dont nous parlions au début et qui s'empressent de crier : « A bas la morale ! »

Que dire de ceux qui, après s'être persuadé que l'homme n'agit d'une manière ou d'une autre que pour répondre à un besoin de sa nature, s'empressent d'en conclure que *tous ses actes sont indifférents ;* qu'il n'y a plus ni *bien*, ni *mal ;* que sauver, au risque de sa vie, un homme qui se noie, ou le noyer pour s'emparer de sa montre, sont deux actes qui se valent ; que le martyr qui périt sur l'échafaud pour avoir travaillé à affranchir l'humanité, et le petit coquin qui vole ses camarades, se valent l'un et l'autre — puisque tous les deux cherchent à se procurer un plaisir ?

Si encore ils ajoutaient qu'il ne doit y avoir ni bonne ni mauvaise odeur : ni parfum de la rose ni puanteur de l'*assa fœtida*, parce que l'un et l'autre ne sont que des vibrations de molécules ; qu'il n'y a ni bon ni mauvais goût parce que l'amertume de la quinine et la douceur d'une agave ne sont encore que des vibrations moléculaires ; qu'il n'y a ni beauté ni laideur physiques, ni intelligence ni imbécilité, parce que beauté et laideur, intelligence et imbécilité ne sont encore que des résultats de vibrations chimiques et physiques s'opérant dans les cellules de l'organisme ; s'ils ajoutaient cela, on pourraient encore dire qu'ils radotent, mais qu'ils ont, au moins, la logique du fou.

Mais, puisqu'ils ne le disent pas, — que pouvons-nous en conclure ?

---

Notre réponse est simple. Le Mandeville qui raisonnait de cette façon en 1724 dans la « Fable des Abeilles », le nihiliste russe des années 1860-70, l'anarchiste parisien de nos jours, raisonnent ainsi parce que, sans s'en rendre compte, ils restent toujours embourbés dans les préjugés de leur éducation chrétienne. Si athéistes, si matérialistes ou si anarchistes qu'ils se croient, ils raisonnent exactement comme raisonnaient les pères de l'Eglise ou les fondateurs du Bouddisme.

Ces bons vieux nous disaient en effet : « L'acte sera *bon* s'il représente une victoire de l'âme sur la chair ; il sera *mauvais* si c'est la chair qui a pris le dessus sur l'âme ; il sera indifférent si ce n'est ni l'un ni l'autre. *Il n'y a que cela pour juger si l'acte est bon ou mauvais.* Et nos jeunes amis de répéter après les pères chrétiens et bouddhistes : il n'y a que cela pour juger si l'acte est bon ou mauvais ».

Les pères de l'Eglise disaient : « Voyez les bêtes ; elles n'ont pas d'âme immortelle ; leurs actes sont simplement faits pour répondre à des besoins de leur nature ; *c'est pourquoi* il ne peut y avoir chez les bêtes ni bons ni mauvais actes ; tous sont indifférents ; et c'est pourquoi il n'y aura pour les bêtes ni paradis ni enfer — ni récompense ni châtiment ». Et nos jeunes amis — de reprendre le refrain de saint Augustin et de saint Shakiamouni et de dire : « L'homme n'est qu'une bête, ses actes sont simplement faits pour répondre à un besoin de sa nature ; *c'est pourquoi* il ne peut y avoir, pour l'homme ni bons ni mauvais actes. Ils sont tous indifférents ».

---

C'est toujours cette maudite idée de punition et de châtiment qui se met en travers ; c'est toujours cet héritage absurde de l'enseignement religieux qui voulait qu'un acte ne soit bon que s'il venait d'une inspiration surnaturelle et indifférent l'origine surnaturelle lui manquait. C'est encore et toujours, chez ceux qui en rient le plus fort, l'idée de l'ange sur l'épaule droite et du diable sur l'épaule gauche. « Chassez le diable et l'ange et je ne saurai plus vous dire si tel acte est bon ou mauvais, car je ne connais pas d'autre raison pour le juger ».

Voilà à quoi se réduit la philosophie des Saint-Augustin et des Mandeville, qui raisonnent de la sorte.

Le curé est toujours là, avec son diable et son ange et tout le vernis matérialiste ne suffit pas pour le cacher. Et, ce qui est pire encore, le juge avec ses distributions de fouet aux uns et de récompenses civiques aux autres, est toujours là, et les principes mêmes de l'Anarchie ne suffisent pas pour déraciner l'idée de punition et de récompense.

---

Eh bien, nous ne voulons ni du curé ni du juge. Et nous disons simplement : « L'*assa fœtida* pue, le serpend me mord et me tue, le menteur me trompe ? La plante, le reptile et l'homme, tous trois, obéissent à un besoin de la nature ? Soit ! Eh bien, moi, j'obéis aussi à un besoin de ma nature en haïssant la plante qui pue, la bête qui empoisonne et l'homme qui est encore plus venimeux que la bête. Et j'agirai en conséquence, sans m'adresser pour cela ni au diable, que je ne connais d'ailleurs pas, pour plaider en leur faveur, ni au juge que je déteste bien plus encore que le menteur, pour les punir. Moi, et tous ceux qui partagent mes antipathies, nous obéissons aussi à un besoin de notre nature. Et nous verrons lequel des deux a pour lui la raison et, partant, la force ».

C'est ce que nous allons voir, et par cela même nous verrons que si les saint Augustin n'avaient pas d'autre base pour distinguer entre le bien et le mal, le monde animal en a une autre bien plus efficace. Le monde animal en général, depuis l'insecte jusqu'à l'homme, sait parfaitement ce qui est bien et ce qui est mal, sans consulter pour cela ni la bible ni la philosophie. Et s'il en est ainsi, la cause en est encore dans les besoins de leur nature : dans la préservation de la race et, partant, dans la plus grande somme possible de bonheur pour chaque individu.

Mais nous devons renvoyer cela au prochain article, car ici nous aurons à combattre, non plus seulement la prêtraille et ses fidèles, mais aussi ceux des darwiniens qui n'ont accepté le transformisme que pour ce qu'il contenait de la bible bourgeoise — le livre de Malthus.

## DÉFENSE DE MALATO

Soyons nets, monsieur l'avocat-général, ce procès est un procès de tendance, pas autre chose et vous-même l'avez laissé entrevoir dans votre réquisitoire : la manifestation ouvrière du 1er mai, manifestation dont nous anarchistes avons désapprouvé et désapprouvons encore la forme pacifique et légale, — les seules libertés que l'on conquiert, étant celles que l'on prend, non celles que l'on mendie, — cette manifestation inquiète cependant le gouvernement, car à côté des députés et des conseillers municipaux se disant socialistes, à côté des intrigants et des ambitieux (il y en a dans tous les partis), louvoyant entre la bourgeoisie dirigeante qu'ils veulent rallier et le Prolétariat dont ils veulent se servir, il y a la foule anonyme qui n'entend rien aux finasseries de la politique, mais souffre, qui sent sa misère et qui, lorsque cette misère sera par trop intense, lorsque la situation sera devenue intenable, comprendra dans un éclair d'intuition ce que de longues dissertations théoriques n'avaient pu lui faire entrevoir. Et alors, on ne sait pas ce qui peut arriver, ou, plutôt, si on le sait : c'est la révolte, commencement de l'émancipation. Et le gouvernement a peur, il a fait signe à la magistrature de poursuivre et la magistrature poursuit.

.....

Combattant l'ordre social actuel, que vous défendez, messieurs les magistrats, que vous aussi, messieurs les jurés êtes appelés à défendre en nous déclarant tout à l'heure bons pour Sainte-Pélagie, nous sommes exposés aux risques de la bataille : nous frappons, nous sommes frappés : c'est logique, nous ne récriminons point. Bien plus, je m'estime heureux qu'on puisse constater, même à mon détriment, combien votre ordre social est arbitraire, combien la liberté de la presse est factice : ah oui ! la presse est libre, à condition que le gouvernement le veuille bien. Il ne me déplaît pas que les innombrables naïfs qui, après avoir acclamé jadis la République comme l'idéal de liberté, du progrès, de l'équité dans les rapports sociaux, s'immobilisent aujourd'hui dans leur situation misérable en se contentant du mot République, soient à même de constater que le gouvernement de la République est tout aussi réactionnaire que ceux de la royauté et de l'empire, — et cela non parce qu'il est gouvernement de la république mais parce qu'il est gouvernement.

Le gouvernement, l'Etat, quel que soit son étiquette, sa forme extérieure, quels que soient les décors menteurs de la politique, n'a, en effet, qu'un rôle, un rôle forcé, inéluctable, un rôle historique dont il ne s'est jamais départi, dont il ne peut pas se départir un seul instant sous peine de n'être plus le gouvernement : c'est de maintenir l'ordre, — sinon l'ordre politique, qui n'est que très superficiel, et qui reçoit forcément des atteintes chaque fois qu'un nouveau personnel arrive au pouvoir (car ce personnel a toujours des amis à caser et des rancunes à satisfaire), du moins l'ordre social, basé sur le régime propriétaire et qui est beaucoup plus profond. Permettez-moi, messieurs, de définir ce que vous appelez l'ordre.

L'ordre, dans cette société, basée sur l'inégalité des conditions et la lutte perpétuelle des intérêts, c'est l'écrasement du faible par le fort, l'exploitation du travailleur pauvre par le parasite riche, le tout légalisé par vos codes, sanctionné par vos lois.

L'ordre, c'est la faculté, pour celui que l'exploitation ou les hasards de la naissance ont rendu fortuné, de tarir d'un caprice ou d'un coup de bourse les sources de la vie de centaines de familles.

L'ordre, c'est la liberté pour celui qui ne possède que sa force musculaire et intellectuelle, de mourir de faim s'il ne trouve pas un maître auquel il puisse vendre vigueur ou intelligence.

L'ordre, c'est l'emprisonnement du jeune prolétaire dans ce bagne qui s'appelle la caserne, bagne où on l'abêtit, où l'on étouffe en lui toute initiative, volonté, conscience, où l'on en fait une machine à tuer, où on lui apprend à se défier du peuple dont il sort, à haïr bêtement les prolétaires nés de l'autre côté du fleuve ou de la montagne marquant la frontière, — pauvres diables exploités et tyrannisés comme lui ! — et à verser son sang, lui qui ne possède rien, pour sauvegarder cette propriété des autres qui s'appelle la patrie : la patrie ! c'est-à-dire les capitaux de Rothschild, les mines de Schneider, le comptoir de Jaluzot !

L'ordre, c'est la prostitution, fille de la misère, érigée en service public pour l'agrément des bourgeois amuseurs, — il n'y a pas que les rois, n'est-ce pas, qui doivent s'amuser ! — C'est cette prostitution jetant sur le trottoir des milliers de malheureuses manquant de travail ou impuissantes à gagner leur vie par le travail, la moyenne des salaires féminins étant, statistique en mains, de 33 sous par jour.

L'ordre, c'est l'accaparement par une minorité jouisseuse, tant des sources de bien-être formées par la nature, préexistantes à l'Humanité et qui, en bonne justice devraient être le patrimoine commun, que des richesses produites par la classe laborieuse condamnée à toujours tourner dans le même cercle de misère, comme l'écureuil dans sa cage, jusqu'au jour où elle sortira en tout brisant.

L'ordre, enfin, c'est le droit pour les puissants de tout dire, de tout oser, c'est la société hypocrite couvrant leurs vices d'un vernis flatteur, jetant un voile sur leurs faiblesses, érigeant un piédestal à leurs crimes, saluant du nom de grands hommes les bourreaux couronnés, chefs d'Etat, généraux, ministres. C'est la même société ne laissant aux misérables que le droit de tout supporter, étouffant sans pitié leurs plus légitimes aspirations. C'est la justice acquittant Wilson et c'est la poigne du gendarme s'abattant au collet du vagabond, coupable de ne pas avoir de domicile !

Voilà votre ordre, que nous anarchistes voulons briser et briser tellement qu'il n'en reste rien.

Eh ! messieurs, il est de bon ton parmi vous de parler de nos violences, mais je vous le demande (et ceci je le demande non au magistrat drapé dans sa robe rouge ni au juré solennel mais à l'*homme*, à l'homme qui peut subsister sous la robe du magistrat et sous la solennité du juré), lequel de nous, s'il vous plaît, est le plus inhumain : de vouloir, comme nous anarchistes, démolir par tous les moyens, par tous les moyens efficaces s'entend, un ordre de choses aussi atroce ou de vouloir, comme vous, le laisser subsister. Ordre qui, au seuil du vingtième siècle, alors que la science multiplie ses prodiges, que les produits surabondent au point d'être aux besoins à satisfaire dans la proportion de 3 à 1, condamne les masses travailleuses à la misère et, en pleine paix, moissonne plus de victimes que la plus sanglante des révolutions !

Et c'est parce que tous les gouvernements quelle que soit leur formule : Dieu et mon droit, — Liberté, ordre public, — Liberté, Egalité, Fraternité, mettant en jeu les mêmes rouages : magistrature, clergé, police, armée, capitaux, sont le soutien naturel de cet ordre, le rempart des iniquités et des privilèges sociaux, que nous, anarchistes, nous attaquons à tous les gouvernements. Avez-vous parfois réfléchi, messieurs, vous qui considérez sans doute comme utopistes les gens qui, tels que nous, veulent se passer de maîtres ; avez-vous réfléchi que, depuis tantôt un siècle, la France a essayé du pouvoir sous toutes ses formes : monarchie absolue, monarchie constitutionnelle, empire, consulat, république, et, chaque fois, le nouveau gouvernement a été tellement mauvais, les plaies sociales sont restées tellement les mêmes, que le peuple n'a cru pouvoir se tirer d'affaire que par une révolution. Et la conclusion logique n'était-elle pas que, tous les gouvernements étant mauvais, il était plus simple de s'en passer.

C'est cette conclusion que proclament les anarchistes. D'accord avec le sentiment humain qui souffre de vos lois, de vos préjugés, de vos entraves et aspire à une vraie liberté, d'accord avec les tendances des masses vers une fusion des intérêts économiques, c'est-à-dire vers le Socialisme et vers une décentralisation politique de plus en plus progressive, c'est-à-dire vers l'Anarchie, d'accord avec l'évolution des idées qui marchent toujours, quoi qu'on fasse, car ce ne sont pas les procès de presse qui pourront les arrêter, les anarchistes viennent dire : « Il ne faut plus de gouvernement ».

Et c'est en cela que nous différons d'une façon absolue tant des partis d'opposition politique, plus ou moins réformistes que de ceux qui s'intitulent socialistes, — parbleu ! aujourd'hui que le vent est au Socialisme à tel point que le pape et l'empereur d'Allemagne eux-mêmes se prétendent socialistes, — et n'ont en réalité d'autre idéal que d'arriver, soit à la Chambre des députés, soit au Conseil municipal, soit à une situation lucrative. Aussi, il faut les entendre : ils reconnaissent bien que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, qu'il y a des réformes sérieuses à faire, et des réformes économiques, s'il vous plaît, c'est-à-dire qui touche au mode actuel de propriété. « Seulement, ajoutent ces bons apôtres, si ces réformes ne s'effectuent pas, c'est parce que le gouvernement est dans de mauvaises mains, qu'on change de maîtres qu'on nous donne les rênes et alors tout sera parfait ». C'est le langage éternel des ambitieux et des charlatans.

Ce n'est pas le langage des anarchistes. Nous ne disons pas : « Nous valons mieux que les autres », nous disons : nous sommes des hommes comme les autres, ayant aussi nos faiblesses et nos défauts, si nous étions au pouvoir, nous ne pourrions faire mieux que les autres. Le peuple seul possède le secret de son bonheur. L'organisation du travail, dans une société libre, ne peut être l'œuvre que des travailleurs eux-mêmes, seuls intéressés, seuls compétents. Et Proud'hon, ce clairvoyant génie qui pressentait l'Anarchie, s'écriait avant nous : « Quiconque, pour organiser le travail, fait appel au Capital ou à l'Etat en a menti ».

.....

Et si l'on étudie sérieusement, ailleurs que dans les bouquins officiels, ou même dans les bouquins officiels pourvu que l'on sache réfléchir, l'histoire des progrès accompli par l'Humanité au cours des Ages, on trouvera que ces progrès, achetés par des révoltes de toutes sortes : révoltes contre les lois, révoltes contre le dogme, révoltes contre la routine, contre les préjugés, ont sans cesse tendu à une élimination progressive de l'autorité, — et qu'en conclure ? sinon que le progrès définitif sera de l'éliminer complètement de la société, réalisant ainsi la parole prophétique du philosophe Fichte : « Un jour viendra où les hommes seront assez conscients pour se passer de tout intermédiaire gouvernemental dans leurs relations réciproques ».

Est-ce à dire que parce que nous voulons briser l'organisation sociale actuelle, notre idéal soit la dispersion des individus sur la terre convertie en un désert, que nous voulions reprendre la hache de pierre de nos ancêtres préhistoriques et aller coucher dans des cavernes ? Pas précisément. Nous aussi, nous surtout, aimons le bien-être, nous n'entendons pas nous priver du stock d'idées, de connaissances, de confortable accumulé par les générations ; seulement, nous entendons que tout le monde en profite.

Ah ! l'Anarchie n'est pas, comme le prétendent ses ignorants détracteurs, un simple retour de l'homme trop longtemps comprimé à une vie, à une expansion plus naturelles ; elle n'est pas qu'un idéal lointain entrevu, salué par des philosophes, elle n'est pas la conception personnelle d'un doctrinaire de génie, nouveau Fourier ou nouveau Cabet ; elle répond aux aspirations mêmes des foules, à l'enchaînement logique des événements, aux conceptions, aux besoins nouveaux ; et c'est ce qui fait sa vitalité, ce qui assure son avènement : loin d'être reléguée dans les nuages, elle a une base rationnelle, positive et je dirai même, quoi qu'on abuse parfois du mot, scientifique.

L'Anarchie, c'est cette force nouvelle, l'association, non plus hiérarchique et autoritaire comme dans les corporations du Moyen-Age (système auxquels voudraient nous amener quelques catholiques pseudo-socialistes), mais libre, se manifestant dans toutes les branches de l'activité humaine : métiers, arts, sciences, prenant possession du monde et élaborant des formes sociales nouvelles. Ce sont les groupements autonomes de travailleurs manuels et intellectuels surgissant de partout et se ramifiant, s'enchevêtrant, formant non plus dans un seul pays (car la Révolution sociale ne pourra être localisée, elle aura sa répercution partout) mais dans le monde entier, dans le monde pacifié, cette république du travail qui n'aura rien de commun avec votre république gouvernementale. C'est la société de demain dont nous, qu'on taxe de fuser dans le bleu, pouvons définir la forme concrète en deux mots : FÉDÉRATION ÉCONOMIQUE. — L'Anarchie c'est l'avenir de l'Humanité.

L'Anarchie, c'est la substitution des contrats, des conventions, soit entre individus, soit entre collectivités, — contrats et conventions pesés et consentis de part et d'autres (toujours révisables, modifiables, suppressibles lorsque l'intérêt ne s'en fait plus sentir, — à vos codes, à vos lois datant de Justinien ou du premier Bonaparte et qui ont la prétention de régenter une humanité toujours changeante, variant dans ses idées, dans ses goûts, dans ses besoins, dans son mode de vivre, ainsi que des générations qui n'ont pas eu voix au chapitre et qui n'ont pas été consultées.

L'Anarchie, en un mot, c'est un nouvel organisme social que vous pouvez ne pas voir, mais qui s'élabore en ce moment et qui à un moment donné, plus proche que vous ne croyez, éliminera l'organisme actuel trop usé, trop vieux pour durer.

.....

Et c'est justement parce que nous anarchistes avons de l'avenir une conception philosophique, libertaire et, quoi qu'on dise, largement humaine, que *rien, rien, rien* ne nous arrêtera pour la réalisation de cet idéal.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Nos lecteurs savent déjà la démission de l'hermite de Jersey. Il abandonne son comité et leur rend leur « liberté personnelle ».

L'aventure boulangiste, lancée par l'union des jérômistes, des jésuites, des orléanistes et de la haute finance, s'est terminée en queue de morue.

Tous ils ont voulu donner des coups de fusil, personne n'a voulu en recevoir, — et le peuple leur a tourné le dos.

Le général qui voulait se faire passer pour brave sans jamais rien risquer, jouit de sa villégiature dans la charmante baie de Bréhade à Jersey, — et voilà tout.

---

En même temps nous apprenons que la fameuse alliance franco-russe, prônée par les dames Adam et les boulangistes, touche à sa fin. Ce que nous avions prédit il y a quatre ans est fait. Il y a « rapprochement » entre les deux Césars, allemand et russe, depuis que Bismarck n'est plus aux affaires. L'Allemagne a-t-elle promis quelque chose à la Russie en Orient, ou bien, ce qui nous semble plus probable, le tsar s'est-il effrayé du républicanisme français, le fait est que l'alliance au nom de laquelle les Diderot modernes avaient commis mainte lâcheté, est jetée aux vents. S'il y a guerre, la France doit compter sur elle — et sur personne autre. Tant mieux. Voilà un boulet aux pieds dont la France se débarrasse.

***

Lavelanet. — L'avant-veille du 1er mai, quelques placards du *Père Peinard au Populo*, furent apposés après avoir été préalablement timbrés.

De nombreux groupes se formèrent pendant toute la journée devant ces affiches ; mais comme la rhétorique épicée du *Père Peinard* est loin de plaire à nos seringueurs politiques, ceux ci pensèrent que pour les faire enlever, ce qu'il y avait de mieux, c'était d'en écrire d'autres plus violents et de les placer sans les timbrer.

Le matin du 1er mai, la ville se trouva donc tapissée de placards échevelés que les auteurs eux-mêmes signalèrent à la gendarmerie.

La préfecture de Foix fit enlever toutes les affiches et nous envoya plusieurs brigades de gendarmerie qui restèrent à Lavelanet pendant deux jours.

Les opportunistes avaient plusieurs buts : d'abord, faire disparaître les affiches du *Père Peinard* ; puis, au moyen de leurs placards incendiaires, apeurer les gros capitalistes et propriétaires de l'endroit, en leur montrant les anarchistes prêts à descendre dans la rue ; ensuite, intimider ces derniers par un déploiement de force armée, et enfin se concilier tous les satisfaits, en se posant comme protecteurs de l'*Ordre* et tout ce qui s'ensuit.

Il faut convenir que le tour était passablement stupide, puisque personne n'a été trompé, sauf les gendarmes, qui ont chaussé leurs grandes bottes et enfourché leurs grands chevaux, pour aller combattre contre des moulins à vent.

Les anarchistes n'étaient guère à redouter ce jour-là, car ils savaient fort bien d'avance que cette manifestation aurait tout simplement pour résultat, de prouver à tous les dirigeants, que les travailleurs du monde entier commencent à se tendre les mains pardessus les frontières et qu'ils peuvent désormais faire leur deuil de tous leurs tripotages diplomatiques, sous peine d'avoir sur les bras une révolution générale, dans laquelle sombreraient certainement toutes les monarchies.

Quant à l'équipée opportuniste de Lavelanet, elle a eu pour résultat, la constitution d'un groupe anarchiste des plus solides et des plus sérieux.

Tous les camarades qui voudront se mettre en communication avec nous, peuvent s'adresser au compagnon Rives, taillandier à Lavelanet (Ariège).

***

Bessèges. — La grève continue et n'aboutira pas à grand chose. Pourtant nous relèverons trois points dans cette affaire :

1° La solidarité des métallurgistes et des mineurs. La situation des premiers n'est pas comparable à celle des autres, c'est par eux et pour eux qu'ils chôment. On a essayé de les exciter contre les mineurs, en vain, ils savent maintenant que le Capital est cause de la misère de chacun.

2° Les soldats sont de notre côté, autant que nous pouvons en juger d'après les conversations particulières que nous avons pu avoir avec eux. Ils font le service qu'on leur commande pourvu que cela ne tire pas à conséquence. Ils nous ont bien montré ceux sur qui ils tireraient en cas de conflit, « pas sur vous ». Prendre ces affirmations pour argent comptant, serait peut-être se leurrer, mais il est certain que le soldat est bien plus conscient aujourd'hui que lors des dernières grèves.

3° Les femmes se sont montrées très énergiques. On en a arrêté sept des plus décidées, pendant une réunion, de façon à ce qu'il n'y ait personne pour les défendre.

***

Vienne. — Si les journaux avaient raconté ce qui s'est passé le 1er mai à Vienne, ces faits auraient eu du retentissement dans le monde du travail.

Le 1er mai, chômage complet dans toutes les usines, sauf trois. Les travailleurs des deux sexes se pressent dans la cour et la salle du Théâtre pour entendre lecture de rapports dont celui des ouvriers tisseurs qui concluait à l'expropriation générale.

Le député, maire de la ville de Vienne, se présenta à la tribune pour haranguer le peuple. On siffle, on crie, on refuse de l'entendre et par la force on le met à la porte. Le commissaire se porte à son secours et veut procéder à une arrestation, les coups de poings, même américain, lui pleuvent sur la tête et il est reconduit ensanglanté jusque dans la cour.

De par cet incident, la réunion prit fin. Les drapeaux rouges et noirs se déploient et la foule sort de la cour du Théâtre en masses serrées. Les gendarmes sabre au clair veulent disperser la manifestation et s'emparer des drapeaux, la foule résiste et un camion est tourné en travers de la rue pour former une barricade afin de dégager les porte-drapeaux. Force reste au peuple. La manifestation se sépare alors en deux bandes pour aller arrêter les trois usines qui travaillent encore. Chemin faisant, une de ces bandes pénètre de force chez un fabricant de drap où *une distribution de drap a eu lieu*.

Les deux bandes se rejoignent devant les trois usines en question et malgré la présence des gendarmes les manifestants font évacuer les ateliers. Ils reviennent alors en ville toujours drapeaux déployés. Il pleut à torrent, les manifestants se séparent.

L'après-midi la ville est en état de siège. Gendarmes et hussards parcourent les rues et dispersent les attroupements.

A 4 heures, 150 hommes de troupe procèdent à l'arrestion de Pierre Martin et de Célard. Les magasins sont fermés, le peuple est dans la rue. Les arrestations continuent : Chatain, Piolat, Jullien Clément, Genet, Fages, Seigle, Chatain cadet, Castelli, Vanel et sa femme (relâchés depuis), Garnier, etc.

Le 6 mai, les grèves sont toutes terminées, les patrons ayant fait quelques concessions.

Les résultats sont anodins, il est vrai, mais tous les travailleurs de Vienne sont unanimes à reconnaître que la *violence* a du bon, que s'ils n'avaient pas été énergiques au début, ils auraient dû rentrer le lendemain aux conditions de la veille. Les arrestations se chiffrent à 60 environ.

Depuis le 1er mai, soit par les résultats obtenus, soit par la répression ignoble dont nous sommes l'objet, les trois quarts des travailleurs viennois se déclarent anarchistes.

Louise Michel et Thennevin viennent d'être transférés ici.

***

Bordeaux. — Notre groupe vient de perdre un excellent compagnon, et la Cause un propagateur zélé. Léglise est mort.

Ce que fut ce compagnon, les nombreux camarades qui l'ont connu, se le rappelleront pour donner à sa mémoire le souvenir attendri que nous gardons à ceux des nôtres qui tombent sur la route du progrès.

Nature droite, esprit ardemment épris de justice et de vérité, le compagnon Léglise a servi et honoré l'Idée autant par le caractère que par l'action. Bien souvent, les contempteurs mêmes de l'Anarchie durent s'incliner, — tout au moins devant sa loyauté inaltérable.

Mais, si toute sa pensée généreuse trouvait un écho dans son cœur, exaltait encore ses instincts humanitaires ; l'iniquité, par contre, les petites ou grosses infamies, les duplicités, les lâchetés l'exaspéraient, la détresse morale, le lamentable abaissement d'une classe malheureuse, mettaient en lui de douloureuses vibrations, l'attristaient jusqu'à l'angoisse ; et ses amis savent que le spectacle des turpitudes de notre époque a été le corrosif qui a flétri, empoisonné sa vie.

Le service militaire, régime meurtrier pour les indomptés, les fiers, les forts, pour ceux qu'impatienteront les continuels attentats à leur dignité d'hommes, plus meurtrier encore pour les esprits à l'idéal élevé, qui, là, sans cesse viendront se heurter aux rebutantes banalités d'un système à la fois oppressif, imbécile et immoral ; le service militaire, où l'on torture le corps et le brise quand on n'a pu obscurcir la conscience, lui avait inoculé le germe de la maladie qui l'a emporté. Il y eut résisté, toutefois; malheureusement, il devait, au contact d'un nouveau milieu moins brutal, il est vrai, plus hypocrite, mais également dépravé, il devait retrouver ces froissements de l'être intime, mortels aux natures d'une sensibilité trop exquise, Et, de même que l'échafaud pour ceux-ci, la corde pour ceux-là, les prisons pour d'autres, la consomption ici a fait son œuvre, et nous comptons un martyr de plus. Moins retentissant, ce meurtre est-il moins odieux ?

Voilà pourtant, ce qu'une société hideuse fait de son élite, de ce qu'elle compte de haut par le cœur et l'intelligence ! Et l'on nous fait un crime de nous révolter contre cette organisation à ce point monstrueuse que son maintien est incompatible avec l'existence de ce qui, en dépit d'elle, y naît de délicat, de précieux.

Eh bien ! que l'exemple de cette vie consacrée toute à la Cause, ne soit pas seulement l'occasion de regrets au moment de la séparation suprême ; recueillons-nous pour y puiser un enseignement, plus que cela, pour y prendre un nouveau courage : aux persécutions de l'heure présente et à celles qu'on nous réserve, répondons par un redoublement d'activité dans l'accomplissement de l'œuvre d'émancipation.

En avant pour la Sociale, compagnons !

***

Il nous revient de plusieurs côtés de petites anecdotes au sujet de l'attitude des soldats au jour du 1er mai. Il est certain que quelques soldats et sous-officiers sont à la boîte pour avoir laissé échapper des paroles imprudentes. Ces nouvelles nous viennent : d'une garnison du sud de Paris où la troupe avait été consignée pour partir éventuellement sur Paris, d'une ville du Nord dont la garnison partait pour Tourcoing, d'une caserne de Roubaix, d'une caserne de Paris.

On dit aussi qu'il y a eu une bagarre sérieuse dans le Nord, il y aurait eu un soldat tué et une dizaine de blessés.

## Autriche-Hongrie

Voici quelques détails rétrospectifs concernant le mouvement en Autriche, que nous n'avons pu insérer dans le numéro précédent. Ils seront lus avec intérêt. Ils se rapportent au 28 avril.

Le mouvement devient de plus en plus prononcé dans toutes les régions industrielles et les grandes villes de l'Autriche. Des grèves nombreuses éclatent dans les petits métiers et les petites industries (signe très important, car les petits métiers des villages se tenaient toujours à l'écart de tout mouvement).

L'anxiété des habitants de Vienne à l'égard du 1er mai va presque jusqu'au comique. *Les banques sont littéralement assiégées, et les commis s'exténuent en travaillant jusqu'à la nuit* pour recevoir les versements d'argent et de valeurs apportés aux banques. Les bijoux et la vaisselle de valeur sont portés en masse aux brocantes pour être mis en sûreté. Les compagnies d'assurance font de grandes affaires avec les meubles de maisons que l'on assure.

Ajoutons que tous les marchands couraient assurer les marchandises de leurs magasins et que les compagnies d'assurances ont refusé de délivrer des assurances. Les joailliers et les magasins de choses précieuses enlevaient les objets de valeurs pour les cacher en lieu sûr.

Vers la fin d'avril le mouvement a commencé à se répandre dans les campagnes. En Galicie, il y a eu des révoltes partielles dans neuf grands villages du district de Kolomea. Le mouvement était dirigé (comme celui de 1846) contre les propriétaires polonais et les marchands juifs. La petite ville de Jezerzany, près de Lvov, a été toute brûlée. Plus de deux cents maisons furent réduites en cendres.

A Olmutz, l'archevêque avait reçu l'avertissement que l'on mettrait le feu aux échafaudages de la cathédrale.

A Buda Pesth les autorités se préparaient à une vraie guerre de rues. Des chambres étaient préparées dans les hôpitaux pour recevoir les blessés. La Société Libre de Secours aux Blessés, préparait ses ambulances dans trois quartiers de la ville.

Des proclamations faisant appel à la révolte paraissaient chaque jour sur les murs. En vain, la po-

lice redoublait de vigilance, les placards étaient là le matin. On n'a réussi à arrêter qu'un seul homme et encore il ne faisait que déchirer une proclamation du gouvernement !

## Espagne

On nous écrit de Barcelone :

Nous connaissons déjà la *razzia* faite parmi les anarchistes par le très républicain gouvernement français. En Espagne, il y a eu aussi des arrestations. Du moins, les autorités ont-elles tenu aux formes et elles disent que les événements « justifiaient » les arrestations.

Ici, nous étions en effet très près d'une vraie révolution sociale. Les bourgeois l'ont évitée, cette fois-ci, en cédant aux travailleurs presque tout ce qu'ils demandaient. Ce qui donna surtout un caractère révolutionnaire à la grève fut la cessation des transports (charretiers, tramways, fiacres, etc.), ainsi que l'arrêt du déchargement et du chargement des navires dans le port. Les employés des tramways travaillaient de 18 à 20 heures par jour. Ils ont obtenu aujourd'hui la division en deux escouades de 8 heures. Aux charretiers, les patrons ont cédé sur tout ce qu'ils demandaient, c'est-à-dire un salaire double pour les jours de fête s'ils sont appelés à travailler ces jours-là. Les chargeurs et déchargeurs du port ont obtenu les 8 heures. Les tisseurs, les teinturiers, les apprêteurs, les cordonniers, etc., continuent la grève avec espoir de vaincre.

Le triomphe principal a été celui d'arracher la masse des ouvriers en bâtiment à leurs meneurs, qui se sont fatigués de leur recommander et même d'imposer le retour au travail. Ils n'ont pas été écoutés et la grande majorité est encore aujourd'hui en grève. Il est probable qu'ils obtiendront les 10 heures ; maintenant ils travaillent onze heures.

Le 1er mai, le travail fut interrompu dans presque toutes les localités importantes de l'Espagne. Les bourgeois mêmes furent entraînés et donnèrent congé pour ce jour ; quelques-uns payèrent même la journée.

L'agitation continue toujours.

## États-Unis

Dorénavant, le *Réveil des Masses* qui se publiait à Newfoundland, va se publier à New-York, South 5th avenue.

Nous souhaitons une plus grande extension dans la propagande de notre camarade de lutte.

## LES ANARCHISTES INDIVIDUALISTES

L'*Associazione* de Londres ayant demandé aux « Individualistes » de donner une définition exacte de ce qu'ils pensent et veulent, Octave Berger, (de Bruxelles) donne, dans un numéro récent du *Producteur*, la définition suivante :

Après avoir cité l'assemblage un peu bizarre de Spencer, Aug. Comte, Mill, Letourneau, Lanessan, Hæckel, Darwin, Büchner, A. Fouillée, Guyau, Lavelaye et B. Malon, comme autorités, et mentionné les organes individualistes, parmi lesquels nous trouvons la *Liberty* de Tucker (Boston E. U.) l'*Individualist* de Denver, *Honesty* et l'*Australian Radical* ainsi que la *Revue socialiste* de Malon et la *Société nouvelle* d'Arnould, en tant qu'elles parlent de sociologie et non de socialisme autoritaire, O. Berger dit :

Les Individualistes sont principalement sociologues et évolutionnistes. En étudiant l'histoire et la science de l'homme (biologie, anthropologie, physiologie, psychologie, sociologie) ils arrivent à la conclusion que l'évolution sociale se produit très lentement, et que, par conséquent, la transformation sociale que les socialistes désirent si ardemment, ne se produira pas si facilement que l'espèrent les enthousiastes, car les obstacles sont innombrables. Les Individualistes croient indispensable d'être positivistes le plus possible, les plus scientifiques et les moins sentimentalistes. Ils sont convaincus que l'abolition du salariat, de l'impôt, de l'agiotage, de l'exploitation de l'homme par l'homme, la suppression du *mauvais* individualisme, qui existe dans l'humanité depuis des milliers de siècles, la destruction de l'autoritarisme qui, depuis que l'homme est homme, opprime de sa lourde main tous les organismes, l'esprit et le cœur de l'humanité entière, ne sont pas des opérations si faciles qu'elles le paraissent.

Il en dérive que les Individualistes sont les plus *modérés* parmi les anarchistes ; on pourrait presque les appeler plus *évolutionnistes* que révolutionnaires. Ils croient que le nombre croissant des malheureux n'est pas suffisant pour faire éclater la révolution, et qu'il faudra, hélas ! une période d'éducation cérébrale assez longue avant que celle-ci puisse éclater. Ils espèrent beaucoup plus de l'évolution des idées que de la simple évolution économique.

Ce qui les étonne, c'est cette grande absence de *valeur morale* dans tous les hommes de toute classe ; et ils affirment avec Letourneau (*Sociologie*, p. 37) que le côté *bestial* prédomine dans l'homme, et que dans notre humanité il y a toujours un *fond de sauvagerie*. Ils ne croient pas, comme certains socialistes enthousiastes que l'homme *naît bon* et que c'est la faute au milieu s'il devient mauvais...

Et ici son Exposé s'arrête, en promettant toutefois de le reprendre si on le demande.

Pour notre part, avant d'engager une polémique à ce sujet, nous aimerions que le compagnon Berger continuât son exposé dans le *Producteur* ou ailleurs, car nous avons lu aussi les auteurs qu'il cite et les journaux individualistes ; mais nous n'avons pas trouvé cette tendance générale au pessimisme dans la Révolution et dans la nature de l'homme. Et d'autre part, les organes que l'on appelle individualistes sont loin d'avoir cette unité d'esprit entre eux, qui puisse donner une idée juste sur leurs théories.

Plusieurs brochures ensuite, telles que « Un plan de campagne anarchiste », ne sont que des projets de réformes mutuellistes dans le sein de la société actuelle, d'autres propagent l'idée d'une taxe unique ou métrique sur le sol, d'après Henry Georges. Et nous notons avec regret que beaucoup de socialistes Australiens ont donné dans ce marais.

***

Nous recevons la lettre suivante :

Porto Alegre, 22 mars 1890.

Nous entendons constituer ici une colonie anarchiste, laquelle puisse donner à la propagande une démonstration pratique que nos idées sont justes et réalisables, et à l'agitation révolutionnaire en Europe des secours financiers.

Depuis quelques années nous discutions en Italie les avantages et les dangers qu'une telle entreprise aurait présenté ; et après avoir étudié la question nous nous sommes décidés. Nous sommes partis à huit le 20 février, et à Gibraltar une famille de paysans espagnols s'est réunie à nous.

Nous allons partir demain pour Porto Alegre pour rechercher un terrain propice. Nous vous renseignerons de ce qu'il se passera. Si quelqu'un a envie de nous aider, qu'il écrive à l'adresse suivante : Dr. Giovanni Rossi, Porto Alegre, rio Grande do Sul, Brésil.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le comp. Sébastien Faure nous prie d'annoncer qu'il fera une conférence à la salle des Capucines, samedi 31 mai. Il traitera de *Réformes ou Révolution*, démontrant la stérilité de celle-là, la fatalité de celle-ci

Nous souhaitons qu'il fasse beaucoup d'adhérents dans le public bourgeois qui fréquente la salle des Capucines.

***

Nimes. — Le groupe des *Socialistes libertaires* informe les camarades et notamment les abonnés de la *Révolte*, désireux d'étudier les questions sociales qui les intéressent, que le groupe d'études et lecture gratuites est transférée 24 *bis*, rue du Cyprès. La Bibliothèque est à l'entière disposition des personnes qui voudront bien nous rendre.

Le local sera ouvert à cet effet le jeudi et le samedi de chaque semaine, à 8 heures du soir ; les dimanches et jours fériés, dès 9 heures du matin.

***

Bruxelles. — La propagande ayant été depuis quelque temps fortement négligée, un certain nombre d'anarchistes de Bruxelles, ont résolu de fonder un groupe à Saint-Josse-ten-Noode.

Ce groupe aura pour titre l'*Autonomie* et il espère bien, malgré ses faibles ressources, parvenir à faire rayonner le mouvement et prendre à son tour place parmi ceux qui ont déjà tant souffert.

*Le groupe Autonomie.*

## PETITE CORRESPONDANCE

J. M. à Vienne. — Le sieur Besse n'a même pas eu l'honnêteté de refuser les colis expédiés ; il a trouvé préférable d'encaisser l'argent et de ne pas répondre aux demandes de règlements. Vous nous feriez plaisir de nous indiquer un autre dépositaire.

R. C. à Barcelone. — Reçu carte. Merci.

Raidon, à Nîmes, demande l'adresse de Ferrières, Victor près Mont-Perdu.— Le service sera fait à Castelsarrazin.

S. V. à Ganges. — Reçu mandat. Les abonnements sont servis régulièrement.

Le camarade Victor-Louis Cail, marin, à Nantes, répond au « Petit Phare de Nantes » que c'est son frère Joseph-Jean-Marie, et non lui, qui a été arrêté aux Sables-d'Olonne pour mendicité. Il n'a aucun mépris pour son frère, mais il ne prend la responsabilité que des actes qu'il a commis.

J. M. à Louvière. Vos observations sont justes, nous les utiliserons prochainement pour un article.

Les camarades de Chaumont et Roubaix nous excuserons si nous n'insérons pas leur envoi, mais nous manquons de place. Nous avons dû condenser toutes les correspondances en peu de mots.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Le *Réveil anarchiste du XVe*, samedi 31 mai, salle Logerot, 18, rue Croix-Nivert, soirée familiale.

Ordre du jour : Continuation de la discussion sur l'apathie des anarchistes ; Lutte et philosophie.

Groupe la *Liberté*, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron, salle des Tableaux.

*Les Révoltés du XIe et XXe*, groupe de propagande anarchiste, réunion du groupe le samedi 31 mai, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Tous les compagnons sont invités. Urgence.

Groupe communiste-anarchiste de la Courtille, tous les mercredis à 8 h. 1/2, café des Omnibus, 27, rue de Belleville.

Groupe du XIIIe, réunion tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Dimanche 1er juin, promenade de propagande à Choisy-le-Roi. — Départ de la place d'Italie, 11, à 1 heure précise.

Toutes les compagnes et compagnons sont invités.

En cas de mauvais temps, la sortie sera remise.

Dimanche 1er juin, à 8 h. 1/2 du soir, chez Pasquet, 239, rue Saint-Martin, soirée familiale.

Ordre du jour : Déclaration du groupe ; Séance de physique ; Tombola ; Chants et poésies révolutionnaires.

Entrée : 20 centimes, donnant droit à un billet de tombola.

Tous les camarades sont priés de vouloir bien écarter les questions personnelles.

*Union syndicale du Meuble sculpté et de l'Ebénisterie*, réunion tous les vendredis, rue de Montreuil, 37 bis, à 8 h. 1/2, du soir, au fond de la cour.

Levallois-Perret. — Le groupe communiste-anarchiste *La Solidarité*, convoque les compagnes et compagnons à assister à la conférence mensuelle qui aura lieu vendredi 30 courant, à 8 h. 1/2 du soir, salle Mézerette, rue Gravel, 86.

Ordre du jour : Individualisme et Communisme, par le comp. Le boucher et autres.

Entrée : 10 centimes pour la propagande.

Lyon. — Les anarchistes de Lyon sont priés d'assister à une promenade de famille qui aura lieu à la campagne. On fera les quatre-heures dans les prés de Vaux-en-Vlain. On se réunira à 2 heures de l'après-midi, dimanche 1er juin, devant la gare des Brotteaux. La petite fête se terminera par des chants et des poésies.

Le Mans. — Le *Travailleur*, réunion le dimanche 1er juin, à 2 heures très précises, rue de Juiverie, (Aux trois Champelures). Tous les compagnons sont priés d'être exacts.

Alger. — Réunion du Groupe tous les Mercredis soir, à 8 1/2 heures, rue Constantine, café du Palmier.

*Le Gérant* : J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 38 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 7 AU 13 JUIN 1890.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## SUS AUX ANARCHISTES !
## Vive l'Anarchie !

Quelques jours avant le 1er mai, Blowitz, le trop connu correspondant parisien du *Times*, avait causé avec Constans.

Constans lui développa son plan. C'était celui de « purger la France des agitateurs étrangers qui infestaient — disaient-ils — le sol de la République ».

Par une coïncidence remarquable, le jeune officier qui reçoit sur son trône les œillades des démocrates-socialistes allemands, parlait de son côté de prendre des mesures sévères contre « les fauteurs de désordre en Allemagne », pendant que le Conseil fédéral Suisse se mettait en conciliabule et élaborait une loi d'extradition. Avec cette loi, chaque réfugié peut être livré aux bourreaux de son pays, selon le bon plaisir des pères de la patrie suisse et la somme d'argent qui leur sera promise.

Bref, il est question en ce moment d'élaborer une loi d'extradition mutuelle entre la Russie, l'Allemagne, la Suisse et la France, et les policiers russes et français travaillent à y amener aussi l'Angleterre.

Nous savons de source certaine qu'une deuxième conférence internationale « du travail » va avoir lieu dans quinze ou vingt jours à Berlin; et tandis que la question officielle sera celle de trouver le truc pour satisfaire les possibilistes allemands, français et autres, le but caché de la conférence sera de s'entendre sur les traités d'extradition concernant les anarchistes.

Le coup est bien monté. Le projet de loi d'extradition, élaboré en Suisse, est déjà rendu public, nous le donnerons dans notre prochain numéro. Mais, pour soutenir ce projet en France devant l'opinion publique, il fallait quelque chose. Et ce quelque chose fut trouvé dans le procès que l'on va faire à nos amis italiens — Merlino et autres compagnons, — dans le procès que l'on monte à Vienne et dans lequel on veut impliquer, on ne sait trop comment, Louise Michel, et enfin dans le « grand complot nihiliste » pour lequel on a déjà arrêté treize russes et pillé les lettres chez d'autres réfugiés.

En même temps on vient d'arrêter en Allemagne un certain Gebhardt qui, au dire des journaux allemands, se serait empressé de forger toute une histoire, de meurtre et de vol pour impliquer des réfugiés allemands, aussi bien en France qu'en Angleterre. Et nous pouvons nous attendre à toute une série de procès qui seront montés pour exciter l'opinion publique contre les anarchistes.

Nous l'avions prédit dès que Guillaume II avait lancé ses fameux rescrits. Les événements n'ont pas tardé de confirmer nos prévisions.

Mais, soyons sûrs d'une chose. Si nombre de nos compagnons vont en prison, le résultat net sera de faire aux principes de l'Anarchie une propagande autrement grande que celle qui fut faite par le procès de Lyon.

La tribune internationale sera ouverte aux anarchistes; et tout ce qu'ils diront, toute la critique impitoyable qu'ils feront des institutions actuelles, tout l'énoncé de notre manière de concevoir la révolution fera plus pour la propagation des idées que ce que nous aurions pu faire en dix ans de propagande écrite.

Monsieur d'Allemagne et son ami Constans voulaient étouffer la propagande anarchiste. Eh bien, ils lui donneront un retentissement qui fera trembler leurs trônes et leurs coffres-forts.

## LA MORALE ANARCHISTE

### IV

Pour distinguer entre ce qui est *bien* et ce qui est *mal*, les théologiens mosaïques, bouddhistes, chrétiens et musulmans avaient recours à l'inspiration divine Ils voyaient que l'homme, qu'il soit sauvage ou civilisé, illettré ou savant, pervers ou bon et honnête, sait toujours s'il agit bien ou s'il agit mal. Il le sait même, il le sait surtout, quand il agit mal. Et, ne trouvant pas d'explication à ce fait général, les théologiens y ont vu une inspiration surnaturelle, divine. Les philosophes métaphysiciens nous ont parlé à leur tour de conscience, d'impératif mystique, ce qui d'ailleurs n'était qu'un changement de mots.

Mais ni les uns ni les autres n'ont su constater ce fait si simple et si frappant que les animaux vivant en sociétés savent aussi distinguer entre le bien et le mal, tout à fait comme l'homme. Et — ce qui est plus — que leurs conceptions sur le bien et le mal sont absolument du même genre que celles de l'homme. Chez les représentants les mieux développés de chaque classe séparée — poissons, insectes, oiseaux, mammifères — elles sont mêmes identiques.

Les penseurs du XVIIIe siècle l'avaient bien remarqué, mais on l'a oublié depuis, et c'est à nous qu'il revient maintenant de faire ressortir toute l'importance de ce fait.

---

Forel, cet observateur inimitable des fourmis, a démontré par une masse d'observations et de faits, que lorsqu'une fourmi a bien mangé et bien rempli de miel son jabot, rencontre d'autres fourmis au jabot vide, celles-ci lui demandent immédiatement à manger. Et parmi ces petits insectes, c'est un devoir pour la fourmi rassasiée de dégorger le miel, afin que les amis qui ont faim puissent s'en rassasier à leur tour. Eh bien, demandez aux fourmis s'il serait bien de refuser la nourriture aux autres fourmis de la même fourmilière quand on a le jabot plein? Elles vous répondront, par des actes qu'il est impossible de ne pas comprendre, que c'est très mal. Une fourmi aussi égoïste que ça, serait traitée pire que des ennemis d'une autre espèce. Si cela arrivait pendant un combat entre deux espèces différentes, on abandonnerait le combat pour s'acharner contre cette égoïste. Cela a été démontré par des expériences qui ne laissent aucun doute.

Ou bien, demandez aux moineaux qui habitent votre jardin s'il est bien de ne pas avertir toute la petite société dès que vous avez jeté quelques miettes de pain dans le jardin, afin que tous puissent participer au repas? Demandez leur si tel des leurs a bien agi en volant au nid de son voisin les brins de paille que celui-ci avait ramassés et que le pillard ne veut pas se donner la peine de ramasser lui-même.

Et les moineaux vous répondront que c'est très mal, en se jetant tous sur le voleur et en le poursuivant à coups de bec.

Demandez encore aux marmottes si c'est bien de refuser l'accès de son magasin souterrain aux autres marmottes de la même colonie? et elles vous répondront que c'est très mal, en faisant toute sorte de chicanes à l'avare.

Demandez enfin à l'homme primitif si c'est bien de prendre à manger dans la tente d'un des membres de la tribu en son absence. Et il vous répondra que si l'homme pouvait lui-même se procurer sa nourriture, c'eût été très mal. Mais s'il était fatigué, ou dans le besoin, il devait prendre la nourriture là où il la trouvait; mais que dans ce cas il eût bien fait de laisser son bonnet ou son couteau, ou bien même un bout de ficelle avec un nœud, afin que le chasseur absent puisse savoir en rentrant qu'il a eu la visite d'un ami et non d'un maraudeur. Cette précaution lui eût évité les soucis que lui donnerait la présence possible d'un maraudeur aux environs de sa tente.

Des milliers de faits semblables pourraient être cités; des livres entiers pourraient être écrits pour montrer combien les conceptions du bien et du mal sont identiques chez l'homme et chez les animaux.

---

La fourmi, l'oiseau, la marmotte et le Ichouktche sauvage n'ont lu ni les Saints Pères, ni Kant, ni même Moïse. Et cependant, tous ils ont la même idée du bien et du mal. Et si vous réfléchissez un moment sur ce qu'il y a au fond de cette idée, vous verrez sur le champ que ce qui est réputé *bon* chez les fourmis, les marmottes et les moralistes chrétiens ou athées, c'est ce qui est utile pour la préservation de la race, et ce qui est réputé *mauvais* — c'est ce qui lui est *nuisible*. Non pas pour l'individu comme disaient Bentham et Mill mais bel et bien pour la race entière.

L'idée du bien et du mal n'a ainsi rien à voir avec la religion ou la conscience mystérieuse : c'est un besoin naturel de races animales. Et quand les fondateurs des religions, les philosophes et les moralistes nous parlent d'entités divines ou métaphysiques ils ne font que ressasser ce que chaque fourmi, chaque moineau pratiquent dans leurs petites sociétés :

Est-ce utile à la société? Alors c'est *bon*. Est-ce *nuisible* — alors c'est *mauvais*.

---

Cette idée peut être très rétrécie chez les animaux inférieurs ou bien elle peut s'élargir chez les animaux les plus avancés; mais son essence reste toujours la même.

Chez les fourmis elle ne sort pas en dehors de la fourmilière. Toutes les coutumes sociables, toutes les règles de bienséance, ne sont applicables qu'aux individus de la même fourmilière. Il faut dégorger la nourriture aux membres de la fourmilière*, — jamais aux autres. Une fourmilière ne fera pas une seule famille avec une autre fourmilière, à moins de circonstances exceptionnelles, telles que détresse pour toutes les deux. De même les moineaux du Luxembourg, tout en se supportant mutuellement d'une manière frappante, feront une guerre acharnée à un moineau du square Monge qui oserait s'aventurer au Luxembourg. Et le Ichouktchi considérera un Ichouktchi d'une autre tribu comme un personnage auquel les usages de la tribu ne s'appliquent pas. Il est même permis de vendre (vendre — c'est toujours plus ou moins voler l'acheteur : sur les deux, il y en a toujours un de dupé), tandis que ce serait un crime que de vendre aux membres de sa tribu : à ceux-ci on *donne* sans jamais compter. Et l'homme civilisé, comprenant enfin les rapports intimes, quoiqu'imperceptibles au premier coup d'œil, entre lui et le dernier des Papouas, étendra ses principes de solidarité sur toute l'espèce humaine et même sur les animaux. L'idée s'élargit, mais elle reste toujours la même.

---

D'autre part, la conception du bien ou du mal varie selon le degré d'intelligence ou de connaissance acquises. Elle n'a rien d'immuable.

L'homme primitif pouvait trouver très *bon*, c'est-à-dire très utile à la race, de manger ses vieux parents quand ils devenaient une charge (très lourde au fond), pour la communauté. Il pouvait aussi trouver bon, c'est-à-dire, toujours utile pour la communauté, de tuer ses enfants nouveaux-nés et de n'en garder que deux ou trois par famille afin que la mère puisse les allaiter jusqu'à l'âge de trois ans.

Aujourd'hui, les idées ont changé à cet égard. Mais aussi les moyens de subsistance ne sont plus ce qu'ils étaient dans l'âge de pierre. L'homme civilisé n'est pas dans la position de la famille sauvage qui avait à choisir entre deux maux : ou bien manger leur vieux parent, ou bien, tous se nourrir insuffisamment et bientôt se trouver réduits à ne plus pouvoir nourrir ni la jeune famille ni le vieux parent. Il faut bien se transporter dans ces âges que nous pouvons à peine réaliser dans notre esprit, pour comprendre que pour les circonstances d'alors, elle pouvait raisonner assez juste. Ne voyons-nous pas, en effet, les populations de l'Océanie en proie aux ravages du scorbut depuis que les missionnaires les ont amenées à ne plus manger leurs vieux parents et leurs ennemis?

---

Les raisonnements peuvent changer. L'appréciation de ce qui est utile ou nuisible à la race changent. Mais le fond reste toujours le même. Et si on voulait mettre toute cette philosophie du règne animal en une seule phrase, on verrait que fourmis, oiseaux, marmottes et hommes sont d'accord sur un point.

Les chrétiens disaient : « *Ne fais pas* aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse à toi ». Et ils ajoutaient : « Sinon, tu seras expédié dans l'enfer! »

La moralité qui se dégage de l'observation de tout l'ensemble du règne animal, supérieure de beaucoup à la précédente, peut se résumer ainsi : « *Fais* aux autres ce que tu voudrais qu'ils te fassent à toi dans les mêmes circonstances ».

Et elle ajoute :

« Remarque bien que ce n'est qu'un *conseil*; mais que ce conseil est le fruit d'une longue expérience de la vie des animaux en sociétés et chez l'immense masse des animaux vivant en sociétés, l'homme y compris, c'est passé à l'état *d'habitude* que d'agir selon ce principe. Sans cela, d'ailleurs, aucune société ne pourrait exister, aucune race ne pourrait vaincre les obstacles naturels contre lesquels elle a à lutter ».

---

Ce principe si simple est-il bien ce qui se dégage de l'observation des animaux sociables et des sociétés humaines? Est-il applicable? Et comment ce principe passe-t-il à l'état d'habitude? C'est ce que nous allons voir dans un article suivant.

* C'est Miklukho-Maclay qui l'a constaté et on sait si ses observations méritent la confiance.

# LES LEÇONS DU 1er MAI

## Encore Bysance

Parlez de dévouement, de sacrifice, d'abnégation, de solidarité, d'altruisme et même de justice, de droits et de devoirs, servez-vous dans la propagande ou dans la discussion de ces mots, que remuent les meilleurs sentiments de l'homme et qui poussent les masses aussi bien qui les individus aux grandes œuvres d'utilité générale, et vous trouverez certains compagnons qui pensent que vous n'êtes pas à la hauteur des temps et peut-être que vous êtes tout à fait un réactionnaire. Parlez de sentiments et vous en trouverez beaucoup qui, dans leur naïve ignorance, s'imagineront que vous croyez au bon Dieu et à l'âme immortelle.

A les entendre, vous n'êtes pas anarchistes si, en partant des actions humaines, vous ne répétez à tout moment les expressions égoïsme, intérêts, besoins et semblables.

Au fait, tout cela, entre socialistes et tant qu'on reste socialistes, n'est et ne peut être qu'une question de mots. Question qui a eu sa raison d'être quand il s'agissait de réagir contre le spiritualisme, contre l'interprétation métaphysique des faits d'ordre moral, mais qui a été dès longtemps dépassée, et sur laquelle lesdits compagnons ne s'attarderaient pas, s'ils n'avaient pas le faible de prendre pour des nouveautés des choses, qu'ils sont en train d'apprendre à présent dans des bouquins vieux de trente ans.

La cause qui déroute beaucoup de gens dans l'étude de ces problèmes qui ont trait à la lutte contre le matérialisme et le spiritualisme, c'est qu'on confond souvent les faits eux-mêmes avec l'explication plus ou moins hypothétique que la philosophie s'efforce de donner de ces faits.

Ce que tout le monde s'accorde pour appeler des bons sentiments, l'amour pour son prochain, la volonté ou le besoin comme on veut dire, qui pousse les hommes à sacrifier leur bien-être matériel, leur liberté et leur vie pour le bien de l'humanité; ces rapports entre les hommes qui s'appellent : droits, devoirs, justice; cette grande aspiration qui s'appelle la solidarité sont des choses qui existent indépendamment de l'explication qu'on peut ou on ne peut pas en donner. Les spiritualistes, croyant expliquer les choses avec des mots, pensent que ça vient de Dieu, de l'âme ou de je ne sais quoi d'immatériel; nous, les matérialistes, en partant du principe qu'il n'y a rien en dehors et au-dessus de la nature, tâchons d'expliquer les phénomènes psychiques par le jeu des forces naturelles, la loi du développement organique, la lutte pour l'existence, etc., et quand nous ne réussissons pas à expliquer les choses, nous avouons notre ignorance et espérons dans les progrès de la science. Mais, nous le répétons quelle que soit l'explication que l'on en donne, la réalité des phénomènes dont nous parlons, reste la même et la meilleure preuve de cette réalité, c'est l'existence du socialisme.

Certainement il serait bon de pouvoir, dans toute question, employer un langage nouveau, qui n'ait pas été déjà adopté dans un sens anti-scientifique et qui ne puisse pas donner lieu à de fausses interprétations. Mais ce nouveau langage n'existe pas, et s'il existait, ne serait pas compris par le peuple; il nous faut donc nous servir de la langue ordinaire. Or, si de peur d'une interprétation spiritualiste, nous repoussons les mots dont tout le monde se sert pour indiquer les sentiments sociables, nous sommes obligés alors de nous servir des mots qui ont servi jusqu'à présent pour indiquer le sentiment anti-sociable pour leur donner une meilleure signification, ce qui ne peut ne pas jeter de l'obscurité et de la confusion dans notre propagande.

On ne veut pas entendre parler de dévouement et on vous répond qu'on n'agit que par intérêt; mais quand vous demandez si on serait disposé à trahir la cause et les amis par intérêt, on vous réplique qu'il y a un intérêt moral et intellectuel plus fort que les intérêts matériels, qui vous pousse à défendre votre cause et à être fidèle à vos amis. Et bien, mais alors pourquoi se rebiffer contre le « dévouement », qui est précisément ce besoin moral qui vous fait chercher le bien des autres, même au prix de votre bien-être personnel?

*Tout se fait par égoïsme*, on vous dit, mais on convient qu'il y a un égoïsme « bien entendu » par lequel un homme de cœur ne trouve son bonheur si les autres ne sont pas heureux. Mais pourquoi donc on ne veut pas entendre parler d'*altruisme*, qui est précisément le nom qu'on a donné à cette espèce d'égoïsme d'ordre supérieur?

Mais en nous élevant contre des questions de mots, nous ne voulons pas faire nous aussi de telles questions. Que chacun se serve du langage qui lui convient : cela tient aux milieux dans lesquels on se trouve, aux individus auxquels on fait la propagande et aussi à l'engouement de néophyte, par lequel, nous aussi, nous sommes passés. Qu'on se dise à son gré, égoïste ou altruiste, moral ou immoral, qu'on parle de sacrifice ou d'intérêt... mais qu'on ne s'excommunie pas les uns les autres et qu'on ne se regarde pas avec froideur pour de simples questions de préférence de langage.

---

Ce qui est bien plus important et sur quoi nous réclamons l'attention des compagnons, c'est une tendance qui se fait jour, à vouloir par les théories matérialistes, justifier ou même glorifier toute sorte de mauvaises actions, grandes et petites.

Quelqu'un nous manque de parole, même dans une affaire très grave : si vous lui en faites le reproche, il vous répondra qu'il n'a pas de libre-arbitre et qu'il ne peut pas être tenu responsable de rien.

Un autre se vend à la Bourgeoisie en se faisant journaliste ou mouchard : il trouvera des défenseurs naïfs ou complices qui diront qu'il a été poussé à ça par les besoins de sa nature et qu'on ne doit pas même refuser de lui serrer la main, ou lui fermer la porte de nos réunions.

Un autre vous lâche dans un moment de danger et fait manquer l'affaire que vous aviez concertée ensemble : c'est encore l'irresponsabilité, l'influence nerveuse, etc., qui servent à vous démontrer que vous avez tort de pas vouloir avoir à faire, une autre fois, avec cette espèce de lâcheur.

---

*Nous prévenons encore une fois les camarade qu'il nous est matériellement impossible d'insérer les communications qui nous arrivent le mercredi.*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Le camarade Levezan qui avait été arrêté à l'occasion du 1er mai, et relâché, comme il avait été pris, sans rime ni raison, vient d'être arrêté à nouveau, pour être expulsé, ce coup-ci. — Au tour des règlements de comptes qu'il y en aura à liquider!

***

*Le Complot nihiliste.* — Le 29 mai, à la pointe du jour, la police de Lozé, tremblait dans sa peau de peur de sauter au domicile de quelques russes qu'elle allait arrêter sur un ordre de Saint-Pétersbourg. Le gouvernement russe travaillait depuis longtemps à trouver le prétexte de faire une expulsion en masse des russes habitant à Paris et à Londres. Cela lui a réussi à Paris.

Quelques jours auparavant, on remarqua dans la forêt de Raincy des arbres abîmés par des explosions. On en conclut que c'était le moment psychologique d'agir, et l'ambassade russe remit au gouvernement français la liste des vingt russes qu'elle voulait voir expulser de Paris. Les laquais du tsar qui portent des titres divers dans les ministères français, s'empressèrent d'obéir, firent arrêter treize russes et perquisitionnèrent chez les autres. Faut bien être laquais pour avoir l'alliance russe qui rapporte pas mal aux banquiers, aux journalistes et aux fonctionnaires.

On arrêta évidemment Demski puisqu'il avait été expulsé de Suisse après l'explosion des bombes à Zurich ; Mendelsohn qui travaille avec succès à la propagande socialiste en Pologne ; M. et Mme Reinstein que la police prétend être le meneur et qui aurait fait au Raincy les expériences sur les nouvelles bombes à panclastite, en compagnie de Tepioff. On aurait, toujours au dire des journaux, trouvé chez lui deux bombes cylindriques et une bombe sphérique chargée.

On arrêta en outre : Stépanoff et Kachintseff (ou Ananieff) qui logeaient ensemble et chez lesquels on aurait trouvé du fulmi-coton ; Tepioff (ou Levoff) gravement malade et couché au lit depuis deux mois ; Orloff, évadé de Sibérie, mourant de phthisie ; Nikatchidze et Berditcherski chez lesquels on a rien trouvé ; Mlle Bromberg, chez laquelle on aurait trouvé des petites bombes en cuivre, non chargées ; Achkinazi qui couchait chez un ami Gaatovski, et chez lequel on n'a rien trouvé ; Mlle Fedoroff, chez laquelle on a saisi des paquets de quinine et une bouteille d'huile d'olive ; et enfin Lavrenius, autrefois exilé en Sibérie, mais gracié, qui habite aujourd'hui Paris et passe pour riche.

En outre, on perquisitionna chez le vétéran du socialisme russe, Lavroff, dans l'espoir évident d'y trouver une masse de correspondances dont le gouvernement russe avait besoin pour savoir les amis en Russie avec lesquels Lavroff pouvait être en rapports. Les laquais en ont été pour leurs frais : ils n'ont trouvé que cinq ou six lettres sans intérêt pour eux et les manuscrits de l'ouvrage extrêmement remarquable qu'il publie en ce moment : L'*Histoire de la pensée moderne*.

---

Un incident comique, qui prouve la stupidité d'Athalin (le juge d'instruction) vient se placer ici. Depuis deux ans, un bouddhiste qui se meurt voulait obtenir à tout prix de l'eau sacrée du Gange. On voulait lui faire ce plaisir. On l'obtint, cette eau, par des officiers anglais, après avoir surmonté toute une série de difficultés. La plus grande difficulté, c'est que l'eau du Gange, pour conserver sa force, ne doit pas être touchée par aucune main «impure». Or, allez faire voyager une fiole d'eau, dans notre siècle de douaniers et d'Athalins, sans que « les mains impures » ne s'acharnent à l'ouvrir, d'autant plus que vous priez de ne pas le faire. On s'adressa pour cela à notre vieil ami qui obtint enfin de la Société d'Anthropologie de Paris un certificat qui, peut-être, servirait de sauf conduit à la pauvre fiole.

Mais Lavroff n'avait pas compté avec le zèle des imbéciles. Aussi, tandis que le commissaire de police avait respecté cette pauvre fiole ainsi que les petites idoles bouddhistes, venant du Tibet, qui l'accompagnent, le malin Atthalin s'empressa de réprimander son commissaire et l'envoya immédiatement saisir cette fiole ! « Diable ! si c'était du picrate de potasse, c'est ça que le tsar me paierait d'un cordon de Sainte Anne et, qui sait, peut-être d'une pension à vie ! » réfléchissait Atthalin. Aussi, « vite cherchez-moi cette eau ».

Et voilà le charme de l'eau détruit ! Mais qu'Atthalin se rassure. Si le croyant bouddhiste vit encore, il aura son eau du Gange, qu'Atthalin ne touchera pas de ses mains « impures ».

---

Ajoutons les renseignements suivants concernant les bombes, que Lozé a communiqué à la presse parisienne :

« Toutes les bombes saisies, sphériques ou cylindriques, sont en cuivre. Les cylindriques mesurent dix centimètres de longueur, leur diamètre est de cinq centimètres environ ; elles sont fermées par un obturateur en cuivre soudé au cylindre et au centre duquel se trouve une vis à rainure transversale qui peut s'enlever assez facilement. A l'intérieur, enchâssées dans la grenaille de plomb, sont disposées côte à côte deux petites ampoules en verre mince bouchées au chalumeau. L'une contient du bioxyde d'azote, l'autre du sulfure de carbone, deux matières qui, en se combinant, forment l'explosif connu sous le nom de panclastite, et dont la puissance de rupture est cent fois plus forte que celle de la nitroglycérine. Les bombes sphériques doivent être chargées avec les mêmes matières ».

Ajoutons aussi qu'une bombe seulement aurait été chargée. Le reste pourrait bien être des pommeaux de poêle ou des tuyaux pour des expériences électriques.

Mais ça ne fait rien.

*Les lettres saisies ont été envoyées à l'ambassade russe. C'est un fait.*

On pendra en Russie, mais Atthalin, et Lozé auront gagné leurs cordons.

---

On a fait, en outre, des perquisitions chez deux russes à Rouen, où l'on cherchait Kafiantz et Kassinet, pour les arrêter.

***

Madame Thomas dont le mari est aveugle a deux enfants, un de quatre et un de deux ans. Elle est sur le point d'accoucher et la misère est noire. A bout de ressources, elle conduit ses enfants à la porte de l'assistance publique, sonne, les pousse dans l'intérieur et s'enfuit.

La justice de notre patrie vient de la condamner à deux jours de prison !

***

LOIR-ET CHER. — Les bourgeois sont tellement affolés qu'à Villiers, centre de nos réunions où il y a cinq militants, la gendarmerie est venue s'enquérir, près du maire, si une manifestation n'était pas à craindre. Et le 1er mai une patrouille de gendarmes a surveillé le village, et a parcouru aussi Rochambeau où nous sommes deux ! Aussi ce ne sont plus que discussions de tous côtés. Une évolution se fait, on ne parle plus de partage, mais bien de concentration des produits. Les propriétaires eux-mêmes sont bien obligés de rechercher d'où viennent les difficultés de la vie qui augment chaque jour. Aussi l'idée fait petit à petit son chemin.

La garnison de Vendôme était partie pour Paris, mais les brigades de gendarmerie n'ont cessé de parcourir la ville et les environs. Rassurez-vous, bourgeois, l'autorité veille. Ah ! Constans est un grand homme !

***

SEDAN. — Nous avons ici un père Peinard local, Baicry, qui chaque semaine, avec les journaux anarchistes, distribue un placard autographié. Ce placard développe une question du jour, tantôt dans le genre burlesque, tantôt d'une manière sérieuse : Requête à M. le maire, compagnies de discipline, le 1er mai, une séance de conseil municipal. Il a été condamné plusieurs fois pour diffamation, etc., et il est poursuivi pour avoir affiché son placard non timbré et sur papier blanc.

***

LE HAVRE. — Nous avons oublié dans le relevé des condamnations prononcées au Hâvre, celle de Deschamps. Il vient d'attraper trois mois, comme gérant du *Producteur*, pour provocations à un attroupement à l'occasion du 1er mai.

***

BILLY-MONTIGNY. — Le camarade Brault, dénoncé en réunion publique par un nommé Paris, sous-verge de Lamandin, pour avoir affiché des placards du *Père Peinard* et distribué des journaux anarchistes, a reçu son livret avec prière d'aller faire de l'agissement plus loin. — Mais cela ne portera pas bonheur à Lamandin. Il fallait voir comment on le recevait à Billy-Montigny, Hénin Liébard, Méricourt, etc., quand il venait déblatérer contre les révolutionnaires.

***

LA PALISSE. — Les paysans des environs, ceux mêmes qui d'habitude semblent nous être indifférents et froid, venaient le 1er mai nous serrer la main et nous demandaient si c'était sérieusement pour aujourd'hui. Le fait qu'on se tient pas à se déranger pour des batifoleries, mais le jour du chambardement, on verra que les idées d'expropriation de destruction, des papiers, etc., sont bien pénétrées dans la masse, même chez les paysans.

***

SOLLIES PONT. — Bonnes réunions à Solliès-Pont et à Solliès-Toucas : en ce dernier endroit, c'est l'adjoint qui présidait la réunion, ce qui n'a pas empêché Nahon de dire ses vérités au gouvernement.

---

# BIBLIOGRAPHIE

*Sébastien Roch*, un vol., chez Charpentier, éditeur. — Les camarades, lecteurs de notre supplément littéraire, connaissent le talent, la vigueur du style et l'indépendance littéraire d'Octave Mirbeau. *Sébastien Roch* contient toutes ces qualités, et cela n'a pas été un mince étonnement pour nous de lire dans un journal mondain, uniquement occupé à plaire à une clientèle jouisseuse, ayant des prétentions aristocratiques, une aussi virulente satire contre la mesquinerie d'esprit bourgeois, que le portrait du père de Sébastien Roch, de sentir en tournant ces pages le long souffle de haine contre les puissants et les possesseurs, qui s'échappe des lèvres de Bolorec — l'ami de collège de Sébastien — lorsque dans ses confidences, il se soulage des rancœurs et des mesquineries que leur font subir leurs condisciples favorisés, que l'on sent encore vibrer dans les aspirations vagues et mal définies de Sébastien Roch.

Celui-ci est un enfant impressionnable, nerveux et sensible à l'excès, dont les aspirations n'ont pas été comprises par un père idiot qui s'avise de le mettre dans un collège de Jésuites, célèbre pour ne recevoir que la fine fleur de l'aristocratie, espérant ainsi, par son fils, se rapprocher d'un monde qui lui est fermé à lui, simple bourgeois obscur. Les résultats de l'égoïste ambition de M. Roch ne se font pas attendre : dédaigné des professeurs, houspillés par les petits hobereaux qui se croient déshonorés d'avoir le fils d'un quincaillier parmi eux, Sébastien Roch est un moment désorienté et se croit d'une race inférieure devant l'ignorance qu'il se découvre en entendant parler de choses nouvelles pour lui, et qu'il ne peut comprendre ; il sert ainsi de plastron aux railleries des élèves jusqu'au jour, où ayant compris que c'est le droit de la force qui préside aux relations sociales, il adminis re une bonne volée à un de ces futurs dirigeants, en train de molester Bolorec, autre victime des sacrasmes de messieurs les petits patriciens, parce qu'il n'est que le fils d'un médecin.

« Pauvre petit diable !... trop de tendresse !... trop d'intelligence !... trop de tout !... Il sera bien malheureux un jour » dit, en parlant de Sébastien un des jésuites qui s'est intéressé un moment à sa gentillesse, à la vivacité des sentiments qu'il exprime. Cela ne tarde pas à se réaliser : malgré la répulsion instinctive qu'il éprouve aux manières insinuantes, à la grâce féline d'un autre père jésuite, Sébastien Roch se laisse prendre aux semblants de bonté et d'encouragement que l'autre lui prodigue, se laisse entraîner dans la chambre du corrupteur, pour n'en sortir que souillé physiquement et déséquilibré moralement. — C'est avec un véritable tact et une réelle souplesse de plume que Mirbeau a écrit ces pages, scabreuses, démontrant par là que l'on peut parler des choses les plus répugnantes, sans avoir l'air de remuer des ordures pour le seul plaisir de faire sentir mauvais, et que s'il y a des situations que l'on ne doit pas avoir l'air d'ignorer, que l'on ne doit pas escamoter toutes pénibles qu'elles soient, on peut les dépeindre et les caractériser sans s'y appesantir pour la plus grande satisfaction d'une clientèle qui ne voit et ne cherche que le côté obscène de la chose sans s'occuper s'il doit en découler une philosophie saine et réconfortante.

Renvoyé du collège avec Bolorec, sur une dénonciation fausse du souilleur d'enfant, qui craint une divulgation de ses turpitudes, Sébastien Roch brisé par les injustices dont il est victime, déséquilibré

moralement par l'éducation fausse qu'il a reçue et qu'il sent pleine de mensonges, est devenu capable à rien ; tout chez lui se passe en rêve et en aspirations qu'il ne se sent pas la force de réaliser ; par ses duretés et ses défaillances de volonté, il martyrise Marguerite Lecautel, son amie d'enfance qui l'aime et se donne à lui ; devenu soldat, alors que Bolorec lui raconte qu'il vient de tuer son capitaine dur et exigeant envers ses subordonnés, Sébastien est repris d'une de ses défaillances morales et est tué alors qu'il n'a plus conscience de ce qui se passe autour de lui.

Cette fin brusque et hâtive à laquelle on est loin de s'attendre, vous fait l'effet, à première lecture, d'une coupure dans l'œuvre, mais en relisant, on sent, en effet que le caractère du personnage ne comporte pas une autre destinée, et sa disparition prématurée est nécessitée par le fait de son impuissance à sortir de son inactivité et à ressaisir son individualité anihilée par une éducation toute de mensonge et de sophismes. En parlant du livre de Mirbeau, le *Figaro* avoue qu'il regrette que le souffle de révolte qu'il contient l'empêche de l'analyser comme il le mérite ; c'est pour nous le meilleur éloge que l'on puisse faire à l'auteur.

***

Nous avons reçu les trois premiers numéros de la *Réforme sociale*, rédigée par Octave Berger (15, rue des Carmes, Bruxelles. Le titre et les deux premiers numéros laissaient indécise la question de savoir si le journal était révolutionnaire. Le mot Anarchie semblait même être évité. Le numéro 3 indique bien clairement la ligne du journal.

« Nous croyons absolument indispensable qu'au service de cette idée de révolte, il y ait une idée. L'idée dans la tête, l'arme dans la main. Or, toujours parler de révolution et d'action, ce n'est pas mettre des idées dans les cervaux. Nous préférons donc plutôt répandre des idées que déclamer ».

Nous ne disons pas le contraire, mais le vent qui souffle aujourd'hui est un vent de révolte et la révolte amène l'idée, mieux que le journal.

Nos efforts ne seront peut-être pas absolument concordants, ils seront du moins parallèles. Malheureusement le journal qui a commencé par être hebdomadaire, n'est plus que bi mensuel.

## Socialisme et Individualisme

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

De même et de la même façon que la propriété, la science a évolué parallèlement vers le collectivisme et vers l'individualisme.

Elle tendit toujours davantage au collectivisme en ce qu'elle démontra toujours mieux l'immense nécessité de l'association des énergies individuelles, l'impuissance de l homme isolé, l'enchaînement de toutes choses.

Elle évolue vers l'individualisme en ce qu'elle précise toujours davantage la dignité propre de chaque individu, son droit à l'indépendance et à l'autonomie, l'efficacité de la liberté individuelle.

D'un côté, par les innombrables découvertes que la science a amenées dans tous les domaines, philosophique, politique, moral, économique, scientifique, elle pose le grand principe de la loi d'association, de coopération de tous à l'œuvre commune. D'autre part elle a proclamé toujours davantage les droits imprescriptibles de l'individu à la plus large liberté philosophique, économique, politique et morale,

La Morale enfin, elle aussi, évolue toujours davantage, d'un côté vers un altruisme de moins en moins égoïste et plus fraternel, et d'autre part vers un individualisme de mieux en mieux raisonné.

Elle devient altruiste en ce qu'elle proclame de plus en plus la loi de solidarité, la dépendance des hommes entre eux, leurs devoirs réciproques les uns envers les autres, en ce qu'elle exclut toujours davantage la supériorité de quelques hommes sur tous les autres.

Elle évolue vers l'Individualisme en ce qu'elle établit que le bonheur de l'humanité n'est pas possible sans celui de chacun de ses membres, que l'Individu a le droit d'être entièrement respecté par tous les autres hommes, s'ils veulent l'être également par lui, que la souffrance de l'individu se répercute au fond sur le reste de l'Humanité, de même que son autonomie est la condition même de la liberté des autres hommes.

Les socialistes libertaires ont donc le droit de dire que leur idéal est celui où tend toute l'évolution, à la fois économique ou de la propriété, intellectuelle ou de la science, sociale ou de la morale. La propriété tend à devenir collective en même temps que chaque individu éprouve de plus en plus le besoin d'avoir sa part dans la richesse sociale. La science établit de plus en plus la nécessité du travail en commun et de l'association, tout en proclamant à côté de cela l'autonomie nécessaire de chaque individu.

Les socialistes libertaires ont donc le droit de penser que la théorie socialiste-libertaire répond entièrement à la loi de l'évolution dans sa triple forme économique, intellectuelle et morale ; qu'elle est scientifique et mathématiquement exacte et nullement un rêve utopiste de quelques illuminés.

(*La Réforme sociale*, n° 2).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

### Appel à la solidarité

Les compagnons de Vienne (Isère), adressent un appel de solidarité à leurs frères des autres villes pour venir en aide à 60 des leurs qui sont actuellement détenus pour avoir manifesté leur droit à l'existence le 1er mai.

La plupart de ces compagnons sont chargés de famille.

Adresser les fonds à la *Révolte* ou directement à M. Benoît Chevalier, 13, rue des Célestes, à Vienne (Isère).

---

Nous avons également reçu un appel des camarades de Saint-Étienne, dans le même sens.

Adresser fonds et communications au compagnon Touin Rousset, rue des Rives, 8.

***

Le *Père Peinard* (réflecs hebdom. d'un gniaff), vient d'agrandir son format. — En outre il publie dans chaque numéro un dessin d'actualité.

Numéros spécimens sont envoyés sur demande, à l'administration du *Père Peinard*, 120, rue Lafayette.

***

GENÈVE. — Vous avez raison, l'action individuelle et l'action des masses sont également nécessaires. Nous n'avons pas fait de parallèle entre l'une et l'autre, nous avons essayé tout simplement de faire ressortir l'infériorité des manifestations annoncées à l'avance — que nous désapprouvons toujours — sur les révoltes spontanées qui, seules sont profitable à la Révolution.

Le groupe l'*Initiative individuelle*.

---

Nous aussi nous ne croyons pas que les manifestants annoncées à l'avance par les révolutionnaires puissent rien produire, mais le groupe de l'*Initiative individuelle* oublie que les « révoltes spontanées » ne se produiront pas si chacun reste chez soi, qu'elles ne peuvent se produire que là où il y a effervescence de la masse. Or si les manifestatians organisées par les révolutionnaires ne peuvent rien produire, ayant grand chance de n'y amener que les convocateurs, celles organisées par les politiciens peuvent parfois porter en elles le germe d'une révolte spontanée.

Toutes les révolutions passées ne sont-elles pas sorties de mouvements semblables et n'ont-elles pas avorté parce qu'ils ne s'y trouvaient pas d'anarchistes — qui n'existaient pas encore, voilà tout.

## PETITE CORRESPONDANCE

B. à Londres. — G. à Brest. — L. à Alger. — M. à Trélazé. — H. à Verviers. — D. à Genève. — S. à Reims. — F. à Amiens. — D. à Morlanwelz. — E. M. à Valence-d'Agen. — C. au Chambon. — C. à Agen. — C. St-G. à Geaune. — C. à Nantes. — D. à Romans. — L. à Calais. — L. V. près Mont-Perdu. — J. B. à Thuir. — P. à Bordeaux. — R. à Marseille. — B. au Mans. — F. au Vigan. — M. à Nîmes. — B. à Limoges. — D. à Foix. — D. à Paterson. — B. à Toulon. — G. à Valence. — H. à Beyne. — Volné Lisky à New York. — Saint-Chamond. — R. à Pamiers. — H. à Guise. — Bulletin des Sommaires. — T. à Lyon. — M. à Allevard. — C. St-G. à Geaune. — L. à Ougrée. — L. à Cette. — Reçu timbres et mandats.

B. à St-Ouen. — Tout reçu. C'est exact.

L. D. à Ponderano. — Le journal est régulièrement envoyé.

B. St-M. à Londres. — Envoyons les brochures. — Nous sommes comme vous, nous attendons que Guy veuille bien se décider à répondre. — Que voulez-vous en place ?

C. R. à Beaucaire. — Reçu les vers, manquent trop d'équilibre pour insérer.

B. à La Machine. — Les brochures ont été envoyées la même semaine.

W. A. à Bazancourt. — Nous n'avons pas reçu « Revoluçao Social », depuis quelque temps. — Voici l'adresse : Magallane, 53, Barcelone.

H. A. à St-Loup. — Le vendeur dont vous parlez ne nous a pas écrit, envoyez-nous son adresse.

P. rue Juillet. — Envoyons la brochure complète.

Biella. — Le journal avait été envoyé. — Avons réexpédié.

Bouteville et consorts à St-Denis. — Nous vous répondrons dans le prochain numéro. Vous ne perdez rien pour attendre.

Berger et Pintelon, avez vous reçu lettre de Ch...

Aux camarades qui étaient en rapports avec Ca... qui n'ont pas reçu de ses nouvelles depuis le 1er mai, peuvent lui écrire à nouveau et lui envoyer leur adresse ; les adresses ayant été brûlées par précaution avant les perquisitions.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES *des détenus politiques*

Listes précédentes 559 fr. 10.

Collecte faite à la salle Horel, à l'occasion de l'union libre de la compagne Louise Duprat et du comp. ...bailleur, envoyée par le comp. Chomat 13,25. — Section de langue française à Londres 75 fr. — De Prudon, Levallois pour Tennevin 5 fr.

Total à ce jour : 652 fr. 35.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Ordre du jour : Le parti anarchiste, évolution et décrépitude ; sa tactique.

Le *Réveil anarchiste du XVe* se réunit tous les samedis, salle Roques, 72, boul. de Grenelle.

Le dimanche 8 juin, matinée familiale, avec bal champêtre, au rond-point de la fontaine Sainte-Marie, au bois de Clamart.

Rendez-vous à la gare Montparnasse. — 35 cent. de chemin de fer (station de Clamart).

En cas de pluie, la partie est remise à huitaine.

Les camarades qui désireraient des numéros de la *Révolte* pour distribuer en route, peuvent en faire prendre rue de l'Echiquier, 17.

Le nouveau groupe *Le Flambeau* se réunit tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, rue d'Argout, 51.

Nous essayerons par tous les moyens possibles d'activer la propagande pour arriver au but.

Les compagnons du groupe *Les Révoltés du XIe et XXe* sont prévenus que la salle du groupe n'étant pas libre, la réunion du groupe est remise à huitaine.

*La Revanche des Mineurs*, dimanche 8 juin, à 8 h. 1/2 du soir, chez Pasquet, 239, rue Saint Martin, soirée familiale. Entrée libre.

Réunion du groupe les *Trimardeurs*, samedi 9 juin, à 8 h. 1/2 du soir, rue St-Martin, 239.

RUEIL. — Réunion du groupe, lundi 9 juin, à 8 h. 1/2 du soir, salle Normand, rue de l'Hôtel-de-Ville, 2. — Les anarchistes de Puteaux et Nanterre sont invités. — Ordre du jour : Moyens d'activer la propagande dans ces trois localités.

LEVALLOIS-PERRET. — Le groupe anarchiste *La Solidarité*, convoque les compagnons du groupe *La Révolte*, pour le vendredi 5 juin, à 8 h. 1/2 du soir, salle Mézerette, 86, rue Gravel.

Les camarades du Chambon, Firminy et La Ricamarie sont convoqués en soirée familiale le dimanche 15 juin, en l'honneur de l'anniversaire des massacres de 69, au café Bryon, place Grenette, au Chambon.

Ordre du jour : Causerie, chants, poésies et grande tombola au bénéfice des familles des détenus.

Le compagnon Joseph Celle prévient les camarades du Chambon, Firminy et La Ricamarie qu'il fera le service de la *Révolte* à domicile dans ces localités. Il n'y aura qu'à lui en faire la demande à la réunion ci-dessus.

BRUXELLES. — Lundi, 9 juin, à 8 h. 1/2 du soir, à la nouvelle distillerie, 134, rue de Flandres, conférence publique et contradictoire, organisée par le groupe *La Liberté*.

Ordre du jour : Le Quatrième Etat. Tous les anarchistes sont invités à y assister.

*Le Gérant* : J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 39 — 5 CENTIMES — DU 14 AU 20 JUIN 1890.

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## NOTRE ROLE

Nous venons d'avoir une petite difficulté avec les camarades de Saint-Denis, auxquels nous croyons bon de répondre ici, vu que ces discussions se reproduisent souvent. Nous voulons élucider la question une bonne fois pour toutes, afin de ne pas avoir à y revenir.

Les camarades de Saint-Denis, ont découvert — ou cru découvrir — un mouchard parmi eux. Un individu ayant fait partie de leurs groupes, émargerait, dit-on, actuellement à la préfecture. Là-dessus, ils ont envoyé une longue tartine à insérer, pour dénoncer le type et dans laquelle ils énonçaient toutes les raisons et déductions qui leur faisait affirmer ce qu'ils avançaient.

Mais à la *Révolte*, nous n'insérons que les choses que nous pouvons, autant que possible, contrôler par nous-mêmes, nous avons cherché à savoir ce que pouvait avoir de vrai cette accusation. Puis, à vrai dire, nous ne sommes pas trop partisans — à moins de faits indéniables, certains, comme les cas des Brenin, Valadier, etc. — de ces sortes d'accusations par voie du journal, qui établissent des discussions à n'en plus finir, et croyons que l'éviction d'un mouchard devrait être l'œuvre des groupes eux-mêmes, entre eux, puisque ces personnages ne sont dangereux que dans les groupes et non dans le gros public ; nous avions donc fait part de notre hésitation aux camarades de Saint-Denis, un de nos amis était même allé discuter de cette affaire avec eux, puis de guerre lasse, nous nous étions laissé entraîner à faire composer une petite note relatant l'accusation et contenant la lettre que l'accusé avait adressée à ceux qui l'accusaient, en dégageant notre responsabilité de tout cela ; mais est arrivé le premier mai, le sacré morceau était resté sur le marbre, toujours renvoyé, faute de place, à un numéro suivant. Cela nous a attiré de la part des « amis » de Saint-Denis une telle bordée d'aménités : « Jésuites, autoritaires », etc., etc... que cela nous a décidé à ne rien insérer du tout.

---

Comme nous l'avons dit ces petits démêlés se reproduisent assez souvent, chaque fois que pour une raison ou une autre nous refusons d'insérer tout ce qui nous est adressé.

Or, ces correspondants qui se plaignent de leur liberté violée, de leur initiative brisée, par notre refus d'insertion, seraient bien bons de nous expliquer ce qu'ils prétendent faire de notre liberté à nous, de notre initiative et de notre dignité ? en voulant nous forcer à insérer une accusation qui peut être vraie, mais dont nous ne sommes pas certains pour notre part, n'étant pas à même de pouvoir en contrôler tous les éléments. Quand nous insérons une attaque contre quelqu'un, nous voulons être certains de ce que nous avançons afin de savoir quoi répondre à l'individu qui viendrait nous demander raison, et ne pas être forcés de nous retrancher derrière d'autres responsabilités que la nôtre.

Si nous étions un parti de parlementaires, si nous avions la prétention de parler au nom de tous, nous comprendrions que les camarades ne nous considèrent que comme des délégués auxquels on impose une besogne dont ils ne doivent pas se départir, mais ici rien de tel : nous faisons un journal sous notre propre responsabilité, nous en acceptons les conséquences, mais nous entendons rester maîtres de notre liberté d'action, d'insérer ce qui nous semble logique, de refuser ce qui nous semble absurde et mauvais, et nous continuerons ainsi notre propagande sans en dévier, malgré les insultes des amours-propres froissés, ou de camarades qui s'emballent sans réflexion.

---

Certes, nous reconnaissons que nous devons à la très grande solidarité des camarades d'avoir pu tenir pendant dix ans, malgré les persécutions de toute sorte, aussi avons-nous toujours cherché à mériter leur confiance, leur bonne volonté, à nous rendre en plus étroite communion d'idée avec eux ; nous avons toujours cherché à nous attirer leurs conseils, leurs critiques et leurs observations, en avons tenu compte dans la mesure de nos appréciations particulières. Nous avons toujours dit, et ne cesserons de le répéter : Si vous croyez que nous faisons de la besogne utile, aidez-nous, si vous croyez mieux faire à côté, faites. Prenant le droit de critiquer parfois sur les autres, nous n'avons pas l'intention d'y échapper nous-mêmes, mais comprenez une bonne fois pour toute que ce n'est pas le sou ou les deux sous que vous donnez pour acheter un numéro du journal qui vous donnent le droit d'imposer vos élucubrations à ses rédacteurs, et quand même votre concours serait plus actif, cela ne vous donnerait nullement le droit d'imposer votre manière de voir, car à ce compte-là nous n'aurions rien à reprocher aux journalistes bourgeois qui écrivent selon le bon plaisir de ceux qui les paient. — Laissez donc les insultes de côté, et comprenez donc enfin une bonne fois pour toutes que l'on peut différer parfois d'avis sans être pour cela, ni les uns ni les autres, des « jésuites » et des « autoritaires ».

---

Nous aussi, nous croyons que l'on n'aurait pas dû se laisser envahir par un tas de gens qui ne prennent l'épithète d'anarchistes que pour justifier les appétits les plus férocement bourgeois ; nous aussi, nous croyons que les anarchistes devraient éliminer les suspects de parmi eux ; mais ce n'est pas l'œuvre d'un journal, nous nous rappelons les histoires que nous avons eues, il y a un an, avec les camarades de Bruxelles, à propos d'une question semblable, nous avons dû insérer la protestation de l'individu attaqué ; en toute loyauté nous ne pouvions lui refuser l'insertion de sa réponse, c'est cette réponse qui lui a ouvert la porte de beaucoup de camarades. Nous aurions pu, il est vrai, insérer une réponse des camarades de Bruxelles qui maintenaient leur accusation, mais il n'y aurait pas eu de raison pour que ça finisse alors. Cette besogne est donc l'œuvre des groupes eux-mêmes, et si ceux-ci avaient su se créer des relations entre eux, si on avait moins déblatéré contre l'organisation sous la crainte — feinte ou vraie — de l'autorité, si on n'avait compris qu'initiative ne signifie pas isolement, si on avait compris que relations et organisation n'exclue pas liberté et autonomie, cette besogne d'épuration aurait pu se faire dans le sein des groupes, sans avoir recours aux journaux. Apprenez donc une bonne fois pour toutes à faire vos affaires vous-mêmes, et vous n'aurez pas besoin de vouloir imposer aux autres ce qu'ils ne se sentent pas le goût de faire, sachez que dans un parti qui se réclame de la liberté illimitée de l'individu, on ne défend bien que ce que l'on conçoit et que ce n'est pas de brailler après les autres, qui prouve que l'on fait mieux ; la critique sensée a son poids, mais les insultes prouvent seulement que l'on n'est capable de rien par soi-même. Quand chacun sera bien convaincu de ces vérités, on laissera les journaux anarchistes à leur seule véritable besogne, la propagande et l'élucidation des idées.

## LES LEÇONS DU 1er MAI[1]

Cela est trop bête et nous rappelle l'apologue qu'aimait à répéter Bakounine. On jouait aux cartes. Un des partenaires dit à l'autre : monsieur je dois vous prévenir que quand je perd au jeu, *je sens le besoin* d'insulter mon adversaire ; j'espère que cela ne vous fâchera pas, car vous savez que l'homme n'est pas responsable de ses actions. Oh ! certainement pas, répond l'autre, d'autant plus que moi aussi je dois vous prévenir d'un défaut à moi ; c'est que quand on m'insulte *je sens le besoin* de casser la gueule à celui qui m'insulte. La partie fut faite et perdue par le premier partenaire ; mais cette fois-ci *il ne se sentit pas le besoin* d'insulter son adversaire ; — ce qui pourrait démontrer que la peur d'une correction peut changer le cours de nos actions, même en n'admettant pas le libre arbitre.

Nous sommes matérialistes et en conséquence nous savons que l'homme est le produit de l'organisation héritée et du milieu physique et social dans lequel il vit. Nous savons que toutes les actions humaines peuvent, par l'analyse philosophique se réduire à une manifestation de l'égoïsme ; qu'elles sont déterminées par les circonstances et répondent à un besoin de l'organisme.

Mais cela ne peut changer la nature bonne ou mauvaise, utile ou nuisible, sociable ou antisociable des actions individuelles, ni changer

---

1 Cette partie de l'article est la conclusion du précédent qui avait été oubliée dans la mise en page.

notre règle de conduite, ni le criterium avec lequel nous distinguons les amis des ennemis.

Tous les hommes aspirent à améliorer leur situation ; mais ce qui fait la caractéristique du socialiste, c'est de vouloir s'émanciper ensemble avec les autres, et d'être disposé à combattre et à souffrir pour l'émancipation du peuple tout entier.

On aime à parler d'intérêts, d'égoïsme, de besoins ? Cela nous est égal, mais qu'il soit bien entendu que ceux qui voient leur intérêt, leur satisfaction dans le bonheur de tout le monde sont des socialistes, tandis que ceux qui sentent le besoin de satisfaire leurs appétits en opprimant et exploitant les autres sont des bourgeois.

On a dit que nos martyrs de Chicago, qui sont morts pour défendre leurs idées, qui sont aussi les nôtres, n'ont aucune espèce de mérite, parce qu'ils *sentaient le besoin de sacrifier leur vie*, et c'est vrai, comme c'est vrai aussi que, vis-à-vis de la nature, ne sont pas responsables les juges qui les ont fait assassiner. Mais cela n'empêche que nous glorifions nos camarades et conspuons ceux qui les ont tués pour quelques poignées d'or que la bourgeoisie leur a jeté.

Enfin, soyons matérialistes autant que l'on veut, mais considérons et traitons les bourgeois comme des bourgeois, les lâches comme des lâches, les traîtres comme des traîtres et les amis comme des amis.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Lundi 9 juin, les soi-disant socialistes (autoritaires) avaient organisé à la salle Jussieu, un meeting de protestation contre les arrestations des russes.

Le citoyen Ferroul a la présidence. Le français prend la parole, puis Vaillant. Guesde enfin fait manœuvrer sa grande barbe, affirme le droit des russes de fabriquer des bombes en France pour démolir le tsar et mettre à sa place un gouvernement marxiste.

Puis il accuse le gouvernement français de persécuter les nihilistes pour plaire au tsar qui en échange nous promet sa protection.

Mais, s'écrie-t-il, prenez garde, rappelez-vous la fable de Lafontaine (*Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf*). Le cheval fait appel à l'homme qui lui monte sur le dos pour attraper le cerf ; une fois le cerf vaincu, l'homme ayant passé la bride au cheval, le conduit à l'écurie pour en faire son esclave.

Le tsar fera la même chose vis-à vis de la France parce que son but, c'est la démolition du socialisme.

Après lui un compagnon monte à la tribune et malgré l'opposition du bureau et d'une partie de la salle, il persiste à vouloir la parole et déclare qu'au risque d'être écrasé sur la tribune il n'en descendra pas avant d'avoir dit tout ce qu'il avait à dire, la salle applaudit à cette attitude et au milieu du silence le compagnon explique que les anarchistes s'indignent non seulement contre les persécutions dont les russes sont l'objet, mais contre les persécutions qui ont frappé tous les révolutionnaires.

Il rappelle que 60 compagnons sont dans les cachots de la prison de Vienne, et que la femme d'un camarade est morte à la suite des insultes et menaces que lui a lancées un juge d'instruction, que la presse bourgeoise pas plus que la presse socialiste n'ont parlé de ces faits.

Rappelant alors la parabole de Guesde, il dit : ce qui différencie notre indignation de celle des autoritaires, c'est parce qu'en effet nous reconnaissons que le tsar pourrait nous faire ce que l'homme a fait au cheval, que Guillaume fait la même chose à son peuple en se disant socialiste, que la bourgeoisie a fait la même chose au peuple en 89, et ce que nous avons peur, c'est que vous messieurs les guesdites en vous joignant à nous pour démolir les bourgeois, vous vous serviez de nos épaules pour monter au pouvoir afin de nous passer le mord ensuite.

Donc, citoyens, disons ceci, nous nous indignons de toutes les persécutions et nous démolirons tous les pouvoirs, toutes les autorités en ayant soin de ne pas les remplacer par une autre.

Après lui d'autres compagnons montent à la tribune et avec logique et éloquence écrasent complètement les autoritaires.

C'est en vain qu'ils veulent faire voter un ordre du jour ; la salle se met à crier sur l'air des lampions : *25 francs, charlatans*. Ferroul s'en va et la salle l'accompagne jusqu'à la porte en continuant cette chanson assez désagréable à ses oreilles.

***

Le groupe le *Réveil du XV^e^* avait organisé pour le dimanche 8 courant, une sortie de propagande dans les environs de Paris. Bon nombre de compagnons et de compagnons avaient répondu à leur appel ; à trois heures tous étaient au lieu du rendez-vous dans le bois de Clamart. Alors a commencé une excursion dans le bois pendant laquelle on s'est livré à divers jeux. On s'est ensuite groupé et l'on a entamé des chants révolutionnaires. Bientôt un grand nombre de promeneurs se sont mis à notre suite ; arrivés au rond-point du bois, un compagnon a prononcé un petit speech qui nous a paru très goûté des auditeurs.

L'on s'est alors acheminé vers Clamart, laissant derrière nous quelques groupes que l'émission de nos idées avaient amenés à discuter.

Les camarades ont profité de cela pour distribuer des journaux, brochures et chansons révolutionnaires.

Arrivé à Clamart, nous nous sommes installés à la porte d'un marchand de vin où les chansons et poésies ont continué. L'endroit ne pouvait être mieux choisi ; nous étions sur la place de la Mairie. Le nombre des curieux grossissaient de plus en plus, se composant de promeneurs et des habitants du pays. L'on nous a fait remarquer parmi eux le maire et quelques autres légumeux du pays. Notre ami a profité de ce rassemblement pour dire quelques mots qui ont été applaudis par le plus grand nombre des auditeurs.

L'on s'est séparé au cri répété de vive la Révolution sociale, vive l'Anarchie.

Nous conseillons les camarades de se servir de ce mode de propagande qui, tout en étant agréable, est un bon moyen pour propager nos idées dans les campagnes.

***

Le camarade Leveran, expulsé par le gouvernement, nous adresse la lettre suivante, qui prouve que si les gouvernants ont des attentions et des délicatesses pour les prétendants, ils ont oublié d'en avoir pour les socialistes.

Lundi à 8 h. 1/2 du soir, nous avons quitté le Dépôt, dans une voiture, liés deux par deux avec les menottes ; j'étais avec le compagnon Conserti. Arrivés à la gare du Nord nous quittons la voiture, pour embarquer dans un vagon cellulaire. Sitôt les portes closes, on nous défit les menottes et on nous place dans les cellules, à peine si on y pouvait bouger : c'est là que nous sommes restés : depuis *lundi* soir jusqu'au *mercredi matin !* Vous pouvez vous imaginer quelle torture que celle de passer deux nuits et un jour dans une pareille cellule !

Nous quittons donc le train mercredi matin, et liés de nouveau deux par deux avec des menottes, nous traversons la ville à pied pour nous rendre à la gendarmerie de Tourcoing, où nous restons arrêtés trois heures et demie, et puis de nouveau avec les chaînes, et accompagnés d'un gendarme et d'un brigadier, nous allons à la frontière de la Belgique (à Montalen) ; des gendarmes français nous laissent libres, mais on nous met entre les mains des gendarmes belges.

Nous entrons chez un marchand de vin, c'est là-bas le local classique, à ce qu'il paraît, où on dresse les procès-verbaux. On nous fait subir un interrogatoire ; les belges ont le droit d'entrer en Belgique, mais les étrangers sont « refoulés » en France. De sorte qu'aucun pays ne voulait de nous, il nous restait alors la ligne neutre, si toutefois, les gendarmes nous avait permis d'y rester.

Mais la solution de ce problème est difficile, les gendarmes belges eux-mêmes nous la donnent : d'entrer en Belgique par un autre chemin, au risque d'être pincés par d'autres gendarmes. L'après-midi vers un heure, les gendarmes prirent leurs carabines, ils nous conduisent deux pas en nous disant d'un ton solennel : voici la France où vous devez entrer, et ils retournent chez le marchand de vin.

Nous prenons une autre route pour aller à Mouscron, c'est là que nous avons pris le chemin de fer pour Bruxelles, où je suis arrivé hier au soir à 6 heures.

## Italie

A Conselice (près de Ravenne) les soldats ont fait feu sur une foule composée principalement de femmes : il y a eu une dizaine de morts et une trentaine de blessés.

Voici les faits. Les ouvrières qui travaillent dans les rizières s'étaient mises en grève. Elles gagnaient un salaire de 65 centimes par jour, en travaillant depuis 5 heures 1/2 du matin jusqu'à 7 heures du soir, avec trois heures de repos dans la journée ; elles demandaient que leur salaire fût porté à un franc par jour. Le patron refuse d'abord, puis il promet ; mais une fois que les ouvrières ont repris le travail, il annonce qu'il ne peut donner plus de 80 centimes. Les ouvrières protestent, laissent de nouveau le travail et veulent aller parler aux autorités municipales. Les gendarmes empêchent l'entrée de la maison communale. Des ouvriers se joignent aux femmes et on veut forcer l'entrée. La troupe s'amène. On lance quelques pierres ; l'officier des gendarmes est blessé à la tête. Gendarmes et soldats commencent un feu bien nourri et font un massacre.

Le fait a produit une grande impression. La Romagne sent réveiller dans son âme sa vieille ardeur révolutionnaire.

A Pontremoli, les ouvriers qui travaillent à un tunnel se mettent en grève. Vient la force qui arrête une vingtaine d'ouvriers en pensant que ça découragera les autres. Mais la grève continue : alors les soldats obligent de force tous les débitants de comestibles de la ville à fermer leurs boutiques. Les ouvriers ne sachant comment se nourrir, sont forcés de retourner au travail.

— En Sicile, les ouvriers des mines de soufre sont en grève. Les conditions dans lesquelles travaillent ces ouvriers sont horribles. Cette grève, c'est un premier jour de réveil.

## Angleterre

Les anglais sont en train de s'annexer les Etats-Unis. Dans les derniers dix-huit mois, des capitalistes anglais ont mis plus d'un milliard de francs dans des industries américaines.

D'un autre côté, ils ont acheté des propriétés en grand nombre, dont la superficie totale est de près de dix millions d'hectares (environ la cinquième partie de la France). Il y a des morceaux de terrain de deux millions d'hectares appartenant à un seul syndicat.

Et cela va toujours.

Il faut ajouter que les capitalistes américains ont la manie de marier leurs filles à des nobles anglais, de sorte que la propriété américaine passe en Angleterre et par achat et par dot.

L'établissement des anglais en Amérique est aujourd'hui bien plus effectif qu'il y a cent cinquante ans, lorsqu'ils possédaient officiellement le pays.

Il peut paraître indifférent que les exploiteurs du sol des Etats-Unis soient anglais ou américains. Ce fait a pourtant une conséquence particulière, c'est que les détenteurs du sol ne mettent jamais les pieds aux Etats-Unis. Ils gèrent de loin, comme ils font déjà pour l'Afrique et pour l'Inde. Ils sont invisibles et intangibles.

On peut dire que les bureaux de la cité de Londres commandent directement ou indirectement à un bon tiers des humains.

Les 250 millions de travailleurs de l'Inde, ceux du Cap, les fellahs égyptiens, les habitants de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et de tant d'autres îles, enfin aujourd'hui l'américain du Nord s'esquintent et meurent à la peine pour enrichir les seigneurs de Londres.

C'est dans ce nid de vautours que la Révolution sociale aura de la bonne besogne à faire. Aussi tous les révolutionnaires se réjouissent-ils de voir enfin le travailleur anglais s'ouvrir à la compréhension de l'Idée nouvelle. Il y a peu d'années que le mouvement a commencé et la masse du peuple n'est pas encore entamée par les principes anarchistes, mais la propagande marche à pas de géants et dès le commencement elle a revêtu un caractère excessivement sérieux. La Ligue socialiste fait d'excellente besogne. Suivons le mouvement anglais avec soin et aidons les camarades si nous le pouvons.

*(Freiheit)*

***

Londres. — Les camarades de cette ville, viennent de lancer une petite feuille intitulée *The Anarchist Labour Leaf*, qu'ils se proposent de faire paraître quand leurs moyens le permettront et qu'ils distribueront gratuitement.

Tout ce qui concerne le nouveau journal doit être adressé au compagnon H. Mackenzie, 12, Basing Place, Kingsland road, London N. E.

## Belgique

Le lendemain du 1er mai, beaucoup d'ouvriers du bassin de Charleroi, des environs de Liège et de Seraing se sont mis en grève pour avoir immédiatement les 8 heures de travail. Ce n'est que plusieurs jours après, voyant que les autres ouvriers ne faisaient pas comme eux, qu'ils reprirent le travail.

Pour la troisième fois depuis 1880, les socialistes préparent une grande manifestation pour l'obtention du suffrage universel. En 1880, on dispersa les manifestants en leur enlevant un drapeau; après celle de 1886, qui fut grandiose et imposante, les bourgeois ne daignèrent même pas soulever une discussion dans les Chambres en faveur de leur demande. Maintenant, le 10 août, de nouveau grande manifestation. « Parfois, dans leurs discours les socialistes disent : quand on ne nous accorde pas nos droits, alors les moyens violents deviennent nécessaires, et la révolte un devoir sacré. » On n'aura rien après le 10 août, pas plus qu'au lendemain des autres jours de grande ballade, et les meneurs sauront encore se contenter et remettre leur colère pour un autre jour. Mais les travailleurs finiront par ne plus écouter les balivernes et se mettront carrément du côté des révolutionnaires.

***

Le ministre de la justice, dans son discours à la Chambre, a dit qu'on n'a pas obtenu ce qu'on attendait du régime cellulaire. En 1860, les condamnations avaient une moyenne de 71,720, et en 1888, la moyenne était de 176,645 condamnations. Sur 559 détenus de la grande prison cellulaire de Louvain, il y a 367 récidivistes. L'ensemble des cellules de toutes les prisons est de 4,530, et chacune d'elles a coûté 10,000 francs.

Un mot, en passant, sur le système cellulaire qui a pour but l'isolement absolu. Cet isolement est la plus grande torture. Figurez-vous que pendant tout le temps de la détention on ne voit pas son semblable, toujours et toujours tout seul dans une petite cellule qui a pour tout ameublement une chaise et une table-lit. Pour recevoir sa nourriture, qui est des plus détestables, on doit se couvrir le visage d'un capuchon. Pour aller aux préaux ou à l'école, on est encore tout seul. Le travail se fait dans la cellule. La discipline est ce qu'il y a de plus rigoureux; à chaque instant, l'on vient voir par l'espion ce que vous faites. Jamais on a une distraction, jamais rien qui varie. On y acquiert une haine féroce.

## Allemagne

La ville de Hambourg est restée pendant la soirée du 13 mai dans l'obscurité la plus profonde par suite de la grève des ouvriers gaziers. Quelques gens de la *populace* en ont profité pour se livrer à des voies de fait contre les personnes et contre les propriétés, mais le mouvement n'a pas été assez général pour aboutir.

## Autriche-Hongrie

Les conflits continuent entre la troupe et les grévistes. A Prague, il y a eu une charge de cavalerie, il y a eu des tués et des blessés.

A Nurschau, les mineurs ayant attaqué le puits Martha, gardé par de l'infanterie, il y a eu lutte. On compte une douzaine de victimes.

## Suisse

Quand il s'agit de verser des larmes de crocodiles, la presse suisse n'en a jamais assez lorsqu'il s'agit des saloperies que commettent les bourgeoisies étrangères; mais lorsque des actes ignobles sont commis par nos gros bourgeois suisses, oh ! alors !.. on se tait, ou on relève le fait dans son journal, en quatre lignes, sans commentaires, et tout est dit.

C'est ainsi que je lis un article sur la manière dont la Bourgeoisie, en Angleterre, se débarrasse des enfants qui la gênent en employant des moyens qui sont une honte pour l'Humanité. Le journal en question termine son article par ces mots :

« Voilà ce qui se passe en l'an de grâce 1890, en Angleterre, où l'on verse des larmes d'attendrissement sur les enfants qui, en Afrique transportent l'ivoire de l'intérieur du pays à la côte.... Charité bien ordonnée commence par soi-même, etc. ».

Eh bien, amis lecteurs de la *Révolte*, savez-vous ce qui se passe en Suisse, en plein Berne, la ville des millionnaires, la ville où une bande d'ours sont choyés, rentés ?

Voici ce que je lis, toujours dans le même journal, mais cette fois en quelques lignes seulement et sans la moindre indignation :

« Berne. — Les dix-huit familles sans abri qui avaient été logées *provisoirement* au château de Kœnitz, ont dû quitter ces jours derniers pour faire place aux maîtres d'états chargés d'aménager les locaux pour y recevoir les pensionnaires de l'asile des aveugles. Sur les dix-huit familles, onze étaient parvenues à se caser jusqu'à vendredi dernier, soit à l'hôpital bourgeois, soit dans les locaux préparés par la direction de police.

« *Les sept autres familles, avec 36 enfants ont campé vendredi soir sous les halles de la Grenette* ; la police a cherché, mais en vain (!), à les caser *plus confortablement* (!). Les propriétaires refusent d'accepter ces pauvres gens *à cause du grand nombre d'enfants qu'ils ont, et aussi parce qu'ils craignent que les loyers soient difficiles à faire rentrer* ».

Voilà ce que la *Sentinelle* de Ch. D. Fouch, organe prétendu ouvrier, relève sans même un mot de commentaire.

Faut-il que notre bourgeoisie soit canaille et la presse assez vile pour ne pas flétrir comme ils le méritent, des actes qui sont aussi ignobles que ceux qui se passent en Angleterre.

Que de vérités, le manifeste des anarchistes de l'an passé relevait à propos de la Bourgeoisie suisse, sa presse et ses mômeries!

Aujourd'hui, c'est encore les anarchistes qui commentent le fait que 11 familles avec 36 enfants sont obligées de coucher dehors à côté de palais splendides — et cela au moment même où le Conseil fédéral et les ambassades prennent des mesures contre l'Anarchie et s'offrent des banquets.

## République Argentine

Buenos-Ayres. — Dans un numéro de la *Révolte*, vous avez publié une correspondance où il est dit que la Révolution serait faite à Buenos-Ayres si nous avions des armes ; votre correspondant prend ses désirs pour la réalité ; car nulle part peut-être on ne trouverait une population plus réfractaire à nos idées, du moins jusqu'à ce jour, car non-seulement notre propagande est presque sans effets sur les indifférents, mais les socialistes qui arrivent ici semblent avoir laissé derrière eux leurs idées et leur dignité. Tous en général sont contaminés par l'idée absurde, idiote qui atrophie le cœur et le cerveau de tous ceux qui arrivent ici ; faire fortune, voilà leur dada. Hélas, combien en est-il de ceux qui décrochent cette timbale ? Pas plus qu'en Europe. Mais tout doucement ils glissent sur la pente de l'illusion, pour arriver à être aussi pauvre, si ce n'est plus, après avoir renoncé à leur dignité, à tout ce qui en enfin les avait sorti hors des rangs des imbéciles et des esclaves soumis.

La situation commerciale et industrielle est devenue terrible. Chaque jour, c'est une usine qui ferme ses portes, des maisons de commerce qui sont déclarées en faillite. Le papier-monnaie ne vaut plus rien ou presque rien. La piastre nationale d'une valeur nominative de 5 francs ne vaut plus que 1 fr. 50. Il ne faut pas être un aigle pour voir que sous peu elle vaudra encore moins.

Les caisses du trésor public et celles des banques garanties sont vides ; pillées par les hommes du gouvernement. Un journal de l'opposition qui a son ours à placer vient de dévoiler une émission clandestine de billets de banque pour la modeste somme de cent millions de piastres nationales (500,000,000 de francs), mettant le gouvernement au défi de le citer devant les tribunaux. Jusqu'à présent le gouvernement n'a pas répondu, et pour cause.

Voilà pour le gouvernement national. Comme ce bien heureux pays a le rare bonheur de vivre sous le régime fédéral, les gouvernements provinciaux croquent aussi leur gâteau. C'est ainsi que le gouvernement de la province de Buenos-Ayres vient d'être accusé à son tour par la *Nacion*, le plus grand journal et le plus répandu dans l'Argentine, qui est dirigé par le général Mitre, ex-président de la République-Argentine — d'avoir fait ou laissé faire un emprunt hypothécaire de 200,000,000. Hypothèques prises sur des terrains qui existent peut-être dans la lune, mais complètement inconnus dans la province de Buenos-Ayres. Les feuilles gouvernementales ont crié à la calomnie et il a été nommé une commission d'enquête par le,... le gouvernement !!

Dernièrement, un bourgeois quelconque s'est présenté à la *Banque garante* de Santa-Fé, pour y retirer un dépôt de 70,020 piastres. La banque après avoir ouvert toutes ses caisses n'a pu lui remettre que le quart, soit 17,500 piastres, remarquez en passant que la province de Santa-Fé est l'une des plus prospères!

Tout récemment, un riche particulier fait présenter à la municipalité de Buenos-Ayres, une traite de 750,000 piastres, pour un immeuble vendu par lui à la municipalité, et, la traite lui retourne protestée ! Ajoutez à cela que depuis plus de 3 mois les petits employés attendent qu'on leur paie leurs salaires.

S'il fallait énumérer seulement la moitié des événements financiers de ce genre on en finirait pas. Mais il ressort de ceux que je vous signale, que jamais pareille curée n'a vu le jour nulle part, et comme conséquence inévitable, une crise terrible se fait sentir et qui, sous peu, prendra de telles proportions, que même en Europe, ceux qui chaque année courrent des mois entiers sans trouver du travail, s'en feront difficilement une idée.

Voici du reste approximativement ce que l'on gagne et ce que l'on dépense, que ceux qui douteraient des chiffres, en réfèrent à M. Procureur, le délégué belge qui est venu faire une enquête, dont soit dit en passant nous n'avons pas eu de nouvelles et il pourra leur dire si nous sommes exacts ou non en tenant compte de la différence que, lorsqu'il est venu, l'or était au prix de 160 et qu'il est aujourd'hui à 215.

Le prix moyen de la journée peut être fixé de une piastre par jour. Cela nous donne un total d'environ 55 piastres par mois.

Il est presque impossible de trouver, non pas une chambre mais un trou, un bouge infect à moins de 20 piastres par mois. Une pension des plus modestes qui ne vaut pas la pension alimentaire où exerçait sa philantropie l'illustre propriétaire du bazar de l'Hôtel de ville, vaut 24 piastres par mois.

Comme la pension ne comporte que deux repas, celui de midi et celui du soir, on conviendra qu'une tasse de café le matin n'est pas superflue ; total : 3 piastres par mois. Salir un mouchoir par jour, une chemise et un caleçon par semaine ne sera pas taxé d'exagération ; total 60 centavos par semaine ou trois piastres par mois. Si nous ajoutons 5 piastres par mois pour l'usure du linge, chaussures, vêtements et autres menus frais de propreté, nous restons bien au dessous des besoins, nous atteignons le chiffre de 55 piastres formant le budget des recettes, et nous n'avons pas mentionné les autres dépenses non prévues dans le budget des esclaves, et qui sont pourtant presque aussi inévitable et indispensables que ce que l'on appelle le nécessaire. Telle était la situation des travailleurs alors que le travail marchait, jugez de ce qu'elle doit être maintenant que le chômage nous a visités, et que les prix des denrées suivent chaque jour leur cour ascensionel.

Aussi des grèves éclatent de tout côtés, malheureusement les grévistes sont vite intimidés ; disons à leur décharge que la police ne néglige rien pour atteindre ce résultat.

Il y a une quinzaine de jour les mécaniciens des chemins de fer de la province de Buenos-Ayres se sont déclarés en grève. La police a arrêté presque tous les grévistes, et leur a déclaré qu'ils seraient relâchés le jour où ils seraient décidés à reprendre le travail. Naturellement la plus grande partie a cédé, et ceux qui ont refusé de se soumettre sont poursuivis devant les tribunaux, ce qui veut dire qu'on les retiendra un an, peut-être deux, en prison, après quoi on daignera les relâcher. Pourtant je crois que cette grève aura des résultats plus grands que les autres qui l'ont précédée. Un de nos amis, bien posté pour être renseigné, m'a communiqué que des mécaniciens des autres compagnies vont se déclarer en grève, pour exiger la mise en liberté de leurs camarades de la province. La chose s'est déja produite une fois. Un mécanicien de la ligne de Rosario avait été arrêté à la suite d'un accident dans son service. Plusieurs mois se passèrent sans nouvelles de l'incarcéré. Les mécaniciens et chauffeurs de la ligne firent savoir à la compagnie que si dans le délai d'un mois, l'administration judiciaire n'avait pas statué sur le cas de leur camarade, ils cesseraient leur service. Comme d'habitude, en haut lieu on ne tint aucun compte de cet avis. Mais le mois écoulé, les voyageurs qui se présentèrent au guichet, purent y lire cet avis de la compagnie : « Jusqu'à nouvel ordre le service des voyageurs et marchandises entre Buenos-Ayres et Rosario et vice

versa, est suspendu pour cause de grève des mécaniciens et chauffeurs ».

Trois jours après, le mécanicien arrêté était mis en liberté par une ordonnance de non-lieu.

---

A Salta, le chef de police vient de demander à tous les chefs d'ateliers la liste des ouvriers qui ne travaillaient pas le lundi, à seule fin de les poursuivre. Un seul journal de Buenos-Ayres a protesté contre cet ukase odieux. C'est la *Patria Italiana*. Les autres ont enregistré la nouvelle comme une chose absolument naturelle.

---

Nos amis Victoriano, Mattey et Piette sont toujours sous les verroux, et toujours sans qu'on les interroge, et sans qu'ils sachent quel est le chef d'accusation qui motive leur détention.

Le 30 mars, les social-démocrates ont invités les travailleurs à une réunion publique. La permission leur a été accordée à la condition qu'ils ne diraient rien d'offensant contre le gouvernement. L'ordre du jour était la fête ouvrière du 1er mai. La fixation de la journée de travail à 8 heures. Pétitions près des pouvoirs pour qu'ils fassent des lois protectrices, etc., c'est-à-dire le programme adopté par le Congrès de Paris, et par Guillaume (deux ou trois) d'Allemagne. Ces messieurs ont été dignes de leurs chefs de file. A Paris on assassine presque Merlino. Ici comme il est dangereux de jouer ce jeu avec les anarchistes qui tiennent le haut du pavé on procède autrement. Comme un de nos amis combattait les propositions des sous-officiers du parti socialo-impérialiste, un des leurs envoya chercher la police pour le faire expulser de la salle. Vous voyez qu'à Paris ou à Berlin, qu'à Vienne ou qu'à Buenos-Ayres, les chefs de file du soi-disant Parti ouvrier sont aussi crapules.

Mais qu'ils ne croient pas, que de complicité avec la police, ils nous empêcheront de répandre nos idées. Puisque toutes nos réunions sont interdites et qu'ils nous font expulser des leurs par la police, nous allons sous peu publier un journal, où nous écrirons ce que l'on nous empêche de dire. Quand ces lignes vous arriveront, le premier numéro de la *Justice*, tel sera son nom, aura probablement vu le jour.

---

### États-Unis

On a trouvé récemment en Pensylvanie le cadavre d'un pinkertoniste (soldat-policier au service d'un syndicat capitaliste). Un papier, épinglé à l'habit du mort, disait que d'autres instruments du Capital seraient traités d'une manière analogue.

***

Chicago. — Broderick, ingénieur, qui avait été condamné pour avoir essayé de former un complot ayant pour but de faire sauter le chemin de fer de Chicago à Burlington a été gracié. Il a donné les plus tristes renseignements sur nos deux camarades Neebe et Fielden à côté desquels il était détenu. Neebe est condamné à quinze années de détention et Fielden à perpétuité. Ils sont traités d'une manière épouvantable. « Si un prisonnier montre de la fermeté et du courage, dit Broderick, il est sûr de voir augmenter ses souffrances. J'ai vu beaucoup de choses dans cette prison, mais rien de pareil au cas des deux anarchistes. Fielden, un anglais, est inébranlable et envisage son sort avec une patience inaltérable. Cela suffit pour lui attirer la haine des geôliers et le faire punir sous le moindre prétexte. Je l'ai vu enchaîné contre un mur pendant de longues heures, pendant que les gardiens l'insultaient et le frappaient. Neebe n'est pas mieux partagé. On ne les regarde pas comme égaux aux autres détenus. On les hait pour leur supériorité.

---

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les compagnons de Saint-Quentin font appel à la solidarité de tous les groupes anarchistes, dans le but d'organiser une série de conférence dans toute la région du Nord, en vue d'implanter nos idées sur un terrain déjà préparé

Adresser correspondances ou adresses pour renseignements et autres au compagnon Tanton, rue Saint-Phal, 37, à Saint-Quentin ou à la *Révolte*.

***

Ganges. — Un nouveau groupe est en formation, il prendra pour titre *Les Enfants du Globe*.

Les compagnons qui pourraient disposer de brochures, journaux, etc., pour la propagande, entre autre d'un exemplaire du procès Jahn, sont priés de les faire parvenir aux adresses suivantes : Prosper Delpuech, place de l'Ormeau, à Ganges (Hérault), ou bien à Lucifer Marcou, rue Tra de la Muraille, même localité.

Le groupe se chargera de les répandre dans la campagne.

***

Arras. — Les compagnons qui veulent entrer en relation avec les camarades de notre ville peuvent s'adresser au compagnon V. Leleu, 5, rue de l'Ermite.

***

Les lecteurs de la *Révolte*, habitant le XIVe arrondissement, qui désireraient avoir en lecture des livres, brochures et journaux anarchistes, peuvent nous envoyer leur adresse, un camarade de l'arrondissement se propose de faire le service à tous ceux qui le désireront.

***

Nimes. — Le groupe des socialistes libertaires fait appel aux abonnés de la *Révolte* et au *Père Peinard*, de vouloir bien passer au groupe, rue du Cyprès, 24 *bis*, afin d'avoir leurs journaux à la première heure et d'atténuer par ce fait la peine aux amis de leur apporter à domicile.

Ils trouveront en outre des journaux les intéressant, les ouvrages et brochures en cours de publications. La salle de lecture gratuite est ouverte les jeudi et samedi à 8 h. 1/2 du soir; les jours fériés depuis 9 heures du matin.

***

Reims. — Les compagnons qui veulent correspondre avec Reims, doivent s'adresser au compagnon Leprêtre, rue Croix-Saint-Marc, 50.

***

Angers. — A partir du 25 juin, toutes les communications concernant la propagande devront être adressées au compagnon Mercier, rue Dacier, à Angers.

---

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 1902 fr. 50.

Un du XIIIe 1 fr. — Vente de vieux timbres 2,50 — M. à Santiago 50 fr. — H. à Guise 0,50. — Excédent d'écot à la promenade de Choisy 4,05. — Groupe de Vanves par Jahn 1,60. — D. à Plainpalais 20 fr. — S. à Reims 0,10. — Prévost, vannier, de passage à Bourges, 1 fr. — Ariège 2 fr. — B. M. à Valence-d'Agen. — Un monteur en bronze 0,50. — Bér. 5 fr. — B. à Charly 0,30.

Total à ce jour : 1,991 fr. 30.

---

## SOUSCRIPTION

### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 620 fr. 75.

« Révoltés de Vanves » 5 fr. — Bourges par M. 8 fr. — B. à Charly 1 fr. — D. à Bourges 0,50. — A. I. 1 fr.

Total à ce jour : 636 fr. 25.

---

## PETITE CORRESPONDANCE

C. St-G. à Geaune. — Avons fait passer votre demande à l'auteur.

D. à Valence. — Nos précautions sont toujours prises pour ne laisser aucune prise à la police. — Le Claquedent, chez Dentu, 3 fr. 50.

S. à Chaumont. — Je suis comme vous. — J'ignore.

L. N. F. — Reçu le 10 juin.

S. P. à Bordeaux. — « Dieu et l'Etat », épuisé, ainsi que les « Paroles d'un Révolté ».

Besse à Vienne. — Reçu mandat. A présent vous ne nous devez plus rien, mais avouez que la petite note a eu du bon, puisque vous y avez répondu de suite, quand deux lettres auparavant étaient demeurées sans réponse.

J. B. H. à Preignac. — Il n'y a rien de vrai dans tout cela.

L. à Edimbourg. — P. à Troyes. — F. à Reims. — B. à Saint-Quentin. — S. P. à Bordeaux. — « L'Avant-Garde » à Grenoble. — G. V. à Gisors. — J. N. à Saint-Florent. — M. C. à Montreuil-sous-Bois. — J. G. à Blida. — B. à Maizy. — W. à Flixecourt. — D. à Beauvais. — M. à Dijon. — M. à Angers. — B. à Drocourt. — L. B. à Grenoble. — B. à Limoges. — G. rue Braillo. — C. à Saint-Marcellin. — B. à Toulon. — D. à Foix. — B. à Charly. — C. rue de l'Evangile. — M. à Saint-Quentin. — G. à La Hunaudais. — M. du C. à Horta. — L. Nancy. — R. à Marseille. — T. à Castelsjaloux. — T. à Trélazé. — F. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

---

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Ordre du jour : Le Congrès de Lyon et la grève générale.

Groupe du XIIIe, réunion tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour du samedi 14. Discussion sur le communisme libertaire. La Veille de la Révolution.

*Les Révoltés du XIe et XXe*, groupe de propagande anarchiste, réunion du groupe le samedi 14 juin, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Tous les compagnons sont invités. Urgence. Organisation d'une soirée familiale.

Le *Réveil anarchiste du XVe* se réunit tous les samedis, salle Roques, 72, boul. de Grenelle.

Le nouveau groupe *Le Flambeau* se réunit tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, rue d'Argout, 51.

*La Revanche des Mineurs*, dimanche 8 juin, à 8 h. 1/2 du soir, chez Pasquet, 230, rue Saint-Martin, soirée familiale. Entrée libre.

Groupe communiste-anarchise de la Courtille, tous les mercredis à 8 h. 1/2, café des Omnibus, 27, rue de Belleville.

Groupe la *Liberté*, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron, salle des Tableaux.

Reims. — Dimanche 15 juin, réunion au bal des Romains. — Urgence. Tous les anarchistes y sont convoqués.

Agen. — Tous les compagnons et lecteurs de la *Révolte* sont priés de se trouver le dimanche, 22 juin, à 2 heures du soir, place de la sous-préfecture, pour de là se diriger au local convenu pour une communication des plus urgentes.

Amiens.— Les jeunes compagnons d'Amiens voyant de jour en jour la propagande se ralentir ont décidé de réagir avec énergie contre l'apathie qui nous enserre, en conséquence, un nouveau groupe se forme et fait appel à toutes les aptitudes. Le groupe prend le titre *La Jeunesse libertaire*.

Réunion tous les dimanches, à 6 heures du soir, 82, rue du Faubourg du Cours, au lieu dit le Cent de Piquet. En avant ! l'heure est critique, il faut du nerf pour la conquête de la liberté.

Adresser les correspondances au comp. Gombert, rue Dejean, 39, à Amiens.

Bruxelles. — Lundi 12 juin, à 8 h. 1/2 du soir, à la distillerie du nouveau Saint-Pierre, 134, rue de Flandre, conférence publique et contradictoire organisée par les anarchistes de Bruxelles.

Ordre du jour : Pourquoi sommes-nous anarchistes. Tous les anarchistes sont invités à y assister.

---


**La RÉVOLTE est en vente :**

**A Narbonne**

Firmin, 62, boulevard Gambetta.

On y trouve également tous les écrits et brochures révolutionnaires.

**A Ivry**

Bosquet, rue de Paris.

**A Marseille**

M. Gauchon, kiosque cours Belzunce.

**A Vernon**

Café du XXe Siècle, 25, rue d'Abufera.

**A Nancy**

Struby, libraire, 92, rue Saint-Nicolas.

Kiosque de la rue Saint-Jean, en face le temple protestant.


---


*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 40 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 21 AU 27 JUIN 1890.

L.I.S.G. COLLECTIE UGO PERUCCI

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA MORALE ANARCHISTE

V

Nous avons vu que l'idée du bien et du mal existe dans l'Humanité. L'homme, quelque degré de développement intellectuel qu'il ait atteint, quelqu'obscurcies que soient ses idées par les préjugés, considère généralement comme *bon ce qui est utile à la société dans laquelle il vit*, et comme mauvais ce qui lui est nuisible.

Mais, d'où vient cette conception, très souvent si vague qu'à peine pourrait-on la distinguer d'un sentiment? Voilà des millions et des millions d'êtres humains qui jamais n'ont réfléchi à l'espèce humaine. Ils n'en connaissent, pour la plupart, que le clan, ou la famille — rarement la nation, et encore plus rarement l'humanité — comment se peut-il qu'ils puissent considérer comme bon ce qui est utile à l'espèce humaine, ou même arriver à un sentiment de solidarité avec leur clan, malgré tous leurs instincts étroitement égoïstes?

Ce fait a beaucoup intrigué les penseurs de tout temps. Il continue à les intriguer encore, et il ne se passe pas d'année que des bibliothèques entières ne soient écrites sur ce sujet.

Relevons, en passant, ce qui a été dit dans notre numéro précédent dans l'article « Encore Byzance ». *L'explication* de ce fait peut varier, mais le fait n'en reste pas moins inconstable; et lors même que notre explication ne serait pas encore la vraie, ou que l'explication ne serait pas complète, le fait avec ses conséquences pour l'homme, reste toujours. Nous pouvons ne pas nous expliquer entièrement l'origine des planètes qui roulent autour du soleil — les planètes rouleront néanmoins, et nous en ressentirons à chaque instant les effets.

Tout de même, tâchons de nous expliquer le fait moral le mieux que nous le pouvons dans l'état de nos connaissances actuelles.

---

Nous avons déjà parlé de l'explication religieuse. Si l'homme distingue entre le bien et le mal, disent les hommes religieux, c'est que Dieu leur a inspiré cette idée. Utile ou nuisible, il n'a pas à discuter : il n'a qu'à obéir à l'idée de son créateur. Ne nous arrêtons pas à cette explication — fruit des terreurs et de l'ignorance du sauvage. Passons outre.

D'autres (comme Hobbes) ont cherché à l'expliquer par la *loi*. Ce serait la *loi* qui aurait développé chez l'homme le sentiment du *juste* et de l'*injuste*, du *bien* et du *mal*. Nos lecteurs apprécieront eux-mêmes cette explication. Ils savent que la Loi a simplement utilisé les sentiments sociaux de l'homme pour lui faire accepter, avec ceux qu'il acceptait, des ordres utiles à la minorité des exploiteurs, contre lesquels il se rebiffait. Elle a perverti le sentiment de justice au lieu de le développer. Donc, passons outre.

Ne nous arrêtons pas non plus à l'explication des utilitaires. Ils veulent que l'homme agisse moralement par intérêt personnel, et ils oublient ses sentiments de solidarité avec la race entière qui existent, quelle que soit leur origine. Il y a déjà un peu de vrai dans leur explication. Mais ce n'est pas encore la vérité entière. Aussi, allons plus loin.

---

C'est encore, et toujours, aux penseurs du XVIII^e^ siècle qu'il appartient d'avoir deviné, en partie du moins, la vraie origine du sentiment moral.

---

Dans un livre superbe, boycotté par la prêtraille et inconnu pour cela, à la plupart des penseurs, même anti-religieux, Adam Smith a mis le doigt sur la vraie origine du sentiment moral. Il ne va pas le chercher dans des sentiments religieux ou mystiques, — il le trouve dans le simple sentiment de sympathie.

Vous voyez qu'un homme bat un enfant. Vous savez que l'enfant battu souffre. Votre imagination vous fait ressentir vous-même le mal qu'on lui inflige; ou bien, ses pleurs, sa petite face souffrante, vous le disent. Et, si vous n'êtes pas un lâche, vous vous jetez sur l'homme qui bat l'enfant, vous arrachez l'enfant à la brute.

Cet exemple, à lui seul, vous explique les trois quarts des sentiments moraux. Plus votre imagination (ce facteur si puissant dans toutes les recherches scientifiques et philosophiques), plus votre imagination sera développée, mieux vous pourrez vous imaginer ce que sent un être que l'on fait souffrir; et, plus intense, plus délicat sera votre sentiment moral. Plus vous pourrez vous substituer à cet autre individu, et plus vous ressentirez le mal qu'on lui fait, l'injure qui lui a été adressée, l'injustice dont il a été victime — et plus vous serez poussé à agir pour empêcher le mal, l'injure ou l'injustice. Et, plus vous serez habitué, par les circonstances, par ceux qui nous entourent, ou par l'intensité de votre propre pensée et de votre propre imagination, à *agir* dans le sens où votre pensée et votre imagination vous poursuit — plus ce sentiment moral grandira en vous, plus il deviendra *habitude*.

Et c'est ce qu'Adam Smith développe avec un luxe d'exemples. Il était jeune lorsqu'il écrivait ce livre, infiniment supérieur à son œuvre sénile, « l'Economie Politique ». Libre de tout préjugé religieux, il chercha l'explication morale dans un fait physique de la nature humaine, et c'est pourquoi la prêtraille en soutane ou sans soutane a mis ce livre pendant un siècle à l'index.

La seule faute d'Adam Smith, c'est qu'il n'a n'a pas compris que ce même sentiment de sympathie passant à l'état d'habitude et devenant un sentiment de solidarité avec la race entière, existe chez les animaux tout aussi bien que chez l'homme.

N'en déplaise à ces vulgarisateurs de Darwin, qui n'ont compris chez lui que ce qu'il avait emprunté à Malthus, le sentiment de solidarité est le trait prédominant de la vie de tous les animaux qui vivent en sociétés. L'aigle dévore le moineau, le loup dévore les marmottes, mais les aigles et les loups s'aident entre eux pour chasser, et les moineaux et les marmottes se solidarisent si bien contre les animaux de proie qu'il n'y a que les maladroits qui se laissent pincer. La solidarité dans toute société animale est une loi de la nature, infiniment plus importante que cette lutte pour l'existence dont les bourgeois nous chantent la vertu sur tous les refrains pour mieux nous abrutir.

---

Que l'on s'imagine maintenant ce sentiment de solidarité agissant à travers les millions d'âges qui se sont succédés depuis que les premières ébauches d'animaux sont apparu sur le globe; que l'on s'imagine comment ce sentiment peu à peu devenait habitude et se transmettait par l'hérédité, depuis l'organisme microscopique le plus simple jusqu'à ses descendants, — les insectes, les oiseaux, les mammifères et l'homme, — et l'on comprendra l'origine du sentiment moral qui est une nécessité pour l'animal, comme la nourriture ou l'organe destiné à la digérer.

Voilà, sans remonter encore plus haut (car ici il nous faudrait parler des animaux compliqués, issus de *colonies* de petits êtres extrêmement simples) l'origine du sentiment moral Nous avons dû être extrêmement court pour faire rentrer cette grande question dans l'espace de quelques colonnes du journal, mais cela suffit déjà pour voir qu'il n'y a rien de mystique ni de sentimental là-dedans. Sans cette solidarité de l'individu avec l'espèce, le règne animal ne se serait jamais développé ni perfectionné. L'être le plus supérieur sur la terre serait encore un de ces petits grumeaux qui nagent dans les eaux et qui s'aperçoivent à peine au microscope.

Le sentiment moral existe au même titre que notre cerveau ou notre estomac, et nous allons voir comment et pourquoi il se développe toujours chez toutes les espèces qui occupent un degré supérieur par leur organisation dans chacune des classes du règne animal.

## RÉPONSE

### au Questionnaire LOUCHARD

*(Egalité du mercredi 18 juin 1890)*

Le citoyen Louchard, grand écrivain de l'*Egalité*, éprouve le besoin de poser des questions aux anarchistes qui, selon ses expressions, n'ont aucune attache avec la préfecture de police ou la sûreté générale (*sic*).

Cette exception qu'il veut bien faire, est vraiment trop aimable et trop délicate pour que nous ne soyons pas touchée. Aussi, nous nous empressons de lui répondre :

D. Pourquoi, lorsque les socialistes révolution-

naires organisent des réunions contre les menées gouvernementales, des anarchistes tentent et réussissent parfois à empêcher ces réunions d'aboutir ?

R. Les anarchistes vont parfois dans les réunions socialistes pour faire de la propagande et y exposer leurs idées; mais comme la tribune est toujours réservée, avec un soin jaloux, aux quelques pontifes du socialisme autoritaire, l'accès en est toujours difficile à de simples compagnons qui n'ont d'autres titres que leur sincérité et leur amour de la liberté et de la justice. Il leur faut bien, devant le parti pris d'une coterie ambitieuse et exclusive, qu'elle s'appelle « Ligue socialiste », « Comité central », etc., conquérir par la force la tribune qu'on ne veut pas leur accorder par le droit.

Aussi d'après M. Louchard, les réunions qui aboutissent le mieux sont celles où les anarchistes ne peuvent parler, mais où, en revanche les raseurs autoritaires peuvent débiter leurs boniments intéressés, mais peu intéressants.

D. Pourquoi, demande M. Louchard, lorsque les bourgeois rapaces et exploiteurs (quelle belle indignation) sont pris à partie par *les défenseurs des travailleurs* (ont-ils de la chance ces travailleurs d'avoir tant de défenseurs), des orateurs se disant anarchistes oublient-ils de s'associer très souvent à ceux qui *flétrissent ceux qui traitent les ouvriers en esclaves* pour tomber sur ceux qui *défendent* (encore) *les travailleurs* ? (Ouf !)

R. La réponse est facile, les anarchistes qui sont des travailleurs, ne l'oubliez pas messieurs de l'*Egalité*, n'ont pas la sotte prétention de défendre les travailleurs, car ils sont convaincus que les travailleurs peuvent et doivent surtout se défendre eux-mêmes. Non content de le dire, ils le prouvent par des actes, eux les anarchistes travailleurs, quand on se permet de les appeler mouchards.

Logiques avec eux-mêmes, ce n'est pas aux tribunaux ni aux lois qu'ils combattent que les travailleurs anarchistes vont demander de les défendre (l'*Egalité* doit le savoir) ; ils se défendent surtout contre ceux qui s'intitulent défenseurs (l'*Egalité* ne doit pas l'ignorer).

Quant à flétrir, avec les socialistes, *ceux qui traitent les ouvriers en esclaves*, nous avouons n'avoir pour le vote de flétrissure et autre ordre du jour que le plus profond mépris. Nous laissons cette niaiserie aux autoritaires.

*Ceux qui traitent les ouvriers en esclaves* nous voulons simplement les supprimer et ce sera une rude besogne, à commencer par les chefs socialistes pour en arriver aux chefs bourgeois; les premiers n'étant pas moins bourgeois et étant bien plus dangereux, parce qu'on s'en défie moins.

D. Pourquoi lorsqu'un journal nettement socialiste révolutionnaire qui sans cesse attaque les gouvernants, dévoile leurs agissements, les anarchistes font ils irruption dans les bureaux de ce journal ?

R. D'abord, le journal auquel il est fait allusion n'est pas aussi révolutionnaire qu'il le prétend, chacun sait ça : c'est du « battage », du « chiqué ». Les individus qui y attaquent le gouvernement, le font bien moins pour le détruire que dans l'espoir de le remplacer. Et puis, si l'on fait semblant d'y attaquer le gouvernement on y attaque surtout, réellement, les anarchistes. Les calomnies les plus perfides, les insinuations les plus horribles fourmillent à chaque instant.

Le nommé Chirac, quelques jours avant le 1er mai, s'est révélé ignoblement lâche dans un article où il incite le peuple à dénoncer et à livrer de ses propres mains tous les individus qui commettraient un acte de révolte individuelle.

Contre les anarchistes on ne discute pas à l'*Egalité*, on bave. Voilà pourquoi on a perdu patience. Quant à une rectification à envoyer au patron Jules Roques, il était inutile d'y songer; nous savons depuis longtemps le cas qu'il en fait. Les rectifications impliquent la droiture et ce n'est pas chez ce rastaquouère sur le retour qu'il faut en aller chercher. On ne peut regretter qu'une chose, c'est qu'il ne se soit point trouvé à la place d'Odin, on lui aurait fait la bonne part.

D. Pourquoi frappent-ils étant quarante contre un, un camarade qu'ils savent être véritablement révolutionnaire ?

R. Quand un acte de justice doit être accompli, les anarchistes ne regardent pas s'ils sont quarante contre un ou un contre quarante. Bon nombre d'anarchistes qui ont agi isolément sont encore au bagne pour l'attester. Nous agissons quand nous en sentons le besoin ; tant pis s'il y a des horions; on ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs. Et puis, le nombre ne fait rien à l'affaire.

Pour ce qui est d'Odin, c'est précisément parce qu'il se prétend révolutionnaire et qu'il dit nous connaître, qu'il devait mieux que personne savoir à quel point était fausse l'accusation de mouchard lancée contre les camarades qui voulurent parler à la salle du Commerce.

Quand on se fait volontairement le collègue d'individus ignobles dont l'unique occupation est de salir et d'insulter ceux qui ne veulent pas croire ni obéir aux bavards ambitieux qui s'érigent en chefs, il ne faut pas se plaindre si l'on éternue, tant pis; d'ailleurs ça le pose en victime. L'*Egalité* n'a pas tant de martyrs, et malgré tout le puffisme qu'elle a mis à faire mousser son rédacteur Zévaco, en prison, tout en passant sous silence les innombrables anarchistes qui y sont pour plus longtemps; elle n'a pu, encore, provoquer aucune conviction.

D. Pourquoi enfin, lorsque l'Anarchie et ses partisans sont pris à partie par les feuilles bourgeoises et surtout par les journaux gouvernementaux, ces farouches qui, hier, ont tout brisé à l'*Egalité*, n'ont-ils jamais été rendre visite à ces feuilles bien pensantes ?

R. Vous faites erreur, M. Louchard, les anarchistes sont déjà allé rendre visite à des journaux bien pensants : A la *Lanterne* et à *l'Intransigeant*, enfin à l'*Egalité* à Paris, sans compter les nombreuses interventions dans les réunions publiques organisées par les bourgeois. A Lyon, au journal *Le Progrès de Lyon*, et tout récemment encore à Lille, au journal la *Dépêche*, où ils ont exigé des rectifications de vive force, et dans bien d'autres endroits.

Soyez persuadés qu'ils recommenceront tôt ou tard.

Quand un plus grand nombre d'ouvriers et de prolétaires verront combien la presse sert à les garotter en les trompant et en les abrutissant ; quand ils seront conscients enfin, ils seront anarchistes, et ils envahiront toutes les sentines d'ignominies où se distille le poison moral qui entrave le développement de leur cerveau.

Ils auront, alors, plus de haine encore pour ceux qui, se disant leurs frères, essaient de corrompre l'idée socialiste et de stériliser la Révolution en les accouplant avec l'autoritarisme, que contre les bourgeois cyniques, mais logiques, qui affirment l'autorité parce qu'ils la possèdent.

Défendre, comme les bourgeois, l'autorité quand on s'en sert, c'est sinon juste, du moins compréhensible, tandis que, défendre l'autorité, quand on en souffre, quand on en meurt, et dans l'unique espoir de s'en servir un jour, comme le font toutes les chapelles socialistes, c'est inepte, c'est vil, c'est monstrueux, c'est innommable et indicible.

Ah vous vous dites révolutionnaires, messieurs de l'*Egalité !* et socialistes ! ce n'est pas vrai !

Il n'y a de vrais socialistes et de vrais révolutionnaires, aujourd'hui, que les anarchistes.

L'Anarchie et la Révolution, c'est identique. Ceux des prolétaires qui sont socialistes et non anarchistes, c'est qu'ils n'ont pas compris encore.

Ceux d'entre vous, messieurs les meneurs, intelligents mais pervers, qui sont socialistes et non anarchistes, c'est qu'ils comprennent trop que l'Anarchie ne laissera pas de place aux ambitions débordantes, aux vanités mesquines, aux appétits injustes, aux fausses qualités, aux non-valeurs.

Le simple titre de compagnon ne vous convient pas messieurs les meneurs, parce que dans votre étroite cervelle vous avez conçu le rêve de diriger les autres, de les *défendre*, selon votre expression, enfin, de les dominer.

Et bien vous êtes trop faibles pour cela, vous avez compté sans votre hôte : ne vous donnez donc pas tant de peine pour *défendre* les autres, *défendez-vous* plutôt vous-même, car la Révolution approche et ce n'est pas vous qui la dirigerez.

Encore une fois, la Révolution c'est l'Anarchie, et c'est le peuple qui l'incarne, ce n'est point vous.

Au 1er mai, qui donc a fait des barricades, qui donc s'est insurgé ? qui donc a résisté ? qui donc a tué et blessé des policiers, si ce n'est les anarchistes de tous pays ? Qui donc a-t-on emprisonné partout ? qui donc pourrissent dans les geôles, si ce ne sont les anarchistes ? Contre qui les gouvernements complotent-ils la proscription universelle, le bannissement absolu, l'ostracisme le plus féroce, si ce n'est contre les anarchistes.

Ce n'est pas contre vous qu'ils prendront de pareille précautions, vous ne leur êtes pas à craindre. Votre ambition et votre bassesse les sont un sûr garant de vos actes. Vous pouvez actuellement les rivaux des bourgeois, vous serez certainement leurs complices dans l'exploitation du peuple, mais vous ne serez jamais leurs ennemis.

Oui, la Révolution est anarchiste et elle sera, venir, formidable et gigantesque; mais dans son immensité et sa violence, vous ne pèserez pas plus que le fétu de paille sur l'Océan en furie.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — La semaine dernière, à la salle Jaurès, pour obtenir la parole, un camarade avait été obligé de déclarer qu'il se ferait plutôt écraser sur la tribune que d'en descendre avant d'avoir dit ce qu'il voulait.

Samedi, à la salle du Commerce, le comité révolutionnaire central croyait avoir pris ses précautions pour que les anarchistes ne prennent pas la parole. L'escalier conduisant à la tribune était gardé par six blanquistes, remplissant les fonctions de gendarmes.

Les camarades présents sentaient la bataille et se répétaient le mot lâché par un chef imprudent « Ce soir, les anarchistes ne parleront pas ». Pourtant deux orateurs socialistes prirent la parole et furent écoutés en silence. Le troisième, un peu sourd, est interrompu par un camarade. Petite altercation, le compagnon s'avance et demande la parole ; les gendarmes qui gardaient l'escalier s'opposent à ce qu'il monte pour répondre.

Il monte alors sur une table et escalade la tribune. Puis, aux applaudissements du public, il dit en quelques mots le procès de tous les gouvernements, disant qu'au jour de la Révolution il faudra abattre, comme ennemi du peuple, le gouvernement naissant des Guesde et des Vaillant.

Les blanquistes n'étaient pas contents. Vaillant répond, et on l'écoute. Mais à un passage de son discours, comme il interprétait mal les théories anarchistes, un autre compagnon demande la parole pour quand il aurait fini.

« A votre tour de parole, après les orateurs inscrits ». Le compagnon reprend : « Ils sont tous trois, tous de votre opinion, autant dire que vous nous refusez la parole ! »

La discussion engagée sur ce terrain ne peut finir qu'en bataille, et de fait tout fut brisé et quelques gens blessés. Tant pis, mais les anarchistes ne pouvaient se laisser museler. Question de dignité.

Le lendemain, l'*Egalité*, dans le compte rendu de la réunion, sans nommer les anarchistes, traite les interrupteurs de la veille de mouchards et persistait sur cette expression à dix endroits différents.

On lit l'article à la salle Horel. Sous le coup de l'insulte, on part en bande et monte à l'*Egalité*, rue Paul Lelong.

Un rédacteur, nommé Leparia, ouvre et s'affole de peur en reconnaissant des anarchistes. Un autre, Odin, est entouré, frappé, mais que faire à un homme qui ne se défend pas ? Le sang qu'il a perdu a servi de thème pour les articles du lendemain, mais on n'a pu découvrir la moindre

Dans les bureaux du journal, tout a été mis sens dessus dessous, puis les anarchistes se sont retirés. Leparia descend derrière eux, trouve un sergot, et se met avec lui à la recherche des retardataires. C'est ainsi que la mère Piller a été arrêtée. On espérait qu'elle dénoncerait les auteurs de l'agression, mais elle sait se taire. Les camarades que la police recherche ont été dénoncés par les rédacteurs de l'*Egalité* qui les ont reconnus. Un nommé Heitz se trouvait dans l'escalier et allait entrer au journal lorsque les anarchistes sont montés. Il s'esbigne et, un quart d'heure après, il revient et écrit un article déclarant que s'il avait été là, les anarchistes n'auraient pas osé entrer.

Si les camarades avaient réfléchi que, dimanche, toute la police était aux courses, ils auraient eu beau jeu en faisant passer un mauvais quart-d'heure à l'agent qui les poursuivait avec Leparia.

Cette petite affaire apprendra aux plumitifs à être plus circonspects lorsqu'ils veulent calomnier.

***

Vienne. — Nous avons eu, à plusieurs reprises, l'occasion de parler des événements qui se sont passés à Vienne (Isère), dans la journée du 1er mai. Ces événements ont eu des suites qu'il est intéressant de faire connaître aux lecteurs de la *Révolte*.

Un certain nombre de nos amis qui avaient plus ou moins ouvertement pris part à la réunion publique ou à la manifestation qui a suivi, furent emprisonnés et emprisonnés dans des conditions si épouvantables, que plusieurs d'entre eux ne tardèrent pas à tomber gravement malades faute d'aliments d'hygiène et de soins ; ils ne purent même obtenir la consolation des visites de leurs familles après un mois de détention. Ils sont enfermés dans des espèces de caveaux romains où l'air manque et où l'eau suinte le long des murs et que notre bonne république a baptisée du nom de prison. Les familles de détenus, apprenant l'affreuse situation où se trouvaient nos amis, s'indignèrent et firent plusieurs tentatives infructueuses auprès du parquet de Vienne, pour obtenir de visiter les prisonniers ; peine inutile : toutes ces demandes furent brutalement repoussées par les Laudremont en herbe du palais dit de *Justice*, jusqu'au jour où la femme de l'un de nos amis, la compagne Cellard, apprenant que son mari était malade, se rendit au parquet pour la dixième fois et voulu absolument le voir. Malgré ses demandes, ses prières et ses plaintes, elle ne put rien obtenir de ce monstre de juge d'instruction. Que dis-je? si elle obtint quelque chose : elle obtint la *mort!*

Comment ? Personne ne le sait au juste, mais tous ceux qui le connaissent le devinent !.... Cette jeune femme, si bonne, si douce, fut reçue par un refus brutal, par des menaces ; le juge frappa si fort son imagination en lui montrant son mari comme un affreux criminel contre lequel on réserve toutes les vigueurs de la loi ; et cette pauvre femme fut comme paralysée, elle ne pût s'en aller jusque chez elle ; on dut l'y emporter et elle y expira quelques heures après !

Voilà ce qui, dans toutes les langues, s'appelle un assassinat, du moins pour tous les gens qui pensent que les actes de Torquemada ne furent pas positivement le criterium de la vertu, de la loyauté et de la justice !

Les ouvriers de Vienne ont tenu à montrer qu'ils n'oublient pas les victimes de la Bourgeoisie, froidement assassinées par les représentants de la loi, et plus de 1,200 personnes ont suivi le convoi, escortées par la gendarmerie, car l'autorité avait conscience de son crime et avait pris des mesures.

A la porte du cimetière, une brigade de gendarmerie à pied, une autre à cheval cachée dans une cour, un escadron de hussards prêt à partir de la caserne d'infanterie, et près de la fosse une nuée de sergots et de mouchards.

Malgré cela, nous avons cru devoir déployer le drapeau rouge et c'est à son côté, que deux discours énergiques ont été prononcés, dont un par la femme d'un compagnon arrêté, et tous deux ont été salués des cris de vive la Révolution sociale.

Que cette manifestation fasse comprendre à l'autorité que les travailleurs de Vienne ne sont nullement effrayés, et qu'elle radoucisse le chagrin de notre ami Cellard, auquel nous envoyons toutes nos sympathies.

Nous tenons à dire, en terminant, à ceux qui ont pour mission de faire respecter la loi et qui ont envoyé la police voler les inscriptions de nos couronnes, qu'ils doivent savoir quelle peine est édictée dans l'article 360 du Code pénal. Gageons qu'ils ne se poursuivront pas?...

Nous espérons que les travailleurs se serviront de la leçon qu'on leur donne en haut lieu.

Le compagnon Thennevin est toujours à Vienne, au secret, mais notre amie Louise Michel en est sortie lundi.

***

*Encore les vénérables magistrats.* — En 1887, un brave travailleur espagnol, Borras, fut condamné à mort par erreur pour crime d'assassinat. Grâce à une bonne chance il ne fut pas exécuté et sa peine fut commuée en celle des travaux forcés. Mais au cours du procès même, son innocence avait été révélée au président des assises, qui se garda bien d'en rien dire. Sept mois après, on trouva le véritable assassin en Espagne. Ah ! cette fois justice va être faite, l'innocence va être reconnue d'une manière éclatante !

C'est mal connaître ces messieurs de la « justice ». Ils veulent à toute force que leur bévue ait un caractère d'infaillibilité ; ils refusent absolument que lumière se fasse, « on sait pourquoi », dit le sénateur Marcou en style juridique ; « on sait pourquoi : c'est que la cour *voulait* priver Borras de la faculté de recourir à l'article 443 du code d'instruction criminelle ». Autrement dit, la cour, composée de gens qui ont leurs aises et leurs plaisirs, ne voulait pas que l'honnête Borras, flétri par elle à tort, vint les gêner par sa présence importune ; elle voulait qu'il allât mourir sans bruit à Cayenne et que le souvenir du crime juridique fût jeté à la mer en même temps que le cadavre du malheureux! Tant de fois déjà cet ingénieux calcul a réussi qu'il paraissait utile de l'appliquer encore. Pourtant cette fois l'opinion publique a fini par avoir, après deux longues années, raison de la scélératesse des juges.

Mais que penser de ces hommes monstrueux, qui sont chargés de défendre, à grands renforts de gestes, la morale outragée, et d'asseoir sur des bases inébranlables cette belle société bourgeoise menacée par les révolutionnaires anarchistes !

***

Nancy. — Depuis quelques semaines nous avons un journal socialiste local. Le *Tire-Pied* ; le sous-titre porte : Tribune Libre, organe des Travailleurs et des Revendications sociales et Patriotiques — La Nation — La Loi. Il semblerait donc que nous ne puissions avoir que des rapports lointains avec ce journal. Mais à regarder de plus près, on voit que le *Tire-Pied* est réellement une Tribune Libre et il a publié des articles révolutionnaires tout à fait dans notre ligne. En tous cas, ce journal ne peut qu'avoir une bonne influence dans notre pays si opportuno-boulangiste.

Adresse : Café de la Poix, 18, rue de la Salle, à Nancy.

***

Troyes. — Les collectes d'ici annoncent que le sieur Mastier, préfet de l'Aube, sera prochainement révoqué de ses fonctions « pour avoir le 1er mai, fait occuper militairement le petit marché Saint-Nizier et avoir par ce fait empêcher la grande fête pacifique du travail » — à une condition toutefois, c'est que les travailleurs signent en masse la pétition rédigée à cet effet. Elle sera remise à un député, ami de Pédron et le résultat est sûr. Voilà pourtant à quoi on amuse le peuple ! Heureusement que les *Niveleurs Troyens* ne perdent pas leur temps à de pareilles fadaises !

***

Bessèges. — La grève a absolument échoué, mais la propagande révolutionnaire et anarchiste a fait un pas immense. Les prolétaires qui avaient confiance dans leur calme ont vu que cela n'avait servi qu'à se laisser gruger et ils comprennent que s'ils avaient marché carrément au but, ils auraient gagné quelque chose. Des groupes se sont formés dans presque tous les villages des environs, où des grèves ont eu lieu et les idées anarchistes pénètrent partout. Le terrain est propice et l'horizon s'élargit. Allons de l'avant.

***

Bourges. — Le mouvement anarchiste s'étend de plus en plus. Les clubs blanquistes sont démolis, leurs élus se corrompent grassement dans leurs auges représentatives. Les autoritaires ne se distinguent plus de nous, à Bourges, que par leur culte du bulletin de vote. Sans cela, ils ne critiquent aucunement notre idée. Le groupe de Bourges est important et il se remue.

Un des derniers dimanche, le groupe alla passer une après-midi familiale aux carrières de la route de Dun, derrière le polygone de tir. On buvait un verre de bière d'un tonneau apporté par les compagnons, lorsqu'on s'aperçut que des artilleurs rôdaient autour de nous, désireux de savoir le pourquoi de notre réunion. On les invita à prendre un verre et on se mit à leur faire de la propagande. Cela dura toute l'après-midi. Nous étions compris, nous ne manquions ni d'auditeurs, ni d'orateurs. La journée s'est terminée par des distributions de *Père Peinard* et de *Révolte*. On s'est donné un nouveau rendez-vous, où les artilleurs doivent amener de nouveaux auditeurs. Il y a là une idée d'école pratique d'anarchie que nous conseillons à tous les groupes de développer.

***

Bazancourt (Marne). — Pour la première fois dans notre commune, nous avons eu une réunion publique. Le compagnon Amand a développé l'ordre du jour, *Richesse et misère*, devant 150 personnes. Il a terminé en engageant les travailleurs à mettre de côté les principes bourgeois et à se grouper pour étudier le problème social. Ensuite le comp. Johan a prononcé quelques paroles révolutionnaires. Puis après que Amand a eu répondu aux contradicteurs qui se sont présentés, la séance a été levée, laissant à tous l'espoir d'en organiser une seconde prochainement. Nos amis ont été chaleureusement applaudis.

***

Saint-Chamond. — Le compagnon Dumas a pensé qu'il serait plus utile à la cause dehors que dedans et il a mis la frontière entre la police et lui.

***

Nice. — Par suite de la venue du compagnon Nahon et malgré les entraves de la police, nous avons organisé deux conférences qui ont bien réussies. Un contradicteur est venu prendre la défense du bon Dieu, mais cela n'a pas mordu. Nahon a ensuite donné deux conférences dans les environs, à Pignaras et au Luc. Il s'est adressé surtout aux petits propriétaires-cultivateurs et il leur a montré qu'ils ne le sont qu'en nom et qu'au dessus d'eux il y a le véritable bourgeois qui profite des produits de son travail. Le succès de ces conférences a été très grand ; au Luc c'est le maire qui présidait, les conseillers ont offert des rafraîchissement et le premier adjoint a porté un toast de l'Anarchie.

## Algérie

*Esclavage notarié.* — On lit dans le journal général de l'Algérie : Tlemcen, 25 septembre 1889. — Le sieur Boumédine Ould Si Adda, cultivateur, demeurant au douar Sidi Abdelli, a loué son temps, son travail et son industrie au sieur Moïse Lévy, commerçant demeurant à Tlemcen, moyennant le prix et aux conditions stipulés dans un acte par devant Me Pitollet, notaire.

***

Alger. — Le *Tocsin*, organe socialiste révolutionnaire, adresse : Fernand Grégoire, 4, rue de la Casbah, à Alger. Bonne chance à notre nouveau camarade de lutte, franchement anarchiste. De l'article de tête du numéro 2, nous extrayons les passages suivants :

Comme ses prédécesseurs et ses aînés, comme les vaillants organes de Lyon, le *Droit Social*, la *Lutte*, l'*Emeute*, comme la *Révolte*, l'*Attaque*, le *Père Peinard*, le *TOCSIN* libre de toute attache financière ou gouvernementale, combattra tous les puissants du jour et portera sur le terrain de la discussion cette question sociale que les uns nient, tandis que les autres, sans nier, font leur possible pour en retarder la discussion, leur intérêt étant engagé dans le maintien du *statu quo*..

Il faut dès aujourd'hui que les prolétaires se lèvent enfin, non pour lutter de nation à nation, non pour changer de gouvernement, mais pour combattre sous les plis du drapeau de Juin 48 et de Mai 71, l'*exploitation* et l'*autorité* quelle que soit la forme sous laquelle elles se présentent.

C'est à ce prix, mais à ce prix seulement, qu'ils assureront l'application de cette formule : « De chacun selon ses forces ; à chacun selon ses besoins ».

***

Le 1er mai à Alger a été le prétexte d'une crise municipale. La gendarmerie a chargé la foule au moment où on s'y attendait le moins. Un bourgeois a été assommé et un agent de police arabe également. Personne ne sait qui a commandé la charge, le maire y assistait du haut de son balcon, mais

c'est le préfet qui a dû arrêter les gendarmes. Bref, c'est un mêli-mêlo où les travailleurs n'ont rien à voir.

## Belgique

BRUXELLES. — Pour compléter ce qui a été dit dans l'article, *Sus aux anarchistes ! Vive l'Anarchie !* il s'est passé un fait assez important et qui démontre que l'article est dans le vrai.

Le roi Léopol, dans son voyage le mois passé à Londres, a eu un entretien avec lord Salisbury et d'autres ministres pour établir une loi internationale contre les anarchistes. Si les gouvernements n'ont pas encore adopté cette loi, elle existe déjà de fait. Les gendarmes belges ont reçu l'ordre de *refouler en France* tous les expulsés de France qui ne sont pas belges. L'entente est si tacite entre la France et la Belgique, que les gendarmes français remettent les expulsés entre les mains des gendarmes belges ; tout ceci se passe de commentaires, c'est ignoble. L'autorité française ne laisse plus le choix de la frontière aux expulsés, on les conduit tous à la frontière belge.

Les compagnons Levezan et Consorti ont subi tous ces tracas, on les a arrêtés, mis en prison et ensuite expulsé sans même leur donner ce qui leur appartient ; ils ont dû laisser à Paris leurs vêtements, leurs livres, etc.

A part Levezan et Consorti on a encore expulsé dans les mêmes conditions et que la presse ignore les compagnons Zoukosfski, veuf avec trois enfants, il a du abandonner ses meubles et tous ses outils qui ont une valeur de plus de 500 francs et Prodi, à qui on n'a même pas remis au dépôt l'argent que des amis lui avaient envoyé. Où sont les voleurs ???

Devant ces faits on ne peut rester indifférent, une haine féroce doit envahir le cœur de tout homme qui a un peu de sentiment et devant ces persécutions, les paroles feront places aux actes.

P. S. — La propagande semble reprendre une nouvelle énergie ; à la réunion d'hier nous avons été surpris de voir beaucoup de nouveaux adhérents qui ont fait une déclaration anarchiste et nous ont appris qu'ils étaient les membres d'un groupe anarchiste qui vient de se former à Cureghem. Courage et persévérance aux nouveaux combattants.

***

VERVIERS. — En théorie, le local de la *Ruche* est à la disposition de tous les groupements ouvriers pour réunions publiques, à condition que le sujet à traiter ne soit pas en désaccord avec le programme du Parti Ouvrier.

Nous avions voulu organiser une réunion de protestation contre les infamies du gouvernement russe... mais le comité a décidé qu'il n'y avait pas lieu de s'occuper de ce qui se passait en Russie et qu'il valait mieux prêter la salle aux *tendeurs* qui la demandaient pour le même jour. Nous avons dû nous arranger autrement, pendant qu'à la *Ruche*, les *tendeurs protestaient contre le nouvel arrêté qui réglemente les oiseaux en cage*. Ah Proudhon ne connaissait pas encore celle-là, quand il s'écriait : « Je suis pur des infamies socialistes ».

## États-Unis

Le journal japonais *Dix-Neuvième Siècle* qui paraît à San Francisco, a ajouté *La Liberté*, comme sous-titre et il semble qu'il sache ce que veut dire ce mot.

***

Le journal anarchiste le *Beacon*, de los Angeles, qui avait cessé de paraître, se publie de nouveau par feuilles hebdomadaires, au prix de un dollar par an. Adresse : San Francisco, 319, Fifth street.

## République Argentine

BUENOS-AYRES. — Les social-démocrates avaient organisé une grande réunion pour le 1er mai. Il n'y avait guère que 1,500 personnes. Après les discours légalitaires peu écoutés, vint le tour du compagnon Raoux. Mais alors Wininger trouve que la pluie menace et veut mettre ses propositions aux voix avant que Raoux ne parle. L'assemblée proteste, alors Wininger veut faire arrêter notre ami par le commissaire de police. Celui-ci hésitant, il lui dit : je prends cette arrestation sous *ma responsabilité*. Enfin le bonheur a voulu que le commissaire n'osa pas pousser si loin son odieux ministère, et ce fut lui qui pria le président furieux, de vouloir bien accorder la parole à Raoux, pour apaiser le tumulte. Il y avait eu là une scène d'un odieux inouï, qui fut stigmatisé avec véhémence par l'orateur. L'accueil fait à son discours révolutionnaire fut tout autre que celui fait aux discours endormeurs du début. C'est au cri de vive la Révolution sociale, vive la grève générale, que les propositions parlementaresques du président furent accueillies.

Nous espérons être bientôt en état de faire paraître un journal hebdomadaire.

***

ROSARIO. — Les anarchistes se sont rendus à la réunion qui a eu lieu le 1er mai.

Un manifeste avait été rédigé par les socialistes pour expliquer aux travailleurs la nécessité de lois protégeant son sort et améliorant sa situation. Nous primes de suite position, d'abord pour empêcher qu'on nomme un président, ensuite pour combattre le manifeste et nous fûmes bien écoutés. Enfin un autre camarade attaque le drapeau national argentin et combat le patriotisme. On propose le drapeau rouge qui est combattu, mais on tombe d'accord sur le drapeau noir, beaucoup d'ignorants du parti ouvrier ne sachant pas la portée de ce choix. Comme dernier succès, les anarchistes obtinrent qu'on n'irait pas demander aux autorités la permission de se promener le lendemain dans la ville.

Le 1er mai la manifestation parcourut la ville derrière un immense drapeau noir sur lequel était inscrit : 1er *Mai. Fraternité universelle des travailleurs.* Tout le long du parcours on entendait les cris de « vive l'Internationale, vive l'Anarchie, à bas les exploiteurs ». La troupe était sur pied, une douzaine d'hommes escortaient le drapeau noir comme pour le protéger. On s'arrêta à un grand local où d'énergiques discours furent prononcées dans toutes les langues. Un cercle international d'études sociales a été fondé immédiatement et nous avons le meilleur espoir pour l'avenir.

Les journaux bourgeois ont passé tous ces faits sous silence et on voit que les gouvernants commencent à avoir la trouille du populo.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

### Protestation de Louise Michel

La *Bataille* a publié un article sur la citoyenne Louise Michel où se trouve le passage suivant :

« Elle a dû rester ici oisive, inexpliquée, exploitée par des mécontents, pour ne pas dire autre chose. Disons cependant qu'on ne parvint jamais à la faire verser dans le boulangisme, quoique des femmes lui fussent dépêchées, quoiqu'on lui ait dicté une lettre à l'*Intransigeant* pour essayer de la salir. Elle ignore que le vieux bookmaker racontait à tout le monde qu'il la nourrit ; elle lui pardonnerait encore ».

Notre ami indigné nous adressa de suite la protestation qu'on va lire :

*Réponse à de nouvelles accusations*

Je ne sais quelles nouvelles infamies on fait courir sur moi.

Aucune lettre ne m'a été dictée.

Aucune femme ne m'a été envoyée.

Avant-hier en rentrant chez moi, courbée comme un chien galeux sous la grâce de Constans, j'ai écrit quatre lignes qui ont été publiés dans quelques journaux, notamment l'*Egalité*, les voici :

Mes chers amis,

Je n'ai jamais été irresponsable, mais indignée, furieuse.

Je n'ai pas mérité l'infamie d'une grâce de Constans.

Vive l'Anarchie !

N'était-ce pas assez de la persécution de cette grâce dont on m'a poursuivie plusieurs jours à l'avance, ce qui m'a rendue absolument furieuse, sans y joindre une suite de monstruosités.

Louise MICHEL.

***

MARSEILLE. — Il vient de se former ici un nouveau groupe qui prend le nom de *Jeunesse anarchiste*. Adresser les communications au nom du groupe, 28, quai du Port.

***

Les camarades de Genève font une nouvelle édition de la *Peste Religieuse*, à 5 centimes.

Adresser fonds et demandes au compagnon Steiger, 14, rue Thalberg.

## PETITE CORRESPONDANCE

M. à Mustapha. — Les adresses des journaux vous les trouverez dans les numéros de la « Révolte ».

E. à Rueil. — Reçu mandat. Le journal avait été envoyé. Envoyons à nouveau.

Les compagnons d'Estagel remercient le compagnon Boccard de son envoi et demandent son adresse.

Le comp. Andrillo demande l'adresse des compagnons Charveron et Clerc, ouvriers coiffeurs.

H. C. à Reims. — Adressez-vous au « Productor », San Olegario, 2, Barcelone ou à la « Revolução Social », 53, Magalanes, Barcelone.

B. à Cognac. — En effet, il y a eu erreur de notre part.

L. à Langon. — Reçu timbres. 1° Nous nous abonnons. 2° Rue de Birly, 4.

M. à Nantes. — Comme vous, nous ignorons.

B. à Charly. — Vous avez raison, la tâche est dure, mais malgré tout, les idées font leur chemin.

D. au Mans. — Non, nous n'en avions pas reçu d'autres.

L. C. à Nancy. — Bien.

V. à Saint-Denis. — Nous avons appris d'autres adresses du monsieur.

L. à Calais. — J'avais cru à un changement d'adresse.

F. au Vigan. — Ferons la commission.

S. à Chaumont. — C'était bien ainsi que je l'avais compris, seulement il y aura eu erreur dans l'envoi, car bien les numéros se seront perdus à la poste.

G. à Albigny. — Pas moyen d'avoir de « Préjugés » l'Anarchie », que désirez-vous en place ? — Les mensonges Conventionnels » de Nordau, 6 fr., chez Harichsein, rue Jacob, 22, à Paris.

L. à Alger. — J'envoie le « Procès de Lyon ». — Je ne sais ?

Le comp. Charles Delaporte désire connaître l'adresse du compagnon Moise Delaporte.

L. V. près Mont-Perdu. — Vous n'aurez qu'à faire savoir quand vous serez prêt.

Le compagnon Bordat prévient ses amis et correspondants que son adresse est maintenant boulevard Barbès, 55, Paris.

N. à Tarascon. — G. R. à Lavelanet. — S. à Oullins. — G. à Villefranche. — B. à Saint-Quentin. — C. à Evian. — D. à Bollène. — J. Moreau. — V. à Saint-Denis. — B. à Sedan. — G. M. à St-Henri. — F. à Amiens. — A. à Estagel. — F. à Reims. — S. à Calais. — B. à Stains. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

Réunion du groupe les *Trimardeurs*, samedi 21 juin, à 8 h. 1/2 du soir, rue St-Martin, 239.

*La Revanche des Mineurs*, dimanche 22 juin, à 8 h. 1/2 du soir, chez Pasquet, 239, rue Saint-Martin, soirée familiale suivie d'une magnifique tombola. Entrée 20 centimes.

*Soirée familiale anarchiste.* — Samedi 21 juin, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Entrée : 20 centimes.

Conférence par le compagnon Perrin.

Groupe communiste-libertaire *Le Combat*, samedi 21 juin, conférence par le comp. Leboucher, salle Guizard, rue des Ecluses Saint-Martin, 2.

Ordre du jour : Arrestations des révolutionnaires russes et français.

AMIENS. — Le groupe anarchiste la *Jeunesse Libertaire*, invite tous les compagnons à assister à la soirée familiale qui aura lieu le dimanche 22 courant, salle du Cent de Piquet, 82, rue du Faubourg du Cours.

Ordre du jour : La Misère.

Chants et poésies par divers compagnons. Entrée gratuite et libre.

COGNAC. — Tous les compagnons et lecteurs de la *Révolte* sont priés de se trouver le dimanche 29 juin, à trois heures du soir, place de la Sous-Préfecture, pour de là se diriger au local convenu, pour une communication importante.

*Le Gérant :* J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 41 — 5 CENTIMES — DU 28 JUIN AU 4 JUILLET 1890

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . Fr 7 —
Six Mois . . . — 3 50
Trois Mois . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## RIEN QUE DE SIMPLES TRAVAILLEURS

Le gouvernement français s'enhardit chaque jour de plus en plus à commettre des infamies — d'autant plus qu'il est sûr que toutes ses infamies seront couvertes de l'approbation tacite de la presse bourgeoise et soi-disant socialiste.

L'autre jour, il faisait arrêter une vingtaine de russes afin d'obtenir pour M. Carnot le cordon bleu de Saint-André que le tsar s'est empressé en effet de lui envoyer. Le président de la République, traité il y a quatre ans, de simple coiffeur par la presse gouvernementale russe, sera désormais considéré comme un membre de la famille des Romanoff.

Aujourd'hui, les opportunistes s'avisent de faire cadeau au gouvernement italien du compagnon Galleani. Arrêté quelques jours après le 1er mai, il a été transporté dans la prison de Chaumont. Comme on se bornait à simplement l'expulser, et qu'il demandait à être mis à la frontière suisse, on le lui avait accordé. Aujourd'hui il apprend qu'il sera livré à la police italienne. Il est condamné en Italie pour procès de presse et maintenant on cherche à le mêler à un procès monté à Spezia.

Cette affaire de Spezia, dans laquelle l'*Associazione* avait découvert la main de Terzaghi-Azzatti, avait été abandonnée; mais maintenant on la remet d'avance sur le tapis. Quant à Galleani, il n'y était compromis que par une lettre qu'il venait retirer à la poste, et qu'il n'a même pas lue, parce que la police l'arrêta au moment où il venait la retirer.

Ça ne fait rien : cela suffira pour extrader Galleani, une fois que le compère Crispi le demande.

Peut-être a-t-on déjà commis cette infamie au moment où nous paraissons.

Une extradition dans de pareilles circonstances n'a jamais eu de précédent, pas même du temps de l'Empire. Jamais ceux qui nous gouvernent n'avaient osé être tellement laquais, tellement lèche assiette des Bismarck, des Crispi et des Alexandre qu'ils le sont devenus aujourd'hui.

Mais jamais non plus la presse qui s'appelle républicaine et socialiste, n'a fait preuve d'une lâcheté pareille à sa lâcheté présente.

Ah, si Galleani était un plumitif quelconque; s'il appartenait à la race des empoisonneurs connus sous le nom de journalistes ! Oh, alors, ils auraient fait taire leurs rancunes contre les anarchistes. Ces chiens dociles auraient toujours jappé plus ou moins contre le gouvernement pour demander sa mise en liberté.

Mais, Galleani n'est *qu'un simple travailleur;* aussi, les chiens fouettés laissent leurs maîtres faire ce que bon leur semble. « Il n'est qu'un simple travailleur ! » se disent ces républicains socialistes !

Et quand on arrête à Vienne, qui n'est pas en Autriche mais en Isère, cinquante travailleurs; lorsqu'on les tient dans des donjons pires que ceux de la Russie, pendant qu'Herbette lèche les assiettes du tsar dans un Congrès pénitencier à Pétersbourg; quand on les tient tous au secret sans savoir même pourquoi et qu'on assassine la femme d'un détenu, — encore les chiens fouettés qui osent s'intituler de presse socialiste ou républicaine font le silence. — — « Ce ne sont que de simples travailleurs » s'écrient encore ces farouches révolutionnaires, couchés paisiblement autour de leur maître, guettant les miettes du budget qui pourraient tomber de la table d'un gouvernement décoré d'autant plus de rubans qu'il aura commis plus d'infamies.

Ils ne se mettent à hurler que lorsque d'autres travailleurs s'avisent de les fouetter à leur tour.

Eh bien, c'est aux travailleurs eux-mêmes à se révolter. A eux de forcer les chiens de japper; à eux de se lever sans attendre que le mot d'ordre vienne d'une presse véreuse ! A eux de prendre la défense de ceux qui ne veulent pas faire taire leurs colères et luttent en sentinelles perdues contre les infamies du régime bourgeois.

## LA MORALE ANARCHISTE

### VI

Ainsi nous avons vu qu'en observant les sociétés animales — non pas en bourgeois intéressé mais en simple observateur intelligent — on arrive à constater que ce principe : « Traite les autres comme tu aimerais à être traité par eux dans des circonstances analogues » se retrouve partout où il y a société. Lors même que des circonstances temporaires de domination, de servitude, d'exploitation, font méconnaître ce principe, il reste toujours dans la pensée du grand nombre, si bien qu'il amène une poussée contre les mauvaises institutions — une révolution. Cela se comprend : sans cela, la société devrait périr.

Et quand on observe de près le développement progressif (l'évolution) du monde animal, ainsi que la marche du progrès dans les sociétés humaines, on découvre (avec le zoologue Kessler et l'économiste Tchernychevsky) que ce principe qui se traduit par un seul mot, Solidarité, a eu, dans le développement du règne animal une part infiniment plus grande que toutes les adaptations qui pouvaient résulter d'une lutte entre des individus de la même espèce.

---

Voilà pourquoi ce sentiment, cette pratique de la solidarité, ne cessent jamais, pas même aux époques les plus mauvaises de l'histoire. Voilà pourquoi, pour l'immense majorité des animaux et des hommes il reste à l'état d'habitude acquise, de principe toujours présent à l'esprit, alors même qu'on le méconnaisse souvent dans les actes.

C'est toute l'évolution du règne animal qui parle en nous. Et elle est longue, très longue : elle compte des centaines de millions d'années.

---

Quant à la Loi et à la Religion qui, *elles aussi*, ont prêché ce principe, nous savons qu'elles l'ont simplement escamoté pour en couvrir leur marchandise — leurs prescriptions à l'avantage du conquérant, de l'exploiteur et du prêtre. Sans ce principe dont la justesse est généralement reconnue, — comment auraient-elles eu la prise sur les esprits qu'elles ont encore jusqu'à nos jours?

Elles s'en couvraient l'une et l'autre, tout comme l'autorité qui réussit à s'imposer en posant pour protecteurs des faibles contre les forts.

En jetant par dessus bord la Loi, la Religion et l'Autorité, l'humanité reprend possession du principe moral qu'elle s'est laissé escamoter, afin de le soumettre à la critique et de le purger des adultérations dont le prêtre le juge et gouvernant l'avaient empoisonné et l'empoisonnent encore.

Mais — nier le principe moral *parce que* l'Eglise et la Loi l'ont exploité, serait aussi peu raisonnable que de déclarer qu'on ne se lavera jamais, qu'on mangera du porc infesté de trichines en Asie, et qu'on ne voudra pas de la possession communale du sol, *parce que* le Coran prescrit de se laver chaque jour, parce que l'hygiéniste Moïse défendait aux Hébreux de manger le porc ou parce que le Chariat (le supplément du Coran) veut que toute terre restée inculte pendant trois ans retourne à la communauté.

---

D'ailleurs, ce principe de traiter les autres comme on veut être traité soi-même, — qu'est-il sinon le principe même de l'Égalité, le principe fondamental de l'Anarchie? Et comment peut-on seulement arriver à se croire anarchiste sans le mettre en pratique?

Nous ne voulons pas être gouvernés. Mais, par cela même, ne déclarons-nous pas que nous ne voulons gouverner personne? Nous ne voulons pas être trompés, nous voulons qu'on nous dise toujours rien que la vérité. Mais, par cela même, ne déclarons-nous pas que nous-mêmes ne voulons tromper personne, que nous nous engageons à dire toujours la vérité, rien que la vérité, toute la vérité? Nous ne voulons pas qu'on nous vole les fruits de notre labeur; mais par cela même, ne déclarons-nous pas respecter les fruits du labeur d'autrui?

De quel droit, en effet, demanderions-nous qu'on nous traitât d'une certaine façon, en nous réservant de traiter les autres d'une façon tout à fait différente. Serions-nous, par hasard, cet « os blanc » des Kirghizes qui peut traiter les autres comme bon lui semble? Notre simple sentiment d'Égalité se révolte à cette idée.

L'Égalité dans les rapports mutuels, rien que l'Égalité — voilà ce que toute la Nature demande en proclamant ce principe. Et l'Égalité — c'est l'Equité.

En nous déclarant anarchistes, nous proclamons d'avance que nous renonçons à traiter les autres comme nous ne voudrions pas être traités par eux; que nous ne tolérerons plus l'inégalité qui permettrait à quelques-uns

d'exercer leur force, ou leur ruse, ou leur habileté, d'une façon qui nous déplairait à nous-même. Mais l'Égalité en tout — synonyme d'Equité — c'est l'Anarchie même. Au diable l'os blanc qui s'arroge le droit de tromper la simplicité des autres! Nous n'en voulons pas, et nous le supprimerons au besoin. Ce n'est pas seulement à cette trinité abstraite de Loi, de Religion et d'Autorité que nous déclarons la guerre. En devenant anarchistes, nous déclarons guerre à tout ce flot de tromperie, de ruse, d'exploitation, de dépravation, de vice — d'inégalité en un mot — qu'elles ont déversé dans les cœurs de nous tous. Nous déclarons guerre à *leur* manière d'agir, à *leur* manière de penser. Le gouverné, le trompé, l'exploité, la prostituée, et ainsi de suite, blessent avant tout nos sentiments d'égalité.

---

On nous dira, peut-être, on l'a dit quelquefois : — « Mais si vous pensez qu'il faut toujours traiter les autres comme vous voudriez être traité vous-même, — de quel droit userez-vous de la force dans n'importe quelle circonstance? De quel droit braquer des canons contre des barbares, ou des civilisés, qui envahissent votre pays? De quel droit déposséder l'exploiteur? De quel droit tuer, non-seulement un tyran, mais une simple vipère? »

De quel droit? Qu'entendez-vous par ce mot emprunté à la Loi? Voulez-vous savoir si je me sentirai agir bien en faisant cela? Si ceux que j'estime trouveront que j'ai bien fait? Est-cela que vous demandez? En ce cas-là notre réponse est simple.

Certainement oui! Parce que nous demandons qu'on nous tue, nous, comme des bêtes venimeuses, si nous allons faire invasion au Tonkin ou chez des Zoulous qui ne nous touchent pas. Nous disons à nos fils, à nos amis : « Tue moi si jamais je me mettais du parti de l'invasion! »

Certainement, oui! Parce que nous demandons qu'on nous dépossède, nous, si un jour, mentant à nos principes, nous nous emparions d'un héritage, — fût-il tombé du ciel, — pour exploiter les autres.

Certainement, oui! Parce que tout homme de cœur demande à l'avance qu'on le tue si jamais il devient vipère, qu'on lui plonge le poignard dans le cœur si jamais il prenait la place d'un tyran détrôné.

---

Sur cent hommes ayant femme et enfants il y en aura quatre-vingt-dix qui, sentant l'approche de la folie (la perte du contrôle cérébral sur leurs actions), chercheront à se suicider de peur de faire du mal à ceux qu'ils aiment. Chaque fois qu'un homme de cœur se sent devenir dangereux à ceux qu'il aime, il veut mourir avant de l'être devenu.

Un jour, à Irkoutsk, un docteur polonais et un photographe sont mordus par un petit chien enragé. Le photographe se brûle la plaie au fer rouge, le médecin se borne à la cautériser. Il était jeune, beau, débordant de vie. Il venait de sortir des travaux forcés. Fort de son savoir et surtout de son intelligence, il faisait des cures merveilleuses; les malades l'adoraient.

Six semaines plus tard, il s'aperçoit que le bras mordu commence à enfler. Docteur lui-même, il ne pouvait s'y méprendre : c'était la rage qui venait. Il court chez un ami, docteur et exilé comme lui. — « Cours vite, apporte de la strychnine. Tu vois ce bras, tu sais ce que c'est. Dans une heure, ou moins, je serai pris de rage, je chercherai à te mordre, toi et les amis, ne perd pas de temps! Vite, donne-moi la strychnine : il faut mourir ».

Il se sentait devenir vipère : il demandait qu'on le tuât.

L'ami hésita; il voulut essayer un traitement anti-rabique. A deux, avec une femme courageuse, ils se mirent à le soigner..... et deux heures après le docteur, écumant, se jetait sur eux, cherchant à les mordre; puis il revenait à soi, réclamait la strychnine — et rageait de nouveau. Il mourut dans d'affreuses convulsions.

Que de faits semblables ne pourrions-nous pas citer, basés sur notre expérience! L'homme de cœur préfère mourir que de devenir la cause de maux pour les autres. Et c'est pourquoi il se sentira bien faire, et il aura l'approbation de ceux qu'il estime, en tuant la vipère ou le tyran.

---

Pérovskaya et ses amis ont tué le tsar russe. Et l'Humanité entière, malgré sa répugnance du sang versé, malgré ses sympathies pour un qui avait laissé libérer les serfs, leur a reconnu ce droit. — Pourquoi? Non pas qu'elle ait reconnu l'acte *utile* : les trois quarts en doutent encore; mais parce quelle a senti que pour tout l'or du monde, Perovskaya et ses amis n'auraient pas consenti à devenir tyrans à leur tour. Ceux même qui ignorent le drame en entier, savent qu'il n'y avait pas là-dedans une bravade de jeunes gens, que ce n'était pas un crime de palais, ni la recherche du pouvoir; c'était la haine de la tyrannie jusqu'au mépris de soi-même, jusqu'à la mort.

« Ceux-là — s'est-on dit — avaient conquis le droit de tuer », comme on s'est dit de Louise Michel : « *Elle* avait le droit de piller », ou encore : « Eux, ils avaient le droit de voler », en parlant de ces terroristes qui vivaient de pain sec et qui venaient de voler un million ou deux au trésor de Kichineff en prenant, au risque de périr eux-mêmes, toutes les précautions possibles pour dégager la responsabilité de la sentinelle qui gardait la caisse, baïonnette au canon.

---

Ce droit d'user de la force, l'humanité ne le refuse jamais à ceux qui l'ont conquis, — que ce droit soit usé sur les barricades ou dans l'ombre d'un carrefour. Mais, pour que tel acte produise une impression profonde sur les esprits, il faut *conquérir ce droit*. Sans cela, l'acte — utile ou non — resterait un simple fait brutal sans importance pour le progrès des idées. On n'y verrait qu'un déplacement de force qu'un déplacement du pouvoir d'exploitation.

## A NOS LECTEURS

*Sur l'insistance de beaucoup de nos camarades, nous allons nous décider à faire paraître, — d'ici quelque temps — notre supplément littéraire toutes les semaines.*

*Nous aurions voulu également, pouvoir mettre le journal à cinq centimes, supplément compris, mais cela nous est impossible pour le moment. Tout notre progrès cette année s'étant borné à étendre quelque peu nos relations, à éviter dans l'apparition du journal les interruptions des années précédentes, à rééditer quelques-unes de nos brochures — sous peu nous allons faire paraître la* Morale Anarchiste. *Il y a donc progrès sur les années précédentes, mais pas assez pour arriver à ce résultat que nous finirons bien par atteindre un jour : la presse anarchiste au meilleur marché possible, son rôle étant une affaire de propagande et non une entreprise commerciale.*

*La Révolte à cinq centimes, avec son supplément, ne tarderait pas à doubler sa vente, ce qui élargirait notablement son champ d'action, mais il nous faudrait des avances que nous n'avons pas pour parer aux premières difficultés, force nous est donc de nous restreindre à des limites plus modestes et de nous contenter d'un demi progrès.*

*Donc, d'ici quelques semaines, — le temps de réunir quelques fonds, si possible, et d'amasser des matériaux afin de ne pas être entravés par le manque de copie, nous lancerons le* Supplément *hebdomadaire.*

L'arrestation de nos amis russes, l'affaire Cadeau à Lyon, à un moindre degré, l'irruption dans les bureaux de *l'Égalité* nous amènent à dire quelques mots sur l'emploi comme moyen d'action d'engins explosifs et en général des procédés violents.

Aux yeux de beaucoup de gens, il semble que les anarchistes n'aient d'autre idéal que le massacre et l'incendie, que malfaiteurs sans but et sans idée veulent tuer pour tuer, incendier pour brûler, et sans doute, la logique réduse de pareils moyens d'action. Mais l'homme n'est pas fait que de pure raison, l'homme est aussi fait de sentiment, et ce que la raison répudie, le sentiment l'excuse. Voilà ce qu'il faut bien faire éclater aux yeux de tous et rendre ces actes compréhensibles par l'analyse des sentiments qui les déterminent. Et ici, je fais appel à tous les gens de cœur dont l'âme est ou a été meurtrie par la souffrance.

Que tous ceux que la misère sotte et injuste a torturés, en qui la préoccupation bête d'un gagne-pain a étouffé ou étiolé de nobles aspirations d'amour ou de dévouement à l'égard de l'humanité; que tous ceux qu'une plate question de subsistance asservit, ou que des devoirs de famille enchaînent; que tous les honnêtes gens dont la conscience est constamment violée par les honteuses transactions imposées par notre hideux ordre social; que ces ardents amants de la liberté, dont la fière indépendance est chaque jour froissée par les mille petites servitudes sous lesquelles ils doivent courber la tête; que tous ceux enfin qui, directement ont à souffrir de l'organisation tyrannique qui nous opprime, m'écoutent et me jette la première pierre, si jamais, dans un accès de révolte désespérée, alors qu'après avoir tout tenté en vain, après avoir épuisé sans succès toutes les ressources de leur énergie pour réaliser leur bonheur et celui des leurs, ils n'ont pas esquissé un geste de menace à l'adresse de cette société marâtre qui leur refuse le droit de vivre et de jouir comme leurs semblables.

Je voudrais pouvoir les toucher, tous ces malheureux qui se croient honnêtes parce qu'ils sont lâches. Je voudrais pouvoir les faire descendre dans leur propre cœur et leur montrer que ces gens qu'ils vilipendent ont le seul tort d'avoir osé accomplir ce qu'eux, les sensés, ils ont au fond du cœur. Je voudrais bien les convaincre que les Gallo, les Duval, les Cyvoct, les Pini, etc., ne sont pas des malfaiteurs, ni ni même des insensés. Chez eux, le sentiment domine et si leur cœur est plus fort que leur cerveau, où est le crime?

Ils souffrent, ils souffrent trop! La faute en est à la société, il faut la détruire. Mais comment la détruire? Ah oui, par le raisonnement? En combattant les préjugés, en inculquant des idées de liberté et d'indépendance, en prêchant ensuite la révolte, jusqu'à ce que, l'évolution accomplie, le peuple se rue sur les vieilles citadelles de l'ignorance et de la servitude et les anéantisse! Mais tout cela est bien long! Ils ont jusque-là mille fois le temps de mourir de leurs souffrances. Eh bien! puisque cet édifice social est trop solide, puisqu'ils ne peuvent d'un seul coup le démolir, ils en détruiront au moins une parcelle; ils se vengeront, et puisse leur exemple être suivi par quelques-uns! Et voilà pourquoi une explosion se produit à la Bourse, au théâtre ou ailleurs. Leur vie est sacrifiée, mais quelques indécis réfléchiront peut-être et les comprendront.

Oh! si l'on savait combien il faut de souffrance à un esprit éclairé pour en arriver à de telles résolutions!

Un ennemi vous opprime, vous le frappez du poing au visage. A quoi cela sert-il? à rien! Le coup une fois porté en serez-vous plus affranchi, plus heureux? Non! Cet ennemi redoublera, s'il le peut, ses cruautés. Mais vous vous serez soulagés, vous vous serez vengés. La société vous torture, vous la frappez n'importe où, au hasard, sans résultat appréciable; mais notre cœur est calmé.

Quel sera le sort de nos amis russes arrêtés

ces jours-ci? Je ne le sais que trop : condamnés, puis expulsés à la suite de leur condamnation, ils iront recommencer ailleurs ce qu'ils ont fait ici, jusqu'à ce que l'échafaud ou la potence les supprime. Et quel aura été leur crime? d'avoir trop aimé l humanité, d'avoir rêvé avec trop de passion son bonheur et d'avoir sacrifié leur vie à la réalisation de ce rêve.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

De tous les camarades arrêtés lors du 1er mai, Cadeau restait seul en prison. Cadeau est un brave compagnon qui, acculé dans une impasse difficile, s'était décidé à revendiquer énergiquement son droit à l'existence à l'aide d'une poudre Vicat puissante. Quoique ne connaissant pas un mot de chimie, il s'était résolument mis à l'œuvre. Dans les derniers jours du mois d'avril, il fut gravement blessé à la tête et il faillit perdre la vue. Il alla tout de même dans les groupes et son arrestation ne se fit pas attendre.

Il a été jugé le 11 juin. Le public était nombreux à l'audience ; beaucoup de compagnons n'avaient pu entrer, mais combien de mouchards surveillaient la salle!

En entrant, Cadeau nous a salué de la main ; aussi le président a-t-il prévenu qu'il ferait évacuer la salle à la moindre manifestation.

Après la déposition des témoins où l'on a remarqué la révoltante partialité de l'expert-chimiste, Cadeau a lu ses déclarations et sa défense. Il a commencé par se plaindre que sur les bulletins on ait inscrit *anarchiste* en face de la rubrique *religion*. « L'Anarchie n'est point une religion, pas même une doctrine, c'est une idée ».

L'accusé a ensuite donné la définition propre de l'Anarchie, selon l'étymologie du mot et sa conception philosophique, puis déclaré qu'il n'entendait pas, comme ses juges, par Anarchie, chaos et désordre, mais bien l'harmonie entre les hommes, s'il en était ainsi, continua-t-il, que l'Anarchie signifiat chaos et désordre, nous serions satisfaits, nous n'aurions rien à réclamer puisque le désordre et le chaos règnent à l'heure présente ».

Notre camarade a fait alors le procès de la société bourgeoise, développé ses théories matérialistes, ses idées sur l'humanité et soutenu que ce n'est pas pour la fabrication et la détention des produits explosifs qu'on l'incriminait, mais bien pour sa qualité d'anarchiste :

« Si la poudre ou autres ingrédients que je fabriquais étaient pour vous servir à dévaster une Tunisie, un Tonkin, ou à entreprendre une campagne avec nos frères allemands, afin de tuer, de violer et voler, etc..., je ne serais pas ici en ce moment, mais le bienvenu dans vos salons, décoré de ce que vous appelez la légion d'honneur!

Enfin l'accusé a revendiqué l'entière responsabilité de son prétendu crime et se moquant de l'arsenal des lois bourgeoises, il a terminé en affirmant ses convictions anarchistes et révolutionnaires.

Plusieurs bravos ayant suivi les explications de Cadeau, des expulsions eurent lieu.

Puis le substitut a prononcé le réquisitoire, sorte d'élucubration sophistiquée qui lui donnera peut-être de l'avancement. Cadeau a répliqué avec virulence dans son langage peu doré et la comédie s'est terminée par sa condamnation à deux ans de prison et deux ans d'interdiction de séjour. En entendant la sentence, Cadeau s'est écrié : Vive l'Anarchie! Mort aux voleurs! et on l'a emmené.

***

Bordeaux. — Le groupe s'agite avec profit pour la cause révolutionnaire, sa besogne est efficace et il se développe avec vigueur. Ici, où les idées de lucre, de mercantilisme sont intenses, les réunions se multiplient malgré tout. Les indifférents veulent savoir, les travailleurs incrustés, cristallisés dans la politique commencent à avoir assez du *statu quo*; c'est de bon augure.

Le groupe a organisé plusieurs réunions publiques et contradictoires. Il va aussi à celles de MM. les opportunistes transformés pour la circonstance en socialistes et aux papotages des collectivistes.

Samedi dernier, à l'Athenée, Chaumet, rédacteur à la *Gironde*, traitait du machinisme.

Travailleurs, a-t-il dit en substance, associez-vous, épargnez, constituez chambres syndicales sur chambres syndicales; collectionnez les pièces de 5 centimes. Alors, seulement alors, quand vous aurez beaucoup d'argent, que la coopération sera pour vous un bienfait des dieux, vous pourrez acheter des machines et par ainsi alléger votre sort, adoucir vos souffrances; mais ne détruisez pas le patronat; pas de vilaine farce.

A cette réunion, un collectiviste a déclaré que seule la force était capable de briser la société actuelle. — « Et le Suffrage universel, vous n'en voulez plus? » « Ceci est à discuter entre nous », a-t-il laissé jaillir de lui.

Les anarchistes ont eu facilement raison de tels adversaires.

Aux applaudissements de l'auditoire, ils ont conclu après force arguments à la mise en mouvement du machinisme au profit de tous, à la suppression de tout gouvernement, au groupement selon les affinités naturelles, etc.

Les compagnons ont donné une bonne réunion à Monrepos, route de la Benauge. Là, nous avons déposé vigoureusement le germe anarchiste.

## Espagne

Barcelone. — A la suite du 1er Mai, les exploiteurs intimidés par l'attitude des grévistes leur avaient accordé presque tout ce qu'ils demandaient. Un mois après, ils veulent retirer les concessions faites. Cela n'a pas pris auprès des employés de tramways qui se sont réunis en grève.

L'état de siège n'est pas encore levé et les journaux anarchistes, *El Productor* et *La Tramontana* ne peuvent pas encore reparaître.

***

Bilbao. — Le 4 mai, il y eut une manifestation organisée par les marxistes, simple promenade en ville avec drapeaux rouges, terminée par l'audition de quelques orateurs plus ou moins énergique. Lorsqu'un anarchiste eut commencé à parler, les chefs donnèrent l'ordre aux troupes socialistes de se disperser.

Le lendemain, plusieurs mineurs furent renvoyés pour n'avoir pas travaillé la veille, et puis d'autres. Peu à peu, les expulsés ne trouvant plus de travail comprirent qu'il y avait entente entre les exploiteurs. Ils commencèrent à prêcher la grève qui se développa très rapidement.

Six ou sept mille mineurs parcouraient la campagne tandis que la troupe occupait la mine et défendait l'entrée de Bilbao et les usines des faubourgs.

Une partie des ouvriers des fabriques se mirent en grève uniquement pour se *solidariser avec leurs camarades les mineurs*.

Le 14 mai, les mineurs vinrent attaquer les fabriques de Pestao, près de Bilbao. Il y eut lutte entre les gendarmes et les grévistes. Une balle perdue donna la mort à un commerçant qui donnait à manger à ses chevaux, un chef gendarme eut la figure brisée par une brique. Finalement les grévistes furent repoussés.

Le lendemain, la province était en état de siège. Mais tout de même l'attitude des mineurs était telle que les patrons durent céder. Les travailleurs demandaient à ne travailler que dix au lieu de douze ou quinze heures, à ne plus être parqués dans des barraques infectes, enfin la suppression du magasin de la compagnie.

L'attitude des soldats n'a pas été mauvaise. Plusieurs ont laissé percer leurs sentiments de solidarité envers nous. La province de Biscaye est des plus catholiques d'Espagne et pourtant il y a de la bonne graine.

Du plus instruit au plus ignorant, tout le monde discutait ici les questions sociales, c'est bien le moment de faire une propagande active parmi nos compagnons de misère. Et nous ne devons pas désespérer de l'avenir, car la Révolution s'approche à grands pas.

P.-S. — La liste des journaux espagnols est erronnée. Nous avons *El Productor* à Barcelone, *La Alarma* à Séville, *El Socialismo* à Cadiz, *La Victima del Trabajo* à Valence, *Los Desheredados* à Sabadel, *El Proletario* à San Feliu de Guixols.

## Norwège

Tynset est une grande et belle ville dans les superbes Osterdalen. L'hiver y est long et froid, mais pendant la belle saison les étrangers accourent, pénètrent dans les fjords et viennent respirer l'air des montagnes. Cet endroit remarquable est le centre du mouvement anarchiste dans la Norwège montagneuse. C'est là que se publie le journal anarchiste *Feidraheimen*. Le rédacteur principal est Rasmus Steinsvik qui vit très simplement, pauvrement même, mais d'une vie intense de vérité et de liberté. Un autre rédacteur est Ivar Mortenson, un garçon très instruit qui devait devenir pasteur. Il prêche maintenant l'Anarchie dans les églises et dans les réunions. La haine intense qu'il porte aux capitalistes le fait vivre dans la condition d'un travailleur, partageant le sort des exploités et lutiant avec eux.

La *Feidraheimen* devient le journal de la jeunesse norwégienne.

Le pays est grand, il n'y a que deux millions d'habitants dispersés et pas de ville industrielle; la propagande ne peut guère se faire que par la plume Il n'y a qu'à Tynset que l'on trouve des groupements anarchistes, du moins d'une manière ouverte. Mais l'organisation des social-démocrates à Christiania et à Bergen est fortement empreinte d'Anarchie Les chefs croient l'Anarchie la forme la plus développée des sociétés, mais ils pensent qu'il faut d'abord atteindre la phase démocratique socialiste. On lutte en camarades, côte à côte pour l'abolition du paupérisme et la liberté individuelle suivant l'adage : sans liberté économique, pas de liberté individuelle.

A Trondhjem, quelques jeunes gens ont formé un groupe l'*Ere Nouvelle* où nous tinmes réunion, mais secrètement, à cause de la petitesse de la ville; à Vossevangen, j'ai fait une conférence anarchiste devant une société de jeunes gens. Nous aurons toujours la jeunesse pour nous Les éditeurs de la *Feidraheimen* se proposent de développer la propagande par la parole. Comme les anarchistes de tous les pays, nous manquons un peu d'argent. Nous avons traduit de la *Freedom* de nombreux articles de Kropotkine et d'autres. Nous suivons le travail d'Ibsen. Le mouvement norwégien est en très bonne voie et il se développera. Puissent nos efforts réussir.

## Japon

La *Freiheit* raconte la visite que fit un de nos amis, le docteur Hoffmann à une révolutionnaire japonaise à Osaka : Kageama Hidde. Kageama a des traits très sympathiques, elle parle très élégament et son maintien est plein de noblesse. Elle dit que le but de son parti est une *société sans gouvernement*, et toute sa conversation montre qu'elle est absolument anarchiste. Pourtant il y avait quelque réticence dans son langage que j'ai attribué à une méfiance envers mon interprète. Kageama a déjà fait cinq ans de prison. Elle désirerait entrer en relation avec les révolutionnaires de tous les pays du globe et elle demande des journaux et des brochures. Elle trouvera des traducteurs parmi ses amis.

Le gouvernement japonais qui était plus ou moins paternel se modèle sur les gouvernements européens et les anarchistes japonais ne vont pas manquer de besogne. L'internationale fait maintenant le tour de la terre.

## États-Unis

Kansas. — Le président Armstrong de la banque County Savinh, a été assailli par une bande de travailleurs et tellement battu que les médecins l'ont déclaré perdu. Cet Armstrong dirige une compagnie qui possède à Conway Dprings une exploitation de canne à sucre. Elle emploie une centaine d'ouvriers et dernièrement elle avait introduit un nouveau tarif. Les ouvriers prétendirent que ce tarif diminuait leur salaire et lors de la visite du directeur, 75 d'entre eux pénétrèrent dans son bureau. Dès les premiers mots de l'entrevue, Armstrong devint furieux et ordonna aux ouvriers de quitter la place. Ceux-ci, hors d'eux, saisirent le président, le portèrent dans la rue et le frappèrent à mort. Le sheriff assistait à la scène, mais il était impuissant. Aucune arrestation n'a été faite.

***

San Francisco. — Il s'est trouvé récemment un juré qui a eu le courage de dire ce qu'il pensait sur Dieu et l'Etat. Lors de l'accomplissement des formalités, Schindler, un grand commerçant, nullement de notre parti, mais chez lequel nos idées sont à l'état d'aspiration, a fait la déclaration suivante :

Je ne crois pas en Dieu et je n'ai aucun respect pour les lois. Il est dans ma conviction que la justice se trompe neuf fois sur dix. Si c'était mon affaire, je supprimerais tous les tribunaux. Quant au serment, cela n'a aucun sens, si je ne crois pas un homme qui me parle, je ne le croirai pas non plus s'il jure. On jure en Dieu, mais il y en a beaucoup et personne ne sait duquel il s'agit.

### Caroline du Sud

Dans les mines de phosphate à Horshoe, la situation des ouvriers est absolument analogue à celle des anciens esclaves. Voici les faits racontés par tous les journaux :

William Alz raconte : « J'avais été embauché pour les mines avec Hehl par un nommé Orlando. On nous avait promis un bon gîte et le moyen de gagner 10 francs par jour. Nous trouvons que le travail doit être fait sous l'eau, la nourriture est ignoble et on couchait sous un hangar tous pêle-mêle. Sur 27 travailleurs, 4 de nous refusent de travailler et nous voulons nous en aller. On nous arrête, nous met les menottes aux mains, nous garde 24 heures à vue, fusil chargé et la police locale nous transporte à la ville voisine. Heureusement aucun magistrat n'a voulu signer de mandat de dépôt. On nous a relâchés, à conditions que nous filions de la ville... mais dans quel état! sans le sou, les poignets en sang. La compagnie des mines avait naturellement gardé notre maigre baluchon, pour se couvrir des frais de l'agence. Cette agence Orlando reçoit 3 à 5 francs par ouvrier embauché et a déjà fourni aux mines plusieurs centaines d'esclaves.

Trois français ont été moins heureux. Ils avaient réussi à s'enfuir des mines. La compagnie envoya deux garde-chiourmes armés, à cheval, à leur poursuite. Ils les rattrapèrent, alors que ceux-ci se croyaient en sûreté, en tuèrent deux, blessèrent le troisième et le transportèrent en prison. On disait que le consul français avait ouvert une enquête, mais il n'en est rien, les français tués sont bien morts et la compagnie est bien tranquille.

### Pensylvanie

Des faits absolument semblables se passent dans les mines d'Adrian, comté de Cambria. Des surveillants armés conduisent les ouvriers au travail, les ramènent le soir dans les vagons couverts qui leur servent de réfectoire et de dortoir et les gardent toute la nuit. Le dimanche, on leur sert à boire là même, mais il est défendu de sortir. Dernièrement des esclaves avaient entendu entre eux de forcer la consigne un dimanche et avaient demandé aux travailleurs de la ville voisine de venir les aider. En effet, 400 ouvriers s'étaient donnés rendez-vous à 2 heures le long des baraquements, mais la bande des surveillants armés s'interposa, fit usage de ses armes et le blocus ne put être forcé! Voilà la libre Amérique.

### Colorado

On peut lire dans un journal local l'avis suivant : Nous, les citoyens soussignés, demeurant à tel endroit, avons recours à la charité publique, Nous n'avons rien récolté à cause de la sécheresse et n'avons aucune ressource pour l'hiver. Suivent 18 signatures, plus celles de deux citoyens qui certifient que les faits sont exacts. D'autre part, à quelques centaines de kilomètres, on voit que les fermiers sont obligés de laisser pourrir leur blé sur pied ou de s'en servir comme combustible, parce que les compagnies de chemin de fer ne veulent faire aucune diminution sur les tarifs de transport. Et ainsi va le monde bourgeois : pléthore et famine.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

A l'occasion du 14 Juillet le *Père Peinard*, publiera un numéro exceptionnel.

Administration : 120, rue Lafayette, Paris.

***

Les anarchistes de Saint Quentin désireux de répandre partout les idées d'émancipation, vont faire paraître un journal intitulé : le *Réveil des Masses*. Les compagnons qui voudraient se mettre en communication avec eux, sont priés d'écrire au bureau de rédaction : Caves Parisiennes, rue Denfert-Rochereau, 87 *bis*.

***

Un groupe d'études désire acheter tout ou partie des 40 numéros de l'*Avant-Garde* parus de 1877 à 1878.

Ce groupe achèterait aussi le *Progrès* (du Locle) et la *Solidarité* (de Genève).

Ecrire à ce sujet au compagnon Darnaud, à Foix (Ariège).

***

Les camarades qui désireraient se mettre en relations avec le «*groupe international d'étudiants anarchistes*», sont priés de s'adresser aux bureaux de la *Révolte*, 140, rue Mouffetard, Paris.

***

Alger. — Le groupe anarchiste le *Branle-Bas* a décidé dans sa réunion du 7 juin, de former une bibliothèque populaire de propagande révolutionnaire.

« Les camarades qui pourraient disposer de livres, brochures, journaux, etc... sont priés de bien vouloir les transmettre au compagnon Platon, rue du Cafetan, 4, à Alger.

« Le groupe se réunira tous les samedis ».

***

Grenoble. — Le groupe l'*Avant Garde*, en vue de l'évolution, cherche la vraie cause qui doit déterminer les communistes-anarchistes, ainsi que tous les travailleurs, à être promptement des révolutionnaires. Nous appellerons ce principe : *la solution révolutionnaire*.

Pour que les travailleurs se fassent révolutionnaires il faut qu'ils aient reconnu la cause de leurs misères ; c'est lorsqu'on ne veut plus d'une chose que l'on apprend à s'en passer ; c'est lorsqu'on l'a reconnu mauvaise que l'on ne veut plus s'en servir.

Révolutionner n'est pas transformer, c'est anéantir, faire disparaître ce qui est contraire à la vérité et à la justice.

Donner la *solution révolutionnaire* n'est pas montrer une nouvelle organisation ; c'est démontrer à ceux qui souffrent la cause de leurs maux : pour que cette cause disparaisse, l'idée doit précéder le fait.

L'ouvrier est malheureux parce qu'il fournit des *rentes* à ceux qui détiennent les capitaux ; c'est-à-dire les instruments de production. Ces instruments sont : la terre, meubles et immeubles, les machines et enfin tout ce qui peut se louer.

Ce n'est pas la propriété qu'il faut renverser, ce sont ses droits ; ce n'est pas le capital qu'il faut anéantir, c'est le *louage* des capitaux : les privilèges ne peuvent être supprimés que par ceux qui les fournissent.

Si l'on veut enlever les ressources à ceux qui sont les défenseurs de la propriété, il faut leur enlever les rentes. Si l'on veut assurer que la propriété ne soit plus un moyen d'exploitation, il faut abolir tout louage. Si l'on veut que l'autorité disparaisse, il faut supprimer l'impôt.

Lorsque les travailleurs ne voudront plus se louer ni payer de louage, ils feront disparaître la cause de leur misère ; la Révolution se fera et ils donneront à la société la solution du problème social. Lorsque les hommes et les capitaux ne se loueront plus, les hommes auront leur entière liberté, et les instruments de production seront la possession de ceux qui s'en servent.

Si des compagnons pensent pouvoir expliquer la solution révolutionnaire mieux et plus simplement, qu'ils veuillent bien le faire.

## PETITE CORRESPONDANCE

Rodier. — Votre journal nous est revenu avec la suscription : « rue Mercier n'existant plus ? »

H. à Giévre. — Quelles brochures désirez-vous ?

Germain. — Reçu timbres et coupure. — Pas de brochures sur le suffrage universel.

X. à Alger. — Andrilo Ange, coiffeur.

B. à Toulon. — Commission est faite au Père Peinard.

Lecloux. — Envoyé à L. M.

T. à Tenez. — Merci et poignée de main à tous.

A. F. — L'envoi a toujours été fait.

P. à Curszhem. — Votre convocation nous a été remise le journal étant sous presse. Adressez donc rue Mouffetard, 140.

Le compagnon J. M. de La Louvière est prié de donner de ses nouvelles aux amis de Verviers.

J. C. à Verviers. — N'ayant ni quatre têtes ni huit bras, nous sommes bien forcés de faire le travail l'un après l'autre, nous insérons quand nous pouvons.

« Le Tocsin ». — Envoyez-nous les numéros 3 et 4 ?

Prière au comp. Jhan de faire parvenir son adresse aux compagnons de Paris.

MM. Cerf à Toulouse est prié de donner son adresse au gérant du boulevard Voltaire, G. à la « Révolte ».

Compagnon Andrilo à Estagel. — Ecrire rue des Petits-Carreaux, maison Mouseron. — L'adresse de Moïse Delaporte est chez Hansennes, 128, rue de Dison, à Verviers.

P. rue Tholozé. — Reçu coupures.

M. à Armentières. — B. à La Machine. — C. à Hautmont. — C. aux Marlières. — B. à Skaner. — S. à Denain. — L. G. à Londres. — D. à Romans. — B. à Petit Noir. — W. K. à New-York. — C. à Puteaux. — C. à Saint-Marcellin. — P. à Solliès. — A. B. à Saint-Quentin. — B. à Limoges. — M. à Nîmes. — B. à ...grée. — B. à Marseille. — J. M. au Mans. — M. C. à Marseille. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 1991 fr. 30.

B. à Stains 0.75. — Ougrée, Alfred du Val Benoît 1... — Suresne, collecte faite à la chaumière du Père L... 0,75. — P. Le Mans 0,25. — Leroyck 1 fr. — L. à C... lais 0,25. — S. à Argenteuil 0,50. — Méreaux 2 fr. — ... au Tiélat 1,35. — VENTE de vieux timbres ... — F. F. et C. T. à Parana 63 fr. — New-York, produit ... la fête du 18 mars, par T. 25 fr. — Un barbare 0,6... — Brooklyn, M. S., P. D. et E. P. 15,20. — A. B. à Bourges 1,35. — L. à Cette 2,50. — De Rosario, 20 ... cionales de Buenos-Ayres 37,50, change déduit ... — J. C. à Ully 0,25. — E. M. à Saint-Pierre-les-... — J. G. à Beaucaire 0,10. — V. de V. à Marcq 1... 0,75. — D. P. T. 1 fr. — Muller 25 fr.

Total à ce jour : 2,351 fr. 65.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 620 fr. 75.

A. à La Garenne 0,50. — Brooklyn, M. S. et F. ... 5 dollars. — E. P. 1 dollar, dont moitié pour la propagande : 15 fr. 20. — Rescle trimardeur 1,05.

Total à ce jour : 637 fr. 50.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 559 fr. 10.

G. à Saint-Pierre 1 fr. — D. à Valence 0,50. — D. à Bourges 0,55. — A. et T. à Casteljaloux 0,50. — L. à Langon 0,25. — G. à Blidah 5 fr. — G. à Dinan 6,25. — Groupe du XIV[e] 2 fr. — T. à Tenez 2 fr. — La Chaux-de-Fonds pour Vienne 25 fr.

Total à ce jour : 652 fr. 35.

Sur les sommes reçus, nous avons averti les camarades de Roubaix, Lyon, Vienne et Saint-Etienne, d'avoir à retenir chacun 30 fr sur la vente.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, à midi à 6 heures du soir.

*La Revanche des Mineurs*, dimanche, à 8 h. 1/2 du soir, chez Léger, 108, rue du Temple, grande soirée familiale. Chants et poésies révolutionnaires suivis de bal.

Entrée : 20 centimes.

*Les Révoltés du XI[e] et XX[e]*, groupe de propagande anarchiste, réunion du groupe le samedi 28 juin, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Tous les compagnons sont invités. Urgence.

Ordre du jour : Rapports financiers.

Grande soirée familiale organisée par le groupe le *Réveil anarchiste du XV[e]*, samedi 28 juin, à 8 h. 1/2 du soir, salle Roques, 72, boul. de Grenelle.

Conférence par le compagnon Tortelier, suivie de chants et poésies révolutionnaires.

Prochainement le groupe fera une deuxième sortie aux environs de Paris.

Levallois-Perret. — Le groupe anarchiste donnera une grande réunion mensuelle et publique le vendredi 27 juin, salle Mézerette, 86, rue Gravel, à 8 h. 1/2 précises du soir. Conférence par le compagnon Perrin et autres. Tous les citoyens et citoyennes sans distinction d'école sont priés d'y assister. Prix d'entrée : 20 centimes.

Choisy-le-Roi. — Samedi, 28 juin, réunion du groupe d'études sociales, salle Germant, place du Marché.

Ordre du jour : La Société au lendemain de la Révolution.

Lyon. — Groupe anarchistes de Lyon, dimanche 29 juin, à 2 heures du soir (dernière heure), réunion de toutes les compagnes et compagnons, à l'occasion d'une promenade de propagande à Saint-Didier, au cours du pont Lafayette et du quai des Brotteaux (rive gauche du Rhône).

Chants, poésies, danses, etc.

*Le Gérant* : J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier

TROISIÈME ANNÉE, N° 42 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 5 AU 11 JUILLET 1890

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## ESCLAVAGE, SERVAGE, SALARIAT

Sous ce titre, dans le supplément de notre n° 40, nous avons publié un extrait d'un article de M. Letourneau, du *Dictionnaire des sciences anthropologiques*. Dans cet article, M. Letourneau démontre que le Salariat n'est que la transformation de l'Esclavage, reconnait que ce n'est que de mauvaise grâce que les privilégiés renoncent à leurs privilèges, qu'ils cèdent le moins possible, reprenant d'une main ce qui leur échappe de l'autre et il en conclut que le Salariat doit disparaître pour faire place à un ordre de choses plus équitable, ce en quoi nous sommes d'accord avec lui.

Où nous ne sommes plus d'accord, par exemple, c'est sur les moyens qu'il cite pour arriver à ce résultat : l'association, des lois restrictives sur l'héritage, voilà sur quoi il compte pour supprimer le Salariat, cette forme actuelle de l'Esclavage.

---

Le Salariat, en effet, n'est que la forme moderne du Servage et de leur ancêtre l'Esclavage ; cela ne fait aucun doute et est reconnu de tous ceux qui examinent sainement les choses, ne sont pas aveuglés par un intérêt de classe quelconque.

L'homme ayant trouvé plus profitable d'exploiter son semblable que de le manger, il a cherché à en tirer toute la somme de travail possible, à charge pour lui de lui délivrer les choses nécessaires à son existence, mais en ayant soin de réduire les besoins de l'esclave à ce qui lui était juste nécessaire pour continuer de fournir la somme de travail exigée.

Puis les esclaves, las d'obéir et de servir les autres, se sont révoltés ; les maîtres n'ayant plus l'espoir de les contenir, se sont laissé arracher certaines concessions, qui, de par le jeu de l'organisation sociale et de la forme de la propriété, ne tardaient pas à être rendues vaines et illusoires, et petit à petit, l'esclave devenait affranchi, acquérant certains droits ; l'établissement de la féodalité en faisait un serf, mais au fond, il n'en continuait pas moins à être tout aussi dépendant de ses maîtres, attaché à la glèbe, il ne pouvait changer de maître qu'avec la terre, il n'en fallait pas moins produire, peiner et suer au profit des privilégiés, tout en crevant de misère, en croupissant dans l'ignorance, étant privé de tout.

Au temps de l'esclavage le maître n'avait d'autre loi que son bon plaisir, tempéré ou aggravé par certaines coutumes, dures ou douces selon le caractère de la nation ; au temps de servage, les seigneurs féodaux, tout en continuant de n'agir que selon leur bon plaisir, avaient fait inscrire dans leurs chartes et privilèges, les iniquités, les humiliations et l'exploitation qu'ils prétendaient faire subir à leurs serfs. Le maître de l'esclave tirait parti de ce dernier parce qu'il l'avait payé ou conquis, violait l'esclave parce qu'elle lui plaisait ; le seigneur féodal faisait intervenir son droit écrit ; la loi faisait son apparition dans les relations sociales avec les droits de dîme, de cullage et de jambage et entrait en scène pour justifier le bon plaisir du maître le transformant en droit.

---

De même que le Servage a remplacé l'Esclavage, le Salariat a remplacé le Servage. La Révolution de 89 a brûlé les vieux chartiers féodaux, les paysans ont pendu quelques seigneurs, les bourgeois en ont guillotiné quelques autres, la propriété a changé de mains, la suprématie de la propriété féodale est passée aux mains du Capital argent, le salarié a remplacé le serf ; nominativement, le travailleur est devenu libre, tout ce qu'il y a de plus libre !..... Complètement dégagé des liens qui l'attachaient à la terre, il peut se transporter d'un pays à l'autre, s'il a les moyens de payer les compagnies de chemin de fer, — qui prélèvent un droit énorme sur le transport des voyageurs, — ou s'il a de quoi se nourrir pendant le temps que durera sa route s'il entreprend de la faire à pied. — Il a le droit de se loger dans n'importe quel appartement, pourvu qu'il paie le propriétaire auquel il appartient, il a le droit de travailler n'importe où à condition que l'industriel, qui s'est accaparé l'outillage de la branche d'industrie qu'il choisit, veuille bien l'occuper, il n'est tenu à aucune servitude envers ceux qui l'emploient, sa femme n'est plus tenue de subir les caprices du maître, la loi même le proclame l'égal du milliardaire ; bien plus, il peut prendre part à la confection des lois — par le droit de choisir ceux qui doivent les fabriquer — au même titre que les privilégiés, ne voilà-t-il donc pas l'idéal de ses rêves, que lui manque-t-il donc pour être au comble de ses vœux ? Il faut croire que non, puisque l'on reconnait que le Salariat n'est que la transformation adoucie de l'Esclavage et que l'on demande son abolition.

C'est que tous ces droits ne sont que nominatifs et que pour en user il faut posséder ou le pouvoir politique qui vous permet de vivre aux dépens de ceux qui vous subissent, ou posséder ce moteur universel, l'argent qui vous affranchit de tout.

Le capitaliste ne peut plus tuer le travailleur mais le laisser crever de faim en ne l'employant pas, il ne peut plus prendre de force l'ouvrière qui lui résiste, mais il peut très bien la corrompre en faisant miroiter à ses yeux le luxe, le bien-être que ne peut lui donner un salaire incertain.

---

Pendant la période de ce que l'on est convenu de nommer l'histoire de l'Humanité, les forts et les habiles se sont taillé la part qu'ils ont pu dans l'héritage commun : Les uns se sont emparé de la terre ; sous prétexte de droit de courtage, par suite de l'invention de la monnaie, les intermédiaires de toute sorte, banquiers, marchands, etc., ont su rendre leur concours impossible à éviter et se sont taillé la part du lion dans les échanges ; d'autres, par l'accaparement de l'outillage se sont rendus les maîtres de la production ; et pour assurer le bon fonctionnement de ce vol et ces tripotages, les politiciens se sont érigés en syndicat gouvernemental, prélevant encore sa dîme sur le peu laissé aux exploités par les parasites qui les grugent, les forçant à coopérer à la défense d'un ordre social qui n'est organisé que pour perpétuer leur esclavage et leur exploitation.

En un mot, pour user de son droit de dormir, de manger, de voyager, de s'instruire, il faut payer, toujours payer ; pour avoir de quoi payer le déshérité doit aliéner son droit de produire en faveur du détenteur de l'outillage qui ne lui donne que juste de quoi entretenir sa force de production.

Afin de pouvoir consommer, il faut produire, c'est une loi naturelle inévitable ; par l'accaparement de la terre et des moyens de production, les capitalistes, se sont déchargé sur les travailleurs du devoir de produire, en ne leur accordant le droit de consommer qu'en échange d'une somme de travail égal, supérieure même parfois à celle du travailleur et de l'employeur, et comme il en est de même pour tous les besoins de l'homme, il s'est établi un jeu de bascule qui fait que tous les droits sont passés à la classe possédante, pendant que la classe non possédante, n'avait plus que des devoirs, n'ayant pas les moyens de payer l'usage de ses droits.

---

Pour arriver à cette simple substitution d'étiquette, il a fallu des siècles et plusieurs révolutions, c'est que l'on avait laissé subsister la cause pendant que l'on s'attaquait aux effets, et le droit d'association, les lois plus ou moins restrictives, n'auraient pas plus d'effet, si on ne s'attaque de suite à l'organisation économique qui régit la société.

Certes, l'association, voilà bien la forme que doit prendre la société future, mais en quoi les travailleurs pourront-ils associer autre chose que des zéros, si on n'a pas supprimé le monopole du Capital, détruit l'appropriation individuelle du sol et de l'outillage ? — Qu'en rentrera-t-il davantage aux travailleurs, parce que le syndicat gouvernemental héritera au lieu et place des cousins du décédé, cela fera-t-il qu'ils auront été moins exploités par celui-ci de son vivant, et qu'ils le seront moins par cet héritier substitué à un autre ?

Pour que l'association soit utile aux travailleurs, il faut changer la forme de la propriété, il faut détruire le syndicat gouvernemental, il ne faut pas que le Capital fasse la loi aux individus, il ne faut pas qu'il y ait une force pour appuyer ses prétentions. Il faut que ceux qui se sont emparé de l'héritage social rendent gorge et restituent à l'association le patrimoine de tous. Il faut que chacun puisse se mouvoir librement, appliquer ses facultés selon ses affinités et selon l'impulsion qu'il reçoit de son énergie.

Cette transformation radicale, peut, seule, abolir le Salariat ; tous les palliatifs, n'auront d'autre effet que de le transformer, l'éterniser en le changeant, de temps à autre, d'étiquette, sans en atténuer les effets. Ce ne sont pas des

lois restrictives qu'il faut. Comme le dit M. Letourneau, les privilégiés savent trop bien retourneau, les privilégiés savent trop bien reprendre d'une main ce qui leur échappe de l'autre ; c'est une révolution sociale qui s'emparera de la richesse sociale pour la mettre à la disposition de tous, et qui, détruisant les privilèges, mettra les privilégiés dans l'impossibilité de reprendre ce qu'on leur aura arraché.

## FOLLE !!!

Ils ont dit Louise folle !!!

Evidemment, pour ces jouisseurs égoïstes qui n'ont jamais senti d'autre impulsion que celle de l'intérêt personnel, ils sont fous tous ceux qui se dévouent à une idée ; tous ceux qu'enivre le saint amour de la justice ; tous ceux que l'iniquité exaspère, par cela seul qu'elle est l'iniquité, sans qu'ils aient besoin pour cela d'en sentir les atteintes.

Tous les lutteurs convaincus, tous les combattants désintéressés, tous les martyrs sont fous ; il n'y a de sages que les Joseph Prud'homme en bas et les charlatans en haut, car eux seuls travaillent dans un but d'intérêt.

Bien ! C'est entendu, mais qu'ils prennent garde. Il y a dix-huit cents ans, au milieu d'une société corrompue comme la nôtre, quelques fous apparurent ; ils disaient : Que l'esclave était l'égal de son maître ; que l'homme se mesurait à sa seule valeur morale ; que le crime seul est infamant, et le supplice infligé au juste une glorification qui lui mérite les honneurs suprêmes ; ils arboraient sur leurs autels, à la place des anciennes divinités, le gibet infâme d'un supplicié de la dernière catégorie ; suprême folie, qui ne pouvait que les mettre au ban du Vieux monde et annihiler leurs efforts, et cependant, après avoir employé contre eux tous les moyens d'action, tout l'appareil de la puissance romaine, le Vieux monde a dû se soumettre.

Il a pris il est vrai aussitôt sa revanche, triomphant avec Constantin, le Christianisme a cessé d'être l'élan des masses vers l'idéal de Justice que poursuit sans cesse l'humanité, pour devenir à son tour une hiérarchie oppressive, c'est qu'il avait conservé dans son sein le germe de mort, le vieux principe d'autorité.

Les hommes d'autorité qui, quelques siècles plus tôt eussent cherché honneurs et privilèges en revêtant les insignes sacerdotaux des prêtres de Jupiter, les ont retrouvés comme évêques chrétiens ; ils ont commandé et opprimé ; ils se sont enrichis au nom du Dieu du Calvaire comme ils l'auraient fait à une autre époque au nom des Dieux de l'Olympe.

Folle ! eh bien soit ; Jeanne d'Arc aussi était folle ; si Jésus avait pu comparaître devant vos aliénistes, ils l'auraient dit fou lui aussi ; ils sont tous fous, les penseurs qui ne songent pas à vendre leurs convictions pour s'en faire des rentes : Colomb était fou ; Galilée était fou, à quoi bon s'exposer aux tortures pour affirmer que la terre tourne ? Babœuf et Darthé étaient fous, au lieu de se faire guillotiner, ils auraient mieux fait de réclamer une place d'expéditionnaire dans un ministère ; Saint-Simon et Fourier étaient fous eux aussi. Si au lieu d'attaquer les privilèges des riches, ils avaient écrit de beaux livres pour les justifier, comme les Leroy-Beaulieu de l'économie orthodoxe, au lieu de végéter dans la misère ils auraient eu des chaires de professeurs grassement rétribuées ; tous les communards qui se font fusiller ; tous les nihilistes qui se font pendre ou envoyer en Sibérie, tous tous évidemment ; prenez garde cependant, ce sont les fous qui mènent le monde ; ils ont une force que les jouisseurs ne peuvent avoir ; l'énergie du dévouement désintéressé, la foi absolue dans la justice future, cette foi qui transporte les montagnes.

Vous ne pouvez les acheter, ils ne demandent rien.

Vous ne pouvez les intimider, ils ne craignent rien.

Tremblez devant eux, vous qui défendez les privilèges du Vieux monde.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Lyon. — Le camarade Jahn vient encore d'être arrêté à Lyon.

Il vient d'être condamné à un mois de prison pour outrages aux agents et port d'arme prohibés.

***

Lyon. — A la suite de la condamnation de notre ami Cadeau, nous avons organisé une grande réunion publique pour répondre au réquisitoire du substitut du procureur de la République. Celui-ci, tout en accusant les anarchistes d'être des voleurs et des assassins avait dit à Cadeau que ceux qu'on avait arrêtés à Lyon le 1er mai ne voulaient rien avoir de commun avec lui. Le premier orateur, Paul Bernard, a donc, aux applaudissements de la salle entière, solidarisé les anarchistes de Lyon avec Cadeau, puis il a fait le procès de la police et de la magistrature. Après lui, Jahn a pris la parole et a puissamment développé l'idée anarchiste. Les grévistes gaziers venus en grand nombre à notre réunion étaient tout surpris d'entendre un pareil langage, tellement en désaccord avec ce que les journaux bourgeois racontent de nous.

***

Troyes. — Dimanche dernier 29, il y avait conférence au Salon de Mars. Malgré la réclame du canard radical le *Petit Troyen*, 53 personnes seulement ont répondu à l'appel du Parti ouvrier socialiste-révolutionnaire (!).

La séance est ouverte à 3 h. 1/2, sous la présidence d'un ex-ouvrier bonnetier, le citoyen Frissung, aujourd'hui adjoint au maire de Troyes, directeur de la Caisse d'épargne et mastroquet.

Prudent-Dervillers, conseiller municipal de Paris, prend la parole et traite la question des huit heures : « Cette loi des Huit heures, déclare-t-il, profitera autant aux bourgeois qu'aux ouvriers, car le seul avantage qu'en retireront les ouvriers sera un avantage purement moral : leur cerveau moins fatigué par suite de la diminution du temps de présence à l'atelier, leur permettra d'étudier davantage les questions sociales. Je déclare bien haut, dit-il, que la production par ouvrier ne diminuera pas, qu'il fera autant d'ouvrage en 8 heures qu'en 12 ; exemple : l'ouvrier anglais en 9 heures produit presque le double du français en 12 ».

La conclusion de ce discours est que la loi de Huit heures ne fera pas augmenter les salaires, ne fera pas cesser le chômage, puisque l'ouvrier produira autant avec une journée moindre. Alors les belles déclarations du collectiviste Pédron, quelques jours avant le 1er mai, étaient tout simplement du « battage ? » C'est ce que les anarchistes ont toujours pensé.

Gaumeau, un autre bouffe-galette, prend la parole et invite les ouvriers à se grouper. Il cite l'exemple des Danois, des Belges, des Allemands, etc. qui, par leurs formidables associations sont prêts à entrer en lutte avec le Capital, en lutte pacifique, car Gaumeau répudie les moyens violents ; ce qui ne l'empêchera pas du reste, quand la frontière sera menacée par les potentats allemands, de courir à la trouée des Vosges et d'y faire son *devoir* en bon patriote qu'il est (*sic*).

Socialisme et chauvinisme, quelle salade !

La séance est levée à 5 h. 1/2.

***

St-Etienne. — Après neuf jours de grève, nos mineurs sont redescendus sans avoir rien obtenu si ce n'est le renvoi d'un certain nombre d'entre eux, que les compagnies considèrent comme les têtes des syndicats.

Tous les jours, dans les réunions, on acclamait la grève générale, on envoyait des délégations à M. le préfet qui, en roublard qu'il est, s'empressait de les recevoir en leur disant qu'il interviendrait auprès des compagnies pour arriver à un arrangement sachant bien que par ce moyen ils se lasseraient, les ouvriers n'ayant rien tandis que les compagnies ont les millions ; puis, finalement, lorsqu'il a vu que le mouvement ne devenait pas général, il les a envoyés promener en leur disant que le meilleur moyen d'arranger l'affaire était de reprendre le travail, et les mineurs abattus et découragés sont redescendus comme auparavant. Voilà ce qu'ils obtiendront toujours à rester bien sages et à faire la grève des bras croisés que leur conseille les endormeurs.

***

Le compagnon Says, arrêté le 27 avril à Lyon avec les autres camarades, a fait 48 jours de prévention dans la prison de Saint-Paul de Lyon, malgré l'ordonnance de non-lieu qui a été lancée contre lui. C'était pour l'expulser.

Il est parti de Lyon le 14 juin au matin et a fait quatre jours et cinq nuits de voiture cellulaire pour arriver à Saint Julien. Arrivant là-bas, on lui mit les menottes et le fit descendre ; puis il fut conduit à pied pendant une heure (c'était la nuit) jusqu'à Perli. On le remet entre les mains des gendarmes suisses, qui le conduisent à pied à Genève. Ici, il reste encore arrêté depuis quatre heures du matin jusqu'à dix heures et demie.

A la frontière, les gendarmes suisses ne l'ont reçu qu'après s'être convaincus que le camarade n'était pas « étranger ».

Ajoutons encore qu'avec les camarades de Lyon, on s'est conduit comme avec ceux de Paris. A Says, on lui refuse de prendre ses effets, ou même de correspondre avec qui que ce soit.

De même on a refusé sa demande d'être mis au commun, de peur qu'il fasse de la propagande. Pour cela, ils avaient raison les geôliers, mais à chaque occasion, nous constatons que lorsqu'il y a un anarchiste d'arrêté, on le maltraite.

***

Firminy. — Les mineurs syndiqués de Roche-la-Molière et de Firminy ont décidé de convier tous les travailleurs à un banquet monstre à deux francs par tête qui aura lieu le 13 juillet, en plein air, sur un grand pré. On compte sur 2,000 convives.

Une telle réunion ne peut avoir que de bonnes conséquences au point de vue de la solidarité dans les grèves futures, mais pourquoi faut-il que des puérilités viennent gâter la circulaire qui convie les travailleurs à prendre part au banquet : les deux sections syndiquées jureront de mettre en pratique la devise : *Aimons-nous, aidons-nous*. Personne ne devra commencer le coup de fourchette avant qu'une salve d'artillerie n'en ait donné l'ordre. C'est peu de chose dira-t-on. Evidemment, mais cela prouve que les organisateurs ne connaissent pas bien encore les lois naturelles. La solidarité ne se pratique pas parce qu'on a fait le serment de l'observer et elle se pratique quoiqu'on n'attaque pas le bœuf bouilli à la même minute.

### Italie

Il y a eu à Savone des troubles sanglants, les ouvriers révoltés ont tué plusieurs carabiniers et blessé un officier. Les détails manquent sur cette affaire, qu'on voudrait tenir secrète.

***

Vient de paraître un nouveau journal anarchiste : *Chi Scamo !* (Qui nous sommes !) M. Paoletti, via Cairoli, 8, à Pesaro.

### Angleterre

L'idée de grève fait partout de nouveaux adhérents. Les *policemen* de Londres ont déjà tenu plusieurs meetings pour discuter la grève qu'ils se proposent de faire contre les nouvelles régulations introduites par le nouveau chef de la police.

Le plus piquant de l'affaire, c'est que l'un des meetings a été tenu dans le local de la Fédération Social-démocratique et que l'un des orateurs en uniforme a prononcé un discours très accentué pour soutenir la grève immédiate.

Les meetings continuent, et ce sont les patrons qui céderont.

D'autre part, l'idée de la grève générale fait son chemin, surtout en province. Partout elle est accueillie avec transports. Au dernier meeting des révolutionnaires socialistes de Londres, convoqué par la Ligue socialiste, les anarchistes ont vivement soutenu cette idée.

Le mouvement anarchiste commence à faire des

progrès marqués. La phase du demi-quarteron, que l'Angleterre a dû traverser comme la France, est déjà du domaine du passé. Une nouvelle branche très énergique vient de se constituer à Saint-Pancras, et l'organe de la Fédération social-démocratique, *Justice*, publie un article, très conciliant d'ailleurs, par lequel il invite les anarchistes qui infestent les sections de la Fédération de les quitter et de se constituer à part.

Le dégoût du parlementarisme s'élève au sein de la Fédération comme partout ailleurs.

## Espagne

Nous avons reçu le compte rendu du deuxième concours socialiste de Barcelone, nous traduirons prochainement.

## Belgique

Verviers. — Nous avons eu ces jours-ci deux conférences du grand patron socialiste Anseele, la première à Dison, la deuxième ici. Pour commencer, le sieur Thonart de Huy, qui lors de la conférence contradictoire avec le compagnon Wysman avait dû par déclarer que les principes anarchistes devaient être acceptés par tous ceux qui sont sincères, car ils sont l'aspiration du peuple même, eh bien, le Thonart, devant son chef Anseele est venu déclarer que le suffrage universel pouvait seul sauver la Belgique de la crise industrielle qui sévit en ce moment! Nous passons sur le discours d'Anseele. Après lui un anarchiste voulut prendre la parole, mais il n'y eut pas moyen. La conférence était contradictoire, sauf pour les anarchistes. Il voulut m me nous faire expulser, mais nous étions une dizaine et ce ne fut pas possible. Chose à remarquer, les camarades de la *Coopérative* de Dison, qui nous étaient sympathiques et qui semblaient aller de l'avant n'ont été que plus serviles en face de leur chef. Ils étaient les plus ardents à faire taire les anarchistes, ce qui prouve qu'ils ne sont pas encore émancipés, quoiqu'ils reconnaissent bien les tendances réactionnaires de leur patron Anseele.

Le soir, à la Ruche de Verviers, ce fut à peu près la même répétition, sauf que, grâce peut-être à la guerre du matin, le discours du grand chef fut un peu plus révolutionnaire.

Si tous les anarchistes qu'il y a à Verviers se mêlaient activement au mouvement, nous aurions vite raison des politiciens du parti ouvrier. Nous sommes assez nombreux pour cela.

## États-Unis

New-York. — A la liste des journaux anarchistes que nous avons publiée, il convient d'ajouter *Volné Listy*, en langue bohémienne.

***

*La Presse aux Etats-Unis.* — On vient de tenter une très jolie expérience dans l'Etat du Nebraska. Un plaisant a eu la bonne idée d'envoyer à tous les journaux sans exception, une statistique mensongère tendant à prouver qu'il est bon de se pocharder souvent pour vivre longtemps.

Cette statistique était accompagnée de la circulaire suivante : « Veuillez me faire savoir combien cette insertion me coûterait dans la colonne des Faits-divers et combien à la première page parmi les articles de fonds. Si vos prix me conviennent nous ferons marché ». Tous les journaux ont répondu en donnant leurs prix, très différents d'ailleurs. Le plus naïf est celui qui fait ordinairement de la morale à propos de l'ivrognerie et des ivrognes. « Vous paierez 10 francs par centimètre de copie, parce que votre article nous fera perdre des abonnés ! » Voilà ce que l'on appelle la sainte mission du journalisme !

(*Nation*, 12 juin 1890).

***

L'éditeur du journal socialiste *Lucifer*, le vieillard Heckmann, de Valley-Falls, Kansas, vient d'être condamné à une forte amende et à cinq ans de détention pour avoir tenu dans son journal un langage inconvenant. (*Freiheit*).

***

Un autre journal, le *Word*, de Princetown, vient d'être supprimé sans phrases. Le directeur-général des postes, Wannamaker, s'est borné à envoyer une circulaire à ses agents en leur enjoignant de lire ce journal et d'en supprimer l'envoi s'ils y trouvent des expressions portant atteinte aux bonnes mœurs. Les agents ne se le sont pas fait dire deux fois et les abonnés ne reçoivent plus leur journal. (*Freiheit*).

***

A San-Francisco (Californie) paraît un nouveau journal individualiste anarchiste, qui s'appelle l'*Egoisme*. Ce journal se propose de propager les sentiments d'égoisme conscient, qui demande le bien-être des autres dans le propre intérêt de chacun. Nous en reparlerons.

## République Argentine

Buenos-Ayres. — Vient de paraître le journal anarchiste annoncé dans une des dernières correspondances que nous avons publiées. Il est en espagnol et en italien et a pour titre *El Perseguido* (Le Persécuté), casilla del Correo 1818. Prix de l'abonnement de 3 mois, 1 nacionale.

***

Parana. — Les affaires vont de plus en plus mal par ici. Tous les travaux du bâtiment sont arrêtés depuis près de deux mois, et la misère est grande.

Nous avons eu, il y a quinze jours, une manifestation politique en faveur d'un nouveau candidat au poste de gouvernador. La police a attaqué à coups de fusil la manifestation, il y a eu une douzaine de morts et autant de blessés, parmi lesquels plusieurs étrangers et enfants qui se trouvaient de passage au moment de l'attaque. La consternation est dans la ville et l'on a fait plus de 300 arrestations. A la campagne, c'est encore pire. Je ne crois pas que, en Sibérie même, il se passe de pareilles choses. Il va s'en dire qu'aucun consul ne s'occupe de ses nationaux; ils sont tous d'accord avec la police.

# VARIÉTÉS

## ENCORE LES JUGES

C'est dans l'*Echo de Paris*, qui publie ces renseignements qu'il dit tenir de M. Louis Périé, rédacteur en chef de l'*Indépendant de l'Allier*, que nous détachons cette appréciation de ce que l'on est convenu d'appeler des juges :

Vers le commencement du mois dernier, un enfant d'une douzaine d'années était appelé devant le tribunal de Bourges. En compagnie d'un ou deux de ses camarades, il avait volé — ou plutôt il avait *chipé* — quelques gâteaux. Devant les juges, il pria, il supplia pour obtenir sa liberté. Son père le réclama au tribunal en sanglotant, promit de le bien surveiller à l'avenir. Jusque là, d'ailleurs, le jeune voleur de gâteaux n'avait jamais eu maille à partir avec les tribunaux. Ce n'était pas un récidiviste. Tenté par la belle mine des pâtisseries feuilletées, il s'était laissé aller — quelque diable le poussant — à vouloir faire une repue franche. Dans ses *Confessions*, saint Augustin avoue un vol de poires, commis au temps de son enfance. L'Eglise n'en a pas moins canonisé saint Augustin.

Le jeune Berrichon dont je vous parle était bien excusable d'avoir cédé à une tentation qui aurait été trop forte même pour un futur père de l'Eglise. Sa comparution devant le tribunal était une leçon très suffisante — d'autant plus que le malheureux enfant était très impressionnable.

Ajoutons-y, si vous y tenez, et pour faire bonne mesure, une admonestation du président et une paire de claques paternelles. Tous mes lecteurs qui sentent quelque chose battre sous leur mamelle gauche diront comme moi qu'un tel châtiment eût été déjà très sévère.

Malgré les supplications du père, malgré les pleurs de l'enfant, le président du tribunal de Bourges bredouilla, avec un sourire stéréotypé qui ne le quitte jamais, un arrêt renvoyant le « prévenu » dans une maison de correction jusqu'à sa majorité. Puis, les justiciards, inconscients toujours, et sans plus penser au crime qu'ils venaient de commettre, passèrent à d'autres exercices.

Neuf ans de maison de correction, neuf ans du plus horrible des bagnes, pour quelques gâteaux! Un homme perdu, une existence gâtée — car la nature la plus généreuse devient fatalement haineuse et vile en passant par la maison de correction.

En sortant du palais d'injustice de Bourges, le petit voleur de gâteaux était désespéré. *[On le conduisit en prison, on le mit en cellule. Une heure après, un gardien le trouvait mort, il s'était étranglé avec sa ceinture.*

C'est hier, passant à Bourges, que j'ai appris ce suicide d'un enfant de douze ans. Et je me suis rappelé, tout d'abord, l'exclamation crachée par Emile Zola à la face d'autres juges, après la mort de Desprez : « Ceux qui l'ont assassiné sont des misérables! »

***

### Résumé de l'affaire Borras

D'un côté, des juges qui s'acharnent après un innocent, qui se bouchent les oreilles quand on leur crie son innocence, dont ce n'est pas la faute si on ne le lui a pas coupé le cou, qui, pendant dix mois, l'ont tenu sous le couperet et, on peut le dire, guillotiné tous les jours; — de l'autre, des assassins qui, à l'audience, en cellule, en maison centrale, partout, sans cesse, ont défendu l'innocent, n'ont pas admis qu'il restât en prison, et, sans lui en vouloir de son attitude envers eux, ont tout fait pour lui faire rendre justice.

Il est triste d'avoir à constater que ce sont les assassins qui ont fait le devoir des juges.

(*Rappel*). Auguste Vacquerie.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

*Ingénieurs pauvres et riches.* — Au sujet de l'avenir qu'il y aurait ici, soit pour de jeunes Camarades, soit pour des anciens non satisfaits de leur position actuelle, cela ne souffre pas le moindre doute.

Seulement, il y a une condition *sine qua non*, c'est de parler la langue couramment. Je crois que cela sera un assez grand obstacle pour beaucoup de nos camarades, car il faut une grande force d'énergie et de volonté et probablement d'argent pour arriver à bien parler l'anglais. Tous ne sont pas capables, pécuniairement parlant, d'attendre un an ou deux sans rien gagner.

En somme, beaucoup d'initiative ici; beaucoup d'industries se créent qui demandent des garçons travailleurs et de confiance; pays d'avenir s'il en fût jamais, mais seulement pour ceux qui s'anglicaniseront.

Toutefois, on peut excepter ceux dont les familles sont suffisamment riches pour pouvoir et vouloir faire valoir ici dans des industries nouvelles, mais sûres, des capitaux importants.

Ceux-là, je me charge de leur faire avoir de très belles positions même sans savoir la langue (ils l'apprendront sur place en peu de temps) ils peuvent avoir la certitude d'arriver à réaliser de très grosses fortunes dans n'importe quelle branche d'industrie, car les belles affaires ne chôment pas dans un pays dont la population s'accroît aussi vite.

Je me mets cordialement à la disposition de tous ceux de nos camarades qui voudraient venir en Californie pour leur faciliter les moyens de s'occuper fructueusement et même d'y faire de belles fortunes.

(*Lettre à un bureau de placement*).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Un compagnon de Bruxelles, musicien-compositeur, se met à la disposition de tous les poètes anarchistes pour mettre leurs poésies en musique, ainsi que pour tout autre travail musical, soit pour orchestrer, soit pour faire des chœurs ou une partie de piano, etc. Pour toutes les choses de propagande, bien entendu.

***

Le compagnon Leboucher ne pouvant pour le moment donner son adresse, prie les compagnons qui ont affaire à lui de lui écrire, désormais, à l'adresse du compagnon Cabot, 33, rue des Trois-Bornes.

***

Les camarades de Roubaix et de Vienne, nous envoient à insérer le détail des sommes qu'ils ont reçues pour les détenus, pour que cela serve de reçu à leurs souscripteurs.

Roubaix. — La *Révolte* 30 fr. — E. D. à Foix 13 fr. — Liste de C. L. de Reims 4,10. — Liste de

F. D. de Lille 1,20. — Liste de P. B. de Roubaix 3,75. — Liste J. G. de Roubaix 1,35. — Liste de A. G. de Roubaix 1,20. — Liste J. P. de Roubaix 3 fr. — Liste P. V. de Roubaix 2,10. Total 59,60.

Les compagnons qui ont encore des listes, sont priés de les faire parvenir le plus tôt possible.

---

Vienne. — Les amis nous excuseront si nous n'avons pas publié plus tôt le compte rendu financier des détenus politiques de Vienne.

Il a fallu nous organiser en comité de secours afin que les amis n'endurent pas la faim à la prison et tous les détenus, en bon état moral (mais non physique) envoient à tous les amis un salut fraternel.

Voici la liste des sommes reçues à ce jour, espérant que les amis ne s'arrêteront pas d'envoyer, il y a urgence plus que jamais.

L'*Action sociale* de Lyon 30 fr. — Masson à Saint-Etienne 30 fr. — Ricard à Saint-Etienne 13 fr. — Groupe de Paris 5 fr. — L'*Action sociale* de Lyon 12 fr. — Anonyme 5 fr. — Collecte faite à Izieux 18 fr. — Bonnet de Lyon 5 fr. — Paul Reclus 10 fr. — Marquet à Marseille 40 fr. — Louise Michel 15 fr. — Anna Leproux au Mans 1 fr. — Romans 5 fr. — L'*Action sociale* de Lyon 30 fr. — Barrau à Paris 1 fr. — L'*Avant-Garde* de Grenoble 5 fr. — Romans 10 fr. — Tortelier 5 fr. — Ricard à Saint-Etienne 15 fr. — Total : 225 francs.

***

Le compagnon Permeggiani venant de ramasser 30 années de réclusion, se voit dans la nécessité d'avertir ses amis, de ne plus lui envoyer de correspondances à son domicile, qu'il vient de quitter, et de les envoyer directement au *Père Peinard*.

***

Paris, 24 juin 1890.

Cher compagnon,

Je vous envoie le résultat des élections administratives qui ont eu lieu à Rome la semaine passée.

Sur 45,990 inscrits il y en a eu 6,751 qui sont allés voter.

Sur 122 bureaux qu'on devait former, on en a constitué seulement 3 régulièrement dans toute la journée.

Et on dit que le conseil municipal représente le peuple ! !

***

Le compagnon Perrin prie les compagnons de ne plus correspondre avec lui jusqu'à nouvel avis.

***

Des camarades viennent de publier, pour être vendue au profit des détenus, une poésie intitulée : *La vierge des opprimés*. Prix, 2 francs le cent pour les groupes. Adresser les demandes à Ricard, 45, rue Tarentaize, St-Etienne, ou à Benoit Chevalier, 13, rue des Célestes, Vienne.

***

Les lecteurs de la *Révolte*, habitant le XIVe arrondissement, qui désireraient avoir en lecture des livres, des brochures et journaux anarchistes, peuvent nous envoyer leur adresse, un camarade de l'arrondissement se propose de faire le service à tous ceux qui le désireront

***

Nous recevons la lettre suivante de la compagne Piffer :

Compagnons,

Je tiendrais à faire savoir à tous nos amis que, si j'ai été arrêtée à la suite de l'affaire de l'*Egalité*, c'est grâce à MM. Odin et Leparia qui m'ont désigné du doigt aux policiers, de même que ce sont eux qui, à l'instruction, ont dénoncé le compagnon Brunet et Millet.

Si, par ma situation, je n'avais pu me suffire à moi-même, je devrais à ces deux ignobles personnages, Odin et Leparia, de me trouver dans la plus profonde misère, ainsi que cela arrive souvent aux révolutionnaires. ‖

Piffer.

## FAITS DIVERS

*Les revenus des voleurs.* — Somme toute, ils sont bien mesquins. Ainsi, d'après les appréciations officielles qui ne peuvent être qu'au-dessous de la vérité, il y a à New-York 6,500 personnes vivant du vol. La police les connaît très bien à New-York, comme ailleurs. Ces 6,500 personnes comptent des membres versés dans le métier et des virtuoses du vol. Des mécaniciens de premier rang, des graveurs-artistes travaillent pour eux. Mais avec tout ça, la valeur de tous les vols commis dans l'Etat de New-York atteint à peine, en cinq ans (1883 à 1889) la somme de 6 013,221 de francs, ce qui fait 6,015,221 francs par année pour 6,500 personnes ; soit, moins de 900 francs par an et par personne — à New-York, où la vie est si chère.

Décidément, le jeu n'en vaut pas la chandelle. Il n'y a pas de métier qui se paie si mal en Amérique. En même temps, l'Etat dépense 52,000,000 francs par an pour maintenir la police, les juges et les prisons !!

## BIBLIOGRAPHIE

Le groupe *Humanitas* doit publier un opuscule intitulé *Republica od Anarchia*, du compagnon Sergio de Cosmo. Prix : 20 centimes. — Adresser les demandes au groupe *Humanitas*, à Molfetta, Italie.

***

Les camarades de La Haye viennent de traduire en hollandais *Le Salariat*, de notre camarade Kropotkine. — Adresser les demandes à Heller, 520, Hoefhade, La Haye.

***

Le camarade Darnaud vient de faire tirer le neuvième mille de sa *Causerie*.

***

Les camarades de Turin viennent de traduire dans une brochure : *La Situazione*, tirée des *Paroles d'un Révolté* de notre ami Kropotkine.

Prix, 10 centimes, Typographie Valentino, via S. Francesco da Paola, 31.

***

*Kann politikken hjelpe oss ?* « La politique peut-elle nous aider ? par R. Steinurk, rédacteur du journal anarchiste de langue norwégienne. Prix, 40 ore. Nous en reparlerons.

## A nos abonnés de Suisse

Nos abonnés servis par le compagnon Nicolet, sont prévenus qu'il va être pris remboursement sur eux par le camarade, pour leur abonnement jusqu'à fin décembre. Prière d'en tenir compte.

## PETITE CORRESPONDANCE

O. B. Bruxelles. — Nous n'avons pu insérer ce que vous demandiez faute de place, d'autant plus qu'en publiant le sommaire de la « Question sociale », nous voudrions publier celui des autres journaux anarchistes.

E. à Rueil. — Parfaitement, il y a eu erreur de notre part.

G. F. à Bordezac et S. A. à Ganges. — Vos adresses étaient tombées en pâte à la composition, voilà pourquoi vous n'avez pas reçu le journal pendant quelques semaines.

E. R. — Reçu manuscrit, mais n'entre pas dans la ligne de conduite du journal. — Nous pensons bien comme vous, que l'action est efficace pour la propagande, seulement nous croyons qu'elle se fait et ne se prêche pas. — Le seul rôle du journal est d'en constater les effets, d'en démontrer l'excellence, mais c'est tout.

Estagel. — L'adresse de C est rue de Suez, 13.

Brault et Lucien Veil, avez-vous reçu lettre de Cuisse. Envoyez les adresses demandées.

Raidon à Nîmes. — E. F. demande si vous avez reçu sa lettre, adressée il y a trois semaines, rue Porte-d'Alais ? Pour son adresse voir son père, 4, ruelle de la Calade.

M. à Cambrai. — Inutile de faire des frais de lettre pour si peu ; attendez que cela fasse une certaine somme. — Nous expédions un colis de numéros pour distribuer.

F. à Reims. — L. à Nancy. — F. à Montargis. — L. G. à Londres. — B. à Rouen. — D. à Foix. — V. D. à St-Denis. — G. rue L. Braille. — V. L. à Arras. — V. B. à Puget-Ville. — J.-G. à Verviers. — S. P. à Bordeaux. — F. à Reims. — R. à Sciez. — S. à Chaumont. — P. à Plessier. — F. à Amiens. — J. à Loire. — L. à Perrecy. — S. à Cannes. — T. à Trélazé. — L. à Bordeaux. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir.

*Les Révoltés du XIe et XXe*, groupe de propagande anarchiste, réunion du groupe le samedi 5 juillet, à 9 heures, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Tous les compagnons sont invités. Urgence.

Réunion du groupe les *Trimardeurs*, samedi 21 juin, à 8 h. 1/2 du soir, rue St-Martin, 239.

Groupe communiste-anarchiste de la Courtille, tous les mercredis à 8 h. 1/2, café des Omnibus, 27, rue de Belleville.

La *Revanche des Mineurs*, dimanche 6 juillet, à 9 heures du soir, salle Pasquet, 239, rue Saint-Martin. — Discussions, chants et poésies révolutionnaires.

Groupe la *Liberté*, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron, salle des Tableaux.

Groupe du XIIIe, réunion tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Saint-Ouen. — L'*Avenir Social*, réunion tous les samedis à 8 h. 1/2, salle Labry, avenue des Batignolles, 75.

Bordeaux. — Samedi 12 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, soirée familiale au Petit Matelot, avenue Thiers, 130, à la Bastide.

Communication importante suivie de conférence, chansons, chœurs, saynète, danses.

Troyes. — En l'espace d'un mois, c'est le deuxième four que remportent les possibilos-collectos en voulant faire des grandes conférences payantes, et cela avec des moyens de réclames que les anarchistes ne possèdent pas. Il faut donc constater que le moment n'est pas propice pour organiser des réunions. Du reste, que pourraient faire les anarchistes en ce moment, divisés comme ils le sont. Aussi quelques compagnons ont pensé qu'il fallait avant tout remonter le groupe et constituer une caisse pour la campagne d'hiver. A cet effet, une réunion aura lieu au Bar Champenois, rue de Turenne, le mercredi 9 juillet, à 8 h. 1/2 du soir. Les compagnons de Troyes et de Sainte-Savine. Les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont invités.

Lyon. — Dimanche 6 juillet, promenade à la campagne, goûter sur l'herbe, divertissements et propagande. — Rendez-vous à 2 heures, place Saint-Pothin.

Courbevoie. — Lundi 6 juillet, place du Concordat, 15, à l'établissement Aux Amis de l'Abattoir, chez Jef. en c/c. Conférence publique et contradictoire.

Ordre du jour : Pourquoi sommes-nous anarchistes. Les anarchistes de Bruxelles sont invités.

Alger. — Réunion du Groupe tous les Mercredis soir, à 8 1/2 heures, rue Constantine, café du Palmier.

## La RÉVOLTE est en vente :

### A Toulon

Marius Magand, rue de la République, 87 bis.
Madame Burle, libraire, en face la Douane.
Carrère, libraire, cours Lafayette et place Habas.
Au Pont-du-Las et dans tous les kiosques de la ville.

### A Nimes

Kiosque du Grand Temple et du Palais.

### A Angers

Kiosque des Grands Ponts.

### A Cambrai

Meert, avenue de la Gare.

### A Thizy

Chabas, place du Marché aux Légumes.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Ecluse.

TROISIÈME ANNÉE, N° 43 — 5 CENTIMES — DU 12 AU 18 JUILLET 1890.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA JUSTICE

« Que voulez-vous que l'on fit? Il n'y avait pas d'autre condamné à mettre à sa place? »

Voilà, textuellement, l'aveu qui a échappé le 27 juin à la tribune de la Chambre, au ministre de la justice Thévenet, à la suite de l'interpellation concernant Borras. C'est l'inscription que l'on devrait graver sur tous les tribunaux au lieu de celle de « Liberté, Egalité, Fraternité » qui y figure quelquefois. Elle résume tout le système: — on nous fait chiens de garde : nous devons donc mordre quelqu'un.

Persuadés que Borras n'avait pas commis de meurtre, sachant que le vrai meurtrier leur avait échappé, un procureur-général, payé pour accuser, et des juges, payés pour condamner, ont surpris l'indolence bêtasse de douze jurés ou gagné leur connivence, et ils ont fait condamner Borras à mort. Sachant qu'ils commettaient un assassinat, ces messieurs ont tout fait pour faire disparaître la victime. Ce n'est pas de leur faute s'il est resté en vie et s'il est rendu à la liberté aujourd'hui. Eux, préféraient le couperet — et le silence.

Ce n'était pas une « erreur judiciaire » : le ministre de la justice le reconnaît lui-même. C'était un méfait prémédité.

---

Borras fut envoyé au bagne. Il y resta trois longues années. S'il n'y a pas péri, comme ce paysan qui a dû s'empoisonner à Clairvaux de ses propres excréments, c'est qu'il ne fut pas réputé « insoumis » dès son arrivée au bagne.

S'il en est sorti, c'est qu'heureusement il avait une femme digne du nom de femme et de mère. Elle ne l'oublia pas sitôt que la porte de la prison se referma sur lui. Douée d'une énergie que l'on ne rencontre pas chaque jour, et d'une persévérance très rare par les temps qui courent, la femme de Borras remua tout pendant trois ans, jusqu'à ces machines encombrantes de l'administration. Elle eut aussi la chance de mettre la main sur un sénateur qui s'intéressa à l'affaire.

Mais, malgré toutes ses attaches officielles, malgré ses loisirs de sénateur, malgré ses moyens enfin, Marcou dût mettre trois ans jusqu'à ce qu'il obtint seulement la mise en liberté de Borras. Tout se tient dans ce joli monde qui donnerait à Zola un roman superbe, *La Bête Malpropre*, s'il se décidait seulement à remuer cette sphère.

La presse refusa net de s'occuper d'une erreur judiciaire : il ne fait pas bon de se quereller avec Dame Justice. La magistrature fit tout pour étouffer l'affaire. Il a fallu que la femme de Borras subît toutes les tribulations, toutes les injures mesquines, auxquelles la femme d'un condamné est assujettie. Il a fallu une concurrence de circonstances absolument exceptionnelles pour que les juges consentent à reconnaître leur « erreur ».

---

La presse bourgeoise tombe maintenant sur Thévenet. Mais, ce qu'elle se garde bien de dire, c'est que l'étourdi Thévenet a simplement trahi le secret du métier. Condamner — n'importe comment et n'importe qui, mais c'est l'essence même du métier de juge. L'opinion publique les oblige elle-même de le faire.

La police *doit* découvrir l'auteur de chaque méfait ; le juge d'instruction *doit* convaincre l'auteur présumé du méfait ; le juge *doit* le condamner. C'est leur raison d'être, reconnue aussi bien par les socialistes autoritaires, que par les bourgeois fieffés. S'ils ne le font pas, on criera qu'ils ne remplissent pas leurs fonctions de chiens de garde. On en mettra d'autres à leur place, plus rusés, plus fourbes.

Thévenet a trahi les secrets du métier; mais ce n'est pas d'aujourd'hui que le métier de juge est le plus vil des métiers. Pour notre part, nous le trouvons, somme toute, plus vil même que celui des assassins.

En effet, quand un Eyraud veut tuer un Gouffé, il organise un guet-apens plus ou moins grossier, ou il n'en organise pas du tout, et il le tue.

Mais, quand un juge veut tuer un Borras qu'il croit ou ne croit pas être un malfaiteur — que fait-il ? Il s'entoure de gendarmes, de policiers, de mouchards. Au moyen d'une hiérarchie savamment établie, il va chercher ses aides jusque dans les plus sales égoûts du vice dans les grandes villes.

Il cajole sa victime, il la trompe, il fait des œillades à son compère si ce compère est une femme — une Bompard quelconque, ou une duchesse. Il se démène comme un acteur de café chantant pour arracher des aveux ou pour faire dire ce qu'il veut qu'on lui dise. Tantôt il vous cligne de l'œil, tantôt il vous menace pour vous faire échapper une parole, une simple parole, qu'il interprètera à sa guise.

Et quand il aura obtenu l'assentiment de douze bourgeois, fatigués de ses ruses, ennuyés de toute cette procédure, se dépêchant de rentrer au logis, et qu'il aura condamné l'accusé à être tué, il n'aura pas, comme Eyraud, ou comme les rois de l'antiquité, le courage de le faire lui-même. Il ira chercher un homme, toujours dans les bas-fonds de la société et il lui dira : — « Coupez les têtes que je vous indiquerai ou pendez et nous vous paierons pour cela ». La taxe est de 26 fr. 25 par tête en Angleterre. C'est tant par an en France.

Mais avant de conclure le marché, il questionnera son lieutenant futur :

— « Vous reste-t-il quelques sentiments de compassion? » — Non, monsieur. — « Pas même pour la jeunesse? » — Non, monsieur. — « Prétendez-vous garder, peut-être quelque raisonnement? Etes-vous sûr de ne jamais hésiter, lors même que vous seriez persuadé de l'innocence de celle ou de celui qu'on vous dira de guillotiner? » — Parfaitement, monsieur ; je serai une brute sans raisonnement aucun ! — « Et vous ne refuserez pas de tuer, lors même que ce serait un parent à vous ou un ami? » — Ce qui valut à un juge anglais la réponse suivante : — « Jamais, lors même qu'on me demanderait de pendre Votre Honneur ou même la reine ! » Sur quoi le juge s'empressa naturellement de renvoyer ce candidat trop résolu.

Bref, roublard, menteur, acteur, frôlant les gredins de la plus mauvaise sorte et poussant la lâcheté jusqu'à ne pas oser accomplir la sentence prononcée par lui-même — voilà le juge, voilà ce qu'il *doit* être, voilà ce qu'on le force à devenir.

---

Le juge est cela, non pas parce qu'il est juge anglais, français ou allemand ; non pas parce qu'il est nommé par des opportunistes ou des bonapartistes. Il est cela, parce que tel est le métier.

Partout où il y a enquête secrète, comme c'est le cas en France ou en Russie, le juge d'instruction, pour peu qu'il prenne le goût de son métier, doit devenir menteur, cajoleur, farceur. — « Ah, toujours ce fournisseur », s'écriait le directeur de la prison de Lyon, lorsque nous lui montrions un jour une espèce de semelle rôtie qui devait passer pour du bœuf. — « Toujours ce fournisseur ! Aujourd'hui encore j'ai eu un lavage de tête en règle à cause de lui ».

Le juge d'instruction était tout furieux; il criait : « Vous m'avez fait manquer toute mon « instruction; j'avais promis à X. (un prévenu « de vol) une bonne côtelette et vous lui avez « donné des semelles rôties : eh bien, il n'a plus « voulu parler ! »

Mais si ce n'étaient que des côtelettes ! Tous les petits trucs, appris chez les courtisanes du dernier ordre, sont bons pour cet individu. Les meilleurs sont encore les plus mauvais, ainsi que l'a montré Zola dans la *Bête humaine*. Ceux-là ont toute la cruauté du maniaque saisi d'une idée fixe.

---

Là, où l'enquête préalable se fait en public, comme en Angleterre, c'est un peu mieux. Mais un nouveau mal surgit.

Rien ne nous révolte, en effet, comme la lecture des comptes-rendus des enquêtes anglaises — quand nous sommes forcés de les lire. C'est l'anéantissement absolu de la dignité humaine. On laisse tranquille l'accusé, mais on torture, on ravilit le témoin.

Sous peine d'amende de plusieurs mille francs, le témoin doit se soumettre à « la question croisée » — ce reste des époques où l'on attachait le témoin à un instrument de torture. Il doit commencer par reconnaître qu'il est un menteur et que l'homme en perruque a le droit de fouiner, de ses mains sales, dans les recoins les plus sacrés de son existence. — « Je vous connais tous », semble dire l'homme en perruque, « tous menteurs ; mais je vais vous tirer les vers du nez : il y va de ma réputation d'avocat et de mes émoluments ! Peste de sentimentalité ! »

Et il vous accable de questions grossières auxquelles vous devez répondre *oui* ou *non*, toujours sous peine d'amende.

— « Il faisait beau temps ce jour-là », — lance l'homme en perruque.

— Oui; cependant le ciel était couvert de nuages.

— « Je ne vous demande pas cela, répondez à mes questions. Il ne pleuvait pas ? »

— Non; mais....

— « Alors, il faisait beau; vous êtes sorti sans pardessus, et votre servante l'a volé en votre absence? »

— Mais je vous assure que je me souviens d'avoir eu un pardessus sur le dos.

— « Quel âge avez-vous ? »

— Quarante-cinq ans.

— « Et votre femme ? »

— Trente-cinq.

— « Elle a l'air d'être bien plus âgée que cela ».

— Je ne le crois pas.

— « Votre pardessus était ouaté, n'est-ce pas? »

— Il était très léger.

— « Vous ne répondez pas à ma question ? Y avait-il de la ouate dedans ? »

— Peut-être bien.

— « Alors il était ouaté, et vous affirmez que malgré vos 45 ans vous êtes sorti le 20 juillet avec un pardessus ouaté sur le dos ? »

Ensuite, par des questions du même genre, le coquin insinuera que le ménage du témoin n'était pas des plus heureux; qu'on l'a vu tel jour en compagnie d'une dame bien mise dont il ne veut pas se rappeler le nom; qu'il prenait partie pour sa servante quand sa femme la brusquait, etc., et il finira par persuader au juge et plus tard au jury, que le témoin ne veut pas confirmer le vol de la servante seulement parce que celle-ci pourrait raconter des choses compromettantes à son égard.

Voilà le système anglais. Et personne ne se révolte de ces questions, personne n'envoie son soulier à la face du questionneur impudent.

---

Côtelettes de Lyon, mamours avec Bompard, ou impudence d'avocat anglais — c'est toujours la même chose. Le fond du système est toujours le même.

Il n'en est pas mieux pour le jury, comme nos lecteurs ne le savent que trop bien.

## LA GRÈVE DES POLICIERS

La police de Londres avait obtenue la victoire sur ses patrons; la grève générale fut évitée de cette façon. Mais une grève partielle a eu lieu néanmoins samedi, le 5.

Au moment où 150 hommes allaient partir de Bow Street pour prendre leurs postes de nuit, ils apprirent que l'un d'eux, Beevers, qui s'était fait remarquer par son activité dans les meetings des policemen et ses discours révolutionnaires, avait été transféré dans un faubourg de Londres.

Les 150 hommes déclarèrent qu'ils ne se rendraient pas à leurs postes si Beevers n'était pas rétabli sur le champ dans ses fonctions nouvelles.

Trois seulement, des recrues, cédèrent aux instigations et menaces des chefs et se déclarèrent prêts à obéir sans condition.

On télégraphia de tous côtés, jusqu'à onze heures; on menaça; mais les policiers ne se laissaient pas ébranler. Enfin, à 11 heures du soir on vint leur annoncer que Beevers ne serait pas envoyé en disgrâce, et les 150 hommes partirent occuper leurs postes de nuit.

« A chaque instant, disent les journaux, on peut s'attendre à une grève générale de toute la police de Londres ».

---

La grève, la grève — c'est le mot d'ordre partout! Ce que les travailleurs de tous les métiers demandent aux socialistes de toute nuance, c'est une seule chose : « Venez à nous, aidez-nous à nous organiser, à marcher contre le capital en rangs serrés. Aidez-nous à faire la grève générale, et alors on verra ce que l'on pourra faire dans cette suspension générale de toute l'industrie qui sera la Révolution. Vous voulez la Révolution ? Mais vous ne la ferez pas à vous seuls et nous ne voulons pas d'autre révolution que la Révolution économique ».

Les Socialistes comprendront-ils ? Ou bien, laisseront-ils le champ libre à ceux qui ne sont pas socialistes et aux intrigants bourgeois ?

---

La grève des policiers est un fait. Après les incidents que nous venons de raconter, les chefs sont revenus, dimanche, sur leur décision. Ils voulaient maintenir le déplacement de Beevers; ils renvoyèrent 48 hommes des mécontents.

Alors, les autres refusèrent d'obéir. On avait beau leur commander : « A droite! A gauche! » — ils ne bougeaient pas. On fit venir des remplaçants d'autres quartiers de la ville.

Une foule compacte de curieux, parmi lesquels beaucoup de policiers en civil (hors de service) se rassembla dans le Strand, aux environs du poste. Dans l'intérieur du poste, les policiers faisaient du tumulte, raillaient leurs chefs.

Les chefs proposèrent un compromis. M. Beevers resterait à sa place, mais les 48 hommes renvoyés ne seraient pas repris; les policiers acceptèrent, ne sachant pas quelle serait l'attitude de leurs camarades dans les autres quartiers de la ville, et leurs escouades sortirent, ainsi que les escouades des 50 *blacklegs* ou « pieds noirs, qui venaient remplacer les hommes renvoyés.

Leur apparition dans le Strand fut le signal d'un tumulte incroyable. La foule huait les blacklegs, hurlait, sifflait.

Bref, lundi matin, les policiers de Londres avertissaient les habitants qu'ils devaient veiller eux-mêmes à leurs maisons et boutiques, puisque toute la police de Londres quitte ses postes à neuf heures quinze du soir!

Londres reste sans police.

---

Le mouvement commencé par la police a continué par la foule. Lundi et mardi la foule a commis des dégâts importants dans Bow-Street. Les vitres des magasins ont été brisées et les marchandises enlevées. La police et la foule se sont battues. Il y a eu des blessés, et la police a eu grand peine à se dégager.

On a dû faire appeler un détachement de cavalerie pour escorter le prince de Galles à sa sortie de l'opéra.

D'autre part, lundi matin un bataillon des grenadiers de la garde a refusé le service et les hommes se sont renfermés dans leur chambre. Et le plus fort, c'est qu'on a reconnu leurs plaintes justifiées et qu'on leur a presque fait des excuses.

---

*Dernières nouvelles.* — L'agitation continue. C'est une révolte ouverte de la police. On espère que la grève générale aura lieu mardi soir.

Lundi soir, des foules compactes chantaient la *Marseillaise* et, très hostiles aux bourgeois, se tenaient aux environs de Bow-Street, malgré une pluie torrentielle. Les gamins jetaient des pétards sous les pieds des chevaux de la police à cheval. La troupe fut appelée; *mais un régiment a refusé de marcher.* La foule a pillé une boutique de boulanger; elle fut dispersée, laissant des blessés, par un escadron de cavalerie envoyé pour protéger le prince de Galles qui était à l'opéra aux environs de Bow-street et qui l'a quitté en toute hâte clandestinement.

Les facteurs fraternisent avec la police et discutent la grève générale.

# A NOS LECTEURS

*Comme nous l'avons annoncé, sur l'insistance de beaucoup de nos camarades, nous allons nous décider à faire paraître, — d'ici quelque temps — notre supplément littéraire toutes les semaines.*

*Nous aurions voulu également, pouvoir mettre le journal a cinq centimes, supplément compris, mais cela nous est impossible pour le moment. Tout notre progrès cette année s'étant borné à étendre quelque peu nos relations, à éviter dans l'apparition du journal les interruptions des années précédentes, à rééditer quelques unes de nos brochures — sous peu nous allons faire paraître la* Morale Anarchiste. *Il y a donc progrès sur les années précédentes, mais pas assez pour arriver à ce résultat que nous finirons bien par atteindre un jour : la presse anarchiste au meilleur marché possible, son rôle étant une affaire de propagande et non une entreprise commerciale.*

La Révolte *à cinq centimes, avec son supplément, ne tarderait pas à doubler sa vente, ce qui élargirait notablement son champ d'action, mais il nous faudrait des avances que nous n'avons pas pour parer aux premières difficultés, force nous est donc de nous restreindre à des limites plus modestes et de nous contenter d'un demi-progrès.*

*Donc, d'ici quelques semaines, — le temps de réunir quelques fonds, si possible, et d'amasser des matériaux afin de ne pas être entravés par le manque de copie, nous lancerons le* Supplément *hebdomadaire. A cet effet, nous adresserons aux camarades quelques listes de souscription que nous les prions de faire circuler.*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Les compagnons russes, arrêtés pour la fabrication de bombes ont passé en correctionnelle vendredi et samedi passés. Les accusés étaient au nombre de huit : Reinstein et sa femme, Stepanoff, Kachintseff, Lvoff (ou Teploff), Nakachidze, Lavrenius et Mlle Bromberg.

Les accusés maintiennent, ce qui est d'ailleurs évident, qu'ils n'ont pas fabriqué les bombes pour les importer en Russie, mais qu'ils ont simplement tenu à s'exercer à la fabrication des bombes à panclastite, laissant à plus tard de voir l'usage qu'ils feraient de ces connaissances dans la lutte contre la tyrannie du gouvernement russe. Ils montrent aussi le rôle joué dans cette affaire par l'agent provocateur du gouvernement russe, Ladyzin ou Tinkelstein; il leur avait fourni de l'argent; il les invitait à porter les bombes fabriquées chez telles personnes, de manière à compromettre un plus grand nombre de monde. Il était protégé par Constans.

Il est évident que la police française protégeait l'agent du gouvernement russe. Elle savait chaque pas de ce monsieur; elle surveillait depuis longtemps chacun des accusés, elle faisait des perquisitions là où elle espérait trouver des lettres intéressantes pour la police russe et fouillait chez Lavroff et Mendelson; mais elle s'est bien gardée d'inquiéter Ladyzine, son compère, qui resta en liberté pendant un mois, tant que les compagnons russes, surveillant de près ce coquin, ne se furent assurés de ses attaches à la troisième section et que le mouchard ne fût brûlé. Alors les agents de Constans firent partir le mouchard auquel Carnot doit son cordon.

On sait que Mlle Bromberg avait simplement chez elle la malle avec les bombes (non chargées) sans en connaître le contenu. Elle est une étudiante chez laquelle on avait mis la malle en sûreté. Mais dans cette malle, on avait trouvé un *Petit Journal* du 23 mai, sur lequel les maniaques basaient leur accusation. Elle avait, disaient-ils, dû ouvrir la malle puisque le journal était du 23 mai. Enfin, le commissaire de police vient déclarer que c'est bien lui qui avait mis le journal pour empêcher les bombes de heurter les unes contre les autres pendant le transport. Sans cela, Bromberg était condamnée comme les autres.

Stépanoff et Reinstein veulent prononcer des discours pour expliquer comment, en Russie, on est

amené à lutter à mort contre le gouvernement. Mais les lèche bottes du tsar les empêchent de parler. C'est à peine si Stepanoff et Reinstein peuvent dire quelques mots, résumés par les laquais russes, de la presse parisienne en ces mots : — « Reinstein fait une déclaration analogue ! »

Après deux jours de tribunal, tous les six sont condamnés chacun à trois ans de prison et à 200 fr. d'amende.

Le cordon de Carnot est bien gagné.

Quant au fiasco de l'affaire — Ladyzine-Tinckelstein — les juges sont d'autant plus heureux de faire parade d'une condamnation à cinq ans qu'ils savent que le compère de Constans et de Carnot est en sûreté.

---

Les journaux bourgeois qui ne sont pas directement à la solde du gouvernement russe sont obligés d'avouer que la condamnation des russes, n'est ni légale, ni juste, rien que politique.

***

Un député, journaliste et juif, vient de pondre une brochure intitulée : *La Guerre nécessaire*. Il pousse un cri d'alarme pour avertir la bourgeoisie du danger qui la menace.

*Une guerre seule peut arrêter la réalisation des aspirations du socialisme* en réunissant les esprits français sur le patriotisme, autrement dit le patriotisme est la dernière planche de salut de la bourgeoisie. Qu'importe les horreurs de la guerre, pourvu que le peuple ne pense pas.

A rapprocher de l'opinion émise par de Moltke dans son discours au Reichstag. Ce ne sont ni les princes, ni les gouvernements qui menacent la paix. Les éléments perturbateurs se trouvent dans le peuple. Ce sont les classes maltraitées par le sort qui essayent d'obtenir par la force l'amélioration de leur condition, « d'où la nécessité de l'armée pour tenir les travailleurs dans l'ordre. » Le patriotisme n'est donc qu'une guitare dont on joue pour tenir le peuple dans l'obéissance.

Touchants aveux, qui ne sauveront ni le gouvernement français, ni le gouvernement allemand.

***

Reims. — Il se passe en ce moment à Reims un fait qui prouve que les intelligences commencent à se développer.

En ce moment cinq à six usines sont en grève par suite de diminutions de salaire ; la chose étant toute ordinaire, je ne vous l'aurait seulement pas signalée si un fait d'une autre nature ne s'était pas produit en même temps.

En effet, le parti ouvrier est allé faire une demande au sous-préfet, pour qu'il convoque les patrons en conciliation avec les ouvriers, et en même temps pour demander une entente amicale ayant pour but de réduire la journée de travail à dix heures ; le sous-préfet envoya donc des lettres de convocations à chaque patron, les invitant à la dite réunion, et en même temps il pria les ouvriers de choisir parmi eux un délégué pour cette réunion contradictoire.

Presque partout on proposait aux anarchistes de se rendre eux mêmes à la dite réunion ; ce à quoi ils s'empressèrent de refuser en disant aux ouvriers : « Vous voulez faire dix heures, il n'y a rien de plus simple, c'est de sortir de l'atelier quand vous les aurez faites », cette idée prit immédiatement dans trois usines, et hier, lundi 7 juillet, ils dégrènèrent leurs métiers à 5 heures et dirent au patron qu'ils ne voulaient plus faire que 10 heures.

— Vous voulez nous ruiner, dirent les patrons ; les ouvriers répondirent d'un ton railleur : Nous ne pouvons plus payer personne, vous ferez comme nous ; et comme le même fait s'est reproduit ce jour, au grand ébahissement des patrons, je vous le signale immédiatement, c'est le commencement du réveil des masses.

***

Saint-Ouen. — La réunion organisée par le groupe *l'Avenir Social* a eu lieu à la maison Blaison la semaine passée. Plus de 700 personnes avaient répondu à notre appel. — Les conseillers municipaux, socialistes-révolutionnaires avaient été invité par voie d'affiche, mais pas un n'a répondu à cet appel.

Différents compagnons ont pris la parole et développé les idées aux acclamations de l'auditoire.

A la sortie les argousins ont attaqué les camarades de Saint-Denis qui étaient venus nous prêter leur concours, mais les argousins en ont été pour les coups qu'ils ont reçus.

## Roumanie

On signale de nouveau des révoltes de paysans. Dans la commune de Strihaia, district de Mehedintzi, plus de 400 paysans mécontents de la *commission intérimaire*, ont dévalisé la mairie et ont gravement blessé le président de cette commission, ainsi que d'autres gouvernants, le sous-préfet a réussi à se sauver de la fureur des révoltés.

## Angleterre

*La Révolte à Leeds*

Dimanche passé, une grève éclatait dans les usines à gaz de cette ville. Les patrons ne trouvèrent mieux que de renvoyer tous leurs travailleurs, espérant les remplacer immédiatement par des *blacklegs* (nom donné en Angleterre aux faux-frères qui se laissent enrôler pendant une grève).

Lundi matin, la Compagnie fit venir tout un train. Jusqu'à deux cent cinquante de ces remplaçants. On espérait les faire entrer dans les usines, sans bruit, à la pointe du jour ; et à cinq heures du matin les 250 remplaçants, escortés par 150 policiers, se mirent en marche.

Mais les piquets des grévistes fonctionnaient bien. Les grévistes furent avertis aussitôt, ainsi que les travailleurs de toutes professions qui sympathisaient à leur grève. Aussi, en arrivant, les défenseurs du capital trouvèrent une foule compacte de travailleurs défendant les approches de l'usine.

La lutte fut féroce. Armés de triques et de bâtons, les travailleurs assommaient les policiers. Le chef de la police ainsi que nombre de policiers et de grévistes furent gravement blessés. La police, renforcée de cavalerie, réussit cependant à faire entrer quelques remplaçants. Mais, dans l'après midi, ils quittaient déjà le travail, sous les menaces des grévistes.

La police n'osa pas ramener d'autres remplaçants jusqu'au lendemain soir. On fit venir entre temps des carabiniers à cheval de York, cent policiers des villes voisines, et deux détachements d'infanterie, — un total de plus de 500 hommes, portant la carabine à magasin bien chargée. Tout cela, pour escorter une cinquantaine de remplaçants que l'on avait réussi à trouver.

Le peuple, dans la rue, huait le cortège. Mais, lorsqu'il arriva près de l'usine, il fut reçu littéralement par une grêle de briques, de bouteilles, de grosses pierres, de ferrailles, etc. Mais laissons la parole aux rapports officiels :

« Une lutte corps à corps s'engagea sur le champ, les travailleurs se précipitant en masse sur le cortège militaire. Les briques volaient dans toutes les directions, les bâtons et les pieux travaillaient librement et en un moment la rue fut jonchée d'hommes et de cavaliers luttant à bras le corps dans une terrible confusion. Des coups terribles furent distribués de part et d'autre ; il y eut des blessures affreuses : un magistrat eut le crâne brisé d'une grosse pierre lancée dans son équipage.

« Les carabiniers, se ralliant avec peine, réussirent cependant à charger le peuple, pendant que la police travaillait avec les bâtons (plombés). Le sang ruisselait sur tous les visages ; l'on réussit cependant encore à faire entrer quelques remplaçants. Néanmoins, Leeds restait plongé dans l'obscurité. »

Le lendemain, 2 juillet, les remplaçants que l'on avait fait entrer à l'usine se sauvèrent presque tous en escaladant les murs. L'Union des gaziers leur fit une superbe réception et les fit parader dans les rues, jusqu'à la gare, où on leur paya leur retour. Sur 550 remplaçants, moins de 100 restaient dans les usines, enfermés sous triples verroux, et la ville restait plongée dans l'obscurité.

Alors des « masses énormes et très turbulentes » disent les journaux bourgeois, se mirent à parcourir les rues, brisant toutes les fenêtres des maisons riches. Les usines n'ont pas été prises d'assaut et démolies, seulement parce qu'elles furent protégées toute la nuit par la troupe, prête à faire feu.

La police, armée de coutelas, parcourait les rues, mais chaque petit détachement était attaqué. Toute la nuit ce furent des rixes dans la ville ; des coups de revolver partaient dans l'obscurité. La terreur règnait chez les bourgeois.

L'attitude des foules aux alentours des usines était si menaçante que l'on fit les sommations d'usage et donna lecture de la loi martiale. Alors la foule se porta ailleurs, brisant les vitres au passage.

Le bon matin on vint enfin déclarer aux grévistes que la Compagnie et la municipalité cédaient sur tous les points. La foule se dispersa jusqu'à une nouvelle occasion.

La grève a coûté 20,000 livres, soit 500,000 francs aux Compagnies et à la municipalité. Les quelques remplaçants restés dans l'intérieur des usines, ne voulaient pas rentrer tant qu'ils ne seraient pas renvoyés, et la Compagnie dut payer tous les frais.

---

Ce qui nous intéresse surtout dans cette grève, c'est la part active prise par les travailleurs de Leeds en général, et leur force d'attaque contre tous les bourgeois, sans distinction.

L'obscurité, seule, a suffi pour faire d'une grève partielle une espèce de révolte générale.

## BIBLIOGRAPHIE

*Bas les Cœurs*, de G. Darien, Savine, éditeur, 12, rue des Pyramides. — Décidément la littérature anarchiste — car l'Anarchie peut réclamer certains livres comme étant à elle quoiqu'ils ne soient pas sortis directement de son mouvement, — la littérature anarchiste, disons-nous, s'étend et progresse tous les jours. Les journaux bourgeois ont bien soin de faire le silence sur les livres qui viennent faire le jour sur les turpitudes de leur monde, dévoiler l'infamie de l'une de leurs institutions ; peine inutile ; ces livres ayant une réelle valeur par eux-mêmes, les vérités qu'ils exposent se faisant déjà jour par leur évidence, il arrive que l'on ne peut tenir la lumière sous le boisseau et bon gré, mal gré, les thuriféraires de la presse bourgeoise sont forcés de rompre le silence et d'avouer de temps à autre l'un de ces livres qu'ils font semblant de dédaigner. Et ceux-ci, l'un poussant l'autre, finissent par arriver sous les yeux du public.

*Bas les Cœurs* est supérieur à *Biribi*, c'est la lecture de celui-ci qui nous a entraînés à la lecture de celui-là, et nous n'avons pas regretté notre temps ; heureux de trouver dans ce livre la confirmation de l'idée que nous nous étions faite du caractère de ces bourgeois qui nous exploitent et nous gouvernent.

*Bas les Cœurs* est une épisode de la guerre de 70-71, ça se passe à Versailles, dans un milieu de bourgeois plus belliqueux les uns que les autres. Ils acclament d'enthousiasme la déclaration de guerre : Vive la guerre ! à Berlin ! à Berlin ! crient ces idiots, qui s'imaginent les Français supérieurs à tout le reste de l'humanité.

La fille bourgeoise, poupée sans cœur, sans cervelau, remplie de vanité, n'ayant que le désir de briller, y est portraicturée de main de maître, sous les traits de la fille Barbier. De même son père et sa mère y représentent bien la petitesse d'esprit, la mesquinerie et la nullité de toute la classe bourgeoise, n'ayant plus qu'un idéal : jouir sans souci, et prêts à se rouler aux pieds de celui qui pourra lui assurer la sécurité dans la digestion.

Une fois Versailles aux mains de l'armée allemande, tous ces bourgeois qui criaient à Berlin ! font aux petits soins pour les garnisaires que leur impose le vainqueur. Et lorsque passe une colonne de prisonniers français devant la porte de l'établissement d'un de ces ardents patriotes, c'est un des chefs de l'escorte, un Allemand, qui se voit forcé de l'inviter à un peu d'humanité et de donner à boire aux malheureux qu'il accompagne. C'est de l'eau qui leur apporte le « patriote bourgeois », réservant son vin pour le vendre aux vainqueurs !

Les Barbier, eux, ont une vieille bonne, qui depuis vingt ans les sert avec une fidélité de caniche, elle a élevé leur marmaille. Dans un moment de désespoir, exaltée par leur patriotisme gueulard des débuts de la guerre, apprenant que son frère a été tué dans une rencontre avec les Allemands, elle a juré de tuer un de ceux-ci s'il lui en tombe sous la main. Aussitôt que les Barbier savent qu'ils auront à loger des vainqueurs, tremblant dans leur peau que la vieille bonne mette ses menaces à exécution, ils n'ont plus qu'un objectif : se débarrasser de la vieille, qui pourrait les compromettre par un nouvel accès de la fureur qu'ils avaient tant applaudie, alors qu'il n'y avait rien à craindre. C'est au milieu de la nuit, sous une pluie battante, qu'ils l'expédient dehors, la laissant se débarbouiller comme elle l'entendra. C'est de cet épisode que, paraît-il, l'auteur avait tiré l'acte qu'il a fait jouer, en collaboration avec Descaves, au Théâtre-Libre, et qui a eu le don de faire gueuler la presse bourgeoise. C'est que les bourgeois veulent bien être couards, lâches et ignobles, mais ils n'aiment pas qu'on le leur montrent.

Enfin, le père Barbier devient le fournisseur de l'armée allemande, pour le bois nécessaire à l'établissement des batteries destinées à écraser Paris, pendant que son beau-père, pour être maire de sa lo-

calité, fait arrêter par les Allemands, le maire actuel, et fusiller un officier de franc-tireur.

Le livre se termine par l'écrasement de la Commune, aux applaudissements de ces mêmes bourgeois, qui acclament en Thiers, l'incarnation de leur bêtise, de leur couardise et de leur férocité, et sur ces mots du père Merlin, un des rares personnages sympathiques du livre, jadis tenu à l'écart par les bourgeois, parce qu'il était soupçonné de républicanisme : « M. Barbier vous êtes un vrai bourgeois. »

Et le lecteur d'ajouter : Si ce sont là les bourgeois, c'est du propre. Nos félicitations à M. Darien, en qui, la lecture de ses deux livres, nous permet de reconnaître un des nôtres.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

A l'occasion du 14 Juillet, le *Père Peinard* publie une affiche du *Père Peinard au populo*.

Les groupes qui voudraient en afficher peuvent s'en procurer au prix de 8 francs le cent; les dix 1 franc, timbres compris.

Adresse : 120, rue Lafayette, à Paris.

***

Les camarades qui étaient en relation avec le compagnon Audin, sont prévenus que son adresse est chez Jourdan, 8 bis, rue Servan, à Grenoble.

***

Le compagnon Leboucher, ne pouvant pour le moment donner son adresse, prie les compagnons qui ont affaire à lui de lui écrire, désormais, à l'adresse du compagnon Cabot, 33, rue des Trois-Bornes, à Paris.

***

Vienne. — Les camarades qui nous envoient des fonds, doivent comprendre que nous ne puissions insérer toutes les listes détaillées; nous nous contentons d'en donner le total.

Les groupes de Vienne au nom de leurs amis en prison et au leur, remercient les nombreux camarade qui ont répondu à leur appel de solidarité.

Anna Leprou, Le Mans 0,30. — Ricard à Saint-Etienne 10 fr. — Masson à Saint-Etienne 50 fr. — Clarens (Suisse) 5 fr. — *Action sociale* à Lyon 48,70. — *Père Peinard* 40 fr. — Groupe d'Izieux 30 fr. — *Egalitaires* de Reims 10 fr. — A Vienne : Reliquat de la conférence de Louise Michel 72 fr. — Vente de *Révolte* et brochures 21,30. — Liste de la Fédération centrale 2,75. — Collecte à l'enterrement de la compagne de Cellard 33,90. — Fédération 35 fr. — Tombola, collectes, souscriptions et reliquats divers 235,15. — Total 594, 10. — Liste précédente 225 fr. — En tout : 819,10.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 2351 fr. 65.

Jouanet 0,35. — Gervais François 0,25. — Rouen, par A. D. 0,30. — Spartacus 1,35. — C. R. à Calais 0,50. — Marseille, Th. J. 2 fr. — P. à Mantes 0,25. — Ganges par J. L. 1,95. — Nimportequi 0,50. — Toulon, pour supprimer les fouetteurs 10 fr. — P. à Plessier 1 fr. — Legs d'un anarchiste mourant 50 fr. — R. à Nancy 2 fr. — Pour le tirage de la « Morale anarchiste » en brochures 200 fr. — B. à Roubaix 0,50. — B. à Northampton 3 fr. — G. à La Palisse 1 fr. — O. à Barcelone 0,25. — Excédent d'écot au café Saint-Paul 0,55. — Excédent de la verte rue Mouffetard 0,50, — idem 0,55. — T. à Creston 2 fr. — Gand, par le compagnon Verpoest 18 fr. — Les Eclaireurs de Vanves 0,90. — Gouraya 1,35. — Félix 2 fr. — Tortelier 1 fr. — Laluque 5 fr.

Total à ce jour : 2,661 fr. 70.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 652 fr. 35.

Auguste et Marianne 1 fr. — Un Segréen 2,10. — A. C. à Saint-Marcellin 2 fr. — Les Haricots révoltés 6 fr. — B. à Rouen 1 fr. — V. à Arras 0,95. — Chaumont, collecte entre compagnons 7 fr. — L. à Bordeaux 1,25. — Collecte faite le 21 juin à la réunion des « Trimardeurs » 0,90. — G. à La Palisse 0,25. — Deux peinards de Flixecourt 1 fr. — Groupe d'Etudes sociales de Choisy-le Roi, collecte du 28 juin 3,20. — Auguste et Marianne 0,50. — G. à Langon 0,25.

Total à ce jour : 679 fr. 25.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 637 fr. 50.

Marseille, Th. J. 2 fr. — Ferdinand Breton 0,25. — Leroy 0,25. — L. à Bordeaux 1,25. — « Révoltés de Vanves 8,50 — G. à La Palisse 1 fr.

Total à ce jour : 650 fr. 75.

## PETITE CORRESPONDANCE

A. à Saint-Nazaire. — Continuez, ça va bien comme ça.

G. à La Palisse. — L'abonnement sera servi.

P. à La Crèche. — L'Internationale est officiellement dissoute depuis le Congrès de la Haye en 76.

R. à Argenton-Château. — Un camarade de Thonars demande à entrer en relation avec vous ?

N. F. à Flixecourt. — « Fais ce que Veux » totalement épuisé. Envoyons autre chose en place.

C. à Saint-Pierre. — Envoyons « Entre Paysans », plus de « Travailleurs des Villes ». Ça va bien.

M. C. à Montreuil. — Tout reçu. — Nous n'avons aucune relation avec ces gens-là.

L. à Bordeaux. — G. à Grenoble. — L. D. à Ponderano. — M. L. à Fancy. — B. à Argenteuil. — B. R. à Pierrefeu. — B. à La Machine. — D. à Lyon. — A. P. à Thours. — H. à Troyes. — F. W. à Fressenneville. — D. à Flixecourt. — G. à Langon. — B. à Saint-Denis. — H. à Karlhaus. — D. à Morlanwelz. — T. à Creston. — B. à Toulon. — M. H. à Fourchambault. — R. à Marseille. — C. à Lavelanet. — M. à Nîmes. — C. à Nantes. — N. à Tarascon. — F. à Reims. — B. à Limoges. — Reçu timbres et mandats.

Albrand à Toulon. — Nous n'avons guère de place pour insérer les déclarations personnelles des nouveaux champions de l'idée anarchiste. Nous recevrons vos communications avec plaisir lorsqu'il s'agira de faits sociaux

M. à Angers. — La lettre ne contenait ni timbres ni mandat?

Brunel. — J'aurais besoin de quelques chansons et de votre adresse ?

Le compagnon Dupré, mouleur, est prié de donner son adresse à Gail à Nantes.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir.

*Les Révoltés du XI^e^ et XX^e^*, groupe de propagande anarchiste, réunion du groupe le samedi 5 juillet, à 9 heures, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Tous les compagnons sont invités. Urgence.

Groupe communiste-anarchiste de la Courtille, tous les mercredis à 8 h. 1/2, café des Omnibus, 27, rue de Belleville.

Groupe la *Liberté*, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron, salle des Tableaux.

Groupe du XIII^e^, réunion tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

*La Revanche des mineurs*, Samedi 12 juillet, à 9 heures du soir, chez Léger, 108, rue du Temple. Grande soirée familiale, suivie de bal de nuit et tombola.

Entrée : les hommes, 30 centimes, les femmes 20 centimes, donnant droit à un billet de tombola.

Vanves. — *Les éclaireurs de Vanves*. Soirée familiale le dimanche 13 juillet à 8 heures et demie du soir, salle de l'homme de fer, Grande rue, à Issy.

Les amis du XV^e^ sont invités.

Saint-Ouen. — L'*Avenir Social*, réunion tous les samedis à 8 h. 1/2, salle Labry, avenue des Batignolles, 75.

Lyon. — Dimanche 13 juillet, les anarchistes sont invités à une promenade familiale. Le point de départ sera place de la Charité, côté Rhône, à 1 h. 1/2 du soir, pour se rendre à la saulée d'Oullins, divertissements, chants et poésies.

Réunion tous les dimanches, à 6 heures du soir, 82, rue du Faubourg du Cours, au lieu dit le Cent de Piquet. En avant ! l'heure est critique, il faut du nerf pour la conquête de la liberté.

Mustapha (Algérie). — Réunion tous les vendredi, à 8 h. 1/2 du soir, au local du groupe, café Glacier, station des Tramways, Agha-Inférieur.

Bibliothèque. — Journaux, Revues scientifiques et socialistes à la disposition des membres et de leurs invités, tous les jours. Causeries contradictoires sur les questions sociales.

Le groupe achèterait toutes les brochures et ouvrages révolutionnaires. Envoyer contre remboursement au citoyen Moulines, 42, rue Constantine, à Mustapha. Adresser tout ce qui concerne le groupe à la même adresse.

Gand. — Tous les dimanches, à dix heures du matin, réunion des anarchistes au *Tailleur de pierre*, rue du Bœuf, chez A. Toch.

Alger. — Réunion du Groupe tous les Mercredis soir, à 8 1/2 heures, rue Constantine, café du Palmier.

Le Chambon. — — Le groupe se réunira, dès à présent, le premier dimanche de chaque mois au café Bayon, place Grenette, à 2 heures de l'après-midi. Les compagnons sont priés d'être exacts.

## JOURNAUX ANARCHISTES
### EN COURS DE PUBLICATION

**De langue française :**

*Le Père Peinard*, 120, rue Lafayette, à Paris.
*Tocsin*, 4, rue de la Casbah, Alger.
*Réveil des masses*, 27, South 5th avenue, New York.

**De langue norvégienne :**

*Feidraheimen*, à Tynset.

**De langue allemande :**

*Freiheit*, 107, William Street, à New-York (Etats-Unis).
*Die Autonomie*, 96, Wardour Street, Soho square, à London W. (Angleterre).
*Der Anarchist*, 719, S. 2th, street Saint-Louis (Mo) (Etats-Unis).

**De langue hébraïque :**

*The Worker's friend*, 40, Berner Street Commercial road, à London E. (Angleterre).

**De langue anglaise :**

*Freedom*, Labour Press Limited, 57, Chancy Lane, London W. C.
*The Anarchist labour leaf*, H, Mackenzie, 12, Basing Place, Kingsland road, London N. E.
*The Australian Radical* au local de *The Australian socialist league*, 533, Georges street, Sidney N. S. W. (Australie).

**De langue portugaise :**

*A Revolta*, Troades dos Guindais, 32, à Porto.
*Revolução Social*, rua de S. Sebastiao, 16, Andar, à Porto (Portugal).

**De langue hollandaise :**

*Anarchist*, hoelkade 165[47] S'gravenhage, à La Haye (Hollande).

**De langue espagnole :**

*El Productor*, 2, San Olegario I^o^, à Barcelone (Espagne.
*La Revoluçao Social*, Magallanes 53, Barcelone. *La Alarma* à Séville, *El Socialismo* à Cadix, *La Voluntad del Trabajo* à Valence, *Los Desheredados* à Sabadel, *El Proletario* à San-Feliu de Guixols.

**De langue tchèque :**

*Volné Lisky*, 245, E. 87 th street New-York.

Prière aux camarades de nous signaler les lacunes que nous pourrions avoir faites. — Bien entendu au point exclusivement anarchiste.

## La RÉVOLTE est en vente :

**A Cannes,**

Marcelin, 30, rue Grande.

**Marseille**

Marius Gauchon, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar, dans tous les kiosques et chez tous les marchands de journaux.

**A Nancy**

Struby, libraire, 92, rue Saint-Nicolas.
Kiosque de la rue Saint-Jean, en face le temple protestant.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 44 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 19 AU 25 JUILLET 1890

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA MORALE ANARCHISTE

### VII

Jusqu'à présent nous avons toujours parlé des actions conscientes, réfléchies, de l'homme, (de celles que nous faisons en nous en rendant compte). Mais à côté de la vie consciente, nous avons la vie inconsciente, infiniment plus vaste et trop ignorée autrefois. Cependant, il suffit d'observer la manière dont nous nous habillons le matin et déshabillons le soir, en nous efforçant de boutonner un bouton que nous savons avoir perdu la veille, ou portant la main pour saisir un bougeoir que nous-même nous avons déplacé, pour avoir une idée de cette vie inconsciente et concevoir la part immense qu'elle joue dans notre existence.

Les trois-quarts de nos rapports avec les autres sont faits de cette vie inconsciente. Notre manière de parler, de sourire ou de froncer les sourcils, de nous emporter dans la discussion ou de rester calme et ainsi de suite, — tout cela nous le faisons sans nous en rendre compte, par simple habitude, soit héritée de nos ancêtres humains ou pré-humains (voyez seulement la ressemblance de l'expression de l'homme et de l'animal quand l'un et l'autre s'fâchent), ou bien acquise, consciemment ou inconsciemment.

Notre manière d'agir envers les autres passe ainsi à l'état d'habitude. Et l'homme qui aura acquis le plus d'*habitudes morales*, sera certainement supérieur à ce bon chrétien qui prétend être toujours poussé par le diable à faire le mal et qui ne peut s'en empêcher qu'en évoquant les souffrances de l'enfer ou les joies du Paradis.

Traiter les autres comme il aimerait à être traité lui-même, passe chez l'homme et chez tous les animaux sociables à l'état de simple *habitude* ; si bien que généralement l'homme ne se demande même pas comment il doit agir dans telle circonstance. Il agit bien ou mal, sans réfléchir. Et ce n'est que dans des circonstances exceptionnelles, en présence d'un cas complexe ou d'une passion ardente, qu'il hésite et que les diverses parties de son cerveau (qui est un organe très complexe, dont les parties diverses fonctionnent avec une certaine indépendance) entrent en lutte. Alors, il se substitue en imagination à la personne qui est en face de lui, il se demande s'il lui plairait d'être traité de telle sorte, et sa décision sera d'autant plus morale qu'il se sera mieux identifié à la personne qu'il allait traiter d'une manière que plus tard il aurait trouvé injuste. Ou bien, un ami interviendra et lui dira : « Imagine-toi être à sa place ; est-ce que tu aurais aimé être traité par lui, comme tu viens de le traiter ? » Et cela suffit.

Ainsi l'appel au principe d'égalité ne se fait qu'en un moment d'hésitation, tandis que dans 99 cas sur 100 nous agissons moralement par simple habitude.

---

Quand nous envisageons le monde animal et que nous étudions la lutte pour l'existence soutenue par chaque être vivant contre les circonstances adverses et contre ses ennemis, nous pouvons constater que plus ce principe de solidarité égalitaire est développé dans une société animale et passé à l'état d'habitude, — plus elle a de chances de survivre et de sortir triomphante de la lutte contre les intempéries de la nature et ses ennemis. Plus chaque membre de la société sent sa solidarité avec chaque autre membre de la société — plus se développent, en eux tous, ces deux qualités qui sont les deux facteurs principaux de la victoire et de tout progrès — le courage d'une part, et d'autre part la libre initiative de l'individu. Et plus, au contraire, telle société animale, ou tel petit groupe d'animaux, perd ce sentiment de solidarité, ce qui arrive à la suite d'une misère exceptionnelle, ou bien à la suite d'une abondance exceptionnelle de nourriture), plus les deux autres facteurs du progrès — le courage et l'initiative individuelle — disparaissent, et la société tombe en décadence pour enfin succomber devant ses ennemis. Sans confiance mutuelle, point de lutte possible ; point de courage, point d'initiative, point de solidarité — et point de victoire ! C'est la défaite assurée.

Nous reviendrons un jour sur ce sujet et nous pourrons démontrer avec luxe de preuves, comment dans le monde animal et humain, la loi de l'appui mutuel acquiert une importance tout aussi grande que celle de la lutte pour l'existence, et comment l'appui mutuel, ainsi que le courage et l'initiative individuelle qui en découlent, assurent la victoire à l'espèce qui sait mieux les pratiquer. Pour le moment, il nous suffira de constater ce fait. Le lecteur comprendra lui-même toute son importance pour la question qui nous occupe.

---

On aura certainement remarqué que dans tout ce que nous avons dit jusqu'à présent nous n'avons rien cherché à *imposer*. Nous avons simplement *exposé* comment les choses se passent dans le monde animal et parmi les hommes.

L'Eglise menaçait autrefois de l'enfer pour moraliser les hommes, et on sait comment elle y a réussi : elle les démoralisait. Le juge menaçait du carcan, du fouet, du gibet, toujours au nom de ces mêmes principes de sociabilité qu'il avait escamotés à la société. Et les autoritaires de toute nuance crient encore au péril social à l'idée que le juge peut disparaître de la terre en même temps que le prêtre.

Eh bien, nous ne craignons pas de renoncer au juge ni à la condamnation. Nous renonçons même, avec Guyau, à toute espèce de sanction, à toute espèce d'obligation de la morale. Nous ne craignons pas de dire : « Fais comme tu veux, fais ce que tu veux », — parce que nous sommes persuadés que l'immense masse des hommes, à mesure qu'ils seront de plus en plus éclairés et se débarrasseront des entraves actuelles, fera et agira toujours dans une certaine direction utile à la société, tout comme nous sommes persuadés d'avance que l'enfant marchera un jour sur ses deux pieds et non sur ses quatre pattes, simplement parce qu'il est né de parents appartenant à l'espèce Homme.

Tout ce que nous pouvons faire, c'est de donner un *conseil* ; et encore, tout en le donnant, nous ajoutons : — « Ce conseil n'aura de valeur que si toi-même tu reconnais par expérience et par observation qu'il est bon à suivre ».

Quand nous voyons un jeune homme courber le dos et se resserrer ainsi la poitrine et les poumons, nous lui conseillons de se redresser et de tenir la tête haute et la poitrine grandement ouverte. Nous lui conseillons d'avaler l'air à pleins poumons, de les élargir, parce que en cela il trouvera la meilleure garantie contre la phthisie. En outre, nous lui enseignons la physiologie, afin qu'il connaisse les fonctions des poumons et choisisse lui-même la posture qui est la meilleure.

C'est aussi tout ce que nous pouvons faire en fait de morale. Nous n'avons que le droit de donner un conseil, auquel nous devons encore ajouter : « Suis-le, *si* tu le trouves bon ».

---

Mais si nous laissons à chacun le droit d'agir comme bon lui semble ; si nous nions absolument à la société le droit de punir qui que se soit et de quelque façon que ce soit, pour quelqu'acte anti-sociale qu'il ait fait, — nous ne renonçons pas à notre capacité d'aimer ce qui nous semble bon et de haïr, ce qui nous semble mauvais. Aimer — et haïr ; car il n'y a que ceux qui savent haïr qui sachent aimer. Nous nous réservons cela, et cela seul suffit à chaque société animale pour maintenir et développer les sentiments moraux.

Et nous ne demandons qu'une chose, c'est à éliminer tout ce qui dans la société actuelle empêche le libre développement de ces deux sentiments, tout ce qui fausse notre jugement : l'Etat, l'Eglise, l'Exploitation ; le juge, le prêtre, le gouvernement, l'exploiteur.

Aujourd'hui, quand nous voyons un Jacques l'Eventreur égorger à la file dix femmes des plus pauvres, des plus misérables — et moralement supérieures aux trois-quarts des riches bourgeoises — notre premier sentiment est celui de haine. Si nous le rencontrions le jour où il a égorgé cette femme qui voulait se faire payer par lui les six sous de son taudis, nous lui aurions logé une balle sous le crâne, sans réfléchir que la balle eût été mieux à sa place dans le crâne du propriétaire du taudis.

Mais quand nous nous ressouvenons de toutes les infamies qui l'ont amené, lui, à ces meurtres ; quand nous pensons à ces ténèbres dans lesquelles il rôde, hanté par des images puisées dans des livres immondes ou par des pensées soufflées par des livres stupides, — notre sentiment se dédouble. Et le jour, où nous saurons Jacques entre les mains d'un juge qui, lui, a froidement massacré cent fois plus

de vies humaines, d'hommes, de femmes et d'enfants, que tous les Jacques ; quand nous le saurons entre les mains de ces maniaques à froid, ou de ces gens qui envoient un Borras au bagne pour montrer qu'ils montent la garde autour des bourgeois — alors toute notre haine contre Jacques l'Eventreur disparaît. Elle se porte ailleurs. Elle se trasnsforme en haine contre la société lâche et hypocrite, contre ses représentants reconnus. Toutes les infamies d'un éventreur disparaissent devant cette série séculaire d'infamies commises au nom de la Loi, par la Loi. C'est elle que nous haïssons.

---

Aujourd'hui, notre sentiment se dédouble continuellement. Nous sentons que nous tous, nous sommes plus ou moins les suppôts de cette société, volontairement ou involontairement. Nous n'osons plus haïr. Osons-nous seulement aimer ? Dans une société basée sur l'exploitation et la servitude, la nature humaine se dégrade.

Mais, à mesure que la servitude disparaîtra, nous nous sentirons rentrer entièrement dans nos droits. Nous nous sentirons la force de haïr et d'aimer, même dans des cas aussi compliqués que celui que nous venons de citer.

---

Quant à notre vie de tous les jours, nous donnons déjà libre cours à nos sentiments de sympathie ou d'antipathie ; nous le faisons déjà à chaque instant. Tous nous aimons la force — la force morale surtout — et tous nous méprisons la faiblesse morale, la lâcheté. A chaque instant nos paroles, nos regards, nos sourires, expriment notre joie à la vue des actes utiles à la race humaine, de ceux que nous considérons comme bons. A chaque instant nous manifestons par nos regards et nos paroles la répugnance que nous inspirent la lâcheté, la tromperie, l'intrigue, le manque de courage moral. Nous trahissons notre répugnance, alors même que, sous l'influence d'une éducation de « savoir vivre », c'est-à-dire, d'hypocrisie, nous cherchons encore à cacher notre répugnance sous des dehors menteurs.

---

Eh bien, cela seul suffit déjà pour maintenir à un certain niveau la conception du bien et du mal et se l'imprégner mutuellement ; cela suffira d'autant mieux quand il n'y aura plus ni juge ni prêtre dans la société, — d'autant mieux quand les principes moraux perdront tout caractère d'obligation et seront considérés comme de simples rapports d'égalité entre des égaux.

Et cependant, à mesure que ces rapports s'établissent, une conception morale encore plus élevée surgit dans la société et c'est cette conception que nous allons analyser dans un prochain et dernier article.

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Après le compagnon Molinari, c'est le compagnon Cova que vient d'expulser le gouvernement. — La France est la terre de la liberté.

***

La fête du 14 Juillet de cette année n'a pas été différente de celles des années précédentes ; un peu moins d'enthousiasme, mêmes drapeaux, mêmes lampions. Dire que l'on ne danse pas de bon cœur dans les rues serait faux, mais les joyeux, ceux qui donnent de l'animation à la fête sont justement ceux dont le pain du lendemain n'est pas assuré. Les bourgeois, les commerçants ne voient, eux, là-dedans, qu'un *coup de commerce*. Pour contribuer à l'installation d'une estrade de musiciens, le mastroquet supputera le gain. « Vaut pas la peine de se déranger si on ne gagne pas plus que l'an dernier ! A peine une pièce de dix francs ! »

Les lampions officiels sont joliment arrangés en guirlandes, les feux d'artifice font plaisir à voir, mais beaucoup de spectateurs commencent à se rendre compte de ce que cela leur coûte.

La seule personne qui ait jeté un peu d'imprévu dans la journée, c'est le pauvre diable d'inventeur qui a tiré à blanc sur Carnot. A blanc, est-ce bien sûr ? En tout cas, à la place de Carnot, je me méfierais. Jouer le rôle de plastron n'est pas précisément la principale fonction du chef de l'Etat. Du ment la constitution est muette à cet égard. Les moins, la constitution est muette à cet égard. Les désespérés réparent l'oubli.

***

Dernièrement, l'*Eclair* posait la question : *Deviendrons-nous Bouddhistes ?*

Certainement nous arriverons un jour au nirvanâ prédit par Bouddha : la tranquillité dans l'abondance de toutes choses ; mais ce jour-là n'arrivera que quand l'humanité aura compris et suivra les principes anarchistes.

Si M. Léon de Rosny et les autres admirateurs du bouddhisme approfondissaient la philosophie et les idées anarchistes, ils verraient que ces idées, tout en tendant vers le même but que les principes bouddhistes leur sont de beaucoup supérieures, étant basées sur des déductions tirées de tous les systèmes qui ont régi le monde depuis Bouddha.

Mettant à profit les découvertes des sciences modernes (de la science sociale surtout) ces principes nous font entrevoir la possibilité de l'avenir entrevu par Bouddha et donnent la marche à suivre pour y arriver : Combattre l'autorité.

L'autorité, quelle qu'elle soit, empêchera toujours l'évolution constante de l'humanité vers le nirvanâ de Bouddha, l'idéal anarchiste résumée en ces mots : l'humanité heureuse.

***

Ganges. — La citoyenne Elise, de Narbonne, est venue ici et a fait plusieurs conférences. Elle a traité du groupement libertaire, du rôle de la femme, des moyens de propagande. Les camarades de Sainte-Haugille du Putois et du Poujet s'étaient joints à nous pour entendre la chaleureuse parole de notre amie. Elle a donné les meilleurs conseils sur la manière de faire la propagande individuelle, se faire estimer de ses adversaires par son désintéressement avant de les convaincre par sa lucidité. Elise est repartie pour Montpellier. Nous espérons qu'elle reviendra par ici et qu'elle pourra se consacrer au rôle de conférencière militante pour lequel elle semble si bien douée.

***

Vienne. — Raconter en détail toutes les infamies commises depuis le 1er mai, nous serait presque impossible, un numéro de la *Révolte* n'y suffirait pas ; nous nous contenterons de faire le bilan actuel.

Sur une soixantaine d'arrestations opérées à la suite de la journée du 1er mai, une trentaine de camarades ont été condamnés en correctionnelle à des peines variant de 6 jours à un mois de prison, pour délits de la rue.

Une trentaine d'autres furent relâchés, arrêtés à nouveau, puis enfin le parquet de Vienne, après les infamies commises envers notre amie Louise Michel, relâcha de jour en jour quelques compagnons, n'en conservant que sept, parmi lesquels Tennevin.

Quelques-uns sont très malades, entre autres Piolat qui, relâché un samedi sur l'avis du médecin, était arrêté de nouveau le mercredi. Depuis, il est à l'infirmerie en compagnie du compagnon Chatain.

D'autres, mis en liberté provisoire, ont été obligés de rentrer à l'hôpital, par suite des traitements subis en prison.

Pour ne citer qu'un fruit de cruauté, racontons comment on traite un jeune homme de seize ans, le camarade Huguet.

Ce bon petit gas avait été emprisonné le 3 mai ; après *53 jours de cellule* (et ce ne sont pas des cellules que possède la prison de Vienne, ce sont des cachots) il fut remis en liberté provisoire. Appelé deux jours après à l'instruction pour être confronté avec un camarade encore en liberté, le juge d'instruction voulait le forcer à dénoncer celui-ci. Refus énergique d'Huguet ; mais le magistrat insiste et finalement le menace de le faire remettre en cellule. « Vous pouvez m'y remettre, dit le jeune homme, j'aime mieux cela que de dénoncer et de dire des mensonges pour vous faire plaisir. » Et, en effet, on l'enferme à nouveau, et il y est encore, privé de cantine et de la nourriture que nous avons voulu porter et qui a été refusée. Quand le sortira-t-on ?

Ah ! l'inquisition n'est pas morte !

Enfin, les journaux bourgeois nous apprennent que les amis passeront aux assises le 4 août et qu'ils seront seize.

Comme nous le disions plus haut, il n'en reste plus que sept en prison ; quels sont les autres camarades qui passeront avec eux aux assises ? on ne le sait pas encore, mais s'ils sont obligés d'aller à Grenoble à leurs frais, cela fera une nouvelle somme de dépenses auxquelles des jeunes gens ont voulu contribuer.

Ils avaient organisé pour le 13 juillet un concert, tombola à leur bénéfice ; les affiches couvraient déjà les murs de la ville, lorsque subitement les autorités viennoises, revenant sur leur parole, le défendirent sous prétexte que ça troublerait la fête du 14 Juillet. Le sous-préfet ajouta qu'il ne pouvait considérer comme des victimes ceux qui étaient en prison, et que, seuls, le commissaire de police qui avait été frappé, le maire maltraité et les fabricants volés en étaient. Bref, de peur qu'on ne passe outre à leur défense, ils ont fait cerner le clos où devait avoir lieu ce concert par la gendarmerie et la police.

Ces faits, commentés par la population indignée, font une grande propagande dans les idées, et les lots nous arrivent de tous côtés pour la tombola, qui se tirera dans une quinzaine de jours.

Nous nous arrêtons ici, mais nous voulons, avant de terminer, adresser nos plus sincères remerciements aux camarades qui ont envoyé des fonds, en les priant de ne pas s'arrêter encore, car le besoin s'en fait sentir plus que jamais. Le procès coûtera sans doute cher, mais il aura fait faire un pas de géant à la Sociale.

***

Lyon. — Jahn ayant prononcé un discours énergique à la salle Rivoire à Lyon et ayant été signalé comme un anarchiste « des plus dangereux », son arrestation a été ordonnée. Pour l'arrêter un policier a imaginé un guet-apens des plus malins qui a suffi à le faire classer comme « très fort » mais qui n'était pas bien nécessaire avec un type aussi confiant que l'est Jahn. Une fois en prison, le parquet n'a pas trouvé à le condamner pour autre chose que pour port d'armes prohibées, et insulte à la magistrature, et un mois de prison.

Devant la correctionnelle, notre ami a fait une défense très courte, disant qu'il se réservait au cas où on déciderait de le faire passer aux assises. Il a seulement dit quelques mots sur les souffrances morales qu'endurent les jeunes gens qui veulent le bonheur de tous lorsqu'ils constatent la situation dans laquelle la société actuelle met l'homme.

Monnier a été arrêté pour avoir approuvé les paroles devant les enjuponnés.

***

Cadeau a fait appel de la condamnation à deux ans de prison. Devant la cour, la discussion a tourné à son avantage, il a su prouver aux magistrats que les matières saisies chez lui n'offraient aucun danger pour la sécurité de ses voisins ; l'expert Ferrand a été déclaré incompétent et le jugement a été remis à trois semaines pour laisser le temps au nouvel expert de faire son rapport.

***

Grenoble. — Il vient de se produire un acte de révolte individuelle sur la personne d'un garde-chiourme.

Un travailleur nommé Guerre, âgé de 50 ans, était occupé depuis de longues années aux forges d'Allevard, lorsqu'un beau jour il fut renvoyé sans aucun motif. Alors se dressa devant le malheureux ouvrier la terrible question sociale et, de guerre lasse, après avoir supporté pendant une quinzaine une misère noire, il conçut une vive haine de la société bourgeoise, et se vengea en tirant trois coups de revolver sur son Watrin, qui ne fut pas atteint.

Arrêté presque aussitôt, son attitude a été crâne devant le juge d'instruction, à qui il a déclaré n'avoir qu'un regret, celui d'avoir manqué l'exploiteur.

Du reste, a-t-il ajouté, tous les ouvriers le haïssent, et tôt ou tard, un autre camarade fera ce que j'ai fait et ne le manquera pas.

Vienne une grève générale, qui est la Révolution sociale placée sur son véritable terrain et les travailleurs ne se laisseront plus flouer par les flibustiers de la politique.

***

Nous avons oublié de relater en son temps la condamnation de Frèjac, secrétaire de la mairie de Commentry, à cinq mois de prison pour avoir conseillé les ouvriers lors de la dernière grève. La Bourgeoisie n'est guère perspicace, les dangers que

Fréjac peut faire courir à la société capitaliste ne sont pas bien grands. Le journal ouvrier de Commentry a été imprimé à cette occasion sur papier rouge. La plaidoirerie de l'inculpé peut se condenser en ces mots : Mon attitude a été digne et calme, je suis socialiste révolutionnaire, mais je répudie les moyens violents et ceux qui ont dit le contraire, m'ont calomnié.

A Troyes, deux ou trois collectes ont attrapé quelques jours de prison.

***

Il est fastidieux de faire remarquer cent fois la même chose, mais il est pourtant nécessaire de montrer encore une fois la désinvolture avec laquelle le gouvernement observe les lois quand il a à combattre les anarchistes. Aussi nous rappelerons que les anarchistes arrêtés à Vienne et Tennevin arrêtés à Paris dans la semaine du 1er mai attendent toujours en prison qu'on veuille bien les juger. Ils sont restés au secret pendant près de deux mois et aujourd'hui encore ils n'ont pas ce qu'ils demandent. Ainsi on refuse à Thevenin ses *livres de droit*. Le parquet ne veut pas qu'on lui prouve qu'il n'a pas le droit de garder un homme en prison préventive pour un délit de parole.

Les affiches que le *Père Peinard* avait collé dans Paris pour le 14 Juillet, ont été déchirées par la police partout où elle a pu les découvrir. Elles étaient pourtant timbrées et irréprochables dans la forme. Mais voilà, quand la loi n'est pas pour eux ils la violent. Elle n'est donc respectée par personne et elle le sera de moins en moins.

## Belgique

Verviers. — Le journal le *Peuple* dans son numéro du 10 juillet a inséré une correspondance de Liseu qui a trait à la conférence dont la *Révolte* a parlé. Cette correspondance attaque la *Révolte*, disant qu'un journal réactionnaire n'aurait pas mieux dit et se plaint que l'article ne soit pas signé. Tout homme sérieux comprendra que les correspondances de la *Révolte* n'ont pas besoin d'être signées, puisqu'en cas de contestations, il se présente toujours quelqu'un pour prendre la responsabilité. Dans le cas présent, l'auteur s'est fait connaître à la fédération disonnaise.

Le *Peuple* veut nous faire passer pour des hommes qui n'ont d'autre but que de critiquer les socialistes. Nous ne sommes pas systématiques, mais nous nous croyons en droit, quand un orateur du parti ouvrier vient parler de la situation des ouvriers et des remèdes, de répondre aux discours qui ne nous conviennent pas, en tant qu'ouvriers nous-mêmes. Laissez au moins à chacun le droit d'accepter ou de réfuter vos théories; que les conférences soient contradictoires.

Le correspondant du *Peuple* dit qu'il n'y a pas de chef chez eux ; je crois qu'il ne se comprend pas lui même, car il dit plus loin : « Nous déclarons que nous serions fiers de faire notre devoir sous la direction d'un homme tel qu'Anseele ».

Il nous dit aussi d'aller trouver les bourgeois; à cela, nous répondons que ce n'est pas parmi eux que nous avons à faire de la propagande en faveur de la Révolution, et qu'en outre nous devons veiller à ce qu'elle ne soit pas escamotée par des politiciens parmi lesquels nous comptons Anseele, Volders, etc.

Quant à discuter la véracité des faits cités par le correspondant de la *Révolte*, c'est inutile ; ceux qui étaient présents à la réunion savent à quoi s'en tenir.

En terminant notre lettre à la fédération disonnaise, nous avons demandé l'organisation d'une réunion contradictoire pour discuter nos théories.

Nous espérons qu'on nous répondra.

***

Molenbeek. — Dimanche, le conseil général du parti ouvrier avait organisé un meeting pour la manifestation du 10 août. Ça été un vrai four. Il y avait 25 à 30 anarchistes et une douzaine de socialistes, orateurs compris.

Le nommé Ledoux invita le compagnon Pintelon à ne pas contredire les socialistes ; notre ami répondit qu'il se fichait de la manifestation, mais qu'il prendrait la parole pour développer les idées anarchistes.

Le citoyen Pierron dit que vu le nombre d'auditeurs, ce n'était pas la peine de parler ; on est tous convaincus, cela suffit.

Le compagnon Pintelon prend la parole et dit qu'il serait utile, pour une fois qu'il y a des socialistes et des anarchistes en présence de développer les principes. Il fait la critique des moyens de propagande des socialistes. La révolution étant inévitable, il ne faut pas s'amuser aujourd'hui où jamais à dépenser inutilement ses forces dans des élections qui, nous en avons l'exemple dans beaucoup de pays, ne font que le jeu de quelques hommes avides de pouvoir. Ensuite, notre ami s'attache à démontrer quelle est la cause du mal dont souffre le prolétaire. Assez de la politique; elle ne conduit qu'à la stérilité, à la tyrannie, à l'oppression. Les aspirations du peuple tendent vers le bien-être et la liberté. Le citoyen Pierron répond qu'il faut passer d'abord par le socialisme pour arriver à l'anarchie. Il explique qu'il faut être fortement organisé pour devenir maîtres de la Révolution. Luttons donc pour obtenir le suffrage universel, car, nous, Belges, nous savons ce qu'il est, nous ne ferons pas comme les Français qui ne le savent pas.

Le compagnon Pintelon reprend la parole ; il met à jour tous les dangers de l'organisation autoritaire, et explique l'organisation libre. Pierron ne sait que dire que l'anarchie est impossible. Alors le compagnon Fernand démontre le contraire, mais seulement les socialistes à bout d'arguments, fuient la discussion. Les compagnons les rappellent mais inutilement. En partant, l'un d'eux sortant de ses gonds nous accable d'insultes. Quand on voit les agissements de certains charlatans socialistes, c'est à se demander s'ils ne seraient pas plus détestables que les inquisiteurs du moyen-âge. Chose inouïe, jugez-en ; à la coopérative socialiste de Jolimont, le gérant directeur s'est fait nommer à vie, un roi n'a rien à lui envier. Au moins dans les états républicains le chef de la nation n'est élu que pour un certain nombre d'années. Aussi une scission s'est faite dans cette coopérative, les deux fractions ont lancé un manifeste où les gros mots ni les injures ne sont épargnés. On s'accuse mutuellement d'avoir dérobé de l'argent. « Pas de fumée sans feu. »

Allons, compagnons du centre, ouvrez les yeux et surtout ne faites pas le jeu de ceux qui, sous prétexte de défendre vos intérêts, ne défendent que les leurs.

Les anarchistes du centre ont résolu d'entreprendre une active propagande dans toutes les communes environnantes.

Tous les dimanches, ils feront une excursion dans l'une ou l'autre; ils feront des discussions contradictoires et répandront les écrits anarchistes. Tous les mois, ils organiseront un meeting. Déjà, ils se sont entendus pour organiser deux meetings à Tubize.

***

Bruxelles. — Accentuant ses précédentes déclarations, le numéro 5 de la *Question sociale* publie une déclaration de principes où le journal se déclare anarchiste, communiste, révolutionnaire. Le journal s'adresse aux groupes anarchistes pour être aidé. Adresser les fonds à O. Berger, 78, rue de Stassart à Ixelles Bruxelles.

## Angleterre

Les deux grèves, celle des agents de police et police et celle des facteurs, se sont effondrées piteusement. Les mesures de répression prises par les autorités, qui ont renvoyé jusqu'à 200 facteurs sur le champ, ont suffi pour semer la discorde, et la grève générale n'a pas pu s'organiser.

On espère pourtant que ce sera partie remise.

# VARIÉTÉS

*Election d'un gouverneur dans la province d'Entre-Rios.* — Je vais vous faire le récit d'une élection à Paraná, et cela pourra donner des idées à vos candidats.

Le nouveau gouverneur ne doit entrer en fonctions que dans six mois, mais l'on s'y prend longtemps à l'avance. Le gouverneur actuel fait une tournée dans toute la province, emmenant avec lui les hauts fonctionnaires, les gros bonnets, la musique de la ville de Paraná et le plus grand restaurateur de la ville avec son fournissement. Tout cela pour présenter le nouveau candidat. Enfin est venu le jour de l'élection au premier degré. On nomme des députés, qui eux, nommeront le gouverneur.

Le scrutin était ouvert dans le vestibule de l'église San Miguel, sans que le service religieux fut interrompu. Comme il n'y a pas d'opposition, il n'y a qu'une liste de candidats.

Tous les avocats, banquiers, notables, enfin les gros bonnets se trouvent là dès 8 heures du matin, et eux-mêmes distribuent les bulletins de vote. Chaque électeur reçoit son bulletin de vote et doit écrire son nom au dos. Ceux qui ont une situation indépendante peuvent seuls se permettre de ne pas voter, tout abstentionniste ouvrier serait immédiatement signalé. Les électeurs de chaque entreprise (usine, magasin) arrivent par groupes, soit à pied, soit en voiture. Le patron ou son représentant les fait ranger en ordre sur le trottoir, les compte et distribue les bulletins avec les noms de ses ouvriers déjà inscrits au dos. S'il a son compte, il les donne au hasard, de sorte que j'ai souvent vu des électeurs qui cherchaient à lire le nom qu'ils avaient pour la circonstance. Puis le groupe se dirige vers le lieu du vote en se découvrant vingt pas à l'avance.

A l'arrivée de chaque escouade, un notable descend du porche, se découvre et crie : *Viva la provincia d'Entre-Rios!* — *Eviva!* répondent les électeurs. *Viva le gouvernador Basavillaso!* — *Eviva!* — *Viva le nouvel gouvernador!* — *Eviva!* — Cet « Eviva » de la foule a une intonation toute particulière qui vient du nez. On dirait qu'on égorge une troupe de cochons.

Les électeurs de la campagne donnent à la fête la physionomie la plus pittoresque. Tous viennent d'assez loin à cheval, mais dans quelle toilette ! Les uns pied-nus, les autres avec rien qu'un caleçon sans chemise ou avec un paletot en loques. De temps à autre on aperçoit l'ancien costume du *gaucho*, d'un très joli aspect à cheval. Chaque groupe est conduit par un fonctionnaire ou par un gros patron. Celui-là a la bombache noire, le poncho bariolé, son cheval est richement caparaçonné, les étriers sont en argent massif, le manche de la kébinque (martinet qui remplace les étriers) est brillamment ornementé... Mais tout cela contraste d'autant plus vivement avec le dépenaillement des autres électeurs.

Ce sont les réjouissances qui suivent les élections qui sont très intéressantes à étudier. L'élection a été annoncée avec distribution de *viande en poil* (carne con cuiro). On installe les provisions dans un grand terrain vague près de l'église où le vote a eu lieu : grandes dames-jeannes pleines d'une horrible eau-de-vie de canne, amoncellements de pastèques, etc. A côté, on installe d'immenses brasiers pour cuire la viande. J'ai vu abattre quarante-cinq vaches pour une élection. On découpe la viande en morceaux de trente à quarante livres et on les cuit sur la braise avec la peau. Par dessus les barrières, les opérateurs jettent la viande aux électeurs. Chacun, son couteau à la main, se précipite et se taille un morceau, sans trop s'occuper des doigts du voisin. Les amateurs prétendent que cette viande ainsi cuite a une saveur particulière. Je n'ai pas essayé.

Tout le monde s'accroupit dans la poussière pour manger tranquillement. On fait alors circuler les dames-jeannes et chacun boit à même le goulot. Un moment après, la gaieté est dans son plein. Le spectateur étranger fait bien de s'éloigner. Il n'y a que les notables qui puissent circuler en gardant leur sang froid. A un signal, les électeurs se précipitent sur les montagnes de sandia (pastèque). Chacun cherche à s'en emparer d'une. La gaieté s'accentue. Ceux qui sont en bas du tas enlèvent les espadrilles de ceux qui sont juchés plus haut et les jettent en l'air. Les pétards commencent à partir. On se jette à la tête des tranches de sandia sucées, et des côtelettes de vache déchiquetées. La terre est jonchée de débris. Des chevaux mal attachés s'en mêlent, et jettent sur l'ensemble des nuages de poussière.

Enfin, à l'approche de la nuit, des cavalcades se forment et se mettent à parcourir la ville... à fond de train sur les trottoirs. C'est aux timides à se mettre à l'abri... Place à la majorité souveraine!

Lorsque le peuple s'est bien amusé, les notables viennent rétablir l'ordre par leur seule présence, et l'on part saluer le nouveau gouverneur (encore candidat pour le second degré). Les discours se font devant son domicile. Les Argentins tiennent des Espagnols et sont sans contredit les premiers orateurs du Monde. L'enthousiasme des auditeurs est indescriptible. Ce qu'il se dit de choses sublimes est incalculable. Un exemple textuel :

« L'héroïque population entrerienne vient aujourd'hui de donner au monde entier le spectacle de toutes les vertus civiques poussées au paroxysme. L'intelligence, la haute dignité dont tous ont fait preuve, feront que ce jour restera éternellement marqué en lettres ineffaçables, comme une date glorieuse dans nos annales politiques... »

Après viennent les illuminations et le feu d'artifice. Les artificiers qui, eux aussi, ont mangé de la « carne con cuiro » et bu de l'eau-de-vie de canne, lancent leurs bombes et raquettes dans les jambes des spectateurs. Joie immense pour ceux qui ne sont pas atteints.

Le lendemain on entend parler de quelques gens écrasés, de quelques coups de couteau, on rencontre des figures avec un bandeau en travers de la tê'e... C'est à la plus grande gloire du nouveau gouverneur.

Décidément, vos candidats européens devraient bien se pénétrer de la manière de faire des nôtres pour diminuer les abstentions et assurer leur élection. Cela viendra peut-être.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le compagnon François Noël prie les compagnons qui ont affaire à lui de lui écrire, désormais, rue Bravard, 42, à Roanne (Loire).

***

Les compagnons de Saint-Denis voulant donner le plus d'extension possible aux publications anarchistes, brochures et journaux de langue française, prient les compagnons qui en feront paraître d'en envoyer dix exemplaires sans autre avis au camarade Descamps, 39, rue d'Aubervilliers, à Saint-Denis (Seine).

On remboursera ce premier envoi de suite et on demandera d'autres exemplaires s'il est nécessaire.

Avis au *Tocsin* et à la *Question sociale* entre autres.

***

Grenoble. — Le groupe l'*Avant-Garde* fait appel aux conférenciers anarchistes en tournée de propagande. Il les prie de passer par là, la propagande étant toute à faire de ce côté.

Adresser tout ce qui concerne le groupe à Caussaint, 3, rue Pertuissière, à Grenoble.

***

A la liste des journaux anarchistes que nous avons donnée dans notre dernier numéro, il convient d'ajouter aux journaux de langue italienne :

*La Nuova Riscossa*, via dei Vespri, 28, Trapani (Sicile).

*La Plebaglia*, poste restante, Imola.

***

Rabastens. — Le nouveau groupe anarchiste l'*Inflexible*, dans sa première réunion du 29 juin a décidé d'établir une bibliothèque de propagande révolutionnaire.

C'est par l'activité courageuse, demandant le concours de tous les précurseurs de l'ère nouvelle que nous parviendrons à abattre le Vieux Monde vermoulu et à poser sur ses débris infects la *nouvelle société anarchiste*. Aussi nous prions les groupes internationaux qui pourraient disposer de livres, de brochures et de journaux de les faire parvenir au compagnon Etienne Laboyse, Grande Rue, en face Borics, à Rabastens (Tarn).

***

Saint-Quentin. — Le groupe les *Indépendants* de Saint Quentin a décidé de publier un journal. Il s'adresse à tous les groupes anarchistes et plus spécialement à ceux de la région Nord et leur demande combien d'exemplaires du journal ils pourront prendre.

Si les groupes de la région font leur devoir, le journal aura l'existence assurée dès le premier numéro. Les camarades de Verviers se sont inscrits pour 25 numéros, ceux de Goise pour 50, St-Denis pour 10. Le groupe de Saint-Quentin veut faire un journal qui ne soit pas destiné à tomber au bout de quelques numéros, il s'adresse donc au dévouement de tous les groupes pour la propagande. Adresser les communications et correspondances à Augustin Baillet, 28, rue d'Enfer à Saint-Quentin.

***

*Pour les arrêtés de Vienne.* — Romans 10 fr. — Les *Libertaires*, à Saint-Etienne 10 fr. — Vente de la *Révolte* à Saint-Etienne 20 fr. — Saint-Chamond par le compagnon O. 16 fr. — Total 56 francs.

***

Gracia-Barcelone. — Il vient de se fonder un nouveau groupe de jeunes gens, *Les Fils du Monde*. Ce groupe, se solidarisant avec les groupes communistes-anarchistes du globe, entreprend la lutte contre la Bourgeoisie et l'exploitation de l'homme par l'homme. Ceux qui le composent sont assez jeunes pour avoir la chance de n'être passés par aucun parti politique, mais ils les connaissent et veulent faire comprendre aux autres ce qu'ils savent : que Liberté, Egalité, Fraternité, ne sont aujourd'hui que des mots creux, sans réalité ; que les politiciens sont des charlatans; que l'émancipation de l'homme ne peut avoir lieu que dans une société libre : l'Anarchie solidaire.

Le groupe de jeunes gens de Barcelone salue tous les compagnons et prie ceux qui voudraient communiquer avec lui d'adresser leur correspondance à l'adresse suivante :

José Chiti, Calle Parlamento 59 4° 1a à Barcelone.

***

Le groupe de Fenquières adresse l'appel suivant aux compagnons du canton :

Compagnons du Vimeu,

La situation devient de plus en plus critique, elle est désormais intenable. Partout, la misère noire se coudoyant avec le luxe insolent du bourgeois. Partout, le même tableau lugubre, ayant pour causes directes : l'exploitation capitaliste, la mauvaise organisation sociale. Le joug tyrannique de notre gouvernement soi-disant républicain.

Qu'y a-t-il à faire, camarades? — Un travail immense. Semer les idées de Justice, de Liberté dans les masses populaires, leur montrer d'où sort le mal, leur inculquer les vrais principes de solidarité qui sont la base fondamentale de toute société humaine. Montrons-leur qu'il n'y a que la Révolution sociale, économique qui peut nous faire entrer dans cet âge d'or : l'ère de paix, de bonheur, à laquelle a droit l'humanité tout entière, sans distinction de classe ni de caste, qui aujourd'hui n'est le monopole que d'une bande d'agioteurs, voleur sans vergogne.

Donc, compagnons anarchistes, vite à l'œuvre : en avant pour la grande lutte, le moment est propice. Soyons sans pitié pour les affameurs du Peuple. Vengeons les martyrs du passé et du présent. De l'action seule des anarchistes peut surgir le mouvement qui doit renverser la société actuelle sur les ruines de laquelle se reconstruira un monde nouveau, libre de son autonomie.

En avant, à l'action. Vive l'Anarchie.

*Le groupe de Feuquières-Fressenneville.*

***

Marseille. — Les compagnons de langue italienne voyant qu'il n'y a pas moyen de continuer la publication du journal l'*Anarchia*, et considérant que parmi les ouvriers italiens résidant à Marseille, il y a grand besoin d'une active propagande, font appel à tous ceux qui ont des vieux journaux ou brochures, pour les envoyer au compagnon E. Vaccari, rue d'Endoume, 2, à Marseille, pour pouvoir les disperser parmi les ouvriers et propager nos idées.

***

Saint-Etienne. — A la suite des conférences de Louise Michel et Tennevin, trois jours avant le 1er Mai, un certain nombre de compagnons furent arrêtés; immédiatement nous constituâmes un comité de secours pour les familles des camarades. Ces arrestations n'ayant pas eu de suite, les fonds souscrits à Saint-Etienne ayant dépassé les besoins, nous avons versé le surplus au comité de Vienne ainsi qu'à Roubaix. Ces sommes se décomposent ainsi qu'il suit : Anna Leproux, au Mans 1 fr. — Rubbe à Clarens 5 fr. — La *Révolte* 30 fr. — Restait en caisse au comité de Saint-Etienne 94 fr. — Nous avons envoyé à Vienne : 1 fr. 30 fr., 2,50, 3,30 dont 20 fr. pris sur la vente de la *Révolte*. — Reste en caisse 10 fr. pour Roubaix et 10 fr. à venir sur la *Révolte*.

Merci à tous ceux qui ont bien voulu nous aider.

## PETITE CORRESPONDANCE

Gauchon à Marseille. — Reçu mandat. Nous enverrons brochures dans le prochain envoi.

G. à Brest. — Merci, de notre côté nous ferons tout ce qu'il nous sera possible pour vous aider.

C. à Neuchâtel. — Vous ne pourriez pas nous trouver un libraire à Neuchâtel ?

S. rue Flocon. — Le journal ne suffirait pas s'il fallait relever toutes les infamies de la magistrature, Il n'y a que les plus saillantes à signaler.

E. H. à Nancy. — Merci, propager le journal, c'est encore le meilleur moyen de le soutenir.

D. à Saint-Denis. — Entendu.

J. à Alfonville. — S'il fallait relever toutes les insanités des canards de toute sorte, nous n'aurions pas fini. — Merci de nous l'avoir envoyé.

B. à Saint Quentin. — D. à Puyloubier. — J. G. à Blidah — M. à Toulouse. — B. à Azay-sur-Cher. — C. au Poncharra. — E. à Barcelone et « El Socialismo » à Cadiz. — C. H. à Cette. — M. à Lyon. — Gouraya. — S. à Roanne. — B. à Lyon (colis). — F. à Amiens. — B. au Perreux. — R. P. à Saint-Grégoire. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 2661 fr. 70.

Ramberg 1 fr. — Guermeau 1 fr. — Muller 25 fr. — Ramberg 1 fr. — Guermeau 1 fr. — Muller 25 fr. — G. L. 10 fr. — Montpellier 1,05. — J. à Allonville 0,75. — J. à Carcassonne 10 fr. — P. Le Mans 0,25. — Excédent d'écot, rue Mouffetard 0,85. — Veiler 0,50. — VENTE de vieux timbres 4,25. — X. 0,50. — C. à Neuchâtel 1,65. — T. J. à Marseille 0,95.

Total à ce jour : 2,719 fr. 45.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 679 fr. 25.

« Les Trimardeurs » 3 fr. 90 au lieu de 0,90 que nous avons annoncé par erreur, donc, en plus 3 fr. — Un ancien compagnon du Mans 0,55. — P. Le Mans 0,25.

Total à ce jour : 683 fr. 05.

## En vente *au bureau de LA RÉVOLTE* :

| | | |
|---|---|---|
| *Aux Jeunes Gens* | » | 10 |
| *Les Prisons* | » | 10 |
| *Richesse et Misère* | » | 10 |
| *Entre Paysans* | » | 10 |
| *Le Salariat* | » | 10 |
| *La Société au Lendemain de la Révolution* | » | 75 |
| *La Loi et l'Autorité* | » | 05 |
| *Procès de l'Avant-Garde* (Brousse) | » | 50 |
| *VI^e Congrès de l'Internationale* | » | 50 |
| *Mémoires de la Fédération Jurassienne* | 2 | » |
| *L'Internationale* (Malon) | » fr. | 25 |
| *Révolté* et *Révolte*, collections complètes des années 87, 88, 89 et 90; l'année | 4 | 50 |

Nous rappelons aux camarades que nous pouvons leur fournir des 5 premières, le nombre de brochures qu'ils désireront, au prix de 7 fr. le cent.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

*Les Révoltés du XI^e et XX^e*, groupe de propagande anarchiste, réunion du groupe le samedi 5 juillet, à 9 heures, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Tous les compagnons sont invités. Urgence.

Réunion du groupe les *Trimardeurs*, samedi 21 juin, à 8 h. 1/2 du soir, rue St-Martin, 239.

Groupe communiste-libertaire de la Courtille, réunion mercredi 16 juillet, salle Martel, rue Palikao, 29, au coin de la rue de Courtille.

Ordre du jour : Les différents partis socialistes.

La *Revanche des Mineurs*, dimanche 20 juillet, à 9 heures du soir, salle Pasquet, 239, rue Saint-Martin. — Discussions, chants et poésies révolutionnaires.

La mine et les mineurs, par Cuisse. — Les compagnons adversaires des syndicats et de l'organisation pour la lutte sont invités en contradiction.

Le *Réveil du XV^e*, groupe anarchiste, réunion samedi 19 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, salle Roques, 72, boulevard de Grenelle.

Vimeu. — Le groupe du Vimeu invite tous les anarchistes de la région, tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, à se réunir chez Bernard, hôtel de la Gare, le dimanche 20 juillet, à 5 heures précises du soir.

Les compagnons de Friville-Escarbotin, Tully, sont spécialement invités. Urgence.

Belgique. — Dimanche 20 juillet, à la Croyère, à 3 heures du soir, conférence par le compagnon Pintelon.

Sujet : L'Organisation libre.

*Le Gérant* : J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 45 — 5 CENTIMES — DU 26 JUILLET AU 1er AOUT 1890.

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

**ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS**

## A NOS LECTEURS

*L'empressement avec lequel certains de nos camarades ont répondu, en se cotisant, à la souscription que nous avons ouverte pour parer aux premiers frais du supplément hebdomadaire, nous engage à ne pas en différer davantage l'apparition, d'autant plus que nous pensons qu'une idée doit être mise en pratique aussitôt qu'il est décidé d'y donner suite. Donc, à partir de la semaine prochaine, le journal paraîtra toutes les semaines avec un supplément. Que les camarades qui ne nous ont pas encore répondu veuillent donc bien se presser, plus que jamais nous avons besoin du concours efficace de ceux pour qui notre façon de penser et d'agir est conforme à la leur et qui pensent que nous fesons de la besogne utile.*

---

*Comme par le passé, nous aurons soin d'éviter les remplissages, de ne choisir que des morceaux ayant une réelle importance tant au point de vue littéraire que de la force d'argumentation qu'ils doivent apporter à l'expansion de nos idées : Irréprochabilité de la forme, solidité du fond, telles sont les qualités que devront toujours apporter les morceaux que nous choisirons pour le Supplément, afin d'en faire une œuvre de poids que nous puissions opposer à ceux qui prétendent que l'Anarchie n'a rien produit. Que nous importe, en effet, les signatures dont peuvent être suivis ces cris du cœur que nous enregistrons, ces aveux dont nous prenons acte. Ils peuvent être signés des noms les plus réactionnaires ; ils sont pour nous la preuve la plus éclatante du progrès de nos idées, de leur marche ascendante, de leur infiltration dans les cerveaux les plus réfractaires, puisque leur multiplicité, dans les livres, les journaux, les conférences, nous permet de nous créer une littérature de toute pièce que nous pouvons proclamer comme nôtre et dont les signataires ne peuvent en soutenir la paternité qu'en nous donnant raison, à moins qu'ils ne la désavoue complètement.*

*Nous prions donc les camarades qui nous envoient des coupures de nous continuer leur concours qui nous est des plus utile, puisqu'il ne nous est pas possible de tout lire et de tout connaître; nous leur demandons seulement de ne pas trouver mauvais que nous jugions en dernier ressort de l'opportunité de l'insertion et de ne pas se froisser lorsqu'un morceau est écarté. Tel en effet, peut se laisser emballer par la beauté de la forme, tel autre pour un mot heureux, tel autre pour tout autre point de détail, mais qui, en dernier lieu, — ayant entre nos mains un plus grand nombre de documents — peuvent nous paraître plus ou moins faibles par comparaison et nous inciter à les écarter. C'est une œuvre anonyme que nous cherchons à rendre durable et forte avec le concours de tous. Merci aux camarades qui nous ont aidé et voudront bien continuer. Ce que nous demandons encore à nos collaborateurs éventuels, c'est de bien vouloir nous citer les sources de leurs documents, les titres exacts des livres qu'ils nous désignent, afin que nous puissions contrôler ce que nous insérons et ne pas nous exposer à publier des documents contestables. Lorsqu'il s'agit de coupures de journaux, prière de nous envoyer le journal lui-même. Prière aussi de nous désigner les volumes dont ils peuvent avoir connaissance et où ils pense que nous pourrions puiser ; nous prenons note de tout et tâcherons de faire passer chaque chose à son tour.*

---

*N. B. — Par suite de l'apparition hebdomadaire du Supplément, nous nous voyons forcés de mettre le journal à 10 centimes, et les abonnements à 6 fr. par an pour la France et 8 fr. pour l'extérieur.*

*Arriver à donner le journal et le supplément à CINQ centimes, tel est le nouveau progrès qui se dessine devant nous, et auquel nous devons tâcher d'arriver. Que le concours des camarades ne nous fasse pas défaut et nous y arriverons.*

## NOS RICHESSES

L'humanité a fait un bon bout de chemin depuis ces âges reculés durant lesquels l'homme façonnait en silex des outils rudimentaires, alors son enfant, venant au monde, ne recevait pour héritage qu'un abri sous les rochers, quelques ustensiles en pierre — et la Nature, immense, incomprise, terrible, avec laquelle il devait entrer en lutte pour maintenir son existence.

Pendant cette lutte pénible qui dura des milliers et des milliers d'années, l'humanité a cependant accumulé des trésors inouïs. Elle a défriché le sol, desséché les marais, percé les forêts, tracé des routes ; bâti, inventé, observé, raisonné; si bien que l'enfant de l'homme civilisé, en naissant, trouve déjà à son service tout un capital immense, accumulé par ceux qui l'ont précédé. Et ce capital lui permet de créer, rien que par son travail combiné à celui des autres, des richesses dépassant tous les rêves des Orientaux dans leurs contes des Mille et une Nuits.

---

Si, malgré cela, les neuf-dixièmes des enfants naissant dans les sociétés civilisées, restent misérables toute leur vie ; si ces êtres ne connaissent jamais que la vie au jour le jour, abrutissant par un travail perpétuel ; si ils n'ont même pas conscience de leur force ni de leur richesse, et ne peuvent jamais en faire usage pour se donner une vie de bien-être et de jouissances intellectuelles et artistiques, — la faute en est aux institutions fausses dont nous héritons en même temps que de ce capital ; aux préjugés, à l'esprit de soumission, dont l'humanité s'est laissé pénétrer pendant cette marche pénible des siècles passés.

Mais le capital dont nous entrons en possession en entrant dans la vie n'en est pas moins immense ; et ce capital, péniblement accumulé, nous met à même de nous donner une vie riche, joyeuse, pleine de joies, pourvu que nous sachions prendre possession de l'héritage de nos ancêtres.

---

Le sol n'est plus à défricher. Il y en a de défriché, de tout prêt à recevoir le labour intelligent et le semis choisi, et à porter de luxurieuses récoltes — plus qu'il n'en faut pour satisfaire tous les besoins de l'Humanité. Les moyens de culture sont connus.

Dans les prairies de l'Amérique, sur un sol qui ne produit que la moitié de ce que le sol produit dans les pays civilisés, cent hommes aidés de machines puissantes produisent en quelques mois le blé nécessaire pour la vie de dix mille hommes pendant toute une année. Et là où l'homme veut doubler, tripler, centupler les récoltes, il *fait* le sol. Le maraîcher parisien ferait très bien ses dix récoltes de légumes, par an, sur l'asphalte des trottoirs, pourvu que le soleil, l'eau et l'engrais ne lui manquent pas. Et tandis que jadis l'homme-chasseur devait s'emparer de cent kilomètres carrés pour y trouver la nourriture de sa famille, l'homme civilisé fait croître, avec infiniment moins de peine et plus de sûreté, tout ce qu'il lui faut pour nourrir sa famille sur une dix-millième partie de cet espace.

Le climat n'est plus un obstacle. Là où le soleil manque, l'homme le remplace par la chaleur artificielle, en attendant qu'il fasse aussi la lumière artificielle. Sur la frontière d'Ecosse, là, où le charbon ne coûte que cinq francs la tonne, on peut manger en février les plus beaux raisins, ceux qui se vendaient jadis 50 francs la livre, pour orner les tables du harem de Napoléon III, et dont aujourd'hui on inonde, en février, les marchés, — si bien que trois francs la livre est déjà considéré par le jardinier, comme un prix très élevé. Avec du verre et des tuyaux d'eau chaude, nous avons vu à Jersey 35 hommes cultiver cinq hectares de serres chaudes qui rapportent 25 tonnes de raisins, 80 tonnes de tomates, 30 tonnes de pommes de terre, sans compter les tonnes de légumes secondaires que l'on ne compte même pas. Avec des maisonnettes en verres et en planches qui, aujourd'hui même, avec tout ce que dévore les vautours capitalistes, ne coûtent que douze sous le mètre carré, et avec le travail de 7 hommes, on fait venir en avril 1,250 bois-

seaux de pommes de terre à l'hectare — et ainsi de suite.

---

Les prodiges accomplis dans l'industrie sont encore plus frappants. Et si, dans l'industrie comme dans l'agriculture, comme dans tout l'ensemble de nos existences, le labeur de nos ancêtres ne profite qu'au très petit nombre, il n'en est pas moins certain que sans ajouter un seul fuseau à nos manufactures ni une seule machine à nos usines, l'humanité civilisée pourrait se donner une vie de richesse et de luxe, rien qu'avec les esclaves de fer qu'elle possède déjà.

Avec ces êtres intelligents — les machines de nos jours, fruit de trois ou quatre générations d'inventeurs la plupart inconnus — cent hommes peuvent fabriquer dans une manufacture moderne de quoi vêtir dix mille hommes pendant deux ans. Dans les mines de charbon bien organisées, cent hommes extraient de quoi chauffer richement 15,000 familles sous un ciel rigoureux. Et on a bien vu dernièrement toute une cité merveilleuse surgir en huit mois sur le champ de Mars, sans qu'il y ait eu la moindre interruption dans les travaux réguliers de la nation française.

---

Oui, certes, nous sommes riches. Infiniment plus riches que nous ne le pensons. Riches par ce que nous produisons déjà. Encore plus riches par ce que nous pouvons produire avec l'outillage actuel. Infiniment plus riches encore par ce que nous pourrions obtenir de notre sol et de nos manufactures si nous ne gaspillions pas nos forces et appliquions nos intelligences à produire ce qui donnerait le bien-être à tous.

## LE 14 JUILLET DES PAUVRES

Alors que [tous les joyeux, les viveurs du monde officiel se préparaient à fêter] pompeusement la prise de la Bastille à laquelle sont substituées les prisons modernes; alors que les catins du monde chic, dans leurs resplendissantes toilettes; maquillées, décolletées, exposant leurs appas aux fonctionnaires émasculés, que toute cette fourmillière immonde se prélassait en attendant l'ouverture officielle de la fête des heureux, une famille entière mourrait rue d'Avron.

Dans le festin qu'égaie un lustre à mille branches
Chacune en souriant dans ses belles dents blanches
Mange un enfant vivant.

V. Hugo.

***

Quand Zola montre dans son *Ventre de Paris*, au milieu des victuailles, la faim frappant les sans-le-sous; des gens aux ventres bien garnis ricanent bénévolement devant ces calamités de la vie dues aux inégalités sociales.

Or, ici en pleine fête, un drame poignant a son dénouement. Les drapeaux de l'ordre bourgeois claquent au vent, sous les plis desquels s'abrite l'exploiteur; les lampions aux couleurs multicolores, jettent leurs tons variés : donnant ainsi un aspect de réjouissance publique. Seules au 59 de la rue d'Avron, au 4me, sous les mansardes, deux fenêtres semblaient se dérober à cette saoulerie nationale; sans décoration, elles jettent à travers l'illumination une note triste, elles semblent délaissées pour fuir ce moment d'ivresse où le peuple danse, oubliant quelque peu sa misère. C'est là, cependant, où il s'est dénoué ce terrible drame, frappant de mort une famille sans pain.

Que de misère, combien de refus dût-elle essuyer avant d'en arriver à cette fin lamentable : le suicide.

Pour la dernière fois, la famille composée de six enfants, rentra le 13 juillet, à onze heures du soir, laissant bien loin derrière elle, les bruissements de la foule.

Les cadavres ne furent découverts que le jeudi 17 à midi : à droite sur un lit la femme Hayem, vêtue d'une camisole et d'un jupon court, était étendue tenant dans ses bras le petit Paul, son dernier-né. Au pied du lit, cinq autres enfants à demi-habillés, les pieds nus étaient allongés les uns à côté des autres : toutes ces figures étaient décomposées. Sur l'une des fillettes, Hélène, le corps d'Hayem était étendu; le père avait évidemment achevé celle qui tardait à mourir.

Au centre de la pièce, un réchaud absolument vide; les fenêtres et la porte avaient été soigneusement calfeutrés.

Hayem et ses six enfants étaient morts, la mère seule respirait encore. Le lendemain les sept voitures emmenant les cadavres au cimetière étaient terriblement lugubre. Près de 10,000 personnes encombraient la rue, les femmes pleuraient. Ah si la révolte avait soufflé dans ces cœurs !

Les autorités et les couronnes officielles sont venus salir les morts par leur présence, le maire a parlé charité, le rabin a parlé religion, personne n'a parlé Justice. Puis tous les journaux ont versé leur pleur, réclamant une meilleure distribution des secours de l'Assistance publique, critiquant celui-ci ou celui-là. Aucun n'a parlé de solidarité ni de fraternité.....

Bientôt la moisson rouge se lèvera, vous, toutes les mères dont la société tarit le lait, et broie les enfants : Levez-vous, venez assouvir, votre haine en fortifiant la Révolution émancipatrice donnant à chacun le droit à l'existence.

## DÉCLARATION

Rendus responsables par des lois que nous ne reconnaissons pas; — appelés à comparaître devant des juges qui sont en même temps partie et cause, car ils ont des intérêts personnels et de classe à sauvegarder; — nous aurions peut être néanmoins affronté le débat, si nous n'étions pas condamnés d'avance, dans la meilleure des hypothèses, celle d'un acquittement, à être immédiatement arrêtés et expulsés de France.

Il serait absurde, dans la situation sans issue qui nous est faite, de rester dans ce pays, où nous n'aurions en aucun cas une heure de liberté.

Nous prenons donc le parti d'en sortir; mais, auparavant, nous désirons rétablir la vérité sur les faits dont nous sommes inculpés, et sur les mobiles de notre conduite.

*Nous déclarons donc être les auteurs du manifeste* Aux Soldats, *de l'avoir fait imprimer et distribuer, et d'avoir aidé à l'imprimer et à le distribuer. La responsabilité morale et légale de cet acte incombe partant sur nous, et sur nous seuls. Les autres accusés ne doivent aucunement la partager.*

Loin de croire avoir fait par là, acte d'hostilité envers le peuple français, dont nous étions les hôtes (et non, comme on le prétend, du gouvernement, qui est censé n'être que le serviteur de la maison) nous avons cru — notre intention a été — de faire acte de solidarité avec la nation française, dans le moment critique qui a précédé la journée du 1er mai.

Etant convaincus que le gouvernement avait prémédité et préparé le massacre de la population parisienne, rien qu'afin que la volonté de M. Constans pût triompher de celle de toute la France, notre intention a été d'empêcher, autant qu'il était en notre pouvoir, le massacre de s'accomplir, et de revendiquer pour la nation le droit de résister à tout acte arbitraire du gouvernement, tel qu'était à coup sûr le *veto* opposé à une manifestation que l'acte d'accusation même reconnait s'être présentée dès le début comme parfaitement pacifique.

Nous avons voulu affirmer le droit et le devoir du peuple de défendre lui-même ses libertés, sans se rapporter au bon vouloir de ses représentants, ainsi que tout individu attaqué défend sa vie, et n'attend pas d'être tué, dans la persuasion que, lui mort, justice sera faite.

Un peuple qui ne peut pas se réunir pacifiquement en tout temps et lieu, qui ne jouit pas même de cette liberté élémentaire, ne sera pas à même de choisir librement ses représentants : car le même gouvernement, qui en interdit les manifestations à l'occasion d'une affaire particulière, empêchera, lors d'une élection sa volonté de se faire jour. Ce peuple donc pourra changer ses représentants, sans qu'il soit jamais représenté. Sa faiblesse sera exploitée à tour de rôle par tous les partis, dont les plus avancés ne seront pas les moins violents. Un peuple qui sait se faire respecter, est plus libre sous un gouvernement despotique, qu'un peuple faible sous un gouvernement démocratique et républicain.

Nous ré-affirmons tout cela. Nous ré-affirmons également tous les principes énoncés dans le manifeste « Aux soldats », notamment la nécessité de changer de fond en comble l'organisation de la société, — de soustraire la terre et le capital aux exploiteurs de l'homme; pour les attribuer, non à un gouvernement ou administration centrale, qui formerait la plus exorbitante des autocraties, mais directement aux associations de travailleurs dûment et librement confédérées entre elles.

Nous n'avons cependant pas préconisé le pillage, — qui, d'ailleurs, se borne, dans le fait à quelques morceaux de pain pris par des affamés dans les boutiques de boulanger, que le gouvernement indemnise avec l'argent des contribuables, c'est-à-dire, en dernier ressort, par le travail des mêmes affamés. Ce n'est pas que nous ne reconnaissions au peuple le droit d'exproprier ses expropriateurs, ni que pour nous la vie d'un homme ne vaille bien plus que le misérable droit de propriété d'un exploiteur de profession. Mais nous ne saurions recommander le pillage, car il fait une diversion dangereuse à l'élan révolutionnaire; grâce à laquelle les forces pour un instant dispersées et paralysées du gouvernement se reconstituent, et la Révolution est étouffée en germe.

Au surplus, il nous est avis qu'il faut combattre la société immorale et peu sociable d'aujourd'hui moins par des représailles que, autant que cela est possible, par la pratique d'une morale supérieure et par les principes sur lesquels la nouvelle société va être fondée. Et partant, il convient d'opposer à l'égoïsme, l'altruisme; à la lutte brutale pour la richesse et le pouvoir, la solidarité; aux classes, l'humanité; à l'appropriation individuelle, l'appropriation et la jouissance collective; au gouvernement parlementaire, ou domination d'une cohue de politiciens, à tour de rôle, sur la masse du peuple, l'association libre et spontanée entre les travailleurs.

Sans être ni vouloir être chefs ni meneurs, nous avons combattu pour ces principes dans nos pays natals. Nous y avons été condamnés (l'un de nous, du moins), mais nous n'avons pas été convaincus d'erreur.

Nous les professons donc encore, et il nous paraît que nous les professerons avec autant plus d'attachement que nous aurons plus souffert à cause d'eux. Car enfin, s'ils ne renfermaient au moins un rayon de vérité, pourquoi s'acharnerait-on à les combattre par la force combinée des soldats, des gendarmes, des juges et des geôliers?

La force — voilà l'ennemi contre lequel nous nous révoltons. Le droit du gouvernement est, paraît-il, de l'organiser, de s'en servir et d'en abuser. Notre crime est de ne pas vouloir la subir,

X. Merlino. P. Stoïanoff

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — Dimanche dernier, le groupe *La Liberté* avait provoqué à la salle des Tableaux, rue d'Avron, une réunion publique à l'occasion du suicide de la famille Hayem. La salle était comble, et le public a fort goûté et applaudi les théories anarchistes développées par les compagnons Tortelier, Leboucher et Perrare, qui ont fait le procès de la société bourgeoise qui laisse périr de faim les travailleurs qui lui produisent tout son luxe.

Un membre du parti ouvrier a également pris la parole pour appuyer ce qu'avaient dit les anarchistes.

***

— Le 18 juillet venait devant la cour d'assises de la Seine le procès des camarades Cabot, Vinchon, Merlino, Stoïanoff, Petroraya poursuivis pour provocation au meurtre, au pillage et à l'incendie, ainsi que pour excitation des soldats à l'indiscipline et à l'insubordination.

Les trois derniers, non français, n'ont pas pensé qu'il valût la peine de se faire coffrer et ont quitté le sol de notre *patrie* pour un pays plus hospitalier.. pour le moment. Cabot et Vinchon, présents au début de l'audience, ont soulevé une question de procédure et demandé la remise de l'affaire. La cour ayant passé outre, ils ont fait défaut.

Il n'est resté que Dumont. Celui-là n'est pas un anarchiste. Lors des arrestations, il travaillait chez

Cabot comme il aurait travaillé au *Journal officiel*. Il se hâta de dire tout ce qu'il savait et d'inventer ce qu'il ne savait pas, et il a été le précieux agent du juge pendant l'instruction.

Il n'y a qu'à relever ce mot du président, qui est un aveu :

— Voyons, Dumont, dit-il, je fais appel à votre franchise. Ce n'est pas la première fois que des anarchistes comparaissent dans cette enceinte. Ils ont toujours revendiqué avec une certaine crânerie la responsabilité de leurs actes. Faites comme eux, n'équivoquez pas...

— Mais voilà, mon président, c'est que je ne suis pas anarchiste.

Cela ne lui a pas servi auprès du jury, et il a été condamné à 4 mois de prison. Les absents en ont eu chacun pour 2 ans et 3,000 francs d'amende.

Ils auraient aussi bien pu mettre 300,000 francs.

***

— Il y a des bourgeois qui vont en sapin. Ceux-ci sont fermés ou découverts. Quand il tombe de l'eau, tout le monde est mouillé dans les derniers ; dans les autres, il n'y a que le cocher qui reçoive le bouillon. Or, par le temps de lavasse que nous traversons, il ne circule à Paris que des voitures découvertes. Les bourgeois se plaignent, et on apprend que cet état de choses est expressément voulu par l'administration des finances.

Les raisons qu'elle met en avant sont certainement excellentes, mais le simple contribuable qui voudrait se mettre à l'abri quand il pleut, n'y peut comprendre goutte. Cela est de minime importance, puisqu'il n'y a que des bourgeois qui aient à se plaindre, mais l'exemple est bien choisi pour leur montrer que la logique administrative est le contraire du bon sens et que l'on est beaucoup plus embêté par les réglements que par les cochers.

***

Un exploiteur de Monthureux-sur-Saône, dans les Vosges, engageait à Paris, il y a quelques semaines, quatre ouvriers en meubles.

Il aurait voulu que, de suite, ils fassent venir femme et ménage. Ces derniers lui promirent de les faire venir dans une quinzaine.

En arrivant et pendant cette quinzaine, ils furent choyés comme des bébés ; l'exploiteur voulait leur faire voir son bagne comme un paradis, le vin était bon et abondant, les plats servis avec une grande courtoisie par la patronne étaient succulents.

Mais, comme sœur Anne, l'exploiteur ne voyant venir ni femme ni ménage, il conçut quelques doutes.

Aussi, un samedi, après dix-sept heureux jours, il les fit informer par son contre maître qu'il ne pouvait pécuniairement rien leur donner.

Pour faire dire cela, il s'était enfermé à double tour dans son logement.

Les quatre compagnons lui firent répondre : « Il est six heures du soir, si à sept heures nous n'avons pas ce que nous demandons, nous commençons à démolir tout ce qui existe ici. »

Cinq minutes après, il leur faisait dire qu'il accordait ce qui était demandé et qu'il les ferait conduire en voiture à la gare pour Paris.

Ah ! c'est qu'il ne se doutait guère qu'il avait affaire à quatre anarchistes. Il les a payés à raison de 9 francs par journée de dix heures, tandis qu'il exploite à raison de 2 fr. 50 pour douze et treize heures de travail.

Pour vous donner une idée de l'exploitation de ce monsieur, je n'ai qu'à vous dire qu'il emploie des chaisiers et des menuisiers en meubles, pour 2 fr. 50 et 3 francs pour douze heures de travail, et, plus fort, il n'est pas rare de voir des artistes sculpteurs venir dans cette Académie nu-pieds, et qu'enfin il tient, avec son mode d'exploitation, des familles entières de parisiens et de gens du pays qui ont eu le malheur de tomber dans ses serres.

Tout cela fait voir qu'ils sont lâches, ces exploiteurs. Il trembla, il eut peur, et paya le retour à Paris des quatre compagnons anarchistes.

Que cette petite leçon profite aux ouvriers de Monthureux ; qu'ils n'hésitent pas, qu'ils se tiennent prêts et qu'ils sachent que la Révolution est plus proche qu'ils ne le croient.

***

Pont-Ville. — A l'occasion du 14 Juillet, nous nous sommes rencontrés, à quelques camarades, dans un banquet fraternel. Après une causerie intime, nous avons été chanter les chansons révolutionnaires devant les cafés de la ville. Une déclamation intitulée : *Le paysan exploité par le parasite* a fait beaucoup d'effet. Une quête au profit des détenus et de la propagande a clos la soirée.

***

Grenoble. — Le groupe de l'*Avant-Garde* réitère sa demande et prie les compagnons en tournée de vouloir bien pousser une ballade jusqu'à Grenoble. Cette ville a rudement besoin d'être remuée. Il ne faudrait pas qu'elle restât morte pendant le procès des anarchistes de Vienne ; nous voudrions montrer que les compagnons arrêtés ont des amis partout.

## Allemagne

Nous n'avons pas de renseignement sur les faits qui ont amené quatre anarchistes devant la cour suprême de l'Empire allemand à Leipsick. L'instruction a été tenue secrète. Nous savons seulement qu'ils étaient poursuivis pour crime de haute trahison : excitation au meurtre de l'empereur et au bouleversement de l'Empire. Trois des quatre accusés, les trois hommes, ont été acquittés ; la femme Reinhold a été condamnée à six ans de réclusion et six ans d'interdiction des droits civils.

## Espagne

De graves désordres se sont produits à Manresa, province de Barcelone.

Tous les ouvriers des fabriques s'étant mis en grève, l'autorité, craignant un conflit, a télégraphié au gouverneur pour demander des secours.

Deux compagnies de chasseurs ont été envoyées, mais la masse des ouvriers a refusé d'obéir et la force publique a dû faire feu. Il y a eu quelques blessés.

Les fabricants disent qu'il leur est impossible d'accéder aux conditions des ouvriers et ils sont disposés à ne pas céder. Les ouvriers persistent à accuser les fabricants de ne pas tenir les engagements du pacte de mai dernier et se montrent décidés à provoquer la grève générale.

Le nombre des grévistes est de 4,000. Les dépêches officielles sont pyramidales. Elles disent que la grève n'a pas de caractère politique et encore moins anarchiste. Elle est simplement économique et sociale ! Justement l'Anarchie n'est que de l'économie sociale bien comprise et un jour ou l'autre le mouvement sera purement anarchiste en s'écartant justement du caractère politique.

Les travailleurs tâchent de solidariser avec eux les travailleurs de toute la Catalogne et les bourgeois ont bien peur qu'ils ne réussissent.

## États-Unis

On a calculé qu'un travailleur américain produit bon an mal an une valeur de 5750 francs en marchandises. Le salaire moyen ne monte qu'à 1750 environ. Ainsi il n'y a pas moins de 4,000 francs qui sont volés chaque année à chaque ouvrier. Cette bande de voleur vit bien dans la tranquillité et la joie et personne ne s'avise de toucher à un de leurs cheveux. Si par contre un malheureux volé s'empare d'un cheval, la foule court après lui et le pend. D'où il faudrait déduire que la majorité des hommes se compose de canailles et d'imbéciles. (*Freiheit*).

Nous recevons de la citoyenne Louise Michel la lettre suivante :

Levallois-Perret 21 juillet 1890.

*Lettre ouverte à monsieur le Juge d'instruction de Vienne*

Monsieur le Juge d'instruction,

Je viens réclamer de vous ma place au procès de mes camarades, les anarchistes de Vienne qui seront jugés à Grenoble le 3 août prochain.

Je ne crois pas impossible que vous compreniez ma juste réclamation. Le Juge d'instruction de Saint-Etienne avait compris mon refus de la liberté provisoire pour moi seule après avoir moi-même organisé la tournée de conférences pour lesquelles ils sont encore prisonniers.

On ne peut me considérer comme ayant été inconsciente avant les trois jours de désespoir causés par la sortie seule dont j'étais menacée à Vienne, sans atteindre en même temps les juges qui dans le cours des vingt dernières années m'ont successivement condamnée, tant au Conseil de guerre qu'à trois Cours d'Assises.

On ne le peut pas non plus après, puisque laissée en liberté, j'ai fait plusieurs conférences et repris mes travaux ordinaires.

Vous n'avez pas oublié, monsieur le juge d'instruction, les deux lettres par lesquelles je suppléai à la mémoire des témoins qui me prêtaient des propos absurdes, et chargeaient mes camarades d'une partie de ce que j'avais dit.

La première de ces lettres commençait ainsi : Il est temps que la situation se dessine ; l'autre, se terminait par ces mots : si je suis seule mise en liberté, c'est que la conscience humaine n'existe pas.

Le discours dont je donnais l'analyse était aussi énergique qu'il soit possible ; j'y engageais à une grève générale *sans casse* afin que le capital y pût périr pour la liberté du monde.

Je m'y déclarais solidaire des actes de désespoir qui pouvaient se produire (quoi qu'il n'y eut guère à espérer pour ce jour-là avec l'état de siège).

Enfin, il est impossible que mes lettres ne fassent pas partie de l'instruction et n'appuient ma réclamation de comparaître avec mes camarades arrêtés pour le 1er mai, au procès du 3 août, à Grenoble.

Louise Michel.

# VARIÉTÉS

## LA PRISON DE POISSY

Voici quelques détails sur la prison de Poissy qui depuis longtemps sont promis aux lecteurs du journal *La Révolte*.

Lorsqu'un condamné a passé par les diverses péripéties que demandent son inscription ainsi que son classement à un atelier quelconque, la seulement commencent pour lui toutes les tortures morales et physiques qui sont inscrites au règlement.

Après un court apprentissage imposé au détenu, Messieurs les fabricants, d'accord avec l'inspecteur de la maison, jugent de la quantité de travail que doit rapporter le prisonnier : cela se nomme *tâcher* l'homme devenu ouvrier.

L'homme qui ne satisfait pas messieurs les fabricants est passible de diverses punitions, plus ou moins réglementaires.

D'abord, on lui inflige une amende au profit du fabricant ; s'il y a récidive, le règlement lui impose le pain sec. Enfin si l'homme est reconnu de mauvaise volonté, il doit faire connaissance avec le cachot, la salle de discipline.

Le cachot est un endroit dont l'administration prétend tirer un grand profit moralisateur. Le pain sec y est de rigueur, l'eau est mesurée ; pour que la morale soit satisfaite, il faut avoir bien froid. On couche sur la planche.

Quand un détenu a menacé un gardien ou simplement qu'il en est accusé, il n'est pas rare qu'on lui fasse subir les nouveaux procédés corporels en usage, on garde les fers et la camisole pendant plusieurs semaines. Après un séjour de 60 ou de 90 jours dans la cellule de force, il ne sort qu'un cadavre vivant de ce lieu froid et humide, mais l'administration se déclare satisfaite.

Le passage à tabac fait aussi souvent son œuvre ; cela n'est pas officiel, mais ceux qui l'ont subi savent à quoi s'en tenir.

C'est surtout après une correction infligée par un prisonnier à un garde que la solidarité de ceux-ci se manifeste sur le dos des détenus. Puis, après qu'un prisonnier a eu une côte enfoncée, il est condamné à 13 ou 15 mois de prison à subir dans le même établissement, afin que le geôlier soit justifié par le juge.

Il ne manque jamais de détenus pour charger l'un d'eux qui est poursuivi. C'est là un des faits les plus tristes qui caractérisent la vie de la maison centrale. Chacun espère obtenir une réduction de peine ou une grâce, en se faisant l'auxiliaire de l'administration.

J'ai vu après une petite affaire où un détenu avait donné des coups de sécateur à un garde, vingt détenus se donner comme témoins à charge, quoique certainement plusieurs d'entre eux n'aient pu voir la scène !

La salle de discipline est, paraît-il, un endroit moralisateur aussi. Les hommes punis doivent faire le tour de cette salle pendant 8, 15 jours ou plus. Plusieurs punitions pour bavardage entraînent la mise en salle de discipline. Quatre cuillerées de soupe par jour soutiennent parfaitement bien cette marche réglementaire, d'après messieurs les médecins officiels ; un matelas, ou plutôt un bout de toile baptisé matelas complète la générosité administrative.

C'est au prétoire disciplinaire que se distribuent les punitions. Tous les matins, à dix heures, sauf

les dimanches et jours de fêtes, les administrateurs de la maison centrale, suivis de l'entrepreneur général, prennent place dans le prétoire sur une estrade, en face des hommes signalés.

Voici quelques exemples des interrogatoires, invariablement suivis d'une punition.

Le directeur. — Vous êtes signalé comme ayant tiré une cartouche au docteur.

Le détenu. — Je suis malade, monsieur.

Le directeur. — Le docteur dit que non ; 4 jours sans cantine.

Le gardien chef. — Il n'a pas d'avoir pour la cantine.

directeur. — Alors, trois jours de pain sec.

—

un autre détenu :

Le directeur. — Vous êtes signalé pour refus de travail.

Le détenu. — Depuis neuf mois que je suis ici, j'ai toujours travaillé, et vous m'avez infligé des amendes pour ne pas avoir terminé ma tâche. Je dois vingt francs à M. le fabricant pour amendes, je suis toujours au pain sec, je préfère ne pas travailler.

Le directeur. — Vous n'aimez pas le travail Cellule jusqu'à nouvel ordre.

—

Le directeur. — Vous êtes signalé par le prévôt pour bavardage au dortoir.

Le détenu. — Il me signale parce qu'il m'en veut.

Le directeur. — Vous niez le rapport, 15 jours de privation de cantine au lieu de 8. Cela vous apprendra à ne pas avouer.

—

Le directeur. — Vous cassez les vitres de votre cellule, vous êtes puni et vous cherchez à vous faire punir à nouveau.

Le détenu. — J'ai encore 14 mois à faire, et je m'en fous un peu.

Le directeur. — 60 jours de cellule.

Le détenu. — T'es trop couillon pour moi.

Le directeur. — Enlevez-le.

Les gardiens empoignent l'homme par le cou, par les bras, et on l'entraîne au cachot. Il s'en suit un vigoureux passage à tabac, les fers et la camisole de force.

—

Le directeur. — Vous savez bien que le règlement défend de fumer... 5 francs d'amende pour le trésor.

—

Le directeur. — Vous avez détérioré du linge que l'entreprise générale vous fournit... 2 francs d'amende au profit de l'entreprise.

—

Le directeur. — Vous m'avez écrit que vous vouliez vous adresser à un député pour qu'il appuie un recours en grâce que vous avez l'intention de faire. Sachez qu'une bande de députés ni un troupeau de sénateurs ne pourrait rien obtenir pour vous, si l'administration ne daigne pas s'occuper de vous. Si vous voulez mériter notre faveur, soyez assidu au travail, d'une conduite exemplaire, et montrez surtout de la soumission. Reconduisez le détenu à son atelier.

—

Le directeur. — Vous êtes prochainement libérable Vous êtes signalé pour insultes à votre gardien, vos mauvais instincts prennent le dessus... Vous finirez votre temps au cachot.

---

Cette reproduction abrégée d'une séance du prétoire suffira j'espère à vous donner une idée du milieu. Le directeur est tout, accusateur, défenseur, juge sans appel. C'est pire qu'au régiment.

Quant à ce qui est des soins médicaux, le mieux que l'on puisse faire est d'en parler peu. On ne reçoit à l'infirmerie que les hommes dont le mal est visible. Tous les autres sont des *batteurs*, comme disent le pharmacien et le médecin S'ils ne guérissent pas naturellement, ils peuvent mourir dans la cour. Quand ils sont morts, on veut bien reconnaître qu'ils étaient malades. J'ai vu un malheureux mourir de la fièvre typhoïde dans la cour le lendemain du jour où le docteur n'avait pas voulu le reconnaître malade. Un autre détenu est mort de la rupture d'un anévrysme après avoir été puni de quinze jours de privation de cantine. Un autre est mort de froid au dortoir. Il se plaignait de diarrhée, on l'avait purgé ; dans la nuit il tomba du lit et mourut là. Le docteur mit comme cause de décès : «Anémie violente».

En résumé, en maison centrale, les principales préoccupations morales des détenus sont le commerce clandestin du tabac, les dénonciations entre camarades et les sollicitations de recours en grâce.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le groupe *La Liberté* va faire paraître dans quelques jours une brochure intitulée *Poignée de vérités sur le Socialisme et ses Chefs* (48 pages) au prix de 15 centimes ; 10 centimes pour les groupes.

Adresser les demandes à la *Révolte*.

***

Le compagnon Faugoux prie les camarades qui sont en correspondance avec lui, de lui adresser leurs lettres, 120, rue Lafayette, au *Père Peinard*.

***

Le groupe l'*Avenir Social* de Saint-Ouen voulant donner le plus d'extension possibles aux publications anarchistes de langue française, prie les compagnons qui en feront paraître d'en envoyer dix exemplaires, sans autre avis, au camarade Louis Bernaix, rue Montmartre, à Saint-Ouen (Seine).

On remboursera de suite et on demandera d'autres exemplaires s'il est nécessaire.

Avis au *Tocsin*, à la *Question sociale*, au *Réveil des Masses* entre autres.

***

Paris. — Devant les écrits des feuilles bourgeoises prêchant le patriotisme, n'est-il pas un devoir pour tout anarchiste, pour tout révolutionnaire conscient, d'empêcher que les jeunes gens, si faciles à l'enthousiasme, se laissent emballer par ces paroles perfides et mensongères que l'on cherche à leur inculquer dès l'école, et tâcher que cette jeunesse emploie son effervescence à la diffusion des idées de justice. Lui montrer le précipice où l'on veut l'entraîner et dont elle ne sortirait que le cerveau atrophié.

Si chacun d'entre nous, camarades, s'imprègne bien de cette vérité, il comprendra combien cette propagande aux jeunes est supérieure aux autres et surtout plus facile et plus fructueuse, plus rapide ; aussi invitons-nous tous les jeunes compagnons à bien vouloir venir samedi, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant, afin de former un groupe d'une jeunesse anarchiste qui pourra raffermir les idées encore chancelantes chez les jeunes révolutionnaires qui n'ont pas encore compris nos vérités. Urgence.

## PETITE CORRESPONDANCE

M. à Trélazé. — Nous ferons passer les 10 fr.

F. à Reims. — M. à Armentières. — D. à Toulouse. — G. rue Braille. — M. à Faënza. — Club Autonomie. — M. à Casteljaloux. — B. à Limoges. — D. à Paterson. — V. et K. à Trélazé — V. à Nîmes. — R. à Marseille. — M. à Bourges. — B. à Saint-Quentin. — L. à Cette. — M. à Toulouse. — P. à Morlanwelz. — Reçu timbres et mandats.

Groupe Tchèque, « Skupina Autonomie » à Londres. — Reçu par P. K. 10 shillings pour les Russes condamnés à Paris ; transmis au secrétaire du Comité de Londres, Mme Pease.

V. à Grigny. — C'est Charly dans l'Aisne.

Pagès. — Pourrez prendre la collection quand vous voudrez.

B. à Dison. — Avez reçu « Sébastien Roch » et les « Mensonges conventionnels ? »

C. — Les bouillons sont déposés chez R. — Il y en a à votre disposition tant que vous voudrez.

V. à Roubaix. — C'est 10 fr. que vous devez recevoir directement de Saint-Etienne.

« Volné Listy ». — Pouvons vous envoyer les collections du « Révolté » des années 86, 87 et 88 et toute la « Révolte ».

P. à Cureghem. — Trop tard. Il faut recevoir le mercredi matin au plus tard.

Quand j'ai reçu votre carte, la lettre était détruite, c'est pourquoi la convocation est fort incomplète. — Vous auriez dû envoyer à nouveau la copie. Je ne garde jamais aucune correspondance qui n'a plus d'emploi.

N. à Nîmes. — Ne pourrons en disposer que quand nos collections seront terminées.

## Souscription pour l'extension du Supplément de la RÉVOLTE

Mangal Jules 0,50. — Brouet Victorien 0,20. — Jean Moite 0,30. — Joseph Chrétien 0,15. — Ferdinand Pintelon 1 fr. — Marcou Alphonse 0,20. — Hainaut Maximilien 0,20. — Paul Houtrelle 0,20. — Joseph Dumont 1 fr. — Jérémi 0,20. — Venbokstoel 0,15. — Jean B. Valentin 0,20. — Ragot 0,10. — Vital Dumont 0,50. — Fernand Scarlquin 1 fr. — Fidèle Mettens 0,50. — Omer Rombaux 1 fr. — Paul Schuster 0,50. — Anselme Jules 0,50. — Collecte faite à Morlanwelz le 13 juillet 2,20. — En tout : 11,05. — Lustemberger 1 fr. — T. L. à Saint-Ouen 1,05. — Gouraya 1 fr. — Les comp. de Puget-Ville par Brand 1,50. — G. L. à La Réole 1,05. — B. à Maison-Alfort 1 fr. — V. à Grigny 0,50. — B. à Alexandre 0,50. — Un bouif 0,20. — Lair 0,50. — Paris. — Lurayassier 0,50. — Liste Bouglon par B. 1,50. — Genève, collecte faite par le groupe « l'Initiative Individuelle » versée par Veil 11,90. — Stoianoff 8,40. — Barcelone, le groupe « Los Hijoo del Mundo 2,90. — M. à Nonancourt 1,25. — Beauvais, liste par D. 3,65. — Toulon, liste M. 139, 5,20. — Un exploiteur pour son exploité 2 fr. — Arras, par C. P. 5 fr. — B. à Charly 5 fr. — C. W. à Ashwel 2,50. — Narbonne : Firmin A. 1 fr. ; Combes 0,25 ; Vincelot 0,25 ; Elise 0,50 : Hélasse 0,10.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 650 fr. 75.

Un ancien compagnon du Mans 0,60. — Puget-Ville 0,50.

Total à ce jour : 651 fr. 75.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 683 fr. 05.

Le « Réveil du XV^e^ » 10 fr. — Cardeilhac 1 fr. — Les compagnons de Puget-Ville par Brand 2 fr. — B. à Maison Alfort 1 fr. — Collecte à la sortie de la réunion salle des Tableaux 2,60.

Total à ce jour : 699 fr. 65.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

Discussion très importante. Tous les compagnons sont priés d'y assister. Urgence.

Le *Réveil du XV^e^*, groupe anarchiste, réunion samedi 26 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, salle Roques, 72, boulevard de Grenelle.

Ordre du jour : De la propagande dans les campagnes ; de l'utilité d'un journal quotidien. Le dimanche 3 août, le groupe donnera un concert et un bal champêtre au Bois de Clamart tout près du rond-point de la Fontaine Sainte-Marie. Départ de la gare Montparnasse à 2 heures, station de Clamart. Un petit orchestre, tenu par les compagnons du groupe accompagnera la caravane. Tous les compagnons sont invités. Prière à tous ceux qui désirent venir et qui ne connaîtraient pas le rendez-vous au bois de se trouver au départ du train.

Groupe du XIII^e^, réunion tous les samedis, salle Jacquet, 11, place d'Italie, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : Le journal anarchiste quotidien ; Ballade projetée.

Soirée familiale suivie d'un bal de nuit, le samedi 2 août, à 9 heures du soir, salle de l'Harmonie, 94, rue d'Angoulême, au bénéfice des détenus politiques de Vienne.

Causerie par la compagne Ita Bruguières.

Entrée : Compagnes, 25 centimes. — Compagnons, 50 centimes,

Lundi 28 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, salle de l'Hermitage, 20, rue de Jussieu, conférence contradictoire.

Groupe communiste-anarchiste de la Courtille, tous les mercredis à 8 h. 1/2, café des Omnibus, 27, rue de Belleville.

Dimanche 27 juillet, tous les anarchistes du Centre sont priés de se rendre à Baume pour assister au meeting.

Roubaix. — Tous les compagnons et lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont convoqués à la réunion qui aura lieu le samedi 2 août, à 8 h. 1/2 du soir chez Pierre Lanneau, 8, rue Pierre de Roubaix. On y invite les compagnons des environs.

Discussion de haute importance. Les compagnons sont priés d'être exacts, c'est urgent.

Cureghem. — Réunion publique et contradictoire, lundi 28 courant.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 46 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — DU 2 AU 8 AOUT 1890.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 5 —
Six Mois . . . . . — 2 50
Trois Mois . . . . . — 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 7 —
Six Mois . . . . . — 3 50
Trois Mois . . . . . — 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AUX CAMARADES

*Il y a, parmi nos camarades, des compagnons qui voyagent de temps à autre; nous demandons à ceux qui s'intéressent à l'extension du journal, de le réclamer à toutes les librairies des gares où ils ont l'occasion de descendre ; d'indiquer aux libraires que la maison Hachette en fait le service, et au besoin nous tenons à leur disposition des numéros pour distribuer.*

## LA MORALE ANARCHISTE

### VIII

Jusqu'à présent, dans toute notre analyse nous n'avons fait qu'exposer de simples principes d'égalité. Nous nous sommes révoltés, et nous avons invité les autres à se révolter, contre ceux qui s'arrogent le droit de traiter les autres comme ils ne voudraient nullement être traités eux-mêmes ; contre ceux qui eux-mêmes ne voudraient être ni trompés, ni exploités, ni brutalisés, ni prostitués, mais qui s'arrogent ce droit à l'égard des autres. Le mensonge, la brutalité et ainsi de suite — avons-nous dit — sont répugnants, non pas parce qu'ils sont désapprouvés par les codes de moralité, nous ignorons ces codes, ils sont répugnants parce que le mensonge, la brutalité, etc. révoltent les sentiments d'égalité de celui pour lequel l'égalité n'est pas un vain mot, surtout de celui qui est réellement anarchiste dans sa façon de penser et d'agir.

Mais, rien que ce principe si simple, si naturel et si évident — s'il était appliqué dans la vie — constituerait déjà une morale très élevée, une morale qui comprendrait tout ce que les moralistes ont prétendu enseigner.

Le principe égalitaire résume tous les enseignements des moralistes. Mais il contient aussi quelque chose en plus. Et ce quelque chose, c'est le respect de l'individu. En proclamant notre morale égalitaire et anarchiste, nous refusons de nous arroger le droit que tous les moralistes ont toujours prétendu exercer — le droit de mutiler l'individu au nom d'un certain idéal qu'ils croyaient bon. Nous ne reconnaissons ce droit à personne ; nous n'en voulons pas pour nous.

Nous reconnaissons la liberté pleine et entière de l'individu ; nous voulons la plénitude de son existence, le développement libre de toutes ses facultés. Nous ne voulons rien lui imposer, et nous retournons ainsi au principe que Fourier opposait à la morale des religions, lorsqu'il disait : Laissez les hommes absolument libres ; ne les mutilez pas, — les religions l'ont assez fait. Ne craignez même pas ses passions : dans une société *libre* elles n'offrent aucun danger. Pourvu que vous-même n'abdiquiez pas votre liberté ; pourvu que vous-même ne vous en laissiez pas imposer par les autres ; et pourvu que, aux passions violentes et anti-sociales de tel individu vous opposiez vos passions, sociales, tout aussi vigoureuses. Alors vous n'aurez rien à craindre de la liberté *.

Nous renonçons à mutiler l'individu au nom de n'importe quel idéal : Tout ce que nous nous réservons, — et cela nous suffit amplement, — c'est de franchement exprimer nos sympathies et nos antipathies pour ce que nous trouvons bon ou mauvais. Un tel trompe-t-il ses amis? C'est sa volonté, son caractère? — Soit! Eh bien, c'est *notre* caractère, c'est *notre* volonté de mépriser le menteur! Et une fois que tel est notre caractère, soyons francs. Ne le cachons pas sous nos gilets pour lui serrer affectueusement la main, comme cela se fait aujourd'hui. A sa passion active, opposons la nôtre tout aussi active et vigoureuse.

C'est tout ce que nous avons le droit et le devoir de faire pour maintenir dans la société le principe égalitaire. C'est encore le principe d'égalité, mis en pratique **.

Tout cela, bien entendu, ne se fera entièrement que lorsque les grandes causes de dépravation : capitalisme, religion, justice, gouvernement auront cessé d'exister. Mais cela peut se faire déjà en grande partie dès aujourd'hui. Cela se fait déjà.

Et cependant, si les sociétés ne connaissaient que ce principe d'égalité ; si chacun, se tenant à un principe d'équité marchande, se gardait à chaque instant de donner aux autres quelque chose en plus de ce qu'il reçoit d'eux — ce serait la mort de la société. Le principe même d'égalité disparaîtrait de nos relations, car il ne peut se maintenir qu'à condition que quelque chose de plus grand, de plus beau, de plus vigoureux que la simple équité se produise sans cesse dans la vie.

Et cela se produit.

Jusqu'à présent, l'humanité n'a jamais manqué de ces grands cœurs qui débordaient de tendresse, d'esprit ou de volonté, et qui donnaient leur sentiment, leur force d'action, ou leur intelligence au service de la race humaine, sans rien lui demander en retour.

Cette fécondité de l'esprit, de la sensibilité, ou de la volonté prend toutes les formes possibles. C'est le chercheur passionné de la vérité qui, renonçant à tous les autres plaisirs de la vie s'adonne avec passion à la recherche de ce qu'il croit être vrai et juste, contrairement aux affirmations des ignorants qui l'entourent. C'est l'inventeur qui vit du jour au lendemain, oublie jusqu'à la nourriture et à peine touche au pain qu'une femme, qui se dévoue à lui, lui fait manger comme à un enfant ; tandis que lui poursuit son invention qu'il croit destinée à révolutionner la face du monde. C'est le révolutionnaire ardent auquel les joies de l'art, de la science, de la famille même, paraissent âpres tant qu'elles ne sont pas partagées par tous et qui travaille à régénérer le monde malgré la misère et les persécutions. C'est le jeune garçon qui, au récit des atrocités de l'invasion, prenant au mot les légendes de patriotisme qu'on lui soufflait à l'oreille, allait s'inscrire dans un corps franc, marchait dans la neige, souffrait la faim et finissait par tomber sous les balles.

C'est le gamin de Paris qui, mieux inspiré et choisissant mieux ses aversions et ses sympathies, doué d'une intelligence plus féconde, courait aux remparts avec son petit frère cadet, restait sous la pluie des obus et mourait en murmurant : « Vive la Commune! » C'est l'homme qui se révolte à la vue d'une iniquité, sans se demander ce qui en résultera, et alors que tous plient l'échine, démasque l'iniquité, frappe l'exploiteur, assomme le petit tyran de l'usine ou le grand tyran d'un empire. C'est enfin tous ces dévouements sans nombre, moins voyants et pour cela inconnus, inconnus presque toujours, que l'on rencontre chaque jour dans son chemin, surtout chez la femme, que l'on rencontre pourvu que l'on veuille se donner la peine d'ouvrir les yeux et de remarquer ce qui fait le fond de l'humanité, ce qui permet encore de se débrouiller tant bien que mal, malgré l'exploitation et l'oppression qu'elle subit.

Ceux-là forgent, les uns dans l'obscurité, les autres sur une arène plus grande, les vrais progrès de l'humanité. Et l'humanité le sait. C'est pourquoi elle entoure leurs vies de respect, de légendes. Elle les embellit même et en fait les héros de ses contes, de ses chansons, de ses romans. Elle aime en eux le courage, la bonté, l'amour et le dévouement qui manquent au grand nombre. Elle transmet leur mémoire à ses enfants. Elle se souvient de ceux mêmes qui n'ont agi que dans le cercle étroit de la famille et des amis, en vénérant leur mémoire dans les traditions de famille.

Ceux-là font la vraie moralité — la seule, d'ailleurs, qui soit digne de ce nom, — le reste n'étant que de simples rapports d'égalité. Sans ces courages et ces dévouements, l'humanité se serait abrutie dans la vase des calculs mesquins. Ceux-là, enfin, préparent la moralité de l'avenir, celle qui viendra lorsque, cessant de *compter*, nos enfants grandiront tous dans l'idée que le meilleur usage de toute chose, de toute énergie, de tout courage, de tout amour, est là où le besoin de cette force se sent le plus vivement.

---

* De tous les auteurs modernes, le norvégien Ibsen que l'on lira bientôt en France avec passion, comme on le lit déjà en Angleterre, a le mieux formulé ces idées dans ses drames. C'est encore un anarchiste sans le savoir.

** Nous entendons déjà crier : — « Et l'assassin ? Et celui qui débauche les enfants ? » — A cela notre réponse est simple. L'assassin qui tue simplement par soif de sang est *extrêmement* rare. C'est un malade à guérir ou à s'en garer. Quant au débauché, — si nous-mêmes ne recevions à bras ouverts dans nos familles les gens de très mauvaise vie (toujours par « savoir vivre ») et si les pères et mères ne débauchaient pas leurs enfants dès l'âge le plus tendre, nous n'aurions rien à craindre de ces messieurs.

Ces courages, ces dévouements ont existé de tout temps. On les rencontre chez tous les animaux sociables. On les rencontre chez l'homme jusque pendant les époques de plus grand abrutissement.

Et, de tout temps, les religions ont cherché à se les approprier, à en battre monnaie à leur propre avantage. Et si les religions vivent encore c'est parce — à part l'ignorance — elles ont de tout temps fait appel précisément à ces dévouements, à ces courages. C'est encore à eux que font appel tous les révolutionnaires — surtout les révolutionnaires socialistes.

Les moralistes utilitaires, fidèles à leur esprit mercantile, ont cherché à les expliquer par un calcul mesquin qui serait la recherche de plaisirs intenses et durables.

Mais il appartient à ce jeune philosophe, Guyau, — ce penseur, anarchiste sans le savoir — d'avoir indiqué la vraie origine de ces courages, de ces dévouements en dehors de toute force mystique, en dehors de tout calcul mercantile tiré par les cheveux par les utilitaires de l'école anglaise.

Leur origine — a-t-il dit — *c'est le sentiment de sa propre force. C'est la vie qui déborde, qui cherche à se répandre.* « Sentir intérieurement ce qu'on est *capable* de faire, c'est par là même prendre la première conscience de ce qu'on a le *devoir* de faire. »

Le sentiment moral du *devoir*, que chaque homme a senti dans sa vie et que l'on a cherché à expliquer par tous les mysticismes, » — le devoir n'est autre chose qu'une surabondance de vie qui demande à s'exercer, à se donner; c'est en même temps le sentiment d'une puissance.

Toute force qui s'accumule crée une pression sur les obstacles placés devant elle. *Pouvoir* agir, c'est *devoir* agir. Et toute cette « obligation » morale dont on a tant parlé et écrit, dépouillée de tout mysticisme, se réduit à cette conception vraie : la *vie ne peut se maintenir qu'à condition de se répandre.*

« La plante ne peut pas s'empêcher de fleurir. Quelquefois, fleurir, pour elle, c'est mourir. N'importe, la sève monte toujours! »

Il en est de même pour l'être humain lorsqu'il est plein de force et d'énergie. La force s'accumule en lui. Il répand sa vie. Il donne sans compter — sans cela il ne vivrait pas. Et s'il doit périr comme la fleur en fleurissant — n'importe, la sève montra toujours, si sève il y a.

*Sois fort!* Déborde d'énergie passionnelle et intellectuelle — et tu déverseras sur les autres ton intelligence, ton amour, ta force d'action! — Voilà à quoi se réduit tout l'enseignement moral, dépouillé des friponneries de l'ascétisme oriental.

## TACTIQUE RÉVOLUTIONNAIRE

Parmi ceux qui se donnent la peine d'ouvrir les yeux, aucun ne doute, à moins d'appartenir au monde des parasites et de s'y cantonner volontairement, que le présent état de choses est le comble de l'abomination et de l'injustice; qu'il doit être énergiquement battu en brèche et remplacé le plus tôt possible par un autre essentiellement différent. Ce changement radical serait même l'objectif immédiat de la plupart d'entre nous, si beaucoup n'étaient retenus par la conviction, à notre sens erronée, que la réalisation de ce programme entraînerait des difficultés insurmontables et n'étaient persuadés que les pauvres et les opprimés ne peuvent rien contre les riches et les oppresseurs.

Cette crainte maladive de la supériorité gouvernementale ressemble à s'y méprendre à cette autre terreur, qui heureusement a fait son temps, de la supériorité divine : toutes deux doivent disparaître....

Et d'abord la crainte exagérée du militarisme provient surtout de la fausse idée qu'on s'est faite jusqu'à présent d'une Révolution, qui serait pareille à une bataille des rues. Cette conception romantique retrace immédiatement à l'esprit des tableaux souvent décrits où l'on voit d'un côté d'innombrables soldats, bien armés, bien montés, admirablement disciplinés, et de l'autre des masses populaires débandées et sans armes.

Il semble qu'on entend par là le tonnerre des canons et le cliquetis des armes, et par ici les cris de douleur des blessés et le râle suprême des hommes et des femmes du peuple, agonisant pour mourir.

On se dit qu'étant donnée l'inégalité des conditions de la lutte, la victoire ne daignera jamais se saisir du drapeau des travailleurs, et que la brutalité de la force gouvernementale l'emportera toujours sur les droits du peuple. Mais on se trompe.

Nous avons démontré dernièrement que le développement actuel du militarisme, basé sur le service obligatoire pour tous, n'offre nullement de garanties à la sécurité des classes dirigeantes; que les prolétaires armés ne continueront pas toujours à massacrer leurs frères, et que les raisons abondent pour prouver au contraire que, tôt ou tard, ces mêmes armes se retourneront contre ceux qui les dirigeaient jusqu'alors.

Nous pourrions aussi établir qu'on n'a pas le droit de douter de la faculté de résistance du peuple — et du reste les explosifs de toute sorte sont accessibles à tout le monde, et devant eux ces soldats modernes sont aussi désarmés que l'étaient les anciens chevaliers bardés de fer devant la poudre à canon.

Mais ce que nous venons de dire est secondaire quant à la possibilité du triomphe de la Révolution sociale. Il est plus que probable que dans le choc à venir entre pauvres et riches, les batailles de rues ne constitueront pas le facteur principal, il n'en sera peut être même pas question.

On insistait beaucoup autrefois dans les Congrès internationaux sur l'importance d'une grève générale, ayant pour unique objet de compter ses forces. Les anarchistes d'Europe n'ont jamais cessé de préconiser cette idée, tandis que leurs émules moins radicaux s'y opposaient vivement, objectant que cette grève générale serait le vrai commencement de la Révolution sociale.

C'est aussi notre avis, en effet. Et c'est pourquoi cette grève générale doit avoir lieu. Il faut qu'une fois les ouvriers quittent en masse le travail, non pour obtenir un salaire plus élevé ou une diminution des heures de corvée, mais pour arrêter et enrayer les rouages de l'immense machine capitaliste et pour mettre le désordre dans le système social.

On dira que lorsque la production sera partout arrêtée, la consommation cessera aussi bientôt pour le travailleur — erreur — car lorsque la résistance du peuple à toute autorité se sera donné sérieusement carrière et qu'il aura ouvert toutes grandes les portes du bagne où le maintenait l'ordre établi, le respect des lois et des préjugés séculaires s'en ira bien vite au diable; celui qui aura faim ou soif ou besoin de quoi que ce soit allongera la main pour le prendre là où cela se trouvera, et quand il n'y en aura plus, ce sera à recommencer non pour gâcher les produits, mais pour se procurer les choses nécessaires.

En d'autres termes, il y aura une razzia générale non seulement pour les produits manufacturés mais aussi pour les matières premières indispensables. Et comme cela se passera en même temps dans des centaines de milliers de lieux, c'est-à-dire partout, on ne pourra rien contre tout un monde....

Il en sera de même pour les habitations que pour la nourriture et le logement. Celui qui occupera une maison n'en paiera le loyer ni ne s'en laissera chasser, et celui qui n'aura pas de toit s'empressera d'entrer là où il trouvera de la place. Qui parlera alors d'expulser? On peut jeter sur le pavé une douzaine, une centaine ou même un millier de malheureux, mais quand les locataires par centaines de mille seront résolus à ne plus payer, ce n'est pas eux qu'on jettera sur le pavé mais bien plutôt le propriétaire, agent ou huissier, qui s'aviserait de venir réclamer un terme.

J'entends d'ici toutes les lamentations, les cris de fureurs... « Vie de Bohême, bouleversement universel.... que deviendront la savante organisation politique, les arts et les sciences, les raffinements de la société moderne quand tout ira sens dessus dessous.

Ce que nous avons en horreur quant à nous, c'est le mal actuel, c'est l'injustice criante, c'est l'injustice flagrante, c'est l'état actuel. Plus complet, plus soudain, sera le bouleversement, pensons-nous, d'autant plus foncièrement et rapidement la société moderne sortira de la boue où elle se noie. Qu'une nouvelle et meilleure société se fonde. Tout ce qui lui sera nécessaire sera resté merveilleusement intact : machines, fabriques, mines, constructions, sol et tout le reste. La faculté productrice des masses populaires ne se sera pas évanouie pendant la grève générale : les capitalistes tout au plus et leurs acolytes et les acolytes de leurs acolytes auront *moralement* perdu la tête; mais le nouvel ordre de choses n'en fonctionnera pas moins facilement; non plus sous les auspices d'une collectivité de charlatans, nommée gouvernement, non pas par l'intermédiaire d'un archi-sage parlement, distributeur de lois à jet continu; mais tout simplement sous l'aiguillon de la nécessité, d'après les possibilités et les besoins, s'améliorant constamment par les expériences journalières, et s'affranchissant des maux que les conditions misérables de l'ancienne humanité (nous actuellement) maintenaient comme une lèpre dont elle n'avait pas le courage de se débarrasser.

Non pas que nous représentions le développement de cet état de choses comme des plus simples; nous sommes au contraire persuadés qu'il sera particulièrement très dur d'achever cette bête féroce qu'on appelle la propriété — mais nous ne sommes pas de ceux qui entonnent des jérémiades sur les possibilités et les éventualités qui peuvent se produire, convaincus que ces malheurs devront être imputés à la bassesse et à la dureté de la Bourgeoisie qui ont rendu le conflit inévitable.

(*Freiheit*, 21 juin)

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Toulouse. — Le soir du 14 juillet, une cinquantaine d'ouvriers d'artillerie de l'arsenal de Toulouse ont parcouru les rues en chantant une chanson où tous leurs chefs, depuis le caporal jusqu'au général étaient passés en revue et traités suivant leur mérite.

Un bourgeois croyant entendre une chanson patriotique, s'avance vers eux avec un drapeau tricolore et veut fraterniser; les soldats empoignent la *grande chaussette rouge* et la foulent aux pieds en criant : Vive le drapeau rouge! Vive la sociale! A bas le militarisme!

Vous pensez si le bourgeois fut épaté, il court encore. Une partie de la foule se mêla à la petite manifestation.

Le lendemain, quatre ouvriers qui étaient parmi les manifestants, sont punis de quinze jours de boîte, une trentaine de simples ouvriers, tous ceux que de braves sergots ont reconnu, écoppent chacun trente jours de consigne.

C'est peu payé, mais on n'ose pas traduire de soldats en conseil pour insulte au drapeau. Il vaut mieux ne pas ébruiter l'affaire. On s'évite aussi le désagrément de s'entendre dire de dures vérités, car depuis quelque temps il va diminuant le nombre des pauvres troubades qui passent en conseil de guerre à Toulouse, sans traiter leurs juges d'assassins, de buveurs de sang, de crapules et de roudards, etc.

Tacitement, la presse s'est bien gardé de raconter la scène.

Malgré les punitions, en dépit des menaces qui leur étaient faites, les braves artilleurs ont voulu

verser leur obole en faveur du supplément hebdomadaire de la *Révolte*, petite obole, il est vrai, mais on fait ce qu'on peut. Un plus grand nombre aurait voulu souscrire, mais leurs moyens ou plutôt l'absence de moyens pécuniaires les en a empêché.

Vous ne sauriez croire l'effet que *Birbi* produit dans ce milieu. Les extraits parus dans le supplément les ont mis en goût de lire tout le bouquin. Cela va bien !

***

Auteuil. — Dimanche 27 juillet, Guesde est venu donner une conférence. L'auditoire se composait à peine de 150 personnes, malgré la propagande acharnée qu'avait faite le *Peuple Picard*, un ignoble petit canard, pour qui la calomnie, remplace les arguments. Dans un de ses derniers numéros, n'avait-il pas trouvé rien de mieux que d'accuser la *Révolte* d'être l'alliée de la chancellerie russe. Mais revenons à la conférence.

Guesde commence par nous faire une critique de la société actuelle et passe en revue toutes les iniquités sociales. En ce moment un jeune compagnon l'interrompt et lui reproche, de ne pas être encore dans la propagande révolutionnaire; un boucan s'élève d'un côté comme de l'autre. Profitant de cet incident, quelques jeunes compagnons s'empressent de jeter dans la salle des *Père Peinard* et des *Révolte*. Cette manière de faire n'a pas fait plaire à certains individus, qui se disent socialistes, voir même à quelques autres, qui s'étaient plu pendant un certain moment à se dire anarchistes.

Combien avez-vous reçu pour faire ce que vous faites, s'écriaient-ils, rouges de colère.

Messieurs les intelligents, soyons logiques; de la liberté, s'il vous plaît.

Notre ami Morel, que la Jeunesse libertaire avait invité à venir combattre les théories collectivistes, demande la parole, il l'obtient, grâce à son énergie et à tous les compagnons présents.

Il commence à poser les deux questions suivantes : 1° Comment ferez-vous disparaître la société bourgeoise, 2° De quelle façon organiserez-vous la société au lendemain de la Révolution.

Le grirrand orateur se sentait piquer et croyant user de l'esprit, replique qu'il n'a pas apporté de fins dans sa poche l'organisation de la société future.

Où sont donc les grandes théories d'antan sur la société collectiviste ? Comment citoyen Guesde, vous êtes obligé aujourd'hui de reconnaître que la société s'organisera d'elle-même selon ses besoins et ses aspirations !

Le compagnon Morel reprend alors la parole et dit avec raison, que du moment qu'on reconnaît que la société s'organisera d'elle même, il n'y a pas lieu de préconiser un gouvernement du quatrième Etat, et que les socialistes pourront les tromper comme les bourgeois d'aujourd'hui.

Cette conclusion déplait à Mössieu Drouart, exmaire de Villers-Bretonneux, qui présidait la conférence. Il veut s'élancer sur le compagnon Morel, mais ce héros n'a pas le courage d'exécuter son acte autoritaire et facilite à notre ami la besogne de prouver qu'il était toujours utile de se passer de présidence.

Enfin, veste complète pour les soi-disant socialistes amiénois.

## Espagne

Par les journaux vous avez pu voire l'importance qu'a pris le mouvement gréviste du 1er mai. Pour ma part, je dois vous dire, que je n'espérais pas qu'il prendrait un si grand développement. Non-seulement il s'est généralisé à Barcelone et en Catalogne, secondé par toutes les populations maritimes qui sont nombreuses en Espagne, mais leur écho s'est fait ressentir dans toutes les villes de l'intérieur; jusqu'à aujourd'hui dans plusieurs d'elles. Cependant à l'évolution sociologique qui se produit dans tout l'univers. Et le plus important de ceci est le caractère énergique et radical que cette grève a revêtu.

Aucun palliatif avec les autorités, disaient les travailleurs. Nous devons prendre nous mêmes de vive force. Et ainsi ils se préparaient avec les munitions nécessaires, pour repousser la force par la force.

Aussi les autorités déployèrent tout leur zèle et activité, perquisitionnant de jour et de nuit, et emprisonnant plus de 500 compagnons.

Mais je dois vous dire qu'ils prirent très peu d'anarchistes, grâce aux bonnes dispositions que nous prîmes opportunément. Les anarchistes n'attendent que le moment pour agir; le courant de la masse au commencement était antipathique à nos idées et procédés violents, mais par la suite des faits eux-mêmes, elle alla changeant, devenant favorable à nous et tous les jours nous sommes de plus en plus sympathiques et ceci va chaque jour en s'accentuant. Ce terrain gagne chaque jour et c'était inespéré avec l'éducation légaliste que les partis politiques et aussi les socialistes ont su inculquer aux masses.

Nous avons été vaincu, par les manœuvres de la réaction, par le parti ouvrier et par le jésuitisme maçonnique, qui s'est ici infiltré jusque dans les meilleurs éléments anarchistes.

Tous les avantages que la bourgeoisie céda dans les premiers moments de stupeur, elle les retira une fois la peur passée, et les choses retournaient en leur état ordinaire, lorsque la grève de Manresa a recommencé le mouvement.

Tout fait croire que la prochaine grève générale sera féconde en faits révolutionnaires, autant que j'en puis juger par l'opinion des travailleurs mêmes, qui, instruits par l'expérience passée, ne se fient qu'à eux mêmes pour la solution de leur émancipation.

Faisant comme ils leur plaît, sans écouter de mots d'ordre, ils luttent contre l'autorité, le capital et la propriété ; trinité de toutes injustices sociales.

***

La grève générale du 1er mai, a précipité la chute du gouvernement de Sagasta, qui pour les conservateurs étaient toujours trop libéral. A l'arrivée de Canovas, les fabricants de coton de Manresa, et autres pays se sont « émancipés » et ont provoqués la grève générale dans leurs manufactures, afin de détruire l'association des ouvriers.

Toutes les fabriques sont fermées. Les ouvriers ne cherchent pas à retourner au travail avant que les bourgeois ne reprennent les sociétaires renvoyés.

L'autre jour, un groupe de 400 ouvriers se présente devant les murs d'une fabrique, furent reçus à coups de fusil par les *blackleys* des bourgeois. Il y eu des morts et des blessés. Les esprits sont surexcités, les troupes sont sur les lieux. Une affiche du préfet défend les groupes dans les rues, mais les ouvriers n'en font pas cas.

Le maire de Manresa vient de publier une proclamation conciliatrice instant les ouvriers à retourner au travail. Les groupes arrachent ces affichés et n'acceptent aucune transaction.

Ils sont prêts à employer la force, si l'occasion s'en présente.

A Barcelone, il s'est tenu un grand meeting de sympathie qui a opposé les moyens violents aux paroles conciliatrices du préfet. Le mot d'ordre général est : Nous n'attendons *rien* de la *loi* ni du *pouvoir*.

(Il ne faut pas oublier que ces travailleurs appartiennent au Parti ouvrier.)

***

Les grèves en Catalogne prennent un caractère sérieux.

La semaine passée, il y a eu conflit avec la troupe dans plusieurs locantés. Les grèves se compliquent maintenant de questions politiques. Le gouverneur Blanco, voyant l'extension prise par le mouvement au 1er mai, avait réussi à amener les patrons à faire des concessions.

Mais, il y a eu récemment changement de ministère en Espagne; et dès que les conservateurs sont arrivés au pouvoir, les patrons se sont empressés de revenir sur leurs concessions. Le nouveau gouverneur de Catalogne, un conservateur, s'est empressé de mander des troupes en quantité, pour massacrer les travailleurs, et maintenant des républicains bourgeois prennent part pour les travailleurs, contre les conservateurs.

L'irritation des travailleurs est surtout grande depuis que le nouveau gouverneur, un massacreur du peuple en 1873, a invité chez lui les représentants de diverses associations ouvrières et les a fait tous arrêter lorsqu'ils eurent déclaré que les grèves continueraient tant que les concessions obtenues après le 1er mai ne seraient remises en vigueur.

Remarquons qu'en Catalogne, les syndicats ouvriers et les anarchistes conscients sont intimement liés entre eux. Les anarchistes catalans ne se tiennent pas à l'écart des syndicats ouvriers. Ils y entrent, au contraire, travaillant les esprits, endurant avec patience les petites luttes mesquines qu'il y a à supporter dans des associations aussi arriérées que bon nombre de syndicats le sont, et finissent par y souffler le souffle révolutionnaire. En tout cas, quoi qu'il arrive en Catalogne, les anarchistes ne sont pas des étrangers pour la grande masse des travailleurs, ainsi que cela arrive trop souvent à Paris. Les travailleurs les connaissent de près ; ils les estiment pour leur vigueur et leur aptitude à la bes gne. Et en cas de mouvement les syndicats ouvriers vont aux anarchistes, s'entendre avec eux, et non avec les endormeurs.

C'est une vieille tactique en Catalogne. Elle date des débuts de l'Internationale. Et nous ne saurions trop la recommander partout. Bon nombre de nos amis parisiens en ont compris la nécessité, et nous sommes persuadés que peu à peu cela se fera à Paris sur une grande échelle.

Si les syndicats ouvriers sont archi-réactionnaires, c'est d'autant plus une raison pour leur inspirer le souffle révolutionnaire. Nous ne sommes pas une association d'instruction mutuelle, mais un parti, une secte si l'on veut, qui cherche à répandre ses idées précisément là où elles ne sont pas acceptées.

## Italie

Bernanati. — Le 6 courant, les élections administratives ont eu lieu. Sur 1,900 électeurs inscrits, 700 seulement ont pris part au vote. L'année précédente 1,200 y avaient pris part. Comme on le voit, ça marche lentement, mais enfin le dégoût commence à monter.

La bourgeoisie maçonnique et malthusienne avait voulu s'affirmer, sur le renégat Clementi, un exanarchiste farouche ; qui, malgré qu'il fût appuyé par la préfecture, n'a obtenu que 126 voix.

A Macerata, dans les Marches, les compagnons préparent l'apparition d'un nouvel organe : l'*Eco della Pleba*.

## Norwège

Depuis ma dernière correspondance, le mouvement en Norwège a pris une bonne tournure. Depuis avril notre journal *Fedraheimen* a publié plusieurs brochures; nous sommes arrivés à avoir une bibliothèque communiste-anarchiste de 8 volumes.

*La politique peut-elle nous servir?* par Steinsvik, l'éditeur du journal; c'est une des meilleures de nos publications, elle nous montre d'une manière frappante l'inutilité des réformes faites au nom des lois et des gouvernements.

*Aux Jeunes Gens*, *La Loi et l'Autorité*, *La Société au lendemain de la Révolution*, *Pouvons-nous vivre sans manger*, *Aux Femmes de Norwège* et *Un anarchiste et l'anarchie*.

*Fedraheimen* ne paraîtra pas pendant trois mois et en automne sera édité à Christiania.

Pendant les mois d'été, les éditeurs Steinsvik et Tvar Mortenson, pensent faire une tournée de propagande et d'agitation vendant des brochures au profit de la propagande de nos idées. Depuis le 1er janvier j'ai écrit plusieurs articles pour des journaux à la solde des capitalistes sur les anarchistes et l'Anarchie. Il a paru aussi une biographie de Kropotkine dans l'unique revue publiée en Norwège (*Samtidem*). Nous sommes à présent en communication avec les compagnons norwégiens vivant à Londres qui font beaucoup pour aider la propagande ici. Nous espérons que les camarades qui sont pécuniairement en meilleure situation que nous, ne nous oublierons pas. Nos idées s'étendent de pays à pays et bientôt elles seront comprises par tous les peuples. Aussi appelons-nous la grande révolution de tous nos vœux. (*Freedom*)

## Belgique

Bruxelles possède un établissement que l'on peut appeler le baromètre de la misère. A la prison communale est adjoint un asile de nuit (l'Amigo). L'établissement renferme toujours beaucoup plus d'hôtes écroués sur leur demande que de personnes arrêtées dans les rues. Ainsi en mai dernier 305 personnes ont été arrêtées et conduits à la prison communale, tandis que 873 se sont volontairement présentées à cette prison. Ce sont presque tous des hommes valides, dans la force de l'âge. L'année dernière les chiffres des entrées étaient bien inférieurs à ceux de 1890. Ainsi en mai 1889 on n'a compté que 562 entrées volontaires.

Pour soulager une misère tellement grandissante, la presse démocratique de Bruxelles ne trouve d'autre remède que de demander une porte spéciale à l'Amigo pour la sortie des pensionnaires volontaires, afin, dit-elle, que les curieux ne puissent confondre les simples pauvres avec les ivrognes, les vagabonds et les filles perdues. C'est tout ce que son sentiment de justice lui suggère.

### République Argentine

Une « révolution » vient d'éclater à Buenos-Ayres — dit le télégraphe. On s'est battu dans les rues, il y a eu du sang versé. Les révoltés, menés par les généraux Campos et Arredontio, se sont emparés des arsenaux, des casernes, du palais du président. Mais il n'y a pas de révolution. Le docteur Pelligrini, vice-président, a pris la place du docteur Celman, président, qui s'est enfui à Rosario — et voilà tout.

Il y a eu bataille dans les rues, barricades peut-être. Mais il n'y a pas eu de révolution.

Le « va-t'en que je m'y mette » n'est pas une révolution.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

### Note ouverte à M. le Juge d'Instruction de Vienne

Levallois, 29 juillet 1890.

Monsieur le Juge d'instruction,

Dans le cas où mon adresse à Londres ne vous parviendrait pas avant le procès du 3 août à Grenoble, veuillez prendre note que vous pouvez toujours me télégraphier à l'adresse suivante : rue Victor-Hugo, 95, à Levallois-Perret (Seine).

Je ne perds pas l'espoir d'y être citée comme accusée ou comme témoin.

Louise Michel.

***

### Un mot aux travailleurs de Charonne

Camarades,

Le drame de la rue d'Avron a eu pour effet, non seulement d'émotionner notre quartier, de faire pleurnicher les politiciens, mais aussi de nous montrer ce que messieurs les dirigeants considèrent comme un remède aux maux sociaux.

Ecrit par la main de leur député, les électeurs ont pu lire que, d'après leur représentant, le problème qui devait résoudre la question sociale et supprimer les suicides de la misère, résidait dans une meilleure organisation de l'Assistance publique. Traduisons : dans une meilleure répartition de l'aumône ; ce qui veut dire que nous, les travailleurs, nous les volés, nous ne pouvons prétendre qu'à la soumission, qu'à l'indignité, qu'aux miettes, enfin, de leurs tables.

M. Révillon, député de Charonne, s'écrie dans le canard du « Maret » qu'il faut un budget des pauvres... Un budget des pauvres ! mais qui l'alimentera ? Sur qui sera-t-il prélevé ? Mais passons.

Eh bien ! n'est-ce pas là le comble de l'hypocrisie et de l'insulte. Comment ! nous qui produisons tout, nous n'aurions donc droit qu'à la charité. On veut donc par une nouvelle sanction, ériger éternellement la misère en principe ; il est vrai qu'il existe déjà pour cette nouvelle institution des asiles de nuit.

Nous anarchistes, nous le crions bien haut, toutes les hypocrisies ne font qu'augmenter la haine que nous ressentons pour les souteneurs d'institutions qui ont pour principe tout aux uns et rien aux autres. Alors de même que nous sommes convaincus que par le fait, que l'individu existe, il a le droit de manger, nous disons que seul la Révolution sociale « sociale entendez-vous bien, » pourra nous débarrasser des iniquités et des injustices.

Mort à l'égoïsme et vive le communisme !

Le groupe la *Liberté* de Charonne.

***

Les Niveleurs de Troyes et les Egaux troyens, dans le but d'étendre leur propagande, ont décidé la formation d'une bibliothèque et de faire appel à tous les compagnons et auteurs qui voudraient faire don de brochures et de journaux développant le mieux les théories anarchistes, d'adresser les envois au compagnon Paul Martinet, 133, faubourg Croncels, ainsi que tout ce qui concerne les groupes.

***

Saint-Etienne. — Les camarades viennent de faire un nouveau tirage de la *Vierge des opprimés*, augmenté d'une nouvelle pièce de vers intitulée : les *Gavés*. Prix : 2 fr. le cent, au profit des détenus, chez J. Ricard, 45, rue Tarentaize, Saint-Etienne et Benoît Chevalier, 13, rue des Célestes, à Vienne.

***

Pour les détenus de Vienne. — Ricard, Saint-Etienne, compte du Père Peinard, 30 fr. — M. et B., à Cette, 20 fr. — Roanne, groupes les Révoltés et les libertaires, 10 fr. — Total 60 fr.

## PETITE CORRESPONDANCE

M. à St-Etienne. — Continuez à régler tous les mois.

Darnaud à Foix. — Le comp. M. B. de Lalouette-Pessac a reçu les brochures, et vous remercie.

F. à Reims. — Avais-je mis les chansons dans le paquet ?

C. M. à Venise. — Reçu timbres. Abonnement sera servi.

E. B. à Caen. — Par suite du changement de prix, c'était juste pour l'abonnement.

W. à Fressenneville. — Les numéros sont toujours expédiés à Tully et Eriancourt. Reçu mandat.

O. à Vienne. — Rien reçu de Bourgoin.

E. V. à Nîmes. — Nous avons déjà reproduit des passages de « Sur l'Eau », nous confronterons.

L. A. à Marseille. — « Anarchie et Communisme » épuisé. — « Les Préjugés et l'Anarchie. » N'avons pu obtenir de réponse de l'auteur.

Mme M. à Bordeaux. — N. J. à St-Florent. — B. à Annezin. — V. B. à Amiens. — A. S. à Calais. — F. à Reims. — O. B. à Liège. — L. M. à Agen. — B. à Maizy. — S. à Bordeaux, Bagnes. — M. à Angers. — H. à Desvres. — F. à Amiens. — P. A. à Londres. — L. F. à Bouxières. — P. à Troyes. — G. à Nantes. — M. à Tournus. — G. à Orléans. — F. à Reims. — J. à Avript. — Reçu timbres et mandats.

## Souscription pour l'extension du Supplément de la RÉVOLTE

Liste précédente, 76 fr 25.

Une compagnie d'ouvriers d'artillerie de Toulouse : Un Lyonnais anarchiste, un progressiste, un qui rigole, un qui commencera par ses chefs, un dynamiteur, vive la révolte, le terrible, chacun 15 centimes. — L. G. Appaméen, un Bourbonnais, Vengeance, chacun 20 centimes. — Un Guillotin, un Toulousain, un qui veut faire sauter le quartier, un révolutionnaire, un déporté, un enragé, un estampeur, un qui a sué à la revue du 14, un qui a plein le dos du militarisme, le zéphyr, Le Quercy, le sauteur, un qui lèvera la crosse en l'air, mort aux galonnés ! chacun 10 centimes. — Le groupe des Vengeurs, 3 fr. 45. — Total, 6 fr. 70.

Un anti-patriote 1 fr., un compagnon 50 c., un membre du groupe du XX<sup>e</sup> 50 c., un décoré, 50 c., un mal-content, 40 c., Hubert 50 c., Bianchetti 30 c., Nontrouvate, 25 c., un Lyonnais 20 c., Ts B. 40 c., Verry 50 c., Bazin 30 c., Tortelier 50, Lécuyer 30 c., Arthot fils 10 c. Maurice, 75 c., Denis 30 c., Daumoin 50 c., une anarchiste 30 c., Marchand de poudre 20 c., Dairek 50 c., Leboucher 20 c., une anarchiste 50 c.. une griffe 20 c., Excédent d'écot 25 c., Alfred Marc 20 c, Louis 20 c., Ça Ira 20 c., un mineur 25 c.. Louis 25 c., E. Serjette 15 c., Villisse 50 c., un typo 50 c., XX 50 c., Mathieu 10 c., un exilé 50 c., un socialiste 20 c., un Allemand 50 c., Bertin 20 c., Mlle Pelletier 15 c., Gaspard 25 c., Anarchico 30 c., Meurisse 20 c., un compagnon 30 c., Mme Piffer 10 c., C. S. 25 c., Henri 50 c. — Total, 16 fr. 50.

Liste par le compagnon D. de Beaucaire, 9 fr. 50. — Une famille d'anarchistes à Eragny, près Gisors, 5 fr. — Listes Pamiers par R., 10 fr. — Piella : Casale 25 c.; A. G., 30 c.; Colhio 1 fr., Mario Timone 1 fr.; E. Canova 25 c.; — T. à Arthabaskaville 2 fr.; — B. à Maizy 1 fr. 50. — Marq-en-Barœuil : V. de V. 1 fr. 25, V. de V. D. 1 fr. — L. C. St-André 25 c. — D. 25 c. — Casimir 50 c. — Excédent d'écot à la sortie du champ d'expériences de G. Ville 1 fr. 80. — Toulon : E. C. 25 c., Jaus. 1 fr., M. 15 c., Bouf 50 c., X. 10 c. — B. à Drocourt 1 fr. 15. — Liste du Havre 2 fr. 50. Jarkot 1 fr. 50. — Nîmes, liste par E. V. 5 fr. 75. — Groupe d'Ivry 3 fr. 85. — Total, 52 fr. 60.

Mastroquet du cours St-Jean, 50 c. — Roger 25 c. — Pallanger 25 c. — Excédent d'écot 25. — Dynamitoff 25 c. — L'Incompris 30 c. — Le Mécontent 25 c. — Dexplat 25 c. — Un anarchiste qui a les joues calées 50 c. — U. Laporte 25 c. — Un bourgeois en herbe qui n'en est pas moins anarchiste 1 fr. — Un citoyen qui parle peu 50 c. — Saluez 50 c. — Gauthier 50 c. — Labandonné 30 c. — Un père peinard 25 c. — Un parasite 10 c. — Un qui s'emmerde 10 c. — Un qui s'en fout 10 c — Jusguela 10 c. — Mareau 10 c. — Le frère Augustin Trappiste de l'ordre de Citeaux 50 c. — Un pâtissier 50 c. — Large-Pierre 50 c. — Total, 8 fr. 10.

P. Le Mans 1 fr. 05 — D. à Genève 20 fr. — Saint-Etienne, liste par S. 1 fr. 50.

Total à ce jour : 182 fr. 70.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

**Groupe du XIII<sup>e</sup>, réunion salle Mayeux, 11, place d'Italie, samedi 2 août à 9 heures du soir.**

Ordre du jour : Des moyens de propagande.

Le groupe organise une promenade à Verrière pour le 17 août. Une nouvelle convocation donnera les détails.

Samedi grande réunion contradictoire, salle des Tableaux, rue d'Avron, 102.

Ordre du jour : La valeur du Suffrage universel. Tortelier, Leboucher et Vilaret sont invités.

Réunion du groupe les *Trimardeurs*, samedi 2 août, à 8 h. 1/2 du soir, rue St-Martin, 239.

Le *Réveil du XV<sup>e</sup>*, samedi 2 août, salle Lozé, 103, rue du Théâtre.

Ordre du jour : Continuation de la discussion de samedi ; de l'utilité d'un journal quotidien. Les camarades du XIV<sup>e</sup> sont spécialement invités.

Dimanche 3 août, promenade champêtre au bois de Clamart, bal et concert tout près du rond-point de la fontaine Sainte-Marie. Départ de la gare Montparnasse à 2 heures (station de Clamart). Un petit orchestre tenu par les compagnons du groupe accompagnera la caravane. Tous les compagnons sont invités.

Tous ceux qui désireraient venir et qui ne connaîtraient pas le rendez-vous au bois, de se trouver au départ du train.

Levallois-Perret. — Vendredi 2 août, réunion des compagnons de Levallois, Puteaux, Clichy, à 8 h. 1/2, salle Mézerette, rue Gravelle, 75.

Ordre du jour : 1° Organisation d'une promenade de propagande. — 2° Du journal quotidien.

Troyes. — Réunion des groupes tous les samedis au Bar Champenois, à 8 h. 1/2 du soir, tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont invités.

Saint-Etienne. — La chambre syndicale des Hommes de Peine, le groupe les *Libertaires* de Saint-Etienne invitent tous leurs adhérents ainsi que les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* en même temps que les camarades de Saint-Chamond, Lieux, St-Paul, Firminy, Chambon et Ricamarie à assister à la réunion plénière privée qui aura lieu à Saint-Etienne, place Grenette, 2, au 1<sup>er</sup> étage, le dimanche 10 août, à 3 heures du soir.

Ordre du jour : Discussion sur la création d'un journal quotidien et propagande dans la région. Il est urgent que le plus grand nombre de camarades soient présent.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir.

Saint-Ouen. — L'*Avenir Social*, réunion tous les samedis à 8 h. 1/2, salle Labry, avenue des Batignolles, 75.

Groupe communiste-libertaire de la Courtille, réunion mercredi 16 juillet, salle Martel, rue Palikao, 29, au coin de la rue de Courtille.

Ordre du jour : Les différents partis socialistes.

Roubaix. — Tous les compagnons et lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont convoqués à la réunion qui aura lieu le samedi 2 août, à 8 h. 1/2 du soir chez Pierre Lanneau, 8, rue Pierre de Roubaix. On y invite les compagnons des environs.

Discussion de haute importance. Les compagnons sont priés d'être exacts, c'est urgent.

Verviers. — Un nouveau groupe ayant pour titre le *Réveil des Masses*, s'étant constitué, prie les compagnons qui voudraient en faire partie, de se réunir dimanche 3 août, à 11 heures du matin, chez Toussaint Nokin, rue du Progrès, 5.

Cureghem. — Lundi 4 août, conférence publique et contradictoire donnée par le groupe la *Fraternité universelle* de Cureghem, le lundi 4 août, à 8 h. 1/2 du soir en l'établissement enseigné « Aux Amis de l'Abbattoir », chez Ief, place de la Bourse, 15.

Ordre du jour : De la manifestation du 10 août et du Suffrage universel. Tous les anarchistes de Bruxelles et ses faubourgs sont invités.

Gand. — Tous les dimanches, à dix heures du matin, réunion des anarchistes au *Tailleur de pierre* rue du Bœuf, chez A. Toch.

Alger. — Réunion du Groupe tous les Mercredis soir, à 8 1/2 heures, rue Constantine, café du Palmier.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier

TROISIÈME ANNÉE, N° 47. DIX CENTIMES DU 9 AU 15 AOUT 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

LA RÉVOLTE

Est en vente dans toutes les Librairies

DE PARIS

*pour la Vente en gros s'adresser :*

11 — RUE DU CROISSANT — 11

Prière aux camarades de demander le journal dans les kiosques et chez les libraires, et d'informer ceux, chez lesquels ils ne le trouveront pas, qu'ils peuvent le réclamer aux porteurs du *Petit Parisien*.

## L'IMMOLATION DE SAINT-ÉTIENNE

Le dieu Capital vient encore de s'offrir un sacrifice humain.

Les innombrables victimes individuelles qui tombent tous les jours sous l'implacable rigueur de son culte, ne suffisaient pas. Cette fois, c'est une hécatombe qui vient d'avoir lieu.

Du reste, ce n'est pas la première fois que cela arrive et le bassin houiller de Saint-Etienne paie, au Moloch moderne, de rudes tributs de viande.

Le neuf octobre 1871, soixante-douze mineurs succombaient au puits Jabin.

Un peu plus tard le même puits faisait deux cents victimes ; en 1887 quatre-vingt-dix mineurs étaient ensevelis au puits Châtelus, et deux cents à Verpilleux.

Cette fois, il y a plus de cent cinquante victimes, et la série n'est pas close, puisque les mineurs survivants et les familles de ceux qui sont morts, n'ont pas encore pendu ou écharpé tous les administrateurs et les actionnaires des mines.

Il est inutile de rentrer ici dans des détails que nul n'ignore aujourd'hui.

La tragédie souterraine de Saint-Etienne est connue dans toute son horreur ; nous ne saurions rien ajouter à l'éloquence brutale du fait.

Seulement, nous voulons faire remarquer aux mineurs qui se laissent rôtir comme de simples dindons qu'on mettrait à la broche, toute la canaillerie des bourgeois et de leur gouvernement.

Ces messieurs, — les bourgeois, — parlent sans cesse de justice pendant que, sans y avoir aucun droit, ils encaissent les millions gagnés par les mineurs au prix même de leur vie : leur rapacité est si grande, qu'ils ne veulent même pas en céder une infinitésimale partie pour prévenir et empêcher les explosions, et bien mieux pour nourrir les veuves et les orphelins.

Nous voulons faire remarquer aux mineurs tout l'odieux des condoléances officielles qui permettent aux assassins de venir rappeler, comme l'a fait cet imbécile et impudent Yves Guyot que, *c'est pour la deuxième fois déjà qu'il apporte les sympathies du gouvernement aux malheureuses victimes du travail et aux familles si cruellement éprouvées* (sic).

Il a dû penser en lui-même : J'espère bien que ce ne sera pas la dernière.

Peut-on imaginer un langage plus stupide et plus insolent que celui de cet endormeur transformé en fossoyeur.

Ainsi, cent cinquante mineurs viennent de périr dans des conditions si atroces, qu'aucune langue humaine ne saurait en donner une idée et comme compensation M. Yves Guyot apporte pour la deuxième fois, aux familles de ces malheureux, toutes les sympathies du gouvernement. Comme c'est aimable !

On leur a fait, par dessus le marché, de magnifiques obsèques ; tous les voleurs qui s'engraissaient de leur travail et qui sont cause de leur mort, y assistaient ou s'étaient fait représenter.

La solennité a été importante. Toute la garnison de la ville était sous les armes, toute la police était sur pied.

Il fallait bien ce déploiement de force pour protéger les assassins qui ont osé venir insulter au malheur et baver des discours menteurs sur les corps à peine froids de leurs victimes.

M. le ministre n'a pu faire admettre les idioties de son discours qu'avec l'appui des bayonnettes.

Monseigneur Foulon n'a pu dégoiser ses boniments que sous la protection des gendarmes.

Toute la séquelle gouvernementale et bourgeoise n'a pu organiser cette mascarade funèbre « que le *Figaro* a qualifié de *splendide* », qu'avec le concours de toute l'autorité armée.

Toute cette pompeuse et macabre cérémonie n'a eu d'autre but que d'étourdir la douleur de la population, pour détourner sa colère en donnant le change à ses ressentiments.

A la faveur de cet éblouissement, la Bourgeoisie a vivement fait enterrer les morts parce qu'il lui tardait de faire disparaître les traces du délit.

Eh bien ! Voilà !

A l'heure actuelle cent cinquante cadavres de plus gisent dans la fosse commune des prolétaires pour la plus grande gloire et le plus grand profit de la Bourgeoisie triomphante.

Il y a cent cinquante morts de plus à inscrire au martyrologe des travailleurs.

Cent cinquante assassinés de plus, à mettre à l'actif, déjà si énorme, de la Bourgeoisie.

Et tous les jours, le nombre de ces assassinés s'en va grossissant dans une progression si accélérée que, l'esprit du penseur pris de vertige et d'épouvante, s'arrête et ne sait plus quoi dire.

En face de l'universelle indifférence qui fait la responsabilité universelle, les imprécations les plus brûlantes se glacent sur les lèvres.

En effet, comment crier à la foule égoïste, que c'est elle qui est la cause de tant de malheurs et de tant de crimes ?

Comment lui dire : C'est toi qui fait les meurts-de-faim ! C'est toi qui occasionne le suicide des misérables ! C'est toi qui a permis, qui a voulu même, que cent cinquante malheureux de plus fussent carbonisés par le grisou.

O foule inconsciente ! foule idiote ! foule infâme ! foule lâche ! n'est-ce pas toi qui est l'auteur de tout, puisque tu peux tout empêcher et que tu laisses tout faire ?!

Et puis après ? Quand même on crierait cela, dix fois, cent fois, mille fois ; quand on passerait sa vie à le répéter, à quoi cela servirait-il ?

Cela ne servirait à rien, parce que la foule ne sait pas, ne voit pas, n'entend pas et ne comprend pas par elle-même. Elle a abdiqué toutes ses facultés en faveur de ce que l'on appelle le Gouvernement ou l'Autorité.

La foule n'est donc rien, tant qu'elle admet l'autorité en son lieu et place. C'est l'autorité qui est tout, qui fait tout, qui répond de tout, qui assume tout.

C'est le mythe épouvantable auquel les populations se sont vouées ; c'est à lui qu'elles s'adressent quand elles sont affolées par une catastrophe, sans s'apercevoir que ce mythe, dernier avatar des religions mourantes, est la cause de tous leurs maux.

Les dirigeants, prêtres de cette monstrueuse divinité sont, mieux que quiconque, convaincus de son néant.

Mais, comme tous les prêtres exploitant une erreur qui leur profite, ils seront les derniers à reconnaître cette erreur.

Au contraire, ils n'ont d'autre souci que de la maintenir par tous les moyens.

Toute la presse est à leur solde et met ses formidables moyens de publicité à leur service.

Ce qui devrait servir à répandre la lumière ne répand que l'obscurité. Ce qui doit proclamer la vérité ne proclame que le mensonge.

Voyez les journaux, parlant du sinistre de Saint-Etienne ; c'est un concert de banalités, de stupidités, de monstruosités :

Les uns relatent le fait, simplement comme une chose presque normale et prévue.

D'autres s'émeuvent doucement, pour la forme ; ils réclament modestement à l'autorité (toujours pour la forme) un peu plus de vigilance. Puis ils parlent d'organiser des fêtes, des divertissements et des kermesses.

Enfin, il en est d'autres, plus cyniques, qui, insensibles à la mort des cent cinquante malheureux, mentionnent avec chagrin, la perte pécuniaire qu'a dû éprouver la pauvre compagnie. Pour comble, ils insinuent avec une hypocrisie criminelle et ignoble, qu'une lampe retrouvée ouverte semble indiquer la cause ainsi que les responsabilités du sinistre.

Comme on voit, le mot d'ordre est donné : les sales débauchés qui nous gouvernent cherchent déjà à éluder la responsabilité du fait.

Puis leurs frivoles épouses organiseront une fête de charité, un bal de bienfaisance, où les bourgeoises jouant à l'austérité, arboreront pour la circonstance une sévère toilette de faille-anthracite, où leurs filles, cruellement

coquettes s'exhiberont, féroces, en de délicieuses robes de satin d'une nuance feu.... grisou des plus éclatantes.

Alors, au nom de la charité, toutes ces immondes putains, surchargées de parures et étincelantes de brillants, danseront et piétineront sur les cent cinquante cadavres, carbonisés pour payer leur luxe.

Et cependant, les veuves désespérées s'arracheront les cheveux; les mères pleureront leurs fils et les enfants sans pain appelleront vainement leur père.

Quand tous les frais de l'orgie de charité seront payés il restera, peut-être, pour chaque famille, une pièce de cinq francs qu'on leur remettra si l'on y songe et la société aura fait son devoir.

Les bourgeois et les bourgeoises n'auront plus qu'à attendre une nouvelle explosion pour avoir un prétexte de plus à faire la noce. Tas de gredins!

Pourtant il faudra bien que tout cela finisse! On se lassera de mourir d'inanition; les familles se lasseront de se suicider; les mineurs se lasseront de se faire carboniser.

Malgré toute la comédie philanthropique, le peuple ne sera pas toujours dupe et les temps sont proches où la grande liquidation des comptes, entre le peuple et la Bourgeoisie, va se faire.

Bourgeois scélérats! les mineurs n'ont pas besoin de vos charités; ils n'ont besoin que d'équité; l'avez-vous pratiquée? Ils n'ont besoin que de sécurité; la leur avez-vous donnée?

Bourgeoises éhontées! les mineurs n'ont que faire de votre fausse sensiblerie et de vos astucieux sentiments; ils ne leur faut que de meilleurs traitements; y avez-vous jamais songé?

La bruyante pitié que vous manifestez vous rend encore plus méprisables, car elle n'indique que votre peur et vos remords.

Et vous, journalistes de toutes nuances! souteneurs avérés d'un régime d'assassinat et de brigandage; sachez que ce n'est pas avec les sauteries que vous réclamez si effrontément, qu'on ressuscite les morts et qu'on nourrit les orphelins.

Vous avez l'indécence de chanter, de danser et de ripailler pendant que *les autres* pleurent et meurent de faim.

Vous prétendez mêler vos joies à la douleur des veuves en deuil et accoupler vos débauches à la tristesse farouche des mères désespérées.

Une d'entre vous, parée et travestie en un élégant costume de mineur, a osé narguer les affligées et parodier le travail qu'elle ne connaît pas.

Elle n'a pas rougi de souiller le costume des rudes travailleurs des mines. Cette cabotine, est allée, avec ostentation, distribuer de ses mains de viveuse, d'insultantes aumônes.

Elle a apporté un peu de l'or que les Rothchild volent aux travailleurs, de cet or tout suintant du sang des salariés et, précieusement, parcimonieusement, odieusement, elle en a *donné* (c'est restituer qu'il faudrait dire) un peu, très peu, aux femmes et aux enfants des travailleurs.

De quel droit donne-t-elle cet or? l'a-t-elle gagné? Ceux de qui elle le tient l'ont-ils gagné?

Mais non! tous autant que vous êtes, vous l'avez volé.

Journalistes! sous prétexte de justice, de bienfaisance, de solidarité et de philanthropie; vous passez votre existence en d'abjectes saturnales pour le paiement desquelles il faut toujours, finalement, que les prolétaires soient sacrifiés.

Pour satisfaire vos vices, vous vous vendez à la Bourgeoisie, vous trompez, vous égarez, vous abrutissez le peuple;

Vous êtes les complices de tous les méfaits et de tous les crimes bourgeois; ils ont votre apostille, car après les avoir perpétué par la lente insinuation de vos fausses doctrines, de vos perfides complaisances, c'est encore vous qui les excusez et qui les palliez.

Ces crimes, après les avoir protégés, tout au moins par votre silence intéressé, vous cherchez à ensevelir votre responsabilité dans le flafla d'une charité à grand orchestre.

Et vous croyez que cela va durer?

Non! non! la vérité luira, elle éblouit déjà les plus aveugles.

Chacun sent bien que ce n'est pas le grisou qui a tué les cent cinquante malheureux. La vraie cause, c'est vous, sales maquereaux du journalisme!

Ce sont vos prostitutions, vos vénalités, vos débauches, vos trahisons et vos mensonges qui, par leur complicité, rendent de tels crimes possibles.

Et vous osez parler de réjouissances? allons donc! parlez nous plutôt de vengeance!

## A NOS DÉPOSITAIRES

Encore une fois, nous prions nos dépositaires et abonnés de bien vouloir joindre leur dernière bande à chaque règlement, afin de nous éviter des recherches fort longues et fort ennuyeuses.

Plusieurs dépositaires ayant négligé de nous répondre, après deux demandes consécutives de règlement que nous leur avons adressées, nous avons dû cesser tout envoi. Nous prions nos dépositaires de tenir compte que nous ne leur écrivons pas pour le plaisir d'enrichir la poste. Toute lettre, restée sans réponse, entraînera la cessation des envois.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — *La vérité dite par un portier.* — Un concierge de la rue Secrétan, fatigué de mener au fond de sa loge une existence misérable, s'est donné la mort en se tirant un coup de revolver dans la tête.

Il avait laissé sur un meuble une lettre dans laquelle il exposait sa misanthropie en phrases qui méritent les honneurs de la reproduction :

« J'en ai assez, disait-il, de tirer la ficelle toute la nuit à des locataires qui se foutent de moi. Il faut bien que cela finisse. Je ne gagne que deux cents francs par an à ce métier-là, et on veut que ma loge soit propre comme celle d'un ambassadeur. Comme si j'en avais le moyen. C'est celui du troisième (le locataire du troisième étage, sans doute) qui est cause de ce qui va arriver. Il veut me faire mettre à la porte par le propriétaire; j'aime mieux me sortir tout seul ».

Seulement au lieu de *se sortir*, il aurait été plus logique de sa part de sortir le locataire ou le proprio.

Se suicider parce qu'on vous embête, n'est pas montrer beaucoup de caractère. On se rebiffe, que diable!

***

Vienne. — On a arrêté mardi les compagnes et compagnons qui vont passer aux assises vendredi 8 août, et qui étaient encore en liberté, ce qui porte le nombre des détenus à 18.

Les journaux bourgeois nous annoncent qu'ils seront divisés en trois catégories, savoir : trois compagnons poursuivis pour excitation au meutre, au pillage et à l'incendie, le tout suivi d'effet; sept compagnons et sept compagnes pour pillage en bande et à force ouverte; et enfin une compagne pour complicité par recel de pillage en bande, parce que deux de ses filles poursuivies en même temps ont porté du drap chez elle.

On les a tous embarqués vendredi pour Grenoble; le trajet s'est fait dans deux omnibus de la prison à la gare, tous étaient enchaînés. Le parquet avait fait annoncer que nos amis étaient partis la veille, mais nos mesures étaient prises pour savoir le moment de leur départ, et c'est salués par les cris de vive la Sociale, poussés par plus de deux cents personnes, que les prisonniers sont montés en chemin de fer, en nous criant « au revoir camarades, vive l'Anarchie ».

Les amis de Grenoble, immédiatement prévenus, les attendaient à la gare, c'est au milieu des applaudissements et des cris de courage que nos amis ont accompli leur trajet.

Les journaux bourgeois nous disent qu'ils ont eu un assez joli succès et qu'ils en paraissaient heureux.

Enfin le public viennois est énervé; ces dernières arrestations opérées à l'heure où l'on s'y attendait le moins, ont fait comprendre que tous les moyens que la Bourgeoisie peut employer pour semer la terreur, elle ne les oublie pas. C'est ainsi que des jeunes gens avaient organisé une tombola au bénéfice des détenus politiques : ils crurent bien faire d'en demander l'autorisation aux autorités qui refusèrent net. Malgrécela, la tombola se tirera quand même et sans leur permission, ce qu'ils savent bien, car ils envoient la gendarmerie pour rechercher ceux qui détiennent les lots.

Les voudraient-ils *saisir*? nous n'en doutons pas le moins du monde, mais ils sont en lieu sûr.

Tout cela s'ajoutera aux infamies commises avant et se comptera au jour de la grande liquidation.

Reçu pour donner aux victimes du 1er Mai : E R. 10 fr. — Groupe de Romans 8 fr. — *Les Libertaires* à Saint-Etienne 38 fr.

***

Cransac (Aveyron). — *Bravo l'ami!* — Un ouvrier renvoyé a tiré un coup de revolver sur son chef, M. Martin, ingénieur à la Compagnie des forges et aciéries de France. La balle a traversé la joue droite et s'est aplati sur la mâchoire inférieure. La blessure ne paraît pas mortelle. L'assassin est un nommé Barres. Il a pris aussitôt la fuite, mais il a été arrêté ce soir à quatre heures et il est en ce moment en route pour Villefranche, où il sera écroué ce soir.

***

Agen. — Il y a beaucoup à faire pour ceux qui ont la langue bien pendue, sans frais. Ainsi dernièrement nous trouvant à quelques copains, sur la place de la Mairie, un jour de vote, il me vint une idée. Pendant que les électeurs entraient à la queue leu leu dans l'édifice municipal, nous nous mîmes en deux groupes aux extrémités de la place, à 40 mètres l'un de l'autre et on s'interpella.

Le premier. — Eh dis donc Louis, es-tu déjà allé voter?

Le second. — A ça, me prends-tu pour un potiron, me choisir un maître? J'en ai foutre bien assez.

Le premier. — Le fait est que tu as raison, il y a quarante-deux ans qu'on nous la fait au suffrage universel, etc.

La galerie est toute faite, sans frais de salle.

***

Brest. — Le compagnon Gouzien qui était chef de la salle dessin au Génie maritime vient d'être destitué de son emploi pour cause d'Anarchie.

Depuis 1881, date de son entrée dans la vie militante socialiste, il a supporté toutes sortes de mistoufles de la part de ses chefs.

Après les élections générales législatives de 80, le célèbre Bè-de-Berc lui signifiait d'avoir à cesser ses manifestations anarchistes sous peine de renvoi. La propagande a dû se faire moins ouvertement, mais aussi sûrement.

Voici son opinion sur sa révocation : Dans notre organisation, les chefs ne recherchent plus les sujets capables et adroits dans leur profession, mais bien les êtres les plus serviles et les plus abjects pour en faire des mouchards et des chiens de garde; libre à vous, camarades, de signaler les abus de pouvoir de messieurs les administrateurs de la marine, mais pour moi, considérant ces abus comme des faits normaux de notre société inspirée et dirigée par des lâches et des voleurs, je m'attends à plus grands embarras.

Et pendant ce temps tous les navires construits sous la direction de messieurs Bè-de-Iberc et autres, sautent les uns après les autres.

***

Troyes. — Ce n'est pas sans regrets que nous nous voyons obligés de confesser que les *Nuances Troyens* se ressentent, eux aussi, de l'immobilisation dans laquelle sont plongés la plupart des groupes anarchistes. Cela tient à ce que beaucoup de compagnons se laissent entraîner à confondre ces deux choses, cependant bien différentes : « *Autorité* et *Organisation* ».

En haine de l'autorité, les uns repoussent toute organisation, sachant que les autoritaires dégueulent sous ce nom le système d'oppression qu'ils voudraient constituer. D'autres, pour éviter de tomber

dans ce défaut, en arrivent à préconiser tout un système d'organisation qu'ils qualifient d'anarchiste.

Il y a pourtant une différence capitale à établir. Ce que les socialistes autoritaires ont baptisé du nom d'organisation est tout simplement une hiérarchie complète, légiférant, agissant au lieu et place de tous, ou faisant agir la masse au nom d'une représentation quelconque. Ce que nous entendons, nous, par organisation, c'est l'accord qui se forme, en vertu de leurs intérêts, entre les individus groupés pour une œuvre quelconque ; ce sont les relations mutuelles qui découlent des rapports journaliers que tous les membres d'une société sont forcés d'avoir les uns avec les autres.

Mais cette organisation que nous entendons n'a ni lois, ni statuts, ni règlements auxquels chaque individu soit forcé de se soumettre sous peine d'un châtiment quelconque ; cette organisation n'a aucun comité qui la représente, les individus ne lui sont point attachés par une force étrangère à leur volonté ; ils restent libres de leur autonomie et libres d'abandonner cette organisation lorsqu'elle veut se substituer à leur initiative.

Loin de nous l'outrecuidance de vouloir bâtir tout un plan d'organisation et de le poser comme principe ; non, nous voulons tout simplement dire aux camarades que, de même qu'une société, un groupe peut fort bien s'organiser sans pouvoir *reconnu* ni délégation *établie*, s'il a pour but la justice et l'égalité sociales.

Oui, nous croyons que pour éclairer notre propagande et répondre aux objections saugrenues que l'on a voulu opposer à l'Idée anarchiste, les individus qui prétendent avoir des idées doivent commencer par se rechercher librement et ensuite s'*organiser* selon leurs tendances et leurs affinités. Et puis, c'est en s'organisant, en associant leurs efforts que les anarchistes arriveront à agrandir le champ de leur propagande en même temps que leur autonomie ; nous sommes donc partisans de l'organisation libre, parce que seule, elle permet les rapports amicaux d'individu à individu et de groupe à groupe, rapports indispensables pour se préparer à la Révolution.

Quant à ceux qui nient l'utilité du groupement, nous nous bornerons à leur rappeler que c'est l'association et conséquemment l'organisation, qui peut permettre à l'homme d'employer l'outillage mécanique que la science et l'industrie mettent à son service.

***

Saint-Etienne. — Cinq jours après l'explosion qui a coûté la vie à plus de 100 mineurs, on a fait redescendre les ouvriers dans la mine. Une *flambée* a eu lieu, et cinq victimes sont tombées, tuées par la rapacité bourgeoise. *Cinq blessés. Rien de grave*, ont ignoblement dit les dépêches officielles. Cette fois, les journaux bourgeois veulent bien avouer qu'il y a de la faute des ingénieurs et que la descente a été ordonnée sans aucune des précautions élémentaires.

Ces messieurs n'en continuent pas moins à diriger les travaux. Il ne seront pas inquiétés et si la justice est forcée de s'occuper d'eux, ils en seront quittes pour une centaine de francs d'amende. Pourtant la police ne reste pas inactive ; elle recherche les ouvriers qui sont coupables d'avoir arboré un drapeau rouge à l'enterrement d'un camarade. Ainsi va la société bourgeoise.

## Allemagne

Berlin. — Le socialiste russe Slavinski a été remis en liberté après une détention de trois ans et demi à la maison pénitentiaire de Pletzensée, près Berlin.

Un grand nombre de ses correligionnaires politiques étaient venus lui faire une ovation à sa sortie.

Slavinski a été immédiatement remis en état d'arrestation par sept agents, la Russie ayant demandé son extradition sous l'inculpation de complicité dans le meurtre commis en 1885 sur la personne d'un juge de paix de Varsovie.

Le prisonnier a quitté Berlin aussitôt, gardé par une forte escorte d'agents de police.

Le lendemain matin, à la station de Schneidemuhl, des Russes ont essayé de l'enlever, mais la tentative a échoué, et deux arrestations ont été opérées.

A midi, Slavinski était remis aux autorités d'Alexandrowo.

## Russie

On annonce la découverte d'un nouveau complot contre le tzar. De nombreuses arrestations ont été faites, officiers supérieurs, professeurs de l'Université de Saint-Pétersbourg, etc.

Un indice significatif de l'état d'esprit qui règne dans le corps des officiers, dans les régiments de ligne, du moins, est l'arrêté du ministre de la guerre qui veut que l'École militaire ne reçoive que des élèves recrutés dans le corps des Cadets.

Les élèves des cours supérieurs, écoles municipales et gymnases sont mis à l'index, à cause des tendances nihilistes qui augmentent dans des proportions extraordinaires dans ces écoles.

## Angleterre

Jusqu'où peut aller l'imbécilité des médecins légistes, aliénistes et autres est inconcevable. Un nommé John Hart, du comté de Kekenny a tué sa mère à coups de hache, puis l'a coupée en morceaux. Des pêcheurs ont découvert le meurtrier étendu sur le corps de sa victime, en train de lui manger le visage.

*Les médecins déclarent que Hart n'est pas atteint d'aliénation mentale.*

Quand on manque d'un peu de bon sens, la science telle qu'elle est enseignée, obscurci le cerveau et les savants qui ont déclaré que Hart avait l'esprit sain, semblent être aussi malade que leur client.

Tout homme dégagé des préjugés qu'inculque l'instruction actuelle, dira en lisant le fait divers que Hart est un malade, un fou et il ne demandera pas qu'on le pende, mais qu'on le soigne.

***

*Faits divers que tous les bourgeois lisent sans être émotionné le moins du monde.* — Une canonnière ayant à bord des bailiffs avec un détachement de fusiliers marins et de police, est partie le matin de Tralee pour l'île Blasquet où ils vont procéder aux évictions des tenanciers de lord Cork.

On s'attend à une vive résistance.

Va-t-on jeter les habitants de l'île Blasquet à la mer? Après en avoir fusillé la moitié, que fera-t-on de l'autre?

Voilà qui intéresse peu le public, le cours de la rente est bien plus important.

## Espagne

Le récit des grèves de l'Espagne ressemble à celui de beaucoup d'autres grèves qui les ont précédées. Ce n'est pas encore la Révolution. Elles ne se distinguent des précédentes que par un peu plus de souffle anarchiste, un peu moins de croyance aux promesses du pouvoir, d'espérance dans les tentatives de conciliation, de foi dans la loyauté des patrons. Grèves à Manresa, à Barcelone, à Gracia, à Valence, à Malaga, provoquées en partie par la sympathie des ouvriers les uns pour les autres. Dix fabriques se ferment ici, cinq se rouvrent plus loin. Il n'est pas nécessaire de recenser jour par jour, ville par ville, les ouvriers qui abandonnent le travail et ceux qui le reprennent ; un fait se dégage : la grève est en permanence dans les esprits. Elle se généralise d'autant mieux qu'il n'y a pas eu de sérieuses collisions avec la troupe, qu'une répression sanglante n'a pas effrayé la masse peu consciente. Ainsi va-t-on vers la Révolution. Chaque semaine rend les travailleurs plus savants de leurs force, plus audacieux dans leurs attaques, plus nets dans leur réclamations. Le pouvoir s'affaiblit d'autant, chaque jour moins sûr du lendemain, il ferme volontiers les yeux sur une manifestation qu'il avait interdit la veille, trop heureux de ne pas jouer son va tout, tant qu'on ne l'attaque pas les armes à la main. Les bourgeois s'affolent, fuient, craignant les ouvriers plus que le choléra, et s'en prennent les uns aux autres de la situation.

En Espagne, une cause spéciale diminue l'autorité. C'est la division des bourgeois en républicains et en monarchistes. Ils sont bien d'accord sur le principe capitaliste des sociétés civilisées, mais chaque personnalité, chargée d'assurer l'ordre n'est pas sûre de ne pas servir d'holocauste au peuple, si la fraction bourgeoise adverse attrappait le pouvoir.

L'agitation en Espagne ne cessera pas de sitôt. Elle fait aujourd'hui sa véritable éducation révolutionnaire et tout montre que la Révolution qui s'en suivra sera anarchiste.

Vivent les travailleurs espagnols !

## Amérique

L'Amérique du Sud et l'Amérique Centrale sont en révolution politique. Au Guatemela, à Buenos-Ayres, on s'est tiré des coups de fusil pour déloger un président de République et pour installer un nouveau gouvernement provisoire. Le résultat n'est pas merveilleux, mais il est certain que le chambardement a toujours du bon. Le renversement de l'empereur du Brésil semble avoir donné le branle à l'esprit de changement. Avant que les peuples se rendent bien compte que tous les gouvernements sont mauvais, il faut qu'ils en prennent quelques-uns à l'essai. En Amérique, les changements sont assez fréquents, le dégoût n'en viendra que plus vite. L'évolution est assez rapide et le moment n'est peut-être pas très éloigné où une partie de la population comprendra que ce n'est pas le remplacement de Celman par Campos ou de Menendez par Ezeta qui mettra une fin à leur misère.

Après la richesse des premiers temps de la conquête, alors qu'il suffisait, d'avoir l'audace de passer la mer et de se séparer des siens pour faire fortune, est venue la pauvreté, puis la misère. Le sans gêne des capitalistes vis-à-vis des travailleurs, les abus du pouvoir se sont développés bien plus vite que l'évolution qui donne à chacun le sentiment de sa valeur individuelle et du respect qu'on lui doit et la misère des travailleurs est venue tout de suite avec l'opulence des patrons.

On signale la réimmigration en Europe de malheureux italiens, espagnols et français, partis naguère plein d'espoir pour le Brésil et la République-Argentine et chassés par la misère. Seront-ils plus heureux ici. On y crève de faim sans eux et on mourra plus lorsqu'ils seront venus ajouter leur misère à la nôtre. En Amérique, en Europe, en Asie, en Afrique, la vis capitaliste serre chaque jour le travailleur, il doit faire un nouveau trou à sa ceinture pour que son pantalon ne glisse de son ventre creux.... et la révolte tarderait beaucoup ? Non, les meurts-de-faim de Rio, de Montevideo, de Buenos-Ayres confondront tous les exploiteurs dans une même haine et imiteront ceux de Valparaiso.

Une dépêche du Chili, que peu de journaux ont reproduit, annonce une grave révolte économique dans la grande ville :

Des troubles sérieux ont éclaté à Valparaiso. Cinq cents grévistes ont pillé, saccagé, brûlé un nombre considérable de boutiques.

Les banques et toutes les maisons de commerce sont fermées.

On craint de nouveaux excès et les troupes sont appelées pour maintenir l'ordre.

A Iquique, les cuirassiers ont fait feu sur les grévistes.

Ils seront peut-être vaincus, mais la question sociale aura fait un pas au Chili. Par l'initiative de quelques centaines d'hommes, les travailleurs sauront dorénavant où gît la solution qui doit mettre un terme à leur misère.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

*Définition de la politique par un politicien de profession.* — Cent ans après la Révolution française et 114 après la fondation de la République américaine, le président du Sénat des Etats-Unis, qui exerce depuis 18 ans les fonctions sénatoriales, vient de déclarer du haut de la tribune du Sénat quelle est selon lui la bonne politique américaine, la seule digne de ce nom : Vouloir introduire l'honnêteté dans les affaires gouvernementales, c'est un leurre et un rêve irréalisable. Le gouvernement c'est la force, et la politique c'est la lutte des partis pour la suprématie. La loi de Moïse et la *Règle d'or* n'ont que faire. Il s'agit de renverser le parti qui est au pouvoir et de se mettre à sa place. Les républicains et les démocrates sont des ennemis irréconciliables comme l'étaient Grant et Lee sur les champs de bataille, avec la seule différence qu'ils se servent de bulletins de vote au lieu de fusils, mais la lutte est tout aussi désespérée, et il faut que l'un des deux partis l'emporte Tout est permis quand on se bat : tromper l'adversaire, se servir d'espions, acheter les hommes, mutiler, tuer, détruire. Le général qui pour obéir à quelque loi de supériorité morale perdrait une bataille, serait un objet de dérision, et l'histoire le flétrirait. La phraséologie moderne qui dénonce la corruption de la politique est nauséabonde et porte aux nerfs.

*Freiheit*, 21 juin 90.

***

Le dernier recensement en Amérique, a mis au jour des monstruosités bien faites pour épouvanter de simples « compteurs de peuples » qui ne sont pas conscients de la dégradation qu'entraîne l'exploitation de l'homme par l'homme. Dans les

régions minières on a trouvé par exemple des troupeaux d'hommes sans nom, sans langage compréhensible et sans aucune des prérogatives de la nature humaine.

Ce sont les hordes que l'insatiable monopole importe en masse des coins les plus reculés et les plus abandonnés de l'Europe. Elles viennent des montagnes de la Hongrie et de la Pologne.

Un inspecteur du recensement dit que ce sont moins que des bêtes de somme, et à les voir ramper des pieds et des mains les étroites galeries de la mine, on les prendrait certainement pour de véritables animaux. Au lieu de noms, ils ont des numéros d'ordre inscrits sur des morceaux de carton, attachés à leur cou, comme les cochons morts.

Ils figurent sur les livres de la compagnie, depuis le nombre 1 jusqu'à plus de mille.

Aussitôt qu'un tel « homme » entre dans les « rangs », il reçoit son numéro, comme un repris de justice dans une maison de correction. Un millier de ces carrés de carton ne coûte pas davantage qu'un collier de chien.

Comme ces malheureux ne peuvent pas être identifiés en dehors de la mine, il arrive souvent qu'un « numéro » innocent est puni pour un autre ou même pour un bourgeois.

La police et la magistrature ne se donnant guère de mal pour ces gens-là, on les punit par tas, et ils sont pas plus protégés contre la malveillance des uns que contre l'exploitation des autres : propriétaires des mines, gardes-chiourme, épiciers, aubergistes, logeurs, etc.

*Freiheit*

***

*« De l'abondance du cœur, la bouche parle. »*

Cela peut arriver, même aux gens qui paraissent n'avoir point de cœur. Quand ils ne craignent pas d'être entendus par les profanes, ils se disent entre eux les secrets de l'école. Un des représentants les plus autorisés de la bourgeoisie française, un des délégués à la grotesque comédie qui vient de se jouer à Berlin, Jules Simon, disait récemment : Guillaume II se trompe étrangement s'il croit pouvoir enrayer le mouvement ascendant du socialisme par cette apparence de concession — plus il accordera, plus on réclamera de lui — et les sollicitations de la veille deviendront les exigences du lendemain. Il sera bientôt impuissant à arrêter la marée montante des flots qu'il a déchaînés. Il n'est pas loin, le jour de la bataille qui doit se livrer entre la masse des meurt-de-faim et le petit nombre des privilégiés, entre le travail et le capital, entre la misère et la richesse. Cette lutte qui a déjà commencé, nul être humain ne pourrait désormais l'empêcher de continuer, et tous les efforts dans ce sens ne réussiraient qu'à l'accélérer. Je ne le verrai peut-être pas mais le moment est proche où toutes les forces aristocratiques de l'Europe seront forcées de se coaliser contre ces armées socialistes, pour vaincre ensemble ou mourir.

*(Freiheit).*

## En vente *au bureau de LA RÉVOLTE :*

| | | |
|---|---|---|
| *Aux Jeunes Gens* | » | 10 |
| *Les Prisons* | » | 10 |
| *Richesse et Misère* | » | 10 |
| *Entre Paysans* | » | 10 |
| *Le Salariat* | » | 10 |
| *La Société au Lendemain de la Révolution* | » | 75 |
| *La Loi et l'Autorité* | » | 05 |
| *Procès de l'Avant-Garde* (Brousse) | » | 50 |
| *VI^e Congrès de l'Internationale* | » | 50 |
| *Mémoires de la Fédération Jurassienne* | 2 | » |
| *L'Internationale* (Malon) | » fr. | 25 |
| *Révolté* et *Révolte*, collections complètes des années 87, 88, 89 et 90; l'année | 4 | 50 |

Ces brochures sont également en vente à Marseille chez M. Gauchon, kiosque en face l'Alcazar.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le groupe *Les Niveleurs Troyens* fait imprimer les poésies et chansons anarchistes du compagnon Paul Martinet, de Troyes, au profit de moitié pour la souscription pour l'achat d'une presse ouverte dans la *Révolte*, l'autre moitié au profit de la propagande anarchiste.

Toute souscription de 50 centimes donnera droit à trois brochures contenant chacune les poésies et chansons dont il est parlé plus haut. Chaque brochure vaut 25 centimes, les compagnons et les groupes qui désirent souscrire peuvent s'adresser soit à la *Révolte*, soit à Martinet Paul, bonnetier, 133, faubourg Croncels, à Troyes (Aube).

Voici le sommaire des poésies : *Souvenir*, *Une Voix au peuple*, *Aux Bourgeois*. — Chansons : *Le Rêve d'un Niveleur* (ronde), *Fais toi Niveleur*, *Prière d'un anarchiste*, *La Clique*, *Plus de frontière*.

***

Le groupe socialiste libertaire de Nîmes prend désormais le titre de groupe communiste-anarchiste et rappelle aux lecteurs de la *Révolte*, du *Père Peinard* et de la *Question sociale*, que la Bibliothèque est à la disposition des lecteurs les lundi, jeudi et samedi, à heures du soir ; les dimanches et jours fériés depuis 9 heures du matin.

Un nouveau catalogue, complété de nouvelles brochures, leur sera distribué sous peu.

## Souscription pour l'extension du Supplément de la RÉVOLTE

Liste précédente : 182 fr. 70.

Genève, un anonyme 1 fr. — G. G. à Rio de Janeiro 1,35. — Les compagnons montalbanais 2 fr. — R. C. 10,50. — Gisly 0,30. — Genève, C. P. 8,75. — C. à Vouancourt 1 fr. — La Machine 0,50. — Laristo 2 fr. — L. W. à Sens 0,30. — P. à Plessier Rozainvillier 1,50. — Le Havre : A. F. 1 fr ; G. 1 fr. — Pierresen : A. A. 0,50 ; B. 0,35. ; B. R. 0,50. — F. L. à Anduze 1 fr. — F. et J. 1,50. — Excédent d'écot, rue Mouffetard, à la verte du dimanche 0,50. — Calais, liste par M. 3,25. — A. L. Saint-Denis 0,15. — R. 2 fr. — Un de XIV^e 5 fr. — Paris : Catineau 1 fr. ; Titius 1 fr. ; Un menuisier 0,50 ; Un Cherbourgeois 0,10 ; Un inconnu 0,25 ; E. Villant 1 fr. ; Dupré 0,25. — Narbonne : Firmin 0,20 ; Elise 0,50 ; Avertin 0,50 ; Bonnet 0,50 ; Ytrar 0,25 ; Claude 0,25.

Total à ce jour : 235 fr. 25.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 2719 fr. 45

V. et K. à Trélazé 0,50. — N'importequi 5 fr. — M. à Toulouse 0,25. — L. M. à Agen 1 fr. — H. G. à Port Elisabeth 6 fr.

Total à ce jour : 2,732 fr. 20.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES

*des détenus politiques*

Listes précédentes 699 fr. 65.

G. G. à Alger 1 fr. — Des victimes de la société 2 fr. — La Machine 0,75. — Laristo 3 fr. — C. à Saint-Pierre 0,75. — Collecte au « Réveil du XV^e » 2,35. — Un tisserand de Reims 1 fr.

Total à ce jour : 710 fr. 50.

## SOUSCRIPTION

pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 651 fr. 75.

Groupe d'une gare d'Alger 4,05. — Des victimes de la société 7,45. — Pierrefeu 1 fr.

Total à ce jour : 664 fr. 25.

## PETITE CORRESPONDANCE

Causaint à Grenoble. — Le genre de placard « Père Peinard », même caractère, 20 fr. le mille.

Bernaix à Saint-Ouen. — Reçu le « Tocsin » merci et envoyer 10 numéros de chaque exemplaire jusqu'à nouvel ordre.

B. à Saint-Ouen. — Reçu les causeries de la « Révolte », merci au compagnon qui les a envoyé.

B. à Saint-Ouen demande à quelle heure on peut voir Pouget, le soir chez lui.

R. C. Barcelone. — La lettre ne contenait que 10 fr. 50 de timbres ?

N. P. à Alexandrie. — Le compagnon Cova étant expulsé de France, nous ne pouvons vous faire parvenir son adresse, mais si le journal lui tombe entre les mains, il sera averti de vous l'envoyer.

Le compagnon Jahn est prié de donner son adresse au compagnon Borneo, Bar du Soleil, 26, quai du Port, à Marseille.

G. Rives, chemin de la Demi-Lune, Lyon. — Votre journal nous est revenu avec la mention inconnu.

B. à Limoges. — N. R. à Florence. — C. à Bilbao. — S. à Agen. — F. M. à La Louvière. — B. à Rouen. — C. aux Lilas. — L. W. à Sens. — R. à Marseille. — A. à Londres. — A. C. à Milan. — D. à Morlanwelz. — F. chez J. à Reims. — C. rue Terre-Neuve. — G. à Marseille. — P. D. à Anduzes. — E. F. à Ougrée. — N. F. V. — R. G. à Villiers. — W. D. à Flixecourt. — Reçu timbres et mandats.

Merci aux camarades qui nous ont envoyé divers extraits pour le « Supplément », nous avons reçu les abonnés de Mirbeau. — « Le Soir » de Bruxelles. — « Le Coup de Tampon » de Coppée. Mais ce dernier, outre qu'il n'est pas fameux comme vers, laisse à désirer comme conclusion. — Puis nous sommes tenus par la Société des Gens de lettres qui ne nous réclame que la modeste somme de 41 fr. 50 — excusez un peu — pour avoir reproduit un article de deux colonnes du « Gil Blas ».

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Cercle international.* — Caisse précédente : 67 fr. 25. — Reçu salle Horel : 1,65, 4,90, 1,40, 2,10, 2,45, 1,50, 1,50, 1,70 ; Bernard 1 fr. — Dépenses : Placard distribué salle Favié 9 fr ; Réunion salle Favié (22 juin, affiches et frais) 24 fr. ; 2^me fois 15 fr. au *Père Peinard* sur 30 fr. promis. — Reste en caisse : 37 fr. 45.

Groupe la *Liberté*, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron, salle des Tableaux.

Le groupe *La Jeunesse libertaire* invite tous les jeunes compagnons à venir à la réunion le samedi 9 août, à 8 h. 1/2 précise, 94, rue des Archives, salle Huette.

Le compagnon Brunet parlera sur la Patrie et l'Autorité.

*Les Révoltés du XI^e et XX^e*, groupe de propagande anarchiste, réunion du groupe le samedi 9 août, à 9 heures, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Tous les compagnons sont invités. Urgence.

Ordre du jour : De l'emploi de l'argent en caisse.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir.

Groupe communiste-libertaire de la Courtille, réunion mercredi 13 août, salle Martel, rue Palikao, 29, au coin de la rue de Courtille.

Groupe du XIII^e, réunion salle Mayeux, 11, place d'Italie, samedi 9 août à 9 heures du soir.

Ordre du jour : Ballade de propagande pour le 17.

Levallois-Perret. — Groupe communiste-anarchiste, vendredi à 8 h. 1/2, salle Mézerette, au Gravel.

Troyes. — Les socialistes révolutionnaires de Troyes et de la banlieue, sont avisés que les réunions des *Niveleurs Troyens* ont lieu tous les samedis soir, à neuf heures, au Bar Champenois, près la caserne Beurnonville.

Nous les prions de nous apporter le concours de leurs lumières dans les questions qui y sont traitées.

Reims. — Les anarchistes de Reims sont convoqués pour le samedi 16 août, salle du café Saint-Maurice, rue du Barbâtre, 153, à 9 heures du soir. Urgence.

Bordeaux. — Les compagnons et compagnes anarchistes sont invités à faire une promenade à la campagne, dimanche 10 août. Rendez-vous rue de Pessac, au coin du boulevard, à 2 heures précises, pour se rendre route de Pessac, à la première orée du bois des Pins. — Se munir de quoi faire collation à 5 heures.

Gand. — Tous les dimanches, à dix heures du matin, réunion des anarchistes au *Tailleur de pierre* rue du Bœuf, chez A. Toch.

## La RÉVOLTE est en vente :

### A Marseille

Madame Audifrain, route d'Aix, en face l'abbatoir.

Marius Gauchon, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar, dans tous les kiosques et chez tous les marchands de journaux.

### A Limoges

Guénard, libraire, 19, rue Neuve-de-Paris.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 48. DIX CENTIMES DU 16 AU 22 AOUT 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LE PROCÈS DE GRENOBLE

Pierre Martin, cinq ans de prison, Thenevin, deux ans de prison, Buisson, un an de prison. Les autres accusés acquittés, voilà le résultat brutal du procès de Grenoble. L'effet moral est très grand par la sympathie qui n'a pas cessé d'entourer les accusés.

La magistrature a été aussi ignoble que possible, le journalisme aussi muet que les circonstances le permettaient, mais la population de Vienne et de Grenoble n'a pas ménagé ses marques de sympathies et dans la salle d'audience, la péroraison de la défense de Martin a été saluée par les applaudissements partis de partout, même du banc des journalistes et de celui des avocats.

En négligeant les cochonneries de l'*Intransigeant* sur Thenevin, les rares comptes-rendus du procès que la presse ait laissé passer, sont empreints de cordialité pour l'attitude des accusés.

Thenevin qui n'était pas à Vienne le 1er mai et qui n'était poursuivi que pour son discours de la veille, devait légalement être acquitté. Il s'est du reste pourvu en cassation.

Buisson était accusé d'avoir pris le commissaire de police par le collet, de l'avoir mis à la porte de la réunion du 1er mai, en disant : « Va! je te livre à la justice du peuple. »

Pierre Martin était comme l'âme du mouvement, le provocateur et le chef de la bande qui a pillé chez Brocard. Aujourd'hui il est de l'intérêt de la classe dirigeante de diminuer l'importance de la manifestation et de jeter le ridicule sur la faible valeur des marchandises pillées. Martin en a bénéficié, puisque cinq ans de prison représente le minimum de la peine à laquelle il pouvait être condamné, la matérialité des faits étant reconnue.

La morale du procès peut se résumer dans la dernière phrase prononcée par Martin :

*Je souhaite que la conscience de mes juges soit aussi tranquille que la mienne.*

## LA MORALE ANARCHISTE

### IX

*(Suite et fin.)*

Ce que l'humanité admire dans l'homme vraiment moral, c'est sa force, c'est l'exubérance de la vie, qui le pousse à donner son intelligence, ses sentiments, sa force d'action sans rien demander en retour.

L'homme fort de pensée, l'homme qui déborde de vie intellectuelle, cherche naturellement à se répandre. Penser, sans communiquer sa pensée aux autres, n'aurait aucun attrait. Il n'y a que l'homme pauvre d'idées qui, après avoir déniché avec peine une pensée, la cache soigneusement pour lui aposer plus tard l'estampille de son nom. L'homme fort d'intelligence déborde de pensées : il les sème à pleines mains. Il souffre s'il ne peut les partager, car partager ses pensées, les semer aux quatre vents, c'est sa *vie*.

Il en est de même pour le sentiment. — Nous ne sommes pas assez pour nous mêmes : nous avons plus de larmes qu'il n'en faut pour nos propres souffrances, plus de joies en réserve que n'en justifie notre propre existence, » a dit Guyau, résumant ainsi toute question de moralité en deux lignes si justes, prises sur la nature. L'être solitaire souffre, il est pris d'une certaine inquiétude, parce qu'il ne peut partager sa pensée, ses sentiments avec les autres. Quand on ressent un grand plaisir, on voudrait faire savoir aux autres qu'on existe, qu'on sent, qu'on aime, que l'on vit, que l'on lutte, que l'on combat.

*

En même temps, nous sentons le besoin d'exercer notre volonté, notre force d'action. Agir, travailler — est devenu un besoin pour l'immense majorité des hommes ; si bien que lorsque des conditions absurdes éloignent l'homme ou la femme du travail utile, ils inventent des travaux, des obligations absurdes et insensées, pour ouvrir un champ quelconque à leur force d'action. Ils inventent n'importe quoi — une théorie, une religion, un « devoir social » — pour se persuader qu'ils font quelque chose d'utile. Quand ils donnent — c'est pour la charité ; quand ils se ruinent par leurs toilettes — c'est pour maintenir l'aristocratie à sa hauteur, et ainsi de suite.

» On a *besoin* d'aider autrui, de donner son coup d'épaule au coche qu'entraîne péniblement l'humanité ; en tout cas on bourdonne autour — dit Guyau. Ce besoin de donner son coup d'épaule est si grand qu'on le retrouve chez tous les animaux sociables, si inférieurs qu'ils soient. Et toute cette immense activité qui chaque jour se dépense si inutilement en politique — qu'est-ce sinon ce besoin de donner son coup d'épaule au coche, alors même que l'intelligence de ces bourdons, si peu développée, ne leur dit pas toute l'inutilité de leur bourdonnement?

Certainement, cette « fécondité de la volonté », cette soif d'action, quand elle n'est accompagnée que d'une sensibilité pauvre et d'une intelligence incapable de *créer*, ne donnera qu'un Napoléon 1er ou un Bismarck — des toqués qui voulaient faire marcher le monde à rebours. D'autre part, une fécondité de l'esprit, dénuée cependant de sensibilité bien développée, ne donnera que ces fruits secs, les savants, qui ne font qu'arrêter le progrès de la science. Et enfin la sensibilité non guidée par une intelligence assez vaste produira ces femmes prêts à tout sacrifier à une brute quelconque sur laquelle elles portent tout leur amour maternel ou autre.

Pour être réellement féconde, la vie doit l'être en intelligence, en sentiment et en volonté à la fois. Mais alors, cette fécondité dans toutes les directions c'est la *vie* : c'est la seule chose qui mérite le nom de *vie*. Pour un moment de cette vie, ceux qui l'ont entrevue donnent des années d'existence végétative. Sans cette vie qui déborde, on n'est qu'un vieillard avant l'âge, qu'un impuissant, qu'une plante qui se dessèche sans jamais avoir fleuri.

« Laissons aux pourritures fin de siècle » — cette vie qui n'en est pas une s'écrie la jeunesse, la vraie jeunesse pleine de sève qui veut vivre et semer la vie autour. Et chaque fois qu'une société tombe en pourriture, une poussée vient de cette jeunesse et elle brise les vieux moules économiques, politiques, moraux, pour faire germer une vie nouvelle. Qu'importe si un tel ou un autre tombe dans la lutte ! La sève monte toujours en lui. Pour lui, vivre c'est fleurir, quelles qu'en soient les conséquences ! Il ne les regrette pas.

Mais, à part les époques héroïques de l'humanité, — est-ce une vie que de vivre en désaccord avec son idéal ? Une fois que l'idéal a pris possession de l'homme, c'est l'idéal qui le pousse : les muscles, les nerfs en font qu'obéir aux centres nerveux.

De nos jours on entend dire souvent que l'on se moque de l'idéal. Cela se comprend. On a si souvent confondu l'idéal avec la mutilation bouddhiste ou chrétienne ; on s'en est si souvent servi pour tromper les naïfs, que la réaction est nécessaire et salutaire. Nous aussi nous aimerions remplacer ce mot « idéal » couvert de tant de souillures, par un mot nouveau plus conforme aux idées nouvelles.

Mais, quel que soit le mot, le fait est là : — Chaque être humain a son idéal. Bismarck a le sien si fantastique qu'il soit : le gouvernement par le fer et le feu. Chaque bourgeois a le sien, — ne serait-ce que la baignoire d'argent de Gambetta. Le cuisinier Trompette et beaucoup d'esclaves qui paient Trompette et la baignoire sans trop s'en plaindre ont aussi le leur.

D'où vient-il ? Comment se façonne-t-il par l'hérédité d'une part et les impressions de la vie d'autre part ? Vous n'en savez rien. Tout au plus pourriez-vous en faire, dans votre biographie, une histoire plus ou moins vraie. Mais il est là — variable, ouvert aux influences du dehors, mais toujours vivant. C'est une sensation, inconsciente en grande partie, de ce qui vous donnera, à vous, la plus grande somme de vitalité, de jouissance de votre être. Répudiez-la, si vous voulez, la sensation reste toujours.

Eh bien, la vie n'est vigoureuse, féconde, riche en sensations, qu'à condition de répondre à cette sensation de l'idéal. Agissez *contre* cette sensation, et vous sentez votre vie se dédoubler ; elle n'est plus *une*, elle perd de sa vigueur. Manquez souvent à votre idéal, et vous finissez par paralyser votre volonté, votre force d'action. Bientôt vous ne retrouvez plus cette vigueur, cette spontanéité de

décision que vous vous connaissiez jadis. Vous êtes un être brisé.

Rien de mystérieux là-dedans une fois que vous envisagez l'homme comme un composé de centres nerveux et cérébraux agissant indépendamment. Flottez entre les divers sentiments qui luttent en vous, et vous arriverez bientôt à rompre l'harmonie de l'organisme, vous serez un malade sans volonté. L'intensité de la vie baissera et vous aurez beau chercher des compromis : vous ne serez plus l'être complet, fort, vigoureux que vous étiez lorsque vos actes se trouvaient en accord avec les conceptions idéales de votre cerveau.

---

Et maintenant, avant de terminer, disons un mot de ces deux termes, issus de l'école anglaise — *altruisme* et *égoïsme*, dont on nous écorche continuellement les oreilles comme on nous les écorche d'autres mots baroques tirés de l'anglais par la haute pègre.

Jusqu'à présent dans toute notre étude, nous n'en avons même pas parlé. C'est que nous ne voyons même pas la distinction que les moralistes anglais ont cherché à introduire.

Quand nous disons : « Traitons les autres comme nous voulons être traités nous mêmes — est-ce de l'égoïsme ou de l'altruisme que nous recommandons ? Quand nous montons plus haut et que nous disons : « Le bonheur de chacun est intimement lié au bonheur de tous ceux qui l'entourent. On peut avoir par hasard quelques années de bonheur relatif dans une société basée sur le malheur des autres ; mais ce bonheur est bâti sur le sable. Il ne peut pas durer ; et il est misérablement petit en comparaison du bonheur possible dans une société d'égaux. Aussi, chaque fois que tu viseras le bien de tous, tu agiras bien ; » quand nous disons cela — est-ce de l'altruisme ou de l'égoïsme que nous prêchons ? Nous constatons simplement un fait.

Et quand nous ajoutons en paraphrasant une parole de Guyau : « Sois fort ; sois *grand* dans tous les actes ; développe ta vie dans toutes les directions ; sois aussi riche que possible en énergie, et pour cela sois l'être le plus social et le plus sociable, — *si* tu tiens à jouir d'une vie pleine, entière et féconde. Guidé toujours par une intelligence richement développée, lutte, risque — le risque a ses jouissances immenses — jette tes forces sans les compter, tant que tu en as, dans tout ce que tu sentiras être beau et grand — et alors tu auras joui de la plus grande somme possible de bonheur. Sois *un* avec les masses, et alors quoi qu'il t'arrive dans la vie, tu sentiras battre *avec* toi précisément les cœurs que tu estimes, et battre *contre* toi ceux que tu méprises ! » Quand nous disons cela — est-ce de l'altruisme ou de l'égoïsme que nous enseignons ?

Lutter, affronter le danger ; se jeter à l'eau pour sauver, non seulement un homme, mais un simple chat ; se nourrir de pain sec pour mettre fin aux iniquités qui vous révoltent ; se sentir à l'unisson avec ceux qui méritent d'être aimés, se sentir aimé par eux — pour un philosophe infirme, tout cela est peut-être un sacrifice. Mais pour l'homme et la femme pleins d'énergie, de force, de vigueur, c'est le plaisir de se sentir *vivre*.

Est-ce de l'égoïsme ? Est-ce de l'altruisme ?

---

La distinction est absurde à nos yeux. C'est ainsi pourquoi nous n'avons rien dit, non plus, de ces *compromis* que l'homme, à en croire les utilitariens, ferait toujours entre ses sentiments altruistes. Ces compromis n'existent pas.

Ce qui existe, c'est que réellement dans les conditions actuelles, alors même que nous cherchons à introduire nos principes égalitaires dans la pratique, nous les sentons froissés à chaque pas. Si modeste que soit notre repas et notre lit, nous sommes des Rothschild en comparaison de celui qui couche sous les ponts et se nourrit de pain sec, quand il en a. Si peu que nous donnions aux jouissances intellectuelles et artistiques, nous sommes encore des Rothschild en comparaison des millions qui rentrent abrutis par le travail manuel et mourront sans jamais avoir connu ces hautes jouissances de l'art et de la science.

Nous sentons que nous n'avons pas poussé le principe égalitaire jusqu'au bout. Mais nous ne voulons pas faire de *compromis* avec ces conditions. Nous nous révoltons contre elles. Elles nous pèsent. Elles nous rendent révolutionnaires. Nous ne nous accomodons pas avec ce qui nous révolte. Nous répudions tout compromis, tout armistice même, et nous nous promettons de lutter à outrance avec ces conditions.

Ceci n'est pas un compromis ; nous n'en voulons pas qui puisse nous permettre de dormir tranquille en attendant que cela change de soi-même. Passons outre.

---

Nous voilà enfin au bout de notre étude.

Il y a des époques, avons-nous dit, où la conception morale change tout à fait. On s'aperçoit que ce que l'on a considéré comme moral est de la plus profonde immoralité. Ici, c'était une coutume, une tradition vénérée, mais immorale dans le fond. Là, on ne trouve qu'une morale faite à l'avantage d'une seule classe. On les jette par dessus bord, et on s'écrie : « A bas la morale ! » On se fait un devoir de faire des actes immoraux.

Saluons ces époques. Ce sont des époques de critique. Elles sont le signe le plus sûr qu'il se fait un grand travail de pensée dans la société. C'est l'élaboration d'une morale supérieure.

Ce que sera cette morale, nous avons cherché à le formuler en nous basant sur l'étude de l'homme et des animaux. Et nous avons vu la morale qui se dessine déjà dans les idées des masses et des penseurs.

Cette morale n'ordonnera rien. Elle refusera absolument de modeler l'individu selon une idée abstraite, comme elle refusera de le mutiler par la religion, la loi et le gouvernement. Elle laissera la liberté pleine et entière à l'individu. Elle deviendra une simple constatation de faits — une science.

Et cette science dira aux hommes : — Si tu ne sens pas en toi la force, si tes forces sont justes ce qu'il faut pour maintenir une vie grisâtre, monotone, sans fortes impressions, sans de grandes jouissances, mais aussi sans de grandes souffrances, eh bien, tiens toi en aux simples principes de l'équité égalitaire. Dans des relations égalitaires tu trouveras à tout prendre, la plus grande somme de bonheur possible, étant données tes forces médiocres.

Mais si tu sens en toi la force de la jeunesse, si tu veux vivre, si tu veux jouir de la vie entière, pleine, débordante — c'est-à-dire connaître la plus grande jouissance qu'un être vivant puisse désirer — sois fort, sois grand, sois énergique dans tout ce que tu feras.

Sème la vie autour de toi. Remarque que tromper, mentir, intriguer, ruser, c'est t'avilir, te rapetisser, te reconnaître faible d'avance, faire comme fait l'esclave du harem qui se sent inférieur à son maître. Fais-le si cela te plaît, mais alors sache d'avance que l'humanité te considérera petit, mesquin, faible, et te traitera en conséquence. Ne voyant pas ta force, elle te traitera comme un être qui mérite de la compassion — de la compassion seulement. Ne t'en prends pas à l'humanité si toi-même tu paralyses ainsi ta force d'action. Sois fort, au contraire, et une fois que tu auras vu une iniquité et tu l'auras comprise, — une iniquité dans la vie, un mensonge dans la science, ou une souffrance imposée par un autre, — révolte-toi contre l'iniquité, le mensonge et l'injustice. Lutte ! — La lutte c'est la vie d'autant plus intense que la lutte sera plus vive. Et alors tu auras vécu, et pour quelques heures de cette vie, tu ne donneras pas des années de végétation dans la pourriture du marais.

Lutte pour permettre à tous de vivre de cette vie riche et débordante, et sois sûr que tu trouveras dans cette lutte des joies si grandes que tu n'en trouveras pas de pareilles dans aucune autre activité.

C'est tout ce que peut te dire la science de la morale. A toi de choisir.

---

## LES
# MERCANTIS DE LA LITTÉRATURE

Tous les camarades savent dans quelles conditions est fait notre supplément. Tout le monde sait que l'adjonction que nous avons faite à notre organe est une spéculation purement d'idées, toute de propagande ; que le supplément — pas plus que le journal du reste — n'a jamais rapporté un sou à ceux qui le font. Nous avons voulu prouver tout simplement que les idées que nous défendons ne sont pas si absurdes que certains le prétendent, et que nous pouvons trouver, même chez ceux qui nous sont les plus opposés, les même *desiderata*, les mêmes aspirations, et que nos théories ne sont que la synthèse de celles qui sont éparpillées chez tout le monde.

Aussi, nous nous sommes mis à piocher les livres, les journaux, nous avons épluché toute lecture qui nous tombait sous la main, et c'est en taillant, rognant, à droite, à gauche, que nous sommes arrivés à faire le supplément que l'on connaît ; prenant pour règle de n'accepter que ce qui avait quelque valeur littéraire, pourvu qu'une idée quelconque en rapport avec les nôtres y fût enfermé, ayant soin à chaque fois de citer les auteurs et les ouvrages mis à contribution, et pour les reproductions de quelque importance, ne les faisant qu'avec l'autorisation de l'auteur, autorisation, qui, jusqu'à présent ne nous a jamais été refusée, sauf par M. Theuriet.

Or, dernièrement, trouvant dans le *Gil Blas* un article de M. Paul Arène, intitulé : les *Anes de Piégut*, nous l'avons reproduit, et comme tous les jours dans la presse, tel journal reproduit tel article de tel autre journal, sans autre formalité, (pour notre part, nous avons été pillés plus d'une fois, sans que l'on ait eu l'honnêteté de nous citer), nous avons donc reproduit l'article, nous contentant de citer le journal d'où nous l'avions pris. Aussitôt la *Société des gens de lettres* — il existe, paraît-il, une société qui prend ce titre — nous a expédié une note à payer de 41 fr. 50, sous prétexte que la nouvelle en question, fait partie d'un de ses livres.

Nous avons exposé à la société les explications que nous donnons plus haut, nous en avons reçu la réponse ci-dessous :

« Paris, le 6 août 1890.

» Monsieur le directeur de la *Révolte*,

140, rue Mouffetard, Paris.

» Monsieur,

» La doctrine que vous exposez dans votre lettre du 3 de ce mois, relativement à la reproduction, n'est plus en usage. Il n'est pas nécessaire qu'un ouvrage porte une mention quelconque d'interdiction pour qu'on ne puisse le publier ; aucune reproduction, même par extrait, ne peut être faite sans autorisation de l'auteur ou des ayants droit. Certes lorsqu'il s'agit d'un *extrait* d'article de polémique ou bibliographique, la société on s'en préoccupe pas et respecte la nécessité de la propagande des idées, mais lorsqu'il s'agit de réédition d'articles entiers, et impliquant *création littéraire*, tel que l'article de M. Paul Arène, il est impossible que la société se désintéresse de la question.

» Cependant, le comité, prenant en considération votre bonne foi, vous propose la transaction suivante :

» Ou le paiement d'une indemnité réduite à 10 cent. la ligne, soit 16 fr. 60, au lieu de 41 fr. 50.

» Ou la conclusion immédiate d'un traité réduit à *5 cent. la ligne*, 5 francs de minimum mensuel, 50 francs de dépôt de garantie, et obligation de l'autorisation des auteurs pour les romans et les nouvelles au dessus de 1,500 lignes à reproduire.

» Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Lu et approuvé,
Le délégué du comité :
EDOUARD MONTAGNE »

Comme on le voit, ladite société se moque bien de toute préoccupation littéraire, son but est de veiller à bien faire payer les tartines dont accouchent ceux qui en font partie, et de les faire payer même quand elles ont été lécbées plusieurs fois.

Etant données les lois qui nous régissent, nous n'avions qu'à nous exécuter, nous avons expédié à la société, dite des gens de lettres, les 16 fr. 50 qu'elle nous réclame avec la lettre ci-jointe :

» Messieurs, » Paris, 10 août 1890.

» Etant donnée la situation particulière de notre journal, son but tout en propagande d'idées, je me serais attendu d'une société de littérateurs, à une demande en paiement d'une somme insignifiante comme reconnaissance des droits qu'elle prétend avoir, et non à l'application d'un tarif. Je vois que j'ai à faire à des marchands plus qu'à des littérateurs. Bigre ! 5 centimes la ligne pour de méchantes reproductions, quand nous n'avons pas les moyens de payer nos collaborateurs, qui ne sont pourtant pas les premiers venus. Il fait bon faire dans la littérature chez vous, quand les Mirbeau, les Zola, les Richepin, les Fevre, les Darien, les Descaves, les Lanessan, les Hovelacque, les Nordau, les Letourneau, nous autorisent, à première demande, à reproduire ce qu'il nous plaira de leurs œuvres.

» Vous ne vous mouchez pas du pied ! Votre prose est trop chère pour nous, j'y renonce ; surtout à l'obligation d'avoir à payer un minimum et de payer d'avance 50 fr. pour des reproductions que nous ne ferons peut-être pas ! On ne fait pas crédit chez vous et, il paraît que vos productions ont cours forcé pour ceux qui traitent avec vous ?

» Nous autres ouvriers, une fois payés — très mal payés — de notre travail, nous n'avons plus à y revenir, il peut servir indéfiniment, passer par toutes sortes de mains, nous n'avons plus de droits à prétendre ; chez vous il n'en est pas de même, c'est à paiements continus. Grand bien vous fasse cette manière d'envisager la littérature !

» Le nombre des littérateurs indépendants, comprenant la littérature mieux que le marchandage, est suffisant pour nous faire espérer une assez ample moisson qui nous permettra ne ne pas regretter les glanures de chez vous. Nous tâcherons de nous tenir hors des pièges à loup de votre propriété.

» Du reste, tous ceux qui font partie de votre société, n'ont pas cette étroitesse d'esprit, et quelques-uns la juge ce qu'elle vaut. Je m'en rapporte à l'extrait que je détache de la réponse que me fit l'un d'eux, à une demande d'autorisation de reproduire quelques extraits de ses œuvres.

» La *Révolte* ne doit pas être riche et la Société des gens de lettre nous défend de concéder nos reproductions, *mais cette société, boutique d'usiniers, représente trop peu la littérature* pour que je tienne compte de ses statuts. »

» C'est une appréciation que vous justifiez amplement, par votre façon de procéder. Je vous envoie les 16 fr. 50 réclamés. »

» J. GRAVE. »

# LES GRÈVES

(Nous empruntons à notre confrère anarchiste de Londres, la *Freedom*, les réflexions suivantes sur les dernières grèves à **Leeds et à Londres**. Elles ont un intérêt général).

« L'usage que l'on peut faire de la grève comme arme défensive et offensive dans la guerre au capitalisme, a été illustré dernièrement par les deux révoltes de Leeds et de Londres. A Leeds, les grévistes ont obtenu tout ce qu'ils demandaient. A Londres ils ont donné à la presse bourgeoise l'occasion de publier quelques nouvelles à sensation ; ces nouvelles ont bien fait affluer les sous de la multitude ; mais au fond, les grévistes ont perdu leur cause et ils ont laissé jeter sur le pavé les plus énergiques d'entre eux.

» La raison de cette différence est facile à voir. A Leeds les grévistes étaient résolus et unis. Ils ont suivi la tactique des paysans anglais et ont montré aux *blacklegs* qu'il était fort dangereux de venir prendre les places abandonnées par les grévistes. Soutenus par des milliers de camarades ainsi que par l'opinion publique, ils ont forcé les patrons à payer de fortes sommes aux *blacklegs* engagés pour de longs termes et ils furent réinstallés dans leurs usines avec triomphe.

A Londres, au contraire, le conflit fut imposé par les chefs et les grévistes ne surent pas se soutenir. Une attitude vigoureuse de la part des chefs amena de suite les agents de police à la soumission, et ils laissèrent sacrifier les plus courageux. Il se peut que la même chose ait eu lieu pour les facteurs, mais la cause de la défaite de ceux-ci a plutôt été le trop de confiance en leurs chefs. Un compagnon qui leur a parlé dans le Nord de Londres, nous dit qu'ils sont furieux contre leurs meneurs qui leur ont fait perdre la grève. Quoi qu'il en soit, cela devrait leur apprendre à ne pas mettre leur confiance dans les meneurs et à agir eux-mêmes. S'ils ne peuvent pas se passer de secrétaires, trésoriers et autres employés, — qu'ils limitent, au moins, leurs fonctions à celles de simples buralistes, sans les prendre pour cela pour meneurs de leurs grèves. Pour que le mouvement fut victorieux, il eût dû être mené, par des hommes, surgis spontanément des rangs mêmes des facteurs au moment critique, agissant sur le champ d'accord avec leurs camarades, sans attendre les ordres d'un pouvoir exécutif et sans laisser aux adversaires le temps de préparer la défaite.

—

» Ce qui est encore à noter dans ces deux grèves de Leeds et de Londres, c'est qu'elles sont l'expression du mécontentement de la part des employés du gouvernement. A Londres, la grève fut faite contre le gouvernement national ; à Leeds — contre le gouvernement municipal.

» Ceux qui prêchent la nationalisation de toute chose — les Bellamistes, les socialistes d'Etat, les démocrates socialistes — ne doivent pas être trop contents du caractère pris par ces premiers essais d'industries aménagées par l'Etat. En tout cas, dans l'administration des postes les travailleurs sont décidément traités plus mal que dans la plupart des industries privées. Ils font de longues heures, leurs salaires sont moins que médiocres, et leur liberté d'association est *zéro*. Après cela, l'eau ne vient pas à la bouche du travailleur quand on lui parle d'industries aménagées par l'Etat.

» M Sydney Webb et d'autres Fabiens et démocrates socialistes, nous ont dit combien nous sommes déjà sous un régime socialiste — c'est-à-dire, combien de travailleurs sont déjà des employés du gouvernement. Peut être ces messieurs iront ils sur une nouvelle piste après les dernières grèves. Certainement, il y a des social-démocrates qui croient honnêtement que de meilleurs temps viendront quand l'Etat sera maître de toute chose et de chacun, et que le gouvernement ne sera plus composé de chercheurs de places à haut traitement, mais d'hommes et de femmes rétribués ni plus ni moins que le plus humble des travailleurs du sol. Mais ceux-là ignorent l'histoire du mouvement ouvrier anglais ; ils ne s'aperçoivent pas du danger, même pour les meilleurs, de passer par la filière des trucs de la politique. Surtout, ils ne voient pas qu'ils travaillent pour le maintien d'un mécanisme encombrant et couteux dont il n'y a nul besoin si les travailleurs sont libres et égaux. »

Après avoir montré par plusieurs exemples comment l'Etat socialiste ne serait qu'un changement de maîtres, la *Freedom* fait les remarques suivantes que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs :

« Il y a encore un point à considérer en parlant de ces grèves, ou plutôt de toutes les grèves en général. Ce sont les ouvriers sans travail.

» Sans ceux-ci les grèves auraient réussi. Mais les ouvriers sans travail sont l'armée de réserve qui fait la vraie force du capitaliste, le suppôt principal de son existence. Et c'est précisément ce dont la masse des travailleurs ne se rend pas compte jusqu'à ce qu'ils commencent la guerre contre le capitaliste. Alors seulement ils voient le fantôme de la misère surgir à côté du capitaliste et le protéger contre les travailleurs révoltés.

» Si les facteurs et les agents de police et tous les travailleurs qui ressentent l'injustice de l'exploitation se mettaient seulement à réfléchir sur le sens profond de ce grand mot, solidarité : et s'ils se mettaient eux-mêmes à chercher la solution du problème des ouvriers sans travail qui menacent à chaque instant ceux qui travaillent — un grand pas serait déjà fait pour changer les conditions actuelles.

» Nous, les anarchistes et les communistes, nous avons compris cela. Nous en comprenons toute l'immense importance et nous cherchons pour l'émancipation de l'humanité à résoudre ce problème des sans-travail, car nous entrevoyons qu'il est la clef de l'avenir.

» C'est tout naturel qu'au moment de la lutte on tourne ses haines contre les ouvriers sans travail et qu'on les vilipende sous les noms de faux frères, de *blacklegs*, de rats et ainsi de suite. Mais — qu'est-ce que vous, qui distribuez ces épithètes si facilement, qu'est-ce que vous avez fait pour les aider, ces frères ?

Nous reconnaissons parfaitement que la conduite du *blackleg* est celle d'un traître ; mais nous n'hésitons pas à dire que la conduite de ceux qui ne travaillent pas à détruire les conditions actuelles de la société — source de ces misérables sans travail — est tout aussi mauvaise.

» L'affamé, le misérable sans travail qui ne pense qu'à lui-même et qui court prendre le pain des mains du gréviste, a tout autant de droits d'accuser le gréviste de ne pas penser non plus aux besoins de celui qui crève de faim faute de travail.

» Compagnons travailleurs, ayant du travail et sans travail, qui devriez lutter côte à côte contre l'ennemi commun, nous vous prions très sérieusement de jeter vos regards en dehors des limites étroites de vos propres besoins. Donnez vos pensées à la solution de la grande question sociale. Soyez les alliés de tous ceux qui luttent pour la liberté, l'égalité et la fraternité, et alors seulement vous réussirez à constituer une société nouvelle qui vous donnera, à vous et à nos enfants, ce que maintenant vous n'osez même pas rêver. »

## A « L'INTRANSIGEANT »

L'*Intransigeant* de dimanche continue ses petites saletés à l'égard des anarchistes. — Parce que le compagnon Thenevin a combattu le boulangisme jadis à Bruxelles, il profite de ce que ce compagnon est en prison pour le traiter de mouchard. Toujours la devise de Basile : Calomniez, il en reste toujours quelque chose.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

NARBONNE. — Nous avons profité de la souscription du supplément hebdomadaire, pour organiser une promenade champêtre. Nous avons invité les prolétaires des villages voisins à venir parmi nous. C'est chez des bourgeois absents que nous nous sommes installés et là chez eux, nous avons prêché la révolte à leurs ouvriers. Après la discussion, nous avons chanté et distribué nos journaux. Nous sommes rentrés à Narbonne emportant quelques sympathies de plus.

***

GRENOBLE. — Lachize et Boyer sont venus donner une conférence au Gymnase qui contenait à peine 300 auditeurs sur 3,000 places. Etant avertis de la présence des compagnons, ils n'ont pas parlé du suffrage universel. Mais cela n'a pas empêché le camarade Audin de monter à la tribune et de mettre à nos députés socialistes le nez dans leur incapacité parlementaire. Il termine par une profession de foi anarchiste. A notre stupéfaction les deux députés viennent déclarer qu'en effet l'anarchie est l'avenir

de l'humanité, *mais* qu'il fallait une évolution préalable et que eux y travaillaient. Farceurs, va.

***

Bouly-sur-Suippe (Marne). — Pour faire suite à la conférence de Bazancourt, le compagnon Amand est venu en faire une autre dans notre localité.

Toutes les théories anarchistes ont été développées avec une franchise fort goûtée de tous les ouvriers, très nombreux. Les contradicteurs bourgeois ne manquèrent pas et les ouvriers en profitèrent pour se mettre les idées nouvelles dans la tête.

Alors que notre ami parlait des patrons et de la propriété individuelle, un bourgeois traita l'orateur de paresseux. Comparons nos mains dit Amand, et le bourgeois s'esquiva de l'assemblée sous les huées de l'assistance.

Un propriétaire fut encore obligé de quitter la salle tout en rage, ayant montré son imbécilité dans une question de détail.

De nombreux journaux ont été vendus et distribués dans les villages environnants.

Cette conférence a fait beaucoup de bien dans notre commune industrielle.

***

Drocourt. — Les fosses à charbon sont comme des fours, tellement il y fait chaud. Le ventilateur de la mine peut être tout au plus comparé à un moulin à café. Autant dire qu'il n'y a aucune ventilation. Et les ouvriers descendent là-dedans dix ou douze heures par jour. Les catholiques parlent de l'enfer, mais les mineurs le subissent d'une manière permanente. Celui qui travaille ici dix ans peut bien dire qu'il a fini ses beaux jours. Et tout cela pour une poignée de fainéants. Par la vie de misère qu'ils nous font subir, nos exploiteurs nous volent cinquante années de notre existence.

## Angleterre

Les chemins de fer du pays de Galles ne marchent pas. C'est une grève générale. Les mineurs du Nord ont voté la grève de tout le bassin.

***

Une conférence composée de délégués venus de Norwich, Spewich, Leeds, Leicester et d'autres villes du centre, a eu lieu dimanche passé à Londres, pour discuter la grève générale.

Presque tous les délégués étant anarchistes — en tout cas anti-parlementaires — la discussion a roulé, non sur l'utilité de la grève, généralement admise, mais surtout sur les précautions à prendre pour que les principes anarchistes ne s'égarent pas dans l'agitation demandée hautement par les travailleurs de presque tous les métiers en Angleterre.

La question, on le voit, est très importante et nous serons heureux d'y revenir.

***

Le groupement de tous les métiers va avec une rapidité prodigieuse. Les femmes les plus misérablement traitées, les petits métiers les plus horriblement exploités par les intermédiaires, s'unissent avec un entrain dont on n'a jamais vu autrefois d'exemple.

C'est un mouvement grandiose et les anarchistes ont devant eux le grand problème de se joindre corps et âme à ce réveil des travailleurs, sans rien égarer de leurs grands principes révolutionnaires, sans lesquels tout mouvement serait une défaite.

## Autriche-Hongrie

Toujours les maniaques. — L'autre jour à Vienne en Autriche, un cocher de fiacre fait trotter son cheval au détour d'une rue. Toute une école d'enfants est là sur le pavé et se disperse de tous côtés. Une seule enfant reste sur la chaussée et le cocher n'ayant pu retenir son cheval, l'écrase, lui brisant le bras. La petite fille était l'enfant même du cocher.

Le père est néanmoins traduit devant ces maniaques en robe noire, et un des maniaques le condamne à 250 fr. d'amende. — « Allons, monsieur, lui dit le cocher, est-ce que vous croyez qu'en me mettant à l'amende vous me punissez plus que je ne souffre déjà d'avoir mutilé mon enfant ? Vous m'auriez envoyé pour un an en prison que vous ne m'auriez pas fait souffrir plus que je ne souffre déjà au chevet de mon enfant. J'ai déjà vendu mon cheval et mon fiacre et je me suis dit que jamais je ne mènerai un fiacre. »

Peu importe tout cela au maniaque. Il ne connaît que sa bête de loi et force le père à priver son enfant de nourriture pour satisfaire la vindicte de la brute en robe noire.

## Amérique

L'exécution de Kemmler. — Ce qu'on appelle la science a rarement plus ignoblement servi que dans cette exécution à l'électricité.

Un nommé Kemmler, avait été condamné à mort le 29 *mars* 89 pour avoir tué sa maîtresse dans un accès de jalousie. C'était donc un simple crime passionnel comme ceux qui en Europe sont souvent suivis d'un acquittement.

Pour que la *libre Amérique* ne soit devancée par aucun autre pays dans la voie du *progrès*, la législature de l'Etat de New-York, décida que l'exécution serait faite au moyen de l'électricité. Mais on n'avait pas de machine, on donna aux inventeurs l'ordre de marcher de l'avant. Seulement ceux qui possédaient suffisamment la question scientifique, ne voulurent pas se mêler de cette affaire et ceux qui s'en mêlèrent ne semblent pas y avoir compris grand chose. Ils travaillèrent seize mois sans grand succès. Kemmler était tenu au courant de toutes les expériences ; dans les derniers temps leur insuccès le rendait nerveux, il avait même des moments de folie.

Craignant que devenant tout à fait fou, il ne leur glisse entre les doigts, les autorités se décidèrent à ne pas attendre plus longtemps. Coûte que coûte, il fallait tuer Kemmler. Celui-ci s'y prêta de bonne grâce et la cérémonie eut lieu. Ce fut une affreuse boucherie qui dura plusieurs minutes... trois fois on lança la décharge électrique.

Les deux premières fois, il ne fut pas tué, la troisième, il se mit à brûler. Entre le deuxième et le troisième passage du courant, il s'écoula 73 secondes pendant lesquelles, Kemmler ne cessa de geindre. Des assistants s'évanouirent, les plus féroces étaient tout pâles...

Pour ne pas rester en arrière comme bêtise cruelle, les Français se sont mis à vanter leur guillotine. « Il nous faut des têtes fraîchement coupées pour pouvoir étudier les cerveaux et apprendre à guérir les maladies mentales qui amènent les criminels à l'échafaud » ! Justement on vient de fabriquer six guillotines toutes neuves, pour l'exportation : Algérie, Tunisie, Tonkin, Sénégal, Guyane. Et puis on a l'espoir que la Suède voudra en faire l'acquisition d'une d'elles, pour remplacer la hache. Quelle gloire pour la France !

***

Une grande grève des employés de chemins de fer vient d'éclater à New-York. Toutes les gares, tous les trains, ont été abandonnés par tous les travailleurs, le vendredi 8, à sept heures du soir. Tout le trafic des voyageurs et des marchandises est arrêté. Jusqu'à dimanche soir aucun train n'est parti de New-York, ni venu à New-York. Les trains ont été abandonnés là où sept heures du soir les ont trouvés.

Comme leçon aux bourgeois, c'est superbe, d'autant plus que la grève a eu lieu pour le renvoi de 35 hommes par une compagnie.

## PETITE CORRESPONDANCE

R. à Marseille. — Je vous envoie les derniers « Produits de la Terre » et « Lois et Autorité ». « Produits de l'Industrie » et « Travailleurs des villes » épuisés. Nous n'avons pas de Procès de Chicago. Adressez-vous à la « Freedom », Labour Press Limited, 57, Chancy Lane, London W. C.

C. à St-Pierre. — Anarchie et Communisme épuisé.

S. à Annemasse. — L'abon. est payé jusqu'à fin janvier.

B. à Asnières. — Bien.

S. V. à Ganges. — Reçu le Proudhon — M. à St-Etienne de St-Geoirs. — Merci des timbres tunisiens — L. P. à Troyes. — Je n'ai l'adresse ni de l'auteur ni du libraire.

J. C. à Avignon. — La lettre ne contenait pas autre chose. — Je fais passer les 0 50 à Troyes, avec votre adresse.

Ouin. — Pas de Peste Religieuse.

Vienne. — Sur la demande des amis de Grenoble, nous avons expédiés directement 25 fr., sur ce dont nous pouvions disposer pour les détenus.

G. P. à Arras. — C'est en note, prenez patience. Je ferai passer la note pour les numéros de Genève, en attendant je vous envoie ceux que je possède.

Le compagnon Bernardon de Toulouse demande au compagnon Estève, s'il a reçu sa lettre. — Pacaul. La lettre est transmise à qui droit.

Le groupe les « Libertaires » de Ganges, aurait besoin d'un procès de Lyon, pour faire circuler dans les localités où il fait de la prodagande, il fait appel aux camarades qui pourraient disposer d'un volume, adresser au compagnon Spartacus Verdier. — Poste restante à Ganges.

Pour la correspondance du comp. Jahn, ses amis sont priés d'écrire, jusqu'à nouvel ordre: Octave, chez Mme Pallay, 58, rue Bugeaud, Lyon.

T. J. à Marseille. — B. M. à Revin. — D. S. à Boulème. — R. à Argenteuil. — A. J. St-Ymier. — S. à Keranfurust. — D. à New-York. — J. C. à Avignon. — C. B. à Arras. — M. à Chaux-de-Fonds. — V. à Gergny, B. à St-Amand. — F. à Amiens. — J. à St-Florent. — E. B. à Fouquières. — C. à St-Pierre. — R. à Firenze. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

Groupe la *Liberté*, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron, salle des Tableaux.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir.

Groupe du XIII^e^, réunion salle Mayeux, 11, place d'Italie, samedi 9 août à 9 heures du soir.

Levallois-Perret. — Groupe communiste-anarchiste, vendredi à 8 h. 1/2, salle Mézerette, rue Gravel.

Réunion du groupe les *Trimardeurs*, samedi 2 août, à 8 h. 1/2 du soir, rue St-Martin, 239.

Lundi, 18 août, à 8 h. du soir, conférence contradictoire, salle de l'Ermitage, 29, rue de Jussieu.

Ordre du jour : L'Anarchie aux points de vue philosophique et pratique.

Un agrégé d'histoire, rédacteur à la *Revue Bleue*, s'est offert comme contradicteur. Les camarades sont priés d'être exacts.

Groupe du XIII^e^ arrond., dimanche 17 août, promenade de propagande à Verrière.

Tous les compagnons et compagnes sont invités.

Départ de la place d'Italie, 11, à 8 h. du matin, rendez-vous à la porte d'Orléans, à 9 h. à Sceaux (gare). A midi, halte pour boulotter.

Les copains qui ne peuvent venir que le tantôt, nous trouverons à la gare à 2 h. (départ pour Verrière.) Les musiciens du XV^e^ sont invités.

En cas de mauvais temps la promenade sera remise.

Une affiche à la porte de la gare indiquera le lieu du boulottage.

Le *Réveil* du XV^e^, groupe anarchiste, réunion samedi 16 août à 8 h. 1/2 du soir, salle Lézé, 103, rue du Théâtre.

Réunion du groupe le *Jeunesse libertaire*, samedi 16 août, Tous les jeunes compagnons sont invités.

Ordre du jour : Rédaction d'un manifeste.

Cercle anarchiste d'études scientifiques et littéraires. — Tous les jeudis, chez le compagnon Granger, rue Popincourt, 23, bis.

Fédération anarchiste des XI^e^, XII^e^ et XX^e^ arrond. et de Montreuil-Vincennes.

Tous les dimanches de 1 à 5 heures, sous les bosquets, au coin de la rue des Réglises et de la rue Croix Saint-Simon.

Groupes anarchistes de Lyon. — Promenade de propagande à Cuire, dimanche 17 août, à 2 h. du s., réunion au pont Lafayette (rive gauche). Causerie, chants, poésies.

Fouquières-Fresseneville. — Les lecteurs de la *Révolte*, du *Père Peinard*, du Vimeu et tous ceux qui sont las d'être exploités sont invités à se réunir dimanche 17 août, à 4 h. 1/2 du soir, salle Bernard.

Sujet : La situation révolutionnaire, par le camarade Ouin.

Verviers. — Le cercle le *Réveil des masses* organise pour dimanche 17 août à 2 h. 1/2 à Dralinval, une conférence sur la Libre-Pensée, son rôle social. Le même jour à 6 h., à Theux, conférence publique. Sujet : Réforme et Révolution.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 49. DIX CENTIMES DU 23 AU 30 AOUT 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AUX CAMARADES

*La maison Marpon et Flammarion nous avise qu'elle vient de faire un nouveau tirage des* **Paroles d'un Révolté**, *semblable aux précédents et qu'elle laisse au prix de* **1 fr. 25** *en librairie. — Les camarades qui nous en avaient demandé, peuvent, à nouveau, nous adresser leurs commandes.*

*Seulement, comme nous devons payer en prenant les exemplaires, les camarades sont prévenus qu'il ne sera pas tenu compte des demandes qui ne seront pas accompagnées du montant.*

## NOS RICHESSES

II

Nous sommes riches dans les sociétés civilisées. Pourquoi donc autour de nous cette misère? Pourquoi ce travail pénible, abrutissant des masses? Pourquoi cette insécurité du lendemain, même pour le travailleur le mieux rétribué? Pourquoi cela au milieu des richesses héritées du passé et malgré les moyens puissants de production qui ne demandent qu'à donner l'aisance à tous, en retour de quelques heures de travail par jour?

Les socialistes l'ont dit et redit à satiété. Chaque jour ils le répètent sur tous les tons; ils le démontrent par des arguments empruntés à toutes les branches de la science.

— Parce que tout ce qui est nécessaire pour produire quoi que ce soit — le sol, les mines, les machines, les voies de communications, la nourriture, l'abri, l'éducation, le savoir — tout a été accaparé par quelques-uns dans le cours de cette longue histoire de pillage, de migrations, de guerres et d'oppression que l'humanité a vécu avant d'avoir appris à dompter les forces de la nature.

Parce que ces quelques-uns, profitant de droits acquis pendant cette histoire, s'approprient aujourd'hui les deux-tiers de ce que l'humanité produit et se livrent au gaspillage le plus insensé, le plus scandaleux des fruits du labeur humain. Se trouvant en possession de ce qu'il faut pour produire; ayant réduit les masses à ne plus avoir devant elles de quoi vivre un mois ou même huit jours, ils ne permettent à l'homme de travailler que s'il consent à leur livrer la part du lion du produit; ils l'empêchent de produire ce qu'il lui faut; ils le forcent à produire, non pas ce qu'il faut à tous, mais ce qui promet les plus grands bénéfices à l'accapareur des richesses.

Tout le socialisme est là.

---

Voici, en effet, un pays civilisé. Les forêts qui le couvraient autrefois ont été éclaircies, les marais asséchés, le climat assaini : il a été rendu habitable. Le sol qui ne portait jadis que des herbes grossières, est capable de porter aujourd'hui de riches moissons de céréales. Les rochers qui surplombent les vallées du midi furent taillés en terrasses et couverts de vignes au fruit doré. Des plantes sauvages qui ne donnaient autrefois qu'un fruit âpre ou une racine immangeable, ont été transformées par des cultures successives en légumes succulents, en arbres au fruit suave.

Des milliers de routes pavées et ferrées interceptent le pays, percent les montagnes; la locomotive siffle dans les gorges les plus sauvages des Alpes, du Caucase, de l'Himalaya. Les rivières ont été rendues navigables; les côtes, sondées et soigneusement relevées, sont d'accès faciles; des ports artificiels, péniblement creusés et protégés contre les fureurs de l'Océan, sont prêts à donner refuge aux navires.

Les roches sont percées de puits profonds; des labyrinthes de galeries souterraines s'étendent là où il y a du charbon à extraire, du minerai à retirer. Et partout où des routes unissant des pays voisins viennent à s'entrecroiser, des cités ont surgi et grandi dans le cours des siècles et dans leurs enceintes nous trouvons tous les trésors de l'industrie, de l'art, du savoir.

Mais qui donc a créé toutes ces merveilles?

---

Des générations entières, nées et mortes dans la misère, exténuées de labeur, vivant avec peine du jour au lendemain, ont créé tout cet immense héritage du dix-neuvième siècle.

Pendant des milliers d'années, des millions d'hommes ont travaillé à éclaircir les futaies, à assécher les marais, à frayer les routes, à endiguer les rivières. Chaque hectare du sol que nous labourons en Europe a été arrosé des sueurs de plusieurs générations; chaque route a toute une histoire de corvées, de travail surhumain, de souffrances du peuple. Chaque lieue de chemin de fer, chaque mètre de tunnel est marqué d'ossements humains.

Les puits des mines portent encore, toutes fraîches, les entailles faites dans le roc par le bras du mineur. Chaque dix mètres des galeries souterraines pourraient être marqués d'un tombeau de mineur, enlevé dans la force de l'âge par le grisou, l'éboulement, l'inondation, et l'on sait, sans que les poètes le disent, ce que chacun de ces tombeaux a coûté de pleurs, de privations, de misères sans nom, à la famille qui vivait du maigre salaire de l'homme enterré sous les décombres.

---

Ces cités, reliées entre elles par des ceintures de fer et des lignes de navigation, sont des croissances qui ont duré des siècles.

Creusez-en le sol, et vous y trouverez les assises superposées de rues, de maisons, de théâtres, d'arènes, de bâtiments publics. Approfondissez-en l'histoire, et vous verrez comment la civilisation de la cité, son industrie, son génie, ont grandi et mûri dans le cours des siècles avant d'être devenus ce qu'ils sont aujourd'hui.

Plus que cela. La valeur actuelle de chaque maison, de chaque usine, de chaque fabrique, de chaque magasin dans la cité, n'est faite que par le travail accumulé des millions ensevelis sous terre; elle ne se maintient que par la présence des milliers d'hommes venus habiter ce point du globe. Chaque particule la plus petite de cet immense tout que nous appelons la richesse des nations, n'acquiert sa valeur que par le fait d'être une partie de cet immense tout. Que serait la valeur d'un dock de Londres ou d'un grand magasin de Paris s'ils n'étaient situés dans un de ces grands centres du commerce international? Que serait la valeur de nos mines, de nos usines, de nos chantiers et de nos voies ferrées, n'était le trafic des montagnes de marchandises transportées chaque jour par mer et par terre?

---

Des millions d'êtres humains ont travaillé à créer cette civilisation dont nous nous glorifions aujourd'hui. D'autres millions, disséminés dans tous les coins du globe, travaillent à la maintenir. Sans eux, il n'en resterait rien que des décombres dans cinquante ans.

Il n'y a pas jusqu'à la pensée, jusqu'à l'invention, qui ne soit un fait collectif, né du passé et du présent. Des milliers d'inventeurs, inconnus pour la plupart, morts pour la plupart dans la misère, ont travaillé à préparer l'invention de chacune de ces machines dans lesquelles l'homme admire son génie. Des milliers d'écrivains, de poètes, de savants, ont travaillé à élaborer le savoir, à dissiper l'erreur, à créer cette atmosphère de pensée scientifique, sans laquelle aucune des merveilles de notre siècle n'eût pu faire son apparition. Mais ces milliers de philosophes, de poètes, de savants et d'inventeurs n'ont-ils pas été préparés à leur tour par le labeur des siècles passés? N'ont-ils pas été, leur vie durant, nourris et supportés, au physique comme au moral, par des légions de travailleurs et d'artisans de toute sorte? N'ont-ils pas puisé leur force, leur génie, dans ce qui les entourait?

Le génie d'un Séguin, d'un Mayer et d'un Grove ont certainement fait plus pour lancer l'industrie dans des voies nouvelles que tous les capitalistes du monde entier. Mais ces génies eux-mêmes sont les enfants de l'industrie autant que dans la science. Car il a fallu que des milliers de machines à vapeur transforment d'année en année, sous les yeux de tout le monde, la chaleur en force dynamique, et cette force — en son, en lumière et en électricité, avant que ces génies vinssent proclamer l'origine mécanique et l'unité des forces physiques. Et si nous, enfants du dix-neuvième siècle, avons compris

cette idée, si nous avons su l'appliquer, c'est encore parce que nous y étions préparés par l'expérience de tous les jours. Les penseurs du siècle passé l'avaient aussi entrevue et énoncée : elle resta incomprise, parce que le dix-huitième siècle n'avait pas grandi, comme nous, à côté de la machine à vapeur.

Mais, que l'on pense seulement aux décades qui se seraient écoulées encore dans l'ignorance de cette loi qui nous a permis de révolutionner l'industrie moderne, si Watt n'avaient pas trouvé à Solo des travailleurs habiles qui lui permirent enfin de construire en métal, ses devis théoriques, qui en perfectionnèrent toutes les parties et rendirent enfin la vapeur, emprisonnée dans un mécanisme parfait, plus docile que le cheval, plus maniable que l'eau, qui en firent, en un mot, un engin, devenu rapidement l'âme de l'industrie moderne.

Chaque machine a la même histoire ; une longue histoire de nuits blanches et de misères, de désillusions et de joies, de perfectionnements partiels ajoutés par plusieurs générations d'ouvriers inconnus qui sont venus ajouter à l'invention primitive ces petits riens qui seuls rendent l'idée réalisable, sans lesquels l'idée la plus féconde reste toujours stérile. Plus que cela, chaque invention nouvelle est une synthèse — un résultat de mille inventions précédentes faites dans tout le champ immense de la mécanique, de l'industrie.

---

Science et industrie, savoir et application, découverte et réalisation pratique menant à de nouvelles découvertes, travail cérébral et travail manuel, — pensée et œuvre des bras — tout se tient ainsi. Chaque découverte, chaque progrès, chaque augmentation de la richesse de l'humanité a son origine dans tout l'ensemble du travail manuel et cérébral du passé et du présent.

Mais alors, de quel droit quiconque pourrait-il s'approprier la moindre parcelle de cet immense tout? Comment avons-nous pu arriver à ce que toute l'humanité, sauf quelques-uns, soit réduite à l'état de déshérité et que tout l'héritage du passé fût devenu la proie de quelques accapareurs ?

## LE PROCÈS DE GRENOBLE

C'est vendredi 8 août que nos amis viennois ont eu à comparaître devant la Cour d'assises de Grenoble. Il y avait trois catégories d'accusés : ceux que l'on représentait comme les chefs du mouvement et qui avaient à répondre : Tennevin, d'excitation à des violences contre le commissaire central de Vienne, excitations, suivies d'effets, au meurtre, au pillage, à l'incendie.

Martin accusé des mêmes « crimes et délits », plus celui de participation au pillage de la maison Brocart, enfin, pour la première catégorie, Buisson accusé également d'excitation et de participation au pillage. Sept autres compagnons, Cellard, Huguet (16 ans), Piollat, Lombard, Garnier, Genest et Chatain étaient, quoique moins chargés par l'accusation, accusés de participation au pillage Brocart, enfin huit femmes, dont six jeunes filles, avaient à répondre du même chef d'accusation.

Ces quinze derniers accusés étaient là pour la « mise en scène » suivant l'expression d'un des seize avocats entendus à ce procès et, en effet, il ressort si clairement de la physionomie générale des débats que l'on n'avait assigné ces malheureux que pour frapper l'esprit du jury, c'est que dans son réquisitoire le procureur général abandonna entièrement l'accusation contre les sept compagnons et les huit femmes — l'impression recherchée avait produit son effet.

Martin, Tennevin et Buisson passant seuls en Cour d'assises, c'eût été sûrement l'acquittement, la liberté pour tous trois ; mais accompagnés de quinze autres accusés que l'accusateur public s'attacha à montrer comme « d'inconscientes victimes des théories subversives des meneurs anarchistes », les enjuponnés étaient sûrs d'un verdict de condamnation — et ils n'ont pas été déçus dans leurs espérances.

C'est donc devant un public très nombreux, vu l'intérêt qu'inspiraient nos amis, que s'ouvrirent les débats. L'acte d'accusation racontait longuement l'arrivée de Louise Michel et de Tennevin à Vienne le 29 avril, les « coupables excitations » de ce dernier; puis les meetings des 30 avril et 1er mai, où Martin aurait préparé, mené le noir complot qui devait aboutir à une manifestation violente dans la rue, au déploiement d'insignes séditieux, à la tentative d'assassinat d'un commissaire de police et au pillage du magasin Brocart.

Dès le début de l'interrogatoire de Tennevin, le président lui reproche de « n'être pas un travailleur de ne vivre que du produit des conférences ». Tennevin se défend de cette sale insinuation qui, du reste est reproduite pour tous les accusés et qui, disons-le aussi est démontrée fausse et renvoyée à l'égoût d'où elle vient, par l'exhibition de livrets d'ouvriers et de certificats de patrons.

Tennevin ne reconnaît pas avoir provoqué « directement », il tourne les phrases, discute avec la loi, cite des articles du Code, déclare qu'il ne reconnaît pas les « mots » qu'on lui impute, mais qu'il soutiendra le sens de ses paroles, mal interprétées. Il n'a pu désigner le 1er mai comme le prélude de la Révolution, comme on le lui fait dire, on ne peut fixer une date à la Révolution sociale ; elle sera le résultat de la crise économique devenant de plus en plus forte, mais si les anarchistes ne peuvent avancer la Révolution, ils peuvent la rendre consciente par l'exposé de leurs théories — qu'il développera dans sa défense. Oui, prendre au patron n'est pas voler, il reconnaît l'avoir dit et le soutient, la richesse sociale appartient à tous et tous doivent contribuer à sa production. Le président trouve ces idées « absurdes » — oh qu'ils l'ont répété ce mot-là! — elles ne peuvent être partagées que par des ouvriers dévoyés et elles entraînent des malheureux, comme les huit femmes accusées, à commettre des actes que l'honnêteté réprouve. Tennevin répond énergiquement que les idées socialistes sont au contraire les seules justes et raisonnables parce qu'elles répondent au besoin de tous. La majorité ne prouve rien, dit-il, Galilée avait raison et tout son siècle était contre lui. Malgré tout, le socialisme avancera dans la voie que lui trace le progrès et la civilisation, il n'a qu'un seul but : l'Anarchie.

Si notre ami Martin a produit pendant le cours des quatre audiences une profonde impression dans le public massé dans la salle d'audience, c'est qu'il ne s'arrête pas comme Tennevin à discutailler les points de vue du droit, il revendique hautement ses actes et ses paroles. Comme pour Tennevin, on lui reproche « d'exploiter la crédulité publique ». Après avoir démontré qu'il ne vivait que de son travail notre ami lance cette vigoureuse apostrophe : « De tout temps, à toute époque, lorsqu'un homme de foi, sincère dans ses opinions, logique dans sa manière d'agir, risque sa liberté, sa vie, pour une cause qu'il croit, qu'il reconnaît être juste, les gens sans opinion, prêts à les partager toutes suivant leurs intérêts, ne peuvent pas comprendre que les apôtres d'une idée soient autre chose que des salariés de leur cause. Les frais de réunion, le voyage des amis qui se dérangent pour y assister, les secours aux familles des détenus et aux détenus eux-mêmes, voilà à quoi sert le produit des conférences publiques. Les anarchistes ne sont point des commerçants, mais des apôtres d'une idée nouvelle! »

Martin démontre ensuite l'inanité de l'accusation portée contre lui d'avoir été le promoteur de la manifestation du 1er mai. Elle n'a pas eu lieu qu'à Vienne, l'idée en est sortie du Congrès international de Paris, les travailleurs l'ont acceptée avec joie, avec transport. « On sentait dans les couches populaires l'approche d'une ère nouvelle » et partout en France, en Allemagne, en Espagne, dans toute l'Europe, dans l'Amérique même, les travailleurs ont manifesté. A Vienne surtout, le peuple a accueilli avec allégresse l'idée de cette manifestation, à Vienne où la misère est noire, à Vienne où les patrons ont si peu d'humanité qu'ils ne laissaient pas seulement le temps nécessaire aux ouvrières pour prendre leur repas de midi : de 5 heures du matin à 7 heures du soir elles devaient travailler sans trêve ni repos. Martin parle avec une véritable éloquence, on est remué par sa parole chaude et vibrante, on sent aux accents de cet homme que c'est un sincère, un convaincu, Martin gagne sa cause dans l'opinion publique. Il explique que les anarchistes se sont mêlés à la manifestation du 1er mai parce que les organisateurs voulaient la faire pacifique et qu'il fallait montrer aux travailleurs que du « pacifique rien ne pouvait sortir ». Ce n'est ni lui ni d'autres anarchistes qui ont décidé que la manifestation serait violente à Vienne. La population était d'abord décidée à la résistance aux patrons s'ils n'accordaient pas les revendications demandées. La manifestation a été ensuite ce que la police l'a faite.

« On avait dit : nous manifesterons pacifiquement, si on nous maltraite, nous répondrons et nous passerons. Les provocations ne viennent jamais du peuple, car le bon sens populaire est au-dessus de la loi ; c'est quand cette loi l'opprime qu'il se révolte.

La République française craint les manifestations, pourquoi ? En Angleterre, aux Etats-Unis, deux ou trois cents mille personnes peuvent manifester sans qu'il n'y ait aucun trouble ; encore une fois, la police seule est et a toujours été la provocatrice des troubles dans la rue ».

Martin reconnaît avoir dit que la propriété était le vol, mais il n'est pas le seul a avoir émis cette opinion : J.-J. Rousseau, Diderot, Proudhon et tant d'autres l'on dit, l'on écrit, l'ont démontré. C'est le droit au producteur de dire à celui qui détient la richesse sociale : « Tu me l'as volé », et de lui reprendre.

Le président. — Mais, les riches, les bourgeois ont acquis leurs propriétés par leurs sueurs, par le labeur de leurs ancêtres.

Martin. — A qui monsieur le président fera-t-il croire que des fortunes colossales comme celles de M. Rotschild par exemple ont été gagnées par le travail de ceux qui les possèdent ? Non! ils ont exploité, spéculé, volé en un mot et leur reprise au profit de tous est un acte de justice et d'humanité. De justice, parce que tous y ont droit; d'humanité, parce qu'avec des fortunes si honteusement grandes on insulte aux misères des autres ! (Profonde sensation).

Martin explique ensuite comment est arrivé le pillage du magasin Brocart : on ne se rendait pas chez cet exploiteur mais, refoulés par la police, les manifestants sont passés devant le magasin, et Brocart étant exécré par la population viennoise, tant comme traître politique que comme exploiteur effréné, seule la vindicte publique l'a désigné à « recevoir cette leçon ».

Brocart avait renvoyé à différentes fois des ouvrières ayant refusé de condescendre à ses sales caprices, et le président conclut naïvement que « cela est ignoble mais ne justifie en rien une vengeance! » En un mot, le pillage du magasin Brocart n'est pas le fait de meneurs, mais d'une foule anonyme qui se venge.

Nous nous sommes appesantis sur l'interrogatoire de Martin comme étant le principal accusé. Tous, du reste, reconnaissent la majeure partie des faits qui leur sont reprochés.

Les uns sont simplement accusés d'avoir porté des drapeaux rouges ou noirs, les autres d'avoir accompagné Martin, d'avoir eu du drap pillé chez monsieur Brocart ; en un mot l'interrogatoire prouve que ces quinze accusés n'ont, en aucune façon pris une part directeau pillage, et cependant l'accusation portée contre eux n'en a pas moins pour conséquence les travaux forcés à temps ; chacun se demande pourquoi on les a gardés ; mais, comme nous le disions plus haut, il fallait montrer les anarchistes comme des gens ne rêvant que pillage et incendie et détournant par de subversives théories, de captieux sophismes des « malheureux égarés, d'innocentes femmes ».

Ce but que l'on prévoyait déjà dans l'interrogatoire est démontré plus clairement encore par l'audition des *soixante-quatre témoins*, dont pas un ne dépose sur des faits positifs, dont la plus grande partie se contredisent et parmi lesquels se trouvent six enfants de moins de 16 ans. Des enfants! Effrayés, apeurés par le spectacle théâtral de la Cour d'assises, on leur arrache des lambeaux de phrases contre Martin et Buisson.

L'un d'eux, le petit Richard Henri, qui ne parle que sous l'inspiration du président qui lui fait reconnaître Buisson à ce signalement : « un homme âgé de 38 ans environ », comme si un enfant de 11 ans pouvait apprécier, même à une grande différence près, l'âge d'un homme ?

Buisson démontre que le témoin a été interrogé par le juge d'instruction et que devant ce dernier, l'enfant ne savait que dire, c'est alors que cet intègre magistrat dicta une déposition que l'enfant approuva par oui ou par non.

On recommença devant le jury, c'est la manière habituelle de juger les anarchistes. L'impression du public est celle du dégoût quand le président dit au petit Faure (14 ans) : Tourne-toi du côté de MM. les jurés. L'enfant obéit. — Reconnais-tu Martin ? — Oui, répondit l'enfant! — Cela donne une appréciation exacte dont sont conduits les débats et de la faiblesse de l'accusation qui emploie de pareils moyens pour frapper l'esprit des jurés.

Ce long défilé des témoins n'apporte pas un fait, pas un éclaircissement, il n'est pas prouvé que Martin et Buisson aient pris part en aucune façon

au pillage ; ils sont reconnus comme les autres pour avoir fait partie de la manifestation du 1er mai. Est-ce là un délit? Evidemment non, mais ce ne sont pas des manifestants que l'on poursuit, ce sont des anarchistes. Le réquisitoire du procureur-général le prouve, réquisitoire rempli de fiel et de calomnies mêlés aux déclamations les plus ampoulées sur l'honneur, le travail, l'ordre, la République, le danger social, la patrie.

Il fait une distinction entre les ouvriers et les anarchistes; ces derniers doivent être mis « hors la loi ». Ce ne sont que des exploiteurs de la crédulité publique. Quoique, au cours de l'interrogatoire ils aient démontré qu'ils travaillaient tous, il dit que Martin, Tennevin et Buisson — qu'il charge spécialement — ne vivent que des conférences et réunions anarchistes, qu'en un mot l'on est en présence de gens « faisant métier » d'être fauteurs de troubles et que l'on doit sévir avec rigueur. Les autres accusés masculins sont selon lui moins coupables, ils ont agi sous l'inspiration de Tennevin et de Martin ; tant qu'aux femmes, il abandonne complètement l'accusation contre elles et demande seulement contre Martin, Tennevin et Buisson un verdict sévère qui doit sauvegarder la société, sauver la République, protéger la patrie....

Nous aurions pu rapporter au long le discours du procureur-général ainsi que les dépositions sans intérêt, des témoins, et les interrogatoires des accusés mot pour mot, mais notre journal ne nous permet que de tracer les grandes lignes de ce monstrueux procès qui, comme l'a dit un avocat « restera célèbre dans l'histoire, pour démontrer qu'au dix-neuvième siècle, c'était un crime d'avoir une idée opposée au gouvernement ».

Lundi 11 août, l'affluence du public est considérable, on sait que le procureur-général doit développer son réquisitoire et que Martin et Tennevin prendront la parole pour se défendre. Ce procès passionne l'opinion publique : dans les cafés, sur les places, dans les usines, les ateliers, l'ordre du jour est aux anarchistes ; aussi lundi et mardi une foule compacte n'ayant pu pénétrer, est forcée de stationner devant le palais de justice ; les mesures d'ordres sont doublées, les soldats du génie, baïonnette au canon, remplissent les escaliers, les couloirs, la salle d'audience. La consigne est d'une sévérité excessive. Enfin à une heure et demie de la journée de lundi, Tennevin a la parole pour se défendre, l'intérêt est porté à son plus haut degré.

Tennevin dit d'abord que les anarchistes sont pour la plupart des ouvriers manuels et de bons ouvriers ; on a fait le reproche aux accusés d'être vêtus élégamment ; c'est leur droit d'être propres et s'ils s'étaient présentés devant les juges sales et dégueni'lés, l'avocat-général n'eut pas manqué d'en tirer parti en les représentant comme des gens de désordre.

Oui, nous sommes tous des travailleurs qui mendions notre travail de porte en porte et qui sommes tous rejetés, acculés par la misère dans l'impasse du désespoir et cela par le seul antagonisme des intérêts. C'est là ce qui cause le malaise social, messieurs les jurés et les anarchistes n'y voient qu'un remède : une société basée sur la solidarité substituée à la concurrence sur la propriété commune mise à la place de la propriété individuelle qui, en elle-même, est un principe faux, puisque la terre et tous ses produits sont un patrimoine commun à tous les hommes.

Pour arriver à résoudre le grand problème social on a épuisé tous les moyens : la coopération, l'association des travailleurs en syndicats, sociétés de consommation, de secours mutuels, moyen tous inefficaces devant le dieu Capital.

On a cru aussi à la politique, on a usé sa patience à demander des réformes, des améliorations dans les Conseils municipaux, les Chambres, les Sénats, les diverses formes de gouvernement, et la politique n'a toujours donné que ce qu'elle pouvait donner : des résultats nuls, attendu que le malaise social est un problème économique et que seule une transformation économique en donnera la solution. Pourtant, dit-il, cette solution doit être résolue, c'est dans la fatalité des choses, dans la marche inévitable de l'humanité s'acheminant vers un avenir meilleur, voilà pourquoi ne pouvant rien par les moyens pacifiques, impuissants devant les ressources que nous offre la légalité, nous sommes franchement partisans de la Révolution.

Du reste, messieurs, ce n'est pas dans un but social mais dans un but politique, que ceux qui vous désignent, nous poursuivent aujourd'hui. Ils étaient, il y a vingt ans, les révoltés, les fauteurs de trouble d'alors; comme nous, l'Empire les faisait passer devant ses Cours d'assises et ils n'hésitaient pas à faire appel au « fusil libérateur ».

Notre ami se décharge ensuite de la petite saleté du procureur-général, qui l'accuse ainsi que Martin, de ne vivre que « des prédications haineuses et violentes ».

Il raconte sa vie, vie de déclassé bourgeois, plus triste peut-être que celle de l'ouvrier, parce qu'elle oblige à subir plus de vexations, de froissements d'amour-propre ; il s'égare un peu en disant que « la police faisait son devoir en perquisitionnant les anarchistes », mais ce n'est pas pour longtemps et revient à l'historique de la manifestation du 1er mai, qui, dit-il, a été un mouvement international. Il discute ensuite des points juridiques, code en main, il s'efforce de prouver que « légalement », il n'a pas excité au pillage, à l'incendie, etc. »

Martin prend la parole après lui ; notre ami, suivant l'expression d'un journaliste, qui est à côté de nous, *a été splendide* Il réfute d'abord victorieusement l'indigne reproche d'exploiter la propagande anarchiste. M. le procureur-général, dit-il, a fait ce matin allusion à un télégramme arrivé à mon adresse hier et qui est ainsi conçu : 1 500 sympathies, voté 300fr. Ces 300 francs, MM les Jurés, sont, non pour moi seul, mais pour tous mes co-accusés, pour leur famille que leur absence a mis dans le besoin. Ils me sont envoyés par la Fédération de Vienne dont je fais partie du comité d'organisation. Cette charge m'obligeait 2 fois par semaine à veiller jusqu'à minuit et pour cela, comme mes collègues, je recevais 13 francs par mois que je versais à la propagande anarchiste.

Consultez la collection de la *Révolte*, et chaque mois vous trouverez dans les souscriptions de la quatrième page : Pierre Martin 13 fr. Voilà comment au lieu de vivre de la propagande, je la soutiens, je l'aide à vivre, au contraire.

Cette brillante réfutation produit une énorme émotion dans l'auditoire. Le président menace de faire évacuer.

On vous dit, messieurs les jurés, que vous avez tout à craindre de nous, parce que vous êtes partisans de la propriété individuelle et que nous voulons la reprendre, condamnez les, vous dit-on, et pour vous arracher un verdict sévère, on échafaude à grand peine une accusation de complot en vue du pillage de la ville de Vienne : j'accepte la responsabilité du pillage, j'accepte la responsabilité des coups portés à M. le commissaire central, je revendique hautement et mes actes et mes paroles, mais je prétends les réduire à leurs justes proportions et les dégager du côté absurde que leur prête l'accusation.

Je l'ai dit dans l'interrogatoire, la manifestation du 1er mai n'a pas été le fait des anarchistes ; elle fut décidée en principe dans un Congrès international tenu au mois d'août 1889. Dans la pensée des organisateurs, cette manifestation devait être toute pacifique, la politique, du reste, en était écartée, le vrai but était une diminution des heures de travail et une augmentation de salaire. C'était la misère qui protestait contre la richesse, il ne s'agissait nullement de questions politiques, mais de revendications économiques

Dans les pays monarchiques, on ne réclamait pas la République, dans les pays républicains il ne s'agissait pas de révision, non ! Dans toutes les contrées, tous les pays, une seule question s'agitait, la question du travail. Par dessus les frontières, les peuples se tendaient la main, étaient réunis dans une pensée commune. Ah M. le procureur-général, c'est ici qu'il m'est facile de vous démontrer que ce procès est un procès de tendances, car la manifestation du 1er mai, à Vienne comme ailleurs, ne fut point l'œuvre de meneurs, mais bien le résultat d'un phénomène social.

Ses causes ? C'est la civilisation acquérant de jour en jour, dans la voie du progrès, une évolution rapide ; ce sont les institutions sociales n'étant pas à la hauteur du progrès scientifique.

Il y a cent ans, le serf n'avait à craindre la faim et le besoin que dans les temps d'extrême disette : aujourd'hui le prolétaire manque de tout, justement parce qu'il y a trop de richesses. L'outillage nécessaire à la production se perfectionne de jour en jour, les détenteurs étant forcés de le faire par la loi fatale de la concurrence, les machines remplaçant de plus en plus l'ouvrier, le producteur, des masses de gens restent sans ressources ; de plus, la division du travail est raffinée : il y a 50 ans on voyait encore des hommes sachant faire un fusil en entier, aujourd'hui la division du travail étant poussée à ses dernières limites, personne ne peut le faire : les uns pour la crosse, d'autres le chien, le canon, etc., et il en est de même dans toutes les industries et cela, pour résultat une production plus prompte du travail et, par conséquent, encore et toujours, des gens livrés au désespoir par le manque de ressources et la misère, voilà la véritable genèse des mouvements populaires, car la situation est encore aggravée par la concentration de plus en plus formidable des capitaux qui sont bien le fruit du travail, mais du travail des autres ; par l'encombrement des docks et magasins de marchandises, de la stagnation des affaires, faillites sur faillites, armées d'innocupés devenant de plus en plus nombreuses, l'agiotage s'en mêlant, la situation se tend et s'aggrave.....

A ce moment de l'éloquent discours de notre ami, le président croit devoir l'interrompre, c'est qu'ils n'aiment pas que l'on montre la situation sous son vrai jour, ces messieurs!

Martin alors revient au procès, sans pourtant abandonner l'exposé de nos idées, sans prononcer une seule parole de défense personnelle. Il montre la foule manifestant le 1er mai, marchant sans but déterminé, passant devant des magasins pleins de richesses et ayant encore la faiblesse de les respecter, puis repoussée par la gendarmerie, la foule passe devant chez Brocart. Oh ! alors, cris de colère, de vengeance. Là est l'homme en qui la population ouvrière de Vienne avait mis toute sa confiance politique, sur les serments duquel elle avait compté pour maintenir le prix des salaires, cet homme aimé auparavant par tous, est maintenant haï et exécré par tous. C'est lui qui fut l'auteur des grandes grèves de Vienne.

La grève est une terrible éventualité et le peuple garde rancune à ceux qui la provoquent. Tant qu'aux réformes politiques, aux promesses des pouvoirs publics, il n'y faut pas compter. Les travailleurs doivent s'apercevoir et s'aperçoivent en effet que la République, l'Etat, quelle qu'en soit la forme, est impuissant à résoudre le grand problème social.

Martin se déclare enfin satisfait des résultats du 1er mai. Les femmes, les enfants ont maintenant une heure pour prendre leur repas de midi et il est disposé à payer ce triomphe par de longues années de bagne. On est fort, quand on combat pour des causes légitimes, il aime mieux s'être dévoué à la chose publique qu'à la patrie dont le procureur-général a parlé dans son réquisitoire car, qu'on soit italien, allemand ou français on est heureux de se savoir digne de l'estime des autres par ce qu'on produit, l'on est utile, l'on fait autre chose que d'*apporter des coupables* à la justice!

Notre ami, épuisé par la chaleur suffocante qui règne dans la salle, se trouve mal et les gendarmes l'emmènent, tandis que le public vivement émotionné donne les marques de sympathie les plus vives à notre ami. Pendant qu'il parlait, nous avons vu couler bien des larmes des yeux des femmes, les journalistes les plus sceptiques eux-mêmes n'ont pu s'empêcher de s'écrier et d'écrire dans leurs journaux : « cet homme est un sincère apôtre de sa cause ».

Ici se termine pour nos lecteurs et pour tous l'intérêt poignant de ce procès. L'audience du mardi matin, en effet, est toute remplie par les plaidoiries et l'ergotage des avocats qui ont à défendre les accusés masculins, qui tous avant leur défenseur, tiennent à déclarer que quelque soit le verdict, ils resteront fidèles à la cause anarchiste.

Au moment de donner la parole au premier défenseur des femmes, le président demande à ces dernières si elles n'ont pas agit d'après des provocations, toutes sont affirmatives...

Le procureur-général prend alors la parole, déclare abandonner l'accusation contre les accusées. Il soulève un incident assez violent en disant que les avocats ont outrepassé les droits de la défense en lui reprochant d'être le seul responsable des troubles du 1er mai à Vienne, en n'ayant pas pris de mesures pour les éviter, il termine par ces mots : Je demande, si vous prouvez cela, à prendre la place de Martin sur le banc des accusés et il prendra la mienne au fauteuil de l'accusation.

Après une réplique de l'avocat de Tennevin, Martin se lève et dit qu'il préfère rester dans son rôle d'accusé que de prendre celui d'accusateur ; plus heureux il est d'appartenir à la classe ouvrière, en faisant son devoir de citoyen, que d'occuper la situation du procureur-général et d'être obligé d'envoyer de temps en temps quelques malheureux au bagne.

Les anarchistes sont traités comme des bêtes fauves, des gens féroces et criminels, n'ayant aucune pitié au cœur. Citant l'exemple donné par Louise Michel, lorsqu'un individu lui tira, dans une réunion publique au Hâvre, plusieurs coups de révolver, elle protégea son adversaire contre la foule qui voulait lui faire un mauvais parti ; elle prit même sa défense devant la Cour d'assises et parvint à le faire acquitter. Voilà, conclut Martin, le cœur haineux des anarchistes. Maintenant, ajoute-t-il, vous pouvez nous condamner : nous acceptons l'entière responsabilité de nos actes ; nous ne tremblons devant la persécution et la prison. Messieurs les jurés, allez au fond de votre conscience ; si vous

nous condamnez je ne souhaite qu'une chose — c'est que plus tard vous n'ayez rien à regretter.

L'émotion est portée au plus haut degré.

Les débats sont terminés. On pose trente-trois questions au jury qui, après une heure, revient avec un verdict affirmatif sur toutes les questions en ce qui concerne Tennevin et Martin, également affirmatif pour Buisson sauf la question de pillage. Les jurés accordent à nos amis des circonstances atténuantes (???)

Les sept compagnons et les huit femmes accusées avec eux sont acquittés. Avant de quitter la salle d'audience, ils embrassent en pleurant leurs compagnons victimes de la haine bourgeoise... des sanglots partent de tous les points de la salle des hommes, des femmes pleurent, gagnés par la poignante émotion de cette scène touchante.

Tennevin présente alors des conclusions tendant à prouver que la loi..., etc.

Martin, toujours énergique et éloquent ne dit que ces mots : « que la conscience de messieurs les jurés soit aussi tranquille que la mienne. »

Résultat : Tennevin est condamné à deux ans d'emprisonnement, cinq ans d'interdiction ; Martin, cinq ans d'emprisonnement, dix ans d'interdiction ; Buisson un an d'emprisonnement, cinq ans d'interdiction. Martin a en outre 200 francs d'amende et tous trois condamnés solidairement aux frais du procès.

*Compte-rendu du meeting qui a eu lieu à Grenoble à l'issu du procès, tiré d'un journal bourgeois.* — Le meeting public et contradictoire organisé mardi soir, dans la salle du Gymnase municipal, par les groupes anarchistes de Grenoble, avait attiré une foule nombreuse, que, sans exagération, l'on peut évaluer à 2,000 personnes.

Suivant l'habitude anarchiste, aucun bureau n'est formé pour la direction des débats.

Le compagnon Horcelin prend tout d'abord la parole et remercie au nom des condamnés du procès et de tous les anarchistes de Vienne, la population ouvrière de Grenoble qui a témoigné sa vive sympathie « aux victimes de la justice bourgeoise ».

Après lui, le compagnon Mollet, de Marseille, a exposé très longuement les théories anarchistes ; il a dit que les anarchistes veulent la liberté pour tous, le droit pour tous de vivre et de jouir. On les poursuit parce qu'ils combattent le principe même du gouvernement, parce qu'ils veulent que les individus se groupant suivant leurs affinités, leurs sympathies, puissent produire, sans contrainte aucune, ce dont ils ont besoin pour leur subsistance.

Le compagnon Audin, des groupes stéphanois a prononcé quelques mots très applaudis et a cédé sa place au compagnon Jahn qui a abordé la tribune au milieu des applaudissements.

L'orateur dit que les idées anarchistes et révolutionnaires lancées dans la masse ouvrière par des hommes désintéressés et conscients feront leur chemin en dépit des provocations et des persécutions d'un régime apeuré. Il essaye de réfuter point à point le réquisitoire du procureur-général et explique la genèse des mouvements insurrectionnels, des actes de désespoir accomplis par la foule exploitée, qui meurt de faim, alors que les richesses s'entassent insolemment autour d'elle. Quoiqu'on fasse, dit-il, malgré la prison, malgré le bagne, on n'empêchera les cris de révolte et d'humanité lancés en Cour d'assises par les Martin, les Tennevin, les Buisson, de retentir aux oreilles des malheureux, qui ne peuvent avoir l'assurance du lendemain.

La péroraison du compagnon Jahn a été vigoureusement applaudie.

On a fait appel aux contradicteurs, mais personne ne s'est présenté.

La citoyenne Pierre Martin, la femme du condamné, n'a pas voulu quitter Grenoble sans exprimer aux travailleurs de notre ville, ses remerciements.

D'une voix émue, elle a dit que faisant abstraction de sa douleur intime, elle était heureuse du résultat du procès qui servira beaucoup la propagande anarchiste.

Une ovation chaleureuse a été faite à la citoyenne Pierre Martin et la séance a été levée.

(*Petit Dauphinois*).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Troyes. — Les *Niveleurs Troyens* rappellent aux socialistes libertaires que les réunions du groupe ont lieu tous les samedis soir, au Bar Champenois, rue de Croncels.

Il ne faut pas qu'à la veille du dernier combat la fatigue vienne s'emparer de nous. Que chacun fasse son devoir, que ceux qui n'ont pas encore donné leur adhésion au groupe, viennent grossir nos rangs.

***

Grenoble. — Tout ce qui concerne le groupe l'*Avant-Garde* doit être adressé au compagnon Carré, rue Beccaria, 4.

***

Les compagnons qui désirent écrire au compagnon Jahn, peuvent adresser, jusqu'à nouvel avis, leurs lettres à M. Octave, chez Mme Pallay, rue Bugeaud, 58, à Lyon.

***

Alger. — Les camarades d'Alger nous annoncent la suspension momentanée du *Tocsin*.

***

Le groupe de Feuquières Fressenneville] voulant fonder une bibliothèque importante, fait appel à tous les compagnons et à tous les groupes ayant à leur disposition des brochures ou des vieux journaux, de bien vouloir leur en envoyer.

Adresser au citoyen Arthur Cléré, serrurier, à Feuquières-en-Vimeu (Somme).

***

Saint-Quentin. — Les compagnons anarchistes de cette ville, informent les travailleurs, désireux de s'instruire, qu'ils peuvent se rendre le mardi, le samedi et le dimanche de chaque semaine, Aux Caves Parisiennes, 87 bis, rue Denfert-Rochereau, où on y étudie la Question sociale.

***

Dans notre dernier numéro, nous avons inséré une convocation pour la salle Jussieu, croyant qu'elle émanait de camarades. — Nous n'avons pas été peu étonné de voir ensuite des affiches qui nous apprenaient que ladite conférence était organisée par le comité de propagande socialiste catholique. Si nous nous étions douté de la provenance, nous serions bien garder d'insérer la convocation.

A l'avenir, les camarades de Paris sont prévenus que rien ne sera inséré, si ce n'est adressé directement 140, rue Mouffetard et signé de noms connus de nous.

***

Saint-Denis. — Les camarades de France et de l'étranger sont priés d'adresser tout ce qui concerne les compagnons de Saint-Denis (brochures, journaux, etc.) à F. Segard, rue d'Aubervilliers, 30.

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Prière aux dépositaires en retard d'accélérer le mouvement.*

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Masson de Saint-Etienne demande aux camarades de Roubaix s'ils ont reçu les 10 francs qu'il a envoyé pour les détenus.

M. S. à Gracia. — Je vous envoie « La Société au lendemain de la Révolution.

S. M. à Faënza. — J'envoie les numéros demandés, vous nous direz s'il vous en manque. Sitôt « La Morale » tirée, elle vous sera expédiée.

« Les Fils du Monde », à Barcelone. — La constitution de votre groupe a été annoncée. — Voyez le n° 44.

L. B. à Saint-Ouen. — Reçu timbres. Nous n'insérons rien à l'adresse de ces gens-là.

Charles Oiseaux — Certainement, l'impôt progressif n'est qu'un palliatif. Nous avons effleuré la question dans le numéro 2 de notre deuxième année. Nous soumettons la question aux camarades qui voudraient la traiter plus complètement.

V. à Nîmes. — Reçu mandat, remis les 5 francs au « Peinard ».

G. à Grenoble. — R. à Tours. — Groupe d'Ivry. — F. St-C. à Saint-Marcellin. — L. à Deville. — B. à Victor-la-Coste. — M. B. à Apt. — B. à Saint Quentin. — M. à Lyon. — G. à Brest. — B. à Toulon. — P. rue Bourrel. — N. E. à l'Echenot. — Reçu timbres et mandats.

Reçu de la province par Cabot, pour le journal quotidien. — Léon L. au Havre 3 fr. — E. A. au Havre — B. Marseille 5 fr. — W. Fressenneville. — M. Saint-Etienne. — G. Romans. — Reçu lettres. — Enverrons la circulaire explicative.

N. à Tarascon. — L'abonnement n'est que de 1 fr. 50.

D. à Rouen. — Ça va bien.

Bernaix. — Prenez les « Paroles et les Procès », rue de l'Echiquier ?

A. L. Deville. — L'abonnement reçu ne paie que jusqu'à fin mai dernier ?

R. à Marseille. — Epuisés les « Produits de l'Industrie ».

P. à Eragny. — Nous ne sommes pour rien dans l'envoi du canard en question. Ils n'ont eu votre adresse que grâce à l'indélicatesse d'un compagnon qui leur a donné celles que nous avions en composition à l'imprimerie.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

Groupe la *Liberté*, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 102, rue d'Avron, salle des Tableaux.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir.

Réunion du groupe le *Jeunesse libertaire*, samedi 23 août, à 8 h. 1/2, salle Horel, rue Aumaire, 13.
Tous les jeunes compagnons sont invités.
Ordre du jour : Evolution de la propriété.

Cercle anarchiste d'études scientifiques et littéraires. — Tous les jeudis, chez le compagnon Granger, rue Popincourt, 23, bis.

Fédération anarchiste des XIe, XIIe et XXe arrond. et de Montreuil-Vincennes.
Tous les dimanches de 1 à 5 heures, sous les bosquets, au coin de la rue des Réglises et de la rue Croix Saint-Simon.

Samedi 23 août, conférence publique et contradictoire organigé par le *Réveil anarchiste du XIe*, salle Logeron, 18, rue Croix-Nivert.
Orateurs inscrits : Bordat, Tortelier, Faure, etc.
Ordre du jour : L'Anarchie c'est l'ordre.
Entrée libre et facultative.

Le groupe des Coiffeurs anarchistes invite tous ceux qui s'occupent de la question sociale révolutionnaire, à se trouver jeudi soir, à 9 heures, rue Saint-Martin, 239.

Saint-Ouen. — L'*Avenir Social*, réunion tous les samedis à 8 h. 1/2, salle Labry, avenue des Ballignolles, 75.
Ordre du jour : L'Autorité et l'Anarchie.
Nous espérons que les compagnons ne seront pas intimidés et qu'il leur appartient de prouver que l'Anarchie est une force qu'aucune autre forme fictive ne peut entraver.

Un nouveau groupe anarchiste vient de se former dans le XVIIIe ; il se réunira tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir, rue de Clignancourt, 37.

Levallois-Perret. — Groupe communiste-anarchiste, vendredi à 8 h. 1/2, salle Mézerette, rue Gravel.

Petit-Ivry. — Réunion du groupe tous les samedis, maison Bonpaix, 10, rue de Paris.

Amiens. — Le groupe les *Eclaireurs de Picardie* est convoqué pour le dimanche 24 août, à 8 heures du soir, au lieu ordinaire de ses réunions. Urgence.

Verviers. — A l'occasion de la fête, le cercle *Les Joyeux*, organise pour le lundi 8 septembre, à 8 heures du soir, au théâtre de l'Alhambra, un bal à grand orchestre.

Gand. — Tous les dimanches, à dix heures du matin, réunion des anarchistes au *Tailleur de pierre* rue du Bœuf, chez A. Toch.

Liège. — Le groupe anarchiste les *Anti autoritaires*, convoque tous les compagnons de la ville et des environs, rue de la Barbe d'Or, 8, à Liège, le lundi 25 août, à 8 heures du soir. Communications très urgentes.

Alger. — Réunion du Groupe tous les Mercredis soir, à 8 1/2 heures, rue Constantine, café du Palmier.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Ebi[illegible]

I. I. S. G.
COLLECTIE
LIGO PEDELI

TROISIÈME ANNÉE, N° 50. DIX CENTIMES DU 31 AOUT AU 6 SEPTEMBRE 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Nous leur renouvellons notre appel de la semaine passée en les prévenant que s'ils en tiennent le même compte nous serons dans l'impossibilité absolue de paraître la semaine prochaine.*

## NOS RICHESSES

*(Suite et fin.)*

III

Mais il est arrivé, pendant la longue série des âges traversés par l'humanité, que tout ce qui permet à l'homme de produire et d'accroître sa force de production fut accaparé par quelques-uns. Un jour nous retracerons peut-être cette longue histoire. Pour le moment il nous suffit de constater le fait et d'en analyser les conséquences.

Aujourd'hui, le sol qui tient sa valeur précisément des besoins d'une population toujours croissante, appartient aux minorités qui peuvent empêcher et empêchent l'humanité de le cultiver, ou qui ne lui permettront pas de le cultiver selon les besoins modernes. Les mines qui représentent le labeur de plusieurs générations, et qui ne dérivait leur valeur que des besoins de l'industrie et du commerce et de la densité de la population — appartiennent encore à quelques-uns, et ces quelques-uns limitent l'extraction du charbon ou l'empêchent totalement, s'ils trouvent un placement plus avantageux pour leurs capitaux roulants. La machine appartient encore à quelques-uns seulement, et lors même que telle machine à dentelles représente incontestablement les perfectionnements apportés à l'engin primitif par trois générations de tisseurs, elle appartient à quelques patrons; et si les petits fils de ce même travailleur qui inventa, il y a cent ans, la première machine à dentelles, se présentaient aujourd'hui dans une manufacture de Bâle ou de Nottingham et réclamaient leur droit de faire marcher une de ces machines, on leur crierait : « Allez-vous-en ! cette machine n'est pas à vous ! »

Les chemins de fer qui ne seraient que des rails inutiles de ferraille sans la population si dense de l'Europe, sans son industrie, son commerce et ses échanges, appartiennent à quelques actionnaires qui peuvent ne pas savoir où se trouve la route ferrée qui leur donne des revenus supérieurs à ceux d'un roi du moyen âge. Et si les enfants de ceux qui sont morts par milliers en creusant les tranchées et les tunnels, se rassemblaient et venaient, — foule en guenilles et affamée, — réclamer du pain aux actionnaires, ils trouveraient les baïonnettes et la mitraille pour les disperser et sauvegarder les « droits acquis. »

En vertu de cette organisation monstrueuse, le fils du travailleur, lorsqu'il entre dans la vie, ne trouve pas un champ qu'il puisse cultiver ni une machine qu'il puisse faire marcher, sans céder une bonne part de ce qu'il produira à un maître. Il doit vendre sa force de travail pour une pitance maigre et incertaine. Son père et son grand-père ont travaillé à drainer ce champ ou à bâtir cette usine, ou à en perfectionner les machines dans la pleine mesure de leurs forces — et qui donc peut donner plus que cela ? Mais lui, vient au monde plus pauvre que le dernier des sauvages. S'il obtient la permission de s'appliquer à la culture d'un champ, c'est à condition de céder le quart du produit à son maître et un autre quart à l'Etat et aux intermédiaires. Et cet impôt prélevé sur lui par l'Etat, le seigneur et l'intermédiaire, grandira toujours de façon à ne jamais lui permettre même d'améliorer sérieusement ses cultures. S'il s'adonne à l'industrie, on lui permettra encore de travailler, pas toujours, d'ailleurs, — mais à condition de ne recevoir qu'un tiers ou la moitié de ce qu'il produira, le restant devant être empoché par celui qui s'appelle propriétaire de la machine.

Nous crions contre le baron féodal qui ne permettait pas au cultivateur de toucher à la terre, à moins d'abandonner le quart de la moisson au seigneur. Les formes ont changé, mais les relations sont toujours restées les mêmes. Et le travailleur accepte, sous le nom de contrat libre, les conditions féodales ; car nulle part il ne trouverait de meilleures conditions. Tout a été accaparé par quelqu'un ; il doit accepter ou mourir de faim !

A la suite de ces conditions, toute notre production prend une direction absolument fausse. La production ne s'enquiert guère des besoins de la société : son but unique est d'augmenter les bénéfices de l'entrepreneur. De là, les fluctuations continuelles de l'industrie, les crises à l'état chronique, — chacune d'elles jetant sur le pavé des centaines de mille travailleurs, réduits alors à la misère la plus noire, tandis que leurs enfants rongés par l'anémie, grandiront sans acquérir aucun savoir, dans la boue des grandes villes.

Les travailleurs d'un pays ne pouvant acheter avec leurs salaires les richesses qu'ils ont produites eux-mêmes, l'industrie s'en va chercher des marchés au dehors, parmi les accapareurs de richesses des autres nations. Elle doit trouver des marchés en Orient, en Afrique — n'importe où ; l'Européen, dans ces conditions, doit accroître le nombre de ses serfs en Egypte, au Tonkin, au Congo. Mais partout il trouve des concurrents dans d'autres nations qui, elle aussi, évoluent dans le même sens. Et les guerres, la guerre en permance, doivent éclater pour le droit de primer sur les marchés. Guerres pour les possessions en Orient, guerres pour la possession des mers ; guerres pour le droit d'imposer des droits d'entrée et dicter ses conditions à ses voisins. Le bruit du canon ne cesse pas en Europe, des générations entières sont massacrées, et les États européens dépensent en armement le tiers de leurs budgets — et l'on sait ce qu'il coûte au pauvre de payer les impôts !

L'éducation reste le privilège des minorités infimes. Car, comment parler éducation quand l'enfant de l'ouvrier est forcé à treize ans de descendre dans la mine, ou d'aider son père à la ferme. Les sociétés deviennent divisées en deux camps hostiles, et dans ces conditions la liberté devient un vain mot. Tandis que le radical demande une plus grande extension des libertés politiques, il s'aperçoit bien vite que le souffle de liberté mène rapidement au soulèvement des prolétaires ; et alors il tourne, change d'opinion et revient soit à l'impérialisme, soit aux lois exceptionnelles, soit au gouvernement du sabre.

Toute une vaste organisation de tribunaux, de juges et de bourreaux, de gendarmes et de geôliers, devient nécessaire pour maintenir les privilèges, et cette organisation devient elle-même la somme de tout un système de délation, de fausses paroles, de tromperies et de fausses apparences, de tartuferies et de mensonges.

Et enfin, ce système arrête le développement des sentiments sociables. Tous nous savons que sans droiture, sans respect de soi-même, sans sympathie pour chaque individu de la même espèce, et sans support mutuel, l'espèce doit dépérir comme dépérissent les quelques espèces animales vivant de brigandage et de servage.

On prêche dans les livres la nécessité de partager ce que l'on a avec ceux qui n'ont rien. Mais dès qu'un enfant se laisse aller à ses sentiments naturels, ses parents sont là pour lui dire que tous ces grands sentiments sont bons sur les livres ou dans les livres de poésie — non dans la vie. « Mentir, c'est s'avilir, se rabaisser » nous dit-on — et toute la vie civilisée devient un immense mensonge. Et nous nous habituons, nous habituons nos enfants à vivre avec une moralité à deux faces, c'est-à-dire à l'hypocrisie. Et comme le cerveau ne s'y prête pas de bonne grâce, nous l'habituons au sophisme. Hypocrisie et sophisme deviennent la base réelle de la vie de l'homme civilisé.

Mais une société ne peut pas vivre sur ces bases. Ou bien elle les changera, ou bien elle est condamnée à périr.

Le simple fait de l'accaparement de ce qui sert à la production, étend ses conséquences sur tout l'ensemble de la vie des sociétés. Et, sous peine de périr dans la lutte pour l'exis-

tence, les sociétés humaines sont forcées de revenir aux principes fondamentaux de toute société ; les moyens de production étant l'œuvre collective de l'humanité, ils doivent revenir à la collectivité humaine. L'appropriation personnelle des moyens de production n'est ni juste ni utile. Tout est à tous, puisque tous en ont besoin, et que tous ont travaillé dans la mesure de leurs forces à le faire.

Assez de ces formules ambiguës, telles que « le droit au travail », ou « à chacun le produit intégral de son travail. » Ce que nous proclamons, c'est le *droit à l'aisance* — l'aisance pour tous !

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Saint-Ouen. — Les anarchistes de Saint-Ouen ont l'honneur de mériter une surveillance particulière de la police communale avec l'agrément et l'aide des diverses fractions socialistes de Saint-Ouen qui ne peuvent voir de bon œil les magnifiques résultats qu'obtient depuis quelque temps le groupe l'*Avenir* de Saint-Ouen.

Nous ne dirons rien aujourd'hui, si ce n'est qu'à la suite d'une rude frottée qu'a reçue la police à la sortie d'une réunion, par suite d'un abus de pouvoir commis dimanche par la même police, contre lequel, alors les anarchistes ont répondu comme ils le devaient.

On a arrêté les compagnons Mathieu et Vosser. Par conséquent ne plus rien envoyer au compagnon Mathieu.

Lundi à 5 heures, toute la gendarmerie de Saint-Ouen, des agents municipaux et de la sûreté, sont venus faire une perquisition chez le compagnon Viard, mais ils en ont été pour leur frais. Viard se moque d'eux et on n'a trouvé chez lui que des prospectus et des produits relatifs à son commerce.

Quelle gaffe ! nous les attendons !

***

Saint-Quentin. — La conférence anarchiste qui vient d'être donnée à Saint-Quentin par les compagnons Tortelier, Brunet et Massey, a été en tous points remarquable.

D'abord, et c'est le point capital, les disciples du « Socialisme comme il faut », avaient renoncé à la lutte, et cette capitulation est un des signes les plus énergiquement caractéristiques de leur décadence. Le public répond maintenant à nos appels, et se rend en foule à nos conférences. On sent que les temps de la phraséologie sont passés. On sait que des nouvelles promesses seraient de nouvelles déceptions, et c'est en raison de cet éternel principe que le peuple dit avec le proverbe : « Si tu veux faire bien, fais toi-même. »

***

Saint-Amand. — Il y a actuellement dans la prison de Saint Amand, un compagnon de Saint-Etienne (Loire), nommé Dervieux, ce compagnon a été arrêté soi-disant pour émission de fausse monnaie. Il a essayé et a réussi à s'évader de la prison avec un détenu de droit commun. Mais malheureusement il a été repris le lendemain par les gendarmes dans un bois où il reposait harassé par une course de 10 kilomètres au moins. Son compagnon plus heureux, a échappé jusqu'ici aux recherches, malgré l'offre d'une prime à qui le livrerait.

J'ai eu ces détails par deux individus, pauvres diables qu'on avait arrêtés sous la prévention de vols de liqueurs par escalade et effraction dans une maison habitée.

On les a gardés 106 jours. Vous lisez bien 106 jours et on a fini par les relâcher en reconnaissant qu'ils étaient innocents. Ils ont protesté, mais sur la menace d'être réincarcérés, ils se sont tus.

L'un d'eux, ouvrier ébéniste et père de quatre enfants, a laissé sa famille sans un sou à la maison, bref, dans une misère épouvantable.

Enfin, ils sont venus me prier d'écrire en leur nom au député, mais je leur ait fait comprendre qu'ils perdaient leur temps et que ce monsieur avait bien autre chose à faire que de s'occuper de misérables comme eux. J'espère les avoir convaincus et j'espère aussi que les procédés de la justice, vis-à-vis d'eux et des meurt-de-faim en général les amèneront à se révolter contre des iniquités semblables et en feront des révoltés.

Du reste, le compagnon Dervieux, les avait entretenu et avait utilisé sa longue détention en les intruisant de leurs droits et du néant des réformes parlementaires.

***

Bourges. — Il y a depuis plusieurs mois enfermé à la maison d'aliénés de Beauregard, un compagnon nommé Jean-Robespierre Daubach. Il semble qu'il n'y ait guère d'autre cause à son incarcération que ses opinions politiques. Marchand ambulant, il a été arrêté à Decize, comme retardataire à une convocation pour ses treize jours. On a trouvé sur lui des lettres de compagnons, des brochures et des journaux. Ses réponses aux argousins ont été taxées d'incohérentes par ces gens peu habitués à entendre parler d'humanité.

Voilà tout ce qu'on peut avoir contre lui !

***

Trélazé. — Les ardoisiers de Pont-Malembert sont en grève depuis bientôt un mois. Ils ont eu à subir toutes sortes de tracasseries de la part de la gent patronale. Les patrons poursuivaient cinq de nos camarades devant le conseil des prudhommes et ne réclamaient que 500 francs de dommages-intérêts. Mais que cela peut-il faire à celui qui n'a rien ? Sous l'escorte des gendarmes, on a enlevé les outils des chantiers, sans avoir réglé le compte des ouvriers. Enfin, les bourgeois font ce qu'ils peuvent pour désiller les yeux des ouvriers et pour aider à la propagande révolutionnaire. Elle s'accentue du reste rapidement depuis le commencement de la grève.

***

Pontvaverden. — Le compagnon Amand est venu faire une conférence ici. Le maire avait donné l'autorisation verbale, mais au dernier moment il a fait fermer la salle. On a battu le rappel et plus de 300 personnes se pressaient aux abords de la salle. Amand les entraîne sur la place et fait la conférence du haut d'un tabouret devant presque tous les habitants du village. Les gendarmes présents qui n'avaient pas osé interrompre vinrent demander des explications après coup. On se moqua d'eux et la foule suivit Amand dans le café le plus proche pour continuer la causerie. Les gendarmes voulurent faire fermer le café, mais la foule se fâcha.

Il n'est pas onze heures ! Enlevez le brigadier, enlevez les gendarmes ! Le brigadier monta sur une fenêtre, son revolver au poing, en menaçant la foule. Tire donc, eh lâche ! Les tessons de bouteilles commençaient à voler et les tabourets a se dresser. Heureusement pour les gendarmes, qu'on éteignit la lumière dans l'établissement. La bagarre se termina par l'arrestation d'Amand qui ne resta du reste qu'une heure au clou, mais les brochures ne purent être saisies. Elles ont été distribuées à la population qui en a fait son profit.

Tout le pays était sans dessus dessous ; jusqu'à une heure du matin, les attroupements continuèrent, les gendarmes ayant jugé plus prudent de rentrer chez eux. Aujourd'hui le pays est complètement favorable aux idées anarchistes.

Les habitants organiseront prochainement une nouvelle réunion à laquelle tout le pays assistera.

***

Reims. — Je travaille dans une teinturerie à 25 centimes de l'heure et l'on fait 12, 14 et 16 heures, sans arrêt pour manger ! A part les copains, les ouvriers d'ici n'ont guère de sang dans les veines. Ils sont complètement avachis, ne connaissant qu'une chose : faire des heures en masse pour se blinder le jour de paye et recommencer le turbin le lendemain.

La campagne est très chouette, au contraire et il y a beaucoup d'espoir.

## Allemagne

Au 1er octobre les lois d'exception contre les social-démocrates prennent fin. Après les avoir maintenues pendant douze années, le Parlement allemand n'a plus voulu les sanctionner de nouveau. Le parti social-démocrate pourra désormais convoquer ses meetings, faire ouvertement les élections, tenir ses congrès, publier ses journaux. Ils seront tolérés — tant que le gouvernement ne les trouvera pas assez dangereux pour sévir contre les hommes les plus énergiques du parti.

Nous avons déjà dit, comment nous expliquons ces concessions de la part du gouvernement allemand.

L'esprit républicain a fait en Allemagne des progrès si considérables, qu'aux dernières élections un tiers de la population a voté pour des républicains plus ou moins hostiles à la forme monarchique du gouvernement. Les monarchistes, avec le jeune empereur en tête, ont attribué ce progrès des idées républicaines, à la politique de Bismarck, et comme ils ne pouvaient pas non-plus s'entendre avec le « chancelier de fer » sur des questions d'ordre extérieur, ils l'ont renvoyé.

Ils ont cherché à *diviser* les travailleurs par le moyen qui a réussi autrefois en France, en leur faisant miroiter le socialisme césarien. De là — les œillades lancées par le jeune Guillaume aux social-démocrates, de là — son désir d'abolir la loi d'exception contre les social-démocrates, de là — ses « rescrits », ou plutôt ses pétards dont on ne parle plus.

En tout cas, les social-démocrates entrent maintenant dans une phase nouvelle d'existence. Le comité du parti qui gouvernait l'action des social-démocrates allemands pendant douze ans et qui possédait partie de sa force dans le secret même dont il devait entourer ses actes, n'a plus de raison d'être. Aussi, un congrès général du parti est convoqué pour le 12 octobre, et les droits de Bebel et Liebneicht à gouverner le parti comme ils l'ont fait jusqu'à aujourd'hui, sont déjà mis en discussion. Le journal officiel du parti, le *Socialdemokrat* de Londres, qui pendant ces dernières années ne faisait rien que polémiquer avec Bismarck, disparaît. On propose pour organe central le *Berliner Volksblatt* auquel on ajoutera le titre de *Vorwaerts*.

En même temps les jeunes éléments du parti commencent à critiquer sévèrement la direction donnée au parti par Bebel et Liebnecht, et pour toute réponse, Bebel ne trouve rien de mieux que de dire aux jeunes qu'ils n'avaient pas encore de pantalons, quand lui, Bebel, était un homme militant du parti. Trois journaux : la *Volkstribune* à Berlin, l'*Arbeiterzeitung* à Dresde et un journal de Magdeburg, s'insurgent déjà contre les vieux meneurs. On reproche à Lassalle ses arrangements avec Bismarck (pour combattre les libéraux-nationaux) on parle des offres autrefois faites par Bismarck à Marx, et ainsi de suite.

Toute cette histoire ancienne nous intéresse fort peu. Mais ce qui est à prévoir, c'est que les jeunes du parti ne se laisseront pas satisfaire par la tournure que les meneurs cherchent à donner au parti *démocratique* — ils veulent être *socialistes* et révolutionnaires. Non seulement ils ne se laissent pas berner par les promesses d'un Guillaume, ils prévoient les dangers du césarisme soi-disant socialiste.

Ils veulent marcher de l'avant, et il en est bien temps ; car si, pendant les dernières douze années l'idée républicaine a fait un progrès immense, en Allemagne l'idée socialiste a marché tout le temps à reculons ; si bien qu'aujourd'hui on en est arrivé en Allemagne à considér que lorsque l'on fait un projet de loi pour introduire la loi des huit heures après un laps de huit ans — on fait avec ça du socialisme. Cette influence de l'Allemagne ne se fait que trop sentir ailleurs.

Aussi est-il bien temps qu'il se constitue en Allemagne un parti *socialiste*. Les éléments ne manquent pas ; car nous sommes persuadés qu'une minorité puissante, sinon la majorité des travailleurs enregimentés aujourd'hui dans le parti *social-démocrate*, sont déjà *socialistes*.

***

Nuremberg. — Trois cents soldats envoyés à la campagne pour aider aux récoltes, ont refusé d'entrer dans les wagons de marchandises qui leur étaient destinés. Il en est résulté des désordres. Tous les mutins sont arrêtés.

## Italie

Macerata. — Dans cette ville vient de paraître la *Campana*, organe anarchiste, se dédiant spécialement à la propagande parmi les paysans. — Nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue à notre nouveau camarade de lutte.

## Angleterre

Chatam. — Les désordres continuent dans l'armée anglaise. Une grande quantité de harnais et d'objets d'équipements ont été détruits dimanche dans la caserne occupée à Chatam par les soldats du train. Un grand mécontentement règne parmi eux ; ils se

plaignent des corvées du dimanche. A la suite d'une mutinerie qui a eu lieu la semaine dernière, deux sous-officiers ont été consignés et un autre arrêté.

## Roumanie

BRAILA. — Les employés de commerce viennent de se syndiquer pour la défense de leurs intérêts. Les patrons font travailler leurs employés dès 4 heures du matin jusqu'au soir 11 heures ou minuit. N'est-ce pas abominable et de plus ces modèles de patrons ont refusé de fermer leurs boutiques le dimanche à 2 heures, comme d'autres le font. Après nous être concertés, le dernier dimanche, les employés des maisons fermées sont allés manifester devant les boutiques ouvertes. On a cassé des vitres, des devantures et des têtes de patrons qui étaient derrière. La police est venue, mais battue elle s'est retirée.

Le préfet est arrivé avec la force armée, il y a eu des charges de cavalerie qui ont rétabli l'ordre. Mais cela n'est pas fini, on recommencera et on passera ensuite à des questions plus importantes.

## Sibérie

Le mouvement général ouvrier s'est étendu jusqu'en Sibérie dont les mines d'or sont devenus le théâtre de conflits parfois sanglants. La cause en est à la rémunération insuffisante du travail et aux mauvais traitements que font subir aux mineurs les employés supérieurs. Dans les mines du millionnaire Basilewski, le régisseur a été tué et toutes les constructions démolies à l'exception des maisons d'ouvriers. L'ordre ne fut rétabli le troisième jour que par l'intervention de deux régiments de cosaques qui emmenèrent les principaux meneurs, et encore une de leurs brigades de 100 cavaliers fut-elle mise en déroute par les ouvriers.

Dans les mines d'or appartenant aux frères Tscheremnyji, au sud du gouvernement de Jenisejsk, le régisseur a été aussi tué, et les troubles n'ont cessé qu'à l'arrivée d'un régiment d'infanterie.

Ailleurs, dans le cercle de Minussensk, près de Krasnojarsk, le propriétaire des mines d'or, Bartaschuff, a été assommé par ses propres ouvriers, auxquels il était très dur, et les dégâts occasionnés par l'émeute, peuvent être évaluées à deux millions de roubles.

(Un journal autrichien.)

## Belgique

BRUXELLES. — Le 10 août, Bruxelles a vu enfin cette manifestation annoncée à grand fracas.

La réussite a été complète, et si nous anarchistes déploront quoi que ce soit, c'est de voir cette grande masse de travailleurs (50 à 60 mille) venus de tous les coins du pays, avoir une confiance si absolue dans l'efficacité du suffrage universel qui, d'après les dires des propagandistes du parti ouvrier, doit devenir un excellent instrument d'émancipation entre nos mains à nous autres Belges, quoique la preuve du contraire soit faite partout ailleurs où il fonctionne.

Devons-nous en vouloir à cette masse de sa naïveté et de son ignorance, assurément non, elle vient seulement de se réveiller de sa trop longue torpeur et les premières manifestations de son activité politique doivent naturellement s'en ressentir.

L'idée religieuse les ayant habitués à attendre tout, soit en bien soit en mal, d'un Dieu suprême dispensateur, ils conçoivent facilement à un Etat bienfaisant remplaçant le premier qui a perdu toute créance. Il n'y a donc rien d'étonnant dans le succès qu'ont rencontré les défenseurs de cet Etat qui prendrait son origine dans le peuple même au moyen du suffrage universel.

Mais ce n'est là après tout que l'enfance d'un mouvement bien plus profond et l'on peut prédire que les premiers initiateurs seront vite dépassés par leurs prosélytes.

Mais pour que cette évolution s'accomplisse, les anarchistes doivent s'inspirer des nécessités de la situation, en y travaillant avec le tact qui ne doit jamais abandonner le propagandiste quelque soit le milieu où se manifeste son activité, par la parole et surtout par les écrits « brochures, publications de toutes sortes, etc. »

Et alors, la situation économique aidant, notre coin de terre, sera prêt aussi quand les deux grandes puissances modernes : le travail et le capital entameront définitivement la lutte finale dont les premières escarmouches ont déjà fait des victimes dans notre pays depuis 1886.

L'action du parti anarchiste est d'autant plus impérieuse, qu'une partie de la bourgeoisie tente déjà d'escamoter le mouvement, aidée en cela par les chefs du parti ouvrier, préparant ainsi par ignorance ou mauvaise foi, une situation manquant de netteté. Car le travailleur abusé par l'eau bénite de cour distribuée à profusion par les porte-plumes et les porte-paroles du parti progressiste en arriverait encore à croire à la possibilité de l'union entre le peuple et la bourgeoisie.

Là est donc notre œuvre et toutes nos énergies coalisées ne seront pas de trop pour prouver qu'entre le capitalisme quelle que soit sa couleur politique il ne peut y avoir que « marché », dont les travailleurs seront toujours la dupe, que c'est à sa disparition que nous devons tendre et non à une union.

Qu'il se détache de la bourgeoisie des éléments qui viennent prendre rang parmi nous, tant mieux, mais s'ils ont gardé quelque chose de leur croyance de caste, qu'ils restent dehors; surtout pas de pacte avec l' « ennemi », et le bourgeois l'est toujours, tant qu'il veut se constituer en parti revendiquant la moindre parcelle de privilège « politique, économique ou intellectuel ».

---

On nous demande l'insertion suivante. Nous avons bien, quant à nous, une manière de voir un peu différente de celle des camarades, mais puisqu'ils croient arriver à la possibilité de créer un journal quotidien, nous n'avons pas de raison pour leur refuser la publicité. Nous tenons seulement à déclarer que nous n'insérons cet appel, que parce que les signataires en prennent la responsabilité.

## *AUX CAMARADES*

Quelques compagnons donnant suite à l'idée de fonder un journal quotidien anarchiste, proposé dans divers groupes et réunions, se sont réunis à cet effet, et vous présentent une nouvelle combinaison, — qu'ils croient absolument réalisable, si les anarchistes comprennent qu'il ne suffit pas de donner son adhésion à un journal ou d'en être partisan, pour que ce journal vive, — mais qu'il est nécessaire que les compagnons l'aident, dans la mesure du possible, **pécuniairement ou au moins pour le propager**; car vous n'en doutez pas, là est sa vie — et de s'y attacher jusqu'à sa réussite.

Nous verrons si nos forces, c'est-à-dire notre énergie pratique, nous permettent d'aboutir cette fois : il est indéniable que nous sommes, aujourd'hui, assez fort et assez nombreux pour faire vivre un journal quotidien qui, d'ailleurs, est absolument indispensable pour lutter efficacement contre la presse bourgeoise qui déverse journellement dans le peuple sa pourriture morale et ses mensonges pour empêcher l'éclosion de la révolte.

Le journal que nous nous proposons de faire sera complètement anarchiste dans sa rédaction et sera, pour commencer, du format de la *Révolte*.

La première page sera réservée aux articles de fonds.

La deuxième, contiendra les comptes-rendus parlementaires, commentés au point de vue social et anarchiste et le mouvement social.

La troisième : les nouvelles, faits-divers, chronique scientifique, variétés, communications, convocations, etc.

La quatrième sera louée si possible à une agence d'annonces; en ce cas, on notifiera que la rédaction ne se solidarise pas avec le contenu de cette page. En attendant, elle sera destinée à la reproduction d'ouvrages et de brochures.

Pour arriver à ce résultat, il faut que **250 compagnons ou groupes versent 3 francs par semaine pendant trois mois**, à partir du premier numéro du journal, assurant ainsi **750** francs par semaine au nouvel organe. Cette somme est pleinement suffisante pour couvrir **tous** les frais et faux-frais du journal, sans faire entrer **aucune** autre recette en ligne de compte.

Pendant les trois premiers mois, le produit de la vente (et le produit des annonces, s'il y en a) sera exclusivement affecté au développement de l'organe. Après, il suffira à la vie du journal.

Ne voulant pas faire une affaire de hasard, nous ne publierons le premier numéro que quand nous aurons les **250** adhérents ou groupes. On en publiera la liste, si les adhérents le désirent.

Il est bien entendu que l'argent perçu par les divers groupements ou compagnons, restera en leur possession jusqu'à ce que l'on ait réuni les **250** unités de **3** francs.

Quand ce résultat sera obtenu, on avertira les groupes, pour qu'ils versent l'argent des deux premières semaines, soit 1,500 francs.

Après avoir reçu les **sept** premiers numéros, les groupes verseront l'argent de la troisième semaine, afin que nous ayons toujours une semaine d'assurée devant nous. En même temps, ils règleront le produit de la vente de la semaine et cette somme, répétons-le, servira au développement du journal, soit pour des prospectus, bandes, affiches, etc., ou sera mis en réserve pour les besoins ultérieurs.

Dans chaque numéro du journal, nous rendrons compte des dépenses du jour et chaque semaine des recettes ordinaires (les souscriptions à trois francs) et extraordinaires (la vente et les annonces).

Après les premiers trois mois, le journal vivra par sa vente; il suffit pour cela que deux à trois mille numéros soient vendues.

Il est bien entendu que le journal augmentera son format suivant le développement de sa vente. On indiquera ultérieurement le mode d'envoi et de distribution du journal, le prix fait aux dépositaires.

Allons camarades, du courage, il faut que dans chaque localité des compagnons décidés, prennent l'initiative et aillent trouver leurs amis pour les convaincre qu'il est nécessaire qu'ils s'engagent à verser quelque chose et qu'ils s'associent entre plusieurs camarades pour arriver à trois francs, si chaque camarade seul ne se sent pas la force de les donner.

Compagnons, nous vous disons ce qu'il **faut** pour que les anarchistes puissent disposer d'un organe quotidien qui les permette d'entrer en relation avec la grande masse du peuple. A vous de voir si le sacrifice que nous vous demandons est supérieur au prix que vous attachez à la réussite de ce projet.

Si vous **voulez** un journal anarchiste quotidien, vous **pouvez** l'avoir.

BERNHART, CABOT, COUDRY, COURTOIS, DUFFOUR, MILLET, PAUL RECLUS, SIGURET, TORTELIER.

Pour les communications et les correspondances, s'adresser au comp. CABOT, 33, rue des Trois-Bornes, Paris.

---

## *AUX SOCIALISTES*

Rédacteurs du journal l'*Associazione* (qui paraissait à Nice et à Londres et qui dut mourir pour des raisons connues de nos amis et sur lesquelles il est inutile de revenir), nous allons publier sous le titre de : Bibliothèque de l'*Associazione*, une collection de brochures en langue italienne, aussi bien originales que traduites.

De temps en temps, c'est-à-dire quand nous le croirons utile et que nous en aurons les moyens, nous publierons aussi des manifestes à distribuer gratis ou des « bulletins » sur les questions du jour.

Le but que nous nous proposons c'est naturellement le même que poursuivait ledit journal; c'est-à-dire :

1° Développer et propager les idées communistes-anarchistes;

2° Concourir à la constitution d'un Parti international socialiste-anarchiste révolutionnaire, fondé sur l'organisation par la libre entente, avec un programme commun à tous ceux qui veulent la révolution armée, pour exproprier les propriétés et mettre en commun la richesse, pour abattre les gouvernements et s'opposer à la constitution de nouvelles autorités.

Comme nous n'avons que le matériel typographique (qui, après beaucoup de vicissitudes, est revenu dans nos mains) et que nous n'avons pas de fonds pour les mettre en œuvre, nous nous adressons à ceux qui croient notre entreprise utile pour qu'ils nous aident, soit en envoyant de l'argent à fonds perdus, soit en payant à l'avance le montant des brochures qu'on nous commandera.

Pour la rédaction,
ERRICO MALATESTA

Envoyer lettres et argent à Giuseppe Consorti, 19, Mabledon place, Euston road, W.-C. London.

---

*Prière aux dépositaires et abonnés à chaque règlement de compte, de nous envoyer la dernière bande, afin de nous faciliter la recherche des fiches.*

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Dimanche 21 août, a eu lieu à Roanne, une promenade de propagande, organisée par les groupes anarchistes, bon nombre de compagnons avec leurs compagnes ont tenu à assister à cette petite sortie d'agrément qui s'est terminée par les poésies et les chants révolutionnaires. En somme, bonne journée pour la cause.

Nous en organiserons une autre prochainement.

***

Le compagnon Jahn ne peut satisfaire pour le moment aux demandes multiples des groupes qui lui ont écrit pour des conférences. Le besoin de repos et de travail l'obligent à se fixer à Lyon pour quelque temps, seuls les départements limitrophes du Rhône pourront disposer de son concours pour le samedi.

***

Un groupe de jeunes gens désirant combattre le préjugé inique de la fable patriotique, vient de prendre le nom de : « Jeunesse cosmopolite lyonnaise ».
Les compagnons et les groupes de la Ligue antipatriote, pouvant disposer de manifestes, de brochures ou de fonds, ou voulant simplement se mettre en relation avec le nouveau groupe, sont priés de s'adresser au comp. Octave, chez Mme Pallait, 58, rue Bugeaud, Lyon.

***

Les camarades qui voudraient correspondre ou qui correspondent avec le groupe les Libertaires et le syndicat des Hommes de peine, sont priés d'adresser leurs correspondances au comp. Samuel, rue Badouillère, 36, Saint-Etienne (Loire).

***

Les camarades d'Hastings demandent aux journaux anarchistes de toutes langues de leur faire parvenir un exemplaire de leurs publications respectives. Adresser au compagnon L. Goaziou box 82, Hastings, Cambria, Co. Pa. Etats-Unis.

# Bibliothèque anarchiste

Beaucoup de camarades, nous écrivent pour nous demander quels sont les livres, qu'ils pourraient acheter pour former entre plusieurs compagnons, une bibliothèque pouvant leur servir à la propagande et à la diffusion des idées. Sous le titre : Bibliothèque anarchiste : nous donnerons la liste des ouvrages, qui, à notre connaissance, peuvent être lus avec fruit pour nos idées. Les connaissances de chacun ayant à suppléer, comme de juste aux omissions que nous pourrons faire.

### Sciences et philosophie

1° *La Lutte pour l'existence et l'association pour la lutte*, par J.-J. de Lanessan, petite plaquette à 1 fr. 50, chez O. Doin, éditeur, 8, place de l'Odéon.

Cette brochure est une argumentation contre le droit de la force inventé par les bourgeois pour légitimer leur société, et une affirmation de la loi de solidarité entre les individus de même espèce.

2° Le *Transformisme*, par le même, 7 francs, chez le même éditeur.

Dans ce livre est démontré l'origine animale de l'homme, sa lente évolution. On y trouve divers arguments en faveur de l'initiative individuelle, du groupement des affinités, proclamés par les anarchistes.

3° *Force et Matière*, Louis Büchner, 7 fr. 50, chez Reinswald, rue des Saints Pères.

Description de la formation des planètes, principalement de la terre, négation de toute intervention divine ou surnaturelle dans les phénomènes physiques, origine matérielle de la matière pensante.

4° *L'Homme selon la science*, du même.

Livre moins abstrait que le précédent, où se trouvent de remarquables passages sur la mauvaise organisation sociale, mais où l'auteur faiblit, dans les moyens qu'il propose pour la réorganiser.

5° *Science et Matérialisme*, par Letourneau, 5 francs, chez Reinwald.

Principalement dirigé contre le déisme mais où se trouvent en outre plusieurs aperçus contre l'autorité et l'exploitation.

6° *Morale sans obligation ni sanction* de M. Guyau, 7 fr. 50, chez Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.

Preuve de la source matérielle de la morale, son évolution, sa source découlant des besoins de l'homme.

### Romans

7° *Germinal*, par Zola, 3 fr. 50, Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle.

Le meilleur livre de Zola, où, par le contraste des familles Maheu et Grégoire, Zola — sans l'avoir cherché, peut-être, mais d'une manière saisissante — pose l'antagonisme du travail et du capital.

8° *Au port d'Armes*, par H. Fèvre, 3 fr. 50, chez Charpentier.

Un des premiers et des meilleurs livres contre le militarisme.

9° *Bas les Cœurs*, de G. Darien, 3 fr. 50, chez Savine, 12, rue des Pyramides.

Où l'auteur met à nu le soi-disant patriotisme dont se targuent les bourgeois et qu'ils voudraient élever à la hauteur d'une religion dont ils seraient les prêtres.

(*A suivre.*)

# PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Luce demande des nouvelles du compagnon Rodolphe Schérer de Buenos-Ayres ?

Freedom. Le compagnon L. Auraud de Marseille demande réponse à sa lettre.

Producteur. Le compagnon W. de Boult sur Suippe (Marne), demande pourquoi vous n'avez pas répondu à sa lettre du 13. — Reçu lettre et timbres. Merci.

Réveil socialiste à Commentry. J'ai, par erreur détruit l'adresse de St-Eloy, ayez l'obligeance de faire parvenir les numéros vous-mêmes?

W. à Fressenneville. — Oui.

I° Mosson de St-Etienne, avons reçu la lettre et les 10 fr. mentionnés, merci, recevrez prochainement une lettre avec explication et renseignements. Avez vous reçu les 2 lettres P. V.; 2° Pernet est prié d'envoyer son adresse à Bernier, celle des compagnons de Saint-Etienne, celle de Bourlé et dire en même temps s'il a envoyé les brochures en question à ce dernier.

Sartone à New-York. — Votre abonnement avec le nouveau, finira fin mars.

J. Crespin. — N'ayant pas votre adresse, je vous réponds ici. — 1° Je fais ce que je veux et n'ai pas de compte à vous rendre ; 2° Le ton acrimonieux de votre lettre tombe absolument à faux, car la somme promise est envoyée depuis samedi dernier.

X. à Montfort. — Merci. Nous écrivons au libraire de Mazamet.

F. St-C. à Marcelin. — S. à Aix. — S. à St-Prix. — E. D. à New-York. — S. à Reims. — B. à Limoges. — F. à Reims. — L. à Alger. — Victor, près Mont-Perdu. — D. rue Trézel. — C. à Nantes. — F. à Amiens. — C. à Foncegrives. — R. à C. — J. à Carcassonne. — Reçu timbres et mandats.

## Souscription pour l'extension du Supplément de la RÉVOLTE

Liste précédente : 235 fr. 25.

G. Lormier 1 25, A. Livonentaal 1 25, J.-B. Regnaud 1 25, L. Bachelier 0 60, B. St Martin 3 75.

Beaucaire deuxième liste, par le compagnon Pierre D. 4 50, d'Auguste et Marianne 0 50, Catineau 1 fr., Titrus 1 fr., un menuisier 0 50, un Cherbourgeois 0 10, un inconnu 0 25, E. Villaret 1 fr., Dupré 0 50, Roubaix, liste par P. V. 1 60, N. M., rue de la Cascade 2 fr., Cognac, un campagnard anarchiste 0 50, un impatient 0 25, un révolté 0 25, F. M. à Marseille 5 fr. Th. Mat, New York 10 15, Cette, un vieux camarade de Genève 10 50, B. à St-Amand 1 fr., un Etampois 1 05, C. B. Arras 2 50, V. R. à Londres 40 fr.

Volontaire 0 50, Joos 1 fr., Mau 0 50, Wild 1 fr.

J. Chabrol 0 15, Roudier 0 50, Vigon 0 10, Salut évolutionniste 0 10, un Souffrant 0 25, un Paria 0 10, Dhersignerie 0 25.

Un patron 1 fr., un rentier 1 fr., une frangine 1 fr., un tout petit Horace 0 50, Espérance 0 10, Astruc 0 25, un mistoufier 0 25, un flick 0 20, un peinard 0 20.

Lucien Massé 0 20, W. Barbottin 1 fr., Benjamin Baudet 0 05, Joseph Busson 0 20, Adolphe Loyzeard 0 15, Jean Aunis 0 2½, Poirier 0 20, excédent d'écot du vin blanc, de quatre anarchos 0 30, L. Tary 0 50, E. Rivaud 1 fr., L. Lucatt 1 fr., Ramigeard 1 fr.

Ch. Nardon 0 25, A. Maillet 0 25, J. Marchaix 0 20, J. Egaux 0 20, L. Ducloux 0 20, J. Millet 0 50, J. Lagarde 0 30, Chassergue 0 25, J. Marchaix 0 20, L. Dagousset 0 25, O. Bouleau 0 25, Montigny 0 20.

Le jeune 0 50, un copain du père Peinard 0 50, un qui voudrait essayer la poudre sans fumée sur les ramollots 0 50, le bouif 0 50, un croyant en révolte 0 25, un prolo 0 25, un vieux matelot 0 25, le XX° siècle 1 25.

D. à Foix 5 fr., G. C. rue Secrétan 1 fr., D. par L. Le Mans 3 fr., un Savoyard 20 fr., Karthous, Bruneau 1 fr. 25, A. Courty 0 75, H. Joli 1 25, Lévy 5 fr., Sauva 5 fr. — Paris par Habert : Berthelen 0 50, Rousse 0 50, Cléraux 1 fr. — Groupe anarchiste l'Avenir de Hasting Pa 10 fr., R. à Argento Château 0 50, excédent d'écot d'une bande d'anarchistes qui méprise l'autorité 0 25, Michel à St Henri 0 50, M. S. à Gracia, Barcelone 2 50.

Rebuffot 1 fr., un vieux néophite 1 fr., Aucane 0 25, Bernard 0 50, Souvet, Imbert 0 50, Louis 0 50, un révolté 0 25, Oemor 0 50, X. 0 50, Z. 0 25, Besse 0 30, un malheureux 0 10, un révolté 0 30, X. 0 10, Yh 0 10.

Total à ce jour : 413 fr. 85.

# CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

Cercle d'études philosophiques, salle Horel, 13, rue Aumaire. — Tous les camarades soucieux de leur instruction, sont invités à venir assister aux leçons gratuites de français, arithmétique, style, géographie, etc., qui auront lieu tous les mardis, jeudis et samedis, à partir du mardi 2 septembre, à 8 1/2 heures du soir.

Réunion du groupe la Jeunesse libertaire, samedi 30 août, à 8 1/2, 13, rue Aumaire, salle Horel.
Tous les jeunes compagnons sont invités.
Ordre du jour : De la Révolution.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir.

Cercle anarchiste d'études scientifiques et littéraires. — Tous les jeudis, chez le compagnon Granger, rue Popincourt, 23, bis.

Un nouveau groupe anarchiste vient de se former dans le XVIII°; il se réunira tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir, rue de Clignancourt, 37.

Le groupe anarchiste de Levallois-Perret donnera une grande réunion mensuelle et publique, le vendredi 29 août, salle Mézerette, 86, rue Gravel, à 8 1/2 h. précis du soir. Conférence par divers compagnons. Tous les citoyens et citoyennes sans distinction d'école sont priés d'y assister. Prix d'entrée : 20 centimes.

Tous les anarchistes du canton de Courbevoie sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le lundi 1er septembre, à 8 1/2 h. du soir, salle Davin, rue de Nanterre, 1, à Puteaux. Formation d'un groupe anarchiste.

Les Libertaires du Centre invite tous les camarades et lecteurs de la *Révolte*, et tous ceux qui voudraient jouer le rigodon de la sociale, à se réunir tous les premier et dernier dimanche de chaque mois, chez Mme veuve Mangal, près du nouveau cimetière, La Louvière-la-Croyère.

Réunion samedi 30 août, à 8 h. 1/2 du soir, rue St-Martin, 239, par le groupe les *Trimardeurs*. Ordre du jour : De l'attitude des anarchistes dans les réunions publiques.

Bourges. — Les lecteurs de la *Révolte* et du *Père peinard*, sont convoqués à la réunion qui aura lieu le samedi 6 septembre à 8 1/2 du soir, au local habituel, café Saulnier, 28, place de la Nation.

Roubaix. — Tous les compagnons sont invités à la matinée bachique avec poésies, chants, causerie, par deux compagnons.
On commencera à 8 heures du matin; à 1 heure brillante tombola; à 2 heures dîner pour tous les amis, qui auront assistés à la matinée. Elle aura lieu aux Trois-Bons-Enfants, angle des rues Daubantan et de Flandre, dîner au même endroit.
Tous les compagnons sont priés d'amener leurs amis ainsi que leurs compagnes. Les compagnons qui ont eu des poésies, sont priés d'être à la réunion du groupe, samedi à 8 1/2 heures, chez Pierre Lanneau, rue Pierre-de-Roubaix, 8.

Bruxelles. — Lundi 1er septembre, les compagnons de Bruxelles et des faubourgs sont invités instamment de se rendre à la Colline, rue de la Colline, à 9 h. du soir. Communication urgente. La réunion sera privée.

Liège. — Le groupe anarchiste les *Anti autoritaires*, convoque tous les compagnons de la ville et des environs, rue de la Barbe d'Or, 5, à Liège, le 1er septembre, à 8 heures du soir. Communications très urgentes.

Verviers. — A l'occasion de la fête, le cercle *Les Joyeux*, organise pour le lundi 8 septembre, à 8 heures du soir, au théâtre de l'Alhambra, un bal à grand orchestre.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

TROISIÈME ANNÉE, N° 51 — DIX CENTIMES — DU 6 AU 12 SEPTEMBRE 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'Aisance pour tous

I

Oui, l'aisance pour tous ; car nous pouvons l'avoir, après tout ce que nos ancêtres ont fait pour féconder notre force de travail.

Nous savons, en effet, que les travailleurs, aujourd'hui même qu'ils ne comptent à peine qu'un tiers des habitants dans les pays civilisés, produisent déjà de quoi amener l'aisance au foyer de chaque famille. Nous savons, que si tous ceux qui gaspillent aujourd'hui les fruits du travail d'autrui, étaient privés de la possibilité de le faire, et se trouvaient forcés par cela même de faire des travaux utiles, notre richesse grandirait en proportion multiple du nombre des bras venant s'appliquer au travail. Et nous savons enfin que contrairement à ce que le pontife de la science bourgeoise — Malthus — avait affirmé, l'homme accroît sa force de production bien plus rapidement qu'il ne se multiplie lui-même. Plus les hommes sont serrés sur un territoire, plus rapide est le progrès de leurs forces de production.

L'aisance pour tous n'est plus un rêve qui autrefois n'avait que peu de chances de se réaliser. Et c'est ce qui rend le communisme possible.

---

Nous savons, en effet, que tandis que la population de l'Angleterre n'a grandi depuis 1815 que de 62 p. 0/0, sa force de production a grandi, au bas mot, dans une proportion double, — soit de 130 p. 0/0. En France, où la population reste presque stationnaire, l'accroissement est encore plus frappant. Il l'est encore plus aux Etats-Unis qui, malgré l'immigration, ou plutôt précisément à cause de ce surplus de bras arrivant en Amérique, a décuplé sa production dans le cours des dernières quelques années.

Mais ces chiffres ne donnent encore qu'une idée bien faible de ce que notre production pourrait être dans de meilleures conditions. Aujourd'hui, à mesure que la capacité de produire grandit, le nombre des oisifs et des intermédiaires grandit dans une proportion incroyable. Tout à rebours de que l'on disait autrefois, lorsqu'on aimait prédire entre socialistes que le Capital arriverait bientôt à se concentrer dans si peu de mains qu'il n'y aurait qu'à exproprier quelques millionnaires pour rentrer en possession des richesses nationales, — contrairement à cet aperçu banal, le nombre de ceux qui vivent aux dépens du travail d'autrui va toujours en augmentant.

En France il n'y a pas dix producteurs, ni même dix salariés sur 45 habitants. Toute la richesse du pays est faite par 8,000,000 d'hommes et femmes qui vivent de salaires ; leurs familles comptent 12,000,000 ; et le reste, soit 16,000,000, sont les exploiteurs du travail national et leurs familles. En Angleterre, la proportion est encore plus frappante. C'est à peine 1,030,000 hommes, femmes et enfants qui font toutes les montagnes de tissus préparés en Angleterre ; un peu plus d'un demi-million travaillent dans les mines de tout genre ; moins d'un demi-million travaillent à la terre, et les statisticiens doivent tirer les chiffres par les cheveux pour arriver au chiffre de 8,000,000 de producteurs. La réalité est que 6 à 7,000,000 tout au plus produisent toutes les richesses que l'Angleterre envoie aux quatre coins du monde. Le reste sont des rentiers ou des intermédiaires : des intermédiaires ajoutant les rentes prélevées sur le monde entier à ce qu'ils prélèvent en faisant payer au consommateur 5, 6, souvent 12 et 24 fois plus que ce qui est payé au producteur.

---

Mais ce n'est pas tout. Ceux qui détiennent le Capital, réduisent constamment la production en empêchant de produire. Ne parlons même pas de ces tonneaux d'huîtres jetés continuellement à la mer pour empêcher que l'huître devienne une nourriture de la plèbe et cesse d'être la friandise de la gent aisée ; ne parlons pas des mille et mille objets de luxe — étoffes, nourriture, etc., etc., — traités de la même façon que les huîtres. Parlons seulement de la manière dont on limite la production des choses nécessaires à tout le monde. Des armées de mineurs ne demandent pas mieux que d'extraire chaque jour le charbon et de l'envoyer à ceux qui grelottent de froid. Mais à un bon tiers de cette armée, très souvent les deux tiers, il n'est permis de travailler que trois jours par semaine, afin de maintenir les hauts prix du charbon. Des milliers de tisserands ne peuvent approcher de leurs métiers, tandis que leurs femmes et leurs enfants n'ont que des loques pour se couvrir et que les trois quarts des Européens n'ont pas un vêtement digne de ce nom.

Des centaines de hauts-fourneaux, des milliers de manufactures, restent constamment inactives ; d'autres ne travaillent que la moitié du temps, tandis qu'il y a dans chaque nation civilisée une population de 2 à 5 millions d'individus qui ne demandent qu'une chose — du travail qui leur permette de vivre au jour le jour.

Il y a des millions, qui seraient heureux de se rendre sur les espaces incultes ou fort mal cultivés, et là, enseignés et guidés dans leur travail par ceux qui savent ce qu'il faut faire pour accroître les rendements de la terre, couvriraient les champs de riches moissons. Un travail intelligent suffirait déjà pour transformer en un an des terres qui ne donnent aujourd'hui que 8 hectolitres de blé à l'hectare, en terre produisant 40 à 60 hectolitres, rien qu'après avoir été drainées, labourées au défonceur, ensemencées de semences triées. Mais ils sont empêchés de le faire, parce que ceux qui possèdent la terre, la mine, la manufacture, préfèrent engager leurs capitaux — les capitaux volés à la communauté — en emprunts turques ou égyptiens, ou en bons de mines d'or de Patagonie, qui feront travailler pour eux les fellahs égyptiens, les italiens chassés de leur sol natal, les coolies chinois !

---

Ici nous avons la limitation consciente et directe de la production ; mais il y a aussi la limitation indirecte et inconsciente qui consiste à dépenser le travail humain en choses faites seulement pour satisfaire la sotte vanité des riches.

*(A suivre)*

## QUESTIONS DE TACTIQUE

Nous avons reçu d'un de nos camarades du *Productor* de Barcelone, la lettre ci-dessous, que nous croyons bon de reproduire ; car à côté de quelques erreurs d'appréciation, elle contient des conseils bons à méditer, et, dans la réponse que nous comptons faire à nos amis d'Espagne, si nous arrivons à trouver et à démontrer les causes de la désorganisation des anarchistes, la cause du peu de consistance des groupes, de leur inactivité, nous pourrons y trouver le remède et des indications sur la tactique à suivre :

Barcelone, 7 août 1890.

Compagnons de la *Révolte*,

Je voudrais expliquer avec clarté l'idée que je me fais de la tactique révolutionnaire des anarchistes français ; c'est pour cela, que, ne pouvant pas faire une série d'articles comme on pourrait en faire, je vous écris une lettre intime. Vous en tirerez ce qu'il peut y avoir de bon.

La décision révolutionnaire n'a jamais fait défaut au caractère français, et les anarchistes ont démontré dans une infinité de circonstances, qu'ils ne manquent pas d'agitateurs ni de révolutionnaires. Le nombre d'adhérents est assez grand et... avec des grands penseurs, des agitateurs décidés, des adeptes enthousiastes, la France, il faut l'avouer, est le pays où il se produit le moins d'actes importants pour l'anarchie. Voilà mon cauchemar. Voilà pourquoi je vous ai dit que je croyais que votre tactique révolutionnaire n'était pas bonne. Rien de fondamental ne divise les anarchistes français des anarchistes espagnols, et, cependant, en pratique, nous nous trouvons à une grande distance.

Nous tous, acceptons l'Anarchie comme intégration de toutes les libertés, et leur seule garantie ; comme l'impulsion et la somme du bien-être humain. Pas de lois, pas de répression ; développement spontané, naturel de tous les actes. Ni supérieurs, ni inférieurs, ni gouvernements, ni gouvernés. Annulation de toute distinction de rang ; seulement des êtres conscients qui se cherchent, qui s'at-

tirent, qui discutent, qui résolvent, qui produisent, qui s'aiment, sans autre but que le bien-être de tous. C'est comme cela que nous tous concevons l'Anarchie, que nous concevons la société de l'avenir ; et c'est pour la réalisation de cette conception que nous tous travaillons. Où sont donc nos différences ?

A mon avis, vous autres, ravis par la contemplation de l'idéal, vous vous êtes tracé une ligne de conduite idéale, un puritanisme improductif, dans lequel vous gaspillez une quantité de forces, qui pourraient détruire les organismes les plus forts et que, ainsi mal employées, ne produisent rien du tout. Vous oubliez que vous n'êtes pas environnés par des êtres libres, jaloux de leur liberté et de leur dignité, mais par des esclaves qui attendent *qu'on les délivre*. Vous oubliez que nos ennemis sont organisés et tâchent tous les jours de se fortifier davantage pour continuer à régner. Vous oubliez enfin que même ceux qui travaillent pour le bien vivent dans la *désorganisation sociale* actuelle et sont pleins de vices et de préjugés.

De cela, il dérive que vous acceptez une liberté absolue et vous attendez tout de l'initiative individuelle, poussée à un point tel, qu'il n'y a plus de pacte ou entente possible. Pas d'entente, pas de réunions dans lesquelles on prenne des résolutions ; l'important, l'essentiel, c'est que *chacun fasse ce qui lui plaît*.

Résultat : quelqu'un voudrait faire quelque chose de bon, il n'a pas le moyen de se réunir avec tous ceux qui pensent comme lui pour lui exposer son *initiative*, prendre leur conseil et leur concours ; il est obligé à faire tout seul ou à ne pas faire du tout.

Créer des commissions pour des travaux administratifs, fixer des contributions pour faire face à telle ou telle autre nécessité — c'est une *imposition*. Et comme ça, si un compagnon ou un groupe veut se mettre en relation avec tous les anarchistes de France ou du monde pour une chose privée, il n'en a pas le moyen et doit renoncer à l'idée. Tout ce qui n'est pas la Révolution sociale, c'est une bêtise : qu'est-ce que ça fait aux anarchistes que les salaires deviennent encore plus insuffisants, que la journée de travail s'allonge, que les ouvriers soient insultés dans les ateliers, que les femmes soient prostituées par les patrons ? Tant que durera le régime bourgeois cela durera, et il faut seulement se préoccuper du but final — en y attendant la masse des prolétaires qui souffre et ne croit pas à une délivrance prochaine, n'écoute pas les anarchistes.

En continuant ainsi, je pourrais amasser des exemples, et le résultat serait toujours le même : impuissance. Impuissance, pas parce qu'ils manquent des éléments, mais parce qu'il se trouvent disséminés, sans aucun lien entre eux.

En Espagne, nous suivons une tactique complètement différente ; certainement pour vous cela sera une hérésie digne de la plus grande excommunication, une pratique fallacieuse, qu'il faut écarter du champ d'action anachiste, et, cependant, nous croyons que seulement comme cela nous pourrons faire pénétrer nos idées parmi les prolétaires et détruire le monde bourgeois. Nous tenons, autant que vous, à la pureté du programme anarchiste. Il n'y a rien d'aussi intransigeant, d'aussi catégorique que les Idées, et nous n'admettons ni termes moyens, ni atténuation de nulle sorte. Pour cela, nous tâchons d'être dans nos écrits aussi clairs, aussi explicites que nous savons. L'Anarchie, c'est notre nord, c'est le point que nous voulons joindre et vers lequel nous dirigeons notre marche. Mais sur notre chemin il y a toute sorte d'obstacles et pour les renverser nous nous servons des moyens que nous croyons meilleurs. Si nous ne pouvons pas faire adapter notre conduite à nos idées, nous le faisons remarquer et nous tâchons de nous rapprocher le plus possible de l'idéal. Nous faisons ce que ferait un voyageur qui voudrait aller dans un pays de climat tempéré et qui pour y arriver devrait passer par les tropiques et par les zones glaciales : il se fournirait de fortes couvertures et d'habits très légers, qu'il jettera de côté quand il sera arrivé. Ce serait stupide, ridicule même, de vouloir se battre avec les poings contre un ennemi bien armé et cuirassé.

De ce que j'ai dit découle notre tactique. Nous sommes anarchistes ; nous prêchons l'Anarchie sans adjectifs. L'Anarchie c'est un axiome ; la question économique c'est une chose secondaire. On nous dira que c'est par la question économique que l'Anarchie est ue vérité ; mais nous croyons qu'être anarchiste signifie être ennemi de toute autorité, de toute imposition, et par conséquence, quel que soit, le système qu'on préconise, c'est parce qu'on croit que c'est le meilleur rempart de l'Anarchie, et on ne veut pas dû tout l'imposer à ceux qui ne l'acceptent pas.

Cela ne veut pas dire que nous mettons de côté la discussion sur la question économique. Au contraire, nous aimons bien les discuter, mais seulement pour apporter des données pour la solution ou les solutions définitives. De bien bonnes choses ont dit Cabet, Saint-Simon, Fourrier, Robert Owen et les autres ; mais tous leurs systèmes ont disparus, parce qu'ils voulaient enfermer la société dans les conceptions de leur cerveau ; cependant ils ont fait beaucoup de bien éclaircissant la grande question.

Remarquez-le ; dès le moment que vous vous proposez de donner les lignes générales de la société future, d'un côté les objections et les demandes des adversaires, d'un autre côté le désir naturel de faire une œuvre complète et perfectionnée, nous amèneront à inventer, à tracer un système qui, soyez-en sûrs, disparaîtra comme les autres.

De l'individualisme anarchiste de Spencer et autres penseurs *bourgeois* — passez-moi le mot, — aux individualistes-anarchistes *socialistes* — je ne trouve pas d'autres expressions — il y a une grande distance, comme il y en a entre les collectivistes espanols et les autres d'une autre région ; comme entre les mutuellistes anglais et américains ; comme entre les communistes.

Kropotkine, par exemple, nous parle du *village industriel*, réduisant son système, sa conception, si l'on veut, à la réunion de petites communautés qui produisent ce qu'elles veulent, réalisant pour ainsi dire la fiction biblique du paradis terrestre avec les progrès de la civilisation en plus, tandis que Malatesta, qui est aussi communiste-anarchiste, indiquera la constitution de grandes organisations qui entr'échangeront les produits et qui augmenteront encore plus cette puissance créatrice, cette étonnante activité, que déploie le dix-neuvième siècle, purgée de toute action malfaisante.

Chaque intelligence puissante signale, crée des nouvelles voies pour la société future, et fera des adeptes par la force hypnotique — si on peut dire ainsi — suggestionnant à d'autres cerveaux ses propres idées — et tous en général nous nous faisons notre plan particulier.

Convenons donc, comme nous avons fait presque tous en Espagne, de nous appeler simplement anarchistes. Dans nos conversations, dans nos lettres, dans nos conférences, dans notre presse, discutons sur les questions économiques, mais jamais ces questions devraient être une cause de division entre anarchistes.

*(à suivre)*

---

Un de nos amis a reçu du camarade Martin, un des condamnés de Grenoble, la lettre suivante. Les sentiments qui y sont exprimés sont trop à l'avantage du caractère de notre ami, pour que nous ne nous fassions pas un plaisir de l'insérer :

Grenoble, 25 août 1890.

Bien cher ami,

Tu dois connaître le résultat, car j'avais prié mon amis de Vienne de te l'annoncer. Sur dix-huit prévenus, dont huit femmes, quinze ont été acquittés, les trois qui restent sont Buisson un an de prison, cinq ans d'interdiction de séjour ; Tennevin, deux ans de prison, cinq ans d'interdiction de séjour et ton ami cinq ans de prison et dix ans d'interdiction de séjour plus deux cents francs d'amende.

Le procès a bien marché ; la tenue de tous ces travailleurs a été correcte, et s'ils ont eu un acquittement ce n'est pas la défaillance qui leur l'a valu ; tous ont été admirables, même les dignes femmes qui ont été très courageuses.

L'impression a été grande à Grenoble, les idées y sont solidement implantées dans la classe ouvrière. Même ceux qui nous ont condamnés ne pouvaient se défendre d'une réelle émotion au récit des misères du peuple. Ces gens-là sont tellement peu habitués à entendre le langage de la vérité.

On avait cru, dans certaines régions que nous n'étions qu'une poignée de malfaiteurs, animés de mauvais instincts. On a eu beaucoup d'étonnement à l'exposé de nos principes ; on a écouté avec une véritable attention la logique de notre digne cause. Le tout a été fait avec simplicité, mais avec énergie.

Malgré les nobles sentiments que nous avons pu éveiller dans le cœur de ceux qui étaient nos juges ils nous ont condamnés. Il le fallait bien aussi et pour deux raisons : La première, c'est qu'il y a des intérêts de classe qu'il faut défendre, autrement que deviendraient les privilèges ? La seconde, c'est que la société actuelle ne peut pas vivre avec des hommes qui parlent de liberté, qui réclament l'équité pour tous et pour tous l'*amitié*. Ces hommes-là on les met en prison, car on ne peut pas tolérer des élans de générosité, dans une organisation sociale où l'hypocrisie et la force brutale sont employées pour voler son semblable.

Eh bien ! Nous acceptons la prison aussi mauvaise soit-elle et aussi pénible que soit la séparation de ceux qui nous sont chers. On ne réussira pas à nous changer pour cela. Nous nous appliquerons de conserver l'esprit de révolte qui nous anime et l'attachement aux actions honnêtes et généreuses Quelle que soit la longueur du temps de la détention, nous serons soutenus par cette tranquillité d'âme de n'avoir fait que ce que nous croyons juste, et nous posséderons l'agréable satisfaction du devoir accompli.

Il faut que je te dise, cher ami, qu'il y a eu un moment vraiment touchant dans ce procès : c'est lorsqu'il a fallu que nos collègues acquittés se séparent de nous. Toute la salle a été empoignée par cette scène de douleur non pas de la part de ceux qui restaient, mais de ceux qui étaient libres. Ils se jetèrent à notre cou en pleurant, en protestant qu'on n'avait pas le droit de les mettre en liberté quand on nous gardait ; qu'ils étaient aussi coupables que nous s'il y avait des coupables. Enfin je n'oublierai jamais ce débordement de tendresse, cette explosion d'une aussi noble solidarité. Qu'on dise maintenant à Grenoble que les anarchistes sont des êtres féroces.....

. . . . . .

Je t'embrasse de cœur, cher ami.

PIERRE MARTIN.

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — *Cour d'assises de la Seine.* — Cabot et Vinchon, condamnés par défaut en juillet dernier, à deux ans de prison et 3,000 francs d'amende, pour avoir — dit l'accusation — imprimé et fait distribuer au 1er mai, les placards : *Aux Soldats* et le *1er Mai*, et qui avaient fait opposition à cet arrêt, viennent de comparaître à nouveau devant la Cour d'assises.

A l'audience, Cabot et Vinchon déclarent avoir eu connaissance de ces placards, mais ne pas les avoir imprimés. Ils avouent nettement être anarchistes et donnent fort à faire au président Guès, qui perd plus d'une fois le fil, ce qui ne met pas les rieurs de son côté.

Cabot est violemment attaqué par l'avocat bêcheur au sujet de la patrie, où il répond qu'en effet il n'est pas patriote à la façon des braillards qui étaient à la remorque de Boulanger ni de ceux qui sont à la remorque de Constans, mais qu'il serait patriote s'il était libre (par ce fait avoir la possibilité d'obte-

tenir toutes ses satisfactions), il défendrait ce pays contre l'invasion du dehors, provoquée par les despotes des autres pays, et qu'il ne craindrait pas de verser du sang, cela étant dans son intérêt.

Mais qu'en ce moment, n'ayant aucun intérêt à se faire trouer la peau, il déserterait. En défendant ce que l'on appelle la patrie actuellement, il défendrait les intérêts, les privilèges de la classe régnante, c'est-à dire de ceux qui le tienne sous leur joug et le font crever de faim et de misère.

Puis viennent les plaidoieries de Me Munier-Jolain pour Cabot et de Lagasse pour Vinchon ; ce dernier déclaré innocent, est acquitté. Quant à Cabot, bien qu'aucune preuve matérielle n'ait pu être alléguée contre lui, les jurés le déclarent coupable, avec circonstances atténuantes toutefois, et la Cour le condamne à trois mois de prison, 50 francs d'amende, la contrainte par corps, et les frais du procès. Ouf! Il n'en mourra pas et l'Anarchie non plus.

***

*Les Guet-à-pens de l'Amnistie.* — On se rappelle les condamnations qu'avaient encourues, il y a deux ans le compagnon Bordat. Notre camarade était revenu en France, il y a plusieurs mois, se croyant couvert par l'amnistie ; mais il paraît qu'il n'en était rien, et notre ami vient d'être arrêté pour avoir contrevenu aux arrêtés d'interdiction de séjour qui avaient accompagné ses condamnations.

***

On casse du sucre dans la Boulange. — « Vous avez comploté avec Plon Plon ! Non, c'est vous qui avez comploté avec Philippe » et ainsi de suite Boulange, interrogé par Rochefort, n'ose même pas démentir

Tout cela peut être nouveau pour les nigauds et les farouches blanquistes. Nous l'avons dit dès le début. Le *Gaulois* l'a dit bien haut — la dernière carte des monarchistes et des gros bonnets de la bourgeoisie, voilà ce qu'était la Boulange.

***

Saint-Chamond. — Les ouvrières en lacet se sont mises en grève. On leur a réduit la journée de travail à 8 heures et demie, mais on leur a réduit aussi leurs salaires ; elles acceptent la réduction de la journée, mais comme de juste, pas celle du salaire. Elles ont quitté samedi le travail et ont parcouru, en bande, les rues en chantant des chansons révolutionnaires.

## Irlande

Ce malheureux pays va encore une fois souffrir tous les ravages de la famine. Les pommes de terre pourrissent dans le sol, la récolte est totalement manquée dans toute la partie occidentale.

La ligue agraire continue son agitation plus que jamais. Son arme, en ce moment, est surtout la mise à l'index ou le boycottage. Evidemment Sa Sainteté de Rome s'est empressé de défendre le boycottage. Il ne manque pas de pommes de terre, ce monsieur. Ni lui, ni ses évêques. Et c'est heureux qu'il se soit décidé à lancer cette défense. Dillon et O'Brien en ont appelé au peuple contre la décision du pape notifiée par un évêque irlandais, et le peuple, si catholique qu'il soit, s'est prononcé contre le pape et contre l'évêque.

C'est heureux, car jusqu'à présent les bêtes en soutane, après avoir exploité le mouvement à leur avantage, l'ont toujours enrayé au dernier moment.

Ah, si les papes et les évêques se mettaient seulement en travers du mouvement, c'est alors que la révolution contre les seigneurs de la terre ne se ferait pas attendre !

## Angleterre

Les grèves continuent toujours. C'est un réveil général des masses qui, dans tous les métiers, cherchent à s'organiser pour la lutte que l'on sent dans l'air.

D'autre part, les exploiteurs se préparent aussi. A un grand meeting tenu par les ouvriers des docks pour fêter l'anniversaire de leur grande grève, Burns a dû prévenir les travailleurs qu'ils s'attendent à une lutte beaucoup plus sérieuse que celles soutenues jusqu'à présent. Les propriétaires des navires et des docks anglais, soutenus par un grand nombre de marchands, de chargeurs, etc, sont en train de constituer une union qui représente un capital de deux milliards de francs (80,000,000 livres) et qui se propose de démolir l'union des travailleurs des docks et d'être de taille à leur imposer ses conditions. Mais comme deux milliards de capital, sans soldats ne représentent rien, ces messieurs se proposent d'enrôler toute une armée à eux, pour protéger leurs privilèges. Ils veulent faire ce qu'on a fait à Chicago, en 1886, — armer leur police, leurs « hommes de Pinckerton », bien armés de revolvers et de gourdins, bien organisés pour démoraliser les unionistes, les désorganiser par l'argent, l'intrigue et autres moyens si bien maniés par les gouvernants.

La semaine passée les « hommes de Pinckerton » (la police des capitalistes) ont bien tué à New-York, pendant la grève, une femme et un enfant qui allait tranquillement à l'école, pendant que ces assassins aux gages du Capital recevaient une colonne de grévistes à coups de revolver. Les capitalistes anglais rêvent d'introduire les mêmes mœurs en Angleterre.

Ils s'y brûleront les doigts à coup sûr. Car les grèves anglaises ne sont certainement pas toujours aussi pacifiques qu'elles en ont l'air. Pacifiques — jusqu'à un moment donné et jusqu'à un certain point. Ainsi, nous apprenons que dans une grande usine où il y a eu grève au commencement de cet hiver, toutes les machines ont été abîmées par les grévistes. Ils n'ont pas causé de dynamite : ils ont pris ce qu'ils avaient sous la main — de l'émeri, et ils en ont bourré tous les trous de graissage des machines les plus coûteuse. Tous les axes en sont tordus maintenant.

## Hollande

Amsterdam, 25 août. — Le mouvement socialiste en Hollande offre de temps à autre le spectacle de divisions qui font les délices de la presse bourgeoise. Ces scissions répétées ont, chaque fois, été provoquées par des questions de personnes, où il est assez difficile de démêler pour combien la jalousie et l'esprit libertaire entrent d'une part ; et d'autre part, la susceptibilité et l'esprit exclusif et autoritaire à la Robespierre. C'est ainsi que C. Croll, ex-employé au ministère de l'intérieur, ex-rédacteur du journal démocrate-socialiste *Recht voor Allen* vient, après bien des tiraillements, d'être mis à la porte de l'officine du journal auquel il a contribué, pendant des années, à donner une direction vraiment révolutionnaire. Croll a publié une brochure où il attaque violemment Domela Nieuwenhuys et dans laquelle il expose la différence principale qui le sépare du meneur démocrate-socialiste. Croll fait le parallèle entre ses convictions ultra individualistes et quasi anarchistes et les principes démocrates-socialistes, et par conséquent étatistes et autoritaires, défendus par Domela Nieuwenhuys.

Il est inutile de s'arrêter aux attaques personnelles contre ce dernier, aux accusations de comédie indigne, de tyrannie et d'aspirations despotiques, car de part et d'autre on s'accuse de mensonges et de calomnies, de sorte qu'il est impossible de savoir le vrai du faux dans ces accusations réciproques et il se pourrait bien que dans la position de Domela Nieuwenhuys, Croll en eût fait tout autant.

Pour nous, nous avons la conviction que le pouvoir et l'autorité, ces deux agents corrupteurs par excellence, suffiraient pour expliquer encore plus de turpitudes jésuitiques. Or Domela Nieuwenhuys a le pouvoir par ses richesses et l'autorité par son talent de dialecticien et l'aveu des démocrates-socialistes qui le considèrent comme une espèce de Messie.

Il serait inutile de mentionner ces disputes, qui ne sont que la répétition de ce qui a eu lieu dans le sein de l'Internationale entre Marx et Bakounine ; en Allemagne entre Liebknecht et Most, et récemment en Danemark entre Gerson Trier et Hördum, si elles n'étaient pas les symptômes de deux courants parallèles qui se manifestent dans le mouvement socialiste : l'un autoritaire, conduisant au socialisme étatiste ; l'autre libertaire, conduisant à l'anarchisme.

Domela Nieuwenhuys a jusqu'à présent, réussi à coaliser ces deux courants en ménageant habilement et la chèvre et le choux, en servant de temps à autre à ses abonnés révolutionnaires un plat des plus épicés afin de les remettre en goût quand ils sont las du ragoût fadasse qu'il doit servir le plus souvent, pour contenter ceux de ses lecteurs qui se vouent au culte du suffrage universel, de la journée de travail de 8 heures et autres palliatifs du même tonneau.

Déjà plus d'une fois, le courant libertaire a failli l'emporter ; mais jusqu'à présent Domela Nieuwenhuys et sa clique sont toujours parvenus, soit par intimidation, soit par le moyen de sa fortune à réduire au silence l'opposition révolutionnaire, qui menaçait de l'emporter hors de la voie du parlementarisme qu'il s'est apparemment proposé de parcourir jusqu'au bout. Il est inutile de rappeler tous les faits ; mais la période au dénouement de laquelle nous assistons maintenant étant la principale, il est bon de rappeler que, quand le *maître* n'était pas là, pendant les huit ou neuf mois de sa captivité à Utrecht, tout le mouvement a été fortement entraîné dans la voie révolutionnaire et anarchiste, ce qui a surtout été provoqué par la propagande énergique faite dans le journal *Recht voor Allen*, par Roorda van Eysinga, Croll et d'autres encore. Et la preuve que cette voie était bien la bonne, ce sont les progrès rapides que le mouvement socialiste a fait dans ce temps-là. Mais à peine Domela Nieuwenhuys fut-il sorti de prison que tout changea assez rapidement, les sections furent épurées, bien des membres furent expulsés (en douceur) et d'autres se laissèrent museler, voir même acheter.

Les compagnons ne voulurent souffrir aucune contrainte, formèrent dès lors des groupes séparés et préconisèrent ouvertement l'anarchisme qui, dès lors, au lieu de trouver dans *Recht voor Allen* un organe sympathique, y fut conspué, tourné en ridicule et les compagnons calomniés au moyen de lâches insinuations. Croll s'est alors soumis comme tant d'autres, probablement parce qu'on ne l'a pas heurté de trop près ; mais après un long désaccord les choses en sont venues au point que Croll s'est vu jeter à la rue absolument comme s'il avait été aux gages d'un maître difficile à satisfaire. Il s'agit maintenant d'attendre, pour porter un jugement définitif sur lui, de savoir quelle route il suivra dorénavant, car la brochure qu'il vient de publier est si ambiguë, qu'elle peut tout aussi bien couvrir sa ligne de retraite du côté de la bourgeoisie, que préparer son entrée en scène comme apôtre de l'Anarchisme.

Pour nous, selon nos forces et nos moyens nous travaillons à la propagande de l'idée anarchiste, malgré les défections, malgré les traîtreuses attaques. Notre organe l'*Anarchist* continue à paraître quand il peut et nous continuons notre série de brochures dont la dernière, qui vient de paraître, est une traduction de *La Société future*.

## Australie

De grandes grèves viennent d'éclater à Melbourne. C'est un mouvement général des ouvriers des chemins de fer, des docks, des usines, du gaz. Les ouvriers des docks de Londres qui ont gagné leur grève grâce aux secours venus d'Australie, se sont empressé d'envoyer 25,000 francs à leurs frères de Melbourne. La manifestation de dimanche à Melbourne a été imposante.

Plus de 50,000 hommes y ont pris part.

## États-Unis

Maintenant, en Amérique, les patrons et les entrepreneurs prennent l'habitude de tuer à coups de revolver les ouvriers qui les gênent par leur courage et leur franchise :

A Saint-Louis, un garçon d'écurie a été tué par son patron, parce qu'il s'était mêlé d'organiser une grève ; naturellement le meurtrier n'a pas été inquiété ;

A San-Francisco, le capitaine Kerr a tiré sur un groupe de grévistes et tué un malheureux apprenti qui ne s'était pas mêlé au mouvement et passait là par hasard ; le monstre n'en a pas perdu un cheveu ;

A West-Superior, dans le Wisconsin, l'entrepreneur Anderson a tiré sur deux grévistes et en a blessé un ; ce qui lui a valu les félicitations d'un chacun, et la aussi dame justice a gardé son bandeau.

Pour changer, en Europe, c'est la même chose. On n'y va pas par quatre chemins en Bohême où l'on procède par extermination. Une grève ayant été organisée au mois dernier par les mineurs de Murchau dont les revendications restaient toujours comme non avenues, quelques-uns d'entre eux qui étaient allés réclamer leur quinzaine, furent cernés à leur arrivée à l'entrepôt par une troupe de soldats. Flairant un piège, ils battirent en retraite après avoir essuyé une fusillade qui en tua 7 et en blessa 23 si grièvement, que 6 d'entre eux ne tardèrent pas à expirer.

Morts et blessés restèrent où ils étaient tombés pendant quatre heures, et défense fut faite à leurs camarades d'aller les relever, sous peine de subir le même sort.

Des mineurs qui s'étaient réfugiés derrière un hangar à l'abri des fusils de la soldatesque, furent tués à coups de revolver par des employés de la

compagnie qui tiraient sur eux des fenêtres de l'entrepôt.

Est-il assez avéré maintenant que l'ouvrier est hors la loi et son oppresseur inviolable ? A Murhors la loi et son oppresseur inviolable ? A Murchau, comme ailleurs, on se charge de bien nous le faire comprendre! Ayons-en pleine conscience, et que commence la lutte désespérée qui balaiera cette engeance parasitaire, sous le règne de laquelle le producteur de toute richesse ne peut pas même assurer un morceau de pain à ses enfants, et quand il n'est pas tué par le grisou, risque de l'être par une balle de revolver !

*Freiheit*

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Bessèges. — Pour ce qui concerne le groupe le *Glaive*, à Bessèges, les camarades sont priés d'adresser leurs correspondances au compagnon Alphonse Chaze, rue de Peyremale, 24, à Bessèges (Gard).

***

Bordeaux. — Le compagnon Edouard Lapeyre apprend à ses correspondants que sa nouvelle adresse est la suivante : 58, impasse de Marmande, Bordeaux.

***

Nous prions les abonnés de Verviers, Ensival et Dison de payer leurs abonnements ou bien le journal ne leur sera plus servi.

***

Le compagnon Celle, du Chambon, prie ses amis et correspondants de ne plus rien lui adresser jusqu'à nouvel ordre, ayant quitté la localité.

***

Liège.— Le groupe anarchiste de Liège les *Anti-autoritaires*, prie instamment tous les groupes anarchistes de Belgique de bien vouloir communiquer leurs adresses au comp. Désiré Berthelet, photographe, 39 bis, rue Florimont, à Liège, pour une communication de la plus haute importance.

## PETITE CORRESPONDANCE

Jahn à Jean Billot à Bourges. — Je ne puis correspondre à tous les compagnons qui m'écrivent. Je n'ai pas de travail et par conséquent pas le moyen de le faire. Mon adresse a été mise dans la « Révolte » pour les correspondances urgentes et se rattachant à la propagande. Merci toutefois de vos bonnes intentions et à plus tard.

Casteljaloux. — Les vieux timbres de 0,15 ne valent rien, mais ceux de 5 fr. sont très bons. Si vous en avez d'autres ?

L. à Arras. — Reçu. Rien de neuf non plus.

A. A. à Bordeaux. — Voyez la note en tête du numéro 49. Pas d'adresse.

Willisse. — Reçu 2,10 pour vente de deux numéros.

Jahn à Lyon. — Tous les 15 jours, ça sera suffisant, pour éviter tous les frais de poste.

B. à Apt. — Pour si peu d'exemplaires, le règlement tous les mois suffira, économisons les frais de poste.

« Productor » à Barcelone. — Reçu lettre et argent. — Merci, ça va bien.

M. à Mustapha. — Reçu. Merci.

Boissy-sur-You. — Les numéros sont envoyés.

N. à Genève. — L'abonnement est de 2 fr.

B. à Boult sur-Suippe.— Je ne me rappelle le nombre de brochures envoyées.

J. à St Florent. — C'est le manque de place.

« El Socialismo » à Cadiz. — Bien tout reçu.

A. à Hefitz-le-Lutier. — Voyez la liste sur la brochure que nous vous avons envoyée et dites ce que vous désirez.

C. à Tarare. — 30 0/0 de remise aux vendeurs.

B. à Toulon. — 4,25 la brochure demandée. — Je croyais que c'était 3 exemplaires des « Paroles » que je vous avait expédié précédemment ?

D. à Romans. — S. à Agen. — Jahn à Lyon. — M. à Angers. — L. à Nancy. — C. à Tarare. — S. à Roanne. — R. à Gourin. — J. au Hâvre. — F. à Reims. — B. à Apt. — S. V. à Gauges. — A. S. à Calais. — R. à Marseille. — M. à Prelazé. — J. à Lyon. — S. P. à Bordeaux. — T. J. à Marseille. — A. H. à Saint-Loup. — M. à Armentières. — M. à Nimes. — F. à St-Marcellin. — E. H. à Nancy. — A. C. à Biella. — E. à à Londres. — R°. Reçu timbres et mandats.

Liste pour les copains détenus, de Roubaix : liste précédente 59 60, le « Père Peinard » 13 fr. — Le groupe « Les Libertaires de St-Etienne » 10 fr. — Liste de D. à Lille 6 fr.; en tout 88 fr. 60. Merci aux amis.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 664 fr. 25.
Un Savoyard 7 fr. — S. à Reims 0,30. — D'Auguste et de Marianne 0,50. — R. à Argenteuil 1 fr.
Total à ce jour : 673 fr. 05.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 2732 fr. 30.
Un Savoyard, pour la « Révolte » 8 fr. — Un groupe de jeunes anarchistes d'Armentières 0,75. — Excédent à la verte de la rue Mouffetard 2 fr. — N. F. V. 1 fr. — L. A. à Marseille 0,50. — Muller 25 fr. — D. à Saint-Etienne du-Geoirs 5,10. — « Les Egaux » de Paris 1 fr.
Total à ce jour ; 2,775 fr. 55.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 710 fr. 05.
Pour les arrêtés de Vienne, un Savoyard 5 fr. — Pour les familles des détenus anarchistes, un Savoyard 10 fr. — N. M. rue du Ruisseau 2,15. — Chambre syndicale socialiste des mineurs de Saint-Eloi (Puy-de-Dôme) 9,50, somme votée dans sa réunion générale du 15 août pour les familles des condamnés de Vienne, transmise par le citoyen V. Marzuel, secrétaire du « Réveil socialiste » de Commentry. — Nous avons également reçu du comité d'organisation de la conférence faite par Louise Michel, à Londres, la somme de 120 francs pour les détenus et les familles des détenus de Vienne. — Nous avons expédié la somme de 110 fr à Vienne. — D'Auguste et Marianne 0,50. — N. M. rue de la Cascade 2 fr. — M. à Argenteuil 1 fr. — A. J. à Saint-Imier 7,15. — — M. à Argenteuil 1 fr. — Cette, liste B. 8 fr. — C. P. à Arras 0,60. — Feuquières par E. B. 2,25. — Jules 1 fr.
Total à ce jour : 886 fr. 65.

## Souscription pour l'extension du Supplément de la RÉVOLTE

Liste précédente : 413 fr. 85.
Liste Hofmann : Chevillot 2 fr.; Marié 1 fr. — S. à Lankaster 2 fr. — Groupe de Lavelanet par G. R. 6 fr. — J. F. à Cadiz 1 fr. — Liste de Ponderano par L. D. 1.80. — Ch. M. à New-York 10 fr. — Les anarchistes de la carosserie industrielle 2 fr. — M. au Mans 0,50. — Eriacis Laborito Peixoto 0,50 ; Alaced 0,50 ; Alfred L. Rebell 0,50 ; Lino P. Sonzo 0,50 ; Jose Cardero P. 0,30 ; João G. Leal 0,50 ; J. M. Salmela 0,50 ; Guilherme Alliveira 0,50. — Oudin 0,25 ; Martin 0,50 ; Carl Victor 0,50 ; Emouchard 0,15 ; Lambaud E. 0,25 ; Mara J. 0,25 ; Grégoire A. 0,25 ; F. Bernard 0,25 ; Chevrier 0,25 ; P. Vannier 0,50 ; Maricot 0,50 ; Tanguy 0,25 ; F. Nevo 0,25 ; Libeaud 0,25. — Helvétien Sartore 0,50 ; Louise Sartor 0,50 ; Spartacus Sartore 0,50 ; Marianne Sartore 0,50 ; A. Van Nolle 1,25 ; compagnon Sartore 2,75. — Jacquet Lion 0,50 ; Soulery 0,50 ; Guillot 1,50 ; Jules Prison 0,50 ; Baudru 0,50 ; Borda 0,50 ; Francisque 0,20 ; Julia 0,25 ; Voisin Léon 0,50 ; Ribes P. 0,50 ; Un menuisier 0,25. — Verschoorez 0,50 ; Afchain 0,50 ; A. Adam 0,50 ; M. Adam 0,50 ; A. Recollet 0,50. Georges 0,50 ; Gerbet 0,50. — Beauvais, 2me liste : Donessy 0,50 ; L. Dauboin 0,50 ; Boulenger 0,50 ; Drouard 0,25 ; G. Piat 0,25 ; Chatelain 0,50 ; Féraud fils 0,25 ; Masson 0,25 ; Fortin 0,50. — Un rouge 1,50 ; Une forçaie 1 fr ; Un quatre 0,50.— M. 0,50 Un ami de l'Humanité 0,50 ; S. un camarade 0,50 ; Un aminche 0,50 ; Sans patrie 0,50 ; M. 0,10 ; N. 1 fr. ; M. 0,20 ; L. Frien 0,25
Total à ce jour : 448 fr. 70.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

Cercle d'études philosophiques, salle Horel, 13, rue Aumaire. — Tous les camarades soucieux de leur instruction, sont invités à venir assister aux leçons gratuites de français, arithmétique, style, géographie, etc., qui auront lieu tous les mardis, jeudis et samedis à 8 h. 1/2 du soir.

*Cercle international.*— Caisse précédente : 37 fr. 45. — Reçu : salle Horel, 0,50, 1 fr., 1,70. — Dépenses : Placard aux Mineurs 35 fr. — Reste 5 fr. 65.

Samedi 13 septembre, à 9 heures précises du soir, grande soirée familiale suivie d'un bal de nuit, au profit d'une œuvre de solidarité, salle de l'Harmonie, 94, rue d'Angoulême, au premier étage.

Chants, poésies, conférence, bal.

Entrée : 50 centimes pour les compagnons et 25 centimes pour les compagnes.

Samedi 6 septembre, salle Pasquet, 239, rue Saint-Martin, à 8 h. 1/2. Continuation de la discussion pour la grève générale.

Samedi, réunion du groupe la *Jeunesse anarchiste*. Un compagnon parlera sur ce qui peut advenir de l'art pendant une période d'effervescence, de colère, de Révolution.

Tous les jeunes compagnons sont invités.

Saint-Etienne. — Tous les camarades ainsi que tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le samedi 6 septembre, à 8 heures du soir, place Grenette, 2, au premier étage.

Ordre du jour : Discussion sur la circulaire relative au journal quotidien. Des moyens de groupement et de propagande.

Tarare. — Réunion du groupe le *Réveil Tararien*, tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir chez le compagnon Champal, rue d'Arras, 2, au deuxième.

Lyon. — Groupes anarchistes de Lyon, dimanche 14 septembre, à 8 heures du soir, à l'occasion de la libération du compagnon Griffon, grande soirée de famille et de solidarité, salle Marcelin, 105, avenue de Saxe. Déclamations, chants, tombola. Entrée 0,15.

*Jeunesse cosmopoeite lyonnaise.* — Ce nouveau groupe, formé en vue de lutter contre l'influence néfaste des préjugés patriotiques, se réunit tous les mardis et vendredis soir à 8 h. 1/2, 105, avenue de Saxe, salle Marcelin. Il fait appel à la jeunesse révolutionnaire de toute école pour l'aider dans sa propagande et prie les compagnons ou les groupes anti-patriotes qui disposeraient de manifestes *Aux Conscrits* ou *Aux Soldats !* de les faire parvenir au compagnon Octave, chez Mme Pallais, 58, rue Bugeaud, à Lyon.

Roanne. — Dimanche 7 septembre, à 2 heures du soir, place des Cerisiers, faubourg Clermont, réunion pour le départ des compagnes et compagnons pour une promenade de propagande.

Les compagnons du Clair-de-Lune, sont convoqués pour le 14 septembre, heure habituelle, au Champs-Fleuris.

Amiens. — Le groupe la *Jeunesse libertaire* d'Amiens, organise pour le dimanche 14 septembre, à 7 heures précises du soir, une conférence à Ailly-sur-Somme, salle Bois-Beaumont, avec le concours des compagnons Prevost et Morel d'Amiens.

Ordre du jour : Le réveil des masses et l'Humanité pour tous. Entrée gratuite.

On profitera de cette conférence pour faire une promenade pieds-plastique. Rendez-vous à 3 heures précises, salle du Cent de Piquet, rue du Faubourg du Cour, 82.

En outre, la *Jeunesse libertaire* convoque pour le dimanche 7 courant, tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* au même local, à 6 heures précises du soir.

Ordre du jour : Le journal quotidien. Prière d'être exact.


## La RÉVOLTE est en vente :

### A Vienne

Chez Langlais, place du Bâcon, 5, au 3me, et dans tous les kiosques et bureaux de tabac.

### A Angers

Kiosque des Grands Ponts.
Bureaux de tabac, rue Plantagenet.

### A Rouen

Libraire, 23, rue Grand Pont.

### A Marseille

Madame Audifrain, route d'Aix, en face l'abbatoir.

Marius Gauchon, Kiosque du Cours Belzunce à côté de l'Alcazar.

On y trouve également toutes les brochures anarchistes.

Librairie à l'angle du Cours Belzunce et de la rue du Petit-Saint-Jean.

### A New-York

E. David, 27 South 5 th avenue.
Koennecke, 517 East 5 th street.


*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

I. I. S. G. COLLECTIE UGO FEDELI

I. I. S. G.
COLLECTIE
UGO PEDULI

QUATRIÈME ANNÉE, N° 1 — DIX CENTIMES — DU 13 AU 19 SEPTEMBRE 1890

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR LA FRANCE

Un An . . . Fr 6 »
Six Mois . . — 3 »
Trois Mois . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . Fr 8 »
Six Mois . . — 4 »
Trois Mois . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS LECTEURS

*Avec ce numéro, la* RÉVOLTE *commence sa quatrième année. Merci aux camarades du concours qu'ils n'ont cessé de nous apporter jusqu'à présent, ils peuvent compter que nous ne dévierons pas de la ligne de conduite que nous nous sommes imposés; nous continuons de compter sur le concours de ceux qui envisagent la propagande comme nous l'envisageons nous-mêmes, comme ils peuvent compter sur nous.*

*Toujours tout droit, telle continuera d'être notre devise.*

## LE MOUVEMENT OUVRIER
### EN ANGLETERRE

Le congrès des Trades-Unions a eu cette année un intérêt tout à fait spécial. Sur ces congrès depuis quinze ans, nous les avons vu d'abord représenter 600,000 travailleurs. Puis, le nombre des travailleurs représentés s'est trouvé réduit à moitié. En même temps, à part les mineurs et les mécaniciens du Nord, ces congrès représentaient de plus en plus le travailleur privilégié, celui qui a un travail plus ou moins assuré et qui est relativement bien payé. Le comité parlementaire des Unions de métier devenait de plus en plus une succursale du parti libéral, c'est-à-dire, de la bourgeoisie. Et les délégués eux-mêmes, reçus à des banquets par le lord-maire de la cité de Londres, coudoyant le prince de Galles et la haute pègre en général, s'embourgeoisaient de plus en plus. Pour les travailleurs plus misérables qu'eux, pour les journaliers et pour les femmes qui s'échinent dans les usines, ils n'avaient que le mépris. C'était le quatrième Etat naissant; hautain et égoïste, comme de raison.

Mais cette année ci, tout a changé. On se souvient de la grève des femmes dans les usines d'allumettes de cet archi-exploiteur, la Compagnie Bryant et May, et de la pression que Mme Besant dut exercer sur le comité des Trades-Unions pour le forcer à soutenir la grève et à reconnaître la Jeune union des faiseuses d'allumettes comme faisant partie des unions en général.

Puis vint le grand mouvement des travailleurs des docks et la grande grève de Londres.

Comme une traînée de poudre qui s'enflamme à la moindre étincelle, le mouvement s'étendit sur toute l'Angleterre. Des hommes et des femmes dévoués comprirent que tout mouvement socialiste ou même unioniste (pour augmenter les salaires), échouera tant que la grande armée des travailleurs non-privilégiés restera en dehors du mouvement. Tant qu'il y aura des millions de journaliers sans métier et des femmes qui n'ont jamais entendu parler, non-seulement de socialisme, mais même de la simple possibilité de se révolter contre l'exploitation et de lutter en s'unissant — il est inutile de rêver une révolution sérieuse, se sont dit ces hommes et ces femmes. Et ils se sont mis à organiser précisément ces travailleurs — journaliers, hommes de peine, chargeurs de navires, terrassiers et ainsi de suite.

C'est bien de s'imaginer que les mouvements populaires se font de soi-même. Rien de plus confortable pour excuser le rien-faire.

Les historiens en ont même fait toute une théorie que nombre de socialistes ne partagent que trop.

Il suffit, au dire des fainéants, qu'il y ait de la misère pour que la brute enragée, le « bas peuple » (c'est le langage des académiciens) se révolte.

Rien de plus démoralisant [illegible] voir. A maintes reprises nous avons dit, et nous ne cessons de le répéter que si une misère *soudaine* vient surprendre les masses, elle peut réveiller l'esprit de révolte. Mais une misère *lente* qui se glisse peu à peu dans les ménages ouvriers, les démoralise; elle les rend incapables de se révolter; elle tue leur énergie. Chaque réveil populaire a toujours coïncidé avec les périodes d'accroissement de bien-être et de réveil de l'espoir.

C'est ce qui est arrivé en Angleterre. La reprise de l'industrie arrivant après la crise de 1884-1886, a réveillé l'énergie des travailleurs les plus familiers avec la misère. L'espoir s'est réveillé. Et alors il s'est trouvé des hommes et des femmes — un nombre considérable de volontaires — qui, n'appartenant à aucun des partis socialistes, enclins à oublier les masses pour les victoires électorales, se sont mis à organiser les métiers les plus mal rétribués, ceux qui ne demandent pas d'apprentissage et se recrutent dans les classes les plus pauvres du prolétariat.

Quels que soient les reproches que les socialistes révolutionnaires adressent à Burns et à tant d'autres hommes et femmes dévoués qui ont fait comme lui, il est certain que tous ont plus fait pour réveiller les masses les plus sombres et les plus réfractaires au socialisme, que [illegible] ensemble.

Il fait bon de dire que le peuple se réveillera de lui-même. Mais il faut prononcer des vingt, des trente discours par semaine en plein air, il faut vivre avec les masses, les fréquenter dans leurs sombres taudis, patiemment écouter les arguments, alors même qu'à nous, socialistes et surtout anarchistes, ils semblent enfantins. Il faut provoquer les réunions, leur parler — non pas philosophie, mais un langage qui soit compris. Bref, il faut se dévouer corps et âme à ce travail, supporter toutes les fatigues et tous les déboires, avant d'arriver à quelque résultat.

C'est ce que toute une légion d'hommes et de femmes qui n'osent même pas se dire socialistes, ont fait pendant ces deux dernières années en Angleterre.

Et quand les socialistes viennent leur reprocher de ne pas avoir donné au mouvement un caractère plus révolutionnaire ou plus socialiste, ils pourraient bien répondre :

« Mais pourquoi, diable, vous-mêmes n'avez-vous pas fait la même chose! Pourquoi n'avez-vous pas déployé la même énergie pour atteindre les masses? Pourquoi, au lieu de discuter sans fin ou d'écrire, n'êtes-vous pas allé chaque soir et chaque matin travailler parmi ceux *qui sont réfractaires au socialisme*, au lieu de passer vos soirées entre amis déjà gagnés à votre cause?

Si, au lieu d'unionistes, c'étaient des socialistes ou des anarchistes qui avaient fait le même travail, la tendance des masses serait autre qu'elle ne l'est à présent. Les républicains d'avant 1789 avaient bien travaillé les campagnes pour les préparer à la révolution. C'est notre tour de faire le même travail au sein des masses réfractaires à l'anarchie, au communisme et même au socialisme, si nous voulons préparer une révolution communiste.

---

En tout cas, en revenant au congrès unioniste, tenu cette année à Liverpool, ce travail a été fait. C'est pourquoi 1,470,000 travailleurs se sont trouvé représentés au congrès au lieu des trois à quatre cent mille des années précédentes.

En même temps, le caractère du congrès a totalement changé. Le discours d'ouverture du président était tel que mainte partie pourrait être signée par les socialistes. Les nouvelles unions ne se font plus pour garantir à chacun quelques francs par semaine en cas de maladie et de quoi payer des croque-morts plus ou moins élégants. Elles se font exclusivement pour la lutte contre le capital.

Enfin, la journée des huit heures sera bientôt un fait acquis. Les travailleurs anglais n'en démordent pas : huit heures pour travailler, huit pour dormir, huit pour s'amuser. Les mineurs sont déjà [illegible] heures, les gros métiers sont d'accord, et la journée de huit heures, établie *de fait* va devenir sous peu une réalité. Là-dessus, les un million et demi de travailleurs représentés au congrès, sont d'accord.

Ils demandent en outre la nationalisation du sol, des mines et des chemins de fer; la suppression des intermédiaires; la production par les communes, des villes de tout ce qui est nécessaire à la consommation de la ville.

Ce n'est pas le socialisme et encore moins

l'anarchie. Mais il faut aussi remarquer que la majorité des unions se trouve d'accord là-dessus; tandis que certaines unions sont bien plus avancées.

En tout cas, ce congrès notera dans l'histoire du mouvement ouvrier. Il brise l'ancienne tradition unioniste. Il ouvre une voie nouvelle. Aux socialistes maintenant de semer leurs idées dans ce milieu qui n'est plus l'ancien milieu réactionnaire. Et c'est ce que nombre d'anarchistes — et il faut dire qu'ils se multiplient rapidement — font déjà en province.

La barrière qui séparait les unionistes des socialistes démocrates en province ne s'élèvent nullement du parlementarisme. On a pu le voir dans le sein même du congrès unioniste.

Pour nous résumer, — nous sommes en face d'un grand mouvement, spontané certainement, mais immensement aidé par une foule d'hommes et de femmes, trop modestes pour en faire parade, qui chaque jour travaillent à réveiller les travailleurs les plus misérables à les amener à se sentir les coudes.

Ce qui sortira de ce mouvement? Cela dépendra de l'énergie que les travailleurs socialistes déploieront maintenant. Si les socialistes sont énergiques, la première victoire des prolétaires — la journée de huit heures — ne les satisfera pas. Ils iront plus loin; l'idée de la commune communiste germe déjà dans les cerveaux. Mûrira-t elle? C'est de nous mêmes que cela dépendra en grande partie.

## QUESTIONS DE TACTIQUE

*(suite et fin)*

pour la conservation de l'idée, nous avons besoin de nous connaître, et de nous voir et pour cela il faut constituer des groupes. En Espagne il y en a presque dans toutes les localités où il y a des anarchistes et ils sont la force impulsive de tout mouvement révolutionnaire. Les anarchistes n'ont pas d'argent ni moyens faciles de s'en procurer; pour obvier à cela le plus grand nombre parmi nous, s'est imposé une petite contribution hebdomadaire ou mensuelle; comme ça nous pouvons maintenir les relations nécessaires entre tous les associés, et nous pourrions les entretenir avec toute la terre, si les autres régions avaient une organisation comme la notre.

Dans le groupe il n'y a pas d'autorité; on choisi un compagnon comme caissier, un autre comme secrétaire pour recevoir la correspondance, etc., etc. On tient des réunions toutes les semaines ou tous les quinze jours ordinairement et extraordinairement toutes les fois qu'il le faut. Pour épargner des frais et du travail et aussi par mesure de prudence en cas de persécution, on convient sur la création d'une commission de relations pour la région. Cette commission n'a aucune initiative : ceux qui la composent doivent s'adresser à leur groupe s'ils veulent faire des propositions. Sa mission c'est de faire connaître à tous les groupes les [illegible] qui lui sont communiqué par un groupe, prendre note de toutes les adresses qu'on lui communique et les envoyer aux groupes qui les demandent pour se mettre en relation directe avec d'autres groupes.

Voilà les lignes générales de l'organisation, qui fut acceptée au congrès de Valence et dont vous parlâtes dans la *Révolte*. Le bien qu'elle produit est immense; c'est elle qui attise le feu des idées anarchistes; mais, soyez-en sûrs, si nous réduisions notre action à l'organisation anarchiste, nous obtiendrons bien peu de chose. Nous finirions par la transformer dans une organisation de penseurs qui discutent sur des idées, dégénèrent sûrement dans une organisation de métaphysiciens qui discutent sur des mots. Quelque chose et même beaucoup de ça vous arrive à vous autres. N'employant pas votre activité en autre chose qu'à discuter sur l'idéal, vous tombez dans les questions de mots. Les uns se disent *égoïstes*, les autres *altruistes* et ils veulent dire la même chose, ceux-ci s'appellent *communistes*, ceux-là *individualistes*, et au font ils ont les mêmes idées.

Il faut se rappeler que la grande masse des prolétaires est obligée de travailler un nombre d'heures excessives, qu'elle est dans la plus grande misère et par conséquent elle ne peut pas acheter des livres de Letourneau, Büchner, Darwin, Spencer, Lombroso, Max Nordau, etc., dont elle ne peut guère connaître que les noms. Et si même le prolétaire pouvait se procurer les livres, il manque des études préparatoires de physique, chimie, histoire naturelle et mathématique, nécessaire pour bien comprendre ce qu'il lit; il n'a pas le temps pour étudier avec méthode, ni son cerveau assez exercé pour pouvoir bien assimiler ces études. Il y a des exceptions; comme celle d'Etienne dans *Germinal*, altérées de savoir elles dévorent tout ce qui leur tombe dans les mains, mais en retiennent très peu de choses.

Notre champ d'action n'est donc pas dans le sein de ces groupes, mais dans le milieu de la masse prolétarienne.

C'est dans les sociétés de résistance que nous étudions et préparons notre plan de bataille. Ces sociétés existeront tant que durera le régime bourgeois. Les travailleurs qui ne sont pas écrivains, se soucient peu de savoir s'il y a ou non liberté de presse; les travailleurs, qui ne sont pas orateurs, ne s'occupent pas beaucoup de la liberté des réunions publiques; ils considèrent choses secondaires les libertés politiques, mais tous désirent d'améliorer leur condition économique, tous désirent secouer le joug de la bourgeoisie; pour cela il y aura toujours [illegible] tant qu'il y aura exploitation de l'homme par l'homme. Là c'est notre place. En les délaissant, comme vous avez fait, elles deviennent le rendez-vous de quatre viveurs qui parlant aux travailleurs de socialisme *scientifique*, ou de patricisme, ou de possibilisme, ou de coopération, ou d'amasser des capitaux pour soutenir des grèves pacifiques ou de demander l'aide et le soutien des autorités, les endorment toujours et réfrènent l'élan révolutionnaire. Si les anarchistes étaient dans ces sociétés, tout au moins ils empêcheraient aux endormeurs de faire propagande contre nous. Et si en outre, les anarchistes se trouvaient, comme en Espagne, être les plus actifs de la société, être ceux qui font tous les travaux nécessaires sans rétribution à l'envers des défenseurs de doublé qui les exploitent, il arriverait que ces sociétés seraient toujours de notre côté. En Espagne ce sont elles qui, toutes les semaines, achètent des quantités de journaux anarchistes pour les distribuer gratis à leurs membres; ce sont elles qui donnent de l'argent pour soutenir nos publications, ou pour secourir les prisonniers et les persécutés. Nous montrons par notre conduite dans ces sociétés que nous luttons par amour à nos idées; en outre, nous nous fourrons partout où il y a des ouvriers et même où il n'y en a pas, quand nous croyons que notre présence peut être utile à la cause de l'anarchie. C'est comme ça qu'en Catalogne (et maintenant ça commence aussi dans les autres régions de l'Espagne) il n'y a pas de commune où nous n'avons créé, ou au moins aidé, des corporations sous les noms de cercles, athénées, centres ouvriers, qui sans se dire anarchistes et sans l'être réellement, sympathisent avec nos idées. Nous y donnons des conférences purement anarchistes et mêlons avec des réunions musicales et littéraires nos travaux révolutionnaires. Là, assis à la table du café, nous discutons, nous nous voyons tous les soirs; ou étudions dans la bibliothèque.

Là nous installons la rédaction de nos journaux, et les journaux qui viennent en échange vont dans le salon de lecture et tout ça avec une organisation libre et presque sans dépenses. Par exemple, dans le cercle de Barcelone on n'est pas même obligé d'être associé; le sont ceux qui veulent, et la contribution de 25 centimes par mois est aussi volontaire. De deux ou trois mille ouvriers qui viennent dans les locaux du cercle, 300 seulement sont associés. Nous pourrions affirmer que ces locaux sont les foyers de nos idées; et cependant quoique le gouvernement a cherché toujours des prétextes pour les fermer, il n'en a pas trouvé, parce qu'ils ne se disent pas anarchistes et ce n'est pas là qu'on tient les réunions privées. Là on ne fait rien qu'on ne ferait pas dans n'importe quel café public; mais comme là viennent tous les éléments actifs, de là sorte souvent des grandes choses, et cela sans formalisme, en prenant une tasse de café ou un verre de cognac.

Nous ne négligeons non plus les sociétés coopératives de consommation. Dans presque toutes les communes de la Catalogne sauf Barcelone, où c'est impossible à cause des grandes distances et de la façon de vivre, — on a créé des coopératives de consommation où les ouvriers trouvent les comestibles meilleur marché et de meilleur qualité que chez les marchands, et cela sans qu'aucun des associés regarde la coopération comme but final, mais seulement comme un moyen duquel on peut profiter. Il y a de ces sociétés qui font de grands achats et ont un crédit de 50 à 60 mille francs, et qui ont été de grande utilité dans les grèves en faisant crédit aux ouvriers. Dans les athénées des *messieurs* — des savants comme on les appelle — on discute sur le socialisme; deux de nos compagnons vont de suite s'inscrire comme membres (s'ils n'ont pas d'argent, la corporation en donne) et y vont soutenir nos idées.

La même chose fait notre presse. Elle ne néglige jamais les idées anarchistes; mais elle donne place à des manifestes, à des communications, à des nouvelles, qui, quoique elles puissent paraître sans importance, servent cependant à faire pénétrer notre journal et nos idées avec, dans des communes ou dans des milieux où on ne le connaissait pas. Voilà notre tactique, et je crois que si on l'adoptait dans les autres régions les anarchistes verraient de suite s'élargir leur champ d'action.

Pensez qu'en Espagne la majorité ne savent pas lire et cependant on publie 6 journaux anarchistes, des brochures, livres, feuilles volantes en quantité. On fait continuellement des meetings et sans avoir de véritables agitateurs, il se produit des faits très importants.

En Espagne, la bourgeoisie est impitoyable et rancunière et ne souffre pas que quelqu'un de sa classe sympathise avec nous, et quand quelque homme en position ou très intelligent se met de notre côté, on lui ôte de suite tout moyen de vivre et on l'oblige à nous abandonner, de sorte qu'il peut nous aider seulement en privé. Au contraire, la bourgeoisie lui donne tout ce qu'il désire, s'il s'éloigne de nous. Ainsi, tout le travail en faveur de l'anarchie, reste à la charge des travailleurs manuels qui doivent prendre le temps sur leurs heures de repos.

Si en France, en Angleterre, en Italie, en Suisse, en Belgique, en Amérique du Nord, où il y a un assez grand nombre de bons éléments, on changeait de tactique, quels progrès nous ferions!

Je crois avoir dit assez pour faire comprendre mon idée.

Je suis à vous et à la Révolution sociale.

## ÉVÉNEMENTS DE ROUBAIX

Nous venons de recevoir des amis de Roubaix la lettre suivante. Nous comptons sur eux pour nous tenir au courant des événements.

Une fois de plus nos amis fatigués des insultes de la *clique socialiste* qui redige le *Cri du travailleur*, résultant de les châtier vertement; mais heureusement pour eux du moins pour l'instant, la police veillait, du reste on ne sait pas ce qu'il peut arriver — police tricolore aujourd'hui, police rouge demain. — Lorion fit une magnifique réception à ceux qui venaient l'arrêter, nous laissons la parole à notre correspondant, et en attendant salut et bon courage aux compagnons de Roubaix.

Roubaix, 8 septembre 1890.

Compagnons,

Voici quelques détails complémentaires sur l'arrestation de Lorion.

L'un de ceux qui aidèrent; en le voyant courir à toutes jambes, poursuivi par un imbécile ignorant ce qui s'était passé, criait : au voleur! arrêtez-le, il a tué sa maîtresse; cet individu, dis-je, lança une brique que Lorion reçut en pleine poitrine; puis reconduit au poste de police, on ne se borna pas seulement à le maltraiter en parole; mais aussi il fut roué de coups; ce renseignement nous le tenons d'un agent qui s'en est vanté à des voisins.

Hier, un de nos amis s'étant présenté pour lui porter à manger, il lui fut répondu : « que du pain sec et de l'eau c'était déjà assez bon pour lui. »

Si l'on en croit les journaux bourgeois, notre ami se plaint de souffrir, il profite de cette circonstance pour dire qu'il a moins d'énergie depuis son arrestation qu'avant; mais ce qu'ils ne disent pas ce sont les blessures dont il est atteint. Jusqu'ici il a refusé de répondre aux questions qu'on lui a adressé. Déjà plusieurs compagnons ont été appelés; mais ce que messieurs les questionneurs ont appris d'eux n'est guère de nature à leur faciliter leur triste métier.

*La réunion de la salle Dominique*

Les faits que nous venons de raconter, se répandent avec une rapidité incroyable et partout dans les estaminets, dans les rues, sur la Grand' place on discute vivement l'acte et le courage de Lorion, et beaucoup de personnes croient que la réunion annoncée pour huit heures et demie, ne pourra avoir lieu faute d'orateurs; pourtant mille personnes se pressent dans la salle.

Le compagnon Buri ouvre la séance : le commissaire pour troubler la réunion, vient interrompre l'orateur sous prétexte qu'on ne forme pas de bureau, on passe outre de ses observations. Buri attaque vivement le *Cri du travailleur* et reproche aux collectivistes leur campagne de calomnie contre les anarchistes, puis démontre qu'en dénonçant le lieu où s'était réfugié Lorion, ils avaient fait œuvre de mouchard, il déclare que lui et tous les anarchistes approuve la conduite de Lorion et invite les détracteurs de ce dernier à venir s'expliquer et prouver leur accusation à la tribune, personne ne se présente.

Alors le compagnon David se présente à la tribune, attaque à son tour le *Cri du travailleur* et expose les idées anarchistes, de nouveau on fait appel aux diffamateurs de Lorion, personne ne se présente; alors on appelle les chefs du parti collectiviste de Roubaix, tels que Carrette, Lepers, etc., ils sont absents; enfin, le citoyen Vatteau se présente; mais au lieu d'apporter des explications, il vient dire que le compagnon David a voté pour la réaction.

David répond qu'il est vrai qu'il a jadis voté pour la réaction, mais que depuis ses idées ont évoluées. Il raconte alors sa vie, vie de travailleur et de misère.

Après lui, le compagnon Buri reprend de nouveau la parole et fait remarquer qu'il n'est pas ici question de savoir si David a voté pour ou contre la réaction, mais d'apporter les preuves des accusations portées contre Lorion.

Il présente un ordre du jour ainsi conçu :

Citoyens,

Les citoyens réunis dans la salle Dominique reconnaissent la lâcheté des dénonciateurs du *Cri du travailleur*, ne se présentant pas à la réunion pour démontrer qu'il est mouchard, déclarent qu'ils n'ont comme arme que la calomnie et approuvent la conduite et le courage de l'anarchiste Lorion; lui envoient leurs félicitations.

Cet ordre du jour est acclamé par de nombreux applaudissements qui éclatent de tous les coins de la salle.

Les socialistes sont invités d'organiser une réunion publique à laquelle les anarchistes s'engagent d'aller les contredire; mais organiseront-ils cette réunion, nous en doutons.

## L'IDÉE DE JUSTICE

L'anarchie c'est l'ordre spontané au lieu de l'ordre imposé; l'harmonie résultant du classement libre par le seul jeu des affinités naturelles, au lieu de la cohésion artificielle obtenue par la compression.

Les théocrates avaient eu une idée juste en faisant d'une foi commune la base de leur ordre social, mais ils se trompés quand ils ont appelé la force au secours de la foi défaillante.

Pas d'ordre sans un principe commun autour duquel toutes les intelligences gravitent, mais ce principe ne peut s'imposer, que par l'évidence.

L'idée triomphe d'elle-même sans le secours de la force, quand elle est devenue comme une sorte d'atmosphère intellectuelle que tous respirent, sans s'en apercevoir pour ainsi dire.

Le meilleur moyen de lutte est donc de la répandre; la lumière n'a pas be oin de combattre pour triompher des ténèbres, elle n'a qu'à se montrer.

Convaincre d'abord pour amener à agir ensuite.

Toute intelligence gagnée à l'idée fournit immédiatement un combattant libre qu'aucune discipline ne contraint et qui n'en marche que mieux; un ouvrier désintéressé qui ne réclame d'autre salaire que la satisfaction d'avoir contribué à sa réalisation.

Quelle est l'idée autour de laquelle toutes les intelligences peuvent se grouper librement en consacrant à son triomphe leurs aptitudes diverses sans rien abandonner de leur initiative individuelle.

Pour le penseur désintéressé, quelles que soient son éducation et ses tendances, c'est évidemment *l'idée de justice*.

Elle est à elle seule le principe établi qui doit servir de base à l'ordre social futur.

Forme concrète de la vérité, elle con titue un idéal dont on peut indéfiniment s'approcher sans jamais l'atteindre; elle laisse ainsi la marge nécessaire aux tendances progressives, qui sont la vie même des sociétés, car vivre c'est agir; elle répond à la fois aux besoins intellectuels et aux sentiments affectifs de l'homme pleinement développé; s'en écarter c'est aller forcément au désordre, à la lutte entre les individus, s'en rapprocher, c'est tendre à l'ordre, à l'harmonie finale.

L'*idée de justice* est la synthèse des aspirations de l'humanité; elle résume en un seul mot la formule révolutionnaire dont nos pontifes ont fait une sorte de phrase léthargique qu'ils semblent ne plus comprendre : liberté, c'est justice; égalité, c'est encore justice; fraternité, n'est autre chose que la mise en pratique de la justice; suppression absolue de tout pouvoir d'un homme sur un autre homme, partage amical de toutes ces choses utiles au développement intégral de la personnalité humaine, collaboration fraternelle de chacun à la production de ces choses; anarchie qui résume ces idées, c'est encore, c'est toujours la justice.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Les révélations concernant le boulangisme continuent. Ce qui était le secret de polichinelle est avoué maintenant par un des intimes de la Boulange. Le brave général allait dire aux blanquistes : « Nommez-moi dictateur, je vais vous accabler de réformes révolutionnaires. » Et les blanquistes d'applaudir. Aux monarchistes il disait : « Ah, j'en ai assez de ces républicains; et ce que je veux c'est un Philippe. » Et le fond destiné par une duchesse orléaniste à la restauration des Orléans, s'ouvrait pour en faire sortir quelque chose comme trois millions et demi. Seulement, plus malins que les autres, les Orléans en usaient seulement comme d'un bélier, pour entamer la République, sachant l'homme à qui ils avaient affaire. A Plon-Plon, le brave général allait dire : « Le plébiscite, cher prince, c'est tout ce que je rêve! » Et le vieux d'ajouter : « Parfaitement, si c'est vous qui sortez des urnes, tant mieux pour vous; si c'est moi — tant mieux pour moi, c'est alors que je m'amuserai à vos dépens! »

Et tout cela, soutenu par les tripoteurs de la finance, les rastaquouères affamés, les vieilles viveuses de l'empire, des banquiers américains et, probablement aussi, par de l'or russe, — travaillait pour la grande joie de la finance et de la banque qui mettaient leur dernière carte sur le bélier boulangiste.

Les laquais du tsar russe qui travaillent assidûment par leurs agents en France au rétablissement des Orléans, envoyaient au brave général une épée sur laquelle ils faisaient graver : « Osez! le succès couronne l'audace! » Les banquiers lui disaient : « Osez! et vous serez bien payé pour mitrailler la canaille. » Les vieilles courtisanes, les tripoteurs, les policiers, les agents des mœurs, tous lui criaient : « Osez! » Ce n'est par de leur faute s'il n'a osé rien du tout et s'est entouré avec sa petite cour à la Sainte-Brelade.

Quand il fallait faire un coup de théâtre, on allait fouiller les cassettes des courtisanes et des banquiers orléanistes; on achetait les voix, on semait l'or à pleine main et on s'extasiait après du résultat « inattendu » — des voix récoltées dans l'Aisne, sans qu'il y ait eu un « seul manifeste électoral », rien que de l'or fourré dans les poches des farouches républicains qui courent après l'or des orléanistes et s'attellent au char de Philippe.

C'est dans cet égoût que l'on a aussi essayé de fourrer les anarchistes.

De tout temps la politique a été un sal métier. Jamais elle n'a autant sainté l'égoût que durant cette campagne.

Il fallait cela pour tuer cette ignoble société qui danse encore sur la poudre. Mais quand donc les travailleurs perdront-ils cette dégoûtante habitude de chercher un sauveur dans le premier venu, gredin ou ange, peu importe, qui vient leur dire : « Nommez-moi, je vous sauverai! » Quand donc comprendront-ils qu'à tous ces sauveurs il n'y a qu'une réponse à faire : « A l'égoût! »

*

Menus Faits de la Magistrature. — Voici quelques faits qui pourraient bien se passer de commentaires :

C'est d'abord l'*Echo de Paris* qui raconte l'histoire du jeune Moreau, trouvé porteur d'un millier de francs et qui n'a pas voulu en expliquer la provenance. Quoiqu'aucune plainte, n'ait été portée contre lui, il a passé en police correctionnelle et, le tribunal de Nantes lui a octroyé trois mois de prison; le jeune homme a eu l'heureuse idée de faire appel devant la cour de Rennes qui l'a reconnu innocent et a levé la condamnation.

Le chroniqueur de l'*Echo* s'étonne qu'un individu puisse être l'objet de poursuites parce qu'il a de l'argent sur lui, alors que d'autres le sont, parce qu'ils n'ont pas un sou dans leurs poches; et il demande qu'on lui indique quel moyen terme peut mettre un homme à l'abri des soupçons d'un commissaire ou d'un juge. — Il n'y en a pas, ou du moins il n'y en a qu'un, c'est de mettre les commissaires et les juges dans l'impossibilité de se tromper, en les supprimant.

— Seconde histoire : A Rouen, on arrête un homme que la rumeur publique accuse d'un crime récemment commis sur une vieille femme. Il a de bons antécédents, nie tout, mais ne peut pas exactement justifier de l'emploi de son temps; d'autre part, sa maîtresse, qui a été domestique chez la victime, prétend le reconnaître pour l'assassin. Le témoignage de cette femme constitue la seule preuve relevée contre lui, et ce témoignage est sujet à caution, puisque elle a déjà désigné un autre individu, qu'on a ensuite reconnu innocent.

Voilà les jurés bien embarrassés : coupable, c'est la peine de mort; innocent, c'est l'acquittement; il y a doute : 20 ans de travaux forcés. C'est une manière comme une autre de trancher la question. « Si MM. les jurés changeaient leurs façons, la justice n'en serait pas plus mal servie », dit l'*Eclair*, où nous avons lu l'histoire.

Eh! bien, vous pouvez changer, tant que la justice prétendra être représentée par des tribunaux, des juges et des jurés, tout ce monde ne fera que changer de manière de s'asseoir dessus.

— Troisième histoire : La femme Baulin travaille de six heures du matin à six heures du soir, et elle gagne en moyenne 60 centimes par jour à fabriquer des couronnes mortuaires. Elle s'était avisée de parcourir les cimetières, de couper de ci de là sur les tombes des bouts de couronnes qu'elle

rattachait pour revendre. Surprise en flagrant délit, elle comparaissait devant la 9e chambre, qui prise de pitié pour cette pauvre femme qui devait vivre avec douze sous par jour, ne la condamne qu'à six jours de prison Si le magistrat qui a prononcé la condamnation, était réduit à vivre pour soixante centimes par jour, il ne se contenterait pas d'un si maigre vol ; il est vrai que pris en flagrant délit, il serait d'autant moins condamné que le vol aurait été plus considérable.

— Quatrième histoire : Celle-là vient d'Amérique. Un certain Henry Franklyn se reconnaît coupable d'avoir volé 15 centimes. Il reçoit le jugement par écrit et se voit condamné à quatorze années de prison. Le magistrat était probablement saoul et aura confondu jour avec année et plus tard, il n'est pas honorablement possible d'avouer qu'on s'est trompé. Aussi cela n'a pas d'importance ; il ne s'agit que d'un pauvre diable. Si quelques capitalistes recevaient seulement 14 secondes de prison par 15 centimes volés, ils pourraient rester toute leur vie enfermer.

***

Menus Faits Militaires. — A Lyon, un soldat nommé Courcier, a été condamné à deux ans de prison pour refus d'obéissance et à dix ans de travaux publics pour s'être écrié en s'adressant au commissaire du gouvernement et aux membres du conseil : « Vous êtes des culs et des criminels, vous êtes tous des lâches ! »

Toutes les fois qu'un soldat allemand ou italien traverse la frontière pour déserter, les journaux français en enregistrent la nouvelle avec joie, mais ils se gardent bien de parler quand les soldats français font de même, et pourtant ils ne manquent pas ceux qui après avoir taté du service, fuient la patrie, même en emportant des cartouches de poudre sans fumée. Ce sont les journaux étrangers qui nous apprennent que plusieurs soldats des bataillons de chasseurs des Alpes viennent d'arriver en Italie.

— En 1888, le nombre des sous-officiers qui ont rengagé, était de 4,906, en 1889, il a été seulement de 4,118, malgré tous les avantages qu'on a pu faire luire à leurs yeux : haute paye, tenue spéciale, liberté plus grande, promesse d'emplois civils, rien ne prévaut contre la disparition de l'esprit militaire.

— Malheur aux petits, respect aux gros. Aux dernières manœuvres navales, près de Brest, un navire le *Milan*, a touché un rocher et a failli sombrer. C'est un accident qui coûtera un petit million aux contribuables. Le capitaine du navire a été déplacé, le pilote blâmé. Et c'est tout. En Angleterre, un cas absolument analogue s'est passé il y a peu de temps. Le conseil de guerre avait relevé onze officiers de leur commandement, dont deux amiraux. En France, un amiral est un être surnaturel et quoi qu'il ait ordonné la route au pilote, c'est le pilote qui paie les pots cassés. Les petits pâtissent toujours pour les gros, mais aujourd'hui, ils commencent à s'en plaindre.

***

Le camarade Pini qui était depuis longtemps à Toulon, en est parti le 15 août par le transport l'*Orne*, pour la Guyane. Il va retrouver là-bas Duval, mais on s'arrangera bien pour qu'ils ne puissent pas se soutenir mutuellement. Rappelons que Duval est condamné aux travaux forcés à perpétuité et Pini à vingt ans. Le même navire a emporté 50 prisonniers de guerre annamites, qui étaient arrivés que ques jours avant du Tonkin. Ces malheureux, dont le seul crime a été de défendre leur pays contre les envahisseurs, et qu'on n'ose plus même qualifier du nom de pirates, ont eu pendant toute la traversée, le carcan au cou. Nu pieds, nu tête, ils sont restés quarante jours étendus sur des nattes, attachés par le cou, deux par deux Voilà comment les Français, civilisés et patriotes, traitent en l'an grâce 1890, leurs ennemis d'une autre civilisation et patriotes également Car remarquer qu'en outre de ces cinquante prisonniers de guerre, portant le carcan, il y avait cinquante autres annamites, condamnés de droit commun qui ne portaient pas le carcan. Comme cela donne envie d'être patriote !

## Angleterre

La situation du matelot est plus terrible encore que celle du mineur. Le danger professionnel est certes aussi grand et s'il travaille au plein jour, il n'est pas libre de sa personne ; le capitaine a droit de vie ou de mort sur lui et s'il veut abandonner le travail, ses camarades doivent tirer sur lui. La situation du matelot de l'Etat est la même que celle du soldat envoyé aux compagnies de discipline et qui commence à être connue par *Biribi*. Il n'est pas besoin d'autre preuve que le fait raconté par la dépêche suivante :

« Vingt-quatre matelots des navires de guerre anglais de l'escadre de l'Amérique du Nord, stationnant à Newport, ont essayé de déserter en s'emparant des chaloupes pendant qu'on reconduisait à terre des personnes qui avaient visité la flotte.

» L'équipage d'une autre chaloupe les poursuivit et les rejoignit ; ils opposèrent une certaine résistance, mais on put facilement se rendre maître de leurs personnes L'un d'entre eux a été tué d'un coup de feu et un autre d'un coup de coutelas ; les autres ont été faits prisonniers. »

Du côté de l'armée, les gouvernants ne sont pas non plus très rassurés. Après le refus d'obéissance du régiment des Gardes à Londres, il y a des troubles à Wolwich, à Chatham. Le 1er régiment qui a inauguré le mouvement, a été envoyé aux îles de Bermudes, mais sous les corps de troupes qui montrent les dents ne peuvent pas être ainsi transportés aux colonies. Quoi qu'il en soit, l'état-major de la guerre est très inquiet, car la nouvelle insurbordination des troupes à Chatham semble être plus grave que les autres. La raison de ces faits répétés est bien simple Depuis cinq ou six ans, les engagements sont moins fréquents. Les soldats étant moins nombreux sont accablés de travail et de corvées ; les officiers sont des « gentlemen » qui n'ont aucun contact avec leurs troupes.

## Russie

Un jeune homme du nom de Vladimiroff, a déchargé son revolver sur le gouverneur-général de Nijni-Novgorod, le fameux Baranoff. Le télégraphe ne dit pas encore le motif de l'attentat Il se peut que ce soit un acte de vengeance contre ce gouverneur qui s'est permis il y a quelque temps de fouetter les détenus politiques dans la prison centrale.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Un groupe de camarades est en train de préparer un *Almanach anarchiste*. Dans l'idée des auteurs, cette publication ne sera qu'un premier essai, qui chaque année devra être corrigé et augmenté. Il faudrait que cet almanach contienne tous les renseignements dont les compagnons peuvent avoir besoin journellement.

Cette année, la partie la plus développée sera celle qui contiendra l'historique des faits révolutionnaires des dernières années. On y trouvera quelques notions scientifiques, un bref résumé de l'idée d'anarchie, la liste des publications anarchistes et des livres à consulter, etc.

Les camarades éditeurs pensent qu'il serait bon que cet almanach contient aussi les adresses auxquelles les correspondances peuvent être envoyées dans les centres de propagande. Actuellement il faut s'adresser aux journaux existants, de là des retards et des suspicions quand le camarade questionneur n'est pas connu. Il serait bon que chacun ait sous la main l'adresse des camarades qui ne voient pas d'inconvénient à ce qu'elle soit publiée. Prière à tous ceux qui sont dans ce cas, de le faire savoir au compagnon Longbois, 42, rue d'Hautpoul, Paris.

***

Les bureaux du *Père Peinard* sont installés, 31, rue Cadet. Désormais il y aura un copain en permanence, non toute la journée mais sûrement de 9 heures du matin à 11 1/2 heures.

On y trouvera en vente toutes les brochures anarchistes, notamment celles publiées par la *Révolte*.

***

Grenoble. — Les compagnons du groupe l'Avant-Garde, font appel à la solidarité des groupes anarchistes de faire tout leur possible pour aider à continuer à porter à manger aux compagnons Martin et Tennevin. Cet appel est pressant, le groupe l'Avant Garde n'ayant plus d'argent.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon A. Lauze, buvette du Printemps, boulevard amiral Courbet, prie le compagnon E. Perriere donner de ses nouvelles le plus tôt possible à l'adresse ci-dessus.

P. V. à Roubaix. — Pas de placards. C. à St-Marcellin. — Plus d'Esprit de Révolte ni de Pestes Religieuses.

M. à St-Etienne à P. W. à Roubaix, reçu seconde lettre, la première n'est pas parvenue.

M. à Brest, désire entrer en relation avec J., de Carcassonne.

Avant-Garde, Grenoble. — B. à La Machine. — C. à Thizy. — V. à St-Denis. — M. Q. à Nancy. — P. à Reims. — B. à St Ouen. — Ivry. — H. à Verviers. — D. à Morlanwelz — M. à Chaux-de-Fonds. — B. à Paris. — D. à Espira. — B. à Hope Church Alleghemy. — D. à New-York. — S. à Dinan. — R. à Berre. — A. à Bordeaux. — M. à Fourchambault. — B. à Droucourt. — H. à Arras. — P. E. à Ivry. — C. à Aumale. — N. à St-Etienne. — L. à Nancy. — C. à Nantes. — H. à Mirepoix. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Le groupe d'études sociales des travailleurs anarchistes du douzième arrondissement, le lundi 15 septembre à 8 1/2 heures du soir, salle Mathieu, place Daumesnil, au coin de la rue Claude Decaen.

Tous les lecteurs de la *Révolte* habitant l'arrondissement, sont spécialement invités.

Les compagnons du XIe et du XXe sont invités à contribuer à l'œuvre de solidarité que des amis ont organisé pour le samedi 13 septembre, à la salle de l'Harmonie, rue d'Angoulême, 94.

Les Libertaires du XVIIIe convoque tous les socialistes révolutionnaires de l'arrondissement, à la réunion du groupe, qui aura lieu tous les vendredis à 9 heures du soir, maison Baud, 37, rue Clignancourt.

Le groupe de la Jeunesse anarchiste s'alliant à œuvre de solidarité, invite tous les jeunes compagnons à se rendre à la salle de l'Harmonie, 94, rue d'Angoulême, samedi 13 septembre à 8 1/2 du soir Urgence.

Samedi 13 septembre, à 9 heures précises du soir, grande soirée familiale suivie d'un bal de nuit, au profit d'une œuvre de solidarité, salle de l'Harmonie, 94, rue d'Angoulême, au premier étage.

Chants, poesies, conférence, bal.

Entrée : 50 centimes pour les compagnons et 25 centimes pour les compagnes.

Tous les anarchistes du canton de Courbevoie sont priés d'assister aux réunions du groupe anarchiste de Puteaux, qui ont lieu tous les lundis, à 8 1/2 h. du soir, salle Davin, rue de Nanterre, 1, à Puteaux.

Nimes. — Le groupe anarchiste de Nimes fait savoir aux compagnons du Gard, que le groupe est ouvert à tous les citoyens qui voudraient s'intéresser à la question sociale, et répandre les idées anarchistes par tous les moyens possibles. Tous les dimanches une tournée par divers compagnons dans les villages environnants.

Le groupe prie en même temps le groupe Communiste anarchiste de Nimes de sortir quelquefois pour répandre nos idées.

Le groupe anarchiste se réuni tous les samedis de 8 à 10 du soir, buvette Chaptal, boulevard Gambetta.

Adresser tout ce qui concerne le groupe au compagnon Vire, cordonnier, rue des Trois-Fontaines, Nimes.

Lyon. — Groupes anarchistes de Lyon, dimanche 14 septembre, à 2 heures du soir, café des Brotteaux, coin du cour Lafayette et du boulevard des Brotteaux, grande soirée familiale à l'occasion de la libération du compagnon Griffon. Causerie, chants, poésies. Entrée 0,25.

— Le groupe l'Emancipation de la femme, invite toutes les compagnes à assister aux réunions semanale, tous les lundis, salle Marcelin, 105, avenue de Saxe.

Notre émancipation, chères camarades, ne peut venir que de nous mêmes, ne peut être consacrée que par nos propres efforts. Venez avec nous discuter nos intérêts, appuyer nos revendications et lutter contre la société qui nous écrase et nous opprime.

Adresser les correspondance chez Mme Pallail, 58, rue Bugeaud, Lyon.

Alger. — Réunion du Groupe tous les mardis soir, à 8 1/2 heures, rue Constantine, café du Palmier.

Verviers. — Cercle le Réveil des masses, réunion tous les dimanches à 11 h. du matin. Tous les lecteurs de la *Révolte* y sont invités, chez Toussaint Nokin, 5, rue du Progrès. Pour tout ce qui concerne le groupe, écrire au citoyen T. N. Nimes.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 2. DIX CENTIMES DU 20 AU 26 SEPTEMBRE 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements partent des 1er et 15 de chaque mois.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

[illegible] LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, [illegible]

## L'Aisance pour tous

*(Suite et fin)*

On ne saurait même pas évaluer en chiffres jusqu'à quel point la productivité du travail humain est réduite indirectement, par le gaspillage des forces qui pourraient être utilisées à produire ce qui est nécessaire, et surtout pour préparer l'outillage nécessaire à la production des choses utiles. Il suffit de citer sous cette rubrique : les milliards dépensés par l'Europe en armements, qui ne se font que pour conquérir des marchés, faire la loi économique à ses voisins et maintenir l'exploitation à l'intérieur ; les millions payés chaque année aux fonctionnaires de tout acabit qui existent surtout pour maintenir le droit des minorités à gouverner la vie économique de la nation ; les millions dépensés pour les juges, les prisons, les gendarmes et tout l'outillage de la ci-nommée justice, tandis qu'il est reconnu qu'il suffit que la misère des grandes villes soit allégée tant soit peu, pour que la criminalité diminue dans des proportions considérables.

Ou bien, il suffit de jeter un coup d'œil sur cette masse incroyable de travail dépensée en pure perte, ici — pour maintenir l'écurie, le chenil et la valetaille du riche, là — pour répondre à tous les caprices des mondaines et à tout le luxe dépravé de la haute pègre ; tandis que ce travail seul suffirait pour vêtir un tiers de la nation ou pour décupler la force productive du vêtement. Rien que ce qui est jeté par la fenêtre par les riches suffirait déjà pour outiller des manufactures de vêtement de toute sorte, si bien qu'au bout de trois ou quatre ans on ne saurait plus que faire des montagnes de vêtement ainsi fabriquées.

Somme toute, s'il n'y a que huit millions de français sur trente-sept, qui produisent quelque chose, un bon quart de ces huit millions est forcé de chômer pendant trois à six mois chaque année, et un autre quart, si ce n'est plus, travaille exclusivement à amuser quelque chose comme un demi-million de riches.

---

Bref, si on prend en considération la rapidité avec laquelle les nations civilisées augmentent leur force de production ; et si l'on considère comment l'organisation actuelle empêche de produire ce que nous pourrions produire, — soit directement, soit indirectement, — on doit en conclure qu'une organisation économique tant soit peu raisonnable permettrait aux nations civilisées d'entasser en peu d'années tant de produits utiles qu'elles seraient forcées de s'écrier : « Assez ! assez de charbon ! assez de pain ! assez de vêtements ! Reposons-nous, recueillons-nous pour voir comment mieux utiliser nos forces ! »

---

L'aisance pour tous n'est plus un rêve. Elle pouvait l'être alors que l'homme parvenait, avec une peine immense, à recueillir huit ou dix hectolitres de blé sur l'hectare, ou façonner à la main l'outillage mécanique nécessaire à l'agriculture et à l'industrie. Elle n'est plus un rêve aujourd'hui depuis que l'homme a inventé le moteur qui, avec un peu de fer et un sac de charbon par jour lui donne la force d'un cheval docile, maniable, capable de mettre en mouvement la machine la plus compliquée.

---

Mais pour cela, il faut que tout cet immense capital — cités, maisons, champs labourés, usines, voies de communication, éducation et ainsi de suite — cesse d'être considéré comme propriété privée dont l'accapareur dispose à sa guise.

Il faut que tout ce riche outillage de production, péniblement produit, bâti, façonné, inventé par nos ancêtres, devienne propriété commune, afin que l'esprit collectif en trie le plus grand avantage pour tous.

L'aisance pour tous comme but, l'expropriation comme moyen, — voilà le problème qui nous est imposé par l'histoire, problème facile à résoudre dans les conditions créées par la débâcle générale de la société bourgeoise.

## QUESTIONS DE TACTIQUE

Nos lecteurs ont vu dans nos derniers numéros la lettre des camarades d'Espagne. Les critiques qu'elle contient sur le mouvement anarchiste français, comme toute critique que l'on fait des choses que l'on ne voit que de loin, sont vraies sur certains points, erronnées sur d'autres ; ou bien, quoique vraies sur le résultat, elle ne le sont pas quant aux causes.

Par contre, le programme que nous développent nos camarades espagnols, à part quelques réserves que nous ferons en le développant, mérite certainement d'être étudié, car nous trouverions dans sa mise en pratique de quoi alimenter notre activité, et donner vitalité aux groupements qui, jusqu'ici, a manqué aux groupements anarchistes.

---

Si nous résumons les critiques de nos camarades espagnols, voici les reproches que nous y trouvons :

1° La France est le pays, où, malgré un fort noyau d'éléments énergiques de propagande, il se produit le moins d'actes importants pour l'Anarchie.

2° Il n'y a pas d'entente, pas de pacte, parmi les anarchistes français ; chacun faisant ce qu'il veut, il ne peut se créer de relations entre anarchistes, et celui qui voudrait faire quelque chose ne pourrait trouver ceux qui pensent comme lui.

En se bornant à discuter l'idéal anarchiste on arriverait à se transformer en une organisation de métaphysiciens ne discutant que sur des mots. — Cela se produit déjà parmi les anarchistes français où on se divise en altruistes, égoïstes, communistes, individualistes, — tout cela signifiant, au fond, la même chose. Vouloir donner une définition de la société future, c'est vouloir l'enfermer dans un cadre ; chacun peut bien accoucher d'un idéal, d'un plan de réorganisation ; mais tous ces projets seront dépassés par la révolution qui ne prendra de chacun que ce qu'elle trouvera de bon.

4° La masse ne s'occupe pas des questions de liberté de la presse, liberté de réunion. Elle n'est pas assez instruite pour s'intéresser à la lecture des livres de science sur lesquels se base notre argumentation, ni assez riche pour les acheter. C'est des questions ouvrières qu'il faut s'occuper.

---

Pour répondre à nos camarades espagnols, nous allons être forcés de revenir un peu sur ce que nous avons déjà dit bien souvent dans le journal, mais nous tâcherons de ne pas trop nous rééditer et de voir principalement si les défauts qu'ils nous signalent, sont inhérents à la tactique adoptée, ou bien à la nature humaine ; si ces défauts ne se reproduiraient pas, en s'empirant, quelle que fut la tactique employée, et si, loin d'avoir à changer de tactique, elle ne doit pas, au contraire, être employée à corriger les défauts, inhérents à notre nature qui s'est développée sous l'influence de tout un passé autoritaire, habituée au mensonge, aux subtilités et à l'argutie.

---

Certainement, la critique de nos camarades n'est pas fondée. Il ne s'est produit en France, ni plus ni moins d'actes importants pour l'Anarchie, que partout ailleurs. Partout, l'idée progresse lentement, mais sûrement ; partout la propagande a ses dévouements, partout elle a ses victimes ; et si les actes qui s'accomplissent n'ont pas un éclat universel, ils n'en désagrègent pas moins petit à petit, le vieil édifice social. Il en est de même, croyons-nous, partout ailleurs.

Certainement les anarchistes n'ont pas converti la grande masse à leurs idées, ils ne sont pas arrivés à constituer de formidables organisations pouvant tenir en échec les forces gouvernementales ; mais cela tient à ce que l'idée anarchiste est formulée depuis peu de temps en France, — douze ans, à peine — et que les idées progressent lentement. Si nous réfléchissons aux périodes énormes de temps qu'il a fallu à l'humanité pour progresser, à une vérité pour se faire jour, nous serons stupéfaits des progrès accomplis. Ayant des siècles d'hérédité à combattre, la fausseté de tout le système social à démontrer, une foule énorme de préjugés à détruire ; ayant à saper tout ce que l'on

était convenu de respecter comme les bases mêmes de la société, ayant à lutter contre l'organisation sociale entière et tous ses représentants ; sans argent — qui fait la force dans la société actuelle — sans appui que la conscience d'avoir la vérité, une poignée de propagateurs est arrivée, en une douzaine d'années — un atome dans l'histoire du développement humain — à faire discuter ses idées, à trouver assez d'adhérents, pour qu'elles soient aujourd'hui indestructible, à en faire une puissance redoutable aux maîtres du jour. Ces idées dont on riait à leur début, s'infiltrent et se propagent dans les milieux les plus réfractaires ; elles s'infiltrent [illegible]

Certes, les anarchistes sont peu nombreux, mais la plupart savent ce qu'ils veulent, et ils sauront se passer de chefs et de mot-d'ordre. Là est leur force.

---

Nos camarades espagnols ont des groupements plus nombreux, ces groupements se composent de centaines et de milliers d'adhérents, ces adhérents sont sympathiques aux idées, leur discipline et leur cohésion leur permettent d'agir sur une plus grande échelle ; mais il reste à savoir si le développement des idées purement anarchistes y gagne ; si, une révolution se produisant, l'idée anarchiste aurait plus de chance de s'y mettre en pratique. Les groupes et leurs adhérents sauraient-ils conduire jusqu'au bout une révolution économique et ne se laisseraient-ils pas leurrer par des promesses fallacieuses et escamoter la victoire par de nouveaux exploiteurs? En un mot — le nombre d'anarchistes conscients est-il en rapport avec le groupement de forces qu'ils font entrer en ligne de compte.

C'est que pour nous, les résultats de la propagande ne se trouvent pas d'avoir aggloméré un nombre plus ou moins grand d'individus, mais dans leur sélection. Nous préférons, avec la même défense de force, nous trouver à dix adhérents qui se comprennent parfaitement, que d'être un millier qui ne seront pris que par un moment d'enthousiasme et sont à la merci de tous ceux qui auront du bagout et de la verve, et lâcheront les idées aussi facilement qu'ils les auront adoptées.

Nous sommes convaincus que si, en France, les anarchistes étaient associés en groupes aussi puissants et aussi nombreux que l'ont été les camarades espagnols ou que les socialistes allemands, cela se serait déjà traduit dans les faits par des escarmouches nombreuses et répétées contre l'organisation sociale actuelle ; la période de propagande serait déjà dépassée, nous en serions à la mise en pratique. L'Evolution serait faite, nous en serions à la Révolution.

C'est que selon nous, pour faire une révolution économique, il ne s'agit pas seulement d'être nombreux ; il faut, surtout, savoir ce que l'on veut, savoir où l'on va ; savoir se conduire soi-même en se passant d'autorité. C'est ce que nous tâcherons de développer en répondant à l'objection que la masse n'est pas assez instruite pour étudier.

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Notre ami Borda est passé hier devant ces messieurs de la justice, — huit jours de prison pour plusieurs mois de présence illégale à Paris. — Au prochain numéro nous donnerons de nouveaux détails.

***

Saint-Quentin. — Vous ignorez probablement que nous avons dans notre cité une feuille, ironiquement appelée *La Défense des Travailleurs*. Le rédacteur, esprit très nul et peu redouté, comble autant qu'il le peut la stérilité de son intelligence par la quantité de ses puérilités.

Il y a quelque temps, ce Trissotin éprouva le besoin de frapper l'Anarchie d'un grand coup. Il porta la main à son front et voici quelle pensée il en jaillit :

Je vais frapper l'apôtre, dit-il, et l'idée mourra. Et en effet, nous vîmes bientôt paraître dans une des stalles de son étable à prose, une nouvelle éclatante. C'était à tournure tragique. Pensez ! il s'agissait de démasquer un traître. Ce bon enfant avait trouvé que l'anarchiste Lorion était un agent de Constans. Pas vrai Gugusse, que tu l'as dit.

C'était peu dangereux, canaille.

[illegible] du narrateur, [illegible] ne faisait pas mieux, mais il est honteux de [illegible] trouver un disciple dans les régiments prolétariens.

La bavarde qui héberge de telles inepties est une prostituée. Elle est indigne, et l'histrion qui a ainsi souillé la vérité n'est qu'un bateleur de bas étage.

Mais il faut, à défaut de principe, du verbiage. Les petits potins sont le propre des petites âmes, comme les petites actions sont le fait des petits acteurs.

Heureusement pour tous, la pensée humaine suit son cours, et ces bordées de venin ne font qu'accentuer sa marche.

La masse a sa logique. Après les hurrahs viennent les huées, et elle noie souvent dans leur boue propre, ceux qui ont trahi sa confiance par le mensonge ou l'hypocrisie.

Enfin, espérons que les circonstances instruiront ce Bobèche et qu'il nous évitera la peine de parler de lui, et de son insurmontable insuffisance.

***

Grenoble. — Une réunion publique et contradictoire, organisée à Grenoble le 22 août, salle de la Halle, au profit des détenus, a eu encore un plein succès.

Le compagnon Mollet, venu de Marseille à l'occasion du procès de nos amis de Vienne, a pris la parole devant une salle comble, malgré une indisposition passagère, a su gagner la sympathie de la salle. Il démontre dans quelle classe sont les voleurs et les volés ; le progrès du machinisme, toujours croissant, et amenant fatalement la misère qui réveille l'esprit de révolte dans la masse ; des grèves partielles, non-seulement en France, mais dans tous les pays en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, arriverait à être générale, et que la grève générale n'était autre que le commencement de la Révolution sociale, il a conclu que la société se transformait par elle-même et que rien ne pouvait l'arrêter et fait appel aux jeunes gens pour activer la propagande, que l'avenir leur appartenait.

Le compagnon Hermain prend ensuite la parole en faisant appel aux contradicteurs et aux journalistes qui étaient dans la salle, de venir contredire nos idées à la tribune, au lieu de nous salir dans leurs journaux.

Aucun contradicteur ne s'étant présenté, malgré ses appels réitérés, le public présent a constaté la lâcheté de ces derniers, qui prostituent leur plume pour de l'argent. Il fait entrevoir que nos idées ne sont pas le produit de quelques cerveaux détraqués, mais des penseurs ; que pour que les individus soient heureux, il fallait qu'ils soient absolument libres ; que tous les gouvernements ne peuvent être qu'autoritaires, que les socialistes autoritaires voulaient tout simplement se servir du peuple, pour prendre la place des bourgeois et faire un Quatrième Etat.

Ce discours a produit une bonne impression dans la salle.

En somme, bonne journée pour la propagande anarchiste.

***

Biarritz. — Une réunion dans laquelle le compagnon Espagnacq a pris la parole et a fait en vain appel à la contradiction a eu lieu ici ces jours derniers et a produit le meilleur effet.

***

Lyon. — A l'occasion des élections à la prudhomie la chambre syndicale des travailleurs réunis, avait organisé salle Rivoire, une réunion contradictoire et fait appel aux candidats.... qui n'ont brillé que par leur absence.

Les compagnons Paul Bernard et Jahn ont démontré que l'abstention s'imposait autant dans les élections à la prudhomie que dans les élections législatives ou municipales.

La prudhomie est plutôt un palliatif bourgeois qu'un moyen d'émancipation sociale ; les travailleurs n'ont à compter que sur eux-mêmes et par conséquent doivent s'efforcer de s'habituer à ne point déléguer leurs pouvoirs et leurs intérêts aux candidats de toutes nuances qui, le plus souvent, n'ont qu'un but : toucher leurs émoluments et se créer une popularité toujours dangereuse.

A la fin de la réunion un contradicteur vient soutenir le principe électoral, il est brillamment réfuté par le compagnon Bernard et ensuite par un auditeur qui vient déclarer à la tribune que jusqu'à ce jour il était partisan du vote mais, qu'après avoir entendu les compagnons, il se déclarait dès lors abstentionniste et venait franchement grossir les rangs des anarchistes.

La séance a produit une très bonne impression dans le public, exclusivement composé de travailleurs, et a été levée aux cris de vive la Révolution sociale !

***

Saint-Chamond. — Dimanche 7 septembre, une brillante et nombreuse réunion des compagnons de Saint-Chamond, Isieux, Le Creux, Terre-Noire, Vienne et Saint-Etienne a eu lieu dans notre canton. Les compagnons Ricard et Jahn ont longuement exposé, à la satisfaction générale, la nécessité du groupement anarchiste tout en laissant à l'individu sa libre initiative. « Que nos relations soient plus étroites, s'écria un de nos amis, recherchons-nous, groupons-nous, plus d'isolement ! De l'union, de la solidarité dans la lutte, de l'ensemble dans l'action.

Si au 1er mai les groupes anarchistes avaient eu des relations plus intimes, chaque centre aurait pu l'initiative d'un mouvement, et ce n'est pas un, mais dix, vingt procès comme celui de Vienne que la Bourgeoisie aurait eu à faire et, d'après les résultats acquis à la propagande par ce procès, jugez de l'immense impression qu'auraient produite ces poursuites ! »

Après avoir chaleureusement applaudit à ces paroles on est tombé d'accord pour appuyer la proposition émise par le comp. Ricard, de faire à Lyon, vers le 1er novembre, un congrès (ou plutôt une réunion d'amis) précédé d'un meeting monstre avec le concours des orateurs régionaux, et auxquels seraient invités les groupes de Saint-Etienne, Firminy, Terre-Noire, Saint-Chamond, Villefranche, Tarare, Vienne, Valence, Romans, Grenoble, etc.

La réunion s'est ensuite terminée par des chants, déclamations et poésies, et jusqu'à la fin l'harmonie n'a cessé de régner, l'entente a été vraiment touchante. Des réunions de ce genre encouragent, resserrent les liens de solidarité et nous sommes décidés à recommencer. On ne s'est pas séparés sans faire une collecte pour les détenus politiques.

Pour le Congrès, les groupes de la région de l'Est sont priés d'envoyer leur adhésion au comp. Octave, chez Mme Palais, 52, rue Bugeaud, à Lyon.

***

Le Havre. — Jeudi soir, une réunion publique et contradictoire avait été organisée par le groupe anarchiste, salle Civel, rue du Perrey, 5. Plus de 300 personnes avaient répondu à notre appel. A 9 heures le compagnon Leroux ouvre la séance et démontre aux applaudissements de l'assemblée, la cause de la misère des travailleurs et ce qu'ils ont à attendre de la philanthropie bourgeoise pour arrêter cette misère toujours croissante.

Après exposé les causes du mal, il leur indique le remède, qui seul, est dans la Révolution, qui leur donnera le bien-être qu'ils désirent et il conclut en invitant tous les travailleurs à se joindre à nous pour démolir l'infâme société qui nous opprime.

Le compagnon Goubot monte à son tour à la tribune et dans un discours énergique, fait ressortir toutes les infamies que commet journellement la gente patronale du Hâvre, au milieu de nombreux applaudissements.

Après cela, le compagnon Leroux prend de nouveau la parole et dans quelques paroles bien senties fait acclamer la Révolution et termine la soirée en récitant *Germinal* qui a été bissé par tous.

L'assemblée se sépare aux cris de vive l'Anarchie ! vive la Révolution. Bonne journée pour la propagande.

***

## Le Boulangisme

Les révélations sur le boulangisme continuent. C'est un effondrement général de tout ce clan de tripoteurs auxquels les travailleurs non-socialistes donnent encore leur confiance, soit comme

...nts, soit comme meneurs politiques, soit pour expression de leurs opinions dans la presse. Il est aujourd'hui confirmé que l'aventurier Boulanger était simplement l'instrument de la conspiration royaliste. Nous l'avons dit dès le début de l'aventure, et nous avons toujours pensé qu'il fallait être ou un naïf de la plus belle eau, ou un roué de première classe pour croire, ou faire semblant de croire, — non seulement au démocratisme, mais simplement au républicanisme bourgeois de cet « aventurier qui n'ose pas l'aventure ».

Désormais, il est certain, avéré et *avoué* :

Que la duchesse d'Uzès, sur l'ordre de Philippe en question, a donné trois millions de sa fortune pour faire vivre tout ce joli monde du boulangisme ;

Qu'outre ces trois millions, la finance orléaniste a versé des sommes considérables pour alimenter le mouvement boulangiste. Notamment le « baron » Hirsch, un des plus audacieux filouteurs de la haute finance, a versé sans mot dire 20,000 francs, quand on les lui a demandés; et que les jérômistes étaient les hommes d'attaque du mouvement, — ceux qui poussaient aux mesures violentes.

Il est en outre certain que la prêtraille y a joué un rôle important, et que les émissaires des jésuites ont soutenu ce mouvement — surtout en lui donnant des hommes d'une certaine valeur comme intelligence, ou comme ruse, et surtout comme audace. Le rôle des prêtres n'est pas encore bien établi dans l'aventure. Il y a trop d'intérêts en jeu pour que leurs cartes ne soient pas soigneusement cachées, même par les Ranc. Mais quand on se souviendra que les hommes marquants du parti ont toujours maintenu et maintiennent d'excellents rapports avec la prêtraille, qu'ils vont se marier à l'église, et qu'ils sentent le jésuite à cent pas, on devinera qu'il y a encore un parti en jeu — celui de Rome. Seulement, les Ranc se garderont bien de publier les petits papiers qu'ils doivent posséder concernant la prêtraille. Les opportunistes sont trop les alliés de la prêtraille en ce moment pour se permettre de pareilles divulgations.

Et enfin, nous, pour notre compte, nous sommes fermement persuadés qu'il y a eu aussi de l'or russe semé à pleines mains. Le rêve d'Alexandre II et de son fils a toujours été de rétablir les Orléans sur le trône à Paris. La presse gouvernementale russe a toujours pris part pour Boulanger. Le gouvernement russe a toujours favorisé les manifestations en faveur de Boulanger.

Le *Messager officiel* russe a toujours poussé Boulanger. Et enfin, l'accord touchant des journaux boulangistes pour prendre la défense du gouvernement russe, pour mentir effrontément, jusqu'à nier les atrocités en Sibérie et affirmer qu'il n'y a pas un seul déteau en Sibérie, — cet accord, disons-nous, ne pouvait être fortuit. Boulanger qui avait juré de restaurer les d'Orléans, était supporté par le gouvernement russe. Et nous sommes persuadés que le ...mable russe a donné dans les rédactions des journaux boulangistes : l'ambassade russe chassait deux lièvres à la fois — la restauration orléaniste et la guerre aux nihilistes dans le but d'obtenir un traité d'extradition.

On apprend aujourd'hui que Vaughan, l'administrateur de l'*Intransigeant* touchait près de 100,000 fr. de Dillon (c'est-à-dire du fond orléaniste de Mme d'Uzès), en sa qualité de directeur du *Petit Lyonnais*, sans que Rochefort en sût rien. Combien d'autres sommes, d'argent russe, ont dû passer de la même façon par les portes de derrière, par la cuisine, entre les mains des journalistes de toute sauce ! Pour qu'un journal parisien insérât qu'il n'y a pas de détenus politiques et les journaux boulangistes l'ont fait, — c'est trop bête, trop ignare pour ne pas avoir été payé par l'ambassade russe.

En Russie on est persuadé, on nomme les sommes de l'or russe qui a passé par cette filière.

---

Mais ce n'est pas tout. On a parlé de banquiers américains. Mais il y a aussi la haute finance anglaise. Toute la haute pègre de Londres et le parti militaire d'Angleterre, ont fêtoyé l'aventurier lorsqu'il a débarqué à Londres. Il a dû se réfugier à Jersey, ne pouvant pas mener le train que la haute pègre anglaise lui imposait. Quant à l'organe de la cité de Londres, et son correspondant, l'orléaniste Blavitz, qui *refuse* de renseigner les lecteurs de son journal sur les « coulisses du boulangisme », sans oser en nier une seule lettre, — parbleu, lui il savait bien tout ça avant que Mermeix eût écrit une seule — quant à ces messieurs, leur attitude actuelle ne laisse aucun doute sur la part que la finance anglaise a pris dans l'aventure. C'était la conjuration de la finance européenne, mettant sa dernière carte sur cette vieille rosse, le boulangisme.

---

En résumé — prêtraille, orléanisme, bonapartisme, absolutisme russe et haute finance, — voilà les éléments qui s'étaient alliés dans cette aventure. On se révolte contre l'aventurier du 2 Décembre. L'orléanisme et la finance conjurés ont usé des mêmes procédés. Ils n'ont fusillé ni déporté personne, il est vrai ; mais cela devait venir lorsque le coup eût réussi.

---

« Il n'y avait qu'un seul républicain dans mon comité, — Rochefort », a dit Boulanger au correspondant du *XIXe Siècle*. Le reste étaient donc des royalistes ?

Non seulement il avait juré sur « son honneur de soldat » d'arranger tout pour le mieux de la cause royaliste, et Dillon promettait de lui brûler la cervelle au cas où il trahirait l'orléanisme ; mais il a aussi donné la même promesse par écrit, et la dame Uzès le menaçait dernièrement de publier la lettre s'il la poussait à bout. A quoi le misérable répond dans son organe *La Voix du Peuple* que lui, il possède et pourrait publier des lettres de cette dame, prouvant qu'elle était active par des « sentiments plus tendres que ceux de la politique ». — Il avoue ainsi qu'il lui soutirait ses millions, comme « les sous-offs soutirent les sous aux femmes dans les villes de garnison.

Voilà l'homme.

Quant à ses amis Laguerre, Le Hérissé et autres, il les jette aussi dans le sac. Le farouche républicain Laguerre, patronisait, dit-il, Auffray ; l'autre, Le Hérissé, mettait Boulanger en rapports avec les royalistes.

Quant au fougueux républicain Vaughan, l'administrateur de l'*Intransigeant*, il ne se gênait pas de demander à Dillon et de recevoir de Dillon — le caissier du fond orléaniste de Mme Uzès — il ne se gênait pas de lui demander de garantir pour onze mois le déficit du *Petit Lyonnais* qu'il estimait à 7,000 francs par mois mais qui, en réalité, dépassait largement cette somme. Vaughan, le farouche républicain qui se faisait subsidier par Dillon, est forcé de l'avouer aujourd'hui, dans l'*Intransigeant* du 15 septembre. Et voilà pourquoi Mme Uzès, mise par Rochefort en demeure de parler, pouvait écrire qu'elle n'avait « jamais rien donné à l'*Intransigeant* ni pour l'*Intransigeant* », mais ne retirait nullement son accusation d'avoir donné cent mille francs, ou même, peut-être, deux cents mille francs, à quelqu'un de l'*Intransigeant*. Sur quoi Vaughan avoue que Dillon lui avait en effet « garanti son concours pécuniaire de janvier 1889 à novembre de la même année » à raison de 7,000 fr. ou plus par mois.

---

Il fallait l'affaire du collier pour ce siècle de la Bourgeoisie qui s'effondre. On en a vu le commencement dans l'affaire Wilson. On en a eu la suite dans les coulisses du boulangisme.

On l'aura en entier lorsqu'on aura dévoilé le rôle qui y fut joué par le prêtre.

## Belgique

Le Congrès du Parti ouvrier belge s'était réuni le 14 pour demander hautement le suffrage universel.

Ce qui en est sorti, c'est la résolution de pousser de toute force à la grève générale.

Ce n'est pas en ce moment, où le suffrage universel et la république bourgeoise liquident leur faillite en France, que les travailleurs belges pouvaient s'extasier pour le suffrage universel. Quoi qu'en aient pensé les meneurs, les travailleurs demandent la grève générale. Le Congrès l'a votée à l'unanimité.

## Angleterre

La semaine dernière une grève violente avait éclaté à Southampton parmi les travailleurs des docks. Il y a eu grande excitation, et la troupe fut appelée en toute hâte. Les grévistes ont certainement empêché les *blacklegs* de les remplacer. Et comme les matelots et les chauffeurs ont aussi fait grève, les grévistes ont eu recours à ce moyen d'affamer les blacklegs sur les vaisseaux en empêchant que les provisions soient transmises à bord,

La ville a été en grand émoi toute la semaine. La foule dans les rues, a lancé des pierres aux soldats, et le maire fut blessé. Sur quoi la troupe a chargé à plusieurs reprises, baïonnette au canon, et il y a eu des blessés des deux côtés.

Samedi, les grévistes qui n'ont pas été soutenus par les chargeurs de Londres (il paraît qu'il y a eu des relations tendues entre les deux villes depuis la grande grève de Londre) ont dû se soumettre et reprendre le travail en se bornant à quelques concessions minimes et à une augmentation de salaire.

Mais une forte agitation continue, et il est possible que les patrons qui viennent de former, eux aussi, une forte union, vont pousser les grévistes à bout ; en ce cas, la grève éclaterait avec une nouvelle vigueur.

## Espagne

Bilbao. — Un Congrès socialiste a eu lieu dans cette ville où l'on a accordé, parmi d'autres choses aussi vaines et sottes que celle-ci, la publication d'un journal rédigé en français et en allemand pour combattre la grève générale universelle et l'idée anarchiste.

Fol espoir ils ont, ces serviteurs de la Bourgeoisie, car ce sont eux, malgré eux, qui font le plus de propagande en faveur de ces idées, par la conduite dégoûtante qu'ils tiennent vis-à vis des ouvriers.

***

Madrid. — Il vient de paraître dans cette ville un nouveau journal intitulé *La Anarquia*, à qui le titre seul suffit pour toute explication.

A Pontevedra a paru aussi un nouvel organe anarchiste intitulé *El Obrero*.

## Allemagne

Trois compagnons ont été condamné à 18 mois de forteresse comme coupables de parjures, non parce qu'ils avaient altéré la vérité, mais parce qu'ils avaient refusé de dénoncer leur camarade.

***

Dans une marche forcée qu'un régiment bavarois vient de faire par 28 degrés de chaleur, il n'y a pas eu moins de 170 hommes qui sont restés comme foudroyés par le soleil. Trois sont restés morts sur place et dix-sept ont succombés à l'hôpital. Et tout ce régiment d'hommes s'est laissé faire ; pas un qui ai tourné son fusil contre les galonnés qui les accompagnaient.

***

Glatz. — Le cordonnier Gloger vient d'être condamné à deux mois de forteresse parce que, en entendant crier un *vivat* en l'honneur de l'Empereur, ne s'est pas levé précipitamment pour [illegible] voix.

## Irlande

Des évictions en masse se préparent dans le comté de Donegal, en Irlande, qui est précisément un des plus atteints par la maladie des pommes de terre. Deux cents soixante fermiers du domaine d'Olphert, près de Falcarragh, doivent être expulsés d'ici à quelques jours. C'est l'éviction en masse la plus considérable qui ait eu lieu dans ces derniers temps.

## Hongrie

Le comte Stubenburg bei Szkelyheos avait un économe féroce que les paysans furieux ont fini par assommer en brûlant le château dans lequel il s'était réfugié.

## Italie

Caltanifesta. — Des compagnons faméliques ont pillé et démolis les maisons de quelques riches gredins. Nous avons le regret d'ajouter que les ruines n'ont pas écrasé leurs maîtres. Les polissons s'étaient échappés.

## Etats-Unis

Un honorable justicier, le juge Bryant, dans la petite ville de Paris, au Texas, a condamné neuf personnes à mort dans l'espace de six semaines. Tous ses confrères d'ailleurs et surtout du grand Paris, devraient l'inviter à un banquet d'honneur.

***

Les patrons continuent à assommer leurs ouvriers. Dans le comté de Scelley, un chef d'usine vient de fusiller trois hommes et une femme sans que la justice l'aie poursuivi, bien entendu. Les faméliques demandent du pain et les rassasiés leur envoient du plomb. C'est dans l'ordre. (*Freiheit*)

***

Trois cents matelots viennent de déserter des navires *Chicago* et *Atlantic*.
Bon exemple à suivre.

***

Un entrepreneur de chemin de fer entre Denwer et la Rio Grande était las des formalités d'expropriation pour les terrains de sa voie ferrée. La petite ville de Redeliffe le gênait. Ni un ni deux, il l'a fait miner et sauter en l'air à coup de dynamite. Les 35 familles de l'endroit, tous pauvres diables, avait eut à peine le temps de fuir. Les journaux américains sont pleins d'éloges à l'adresse de ces vaillants constructeurs.
Vrais brigands, vrais Yanckées.

***

Un autre entrepreneur de chemin de fer ne payait pas ses ouvriers ; ils l'ont attendu le soir au pied d'un arbre où pendait une belle corde et lui ont tenu ce langage : Payes-nous immédiatement ou nous allons te pendre. Le pauvre homme a dû s'exécuter non sans avoir reçu en intérêt force bastonnade.
Il aurait été plus sûr de le pendre, car grâce à la complicité de la loi, il trouvera bien le moyen de se venger.

### Australie

Les ouvriers sans travail de Melbourne au nombre d'environ cinq mille commencent à se fâcher et le gouvernement commence à prendre peur. De son côté l'Armée du salut cherche à organiser à son profit toute la bande de gens sans pain et tâche de leur procurer l'ouvrage pour en faire autant de cagots. Dans les Chambres, hautes et basses les législateurs effrayés se mettent à parler de question sociale. Il est vrai que les ministres bien pensants dénoncent « les socialistes comme un tas d'athées, de blasphémateurs, de gens de rien, qui vont au caboulot tous les dimanches et qui déblatèrent contre l'ordre, la morale et la loi. » Mais il y en a d'autres, un peu moins bêtes qui reconnaissent que le patriotisme a du bon et qui vont même jusqu'à dire : « qu'il vaut mieux de voler que de crever. » L'expérience éclairera-t-elle nos ouvriers ? On parle de leur donner du pain parce qu'ils menacent, mais quand devenus plus fort ils prendront tranquillement, ceux qui les insultent aujourd'hui ne manqueront pas de les approuver comme de lâches qu'ils sont.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Tous les anarchistes qui se chargent de l'impression de brochures ou revues utiles à la propagande, sont priés d'en envoyer six exemplaires à J. Torrents Ross, San Olegaria, 2, pral. à Barcelone (Espagne), qui répondra dans la huitaine.

***

Les compagnons qui désirent correspondre avec le compagnon Leboucher, peuvent lui écrire à sa nouvelle adresse, boulevard de La Villette, 75, à Paris, chez Mme Choix.

***

NANCY. — *L'Essor socialiste*, cercle d'études sociales pour la ville de Nancy, s'affirme franchement sur le terrain de la lutte de classe et se reconnaît solidaire de tous les actes de révolte individuelle ou collective qui pourront se produire contre la Bourgeoisie féroce et égoïste, cette ennemie née du Prolétariat.
*L'Essor socialiste*, de fondation récente, s'adresse à tous les groupes et cercles de Paris et de province qui voudraient entrer en relations et pourraient contribuer à son développement par l'envoi de journaux, brochures, etc., nécessaire à l'extension de la propagande.
Adresser les lettres et communications au compagnon Maurice Lapique, rue de l'Etang, 16, à Nancy.
D'autre part, quelques camarades ont jugé à propos de créer ici un organe socialiste, et comme l'industrie prédominante de notre cité est la fabrication de la chaussure, nous l'avons intitulé le *Tire-Pied*. Ce petit journal, dévoué aux intérêts des prolétaires, a eu à lutter depuis son apparition contre bien des obstacles dont le plus sérieux était l'apathie des travailleurs avachis par des années d'oppressions patronales ; cette tentative était déjà bien osée dans une région comme la nôtre qui, jusqu'aujourd'hui était restée complètement réfractaire à toute idée émancipatrice, et considérée comme fief par les pires opportunistes qu'ils soient en France.
Donc, si quelques camarades — nous nous adressons spécialement à ceux employés dans la fabrication de la chaussure, — voulaient ou pouvaient nous aider à propager notre journal, ce qui lui assurerait l'existence, ils feraient œuvre utile à la cause que tous nous défendons.
A cet effet, les compagnons cordonniers ou résidant dans des centres de cordonnerie sont avisés que pour le *Tire-Pied*, ils peuvent adresser directement au citoyen Margonet, rue Héré, 17, à Nancy.

***

LYON. — Les groupes lyonnais d'accord avec les groupes de Saint-Etienne et Saint-Chamond organisent pour les premiers jours de novembre une grande *réunion régionale* de tous les groupes de la région ne l'Est. Dans cette réunion, l'ordre du jour suivant serait discuté : Moyens à employer pour un mouvement de propagande fait d'ensemble dans la région. Formation d'une Fédération des ouvriers réunis. La grève générale.
La réunion régionale serait précédée la veille d'un meeting public monstre, avec le concours des délégués des groupes et des orateurs de la région et suivie d'une grande soirée de famille le jour où elle aurait lieu. Les groupes des départements de la Loire, de l'Ain, de l'Isère, de la Drôme, du Rhône, etc. sont priés d'envoyer leurs adhésions au compagnon Octave, chez Mme Pallait, 58, rue Bugeaud, à Lyon et de s'organiser dès à présent afin de pouvoir participer au réveil du mouvement dans la région.

***

Les compagnons qui nous ont envoyé des souscriptions sont priés d'attendre l'apparition du prochain numéro qui en contiendra le détail.

***

Voici les noms des compagnons qui ont adhéré jusqu'à ce jour au journal quotidien :

1 Lepiez au Havre. — 2 Arnaud au Havre. — 3 Loulou fils à Arras. — 4 Masson à Saint-Etienne. — 5 Widcoq à Fressenneville. — 6 Genthon à Romans. — 7 Carré à Grenoble. — 8 Guinet à Grenoble. — 9 A. Serre à Chaumont. — 10 Louis Murat à Agen. — 11 Darnaud à Foix. — 12 J. Nicolas à Marseille. — 13 Basset à Marseille. — 14 Parcé à Marseille. — 15 A. Atabek à Genève. — 16 Fonteyn-Deswaek à Liège. — 17 Groupe de Narbonne. — 18 Groupe d'Alger. — Paris : 19 G. Espinat, 20 Battolla, 21 Chapuis, 22 Union syndicale de l'Ebénisterie. — 23 Lucien, 24 Duffour, 25 Pateau, 26 Cympakoff, 27 Cabot, 28 Mers, 29 Jamard, 30 Bernhart, 31 Coudry, 32 Courtois, 33 Paul Reclus, 34 Siguret, 35 Tortelier, 36 Ritz, 37 Pivier, 38 Cistornos, 39 Ardouin, 40 Groupe de la Courtille, 41 Un groupe de facteurs, 42 Un groupe de frotteurs, 43 Un groupe de bijoutiers, 44 Un groupe de bourgeois, 45 Caillet, 46 Les Sans Noms, 47 Les Sans Patrie, 48 Soubrier, 49 Groupe de Levallois. — 50 Leprêtre à Amiens.

(*A suivre*)

Allons camarades, encore un fort coup de collier et nous y arriverons.

Pour les communications et les correspondances, s'adresser au comp. CABOT, 33, rue des Trois-Bornes, Paris.

## TRIBUNAUX

RODEZ. — *Du travail ou la mort.* — La Cour d'assises de l'Aveyron vient de juger le nommé Victor Barrès, ouvrier charpentier. Renvoyé le 28 juillet d'un chantier, il se présentait le lendemain au bureau de M. Martin, ingénieur des Aciéries de France, et lui demandait de l'embaucher. Ce dernier promit de s'occuper de lui et de le prendre à son service, si faire se pouvait. Barrès voulait immédiatement du travail. Il insista, devint menaçant et, finalement, se fit congédier par l'ingénieur. Dans la journée, il fit encore plusieurs démarches auprès de M. Martin. Elles furent infructueuses.
L'idée de le « *vautriner* » lui vint alors, et il déclara hautement *qu'il tordrait le cou à M. Martin comme à un canard*, qu'il avait une arme dans sa poche, et qu'il s'en servirait. A huit heures du soir, il se rendit au domicile de l'ingénieur, et, à bout portant, il tira sur lui un coup de révolver, en prononçant ces paroles : « *Puisque vous ne voulez pas m'occuper, je n'ai que ça à faire !* »
M. Martin fut atteint à la joue droite. La boura la chair, frappa obliquement l'os malaire inférieur sans le fracturer, et se logea à l'angulaire intérieur de la mâchoire. Le médecin qui a procédé l'extraction a déclaré que si le projectile avait une direction perpendiculaire ou s'il avait touché deux centimètres plus haut ou plus bas, il pouvait déterminer la mort.
Le jury a accordé à Barrès le bénéfice des circonstances atténuantes, et il a été condamné à dix ans de travaux forcés. (*Eclair*, 16 sept.)

Le malheureux oubliant le *droit à l'aisance*, bien naturel, proclamait le *droit au travail*, bien bourgeois.

## PETITE CORRESPONDANCE

Fouchet à Lessac, Dalmais à Romans, X. à Marseille. — Les comptes-rendus de réunion que vous avez envoyés n'ont pu passer à temps, manque de place ; aujourd'hui ils sont un peu vieux.
M. à Angers, P. à Morlanwelz, S. à Paris, Ch. à Villefranche. — Convocations arrivées trop tard.
R. à Tours. — Vais écrire à Tortelier. Abonnement fait.
R. à Mirepoix. — Il n'y avait que 3 fr. 40.
D. de Morlanwelz et W. ont-ils reçu lettres de S. de Dinant.
M. à Chantenay. — Ch. à Saint-Pierre. — V. à Fitz-court. — P. à Sollies. — J. à Bruxelles. — D. à Valence. — S. à Chaumont. — D. à Eymet. — B. à Revin. — P. à Amiens. — B. à Asnières. — Groupe d'Etudes à Marseille. — G. à Marseille. — V. à Puget-Ville. — B. à Paris. — B. à Stains. — Ch. à Villefranche. — C.-B. à Bourges. — D.-N. à Bisilla. — B. à Ougrée. — M. à La Louvière. — L. à Arras. — N. à Fontenay-le-Comte. — J. au Bois-d'Oingt. — P. à Morlanwelz. — E. à Biarritz. — L. à Lyon. — G. à Marseille. — G. à Albigny. — L. à Paris. — D. à Denain. — A. à Commentry. — T. à Arthabaskaville. — F. à Reims. — D. à Gisors. — B. Mans — G. à Mustapha. — N. à Genève. — P. au Mans. — C. à Recanati. — R. à Florence. — G. à Paris. — M. à Toulon. — P. à Paris. — P. à Alexandrie. — L. A. à Marseille. — B. à Toulon. — L. à Nancy. — T. à Gournay. — C. et D. à New-York. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**
Ordre du jour : Discussion à propos de la souscription Duval et de l'achat d'une presse.
La cit. Duval est spécialement invitée ainsi que tous les compagnons que ces questions intéressent.

Tous les mardis et vendredis, réunion des camarades s'occupant du journal quotidien, au local convenu.

Tous les samedi, à 8 h. 1/2, réunion hebdomadaire du groupe *La Jeunesse anarchiste*, 13, rue Amaire.
Ordre du jour : Discussion sur un manifeste aux conscrits. Nous invitons tous les jeunes gens à venir.

Le groupe le *Réveil du XV^e^*, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, salle Lézé, 103, rue du Théâtre.
La liberté la plus absolue est donnée aux contradicteurs dans nos réuuions. Les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* du quartier sont invités.

Les *Libertaires du XVIII^e^* convoquent tous les compagnons à la réunion donnée par l'*Egalité*, samedi 20 septembre, 190, avenue de Choisy.
Ordre du jour : Attitude du gouvernement contre les militants. Arrestation de Lorion, etc.

Groupe d'Etudes sociales des Travailleurs anarchistes du XII^e^, samedi 20 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Mathieu, place Daumesnil, au coin de la rue Claude Decaen.
Ordre du jour : Le Socialisme d'Etat et le Communisme anarchiste. Les socialistes des différentes écoles sont invités à venir discuter contradictoirement. Les compagnons Leboucher et Tortelier sont priés d'y venir.

REIMS. — Grande soirée familiale le samedi 27, à 8 h. 1/2 du soir, salle du café Saint-Maurice, rue du Barbâtre. Causeries par des compagnons, chants et poésies révolutionnaires. Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont invités.

*Le Gérant :* J. GRAVE.

PARIS. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 3. DIX CENTIMES DU 27 SEPTEMBRE AU 3 OCTOBRE 1890

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois. . . . . — 3 »
Trois Mois. . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Les Grèves

Partout les travailleurs se révoltent. Partout les grèves prennent un caractère de plus en plus grave; elles englobent des centaines de mille de prolétaires, et leurs relations avec les détenteurs du capital deviennent de plus en plus âpres.

Deux grandes grèves préoccupent en ce moment les travailleurs anglais : celle de Southampton et celle d'Australie. Celle d'Australie est toujours en suspens. On ne sait pas encore ce qu'elle pourra produire. Quant à celle de Southampton, elle a échoué. Elle n'a pas été soutenue par les travailleurs des docks de Londres ; mais elle a montré jusqu'à quel point les relations entre patrons et travailleurs sont tendues, et combien les travailleurs sont à bout de patience. Le sang a coulé à Southampton et il s'en est fallu de peu que la grève ne devînt une révolte qui, malheureusement dans les circonstances actuelles, eût été noyée dans le sang.

Il y a eu, cependant, un moment où la grève semblait devenir une révolte, ayant quelque chance de succès. C'était lorsque les patrons avaient mis le tort de leur côté en fermant tous les chantiers lundi passé et jetant cent mille hommes sur le pavé. Cette provocation allait réveiller les chargeurs de docks de Londres et si les patrons avaient maintenu leur décision — qui sait si la grève générale de tous les chargeurs anglais n'allait éclater — et paralyser toute l'industrie anglaise! Qui sait si les patrons, entourés de troupes, ne rêvaient pas des actes de désespoir et un petit massacre des travailleurs pour semer la terreur dans leurs rangs, mais ce massacre allait mettre le feu aux poudres en Angleterre ?

Toujours est-il qu'ils ont reculé devant la responsabilité du massacre par eux provoqué et qu'ils ont fait des concessions qui ont été acceptées — momentanément, comme on va voir.

Et, malgré cela, les relations entre patrons et travailleurs restent très tendues à Southampton. La grève, la défaite, l'intervention des troupes, la fermeture des chantiers — tout cela a semé beaucoup d'aigreur dans les esprits, et les chargeurs de navires pensent à la revanche. D'autre part, les propriétaires des docks et les armateurs se préparent à une lutte à outrance. Une immense société qui représente une fortune de deux milliards et demi, vient de se constituer. Chaque membre de cette Sainte Alliance des Coquins s'engage à verser une somme de.. par tonne de chargement de ses navires. Et ces fonds seront employés par un comité pour briser les unions des travailleurs *par tous les moyens* : la corruption d'abord, la résistance, les complots qui puissent mener les hommes énergiques en prison et ainsi de suite. Une police privée va être organisée par les coquins, pour démoraliser les travailleurs, semer la discorde entre eux et les tuer en sourdine en cas de grève.

Voilà la phase nouvelle dans laquelle nous entrons. Et si on veut bien réfléchir à ce que les travailleurs peuvent opposer aux exploiteurs, on verra que *rien* n'est capable de faire pencher la balance en leur faveur, sinon des unions monstres, englobant les millions de prolétaires contre les milliers et les millions d'or des exploiteurs. L'illusion que l'on peut vaincre les coalitions d'exploiteurs avec quelques livres d'explosibles, devra bientôt disparaître. Ce qu'il faut surtout maintenant — ce sont *des hommes* : des hommes prêts à marcher contre l'ennemi, prêts à le poursuivre jusque dans ses derniers retranchements.

Et ces hommes, il faut les amener à ce qu'ils se connaissent, s'unissent, se soutiennent. Ils doivent se connaître avant tout dans leurs unions ; car sans cela — point de confiance mutuelle.

Et sans confiance mutuelle — point de courage, c'est la défaite !

## QUESTIONS DE TACTIQUE

### II

### Le groupement

Si nous passons à l'objection, comme quoi il n'existerait pas d'entente parmi les anarchistes français, nous sommes forcés de reconnaître qu'elle contient beaucoup de vrai, sans être absolue pourtant ; car, pour se faire un peu à la diable, la propagande anarchiste en France ne manque pourtant pas d'une certaine coordination, résultat d'aspirations communes ; et les relations entre camarades, si elles ne sont pas continues, si elles n'embrassent pas la généralité du mouvement pour le même groupe, n'en forment pas moins un réseau continu par l'intermédiaire des uns et des autres.

Il est arrivé ceci : c'est qu'en haine de l'autorité, on a pris en défiance ceux qui parlaient d'organisation, croyant y voir un retour à l'autorité. Ce que l'on est convenu d'appeler organisation dans la société actuelle, n'est-il pas, en effet, la complication des rouages de l'autorité ? D'autres sont survenus, posant en principe que, pour être anarchiste, il ne fallait pas d'organisation du tout, d'aucun genre. Cela a lieu dans tous les partis, à toutes les époques, et cela ne pouvait manquer chez les anarchistes. Venant tout nier, tout remuer, dans la société actuelle, il est inévitable qu'il se produisit une fermentation, un chaos, qui fait que quelques-uns ont poussé les principes jusqu'à des conséquences que l'anarchie ne pouvait nullement impliquer. Ainsi, il en est résulté que l'on a prétendu nier l'organisation et que l'on a nié jusqu'à la nécessité du groupement. Mais cela n'a pas empêché les plus féroces détracteurs du groupement, de faire partie eux-mêmes d'un ou de plusieurs groupes, d'essayer d'en former au besoin, de s'entendre — ce qui est l'organisation que nous rêvons, — de se partager la besogne, lorsqu'il y avait œuvre de propagande à faire, et de chercher à entrer en relation avec les groupes ou des individualités des autres localités ; et il en est résulté que, tout en niant l'organisation et le groupement, on a élaboré les bases d'un groupement et d'une organisation, auxquels il n'a manqué qu'un peu d'esprit de suite et de conscience de la vérité pour en faire une force immense et un moyen indissoluble de relations entre les groupes et les individus.

Si les groupes ne sont pas plus nombreux en France, et ne sont pas plus fréquentés, ce n'est pas parce que l'on a dit qu'il ne fallait pas de groupes ; si les efforts individuels n'ont pas été mieux combinés, s'ils n'ont pas eu le mouvement d'ensemble que l'on aurait pu désirer, ce n'est pas parce que l'on se réclamait de la seule initiative individuelle, — dans le cours de cette série d'articles, nous tâcherons de démontrer son utilité et sa nécessité, — c'est parce que, au contraire, tout en se réclamant de l'initiative individuelle, on n'a pas su la développer suffisamment. Ceux qui s'en réclamaient le plus ne savaient souvent qu'en faire. On a crié contre ce que l'on a appelé les pontifes, et on s'est habitué à se reposer de tout le travail sur les mêmes personnalités ; les trois quarts du temps, les petits groupements existant avaient la tendance à devenir de petites chapelles, ayant chacune leurs oracles, faisant une œuvre de propagande, non pas pour le bien qui devait en résulter en développant ou en semant les idées, mais tout simplement pour démolir la chapelle d'à côté. Beaucoup ont cherché à être, en théorie, plus avancés que d'autres, mais ce n'est pas là de l'initiative, ni de l'autonomie, et c'est ce que l'on doit chercher à développer chez l'individu.

Et si l'on veut la preuve de ce que les anarchistes français ne sont pas réfractaires au groupement, on n'a qu'à consulter les collections des journaux anarchistes, aux articles : « communications et convocations » ; innombrables y sont les dénominations et les essais de groupements. Certaines sont entièrement fantaisistes ou ne servaient de signature qu'à deux ou trois individus, mais la majeure partie a servi certainement à désigner des *groupes* ayant vécu et travaillé à la propagande, ou étaient certainement l'indice de tentatives sérieuses d'agrégation.

Ainsi, si la plupart des groupes ont dis-

paru sans laisser de trace, sans donner les résultats qu'on en attendait. Cela tient surtout à ce que l'on n'a pas compris le mécanisme qui devait faire mouvoir la nouvelle organisation. Tout en préconisant des idées nouvelles on suivait les anciens errements, ne tenant pas compte que toute nouvelle façon de penser comporte une nouvelle manière d'agir.

Premier tort, on a cru qu'il suffisait aux individus de se dire anarchiste pour qu'ils se trouvassent tous réunis dans la même idée, capables de porter toutes leurs forces à la même action. On a fait appel à tous les camarades habitant une même localité, un même quartier, d'avoir à se réunir tel soir, en tel lieu ; le besoin de se sentir les coudes étant commun à tous, on répondait à l'appel, et l'anarchie comptait un groupe de plus.

Ce n'est que lorsqu'il fallait se mettre à la besogne, et discuter ce que l'on voulait faire, que les divergences se faisaient jour, et que commençaient à surgir les difficultés.

Si le nouveau groupe avait la chance de tomber, pour commencer, sur une idée commune, à peu près, à tous ses adhérents, il avait quelque chance de vivre, tout au moins le temps que nécessitaient la gestation et l'exécution de l'acte de propagande à accomplir. Mais, si au contraire, on tombait sur une idée qui prêtât à discussion, — et cela était le plus fréquent, étant donnée la multiplicité de conceptions qui peuvent s'engendrer dans les cerveaux des individus — les forces du groupe s'épuisaient en discussions stériles, se soldaient souvent en animosités individuelles, et la nouvelle tentative de groupement disparaissait en faisant croire aux esprits superficiels à la non possibilité du groupement, leur faisant conclure que l'initiative individuelle ne pouvait se produire qu'isolément.

Nous croyons, nous, que les groupements auraient été bien plus efficaces, si au lieu de chercher le nombre, on avait tenu compte des affinités, si au lieu de vouloir tout embrasser à la fois, au lieu de partir à l'aveuglette, on avait fait appel qu'aux individus ayant la même manière de voir sur tel point donné de la propagande, accepté par tous et servant de base et de but au nouveau groupement.

De cette façon les individus, auraient pu, sans se fatiguer, faire partie de plusieurs groupes à la fois, basés sur des actes différents de propagande. Une fois le but atteint, l'acte de propagande accomplis, le groupe se dissout, se reforme sur de nouvelles bases, se sépare des éléments qui n'acceptent pas cette nouvelle conception, en acquiert de nouveaux, et la propagande se fait ainsi par des groupes qui vont ainsi se transformant continuellement, habituant les individus à se mouvoir, à agir, sans s'encroûter dans la routine et l'immobilité, préparant, ainsi, les groupements de la société future, en forçant les individus à agir d'eux-mêmes à se rechercher selon leurs tendances, selon leurs affinités.

---

Les camarades espagnols nous disent qu'en faisant chacun ce que l'on veut, il ne peut se créer de relations entre les individus, et que celui qui voudrait faire quelque chose ne pourrait trouver ceux qui pensent comme lui. C'est une erreur à laquelle la propagande accomplie — toute défectueuse qu'elle soit — donne le plus éclatant démenti, puisque, nous espérons l'avoir démontré, cette association d'efforts, cette coordination de travail se sont faites inconsciemment si l'on veut, mais enfin se sont faites. Il ne manque aux anarchistes qu'à ne plus les nier et à les raisonner.

Toute action produit une réaction, dit-on, en physique, et cela est vrai aussi dans le domaine des idées. On a dit que la propriété était le vol, on a démoli l'autorité, on proclamait de l'initiative individuelle, on proclamait la liberté complète de l'individu, on ne jurait que par lui ; aussitôt il s'est trouvé des gens qui vous ont traités d'autoritaires lorsque vous avez parlé d'organisation entre les individus, lorsqu'on a cherché à associer les efforts de ceux qui voulaient faire la même besogne. Pour eux, le *nec plus ultrà* de l'initiative individuelle, était d'agir seul. Mais nous préférons avoir traversé cette phase qui prouve la vie des anarchistes que d'être toujours resté embourbés dans les vieilles traditions.

De tout ce remue ménage d'idées, il en est résulté une confusion dans les esprits, une façon d'agir un peu découssue faisant que, tout en criant, dans les groupes, à l'efficacité de l'initiative individuelle, on se reposait à laisser agir toujours les mêmes, se déchargeant sur eux de la besogne à faire, ne sachant quoi faire lorsque ceux-là venaient à vous manquer.

Il suffisait de décorer, n'importe quel acte, n'importe quelle idée, de l'étiquette d'anarchiste, pour que tout fût accepté sans contrôle et trouvât immédiatement des défenseurs ; mais cela n'implique pas que cela soit le fond de l'anarchie, et que de ce pêle-mêle d'idées, il ne puisse pas sortir une conception claire, nette et précise de ce que devra être le groupement anarchiste. Nous pensons que cette conception sortira et nous essaierons maintenant de démontrer la nécessité de réveiller l'initiative individuelle, qui loin d'être un obstacle au groupement, doit en être le complément indispensable, au point de vue de la vitalité des groupes et du succès de la révolution qui se prépare.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Roubaix. — Voici les détails complets sur l'arrestation de Lorion :

L'hiver passé, Lorion fit une active propagande dans le Nord, il eut pendant sa tournée l'occasion de se rencontrer à la tribune avec les Thivrier, Duc Quercy, Delcluze de Calais, Guesde et de les contredire ; les collectivistes voyant que notre ami par sa logique irréfutable commençait à ébranler leur prestige et à attirer les travailleurs vers les principes anarchistes ; la manifestation du 21 avril, où la masse des travailleurs saluaient le passage des anarchistes par les cris de : vive la Révolution et vive l'anarchie et l'empressement que mit un grand nombre de ces mêmes travailleurs à parcourir les rues de Roubaix avec les anarchistes en poussant les mêmes cris et en chantant les chansons révolutionnaires et anarchistes nous le prouve suffisamment ; les collectivistes essayèrent d'insinuer que Lorion était un agent du gouvernement, de la race des Pourbaix et des Brenin, payer pour jeter les ouvriers dans une fausse voie. La *Dépêche*, journal royaliste, publia ces bruits qu'elle avait recueillie parmi leurs groupes ; une descente d'anarchistes eut lieu dans ces bureaux où tout fut mis sans dessus dessous, Lorion qui était du nombre, était parvenu à échapper aux recherches de la police, profitant de cette circonstance, le *Cri du travailleur* (qu'on peut désormais appelé le *Cri des mouchards*), revenant à cette injure et la crachant avec plus de cynisme encore que la *Dépêche*, dans un article que le *Père Peinard* de cette semaine a reproduit *in-extenso*, va jusqu'à révéler que Lorion habitait le Havre ; les collectivistes savaient parfaitement qu'il était sous le coup d'un mandat d'arrêt et en révélant le lieu où il s'était réfugié, c'était le livrer à la police, c'était en un mot faire œuvre de mouchard, mais le *Cri du travailleur* ne regardait pas à cela, ce qu'il voulait c'est se débarrasser, en le faisant arrêter pour un temps plus ou moins long, d'un propagandiste zélé et qui par son talent pouvait porter atteinte au prestige des endormeurs Guesde, Delori et consorts.

Dès que Lorion sut qu'il était dénoncé et qu'on l'accusait, il vint à Roubaix et d'accord avec les groupes anarchistes de cette localité, organisa une réunion publique où il offrait de prouver que le *Cri du travailleur* était un organe de la préfecture de police qui remplissait une œuvre de mouchard et invitait ce journal à venir répondre à la tribune pour se disculper.

On commençait à placarder les affiches quand Lorion fut aperçu par un certain Dubrulle, débitant de tabac qui fit aussitôt part à la police de la présence de notre ami à Roubaix ; dès lors toute la police fut sur pied ; des souricières furent établies autour des maisons des anarchistes les plus connus, et samedi dans l'après-midi deux mouchards se présentaient rue Franklin, à l'estaminet du Joyeux menuisier et demandaient à visiter les appartements ; au premier étage Lorion s'apprêtait à les recevoir au moment où l'on ouvrit la porte de sa chambre, tenant un revolver à chaque main, il fit feu des deux à la fois ; l'un des mouchards fut atteint en pleine poitrine et roula en bas de l'escalier ; mais malheureusement la balle n'avait fait qu'effleurer la peau ; l'autre, avait été atteint au poignet. Lorion fonça sur eux en continuant à tirer, c'est ainsi que le policier tombée en bas de l'escalier reçu une seconde balle dans le dos, Lorion partit alors en courant vers la frontière ; il continuait à tirer ; mais maintenant pour ne pas atteindre les inconscients qui s'étaient mis à sa poursuite, il tirait en l'air en criant : « vive la liberté ! vive l'anarchie ! » Les mouchards s'étaient mis à sa poursuite en criant : « au voleur ! arrêtez-le, il a tué sa maitresse ! »

C'est alors que la foule s'était mise à poursuivre notre ami ; comme une voiture de boulanger passait par là, un des mouchards la réquisitionne en ordonnant au conducteur d'atteindre celui qui fuyait ; grâce à la vitesse du cheval on put bientôt le dégrâce à la vitesse du cheval on put bientôt le dégrâce à la vitesse du cheval on put bientôt le dégr

Le compagnon Morel vient ensuite, et avec son énergie habituelle, tient l'auditoire en suspend pendant une heure un quart; il traite à fond le réveil des masses et l'humanité pour tous.

Inutile de dire qu'il a conclu à l'anarchie comme société future, a été très applaudi.

Rendez-vous a été donné pour une série de conférences.

Ailly-sur-Somme possède des travailleurs intelligents et disons en passant qu'il n'a rien perdu depuis l'apparition du mouvement social.

Bonne propagande faite et comprise par le groupe la Jeunesse libertaire.

## Belgique

Dinant. — Il y a des moments où l'imbécillité des gouvernants et la naïveté du peuple pourraient nous égayer si ce n'était si triste.

Le compagnon Derul avait organisé une conférence chez Grenier, à Dinant, mais le propriétaire prévint Grenier que s'il mettait sa salle à notre disposition, il le ferait expulser. Arrivés à Dinant à midi, en vue de la conférence qui devait avoir lieu le soir, nous nous mîmes aussitôt en campagne en vue de trouver une salle, mais inutilement. Nous nous repliâmes sur les salles de café, sans plus de succès et finalement nous décidâmes de parler en place publique.

Le garde-champêtre vint nous prévenir que l'arrêté d'interdiction était prêt, c'est alors qu'un cafetier nous offrit généreusement son local où nous nous rendîmes suivis d'une cinquantaine d'ouvriers. Mais le garde-champêtre ne se tenant pas pour battu, vint au nom du maire, interdire la réunion.

Voici le curieux colloque que nous échangeâmes avec lui :

De quel droit interdisez-vous la réunion ?

Le garde. — Parce que le maire ne veut pas qu'elle ait lieu.

Le maire en vous donnant cette mission se décerne un brevet d'imbécillité, et vous, en exécutant ces ordres, vous faites preuve que vous ne connaissez pas le premier mot des lois que vous êtes censé faire respecter.

Le garde. — Je ne connais pas la loi, mais j'obéi au maire, et je vous défend de parler.

R. Nous parlerons quand même.

Le garde. — Alors je saurais ce qui me reste à faire. Et il nous demanda de ne pas l'obliger à sévir contre nous.

Pour toute réponse, le compagnon Derul fait un parallèle entre la situation du riche et celle du pauvre aux applaudissements de l'auditoire et la réunion eu lieu sans autre incident.

Tous les auditeurs se sont munis de brochures et de journaux. Somme toute, excellente réunion.

Le matin tout Dinant commentait la crânerie des deux anarchistes, qui avaient donné leur conférence, malgré la police et la grande majorité des ouvriers se montre tout à fait sympathique à cet acte.

Nous espérions pouvoir donner une conférence aujourd'hui encore, mais jusqu'à présent nous n'avons pas pu dénicher une salle où l'on voulut bien nous recevoir.

Nous nous rendons à Leffe, peut-être serons nous plus heureux dans ce pays-là.

## Italie

Turin. — A la fin du mois d'août a eu lieu au tribunal correctionnel le dernier écho de la triste série des procès provoqués par les faits du mois de mai dernier. Cette série compte à son actif une centaine de procès avec des condamnations variant de 10 jours à 5 ans de réclusion pour des actes le plus souvent insignifiants. Ainsi, un ouvrier a eu 6 mois de prison pour avoir traité les policiers de *plein de soupe*. Mais cela se comprend, la bourgeoisie a frappé en raison du trac qu'elle a eu. Le trac a été immense, la magistrature ne peut être que féroce.

A vrai dire, les compagnons qui viennent d'être jugés, auraient pu l'être, comme tous les autres au lendemain du 1er mai. Mais il fallait que la police venge les 27 policiers blessés et un procès comme tous les autres, n'aurait pas eu l'éclat et l'importance que la police désirait. Un procès pour association de malfaiteurs faisait bien mieux l'affaire pour impressionner le public et obtenir une condamnation qui fit déporter les camarades.

Malheureusement pour la police, l'échafaudage de l'instruction a été presqu'entièrement démolie par les nombreux témoignages favorables à l'honnêteté des accusés et aussi par l'exagération même de l'accusation qui avait placé un agent provocateur parmi nos amis.

Il faut dire que la police n'a pas la main heureuse pour le moment. Ces derniers temps la condamnation pour escroquerie et concussion de Bignami, chef de la police de Turin, pour vol avec effraction et fabrication de fausse monnaie, de Strigelli, confident du préfet, de Galimberti, de Doghotti, commissaire de police, etc., sans compter le procès des policiers de Palerme qu'il a fallu juger à huis clos.

L'acte d'accusation visait les points suivants : 1° Association de malfaiteurs, fondée pendant l'hiver, pour attentats contre la propriété et les personnes; 2° discours dans les réunions publiques et propagation d'écrits subversifs pour faire de la propagande révolutionnaire parmi les ouvriers sans travail, apologie de faits qualifiés crimes, excitation à la révolte et au pillage, incitation des camarades ouvriers à la haine contre les bourgeois, les officiers de l'armée et en général contre tous les rentiers, enfin les faisant paraître comme des parasites, vampires vivant de la sueur et du sang des ouvriers, des mystificateurs et des traîtres. Enfin, résistance à l'autorité et dégâts matériaux dans plusieurs usines, etc.

Tout est basé sur les délations de Garlasco, qui pendant toute la durée des débats n'a cessé de charger les autres accusés, poussé par le président qui lui a dit : « Bravo, dites tout ce que vous savez, vous rendrez service, non seulement à la justice, mais aussi à la société et à l'humanité. »

Les témoins étaient 60 environ. Le président a absolument interdit de parler des questions économiques. Je fais comme je veux, a-t-il dit.

Malgré tout cela le tribunal n'a pu admettre l'association de malfaiteurs.

Peretti et Garlasco (celui-ci pour la forme), ont attrapé dix mois de prison, Périno et Rolando chacun 8 mois, Bajetto, mineur d'âge, 20 jours seulement, Moja et Riva ont été acquittés.

---

L'Italie a le bonheur d'avoir une loterie publique hebdomadaire. Sous le pape et les anciens régimes de 48, cette loterie était par son immoralité une arme d'opposition très importante aux mains des révolutionnaires de l'époque. Il y avait donc à s'attendre qu'une fois ceux-ci arrivé, au pouvoir, il se hâterait d'abolir la loterie pour ne pas être taxés d'inconséquence.

Non seulement ces pierrots n'ont rien fait dans ce but, mais tous les ministres ont cherché à rendre ce jeu plus populaire. Ajoutez qu'une loterie, organisée par un particulier est passible des travaux forcés. Mais les dirigeants font les lois, ils pensent bien les violer ; pourvu qu'il tombe de l'argent dans leur escarcelle toujours vide, c'est tout ce qu'il faut.

Pendant l'exercice 1888-89, l'État a encaissé 75 millions, sur lesquels il a eu un bénéfice net de 25 1/2 millions.

Depuis 1871, cet impôt volontaire a rapporté au gouvernement 526 millions sur 1,300 millions qu'il a encaissé.

Cette somme énorme a été payée en majeure partie par le prolétariat des grandes villes, où les déclassés sont nombreux. Les mois qui rapportent le plus, sont : décembre, mars, septembre et juin en rapport avec les changements de saison et les mois de loyer.

---

Quelques extraits de statistique :

1,454 communes n'ont pas d'eau potable.

4,877 communes n'ont pas de fosses pour les immondices, tout reste dans la rue.

200,000 habitants vivent dans 37,000 habitations souterraines.

Dans 1,700 communes on ne mange de blé que dans les cas de maladies ou les jours de fête.

4,965 communes ne connaissent pas l'usage de la viande, excepté dans les familles bourgeoises.

194 circonscriptions avec 6 millions d'habitants sont infestés de fièvres miasmatiques.

100,000 personnes sont atteints par la pelagre qui vient d'insuffisance de nourriture et qui amène au suicide.

Enfin, 63 0/0 des Italiens ne savent ni lire ni écrire.

* * *

Caramanico. — Des troupes sont parties pour Caramanico, petite ville de cinq mille habitants, près Chieti (province de l'Abruzze citérieure), où six cents paysans armés ont attaqué et pillé l'Hôtel de Ville, dispersant les actes, les documents et les registres.

La cause de cette révolte est l'élévation des impôts.

## Colombie

La grève des ouvriers du chemin de fer de Panama est terminée ; les grévistes, qui avaient causé de grands troubles, empêchant la circulation des trains, coupant les fils télégraphiques et essayant d'enlever les rails, ont reçu complète satisfaction.

## République Argentine

Nous avons reçu de l'Argentine différentes lettres, nous apportant des renseignements sur la pseudo révolution qui vient de s'y passer. Au lieu de les résumer, nous préférons les publier chacune à leur tour, nos camarades y trouveront mieux la réalité des sentiments exprimés par nos correspondants :

Compagnons de la *Révolte*,

Le télégraphe vous aura appris, longtemps avant que ne vous arrivent ces lignes, la grrrande révolution (?) de Buenos-Ayres.

Voici à grandes lignes ce qui s'est passé :

Le samedi 26 juillet, quelques bataillons d'infanterie, un bataillon d'artillerie, occupaient dès trois heures du matin, la place Lavalle, où se trouve un parc d'artillerie qui ne sert plus à grand chose. Parmi les révoltés se trouvaient aussi quelques centaines de bourgeois appartenant à l'Union civique. La ville a conservé son aspect habituel jusqu'à huit heures du matin, ce n'est qu'à cette heure que les habitants des autres quartiers ont appris le soulèvement. A neuf heures, le chef de la police à la tête de quelques centaines d'hommes, tente d'envahir la place où s'étaient cantonnés les révolutionnaires, il est repoussé après une violente fusillade, avec une balle dans une jambe ; jusqu'à onze heures les balles et la mitraille pleuvent dru comme grêle dans les rues qui donnent accès sur la place Lavalle.

Deux de nos compagnons y sont blessés : l'un, à le bras traversé par une balle de mitrailleuse, blessure sans gravité, aucun membre essentiel n'ayant été touché ; l'autre, reçoit une balle dans le flanc, son état est désespéré.

Rue Parana, trois tramways, bondés d'agents de police, sont accueillis par une pluie de plomb, les chevaux hachés par les balles s'abattent, laissant leur précieux chargement servir de cible. Je vous assure que j'ai passé là un agréable quart d'heure, à voir ces chasseurs socialistes, chassés à leur tour comme des lapins.

Le samedi, l'après-midi est assez tranquille, la nuit est plus agitée.

Le dimanche 27 au matin, la flotte qui est passée à la révolution, commence à bombarder, la maison du président de la République, le palais du gouvernement et la caserne de Retiro, le feu se continue avec violence jusqu'à dix heures, puis cesse brusquement. Un peu après on apprend qu'un armistice de 24 heures a été conclu.

Le lundi vers midi, nouvel engagement qui dure et avec une grande violence vingt minutes. Calme jusque vers quatre heures et demie, où les deux forces en viennent à nouveau aux mains, cette fois l'engagement dure vingt-cinq minutes, puis tout se calme. La nuit est tranquille, chacun pense qu'une rencontre décisive va avoir lieu le mardi.

Mardi toujours rien, la nuit du mardi au mercredi pas davantage, si ce n'est quelques coups de feu par ci par là.

Mercredi toujours rien. Enfin, vers quatre heures la nouvelle se répand que les révolutionnaires rendent les armes. C'était vrai, la farce était finie, les chefs du mouvement donnent pour prétexte qu'ils n'avaient plus que 100,000 cartouches, et que les maisons d'introduction et les armuriers avaient refusé de leur en vendre, et que, jugeant la lutte impossible, ils se rendaient.

De son côté, le gouvernement fait une amnistie pleine et entière. Quelques braves gens qui avaient pris cette comédie au sérieux, criaient à la trahison, un officier subalterne, un lieutenant je crois, s'est brûlé la cervelle, quelques soldats ont brisé leur fusil plutôt que de le rendre. Les troupes du gouvernement ont pris possession des armes et des munitions et tout a été dit.

L'état de siége a été proclamé, la Bourse fermée jusqu'à nouvel ordre, une censure établie pour bâillonner la presse, mesure parfaitement inutile d'ailleurs, puisque la police occupe les imprimeries où s'imprimaient les feuilles de l'opposition.

Le plus clair des résultats de cette révolution de palais, a été la mort de quelques centaines d'infortunés naïfs, une augmentation de plus de 50 0/0 sur les objets de première nécessité. Quelques boulangeries ont vendu le pain jusqu'à 60 centavos

(3 francs) le kilog., et la complète cessation du travail. Et tout cela pour remplacer Robert Macaire par Bertrand.

Ce qui peut nous consoler un peu, c'est que pas mal de bourgeois se sont fait crever la paillasse dans cette querelle de famille, où presque l'unanimité du peuple de Buenos-Ayres est resté indifférent.

Ce qu'il y a de plus drôle dans l'affaire, c'est que l'émeute vaincue ou achetée (cette dernière hypothèse me paraît la plus vraisemblable) dans la rue, que le triomphe au Parlement. Il faut vous dire blique argentine, Celman, président de la Répupar la population qui le croit la cause du détesté économique et financière qui étreint la République en ce moment, on l'accuse bien aussi de quelques peccadilles pot-de-vinière, mais en somme il ne fait que suivre la tradition de tous les présidents passés et présents, Français et Argentins.

Ce pauvre Juarez, était décidement usé jusqu'à la corde, pour que les députés et sénateurs qui jusqu'à là avaient fricoté avec lui, lui aient signifié son congé. Il faut croire que malgré toutes les amertumes dont se plaignent ceux qui se nomment les *premiers* magistrats de la nation, il y a aussi quelques douceurs à la clé, car le Celman s'est rageusement débattu avant de céder la place. Il a cherché des ministres dans toutes les chapelles politiques, sans réussir à trouver quelque chose de présentable ; dame vous savez quand le navire est fouto les rongeurs l'abandonnent, c'est ce qui est arrivé au timonier de la galère argentine. Voyant qu'il ne pouvait faire différemment, il s'est exécuté, mais de fort mauvaise grâce: il a envoyé à nos honorables sa démission en disant qu'il *sacrifiait sa personne* à l'intérêt de son pays, qui, plus tard, lui rendrait justice (si cela arrive envoyez nous un bout de corde); qu'il faisait des vœux pour ceci, pour cela et pour autre chose encore qu'il ne vous intéressait guère de connaître. Là-dessus il va probablement faire son petit voyage en Europe et vous pourrez par vous même vous assurer que malgré tous ses sacrifices il n'est pas complètement sur la paille.

Quand il ne lui resterait que le bénéfice de l'une ne ses dernières affaires, il aurait encore de quoi assurer ses vieux jours. Pensez donc, la Compagnie fermière des travaux de salubrité n'a obtenu la concession qu'en versant à ce grand sacrifié la modeste somme de 200,000 livres sterling, soit *cinq millions de francs*, mais soyez tranquille, il y en a d'autres et de plus fortes.

Séance tenante le congrès a nommé son remplaçant : M. Paligrini, premier vice-président, car il faut vous dire que nous avons dans le gouvernement 1 président et 2 vice-présidents de la République, de manière que si le président casse sa pipe, immédiatement le premier vice allume la sienne, si celui-ci disparaît, illico le deuxième se présente, et naturellement à mesure le congrès toujours sur la brèche en fabrique d'autres de rechange. Vous voyez que notre constitution a tout prévu, et que le peuple n'a pas à craindre de manquer de vice.

Quoi qu'il en soit, à la nouvelle de la démission, la ville a pris un air de fête, toutes les maisons sont pavoisées et illuminées, partout on tire des pétards, une immense clameur qui ne cesse pas un instant de toute la journée, accompagne le démissionnaire. Toute la population est dans la rue chantant victoire ; pauvres imbéciles, qui se grisent d'espérance, et qui croient que le nouveau vaudra mieux que l'ancien. Laissons passer une huitaine de jours, et quand l'atelier restera fermé, ils s'apercevront bien qu'au plus ça change au plus c'est la même chose.

Il règne ici une misère noire, si noire qu'elle a fait peur aux gouvernants, qui ont avisé par voie d'affiches et de la presse, les pauvres de la capitale, que les lundis, mercredis et vendredis, il serait fait ces trois jours de la semaine durant, des distributions gratuites de viande à tous ceux qui se présenteraient.

Nos trois camarades arrêtés il y onze mois, pour un manifeste, continuent d'être détenus. Pour nous, anarchistes, il n'y a pas d'amnistie. Nous continuons d'être ceux contre qui tout est permis. Il viendra bien un jour où nous prendrons notre revanche, ce jour-là il ne faudra rien oublier.

Voilà chers compagnons tout ce que je puis vous dire sur notre grande révolution et ses grandes conséquences.

Bien à vous et à la Révolution sociale.

## A NOS AMIS

*Nous avons eu cette semaine un très grand retard dans le dépouillement de la correspondance. Que nos amis nous excusent, nous remettons le tout en état dans le prochain numéro.*

## Félix Volkhowsky

Nous sommes heureux d'annoncer à nos amis l'arrivée à Londres de l'un des plus puissants champions de la cause de la liberté en Russie.

Félix Volkhowsky, celui dont M. G. Kennan parle dans des termes si sympathiques dans son article sur les exilés de Towsk, est avec nous, ayant réussi à s'échapper de Sibérie.

Sept années de réclusion cellulaire dans les forteresses et les prisons de la Russie d'Europe et onze années d'exil en Sibérie, tel est l'état de service de ce...

Ces dix-huit années de souffrance lui furent infligées uniquement parce que ses opinions n'étaient point favorables au régime russe actuel et qu'il était soupçonné de les propager. On ne put l'accuser d'appartenir au parti terroriste, vu que ce parti n'existait point lors de sa première arrestation.

Sa santé est dévastée, mais son énergie et ses grandes capacités sont restées intactes et il s'est décidé de fuir pour pouvoir se vouer à l'étranger à la cause russe. Il réussit à tromper la vigilance des autorités sibériennes et après mainte aventure qu'il nous contera, espérons-le, un jour, il atteignit le Canada par le Pacifique après avoir traversé toute la Sibérie.

Il se vit forcé de laisser sa petite fille en arrière, car vouloir l'emmener eût été une folie. La crainte de voir son enfant pris par le gouvernement russe, exemple qui s'est déjà vu, imposa à Volkhowsky une grande prudence et le força à se cacher sous le nom de Félix Brand.

A l'heure qu'il est, après une année d'anxiétés terribles, l'enfant a rejoint son père à Londres, ce qui rend à Volkhowsky sa liberté d'action.

(*Free Russia*).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de différentes localités des lettres de camarades se plaignant d'avoir été *estampés* par de soi-disant compagnons de passage. Comme ces lettres visaient telles ou telles individualités, nous avons toujours refusés d'insérer ces lettres, ne voulant pas engager des polémiques qui s'éternisent sans rien prouver.

Nous avons engagés tout simplement les camarades d'avertir les groupes avec lesquels ils étaient en relation. C'était, croyons-nous, le meilleur moyen de se débarrasser des personnages véreux, sans avoir besoin d'ouvrir de polémique avec des individus qui n'en valent pas la peine. C'est ce que nous avons répondu notamment, aux camarades de Verviers, Nimes, etc.

Aujourd'hui, nous en recevons une des camarades de Troyes, dont nous extrayons les passages suivants :

Troyes, le 6 septembre 1890.

Je ne sais si tous les groupes de province se trouvent dans le cas du groupe les Niveleurs troyens, mais ce que nous savons, c'est que depuis dix-huit mois nous avons chaque semaine la visite de compagnons de passage, tous plus dans la pommade les uns que les autres. Les groupes les Egaux et les Niveleurs sont toujonrs venus en aide à ces compagnons et compagnes, en pêchant dans la caisse ou en faisant des collectes. Dans la quantité nous en avons rencontré de sincères, mais combien aussi nous avons été refait de fois par des individus qui ne vivent que de cela et qui, sous l'étiquette anarchiste, se font héberger plusieurs jours et ballader en chemin de fer au frais des groupements.

Depuis dix-huit mois nous avons dépensé plus de 400 francs de cette manière. Somme qui aurait été bien utile à la propagande, et c'est toujours au moment que nous croyons pouvoir faire quelque chose que nous avons quelques sous pour agir, qu'il nous arrive de ces machines-là, nous empêchant toute espèce de propagande et d'agitation.

Les anarchistes troyens sont tous des miséreux, plusieurs sont sans ouvrage depuis le 1er mai ou sont chargés de famille. Pour ma part j'ai cinq gosses, dont l'aînée à huit ans, et depuis le procès Louise Michel, et surtout depuis deux ans je n'ai pas cessé un seul instant de tirer le juif par la queue.

Malgré tout, nous nous groupons, nous privant très souvent du nécessaire, quelquefois de l'indispensable pour cotiser à la propagande, et tout abouti à nourir ou aider des passagers qui ne sont pas plus embourbés que nous. Mais qui, s'ils étaient sincères, devraient comprendre dans quelle situation ils mettent les groupes et le préjudice qu'ils portent à la propagande.

Aussi, les anarchistes troyens m'ont prié de vous écrire et de vous donner ces détails que peut-être vous ignorez à Paris et d'insérer dans la *Révolte* une communication déclarant aux trimardeurs qu'ils ne s'écartent pas de leur route, pour s'arrêter à Troyes, que les anarchistes troyens n'ayant pas d'ouvrage pour eux, ils sont dans l'impossibilité d'en fournir aux autres, d'*aucune espèce de manière*.

A bon entendeur salut.

La solidarité doit être une des premières vertus anarchistes, mais elle ne doit pas dégénérer en bêtise et servir à alimenter la paresse d'individus qui ne sont anarchistes que pour *taper* les anarchistes, et nos camarades troyens ont raison de vouloir se soustraire à cette exploitation d'un nouveau genre. Il ne faudrait pourtant pas non plus tomber dans l'excès opposé et voir un tapeur dans tout camarade qui se présente pour obtenir des renseignements afin de pouvoir se débrouiller dans la localité où il est nouveau venu.

La pratique de la solidarité demande une certaine expérience des individus, que l'on n'acquiert qu'aux dépens de soi-même. Il y a là une affaire de tact et de délicatesse qui ne peut s'ériger en principe. Aux individus à agir comme ils croient bon d'agir et selon les individus auxquels ils jugent avoir affaire.

Troyes. — Le groupe les *Niveleurs Troyens* rappelle aux lecteurs de la *Révolte* ainsi qu'aux groupes anarchistes, qu'il fait imprimer un recueil de poésies et de chansons anarchistes inédites, au profit de la souscription de l'achat d'une presse. Chaque souscription de 50 centimes donne droit à trois brochures, valant 25 centimes chacune.

Les groupes pourront souscrire à raison de 14 fr. le cent. S'adresser au compagnon Paul Martinet, 133, faubourg Croncels, Troyes (Aube).

Nous engageons vivement les compagnons et les groupes à se hâter.

## PETITE CORRESPONDANCE

D. à Londres. — La Campana à Macerata, pas besoin d'autre adresse, pouvez lui écrire. — Les brochures seront expédiées, adresse a été remise au Père Peinard.

S. V. à Ganges. — J'ai bien reçu le mandat, mais je croyais que c'était pour votre abonnement qui était terminé ? La lettre ne contenait pas d'explication. Paroles d'un Révolté 1 25. J'avais envoyé des brochures largement de quoi payer le volume reçu.

P. à Sollies Toncas. — C'est le manque de place qui nous a empêché de publier les souscriptions. Un peu de patience.

C. à Turin. — H. à Ougrée. — M. à L'Epine. — B. à Limoges. — M. à Angers. — D. à Puiseux. — F. à Puiseux. — F. à Nancy. — D. à Foix. — V. à Nimes. — A. à Estagel. — B. à Tarare. — Groupe du Cannet. — P. à Troyes. — N. à Paris. — S. à Roanne. — M. à Bourges. — G. à Brest. — E. à Barcelone. — G. à Romans. — M. à Marseille. — P. à Rouen. — S. à Genève. — F. à Levallois. — S. à St-Denis. — F. à Reims. M. à St-Etienne. — Ch. à Malicorne. — P. à St-Nazaire. — B. à Valence. — M. à Londres. — G. à Chicago. — A. à St-Denis. — C. à Alais. — D. à Tunis. — R. à Cannes. — P. à Brooklyn. — D. à New-York.— Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Tous les jeudis, réunion des Coiffeurs anarchistes, chez Pasquet, 239, rue Saint-Martin, à 10 heures du soir. Tous les ouvriers s'occupont de la question sociale sont invités.

Groupe du XIIIe, réunion samedi 27 septembre, salle Mayeux, 11, place d'Italie. Ordre du jour : Socialisme d'Etat ou anarchie.

Les compagnons sont priés d'être exact

Puteaux. — Tous les anarchistes de la banlieue sont invités à assister aux réunions qui ont lieu tous les lundis à huit heures du soir, salle Davin, rue de Nanterre, 1, à Puteaux. De l'attitude des révolutionnaires au 1er mai 1891.

Romans. — Le groupe anarchiste de Romans invite tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* à se réunir au local habituel du groupe, le samedi 27 courant, à huit heures du soir, pour une communication importante.

Le compagnon Dalmais ayant quitté Romans, adresser tout ce qui concerne le groupe, au compagnon Genthon, rue Paradis, 7.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

QUATRIÈME ANNÉE. N° 4 — DIX CENTIMES — DU 4 AU 10 OCTOBRE 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . Fr 8 »
Six Mois . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Allez-vous en !

Le Congrès du Parti ouvrier belge a voté à l'unanimité la grève générale. Convoqué pour discuter le suffrage universel et devant lui, dans l'idée de ses meneurs, une imposante manifestation en faveur du suffrage universel, le Congrès ne s'en est presque pas occupé. — « Suffrage universel ? Bon, ça va bien » — se sont dit les délégués ouvriers. — « Votons ça et n'en parlons plus, puisqu'il y a autre chose qui nous intéresse infiniment plus. C'est la grève générale ». Et la note dominante fut la grève.

Au lieu de manifestation politique, le Congrès est devenu une manifestation économique.

---

Un autre Congrès ouvrier vient de faire à peu près la même chose. C'est le Congrès des mineurs allemands, tenu ces jours-ci à Halle. Il devait être une manifestation démocrate-socialiste. Il n'en fut rien. Les démocrates-socialistes — leurs meneurs, du moins — sont des politiciens républicains. Et les 240,000 mineurs représentés au Congrès, sont avant tout des travailleurs. Aussi se sont-ils occupés de leurs affaires d'abord. Et là-dessus ils ont voté les résolutions suivantes :

« Réduction de la journée de travail à huit heures ; minimum de salaire d'un mineur limité à 4 marks (5 francs) ; tribunaux d'arbitrage composés moitié par des ouvriers délégués par leurs compagnons de travail ; comité de surveillance des mines pour la sécurité et la santé des mineurs ; comité de gérance de la caisse des ouvriers assurés composé d'ouvriers ; restriction du droit actuellement illimité des patrons à renvoyer leurs ouvriers ; interdiction de la constitution financière d'exploitation industrielle, les Sociétés de ce genre ayant pour base la distribution des dividendes, c'est-à-dire de bénéfices tirés du travail et encaissés par les rentiers : spéculation immorale ».

Ces revendications doivent être présentées sous forme de pétition au Reichstag. Mais comme tout le monde sait d'avance que la pétition avortera, — « c'est donc l'avenir gros de menaçantes éventualités, rendu plus inquiétant encore par l'attitude agressive des patrons qui se coalisent contre les ouvriers » — nous dit la presse bourgeoise.

---

Le Congrès des trades-unions anglaises, que nous avons analysé dans un numéro précédent, a encore fait la même chose. Il s'est prononcé à l'unanimité en faveur de mesures telles que les patrons ne pensent pas les accorder, et, quoique composé d'éléments absolument disparates, il s'est trouvé d'accord sur une déclaration de guerre au Capital.

---

Voici donc l'opinion ouvrière dans trois pays de grande industrie : l'opinion *formelle*, bien entendu, — c'est-à-dire celle sur laquelle tous, conservateurs ouvriers et révolutionnaires ouvriers, peuvent tomber d'accord.

Mais si on voulait savoir leur opinion intime ; si on demandait ce que les ouvriers disent tout haut sans le coucher dans les résolutions qui doivent être signées par tous les délégués présents — réactionnaires y compris — on peut affirmer que l'opinion générale des travailleurs de tous les pays est celle-ci :

« Nous ne voulons plus sous aucun prétexte travailler plus de huit heures.

« Nous ne voulons pas qu'il y ait une seule industrie, dans laquelle on travaille plus de huit heures par jour.

« Nous savons parfaitement — *et ceci est l'essentiel* — nous savons parfaitement, ajoutent les travailleurs, que si cette mesure est prise, un tas d'industries doivent périr. Elles sont basées sur l'exploitation acharnée et les longues heures. Eh bien, — *tant mieux ; qu'elles périssent ! Mais alors c'est nous qui nous en emparons, c'est nous qui en prenons la gestion* ».

---

Voilà, selon nous, l'idée-mère, le vrai sens de toutes ces décisions.

Déjà pendant la grève des ouvriers des docks de Londres, lorsque les patrons prouvaient par des chiffres qu'ils ne pouvaient pas accepter les conditions des travailleurs sans se ruiner et sans arrêter tout une grande branche de l'industrie, les travailleurs leur répondaient continuellement :

— « Tant mieux ; mes enfants ! Raison de plus pour l'exiger ! Si vous ne pouvez pas faire marcher l'industrie sans nous mettre dans l'impossibilité de vivre — *Allez-vous en !* C'est tout ce que nous vous demandons ! »

Et chaque fois que l'on cause avec les travailleurs anglais, — non-socialistes ou socialistes, peu importe — on reçoit la même réponse :

— « Qu'ils s'en aillent ! Nous ne demandons pas mieux. Nous sommes sûrs que dans chaque cité nous pourrons organiser le travail sans qu'il y ait besoin de réduire les travailleurs à la misère ».

Et on vous demande, sans plus s'y attarder : — « N'est-ce pas que nous pourrions organiser ici, à Liverpool, ou à Southampton, le chargement des navires et tout le trafic, *en municipalisant les docks ?* »

---

Voilà l'idée généralement répandue. Et nous maintenons que si vous parlez à n'importe qui des agitateurs ouvriers qui connaissent bien leur milieu — tous vous répondront :

« Oui, c'est bien cela que les travailleurs anglais, allemands et belges pensent en ce moment. Ils ne veulent plus travailler plus de huit heures et, en posant cet ultimatum, ils espèrent pousser les patrons à bout, leur donner congé, et s'emparer de la gestion de l'industrie ». Il n'y a que la clique peu nombreuse des politiciens égarés dans le mouvement ouvrier, qui pensent autre chose et qui rêvent les ministères du travail de l'empire anglais, de l'empire allemand ou de l'empire prusso belge.

---

Autre chose. — Les politiciens égarés dans le mouvement, ou venus pour s'en faire un marche-pied, ont tellement travaillé l'opinion ouvrière, qu'en ce moment il y a un grand nombre d'ouvriers qui cajolent le rêve d'obtenir les huit heures par la voie légale des parlements. Mais ceux-ci font-ils la force du mouvement ouvrier ? Ceux-ci ont-ils les masses avec eux ?

Non, certainement non ! Les travailleurs veulent les huit heures par n'importe quel moyen.

Ils sont décidés à les arracher aux patrons. Ils croient à la grève — à la grève générale. En Belgique, l'état-major marxiste avait beau parlotter suffrage universel. On ne les écouta pas. On cria : « la grève générale ! »

En Allemagne, l'Etat-major marxiste (celui dont Marx lui-même désapprouvait très souvent la tactique rampante) veut faire marcher tout le mouvement ouvrier dans les eaux tranquilles du parlementarisme. Mais les gros métiers, les mineurs surtout, sont pour la grève, la grève générale.

Tous savent que la grève générale peut amener la révolution, et tous disent néanmoins : « tant mieux ! »

C'est par la grève générale que les travailleurs veulent arriver à la journée de huit heures. Et cette journée n'est pour eux qu'un moyen de dire aux patrons : « Allez-vous en si vous ne pouvez gérer l'industrie qu'en nous abrutissant par le sur-travail ! Allez-vous en, nous en sommes enchantés. Laissez-nous l'industrie et son outillage, — nous n'avons pas besoin de vous, nous saurons la faire marcher sans vous ! »

---

Voilà — nous en sommes profondément convaincus — le vrai sens de cet immense mouvement international, né spontanément des entrailles même de la classe ouvrière et qui en ce moment se répand, spontanément encore, malgré les obstacles soulevés par les politiciens socialistes, malgré la contre-campagne de la Bourgeoisie et ses intrigues, malgré l'inertie des anarchistes qui n'ont pas encore entrevu ce qu'ils ont à faire en face de ce grand mouvement.

---

Quant à nous, il nous semble que notre action est tracée nettement devant nous.

Nous ne croyons pas au huit heures. Huit, six, quatre ou deux heures de travail pour

le patron, — c'est deux, quatre, six ou huit heures de trop.

Nous savons que le malheur de la société actuelle n'est pas que le travailleur travaille dix, douze ou quatorze heures, mais que le patron existe.

Nous savons que, quel que soit le nombre d'heures de travail, tant que ce seront les patrons qui géreront l'industrie en place des producteurs eux-mêmes — l'industrie restera exploitation.

Mais nous savons aussi que dans chaque organisation ouvrière, il y a un certain nombre de gens qui le comprennent comme nous. Et c'est avec eux — avec ces inconnus disséminés dans la mine, l'usine, le chantier et que nous ne connaissons pas encore — que nous devons nous trouver, nous entendre, [illegible] nos idées d'anarchie.

Et nous savons, en outre, que la journée de huit heures dans *tous* les métiers est *absolument impossible* tant que l'ensemble de l'industrie est ce qu'il est aujourd'hui. Et nous pouvons dire aux travailleurs : « Vous voulez travailler huit heures seulement? Rien d'extravagant dans votre demande, loin de là. Le voulez-vous pour tous, ou pour quelques-uns seulement? Pour tous, bien entendu ? Alors cela vous amènera nécessairement à réformer entièrement l'industrie, *à vous en emparer*, à la soumettre à votre gestion? Etes-vous prêts à aller jusque-là? »

Developpez ces idées devant n'importe quel auditoire ouvrier. Démontrez nettement cette nécessité et demandez alors à votre auditoire : — « Etes-vous fermement décidés à réduire votre travail alors même que cela nécessiterait une transformation complète de la société ? »

Et vous savez d'avance la réponse. Elle sera un *oui* formidable. Mais ce « oui » — c'est l'expropriation.

Voilà ce que l'infiltration des idées a fait pendant ces dernières vingt années. Les travailleurs ne veulent plus engraisser la pègre bourgeoise. Et pour y mettre fin, les plus intelligents d'entre eux ne reculent pas devant l'expropriation, tandis que les moins conscients d'entre eux ne s'y opposent plus.

---

Et comme la foi dans la voie légale disparaît en même temps (et il dépend de nous de l'ébranler définitivement), c'est à la grève générale que la grande masse demande d'opérer le changement. Ce n'est plus au roi, plus à la République, plus à César, plus aux radicaux, plus aux politiciens socialistes, que la masse fait cette demande. C'est à la coordination internationale pour la cessation générale du travail à un jour donné — le 1er mai prochain.

Pouvons-nous hésiter dans ces conditions? Notre route est tracée. Faire tout, faire l'impossible, pour que ce jour-là la cessation du travail soit générale ; que *tous les travailleurs*, aisés ou traînant la misère, en jaquettes ou en guenilles, soient dans la rue.

Faire tout pour que les rues soient inondées de millions, non pas de centaines de mille, comme l'an passé.

Enfin, faire tout, faire l'impossible, faire plus que l'impossible, pour que, au 2 mai 1891 pas un seul travailleur ne rentre à l'usine autrement qu'en disant :

Huit heures pour travailler, huit heures pour dormir et huit heures pour m'amuser! Et si cela ne vous va pas

**Allez-vous en !**

Et ils s'en iront ! Le balai sera là !

---

Le groupe anarchiste *La Liberté* nous communique à nouveau l'apparition d'une brochure : *Une Poignée de Vérités sur les Socialistes et leurs Chefs.*

S'adresser rue des Orteaux, 119, à Paris, chez le compagnon Leclerc.

# QUESTIONS RÉVOLUTIONNAIRES

Nous recevons du compagnon Malatesta la lettre suivante :

Chers compagnons,

Une feuille de langue française a voulu s'occuper de ce que je dis dans la conférence anticuper de ce que je dis dans la conférence anti-parlementaire qui fut tenue à Londres le 3 du mois d'août dans la salle du club *Autonomie*, et elle m'a fait dire à peu près le contraire de ce que j'ai dit réellement.

Voulez-vous me permettre de rétablir la vérité? Cela pourrait aussi, peut-être, donner occasion à une discussion entre compagnons sur des questions qui intéressent au plus haut degré le parti anarchiste.

Voici donc les idées que j'exposai devant les compagnons d'*Autonomie* — un peu plus développées que je ne pus le faire dans le peu de temps dont chaque orateur pouvait disposer.

Le problème principal que la conférence se propose, c'est le moyen d'assurer la solidarité internationale dans l'action révolutionnaire.

Cela se réduit à la question déjà tant discutée, de l'organisation ; question qui intéresse aussi bien l'action internationale que l'action nationale ou locale.

Il y a parmi les anarchistes des compagnons qui repoussent toute idée d'organisation de peur qu'elle puisse créer une autorité et entraver la libre initiative. Certainement toutes ou presque toutes les organisations révolutionnaires qu'on a fait dans le passé ont été plus ou moins entachées d'autoritarisme ; mais peut-on déduire de cela que toute organisation soit nécessairement autoritaire? Certainement non. Une organisation est autoritaire quand il y a parmi ses membres une partie qui veut exercer l'autorité et une autre partie qui est disposée à la subir ; une organisation entre anarchistes conscients est nécessairement libertaire.

Bien plus : le seul fait de ne pas savoir concevoir une organisation sans autorité est une preuve que l'idée anarchiste n'est pas bien pénétrée dans nos cerveaux. En effet, qu'est-ce que c'est qu'une société anarchiste sinon une organisation sans autorité? Et si cela est possible dans la société future pour la satisfaction de tous les besoins humains, pourquoi ne le serait-il pas aujourd'hui, entre ceux qui comprennent et sentent l'Anarchie, pour les besoins de la lutte contre la Bourgeoisie?

L'organisation autoritaire est dangereuse et funeste pour la révolution : elle met tout le mouvement à la merci des idées particulières, ou même de la défaillance ou de la trahison de quelques chefs ; elle offre le flanc aux coups de force des gouvernements, et, ce qui est le pire de tout, elle habitue les révolutionnaires à abdiquer leur initiative dans les mains de quelques-uns, et le peuple à attendre le salut d'une providence quelconque.

Mais, d'autre part, la non-organisation c'est l'impuissance et la mort ; elle habitue à l'insolidarité, à la rivalité haineuse de chacun contre tous et aboutit à l'inaction.

La libre initiative c'est certainement le grand ressort du progrès ; mais pour qu'elle agisse il faut encore qu'elle ait la conscience de sa force. On travaille, on s'expose, on se sacrifie quand on croit que cela produira quelque chose, quand on sait que son action sera comprise, secondée, suivie par les compagnons.

Les héros, qui agissent pour l'idée sans se préoccuper de ce que diront et de ce que feront les autres sont très rares ; il ne faut pas compter sur eux. Et encore leur action, si elle n'est jamais complètement stérile, ne produit pas un effet proportionné à l'effort, si elle reste isolée.

L'homme isolé c'est le plus impuissant des animaux ; et plus on avance dans la voie de la civilisation, plus devient prépondérant le rôle que jouent dans la vie la coopération et la solidarité.

D'ailleurs tout cela, au fond, n'est qu'une mauvaise chicane.

Ceux qui prêchent contre toute sorte d'organisation, quand il arrive qu'ils sont des hommes d'action, font tout comme nous : ils se mettent à plusieurs pour faire une chose, ils tâchent d'élargir leur cercle d'amis, d'établir des ententes et des relations plus ou moins suivies avec les individus et les groupes qui conviennent à leur but.

C'est vrai qu'ils s'évertuent à chercher des noms qui remplacent celui d'organisation, mais en réalité ils font tout bêtement de l'organisation, ou des tentatives d'organisation. C'est le cas de M. Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir.

Si ce n'était que la question du mot nous y resterions complètement indifférents et nous admettrions volontiers qu'ils appellent cela comme mieux leur semble. Mais c'est qu'en prêchant que l'anarchie n'admet pas l'organisation, on fait du tort à l'idée auprès des gens de bon sens, on fait perdre un temps précieux dans des discussions oiseuses et on maintient beaucoup de compagnons dans un état d'indécision qui leur empêche de faire n'importe quoi.

Il arrive, en outre, que des gens qui auraient toutes les dispositions pour devenir anarchistes, nous croyant condamnés à l'impuissance (et nous le serions si vraiment nous renonçons aux avantages de l'association) préfèrent, comme un pis aller, s'enrôler avec les social-démocrates et autres politiqueurs.

La non-organisation aboutit d'autre part à une autorité, qui pour être sans contrôle et sans responsabilité, n'en est pas moins une véritable autorité. En effet, les hommes énergiques, les hommes d'action ne renoncent pas à se réunir, à s'organiser pour acquérir cette force qui vient de la coopération ; ainsi toute la propagande contre l'organisation réussit à faire de l'organisation le privilège de quelques-uns. La masse du parti, restant désorganisée, est naturellement menée par ceux qui, étant unis, sont forts, et qui, même s'ils ne le voulaient pas, imposent leurs idées et leur volonté par l'unanimité et par l'ensemble qu'ils mettent dans leur propagande et dans leurs actions.

Nous voulons la libre initiative en fait d'organisation comme dans tout autre chose : que chacun s'organise comme il l'entend, avec ceux qui lui conviennent, selon les nécessités de ce qu'on veut faire et selon les affinités de tempérament, de tendances, d'intérêts ; mais qu'il y ait que le moins possible d'individus isolés, de forces perdues.

Nous ne renoncerons certes pas à l'organisation qui est la vie et la force ; au contraire, nous tâcherons de la développer pour devenir le plus fort que nous pourrons. Mais, puisque nous sommes anarchistes et nous ne voulons pas faire d'elle un instrument de domination, nous voulons que tous nos compagnons tâchent eux aussi, d'acquérir, en serrant les liens qui les unissent, le plus de force qu'ils peuvent. Et la force de nous tous sera la force de la Révolution, sera le levier avec lequel on renversera le monde bourgeois.

On craint les chefs et on a raison ; mais le véritable, le seul moyen pour ne pas avoir des chefs c'est de savoir ce qu'on veut et comment on le veut. La propagande des principes et des méthodes anarchistes est donc le remède pour détruire les chefs. Une organisation anarchiste n'a pas de chefs parce qu'elle est fondée non sur la foi en un individu, mais sur la complète compréhension du programme par tous les membres de l'organisation.

Et si, même parmi les anarchistes il peut y en avoir qui suivent aveuglément des individus, c'est un malheur qu'on doit à l'éducation autoritaire qui depuis des milliers d'années pèse sur l'Humanité. Ceux-là trouveront leur chef quoiqu'ils fassent, partout ils se mettent ; pour les débarrasser des chefs il faut débarrasser leurs cerveaux des ténèbres : il n'y a pas deux chemins.

---

Puisque le fondement et le lien principal

d'une organisation anarchiste doit-être le programme compris et accepté par tous, il est utile de dire quelques mots sur ce programme au point de vue de son ampleur pour voir quels sont les hommes que nous pouvons considérer comme appartenant à notre parti et avec lesquels il faut tâcher de s'entendre et de s'organiser.

Evidemment nous ne pouvons marcher d'accord qu'avec les anarchistes. Il y a trop de différence dans le but et dans les moyens entre nous et les socialistes non anarchistes pour que soit possible une entente, surtout à présent que ceux-ci, entraînés par la logique de la méthode, s'approchent toujours plus de la bourgeoisie et oublient presque d'être socialistes.

Mais entre les anarchistes il y a des fractions différentes selon l'idée qu'ils se font de la société future. Pourquoi ne serions-nous pas tous du même parti tant que nous sommes d'accord sur la manière de préparer et de faire la Révolution ?

Par exemple, nous sommes communistes; mais il y a aussi les anarchistes collectivistes, qui sont assez rares dans les autres pays, mais qui, en Espagne, sont nombreux, bien organisés et de très actifs travailleurs pour la cause commune. Inutile de dire qu'il ne faut pas les confondre avec les « collectivistes » français, qui sont bien des communistes peut être, mais qui sont surtout des autoritaires et des parlementaristes, c'est-à-dire des anti-anarchistes.

Or, ces collectivistes-anarchistes repoussent, comme nous, toute espérance et tout expédient parlementaire et veulent la révolution par la force. Ils veulent, comme nous-mêmes, l'expropriation violente des propriétaires et la prise de possession et la mise en commun de toute la richesse privée et publique par l'action directe du peuple. Ils veulent, comme nous, la destruction des gouvernements de toute sorte et la réorganisation sociale faite par l'action directe du peuple et sans délégation de pouvoir. Comme nous, ils se proposent d'empêcher par la force qu'une nouvelle forme d'autorité ne vienne à accaparer les résultats de la Révolution.

Pourquoi donc ne travaillerions-nous pas ensemble à l'œuvre commune ?

Il y a bien des différences entre nous et eux dans les questions qui ont trait à la manière de laquelle seront organisées la production et la distribution dans la société future. Nous, les communistes, pensons que la seule solution qui puisse résoudre toutes les difficultés et tous les conflits possibles dans une société égalitaire et qui donne satisfaction en même temps aux sentiments de justice et de fraternité, c'est une organisation sociale basée sur le principe de solidarité : *De chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins*, c'est-à-dire *tout est à tous*.

Les collectivistes, au contraire, pensent que la société se réorganisera selon le principe de justice — *de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses œuvres*. c'est-à-dire *à chacun le produit de son travail ;* solution que nous trouvons aussi injuste qu'étroite, et qui est d'ailleurs (suivant les communistes), pratiquement irréalisable, ou tout au moins incapable de durer sans évoluer rapidement vers le communisme ou retomber dans le bourgeoisisme.

Mais tout cela c'est pour après la Révolution et ne peut pas être une cause de division dans la lutte que nous devons soutenir aujourd'hui. Et même après la Révolution une telle différence ne devrait produire qu'une concurrence fraternelle pour répandre le plus grand bien social. Si nous étions un parti autoritaire, c'est-à-dire si nous aspirions à constituer un gouvernement et à imposer notre manière de voir, alors certainement nous ne pourrions marcher ensemble qu'avec ceux qui veulent dicter les mêmes décrets, les mêmes lois que nous. Mais puisque, selon nous, c'est le peuple lui-même, c'est chacun des éléments qui constituent le peuple, qui doit pourvoir à son organisation, et à l'entente avec les autres éléments ; puisque c'est l'évolution spontanée, c'est le libre jeu des besoins et des passions, c'est l'observation de l'expérimentation par tout le monde qui doivent déterminer la forme ou les formes de vie sociale, nous, anarchistes de toutes les écoles, n'aurons qu'à prêcher d'exemple en soumettant à la preuve de l'expérience nos idées et nos solutions.

Dans les luttes sociales, aussi bien que dans les recherches scientifiques, c'est la méthode qui prime et qui détermine les résultats. Et les partis se constituent d'après ce que l'on veut faire, et non d'après ce que l'on désire ou ce que l'on prévoit.

Par conséquent, il me paraît que tous les socialistes anarchistes, qui suivent les mêmes méthodes de lutte, peuvent être et sont du de réorganisation.

---

Je finirai avec quelques observations sur la tactique révolutionnaire.

Nous devons nous mêler le plus possible à la vie populaire; encourager et pousser tous les mouvements qui contiennent un germe de révolte matériel ou moral et habituent le peuple à faire ses affaires par lui-même et à ne se confier que dans sa propre force ; mais sans perdre jamais de vue que la révolution pour l'expropriation et la mise en commun de la propriété et la démolition du pouvoir sont le seul salut du prolétariat et de l'Humanité et que par conséquent chaque chose est bonne ou mauvaise selon qu'elle approche ou éloigne, facilite ou rend plus difficile cette révolution.

Il s'agit pour nous d'éviter deux écueils : d'une part, l'indifférence pour la vie et les luttes de tous les jours, ce qui nous éloigne du peuple et nous rend pour lui étrangers et incompréhensibles ; — et d'autre part, de se laisser absorber dans ces luttes, leur donner une importance plus grande qu'elles n'ont, et finir par oublier la révolution.

Appliquons cela à la question de la grève.

Nous sommes tombés, comme c'est un peu notre habitude, d'une exagération dans une autre.

Autrefois, convaincus que la grève est impuissante, non seulement pour émanciper, mais aussi pour améliorer d'une manière permanente le sort des travailleurs, nous avions trop négligé le côté moral de la question et, sauf dans quelques régions, nous avions laissé ce moyen puissant de propagande et d'agitation, presque totalement aux socialistes autoritaires et aux endormeurs.

Revenus de cette indifférence à la suite des grandes grèves de ces derniers temps et surtout de la grève du port de Londres, qui donna lieu à croire que si les hommes qui la menaient avaient eu une claire conception révolutionnaire et n'avaient pas craint les responsabilités on aurait pu amener les travailleurs des docks à marcher sur les quartiers riches et à faire la révolution ; il se manifeste maintenant une tendance à l'excès opposé, c'est-à-dire à tout attendre des grèves et presque confondre la grève avec la révolution.

Cette tendance est très dangereuse puisque elle fait naître des espérances chimériques et dont la pratique serait — pas au si corruptrice assurément, mais aussi décevante et endormeuse que le parlementarisme lui-même.

On prêche la grève générale et c'est très bien ; mais on a tort selon moi, quand on s'imagine et on dit que la grève générale est la révolution. Elle serait seulement une occasion magnifique pour faire la Révolution, mais rien de plus. Elle pourrait se transformer en révolution, mais si les révolutionnaires avaient assez d'influence, assez de force et assez d'esprit d'initiative pour entraîner les travailleurs dans la voie de l'expropriation et de l'attaque armée, avant que l'énervement de la faim, l'effarement du massacre ou les concessions des patrons ne viennent à démoraliser les grévistes et les amener à cette condition d'esprit, si facile à se produire dans la masse, dans laquelle on veut se soumettre coûte que coûte, et on considère comme un ennemi, un fou ou un agent provocateur quiconque pousse à la lutte à outrance.

Je considère d'ailleurs, comme irréalisable une véritable grève générale dans les conditions économiques et morales actuelles du prolétariat universel; et je crois que la révolution sera faite bien avant que cette grève ne puisse se produire. Mais de grandes grèves se produisent déjà, et avec de l'activité et de l'entente on peut en provoquer de plus grandes encore; et il se pourrait bien que ce soit là la forme par laquelle commencera, au moins dans les pays industriels, la Révolution sociale. Il faut donc être sur le qui vive pour profiter de toute les occasions qui peuvent se présenter. croisés.

Les fusils et tous les engins pour l'attaque et pour la défense que la science met à notre disposition, loin d'être rendu inutiles par les grèves, restent toujours les instruments de l'émancipation et dans les grèves trouvent seulement une bonne occasion pour être employés utilement.

# MOUVEMENT SOCIAL

## Irlande

On vient d'opérer une saisie en masse dans l'île de Blaschet, non loin des côtes du comté de Kerry. La saison de la pêche ayant été mauvaise et les habitants misérables n'ayant pu payer leurs fermages, un vaisseau anglais a débarqué le sheriff et trente de ses acolytes avec cet envoyé de la police qui se sont emparés des bateaux de pêche, seul gagne-pain des insulaires. La scène était navrante alors que le vaisseau emmenant les bateaux disparaissait peu à peu à leur vue, les hommes, les femmes et les enfants se tordant les mains, poussaient des cris déchirants, invectivant leurs cruels ravisseurs qui, depuis longtemps ne les entendaient plus... La famine est inévitable.

---

Un grand nombre de correspondances reste en retard, faute de place pour leur insertion. Nous les résumerons pour les faire entrer dans le prochain numéro.

# BIBLIOGRAPHIE

*L'Italie telle qu'elle est*, est le titre du livre qu'a fait paraître le compagnon X. Merlino. Il aurait pu dire la *Bourgeoisie telle qu'elle est*, car en nous dévoilant les faits et gestes de la bourgeoisie italienne, il nous montre la sinistre comédie jouée par toute la Bourgeoisie, qui est de toutes les nations.

C'est un livre de propagande, une inappréciable collection de documents précieux, de l'authenticité desquels on ne peut douter car, tant accablants qu'ils sont pour le gouvernement, ils sont officiels.

Le compagnon nous fait l'historique de l'avènement de la Bourgeoisie et de son évolution aboutissant aujourd'hui à la crise économique, à la noire misère du peuple et au gaspillage de ses plus belles forces en Abyssinie, à la recherche des débouchés pour les produits des capitalistes.

La situation du prolétaire en Italie est des mieux caractérisées : rongé par la misère, fauché par la pellagre et la mal'aria, menacé par des usuriers, il doit se rendre lui et sa famille ou bien quitter le pays pour aller couvrir le monde de ces pauvres trimardeurs, vivant d'air et d'eau, toujours à la recherche du travail pour un prix dérisoire, poursuivant ce bonheur qui les fuit toujours.

De cette étude on a la clé de ces émigrations des travailleurs, et de la lutte désespérée des restants avec la société. Ils ont à choisir le genre de mort entre la faim et le brigandage et sa conséquence le bagne.

---

Nulle part on ne peut mieux voir les vols et les tripotages de la Bourgeoisie grande ou petite, et toujours est partout le même phénomène : le gouvernement y trempe ses mains quitte à user de son pouvoir pour apaiser le scandale d'une telle conduite. Argument, et encore officiel, de l'utilité des gouvernements ! La Propriété avec son cortège de maux

se montre à son tour L'Etat, la Magistrature, les Finances, tout y passe, et on peut suivre leur évolution depuis l'origine jusqu'à nos jours. Des documents et toujours des documents pour les incrédules et les autoritaires!

La police, cerbère de la Bourgeoisie, défile ensuite devant nous ; des pages entières du livre sont pleines de ses prouesses : partout abus et corruptions, persécutions et injustices. Les bienfaits de la magistraille et le sort de ses victimes, les machinations qu'elle emploie contre ses adversaires et contre le mouvement socialiste, tout y est entassé. Plein d'horreur, vous suivez partout l'auteur dans cette boue bourgeoise ; on se croirait dans l'Enfer de Dante!

L'auteur ayant pris part au mouvement, fait en connaissance de cause l'historique du socialisme en Italie, de ses origines et de ses phases ; anarchiste, [illegible] chose intéressante pour nous, l'état de nos forces en Italie.

[illegible] bleau poignant, se console [illegible] que dans son pays les choses vont mieux! l'auteur répond dans sa préface : *Mutata nomine de te fabula narratur* (*Ne change que le nom, c'est de toi qu'il s'agit!*).

A la lecture de ce livre, on se rappelle involontairement l'état du prolétaire avant la Révolution française : la même misère avec ses affreuses conséquences, la souffrance prête à se déchaîner en vengeance.

On sent quelque chose dans l'air, la résignation apparente est comme la tranquillité qui précède les tempêtes violentes, de grondements sourds et étouffés annoncent l'explosion de la patience populaire. C'est l'avenir qui nous la montrera.

Ce volume est en vente au prix de 3 fr. 50, chez Savine, 12, rue des Pyramides, Paris.

***

Vient de paraître chez Vannier, 19, quai Saint-Michel, une petite plaquette de vers, intitulé *Les Pauvres Gens*. — Dans une préface qui n'est pas le plus mauvais morceau, l'auteur explique le titre de sa brochure, et affirme la question sociale. Le livre contient entre autre une pièce : *Le Clown* que nous avons insérée dans notre dernier supplément.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

ERRATUM. — C'est 100 francs que nous avons reçu de la conférence de Louise Michel à Londres et non 120 francs comme cela a été mis par erreur.

## Bibliothèque anarchiste

### Sciences et philosophie

9° *Morale sans obligation ni sanction* de M. Guyau, 5 francs, chez Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.

Preuve de la source matérielle de la morale, son évolution, sa source découlant des besoins de l'homme.

10° *L'Irréligion de l'Avenir*, étude de sociologie, par M. Guyau, 7 fr. 50, chez Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.

Genèse des religions dans les sociétés primitives ; dissolution des religions dans les sociétés actuelles ; exposition de ce qui remplacera la religion dans la société future. A la place des Eglises l'auteur voit naître trois formes d'associations spontanées, celle des intelligences, celle des volontés et celle des sensibilités. Ouvrage matérialiste à fortes tendances libertaires, sauf quelques petites restrictions sans importance.

11° *Les Mensonges conventionnels de la civilisation*, de Max Nordau.

Ouvrage excellent pour démontrer combien la société dans toutes ses institutions aboutit à l'absurde et se sauve par l'hypocrisie et le mensonge. Ajoutons que l'auteur lui-même nous paraît coupable d'un « mensonge conventionnel » en attaquant les anarchistes pour faire accepter son livre par les lecteurs bien pensants.

11 bis. *Le Menzogne convenzionali della civiltà moderne*, Milano, Brigola Alfredo, Via Mauzoin, 5.

11 ter. *Die conventionellen Lügen der Kulturmenschheit*, von Max Nordau. — Leipsig, Verlag von Bernhard Schlicke (1884).

### Romans

13° *Sous-Offs*, par L. Descaves, 3 fr. 50, Tresse et Stock, éditeurs, place du Théâtre-Français.

Encore une satire contre le militarisme, ses galonnés, et la démoralisation dont ils sont la source.

14° *Biribi*, par Darien ; Savine, éditeur, 12, rue des Pyramides.

Mise à nu des tortures infligées à ceux dont l'indépendance de caractère ne leur permet pas de se plier aux exigences bêtes du militarisme. Cri d'indignation d'une conscience révoltée contre l'abrutissement du Caporalisme.

### Théâtre

15° *En Détresse*, par Henry Fèvre, 1 fr. 50. — Tresse et Stock, éditeurs.

Satire contre la vieille organisation sociale qui nous [illegible] a, lorsque la société vous le refuse.

(*A suivre.*)

## PETITE CORRESPONDANCE

E. M. à Saint-Pierre. — Les ouvrages de Déjacques ne sont plus en vente en librairie, il faudrait s'adresser à des bouquinistes. — Je ne connais pas l'individu en question.

C. à Saint-Pierre-d'Arena. — Reçu mandat. Annonçerons.

R. à Pamiers. — En effet, c'est peu intéressant, et comme ces gas-là ne cherchent que la réclame, inutile de leur en faire en s'occupant d'eux.

E. S. à Camerole. — Plus de « Dieu et l'Etat ».

V. B. à Pugot. — Répondrai dans quelques jours.

Le Perreux. — Ces irrégularités ne se reproduiront plus.

Aux abonnés de Verviers, Dison, Ensival et Liège. — Le peu d'empressement que quelques-uns ont montré à répondre à l'invitation du 14 courant, nous oblige à cesser l'envoi du journal à ceux qui n'auront pas réglé leur compte pour la fin du mois et avis leur est donné, qu'ils pourront toujours se le procurer aux aubettes et marchands ci dessous :

Rue du Gazomètre. — Pierre Vorni, près la gare. — Pont-du-Chêne. — Jules Elias. — Warimont, route de Dison. — Derrière le Théâtre. — Lorquet, rue des Foxades, à Hodimont.

Verviers. — Plus de « Grèves des Electeurs ».

M. à Toulouse. — Le compagnon E. Labeysse, Grande Rue à Rabastens, désire correspondre avec vous.

B. à Toulon. — Qu'[illegible] vous demandé ?

B. à Toulon. — D. à New-York. — A. T. à Casteljaloux. — M. à Angers. — B. à Sedan. — J. à Lyon. — Firminy. — B. à Marseille. — W. à Dijon. — Hijos del [illegible] — H. à Nancy. — T. à Ully. — F. à Reims. — G. à Nantes. — D. à Vienne. — F. à Amiens. — F. à Nancy. — D. à Rouen. — L. à Rabastens. — E. C. à Agen. — L. A. à Marseille. — Auguste et Marianne. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### des détenus politiques

Listes précédentes 886 fr. 65.

B. à Hope Church Allegheny 1,25. — Auguste et Marianne 0,50. — Nicaise 0,50. — Auguste et Marianne 0,50. — [illegible]iria 3,50. — Barthelot 1,25. — Tesquet 1 fr.

Total à ce jour : 895 fr. 15.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 673 fr. 05.

Auguste et Marianne 0,50. — Gex 0,35, Dubut 0,30, Auguste et Marianne 0,50, C.-B. 0,50, G. G. à l'Agha 0,50, Un compagnon d'Oran 0,50.

Total à ce jour : 676 fr. 20.

## Souscription pour l'extension du Supplément de la RÉVOLTE

Liste précédente : 474 fr. 20.

Un patriote enragé 1 fr. — Un ex-patriote 0,50. — Bardot 0,50. — Souscription faite à Narbonne à l'occasion du passage du compagnon M. d'Agen : Firmin 0,50, Elise 0,50, Curel 0,25, Léon 0,10, Un anarchiste 0,10, excédent d'écot 0,55. — B. à Thuir 0,30. — C. à Bagnes 0,50. — Jean-Paul 0,50 — B. à Hope Church Allegheny 1,25. — G. à Dinan 1 fr. — R. à Berre 0,50. — B. à Drocourt 0,50. — Auguste et Marianne 0,50. — Un frère en humanité T. J. 10 fr. — R. à Mirepoix 1 fr. — S. à Genève 4,50. — R. C. 10 fr. — G. à Istres 1 fr. — Solliès-Toucas : Gautaume 0,50, Avignon 0,50, A. Guidon 0,25, Pey 0,55. — F. à Fougères 1,45. — E. B. anti-patriote 0,75. — B. à Lamastre 0,75. — G. à Marseille 0,65. — C. H. 2 fr. — Gervais 0,20. — Rouen : B. L. J. 3 fr. — B. à Beauvais. — P. 5 fr. — Liste Houdstont : Désiré de Juin 1 fr., Houdstont 1 fr., Henri 1 fr., Jules Moineau 0,50, Léon 0,50, Un inconnu 0,20, Lucienne 0,50, Excédant 0,75, Gex 0,35, Steiger 5 fr. — Liste Sirot : Sirot 0,50, Puisant 0,35, Foulyant 0,25, Marahout 0,25, Barret 0,25, Démure 0,25, Demulsant 0,25, Chanay 0,25, Sadi-Carnot 0,25, Lagrue 0,25, Rives 1 fr., Auguste et Marianne 0,50, Bernardiny 0,50, Bardin 0,50, Delfour 0,50, Zibolin 20 fr. — Berardo 1 fr. — Thirel 0,50, Prevée 0,10, Cahen 0,50, Saint 0,10, G. G. à l'Agha 0,50, Negro 0,25, Barthelot 1,25, Tremblay 11,40, Tesquet 1 fr. — Liste n° 1 à Flémalle 5,50, Collecte faite à Flémalle le 14 septembre 3,50, Marchand 5 fr., Lyon 0,15, Del 0,50, Excédent d'écot 0,50, Brenet 5 fr., Delmas 5,10, A. Gantier 5,30.

Total à ce jour : 609 fr. 15.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 2775 fr. 55.

Th. J. 2,70, Imbert 0,25, Meissirel 0,30, Traverse 0,30, Rifot 0,30, Un compagnon 0,25, Un exploité 0,25, Un révolté 0,30, Un anarchiste 0,35. — D'Argenteuil pour affranchissement d'envoi de journaux en province 2 fr. — Muller 25 fr. — Bernard le tourneur 1 fr. — S. à Montreux 4 fr.

Total à ce jour : 2,812 fr. 55.

## CONVOCATIONS

iDmanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

Tous les jeudis, réunion des camarades s'occupant du journal quotidien, au local convenu.

Groupe d'études sociales des *Travailleurs anarchistes du XII*e, samedi 4 octobre à 8 h. 1/2 du soir, salle Mathieu, place Daumesnil, au coin de la rue Claude Decaen.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir.

Le groupe le *Réveil du XV*e, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, salle Lézé, 103, rue du Théâtre.

Discussion sur la question de tactique.

CHOISY-LE-ROI. — Grande réunion publique et contradictoire, samedi 4 octobre, à 8 heures du soir, salle Brouillard, 121, avenue de Paris.

Ordre du jour : 1. Le suffrage universel et les élections municipales complémentaires. — 2. Les mensonges des politiciens, les caisses de retraites, la journée de huit heures et l'augmentation des salaires.

Orateurs inscrits : Faure, Tortelier, Viard, Leboucher, Paulet (Prière à ceux-ci de ne pas manquer).

Messieurs les candidats au conseil municipal et M. le député de Belleval, sont convoqués par lettres recommandées.

Les camarades de Paris et de la banlieue sont invités ; départ de Paris gare d'Orléans à 7 heures soir.

IVRY. — Réunion tous les samedis à 8 h. 1/2 précises du soir, 10, place Bompeix, Aux Balançoires.

Nous convions tous les compagnons d'ateliers et de misère, sans distinction d'idées, à venir discuter avec nous les idées anarchistes, bon accueil leur sera fait.

PUTEAUX. — Tous les anarchistes de la banlieue sont invités à assister aux réunions qui ont lieu tous les lundis à huit heures du soir, salle D[illegible], rue de Nanterre, 1, à Puteaux. De l'attitude des révolutionnaires au 1er mai 1891.

LE CHAMBON. — Les compagnons du Chambon et de Firminy sont convoqués chez Bayou, 4, place Grenette, dimanche 5 octobre à 3 heures du soir.

Ordre du jour : 1. Réorganisation du service des journaux. — 2. La réunion régionale de Lyon et son ordre du jour. — La question du journal quotidien.

Tous les compagnons sont priés d'être exacts. Le compagnon Celle rendra ses comptes.

TROYES. — Le groupe les *Niveleurs Troyens* et les *Egaux*, ainsi que les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, sont convoqués à la réunion du samedi 11 octobre, au bar Champenois. Extrême urgence. Communication importante.

*Le Gérant : J. GRAVE.*

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 5. DIX CENTIMES DU 11 AU 17 OCTOBRE 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Encore une fois, nous prions les camarades de bien vouloir nous adresser le numéro de leur bande, à chaque règlement, afin de nous éviter une perte de temps inutile.*

## LE COMMUNISME-ANARCHISTE *

### I

Les deux bases, sur lesquelles toute société qui aura rompu avec la propriété privée, sera forcée, selon nous, à s'organiser, sont le communisme et l'anarchie. L'anarchie menant au communisme, et le communisme menant à l'anarchie, puisque l'un et l'autre ne sont que les deux expressions de la tendance prédominante des sociétés modernes — leur tendance à l'égalité ; puisque l'un est le complément nécessaire de l'autre : les individus absolument libres s'associant ensemble pour atteindre un but commun — le bien-être de chacun.

---

Il y avait un temps où la famille de paysans pouvait considérer le blé qu'elle faisait pousser et les habits de laine tissés dans la chaumière comme des produits de son propre travail. Même alors, cette manière de voir n'était pas tout à fait correcte. Il y avait bien des routes et des ponts fait en commun, des marais asséchés par un travail communal et des pâturages communaux enclos de haies faites en commun. Une amélioration faite dans les métiers à tisser ou dans les modes de teinture des tissus, profitait à tous. A cette époque même, une famille de paysans ne pouvait vivre qu'à condition de trouver appui, dans mille occasions, dans le village, la commune.

Mais aujourd'hui, dans l'état présent de l'industrie où tout s'entrelace et se tient ensemble, où chaque branche de la production supporte toutes les autres, la manière de voir individualiste devient absolument insoutenable. Si les industries textiles ou la métallurgie ont atteint une si grande perfection dans les pays civilisés, elles le doivent au développement simultané de mille autres branches de l'industrie, grandes et petites ; elles le doivent à l'extension du réseau ferré ; à la navigation transatlantique ; à l'adresse de millions de travailleurs ; à un certain degré de culture générale de toute la classe ouvrière ; à des travaux, enfin, exécutés à l'autre bout du monde.

Les Italiens qui mouraient du choléra en creusant le canal de Suez ou d'ankylosite dans le tunnel du Gothard, et les Américains que les obus fauchaient dans la guerre pour l'abolition de l'esclavage, ont aussi bien contribué au développement de l'industrie cotonnière en France et en Angleterre, que les jeunes filles qui s'étiolent dans les manufactures de Manchester ou de Rouen, ou que l'ingénieur qui aura fait (d'après la suggestion de tel travailleur) telle amélioration dans un métier de tissage.

Comment vouloir estimer la part qui revient à chacun, des richesses que nous tous contribuons à accumuler ?

---

En nous plaçant à ce point de vue général, synthétique, de la production, nous ne pouvons pas admettre avec les collectivistes, qu'une rénumération proportionnelle aux heures de travail données par chacun à la production des richesses puisse être un idéal de la société, ou même un pas en avant vers l'idéal. Sans discuter ici la question de savoir si réellement la valeur d'échange des marchandises est mesurée dans la société marchande actuelle par la quantité de travail nécessaire pour produire ces marchandises (ainsi que l'ont affirmé Smith et Ricardo, dont Marx a repris la tradition), il nous suffira de dire, quitte à y revenir plus tard, que l'idéal collectiviste nous paraît tout bonnement irréalisable dans une société qui considérerait les instruments de production comme un patrimoine commun. Une société, basée sur ce principe, se verrait forcée d'abandonner sur le champ toute forme de salariat.

---

Nous sommes persuadés que l'individualisme mitigé du système collectiviste ne pourrait exister à côté du communisme partiel de la possession commune du sol et des instruments de travail. Une nouvelle forme de possession demanderait une nouvelle forme de rétribution. Une nouvelle forme de production ne pourrait maintenir l'ancienne forme de consommation, comme elle ne pourrait s'accomoder aux anciennes formes d'organisation politique.

Le salariat actuel est né de l'appropriation personnelle du sol et des instruments de production par quelques-uns. C'était la condition nécessaire pour le développement de la production capitaliste : il mourra avec elle, lors même que l'on chercherait à le déguiser sous forme de « bons de travail ». La possession commune des instruments de travail amènera nécessairement la jouissance en commun des fruits du labeur commun.

---

Nous maintenons, en outre, que le communisme est non-seulement désirable, mais qu'aujourd'hui même, les sociétés actuelles, basées sur l'individualisme, *sont forcées continuellement de marcher vers le communisme.*

Le développement de l'individualisme, surtout pendant les trois derniers siècles, s'explique surtout par les efforts de l'individu de se prémunir contre les pouvoirs du capital et de l'Etat — de s'en affranchir.

L'individu a cru un moment — et ceux qui formulaient sa pensée dans la littérature l'ont prêché pour lui — qu'il pouvait s'affranchir entièrement et de l'Etat et de la société entière. « Moyennant l'argent — disait-il — je peux acheter tout, tout ce dont j'aurai besoin. » Mais l'individu a fait fausse route et voilà que l'histoire moderne le ramène à reconnaître son impuissance absolue, même dans son château, même avec ses coffres-forts remplis d'or.

Il doit reconnaître que sans le concours de tous, il ne peut rien.

En effet, à côté de ce courant individualiste, nous voyons dans toute l'histoire moderne la tendance à retenir, d'une part, ce qui reste du communisme partiel de l'antiquité, et d'autre part, à rétablir le principe communiste dans mille et mille manifestations de la vie.

Dès que les communes du dixième, onzième et douzième siècle réussirent de s'émanciper du seigneur laïque ou religieux, elles donnèrent immédiatement une grande extension au travail au commun, à la consommation en partie en commun.

La cité — non pas les particuliers, — affréta les navires et expédia ses caravanes pour le commerce lointain. Les bénéfices du commerce revenaient alors à la cité, non aux particuliers.

La cité achetait les provisions pour les habitants, et des traces de ces institutions se sont maintenues jusqu'au dix-neuvième siècle ; tandis que les peuples en conservent pieusement le souvenir dans leurs légendes.

---

Tout cela a disparu. Mais la commune rurale lutte encore pour conserver les derniers vestiges du communisme, et elle y réussit, tant que l'Etat ne vient pas jeter son glaive pesant dans la balance de la lutte.

En même temps, de nouvelles organisations, basées sur le même principe de *à chacun selon ses besoins* surgissent sous mille aspects divers ; car, sans une certaine dose de communisme les sociétés actuelles ne sauraient vivre. Malgré le tour étroitement égoïste donné aux esprits par la production marchande, la tendance communiste se réaffirme à chaque instant et pénètre dans nos relations sous toutes les formes possibles.

Le pont dont le passage était payé autrefois par les passants, a disparu devant le pont public. La route pavée que l'on payait jadis à tant la lieue, n'existe plus qu'en Orient. Les musées, les bibliothèques libres, les écoles gratuites, les repas communs des enfants ; les parcs et les jardins ouverts pour

* Plusieurs compagnons nous ont demandé à diverses reprises de traduire cette étude, parue dans une revue anglaise. C'est ce que nous faisons aujourd'hui.

tous ; les rues pavées et éclairées, libres pour tout le monde ; l'une envoyée à domicile avec tendance générale à ne pas tenir compte de ce que nous en consommons — tout cela sont autant d'institutions basées sur le principe : « Prenez-en ce qu'il vous en faut. »

Les tramways et les voies ferrées introduisent déjà le billet d'abonnement mensuel ou annuel, sans tenir compte du nombre de courses que vous ferez avec votre billet ; et récemment, toute une nation, la Hongrie, a introduit sur son réseau de chemins de fer le billet par zones qui vous permet de parvenir 500 ou 1,000 kilomètres pour le même prix. Il n'y a pas loin de là au billet au prix uniforme, tel que nous l'avons pour les lettres à la poste. Dans toutes ces innovations et mille autres, la tendance est de ne pas mesurer la consommation. Vous voulez parcourir mille lieues et vous — cinq cents seulement. C'est un besoin, et il n'y a aucune raison de vous faire payer votre besoin deux fois plus parce qu'il est deux fois plus intense. Voilà la tendance qui se fait jour jusque dans nos sociétés individualistes.

---

La tendance, si faible qu'elle soit encore, est de placer les besoins de l'individu au-dessus de l'évaluation des services qu'il a rendus, ou qu'il rendra un jour à la société. C'est une tendance prononcée à considérer la société comme un tout, dont chaque partie est si intimement liée aux autres, que le service rendu à tel individu est un service rendu à tous.

Quand vous venez dans une bibliothèque publique — pas la Bibliothèque nationale de Paris, par exemple, mais, disons celles de Londres ou de Berlin — le bibliothécaire ne vous demande pas quels services vous avez rendu à la société ; il vous donne le bouquin, ou les cinquante bouquins que vous lui demandez : il vous aide si vous ne savez pas les trouver dans le catalogue. Pour un droit d'entrée uniforme — et très souvent c'est une contribution en travail que l'on préfère — la société scientifique ouvre ses musées, ses jardins, sa bibliothèque, ses laboratoires, ses fêtes annuelles, à chaque membre, qu'il soit un simple amateur ou un Darwin.

A Pétersbourg, si vous cherchez à faire une invention, vous allez dans des ateliers spéciaux de la commune. Là, on vous donne une place, un établi de menuisier ou un tour de mécanicien, tous les outils voulus, tous les instruments de précision, pourvu que vous sachiez les manier ; — et on vous laisse travailler à votre invention tant que cela vous plaira. Voilà les outils, intéressez des amis à votre idée, associez-vous avec d'autres travailleurs de divers métiers si vous ne pouvez travailler seul, et faites!

Inventez la machine d'aviation, ou n'inventez rien — c'est votre affaire. Vous sentez le besoin d'inventer, — cela suffit.

De même, l'équipage d'un bateau de sauvetage ne demande pas aux hommes du navire qui sombre dans les vagues, quels sont leurs titres ; il lance le bateau à la mer ; douze hommes montent l'embarcation, risquent leur vie dans les lames furibondes, et périssent quelquefois, pour sauver des hommes qu'ils ne connaissent même pas. Et pourquoi les connaîtraient-ils? Il y a des hommes qui ont besoin d'un service ; ce sont des êtres humains — cela suffit, leur droit est établi. Sauvons-les!

Voilà la tendance, éminemment communiste, qui se fait jour partout, sous tous les aspects possibles, au sein même de nos sociétés qui prêchent l'individualisme à chaque pas.

Et si demain, une de nos grandes cités, si égoïste en temps ordinaire, était visitée par une grande calamité quelconque — le siège, par exemple — cette même cité égoïste proclamerait bientôt que les premiers besoins à satisfaire sont ceux des enfants et des vieillards ; que sans s'enquérir des services qu'ils ont rendus ou qu'ils rendront à la société, il faut d'abord les nourrir. Elle prendrait soin des combattants sans s'enquérir du degré de bravoure ou d'intelligence dont chacun d'eux a fait preuve. Elle soignerait les blessés — ceux qui ont le plus besoin de soins, et des centaines de mille femmes et hommes rivaliseraient d'abnégation.

---

La tendance existe. Elle s'accentue, chaque fois que les besoins les plus impérieux de chacun sont satisfaits ; elle s'accentue à mesure que la force productive de l'humanité augmente ; elle s'accentue encore plus chaque fois qu'une grande idée vient prendre la place des préoccupations mesquines de notre vie quotidienne.

Comment donc douter que, le jour où les instruments de production seraient mis en commun, où l'on travaillerait en commun, et le travail, reprenant sa place d'honneur dans la société, produirait bien plus qu'il ne faut pour tous — comment douter qu'alors, cette tendance (déjà si puissante), ne reprenne toute sa vigueur et n'élargisse sa sphère d'action déjà si grande jusqu'à devenir le principe même de la vie sociétaire?

---

Prenant tout cela en considération ; et réfléchissant, en outre, au côté pratique du problème de l'expropriation (dont nous avons souvent déjà parlé), un bon nombre des anarchistes est d'avis que le premier pas à faire, du moment où la révolution aura brisé la force qui maintient le système actuel, sera de marcher immédiatement au communisme.

Voilà pourquoi nous sommes communistes. Mais notre communisme n'est ni celui du phalanstère, ni celui des théoriciens autoritaires allemands. C'est le communisme-anarchiste, le communisme sans gouvernement, — celui des hommes libres. C'est la synthèse des deux buts poursuivis par l'humanité à travers les âges : la liberté économique et la liberté politique.

*(A suivre)*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Saint-Denis. — Une grande réunion publique a été organisée par le parti ouvrier, le samedi 20 septembre avec l'ordre du jour suivant : M. Revest devant les Coulisses du boulangisme.

Un millier de personnes environ avaient répondu à l'appel des organisateurs. Un des orateurs du parti ouvrier, le citoyen Caumeau, a été d'une brutalité de langage sans égale et n'a eu pour argument que des insultes prodiguées aux assistants qui n'avaient pas la même manière de voir que lui.

Il conclut son discours en glorifiant le parti dit ouvrier et en faisant les éloges du « grand mort ».

Inutile de dire que malgré son emploi de conseiller municipal, il n'a guère été sympathique à l'assemblée.

Après lui, le citoyen Gélez, dans un langage un peu plus choisi, énumère à peu près les mêmes théories que son prédécesseur ; l'un et l'autre conclurent leurs discours en engageant les électeurs à demander la démission de M. Revest et à voter pour un candidat du parti ouvrier.

La parole est alors à notre camarade Brunet, qui commence par déclarer qu'il ne choquera aucun parti politique, la discussion ayant une autre valeur que l'insulte ; puis il développe son idée que tous les partis politiques basés sur l'autorité, ont leurs coulisses, que le parti ouvrier n'a pas à se vanter d'avoir sauvé une république où la plupart des habitants sont des esclaves traînant guenilles et mourrant de faim.

Vous voilà bien, chercheurs de places qui profitez de l'ignorance de vos camarades ouvriers pour faire miroiter à leurs yeux des réformes que vous savez impossibles à réaliser ; l'ambition vous éblouit, vous ne cherchez pas à former des camarades conscients, mais des urnards aveugles.

Assez de vaines réformes dont la poursuite n'a pour effet que de prolonger notre existence misérable, instruisez-vous avec les camarades qui luttent pour un état social libre. Brunet conclut en disant que le 4e Etat est un pouvoir comme les autres et qu'il ne pourrait se maintenir que par les baïonnettes, les sergots et les juges.

Le résultat de cette réunion a été excellent pour la propagande.

Nous avons de bonnes recrues.

***

Romans. — Quelques jours avant le procès de Grenoble, Jahn était venu faire une conférence à Romans. Faute de place, le compte rendu n'en a pas été donné dans la *Révolte*.

Dernièrement le compagnon Dumas de Saint-Etienne a donné une conférence publique et contradictoire qui a eu un plein succès. L'auditoire composé d'ouvriers, a écouté avec beaucoup d'attention les idées anarchistes développées par une parole chaude et sympathique.

A la fin de la conférence, un ouvrier pose à Dumas une question ainsi conçue : « La société actuelle pourrait-elle passer à celle que nous voulons sans transition ou ne faudra-t-il pas passer par le collectivisme. »

Voici à peu près la réponse de Dumas : « Le collectivisme arrive trop tard et ne peut plus jouer le rôle qu'il aurait eu il y a quarante ans ; les travailleurs se trouvent exploités par les patrons et gouvernants, ils ne pourront admettre le joug d'une commission de statistique qui deviendrait forcément un gouvernement réactionnaire. Les idées anarchistes arrivent avec des vues plus larges et sont mieux comprises par les cerveaux en train d'évoluer. Si les machines routières avaient été inventées à temps elles auraient sillonné les routes, mais elles ont été devancées par les voies ferrées qui pouvaient rendre plus de service et les machines routières sont restées à l'état d'antiquité. De même, il en sera pour le collectivisme et l'anarchie. » Le public a été très satisfait des réponses du compagnon Dumas et le questionneur a fait l'aveu que l'anarchie serait l'apogée du socialisme.

***

Agen. — Le 27 septembre, un charlatan quelconque donnait une conférence pour exposer un plan de « Ligue de défense des républicains ». Le but, profondément démocratique, de cette ligue, devait être la défense des républicains molestés et la dénonciation des fonctionnaires hostiles au gouvernement. Président de la ligue, secrétaires de toute la séquelle grassement rétribués sur la caisse des cotisations des sociétaires. L'orateur a eu la franchise d'avouer que dans cette société les lettres anonymes seraient en grand honneur. Après un bafouage de deux heures durant lesquelles mille hourdes sont sorties des écluses du conférencier Caubon Marceille, notre homme descend de la tribune.

Il est aussitôt remplacé par le camarade Benoît, de Bordeaux, qui a peu de peine à réduire à néant les principaux arguments du conférencier, puis a tracé un tableau saisissant de la société actuelle, cette charogne immonde sur laquelle grouillent un tas d'animaux abjects ; gouvernants aux mains crochues, policiers de tout acabit, fonctionnaires de toutes sortes.

C'est cette vermine dit le compagnon Benoît aux applaudissements unanimes de l'assemblée. Ainsi vous prenez la défense, la seule manière d'exterminer cette engeance, c'est de taper dans le tas à coups de flingots ainsi que sur la bande noire des capitalistes, jésuites de robe courte dont ils sont les suppôts.

Le remède est indiqué avec une verve endiablée et un coloris éclatant. Avec Benoît, 500 spectateurs reconnaissent que la Révolution sociale nous délivrera du cancer rongeur et tant que la propriété individuelle, seule cause de toutes nos misères n'aura pas été détruite de fond en comble, nous verrons toujours une tourbe malheureuse engraisser une poignée de fainéants et d'exploiteurs.

Au tableau de cette révolution sanglante, le cœur sensible de Caubon Marceille, a saigné et il est monté de nouveau à la tribune pour excommunier les anarchistes qui osent prêcher la violence.

Benoît montre la vraie violence, la barbarie atroce, cette rapacité ignoble des bourgeois qui tue chaque année en France seulement, plus de 300 000 individus par misère et par privation. Voilà disait-il la vraie violence. C'est là un raffinement de cruautés qu'on ne saurait imaginer et qui se passe de tous commentaires.

Je préfère crever d'une balle que de faim et toute la salle approuve cette manière de voir.

A Benoit, succède Lapeyre. Dans un langage mordant et pétillant d'ironies, il relève vertement sire Caubon Marcellio, lequel a voulu insinuer que les propagandistes par la parole s'éclipsaient toujours au moment de l'action. Il démontre ensuite très clairement que toutes les réformes préconisées par les conférenciers sont des trompe-l'œil et que la Révolution amènera seule un changement à la situation.

Cette conclusion est couverte d'applaudissements frénétiques et de cris de : « Vive l'anarchie ».

Nos bourgeois se sont retirés la tête basse pendant que les nombreux camarades allaient gaiement trinquer à la révolution prochaine.

Messieurs les ventrus faites souvent des réunions, les anarchistes viendront toujours et sans peine vous y confondre.

***

Pont-Malembert (Maine-et-Loire). — Les grévistes de Pont-Malembert viennent de prendre une attitude qui donne à réfléchir à leurs exploiteurs,

Au début, la majorité des grévistes composée d'hommes actifs et intelligents, mais fort modérés, crurent bon de prendre conseil des autorités qui naturellement leur recommandèrent le calme et la sagesse, leur promettant de mettre tout en œuvre pour faire revendiquer leurs revendications fort modérées du reste.

Ils attendaient beaucoup du maire, mais celui-ci n'eut rien de mieux à faire que d'employer ses forces à protéger le directeur, un certain Moizan. Les grévistes attendant depuis deux mois le résultat de l'intervention des pouvoirs publics, bondissent d'indignation en apprenant que Moizan les avait fait remplacer aux carrières par tous les rénégats, ivrognes et fainéants, rebutés de toutes parts. Tous se rendent immédiatement aux chantiers et flanquent une tripotée à ceux qui ne s'enfuient pas à temps et brisent tous les outils. Malheureusement Moizan avait eu le temps de mettre sa carcasse à l'abri.

Les gendarmes accourent, mais en même temps 150 ouvriers des carrières voisines quittent le travail et viennent donner main forte aux grévistes. Les gendarmes ne se sentent pas en force et se retirent dans les bureaux de la direction sous une grêle d'injures.

Le lendemain de bonne heure les grévistes viennent s'assurer la possession de la carrière. Un instant après apparaissent vingt gendarmes sous la conduite d'un capitaine. Mais alors bien plus nombreux que la veille, au nombre de 4 à 500 les ouvriers des exploitations voisines accourent à l'aide des camarades grévistes. On interpelle le capitaine, on fait tant et si bien que le capitaine peu rassuré s'offre comme médiateur vis-à-vis du directeur.

Il s'en va, laissant les ouvriers maître de la position et revient deux heures après, promettant que le directeur allait donner satisfaction aux réclamations des ouvriers ; mais jusqu'à présent rien n'est venu. La solidarité des ouvriers qui travaillent avec les grévistes est très grande.

Encore un mot sur une grève qui a duré quatre jours à la fabrique d'allumettes. Le directeur commandait à trois ouvrières un travail supplémentaire, mais il ne voulait pas entendre le prix d'avance, elles refusèrent et furent mises à la porte. Trois autres refusèrent aussi et suivirent le même chemin. Voyant cela, toutes les ouvrières de l'atelier quittent le travail et deux ateliers similaires en font autant.

Revenues le lendemain à dix heures, comme le directeur se refusait obstinément à reprendre les trois premières ouvrières renvoyées, les grévistes se répandent dans les ateliers et avec un entrain et une énergie qu'on voudrait voir à bien des hommes, contraignent les autres ouvrières à faire cause commune avec elles et le travail est arrêté dans toute la fabrique.

Enfin, après trois jours de pourparlers avec le directeur et un inspecteur venu de Paris, les grévistes ont obtenu satisfaction entière. L'effet moral a été excellent dans la contrée.

Les ouvrières se sont syndiquées et comme il s'y trouve un bon noyau d'anarchistes, nous sommes sûrs qu'elles y feront de la bonne besogne.

***

Le Cannet. — L'anarchie perce chez nous disent les bourgeois d'un air effaré.

En effet, un groupe vient de se constituer sous le nom de : Groupe anarchiste du Cannet.

Chaque semaine il fera paraître un placard où les théories anarchistes seront exposées.

## Angleterre

Enfin, nous y voilà ! Après avoir été longtemps considéré comme un pays de liberté, un pays où les révolutionnaires bannis de chez eux, expulsés de tous les pays, pouvaient trouver la tranquillité, l'Angleterre emboîte le pas aux autres nations. On annonce que différents ministres vont s'entendre pour la présentation du projet de loi qui édictera des peines (emprisonnement et amende) contre tous ceux qui par la violence de leur langage, excitent injustement les ouvriers contre les autres classes de la société britannique.

Bravo ! Quand les révoltés n'auront de refuge nulle part, gare à ceux auxquels ils feront face.

***

D'autre part, on dit que le prince de Bismarck se propose de venir passer quelques jours à Londres, pour y étudier les agissements des socialistes et des anarchistes. Il est probable qu'il ne s'aventurera pas dans tous les milieux sans quelques précautions.

***

Le gouvernement est toujours inquiet de l'attitude de l'armée. Les soldats sont très irrités contre leurs officiers. Depuis quelque temps il n'y a pas eu de nouvelles mutineries. Mais en dehors des casernes, les murmures sont chaque jour plus forts.

## Irlande

Les mineurs de Balleagery ont watriné un des grands propriétaires de la mine. Nous ne connaissons pas les détails de l'affaire. Gageons que les mineurs ont eu cent fois raison !

(*Freiheit*)

## Espagne

Bilbao. — Il vient de se former ici une fédération vraiment anarchiste des groupes : Cosmopolita del campo Volantin, la Victimas del trabajo, del Carrio de Amparo, la Razon de Bilbao la vieja, qui se sont mis en relation, tout en conservant leur autonomie propre.

Les anarchistes des provinces basques vont travailler activement à l'apparition d'un journal communiste-anarchiste : *El Combate*, qui paraîtra à San-Sebastian.

## Belgique

En Belgique où depuis sept ans les ultramontains tiennent le gouvernail, il est déjà facile de constater, dit un journal périodique, les conséquences de la loi cléricale de l'enseignement qui a été promulguée le 20 septembre 1884.

Les appointements de 3,316 instituteurs laïques ont été considérablement diminués, 800 ont été purement et simplement relevés de leurs fonctions ; on a supprimé 887 écoles primaires, 1,078 écoles secondaires et 228 jardins d'enfants, en sorte que 44,028 enfants et adultes sont privés d'instruction.

Cette loi cléricale fait dépendre les maîtres d'école des conseils municipaux qui peuvent leur créer toute sorte de difficultés. A Stambruges, dans le Hainaut, les instituteurs, n'ayant pas touché depuis neuf mois un sou de leurs appointements, viennent de résigner leurs fonctions en déclarant qu'ils ne les reprendraient pas avant d'être payés intégralement. Ils sont tous plus ou moins dans la misère et réduits aux plus tristes expédients.

En revanche, les hommes noirs pullulent et s'engraissent. Sait-on combien il y a de couvents en Belgique ? En voici le relevé :

*Couvents de moines*

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1846 | 137 | avec 2,951 | religieux |
| 1856 | 145 | 2,383 | — |
| 1866 | 178 | 2,991 | — |
| 1876 | 200 | 3,600 | — |

*Couvents de femmes*

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1846 | 642 | avec 9,918 | religieuses |
| 1856 | 843 | 12,247 | — |
| 1866 | 1,013 | 15,205 | — |
| 1880 | 1,473 | 17,996 | — |

Ce ne sera pas un mince travail pour frère lynch quand le moment sera venu de se débarrasser de cette vermine.

## Allemagne

Les grands propriétaires terriens exaltent au Parlement allemand le sort privilégié des ouvriers des champs comparé à la situation précaire des employés de l'industrie. « Ceux-là seuls sont libres ; ceux là seuls se portent bien : travailleurs, fuyez la pourriture et la pestilence des villes ! » Ainsi dit-on en Amérique : « Jeune homme, va t'en au Far-West ! » Au Far-West où non seulement les ouvriers des champs (les *mains*) meurent de faim, mais aussi les fermiers, anciens propriétaires du sol. De même en Allemagne, nous apprenons que dans la Haute-Silésie, chez ces mêmes beaux diseurs qui s'attendrissent sur le bonheur aux champs, les malheureux journaliers sont payés en été 60 deniers, les femmes 40, et en hiver 40 deniers et les femmes 30, ce qui équivaut en argent français à 80 et 70 centimes, les plus hauts salaires atteignent tout au plus 1 fr. 50. « Va, jeune homme, travailler la terre, et nourris-toi de vertu et d'eau claire ! »

## États-Unis

Le groupe communiste-anarchiste l'Avenir de Hastings, va bientôt publier la *Revanche des mineurs*, journal spécialement destiné aux damnés de la mine, qui passent une grande partie de leur existence dans les entrailles de la terre, arrachant au risque de leur vie des richesses immenses pour enrichir des patrons et des actionnaires, ne recevant en retour que privation et misère.

Les compagnons ou groupes qui désireraient recevoir le journal à partir du 1er novembre, sont priés de faire savoir au plus tôt leur adresse et le nombre de numéros qu'ils désirent. Ecrire au compagnon Louis Goaziou Box, 82, Hastings Cambria, Co Pa. U.-S.

***

On a fait un tort irréparable à Mme Mackay, la femme du millionnaire. Ne s'est-on pas avisé de raconter que c'est une ancienne blanchisseuse ? Horrible ! On ne s'étonnera pas que le mari offensé ait promis une récompense de mille dollars à celui qui découvrira l'auteur de cette nouvelle déshonorante. Si on ne tire pas une prompte vengeance des gens qui l'ont mise en circulation, ils seraient capables de faire aussi courir le bruit que M. Mackay lui-même gagne sa vie par le travail !

***

On donne aux Etats-Unis le nom de *trust*, — c'est-à-dire « association de confiance », — aux syndicats de propriétaires, capitalistes, banquiers ou voleurs. Les grands fabricants du Nord-Est viennent de s'unir en un de ces trustes pour résister à toutes les tentatives de grèves. Dans l'espace de quatre semaines, les membres de la nouvelle ligue, de laquelle le fameux philanthrope Carnegie est le chef, ont aligné des milliards au service de la résistance, de quoi soudoyer des armées d'assassins. Au moindre symptôme de grève, tous les établissements se fermeront à la fois et 900,000 ouvriers avec leurs familles se trouveront sans pain.

Et que font les 900,000 ouvriers ? Ils se préparent à se rendre en masse au scrutin, vrai bétail à voter, et à donner leurs voix pour tel ou tel de ces patrons, qui attendent le moment de les affamer !

(*Freiheit*)

## Australie

Programme des anarchistes australiens, distribué par centaines de milliers d'exemplaires :

« La liberté entière et absolue pour chacun et pour tous est notre moyen et notre but. Par la liberté seule nous pourrons détruire les maux de la société et conquérir le bien-être universel.

Car l'autorité n'est autre chose que la propriété de l'homme par l'homme : monarque et propriétaire sont deux termes analogues. Le propriétaire est le roi de ses ouvriers comme le monarque est propriétaire de ses sujets. Le privilège essentiel de tous deux consiste à diriger leurs subordonnés sans égard pour la volonté ou les besoins de ceux qu'ils considèrent comme leur appartenant.

Quel que soit l'objet possédé, la propriété en est

un monopole. Celui qui le possède pouvant en permettre ou en interdire l'usage. Et il n'est pas difficile de comprendre que celui qui est maître des choses l'est aussi des hommes et que, quels que soient sa nature et son tempérament, qu'il soit bon ou méchant, la chair et le sang de ses employés lui appartiennent.

La propriété étant la plus détestable forme de l'autorité, le communisme s'impose. Il faut que chacun puisse se servir à la table universelle, et personne ne sera tenté de s'attribuer la part du lion, puisque tous pourront toujours satisfaire tous leurs besoins.

Ne vaut-il pas mieux, n'est-il pas plus humain, plus réjouissant, plus fraternel d'en agir ainsi, d'avoir confiance en soi et aux autres et de régler entre soi et au profit d'un chacun nos propres affaires ? Regrettera-t-on les maîtres et les dieux que nous nous donnions ou qui s'imposaient à nous autrefois. Nous voulons nous sauver nous-mêmes.

Pour devenir libre, tout homme doit *agir* librement et être prêt en tout temps à maintenir son droit par la *force*, car la multiplicité des actes individuels de révolte, de plus en plus compris et soutenus par le peuple qui commence à s'éveiller, ébranlera l'autorité et amènera la liberté avec tous ses bienfaits moraux et matériels.

Le peuple seul et par lui-même, doit faire la révolution que les meneurs ont toujours perdue, toute organisation centralisatrice faisant avorter la cause qu'elle est censée servir. Et il faut que la révolution soit communiste-anarchiste ou ce serait toujours à recommencer.

Le manque de confiance des hommes entre eux fournit à l'autorité et à la propriété les moyens de nous combattre ; de même les vaincrons-nous par la confiance mutuelle.

C'est pourquoi, tandis que d'aucuns parlent de l'égale liberté de chacun limitée par l'égale liberté de tous et cherchent des combinaisons pour limiter la liberté de chacun par celle des autres, nous demandons la liberté universelle et sans limites comme la meilleure sauvegarde de chacun et de tous.

Il faut donc que la révolution s'accomplisse :

Que les gouvernements, les lois écrites et non écrites, les rangs, les privilèges soient abolis.

Qu'on en finisse avec la propriété, l'argent, le salariat et tous les monopoles.

Que la liberté absolue et illimitée de chacun, soit assurée par la liberté absolue et illimitée de tous.

Nous déclarons la guerre aux lois, privilèges et monopoles. La liberté et le bonheur de l'humanité sont notre but.

Unissons-nous ! »

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Lyon. — Réunion régionale de Lyon. Les groupes adhérents à la réunion régionale du 1er novembre, sont priés d'envoyer au plus tôt leur adhésion et les fonds dont ils peuvent disposer, pour les frais d'organisation au compagnon Octave Jahn, chez P. Bernard, 17, rue des Hospices des Vieillards, Lyon.

La veille de la réunion régionale un meeting monstre aura lieu avec l'ordre du jour suivant : La grève générale, son historique, ses causes et conséquences.

La réunion régionale, aura lieu le 1er novembre à neuf heures du matin.

Ordre du jour : Mouvement d'ensemble des groupes anarchistes dans la région ; la Grève générale ; Questions diverses.

Le soir, à quatre heures, grande soirée familiale.

Allons compagnons ! il s'agit de redonner aux groupements anarchistes leur activité et leur force, perdues ou diminuées par l'isolement, ayons donc tous à cœur d'apporter notre concours à la cause en resserrant nos liens de connaissance et de solidarité.

***

Le compagnon P. Bernard de Lyon, informe les compagnons galochers, qu'il tient à leur disposition la brochure qu'il vient de faire paraître les *Parias de la galoche*, et dans laquelle il traite de la triste situation des ouvriers galochers. Paul Bernard, 17, rue des Hospices des Vieillards.

***

Roubaix. — Les compagnons qui correspondent avec le groupe de Roubaix, sont priés d'adresser dorénavant leurs correspondances au compagnon Paul Bury, estaminet de la Lune, rue Saint-Maurice.

***

Marseille. — Nous sommes heureux d'apprendre qu'il vient de se former à Marseille, un nouveau groupe anarchiste sous le titre de : Jeunesse internationale. Comme son nom l'indique, ce groupe est exclusivement formé, de jeunes gens, qui travailleront avec toute l'énergie dont ils sont capables, à l'avènement de l'anarchie.

Pour correspondre avec le groupe, s'adresser au compagnon Emile Ablond, au bar de la Dégustation, quai du Port, 28.

Les compagnons qui peuvent faire parvenir des brochures, sont priés de bien vouloir le faire.

***

Les compagnons de Woincourt, Tully et Friancourt dont l'abonnement est servi sur l'initiative du compagnon Widcoq, sont priés de lui en payer le montant, s'ils ne veulent pas voir suspendre l'envoi.

***

Bruxelles. — Les camarades de cette localité vont faire paraître en brochures, les dialogues — entre anarchiste et autoritaire — qui ont paru, il y a deux ans, dans la *Révolte*. Il y aura quatre brochures à 5 centimes. Adresser les demandes au compagnon Wysman, 11, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode, Bruxelles.

***

Les camarades de Gênes nous prient d'annoncer la prochaine publication de la traduction de la *Société au lendemain de la Révolution*.

— Le compagnon Cappellaro nous prie également d'annoncer qu'il tient à la disposition des camarades des portraits des Martyrs de Chicago, au prix de 50 centimes, lui adresser les demandes à San-Pierre d'Arena, Gênes (Italie).

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

### Un exploit du général Bonaparte

L'intendant militaire Vigo-Roussillon vient de publier la première partie des mémoires militaires de son père, qui partit comme volontaire à la suite de Bonaparte en Egypte et devint depuis colonel. Ces mémoires, écrits simplement, sans prétention, nous révèlent des faits inouïs. Citons seulement celui-ci, relatif à la façon d'agir du général Bonaparte à l'égard de six mille prisonniers, à Jaffa :

« Il prit une résolution terrible : ordre fut donné de passer tous les prisonniers au fil de la baïonnette. Il fallait ménager les cartouches. On partagea les prisonniers, la veille du départ, entre les demi-brigades. On fit former les carrés face au dehors, puis on attaqua à la baïonnette les masses vivantes. On tua tout. L'armée obéit, mais avec une sorte de dégoût et d'effroi. »

Il faut, dix mille casiers judiciaires de choix pour rivaliser avec ce chapitre inexplicable de la vie de Bonaparte.

(*Progrès de Nantes*)

## PETITE CORRESPONDANCE

George à Marseille. — Vous m'excuserez, j'ai été quelque temps absent, de là le retard à vous expédier ce que vous demandez.

Le grand lyonnais au Bois d'Augt — Ce n'est pas moi.

V. à Puget-Ville. — Pas de poésies ! « Or ».

C. à Saint-Pol. — J'ai fait la rectification.

D. à Puisent. — Faisons passer les 350 à Troyes. — L'abonnement est de 1 fr. 50 pour 3 mois, vous êtes en retour de 0 20.

Gaston Mayer. — Votre femme demande de vos nouvelles. — Ecrire chez John Droz, 89, Mac Dongal, etc. Il y a urgence.

Davister, Verviers. — Torrents Ross, Barcelona. — Jahn demande de vos nouvelles.

Giraud, Turin. — Le compagnon Paul Bernard demande de vos nouvelles.

Marcellius. — Pas notre affaire. — Votre ouvrier bavarde de trop et ne tape pas assez.

B. à Liège. — Bien reçu. — Faites pour le mieux.

Donne à Lavelant. — Distribuez les invendus.

M. à Cambrai. — L. au Mans. — G. à Saint-Chamond. — W. à Haeren. — J. à Lyon. — B. à La Machine. — S. à Bordeaux. — M. à Saint-Etienne. — C. à Hautmont. — F. à Amiens. — L. à Nancy. — W. D. à Flixecourt. — C. au Perreux. — D. à Morlanwelz. — S. à Saint-Denis. — F. C. à Bellicourt. — L. à Arras. — J. à Grenoble. — J. à Loir. — M. H. à Fourchambault. — Reçu timbres et mandats.

*Almanach anarchiste*. — D. à Foix, Lel., Arras 2 fr. — S. V. Ganges. — B. Sedan. — St-G. Geaune 60 centimes.

Quelques compagnons demandent s'il faut envoyer le montant de l'almanach d'avance. Nous ne pouvons exiger cela ne sachant pas au juste à combien reviendra l'exemplaire. Que ceux qui croient pouvoir envoyer quelque chose, le fasse, voilà tout.

Les compagnons qui penseraient pouvoir donner leur nom et adresse pour être inséré dans l'*Almanach anarchiste*, voudront bien écrire au comp. Longbois, 42, rue d'Hautpoul, Paris.


## LA RÉVOLTE

**Est en vente dans toutes les Librairies**

DE PARIS

*Pour la Vente en gros s'adresser :*

**11 — RUE DU CROISSANT — 11**

Prière aux camarades de demander le journal dans les kiosques et chez les libraires, et d'informer ceux, chez lesquels ils ne le trouveront pas, qu'ils peuvent le réclamer aux porteurs du *Petit Parisien*.


## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

Tous les jeudis, réunion des camarades s'occupant du journal quotidien, au local convenu.

Réunion du groupe les Trimardeurs, samedi, 11 octobre, rue Saint-Martin, 239.

Groupe d'études sociales des *Travailleurs anarchistes du XIIe*, samedi 11 octobre à 8 h. 1/2 du soir, salle Mathieu, place Daumesnil, au coin de la rue Claude Decaen.

Le compagnon Bebin, est prié d'être exact.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir.

Le groupe le *Réveil du XVe*, réunion samedi, 11 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Lézé, 103, rue du Théâtre.

Les lecteurs de la *Révolte* et du *Père peinard* habitant le quartier, sont invités.

Ivry. — Réunion tous les samedis à 8 h. 1/2 précises du soir, 10, place Bompeix, Aux Balançoires.

Nous convions tous les compagnons d'ateliers et de misère, sans distinction d'idées, à venir discuter avec nous les idées anarchistes, bon accueil leur sera fait.

Puteaux. — Tous les anarchistes de la banlieue sont invités à assister aux réunions qui ont lieu tous les lundis à huit heures du soir, salle Dann, rue de Nanterre, 1, à Puteaux. De l'attitude des révolutionnaires au 1er mai 1891.

Les compagnons du Centre sont convoqués à la réunion qui aura lieu à Bourges, le 19 octobre, à deux heures du soir.

Ordre du jour : 1° S'entendre au sujet d'une tournée de conférences ; 2° Des moyens relatifs à la propagande anarchiste dans les campagnes ; 3° Organisation d'une fédération anarchiste (dite du Centre) ; 4° Question de tactique et divers.

Donc il y a urgence que tous les groupes y adhèrent.

NOTA. — Les compagnons ou groupes qui auraient pas reçu d'invitation particulière, sont priés de prendre celle-ci comme avenue.

Pour les correspondances s'adresser au compagnon Jean Billot, 56, rue du Petit Charlot.

Cognac. — Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père peinard*, sont convoqués pour le dimanche 19 octobre, à trois heures du soir, place de la Sous-Préfecture. Urgence.

Troyes. — Le groupe les *Niveleurs Troyens* et les *Egaux*, ainsi que les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, sont convoqués à la réunion du samedi 11 octobre, au bar Champenois. Extrême urgence. Communication importante.

*Le Gérant*, J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 6 — DIX CENTIMES — DU 18 AU 24 OCTOBRE 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Nous paraissons cette semaine, qu'en allongeant la liste, déjà longue de nos dettes. — Les camarades ne s'étonneront pas, si la semaine prochaine, ils ne reçoivent pas le journal, c'est que les rentrées ne se seront pas opérées mieux que ces temps derniers. — Nous ferons notre possible pour l'éviter, au tour de nos dépositaires à faire le leur. — Nous ne pouvons faire plus.*

## Le 1er Mai 1891

I

Notre article *Allez-vous en !* nous a attiré quelques observations des camarades et amis. — « Est-ce utile, nous demandent-ils, de nous mêler activement au mouvement gréviste qui se produit en ce moment? N'y a-t-il pas un danger à prévoir? Ne risquons-nous pas de brouiller les idées des travailleurs révolutionnaires en leur faisant croire que nous approuvons ces panacées de huit heures, prêchées par les endormeurs? » — Voilà ce qui préoccupe, dans toute l'Europe les anarchistes sincères.

Nous continuons dans l'article de fond de ce numéro et nous continuerons dans le numéro prochain à discuter la question. Nous rappellerons seulement à nos camarades de Genève que les compagnons de Vienne (Isère), n'ont pas tant discuté que ça si la manifestation du 1er Mai passé était offensive ou défensive. Ils ont agi et voilà tout, et c'est pour eux que nous continuons la série d'articles que nous avions commencée en exposant les faits. Nous exposerons nos idées ; la discussion des groupes décidera ce qu'il y a à faire.

---

La question qui préoccupe en ce moment un très grand nombre d'anarchistes français, anglais, allemands, italiens, espagnols et autrichiens, est celle-ci :

Dans quelques mois — au 1er mai 1891, à moins de circonstances imprévues qui pourraient changer la marche des évènements — plusieurs millions de travailleurs vont se trouver dans la rue dans tous les grands centres industriels, — contre la volonté et malgré l'opposition de tous les meneurs politiques, radicaux, socialistes et autres.

Que pouvons-nous faire dans ces circonstances pour aider au triomphe de nos idées? Que ferons-nous d'ici au 1er mai et au 1er mai même? Sept mois seront vite écoulés ; ce n'est pas trop tôt d'y penser dès aujourd'hui.

Nous avons cherché à éclaircir dans l'article *Allez-vous en !* quel est, selon nous, l'esprit des masses ouvrières en ce moment. Et nous pensons que ceux qui sont en contact journalier avec les masses trouveront notre tableau exact. Peut-être, quelques camarades auraient trouvé plus « révolutionnaire » de leur dire que les masses sont entièrement anarchistes. C'eût été mentir ; elles ne le sont pas. Cependant, quoiqu'en disent ceux qui s'occupent trop de politique et fort peu des masses ouvrières, — l'esprit des masses est plus révolutionnaire qu'on ne le pense généralement. Elles perdent patience, et elles ont de vagues aspirations anarchistes, ce qui fait notre raison d'être et ce qui fera leur force dès que la période révolutionnaire aura commencé. Pour le moment, on peut dire ceci :

La grande masse des travailleurs qui seront dans la rue au 1er mai tiendra simplement à affirmer son droit de ne pas travailler quand bon lui semble ; elle tiendra à se sentir les coudes ; à en imposer aux bourgeois.

Mais sur ces millions il se trouvera, dans chaque grand centre ouvrier, des dizaines de mille qui chercheront à faire plus qu'une simple manifestation. Les uns perdent patience à toujours ne pas voir venir la Révolution. Les autres — et ceux-ci sont très nombreux — voudront la grève générale, qui est *très populaire* en Angleterre, en Belgique et en Allemagne ; et ils seront prêts à faire grève dans les métiers qui alimentent toute l'industrie (mines, gaz, chargement des navires), alors même que la grève signifierait bataille dans les rues. On l'a vu à Southampton, lors des dernières grèves en Belgique, et sur un très grand nombre de points en Italie et en Espagne au 1er mai passé.

Enfin, il y aura, dans ces millions, une très forte minorité, si ce n'est la majorité, qui pensent à peu près ce qui suit :

« Nous travaillons trop, nous sommes las d'engraisser les patrons. Les socialistes nous avaient promis que la Révolution mettrait fin à cela ; mais elle ne vient pas. Seuls, d'ailleurs, ils ne peuvent la faire. Et puis, ceux-mêmes qui nous parlaient révolution autrefois, parlent Parlement aujourd'hui, ou bien changement de gouvernement. Une fois au pouvoir, ils nous diront de patienter.

« Mais nous avons assez patienté! Voyons, si par nos immenses unions nous ne pouvons pas faire un commencement. Si la révolution vient, nos unions ne feront certainement pas de mal. Elles nous auront appris, du moins, à nous connaître.

« Nous savons la manière dont les messieurs mènent l'industrie, ils *doivent* nous faire travailler de longues heures pour continuer à s'enrichir. Et si nous refusons de travailler plus de huit heures, voilà ce qui va arriver : — Les uns essaieront de diminuer nos salaires, ce que nous ne pourrons matériellement pas accepter. La plupart essaieront de nous remplacer par des ouvriers sans travail ; mais alors, ma foi, ce sera la guerre. On fera comme on a fait à Pittsburg lorsqu'on a brûlé tout le matériel roulant des chemins de fer de l'Est. On fera comme on a fait en Belgique. On fera, comme on allait le faire dans une grève récente ». (On sait, entre travailleurs, ce qui ne se dit pas dans la presse : notamment que, dans cette grève, les grévistes allaient recommencer à Pittsburg, lorsque les patrons s'empressèrent de céder ; le peuple n'est pas tapageur dans ses promesses ; très modeste au début, il agit quand il le faut).

« Enfin nous savons — pensent les travailleurs — qu'un grand nombre d'entreprises endustrielles ne font des dividendes qu'en nous faisant travailler de longues heures. Elles ne pourront plus marcher avec des journées de huit heures. Eh bien, tant pis pour eux ! Nous ferons comme on l'a dit et redit dans toutes les grèves de ces derniers temps. Nous en prendrons possession et nous dirons aux patrons : « Allez-vous en, nous n'avons pas besoin de vous! » Ce sera toujours un commencement ».

Voilà, nous en sommes sûrs, le fond des idées qui circulent au sein d'une très forte minorité des travailleurs anglais, belges et allemands. Leur idéal dépasse de beaucoup les petites menées des meneurs. Et pour si modeste qu'il soit, il n'est pas aussi modeste que celui des états-majors autoritaires. Et nous croyons qu'à peu près les mêmes idées circulent en France, du moins dans certains métiers. Une forte minorité partage aussi ces idées en Italie et en Espagne.

En tout cas, ce qui est certain, c'est que nous ne tablerons pas sur des illusions si nous prenons pour point de départ qu'une très forte minorité, si ce n'est la majorité des travailleurs, ont des idées de ce genre.

---

Eh bien, nous affirmons que c'est avec des idées de ce genre — ni plus nettes, ni plus précises, ni plus avancées — lorsqu'elles arrivaient à être assez répandues, que toutes les révolutions ont *commencé*. Le reste se développait *pendant* la Révolution, par l'action des groupes plus avancés et par les circonstances. Car si un changement de gouvernement se fait quelquefois dans les vingt-quatre heures, une révolution *sociale* prendra du temps, des mois ou des années, pour s'accomplir. Et c'est pendant ce temps-là que les idées progresseront, surtout si la révolution a commencé sur une question économique.

---

Etant donnée cette situation des esprits et le gâchis politique international que l'on connaît — qu'allons-nous faire?

Attendre? Rester spectateurs? Laisser faire les autres? attendre que les masses deviennent entièrement anarchistes et jusqu'alors, ne nous mêler de rien, ou de nous mêler que des luttes entre politicailleurs? Autant vaudrait ne pas se nommer du tout anarchistes?

Se borner à ce que l'on a fait ces dernières années, c'est-à-dire, se tenant à l'écart, élaborer les idées? Nous l'avons fait, et nous devions forcément passer par cette phase pour élaborer l'idée, pour nous entendre entre nous sur ce que nous comprenons par Anarchie. Certainement, pendant tout ce temps-là nos idées se sont infiltrées peu à peu dans les masses.

Certainement, nous avons, malgré tout, exercé notre influence sur le développement de l'idée de la Révolution sociale. Mais cela ne suffit plus. Les évènements historiques n'attendent pas les retardataires. Et comme pendant les sept mois qui nous séparent du 1er mai, il va y avoir un nombre très considérable de réunions ouvrières et des discussions très animées entre travailleurs sur ce qu'il faut faire, nous ne pouvons rester les bras croisés, et si nous ne pouvons pas, d'autre part, quelque énergie que nous déployions d'ici là, convertir les masses à l'Anarchie, nous pouvons toujours propager largement nos idées si nous nous mêlons au mouvement.

---

On a dit souvent : « Notre rôle est tracé d'avance. Quand le peuple sera dans la rue, nous n'aurons qu'à engager la lutte par des actes ». — Soit ! Mais encore faut-il que les masses *nous connaissent* et que les anarchistes se sentent le courage d'engager la lutte ; et pour cela il faut tout un travail préalable.

Ceux qui tiennent ce langage devraient, à notre avis, sans douter ni de leur courage, ni de celui de leurs camarades, méditer cependant l'exemple qui nous fut donné à Chicago, le 1er mai 1886.

On sait que ce jour-là les chevaliers du travail pensaient faire grève générale. Les anarchistes américains n'y croyaient pas. Ils prévoyaient que cette tentative allait avorter piteusement, vu le manque d'entente entre travailleurs qui, à cette époque n'était que trop évident. Aussi pensèrent-ils que lorsqu'on massacrerait les grévistes, les anarchistes seraient là — armée populaire — bien préparés pour lutter. Profitant des facilités que les mœurs américaines offraient à cette époque, — facilités que nous n'avons pas en Europe et qu'on n'a plus en Amérique — ils armèrent des compagnies de volontaires anarchistes.

On connaît le résultat. Au moment où les soldats tiraient sur le peuple, les anarchistes n'y étaient pas. N'étant pas grévistes eux-mêmes n'étant pas dans les unions de métier, avec les travailleurs, ils ne se trouvaient pas sur les lieux. Et plus tard, ils n'eurent pas l'occasion de faire usage de leurs forces.

Pourquoi cela? Il y avait cependant des braves parmi eux, — ces braves qui pendant dix-huit mois vécurent sous la potence et ne trahirent pas leurs convictions par un seul mot de faiblesse, ces héros qui montrèrent comment on meurt pour une cause, et tant d'autres qui auraient fait la même chose à leur place. Qui donc douterait que que Lingg ou Parsons, Fischer ou tant d'autres, auraient hésité un seul moment de risquer leurs vies dans la lutte.

Mais l'occasion de lutter ne s'offrit pas. On croit trop souvent que tout consiste dans le courage pendant la lutte sur les barricades. Mais on oublie que les barricades doivent être préparées par une longue action au sein des masses qui dure quelquefois des années, et que *sans* **peuple** *révolté, il n'y a pas de barricades*. On oublie que c'est par un long travail préparatoire qu'il faut conquérir l'honneur suprême de mourir, non dans son lit, mais dans la lutte armée pour l'émancipation d'un peuple. Qui donc n'a pas rêvé mourir sur les barricades au milieu du peuple, dans l'extase de la lutte, au lieu de mourir sur un grabat, rongé par les microbes! Mais cette mort, ne l'aura que celui qui saura être *peuple* au sein du *peuple*. Sans les masses — point de barricades! Sans les masses, point de lutte armée!

Voilà pourquoi les anarchistes, même ceux de Chicago qui comptaient parmi eux des héros comme nos frères étranglés par les bourgeois, — n'ont pas trouvé l'occasion d'engager la lutte ; tandis que, pendant ces dernières années il ne s'est presque pas passé une seule grève dans laquelle des grévistes qui n'ont jamais causé propagande par le fait, mais qui ont fait des actes révolutionnaires quelquefois plus importants que tout ce que l'on se promet de faire dans les réunions anarchistes.

Les anarchistes ne sont ni plus ni moins courageux que ces grévistes. Peut-être, plus Certainement, ils ne sont pas des fanfarons. Ils savent endurer les Calédonies et monter les échafauds pour leurs convictions. Mais une chose les distingue de ces grévistes et cela a fait leur faiblesse. Ceux-ci étaient *peuple*. Ils étaient connus de tout le monde. Ils étaient camarades entre camarades. Ils se sentaient appuyés. Ce qu'ils faisaient un jour de lutte, était préparé de longue date par le travail préalable qu'ils avaient fait, en vivant dans ce milieu.

C'est cela — et non le courage — qui a manqué jusqu'à présent aux anarchistes. Et chaque fois qu'ils ont vécu de cette vie populaire, ils ont su prendre l'initiative des actes. On l'a vu récemment par l'exemple de nos camarades de Vienne. Sans trahir d'un seul mot leurs convictions anarchistes, ils ont dû vivre de la vie populaire pendant des années. Et ils ont eu l'occasion de faire l'acte de propagande si souvent promise dans les réunions et si rarement accompli, en même temps qu'ils ont su propager l'idée, lors de leur procès, plus que tous nos journaux et nos brochures.

---

Il nous semble aussi qu'on ne se rend pas bien compte du changement qui s'est opéré depuis quelques années.

Il y a neuf ans, c'était calme plat. On venait à peine de prononcer le nom Anarchie en France. En fait de révolte, la consigne était de ronfler. Dans ces conditions il fallait à tout prix réveiller les masses, les faire réfléchir, souffler le vent de la révolte. Pour cela, un acte isolé suffisait. Il faisait réfléchir.

Mais aujourd'hui les masses se réveillent, comme toujours aux approches des grands mouvements.

Elles veulent marcher de l'avant, et notre rôle est de les aider à marcher et à faire les quelques pas qui les séparent de la Révolution. Et pour cela il faut être avec le peuple, qui ne demande plus l'acte isolé, mais *des hommes d'action dans ses rangs*.

---

Mais, que pouvons-nous faire dans les rangs de ce mouvement gréviste dont nous ne partageons pas les illusions? Pouvons-nous nous en mêler sans amoindrir notre programme?

C'est ce que nous allons discuter maintenant.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Choisy-le-Roi. — Le groupe d'études sociales a réussi sa réunion publique du 4 octobre. Nous laissons à ce sujet, la parole aux journaux bourgeois, l'un d'eux (*La Petite Banlieue*) dit : 500 personnes au bas mot, se sont réunies à 8 h. 1/2 du soir, salle Brouillard. « Nous voyons aussitôt divers orateurs de Choisy, renforcés de leurs frères et amis se succéder à la tribune ; on connaît le thème favori de ces doctrinaires : « Ni Dieu ni Maître ».

« Ils attaquent la société, le suffrage universel, les pouvoirs publics, les chambres, la magistrature, voir même l'armée !... Tout y passe !!

« Avec eux plus d'autorité, plus de religion, plus de patrons, plus de capital, plus rien que des travailleurs, dont le travail servira de monnaie courante ».

Un autre journal bien pensant (*La Voix des Communes*) n'a trouvé rien de mieux à faire que verser sur les anarchistes sa bave ordurière et policière, mais comme on ne discute pas avec ceux qui n'ont d'autres arguments que la diffamation, le groupe d'études sociales saura faire justice de ces infamies.

Un manifeste est en préparation. Les anarchistes de Thiais viennent de s'unir à ceux de Choisy. Comme on le voit, la banlieue marche petit à petit vers l'Anarchie.

***

Pont-Ville. — Depuis le commencement de l'année nous avons eu 32 décès, 10 naissances et 3 mariages ! Les bourgeois crient à la dépopulation, mais ils ne parlent pas de la misère qui est la vraie cause de cette situation. Le travailleur saigné aux quatre veines par l'impôt ne peut trouver le moyen de satisfaire aux besoins d'une famille. Ils s'en passent. Mais aussi les riches commencent à s'apercevoir qu'ils ne trouvent plus assez de travailleurs pour labourer leurs terres. Une grande partie est en friche.

Les déshérités devraient comprendre qu'en s'emparant au moins de ces terres vacantes et les travaillant pour eux, leur sort serait moins misérable.

***

Saint-Florent. — Une dame Nachet, soi-disant socialiste est venue faire une réunion en faveur d'un gouvernement sage et honnête, de la séparation des Eglises et de l'Etat et d'autres bonnements semblables. Elle ne comptait pas sur un compagnon venu de Bourges pour la combattre et qui, nous pouvons le dire, l'a battu sur tous les points de son programme. Cette réunion a fait le plus bon effet dans le pays.

***

Malakoff. — Il y a déjà quelques temps, un de nos amis Marc Sufiaui élève dans une pharmacie fut dénoncé par son patron comme voleur parce qu'il fournissait gratuitement à ses amis les remèdes dont ils avaient besoin. Il fut condamné à un mois de prison autant qu'il nous en souvient. A l'expiration de sa peine, le gouvernement qui a en mains les destinées de la France, l'invite à quitter ce sol hospitalier. Son honorable patron, M. Levêque, pharmacien, adjoint au maire, a profité de son arrestation pour garder l'argent qu'il lui devait et pour l'exproprier de tout ce qu'il avait de mieux en livres, linge, etc., en tout pour 300 francs. — C'est dans l'ordre des choses.

***

Trélazé. — Les grèves de Trélazé sont terminées. Les ouvriers et ouvrières de la manufacture d'allumettes ont obtenu satisfaction.

La direction est revenue sur la décision arbitraire qu'elle avait prise concernant le renvoi de trois ouvrières. Ce résultat a été obtenu grâce à la solidarité du personnel, mais surtout à l'énergie des femmes qui ont contraint, par leur attitude, les hommes à faire cause commune avec elles.

De plus, certains travaux ont été augmentés ; les ouvriers ayant profité de la présence d'un inspecteur pour formuler des réclamations.

En somme, bonne affaire sur toute la ligne, le personnel ayant décidé de se constituer en syndicat pour la défense de leurs intérêts.

Nous ferons notre possible pour que cette association ne s'égare pas.

Les grévistes carriers ont été obligés de reprendre le travail aux mêmes conditions.

Mais quelques faits relativement importants se sont produits et sont de bonne augure pour l'avenir.

L'attitude de la population en général était à ce point *belliqueuse*, que ça a nécessité la présence de huit brigades de gendarmerie.

Plus de quarante scènes de pugilat ont eu lieu, motivées par l'opinion contraire des individus.

Malheureusement, celui qu'on aurait bien voulu empoigner, c'est-à-dire le patron, a réussi à se dérober.

Entre temps, les réunions se multipliaient. Celle qui a eu lieu à la fin de septembre était composée au moins de 1,200 personnes. Nous y avons fait le

plus de propagande possible, et nous ne croyons pas exagérer en vous déclarant que malgré la défaite des ouvriers, le succès moral est immense.

Dans quelques jours, le syndicat des carriers comptera de 1.500 à 2.000 adhérents sera un fait accompli. L'esprit révolutionnaire a fait un pas immense ici. Trélazé.

Je suis allé faire une réunion publique il y a un mois dans un coin perdu au milieu des broussailles, nommé La Forêt.

Les ouvriers étaient aussi en grève. Ils formeront une section du syndicat de Trélazé. Les idées anarchistes y ont rencontré de l'écho.

Je viens à Cholet quelques jours après. Cette petite ville était considérée comme une citadelle du parlementarisme. Néanmoins, je suis convaincu de ne pas avoir perdu mon temps. Il y a là bas des éléments sérieux. Malheureusement, le temps me manque pour les tenir en haleine et je crois m'être aperçu que d'ici quelque temps c'eût été nécessaire. Aussi nous aviserons.

## Belgique

Bruxelles. — Nous avons depuis quelque temps mis en pratique un mode de propagande dont voici l'exposé :

Dans chaque localité, quelques camarades s'entendent entre eux et se groupent selon leurs affinités pour organiser des conférences publiques et contradictoires ou autres moyens de propagande, d'après le milieu dans lequel ils vivent.

Une réunion fédérale a lieu tous les mois à une date fixe, où chaque groupe vient donner un compte-rendu de l'ouvrage accompli pendant le mois, afin de tenir tous les compagnons au courant de la marche que suivent les idées et de pouvoir juger quels sont les moyens les plus efficaces pour les propager. Chaque groupe a son autonomie complète. Si j'ouvre cette parenthèse c'est : 1° Parce que pour nous anarchistes, l'autonomie individuelle et celle des groupes est le point essentiel ;

2° Pour éviter un malentendu, car en parlant d'une fédération des groupes, certains anarchistes pourraient croire que cela a un caractère autoritaire.

Nous avons déjà pu observer par nous-mêmes que notre façon de procéder est pratique, car les résultats jusqu'ici sont tout à fait satisfaisants, dans les milieux où nous nous sommes déjà montrés nous sommes avec plaisir qu'un petit noyau s'est formé. Il est évident que nous ne pouvons faire des conquêtes du jour au lendemain, mais nous semons les idées par la parole et par les écrits, et nous les voyons germer, ce qui est déjà beaucoup, car les individus qui ont des tendances vers la communauté anarchiste, par l'expérience personnelle qu'ils acquièrent journellement, ne tardent pas à devenir convaincu.

## Allemagne

Le 1er octobre les lois d'exception contre les socialistes ont terminé leur existence. Le parti socialdémocrate rentre dans le droit commun.

Il serait certainement naïf de croire que Guillaume II et les hommes qui l'entourent et le Parlement bourgeois auquel il commande, aient aboli les lois d'exception contre les socialistes sans avoir reçu un signe des chefs du parti — Liebknecht, Grillenberger et, malheureusement, aussi Bebel — que le parti abandonnera de plus en plus son programme révolutionnaire socialiste et deviendra, comme Most l'a très bien dit dans la *Freiheit*, un simple parti progressiste, ou radical.

La distance à franchir était, d'ailleurs, si petite, si imperceptible que le parti n'avait qu'à mettre un peu de sourdine à quelques-unes de ses réclamations pour se trouver d'accord avec les gouvernants.

Que demande, en effet, le parti en ce moment ? La diminution des heures de travail. Journée de 10 heures pour le moment, de 9 heures dans deux ans, de 8 heures dans 4 ans. Et une fois qu'on y sera, des termes, qui est-ce qui empêchera de les doubler plus tard, en disant que l'industrie allemande n'est pas encore préparée à la transformation ?

Que demandent-ils encore ? Des cours de prud'hommes ? des tribunaux mixtes pour juger les différends entre patrons et ouvriers ? Mais le parti radical anglais ou français n'a-t-il pas inscrit les mêmes balivernes à son programme.

Bref, la prévision de tous les socialistes intelligents — la prévision de Liebknecht lui-même alors qu'il briguait encore les suffrages socialistes il y a vingt ans, — se sont accomplis :

Le parti social-démocratique est devenu un parti radical bourgeois. Les réformes qu'il préconise sont acceptées d'avance par les bourgeois.

Le programme de Liebknecht est le programme de Guillaume II.

---

En effet, interrogé récemment par le correspondant d'un journal anglais, Guillaume a fait répondre par son secrétaire que son programme se résumait ainsi :

« Les classes doivent être maintenues dans la société. Les travailleurs doivent rester une classe séparée.

« Mais la société doit des concessions sérieuses à cette classe. Elle doit leur donner les moyens de vivre, leur laisser les droits de maintenir le salaire à une certaine hauteur.

« On le fera par la voie légale.

« Et si — ajoutait Guillaume — et s'ils n'en sont pas satisfaits et se révoltent, *on les fusillera*. C'est textuel.

Le programme de Liebknecht n'est pas autre chose : Par la voie légale on leur obtiendra des concessions. Et s'ils ne sont pas contents, on les livrera au gouvernement qui les fusillera, on déportera, on emprisonnera.

---

Il est évident, en outre, que la loi ne fut abrogée qu'après que Liebknecht et Grillenberger eurent prouvé à Guillaume leur force dans le parti. Et cette force ils l'ont prouvée.

Il y a eu révolte dans le parti — à Dresde et à Berlin — et la révolte a été étouffée. Les révoltés ont été réduits au silence par les hurlements de l'aristocratie ouvrière dont Liebknecht Grillenberger et Bebel sont les idoles.

Il y avait à Londres un journal, le *Sozialdemokrat*. Pendant onze ans, le *Sozialdemokrat* fut l'organe officiel du parti. Il n'a jamais été — ou plutôt, il a bientôt cessé de l'être — socialiste, mais il a été révolutionnaire à la façon bismarquiste. Il attaquait franchement Bismarck et Guillaume. Comme Liebknecht, il haïssait les anarchistes et par « anarchistes » il désignait quiconque faisait mine de ne pas obéir de bon gré au comité parlementaire dirigé par Liebknecht. Tout de même il menait une fière campagne contre le gouvernement. Aussi Liebknecht s'est-il empressé de faire disparaître cet allié compromettant. Le *Sozialdemokrat* ne paraîtra plus. C'est promis, c'est la clause de l'entente (tacite, si elle n'est pas formelle) que désormais il n'y aura plus en Allemagne d'autre opposition que l'opposition légale, soutenue, payée par le comité parlementaire de Liebknecht et Cie.

---

Quand nous voyons cependant toute la masse incroyable de dévouement déployée pendant onze années par les travailleurs allemands pour soutenir la lutte dans des conditions certainement effrayantes. Quand nous lisons tous ces petits faits d'ingénuité, d'audace de dévouement sans bornes, déployés par les travailleurs allemands pour importer en Allemagne, chaque semaine, sous le nez des policiers, leur journal quel qu'il fût, — et nous savons ce que cela coûte, — nous ne pouvons ne pas admirer ces travailleurs capables de déployer cette masse de dévouement et cet esprit de persévérance.

Et nous nous demandons : — Est-il possible que toute cette force reste enrégimentée pour une cause *radicale*, non socialiste ? que tout cela se plie sous la volonté, ou plutôt sous les intrigues politiques de Liebknecht et Cie. Nous comprenons que la lutte secrète a dû développer à outrance des idée de jacobinisme. Nous savons que l'esprit allemand se plie en général trop facilement devant l'autorité scientifique et politique.

Mais tout de même, est-il possible qu'il ne surgisse pas en Allemagne un parti socialiste, lorsque la masse des travailleurs *sent* plus ou moins socialistes ?

Cela semble fort improbable, et les deux alliés Liebknecht et Guillaume nous semblent absolument incapables de retenir l'éclosion nouvelle.

Il y a eu déjà à Berlin une réunion publique simplement anarchiste. Et quoi que Guillaume et Liebknecht fassent, ils n'empêcheront pas l'entrée de la *Freiheit* et de l'*Autonomie* en Allemagne. Parmi ceux mêmes qui résident en Allemagne, l'esprit de révolte fait des siens — et alors ?

Alors, il n'y a qu'une issue. C'est de procéder franchement à la création d'un parti vraiment anarchiste, — contre Guillaume II et contre son allié Liebknecht.

Et c'est cela qui va devenir nécessairement le point de mire, le but, de tous ceux qui tiennent à cœur l'affranchissement des travailleurs par la Révolution sociale, internationale.

Le terrain est préparé. Les hommes ne manqueront pas.

# AVIS

Un certain nombre de communications et de convocations n'ont pas été insérées la semaine passée, les camarades voudront bien nous en excuser. Un paquet de copie mis à la poste le mardi matin, n'est arrivé à l'imprimerie que le jeudi, alors que le journal était sous presse. — Il ne faut rien que trois jours à la poste de Paris pour porter une lettre d'un quartier à l'autre.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

A l'occasion d'un article paru dans la *Révolte*, quelque temps après le 1er Mai, et préconisant la grève générale à jour fixe, nous vous avons envoyé, résumée en quelques lignes, notre façon de penser sur ce sujet. Sans nous rendre — loin de là — aux arguments par lesquels vous nous avez répondu, nous avons cessé la discussion de cette question sur laquelle nous espérions ne pas vous voir revenir.

Mais dans le numéro d'aujourd'hui, la *Révolte* publie sous le titre *Allez-vous en !* un article dont la conclusion est encore la grève générale *offensive* et *à jour fixe* et non *défensive et spontanée*. Cet article rouvre les débats et nous autorise à une nouvelle demande d'hospitalité.

Selon nous, la grève générale, c'est l'effet collectif auquel, seuls, les efforts partiels peuvent ouvrir la route. Les efforts partiels détruisent la forme morale (les préjugés), l'effort collectif qui en sera la résultante, détruira la force matérielle (le pouvoir). Nierait-on que cette destruction du pouvoir ne soit autre chose que la Révolution ?

C'est donc la Révolution que l'on prétend décréter en voulant décréter la grève générale !! Mais alors, si, faisons amende honorable et demandons pardon aux collectivistes des moqueries et des sarcasmes dont nous les avons accablés ! C'est en vertu de la révolte totale au jour fixé, qu'ils ont toujours repoussé et considéré comme crimes les actes individuels dont se sont rendus coupables les anarchistes ! Combien ceux et doivent ils faire de *mea culpa* !

Car l'admission de la possibilité d'organiser la Révolution et de lui assigner une date, est incompatible avec l'idée que la révolte permanente est nécessaire.

D'ailleurs, nous croyons qu'on ne peut fixer de date non-seulement à la grève générale, mais même à aucune révolte populaire dut-elle être partielle.

En effet, les grèves ne peuvent être basées que sur une question de salaire ou d'heures de travail. Or, lorsqu'elles sont *offensives*, c'est-à dire lorsqu'elles ont pour but une demande d'amélioration, elles ont un caractère *réformiste*, essentiellement anti-révolutionnaire. Lorsque les grèves sont *défensives* et par conséquent causées par une restriction des droits acquis (diminution de salaire et augmentation de travail), elles indiquent une résistance à l'exploitation et constituent un acte de révolte. Etant données les conditions économiques, de plus en plus écrasantes pour les travailleurs, les grèves *offensives et annoncées* disparaissent pour faire place aux grèves *défensives et spontanées*, — qui se généralisent de jour en jour.

En est-il autrement sur le terrain politique ?

Les mouvements *offensifs* (bien entendu nous parlons des masses), ceux qui ont pour objet une demande de réforme sont écrasés par la réaction prévenue, noyés dans les promesses gouvernementales ou même arrêtés par des semblants de satisfaction. Tandis que les mouvements *défensifs et spontanés* pour le maintien des libertés acquises peuvent, par leur explosion inattendue, donner la victoire et, dans ce cas, entraîner le peuple à dépasser le but. Evidemment, il est révolutionnaire de se révolter contre une loi nouvelle tandis que réclamer une nouvelle loi, c'est respecter la légalité.

Lorsque vous avez dit, répondant à des objections faites par nous, que « la plupart des révolutions sont sorties des mouvements organisés par les politiciens », vous avez commis une incroyable erreur de faits. L'Histoire, et surtout l'Histoire moderne, n'enregistre aucune révolution ni même aucun mouvement profitable à la Révolution, qui ne soit issu d'une explosion *spontanée* du mécontentement et de la colère des masses.

Faut-il citer le renvoi de Necker et la foule se rassemblant au Palais-Royal le 13 juillet 1789 ? la fermeture des ateliers nationaux et les journées de Juin 1848 ? l'affaire des canons de Montmartre et le 18 Mars 1871.

Vous direz que vous savez tout cela, mais que n'étant pas les instigateurs du mouvement du 1er Mai, vous ne faites qu'en profiter en conseillant aux travailleurs d'en tirer parti.

Bien pauvre cet argument ! car vous n'avez pas non plus inventé le Suffrage universel et pourtant vous haussez les épaules quand vous entendez un politicien dire : *Aux élections prochaines...*

Eh bien, nous, nous avons lorsque vous dites « *nous verrons au 1er Mai prochain...* » le même haussement d'épaules — avec en plus la terreur de voir se substituer le drame des « manifestations annoncées » à la si longue comédie du « Suffrage universel ».

*L'Initiative Individuelle* (Genève).

***

VIENNE. — Les compagnons de Vienne vont faire paraître le compte-rendu complet du procès des anarchistes devant la cour d'assises de Grenoble.

Une brochure de 100 à 110 pages ; prix : 50 centimes.

Les groupes et les compagnons qui en désirent sont priés de nous faire connaître le nombre le plus tôt possible, et ceux qui peuvent les payer d'avance nous feront plaisir, car l'impression est fort chère et nos ressources minimes.

Pour tout ce qui concerne la brochure, s'adresser au compagnon Orcelin, 1, rue Saint-Martin, à Vienne (Isère).

***

VALENCE. — Le compagnon Martin devant passer prochainement aux assises en cette ville, les compagnons de la localité font appel aux autres camarades pour les aider, pécuniairement, à faire de la propagande à cette occasion par des imprimés, réunions, etc.

Adresser fonds, journaux et communications, à Henri Petit, 39, rue Boderie, à Valence (Drôme).

***

GRENOBLE. — Le groupe l'*Avant-Garde*, prévient les compagnons qui font paraître des journaux et brochures, qu'ils peuvent lui en adresser quelques exemplaires qui leur seront remboursés. Adresser au compagnon Jourdan, rue Servant, 8 bis, à Grenoble (Isère).

***

BEL-AIR. — Un groupe de compagnon, afin d'étendre la propagande, viennent de former une bibliothèque anarchiste. Ils font appel aux compagnons plus favorisés pour leur envoyer journaux et brochures.

Adresser au compagnon E. Hamelin, chez Ballu, au Bel-Air, commune de Combrée (Maine-et-Loire).

***

ROUEN. — On nous informe que les anarchistes de cette ville ont pris l'initiative de fonder une association ayant pour titre : *Groupe d'action révolutionnaire*.

Dès l'installation définitive, on fera connaître le siège social pour la réception des adhérents, par une note publiée sous peu.

***

ROUBAIX. — Les camarades de Roubaix nous prient d'annoncer de ne rien envoyer à l'adresse de Paul Bury que nous avons donnée dans notre dernier numéro, ce camarade ayant dû quitter Roubaix.

***

Le compagnon Legrand Eugène prie les camarades avec lesquels il est en correspondance, de lui envoyer dorénavant ses lettres 20, rue Turgot, chez le compagnon Pollet, à Roubaix.

## PETITE CORRESPONDANCE

P. à Rouen. — Connais pas le roman en question.

D. à Livorno. — Quand on veut ce qu'on peut, on fait ce que l'on doit. — Merci.

G. au Hâvre. — N'ai pas le temps de m'en occuper, je ferais demander par quelqu'un.

Woincourt. — Ça va bien.

R. à Argenteuil. — Merci et amitiés.

F. à Reims. — N'avions pas les « Paroles » il y a 15 jours.

B. à Armezin. — Ne vous inquiétez pas le service sera continué.

Alexandre à Vernon. — Reçu lettres. Merci utiliserons.

R. à Coufoulens. — Ça va bien.

A. à Saint-Nazaire. — Merci. Continuez d'employer, de concert avec le libraire, les invendus à la propagande.

B à Saint-Ouen. — C'est le compte. Tout reçu.

C à Avignon. — Les camarades de Troyes n'ont pas encore fait paraître leur brochure. Pour le 9 de la deuxième année si j'en trouve, je vous enverrais.

M. à Angers. — Le service est fait aux libraires. — Quand le crieur sera décidé, enverrons ce qu'il faudra.

M. L. — Le compagnon J. B. de Drocourt demande réponse à sa lettre.

Le compagnon Chausson de Saint-Etienne demande l'adresse des compagnons du Puy qui lui ont écrit.

C M. à Marseille. — C'est fait.

R. C. à Marseille. — L'article du « Petit Marseillais » n'est qu'une réclame en faveur de la charité. Il n'y a que le titre de bon. Pas assez pour insérer.

V. à Nîmes. — Reçu mandat. Avons « Sacré Barjeot » en carton. Merci.

M. à l'Epine. — Reçu timbres. Pour éviter les frais de poste, réglez tous les mois, ça sera suffisant.

R. à Narbonne. — Voyez le n° 4, votre souscription est publiée. Abonnez-vous, vous recevrez sans dérangement.

Le compagnon Bourgeois est prié d'envoyer son adresse à Roubaix.

C. au Mans. — Il y a erreur de ma part.

R. à Cannes. — Vous avez raison. — Envoyez nous des exempl. quand la brochure sera parue.

J. G. à Beaucaire. — L. à Arras. — P. à Mantes. — G. à Romans. — G. à Montereau. — P. à Saint-Nazaire. — G. à Brest. — J. à Lyon. — G. rue L. Braille. — F. à Reims. — B. à Limoges. — C. à Nantes. — B. à Toulon. — E. B. Paris. — L. à Marseille. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 895 fr. 15.

Pour l'excellente réception que fit aux policiers le compagnon Lorion 0,50. — J. à Carcassonne 2 fr. — D. de Reims 1 fr. — Auguste et Marianne des « Parias Picards 0,50. — Dehors à Nîmes 1 fr. — B. à Passy fr.

Total à ce jour : 904 fr. 15.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 676 fr. 20.

J. à Carcassonne 2 fr. — Auguste et Marianne des « Parias Picards » 0,50. — L. C. D. V. 2 fr. — Moulins 2 fr. — L. C. D. V. 3,15 — C. B. à Montluçon 1 fr. — Angèle Roussel 0,50 — Joseph Wallet 0,50. — Ouin 0,50.

Total à ce jour : 688 fr. 35.

## Souscription pour l'extension du Supplément de la RÉVOLTE

Liste précédente : 609 fr. 15.

G. L. à Genève 7 fr. — Félix P. 3 fr. — Pierrefeu : Blanc Joseph, Gamet Louis, Blanc B., Maurice Alfred, Richernié B. 2,50. — A la verte rue Mouffetard 0,50. — Au théâtre mixte 0,80. — F. à Bellecourt 1 fr. — Del 0,50. — D. à Livorno 1 fr. — C. B. à Montluçon 1 fr.

Total à ce jour : 626 fr. 45.

Merci aux camarades qui ont répondu à notre appel. — La souscription est close, ce qui nous rentrera maintenant sera inscrit à la permanente.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 2.812 fr. 55

J. à Carcassonne 2 fr. — Visite de Lavigne, remis par H. 0,50. — M. à Nonancourt 0,50. — Toulon : A bas la patrie 10 fr. — Saint-Nazaire : pour suppléer à la vente des journaux 15 fr. — Bernard le tourneur 0,50. — C. H. Paris 1,05. — Un groupe de spirites, libres-penseurs marseillais 5,50. — Muller 25 fr. — L. à Arras 1,05. — X. 0,75. — M. à Nonancourt 1,50. — Anarchistes de Saint-Nazaire (2e versement) 5 fr. — R. à Argenteuil 1 fr. — M. à Boissy 0,50. — Launes 0,30. — R. 0,40.

Total à ce jour : 2,882 fr. 60.

## CONVOCATIONS

**Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.**

Le groupe le *Réveil du XVe*, réunion samedi, 18 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Lézé, 103, rue du Théâtre.

Grande soirée familiale organisée par le groupe de propagande anarchiste *Les Insurgés* du IIIe arrondissement de Paris, samedi 18 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, salle de la Martinique, rue du Temple, 142.

Programme : 1° Conférence sur les Maux sociaux ; 2° Chants et Poésies ; 3° Bal de nuit.

Entrée : 0,50 pour les hommes ; 0,25 pour les dames.

Réunion des membres du groupe tous les vendredis au local convenu, et les dimanches à 9 heures du soir, salle Pasquet, 239, rue Saint-Martin.

Tous les jeudis, réunion des camarades s'occupant du journal quotidien, au local convenu.

Réunion du groupe les Trimardeurs, samedi, 11 octobre, rue Saint-Martin, 239.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir.

La *Jeunesse anarchiste parisienne* et les *Anti-Patriotes*, réunion le samedi 18 octobre, à 9 heures du soir, chez Rousseau. Urgent.

Groupe d'études sociales des *Travailleurs anarchistes du XIIIe*, dimanche 19 octobre, salle Mathieu, 11, place d'Italie, de 3 à 7 heures du soir, réouverture de la bibliothèque anarchiste. Permanence tous les dimanches. Causerie par un compagnon. Tous les compagnons et compagnes sont invités.

IVRY. — Réunion tous les samedis à 8 h. 1/2 précises du soir, 10, place Bompeix, Aux Balançoires.

Nous convions tous les compagnons d'ateliers et de misère, sans distinction d'idées, à venir discuter avec nous les idées anarchistes, bon accueil leur sera fait.

PUTEAUX. — Tous les anarchistes de la banlieue sont invités à assister aux réunions qui ont lieu tous les lundis à huit heures du soir, salle Davin, rue de Nanterre, 1, à Puteaux. De l'attitude des révolutionnaires au 1er mai 1891.

CHOISY-LE-ROI et THIAIS. — Réunion des anarchistes tous les jeudis à 8 heures du soir au local convenu.

Adresse et correspondances : Paulet, 32, rue de Vitry, à Choisy-le-Roi.

SAINT-OUEN. — Le groupe l'*Avenir social*, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2, chez Labrie, 75, avenue des Batignolles, à Saint-Ouen.

Les compagnons Faure et Brunet sont invités par le groupe.

ROMANS. — Réunion du groupe tous les samedis à 8 heures du soir, au local habituel.

Les compagnons sont priés de s'y rendre exactement le samedi 19, afin de s'entendre pour le procès.

VIENNE. — Tous les anarchistes de Vienne sont convoqués pour le samedi 18 courant, à 8 heures du soir, à la Clef, rue Drapière. Urgence extrême.

Ordre du jour : La brochure du procès et la réunion régionale de Lyon.

Les compagnons du Centre sont convoqués à la réunion qui aura lieu à Bourges, le 19 octobre, à deux heures du soir.

Ordre du jour : 1° S'entendre au sujet d'une tournée de conférences ; 2° Des moyens relatifs à la propagande anarchiste dans les campagnes ; 3° Organisation d'une fédération anarchiste (dite du Centre) ; 4° Question de tactique et divers.

Donc il y a urgence que tous les groupes y adhèrent.

NOTA. — Les compagnons ou groupes qui n'auraient pas reçu d'invitation particulière, sont priés de prendre celle-ci comme avenue.

Pour les correspondances s'adresser au compagnon Jean Billot, 56, rue du Petit-Charlot.

COGNAC. — Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père peinard*, sont convoqués pour le dimanche 19 octobre, à trois heures du soir, place de la Sous-Préfecture. Urgence.

BRUXELLES. — Lundi 20 octobre, les compagnons de Bruxelles et des faubourgs sont invités à se rendre à la Colline, rue de la Colline, 18. — Communication urgente. — La réunion sera privée.

**La RÉVOLTE est en vente :**

**A Dunkerque**

M. A. Veuve, rue du Magasin à Poudre, 19.

**A Narbonne**

Chez Firmin, 62, boulevard Gambetta.

*Le Gérant* : J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 7. DIX CENTIMES DU 24 AU 31 OCTOBRE 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Le 1er Mai 1891

II

Nous maintenons quoi qu'on en dise, qu'avec le mouvement *ouvrier* qui se produit en ce moment en Europe et aux États-Unis, nous nous trouvons en face d'un mouvement populaire. Populaire, parce qu'il réunit des nombres aussi imposants d'hommes et de femmes n'ayant aucun lieu visible entre eux; grand, parce qu'il est *spontané*, parce qu'il n'est l'œuvre de personne, mais la résultante de tout ce qui c'est fait et c'est dit depuis vingt ans.

Il englobe en ce moment plus de 2,500,000 hommes et femmes en Europe seulement. Plus de 1,500,000 en Angleterre, près de 900,000, en Allemagne, près de 200,000, en Autriche (peut-être beaucoup plus), autant en Belgique, autant en Italie et en Espagne et, mettons, une centaine de mille hommes en France. Au fait, ces chiffres sont encore au-dessous de la réalité. Et — nous l'avons déjà dit précédemment dans l'article *Mineurs et paysans* — il s'étend surtout sur les mineurs et les métiers les moins rétribués, ceux surtout qui étaient restés en dehors de toute propagande socialiste.

---

Des Anglais pourront expliquer ce mouvement par les intrigues des conservateurs, tandis que d'autres l'expliqueront par l'agitation des Irlandais, ce qui exclut l'un l'autre, et les marxistes, dont on connaît la modestie, pourront écrire dans la presse continentale que c'est la demi-douzaine qu'ils sont qui a créé ce mouvement. Des Belges pourront y voir des intrigues allemandes ou gouvernementales; des Allemands pourront l'attribuer aux gens de la cour, et des Français peuvent chercher à se l'expliquer par l'intrigue orléano-boulangiste ou, ce qui serait encore plus ridicule, l'attribuer aux cinq ou six guesdistes que l'on connaît.

Et toutes ces explications seront ridicules, puisqu'elles laisseront une chose, la plus frappante inexpliquée : l'ensemble du mouvement en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, en France, en Autriche, en Italie et en Espagne; son caractère anonyme; la variété des éléments qui s'empressent de lui prêter concours; l'empressement des partis politiques à s'en emparer après avoir vainement cherché pendant des années à l'empêcher d'éclore.

---

C'est un mouvement populaire. Et son origine, nous le répétons, est dans le courant d'idées qui se sont produites depuis vingt ans. En Angleterre, nous l'avons vu s'annoncer et nous le prédisions, dès 1882, alors qu'il n'y avait pas cent socialistes conscients dans tout le pays. On le sentait dans l'air dès qu'on venait en pays houillier : il fermentait dès lors.

C'est une poussée connue, celle qui se fit en 1869 et trouva son expression dans l'Internationale, dont chacun réclama plus tard la paternité.

Si on voulait lui chercher une origine dans un *fait*, il faudrait plutôt remonter à la grève de Pittsburg et au 1er mai 1886 à Chicago. Et encore ce ne serait que rattacher le mouvement *historique* à un seul fait qui n'en était que la première expression.

---

Ce qui est surtout à relever, c'est que si l'on veut chercher dans ce mouvement des intrigues de conservateurs dans le mouvement anglais, des menées allemandes ou mêmes gouvernementales dans le mouvement belge, des menées boulangistes en France et ainsi de suite — on y trouvera tout cela et bien autre chose en plus.

Toutes les réactions, mais aussi tous les partis révolutionnaires ont cherché à profiter de ce mouvement. On y trouvera de l'or réactionnaire, si l'on veut; mais on y trouvera aussi les franc-maçonneries des mineurs, l'énergie remuante des Chevaliers du Travail — des hommes — non de leur chef, l'activité fiévreuse des Irlandais, les rêves républicains des Defuisseaux de toute nationalité, le sentimentalisme charitable des milliers d'organisatrices des unions de femmes, la propagande social-démocratique, les harangues enflammées des révolutionnaires, l'action, le sang des anarchistes.

Tout est venu contribuer à ce mouvement. Mais l'expliquer par une seule cause, serait aussi absurde que de dire que c'est l'argent de Philippe-Egalité qui a fait la Révolution française, que c'est l'or monarchiste qui a fait brûler les châteaux, ou que c'est le club des jacobins (constitutionnels à cette époque), qui a fait 1793.

Quant aux socialistes qui voudraient s'attribuer ce mouvement, — qu'on relise seulement et que nous écrivions *avant* le 1er mai 1890. Le mouvement fut pour eux une surprise et, disons-le franchement, une surprise désagréable. Elle dérangeait les calculs des théoriciens. Ils ont résolu de s'y joindre dans la dernière quinzaine, lorsqu'ils se virent débordés par le mouvement.

---

Voilà les faits. Que devons-nous faire en face de ce mouvement. Quelle part pouvons-nous y prendre? Après avoir préconisé les mouvements *spontanés* du peuple, allons-nous nous mettre à l'écart parce que ce mouvement ne se fait pas sous la bannière anarchiste, ce qui d'ailleurs était bien facile à prévoir?

— « Mais comment pouvons-nous nous joindre à une agitation qui est basée sur l'illusion de la journée de huit heures? » voilà la question qui surgit devant nous?

---

Il nous semble que la réponse à cette question est bien simple.

— En restant toujours nous-mêmes. En disant toujours, et partout où l'occasion s'en présentera, notre pensée, *toute* notre pensée, sans en rien retrancher, sans en rien estomper devant les travailleurs. En détruisant les illusions dont les légalitaires veulent aveugler les masses, en répétant toujours que ce que la masse *voudra* et *fera* — elle l'aura en dehors des lois.

Quand on parle au cabaret, dans un petit conciliabule, ou dans une grande réunion sur les huit heures, — disons toujours ce que nous pensons, multiplions-nous pour le dire.

---

Huit heures de travail pour le patron — c'est huit heures de trop. Non-seulement parce que sur ces huit heures, le travailleur en donne quatre pour enrichir un exploiteur et fourbit les armes de celui qui le tient sous le joug; mais aussi parce que ces huit heures sont employées à produire, non ce qu'il faut à la société, mais ce qui permet le mieux à l'exploiteur d'exploiter davantage.

Dans les grandes industries, la journée de huit heures n'offre rien d'extravagant. On ne travaille que 972 heures, 52 à 53 heures par semaine, dans les grandes industries anglaises; et c'est surtout dans les industries où l'on ne travaille que 52 heures par semaine, que les entrepreneurs s'enrichissent. Les bourgeois le savent si bien que des économistes bourgeois travaillent déjà l'opinion publique dans ce sens. On cite continuellement dans la littérature bourgeoise, les travaux de Steinkof, qui a explore minutieusement les salaires en Europe et qui a démontré qu'en Amérique où les salaires sont beaucoup plus considérables, la machine de chair et os — l'ouvrier — produit beaucoup plus que n'importe où en Angleterre et que toute chose : cotonnades, rails, exploitation du chemin de fer, etc., coûte beaucoup moins au patron en Amérique qu'elle en coûte en Angleterre. « Hauts salaires — produits bon marché » devient un adage courant dans la littérature bourgeoise.

Ainsi, la journée de huit heures, payée du salaire des dix heures, n'effraie plus les grands industriels anglais. Ils s'y font. Ils l'introduiront dès que la poussée sera assez sérieuse. Leur dernier retranchement est que les travailleurs ne sont pas eux-mêmes d'accord sur ce sujet.

---

Mais ce fait démontre déjà tout ce qu'il y a d'illusoire dans les déclamations des socialistes ignorants qui veulent persuader les travailleurs qu'avec la journée de huit heures les masses de travailleurs sans travail trouveront à quoi employer leurs bras. Lorsque ces ignorants content fleurette aux travailleurs et disent que là où 80 hommes travaillent 10 heures, il faudra employer 100 hommes travaillant 8 heures, — il faut

démontrer aux travailleurs toute la stupidité de ce raisonnement.

Les travailleurs comprennent sur le champ que c'est faux quand nous leur disons ceci : « Pour employer 20 hommes de plus, ne faut-il pas ajouter 20 nouvelles machines ? Mais, alors, au lieu d'acheter 20 machines vieux type, le patron préfèrera acheter 30 machines d'un nouveau type qui lui permettront de produire la même quantité avec 70 travailleurs là où il y en avait 80.

La marge des améliorations à faire est si grande, si grande pour la plupart des usines, que l'amélioration des machines dont nous parlons n'offre aucune difficulté.

La journée de huit heures signifie ainsi : — Amélioration momentanée pour les 70 travailleurs restés dans l'usine, et 10 travailleurs en plus rejetés dans les rangs de l'armée aux bras ballants — armée de réserve qui fait la force du capital pour réduire les salaires de ceux qui travaillent. En sorte que les 70 travailleurs restés dans l'usine ne parviendront à maintenir leurs salaires qu'à condition de faire continuellement des grèves dont le succès devient chaque jour de plus en plus difficile.

Quand nous disons cela, nous sommes parfaitement compris. Et c'est pourquoi les champions du mouvement des huit heures, s'empressent alors d'ajouter : « Parfaitement, mais c'est précisement ce qui nous pousse à demander *en même temps* la nationalisation du sol. Un bon tiers de la nation trouvera alors quoi faire à cultiver le sol qu'on arrachera aux seigneurs ! »

---

Mais la nationalisation du sol — nos lecteurs le savent — est, ou bien un *mot* qui ne dit rien, une phrase creuse, ou bien c'est la révolution. Et quand vous avez démontré qu'on n'arrachera pas le sol aux seigneurs sans révolution — ceux mêmes qui, il y a un moment, discutaient mesures légales, vous répondent :

— « Eh bien, si c'est la révolution — tant pis ou tant mieux, comme vous voulez. Ce que nous savons, nous, c'est que nous *ne voulons pas* travailler plus de huit heures. Huit heures par jour de loisir — nous n'en sortons pas ! »

*(A suivre)*

# QUESTIONS DE TACTIQUE

## III

## Ignorance et initiative

Par suite de la dissémination des individus, leur initiative ne peut se développer, nous disent les camarades espagnols ; rien de plus vrai, mais où ils se trompent et manquent de logique, c'est quand ils font le procès aux anarchistes français sur leur propagande qu'ils taxent de trop scientifique, qu'ils accusent de ne pas savoir se mettre à la portée de la masse qui n'est pas instruite et n'a pas le temps d'étudier.

Mais, camarades, c'est justement parce que la masse ne sait pas, que ceux qui savent doivent chercher à lui apprendre ; c'est justement parce que la masse est ignorante qu'elle n'a pas d'initiative, et attend toujours son émancipation de sauveurs inconnus. Si nos idées n'ont pas de prise sur elle, c'est parce qu'elle ne les comprend pas, certainement. Mais pour lui faire comprendre nous ne devons pas châtrer nos idées, ce n'est pas en restant à son niveau que nous arriverons davantage à lui faire comprendre, à galvaniser cette initiative que nous voudrions la voir prendre ; en agissant ainsi nous nous bornerions tout simplement à être pour elle les sauveurs qu'elle attend, qui doivent agir pour elle et l'émanciper. Ce n'est pas là notre rôle.

Comment ! nous voulons que chaque individu, pris isolément dans la masse, soit à même de savoir se gouverner lui-même, qu'il sache secouer toute autorité, ne subisse l'influence de personne, et nous aurions peur de chercher à faire pénétrer dans son cerveau la notion des choses qu'il lui sera indispensable de connaître pour pouvoir employer utilement l'initiative que nous voudrions lui faire prendre ! Cela serait passable, encore une fois, si nous nous posions en conducteurs de la masse ; ayant l'intention d'agir pour elle, elle en saurait toujours assez pour se laisser mener. Mais si nous nous faisons une juste idée de notre rôle ; si nous nous persuadons bien que nous ne sommes qu'une infime minorité de la masse, que notre action et notre initiative ne peuvent avoir d'autre but que de réveiller d'autres actions et d'autres initiatives devant converger, dans un même effort, avec les nôtres, nous ne tarderons pas à reconnaître que la somme d'efforts et de connaissances qu'il nous a fallu pour arriver à nous émanciper moralement, est également nécessaire aux autres ; et que notre propagande n'aura d'accès parmi eux, qu'autant que nous serons parvenus à leur faire acquérir cette somme de savoir.

---

Si la bourgeoisie a été prête à prendre le pouvoir en 1789, c'est que pendant les siècles d'oppression, tout en amassant les richesses, elle avait étudié et avait exercé son cerveau et ses facultés ; elle avait travaillé à les développer, afin qu'aucune question ne lui fut étrangère, pendant que le peuple, lui ne savait rien. Le résultat fut que le peuple ignorant crut aux promesses des bourgeois intelligents, et se battit pour les porter au pouvoir, ne faisant que changer de maîtres.

Nous voulons nous, renverser une classe qui a toutes les connaissances, nous ne voulons pas nous installer à sa place au pouvoir, mais nous voulons lui arracher et le briser, pour ne plus subir sa suprématie. Il faut donc que dès à présent — puisque nous ne devons pas compter sur son concours, — nous sachions nous passer d'elle ; si nous sommes ignorants, il faut que nous apprenions pour que dans notre société, on ne s'aperçoive pas de la disparition d'une classe qui s'est réservé le monopole des connaissances. Bien souvent on a comparé la révolution sociale à une invasion de barbares venant infuser un sang nouveau au monde bourgeois anémié. Si nous devons être les barbares du clinquant bourgeois, du luxe inutile, de la politesse raffinée et fausse du vieux monde, que l'on sache au moins que là s'arrête notre barbarie, et que c'est plus tôt une renaissance du vrai et du beau que doit marquer notre passage.

Rabattre la question sociale à une question de ventre ou de bien-être, serait l'amoindrir, ce serait la vouer à une défaite certaine, car elle est plus large que cela et contient bien d'autres aspirations. Notre propagande embrasse tout, nous voulons tout remuer, tout bouleverser ; est-ce notre faute, si nos idées se compliquent de tout le savoir humain ? Si la masse n'est pas habituée à traiter ces questions, c'est tant pis pour elle, il faut qu'elle s'habitue à les traiter si elle veut s'émanciper. Puisqu'elle ne doit plus attendre de sauveurs, qu'elle apprenne à se sauver elle-même !

---

Certainement, nous devons chercher à être clairs, compréhensibles, éviter de parler de choses que nous ignorons, éviter d'employer des mots incompréhensibles, ne pas faire comme beaucoup d'anarchistes de notre connaissance qui, pour paraître plus logiques ou plus avancés que d'autres, en sont arrivés à ne pas se comprendre eux-mêmes. Mais, ayant des idées compliquées par elles-mêmes à répandre, nous ne pouvons pas faire qu'elles ne le soient pas ; tout ce que nous pouvons faire c'est de les éloigner d'une phraséologie inutile, de les exposer en termes clairs et précis ; mais ne cherchons pas à tourner la difficulté en nous appuyant sur l'ignorance qui est notre ennemie ; c'est elle que nous devons combattre.

Notre rôle de propagandistes nous a placés momentanément en dehors de la masse ; ce n'est pas en nous baissant à son ignorance que nous devons nous y fondre, mais en cherchant à l'amener à notre point.

---

Nos amis espagnols ne croient pas, pas plus que nous, que l'on puisse transformer la société entière, comme nous le voulons, à une poignée de propagandistes que nous sommes, et que, de par notre volonté, nous allons la retourner comme on retourne un gant. — Nous sommes révolutionnaires, oui ; nous savons que la bourgeoisie se cramponnera au pouvoir, qu'il n'y a que la force qui l'en fera descendre, ou encore. Mais pour que cette révolution s'accomplisse, il ne suffira pas que les révolutionnaires soient assez nombreux pour passer des aspirations au fait. Comme nous ne voulons plus de sauveurs providentiels, comme la société que nous rêvons d'établir, ne doit pas s'imposer, mais être la résultante de la libre évolution de tous, il faudra que chaque révolutionnaire soit assez conscient de ce qu'il veut et de ce qu'il doit faire, soit dans la période de lutte, soit dans la période d'organisation, pour pouvoir se passer de mot d'ordre. En un mot, l'initiative ne peut se développer qu'autant que l'intelligence se développera elle-même et que la masse essaiera de sortir de l'ignorance où la bourgeoisie veut la maintenir. Au lieu d'avoir peur de trop de trop remuer d'idées, cherchons à les élucider toutes. Quand les individus auront conscience de leur valeur, ils ne croiront plus aux supérieurs, et alors leur initiative se développera d'elle-même.

Nous étudierons prochainement, quels sont les cas où les anarchistes pourraient employer l'initiative dont ils se réclament.

---

ERRATUM. — Le deuxième alinéa de l'article de fond : de notre dernier numéro *Nous continuons*, etc., — devait suivre la lettre du groupe *l'Initiative individuelle* de Genève. C'est par erreur de la mise en pages, qu'il s'est trouvé placé là.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Le résultat des derniers congrès du parti ouvrier consiste en ceci : Le parti s'est disloqué ; divisé en deux, il continuera à se subdiviser.

Nous cherchons une raison plausible pour cette division, en dehors des personnalités, et nous ne la trouvons pas. Si la division eût pris place à l'époque où les chefs du parti ouvrier demandèrent à Constans, et reçurent de Constans son appui, en échange des services rendus dans la lutte contre les monarchistes boulangistes, — alors on eût pu comprendre la scission.

Mais à cette époque, allemanistes et broussistes se trouvèrent d'accord pour profiter de l'appui du gouvernement et — on l'affirme positivement — de ses subsides.

La querelle a donc surgi sur une autre question — évidemment celle de savoir qui profitera de l'héritage de Joffrin. Qui sera le candidat du parti ouvrier, patronné par le gouvernement, à Clignancourt ? — Brousse, Allemane ou J.-B. Clément ?

S'il y a, au fond de cette querelle quelque question de principe, nous serions bien aises de la connaître : le gros du parti paraîtrait toujours sous un meilleur aspect. Mais telle que la querelle apparaît dans les journaux du parti, c'est une querelle de personnes, de candidatures.

Et voilà un groupement assez considérable qui s'écroule sur des questions de ce genre. Le parti s'est divisé déjà jadis lorsqu'on ne sut pas diviser la peau de l'ours. Aujourd'hui qu'un ours, du moins, est presque tué — Constans aidant — nouvelle division.

En langage possibiliste ça s'appelle :
« La conquête des pouvoirs, » — des pouvoirs de diriger le troupeau, bien entendu.

***

Argenteuil. — La conférence organisée par les Réfractaires, a très bien réussie.

Le compagnon Tortelier avec sa logique ordinaire, a traité de la misère, ses causes et ses conséquences.

Après lui, le compagnon Viard traite du patriotisme et du cosmopolitisme. Comme le compagnon Tortelier, il n'est interrompu que par les applaudissements.

Ensuite un autre compagnon vient prendre la parole et dans un langage énergique, prouve que tous les politiciens se valent et qu'il n'y a que la Révolution sociale qui émancipera les travailleurs.

Un compagnon ayant à plusieurs reprises, fait appel aux contradicteurs, personne ne s'est présenté.

En somme bonne soirée pour la cause.

***

Calais. — Le quatrième congrès national, tenu à Calais, nous a montré une fois de plus, ce que veulent les hommes qui, par leur bagout plus ou moins éloquent, se sont créé une popularité et se sont mis en évidence parmi la classe ouvrière. Ces hommes s'imaginent pouvoir tenir les forces révolutionnaires, les déchainer et par contre les maîtriser à leur gré : ces décréteurs de révolutions à date fixée d'avance, n'ont qu'un but, renverser la bourgeoisie pour se mettre en son lieu et place.

Ils ont beaucoup parlé du 1er mai prochain, des syndicats, de la coopération, élections ouvrières, puis avec tout cela, être pacifique et avoir du calme — jusqu'au jour de la révolution...

Il est vrai qu'ils ont frappé sur la patrie un peu, sur la propriété, la religion, etc.; mais l'on voit que tout cela n'est que de la poudre jetée aux yeux des miséreux. Les travailleurs les croient comme ils y ont toujours cru des sauveurs, ces hommes au langage coloré lui mettent de l'espoir au cœur et ils croient voir déjà cette aurore sociale de bonheur et de liberté tant promise déjà par d'autres, mais qu'ils n'auront pas davantage des nouveaux venus. Ces nouveaux venus ne combattent pas l'autorité d'où découlent les inégalités sociales, ils savent bien que sans l'autorité, c'est la mort du pouvoir.

Avec ce préjugé fondamental l'on peut reconstituer une autre forme de salariat, une autre caste, une religion quelconque, enfin un quatrième Etat.

L'on est effrayé quand on songe où l'idolatrie des hommes actuels peut nous mener; l'on est pris de terreur en pensant à tout ce que pourrait commettre cette future réaction.

A chaque séance, 4,000 auditeurs acclamaient les théories révolutionnaires, l'on sent que les travailleurs veulent transformer la société actuelle.

Anarchistes, redoublons d'efforts et de dévouements, les exploités ne demandent qu'à marcher : tâcher de lui montrer la bonne voie.

***

Nimes. — Les compagnons de Nimes, viennent d'afficher un placard abstentionniste, qui a produit une grande impression dans la région.

***

Grenoble. — Une lettre du compagnon Martin, nous avertis que c'est à Gap qu'il doit repasser en jugement, et que ce jugement ne sera pas contradictoire, il ne pourra, par conséquent, y prendre la parole.

L'appel des camarades de Valence que nous avons inséré dans notre dernier numéro, n'a plus de raison d'être.

***

La Grive. — Les compagnons de la Grive avait organisé samedi une conférence contradictoire au casino de Bourgoin, avec Jahn et P. Bernard. La séance est ouverte à neuf heures par le compagnon Combrousse, qui se borne à donner la parole à Jahn sans formation de bureau.

La salle assez nombreuse est composée spécialement de travailleurs avec quelques bourgeois pitoux, un commissaire de police ronchonneur et un garde-champêtre muni de sa livrée servile.

Jahn débute au milieu d'un enthousiasme chaleureux et au milieu des applaudissements, développe avec compétence les causes de la misère et ses conséquences. Il démontre d'une façon très claire comment la misère a été engendrée par les classes dirigeantes, l'idée patriotique et l'humilité religieuse.

La misère s'écrie-t-il, est faite des gaspillages bourgeois qui ne produisant rien, s'appliquent seulement à accumuler la fortune publique pour en priver la grande majorité qui la produit réellement.

Il faut que les travailleurs prennent conscience de la situation qui leur est faite et du vol dont ils sont victimes et agissent en conséquence. C'est-à-dire se débarrassent des préjugés bourgeois en écrasant les misérables qui en sont les auteurs.

Il est très applaudi.

Vient ensuite un semblant de contradicteur qui s'annonce comme ouvrier voyageur de commerce. Inutile de dire qu'essayant de défendre les patrons il ne dit que des bêtises et est hué et sifflé.

Jahn répond quelques mots à ce farceur trop zélé qui se sauve sous les sarcasmes de Jahn.

P. Bernard lui succède et après une verte leçon à ces sortes de bonshommes toujours prêts à la provocation pour quelques pièces de monnaie.

Abordant l'ordre du jour qui lui incombe : Evolution et Révolution, il démontre que l'évolution ne se fait que dans la nature, les sciences et le machinisme qui viennent modifier les nécessités de l'existence humaine, tandis que l'éducation bourgeoise avec ses lois, tendent à maintenir les travailleurs dans le *statu quo* et dans l'exploitation.

Il faut, dit-il, pour se relever maintenant et se mettre au niveau du progrès scientifique, un choc formidable et une révolution violente, qui abatte l'obstacle et fasse table rase de la vieille société pourrie.

La séance est levée aux cris de : Vive la Révolution ! au grand dépit des policiers qui cherchent inutilement à provoquer l'arrestation des orateurs anarchistes.

Un bon point au commissaire.

***

Rochefort. — Après la condamnation de nos amis pour l'affaire de la *Dépêche*, Denollet qui avait été condamné à un an et un jour, fut dirigé sur la maison centrale de Loos, les quatre autres devaient finir leur temps à Douai, mais trois d'entre eux : Bernier, Pernet et Clayes, refusèrent de se laisser raser sous prétexte qu'on les avait condamné sévèrement parce qu'ils étaient anarchistes et qu'ils devaient en bénéficier comme condamnés politiques; que du reste, ils avaient écrit au ministre de l'intérieur et que l'on devait attendre la réponse. On passa outre et il leur fut appliqué quinze jours de cellule pour insoumission. Régime de la cellule : une boule de son et une gamelle d'eau par jour. La réponse du ministre se fit attendre deux mois et prescrivait quinze jours de privation de cantine pour les signataires !

Entre temps, au commencement d'août une tentative de révolte avait eu lieu à la prison de Douai, les journaux n'ont alors donné aucun détail mais un détenu sorti, nous donne quelques renseignements.

Douze détenus furent délégués près du gardien chef pour réclamer contre une fausse application du tarif. Le garde chiourme présenta aux délégués un tarif qui leur donnait tort, mais un d'eux remarqua que ce tarif ne portait pas les cachets de la préfecture, qu'il n'était donc pas officiel. Il s'en plaignit, fureur du gardien qui ordonne aux prisonniers de retourner au travail. Personne ne bouge et le gardien se jetant sur eux pour les mettre à la porte, ils résistent. Une bagarre s'en suivit, le chef reçut un coup de tête qui l'étendit sur le carreau, les rebelles furent mis au cachot avec les fers aux pieds et aux mains.

Dans les ateliers on protesta contre la réception faite aux délégués. Clayes écrivit en haut lieu pour que le ministre ne put arguer l'ignorance. La lettre interceptée, le conduisit au cachot avec tous ceux que les gardiens accusaient d'avoir trempé dans cette affaire, en tout vingt-cinq à trente détenus.

Je laisse la parole au camarade qui nous apporte ces nouvelles : « Nous fûmes mis à sept dans une cellule de quatre mètres sur deux; un des sept à tour de rôle était détaché pendant un jour pour donner à boire et porter le baquet de propreté aux autres; pour manger, ceux qui avaient les fers avaient leur pain à leurs pieds et devaient se coucher par terre pour manger; celui qui n'était pas attaché se couchait pour respirer l'air qui passait sous la porte; nous sommes restés deux jours sous la porte; nous sommes restés deux jours ainsi, après quoi on a encore imaginé d'attacher deux par deux les six détenus enchaînés, pour qu'ils ne puissent remuer, on nous laissa ainsi dix jours, puis on nous ôta les fers pour nous laisser finir notre temps en cellule; ceux dont la peine était encore peu longue, furent transférés à la maison centrale de Loos où ils furent de nouveau mis en cellule. Clayes était du nombre. Depuis on n'a plus de ses nouvelles.

Celui qui s'était montré le plus ardent dans sa rébellion et qui a porté le coup de tête au gardien chef, eut le baillon et fut privé d'eau pendant cinq jours; je crois qu'il est mort des suites des tortures qu'on lui a fait endurer, car les gardes chiourmes se sont vantés qu'on ne le verrait plus à Roubaix. »

Qu'un voyageur visite une ancienne abbaye ou un vieux donjon, on ne manquera pas de lui faire visiter les cachots, les anneaux scellés dans le mur, les oubliettes. Le voyageur s'émeut, s'indigne sur les siècles de barbarie et se félicite d'appartenir à un siècle de lumière... Hélas! ce qui ne se passe plus à Pierrefond, à Coucy ou au Mont Saint-Michel, a été perfectionné à Douai, Poissy, Melun et autres lieux.

***

Roanne. — Le 11 courant a eu lieu salle de Venise, une conférence organisée par les anarchistes roannais, les compagnes et compagnons au nombre de 800 ont tenu à répondre à l'appel des organisateurs.

Le compagnon Jahn traita de la Vérité sur l'anarchie, durant deux heures il développa son sujet en démontrant les mauvais effets des institutions actuelles; il fit ensuite le tracé de la société future, fondée sur les bases fondamentales de l'anarchie. C'est au milieu des applaudissements de l'assemblée que notre ami quitta la tribune pour laisser la parole au compagnon Paul Bernard, qui traita du suffrage universel et ses conséquences.

Notre ami fut à la hauteur de sa tâche, et fit ressortir toutes les bassesses des faux socialistes qui cherchent à leurrer les masses par des promesses mensongères. Un appel fut fait aux contradicteurs de toutes les nuances, mais pas un ne répondit.

Le compagnon Colas prit la parole à son tour et fit le procès des députés soi disant socialistes et dit à l'assemblée : Tant que vous n'aurez pas conscience de faire vos affaires vous mêmes, elles seront toujours mal faites, et termina en disant que les prolétaires doivent désormais se servir des données de la science pour anéantir à tout jamais la putréfaction bourgeoise !

Notre ami Jahn reprit la parole avec des arguments nouveaux en démontrant que les travailleurs pouvaient se passer de maîtres et que l'on pourrait vivre sans aucune autorité. Toute la salle souligna les paroles de notre ami par des bravos et des applaudissements !

Aucun contradicteur n'a osé se montrer.

En somme bonne journée pour l'anarchie.

## Belgique

Liège. — La propagande marche bien ici, il se forme de nouveaux groupes chaque semaine, il y a des réunions tous les dimanches et les orateurs sont très appréciés.

Le parti ouvrier se repose uniquement sur les mineurs pour faire triompher le suffrage universel, mais il se trompe amèrement. Les mineurs veulent faire la grève générale et descendre dans la rue, mais purement et simplement pour faire la révolution, pour faire triompher l'égalité économique par l'abolition de la propriété individuelle et la liberté par l'abolition de l'autorité. Ils s'efforcent enfin d'éviter une nouvelle semaine sanglante. Voilà ce qu'ils veulent et ils ne se départiront pas de ce principe.

Le corporation des armuriers qui jusqu'alors était assez bien rétribuée et dès lors réfractaire à toute entente avec les autres corporations, est aujourd'hui obligée de déchanter. La fermeture subite du marché de l'Amérique, a provoqué une baisse de salaire immédiate et les armuriers réfléchissent qu'il pourrait bien exister une question sociale. Vous voyez, tout coïncide pour la marche en avant.

— J'apprends à l'instant un fait qui s'est passé il y a quinze jours : l'établissement Rose à Lize Seraing. Le patron a mis à la porte un ouvrier âgé de cinquante ans, pour la seule cause qu'il ne travaillait pas assez fort.

En entendant l'ordre brutal, les camarades sont tombés à bras raccourcis sur le sieur Rose et lui ont administré une telle volée, qu'on a été obligé de le porter chez lui en voiture.

Bravo, camarades, vous pouvez taper fort, les patrons ont la peau dure.

### Angleterre

Il vient de paraître un nouveau journal individualiste anarchiste, s'inspirant de loin aux idées de Proudhon.

Nous devons regretter que le premier numéro soit une mauvaise édition de la *Liberty* de Boston.

L'adresse est : *Herald of Anarchy*, 57, Chancery Lane, London.

***

Avec le numéro d'octobre, l'organe des communistes-anarchistes anglais, *Freedom*, qui paraît tous les mois, est entré dans sa quatrième année d'existence.

L'histoire de la *Freedom* est, pourrait on dire, l'histoire du parti communiste-anarchiste anglais, si on peut l'appeler parti, car nos camarades sont très peu nombreux ici.

Ce qui est très important, c'est le fait que la plupart des camarades nous viennent du parti socialiste démocrate, rendant ainsi impossible un retour aux palliatifs et aux illusions parlementaires qui ont été si fatales dans les pays où il n'y avait pas de partis intermédiaires.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Grenoble. — Un groupe de compagnons anarchistes d'ici, a pris l'initiative de fonder un journal purement révolutionnaire, qui aura pour but d'étendre avec le concours de tous les compagnons, décidés à l'action révolutionnaire, nos justes revendications sociales anarchistes.

Le journal paraîtra le 1er novembre, à 5 centimes le numéro. Adresser les demandes au compagnon Maurin, rue de la Fédération, 4, impasse Bakounine.

***

Grigny (Rhône). — Sous le titre les Humanitaires de Grigny, il vient de se former un groupe, qui aura pour mission la défense et la propagation des idées anarchistes.

Pour toutes les communications et correspondances, s'adresser au compagnon Vœva.

***

Saint Quentin. — Les compagnons de Paris et de la région du Nord en particulier, qui désiraient correspondre avec le compagnon Brunet, sont priés d'adresser leurs lettres à l'adresse suivante : 23, rue Thiers.

***

Bruxelles. — La Fédération des groupes de la Belgique, organise une réunion régionale, qui aura lieu le 1er novembre, au Cornet, 16, rue Marché-aux Fromages, à 10 du matin.

Tous les anarchistes de la Belgique sont priés de se rendre à cette réunion.

Ordre du jour : Recherche des moyens les plus efficaces à employer pour donner une extension aux idées. La réunion sera suivie d'une grande soirée familiale.

***

Nous recevons la lettre suivante :

Bologne. — Décidé à créer un groupe anarchiste dans cette ville où germe d'une violente passion le sentiment de la révolution, mais où n'a presque pas encore pénétrée l'idée anarchiste, je viens faire appel aux lumières des camarades.

La doctrine de Mazzini prédomine ici. Les jeunes révolutionnaires croient que la lutte économique ne doit pas sortir du terrain de la coopération, que la question politique renferme la question sociale « car, disent-ils, un ordre vraiment républicain permet les réformes qui rendront aux travailleurs ce que la société bourgeoise leur nie. »

Je fais tout ce que je peux pour rendre l'idée d'anarchie palpable et compréhensible ; j'ai déjà traduit en italien plusieurs publications de Kropotkine, de Malato, de Faure, je combats comme je peux les théories de Mazzini, mais certains points me sont encore restés obscurs. Je comprends très bien que ne suffrage international ou même seulement national, n'est qu'une mystification, que la forme coopérative rêvée par Mazzini n'est qu'un palliatif qui le peut amener aucune amélioration, je comprends tout cela et d'autres choses, mais si j'avais à soutenir une discussion un peu longue avec quelque mystificateur madré du parti mazzinien, je dois avouer que je me trouverais confus, sans pouvoir répondre à quelques points.

Envoyez-moi donc de quoi me mettre en état de combattre ces adversaires et persuader aux travailleurs d'ici, qu'ils sont mystifiés. Je pourrai alors propager notre idée. Autrement je me creuserai la cervelle sans pouvoir résoudre cette question comme il faut.

Pour la Révolution sociale, votre compagnon,

B. C.

Pour nous anarchistes, la coopération telle qu'on la comprend dans la société est :

1° un leurre. Elle s'appuie sur l'argent comme moyen et le jour où un société de production ou de consommation ou des Maux aura groupé un nombre suffisant d'adhérents pour pouvoir leur rendre des services réellement appréciables, elle diminuera d'autant ce que les capitalistes appellent leur légitime bénéfice. Ceux-ci se ligueront et auront bien vite fait de détruire la concurrence naissante. En se servant de la même arme que les exploiteurs : l'argent, l'exploité sera toujours battu. C'est immanquable. La coopération est un leurre, parce que si elle procurait un avantage quelconque au salarié, non pas à quelques individus, mais à une proportion notable de la classe exploitée, le patron diminuerait le salaire jusqu'à ce que le salarié revienne au même point de misère. C'est une conséquence inévitable du salariat, de la loi de l'offre et de la demande.

A notre point de vue de communistes, la coopération est 2° une erreur parce qu'elle a foi en la solution collectiviste. Elle veut rémunérer chaque producteur en raison de son travail et elle compte sur le gain seul du consommateur pour qu'il se nourrisse à sa guise.

La coopération présentée comme solution de la question sociale est enfin 3° une bêtise parce qu'elle ne résoud aucune question. Elle ignore le machinisme jetant chaque jour quelques ouvriers dans l'armée des sans travail. Elle ignore l'accumulation des capitaux dans un nombre de mains de plus en plus restreints. Elle se moque du droit a l'existence. La coopération nécessite l'emploi du numéraire, elle demande protection à la loi, à la magistrature, à la police ; elle craint le vol et le crime, elle légitime l'autorité. Elle n'est qu'un moyen pour quelques ouvriers roublards ou chançards de grimper dans la classe bourgeoise. Ce n'est qu'un palliatif au même titre que la charité, l'Assistance publique et les sociétés de secours mutuels.

C'est une forme de la société bourgeoise actuelle.

Voilà, nous semble-t-il, à première vue ce que nous répondrions à un mazzinien.

Les camarades qui voudraient venir en aide à la bonne volonté du compagnon de Bologne et répondre plus longuement à ses questions ou lui signaler des articles qui réfutent la coopération présentée comme solution de la question sociale peuvent adresser leurs lettres à A. B. C., poste restante, à Bologne (Italie).

## PETITE CORRESPONDANCE

Vinouze. — Entendu.

Les compagnons Baudouin et Perret sont priés d'écrire aux camarades de Troyes, chez Lucien Parent, 13, rue de l'Eau-Bénite.

Le compagnon Daviste, demande l'adresse du compagnon Decamps.

G. à Allingy. — Avons « Mémoire de la fédération jurassienne », c'est tout ce que nous avons pu nous procurer. Merci pour l'indication, nous lisons le volume.

M. à Dijon. — Plus de « Produits de l'Industrie. »

M. à Nîmes. — Nous manquons de place en ce moment.

Liébrard. — Nous avons lu l'article de Séverine : « La Grande muette » « Elle veut la suppression de l'armée... mais ça serait dangereux pour la France, en ce moment. » — Les bourgeois ne disent pas autre chose.

Heudier au Havre. — Liebrard demande votre adresse.

Commonweal à Londres. — Avez-vous suspendu l'échange ? — Nous ne recevons plus.

B. à Paris. — « Die conventionnellen », c'est les « Mensonges conventionnels », chez Hinrichsen, rue de Verneuil.

E. P. rue Grammont. — Je croyais que c'était envoyé.

Un ancien militant du Mans. — Combien de timbres contenait votre lettre ? Je les ai utilisé sans en prendre note, et la lettre ne contenait pas d'indication.

B. à Cette. — Ayez l'obligeance de prendre les invendus chez le vendeur.

Le compagnon Dalmais qui a quitté Romans, est prié d'envoyer son adresse au compagnon Vœva à Grigny, Rhône.

Argenteuil. — A quelle adresse faut-il expédier les brochures ?

## CONVOCATIONS

Réunion du groupe les Trimardeurs, samedi, 25 octobre, rue Saint-Martin, 239.

Ordre du jour : les Congrès.

Le groupe le *Réveil du XVe*, réunion samedi, 25 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Lézé, 103, rue du Théâtre.

Soirée familiale, salle Charles, boulevard Barbès, au premier étage, le dimanche 26 octobre, à 8 h. 1/2, du soir.

Chants et poésies révolutionnaires, par Paillette, Brunnel, Lapurge, Gilles, Pas d'Erreur, Brunet, Tortelier, Faure et les compagnes Fanny, Mathilde, Marianne, Duprat, Blay, etc.

Groupe anarchiste du XIIIe, grande conférence publique par le compagnon Leboucher, le dimanche 26 octobre, à 3 h. 1/2, salle Garnier, rue des Cinq Diamants, 28.

Ordre du jour : les Maux sociaux. Tous les compagnons et compagnes sont invités.

Samedi à 9 heures du soir, réunion du groupe, 11, place d'Italie. Urgence.

Meeting public et contradictoire, organisé par le groupe les Travailleurs anarchistes du XIIe, dimanche 26 octobre, à 1 h. 1/2 précise, salle Mazin, 166, rue de Charenton (place Rambouillet).

Ordre du jour : 1° De l'attitude des anarchistes devant les différentes écoles socialistes ; 2° l'Anarchie c'est l'ordre ; l'autorité est le désordre.

Entrée : 15 centimes. Orateurs inscrits : Tortelier, Leboucher, Faure, Bebin.

Réunion du groupe d'études sociales des Travailleurs anarchistes du XIIe, tous les samedis à 8 h. 1/2, place Daumesnil, au coin de la rue Claude Decaen.

Ivry. — Réunion tous les samedis à 8 h. 1/2 précises du soir, rue de Paris, 40, salle Bompeix, aux Balançoires.

Nous convions tous les compagnons d'ateliers et de misère, sans distinction d'idées, à venir discuter avec nous les idées anarchistes, bon accueil leur sera fait.

Puteaux. — Tous les anarchistes de la banlieue sont invités à assister aux réunions qui ont lieu tous les lundis à huit heures du soir, salle Davin, rue de Nanterre, 1, à Puteaux. De l'attitude des révolutionnaires au 1er mai 1891.

Choisy-le-Roi et Thiais. — Réunion des anarchistes tous les jeudis à 8 heures du soir au local convenu.

Adresse et correspondances : Paulet, 32, rue de Vitry, à Choisy-le-Roi.

Saint-Ouen. — Le groupe l'*Avenir social*, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2, chez Labrie, 75, avenue des Batignolles, à Saint-Ouen.

Les compagnons Faure et Brunet sont invités par le groupe.

Romans. — Réunion du groupe tous les samedis à 8 heures du soir, au local habituel.

Les compagnons sont priés de s'y rendre exactement le samedi 19, afin de s'entendre pour le procès.

Lyon. — Réunion du groupe anarchiste tous les samedis à 8 h. 1/2, chez Rivoire, avenue de Saxe, 242.

Mercredi 29, réunion extraordinaire. Urgence.

Groupes de Lyon, St-Chamond, Villefranche, Roanne, Valence, Vienne, Avignon, Bollènes, Bourgoin, Romans, Grenoble, Chambéry et Dijon, vendredi 31 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Rivoire, 242, avenue de Saxe, Lyon, meeting monstre.

Ordre du jour : la Grève générale, son historique, ses causes, ses conséquences ; le 1er mai 1891.

Orateurs inscrits : Jahn, Paul Bernard, Colas, Dumas, Charret, Carrières, Brossy et Chapoton. Entrée : 20 centimes.

Le lendemain 1er novembre, réunion régionale des compagnons de la région. Ordre du jour : la Grève générale et le parti anarchiste au 1er mai 91 ; mouvement d'ensemble dans la région ; questions de tactique. Le soir, soirée de famille, causerie sur l'amour libre par le compagnon Jahn, chants et poésies.

P. S. Des lits seront à la disposition des compagnons venant des groupes de la région.

Bruxelles. — Les anarchistes de Bruxelles et des faubourgs sont invités à se rendre à la reunion fédérale qui aura lieu le lundi 27 octobre à 8 h. 1/2, à la Colline, rue de la Colline, 18.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 8. DIX CENTIMES DU 1er AU 7 NOVEMBRE 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . Fr 8 »
Six Mois . . . — 4 »
Trois Mois . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Prière aux camarades, auxquels ce n'est pas tout à fait impossible, surtout quand la somme dépasse trois ou quatre francs, de bien vouloir payer par mandat, au lieu de timbres. La semaine passée, une partie de l'expédition a été faite en retard, faute d'argent, tout en ayant des timbres dont nous ne pouvions nous servir. — Ceux qui, par leur éloignement, de tout bureau de poste, préfèrent payer en timbres sont priés de le faire, en nous en variant les prix.*

*Les camarades de l'extérieur, sont priés, eux, de bien vouloir ne nous envoyer que des timbres de petite valeur, les autres étant trop difficiles à liquider.*

## Le 1er Mai 1891

III

(*Suite et fin*)

Ainsi la réduction des heures de travail revient à ceci : Les conditions d'un certain nombre de travailleurs sont améliorées ; c'est vrai. Mais ce qui est moins certain, c'est que cette amélioration s'achète au prix de l'instabilité du travail et des chômages fréquents pour ceux mêmes dont les conditions sont améliorées temporairement ; et en outre chaque amélioration des conditions pour la minorité ouvrière est suivie d'une augmentation de l'immense armée des ouvriers sans travail et d'un apauvrissement de cette armée. Une partie de ceux qui travaillaient sont relégués dans les rangs de cette armée. Ils vont peupler les faubourgs des grandes villes et là ils deviennent la proie des entrepreneurs et des petits patrons intermédiaires des petites industries.

Car, n'en déplaise aux théoriciens marxistes, à côté de la grande industrie, la petite continue de vivre dans tous les pays industriels. Elle se maintient par des salaires de meurt-de-faim. Seulement, au lieu d'être rejetée dans les villages où l'homme avait autrefois la ressource de l'agriculture, elle est transportée dans les faubourgs des grandes villes, où le travailleur affamé est livré, pieds et mains liés, au petits exploiteurs.

Toute l'histoire de l'Angleterre — type de pays industriel — se réduit à ceci :

La condition des travailleurs dans les grandes industries s'améliore. Mais leur travail perd de sa stabilité : il ne se fait plus que par paroxysmes.

En même temps, avec chaque amélioration, le nombre d'hommes trouvant de l'occupation dans les grandes industries diminue, et le surplus est rejeté dans l'armée des ouvriers sans travail.

Ceux-ci forment les réserves du capitaliste : il leur fait appel en cas de grève pour réduire les salaires. C'est précisément pourquoi l'armée des inoccupés atteint des proportions si immenses dans les pays les plus développés dans leur industrie.

Réduite à la plus noire des misères, cette armée cherche les moyens d'existence dans les petites industries qui surgissent par milliers dans les grandes villes. Ainsi le *sweating system* dont on a tant parlé récemment — le système des petits métiers exploités par des nuées d'intermédiaires — devient le *résultat inévitable de l'amélioration des conditions pour les ouvriers des grandes industries*. C'est à ce prix que l'amélioration s'obtient.

Les petites industries, exploitées sans merci par les *sweaters* (ceux qui font *suer* l'ouvrier et l'ouvrière), sont le contre-poids nécessaire des grandes industries mieux rétribuées. Et l'autre conséquence, tout aussi inévitable, c'est le remplacement continuel des hommes par les femmes et surtout les fillettes et les garçons.

D'autre part, à mesure que les ouvriers des grandes industries font un mouvement pour obtenir, soit de meilleurs salaires, soit des heures plus courtes, une lutte acharnée éclate entre eux et l'armée des sans-travail. C'est dans cette armée que le patron recrute les remplaçants ; et les grévistes, affolés par les privations de la grève, se portent contre les remplaçants avec une fureur vraiment terrible. Si ce n'étaient que des horions ! Mais dans la dernière grève des docks de Londres, il fut même sérieusement question de faire sauter et dérailler tout un train de *blacklegs* engagés en province, et de les massacrer en blocs.

Et dans ces luttes entre le quatrième Etat naissant et le cinquième, — lutte qui se produit tous les jours — nous n'avons entendu qu'une voix, une seule, celle de nos frères les anarchistes d'Australie, pour plaider la cause des ouvriers sans travail.

— Vous êtes vainqueurs dans une grève, — disaient-ils dans leur manifeste que nous avons mentionné il y a quinze jours ; les ouvriers sans travail, quoique crevant de misère, vous ont soutenus ; ils ne sont pas venus vous remplacer. Et après ? — Vous rentrez au travail, vous avez obtenu de meilleures conditions. Et eux ? — Sans travail ni pain avant la grève, sans travail ni pain après votre victoire ! Ne leur demandez-vous pas trop d'héroïsme que de tant souffrir sans *aucun* espoir d'amélioration de leur sort. »

---

Et bien, à force d'études, de sacrifices, de privations, nous sommes parvenus, — nous, anarchistes — à comprendre ces rapports compliqués de l'industrie moderne, à les dégager des mensonges accumulés par nos maîtres.

Etait-ce pour garder ce savoir pour nous ? Pour égayer nos réunions ? Pour y apporter la saveur des discussions scientifiques ? Etait-ce pour faire comme font tant de bourgeois — pas tous, heureusement — qui gardent leur savoir pour leurs réunions scientifiques, leurs journaux, leurs livres, sans jamais le porter à ceux qui en ont le plus besoin ? Etait-ce pour faire le bourgeois à notre tour que nous nous sommes couverts de ce grand mot d'anarchie qui signifie, avant tout, être avec le peuple, vivre avec le peuple, travailler avec le peuple ?

---

Heureusement, le grand mouvement socialiste n'a pas produit seulement que cette nouvelle aristocratie, qui saura bien mourir un jour dans la fumée des batailles des rues, tout comme ces aristocrates du Corso de Rome qui allaient mourir en gants jaunes à l'assaut du quadrilatère de forteresses de la Lombardie, mais qui méprise le peuple pour ses superstitions, ses conceptions naïves, son incapacité de comprendre la science.

A côté du mouvement des huit heures dans les métiers privilégiés et du mouvement théorique du socialisme, toute une armée de volontaires travaille à organiser les petits métiers de la petite industrie, les gros métiers de journaliers, les ouvrières, femmes et enfants, des grandes et des petites usines.

Ils comptent par milliers ces volontaires inconnus et inconnues, en Angleterre du moins, qui font le rude travail préparatoire. Et si on leur demande pourquoi ils font ce travail, ils vous répondent : « Vous savez, je ne me débrouille pas encore dans vos théories socialistes. Mais je me révolte de voir les ouvriers tant exploités. Je les aide à se grouper, pour lutter. S'ils parviennent à comprendre que leurs intérêts sont solidaires entre ouvriers d'une même usine et qu'ils ont un ennemi commun, l'exploiteur — c'est tout ce que j'espère. Entrés dans la grande union de tous les métiers possibles, ils sentiront leur forces. Mes forces sont faibles — je fais ce que je peux. »

Et les unions surgissent, et tel tisserand qui jadis méprisait le faiseur d'allumettes, commence à le traiter avec respect, et tous sentent qu'il y a une classe, celle des déshérités, dont les intérêts sont opposés à ceux de tous les riches.

C'est ainsi que se préparent toutes les révolutions.

---

Seulement, au lieu de semer dès le début dans les groupes naissants des idées de révolution sociale, d'initiative ouvrière, de révolte contre l'autorité, — le travail préparatoire étant fait par des gens qui eux-mêmes partagent tous les préjugés des masses sur l'autorité, le parlement, les réformes et tout le reste, les groupes naissants se nourrissent de ces préjugés dès leur apparition.

Non pas parce qu'ils soient incapables de comprendre autre chose. Mais parce que jamais personne ne leur a dit autre chose. C'est à peine si un sur cent a entendu parler d'anarchie par un journal qui a surtout relevé les phrases les plus frappantes de l'orateur — phrases qui donnent à l'oreille de l'ouvrier qui n'avait jamais entendu parler de ces choses comme des paroles d'un rêve incohérent.

---

Le socialiste en général, et l'anarchiste surtout, oublient trop facilement qu'il n'était pas anarchiste à la mamelle de sa mère. Il oublie trop ce qu'il était avant d'être devenu anarchiste, il oublie comment il l'est devenu. Il oublie les préjugés dont il était lui-même imbibé et les luttes qu'il a dû soutenir pour s'en débarrasser.

Et au lieu de prendre chacun de ces organisateur un à un, au lieu de convaincre chacun d'eux, comme le faisait Janelli en Espagne et Bakounine partout, par de longues discussions suivies, reprises chaque jour pendant des semaines — il lui tourne immédiatement le dos en se plaignant de sa stupidité, si le novice ouvre de grands yeux en entendant dire que le vol détruira la propriété et que quelques cartouches de dynamites (qui ne feraient même pas sauter une porte) suffisent pour faire la révolution sociale.

---

L'hiver passé nous étions réunis dans une section anarchiste d'une grande ville anglaise. Un ouvrier anglais faisait l'historique de la section devant un auditoire composé d'une cinquantaine de compagnons, hommes et femmes, à peu près en ces termes : « Vous savez disait-il, qu'il y a deux ans nous étions tous social-démocrates. Vint la grève des tailleurs de Londres. Un groupe des tailleurs de Whitechapel nous envoya un délégué pour persuader les tailleurs d'ici de ne pas prendre les commandes venant de Londres.

Le délégué était un anarchiste. Il resta quelque mois parmi nous, travaillant comme tailleur. Pendant trois mois, il nous causa à chacun anarchie. Jamais il n'en était fatigué. Chaque jour, à chaque soirée libre il nous développait ses idées. Et maintenant, nous voilà tous anarchistes. Les jeunes qui entrent sont anarchistes. Le syndicat des tailleurs compte bon nombre d'anarchistes. Et ce qui me frappe surtout, compagnons, c'est que quand nous parlions autrefois les dimanches dans la rue, aux passants, et que nous parlions parlement, discipline, etc., on nous applaudissait. Maintenant nous parlons dans la rue anarchie, révolution sociale et on nous applaudit encore plus ! Et on disait que le peuple ne comprend rien ! Ah, si nous avions seulement plus d'hommes comme notre ami ! Il nomma le délégué.

Par ses conversations, en trois mois, notre ami avait fait plus de propagande anarchiste que nous n'en avions fait en trois ans par le journal.

---

« Mais toutes ces organisations ne se font que pour la réduction des heures du travail. — Que pouvons nous y faire ? » demanderont peut-être les amis.

Il nous semble que ce serait déjà une bonne besogne que d'apporter dans le mouvement toutes les idées concernant les rapports de l'industrie que nous venons d'esquiver rapidement.

Mais si, malgré tout, les travailleurs ne se rendent pas à notre raisonnement et nous répondent : — « C'est bon, mais organisons-nous tous, dans les métiers grands et petits, et nous sommes déjà en bon chemin pour grouper *tous* les travailleurs du pays (*). Et quand nous serons assez forts, obtenons toujours les huit heures pour tous. »

Et bien, s'il nous répondent cela, nous n'avons qu'une chose à leur dire. — « Si vous êtes aussi forts, vous n'avez besoin de parlement pour règler cette affaire. Vous n'avez qu'à signifier aux industriels votre décision de ne pas travailler plus de huit heures. Le parlement ne fera rien. En Angleterre il propose déjà une enquête qui durera deux ans. Un parlement ne peut pas prendre une mesure qui boulversera toute l'industrie. Il voudra temporiser et, entre temps, on détruira vos unions par la corruption.

« Eh bien, si vous voulez résolument les huit heures, vous n'avez qu'à les *prendre*. D'ici au 1er mai, vous pouvez grouper les principaux métiers. Les meneurs vous diront d'attendre. Passez outre. Faites une entente en dehors d'eux. Et quand au 1er mai vous serez deux ou trois millions dans les rues des grandes villes, prenez cette résolution :

« Demain, tous, tant que nous sommes, nous quittons le travail à quatre heures de l'après-midi — et voilà tout.

» Faites cela. Ce sera certainement la grève générale des patrons, la fermeture générale des ateliers, l'arrêt général de l'industrie.

» Dans ces conditions, vous n'aurez pas la troupe pour vous, mais (du moins en Angleterre, en Belgique, en Espagne), vous ne l'aurez pas contre vous.

» La période révolutionnaire sera ainsi ouverte — non pas sur une convocation des Etats généraux, non pas sur une question boulangeo-orléanisto-ferryste, mais sur une question de travail.

» La marche des évènements dictera votre conduite ultérieure. »

Voilà ce que nous pouvons faire dans ce mouvement, pour commencer. Le reste se verra plus tard et dépendra de ce que nous aurons fait précédemment, d'ici au 1er mai 1791.

Voilà, en tout cas, *une* proposition, ou, si elle n'est pas bonne, cherchons-en une autre. Mais, de grâce, n'attendons pas que la révolution nous tombe d'elle même comme la manne des cieux.

## Belgique

Jemeppes. — Dimanche dernier 12 octobre avait lieu à Jemeppes un meeting socialiste à l'occasion de l'inauguration de la nouvelle Maison du peuple. Trois orateurs prirent la parole et parlèrent de la coopération, du commerce, de l'industrie et enfin du suffrage universel. Ils préconisèrent la collectivité comme le seul remède aux maux dont nous souffrons. Ils veulent la révolution, mais complétée ensuite par le gouvernement collectiviste. Deux anarchistes arrivent alors pour répondre, et, craignant de ne pas avoir la parole, l'un deux le compagnon Bertholet dit au président que, partisan du parti ouvrier, il voudrait ajouter quelques mots, ainsi qu'un de ses camarades. Vous êtes bien du parti ouvrier demande le président. Oui. Alors parlez. Le compagnon Bertholet rétorque alors tout ce qu'ont dit les orateurs. Pour lui on ne doit pas s'occuper de coopération, de suffrage, etc., mais simplement du peuple. Il n'est qu'un moyen de guérir ses maux : la revolution, non pas politique, mais économique. Guerre à la bourgeoisie.

Il cède ensuite la parole au compagnon Hédin qui vient démontrer que la propriété c'est le vol, et que la richesse des capitalistes n'est produite que par la misère de l'ouvrier.

Il démontre ce qu'est l'anarchie et pourquoi l'on est anarchiste. Il finit en conseillant aux citoyens la révolution économique, en leur montrant que c'est le seul moyen d'arriver à l'idéal.

L'on n'est pas ici pour propager, ni démontrer ce que c'est que l'anarchie disent les socialistes. L'on est ici pour discuter l'ordre du jour.

Votre ordre du jour ne vaut rien, ce n'est qu'une blague, il ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe répond le compagnon Bertholet, l'ordre du jour c'est la misère de l'ouvrier.

Le président lève la séance, les orateurs socialistes se retirent et l'on finit la soirée par des chants et poésies révolutionnaires très applaudis.

Le futur groupe de Jemeppes.

P.-S. — A la suite de causeries particulières avec les deux compagnons, nous avons résolu d'étudier l'anarchie et de former un groupe.

## Roumanie

Il y a quelques mois, les chefs des socialistes roumains, bornaient leur propagande à la lutte parlementaire. Nous avons reproduit à temps dans *La Révolte* les paroles de leur principal chef, le citoyen Nadeje — le révolutionnaire d'hier, le traître d'aujourd'hui — desquelles ils résultaient, qu'ils n'étaient (les chefs bien entendu) que des traîtres et des charlatans.

S'étant convaincu plus tard de la stérilité de leur parlementarisme, ils se sont beaucoup tourmentés à trouver une autre base de propagande et d'organisation et ont fini par ajouter la coopération au parlementarisme (ils ont commencé par la boulangerie coopérative).

Comme nous avons vu que l'effet, qu'a produit en Roumanie la réfutation de leurs actes par leurs propres paroles du temps, où il étaient révolutionnaires, a été très grand, nous reproduisons ici un passage écrit par le citoyen Mille — un autre chef ce ne sont pas les chefs qui manquent dans leur parti — en 1882 ou 1883.

(Voir la collection de la revue « Dacica Viitoare », publiée à Paris et à Bruxelles).

« A côté du mouvement socialiste révolutionnaire, il en existe aussi un pacifique, qui cherche, au moyen des lois actuelles, à améliorer le sort des travailleurs avec le concours des hommes du jour, subventionné par l'Etat et très incliné vers l'association coopérative et vers les petites réformes, dont les radicaux remplissent les vides de leurs programmes. »

« Ce mouvement, on peut dire officiel est dû aux mêmes idées, qui ont inspiré Bismark et qui autant de Napoléon le Petit, sont restées comme héritage aux gouvernements d'aujourd'hui et aux politiciens, qui veulent se donner le nom de réformateurs et amis du peuple : depuis Gambetta jusqu'à Floquet, Clémenceau et ceux de l'extrême gauche. »

« Aussi, avec raison, le parti révolutionnaire appelle le mouvement coopératif : *la succursale de la police.* »

Voici donc sa conclusion :

« Les tentatives du parti évolutionniste, comme nous l'avons vu, non seulement ne peuvent aboutir à améliorer le sort du travailleur, « mais encore entravent-elles les progrès du socialisme en excitant les espérances actuelles du travailleur. Heureusement qu'il est très faible et n'est pas pris au sérieux par le peuple, ce parti qui a fait son temps. »

***

On lit dans un journal bourgeois :

« Le choc de vagons, qui a eu lieu à Galbeni, a produit à l'Etat une perte de 200,000 fr.

L'enquête a prouvé qu'on ne pouvait prendre aucune mesure contre le mécanicien auquel il était impossible d'éviter le choc, vu que ce mécanicien était depuis six jours, sans interruption, en voyage et après un pareil surmenage on ne pouvait pas lui demander de la prévoyance. »

Il a bien fallu qu'un capitaliste exploiteur (l'Etat dans ce cas ci) perde une forte somme, pour que de pareils faits criminels, — lesquels sont très nombreux — soient mis à jour.

Constatons aussi, que, quoiqu'elle ait été prouvée officiellement, la criminalité du directeur des chemins de fer — le sieur Dura — lequel force les ouvriers à travailler six jours sans interruption, malgré cela on n'a même pas penser à le poursuivre !

C'est un des nombreux faits qui prouvent que les lois ne sont que pour les forts.

(*) C'est déjà fait pour un bon cinquième des travailleurs anglais, puisque un million et demi *sont* groupés et il n'y a pas, tout compté, plus de sept millions qui travaillent des bras dans l'industrie anglaise.

## Allemagne

Le congrès des démocrates-socialistes, le premier depuis que les lois d'exception ont cessé d'exister, a eu lieu à Halle. Plusieurs centaines de délégués y ont assisté.

De grandes batailles se sont livrées pour savoir qui gouvernera le parti. Autrefois, c'étaient les députés au parlement qui gouvernaient le parti souverainement. Désormais, en plus du groupe parlementaire, il y aura un directoire élu. Aucun des députés ne devait y entrer. Cependant, à la dernière heure, Liebknecht s'y introduisit tout de même, sous le titre de rédacteur en chef de toute la presse démocrate-socialiste.

Quant à savoir ce que fera le parti de ses forces, on s'en est occupé fort peu. Les questions de décider qui imprimera au parti sa volonté ont primé tout le reste.

Une opposition violente s'est manifestée à ce congrès. Si minorité qu'ils fussent, les berlinois opposants ont donné du fil à retordre aux meneurs. Mais l'opposition aura appris à ses dépens ce que c'est que le gouvernement des majorités, elle aura palpé du doigt comment se font les majorités et comment on enlève les votes.

Espérons que cette expérience leur servira à quelque chose, et que l'opposition comprendra bientôt que le meilleur moyen de faire quelque chose est de travailler séparément. Quoi que la majorité essaie désormais de faire, elle se verra empêchée par la majorité, désapprouvée, vertement taucée et plus tard excommuniée.

Quant à la majorité qui est toujours menée par Liebknecht qui dans son vieil âge, ne rêve que réformes faites avec l'assentiment de Guillaume II et des bourgeois, et par Singer, un très riche fabricant qui se fiche des travailleurs comme de l'an quarante, — quant à cette majorité, elle a donné la mesure du socialisme de ses chefs.

Docilité, obéissance, confiance absolue dans la profonde perception de ses chefs; obéissance à la monarchie et confiance en elle — les formes de gouvernement, république ou monarchie, ne faisant rien à l'affaire (c'est textuel); marche gradaelle au pas de tortue vers la journée de huit heures. Tribunaux de prud'hommes c'est là la marchandise couverte du pavillon rouge.

Bref, programme radical sans la république.

Les travailleurs socialistes allemands — et ils sont nombreux — se contenteront-ils de ça ?

Ajoutons que les chefs des états-majors marxistes, français, belges, etc., sont venus féliciter le congrès. Mais comme on sait que pour la plupart, ces chefs ne représentent qu'eux-mêmes, on peut dire que les travailleurs étrangers n'ont pris aucun intérêt à ce congrès.

## Italie

Ces jours derniers, on a fait le procès aux soi-disants dynamitards de la Spezzia. Trois d'entre eux étaient détenu depuis 20 mois. L'accusation d'avoir voulu faire sauter le Politeama Duca di Genova, pendant une fête de la Croix-Rouge a été écartée, mais on a conservé celle d'association de malfaiteurs, et on a prononcé la condamnation pour Tocci à trois ans et deux mois de réclusion et les autres à 10, 8 et 5 mois; mais pour tous, la surveillance de la police.

Il a été bien établi que ces condamnations on les doit au fameux mouchard Terzaghi-Azzati, mais il résulte aussi qu'on n'aurait pas eu l'audace de les condamner si on n'avait pas trouvé chez Tocci, une lettre signée par les autres. Combien de compagnons sont-ils en prison pour vouloir toujours conserver, ou registres, ou lettres ?

Exemple, le procès de Lyon.

C'est bien malheureux que le journal le *Combattisme*, ne se soit pas occupé de publier la défense des avocats De Nobile et Prigrio, qui tous les deux ont flétris sévèrement l'agissement des policiers, et qui même en faisant l'historique des révolutions politiques passées ont révendiqué pour nous, le droit de révolte, en concluant : Les révolutions ne se font pas avec de la saucisse ou des pains de beurre et pour cela mon client avait le droit de se procurer de la dynamite pour pouvoir mettre en pratique les principes humanitaires des communistes anarchistes.

Dame police a bien voulu faire saisir la deuxième petite brochure tirée des *Paroles d'un Révolté*, de Kropotkine, mais sous leur nez nous avons pu en sauver quelques centaines.

Vive donc la liberté de la presse en Italie !

**Ceux qui désirent les portraits des compagnons condamnés à Chicago, sont priés de s'adresser au plus tôt au compagnon A. Cappellaro à San-Pierre-d'Arena (Italie), qui les mets en vente à 50 centimes pièce.**

**On nous chicane sur la publication du *Lendemain de la Révolution*.**

## États-Unis

La dernière grève des ouvriers d'équipe au chemin de fer s'est terminée par une défaite dans les règles : 3,300 ouvriers viennent d'être mis à pied et les autres n'ont qu'à se bien tenir. Qu'y a-t-il d'étonnant à cette défaite quand on lit la proclamation de Howard, l'un des organisateurs de la grève, où se trouve le passage suivant :

« Nous ne voulons point qu'il soit question d'anarchisme, de socialisme, d'internationalisme. Le patriotisme américain nous suffit.

» Nous méprisons la loque rouge, et nous voulons vivre et mourir dans les plis de la bannière étoilée. » Dans une réunion d'ouvriers il fut décidé par acclamation qu'on remettrait une somme de 25 dollards aux policiers présents pour les remercier de leur gentillesse, sans doute parce qu'ils n'avaient pas dispersé l'assemblée à grands coups de gourdin. Et que l'on s'étonne ensuite de l'insuccès des grèves avec de pareils pleutres.

*Freiheit.*

## Australie

### *Manifeste anarchiste*

Dans le numéro 5 de la *Révolte*, nous avons reproduit un manifeste publié à profusion en Australie. Nous avons sous les yeux un placard plus complet auquel le précédent sert de conclusion. La première partie montre aux ouvriers unionistes quels sont leurs devoirs vis-à-vis de leur camarade sans travail, et réciproquement.

Voici quelques passages, en partie traduits, en partie résumés de ce superbe manifestes :

« Travailleurs, l'existence d'un grand nombre d'ouvriers sans travail a toujours été niée par nos classes riches. Ils espéraient toujours attirer dans le pays des travailleurs européens, en leur faisant croire qu'ils trouveraient de suite du travail. Leur but est d'avoir sous la main un grand nombre d'ouvriers désœuvrés qui seraient forcés de choisir entre la famine et l'acceptation du travail à n'importe quel prix, — ce qui permettrait aux patrons de briser les unions de métier.

» Maintenant, ils changent de tactique. La misère des grandes villes a passé à l'état chronique, ils ne peuvent plus empêcher le cri des meurt de-faim de nos villes d'arriver jusqu'aux pays lointains et d'empêcher l'immigration. Maintenant ils mettent à profit ces désœuvrés pour intimider tous les autres travailleurs.

» Ils réduisent les salaires sous prétexte de donner du travail aux meurt-de-faim. »

Et le manifeste prend la défense de ces travailleurs forcés d'accepter du travail à n'importe quelles conditions.

» Même placés en face de la misère, beaucoup d'ouvriers sans travail refusent d'accepter des conditions au détriment de leurs frères, les grévistes.

Mais tous ne peuvent avoir cet héroïsme, surtout quand leurs familles restent sans pain.

» Mais lors que tous auraient l'héroïsme de martyrs et la résignation de contempler leurs enfants restés sans pain, tout cet héroïsme, serait sans espoir aucun d'amélioration pour eux-mêmes.

Vous, dans vos grèves et autres mouvements, vous avez, au moins l'espoir d'obtenir quelques concessions de vos exploiteurs, — dit le manifeste.

Eux, au contraire, n'ont que la satisfaction morale de s'être abstenus de travailler pour vous permettre de vaincre.

La grève finie, ils restent sans travail et sans pain, comme auparavant — sans aucune lueur d'espoir.

» Unionistes et non unionistes, vous leur demandez trop d'héroïsme, alors même que si souvent, ils vous le donnent largement — à moins que vous ne soyez préparés à prendre, vous aussi, leur cause en mains et à luter avec eux contre tout ce système maudit de la société actuelle.

Après quelques lignes superbes d'appel aux travailleurs pour lutter contre la propriété et l'autorité, le manifeste continue par le résumé que nous avons publié sur les principes du communisme-anarchiste.

Le résumé est d'une clarté et d'une simplicité telle qu'il sera compris par chacun, il se termine par ces mots :

« La Révolution doit être accomplie :

» Les gouvernements, les lois, écrites ou non, les classes, les privilèges, doivent être abolis ;

La propriété, la monnaie, le salariat et toute espèce de monopole et de restriction doivent périr ;

L'autorité sous toutes les formes doit être annihilée.

Le droit de propriété et de bureaucratie doivent être remplacés par le communisme et l'anarchie — la liberté absolue et illimitée de chacun, assurée par la liberté absolue et illimitée de tous. »

C'est à des centaines de mille que de pareils manifestes touchant au vif une question palpitante et résumant clairement les principes de l'arnarchie, devraient être distribués.

Ils n'ont pas besoin d'être d'un mètre de long — les mètres de papier coûtent. Celui d'Australie, quoique petit, est excellent.

Il devrait bien se constituer un groupe pour l'impression et la distribution de petits manifestes anarchistes.

Le groupe n'oublierait certainement pas les paysans.

Pendant la révolte des paysans en 1525, il n'y avait pas un seul paysan qui ne connût « les douze points ». On les variait à l'infini selon les besoins locaux, mais l'essence restait. Ne serait-il pas un exemple à imiter ?

# VARIÉTÉS

## Une famine organisée

(Extrait d'une conférence, faite par Hugh O. Pentecost, à propos du livre de H. D. Lloyd, intitulé : *Une grève de millionnaires, contre des mineurs*, ou histoire de Spring Valley.

On ne voyait, il y a peu de temps encore, que des bois et des champs à Spring Valley quand les agents du chemin de fer Nord-Occidental et de Chicago, ceux de la Compagnie des charbons de Spring Valley et ceux de la Compagnie de Toron Side, trois compagnies différentes, mais en réalité administrées par les mêmes et identiques personnages, achetèrent aux fermiers du pays plusieurs milliers d'acres de terre au prix de 30 à 80 dollars l'acre, et même meilleur marché; de plus on leur abandonnait comme non-valeurs 40,000 acres de régions minières.

Les réclames les plus extravagantes inondèrent bientôt tous les journaux des Etats-Unis, annonçant que Spring Valley était un des plus délicieux séjours du monde, et offrait en même temps aux mineurs une excellente occasion de gagner « pendant de longue années à venir » des salaires quotidiens de 2 dollars et demi à 4 dollars.

On vendit les premiers lots à partir de juin 1885, au prix fabuleux de 150 à 300 dollars chacun, et en moins de six mois ils avaient déjà rapporté une somme de 200,000 dollars, alors que la Compagnie les avait « peine payés 20,000 dollars.

La réclame continuait à faire florès. Alléchés par ces belles promesses, les mineurs arrivaient en foule et se mettaient courageusement et joyeusement à l'ouvrage promis pour « de longues années à venir ».

En moins de trois ans Spring Valley comptait 50,000 habitants. On leur céda des lots de terrain et du bois de construction, à la condition que lorsque l'acquéreur n'aurait pas réglé à temps ses paiements mensuels, le terrain ferait retour à la Compagnie qui, en aucun cas, ne tiendrait compte des sommes déjà versées, quand-même il ne manquerait que peu de chose au montant de la dette. La Compagnie ne prenait pas l'engagement de signifier ces clauses aux concessionnaires ; les actes n'étaient pas dûment enregistrés, les livres seuls de la Compagnie en faisait foi, et la propriété de l'acheteur n'ayant aucune sanction légale, il n'avait pas même la ressource de pouvoir recourir à la justice.

Les affaires étaient des plus florissantes, la vente des terrains produisait des sommes considérables les maisons semblaient surgir du sol, les transactions prenaient une grande importance....; le moment était arrivé pour la Compagnie de réveiller de leur confiante sécurité les 5,000 travailleurs dont l'existence dépendait du succès de cette entreprise, et pour commencer ses machiavéliques manœuvres.

Quelques jours avant Noël 1888, on annonça qu'une partie de la mine allait être fermée jusqu'à une époque indéterminée, et que les 700 mineurs qui l'exploitaient pouvaient emporter leur matériel le

soir même. L'hiver s'annonçait rude, les ouvriers étaient jetés sur le pavé sans aucune ressource : les promesses fallacieuses de la Compagnie leur garantissant des salaires quotidiens de deux dollars et demi jusqu'à 4 dollars n'avaient jamais été tenues, ils n'avaient jamais reçu qu'un dollar par jour, à peine suffisant pour nourrir leur famille et n'avaient pu rien économiser pour les mauvais jours... Que faire maintenant ?...

Mais ce n'était qu'un premier pas vers le but que s'était proposé la Compagnie.

Le 18 mai 1889, d'autres mineurs furent renvoyés de la même manière, sans avertissement préalable et sans moindre explication. Il est évident qu'on voulait non seulement forcer les ouvriers à offrir leurs services pour un salaire restreint, mais encore reprendre les terrains concédés, en profitant des sommes déjà versées, pour les revendre à d'autres mineurs auxquels le même sort lamentable serait réservé.

Les mines étant fermées, on ferma aussi les magasins de provisions; car il n'entrait pas dans les vues de la philanthropique Compagnie de céder à crédit des denrées que, même avec leur ancien salaire, les ouvriers ne parvenaient pas à pouvoir payer. Il suffit de quelques jours pour que toute la population fût en proie à la famine, et des détails à fendre le cœur sur l'horrible misère qui régnait à Spring Valley firent le tour de la presse des Etats-Unis.

Pendant les cinq mois que dura la grève des millionnaires, les maladies avaient quintuplé et dans « ce délicieux séjour » qui aurait dû n'être qu'un immense et fertile jardin, on ne voyait que scènes de désespoir et de mort. Le récit qu'en fait M. Lloyd et la description de ces honnêtes travailleurs allant de porte en porte mendier un morceau de pain chez les fermiers, et de leurs femmes ayant au sein de pâles nourrissons qu'elles n'avaient plus la force d'allaiter, rappellent les plus sombres souvenirs de disette dont l'histoire fasse mention. Les dons affluèrent, quoique bien insuffisants pour pourvoir aux besoins les plus pressants. Mais la Compagnie ne donna pas un dollar; bien au contraire, elle n'épargna rien pour diffamer les mineurs et pour présenter le cas sous un jour qui leur fût défavorable afin de les empêcher d'être secourus — à quoi elle réussit trop souvent.

Quand on jugea que les mineurs avaient suffisamment souffert de la faim, on annonça que le travail allait recommencer, pourvu que l'Union des Travailleurs fût dissoute; de plus on devrait se contenter dès-mais de 3 fr. 50 par tonne, travail rétribué d'ordinaire une cinquantaine de francs. Il est clair que cette offre ne pouvait être prise en considération : elle avait pour but d'effrayer les mineurs par la perspective de nouvelles souffrances, pour leur faire accepter plus facilement des gages inférieurs; en effet les prix s'élevèrent peu à peu jusqu'à 11 25 par tonne, mais toujours à la condition que l'Union fût dissoute et que chaque ouvrier signerait un *libre contrat* qui le liait pieds et poings, et qui n'engageait autrement la Compagnie qu'au paiement d'un salaire atteignant à peine une centaine de francs par tête et par mois. Cependant ce contrat fut signé au plus tôt, bien que la majorité des mineurs ne l'eût pas même lu et qu'on ne lui en eu pas laissé le temps. Tout individu ayant joué dans l'Union un rôle quelconque, ou s'étant employé à chercher des secours pour les affamés, se vit rigoureusement refuser de l'ouvrage et dut quitter immédiatement Spring Valley ou se résigner à périr de misère.

Et maintenant quiconque travaille dans cette vallée du désespoir est et ne peut être qu'un esclave. Beaucoup d'entre les mineurs s'étaient engagés au service de la Compagnie à condition qu'on leur fournît du pain et des vêtements et qu'on leur instruisît leurs enfants; mais ce dernier point ne leur fut pas concédé, de sorte qu'actuellement les travailleurs ne peuvent prétendre à autre chose qu'à la subsistance, et que leurs femmes et leurs enfants ne sont pas autrement partagés.

Qui faut-il donc rendre responsable de cette famine imposée à tout un peuple, dans un pays qui regorge de biens?

Le directeur des mines, propriétaire d'une grande partie des actions, ne voulut pas accepter cette responsabilité, et, mû par un sentiment d'humanité, il vendit ses actions et se retira désespéré des façons d'agir de ses ex-associés (1).

Et pourtant les lois étaient avec eux. Ce qui se passait à Spring Valley n'était nullement illégal. Le gouverneur de l'Illinois auprès duquel on était allé plaider la cause des mineurs prit parti pour la Compagnie. Les plus haut personnages de nos corps constitués sont administrateurs de semblables compagnies et notre système social est ainsi organisé que l'on peut faire tout ce qui a été fait à Spring Valley et n'en être que plus respecté. Et quand je dis que le système social doit être rendu responsable de telles monstruosités, je dis aussi que tout homme qui cherche à maintenir un pareil état de choses, qui n'élève pas continuellement la voix, en saison et hors de saison, contre de si criminels attentats à la liberté humaine, je dis que cette homme est responsable, qu'il est aussi coupable que les affameurs de Spring Valley.

Encore plus directement que le système social sont responsables les actionnaires et les agents supérieurs du chemin de fer Nord-Occidental et de Chicago, de la Compagnie des charbons de Spring Valley et de la Compagnie Toson Side. Ils se sont servis d'une force que les mineurs les avaient aidés à acquérir, de leur fortune de 2,500 millions pour les écraser d'autant plus complètement. Ils ont mis les plus cruels raffinements à affamer cette population de 5,000 individus. Toute l'affaire a été savamment conçue et brutalement exécutée. Et quelles sont les gens qui profitents pécialement de ce nouveau pacte de famine ? Un D. O. Mills; un W. K. Vanderbilt; un F. W. Vanderbilt; un Chancey M. Depeue; leur agent principal est un certain W. E. Scott, dont la conduite pendant toute la grève des millionnaires a été si scandaleuse que divers journaux n'ont pu se défendre de le clouer au pilori. Les jours et les nuits de ces gens-là devraient être troublés par plus d'esprits vengeurs que ne l'étaient les rêves d'une Lady Macbeth ou d'un Richard III.

Peut-être pensera-t-on comme beaucoup d'entre nous en Amérique, que la révolution est proche et qu'il ne faudrait pas beaucoup de ces odieuses aventures pour qu'on cesse à jamais de croire à la « légalité » d'agissements semblables à ceux des affameurs de Spring Valley.

(*Freiheit.*)

(1) Ce qui ne l'empêcha sans doute pas de garder et de bien vivre du produit de cette vente.

## PETITE CORRESPONDANCE

L. à Orléans. — G. à Toulouse. — T. à Mézières. — J. à Grenoble. — J. N. à St-Florent. — M. à Castelja-loux. — F. à Tarare. — L. R. à Beaucaire. — C. à Lunay. — S. à Calais. — S. à Roanne. — M. à Lapoline. — G. à Langon. — C. à Ste-Verge. — L. à Cette. — H. à Ougrée. — B. à Lausanne. — M. à Nantes. — B. à Chamcot-la-Belle. — M. à Fressenneville. — D. à New-York. — F. à Amiens. — F. M. à La Louvrière. — P. à Morlanwelz. — D. à Genève. — M. à St-Etienne. — M. G. à Marseille. — C. à Lavelanet. — C. Aux Lilas. — L. à Genève. — B. à Bienne. — F. à Reims. — R. à Bésséges. — M. à Tournus. — G. à Vernon. — M. à Allevard. — B. à St Quentin.

Buenos-Ayres. — Reçu les 78 fr. de numéros et brochures.

M. C. — Toute idée philanthropique devient, forcément, dans la société actuelle un prétexte d'entreprise à exploitation, ce que vous nous signalez est la marche normale de ce qui est arrivé pour l'assurance contre les accidents, les sociétés de secours mutuels, etc. Ceux qui réalisent le plus de bénéfices là-dedans, sont les directeurs, trésoriers et tous les employés qui en découlent.

J. G., à Albigny. — La librairie Leroy existe toujours à la même adresse.

Bernard à Lyon. — Le compagnon Grand, écrira la semaine prochaine.

Zisly. — Bien reçu les 30 c., s'ils n'ont pas été annoncés, c'est par erreur. Si la lettre relative au départ de Freycinet, n'a pas été insérée, c'est que cela n'était pas intéressant. — Quant aux explications que vous demandez, trop long pour répondre par la voix du journal, envoyez votre adresse, je vous écrirais.

Camarade. — Mme Ackermann, est morte dernièrement, nous ne la connaissions pas personnellement.

M. à Trélazé. — Bien reçu le mandat en question.

S. à Coimbra. — N'avons pas de brochures sur le 11 novembre.

G. à Istres. — 1° Il faudrait trop d'argent pour rendre la « Révolte » quotidienne; nous ne croyons pas à la possibilité. De plus nous ne croyons pas qu'elle pourrait rendre les mêmes services. — 2° 15 fr. les quatres, par exception.

Fernand Hauser, à Toulon. — J'ai perdu votre lettre, voulez vous me renvoyer votre adresse ?

Le compagnon Lauze, prie le comp. E. S., à Genève, de bien vouloir répondre à ses lettres, poste restante (Lyon).

D. à Foix. — P. à Bordeaux. — S. à St-Denis. — J. N. à St-Florent. — J. à Bruxelles. — D. S. à Bollène. — C. à Moisville. — M. à Augers. — E. P. à Lyon. — L. à Alger. — L. A. à Marseille. — H. à Verviers. — J. à St-Imier. — M. à Armentière. — F. à Reims.

Ch. M. à St-Henri. — Une partie des brochures demandées, sont épuisées, les avons remplacées par d'autres.

Une faute d'impression dans le dernier article a fait mettre au troisième alinéa de la troisième colonne première page, que l'on travaillait 972 heures. — Lire 9 h. 1/2.

## CONVOCATIONS

Dimanche, Salle Horel, 13, rue Au Maire, de midi à 6 heures du soir.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir.

Groupe anarchiste du XIII^e^, réunion le vendredi 31 octobre, salle Mathieu, 11, place d'Italie.

Ordre du jour : La propriété c'est le vol.

Dimanche 2 novembre, bibliothèque permanence de 3 à 7 h.

Causerie par un compagnon.

Les adhérents et amis de la bibliothèque socialiste, 59, rue d'Allemagne, sont priés de se réunir à cette adresse, vendredi prochain 31 octobre; afin de discuter l'adoption d'une nouvelle marche à suivre dans l'intérêt de la prospérité de la bibliothèque.

Le Réveil anarchiste du XV^e^, samedi 1^er^ novembre, à 8 h. 1/2 du soir. — Grande soirée familiale pour un acte de solidarité :

Conférence par Tortelier, chants et poésies révolutionnaires.

Tous les camarades sont priés d'y assister à l'effet d'activer d'avantage la propagande dans le quartier.

Dimanche salle Charles, 2, boul. Barbès, à 8 h. 1/2 du soir. Réunion extraordinaire du groupe (Les Libertaires du XVIII^e^). — Ordre du jour : Election de Clignancourt. Extrême urgence.

Saint-Ouen. — Le groupe l'*Avenir social*, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2, chez Labrie, 75, avenue des Batignolles, à Saint-Ouen.

Les compagnons Faure et Brunet sont invités par le groupe.

Puteaux. — Tous les anarchistes de la banlieue sont invités à assister aux réunions qui ont lieu tous les lundis à huit heures du soir, salle Davin, rue de Nanterre, 1, à Puteaux. De l'attitude des révolutionnaires au 1^er^ mai 1891.

Ivry. — Réunion tous les samedis à 8 h. 1/2 précises du soir, rue de Paris, 10, salle Bompeix, aux Balançoires.

Nous convions tous les compagnons d'ateliers et de misère, sans distinction d'idées, à venir discuter avec nous les idées anarchistes, bon accueil leur sera fait.

Choisy-le-Roi et Thiais. — Réunion des anarchistes tous les jeudis à 8 heures du soir au local convenu.

Adresse et correspondances : Paulet, 32, rue de Vitry, à Choisy-le-Roi.

Reims. — A l'occasion de l'anniversaire de la mort des anarchistes de Chicago, les anarchistes de Reims organisent une soirée familiale, le samedi 15 novembre à 8 h. 1/2 du soir, salle du café St-Maurice, rue du Barbâtre, 153.

Troyes. — Samedi 1^er^ novembre à 2 h. de l'après-midi, au Salon des Boulevards, rue de la Paix, grande conference publique et contradictoire avec le concours des compagnons Lebouchet de Paris et Paul Martinet de Troyes.

Entrée gratuite.

A 8 h. du soir, grande soirée familiale suivie de tombola. Causerie, chants et poésies.

Prix d'entrée 50 c., donnant droit à une consommation et à un billet de tombola.

Troyes. — Le dimanche 2 novembre, à 2 h. de l'après-midi, au Bar, réunion générale des groupes anarchistes de Troyes et du groupe de Ste-Savine.

Ordre du jour : 1° Compte rendu financier et de la soirée;

2° Impressions des poésies de Martinet;

3° Organisation d'une fédération régionale;

4° Création d'un organe régional.

Bésséges. — Le groupe Le Glaive, prie les camarades que, toute correspondance qui le concerne, soit être adressée au compagnon Alexis Rabanis fils, 5, rue de la Cantonnade.

Verviers. — Tous les compagnons sont invités à se réunir chez Charles Hansenne, rue Dison, 12^bis^, samedi 1^er^ novembre.

Ordre du jour : Question de propagande.

Réponse aux compagnons de Liège et Bruxelles : soirée à organiser.

Communication qui concerne les compagnons et qui est très urgente.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

I.I.S.G. COLLECTIE UGO PEDRI

QUATRIÈME ANNÉE, N° 20 — DIX CENTIMES — DU 24 AU 30 JANVIER 1891

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Nous prions les camarades qui ont demandé les «Paroles d'un Révolté», cette semaine, de patienter un peu, ce que nous avions pris ayant été épuisé par les demandes précédentes.*

## LA SAINTE-INQUISITION MILITAIRE

C'est de la prétendue justice militaire que je veux parler : Que messieurs les galonnés ne s'offusquent pas de la comparaison, elle n'a rien d'humiliant pour eux.

Torquemada ne les a sans doute pas égalé, comme tortionnaire, (voyez Biribi) mais enfin, il faisait son possible et il faut tenir compte de l'époque.

Aujourd'hui que tout est en progrès, l'art de martyriser les hommes ne pouvait décemment rester en arrière.

Grâce au zèle de nos braves officiers et à la connivence de nos excellents patriotes cet art admirable a pris un nouvel essor et est devenu tout à fait florissant, si florissant, même, que tous les jours, nous pouvons, en maintes circonstances, constater les merveilleux résultats qu'il produit.

Citerai-je, en passant, les nombreux suicides de soldats qui se font sauter la cervelle, se pendent, se noyent et se jettent par les fenêtres des casernes pour l'amour de la Patrie et du... militarisme?

Parlerai-je, de ces pauvres bleus, en garnison à Dunkerque, auxquels un estimable officier instructeur fit stoïquement geler les oreilles et les mains, au point que l'amputation devint indispensable?

En passant, soit. Car, je ne veux pas m'arrêter sur ces menus-faits patriotiques qui, à force de fréquence, sont devenus d'une lamentable banalité.

Pour l'instant, j'en reviens à ma comparaison de la justice militaire avec la justice religieuse.

Le catholicisme, qui était une religion, chacun sait ça, exigeait la pratique extérieure de son culte et ne permettait pas la critique ni même l'examen de ses dogmes.

Les prêtres indulgents pour les délits qui ne compromettaient ni leur personne, ni leur puissance, étaient impitoyables pour ceux qui n'admettaient pas leur autorité et leur ingérence en toutes choses.

L'insoumission qualifiée hérésie, était considérée par eux comme le plus grand des crimes parce qu'elle attaquait la base même de leur pouvoir.

Les tribunaux ecclésiastiques sévissaient, dans ces cas avec la plus extrême rigueur et ne trouvaient pas, pour les rebelles, de supplices assez raffinés.

De même, le patriotisme qui est aussi une religion, exige la pratique de son culte par la servitude militaire. Il ne permet ni la critique, ni même l'examen de ses dogmes. Il ne permet que d'obéir.

Les galonnés, indulgents pour tous délits qui n'atteignent ni leur personne, ni leur privilège sont impitoyables pour ceux qui veulent se soustraire à leur autorité.

L'insoumission qualifiée indiscipline, est considérée par eux comme le plus grand des crimes parce qu'elle attaque l'essence même de leur pouvoir.

Les tribunaux militaires sévissent dans ces cas avec la plus extrême rigueur, et ne trouvent pas, pour les révoltés, de peines assez fortes.

En voulez-vous une preuve entre cent-mille?

Rappelez-vous le soldat Koster, réserviste breton, condamné à mort par le conseil de guerre de Nantes, pour avoir giflé son caporal qui, probablement, le méritait dix fois pour une.

C'est tout récent.

En voulez-vous une autre, encore plus récente?

Consultez les faits divers de la semaine dernière; vous y verrez la sentence de mort prononcée par le tribunal du saint office patriotique d'Alger, contre le réserviste Craman. Ce zouave impie et brutal, s'était rendu coupable d'outrages et voies de fait envers son *supérieur*, un grade idiot et arrogant, sans doute, comme ils le sont presque tous.

Cet arrêt de haute justice que les gens impertinents trouveront un peu sévère et que les déclamateurs nommeront infâme, est tout à fait normal.

C'est aussi très logique. Quand on veut s'offrir le luxe d'une armée et s'entretenir toute une bande de traîneurs de sabres et de buveurs d'absinthe, il faut en accepter toutes les conséquences.

Si l'on ne veut ni fusillade, ni massacre, il est bien entendu qu'il ne faut ni fusils, ni armée. Si l'on veut avoir armée et fusil, il est de toute nécessité de subir massacre et fusillade.

C'est un dilemne dont on ne peut sortir.

Aussi, quand un soldat ose porter une main audacieuse sur un grade quelconque, il est certain qu'un pareil sacrilège ne peut naturellement s'expier que par le sang du coupable.

Il est vrai, hélas, que notre piété patriotique est si faible, qu'il lui est difficile de s'élever à cette conception aussi noble que farouche.

Nous sommes si dépravés par le matérialisme grossier de l'époque, que mourir pour la patrie n'est plus notre unique désir.

Nous sommes si égarés par les excitations malsaines des révolutionnaires que nous n'apprécions plus comme il convient, la gloire d'être parqués dans des casernes comme du bétail.

Nous sommes même indifférents, (pour ne pas dire plus) à l'honneur que veulent bien nous faire un tas de ramollots en nous promettant qu'ils daigneront nous mener à l'abattoir dès la première occasion.

Nous n'avons que peu d'enthousiasme pour cette éclatante perspective.

Quelle dégénérescence!

Enfin, les tendances si pernicieuses d'égalité se sont tellement infiltrées dans nos idées et dans nos mœurs; d'exécrables visionnaires ont tant affirmé, tant prêché, tant vociféré que ces tendances étaient justes et légitimes, que nous nous sommes laissés étourdir par ces folies.

Maintenant nous voilà complètement dévoyés, complètement aveuglés.

Si aveuglés, que nous ne savons plus distinguer un caporal d'un autre homme. Nous nous imaginons tout simplement qu'il est pétri du même limon que nous; enclin aux mêmes faiblesses que nous; soumis aux mêmes devoirs que nous. Bref, nous croyons naïvement que c'est un homme comme nous. Erreur, grave erreur! dont les soldats Koster et Craman, sans nommer les autres, sont en train de faire la dure expérience.

Aussi, si vous voulez aller leur demander ce qu'ils pensent d'un caporal, ils vous répondront, pénétrés d'une sainte erreur, que c'est un être extraordinaire et terrible entouré par d'invisibles tonnerres qui le préservent des contacts irrespectueux.

Ils vous diront que presque tous ceux qui ont eu la témérité d'y toucher en sont morts, parce que la patrie ne plaisante pas lorsqu'il s'agit de soutenir le prestige de ses plus humbles représentants et de venger leur autorité méconnue; parce qu'un caporal est un prêtre, un prêtre de la patrie, et qu'à ce titre il est revêtu par ses galons d'un caractère auguste, qu'il est un être sacré.., inviolable...?

O capitaine Voyer! ne protestez pas contre ce mot. Vous fûtes un trop bon patriote et vous aimâtes trop l'armée pour ne pas être plus discret que les bocages de Vincennes qui décelèrent si traîtreusement vos patriotiques amours.

Chacun doit savoir maintenant, qu'un caporal est un être supérieur dont la mission est de maintenir la discipline (découvrez-vous) et de faire respecter dans sa personne, la Patrie (prosternez-vous) qu'il incarne, à moins que... ...glissons, n'appuyons pas...

Pour avoir méconnu cette vérité tout à fait fondamentale Koster a déjà laissé sa liberté et laissera sans doute sa peau. Quant à Craman nous saurons avant peu si la Patrie lui réserve le peloton d'exécution.

Il serait puéril de s'en indigner, puisque c'est dans l'ordre.

Il faut bien admettre que les hommes qui se sont ingéniés à inventer des fusils; et se sont donnés la peine d'instituer la Sainte-Inquisition militaire, n'ont pas fait cela uniquement pour les chiens.

# LA LIGUE DE LA RÉACTION

Quand nous parlions, dans notre revue de l'année, de la Ligue de la Réaction, nous ne pensions pas que des faits, rendus publics, viendraient si vite confirmer ce que nous disions.

La confirmation ne s'est cependant pas fait attendre. On fait déjà grand bruit dans la presse sur l'entente qui vient de s'établir entre le Vatican et « l'ami des social-démocrates » Guillaume II, pour tenir tête à l'invasion du socialisme. Le correspondant privé du *Times*, dont le dire est d'ailleurs confirmé par les journaux allemands, raconte tout au long les négociations entamées depuis longtemps par l'homme de paille des jésuites de Rome — le pape — avec l'empire allemand pour arriver à une action commune contre l'expansion du socialisme.

Du temps de Bismarck ces négociations n'aboutissaient pas, le chancelier se faisait fort de mâter le socialisme à lui seul. Mais aujourd'hui l'entente est établie entre le philanthrope empereur protestant et le non moins philanthrope pape catholique. Le pape vient de lancer aux évêques catholiques de l'Allemagne une circulaire qui leur enjoint de lutter contre le socialisme *par tous les moyens* : ouvertement — par des conférences et des sermons, et en-dessous — par tous les petits moyens dont l'ennemi invétéré de tout progrès, l'église, a si bien su user durant toute sa triste histoire. C'est surtout par les petits moyens, si familiers au clergé catholique, qu'ils travailleront : influence personnelle, intrigues par leurs hommes de paille, petites infamies, démoralisation, petits cadeaux et ainsi de suite.

Inutile de dire que catholiques et protestants, si prêts à s'entre-déchirer, sont d'un accord touchant dans la guerre contre le socialisme.

Les églises protestantes prennent déjà les devants; cela se voit surtout en Angleterre. Seulement, fidèles à la tactique protestante, ces messieurs s'y prennent d'une autre façon. Comme Luther, qui favorisait la guerre des paysans contre les princes, afin de faire pendre plus tard les paysans qui avaient pris le protestantisme à la lettre et y voyaient une réforme sociale — comme Luther, ils commencent par s'affubler de socialisme eux-mêmes, afin de lui donner une tournure religieuse, c'est-à-dire philanthropique, ou encore de charité, ce qui veut dire — afin de laisser tout tel quel, sauf quelques gilets de flanelle et quelques bols de soupe distribués aux exploités.

Lorsque le chef de l'armée du salut, le fameux général Booth, lança récemment un bouquin, « *A travers les ténèbres de l'Angleterre* » et exposa dans ce bouquin son système de colonies de travail (agricole et industriel) où l'on enverrait les plus misérables des grandes villes, l'église protestante s'empressa de faire bruit autour de ce livre. Il contient, il est vrai, une accusation formidable, terrible, contre la société actuelle : si terrible que les socialistes n'en ont jamais porté de pareille. Mais, peu importe ! Puisque, par ce moyen on espérait détacher les masses du socialisme, le clergé protestant se mit à recommander chaudement « l'œuvre » du général de l'armée du salut. Il demandait 250 millions pour son œuvre et le clergé — de crier du haut des tribunes : « Souscrivez ces millions ! »

Alors l'église officielle prit peur. De son côté elle lança un projet semblable, « Pourquoi donneriez vous l'argent à Booth qui demande des pouvoirs despotiques? Donnez-nous le plutôt ! » Aussi maintenant a-t-on deux projets au lieu d'un, par lesquels les deux églises — officielle et salutiste — cherchent à entraver le socialisme.

Mais alors c'est la Ligue de la Primevère qui prit ombrage. — « Que font ces fous ? — s'écria-t-on dans les riches salons. C'est du socialisme d'Etat que l'on prêche de cette façon dans l'Eglise ! C'est à la haine contre l'égoïsme capitaliste qu'aboutit la campagne menée par Booth en vendant son livre à des centaines de mille exemplaires. Et tous les pasteurs qui l'applaudissent ! »

Et vivement on mit en avant deux pantins, (Huxley et Tyndall) — deux piliers de la réaction — pour combattre « les doctrines malsaines ».

Ils eurent aisément raison de Booth. Le nouveau pape salutiste prête trop le flanc à la critique. C'est un vieux bonze, ultra-autoritaire et gaspilleur d'argent.

Entre temps la Ligue de la Primevère travailla un aide camp de Booth, un certain Smith qui semble réellement sincère, on fomenta une querelle et aujourd'hui l'armée des salutistes s'entre-déchire comme les parlementaires anglais.

---

Décidément, la réaction et sa Ligue n'ont pas de chance. Quoi qu'ils fassent, tout tourne contre eux. Il y a de ces périodes dans l'histoire où rien ne réussit aux champions d'un passé qui s'en va. Le boulangisme n'a pas réussi, le paratonnerre salutiste croule ; l'alliance de Guillaume II et du Léon de Rome ne durera pas plus que l'alliance de la France avec le despote de Pétersbourg. Rien ne réussit : « L'hydre de la révolution » voit ses têtes repousser à mesure qu'on en blesse une.

Mais, — ne nous reposons pas là-dessus. Chaque nouvelle tentative réactionnaire laisse son résidu. Elle sème sa part de dépravation, elle laisse dans la plaie sa part de venin. Méfions-nous en, ayons l'œil ouvert. Un jour tous ces vieux tronçons vont se retrouver unis contre nous.

Plus que cela. Ces ligues de la réaction en font naître d'autres. C'est pour lutter contre le boulangisme que les opportunistes ont cherché de l'appui chez les possibilistes d'une part, et d'autre part auprès du clergé de Rome. Le clergé catholique marche en ce moment la main dans la main avec les farouches francs-maçons de l'opportunisme ranco-ferryste. Et dans le parti possibiliste, la bourgeoisie a largement versé son venin.

Tout cela se retournera un jour contre le peuple s'il ne sait lui opposer une énergie farouche de l'esprit destructeur, s'il ne s'empresse de démolir tout ce qui pourra permettre au passé de revivre, s'il ne frappe pas le passé dans *toutes* ses citadelles : Etat, église, exploitation, éducation, fonctionnarisme, prisons, justice, capital.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Le premier article fait allusion à la condamnation à mort du réserviste Craman. Les faits sont encore plus ignobles que ne le suppose notre collaborateur. Le caporal Rapin prétend avoir été assailli dans une rue d'Alger par un individu qui lui a donné un coup de tête dans la figure. Il désigne comme son agresseur Craman, qui l'année précédente avait été réserviste dans sa compagnie et qui, prétend-il, l'aurait menacé à cette époque. Craman nie s'être disputé avec Rapin comme soldat et l'avoir frappé comme civil. Les témoins cités ont déclaré avoir assisté à une rixe entre zouaves et indigènes, mais nullement entre un européen et un caporal. Donc sur la seule affirmation de Rapin le conseil a condamné Craman à mort.

L'opinion publique semble se contenter de la grâce qui certainement sera signée. Mais le jugement est là sans appel et tout ce que pourra faire Carnot est de commuer sa peine en travaux publics à perpétuité. Les remises ultérieures de peine dépendront uniquement de sa bonne conduite comme forçat. On ne saurait trop insister sur la... beauté de cette condamnation. Lequel de nous n'est exposé à se trouver subitement condamné à mort sous prétexte que sa tête a déplu à un caporal au temps où il était réserviste.

O, sacré sainte discipline !

Notre ami, en rappelant des faits récents, aurait pu rappeler le traitement qu'on a fait subir aux soldats revenant du Tonkin. On les parque sur le pont, sans aucun abri. Ces pauvres bougres sont à la merci des vents et des paquets de mer tandis que les bœufs, et les moutons, les poules et les canards ont au moins une cahutte. On ne peut pas dire que ce soit pour cause d'encombrement du navire. Un de nos camarades a voyagé sur l'*Aude*, avec quatre malheureux soldats sur le pont, alors qu'il ne manquait pas de place au-dessous.

Quel bonheur de porter au loin la gloire du drapeau français !

Notre ami cite enfin le capitaine Voyer qui fut trouvé dans le bois de Vincennes en train de germyniser un soldat. C'est un des seuls officiers dont le nom ait été enregistré par la justice, mais quel est celui d'entre nous qui n'ait connu de ses disciples au régiment ? Aujourd'hui, un capitaine vient d'être arrêté à St-Etienne pour avoir violé des petites filles, mais il n'y a aucun doute qu'il ne soit victime d'un odieux chantage... L'opinion des magistrats et de ses collègues est unanime à ce sujet.

O, honneur militaire !

***

Labruyère a été acquitté en cour d'appel et il est hors de doute que Grégoire et Mme Duc-Quercy, bénéficieront d'un jugement pareil à bref délai.

De toute cette affaire, il restera donc : la mort de Séliverstoff, la bravoure de Padlewsky, la sympathie que la grande masse du public a ressenti pour le révolutionnaire justicier, l'aide effectif que lui ont donné tous ceux auxquels il s'est adressé, la canaillerie de la magistrature, l'embêtement du gouvernement et le coup que Padlewski a porté à l'alliance franco-russe en frappant Séliverstoff. Ce n'est pas le général russe qui est mort, mais le pendeur de nihilistes, le fouetteur de femmes, le pourvoyeur des bagnes de Sibérie, le *mouchard* de la justice du tsar et enfin l'hôte des bordels aristocratiques de Paris. L'acte de Padlewski a forcé le public à mettre le nez dans les horreurs du gouvernement autocratique et l'alliance franco-russe a semblé bien dure à avaler même à de fervents patriotes. Voyez les conséquences de l'initiative individuelle !

***

M. Manier, ancien conseiller municipal pour le quartier de la Santé, vient de mourir dans la plus profonde misère. On attribue le décès de ce malheureux aux privations qu'il était obligé de s'imposer.

Voilà un dirigeant qui n'a pas tripoté, aussi le suffrage universel l'avait-il mis au rancart. Un gouverneur qui est mort comme tant de gouvernés! C'est un fait trop rare pour ne pas être signalé.

***

Tarare. — Une réunion publique avait été organisée le dimanche 11 janvier, par le groupe les Déshérités et le résultat a dépassé nos espérances. Malgré le froid, plus de 500 personnes se pressaient sous la remise qui servait de salle.

Le compagnon Champal, ouvre la séance, puis vient Orcelin qui parle des grèves. Il montre la stupidité de la grève des bras croisés. « Lorsqu'on réclame sa part à l'existence et la part de sa femme et de ses enfants, on ne se présente pas chapeau bas et l'échine souple, c'est en révolté qu'on revendique ses droits, parce qu'on les tient de la nature et qu'on les reprend au nom de la justice et de la liberté. » Citant l'exemple de Vienne, il montre que si les patrons ont fait des concessions, c'est parce que dans la journée du 1er mai, on les leur a imposées par la force. Ce langage a été fort du goût des révolutionnaires de Tarare.

Un travailleur demande ce qu'il faut faire aux renégats.

Mollet répond. « Lorsqu'un homme a faim et voit à côté de lui ses enfants qui pleurent, il lui est permis d'avoir des faiblesses et de plier l'échine pour rentrer à l'atelier. Il n'est pas coupable, mais le patron qui profite de sa misère. Au lieu d'en vouloir à l'ouvrier et de le maltraiter, il faut garder la colère pour l'exploiteur. Le renégat n'est qu'une conséquence de la grève. De quel droit voudrions-nous imposer à l'homme de mourir de faim sous prétexte de soutenir la grève ? Au contraire, il faut qu'il mange bien pour qu'il puisse avoir la force de casser la gueule à ceux qui veulent le maintenir dans la misère.

On invoque à tort la solidarité ouvrière, c'est à l'expropriation capitaliste qu'il faut faire appel. »

Mollet continue et parle de la patrie. A ce moment se produit un incident assez comique ; le commissaire de police n'ayant pas osé venir prendre sa place sur l'estrade, écoutait ce qui se disait par une petite lucarne donnant dans la salle. Quelques jeunes gens s'en apercevant, fermèrent le carreau avec une perche au nez du commissaire.

Furieux, celui-ci descendit de son poste, attendit à la porte et au bout d'un instant arrêta un jeune homme qui sortait. Apprenant cette arrestation, la foule se jette vers la sortie pour délivrer le jeune homme ; mais le passage est étroit et ceux qui peuvent rattraper le commissaire avant qu'il soit entré à la gendarmerie ne sont qu'au nombre d'une vingtaine. Le commissaire en profite pour en faire arrêter un second.

La réunion recommence et devient houleuse.

Mollet parle comme il convient de la conduite du commissaire et comme des auditeurs parlent de nommer une délégation pour aller réclamer les incarcérés, il répondit vertement : Si nous y allons, ce n'est pas pour demander qu'on les fasse sortir, mais pour les faire sortir nous mêmes par la force.

Comme cet incident avait amené beaucoup de femmes grévistes dans la salle, Mollet aborde la question de l'émancipation de la femme et il montre qu'elle a le même intérêt que l'homme à défendre, qu'étant notre égale, elle doit lutter côte à côte avec nous pour la complète émancipation du genre humain.

Cette première conférence a fait une immense impression dans la classe ouvrière de Tarare. On a acclamé l'abstention en matière politique et l'expropriation en matière sociale.

Une seconde réunion a eu immédiatement lieu dans une autre salle pour organiser le groupement des jeunes forces révolutionnaires dans la lutte sociale.

Mollet nous quitta à ce moment pour retourner à Vienne, mais il fut arrêté à la gare. La police n'osait toujours pas s'attaquer aux révolutionnaires groupés, aussi pûmes nous nous réunir après-dîner, en une soirée familiale. Mollet y fit surtout l'historique du mouvement, le récit du développement du socialisme autoritaire et du socialisme libertaire. Cette causerie a causé une superbe impression.

La police voulait arrêter Mollet, mais elle a fait chou blanc, il a disparu.

Plusieurs arrestations sont imminentes parmi les révolutionnaires de Tarare ; tant mieux, cela prouve que la propagande porte et qu'on nous craint.

Un peu de persécution, et les forces anarchistes respectables à Tarare, tripleront du coup.

* * *

[illegible]. — Les expulsions d'étrangers continuent. On donne aux pères de famille belges deux heures pour se rendre à la frontière. Un exploiteur belge qui a fermé sa boîte parce que les prud'hommes l'avaient condamné dans une discussion avec des ouvriers, était ces jours-ci sur la sellette à la Chambre. Le citoyen Dumay a demandé pourquoi on avait expulsé les ouvriers et point le patron ; le ministre a répondu que les ouvriers troublaient l'ordre et point le patron, que du reste il était parti en voyage. Constans aurait pu dire plus simplement, les ouvriers sont des ouvriers et se plaignent de leur situation, le patron est un patron et ne se plaint pas de la sienne. Le gouvernement n'a d'autre raison d'être que de protéger les exploiteurs.

## Suisse

Le gouvernement prépare de nouvelles expulsions, il fait sonder le terrain par ses journaux. Ceux-ci racontent que « les anarchistes dans une réunion secrète ont décidé la mort de plusieurs hauts fonctionnaires de la police genevoise ». C'est une imbécillité, mais une imbécillité qui cache une canaillerie. Évidemment le gouvernement croit peut-être le public plus bête qu'il n'est, et ce ballon d'essai n'est pas suffisant pour permettre des perquisitions, condamnations et expulsions.

## Italie

Galleani, expulsé de Genève avait subi quelques jours d'emprisonnement à Côme. Bernard et Pétroraia qui l'ont suivi ont été arrêté et sont encore sous les verroux. Petrorais avait quitté l'Italie depuis son enfance, Bernard y entrait pour la 1re fois et ne voulait que la traverser pour se rendre en Espagne. Leurs compagnes qui les accompagnaient sont libres, mais libres de mourrir de faim, car elles sont sans aucun appui et avec un enfant.

* * *

TURIN. — Le 4 janvier a été enterré à Turin, le compagnon Louis Giraud qui donna à la cause anarchiste tout son dévouement, son énergie, sa grande intelligence et sa santé. Dans ces deux dernières années, il avait fait trois fois de la prison, pour détention de matières explosibles, pour contravention à la haute surveillance de la police et comme faisant partie d'une association de malfaiteurs (procès du 1er mai). La dernière détention, après les autres, l'exil et les privations l'ont tué à 29 ans. Il collabora à tous les écrits, journaux, brochures, manifestes publiés à Turin, dans ces dernières années. Sa dernière publication, « Elections et Misère » en réponse au discours de Crispi, fut très remarqué dans tous les partis politiques. Comme coup caractéristique d'audace, rappelons le drapeau rouge qui fut hissé le 18 mars 1885, sur l'hôtel de Ville de Turin.

Son enterrement a donné lieu à une manifestation révolutionnaire, sept à huit cents compagnes et compagnons suivaient le cercueil, l'escorte de policiers grossissait à chaque coin de rue. Au cimetière un compagnon ayant pris la parole, plusieurs policiers se permirent de rire. Il s'éleva immédiatement des cris énergiques « mort aux sbires ». Le commissaire voulant intervenir pour dissoudre le rassemblement fut reçu non moins énergiquement : « S'il faut laisser sa peau pour faire respecter le cadavre de notre ami, nous sommes déjà sur place » s'écriait-on de tous côtés. Cette attitude résolue imposa au commissaire, il se retira en faisant quasiment des excuses pour la conduite de ses hommes et nous pûmes terminer en paix. Les portes du cimetière avaient été fermées derrière nous.

* * *

MILAN. — A l'occasion de la distribution des vivres aux ouvriers sans travail, à Milan, il y a eu des troubles par suite du mécontentement des ouvriers auxquels on n'a distribué que de trop petites rations de pain.

Il s'en est suivi arrestations, expulsions, etc.

## Espagne

Il y a eu un grand meeting à Madrid, organisé par des socialistes politiciens, mais qui a tourné à l'avantage des théories anarchistes. Il s'agissait du suffrage universel dont jouissent aujourd'hui les travailleurs espagnols. Divers orateurs ont montré qu'il est inutile aux ouvriers puisque les patrons les condamnent à la misère et à l'esclavage. Un orateur républicain a prétendu que le suffrage universel était un contre-sens dans une monarchie, mais à sa place dans une république. L'exemple de la France, de la Suisse et des Etats-Unis lui a clôt le bec. Le président levait la séance, comme on acclamait la Révolution sociale.

## Russie

### LE MOUVEMENT OUVRIER

Dans l'état actuel de la Russie, il est extrêmement difficile aux ouvriers de s'organiser pour la lutte et de faire entendre le moindre cri de Révolte, toute grève y est considérée comme un délit passible de la prison, de l'exil dans les régions isolées de la Sibérie, ou même de la bastonnade qui n'est pourtant pas inscrite dans la loi, mais peu importe au patient de la subir en vertu d'une décision de la cour ou d'un ordre administratif. Les Russes ne connaissent ni la liberté de réunion, ni la liberté d'association et de discussion, ni la liberté de la presse. Toutes les entraves possibles sont apportées par le gouvernement impérial au développement intellectuel des classes laborieuses. Il n'est donc pas étonnant que dans ces conditions les mouvements d'insubordination et de revendication purement économiques, qui éclatent parfois quand la mesure est comble, revêtent un caractère de spontanéité absolue, d'autant plus violent qu'ils n'ont pas été préparés.

Car le salariat est pour l'ouvrier russe, plus que pour tout autre peut-être, une nouvelle forme de son ancien esclavage, grâce au nombre indéfini d'heures de travail dérisoirement rétribuées, aux amendes multiples, aux vexations intolérables. La révolte est inévitable, en dépit de la servitude pénale, des châtiments corporels, du bannissement. Et en effet c'est un lutte constante, lutte de désespérés qui n'ont pas même l'espoir de vaincre, lutte que la société russe se garde bien de dévoiler, plaie hideuse que le gouvernement s'efforce de cacher à l'Europe.

Nous citerons quelques faits entre beaucoup d'autres pour que nos lecteurs ne nous taxent pas d'exagération :

En 1884, les ouvrières de deux manufactures de tabac à Vilna, se mirent en grève, demandant une augmentation de salaire et soutenues par les ouvriers qui reconnaissaient le bien fondé de leurs réclamations. Le gouverneur général envoya une compagnie de cosaques pour rétablir l'ordre. Les meneurs furent arrêtés — et jamais ne sont revenus — on cingla les autres à coups de « nagaiki » (sorte de fouet pour les chevaux des cosaques), et on les réinstalla de force au travail.

Dans la même ville, vers la même époque, les cochers de fiacre demandaient le rappel d'un tarif vexatoire, établi par le chef de police Vlassovsky. Au bout de deux ou trois jours, celui-ci les fit comparaître : Les uns furent condamnés aux verges, d'autres à l'exil par ordre administratif ; le reste dut se soumettre et accepter le tarif.

En 1884, à Zholobin, station du chemin de fer de Libava-Romny, 10,000 déchargeurs de blé se mirent en grève. Le rapport officiel, cité par un journal russe, mentionnait simplement le fait, en ajoutant : « Les troupes ont rétabli l'ordre ». Ce qu'impliquent ces trois mots « rétabli l'ordre », qu'on en juge.

En 1872, Alexandre III, alors héritier présomptif, se trouvait, au cours d'un de ses voyages, tout près des mines de l'Oural. La situation des employés y était des plus lamentables : Trois grèves successives avaient été impitoyablement réprimés par le fouet et les bayonnettes, ils résolurent de recourir à l'intervention du futur empereur et lui envoyèrent secrètement des émissaires, l'implorant au nom du Christ, de les secourir, soit en leur faisant concéder quelques lopins de terre dans ce pays où ils étaient nés, soit en leur permettant d'aller s'établir en Sibérie, dans un lieu quelconque où ils seraient libres. Pendant deux mois, ils attendirent la réponse du prince et le retour de leurs délégués. Mais ceux-ci ne sont jamais revenus, et quant à la réponse, la voici :

« Administrer à chacun des principaux pétitionnaires 50 coups de lanières et les reléguer dans l'extrême Sibérie ; 30 coups aux autres avec défense expresse d'importuner à l'avenir sa Hautesse Impériale de suppliques illégales, sous peine de traitements encore plus sévères. »

En 1875, il y eut de nouvelles révoltes sur divers points. La pénalité fut la même : Le fouet et la Sibérie pour les entêtés, le fouet et des menaces pour les autres. Tous les ans, les mineurs envoyaient des délégués qui jamais ne revenaient. Enfin en janvier 1879, une lettre arriva de la part des derniers délégués, annonçant qu'ils avaient remis la pétition au Tsar, en mains propres, et que celui-ci avait paru la lire. A la fin de février, le gouverneur de la province reçut des ordres de St-Pétersbourg :

« Fustiger sans merci, et sans compter les coups, tous les mécontents et cantonner les troupes dans les localités où la résistance serait plus vive. »

La sentence fut littéralement exécutée : Tous y passèrent depuis les enfants jusqu'aux vieillards. Les soldats entraient dans les maisons, se saisissaient des malades et les assommaient ; 37 personnes moururent sous les coups, 25 ne tardèrent pas à expirer des suites de leurs blessures, les mineurs affolés s'enfuirent dans les forêts, malgré le froid et s'y cachèrent pendant 15 jours, abandonnant leurs demeures où s'installèrent les soldats, mangeant, buvant et pillant. La destruction fut complète.

C'est à ce prix et à ces dures conditions que les ouvriers russes affirment leur indépendance. Ils le font cependant et de plus en plus énergiquement, en Pologne surtout, où l'on est moins ignorant. La grève générale du 1er mai y a été scrupuleusement observée, en dépit des espions et des gendarmes. On y est aussi plus organisé. Les grévistes ont pu quelque fois opposer aux troupes une résistance armée, comme lors de la grande grève de Chirardov, où 7,000 hommes soutenus par les révolutionnaires polonais forcèrent les troupes à battre en retraite après quelques escarmouches, non sans effusion de sang.

En Russie cependant la lutte est presque sans espoir : C'est ainsi que plusieurs centaines d'hommes se sont couchés ensemble sur des voies de chemins de fer qu'ils barraient de leurs corps, invitant les autorités à les broyer de leurs trains si tel était leur bon plaisir.

La lutte économique en Russie, c'est encore plus que partout ailleurs l'écrasement du faible par le fort.

*Freedom*, de son correspondant russe.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Camarades,

Vu la rigueur de l'hiver que nous traversons et l'accroissement de misères qui en résulte et contre lesquelles les classes dirigeantes ne trouvent aucun remède suffisant, nous pensons que l'occasion n'a jamais été aussi favorable pour une propagande active, qui sous quelque forme qu'elle se présente serait assurément fructueuse et pourrait amener des résultats plus grands que ceux obtenus jusqu'à ce jour.

Tous les camarades qui reconnaissent l'utilité de ce mouvement et veulent y participer, sont invités à assister à la réunion qui aura lieu samedi soir, 24 janvier, à 8 heures et demie, 92 boulevard Ménilmontant, au Rendez-vous des travailleurs (premier étage).

***

Pour la gravure de Chicago, nous étant arrêtés à ne mettre que la date, il ne sera pas fait de tirage en diverses langues.

Le tirage sera exécuté pour les premiers jours de février. Les frais de ce premier tirage montant à près de deux cents francs, qui nous sont avancés par un ami, nous prévenons que nous ne pourrons expédier que les commandes dont on nous enverra le montant : 1 50 l'exemplaire.

***

Les compagnons qui demandent des *Pestes Religieuses*, sont priés de s'adresser au compagnon Steiger, 14, rue Thalberg, à Genève (Suisse), qui nous annonce qu'il vient d'en être fait un nouveau tirage.

— Nous prévenons nos amis de Suisse, que le compagnon Nicolet, va prendre remboursement sur eux cette quinzaine-ci.

***

Nîmes. — Le groupe communiste-anarchiste, 24 bis, rue Cyprès, informe tous les groupes et notamment ceux du Midi, que le congrès régional annoncé dernièrement, se tiendra le dimanche 15 mars.

Les groupes désireux de participer à l'élaboration de l'attitude que les anarchistes doivent tenir au 1er mai prochain, sont instamment priés d'envoyer leur adhésion à l'adresse du groupe ou au compagnon C. Mérignargues, 8, rue St-Félix, à Nîmes.

***

Marseille. — Il se réunira à Marseille du 18 au 22 mars un congrès maritime national.

Voici un extrait de la circulaire adressée aux syndicats et groupes de marins inscrits :

« Notre vie est sans cesse exposée à une mort terrible pour le plus grand profit des Compagnies exploitatrices, contre lesquelles rien ne nous protège.

Après vingt ans de République nous sommes encore régis par les ordonnances de Colbert, ce ministre du plus despote des monarques.

A la honte de gouvernants qui se prétendent libéraux, les peines corporelles du décret du 24 mars 1852, telles que le supplice des haubans, la mise aux fers, la privation de vivres et de boisson, surtout la retenue du produit de notre travail connue sous le nom de *solde bas*, sont encore appliqués dans la marine marchande, surtout cette dernière la plus cruelle de toutes qui atteint au mépris de toute justice nos femmes et nos enfants irresponsables, auxquels on arrache avec nos salaire le pain nécessaire à leur subsistance.

Pour ne plus être les victimes d'un état de choses que réprouve notre dignité, d'accord en cela avec la justice sociale, il faut nous unir et faire entendre bien haut nos justes revendications. »

L'ordre du jour est à vrai dire strictement corporatif, mais il est bien dit que d'autres questions pourront y être ajoutées par les syndicats adhérant au congrès. Il y a donc lieu par nos amis marins de faire de bonne propagande dans ce milieu.

Adresser les communications à Millan, 53, Esplanade de la Tourette, à Marseille.

***

Troyes. — Quelques jeunes compagnons viennent de former un nouveau groupe « La Jeunesse anarchiste Troyenne ». Ils se proposent de combattre spécialement le patriotisme et font appel à tous les camarades qui pourraient leur envoyer des brochures s'adressant aux jeunes. Envoyer correspondance et documents au comp Lucien Parent, 13, rue de l'Eau-Bénite, Troyes.

***

Romans. — Le groupe anarchiste Terre et Liberté, fait savoir aux travailleurs qui désirent s'instruire sur la question sociale, que le nouveau local est situé, rue du Fuseau, 19. Adresser les correspondances au compagnon Caussaint, rue du Fuseau, 19.

***

Bessèges. — Il vient de se former un nouveau groupe à Bessèges, ayant pour titre les « Résolus » et étant uniquement composé de jeunes gens de moins de 20 ans. Comme l'indique son nom, le groupe est résolu à faire pénétrer, par tous les moyens les idées communistes anarchistes parmi les travailleurs et côte à côte avec le groupe La Glaive, continuer sans relâche la guerre contre le capital et les capitalistes.

Les camarades qui pourraient disposer de brochures ou journaux sont priés de les adresser au compagnon Ducros Marius, ouvrier boulanger, Grand'rue du Travers, 100, à Bessèges (Gard).

## PETITE CORRESPONDANCE

« Productor » à Barcelone. — Ce que vous enverrez sera toujours reçu avec plaisir. — Quand il vous sera loisible.

E. H. à Bruxelles. — Bien reçu.

M. C. — Bien reçu. — Pas eu le temps de lire encore. — Vous rendrons réponse.

H. à Desvres. — Ça peut arriver, nous nous en rappellerons.

J. au Hâvre. — Renvoyez ceux que vous aurez de semblable.

J. M. à Dôle. — Aurez réponse d'ici peu.

G. rue Louis-Braille. — Dernier n° réglé 45 au 19 inclus cela fait 27 numéros à 10 exemp. 2 50 à 7 fr. le 0/0 17 50. — Reçu 2 fois 5 fr., reste 7 50, sauf déduction des invendus. — Est-ce cela ?

E. D. à New York. — Faute de fonds le deuxième paquet de brochures a été expédié longtemps après le premier.

J. B. à Bourges. — C'est du temps à perdre que de s'occuper du bonhomme, il est fou.

G. M. quai de Billy. — Le journal vous a été expédié 3 fois avec ce n°.

E. B. à Caen. — Voyez ce qui concerne l'almanach dans notre dernier numéro.

Aux camarades qui nous ont envoyé pour le « Supplément » : J. à Grenoble, trop incorrecte comme poésie. — A. P. à Reims, même réponse. — Vive l'anarchie, idem. — A. A. à Bordeaux. — Pas assez saillant.

Le compagnon qui nous a adressé une lettre pour Martin, père est prié de nous faire savoir si c'est pour Martin actuellement en prison ou pour un autre ?

Aux compagnons de Buenos-Ayres. — L'adresse du comp. Premet doit être rectifiée ainsi : 108 th street, n° 71.

Troyes. — Convocation pour réunion de dimanche arrivée trop tard. — XVe arr. même observation.

F. à Fougères. — C'est un oubli, bien reçu.

C. D. à Pusen le Haut Berger. — Rien reçu.

J. B. à Lyon. — Entendu.

N. K. à Genève. — M. à Angers. — L. à Crayfort. — G. à Lyon. — Bernard, le tourneur. — D. à Lavelanet. — G. C. à Como. — N. à Chaux-de-Fonds. — F. à Gourays. — M. à l'Epine. — B. à Levallois. — C. à Houdan. — A. L. à Izi. — M. à Armentières. — D. à Foix. — D. rue Trezel. — L. F. à Bouxières aux Bois. — E. P. à Troyes. — B. à Toulon. — C. à Arcis-sur-Aube. — B. à Rouen. — L. à Toulouse. — B. à Roubaix. — G. aux Lilas. — D. à Lille. — W. à Fresseenneville. — Reçus tibres et mandats.

## CONVOCATIONS

Le groupe communiste libertaire de la Courtille et du Combat, réunion tous les mercredis à 8 h. 1/2, café des Omnibus, 27, rue de Belleville.

Réunion publique et contradictoire organisée par les groupes libertaires des quatre arrondissements, café des Omnibus, 27, rue de Belleville, le 25 janvier, à 2 heures de l'après-midi.

Ordre du jour :

Les orgies du grand monde et la misère des travailleurs.

Tous les socialistes révolutionnaires sans distinction d'écoles sont invités. — Entrée libre.

Samedi 24 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, Réunion des camarades s'occupant du journal quotidien, au local convenu. — Urgence.

Le groupe le *Réveil du XVe*, réunion samedi 24 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, salle Logeron, 15, rue Croix-Nivert, convoque tous les camarades qui s'intéressent à la propagande. — Urgence.

La Jeunesse Anarchiste et la Ligue des Anti-Patriotes et tous les jeunes, partisans de la propagande internationaliste, sont convoqués pour samedi à 8 h. 1/2 du soir, 62, rue du Temple, au premier. — Urgence.

Le groupe libre corporatif des ouvriers cordonniers, invite tous les anarchistes aux réunions qui ont lieu tous les lundis à 9 h. du soir, rue des Petits-Carreaux, 4.

Grande soirée familiale, donnée par les groupes du XIIIe et du faubourg Marceau, le samedi 24 janvier à 8 heures du soir, salle Reverchy, au coin de la place d'Italie et du boulevard de la Gare.

Conférence et chants.

Groupe des travailleurs anarchistes du XIIe, salle Guillemain, 67, rue Claude Decaen, samedi 24 janvier à 9 h. du soir.

Fédération des Travailleurs anarchistes des XIe, XIIe et XXe arrondissements de Montreuil-Vincennes. Permanence dimanche 25 janvier, de 1 à 6 heures de l'après-midi, salle Richer, 33, faub. Antoine.

Ordre du jour : Nécessité d'une propagande énergique dans le faubourg.

Les citoyens adhérents à la bibliothèque socialiste du XIXe arrondissement, sont convoqués pour vendredi 23 janvier à la bibliothèque, 59, rue d'Allemagne. — Urgence.

Saint-Denis. — Tous les anarchistes sont invités à la réunion qui aura lieu le 25 janvier, à 2 heures, salle Hélary, 26, rue du Port.

Ordre du jour :

Attitude des anarchistes au 1er mai 1891, les compagnons d'Argenteuil, Stains et St-Ouen, sont priés d'y assister.

Troyes. — Les Nivelleurs troyens, tous les samedis, chez Ekart, 21, faubourg Croucels.

Ordre du jour du 24 janvier : Choix d'un lieu manifestation du 1er mai 1891.

St-Savine. — L'Aurore groupe d'études sociales et philosophiques, réunions tous les samedis, chez Panas.

Roanne. — Les Révoltés, groupes anarchiste, invitent tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* à une réunion privée qui aura lieu le dimanche 25 courant à 2 heures du soir, au siège habituel, 15, rue Bravard.

Ordre du jour :

1° Entente pour l'anniversaire du 18 mars.

2° Causerie sur les théories anarchistes et sur l'égoïsme bourgeois ! — Urgence.

Bruxelles. — Samedi 24 janvier, grand meeting à la salle Rubens, rue des Brigittines. Les socialistes et les anarchistes sont priés de s'y rendre.

Ordre du jour :

Le suffrage universel ; les agents provocateurs.

Bruxelles. — Les anarchistes de Bruxelles et des faubourgs sont invités à se rendre à la réunion fédérale qui aura lieu le lundi 26 janvier à la Colonne, rue la Colonne, 18.

Ordre du jour : Communications divers.

Verviers. — Dimanche 25 janvier, à 7 h. 1/2 du soir, chez M. Degueldre, à Lembermont, grande soirée familiale, organisée par le Cercle l'Etincelle pour faciliter la propagande active, tous les compagnons et compagnes sont invités.

Le Cercle l'Etincelle, invite tous les compagnons à assister à ses réunions qui ont lieu tous les samedis à 8 heures du soir, chez Charles Arnéodo, rue de Dison, 128.

Ordre du jour : Organisation de soirées familiales et la formation d'un cercle dramatique.

Il faut activer la propagande par tous les moyens possible, allons compagnons, en avant.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de [illegible]

QUATRIÈME ANNÉE, N° 21 — DIX CENTIMES — DU 31 JANVIER AU 6 FÉVRIER 1891

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AUX CAMARADES

*Une partie de l'expédition a été faite en retard la semaine passée. Cette semaine nous ne paraissons que grâce à la promptitude qu'ont mis à nous répondre quelques amis auxquels nous avions fait part de la situation. Merci de leur bonne volonté.*

*Nous comptons pour la semaine prochaine sur la bonne volonté de ceux qui sont encore en retard.*

## LA MISÈRE NOIRE

La situation économique en Europe se tend chaque jour de plus en plus. Les rigueurs de l'hiver ajoutent aux souffrances, déjà trop grandes, des millions et des millions de travailleurs. Si dans les métiers qui demandent plus ou moins d'apprentissage spécial, on travaille encore, ou si le nombre des désœuvrés dans ces métiers n'augmentent que lentement, — c'est précisément le contraire dans les gros métiers, ceux des grandes masses.

Depuis plus de six semaines, toute une série de travaux sont arrêtés : ceux-là surtout, qui font vivre plusieurs millions d'êtres humains, — les plus pauvres, les plus déguenillés, ceux qui n'ont même rien à porter au mont-de-piété. Les ports sont gelés, les rivières sont gelées, les lacs gèlent. La matière première n'arrive pas; toute l'industrie du bâtiment chôme et, avec elle des milliers de petits et gros métiers. Des branches entières languissent sous le coup du tarif prohibitif que les États-Unis viennent d'introduire. Ce qu'il y a en ce moment de misère et de souffrance au sein des populations les plus pauvres — c'est inouï. Aux plus terribles des plus fortes crises récentes, on n'a rien vu de pareil.

Le plus frappant, c'est que rien, absolument rien, ne se fait par les classes riches, même pour soulager la misère. Autrefois, soit par crainte des émeutes, soit par commisération, on voyait les souscriptions affluer. Les riches jetaient l'aumône aux pauvres, l'insulte aux lèvres, il est vrai, mais ils la jetaient tout de même. Ils ne la jettent plus cet hiver (1).

Serait-ce parce que pendant ces dernières sept ou huit années on a tant plaint « ces pauvres gens » que l'on en a déjà assez dans les salons des riches ? D'autres amusements ont pris la place des quêtes, des souscriptions pour ces « pauvres travailleurs », les dames charitables ont d'autres thèmes de conversation.

Ou bien, ne serait-ce pas un parti pris ? Le mot d'ordre des tireurs de ficelles n'est-il pas de laisser « tout ce sentimentalisme » de côté, de ne plus se préoccuper des « bras inutiles » afin de les pousser à l'émeute, dont on aura raison « une fois pour toutes ? » Le mot d'ordre de la haute pègre ne serait-il pas cette phrase : qu'il coûte moins de fusiller les déguenillés de temps en temps, que de les secourir toujours ?

Quel que soit le mot d'ordre du grand monde, — peu importe ! Autre chose nous frappe davantage en ce moment.

Le travailleur désœuvré tendait la main en 1886; il ne le fait pas aujourd'hui. En 1886, il parcourait les rues de Londres en chantant sa chanson déchirante. Là où il ne tendait pas lui-même la main, il laissait mendier pour lui.

Et cependant, la misère est plus grande en ce moment qu'elle ne l'était il y a cinq ans; mais le peuple ne demande rien aux riches. Plutôt il se révolte. Chaque semaine, un peu partout en Europe, il y a des rixes, des actes de révolte. Au beau milieu de l'hiver, on voit les grévistes d'Écosse lutter à outrance, sans espoir de réussite, sans soutien du dehors ; et l'Écossais est pauvre, très pauvre en général. De Norfolk, où les travailleurs agricoles sont si horriblement pauvres, on apprend que les grèves se succèdent sans interruption. « Des grèves en hiver parmi les laboureurs — mais cela ne s'est jamais vu » ! s'écrient les fermiers.

Même chose en Allemagne, même chose en France, en Italie. A Bologne, on demande un jour deux mille hommes pour déblayer la neige — il s'en présente six mille. — Et dans chaque grande ville, c'est la même chose. Quels abîmes de misère révélés par ce simple fait ! Et cependant le peuple souffre sans rien demander à ceux qui l'ont dépouillé de tout.

Quel vent de sombre résignation souffle donc dans ces millions de cerveaux des masses ouvrières en Europe ? Quel germe de révolte couve dans leurs têtes ? Quel lueur d'espoir aperçoivent-ils en ce moment ?

S'y méprendront fort ceux qui ne remarqueront pas que quelque chose a changé dans l'esprit populaire pendant ces dernières années, — ce quelque chose qui est trop vague pour avoir un nom, un autre nom que l'espoir, mais qui fait que le lion se réveille tel jour et secoue la vermine qui le ronge, après avoir sommeillé tant d'années.

S'y méprendront fort ceux qui ne le remarqueront pas. Mais le printemps de 1891 ne passera pas comme ceux qui l'ont précédé. Il y aura des émeutes, — et qui peut savoir jusqu'où ira telle émeute ? Il y en aura en mars, en avril, peut-être bien au 1er mai. Car, quoi qu'on en dise, le peuple aime précisément les dates fixes, comme il aime les idées imaginées, comme il aime les emblèmes nets dans lesquels il peut personnifier ses idées.

S'y méprendront fort, ceux qui ne comprendront pas le sombre désespoir qui règne maintenant dans les noirs taudis et qui ne sentiront pas que l'homme amené à ce sentiment, cherchera nécessairement dans la révolte une issue pour son besoin de vivre.

Mais il se trouvera — nous en sommes persuadés — des hommes qui sentiront ce sentiment populaire. Ceux-là n'iront pas chercher le public des salles de conférences : aux époques de misère les travailleurs vont peu aux réunions. Mais ils parcourront les taudis et là, en face du sombre désespoir de l'hiver, ils souffleront l'espoir du printemps. Ils diront au père, à la mère, au jeune fils : « Ton seul espoir est dans la rue, dans les masses que toi et vous tous entraînez. C'est là, et pas ailleurs, que tu trouveras la solution de la grande question qui te ronge, toi et tant d'autres — la question de la misère ! »

Ils le feront, les jeunes ! Ils le feront sans aucun doute. Car on a tant écrit, tant parlé à la tribune — et si peu parlé au travailleur dans son taudis, en face du buffet vide, du feu éteint et des enfants criant de faim !

C'est cette parole qu'il faut maintenant.

(1) A Paris les souscriptions ont donné environ 2 francs par chef de famille sans travail.

## L'AGRICULTURE

### IV

Les maraîchers, disions-nous, sont forcés de se réduire à l'état de machines et de renoncer à toutes les joies de la vie pour obtenir leurs récoltes fabuleuses. Mais ces rudes piocheurs ont rendu à l'humanité un service bien supérieur à tout ce qu'ont fait jusqu'à ce jour les savants agronomes, y compris Georges Ville dont nous estimons cependant les travaux à un très haut degré. Ils nous ont appris que l'on *fait* le sol.

Ils le font, eux, avec les couches de fumier démolies après qu'elles ont servi à donner aux jeunes plantes et aux primeurs la chaleur nécessaire. Ils font le sol en si grandes quantités que chaque année ils sont forcés d'en vendre une certaine portion. Sans cela, leurs jardins s'exhausseraient chaque année de 2 à 3 centimètres. Ils le font si bien que dans les contrats (c'est Barral, dans le *Dictionnaire d'Agriculture*, à l'article *Maraîchers*, qui nous l'apprend) dans les contrats récents le maraîcher stipule qu'il *emportera son sol avec lui*, lorsqu'il abandonnera la parcelle qu'il cultive. Le sol emporté sur des chars, avec les meubles et les châssis — voilà la réponse que les cultivateurs pratiques ont donnée aux élucubrations d'un Ricardo, concernant la rente. Selon le trop savant économiste, la rente serait un moyen d'égaliser les avantages naturels du sol.

---

Et cependant, les maraîchers parisiens et rouennais s'échinent trois fois plus qu'il ne faut. Leurs frères de Jersey et d'Angleterre, plus à même de bénéficier de l'industrie appliquée à l'agriculteur, ont trouvé le moyen d'éviter ce rude labeur. Et leur moyen est très simple. En plus du sol, ils font le climat.

En effet, toute la culture maraîchère est basée sur ces deux principes :

1° Semer sous châssis, faire pousser les jeunes plantes dans un sol riche sur un espace limité où l'on puisse les bien soigner, et les repiquer plus tard quand elles auront bien déve-

loppé le chevelu de leurs racines. Faire, en un mot, ce que l'on fait pour les jeunes animaux : leur donner des soins dans leur jeune âge.

Et 2°, pour mûrir les récoltes de bonne heure — chauffer le sol et l'air, en couvrant les plantes de châssis ou de cloches et en faisant développer dans le sol une forte chaleur par la fermentation du fumier.

Repiquage et température plus élevée que celle de l'air — voilà l'essence de la culture maraîchère, une fois que le sol a été fait artificiellement.

Nous n'avons pas à perfectionner l'application du premier principe. Quant au chauffage de l'air et du sol, le même résultat s'obtient plus facilement que par le fumier et avec une moindre dépense totale de travail, en faisant circuler de l'eau chaude dans des tuyaux de fonte, soit dans le sol, sous des châssis, soit à ras de sol dans des serres chaudes.

---

C'est ce que l'on fait déjà. Le maraîcher parisien demande déjà au *thermo-syphon* la chaleur qu'il demandait jadis au fumier. Et le jardinier anglais bâtit la serre chaude.

Jadis, la serre chaude était le luxe du riche. On y faisait pousser des plantes exotiques ou d'agrément. Mais aujourd'hui elle se vulgarise. Des hectares entiers sont couverts de verre dans les îles de Jersey et Guernesey, sans compter les milliers de petites serres chaudes que l'on voit à Guernesey dans chaque ferme, dans chaque jardin. Aux environs de Londres on couvre en ce moment des champs entiers de verre et des milliers de petites serres chaudes s'installent chaque année dans les faubourgs.

On en fait (surtout dans les îles anglaises de la Manche) de toutes qualités, depuis la serre aux murs de granit, jusqu'au modeste abri clôturé en planches de sapin et à toiture de verre qui avec toutes les saugsues capitalistes à payer ne coûte que de 4 à 5 francs le mètre carré. On les chauffe ou on ne les chauffe pas du tout (l'abri seul suffit quand on ne vise pas à produire des primeurs); et on y fait pousser — non plus des raisins ni des fleurs tropicales, mais des pommes de terre, des carottes, des pois ou des flageolets.

On s'émancipe ainsi du climat. On se dispense du travail laborieux des couches; on se dispense d'acheter des quantités formidables de fumier, dont les prix montent en proportion de la demande croissante. On réduit la quantité de travail humain; si bien que 7 à 8 hommes suffisent pour cultiver l'hectare sous verre, — 7 hommes c'est la moyenne à Jersey. Enfin, on obtient sur des espaces infinitésimaux, des récoltes qui jadis demandaient des hectares de terrain.

Nous trouverons, dans un ouvrage qui va être bientôt publié, des détails frappants à ce sujet. Qu'il nous suffise de citer ici un seul exemple. A Jersey, 34 hommes de peine et un jardinier, cultivant un peu plus de 4 hectares sous verre (mettons 70 hommes qui ne donneraient à cela que 5 heures par jour), obtiennent d'année en année les récoltes suivantes : 25,000 kilos de raisins, coupés dès le 1er mai, 80,000 kilos de tomates, 30,000 kilos de pommes de terre en avril, 6,000 kilos de pois et 2,000 kilos de flageolets coupés en mai — soit 143,000 kilos de fruits et de légumes, sans compter une deuxième récolte de certaines serres, ni une immense serre d'agrément, ni les récoltes de toutes sortes de petites cultures en pleine terre, entre les serres chaudes.

Cent quarante-trois tonnes de fruits et primeurs! cela fait de quoi en nourrir largement plus de 1,500 habitants, durant toute l'année? Et cela ne demande que 21,000 journées de travail, — soit *30 heures par an* de chacun des 700 adultes.

Ajoutez-y l'extraction de 1,000 tonnes environ de charbon (c'est ce que l'on brûle par an dans ces serres, pour chauffer 4 hectares). Et, pour les 700 adultes travaillant comme mineurs, l'extraction moyenne étant de 3 tonnes par journée de dix heures et par ouvrier, cela ne fait que 5 heures de travail par an pour chaque adulte.

Somme toute, 35 heures de travail par an, nous donnent à nous et à nos enfants le droit de manger toute l'année des fruits de luxe à satiété, quand bien même on n'obtiendrait ces fruits qu'en serre chaude.

---

Nous venons d'étudier la culture de luxe. Mais nous avons déjà dit que la tendance actuelle est de faire de la serre chaude un simple potager sous verre. Et quand on l'applique à cet usage, on obtient avec des abris de verre extrêmement simples, chauffés légèrement pendant trois mois, des récoltes fabuleuses de légumes simples; par exemple, 450 hectolitres de pommes de terre à l'hectare, comme première récolte à la fin d'avril.

Ensuite, après avoir amendé le sol, on fait pousser n'importe quoi pendant les six mois de mai à fin octobre, dans une température presque tropicale, due à l'abri de verre.

Aujourd'hui pour obtenir 450 hectolitres de pommes de terre, il faut labourer chaque année une surface de 20 hectares, ou plus; puis rechausser les plants sur une surface de 20 hectares, et ainsi de suite. Et on sait ce que cela demande de travail. Avec l'abri de verre, on dépensera une certaine somme de besogne pour commencer. On y mettra, peut-être, une demi-journée de travail par mètre carré. Mais, ceci une fois fait, on économisera la moitié, sinon les trois quarts du travail pendant les trente années à venir.

---

Voilà des faits, voilà des résultats obtenus, vérifiés, bien connus de tous ceux qui veulent étudier la chose dont ils se proposent de parler. Mais ces faits, ne sont-ils pas déjà suffisants pour donner une idée de ce que l'homme peut obtenir du sol s'il le traite avec intelligence.

D'autres faits encore seront cités dans un prochain article.

---

Nos articles sur l'agriculture ont intéressé un certain nombre de nos camarades qui nous demandent, les uns plus de détails, les autres les titres exacts de certains livres. Nous leur répondons par la voie du journal.

Les ouvrages à consulter sont : d'abord, la *Répartition métrique des impôts*, par A. Toubeau, 2 vol., publiés par Guillaumin, en 1880, 10 francs. Nous ne partageons nullement les conclusions de Toubeau, nous les trouvons absolument fausses. Mais c'est une vraie encyclopédie avec sources nommées, pour montrer ce que l'on peut obtenir du sol. Lisez les faits, mais réfléchissez vous mêmes sans vous en laisser imposer par l'auteur, — c'est du reste une règle générale pour toute lecture.

La *Culture maraîchère*, par M. Ponce, Paris, 1869. — Le *Potager Gressent*, Paris, 1885. C'est un excellent ouvrage pratique fait par un réactionnaire.

*Physiologie et culture du blé*, par Risler, Paris, 1886. — *Le blé, sa culture intensive et extensive*, par Lecouteux. Paris, 1883. — Le *Dictionnaire d'agriculture*, par Barral, en cours de publication. Les bibliothèques municipales *doivent* avoir ces ouvrages; réclamez-les.

Pour le blé généalogique de Hallett, nous ne pouvons mettre la main sur la note qui le concerne. Il a été exposé à Londres en 1862. Il faut consulter les journaux agricoles de l'époque. Toubeau doit en parler aussi.

Pour ceux qui lisent l'anglais — *The Rothamstead experiments*, Wm. Fream, Londres, 1888 (culture sans fumure, etc.); les articles de Kropotkine dans le *Nineteenth Century*, juin 1888, et dans le *Forum*, août 1890, contiennent des détails en plus.

## RECTIFICATION

A propos de la manifestation de la place de l'Opéra, un journaliste de l'*Eclair* s'écrie avec une ironie qui retombe sur le nez de son auteur :

« Quel heureux pays que le nôtre! Nous ne connaissons pas assez notre bonheur. Ailleurs, la propagation des doctrines anarchistes a pris les proportions d'un péril public. Chez nous, les choses ne vont pas au-delà d'un peu de boucan dans une salle de club ou quelques gourmades sur le trottoir. L'hiver le plus rude, le plus long chômage, toute la recrudescence de misère à laquelle nous assistons n'ont pas mis un souffle de haine au cœur des malheureux. Les sans-travail sont innombrables parmi eux combien de révoltés? Hier, on a pu les compter.

La police avait arrêté cinq cents personnes. Le triage fait, il s'est trouvé que ces cinq cents perturbateurs étaient pour la plupart d'inoffensifs passants; le reste se composait d'ouvriers, d'employés de l'Eden empêchés de se rendre à leur travail et d'une cinquantaine de pauvres hères, à qui on ne peut reprocher d'autre crime que d'être sans domicile et qui vont être hospitalisés. Quant aux anarchistes, ils étaient sept en tout.

Sept anarchistes! Sur un peuple de quarante millions d'hommes, ce n'est pas bien inquiétant encore que ces sept gaillards-là devraient bien nous laisser tranquilles. Nous ne voulons pas dire du mal de l'anarchie, mais puisque décidément elle ne réussit pas chez nous, est-ce que les sept ne pourraient pas nous ficher la paix l'an prochain? »

Que ce journaliste qui est payé pour ne pas dire ce qu'il pense et pour dire ce qu'il ne pense pas, ne s'y fie pas trop.

S'il était vrai que, selon ses expressions, l'hiver *le plus rude, le plus long chômage, toute la recrudescence de misère à laquelle nous assistons*, n'aient pas mis *un souffle de haine au cœur des malheureux*.

C'est que les malheureux n'auraient plus au cœur une parcelle de dignité.

S'il était vrai que, parmi les innombrables sans travail, il y eut peu de révoltés, c'est que les sans-travail seraient que des pusillanimes et des peureux.

S'il était vrai que sur une population de quarante millions d'hommes dont la plupart vivent dans l'esclavage, la misère et l'abjection, il n'y eût que sept révoltés, sept anarchistes;

C'est que cette population serait composée d'idiots et de crétins.

S'il est vrai que cette population se laisse asservir par une poignée de fainéants et de noceurs qui la grugent et l'assassinent, sans résistance, ni murmure de sa part; c'est que, c'est une population déchue, sans énergie et sans courage, vouée à toutes les hontes et à tous les affronts.

Si cela est vrai, s'il est un peuple assez avili pour accepter la mendicité à laquelle des coquins prétendent le réduire, et s'il est assez stupide pour souffrir que des journalistes narquois l'en félicitent, c'est un peuple de lâches, digne de toutes les servitudes qu'il subit et qu'il mérite bien.

Nous ne voyons pas bien, en ce cas, comment on ose considérer un tel avachissement comme un bonheur.

S'il peut y avoir un péril public, c'est bien plutôt dans le relâchement des énergies et l'abaissement des caractères qu'il réside.

Si la bourgeoisie est satisfaite de la mollesse que mettent les prolétaires à se défendre, il ne faut pas qu'elle oublie qu'elle compte un peu sur eux pour se défendre elle-même.

Si avec un peuple aussi mou, la puissance bourgeoise a été facile à édifier, elle n'en sera que plus facile à détruire.

L'inconsistance des matériaux répond de la fragilité de l'édifice.

Sur quoi s'appuie-t-elle donc, après tout, la bourgeoisie? si ce n'est sur le peuple de mendiants dont elle est si contente.

Mais, si cela n'est pas; si le journaliste effronté qui a osé insulter tout un peuple et lui a décerné un brevet de caponnerie, n'a basé ses affirmations que sur des apparences qu'il sait fausses;

S'il a menti sciemment, selon le rôle pour lequel il est payé;

S'il sait parfaitement que la manifestation dont il constate le *fiasco* en se frottant les mains, n'a raté que grâce à la complicité de ses collègues les journalistes;

Que tous, payés pour cela par le gouvernement, ont fait exprès la conspiration du silence;

Que les ouvriers organisateurs du meeting, étaient pauvres et sans aucun moyen de publicité pour convoquer leurs camarades de misère; que chacun dans leur coin, ignorant la solidarité de leur souffrance et la communauté de leur intérêt ils ne parviennent que difficilement à faire concorder leurs efforts;

Si cela est vrai, et cela est vrai, nous devons corriger ses assertions.

Il n'est pas dans nos habitudes de relever les insanités de la presse. D'autant plus qu'il nous faudrait pour les noter autant de journaux qu'il y a de journalistes.

Nous nous plaisons plutôt à retenir dans notre

suppléent les fugitives lueurs de raison qui lui échappent. Et c'est si rare.

Encore nous devons fragmenter, car les journalistes bourgeois ne sauraient écrire cinq lignes avec bon sens sans déraisonner pendant soixante lignes.

Aussi bien, quand nous voyons un journaliste écrire avec enthousiasme : « Quel heureux pays que le nôtre ! Nous ne connaissons pas assez notre bonheur, » et constater trois lignes plus loin : la « rudesse de l'hiver, la longueur du chômage, la recrudescence de la misère tout en convenant que les sans-travail sont innombrables. »

Nous nous demandons si ce n'est pas un fou plutôt qu'un farceur, à moins que ce ne soit un idiot qui a pu écrire de pareilles contradictions.

De la part des journalistes nous sommes depuis longtemps habitués à cela. Nous savons que leur intelligence égale tant juste leur bonne foi. Celui dont il s'agit ici, a la charité de nous prévenir qu'il ne veut pas dire du mal de l'anarchie, c'est vraiment beaucoup de condescendance de sa part.

Il a tort de se gêner. Cela pourrait lui fournir l'occasion de débiter quelques inepties de plus, dans le goût de celle que nous venons de citer.

Après tout, nous ne saurions lui en vouloir, son article implique pour nos doctrines une glorification involontaire qui ne peut nous froisser.

Il y est dit en substance : qu'un peuple qui crève de faim et de froid et se contente de mendier un pain qu'on ne lui donne pas toujours, est incapable de révolte et réfractaire à l'anarchie.

L'auteur ne voulait certes pas faire un pareil rêve, mais la vérité qu'il voulait assommer, s'est retournée contre lui.

A travers les accessoires de l'hypocrisie et les oripeaux du mensonge, elle apparaît à l'insu du menteur et elle dit par lui, malgré lui et contre lui.

Le peuple est encore esclave et quand on est esclave, on est lâche, on n'est pas anarchiste.

Soit. Le peuple est esclave. Nous le savons.

Mais il ne sera pas toujours lâche et il peut devenir anarchiste.

Là est le point.

Pour ce qui est du péril public, que le journaliste dénonce, nous reconnaissons en effet, qu'il existe : quand on ramasse les enfants des pauvres gelés sur les chemins ; quand les travailleurs sans pain crèvent dans leurs taudis pendant qu'un tas de fripons font la noce et gaspillent la richesse sociale en futilités ; quand des millions de malheureux vivent dans la plus noire misère, sans savoir s'ils mangeront demain, pendant que quelques voleurs, avec l'appui des autorités, dilapident la fortune publique.

Enfin, quand devant tous ces crimes qui s'étalent au plein jour et que personne ne peut nier ; on voit de lâches journalistes, qui se prosternent et s'émeuvent, inspirés par la vénalité :

*Oui heureux pays que le nôtre !* Nous ne connaissons pas assez notre *bonheur*, on est bien forcé de reconnaître que le péril public est à son comble, qu'il ne fut jamais si imminent et que, pour le conjurer, ce péril, il est temps que les théories anarchistes entrent dans la pratique.

# MOUVEMENT SOCIAL

## Turquie

### LES EXPLOITS DE LA POLICE RUSSE

Le succès des mouchards russes, lorsqu'ils eurent emporté Alexandre Battenberg loin de son trône de Bulgarie, semblent les avoir enhardi. L'autre jour, ils se sont emparés de réfugiés russes à Constantinople, notamment de Loutski, et il paraît que le fameux « droit des gens » n'en fera pas plus de cas que de l'enlèvement de Battenberg.

Nous avons raconté dans le temps, lors de l'enlèvement de Battenberg, que l'un des principaux griefs d'Alexandre III, contre son cousin de Bulgarie, était que le prince bulgare conservaient comme commandants de sa flotille de torpilleurs sur le Danube, trois révolutionnaires russes, dont Loutski, — un homme de grand talent et de grand courage. Les agents russes avaient juré de s'en emparer. Et ils y sont réussi finalement.

Récemment, un réfugié caucassien, prince Nakachidzé (appelé aussi Milton), se rendit à Constantinople. Là il fut arrêté par la police turque, sous prétexte d'être mêlé à des complots insurrectionnels en Arménie, et livré à l'ambassade russe. Il paraît qu'on trouva sur lui quelques indications qui permirent à la police russe de Constantinople de télégraphier à Loutski, l'appelant sur le champ à Constantinople. Loutski se refusa de venir, on lui télégraphia de nouveau et Loutski croyant que le télégramme venait de Nakachidzé, partit pour Constantinople.

Arrivé à la gare, il fut saisi par une douzaine d'agents russes déguisés ; et traîné à bord d'une chaloupe qui le transporta sur le vapeur russe *Nahimoff*. Loutski sera certainement muré dans la forteresse de Schlusselbourg.

Cet acte d'enlèvement n'a soulevé de protestations que dans la presse bulgare, roumaine et autrichienne. La presse française fait le silence. En Angleterre on en a à peine parlé.

Et cependant c'est un enlèvement en règle, sur territoire étranger.

---

D'autre part, Bourtseff, ex-rédacteur de la *Russie libre*, se trouvait en Bulgarie. Le préfet de Sofia lui signifia qu'il devait quitter la capitale bulgare. Il partit alors par un vaisseau anglais qui devait passer à Constantinople en sortant de la mer Noire. Bourtseff pensait y débarquer. Mais, voyant un rassemblement de policiers turcs autour du ponton de débarquement, il préféra rester à bord et pria le capitaine de le transporter jusqu'à Liverpool. Les mouchards russes offrirent au capitaine à ou 5,000 francs pour qu'il forçât son passager à descendre — mais l'offre fut nettement déclinée. Bourtseff est maintenant en Angleterre.

---

Les journaux parlent, à propos de l'enlèvement de Loutski, d'une certaine « générale Vasilieff. » C'est évidemment la même dame qui, sous prétexte de rechercher son fils parmi les nihilistes, est venue moucharder à Genève et à Londres. La plupart des réfugiés russes l'ont bientôt reconnue pour ce qu'elle est.

Cette dame a probablement fait son apparition en Orient — dernier refuge des mouchards brûlés en Occident.

---

Les détails qui précèdent sur l'enlèvement de Loutski, nous sont fournis par notre correspondant russe. Sur le même sujet nous recevons une longue lettre de Constantinople dans laquelle les faits sont racontés exactement de la même manière. Mais la lettre met toute l'infamie de l'action sur le compte personnel du ministre de la police allié au consulat russe et à d'infimes agents turcs et elle en déclare innocent et le sultan et les fonctionnaires intermédiaires, spécialement Ahmet-Djélallédine Pacha qui a été accusé dans la presse allemande.

« La Turquie jamais jusqu'à ce jour n'a livré à la Russie, ni à aucun autre Etat, aucun réfugié politique et elle a toujours eu pour ces derniers une bienveillance vraiment sans précédent. Je sais pertinemment que le sultan actuel a de tout temps toléré le séjour des nihilistes et des internationalistes en Turquie sans les laisser inquiéter, sous aucun prétexte, usant largement à leur égard de l'ancienne et bienveillante hospitalité orientale. Tous tant que nous sommes, jouissons de la plus grande liberté d'action et d'opinion et de la plus vaste sécurité sur cette terre prédestinée. Ahmet-Djélallédine Pacha nous a donné depuis plus de douze ans des preuves successives et indéniables de loyauté et d'honnêteté, etc... »

Nous ne doutons pas de la bonne foi des révolutionnaires italiens qui nous ont écrit, il est possible que les institutions étant moins civilisées, il y ait en Turquie des fonctionnaires plus *naïfs* que les nôtres, mais nous ne conseillons à personne de s'y fier. Le fonctionnarisme broie, malgré le fonctionnaire.

## Italie

Le Congrès de Capolago. — Les 4, 5 et 6 du mois de janvier, nos camarades d'Italie se réunissaient à Capolago, à la barbe des polices italienne et suisse qui les attendaient à Lugano pour le onze. Pas moins de 80 délégués de plusieurs centaines de groupes de toutes les parties d'Italie assistaient au congrès ; tous anti-parlementaires et à l'exception de deux, tous anarchistes.

Les députés socialistes ou soi-disant tels avaient jugé prudent de ne pas paraître, bien que sommés par les socialistes de Rome de s'y rendre pour y défendre leur « tactique » anti-socialiste et anti-révolutionnaire. Au contraire, plusieurs sections et fédérations socialistes de la Romagne s'étaient fait représenter ; et de nombreuses adhésions étaient arrivées de cercles d'études, de sociétés ouvrières et du *Fascio* des travailleurs de Milan. De la Sicile, jadis terre vague du socialisme italien, dix groupes anarchistes constitués dans les principales villes, étaient représentés ; et les sentiments exprimés dans le mandat collectif, qu'ils avaient rédigé, étaient très révolutionnaires.

Rome avait envoyé les compagnons compromis dans l'émeute du 8 février 1888. De Naples à Venise, tous les socialistes révolutionnaires, tous ceux qui sentent la misère du peuple et l'approche de la révolte, ont répondu à l'appel des organisateurs du congrès.

La discussion a été très amicale, et l'échange de vue entre les compagnons a créé une entente, qui promet beaucoup. La nécessité ayant été reconnu de « combiner les forces et les moyens pour certains buts, auxquels l'initiative et les forces individuelles ne suffisent pas, » on a décidé « l'organisation anarchique, » c'est-à-dire sans autorité, sans centre par des simples commissions régionales de correspondance, de la fédération italienne du parti socialiste anarchiste révolutionnaire (1).

On a esquissé un programme, adoptant pour ce qui regarde le différent entre communistes et collectivistes une formule générale. Non qu'on ait une raison de choisir, mais parce que, étant anarchiste, on doit laisser liberté absolue aux associations de travailleurs de contracter tel pacte d'association qui plaît à leurs membres, et parce que les modalités de ce pacte doivent nécessairement varier de localité à localité, et selon le degré de développement moral atteint par les individus.

D'autres décisions importantes ont été prises, surtout au sujet des rapports avec d'autres partis et au sujet de la manifestation du 1er mai prochain.

Voici du reste un résumé des résolutions du congrès de Capolago :

Principes adoptés par la fédération italienne du parti socialiste révolutionnaire :

1° Abolition de la propriété individuelle ;

2° Abolition du gouvernement ou de l'Etat et de tous ses organes : bureaucratie, représentation parlementaire, pouvoir exécutif, militaire, judiciaire, impôt, etc. ;

3° Organisation de la production et de la consommation en commun, au moyen de pactes librement contractés entre les travailleurs associés, et de la libre fédération de leurs associations.

Moyens : propagande, initiative révolutionnaire, participation à tous les mouvements et à toutes les agitations populaires.

Déclarations :

a) Sur la participation aux élections politiques et administratives.

Le congrès convaincu qu'on ne peut tirer de ces événements d'autre profit que celui de faire de la propagande, et cet avantage on l'obtient seulement alors qu'on prêconise la grève des urnes.

Considérant que l'élection de législateurs et d'administrateurs est contraire aux principes socialistes et anarchistes, produit un gaspillage de forces et d'activités utiles, sème la discorde et la corruption dans le peuple, et accroit la force et le prestige du gouvernement.

Décide l'abstention dans les comices électoraux ; les socialistes dans la période électorale feront de la propagande anti-parlementaire et désabuseront les masses de possibilité d'améliorer leur sort dans l'état social actuel, et de l'efficacité des lois sur le travail et autres prétendues réformes.

Tout en maintenant cette déclaration, le congrès invite les électeurs socialistes à sommer leurs députés de s'abstenir de toute coopération aux travaux parlementaires et de servir de leur livret de voyage gratuit pour faire de la propagande carrément socialiste (1)

b) Sur les rapports avec les républicains irrédentistes, le congrès, considérant que le changement de forme de gouvernement n'est pas de nature à résoudre la question sociale, et que l'agrandissement du territoire de l'Etat ne profite qu'à la bourgeoisie, pour laquelle l'unification politique de l'Italie a été faite, repousse toute alliance avec l'un ou l'autre parti, et demande la démarcation nette des forces bourgeoises réactionnaires d'un côté, socialistes révolutionnaires de l'autre.

c) Sur l'agitation du 1er mai, le congrès fait adhésion à la fête universelle de ce jour.

Invite tous les ouvriers à une grève générale à dater du 1er mai prochain.

Invite les groupes adhérents et tous les socialistes à répandre des manifestes parmi les ouvriers, les

(1) Il y aura donc désormais les anarchistes du Parti et les autres, les irréguliers, les révoltés inconscients, les ouvriers et les paysans anarchistes sans le savoir. C'est de la politique et elle perce dans toute la correspondance. Tant pis, les anarchistes Espagnols ont abandonné cette tactique et nous aurions mieux aimé pour l'Idée que les Italiens ne la reprennent pas. — N. D. L. R.

paysans, les soldats, etc., à organiser les ouvriers sans-travail, et à semer partout des idées de révolte.

Tel a été l'œuvre de ce congrès, le premier congrès général italien depuis la scission du parti révolutionnaire, voir même depuis 1873. Il marquera un redoublement d'activité de la part de tous les socialistes militants en Italie et il nous approchera sensiblement de la Révolution.

### Japon

L'introduction du système capitaliste au Japon a eu les mêmes résultats que partout ailleurs. Le capital est en train de se concentrer dans quelques mains et le peuple devient de plus en plus pauvre. Le Japon a le suffrage restreint basé sur le cens. En 1880 il y avait 1,800,600 inscrits et en 1887, il n'y avait plus que 1 488.107 habitants possédant une fortune suffisante pour être admis au vote. Pendant le même laps de temps le nombre des pauvres inscrits est passé de 6,047 à 15,199.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Bordeaux. — Le groupe anarchiste et les groupes collectivistes se sont réciproquement conviés à une discussion. Dernièrement une réunion a eu lieu pour laquelle le groupe nous avait envoyé une communication que le manque de place nous a empêchés d'insérer en temps.

Les anarchistes sont heureux de pouvoir s'expliquer une fois encore. Ils estiment qu'on doit au peuple toute la vérité et qu'on doit dire sa pensée sans restriction. Ils répondront sans ambage, ni équivoque à toutes les questions. Puisque, seule la révolution peut mettre fin à la misère générale, ils pensent que l'unique moyen d'assurer son triomphe est de faire des lutteurs conscients.

En retour, les anarchistes espèrent que leurs contradicteurs feront preuve d'une égale franchise et, leur tour venu s'expliqueront sans réticences, sans faux fuyants sur leur idéal d'ordre nouveau ; diront leurs conceptions concernant l'homme et la société ; feront connaître comment ils comprennent la régénération de l'individu et l'amélioration du milieu par le fonctionnement du système dit « collectivisme » ; démontreront enfin que les pratiques par eux mises en œuvre tendent sérieusement vers ce but, qu'ils n'ont pas substitué le moyen au but, mis le « signe » à la place de l' « idée. » Ils tâcheront de prouver que ces mots Révolution sociale ne sont pas devenus pour certains une plateforme, comme on dit chez les politiciens, un tremplin nouveau servant à de nouveaux intrigants, à des ambitieux tard venus.

Si les collectivistes démontrent cela, les anarchistes n'en seront pas les moins satisfaits. Ils y trouveront, tout au moins, la preuve qu'ils ne sont pas seuls révolutionnaires de cœur et de conviction.

***

La Ricamarie. — Un nouveau groupe qui prend pour titre : groupe anarchiste des mineurs, vient de se former ici. La première réunion aura lieu dimanche prochain, à trois heures du soir, chez Devaille, à la mine, près de la Ricamarie

Nous invitons tous les lecteurs de *la Révolte* et du *Père peinard* d'y assister.

***

Une lettre du compagnon Lorion que nous communiquent les camarades de Roubaix, informe les camarades que, n'ayant pas besoin d'argent pour le moment, il les prie de s'abstenir de toute cotisation à son sujet.

Nous avions envoyé aux amis de Roubaix, pour lui remettre, les 10 fr. que nous avions reçu de Romans, il les prie de les employer à la propagande.

***

La Fédération des travailleurs anarchistes du faubourg Antoine, a dans sa réunion du 25 janvier, décidée la formation d'une commission d'aide aux détenus politiques. Adresser les souscriptions soit à l'Union syndicale du meuble sculpté, 30, rue des Boulets ou au groupe des Travailleurs anarchistes du XIIe, maison Guillemain, 67, rue Claude Decaen. Ces sommes reçues seront centralisées pour être ensuite distribuées aux intéressés.

Les compagdons Nahon et Mollet se mettent à la disposition des groupes du Midi, qui sont sur la route de Lyon à Marseille, pour organiser des conférences.

Ecrire le plus tôt possible à Mollet, 272, rue Duguesclin, à la Chambre syndicale des cordonniers à Lyon.

***

Les groupes qui désireraient correspondre avec le groupe les Déshérités tararieus, sont priés de s'adresser au compagnon Buffard, place Burie, 4.

Les compagnons de Tarare remercient le groupe de Villefranche, du zèle qu'il porte à la cause de nos frères arrêtés.

***

Bordeaux. — Le groupe anarchiste de Bordeaux a fait des réunions dans plusieurs villes des alentours, à Casteljaloux, à Agen, à Libourne, à Langon et ailleurs. Il y a eu aussi de nombreuses réunions en ville et la samedi 17 janvier il a donné une grande réunion publique et contradictoire.

Les groupes collectivistes de Bordeaux et les chambres syndicales avaient été invités par lettre. Les grands lamas autoritaires se sont abstenus de venir quoi qu'ayant accepté. Saul, Barrau, membre du groupe le Drapeau rouge, est venu exposer et défendre la solution collectiviste. De nombreux compagnons : Prost, Benoit, Lapeyre, Antignac, etc., ont présenté les arguments anarchistes et ont été très applaudis. Beaucoup de jeunes gens ne demandent qu'à s'instruire. La *Révolte*, le *Père peinard*, la dernière causerie de Darnaud, ont été distribués à profusion.

***

La Grive — Il vient de se former un groupe appelé les Vengeurs. Le groupe aura pour but de soulever le mépris, l'indignation des travailleurs contre les classes dirigeantes et exploiteuses ; de faire naître au sein des masses les idées de révolte et de vengeance auxquelles tout prolétaire est dans le droit d'avoir recours pour détruire tout ce qui s'oppose à la marche en avant pour le bonheur de l'humanité.

Adresser brochures et correspondances au compagnon Alphonse Comberousse, à La Grive, par Sainte-Alban (Isère).

***

Barcelone. — Le compagnon Jahn ayant quitté Barcelone, prie les amis de ne plus rien lui envoyer à cette adresse, jusqu'à nouvel ordre.

***

Liège. — Dans un de nos derniers numéros, nous avions inséré une correspondance où il était question d'un socialiste nommé Galère. Nous recevons de lui une protestation, Ce n'est pas une rectification des faits racontés, mais une explication des causes de ces faits. Il est inutile d'entrer dans le détail, car il est certain que nous avons eu tort d'insérer une attaque personnelle. Cela ne prouve rien et le terrain du principe est assez vaste pour que nous nous y tenions.

## PETITE CORRESPONDANCE

Verdier à Ganges. — Avez-vous reçu « Procès de Lyon ». Les compagnons de Cette

B. à Cette. — Prêtée par mandat.

Le comp. J. M. de la petite correspondance du n° 18, est prié de faire savoir son nom et adresse

V. à Grigny. — Reçu timbres. — P. a refusé son numéro.

R. à Cannes. — Reçu mandat. — Pour les « Paroles d'un Révolté », veuillez patienter un peu.

Jean de Messiny. — Beaucoup de nos lecteurs demandent que le Supplément soit à part pour le faire relier

L. M. à Agen. — Bien reçu. — C'est un oubli.

B. R. à Pierrefeu.

A. D à Lille. — L'abon. est de 6 fr., redevez 0 50.

M. à Nantes. — Les ouvrages de Louise Michel sont édités chez Dentu, 3 fr. 50, le volume.

Jahn. — N'importe quels timbres.

Zisly. — Impossible d'insérer, ce ne sont pas des vers.

C. à Villefranche. — L' « Agonie d'une société » de Bachot et Hamon, 3 fr 50

M. B. à Lyon. — Epuisée.

B. à St-Ouen. — Les « Assemblées parlantes » de Leverdays, 3 50, chez Marpon.

R. de C. — H. à Verviers. — Bazin. — F. à Fougère. — C. à La Grive. — L. D. à Biella. — F. à Reims — S. V. à Ganges. — T. à Tenez. — C. aux Marlières. — L. W. à Dijon. — R. à Bességes. — R. à St-Geniès de Malgoire — T. R. à Barcelone. — C. à St Marcellin. — T. à Mézières. — B. à Ste Foy-la-Grande. — « Bulletin des sommaires. » — S. à St Chamas. — L. M. à Agen. — C. à Nantes. — W. D à Flixecourt — T. passage Lepic. — H. à Nancy — H. à Cannes. — M à Nimes. — B. M. à Revin. — C. à St-Pierre. — Martin rue Frémicourt — G. à Brest. — T. à Ully. — B. à Lyon. — Reçu timbres et mandats.

M. B. à Lyon. — Veuillez faire prendre les invendus chez Mme Vincent, 27, quai de Juyr.

X. — Reçu lettre, répondu à V.

### Bulletin de la Fédération jurassienne

Les numéros suivants sont demandés :

Toute l'année 1872.

1873. — Nos 1 à 15, 31, 32, 34, 35, 38.

1874. — Nos 6, 11, 13, 20, 22, 25, 26, 28, 32, 33, 34, 35, 36, 38, 44, 47, 49, 51.

1875. — Nos 1, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 13, 21, 22, 31, 34, 35, 37, 43, 47, 50.

1876. — Nos 3, 7, 8, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 25, 26, 30, 34, 41, 42, 48, 52

1877. — Nos 7, 9, 23, 27, 31, 32, 33, 34, 36, 37, 38, 39, 40, 42, 43, 44, 48, 49, 51.

1878. — Nos 4, 6, 7, 10

Un groupe d'études (dont l'adresse est : Darnaud, à Foix), achèterait au prix de 1 franc chacun, tout ou partie des 23 numéros 8 à 21, 27 et 28, 34 à 40, du journal l'*Avant-Garde*, publié en 1877 et 1878, à la Chaux-de-Fond.

## CONVOCATIONS

Le groupe communiste libertaire de la Courtille et du Combat, réunion tous les mercredis à 8 h. 1/2, café des Omnibus, 27, rue de Belleville.

Le groupe le *Réveil du XVe*, réunion samedi 31 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, salle Logeron, 11, rue Croix-Nivert. Soirée familiale au profit d'un compagnon malade, conférence par un compagnon du groupe : Le mouvement social, chants et poésies. Entrée libre.

Les anarchistes du XXe, samedi 31 janvier, 92, boulevard Ménilmontant, à 8 h. 1/2, salle Normand.

Dimanche 1er février, salle Normand, boulevard Ménilmontant, 92, à 8 h. 1/2, soirée familiale, conférence.

Les Trimardeurs, réunion samedi 31 janvier, rue St Martin, 239.

Groupe anarchiste de Levallois, tous les samedis à 8 h. 3/4, salle Mezerette, rue de Gravel.

Réunion du groupe La Liberté, tous les samedis, 102, rue d'Avron.

Groupe des travailleurs anarchistes du XIIe, salle Guillemain, 67, rue Claude Decaen, samedi 31 janvier à 9 h. du soir.

Les compagnons du groupe sont priés d'être exacts.

Réunion publique et contradictoire organisée par la Bibliothèque socialiste du XIXe arrondissement, samedi 31 janvier à 8 h. 1/2 du soir, salle des Deux canons, 140, rue de Flandre.

Ordre du jour : le Chômage, ses causes et conséquences, les Orgies du grand monde, la Misère des travailleurs.

Orateurs : Faure, Tortelier, Leboucher, Brunet, Viard.

Bordeaux. — Samedi 31 janvier, à 8 h. du soir, réunion publique et contradictoire au Petit Matelot, avenue Thiers, 139 bis, La Bastide.

Ordre du jour : l'Anarchie, ses bases, son but, ses moyens. Entrée : 10 centimes.

Lyon. — Réunion tous les samedis, rue au Clos Simplon, 5, au premier dans la cour.

Nancy. — Tous les lecteurs de la « Révolte » et du « Père peinard », sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu dimanche 1er février, à 2 h. de l'après-midi, à la taverne du Montet. Urgence.

Le groupe libre corporatif des ouvriers cordonniers, invite tous les anarchistes aux réunions qui ont lieu tous les lundis à 9 h. du soir, rue des Petits-Carreaux, 1.

*Le Gérant* : J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE. N° 22. DIX CENTIMES DU 7 AU 13 FÉVRIER 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Afin d'aider à la diffusion de nos idées, le service gratuit sera fait pendant un mois, à toute personne qui en fera la demande ou dont on nous enverra le nom et l'adresse.*

## SOLLICITUDE GOUVERNEMENTALE

Le principe tutélaire de l'autorité auquel les hommes persistent à demander le bonheur; vient encore de donner une nouvelle preuve de son utilité.

Depuis deux mois que le thermomètre était descendu jusqu'à 18 degrés au-dessous de zéro, une foule de misérables de toutes sortes crevaient de froid et de faim dans leurs mansardes.

Très souvent même, quelques uns de ces gueux, s'étaient permis la licence, n'ayant pas de domicile, de crever sur les routes.

On conçoit sans peine, combien une pareille conduite était indécente.

Les individus qui poussent l'esprit de vagabondage jusqu'à vouloir absolument mourir sur les grands chemins, ne peuvent être que très mal intentionnés.

Ces gens là finissent toujours mal.

Aussi, les gens comme il faut, qui ont de respectables appartements, honnêtement capitonnés et consciencieusement chauffés, s'allarment de ces crevaisons publiques qui troublaient leur quiétude.

Il est désagréable, lorsqu'on sort pédestrement afin d'activer la digestion, par une belle journée d'hiver, après un bon dîner, d'être exposé à se buter dans un cadavre de va-nu-pieds rigide et froid comme un glaçon.

Cela dérange toujours un peu.

Pourtant, ces faits n'étaient encore que navrants. La bourgeoisie resta insensible, le gouvernement se tient coi et la presse fût sourde et muette pour tant de souffrances.

Mais voilà que tout à coup, la police apprend que quelques révolutionnaires indignés tentent de secouer la torpeur populaire et d'organiser des meetings.

Aussitôt, les pouvoirs publics s'émeuvent. Le gouvernement se met en quatre pour pallier à une si affreuse situation.

L'autorité clairvoyante, s'aperçoit enfin au bout de deux mois, que la température était un peu basse pour les gens sans travail qui couchent sous les ponts et sont à jeun depuis plusieurs jours.

Incontinent, on réquisitionne toutes les vieilles paillasses hors de service qui pourrissaient dans les sous-sols des casernes, on les installe sous des hangars quelconques et les sans-domicile sont avertis qu'ils peuvent venir s'y étendre.

Mais, les sans-domicile sont si nombreux que la place et les paillasses manquent « ils ont néamoins, une couverture dans laquelle ils s'enveloppent et ils se couchent les uns près des autres en se faisant un oreiller avec du sable. »

C'est assez confortable comme vous voyez. On aurait tort de trouver que l'autorité fait mal les choses.

Ce n'est pas tout ; attendez :

A l'asile improvisé galerie des beaux-arts, les réfugiés ont eu l'honneur d'une visite de M. Carnot, comte de Feuleins. Il a daigné venir s'informer lui-même de l'état de leur santé. Il paraît que les hospitalisés rangés sur deux longues files ont respectueusement salué M. le président... ?

M. Constans était de la fête. Quelques galonnés servaient d'escorte. Puis il y avait des députés et des conseillers municipaux.

Toute la presse, servile à souhait, prêta le concours de sa réclame à cette charité charlatanesque. Elle célébra sur tous les tons le dévouement et l'abnégation des classes dirigeantes qui, au milieu du tracas des fêtes et des soirées, voulaient bien se souvenir qu'il y a des malheureux sans pain et sans logis.

Elle s'extasia sur la commodité des nouveaux asiles de nuit ; sur les avantages des braseros qui flambaient au coin des rues pour chauffer les pieds des sergots pendant que les ouvriers et leurs familles grelottaient dans le logis glacial, sans même avoir un morceau de pain à se mettre sous leurs dents qui claquaient.

Elle fit plus, elle s'associa à cette monstrueuse comédie de philantropie inspirée par la peur.

Elle prétendit s'organiser afin de trouver des subsides pour les travailleurs.

Elle aussi, la presse, la prostituée ! se targua de soutenir les travailleurs, de les nourrir, de les vêtir.

Heureux travailleurs, ont-ils de la chance. Tout le monde s'occupe d'eux dans les journaux.

Aujourd'hui, il n'est plus question que de charité, de dons, de secours, etc.... Qui donc parlait de question sociale ? C'était une plaisanterie.

La presse nous apprend que ce n'était qu'une question de mendicité.

Elle nous rapporte que, dans son inépuisable charité la bourgeoisie a déjà rassemblé plusieurs millions ; qu'elle distribuera tant de pain ; donnera tant de vêtements et enfin, qu'un particulier (pourquoi le nommer) s'est déjà engagé à fournir à lui seul 30,000 soupes.

O Juvénal ! Que dirais-tu de cela ?

Tes contemporains, un peu amollis peut-être ne soupçonnaient pas l'avillissement et la platitude des générations qui les suivraient.

Toi-même, si tu l'avais prévu, n'aurais-tu pas transformé tes satires en dithyrambes pour chanter les louanges de ton siècle.

30,000 soupes fournies aux malheureux par un seul homme qui se flatte de les *donner* !

Faut-il qu'il y ait des mendiants pour manger tant de soupes ? Mais aussi, faut-il qu'il y ait des voleurs pour pouvoir les *donner*.

Oh la ! la ! Jamais la lâcheté des pauvres et le cynisme des riches n'ont atteint de pareilles proportions.

Où est donc le droit au travail des hommes de 48 ! et le droit à l'aisance des révolutionnaires d'hier ?

Toutes ces vieilles revendications n'ont pas eu de succès et sont abandonnées.

Le peuple ne revendique plus qu'un seul droit aujourd'hui : Le droit à la mendicité.

Pour quand le ministère de la mendicité publique, qui permettra de caser quelque Lavy ou quelque Dumay, dans de grasses sinécures en récompense de leurs services ?

Mais, comme dit le poète,

Ce serait une erreur de croire que ces choses
Finiront par des chants et des apothéoses,

Si les travailleurs ne sont pas tout à fait abrutis, ils doivent pourtant se demander comment il se peut faire, qu'il y ait tant de gens qui soient sans pain et attendent après une soupe, pour ne point mourir, quand d'autres gens, peuvent *donner* 30,000 sans s'appauvrir d'un centime.

Ah ça ! d'ou viennent donc toutes ces soupes qu'on se décide maintenant à tremper, depuis deux mois que les misérables jonchent les rues de leurs cadavres ?

Il y avait donc du pain pour manger ? Du charbon pour se chauffer ? Des maisons pour se loger ? Des lits pour se coucher ?

Comment se fait-il qu'on ne découvre ces choses qu'au bout de deux mois ?

On a donc fait toutes ces choses en si peu de temps ou bien étaient-elles faites d'avance ?

Oui, elles étaient faites d'avance et il y en a encore des millions de fois plus qu'on n'en donnera et de bien meilleures.

Mais alors, pourquoi y a-t-il des travailleurs qui manquent de tout s'il y a de tant de choses en abondance ?

— Qui donc s'oppose à la consommation. Ce sont les riches et les dirigeants certainement ?

Ils sont donc les producteurs ?

Qui donc a produit ce pain et ce charbon qu'on se décide à donner ?

Qui donc a bâti les maisons qu'on se décide à ouvrir ?

Qui donc a tissé la laine des couvertures qu'on veut enfin prêter ?

Est-ce M. Carnot ou bien M. Constans ?

Sont-ce les députés ou bien les conseillers municipaux ?

Seraient-ce plutôt les richards qui battent la grosse caisse dans tous les journaux pour faire remarquer leurs dons ?

Voyons qui répond ??...

On le supposerait à entendre toutes ces canailles se vanter de donner ; à les voir prendre des attitudes apitoyées, des airs compatissants et faire un boucan infernal autour des distributions scandaleuses qu'ils organisent.

Eh bien, non! ce qui est distribué n'appartient pas aux distributeurs.

Ce qui est *donné* n'est pas l'*œuvre des donateurs*.

Ni M. Carnot, ni M. Duval n'ont fait la soupe; ce sont les travailleurs qui la font.

M. Constans n'a pas extrait la houille; ce sont des travailleurs qui y pourvoient.

Les députés ne font pas le pain; ce sont des travailleurs qui prennent ce soin.

Les conseillers municipaux ne tissent pas la laine, ce sont des travailleurs qui ont ce mérite.

Les propriétaires ne bâtissent pas les maisons; ce sont des travailleurs qui remplissent cette tâche.

Tous ces gens-là qui prétendent donner aux travailleurs, mentent effrontément. Ils n'ont rien à donner, ils ne peuvent rien donner, car ils ne font rien et rien n'est à eux.

Tout ce qu'ils détiennent si injustement et si légalement, (car injustice et légalité sont synonymes) ils l'ont violemment arraché aux travailleurs.

Ils l'ont volé! volé!! volé !!!

On ne le dira jamais assez.

Ce sont des voleurs qui restituent une petite part afin de conserver la grosse.

Oui! voleurs, M. Carnot et ses ministres!

Voleurs les députés et les conseillers municipaux!

Voleurs tous les capitalistes et les propriétaires!

Voleurs tous les patrons et les rentiers.

Voleurs! Voleurs!! Tous voleurs!!!

Ils donnent, oui. Les abominables coquins! ils sont bien obligés de donner puisqu'ils ont tout pris. Voyez donc: ils ont arraché au travailleur son dernier morceau de pain; ils l'ont dépouillé de sa dernière guenille et chassé de son dernier taudis. Ils ont fait la misère si grande que les enfants des pauvres n'ont plus même un trou pour y mourir.

On ramasse ces pauvres petits morts de faim et de froid dans la neige, sur les routes désertes et glacées.

Alors, ces monstrueux gredins, philantropes antropophages, qui n'aiment les hommes que parce qu'ils les mangent, se décident à ouvrir des asiles de nuit et à faire l'aumône au peuple avec ce qu'ils lui ont volé.

# L'AGRICULTURE

## V

Dans tous nos raisonnements précédents nous avons tablé sur ce qui se fait déjà sur une échelle assez grande, pour le commerce. La culture intensive des champs, les plaines arrosées par les eaux d'égoût, l'horticulture maraîchère et enfin le potager sous verre — tout cela ce sont des faits, des réalités. Et nous pouvons dire que la tendance prononcée de l'agriculture moderne est de réduire l'espace cultivé, d'en faire soi-même le sol et d'en abriter une partie, soit pour les jeunes plantes, soit pour les récoltes hâtives; en un mot, de concentrer le travail sur la moindre étendue de terrain possible, ce qui permet de créer les conditions nécessaires pour la vie de plantes.

Cette tendance est née du désir de réaliser de fortes sommes d'argent sur la vente des primeurs.

Mais maintenant que les procédés de culture intensive sont trouvés, ils se généralisent et s'étendent aux légumes les plus communs, parce qu'ils permettent d'obtenir *plus* de produits avec *moins* de travail et avec plus de sécurité.

En effet, après avoir étudié les abris de verre les plus simples de Guernesey, nous affirmons que, tout compté, on dépense *beaucoup moins* de travail pour obtenir des pommes de terre en avril, en les cultivant sous verre, qu'on en dépense pour obtenir la même récolte trois mois plus tard, en plein air, ce qui demande de bêcher un espace cinq fois plus grand, de l'arroser, d'en extirper les mauvaises herbes et ainsi de suite. C'est comme pour l'outil ou la machine. On économise sur le travail en employant un outil ou une machine, alors même qu'il faut faire une dépense préalable pour confectionner l'outil.

---

Des chiffres complets concernant la culture des légumes communs sous verre nous manquent encore. Cette culture est d'origine récente et elle ne se fait encore que sur de petits espaces.

Mais nous avons des chiffres concernant la culture, déjà vieille d'une trentaine d'années, d'un objet de luxe, le raisin; et ces chiffres sont concluants.

Dans le Nord de l'Angleterre, sur la frontière d'Ecosse, où le charbon ne coûte que 4 fr. la tonne à l'issue du puits, on a de très grandes cultures de raisin en serre chaude.

Il y a trente ans, ces raisins, mûris en janvier, se vendaient à raison de 25 fr. la livre par le cultivateur, et on les revendait à 50 fr. la livre pour la table de Napoléon III. Mais aujourd'hui, le même cultivateur les vend déjà à 3 fr. 25 la livre.

Dès janvier, le Nord de l'Angleterre envoie des tonnes et des tonnes de raisin à Londres et à Paris. En mai, les raisins anglais et ceux de Jersey se vendent déjà à deux francs la livre par les jardiniers; et encore ce prix (comme celui de 50 francs d'il y a trente ans) ne se maintient-il que par la faible concurrence.

En octobre, enfin, les raisins cultivés en quantités immenses aux environs de Londres, — toujours sous verre, mais avec peu de chauffage artificiel — se vendent au même prix que les raisins que l'on achète à la livre dans les vignes de la Suisse ou du Rhin, c'est-à-dire pour quelques sous. Et encore, ce prix provient-il, pour les deux-tiers, de la rente fabuleuse du sol, des frais d'installation sur lesquels le jardinier paie un tribut formidable à l'industriel et à l'intermédiaire, et des prix fous du charbon, maintenus par la ligue des exploiteurs. Ceci déduit, on peut dire qu'il ne coûte presque rien d'avoir en automne des raisins exquis sous la latitude et le climat brumeux de Londres. Dans un faubourg de Londres, par exemple, un méchant abri de verre et de plâtre, appuyé contre un mur, et long de trois mètres sur deux de large, nous donne en octobre, chaque année depuis trois ans, près de 50 livres de raisin d'un goût exquis (nous en prenons à témoin nos hôtes de Harrow). La récolte provient d'un seul sec de vigne, âgé de six ans (1). Et l'abri est si mauvais qu'il pleut à travers. La nuit, la température y tombe à celle du dehors. Il est évident qu'on ne le chauffe pas — autant voudrait chauffer la rue! Et les soins à donner sont: une demi-heure par an pour tailler la vigne, et l'apport d'une brouette de fumier que l'on renverse au pied du sec, planté dans l'argile rouge en dehors de l'abri.

Si l'on compte, d'autre part, la quantité de travail qui est donnée à la vigne sur les bords du Rhin ou du Lac Léman, — les terrasses faites sur les pentes du côteau, le transport du fumier et souvent de la terre à une hauteur de deux à trois cents pieds et tout le reste, — on arrive à conclure que, tout pris la dépense de travail nécessaire pour cultiver la vigne est plus grande en Suisse ou sur les bords du Rhin qu'elle ne l'est sous verre dans les faubourgs de Londres.

---

(1) La vigne elle-même représente les recherches patientes de deux ou trois générations de jardiniers. C'est une variété de Hambourg, admirablement adaptée aux hivers froids. Elle a besoin de gelée en hiver pour que le bois mûrisse.

Cela peut paraître paradoxal au premier abord, parce que l'on pense généralement que la vigne pousse d'elle-même, dans le midi de l'Europe et que l'on ne tient pas compte du travail du vigneron. Mais les jardiniers savent ce qu'est leur travail et celui du vigneron, ne peuvent que confirmer cette assertion. C'est ce qu'ils font. Les prix, d'ailleurs, la confirme à l'évidence.

---

Traduisons ces faits en langage communiste, nous pouvons ainsi affirmer que l'homme ou la femme qui prendra sur ses loisirs une *vingtaine d'heures par an*, pour donner quelques soins — très agréables au fond — à deux ou trois socs de vignes plantés sous verre dans n'importe quel climat de l'Europe, pourra avoir des raisins tant qu'on en pourra manger dans sa famille et entre amis. Et cela s'applique non pas seulement aux produits de la vigne mais à toute espèce d'arbres fruitiers déjà acclimatée.

Telle commune qui essaiera d'appliquer en grand les procédés de la petite culture, aura tous les légumes possibles, indigènes et exotiques, et tous les fruits désirables en quantités voulues, sans donner à cela plus de quelques dizaines d'heures par année et par habitant.

Ce sont des faits que l'on peut vérifier demain si l'on veut. Il suffirait pour cela qu'un groupe de travailleurs suspende pour quelques mois la production de certains objets de luxe, donne son travail à la transformation de cent hectares de la plaine de Gennevilliers en une série de jardins potagers, chacun avec sa dépendance d'abris de verre chauffés, pour les semis et les jeunes plantes; et qu'il couvre en outre de verre cinquante hectares de plaine en guise de serres chaudes économiques, pour l'obtention des fruits, en laissant évidemment le soin des détails d'organisation à des jardiniers et des maraîchers expérimentés.

En se basant sur la moyenne de Jersey qui réclame 7 à 8 hommes par hectare sous verre — ce qui fait moins de 24,000 heures de travail par an, — l'entretien de ces 150 hectares réclamerait chaque année quelque chose comme 3,600,000 heures de travail. Cent jardiniers donnant à cela cinq heures par jour suffiraient, et le reste serait fait tout simplement par des gens qui sans être jardiniers de profession, savent manier la bêche, le rateau, la pompe d'arrosage, ou surveiller un fourneau.

Ce travail donnerait au bas mot — nous l'avons vu dans un article précédent — tout le nécessaire et tout le luxe possible en fait de fruits et de légumes pour au moins 75,000 et 100,000 habitants. Admettez qu'il y ait dans ce nombre 36,000 adultes désireux de travailler au potager. Chacun d'eux n'aurait donc à donner que cent heures par an, réparties sur toute l'année. Ces heures de travail deviendraient des heures de loisir, passées entre amis, avec les enfants, dans des jardins superbes, plus beaux, probablement, que ceux de la légendaire Sémiramis.

Voilà le bilan de la peine qu'il faut se donner pour pouvoir manger à satiété des fruits dont nous nous privons aujourd'hui, et pour avoir en abondance tous les légumes que la mère de famille rationne si scrupuleusement lorsqu'elle a à compter les sous dont elle enrichira le rentier et le vampire-propriétaire.

Ah, si l'humanité avait seulement la conscience de ce qu'elle *peut*, et si cette conscience lui donnait seulement la force de *vouloir!*

Si elle savait seulement que *la couardise de l'esprit* est l'écueil le plus terrible, sur lequel toutes les révolutions ont échoué jusqu'à ce jour!

*La fin au prochain article.*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Plusieurs camarades de notre connaissance viennent d'être honorés de la faveur d'une décision ministérielle. Un tel blessé dans la guerre entreprise contre les Arabes pour défendre les propriétés des Youdis algériens, vient de se voir enlever sa gratification de réforme pour — menées anarchistes, — il avait pris la parole dans une conférence ; tel autre, sergent dans la territoriale vient d'être promu au grade de soldat de 2e classe, pour le même motif, etc.

Que cela serve d'exemple aux jeunes conscrits qui brûlent d'envie de servir la Patrie !

***

Il vient de s'écouler une semaine toute à l'incohérence. Le gouvernement pratique à merveille l'art de la répression. Les ouvriers sans travail veulent-ils se réunir en un meeting en plein air, 300 arrestations en deux heures de temps n'effrayent pas la police. Taper sur des ouvriers, c'est toujours parfait, mais lorsque d'autres intérêts entrent en jeu, le gouvernement se rend facilement ridicule. On interdit la *Fille Elisa* pour la tendance de l'œuvre, mais on autorise *Thermidor* parce que c'est une pièce de Sardou et puis on l'interdit le lendemain parce qu'elle a été sifflée ; on acquitte Labruyère du crime d'avoir emmené Padlewski hors de France, parce qu'il est journaliste, mais on confirme la condamnation de Grégoire et de Mme Duc-Quercy pour avoir caché Padlewski, parce qu'ils sont de simples révolutionnaires.

Ce n'est pas des histoires pareilles qui ajouteront au prestige de la justice et à celui du parlementarisme.

On a profité des discussions pour rappeler à la Chambre qu'en politique il n'y a pas de justice ; les étudiants n'ont pas voulu laisser passer l'incident sans nous faire souvenir qu'ils sont nos futurs maîtres, exploiteurs, juges et fusilleurs, et l'opinion publique a été ramenée une fois de plus sur la suppression du pendeur Séliverstoff, par le révolutionnaire Padlewski.

Tous les coups portent sur le même clou et le clou s'enfonce.

***

Lyon. — La propagande marche très bien ; à la suite d'une grande réunion publique où Mollet et Nahon ont fait d'excellents discours, de très nombreux prosélytes, tous de jeunes gens sont venus à nous.

A Tarare, Orcelin a été mis en liberté provisoire, après être resté enfermé pendant 48 heures dans un local ayant deux fenêtres sans carreaux et sans qu'on ait pensé à lui donner à manger.

***

Rouen. — Des domestiques comme les bourgeois les aiment : lâches et dignes d'être gouvernés par des maîtres impitoyables :

A la suite d'une discussion, un fermier du Bosc, nommé Lambert a tiré sur un de ses domestiques nommé Lemoine, un coup de fusil qui lui a fait une blessure effroyable. L'os maxillaire supérieur est brisé, l'œil gauche sorti de l'orbite est perdu et la figure est criblée de plombs. En outre, le malheureux en tombant s'est brisé une jambe.

Après avoir accompli son crime, Lambert est rentré tranquillement s'asseoir auprès de son feu, laissant sa victime étendue sans connaissance. Les domestiques de la maison, *pour ne pas déplaire au maître*, sont restés sourds aux gémissement et aux cris de l'infortuné Lemoine, qui est demeuré pendant trois heures étendu dans la neige, au milieu d'une mare de sang. On se demande comment ce malheureux n'est pas mort de froid. Il a pu se traîner, au bout de ce temps, jusque dans une grange, où la gendarmerie de Buchy, qui a eu vent de l'affaire, l'a trouvé dans la soirée.

***

Marseille. — Un groupe de camarades a fait imprimer des affiches adressées aux conscrits. Malgré la modération du placard, il n'a pas été du goût de la police qui arrachait au fur et à mesure qu'on affichait. Plusieurs bagarres se sont produites, deux arrestations ont été maintenues et nos amis seront poursuivis quoique les affiches fussent légalement timbrées. On se dispensera donc à l'avenir de cette formalité, et on prendra plus de précautions pour l'affichage.

***

Montpellier. — Le camarade Villeméjane a été condamné à un an de prison pour son action antimilitaire. Son attitude devant le conseil de guerre a été très digne. Nous donnerons prochainement des détails.

***

Moulin. — Le gérant du journal socialiste le *Réveil social* de Commentry, Eugène Grailliot vient d'être condamné par la cour d'assises à trois mois de prison et mille francs d'amende pour diffamation et injures envers l'armée.

Les articles incriminés contenaient notamment les passages suivants :

« ...L'armée, les scélérats en ont fait l'instrument de toutes leurs turpitudes.

Chaque fois qu'un Constans veut s'offrir le sang de quelques travailleurs, c'est l'armée qui commet l'assassinat et ces malheureux sont tellement abrutis par la monstrueuse discipline à laquelle ils sont soumis qu'ils consentent docilement à tuer leurs frères et leurs amis, parce qu'ils réclament du pain.

Et plus loin :

Le soldat n'est plus qu'un être passif, une brute qui doit obéir sans discernement et sans réflexion. »

## États-Unis

Nous recevons le premier numéro de la *Crise Sociale*, bulletin international bi-mensuel de la misère et des luttes du prolétariat. S'adresser à E. David, 27 South, 8me avenue New-York.

Voici la déclaration du premier numéro :

Le réveil des masses au sentiment des droits du travail et des travailleurs sur la pente de l'abîme de misère où la spéculation capitaliste nous pousse chaque jour plus bas ; — la lutte pour la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme ; lutte armée, c'est à prévoir, puisque, à chaque effort que nous faisons pour remonter cette pente de misère, la bourgeoisie nous oppose les lois qu'elle fait et les canons qui lui obéissent ; — la lutte des désespérés qui crient : Vivre en travaillant, ou mourir en combattant ; — le baptême du sang à ce droit que nous proclamons : Le droit à l'aisance pour tous ; mais au bout de la voie que jalonneront bien des cadavres — oh ! pas autant qu'en a piétinés la civilisation bourgeoise, — c'est l'émancipation intégrale des travailleurs par l'avènement de l'anarchie qui apparaît... Voilà les phases que traversera la crise sociale dont les émeutes de la faim deviennent des avant-coureurs quotidiens.

La réalisation de notre idéal peut être loin, mais la lutte est proche où la haine de l'oppression et la soif de briser le joug doivent nous suffire ; et c'est en narguant la persécution qui fourbit ses armes que nous crions :

Vive l'Anarchie !

***

Saluons tout d'abord de notre sympathie malheureusement impuissante — les braves Indiens qui vont mourir sous les coups de la civilisation (!!) la plus vile, car elle est la plus menteuse, la plus lâche et la plus orgueilleuse qui soit sous le soleil et qui va les faire bombarder, massacrer jusqu'au dernier... à distance, eux que ses soldats n'osent aborder corps à corps, eux qu'elle a dépouillés, réduits à la famine en mentant à ses promesses. Salut à ceux qui vont mourir pour la défense de leur liberté et de leurs foyers, en tombant à l'exemple des héros de Wounded Knee Creek.

(*La Crise Sociale*).

***

Dans le *World* du dimanche 28 décembre dernier, à la page 9, on a pu lire que, d'après une enquête des plus sérieuses, les évictions pour non paiement de loyer dépassent, rien qu'à New-York, en nombre et en férocité sordide, tout ce qui se passe en Irlande. Ce journal dit que 23,865 familles, soit plus de 119,000 personnes, ont été jetées sur le pavé de la prospère ville de New-York pendant l'année finissant au mercredi 24 décembre 1890, rien que par suite d'expulsions judiciaires. Un nombre beaucoup plus grand de familles et personnes qui se sont laissées expulser sans résistance, ni forme de procès n'est pas compris dans ce tableau.

Toute une demi page de ce journal est consacrée aux scènes navrantes et pour nous absolument révoltantes qui ont accompagné ces évictions.

(*La Crise Sociale*).

## Uruguay

Montevideo. — Un de nos plus anciens camarades, le compagnon Bernard a été enterré civilement à Montevideo, le mois passé. Plus de deux cents personnes suivaient l'enterrement. On a voulu prononcer des discours mais la police l'a empêché. Le cortège était précédé par le drapeau rouge et noir. Ça été un évènement pour Montevideo.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*AVIS.* — Un de nos camarades vient de graver et de faire tirer un portrait de Bakounine. Une édition à 0 25 (0 35 franco), est en vente au profit de la propagande.

Pour rentrer dans ses frais, l'auteur en a fait un tirage spécial sur plus beau papier, à 2 fr. l'exemplaire.

***

Lyon. — Le groupe fait appel à tous ceux qui auraient des brochures et des vieux journaux intéressant la propagande à lui envoyer pour sa bibliothèque.

Adresse, rue Clos-Simplon, 5.

***

Le Mans. — Le camarade du Mans ayant loué un local particulier pour ses réunions et désirant fonder une bibliothèque, invite les camarades ou groupes qui pourraient disposer gratuitement de journaux ou brochures à les envoyer franco, au compagnon Demeuré, 14, rue de la Verrerie.

***

Vienne. — Pour les correspondances du parti, ainsi que pour tout ce qui concerne la brochure « Le procès des anarchistes de Vienne », S'adresser aux compagnons Chevalier, place Jouvenet, 1, ou François Martin, Montée des Epies, 1, à Vienne (Isère).

Prière aux amis qui ont des brochures du procès de nous faire parvenir le plus tôt possible les fonds de celles qui sont vendues.

***

La Ricamarie. — Les compagnons de la Ricamarie font un appel des plus pressants aux camarades des groupes environnants, pour la grande manifestation qui aura lieu le dimanche 8 février à 2 h. 1/2, en souvenir du regretté camarade Gerbier, mort victime du Dieu Capital.

La propagande peut faire un pas géant, prière aux camarades de s'y rendre en masse.

La manifestation se formera au domicile du défunt, à la Verrerie, café Durieux.

***

Liste de souscription remise par le compagnon C. Lévy, des Etats-Unis :

H. Piedmon 2 50. — A. Zallmega 1 25. — J. B. Boulicault 1 21. — Emile Favereau 1 25. — T. Caffin 2 50. — D. Doche 2 50. — C. Daironaux 1 25. — R. Chalons 1 25. — Mellier 2 50. — A. S. Leicht, editor of union Record news papers of St-Louis. Mo. 5 fr. — Paul Cattom 2 50. — L. Boulicanet 1 25. — M. Condamin 2 50. — Rivoire 2 50. — J. Thomas 10 fr. — Charles Lévy 103 75. — E. Mastrol 2 50. — E. David 2 50. — H. Fraisette Dupré 1 25. — E. Cardon 2 50. — Richard 2 50. — Emile Dupré 5 fr. — Total 160 fr.

Cette liste était primitivement destinée à l'achat de la presse, mais le journal ayant été en passe de ne pas paraître, le camarade qui nous la apportée nous a engagé à la diviser en deux : moitié pour la presse, moitié pour la propagande, ne doutant pas du consentement de ses co-souscripteurs. Dont acte.

***

Nous prévenons les camarades que nous préparons le tirage d'une eau-forte, représentant la pendaison des martyrs de Chicago.

Cette planche dont deux de nos amis, aqua fortistes et dessinateurs de talent, ont bien voulu se charger de l'exécution, sera prête au courant de janvier. La valeur réelle en commerce, serait de 10 francs, nous ne pouvons encore en fixer le prix, mais nous espérons pouvoir la laisser pour 1 fr. 50 ou 2 francs.

Afin de régler le tirage, les camarades qui en désireront, sont priés de nous faire savoir, le chiffre d'exemplaires.

***

Les camarades qui désirerait recevoir les *Préjugés de l'anarchie*, n'ont qu'à s'adresser au compagnon B. Jouy, rue d'Alsace, 2, à Carcassonne, qui moyennant 1 franc l'exemplaire l'enverra franco par retour du courrier.

***

La Revanche des Mineurs, section d'Hénin-Liétard, demande à tous les camarades qui peuvent envoyer des journaux et brochures, pour être distribués pour la propagande, de bien vouloir les adresser à Laurent Dessoubry, rue des Vaches, à Hénin-Liétard, tout auteurs de pamphlets ou ouvrages anarchistes, peuvent envoyer 5 exemplaires à l'adresse ci dessus, qui seront payés aussitôt.

***

Bruxelles. — Etant donné que depuis quelques temps les jeunes anarchistes sont disséminés dans tous les coins et recoins, étant donné la nouvelle phase dans laquelle va rentrer la propagande, nous avons cru qu'à côté de l'initiative individuelle, il était nécessaire de fonder l'action en commun. A cet effet nous invitons les jeunes compagnons à la réunion qui aura lieu le lundi 9 février, rue de la Colline, 18, à la Colline.

***

Naples. — Il vient de se former un groupe de travailleurs anarchistes Ni Dieu ni Patrie, et un groupe d'étudiants anarchistes : Autonomie.

Pour toute communication s'adresser à Ferdinand Spasiano. Poste restante, à Naples.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 722 fr. 60.

Reims, collecte faite au café St-Maurice 1 50. — S. à Grenoble 0 50. — Par G. Lévy 80. — Boccard 3 50.

G. G. à Mustapha 0 50. — Pour que les gantiers de Bruxelles lisent la « Révolte » 0 60. — Pour que Lucienne soit plus sérieuse 0 40.

Total à ce jour : 809 fr. 60.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 949 fr. 55.

J. aux Terrains 0 50. — Les compagnons de Romans pour Lorion 10 fr. — Un ancien compagnon du Mans 0 60. — A. G. S. R. 2 fr. — B. à Maison-Alfort 1 fr. — G. à Langon 0 25.

G. G. à Mustapha 0 50. — Lyon, à la suite d'un dîner d'agioteurs, chez Blain, rue du Pont de la Gare, Lyon-Vaise 12 fr.

Total à ce jour : 976 fr. 40.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 3,597 fr. 20.

G. G. à Mustapha 0 50. — G. à Le Pin 5 fr. — C. à Voujaucourt 1 05.

35 pesos chiliens, reçus d'un anonyme 70 fr. — G. L. 10 fr. — Jean de Messimy 1 50. — L. à Calais 0 45. — B. St. M. à Londres 2 45. — S. à Grenoble 0 50. — Les Travailleurs du Mans 2 fr. — Liste du compagnon Ch. Lévy 80 fr.

Z. à Nanterre 0 30. — Halphen 4 fr. — B. à Drocourt 1 95. — C. 1 fr. — Bebin 0 20. — G. L. à Bruxelles 15 fr. — O. B. à Londres 11 50. — L. à la Réole 0 50. — P. à La Machine 0 25. — M. D. à Tunis 4 fr. — L. rue Galande 0 70. — C. à St-Pierre 0 30. — J. T. à Ully 0 50. — Laigneau 0 75. — Un ancien compagnon du Mans 0 60. — Vente de vieux timbres 4 50. — Crayfort quatre poivrots 0 40. — Un du XIVe 1 25. — Mme L. à fr. — B. à Toulon, n° 139, 10 fr. — L. F. à Bouxières-aux-Bois 0 20. — C. aux Lilas 1 fr.

Total à ce jour : 3,833 fr. 30.

## PETITE CORRESPONDANCE

Nicolet. — N'envoyez plus le journal à Baques.

B. à St-Ouen. — « L'Anarchie dans l'Evolution » et « Produits de l'Industrie », épuisés.

M. à Angers. — L'éditeur de Louise Michel est Dentre place de Valois.

Compagnons de St-Denis. — Rien à tirer de « l'Abeille ».

T. J. à Marseille. — Très bien les extraits de De Greef.

Le pompier demande à C. s'il a reçu sa lettre à Chambéry ?

St-Etienne. — Il me semble avoir mis 60 à chaque fois, j'ignore d'où peut provenir l'erreur.

C. à Izi. — Le présent abon. finira fin mars.

Joris. — Reçu lettre. — A l'impossible, nul n'est tenu. Tout nos amitiés à P.

A. H. — Nous imprimerons la table du supplément, au 101 numéro, mais pas celle du journal. — Prenons note du reste.

Jeunesse anarchiste à Bruxelles. — Aviez oublié de donner la date pour votre convocation.

R. R. à Pierrefeu. — L'abon. est de 6 fr. — Recevez 1 franc.

J. à Bruxelles. — H. à Verviers. — L. à Alger. — L. à Bruxelles. — V. à Bône. — S. à Genève. — R. à Berre. — M. à St-Etienne. — N. F. V. — O. à Beauvais. — U. Nantes. — B. à St-Marcellin. — B. à Bourges. — P. à Bordeaux. — F. à Amiens. — S. à Calais. — N. J. à St Florent. — C. à Izi. — C. à Voujaucourt. — D. à La Haye-Descartes. — M. à La Louvière. — R. à Lausanne. — T. à Puharen. — F. à Reims. — N. T. à Mézières. — P. rue des Orteaux. — T. à Nantes. — A. à Firminy. — B. à Azay-sur-Cher. — G. à Villefranche. — S. à Chaumont. — Mme N. à Lyon. — F. à Reims. — F. à Liége. — H. à Ougrée. — D. à Morlanwelz. — Reçus timbres et mandats.

## LA RÉVOLTE
**Est en vente dans toutes les Librairies**

### DE PARIS
*Pour la Vente en gros s'adresser :*

**11 — RUE DU CROISSANT — 11**

Prière aux camarades de demander le journal dans les kiosques et chez les libraires, et d'informer ceux, chez lesquels ils ne le trouveront pas, qu'ils peuvent le réclamer aux porteurs du *Petit Parisien*.

## La RÉVOLTE est en vente :

**A Montreuil**

M^lle Privat, 281, rue de Paris.

On y trouve également tous les journaux et brochures anarchistes.

**A l'Arbresle**

Petit, libraire.

**A Villefranche**

Lagnez, imprimeur, 4, place de Lyon.

**Au Mans**

Beury, libraire, 6, rue du Tunnel.

**A Grenoble**

Pelet, faubourg Très Cloître.

**A Nantes**

Café Morand, 2, rue de la Baclerie.
On y trouve également toutes les brochures anarchistes.

**A Agen**

Kiosque du Marché couvert.
On y trouve également le *Père Peinard*.

**A Lyon**

Premier arrondissement : Passage de Largue et rue Centrale, kiosque devant la halle des Cordeliers, rue de la Bourse et angle de la rue Gentil.

Kiosque du pont Cafeullée, côté Vaise, rue Romarin, 4.

**A Avignon**

Montagard, place du Portail Matheron.
Vigne, 2, rue des Infirmières.

**A Ougrée**

Lambert Hansen, 61, Petits Communeaux.

**A Cognac**

Mme Despat, rue Saint-Martin.

**A Marseille**

Gauchon, kiosque du Cours Belzunce.
On y trouve également toutes les brochures anarchistes.
Jinier, kiosque à droite, place d'Aix.

**A Verviers**

Aubettes : théâtre, gare, Hodimont Lorquet, route Warimont de Dison, Spintay.

## CONVOCATIONS

Les groupes anarchistes des V^e et XIII^e, invitent tous les compagnons à se réunir tous les samedis à 9 heures du soir ; une permanence est en outre établie tous les dimanches de 3 à 7 heures, salle des Vendanges de Bourgogne (au premier), 19, rue Pascal.

Le groupe communiste libertaire de la Courtille et du Combat, réunion tous les mercredis à 8 h. 1/2, café des Omnibus, 27, rue de Belleville.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir.

Réunion du groupe La Liberté, tous les samedis, 102, rue d'Avron.

Le groupe libre corporatif des ouvriers cordonniers, invite tous les anarchistes aux réunions qui ont lieu tous les lundis à 9 h. du soir, rue des Petits-Carreaux, 1.

Les anarchistes du XX^e, samedi 7 février, 91, boulevard Ménilmontant, à 8 h. 1/2, salle Normand.

Groupe anarchiste du Levallois, tous les samedis à 8 h. 3/4, salle Mezerette, rue de Gravel.

Ivry. — Réunion tous les samedis à 8 h. 1/2 précises du soir, rue de Paris, 10, salle Bompeix, aux Balançoires.

Nous convions tous les compagnons d'ateliers et de misère, sans distinction d'idées, à venir discuter avec nous les idées anarchistes, bon accueil leur sera fait.

Saint-Ouen. — Le groupe l'*Avenir social*, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2, chez Labrie, 75, avenue des Batignolles, à Saint-Ouen.

Troyes. — Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, sont priés d'assister à la réunion du samedi 7 février, chez Eckard, près du quai de Cronsels, communication importante, punch du 18 mars. Formation définitive du groupe les « Conséquents de Cronsels » et location d'un local. — Urgence.

Le Mans. — Les travailleurs du Mans, réunion général du groupe le dimanche 8 février, à 2 h., 8, rue du Bouquet.

Les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont spécialement invités.

St-Savine. — L'Aurore groupe d'études sociales et philosophiques, réunions tous les samedis, chez Panas.

St-Chamond. — Les réunions générale du groupe anarchiste de St-Chamond, auront lieu le dernier dimanche de chaque mois, à 3 h. du soir, au local convenu.

Nantes. — Le groupe anarchiste les Insoumis, invite tous les amiches à se réunir tous les dimanches de 9 h. à midi, 2, rue de la Baclerie, café Morand, l'on y trouve la *Révolte* et le *Père peinard* et les brochures anarchistes.

Bordeaux. — Le groupe les Incompris, 57, rue Beauducheu, réunion tous les samedis et dimanches chez le compagnon Dupia, dudit groupe.

Lyon. — Réunion tous les samedis, rue du Clos Simplon, 5, au premier dans la cour.

Alger. — Réunion des anarchistes d'Alger Mustapha, le mardi de chaque semaine, à 8 h. 1/2 du soir, café du Palmier, rue Constantine.

Tous les samedis au café du Centenaire, rue d'Isly, réunion du groupe des Jeunes Vengeurs Algériens.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 23 — DIX CENTIMES — DU 14 AU 20 FÉVRIER 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Certains de nos dépositaires ne se gênent réellement guère. Si nous réclamons qu'ils règlent, c'est que nous en avons absolument besoin. S'il leur arrive une semaine ou l'autre de ne pas recevoir le journal, qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes. Quant à ceux qui nous règlent régulièrement, ils voudront bien tenir compte que nos irrégularités ne sont pas de notre faute.*

## L'AGRICULTURE

VI

On entrevoit aisément les horizons nouveaux que les faits, si simples, mentionnés dans les articles précédents, ouvrent à une révolution sociale qui arrive à la fin du dix-neuvième siècle.

Chaque fois que nous parlons révolution, le travailleur sérieux, qui a vu des enfants manquant de nourriture, fronce les sourcils et nous pose cette question : — « Et le pain? N'en manquera-t-on pas si tout le monde mange à son appétit ? Et si la campagne, ignorante, travaillée par la réaction, affame la ville comme l'on fait les bandes noires en 1793, — que fera-t-on ? »

Qu'ils l'essaient seulement ! Les grandes villes se passeront alors de la campagne.

A quoi s'emploieront, en effet, ces centaines de mille travailleurs qui s'asphyxient aujourd'hui dans les petits ateliers et les manufactures, quand un jour ils reprendront leur liberté ? Continueront-ils, après la révolution comme avant, à s'enfermer dans les usines ?

Continueront-ils à faire de la bimbloterie de luxe pour l'exportation, alors qu'ils verront peut-être le blé s'épuiser, la viande devenir rare, les légumes disparaître sans être remplacés ?

Evidemment non ! Ils sortiront de la cité, ils iront dans les champs. Aidés de la machine qui permettra aux plus faibles d'entre nous de donner leur coup d'épaule à la culture, ils porteront la révolution dans la culture d'un passé esclave, comme ils l'auront portée dans les institutions et dans les idées.

Ici, des centaines d'hectares se couvriront de verre, et l'homme et la femme aux doigts délicats, soigneront les jeunes plantes. Là d'autres cent mille d'hectares seront défoncés à la charrue à vapeur, amendés par des engrais préparés en usine ou enrichis d'un sol artificiel obtenu par la pulvérisation du granit. Les légions joyeuses de laboureurs d'occasion couvriront ces hectares de moissons, guidés dans leur travail et leurs expériences, en partie par ceux qui connaissent l'agriculture, mais surtout par l'esprit, grand et pratique, d'un peuple réveillé d'un long sommeil, et qu'éclaire et dirige ce phare lumineux — la satisfaction des besoins de tous.

Et en deux ou trois mois les récoltes hâtives viendront soulager les besoins les plus pressants et pourvoiront à la nourriture d'un peuple qui après tant de siècles d'attente pourra enfin assouvir sa faim et manger à son appétit.

Entre temps le génie populaire qui un jour de révolution descendit dans les caves de Paris et gratta les murs, quand le salpêtre ne venant plus du Chili manqua pour la poudre, ce même génie qui inventa le sucre de betterave sous le blocus continental — le génie d'un peuple qui se révolte et sait ses besoins, — travaillera à expérimenter les nouveaux moyens de culture que l'on pressent déjà à l'horizon qui ne demandent plus que le baptême de l'expérience pour se généraliser.

On expérimentera la lumière — cet agent méconnu de la culture qui fait mûrir l'orge en 45 jours sous la latitude de Yakoutsk ; concentrée ou artificielle, la lumière rivalisera avec la chaleur pour hâter la croissance des plantes.

Un Mouchot de l'avenir inventera la machine qui doit cueillir les rayons du soleil et les faire travailler, sans qu'il soit besoin d'aller chercher dans les profondeurs de la terre la chaleur solaire emmagasinée dans la houille. On expérimentera l'arrosage du sol avec des cultures de micro-organismes — idée si rationnelle, née d'hier, qui permettra de donner au sol les petites cellules vivantes si nécessaires aux plantes, soit pour être dévorées par les radicelles, soit pour décomposer et rendre assimilables les parties constitutives du sol. On expérimentera... mais non, n'allons pas plus loin, nous entrerions dans le domaine du roman. Restons dans la réalité des faits acquis.

Les bourgeois malthusiens ne retiendraient que le roman pour oublier toutes les réalités sur lesquelles nous avons tablé. Ces faits seuls suffisent.

Avec les procédés de culture déjà en usage, expérimentés en grand, sortis dès aujourd'hui victorieux de la lutte contre la concurrence marchande, nous pouvons nous donner l'aisance et le luxe en retour d'un travail agréable. L'expérience de l'avenir prochain montrera ce qu'il y a de pratique dans ces horizons nouveaux de la lumière artificielle, du moteur solaire, des arrosages aux microbes.

Prenons ce qui *est*.

Cela suffit déjà pour inaugurer la vie nouvelle qui consistera dans l'étude des besoins et la recherche des moyens de les satisfaire.

La seule chose qui puisse manquer à la révolution, c'est la hardiesse de l'initiative.

Abrutis par nos institutions à l'école, asservis au passé dans l'âge mûr et jusqu'au tombeau nous n'osons presque pas penser. Est-il question d'une idée nouvelle ? Avant de nous en faire une opinion, nous irons consulter des bouquins vieux de cent ans pour savoir ce que pense les anciens maîtres à ce sujet.

Si la hardiesse de la pensée et l'initiative ne manquent pas à la révolution, ce ne seront pas les vivres qui lui feront défaut. Trois ou quatre générations de maraîchers et de jardiniers ont déjà travaillé pour que l'Europe affranchie trouve le pain et le luxe assurés pour tous.

---

De toutes les grandes journées de la grande Révolution, il y en eu une qui fut la plus belle, la plus grande, — une journée qui restera à jamais gravée dans les esprits. Ce fut celle où les fédérés, accourus de toute part, travaillèrent la terre au Champ de Mars pour le préparer pour la fête.

Ce jour-là, la France fut *une;* animée d'un grand esprit, elle fut sur le point d'entrevoir l'avenir qui s'ouvrait devant elle, dans le travail de la terre en commun.

Et ce sera encore sur le travail de la terre en commun que les sociétés affranchies retrouveront leur unité et effaceront les haines, les oppressions, qui les avaient divisées.

---

Nous croyons utile de récapituler les chiffres qui ont été donnés dans la série d'articles sur l'agriculture, chiffres qui prouvent que les habitants des deux départements de la Seine et de Seine-et-Oise peuvent parfaitement vivre sur leur territoire et qui montrent combien peu de travail il est nécessaire de donner à la culture pour en obtenir la nourriture.

Départements de la Seine et de Seine-et-Oise :

| | |
|---|---|
| Nombre d'habitants en 1886 . . . | 3,580,000 |
| Superficie en hectares . . . . . | 613,000 |
| Nombre moyen d'hab. par hectare . | 588 |

Surfaces à cultiver pour nourrir les habitants (en hectares) :

| | |
|---|---|
| Blés et céréales . . . . . | 200,000 |
| Prairies naturelles et artificielles . . | 200,000 |
| Légumes et fruits 7,000 à . . . . | 13,000 |
| Reste pour maisons, voies de communications, parcs, forêts . . . | 200,000 |

Quantité de travail annuel nécessaire pour améliorer et cultiver les surfaces ci-dessus (en journées de travail de 5 heures) :

| | |
|---|---|
| Blé (culture et récolte) . . . . | 1,500,000 |
| Prairies et élevage du bétail. . . | 9,500,000 |
| Culture maraîchère, etc . . . . | 37 000,000 |
| Total. . . | 48,000,000 |

Si on répartit également cette quantité de travail entre tous les jours de l'année et entre tous les les habitants, *on n'arrive pas à un quart d'heure par jour et par habitant.*

Si on suppose que la moitié seulement des adultes valides (hommes et femmes) veuille s'occuper d'agriculture, on voit qu'il faut répartir 48 millions de journées de travail entre 1,200 000 individus. Ce qui donne *quarante journées de travail de 5 heures par an pour chacun de ces travailleurs* (1).

(1) Dans le précédent article nous avons employé plusieurs fois l'expression sac de vigne. C'est *cep de vigne* qu'il aurait fallu dire.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Un de nos camarades, Granger, vient d'être arrêté comme insoumis. Conduit à la prison du Cherche-Midi, il a tenté de s'évader en route. Il a pu se dégager de l'étreinte des argousins, mais aux cris poussés par ceux-ci, un garçon épicier s'est mis en travers de la route du déserteur. Granger a sorti son revolver et a visé le policier amateur, mais le coup n'a pas porté. Notre ami a été finalement incarcéré et les « justes lois » suivront leur cours. Dommage que l'épicemard n'ait pas reçu le pruneau qui lui été destiné. Cela lui aurait appris à se mêler de ce qui ne le regardait pas.

***

— Lorion vient d'être acquitté, c'est bien la première fois que cela lui arrive. Acquitté par la police correctionnelle! il devait être vingt fois dans son droit.

Il avait été condamné par défaut, il y a quelques mois, pour abus de confiance au préjudice d'un restaurateur espagnol, établi à Marseille. Il venait faire opposition et a comparu en costume de détenu. Il s'est défendu lui-même vigoureusement et il a été acquitté.

« C'est la première fois, s'est-il écrié, que la Justice me rend justice! »

***

RÉVOLTE DES SOLDATS. — Soulèvement politique en Portugal, 3 régiments conduits par des officiers subalternes et des avocats ont occupé les monuments publics pendant quelques heures puis se sont rendus après avoir eu quelques tués et blessés.

Révolte aux Bermudes, d'un régiment anglais, auquel on voulait faire changer de garnison contre son gré.

Manifestation des militaires belges. Au lendemain de la mort de leur prince héritier, ils se réunissent, font des meetings, dispersés d'ailleurs par la gendarmerie et réclament hautement le renvoi dans leurs foyers.

Chacun de ces faits, isolé, n'a peut-être pas une grande importance, mais se produisant simultanément en différents points du globe ne sont-ils pas un signe des temps qui approchent?

***

MARSEILLE. — L'affichage de placards aux conscrits a amené deux compagnons devant la police correctionnelle, sous l'inculpation d'outrage aux agents. Mouqueton a été acquitté, Nicolas a été condamné à six jours, mais ayant crié : Vive l'anarchie! » il s'est vu rallonger d'un mois, les juges ayant considéré ce cri comme un outrage. Le public a aussi crié : vive l'anarchie et on a fait évacuer la salle.

On voit que malgré son désir, la justice ne trouve pas dans son arsenal, une loi qui permette de condamner l'affichage de manifestes timbrés. Elle cherche des biais. Mais le droit légal n'en existe pas moins.

***

ROCHAMBEAU (Loir-et-Cher). — Nous avons donné des réunions à Vendôme, Montoire, Villiers, Lunoy, Thoré, Mazanzé, ainsi que différentes causeries intimes avec l'aide d'un camarade orateur qui a passé trois semaines parmi nous.

Dans toutes ces localités purement agricoles, la terre est au paysan qui la cultive, sauf quelques exceptions notamment la commune de Thoré dont deux châtelains possèdent une partie. A part cela la terre est divisée par petites parcelles, et ce n'est que par un labeur des plus pénibles que les habitants peuvent se procurer les moyens d'existence. La vigne disparaît d'année en année, l'impôt foncier atteint des parcelles au-delà de leur revenu.

Aussi voyons nous un commencement d'émigration et la propriété a déjà perdu la moitié de sa valeur. Partout où nous avons passé, l'orateur a fait le tableau de la société actuelle, dénonçant les crimes de la bourgeoisie qui se gorge des produits du travail. Il a démontré l'impuissance des partis politiques pour changer l'état social actuel, aussi bien le quatrième Etat que les gouvernements bourgeois. Seule, la Révolution sociale pourra régénérer le vieux monde.

Cette révolution sans laquelle rien du système actuel ne peut être changé, est fatale. C'est pour qu'elle soit moins violente que les anarchistes préconisent leurs idées, et surtout pour qu'elle ne soit pas escamotée au profit d'aucune secte.

Après avoir montré que la société étant basée sur l'autorité et la propriété individuelle, il ne pouvait y avoir ni justice, ni liberté, ni égalité et encore moins de fraternité; il a conclu par la suppression de l'autorité et l'établissement du communisme anarchiste.

Ce sont de dures vérités à dire aux paysans tellement ils sont imbus des préjugés autoritaires et du ment ils sont imbus des préjugés autoritaires et du chacun pour soi, ne connaissant pas le premier mot du socialisme.

La plupart commencent à sentir le malaise qui les enlace, mais n'ont qu'une idée vague de ce malaise qui cependant ne peut que s'aggraver.

A l'époque transitoire que nous traversons, la propagande anarchiste dans les campagnes peut rendre de grands services à la cause de l'émancipation, en habituant les petits propriétaires aux idées de l'association et du communisme et en leur enseignant qu'il n'est point besoin d'avoir de maîtres pour s'entendre entre eux.

A propos de la propagande, il n'est pas sans intérêt de faire connaître les moyens d'intimidation employés par les valets de la bourgeoisie.

A la première réunion à la Prazerie, un maréchal-logis de gendarmerie et un autre gendarme, ont fait irruption dans la salle au mépris de la loi bourgeoise — ils ont été reçus par les cris de : « A la porte! »

Le lendemain matin, trois gendarmes à cheval arrivaient à Thoré et demandaient si il n'y avait pas une réunion. Ils attendirent jusqu'à minuit la fin de la réunion. A Vendôme, le compagnon qui a fait la déclaration, a été mal reçu par le sous-préfet qui lui a reproché de ne pas être resté à attendre le récipissé — par contre le commissaire de police qui assistait à la réunion, a été très courtois en engageant la discussion avec nous avant et après la réunion.

A Mazanzé, le maire a refusé un récipissé et interdit la publicité de la réunion, ce qui ne nous a pas empêché de parler dans une salle de café où étaient réunis tous ceux qui par hasard avaient appris notre réunion.

Cela ne pouvait finir ainsi, les meneurs du parti qui n'a de socialiste que le nom — n'ont pas osé venir à nos réunions, mais aussitôt le compagnon parti, ils ont commencé une tournée de réunions. Samedi soir ils étaient à Villiers et devant un public assez nombreux, un orateur tout jeune a fait la critique de la société en montrant la situation des travailleurs en présence du capital. Le seul remède consiste à nommer des députés investis du mandat impératif. Mais un compagnon était là, (Breton). Il prend la parole et montre l'incohérence du langage de l'orateur qui venait de reconnaître que les travailleurs ne pouvaient se servir efficacement du bulletin de vote sous peine de perdre leur travail. Il dit que ce n'est pas la première fois que des beaux parleurs venaient leur parler de leur souveraineté, et poussant la discussion sur le terrain économique, il montre les causes de la crise qui prend sa source dans la surproduction et la non consommation, dans un chômage occasionné par l'emploi des machines. Il a conclu en disant qu'une révolution était imminente, qu'il fallait se préparer à en tirer le plus grand profit et parlant du socialisme autoritaire, il a dit au paysan que ce serait un régime plus tyrannique que l'état actuel, il a ensuite donné l'idée de ce que pourrait être une société basée sur le communisme-anarchiste. Pendant cette tournée nous avons propagé nos journaux et définitivement fondé un groupe régionnal qui prend pour titre : les Paysans révoltés.

***

SAINT-ETIENNE. — Dimanche 1er février avait lieu une grande réunion organisée par le parti ouvrier.

Le député Dumay vint développer son rapport soutenu à la Chambre des députés sur la catastrophe du puits Villebœuf.

Les directeurs de Compagnie dit-il, sont insouciants de la vie de leurs ouvriers, ils négligent de visiter les puits; il leur faut de l'or, il faut que les actions centuplent, et pour avoir les dividendes nécessaires, ils laissent griller leurs malheureuses victimes. Il est temps que l'on mette un terme à des infamies pareilles, que le retour des mines à l'Etat s'effectue rapidement.

Le camarade Dumas prit ensuite la parole; en quelques mots il montra que la monopolisation de la terre et des instruments de travail par l'Etat, n'est qu'une vaste blague, que ce nouveau grand patron ne pourrait améliorer en rien la situation des travailleurs.

Il mit le député Dumay en demeure de montrer une seule amélioration profitable aux travailleurs, faite par vote parlementaire.

Certes, répondre à la demande était chose difficile, aussi après beaucoup d'hésitations, le citoyen Dumay répondit que l'Etat s'était déjà emparé du monopole des allumettes et des téléphones!

Le soir avait lieu une autre réunion à Firminy, nous y allâmes.

Le citoyen Dumay développa le même sujet.

Le collectiviste Croizier croyant porter le coup fatal à l'anarchie, voulut démontrer l'irréalisation, l'utopie des idées anarchistes.

« L'anarchie ne veut que disperser, que désunir les forces socialistes, l'anarchie est un nuage, un rêve que ses partisans prennent pour réalité. »

Dumas monta à la tribune et très courtoisement répliqua au citoyen Croizier, que se croire intelligent et traiter ceux qui n'ont plus le même idéal que vous d'insensés et d'utopistes, est le fait de crétins et d'idiots.

Il aborda le collectivisme et démontra que cet état social ne serait ni plus ni moins que le changement de nom de l'état actuel.

Le citoyen Croizier vint faire à la tribune ses excuses, et continua : nous autres, collectivistes, nous poursuivons un but, seulement nous croyons que pour y arriver plus sûrement, il est nécessaire de passer par des formes transitoires!

Tous les gouvernements se valent, répondit Dumas, tant que vous aurez des maîtres, vous aurez des valets, quelque soit le gouvernement, quelques soient les élus, la situation prolétarienne n'aura pas changée. Ce qu'il vous faut faire, mineurs, au lieu de parlementer, c'est reprendre la mine, tandis que les ouvriers des villes et des champs reprendront les richesses sociales, pour les faire fructifier au profit de l'humanité.

Sur l'affaire Lorion, il leur reprocha leur lâcheté, leur infamie, « car si Lorion s'en va pourrir dans les bagnes, c'est vous autres collectivistes, qui vous êtes débarrassés lâchement d'un courageux propagandiste. Eh bien! travailleurs la cause de vos misères, c'est la propriété et l'autorité; si vous voulez que vos souffrances, vos misères disparaissent, anéantissez, détruisez propriété et autorité!

Mauvaise tournée pour le député Dumay! »

***

COGNAC. — Les verriers de Cognac sont en grève. Le patron un sieur Boucher avait été obligé par l'énergie de ses ouvriers, de les organiser en trois équipes de huit heures. Il aurait bien voulu revenir aux deux équipes de douze heures, mais il y a eu du tirage. Plusieurs ouvriers ont été mis sur le pavé, mais les autres se sont réunis et cinq d'entre eux ont été trouver leur Boucher en disant qu'ils feraient grève si tous leurs collègues n'étaient pas repris. Le patron les reprit, mais il congédia les cinq délégués. Les autres à leur tour dirent « nous ne travaillons pas sans les autres. »

C'est donc une grève de solidarité. Faut il que ce sentiment soit ancré au plus profond de l'homme pour lui faire ainsi abandonner le travail, courir à la misère, lui et sa famille, affronter le froid et la faim, tout cela pour un mot, pour des camarades qu'il ne connaissait pas huit jours avant et qu'il ne reverra pas demain. Et il y a encore des gens pour dire que l'individu est mauvais!

Malgré tous les intérêts directs qui s'y opposent, il aime mieux satisfaire son plaisir tout intellectuel de solidarité, plutôt que de subir la loi du patron qui seul aujourd'hui peut lui permettre de remplir son estomac!

Les grévistes que j'ai été voir sont très énergiques. J'ai pris la parole dans leurs réunions. Mes théories ont été de suite comprises. J'ai développé l'idée qu'il ne fallait pas compter sur les syndicats pour l'émancipation intégrale. « Restez syndiqués, mais méfiez-vous des politiciens qui tenteraient de se glisser parmi vous et n'oubliez pas que la misère n'a pas de syndicats. Venez avec nous, aider à rendre conscients parmi les masses noires du prolétariat, la Révolution qui approche ».

Plusieurs grévistes m'ont dit : « Nous ne connaissions pas plus le socialisme que l'anarchie, mais nous sentons que vous devez être dans le vrai. »

Cognac a complétement changé d'aspect, le jour du tirage au sort, les grévistes ont fait le tour de la ville avec un tambour, criant : « Vive la grève générale! vive la Révolution! »

Beaucoup de jeunes gens ne demandent qu'à s'instruire et si ils ne se laissent pas prendre aux belles paroles des meneurs, cela ira bien.

***

NANCY. — Au tirage au sort, au moment où l'on

demandait à un jeune conscrit, s'il avait des réclamations à formuler il a répondu : « qu'il demandait l'abolition des frontières et la fraternité des peuples. »

***

La Ricamarie. — La manifestation organisée en souvenir du compagnon Gerbier, a complètement réussi. Trois cents mineurs de la localité et des environs se sont rendus au cimetière derrière les drapeaux rouges et noirs et au milieu d'une double haie de gendarmes. Le maire et le commissaire de police étaient au lieu du rassemblement. Le maire s'est opposé à ce qu'on déploie les drapeaux, mais quelques pas plus loin, on a passé outre à la défense. Sur la tombe du camarade, plusieurs compagnons ont pris la parole. Ils ont rappelé la vie de Gerbier, son passé de misère, ses aspirations libertaires et l'exploitation dont il est mort victime. Les discours ont été applaudis et surtout très écoutés. A la sortie, il a été fait une distribution de journaux et de brochures, puis le cortège a retraversé La Ricamarie en chantant, drapeaux déployés. Après la manifestation, les camarades se sont réunis pour parler de la propagande dans la région. Elle marche très bien en ce moment et les anarchistes veulent se remuer pour l'activer de toute leur force.

***

Bourges. — Le groupe d'Etudes sociales et la Jeunesse anarchiste de Bourges, ont organisé une réunion publique et contradictoire, qui a eu lieu le 31 janvier.

L'ordre du jour était de circonstance, c'était :

1° Les orgies du grand monde et la misère des travailleurs ;

2° La philanthropie gouvernementale.

C'est le compagnon B... qui commence à parler devant un auditoire de mille personnes.

En quelques mots il démontre le contraste qui existe entre le travailleur et le bourgeois, puis il fait pressentir que la Révolution qui doit nous affranchir de nos misères, est proche et qu'ensuite nous n'aurons plus à entretenir cette classe d'oisifs qui vit heureuse, tandis nous mourons de faim et de froid. Ensuite le compagnon Marchand prend la parole et pendant une heure et demie développe les deux sujets de l'ordre du jour. On l'écoute avec une attention soutenue et le silence n'est troublé que par les applaudissements fréquents.

Enfin, il appelle à la contradiction.

Un ouvrier ébéniste se présente, mais il n'a pas plus tôt ouvert la bouche, qu'il est hué et sifflé. « Les misérœux, qu'est-ce que cela veut dire? Les ouvriers qui réclament leur droit, devraient faire preuve de plus de dignité ». Voilà tout ce que l'on peut entendre. Le compagnon Marchand réclame pour cet ouvrier le silence, il prie l'auditoire de vouloir l'écouter et se charge de lui répondre. Mais comme il continue à dire des bêtises, les sifflets redoublent d'intensité et finalement ce mauvais contradicteur est obligé d'abandonner la place. Le succès a été complet et a même dépassé nos espérances. Aujourd'hui à Bourges on ne veut plus entendre parler que les anarchistes, eux seuls sont écoutés et soutenus.

Cette réunion nous a amené, comme chaque fois, de nouveaux adeptes.

Le journal local qui rend compte de la réunion, dit que le public accouru des quatre coins de la ville, a été désillusionné, parce qu'il a été à peine question des orgies du grand monde. Mais lui-même se charge d'en parler ; après avoir fait un compte-rendu assez complet de la réunion où il est fait un tableau exact de la misère du peuple, il fait un récit du bal de la préfecture « qui a eu un succès des plus complets. Les salons étaient trop petits et la fête s'est prolongée jusqu'à 7 heures du matin. »

Ainsi vont toujours les choses, la noire misère dans les taudis de la ville, la fête dans les salons de la préfecture.

***

Grenoble. — La conférence organisée pour le dimanche 1er février, par les groupes anarchistes, a été superbe. Plus de cinq cents personnes se pressaient en la trop étroite salle de la Halle où avaient été particulièrement invités les jeunes conscrits qui ces jours-ci, vont tirer au sort. Naturellement le compagnon Murmain a traité le sujet : « Patrie et humanité ». Il y a eu de violentes contradictions, auxquelles on pouvait s'attendre, car il est si aisé devant un public de gobeurs de pincer avec succès certain de la guitare « patriote » que beaucoup ne peuvent résister à la tentation d'affirmer publiquement leurs velléités soldatesques et revanchardes. Cela fait toujours bien et n'engage à rien.

Quoi qu'il en soit et malgré diverses avocasseries, cocasses parfois, une grande sympathie s'est affirmée en l'auditoire pour les idées anarchistes. A plusieurs reprises le compagnon qui les développait a eu la voix couverte d'applaudissements.

Les comptes-rendus des journaux bourgeois, toujours plus ou moins hostiles, avouent eux-mêmes que le sujet « sur lequel il leur est pénible de s'étendre » a été traité avec une éloquence réelle et a recueilli de nombreux applaudissements.

Toujours la réelle et entière conviction s'impose et triomphe des habiletés intéressées.

D'énergiques démonstrations ont prouvé combien les conceptions anarchistes répondent aux aspirations de tous. D'inconscientes qu'elles étaient jusqu'à ce qu'on leur montre le but et la voie, elles se formulent alors précises et claires.

De nombreux jeunes gens, conscrits aujourd'hui, soldats demain, sont venus à la tribune affirmer leur adhésion à l'idée anarchiste et arborer la cocarde rouge.

C'en était trop pour l'autorité. Plusieurs commissaires à écharpes multicolores, sont intervenus pour interdire la parole aux nouveaux compagnons, saisir les insignes séditieux et dissoudre la réunion.

Les agents firent évacuer la salle au milieu des protestations les plus violentes : « A bas les vaches ! vive l'anarchie ! »

Cette interdiction de parole se trouvait être un argument écrasant et définitif contre le principal contradicteur qui insista notamment sur les grandes et absolues liberté dont nous gratifie le gouvernement ! Nous l'avons bien vu.

Il y avait beaucoup de femmes à cette réunion, des jeunes femmes surtout, visiblement intéressées aux développements de l'Idée anarchiste. Cela promet pour l'avenir.

Le gouvernement ne pouvait pas laisser passer cette réunion sans en prendre prétexte pour arrêter quelqu'un. Le lendemain de la réunion, on arrêtait Murmain et on faisait une perquisition chez lui. Une vingtaine de conscrits étaient en train de confectionner un immense drapeau rouge !

La police expulsa les conscrits du domicile de Murmain, saisit le drapeau et une collection du *Père peinard*. Cela suffit-il pour faire condamner un individu ? Nous verrons bien.

Il est inculpé d'outrage à des fonctionnaires de l'ordre administratif dans l'exercice et à l'occasion de leurs fonctions.

## Belgique

A la rentrée des Chambres, la bourgeoisie fut prise d'un tel attendrissement pour le peuple, qu'elle décida de faire 10 meetings à la fois, et une manifestation par dessus le marché ; le tout pour l'obtention du suffrage universel. Quelle ironie ! pendant qu'il fait un froid terrible, une neige qui intercepte toute communication et par le fait arrête tout travail dont le résultat est une misère qui n'a jamais eu de précédent dans les centres industriels, on trouve pour tout remède le suffrage universel dont on est dégoûté là où il existe. Nous avons profité de l'occasion pour faire de la propagande, plusieurs camarades ont dit dans ces réunions ce que le suffrage avait produit et comment il ne pouvait rien changer à la situation économique. Les socialistes sont furieux que nous ayons l'audace de leur dire la vérité, ils ont décrété qu'à l'avenir on n'accordera plus la parole aux anarchistes. Comment ces gens comprennent-ils donc la liberté ?

Un journal soi disant socialiste, qui a la spécialité de salir les anarchistes, avait dernièrement donné un compte-rendu fantaisiste d'un meeting anarchiste, dans lequel il faisait les plus perfides insinuations.

Nous fîmes deux réunions contradictoires pour relever les accusations mensongères de ce journal, mais personne n'est venu discuter avec nous malgré la promesse de l'auteur de l'article. Voilà bien la conduite des gens du crû autoritaire !

## Roumanie

A l'occasion d'un procès militaire, on a relevé de nouvelles cruautés commises par les officiers, sur leurs soldats. Nous extrayons les lignes suivantes d'un journal bourgeois :

« D'après la dépositions des témoins, qui sont tous des officiers de gendarmes ; il résulte que le major ainsi qu'une partie des officiers sont plus féroces que les Peaux-Rouges. Les officiers ont affirmé en effet devant le tribunal militaire qu'au corps des gendarmes la torture s'applique systématiquement. Pour des fautes banales, les soldats sont frappés de coups de courroie jusqu'à ce qu'ils s'évanouissent ; leur corps est complètement couvert de marques bleuâtres. Le capitaine Vacaresco a crevé de son sabre l'œil d'un soldat ; l'officier Palladi a enfoncé son couteau dans le ventre d'un autre soldat. »

Les officiers-médecins suivent et aident leurs camarades galonnés. Si dans le délai accordé par le major, le soldat malade n'est pas guéri, il est alors maltraité.

« Le malade des yeux fautif de n'être pas guéri plus tôt, est étendu par terre, deux soldats le tiennent par la tête, deux par les pieds et deux autres le cinglent de coups de courroie. Et aux cris déchirants, le major répond avec un sangfroid qui l'honore : Il n'y a pas de mal, mon enfant, le sang descendra, et le mal passera. »

## Italie

Après bien des tribulations. Bernard et Petroraya ont été mis en liberté. Bernard est en Espagne, Petroraya à Naples, chacun avec les siens.

Pour l'instant il y a beaucoup d'enthousiasme en Italie et partout on ne parle que d'anarchie et de révolution sociale. La jeunesse se familiarise avec nous presque naturellement. La république et les socialistes autoritaires ne font presque pas de chemin. Une question très nette se pose en Italie : la propriété doit exister, qui doit en disposer, et pourquoi? La crise économique augmente toujours, prend même des proportions très inquiétantes pour le gouvernement qui sans argent et sans ressources ne sait quoi faire pour maintenir le calme dans les foules qui menacent sérieusement de vouloir en finir. Partout en Italie on s'attend à une insurrection d'un moment à l'autre.

## Angleterre

La grève des employés des chemins de fer en Ecosse est terminée, les ouvriers ont été vaincu par la famine, mais ils se sont bien débattus par moment. Ils ont attaqué plusieurs fois des gares, brûlé des bâtiments et coupé les voies. Ils avaient vers la fin eu l'idée d'enduire les rails d'huile pour empêcher les trains de pouvoir avancer, mais la proportion des grévistes était trop faible et leur misère trop grande.

A Londres, il y a eu de nombreuses réunions d'ouvriers sans travail, tous les discours peuvent se résumer en une phrase : « Il faut se procurer du pain ; si les moyens légaux ne produisent aucun résultat, on usera de violence. »

Nous recevons les meilleures nouvelles de la propagande à Sheffield. Tous les dimanches les compagnons font des réunions dans les rues et le soir donnent des conférences qui sont très suivies. La propagande se fait sous le nom de socialisme, mais ce sont les principes anarchistes qui sont développés.

Nous n'en voulons pour preuve qu'un placard que nos amis viennent de publier : *Combattez ou crevez*. Nous ne pouvons le reproduire en entier, faute de place ; en voici du moins la conclusion.

« N'aurez-vous pas au moins le courage de troubler leur tranquillité et voudrez-vous périr silencieusement au milieu des richesses que vous avez créées?

» Si vous ne vous sentez pas le courage de les affronter ouvertement et de leur arracher vos moyens d'existence, vous pouvez au moins *détruire leurs biens* et les troubler dans la tranquille jouissance des richesses qu'ils n'ont pas gagnées !

Pensez-y et à chaque occasion prenons notre *revanche*. »

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Un groupe de province vient de faire tirer des manifestes anti-propriétaires, conseillant aux misérœux de se faire déménager à la cloche de bois par les anarchistes. Le manifeste ne contient pas de nom de ville et peut servir indistinctement à toute localité. Les groupes qui désireraient s'en procurer, peuvent s'adresser à l'imprimerie Clandestine, 33, rue des Trois-Bornes, Paris. — Prix : 75 centimes le cent ou 6 francs le mille.

***

Nice. — Le compagnon Espagnacq quittera Nice

dans les premiers jours de février pour se rendre à Pau. Il passera par Marseille, Cette, Toulouse. Il se met à la disposition des groupes qui sont à proximité de la route pour faire des conférences, s'adresser à Espagnacq, 11, avenue de la Gare, à Nice.

***

Marseille. — Le groupe de la Jeunesse internationale porte à la connaissance des compagnons que ses moyens étant restreints, il serait heureux que les camarades qui peuvent disposer de journaux, brochures et livres, les fassent parvenir à l'adresse suivante : Louis Caillat, 26, rue du Baigneire, Marseille.

***

Amiens. — Tous les camarades en correspondance avec les compagnons de la Jeunesse libertaire d'Amiens, sont priés dorénavant de ne plus rien envoyer à son adresse pour cause majeure.

Les copains de la Jeunesse sont convoqués spécialement à ce sujet, pour le dimanche 15 courant, salle du 100 Piquet, rue du Faubourg du Cours, 82, à 6 heures du soir.

***

Marseille. — Un groupe de compagnons italiens qui partent le 22 février pour le Brésil, prient les compagnons de leur envoyer de vieux journaux et brochures à l'adresse suivante : Antoine Balassini, rue Torte, 20, A, Marseille.

***

Morlanwelz. — Les lecteurs de la *Révolte* et du *Père peinard* qui sont en retard de paiement, sont prévenus que s'ils ne règlent pas au plus tôt, le dépositaire se verra obligé de cesser le service, faute de fonds.

***

Le groupe communiste-anarchiste de langue française de New-York, se réunit le premier samedi de chaque mois, à Franck Hall-West, 123, Houston street, N w York.

Tous les lecteurs de la *Révolte* habitant New-York ou les environs, sont priés d'y assister.

Communications et correspondances peuvent être adressées à Ch. Premet, 110, De Kalb, avenue Brooklyn, N.-Y.

## JOURNAUX RÉVOLUTIONNAIRES
### OU SOCIALISTES

#### Langue Française

*La Revue Socialiste*, 8, rue des Martyrs, à Paris.
*La Revue Européenne*, 64, rue de Turenne.
*Le Danton* (libre-pensée), 28, rue Mont-Thabor.
*L'Action* 3, rue de Marseille, à Lyon.
*L'Insurgé*, 116, rue du faubourg Saint-Antoine.

#### Langue Anglaise

*The Commonweal*, 14 Farrington road, Londres.

#### Langue Hollandaise

*Recht Woor Allen*, Westerbaenstraat, 150, tes Gravenhage, Amsterdam.

Prière aux camarades de nous signaler les lacunes que nous pouvons avoir faites, en écartant, bien entendu, les journaux qui, soi-disant révolutionnaires, sont de mauvaise foi dans leur polémique au sujet des idées anarchistes.

## BIBLIOGRAPHIE

*Désarmement? Parfaitement*, brochure à 25 cent, par Henry Fèvre. — C'est un nouveau plaidoyer contre le militarisme que vient de nous donner l'auteur de : *Au port d'arme*, mais augmenté, cette fois-ci, de quelques coups de griffe donnés en passant, à toute l'organisation sociale actuelle. Il se termine par le vœu de voir les peuples assez intelligents pour se refuser d'aller se faire tuer au plus grand profit de leurs dirigeants, et pour savoir se donner une organisation sociale conforme à la justice et à l'égalité.

Excellente petite brochure de propagande que nous recommandons à tous nos camarades.

*La Faim*, par Charles Vincent, Savine, éditeur. Quel beau livre, il y aurait eu à faire avec ce titre. Quel vigoureux acte d'accusation, il y aurait eu à dresser contre la société bourgeoise ! Mais l'auteur emporté par ses croyances royalistes et catholiques, n'est parvenu à nous donner qu'un pâle reflet de ce qui aurait pu être fait. Ce n'est même pas un livre qu'il nous donne, mais un recueil de morceaux, de prose et de vers, faits séparément, à différentes époques et qu'il essaie de récoller sous ce titre générique : la *Faim*.

La faim des honneurs, la faim d'argent, la faim de considération, la faim, besoin de manger, il traite de tout, mais toujours à côté du sujet, il n'a pas vu que la cause de toutes ces faims a pour origine la propriété individuelle et l'exploitation rapace de l'homme par l'homme, que la charité qu'il préconise est impuissante à calmer les maux occasionnés par ces deux fléaux.

Pour qu'il n'y ait plus de faim, il faut qu'il n'y ait plus d'affameur, il faut une révolution sociale.

## Journal anarchiste quotidien

Pour que cette œuvre puisse être menée à bien, les camarades qui s'en occupent ont reconnu qu'il fallait obtenir le concours pécuniaire de 250 adhérents à 3 francs par semaine pendant trois mois. Leur opinion n'a pas varié, on ne peut rien entreprendre de viable avec une moindre somme, or, ils ne l'ont pas encore recueillie. Le mouvement d'adhésion se ralentit et les causes n'en sont que trop naturelles. Depuis que l'idée a été lancée, 132 unités ont été souscrites, il en faut encore presque autant. Il ne manque pas de camarades qui voudraient les prendre, leur nombre est suffisant pour arriver au chiffre d'adhérents voulus, mais la misère actuelle se fait trop vivement sentir pour qu'ils puissent promettre leur concours avant le printemps.

Toute solution se trouve donc forcément remise à cette époque. La propagande ne s'arrêtera pas. Mais on ne demandera leur premier versement aux camarades souscripteurs que dans quelques mois.

D'ici là, qu'ils ne se lassent pas de faire de la propagande pour cette œuvre. La nécessité de cette publication se fait sentir plus que jamais et les circonstances sont très propices pour son heureux développement du jour où le premier numéro aura pu paraître.

## PETITE CORRESPONDANCE

Morlanwelz. — Convocation arrivée trop tard.

Lettre d'un sot à une sotte. — Le camarade qui autrefois avait envoyé ce morceau, est prié de dire d'où il l'avait tiré. Il est impossible de retrouver sa copie.

St-Etienne. — Fréquemment, nous recevons des comptes-rendus de réunions ou de faits révolutionnaires avec prière de faire passer au « Père peinard ». La communication ne peut presque jamais être faite, parce que la copie est nécessaire à l'imprimerie jusqu'au dernier moment.

B. à Rochambeau — N. T. à Mézières. — C. V. à Cusset. — R. à Argenton. — Château. — N. D. à Flixecourt. — V. à St-Chamond. — A. M. — B. R à Pierrefonds. — St. à St-Denis. — E. A. à Jonville. — P. à Troyes. — Reçu timbres et mandats.

L. à St Quentin. — « Dieu et l'Etat » épuisé.

Cordonniers indépendants. — Convocation arrivée trop tard.

Zisly — « Le Pot à Colle » ne paraît pas encore, adressez-vous au groupe la Liberté de Charonne. Nous n'avons pas de relations avec l'autre feuille. Quant aux socialistes qui vous posent les autres questions, vous n'avez qu'à leur dire que s'ils ont l'habitude d'employer des hommes de paille, ça ne se fait pas chez nous.

S. à Camerole. — Parfaitement si ça paraît.

Laurent à Valence. — Bernard à Villefranche demande que vous lui envoyiez le « Père peinard ».

Pillorget à St-Nazaire — Reçu mandat. — Adressez rue Mouffetard au lieu de Montmartre.

E. M. de Fiémelle est prié de faire savoir au compagnon J. de Carcassonne, s'il a reçu les exemplaires demandés.

Asnières. — Convocation arrivée trop tard. — Mercredi matin, avant 10 h., est le dernier délai.

Jean Brault à Bruay, fosse n° 4, coron, cité 10. — Pas-de-Calais, demande à Cuisse de lui répondre. Il voudrait savoir s'il y a des compagnons à Bruay pour former un groupe.

J. A. Molières. — « Père peinard », 31, rue Cadet, Paris.

A. C. à San Pierre d'Arena. — Reçu les 5 fr. de D. P. de St-Denis.

E. H. à Bruxelles. — Pas l'adresse de M. A.

C. à Agen. — Nous n'avons pas toujours le volume sous la main.

L. à Ixelles. — Bien reçu. — Les bandes étaient préparées d'avance, d'où vient l'erreur.

C. F. à Lausanne. — Poésie trop incorrecte.

## CONVOCATIONS

Les anarchistes du XX^e^, samedi 14 février, 9, boulevard Ménilmontant, à 8 h. 1/2, salle Normand.

Tous les compagnons sont convoqués rue Pajol, 19, samedi 14, à 9 h. et le dimanche de 3 à 7 h. Réunion au profit de la campagne Granger. Urgence.

Saint-Denis. — Conférence et soirée familiale, le samedi 14 février, à 8 h. du soir, salle Hilary, rue du Port, 26.

Ordre du jour : la Conscription traité par un compagnon.

Tortelier, Faure, Courtois sont invités.

Le groupe le *Réveil du XV^e^*, tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, salle Logeron, 18, rue Cronce-Nivert.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir.

Union syndicale du meuble sculpté et de l'ébénisterie, dimanche 15 février, à 8 h. 1/2 du soir, grande soirée familiale au bénéfice du *Pot à Colle*, salle des Tableaux, 102, rue d'Avron.

Groupe des Travailleurs anarchistes du XII^e^, samedi 14 février, à 9 heures précises du soir, salle Guillemain, 67, rue Claude Decaen. Présence très urgente des compagnons du groupe.

Fédération des travailleurs anarchistes du XIV^e^, XII^e^, XX^e^ et des communes de Montreuil, Vincennes, St-Mandé, Charenton, Alfort et Ivry.

Dimanche 15 février, à 3 heures précises, salle Mazin, 166, rue de Charenton.

Ordre du jour : Organisation de réunions successives dans le faubourg Antoine et la banlieue. Le journal le *Pot à Colle*.

Le groupe du Faubourg-Marceau organise une grande réunion publique et contradictoire, le dimanche 22 février, à 2 h. précises, salle de l'Alcazar d'Italie, avenue de Choisy, 198.

A cet effet, il prie tous les groupes et compagnons de ne pas organiser de réunion pour ce jour-là, afin qu'il y a possibilité, pour ne pas se trouver au dépourvu d'orateurs, ce qui s'est produit dans d'autres circonstances.

Le groupe anarchiste Terre et Liberté de Romans et du Bourgéde-Péage, se réunit tous les samedis soir à 8 h., rue Fusterie, 16.

Ordre du jour : 18 Mars.

Les compagnes et compagnons sont priés d'y assister.

La *Révolte* et le *Père peinard* sont en vente rue Fusterie, 16.

Bordeaux.— Samedi 14 février, à 8 h. du soir, réunion publique et contradictoire, rue St-Bruno, 31.

Ordre du jour : l'Anarchie, ses bases, son but.

Entrée : 10 cent. Les copains sont instamment priés de s'y rendre.

Saint-Ouen. — Le groupe l'*Avenir social*, convoque tous les compagnons des groupes de St-Denis, Argenteuil, Stains, Aubervilliers, etc., à un grand meeting qui aura lieu à St-Ouen le 15 février, salle Debrum, 66, boulevard Victor Hugo, à 1 h. 1/2.

Ordre du jour : Fédération pour la propagande, orateurs : Martinet et Tortelier.

Troyes. — Dimanche 15 février, à 2 heures de l'après-midi, réunion générale des groupes de Troyes et de Sainte-Savine, au salon de Mars (petite salle).

Ordre du jour : Choix d'un local, le 18 Mars, le 1^er^ mai.

Bruxelles. — Le groupe la Fraternelle, organise pour lundi 16 février, à 8 h. du soir, un grand concert spectacle suivi de bal. Tous les compagnons et compagnes y sont invités. Entrée : 15 centimes au bénéfice de la propagande.

— Groupe l'Autonomie de St-Josse-ten-Noode, les compagnons du groupe sont invités à la réunion qui aura lieu le dimanche 15 février, à 3 h. du soir, aux Chutes de l'Est. Urgence.

*Le Gérant* : J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Ecluse.

QUATRIÈME ANNÉE. N° 24 — DIX CENTIMES — DU 21 AU 27 FÉVRIER 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Un grand nombre de camarades ont répondu à notre demande en nous donant des adresses pour y envoyer le journal. Nous les remercions; ils peuvent être assurés que le service sera fait, comme à toute nouvelle adresse que l'on voudra bien nous envoyer.*

## LES GRÈVES ANGLAISES

Pendant que les partis socialistes se désagrègent de plus en plus, au fur et à mesure que les meneurs abandonnent l'espoir d'arriver au Parlement, et perdent patience, le monde ouvrier anglais est travaillé jusque dans ses profondeurs par la lutte contre le Capital.

A peine la grève des chemins de fer d'Ecosse s'est-elle terminée, que de nouvelles grèves grandioses éclatent parmi les chargeurs de navires, à Cardiff et à Liverpool, centres du commerce océanique.

A Leeds, où l'on a eu récemment la grève des ouvriers du gaz, une nouvelle grève est sur le point d'éclater, et lundi passé il a été décidé de laisser la ville de nouveau dans l'obscurité, si certains travailleurs (les plus actifs de la dernière grève), renvoyés par les patrons, ne sont pas repris immédiatement.

Inutile de dire qu'en Amérique aussi, c'est le même mouvement Les temps tranquilles, qui rapportaient de si beaux bénéfices aux actionnaires, sont passés à jamais. C'est la grève en permanence. Ainsi en ce moment même on annonce que les ouvriers qui fabriquent le coke vont se mettre en grève par dizaines de mille. Si elle s'étend, elle arrêtera presque toute l'industrie minière américaine.

Un fait à noter, c'est que dans toutes ces grèves on ne voit plus la tranquille soumission des temps passés. Chaque grève menace de devenir une révolte et de mener au saccage et au pillage. Les agents secrets du gouvernement (détectives), se mettent en campagne dès qu'il y a cessation de travail. Ils s'informent, et au bout de deux jours, ils rapportent que les esprits sont si excités que l'on peut s'attendre à tout. Partout les patrons et maires demandent de la troupe. Elle garde les docks, les puits, les palais des riches.

### LA GRÈVE A L'ÉTAT CHRONIQUE

Il y a autre chose. On lit dans les journaux : « Les grévistes sont rentrés au travail » et l'on croit que tout est fini

Il n'en est rien. La grève est simplement suspendue. Jadis, lorsque les ouvriers avaient repris le travail, c'était pour tout de bon. Il n'en est rien aujourd'hui.

La grève cesse et il ne se passe pas une semaine que la grève ne recommence.

Sur tel navire, on a aperçu un homme qui n'appartient pas à l'union. Tous les chargeurs quittent le navire, et le navire qui devait partir demain, reste quarante-huit heures dans le dock à attendre des chargeurs.

Ici, un armateur supplie les travailleurs de faire deux heures supplémentaires après leur journée de neuf heures, afin que son navire puisse partir le lendemain matin. Il offre douze francs pour ces deux heures et on refuse net. Il prend alors quelques chargeurs d'occasion. Aussitôt le navire est mis à l'index; les matelots le quittent et si le propriétaire en prend de nouveaux, tous ses bateaux sont boycottés, désertés et restent des semaines entières sans pouvoir prendre la mer.

En ce moment, il n'y a pas officiellement de grève à Londres ni à Glascow. Ne vous y trompez pas cependant, les navires de trois ou quatre compagnies sont désertés. Les bateaux ne partent plus aux époques fixées et telle ligne qui vantait depuis vingt ans la régularité de ses voyages ne peut plus garantir les dates de départ.

Le moindre prétexte est saisi pour abandonner le travail. C'est une habitude prise. « Ah, vous avez voulu la guerre, eh bien, vous l'aurez ». Non pas la grande guerre des armées en ligne, nous ne sommes pas de force à la soutenir, mais la guerre du peuple révolté qui harasse le patronat, qui le pique chaque jour, là où il s'y attend le moins et coupe les vivres aux exploiteurs chaque fois que la moindre occasion se présente.

Le système est prêché du haut des tribunes, savamment développé aux meetings. « Terrassés, mais non vaincus, luttez à chaque occasion, si petite qu'elle soit, ruinez les exploiteurs. *Il faut les ruiner* par tous les moyens possibles! »

Et si vous ne pouvez faire grève — souvenez-vous du *Co-canny*.

### LE CO-CANNY

C'est un mot nouveau, forgé tout récemment. Il signifie : « Filez à la douce! ne vous esquintez pas, travaillez peu et mal! »

Le système a été pratiqué de tout temps dans les unions anglaises de métier. Aujourd'hui il devient un cri de guerre. Lorsqu'un ouvrier français ou allemand entre dans une usine anglaise et se met à abattre de la besogne tant et plus, ses camarades l'avertissent de ne pas s'esquinter bêtement. — « *Go easy* », « allez-y à votre aise ». — C'est la première leçon qu'on lui enseigne à l'atelier. S'il n'en profite pas, on lui fait des niches; s'il persévère, on lui rend la vie dure.

Aujourd'hui, on érige le procédé en système. Le *co-canny* est prêché dans des manifestes, expliqué par principe.

L'autre jour on traînait un des promoteurs ardents du *co-canny* devant un tribunal de Liverpool, et il y développait sa thèse. — « Lorsqu'on a demandé aux fabricants anglais des cotonnades à très bon marché pour les Indes, — qu'ont-ils fait ? Après avoir fait les prudes un moment, ils ont fini par envoyer des cotonnades qui contenaient plus d'apprêt que de coton. Quand on a demandé aux fabricants du drap pour rien — ils inventèrent le *shoddy*, la laine obtenue en peignant les vieux habits. Ils disaient : « pour un prix de loques, vous aurez du drap de loques ». Eh bien, — continuait l'accusé — nous disons aux ouvriers : « méchants salaires — méchant travail! » Il n'y a que ça.

On s'imagine les hurlements de la presse bourgeoise. — « Des gens sans foi ni loi qui démoralisent *nos* travailleurs! Que va devenir l'industrie anglaise? Que restera-t-il de nos dividendes? »

Mais le mot a pris. On se passionne à le prêcher et à le mettre en pratique. « Lorsqu'un chargeur d'occasion, pris pour remplacer des grévistes, roule une benne de charbon, il arrive que la benne roule dans la rivière et le chargeur avec, — disait un des propagandistes. Mais vous, travailleurs de métier, ne méritez pas le nom d'hommes intelligents, si vous ne savez pas pousser la benne à la rivière — sans faire le plongeon vous-mêmes. Envoyez le charbon à l'eau, restez-vous-même sur le quai et regardez la tête que fait le patron! » Et l'orateur expliquait longuement de quelle manière on peut accrocher des sacs pleins à la chaîne d'une grue de façon à les faire tomber sur le pont; « mais n'ayez pas la bêtise de vous fourrer sous les sacs », il montrait comment on détériore les grues; comment on charge mal les fours à coke, comment on sait faire le négligent en toutes circonstances.

Tout cela n'est pas grandiosement révolutionnaire. Mais cela montre combien la masse ouvrière est travaillée en ce moment d'idées toutes nouvelles. Jadis, on aurait été hué, malmené, si on avait osé prêcher chose pareille en Angleterre. Aujourd'hui c'est applaudi à outrance.

Et puis, propagande pour propagande, nous avouons que cette propagande sape mieux le respect de la propriété, du patron et de l'ordre établi, que les formules algébriques des socialistes doctrinaires. « Ruiner l'industrie! » avec cette réponse on faisait taire jadis les socialistes les plus farouches. Pensez seulement, ruinez la sainte industrie de la sainte patrie!! Aujourd'hui, on se fiche de cette blague comme de la neige de l'an passé. — « Allez-vous en, si cela vous ruine! » est la seule réponse que l'on fait dans les meetings aux avocats de l'industrie nationale. « Allez-vous en, disent les travailleurs, *nous* n'avons pas besoin de vous! »

## FAUT-IL DÉSERTER ?

Nous recevons la lettre suivante :

Vous savez que je suis soldat. Il sera peut-être intéressant et utile pour les camarades de connaître la valeur de la propagande qui peut être faite dans l'armée.

Une première question se pose déjà, au point

de vue anarchiste, vaut-il mieux être soldat ou déserter ?

J'ai lu dans la *Révolte* le récit des incidents qui se sont produits à Grenoble, à l'occasion du tirage au sort : la réunion du dimanche 1er février, dans laquelle Murmain a prêché la désertion et la révolte ouverte dans l'armée, la déclaration énergique d'un conscrit, la préparation de la manifestation pour le jour du tirage, enfin l'arrestation de Murmain. J'ai appris aussi l'acte courageux de Chapoton à Saint-Etienne et l'arrestion de Granger à Paris.

Le courant d'opinion semble donc se prononcer en faveur de la désertion.

A mon avis, dans l'intérêt de l'Anarchie, cela vaut mieux ainsi. Déserter est préférable à trois ans de vie de caserne. En effet, le révolté moralement est amené à agir, tôt ou tard, dans un sens conforme à ses idées, et l'action immédiate est toujours la meilleure.

Celui qui à vingt ans, se révolte non seulement en théorie, mais encore matériellement ne craint plus de retour en arrière; pour lui, la lutte contre la société est intimement liée à la lutte pour l'existence, et il devient forcément un élément essentiellement actif.

Au contraire, l'individu qui se soumet momentanément au service militaire, avec l'espoir d'agir un jour, transige, fait des concessions, subit peu à peu les atteintes du milieu qu'il n'ose combattre. La lutte pour la vie l'effraye et si peu que la société lui réserve une petite place, il succombe ; dès lors, il ferme les yeux et se bouche les oreilles pour ne pas voir les iniquités sociales et ne pas entendre les cris de misère des nombreuses victimes.

J'ai songé souvent à déserter, mais je l'ai trop dit et je ne l'ai pas fait. J'ai bien voulu me laisser persuader qu'il était préférable de me débarrasser du service militaire, afin d'être plus libre. Cette mauvaise raison n'a servi qu'à masquer ma lâcheté.

Est-ce à dire que mon passage au régiment aura été complètement inutile pour l'Idée. — Certainement non.

Autour de moi, j'ai détruit bien des préjugés. Je n'ai guère convaincu complètement, mais beaucoup de mes camarades de caserne (dans ma sphère d'action, bien entendu) sont devenus des hésitants, des douteux, des anti-patriotes, des je m'enfoutistes en matière électorale. Quelques-uns même deviennent aujourd'hui des convaincus.

Mais pour arriver à parler de nos idées, il a fallu d'abord me faire accepter du milieu, être doux, souple, soumis, ménager les anciens, obéir sans observation à tout ce qui possède une autorité si petite qu'elle puisse être.

J'ai remarqué que le soldat est, au moins autant que l'officier, l'ennemi de celui qui se révolte. L'insoumis, la *forte tête* est mal vu par tout le monde. Je combats aujourd'hui cette idiotie de toutes mes forces.

J'ai donc dû *gagner la confiance*, et cela au prix de nombreuses humiliations; en un mot, j'ai employé le procédé que préconisent les anarchistes espagnols : « *agir suivant le milieu* ».

Vous devinez aisément que cette transformation de caractère, ce biais que j'ai employé a dû m'émousser. L'homme isolé, peut, jusqu'à un certain point, modifier le milieu, mais celui-ci le modifie à son tour d'une manière bien plus profonde. Si cuirassé que l'on soit, on n'échappe pas à cette maladie connue sous le nom d'abrutissement, maladie caractérisée par la perte des qualités actives et provoquée par le régime militaire.

C'est pourquoi la propagande à la caserne n'a qu'une valeur relative parce qu'elle s'adresse à des individus qui deviennent machines, et qui s'avachissent d'autant plus qu'un plus long temps est écoulé depuis leur arrivée au régiment. D'ailleurs, le propagandiste lui-même ne peut communiquer aux autres une activité qu'il ne possède pas.

Quant à la révolte ouverte dans l'armée, je ne la conseillerai à personne, pour deux raisons :

1° Parce que moi-même, je ne me sens pas le courage d'affronter les tribunaux militaires ;

2° Parce que le résultat n'est pas en proportion avec l'effort.

Bref, sans conseiller plutôt l'emploi de tel ou tel moyen, j'approuve surtout le déserteur conscient, quoique le résigné puisse, dans une certaine mesure, produire quelque chose d'utile à la cause.

A chacun de voir ce qu'il peut faire !

## LE PARTI OUVRIER BELGE

« *L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes* ». Cette formule lancée par l'Internationale fut reprise avec une rare énergie par Jean Volders dans un meeting des ouvriers sans travail en 1884 ; aujourd'hui elle est foulée aux pieds par le parti ouvrier belge, tel est le résumé du chemin parcouru par ce parti dans l'espace de sept ans.

Que d'illusions envolées pour les quelques révolutionnaires fourvoyés dans ses rangs, et que d'amères réflexions doivent suggérer à plus d'un, la vue d'une ruine si complète.

Celui qui au début eut affirmé que toutes ces déclarations emphatiques n'étaient que de la parade eut été lapidé, et pourtant, ceux qui à cette époque flétrissaient la Bourgeoisie de quelque nuance qu'elle fût, sont aujourd'hui très honorés des faveurs que cette bourgeoisie veut bien leur accorder.

Reniant le passé qui avait placé l'axe de la lutte menée par le parti ouvrier, sur le terrain économique, ses chefs l'ont peu à peu entraînée dans le labyrinthe de la politique, s'alliant sans pudeur et même avec cynisme à ses pires détracteurs. On l'a vu notamment à Bruxelles recommander la candidature de M. Graux, ancien ministre des finances dans le ministère libéral, sous prétexte qu'il est révisionniste, alors qu'au lendemain de son élection, tout aussi bien que la veille, il tournait les flots de son éloquence, contre les revendications sociales, traitant les prétentions les plus anodines *d'utopies irréalisables*.

Aujourd'hui le mariage est consommé entre le parti libéral *bourgeois* et celui qui s'intitule parti *socialiste*, titre qu'il n'est plus digne de porter. Rien dans les discours de ses membres, ni dans leurs actes, ne le justifie.

Petits et mesquins à côté de leurs associés bourgeois, il ne se passe pas de jours qu'avec des airs de matamore, d'une façon jésuitique ils ne fassent quelques vilenies à l'égard des anarchistes, dans le but évident de plaire aux premiers.

Il est vrai de dire pourtant que ces satanés anarchistes sont des gêneurs; pensez donc, des gens qui crient aux bourgeois ce qu'ils pensent d'eux, fussent-ils même des radicaux, qui se permettent de dire à ces messieurs que leur amour pour le peuple n'est que de l'égoïsme, que leurs caresses sont intéressées, et que ceux qui les reçoivent sont ou des ignorants ou des traîtres.

Et puis, aujourd'hui que les estaminets coopératifs sont bien achalandés, que des hommes politiques en vue, des médecins célèbres, des avocats renommés des professeurs d'universités, des *députés catholiques*, *des prêtres* et même *un duc* (inclinez-vous manants), viennent y déguster le faro et serrer la main du maître du céant (quel honneur)....

On ne peut vraiment pas permettre à ces anarchistes qui, pour la plupart, ne sont que de vulgaires ouvriers, de scandaliser par des vérités désagréables les oreilles oreilles aristocratiques des clients habitués à n'entendre que platitude ou mitraillade [1]

Car il faut le dire et le répéter à la honte des anarchistes, ils sont révolutionnaires malgré toutes les gracieuses avances du monde dirigeant; pour eux révolution n'est pas synonyme de mystification ou de suffrage universel, mais d'affranchissement intégral de l'Humanité : abolition de tous les privilèges et suppression radicale des institutions qui les créent, propriété individuelle et gouvernement.

Il faut reconnaître aussi que lorsque ces idées sont préconisées dans les locaux du Parti ouvrier, MM. les chefs dont la cervelle est trop étroite pour en saisir la portée et l'économie, sont très embarrassés pour réfuter nos arguments, et très ennuyés de faire constater leur impuissance ou leur mauvaise foi par leurs comparses. Alors on a recours aux grands moyens, on déclare que l'on ne doit pas faire confusion entre eux et les anarchistes (il n'y a pas de danger) que leur local est ouvert pour eux seuls et pour leurs invités *bourgeois* (comme au cercle catholique alors).

Donc, c'est convenu, cette grande *Maison du Peuple* où l'on se réclamait jadis de la libre discussion, est retournée à son ancienne destination, jadis synagogue juive, elle est devenue chapelle collectiviste, où préside pendant les offices le grand prêtre Volders (à quand la reconnaissance par l'Etat du nouveau culte ? sous le futur gouvernement Janson, peut-être).

Une chose à signaler aussi pour une bonne fois, c'est l'attitude de leur organe *Le Peuple*, attitude si conforme à celle des journaux bourgeois de tous crins, à l'égard des anarchistes. Menant avec un cynisme révoltant la conspiration du silence sur tous les faits qui pourraient produire une impression favorable aux anarchistes, ils les travestissent sans vergogne à leur avantage, ou les rapetissent quand ils ne peuvent les passer sous silence.

Ne ratant jamais une occasion de nous salir, ils font flèche de tout bois, ramassant dans les canards bourgeois ce que l'ignorance de ceux-ci y dépose, ils le font servir à l'assouvissement de leur basse rancune contre tout ce qui est plus avancé qu'eux.

Laissons donc passer ces pygmées qui se croient déjà arrivés au pinacle. Laissons passer l'engouement qu'eux et les bourgeois provoquent dans la masse en faveur de réformes politiques qui ont fait leur temps ailleurs, et qui ne sont que des expédients pour prolonger le *statu quo*, la tourmente révolutionnaire qui s'abattra bientôt sur l'Europe entraînera notre pays dans son orbite et balaiera comme poussière toutes ces combinaisons intéressées et machiavéliques.

Que les anarchistes assistent donc impassibles à cette résurrection des vieux clichés démocratiques et jacobins, non pas en spectateurs passifs, mais en travaillant de *leur côté* au développement de l'idée au sein des masses qui se réveillent, en multipliant les conférences, les distributions de brochures, la vente de journaux, etc., les événements aidant, la ruine définitive des derniers vestiges du socialisme de ces présomptueux rénovateurs légalitaires s'effectuera et les éléments réellement clairvoyants et la masse désabusée reconnaîtront fatalement l'erreur, et se lanceront résolument dans la voie dont nous avons posé les premiers jalons.

---

Les membres du conseil de l'industrie et du travail nommés récemment, ont envoyé une délégation de trois conseillers auprès du roi, afin qu'il use de son influence pour pousser à la révision de la constitution. Audience leur a été accordée et ils ont été aspergé d'eau bénite royale, leur hôte enfin a daigné leur serrer la main !!!

Ces trois délégués sont des membres influents du Parti ouvrier, voici leurs noms, afin qu'ils soient transmis à la postérité : S. Delporte et Castille, typographes ; Bruilant, doreur. Citoyens du grand Parti ouvrier, dormez maintenant tranquilles, l'avenir vous sourit.

1 Le duc d'Ursel était gouverneur du Hainaut lors du massacre des houilleurs à Roux par le mitrailleur Vandersmissen ; il est partisan aujourd'hui de la révision et du service personnel comme le Parti ouvrier.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Dutheil arrêté à la suite de la manifestation de la place de l'Opéra et poursuivi pour avoir brisé une glace au café américain avait demandé une première fois une remise du jugement pour qu'on le mette au moins en face des témoins qui prétendaient l'avoir vu.

Des consommateurs du café américain sont venus et à la suite de leur déposition Dutheil a été condamné à quinze jours de prison sans autre incident.

***

Saint-Etienne. — Mardi avait lieu le tirage au sort pour le canton sud est.

A l'appel de son nom, le camarade Chapoton prit une poignée de numéros et les lança à travers la salle en s'écriant : *le Patriotisme, c'est le dernier refuge d'un bandit.* Les membres du bureau étaient blancs comme crême. Au bout de quelques secondes le secrétaire général dit : Arrêtez-le. Le camarade reprit de plus belle : « Ceux qui me font arrêter sont des misérables ! »

Plus de frontières ! vive les peuples frères ! vive l'Anarchie.

On l'emmena au poste ; pendant le trajet il ne

...nait de démontrer aux pandores qu'ils n'étaient pas des hommes ; mais bien de simples pantins ; que lui servait une *Idée* ; tandis qu'eux obéissaient à un homme.

On ne peut s'imaginer l'effet produit par cet acte. La salle toute entière était plongée dans la plus grande surprise, un silence de mort planait partout. En moins de quelques minutes, pareille à une traînée de poudre, la nouvelle se répandait dans la ville et faisait l'objet des conversations de tous.

Jean-Claude Chapoton a passé le 13 février devant le tribunal correctionnel de Saint-Etienne.

Après les questions d'usage et appelé à se défendre, il tourne le dos aux juges et s'adressant au public commence à expliquer les causes de son acte. Le président n'a jamais vu cela. Il interpelle Chapoton qui lui répond : « Je me suis fait arrêter pour le peuple, c'est à lui que je veux parler ».

Le ministère public vient au secours du juge et il nomme notre ami sous les peines les plus sévères d'avoir à respecter le tribunal et de ne s'adresser qu'à lui.

Chapoton alors fièrement de répondre : « Je considère les juges comme mes ennemis et si c'est à eux que je dois parler, je préfère ne rien dire ».

Il est condamné à quinze jours de prison.

Il s'écrie : « Je salue ma condamnation au cri de vive l'Anarchie ! » et on l'emmène.

Les journaux bourgeois qui rapportent le fait essaient de tourner Chapoton en ridicule parce qu'il aurait dit : Je me suis fait-z-arrêter.... Qu'est-ce que cela prouve ? que Chapoton a subi toutes les injustices que la société réserve aux déchards depuis le manque d'instruction complète jusqu'à l'emprisonnement.

Et puis qu'il ait bien ou mal prononcé, juges et public ont très bien compris ce qu'il voulait dire, et cela suffit.

***

Carcassonne. — La peur ayant fait délier certaines bourses, on est arrivé par des souscriptions à atteindre une somme de 20,000 francs qui était destinée d'après les donataires à soulager la misère noire qui existe depuis environ trois mois, misère qui va en augmentant tous les jours. Qu'ont fait les grandpaux ? Ils ont distribué la moitié aux pauvres, soit 10,000 francs, et les autres 10,000 francs *ont été versés à la caisse du trésorier-payeur général*, en attendant les catastrophes imprévues ! On ne se moque pas plus effrontément de ceux qui souffrent.

Il faut dire que la masse laisse passer sans mot dire de pareilles monstruosités.

***

Anzin. — La belle institution que celle des délégués mineurs ! C'est une chaîne de plus à traîner, on les voit se promener dans la mine toujours accompagnés de gardes-chiourmes, évitant les mauvais passages ou les endroits dangereux.

Du reste, la bande des vautours prend ses précautions pour qu'ils soient bien choisis. Les mineurs d'Anzin en avaient nommé deux assez indépendants et de la race des hommes qui peuvent devenir anarchistes. La bande des exploiteurs a trouvé moyen de faire annuler l'élection et voilà mon Lamendin qui démissionne et désigne les deux candidats agréés par l'administration ; ils ont été nommés par 18 voix sur 300 électeurs. Et depuis nous sommes un peu plus exploités. Ainsi, on culbute des bennes de charbon pour remplir celles qui sont trouvées trop légères.

Heureusement pour nous que Basly se présente pour être notre député. S'il est élu, notre situation va changer rapidement.

***

Asnières. — Le groupe révolutionnaire d'études sociales d'Asnières avait organisé dimanche 8 février, une réunion contradictoire ; une centaine de personnes environ avaient répondu à notre appel. Les camarades Courtois et Tortelier font le procès de la société actuelle et de ses institutions : capital, gouvernement, armée et fonctionnarisme. Ils démontrent aussi l'inutilité et la duperie du suffrage universel : le seul moyen à employer par les travailleurs pour leur émancipation, est la révolte. Révolte contre le capital qui les exploite, révolte contre l'armée qui les fusille, révolte contre le clergé qui les abrutit.

Un contradicteur, se basant, dit-il, sur le discours de Tortelier, conclut que l'Anarchie est le droit du plus fort pratiqué dans les anciens âges, et que l'application de nos idées ne serait qu'un regrettable retour vers la barbarie.

Un compagnon réfute alors point par point les idées émises par le précédent orateur : la société égalitaire que nous rêvons n'a rien à faire avec le droit du plus fort, et si nous préconisons la révolution violente comme moyen d'émancipation, c'est que nous sommes depuis longtemps fixés sur la valeur de ceux que nous proposent les politiciens.

Dégay, Féline n'obtiennent qu'un médiocre succès que vient encore diminuer une courte réplique de Courtois démontrant l'impuissance de la soit-disant avant-garde socialiste partout où elle a des représentants. Féline et ses amis essaient de se venger, en petit comité à cette fois, en insinuant que tous les anarchistes sont des mouchards. Nous n'insisterons pas sur l'honnêteté douteuse d'une telle argumentation, assez habituelle du reste, aux politiciens de tous poils.

***

*L'Alliance Franco-Russe.* — Ceux qui ont suivi avec attention le procès des russes condamnés à Paris, auront appris avec étonnement que Lavrenius est mis en liberté. Il se trouve en ce moment à Londres.

Pour nous, cela n'a absolument rien qui nous étonne. Quand Lavrenius fut condamné, nous étions absolument certains qu'il serait mis sous peu en liberté. Des juges pouvaient le condamner, mais le gouvernement le libérerait : c'était notre ferme conviction.

Ce ne serait, d'ailleurs, pas pour la première fois. Exilé en Sibérie, ou plutôt interné à Irkoutsk, Lavrenius en fut sorti bien vite. On nous dit que lors du procès de Paris, la *Novoya Vremya* de Pétersbourg, journal ayant quelques attaches dans les sphères gouvernementales, publia la pétition par laquelle Lavrenius demandait son pardon. On s'empressa de le lui accorder.

Aujourd'hui Lavrenius est encore en liberté, lui et sa « fortune », tandis que ses compagnons restent en prison.

Sur l'ordre venu de Pétersbourg, les laquais du tsar à Paris, ont libéré cet homme.

Nous n'avons pas besoin d'en dire davantage.

## Espagne

La Ligue de Réaction fait des progrès. Le *Productor* de Barcelone donne des renseignements détaillés sur le plan arrêté par les réactionnaires espagnols pour enrayer le mouvement anarchiste en Espagne.

Les moyens sont ceux que l'on connaît. Introduire des hommes de la Ligue dans les sociétés et groupes ouvriers, pour suivre « les conspirations ourdies » par les travailleurs. Gagner « les chefs » par de petits services amicaux qu'on leur rendra, et si des plans sont lancés qui peuvent finir mal pour les bourgeois, leur opposer résistance. Semer la division entre les travailleurs en poussant aux extrêmes.

Beaucoup de travailleurs donneront certainement dans ces pièges. Et cependant il y a un moyen bien simple de se garer des agissements de toute cette canaille. C'est de se méfier des *gredins* quelle que soit la camisole ou la blouse dont ils s'affublent.

Parmi les *gredins* on ne recrute pas des révolutionnaires. Qu'on se souvienne seulement de la vie que faisait Serreaux dans la *Révolution sociale*, d'Andrieux !

## Allemagne

Nos lecteurs ne reçoivent que rarement des nouvelles des socialistes allemands. C'est que dans ce pays les choses vont toujours du même train.

Les députés politiques continuent à s'occuper d'*affaires mondaines*, ou à ne s'occuper de rien du tout.

Par exemple, pas plus tard que la semaine passée, le député Wollmar, regardé comme un des plus avancés, appuyait de sa parole et de son vote une demande de 900,000 marks faite par le gouvernement pour frais de colonisation en Afrique, alors que les libéraux du Reichstag voulaient la réduire de moitié. Le prétexte de ce vote du parti socialiste (qui rappelle bien celui qu'il donna jadis en faveur de la subvention aux compagnies de navigation — un vrai tripotage) — a été, qu'une partie de la somme doit être employée dans un but scientifique. On sait ce qu'on entend par « but scientifique » en matière coloniale. Il s'agit d'ouvrir le chemin à de nouvelles conquêtes, et cela au grand profit et avantage de quelques sociétés qui ont reçu du gouvernement allemand le monopole de la colonisation et de l'exploitation du territoire tombant sous la protection du gouvernement impérial.

Maintenant, si nous laissons les députés au Reichstag soigner leurs affaires, tout en vivant des contributions péniblement versées par la masse des travailleurs ; et que nous tournions nos regards vers la presse officielle du parti, nous ne sommes pas plus édifiés. Le *Vorwaerts* de Berlin ne dit-il pas, à propos de la culbute de M. Crispi, que « la Triple Alliance » n'est pas en danger, car elle est fondée sur la nécessité, où se trouvent les puissances centrales de se défendre contre la perfide Russie, etc. ? Voilà donc de quoi rassurer la diplomatie des gouvernements alliés. La Triple alliance, a l'appui même du parti socialiste allemand ; et M. Liebknecht pourrait bien devenir chancelier, que le roi Humbert, ni Joseph d'Autriche, ni Guillaume n'auraient à craindre pour leurs arrangements dynastiques.

Le parti marche résolument dans la voie de la réaction. Le comité parlementaire a décidé qu'on ne ferait pas cette année de manifestation le 1er mai, on fêtera le dimanche suivant : ce n'est pas plus malin que ça. La raison mise en avant est qu'il y a beaucoup d'ouvriers sans travail même à présent. On aurait pensé que justement à cause de cela le petit nombre d'ouvriers qui travaillent auraient fait cause commune avec les déshérités ; et auraient donnée à la manifestation un caractère moins banal et moins ridicule, que celui qu'elle va avoir par la volonté des meneurs ; on aurait espéré qu'on ne se serait pas empressé de capituler si tôt et si honteusement dans les mains de la Bourgeoisie gouvernementale et capitaliste.

Du reste, le manifeste des chefs du parti va plus loin, et demande que même à l'avenir la manifestation ouvrière annuelle ait lieu un dimanche. On voudrait bien savoir pour combien d'années les ouvriers devront, dans la pensée des parvenus et des repus du parti socialiste allemand, manifester pacifiquement pour sortir de l'état de misère, où ils sont plongés.

Dans le même manifeste, il est naturellement ordonné que la manifestation reste pacifique ; comme prétexte de l'agitation est indiqué, le peu de bonne volonté de la part du gouvernement à venir en aide à la classe ouvrière. Naturellement, il n'est pas dit ce que les socialistes feraient, s'ils étaient au pouvoir ; encore moins y a-t-il dans le manifeste la moindre allusion aux revendications essentielles du Socialisme, à la nécessité d'abolir la propriété individuelle et le système politique, pour mettre fin à l'exploitation des masses ouvrières sous quelque forme qu'elle se présente.

Bien que le socialisme qu'on a servi aux ouvriers allemands n'ait jamais été fort dangereux, on s'évertue depuis l'abrogation de la loi de 1878 à le rendre plus pâle, à l'édulcorer, à le diluer toujours plus. On ne s'écrie plus, à la fin des réunions : vive le socialisme international révolutionnaire : non, cela serait trop hardi, on a adopté la nouvelle formule : Vive le socialisme international émancipateur !

---

Les orateurs témoignent aux agents de police un respect plus que servile, et ils n'en sont pas mieux payés pour ça.

Un d'eux vient d'être condamné pour avoir remarqué dans une réunion, que la police de Francfort savait mieux réprimer le désordre que celle de Berlin !

Enfin on en est arrivé, dans les réunions, à se lever lorsqu'on prononce le nom de l'empereur, de sorte que je lis dans le *Vorwaerts* une protestation de certains socialistes qui demandent de pouvoir rester assis en vertu de la liberté d'opinion.

La rédaction du *Vorwaerts* a publié récemment une déclaration, déclarant que le parti ne prend pas la responsabilité des réunions qui n'ont pas été convoquées d'accord avec le comité directeur, et où celui-ci ne peut pas exercer son influence.

Cela prouve, — comme d'ailleurs il y en a bien des signes — qu'il ne manque pas de mécontents dans la masse des socialistes allemands, et que peut-être l'heure finale de la domination des chefs va bientôt sonner.

---

Nous avions écrit les quelques lignes qui précèdent, lorsqu'un véritable coup de foudre a éclaté dans le ciel d'ailleurs peu serein de la démocratie socialiste allemande. La revue le *Nouveau Temps* a publié une critique accablante envoyée par Engels et faite par Marx lui-même au programme actuel du parti, qui est encore celui voté à Gotha en 1875. Plusieurs fois on avait senti le besoin de corriger ce programme ; et à St Gall et à Halls même on avait chargé une commission d'étudier les modifications nécessaires. Non seulement cette commission n'a rien fait, mais la critique de Marx qui avait été communiquée à Liebknecht et aux autres chefs dès 1875, a été jusqu'à présent soigneusement tenue secrète.

Dans cette critique, Marx dit que le programme de Gotha est *démoralisant*, qu'il sent de son devoir de ne pas s'en rendre complice par *un silence diplomatique*, que *les appels qu'on y fait à l'aide de l'État*, les réformes *qu'on y préconisent* et les théories même qu'on y développent *sont la négation même du socialisme*.

Naturellement, Marx préconise à son tour la dictature du prolétariat, comme si la dictature exercée par toute une classe n'était pas une absurdité, et comme si on pouvait être dictateur et rester prolétaire en même temps.

Il n'en est pas moins vrai que le programme, sous l'influence démoralisatrice duquel la démocratie socialiste allemande est entrée dans la voie du réformisme et du légalisme, n'est qu'une mystification solennelle.

### Canada

Nous avions bien raison de dire qu'un jour on perdra si bien tout intérêt aux parlottes qui nous gouvernent que les gouvernants seront forcés de mener les moutons électoraux aux urnes comme on les mène au service militaire. Maintenant, le conseil législatif de la province de Québec discute une loi, par laquelle le vote sera rendu obligatoire, sous peine de forte amende.

Le *droit* va devenir un *devoir*.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Tous les groupes qui voudraient se procurer la chanson de Thivrier, le député en blouse, sont priés de s'adresser au compagnon Segard, rue d'Aubervilliers, 30, à Saint-Denis.

La chanson se vend dix centimes pièce.

***

Les compagnons de Buenos-Ayres qui sont en correspondance avec Moisseron sont prévenus de sa nouvelle adresse, 29, rue Juge, à Grenelle, à Paris.

***

Les camarades de Hénin-Liétard, désirant s'instruire font leur possible pour créer une bibliothèque. Ils font un appel à tous pour être aidés par des envois de brochures, ouvrages, etc.

Adresse : Arthur Carcel, cabaretier, rue des Roses, à Hénin-Liétard (Pas-de-Calais).

***

Les groupes de Roubaix viennent de faire paraître les défenses du compagnon Lorion, contenant un manifeste abstentionniste.

Les groupes et compagnons qui désirent en avoir, peuvent s'adresser au compagnon Verecruysse, rue de Fourcroy, 21, à Roubaix, à 2 fr. 50 le cent, livrées franco.

***

### Bulletin de la Fédération jurassienne

Il ne manque plus au compagnon Darnaud, à Fois, que les numéros suivants :

1872. — N° 12.
1873. — N°s 7, 11, 12, 21 34.
1874. — N°s 22, 25, 26, 33, 51.
1875. — N°s 1, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 13, 21, 22, 31, 34, 35, 37, 43, 47, 50.
1876. — N°s 3, 7, 8, 25, 34.
1877. — N°s 9, 51.

Il offre 30 centimes par numéro.

***

La compagne Grangé remercie les compagnons du *Cercle International* ainsi que la *Révolte* pour l'argent qu'on lui a envoyé.

***

Le groupe les *Niveleurs Troyens* met en vente une poésie : *Aux Victimes de Saint-Etienne*, au prix de 2 fr. 50 le cent, franco, pour les groupes, au profit de la souscription pour l'achat d'une presse et de la propagande.

Sous presse : *Le Rêve d'un Niveleur*, rondeau ; même prix et mêmes conditions.

S'adresser soit à la *Révolte*, soit au compagnon Paul Martinet, faubourg Croncels, 133, à Troyes.

***

Amiens. — Tous les compagnons en correspondance avec le groupement la *Jeunesse libertaire* à Amiens, sont avertis par cette présente communication qu'à l'avenir il doivent envoyer au compagnon Mercier, 41, rue des Sœurs-Grises, tout ce qui a rapport à la propagande : lettres et autres.

***

Le compagnon F. Piccinelli prie les compagnons qui sont en correspondance avec lui, de ne plus rien lui adresser jusqu'à nouvel ordre.

***

Le compagnon Dupré de Nantes demande l'adresse du compagnon Léon Brion. — Ecrire à la *Révolte*.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 809 fr. 60.
Un Savoyard anarchiste 10 fr.
Total à ce jour : 819 fr. 60.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 976 fr. 40.
R. B. à Segré 1 fr. — P. à Plessier-Rozainvillier 1 fr. — Un Savoyard 10 fr. — Un Savoyard anarchiste 10 fr.
Total à ce jour : 1007 fr. 40.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 3,833 fr. 30.
Paris, J. 2 fr. — Nicaise 0,25. — Muller 50 fr. — E. M. 140 fr. — Un savoyard anarchiste 20 fr. — M. à Noncourt 0,50. — Un anarchiste beaujolais 40 fr. — Un survitaliste 1 fr. — L. G. D. V. 5 fr. — B. à la Machine 0,25. — C. à Dunkerque 0,50. — P. à Plessier Rozainvillier 1 fr. — Pierre Daymond 1 fr. — B. R. à Pierrefeu 1 fr. — VENTE de vieux timbres 4 fr.
Total à ce jour : 4.039 fr. 80.

## PETITE CORRESPONDANCE

J. Engelbert de Drocourt demande au compagnon de Nancy de répondre à sa lettre.

J. Grave à St Ouen. — C'est par inadvertance que la convocation a été insérée telle quelle.

G. à Brest. — B. au Havre. — B. à Maizy. — P. H. à Woincourt. — F. à Reims. — B. à Saint-Amand. — S. à Calais. — A. C. à Biella. — D. F. à Goufaron. — J. M. La Haye. — E. à Narbonne. — V. P. à Levallois. — A. V. à Dunkerque. — R. à Orbetello. — M. G. à Marseille. — R. à C. — T. à Milan. — B. à La Machine. — A. S. à Reauns. — D. P. à Saint-Denis. — C. à Dunkerque. — C. à Tarzoud. — R. à Victor-la-Coste. — M. à Milan. — R. à Villiers. — F. à Amiens. — Jean de Mussimy. — J. M. à l'Epine. — P. à Plessier. — Bozainvilliers. — F. à Reims. — C. à La Grive. — S. P. à Bordeaux. — L. à Lyon. — P. à L'arbresles. — C. à Agen. — C. à Nantes. — S. à Reims. — R. à Pamiers. V. à Roubaix. — C. M. à St-Henri. — T. à Lambezellec. — B. à Limoges. — B. à Toulon. — H. rue Louis Braille. — J. à Marseille. — M. à Nîmes. Reçu timbres et mandats.

P. R. à Orbetello. — « L'anarchie dans l'Evolution ». — « Anarchie et Communisme » épuisés, envoyer d'autres en place.

Foure à Genève. — Attends les 10 fr. annoncés par G. ?

L. à Bordeaux. — L'article est distribué — et, en ce moment, nous avons trop de difficultés à faire paraître le journal pour nous occuper d'autre chose.

A. A. à Bordeaux. — Parfois, pour faire plaisir aux camarades, nous avons inséré des communications contre certains bagnes locaux. Le résultat était de faire vendre, en effet, le numéro qui contenait l'entrefilet. Les ouvriers du bagne lisaient bien l'article qui les concernaient, ils étaient ravis, nous n'en doutons pas, de voir leurs récriminations imprimées. — Mais c'est tout ce qui en résultait. — Nous avons renoncé à ce genre de propagande. — Si tu ont à se plaindre de leurs exploitateurs qu'ils se révoltent. — Les plaintes sont pour les impuissants.

## CONVOCATIONS

**Grande réunion publique et contradictoire donnée par les groupes du faubourg Saint-Marceau, dimanche 22 février, à 2 heures précises, salle de l'Alcazar d'Italie, avenue de Choisy, 190.**

Orateurs inscrits : Leboucher, Viard, Courtois, Faure, Tortelier et Brunet.

Ordre du jour : 1. Le chômage, ses causes et ses conséquences ; — 2. Les orgies du monde bourgeois devant la misère des travailleurs ; — 3. Les travailleurs au 1er mai 1891 et questions diverses.

Entrée : 25 centimes, pour les frais de la salle.

Les anarchistes du XXe, samedi 21 février, 92, boulevard Ménilmontant, à 8 h. 1/2, salle Normand.

Dimanche 22 février, à 8 h. 1/2, grande soirée familiale et conférence par un compagnon du groupe.

Ordre du jour : L'Anarchie et l'idée de justice.

Le groupe le *Réveil du XVe*, tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, salle Logeron, 18, rue Croix-Nivert.

Groupe anarchiste des Ve et XIIIe. — Tous les compagnons sont convoqués le samedi 21, à 9 heures du soir, rue Pascal, 19.

Ordre du jour : Communisme et anarchie.

Groupe des Travailleurs anarchistes du XIIe, samedi 21 février, à 9 heures précises du soir, salle Guillemain, 67, rue Claude Decaen. Présence très urgente des compagnons du groupe.

Ordre du jour : Le 18 Mars.

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis, 26, rue du Port, salle Hélary.

Asnières. — Le groupe tient ses réunions tous les samedis à 8 h. 30, salle Lecoq, 28, avenue de Paris.

Groupe anarchiste du Levallois, tous les samedis à 8 h. 3/4, salle Mezerette, rue de Gravel.

Ordre du jour du 21 février : Anniversaire du 18 Mars.

Romans. — Dimanche 22 février, conférence publique et contradictoire par le comp. Nahon, salle du Casino de Mars, à 3 heures. Entrée libre.

Reims. — Tous les anarchistes sont convoqués chez Emile, 5, rue Châtivesle, dimanche 21, de 3 à 5 heures. Urgence. Tous les dimanches même heure.

Bordeaux. — Samedi, 21 février, à 8 h. 1/2 du soir, café de Russie, réunion publique et contradictoire.

Sujet : 1. L'attitude des groupes collectivistes à Bordeaux ; leur bonne foi ; — 2. L'Anarchie, ses bases, son but, ses moyens.

Vimeu. — Le groupe du Vimeu, les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte*, sont convoqués à une réunion générale au Café des Voyageurs, à Friville, pour le dimanche 1er mars, à 5 heures du soir.

Ordre du jour : Conférence sur le 18 mars. Chants et poésies.

Extrême urgence pour tous.

Amiens. — Les révolutionnaires de toutes les écoles sont convoqués pour le dimanche 22 février, à 6 heures précises du soir, au lieu dit le Cent de Piquet, 82, rue du faubourg du Cours.

Ordre du jour : Décision à prendre au sujet des Journées du 18 Mars et du 1er Mai. Urgent.

Saint-Etienne. — Réunion régionale. Tous les camarades du bassin ainsi que les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 22 février, à 2 heures 1/2 du soir, place Grenette, 2, au premier.

Le groupe la *Haine* a pris l'initiative de cette réunion afin de discuter en commun les moyens de propagande pendant la période du 1er mai.

Ordre du jour : La propagande dans la région, organisation de conférences.

Par suite de l'arrestation de Chapoton, adresser les correspondances au comp. Audin, 25, rue Neuve, chez Delhomme, pour ce qui concerne le groupe la *Haine*.

Bruxelles. — Lundi 23 février, à 8 heures du soir, à la Colline, rue de la Colline, réunion extraordinaire.

Ordre du jour : 1. La situation actuelle et ses conséquences au point de vue anarchiste ; — 2. Communication importante.

Tous les anarchistes de Bruxelles et des faubourgs sont priés d'assister à cette réunion ; nous espérons que notre appel sera entendu.

Bruxelles. — *Groupe La Fraternelle*. — Les compagnons qui ont reçu des cartes de la fête du 16 février, sont invités à venir en faire les comptes le dimanche 22 février, à 8 heures du soir, au Cornet, rue Marché au Fromages. Urgence.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echaudé.

QUATRIÈME ANNÉE. N° 25 — DIX CENTIMES — DU 28 FÉVRIER AU 6 MARS 91

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Nous n'avons pas eu le temps d'envoyer cette semaine le compte à nos dépositaires le plus en retard. Nous allons le commencer la semaine prochaine. Les camarades qui ne trouveront plus le journal aux endroits habituels, sauront que l'envoi aura été supprimé faute de règlement.*

## RÉVOLUTION ET ANARCHIE

A propos de la note dont nous avons accompagné le compte-rendu du congrès de Capolago, nous recevons du compagnon Merlino, la lettre suivante :

Lugano, 4 février.

Compagnon,

Dans une note au compte-rendu des congrès de Capolago, vous faites la remarque que « désormais, il y aura en Italie les anarchistes du Parti et les autres, les irréguliers, les révoltés inconscients, les ouvriers et les paysans anarchistes sans le savoir. » Justement, il en a été toujours ainsi ; il y a eu des révoltés conscients et des inconscients ; la différence a toujours été que les premiers ont taché de se grouper pour agir plus puissamment ; quant aux irréguliers ; à ceux qui, par leur caractère ou à cause du but spécial qu'ils se proposent, ne veulent pas entrer dans la fédération, ils n'auront aucune raison de se plaindre qu'il y ait un groupement qui, au besoin, peut leur être utile.

Au surplus les irréguliers se groupent bien aussi, seulement en plus petit nombre. C'est donc une question de nombre, non de principes. Il y a des buts pour lesquels il est utile de se grouper à cent ou à mille ; et il y en a d'autres pour lesquels il faut rester dix. — Rien de plus juste, la fédération italienne qui, du reste, a un programme assez large pour grouper tous les anarchistes, et qui n'impose ni de règles ni d'obligations à personne, n'impose non plus à personne d'y entrer. Ceux qui voudront agir pour leur propre compte en irréguliers, pourront le faire, nous les regarderons toujours en bons camarades, nous leur donnerons même un coup de main au besoin.

Je vous ferais remarquer enfin que cette « tactique » n'a pas été « reprise en Italie » par la simple raison qu'il n'y en a jamais eu d'autre. Seulement il y a eu un temps où la discussion des parlementaires a jeté un peu de confusion dans les rangs. Que cela ne soit plus le cas aujourd'hui, il faut s'en réjouir, il me semble. Bien à vous

X. MERLINO.

Nous sommes persuadés que les congrès ne sont que des vestiges d'habitudes parlementaires et autoritaires ; nous ne croyons nullement à l'efficacité des résolutions prises, nous persistons à croire que tout ce qui a été décidé aurait pu se mettre en pratique sans avoir besoin de se réunir en congrès, — étant donné que les camarades n'ont pu s'y rendre tous et qu'il a fallu recourir à la délégation. — Et si nous avons fait nos réserves sur certaines de ces résolutions, ce n'est pas que nous croyions à un bien grand danger d'autoritarisme qui, certainement, doit être bien loin de la volonté de nos amis, mais tout simplement parce qu'elles indiquent dans le cerveau des camarades italiens qui ont pris part au congrès de Capolago, un vieux fonds de parlementarisme, de politiquerie et de conspiration que les fait s'attarder à des formes surannées de rapports et d'entente. Ils habituent les nouveaux camarades qui viennent à nous, à tout un cérémonial représentatif qui embrouille les idées, et les empêche de se faire une conception nette de ce que doivent être les rapports dans une société anarchiste. Ils usent leurs forces à des essais de concentration des forces révolutionnaires, essais toujours appelés à échouer ; — heureusement ajouterons-nous, car ces groupements faits de concessions et d'atermoiements ne pourraient que profiter aux sectes retardataires, — n'ayant de durée qu'autant que ceux qui veulent aller de l'avant, consentiraient à piétiner sur place

---

Nos amis partent de ce principe, — louable en soi, — dont ils sont imbus, que l'on peut grouper des éléments en vue de faire la révolution ; que l'on peut devenir assez nombreux pour tenter des soulèvements ; créer des situations où la révolution éclatera et que les groupements organisés pourront faire évoluer dans la direction qu'il leur conviendra de lui imprimer. De là, leurs efforts pour grouper tous les révolutionnaires sur un programme mixte, en laissant de côté certains détails, certaines nuances qui auraient pu empêcher l'entente. Détails qui n'ont pas été mentionnés dans le compte-rendu, mais que nous devinons, étant donné les différents groupements qui ont pris part au congrès. En un mot, le but principal qu'ils s'assiguent, c'est la révolution.

Nous autres, au contraire, nous sommes persuadés que la révolution viendra en dehors de nous, avant que nous soyons assez nombreux pour la provoquer ; nous pensons que l'organisation vicieuse de la société nous y mène fatalement et que la crise économique compliquée peut-être d'un fait politique quelconque, suffira à mettre le feu aux poudres et à faire éclater ce mouvement que nos amis veulent provoquer.

Nous pensons enfin que, dans cette révolution, l'action anarchiste sera d'autant plus forte que nos idées se seront davantage propagées, qu'elles auront été bien comprises, bien élucidées, et débarrassées de tout le fatras de préjugés que nous ont laissé l'habitude, l'hérédité et l'éducation. Nous cherchons donc avant tout, à préciser les idées, à les répandre, à grouper des camarades conscients, évitant toute concession qui pourrait voiler un coin de nos idées, ne voulant pas, sous prétexte d'augmenter notre nombre, accepter aucune alliance qui, à un moment donné pourrait devenir une entrave. Pour nous, la révolution n'est plus un but, c'est un moyen inévitable, auquel nous en sommes persuadés, on devra avoir recours. C'est ce que nous cherchons à faire comprendre à ceux chez qui nous propageons nos idées. Nos amis veulent faire des révolutionnaires. Nous, nous voulons des anarchistes, révolutionnaires, certainement, mais ne s'arrêtant pas là, et voulant plus encore.

---

Ici, nous savons ce que nous répondrons nos camarades. Ils nous diront : « Qu'ont produit jusqu'à présent toutes vos belles théories sur l'initiative, sur la spontanéité des individus ? Que font vos groupes disséminés, sans relations ? N'avez-vous pas vous-mêmes à combattre des actes et des théories que l'on essaie de faire passer sous le couvert de l'anarchie et que vous vous refusez d'accepter comme tels ? »

Dans la discussion que nous avons eu avec les anarchistes espagnols, nous avons démontré, que si les efforts des anarchistes français manquaient tant soit peu de coordination apparente, d'organisation réelle, tangible, ces efforts n'en étaient pas moins considérables, et qu'ils avaient du moins l'esprit de suite, la coordination que donne la vision commune d'un même but poursuivi et nettement défini. Certes, il y a des lacunes, ce n'est pas encore l'idéal, mais petit à petit on s'y achemine, et quand on sera arrivé à ne pas avoir peur de certains mots sous lesquels on confond des choses dissemblables, on ne tardera pas à voir s'établir une entente et une organisation vraiment sérieuse et entièrement libertaire entre les différents groupes internationaux ; entente et organisation d'autant plus durables qu'elles découleront de la pratique des faits et non d'une entente préalable et factice.

Quant à ce qui est de savoir s'il y a des actes et des théories desquels on doit se séparer, comme eux nous estimons qu'il y a un genre de propagande qui s'est glissé parmi nous, contre lequel nous devons nous prémunir de toutes nos forces, mais nous estimons aussi que nous n'arriverons pas à nous garer en déclarant solennellement, en congrès ou ailleurs, que telle chose est anarchiste ; que l'on est anarchiste en l'acceptant, que l'on ne l'est pas en la repoussant. Poser des barrières, c'est faire œuvre de conservateur, de rétrograde par conséquent.

Il y a rien qu'un moyen de séparer les idées anarchistes des théories émises en vue de dévoyer le mouvement ; travailler encore plus à les élucider, écheuiller encore notre manière de faire de tous les restants de préjugés autoritaires, faire que ceux auxquels nous nous adressons, nous comprennent et soient à même de discerner si telle chose ou telle autre est anarchiste ou ne l'est pas. C'est une manière

de procéder bien plus efficace que toutes les exclusions probables.

---

Certainement pour ceux qui sont impatients de voir réaliser notre rêve de bonheur et d'harmonie, ce qui se passe actuellement dans nos rangs, peut les décourager et les désespérer de jamais voir sortir l'entente du chaos et du tohu-bohu d'idées qui, sous le nom d'anarchie font, plus ou moins, la guerre à la bourgeoisie, mais n'est-ce pas le propre de toute idée nouvelle, venant détruire et saper l'ordre de choses existantes, de créer le chaos et le désordre?

— Encore une fois, laissons les idées se préciser, laissons les impatients jeter leur feu et les théories devenant plus réfléchies, seront plus conscientes et se coordineront d'autant mieux qu'elles n'auront rien d'imposé, que l'on n'aura apporté aucune entrave à la libre évolution des esprits.

Nos camarades nous disent que si un compagnon leur promet son concours, ils veulent pouvoir être assuré de compter sur lui, nous sommes encore de leur avis, mais nous pensons que c'est là encore affaire de la propagande de démontrer aux individus qu'il ne doivent s'engager que s'ils sont certains de pouvoir tenir, qu'une fois engagé, il y a question d'honnêteté à remplir ses promesses. En un mot, c'est encore ici la question de lutte contre ces idées dissolvantes, c'est à notre propagande à démontrer les bons effets d'une entente et d'une confiance complète entre compagnons. Mais que peuvent faire tous les engagements pris et exigés au préalable? Quand on l'inscrirait en caractères colossaux dans des programmes préparés d'avance, que faire n'ayant en mains aucune force pour contraindre ceux qui violeraient lesdits engagements? Faisons donc moins de mise en scène et habituons-nous à agir correctement.

De même, encore, quand ils nous disent, qu'il y a des cas où l'on a besoin d'être dix, d'être cent, d'être mille. Parfaitement, nous n'avons jamais nié l'efficacité du groupement, nous l'avons toujours préconisé, mais nous sommes pour le groupement temporaire, pour l'accomplissement d'un acte de propagande bien défini. Par contre, nous nous opposons aux fédérations qui veulent tout englober, tout faire, tout entreprendre. Ces groupements ne peuvent se faire qu'en élaguant les extrêmes d'une idée et en prenant un juste milieu qui puisse satisfaire le plus grand nombre; si dans les extrêmes il y a souvent des fous ou autres, il y a parfois aussi l'avant-garde d'une idée nouvelle.

Ces sortes de groupements en outre, quoi que disent, quoi que pensent, quoi que fassent ceux qui les organisent, sont la mort de toute initiative individuelle. Ce que l'on gagne en force nominale on le perd en force effective, et la désagrégation ne tarde pas à s'y mettre lorsque le programme est devenu trop étroit et que le petit nombre commence à sentir le besoin d'en sortir.

Rien de tout cela à craindre si les groupements arrivaient à fonctionner comme nous voulons que ça devrait être: Les individus se groupant à tour d'une idée commune à mettre en pratique, se tenant en relation avec les autres groupes au point de vue d'idées à échanger. Une fois l'idée mise en pratique, les individus redeviennent libres; puis, soit entre eux, soit en s'augmentant de nouveaux éléments, se recherchent et se regroupent en vue d'un autre acte à accomplir, d'une autre idée à mettre en pratique; ceux qui ne sont pas partis au du nouveau but à atteindre, se groupent pour autre chose. Nous aurions alors des groupements en pleine activité, ayant toujours une besogne à accomplir, se transformant sans cesse selon les besoins du moment, se retrempant sans cesse d'éléments nouveaux, nous donnant déjà un aperçu de ce que pourront être les rapports des groupes et des individus dans une société régénérée.

## AVIS

*Nous avons reçu livraison de l'eau-forte représentant le drame de Chicago, belle eau-forte de 24 centimètres de large sur 32 de hauteur. Nous pouvons la laisser au prix de 1 fr. 50, par la poste 1 fr. 75.*

*Vu le tirage restreint qui en a été fait, et les frais que cela a occasionné, nous prévenons les camarades que nous ne pouvons l'expédier qu'à ceux qui nous en auront, au préalable, envoyé le montant.*

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Nous avons raconté la condamnation du camarade Villemejeanne à un an de prison, pour son acte de révolte anti-patriotique. Voici quelques détails que nous trouvons dans l'*Indépendant de Marcq*, sur cette affaire:

« Villemejeanne était au corps depuis dix jours, lorsque en pleine chambrée il étala sur une table quatre paquets de cartouches, saisit un fusil au ratelier, le chargea, l'arma, s'approcha de la table et devant ses camarades groupés autour de lui et se demandant ce qu'il méditait, fit feu sur le paquet de cartouches.

Deux cartouches seulement éclatèrent; le sergent Escande se fit aider des soldats Py, Poujade et Daniel, et arrêta Villemejeanne, que l'on conduisit en prison. »

On remarquera que d'après ce récit, notre compagnon a tenté de faire sauter la chambrée, sinon la caserne et lui avec.

La haine du militarisme avait donc fait naître en lui une détermination des plus farouches, dont il serait utile pour la propagande de développer les causes. Il est regrettable que ses amis intimes ne nous aient pas donné depuis sa condamnation quelques renseignements sur son « état d'âme » lors de son départ pour le régiment.

On notera aussi que les soldats n'ont saisi Villemejeanne que sur l'injonction du sergent et que les hommes n'ont pas prêté la main à l'arrestation.

Le journal continue:

« Ou l'interrogea et ses réponses stupéfièrent tout le monde.

— J'ai voulu, dit-il, protester avec éclat contre la loi militaire. Pour moi, le soldat est un esclave; le militarisme est la plaie de toute civilisation.

» Au conseil de guerre, quand son avocat eut fini de parler, on lui demanda s'il n'avait rien à ajouter pour sa défense:

— Le crucifix qui est là, répondit-il d'une voix forte, est l'emblème de la charité chrétienne et nous recommande de nous aimer comme des frères. Pourtant j'ai passé quelques jours à la caserne et l'on m'a recommandé de haïr les Prussiens qui sont nos frères!

» On ne peut prendre le soldat Villemejeanne pour un de ces péroreurs qui mettent si rarement d'accord leurs paroles avec leurs actes. Ce farouche est un convaincu, il sait bien qu'en faisant sauter la chambrée il sautera avec elle et qu'il sera la première victime de l'application de ses théories. Cependant il n'hésite pas et condamne à mort ses camarades et lui-même avec une fermeté égale.

» Aussi le conseil de guerre qui se connaît en courage, le traite-t-il avec une indulgence relative en ne le condamnant qu'à un an de prison. »

On nous permettra d'avoir quelques doutes sur l'indulgence du tribunal. Villemejeanne est entre les mains de ses bourreaux et il n'a pas fini de souffrir. Il a été transféré à Perpignan et il subira sa peine à la prison du Ca tillet.

***

Saint-Denis. — L'enrôlement des nouveaux militaires et le tirage au sort ne se passe plus maintenant aussi tranquillement, aussi bêtement qu'autrefois. L'année dernière nous ne pouvions relever que l'acte de Mertz à Dijon, c'est en maints endroits que l'esprit anti-patriotique se dégage aujourd'hui.

Les camarades de Saint-Denis, Saint-Ouen, s'étaient donné rendez-vous pour le jour du tirage au sort du canton, sur la place de la caserne, à Saint-Denis.

En vue de la manifestation, les compagnons avaient fait une vigoureuse propagande dans les casernes et dans la nuit qui précéda le tirage au sort, avaient peint sur les murs au moyen d'une plaque de zinc découpée les inscriptions de: *A bas la patrie* et *à bas les frontières*.

Le jour du tirage au sort, jeudi, le commissaire de police voyant tout cela et averti du rendez-vous fut pris de trac. Il demanda des renforts à Paris. Aussi, la place de la caserne était bien gardée. Police, gendarmerie et un bataillon d'infanterie était là. Les ouvriers de l'usine Floquet eurent du mal à rentrer dans leur bagne sans recevoir de horions.

Un camarade s'était mis à chaque coin de rue et prévenait les compagnons qui arrivaient que le nouveau rendez-vous était sur la place de la Mairie.

Là se rassemblèrent les conscrits anti-patriotes au nombre d'une quinzaine, entourés de nombreux anarchistes et de la foule qui applaudissait. Pendant que les sergots se morfondaient à la caserne, le drapeau rouge et le drapeau noir étaient déployés à la mairie et de nombreux cris de: vive l'anarchie accueillaient chaque conscrit.

Seul de tous les anarchistes, Pierret est entré dans l'édifice municipal, il s'avance vers le maire, chapeau sur la tête, refuse de se découvrir, disant qu'il ne respecte pas l'autorité, refuse de tirer son numéro, répondant qu'il protestait contre l'impôt du sang, enfin se fait expulser en criant: vive l'anarchie! à bas la patrie, etc...

Le tirage au sort terminé, les camarades se dispersent en grande partie, quelques-uns entrent chez un marchand de vin de la rue de la Boulangerie, pour chanter quelques refrains révolutionnaires.

La place de la Mairie ayant enfin été évacuée, on fait prévenir la police et celle-ci accourt désireuse de se couvrir de gloire. Le cabaret est découvert et subitement la salle est envahie. Descamps qui a un vieux compte à régler avec la justice était spécialement recherché, aussi il est ligotté avant d'avoir pu faire sentir au commissaire de police l'argument qu'il lui destinait.

A la sortie de chez le marchand de vin, les camarades chantaient la *Carmagnole*, criaient: vive l'anarchie et la foule les acclamait. Elle était si compacte que les agents eurent bien du mal à emmener leurs prisonniers au dépôt.

Après les avoir fait coucher au poste de Saint-Denis, les avoir menés à Paris à pied et les y avoir gardés un jour, les compagnons arrêtés, sauf Descamps, ont été remis en liberté.

Ils se sont rendus immédiatement à la réunion du groupe où ils ont été bien reçus, tous sont prêts à recommencer.

Les bourgeois de Saint-Denis n'en mènent pas large; le conseil municipal n'osant pas se réunir, s'est prorogé à huit jours.

Descamps va probablement être transféré à Reims. L'année dernière lorsqu'il fut renvoyé de son usine, après le 1er mai, il partit pour Reims afin d'y trouver du travail. Arrivé au milieu de copains qui crevaient de faim eux-mêmes, il leur dit que ce n'était pas digne de la part d'anarchistes et il les fit bouloter aux dépens d'un rentier. Il va payer cela.

***

Grenoble. — Zidiloff qui avait été condamné par défaut lors du procès de Pierre Martin, de Theseyin et de Buisson, vient d'être jugé contradictoirement. Le seul fait qu'on lui reprochât, est de s'être sauvé en Suisse après le 1er mai.

Aucun témoin n'ayant pu affirmer que c'était lui qui avait frappé le commissaire de police à la sortie de la réunion du théâtre, a été acquitté. C'est rare!

***

Arras. — Dans le nouveau bassin où l'on exploite le phosphate naturel, près d'Haravesnes, les ouvriers belges, armés de bâtons, se sont rendus sur les chantiers, réclamant une augmentation de salaire. Comme on la leur refusait, les chefs de chantier ont été frappés, rossés et tout travail a été abandonné.

***

Loudy (Loir-et-Cher). — Les réunions publiques se succèdent dans nos localités. Après avoir assisté aux conférences anarchistes, nous assistons maintenant aux conférences politiques organisées par un groupe qui s'intitule: républicain-socialiste.

Ce sont les mêmes individus qui aux dernières élections faisaient voter pour les opportunistes.

Mais comme dans ces derniers temps le vent est au socialisme, ils ont fondé un journal qui n'a de socialiste que le nom. En ce moment, ils parcou-

... la campagne et cherchent à embrigader les paysans pour les conduire au scrutin.

Ils ont à leur service un tout jeune homme, le citoyen Martinet, assez habile à prendre la parole. Mardi 8 février, au hameau de la Prasserie, une centaine de citoyens étaient réunis pour l'entendre. Aucune déclaration n'ayant été faite, il n'y a pas eu de publicité.

Comme la discussion était contradictoire, plusieurs anarchistes étaient présents et le compagnon Breton prenant la parole, déclare qu'en fait de liberté on ne peut avoir que celle que l'on prend, et que la discussion continuera sans avoir à se préoccuper de l'heure de fermeture fixée par le maire.

Le citoyen Martinet parle de la crise économique, disant que les travailleurs doivent s'organiser pour pouvoir lutter contre les prétentions du capital, que si jusqu'à ce jour aucune réforme n'avait été obtenue, c'est que les électeurs n'avaient rien imposé à leurs députés, que par le mandat impératif, il serait le seul souverain, etc.

Breton explique que depuis vingt années, nous avons perdu notre temps à faire de la politique et que les questions sociales n'ont pas été étudiées, il passe en revue les différents gouvernements qui se sont succédé depuis un siècle et montre leur impuissance à améliorer le sort des travailleurs.

Parlant du gouvernement de la République, il montre l'impuissance du régime parlementaire et la décomposition des partis politiques, tous vendus ou à vendre. Arrivant au mandat impératif, au milieu des applaudissements il en démontre la fausseté, disant que la constitution actuelle s'oppose à son application et que le jour où il sera inscrit dans la loi, il sera sans effet aucun, que le député pourra toujours se soustraire aux injonctions du comité en se retranchant derrière la majorité de ses électeurs.

Il montre le peuple voulant imposer ses volontés à une assemblée, trouvant devant lui une armée de baïonnettes, et comme conclusion, engage les travailleurs à garder leur souveraineté.

Il passe à un autre ordre d'idée et parle de la situation faite aux travailleurs par suite de la concentration des capitaux, de la lutte permanente entre le travail et le capital, — duel qui doit fatalement amener la défaite de l'un ou l'autre. En prévision des événements qui peuvent surgir, il faut que les travailleurs laissent de côté les luttes politiques où veulent les pousser les intrigants et les ambitieux et se livrent à l'étude du problème social, afin que la Révolution qui s'avance ne soit pas de nouveau escamotée.

Ces paroles ont été vivement commentées à l'issue de la réunion, qui a pris fin vers minuit. Si les idées anarchistes ne sont pas encore bien comprises parmi les paysans, en revanche, les politiciens ont perdu toute confiance et les quelques anarchistes que nous sommes, entraînerions les travailleurs avec nous le jour de la revanche.

***

Agen. — La salle Pentarique était trop petite pour contenir tous ceux qui auraient voulu entendre la conférence faite par des compagnons de Bordeaux. Plus de sept cents personnes, en majorité des ouvriers, sont venus écouter les questions à l'ordre du jour. Après quelques mots de Lapeyre, Bonif, prend la parole. Il dit quelques mots sur ce que signifie anarchie et trace ensuite un tableau saisissant de la société actuelle. Et se tournant vers un groupe de bourgeois, il leur dit : « Si vous êtes lavés, cirés, vêtus, si vous avez de confortables habitations, c'est grâce aux meurt-de-faim qui n'ont eux que des haillons, un taudis ou la *rue*. Est-ce juste cela ? » De nombreux applaudissements répondent et la conférence continue.

En terminant, l'orateur rappelle l'exemple de l'emprunt de 869 millions, quinze fois couvert et la réclame des journaux qui appellent la France, les 800 capitalistes qui ont proposé leur galette. Que sommes-nous donc, 38 millions de personnes, le bétail sans doute.

Eh bien, nous ne voulons plus être ce bétail, proclamons carrément notre droit à l'existence partout et toujours et appuyons-le, s'il le faut, d'arguments frappants, en attendant le branle bas qui s'annonce proche.

Le résultat est excellent. Les discours prononcés, les journaux et les brochures distribués ont fait excellente impression. L'hiver que nous venons de traverser a fait réfléchir beaucoup de travailleurs et nos rangs se grossissent tous les jours de bonnes recrues. L'idée fait beaucoup de progrès.

## Allemagne

Des désordres graves ont eu lieu dimanche à Fribourg-en-Brisgau.

Une cinquantaine d'ouvriers employés à la construction d'égouts se sont rendus avec des drapeaux rouges au bureau du directeur des travaux, dans un des faubourgs de la ville. Ils demandaient le paiement de salaires qui, prétendent les patrons, ne leur seraient pas encore dus.

Après une lutte assez vive avec la police au secours de laquelle s'était portée une partie de la population, ils ont été repoussés, non sans avoir laissé sur le carreau plusieurs blessés, dont deux hommes mortellement atteints.

Treize arrestations ont été opérées.

## Angleterre

Une nouvelle grève très importante, — une grève de solidarité ouvrière, — vient d'éclater dans le grand district minier de Durham, près de Newcastle. Il y avait une grève partielle qui durait déjà depuis plusieurs semaines dans la mine de Silk-worth, appartenant à un lord Londonderry. On sait que les mineurs anglais logent généralement dans des villages appartenant aux propriétaires de la mine. Eh bien, ce monsieur Londonderry, président de l'association des propriétaires des mines, s'est avisé jeudi passé d'expulser de leurs maisons, tous les grévistes, au nombre de 300, qui habitent *son* village.

Ils paient le loyer, chaque semaine, mais ils sont en grève et le lord est propriétaire des maisons aussi bien que de la mine, et l'État est défenseur de la propriété.

Aussi, une nuée de huissiers et une escouade de plus de 300 policiers, fut mise au service de la sainte propriété, pour jeter les grévistes dans la rue.

Chacun des mineurs s'est barricadé dans sa maisonnette. Aussi, pour y pénétrer, les 300 policiers, armés de barres de fer, doivent les prendre chacune isolément d'assaut. On enfonce les portes, on la brise, puis on pénètre dans le logis et au milieu des cris et des malédictions des femmes et des huées de la foule, on enlève une à une les pauvres hardes du mineur, que la police transporte soigneusement dans la rue.

Il gèle à pierre fendre. Un vent terrible souffle dans la rue. Mais hommes, femmes et enfants sont mis dehors, — les enfants en pleurant, — pendant que les défenseurs de l'ordre clouent de fortes planches sur les portes et les fenêtres de la maisonnette. En deux jours de « travail », on a réussi de cette façon à en faire évacuer 24. De ce train là, il faudra six semaines pour parvenir à faire déménager tout le coron.

Jeudi, la foule était furieuse. Tout le temps, des mottes de terre et des pierres volaient sur les brigands de la loi, et certainement il y eut eu bagarre sérieuse si les policiers eux-mêmes n'eussent rechigné hautement contre ce qu'on les forçait de faire, et que la moitié des huissiers eux-mêmes n'eût fait grève et quitté les lieux en disant qu'ils renonçaient à accomplir leur sale besogne.

Dès que le télégraphe apporta la nouvelle des évictions dans les grands centres, 21 puits se mirent en grève. Vingt mille hommes ont déjà quitté le travail, laissant les messieurs avec leurs mines désertes.

Tout le district de Durham est en grève depuis vendredi, et les mines voisines vont faire cause commune avec les évincés de Silksworth.

Il n'y a pas encore de Souvarine dans les mines de Durham. Mais, une chose est certaine. Tous les dégats que les mineurs pourront faire sans se laisser pincer, seront faits.

Le *co-canny* est connu à Durham, comme ailleurs. On fera la petite guerre, en attendant la grande.

Et le respect de la propriété s'en va, en Angleterre comme ailleurs.

---

La grève générale dans les docks de Londres est de nouveau sur le point d'éclater. Cette fois-ci elle doit s'étendre sur tous les ports de l'Écosse et d'Australie.

Les travailleurs des docks français resteront-ils donc toujours à se disputer sur Boulanger et Constans, au lieu de faire cause commune avec les travailleurs des autres pays ?

---

La propagande fait de grands progrès à Sheffield. Un de ces derniers dimanches, sur la principale place de la ville, il y avait une réunion des plus enthousiastes. Plusieurs compagnons expliquaient la vraie nature et l'origine des gouvernements et l'essence de l'anarchie. Successivement deux prêtres protestants (clergymen) se présentèrent pour parler. Le dernier nous dit que c'était la première fois qu'il assistait à une réunion socialiste, mais (nous nous attendions ici à ce qu'il nous dénonçât devant le trône de Dieu), si ce qu'il avait entendu développer était bien là le socialisme, le socialisme était la vraie religion, puis il continua en abondant dans le sens de notre théorie.

Deux heures plus tard, autre réunion dans un autre coin de la ville pour expliquer aux grévistes de notre ville, les vrais moyens de mettre fin à la cessation de leur misère.

Enfin le soir, 3e réunion où les orateurs anarchistes May, Bingham et Creaghe furent très applaudis par les auditeurs.

La liberté que nous avons en Angleterre de faire des réunions en pleine rue, nous est évidemment très commode. Mais si les autres pays n'ont pas cette liberté, c'est bien leur faute. Si les révolutionnaires avaient voulu cette liberté de réunion, les gouvernants auraient été forcés de la leur accorder.

Un manifeste *Aux criminels* a été distribué à profusion. Chaque policeman a reçu le sien de la main à la main et les chefs de police aussi. En voici quelques extraits :

« Nous voulons vous faire comprendre que vous êtes nos frères, et nous avons l'espérance de faire de vous nos compagnons. Vous êtes des criminels, et nous sommes aussi des criminels, mais la grande différence qu'il y a entre nous tient à l'éducation que vous avez reçue de vos maîtres. Vous croyez mal agir en pillant les voleurs, c'est-à-dire les riches, tandis que nous croyons cette action souverainement juste... La société produit les criminels, puis leur fait subir les lentes tortures de la prison, ou les étrangle par la faim. La société fait les criminels, c'est-à-dire que le vol affreux qu'elle permet aux riches, laisse un grand nombre de travailleurs sans les moyens de vivre et les oblige à reprendre partiellement ce que les riches ont volé... »

Le groupe communiste-anarchiste de Sheffield.

---

Une grève assez grave, suivie de bagarre, s'est produite dans les docks de Pétersbourg.

Les chargeurs grévistes, au nombre de 500, se sont réunis dans une des docks, en protestant violemment. L'amiral Verkhovsky, commandant du port de Pétersbourg, fait son apparition et ordonne aux grévistes de se disperser. Ils l'entourent, au contraire, en exprimant à grand bruit leurs réclamations contre la réduction des salaires et les amendes. L'amiral veut les intimider, il crie, il menace de les envoyer tous en Sibérie, etc.

Alors on l'insulte, on lui lance des injures. L'amiral s'emporte et, selon la vieille coutume des temps passés, assène un coup à l'un des grévistes.

Alors on tombe sur lui, on l'assomme de coups, jusqu'à ce qu'un détachement de soldats du corps de garde arrive sur la place et disperse les grévistes.

Bien fait. Puisque les libéraux s'inclinent, devant le prisonnier de Gatchina, et que les nihilistes hésitent, ce sont les travailleurs et les paysans qui se chargent de démontrer qu'on ne les ramènera plus aux beaux temps passés du servage.

Les travailleurs européens apprécieront d'autant plus le courage de ces insurgés qu'ils savent ce qu'on risque en Russie pour une simple grève.

## États-Unis

Dynamite des patrons. — Quand on soupçonne des anarchistes d'en avoir usé, on les pend. Mais les patrons ne la négligent pas pour leur compte. Dernièrement, le jury de Chicago a jugé un travailleur, auquel le secrétaire du *trust* (c'est-à-dire, du syndicat monopoliste) pour la fabrication de l'eau-de-vie, avait offert une forte somme pour faire sauter au moyen de la dynamite une distillerie. Le jury accuse directement ce secrétaire ; mais étant secrétaire des capitalistes, et non travailleur, lui-même on se borne à lui infliger une flétrissure morale.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Beaucaire. — Il y a longtemps que nous le disons : Il n'y a rien à espérer de la politique, si ce n'est du mal. Que ce soit l'orléanisme, l'empire ou la république et, dans celle-ci, les opportunistes, les radicaux ou les monarchistes qui gouvernent, ce

n'est là qu'une question d'étiquette, de terminologie, qui ne change rien au résultat.

Nous en avons le plus frappant exemple à Beaucaire, où l'on a usé au conseil municipal, toutes les couleurs du prisme politique.

Le conseil municipal, conservé forcément le défaut du mécanisme économique dont il est une émanation directe. Et s'il est constaté que la chambre abêtit ou corrompt les célébrités nationales qui y pénètrent, il n'est pas moins vrai que le minautore municipal corrompt ou mabouline les notabilités villageoises.

Tout Beaucaire connaît le maire actuel. Il appartient, dit-on, au parti légitimiste le plus immaculé et possède une bonne majorité dans le conseil. Or, il n'y a aucune ressemblance entre ce maire et le brave médicastre qui allait soigner les pauvres *gratis pro deo*.

Il vient de mettre à ferme et à un prix exorbitant, l'octroi, sous prétexte de faire gagner la commune.

De même que l'Etat est le gouvernement et ses créatures, la commune est le conseil municipal et ses grands électeurs; il s'en suivra donc que le gain tombera dans la gueule du minautore municipal et sera encore fourni par la masse des administrés.

En effet! si la commune a fait une excellente affaire, le fermier de l'octroi l'a faite mauvaise et, pour ne pas trop perdre, va être obligé de pressurer tout le petit commerce, que disons-nous? tous les habitants, jusqu'au pauvre qui vient de hûchiner un fagot de bois pour se chauffer!.. Le bois de chauffage paie et on comprend comme tel même les ronces, cela en vertu d'un cahier des charges et d'un tarif prêtant quiproquo à chaque article, ce qui a déjà été cause de bien des procès verbaux.

En disparaissant, la foire de Beaucaire a emporté l'abondance et a laissé les goûts dispendieux qu'elle avait importés : la toilette, la gourmandise habitent encore ici, — même dans les taudis. — De là, des transactions assez divisées pour les petits magasiniers et les débitants sur marché, transactions qui se sont maintenues grâce à la contrebande que chacun pratiquait plus ou moins et dont le résultat était :

1° Un léger bénéfice pour le contrebandier;

2° Une diminution proportionnelle du prix de vente dont bénéficiait le consommateur.

Défendant l'intérêt de la commune, le maire a sacrifié celui des pauvres débitants et consommateurs, en cherchant le bénéfice de la commune, le médicastre philanthrope s'est transformé en vulgaire spoliateur!...

***

Bourges. — Les camarades qui correspondent avec le compagnon Billot de Bourges, sont priés de ne plus lui écrire, ni rien lui envoyer jusqu'à nouvel avis. Adresser lettres et journaux, chez le compagnon S. Marchand, 11, rue du Chevreau, Bourges (Cher).

***

Romans. — La *Révolte* et le *Père Peinard*, les brochures socialistes, les chansons, etc., sont en vente chez le compagnon Henri Vivier, 6, rue Bonnaveau. Le compagnon porte à domicile.

***

Nancy. — Il s'est formé un nouveau groupe Guerre aux préjugés, auquel il incombera plus particulièrement la lourde tâche de combattre le patriotisme qui est si soigneusement entretenu par les dirigeants. Les compagnons qui voudraient aider la propagande de ce nouveau groupe par l'envoi de journaux ou bien se mettre en relation avec lui, peuvent tout envoyer au compagnon E. Humbert, rue Charles III, 67, à Nancy.

***

Marseille. — La nouvelle adresse du groupe les Rénovateurs, est rue Fortia, 3, au 3e étage. Le groupe de la Jeunesse internationale s'y réunit tous les dimanches, à 3 heures.

***

Coiffeurs anarchistes. — Les 20 fr. 80 qui restaient en caisse du groupe des coiffeurs anarchistes, ont été versés au compagnon Piccinelli, par suite de son expulsion.

***

Avec ce numéro, nous arrêtons le premier volume du Supplément, qui compte cent numéros ou quatre cents page. En guise de Supplément au journal, nous publierons la semaine prochaine la table des matières de ce premier volume.

***

Cognac. — Les camarades sont convoqués pour le dimanche 1er mars, à 8 h. du soir, chez le compagnon Bourdin, rue Chateaubriand. Urgent.

***

Groupe la Fraternelle. — Le groupe remercie les camarades qui ont bien voulu prêter leur concours à la fête du 16 février. Le produit de la fête étant destinés à la propagande, nous prions les camarades qui n'ont pas encore réglés le compte des cartes, de se rendre à cet effet, aux Deux nègres, le dimanche 1er mars. Il y a urgence.

## BIBLIOGRAPHIE

*Almanach de la Question sociale*, par Argyriadès, 150, boulevard Saint-Michel.

La *Révolte* a un peu collaboré à cet almanach, car nombre des articles qui y sont contenus, sont évidemment tirés de son Supplément littéraire; ils sont reproduits avec les titres que nous leur avons mis en les reproduisant nous mêmes.

Mais ce qu'il y a de curieux à remarquer, c'est que cet almanach, qui porte pour sous-titre revue internationale du socialisme international, dans le Bulletin du mouvement ouvrier qu'elle contient, ne fait nullement mention du mouvement anarchiste. Nous aurions cru pourtant, que le mouvement anarchiste, comptait pour une bonne part dans le mouvement socialiste du monde entier.

L'auteur a cru bon aussi de diviser l'année en période de cinq jours, sous prétexte que un jour de repos sur sept ne sont pas suffisants et que l'on doit se reposer un sur cinq. Nous espérons, nous, que le travail sera rendu tellement facile, que tous les jours seront des jours de repos, et que l'on ne travaillera que comme délassement; absolument, comme les bourgeois, travaillent aujourd'hui, pour développer leurs muscles, en faisant de l'escrime ou de la gymnastique. Aussi, peu nous chaut que les semaines soit de cinq ou sept ou dix jours.

Les saints sont remplacés par des dates de faits socialistes, par des noms de penseurs. Outre que nous ne sommes pas trop partisans du remplacement d'une liturgie par une autre, la liste nous semble assez mal compilée, car il y a parmi les faits et les personnages cités, de tels inconnus, qu'ils demanderaient à être suivis d'articles explicatifs. Nous nous demandons aussi ce que viennent faire, dans un almanach vraiment socialiste, des noms tels que Julien l'Apostat, Pythagore, Solon, Lycurgue, Zoroastre et d'autres dans le même genre.

Autre critique aussi au sujet de la liste de journaux soi-disant socialistes. Elle est longue, mais malheureusement abondamment fausse, car les trois quarts des journaux cités, sont des journaux politiques ou même de simples journaux à annoncer.

L'almanach contient toutefois quelques bons articles, quelques statistiques, toujours bonnes à répandre.

## PETITE CORRESPONDANCE

Léon Brion répond au compagnon Dupré que son adresse est : Buvette antique, 4, cour Saint-Jean, Bordeaux et demande au compagnon Henri Mariol, de Nantes, pourquoi il n'a pas répondu à sa dernière lettre.

Groupe de Bordeaux, 24, avenue Thiers, à « El Productor » Barcelone. Avez-vous reçu lettre intitulée : le « Parti anarchiste? »

Le compagnon Lauze demande l'adresse de H. P. de Valence, de P. Bernard et du Parrigot. Adresse C. L. poste restante à Alais.

Plug à N. Autant que possible, nous ne publions pas de nom de soldats sous les drapeaux, pour leur éviter des désagréments.

Aug. Canard, L. P. D. C'est embêtant pour vous que votre femme veuille divorcer, mais cela ne peut intéresser les lecteurs du journal.

J. W. à Liége. — C'est par oubli que la convocation précédente n'a pas été insérée; je l'ai retrouvée égarée dans mes papiers.

E. H. à Nancy. — Envoyons « Désarmement. » « Evolution et Révolution ». Nous en préparons une réédition.

Cordonniers indépendants. — Convocation arrivée trop tard.

F. Demels à La Haye. — Nos **années** n'ont jamais pu parvenir à avoir 52 numéros.

Ancelin rue de Charonne. — Envoyons les autres numéros, mais pour le 52, voyez réponse ci-dessus.

Mercier. — Venez le dimanche matin avant 11 h.

C. à Houdan. — Vous avez certainement raison, mais il ne faut s'arrêter aux petits détails. Quant à la « Révolte » quotidienne, il ne faut pas y penser. Nous nous efforcerions satisfaire si nous arrivions seulement à en assurer le service d'une façon régulière toutes les semaines.

Albrecht à Londres. — Le journal cette semaine vous a été envoyé en retard, ainsi qu'à d'autres dépositaires, faute de fonds pour expédier à l'heure, et pourtant nous avons reçu 250 fr. de souscription. Quand les camarades voudront bien comprendre que leurs retards à régler se répercutent chez nous par des difficultés à expédier, nous arriverons peut-être à être plus réguliers.

P. à Bab-el-Oued. — L'abon. pour 6 mois étant de 3 fr. et le mandat de 9 fr. 25, il reste 6 fr. 25 pour les détenus. Est ce exact?

Ch. M. à Saint-Henri. — « Peine de mort » épuisé.

P. M. à Troyes. — Bien reçu les poésies. — Les communications doivent arriver le mercredi matin au plus tard.

L. X. — Reçu le numéro de la « Vérité ». — Merci du renseignement.

Jamin. — Pas de « Paroles » en ce moment.

« Cri social » à Alger. — L'échange sera fait.

« Productor ». — Faites partir l'abonnement de Boccard du 1er janvier.

Boccard. — Il n'est pas parti.

L. M. à Trélazé. — G. L. à Bacau. — S. à Cameroux. — A. à Firminy. — V. à Grigny. — N. T. à Méréaux. — L. à Lyon. — Bernard le tourneur. — C. à Brest. — C. à Houdan. — S. à Reims. — F. à Amiens. — B. à St-Ouen. — M. à Valence d'Agen. — B. à Tarare. — B. à Constantinople. — M. à Armentières. — S. à Reims. — K. à Buhaut. — J. à Aiript. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Groupe des Travailleurs anarchistes du XIIe, samedi 28 février, à 9 heures précises du soir, rue Guillemain, 67, rue Claude Decaen.

Ordre du jour : Le 18 Mars.

Le groupe le *Réveil du XVe*, tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, salle Logeron, 18, rue Cout-Nivert.

Les anarchistes du XXe, samedi 28 février, 91, boulevard Ménilmontant, à 8 h. 1/2, salle Normand.

Dimanche 22 février, à 8 h. 1/2, grande soirée familiale et conférence par un compagnon du groupe.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir.

Groupe anarchiste des Ve et XIIIe. — Tous les compagnons sont convoqués le samedi 28, à 9 heures du soir, rue Pascal, 19.

Asnières. — Le groupe tient ses réunions tous les samedis à 8 h. 30, salle Lecoq, 28, avenue de Paris.

Groupe anarchiste de Levallois, tous les samedis à 8 h. 3/4, salle Mezerette, rue de Gravel.

Saint-Denis. — Réunion publique, salle Lepreux, 9, place aux Gueldres, samedi, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : La manifestation des conscrits anarchistes, la réponse des anarchistes aux persécutions gouvernementales. — Pourquoi nous sommes anti-patriotes. Entrée libre et gratuite.

Alais. — Café du Poids public, le dimanche 1er mars, à deux heures, conférence publique et contradictoire, par le compagnon Nahon.

Tous les anarchistes de Liége sont priés d'assister à la réunion privée qui aura lieu dimanche 1er mars, à 10 h. du matin, chez Thirard, rue des Récollets, 13. Urgence.

Les compagnons et les lecteurs de la *Bienle de* Verviers, sont convoqués à se réunir les dimanches 1er, 8, 15 mars, à 11 heures du matin, rue Hodimont, 71, au 2e, pour s'entendre et discuter l'ordre du jour suivant : Anniversaire du 18 Mars. Attitude à prendre concernant le 1er mai.

Avis aux lecteurs de la *Révolte* qui se trouvent dans l'impossibilité de se le procurer toutes les semaines, que nous faisons des abonnements à raison de 1 franc tous les 2 mois, payable à l'avance.

S'adresser chez Charles Hanseuns, rue de Dison, 128, Verviers.

Lyon. — Réunion du groupe anarchiste tous les samedis à 8 h. 1/2, chez Rivoire, avenue de Saxe, 242.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 26. DIX CENTIMES DU 7 AU 13 MARS 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Nos dépositaires avouerons que jusqu'à présent nous ne les avons pas trop molestés, et que nous avons patiemment attendu les règlements à leur convenance. Voilà trois mois que nous nous débattons dans des difficultés pécuniaires plus impossibles que jamais, tantôt expédiant en retard, tantôt arrachant à nos fournisseurs un crédit temporaire. En trois semaines, il nous est rentré 600 francs de souscriptions qui, arrivant dans une période meilleure auraient dû nous permettre de lancer une nouvelle brochure ou d'étendre notre propagande; cela n'a servi qu'à boucher des anciens trous, sans amener aucune amélioration dans la situation. Et pourtant le journal, a un tirage suffisant pour le faire vivre, tous les jours il pénètre dans des milieux nouveaux. Seulement ces progrès sont tués par la négligence des camarades des anciens milieux qui laissent peu à peu la vente se perdre de sorte que nos nouvelles relations ne font que remplacer les anciennes.*

*La nécessité, renouvelée toutes les semaines d'écrire des lettres de réclamation nous fait aussi dépenser nos forces et notre argent bien inutilement.*

*Cela tient à beaucoup de choses : la misère, les tracasseries patronales et policières, nous le savons ; mais il y a aussi beaucoup de négligence et de mauvaise volonté et beaucoup de camarades qui recevaient le journal pour le distribuer ont dû cesser de le recevoir, parce que nombre de ceux à qui ils le servaient négligeaient de les payer. Il est temps que cela change. Que nos dépositaires fassent régler les envois proportionnellement au chiffre des numéros qui leur sont soldés, qu'ils s'arrangent à ne pas prendre de trop longs délais pour régler, et nous arriverons à avoir une situation nette.*

*Encore une fois, le journal tiré de façon à faire ses frais, il ne faut pas qu'il soit tué par des individus qui trouvent très bien de le lire à l'œil, tandis qu'ils paient très régulièrement les journaux bourgeois qu'ils veulent lire.*

*Nous avons fait, jusqu'ici notre possible et même, presque l'impossible pour paraître, à ceux qui s'intéressent à la propagande de voir ce qu'ils peuvent faire.*

## LE CAPITAL DE LA RÉVOLUTION

En parlant de « Nos richesses » nous avons vu le capital immense que possède une nation civilisée comme force de production, comme possibilité de produire. En venant au monde, l'enfant d'une nation civilisée se trouve possesseur d'un héritage immense, accumulé par nos ancêtres, sous forme de champs défrichés, de routes, de maisons, d'édifices publics, de machines perfectionnées et surtout — de science, de savoir technique. Nous sommes riches par ce que nous pouvons créer en peu de temps dans le monde.

Mais il y a autre chose qui préoccupe souvent les penseurs révolutionnaires. On se demande : — Qu'est-ce qu'un pays civilisé, par exemple, la France ou l'Angleterre, possède à un moment donné en fait de nourriture, de vêtement, de matière première nécessaire à la production ? De quoi en un mot, pourra disposer la Révolution pour assurer l'aisance à tous, si le travail venait à cesser aujourd'hui ?

Là-dessus, les opinions diffèrent beaucoup. Les uns se livrent aux rêves les plus roses. A les en croire, un peuple en révolution pourrait vivre un an, deux ans, sans travailler, rien qu'avec ce que la nation possède déjà dans ses magasins. Les autres, au contraire, voient les choses en noir. Selon eux, la révolution serait affamée au bout de huit ou quinze jours, si tout le monde consommait à sa faim.

---

Il faut avouer que les renseignements exacts font défaut. Avec tous nos comités de statistique, nous ne savons même pas ce qu'une nation possède. Chaque nation civilisée a toujours un certain stock de blé, de farines, de sucre, de fer, de charbon, de coton et de laine. Mais — à combien se monte ce stock, — on ne le sait pas. Comme les prix de toute marchandise montent à mesure que la quantité s'en épuise, les commerçants tiennent certainement à connaître l'état des réserves. Ils recueillent des informations privées, s'enquièrent comme ils peuvent de droite et de gauche.

Mais généralement, ceux qui sont le mieux renseignés à ce sujet, ne tiennent pas à livrer leurs informations aux autres commerçants, encore moins à la publicité. Ils spéculent eux-mêmes sur la hausse et la baisse des prix. Si bien, que si vous demandiez aux messieurs du gouvernement, combien la France a de blé, de fer ou de charbon en magasin à un moment donné, ils seraient fort embarrassés de répondre. Les messieurs du Conseil municipal ne sauraient mieux répondre à cette question en ce qui concerne seulement Paris.

Aussi, après avoir cherché, n'avons-nous trouvé que quelques renseignements, approximatifs et incomplets, pour l'Angleterre. Il s'y fait des revues de fin d'année qui certainement n'ont rien de commun avec la question qui nous intéresse, mais qui ont pour but de déterminer quelle influence la fluctuation des prix, comparés au commencement de chaque année, a exercé sur la richesse du pays, évaluée en monnaie. Ces revues sont écrites de la façon suivante : « Nous avions, l'an passé, tant de tonnes de fer en magasin ; elles valaient tant de millions de francs. Cette année-ci, le stock de fer se monte à tant de tonnes, ce qui équivaut à tant de francs. Donc, la richesse nationale a augmenté, ou diminué d'autant pour le fer ; d'autant pour le blé, et ainsi de suite.

Comme on le voit, les auteurs de ces revues n'ont aucun intérêt ni à augmenter ni à diminuer les chiffres, et comme ils s'adressent aux meilleures sources, on peut considérer leurs chiffres comme passablement corrects.

Nous donnons ces chiffres, en y ajoutant ceux de la consommation annuelle, et nous nous réservons, toutefois, d'y revenir si nous en trouvons de plus exacts, ou si nous trouvons les mêmes chiffres pour la France.

---

Supposons que la révolution éclate en Angleterre au 1er janvier. — Que trouvera-t-on en magasin pour vivre avant que les vides commencent à se remplir par une production réorganisée ?

Au 1er janvier 1889, on estimait qu'en fait de fonte, il y avait en magasin 4,000,000 de tonnes. La production annuelle se montre en Angleterre à 8,000,000 de tonnes environ. La consommation annuelle de fonte pour fabriquer le fer, l'acier, etc. (en partie exportés), varie de 6 à 7 millions de tonnes. Cela fait qu'on aurait donc une consommation garantie pour sept mois environ. Au bout de sept mois on n'aurait plus de fonte si on ne comblait pas les vides.

En fait de cuivre on avait en janvier 40,000 tonnes en magasin, et 10,000 tonnes d'étain. Consommation inconnue.

Pour la houille, les chiffres exacts font défaut. On sait que l'extraction annuelle du charbon se monte de 150 à 170 millions de tonnes, dont 25 millions environ sont exportés, 30 millions servent pour la consommation domestique, et le reste est brûlé par l'industrie, les chemins de fer et la navigation. En temps ordinaire, on estime qu'il y a en magasin de quoi répondre à tous les besoins pour trois mois environ ; mais le stock est sujet à de très grandes fluctuations. On aurait donc de quoi faire marcher l'industrie et les chemins de fer pendant trois mois. Quant au chauffage, — aujourd'hui les deux tiers des Anglais sont forcés de se refuser un feu ou de faire de fortes économies sur le charbon, puisque la consommation moyenne n'est que de 4 tonnes par famille, tandis qu'avec le système de chauffage en vigueur, il en faudrait, pour ne pas avoir froid, au moins, le triple. Eh bien, supposons qu'on n'exporte rien, qu'on continue à être parcimonieux, on aura de quoi se chauffer pendant trois mois.

---

En fait de coton, on avait en magasins 200,000 tonnes. Et comme les manufactures anglaises consomment annuellement 680,000 tonnes, on aurait donc de quoi les faire marcher pendant 3 1/2 mois. Ajoutons que le Royaume Uni (Angleterre, Irlande et Ecosse), on consomme qu'un tiers des cotonnades qu'il produit. Le reste est exporté pour avoir du pain et de la viande. Mais il ne faut pas croire que les Anglais soient si riches que ça en cotonnades. Si un cinquième de la population les gaspille, et

un autre cinquième en a juste ce qu'il faut, plus de la moitié de la nation manque de linge, de robes, de draps (dans lesquels le coton entre pour beaucoup). Si l'Angleterre n'exportait point de cotonnades et de filés de coton, ou si elle n'exportait qu'un cinquième de ce qu'elle produit, il n'y en aurait pas beaucoup de trop pour le pays. On en aurait juste ce qu'il faut pour vivre dans des conditions hygiéniques.

Prenant tout cela en considération, mettons qu'on a assez de coton brut en magasin pour produire ce qu'il faut de cotonnades pour les Anglais pendant six mois, huit mois, si l'on veut. Au bout de ce temps, on n'en aura plus.

---

Et maintenant, l'essentiel, le blé. En fait de froment, on avait en janvier quelque chose comme 10 millions de *quarters* en magasin. Cela fait près de 3 millions d'hectolitres. La consommation annuelle du froment (les farines comptées) se monte à un peu plus de 8 millions d'hectolitres, dont 3 1/2 millions sont importés de l'étranger. On aurait donc une consommation garantie pour un peu moins de quatre mois et demi, si la consommation reste ce qu'elle est aujourd'hui (21 décalitres par habitant) — et pour trois mois, si elle est ce qu'elle doit être.

Enfin, en fait de sucre on avait 250,000 tonnes en magasin. Cela ferait près de 15 livres par habitant et assurerait la consommation pour trois ou quatre mois, à condition de ne rien gaspiller.

---

Voilà quelques chiffres qui permettent déjà de juger la situation. Il serait fort intéressant de savoir ce que l'on possède en fait de viande. Mais les chiffres manquent. Il est fort probable cependant, que l'on n'en est pas immensément riche et que sur ce chapitre il faudrait bien s'assurer de la situation et bien escompter l'avenir, avant de se lancer dans une consommation plus ou moins considérable.

Ajoutons aussi que la tendance générale du commerce actuel est de tenir fort peu de chose en magasin et de produire au jour le jour.

« Depuis quelques années — dit le rapport auquel nous empruntons les chiffres ci-dessus, — il s'est fait toute une révolution dans les modes d'approvisionnement du pays. Les commerçants ont adopté le système de la vie du jour au lendemain. Au lieu des intermédaires qui autrefois tenaient leurs magasins bourrés de marchandises, les agents de commerce se sont chargés de suppléer le marchand au fur et à mesure des demandes, semaine par semaine, d'après le système du jour au lendemain (*hand-to-mouth method*). L'extension des chemins de fer, des télégraphes, des colis-postaux, etc., a accéléré les moyens de communication, et aujourd'hui au lieu des grands magasins de jadis, on fait le commerce avec de petits stocks qu'on renouvelle au fur et à mesure qu'ils s'épuisent. »

C'est donc une tendance générale aujourd'hui de vivre du jour au lendemain, et on s'est tout étonné, lors de la grève des chargeurs de navires de Londres, d'apprendre avec quelle rapidité les stocks que l'on croyait inépuisables, s'étaient vidés au bout de quelques semaines. On manquait déjà de sucre, de riz, de pâtes, etc.

---

Ainsi, tout considéré, on peut dire que si l'on ne gaspille rien, une nation civilisée aura devant elle pour trois ou quatre mois d'existence assurée, si une Révolution sociale produit une cessation générale du travail. C'est vrai, même pour l'Angleterre qui importe du dehors les produits agricoles pour plus d'un tiers de ses habitants.

En France, ce sera à peu près la même chose, si la révolution éclate en un printemps. Pour avoir le pain assuré pour un an, il faudrait qu'elle n'éclatât qu'en automne. Alors, avec sa récolte de 100 millions d'hectolitres de froment, la France aurait le pain assuré pour quinze mois. Et quand on a du pain — et de l'audace — on fait le reste.

Comme on le voit, le vieux monde, en s'écroulant, ne laissera pas grand chose en magasin à la jeune révolution.

Mais il lui laissera quelque chose de bien plus important que les blés et la fonte emmagasinés. Il lui laissera les moyens puissants, immenses, grandioses, de remplir ces magasins avec toute la rapidité voulue.

En parlant de l'agriculture, nous avons déjà vu les moyens puissants dont dispose l'homme. Qu'il le veuille seulement, et en trois mois il récoltera sous verre (« sous papier huilé au besoin, » s'écriera l'auteur si pratique, du *Potager moderne*, M. Gressent !) tout ce qu'il lui faudra pour se nourrir largement des produits de la terre.

Et si la viande lui manque, il aura recours à ces procédés de *fabrication* de la volaille au moyen de l'incubateur artificiel qui fonctionne déjà un peu partout, et surtout en Egypte, où ils donnent des résultats si surprenants.

Ceci, ou autre chose. L'homme, ayant trois ou quatre mois devant lui, *trouvera* les moyens de produire la nourriture — le nécessaire et le luxe — pourvu qu'il y pense. Jusqu'à présent, il n'y a pensé que rarement, — l'économie politique ayant toujours été la science de l'enrichissement des individus isolés. Il y pensera le jour où il comprendra qu'il n'y a qu'une science économique — l'étude des besoins et des moyens de les satisfaire.

Avec du temps devant soi pour courir au plus pressé, il trouvera ce qu'il lui faut pour vivre. Seulement, qu'il se dise le mot de Danton : *De l'audace, de l'audace et encore de l'audace.*

De l'audace ! Non pas pour couper les têtes, ce qui produit peu ou rien. Mais de l'audace pour *oser penser*, autrement que ses abrutisseurs l'ont fait penser jusqu'à ce jour.

---

*Nous avons reçu de nos amis plusieurs observations à l'article* Révolution et Anarchie. *Nos amis nous promettent de reprendre cette question dans les numéros suivants.*

*Nous répondrons aussi à diverses questions qui nous sont faites par d'autres camarades.*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Un substitut du parquet de Paris, vient de se laisser pincer à Arcachon, en flagrant délit d'attentat à la pudeur sur un enfant. « Une déplorable affaire » disent les journaux, déplorable surtout en ce sens que « l'avocat de la conscience publique » s'est laissé prendre, car le fait en lui-même est assez commun. Combien de fonctionnaires, des magistrats surtout, sont connus pour leurs mœurs et n'en continuent pas moins à ordonner, à inspecter ou à juger. Si il y a un petit scandale qu'on puisse étouffer avant qu'un journal ne l'ait raconté, on prie le monsieur de donner sa démission pour cause de santé et d'aller faire un tour en Espagne. Combien de budgétivores, inspecteur de l'instruction publique, abbés, magistrats, ont ainsi passé la frontière.

Rabaroust n'a pas été malin, il y a eu scandale public ; il va falloir le juger. Alors pour lui, on va rechercher les causes, on prouvera qu'il est malade, déséquilibré, etc., toutes choses exactes, mais s'appliquant à tous ceux qui se livrent à des actes pareils, qu'ils rôdent dans les bouges des barrières ou qu'ils requièrent l'application de la loi au Palais de justice.

En faveur de cet enjuponné, on va faire du *déterminisme* ; cela créera toujours un précédent qu'il sera bon d'invoquer.

Une fois Rabaroust arrêté, on ne se gêne plus pour raconter ce qu'on sait sur lui et on cite l'histoire suivante :

Etant juge à Versailles, il avait déposé une plainte en vol contre une ancienne domestique. Heureusement pour elle, qu'elle avait gardé des lettres prouvant que son ancien patron lui avait fait la cour et que l'argent qu'elle avait emporté était le prix de sa vertu.

Rabaroust en fut pour son *loyer*, mais il continua à condamner les filles-mères et les proxénètes.

A Arcachon, on cite déjà sept à huit enfants des deux sexes qui auraient été victime de ce substitut.

Décidément, pour la magistrature et le gouvernement, c'est une *bien déplorable affaire !*

***

Qu'elle est édifiante, cette question de savoir si les peintres français exposeront ou non à Berlin. Il y a sur le trône allemand un jeune homme, puis à Paris quelques pinturlureux pour lesquels le Père *Peinard* peut seul trouver des qualicatifs suffisamment énergiques.

C'est pour l'*honneur* de ces gens-là qu'on a été sur le point de faire s'entretuer plusieurs millions d'hommes.

Le patriotisme consiste-t-il, la palette à la main, à vaincre les Allemands sur le terrain des crasses, ou consiste-t-il à ne vouloir avoir rien de commun avec les vainqueurs d'il y a vingt ans ? Grave question. Tâchez de vous mettre d'accord, mais foutez nous la paix !

En tout cas, s'il avait fallu que Guillaume II déclarât la guerre à la France pour venger l'insulte faite à sa mère, j'espère bien qu'il se serait trouvé quelques bons bougres anti-patriotes pour pendre haut et court des types comme Detaille, le peintre des petits pantalons rouges et comme Déroulède, patron des patriotes.

Tas d'imbéciles !

***

Un pauvre vieux dont aucun hôpital n'avez voulu, vient de mourir en entrant dans un poste de police.

Ainsi, il n'a pas suffit d'ouvrir pendant quinze jours le palais des Arts libéraux à la foule des meurt-de-faim pour garantir la voie publique de ces décès intempestifs. Ces gens-là n'ont aucune pudeur ; une ou deux soupes par jour, une botte de paille pour la nuit ne suffisent pas à leur existence.

Les mouchoirs portant imprimés la mention : « Duval, hiver 1891, trente mille soupes » et que cet honorable commerçant a fait distribuer dans les asiles de nuit pour perpétuer le souvenir de sa générosité, n'ont pas suffi à garantir les malheureux de la pneumonie. C'est bien mal reconnaître « l'admirable élan de charité » de la population parisienne et particulièrement le dévouement de Mme la duchesse d'Uzès et de Madame Séverine qui avaient été jusqu'à trinquer avec des loqueteux, que de laisser ainsi son cadavre trainer par les rues ! Quel manque de tact !

Les peinards ont aussi montré leur peu de savoir vivre, en continuant à se présenter tous les soirs aux portes des asiles, quoique la température soit montée au-dessus de zéro ! Les bourgeois n'en reviennent pas.

« Comment, disent-ils, par un temps pareil. Les après-midi sont tout ensoleillées ; nous sommes à quelques semaines de Pâques, encore un peu de patience les lilas vont fleurir. Et néanmoins, les sans-asile continuent à profiter des dortoirs qu'on a mis à leur disposition ! »

« Vraiment, il y a de la part de ces gueux une indiscrétion évidente. Des invités de bonne compagnie n'eussent pas abusé ainsi ; ils se fussent, dès le dégel, éclipsés. »

En dépit des politesses du pâle soleil de février les malheureux préfèrent coucher sur la paille que sous les ponts. Aussi le gouvernement ne sait comment s'y prendre pour fermer les asiles qu'il a ouvert trois jours avant le dégel. On a commencé par refuser de recevoir ceux qui n'avaient aucun papier, puis on a renvoyé les provinciaux à leur commune et tout de même il se présente de trois à quatre mille loqueteux à la porte des asiles tous les soirs.

Hélas, parmi eux, il n'en est guère qui ait notion du bien-être auquel ils ont droit. Un de ces quatre matins on les mettra définitivement à la porte et bien peu esquisseront une protestation.

La misère tue dans l'homme les sentiments de la dignité.

***

Richepin avait été condamné à deux mois de prison, pour sa *Chanson des gueux*. On annonçait qu'on allait le gracier et qu'après on le décorerait.

Il a déclaré à un journaliste :

« Ne reconnaissant pas la condamnation qui m'a frappé, je refuse toute grâce et toute amnistie. La magistrature n'a aucun droit d'ingérence dans les questions d'art ; elle n'est pas compétente.

Voici les seules choses que j'accepterais et qu'on ne me donnera jamais : la cassation de mon jugement, la restitution des frais que le procès m'a coûtés, enfin, l'autorisation, non officieuse, mais écrite, de publier les pièces de ma *Chanson* qui furent interdites. Mes prétentions, comme vous voyez, sont grandes, mais, comme elles me paraissent justes, je les maintiendrai. »

Combien nombreux sont les gens de lettre qui auraient agi différemment. C'est bien rare de rencontrer un caractère dans ce monde-là, aussi ne voulons-nous pas laisser passer sans la relever cette déclaration un tantinet révolutionnaire.

***

Saint-Denis. — La terreur des bourgeois est à son comble. Le conseil municipal qui s'était ajourné à huit jours, a remis sa première séance à une date indéterminée.

La nouvelle de la réunion de samedi a provoqué une effervescence considérable. Tout le monde en parlait et voulait y assister.

La salle était malheureusement beaucoup trop petite, plus de deux cents personnes étaient restées dehors faute de place. Plusieurs compagnons anarchistes ont pris la parole et se sont surtout attaqués au préjugé de la patrie ; les applaudissements ne leur ont pas fait défaut. Plusieurs assistants ont posé des questions sur le fonctionnement d'une société sans autorité et l'assemblée a écouté avec beaucoup d'attention les réponses de l'orateur.

Tous les discours étaient interrompus par les cris de « Vive l'anarchie ! » qui se répercutaient au dehors.

La troupe était consignée, toute la gendarmerie et la police étaient sur pied et barraient les rues conduisant à la mairie. Du reste, toutes les nuits, elle est gardée par les gendarmes. Ont-ils peur pour leur édifice municipal ! Tout ce déploiement d'uniformes ne nous a pas empêché de reconduire les compagnons venus de Paris à la gare et de chanter tout le long du chemin. Evidemment la police avait reçu l'ordre de nous laisser tranquille.

Il faut frapper le fer quand il est chaud, samedi prochain, nouvelle réunion, les bourgeois de Saint-Denis vont en crever de rage !

***

Grenoble. — Murmain, condamné dernièrement à deux mois de prison, pour insulte à « des fonctionnaires de l'ordre administratif, » a comparu le 25 février devant la cour d'assises de l'Isère, pour répondre de son discours aux conscrits, prononcé le 1er février. Il est inculpé de provocation au meurtre à l'incendie et d'excitation à la désobéissance que les soldats doivent à leurs chefs et à la désertion, etc.

Le jury rend un verdict affirmatif sur la première question (provocation au meurtre) mais négative sur les autres. Il admet en outre des circonstances atténuantes.

La cour a condamné Murmain à six mois de prison et cette peine se confondra avec celle de deux mois que lui avait précédemment infligé le tribunal correctionnel.

Pourtant le discours de Murmain avait été excessivement net et précis et si les bourgeois ne l'ont pas trop durement condamné, c'est que son attitude énergique les a tous frappés et qu'il y a dans l'air une sympathie générale en faveur des idées anarchistes. Il n'y faut pas compter, mais elle existe.

Nous rendrons compte du procès dans notre prochain numéro.

***

Nice. — Un riche anglais avait parié qu'il se déguiserait en mendiant et irait implorer la charité publique.

Deux jours après, habillé en loqueteux avec une pancarte : « aveugle de naissance », les agents l'arrêtaient en flagrant délit de mendicité. Au poste, il se fit connaître et on le *relâcha aussitôt*.

Ce n'est donc pas parce qu'ils tendent la main qu'on arrête les mendiants, mais parce qu'ils sont sans le sou.

De même les personnes qui dévalisent les grands magasins, sont des voleuses, si elles sont pauvres et alors ayant besoin de voler, elles vont en prison ou elles sont des cleptomanes si elles sont riches et alors n'ayant pas besoin de voler, on les traite de malade.

On est criminel, si on vole ou mendie par besoin, on est un spirituel farceur ou un cerveau déquilibré, si on vole ou mendie par plaisir.

C'est absolument logique et il s'en déduit mathématiquement que les lois ne sont faites que contre les pauvres.

***

Foix. — Sur 1,863 électeurs, 14 volants. Il s'agissait de remplacer quatre conseillers municipaux démissionnaires Cette décadence du suffrage universel est d'autant plus remarquable que Foix, bien que n'ayant pas plus de 7,369 habitants, est un chef-lieu de département, une ancienne capitale de province.

## Allemagne

Le chancelier de l'empire n'a pas l'air de compter plus que raison sur son armée en cas de lutte intérieure entre les exploiteurs et les exploités.

Voici des paroles qui lui ont échappé dernièrement :

« Dans la lutte contre le socialisme, il faut mettre en œuvre tous les moyens propres à mettre un terme aux mécontentements. (Si tu y arrives mon vieux Caprivi, tu seras rudement veinard !) En 1848, la situation était également difficile, mais depuis l'esprit d'indiscipline est intervenu et a encore compliqué la question. Les troupes n'étaient pas alors animées d'idées socialistes, comme cela a lieu actuellement. »

« Dans le cas extrême où il faudrait soutenir une lutte véritable contre les socialistes, il nous faudrait de tout autre sous-officiers que ceux qui sont nécessaires contre l'ennemi de l'extérieur. Ne vous contentez pas de bonnes paroles, mais prouvez, en vous ralliant au projet, que vous appartenez aux partis conservateurs de l'Etat. »

On se méfie en haut lieu et on a rudement raison. L'Allemagne a aussi ses conscrits de Saint-Denis, de Grenoble, de Saint-Etienne et d'autres lieux et avec ces gaillards-là, le gouvernement trouvera difficilement à « assurer l'ordre à l'intérieur et la gloire à l'extérieur. »

***

Nos amis allemands habitant l'Angleterre, viennent de publier une petite brochure très claire destinée à être propagée en Allemagne. Elle contient une courte critique de la tactique parlementaire et un exposé succinct de nos idées.

***

Les condamnations de socialistes continuent à pleuvoir dans cette empire « socialiste ». Jugez donc de ce que ferait un empire réactionnaire.

Dans une semaine, chaque jour a vu sa condamnation de rédacteurs de journaux pour crime de lèse majesté. Deux rédacteurs d'un journal badois ont été condamné l'un à 9 mois, l'autre à 6 mois de détention parce qu'ils avaient eu l'audace de reproduire une fable intitulée : « la mouche et l'araignée » et que le public a reconnu dans cette « mouche », le populo qui travaille et qui souffre, et dans l'« araignée » le gras capitaliste qui suce le sang des pauvres.

(*Die Autonomie*).

## Angleterre

Fantes de la misère. — En France, les gens de la haute ont imaginé de danser pour nourrir les pauvres. En Angleterre, on fait plus ingénieusement les choses : ce sont les pauvres eux-mêmes que l'on fait danser. A Splanlding, on a célébré des fêtes de patinage, dont tous les concurrents étaient des ouvriers sans travail. Les arbitres de la course étaient de riches « bienfaiteurs » de l'endroit. Tous les patineurs recevaient leur morceau de pain, mais les gagnants avaient seuls droit à la viande. Pour le grand prix on allait jusqu'au dessert ! Qui donc osera désormais médire de la générosité des richards ?

(*Freedom*).

***

Un grand seigneur vient de mourir et naturellement les journaux ont récité l'éloge de ce vieux gredin. C'était le nommé Francis Hastings, duc de Bedford. Ledit personnage, propriétaire d'une grande partie de Londre, se faisait payer un « droit » de 2 fr. 50 par tous les charretiers qui venaient porter des denrées à son marché de Covent-Garden, et ce droit était exigible même quand la charette s'était arrêtée à un kilomètre de cette place : au centre même de Londres, il avait un octroi spécial pour son bénéfice particulier. Le bonhomme possédait un village : Woburn, dans lequel le séjour était interdit à tout barbier ; il avait défendu l'usage du rasoir sur ses propriétés.

Tout aubergiste domicilié sur ses domaines, devait avoir une enseigne au : « Lion bleu », au « Mouton bleu » ou à la « Vache bleue ». Un beau jour l'idée lui prit de faire inonder la place du Marché de Woburn et les paysans durent fuir en hâte avec leurs denrées. L'idée ne vint à personne de lui casser la tête ! Pauvres sujets !

(*Freedom*).

## États-Unis

Les exploits du capital. — Nous empruntons à la *Freiheit* les faits suivants. Ils sont absolument exacts, et confirmés du côté bourgeois de la presse américaine, avait bien que du côté ouvrier.

Les admirateurs des « libertés » américaines feraient bien de les méditer :

« A San-Francisco, une brasserie-manufacture de bière fut mise à l'index par une association des ouvriers brasseurs. Autrement dit, on avait eu recours à un de ces moyens inoffensifs employés par les travailleurs les plus timides.

» Le secrétaire de l'Union, John May collait le 11 février sur les murs les placards de l'Union annonçant la mise à l'index de ladite brasserie.

« Un policier, aux gages du capital, le suivait. Son nom était Cavanagh. Il choisit son moment, déchargea son revolver sur John May et le tua sur place.

» Le fait fut publié par la presse et tout fut dit. Maintenant l'Union à laquelle appartenait May, intente un procès au policier.

— « N'y a-t-il donc plus d'hommes ? » s'écrie la *Freiheit*, et chacun partagera ce sentiment ». — A-t-on donc oublié dans les cercles unionistes, dit la *Freiheit*, qu'il y a deux ans seulement, le policier qui tua en plein jour à New-York, un gréviste inoffensif, non-seulement ne fut pas condamné, mais reçut publiquement l'approbation de la presse. A-t-on donc oublié que ce coquin de monopoliste chrétien, Sheplard, du journal *Mail et Express*, a osé faire des souscriptions publiques pour l'assassin, lui a accroché à son habit une médaille d'or et a fait une ripaille publique pour lui remettre cette décoration ? »

Et le journal rappelle encore comment un garçon fut tué en 1887 à Jersey City par un des hommes de Pinkerton, parce qu'il osa lancer une boule de neige contre un des bandits de la police privée des capitalistes ; comment Hoover, agitateur nègre, fut pourchassé et tué comme un animal sauvage à coups de fusils chargés de chevrotins, — sans parler des exploits de Bonfield au 4 mai 1886, à Chicago.

---

Les faits en ce sens abondent. Ces jours-ci encore le fils d'un riche négociant, Jouny, tua son cocher qui l'embarrassait dans une de ses nombreuses aventures courtoises. On se borna à lui demander une caution de 50,000 francs, et quoiqu'on accusé à haute voix le juge, le procureur et le sheriff de Southold en Suffolt de corruption, — tout va se passer aussi tranquillement que toujours. On oubliera l'affaire au bout de quinze jours.

---

Nous avons déjà parlé de l'affaire de syndicat des eaux-de-vie qui avait invité un employé de l'octroi à faire sauter la distillerie Schuhfeld à Chicago. Voici maintenant les détails.

L'agent du syndicat, Gibson, fit au contrôleur de l'Etat, Dewar (qui contrôlait la distillerie Schuhfeld), la proposition de brûler cette distillerie, en lui promettant cent actions du syndicat. L'employé Dewar fit mine d'accepter la proposition et avisa ses supérieurs. On lui ordonna d'organiser un guet-apens.

Le 10 janvier, Gibson remit à Dewar la matière explosible qui devait allumer l'incendie. Mais comme le temps se passait et qu'il n'y avait pas eu d'explosion, Gibson perdit patience et écrivit à Dewar.

Celui-ci répondit que ses expériences ne réussissaient pas et invita Gibson à venir à Chicago. Gibson se laissa attirer dans le guet-apens, vint à Chicago et fut arrêté dans le Grand Pacific hôtel. On trouve dans sa sacoche un flacon d'explosible et les cent actions promises du syndicat des eaux-de-vie.

La machine infernale que Gibson avait donnée à

Dewar, consistait en une boîte de conserves, avec un canon de revolver chargé, qui à un moment donné devait tirer une balle d'acier, tandis que le contenu de la boîte s'enflammerait. La balle devait percer un tonneau de liquide inflammable qui devait incendier la distillerie.

Evidemment, Gibson s'en tirera en saignant son gousset. Il n'est pas un anarchiste.

Et on ose encore recommander les institutions américaines, pourries du sommet à la base, comme un idéal d'organisation politique pour l'Europe. Il n'y a pas de pires ignorants que ceux qui ne veulent rien apprendre.

***

Un contre-maître féroce, Michael Quinn, de Poraddat (Pensylvanie), a été saisi par des grévistes et jeté à l'égoût.

Cinquante-quatre des waitreurs ont été arrêtés.

(*Freiheit*)

***

Une bonne histoire racontée par le *Réveil des mineurs* :

Mon mari est trop lâche !

— Etes-vous l'éditeur, demanda une grande maigre femme en entrant dans le bureau.

— Oui, que puis-je faire pour vous, madame ?

— Vous avez publié un article, constatant l'arrestation d'un certain Jean Maigre, pour avoir volé un sac de farine ?

— C'est possible, mais je vous assure...

— Vous disiez qu'il avait une grande famille qu'il était sans travail et que la faim le faisait agir ainsi ?

— C'est possible, mais...

— Et bien, mon nom est Maigre, et le nom de mon homme est Jean Maigre.

— Je suis bien fâché, ma chère dame, mais vous comprenez que...

— Il y a deux Jean Maigre dans cette ville, ce n'est pas mon homme qui est en prison.

— Dans ce cas, c'est avec plaisir que nous ferons une rectification.

— C'est ça. Publiez demain matin que le Jean Maigre qu'on a mis en prison n'est pas le Jean Maigre restant n° 164, rue des Pauvres.

— 164, rue des Pauvres, dit le journaliste, prenant des notes.

— Oui, et marquez que le Jean Maigre qui reste dans cette rue, n'est pas sorti hier.

— C'est marqué.

— Ajoutez qu'il n'a pas assez de courage pour voler un sac de farine, bien que sa famille soit dans la misère. Faut-il payer, pour publier ceci ?

— Non, madame.

— Bien merci ; bonjour.

## NÉCROLOGIE

Le compagnon Cardeillac, vient de mourir après une courte, mais inexorable maladie, la phtisie pulmonaire. C'est là un bon camarade que nous venons de perdre.

Dès 1881, Cardeillac quoique jeune, était déjà dans le mouvement socialiste, il fut l'un des signataires de l'affiche, convoquant les sans-travail sur l'esplanade des Invalides. A partir de cette époque, il devint anarchiste. D'un caractère ferme et généreux, il avait l'estime de tous ceux qui le connaissaient ; sous des apparences froides, il cachait une nature aimante et toute dévouée à nos idées et à ses amis. Depuis deux ans, il remplissait les fonctions de contre maître dans un grand atelier de menuiserie et jamais un camarade n'eut à se plaindre de lui ; son atelier était le refuge des compagnons persécutés.

Il avait à peine trente ans, quand il a quitté Paris pour aller mourir dans sa famille.

Sa plus grande douleur était de se sentir impuissant, regrettant ne pas avoir donné plus à notre cause ; il aurait voulu encore que sa mort puisse être utile au développement de l'idée d'anarchie.

Quand une idée attache ainsi les hommes, sa réalisation ne saurait être douteuse !

---

On nous annonce aussi de Londres la mort de la citoyenne Malenfant bien connue de la proscription de Genève et de Londres. Le drapeau rouge enveloppait le cercueil. Louise Michel et Malatesta ont prononcé quelques paroles sur la tombe de cette vaillante révolutionnaire qui est morte à 82 ans avec la haine des exploiteurs au cœur.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Paris. — Le dixième congrès régional, organisé par l'Union fédérative du centre, se tiendra à Paris du 12 mars au dimanche 22, salle du Commerce, 94, faubourg du Temple.

Par suite de la rupture des possibilistes en broussistes et en allemanistes, ce congrès organisé par ces derniers, a une certaine importance.

Les groupes qui voudraient passer par dessus les chinoiseries de la demande d'adhésion, de la cotisation de 5 francs et du mandement de trois délégués, trouveront de la propagande à faire dans ce milieu. Le prospectus insiste là-dessus que ces assises ouvrières n'auront qu'un *caractère exclusivement économique et que toute question de personne ou d'écoles en seront sévèrement bannies.*

L'ordre du jour porte sous la rubrique « Tactique » : Manifestations, grèves partielles, grève générale, etc., il y a donc de la bonne besogne à faire dans ce groupement qui vient de se séparer des politiciens purs.

***

Cannes. — Le compagnon Roubin, 2, rue Chabaud, demande à emprunter un exemplaire de *Dieu et l'Etat*, qui sera retourné après avoir été consulté.

***

Ougrée. — Les abonnés recevant le journal par le groupe d'Ougrée, sont priés de régler leur compte au compagnon Alfred Heusy, rue des Ecoliers, 4, où sinon l'envoi leur sera supprimé.

***

Nimes. — Les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, sont invités à se procurer leurs journaux au kiosque du Palais, ou au local du groupe, 24 bis, rue du Cyprès.

Les journaux ne se portent plus à domile.

***

— Le groupe anarchiste de Nimes, organise une grande soirée familiale à l'occasion du congrès régional.

Le congrès aura lieu le 15 mars dans l'après-midi, rue des Cyprès, 24. La soirée familiale aura lieu le même jour, le soir au 1er étage du café du Printemps, boulevard amiral Courbet.

Une collecte sera faite au profit de la publication d'un journal pendant la période du 1er mai.

Toute copie ou argent doit être envoyée à Fernand Raidon, buvette du Printemps, boulevard amiral Courbet. — Avis aux groupes qui ont quelques fonds disponibles en caisse.

## PETITE CORRESPONDANCE

H M à Marseille. — Nous considérons la réforme des 8 heures, comme une blague, le Parti ouvrier, embourgeoisé avec le gouvernement. Votre article est complètement en dehors de la ligne de conduite que nous suivons.

B. à Cannes. — Ne redevez rien, il avait au contraire 0 50 en plus.

F. B. à Toulouse. — Expédions à l'adresse indiquée. — Merci.

D à Valenciennes. — L'envoi ayant commencé au n° 18, ça se trouve payé jusqu'au 21 ?

P. à Arras. — Nous n'avons plus de ces numéros.

B. à Sédan. — Je n'ai pas reçu la « Tribune libre » depuis le n° 2. — Je ne connais pas ce Goblet. Quant aux renseignements techniques, il faudrait voir une foule d'ouvrages. Il faudrait avoir beaucoup de temps à disposer. Reçu mandat.

L. Brion à Bordeaux. — Mariot n'a reçu qu'une lettre au 1er juillet et y a répondu.

Sicard, Bordeaux. — Sitôt que j'aurais des « Paroles », j'enverrais.


## La RÉVOLTE est en vente :

**A Amiens**

Laboulois, débitant de tabac, rue de Beauvais en face.

Richard, marchand de papiers peints, 7, rue de la Hotoie.

**Bordeaux**

Kiosque, cours d'Albret, en face le jardin de la Mairie.

Mme Maury, rue Broca, 2.

**Apt**

Brun, 12, rue Sainte-Catherine.

**Barcelone**

Cercle ouvrier, la Regeneracion, 2, Olegario, Pral.

## LA RÉVOLTE

**Est en vente dans toutes les Librairies**

## DE PARIS

*Pour la Vente en gros s'adresser :*

**11 — RUE DU CROISSANT — 11**

Prière aux camarades de demander le journal dans les kiosques et chez les libraires, et d'informer ceux, chez lesquels ils ne le trouveront pas, qu'ils peuvent le réclamer aux porteurs du *Petit Parisien*.


## CONVOCATIONS

Samedi 14 mars, 20e anniversaire de la Commune, fête de propagande révolutionnaire à 8 h. 1/2 du soir, salle de la Jeune France, 31, rue Ramey.

Programme de la soirée : 1° Conférence par le compagnon Leboucher ; 2° Chansons et poésies révolutionnaires ; 3° Le tréteau électoral, saynète de mœurs politique, joué par cinq candidats et un spectateur.

2e partie. — Chansons révolutionnaires.

Le Passé, le Présent et l'Avenir, pièce révolutionnaire, en 1 acte, joué par trois compagnes.

Les intermèdes sont remplis par les artistes du concert de la Jeune France.

Un artiste violoniste d'un des grands théâtres de Paris et un chanteur du Conservatoire.

3e partie. — Bal de nuit.

Les compagnons détenteurs des listes de souscription, sont priés de bien vouloir, vu les frais pour l'organisation, remettre le montant des sommes reçues le plus tôt possible, au compagnon Leballeur, boulevard Magenta, 96, ou chez Duprat, 13, rue Monsigny.

Groupe des Travailleurs anarchistes du XIIe, samedi 7 mars, à 8 h. 1/2 précises du soir, salle Guillemain, 67, rue Claude Decaen.

Ordre du jour : La manifestation du 1er Mai.

Le groupe le *Réveil du XVe*, tous les samedis, 8 h. 1/2 du soir, salle Logeron, 18, rue Croix-Nivert.

Soirée familiale le samedi à 8 h. 1/2, 14 mars, au profit du Pot-à-Colle, salle de la tour Eiffel, 1, rue Keller.

Groupes anarchistes du faubourg Marceau, Ve et XIIIe.

Font savoir aux compagnons, que nous avons une nouvelle salle pouvant contenir de 50 à 60 personnes.

A cet effet, convoque d'urgence les compagnons pour samedi 7 mars, à 8 h. 1/2 du soir, rue Pascal 19.

Ordre du jour : l'Attitude des anarchistes devant les menées possibilistes dans le 13e arrondissement. Urgence.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les samedis au lieu des vendredis, à 8 h. 1/2 du soir.

Saint-Denis. — Samedi 7 mars à 8 h. du soir, salle Hilary, 26, rue du Port. Ordre du jour : la Terreur bourgeoise ; le 18 Mars.

Groupe anarchiste du Levallois, tous les samedis à 8 h. 3/4, salle Mezerette, rue de Gravel.

Anzins. — Les anarchistes se réunissent le dimanche matin de 9 h. à midi, café Garnier, place Copif. Tous les travailleurs las de misère sont priés de venir discuter les moyens propres à détruire la misère.

Bruxelles. — Lundi 9 mars, à la Colline, rue de la Colline, réunion contradictoire, organisée par le groupe la Liberté. Ordre du jour : 1° le 1er Mai. 2° Communications diverses.

*Le Gérant* : J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier

QUATRIÈME ANNÉE. N° 27. DIX CENTIMES DU 14 AU 20 MARS 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Nos modestes ressources ne nous permettant pas de faire tout d'un coup le service des adresses que nous avons reçues, nous avons divisé nos envois par séries de cent. La semaine prochaine terminera le service de la première série, nous continuerons par la deuxième. — Les camarades qui ont des adresses à nous communiquer pour en établir une troisième peuvent nous les adresser.*

## LE 18 MARS

Vingt années se sont déjà écoulées depuis le jour où Paris proclama la Commune, et l'enthousiasme des travailleurs du monde entier pour fêter cet anniversaire ne diminue pas. Il augmente, au contraire. En Australie même, et au cap de Bonne-Espérance, les travailleurs vont se réunir le 18, pour célébrer la révolte du peuple de Paris.

Pourquoi donc cette attraction du mouvement communaliste ? Il n'a pas lancé comme la grande Révolution, de ces mots ronflants qui font vibrer les cœurs ? Il n'a pas réalisé grande chose ; il n'a même pas eu le lustre du succès, ne serait-ce que quelques mois !

La réponse est simple. Il ouvrait une ère nouvelle dans notre siècle de révolutions. Son principe était juste, en ce sens que Paris disait au monde entier :

— « Etes-vous las du joug ? Révoltez-vous ! Secourez-le ! N'attendez rien de personne. N'attendez rien de vos parlements. Agissez sans attendre la permission des autres. Révoltez-vous, alors même que vous seriez seul à vous révolter, et prêchez par l'exemple. On vous suivra, peut-être. Et si on ne vous suit pas, vous aurez, du moins, proclamé un principe nouveau, — un principe juste et riche en conséquences. »

Voilà ce que le peuple à Paris avait senti. Et s'il ne fut pas compris alors, même par ceux qui s'en faisaient les porte-voix, il est compris aujourd'hui. Et la preuve, c'est que dans l'univers entier on va fêter ce principe : le droit à la révolte de celui qui sent en soi la révolte !

---

Ce principe commence à être compris. En France, c'est un point acquis que l'on n'attendra plus rien d'un gouvernement national, que l'on se révoltera où l'on pourra ; qu'on proclamera des communes et que dans ces communes on cherchera à faire la Révolution sociale. L'Angleterre même, si confiante toujours dans ceux qui se disent ses représentants, accepte le même principe

Il y aura bientôt, un peu partout, des communes de proclamées.

---

Mais — que vont-elles faire, ces communes affranchies de la tutelle de l'État ?

Vont-elles, le jour même qu'elles s'affranchiront d'un parlement national, nommer un parlement municipal qui répétera en petit les fautes et les crimes de son prédécesseur national !

On a vu ce que valent les conseils municipaux en France et en Amérique. Le Conseil municipal de Paris et les conseils municipaux des États-Unis se sont chargés surtout d'ouvrir les yeux aux plus aveugles.

Changera-t-on les hommes ? Mais les hommes nouveaux, dans la vieille institution, ne feront pas mieux que ne l'a fait la Convention en 1793. Crime sur crime à l'égard du peuple ; lutte acharnée des partis, lutte des ambitions et oubli total des besoins du peuple. N'a-t-il pas fallu assiéger cette Convention, braquer sur elle les canons, guillotiner les girondins pour obtenir — quoi ? Une loi sur le *maximum*, une liste de prix pour les denrées ! « Achetez-les qui a de l'argent ! Achetez-les si vous avez barboté dans la boîte à assignats — et crevez de faim si vous n'avez rien barboté et pensiez vivre de votre travail. »

Insurrections, canons et guillotine pour obtenir des « élus du peuple » une concession aussi misérable, aussi insensée, aussi incapable de nourrir le peuple ! Voilà les hommes nouveaux, à l'œuvre dans une parloite !

Mais alors — pourquoi ces élus ? Que peuvent-ils faire que le peuple ne puisse pas faire lui-même ? Que peuvent-ils faire, sinon rogner les demandes du peuple alors même que celui-ci les impose par ses canons ?

Ne compter sur personne, pas même sur les comités archi-révolutionnaires, faire soi-même — voilà l'enseignement qui résulte du 18 mars 1871, à qui veut comprendre ses leçons.

---

Mais — que fera-t-on soi-même ?

Nous l'avons dit et nous ne nous lasserons pas de le répéter :

— Songer au pain !

Le reste viendra plus tard. Songer au pain pour tous, avant tout. Faire en sorte que dans les 24 heures, il n'y ait plus une seule famille qui manque du nécessaire pour son souper, et qui soit forcée d'habiter un taudis fait pour des bêtes fauves et non pour des hommes.

Commencer la révolution par l'autre bout : manger d'abord, se vêtir, s'abriter — et voir plus tard ce qu'il faudra faire pour assurer le pain, le logis et le vêtement à tous.

« La race humaine, — dit Elie Reclus — simple question de pain ! » — Oui, et la révolution aussi.

---

Commençons par le pain. Et surtout — ne craignons pas d'aller trop loin ! Pour démolir tous les préjugés de cette maudite société, on n'ira jamais trop loin. Les plus avancés d'entre nous sont encore des produits du passé.

Emparons-nous du capital de la société — il n'est pas immense, nous l'avons vu, comme stock en magasin, mais il est immense comme possibilité de produire. Emparons-nous en : il nous appartient. En nous en emparant, nous frapperons l'hydre de la réaction dans sa seule affection et sa seule force.

Abolissons la distinction entre gouvernants et gouvernés, savants et illettrés, écrivains et forgerons, médecins et garde-malades, ingénieurs et mécaniciens. Tous à la bêche ou à l'enclume ! Et si vous êtes poète, artiste, musicien, savant, — donnez vos heures de loisir à la société. Cela lui suffira.

Et mettons-nous hardiment à bâtir la société nouvelle. La tâche ne sera pas difficile, si nous partons d'un principe juste — celui de l'aisance pour tous. Guidés par ce principe, nous trouverons les solutions aux questions qui nous embarrassent en ce moment.

Et, avec l'aisance assurée, la Commune de l'avenir n'aura à craindre, ni l'invasion étrangère, ni les ennemis du dedans. L'étranger n'est fort que lorsqu'il ne trouve personne pour défendre des institutions que tout le monde méprise. Et l'ennemi au-dedans n'est fort que lorsqu'il s'appuie dans ses intrigues sur la misère et le mécontentement du grand nombre.

Et s'il y en a auxquels la bêche et l'enclume répugnent et qui aiment mieux gouverner que de travailler, — eh bien ! ma foi, on leur offrira des bons de soupe, ou ils iront se promener jusqu'à la frontière d'autres pays où les gouvernants sont protégés par des canons et où les travailleurs sont mitraillés par les canons qu'ils forgent eux-mêmes.

Là, ils trouveront de la chair à exploiter.

## LE SOCIALISME CHRÉTIEN

Parmi les forces qui ont contribué à asservir les peuples, il n'en est pas dont l'influence néfaste ait été plus puissante que celle de la religion. Par toute la terre, sous toutes les latitudes, les prêtres ont essayé d'enrayer le développement de l'esprit humain. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement. Se disant les représentants d'un être supérieur, créateur de l'univers, dont la puissance écrasait l'homme, ils incarnaient en eux le principe d'autorité, source première de tous les maux.

Des hommes revêtus d'un tel caractère, dont le pouvoir était si redouté, devaient fatalement être amenés à étendre graduellement la sphère de leur influence.

Bornée d'abord, au culte des dieux, elle s'étendit ensuite sur toutes manifestations de l'activité humaine.

L'histoire nous montre que, dans un grand nombre de pays, les prêtres ont d'abord exercé le pouvoir souverain, puis s'en sont vu dépossédés par la caste guerrière ; mais soit qu'ils aient primitivement exercé le gouvernement, soit qu'ils n'aient tenu que le second rang dans l'État, toujours ils se sont montrés les plus fermes soutiens de la tyrannie.

Ils se sont faits les valets, les policiers des oppresseurs. Attachés à leurs privilèges séculaires, ils ont combattu obstinément tout progrès, tout changement, toute modification du passé.

En un mot, le principe d'autorité s'est personnifié en deux hommes : le chef, le prêtre, qui toujours se sont prêtés un appui réciproque, afin de se garantir mutuellement la situation privilégiée qu'ils s'étaient arrogés. Et qu'on ne s'y trompe pas, ce ne sont pas seulement quelques formes particulières de gouvernement qui ont été soutenues par le clergé, non, ce sont les principes constitutifs de tout gouvernement. Sans doute, les personnes ne leur étaient point indifférentes pas plus que les modes d'organisation sociale ; mais assez aisément, ils ont fait taire leurs préférences intimes pour se mettre à la solde des vainqueurs. Après l'attentat du Deux-Décembre quelles qu'aient été leurs sympathies pour les Bourbons, n'avons-nous pas vu l'alliance monstrueuse de ceux qui mitraillaient et de ceux qui bénissaient les mitrailleurs et aujourd'hui de quel spectacle sommes-nous témoins. Pendant 20 ans les prêtres ont combattu la République avec acharnement, ils ont mis toute leur activité, toute leur influence au service d'une restauration monarchique ; mais tous leurs efforts sont venus se briser contre l'aversion, l'horreur que les prétendants inspirent au peuple. Voyant l'inanité de leur propagande, constatant qu'elle n'avait servi qu'à leur attirer des représailles de la part de la bourgeoisie gouvernante et désespérant de vaincre jamais, une partie d'entre eux cherchent à s'accomoder de cette République contre laquelle ils vomissaient feu et flamme et abandonnant allègrement les vaincus, passent chez leurs ennemis de la veille.

En agissant ainsi, le cardinal Lavigerie et les prélats qui l'ont suivi sont bien dans la tradition religieuse et il est probable que le mouvement, qui n'est qu'à ses débuts, ira en s'accentuant jusqu'à ce que la bourgeoisie et la religion soient emportées par l'inévitable révolution sociale. Non contents de se rallier à la forme républicaine, quelques évêques semblent à première vue s'emparer des articles du programme socialiste et vouloir favoriser l'amélioration du sort des travailleurs.

En France, où la routine est puissante et la hiérarchie si fortement organisée, nous ne voyons encore que les signes précurseurs de cette évolution ; mais à l'étranger elle est déjà très avancée. Les évêques allemands se réunissent en congrès pour traiter les questions sociales. Le cardinal Gibbons, M. Ireland, archevêque de Saint-Paul, en Amérique, se déclarent partisans des réformes sociales. L'Eglise se souviendrait-elle de sa naissance ? Jésus-Christ était fils d'un charpentier, il fut l'ami des pauvres, il prêcha la fraternité des peuples, et s'écria, un jour : « Malheur aux riches ! » Les premiers évêques lui furent fidèles sur ce point. Saint-Jean Chrysostome a écrit : « Le riche est un brigand. Il vaudrait mieux que tous les biens fussent en commun » et Saint-Jérôme : « L'opulence est toujours le produit d'un vol. S'il n'a été commis par le propriétaire actuel, il l'a été par ses ancêtres. »

Les prélats vont-ils s'inspirer de ces belles maximes et devenir les apôtres de l'émancipation humaine. Hélas ! le court aperçu que nous avons exposé de la prêtraille et de ses principes, nous suffit pour nous prouver le contraire.

Le clergé ne veut qu'enrayer les progrès de l'anarchie qui s'avance ; bienfaisante aux humbles, terrible pour les exploiteurs. Oh ! ils ne s'en cachent guère, et il n'y a pas de doute que ce ne soit sur ce terrain que se fasse l'entente entre les fils de Loyola et la bourgeoisie voltairienne.

Qu'importent les principes, quand il s'agit de sauver la bourse ! Sans doute, aucun socialiste ne se laissera prendre à ces grossiers appâts. Il n'en est point qui ne refuse la charité intéressée de ses ennemis pour continuer à combattre au nom de la justice, pour réclamer l'intégralité de ses droits primordiaux et inaliénables.

Mais parmi les travailleurs qui n'ont pu encore délivrer leurs esprits du réseau de préjugés dont l'ont enlacé l'éducation actuelle et les écrivains bourgeois, parmi ceux qui n'ont point encore compris que leur intérêt suprême, le premier de leur devoir est la lutte pour l'obtention des biens dont ils sont indignement dépouillés, il est à craindre que quelques-uns ne se laissent leurrer par les espérances que, ce qu'on appelle le socialisme chrétien, fait luire à leurs yeux.

Notre devoir, dans cette occurence, est tout tracé : dépouiller l'ennemi des oripeaux sous lesquels il se cache, lui arracher son masque, et porter la lumière sur les véritables mobiles qui le font agir. Sans cesse nous devons montrer au peuple qu'il n'est de salut pour lui, que dans la destruction complète de l'abominable état social, sous le poids duquel il étouffe depuis tant de siècles. Cette grande vérité commence à illuminer les intelligences de sa vive clarté et si nos ennemis oublient leurs dissentions pour marcher la main dans la main, c'est qu'ils s'aperçoivent enfin de l'invincible force du courant qui les entraîne à l'abîme et qui délivrera l'humanité des chaînes dont ils l'ont chargée.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Trélazé. — Profitant du passage d'un compagnon, nous avions organisé dernièrement, une conférence contradictoire avec cet ordre du jour :

1° De l'impuissance des gouvernements à donner des réformes sociales ;

2° Du communisme anarchiste.

L'impossibilité de se procurer une salle spacieuse nous avait obligé d'avoir recours au local de la chambre syndicale, où s'entassaient 150 personnes.

Presque autant s'étaient massées à la porte.

Pendant près de deux heures, l'orateur tint son auditoire sous le charme de sa parole chaude et sympathique. Claires, précises, en un mot de nature à être comprises par tous, ses explications réfutaient à l'avance toute contradiction.

Il est vrai d'ajouter que, comme toujours, ceux qui de parti pris ou par ignorance se font les adversaires de l'idée anarchiste, avaient pris bon soin de ne pas se commettre avec nous.

La réunion touchait à sa fin, lorsque un monsieur que tout le monde avait deviné, s'avance d'un ton arrogant, décline en montrant son écharpe, sa qualité de commissaire de police, et déclare dresser procès-verbal contre les organisateurs, attendu que nous n'avions pas formé de bureau.

Répondant au commissaire de police un camarade déclare que la réunion n'était pas terminée et qu'immédiatement, pour lui donner satisfaction, nous allions constituer un bureau. Nous tenons simplement à constater qu'à l'Université catholique d'Angers, où régulièrement tous les quinze jours des conférences ont lieu sur le socialisme chrétien, on a l'habitude de procéder d'une façon anarchique c'est-à-dire sans président ni assesseurs, et que jamais on a eu à déplorer l'ingérence de l'autorité.

Le conférencier profite de cet incident pour rappeler à l'auditoire la mauvaise foi de la bourgeoisie qui n'ose affronter la discussion en public et qui n'hésite pas à se retrancher derrière un de ses valets, peut être sorti des rangs du peuple, et contraint pour vivre de faire un aussi vilain métier.

Le commissaire répondit qu'en effet, il était obligé d'obéir, et que certes il n'était pas là pour son plaisir.

Ces explications s'échangeaient au milieu des huées de l'assemblée. Vive l'anarchie ! vive Padlewski ! A bas la police ! Enlevez-le ! Aussi, c'est attéré, pâle, défait, qu'il se retirait sans autre incident.

Ce fait prouve une fois de plus l'intention en haut lieu de frapper un grand coup à Trélazé, considéré à juste titre comme un centre essentiellement révolutionnaire.

Peines perdues, messieurs, c'est en vain que vous essaierez d'enrayer la propagande. En procédant ainsi vous la servez puissamment et nous serions presque tentés de vous remercier.

* * *

Procès de Murmain. — Nous avons dit pourquoi et comment Murmain comparaissait devant la cour d'assises de l'Isère, et le résultat de ce procès.

L'acte d'accusation reproche notamment à Murmain les paroles suivantes :

« Les gouvernants sont une association de canailles et de voleurs, et il faut les pendre tous. Il faut abattre la police, la gendarmerie, les magistrats, les bourgeois et les richards... Il faut mettre le feu partout en levant l'étendard de l'anarchie... »

S'adressant à ceux de ses auditeurs qui appartenaient à l'armée ou qui étaient à la veille d'y entrer, il a répété à plusieurs reprises qu'il ne fallait pas que les conscrits obéissent à leurs chefs et qu'ils devaient refuser de marcher ; qu'il fallait tuer tous ceux qui avaient commandé la guerre... que les soldats devaient tirer sur les galonnés, — que les soldats n'étaient créés que pour écraser l'ouvrier lorsqu'il demandait une augmentation de salaire ; qu'on faisait des soldats des assassins ; que les soldats devaient lever la crosse en l'air ; qu'il invitait les soldats à ne pas marcher sur le peuple, à se grouper sous l'étendard rouge et à abattre le drapeau tricolore !

L'instruction n'a rien appris, Murmain s'étant borné à répondre qu'il était anarchiste et qu'il avait voulu apprendre aux conscrits que leur devoir d'homme libre était de désobéir à leurs chefs.

De l'interrogatoire, on peut relever ce dialogue :

D. Le bruit a couru que vous vous étiez mis à la tête des groupes anarchistes.

R. Il n'y a personne à la tête des groupes anarchistes.

D. Est-ce que Gauthier, l'un des membres du bureau n'est pas également marchand de journaux ?

Gauthier, le compagnon qui a refusé de tirer au sort, crie du fond de la salle : « Oui, me voilà ! »

Il est expulsé brutalement.

D. Est-il vrai que vous ayez excité l'auditoire à l'assassinat et l'incendie.

R. Je n'ai pas à répondre aux rapports de police, je m'expliquerai tout à l'heure sur nos idées.

D. Est-ce que les agents ne seraient pas d'honnêtes gens ?

R. Vous ne permettrez d'en douter jusqu'à ce preuve soit faite.

D. Avez-vous dit au public et aux conscrits : « Il faut incendier les casernes et faire sauter les poudrières ?

R. C'est fort possible.

D. Vous avez engagé des conscrits, des soldats à désobéir à la loi militaire, parce que « des soldats, l'on en fait des assassins ? »

R. C'est fort probable.

D. Au moment où vous avez invité les jeunes gens, les conscrits à arborer les cocardes rouges, il y a eu tumulte et la police a dissout la réunion.

R. Nous la remercions de nous avoir montré que la force doit primer le droit, nous saurons nous en servir à l'occasion.

D. Vous avez cherché à ternir le drapeau tricolore.

R. Le drapeau tricolore cache un amoncellement de cadavres.

On voit que Murmain ne s'en laisse pas compter par le président, aussi celui-ci aime-t-il mieux passer à l'interrogatoire des témoins.

Un instituteur, un clerc d'avoué, des agents de police et des mœurs, viennent tour à tour corroborer les dires de l'acte d'accusation, seulement ils ne sont pas tout à fait d'accord sur le nombre de soldats en uniforme qui assistaient à la réunion et qu'un agent voulut faire sortir, afin que leurs chastes oreilles ne puissent entendre la fin du discours anti-patriotique de Murmain.

A une parole d'un témoin, l'accusé proteste et il s'engage entre le président et lui une discussion de laquelle il résulte que l'Allemand n'est pas un frère pour le président, mais qu'il en est un pour Murmain.

Le dernier témoin est un avocat qui avait pris la parole comme contradictoire à la réunion du 1er février. Lui aussi a entendu Murmain exciter les citoyens à la haine des autorités et à la destruction du gouvernement, mais il ajoute que l'orateur avait excité les soldats à tirer sur leurs chefs, plutôt que sur les ouvriers grévistes ou que sur les Allemands nos frères.

Du réquisitoire rien à dire, il est ce qu'il devait être.

Après une suspension d'audience, Murmain présente sa défense :

Messieurs,

« Vous me permettrez de répondre au ministère public.

Il m'a reproché d'avoir formulé des provocations qui n'étaient pas nouvelles. Il a dit que je n'étais pas un travailleur, eh bien il est nécessaire que vous sachiez comment par le fait de ma volonté j'ai pu acquérir quelque instruction et combattre pour ceux qui souffraient.

On vous a dit que je haïssais la famille, la propriété et la patrie.

La propriété et la patrie oui, mais la famille non, je l'ai trop aimée au contraire.

L'exposé de mon existence vous prouvera que je suis un travailleur, je hais la patrie et la chasse, oui.

Si je hais la patrie, c'est que tous dans ma famille ont eu à en souffrir. Mon père était fait pour la guerre. Vendant son patrimoine, il se fit soldat, il s'engagea.

La vie des camps, des casernes, le rendit tout autre qu'elle l'avait pris. A son retour il ne comprenait plus ce qu'il devait à ses enfants, à sa famille. La patrie en était donc la cause.

N'est-ce pas que j'ai le droit de la haïr ?

Mon père abandonna ma mère. Elle fut recueillie par un chiffonnier. C'est sur un tas de chiffons que je suis né.

Plus tard, à sept ans, je gagnais mon pain à vendre des lacets, des bonbons, des épingles, que sais-je ?

A onze ans, quelqu'un voulut me faire apprendre un métier, mais il fallait nourrir ma famille.

Un jour mon père qui nous avait redonné son appui, tué par la vie des camps, s'alita. C'était la misère. Ma mère épuisée, s'alita et mourut. Je restais seul. J'avais cinq sœurs et un frère. Pour tous nous n'avions qu'une chambre.

C'est alors que je compris la misère noire et la faim.

Un jour, la charité officielle vint nous visiter.

Que d'humiliations pour un morceau de pain !

Alors, je devins un révolutionnaire ardent. Je voulus savoir la cause de ces misères et je me mis à étudier. Je passais mes nuits à travailler.

Ce que je sais, je le sais par moi-même. Je conçevais en moi la loi naturelle accordant à tous ce dont ils avaient besoin.

Ah ! me disaient les voisins, à mon départ : « Va mon enfant ! Dieu te récompensera ! »

Oh ! oui, il m'a récompensé. Je suis en prison, ma femme à Saint-Robert, et tout à l'heure vous m'ouvrerez pour de longues années en prison. »

Murmain continue et fait l'exposé des doctrines anarchistes. Naturellement le président l'interrompt maintes fois, mais il peut encore lancer quelques vérités à la face de l'autorité judiciaire :

« Messieurs, oui, je le répète, les travailleurs écrasés sous les impôts, ont le droit, le devoir de se révolter contre les lois, contre les autorités. Oui, je prêcherai la révolte, anarchiste je suis, anarchiste je resterai. »

M. le président. — Accusé ce n'est plus votre défense que vous présentez, c'est une excitation à la révolte que vous faites. Je vous retire la parole.

Murmain s'adresse alors aux jurés :

« Messieurs, quel que soit votre verdict, je resterai anarchiste, car je suis bien sûr que si le Christ étendu-là sur la croix était venu à ce banc, les magistrats l'auraient condamné comme vagabond ! »

M. le président. — Accusé, je vous retire la parole ! Taisez-vous ou je vous fais expulser !

Et l'anarchiste réplique : « Je suis seul au milieu de vos argousins, vous avez ameuté contre moi la force brutale et l'autorité sans vergogne, mais rien n'empêchera que ce que j'ai dit ne soit l'expression de la vérité et de la vraie justice, qui ne ressemble guère à la vôtre ! »

L'avocat présente sa défense et après le verdict du jury, Murmain (Maurin d'après l'état-civil officiel), est condamné à six mois de prison.

Le procès a fait très grande impression dans le pays.

Il ne faudrait pas beaucoup de procès comme ceux des anarchistes de Vienne et de Murmain, pour tuer l'idée de patriotisme à Grenoble.

***

Le Mans. — A l'occasion du passage d'un compagnon de Paris, nous avions organisé deux réunions : une, le samedi soir, l'autre, le dimanche après-midi. Toutes deux ont excessivement bien réussi et nous sommes contents de la propagande qui y a été faite.

***

Vienne. — Le compagnon Pinarini vient d'être expulsé de Vienne pour son attitude énergique au 1er mai dernier. On commence par des expulsions, mais Constans ne s'arrêtera sans doute pas là. Le plus regrettable c'est que notre ami, déserteur italien, laisse une compagne à l'agonie, un enfant en bas âge, et une belle-sœur amputée de la main dans les cardes et l'impossibilité de gagner sa vie. Nous regrettons bien sincèrement notre ami qui était un vrai propagandiste et nous lui envoyons nos amitiés.

***

Nancy. — La semaine dernière, un orateur socialiste traitait, salle de la Renaissance, des réformes ouvrières accomplies sous la troisième République.

Il a d'abord constaté que depuis 1815 jusqu'à 1875, on n'avait rien fait pour les ouvriers. « Si on n'a rien fait pour nous depuis soixante ans, nous pouvons bien encore attendre soixante ans avant qu'on fasse quelque chose », lui crie un compagnon.

L'orateur s'étend alors sur la grande réforme des chambres syndicales et dit que les patrons ne peuvent renvoyer un ouvrier sous prétexte qu'il est syndiqué.

Un compagnon lui faisant remarquer que l'interdiction ne les empêche pas de les renvoyer ; il réplique qu'il ne s'occupait pas de cela, mais de savoir si la République avait fait des lois pour l'ouvrier ! Un troisième camarade se lève et dit qu'alors la loi n'est qu'une affreuse blague et qu'on ne pouvait aboutir que par la Révolution.

Le socialo s'est troublé, a supplié les auditeurs de ne pas suivre ces conseils, mais les cris de : *si, si* lui ont coupé la parole et la séance s'est terminée aux cris de : « Vive la Révolution sociale ! » l'orateur ayant été obligé de ravaler la fin de son discours.

C'est la première fois que les anarchistes de Nancy se montrent en réunion publique, mais ce n'est pas la dernière.

## Tonkin

Il est bien entendu, n'est-ce pas, que nous, Français, nous allons porter la civilisation au Tonkin ? Il est bien entendu également que la science adoucit les mœurs ? Eh bien, jugez-en ! Un savant médecin français étudie les décapitations au Tonkin, et, muni d'appareils électriques, se fait rendre de petits services par le bourreau. Ecoutons-le :

« Par un raffinement traditionnel de cruauté, on détermine une strangulation provisoire du condamné, puis on le laisse respirer pendant quelques instants et revenir à lui ; on recommence ce supplice à plusieurs reprises, enfin on termine cette longue torture par la décollation graduelle, en plusieurs coups.

» Le bourreau adopte le dispositif suivant. Il passe autour du cou de la victime une anse de corde, sur les extrémités de laquelle deux coolies tirent avec force et d'une façon saccadée. Lorsque l'asphyxie est arrivée à un certain point, on desserre la corde : la victime, qui n'a pas encore perdu connaissance, respire pendant quelques minutes et elle subit de nouveau le même supplice. Après la troisième tentative de strangulation provisoire, le bourreau fait tomber cette tête cyanosée, aux lèvres bleuies, aux yeux saillants et convulsés...

» Telles sont les quelques recherches physiologiques que nous rapportons, surtout parce qu'elles ont été faites dans des conditions d'expérimentation difficiles à réaliser en Europe. »

Cela est signé Edouard Lioinet et a paru dans la *Revue scientifique* du 4 octobre 1890.

## Angleterre

— Nous contresignons de tout cœur la lettre suivante qu'un de nos camarades, A. Coulon, envoie au journal *Commonweal* :

« Certes, tous les amis de la liberté sont heureux de voir votre journal rêver : « la liberté illimitée d'un chacun pour la liberté de tous ». Tous les rédacteurs du journal sont actuellement des anarchistes et pourtant le journal lui-même ne s'est pas encore déclaré comme tel. Le nom de « socialiste » a tant de « portes latérales », tant d' « échappatoires » qu'il serait bien plus simple de se dire « anarchiste » tout court.

Nos amis en Angleterre et à l'étranger vous approuveraient fort de définir ainsi plus nettement votre position. Je vous prie de publier cette lettre, en recevant mes salutations anarchiques. »

Le journal publie cette lettre sans commentaires, son numéro de février 1891.

## Espagne

Les grèves continuent à s'étendre en Espagne. Il y a eu à Barcelone, grève des lampistes, serruriers, tanneurs ; à Olot, grève des tanneurs et à la Linea, des charbonniers ; à Gibraltar, les charbonniers se sont également mis en grève ; trois grévistes ayant été condamnés à 90 jours de prison, il y a eu une émeute et lutte dans les rues contre la police pour leur arracher les condamnés.

Les serruriers ont obtenu la réduction de la journée de travail à 9 heures dans tous les ateliers de Barcelone à peu près.

## Russie

Accusé de nihilisme, le secrétaire particulier du gouverneur de Kourst, s'est suicidé, de crainte que la torture ne lui fasse révéler les noms de ses camarades.

## Italie

La cour d'assises de Rome a jugé dernièrement les anarchistes Calzoni, Pedroni et Permacchi, accusés de complot contre la vie du roi.

L'acte d'accusation prétend établir les faits suivants :

Au mois de janvier 1889, le roi reçut de Pérouse une lettre signée : la Société nihiliste, lui intimant l'ordre d'abdiquer avant le 21 mars, que sinon on le ferait sauter au moyen de la dynamite.

Au mois de juin, suivant, pendant que Calzoni, anarchiste connu venant de Pérouse, se trouvait à Rome, une cassette renfermant vingt cartouches de dynamite arriva à son adresse, à Pérouse.

La police arrêta à Rome, Calzoni, à Pérouse, Permacchi et un autre anarchiste qui s'était présenté à la poste, au nom de Calzoni, pour retirer la cassette et, à Avenza, Pedroni, l'expéditeur de la dynamite.

Nous n'avons aucun renseignement sur le procès. Les journaux disent que Calzoni avoue être anarchiste et que les autres nient.

Les trois accusés ont été acquittés ! nous ne savons pourquoi.

## Belgique

La *Réforme* du 23 janvier 1891, contient un article faisant appel aux concurrents qui veulent présenter le plan d'une *organisation représentant tous les intérêts*. Le jugement aura lieu le 15 avril et mille francs seront donnés à celui qui donnera la formule exacte.

Mille francs ! cela vaut la peine de tenter l'expérience et d'accoucher d'un bouiment. Représenter tous les intérêts ! depuis celui du simple manœuvre jusqu'à celui d'un gros financier, alors que la société n'est que lutte d'intérêts contraires ; il n'est pas d'organisation représentative possible : l'Anarchie ou la misère.

## Portugal

Après la révolte militaire du 31 janvier à Oporto, le gouvernement dont le ministre de l'intérieur est un prêtre, a interdit la publication de tous les journaux républicains : *O Seculo* et *A Folha do Povo* exceptés, ces deux feuilles vendues ayant promis de ne pas blâmer le gouvernement.

Les clubs et associations politiques ont été dissoutes, y compris les associations de plaisir ; telles que sociétés de musique, de récréation, etc.

La révolte, il faut le dire, ne venait que de la bourgeoisie républicaine et n'a été accompli que par une partie de la garnison de la ville avec quelques éléments bourgeois. Aussi, les anarchistes n'ont pas eu le plus minime rapport avec elle ; cependant, comme son but avoué était faire sauter le trône d'un roi dont les penchants liberticides, ont toujours éclaté, étant donné le fait d'une révolution anti dynastique, chez un peuple ramolli et abruti depuis 1846, nous ne pouvions que nous réjouir ; d'autant plus, que les plus remarquables des révoltés bourgeois, sont des honnêtes gens, ne voulant pas se rallier à la monarchie pourrie et honteuse.

La manière d'agir des deux feuilles soi-disant républicaines, notamment du *Seculo*, ont dégoûté et mis en colère les partisans de la forme républicaine ; mais à quoi personne ne pouvait s'attendre, c'est de voir ne pas interdire le journal socialiste possibiliste *O Protesto Operario*, aussi bien que n'a pas été dissoute l'Association des travailleurs. Le fait est autant plus bizarre, que trois journaux monarchiques s'attendant à ce que le gouvernement ordonne la fermeture du bureau de l'association des possibilistes, ont publié des articles priant les autorités de ne pas interdire les séances de cette association, et soutenant que les socialistes jamais n'ont combattu la monarchie constitutionnelle.

Comme l'organe de l'association possibiliste *O Protesto Operario* n'a pas soufflé mot à ce sujet, les partisans les plus révolutionnaires du socialisme se sont fâchés et ils sont en train de grossir les rangs anarchistes. Les possibilistes ne sont que des bourgeois déguisés, qu'il faut combattre partout, qu'il faut démasquer sans merci.

## États-Unis

En France, en Angleterre, les patrons se font prêter les soldats en temps de grève. En Amérique, ils se font prêter les prisonniers. Dans le Tennessee, les propriétaires des mines de charbon ont vidé les prisons dans leurs geôles souterraines ; les malheureux condamnés auront à regretter leur cachot !

A Spring-Valley, dans l'Illinois, la misère a pris de telles proportions qu'on ne donne plus d'ouvrage qu'aux ouvriers « qui ont une jolie femme ! »

(*Chicago-Herald*)

***

Le *Kaweah-Commonwealth*, organe de la colonie nationaliste *collectiviste* de Kaweah (Californie), publie une note spéciale dans son n° 7 de cette année, pour déclarer que la colonie n'est ni colonie *anarchiste* ni une colonie d'amour libre, et que les gens de ce genre d'idées ne sont ni désirés ni acceptés.

« Nous avons des lois, mais nous les faisons nous mêmes (triste consolation !) et une fois faites, jusqu'à ce qu'elles soient changées, il faut s'y soumettre. » Grand bien leur fasse.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le livre *Essai de sociologie, en souvenir du premier essai de l'organisation humanitaire en 1789*, par O. Tche-k (Paris, 1884, chez Doin), n'est pas de Tchernychevsky, ainsi que quelques camarades l'ont cru.

Il a été écrit et publié à Paris par un Russe qui, se proposant de rentrer en Russie, l'a simplement signé : « Tchelovyck » (homme), ce qui est devenu plus tard Tche-k.

L' « Homme, rentré en Russie, a été arrêté sur le champ et terriblement embêté par la police, même pour ce livre très modeste.

Il en a laissé un certain nombre d'exemplaires à Paris. On peut s'en procurer par l'intermédiaire du journal, au prix de 1 franc l'exemplaire.

***

Le compagnon F. Paulet, prie les camarades avec lesquels il est en correspondance, de ne plus rien lui adresser à Choisy le roi (à partir du 1er avril).

***

Le compagnon A. Weil, est prié de faire passer au compagnon Rochet, chez Neveux, coiffeur, rue du Pont, 4, à Choisy-le-Roi, les papiers qui lui appartiennent.

***

Le compagnon Tracol prie le compagnon Oserott, de donner son adresse par l'intermédiaire de la *Révolte*.

***

Prière aux amis qui ont des brochures du *Procès des anarchistes de Vienne*, de vouloir bien les solder au plus tôt, et ceux qui en désirent, peuvent s'adresser aux amis Chovalier, 1, place Jouvenet ou à F. Martin, Montée des Epies, 1, à Vienne (Isère). Prix : 50 centimes, franco.

***

La Grive. — Prière aux compagnons de ne plus rien adresser à Alphonse Comberousse à La Grive, car il est obligé de partir de ce milieu, par suite d'un renvoi motivé pour ses idées.

***

Le compagnon Mollet se met à la disposition des groupes de la région de l'Est, pour la période du 1er mai. Ecrire 18, boulevard Voltaire, chez B..., Dijon (Côte-d'Or).

***

Brésil. — Les compagnons qui se rendent à Rio-de-Janeiro, trouveront des camarades au café Bourguignon, 98, rua da Assemblea.

## PETITE CORRESPONDANCE

E. R. à Tours. — Ça va bien.

B. M. à Riom. — Ça se trouve soldé. Employez les numéros en plus à la propagande.

B. à Limoges. — Les camarades de Saint-Etienne s'occupaient de faire paraître en volume les œuvres de Bakounine. — Mais le projet serait paraît-il, abandonné, faute de fonds suffisants.

G. D. à Reims. Envoyons les brochures par S. — L'individu cité dans le journal, n'était pas celui que vous croyez, sans cela nous ne l'aurions pas inséré.

R. à C. — Il nous faudrait changer notre matériel de filets de colonnes et de clichés de titre. — Frais que nous ne pouvons pas faire.

S. V. à Ganges. — Adressez-vous à l'Ecole d'anthropologie, 15, rue de l'Ecole de médecine. — Reçu abon.

Le pompier ayant quitté Lausanne, ses amis sont priés de ne plus rien lui écrire.

Le pompier. — Vous avez oublié de nous donner l'adresse de A., c'est ce qui fait que nous n'avons pu répondre.

M. à Lons-le-Saulnier. — Reçu mandat. — Gardez la brochure pour la propagande.

Réfractaires d'Argenteuil. — Reçu timbre. Ça va bien.

G. à Albigny. — N'avions pas de numéros de ce journal, envoyons brochures en place.

R. à Ortebello. — Enverrons « Paroles » sitôt que nous pourrons aller en chercher. — Les histoires de la Commune que nous connaissons, sont épuisées.

Joanuès à Lyon. — Chez l'auteur, 20, passage Ménilmontant.

Les camarades de la Chaux-de-Fonds qui ont connu le compagnon Chapoton, lui envoient toutes leurs sympathies, à l'occasion de son acte lors du tirage au sort.

Le comp. Joseph Brun, 12, rue Ste-Catherine, à Apt (Vaucluse), se charge de porter le journal à domicile.

Brun d'Apt, demande l'adresse du comp. Lauze de Nîmes.

Mollet demande l'adresse du comp. Dumas.

G. rue Louis Braille. — B. à Cette. — Mrs R. à Babar-Kach. — C. à Arcis sur-Aube. — B. à Roubaix. — B. à Apt. — R. à Babar-Kach. — B. à Cette. — L. R. à Marseille. — N. E. à l'Echenet. — G. à Amplaing. — H. à Verviers. — C. à Avignon. — F. à Amsterdam. — H. à Ougrée. — L. à Arras. — G. à Albigny. — H. à Nancy. — J. à Grenoble. — D. à Morlanwelz. — L. à Deville. — G. à Thizy. — M. D. à Bessèges. — B. à Brusy. — B. à La Machine. — Victor près Mont Perdu. — D. à New York. — S. P. à Bordeaux. — M. à Chantenay. — R. à Genève. — P. à Bordeaux. — E. à Chambéry. — N. D. à Flixecourt. — S. à Reims. — L. au Mans. — G. à Brest. — G. à Aix. — Reçu timbres et mandats.

## VIENT DE PARAITRE

*La Morale Anarchiste*

Par P. Kropotkine

**PRIX : 10 CENTIMES**

7 francs le cent, pour la propagande

## CONVOCATIONS

Samedi 14 mars, 20e anniversaire de la Commune, fête de propagande révolutionnaire à 8 h. 1/2 du soir, salle de la Jeune France, 31, rue Ramey.

Programme de la soirée : 1° Conférence par le compagnon Lebouchier ; 2° Chansons et poésies révolutionnaires ; 3° Le tréteau électoral, saynète de mœurs politique, joué par cinq candidats et un spectateur.

2e partie. — Chansons révolutionnaires.

Le Passé le Présent et l'Avenir, pièce révolutionnaire, en 1 acte, joué par trois compagnes.

Les intermèdes sont remplis par les artistes du concert de la Jeune France.

Un artiste violoniste d'un des grands théâtres de Paris et un chanteur du Conservatoire.

3e partie. — Bal de nuit.

Les compagnons détenteurs des listes de souscription, sont priés de bien vouloir, vu les frais pour l'organisation, remettre le montant des sommes reçues le plus tôt possible, au compagnon Leballeur, boulevard Magenta, 96, ou chez Duprat, 13, rue Monsigny.

Groupes anarchistes du faubourg Marceau, Ve et XIIIe.

Dimanche 15 mars, à 8 h. 1/2, salle des Vendanges de Bourgogne, 19, rue Pascal, grande soirée familiale.

1re partie. — Causerie sur le 18 mars, par un compagnon ; 2e chants et poésie.

Tous les samedis à 9 heures, réunion du groupe au même local. Tous les révolutionnaires sans distinction d'école sont invités à venir discuter.

Samedi 14 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle Logeron, 18, rue Croix-Nivert. Réunion publique et contradictoire, organisée par le groupe le *Réveil du XVe*.

Ordre du jour : 1° Anniversaire de la Commune ; 2° Le 1er mai et la grève générale.

Orateurs inscrits : Viard, Faure, Hemery Dufoug, Courtois, Pelliasier, Baudelot. Entrée libre.

Groupe des Travailleurs anarchistes du XIIe, samedi 14 mars, à 8 h. 1/2 précises du soir, salle Guillemain, 67, rue Claude Decaen.

Ordre du jour : La manifestation du 1er Mai.

Soirée familiale le samedi à 8 h. 1/2, 14 mars, au profit du Pot-à-Colle, salle de la tour Eiffel, 1, rue Keller.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les samedis au lieu des vendredis, à 8 h. 1/2 du soir.

Saint-Denis. — Réunion samedi soir, 14 mars, salle Hélary, 26, rue du Port.

Groupe anarchiste du Levallois, tous les samedis à 8 h. 3/4, salle Mezerette, rue de Gravel.

Asnières. — Le groupe tient ses réunions tous les samedis à 8 h. 30, salle Lecoq, 28, avenue de Paris.

Lyon. — Réunion du groupe anarchiste tous les samedis à 8 h. 1/2, chez Rivoire, avenue de Saxe, 242.

Reims. — Conférence le samedi 14 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle du bal des Romains, avec le concours du compagnon Courtois de Paris.

Ordre du jour : 1° La guerre et ses conséquences ; 2° Anniversaire de la Commune de 71 ; 3° le 1er Mai.

Entrée : 25 centimes pour les frais d'organisation.

Villefranche. — Le groupe de Villefranche invite tous les compagnons, les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, à se réunir mercredi 18 mars, à 8 h. du soir, au café Lioger, rue Nationale, porte de Belleville, pour fêter l'anniversaire de la Commune.

Amiens. — Le dimanche 15 mars, anniversaire du 18 mars 71.

Grande soirée familiale privée à 6 heures du soir, salle Lefebvre, 97, rue Saint-Leu.

Ordre du jour :

1. La Commune de 71, par le comp. Dupuyt.
2. Ce que doivent faire les travailleurs, par le comp. Pruvoots.
3. Pourquoi et comment l'on doit être révolutionnaire, par le comp. Delaunay.
4. Communisme, par le comp. Morel.
5. Du réveil des masses prolétariennes, par un compagnon.
6. Chants et poésies par divers camarades.

Grande tombola.

Tous les camarades de diverses écoles révolutionnaires sont invités par cette présente communication à cette soirée familiale ; ceux d'entre eux qui ont des objets ou brochures à donner pour la tombola, sont priés de les faire remettre au compagnon Prunoost, 46, rue Dollery, Amiens.

Il sera perçu à l'entrée 20 cent., contre la remise d'un billet de tombola.

Nimes. — Le groupe communiste-anarchiste, rappelle à tous les compagnons, que la réunion régionale se tiendra à 2 heures du soir, le 15 mars, au local du groupe, 24 bis, rue du Cyprès.

Le samedi 14, grand meeting et le 15 au soir, soirée familiale.

Liège. — Le groupe anarchiste de Liège, organise le dimanche 15 mars, à 2 heures du soir, chez Thiriard, rue des Récollets, 13, grand meeting public.

Ordre du jour : la Commune de Paris.

Roanne. — Les anarchistes de Roanne organisent pour le 21 mars, une grande soirée familiale en l'honneur du 20e anniversaire du 18 mars. Tous les révolutionnaires sans distinction d'école y sont invités !

A partir du 16 mars courant les camarades pourront se procurer des cartes chez le compagnon J. Démure, 32, rue de Clermont et chez tous les anarchistes militants de Roanne, les cartes indiqueront le lieu de réunion.

Ordre du jour : 1° L'histoire de la Commune, par un compagnon ; 2° Chants et poésies révolutionnaires ; 3° tombola affectée à une œuvre socialiste.

— Le groupe la Jeunesse anti-patriotique, tout nouvellement formé à Roanne, invitent tous les jeunes gens à venir à eux, pour étudier et protester contre l'impôt du sang !

Pour toute adhésion, s'adresser au copain Claude James, 2, impasse des Moulins.

Cognac. — Le groupe anarchiste de Cognac, prévient les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, que ses réunions ont lieu tous les quinze jours.

Tous les travailleurs soucieux de leurs intérêts peuvent y assister.

Alger. — Réunion des anarchistes d'Alger Mustapha, le mardi de chaque semaine, à 8 h. 1/2 du soir, café du Palmier, rue Constantine.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 28. DIX CENTIMES DU 21 AU 27 MARS '80

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AUX CAMARADES

*La maison Marpon et Flammarion nous avise qu'elle vient de faire un nouveau tirage des* **Paroles d'un Révolté**, *semblable aux précédents et qu'elle laisse au prix de* **1 fr 25** *en librairie. — Les camarades qui nous en avaient demandé, peuvent, à nouveau, nous adresser leurs commandes.*

*Seulement, comme nous devons payer en prenant les exemplaires, les camarades sont prévenus qu'il ne sera pas tenu compte des demandes qui ne seront pas accompagnées du montant.*

## RÉVOLUTION & ANARCHIE

II

Nous avons reçu la lettre suivante :

Compagnons,

« Au cours de l'article *Révolution et Anarchie*, publié dans votre numéro du 28 février, vous vous prononcez nettement pour les petits groupements temporaires contre les fédérations qui, dites-vous, sont la mort de toute initiative individuelle.

« Les raisons que vous donnez ont une valeur que je reconnais. Cependant, parmi les brochures de propagande que la *Révolte* préconise, parce qu'il y a sans doute, uniformité de conception entre elles et ce journal, j'en citerai une, *L'Anarchie dans l'Evolution socialiste*, qui expose comme idéal anarchiste l'organisation du simple au composé : « de l'homme au groupe, du groupe à la *fédération* ».

« Nombre d'anarchistes, parmi lesquels Bakounine, définissent du nom de *fédération économique* la forme sociale qu'ils rêvent.

« Enfin, un article publié par vous, il y a quelque temps, concluait à la nécessité pour les travailleurs de se grouper en un immense réseau d'associations, seul moyen de lutter contre la coalition capitaliste.

« Il y aurait intérêt à s'expliquer sur ce point. Admettez-vous que, maintenant, dans la période d'action propagandiste, les petits groupes valent mieux que les fédérations mais que, maintenant, dans la période de fonctionnement, l'organisation fédérative devra prévaloir, ou bien vous séparez-vous sur ce point des théoriciens anarchistes partisans de cette forme !

« Ou bien encore, êtes-vous pour une sorte de système mixte, conservant les fédérations, tout au moins pour certaines branches qui demandent de la cohésion et de la stabilité, tout en laissant l'individu qui en fait partie libre d'entrer dans mille autres groupements et d'en sortir quand bon lui semble ?

« Par exemple, croyez-vous que l'association corporative puisse jouer un rôle efficace dans la lutte contre le Capital ? Estimez-vous que l'anarchiste, tout en guerroyant dans des petits groupes insaisissables, puisse entrer dans les syndicats et pousser à leur fédération ?

« Et, dans la société qui s'organisera au lendemain de la crise ou, plutôt, pendant la crise même, estimez-vous qu'à côté des mille petits groupements en transformation perpétuelle, il devra y avoir d'autres groupements plus étendus, plus stables : ceux, par exemple, répondant à des besoins qui exigent impérieusement leur satisfaction régulière !

Par exemple, si des associations d'écrivains, d'artistes et même de certaines professions manuelles peuvent sans cesse se faire et se défaire, celles regardant les mines, l'alimentation, la poste et le télégraphe ne me paraissent pas dans ce cas, du moins tant que des inventions techniques, possibles mais encore irréalisées, n'en auront pas bouleversé le fonctionnement ».

---

Les objections et questions que nous pose notre correspondant peuvent se résumer à celles-ci :

1° Notre premier article est en désaccord avec Bakounine et avec une des brochures publiées par nous.

2° La société future peut-elle s'accomoder des groupements temporaires que nous avons préconisés dans notre article ?

Notre correspondant nous permettra de lui dire que tout en reconnaissant la haute valeur de Bakounine, nous devons reconnaître cependant que les idés ont évolué depuis lui ; elles évoluent tous les jours, puisque le fond de la propagande anarchiste est de travailler à les préciser, à les élucider. Il n'y a pas d'évangile anarchiste. Toutes nos discussions n'ont qu'un but : apporter des matériaux à la synthèse des idées qui s'élaborent. De toutes nos conceptions, de tout cet ensemble d'idées que nous brassons, très peu surnageront peut-être aussi complètement que nous les concevons aujourd'hui ; c'est de leur évolution que doit certainement sortir l'avenir ; mais, quel que puisse être son talent, nous ne pensons pas qu'un seul anarchiste ait eu l'idée baroque de formuler à lui seul l'idéal anarchiste. Ce qu'a dit l'un n'infirme pas nécessairement ce que dit l'autre. C'est l'avenir qui formulera la conclusion.

---

Dans notre réponse aux camarades espagnols nous avons dit ce que nous pensions au sujet des groupements corporatifs, nous n'y reviendrons donc pas.

Quant aux contradictions entre le journal et les brochures qu'il publie, alors qu'elles existeraient, cela ne prouverait rien, sinon que, nos divers collaborateurs, tout en ayant entre eux une certaine communion d'idées qui leur permet de lutter côte à côte, peuvent parfois très bien diverger de vue sur quelques points de détail.

Mais la contradiction n'est qu'apparente, car notre ami et collaborateur Kropotkine dans sa brochure *l'Anarchie dans l'Evolution socialiste*, en parlant des fédérations avait certainement en vue l'organisation future. — Du reste, il donnera lui-même son appréciation sur la question dans un article qu'il prépare en ce moment.

Dans notre premier article, *Révolution et Anarchie*, au contraire, nous ne visions que la période de lutte et de propagande. Dans cette période, tous nos efforts doivent tendre certainement à atteindre notre idéal, mais ils ne pourront s'y conformer absolument, étant donné les conditions de milieu, de vie et d'autorité dans lesquelles nous évoluons.

Les rapports d'individu à individu, de groupe à groupe ne sont pas, ne peuvent pas être ce qu'ils seraient dans une société débarrassée des entraves que nous apporte le mécanisme social actuel.

Inutile d'énumérer tout ce que nous ne pouvons faire aujourd'hui, sans que cela se tourne immédiatement contre nous. Nos camarades n'ont qu'à passer, dans leur esprit, la revue des actes usuels de la vie, dont ils seraient les premières victimes s'ils voulaient les accomplir en absolue conformité avec l'idéal anarchiste. Et nous sommes parfaitement d'accord avec le passage de la brochure du camarade Kropotkine, cité par notre correspondant : que l'organisation anarchiste doit partir du simple au composé. Aussi nous nous déclarons pour la période de propagande en faveur des petits groupements temporaires. Ce sont de simples groupements propagandistes qui nous montreront comment il faudra faire pour arriver aux groupements plus complexes de la période harmonique.

Ce sont eux qui doivent former la base du groupement anarchiste. Chaque fois qu'un individu aura besoin de n'importe quoi dans quelque sphère de son activité que ce soit, son premier mouvement, s'il ne peut produire l'objet en question à lui tout seul, sera de rechercher d'autres individus qui seront dans les mêmes conditions que lui. — C'est là le point le plus simple d'où puisse partir un système d'organisation.

Mais, quelle que soit la simplification des rapports sociaux, si la production de l'objet en vue de laquelle se sont groupés les individus exige une matière première qui, soit pour sa production, soit pour son transport, exige déjà le travail d'autres groupements, il est bien évident que le groupe qui en aura besoin devra se mettre en rapport avec les groupes qui peuvent lui fournir ce qu'il demande. Et s'il faut qu'il s'abouche avec un, deux, cinq, dix et même plus de groupements, il est bien évident qu'il ressort de là un système fédératif que nous n'avons jamais nié. Seulement, où nous nous séparons de la fédération, telle qu'on la comprend généralement aujourd'hui, c'est que le lien fédératif est, comme les groupements, du reste, absolument libre, absolument temporaire et absolument exclusif à l'objet pour lesquels les groupes et les individus se sont fédérés.

En un mot, tous les groupements, toutes les

fédérations peuvent s'enchevêtrer les unes dans les autres, se multiplier à l'infini, et se dissoudre à la volonté de chaque individu, de chaque groupe, mais nous ne concevons pas une fédération unique et immuable qui englobe tout et ne se renouvelle jamais.

Notre correspondant semble craindre, par ce mouvement incessant, de voir compromettre la stabilité des services qui assurent la régularité des rapports sociaux, nous y voyons, au contraire, un gage de stabilité et de bon fonctionnement, car tous les individus ayant intérêt à la bonne marche de ces organisations, n'y travaillant que si cela les intéresse et pendant le temps qu'il leur plaira, seront d'autant mieux à même d'assurer le service qu'ils pourront varier leurs occupations.

Qu'on nous permette une comparaison : Notre corps est en perpétuelle transformation, chaque jour il élimine une partie des cellules qui le composent. Elles disparaissent brûlées, usées par le fonctionnement vital, mais elles sont immédiatement remplacées par d'autres qui agissent à leur place sans que notre individualité en soit le moins du monde altérée, sans même que nous nous en apercevions.

Pourquoi n'en serait-il pas de même dans une société librement constituée, où toutes les énergies pourraient se répandre, où tous les besoins pourraient se satisfaire ? Le rapport cellules à individu est-il bien différent du rapport individus à société ? Pourquoi chercher dans la centralisation un gage de bon fonctionnement quand la nature nous prouve que la libre évolution des aptitudes et des passions y suffit.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Dimanche a eu lieu salle Farié, une superbe réunion publique. Elle a été superbe par le nombre des assistants et le succès complet qu'y ont rencontré les orateurs anarchistes développant leurs idées contradictoirement avec les chefs de file de la doctrine autoritaire : Dumay, Ferroul, Allemane, Vaillant, Lafargue, etc.

La réunion avait été organisée par un groupe indépendant pour y discuter de la manifestation du 1er Mai et de la loi sur la journée de huit heures. Aucune contradiction anarchiste n'avait été sollicitée par les promoteurs de la réunion, mais sur la proposition d'un camarade, l'assemblée composée de plus de deux mille personnes, accepta d'emblée de voir se succéder à la tribune le porte-parole des différentes doctrines alternant tour à tour. La séance s'est passée avec la plus entière aménité, et les autoritaires ont même cru bon dans leurs discours de couvrir de fleurs l'Anarchie et les anarchistes.

Après Dumay et Ferroul, Lebouchet a prononcé un excellent discours sur la situation actuelle de l'ouvrier et sur ce que pourra être l'homme dans une société affranchie du patron et du policier. Son éloquence a été rarement plus complète et toute la salle vibrait sous la parole de l'orateur.

Faure en un discours d'une logique serrée a démontré l'absurdité de la loi de huit heures considérée comme moyen de lutter contre la misère. La question est des plus simples : « Etes-vous des imbéciles ou des roublards ? » a pu demander Faure. Les arguments présentés en faveur de la loi de huit heures se détruisent les uns les autres. Si, comme le laissent prévoir les exemples souvent cités pour convaincre le patron d'accepter cette loi, l'ouvrier abat autant de besogne en huit heures qu'en dix, que reste-t-il de la prétention que cette loi ferait embaucher tous les sans-travail et hausserait le prix du travail ? Et quand bien même, le travail se répartirait sur un nombre d'ouvriers plus grand, cette loi est-elle susceptible de modifier celle de l'offre et de la demande, est-elle capable d'augmenter d'une livre de pain le salaire de misère des ouvriers les plus mal lotis ? La valeur de l'argent peut varier, mais la loi est impuissante à faire traverser à l'exploité l'espace qui sépare la misère du bien-être.

Il est hors de doute que l'ouvrier ne travaillant que huit heures serait plus apte à s'instruire et à se préparer pour reprendre l'intégralité de ce qui leur est dû, mais ceux qui désirent obtenir les huit heures sont déjà assez nombreux pour pouvoir imposer eux-mêmes leur volonté aux patrons. Est-il si difficile de sortir de l'atelier après huit heures de travail accompli ? Que tout le monde manifeste au 1er mai, les anarchistes ne seront jamais les derniers, mais que ce ne soit pas pour réclamer une loi quelconque des pouvoirs publics. Soyons prêts à toute éventualité pour reprendre ce qui nous appartient !

Les antagonistes n'ont eu qu'un succès relatif, les discours des anarchistes répondaient autrement bien au sentiment des assistants, aussi les applaudissements ne leur ont-ils pas fait défaut.

***

Il y a eu le dimanche 22 février, un congrès socialiste à Dijon, où toutes les forces révolutionnaires de la contrée étaient présentes.

Le Congrès par lui-même, a été ce que sont tous les autres congrès, des parlottes ouvrières, où l'on se noie dans le parlementarisme.

Ce que l'on a pu observer dans ce congrès en majorité étatiste, c'est un progrès énorme dans le sens libertaire et révolutionnaire.

Les socialistes dijonnais ont très bien senti par eux-mêmes, que la solution des problèmes sociaux ne pouvait se faire que sous les auspices de la Révolution.

Le congrès a donné deux séances publiques : la première, le matin, où la discussion n'a roulé que sur les statuts d'une nouvelle fédération. La séance du soir a été bien plus intéressante, et elle a laissé une profonde impression dans le public de la salle.

Environ 1,200 personnes se pressaient dans la salle philharmonique dès deux heures de l'après-midi. Le citoyen Dumay, député, a d'abord pris la parole, puis après plusieurs déclarations de groupes étatistes, le compagnon Mollet, délégué de la chambre syndicale des cordonniers de Lyon, développe longuement l'idée de la grève générale.

« Nous avons vu, dit-il, depuis plusieurs années que les grèves sont devenues de plus en plus nombreuses — et que leurs plaintes se sont aussi de mieux en mieux formulées. Tous demandent une augmentation de salaire, et malgré leurs faibles exigences, la classe patronale s'y oppose avec vigueur, se ligue et passe outre. La grève finit — comme elle devait finir, — en ayant mis une haine sourde dans le cœur des prolétaires. Eh bien, ce sont toutes ces petites grèves, toutes ces haines accumulées qui se réuniront en un seul faisceau, pour créer un cataclysme, sur le terrain économique. Ce sera la grève générale ou Révolution. La société bourgeoise se déséquilibre parce que les révoltés s'attaquent à sa base, à ses capitaux en organisant l'expropriation. Voilà la seule solution, — peut-être brutale — mais seule vraie et directe ».

La salle interrompait à chaque instant le camarade par des bordées d'applaudissements.

On a vu la différence du langage fier d'un anarchiste et de celui des socialistes partisans de tactiques diverses et cherchant à arracher des palliatifs à la Bourgeoisie.

Le citoyen Charlut vient ensuite pour dire la conduite de la Fédération au 1er Mai, et il dit :

Le 1er Mai prochain doit se tenir sur le terrain révolutionnaire si il veut être fructueux, où il sera nul. Quant au suffrage universel je ne veux pas en parler, car je dirais de trop vilaines choses à son sujet.

Pas mal pour un votard !

Le compagnon Mollet vint une seconde fois au nom du groupe anarchiste de Tarare, poser la question de l'émancipation de la femme.

Le public a été vivement impressionné, tant ces vérités, il les ressentait sans pouvoir les expliquer.

Les compagnons de Dijon ont vu qu'il était utile d'aller dans les congrès et dans les groupements socialistes quand l'occasion s'en présente. Il faut payer froidement nos idées ; la bonne semence prend racine partout, et parfois mieux dans une terre remuée.

***

Terrenoire. — Les compagnons de Saint-Chamond se sont réunis à ceux de Terrenoire pour célébrer l'anniversaire du 18 Mars.

Plusieurs camarades ont pris la parole pour expliquer ce que fut la Commune et ce que serait un prochain soulèvement analogue. Il a été expliqué ce qu'est le gouvernement qui vole notre argent et le patron qui prend le produit de notre travail. Enfin le compagnon Dumas termine la série des discours par quelques mots sur l'amour libre, qui furent très bien compris. Enfin les chants et les poésies ont terminé cette soirée où régnait un grand enthousiasme de se voir si nombreux.

Dimanche 22 mars, réunion analogue.

## Suisse

Lausanne. — Le compagnon Carlogne vient d'être condamné à 500 francs d'amende pour contravention à la loi du, etc... : colportage d'écrits portant atteinte à la morale publique. Il s'agissait du Père Peinard.

La condamnation a lieu par voie administrative. Carlogne a un délai de dix jours pour interjeter appel près du tribunal de police.

Et on viendra encore parler de la liberté suisse et de la tolérance des protestants ! Tas de cafards !

## Belgique

Liège. — La Libre-Pensée avait organisé une conférence contradictoire entre socialistes étatistes et anarchistes. Le sujet était : l'Etat, son histoire, son avenir.

L'Etat, dit notre ami Wysman, pour nous anarchistes, est toujours un état de classe ; c'est l'organisation de la force publique au profit de quelques-uns et au détriment de la grande masse. L'Etat moderne n'est autre chose que la forteresse des riches contre les exploités, du propriétaire contre le prolétaire.

L'Etat est synonyme de guerre extérieure et intérieure, or la guerre, n'est-ce pas la crise, le chômage, les impôts croissants, les dettes accumulées, la faillite partout ?

L'Etat n'enrale-t-il pas toujours le développement ultérieur des sociétés ? Les grandes découvertes, chemins de fer, moyens de transport, l'immense outillage de notre siècle, l'essor des arts et des sciences, tout cela n'est-ce pas dû à l'initiative individuelle ? Et au lieu de vouloir diminuer les prérogatives de l'Etat, vous voulez sous forme d'Etat ouvrier le renforcer au contraire en le rendant patron et propriétaire à la fois ?

Non, dit Wysman, la solution du problème social n'est pas là, attendre de l'Etat la réalisation de la justice est aussi naïf que de compter sur un autre monde pour réparer les maux de celui-ci.

Le citoyen O. Beck, collectiviste, répond qu'en effet l'Etat a toujours été oppresseur, mais qu'il le devient de moins en moins sous la pression de l'opinion publique (des révolutions, dit-il plus loin) ; aussi, dans un Etat ouvrier le gouvernement n'aura-t-il d'autre mission que de déterminer la production, répartir la production et organiser les soi-disant services publics (l'anti-une collectiviste, enfin).

Wysman lui répond que l'Etat actuel est toujours aussi autoritaire que par le passé, il montre que l'Etat s'immiscie dans nos moindres actions, que la puissance d'un Constans est plus grande que celle d'un roi Louis XIV, que la guerre existe à l'état permanent, et que sous le prétexte hypocrite de civilisation, on fait tuer dans les pays lointains les fils de prolétaires. Ce qu'il faut, conclut notre ami, c'est nous débarrasser de ce dernier préjugé qui est de mettre sa foi en un gouvernement, surtout en un gouvernement par procuration. Il faut détruire l'Etat. Place, dit-il, à l'individu libre dans la société libre, laissez se grouper les individus suivant leurs affinités et leurs tendances, n'imposez pas un seul mode d'organisation sous lequel tout devra se plier, ce qui ne ferait que continuer la société actuelle et serait la pire des tyrannies. Evidemment, au cours de la Révolution il y aura des excès, mais après quelques indigestions de ceux qui ont toujours crevé de faim, tout rentrera dans l'ordre naturelle des choses, car on ne tient pas plus à être malade de trop manger que de jeûner.

Notre ami termine en rappelant les paroles de Fourrier « Jetez des cailloux dans une boîte, les cailloux se placeront et formeront une mosaïque que nul homme ne pourrait imiter en les plaçant lui-même ».

Beck, fait des réserves au sujet l'organisation libertaire, il croit que la masse n'est pas encore assez instruite pour se passer de tutelle, il croit qu'on devra passer par une période éducative qui est le collectivisme. Il croit ce système facilement applicable, grâce à la statistique, mais il omet de nous expliquer quelle autorité s'arrogeront les commissions de statistique qui formeraient l'Etat collectiviste et quelle sanction elles posséderont ?

Cette soirée a prouvé une fois de plus que les anarchistes savent écouter avec calme un adversaire lorsqu'on leur accorde la liberté de lui répondre.

***

Bruxelles. — Avec l'autorisation spéciale du gouvernement, Jules Guesde est venu développer à la Maison du Peuple ses idées sur la manifestation

internationale du 1er mai. Il a chanté les louanges de la tactique adoptée par les socialistes de tous pays : Viser la conquête des pouvoirs publics pour réformer la société économique et manifester le 1er mai pour mettre les gouvernements en demeure d'accorder la loi de 8 heures ! Comme de juste, les anarchistes n'ont pas laissé perdre l'occasion de faire de la contradiction et deux compagnons ont développé leurs idées, non sans succès. « Guesde les a réfutés en peu de mots » prétend le compte-rendu officiel de la réunion. C'est ce qui peut s'appeler se contenter de peu.

***

Verviers. — Quelques camarades distribuaient de la main à la main depuis quelques temps un appel aux ouvriers sans travail :

Compagnons,

Après avoir travaillé bien des années pour enrichir nos patrons et remplir tous ces beaux magasins, après avoir souffert du froid et de la faim, nous voilà de nouveau condamnés à subir un long et terrible chômage.

En Espagne, en Portugal, en France, en Italie, en Autriche, en Allemagne dans ce despote empire de Russie, partout le travailleur — avec ou sans travail — revendique le droit de l'existence.

Resterons-nous encore longtemps sous ce lourd servage qui fait que nous mourrons de faim en produisant tout ? Habiterons-nous encore longtemps des bouges quand nous construisons des palais ? Serons-nous encore longtemps l'esclave du parasite, de la crédulité et des préjugés qui nous ont fait respecter jusqu'à présent ce qui est le plus méprisable ?

Non, n'est-ce pas ?

Nous vous invitons à venir avec nous protester contre cet état de choses.

Rendez-vous, place du Martyr, à 8 heures du soir, mercredi 4 mars et vendredi 6.

Malgré la pluie, le nombre des manifestants fut assez considérable. Un compagnon monta sur une chaise et fit un discours très bref aux assistants.

Citoyens,

Nous vous avons réunis pour faire une petite manifestation. Nous sommes des ouvriers sans travail. On nous laisse mourir de faim.

Le gouvernement a voté un subside soi-disant pour les ouvriers sans travail. Mais on s'en est servi pour payer les sommes dues à nos boulangers et à nos propriétaires et l'on nous laisse sans pain.

Quel bien cela nous a-t-il fait ? Nous n'en n'avons rien eu et ce n'est pas cela qu'il faut.

Nous voulons du pain et nous en aurons si vous le voulez.

Revenons plus nombreux vendredi et en attendant promenons-nous ».

Le cortège se mit à parcourir les rues de Verviers en chantant. Pendant ce temps la police rassemblait ses forces, et des agents en bourgeois rattrapaient la manifestation et l'accompagnaient.

Lorsque la police se présenta en face des anarchistes, un agent en bourgeois se jeta sur le camarade Delaporte qui lui paraissait un des plus énergiques et derrière lequel il s'était placé. Delaporte sut, ne put sortir son revolver que de la main gauche et le coup ne partit point.

Toute la bande des sergots se rua sur lui et il fut assommé. Lorsqu'on lui demanda son nom, « Cherchez-le, répondit-il, je ne suis pas payé pour vous le dire ». Grâce aux patrons chez lesquels Delaporte avait travaillé, la police finit par arriver à ses fins.

Reste à savoir ce que la justice pourra faire de Delaporte, car il était évidemment en état de légitime défense. En tous cas, si nos canailles de gouvernants ont sa peau, ils n'auront pas sa tête et il se défendra gaillardement.

---

Cette simple manifestation incidentée a réveillé un peu l'apathie de la classe ouvrière.

Une crise intense sévit en ce moment dans l'industrie du lissage. Beaucoup d'ouvriers en sont réduits au pain sec, il y en a même qui n'en ont pas et ont inventé la bouillie d'épluchures de pommes de terre !

Cet état lamentable a provoqué la résignation dans la classe ouvrière. Des milliers d'ouvriers sont rejetés des ateliers par le chômage résultant d'une production insensée, de la concurrence, de l'outillage mécanique perfectionné, et pas un ne bronche ! Il faut donc que la misère atroce annihile les facultés des producteurs? Il faut donc que jusqu'à la dernière extrémité, ils subissent les effets désastreux d'une désorganisation sociale qui les tient dans l'immobilité comme par un étau. Quoi ! pas de résistance, pas de révolte, contre toutes ces infamies ! va-t-on laisser souffrir sans fin la femme et les enfants ou demander à s'enrôler au service des classes dirigeantes pour aller dans quelque colonie lointaine combattre un ennemi imaginaire ? Va-t-il falloir tomber d'inertie au milieu des richesses accumulées par vingt-cinq siècles de production ?

Agissons, il est temps. L'action nous sauvera de l'influence décourageante de la misère. Nous avons pu voir comme quoi la plus petite *voie de fait* produit plus d'effet qu'une longue propagande par la parole et les journaux.

## Allemagne

Dans les cinq dernières années, le nombre des écoliers qui se sont suicidés, de peur d'être punis, de crainte de ne pas être reçus ou de désespoir d'avoir échoué aux examens s'élève à l'effrayant total de 289. Près de trois cents moutards qui se tuent ! Quelle belle société que notre société bourgeoise !

## Angleterre

Le recteur de l'Université d'Aberdeen (Ecosse), lord marquis of Huntly faisait, le 6 mars, son discours d'inauguration dans la grande salle de l'Université devant 3,000 personnes environ.

Le thème de son discours était le « Socialisme ». Il débuta par l'analyse des idées des socialistes utopistes Thomas More, Saint-Simon, etc., et vint jusqu'aux idées de Marx.

Il admet qu'il y a du bon dans les projets d'amélioration de la répartition des richesses. Il s'empresse d'ajouter qu'il n'y a rien à redouter si qu'il ne faut pas prêter beaucoup d'attention aux théories du collectivisme moderne ; mais, ajoute-t-il, il est impossible de fermer les yeux devant le fait qu'à côté de ces philosophes, il y a des hommes à idées extrêmes, tels que les communistes, nihilistes, anarchistes et dynamitards qui n'auraient pas de scrupules à employer la violence pour mettre leurs théories en activité.

Il faut bien envisager ces nouvelles idées ; si elles sont justes, il y a assez de sens commun parmi le peuple et les hautes classes pour amener un jour leur réalisation paisible. Si elles ne le sont pas, on les laissera de côté tout bonnement. En tout cas, l'étude du socialisme s'impose.

La richesse collective de l'Angleterre a augmenté ; mais elle a été absorbée presque exclusivement par les banquiers, les industriels et les propriétaires.

Les grèves, chômages, etc., ont causé la retraite des affaires de beaucoup d'industriels, d'autres sont allés ailleurs, laissant les travailleurs en quête d'autres occupations.

Pour l'orateur, la plus grave question que soulève le socialisme d'Etat est celle de la classification et de l'évaluation du travail. Le socialisme d'Etat a un grand avenir en Angleterre ; mais il est très mal compris jusqu'à présent.

Son influence dans les Trades-Unions provoque une situation très critique pour le commerce et l'industrie.

Si la Bourgeoisie étudie le Socialisme elle est perdue, car tout en se défendant contre les exploités elle ne croit plus à la légitimité de son règne et ses moyens de défense en sont diminués d'autant.

## Cuba

La Havane. — Les camarades détenus depuis trois mois et demi pour manifestations, discours anarchistes, etc., ont été acquittés et sont sortis de prison le 28 janvier.

Le chômage est général dans l'île à cause des nouveaux tarifs sur le tabac.

# BIBLIOGRAPHIE

*L'Anarchia*, par Guiseppe Sarno, avocat, 2 S. Gerolamo alle Monacle, Naples. — Prix : 1 franc.

L'auteur explique l'Anarchie au point de vue de la philosophie hégelienne. Nous sommes bien obligés envers l'auteur de sa bonne volonté de vouloir faire de la propagande anarchiste dans sa sphère.

Cependant, nous ne pouvons pas nous empêcher de voir d'un bout à l'autre de sa brochure trop d'étroitesse dans cette prétendue immensité philosophique, trop de souci à s'en tenir à son cher maître Hegel, et trop de préoccupation pour les mots. Par cela même nous ne pouvons traduire aucun passage de sa brochure sous peine de nous faire envoyer promener par la majorité de nos lecteurs, qui ne goûterait guère des tartines à base de déterminisme, raison pure, unité, *ego*, etc.

Qu'il nous permette aussi de lui dire que nous ne partageons pas sa préoccupation de ne pas trouver parmi nous beaucoup de savants. Quoique nous sachions parfaitement qu'en tous temps les hommes de science ont été trop pris par leurs travaux spéciaux pour s'occuper de ce qu'ils appellent *futilités de la vie, les mesquineries de la société*, on peut trouver dans tous leurs écrits des traces et des pensées très avancées pour leur époque et sans doute au-dessus des idées de la masse. En général, ceux qu'on a appelé « les grands hommes » ont été des précurseurs de l'Anarchie, quelques-uns même, ont été révolutionnaires dans leur vie.

Et quand bien même les hommes de science ne seraient pas avec nous, que cela nous serait égal ; le bon sens nous suffit.

Nous sommes convaincus que si tout individu, pensait avec sa caboche sans avoir besoin d'aller chercher parmi les mots redondants de Hegel ou de Kant, nous serions bientôt arrivés à nous débarrasser des parasites. Il n'est pas nécessaire d'être zoologue pour se défaire des punaises.

***

Le groupe *La Liberté* de Bruxelles, vient de publier une petite brochure : *Réponse au citoyen Jules Guesde*. C'est une réfutation des élucubrations fantaisistes que M. Jules Guesde prête aux anarchistes pour avoir plus de facilité à les combattre. C'est en même temps une petite critique serrée contre le parlementarisme.

Cette brochure est en vente à nos bureaux au prix de 5 centimes.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

## Groupe des Anti-Patriotes

Camarades,

Nous faisons appel à tous les compagnons pour reconstituer la Ligue des Anti-Patriotes qui, il y a trois ou quatre ans avait donné de très bons résultats ; les événements qui viennent de se produire à l'occasion du tirage au sort nous démontrent suffisamment la nécessité de nous organiser pour une propagande principalement anti-patriotique.

Nous pouvons nous étonner de voir combien ont été minimes les efforts produits pour ce but et constater combien est grande la propagande à faire parmi les jeunes gens. Car nous avons là un moyen des plus efficaces pour la lutte contre notre organisation actuelle.

En effet, en démontrant aux jeunes gens combien est illogique et irrationnelle cette idée de patrie et à quelles conséquences cette idée les entraîne, nous sapons le respect de la propriété et en même temps ce qui est bien plus important, nous avons de grandes chances de faire des révoltés assez conscients et assez décidés, pour pouvoir, étant donné leur tempérament, ne pas se soumettre à l'ignoble oppression soldatesque que l'on impose à tous les jeunes gens.

Pensez-vous, camarades, que cela ne serait pas un beau résultat ? N'est-ce pas attaquer par le côté le plus fort et le mieux organisé, la forteresse bourgeoise où est retranché tout ce qu'il a de plus vil et de plus inique dans cette société marâtre. En effet, chaque fois que nous créerons un insoumis au militarisme, nous créerons un révolté que nous pourrons toujours compter parmi les nôtres, amenant pour la propagande de nos idées une somme d'énergie et de conviction que l'on trouvera plus rarement chez des individus ayant déjà eu assez de soumission pour respecter la discipline.

Comme nous le disons plus haut, la somme d'efforts dépensée n'a jamais été proportionnée aux résultats que la propagande contre l'idée de patrie pourrait amener et nous pensons aussi que les efforts individuels et épars ne peuvent produire ce qui pourrait résulter d'une concentration pour la lutte, qui, en même temps qu'elle faciliterait nos moyens, pourrait en créer de nouveaux, et en tous cas coordonnerait utilement tous les éléments révolutionnaires qui souvent manquant du contact nécessaire pour avoir une somme d'énergie et de volonté suffisantes qui puissent les faire agir, ne font rien.

Il ne faut pas nous leurrer sur les conséquences de l'autonomie individuelle ; certes, nous n'avons pas l'intention de soulever une dissertation sur cette question qui a été pour nous le sujet de tant de discussions, mais il nous semble qu'au point de vue du

résultat, il y en aura beaucoup plus chez plusieurs individus agissant de concert que chez un seul qui peut-être ne pourra pas puiser en lui-même une somme de volonté nécessaire pour agir.

Assurément, il est des cas, principalement dans l'action où il est facile de démontrer le contraire, mais n'oublions pas que pour la propagande anti-patriotique le but est bien plus vaste et moins dangereux à franchir que lorsque ce but est principalement un acte d'attaque direct, plus ou moins violent contre la propriété ou l'autorité.

C'est en considération de ces raisons que nous pensons qu'il y a utilité de réorganiser la Ligue des Anti-Patriotes avec toute notre énergie et toute notre conviction, espérant que les résultats seront aussi grands que ceux produits il y a quelques années en faisant notre possible pour les surpasser.

Nous engageons tous les camarades qui pensent comme nous et qui voudraient nous aider dans cette tâche par toutes les ressources dont ils disposent, à venir se grouper avec nous.

Les camarades de province qui voudraient aider à notre initiative, sont invités à adresser lettres, brochures et particulièrement les fonds dont ils voudraient et pourraient disposer, au compagnon Louis Perrault, 5, rue des Panoyaux, à Paris.

Nous prévenons nos amis que toutes les précautions sont prises pour la sécurité des fonds qui nous seront adressés, afin d'éviter à l'avenir les abus qui ont pu se produire.

La *Ligue des Anti Patriotes* se réunira le dimanche 22 mars, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant, à 2 heures de l'après-midi.

Nous donnerons ultérieurement l'adresse du lieu de nos réunions qui auront lieu tous les samedis.

***

Les camarades de Bruxelles annoncent l'apparition du deuxième dialogue entre « un autoritaire et un anarchiste », ayant pour titre *La Révolution*.

Les camarades qui n'ont pas encore réglé leur compte de la première publication sont priés de le faire en faisant leur commande de la deuxième.

Les camarades feront le possible pour pouvoir publier dorénavant la suite des dialogues sans interruption.

Prière de s'adresser au compagnon Pintelon, éditeur-imprimeur, rue de Tilly, 22, à Bruxelles.

***

Le camarade de Roanne qui, à la réunion régionale de Lyon, donna une adresse à un camarade de Saint-Etienne, voudrait-il bien faire savoir si elle est toujours bonne; en ce cas, répondre oui dans le numéro suivant.

***

Les compagnons Morel et Pruvost d'Amiens sont priés de faire savoir au groupe du Vineu, s'ils sont disponibles pour faire des conférences.

Ecrire au compagnon Lefebvre Gilbert de Woincourt (Somme).

***

Remis par les compagnons de Saint-Denis aux compagnons Décamp et Tennevin, chacun 5 francs.

***

Les camarades qui désirent recevoir le *Réveil des Mineurs*, qui se publie à Hastlog Cambria, Co Pa, Post office, Box 82, aux Etats-Unis, peuvent s'abonner à la *Révolte*, qui transmettra les demandes.

On peut également s'abonner à la *Crise sociale*, se publiant à New York, et en général pour tous les journaux anarchistes.

***

Les camarades qui veulent correspondre avec le compagnon Petroroia, peuvent adresser leurs communications, Teresina Bianco, 47, via Cristallini, à Naples.

***

Bruxelles. — Il va paraître ici, le premier vendredi d'avril, un journal anarchiste *Le Libertaire*.

« La nécessité d'avoir un journal anarchiste en Belgique, en ce moment d'agitation pour le suffrage universel et à la veille d'une grève générale et à la veille du 1er mai, n'a pas besoin d'être démontrée.

Les compagnons qui peuvent nous aider à fournir cette tâche, sont priés de ne pas nous faire attendre leur concours. Nous y comptons.

Adresser l'argent soit à la *Révolte*, soit à l'administrateur du journal, T. Pintelon, 22, rue Tilly, à Bruxelles.

## DERNIÈRE HEURE

Nous apprenons la comparution pour lundi, à une heure, devant la cour d'assises, des compagnons de Saint-Denis : Voyez, Ferrière, Collion, Bastard, Pernin, Gallau, et du gérant du *Père Peinard*, Gustave Mayence, tous pour propagande anti-patriotique.

C'est bien là que le bât blesse les bourgeois.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 1007 fr. 40.
Groupe de Bab-el Oued 6,15. — Groupe international de Constantinople 5 fr. — Levallois pour Saint Denis 3,50. — L. au Mans 0,25. — Soirée familiale rue Ramey 11,20. — C. à Saint-Pierre 0,25. — Auguste et Marianne 0,75.
Total à ce jour : 1034 fr. 50.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 4,099 fr. 80.
Un anonyme 2 fr. — L. G. rue Louis Braille 1 fr. — C. M. à Saint-Henri 0,40 — C. G. L. Roumanie 3,45. — X. 0,75. — R. à Paris 0,50. — J. K. à Bubant 0,45. — C. W. à Ashwell 2,25. — Groupe de Saint-Nazaire 15 f. — C. à Chaumont 0,45. — B. rue de Charenton 1,25. — X. au XIIIe 0,30. — Victor près Mont-Perdu 2 fr. — L. au Mans 0,30. — L. à la Réole 0,35. — B. V. à Dijon 0,45. — L. C. D. V. 5 fr. — E. M. à Valence-d'Agen 1,05. — Groupe de Cannes 0,30. — L. à Bordeaux 2 fr. — Excédent d'écot à la verte rue Mouffetard 0,75. — Félix P. à Genève 10 fr. — G. L. 12 fr. — A. R. à Mirepoix 0,60. — D. à Adamville 1 fr. — A. M. à N. 1,25.
Total à ce jour : 4,165 fr. 05.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 819 fr. 60.
C. à Saint Pierre 0,25. — Auguste et Mariane 0,75.
Total à ce jour : 820 fr. 60.

## PETITE CORRESPONDANCE

L. à Gricourt. — P. à Troyes. — A. à Londres. — V. à Romans. — B. au Mans. — H. à Woincourt. — J. C. à Barcelone. — L. à Rabastens. — A. L. à Châlons. — N. à Chaux-de-Fonds. — Gourin. — R. à Lausanne. — H. La Haye. — De C. à Haarlem. — C. à Menerville. — J. G. à Biidah. — « El Productor » à Barcelone. — R. à Berre. — G. à Bourges. — B. boulevard Pereire. — P. à Saint-Nazaire. — H. à Valence-d'Agen. — M. à Tournus. — E. G. à Agen. — L. Fontenay-le-Comte. — N. à Vaxenac. — T. à Montmarault — R. à Confoulens. — S. à Toulouse. — D. à Foix. — R. à Berne. — G. à Marseille. — L. à Bordeaux. — M. à Saint-Etienne. — Saint-Chamond. — N. à Chaux-de-Fonds. — Asnières. — G. rue de Fécamp. — M. H. à Fourchambault. — P. à Thuir. — W. à Fressenneville. — T. à Mézières. — G. rue Louis Braille. — S. à Genève. — C. à la Grive. — L. C. à Villefranche. — S. à Reims. — F. à Amiens. C. à Saint-Pierre. — B. à Asnières. — C. rue de Fécamp.
F. à Villebois. — M. à l'Epine. — J. à Bruxelles. — L. aux Clous. — L. B. à Marseille. — F. à Narbonne. — T. à Ully-Saint-Georges. — C. M. à Saint-Henri. — D. à Vienne. — A. B. Mirepoix. — V. à Grigny. — S. à Saint-Denis. — B. au Hâvre. — V. à Romans. — F. à Liége. — L. à Trets. — D. Y. à Saint-Denis. — O. à Firminy. — M. à Angers. — S. à Chaumont. — B. à Toulon. — S. à New-York. — E. L. à Rabastens. — M. B. à Lyon. — B. à Nice. — Reçu timbres et mandats.
J. C. à Cadiz. — Acceptons les timbres. — Poignée de mains.
Un lecteur. — Vous ne trouverez, s'il est trouvable, « Que Faire », que chez les bouquinistes.
Camarades du Mans. — Votre convocation se sera perdue à l'imprimerie.
B. T. à Bucharest. — Enverrons ce que nous pourrons de journaux espagnols, mais ne comptez pas trop dessus, avons besoin de ceux que nous recevons pour le mouvement social.
L. et R. à Rabastens. — J'ai oublié le montant de l'envoi de brochures ? Attendez un peu pour les paroles « Paroles d'un Révolté ».
Passé à Noves — Nous n'avions rien reçu. A qui avez-vous versé l'argent à Avignon ?
V. A. à Vallauris. — Vous avez oublié de joindre le montant de l'abonnement ?
L. à Trets. — L'abonnement pour 6 mois est de 3 fr.
D. à Adamville. — C'est depuis octobre que l'abonnement était expiré.
Léo Poursuit. — Nous avons déjà maintes fois touché cette question en traitant des questions de tactique.
N. M. à Mézières. — Nous nous sommes certainement trompés sur l'affranchissement, mais le paquet devait contenir 12 exemplaires. Renvoyons à suivre.
R. à Confoulens. — « Fais ce que Veux », épuisé. — Attendons des dialogues de Bruxelles.

## CONVOCATIONS

Le groupe anarchiste du Ve et XIIIe convoque tous les compagnons du groupe pour le samedi 21 mars, à 9 heures du soir, rue Pascal, 19.
Ordre du jour : Création d'une feuille anarchiste.

Réunion du groupe libre corporatif des ouvriers cordonniers, le lundi 23 mars, à 8 h. 1/2, salle Nicaise, 1, rue des Petits-Carreaux. Urgence.

Mardi 24 mars, à 8 h. 1/2 du soir, 35, rue Jean-Jacques Rousseau (Bourse du Travail), grande réunion publique.
Ordre du jour : Suppression des bureaux de placement.
Tous les compagnons sont invités. Des mesures sont prises contre les anarchistes.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les samedis au lieu des vendredis, à 8 h. 1/2 du soir.

Levallois-Perret. — Samedi 21 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle Mézerette, rue de Gravelle, 86, grande réunions des anarchistes de Levallois et du XVIIe pour fêter l'anniversaire du 18 Mars 1871.
Toutes les écoles socialistes sont invitées à la discussion qui précédera la soirée familiale.
Ordre du jour : Anniversaire du 18 Mars. — Grève générale du 1er mai.

Saint Denis. — Réunion en l'honneur du vingtième anniversaire du 18 Mars 71, le samedi 21 mars, rue du Port, 26, salle Hilary, à 8 heures.
Ordre du jour : Le 18 Mars au point de vue anarchiste, par le comp. Sébastien Faure.
Il sera perçu 20 centimes d'entrée, donnant droit à un billet de tombola.

Asnières. — Le groupe tient ses réunions tous les samedis à 8 h. 30, salle Lecoq, 28, avenue de Paris.

Roanne. — Les anarchistes de Roanne organisent pour le 21 mars, une grande soirée familiale en l'honneur du 20e anniversaire du 18 mars. Tous les révolutionnaires sans distinction d'école y sont invités.
A partir du 16 mars courant les camarades pourront se procurer des cartes chez le compagnon Démure, 32, rue de Clermont et chez tous les anarchistes militants de Roanne, les cartes indiqueront le lieu de réunion.
Ordre du jour : 1° L'histoire de la Commune, par un compagnon; 2° Chants et poésies révolutionnaires; 3° tombola affectée à une œuvre socialiste.

Bordeaux. — Le groupe les Incompris, 57, rue Beauducheu, réunion tous les samedis et dimanches chez le compagnon Dupla, dit dit groupe.

Terrenoire. — Les groupes anarchistes de Terrenoire et Saint-Chamond invitent tous les camarades à assister à leur soirée familiale, qui a été fixé au 22 mars, à 2 heures de l'après-midi, au local du groupe de Terrenoire.
Ordre du jour : Causerie, poésies, chants, etc.

La Louvière. — A l'occasion de l'anniversaire du 18 Mars, les anarchistes du Centre organisent pour le 22 mars une grande réunion publique et contradictoire qui aura lieu chez madame Mangal, rue de la Flache, à 2 heures précises.
Les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, ainsi que les sans-travail, soucieux de leurs intérêts sont invités.

Bruxelles. — Lundi 23 mars, à 8 heures du soir, à la Colline, rue de la Colline, à l'occasion de l'anniversaire du 18 Mars, fête intime organisée par le groupe la *Liberté*.
Conférence, chants et poésies révolutionnaires.
Tous les anarchistes de Bruxelles et des faubourgs sont invités à y assister.

Alger. — Réunion des anarchistes d'Alger Mustapha, le mardi de chaque semaine, à 8 h. 1/2 du soir, café du Palmier, rue Constantine.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 29. DIX CENTIMES DU 28 MARS AU 2 AVRIL 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Beaucoup de camarades nous demandent si nous pouvons leur fournir le premier volume du Supplément. En dehors de nos collections d'années du journal, nous en avons un petit nombre que nous pouvons laisser aux camarades au prix de 6 francs.*

## RÉPONSE AU CITOYEN J. GUESDE

On a vu dans notre dernier numéro que le citoyen Jules Guesde était venu à Bruxelles, exposer à la Maison du Peuple, ses idées sur la manifestation internationale du 1er mai. A cette occasion le groupe la Liberté de Bruxelles vient de publier en petite brochure une « Réponse au citoyen Jules Guesde », écrite par un ami anarchiste. Nous nous permettons de la reproduire en entier.

### POURQUOI LE CITOYEN GUESDE N'EST-IL PAS ANARCHISTE ?

Le *Peuple* vient de publier une lettre, adressée en mars 1879 par le citoyen Guesde au citoyen Malon, pour se laver de la tache d'avoir été ou d'avoir paru anarchiste.

Pourtant, qui le croirait ? dans cette lettre le citoyen Guesde admet que « ayant à traiter » la question de l'Etat, lorsque cette question » divisait l'Internationale, il se prononça, sans » hésiter, *pour la suppression, non seulement de la chose, mais du mot.* — Qu'il » fut l'expression de la minorité ou de la majorité — ajoute le citoyen Guesde — l'Etat » dans l'analyse de ses éléments et de sa fonction s'était montré à moi *ce qu'il est réellement*, c'est-à-dire incapable de donner » la véritable règle des rapports des hommes » entr'eux et des hommes avec les choses, ce » qui est affaire de la science. Historiquement » ensuite, *il n'a jamais signifié et représenté que l'exploitation de l'homme par l'homme*, et je ne voyais pas pourquoi et » comment nous nous obstinerions à lui faire » désigner l'ensemble des services publics » destinés à fonder la liberté d'action à chacun. »

Prenons acte de ces vérités, trop oubliées hélas ! aujourd'hui par l'école à laquelle le citoyen Guesde appartient et par le citoyen Guesde lui-même. L'Etat ne représente que l'exploitation de l'homme par l'homme ; et non seulement tel ou tel Etat, telle ou telle autre forme de l'Etat (monarchiste, républicaine ou socialiste), mais tout Etat, c'est-à-dire toute accumulation de pouvoirs dans les mains d'une classe ou coterie gouvernante.

Voilà ce que disent les anarchistes ; voilà ce qu'ils ont toujours dit ; voilà ce qui les a divisés des étatistes de l'Internationale ; voilà ce qui les sépare encore de tous les partisans de l'Etat-populaire (Volkstaat), de l'Etat de l'avenir (Zukunftstaat) et de la Dictature socialiste. Voilà enfin ce qui constitue, au jugement de tous les hommes impartiaux (Laveley et tant d'autres), et quoi qu'en dise le citoyen Guesde, le fondement et la substance de leur doctrine.

Mais le citoyen Guesde connaît, lui, l'anarchisme mieux que les anarchistes ; c'est-à-dire il prête aux anarchistes de fausses idées pour avoir le plaisir de les réfuter.

Il sentencie :

« Ce qui constitue l'anarchisme, c'est cette » idée absurde que les services répressifs qui » composent tout l'Etat d'aujourd'hui, sont le » seul (!) obstacle à la réalisation de la société » égalitaire que nous poursuivons ; et qu'il suffit par suite, de détruire par n'importe quel » moyen, l'Etat bourgeois, pour qu'*immédiatement* (!) *sans transformation préalable* (ah !) *des individus, par la vertu seule de cette destruction* (encore !) les intérêts » s'harmonisent, les hommes deviennent, les » uns pour les autres, d'autant de loups, autant » de frères et la justice règne sans conteste. » De là la propagande par le fait et la politique destructive ordonnées et pratiquées, *à l'exclusion* de la politique reconstructive et » de la *propagande par la parole et par la plume* ».

Ainsi, si on en croyait le citoyen Guesde, les anarchistes *excluent la propagande par la parole et par la plume*. Ils dédaignent de parler aux ouvriers de leur émancipation et ils ne publient pas de journaux. Telle est l'affirmation nette, catégorique du citoyen Guesde, — et chacun sait si elle est vraie.

Ce que les anarchistes *excluent* à coup sûr, c'est ce que le citoyen Guesde appelle avec euphémisme « politique reconstructive », ou politique tout court, un pêle-mêle de compromis, de corruption, de charlatanisme et d'inepties sans pareilles. Cette « politique », qui ne reconstruit rien, et qui démolit au moins les caractères et l'esprit révolutionnaire, en entretenant les masses dans une funeste illusion, — les anarchistes la combattent à outrance.

Pourquoi donc ?

Pour la raison tout-à-l'heure donnée par le citoyen Guesde lui-même ; c'est-à-dire que l'Etat n'est qu'un moyen de plus, avec la propriété individuelle, d'exploiter l'ouvrier, et ce qui est un moyen d'exploitation ne peut pas être, que diable, en même temps un moyen d'émancipation !

Mais, de ce que les anarchistes préconisent l'abolition de l'Etat « de ses éléments et de ses fonctions », et de ce qu'ils combattent tout réformisme anodin et toute sorte de charlatanisme parlementaire, s'en suit il qu'ils croient, comme l'affirme avec tant d'assurance le citoyen Guesde, au miracle d'une transformation instantanée de la société et de l'homme par suite de la révolution ?

D'abord, le citoyen Guesde ne distingue pas entre révolution et insurrection. L'insurrection est le commencement de la révolution, qui, durant longtemps après la chute du système actuel, aura le temps d'opérer une transformation bien profonde dans les institutions sociales et dans les sentiments qu'elles engendrent dans les individus.

Ensuite, une révolution n'est pas un acte de pure destruction, ainsi que le citoyen Guesde paraît le croire ; elle est plus encore un acte de réorganisation, et il est naturel que de la réorganisation de la société sur les bases de la liberté et de la solidarité, naissent de nouveaux rapports entre les hommes et de nouveaux mobiles pour leurs actions.

Enfin, quant à la « transformation préalable des individus », que demande le citoyen Guesde : il n'y a qu'une méthode pour l'accomplir autant que possible, et c'est la méthode absurde, insensée, stérile, dangereuse, etc., des anarchistes, — méthode qui consiste à présenter aux masses les principes dans leur intégrité, sans les émousser, sans les rapetisser, sans les réduire aux proportions minimes et dérisoires du réformisme monarchique-radical-socialiste.

Dites la vérité, rien que la vérité et *toute la vérité* au peuple, qui a soif de justice et qui est las de promesses et de palliatifs ; dites en 1891, comme vous avez dit en 1879, que l'Etat est l'exploitation organisée des faibles et des pauvres entre les citoyens, et qu'il faut en détruire nom et chose. Dites que, pour abolir Etat et capitalisme, la révolution est inévitable et nécessaire ; et ne dites pas, comme vos collègues les social-démocrates d'Allemagne, qu'elle est un songe de cerveaux malades. Propagez le grand, le vrai socialisme historique, au lieu du socialisme microscopique en vogue aujourd'hui. Et vous aurez, — surtout si étant, comme vous vous déclarez, révolutionnaire, vous savez montrer de temps à autre que vous êtes prêt à donner votre vie pour la cause, — vous aurez fait, en alternant la propagande verbale avec celle de l'exemple, cette éducation des masses, cette « transformation préalable » que vous demandez pour que la révolution sociale ait son plein effet.

Mais rappelez-vous que cette « transformation préalable des individus » n'est possible que jusqu'à un certain point et dans une mesure bien limitée ; que la misère de l'ouvrier et l'intérêt des gouvernements conjurent ensemble à l'empêcher ou à la réduire en des limites très restreintes.

César de Paepe n'a-t-il pas écrit, dans sa brochure sur le « Suffrage universel », à propos de l'objection tirée également de l'ignorance du peuple, ces lignes remarquables :

« Le suffrage universel est le meilleur éduca» teur politique du peuple. C'est en travaillant » qu'on devient ouvrier. C'est donc commettre » une véritable pétition de principes que d'exi» ger cette éducation comme condition du » droit de vote, puisque c'est l'exercice du » droit de vote qui l'a fait acquérir. »

Nous ne sommes pas partisans du suffrage universel, oh ! non ; car nous savons que dans les pays où il fonctionne, la situation de l'ouvrier n'est guère meilleure qu'en Belgique. Nous voulons lutter pour des buts bien plus

élevés et pour des transformations bien autrement sérieuses et utiles à la classe ouvrière. Mais nous répétons avec cet homme de bien et d'esprit droit, que fut César de Paepe :

« C'est en travaillant qu'on devient ouvrier. » Et ce sera dans la société future que l'homme apprendra réellement à aimer ses semblables et à s'en faire aimer. »

De même pour l'autre condition que le citoyen Guesde met à la réalisabilité de l'anarchie : l'augmentation des produits. C'est une absurdité que de prétendre qu'elle puisse s'opérer dans la société actuelle.

Aujourd'hui il est de l'intérêt de la classe capitaliste de tenir les ouvriers dans la misère pour les forcer à vendre leur travail, à travailler en esclaves à leur profit.

Combien de terres laissées en friche, combien de machines non utilisées, combien de produits gaspillés, combien d'arrangements (syndicats, etc.), pour restreindre la production et permettre le monopole, la spéculation, l'enchérissement des produits, enfin, pour piller le consommateur et entretenir l'ouvrier dans la misère !

*Ce n'est pas dans la société actuelle* que la production peut prendre l'essor nécessaire pour assurer à tous les hommes la satisfaction entière de leurs besoins

Demander à celle-ci qu'elle réalise les bienfaits de la société communiste et anarchiste, n'est-ce pas une vraie pétition de principes; n'est-ce pas, comme aime à dire le citoyen Guesde, mettre la charrette avant les bœufs ?

Il suffit qu'on ait aujourd'hui les connaissances nécessaires, les moyens et la possibilité pour transformer et augmenter la production, et ces connaissances, ces moyens et cette possibilité existent.

Les données du problème sont là : maintenant, pour le résoudre dans la pratique, il faut passer, par un effort révolutionnaire, du régime capitaliste à la société égalitaire.

---

Le citoyen Guesde a prétendu, dans sa conférence faite à la Maison du Peuple, que, avant de conquérir son émancipation économique, la classe ouvrière doit s'emparer du pouvoir politique, et il a comparé l'État à un canon qui est maintenant aux mains de l'ennemi et dont il faut s'emparer pour le diriger contre lui.

Nous ne voulons pas revenir sur la discussion qui a été faite ; nous nous bornerons seulement à quelques questions :

Est-il possible, tant que l'ouvrier sera l'esclave et le misérable qu'il est aujourd'hui, qu'il s'empare du pouvoir politique ? même si on lui concédait le suffrage universel, ne serait-il pas toujours la dupe et la victime des politiciens et des classes dominantes, qui ont tant de moyens de fausser, comme ils l'ont toujours fait, toutes les libertés et toutes les constitutions ?

Combien d'années et quelles luttes faut-il pour arriver à arracher aux classes gouvernantes la concession illusoire du suffrage universel ?

Combien d'années encore faut-il pour que l'ouvrier réussisse à envoyer au parlement d'abord des unités, puis des dizaines de députés socialistes ?

Et quand ils seront trente-cinq, comme ils le sont aujourd'hui en Allemagne, quel avantage tirera la classe ouvrière de ces prétendus représentants, et combien encore faut-il qu'elle attende pour que les trente-cinq deviennent trois cents, et qu'étant majorité et restant (deux choses également impossibles) fidèles à la cause populaire, ils puissent, quoi ? voter l'abolition de la propriété individuelle et sa transformation en propriété collective, et faire exécuter leur délibération par des juges, des bureaucrates et des militaires, qui sont intéressés à résister de toutes leurs forces à l'application de lois ainsi faites ?

Il est facile de tourner la question en faisant des comparaisons. Les canons en guerre se détruisent par les canons, ou on s'en empare momentanément pour les détruire. Mais la guerre c'est la guerre. Jetons-nous sur l'État, *en temps de révolution*, et détruisons-le sur le champ, pour qu'il ne serve pas d'instrument d'oppression à une nouvelle coterie gouvernementale, au nom de quelque classe qu'elle vienne.

Nous voulons la liberté et le bien-être pour tous les hommes ; nous ne voulons pas sortir de la domination d'une classe pour tomber dans celle d'une autre, comme en 1789.

*Le groupe la Liberté de Bruxelles*

---

## PROCÈS DES CAMARADES DE SAINT-DENIS

### CONDAMNATION DU PÈRE PEINARD, A 6 MOIS DE PRISON

Le rôle de la cour d'assises de la Seine était passablement chargé lundi. Elle avait huit anarchistes à juger ; huit anarchistes en deux fournées, la première composée des compagnons de Saint-Denis : Descamps, Voyer, Ferrière, Collion, Bastard, Pernin et Galau ; la seconde réservée à Mayence, gérant du *Père Peinard*.

Des camarades de Saint-Denis poursuivis, Descamps seul était sous les verroux ; aucun des autres n'a fait défaut. Après le cérémonial d'usage, les témoins se sont présentés à la barre. Quatre agents de police de Saint-Denis sont venus raconter la manifestation à leur manière. Tout se résume en ceci, les anarchistes de Saint-Denis, ceux qui sont ici, ou d'autres, ont crié : Vive l'anarchie ! à bas la patrie ! plus tard nous les avons arrêtés dans un cabaret et Descamps était porteur d'un revolver. A ce sujet, un témoin dit que le revolver était dans la poche du veston, un autre que Descamps portait la main à son pantalon, un autre enfin dit qu'il tenait les deux mains de l'accusé en les siennes. Descamps n'a pas de peine à montrer la contradiction qui existe entre les diverses déclarations et clot la discussion en disant : du reste celui qui a trouvé le revolver dans ma poche, n'est aucun de ceux qui sont venus déposer, il n'est pas là.

L'avocat général, un ancien député blackboulé et promu magistrat, prend ensuite la parole : « Les jeunes gens qui sont devant vous ont bien tort de se prendre pour des héros, ils ne sont que de simples perturbateurs. » Et il y en long sur ce ton-là. Entassez tous les lieux communs, tous les préjugés, toutes les phrases creuses, tout ce qu'on peut rêver de plus inepte et de canaille, vous avez un réquisitoire de ministère public ; celui de M. Mérillon ne sort pas de l'ordinaire. Pour lui Descamps est le chef des anarchistes de Saint-Denis. « Car quoi qu'ils en disent, ils ont des chefs auxquels il leur faut obéir aveuglement. C'est un individu qui n'a jamais travaillé, sur lesquels tous les renseignements recueillis sont des plus mauvais. » Pour les autres accusés, il « éprouve plus de pitié que d'indignation », néanmoins il demande une condamnation exemplaire.

Viard présente la défense de tous les accusés.

Il dit d'abord quelques mots sur la matérialité des faits ; il s'étonne du désaccord qu'ont présenté les divers témoignages et surtout de ce que des policiers seuls aient déposé. Aucun citoyen indépendant n'est venu raconter ce qu'il a vu et les arrestations ont été faites longtemps après que la manifestation fut finie.

Il s'indigne ensuite des traitements qu'on a fait subir aux détenus jusqu'au moment de leur mise en liberté. Enfin, il aborde le fond même du sujet : Qu'est-ce que l'idée de patrie ? Là, de suite, le président l'arrête, mais après une petite discussion il lui est permis de placer quelques mots sur l'identité de la patrie avec les intérêts des capitalistes. Les riches peuvent prétendre en avoir une, les pauvres ne peuvent pas savoir ce que veut dire ce mot ; mais aussi les riches peuvent se permettre d'agir internationalement, les pauvres se font condamner dès qu'ils font mine de tendre une main fraternelle par dessus la frontière.

Un avocat, Magnan, présente la défense juridique de Ferrière qu'il déclare ne pas vouloir séparer des autres co accusés. Il se cantone dans la discussion de savoir si les cris : Vive l'anarchie et à bas la patrie ! sont séditieux et sur ce terrain bien étroit, il taille de rudes croupières à l'avocat général. Après de nombreuses citations de textes de Louis Blanc, du *Journal des économistes*, de Victor Hugo, etc., une réplique du ministère public et une réponse de l'avocat, la discussion se résume. Vive l'anarchie ! est séditieux parce que les anarchistes luttent non pas contre un gouvernement, mais contre *tous* les gouvernements, quelle que soit leur forme; et d'un autre côté : Vive l'anarchie ! n'est pas séditieux, tandis que : A bas la République ! est séditieux comme pouvant porter à un acte immédiat contre l'ordre des choses existant.

Descamps dit quelques mots de défense personnelle. Il rappelle qu'une des cinq condamnations qu'on lui reproche, lui fut infligé lorsqu'il y a longtemps, défendant la candidature d'un républicain dans le Nord contre un bonapartiste, il frotta le poil à M. Paul de Cassagnac ; il était alors le citoyen Descamps, mais les temps sont changés, aujourd'hui il combat les républicains et les condamnations se succèdent. Il est logique en attaquant l'armée puisque c'est le principal soutien des gouvernements dont il veut la fin. Quant au prétexte de l'armée : ce mot de patrie, c'est bon aux capitalistes d'en parler, mais ils ne feront pas gober qu'ils croient un mot de ce qu'ils disent. Ils se moquent du patriotisme comme de l'an quarante et leur conduite le prouve. Quels crimes ne couvre pas le mot.

On va au Tonkin, on flanque sa baïonnette dans le ventre d'un Tonkinois, est-ce le civiliser cela ? Etant au Dépôt, il a vu passer 4,000 pauvres diables qu'on appelle des voleurs ; des voleurs qui n'ont pas seulement une chemise à se mettre sur le dos ! Ce sont des volés, du reste, le vol du haut en bas est dans la société la seule manière d'exister.

Après Descamps, un autre accusé dit quelques mots, puis le suivant, Bastard, un tout jeune copain, présente à son tour une défense excessivement claire et dont toutes les phrases sont des arguments portant juste.

Bastard a déjà subi une condamnation : six jours de prison pour avoir volé un beefsteck à son patron ! et qui plus est, pour avoir mangé ce beefsteck. Il a souffert pendant toute sa jeunesse, l'exploitation patronale le tient depuis son enfance et sa condamnation lui rend le travail impossible. Celui qui a volé, volera ou périra. La situation est même beaucoup plus pénible pour celui dont le cœur n'est pas fermé aux souffrances d'autrui et il devient un crime de songer aux conséquences des actes que l'on commet. Ainsi de l'armée, tirer au sort n'est rien ni partir au régiment, mais si l'on se bat, si l'on songe à ce que deviennent les balles que vous tirez, si l'on pense aux hommes qu'on tue alors, dont les enfants attendent tristement au logis, ne doit-on pas reculer et refuser d'accomplir une formalité si minime en apparence ?

Du reste, qui croit à la patrie ? Si on regarde en haut, on voit la Banque de France prêter 75 millions à la Banque d'Angleterre, alors que mainles affaires *françaises* ne savent où trouver des capitaux. Si on regarde en bas, on voit les jeunes gens qui ont fait leur devoir en tirant au sort, se rassembler en bande, enguirlandés et pompettes, et le drapeau tricolore en tête, se traîner de cabaret en cabaret, pour finir la journée à la maison de prostitution toujours abrités sous les plis du drapeau français.

Les anarchistes haïssent le drapeau et le combattent, les patriotes s'en moquent et le traînent dans la boue !

Après cette remarquable défense, deux autres copains : Pernin et Galiau disent quelques mots, puis les jurés se retirent pour méditer.

Pendant la suspension d'audience le prétoire est transformé en réunion publique. Tous les anarchistes sont entourés, questionnés par ces jeunes et intéressants produits qu'on nomme les membres du barreau. Evidemment, ils ne comprennent pas grand chose, mais c'est déjà beaucoup de les amener à réfléchir à certaines ordres d'idées, inexplorés pour eux.

Le jury rentre : Voyer, Ferrière, Collion, Bastard, Perrin et Galau, sont acquittés ; ils ne sont pas coupables d'avoir crié : Vive l'anarchie ! Descamps lui est coupable d'avoir proféré ce cri et en outre d'avoir eu un revolver dans sa poche.

Les acquittés sortent en criant : Vive l'anarchie ! Un quart d'heure plus tard, Descamps s'entend condamner à *quinze jours de prison*.

Il crie aussi : Vive l'anarchie et on l'emmène. Cela fait la sixième condamnation.

La seconde affaire s'est terminée par la condamnation de Mayence, gérant du *Père Peinard*, à six mois de prison, maximum de la peine, après une très belle défense présentée par l'auteur. Nous y reviendrons en détail dans notre prochain numéro.

---

## Le 18 Mars

Dans de nombreuses villes de France, les camarades se sont réunis à l'occasion du 18 Mars. Nous donnons quelques comptes-rendus plus loin, mais il y a eu beaucoup de soirées familiales qui se sont

passées si normalement, qu'elles n'ont pas d'histoire.

Citons seulement la réunion du 14 mars à Montmartre où une première tentative de théâtre anarchiste a été faite. La pièce jouée par les compagnes était impeccablement sue. Mais le *Tréteau électoral*, aurait gagné à être mieux appris. Ce sera pour une autre fois. Telle quelle, la soirée était très intéressante.

***

Dijon. — Le 18 Mars, les groupes socialistes et anarchistes, avaient organisé une soirée familiale, qui a réuni plus de 300 personnes dans la salle de la Renaissance.

Après les discours des compagnons Buquet, Gay, Maillet et d'autres citoyens, les chants et poésies révolutionnaires se sont fait entendre, puis une tombola a été tirée, dans laquelle des lots s'appliquant au ridicule parlementaire, soulevaient les rires et les applaudissements de tous.

La soirée familiale s'est terminée à 2 heures du matin, par le chant de la *Carmagnole*, allongé de plusieurs couplets de circonstance.

***

A Londres, le 18 Mars a été fêté par toutes les organisations socialistes. Cette année, les anarchistes ont pu organiser la fête rien qu'avec leurs propres forces, sans s'adresser ni à la Ligue socialiste qui, d'ailleurs, n'existe plus comme corps à Londres, ni aux démocrates-socialistes.

Le meeting a été organisé par les groupes de la *Freedom*, de l'*Autonomie* et de Berner street club. Ont parlé : Blackwill, Malatesta, Burnie, Trunk, Louise Michel, un compagnon italien, Kropotkine, Davis et Janovsky. La salle usuelle de South place, était remplie comme d'ordinaire.

Plusieurs télégrammes et des lettres reçues de province ont montré que l'idée anarchiste gagne chaque jour du terrain en Angleterre.

Dans d'autres pays, en Italie, en Espagne, en Allemagne même, de nombreuses réunions ont eu lieu. Nous en rendrons compte au fur et à mesure des renseignements qui nous parviendront.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Reims. — Les camarades avaient organisé une réunion samedi dernier. Un camarade monte d'abord à la tribune pour protester contre les insultes du torchon radical l'*Eclaireur de l'Est*. Courtois lui succède et entre dans l'ordre du jour. Il parle en premier lieu de la guerre et développe l'idée si exacte que la seule guerre logique est la guerre civile. Elle seule s'appuie, à l'état de civilisation où nous sommes arrivés, sur des faits sérieux. La guerre civile ou guerre sociale, une des formes de la Révolution, a pour cause le délit si légitime de manger à sa faim, de se vêtir quand il fait froid et de coucher dans un lit, la guerre entre nations a pour mobile avoué un simple mot : la Patrie qui ne se traduit par rien dans le monde des choses réelles

Les causes plus profondes, le désir de purger le peuple qui fournit la chair à canon contre elle. Courtois parle ensuite du 18 Mars. Il retrace les faits qui prouvent que ce soulèvement contenait en germe les revendications d'aujourd'hui, et il fait toucher du doigt les causes qui devaient fatalement amener la défaite de l'insurrection communaliste. Il oppose l'exécution des généraux Thomas et Lecomte à la nomination d'un conseil dont le premier acte fut de désavouer cet acte révolutionnaire.

En 1871, le peuple n'était pas encore assez conscient de ce qu'il voulait et ce n'est pas les politiciens auxquels il s'en remit qui purent lui apprendre que s'il était mal vêtu, les magasins étaient pleins, que s'il était mal logé, les appartements vides ne manquaient pas et qu'en temps normal le sol de France fournit assez de produits pour que tous ceux qui l'habitent puissent vivre dans le bien-être. Le peuple se révolta, son ignorance, ses préjugés amenèrent le parlementarisme et celui ci ne pouvait que conduire le mouvement au massacre.

L'orateur enfin, aborde la question du 1er mai, à la grande joie des possibilos présents, mais ce ne fut plus leur affaire lorsqu'il continua en déclarant qu'une telle manifestation ne réussirait jamais, tant qu'elle conserverait son caractère politique et pacifique. Le vieux Blanqui, rappelle-t-il, a écrit que lorsque le peuple serait dans la rue, il fallait que dans les vingt-quatre heures, il ressente les bienfaits de la Révolution, que si non, il était la proie désigné à toutes les réactions possibles. Si la masse faisait montre de ses *besoins* en prenant où il y a, jamais plus il ne serait possible à un gouvernement de lui faire subir à nouveau le joug des lois. Ce qu'il faut souffler toujours dans le cœur de l'homme, c'est la révolte contre le bât qui le blesse, la révolte contre les tortures qu'on lui fait subir, la révolte toujours et partout, la révolte quand même.

Sa péroraison terminée, les cris : vive l'Anarchie ! vive la Révolution ! se sont faits entendre au milieu de nombreux applaudissements.

Puis un camarade de Paris Pas-d'Erreur, a traité la question patriotique qui aboutit à ce fait d'actualité : la conscription.

Il engage les jeunes conscrits à déserter la maison de prostitution dénommée : caserne.

Son succès a été grand surtout lorsqu'à la fin de la réunion il a chanté plusieurs chansons, que des camarades ont fait suivre d'autres.

Profitant de la présence des camarades de Paris parmi nous, nous avons été le lendemain dans un petit patelin des environs de Reims.

Notre promenade a fait un grand effet, car on n'y avait jamais donné de conférence de ce genre. En arrivant, nous trouvons quelques copains qui nous avertissent que le maire voulait empêcher la réunion.

Le compagnon Pas-d'Erreur annonce la conférence dans le village au moyen d'un tambour, qu'un camarade du pays lui procure. Arrivés à l'endroit où devait avoir lieu la réunion, suivis de tous les gas du pays nous comprenons que cela va chauffer, les gendarmes sont là et ils se préparent à nous faire une réception digne de nous.

La patronne du café nous avertit que le maire lui a défendu d'ouvrir sa salle ; Pas-d'Erreur revenu avec sa caisse, se met à vendre le *Père Peinard* à gorge déployée, le brigadier s'avance alors et veut saisir le paquet en disant que le journal est interdit, etc.

Une dispute s'engage, puis les coups suivent les paroles et la bagarre devient générale. Mais les gendarmes n'étaient pas en nombre. Ils durent se contenter de nous suivre quand nous nous retirâmes vers l'extrémité du village.

Là, en plein air, monté un tertre, Courtois fit un petit discours à la foule assemblée. On pense bien que les événements provoqués par l'attitude du maire, firent sortir tous les habitants du village de chez eux, aussi l'effet produit fut-il immense. La foule était joyeuse et les pandores étaient navrés. Bien merci à mossieu le maire !

***

Nimes. — La réunion régionale du 15 mars, a très bien réussi. La discussion a montré un accord parfait sur tous les points principaux. Pour la période du 1er mai, la distribution et l'affichage d'un manifeste a été décidé. Ce sera un prospectus-affiche rédigé avec le concours de tous les camarades qui voudront bien y participer et comparant l'ambition des meneurs autoritaires au bien être véritable que nous préconisons.

Les anarchistes seront dans la foule et n'abandonneront le travailleur que lorsqu'ils se sont rendus bien compte qu'il ne veut pas encore comprendre ce qui lui manque.

Le meeting et la soirée familiale ont réunis beaucoup de personnes. Les théories anarchistes ont été développées par plusieurs compagnons et applaudies par l'auditoire.

***

Sédan. — Le camarade Baicry continue à faire de la bonne besogne dans son entourage. Il distribue chaque semaine avec la *Révolté* et le *Père peinard*, une feuille imprimée d'un côté à l'autocopiste noir : le *Récolté sédanais*. Il traite des questions locales, des démêlés du maire et du juge de Paix, des patrons et de sa radiation des listes électorales, mais c'est toujours marqué au bon coin de la saine logique.

Si il y avait en beaucoup d'endroits des camarades pour dire ainsi la vérité aux enjuponnés et exploiteurs locaux, tous les crapauds du marais auraient bien vite perdu la tête.

A tous les groupes qui nous en feront la demande, nous pourrons procurer un exemplaire du *Révolté sédanais* avec l'espoir qu'ils en feront autant.

***

Decouvrt. — A l'occasion du passage d'un camarade, le groupe la Revanche des mineurs avait organisé à la hâte une réunion. Un assez grand nombre de travailleurs avait répondu à notre appel, mais nous sommes diablement en retard dans notre pays. Je ne dis pas que les paroles de notre ami ne porteront pas tôt ou tard leurs fruits, mais il a eu bien du mal à se faire comprendre.

Le succès tout récent de Basly tient les travailleurs dans l'ornière politique. Jamais vous n'entendrez causer de questions sociales. Des misérables crèvent de faim et se figurent encore que c'est un député qui peut leur fournir à manger. Au fond ils ne sont pas encore sûrs que les patrons ne soient nécessaires à leur existence et que ce ne soient les *riches qui font vivre les pauvres* en leur fournissant du travail.

Pauvres hères, il faudra que la désillusion vienne. Que de misères il leur faudra encore supporter, avant qu'ils comprennent qu'ils pourront en sortir le jour où ils voudront !

En attendant, notre réunion ne semble avoir aboutit à rien, mais c'est un jalon pour l'avenir.

## Allemagne

On peut lire dans les journaux bourgeois des annonces comme celles-ci :

1° du *Berliner-Tagblatt*. Pour cause de voyage, on demande à Berlin ou dans le voisinage immédiat, une pension exceptionnellement recommandable et bien située pour y placer un terre-neuve de très grande valeur et particulièrement bien élevé; une surveillance continuelle, des soins attentifs, une nourriture fortifiante sont des conditions indispensables et de bonnes références sont exigées.

Inutile d'offrir ses services à moins de présenter des certificats d'aptitude comme cynologue, dresseur ou médecin de chiens, etc. S'adresser F. A. 2,578, au bureau du journal.

2° de l'*Indicateur de Hambourg* :

Un père de famille pauvre dont la femme et l'enfant depuis 15 jours, vivent de pelures de pommes de terre, prie un ami de l'humanité de vouloir bien pendant une journée lui prendre sa petite fille, âgée de deux ans, afin qu'elle puisse pour une fois se rassasier et se réchauffer. S'adresser, etc.

(*Die Autonomie*)

***

Nous lisons dans le journal social-démocratique, le *Sonntags Zeitung* de Halberstadt, sous la rubrique « Parlement » :

« La loi sur la protection des travailleurs s'est de plus en plus transformée en loi de protection des patrons *contre* les ouvriers. L'union des partis politiques l'a rendue encore plus *méchante contre les travailleurs*, qu'elle ne l'était en sortant de la commission... Le patron reçoit le droit de retenir une semaine de salaire de l'ouvrier comme garantie contre les grèves. Si le travailleur quitte le travail illégalement, il perd ce salaire. »

C'est pour obtenir des lois *contre* les travailleurs que les social-démocrates allemands ont envoyé deux ou trois douzaines de représentants au Parlement.

Nous n'avons jamais dit autre chose.

***

Dans une ville de l'Allemagne du Nord, on vient de condamner un sous-officier à quinze ans de prison pour avoir provoqué les soldats à l'indiscipline.

***

A Berlin, la propagande anarchiste fait de très grands progrès.

Pendant la semaine qui vient de s'écouler, la police a fait de nombreuses perquisitions domiciliaires dans le but de découvrir les dépôts d'écrits anarchistes que l'on commence à répandre dans la capitale.

Elle a saisi, en effet, des ballots d'exemplaires de l'*Autonomie* et de l'*Anarchist*, ainsi que d'une brochure où les socialistes sont violemment attaqués et où les ouvriers sont invités à prendre sans tarder des mesures révolutionnaires.

La police a, en outre, mis en état d'arrestation le compagnon Behr, ouvrier peintre, qui avait déjà subi quelques mois de prison pour avoir fait de la propagande anarchiste et révolutionnaire et qui, à peine remis en liberté, avait recommencé son apostolat.

## Italie

Naples. — On travaille ferme pour le 1er mai et le peuple fatigué de la misère où il est plongé, fait

sentir que cette fois il fera du bon. Généralement la misère en Italie est grande, mais à Naples il ne faut pas en parler, car il est impossible de croire comment le peuple peut rester insensible à ses souffrances.

On pourrait dire qu'on invente tellement les choses qu'on a ici sous les yeux sont incroyables.

A la campagne le paysan gagne huit sous par jour et un kilog de pain ; il travaille à 10 ou 15 kilomètres de sa famille où il ne va que tous les huit jours, il couche dans des étables avec les bêtes et jamais dans la semaine, il ne peut se déshabiller, couchant par terre sur de la vieille paille ou du fumier. Il ne mange que son pain sec et le dimanche donne les 2 fr. 40 à sa femme pour nourrir ses enfants et payer le loyer. Figurez-vous de quoi doivent se nourrir ces pauvres familles. Et comment la pauvre mère qui doit équilibrer son budget quotidien avec ses sous, peut elle rester honnête ? Peut-elle donner une éducation à ses enfants ou faire pénétrer dans leur esprit la fraternité, si tout sentiment intellectuel est éteint par la fièvre et les tortures des entrailles ? Ces pauvres et innocentes créatures peuvent elles s'aimer si la bouche de l'un est la cause de la faim de l'autre ? Ah ! il va falloir se réveiller pour faire autre chose que de simples figures de réthoriques...

Mais la difficulté est de parler avec des gens qui ne connaissent que très peu de mots, ne parlent jamais de rien, ne sachant rien dire.

Dans les villes, la situation n'est guère différente : chômage générale, famille, maladies, prostitutions, prisons.

Des troupeaux de travailleurs en guenilles, ne tenant plus debout, aux figures pâles allongées, d'une maigreur sépulcrale.

Ils causent bas, leur voix les étouffe, ils sont dégoûtés de la vie. Ils ne veulent plus discuter, ils n'en ont pas la force; sans vous comprendre, ils font des signes comme des brutes. La foule de ces malheureux s'augmente tous les jours quoique la mort causée de l'anémie, et les maladies épidémiques en fauche une grande partie.

La misère va plus vite que la mort. Les ouvriers sont là muets, tranquilles, promenant leurs guenilles et demandant l'aumône à celui qui a tout pris, à celui qui détient tout ; mais eux ne le savent pas et lorsqu'un sou tombe dans leur main qui tremble par l'émotion d'un corps faible et malade, des larmes dans leurs yeux prouvent leur ignoble reconnaissance, leur basse stupidité et la négation de leur dignité.

Les hôpitaux sont combles, les prisons regorgent d'individus qui s'efforcent de vaincre le courant de la misère par le vol ou le crime, la prostitution ne rapporte plus rien, ce métier chôme comme les autres, à cause du nombre de celles qui l'exercent et du manque de clients, les suicides augmentent sans cesse. Où ira-t-on sans un réveil dans les vrais sentiments de la dignité humaine ? Lorsque on est arrivé dans un état pareil, il faut une action vive, énergique et décisive.

Que ceux qui ont du cœur viennent concentrer leurs efforts pour soulager l'humanité par la parole, la plume et leurs bras, et que désignant le mal, l'ennemi : la propriété individuelle cachée derrière le large manteau hypocrite de l'autorité, ils prêchent la révolution, réalisée par l'expropriation des machines et des matières premières, la communauté des produits terrestres. Les flammes du feu qu'on mettra aux codes, sera pour la terre le flambeau de la liberté, qui fera disparaître l'exploitation de l'existence de l'homme.

La révolte réussira si tous les anarchistes prennent leur place.

Du courage et soyons pratiques, il ne s'agit pas de faire de la philosophie ; quand l'homme sera émancipé économiquement, il pourra se livrer à des travaux intellectuels, mais aujourd'hui il faut engager la bataille et *assurer le pain à tous*.

***

Tout dernièrement, il y a eu une révolte de jeunes gens dans une maison de correction. Après avoir subi les plus horribles traitements, les enfants détenus aux Cappuccinelles se sont enfermées dans leur dortoir et ont reçu leurs bourreaux en leur lançant à la tête tout ce qu'ils avaient sous la main : meubles, vaisselle, pots de chambre, etc. Finalement, ils ont été vaincus, mais ils ont donné l'exemple au peuple. A quand donc la révolte du bon sens ?

***

Livourne. — A propos d'une manifestation des associations politiques qui célébraient l'anniversaire de la mort de Mazzini, il y a eu une assez grave collision près du cimetière entre la police et les anarchistes qui suivaient la manifestation.

Un agent de police a été tué, deux autres gravement blessés. Naturellement on a procédé à de nombreuses arrestations, mais elles n'enlèveront pas l'effet produit par l'attitude énergique des compagnons.

## États-Unis

Bellamy, l'auteur du *Regard en arrière*, publie une feuille hebdomadaire qui a pour titre : la *Nation nouvelle*. Nous détachons du programme les lignes suivantes :

Pourquoi *Nouvelle*? Ne pourrions-nous nous contenter de l'ancienne ?

Dans l'ancienne prévaut le système par lequel l'existence tout entière du travailleur s'use dans une guerre acharnée, une lutte jusqu'à la mort, entre les hommes qui y dépensent plus de force qu'il ne leur en reste pour le travail, et qui ne peuvent exercer ailleurs que dans le cercle restreint du foyer domestique leurs meilleures et leurs plus nobles facultés.

Contrairement aux lois de la nature, le peuple y est divisé en classes : en premier lieu l'infime minorité des riches ; puis la classe beaucoup plus considérable des gens aux prises avec les difficultés de la vie, convoitant sans cesse un précaire confort ou obsédés par la crainte de le perdre ; et puis enfin l'immense majorité des misérables sans autres ressources qu'un maigre salaire de jour en jour plus problématique, souvent même nul.

De cet ancien monde la moitié dépend pour sa subsistance de l'autre moitié ; à moins que les femmes ne préfèrent encombrer aussi le marché du travail et aggraver une situation déjà si lamentable.

Dans cette vieille nation les femmes sont, dans leurs classes respectives, encore plus mal partagées que les hommes, car si le riche est indépendant, la femme du riche ne l'est pas et doit tout attendre de son mari aussi bien que la femme du plus pauvre journalier. Et dans toutes les conditions combien y a-t-il de femmes qui ne trouvant pas d'hommes disposés à les nourrir dans l'honorables conditions, sont forcées ouvertement — personne ne peut dire le nombre de celles qui le sont secrètement — de trafiquer de leur corps tandis qu'une infinité d'autres s'enchainent dans les liens d'un mariage sans amour.

Dans cette vieille nation un million d'hommes forts demandent vainement de l'ouvrage quoique l'Europe ne manque pas de travaux gigantesques à exécuter. Et pendant que les pères et les époux ne trouvent pas d'occupation, il y en a en abondance pour de tout jeunes enfants dont on voit les lamentables processions se diriger vers les fabriques par le vent et la neige, dans la froide brume du matin.

Dans ce vieux monde le riche ne dévore pas seulement le pauvre, mais le riche dévore un autre riche, et d'année en année toutes les forces actives de la nation se trouvent concentrées de plus en plus complètement dans la main de quelques individus.

Dans ce vieux monde les richesses naturelles du sol, héritage du peuple, sont accaparées ou gaspillées par une petit nombre d'individus, sans profit pour eux mêmes : les forêts sont dévastées, la pêche mal aménagée, la fertilité du sol épuisée, etc.

Dans ce vieux monde enfin, où la liberté n'est qu'un vain mot, l'inégalité des conditions et la puissance prépondérante du capital font des institutions républicaines purement nominales, une machine bien autrement appropriée au but de la ploutocratie et à l'asservissement d'un peuple épuisé par le despotisme absolu...

Espérons qu'après cette esquisse trop vraie de la *Nation moderne*, Bellamy nous fera aussi le tableau d'une société future harmoniquement organisée.

(*Freiheit*)

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Il a été remis au compagnon Decamps 17 francs, dont voici la provenance :

Catty 3 fr. 75; Ouin 3 fr. 75; Wallet 1 fr. 25 ; Widcoq 1 fr. 25 ; les révolutionnaires de Levallois 7 fr.

***

Les compagnons qui désirent se procurer la chanson le *Député en blouse*, peuvent s'adresser au compagnon Ségar, 30, rue d'Aubervilliers, à Saint-Denis.

***

Le groupe de Bourges demande un orateur de Paris pour le samedi 4 avril prochain. Celui qui sera disponible et voudra venir, devra écrire au compagnon S. Marchand, 11, rue du Chevreau, à Bourges (Cher), celui-ci enverra l'argent nécessaire au voyage.

### Réunion du 14 mars

Reçu des listes de souscriptions qui ont été remises chez Duprat, quatre listes diverses, ensemble . . . 9 [illegible]
Liste Siguret . . . . . . . . . . 4 [illegible]
Liste Leballeur. . . . . . . . . . 14 [illegible]

Total des souscriptions. fr. 38 [illegible]
Recettes à la salle . . . . . . . . . 73 [illegible]

Total. . fr. 111 [illegible]
Collecte pour les détenus, versée à la Révolte 11 [illegible]

113 »

Dépenses

Location (salle) . . . . . . . . . 60 »
Pianiste . . . . . . . . . . . 17 »
Imprimés (programme) . . . . . . 7 »
Correspondances et frais pour l'organisation 10 »

Total des dépenses . fr. 94 »

Recettes . . . . . . . . . . . . 113 »
Dépenses . . . . . . . . . . . . 94 »

Reste. . . . 19 »
Détenus à déduire . . . . . . . . . 11 [illegible]

Reste. . . . 7 [illegible]

Versé comme accompte pour les costumes des compagnes sur ce qu'elles ont dépensé.

## PETITE CORRESPONDANCE

Claude Perron, à Roanne. — S'il nous fallait dénoncer chaque jour les vols de tous les commerçants, le journal n'y suffirait pas.

B. à Nice. — Il n'a été fait aucun manifeste pour le 18 mars de cette année.

M. et B. à Lyon, G. à Grenoble, G. à Romans, L. à Sampier d'Arena, le compagnon P. Bernard demande réponse à ses lettres. Adresse : poste-restante, à Gracia, Barcelone, Espagne.

Bulletin des Sommaires, 44, rue Beaunier. — Prenons note de la rectification d'adresse.

J. L. à Lyon. — Bien reçu les timbres l' « Anarchie dans l'Evolution », épuisée.

M. à St-Etienne. — L'adresse donnée au congrès de Lyon, ne vaut rien, écrire à l'adresse de Démure, 4, rue de Clermont, Roanne.

B. à Puget-Ville. — A. Goufaron, oui.

De C. à Haarlem. — L'abonnement sera servi.

Cannet. — Bien reçu la lettre précédente. N'avons pas répondu, étant en conformité d'idées avec vous.

C. rue Brunel. — Je ne me rappelle pas avoir reçu la carte postale en question. En tous cas, pour les envois gratuits, voyez la note du n° 27.

G. D. à Turin. — M. à Dijon. — C. à Dôle. — R. à Cannes. — B. à St-Marcellin. — C. à Alais. — G. rue Louis Braille. — A. R. à Maray. — F. à Reims. — P. C. à Brest. — S. M. à Bourges. — P. à Solliès-Toucas. — F. à Amiens. — L. à Arras. — M. d'A. à Horta. — B. au Mans. — G. à Bourgoin. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Ligue des Anti-Patriotes, réunion tous les samedis, 92, boulevard Ménilmontant.

Samedi 28 mars, à 8 h. 1/2, Etudes sur le patriotisme et ses conséquences.

Le groupe anarchiste du XIIIe est convoqué pour samedi 28 mars, à 8 h. 1/2.

Tous les révolutionnaires de Levallois, du XVIIe et des environs, sont convoqués pour vendredi 27 mars, à 8 h. 1/2, salle Mézette, 88, Levallois.

Ordre du jour : Formation d'un groupe anti-patriotes. Urgence pour les compagnons.

Groupe anarchiste de Levallois, tous les samedi à 8 h. 3/4, salle Mezerette, rue de Gravel.

Clichy. — Groupe la Jeunesse anti-patriotique, réunion lundi 30 mars, à 8 h. 1/2, salle Lamielle, rue Dubois. Tous les jeunes gens et les révolutionnaires sont invités.

Saint-Denis. — Réunion du groupe, salle Hélary, 26, rue du Port, samedi 28 mars, à 8 h. du soir.

*Le Gérant* : J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

I. I. S. G.
COLLECTIE
UCO FEDELI

QUATRIÈME ANNÉE. N° 30 — DIX CENTIMES — DU 3 AU 10 AVRIL 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Beaucoup de camarades nous demandent* Evolution et Révolution *d'Elisée Reclus, — actuellement, il nous est impossible de satisfaire ces demandes, car la brochure est complètement épuisée. Mais nous en préparons une nouvelle édition, considérablement augmentée, ce qui en fera pour ainsi dire une œuvre nouvelle. Cette brochure paraîtra, sitôt que l'état de nos finances le permettra.*

## LE 1ER MAI

En Allemagne les députés social-démocrates ont décidé que l'on ne fêterait pas le 1er Mai. Cela pourrait donner lieu à des émeutes, et les émeutes ne rentrent pas dans le programme des messieurs qui applaudissent au socialisme césarien et convoitent des fauteuils dans les commissions sur les Questions du Travail et, qui sait ? peut être même dans un ministère du travail.

Aussi, n'est-ce que le 3 mai, un dimanche, qu'ils permettent aux travailleurs de s'amuser. On se promènera, « on chantera », dit le programme officiel. C'est permis par les petits maîtres du Parlement.

Parbleu, quand on est de l'opposition, on peut bien être large ; on peut permettre aux ouvriers de chanter un dimanche. Quand ces messieurs seront au pouvoir, il ne sera plus permis de chanter qu'à la saint Liebknecht et à la saint Bebel, et — un peu, mais pas trop fort, — à la saint Guillaume.

---

En France, les socialistes autoritaires sont encore plus coquins et — plus traîtres.

Partout il se prépare des manifestations pour le 1er mai. Impossible de les empêcher. Et quand la foule est sortie, on ne sait jamais jusqu'où elle ira, surtout si elle contient des personnalités à initiative vigoureuse.

Aussi — grand embarras au sein des étatistes. Ils s'empressent de nommer une commission d'organisation du 1er mai. Et — que fait la commission ?

Elle se rend le 14 mars à la Chambre et demande à MM. les représentants de la Bourgeoisie de faire déclarer le 1er mai fête nationale, jour de repos officiel.

C'est encore plus traître qu'en Allemagne. Enfoncé par les français, Liebknecht !

Voilà, qu'un jour, les travailleurs s'avisent d'affirmer qu'ils ne sont pas des esclaves ; que si la fantaisie leur prend de chômer un jour, ils ont le droit de le faire ; qui plus est — qu'ils peuvent s'entendre pour cela dans l'univers entier, sans comités dirigeants, sans ordres de leurs supérieurs ; et qu'ils peuvent *prendre* un jour de fête et manifester ce jour-là.

De suite, il faut détruire l'effet de cette décision. Tandis que les bourgeois sont assez bêtes pour ne savoir où donner de la tête, les meneurs ouvriers leur souffle la solution : Vite, reconnaissez le 1er mai fête nationale ! Coupez l'herbe sous les pieds des insurgés du travail !

Eh bien, messieurs les étatistes, vos amis bourgeois ne le feront pas, et le 1er mai, les travailleurs français, comme les travailleurs du monde entier, *prendront* leur fête ouvrière sans vous en demander l'autorisation.

---

En Angleterre, le mouvement des huit heures a pris une extension si formidable, que les gouvernants voient le 1er mai venir avec angoisse. Qui sait ce que feront ces foules qui vont se réunir dans la rue ? Qui sait si leur humeur ce jour-là sera à la joie, ou si elle sera à la haine ? Cela dépend de tant de circonstances imprévues.

Aussi le gouvernement anglais s'empresse-t-il de nommer une grande commission d'enquête parlementaire sur tout l'ensemble des questions du travail, — comme il y en a eu pour étouffer le mouvement d'avant 1848.

Tous les hommes énergiques du mouvement ouvrier, vont être appelés à en faire partie et seront paralysés, s'ils acceptent. Burns, Tillet, sont déjà membres de cette commission.

Forcés de siéger pendant un an, chaque jour, en compagnie de lords et d'étoiles politiques, Burns n'aura plus la possibilité matérielle de haranguer des grévistes dix ou douze fois par jour ainsi qu'il l'a fait jusqu'à présent à l'occasion de chaque grande grève. Au lieu de faire un discours par heure à partir du lever du soleil, il sera cloué dans un fauteuil au ministère. Et c'est ce qu'il faut aux bourgeois.

La commission recueillera pieusement les dépositions de chacun. — « Vous êtes unioniste, communiste, anarchiste, individualiste, dynamiteur ? Enchantés, Monsieur ! — voici un siège, dites-nous de grâce ce que vous pensez du mouvement. Renseignez nous, instruisez-nous de vos vastes connaissances ! » — On sténographiera votre discours, on le reproduira pieusement, et on le mettra à sa place dans un volume de 2,000 pages in-folio à deux colonnes chacune, qui sera mis en vente deux ans plus tard au prix très modeste de 50 francs.

Et puis ? Eh bien — le lira qui voudra.

Et après ? — On le déposera dans les bibliothèques, bien relié, avec un superbe index qui permettra à la postérité de retrouver en un instant votre déposition.

Et ensuite ? — tout restera tel quel, comme tout est resté en l'état après les commissions d'enquête sur les logements insalubres ou sur le marasme de l'agriculture, ou après le rapport de la commission des 44. Le mouvement aura été paralysé — c'est tout ce qu'il fallait.

---

Heureusement, dans les deux péninsules, l'Italie et l'Espagne, l'agitation du 1er mai prend un tout autre caractère.

En Espagne, un grand congrès général de toutes les organisations ouvrières va être convoqué. Ce sera un congrès monstre. On y discutera les moyens d'*exiger* la journée de huit heures. Et quand on dit en Espagne « exiger », ce n'est pas de la fanfaronnade marxiste, pour laquelle « exiger » veut dire *quémander* à la Chambre.

Même chose en Italie où l'on n'attache pas plus d'importance qu'en Espagne aux huit heures. On voit dans la manifestation du 1er mai un moyen de se trouver des millions dans la rue, de s'entendre, d'englober dans le mouvement socialiste ceux qui n'y sont pas ; enfin de faire quelque chose qui produise de l'impression sur les esprits et amène au mouvement de revendication des hommes nouveaux.

Ce sont toujours les *actes* qui ont élargi le mouvement ; la propagande seule ne peut pas s'étendre, acquérir de nouveaux adhérents, pénétrer là où elle n'avait pas encore pénétré. Les journaux n'augmentent guère le nombre de leur lecteurs, ils restent stationnaires tant que des faits frappants ne leur attirent de nouveaux adhérents.

Les grandes manifestations du 1er mai seront un de ces moyens de propager l'idée anarchiste dans des milieux où elle n'aurait jamais pénétré autrement

---

Le mouvement du 1er mai promet d'atteindre des proportions très sérieuses en Europe. Aussi nous relaterons sous cette rubrique ce que les unions ouvrières et les anarchistes font pour élargir la manifestation et ce que les gouvernements et les socialistes étatistes font pour l'étouffer.

En France, en vue du 1er mai, le gouvernement se préoccupe déjà de renforcer la garnison de Paris. On annonce qu'un nouveau bataillon d'infanterie de marine va tenir garnison à la caserne du Château-d'Eau, où seraient également concentrés désormais les deux autres bataillons détachés dans le gouvernement militaire de Paris.

Comme l'an dernier, cavalerie, infanterie, artillerie seront mobilisées à la fin d'avril et recevront des renforts de province pour jouer la grande parade que prépare Constans, afin de se poser de nouveau en restaurateur de l'ordre et en sauveur de la société.

---

Le Congrès national des mineurs de France réuni du 5 au 8 mars à Commentry a décidé à l'unanimité « qu'il y a lieu de renouveler en 1891 la manifestation du 1er mai dernier et d'engager toutes les organisations ouvrières de province à envoyer à Paris des délégués pour se joindre le 1er mai 1891 à la manifestation parisienne près des pouvoirs publics, dans le but de leur communiquer les revendications du Prolétariat.

« Le Congrès estime en outre que la manifestation doit être pacifique pour montrer à nos dirigeants que les travailleurs sont maîtres d'eux-mêmes, ne cèdent à aucune provocation gouvernementale et sont décidés à n'entrer en lutte que quand ils jugeront le moment venu ».

Pour qu'il n'y ait pas de « troubles » en province, les social-démocrates font venir, on le voit, les hommes énergiques à Paris, où on les amusera légalement.

---

Une délégation de cinq membres s'est transportée samedi dernier au Palais Bourbon, à l'effet d'obte-

nir de la Chambre « qu'elle se rende au vœux du prolétariat français en décidant que les ouvriers et employés de l'Etat chôment le 1er mai ».

Reçus par les citoyens Ferroul, Dumay, Baudin, Thivrier et Lachize, les délégués ont été présenté à M. Floquet qui leur a dit d'aller se promener.

---

La commission exécutive de la Bourse du Travail, qui s'était abstenue l'an dernier, a décidé de prendre part à la manifestation du 1er mai et de mettre la grande salle des séances à la disposition des commissaires organisateurs de la journée, à condition que la demande soit faite par un syndicat et non par des individualités.

Un possibiliste broussiste, M. Brunet, a dit à ce sujet, au cours de la séance : « On peut accorder la salle pour cette manifestation sans distinction d'école, et non au profit d'une chapelle politique, car, si, jusqu'à présent, les syndicats n'ont pas pris une part active au mouvement général, c'est parce qu'une fraction a cherché à le faire tourner à son profit ».

---

Divers conseillers municipaux avaient déposé au Conseil municipal de Paris le projet de résolution suivant :

Le Conseil municipal de Paris adhère à la manifestation ouvrière du 1er mai, en faveur d'une législation protectrice du travail, et décide que le 1er mai sera jour férié pour les ouvriers et employés de la Ville de Paris.

Pendant la discussion, l'un deux, qui n'est pas une bête, a proposé de donner aussi vacance aux sergents de ville pour cette journée. La motion principale a été rejetée et cette année *la fête* n'aura encore rien d'officiel.

---

Les Chambres syndicales ouvrières et les groupes de Nantes s'occupent activement d'organiser le 1er mai.

---

A Lyon, les chambres syndicales ont décidé de renouveler la manifestation du 1er mai. Tous les syndicats, sociétés professionnelles, associations coopératives, groupements ouvriers, comités et cercles d'études sociales et toutes les organisations des travailleurs sont invités à nommer deux délégués pour pour former la commission de la manifestation.

Avec la commission, on espère faire de la manifestation une promenade inoffensive.

---

En Allemagne, les social-démocrates au pouvoir défendent, on le sait, de fêter le 1er mai. Ils ordonnent de le fêter le dimanche 3 mai, mais à condition de le faire légalement et pacifiquement. On pourra parler glorifier les succès du parti parlementaire, et il n'est pas défendu de chanter — légalement.

---

Le député des mineurs de Silésie qui assistera au congrès du 31 mars à Paris, a reçu la mission de proposer un plan de grève englobant l'Angleterre, la France, la Belgique, l'Allemagne et tous les pays de production charbonnière. Il demandera également de fixer le commencement de la grève au 1er mai.

---

En prévision des désordres qui pourraient se produire à l'occasion du 1er mai, l'autorité militaire a reçu des ordres pour prendre les mesures nécessaires à assurer l'ordre dans les bassins houillers de la Westphalie et des provinces rhénanes. On assure que l'on aurait l'intention d'établir des postes militaires dans la plupart des auberges.

---

En Portugal, le groupe anarchiste *Le 11 Novembre* vient de rédiger le projet d'un pacte de solidarité et d'union qu'il adresse à toutes les organisations ouvrières. Le mouvement du 1er mai, disent les considérants du parti, n'est pas un mouvement socialiste ni anarchiste, mais il intéresse les prolétaires du monde entier. La demande des huit heures n'est qu'un prétexte pour la lutte, mais il importe que la lutte soit engagée avec ensemble et force. C'est pourquoi les anarchistes du groupe *Le 11 Novembre* proposent un pacte de solidarité qui permette à tous les groupes ouvriers de se soutenir mutuellement, sans empiéter sur l'autonomie d'aucun d'eux ni empêcher l'initiative individuelle.

Le groupe *Le 1er Mai* annonce la publication d'une brochure, traduite du français.

---

En Espagne, la manifestation du 1er mai préoccupe beaucoup le gouvernement. Les nouvelles reçues de Barcelone et de Bilbao annoncent qu'une grande agitation socialiste règne dans ces deux villes.

*Congrès du 12 avril à Milan.* — Le fait le plus important, c'est la réunion à Milan, le 12 avril, d'un grand « Congrès international pour les Droits du Travail », c'est-à-dire pour s'entendre sur la manifestation en masse du 1er mai.

Le Congrès est convoqué par les organisations ouvrières de Milan, et comme Milan a toujours été le centre des ouvriers les mieux développés du social-démocratisme, c'est une direction social-démocratique que l'on espérait donner au Congrès.

Mais l'Italie n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était, il y a quatre ou cinq ans. On a eu le temps de se dégoûter de la politique parlementaire, et l'idée anarchiste, de nouveau, a fait de rapides progrès.

Aussi le Congrès international de Milan va être un congrès absolument ouvert aux anarchistes, et il dépendra d'eux-mêmes d'y faire prévaloir leurs idées.

S'ils s'y rendent en nombre, s'ils savent défendre leurs idées, ils pourront imprimer au mouvement un caractère grandiose, car les masses ouvrières ne demandent pas mieux que d'être soutenues par les socialistes de toute école ; tandis que jusqu'à présent elles n'ont trouvé dans les social-démocrates que des individus trop soucieux des « positions acquises » pour ne pas se mettre en travers du mouvement.

Le caractère que le 1er mai aura, non pas seulement en Italie, mais dans l'Europe entière, dépendra ainsi, dans une très forte mesure, du caractère qu'aura le Congrès de Milan. C'est pourquoi la commission d'organisation adresse un appel chaleureux aux anarchistes du monde entier d'y venir aussi nombreux que possible, pour y défendre leur cause.

Des anarchistes de diverses nationalités ont déjà promis leur concours. Toute l'Italie anarchiste y sera représenté. Il faut donc s'attendre à voir à Milan un congrès imposant.

Pour tous les renseignements s'adresser au « Comitato delle associazioni popolari Milanesi », 34, via Ospedale, à Milan.

---

En Belgique, le conseil général du parti ouvrier belge a décidé la réunion d'un congrès qui aura lieu le 5 avril à Bruxelles et qui examinera la situation politique et prendra une décision relative à la grève.

---

# A BAS LA PATRIE

## Procès du « Père Peinard »

Ils ne sont pas contents, les bourgeois de l'acquittement des camarades de Saint-Denis ! Qu'est-ce qui a bien pu passer par la tête des jurés qui ont renvoyé chez eux des gens ayant crié *A bas la Patrie* ? C'étaient en majeure partie des jeunes gas, mais il y avait aussi un ancien soldat, « un repris de justice ». Aussi les journaux essaient-ils de ravaler les théories anti-patriotiques développées par Viard, Descamps, Bastard et autres à une simple dissertation sur la fraternité des peuples : quelque chose comme une conférence de Frédéric Passy ou de Jules Simon sur la Ligue pour la paix et l'arbitrage international.

Tant mieux pour nous, si les bourgeois veulent être aveugles et s'ils font semblant de ne pas comprendre que la lutte est engagée entre les anti-patriotes anarchistes et les exploiteurs ayant intérêt à parquer leur bétail humain dans des champs clos.

Requérant contre le *Père Peinard* après l'affaire des compagnons de Saint-Denis, le procureur était triste, mais il faisait contre mauvaise fortune, bon cœur. Il voulait se rattraper aux branches et tablant sur la demi condamnation de Descamps, il dit aux jurés ne pas vouloir leur faire l'injure de supposer qu'ils n'ont pas trouver les jeunes gens coupables. Pour lui, le respect de la discipline est au-dessus des lois, l'armée est au-dessus de nos luttes politiques, vigilante gardienne de notre tranquillité publique. Dieu veuille qu'elle n'ait jamais besoin d'intervenir. « En condamnant le *Père Peinard*, ne craignez pas d'attenter au libre exercice de l'idée. Derrière ses articles, il n'y a aucune conviction, seulement le désir de gagner des gros sous. Le journal est ignoble, il ne craint pas de semer l'anxiété dans les familles en racontant que plus de cent soldats sont morts de fièvre typhoïde à Pontanézen (textuel), il ne craint pas d'exciter les soldats au meurtre de leurs officiers, il n'a pas craint, lorsque la population toute entière était prise d'un si bel élan de charité pour les malheureux de publier en image un monsieur en haut de forme mis en joue par un déchard, avec la notice : « La meilleure manière de tirer les rois ! » il n'a pas craint enfin de mettre en cause la digne épouse de notre regretté président !

Il est triste l'avocat-général, triste de voir les dieux s'en aller, triste peut-être aussi de la condamnation de son collègue Rabaroust qui, à Bordeaux, après beaucoup de tergiversations, a reçu dix mois de prison pour avoir souillé des petits enfants.

Avant le réquisitoire de Me Mérillon, le greffier avait lu l'article poursuivi.

On se rappelle la lettre que la *Révolte* avait insérée il y a quelques semaines : *Faut-il déserter ?* Le sentiment de ce compagnon, actuellement sous les drapeaux est que l'on peut rendre plus de service à la propagande comme déserteur que comme soldat, étant donné qu'on n'a pas un tempérament à s'insurger contre les lois militaires. Un autre compagnon émet une opinion différente et l'écrit au *Père Peinard*. Voici le passage de cette réponse spécialement poursuivi :

« Je crois, qu'il serait plus chouette d'aller apprendre à manier un fusil, et que, à chaque instant, les canards bourgeois enregistrent la mort d'un Gallifet, voir même d'un simple capiston, escoffié par un gas à poil qui aura préféré servir *l'Idée* sous la capote bleue, qu'au delà de la frontière.

« Hein, père Peinard, tu vois quelle chiasse il leur prendrait à tous ces salops, et cela sans aucun bobo pour le justicier ! De la prudence, quelques précautions... et à la première occase favorable : pan !... encore un pan !... à blanc cette fois-ci, — et tout est dit !

« Aussi, suppose qu'il se trouve seulement quelques milliers d'anarchos sous les drapeaux, pendant les grandes manœuvres, par exemple. Ce serait du guignon s'il ne s'en trouvait pas une cinquantaine ayant à portée de mire, les tripes d'un galonné...

« Ça serait, comme tu dis, bath aux pommes !

« Et je garantis aux futurs conscrits un nouveau cas de réforme : ce serait, en passant à la toise, de se déclarer anarchos ».

En commençant sa plaidoierie, Sébastien Faure répond aux attaques haineuses de l'avocat-général. « Vous connaissez bien la presse, qui n'a de conviction que pour la somme d'argent qui lui est payée, mais vous ne connaissez pas la presse anarchiste. Les rédacteurs lui apportent leur savoir, leur temps et leur argent. Loin de gagner à ce métier des gros sous, ils attrapent des mois de prison. Et puis quelle mauvaise foi, vous parlez d'une gravure et vous oubliez de dire qu'elle porte la dédicace : « A Rothschild, rue Laffite ». C'est au représentant du capital, au financier que s'adresse le coup de fusil et non au porteur du chapeau haut de forme »

Les anarchistes prêchent la révolte dans tous les domaines, mais dans ce procès la discussion est restreinte sur le terrain patriotique. M. l'avocat-général a dit que la patrie est une religion et que *quiconque ne la sent pas, ne le comprendra jamais*. Rien de plus juste. L'idée de patrie ne peut pas subir la discussion. L'Inquisition disait autrefois : Dieu ne se discute pas ; quiconque ne croit pas, doit périr et la foi ne s'acquiert pas, elle est un don de Dieu. Les conditions sont aujourd'hui exactement les mêmes : Nous devons être punis, si nous ne sentons pas la patrie et aucun raisonnement ne peut nous la faire comprendre. Nous sommes des incrédules, nous passons tout au crible de la raison et comme a disparu Dieu, la patrie s'évanouit à la lumière.

Mais si nous ne sommes pas patriotes, nous comprenons parfaitement que nos dirigeants voudraient que nous le soyons et que pour cela ils feignent de l'être. Car pour être vraiment patriotes, ils ne le sont pas : les capitalistes placent leur argent où il rapporte le plus d'intérêt, les industriels recherchent la main-d'œuvre étrangère, si elle est moins chère. Il est disent-ils pour s'excuser, des nécessités économiques devant lesquelles s'efface l'idée de patrie. S'il en est ainsi, que vient-on nous reprocher quand restant aussi sur le terrain économique, nous repoussons le patriotisme, pour que les exploités de tous pays s'unissent contre les exploiteurs internationaux ?

La Patrie entretient l'armée — L'armée est une excellente école d'abrutissement où on y apprend la discipline et le respect de l'autorité ; à ce point de vue elle est indispensable aux gouvernants. Elle est la sauvegarde de l'ordre qui, quoiqu'il arrive, doit être maintenu contre les mécontents, les ouvriers. L'armée rend possible les guerres qui, le plus souvent, ne sont que des dérivatifs de situations intérieures inextricables : la *saignée intelligente* est la dernière ressource des dynasties menacées.

Voici les principes sérieux sur lesquels reposent l'armée et la patrie, mais croyez-vous qu'ils puissent être admis par le travailleur que l'ouvrier en fonte et en fer met à la porte de l'atelier, par ce million d'hommes sur le trimard qui, à l'heure actuelle,

...rt la France quémandant un morceau de ... de village en village, par l'ouvrier sans travail ... l'asile de nuit fournit une soupe et une pail-...?

...on, à ceux-là, à tous les meurtris de l'existence, ... patrie est inconnue. C'est l'affaire de ceux qui ...dent et auxquels l'organisation actuelle garantit ...propriété. Ceux-là sont logiques en défendant le ...-Patrie, en l'imposant à la tourbe populaire et ... moquant entre eux. Les anarchistes sont ... la vérité en niant le Dieu-Patrie et en en ...ttant le culte.

Ce court résumé du corps de la plaidoierie de Sé... Faure suffit pour montrer sa rigoureuse lo-..., mais ne donne pas une idée de la richesse de ... argumentation. La fin de son discours a été ...que peu coupée par les magistrats qui l'inter-...mpaient.

L'avocat général. — Nous sommes moins cruels ... vous ; vous provoquez à l'assassinat d'officiers ... nous ne voulons vous octroyer que quelques mois ... prison.

Faure. — C'est que vous pouvez faire plus. Vous ... fusiller quand l'occasion s'en présente. Du ... nombreux sont les anarchistes qui ont souf-... souffrent dans vos prisons et vos bagnes et ... remonter bien loin nous pouvons citer les pen-... de Chicago, Reinsdorf, Cyvoct, Gallo, Duval, ... Lorion, Martin, Tennevin, sans compter Malato ... Pémont...

Le Président. — Halte-là. Vous venez de prononcer ... nom que je ne laisserai pas passer. Pini a été ...damné pour vol et je ne souffrirai qu'il soit ...tion de lui ici.

Faure. — Cela n'empêche pas qu'il soit anarchiste, ... n'importe. Et il termine en montrant aux ... les agrandissements successifs du format du *Père ...* succédant chaque fois à une condamnation.

Mayence, le gérant poursuivi, veut après Faure, ...noncer quelques paroles ou plutôt lire le récit de ...ques faits auxquels il a assisté, étant soldat au ...bin, mais le président l'arrête aux premiers mots, ...ment qu'on attaque devant lui des officiers ...çais.

... Le jury déclare Mayence coupable et le ...nal le condamne à six mois de prison et cent ... d'amende.

Et chacun s'en va, fuyant cette salle où tout vous ... et vous condamne. Venez en simple spectateur, ...ster à un jugement, voyez ces juges, avocats, ...s, gardes, huissiers et mouchards, écoutez les ...tions mensongères et les insolences envers les ...és et envers le public, rencontrez ces regards ... cherchent à surprendre un geste d'approbation ... d'improbation et vous sentirez la haine vous ...er au cœur.

Là, vous contemplez face à face le suppôt du vam-... capitaliste sous sa forme la plus terrible et la ... hideuse et si vous ne lui jurez pas guerre à ..., vous n'êtes pas un homme.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Cannet. — Le 18 Mars a été fêté au Cannet d'une ... des plus cordiales. Le 17 au soir, des affi-... portant ces simples mots : « Vive la Révolu-... », ont été placardées et ont suffi pour mettre en ... toute la vermine policière et municipale. ... peu nombreux, les camarades ont tenu à ... et à causer des questions à l'ordre du jour.

***

Port-Vilez. — Les anarchistes s'étaient aussi ..., mais le mauvais temps avait empêché les ...pagnons des villages environnants de se joindre ... La soirée se passait gaiement, en causant de ...surrection de 1871, de ses belles pages et de ses ..., lorsque le patron du café est venu prier les ... de s'en aller pour faire place à d'autres. Ce ... évidemment qu'un prétexte, mais qui montre ... la municipalité des petites villes fait tout son ... pour enrayer la propagande.

***

...ims. — Après les réunions tenues à Reims et ... environs et dont la *Révolte* a donné le compte-... la semaine dernière, les compagnons avaient ... une autre conférence à Reims, le 21 mars, ... Flamand, Courtois et d'autres camarades y ont fait quelques discours bien sentis. On allait se reti-rer, lorsque le commissaire de police qui était dans la salle fit prier à Courtois de sortir, disant qu'il avait à lui parler. Celui-ci lui répond de s'expliquer en public. C'est une feuille de comparution devant le juge d'instruction pour qu'il eut à répondre sur les faits à lui reprochés d'excitation au meurtre, au pillage, au vol et à l'insubordination des armées de terre et de mer et sur lesquels la prochaine cour d'assises le jugera. On pense si l'assistance a ac-cueilli cette lecture par des cris de vive l'Anarchie.

Plusieurs camarades de Reims sont poursuivis pour avoir couvert des affiches officielles avec les placards annonçant la réunion et d'autres pour avoir logé des camarades n'ayant pas fait leur déclaration de séjour (?!)

***

Mézières. — Un soldat qui doit aimer le métier militaire, c'est celui qui vient de tuer un de ses amis par accident dans une manœuvre de nuit. Il était factionnaire, l'autre est chargé de venir le surprendre et le surprend effectivement, si bien que la sentinelle croisant instinctivement la baïonnette lui ouvre le ventre. Il est encore heureux pour le survivant du drame que l'on ait cru à son déses-poir, car les lois militaires auraient bien pu le faire fusiller, son camarade mort étant un caporal. La Patrie s'est contentée d'un décès. Mais elle va pren-dre sa revanche à Brest.

***

Brest. — En effet, un soldat a tiré deux coups de fusil sur son capitaine. Il a mal visé, l'officier a entendu les balles et c'est tout. Le soldat venait de s'entendre infliger huit jours de salle de police et avait répondu à la première occasion.

Le conseil de guerre a condamné Bordelais, soldat du 2me régiment d'infanterie de marine à mort et le principe de la discipline est sauf.

Le Code militaire ne juge pas de la légitimité du ressentiment, de la réussite ou de l'échec de la ten-tative. Un soldat a tiré sur son supérieur, cela suffit, il doit mourir. La cour d'assises est bien ignoble, mais relativement au conseil de guerre, c'est un paradis.

***

Angoulême. — Il arrive quelquefois que l'on en-tend vos raisons. Ainsi un jeune homme vient d'être acquitté quoiqu'ayant tué le séducteur de sa sœur, et avec la circonstance agravante que ce séducteur était un membre du barreau, un avocat. Le jury a considéré la conduite du jeune bourgeois si infecte, qu'il a jugé sa mort juste. Ce n'est pas nous qui di-rons le contraire. Dernièrement aussi, le jury de la Seine a acquitté un vieux caissier qui, en une di-zaine d'années avait pris une quinzaine de mille francs dans la caisse du patron. On a jugé qu'il était si peu rénuméré de ses services, que les reprises faites par lui étaient légitimes et n'avaient rien d'excessif. Le même jury a aussi déclaré un bigame non coupable.

Mais tout cela sont des lueurs de bon sens échap-pées à quelques bourgeois éclairés. La magistrature reste la plus ignoble des monstruosités humaines.

***

Toulon. — Un comité, dit de vigilance, avait été formé par le parti ouvrier, afin de dresser une liste des candidats au conseil municipal pour y remplacer les trente démissionnaires. Une première réunion publique eut lieu en présence de 200 ouvriers et 300 bourgeois. Elle fut insignifiante en somme.

Une deuxième réunion se tint le 21 mars, elle fit faire du bon sang aux anarchistes présents et prouva bien aux assistants la bêtise des membres du parti ouvrier qui, deux heures durant, se sont disputés sur des personnalités.

L'ordre du jour de la réunion était : présentation des candidats. Mais il paraîtrait qu'une heure avant ce comité s'était divisé (manœuvre de la dernière heure) et les que chefs de bandes s'étaient apostro-phés d'importance en se disant leurs quatre vérités.

La majorité reproche à la minorité d'avoir été payée par les bourgeois pour mettre des bâtons dans les roues : vous êtes des jésuites, des vendus, des traîtres, etc.

La minorité dit que c'est la majorité qui a man-qué à son serment, car ils avaient tous juré qu'au-cun des anciens conseillers ne ferait parti de la nouvelle liste et ils y avaient placé un des leurs (Garrel, chef des collectos), à qui l'on reproche d'a-voir commis des indélicatesses aux élections de Clu-seret.

Garrel se met à crier, c'est faux, je suis honnête, je demande un jury d'honneur, etc., etc.

Enfin la plupart des membres du comité ont pris la parole, chacun jetant des noms dans la salle et la réunion a pris fin au milieu d'un joli boucan sans que rien puisse être voté.

Les collectos se sont retirés de la lutte et ne pré-sentent pas de liste. Le Parti s'est donné un mau-vais coup et s'il n'est pas mort, il est bien malade.

Les anarchistes se sont remués en placardant des manifestes abstentionnistes et des bandes.

A eux de profiter de la bêtise qu'a faite le Parti ouvrier, en faisant ressortir les causes de ces dis-cordes intestines.

Au scrutin, il y a eu 6,500 votants sur 16,000 ins-crits !

## Italie

Les élections de Ravenne démontrent admirable-ment le progrès récent des idées anarchistes. Cette ville a toujours été d'un zèle remarquable pour prendre part à la politique. Il n'y pas d'indifférents, et toujours on y a voté. Il y a six mois Costa y ré-unissait 6.000 voix. Ces jours-ci, le candidat du gou-vernement y obtenait 3.000 voix et quant à la coalition démocrato-socialiste de Costa, l'*alter ego* de celui-ci faillait triste figure avec ses 800 voix.

C'est au moins 3,000 abstentions conscientes qu'il faut compter.

A la suite du Congrès de Capolago, la Romagne a eu son congrès régional. Cent fédérations locales y étaient représentées par cent délégués.

Le congrès de la Toscane n'a pas eu lieu à la suite d'une erreur dans la date. Il se réunit à nou-veau le 31 de ce mois.

D'autres congrès régionaux ont eu lieu en Lom-bardie et au Piémont ; et ils seront suivis par ceux du Midi, des Marches, de l'Umbrie et de la Vénétie.

C'est un grand mouvement qui recommence et on en sentira bientôt les conséquences.

## Espagne

Le télégraphe annonce de nombreuses arresta-tions d'anarchistes à Garcia et à Barcelone. Un ou-vrier, porteur d'un certain nombre de bombes en fonte, aurait été arrêté dans la rue et cela aurait amené la découverte d'un vaste complot.

Plusieurs anarchistes sont arrêtés et on a trouvé dans leurs appartements des armes, des poignards, des explosibles, des bombes et des pétards, ainsi que des documents révolutionnaires et les adresses des principaux patrons de Barcelone et de la Catalogne en général.

Les bourgeois sont sûrs d'avoir en mains la so-ciété qui, pendant ces derniers temps, *avait fait écla-ter des bombes et des pétards aux portes de beaucoup d'usines de Catalogne.*

C'est ce que nous apprennent les dépêches télé-graphiques.

## Roumanie

Les défauts inhérents au système parlementaire se font déjà sentir sur les socialistes. Il ne mène qu'au découragement et à la boue ; à l'ombre des intérêts de la tactique se cache une foule d'ignominies. Il y a quelques jours une élection eut lieu pour un siège à la Chambre, il y avait un candidat, Fléva du parti libéral, qui pendant douze ans opprima et ensan-glanta le pays, et un candidat du gouvernement.

Dans l'intérêt du parti et à condition d'avoir leur aide aux élections générales, les socialistes don-nèrent aux fusilleurs leurs votes, insignifiants tou-tefois. Ceci produisit un grand mécontentement par-mi les ouvriers plus scrupuleux que le comité exé-cutif, d'autant plus qu'ils ne connurent la chose qu'après sa réalisation (oh ! bienfaits des comités, chefs, centralisations !).

Tout dernièrement les Chambres furent dissoutes et en vue des futures élections et forts de la pro-messe, les social-démocrates proposèrent aux libé-raux la fusion. On la refusa net, et les socialistes faisant bonne mine aux mauvais jours, vont se pré-senter seuls au mois d'avril.

Avec une si décourageante tactique on ne peut faire que bêtises et qu'engendrer des mécontents. Et en fait les ouvriers sont découragés et indignés.

Nadejde, l'unique député socialiste, fait comme les autres : il roufle et ne fait rien. Lorsqu'il se décide

à ouvrir le bec, c'est pour assurer l'autorité du respect dû aux lois ou pour affirmer que les social-démocrates ne sont pas des révolutionnaires !

Il ne voit que l'Allemagne et la singe en tout. Ajoutez à cela que c'est un autoritaire de la pire espèce et vous pourrez vous expliquer tout. Notez que, toujours dans l'intérêt du parti, il répand, lui ex-anarchiste, quantité de calomnies et mensonges sur le compte des anarchistes !

Les anarchistes sont peu nombreux, il est vrai, et les forces révolutionnaires sont dispersées dans le pays, mais on commence à s'organiser et les rangs grossissent avec le nombre des mécontents que le parlementarisme des démocrates-socialistes a déçus.

Ils sont tellement aveuglés, les collectos, et tellement préoccupés à envoyer des représentants à la parlotte, qu'ils négligent tout à fait le meilleur élément : les paysans.

Comme vous savez, le paysan roumain endure la plus noire des misères et de lui-même s'est révolté plusieurs fois. Les social-démocrates perdent leur temps à discourir, espérons que les compagnons sauront faire leur devoir de révolutionnaires !

## Bulgarie

La petite principauté s'évertue à faire des prouesses pour mériter une place parmi les grandes puissances européennes ! On vient d'expulser, sur l'ordre du fouetteur de toutes les Russies, plusieurs nihilistes qui travaillaient tranquillement dans ce pays.

On est très expéditif en Orient, ainsi le compagnon Filippeo, mêlé jadis à l'affaire de Zurich, fut enlevé la nuit de Roustchouk et expédié de l'autre côté du Danube, en Roumanie, laissant sa femme enceinte et des enfants. A peine eut-il fait venir sa famille à Bucarest, que le gouvernement roumain intima à tous l'ordre de quitter le territoire.

Quelle impudence, tous les gouvernements du monde s'inclinent devant la volonté du tzar russe, et c'est la France qui a donné l'exemple !

Ces expulsions ont donné lieu à une foule de perquisitions chez des compagnons, confiscations de lettres, brochures, etc., tout comme en France. Il n'y a pas à dire, la liberté n'a pas son nid sur la terre, il faut le lui faire.

Les passions politiques sont encore très violentes dans le pays, les factions s'agitent et se disputent le pouvoir. Le ministre des finances vient d'être tué dans les rues de Sophia et le président du conseil, qui était surtout visé, a été blessé.

## Belgique

VERVIERS. — Après la première manifestation qui a eu lieu à Liège au commencement de mars et qui s'est terminée par l'arrestation de Delaporte, les camarades en avaient organisée une autre pour le 13 mars, à 8 h. 1/2 du soir. Des imprimés signés Sevrin et se terminant par ces mots : autorisé ou non, le meeting aura lieu, avaient été distribués à la sortie des ateliers. La police avait pris ces mesures, mais elle avait compté sans la foule et sans une diversion opérée par un mouchard.

Le fait est que Sevrin, monté sur un monticule de sable put faire un discours à la foule qui était compacte. Plus de deux mille personnes entouraient l'orateur et lui étaient tout à fait sympathiques. Enfin la police revint, réussit à fendre la foule et à parvenir aux pieds du monticule. Alors s'engagea une lutte dans laquelle plusieurs agents furent blessés, mais qui se termina néanmoins par le bouclage de Sevrin et d'un camarade nommé Charpentier qui avait été parmi les plus ardents à défendre l'orateur. La foule huait la police à qui mieux mieux, mais elle n'était pas encore assez consciente et énergique pour se battre avec la police, aussi les anarchistes avaient dû succomber sous le nombre et laisser emmener leurs camarades. Mais les oreilles des policiers tintent encore des vérités qu'on leur a dites. Depuis, les deux camarades sont en liberté.

Les journaux bourgeois ont prétendu que Charpentier avait été condamné à huit mois de prison pour vol, ce qui au dire de ces organes est épouvantable. C'est une erreur, Charpentier n'a pas encore été condamné.

* * *

OUGRÉE. — On a arrêté une voiture chargée de neuf caisses de dynamite, contenant 8,000 cartouches. Il est dit que les anarchistes sont coupables de ce larcin et qu'ils voulaient cacher les cartouches dans un bois, jusqu'à l'explosion de la grève générale.

Nous ne savons ce qu'il y a de vrai là-dessous, mais la nouvelle en terrifie toujours les bourgeois.

## AVIS

Quelques camarades nous ont payés des *Paroles d'un Révolté*, nous les prions de patienter un peu, nous leur ferons parvenir, sitôt qu'il nous sera possible d'en prendre chez l'éditeur.

Prière à ceux qui en ont demandé sans nous les solder, de bien vouloir nous en faire parvenir le montant, étant dans l'impossibilité absolue d'en faire les avances.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

NANCY. — Le compagnon E. Humbert, demande aux compagnons de Toulon, qui lui ont envoyé des *Révolte*, de correspondre avec lui, il informe en outre, tous les compagnons qui sont en correspondance avec lui, que sa nouvelle adresse est : E. Humbert, rue de l'Equitation, 36, à Nancy.

* * *

ESTAGEL. — Tous les camarades de la région que veulent se procurer la *Révolte* et le *Père peinard*, les trouveront chez Leugagne André, ainsi que toutes les brochures de propagande.

* * *

AMIENS. — Les camarades qui correspondent avec le compagnon Fraudure, sont priés d'adresser leur correspondance impasse des Poulies, 4.

* * *

MARSEILLE. — Les compagnons qui désireraient des brochures, pourront s'adresser au compagnon Maurice, du groupe *Le Rénovateur*, 3, rue Fortia.

* * *

LONDRES. — Le groupe anarchiste de langue française du club l'*Autonomie*, déclare que les publications anarchistes de langue française, à Londres, ne sont pas l'œuvre du groupe et qu'il ne se rend pas solidaire des polémique engagés entre-elles.

*Le groupe de langue française du club l'Autonomie, 6, Windmil Street.*

* * *

*Rectification.* — Les membres les plus militants de l'ancienne *Ligue des Anti Patriotes*, s'étant trouvés froissés de l'allusion que nous avons fait au point de vue monétaire, nous tenons à déclarer que nous n'avons pas voulu les mettre en cause.

*La Ligue des Anti Patriotes.*

* * *

Les *Niveleurs Troyens* mettent en vente en vente les poésies suivantes :

*Aux Victimes de Saint Etienne ; Le Rêve d'un Niveleur*, au prix de 2 fr. 50 le cent. — *Souvenirs*, 4 fr. le cent (franco).

Envoyer mandat au compagnon P. Martinet, 133, faubourg Croncels, à Troyes (Aube).

* * *

LYON. — Reçu du compagnon Anclari, la somme de 8 francs, produit de la liste nº 1, qui seront versés 6 francs au détenus de Vienne et 2 francs à Cadot.

* * *

BRUXELLES. — L'initiative prise par le groupe *La Liberté* de Bruxelles, pour la publication d'un journal anarchiste, en vue de l'agitation du 1er mai et de la probabilité d'une grève générale, a rencontré parmi les camarades de cette ville la plus grande faveur.

Dans la réunion qui a eu lieu, lundi 23 mars, à la Coliine, les compagnons présents ont souscrit à une contribution hebdomadaire, montant jusqu'à présent à 30 francs.

Le journal aura pour titre : *L'Homme libre*, au lieu de celui qui avait été indiqué dans une communication précédente du même groupe.

La publication du premier numéro a été arrêtée définitivement pour le dimanche 11 avril.

Voici les principaux sujets qui seront traités dans les premiers numéros :

*Articles de combat :* Le Parti ouvrier belge, son organisation, ses exploitations, ses alliances et son but. — La Révision de la Constitution belge, du Suffrage universel, le Vote proportionnel. — Le Socialisme allemand, ce qu'il vaut.

*Articles de propagande anarchiste :* Mouvement révolutionnaire et correspondances.

Adresser communications, abonnements, etc., au compagnon F. Pintelon, 22, rue Tilly, à Bruxelles.

* * *

Les compagnons qui ont reçu des *Dialogues* et la *Réponse à Guesde*, et qui n'ont pas encore réglé, sont priés de le faire le plus tôt possible.

On peut envoyer l'argent au compagnon F. Pintelon, rue Tilly, 22, à Bruxelles.

## PETITE CORRESPONDANCE

C. C. à Rio-de-Janeiro. — E. M. à Paris. — ... Reims. — M. à Trélazé. — S. à Calais. — D. à ... — L. M. à Arsenké. — C. à Malicorne. — T. à ... — H. à Ougrée. — M. à Paris. — L. W. à Dijon. — ... à Loire. — T. F. à Lodève. — Victor Prin à Ch... Roy. — Bernard le tourneur. — M. à Caud... Elbeuf. — M. à Boissy. — C. Aux Marlières. ... Denain. — Fréd. D. à New-York. — V. A. à Val... — G. à Brest. — P. à Troyes. — Reçu timbres et ... dais.

M. B à Lyon. — « Communisme et Anarchie » de ... flero, complètement épuisée.

B. F. à Toulonse. — Les 25 exemplaires seront ... Le Kiosque n'a pas répondu ?

M. à Boissy. — Transmettons votre adresse au « ... à Colle ».

B. M. à Revin. — Bien reçu, c'est par oubli que l'a... cusé de réception n'a pas été fait.

Les personnes qui communiquent avec le compagnon Nahon, sont priés de prendre note de son adresse ... Vacan, 60, à Marseille.

A. M. à Nonancourt. — « Produits de l'Ind... » épuisés.

E. G. rue Louis Braille. — Ne vous inquiétez ... nous patienterons.

H. et V. à Bruxelles. — « La Chanson des Gueux » de Richepin, 3 fr. 50, Charpentier, 11, rue de Grenelle.

F. D. N. à La Haye. — Bien. En prenons note.

V. à Roubaix. — Tortelier étant en Amérique, ... faire la commission par d'autres camarades.

B. à Dijon. — Je ne me rappelle plus des ... Le service doit être fait.

S. Mougin. — W. a reçu journaux, mais attend ...

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 4,165 fr. 65.

A. M. à Nonancourt 2 fr. — A. C. à Rouen ... — Noël M. 2 fr. — Aurélien Scholl 5 fr. — R. à L... 5 fr. — Z. à Nanterre 20 fr. — C. D. à Puiseaux ... — L. rue Galande 0,35. — P. rue de Suez 0,25. — ... rue des Orteaux 0,50. — Isidore Lemoine 3 fr. — ... 3 fr. — Colins de Grenelle 1,50.

Total à ce jour : 4,209 fr. 30.

## CONVOCATIONS

Ligue des Anti-Patriotes, réunion tous les samedis, 92, boulevard Ménilmontant.

Dimanche soir, grande soirée familiale.

Les compagnons cordonniers sont priés d'assister à la réunion de la chambre syndicale, le lundi 6 ..., salle Horel, 13, rue Aumaire. Urgence.

BORDEAUX. — *Libre Cercle international* ... — Les camarades sont invités à venir tous les dimanches, de 2 à 5 heures, dans la salle dite ... Chats, 31, rue Lafaurie de Montbadonr.

On espère que les copains voudront s'y rencontrer le plus grand nombre possible.

Ce sera également avec le plus grand plaisir qu'on y accueillera le public.

LONDRES. — Le groupe anarchiste de langue française se réunit tous les lundis à 9 heures du soir au club l'*Autonomie*.

Ordre du jour du lundi 9 avril : Le groupement et le mouvement anarchiste.

N. B. — Les compagnons Bordes et Bourdin ... priés d'être exacts pour le rendement de compte financier.

*Le Gérant : J. GRAVE.*

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Éch...

QUATRIÈME ANNÉE, N° 31. DIX CENTIMES DU 11 AU 17 AVRIL 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AUX CAMARADES

*Il y a parmi nos camarades, des compagnons qui voyagent de temps à autre; nous demandons à ceux qui s'intéressent à l'extension du journal, de le réclamer à toutes les librairies des gares où ils ont l'occasion de descendre; d'indiquer aux libraires que la maison Hachette en fait le service, et au besoin nous tenons à leur disposition des numéros pour distribuer.*

## L'ENTENTE

I

Le congrès italien de Capolago a de nouveau remis en discussion la question de l'organisation. Un de nous a exprimé ses vues à ce sujet. Mais, comme nous ne sommes pas tous absolument du même avis sur les questions de détail, nous y revenons encore une fois.

Il est certain que les anarchistes français sont en train de chercher le meilleur mode d'organisation libre, mais qu'ils ne l'ont pas encore trouvé. C'est pourquoi la question est continuellement remise en discussion.

Ils ne sont pas satisfaits de ce qui existe : on se sent trop isolé aujourd'hui. Mais on n'a encore rien trouvé de mieux, qui soit conforme à nos idées fondamentales d'anarchie et d'initiative individuelle, et qui permette néanmoins de mieux solidariser les efforts, de mieux s'inspirer pour la lutte.

Tel quel, le parti anarchiste a fait beaucoup, plus qu'on ne le pense, — ainsi que la *Révolte* l'a déjà fait ressortir. Mais on a raison de se demander si on ne peut pas faire plus et mieux.

---

Une chose nous paraît certaine. C'est qu'entre anarchistes français il ne peut plus se constituer de ces organisations entre un petit nombre d'amis, voilées au grand nombre, qui voudraient donner une impulsion et une direction au parti. Si pareille entente se constituait aujourd'hui, elle n'aurait jamais l'importance qu'elle aurait eu autrefois et elle ne vivrait pas. Les dix années, durant lesquelles les anarchistes français ont vécu sans ces centres, ont développé jusqu'à un certain point l'esprit d'initiative, et un retour au passé nous semble désormais impossible.

Nous n'avons, d'ailleurs, qu'à nous en réjouir. De pareils groupements qui ont rempli presque toute l'histoire de ce siècle, peuvent sans aucun doute donner pour un certain temps une vie au parti. Elles peuvent lui donner une force d'action, une importance et un certain lustre qu'il n'aurait pas acquis autrement. Mais, au bout de quelques années, toutes ces ententes deviennent une gêne, un obstacle au développement ultérieur. Elles ne permettent pas à l'individu d'atteindre toute la force de son développement. Elles habituent les groupes à se reposer sur l'initiative qui doit venir de ce centre dont on devine l'existence. Et si elles peuvent développer la force d'action du parti dans une certaine direction, elles stérilisent ses efforts dans toutes les autres directions; elles paralysent la croissance d'idées nouvelles, elles retrécissent le mouvement et finissent par lui donner un caractère faux, suranné.

S'il fallait des exemples, on n'en manquerait pas dans le passé. Quant à un exemple vivant, nous l'avons dans le parti blanquiste qui, toujours imbu de cette idée que l'on *fait* la révolution, a récemment tout mis en œuvre pour jeter la France dans l'aventure boulangiste. Le parti marxiste en est un autre exemple vivant. Tous deux maintiennent le passé jusqu'à nos jours.

---

S'en suit-il cependant que les anarchistes, tels qu'ils sont organisés, aient tout fait ce qu'ils pouvaient faire, étant données leurs forces? Ont-ils évité la gouverne qu'ils cherchaient à éviter? N'ont-ils pas stérilisé une bonne partie de leurs efforts en renonçant absolument, pendant un certain temps, à toute entente et en proclamant — non pas l'initiative libre de chaque groupe, mais même l'isolement?

Nous ne le croyons pas.

---

D'abord — et nous le faisions déjà ressortir au congrès de 1881, — l'absence de rapports plus étroits entre groupes menaçait de donner aux journaux, une importance démesurée. Le journal devenait le centre auquel tous s'adressaient pour le moindre des choses. Depuis le kousso pour tuer le ver solitaire chez un camarade, jusqu'à la dynamite, tout était demandé au journal, — ce qui faisait diablement l'affaire de la police. C'est du journal qu'on attendait toute initiative, — tandis que le journal anarchiste doit être l'œuvre d'un petit groupe, œuvre que l'on lit tant qu'on approuve sa ligne de conduite et que l'on cesse de lire dès qu'on trouve qu'il ne répond plus aux besoins du moment.

Les choses ont beaucoup changé depuis 1881. Les groupes se connaissent plus ou moins. Ils se voient, se rencontrent quelquefois, et quelquefois aussi échangent leurs idées.

Mais cet échange ne nous semble pas assez fréquent, ni assez vivace.

Lorsque ce numéro paraîtra, on aura reçu à Londres une cinquantaine de camarades venus des provinces d'Angleterre pour se rencontrer avec les amis de la capitale. C'est un groupe de la Ligne socialiste qui a d'abord invité les amis de province à profiter des trois jours de vacances de Pâques pour venir à Londres; et depuis, cette promenade est passée à l'état d'habitude. On vient, qu'il y ait convocation ou non.

Mais si on vient à Londres, c'est qu'en province on s'est déjà réuni de la même manière. Il y a continuellement dans tel comté ou tel autre, réunion locale sans formalité aucune, remplaçant les congrès d'autrefois.

---

En France, la coutume commence à peine à se dessiner. Et en Angleterre, comme en France, on ne se connaît encore pas assez entre camarades. Il y a donc une lacune à combler. Pour le combler, il ne faudrait pas attendre qu'un congrès anarchiste français décide qu'il *faut* tenir des congrès régionaux. On n'est pas anarchiste pour rien : il faut savoir en prendre soi-même l'initiative. C'est comme pour l'*abstention* qui n'est pas — on l'a souvent répété — l'*inaction*. L'inaction n'est pas anarchiste du tout; car s'il y a un point sur lequel l'anarchiste doit différer de tous les autres *istes*, c'est précisément dans ce qu'il prend lui-même l'initiative de ce qu'il trouve bon, sans attendre qu'un congrès lui ordonne de la prendre.

---

Si la coutume de ces réunions par petites régions s'établit, — il est certain que la vague ira en s'élargissant. On se réunira par régions plus grandes, et on finira par avoir des conférences nationales et internationales.

Il faut cela. Car c'est un dilemne. Ou bien, on ne se connaîtra que par un *centre* quelconque, et ce centre sera le comité, le journal, ou l'orateur conférencier — ou bien on se connaîtra directement, en se rencontrant à des réunions. En tous cas, se connaître, il le faut.

Si belle, si grande que soit l'idée qui viendra à tel individu, il ne la mettra à exécution que lorsqu'il se sentira appuyé. Et il n'est pas toujours dit qu'il trouvera de l'appui parmi ses amis les plus proches. Tel tailleur de Marseille peut trouver des hommes qui approuvent sa manière de voir parmi des mineurs du Nord, et ainsi de suite. Et s'il n'a jamais la possibilité de voir rien que les amis de sa ville natale, — dans la plupart des cas il ne fera rien, ou se bornera à écrire une lettre à un journal.

D'ailleurs, qui donc douterait de l'intensité que toute idée, toute inspiration reçoit au contact du nombre. L'intensité de l'inspiration est centuplée, rien que par la présence de dix hommes qui le partagent. Et si des natures exceptionnellement énergiques peuvent marcher vers leur but contre tout le monde, on sait que ce n'est pas le fort de la nature humaine moyenne.

Il faut donc se voir, se rencontrer, se communiquer ses idées. C'est si banal que, vraiment, cela paraît même enfantin de le dire, de le prouver.

Mais cela ne se fait pas, ou du moins cela ne se fait pas autant que cela pourrait se faire.

---

Le grand obstacle qu'ont toujours rencontré ces réunions anarchistes, c'est la question de savoir — « y aura-t-il des délégués ou non? » Aller tous ensemble, c'est impossible : cela

coûte trop cher. Nommer des délégués, ce n'est pas anarchiste. On préférait ne rien faire du tout, tandis qu'il eût été si simple de se cotiser pour qu'un camarade puisse faire le voyage.

Nous comprenons la peur qu'inspire le délégué. C'est la peur des congrès qui singent les parlements, la peur de décisions imposées par un *centre*. Mais une fois qu'on n'admet pas de centre et qu'on n'accepte aucune décision dont on ne veut pas soi-même, — on pourrait envisager les réunions comme une simple occasion d'échanger des idées, sans recourir pour cela au journal — toujours au journal ! Dans ce cas, le camarade dont a payé le voyage par cotisation, n'est plus un législateur. Il est allé simplement pour voir les autres et rapporter une bouffée d'air frais de leur contact.

Tout cela, évidemment, quand on a quelque chose à discuter, un doute à éclaircir, un point à s'entendre. S'il ne s'agit que de théoriser, et de donner à chacun l'occasion de prononcer son petit boniment — autant vaut rester chez soi. Mais il y a eu déjà des occasions de faire mieux.

Les occasions ne manquent jamais d'affirmer au grand jour la haine contre toute cette canaille « patriotique », « alliancisle », royaliste, germanophobiste, russophilliste et autre, et de poser avec éclat la question de la révolution expropriant toute la richesse sociale?

## CONGRÈS INTERNATIONAL DES MINEURS

Un congrès international de mineurs vient d'avoir lieu à Paris. Il a duré cinq jours. Pendant tout ce temps les délégués agités par les idées les plus baroques, n'ont fait que patauger dans toutes les contradictions.

Tout d'abord, ces futurs gouvernants aux mains noires ont voulu s'essayer à l'autorité. A cet effet, ils se sont constitués à l'image des bourgeois. Ils se sont nommés des présidents de séance, des vice-présidents, etc., etc.

Ils se sont votés réciproquement des ordres du jour de confiance et se sont conférés les uns aux autres toutes sortes de pouvoirs.

Ils se sont éternisés en de mesquines questions de forme.

Ils ont disputé sur des riens, accumulant mesquinerie sur mesquinerie.

Ils ont parlotté, ergotté, votaillé. Et pendant que leurs frères primaient dur et que quelques-uns d'entre eux, en Angleterre, dansaient le pas du grivou, ils sont allés parader à l'Hôtel-de-Ville et noce au Rocher Suisse.

Prenant déjà au sérieux leur rôle de dirigeants ouvriers, ils se sont permis de mener le public qui n'applaudissait pas leurs sottises, de le faire expulser par la force.

Puis, dans leur dernière séance, pris de honte, ils se sont enfermés comme des gens qui font mal ; et l'union, paraît-il, a pu se faire, mais à la faveur du huis-clos.

Telle a été l'attitude de cette assemblée de mandataires ouvriers, donnant au monde le grotesque spectacle de valets parodiant leurs maîtres.

En somme, ils ont décidé qu'ils ne décidaient rien, mais qu'ils pourraient décider quelque chose. Lisez plutôt vous même la proposition de M. Defnet, délégué belge, la plus importante de toutes celles qui furent votées :

« Le congrès international des mineurs, réuni le 21 mars 1891 et jours suivants, à la Bourse du travail de Paris, estime qu'une grève générale des mineurs d'Angleterre, de France, d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie et de Belgique *pourrait devenir nécessaire pour conquérir la journée de huit heures.*

» Le congrès, avant de recourir à cette mesure extrême, invite les gouvernements et les législatures de ces différents pays à se mettre d'accord pour adopter une convention internationale ayant pour but d'établir une législation spéciale, applicable à tous les ouvriers mineurs.

» Cette convention internationale, semblable à celles que les gouvernements ont appliquées aux questions régiant les services des postes et télégraphes, des chemins de fer et de la navigation, aurait pour objet de mettre en usage, par une action législative uniforme, la journée de travail de huit heures, dans tous les charbonnages privés ou de l'Etat. »

Ainsi, par cet ordre du jour ridicule et équivoque, les délégués s'érigent en maîtres et directeurs des revendications ouvrières. Ils entendent ne les formuler qu'à leur heure, et, pour parler leur langage : *quand cela sera devenu nécessaire*, et *pour conquérir* la journée de huit heures, seulement.

En Belgique, ce sera même pour moins, puisque d'après les mineurs, on fera la grève générale pour conquérir le suffrage universel, *seulement*.

Il faut croire que le suffrage universel est une précieuse conquête, puisque les Belges se donnent tant de mal pour l'obtenir.

Pourtant s'il faut en croire certains peuples, qui crèvent de faim malgré cette conquête, ça ne doit pas être bien nutritif.

Ainsi, la grève générale qui, en réalité est la révolte du travail contre le capital ; révolte sans conditions ni merci, n'est pour ces délégués qu'une timide réclamation qui doit amener les bourgeois à faire quelques concessions théoriques : la journée légale de huit heures par exemple, ou le suffrage universel.

La grève générale, ce grand mouvement offensif du prolétariat universel est réduite par eux aux proportions d'une humble requête qu'ils se réservent d'adresser par eux-mêmes aux divers gouvernements *lorsque cela sera devenu nécessaire*.

Cette formidable insurrection ouvrière qui s'annonce inexorable et farouche ; ils prétendent la décréter ou la proroger à leur gré et la faire dégénérer en agitation politique.

Ils s'imaginent cela, ces pygmées, eux qui sont venus des quatre coins de l'Europe, apportés comme des grains de poussière par le vent de la révolution dont ils ne sont que les signes avant-coureurs.

Certes, en ce qui concerne les détails et les individus, tout cela est risible et triste en même temps.

Mais, dans son ensemble et dans ses indices, le congrès des mineurs est tout autre que ne l'ont voulu les délégués.

Ils n'ont pas vu ces aveugles, la magnificence et la grandeur du fait même de leur réunion.

Ils n'ont pas compris ces inconscients, la portée et la signification de ce fait.

Fantoches ineptes du destin, ils se trouvent engagés dans le grand drame social, débitant leur rôle sans le comprendre.

Instruments passifs de la Révolution, ils participent à son œuvre sans le vouloir et sans le savoir.

Par leur réunion, ils viennent d'affirmer implicitement la coalition spontanée et libre des peuples et ils n'en savent rien.

Que dis-je, ils ont fait mieux que cela ; par le fait de s'immiscer de leur propre initiative, dans des affaires strictement réservées, jusqu'ici, à la juridiction des lois et des gouvernements ; ils ont proclamé naïvement, la déchéance des lois et des gouvernements.

Cependant, telle est leur ignorance, qu'ils ne s'en doutent même pas, et que, c'est encore aux lois et aux gouvernements qu'ils s'adressent, alors qu'ils viennent de nier lois et gouvernements.

Quand les gouvernés invitent les gouvernants à faire telle chose et qu'ils sont décidés à en exiger l'exécution, il n'y a plus dans le principe aucun gouvernement.

Il n'y a que deux ennemis en présence et l'invitation ne peut être qu'un ultimatum déguisé.

Certainement la pensée des délégués mineurs ne va pas si loin ; ces braves gens ne sont pas si révolutionnaires ; ils ne le sont même pas du tout.

Mais la situation l'est pour eux.

Ils s'agitent et la Révolution les mène.

## LE 1er MAI

### France

Paris. — Nous apprécions d'autre part l'œuvre du congrès général des mineurs. Voici quelques détails :

Le congrès comprenait quatre-vingt-dix délégués, représentant (c'est du moins ce qu'ils prétendent), 900,167 mineurs, répartis de la manière suivante : Angleterre, 41 délégués, 448,630 mineurs ; Allemagne, 19 délégués, 141,531 mineurs ; Autriche, 1 délégué, 100,000 mineurs ; Belgique, 15 délégués, 92,000 mineurs ; France, 23 délégués, 127,000 mineurs.

Les Belges voulaient la grève générale pour arriver au suffrage universel ; à part trois ou quatre personnalités un peu plus énergiques, les délégués des autres nations n'en veulent pas, ou du moins la font précéder d'une telle organisation, qu'elle est remise au temps où les poules auront des dents.

Les plus réactionnaires sont parmi les Anglais.

Tout serait à citer si on voulait relever les absurdités dites dans ce congrès. Défiez-vous : oser frapper son maître, c'est être bien près de le *remplacer* ! Basly : on a dit qu'en faisant la grève, les coffres-forts des capitalistes s'ouvriraient. Non, mais ce qui s'ouvrirait, ce sont les prisons pour les grévistes. Wilson : le minimum de huit heures ne peut être obtenu que par des négociations !

Le congrès s'est terminé par le vote de la proposition Defnet, cité d'autre part, avec un article additionnel disant que si un pays déclare la grève générale, les autres pays viendront à son aide par tous les moyens qu'on laisse à leur appréciation.

La dernière séance a été levée, au cri de : hourra pour les Anglais et vive la République pour les autres délégués. Un *seul*, un Français, a crié : vive la Révolution.

Un fait donne la mesure du tact et de l'internationalisme des socialistes français. Au Rocher Suisse, ils ont laissé chanter devant leurs hôtes des chansons revanchardes. Ceux-ci l'ont trouvé mauvaise et un conseiller municipal de Paris a dû présenter les excuses du groupe organisateur.

***

Roubaix. — La chambre syndicale de l'industrie textile, vient de faire placarder un manifeste excellent au sujet du 1er mai. Il lutte contre l'organisation de banquets et de bals pour ce jour et contre les démarches auprès des pouvoirs publics : « Demander, c'est donner le droit de refuser, c'est en même temps s'avilir, c'est s'abaisser à tel point d'abandonner sa dignité et de plus reconnaître son droit à l'existence. Assez de bassesse, assez de platitude, relevons donc la tête ! Faisons voir que nous sommes prêts à défendre ce droit que la nature nous donne. »

### Belgique

Aussitôt le congrès international de Paris terminé, a eu lieu le congrès de Bruxelles, qui devait décider de la grève générale en Belgique. Hélas ! les 500 délégués ont simplement décidé de s'en remettre à un groupe de politiciens.

Voici quelques détails : d'abord un rapport lu par Bertrand.

Il constate les promesses faites par les députés par rapport au suffrage universel et continue :

Dans ces conditions, il semble impossible et impolitique de décider la grève générale immédiate.

Ce serait une faute énorme, et cette faute ne pourrait avoir d'autre résultat que de compromettre la cause de la révision.

L'idée de la grève générale gagne de sympathie dans tous les rangs de la société ; mais l'opinion publique se retournerait certainement contre nous si nous déclarions la grève, alors que la situation est excellente et que quelques semaines de patience seulement nous donneraient la revision. Ne brusquons pas les choses, sans pour cela désarmer.

Puis Anseele constate les progrès réalisés par le parti ouvrier, mais conseille d'attendre que la bourgeoisie ait jeté le gant. Ce n'est pas le parti ouvrier qui doit déclarer la guerre. Il faut, dit-il, que l'Etat la déclare en refusant la revision. Alors l'opinion publique sera pour les ouvriers. Abandonnons donc, dit l'orateur, que la Chambre se soit prononcée.

Enfin, Volders propose l'ordre du jour qui a été adopté.

Considérant que, etc., décide :

De donner pleins pouvoirs au conseil général du parti ouvrier, si les Chambres ne commencent pas dès la rentrée la discussion de la revision constitutionnelle, d'ajourner jusqu'après la discussion du budget la grève générale ;

Lui donne mandat de veiller à ce que d'aucune manière la revision ne soit ni enterrée ni ajournée, et lui confie la mission d'agir avec fermeté, au nom du parti, si une de ces éventualités se présentait.

Il précise sa proposition, en disant qu'il désire retarder la grève générale jusqu'au 15 ou 20 mai, c'est-à-dire jusqu'au moment où les deux budgets qui restent à examiner auront été votés ! Triste !

Quelques délégués pourtant ont été plus révolutionnaires. Leur opinion semble être résumée par Royer :

La revision qu'on nous propose est fallacieuse et bâtarde. Si nous ne marchons pas avec les ouvriers, bientôt ils ne seront plus avec nous et nous aurons à craindre alors que le gouvernement n'éteigne notre mouvement dans le sang.

Pourrez-vous toujours contenir la révolution qui menace et qui, si elle éclatait, serait universelle?

Puissent, en effet, les ouvriers abandonner les politiciens, autrement ils se préparent de bien longues années de souffrance !

### Autriche

Prague, 5 avril. — La grande réunion ouvrière qui devait avoir lieu pour la célébration du 1er mai a été interdite par une ordonnance de la police.

Des groupes d'ouvriers qui, malgré l'ordonnance, s'étaient assemblés ont été dispersés par les gardiens de la paix.

Cinq manifestants ont été arrêtés.

### Espagne

Madrid, 30 mars. — Des meetings ouvriers ont été tenus hier à Barcelone, Valence et Cordoue. Les orateurs ont parlé en faveur de la réduction de la journée de travail à huit heures, de la grève et de la révolution sociale.

Les assistants ont décidé à l'unanimité de déclarer la grève le 1er mai et de se défendre, dans le cas où ils seraient attaqués par la force publique.

— 3 avril. — Un sergent de ville de Barcelone a arrêté un individu porteur de quatre bombes chargées.

L'agitation ouvrière augmente.

La police exerce la plus grande surveillance sur les anarchistes.

5 avril. — De nombreuses mesures de précaution ont été prises à Barcelone en vue de la grève du 1er mai.

L'escadre espagnole viendra en rade ; la garnison sera renforcée de neuf bataillons d'infanterie et de nombreuses brigades de gendarmerie.

### Italie

Milan. — Des perquisitions ont été faites pendant la nuit au domicile de nombreux anarchistes. Plusieurs d'entre eux ont été arrêtés, entre autres Rovigo. Le gouvernement s'inquiète aussi de la situation en Sicile ; des perquisitions ont eu lieu à Catane.

Rome, 3 avril. — M. Nicotera, ministre de l'intérieur, se propose d'interdire tout rassemblement sur la voie publique à l'occasion du 1er mai, par la raison que le parti anarchiste cherche à donner un caractère révolutionnaire à la démonstration.

5 avril. — Des réunions d'ouvriers sans travail ont eu lieu à Rome et à Florence. Dans chacune de ces villes plusieurs discours ont été prononcés. On attend le 1er mai.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Cherbourg. — Le conseil de guerre maritime jugeait hier deux commis du commissariat, nommés Marion et Debounaire, prévenus de faux en écritures authentiques et d'usage de faux.

Les mandats qu'ils établissaient frauduleusement ont pu passer par toute la filière ; bureau de vérification, armements, inspection, liquidation annuelle, sans être soupçonnés de la moindre irrégularité ; et Me Lucas a cité ce trait : « Comme je demandais à un employé du commissariat comment de pareils faits pouvaient se produire, celui-ci me fit une réponse : « C'est bien simple : quand un compte ne cadre pas, nos chefs nous disent : « Eh bien ! boutiquez. » Et on boutique. » Et voilà toute la morale officielle et gouvernementale.

### Tonkin

Cela ne va guère bien en ce moment dans nos colonies pour l'honneur national. Je ne parle pas des nouvelles en Algérie, mais des soulèvements au Sénégal, dans les îles Comores et surtout au Tonkin. Chaque jour des villages sont brûlés, des personnes massacrées, des colonnes de soldats décimées. On appelle *pirates* les Tonkinois qui osent résister aux Français et lutter contre leurs compatriotes acceptant la domination du conquérant européen et on leur coupe le cou quand on les prend. Les détachements de l'armée française ont fort à faire pour *réprimer le brigandage* et le drapeau tricolore ne se vante pas de tous les échecs qu'il subit.

C'est ainsi que dans un petit fortin, cent tonkinois ont tenu tête et résisté à trois assauts que l'artillerie avait préparés en lançant deux cents projectiles. Enfin la colonne expéditionnaire a dû tourner la position et quand elle a pu s'emparer du fortin, il n'y avait plus personne.

Quant à la difficulté qu'il y aurait à se faire des amis des Tonkinois, voici un fait raconté par un voyageur et qui donne une idée de la question :

En février 1888, M. Constans fit une tournée dans ce pays, il rencontra dans un endroit appelé les Tours-Notre-Dame, un Français, M. Vacle, isolé, depuis de longues années, au milieu des bois qu'il exploite. Eh bien ! Ce M. Vacle, qui n'a ni miliciens ni personne pour le défendre contre les pirateries, n'a jamais été l'objet de la moindre attaque, ni même de la plus petite vexation, parce qu'il a toujours équitablement traité les indigènes, au milieu desquels il vit et avec lesquels il commerce. »

Les pauvres tonkinois ne sont guère exigeants, leur seul désir pour le moment est de ne pas être plus exploités que les travailleurs européens. Ainsi, lisez ce fait :

Un officier, M. Servière, ayant besoin de coolies pour le transport de son matériel, fit savoir qu'il engageait les indigènes de bonne volonté qui se présenteraient pour être porteurs, et, bientôt il put se mettre en route avec le personnel nécessaire. Arrivé à Cao-Ban et content des services rendus par les sept cents porteurs, il employa ces indigènes à divers travaux et les traita avec équité.

Un jour n'entendant plus parler des pirates qui dévastaient précédemment la contrée de Lang-Son, il s'informa des motifs de leur disparition. « Mais, lui fut-il répondu, les pirates dont vous parlez, ce sont vos coolies d'à présent : ils n'ont plus besoin d'être pirates, puisqu'ils sont vos travailleurs et que vous les traitez avec justice. »

Voilà les hommes contre lesquels on envoie se battre les travailleurs français. Ils étaient tranquilles chez eux, les Français sont venus, ont mis tout à feu et à sang et coupent le cou aux patriotes tonkinois.

Que les revanchards de France expliquent un peu pourquoi les Tonkinois doivent accepter notre domination et se soumettre à notre joug.

### Belgique

Misère en habit noir. — Une humble place d'agrégé est vacante au chemin de fer. 700 francs par an et révocable à volonté. Sept cents candidats, parmi lesquels cinquante avocats et cinquante-trois ingénieurs, se sont littéralement rués sur cette place infime et qui n'offre aucun avenir, puisque l'agrégé est un auxiliaire temporaire révocable à volonté.

### Portugal

La tentative de soulèvement du 31 janvier à Oporto, vient d'être vengée par les tribunaux portugais. Quelque chose comme *deux mille années de prison*, ont été distribuées en un jour à environ cinq cents accusés. En outre, deux ou trois cents personnes poursuivies ont été acquittées. Ceux que le gouvernement considère comme les chefs du mouvement ont été condamnés à six ans de prison.

### Norwège

Le district de Summor est un heureux pays où les avocats ne prospèrent point. Entamer un procès y est considéré comme la dernière des hontes. L'habitude générale y est de vivre en commun. La misère y est inconnue. Evidemment Summor est un pays encore barbare pour messieurs les économistes.

(*Freiheit*)

### Allemagne

Où n'arrivera-t-on pas lorsqu'une fois on a quitté la voie révolutionnaire pour se laisser aller sur la pente de l'opportunisme ? En Allemagne, les députés socialistes pratiquent la maxime de l'Evangile : à celui qui te soufflette, présente l'autre joue. Le chancelier les insulte et les menace brutalement ; à la Chambre, l'empereur monte en furieux contre eux. Et eux... vont parmi les mineurs du Nord les dissuader de faire la grève générale ! Deux d'entre eux : MM. Singer et Auer, se sont en effet rendus parmi les mineurs de la Westphalie, qui avaient décidé de se mettre en grève et ont réussi à créer parmi eux une scission, en persuadant à un certain nombre d'entre eux de remettre l'idée de la grève générale jusqu'après la décision du congrès de Paris. Il n'y a pas de doute que lorsque cette décision sera connue, la grève générale des mineurs, fût-elle décidée, ils ne manqueront pas d'autres prétextes pour persuader aux mineurs allemands d'ajourner encore une fois la lutte.

***

On a raconté qu'un agent de la police russe qui était venu de Varsovie en Allemagne pour surveiller des nihilistes réfugiés, a été trouvé assassiné près de Breslau, en Silésie.

Le même fait se serait produit à Constance, un mouchard, une jeune femme cette fois-ci, aurait été poignardée par les révolutionnaires qu'elle trahissait. Ce qui a de certain, c'est qu'on a arrêté à Constance, quinze personnes dont quatre femmes, tous anarchistes dit-on.

On prétend qu'ils avaient formé le complot d'assassiner cet été, l'empereur et le grand duc de Bade.

Cette découverte a produit une grande émotion et la police fait tous ses efforts pour que la nouvelle ne soit pas propagée. C'est le tribunal supérieur de l'empire, siégeant à Leipzig, qui sera chargé de juger ce procès de haute trahison.

### Bulgarie

La semaine passée, lorsque deux ministres bulgares, Beltcheff et Stambouloff, sortaient le soir d'un café et longeaient la grille d'un parc, trois hommes, cachés sous l'ombre d'un arbre, se ruèrent sur eux en déchargeant leurs revolvers. Les deux ministres se mirent à courir — Beltcheff dans le parc, et Stambouloff dans la rue. Les trois hommes coururent après Beltcheff et le tuèrent dans le parc.

Comme Beltcheff était un homme tout à fait inoffensif, presque inconnu, arrivé au pouvoir tout récemment, tout porte à croire que le coup était dirigé contre Stambouloff.

Nous n'avons pas de sympathies pour un ministre bulgare, pas plus que pour un ministre français ; mais il faut que l'on sache que le coup avait été monté *par les agents du gouvernement russe* — ce qui change complètement l'affaire.

Stambouloff est la bête noire du tsar russe, de la *Gazette* de Katkoff et, partant, de toute la partie de la presse parisienne qui est soudoyée par l'argent russe, ou qui bêtement, parle encore d'alliance russe.

Ainsi, ne nous étonnons pas que cette presse cherche à représenter le meurtre de Beltcheff comme une vengeance privée. *C'est la version de l'ambassade russe.* Il faut bien qu'elle l'appuie.

Le fait est que le tsar russe ne veut pas de la Bulgarie indépendante ; il lui faut qu'elle soit province russe, ouverte à tous les aventuriers russes et à son *knout*. Pour cela, on lui a donné un prince, qui devait être un vassal de la Russie. Et tant qu'Alexandre Battenberg était ce vassal, tout allait bien. Du jour où il montra ses dents à la Russie (en refusant de renvoyer les nihilistes, qui organisaient sa flotte de torpilleurs), il fut décidé à Pétersbourg de le renverser. On sait que les agents russes l'enlevèrent un jour de son palais et le transportèrent en Russie, après quoi il abdiqua.

Le Ferdinand qui règne en ce moment est un homme de paille. Le gouvernement de la Bulgarie est entre les mains de Stambouloff, qui ne permet pas aux Séliverstoff, que la Russie lui envoie par douzaines, de faire ce qu'ils faisaient à Paris, sous la protection de Constans. Il déjoue leurs intrigues, il ne veut pas des officiers russes, et il tient la Bulgarie prête à s'opposer à l'invasion russe.

Aussi la presse gouvernementale russe a-t-elle voué une haine à mort à ce « Robespierre », comme elle appelle Stambouloff. Continuellement, des agents de la 3e section russe, commandés par leurs Séliverstoff, viennent infecter la Roumanie et la Bulgarie et complotent contre Ferdinand et Stambouloff. Le tsar veut à tout prix avoir sur le trône bulgare, un petit prince caucasien qui serait son lieutenant en Bulgarie. De la Bulgarie on ferait bientôt une nouvelle Pologne.

*Ce sont les dragomans de l'ambassade russe à Bucarest, qui écrivent les arrêts de mort* envoyés périodiquement à Ferdinand, pour lui faire quitter la Bulgarie. *Ce sont les mouchards de la 3e section* — ceux mêmes qui ont enlevé l'autre jour Lout ki, enfermé maintenant dans la forteresse de Schlusselbourg, — qui font les complots ; et on est certain en Bulgarie que ce sont eux qui ont payé trois brigands macédoniens, pour assassiner l'autre jour Stambouloff, au lieu duquel ils ont tué Belichcff.

Voilà ce qui se passe en Bulgarie et ce que la presse française — surtout la presse boulangiste et radicale-patriotique — se gardera bien de dire à la France.

### Brésil

A bas l'empire ! vive la République ! criaient les bourgeois brésiliens, il y a dix-huit mois. Dom Pedro, qui faisait à Rio-de-Janeiro de l'astronomie, comme Louis Capet faisait de la serrurerie à Versailles, fut prié de déguerpir et de céder la place à

Déodora da Fonseca et à ses amis, qui promirent solennellement de faire le bonheur du peuple brésillien. L'empire et l'empereur, c'était l'arbitraire et la misère ; avec Fonseca et la République, la liberté et l'opulence allaient régner au Brésil. Le peuple, aussi naïf ici qu'ailleurs, poussa des cris d'allégresse, illumina, puis tout en suant douze heures par jour, attendit le bonheur promis.

Il vint ce bonheur, mais sous la forme d'augmentation de toutes choses nécessaires à l'existence. Au lieu de l'aisance, c'était la misère. Les cochers se mirent en grève. Le gouvernement républicain, qui représente la liberté de... l'exploitation, fit charger les grévistes par la cavalerie, on emprisonne une certaine quantité et tout fut dit.

Après les cochers ce furent les ouvriers du port. Contre ceux là on fit un bon petit décret qui permettait à la police d'arrêter quiconque quitterait son travail et conseillerait à ses camarades d'en faire autant. Cette loi qui permettait de condamner à *plusieurs* années de prison, tout ouvrier qui se mettrait en grève, resta inappliquée ; les ouvriers du port ayant menacé de mettre le feu à la ville, si elle était mise en vigueur.

Après la grève des ouvriers du port, grève des employés du chemin de fer. Le gouvernement toujours dévoué à la cause de ceux qu'il est censé représenter, met à la disposition de la compagnie, les mécaniciens et chauffeurs de l'escadre. La troupe occupe toutes les stations, et des postes sont échelonnés sur tout le parcours de la ligne. Le 24 ou 25 février à la station de Cascadura, un groupe de grévistes regardait le détachement de police qui occupait la station. Tout à coup sans aucune provocation, on fait feu sur eux.

Terrifiés par cette monstrueuse agression, le groupe de grévistes s'enfuit de tous les côtés, il faut croire que cette infamie ne suffisait pas, car la police donna la chasse à ceux qui fuyaient ; un de ces malheureux fut atteint dans son *rancho* et tué à coups de revolver. C'était une grosse maladresse, car le lendemain avait lieu l'élection du président de la République.

Le chef du gouvernement provisoire Deodoro da Fonseca qui visait à la présidence définitive, le comprit. Il y eut conférence entre lui et les grosses légumes de l'administration du chemin de fer ; il faut dire aussi que pendant ce temps les grévistes avaient agi vigoureusement, enlevant les rails sur beaucoup de points de la ligne et faisant dérailler les trains conduit par la police. La lutte ne dura pas longtemps.

Dès le lendemain un avis informait les employés, que la compagnie acceptait une partie de leurs réclamations. Le lendemain, celui qui avait fait fusiller les travailleurs, le maréchal républicain Deodoro da Fonseca, était élu président de la République, et parlait d'ordre, de liberté, d'égalité et de fraternité.

Elle est jolie la liberté, elle est fameuse l'égalité, elle est touchante la fraternité. Libre ! mais nulle part au monde on n'est moins libre qu'au Brésil. J'ai vu non pas une fois, mais vingt fois, les gardiens des jardins publics, en interdire l'accès à des personnes parce qu'elles n'avaient pas de souliers aux pieds. Trois de nos amis ont dû faire un long détour pour se rendre à leur travail, le gardien d'un jardin public leur en ayant prohibé l'entrée, parce qu'ils n'avaient pas de cravates !!!

Il y a des tramways de première et seconde classe. Les prix ne varient pas, mais pour être admis dans les premières, il faut avoir chaussures et *cravates*, tandis que dans les secondes, on vous fait la faveur de ne pas y regarder de trop près.

Dans de misérables cafés on refuse de vous servir si vous n'avez pas au préalable passé l'obsédante cravate. Que ce soit une corde, un lacet ou une bande de toile propre ou sale, peu importe, muni de cet appendice, vous pourrez entrer dans les jardins, monter en tramway et obtenir que l'on vous serve un café de deux sous.

Officiellement, l'esclavage est aboli, mais en fait il subsiste. Présentez-vous dans un atelier et ne retirez pas votre chapeau, pour toute réponse on vous jettera à la porte.

Bientôt va commencer, si ce n'est déjà fait, la propagande pour l'émigration au Brésil. Je voudrais pouvoir dire à tous ceux qui seront sollicités par les agents, que *quelle que soit* leur situation en Europe, elle est préférable à celle qui les attend ici.

Si ce sont des ouvriers de l'industrie, ils recevront un salaire dérisoire, bien insuffisant, pour vivre. Ils auront à supporter toute l'année une chaleur suffocante, le termomètre descend rarement au-dessous de 20 degrés. La durée du travail est rarement inférieure à 11 heures. Comme logement, ils auront des trous infects, qu'ils partageront avec des légards, d'énormes cafards ailés, des araignées monstrueuses et venimeuses, des scorpions, enfin toute l'arche de Noé. Une nourriture échauffante et parfois puante, les réconfortera. Et point d'espérance de s'affranchir, de devenir petit patron, ils se trouveront en présence d'une formidable organisation capitaliste, contre laquelle il serait insensé d'essayer de lutter. Tout est monté par compagnie avec des capitaux énormes. Ils pourront venir jusqu'au Brésil mais pour en repartir ce sera plus difficile. Si la fièvre jaune, le Beri Beri les épargnent, combien en est-il qui pourront réaliser de quoi payer leur retour ?

Pour les ouvriers agricoles c'est pire encore. Depuis l'abolition de l'esclavage des noirs, les planteurs voient leurs anciens esclaves s'éloigner au plus vite des lieux où ils ont tant soufferts, tous gagnent les villes, où les travaux les plus pénibles leur paraîtront légers.

Il faut pourtant que le café qui constitue la plus grande source de revenus du Brésil, se récolte. On y envoie bien les condamnés, mais cela ne suffit pas. Pour y attirer le travailleur libre, on lui promettra monts et merveilles, mais une fois pris au trébuchet, il recevra un salaire de 30,000 reis (ce qui équivaut à 75 francs en monnaie française) par mois. Avec cela il devra se nourrir, se loger et fournir ses outils.

Il travaillera par 40 et 45 degrés de chaleur, avec un contre-maître qui surveille tout le monde, un fusil sur l'épaule. Comme nourriture : de la farine de manioc ; matin et soir comme boisson de l'eau. Dans les grandes fêtes, il pourra se payer un plat de haricots, qui ferait révolter l'équipage d'un navire. Ah ! si ceux qui se traînent misérablement dans les plantations, rongés par les fièvres et par les insectes, pouvaient retourner, la campagne d'émigration serait bien malade.

Quand donc arriverons-nous à faire comprendre à tous ceux qui s'expatrient pour améliorer leur sort, que le bonheur est sous leur main, là bas en Europe, qu'il n'y a qu'à écarter la bande bourgeoise ou à lui écraser la tête sur les pierres de nos chemins, pour y trouver l'abondance et la liberté.

Que ceux qui souffrent là-bas, de la maudite organisation bourgeoise, se pénètrent bien que ce n'est pas en Amérique qu'ils s'affranchiront. La bourgeoisie est partout, pour être libre, pour être heureux, il faut la supprimer, il faut faire la Révolution sociale.

## BIBLIOGRAPHIE

Les camarades du *Perseguido*, casilla del correo 1818, Buenos-Ayres, viennent de publier la traduction du *Salariat*, du compagnon Kropotkine. Prix : « De chacun selon ses forces. »

---

Nous avons reçu aussi de Barcelone une traduction espagnole de *Entre paysans*, éditée par le groupe Hijos del Mundo. Adresser les demandes à P. Patan, Margarit, 81, 2°, Barcelone.

---

Le *Cri d'une mère*. — Aux femmes et aux filles du peuple par la citoyenne Barbe, M. Lieutenant, imprimerie Grégoire Plumhaus, 66, rue de la Montagne, Verviers.

Comme son titre l'indique, c'est une petite brochure de propagande, adressée aux femmes pour les inviter à s'occuper de la question sociale et leur faire comprendre que leur intérêt bien compris est dans la réalisation de nos vœux.

---

Nos camarades du *Réveil des mineurs*, annoncent la publication d'un livre de révolte. *Valmond the crank*, qu'ils disent très intéressant et d'une grande vigueur de style. Nous ne l'avons point encore lu, mais nous espérons qu'un lecteur américain voudra bien nous en faire le résumé.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Ganges. — Par mesure de sécurité, les compagnons et les groupes qui correspondent avec Spartacus Verdier, poste-restante, à Ganges, sont priés de rien envoyer à son adresse, jusqu'à nouvel ordre.

***

Le groupe Humanitas de Molfetta (Italie), publiera sous peu une brochure du camarade Sergio de Cosmo : la *Démocratie et les anarchistes*, qui sera une polémique ouverte contre les démocrates. Prix : 25 cent. Pour 100 exemplaires, réduction de 30 0/0. Envoyer toute communication au gruppo Humanitas, Molfetta (Italie).

## PETITE CORRESPONDANCE

J. G. — « Dans les faubourgs on demande du pain », est un peu faible comme poésie.

M. C. — Bien Bondieusard le Pape de V. Hugo. Extrayons un fragment. — Le morceau de C. Flammarion est meilleur, lui écrivons pour avoir l'autorisation.

A. à Thouars. — Je puis avoir fait erreur. — Entendu.

Au compagnon qui nous a envoyé un numéro du supplément du « Soleil ». — Il n'y avait à prendre qu'un petit entrefilet.

R. avenue Reille. — Je suis chez moi tous les dimanches.

F. à Amiens. — Lisez la correspondance que nous publions.

S. à Roanne. — J'attends des « Procès de Vienne ».

Félix. — « Chanson des gueux », 3 fr. 50, chez Charpentier, 11, rue de Grenelle. — Pour reproduire un ouvrage entier, il nous faudrait payer des droits d'auteur, cela n'entre pas dans nos moyens.

G. P. à Reims ou à Beaucaire. — La fable, bonne comme idée, mais mauvaise comme vers.

Casanova. — Je ne trouve que 6 mois de marqué, mais je puis avoir fait erreur.

Zisly. — Envoyez votre adresse. Vous répondrez par lettre.

Roubaix. — Reçu « Produits de l'Industrie. » — Merci.

Nicolet, Chaux-de-Fonds. — Reçu 20 francs.

B. à Celle. — T. F. à Lodèves. — N. T. à Mézières. — C. à Turin. — H. à Woincourt. — M. à St-Aubin. — C. à Houssaye. — T. à St-Quentin. — S. à St-Denis. — W. à Flixecourt. — F. à Novillars. — S. à Bucarest. — P. à Bordeaux. — R. à Suez. — L. C. D. V. — B. à Marseille. — L. à Orléans. — C. à Turin. — L. G. à Bruxelles. — S. à Genève. — S. à Annemasse. — D. à Rouen. — B. au Havre. — H. à Rotterdam. — D. à Morlanwelz. — M. à Tournus. — C. à Agen. — F. D. à New York. — 139, Toulon. — G. à Marseille. — Elise Narbonne. — S. à Reims. — P. à St-Nazaire. — M. H. à Fourchambault. — S. P. à Bordeaux. — S. à Calais. — Bulletin des sommaires. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Ligue des Anti-Patriotes, réunion tous les samedis, 92, boulevard Ménilmontant.

Dimanche soir, grande soirée familiale.

Groupe anarchiste du V^e^ et XIII^e^, samedi 11 avril, 19, rue Pascal. Tous les compagnons militants et autres ayant à cœur la propagation de l'idée, sont convoqués d'urgence.

Ordre du jour : Apparition d'une feuille anarchiste.

Groupe des travailleurs anarchistes du XII^e^, samedi 11 avril, à 8 h. 1/2 précises.

Salle Guillemain, 67, rue Claude Decaen. — Extrême urgence.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les samedis au lieu des vendredis, à 8 h. 1/2 du soir.

Groupe anarchiste de Levallois, tous les samedis à 8 h. 3/4, salle Mezerette, rue de Gravel.

Asnières. — Le groupe tient ses réunions tous les samedis à 8 h. 30, salle Lecoq, 28, avenue de Paris.

Lyon. — Tous les anarchistes de Lyon, ainsi que les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, sont invités à assister à une réunion privée qui aura lieu lundi prochain, 13 courant, à 8 h. du soir, salle Rivoire, avenue de Saxe, 242, en vue de s'entendre pour la manifestation du 1^er^ mai. On trouvera des lettres à l'entrée.

Amiens. — Soirée familiale, organisée par le groupe la Jeunesse libertaire, samedi 11 avril, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Cent de piquet.

Ordre du jour : 1° 1^er^ mai et ses conséquences, par le compagnon Prévots ;

2° Ce que sera la société au lendemain de la Révolution, par le compagnon Deprès.

Il sera perçu 10 centimes au profit de la compagnonne Flandre de Flixecourt.

Le groupe anarchiste de langue française de New-York, se réunit tous les premiers samedis de chaque mois, à Frank Hall, 123, W. Houston street, à 8 h. du soir. Brochures et journaux anarchistes.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

QUATRIEME ANNÉE. N° 32. DIX CENTIMES DU 18 AU 24 AVRIL 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'ENTENTE

II

Il nous semble qu'entre anarchistes, nous n'avons pas suffisamment distingué entre ce qui peut se faire isolément, par quelques individus, et ce qui ne peut être accompli qu'en se concertant avec d'autres, en se groupant avec eux, en s'entendant pour une action commune.

Il y a des actes que l'on ne fait que lorsqu'on est seul, — lorsqu'on agit sans engager la responsabilité de personne et en la prenant sur soi seul. Tel fut l'acte de Véra Zassoulitch. Tel fut l'acte de Padlewski. Tels furent certains actes en France. Si, en 1877, Véra Zassoulitch avait consulté ses amis, extrêmement modérés à cette époque, et demandé leur assentiment, elle eût été entièrement découragée avant de l'avoir obtenu. Et son acte eût perdu le caractère de spontanéité et de courage qui lui valut l'admiration de l'Europe.

---

Mais si le développement de l'esprit révolutionnaire gagne immensément par des actes héroïques individuels, — il n'en est pas moins vrai (quoi qu'en disent les historiens) que ce n'est pas par ces actes héroïques que se font les révolutions. Les Zassoulitch sont de rares exceptions, même en Russie, quoique le pays traverse en ce moment la période héroïque de son histoire, traversée par la France et l'Italie entre 1830 et 1848. La révolution a besoin de héros ; mais pour que leur sang profite, il faut qu'ils soient soutenus : que des milliers et des centaines de mille hommes qui ne sont nullement des héros, viennent aussi apporter leurs forces, leurs dévouements de tous les jours, leur énergie et leurs lumières à son service. La révolution, avant tout, est un mouvement populaire.

Et c'est pourquoi les jeunes héros russes ont si peu modifié la Russie, malgré tout leur dévouement sans bornes et leur courage épique. Ils avaient oublié que les révolutions se font par le peuple et que le sang des martyrs ne profite que lorsqu'on a réussi à réveiller une grande masse du peuple.

---

Ce fut aussi l'erreur des anarchistes en 1881. Lorsque les révolutionnaires russes eurent tué le tsar, — ce qui, grâce aux préjugés autoritaires, semblait être le commencement de la révolution, — les anarchistes européens s'imaginèrent qu'ils suffirait désormais d'une poignée de révolutionnaires ardents, armés de quelques bombes, pour faire la révolution sociale. Ils commirent l'erreur d'oublier les conditions spéciales dans lesquelles se trouve la Russie et s'imaginèrent être tous des héros comme ceux qui venaient de monter à l'échafaud à Pétersbourg. Ils crurent que quelques cartouches et quelques hommes de courage suffiraient pour faire sauter l'édifice social. Mais, à part de très rares exceptions, ils n'étaient nullement des héros ; et un édifice basé sur des siècles d'histoire ne se détruit pas avec quelques kilos d'explosifs.

Au lieu de reconnaître à l'avance que le grand nombre ne tient nullement à mourir en sentinelle perdue, et que néanmoins *tous* peuvent contribuer, dans la mesure de leurs forces, à alimenter l'agitation (comme nous avons tâché de le faire comprendre dans l'*Esprit de révolte*), — on resta plusieurs années à discuter des actes grandioses qui devaient changer la face du monde, mais que l'on ne fit pas. Trop souvent on négligea l'agitation de tous les jours pour s'attarder à discuter entre copains des plans de reconstruction sociale au moyen d'un *Indicateur anarchiste*. Restés jacobins, quoique s'appelant anarchistes, on ne se souciait pas plus du peuple que ne s'en soucie un blanquiste à l'écharpe rouge.

---

Il fallait passer par cette période, et nous ne la regrettons nullement, comme nous ne regrettons nullement cette autre période où la jeunesse russe pensait, par quelques brochures socialistes, soulever la masse des paysans. Plutôt ces erreurs que le « bon-sens pratique » de la gent par trop pratique qui se presse aujourd'hui autour des couloirs des Chambres bourgeoises, renie et trahit la classe ouvrière dont elle est sortie. Si cette période fut pauvre en action qui parlât au grand nombre, elle a eu, néanmoins ses conséquences heureuses ; il y a eu quelques faits retentissants : malgré tout, il s'est trouvé quelques héros. Et cette période a permis à l'idée anarchiste de se maintenir à une certaine hauteur qui se retrouvera plus tard dans la révolution. Le parti a pensé, pris des habitudes d'initiative et d'indépendance ; il est resté révolutionnaire, tandis qu'ailleurs on se jetait sur le gâteau gouvernemental.

---

Tant qu'on était dans cette phase du mouvement, on pouvait se borner à de petits groupes épars, se connaissant à peine, et agissant en tirailleurs. Lorsqu'on était cinq ou six anarchistes, à Paris — que pouvait on faire, en effet, sinon quelqu'acte de courage individuel, ou bien, quelques interruptions bruyantes dans les réunions électorales, pour harasser de questions un charlatan politique !

Mais les temps ont changé depuis. On n'est plus les cinq ou six compagnons d'alors ; et le milieu, dans lequel nous agissons, a changé du tout au tout.

Rien que par l'infiltration générale des idées révolutionnaires, la grande masse des travailleurs, se tenant à l'écart de *tous* les partis socialistes, s'est mise elle-même en mouvement. Dans toute l'Europe, et aux Etats-Unis, elle *est* déjà en révolte contre les conditions actuelles d'exploitation et du travail.

Des imbéciles peuvent bien dire que le mouvement des huit heures est l'œuvre de Guesde. Mais, avec toute la modestie qu'on leur connaît, aucun des marxistes mêmes n'oserait affirmer une pareille absurdité. Ce serait trop bête

Le mouvement date de longtemps. Après la défaite de l'Internationale en Europe, il s'était réfugié en Amérique. C'est de là qu'il revient aujourd'hui.

Dès 1877, la grève générale s'affirmait déjà, lors de la grève de tous les chemins de fer, à la lueur des incendies, du pillage, et des fusillades de Pittsbourg. Toujours Pittsbourg à la tête du mouvement !

C'est encore le 1er mai que la grève générale pour les huit heures éclatait à Chicago, et que les anarchistes, après avoir critiqué le mouvement, s'y joignaient en s'armant de fusils et de bombes — dont une seule éclata le 5 au soir, dans le rang des policiers qui chargeaient le meeting anarchiste. Les politiciens qui ne connaissaient que le cheval noir de leur brave général peuvent l'ignorer ; mais les anarchistes ne devraient pas oublier que c'est pour le 1er mai que sont morts nos héros, Parsons, Spies, Lingg, Fischer et Engel. Ils devraient être honteux de confondre les manœuvres, par lesquelles les politiciens cherchent à s'emparer d'un mouvement qui les déborde, avec le mouvement même, arrosé de sang ouvrier à Pittsbourg, de sang anarchiste à Chicago. Autant vaudrait dire que la Commune de Paris fut décrétée par Félix Pyat !

Que d'efforts, en effet, de la part des marxistes pour en faire un « *legal* eight hours » — une « journée *légale* de huit heures », tandis que la masse la veut non *légale*, mais *illégale*, et obtenue des patrons par la menace et la révolte !

Les masses veulent la grève générale. Et ceux mêmes qui ne se prononcent pas en sa faveur n'ont qu'un argument : c'est qu'on n'est pas assez fédéré, qu'on n'est pas sûr que *tous* quitteront le travail au 1er mai. Donnez leur cette assurance ; qu'ils aient la certitude que tous, tant que vous êtes de révolutionnaires, vous ne laisserez pas marcher une seule usine après le 1er mai ; que vous irez la prendre d'assaut, — comme les Slaves et les Hongrois l'ont fait cette semaine ci à Pittsbourg, — si elle fume après la déclaration de la grève, et vous verrez si la grève générale n'éclatera pas au 1er mai.

Et si la moitié des feux seulement s'éteint ce jour-là — c'est, ou bien la soumission des bourgeois, ou bien la guerre sociale commencée, engagée sur son vrai terrain, — n'en déplaise aux boulangistes et surtout aux orléanistes.

---

Voilà la situation. Et nous nous demandons si devant une situation pareille il est possible de rester isolés, de ne pas se grouper, s'entendre, se voir, discuter ? Est-il possible d'abandonner tout à la discussion si lente, si incomplète, par la voie de la presse ? Nous croyons que l'idée des groupements *pour un but bien déterminé* est parfaitement juste. Mais l'attitude à prendre vis-à-vis du mouvement ouvrier n'est-elle pas un but déterminé ?

---

Enfin, pour terminer, un mot sur la propagande des idées et l'action. Le mal de toutes les révolutions a été — nous l'avons dit souvent — que la masse du peuple n'avait pas d'idée nette sur ce qu'elle voulait, tandis que les classes dominantes le savaient parfaitement. Pour que la révolution ne soit pas escamotée, il faut que l'idée anarchiste et communiste pénètre dans les masses. Tous ceux qui ont la révolution *sociale* à cœur se trouvent d'accord là-dessus.

Mais comment faire pénétrer ces idées dans les masses ? Là est toute la question. Il y a le journal, la conférence. Mais nous savons ce qu'ils valent. Ils parlent toujours aux mêmes individus : lecteurs et public des conférences. Pendant quatre ans on piétine sur place comme nombre. Et si la lumière se fait dans les esprits de ce petit nombre — que peut ce petit nombre s'il reste ce qu'il est — c'est-à-dire une poignée ?

Blanqui le comprenait fort bien. Ils étaient de son temps un groupe de convaincus. Mais pour propager l'idée républicaine en France, ils choisissaient chaque occasion pour la proclamer sur la place publique, dans les salles des tribunaux, sur l'échafaud même.

---

Pendant de longues années l'Europe ouvrière dormait ; c'est à peine si quelques hommes par ci par là venaient dans les réunions socialistes, ou achetaient par hasard un journal socialiste.

Mais voilà enfin qu'elle se réveille. Elle se masse aux réunions, elle court aux Congrès, elle descend dans la rue. Les intrigants politiques, qui ne voient dans le socialisme que le futur ministère du Travail dans les fauteuils duquel ils espèrent bientôt se plonger, sont là à abrutir les masses, à leur jeter de la poudre aux yeux avec leurs blagues soi-disant scientifiques. — Les anarchistes ont-ils le droit de se tenir à l'écart ? Ne doivent-ils pas faire entendre *leur* parole, distribuer par milliers leurs journaux, leurs brochures, leurs manifestes, partout où sont les masses ouvrières ?

Les anarchistes italiens et espagnols l'ont compris. Mais en France nous devons encore perdre le temps précieux à discuter, toujours à discuter au lieu d'agir !

Et si le 1er mai est réellement ce que nous croyons qu'il sera — c'est-à-dire une manifestation imposante de l'union qui se fait entre travailleurs, avec révoltes partielles ça et là contre les exploiteurs, — il amènera à *penser* les milliers qui ne pensent pas aujourd'hui, ne lisent ni nos journaux ni nos brochures, et ne visitent nos petits cercles, ni nos meetings. Il fera *réfléchir* et il contribuera à faire répandre l'idée anarchiste cent fois plus que toute notre propagande orale et écrite. Il forcera de nouveaux éléments à devenir anarchistes.

L'homme, on l'a dit, est un animal pensant mais qui hait d'être forcé à réfléchir. C'est vrai.

Il y a pourtant les grands faits qui, après avoir frappé son imagination, l'amènent à penser. Frappons son imagination.

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Ah, quel plaisir d'être soldat ! Lundi de la semaine passée, un troupier du 74e de ligne, en garnison à la caserne de la Latour Maubourg est mort sur une paillasse à l'infirmerie. Le matin, il n'avait pu s'habiller et pourtant, vêtu par ses camarades et transporté à la visite, il ne fut pas reconnu malade, le major prétendit qu'il était sain.

Après le départ de cette bourrique galonnée, l'infirmier voulu bien admettre le malade dans son service sur une paillasse et il mourait quelques heures plus tard, sans le moindre soin.

Il est mort pour la Patrie, honneur à ses cendres ! Hâtez vous, jeunes gens, de suivre comme ce pauvre bougre, le chemin de la gloire et surtout que personne ne manque au conseil de révision. Pauvres niais !

***

Le camarade Breuil a été condamné jeudi dernier à *deux ans de prison* pour avoir été arrêté, il y a plus de quatre mois, distribuant des exemplaires de l'*Internationale* à la sortie d'une réunion anarchiste. Devant la cour d'assises, le camarade s'est vigoureusement défendu et toute circonstance atténuante lui a été refusé.

Deux ans de prison ! c'est beaucoup pour la propagande qui a été faite, étant donné surtout que le journal distribué n'était pas destiné à circuler en dehors des groupes anarchistes.

Calami, chez lequel on avait trouvé un des premiers numéros, non interdit en France du reste, a été acquitté.

***

Pour répondre à une partie des observations que le premier article présente aux anarchistes français, on peut montrer que les anarchistes font plus de besogne que de bruit, à l'inverse de ce qui s'est passé quelquefois. Les groupes organisent peu de réunion, il faut pour cela de l'argent dont on manque le plus souvent et l'on sait que beaucoup de gens ne voudront pas se rendre à la convocation des camarades. Par contre, pas une réunion organisée par les socialistes ne passe sans que les anarchistes n'y fassent entendre leur voix. Tous les avantages sont pour cette manière d'agir, dans la plupart des cas. Grâce aux combats de haute lutte qu'il a fallu soutenir pendant plusieurs années, personne n'ignore qu'il faut dans les réunions publiques laisser parler les anarchistes à leur tour. Ils disent leur idée et jugée contradictoirement avec l'opinion socialiste que les organisateurs ont fait développer, elle entraîne l'assentiment général. La conversion obtenue en réunion publique est plus généralement due à l'enthousiasme qu'à l'intelligence, mais si la propagande personnelle, d'homme à homme, découvre cette conviction entamée, l'issue finale n'est pas douteuse, c'est un cerveau de gagné.

Les anarchistes ont rarement avantage à entamer la lutte sous leur propre nom, il faut que ce soit dans des villes comme Saint-Denis où l'idée s'est tellement infiltrée que le public emplit la salle, dès qu'il sait que les anarchistes y développeront leur théorie, sans même qu'ils aient des orateurs connus ; ou bien alors il faut que ce soit pour des propagandes spéciales, telles que celle de l'anti-patriotisme.

Généralement ils laissent marcher les autres et retirent au profit de la propagande les marrons du feu. Tout est bon, élections, rendu-compte de mandats, réunions radicales, blanquistes, socialistes, procès de presse, etc. Les réunions organisées en vue du premier mai offrent de nombreuses occasions et on ne les laisse pas passer. Les dindons de la farce, les socialistes autoritaires ne s'en vantent pas et tout est bénéfice.

***

Les capitalistes américains qui ont toujours travaillé plus scientifiquement que leurs confrères européens ont depuis longtemps inventé les *blacklegs*, sortes d'employés que les industriels se louent les uns aux autres pour assurer le travail lorsqu'il y a grève chez eux. Ils ont aussi trouvé les Pinkerton, policiers à leur solde.

Les français ont honte de leur état arriéré ; contre les grévistes, ils n'ont encore que les coups de fusils. On vient de trouver mieux. Il s'est fondé une société centrale des œuvres de bienfaisance qui enrégimentera les sans-travail. Cette société aura des avantages imprévus. *En temps de grève, par exemple, pour empêcher le chômage forcé des industries dont les ouvriers cesseront le travail, nous pourrons expédier de Paris des ouvriers qui remplaceront les grévistes.*

Voilà au moins quelque chose de pratique. Pourvu que l'idée réussisse ! Si les philanthropes et les industriels savent faire aboutir cette entreprise géniale, jamais particulier n'aura autant fait pour la révolution sociale. Les ouvriers seront enfin devant ce dilemne qu'ils ne veulent pas avouer aujourd'hui :

Crever ou se révolter !

***

Vienne. — Notre ami Pierre Martin est toujours isolé à Gap et soumis au régime des prisonniers de droit commun. Tandis que Tennevin et Buisson sont ensemble à Grenoble et que Murmain va les rejoindre, Martin est seul dans la montagne. Tous les autres condamnés anarchistes, à Grenoble et à Paris sont sous le régime des détenus politiques plus ou moins dur, Martin ne peut recevoir ni livres, ni aucune publication.

Il n'y a ni à récriminer, ni à réclamer ; le droit a sa sanction dans la force, mais il est bon de constater que sous la troisième République, on refuse à un prisonnier le droit de s'instruire.

***

Trélazé. — Il y a toujours grève aux ardoisières de Trélazé. Les bourgeois des environs sont inquiets, on vient de s'apercevoir de la disparition de plusieurs kilogrammes de dynamite et de 60 mètres de mèche dérobés dans une des poudrières de la société des ardoisières.

Un des gros propriétaires des ardoisières, le sénateur Blavier, n'a-t-il pas eu le toupet de venir en réunion publique, à Trélazé, pour exhorter les grévistes à reprendre le travail. Cela a failli mal finir pour lui et il ne représentera pas de sitôt sa binette aux ouvriers. Les bourgeois avouent que le sénateur a eu quelques phrases malheureuses et notamment qu'il a dû convenir que les dommages et intérêts auxquels la compagnie avait été condamnée envers quelques ouvriers blessés, avaient été pris dans la caisse de retraite alimentée par les retenues sur les salaires des ouvriers ! Ce qu'il y a eu un petit ! Malgré ses gardes du corps et l'ouverture instinctive d'une porte libératrice, Blavier a perdu dans la bagarre la moitié de son pardessus.

Comme on le voit, le Capital et le Travail ne sont pas près de s'entendre. Il faudra que l'un des deux crève.

***

Casteljaloux. — Le 1er avril, toute la ville s'était donnée rendez-vous dans la grande salle du théâtre, trop petite pour contenir tout le monde. Ce fut une belle soirée pour l'anarchie, la conférence faite dans un langage simple, dépourvu d'amphase déclamatoire, mais persuasif et ferme a fait faire un pas considérable dans cette petite ville vers le but poursuivi.

Une compagne avait promis de prendre la parole et de parler de la famille dans la société anarchiste, mais une indisposition provoquée par la chaleur l'en a empêché ; ce n'est que partie remise.

Si tout Casteljaloux n'est pas anarchiste, l'idée est sympathique au plus grand nombre et tout le monde sent qu'une révolution économique s'impose et est proche. — Toujours en avant.

***

Agen. — L'idée anarchiste vient de faire à Agen un grand pas. La réunion publique donnée par un compagnon en tournée a fini par ouvrir les yeux à un grand nombre de travailleurs. La façon simple avec laquelle nos idées ont été présentées a puissamment contribué à ce succès.

L'orateur démolit d'abord pièce à pièce notre société, démontrant très clairement le rôle mauvais que joue chacun de ses rouages par rapport à ceux qui ne possèdent rien. Le dieu capital et ses détenteurs sont fustigés d'importance aux applaudissements unanimes et sincères d'un public de 400 personnes ; le seul remède efficace, démontre l'orateur, est la Révolution sociale, brisant avec toutes les institutions vermoulues de notre société, et cette révolution ne doit pas être comme les précédentes, un replâtrage, mais une transformation radicale ; il ne faudra pas cette fois laisser subsister la force qui nous asservit en la changeant seulement de mains, il faudra carrément détruire tous les titres de propriété, faire un feu de joie de toutes les archives d'un passé vécu et après avoir détruit la propriété individuelle et mis la main sur toutes les richesses accumulées, instaurer sur ces ruines une société à laquelle chacun donnera suivant ses facultés et à laquelle il demandera suivant ses besoins.

Le conférencier fait alors appel à la contradiction, réservant pour la fin la deuxième partie de sa conférence ayant trait au 1er mai.

Il se présente alors un politicien blackboulé, dont le discours ne vaut pas les honneurs de la reproduction et que le camarade orateur a résumé en peu de mots : Il y a encore des hommes probes et désintéressés et je suis de ceux là.

Un autre contradicteur se présente : c'est un avocat, il reconnaît que le suffrage universel n'est qu'une fumisterie, une mauvaise plaisanterie de la part de la bourgeoisie régnante, mais, ajoute-t-il, je trouve que vous poussez les choses à l'extrême. Pour empêcher la surproduction, il ne trouve d'autre remède que le rétablissement des corporations ouvrières comme avant 1879.

Ce retours vers le passé est accueilli comme il le mérite par l'auditoire et réduit à néant par le conférencier qui dit un mot du 1er mai.

Il rappelle le but de cette manifestation — la journée de huit heures — et montre ce qu'il y a de mesquin dans cette demande illusoire. Nous anarchistes, dit-il en terminant, ne pouvons nous joindre à cette demande d'aumône, nous serions en contradiction flagrante avec nos principes, mais là où la manifestation pacifique deviendra révolte, on trouvera les anarchistes!

Les rangs révolutionnaires grossissent tous les jours, les anarchistes ont pris à Agen droit de cité et inquiètent diablement les politiciens.

## Belgique

Bruxelles. — La Belgique ouvrière s'agite et la frousse qui s'empare de la Bourgeoisie augmente les espérances des travailleurs. Il suffit de parcourir le bassin houiller pour se convaincre que partout la grève, la révolte, est à l'ordre du jour. De nombreuses et importantes réductions de salaires mettent à son comble l'impatience des travailleurs, impatience qui certainement se serait déjà manifestée, il beaucoup d'entre eux n'attendaient, pour agir, le « mot d'ordre » des endormeurs.

Trop nombreux encore sont ceux qui caressent l'illusion d'une victoire possible sans la fougue et l'enthousiasme que donne la spontanéité. A côté des travailleurs qui ne comptent que sur eux mêmes et leur initiative, il en est d'autres qui se figurent qu'une armée livrant la bataille gigantesque de la grève générale doit avoir d'autres chefs que la faim et la nécessité de vaincre.

Ces chefs donneront — malgré eux et seulement lorsqu'ils ne pourront plus reculer — ce mot d'ordre malheureusement attendu. Mais une fois la bataille engagée quel sera leur rôle? Bien nourris et vêtus, oseront-ils conseiller aux grévistes comptant sur eux, de crever de faim? oseront-ils conseiller la seule tactique logique : la lutte à outrance, la bataille, l'expropriation?

Ce serait folie de le croire. Ceux-là même qui ont fait alliance avec les bourgeois et qui se félicitent d'être des modérés, des pacifiques, ceux là ne prêcheront jamais, jamais, la lutte des classes.

Leur rôle sera donc uniquement d'arrêter l'élan populaire en enlevant au peuple son initiative. Dire aux ouvriers : « crevez de faim, croisez-vous les bras; nous, nous ne manquons de rien »; ou bien leur prêcher les réquisitions, les reprises, l'expropriation, la défense enfin; voilà le dilemne dans lequel se trouvent pris ces ambitieux et dont ils ne peuvent sortir qu'en continuant à agiter le dérivatif fameux, le suffrage universel.

Cela peut sembler logique à ceux qui font consister la révolution dans un siège à la Chambre.

Mais en Belgique, comme ailleurs, il y a des gaillards qui voient clair et le mouvement qui se dessine pourrait bien avoir un résultat... pas du tout électoral.

## Hollande

Tous les partis, tous les groupements bâtards se sont formés en Hollande avec l'aide des démocrates socialistes et chaque fois qu'une nouvelle coterie leur grimpait sur les épaules, ils croyaient qu'ils allaient manger la lune ensemble, jusqu'à ce que les nouveaux parvenus les missent proprement à la porte. Ils n'ont pas encore perdu toutes leurs illusions, oh non! Ainsi, malgré les taloches que leur a distribuées Treub, le chef du nouveau parti radical, qui s'était d'abord servi d'eux comme d'un marchepied, ils en sont encore à marchander au lieu d'avoir la mesure à la bouche; il faudra vraiment que les radicaux leur fiche encore plus d'une fois leur pied quelque part pour les forcer à devenir révolutionnaires pour de bon. A peine un cri de rage a-t-il été entendu et encore a-t-il été bientôt étouffé par l'étreignoir des endormeurs qui ont eu peur de voir se disperser leur troupeau. Pourtant il y a dans les rangs des démocrates-socialistes hollandais assez de camarades qui, quand les écailles leur tomberont enfin des yeux se refuseront à tout compromis et ne voudront pas démordre de la totalité de leurs revendications, ils ne voudront plus alors s'arrêter à des palliatifs sans raison d'être et marcheront tout droit à la conquête de la liberté et de l'aisance pour tous.

Ceux-là sont des anarchistes inconscients qui tôt ou tard viendront renforcer nos rangs. Le nombre des anarchistes conscients a évidemment bien augmenté depuis que nos camarades de la Haye ont lancé leur journal l'*Anarchist* et les quelques brochures qui ont été publiées à mesure que les circonstances le permettaient. Malheureusement l'*Anarchist* vient de succomber après une existence précaire de plusieurs années. C'est regrettable, car ce journal a fait une bonne propagande pendant les quatre années qu'il a vécu. Il a toujours été répandu gratuitement et n'était soutenu que par contributions volontaires, toujours plus ou moins aléatoires. Il y a eu des découragements personnels et des retraites qui jettent un désarroi provisoire. Actuellement, la propagande anarchiste individuelle, voilà sur quoi repose surtout l'avenir de l'anarchisme en Hollande et pour le moment elle passe par une phase hésitante. Pourtant la presse anarchiste est encore représentée par un vaillant petit pamphlet hebdomadaire *Licht en Waarheid (Lumière et Vérité)*, paraissant à Middelburg. Ce petit journal qui a été fondé il y a deux ans pour soutenir le mouvement en faveur du suffrage universel a rapidement évolué et maintenant il est ouvertement et simplement communiste anarchiste. Il se distingue par son langage populaire et énergique et par une forte argumentation.

## États-Unis

*La révolte de Pittsbourg.* — La grève des usines de coke de Pensylvanie a commencé, on le sait, avant la date proposée du 1er mai. Les patrons ont forcé les travailleurs à se mettre en grève.

En quittant les chantiers les travailleurs rappelaient aux mineurs de Pensylvanie leur promesse de faire la grève générale le 1er mai. Mais la guerre sociale s'est développée avec une telle rapidité dans cette localité révolutionnaire de Pittsbourg, que les grévistes ont appelés leurs frères mineurs à la grève générale dès le 1er avril.

Nous n'avons que les télégrammes de la presse anglaise pour nous renseigner sur ce qui se passe en Pensylvanie; mais voilà comment la chose se présente.

Les patrons des usines de coke, sachant qu'une grève se préparait, ont subitement réduit les salaires pour provoquer la grève. En même temps, ils armaient eux-mêmes les sheriffs, bourgeois qui prêtent le serment des policiers et sont désormais considérés comme de la police régulière — et s'entouraient de police privée également armée de fusils.

Tout ce qu'ils purent rassembler de *scabs* (de grévistes traîtres) fut enfermé dans une usine, celle de Frick, à Morewood, dont les murs sont assez solides pour former forteresse. L'usine marchait à pleine vapeur et son travail suffisait pour que la grève soit mise en déroute.

Alors, les grévistes — principalement des Hongrois et des Slaves (probablement, des Tchèques) — résolurent de marcher contre cette usine et de forcer les *scabs* à quitter le travail.

La colonne de 300 à 400 hommes s'approchait paisiblement vers la forteresse capitaliste barricadée et armée, mais lorsqu'elle fut toute proche, elle fut reçue à bout portant par un feu de mousqueterie des policiers capitalistes. Les grévistes ripostèrent, mais leurs balles frappaient les murs, tandis que les bourgeois tiraient par les meurtrières.

Quarante grévistes tombèrent blessés, — à mort pour la plupart, neuf furent tués sur place, et la colonne se débanda en quelques minutes.

Il paraît que ce feu terrible était un guet-apens prémédité. Autrement, on ne pourrait pas expliquer que, sur une plainte des grévistes et même du consul autrichien, les sheriffs délégués (les policiers volontaires) aient été arrêtés le lendemain.

Inutile de dire que les patrons payèrent de suite de fortes sommes de caution, et que ces gredins furent relâchés sur le champ.

On conçoit la fureur des grévistes. Puisque c'est une guerre à couteaux tirés, ils sont décidés à se venger. Les Slaves, furieux, arrivent de tous les environs par tous les trains et jurent de venger leurs frères en tuant les sheriffs et en rasant l'usine. Mais la libre République envoie un régiment de milice, la loi martiale est proclamée dans tout le district et les soldats maintiendront l'ordre — tout comme sous l'Empire.

---

A West Leisenring, dans la même région, où une bombe avait été jetée, la police arrêta un Russe, Ivan Luchka, accusé « de complicité ». Luchka cria au secours, et immédiatement une foule épaisse entoura le poste où on l'avait emmené. Luchka sauta du poste par la fenêtre; les policiers tirèrent sur lui mais la foule l'entoura de suite et depuis, on ne l'a plus retrouvé. Le télégramme ajoute : « Le sheriff, suivi d'une escouade de policiers, cherchera à s'en réemparer. Mais les russes sont tous bien armés et l'on craint qu'il ne faille soutenir un combat en règle pour se saisir de Luchka ». Très bien. Voilà qui est raisonnable.

Ajoutons que les anarchistes sont nombreux à Pittsburg et très bien connus dans la masse ouvrière comme de courageux compagnons.

***

Tous les camarades ont lu dans les journaux l'histoire du lynchage des italiens à la Nouvelle-Orléans. Voici ce qui s'est passé : Un chef de la police ayant été tué, onze ouvriers italiens avaient été arrêtés et jugés. Mais le jury les ayant déclarés innocents, on allait les relâcher lorsque la foule s'est emparée d'eux et les a tués à coups de revolvers, de sabres et de fusils. Ce fut un vrai massacre.

La cause des faits est claire. La foule était conduite par quelques bourgeois des plus marquants de la ville, elle comprenait probablement beaucoup de petits commerçants. Cette foule de bourgeois ou de gens à la solde de bourgeois a massacré une douzaine de pauvres diables, soupçonnés de haïr la classe dirigeante. Mais pourquoi le jury, également composé de bourgeois avait-il acquitté ces italiens? On dit qu'il avait été payé, mais par qui? On dit aussi que les italiens soupçonnés du meurtre du chef de la police faisaient partie d'une société secrète, la *maffia*, et que le jury a eu peur. La cause la plus probable de l'acquittement, c'est que les italiens étaient innocents du crime à eux imputé. On veut voiler par des questions de détail le fait que cette boucherie n'est qu'un épisode de la lutte que les exploités soutiennent contre les exploiteurs.

On a à la Nouvelle-Orléans la répétition, sous une forme différente, de l'hécatombe de Chicago.

A la Nouvelle Orléans, comme à Chicago, la bourgeoisie a sacrifié, sous une forme légale ou non, un groupe de travailleurs dont les idées lui portaient embrage.

Le *Vingtième Siècle*, journal de Pentecost, à New-York, tire de ce massacre l'enseignement suivant :

« A propos de la populace de la Nouvelle-Orléans, supposons un tribunal qui aurait condamné à mort absolument contre toute évidence un certain nombre de travailleurs en grève, supposons qu'une troupe d'ouvriers aient libéré leurs compagnons de la prison, la police aurait-elle acclamé les libérateurs et jeté en l'air ses chapeaux en signe de joie? Les geôliers auraient-ils donné leurs clefs de bonne volonté La presse aurait-elle parlé de cette populace en termes respectueux?

« La différence gît en ce point de savoir si la foule est poussée par des citoyens influents à mal faire ou par des ouvriers à bien faire. Quand la justice décide contre le pauvre, on nous dit qu'il faut respecter la loi, même si la justice se trompe, mais quand la décision des tribunaux est contraire aux désirs de la classe régnante, même si cette décision est strictement en rapport avec l'évidence, la violence de la populace est justifiée et prônée en haut lieu.

« La foule de la Nouvelle Orléans nous a donné une bonne leçon. Elle a montré que toute la théorie gouvernementale n'est qu'une farce. La loi est sacrée quand elle agit contre les pauvres, mais elle ne tire pas à conséquence, quand par accident, elle va à l'encontre des désirs de la classe dirigeante ».

---

Plusieurs districts des mines de Pensylvanie sont en grève depuis bien longtemps. Les compagnies embauchent des blacklegs, mais la situation de ces traîtres n'a rien de bien rassurant. Il y a des endroits où on ne les molleste pas trop, mais il y a des localités où ils ne peuvent jamais sortir seuls. Ainsi les ouvriers de Connelsville ne sont pas si faciles avec les faux frères, que ceux d'Irwin.

Depuis le commencement de la grève, c'est-à-dire depuis tantôt un an, *plus de cent blacklegs ont été tués* dans le district, soit dans les mines, soit sur le chemin de fer. Les compagnies les avaient fait venir et le conseil du comté a dû les faire enterrer!

Trois mineurs ont été arrêtés pour une de ces exécutions et ils attendent à Pittsbourg d'être pendu, leur condamnation étant légalement intervenu. A New-York, il a été fait récemment une grande manifestation pour que la pendaison n'ait pas lieu. On ne sait ce qu'il en sera, les bourgeois américains ne craignent pas le sang et si ils n'avaient peur de la masse, ils feraient bien fusiller tous les agitateurs sans autre forme de procès.

A Baltimore, trois nègres ont été pendus pour avoir tué leur patron. Ces malheureux gagnaient 45 sous par jour, ils n'étaient ni anarchistes, ni même socialistes, mais ils continuent bien la série des ouvriers offerts en holocauste au Capital.

***

A New-York, les tailleurs, parmi lesquels il y a

de nombreux anarchistes, sont en grève. Dernièrement, une trentaine d'entre eux, la plupart israélites polonais et allemands se sont rendus vers sept heures du matin dans un bourg voisin (Jamaica) et ont enfoncé les portes de l'établissement d'un M. Brattler, fabricant de confections qui n'employait depuis quelque temps que des ouvriers ne faisant partie d'aucune association. Les grévistes se sont mis à saccager le magasin et à répandre sur les étoffes du vitriol qu'ils avaient apporté. Un patron en a même reçu. Depuis, une douzaine d'arrestations ont été faites pour cette affaire, mais les tailleurs tiennent le bon moyen.

***

Dans le Kansas, le Nebraska et l'Ohio, il y a eu des prises de possession en masse, et personne ne fut poursuivi. La misère, le dénuement étaient tels, que pour vivre les fermiers, les mineurs, et les puritains des villes ont mis à réquisition des magasins et ont arrêté de force des trains de marchandises chargés de provisions de bouche et de chauffage dont ils s'emparèrent. Non seulement les autorités se sont inclinés devant les faits accomplis, mais se sont empressés d'aller au devant des besoins des déshérités de crainte qu'ils continuent leurs déprédations; ils auraient pu s'y habituer.

***

La plupart des nouvelles ci-dessus nous sont données par le camarade Tortelier, en ce moment en Amérique. Il a assisté et parlé dans de nombreuses réunions à New-York et aux environs; puis il est parti pour Pittsbourg où il était aux dernières nouvelles.

### Australie

La Ligue Socialiste de Sydney nous a envoyé son compte rendu annuel. Nous en tirons que le socialisme a fait des progrès très remarquables en 1890. Le journal socialiste Worker de Brisbane a aidé à la propagation des idées.

Henry George étant venu faire des conférences, les socialistes l'ont défié à soutenir des réunions contradictoires avec eux; mais il refuse. Alors une brochure fut publiée et répandue partout contre ses théories.

Les conférences tenues furent très fréquentées et le local de la Ligue ne suffisant pas, on fut obligé d'en trouver de plus grands. Malgré l'opposition constante des autorités, on a fait continuellement des soirées et des réunions dans les théâtres.

On a à regretter le départ du camarade Yerven qui ne peut pas trouver du travail, et la mort d'un autre propagateur de nos idées, le camarade M. Keuna.

Les recettes du local de la Ligue pendant 1890 furent de 1,600 francs.

On espère des progrès plus rapides cette année-ci.

## BIBLIOGRAPHIE

Les camarades de l'*Associazione* viennent de publier une petite nouvelle petite brochure de propagande anarchiste. *Un Anarchiste et un Républicain*, dialogue. Prix : 10 centimes.

***

On va publier à Rome un nouvel organe anarchiste qui sera interprète des idées des camarades du Congrès de Capolago. — Nous avons reçu des listes de souscription qui sont ouvertes à tous ceux qui voudront contribuer à ce journal.

L'adresse est : *La Questione Sociale*, fermo in Posta à Rome.

***

Norwège.— Vient de paraître « Aux Jeunes Gens », traduit aux soins du journal anarchiste « *Fedraheimen* » de Tynnset. Les camarades du *Fedraheimen* ont déjà traduit du français plusieurs brochures et font bonne propagande.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les camarades nous excuseront si l'abondance des matières aux approches du 1er mai empêche les communications et correspondances de paraître à leur heure et amène quelques suppressions : Ainsi pour le groupe d'Estagel, Chenonceaux, Chaux-de-Fond, Gouraya, etc.

***

Le compagnon Segard a reçu d'Argenteuil 6 fr. 50 pour remettre à Descamps.

***

Marseille. — Pendant toute la période du Carême la nef de l'église Saint-Cannat, cathédrale provisoire de Marseille, a retenti de la parole du R. P. Dorgues, qui n'a pas ménagé dans ses sermons les socialistes et les anarchistes; il leur a porté plusieurs défis; enfin le 24 mars, sa colère n'ayant plus de bornes, des camarades ne purent retenir leur indignation et l'interrompirent carrément au milieu de son sermon.

Furieux de cette interruption, le saint prédicateur, après avoir remisé sa charité chrétienne sous la chaire, en traitant les camarades d'idiots et autres aménités du même genre, les a fait expulser, en s'écriant que l'église n'était pas un club, et qu'il irait dans leur milieu leur prouver que sa théorie est la seule vraie.

Le compagnon Sébastien Faure se trouvant de passage à Marseille, nous avons saisi cette occasion pour invit-r le R. P. Dorgues à tenir sa promesse, et on assure que le jésuite se rendra à la grande conférence contradictoire qui sera donnée le 18 courant au théâtre Chave.

***

Bordeaux. — *Cercle International.* — Collecte du 29 mars, 1,75; du 5 avril, 1,60. — Rue Lafaurie de Monbadon, 31, tous les dimanches de 2 à 5 heures. Entrée libre.

On y trouve les journaux anarchistes, les romances et brochures de propagande. Chaque dimanche, un sujet sera traité sur lequel chacun sera prié de donner son opinion afin que tous s'instruisent.

***

Cannes. — Notre groupe cherchant toujours les moyens les plus propices pour propager nos idées, demande aux lecteurs de la *Révolte* s'ils ne trouveraient pas bon qu'une ou plusieurs brochures soient faites qui seraient un résumé de nos principes, c'est-à-dire qu'elles contiendraient les idés émises par les penseurs socialistes, les causes qui nous font agir et le but à atteindre. Nous savons bien que des brochures et même des livres anarchistes existent, mais nous avons remarqué que ce sont les premières notions qui manquent le plus souvent. Elles se trouvent dans les écrits de nombre d'écrivains qui ont précédé les anarchistes, mais, qui de nous peut compulser tous ces travaux? La plupart d'entre nous ne remontent pas au delà de l'Internationale.

Il faudrait donc que dans un langage clair, quelques écrits démontrent aux travailleurs toutes les absurdités et les funestes résultats :

1° Des idées superstitieuses;
2° De l'Autorité;
3° De la propriété privée;
4° Du patriotisme.

Un court historique devrait montrer que toutes les révolutions politiques ne changent rien à nos conditions économiques. Et que la révolution est encore à faire.

Nous demandons l'A B C de la propagande *athéiste, anarchiste, communiste, internationaliste*, pour initier les travailleurs à nos principes fondamentaux.

Du courage, de l'audace, de la persévérance!

S'adresser à Roubin, 2, rue Chabaud, à Cannes.

## PETITE CORRESPONDANCE

G. à Zaandam. — Saint-Chamond. — N.-J. à Saint-Florent. — C. à Genève. — S. à Roanne. — E. à Chambéry. — M. à Saint-Aubin. — S. à Bordeaux. — G. à Beaucaire. — C. à Houssaye. — H. à Verviers. — S. à Cette 139. — F. à Liége. — G. rue L. B. — C. à Lavelanet. — D. rue de Meaux. — D. à Sainte-Radegonde. — F. D. à New-York. — J. à Bruxelles. — J. P. C. P. à Lisbonne. — L. à Rabastens. — M. à Saint-Etienne. — M. à Saint-Etienne. — M. à Nîmes. — J. à Grenoble. — C. à Nantes. — C. à Thiré. — Reçu timbres et mandats.

Les compagnons B. de Tarare; J. de la Chaux-de-Fonds, sont priés de faire réponse au camarade Chapoton de Saint-Etienne.

S. P. à Bordeaux. — Nous ferons attention de mieux compter.

Renoult. — L'article « l'Anarchie athénienne » contient du vrai, mais aussi beaucoup d'assertions erronnées.

H. D. — « La Chanson des Insoumis » un peu faible comme poésie.

A. J. à Solliès-Pont. — Quel est l'auteur de cette « Histoire sociale des Peuples? » Le journal est toujours expédié le vendredi.

Jamin. — Bon.

E. M. — Soldat de droit.

Le groupe de Tours qui avait demandé des Anti-Propriétaires est prié de rappeler son adresse, elle a été perdue.

P. G. à Chaufour-Gouy-les-Pidions. — Ne peut trouver le temps de faire la commission. — Poulier, rue Dentu, 3, place de Valois.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 1034 fr. 50.

A. J. à Solliès-Pont 0,30. — B. à Maison-Alfort 1 fr. — Noël M. 2 fr. — A. C. à Renwez 0,60. — Un lot de ganaches, le 18 mars chez Blain, rue du Pont de la Gare, Lyon-Vaise, 9 fr.

Total à ce jour : 1047 fr. 40.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listesprécédentes 4,209 fr. 30.

S. L. à Lyon 0,25. — Excédent d'écot par R. 0,35. — Toulon, n° 139, 5 fr. — Liband 0,50. — P. R. 0,75. — P. rue de M. 5 fr. — S. P. C. P. à Lisbonne 25 fr. — P. de Buenos-Ayres, 37 nacionales 88 centayos, change déduit 50 fr. — Deuxième envoi en timbres 40 fr. dont 10 fr. à déduire pour paiement de différents envois. — L. C. D. V. 5,10. — S. Bucharest 10 fr. — G. L. à Bruxelles 15 fr. — A. M. à N. 1 fr. — M. 139 Toulon 10 fr. — Groupe de Narbonne le 18 mars 2 fr.

Total à ce jour : 4,369 fr. 15.

## CONVOCATIONS

Groupe anarchiste des Ve et XIIIe, samedi 18 avril, rue Pascal, 19.

Tous les compagnons militants et autres ayant à cœur la propagation de l'idée sont priés d'y assister.

Ordre du jour : Le journal et son but.

Dimanche 19 avril, salle Messier, 127, rue Mouffetard, grande soirée familiale au profit du journal, au coin de la rue Daubenton. — Causerie sur le 1er mai par le compagnon Leboucher. — Chants et poésies.

Tous les compagnons sont priés d'être exacts.

Les Anti-Patriotes du XXe arrondissement invitent les camarades de Saint-Denis, de Saint-Ouen et de Clichy à venir samedi, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

Ordre du jour : Coalition des Antri-Patriotes en vue d'un mouvement.

Extrême urgence.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les samedis au lieu des vendredis, à 8 h. 1/2 du soir.

Saint-Ouen. — Dimanche 19 avril, grande réunion publique et contradictoire, à 2 heure de l'après-midi, salle Simon, 72, rue des Rosiers.

Tous les socialistes sont invités.

Puteaux. — Les compagnons de Rueil, Courbevoie, Saint-Denis, Saint-Ouen et tous les anarchistes de la banlieue, sont invités à la réunion qui aura lieu le vendredi 17 avril, à 8 h. 1/2, salle Donin, rue de Nanterre, 1, à Puteaux.

Ordre du jour : Distribution d'un manifeste, il y a urgence.

Nantes. — La chambre syndicale des Hommes de Peine de Nantes convoque tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* à la réunion qui aura lieu le mercredi 22 avril, à 8 heures du soir, chez Vannier, quai Fosse, 16.

Ordre du jour : Le 1er mai 1891.

Orateurs inscrits : Genêt, Meunier.

Saint-Chamont. — Le groupe de Saint-Chamont invite tous les compagnons de la région à assister à la soirée familiale qui aura lieu le dimanche 19 avril, à 3 heures du soir, à l'Eldorado, cours d'Iseux.

Vu l'importance des questions qui y seront traitées, nous espérons que tous les compagnons y assisteront.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 33 — DIX CENTIMES — DU 25 AVRIL AU 1er MAI 894

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Nous avons fait cette semaine la deuxième série de nos envois de propagande, nous entamons la troisième. — Les camarades qui ont des adresses pour en compléter une quatrième, peuvent nous les adresser.*

## EVOLUTION & RÉVOLUTION

Il vient de reparaître un journal, *Alceste*, qui contient, dans son premier numéro, une appréciation sur le 1er mai, dont nous extrayons la conclusion suivante :

« Quant à notre opinion personnelle sur cette manifestation, la voici :

Nous préférons une République telle que nous l'avons aujourdui à une République socialiste rêvée par Lassalle et Marx. Le socialisme sémitico-allemand que quelques Français de bonne foi voudraient mettre en pratique dans notre pays, est loin de nous séduire... Le collectivisme, c'est la mort de l'individualisme, c'est la victoire de la machine sur le talent, sur le mérite personnel, sur le génie. C'est la fin de la littérature, des beaux-arts, de la libre lutte pour la vie. C'est le triomphe d'un troupeau humain dont la soupe au fromage est le rêve.

Le collectivisme, voilà l'ennemi ! L'Anarchie seule pourrait pousser l'humanité vers un progrès social où l'individualisme ne serait pas sacrifié à la masse. L'Anarchie, c'est un socialisme naturaliste... c'est une sorte de République actuelle réformée, victorieuse des préjugés au état où l'on serait libre de penser, de travailler et d'aimer à sa guise... sans être garrotté par des conventions sociales.

Pour avoir une idée juste de l'Anarchie telle que la rêvent Elysée Reclus, Kropotkine et leurs coreligionnaires, il faut lire leurs ouvrages au lieu de sourire... ou de trembler.

L'Anarchie c'est l'avenir, mais un avenir fort lointain. L'humanité y arrivera peut-être, petit à petit ; mais elle n'y arrivera pas, sûrement, par des excès de violence de la part des théoriciens anarchistes, qui finiraient par n'avoir comme résultat qu'une réaction monarchique...

Donc, du travail, de la lumière, mais pas de dynamite !

ALCESTE. »

Voilà certes une façon, flatteuse et favorable, d'apprécier les idées anarchistes, à laquelle ne nous ont guère habitués les journalistes bourgeois, — que notre confrère ne prenne ici ce mot dans le sens défavorable que l'on y attache ordinairement, nous voulons parler de ses attaches et non de ses idées — nous prenons donc acte de son appréciation, mais qu'il nous permette une légère critique de sa conclusion.

Certes, c'est faire preuve de très bons sentiments humanitaires, de déclarer qu'il faut arriver pacifiquement à l'idéal que nous rêvons, qu'il ne faut pas de sang, pas de violence, etc. Mais notre confrère croit-il que les anarchistes, dont l'idéal serait de vivre en paix, en parfaite harmonie, étroitement solidaires les uns des autres, sont révolutionnaires pour le seul désir de dégommer quelques bourgeois ou se faire trouer la peau avant d'entrevoir leur idéal ?

Si notre confrère en dehors de ses vagues aspirations humanitaires, avait étudié un peu le fonctionnement du mécanisme asocial, il verrait que les anarchistes n'ont été menés à être révolutionnaires que par la force des choses. Parce qu'ils ont reconnu que la cause des maux dont ils se plaignent est dans l'organisation elle-même, que tous les palliatifs proposés par les politiciens et les socialistes, qui ne s'attaquent qu'aux effets et non à la cause, ne peuvent absolument rien améliorer ; non seulement ils sont impuissants à rien améliorer, mais la plupart du temps vont à l'encontre de l'intention de leurs auteurs et se transforment en moyens nouveaux d'oppression et d'exploitation.

Quand on a le ventre bien plein et la satisfaction plus ou moins complète de ses aspirations, il est facile d'être patient et d'attendre l'évolution. Mais ceux qui ont faim physiquement et intellectuellement, une fois le mal reconnu ne se satisfont plus d'entrevoir un avenir meilleur, et ils sont tentés de passer du domaine de la spéculation à celui de la réalisation des faits. — C'est cette évolution des esprits qui amène les révolutions ; c'est ce qui s'est toujours passé, et c'est ce qui aura lieu encore bien plus sûrement pour la transformation sociale que nous désirons.

Eh, certes ! nous ne demanderions pas mieux que de voir les bourgeois comprendre eux-mêmes le rôle odieux de leur situation, renoncer à exploiter les travailleurs, faire remise de leurs usines, de leurs maisons, de leurs terres et des mines à la collectivité, qui s'organiserait pour les mettre en œuvre à son profit et substituer le règne de la solidarité à celui de la concurrence. Notre confrère *Alceste* croit-il sérieusement voir un jour les capitalistes et les exploiteurs, arrivés à cet idéal de renoncement, alors qu'aujourd'hui ils n'ont jamais assez d'armée, de police et de magistrature pour réprimer les réclamations les plus snobines ?

Non, n'est-ce pas ! Il arrivera certainement un jour où l'évolution des cerveaux sera assez puissante pour pousser une partie des individus à tenter de réaliser leur idéal ; les idées nouvelles viendront fatalement se heurter contre les barrières de l'ancienne organisation ; ce sera le conflit, ce sera la Révolution. Et si nous aussi, nous voudrions voir l'humanité heureuse, sans effusion de sang, nous ne sommes pas assez sentimentaux pour regretter la lutte lorsqu'elle se présente fatale, inéluctable. Elle fera des victimes sans doute, mais est-ce que la misère, l'exploitation, les mauvaises conditions ne fauchent pas largement dans nos rangs aujourd'hui. Disparaître pour disparaître ne vaut-il pas mieux, au moins essayer de réagir. La révolution est donc inévitable, c'est tant pis pour ceux qui l'ont rendue nécessaire ; les larmes et les récriminations n'y peuvent rien. Il faut savoir prendre les choses telles qu'elles sont, au lieu de se stériliser dans des plaintes inutiles.

## LE 1er MAI ET SES APPROCHES

FRANCE. — La question de la manifestation du 1er mai, remue tous les groupements ouvriers. Toutes les réunions en province, comme celles qui presque tous les jours se tiennent à Paris s'occupent du caractère à donner à la revendication prolétarienne : Toutes les fois que les anarchistes prennent la parole, c'est leur solution qui entraîne l'assentiment général. Dans plusieurs villes de province les camarades lancent des manifestes aux travailleurs de la région.

Le parti ouvrier, lui, propose qu'il n'y ait pas de manifestations dans la rue, — Brousse trouve cela « un enfantillage ». « Les discours et les meetings sont déjà mieux », dit-il, mais il tient à ce qu'il y ait aux meetings des femmes et des enfants, — bref, des soirées familiales, et rien de plus. — « Il ne s'agit pas d'une manifestation matérielle, mais de manifester une opinion. » Et il paraît que les enfants sont précisément ce qu'il faut pour « manifester une opinion. »

Il ne reste plus qu'à faire présider ces réunions par des patrons et le gouvernement sera satisfait.

On rêve une pareille fête familiale présidée par Mme Carnot avec son diadème habituel en diamants — rien qu'un « croissant de lune renversé » mais qui rappelle si bien un diadème impérial.

A LYON. — La fédération des chambres syndicales ouvrières a décidé dans une grande réunion à laquelle assistaient 1,500 personnes :

1° Que la manifestation aurait lieu le 1er mai et qu'on ne se présenterait pas aux pouvoirs publics ;

2° Que les ouvriers iraient manifester sur la tombe des combattants de 1831-1834 ;

3° Qu'un grand meeting aurait lieu sur une place publique.

A NANTES. — Un compagnon a fait prévenir la police, déchirant les affiches placardées en vue du 1er mai, « que nous sommes disposés à rosser les argousins d'importance quand nous les trouverons en train de faire leur malpropre besogne. Nos affiches sont légales et nous les ferons respecter par tous les moyens légaux ou illégaux. A bon entendeur, salut. »

A BOURGES. — La chambre syndicale de l'équipement militaire a décidé de prendre part à la manifestation.

SUISSE. — Les ouvriers de Bâle, malgré les exhortations des social démocrates ont résolu de manifester le vendredi 1er mai et non dimanche suivant.

A Genève, au contraire, les nobles élèves d'une ex-étoile marxiste, de l'agitateur social-démocrate, aujourd'hui paisible sujet du tzar, ne cesseront pas de travailler pendant la semaine, ils boiront quelques bocks de plus le dimanche suivant, ô avachissement des caractères.

BELGIQUE. — Malgré toute les peines que se donnent les membres du conseil général pour assurer la tranquillité des bassins houillers jusqu'au jour où ils lanceront le mot d'ordre, il est certain que les deux cent mille travailleurs belges n'attendront

pas tous le rejet par la Chambre de la loi sur le suffrage universel. Les pacificateurs à outrance en seront pour leurs démarches de vouloir noyer la question économique sous la question politique.

La *fédération* des mineurs du centre ne respectant pas le vote de la majorité au congrès de Bruxelles, a fait tirer un manifeste à des milliers d'exemplaires pour appeler les ouvriers à la revendication de leurs droits pour la date fixée partout ailleurs.

Il y a toujours quelque petite grève en train. Elle cesse ici pour reprendre plus loin et partout elles ont un caractère plus agressif que de coutume. A plusieurs reprises, il y a eu collision avec la police, envahissement de locaux publics et privés, bris de vitres et meubles, etc. Il y a eu même des explosions de dynamite. On signale des réunions clandestines de mineurs.

A la suite de la saisie du wagon de dynamite, quelques camarades ont disparu d'Ougrée. Les socialos se sont hâtés de crier aux agents provocateurs. Nous publions d'autre part la protestation de nos amis.

Autriche. — Le gouvernement a notifié aux directeurs des exploitations placés sous l'autorité de l'Etat, ainsi qu'aux entreprises privées de chemins de fer, aux chambres de commerce et d'industrie et aux manufactures, qu'il ne fallait pas arrêter le travail le 1er mai. Il ne sera toléré aucune interruption totale ou partielle de travail ce jour-là, et partout, on devra mettre en garde les ouvriers contre les conséquences qu'auraient pour eux une cessation de travail sans autorisation.

Il y a eu pourtant déjà des réunions clandestines au sujet de la conduite à tenir pour la manifestation. Mille mineurs se sont réunis à Ostrau et discutaient leurs intérêts, lorsque la police accourue, dispersa le rassemblement.

Allemagne. — Quelques petites grèves en Westphalie, mais d'une manière générale, *l'ordre règne*. Liebknecht en assure lui-même quelques bourgeois inquiets : La manifestation sera pacifique, les révolutionnaires n'étant pas assez forts pour construire des barricades. Notre parti compte dix millions de membres, il peut donc envisager l'avenir avec confiance ; il n'est pas vrai qu'il cherche à faire de l'agitation dans l'armée. »

Avec cela, Guillaume II peut être bien tranquille. Dans vingt ans, il y aura vingt millions de socialistes, pas assez forts pour faire des barricades, ne cherchant pas à agiter l'armée ; dans quarante ans, il y aura trente millions, etc.

Tout cela n'empêche que l'on a trouvé des placards révolutionnaires dans les casernes de Berlin que de nombreux soldats aient été arrêtés et condamnés.

Espagne. — Le gouvernement a prohibé toute manifestation et est décidé à employer la force. On verra bien.

Un congrès général des forces ouvrières socialistes d'Espagne, a eu lieu à Madrid ; 135 délégués les représentaient (?)

L'ordre du jour adopté, démontre que la question du 1er mai, est interprétée dans le vrai sens en Espagne.

La conclusion du premier paragraphe est : « Le congrès affirme la nécessité d'exiger que la journée de huit heures soit le maximum dans tous les métiers dès le 1er mai, cette date étant convenue par tout le prolétariat du monde entier pour cette réclamation et décide de tenir bon jusqu'elle soit obtenue. »

La conclusion du deuxième paragraphe est : « Le moyen d'obtenir la journée de huit heures le 1er mai prochain, est la grève dans toutes ses formes et avec toutes ses conséquences.

De cette façon sera constitué de fait le pacte de toutes les sociétés ouvrières d'Espagne. »

Enfin, un manifeste révolutionnaire expliquant le but et propageant l'idée du congrès sur le 1er mai et de la grève générale fut lu et approuvé par 122 sur les 135 délégués composant le congrès.

A l'aller et au retour des délégués, partout des meetings ont été organisés. A Saragosse, 4,000 travailleurs assemblés ont acclamé les décisions du congrès de Madrid.

Il y a grève à Valence, à Oviedo, à Valladolid, des bagarres se sont produites en cet endroit entre les sans-travail et la gendarmerie. Des pétards ont éclaté à Séville, à Madrid et à Barcelone. En cette ville, les autorités ont découvert un dépôt de cartouches. Cela a été l'occasion de plusieurs arrestations, mais cela ne suffit pas pour rassurer la bourgeoisie.

Parmi les travailleurs, il règne un grand enthousiasme qui laisse à penser que cette année, il se passera des événements importants. Les socialistes font ce qu'ils peuvent pour enrayer le mouvement, mais ils sont loin d'être à la hauteur. Leurs calomnies ne mordent pas, personne ne les écoute.

Une section libre de femmes ouvrières de tous métiers s'est formée à Barcelone, elle avait un représentant au congrès de Madrid, et la grève générale y a été adoptée d'emblée. Un manifeste a été lancé pour inviter toutes les femmes non syndiquées à se joindre au groupement existant.

Italie. — Le dimanche 12 avril il y a eu un grand meeting à Milan, pour les droits du travail, 3,000 à 4,000 personnes se pressaient dans le théâtre della Canobiana; il y en avait de toutes les écoles, depuis les radicaux et les coopérateurs jusqu'aux anarchistes très nombreux ; il y avait un certain nombre d'étrangers. Plus de 800 sociétés ouvrières, groupes et cercles étaient représentés.

Beaucoup de police et de gendarmerie étaient massés sur la place du théâtre, en outre deux bataillons de chasseurs alpins attendaient dans un palais voisin.

On entendit plusieurs orateurs socialistes, mais aussi six compagnons prirent la parole à diverses reprises, *malgré* les organisateurs et les représentants de l'autorité. Les républicains socialistes et les socialistes légalitaires, firent tout leur possible pour faire voter un ordre du jour inepte et bien modéré, les anarchistes firent tous leurs efforts pour qu'il ne fût pas voté, et la grande majorité de l'assistance était pour eux. Cela n'a pas empêché les aspirants dictateurs de télégraphier partout que leur ordre avait été voté à une grande majorité. La presse bourgeoise joue le même jeu que les endormeurs du socialisme. Il est dit dans cet ordre du jour que l'émancipation sociale des travailleurs doit surtout viser à obtenir l'*association* de la richesse et avoir un caractère international.

Ce n'est pas cette conclusion mensongère du meeting qui empêchera les révolutionnaires de faire leur possible au 1er mai.

Il y a dû y avoir un meeting régional analogue le 13 avril à Ferrare, et le 19 à Modène. Un autre est aussi annoncé pour le 26 avril à Bologne.

A Naples, à Pavie, les révolutionnaires se remuent. Des manifestes sont distribués un peu partout.

A Ancône, il y a grève des ouvriers raffineurs, manifestation, collision avec la police, arrestations, mais on n'a pu arrêter tout le monde et il reste assez d'anarchistes pour que les bourgeois ne soient pas rassurés.

A Sampierdarena, il y a eu grand meeting sur une place publique, plusieurs orateurs anarchistes ont pris la parole, un d'eux surtout a été très applaudi lorsqu'il a envoyé son salut fraternel aux frères de l'armée qu'on tenait enfermés dans les casernes voisines.

Le gouvernement représenté par M. Nicotera, un ancien révolutionnaire, a donné des ordres très sévères pour que l'ordre ne soit pas troublé. Quatre ou cinq jours avant la fin d'avril, les autorités devront faire publier dans chaque commune, un manifeste interdisant toute manifestation. On verra.

Etats-Unis. — Le massacre de Pittsbourg, dont nous avons parlé la semaine dernière, avait été précédé par des voies de faits ouvrières. Pleurez, ô Basly, ô Liebknecht, ô Anseele, les mineurs n'ont pas attendu que les capitalistes jettent le gant, ils n'ont pas attendu d'avoir été tués pour manifester leur haine à leurs exploiteurs. Le lapin a commencé !

Sans provocation, diront les socialos, les exploités des mines de Pensylvanie, ne sont-ils pas les plus malheureux de la terre ? ont attaqué les mines de leurs patrons. Sans honte, à plus de mille, ils se sont portés sur l'usine à coke de Prick, à Morewood, celle qui deux jours plus tard fut le théâtre du massacre. Ils ont enlevé sur près d'un demi kilomètre de distance les rails du chemin de fer, *démoli 12 fours à coke*, et mis le feu à plusieurs magasins et maisons isolés aux alentours de l'usine.

A Simtoron, quinze cents grévistes ont cerné l'usine et, ayant menacé de mort le directeur, ils ont chassé de l'usine les travailleurs qui continuaient de travailler.

A West-Leiseoring on a réellement jeté une bombe — pas de théâtre cette fois-ci, — qui a fait de grands dégâts dans l'usine.

L'agitation est très forte.

Des meetings très nombreux sont tenus en plein air.

Comme de raison, — « les meneurs, ajoute le télégraphe, cherchent à apaiser l'excitation des mineurs. » Cela se voit, c'est toujours comme ça.

Depuis le massacre du 3 avril à Pittsbourg, l'agitation est très vive dans la contrée. La police recherche les mineurs qui peuvent avoir pris part dans les pillages des jours précédents. En même temps, on fait semblant de poursuivre les soldats qui ont tiré sur les grévistes.

D'autre part, on n'est pas absolument sûr de toutes les compagnies de la milice, on a relevé déjà des groupes de soldats qui causaient trop intimément avec les travailleurs. On craint que les grévistes ne se soient procuré des explosifs, enfin, les bourgeois se plaignent de l'attitude trop conciliante des officiers... Bref, la situation est très tendue.

Les mineurs de Pensylvanie n'ont pas beaucoup d'idée, ils n'ont jamais connu que la misère, mais la haine est si grande que si un de ces jours, ils se trouvent les plus forts, ils nous étonneront par leur esprit révolutionnaire. Il est possible que le travail reprenne partiellement et momentanément, mais aux dernières nouvelles, on annonce comme certaine la grève générale pour le 1er mai. Le groupe de mineurs auquel s'applique cette décision, compte 75,000 travailleurs. Les pourparlers du comité des mineurs des Etats-Unis avec les compagnies n'ayant pas abouti, les Chevaliers du travail et d'autres fédérations, appuient les ouvriers réclamant la journée de huit heures.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Depuis le commencement de la semaine, les journaux bourgeois sont pleins de reproductions de manifestes aux soldats pour le 1er mai. Nous avons pu en lire trois différents. Un quatrième également publié tout au long, est adressé aux travailleurs.

On raconte qu'un jeune homme déguisé en facteur du télégraphe, a passé une heure entière dimanche dernier à distribuer un de ces placards dans toutes les chambres du bâtiment de l'Ecole-Militaire. On ne l'a pas retrouvé.

D'autre part, Cabot a reçu assignation pour passer lundi prochain en cour d'assises. Il est inculpé d'avoir distribué un manifeste intitulé : « Aux conscrits » et qui d'après la première et dernière phrase n'est aucun de ceux que nous avons vu reproduit dans les journaux. Il semblerait que c'est un manifeste pour lequel il y a trois ans, trois camarades ont été condamnés à quelques mois de prison.

On voit donc que les anarchistes ne restent pas absolument inactifs aux approches du 1er mai, que la police a de quoi faire des enquêtes et la magistrature de quoi condamner.

*Dernière heure.* — Nouvelles poursuites contre le *Père Peinard*. C'est lundi 27 avril, à 11 heures, en cour d'assises.

Provocations au pillage, meurtre, incendie, désobéissance des soldats. Toute la lyre cette fois !

Et cela en trois articles parus dans le n° 109, le dernier — ça va rondement.

Le copain Berthault, gérant, sera défendu par un compagnon.

Angers. — Un camarade en tournée de propagande écrit qu'il est arrivé à Trélazé en pleine effervescence. La grève continue de plus belle; les carrières sont occupées militairement depuis trois semaines, on a renforcé la troupe d'une compagnie de ligne.

Près de 5,000 personnes, femmes et enfants, assistaient samedi à un meeting en plein air; tous paraissaient très surexcités.

Beaucoup de grévistes sont anarchistes.

Jusqu'à présent il n'y a eu pourtant que quelques voitures renversées et un sénateur esquinté.

Le soir, un grand nombre de grévistes assistaient à la réunion du cirque à Angers.

Dès 8 h. 1/2, salle comble. Lavy a raconté ses boniments d'endormeur, ensuite l'ami prit la parole à son grand désappointement, toute la salle a protesté quand le président a voulu lui retirer la parole. Lavy en a redonné une secousse et le dernier mot a été pour nous.

Lavy devait aller à Trélazé ; devant l'attitude des grévistes à son égard, il y a renoncé.

Aujourd'hui il est à Cholet où le copain l'a suivi, puis il va à Nantes, où on sera avant lui.

C'était un bon moment pour faire une tournée dans la région.

Au dernier moment, on annonce que la compagnie des ardoisières de Trélazé, a fermé son exploitation. On va voir comment la population va se procurer à manger, car vivre, il le faut.

* * *

Bourges. — La réunion organisée pour le samedi

4 avril a été des mieux réussies. Malgré le mauvais temps 300 travailleurs et quelques rares bourgeois sont venus entendre la conférence du compagnon Grandjouan, sur ces trois sujets :

1° De l'augmentation des impôts ;
2° Socialisme et anarchie ;
3° Du groupement.

Après le développement très applaudi, donné par l'orateur à ces questions, le compagnon Marchand a appelé les contradicteurs à la tribune, mais personne ne s'est présenté.

Alors l'ex-conseiller municipal Foucher est venu affirmer une fois de plus qu'il était entièrement rallié et dévoué à l'anarchie, a déclaré qu'il ne reprendrait plus au conseil, car, dit-il, je reconnais maintenant qu'il n'y a rien à y faire en faveur de la classe ouvrière : quoique socialiste ainsi que quelques-uns de mes collègues, nous sommes des impuissants. Quant aux impôts je vous jure que je ne les payerai pas, j'ai quelques armes à la maison et je saurai bien empêcher qu'on me les prenne. Ces paroles ont été chaleureusement acclamées et couvertes d'applaudissements.

Ensuite Marchand a lu une lettre du citoyen Testard, conseiller municipal socialiste, dans laquelle celui-ci déclare que sous le régime actuel, le travail ne peut satisfaire assez l'insatiabilité d'une classe, que c'est pour cela que les impôts augmentent sans cesse et augmenteront toujours autant que nous nous résignerons à en accepter les charges.

Ces impôts nouveaux ne sont qu'une simple gifle ajoutée aux coups de bâtons que nous recevons tous les jours et contre lesquels il espère que nous nous relèverons bientôt. Nous devons, continue-t-il, ne compter que sur nous mêmes pour remédier à notre situation et il est prêt à nous suivre dans la voie qu'il nous indique.

Quant à sa démission, il dit qu'il est prêt à la donner si les citoyens le désirent. Le compagnon Marchand demande alors l'avis de l'assemblée qui, à l'unanimité, répond qu'elle ne veut plus de conseillers, qu'il n'en faut plus.

— Alors vous acceptez la démission du citoyen Testard ? — Oui, oui, crie-t-on de toutes parts.

— Très bien, dit Marchand, dès ce moment le citoyen Testard n'est plus conseiller. Puis, il demande ensuite l'avis de l'assemblée sur la conduite à tenir au sujet des impôts et tout le monde répond : Nous ferons la grève des impôts. Le compagnon Marchand ajoute qu'à l'époque du paiement, l'on s'organisera pour tenir tête aux huissiers et à la police.

En résumé, voici le résultat de cette excellente soirée : démission de deux conseillers municipaux socialistes venant à l'anarchie et déclaration de grève des impôts.

***

Amiens. — Dimanche 12 avril, avait lieu salle de l'Alcazar, une conférence avec le concours des citoyens Chassaing, député, Brault, publiciste et Delcluze, conseiller général.

Après constitution du bureau, le président donne la parole au citoyen Delcluze, qui vient conseiller aux ouvriers de se syndiquer, puis de manifester en masse le 1er mai, mais pacifiquement surtout.

Chassaing, lui, vient promettre la journée de 8 heures et en démontrer les soi disant avantages, puis il répète le discours de Delcluze sur le 1er mai.

En somme, les deux orateurs n'ont vu qu'un remède aux maux dont souffre la classe laborieuse, celui de choisir de meilleurs représentants, socialistes comme eux.

Ils sont très applaudis par tous ceux qui n'ont pas encore compris que l'on peut se passer de représentants.

La parole est ensuite donnée aux contradicteurs.

Un compagnon de passage, monte à la tribune et combat énergiquement les syndicats, que les parlementarismes soient réactionnaires ou socialistes, c'est kif-kif, car si les hommes sont bons, la place est mauvaise et l'on a rien à attendre des réformes parlementaires. L'homme libre dans la société libre voulu ce qu'il veut. Mais il n'y a qu'un seul moyen à employer pour en arriver là, pour que la classe laborieuse puisse prendre la place à laquelle elle a droit. Ce moyen, c'est la Révolution sociale, la révolution violente qui supprimera tous les parasites.

De nombreux applaudissements partent de toutes parts et montrent qu'il y a des ouvriers amiennois sachant comprendre ce qui est vrai.

Le citoyen Brault lui succède et attaque le clergé, la bourgeoisie, les syndicats, le patriotisme des exploiteurs. Il ne contredit pas aux théories anarchistes, mais pour lui, il désire une manifestation pacifique.

Enfin, le compagnon Morel monte à la tribune et démontre l'ambition des socialistes en prenant pour exemple le premier orateur : Delcluze qui, collaborateur au journal anarchiste la *Révolte des affamés* qui se publiait à Calais, voyant qu'il ne pouvait arriver à aucune place par les anarchistes, s'empressa de se faire socialiste pour être nommé conseiller général, en attendant qu'il puisse se faire nommer député. Il conseille aux ouvriers de faire leurs affaires eux-mêmes, démontre que la journée de 8 heures n'est qu'un leurre et conseille aux ouvriers de faire au 1er mai une manifestation violente, telle que doivent la faire ceux qui sont conscients de leurs droits. Les députés et aspirants députés ne sentent pas le terrain solide.

La séance est levée et tout le monde chante la *Carmagnole*.

***

Chevanceaux. — Il y a déjà quelque temps, 300 personnes étaient réunies dans un café de Chevanceaux, petite localité de la Charente-Inférieure pour entendre deux conférenciers protestants en tournée. Beaucoup de paroles, mais peu d'idées. Mais un compagnon natif de l'endroit et qui y était de passage ne laissa pas passer l'occasion de faire de la contradiction.

Prenant la parole, il eut vite démontré qu'il fallait mettre toutes les religions dans le même sac, parce que toutes ont pour but actuel et pour résultat de faire croire aux hommes que les inégalités créée par les exploiteurs sont d'ordre naturel, afin de maintenir les exploités dans la soumission à leur triste sort, ce qui permet aux exploiteurs de faire leur paradis sur la terre, en se soignant bien avec l'argent que leur produisent ceux qui triment pour eux. Ne vous révoltez pas, disent les dévôts, vous aurez vous aussi notre paradis, etc.

Le camarade parla ensuite de la patrie, autre préjugé plus sérieux, parce qu'il est plus neuf « le patriotisme, encore une blague inventée pour nous exploiter, nous forcer à nous battre au profit des bourgeois, leur permettre de faire des coups de bourse, d'ouvrir des débouchés à des produits considérables que leur ont façonnés les exploités de leurs pays respectifs et que ceux-ci ne peuvent plus consommer parce qu'on leur donne, sous le nom de salaire, un trop petit morceau du produit de leur travail et qu'avec ce morceau ils ne peuvent acheter, *racheter* le tout ; que les machines enrichissent leurs possesseurs et appauvrissent les ouvriers.

(Il ne nous semble pas très exact de dire que le patriotisme et la religion aient été inventés pour exploiter les hommes, et les maintenir dans l'esclavage. Ces préjugés ont été logiques à un certain état de l'humanité et ils se sont développés naturellement. Il est vrai, par contre, que ces sentiments se survivent et ne servent plus qu'à asservir les travailleurs. — N. D. L. R.)

L'orateur démontra ensuite que le gouvernement sert à faire respecter le privilège de la féodalité bourgeoise, la propriété, à en réglementer les trafics, à punir les hommes courageux qui protestent contre ce privilège, et à punir aussi les malheureux que cet état de chose gâte, rend jaloux, méchants, abrutis.

Qu'on supprime la propriété qui nous divise, la pièce de cent sous, et la concurrence disparaît, il n'y a plus de crimes parce que tout le monde a tout ce qu'il lui faut.

Alors plus besoin de voter pour se donner des maîtres, plus besoin d'armées, de gendarmes, de juges, de tribunaux.

Les machines n'étant plus accaparées, le travail devient si court, si facile, si agréable, que la paresse n'a plus sa raison d'être.

Aujourd'hui les propriétaires, les patrons, sont voleurs malgré eux ; nous sommes tous voleurs et volés ; les riches sont obligés de se voler entre entre eux et de voler les pauvres, sans s'en douter quelquefois, souvent même, et les pauvres sont obligés de se voler entre eux. Mais quand ils volent les riches, ils ne volent pas à proprement parler, ils ne font que reprendre ce qui leur appartient, ce qu'on leur a volé, ce que ceux mêmes ou des pauvres comme eux, ont produit à la sueur de leur front.

Le camarade dit ensuite quelques mots d'une société où tous les produits seraient non partagés, mais mis en commun et termine : « Pour moi, je dénonce le mal, les événements qui se produiront bientôt, seront la seule autorité qui nous indiquera à tous, ce que nous aurons à faire.

Le compagnon, souvent interrompu vers la fin de sa harangue, qui devint vite un dialogue entre lui et l'un des deux protestants, ne put que démontrer rapidement certaines vérités. Les momiers n'arrêtaient pas de parler. Néanmoins les pays et les payses n'ont pas ménagé les applaudissements à notre ami qui pour la première fois leur parlait de si étranges choses. Mais les gens de bon sens, ignorants ou non, ne sont pas si difficiles à convaincre que cela. Le tableau de la misère a touché leurs cœurs, les remèdes ont frappé leur esprit. Les idées anarchistes écloront à Chevanceaux. Si le camarade qui y est né peut y passer du temps à autre et donner de l'aliment à la curiosité des cerveaux.

## Autriche-Hongrie

Un délégué au Parlement autrichien, M. Schœffel, traçait, il y a quelques jours, un tableau si navrant de l'état de malpropreté et d'incurie absolue où sont laissés les pauvres qui dépendent des établissements de la *prétendue* bienfaisance publique, à Vienne et dans la Basse-Autriche, que des murmures d'indignation éclatèrent dans la noble assemblée.

« Pensait-on vraiment que dans l'administration on fît son devoir, s'est écrié le délégué. Je pourrais étaler devant vous le linge sale que l'enquête sur la répartition des secours publics, a mis en évidence, mais je préfère m'abstenir par respect pour mon pays. (*A droite, écoutez, écoutez*). Les pauvres chez nous n'ont pas d'autre alternative que la faim ou le cachot.

Dans une de nos communes qui ont à leur disposition les fonds de secours les plus considérables, un médecin a trouvé pourrissant sur un fumier, dans un recoin de la Maison des pauvres, une femme en haillons, à laquelle cependant était attribuée une pension ; son dos était couvert d'une épaisse croûte formée de sang desséché, d'excréments humains et de paille. (*Exclamation sur les divers bancs de la Chambre*). C'est dans cet état qu'elle fut conduite à l'hôpital, sans que qui ce soit ait eu à répondre de ce fait révoltant (*écoutez, écoutez !*) et cela parce qu'il existe bien une loi punissant les mauvais traitements infligés aux animaux, mais qu'il n'y en a point qui punisse les mauvais traitements infligés aux êtres humains, et que ceux qui sont chargés du soin des pauvres, sont d'autant débarrassés quand ces misérables passent de vie à trépas. (*Inouï ! scandaleux !*) Et les orphelins ! si je vous décrivais le spectacle lamentable qui trop souvent se déroule sous nos yeux, ce serait une peinture bien autrement émouvante que les scènes de la *Case de l'oncle Tom*.

Les enfants arrivent aux pénitenciers couverts de vermine, à demi-nourris, à demi-vêtus de haillons — et de quoi y vivent-ils ? Des restes destinés aux cochons de ces établissements, et qu'encore il leur faut voler, car on les bat impitoyablement lorsqu'ils sont découverts. Ils logent en hiver pêle-mêle avec des hommes et des femmes ivres, dans les cabanes qui dépendent du pénitencier, et en été dans les étables.

J'ai connu dans un de ces établissements un petit garçon de sept ans, atteint d'une carie des os et de tuberculose pulmonaire, pauvre Lazare en miniature qui, grelottant sur sa paillasse fit du feu pour se réchauffer. La paille s'enflamma et le malheureux enfant fut condamné comme incendiaire et mené en prison, où du moins on prit soin de lui.

Celui qui assiste à ces horreurs journellement, qui est ainsi mis en contact avec le rebut du genre humain, qui voit défiler en moyenne par année 2,200 de ces petits forçats, peut bien se prendre à regretter amèrement, parfois de n'être pas un Caligula ou un Néron pour anéantir d'un seul coup une société dont les membres uniquement adonnés au culte du moi, laissent couler de leurs livres des paroles de philanthropie, mais ont des cœurs d'anthropophages.

Ne faut-il pas être insensé pour accorder un seul jour de trêve à un système produisant des monstruosités telles, qu'on n'ose les raconter qu'en se voilant la face, et dont on nous cache encore les pires ?

(*Die Autonomie*)

## République Argentine

Des compagnons de France s'étant adressés aux camarades de *El Perseguido*, le journal anarchiste de Buenos-Ayres, pour savoir, s'ils auraient des avantages en se rendant là-bas, voici la réponse que leur ont faite les camarades :

Compagnons,

Convaincus que tout ce que nous pourrions vous dire, soit pour vous détourner, soit pour vous engager à venir ici, serait de peu de poids dans votre décision, ou que lecteur de la *Révolte*, vous avez dû avoir déjà un aperçu de la façon dont on vit ici, nous avons pensé qu'un nouvel exposé succinct de

la situation serait la meilleure des réponses et que vous pourriez vous décider ensuite en toute connaissance de cause.

Depuis bientôt un an, le travail va ici en périclitant tous les jours, le nombre des ouvriers sans-travail de toutes les professions devient incalculable, seuls quelques favorisés peuvent travailler encore, mais dans deux mois tout au plus, tout sera fini et ils seront obligés de prendre leur place au milieu des sans-travail.

Ici la population a déjà diminué de plus de 120,000 habitants, qui repartent tous pour l'Europe.

Le métier que vous professez, menuisier-ébéniste, est en général un métier des moins favorisés, même pendant l'affluence du travail.

Les ouvriers sont tenus de commencer leur journée dès l'apparition du jour et la termine à la nuit, ce qui fait environ 13 h. 1/2 de travail.

Leur salaire est des plus minimes et ne dépasse pas, 2 nationales 20 à 2 n. 50 par jour, ce qui représente environ 3 francs à 3 fr. 50 de notre monnaie.

La somme de travail exigée pour chaque ouvrier est, si ce n'est plus, aussi forte qu'à Paris, et en plus de cela ils doivent fournir tout l'outillage même les fers à moulures et leur établi.

Les autres professions : maçons, plâtriers, charpentiers, couvreurs, etc., etc., sont complètement identiques.

Tant qu'à la façon dont on peut arriver à vivre en voici un aperçu. Le nacional argentin représente 100 centavos, qui est la monnaie décimale du pays. Un ouvrier qui gagne 2 n. 20 à 2 n. 50, par jour et sans travailler le dimanche, est obligé de payer les choses qui lui sont nécessaire pour vivre aux prix suivants :

Une chambre sans meuble avec une porte et sans fenêtre de 16 à 20 nacionales par mois. Le pain, 25 centavos le kilo, une bougie 15 centavos, le sucre 1 nacional le kilo et toute les denrées alimentaires sont en la même proportion; pour le blanchissage d'une chemise 30 centavos, caleçon 20, mouchoir 8, serviette 10, etc.

La viande se vend plus cher qu'à Paris et les légumes, l'ouvrier n'en mange pas ou très peu. En somme, la façon de vivre ici est pour l'ouvrier des plus misérables, en plus méprisé par le bourgeois et maltraité par la police : quoique l'on lui promette protection de par l'article 14 de la loi sur l'émigration.

Voici, camarades, comment l'on vit ici. Dans les pays environnants : le Brésil, l'Uruguay et autres républiques espagnoles, c'est encore pire.

Ne croyez pas compagnons que nous ayons cherché à vous noircir la situation, afin de vous détourner. Non, c'est la pure vérité, pour vous renseigner, relisez les débats qui ont eu lieu à la Chambre des amputés et vous verrez que nous sommes restés vrais.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le groupe de Saint-Denis désireux de donner le plus d'extension possible au meeting qui aura lieu samedi, demande aux compagnons Leboucher et A. Leroy, libraire, d'assister à la réunion.

***

Roubaix. — Les groupes qui ont reçu des « Défense de Lorion » et n'ont pas encore réglé, veuillent bien envoyer les fonds, il y a urgence. Nous faisons paraître un manifeste anarchiste pour le 1er mai. Ceux qui désirent encore recevoir des défenses, nous sommes à leur disposition, Vercruysse, rue Fourcroy, 21, Roubaix.

***

Roanne. — Il vient de se former un nouveau groupe qui prend pour titre : les Sans Pitiés. Il prévient les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte*, que ses réunions ont lieu tous les vendredis. Tous les travailleurs soucieux de leur intérêts, peuvent y assister. Les réunions ont lieu chez le compagnon Charles Lignière, rue Beaulieu, 27, au troisième. Les compagnons qui voudraient correspondre avec le groupe, peuvent adresser les correspondances au compagnon Louis Ségot, rue du Rossignol, 4, Roanne.

***

L'époque du 18 mars est déjà bien loin derrière nous. Des comptes-rendus de réunion, ont attendu faute de place et aujourd'hui il est un peu tard pour en parler. Citons seulement les réunions des groupes de Rabastens et de la Chaux-de-Fond, desquelles les organisateurs ont été très contents.

Le compagnon Camalet Henri, demande aux groupes internationaux qui seraient possesseurs de la brochure, Procès de Bordat, de lui en envoyer 2 exemplaires, qui leur seront payés par retour du courrier, M. Camalet Henri, cordonnier, Grand' rue à Rabastens (Tarn).

***

On nous annonce la mort du compagnon Eugène Renard, décédé le 28 mars, à l'âge de 21 ans. Depuis longtemps déjà il faisait partie des groupes de Paris et il est mort avec le regret de n'avoir pu faire mieux pour la cause de tous.

***

Bruxelles. — Volders dans le *Peuple* sous la rubrique de la « Dynamite miraculeuse », a publié un article plein de calomnies sur nos amis disparus à la suite de la découverte du wagon de dynamite volé. Quoique cet article n'ait pas produit dans le bassin houiller, l'effet désiré par son auteur et que la masse ouvrière du bassin de Seraing et des environs n'ait pas cru un mot de ce qu'on racontait sur nos amis qu'elle connaissait, nous tenons à donner quelques détails sur la vie et le caractère des compagnons incriminés. L'un d'eux, un houilleur, était comme presque tous les ouvriers, un catholique fervent, il y a quelque temps encore. Ce n'est que lors des événements de 1886, qu'il lut un journal socialiste. Il avait 19 ans. L'évolution a été très rapide, de l'ignorance complète, à l'anarchie sur le terrain de la lutte. Il était un des plus courageux et des plus sérieux militants, et un orateur infatigable.

Un autre également, un houilleur, venait de faire son service militaire à Bruxelles et il avait passé au conseil de guerre pour avoir introduit des écrits anarchistes dans la caserne. On voit par là combien est fondée la calomnie qui veut faire des agents provocateurs allemands de ces courageux compagnons. (*L'Homme libre* a consacré quelques détails de plus à cette affaire).

## BIBLIOGRAPHIE

En même temps que ce numéro de la *Révolte*, paraîtra le *Pot à Colle*, journal anarchiste, corporatif, publié par les ébénos du faubourg Antoine.

Quoique cette origine en laisse supposer, il ne sera pas affecté à la seule défense des intérêts des ouvriers en bois. Il comprend tous les travailleurs, tous les hommes plutôt, dans un vaste mouvement d'affranchissement.

Adresser lettres et mandats au compagnon Guérineau, 55, rue du Pont-Vert, à Bagnolet.

***

Paru à Bruxelles : l'*Homme libre*, organe de combat pour l'émancipation des travailleurs. Administrateur : F. Pintelon, 22, rue de Tilly, Bruxelles. L'apparition d'un organe anarchiste belge était urgent, à ce moment si grave où les politiciens et les chefs parvenus du mouvement ouvrier, cherchent à tourner à leur profit le grand mouvement de révolte qui gronde dans les bassins houillers belges.

Que tous les camarades assurent au moins l'existence du journal pendant trois mois. Pour 1 fr. 25, ils auront un abonnement de cette durée.

***

Nous avons reçu aussi le premier numéro de l'*Union des peuples*, Pierre Pari 51, rue Saint-Sauveur. Ce journal ne nous semble pas aller suffisamment droit au but, mais il ne veut pas conseiller aux travailleurs de rester en arrière pour la manifestation du 1er mai. C'est déjà quelque chose.

## PETITE CORRESPONDANCE

B. à La Machine. — C'est que les adresses ne se sont pas trouvées dans les tournées servies. — Elles y viendront à leur tour.

Bernard François à Toulouse. — Il est dû à partir du 29 100 exemplaires. — Le kiosque n'ayant pas répondu l'envoi a été supprimé.

Albert Alexandre à Rouen. — Reçu 16 fr.

Guy à Béziers. — Guillemin, marchand de journaux à Châlon-sur-Saône demande un exemplaire des « Préjugés et l'Anarchie. »

R. à Pamiers. — 1 fr. 75 l'exemplaire. — Bat... 0 fr. 35

Anonyme à Choisy-le-Roi. — Si ce que vous propo... de demander était accordé, cela ferait faire cer... un drôle de nez aux proprios, mais comme on n'e... servi que quand on se sert soi-même, ce n'est... demander qu'il faut, mais prendre ... et lorsqu'... tant que prendre on ne s'arrête pas à une demi... on va jusqu'au bout. — D. à Morlanwelz, reçu br...

1° Le compagnon Ouin est prié de donner de ses nou... velles au compagnon Forest.

2° Le compagnon W. A. de Boult-sur-Suippe de... mande au producteur, s'il lui a envoyé le paquet de... mandé ; il n'a rien reçu.

Le compagnon Rouaix de Pamiers demande des nou... velles du compagnon Chaumartin qui habitait Saint-Denis.

D. à Paterson. Le service sera fait à l'adresse ind... quée.

S. à Bucharest. — Si les brochures ne vous font pa... défaut, envoyez.

M. à Boissy. — Votre abonnement était marqué pa... que jusqu'à fin septembre ?

Le compagnon Désiré Pauwels prie les amis qui cor... respondent avec lui de ne plus rien lui adresser mome... tanément.

Bessèges. — Le compagnon Cabane est prié de donner son adresse au compagnon Ilanc Victoria, poste restante à Bessèges.

Ricard à Saint-Etienne. — Le compagnon M... de St-Barnabé demande une réponse à sa lettre.

S. à Calais (dans le paquet de A. M.). — J. A. à M... lières-sur-Cèze. — M. à St-Aubin. — S. G. à Beau... T. à Londres. — G. L. à Hope Church. — E. R. à C... foulens. — S. T. à Barcelone. — F. D. à New-York. — H. R. à La Hajassière. — C. C. à Genève. — N. T. à Mézière. — S. G. à Rouwez. — N. à Marseille (dans le paquet à gauche). — Avons envoyé les « paroles d'un Révolté » demandées.

Nous rappelons, encore une fois, aux camarades qui nous demandent des livres, que le meilleur moyen d'être servis immédiatement, est de nous en envoyer le montant au préalable.

## CONVOCATIONS

Les Anti-Patriotes du XXe arrondissement, samedi 25 avril, à 8 h. 1/2 du soir, salle Normand, 91, boulevard Ménilmontant.

Dimanche soirée familiale.

Groupe anarchiste des Ve et XIIIe, samedi 25 avril, rue Pascal, 19, à 9 h. du soir.

Tous les compagnons sont priés d'être exacts.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion samedi, à 8 h. 1/2 du soir. Urgence.

Les Anti-Patriotes de Levallois, réunion chez Mézerette, 86, rue de Gravel, le vendredi 24 avril, à 8 h. 1/2 du soir.

Levallois-Perret. — Lundi 27 avril, à 8 heures du soir, salle Mézerette, rue Gravel, 86.

Réunion publique et contradictoire pour la manifestation du 1er mai. Toutes les écoles socialistes sont invités, ainsi que les compagnons de la banlieue.

Montreuil. — Le groupe anarchiste de cette localité se réunit tous les samedis soir, de 7 à 8 h. chez M. Vidal, 19, rue Armand-Carrel.

Saint-Denis. — Samedi 25 avril, à 8 heures du soir, grand meeting public et contradictoire, organisé par les anarchistes de Saint-Denis, salle Morel, cours Benoit, 25, avec le concours de divers compagnons de Paris.

Ordre du jour : 1° la manifestation du 1er mai, 2° L'extinction des pairies devant l'humanité, par Elisée Bastard, conscrit de St-Denis.

Entrée : 25 centimes pour les citoyens, libre et gratuite pour les citoyennes.

Les blanquistes et possibilistes, organisateur de la manifestation, sont spécialement invités à la contradiction.

Chalon-sur-Saône. — Le groupe des anarchistes Chalonnais, réunion samedi 25 avril, à son local habituel.

Alger. — Réunion des anarchistes d'Alger Mustapha, le mardi de chaque semaine, à 8 h. 1/2 du soir, café du Palmier, rue Constantine.

Bordeaux. — Le groupe les Incompris, 57, rue Beaudueheu, réunion tous les samedis et dimanche chez le compagnon Dupla, du dit groupe.

*Le Gérant* : J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier

QUATRIÈME ANNÉE, N° 34 — DIX CENTIMES — DU 2 AU 8 MAI 89

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LE Ier MAI

Ce jour qui a fait battre d'espoir tant de cœurs ouvriers, et remplit de terreur tous ceux qui se soutent vivre d'injustice et d'exploitation, est enfin arrivé. Des millions de travailleurs en Europe, aux Etats-Unis, en Australie, vont faire grève aujourd'hui : les uns pour un jour seulement, les autres pour commencer une lutte de privations inouïes, de misère affreuse, qui durera des mois et finira par des fusillades, s'ils ne sont pas soutenus à temps par leurs frères.

Que d'espérances, les travailleurs « sans distinction de nationalité, de religion ou de couleur » ont mis dans cette journée qu'ils ont préparée, malgré tout et contre tout, par leurs longs et pénibles efforts !

Que d'énergie déployée par ces grands inconnus du peuple — ceux qui ont préparé toutes les révolutions, — pour vaincre l'inertie des masses, pour les ébranler, les mettre en mouvement, leur faire comprendre leur force, leur montrer les millions dans la rue et leur dire : « Voilà notre force : il dépendra de vous de balayer la vermine qui vous ronge, le jour où vous le voudrez vous-mêmes !

Que d'obstacles à vaincre dans l'indifférence des uns, la lâcheté des autres, l'infatuation des troisièmes, et les intrigues de toute nature, mise en jeu pour faire échouer le mouvement !

---

Oui, la bourgeoisie, toujours habile à diviser pour régner, a su profiter de tout pour amortir la force de la vague qui montait. Ici, elle a scindé le mouvement en deux, en patronisant le 3 mai, ce qui faisait perdre à la manifestation son caractère de grève général. Là, ils lui ont ôté son caractère de journée *prise* par le peuple, de fête *imposée* par la volonté du peuple, et ils entraînent les travailleurs à quémander des concessions à ceux mêmes qui se chargent de protéger l'exploitation.

Et là, où la sortie générale du peuple doit prendre des proportions grandioses (et un caractère comme en Espagne et en Italie) on n'a défendu de sortir dans la rue, on a massé la troupe et on se prépare à fusiller les foules.

L'intrigue, la menace, les canons — tout a été mis en jeu pour empêcher le mouvement de prendre les proportions grandioses que voulaient lui donner les masses des exploités.

Et, malgré tout, les foules ouvrières seront dans la rue !

Qu'importe le motif premier de leur rassemblement ! N'a-t-on pas vu, l'an passé, les travailleurs de Vienne, manifestants pacifiques, se jeter sur le magasin du drapier Brocard et, enlevant une pièce de drap la déchirer en morceaux et en pétiner les lambeaux avec fureur, « comme si c'eut été le corps de Brocard lui-même que l'on pétinait dans la boue, » ainsi que l'a si bien dit Pierre Martin.

Tout dépend, dans les grande sorties des masses de leur tempérament, de leur humeur, et cette humeur varie avec chaque incident de la journée. Les haines accumulées, les vagues aspirations, les espérances réveillées, déterminent l'action des masses — non pas les inscriptions qui flottent sur les drapeaux.

Et si le peuple en fête passe de la joie à la fureur, les barricades se dressent, la troupe recule devant les flots humains qu'elle aperçoit dans la rue ; elle hésite à tirer sur le peuple, la fête devient émeute à la moindre provocation maladroite des gouvernants.

C'est du pain que les femmes de Paris allaient demander à leur « bon roi » à Versailles, et elles en retournaient avec un roi détroné, prisonnier, — avec la révolution républicaine accomplie de fait. Peu s'en est fallu qu'elle n'en reviennent avec la tête de la reine au bout d'une pique.

Et si, dans les capitales, où le peuple est trop souvent distrait de ses misères par les petits faits quotidiens de la politique, tout peut se borner à des promenades et des discours, — les haines contre les exploiteurs locaux, accumulées dans les bassins houillers et les villes de grandes industrie, et attisée par la misère croissante, peuvent se traduire par des actes qui seront le commencement de la révolution. La guerre civile est déjà commencée à Pittsbourg, le sang a déjà parlé en Belgique, et les mineurs allemands et belges maudissent les traîtres qui leur ont fait manquer la grève générale des mineurs. Ce dernier espoir évanoui — que vont-ils faire ?

Si les révolutions politiques commencent dans les grandes villes, c'est dans les campagnes, c'est dans les provinces que commencent toutes les révolutions économiques.

Et la révolution est le dernier espoir de l'opprimé ! Rien, rien, ne lui promet l'affranchissement. Trahi par tous et ne trouvant en face de soi que la ligue de tous les exploiteurs — il n'a plus à compter que sur ses bras, sur son énergie, sur la violence de son attaque.

---

Personne ne peut prévoir ce qui sortira du mouvement qui commence aujourd'hui. Mais quand un mouvement aussi vaste, aussi spontané et profond a commencé, il ne s'arrête pas là où il a commencé. La vague doit monter, elle doit heurter les obstacles et les enlever, ou se briser violement en mille éclats.

Les masses mettent du temps à s'ébranler. Mais une fois ébranlées, elles ne s'arrêtent pas de sitôt ; toujours elles dépassent le but visé d'abord. Et le but primaire des huit heures sera dépassé.

Dans les foules hésitantes qui tâtent encore le terrain pour s'assurer de leurs forces, il se trouvera des voix pour prononcer le mot d'expropriation. Il se trouvera des voix pour dire :

« Les huit heures, c'est toujours le servage du salariat. C'est toujours l'incertitude du lendemain, la misère dans la vieillesse !

« Ce n'est pas aux parlements ni aux municipalités que vous devez demander votre affranchissement. Si vous ne le prenez pas vous-mêmes, personne au monde ne vous fera ce cadeau trop précieux.

« Et pour le *prendre*, c'est la force même du capital que vous devez briser ; c'est l'instrument d'exploitation, le fouet de la misère que vous devez arracher à l'exploiteur.

« La force de l'exploiteur n'est pas dans la Chambre. Elle n'est pas dans la municipalité. Elle n'est pas dans le magasin aux vitres luisantes et aux étoffes resplendissantes étalées dans les vitrines. Elle est dans l'usine, dans la manufacture. Et c'est l'usine, la manufacture, et non pas la Chambre, la municipalité et les grands magasins, que vous devez viser. C'est l'usine, la manufacture qui vous asservit, puisqu'elle ne vous appartient pas. Et vous seul pouvez la prendre.

« Vous l'avez bâtie, vous l'avez garnie de machine : elle *vous* appartient en toute justice et en bon droit, — à vous et à personne autre.

« Prenez-là ! Affirmez votre droit à l'utiliser dans l'intérêt de tous ! Prenez-là, tant que ses murs ne sont pas percés de meurtrières, garnies de fusils et de mitrailleuses, comme cela se fait déjà en Amérique !

« Exproprier ! et par là commencez cette Révolution que les siècles passés ont préparée, rendue inévitable, mûrie pour vous. Prendre l'usine, la machine, la terre, le champ, la forêt — c'est le devoir que l'histoire nous a imposé ».

Cela sera dit dans des meetings innombrables, devant les foules marchant dans la rue. Et — qui sait, si aujourd'hui même, cette voix de la raison ne sera pas entendue dans bien des points de l'Europe et de l'Amérique ! Qui sait, si aujourd'hui l'expropriation, devenue nécessité, ne commencera pas !

Il dépend des révolutionnaires eux-mêmes que la journée d'aujourd'hui devienne, sinon le commencement de la Révolution Sociale, — du moins l'avant-coureur de cette Révolution que tous les affamés, tous les exploités, tous les opprimés appellent de leurs vœux, et pour l'avènement de laquelle le peuple et ses martyrs ont versé tant de fois leur sang précieux.

---

Ce numéro de la *Révolte* paraîtra le jour du 1er mai. Il serait puéril à nous de vouloir prédire ce qui se passera. Nous sommes déterministes et croyons que les causes d'aujourd'hui engendrent les effets de demain. Mais ces causes nous sont trop inconnues pour que nous puissions prétendre en calculer le résultat et notre ignorance est trop absolue pour pouvoir même scruter l'effet d'une cause particulière.

Mais si nous ne prédisons pas les évènements, nous pouvons indiquer, une fois encore quelles sont nos croyances, nos idées, nos espérances.

Le choix d'une date déterminée à l'avance pour revendiquer ses droits d'année en année n'est pas le fait des anarchistes. Ils ont vu d'un très mauvais œil cette échéance fixe qui promettait en tous cas une trouée régulière dans les rangs révolutionnaires anti-autoritaires.

Leur prévision a été réalisée; rien qu'en France et pour ne parler que des orateurs, le 1er mai 1890 nous a enlevé Thénevin, Pierre Martin, Mafato, Gégout, Merlino, sans compter Louise Michel. Ils reviendront, c'est certain, mais leur condamnation n'en cause pas moins un vide parmi nous.

Les anarchistes ont également combattu ce qui a été appelé la grande revendication du Prolétariat : La loi des Huit heures. Nous avons dit que cette réclamation était un leurre :

1° Parce que toute loi est mauvaise en soi ; 2° Parce que cette loi est une utopie, jamais elle ne sera votée; 3° Parce que la loi limitant la journée de travail à huit heures n'améliorait en rien la situation de l'exploité.

Donc partout et toujours, nous avons combattu la date du mouvement et son but.

Mais sommes-nous libres ? Ne choisissons-nous pas la voie de moindre souffrance dans notre propagande comme dans tous les actes de la vie journalière? Ne sommes-nous pas soumis à l'action des milieux et pouvons-nous choisir le champ où nous voulons combattre ?

Non, notre voie est tracée. Partout, nous combattrons au premier rang, parce que nous ne pouvons rester impassibles dans le mouvements des foules. Sans nous ménager, nous lutterons contre la police en éveil, contre l'armée qui a pris ses dispositions de combat, côte à côte avec ceux qui la veille ne voyaient que les pouvoirs publics et ne demandaient que les huit heures. Les anarchistes se trouveront partout pour faire passer les exploités du domaine de la théorie à celui des actes.

Que nous y ayons collaboré ou non, qu'il soit légalitaire ou révolutionnaire, qu'il affiche ou dédaigne la loi des huit heures, qu'il réclame ou se moque du suffrage universel, le mouvement existe.

Et aux approches du 1er mai, les événements révolutionnaires sont si nombreux qu'à peine pouvons-nous les enregistrer. C'est tout au plus si la *Révolte* cite en passant la bataille incessante qui se livre depuis trois semaines autour de Pittsbourg, la grève presque générale des mineurs de Westphalie, les grèves violentes de La Croyère, les émeutes en Angleterre, en Italie, le grondement immense que l'on entend en Espagne, la propagande anti-patriotique qui partout commence à se faire jour dans l'armée. Chacun de ces actes qui, il y a quelques années aurait rempli nos colonnes, ne peut être raconté. Les faits s'accumulent, chacun de nous sent la synthèse qui s'en dégage et voudrait se montrer à hauteur des circonstances. Ce que nous voyons aujourd'hui nous rend conscient que « le chambardement général approche... je l'attends cette année, l'année prochaine... dans cinq ans... mais il viendra, j'en suis sûr ».

---

Nous recevons, comme tous les journaux, une affiche que nous reproduisons ci-dessous.

Divers journaux la reproduisent en entier ou par extraits. Pour les journaux gouvernementaux, cette affiche comme ses congénères de la semaine passée, justifie toutes les mesures qu'on prendra contre les anarchistes. Pour les boulangistes, c'est l'œuvre de la police. Pour l'*Egalité* enfin, plus canaille peut-être que les autres, le mot anarchiste est rayé de partout. Ce journal voudrait faire supposer que tous les révolutionnaires sont ses lecteurs ! Il y en aurait peu !

Nous lisons dans la *Cocarde* :

# ARMÉE COLONIALE

## Le 1er Mai

SIMPLES SOLDATS,

Vendredi prochain, 1er mai, à 6 heures du soir, après la tenue des meetings Favié, Grand-Turc, Milles-Colonnes, Alcazar d'Italie, nous — la jeunesse anti-patriote, anarchistes — viendrons sur la *Place de la République, devant la Caserne du Château-d'Eau*, pour tenter de vous parler.

Si les lourds chevaux des municipaux nous repoussent, nous vous demandons, simples soldats qui serez consignés dans la caserne, de faire une diversion qui nous permette d'arriver jusqu'à vous.

Voici ce que nous avons à vous dire :

On vous a arrachés à votre mère, à votre amante, à votre foyer, aux champs, à la nature, et l'on vous a inventé que c'était pour la patrie. Ah ! camarades, il n'y a point de patries parcellaires, l'homme n'a qu'une grande patrie : la terre. Point de patrie pour le patriciat de la banque qui prête l'or qu'il nous vole à tous les despotes qui, contre nous, veulent acheter des armes ; point de patrie pour les savants et les industriels qui inventent une poudre sans fumée et la livrent aux États voisins ; point de patrie pour Carnot, qui se laisse décorer par le pendeur russe et qui, à chaque enfant qui naîtra au tyran allemand, enverra à Berlin des félicitations; point de patrie pour les riches, qui, fussions-nous gouvernés par le sultan Ahmadou lui-même, chanteraient ses louanges s'il leur donnait de bonnes lois contre les prolétaires ; point de patrie pour les pauvres, qui, n'ayant rien, n'ont aucun intérêt à rien défendre.

Mais l'honneur ! L'honneur ? Il consiste à refuser de servir, à ne point vouloir être soldat, l'honneur est dans la désobéissance, dans la rébellion, dans la révolte, dans la mort donnée aux êtres qui sont cause que l'Humanité ne vit pas.

Mais, chers camarades, ce n'est ni pour l'honneur, ni pour la patrie, que les mauvaises sociétés veulent avoir des soldats. La vérité est qu'il en faut pour défendre les fortunes scandaleuses ; pour assurer l'ordre épouvantable que les codes ont fait, pour l'assurer contre les justes bras prêts levés à le détruire ; pour protéger les exploiteurs, les accapareurs, les affameurs, les fainéants, les rentiers, les vrais voleurs !...

Ce n'est pas aux frontières et pour défendre la patrie que les dirigeants ont besoin de soldats, c'est dans les rues des cités de la patrie même qu'ils veulent les conduire et pour y trouer la poitrine des malheureux qui, las de souffrir, demain, vont se révolter. Oui, oui, oui, l'enfant du travailleur est pris à son père afin que, si le père bouge, il soit assassiné par son fils. Et quand les casernes sont ainsi pleines et que pourtant l'émeute ne vient pas, savez-vous ce que les gouvernants font de ces troupes inutiles ? Regardez notre gravure ! Elle est faite d'après des photographies dont les clichés négatifs sont en la possession d'un journal bourgeois, l'*Illustration*. On ne peut donc nous accuser ni de mentir, ni d'exagérer : ce sont les méchants qui se dénoncent entre eux. Les scènes que représentent nos dessins sont vraies, et c'est la lumière même du jour, la lumière qui a permis de photographier ces horreurs, c'est la lumière du jour qui accuse notre abominable gouvernement dont, sans doute, tout de suite, simples soldats, vous n'allez plus vouloir être les complices !...

C'est dans le Haut Fleuve que la patrie française accompli ces « œuvres de civilisation ».

L'un des dessins représente un terrain parsemé de cadavres, vous pourriez croire que c'est un champ de bataille, détrompez-vous, ces cadavres ne sont pas ceux d'hommes tués en combattant, ils sont ceux de prisonniers exécutés *après le combat*. C'était à la suite de la prise de Nioro par le colonel Archinard. Les bandes d'Ahmadou s'enfuyaient, et pour empêcher qu'elles ne se reforment, comme aussi pour terroriser les environs, on « fit un exemple » (c'est le journal bourgeois qui parle) : *LES PRISONNIERS FURENT ASSASSINÉS !*

Ce ne fut pas tout. Les habitants des villages voisins de notre poste stratégique de Bakel pouvaient donner asile aux fuyards. L'autorité militaire française fit proclamer qu'ils seraient exterminés par le fer et le feu s'ils ne s'emparaient des soldats d'Ahmadou, et les indigènes, « pour ne pas être exécutés, se firent exécuteurs ».

Etienne, l'Alphonse des Colonies, a tenté de nier. Mais la vérité l'accable. S'il n'était pas vrai qu'une prime était accordée aux nègres qui égorgeaient leurs proches, comment un artiste aurait-il pu, dans le poste militaire même de Bakel, braquer son objectif sur cet indigène qui apporte à l'autorité française cinq têtes de prisonniers capturés ? Voyez la gravure : l'indigène a complaisamment rangé quatre têtes devant lui, exposé celle de quelque chef sur un billot, et porte sur sa face le contentement de l'homme qui va toucher une récompense. Oui, soldats, voilà où mène l'idée de patrie ! La « patrie française » est moins armée que la « patrie soudanaise », et la « civilisation » veut que celle-ci périsse.

*Demain peut-être, soldats, le gouvernement nous enverra là-bas pour assurer l'exécution des ordres des chefs qui donnent une prime au fratricide. Ces chefs ont été photographiés aussi : Lamothe, gouverneur du Sénégal, colonel Archinard, capitaine Roux, capitaine Kolle, capitaine Auber, docteur Tautin, etc. Le capitaine Mahmadou Racine, des tirailleurs sénégalais, est à part. Ce métisse, l'un des principaux instigateurs des exécutions de Nioro, est le seul officier indigène décoré de la Légion d'honneur et du Cambodge. C'est pour cela qu'on été inventées les décorations ! Nous vous le demandons, soldats, ce Mahmadou, cet Archinard, ce Lamothe, méritent-ils de vivre? Ah ! on nous reproche de vouloir supprimer les officiers. Mais nous voulons la paix universelle, si nous gardons les officiers, nous aurons la guerre perpétuelle. Qu'ils périssent !... Qu'ils périssent, ces chefs qui, à Bakel, ont fait tant et tant périr de victimes, qu'ils n'ont point osé, de peur de la peste, faire d'inhumations sur place : ils commandèrent des chaloupes, les cadavres y furent amarrés et descendus à quelques kilomètres de Bakel. La vérité éclate encore ici, claire comme le jour. Un photographe n'a pu tuer des hommes, lier des cadavres, les amarrer à des bateaux, embaucher un équipage de fantaisie, pour le seul plaisir de faire une photographie.*

La scène a eu lieu et à la seule vue de sa reproduction, soldats, un cri d'horreur va vous échapper. Ah ! vous ne resterez pas dans cette caserne d'où l'on peut vous extraire demain pour aller là-bas tirer sur vos frères noirs, et surtout, vendredi, vous ne tirerez pas sur nous, vos frères blancs.

Mais quoi ! Un Comité de la manifestation du 1er mai, fait semblant de conspirer depuis des mois. Ces gens croient aux dates maudiques. Ils pensent renverser un gouvernement à date fixe ! Comme si, au cas où, dès février 1789, un comité se fût formé pour délibérer des voies et moyens à employer pour s'emparer de la Bastille le 14 Juillet 1789, la Bastille eût été prise à cette date ! Mais pourquoi ce comité n'a-t-il point songé à faire manifester devant les casernes et à s'adresser à la troupe ? Simples soldats, c'est parce que toutes les écoles socialistes qui sont représentées dans ce comité ne pourraient se passer de la caserne. A peine au pouvoir, ils auraient besoin de vous pour les défendre. Votre servitude n'aurait point diminué, vous n'auriez fait que changer de maîtres ! Oui, les seuls anarchistes veulent supprimer l'administration, cette honte, la magistrature, cette plaie, l'armée, ce servage, l'autorité, cette source de tous les crimes.

L'homme est libre ! Par l'exercice, par l'usage, par la pratique, par l'expérience de la liberté, l'homme apprendra ce qui lui est bon, utile, sage, prospère, fructueux, et, de même

que dans l'ordre physique il se détourne des choses qui nuisent à sa vie, de même, dans l'ordre moral, s'il était libre, il s'éloignerait du mal, puisque le mal est funeste à son existence. L'autorité empêche l'homme de savoir ce qui lui est bien, la liberté le lui apprendra. C'est parce que, les anarchistes, nous sommes les seuls à savoir cela, que nous avons songé à venir le 1er mai devant votre caserne du Château-d'Eau, simples soldats !

Vous êtes des esclaves, délivrez-vous ? Quand l'un de vous ose pénétrer dans une réunion publique, on lui fourre soixante jours de prison, et ces punitions sont prononcées par les officiers qui ont sali de leur uniforme les canapés de tous les lupanars !

Le bordel vous est permis, soldats, la réunion publique, non ! Vous voyez bien que vous êtes des esclaves ! Délivrez-vous ! Délivrez-vous ! .. Ah ! délivrez-nous ! A vendredi !

**La Jeunesse anti-patriote.**

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

*Choses de l'Armée.* — Pendant que le 12e régiment manœuvrait dans les environs de Perpignan, exécutant des simulacres de guerre, le lieutenant Humblot du 1er bataillon, entendit siffler deux balles à ses oreilles et l'une d'elle lui effleura le visage.

D'après l'intervalle de temps qui a séparé les sifflements, on pense que deux soldats ont tiré sur le galonné.

On a immédiatement fait cesser le feu ; les troupes sont rentrées au quartier, elles sont consignées et l'enquête se fait. Le lieutenant Humblot étant « très sévère » pour ses hommes, on a compris de suite qu'il s'agissait d'une vengeance. C'est égal, il n'en doit pas mener large, le lieutenant.

Un camarade nommé Bavy, qui fait ses 28 jours au 110e de ligne, à Dunkerque, vient d'attraper soixante jours de prison pour avoir assisté à Lille à une réunion publique en vue du 1er mai. Voilà ce que sont les droits du citoyen, cent ans après leur proclamation.

***

*Choses de la police.* — On vient d'arrêter un garden de la paix qui avait tenter d'assassiner un commerçant pour le voler. Elle serait intéressante à dresser, la statistique des actes anti-sociaux commis par les honorables gardiens de la tranquillité publique. De temps à autre, on en révoque pour vols, escroqueries, abus de confiance, etc., et on les poursuit ou on ne les poursuit pas. Mais ce sont faits peu graves. Si l'on s'en tient aux crimes que la préfecture n'a pas tenus absolument secrets (assassinats, viols), on trouve que depuis une vingtaine d'années, le corps des gardiens de la paix est un des corps d'état (si on peut appeler cela un état), où la criminalité est la plus développée.

Donc, sans abandonner le point de vue bourgeois, on peut dire que les honnêtes gens sont protégés par les criminels.

Rappelons aussi qu'un commissaire de police va passer en jugement pour captation d'héritage, je crois. Il ne se passe guère d'année où un officier de paix ou un commissaire de police (il n'y en a pas 100 en tout), ne soit dégommé et poursuivi ou non, pour indélicatesse, vol, ou autre chose semblable.

Quant aux agents des mœurs, on sait ce qu'il faut en attendre. Les arrestations de femmes pour tentatives de chantage ne se comptent pas et ne se racontent pas.

La semaine dernière, une honnête femme, une actrice rentrant du théâtre, a encore été emballée plusieurs nuits de suite sur le Pont au Change, par différents membres d'une association de policiers.

Voir aussi les gardiens de prisons. On est en train de renouveler tout le personnel de la Conciergerie à cause de vols au détriment des prisonniers.

Tout cela dit sans préjudice de toutes les cochonneries qui n'arrivent pas à nos oreilles.

Nous n'incriminons pas les individus, ils vivent comme ils peuvent, mais il n'est pas mauvais de signaler le fait que, même dans les statistiques des actes enregistrés par le docteur Bertillon, le personnel de la préfecture de police occupe un des premiers rangs dans l'échelle des « metiers » dangereux pour la sécurité publique, une place peu éloignée de celle des hommes vivant de la prostitution.

***

*Incendies.* — On signale de très nombreux incendies de bois, dûs à la malveillance. Ce n'est guère probable pour la forêt de Fontainebleau, mais pour Bessèges, Dreux, Nevers, c'est certain. Près de ce dernier endroit un vieillard de soixante ans a avoué être l'incendiaire d'un bois de plus de cinquante hectares appartenant au marquis du Bourg. Il a déclaré avoir agi par vengeance parce que les gardes du marquis l'ayant surpris l'hiver dernier pendant qu'il prenait du bois, ils avaient exigé dix francs de rançon et que d'autre part il n'avait touché que cinq centimes de secours au château. Ces dix francs coûteront cher au marquis du Bourg.

***

Paris. — Le gérant du *Père Peinard* et Cabot ont fait défaut devant la cour d'assises. En quelques minutes de temps, sans l'assistance du jury, chacun des inculpés a reçu deux ans de prison et 3,000 fr. d'amende. On fera opposition dans les trois jours et ce sera à recommencer.

A Reims, Courtois, également par défaut, a été condamné à 13 mois de prison. Au lieu de passer le trente, il a été condamné le 25, histoire d'empêcher qu'il puisse faire opposition à temps et de rendre la condamnation définitive.

***

Dimanche, il y avait une grande réunion privée au Cirque d'Hiver, organisée par les députés libre-échangistes de la Seine, ayant Lockroy à leur tête. Naturellement, quelques copains avaient réussi à pénétrer, interrompirent et voulurent répondre aux orateurs bourgeois. Non moins naturellement furent-ils expulsés. Ces messieurs sont bien libre échangistes, mais n'admettent pas qu'on leur montre la déduction logique de leur doctrine.

***

Un député, rendant compte de son mandat et n'étant pas assez malin pour se faire applaudir, c'est assez rare pour que le fait soit signalé, M. Camille Dreyfus, journaliste (c'est tout dire au sujet de son honnêteté), après avoir défendu ses actes pied à pied pendant une heure, a dû sauter par une fenêtre et s'échapper par un jardin.

Ce serait bien si ses électeurs n'avaient l'intention de le remplacer par un homme intègre.

***

Lyon. — On vient d'arrêter cinq anarchistes pour fabrication et émission de fausse monnaie. Ils ont avoué et n'ont pas cru avoir mal agi.

***

Nantes. — Réunion publique avec le concours du citoyen Lavy. Celui-ci développe son idée et l'on s'embête ferme, puis la scène change, un compagnon qui suit Lavy à la piste, l'exécute à Nantes comme il l'a exécuté la veille à Cholet. Il explique ce qu'est un député ouvrier, à quoi ça sert, que c'est sale et que cela prend de la place. Puis l'orateur aborde la question du 1er mai et expose l'opinion des anarchistes à ce sujet au milieu des applaudissements de l'auditoire et des grognements de Lavy. « Pourquoi étant à Trélazé ne vous êtes-vous pas mis à la tête des grévistes pour marcher de l'avant » finit-il par crier. « Parce que nous ne voulons pas mener le peuple », répondit l'orateur.

Le bon sens général des assistants fait justice de la question de Lavy et celui-ci finit par s'en aller. Le succès de nos idées a été complet.

Une autre réunion avait été organisée, puis interdite, nous ne savons sous quel prétexte. Le commissaire voulut s'assurer que la loi n'était pas tournée et se rendit chez le restaurateur, dont il visita la maison de fond en comble. Il trouva une centaine d'anarchos discutant dans une chambre à coucher. Grave affaire !

N'oubliez pas qu'en France, sous le gouvernement de la République, la liberté de réunion est complète.

***

Saint-Quentin. — Samedi dernier a eu lieu une grande réunion publique organisée par les collectivistes, elle avait pour but ou plutôt pour prétention, d'indiquer au peuple le sens qu'on doit donner à la manifestation du 1er mai.

Le débat de toutes les réunions de cette école sont forcément pénibles. Celle-ci l'a été particulièrement.

Les organisateurs tenant fortement à la constitution de leur bureau, se sont heurtés un temps infini à l'indifférence de la foule, qui désormais se rit de leurs rengaines.

Las enfin d'un aussi bête entêtement, une quinzaine de types votent à main-levée pour un candidat-président qu'on nous présente, et le président est élu. La même comédie se joue six ou huit fois pour les accessoires, et la parole est enfin donnée à monsieur Renard.

Cet humble caniche de Lafargue fait l'apologie du triomphe qu'ils viennent de recueillir dans trois conférences faites dans le Nord. « Comme les ouvriers étaient heureux s'écrie-t-il, de venir acclamer en nous l'incarnation vibrante des revendications nouvelles ».

Mais l'intervention d'un compagnon de passage a changé tout à coup la tournure des choses.

Adoptant à son tour ses idées sur la prétendue bonne foi de ces messieurs, l'auditoire n'a pas ménagé ses marques d'approbation à l'orateur, qui tout-à-coup est devenu maître du terrain.

Et par un juste retour des choses, ce président que le succès rendait aveugle se trouvait mâté, lamentablement en compagnie de son orateur chérubin, lequel est sorti non plus entouré comme au Nord, d'une majestueuse solennité, mais d'une veste qui fera époque dans les annales de la déchéance collectiviste.

## Portugal

A peine avaient été condamnés les fauteurs de l'émeute républicaine de Oporto que de nouveaux désordres ont éclaté. Un jour de foire, la gendarmerie ayant voulu arrêter quelques personnes appelés « voleurs », la foule prit fait et cause pour eux. La troupe dut avancer au secours des gendarmes, puis la cavalerie au secours de l'infanterie.

On jetait des pierres sur les soldats aux cris de « vive la République ».

Il y a eu des blessés et puis des arrestations.

Il est peu probable que la monarchie dure bien longtemps en Portugal.

## Angleterre

Des émeutes d'une violence tout à fait imprévue ont éclaté l'autre semaine à Bradford. Il y a déjà 17 semaines qu'une grève avait éclaté dans l'usine de draps Manningham. Dimanche 13, un grand meeting avait lieu dans une grande salle, mais comme tous les grévistes n'avaient pu entrer dans la salle, qui contenait déjà 5,000 hommes, un meeting devait être tenu en même temps sur un square, en face de l'Hôtel de Ville. Le maire défendit ce meeting.

Néanmoins, la foule se rassembla. La police intervint, et il y eut forte bagarre, pendant laquelle une douzaine de policiers furent endommagés.

On fit quelques arrestations, mais on ne les maintint pas. Tout semblait finir par là.

Alors, lundi, les social-démocrates et les anarchistes de Leeds et des environs vinrent s'emparer du square à deux heures de l'après-midi. Ils commencèrent leurs discours, et bientôt une foule immense accourut autour des orateurs socialistes. La police essaya à plusieurs reprises de les disperser, mais comme elle n'était pas en nombre, les socialistes tinrent bon. Les anarchistes distribuaient des manifestes violents, surtout l'*Appel aux Criminels* dont nous avons publié des extraits il y a quelques semaines. Et la foule croissait toujours.

On s'empara de planches d'un chantier voisin, et la foule brisa toutes les vitres du magasin d'un grand fabricant de drap.

La troupe fut appelée. Mais la foule armée de planches, de bâtons, de couteaux, se battait avec acharnement. Plusieurs policiers furent blessés, un policier à cheval roula par terre culbuté par une brique fortement lancée à sa tête. Le cheval de l'inspecteur en chef fut poignardé et ainsi de suite. Jusqu'à minuit passé, c'étaient des charges furieuses de la foule, repoussées par des charges de la troupe, baïonnette au canon.

Mardi, la guerre recommença à nouveau vers les huit heures du soir. Les gamins apportaient des provisions de pierres. Le gaz fut subitement éteint sur le square et dans les rues voisines, et lorsque la soldatesque recommença ses charges, elle fut reçue par une pluie de grosses pierres, et de briques. La plus belle décharge eut lieu contre l'Hôtel de Ville. A un moment donné ce fut une mitrailade en règle, toutes les vitres furent brisées dans l'Hôtel de Ville aussi bien que dans les magasins voisins.

Tout se calma mercredi, une seule bande parcourait les rues, brisant les vitres.

Le maire reçoit des lettres de menace. Et il paraît que tout n'est pas encore fini.

La grève continue.

Tous les journaux anglais et écossais ont reproduit notre *Appel aux Criminels*; les bourgeois lui ont fait une énorme publicité et on le discute partout.

***

En Angleterre, l'armée n'est formée que par voie d'engagements volontaires. N'est soldat que celui qui veut... ou qui ne trouve pas de travail dans un autre métier, mais une fois engagé, on est bien pris. D'un autre côté la solde est relativement très élevée, plus d'un franc par jour.

Malgré cela, l'indiscipline se répand et la propagande socialiste également. On se souvient encore des faits qui ont fait expédier l'année dernière tout un régiment de la garde aux colonies anglaises. La semaine dernière, à deux jours de distance, une batterie d'artillerie, à Portsmouth, et une compagnie de grenadiers, à Chelsea, ont refusé le service sous prétexte qu'on leur faisait faire trop d'exercices et des exercices trop durs. On pense si ces événements jettent de l'émotion dans la classe dirigeante.

A Londres, on vient d'arrêter un déserteur du régiment de Norfolk. Il était vivement recherché parce qu'on avait appris qu'il ne s'était engagé dans l'armée que pour répandre les idées socialistes. Après quelques temps de ce métier, il déserta, soit que le métier lui semblât trop dur, soit qu'il pensât avoir fait une assez large propagande.

Au moment de son arrestation on a trouvé sur lui un portrait de madame Parsons, la conférencière anarchiste bien connue et d'autres papiers révolutionnaires.

Murray est le fils d'un compagnon bien connue à Londres.

## Italie

En Sicile, à Cerda, il y a eu une émeute de paysans, le 20 avril, pour protester contre une taxe. Deux mille paysans se sont réunis le soir sur la place principale. Ils forcèrent les portes de la caserne des gendarmes et délivrèrent un de leurs compagnons qui avaient été arrêté dans la journée. Ils envahirent ensuite les bureaux de la commune où ils détruisirent le registre des impôts.

Le sous préfet est arrivé dans la nuit avec les renforts. Vingt-deux arrestations ont été opérées.

A Turin, pendant le repos d'un régiment entre deux manœuvres, un anarchiste s'était uni aux soldats et les exhortait à ne pas obéir, le 1er mai, aux ordres de leurs chefs. Il a été arrêté.

A Rome, à l'interpellation d'un des députés socialistes, le président du conseil a répondu en se rejetant sur l'*insolubilité du vieux et douloureux problème*. « J'y ai songé souvent en gémissant, mais qu'y faire ? Le gouvernement cherche à relever les finances par des économies qui permettront aux particuliers comme à l'Etat de donner du travail »...

Nicotera a ajouté que s'il doit recourir à la répression cela lui fendra le cœur et ce jour-là sera le plus triste de sa vie.

Pauvres ministres. Leur situation est vraiment pénible.

A Naples, 22 individus ont été arrêtés pour excitation à la revolte le 1er mai et les autorités ont saisi de nombreux manifestes révolutionnaires adressés aux soldats.

## Belgique

Il y a une grève assez violente à La Croyère ; 1,500 ouvriers métallurgistes ont cessé le travail, il y a quelques jours. Ils ont voulu pénétrer dans les ateliers Piérart et la gendarmerie s'y est opposée. Il y a eu des blessés et des arrestations.

## États-Unis

La guerre a recommencé à Pittsbourg. Le 18, les grévistes ont de nouveau attaqué l'usine Frick. La lutte, dit le télégraphe, fut violente, on échangea des coups de fusil de part et d'autre. Pendant cette bataille, d'autres grévistes se portaient vers les réservoirs d'eau de la même compagnie. Ils n'étaient pas gardés et furent détruits à la dynamite.

La compagnie fait jeter les grévistes hors des maisons qu'ils habitent. Les évictions se font comme en Irlande, avec plus de rudesse même.

Aussi, ces jours-ci les grévistes jettent des bombes dans ces maisons.

La grève est presque générale. Il n'y a pas un septième des fours à coke qui travaillent.

Aux dernières nouvelles, toute la région de Pittsbourg est engagée dans la bataille. Le centre de l'agitation est à Scottdale et à Leisenring. Les grévistes jettent des bombes, tirent des coups de fusils et appellent leurs camarades par des sonneries de clairon. Des mandats d'arrêt ont été lancés de tous côtés, mais les politiciens sont dans l'impossibilité de les mettre à exécution.

A Adélaïde, les agents du shériff, requis pour évincer les grévistes, presque tous les hongrois, des maisons qui appartenaient à la compagnie, ont dû livrer une véritable bataille. Une jeune fille hongroise a été tuée. Le shériff et plusieurs agents ont été blessés.

Après la bagarre, 4,000 grévistes ont parcouru la ville musique en tête, et un socialiste, qui les a harangués, leur a recommandé de prendre le drapeau rouge comme signe de ralliement.

On voit que, quoique très révolutionnaires, ces pauvres diables de mineurs ont encore à apprendre que le cortège en musique ne fera guère de mal à leurs exploiteurs.

On s'attend pour le 1er mai à la plus formidable grève qui se soit jamais produite dans les districts miniers. Le nombre des mineurs qui se disposent à cesser le travail est évalué à plus de 200,000.

En France, la commission socialiste du 1er mai a fait placarder sa décision en une grande affiche : A NOS FRÈRES LES TRAVAILLEURS. Leur conduite marque un progrès sensible sur celle de l'année dernière en ce sens que la décision porte en gros caractères : *Nous n'irons pas présenter nos doléances aux pouvoirs publics*. L'affiche convoque les travailleurs à quatre réunions dans l'après midi du 1er mai : à la salle Favié, aux Milles-Colonnes, au Grand Turc et à l'Alcazar d'Italie.

Plus réactionnaire que les blanquistes, que les possibilistes dissidents, Gausde ira seul porter la pétition des travailleurs à Floquet. Il espère à vrai dire être accompagné par quelques délégués de province.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

ROUBAIX. — Le nouveau groupe l'*Union anarchiste*, se réunit tous les dimanches, à 10 heures du matin, 47, rue de la Paix, au Canon Bleu, à Roubaix.

On y trouvera les journaux anarchistes et les brochures de propagande. Causerie sur les questions à l'ordre du jour.

***

*L'Insurgé*, *Le Révolté Sédanais*, le *Pot à Colle* et le *Père Peinard* sont priés d'envoyer chacun un exemplaire au compagnon E. Laboysse, Grande-Rue, à Rabastens (Tarn), qui leur soldera.

***

TOULON. — Travailleurs en garde :

Le 1er mai approche, et l'on vous tend des lacets, attention ! On vous parle de fête nationale, allons donc, ce n'est que de la tromperie, de la trahison. Laisserez-vous la Révolution se réduire à de telles mascarades, qui ne doivent que vous bercer d'illusion.

Travailleurs, il n'y a plus rien à attendre pacifiquement, car la faim parle. Le 1er mai, que tout le prolétariat fasse universellement sentir sa souffrance en manifestant violemment.

Si vous tremblez, restez chez vous. Réfléchissez aux idées que les anarchistes vous mettent sous les yeux.

Vive la grève générale !

Vive la Révolution sociale.

***

ARMENTIÈRES. — Le groupe a pris le titre les *Lessiveurs humanitaires*. Réunion le dimanche de 5 à 6 heures du soir, à la Brasserie humanitaire, rue des Promenades. Le groupe fait appel à tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*.

***

TRÉLAZÉ. — Le groupe anarchiste les *Jeunes Révoltés* de Trélazé, demande à tous les compagnons qui font paraître des journaux en langue française de leur servir un abonnement d'un exemplaire. On leur en paiera le montant. Les camarades qui peuvent venir en aide à la propagande par brochures, argent, etc., sont priés de s'adresser à Auguste Tonnelé, à Trélazé (Maine-et-Loire).

Le groupe se réunit tous les samedis, mais lorsqu'il y a des conférences à Trélazé ou à Angers, la réunion est remise au lundi.

***

LONS-LE SAULNIER. — L'armée est une famille, clament les bourgeois intéressés à la question. La preuve en est qu'à Lons-le-Saulnier les 28 jours sont menés à grands coups de pieds dans le derrière : ce qui aime bien, châtie bien. Les ploupious de service constance rendraient bien aux gradés la monnaie de leur pièce avec usure, mais pour le moment cela coûte trop cher, on attendra un moment plus favorable, pour distribuer le châtiment avec moins de frais.

A bon entendeur.... mépris.

***

NANCY. — L'existence de l'ouvrier étranger en France, n'est pas des plus sûres. Il est à la merci du premier policier venu qui, par un rapport bien soigné, peut très bien provoquer votre expulsion. On doit toujours être sur ses gardes et être prêt à filer du jour au lendemain. Ainsi vient d'être expulsé le compagnon Bailly, pour cause de sécurité publique, sans plus d'explication que cela.

Il paraît que la même mesure a atteint plusieurs italiens du département.

***

La *Chanson des Gueux*. — A un ami qui nous demandait de reproduire l'œuvre de Richepin, nous répondions, dans le numéro 31 de la *Révolte*, que nous n'étions pas assez riches pour nous payer ce luxe. Ayant eu connaissance de cette demande, l'auteur de la *Chanson des Gueux* nous a adressé la lettre que nous avons publiée dans notre dernier supplément et qui se termine par un superbe encouragement aux révolutionnaires *quand même* et aux propagandistes par le fait.

Il n'y a qu'une manière de remercier l'écrivain, c'est de mettre largement son œuvre à contribution. Les lecteurs du supplément connaissent déjà les *P'tiots* de la *Chanson des Gueux*, les quelques nouvelles que nous avons tiré des *Morts bizarres*, le Pavé ; cette pièce pleine de souffle et d'envergure si large, le *Baiser de la Chimère*, qui peut s'appliquer aux amants de la poésie, mais que les combattants de la lutte peuvent revendiquer aussi, puisque la plupart d'entre eux ne sont pas destinés à voir la réalisation de leur idéal : ceux dont le rôle est comme le dit si bien Richepin, de traduire les idées en actes, et qui n'ont que la satisfaction de travailler pour l'avenir.

## PETITE CORRESPONDANCE

B. à Sedan. — Envoyez un exemplaire du « Révolté Sédanais », à Bardot, à la Machine (Nièvre).

E. G. rue Louis Braille. — Abonnements servis. — La pièce de vers a été publiée dans le numéro 7 du supplément.

O. à Beauvais. — J'ai refait le compte, ça se peut.

Petit Vieux à Lyon. — Nous n'avons pas ce nom dans nos adresses.

L. C. à Marseille. — La commission est faite au « Pot à Colle ».

B. à la Machine. — Vérification faite, le service de quatre exemplaires a été fait aux adresses données.

Groupe Marat. — Reçu convocation trop tard.

A. W. à Boult-sur-Suippe. — Reçu la lre quand journal était sous presse. — Ecrivez toujours rue Moufftard.

« Productor ». — Boult-sur-Suippe a bien reçu.

## CONVOCATIONS

Le groupe des Coiffeurs anarchistes se réunira au local convenu le mardi 5 mai, à 10 heures du soir.

Le groupe étant basé sur les affinités n'invite que les anarchistes COMMUNISTES.

Réunion du groupe anarchiste des V et XIIIe arrondissement le samedi 2 mai.

Tous les compagnons sont priés d'être exacts. Discussion sur le 1er mai.

*Le Gérant* : J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 35. DIX CENTIMES DU 9 AU 15 MAI 1894

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LE MASSACRE DE FOURMIES
### ET NOTRE « NOBLE ARMÉE »

Le gouvernement vient de s'illustrer à Fourmies. La royauté avait eu Transnonain, l'empire la Ricamarie : la République après s'être essayée par des charges de cavalerie et quelques assommades à Reims, Roubaix, Tourcoing, a voulu démontrer que, elle aussi, peut faire merveille en trouant la peau des prolétaires. Sur l'ordre d'un fonctionnaire, l'armée a fait plusieurs décharges sur les travailleurs qui réclamaient la journée de huit heures. Quinze morts et plus de trente blessés, sont, paraît-il le bilan du massacre. Parmi les morts, il y a des femmes et des enfants !

Et le gouvernement n'a même pas l'excuse de dire que c'étaient des révolutionnaires, de « hideux anarchistes ». Ces pauvres diables étaient si peu qu'ils avaient à leur tête un porteur de drapeau tricolore et qu'ils chantaient : « C'est huit heures qu'il nous faut ! » On leur a envoyé du plomb.

« La gloire se paie toujours », elle se paie sur les malheureux qui sont assez faibles d'esprit pour la chanter. Ah ! vous avez admiré l'armée française, vous avez célébré sa vaillance, chanté ses victoires, votre âme a frémi dans les plis du drapeau, le roulement du tambour, la voix des clairons vous ont transportés d'enthousiasme. Eh oui ! vous saurez ce qu'il en coûte d'avoir le culte du sabre et des baïonnettes ; c'est vous dont le sang sera versé en l'honneur de l'idole !

C'est en vous perçant de leurs pointes, c'est en répandant vos cervelles sur le pavé qu'ils justifieront vos cris de : « Vive l'armée ! » qu'ils vous récompenseront d'avoir battu des mains au passage de tous les galonnés, d'avoir emboîté le pas derrière les traîneurs de sabre ! Combattre le Prussien et l'Anglais est une grosse affaire, prendre d'assaut des batteries de canons n'est pas une plaisanterie et l'on doit réfléchir avant de tenter l'entreprise ; mais tirer dans le tas des travailleurs désarmés, dans larder des jeunes filles qui portent des fleurs, embrocher des enfants qui jouent à la poupée, oh là, tout est plaisir, il n'y a point de danger. Au contraire l'avancement est certain.

« Allons, lieutenant, toutes nos félicitations pour votre grade de capitaine ! Allons sous-préfet Isaac, vite la décoration et une préfecture ! L'année prochaine vous pourrez massacrer plus en grand ! »

Voilà ce qu'on appelle les « exploits de notre noble armée » ! Voilà les héros de la revanche ! L'arme Lebel a été baptisé dans le sang du peuple comme le furent les chassepots et comme le sera la poudre sans fumée ! Et penser que ce sont ces maudites frontières qui fournissent un prétexte à l'existence de ces massacreurs ! De même c'est l'armée elle-même qui, seule, rend les frontières possibles. Sans toute cette soldatesque, nous serions frères, Allemands, Belges, Français, Espagnols. Toutes les infamies se tiennent, se justifient les unes par les autres. Rapine capitaliste, scélératesse gouvernementale, férocité du soudard, tout cela se mêle dans les mêmes institutions de boue et de sang.

Et nos camarades discutent encore pour savoir si, oui ou non, ils doivent entrer dans les rangs des soldats pour faire de la propagande. Peut-être y avait-il des anarchistes parmi les malheureux soldats poussés comme des machines, comme des mitrailleuses inconscientes. Tant qu'il y aura des armées, il n'y aura pas de salut ! La Marianne républicaine sera la digne épouse du tzar de toutes les Russies.

## L'IDÉE ET LA FORCE

On peut définir l'*idée* : la représentation géométrique, le schema d'une action à accomplir.

L'acte que nous désignons sous le nom de *volonté* est une sorte d'idée simple aussitôt accomplie. L'idée générale, celle dont je parle ici, est composée de volitions vagues et éloignées, c'est un plan d'action future, c'est un commencement dont la fin logique est une réalisation objective. Certes toute idée n'aboutit pas à une action, mais elle n'en n'est pas moins créée pour cette réalisation. Le fœtus est formé dans le but de donner naissance à un être vivant, peu importe si le stade évolutif se trouve interrompu et si le germe périt dans l'œuf, les faits contingents ne peuvent en rien infirmer la valeur de la règle. L'action, d'après ce qui précède, est donc le résultat d'un phénomène primitif ; elle est de la pensée réalisée, objectivée, comme je le disais tout à l'heure.

En allant au fond des choses, on peut, il est vrai, se demander si l'idée, la faculté cérébrale qui nous fait combiner des représentations purement subjectives, n'est pas elle même de l'action, chaque pensée se traduisant par une modification physico-chimique du cerveau. La réponse à une pareille demande aboutit tout droit à la négation de l'existence de la pensée pure, celle-ci n'étant alors qu'une des formes du mouvement. Ceci n'a rien qui puisse nous choquer.

Nous ne descendons pas aux dernières limites de l'absolu, nous désirons simplement examiner ici ce qu'on entend par homme d'idée et homme d'action : Sitôt que le plan idéal construit par le penseur dépasse une certaine grandeur, sitôt qu'il s'étend sur l'espace et sur la durée, la vie d'un homme est trop courte pour voir se former la réalisation palpable de l'idée.

De même qu'une lentille projette son foyer à une distance déterminée, l'idée ne prend une forme tangible qu'après un certain espace de temps. De plus, et ceci s'applique aux idées sociales, la réalisation est d'autant plus proche que plus d'individus y concourent, car, et c'est là la supériorité de l'association sur l'individu isolé, elle peut modifier le milieu, chose impossible à l'être seul.

L'homme d'action semble être le complément nécessaire du premier, sa supériorité est d'être de son temps. L'autre combinait ce qui sera, lui se sert de ce qui est pour agir. Il est violent, pourquoi parce qu'il *accomplit*, sa violence est un effet, elle n'est pas un point de départ, il ne commence pas, il conclut.

Parfois la pensée se ramasse, elle se tasse dans le même cerveau pour faire place à l'action, alors le monde admire une chose rare ; l'idée unie à la force, la pensée faisant corps avec le mouvement, mais alors la pensée porte moins loisir sur l'avenir, elle s'essouffle, elle est plus utile à ceux qui existent qu'à ceux qui naîtront.

Il est oiseux de demander : doit-on être homme d'action ou homme de pensée, utopiste ou réalisateur d'utopies. On est ce qu'on est : mais au point de vue le plus large, l'homme de l'activité et l'homme du rêve sont tous les deux également nécessaires. L'un peut prétendre à la gloire immédiate et à la célébrité du jour, l'autre doit se résigner à être raillé par le présent et peut être oublié de l'avenir, c'est lui qui peut répéter cette parole d'un héros de Schiller : « Ce siècle n'est pas mûr pour mon idéal, je suis le citoyen des âges qui viendront. »

L'idée et l'action (j'insiste sur ce point), ne sont qu'une seule et même chose, mais considérée au commencement ou à la fin de son évolution. Peu importe que ces deux éléments soient dissociés et partagés entre plusieurs individus ; peu importe que le temps ou la distance les sépare, l'idée engendrera fatalement l'action, c'est un axiome.

Les anarchistes sont les produits logiques de l'idée, les théoriciens peuvent gémir en regardant le résultat de leurs œuvres, leurs lamentations sont vaines, la philosophie de l'histoire nous montre l'inutilité et l'inconséquence de leurs plaintes.

La révolution avec ses violences (ces violences que les rhéteurs en chambre anathémisent si niaisement), est la réalisation palpable de toutes les idées d'une génération.

La fille naturelle de l'idée, c'est la force qui en est la consécration matérielle.

## LES GRANDS ACCIDENTS

Il y a quelques semaines un vaisseau d'émigrants entrant dans le port de Gibraltar, s'ouvrit le flanc à l'éperon d'un cuirassé anglais qui saillait sous l'eau de plus de 10 mètres. Sur près de 800 hommes que portait ce navire d'émigrants, 572, pour la plupart des Italiens furent noyés. Comme la carcasse du navire encombrait l'entrée du port, il fallu faire sauter les débris. Un scaphandre mourut de saisissement en voyant les grappes de noyés. On enterra une centaine de cadavres dans le cimetière de Gibraltar, mais comme il n'y avait plus de place, tous les autres corps furent transportés dans des chalands à 1 kilomètre du port et jetés en mer profonde.

Ce jour-là le cuirassé avait bien travaillé et chose remarquable, c'est la première fois qu'un éperon sert à quelque chose. Il y a quarante ans qu'on les a inventé et qu'on les perfectionne dans tous les arsenaux des pays civilisés. Jamais en temps de guerre, ces épées qui prolongent l'avant du navire sous l'eau, n'ont eu l'occasion de percer un flanc de navire ennemi. La perte de l'*Utopia* et la noyade des émigrants italiens en est la première application pratique.

La semaine dernière, une poudrière a éclaté à la porte de Rome, tout a été dévasté à 2 kilomètres à la ronde et dans la ville de Rome tout a été secoué. Le pape a cru qu'on faisait sauter le Vatican, quelques centaines de personnes ont reçu de légères blessures d'éclats de vitres ou de chutes de pierre. On compte quelques personnes blessées grièvement et, six ou huit morts.

Il arrive fréquemment que des poudrières sautent, mais jamais une telle accumulation d'explosible : près de trois cent mille kilos de poudre. Cette poudre destinée à faire des cartouches ou des gargousses, pouvait envoyer à des kilomètres un million et demi de kilos de plomb ou de fonte. Les statistiques des guerres de ce siècle indiquant qu'on tire environ 80 kilos de projectile par homme tué, il s'en suit que la quantité de poudre qui a fait explosion à Rome, représentait en guerre la mort d'environ *vingt mille hommes*.

En ne tenant pas compte des carreaux cassés, ni de la frousse du pape, cet accident a sauvé la vie de vingt mille individus.

Au lieu de percer l'*Utopia*, le navire de guerre anglais aurait pu sauter en l'air lui-même sans qu'on ait à déplorer la mort d'un plus grand nombre d'hommes.

Donc à s'en tenir au point de vue statistiquement humanitaire, il serait à désirer que tous les vaisseaux de guerre de toutes les nations, que toutes les poudrières de tous les pays sautassent en l'air. Nous serons tranquilles pour quelque temps.

L'explosion de la poudrière de Rome peu de jours avant le 1er mai a fait soupçonner à tous les bourgeois qui ont conscience de ce qui les attend, que quelque révolutionnaire avait mis le feu. Les autorités font une enquête, mais détourneront tous les soupçons si par hasard elles découvraient des traces de malveillance.

On a bien arrêté trois ouvriers socialistes la veille de l'explosion dans la poudrière, mais on ne voudra pas croire que parmi eux se trouve l'auteur de l'attentat.

Si ce bienfaiteur de l'humanité existe, il a droit aux remerciements de tous et il mérite de devenir chef d'école.

Quant aux quelques morts, le roi d'Italie les a pleuré, le pape les a bénit. Qui donc a pensé aux cadavres italiens qui dorment au fond du détroit de Gibraltar ?

# LE SOCIALISME ALLEMAND

## I

### Un peu d'histoire

Le socialisme allemand ne date pas d'aujourd'hui. Il ne date pas de l'année dernière. Il ne date pas non plus de 1878, ni de 1863 ni même du manifeste communiste de 1847. Il eut son origine, comme celui des autres pays, dans les événements qui se rattachent immédiatement à la Révolution française. Et comme dans ces autres pays, en France, en Italie, en Suisse, en Angleterre même — il fût alors, c'est-à-dire avant 1848 *intégral* : il ne parla pas au nom particulier d'une classe, fut-elle la classe ouvrière ; mais de toute l'humanité ; il ne préconisa pas des prétendus changements graduels, mais la transformation radicale et nécessairement violente des rapports constitutifs de la société ; enfin il ne visa pas particulièrement à l'abolition de telle ou de telle autre institution sociale, — la propriété, ou bien la religion, ou bien le gouvernement, ou la famille, ou le droit de punir, ou le parlementarisme ou n'importe quelle autre — mais il les attaqua toutes à la fois, saisissant bien la liaison qui existe entre elles et partant, la nécessité de les détruire toutes d'un coup, sous peine de les voir renaître toutes de la survivance d'une seule.

Ce caractère intégral du socialisme allemand antérieur à 1848, fit sa force, et il détermina l'élan révolutionnaire qui se manifesta en cette année historique. Lorsqu'on relit aujourd'hui les ouvrages de Marx, de Grün, de Weitling et de tant d'autres, on est étonné d'y rencontrer les pensées les plus hardies, les idées les plus larges, la critique la plus profonde de la société actuelle. Tout ce qui a été pensé et écrit depuis, par les socialistes de toutes écoles, par les anarchistes même, soit en fait de principes, soit en fait de méthodes de propagande et de lutte, tout cela fut pensé et écrit par ces pionniers du socialisme allemand ; lesquels, n'ayant d'ailleurs pas continué, (comme il est de mode aujourd'hui, d'afficher une science très douteuse et d'appeler hautainement ses doctrines « scientifiques ») tenaient au contraire à prouver par des faits la sincérité de leurs convictions, et conspiraient, agissaient, risquaient leur liberté et leur vie ; et se seraient tenus offensés si l'on était venu leur dire, qu'ils ne devaient pas croire à la réalisabilité immédiate de ce qu'ils pensaient être juste et vrai. Une vérité qui n'est pas immédiatement réalisable (bien entendu, si on y met de la bonne volonté), n'en est pas une.

Ainsi donc le socialisme d'avant 1848, aujourd'hui oublié par ceux qui ont intérêt à le faire oublier aux autres, contribua beaucoup aux événements de cette année. Plusieurs de ses disciples prirent place parmi les combattants de la Révolution, et jusqu'en 1863 et en 1875 ce sont des survivants de cette glorieuse légion qui relèvent en Allemagne l'étendard du socialisme après les périodes de réaction.

---

Le socialisme actuel, différent en cela de celui que nous venons de connaître, reprend à deux reprises son origine à la réaction. Après la réaction de 1849 et des années suivantes apparaît Lasalle ; après celle de 1871 apparaissent en réalité les « marxistes ».

L'un et l'autre parti ont poursuivi, à quelques différences près, le même but : qui n'est plus l'émancipation immédiate de la classe ouvrière par l'action révolutionnaire, mais par son organisation, c'est-à-dire l'organisation d'une minorité qui est seule organisable pour la lancer à l'assaut du pouvoir.

Les lassalliens prônaient les coopérations et le suffrage universel : les marxistes la résistance au capital et également la conquête du pouvoir politique. Les uns étaient nationaux, les autres internationaux, mais ils étaient également animés par l'esprit étroit de classe, et également encore ils ne voyaient qu'un côté de la question sociale, la question économique. Pour Lasalle la question sociale n'était qu'une question d'estomac : Marx ne voyait dans toute l'histoire qu'une fatalité économique, et dans la lutte du prolétariat contre le capital — que le produit et l'aboutissant de la grande industrie. Lasalle proclama la « Loi d'airain des salaires » : Marx — le principe que l'émancipation des travailleurs doit-être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Tous les deux ne découvraient dans la grande révolution qui approche qu'un jeu d'intérêts matériels, et une lutte de classes pour se succéder au pouvoir. L'un et l'autre acceptaient plus ou moins l'aide de l'Etat pour la réforme sociale, et demandaient, en contradiction évidente avec leurs prémisses des réformes législatives.

Dès lors, il n'était pas difficile de s'entendre, et on s'entendit en effet. A Gotha l'union fut célébrée en 1875. Les marxistes cessèrent de reprocher aux lassalliens leurs palliatifs démocratiques et leur organisation autoritaire, et les lassalliens se rallièrent entièrement à la doctrine « scientifique » de Marx. De cette entente naquit le parti démocrate-socialiste allemand tel qu'il est aujourd'hui, un compromis amalgamé de tendances opposées, des théories en opposition avec la pratique, de révolution et de légalité, enfin une contradiction dans les termes. Ce n'est que dans ces derniers temps, à proprement parler après l'abrogation de la loi de 1878, au congrès de Halle de l'année passée, que les démocrates socialistes ont été jeter le masque, désavoué ouvertement la révolution et les quelques théories révolutionnaires d'antan, pour se plonger dans la politique purement parlementaire et dans la casuistique de la législation du travail.

---

Or, il arrive dans l'histoire qu'après un certain temps d'attente, d'inutiles plaidoiries auprès des pouvoirs publics le peuple se lasse, et le mouvement sortant des bornes de la légalité devient révolutionnaire. Ainsi arriva-t-il en 1878 dans toute l'Europe, en Allemagne comme partout, se produisirent des attentats et d'autres actes de révolte. Les gouvernements saisirent l'occasion pour sévir contre les socialistes de toute nuance et tâcher d'arrêter par des mesures draconiennes la marche des idées.

En Allemagne fut votée comme l'on sait, la loi muselière qui fit dissoudre les associations, défendit les réunions et les publications ayant un caractère socialiste et décréta des mesures d'expulsion, d'état de siège et pénalités diverses.

Naturellement, le gouvernement en fut pour ses frais. Le mouvement socialiste après avoir été enrayé pour un moment, éclata plus fort que jamais ; les idées se creusèrent de nouveaux sillons dans les masses ; et la loi, cette baguette magique qui devait opérer tant de miracles, se brisa dans les mains de ceux qui la brandissaient.

Néanmoins la loi eut un effet ; ce fut de former certains esprits, peu forts en vérité, auxquels le souci de leurs intérêts personnels, de leur position, de leurs revenus comme éditeurs, journalistes, orateurs et députés socialistes, avaient plus de prises que l'amour du prochain.

— En revanche bien des gens sincères et décidés, des persécutés reprenant le drapeau flottant avant 1848, devinrent révolutionnaires et anarchistes. Ainsi il y eut, d'un côté les soumis à la loi, les hommes du Parlement, de la presse, de la discipline ; de l'autre — les insurgés, les indomptés, les hommes d'action. Liebknecht, Rossdorf, et — MM. Liebknecht, Bebel et Singer la lutte entre les deux éléments était inévitable et elle fut acharnée. Nous ne voulons pas ici rappeler les tristes épisodes, qui ont montré la nature humaine sous un jour sinistre : les misérables expédients pour éviter la présence des délégués anarchistes au congrès qui devait avoir lieu à Zurich et qui fut transféré à Wyden ; la dénonciation systématique des anarchistes et de leur propagande, les insinuations et les calomnies pires encore que les dénonciations. Nous passons. Nous constatons seulement que les moyens employés pour nous combattre soulevèrent l'indignation d'un grand nombre de membres non encore endurcis à la discipline du parti. La discorde entre les « jeunes » et les vieux, pris de là son origine, par le vote donné par plusieurs députés socialistes à la subvention aux compagnies de navigation, l'administration du fond de secours, les intrigues et l'autoritarisme des chefs, la violation des délibérations des congrès, le mépris pour les opinions de la masse, enfin, la corruption proprement dite, soulevèrent de plus en plus la masse du parti contre les chefs et rendirent permanente la discorde entre les « jeunes » et les « vieux » que même le succès apparent de 1890 n'a pu apaiser.

*(A suivre)*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Tous les renseignements que nous avons recueillis jusqu'à maintenant sur les accidents du 1er mai, graves ou terribles, sont trop incomplets pour que nous puissions prétendre les raconter à nos lecteurs et les présenter sous leur jour véritable.

Nous ne faisons que rappeler les principaux faits en passant, sauf à y revenir longuement lorsque nous saurons ce qui s'est réellement passé.

Les journaux font encore le silence sur la manifestation du 1er mai en Espagne, et sur d'autres pays nous n'apprendrons la vérité que dans quelques jours.

Paris. — Deux camarades de la Ligue des anti patriotes qui collaient des affiches : « Armée coloniale, » le mardi avant le 1er mai ont été vus par les policiers et poursuivis. Comme ils ne parvenaient pas à les attraper, ils tirèrent sur eux plusieurs coups de revolver. C'est ainsi qu'ils ont pris Mursch et Huys.

Granger, le déserteur qui a tiré sur les agents, passe le vendredi 8 mai, en cour d'assises à Paris.

A Paris comme fait saillant du 1er mai, mais ne pouvons guère citer que le pétard qui a jeté la panique aux Champs-Elysées et cassé quelques carreaux. Miraculeux ! l'hôtel n'a été sauvé, paraît-il, de la destruction que par une médaille de la Sainte-Vierge qui se trouvait sur le rebord du soubassement.

Les bousculades de la place de la Concorde n'avaient rien de neuf pour les parisiens. Les brutalités policières sont thème facile à exploiter pour les adversaires du gouvernement, mais il n'y pas à s'en émouvoir quand on n'attend que l'occasion pour rendre à la police la monnaie de sa pièce.

***

Clichy. — Une bande d'anarchistes avec une compagne qui portaient un drapeau rouge, avait traversé Levallois et était entrée à Clichy chez un marchand de vin.

La police avertie se mit à la recherche des perturbateurs et quand elle les trouva, ceux-ci décidés à ne pas se laisser arrêter, se défendirent avec leurs revolvers.

Cinq policiers, gendarmes ou sergots furent blessés, mais succombant sous le nombre trois des camarades blessés tombèrent dans les mains des assaillants. Un des révolutionnaires a été très gravement atteint par les balles et les coups de sabre. Depuis trois autres camarades ont été arrêtés depuis cette affaire.

Nous apprenons que Descamps, est mort.

A l'hôpital Beaujon où il avait été transporté après la bataille de Clichy.

C'est le premier anarchiste mort dans la lutte en France.

***

Lyon. — La foule des manifestants qui se rendaient au cimetière sur la tombe des morts de 1831 et 1834 a été dispersée par une charge de cuirassiers. Elle s'est alors réunie sur d'autres points de la ville et en moints endroits des bagarres se sont produites. Une douzaine d'agents et de soldats ont été blessés, autant de manifestants. Une cinquantaine de révolutionnaires, anarchistes et autres ont été arrêtés.

Le 1er mai, et chaque jour depuis cette date, les fils téléphoniques et télégraphiques sont coupés dans la ville de Lyon et dans les environs.

***

Anzin, 1er mai. — Un incendie considérable a éclaté cette nuit à l'usine Descat, au Petit-Saint-Jean, qui est une teinturerie de laine.

Les pompiers et les troupes, arrivés aussitôt, ont pu circonscrire le sinistre. Néanmoins les dégâts sont graves, et nombre d'ouvriers vont se trouver sans travail.

On croit que l'incendie est dû à la malveillance.

***

Charleville. — J.-B. Clément, le socialiste du parti ouvrier dissident, a été arrêté à la suite de nous ne savons quelle manifestation et condamné *séance tenante à deux ans de prison* et cinq ans d'interdiction de séjour.

***

Fourmies. — La fusillade semble avoir été ordonnée par un individu sans aucun sang-froid.

La troupe gardait la mairie où quelques manifestants du matin, étaient enfermés. Des pierres ont été lancées sur les soldats, un officier a été bousculé et sans sommation, subitement cinquante coups de fusil ont tué quatorze personnes dont deux seulement ont plus de vingt-cinq ans ! Il y a plus de vingt blessés dont quelques-uns ne survivront pas. De plus des arrestations ont été faites parmi les survivants.

Les enquêtes se poursuivent !

Devant le tribunal d'Avesnes, samedi 2 mai, une série de condamnation ont été prononcées. Lecoyer, Jarquart, Doubercie, Martin, Delcourt, Dibant, Decamps, Watrenez, Césarine, ont eu entre deux et quatre mois de prison, pour rébellion et outrages envers un agent ou envers un commandement de la force publique.

Le 4 mai, à la Chambre, une interpellation sur les événements de Fourmies, a montré que tous les dirigeants étaient bien d'accord contre les ouvriers massacrés a Fourmies.

Dumay a dit que les anarchistes auxquels on fait la guerre auraient dû s'attendre à plus de mansuétude, alors qu'ils pouvaient s'imaginer avoir un de leurs adhérents parmi les membres du ministère. En effet, Constans est un germe puissant de décomposition sociale, mais il est inconscient et Dumay a donc dit une bêtise.

Un autre, député ouvrier du Midi, dont le nom est synonyme d'imbécilité, a essayé de faire pleurer sur sa personne, en qui l'inviolabilité parlementaire a été violée.

Puis un autre a voulu se tailler une popularité dans le désastre de Fourmies.

Enfin Constans a parlé, il a couvert son sous-préfet Issac, le commandant des troupes Chapuis et le lieutenant. Tous ont bien agi et n'ont fait que leur devoir. Pour lui, le seul coupable est un nommé Culine, que malheureusement la loi ne peut atteindre. Constans termine en disant que sa conscience ne lui reproche rien.

On repousse une demande d'enquête et on adopte à une grande majorité un ordre du jour unissant dans une même sympathie, soldats et ouvriers.

## Etats-Unis

*Les esclaves blancs.* — Le *Herald* vient de publier une correspondance de Pocahontas, dans la Virginie occidentale, qui fait un terrible tableau du sort qui attend, dans les déserts glacés de cette région abrupte, les malheureux pris au piège à New-York dans certains bureaux de placement pour les ouvriers sans travail. Nous ne connaissons dans l'histoire ou dans le roman des misères humaines rien qui approche de la condition faite à ces martyrs de la civilisation.

Soixante-quinze Polonais et Hongrois, embauchés en décembre dernier par un agent de Greenwich street pour aller travailler à la construction d'un embranchement du Norfolk and Western Railroad, ont été déposés, après trente-six heures de voyage dans des wagons à bestiaux, à la station des mines à charbon de Pocahontas, au milieu d'une solitude montagneuse couverte de vingt-deux pouces de neige. On leur fit passer la nuit dans une cabane de troncs d'arbres ouverte à tous les vents, d'où ils partirent le lendemain matin à pied, pour le camp des entrepreneurs, à cinquante-sept milles de distance. La neige leur montait parfois jusqu'à la ceinture, et il fallait marcher quand même, trempés, les pieds crevassés par le froid, jusqu'à la nuit, sous peine de mort. Le soir, une hutte de branches improvisée leur servait d'abri, sur la terre nue d'où un carré de neige avait été écarté à la pelle. Ce voyage dura trois jours. Le quatrième jour apparut le camp dans une vallée profonde. Les malheureux saluèrent la délivrance. Hélas ! c'était l'esclavage, car ils étaient prisonniers. Prisonniers de la faim, et prisonniers de gardiens impitoyables. L'endroit est à trente-six milles du village le plus voisin, séparé de la civilisation par des montagnes sans chemins et des rivières sans ponts ; et de plus le camp est surveillé jour et nuit par des hommes armés.

Ceci n'est qu'un sommaire ; il y a des épisodes navrants. Le froid, la faim, l'insomnie, le travail forcé, les chômages sans paye, qui endettent et enchaînent les hommes, les coups et les chiens comme moyens de contrainte, tel est le régime de cet enfer inconnu, où ne peut pénétrer une consolation, d'où ne peut sortir un murmure ; le hasard seul en apporte un écho ; la société en fera-t-elle justice ?

Le *Herald* a publié un second rapport, résumé de renseignements fournis par quatre malheureux Hongrois ramenés à New-York, par M. Herce :

« Les renseignements fournis par M. Herce confirment de tous points les premiers qui ont été livrés au public. Parti le 2 mars de New-York, il s'est rendu à Pocahontas en passant par Washington et Pittsburg, et il a mis trois jours et demi pour faire à cheval le trajet de Pocahontas au camp où étaient établis les ouvriers. « Je souffre encore, dit-il, de penser à ce voyage. Les misérables qui l'ont fait à pied, une partie d'entre eux sans souliers, ont dû éprouver les plus cruelles souffrances imaginables. J'ai traversé plus de cinquante cours d'eau à gué, souvent en faisant nager mon cheval. Certains sentiers des montagnes sont à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et longent des précipices à bords étroits et glissants. Quelques cabanes de bois brut çà et là m'ont fourni un abri pour la nuit. »

Vient une longue suite d'épisodes sinistres qui renchérissent encore sur les premiers récits. « Tous ces gens, dit en conclusion le narrateur, sont trompés et leurrés par des agents d'embauchage à New-York. Ceux ci leur disent qu'ils les envoient dans un pays jouissant d'un climat doux et salubre où ils auront la vie facile. Ils seront les premiers dans le pays et y pourront faire fortune en s'établissant gratuitement sur des terrains à charbon. Quand le chemin de fer sera terminé ils seront employés au service du fret ou même comme conducteurs de trains, etc. »

C'est par de telles promesses qu'ils sont engagés dans un exil infernal, d'où bien peu reviennent et où la plupart succombent. Il y a des centaines de ces pauvres ignorants qui vont ainsi chaque jour mourir de misère et de souffrances morales dans ces régions de la Virginie du sud-ouest et de l'ouest, où de nombreuses lignes et embranchements de chemins de fer sont en construction. »

(*Le Courrier des Etats-Unis*)

***

*La liberté de la presse en Amérique.* — Un rédacteur du *Lucifer* de Topeka (Kansas), Moses Harman, âgé de 60 ans, fut condamné l'année dernière, à cinq ans de prison pour procès de presse. Il attend la décision du tribunal d'appel, mais a dû faire déposer une caution de 25,000 francs. Tout dernièrement, il vient d'attraper encore un an de prison pour avoir publié dans son journal une lettre que lui avait adressé le docteur O'Nerk de New-York, sur la servitude sexuelle des femmes.

(*Autonomie*)

***

Les belles dames de la Nouvelle-Orléans avertis du massacre des prisonniers italiens, attendaient sur les balcons voisins de la prison avec leurs lorgnettes. Pour quelles ne perdissent pas tout le spectacle qui se passait dans une cour intérieure, deux des Italiens furent tirés dehors et pendus. L'un d'eux était déjà mort avant l'opération, l'autre servit de cible à un groupe de tireurs, pour le plus grand plaisir des spectatrices.

On ne dit pas qu'elle ait applaudi au plus adroit tireur.

(*Freiheit*)

***

Le compagnon Pentecost, mentionne dans sa Revue, une heureuse commune de la Georgie, dans laquelle on a compris que l'autorité est une mauvaise farce. Conformément aux lois, la cérémonie du vote se fait encore, mais on s'arrange toujours à nommer un individu qui n'accepte pas : il n'y a ni juge, ni magistrat, ni maire, et tout n'en va que mieux !

***

L'armée américaine doit être fière de ses exploits dans la dernière campagne elle a massacré 401 Indiens, dont 123 femmes et 117 enfants.

Qu'il est beau d'être soldat !

***

Le recensement de 1890 vient de révéler que les 13 millions de ménages américains, possédant ensemble une fortune de 320 milliards de francs.

Plus des deux tiers de ce total, soit 225 milliards appartiennent à 182,000 familles, et le tiers restant se partage entre 12,818,000 familles : cela ferait peu près 8,000 francs par famille, mais les classes moyennes prennent presque tout et pour les misérables il ne reste presque rien.

(*Freiheit*)

## Japon

Nous extrayons du journal socialo-jésuite, la *Croix* une correspondance sur le parlementarisme au Japon. Pour ce journal, le parlementarisme est déjà synonyme de révolution et l'armée est la véritable sauvegarde du pays, mais nos lecteurs sauront bien faire leurs appréciations :

La Chambre des députés s'est ouverte à Tokio,

25 novembre 1890, au milieu des acclamations, des espérances et de l'enthousiasme d'un peuple halluciné.

Elle s'est fermée le 8 mars 1891, au milieu des invectives et du mépris d'un peuple déçu.

Quoi! C'est donc ça le régime parlementaire tant vanté! Voilà le résultat de tant d'agitation et de troubles politiques, de discours, de haines... et finalement de dépenses. Voilà ce qu'on entend partout.

Les journaux sont virulents et traitent les députés de gueux et de lâches. Les gens sérieux (il y en a partout) haussent les épaules et se lamentent sur l'avenir de leur pays.

L'armée est remarquable par son dédain; il n'est même pas question de la Chambre parmi les officiers. Ce n'est même pas un sujet de conversation, disent-ils.

Dans la nuit du 20 janvier, à 2 heures du matin, le tocsin réveillait tout To-Kio : la Chambre des députés brûlait. Cette Chambre bâtie à grands frais sous la haute direction d'un architecte allemand, et réputée un des plus beaux monuments de To-Kio, flambait comme une simple maison japonaise.

Construite en bois, elle fut dévorée en quelques instants; le matin, la place était nette. Seules quelques cheminées en brique indiquaient l'endroit des délibérations de MM les députés.

Que de Japonais devaient déjà se dire : « Si les députés pouvaient être rasés comme leur local, « *sainsi da* » « quelle chance! » Mais une peau de député est plus dure à roussir que des murs en bois.

Le bruit courut tout d'abord que les socialistes y avaient mis le feu. Mais il est reconnu maintenant que c'est la faute de l'électricité. Les appareils étaient mal posés, la tension trop forte, que sais-je? Le fait est qu'après un procès retentissant, la Compagnie de lumière électrique fut condamnée et perdit du coup ses meilleurs abonnés.

Le palais impérial, les ministères, les princes du sang, effrayés des méfaits de l'électricité, renoncèrent à cet éclairage trop perfectionné.

La Chambre va être rebâtie en bois; les travaux doivent être finis pour la seconde session, en novembre de cette année.

A quand le prochain incendie? C'est ici le côté gai des sessions parlementaires.

La Chambre, après quelques jours de suspension, se réunit dans un autre local.

Quel est le résultat de toute la session?

Le voici en deux mots : sur 1.061 questions à décider, *trois* ont été discutées et résolues.

1° Le code civil, élaboré par un légiste allemand. Ce code civil n'entrera en vigueur qu'en 1893;

2° Le système métrique est adopté, du moins en principe; on décidera ultérieurement l'époque où ce système sera loi;

3° Comme partout, le grand cheval de bataille des libéraux fut la question du budget.

Se drapant à l'antique comme des Catons (vous verrez plus bas quel est le type des Catons japonais) presque tous les députés émus, indignés, ont voulu exiger la réduction des appointements des fonctionnaires, qui, en définitive, ne sont pas plus payés au Japon qu'autre part.

Que ce faux air d'austérité sied mal à ces députés viveurs et dissolus!

Mais le chapitre qui a soulevé des tempêtes, a été naturellement le budget de la guerre et de la marine. Que d'insanités, que d'absurdités ont été débitées!

En lisant le compte-rendu de ces séances, il me semblait lire le journal officiel français de 1867.

« L'armée est un chancre qui dévore le pays, c'est la ruine. Le vrai force d'un pays, c'est la liberté », etc., etc.

Toutes ces sottises, débitées en 1867 dans la Chambre française par Garnier Pagès, J. Favre, Pelletan, L. Picard et les autres *ejusdem farinæ*, qui ont abouti aux désastres de 1870, ont été textuellement répétées au Japon dans cette première session.

Il faut le crier bien haut : les révolutionnaires sont partout les mêmes, sous toutes les latitudes, à l'aurore de la civilisation comme à son déclin.

Leurs arguments et leurs attaques contre l'ordre sont partout les mêmes... mais la conduite dans les gouvernements diffère heureusement selon les latitudes.

Napoléon III prit peur et céda.

Le gouvernement du Mikado vient de se montrer ferme et habile.

Voyant les députés intraitables sur la question du budget de la guerre, il lança dans les journaux du 26 février la nouvelle que la Chambre allait être dissoute.

Ce fut un coup de théâtre. Pensez donc : perdre 800 piastres d'appointement, le patriotisme révolutionnaire ne résiste pas à une pareille épreuve.

Aussi transformation subite et complète. Les députés devinrent doux et maniables, firent dès le lendemain un vote de confiance pour le cabinet, et les questions de dissolution et du budget de la guerre furent enterrés. Exemple à suivre par plus d'un gouvernement d'Europe!

Pour la question générale du budget, la Chambre réussit à obtenir une réduction de 6 millions 200 mille yens, soit 30 millions de francs; mais sans fixer les chapitres qui doivent supporter cette réduction. C'est au gouvernement à régler cette question de détail.

Après ces beaux travaux, la Chambre se sépara le 8 mars.

Naturellement, affluence des députés à la caisse pour toucher leurs appointements, si laborieusement

Ici, tableau! D'après les journaux de Tokio, plus de 30 députés étaient attendus au guichet par des propriétaires d'hôtels, de cafés, et de mauvaises maisons, qui suppliaient le caissier de leur payer directement les dettes de MM. les députés, car, une fois envolés, ils seraient insolvables.

Ah! les Catons! Voilà donc ces grands patriotes qui invectivaient contre les appointements de pauvres fonctionnaires, qui s'indignaient contre l'armée et qui ont dépensé à Tokio l'argent des contribuables à banqueter et à fréquenter les mauvais lieux!

Je vous le disais et je vous le répète, les hableurs des Chambres sont partout les mêmes.

***

Le journal japonais dont le nom signifie *Liberté*, vient de publier la proclamation des grévistes de Pittsburg et la recommande vivement aux ouvriers du pays.

Les liens de la solidarité internationale se resserrent.

## BOITE AUX ORDURES

S'il n'y avait pas eu de Belges à Fourmies, peut-être n'y aurait il pas eu conflit entre la population et la troupe.

CAMILLE DREYFUS

L'Anarchie est l'hystérie du pauvre. — ALPHONSE HUMBERT (a fait huit années de bagne pour la Commune et n'y a rien appris.)

Les agents ont, paraît-il, rudoyé tout le monde sans beaucoup de discernement, mais le discernement n'est pas leur partie, et quand de grands flandrins, rebut des ateliers, épaves du ruisseau, viennent leur dire des injures sous le nez, ils ripostent avec une rondeur qui n'est pas absolument déplaisante.

On est trop porté à décourager les hommes de la police, à détruire chez eux l'esprit d'initiative et de défensive pour que nous ne recommandions pas à toute la sollicitude des pouvoirs publics, les agents qui ont eu le plus de poigne contre les manifestants, ou au besoin contre les bandits.

FRANCIS MAGNARD

## BIBLIOGRAPHIE

Le *Cri-Cri du Peuple*, journal socialiste hebdomadaire (Louis Besse, 43, rue des Panoyaux). Le premier numéro a paru à la fin de mars. Il contient de bonnes choses, entre autres la poésie de Richepin, *Fils de Fille*, dont il est question dans notre supplément de la semaine dernière.

***

*La Lutte*, organe hebdomadaire socialiste révolutionnaire (Marius Tournade, 52, rue Ramey, Paris), paraît depuis un couple de mois, lutte contre les autoritaires du Parti ouvrier, mais se cantonne dans les disputes montmartoises.

***

Après quelques mois d'interruption, le *Tire-Pied* reprend sa publication à Nancy. S'adresser à H. Margonnet, 90, rue Charles III. Ce journal accentue sa ligne révolutionnaire et communiste. On envoie le journal contre timbres.

***

Un nouveau journal anarchiste paraît à Naples : *Il Primo Maggio* (Le 1er Mai). Le groupe éditeur a aussi publié une petite brochure en italien : *Les grands problèmes du jour*, où la Patrie, l'Etat, le Salariat sont traités d'une façon très claire et par des arguments à la portée de tous les ignorants.

***

*Nouvelles de nulle part*, tel est le titre d'un livre qui vient de paraître en Amérique et y fait, paraît-il, beaucoup de bruit. Il est en anglais, mais on ne tardera pas à en donner une analyse en français. L'auteur est William Morris, dont nous avons publié dans le supplément une pièce jouée à Londres par des camarades : *Sens-dessus-dessous*.

***

Disons aussi qu'une traduction française du *Regard en arrière* de Bellamy va bientôt paraître à Bruxelles. Nous donnerons les détails de vente dès qu'il y aura lieu.

## NÉCROLOGIE

Le compagnon Frick, un des plus vaillants lutteurs parmi les anarchistes américains, vient de mourir à l'âge de 72 ans dans le voisinage de Pittsburg. Depuis 1848, il avait toujours été aux premiers rangs du combat; toujours un rebelle faisant le sacrifice de son temps, de sa liberté, de son travail. Il passa d'abord deux années au bagne de Bruchsal, puis il prit le chemin de l'exil. En Amérique, on le retrouve dans toutes les luttes révolutionnaires. Sa propagande était incessante.

(*Freiheit*).

## PETITE CORRESPONDANCE

Renoul. — Très bien, les deux derniers articles, paraîtront prochainement. — Nous serions heureux de faire votre connaissance.

O. B. à Bruxelles. — Nous avez-vous oubliés?

C. à Ste-Vierge. — Nous vous devons encore deux mois.

M. C. à Fumay. — Voilà 2 semaines que nous expédions en retard, faute de fonds. — Reçu mandat.

P. C. rue Truffault. — Ecrivez au « Productor », San Olegario, 2, Barcelone.

Un peinard et N. F. V. — Le service sera fait aux adresses, dans la prochaine série.

Le comp. Griffon, est prié d'écrire à Blain Marius.

Le compagnon Manon de St-Etienne est prié d'envoyer son adresse à E. Tresse Mortimier Market street, Tottenham court road.

M. à Niort. — Nous pouvons vous fournir les numéros qui vous manquent à raison de 10 cent. chaque.

Boutroie dit « Pas-d'Erreur », est prié d'envoyer de ses nouvelles à Baicry, à Sédan.

S. à Chaumont. — Envoyez-nous sommes en compte avec le « Productor ».

W. D. à Fressennaville. — Chaque fois que nous avons l'argent en temps utile, les envois sont faits à l'heure.

M. à St-Etienne. — M. à Calais. — B. à Limoges. — P. A. à Cannes. — P. à Marseille. — S. à Rouschout. — H. à Ougrée. — M. B. à Lyon. — E. T. à Londres. — F. à Amiens. — Bernard le tourneur. — P. A. à Cannes. — D. à Morlanwelz. — B. à Mirepoix. — C. à Vonjaucourt. — P. D. à Anduzes. — J. à Carcassonne. — G. à St-Ouen. — J. à St-Imier. — L. L. à Granchamp. — B. à Limoges. — D. à St-Gilles. — P. à Troyes. — C. à Agen. — V. à Romans. — L. D. à Londres. — W. à Flixecourt. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Les Anti-Patriotes du XXe arrondissement, samedi 9 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

Ordre du jour : Organisation d'une bibliothèque. Dimanche soirée familiale.

Groupe des travailleurs du XIIe, samedi 9 mai, à 8 h. 1/2, salle Anatole Voitel, cours de Vincennes, 88.

Présence urgente des compagnons du faubourg.

LONDRES. — Club autonome, 6, Windmill street, Tottenham Court road, W., dimanche 10 mai, à 8 h. 1/2 du soir, organisé par le groupe anarchiste de langue française, théâtre, concert et bal.

Programme : 1re partie, ouverture de Guillaume Tell, chants et poésies, solo de violon.

2e partie, les Aventures du Père Peinard, comédie moderne, mêlée de chants.

3e partie, bal.

N. B. Le piano sera tenu par un artiste de Paris.

Programme : six pence.

Tous les lundis sont exclusivement réservés à la discussion sur les différents points de la théorie et de la tactique anarchiste. Le groupe anarchiste de langue française invite tous les compagnons.

*Le Gérant* : J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 36 — DIX CENTIMES — DU 16 AU 22 MAI 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Viande à mitraille

A Fourmies les fusils Lebel ont fait merveille. Les centaines de millions que l'on extorque au peuple, tous les ans, pour les frais du culte patriotique, ont produit leurs fruits, un peu amers, il est vrai.

Mais si l'on ne peut pas faire d'omelettes sans casser d'œufs, il est encore plus difficile de fabriquer des fusils et d'avoir une armée sans massacrer des hommes. Cette vérité élémentaire que nous affirmons ici pour la centième fois peut-être, a toujours été confirmée par les faits. Les événements de Fourmies en sont encore une preuve assez éclatante, et il ne devrait pas être nécessaire d'insister.

Pourtant c'est indispensable. Nous glisserons sur les faits et d'autre part nous en avons donné les détails. Nous savons que la boucherie a été parfaite et que l'expérience *in anima vili* a pleinement réussi. Les journaux bourgeois ont, d'ailleurs, toutes les peines du monde à cacher la joie qu'ils éprouvent d'un aussi bel essai. Mais leur satisfaction éclate malgré eux. Ce n'est pas sans lyrisme qu'ils s'écrient : les blessures faites par le Lebel sont épouvantables ! une balle, après avoir tué deux jeunes filles, est allé blesser un homme à la cuisse, etc.

Quant aux victimes, on les plaint pour la forme et l'on garde ses sympathies pour les gendarmes et soldats assassins pour lesquels M. Paul de Cassagnac réclame la croix de la Légion d'honneur.

Nous convenons qu'ils en sont dignes de tout point. La Légion d'honneur qui a eu l'avantage de compter parmi ses membres des voleurs, des escrocs, des chevaliers d'industrie et des débauchés comme les d'Andlau, Caffarel, Wilson, pour ne citer que les condamnés, ne saurait mieux faire que d'adjoindre à sa collection quelque criminels de plus.

Mais tout cela n'est pas bien important, le plus fort, c'est que la classe ouvrière est indignée. On va sans doute dire qu'il y a de quoi ? C'est une erreur. La chose révoltante et indigne par dessus tout, ce n'est pas le massacre en lui-même, c'est sa cause : c'est que, à notre époque, on trouve encore des gens assez niais pour se laisser coller un fusil entre les bras sans savoir pourquoi ; assez lâches pour s'en servir au gré et aux caprices de la crapule galonnée qui les commande. Si l'on réfléchissait un peu, l'on s'apercevrait vite que, de cette manière, le massacre était inévitable et qu'il n'est que le prélude de bien plus grands massacres. Dès lors qu'on est assez sot pour admettre le militarisme ou assez poltron pour s'y soumettre, à quoi bon s'indigner d'une chose que l'on a acceptée et dont on est soi-même directement ou indirectement l'auteur ? C'est inconséquent.

Après tout, à qui la faute si la mélinite a fait des siennes ? qui donc la paye ? qui donc la fabrique ? si ce n'est le peuple.

Qui donc tient les fusils Lebel et qui donc a pressé les détentes si ce n'est encore le peuple ?

Puisque le peuple s'obstine à vouloir des gouvernants qui l'oppriment, des patrons qui l'affament et des soldats qui le mitraillent, il est mal venu de se plaindre. S'il est affligé, qu'il aille chercher des consolations chez les truqueurs de l'opposition qui affectent bruyamment de protester contre la tuerie, mais qui s'empresseront d'en faire autant dès qu'ils détiendront le Pouvoir.

Tous se sont déjà hâtés de monter sur les cadavres pour s'en faire un piédestal, et ils sont vraiment aise de profiter de ce sang versé pour reteindre un peu leur popularité défraîchie. M. Jules Guesde n'a pas manqué l'occasion, ainsi que les Laur, les Roche et les Granger.

Ces messieurs, qu'ils soient socialistes autoritaires ou boulangistes révolutionnaires, ne manqueront pas de rééditer la comédie d'indignation et de protestation que jouèrent si bien sous l'empire, à propos de la Ricamarie, les républicains d'alors, fusilleurs d'aujourd'hui.

Jamais, s'écrieront-ils, nous ne ferons servir l'armée à fusiller le Peuple ! et il y aura des gens qui les croiront. Imbéciles ! à quoi donc servirait l'armée et qui donc fusillerait-elle, si ce n'était le peuple ? Vraiment les prolétaires sont prodigieusement naïfs. La déclamation sentimentale a le don de les charmer au point que, quelques tirades bien ronflantes suffisent à les endormir pour une vingtaine d'années. Ils sont faciles à hypnotiser ces pauvres hères ; du reste tous les charlatans politiques ont si bien fait que le sens du vrai et du positif est totalement éclipsé chez le peuple.

Il n'a pas l'air de savoir que les fusils sont faits pour tuer des hommes, des femmes et même des enfants ; il ne se doute pas que l'armée est instituée pour le massacrer, il ne se rappelle plus qu'en 1830, 1848, 1852 et 1871 elle le lui a bien prouvé, il ne prévoit pas davantage les nouvelles preuves qu'on ne tardera pas à lui donner et, dans l'ignorance de toutes ces choses il continue à grossir les régiments en y laissant aller ses enfants.

Ainsi, vous voulez des gouvernements, des patries et des frontières, bons prolétaires ?

Vous voulez des chefs, des soldats et une belle armée, bon ouvriers ?

Vous consentez à vous rassembler en troupeaux et vous souffrez qu'on vous dresse à la tuerie, comme on dresse des chiens pour la chasse ? Et bien soit. Soyez satisfaits. Mais au moins taisez-vous quand vient le moment d'encaisser les résultats de vos folles actions. Vous vous plaignez que l'armée vous massacre ? Mais c'est de la démence ; vous protestez contre vous-mêmes, puisque l'armée ce sont vos fils qui la composent ! puisque c'est vous-mêmes qui êtes l'armée ! Vous avez été soldats, vous l'êtes ou vous le serez. Après avoir joué le rôle de massacreur dans l'armée, vous pourrez très bien jouer le rôle de massacré dans le peuple. Et cela jusqu'au moment où vous serez las de cette comédie homicide et grotesque que les bourgeois appellent le Patriotisme.

Quand on pense que si Emile Cornaille, Edmond Giloteau, Gustave Pesticaux et Charles Leroy n'avaient pas été assassinés dans cette affaire, ils auraient très bien pu, ces bambins, devenir assassins à leur tour, quand l'âge serait venu pour eux, d'entrer dans les gros numéros patriotiques.

Si l'armée se met elle-même à ravager ses pépinières, comment se recrutera-t-elle ?

Est-ce que par hasard l'excès même du mal apporterait le remède ?

Hélas non, nous n'en sommes pas encore là. La foule est loin d'être désabuser du préjugé patriotique — puisqu'on a cru flétrir un des manifestants (le nommé Culine) qui s'était fait remarquer par son activité, en l'accusant d'être un ex-déserteur.

Déserteur ! et puis après ? ah ! c'est là justement le point qu'il faut aborder.

Que veut-on faire entendre par ce mot ? Croit on que nous reculerons devant le fait et que nous rejetterons l'épithète ?

Non, non, nous acceptons tout, l'acte et le mot. Nous nous vanterons de l'un comme d'un mérite ; nous nous parerons de l'autre comme d'un titre. Car c'est une gloire que d'être déserteur.

Déserter ! mais c'est un acte de courage et d'énergie dont sont incapables les lâches qui, sur l'ordre d'un alcoolique galonné, ont consenties à tirer sur des femmes et des enfants.

Le déserteur ! mais c'est l'homme qui se refuse à l'esclavage de la discipline, qui s'arrache à la sale corruption des casernes et qui se dérobe à l'assassinat.

Les déserteurs seuls ont logiquement le droit de s'indigner et de protester contre la tuerie, les autres ne peuvent faire que leur *mea culpa*.

Comment ! On n'a pas encore raisonné que, si tous les hommes étaient ou déserteurs, ou réfractaires, le massacre de Fourmies et tant d'autres qui l'ont précédés, sans compter ceux qui le suivront, n'eussent pas été possible.

Mais tous les raisonnements n'y feront rien. Les faits agissent bien mieux. Les peuples doivent souffrir pour apprendre à connaître et à haïr les causes de leurs souffrances et se décider à les détruire.

D'ici là, la Patrie et l'Autorité leur en fera bien voir d'autres. Peuple ! viande à mitraille ! Faudra-t-il donc croire que nos raisonnements n'entreront dans la tête que lorsque toutes les balles du fusil Lebel y auront passé ?

### POURQUOI

## NOUS SOMMES RÉVOLUTIONNAIRES

Notre confrère *Alceste*, en reproduisant le passage suivant de notre article :

« *Il arrivera certainement un jour où l'évolution des cerveaux sera assez puissante pour pousser une partie des individus à tenter de réaliser leur idéal...* »

ajoute :

« Cette dernière phrase de notre confrère nous servira de base à notre réponse. La révolution ne nous effraie pas, mais nous attendons que l'évolution des cerveaux soit suffisamment puissante pour pouvoir lutter avec des idées des défenseurs de la vieille organisation sociale.

« Or, nous trouvons que ce moment n'est pas encore venu. Les anarchistes, à l'heure qu'il est, représentent encore une minorité qui forcément serait écrasée dans la lutte. Ne vaut-il pas mieux travailler en paix pour la cause sacrée, préparer le terrain pour le grand bâtiment dont la construction ne pourra être entreprise que par nos fils, au lieu de se faire trouer la peau par les balles de la troupe qui n'est pas encore anarchiste, elle, et qui tire quand on lui dit de tirer... »

Nous nous permettons de prolonger cette discussion, non pas pour le vain plaisir d'avoir le dernier mot, ni que nous espérions non plus, à la suite de cette discussion, voir les collaborateurs de l'*Alceste*, dont nous connaissons la sincérité, reconnaître leur erreur et devenir des anarchistes militants, mais parce que nous savons que, quelle que soit la valeur des arguments que l'on développe, on n'arrive jamais à convaincre son contradicteur au premier choc. Bien lentement s'imprègnent les cerveaux des idées nouvelles, plus lentement encore on arrive à en arracher les vieilles erreurs. Tout ce que nous pouvons espérer, c'est de trouver des raisons assez solides pour ébranler leur conviction et de donner un tour nouveau à ceux que nous sommes forcés de répéter. C'est au temps et à la réflexion que nous demanderons ensuite de faire germer, grandir et fructifier l'idée que nous aurons semée ; le tempérament de chacun y apportant le degré d'intensité dont il est capable.

---

Ceci dit, nous revenons à notre argumentation.

Notre confrère *Alceste* dit qu'il vaut mieux, actuellement, travailler en paix et préparer le terrain que de se faire trouer la peau.

Mais l'idée anarchiste ne repousse nullement le concours de ceux qui, ayant peu de goût pour la lutte active, se bornent exclusivement à semer des idées, à préparer l'évolution future ; certes, cette œuvre n'est pas à dédaigner et, à tous ceux-là, les anarchistes ne demandent pas mieux que de tendre la main et de les considérer comme leurs.

Et puis notre confrère *Alceste* croit-il, que l'on puisse être épris sincèrement d'une idée, sans être tenté de la propager, de faire du prosélytisme ; et faire de la propagande pour la société future, n'est-ce pas commencer la lutte contre la société actuelle ? Faire de la théorie est beau, spéculer sur un avenir meilleur est admirable, mais si reconnaître les ignominies de la société actuelle se bornait à une philosophie de salon, que l'on discute après souper, entre gens bien repus, si tout se bornait à de vaines récriminations contre l'ordre de choses actuel, à de stériles aspirations vers l'avenir meilleur, cela ressemblerait beaucoup au philanthrope qui, le ventre bien plein, là sacoche bien garnie, vient dire au misérable qui crève de faim : « Mon ami, je vous plains de tout mon cœur, votre sort m'intéresse au plus haut point, je fais toutes sortes de vœux pour qu'il s'améliore » et passe outre se croyant quitte avec cela. Oh ! mais alors, la Bourgeoisie aurait grand' chance d'avoir encore de longs jours d'exploitation devant elle, les travailleurs seraient loin de voir finir leur misère et leurs souffrances.

Heureusement qu'il n'y a qu'un pas des aspirations au besoin de les réaliser ; et ce pas, bien des tempéraments sont enclins à le franchir, d'autant plus, que la théorie anarchiste étant essentiellement d'action, plus nombreux chez ses adeptes, se trouvent ces tempéraments révolutionnaires. De là ces actes de révolte que déplore notre confrère, mais qui, selon nous, sont inévitables et sont la preuve du progrès de l'idée.

Et la Bourgeoisie a tellement bien compris le rôle destructeur de l'idée anarchiste que, contre ses défenseurs, elle ne trouve pas assez de tracasseries à susciter, de persécutions à exercer. Pour eux, elle a sauté à pieds-joints sur sa propre légalité, et, même lorsqu'ils se bornent à développer pacifiquement leurs idées, elle ne manque pas de policiers à mettre à leurs trousses, ni de magistrats pour leur distribuer des années de prison.

---

Du reste, les anarchistes voudraient être pacifiques que, par la force même des choses, ils ne le pourraient pas. On n'est pas toujours disposé à supporter les tracasseries d'un policier quand on a compris le rôle ignoble qu'il joue les insolences d'un robin lorsque la réflexion l'a dépouillé de l'auréole sacrée dont il s'entourait.

Peut-on consentir à aller, dans les casernes, servir de jouet aux gardes-chiourmes de vos exploiteurs, lorsque l'on a reconnu que l'idée de patrie n'est qu'un prétexte et que le véritable rôle que l'on vous réserve est celui d'égorger ses frères de misère ? Lorsqu'on voit que la misère est le résultat de la mauvaise organisation sociale ; que des gens ne crèvent de faim que parce que d'autres se gavent et ramassent des écus pour leur lignée, on n'accepte pas de mourir au coin d'une borne. Il arrive un moment, tout pacifique que l'on soit, où, à la force on répond par la force, et à l'exploitation par la révolte.

Et, du reste, comme nous l'avons dit plus haut, quand on est bien convaincu d'une idée, est-il possible de s'occuper de savoir si l'on est en minorité ou majorité ? Lorsque le besoin se fait sentir, on met en conformité ses actes et son idéal. Et comme ces actes sont toujours en antagonisme avec l'organisation actuelle, il y a lutte, sans même l'avoir cherchée.

---

Nous ne sommes pas de ceux qui prêchent les actes de violence, ni de ceux qui mangent du patron ou du capitaliste, comme jadis les bourgeois mangeaient du prêtre, ni de ceux qui excitent les individus à faire telle ou telle chose ; nous sommes persuadés que les individus ne font que ce qu'ils sont bien décidés par eux-mêmes à faire, nous croyons que la violence se prêche d'exemple et non d'écrits et de conseils ; mais nous sommes convaincus aussi que les idées bien comprises, doivent multiplier, dans leur marche ascendante, les actes de révolte.

Plus les idées pénétreront dans la masse, plus leur conscience s'éveillera, plus intense deviendra le sentiment de leur dignité, par conséquent moins on voudra subir les tracasseries d'un pouvoir autoritaire et l'exploitation des capitalistes voleurs, plus rapprochés et plus multipliés seront les actes d'indépendance. Ce résultat n'a rien qui nous désole, au contraire ; car chaque acte de révolte individuelle est un coup de hache porté dans les étais du vieil édifice social qui nous écrase. Et puisqu'il est dit que le progrès ne peut s'accomplir sans secousses ni victimes, nous saluons celles qui disparaissent dans la terrible tourmente, espérant que leur exemple fera surgir des champions plus nombreux et mieux armés afin que les coups aient plus d'effet. La brièveté de la lutte peut seule sauver les victimes que dévore tous les jours le Minotaure social.

# L'ATHÉISME

Quelque soit la nature de la société qui naîtra de la prochaine révolution, on peut dès à présent prévoir qu'elle ne peut vraiment être nouvelle (au sens absolu du mot), qu'à la condition d'être basée sur l'athéisme. Tant que l'Humanité sera dominée par la notion d'un être supérieur embrassant les choses et les êtres, le temps et l'espace, par l'universalité de sa toute puissance et faisant peser sur tous, le poids du plus effrayant des despotismes, tant que l'idée de Dieu vivra dans l'esprit et dans les mœurs, l'évolution humaine restera stationnaire, figée dans la perpétuelle contemplation du passé.

L'idée de la fatalité, de la domination divine continuera à s'incruster d'une façon indélébile dans les cerveaux et sera le germe d'où découlera sans cesse toutes les notions d'autorité humaine : prêtres, rois, généraux, magistrats sont les incarnations sociales de Dieu. Tous les tyrans et les bourreaux sont les fils directs de l'ancêtre divin, c'est toujours au nom de la divinité, même quand les gouvernants ne se l'avouent pas, que les grands crimes d'Etat s'accomplissent.

Dieu représente aussi dans le monde l'idée anti naturelle de la fixité : il a été, il est, il sera. L'immobilité de la momie : tel est l'idéal théogonique de la religion, et le pis, est, que cette idée s'insinue dans les cerveaux les plus fermés aux idées religieuses.

Le *concept* de la fixité des choses semble être préexistant chez l'homme, mais en réalité il est le résultat d'une longue suite de siècles de croyance à un dieu invariable.

« Le monde a toujours été ainsi et il ne changera pas », tel est le résumé de la philosophie de la plupart des hommes. Il est clair que cette opinion mène droit à la conservation routinière de ce qui est, et à l'horreur poussée jusqu'au fanatisme de toute innovation. Je crois que c'est là la véritable raison qui peut expliquer comment l'Humanité s'est entr'égorgée au profit de quelques hommes et ne s'est jamais révoltée contre une minorité de bourreaux ; quelles que fussent les horreurs du présent, personne ne s'avisa jamais de penser que cet état de chose pût changer.

Même de nos jours, l'idée de Dieu se dresse comme une barrière, devant la pensée, barrière toute subjective, il est vrai, mais qui n'est que plus difficile à franchir pour certains esprits. Rien de plus lamentable que de voir de remarquables intelligences après avoir poussé l'analyse philosophique jusqu'à sa dernière limite, après avoir montré le jeu purement mécanique de notre corps, admettre, eux, hommes d'expériences, la plus monstrueuse des hypothèses et après avoir impitoyablement réfuté toutes les erreurs de la physiologie, croire tout bonnement à la révélation !

Donc, guerre à Dieu, mais non pas seulement au dogme et à la foi orthodoxe, mais bien à l'idée elle-même. Nous l'avons dit et nous la répétons, le déisme est la plaie purulente qui empoisonne l'Humanité, c'est la destruction de la conception même d'un être suprême que nous visons.

Nous ne sommes pas trompés par la fausse hardiesse de certains philosophes pseudo-matérialistes qui, n'osant accepter totalement la « cause première », se bornent à la reléguer respectueusement dans un petit coin ; nous n'admettons pas ces demi-mesures. On est déiste ou on ne l'est pas.

Donc, pour l'athée, pas de cause première : l'éternité de la matière et l'infinie et changeante variété des formes vivantes. Pas de lois naturelles, ce qu'on appelle ainsi n'est autre que des états différents de la matière coïncidant avec certaines conditions du milieu, et par conséquent pas de lois sociales, mais bien des formes de sociétés variant suivant les nécessités du moment.

Pas de tradition, à la place de celle-ci, la nécessité changeante et mobile. La Justice consiste alors, comme disait il y a plus de 2,000 ans Héraclite, à se conformer aux nécessités du *devenir* universel.

En résumé, nous pensons que l'action révolutionnaire doit être menée sur la base du plus complet athéisme. Pas de concessions sur ce

terrain religieux, pas d'alliances suspectes avec l'élément déiste, ces concessions là en amènent d'autres. Pas plus de Dieu que de maîtres, les camps sont bien tranchés : d'une part, les partisans de Dieu sous toutes ses incarnations : le roi, l'officier, le juge, le prêtre, le patron.

D'autre part, les négateurs de l'ordre actuel. Il n'y a pas d'hésitation possible : athée ou déiste, doctrinaire ou anarchiste.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

*Granger vient d'être condamné à douze années de travaux forcés* pour un coup de revolver qui n'a atteint personne.

La place nous manque pour donner cette semaine plus de détails sur cette affaire, de même que pour l'affaire de Clichy, le 1er mai en Espagne et en Italie et de nombreuses correspondances.

Rassurons seulement les amis de Descamps. Il est bien portant. Le bruit de sa mort que nous avons propagé provenait de ce qu'un suicidé est mort au poste de Clichy un instant après la bataille entre anarchistes et policiers.

***

### *LE MASSACRE DE FOURMIES*

Ville de quinze mille habitants ; quarante usines disséminées ; peignage et filature de laine ; frontière de Belgique. Il y avait quelques grèves partielles, aussi, la veille du 1er mai la municipalité, composée de patrons, avait demandé de la troupe et les patrons avaient signé une affiche collective dans laquelle ils déclaraient être solidaires et s'engageaient à renvoyer tous les ouvriers qui ne travailleraient pas le 1er mai.

Cela rendit les ouvriers furieux ; dans la matinée de vendredi des manifestants empêchèrent une usine de commencer le travail, il y eut une bagarre avec les gendarmes, le lieutenant Julien fut blessé à la tête et il s'en souvint plus tard. Une vingtaine d'arrestations furent faites. Vers midi, arriva un bataillon du 145e de ligne, de Maubeuge, sous les ordres du commandant Chapus.

Vers six heures, la foule se porta devant la mairie pour réclamer les ouvriers arrêtés. Les soldats, la police et les gendarmes en défendaient les abords. Après les cris, les manifestants s'échauffèrent, des pierres furent lancées ; le sous-préfet sortit un instant de la mairie, causa avec le commandant Chapus puis rejoignit le maire et le procureur dans le bâtiment municipal. A ce moment, un lieutenant se jette dans la foule pour arrêter un manifestant qui insultait l'armée, la foule se referma sur lui et le jeta à terre, un sergent se porte à son secours et a le même sort, puis un sergent de ville. Le commandant Chapus (d'autres disent Cacarier) cria par trois fois (on ne cria pas) : Retirez-vous ou on fait feu ! Il avant même qu'on eut le temps de se reconnaître, une section du 145e, la baïonnette au canon, faisait double pas en avant, puis double pas en arrière et le feu s'ouvrait.

Plus de deux cents coups de fusils furent tirés, le feu dura quelques minutes, alors que la place se vidait. Certainement la foule fuyait déjà avant les premiers coups de fusils puisque des douze personnes tuées sur le coup, plusieurs étaient dans les boutiques du fond de la place. Le lendemain, on comptait quatorze morts ; quant aux blessés la liste en est épouvantable, une quarantaine de personnes resteront estropiées et garderont l'amour du drapeau français empreintes en elles ; une jeune fille de 17 ans a six balles dans les cuisses. Les cercueils blessés légèrement ne se comptent pas. Parmi les tués, comme parmi les blessés, les hommes adultes forment la minorité. Il y a surtout des jeunes gens au dessous de vingt ans.

Le récit que nous faisons de la fusillade de Fourmies n'est rien moins que certain dans les détails — il nous semble se dégager de tous les racontars que nous avons lus, pour ceux qui voient pas de mal à ce que des grévistes jettent des pierres aux soldats et piétinent un lieutenant.

Il est probable qu'après la fusillade, les officiers ont voulu constater que tous les soldats avaient bien tiré en voyant si leur cartouchère s'était vidée. On signale un soldat nommé Lebon qui n'a pas tiré et il a fallu qu'il expliquât que sa mère était parmi la foule. Les journaux s'attendrissent sur ce cas, nous nous indignons de ce que un homme ait eu à se *justifier* de n'avoir pas tiré dans le tas.

Dans la nuit, un manifestant a été tué par la baïonnette d'une sentinelle de laquelle il s'approchait ; on dit qu'il était ivre, mais nous y voyons une tentative de vengeance. Ce qui est certain, c'est que épouvanté des sentiments de haine qu'ils avaient soulevés, les gouvernants firent affluer les troupes de tous côtés vers Fourmies. Il en vint d'Evreux, de Rouen et du Hâvre. Le 4 mai il y avait deux régiments complets d'infanterie, onze escadrons de cavalerie, douze canons, un bataillon d'artillerie de forteresse, plus de 3,000 hommes. Les ouvriers insultent les soldats, leur jettent des pierres, les traitent de lâches et crient sur leur passage « Vive la Prusse ». Les pompiers, les membres des sociétés de tir et de gymnastique rapportent leurs armes à la mairie et mettent la crosse en l'air en passant devant la troupe ; mais pour des actes de vengeance il n'y en a point eu. Quant aux patrons, ils sont restés cachés après la fusillade, avec le sentiment de ce qui les attendaient en public. Une délégation d'ouvriers avait demandé comme condition de reprise du travail, que la compagnie du 145e qui avait tué les habitants de Fourmies quitta la ville, sa présence étant odieuse. On refusa, pourtant ce furent les premières troupes qu'on renvoya à leur garnison.

Les dépêches du 1er mai avouaient trois morts et trois blessés ; celles du 2 mai parlaient de sept morts et dix blessés. Ce ne fut que le dimanche que l'on finit par avouer l'étendue du massacre.

Nous ne reviendrons pas sur ce qui s'est passé à la Chambre : le refus de l'enquête et de l'amnistie. Ces gens-là sont logiques et Constans est dans la bonne tradition gouvernementale, mais il ne se doute pas, à quel point il est un élément révolutionnaire. Tous les efforts ont porté à ce que l'armée reste en dehors de la question, un seul fonctionnaire portera le poids de l'affaire, le sous-préfet Isaac. Les journaux illustrés n'ont pas osé reproduire la scène de carnage. Les plus révolutionnaires osent attaquer le gendarme, mais l'armée reste dans le fond.

Et pourtant quelle illustration à ce que les anarchistes crient depuis longtemps sur les toits. Les soldats ne sont là que pour maintenir l'ordre capitaliste. Tant qu'il y aura des gouvernants ils commanderont de faire feu, tant qu'il y aura des soldats il s'en trouvera pour tirer. Crier à bas Constans, à bas Isaac, mort à Chapus ; c'est très bien, mais c'est bien bête. Un autre ministre que Constans, un autre officier que Chapus se trouvait dans les mêmes conditions eussent agi de même et le mal est plus haut. Il gît dans l'institution gouvernementale appuyée sur la hiérarchie militaire.

Radicaux gouvernementaux et réactionnaires ont fini par se mettre d'accord que le véritable auteur du massacre était un orateur de Fourmies nommé Culine, qu'on traite d'anarchiste. Il ne l'est certainement pas, puisqu'aux dernières élections, il appuyait les candidats républicains, mais il doit en avoir l'étoffe, puisqu'il a été condamné jadis, comme soldat, à dix ans de réclusion pour n'avoir pas voulu tirer sur les Arabes révoltés. Après avoir déploré de n'avoir pas de loi qui permette de l'arrêter plus tôt, il est enfin sous les verrous et on prouvera que c'est lui qui a massacré le peuple : Les patrons de Fourmies et l'armée sont blancs comme neige. Culine deviendra anarchiste.

## Autriche-Hongrie

La manifestation à Vienne n'a rien eu du caractère imposant de l'an passé. Les marxistes ont intrigué sur toute la ligne et sont parvenus à si bien rassurer les bourgeois que la haute pègre a fait sa sortie annuelle au Prater en riches calèches et avec des toilettes stupéfiantes, pendant le meeting même.

Les marxistes et la police répondaient que l'ordre serait maintenu.

Il est évident que le lendemain, les patrons rassurés par la police et les marxistes, s'empressèrent de renvoyer tous les travailleurs qu'ils connaissaient pour dangereux, parmi ceux qui s'étaient absentés au 1er mai.

Aussi, dans plusieurs districts la haine contre les intrigants social-démocrates est aussi grande que contre les patrons. C'est naturel, puisque les deux s'entendent comme des larrons en foire.

***

En Hongrie, dans le village d'Orosheza, les paysans ayant été empêchés de célébrer le 1er mai, se sont portés « au nombre de deux mille » contre l'Hôtel de Ville et après altercation avec le préfet, l'ont blessé, ainsi que son adjoint en jetant des pierres. La troupe s'est alors avancée et il y a eu lutte sérieuse avec les paysans. Les soldats ont tiré sur le peuple et il y a eu nombre de blessés. Nous demandons à nos amis hongrois des renseignements plus précis.

***

A Kladno, un attentat a été commis contre le curé au moyen de la dynamite. Les dégâts matériels sont considérables, mais la personne visée ne couchait pas dans cette partie de la maison.

## Suisse

Genève. — Les travailleurs ont placardé une affiche pour protester contre ceux qui voulaient châtrer le mouvement en faisant diversion pour le 3 mai.

L'affiche se termine par ce cri que ne désapprouvent pas les anarchistes : Vive l'homme libre dans l'univers libre.

***

La manifestation a été entièrement localisée dans quelques villes et le résultat général a été mesquin. Cortège d'ouvriers avec chants et discours, quelques centaines de manifestants à Genève, Lucerne, Bâle, Lausanne, environ deux mille à Zürich et c'est tout.

Ce n'est pas l'instruction qui développe le bon sens. Il y a autant de misère en Suisse qu'ailleurs, mais l'esprit légalitaire leur bouche toute intelligence.

## Norvège

Plus de 5,000 travailleurs ont fait, le 1er mai, une manifestation, marchant à travers la ville.

## Allemagne

Rien le 1er mai dans les grandes villes. La tactique démoralisante de Liebknecht porte ses fruits. Cependant les social-démocrates, révoltés contre les marxistes, ont tenu à prouver leur solidarité avec les travailleurs du monde entier. Quoique peu nombreux, ils ont manifesté à Berlin et dans quelques autres villes allemandes.

Le 3 mai on a manifesté à Berlin et ailleurs. On a chanté les chansons permises. Le télégramme ne dit rien sur les *te deums* aux dieux Wilhelm II et Wilhelm III Liebknecht. Nous espérons qu'on a célébré dûment les deux saints de la Démocratie césarienne.

## Pologne

Pendant qu'en Russie, le mouvement se ralentit de plus en plus, et attend des forces nouvelles pour reprendre son ancien caractère socialiste, disparu peu à peu, en Pologne, le mouvement socialiste prend de plus en plus l'ascendant sur le mouvement patriotique. Ainsi, au lieu de se joindre aux patriotes qui fêtent le 3 mai, date anniversaire de la constitution polonaise, les socialistes ont décidé de chômer le 1er mai. Et ceci, malgré la troupe, malgré toutes les rigueurs de l'état de siège.

Varsovie a été inondé le 1er mai de proclamations socialistes. Les travailleurs sont sortis dans la rue pour manifester, il y a eu des rixes, des bagarres, des émeutes mêmes dans diverses parties de la ville. Plus de cent arrestations ont été faites.

Que les socialistes polonais ne se laissent pas rebuter par les persécutions et qu'ils ne versent pas dans la recherche des libertés *politiques* et ils arriveront à un résultat. Nous faisons nos vœux pour que les travailleurs polonais fassent une propagande active en Russie dans le milieu ouvrier. Ils auront avec eux les cœurs de la jeunesse russe qui cherche le mieux.

A Saint-Pétersbourg, non à cause de la manifestation internationale, mais à l'occasion de l'enterrement d'un poète socialiste, il y a du mouvement parmi les étudiants. Arrestations et expulsions.

## Angleterre

Le dimanche avant le 1er mai, une admirable réunion a eu lieu à Londres. Elle était organisée par les israélites pour fêter l'anniversaire de la fondation de leur club de Berner Street.

Un camarade a commencé par faire l'historique du mouvement socialiste juif. Il y a sept ans, dit-il, lorsqu'on entrait dans une famille juive, on devait

rougir de honte, de voir tant d'ignorance; chaque jour de l'année, depuis le 1er janvier jusqu'à la saint Sylvestre, les travailleurs se rendaient au travail sans qu'une idée traversa leur cerveau. Aujourd'hui, pas un juif de Londres qui ne lise le *Worker Freind*. Mais ce n'est pas seulement à Londres que les idées socialistes ont pris place, c'est encore en Amérique, en Australie et maintenant en Pologne et en Russie. Partout, il y a des juifs révoltés. C'est une vraie Révolution que cette évolution des juifs pauvres qui jettent le gant à la société bourgeoise et se déclarent anarchistes.

Puis d'autres compagnons ont parlé en russe, en français, en anglais, en hébreu, toujours pour proclamer la nécessité de la Révolution sociale.

***

Le 1er mai a été assez pauvre à Londres, un meeting à Hyde-Park a réuni cinq cents personnes.

Le 3 mai, il y avait près de 300,000 hommes et femmes à Hyde-Park. Beaucoup moins que l'année passée.

« Il manque quelque chose à la manifestation » — c'est l'opinion générale. Beaucoup d'ordre — et point d'enthousiasme! — « Cela ressemble plutôt à un pique-nique », entend-on dire de partout. Et même un pique-nique assez ennuyeux. Rien de l'enthousiasme sérieux et soucieux que l'on connait aux manifestations ouvrières anglaises et que la presse bourgeoise même avait relevé dans la manifestation de l'an passé. Les marxistes et leurs alliés, les conservateurs, ont bien travaillé pour arriver à ce résultat.

Les trades-unionistes croyaient à une grève générale. Aujourd'hui les mots : *legal eight hours*, « les huit heures légales », s'imposent partout, ils finissent par agacer le travailleur. De là son indifférence.

***

La manifestation a mieux réussi à Leeds, où les intrigants n'ont pas encore pris pied. Le square devant l'hôtel de ville était plein, il y a eu de l'entrain et il a été compris que les 8 heures seront obtenus seulement par la grève de tous les pays. L'idée de l'Internationale des travailleurs dominait le meeting.

***

Notons que le socialisme s'implante en Irlande et qu'il y a eu à Dublin, le 3 mai, une première manifestation socialiste et non patriotique. Les débuts sont encore très timides.

***

Les menuisiers et les charpentiers ont eu leur manifestation au Hyde-Park le samedi, avant de se mettre en grève.

## Portugal

A Lisbonne, il y a eu une grande manifestation anarchiste. Le peuple s'est rendu au cimetière sur la tombe de l'anarchiste Forteron, tué au 1er mai passé par la troupe. Un message de solidarité des ouvriers du Brésil a été reçu et lu.

A Oporto, a paru un manifeste anarchiste invitant les ouvriers à prendre eux-mêmes la journée de huit heures s'ils la désirent.

## Belgique

Le 1er mai a été relativement calme en Belgique sauf aux environs de Liège. Des quatre bassins de mines, celui de Mons (Borinage), celui de Charleroi, celui du Centre et celui de Liège, c'est le dernier qui est le plus révolutionnaire

L'agitation a commencé le 2 mai à Horloz, près Liège. Ce charbonnage qui occupe 2,500 hommes ne s'était jamais mis en grève. Les ouvriers de Seraing et de Flemalle revenant de la manifestation pacifique de Liège, assaillirent les travailleurs au nombre de trois ou quatre mille. Les voies furent arrachées, les wagonnets culbutés, les téléphones et télégraphes coupées et différents bâtiments brûlés; le personnel attaqué à coups de pierres se dispersa sur les routes, les émeutiers tendirent des fils de fer à un mètre de hauteur pour arrêter la cavalerie, mais l'infanterie passa la première et finalement après des coups de fusils qui blessèrent beaucoup d'ouvriers, des arrestations furent faites et la bande dispersées. Depuis cette première lutte, les bagarres succèdent aux échauffourées, incendies de forêts, explosions de dynamite, carreaux cassés partout où la police n'est pas en force. La lutte est incessante; on attaque les sentinelles isolées, on délivre les prisonniers, à chaque instant, il y a des blessés et des arrestations.

La grève générale n'a réellement commencé dans tous les bassins que le lundi 4 mai. Depuis le Congrès de Paris, les mineurs n'attendaient qu'une occasion. Le 1er mai a été la cause qui a mis le feu aux poudres. *Les ouvriers mineurs sont furieux contre le conseil général du parti ouvrier à cause des ajournements successifs de la grève générale*, aussi, las d'attendre le mot d'ordre, ils sont partis tous seuls et le conseil général a bien été obligé de suivre ses troupes.

Il n'est question ni de suffrage universel, ni de huit heures de travail, ni d'augmentation de salaire, les mineurs en ont assez de la misère et ils veulent voir comment les bourgeois feront lorsque les travailleurs s'arrêtent tous.

Le Conseil a donc fait tout ce qu'il a pu pour empêcher les bassins houillers de suivre les quelques charbonnages qui avaient commencé le mouvement. Mais le 5 mai le conseil a jugé qu'il perdrait toute autorité sur les travailleurs, s'il les lâchait et dans l'espoir de les mener encore, il a décidé d'appuyer la grève générale et lui a demandé le relèvement des salaires et l'établissement du suffrage universel. Encore une fois, les mineurs, eux ne demandent rien, que la lutte avec la Bourgeoisie.

Cette décision a entraîné les derniers hésitants et depuis le 6 mai, il y a plus de cent mille grévistes mineurs en Belgique, et par suite du manque de charbon tous les métallurgistes suivent, la plupart de grand cœur.

Les ouvriers des villes ne sont pas encore décidés. Ils sont plus disciplinés et le Conseil général leur défendra la grève ayant trop peur du mouvement irrésistible que cela déchaînerait.

Pourtant, les déchargeurs du port d'Anvers refuse de travailler pour les navires qui apportent du charbon anglais. Si le charbon qui vient par terre de France et d'Allemagne était arrêté, l'industrie ne pourrait allumer un seul feu dans huit jours.

Il serait imprudent de pronostiquer ce qui va se passer. Si les tentatives des révolutionnaires conscients ne réussissait pas, si les ouvriers se croient d'une essence supérieure aux mineurs et ne se solidarisent pas avec eux, la grève peut traîner en longueur et finir en queue de poisson.

Mais il n'y a que cinquante mille soldats dans toute la Belgique... mais les bourgeois ont une frousse épouvantable... mais on n'est aucunement sûr des milices... mais bien des éventualités sont possibles... On verra.

Si les décisions d'un congrès pouvaient avoir la moindre valeur, on verrait ces jours-ci les mineurs allemands, anglais et français suivre la grève générale belge. Mais à cela il ne faut point s'attendre.

On dit aussi que si la grève tournait en émeute, les gouvernements voisins prendraient en mains la cause de l'ordre et alors on pourrait s'attendre à tout.

Ainsi que nous l'avons dit, les cas de révoltes individuelle sont nombreux et fréquents. Il n'y a pas de bataille en ligne rangée, mais les mineurs luttent de ruse et la campagne n'est pas sûr pour les bourgeois et les soldats. Le respect de la propriété et des personnes est devenu très relatif et les dieux s'en vont. L'heure est sérieuse mais il ne faut pas croire que la révolution sociale va encore en sortir cette fois-ci.

En dernière heure, on annonce la destruction d'un pont de chemin de fer et l'arrestation de trois soldats indisciplinés. Les charbons et les troupes ne passeront toujours pas par là.

## États-Unis

En se défendant d'être anarchiste parce que le mot se termine en *iste* (singulière raison!) notre camarade Hugh Pentecost demande la destruction de tout gouvernement. Cela nous suffit

***

Depuis le commencement d'avril, on se battait en Pensylvanie. Plus de trois semaines durant, une grande contrée minière et métallurgiste était transformée au champ de bataille. Les fusillades de Morewood, les expulsions sanglantes d'Adélaïde, les destructions des fours à coke et des réservoirs d'eau ne sont que des points de repère plus connus dans cette lutte dont le récit détaillé n'a pas encore été fait et qui devient déjà de l'histoire ancienne, des épisodes nouveaux surgissant ailleurs dans la grande lutte du Travail et du Capital.

Cette excitation s'est éteinte à la veille du 1er mai et ce jour s'est passé en grande tranquillité dans ce pays qui pendant quelques semaines avait été à feu et à sang. Cela montre bien que de loin, on se rend mal compte des causes et des effets; la révolte surgit là où nous ne l'attendions pas et l'apaisement apparent se produit au milieu d'une situation qui de loin nous semblait tout à fait révolutionnaire.

En fait, le 1er mai s'est passé très tranquillement aux Etats-Unis. Il y a eu quelques meetings à New-York, Philadelphie, Pittsbourg, Chicago, des discours, des résolutions et c'est tout.

Le 21 avril, Most s'était rendu à Pittsbourg pour assister à une réunion de grévistes métallurgistes. La police l'avertit qu'à la première parole qu'il prononcerait, il serait mis en état d'arrestation, de même s'il essayait de distribuer un seul des exemplaires de son journal ou la moindre brochure.

Le camarade Tortelier, moins connu, a pu parcourir tout le pays et donner des réunions en maints endroits; malheureusement son ignorance de l'anglais ne lui a permis de discuter qu'avec les belges et français. Les éléments révoltés, hongrois, allemands, américains sont encore d'une grande ignorance et peu nombreux sont parmi eux les gens conscients. Maintenant qu'ils ont repris le collier de misère, les anarchistes qui parlent leur langue auront beau jeu à faire de la propagande parmi eux pour la révolte consciente et le mépris des chefs.

## PETITE CORRESPONDANCE

L. à Estagel. — D. M. à Bessèges. — C. à Arcis-sur-Aube. — B. à Lyon. — S. à Bucharest. — J. H. à Bruxelles. — Hénin-Liétard. — T. à Draguignan. — Montfort. — G. à Istres. — P. à Marseille. — L. à Calais. — G. à Langon. — B. à Boufarick. — N. P. V. — Mer. à Santiago. — K. à New-York. — D. rue Tréz... — T. à Milan. — M. à Agen. — M. à Armentières. — Bibliothèque socialiste, rue d'Allemagne. — O. à Firminy. — A. à Salernes. — H. à Nancy. — R. à Pamiers. — V. à Roubaix. — V. à Grigny. — D. M. à Bessèges. — B. à Toulon. — R. à Romans. — N. B. à Bucharest. — E. G. rue Louis Braille. — F. à Amiens. — S. à Camerolles. — B. à La Machine. — S. à Reims. — F. au Vigan. — B. à Lyon. — P. à Bourges. — A. B. à Valence. — J. au Hâvre. — T. à Ivry. — R. V. à Richebourg. — N. à Tarare. — B. à Apt. — H. à Woincourt. T. à St-Quentin. — M. à l'Epine. — P. à Grenoble. — G. à Blidah. — B. à Roubaix. — B. à Limoges. — T. à Casteljaloux. — Dav. à New York. — C. à Tenez. — L. à La Réole. — A. P. à Reims. — C. M. à St-Henri. — D. à Lavelanet. — G. à Brest. — L. à Bruxelles. — Reçu timbres et mandats.

B. à Victor-la-Coste. — Pendant les deux semaines précédentes, nos abonnés ont été servis en retard, faute de fonds.

J. B. à Hénin-Liétard. — Tout reçu. Nous n'avons plus d'adresse à Lens.

E. T. à Londres. — L'adresse demandée est Bourse du Travail, Chambre synd. des Hommes de Peine. S. E.

L. à Rio. — La commission est faite à C. S. des menuisiers. — Vous nous ferez savoir si l' « Aigle Noir » est rétabli. — E. L. à Agen. — En ce moment nous ne connaissons que « l'Homme libre », 22, rue de Tilly à Bruxelles — et le « Réveil des Mineurs » box. P. O. Hasting Cambria Co. Pa. (Etats-Unis).

A. rue de Rivoli. — Reçu lettre.

B. à Puget. — Aucun envoi n'a été fait pour vous. L'envoi vous sera cessé si vous ne tenez pas à renouveler l'abonnement.

## CONVOCATIONS

*Les Libertaires*, réunion tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, chez Bruneau, 41, rue des Couronnes.

Groupe des Travailleurs anarchistes du XIIe, samedi 16 mai, à 8 h. 1/2 précises, salle Voitel, cours de Vincennes, 18.

Ligue des Antipatriotes, réunion samedi soir à 8 h. 1/2, boulevard Ménilmontant, 92.

Dimanche soirée familiale.

PUTEAUX. — Tous les compagnons de Paris et la banlieue sont invité à la réunion qui aura lieu le mercredi 20 mai, à 8 heures du soir, salle Davia, rue de Nanterre, 1, à Puteaux. Urgence.

BESSÈGES. — Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu dimanche 17 mai, à 7 h. 1/2 du soir, chez Toulouse, cafetier, rue du Travers. Urgence.

MARSEILLE. — *Jeunesse internationale*, réunion et causerie. Les communications et correspondances doivent être adressés au comp. Maurice, rue Vacon, 63.

*Le Gérant* : J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATTI'ME ANNÉE, N° 57 — DIX CENTIMES — DU 23 AU 29 MAI 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA GUERRE ET L'ARMÉE

Récemment, je ne sais quel journal eut l'idée d'interroger les dames de ce monde absurde qu'on appelle le « monde » par excellence sur la conduite qu'elles tiendraient si leurs filles se mariaient civilement. Et près de la moitié de ces péronelles à falbalas répondirent, plus sans doute pour se donner une pose à la mode que pour révéler leur vraie pensée : « Nous voudrions nos filles à la mort si elles ont l'impiété de se présenter devant un maire à écharpe tricolore avant de s'être agenouillées devant un curé. »

Et si l'on posent aux pères et aux mères une question plus sérieuse : « Laisseriez-vous partir vos fils pour l'armée, ne les maudiriez-vous pas plutôt, si vous saviez que vous en faites des bourreaux, des égorgeurs de femmes et d'enfants? » Hélas ! la vie de concessions, de bassesses et de platitudes, qui est celle de tous les sujets dociles, vous a tellement avachis, elle a si bien pétri votre âme, que sur cent d'entre vous, un seul à peine crierait à son fils ! « Tout plutôt que ces meurtres ! Déserte, suicide toi, brûle ta caserne, ajuste le fonctionnaire qui te commande le feu, tout plutôt que de te jeter lâchement sur des malheureux désarmés, plutôt que de répondre par des balles aux femmes qui t'offrent des fleurs, aux hommes qui revendiquent leur liberté ! »

Faut-il que notre société soit inconsciente et vile pour que de prétendues vertus de patriotisme et de discipline puissent justifier des monstruosités pareilles ! Des mots, des mots, suffisent pour que nous perdions de vue la hideuse réalité. Quand les massacres se font trop près de nous, sur des gens que nous connaissons ou que nous pouvons rencontrer, nous en frémissons d'horreur, mais quand ces tueries se font au loin, de l'autre côté de la frontière ou même par de-là l'Océan, dans un pays où l'on ne parle pas notre langue, alors tout semble permis : l'éloignement prête au meurtre une vague poésie, et le père, la mère parlent avec complaisance des assassinats que commet leur cher héros de fils.

L'atrocité n'en reste pas moins atrocité, qu'elle soit commise à Fourmies ou en Allemagne, contre des Français ou des Allemands ! Le jeune homme que le sergent recrute et que l'instructeur exerce, n'est qu'une machine à meurtre aussi longtemps qu'il marche à l'œil et à la baguette, aussi longtemps qu'il cesse d'être une personne. Ce n'est plus qu'un fusil ambulant, un sabre dont la poignée est dans la main d'un chef quelconque : patron, soudard ou préfet, empereur ou banquier. Du jour où il revêt l'uniforme, le soldat n'a plus vie d'homme, ce n'est plus qu'une chose, que le maître peut employer à toute œuvre scélérate ou abjecte. Glorifiez-le, décorez-le, pour le récompenser d'avoir bien obéi ! Son œuvre n'en est pas moins de celles qui nous glaceraient d'horreur si nous en étions les témoins. Un journal pudibond, habile aux phrases hypocrites, ne l'a-t-il pas avoué récemment en son langage mielleux : « Les soldats accomplissent un triste devoir en tuant les femmes et les enfants, mais c'est un devoir, et coupables sont les hommes qui montrent les blessures et qui comptent les cadavres. Silence ! Laissons passer la justice du seigneur Capital ! »

## LE SOCIALISME ALLEMAND

### I

### Un peu d'histoire

Au congrès de Halle (1890) on n'entendit d'abord que des plaintes contre le programme et contre la direction du parti. Les camarades de Berlin se plaignaient de ce qu'on leur avait imposé, contre la décision expresse prise à Wyden, de voter pour les libéraux. Ceux de Hambourg étaient furieux de ce que les députés, après s'être tenus cois lorsque leurs mandats étaient en l'air (comme l'avoua le député Singer), avaient, aussitôt réélus, mais à la veille du 1er mai, lancé un manifeste contre la cessation du travail ce jour-là, abandonnant ainsi les travailleurs dans la lutte qu'ils avaient engagée, et les vouant à une inévitable défaite. Les camarades de Saxe et d'autres pays étaient encore consternés de l'ukase lancé par la direction du parti contre les rédacteurs de deux journaux coupables d'avoir publié des articles venant de l'opposition de Berlin. Enfin, tout le monde avait sujet de se plaindre, de s'insurger contre l'autorité constituée au sein du parti.

Néanmoins, celle-ci remporta la victoire. Elle en imposa aux mécontents par des chiffres et des gros mots. La loi supprimée, l'empereur récitant son *confiteor*, le nombre des électeurs monté à un million et demi ; les députés à trente-cinq, la caisse surtout, la caisse pleine de centaines de mille marks, c'étaient là des arguments faits pour impressionner bien des gens, et ils impressionnèrent. On nomma une commission, devant laquelle on lava le linge sale et tout resta comme auparavant, programme, organisation du parti, autorité de la fraction socialiste du Reichstag, politique électorale, voire même les chefs reçurent un surcroît de pouvoir et on fonda à Berlin un « journal officiel » le *Vorwaertz*. Dix ans d'expérience n'avait rien appris à la masse du parti.

---

Une chose pourtant était changée à Halle ; le caractère du parti. Peu s'en doutèrent, car il n'y eut à ce sujet ni discussion proprement dite ni résolution votée. Mais des discours des chefs, ou plutôt de certaines phrases lancées en passant, de l'ensemble des délibérations prises, il ressortait à l'évidence que la démocratie socialiste allemande inaugurait une autre phase de son existence. Toute velléité révolutionnaire était désormais entièrement et définitivement abandonnée. L'avenir, la société future tout ce qui avait formé l'aspiration constante, le rêve du prolétariat, était bafoué comme un songe creux. On ne devait plus penser à l'avenir, — comme si la classe ouvrière avait autre chose que l'avenir. M. Liebnecht proclama qu'il était insensé de songer à se révolter, car (écoutez, ombres des martyrs et des révoltés de toutes les époques et de tous les pays, et frémissez dans la fosse !) on est 20 contre 80, et pour se révolter, il faut attendre que l'on soit 80 contre 20. On désavoua la loi d'airain de Lasalle, car elle menait droit à la nécessité de la révolution ; et on mit en quarantaine la dictature du prolétariat préconisée par Marx, non parce qu'elle impliquait un danger pour l'avenir, — danger d'une nouvelle domination et de nouveaux abus et inégalités, — mais parce qu'elle menaçait la classe bourgeoise d'un quart d'heure de révolution. On s'enfonça dans l'examen des réformes, ou plutôt on examina peu et on promit beaucoup ; et M. Bebel proclama, en contradiction avec ce qu'il avait dit autrefois, que s'il n'était pas possible de résoudre la question sociale sous le régime actuel et par l'aide de l'État, il était bien possible d'approcher de très près de la solution. Cette déclaration — remarquait une feuille libérale le *Grenzboten* — est très importante et marque une complète volte-face de la démocratie socialiste, car elle implique une foi dans les moyens légaux, qui pratiquement exclut toute action ou tentative révolutionnaire. Il est donc certain qu'une transformation des plus satisfaisantes s'est produite dans le caractère du parti démocrate socialiste. Le parti de la révolution est mort : à sa place il y a un parti réformiste pur, qui coopérera avec le parti bourgeois et même avec la monarchie.

Le parti a perdu en force révolutionnaire ce qu'il a gagné en extension. — Cette appréciation ne fut pas démentie. Elle n'était que trop juste.

*(A suivre)*

## ARRESTATIONS, CONDAMNATIONS, EXPULSIONS

### DES DERNIÈRES SEMAINES

Liste nécessairement incomplète. Remarquons d'abord que par décret en date du 15 mai, le président de la République a gracié tous les manifestants du 1er mai qui n'avaient pas d'antécédents. C'est-à-dire tous ceux qui n'étaient pas anarchistes sauf Langrand et J.-B. Clément. Nous ne parlerons donc pas des graciés.

Courtois, condamné à Reims par défaut, en cour d'assises, à 15 mois de prison, pour discours ; la date du jugement contradictoire n'est pas fixée.

Berthault, gérant du *Père Peinard*, condamné à Paris, par défaut, en cour d'assises, à deux ans de prison, pour délit de presse. Passera prochainement contradictoirement.

Cabot, même condamnation et même situation.

Georges Brunet, condamné à quinze mois de prison en police correctionnelle à Saint Quantin, contradictoirement en même temps que le possibiliste Langrand à un an. Ils sont détenus. Nous n'avons pas de détail sur la cause de leur condamnation,

mais c'est probablement pour manifestation dans la rue le jour du 1er mai. Passeront en appel à Amiens.

J.-B. Clément à Charleville, condamné en police correctionnelle à deux ans de prison, pour insulte à la magistrature. Arrêté à la tête de la manifestation de Charleville il est jugé sur le champ et condamné à quelques jours de prison. C'est une réponse irréfléchie qui lui valut deux ans. Va passer en appel à Nancy.

Descamps, Léveillé, Dardare, Elise Chauveau et son mari, pris à Clichy, sont en prison préventive.

Agressti de Saint-Ouen, expulsé pour faire suite à un décret d'expulsion pris envers lui en 1888.

A Saint Denis, Joseph Bastard, Gauthier, Altereau et Heurteaux, arrêtés pour l'affaire de Clichy, par erreur, ont dû être relâchés. Ségard, Pauwels, Elisée Bastard « en fuite ». Vandorpe, un compagnon allemand et un autre italien, expulsés.

Les frères Desgages, Levêque et Loutrel, arrêtés à Grenelle, pour pillage nocturne d'un débit de vins et cris séditieux.

A Lyon, le compagnon Dantus a été arrêté pour un discours prononcé avant le 1er mai, à la salle Rivoire; un jeune homme a été arrêté comme soupçonné d'avoir jeté des pierres aux soldats; un autre compagnon s'est livré à la police, se donnant pour celui qui a coupé les fils télégraphiques le 1er mai et depuis. Nous ne savons dans quelle idée, il est allé se constituer prisonnier.

Louis Davaine a été expulsé de Denain. La presse locale abonde en ignominies à son sujet : sujet belge, de moralité plus que douteuse, tout cela parce que le maire n'a pas béni son union. Attendez, sales journalistes, vous y passerez avec la bande des exploiteurs et des policiers.

A Bordeaux, Dataul et Antignac ont été jugés et condamnés l'un à six jours, l'autre à un mois de prison pour outrage aux agents et pour distribution d'écrits excitant à la révolte et au pillage.

A Roanne, le camarade Gay a été pris le 25 avril, à la sortie d'une réunion. Le tribunal correctionnel l'a condamné à deux mois de prison. Il a été mis en liberté provisoirement. Mollet est recherché pour discours prononcé dans la même réunion. Dans la journée du 1er mai, dix compagnons ont été arrêtés, mais six seulement furent gardés et jugés comme prévenus d'affiliation à une société secrète. Naturellement, il fut impossible de prouver quoi que ce soit contre eux et le tribunal se donna huit jours de réflexion pour accoucher de cinq francs d'amende par anarchiste.

Dix condamnations allant de la simple amende à trois mois de prison, ont été prononcées à Nantes contre diverses personnes arrêtées le 1er mai.

Pour les événements de Fourmies, Cunéo attend condamnation, Chapuis attend le grade de colonel et Constans vise à la présidence de la République.

---

*Les camarades qui ont encore des numéros 34 de la 3e année de la* Révolte *qui ne leur servent à rien sont priés de nous les faire parvenir pour compléter nos collections.*

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Ayant relaté la condamnation du compagnon Grangé, il ne nous reste qu'à ajouter que son attitude a été des plus dignes, des plus correctes, en même temps que des plus fermes. Il a soutenu ses convictions anarchistes, en disant qu'ennemi des armées, il avait déserté et ne s'en repentait pas. Il a reconnu avoir tiré sur les gendarmes et le policier amateur, parce que, voyant sa liberté menacée, il avait tenu à la défendre. Il a accueilli sa condamnation au cri de : vive l'Anarchie!

Ce haineux verdict, certainement dicté par événements de Clichy et de Fourmies, frappe en même temps la digne compagne de notre hardi camarade, qui va se trouver seule pour élever leurs trois enfants.

Notons qu'au cours des débats, l'épicier qui a aidé les gendarmes à empoigner l'ami Grangé, a déclaré s'il avait su avoir affaire à un déserteur, il n'aurait pas aidé à l'arrêter. Là dessus le président a pris occasion pour faire une tirade patriotique et déclarer au témoin qu'il aurait eu tort.

Ça c'est mon affaire, a déclaré celui-ci.

Cette déclaration est mieux que n'aurait pu le faire espérer son acte. Espérons que la leçon lui profitera et qu'une autre fois, il comprendra qu'aider les policiers à arrêter un individu, c'est être policier soi-même, et on est tout aussi vil en le faisant spontanément qu'en en faisant son métier.

C'est remarquable cette inconséquence des foules : on méprise les policiers, si on les trouve dans une réunion, on les assomme de coups et, dans la rue, si on voit courir un pauvre diable qui tente de leur échapper, on court après pour l'attraper.

***

Dans le quartier des Invalides, on avait affiché une de ces dernières nuits, des placards manuscrits ainsi conçus :

*Proclamation.* — « Une compagnie du 145e régiment de ligne de la grande armée française, battue et plate couture en 1870 par les Allemands, vient de remporter, le 1er mai, une grande victoire à Fourmies. Beaucoup de morts et de blessés. »

Ce factum était signé de neuf noms inventés pour la circonstance.

***

Clichy-Levallois. — Voici quelques renseignements que nous pouvons donner sur la bagarre de Clichy.

Depuis quelque temps, il ne se passait pas de nuit que des affiches séditieuses ne fussent apposées sur les murs de Levallois. L'une des dernières donnait rendez-vous pour le 1er mai, à midi, aux travailleurs sur la Grand'Place.

La dernière nuit, deux drapeaux noirs avec l'inscription : « A bas la patrie! vive l'Anarchie! » avaient été arborés dans les fils télégraphiques, et à quatre heures du matin, un ouvrier, policier volontaire, s'en fut dénoncer le fait au commissaire. Ce ne fut qu'après plusieurs heures d'ouvrage, vers huit heures, que la police et les pompiers purent les dégager des fils.

Au rendez-vous de midi, il ne vint naturellement personne que la police locale (3 agents), renforcé de 4 gendarmes à cheval de Suresnes et de six gendarmes à pied.

A deux heures, agents et gendarmes se retirèrent, une heure plus tard, une douzaine d'anarchistes avec un drapeau, traversaient la place et se dirigeaient vers Clichy. Un instant après, la police avec le commissaire courait après. Les trois agents de Levallois arrivèrent les premiers devant la boutique du marchand de vins, chez lequel les camarades étaient arrêtés. Un des agents se précipite, ouvre la porte et se saisit du drapeau qui était posé derrière.

C'est alors que les camarades se levèrent, sortant sur le pas de la porte, et ouvrirent le feu sur les agents. Du premier coup, ils furent mis tous trois hors de combat. A ce moment, arrivèrent le commissaire et son secrétaire. Il y eut une mêlée générale, les policiers reçurent encore quelques horions sérieux et ils succombaient sous le nombre, lorsque arrivèrent les quatre gendarmes à cheval. Ceux-ci usèrent de leurs revolvers, mais les anarchistes étaient de taille à leur répondre et les gendarmes empêtrés dans leurs chevaux, n'auraient pu empêcher les camarades de s'échapper, si les gendarmes à pied et les agents de Clichy n'étaient survenus à ce moment. Deux camarades blessés furent arrêtés par les renforts de la police, un troisième fut trouvé un instant après.

Un petit retard dans l'arrivée des gendarmes à pied ou simplement quelques armes meilleures dans les mains des révoltés et personne n'eut été pris. Quand on est décidé à vendre chèrement sa liberté et celle de ses camarades, il faut d'abord s'assurer que l'arme que l'on tient en main ne vous laissera pas en plan au troisième coup, comme il paraît que cela est arrivé dans cette lutte. Une autre fois, les agents ne seront pas si pressés d'attaquer les anarchistes.

Les camarades arrêtés sont : Descamps (six coups de sabre à la tête et aux épaules), Léveillé (balle dans la cuisse), Dardare (coup de sabre à la tête), Elise Chauveau, qui avait porté le drapeau, a été arrêtée le lendemain, mais quant aux autres, la police a fait buisson creux.

On lui avait désigné Ségard, Pauwels et Bastard de Saint-Denis, comme ayant pris une part active à la lutte, elle arrêta quatre anarchistes à Argenteuil et dut les relâcher le lendemain, puis cherchant toujours, elle arrêta quatre personnes à Saint-Denis. Ce n'est pas encore cela!

Personne ne doute que les amis qui ont été pris dans la bagarre, ne soient sérieusement condamnés, mais leur défaite marque le commencement d'une nouvelle ère. Depuis le 1er mai, il ne passe guère de jours ou de nuit qui n'amène l'alerte dans les postes de police de Saint Denis, Saint-Ouen ou Clichy. Ce sont des meules de foin qui flambent dans la plaine vers Stains, c'est la rupture des fils téléphoniques ou télégraphiques. C'est une tentative d'incendie chez un banquier de Saint-Denis et dans une usine, c'est de la dynamite que l'on trouve dans un wagon de charbon, ce sont des affiches séditieuses ou de simples inscriptions de trois pieds de haut : A bas la police, à bas l'autorité, à bas la patrie, etc. Tous les industriels sont sur les dents, la surveillance est incessante, mais personne n'a été pincé.

L'affaire des pétroleurs de Saint-Denis consista en un commencement d'incendie chez un banquier, provoqué par un chiffon imbibé de pétrole, introduit par la boîte aux lettres et un commencement d'incendie, provoqué de même manière dans l'usine de cuirs vernis, appartenant à M. Leven, conseiller général.

A propos de la bataille de Clichy, n'oublions pas non plus de rappeler le nommé Carligny qui se vantait d'avoir en reporter impeccable assisté de sa fenêtre à la lutte, le crayon à la main pour en narrer les incidents à son journal par la menu. Une balle perdue ne lui aurait pas fait de mal, pas plus que n'en a fait la balle reçue par le garçon boucher Gasnet, qui avait offert sa voiture aux agents de Levallois pour qu'ils ramassent plus vite les anarchistes.

***

Grenoble. — Au mois de mars, le camarade Brûlé été arrêté et mené au régiment pour y faire ses vingt-huit jours. Il se fit remarquer bientôt par son tempérament peu soumis et six jours après son arrivée au corps, le capitaine Couty lui infligeait huit jours de prison, allongé à un mois par le colonel.

Brûlé sortant le 12 mois de prison et reprenait son service. Pendant la manœuvre, arrive le capitaine Couty à cheval. Brûlé le laisse approcher à portée sans mot dire, puis prenant son fusil par le bout du canon, il le lança dans la direction du capitaine, mais ne l'atteignit pas. Détachant alors son fourniment, il le jeta sur le capitaine, criant : « Sacré cochon, si je t'ai manqué une fois, je ne t'ai point manqué deux. »

Le camarade va certainement être condamné comme s'il avait réussi à casser la tête à l'officier. On n'y peut rien, mais c'est déplorable d'user ses forces sans plus de résultat que cela.

Il sera condamné à mort, mais sera pas exécuté pas plus que les trois soldats Prost, Wors et Teffel de la légion étrangère, qui le 14 avril dernier, étant détenus, tentèrent de mettre le feu à la prison militaire et que le conseil de guerre d'Oran vient de condamner à mort; pas plus que ne sera exécuté Gnaerde, condamné à mort par le conseil de guerre d'Alger, pour avoir frappé d'un coup de poing au visage le médecin-major du régiment, qui refusait de le reconnaître malade.

A mort! ignoble! l'armée.

***

La situation reste à peu près la même dans toute la France par rapport aux grèves. Il y a de malheureuses grèves partielles dans le Nord, à Roubaix, Tourcoing, Lille, à Sains. A Fourmies même la grève est générale dans les tissages, partielle dans les filatures. Il y a eu quelques mouvements dans cette ville où de nombreux habitants contractent les blessures faites par le 145e. Une des dernières exécutées, deux des plus grandes maisons de commerce ont été dévalisées. La misère est grande et la présence de la troupe ne nourrit guère. De temps à autres un gendarme reçoit une pierre et il n'a pas besoin de se demander pourquoi. Il y a de fréquentes réunions et il ne semble pas que les travailleurs soient très admirateurs des voies pacifiques et légales.

Une grève que les radicaux vont à voir du mal à expliquer, est celle des mouleurs du familistère de Guise. Les ouvriers sont associés au patron, ils sont *propriétaires* pour partie de l'usine et il paraît que cela ne suffit pas! Ils se mettent en grève à prix de deux cents.

La grève des mineurs de Belgique n'a eu guère de retentissement dans les bassins français. Seuls les machinistes de la Loire ont commencé une grève, un instant les mineurs ont décidé la grève générale, mais le travail n'a pas été arrêté un instant. Tout ce qui a été promis par les mineurs français aux belges, c'est qu'ils n'augmenteraient pas leur production pour permettre l'exportation vers la Belgique.

***

Carcassonne. — A l'instar de ceux de Paris, les anarchistes de Carcassonne avaient répandu à profusion dans la nuit précédant le 1er mai, un appel

aux soldats. Les journaux locaux l'ont reproduit pour la plus grande édification des troubades du 12e de ligne et du 17e dragons.

## Belgique

La situation ne s'est guère modifiée et par cela même la grève tire vers sa fin. Il y a eu quelques reprises de travail dans les bassins houillers, surtout dans celui de Liége, mais par contre la grève s'est étendue à Bruxelles. Les ouvriers bruxellois se sont solidarisés pour la première fois avec les mineurs et cela donne à la situation belge un air de grève générale, encore bien éloignée de celle que nous comprenons.

Les travailleurs du bassin de Liége commencent à reprendre le travail. Cela s'explique; se sont eux les plus révolutionnaires de la Belgique. Il ne s'est passé de jour où ils n'aient commis quelque acte anti-autoritaire, intersections de lignes télégraphiques, incendies, conflits avec la troupe, etc., ou quelque acte contre la propriété. Maint magasin a été pillé gentiment. On a acheté la marchandise, mais on l'a pas payée. Cela promet pour l'avenir, mais les grévistes de Liége voyant les autres bassins pratiquer l'antique grève des bras croisés, ont compris que le chamboulement n'était pas encore pour cette fois-ci. Alors à quoi bon user ses forces inutilement. On a vu ce que l'on pouvait faire, on a pris des leçons pour l'avenir. A la prochaine occasion!

Il est amusant de voir les arguments que les bourgeois emploient pour et contre l'établissement du suffrage universel en Belgique. Les adversaires disent « voyez les ouvriers français, ils ne sont pas plus heureux que vous » Les partisans répondent : « Justement, cela ne vous engage à rien de donner le suffrage universel. »

Dégustez-moi, cette correspondance de l'*Eclair*, nous ne dirions pas mieux

« L'universalité du suffrage est l'arme avec laquelle le prolétariat belge se promet de tuer « l'exploitation capitaliste » et de conquérir l'usine et la mine. C'est une illusion dont les ouvriers français sont depuis longtemps revenus. Voilà plus de quarante ans qu'ils votent et ils n'ont rien tué ni rien conquis. Impérial ou républicain, le régime de la France demeure, malgré le suffrage universel, fondamentalement bourgeois. Aussi l'entêtement des classes ouvrières belges est-il à la fois dangereux et inexplicable. Dangereux parce que l'agitation en faveur de la réforme électorale peut être fatale au roi Léopold comme elle le fut en France au roi Louis-Philippe. Inexplicable parce que cette *satisfaction illusoire* donnée à l'élément révolutionnaire, le désarmerait pour longtemps sans introduire de modification sensible dans l'ordre politique et social actuel. L'octroi de cette concession serait un gage d'apaisement et un *acte politique habile*. C'est pourquoi il y a peu de chances que l'on donne le suffrage universel. On préférera se le faire arracher de vive lutte. »

Les arrestations et condamnations vont toujours leur train.

A Verviers. — Le camarade Sevin a été condamné à 1 an et 45 jours de prison et Charpentier à 6 mois et 15 jours. Ils ont accueilli le verdict par le cri de : vive l'Anarchie! Ils se pourvoient en appel.

## Suisse

A Chaux-de-Fonds la manifestation était organisée par les mineurs du parti ouvrier ; le compagnon Bovet en a profité pour développer nos idées devant 1,000 personnes, en attaquant énergiquement la bourgeoisie ; son discours a été d'autant plus remarqué que les orateurs précédents n'avaient tous parlé que de revendication par les moyens légaux.

A Saint-Imier, c'est le compagnon Dubois qui se servant du même moyen, y pose l'idée anarchiste et insulte à l'expropriation pure et simple de ceux qui possèdent tout. 5 à 600 personnes écoutent et applaudissent le compagnon.

A Genève, malgré le programme officiel qui remettait la manifestation au 3 mai, les éléments énergiques ont manifesté le 1er ; résultat : nouvelle expulsion de 3 anarchistes, Niquet, Mari et Kreuschi.

A Saint-Gall, les ouvriers brodeurs qui ne travaillent que 3 jours par semaine, ont manifesté le 2 mai ; la presse locale qui naturellement altère la vérité des faits, dit que la *fête* a réussi et s'est terminée par des vœux formés pour que l'Etat s'occupe de la classe ouvrière. A Lausanne, Berne, Bâle et Zurich, on a manifesté platoniquement et suivant le programme *patriotique*.

Cependant, partout le 1er mai a prévalu sur le 3.

Très prochainement, deux compagnons neuchâtelois vont faire paraître une petite brochure, intitulée : *Une mystification anti sociale*, et qui traitera des syndicats obligatoires, le nouveau dada de MM. les politiciens, qui prétendent par ce moyen améliorer la situation des ouvriers horlogers de la région.

## Espagne

L'Espagne a été littéralement inondée de proclamations anarchistes appelant le peuple et la troupe à s'unir pour renverser l'exploitation bourgeoise. On les affichait partout, et auprès de chaque affiche que les policiers voulaient arracher, on se battait.

Déjà le 26 avril, les croque-morts de Barcelone décidaient de se mettre en grève.

Le 1er mai à Bilbao, le feu fut mis aux grandes usines navales anglo-espagnoles sur la rivière Nervion. Tout a brûlé : les machines, les fours à fonte. On estime les dégâts à cinq millions. 3,500 ouvriers se trouvent sans ouvrage.

A Cadix tous les agitateurs anarchistes connus, furent arrêtés la veille, alors une imposante colonne, drapeau rouge en tête, marcha vers la prison pour les libérer ; elle fut chargée par l'infanterie, baïonnette au canon. La lutte fut très vive, nombreux blessés de part et d'autre.

A Saint-Sébastien les directeurs de banque ont demandé que leurs établissements soient occupés par les troupes.

A Cadix, Valence, Valladolid, Saragosse et d'autres villes, les boulangers se sont mis en grève et c'est par des soldats que le gouvernement les remplace.

Toute la fédération ouvrière de Castille s'est aussi mise en grève.

Comme de raison, le 2 mai, la grève prend un caractère violent surtout dans les districts miniers de Belmez, Almaden, Linarès et Saragosse; il y a eu des rixes et des bagarres dans toutes ces localités; le peuple armé de pierres, riposte de son mieux aux attaques de la police ; à Belmez il y a eu des charges de cavalerie contre les anarchistes; à Valladolid, l'infanterie a chargé les meetings, de nombreuses arrestations partout.

Toujours le 2 mai, un mouvement a commencé à se produire à Barcelone ; 5 pétards éclatent au centre de la ville ; une église a été fort endommagée ; mais ces pétards, paraît-il, n'ont pas pu réveiller la masse ouvrière qui ne bouge pas. Les autorités ont fait arrêter un grand nombre d'anarchistes et décide la fermeture de leurs cercles.

L'agitation continue le 3 mai dans tout le Nord de l'Espagne et se traduit en plusieurs endroits par de fréquents conflits entre les ouvriers et les troupes.

A Valladolid, la situation empire, le pain est très peu abondant; 4 anarchistes y sont arrêtés.

A Saragosse, la tranquillité n'est qu'apparente.

Le 5 mai, à Bilbao, tous les mineurs se mettent en grève.

A Antequerra on arrête un anarchiste qui essaie de corrompre un contre-maître de la brigade de la voie ferrée, pour couper les fils télégraphiques de la voie.

Il est à remarquer que jusqu'à ce moment aucun fait ne s'est produit à Madrid, où la tranquillité est absolue, bien que la ville ait été occupée militairement.

## Italie

Le 1er mai à Rome. — A deux heures 5,000 manifestants environ, s'étaient réunis sur la place Ste-Croix de Jérusalem ; là, sur une estrade en bois, plusieurs orateurs prirent la parole, notamment Cipriani. Jusque-là tout avait été calme et on ne signalait qu'un pétard tiré à midi près du ministère de l'intérieur.

Tout à coup un orateur anarchiste (un Français de la Commune, disent les journaux), monte à la tribune et crie : « C'est assez parler, il faut agir si nous ne sommes pas des lâches! » Un coup de revolver part aussitôt, et des maisons qui bordent un côté de la place, une grêle de pierres pleut sur les soldats ; les officiers commandent de charger. La résistance s'organise dans l'angle de la place ; un policier est tué net d'un coup de stylet, puis un carabinier. La gendarmerie fait feu plusieurs fois ; les manifestants répondent.

Il y a de nombreux blessés dans les deux camps dont Cipriani et un député. S'il n'y a pas eu de morts dans la foule, c'est que la troupe avait ordre de tirer en l'air. Ce furent les gendarmes qui avec leurs revolvers eurent raison des émeutiers.

Plus de trois cents arrestations ont été opérées. La plupart des personnes arrêtées ont été trouvées porteurs d'armes ; outre les deux soldats morts dans la mêlée, la force publique a eu une dizaine de blessés, dont un gendarme, mort le lendemain. Il y a un capitaine sérieusement atteint, un colonel eut le menton fracassé. Parmi les manifestants, une quarantaine de personnes ont été blessées et transportées aux hôpitaux ; un des blessés est mort le lendemain.

La panique prend les bourgeois ; les boutiques se ferment, la ville est mise en état de siège et parcourue en tous sens par les troupes.

Le 2 mai, une velléité d'émeute, aussitôt réprimée, éclate dans la prison Termini, à l'occasion de l'arrivée de Cipriani.

L'anarchiste Landi, de son vrai nom Palla, est arrêté pour le rôle qu'il a joué dans le meeting de la place Santa-Croce.

A Florence, plusieurs milliers d'ouvriers s'étaient réunis sur la place Savonarole. Un orateur anarchiste invita la foule à piller les magasins et les maisons des riches ; la cavalerie chargea la foule qui se dispersa dans les rues avoisinantes en attaquant quelques magasins ; de nombreuses arrestations ont été opérées.

A Naples, la panique avait pris les bourgeois, le bruit courait que toutes les conduites d'eau et de gaz seraient coupées et que divers monuments publics sauteraient ; aussi il y eut-il de nombreuses incarcérations préventives.

A Sampierdarena, près Gênes, la veille de la manifestation, une bagarre entre grévistes et non grévistes avait eu lieu et un gendarme avait reçu deux coups de couteau. Le 1er mai eut lieu une grande réunion dans laquelle on parla d'aller délivrer les ouvriers arrêtés la veille. La salle se vide aussitôt au pas de course, mais les prisonniers n'étaient plus à la prison de ville ; aller les chercher à Gênes était irréalisable. Ce qu'on a surtout remarqué dans cette tentative, c'est que la police et l'armée disparaissent lorsque les ouvriers agissent avec ensemble. Voyant les manifestants sortirent de la salle, la plupart des policiers s'élancèrent sur les traces de leur officier qui allait téléphoner à Gênes.

A Ravenne et dans d'autres villes, il y a eu également quelques troubles.

A Palerme, une boîte en fer, chargée de dynamite, éclata près de la caserne de cavalerie. Il y eut d'énormes dégâts, un grand trou, pas de victimes et des arrestations.

Dans la nuit du 4 mai, un incendie éclate à Rome, dans la caserne des carabiniers des Prati Castello, le feu éteint une première fois, reprend deux heures plus tard sur un autre point. Les greniers à fourrage sont entièrement brûlés.

Le pape et le roi ont eu encore une fois la frousse. Sans qu'il soit besoin d'enquête, chacun a compris que l'explosion de la poudrière de Porta Portese, les désordres du 1er mai et l'incendie de la caserne sont dus aux mêmes causes et ont des révolutionnaires pour auteurs.

Cela est d'autant plus certain que chacun sait bien à Rome que malgré les dénégations officielles, l'explosion de la poudrière est due à une tentative « criminelle ».

On a retrouvé sous les décombres, un vase de liège, une planche et une pierre, portant tous trois des traces d'attaque à l'acide sulfurique. Deux jours avant l'explosion, un ouvrier, appelé pour des réparations, aura déposé là, la planche sur une pierre au voisinage de la poudre et sur la planche le vase de liège plein d'acide. Peu à peu l'infiltration s'est faite, puis l'acide a coulé et quand il est arrivé à la poudre, la chaleur de décomposition locale a été suffisante pour faire sauter la boutique.

Depuis le 1er mai, les attentats et les arrestations continuent : à Gênes, Livourne, Cunéo, pétards et coups de revolver. A Rome et dans les Romagnes de très nombreux révolutionnaires sont incarcérés. On va les juger par bandes de plusieurs centaines à Naples, Rome et autres villes suivant le cliché italien : « Association de malfaiteurs. »

Le 9 mai un soldat italien Seghetti, a été fusillé, pour avoir il y a deux mois blessé un lieutenant. Une pétition portant 20,000 signatures, avait été adressée au roi, mais rien ne prévalu contre la nécessité de maintenir le respect de la discipline. Deux jours après, dans la même caserne, on dégradait un caporal pour avoir approuvé Seghetti et dit que chacun devrait tuer ceux qui l'empêchent de vivre en homme. Les camarades ont publié à cette occasion un petit manifeste explicatif qui a été bien compris par tous.

Et pendant ce temps, les orateurs de la Chambre discutaille à perte de vue pour savoir s'il convenait de prévenir ou de réprimer les troubles, de procéder avant ou après, aucun d'eux ne songe à prendre les choses de plus haut, à remonter aux origines,

aux causes qui amènent les 1er mai ; tout se résout pour eux en des questions de politique ; quant aux agitateurs, on songe à leur rendre la besogne plus difficile, non pas en donnant au peuple le pain qu'il demande, mais en faisant des lois d'exception contre ceux qui ont le tort de l'éclairer.

Le ministre de l'intérieur déclare qu'il continuera à autoriser les réunions pacifiques, mais qu'il est bien entendu que les anarchistes ne peuvent pas rentrer dans le droit commun ; si quelque doute pouvait s'élever à cet égard dans l'esprit de la magistrature, le gouvernement n'hésiterait pas à présenter une loi dans ce sens. Ces messieurs croient bien vite avoir résolu une question dans laquelle les journaux bourgeois eux mêmes voient un signe des temps.

L'attitude ferme et décidée des manifestants de Rome, a frappé tous ceux qui en ont été spectateurs ; beaucoup ont pensé malgré eux aux récits des journées de 1848 à Paris, et se sont rendus compte que les récents événements sont l'indice de justes revendications et le présage de futures difficultés pour les gouvernements.

Un farouche radical à la Chambre, parlant de l'armée italienne en Afrique, disait qu'elle n'avait pas su empêcher la traite des nègres et qu'une barque contenant 35 jeunes filles, avait bien été saisie, mais que ces esclaves avaient été répartis entre les officiers. Grand émoi, on est obligé de lever la séance. Et le lendemain, le farouche radical vient faire ses excuses à l'armée qui... à l'armée que... etc. !

## BIBLIOGRAPHIE

L'*Instituteur*, par Théodore Chèze, 1 vol. 3 fr. 50, chez Savine, éditeur, 12, rue des Pyramides. Un pavé dans la grenouillère universitaire. L'auteur y dépeint bien, ce que peuvent être un enseignement et une éducation donnés par des individus ayant à subir la tyrannie et les vexations d'une hiérarchie compliquée et inquisitoriale, et ne voyant du reste dans l'enseignement, qu'une carrière qui leur permette de monter en grade et de s'abreuver aux mamelles fécondes du budget ; point mûs par la vocation ; l'eussent-ils, du reste, qu'ils en seraient bientôt dégoûtés par la minutie et les taquineries administratives.

Nous ne connaissons pas le monde universitaire et de l'enseignement, mais étant donné que les mêmes causes produisent les mêmes effets, nous sommes tout portés à croire que M. Chèze nous dit la vérité, et, à ceux qui croient à la rénovation sociale par l'instruction, nous conseillerons de lire l'*Instituteur*.

Le livre a été certainement écrit par quelqu'un qui a souffert des vilenies qu'il raconte, seulement nous nous demandons pourquoi M. Chèze qui, dans son livre du moins, est un révolté et fait contre l'enseignement de l'Etat une sortie que ne se désavoueraient pas les anarchistes, éprouve le besoin de lancer une pointe à ceux-ci.

En parlant de la population de Saint-Jean des Prés, un nom de fantaisie qui veut certainement cacher Saint-Denis : « Une ville bondée d'ouvriers gouspeurs et un peu marlous, de rodailleurs à moyens d'existence hypothétiques, d'écumeurs de berges, de résidents établis là sous la haute surveillance de la police une fois leurs condamnations purgées, et d'*anarchistes incorruptibles*, commettants d'une municipalité toujours chancelante. Sans doute les fils de cette jolie clique devaient fréquenter l'école du jour », etc.

Nous ne voyons pas en quoi des anarchistes incorruptibles peuvent aider à la composition d'une jolie clique ; M. Chèze ne connaît donc pas tout ce dont il parle, autrement il aurait compris que révolté lui même (il avoue avoir giflé des enfants sans autre raison que de n'avoir pu gifler son directeur), ce n'était pas à lui à reprocher aux anarchistes leurs sentiments de révolte.

A part cela, le livre mérite d'être lu, et est certainement une preuve de plus à l'appui de nos théories quand nous prétendons que la société est mauvaise dans tous ses rouages et n'est transformable qu'à condition d'être détruite.

***

Allons, l'anarchie fait son chemin dans le monde des lettres. Nous avons reçu les deux premiers numéros d'un journal de littérateurs, l'*Endehors*, contenant divers articles qui ont un petit parfum d'anarchie qui nous fait plaisir d'y trouver.

Nous souhaitons la bienvenue à ces confrères, et au lieu de les répudier comme s'en réclame la latitude l'un des signataires, nous espérons, s'ils sont sincères, qu'ils accentueront encore leur indépendance réelle.

La *Guerre aux abus*, par Francis Laur, 2, cité Pérard, Neuilly.

Nous qui combattons la loi, la cause des abus, nous devons au moins une notice à celui qui combat les abus.

Reste à savoir si le député Laur sera fidèle à sa promesse. Mais quoi attendre d'un journal « français avant tout ». Que d'abus doivent encore semblier des actes normaux à M. Laur ?

Signalons pourtant une convocation originale : la souscription à un certain nombre d'exemplaires, donne droit à l'insertion d'autant de lignes que d'exemplaires souscrits.

***

Les camarades qui désireraient recevoir les *Préjugés de l'anarchie*, n'ont qu'à s'adresser au compagnon B. Jouy, rue d'Alsace, 2, à Carcassonne, qui moyennant 1 franc l'exemplaire l'enverra franco par retour du courrier.

***

Le groupe d'Agen vient de publier *Essai sur l'organisation libre dans la société future*, prix : 0 15, 8 fr. le cent.

Adresser les demandes à E. Chavinier, rue Raspail.

***

Les camarades de l'Associazione ont fait paraître une nouvelle brochure : l'*Anarchia* (l'Anarchie). Un exposé, autant qu'il est possible de le faire dans une soixantaine de pages, assez complet des théories anarchistes.

Prix : 20 centimes, s'adresser à Bertoia, 85, Priory, road West Hampstead, Londres. On accepte paiement en timbres-poste de tous pays.

A la même adresse : *Fra Contadini* (Entre Paysans), 15 centimes.

***

*Our Fields and Cities* (Nos champs et nos villes), par Scrivener. Livre qui démontre éloquemment l'état misérable auquel la grande propriété a réduit l'agriculture de l'Angleterre. Chaque année les terrains de labour diminuent de 40,000 hectares, et chaque année l'Angleterre doit importer deux milliards et demi de vivre pour échapper à la famine. Graines, œufs, fruits, légumes, tout cela vient de l'étranger, tandis que d'immenses étendues du sol anglais ne produisent autre chose que deux ou trois perdrix par hectare.

Et quel est le remède d'après l'auteur ? Hélas ? il est bien simple ! « Municipaliser la contrée, choisir les gérants des communes (p. 144). » Quelle lamentable conclusion ! Notre conseil serait tout autre : « Vous qui n'avez pas la terre, prenez-la ! »

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Tous les camarades détenteurs de listes de souscription et ceux qui s'intéressent à la propagande que peut faire le *Pot à Colle* au faubourg et ailleurs, sont priés d'envoyer le plus tôt possible leur souscription à Guérineau, 55, rue du Pont-Vert, à Bagnolet.

***

Au commissaire de la police de Vienne. — Le 1er mai, un vol a été commis dans la gare de cette ville, un individu se disant commissaire de police, et prétendant avoir une délégation du juge d'instruction de la localité, s'est présenté au chef de gare et s'est fait remettre un colis postal qui contenait le n° 34 de la *Révolte* et que nous expédiions à notre dépositaire.

Mais comme notre journal n'a pas été poursuivi, comme il ne relève nullement du ressort de M. le juge d'instruction de Vienne, nous avons peine à croire qu'il se soit rendu coupable de cet excès de zèle.

Des défenseurs de la propriété doivent avoir plus que ça le respect de la propriété d'autrui ?

Ce qui nous fait supposer, du reste, avoir eu affaire à des voleurs intelligents, c'est que les journaux saisis ont été vendu tout de même dans les rues de Vienne, car ce n'est pas nous qui avions envoyé d'autres numéros, nous n'avons été prévenus que cette semaine.

P. S. — Etant peu partisans des moyens légaux, nous ne déposerons pas de plaintes. Le vol aurait été commis chez nous, nous aurions su nous défendre. Seulement, voilà MM. le commissaire et le juge d'instruction de Vienne prévenus, que l'on s'est servis de leurs noms pour nous voler. A eux de faire la lumière s'ils ne veulent pas passer pour les coupables.

***

Le *Réveil des Mineurs*, la *Crise sociale* et l'*Homme libre*, sont priés de servir un abonnement à Auguste Toutsin, à St-Lezin, Trélazé (M.-et L.)

***

Apt. — Les compagnons qui veulent correspondre avec le groupe de notre localité, peuvent s'adresser au compagnon Brun, 12, rue Sainte-Catherine.

Le groupe fait appel à un camarade de bonne volonté pour donner des réunions dans les localités environnantes, il est prêt à faire les frais nécessaires.

***

Compagnons, en présence des événements qui viennent de se dérouler à Fourmies, nous avons pensé qu'il serait bon d'y former un groupe et c'est ce que nous venons de faire. Ici nous sommes peu nombreux, mais le milieu est admirablement préparé et nous espérons bientôt voir grossir notre nombre. A cet effet, nous prions les groupes et les compagnons qui pourraient disposer d'ouvrages, brochures, journaux, ayant trait à l'idée de vouloir bien nous les faire parvenir. Les groupes et compagnons qui voudraient rentrer en relation avec nous, devront adresser tous ce qui concerne le groupe au compagnon Henri Janoirs, rue des Deux Ponts, Fourmies (Nord).

## PETITE CORRESPONDANCE

L. à Lyon. — Je n'ai plus le numéro en question. — Les retards dont vous vous plaignez sont imputables au manque d'argent. — Impossible de faire mieux. — Avez-vous reçu les brochures ?

Albrech à Londres. — Reçu mandat. — « Almanach » pas encore paru.

J. de Carcassonne demande des nouvelles de M. de Brest.

J. à Carcassonne. — Tout reçu.

R. à Tarzout. — Le service sera fait aux adresses de Mascara.

T., passage Lepic. — Le service est fait. Reçu « Figaro », c'est à voir.

Le compagnon Autier d'Alger, demande au compagnon Blin de Lyon, s'il a reçu sa lettre ? et prie le compagnon Bonfour de lui envoyer « les Paroles d'un Révolté », chez Lemoine, 19, rue de la Liberté, Agia Supérieur.

Maury Paul, ébéniste à Nevers, prière de faire connaître à M. A. sa nouvelle adresse.

M. Arc-en-Ré. — Pendant deux semaines le journal a été envoyé en retard, faute de fonds. — Le service sera fait aux adresses.

Au compagnon qui nous a envoyé, pour le Supplément le morceau sur la Bétique. — Vous n'avez pas indiqué d'où il était tiré — de Fénelon sans doute ? — Le morceau a du bon, mais ce n'est pas encore le vrai idéal de société.

F. à Alger. — Nous enverrons aux adresses.

B. à Apt. — G. à Marseille. — S. à Agen. — D. à la Haye-Descartes. — S. à Reims. — Charbonnier à Argenteuil. — T. à Mézières. — S. à Toulouse. — L. à Toulouse. — M. H. à Fourchambault. — Communeau. — G. à Montreuil. — P. à Marseille. — B. Le Mans. — M. à Vienne. — R. à Cannes. — L. à Alger. — V. à St-Chamond. — V. à Grigny. — G. L. à Rio-de-Janeiro. — T. à St-Quentin. — Pintelon. — P. à St-Nazaire. — B. à Roubaix. — R. à La Hyassière. — B. à Dijon. — J. à Aiript. — B. à Bruxelles. — F. M. à Vienne. — à Reims. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Groupe anarchiste du Ve et XIIIe, réunion le 25 mai, à 9 h. du soir, rue Pascal, 19. Ordre du jour : Manifestation au Père-Lachaise et le culte des morts.

Le groupe convoque tous les compagnons anarchistes pour mercredi 27 mai, à 8 h. 1/2, rue du Mouton-Duvernet, 27, salle Anne. Ordre du jour : Réorganisation du groupe anarchiste. Tous les compagnons sont priés d'y assister. Il y a urgence.

Groupe anarchiste les Libertaires. — Désormais ses réunions auront régulièrement lieu, tous les mardis soirs, à 8 h. 1/2, chez Bruneau, 41, rue des Couronnes.

Fourmies. — La Revanche, groupe d'études sociales, réunion les dimanches à 2 h. 1/2, les jeudis à 8 h. 1/2, estaminet Watti, 2, rue du Nord.

*Le Gérant* : J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Ecluse.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 38. DIX CENTIMES DU 30 MAI AU 5 JUIN 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## EN REGARDANT UN PORC

Ah ! ils te méprisent ; l'ordure est ton élément, disent-ils, mais regarde les donc s'y vautrer aussi.

Hypocrisie : c'est le mot qui résume notre civilisation. Enfler des paroles creuses, parler de vertu, d'honneur, d'amour, de probité et rire entre amis de toutes ces balivernes.

Regarde cet honnête père de famille qui pérore doctoralement devant sa femme, sa fille ou son fils. Quelle austérité ! Quelle sévérité de principes, nulle faute ne trouve grâce devant lui, mais interroge donc les actes de cet homme rigide et tu auras le spectacle de la plus ignoble tartufferie.

Vois cette jeune fille élevée dans la plus complète ignorance des choses du monde, on a pris soin d'écarter d'elle tout spectacle, toute parole pouvant blesser sa pudeur. Tout à coup on la met brusquement en présence d'un monsieur quelconque, en lui disant : voici ton mari. Quel est donc le guide respectable auquel, suivant le Code, elle doit respect et obéissance. Je vais te le dire :

S'il est riche, il a traîné de boudoir en boudoir, du restaurant de nuit à la brasserie de femmes, il s'est vautré dans les plus ignobles jouissances, il s'est habitué à considérer la femme comme un outil de plaisir qu'on loue à l'heure ou à la journée.

Après avoir ainsi vidé son cœur et sa cervelle, n'ayant pas d'idéal moral, dégoûté de tout, repu, lassé, il songe au repos, et ce restant d'homme va se marier, avec qui ? avec une prostituée ? non, avec une vierge, et de par la loi, il est le maître de cette chair neuve.

S'il est pauvre, les choses se passent de même, l'Etat qui repousse le communisme des choses, protège et gouverne le communisme des personnes : la maison de tolérance est une institution d'Etat (saluez !) au même titre que la caserne, l'église ou le lycée. La chair à plaisir est enregimentée ni plus ni moins que la chair à canon. C'est par la maison de tolérance que le jeune homme entre dans la vie. Oh ! notre vertu s'accomode aisément de tout cela, nous sommes honnêtes malgré tout. Oh, le bon fils, le noble rejeton, qui va des baisers de sa mère aux baisers d'une prostituée, pour aller plus tard du lit de la maison publique au lit conjugal, et tout cela fait bon ménage, à force d'hypocrisie. Cela est touchant, on est attendri au spectacle de cette auguste vie de famille où le père apporte en dot l'odeur fade du lupanar, où le fils couche peut-être avec la même femme qu'a jadis défloré son père ; c'est ça l'Humanité, mon vieux pourceau, et c'est cette tourbe, qui vote, qui juge, qui condamne, qui admire et... qui fusille, ça, ça a des opinions philosophiques : ils proclament l'immortalité de leur boue ; leur ordure se donne des airs de bonne compagnie.

Oh mon frère porc, plus je te contemple, plus je te trouve au milieu de notre civilisation, le seul être resté noble et pur, toi qui aimes la fange et qui ne la renies pas, et je comprends la haute sagesse du vieil Antoine qui, après avoir regardé le monde n'avait trouvé que toi qui fut digne d'être aimé, toi le grand paria que les hommes couvrent de leur boue, car ta sincérité insulte *leurs vertus*.

## LE SOCIALISME ALLEMAND

### II

### L'Organisation

L'organisation du parti social-démocrate allemand repose sur une double base : Les groupes ou cercles, composés de membres payant *régulièrement* leurs cotisations (ce fut encore une question discutée à Halle et résolue en sens réactionnaire) ayant à leur tête une commission locale ; et les sociétés de métiers. L'institution des « hommes de confiance » est commune à l'une et à l'autre organisation ; elle est le pivot du parti et l'organe du pouvoir des chefs.

C'est par ces hommes de confiance que la direction transmet ses ordres et impose sa volonté : c'est par leur intermédiaire qu'elle acquiert connaissance des velléités d'indépendance ou d'opposition qui se manifestent dans les groupes, et qu'elle peut les réprimer soit par la mise à l'index et l'expulsion de quelques individus, soit en créant des organisations rivales, et se posant ensuite en juge suprême entre elles. C'est enfin toujours par des hommes de confiance placés dans les comités dirigeants des syndicats de métiers qu'elle influe sur leurs délibérations.

Mais ce qui donne sa puissance à la Direction du parti, nominalement confiée à toute la fraction socialiste du Reichstag, mais effectivement concentrée (comme l'avoue le député Auer à Halle) dans les mains de deux ou trois individus — c'est l'argent dont elle dispose et avec lequel elle soudoye des journalistes, des orateurs, des émissaires, des hommes influents auxquels elle prête de l'argent pour qu'ils ouvrent un débit de tabac ou une buvette ; sans parler de la distribution de secours et d'un grand nombre d'emplois, qui dépendent de la direction même. Après l'argent, l'instrument le plus puissant du pouvoir des chefs est l'ambition — l'ambition d'hommes appartenant à toutes les classes de la société et disposant parfois d'un peu d'argent et qui viennent se réfugier sous le drapeau du Socialisme pour obtenir une place au Reichstag ou dans les conseils municipaux. La direction du parti désigne les collèges électoraux où l'on portera des candidats socialistes, les soutient avec les fonds et avec la presse du parti.

Quant à la presse, elle n'est pas le moins puissant de tous les ressorts de l'organisation en question, elle est toute imprégnée de confiance aveugle et d'enthousiasme pour les chefs, de haine et de mépris pour toute opposition. Par ces moyens, la Direction du parti a réussi à accaparer les hommes les plus ambitieux, les plus éloquents, les mieux placés comme position économique, pour en faire les instruments de sa domination. Les opposants se recrutant parmi les ouvriers les plus malheureux, ou les expulse facilement du parti, et du reste, il suffit, qu'ils le soient ou non, de les appeler des « anarchistes » pour que la police se charge de les réduire à l'impuissance.

La démocratie socialiste bien qu'elle se donne l'air de protéger la masse ouvrière d'un bout à l'autre du pays, ne peut prendre soin des légitimes revendications du prolétariat.

Toute grève, toute suspension de travail représente pour le parti une perte considérable d'argent par les cotisations qui font défaut, et par les secours qu'il faut accorder. Aussi les chefs ne se lassent pas de prêcher le calme, et se posent constamment en adversaires des grèves (voir à présent pour la grève des mineurs, ainsi que la cessation du travail au 1er mai). Tout argent réclamé par ces événements est soustrait aux élections et partant à la fortune personnelle et politique des chefs. Ils déconseilleront donc toujours et entraveront toute agitation réellement ouvrière. En revanche, ils porteront leurs candidatures dans plusieurs collèges à la fois et le parti en fera les frais.

Telle est l'effroyable vérité sur l'organisation et la « tactique » de la démocratie socialiste allemande. Nous pourrions citer bien des faits qui prouvent avec quelle jalousie les chefs gardent leur autorité, avec quelle promptitude ils frappent tout commencement d'opposition, avec quel art raffiné ils poursuivent tout esprit indépendant, avec quel cynisme ils affichent leur puissance, avec quel dédain ils répondent à toute critique venant même de leurs camarades les plus dévoués. Mais ces faits sont trop nombreux, et d'ailleurs nos lecteurs les connaissent autant que nous-mêmes. Rappelons-en seulement un, qui surpasse vraiment toute mesure.

On a su dernièrement, par une révélation de Engels, que le programme de Gotha avait été dès 1875 l'objet d'une critique violente de Marx ; et que celui-ci le trouvait si mauvais qu'il ne voulait pas, disait-il, se rendre, ne serait-ce que par son silence, complice de la mystification dont les ouvriers allemands étaient victimes. Or cette critique, communiquée alors à M. Liebknecht et à quelques autres a été soigneusement cachée *pendant seize ans* au public socialiste ; c'est-à-dire que *pendant seize ans* on a tenu sous confiscation la pensée de Marx, et on a empêché que la parole du maître parvienne à ses disciples. C'est un exemple *unique* de censure organisée au sein d'un parti politique. Ce qui est plus grave encore, le *Vorwaerts* a osé dire que si les chefs avaient été prévenus à temps, comme ils en avaient le droit, de la publication, ils l'auraient empêchée, du moins dans la forme dans laquelle elle s'est produite. Ce n'est donc qu'à un hasard, à un oubli, à un moment de préoccu-

patron de Bebel, qu'on doit que l'opinion de Marx sur un sujet si intéressant soit connue aujourd'hui, seize ans après avoir été émise.

Franchement, un parti chez lequel une telle énormité est possible, est un parti jugé. Il peut avoir un budget très riche, un grand nombre d'affiliés et une grande réputation usurpée : mais moralement il est fini. En tous cas, engin propre à la réaction, il ne pourra jamais servir au progrès.

Le parti socialiste allemand est nombreux, personne n'en doute. Est-il fort ? C'est une autre affaire. Il ne peut pas être fort, parce qu'il est discipliné. C'est une proposition qui paraîtra un paradoxe à nos lecteurs allemands : et pourtant elle est vraie.

*(A suivre)*

## Réponse à des Fumistes

Sous le titre : *Un Aveu*, le dernier numéro du *Socialiste*, organe des guesdistes, reproduit des passages d'un article paru dans notre numéro 34 et les fait suivre des réflexions suivantes :

« Rien à ajouter à cet aveu des « compagnons », qui les montre une fois de plus en parfait accord avec la bourgeoisie patronale et gouvernementale.

« Constans lui aussi « combat les Premier Mai et leur but ». Les fusillés de Fourmies en savent quelque chose ! »

Inutile d'ajouter que le *Socialiste* avec la bonne foi qui distingue ceux qui le rédigent, s'est bien gardé de donner tels quels les passages reproduits et qu'il a eu soin de couper et d'élaguer dans l'article afin de ne prendre que ce qui pouvait justifier sa conclusion.

Inutile d'ajouter aussi que ces tartufes se sont bien garder de faire mention des arrestations, condamnations et fusillades d'anarchistes qui pourraient faire voir à la demi-douzaine de lecteurs que possède leur journal, que si les anarchistes « combattent le 1er Mai » ils font si peu le jeu de la Bourgeoisie, que celle-ci, qui laisse les farceurs du guesdisme aller parader aux pouvoirs publics et les fait poireauter dans ses antichambres avec ses laquais, redoute assez les anarchistes pour les faire sabrer et emprisonner.

Mais peut-on demander de la bonne foi à des individus qui n'ont vu, dans les misères du Prolétariat, qu'un moyen de se faire de la réclame ? et qui voudraient se tailler une part de pouvoir à côté de la Bourgeoisie à laquelle ils s'adressent pour obtenir des réformes qu'ils savent parfaitement illusoires. Aigris par la déception qu'ils éprouvent de ne pas se voir pris au sérieux, ni par la Bourgeoisie qu'ils sollicitent, ni par les travailleurs qu'ils veulent berner, ils essaient de se venger en distillant contre ceux qui les ont percés à jour, tout le fiel dont ils sont capables.

C'est tout au plus s'ils valent la peine qu'on leur botte le cul lorsqu'on les rencontre.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Vendredi dernier, revenait en cour d'assises le procès de Berteaut, le gérant du *Père Peinard*. Le programme de la cérémonie est connue.

La plaidoirie a été présentée par Sébastien Faure. L'excitation des soldats à la désobéissance reprochée au journal a été brillamment expliquée par l'orateur et l'exemple récent de Fourmies a facilement illustré le rôle réciproque de l'armée et du peuple. après l'armée, Faure combat la propriété et les arguments sont bien faits pour frapper l'intelligence des jurés, si les jurés étaient accessibles au raisonnement.

Berteaut est déclaré coupable sans circonstance atténuante. La cour se retire pour discuter de l'application de la peine. Elle revient, mais l'accusé a disparu. Fureur du président, les huissiers s'agitent ainsi que les gardes, on cherche partout Berteaut et on ne le trouve pas. Le cas n'est pas prévu par le Code ; il est malheureux que ce manque de tact de la part de l'accusé ne puisse lui valoir quelques années de prison de plus. Aussi, de guerre lasse, le président se résigne-t-il à ne condamner l'absent qu'à deux ans de prison et trois mille francs d'amende. La propagande ne sera pas arrêtée pour si peu. Tout de même, du train dont cela va, les anarchistes français ne doivent pas être loin de mille années de prison !

Mayence, condamné à six mois en avril comme gérant du *Peinard* a vu le jugement cassé pour vice de forme. Il est renvoyé devant la cour de Versailles.

***

Saint-Denis. — Parlant des arrestations, nous avons oublié de mentionner deux jeunes camarades, Lebon et Thos, qui ont été pris à Saint-Denis pour avoir attaqué à eux deux la mairie. Suivant le récit officiel, le commissaire de police était dans son bureau, lorque subitement ses vitres furent brisées. Il sortit avec son secrétaire et, arrivé sur la place, il fut accueilli par une grêle de pierres. Néanmoins, avec l'aide des policiers, il put s'emparer des deux camarades, non sans avoir reçu force horions.

***

Saint-Chamond. — La propagande marche très bien parmi les jeunes. Nous engageons les nouveaux adhérents à lire beaucoup et à ne pas perdre leur tempérament révolutionnaire. Les jeunes gens se moquent du tiers et du quart. Dernièrement, le maire, un vieux réac, fit dire par le garde de ville à quelques jeunes gens qu'ils n'aient plus à chanter leurs refrains révolutionnaires dans les rues. Voyant qu'ils continuaient de plus belle, il les fit comparaître devant lui. Ils se présentèrent sans se découvrir, interrompirent son admonestation et se retirèrent en se payant sa tête. Ah, le respect s'en va ! Pleurez, sociale à la manque et vieux Quarante-Huitards. Le peuple abandonne les chemins battus et va droit au but.

***

Nancy. — Cela n'a pas traîné. La peine de J.-B. Clément a été réduite de deux ans à deux mois ; voilà ce que c'est que de ne pas être anarchiste.

Et quel foin ! Vite une candidature de protestation en faveur du condamné de Charleville qui a été arrêté au moment où il commandait à ses troupes, revenant d'un enterrement, de se disperser et de rentrer chez elles dans le plus grand calme. Quel martyr ! La *Revue Sociale*, bulletin de la Fédération des travailleurs socialistes de l'Est, s'en encadre de noir ! Ne croyez pas que ce soit pour Fourmies. Ce journal envoie aux victimes de là-bas *ses regrets* et ses *sympathiques condoléances*. Il y en a plus longque cela pour J.-B. Clément. Lengrand et Boyer ne sont pas oubliés.

Mais vous chercherez vainement un mot sur l'affaire de Clichy, sur Brunet et les autres, sur la propagande antipatriotique, sur les douze années de bagne de Grangé, pas un mot, tout cela n'existe pas.

Et tous les journaux font comme la *Revue sociale*. Les anarchistes n'existent pas et si par hasard on imprime ce mot, c'est pour traiter celui qui s'en affuble, d'agent de Constans.

Bâvez, tas de pantins, on ne prendra guère au sérieux, le martyr de J. B. Clément, au clou pour deux mois, ni celui de Boyer qui a passé vingt cinq minutes au poste.

***

Nantes. — Plusieurs copains vont passer aux assises. On ne nous donne que le nom de Cails. Les camarades se proposent d'utiliser le local gouvernemental pour faire une conférence.

## Algérie

La confiance dans l'efficacité du vote s'en va décidément de toutes parts. Dernièrement les viticulteurs de l'Algérie devaient nommer les membres des syndicats pour la défense contre le phylloxera. Dans plusieurs cantons on a voté en blanc ou en écrivant sur les bulletins de vote des protestations contre les impôts ; à Gouraya on a fait mieux : personne n'a été voté, il n'y a pas seulement eu de formation de bureau. Cela fait la deuxième fois que dans ce village on laisse l'urne « bâiller lamentablement au plafond », comme dit le *Père Peinard*.

Le respect des prêtres s'en va aussi, ainsi au village de Zürich le curé a été trouvé il y a quelques jours, dans la brousse assommé à coup de trique. On présume que c'est le fait d'un arabe, de qui il voulait emprunter la femme à son insu.

Cela n'empêche pas les bourgeois de voler le pauvre monde partout où l'occasion s'en présente. Dernièrement on faisait la répartition des 27,000 fr. — produit des collectes, faites en France et en Algérie pour venir en aide aux victimes du tremblement de terre du 15 janvier 1891. Eh bien ! un gros propriétaire sans famille a touché 1,200 fr. et un autre 1,800 fr., tandis qu'un pauvre malheureux avec nombreuse famille n'a eu que 130 fr. Il y en a même qui n'ont eu que 2 fr. 30 : *deux francs trente centimes*, sous prétexte que les secours se faisaient au prorata des dégâts subis par les propriétaires !

Rappelons aux pauvres que ce sont eux qui produisent les richesses sociales ; ils n'ont donc pas besoin de l'assentiment des gros propriétaires pour reprendre une partie de ces richesses dans le cas où un malheur les prive d'abri.

***

Le citoyen Dumay invitait dernièrement les ouvriers algériens à une conférence socialiste ; il concluait à l'enrégimentation de tous les ouvriers dans les syndicats.

Le compagnon Benoit qui se trouvait dans la salle, a pris la parole pour lui répondre et n'a pas eu de peine à démontrer que ce n'est pas en entrant dans ces *petites chapelles autoritaires* que l'ouvrier arrivera à conquérir la liberté et l'aisance qui lui manquent ; la révolution a des visées plus large et ne doit pas substituer un Etat à un autre, mais établir la justice et la liberté pour tous. Avec les progrès de la science et de l'industrie, les forces asservies de la nature doivent permettre de réduire au strict nécessaire la somme de travail à laquelle l'homme est astreint. Si la persuasion ne suffit pas à faire entrer cette conviction dans les cerveaux, si on veut opposer la violence aux revendications du peuple, il faudra bien alors répondre par la violence.

Le compagnon obtient un véritable succès, que ne lui conteste pas même le *Radical Algérien*, journal bourgeois teinté de socialisme. C'est à constater.

Après Benoît, le comp. Auriol prend la parole, mais touchant à l'idée patriotique, au sujet des massacres de Fourmies, le même public qui vient d'applaudir Benoît, ne veut plus rien entendre, et force le compagnon à se taire.

Qui n'est pas content, c'est le *Cri Social*, organe du parti ouvrier, qui trouve qu'on lui a gâté sa conférence. Il essaie, pour se venger, de bâver tant qu'il peut sur les anarchistes, ces faux socialistes, ces agents de Constans ; il dit même que les anarchistes veulent révolutionner le monde au profit du *cléricalisme* (?)

En attendant, il parle de notre ami Benoît de façon à attirer sur lui l'attention toute spéciale de la police. Crapule, va ! Où sont donc les vrais mouchards ?

## Angleterre

### L'ÉTAT OUVRIER A L'ŒUVRE

S'il fallait encore une illustration de ce que serait l'Etat ouvrier, un incident de la manifestation du 3 mai, à Londres, a pu en donner une idée.

Ce ne sont plus les anarchistes seulement que l'Etat ouvrier a traité en rebelles, et auxquels on a refusé jusqu'à l'accès du parc, qui toujours a été libre pour les manifestations ouvrières. C'est la Fédération social-démocratique qui est mise à l'index — ce corps modeste, parlementaire, mais qui a osé ne pas reconnaître l'autorité des meneurs agréés comme tels par la police de Londres, et qui, tout en préconisant la voie parlementaire pour l'obtention des huit heures, a osé cependant ajouter que dans l'avenir elle désire obtenir la socialisation des instruments de production.

Cela suffisait. Shipton, le trade-unioniste, Aveling le gendre de Marx, répudié par les fédérations socialistes pour son peu d'honnêteté dans le maniement des fonds ouvriers, et le chef de la police de Londres — ces trois alliés — ont refusé à la Fédération social-démocratique elle-même, les plate-formes traditionnelles pour haranguer la foule dans le parc.

Les anarchistes n'ont certainement rien demandé. Drapeaux rouges en tête, ils ont marché au parc, apporté des planches et bâti une belle tribune du haut de laquelle ils ont parlé à qui voulait les entendre.

Il se devait y avoir que douze chars-plateformes : six pour les trades-unions et six pour les intrigants marxistes.

L'ordre avait été donné à la police de ne laisser entrer aucun char plate-forme s'il n'avait pas un passeport signé Shipton et Aveling.

La Fédération tenait aussi à avoir des chars et les quatre qu'elle s'était procurés, s'introduisirent dans le parc subrepticement par une autre porte, bien avant l'heure de la manifestation. Mais quand la foule vint, la police interdit aux social-démocrates de se mêler à elle et les orateurs de la Fédération qui, certainement, furent les premiers à parler en Angleterre de la journée de huit heures, se virent forcés de se procurer des caisses et des chaises pour pouvoir parler dans la foule.

Point de plateformes permises aux socialistes. L'Etat ouvrier gouverné par Shipton et les intrigants marxistes l'a décidé ainsi, et la police bourgeoise est là pour les soutenir.

Nous en félicitons de tout cœur nos amis ouvriers de la Fédération. Il n'y a que les révoltés qui travaillent pour l'avenir. Révoltés contre l'Etat ouvrier, ils seront dans les rangs de la Révolution.

## Norwège

Nous recevons les meilleures nouvelles de la propagande anarchiste en Norwège. Steinwik et Mortensen continuent et recommencent sans cesse leur journée de réunions. Ils comptent depuis le commencement de l'année, près de cent conférences, dont quelques unes contradictoires, avec un public variant de cent à cinq cents personnes.

## Belgique

Sur le vote d'une commission de la Chambre des députés, admettant le principe de la révision de la Constitution, les grévistes adhérents au Parti Ouvrier ont repris le travail.

Seuls, une partie des mineurs du bassin de Charleroi, qui se figuraient que la grève avaient des causes économiques, restent en grève ; ils attendent une augmentation de salaire. En d'autres endroits, au contraire, la reprise du travail a coïncidé avec une diminution de salaire !

*L'Homme Libre* cite le fait de six soldats du 10e de ligne qui devaient passer au Conseil de guerre de Namur pour entente avec les grévistes. Ils se sont vivement révoltés contre les agents chargés de les saisir. Il a fallu tout un peloton pour les maîtriser et quand on les a eu enfermés dans la voiture cellulaire, ils ont fait une musique infernale au son de laquelle ils ont été conduits à la gare sous l'escorte de la gendarmerie.

## Allemagne

Les mineurs renvoyés de Bochum à la suite de la grève de Westphalie, avant le 1er mai, et qui demeurent sans travail dépassent deux mille. Ils sont repoussés impitoyablement de partout. La misère est grande.

Comment ils maintenant en l'Etat socialiste suivant la formule Liebknecht et Cie ?

***

Dernièrement à Trèves, un poste de militaires a été attaqué pendant la nuit par un groupe de civils. Un militaire a été très grièvement blessé et un civil est mort.

## Espagne

Nous recevons d'un compagnon de Cadix les quelques détails suivants sur les évènements du 1er mai dans cette ville. Cadix possédait depuis longtemps un « centre ouvrier », grand édifice comprenant : salle de lecture, bibliothèque et école d'adultes, une salle de conférences, plusieurs locaux pour les réunions des diverses corporations, enfin un immense dortoir où les sans-travail pouvaient trouver asile.

La propagande dans ces conditions était facile, aussi la majeure partie des ouvriers de la province de Cadix sont devenus de vrais anarchistes.

Le gouvernement avait pris toutes les mesures possibles pour empêcher la manifestation d'aboutir. Déjà le 29 avril, Fermin Salvochea, Juan José Garcia et José Poncé, les trois meilleurs propagandistes avaient arrêtés, d'autres furent arrêtés, puis relâchés ensuite. Les bourgeois étaient si affolés que quarante-deux familles de la « haute » pour fuir les horreurs d'une manifestation ouvrière, firent fréter des embarcations pour aller vivre huit jours en pleine mer. Le 30 avril au soir, un grand meeting réunissait plus de 5,000 personnes ; à l'issue du meeting, l'organisateur, Paulet, fût arrêté, ce qui n'empêcha pas la manifestation d'avoir lieu le lendemain ; plus de 6,000 ouvriers ont parcouru la ville en criant : à bas la police ! à bas la bourgeoisie ! Vive l'Anarchie ! — Le « Centre ouvrier » a été fermé et le journal *Il Socialismo* saisi.

Plusieurs compagnons sont maintenus sous les verrous.

Les républicains ont bien voulu faire savoir dans les journaux qu'ils n'avaient rien de commun avec les anarchistes, fauteurs de désordres ; mais combien sont-ils ?

Aux élections municipales du 1er mai, tous les ouvriers étant abstentionnistes, sur 28 candidats, 28 cléricaux sont sortis de l'urne, ce qui fait que le parti républicain est bien malade, pour ne pas dire mort, à Cadix.

***

Une vingtaine d'anarchistes sont à fond de cale du *Pelayo*, en rade de Barcelone.

## États-Unis

*La Patience du Populo.* — Récemment, à la suite d'un procès avec une compagnie de chemin de fer, il avait été décidé que celle-ci ferait abandon de 40,000 hectares de terre, et que le 18 avril on procéderait à la distribution des lots à tous les chefs de famille encore dépourvus du petit domaine auquel le citoyen américain a droit : La joie fut grande dans la ville d'Ashland, et dès le 2 avril, seize jours avant la date fixée, une queue de six cents pauvres diables s'était formée en plein air devant le bureau du distributeur. Les malheureux ne bougeaient pas : les femmes, les enfants, des passants leur apportaient des vivres, et la nuit ils essayaient de dormir en s'appuyant les uns sur les autres. Une violente tempête les enveloppa pendant une nuit, mais ils tinrent bon, quoique à demi-morts. Mais ils avaient compté sans la police. Des agents, qui voulaient être les premiers servis, vinrent rompre la queue pour se placer à la tête, et les bons imbéciles qui attendaient ne cassèrent pas le crâne aux intrus. Le 17 était arrivé : c'est le lendemain que devaient se terminer leurs peines et qu'ils pouvaient enfin se dire « propriétaires ! » Alors un télégramme du gouvernement tombe au milieu d'eux comme un projectile. « Le jour de la vente est remis à une époque indéterminée ! Bon voyage, cher Dumollet ! » Et prenez donc, pauvres sots, n'attendez pas qu'on vous donne !

(*Twenteeth Century*).

# BIBLIOGRAPHIE

Le supplément littéraire de cette semaine contient une nouvelle de R. Darzens, *Pierrot Député*. En écrivant à l'auteur pour lui demander l'autorisation de reproduire ce conte, nous lui disions, pour ne pas le prendre en traître, que nous avions l'intention d'ajouter une note, qu'en fait de promesses candidatorielles, l'auteur devait savoir ce qu'en valait l'aune, ayant lui-même brigué le mandat de député.

Darzens nous a répondu :

« Paris, le 15 mai 1891.

« Mon cher confrère,

« Je vous donne bien volontiers l'autorisation que vous me demandez. Et croyez que j'ai toujours été d'avis que mes actes publics relevaient de la critique. J'ai, pour moi, la ferme conviction que j'aurais tenu mes promesses.... mais, cette conviction, nul n'est tenu de la partager.

« Le temps passe — qui vivra verra.

« Croyez-moi votre bien obligé,

« Rodolphe Darzens ».

Les candidats peuvent être divisés en deux classes : Les ambitieux qui veulent arriver à tous prix, les purement et simplement roublards et les naïfs qui croient pouvoir contenter leurs électeurs, se rendre utiles à la Chambre et ont la noble ambition de se sacrifier au bien public.

Les affirmations de M. Darzens, le classent dans cette seconde catégorie, et, puisqu'il le dit, nous sommes certains qu'il croyait à ses promesses, et qu'il était persuadé de pouvoir les tenir.

Seulement si nous admettons une certaine dose de bonne foi de la part de quelques candidats, nous ne croyons pas du tout, mais pas le moins du monde à l'honnêté de conscience des députés.

Qui vit, voit... Si M. Darzens avait été élu, il aurait vu — ou plutôt nous aurions vu pour lui — que son conte, au lieu d'être une boutade, était vérité plus profonde qu'il ne le pense.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Vient de paraître chez Savine, *Révolution chrétienne et Révolution sociale*, par Ch. Malato, 2 fr. 75.

***

Ce n'est pas le n° 34 de la troisième année que nous demandions aux camarades, comme il a été dit dans le dernier numéro, par erreur, mais le n° 36, troisième année.

***

Roanne. — Tous les camarades qui correspondent avec Noël François, sont priés de ne plus rien adresser chez lui. S'adresser désormais au compagnon Louis Ségot, 4, rue du Rossignol.

***

Amiens. — Les camarades qui correspondent avec le compagnon Froidure, sont priés d'adresser leurs correspondances, 7, rue des Bouchers.

***

Chevanceaux. — Dans notre n° 33, nous avons rendu compte d'une conférence faite à Chevanceaux par le compagnon Paul Boutin. Notre ami nous adresse à ce sujet la lettre suivante :

Une note de la rédaction de la *Révolte* semble faire croire que nous ne sommes pas d'accord sur un point qui a son importance. Il n'en est rien ; je suis absolument de votre avis, comme tous ceux qui ont étudié la question : la formation des préjugés religieux et patriotiques, des doctrines qui les ont condensés et des institutions qui les ont consacrés et soutenus, sont les fruits de l'évolution naturelle de la pensée humaine.

Comme vous, je dis que les superstitions religieuses, et les préjugés patriotiques du particularisme des nations, du mépris, de la haine, de la jalousie entre peuples, (résultats de l'ignorance, de la peur et de la concurrence, de la lutte fratricide pour la vie), furent le fait des opprimés eux-mêmes, des circonstances de leur existence.

Mais si ces préjugés primitifs, constitutifs des deux grands préjugés plus modernes qui en furent la synthèse, (la religion et le patriotisme), — si ces préjugés primitifs furent logiques à un certain état de l'humanité et se développèrent naturellement, — ce furent des hommes avisés, sachant ce qu'ils faisaient, des hommes mal intentionnés, qui provoquèrent la formation, absolument artificielle, des systèmes de culte, des conceptions mystiques raisonnées sur la formation des mondes et l'existence d'une autre vie, des doctrines nationalistes raisonnées, ainsi que l'organisation des hiérarchies, lois et institutions correspondant à leurs fables, leur fausse science.

Les réformateurs moralistes, soient religieux, soient politiques, soient patriotes, furent, pour la plupart, que des hommes de mauvaise foi, *fabriquant des systèmes avec les préjugés des peuples*, (matériaux faciles à exploiter), inventant ces systèmes pour maintenir les prolétaires dans la pauvreté et dans l'esclavage.

Il importe que les exploités sachent cela, afin qu'ils prennent garde de ne pas laisser leurs cerveaux se farcir de préjugés nouveaux, que l'état social actuel pourrait leur apporter, comme l'état social primitif en procura à nos ancêtres, car ces nouveaux préjugés, ces nouveaux enthousiasmes, ces nouveaux emballements pourraient donner lieu à de nouveaux fétichismes, non pas religieux, cette fois-ci, mais politiques, et dont profiteraient les pontifes du socialisme autoritaire.

Déjà nous avons vu ces faux socialistes, ces faux révolutionnaires (les collectivistes, pour les appeler par leur nom), rassembler en un système *politique* (la religion du Dieu communauté), les préjugés économiques d'ouvriers mal instruits en science socialiste.

Ces faux bonhommes tendent à remplacer les prêtres, les nobles, les chefs militaires, les bourgeois,

et à devenir des bourgeois à leur tour, pour gouverner et exploiter le peuple.

Les anarchistes font connaître au peuple les moyens de se passer de gouvernement en abolissant l'exploitation de l'homme par l'homme.

Ma prochaine conférence à Chevanceaux aura pour but de montrer : 1° Quels sont les préjugés nouveaux qui menacent de nous asservir encore à de nouveaux maîtres après le renversement de ceux que nous subissons aujourd'hui ; 2° Quels sont les meilleurs moyens de combattre ces préjugés.

---

Nous sommes donc d'accord sur ce point que les préjugés actuels sont venus logiquement à leur heure. Pour tous, la *France une et indivisible* constitue un progrès sur la lutte entre provinces. On peut discuter sur la plus haute portée morale du Catholicisme comparé au Judaïsme et autres religions antérieures ou sur l'inquisition comparée aux sacrifices de Moloch, mais on admet généralement que la forme actuelle de la propriété individuelle a été un aide puissant au développement du machinisme, lequel est indispensable à l'avènement d'une phase anarchiste.

Quant à juger du plus ou moins de bonne foi des réformateurs, c'est chose fort délicate. Les préjugés et les audaces se mélangent souvent si étrangement dans le même individu ; dans les œuvres des écrivains, le bon et le mauvais (au point de vue anarchiste) se succèdent souvent si brusquement que nous jugeons le travail de recherche impossible à entreprendre. Et du reste quel intérêt cela peut-il avoir ? A priori, nous pouvons toujours admettre la bonne foi de notre contradicteur passé ou présent. Inutile de discerner les causes qui le font agir pour combattre les préjugés qu'il répand. Par divers nous, nous pouvons faire une différence entre un Granger et un Ernest Roche, mais qu'importe qu'il agisse par bêtise ou par ambition. Nous taperons dessus avec le même entrain, nous combattons leur propagande avec le même acharnement.

* * *

Nous avons reçu du comp. Sureau, de Buenos-Ayres, la somme de 25 piastres 30, change déduit : 35 francs, produit d'une souscription pour le journal quotidien.

## PETITE CORRESPONDANCE

J. T. R. à Barcelone. — A. à Thouars. — A. T. à Trélazé. — G. à S. Pierre d'Arena. — F. D. à La Madeleine. — Deb à Gand. — L. B. à Beaucaire. — P. à Bordeaux. — D. à Bollène. — M. à Nouanrourt. — M. à Trélazé. — L. C. à Villefranche. — B. à La Machine. — U. à Nantes. — M. à Nantes. — F. à Amiens. — Anonymasse. — G. à Chalons. — Nicolet C. du P. (5 fr.) — L. à Toulon. — G. à Tulins. — R. à C. — P. à Rouen. Reboul. — M. B. à Lyon. — R. à Pamiers. — B. M. à Revin. — L. R. à Beaucaire. — A. H. à Givors. — G. à Thysy. — C. H. à Verviers. — R. à La Grive. — R. à Cannes. — B. à Limoges. — Woincourt. — H. à Nancy. — P. à Bourges. — M. à Carcassonne. — Armentières. — F. M. à Vienne. — N. E. à l'Echenot. — L. à Arras. — G. à Brest. — M. B. à Lyon. — A. à Molière-sur-Cèze. — C. à Barcelone. — C. à Avignon. — Reçu timbres et mandats.

E. G. à Saint Ouen. — C'est envoyé.

A. D. passage Daudeauville. — Reçu lettre — vous répondrons au prochain numéro.

Houdan. — C'est fait. Merci.

A. G. Montrouge. — Ces brochures sont épuisées, avons remplacé par d'autres.

J. L. à Lyon. — « Révolution chrétienne et Révolution sociale » de Malato, 3 fr. 50 chez Savine, 12, rue des Pyramides.

Un compagnon demande s'il y a encore des collections de « l'Attaque » et quel en est le prix ?

G. P. à Nancy. — Toutes les adresses envoyées seront servies à leur tour ; le manque d'argent nous empêche seul de le faire à toutes à la fois.

Au compagnon qui nous a envoyé le « Soleil ». — Il y a mieux sur la magistrature.

A. L. à Bruxelles. — Il y a meilleur que les morceaux envoyés dans Flammarion.

S. ouvrier parisien. — Comment voulez-vous que ceux qui veulent détruire l'autorité consentent à s'allier à ceux qui veulent s'en emparer à leur profit ?

Alexandre à Rouen. — Reçu 25 fr.

M. à Alger. — Nous avons lu le numéro en question — rien de bien saillant.

Le comp. Dol de Marseille demande l'adresse de J. Mélis de Toulon, lui répondre chez Janselme Mignon, champ de foire, à Aix.

B. à Alger. — Deux rôles de femmes.

J. H. à Rotterdam. — Avons envoyé une des brochures ; ne connaissons pas l'autre ?

Albrecht à Londres. — Bien reçu la somme que vous dites (176,75), depuis mars 90, pour paiement de journaux et brochures.

E. E. Asnières. — P. Reclus, 21, rue Meynadier.

Un camarade, Le Revest. — Il n'y a qu'à foutre une brûlée à l'auteur de cette infamie — mais le fait n'a rien à voir avec la propagande.

Anarchia, Madrid. — Faisons passer votre adresse au « Peinard » et au « Pot à Colle ». Il n'y a pas d'autres journaux anarchistes à Paris.

« La Sociale », « Le Réveil des Mineurs », « L'Homme libre ». — Nous avons reçu pour chacun de vous 0,30. — Envoyez un numéro qui contiendra la souscription à Zisly, 85, rue Ordener.

Zisly. — Votre journal de Lille dit des énormités. — Est-ce que les anarchistes, voir même les vulgaires socialistes, ont jamais parlé de partager les biens ? — Puisque, au contraire, ils veulent les prendre à tous pour en faire un fonds commun. — Dans une société où tous les membres sont assurés de la satisfaction de « tous leurs besoins » où il n'y a pas de salaires que vient faire l'égalité de rétribution dont parle l'idiot que vous citez. Ceux qui seront plus développés auront des jouissances plus raffinées qui ne leur seront même pas disputées par ceux qui ne seront même pas aptes à les comprendre. — Les anarchistes veulent que « tous soient à même de se développer et de jouir des productions matérielles et intellectuelles de la société, chacun se choisira son lot, mais ils n'ont jamais eu l'intention de les infuser à doses égales à ceux qui y seraient réfractaires.

E. S. à Londres. — Reçu lettre. Ferai mon possible.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 4,369 fr. 15.

B. à La Machine 0,50. — G. à Constantine 0,30. — T. B. à La Machine 0,50. — G. à Constantine 0,30. — T. B. à La Machine 0,50. — X. du XIII[e] 0,70. — N. B. à Bucharest à Ivry

QUATRIÈME ANNÉE, N° 39. DIX CENTIMES DU 6 AU 12 JUIN 894

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Etant poursuivis, nous serons condamnés; aussi nous verrons nous momentanément forcés de changer d'administrateur. Nous prions donc nos camarades, afin d'éviter les complications, de bien vouloir adresser lettres et mandats, ainsi que suit :* ADMINISTRATION DE LA RÉVOLTE, *140, rue Mouffetard.*

*Pour faciliter la besogne au nouveau camarade, nous prions également dépositaires et abonnés, de bien vouloir joindre, à chaque règlement ou renouvellement, leur dernière bande.*

*Prière d'en prendre note.*

## TURPITUDES & FRIPONNERIES

La bourgeoisie est en pleine putréfaction. Les scandales crèvent de tous côtés, coup sur coup, comme des abcès consécutifs.

Après l'affaire soulevée à propos de la livraison de poudre sans fumée à la maison Armstroug, après les achats de canons à Krupp, après les navires qui sautent par suite de malfaçons de longtemps connues, après les aveux de marchés de complaisance, après bien d'autres affaires où on n'a pas voulu voir clair, et d'autres qne le public a toujours ignorées, en voici une plus louche encore, qui menace de faire plus de bruit, parce qu'un des compères — l'inventeur Turpin — s'estimant lésé, a résolu de casser le morceau.

Tous les journaux complaisants ou muets, voyant que l'affaire s'était ébruitée, se sont enfin décidés à rompre un silence qui, pour eux, était d'or.

Dans ce cas, comme dans tous les autres de ce genre, il est intéressant de constater l'extrême circonspection de toute la presse.

La vénalité est flagrante, elle crève les yeux. Il est vraiment trop évident que la presse est complice et que ses informations sont sévèrement atténuées.

Elle attendra pour se prononcer, que les autorités militaires et civiles, prises la main dans le sac, aient fait disparaître les preuves et trouvé le biais.

Après quoi, elle agira selon le mot d'ordre reçu et payé. On lancera l'opinion sur la piste qui conviendra le mieux à la badauderie publique. Et comme il faut toujours des coupables, on sacrifiera quelques comparses, Triponé peut-être.

Ce sera le bouc émissaire chargé de toutes les fautes des impeccables supérieurs.

Une fois de plus, la haute crapulerie sera sauvée.

On dira surtout aux jobards patriomanes que la mélinite dont nous possédons l'important secret, est la seule, l'unique, la vraie. Que celle des autres nations ne vaut pas même la poudre Vicat.

Peut-être, les peuples dans leur incurable folie, se donneront-ils sous peu des preuves réciproques que toutes les mélinites se valent.

Encore si cela pouvait les guérir. C'est peu probable.

Il est certain qu'en fait, toutes ces histoires de haute trahison, sont tout au plus bonnes à intéresser les idiots, ils s'en émeuvent et s'en indignent. Nous n'en parlons que parce qu'elles montrent la décrépitude de la bourgeoisie.

Il y a beau temps que les bourgeois de toute catégorie vendent et revendent ce qu'ils appellent la patrie, l'honneur, la justice et autres denrées de même farine, mais le trafic n'a jamais été aussi actif que de notre temps.

Dans la réalité, les dirigeants n'ont pas d'autre ressource que celle de trafiquer sur les dirigés. C'est leur unique profession, pourquoi s'étonner qu'ils exercent leur commerce pour en vivre ?

A-t-on jamais vu des bergers ne pas tondre ni traire leurs brebis ? des bouchers ne pas saigner leur bétail ?

Le chef vit par l'autorité, à quoi leur servirait-elle s'il n'en disposait à son gré, trafiquant des joies, des moyens d'existence, de la vie même de ses administrés. C'est l'histoire de tous les jours et les gouvernés trouvent logiques qu'on les pillent, qu'on les assomme, qu'on les bafoue au nom d'un soi-disant intérêt général qui n'est que celui des chefs. En réalité, il n'y a scandale et le public ne s'émeut que lorsque deux chefs de différents ordres au lieu de s'entendre comme larrons en foire, se trouvent en opposition d'intérêts. Il est alors question de trahison, de concussion, d'affaires déplorables. Et pendant que condamnation s'en suit, les autres continuent leur trafic de chair humaine.

Toute l'histoire est là pour prouver. Il n'y a qu'à lire.

Prenez les trahisons militaires. Bazaine est un traître, parce qu'il a vendu une armée que voulaient les républicains pour eux. Mais qu'est cela auprès de tous les grands commerçants, chefs de la bourgeoisie, qui ont livré des godillots à semelle de carton, des armes et des munitions hors d'usage, des denrées avariées. Et combien de sous-Bazaine parmi les officiers de tous grades !

Autre exemple : sans la complicité des caïds, émirs, sultans et marabouts, jamais l'occupation de l'Algérie n'eût été possible. C'est donc à la trahison de leurs chefs et de leurs prêtres auxquels les Arabes croient toujours, qu'ils doivent le maintien de la domination française.

Il en est de même pour la Tunisie que le bey a vendu aux dirigeants français, contre la promesse que sa situation personnelle serait maintenue et protégée.

Au Tonkin, c'est la même chose : C'est bien plus à la corruption des mandarins et des chefs annamites que nous devons la possession du pays, qu'à nos forces militaires.

Ces exemples que nous pourrions multiplier encore, prouvent que partout et toujours les chefs se ressemblent et vendent ceux qui les suivent.

Oui ! nous avons à le dire et à le redire : chefs religieux, chefs politiques, chefs militaires, tous se valent, tous sont traîtres et félons par essence et par principe.

Le scandale Turpin et Triponé qui contient, sans doute, tant d'ignominies ignorées, ne nous démentira certainement pas.

Ah ! ces deux noms ! comme leur consonnance bizare indique bien le caractère spécial et fatal de tout ce qui touche à l'autorité, quelle qu'elle soit, friponnerie et turpitude.

---

La *Révolte* est assignée en cour d'assises pour le vendredi 5 juin. C'est-à-dire que nous serons condamnés quand ce numéro paraîtra.

C'est pour notre article du n° 36, *Viande à mitraille*, que nous sommes poursuivis, article d'indignation contre le massacre de Fourmies. L'armée assassine, c'est nous qui sommes condamnés.

Inutile de dire, que, ne reconnaissant pas la loi, nous n'avons pas l'intention de nous défendre. Que MM. les juges fassent leur petite popotte comme ils l'entendront. Tous leurs arrêts n'empêcheront pas que les balles de Fourmies, à travers le corps des prolétaires massacrés, n'aient aussi atteint l'exploitation bourgeoise, ils n'empêcheront pas non plus l'idée de progresser. Que nous importe le reste.

## LE SOCIALISME ALLEMAND

### II

### L'Organisation

La discipline est bonne pour contraindre des hommes à agir contre leurs penchants et leurs convictions, comme c'est le cas pour les soldats ; pour arriver à ce but, on supprime une partie de l'homme, sa volonté, son intelligence, son élan, et on le réduit à une machine, à une force mécanique par laquelle on braque des canons, ou décharge des fusils. Mais pour obtenir si peu, pour réduire l'homme à une valeur nulime, combien d'efforts, de préparatifs d'artifices !

Il faut d'abord la caserne et l'éducation militaire de plusieurs années ; puis le code militaire avec la peine de mort pour toute insubordination ou du moins la réclusion et les compagnies de discipline, puis, au moment de l'action, il faut l'officier, qui est le bourreau chargé de frapper tout homme tendant à reculer, il faut enfin l'eau-de-vie qui enivre le soldat. Après l'avoir rendu ainsi un être inconscient sans vie morale, on peut le lancer à la bataille ou à la répression d'une émeute.

Tant de moyens pour obtenir ce résultat faire agir des millions d'hommes comme s'ils étaient des bras, sans tête, ni cœur !

Voilà pourquoi il faut des armées si nombreuses, et pourquoi, ces armées si nombreuses sont battues toutes les fois qu'elles

QUATRIÈME ANNÉE, N° 39. DIX CENTIMES DU 6 AU 12 JUIN 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Etant poursuivis, nous serons condamnés; aussi nous verrons nous momentanément forcés de changer d'administrateur. Nous prions donc nos camarades, afin d'éviter les complications, de bien vouloir adresser lettres et mandats, ainsi que suit :* Administration de la Révolte, *140, rue Mouffetard.*

*Pour faciliter la besogne au nouveau camarade, nous prions également dépositaires et abonnés, de bien vouloir joindre, à chaque règlement ou renouvellement, leur dernière bande.*

*Prière d'en prendre note.*

## TURPITUDES & FRIPONNERIES

La bourgeoisie est en pleine putréfaction. Les scandales crèvent de tous côtés, coup sur coup, comme des abcès consécutifs.

Après l'affaire soulevée à propos de la livraison de poudre sans fumée à la maison Armstrong, après les achats de canons à Krupp, après les navires qui sautent par suite de malfaçons de longtemps connues, après les marchés de complaisance, après bien d'autres affaires où on n'a pas voulu voir clair, et d'autres que le public a toujours ignorées, en voici une plus louche encore, qui menace de faire plus de bruit, parce qu'un des compères — l'inventeur Turpin — s'estimant lésé, a résolu de casser le morceau.

Tous les journaux complaisants ou muets, voyant que l'affaire s'était ébruitée, se sont enfin décidés à rompre un silence qui, pour eux, était d'or.

Dans ce cas, comme dans tous les autres de ce genre, il est intéressant de constater l'extrême circonspection de toute la presse.

La vénalité est flagrante, elle crève les yeux. Il est vraiment trop évident que la presse est complice et que ses informations sont sévèrement atténuées.

Elle attendra pour se prononcer, que les autorités militaires et civiles, prises la main dans le sac, aient fait disparaître les preuves et trouvé le biais.

Après quoi, elle agira selon le mot d'ordre reçu et payé. On lancera l'opinion sur la piste qui conviendra le mieux à la badauderie publique. Et comme il faut toujours des coupables, on sacrifiera quelques comparses, Triponé peut-être.

Ce sera le bouc émissaire chargé de toutes les fautes des impeccables supérieurs.

Une fois de plus, la haute crapulerie sera sauvée.

On dira surtout aux jobards patriomanes que la méthode dont nous possédons l'important secret, est la seule, l'unique, la vraie. Que celle des autres nations ne vaut pas même la poudre Vicat.

Peut-être, les peuples dans leur incurable folie, se donneront-ils sous peu des preuves réciproques que toutes les méthodes se valent.

Encore si cela pouvait les guérir. C'est peu probable.

Il est certain qu'en fait, toutes ces histoires de haute trahison, sont tout au plus bonnes à intéresser les idiots, ils s'en émeuvent et s'en indignent. Nous n'en parlons que parce qu'elles montrent la décrépitude de la bourgeoisie.

Il y a beau temps que les bourgeois de toute catégorie vendent et revendent ce qu'ils appellent la patrie, l'honneur, la justice et autres denrées de même farine, mais le trafic n'a jamais été aussi actif que de notre temps.

Dans la réalité, les dirigeants n'ont pas d'autre ressource que celle de trafiquer sur les dirigés. C'est leur unique profession, pourquoi s'étonner qu'ils exercent leur commerce pour en vivre ?

A-t-on jamais vu des bergers ne pas tondre ni traire leurs brebis ? des bouchers ne pas saigner leur bétail ?

Le chef vit par l'autorité, à quoi leur servirait-elle s'il n'en disposait à son gré, trafiquant des joies, des moyens d'existence, de la vie même de ses administrés. C'est l'histoire de tous les jours et les gouvernés trouvent logiques qu'on les pillent, qu'on les assomme, qu'on les bafoue au nom d'un soi-disant intérêt général qui n'est que celui des chefs. En réalité, il n'y a scandale et le public ne s'émeut que lorsque deux chefs de différents ordres au lieu de s'entendre comme larrons en foire, se trouvent en opposition d'intérêts. Il est alors question de trahison, de concussion, d'affaires déplorables. Et pendant que condamnation s'en suit, les autres continuent leur trafic de chair humaine.

Toute l'histoire est là pour prouver. Il n'y a qu'à lire.

Prenez les trahisons militaires. Bazaine est un traître, parce qu'il a vendu une armée que voulaient les républicains pour eux. Mais qu'est cela auprès de tous les grands commerçants, chefs de la bourgeoisie, qui ont livré des godillots à semelle de carton, des armes et des munitions hors d'usage, des denrées avariées. Et combien de sous-Bazaine parmi les officiers de tous grades !

Autre exemple : sans la complicité des caïds, émirs, sultans et marabouts, jamais l'occupation de l'Algérie n'eût été possible. C'est donc à la trahison de leurs chefs et de leurs prêtres auxquels les Arabes croient toujours, qu'ils doivent le maintien de la domination française.

Il en est de même pour la Tunisie que le bey a vendu aux dirigeants français, contre la promesse que sa situation personnelle serait maintenue et protégée.

Au Tonkin, c'est la même chose : C'est bien plus à la corruption des mandarins et des chefs annamites que nous devons la possession du pays, qu'à nos forces militaires.

Ces exemples que nous pourrions multiplier encore, prouvent que partout et toujours les chefs se ressemblent et vendent ceux qui les suivent.

Oui ! nous avons à le dire et à le redire : chefs religieux, chefs politiques, chefs militaires, tous se valent, tous sont traîtres et félons par essence et par principe.

Le scandale Turpin et Triponé qui contient, sans doute, tant d'ignominies ignorées, ne nous démentira certainement pas.

Ah ! ces deux noms ! comme leur consonnance bizare indique bien le caractère spécial et fatal de tout ce qui touche à l'autorité, quelle qu'elle soit, friponnerie et turpitude.

---

La *Révolte* est assignée en cour d'assises pour le vendredi 5 juin. C'est à-dire que nous serons condamnés quand ce numéro paraîtra.

C'est pour notre article du n° 36, *Viande à mitraille*, que nous sommes poursuivis, article d'indignation contre le massacre de Fourmies. L'armée assassine, c'est nous qui sommes condamnés.

Inutile de dire, que, ne reconnaissant pas la loi, nous n'avons pas l'intention de nous défendre. Que MM. les juges fassent leur petite popotte comme ils l'entendront. Tous leurs arrêts n'empêcheront pas que les balles de Fourmies, à travers le corps des prolétaires massacrés, n'aient aussi atteint l'exploitation bourgeoise ; ils n'empêcheront pas non plus l'idée de progresser. Que nous importe le reste.

## LE SOCIALISME ALLEMAND

### II

### L'Organisation

La discipline est bonne pour contraindre des hommes à agir contre leurs penchants et leurs convictions, comme c'est le cas pour les soldats ; pour arriver à ce but, on supprime une partie de l'homme, sa volonté, son intelligence, son élan, et on le réduit à une machine, à une force mécanique par laquelle on braque des canons, ou décharge des fusils. Mais pour obtenir si peu, pour réduire l'homme à une valeur minime, combien d'efforts, de préparatifs d'artifices !

Il faut d'abord la caserne et l'éducation militaire de plusieurs années ; puis le code militaire avec la peine de mort pour toute insubordination ou du moins la réclusion et les compagnies de discipline, puis, au moment de l'action, il faut l'officier, qui est le bourreau chargé de frapper tout homme tendant à reculer, il faut enfin l'eau-de-vie qui enivre le soldat. Après l'avoir rendu ainsi un être inconscient sans vie morale, on peut le lancer à la bataille ou à la répression d'une émeute.

Tant de moyens pour obtenir ce résultat : faire agir des millions d'hommes comme s'ils étaient des bras, sans tête, ni cœur !

Voilà pourquoi il faut des armées si nombreuses, et pourquoi, ces armées si nombreuses sont battues toutes les fois qu'elles ont

devant elle une poignée d'hommes conscients et décidés.

Ne parlons pas des guerre entre nations. On pourrait prouver par les dernières années du siècle passé ; par 1830, 1840, 1860, 1866 et 1871, que la victoire a été toujours du côté du nombre et de la discipline ? *Oh* non ! mais du côté de l'enthousiasme et de l'idée.

Lorsqu'il s'agit d'une révolution, il n'y a pas de doute. Une révolution ne se fait pas par la discipline ; elle n'éclate qu'à la condition que tous les liens de discipline par lesquels on retient un peuple, aient été brisés et que l'esprit même de discipline, de subordination et de légalité ait été expulsé du corps social.

Et voilà à notre avis le grand tort de la démocratie socialiste allemande. Elle a contre elle le gouvernement qui est basé sur la discipline, politique, militaire et économique et qui, si personne ne croyait plus à la discipline, s'écroulerait nécessairement. Elle ne fait qu'inculquer la discipline à outrance c'est-à-dire river les chaînes qui lient la masse à son joug. Par la discipline, on renonce à l'initiative individuelle se reposant sur des chefs, qui étant trop en vue et trop entortillés dans un réseau de méchants intérêts, ne peuvent rien entreprendre. Par la discipline, on renonce à la libre discussion et à ses avantages, à la critique des actes du parti, et on contracte une habitude d'hypocrisie qui n'est certainement pas propre à nous élever moralement, ni à nous faire respecter de nos adversaires.

Par la discipline, on laisse passer les occasions de combat sans en profiter, on renonce à des grèves particles qui sont le commencement de toute grève générale et de la révolution, et on renvoie celle-ci aux calendes grecques ; et lors même que l'on fait une grève, on oublie qu'elle est non seulement une dénonciation de contrat économique entre patrons et ouvriers, mais aussi une dénonciation de la trève politique entre les classes, et on s'interdit encore par discipline, les actes illégaux, les seuls qui peuvent nous mener à la victoire.

Enfin, on réduit l'action d'un parti qui devrait se révéler en mille insurrections de la pensée et de la conscience, à l'étroit sentier du parlementarisme, où les chefs seuls passent !

Qu'est-ce donc après tout le parti socialiste allemand ? En bas une grande masse payante, en haut une dictature de chefs, qui disposent de moyens très puissants et ne s'en servent que pour faire passer tel ou un tel autre individu aux élections et pour empêcher les grèves et les manifestations de se produire, pour les réformes mêmes qu'ils prêconisent, — telles que la journée de 8 heures.

En vérité, lorsqu'on songe à ces moyens et à ces résultats, et qu'on les compare aux moyens infiniment plus petits par lesquels on a fait en d'autres pays, par exemple en Italie de grandes révolutions, on est étonné d'avoir une preuve si décisive de l'inepties des grandes associations centralisées.

*(A suivre)*

---

Nous avons reçu une lettre qui nous pose deux questions auxquelles nous répondrons successivement. Quelle devra être l'attitude des anarchistes, en cas de guerre étrangère ? demande d'abord notre correspondant. Cette question a été maintes fois soulevée, la haine des anarchistes contre le militarisme et la connaissance qu'ils ont du véritable ennemi à combattre, amène de suite la réponse : Ne pas s'occuper de cette guerre, mais en profiter en faveur de la Révolution sociale. La solution est des plus simples, en théorie du moins. Pourtant, il n'est pas mauvais de mettre les points sur les i et de répéter les arguments que d'autres fois nous avons présentés. Cette question est toute d'actualité. La foi en le patriotisme, le respect du militarisme, sont actuellement les ennemis les plus redoutables de notre idée.

Voici quelques extraits de la lettre du camarade. Il n'est pas anarchiste, aussi ne faut-il pas s'étonner de quelques appréciations qui ne cadrent pas avec notre manière de voir.

Nous répondrons à la question dans notre prochain numéro.

*De l'attitude des socialistes révolutionnaires — ou des anarchistes si vous voulez — en cas de guerre étrangère.*

La question vaut la peine d'être discutée sérieusement.

Donc, que devront faire les révolutionnaires en cas de *guerre* ? D'abord à cette question, une réponse se pose tout d'abord : il faudrait l'*empêcher par tous les moyens possibles* et chercher à diriger les armes contre les provocateurs gouvernementaux de chaque pays, en un mot contre les exploiteurs, au lieu de la faire entre peuples. Oui, très bien et de cela j'en suis, avec enthousiasme. Mais est-ce possible ? Hélas non, il n'y a pas à hésiter, il ne faut pas se leurrer, l'armée n'est même pas entamée par le socialisme (Fourmies en est la preuve certaine), si ce n'est en Allemagne (et pourtant, entre parenthèses vous le combattez, ce socialisme allemand ; mauvaise besogne, à mon avis). Il faut donc malgré tout se placer au point de vue de la *guerre déclarée* et ouverte. Alors *que faire* pour les *révolutionnaires* ? La question est nette. Je vois pour ma part trois hypothèses :

La première, combattre les armées étrangères.

La deuxième, profiter de la guerre pour faire de la propagande révolutionnaire, et essayer de détourner les soldats de la guerre.

La troisième, se croiser les bras et regarder.

Pour la première, je sais qu'elle ne vous sourira pas. Ni à moi non plus. Tuer des hommes qui ne m'ont jamais fait le moindre mal, pour qui et pour quoi ? Eh bien, malgré cela, ici je vous poserai une question nette et précise à laquelle je vous demanderais de répondre :

*Laissant de côté tout patriotisme*, ne croyez-vous pas, malgré tout « qu'une invasion étrangère ne serait pas désastreuse pour le socialisme et ne reculerait pas encore de 20 ans peut-être, le triomphe déjà si incertain de la Révolution ? » Voilà la question que je vous pose en toute franchise. *Sans être patriotes, le sort de la Pologne* par exemple, un démembrement de la France, vous laisserait-il, dans l'état actuel des choses indifférents. Je ne résous pas la question, je vous en demande au contraire la solution et votre avis d'anarchistes. Je vous répète que je suis de tout cœur *internationaliste*, et je cherche ma voie dans ce cas de guerre, au point de vue seul des idées révolutionnaires.

Quant au deuxième cas, profiter de la guerre pour faire la Révolution, je ne sais trop qu'en penser dans cette fièvre de chauvinisme, et cet abrutissement, cette compression dont l'armée est en proie. Essayez donc d'agir avec ou contre des brutes comme celles de Fourmies, par exemple. Et puis une question se pose encore. Ferait-on triompher la Révolution, à moins qu'elle n'éclate également dans l'autre pays, elle serait écrasée et par les armées françaises et les armées étrangères à la fois, par la suite. Excusez moi si je commets des hérésies, des erreurs, j'écris mal ce que je crois sentir, mais vous en déduirez quand même ce qui est à faire.

Une fois la guerre déclarée, est-il possible de la détourner, de la retourner ? ou de l'empêcher de poursuivre son cours ? Ou encore peut-on faire quelque chose pour la Révolution pendant ce temps sans craindre ensuite l'écrasement du dedans ou du dehors ? Voilà la question que je pose. A vous de tirer les conclusions diverses qui s'y trouvent.

Ou alors faut-il se croiser les bras et regarder faire ? Où est la vérité ?

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

La grève des omnibus si vite terminée suivant les désirs bien timides des employés montre qu'une chose voulue par la masse est une chose faite. Le peuple de Paris a compris les demandes des grévistes et il s'est chargé en grande partie malgré eux, de les faire aboutir en empêchant absolument les omnibus de circuler. Plus grévistes que les grévistes, les ouvriers, les employés, les piétons, les camionneurs arrêtaient les voitures, coupaient les traits, descendaient les cochers, rentraient les chevaux et cela simultanément dans tout Paris. Les sans le sou embauchés pour remplacer les grévistes ne manquaient pas, toute la police était sur pied, mais contre une émeute générale (malheureusement bien spéciale), il n'y a rien à faire qu'à céder de suite et sur tous les points.

La préfecture de police avait si bien senti la force de ses adversaires qu'elle n'a pas rougi de promettre la libération de toutes les personnes arrêtées pour cette affaire. Et pourtant quelle entorse à la loi et quel précédent !

Pour bien faire, maintenant que tout a repris son train, il faudrait que la compagnie ne tint pas ses engagements. On en verrait de drôles.

***

Une soupape de l'*Amiral Baudin*, ayant fait explosion, la vapeur a envahi la chambre où se trouvaient les hommes aux fers. Un seul homme a la clé qui ouvre les cadenas des anneaux qui tiennent ces matelots par les pieds. Il fit ce qu'il put pour aller les délivrer, mais quand on arriva jusqu'à eux, deux hommes étaient cuits et six autres grièvement brûlés. A qui la faute ? Elle n'est à personne, elle est en l'*autorité*. Ces hommes ont été sacrifiés à ce dieu, comme naguère on brûlait des enfants dans l'image de Moloch. Réfléchissez, à cela, camarades. L'Etat, justicier, met un homme au cercan, l'Etat, ingénieur, le brûle avec la vapeur de ses vaisseaux, l'Etat déplore l'accident et prépare de nouveaux crimes.

Quand donc ces cuirassés dormiront-ils au fond des mers ?

***

Lodève, 31 mai. — La gendarmerie vient de faire écrouer à la maison militaire le nommé Buscot, soldat au 14e de ligne, qui a refusé de faire son service et a administré une volée de coups de poing à son sergent, à qui il aurait fait un mauvais parti sans l'intervention de ses camarades.

Buscot passera prochainement devant le conseil de guerre du 16e corps.

***

Limoges. — Les camarades coupables d'avoir crié autre chose que : Vive Constans ! lors du voyage présidentiel, viennent de passer en simple police. Beaugiron en a eu pour deux jours pour avoir crié deux fois « A Fourmies A bas l'assassin ! » vaut cinq jours à un autre. Même prix pour : « A bas Carnot ! » « A bas Constans ! » ne vaut que six francs d'amende sous la contravention de tapage.

Quelques compagnons vont prochainement passer en cour d'assises pour provocation à un attroupement non armé. Décidément Constans et Carnot tiennent à faire savoir à tout le monde que la réception de Limoges n'a pas été chaleureuse.

***

Roubaix. — Le compagnon Vercruysse est poursuivi sous un tas de prétextes pour discours prononcé dernièrement en réunion publique.

Depuis le 1er mai, il y avait grève partielle à Roubaix. Le 1er juin, elle devenait générale chez les rentreurs. Il n'y a à Roubaix qu'une seule usine où on abrutira plus les hommes. C'est celle qui a flambé de fond en comble, il y a quelques jours.

***

Amiens. — Jeudi dernier sont venus devant la cour d'appel d'Amiens, les affaires de Brunet et de Langrand. Leur cas ont été examinés séparément, Langrand a passé le premier. Son attitude qui avait été bonne pendant l'action au 1er mai à Saint-Quentin, a quelque peu laissé à désirer devant la cour. De son interrogatoire, il n'y a à retenir que sa déclaration anti-anarchiste (ils vont trop loin). Brunet est accusé de provocation à un attroupement armé, etc. Il se défend très brièvement, mais il explique en quelques mots au président ce qu'on doit entendre par communisme-anarchiste et comme quoi cette doctrine n'admet pas les meneurs.

Quoique le président ait montré assez d'impartialité envers Brunet, la différence d'école s'est manifestée dans les jugements. Langrand a vu sa peine réduite de 1 an à 3 mois. Brunet de 15 mois à 6.

***

Soldats et officiers. — Lequel des deux faits est le plus logique ?

A Neufchâteau, un soldat du 43e territorial, faisant sa période de treize jours, a tenté de tuer le lieutenant Berthier, commandant sa compagnie, parce que celui-ci l'avait puni dans l'après-midi.

Ce soldat se nomme Bourgeois et est peintre por-

...cilliste, originaire d'Alsace et domicilié à Epinal. Il venait à sortir de la caserne et se présenta, vêtu de vêtements civils, au café où se trouvaient les officiers.

Quand le lieutenant Berthier sortit du café, il le suivit dans la rue, et, après lui avoir adressé quelques mots, il sortit un revolver de sa poche et fit feu sur l'officier ; celui-ci baissa la tête et la balle alla frapper la façade du café sans l'atteindre.

Le bourgeois fut immédiatement arrêté, désarmé et ...ecué.

Presque en même temps, à Toulon, un jeune ...dat du 4e régiment d'infanterie de marine, s'est fait sauter la cervelle avec son fusil Lebel. Il s'était donné la mort parce que son capitaine lui avait infligé huit jours de prison pour refus d'obéissance à ...caporal pendant la manœuvre. Il avait à peine ...huit ans et était engagé volontaire du mois de ...vrier.

Le lieutenant Berthier y regardera une autre fois ...deux reprises avant de punir et ses congénères ...échiront sur son cas. Quant aux soldats qui se ...tuent, il n'y a pas là de quoi émotionner un officier, ...rtout quand c'est un engagé volontaire : « Mauvaise tête, sans résistance à la fatigue, il s'est tué, ...n débarras. »

***

Dijon. — Le camarade Mollet qui a passé entre ...mbes de la police de Roanne, qu'on a recherché ...Grenoble, vient de passer à Dijon. La police ...le connaît bien, a été avisé de sa présence. Mais ...le trouver ? On le fit défier par voie du journal ...al à se présenter à une réunion publique qui ...ait lieu le soir. Elle commence, pas de Mollet, les ...teurs quelconques débitaient tranquillement leur ...ement, tout va bien. Un employé du chemin de ..., prend à son tour la parole ; il est plus énergi...e ; il se prononce carrément pour la solution anar...iste !... tableau, c'est Mollet ! La police enfin le ...et, on ferme les portes, le public s'écoule et cha...n est dévisagé à son tour ; la salle est vide, pas ...Mollet, il avait filé par une fenêtre ou quelque ...utre issue. La police dijonnaise n'est pas à hauteur. ...va surgir le camarade ? à Bordeaux, à Nancy, à ...nes ? On verra bien.

***

Nîmes. — Les élections municipales ont fourni aux ...marades l'occasion d'exposer nos idées aux masses ...sujet de l'impuissance du « suffrage universel ». ...murs de la ville étaient couverts de placards ...lementaristes, signés du camarade Goineau, can...dat pour la forme ; ce même placard était distri...é à profusion dans les rues.

L'effet produit est excellent. Comme disait un can...dat radical socialiste élu : « l'anarchie fait ici des ...ilis. »

Les bourgeois sont furieux : pensez donc des mé...ants osant toucher à l'arche sainte. Ils n'ont pas ...paroles assez féroces pour excommunier les anar...istes et ne se gênent pas pour leur faire des ...ces de cochons, autrement dit dans leur argot, ...« manœuvres électorales. »

1er exemple : Un imprimeur avait promis de ...r les affiches ; l'épreuve était faite et le tirage ...mencé, arrive des candidats qui corrompent ...primeur, lequel déclarent l'avant veille de l'élec...n qu'il ne peut faire le placard « sa machine ...t cassée. »

2e exemple : un autre imprimeur se charge du ...ail, les camarades collent les affiches et aussitôt ...ards « radicaux socialistes indépendants » de ...alité, de baver, que c'est là une manœuvre ...ortunards et que le candidat Goineau n'est ...un mythe inventé pour les besoins de leur ...se ».

Dernièrement à propos d'un manifeste prêchant la ...ve aux conscrits, même tactique ; ces sales jour...aux bourgeois, insinuaient que c'était l'œuvre ...urés embêtés d'aller porter l'as de carreau. ...canards, ils cherchent toujours à faire l'étei...r, mais on ne coupe pas dans leurs trucs ; ils ...ssent par exemple, à accumuler sur eux la ...e de tous les bons bougres et le jour du grand ...bardement, journalistes et bourgeois seront ...gibier bon à tirer.

***

Toulouse. — Un des plus beaux arc-de-triomphe ...és en l'honneur du pouvoir exécutif, qui s'est ...é à travers la France, a été incendié un peu ...le passage présidentiel. On n'a pu rejoindre ...ividu qu'on a vu s'esbigner.

***

Auxerre. — Le camarade Riemer vient d'être condamné par défaut à deux ans de prison et mille francs d'amende, pour un discours prononcé à Tréplans cadastraux, les titres de propriété, puis se rendre chez les patrons, détruire les registres et les pendre, etc. Le seul tort du camarade au point de vue légal, est d'avoir dit, il *faut*, au lieu il *faudra* faire tout cela quand le moment sera venu. Brunet dans un discours à Saint-Quentin quelques jours avant le 1er mai, l'a bien expliqué aux journaleux qui prenaient note de ses paroles : N'écrivez pas « il faut faire telle et telle chose », mais il faudra faire ceci pour acquérir notre liberté. » Et dans sa condamnation ce discours entre pour bien peu.

***

Auxerre. — M. Jamais, député opportunard, fit ces jours-ci une conférence sur le progrès démocratique.

Voici le compte-rendu télégraphique de son discours : Le conférencier a recommandé l'union derrière le drapeau de la République impersonnelle, déjà si féconde en *heureux résultats* surtout *pour la classe ouvrière*.

Heureux résultats pour la classe ouvrière ! Fourmies probablement. Non, ces députés, jouisseurs et exploiteurs ont un toupet qu'une bonne trique pourrait seul rabaisser. Cela viendra et tôt ou tard M. Jamais pourra constater les heureux résultats de sa propagande.

## Italie

La grève des tisserands de Côme, dure depuis plus de 20 jours toutes les tentatives d'arrangement entre patrons et ouvriers ont échoué. Les marchands et aubergistes sont au désespoir, car les étrangers qui d'habitude passent l'été dans le voisinage, sont tous partis en grande hâte. Les femmes sont très décidées, elles apostrophent vivement les militaires.

Plusieurs milliers de travailleurs de la ville et de la campagne, ont quitté le travail.

La ville a été déclarée en état de siège.

A Terni, on a arrêté seize anarchistes ; les autorités auraient trouvé la liste complète des conspirateurs (?) dont le plan était d'incendier la sous-préfecture, de piller la banque et de faire sauter avec de la dynamite les établissements industriels.

A Bologne, plusieurs étudiants ont été arrêtés, l'Université est en émoi.

Une perle : le député socialiste A. Costa, vient d'écrire à un de ses amis, Balducci, ce que suit : « Ne t'étonnes pas si je ne prend point part pendant quelque temps aux discussions parlementaires et à nos travaux usuels.

» Engagé ici, dans ma ville (Imola), dans des travaux qui exigent toute mon activité et qui prouveront mieux que tant de bavardages, que nous sommes déjà mûrs pour *administrer* (son mot est régir) *la chose publique*, je ne sais ni ne peux me partager. »

Mon vieux tu y vas carrément, est ce que tu vas devenir ministre maintenant ou préfet ?

En Italie, la distinction entre socialistes et anarchistes se fait chaque jour plus nette. Bientôt il n'y aura plus de confusion possible. Elle était due en bonne partie aux amitiés personnelles entre les individus de l'ancienne génération ; la nouvelle n'a plus cet inconvénient à combattre. Les idées gagnent toujours à se présenter avec entière netteté et à ne pas être mitigée par sentiment ou politique.

Une émeute a éclaté dans la commune de Misterbianco, en Sicile, à l'occasion de la levée d'un impôt local. La population a envahi et incendié la municipalité.

Des gendarmes et le juge d'instruction, sont partis de Catane. Les détails manquent, et les autorités feront leur possible pour qu'on en obtienne pas.

En Sicile, *Il Proletario de Marsala*, a publié une série de brochures à un sou, traduites du français et d'autres originales. A Turin, un nouvel organe socialiste légalitaire, vient de paraître, le *Vingtième siècle*.

Une émeute est à peine réprimée qu'une autre surgit à l'autre bout du royaume. Après Misterbianco, en Sicile, voici Savone, près de Gênes, qui s'insurge. On télégraphie du 1er juin, que la population ayant voulu délivrer deux individus qui venaient d'être arrêtés, une collision éclata entre la foule, la police et les gendarmes.

Deux agents de police auraient été tués et deux autres blessés.

Hardi, les gas, c'est Germinal qui fera pousser les semailles.

## Russie

La jeunesse juive a été des plus ardentes à se lancer dans le mouvement nihiliste et dans l'assouvissement actuel, elle semble être la plus avide d'études. C'est parmi elle que le tzar a le plus d'ennemis.

D'autre part, le paysan russe a l'usurier juif pour ennemi. Aussi le gouvernement a été très habile en se lançant franchement dans la voie anti-sémite. Aucun juif ne peut plus habiter une grande ville. On se débarrasse d'une partie des révolutionnaires ; le paysan continue à subir le joug du prêteur de fonds, mais le tzar semble avoir fait pour eux ce qu'il peut.

Tout cela ne mène pas loin, mais après nous le déluge, pensent tous les gouvernants.

Cette ordonnance contre les juifs a eu un contre coup peu heureux pour la fameuse alliance franco-russe. La célèbre exposition de Moscou avait été accaparée par les financiers juifs français et transmise aux confrères russes.

Il a été question de la fermer par voie administrative, cette exposition qui était la plus belle pensée du règne.

Encore un grain sur cette alliance franco-russe : Etant arbitre entre la Hollande et la France pour une rectification de frontière en Guyane, le tzar a jugé tout au désavantage de la France. Il s'est dit : « Ce sont nos valets, je n'ai pas besoin de me gêner avec eux ! »

Aussi les journaux français semblent-ils cette année signaler avec plus de renseignements, le départ des exilés administratifs pour la Sibérie. Quinze mille malheureux vont se mettre en route pour un voyage de plusieurs mois et qui ne comptent pas de retour.

En face de cet exode forcé et que l'on avoue être tous les ans aussi considérable, on aime bien relater les grâces que le tzar vient de prononcer en Sibérie : commutation de peines, réduction de temps, etc., à l'occasion de l'arrivée du fils héritier en Sibérie, qui a échappé à la mort au Japon. Mais la plupart des journaux oublient de dire le plus important : Ne bénéficieront de ces améliorations que les condamnés qui en seront jugés dignes par les gouverneurs, directeurs de prison et autres geôliers !

Une nouvelle réforme que le gouvernement russe est sur le point de faire aboutir, est la suppression du jury. Il paraît que ce corps a donné des symptômes d'une trop grande indépendance ! Les fonctions de jurés seront remplies par des juges que désignera à cet effet le gouvernement. Si les patriotes français, lèche-culs de la Russie, ne sont pas contents, c'est qu'ils seront difficiles.

## Roumanie

On a fêté le 1er mai, le 3, comme en Allemagne. Cela a été une bonne occasion de faire la noce et de boire un coup. Quelques centaines d'ouvriers endimanchés (c'était le premier jour des Pâques orthodoxes), ont fait un cortège, chefs en tête, auquel sont venus s'ajouter les curieux et des vrais désœuvrés, a défilé devant le monde qui se baladait sur les boulevards. On avait des petits drapeaux rouges portant « 8 heures de travail. » « Nous voulons le suffrage universel » et le drapeau rouge de leur club. Puis après on est retourné au jardin pour conclure la fête et on fait une vraie révolution dans les boissons. Pour désennuyer les chefs on les a pris sur les épaules et porté à tour de rôle dans le jardin aux cris de vive un tel. On fêtait en même temps la réussite aux élections du député socialiste Moritzun et la déchéance de Nadéjdé. On ne parle aux ouvriers que d'élections et de suffrage universel, mais de socialisme jamais.

Les compagnons ont publié la traduction roumaine de : *Entre Paysans*, qui est beaucoup recherchée par les ouvriers avides de connaissances ; mais répudié par les chefs ayant peur de la lumière.

Elle se fera malgré eux et contre eux.

Pour le moment, c'est parmi les étudiants qu'il y a le plus de désir d'étude. Dernièrement à Turn-Severin avait lieu un congrès d'étudiants roumains et serbes, en vue d'une *fédération balcanique*. Ils ont décidé qu'elle devrait être basée sur l'égalité politique et *économique*. Malgré l'éducation qu'ils reçoivent et qui n'a pour but que de tuer tout noble sentiment, les étudiants des pays limitrophes du Bas-Danube, dirigent inconsciemment leur idéal vers l'anarchie. Malheureusement beaucoup d'entre eux adoptent les vues bourgeoises dès qu'ils ont quitté l'Université. Mais enfin, le nombre augmente chaque jour de ceux qui propagent nos idées et qui écœurés de l'attitude lâche et traîtresse des chefs socialistes, deviennent franchement révolutionnaires.

En tous cas, la grande majorité est absolument

anti-dynastique. Les étudiants, presque unanimement, ont décidé de ne prendre aucune part au jubilé du roi. Malgré les tentatives des professeurs, malgré l'offre royal de deux cents mille francs en faveur des étudiants pauvres, ils ont tenu ferme à leur décision et le roi a dû se passer de leur hommage.

## BIBLIOGRAPHIE

*Le Testament d'un anti-sémite*, le silence s'est prudemment fait autour de cet ouvrage, que l'éditeur a pourtant vendu à 60 mille, peut être à 100 mille exemplaires. Nous comprenons ce mutisme de la part des journalistes. Ils ont conscience des lâchetés auxquelles les condamne leur asservissement aux capitalistes; ils ne veulent pas attirer l'attention sur leur propre honte. C'est donc à nous, qui ne sommes point catholiques comme Drumont et qui ne sommes point anti-sémites, qu'il appartient de glorifier ce livr , du moins dans ce qu'il a d'admirable, car, comme tous les autres ouvrages du même auteur, il contient aussi bien des passages d'une parfaite absurdité.

Les passages absurdes, parlons en vite pour qu'il n'en soit plus question ! Ce parti pris de haine et de dégoût pour toute une race, est certainement un enfantillage, de même que le parti pris de considérer en bloc toutes les sœurs de charité comme des saintes. L'humanité ne se divise pas en classes dont tous les individus sont uniformément bons, ou bien conformément mauvais.

La connaissance des caractères serait alors bien simplifiée, mais elle est plus difficile que ne le pense l'auteur. Nous avons vu des juifs qui certes, tout fils de Judas qu'ils étaient, dépassaient de beaucoup le commun des lutteurs par l'énergie de leurs convictions et la puissance de leur dévouement. Ayant eu l'heur ou le malheur d'aller à l'hôpital, nous avons aussi rencontré plusieurs dames *saintes*, qui nous ont surpris par leur pauvreté d'esprit et par la petitesse de leurs sentiments ; il nous en a coûté de ne pas faire nos génuflexions quand elles récitaient leurs prières et de ne pas nous signer hypocritement pour accompagner leurs dévotieuses pratiques : par horreur de notre impiété, elles nous ont condamné plus d'une fois à souffrir la faim, mais nous ne leur en avons point voulu, sachant quelle pauvre éducation raccornie leur a été donnée par l'Eglise.

Elles aussi, comme les juifs, sont modelées et gâtées par leur milieu, et les individualités pures et nobles ne se dégagent qu'à grand peine de toute cette fange malpropre dans laquelle l'éducation les a tenues.

Pour en finir avec les critiques, disons aussi à Drumont qu'il a tort de mettre son espoir dans un « chef socialiste », dans un homme providentiel quelconque, car « l'émancipation des travailleurs se fera par les travailleurs eux-mêmes. » Enfin avouons à l'auteur que la description de ses infortunes électorales nous a laissés plus que froid, même assez goguenard.

Mais nous admirons de tout cœur l'audace avec laquelle l'auteur s'attaque à tous les scélérats de la presse, nous applaudissons à la droiture de cet homme qui fait comparaître devant lui et qui juge, ses amis et ses ennemis avec la même impartialité. Les faux scrupules d'hypocrisie ne le retiennent pas; il dit leur fait à tous ses correligionnaires, aux évêques, aux cardinaux, au pape lui-même. Il est armé du fouet de cordes et il fouaille toute cette cohue de marchands et de proxénètes, essayant de la chasser du temple.

Il ne la chassera point, heureusement dirai-je, car il est bon qu'une religion pourrisse sur place avec la tourbe de parasites, quand elle est mûre pour la mort, c'est-à-dire quand elle n'est plus affaire de conviction, mais affaire d'intérêts, et qu'elle rapporte, non la persécution, mais des honneurs et la fortune à ceux qui la professent. Non, Drumont ne purifiera pas le sanctuaire, mais ce sanctuaire sera démoli et les marchands seront écrasés sous les ruines. En attendant ce jour, nous admirons le fier lutteur et quand il s'agira de reprendre les millions et les milliards pris sur le peuple, nous répondrons à son appel. La révolution viendra et ce jour-là il ne faudra pas craindre de frapper ni d'être frappé ! Salut à l'homme qui nous y convie !

***

Nos camarades de Roumanie viennent de traduire en leur langue la brochure : *Entre Paysans*. Prix : « ce que l'on peut », s'adresser à G. Nieulescu, strada Esculap, 1, Bucuresti.

***

Le *Premier Mai*, par Coriolan et Mortair, brochure à 10 centimes, chez Crépin, 94, rue des Entrepreneurs. Cette brochure a pour but de démontrer que la fameuse loi de 8 heures est le commencement de l'affranchissement des travailleurs.

Nous avons dit dans le journal ce que nous pensons là dessus, inutile d'y revenir. Relevons seulement un argument des auteurs. Ils citent Londres et le Massassuchets où on ne travaille que 9 h. 1/2 et 9 heures et où les salaires sont plus élevés qu'à Paris où l'on travaille, en moyenne 11 h. 1/2. Ils oublient seulement d'ajouter que tous les objets de nécessité ayant augmenté aussi, la vie y est plus chère et par conséquent, la réforme n'a rien réformé du tout.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

En annonçant la bienvenue à l'*Endehors*, nous avions omis d'en donner l'adresse; c'est un oubli que nous nous empressons de réparer : 12, rue Bochard de Saron, Paris.

***

NANCY. — Le groupe s'est réformé sous le titre : groupe d'action anarchiste, la Liberté. Tous les compagnons qui voudront bien aider les camarades nancéens dans leur propagande, peuvent tout envoyer à l'adresse de E. Humbert, 36, rue de l'Equitation.

***

ARMENTIÈRES. — Le groupe les Lessiveurs humanitaires, fait appel à tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, pour la formation d'une bibliothèque. Une liste de souscription permanente a été établie et le groupe compte sur la bonne solidarité des camarades. Adresse : Malfray, 8, rue Dypre, Armentières, Nord.

***

TROYES. — Avis. Les lecteurs de la *Révolte* et du *Père peinard*, qui ne paieront pas régulièrement et qui ne s'acquitteront pas de ce qu'ils doivent, ne devront pas être surpris si le service leur sera plus fait.

***

REIMS. — Plusieurs camarades voulant donner de l'extension à la propagande et convaincus que s'il existait un groupe dans chaque quartier, on atteindrait ce résultat, ont pris l'initiative d'en former un dans le quartier Cérès et ils font appel à tous les révoltés qui comprennent que la société actuelle est mauvaise, pour venir se joindre à eux et travailler à la démolir.

Nota. — En attendant que le groupe ait un local à sa disposition, les réunions auront lieu tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, route de Cernay, 89.

***

MASCARA. — Le compagnon Dutiron, isolé à Mascara, prie le compagnon R.. à Tarzout, de vouloir se mettre en rapport avec lui.

Le même prie tous les habitants de Mascara, qui lisent la *Révolte*, de vouloir bien se rendre chez lui, *rue de Tiaret*, maison Dieulefet. Les dimanches soirs de 6 à 9 heures, en vue de s'entendre pour former un groupe de propagande.

***

BRUXELLES. — Compagnons, la bourgeoisie ne sachant comment tuer l'*Homme libre*, a usé d'un truc infernal qui ne lui coupera pas encore la vie. Samedi dernier, tout a été saisi : journaux et brochures, rien n'a été laissé et notre ami Pintelon est poursuivi.

Malgré tout, nous ferons notre possible pour continuer la lutte par nous entreprise. Plus que jamais nous sommes décidés à combattre à outrance pour l'émancipation des travailleurs.

Nous ne faillirons pas à notre devoir, notre lutte ne cessera tant qu'il y aura une injustice à détruire.

L'*Homme libre* continuera à paraître, il maintiendra haut et ferme le drapeau de l'anarchie et restera fidèle à ses principes. Guerre à la bourgeoisie, guerre au capital, guerre à l'autorité.

A bas les tyrans ! Vive la Révolution sociale ! Vive l'anarchie !

Tous les camarades sont priés de nous renvoyer de suite l'argent de la vente.

## PETITE CORRESPONDANCE

J. C. à Barcelone. — Brochures envoyées, les ... épuisées.

Verviers. — Convocation arrivée trop tard.

C. à Avignon. — M. a encaissé un abon. de ... pour nous, qu'il n'a jamais réglé.

J. N. à St-Florent. — Le service sera fait à l'adr...

Choisy-le-Roi. — C'est bien le compte.

M. à St-Etienne, J. à Fourmies, P. à Bordeaux. Nous regrettons autant que vous ces retards, mais nous a été impossible d'expédier faute de fonds. C'est encore très heureux d'avoir pu paraître.

B. à Puget. — 1789-1889. — Pas paru.

H. à Reims. — Manquons de « Paroles d'un Ré... en ce moment. — D'ici une quinzaine.

C. St-G. à Gesune. — N'avons pas « A bas l'arg...

M. à Agen. — « Produits de la Terre », épuisé.

L. B. à Marseille. — Bien reçu.

Le « Rêve », mais ça manque de charpente pour ... sérer.

Demeuré au Mans. — Dix francs le cent.

Darnaud à Foix. — Quarante francs le premier ... de trois mille par exemple.

Remuant à Nancy. — N'avons pu faire passer ... qu'à maintenant, mais utiliserons.

Les Insoumis à Nantes. — Les faits signalés sont ... lement peu importants. Tapez sur le journaleux, si l'oc... casion s'en présente. Il n'y a pas d'autre sanction ... canailleries.

Le compagnon Audié d'Alger, demande au compa... gnon Blin de Lyon, s'il a reçu sa lettre ? et prie le com... pagnon Bonjour de lui envoyer les « Paroles d'un Ré... volté », chez Lemoine, 19, rue de la Liberté, ... Supérieur.

St-Nazaire. — Si vous pouvez envoyer la broch... nous la lirons avec plaisir. — N'en avons pas ... sance.

Groupe les Libertaires. — Nous donnons des ... ros à distribuer à tout le monde.

Les compagnons Vaquer et Bideault sont priés ... donner de leurs nouvelles à Tony Charret, 25, ... street, Paterson, New-York.

M. de St-Etienne, demande à D. de Roanne, ... reçu la lettre envoyée avant le 1er mai.

F. à Narbonne. — G. rue Louis Braille. — ... Biella. — L. à La Réole. — C. à St Pierre. — ... Paterson. — L. à Alger. — B. à St-Amand. — L. ... Beaucaire. — C. à Lunay. — P. à Bruxelles. — ... Troyes. — J. à Fourmies. — S. P. à Bordeaux. — ... à Reims. — B. à Limoges. — L. V. p. M. P. — ... St Quentin. — D. H. à Lille. — F. à Amiens. — ... Firminy. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Ligue des Antipatriotes, réunion samedi ... 8 h. 1/2, salle Horel, 13, rue Aumaire.

Ordre du jour : De l'utilité d'un journal anti... triote.

Dimanche salle Normand, boulevard Ménilmon... tant, 92, soirée familiale.

Les Anti-patriotes du Xe arrondissement, réun... lundi 8 juin, salle Martin, 68, faubourg St-...

Groupe anarchiste les Libertaires. — Désormais ses réunions auront lieu régulièrement, tous les sa... medis soirs, à 8 h. 1/2, chez Bruneau, 11, rue ... Couronnes.

Ordre du jour : Les moyens de faire une ... propagande au point de vue de l'anarchie.

Groupe anarchiste du XIIIe et Ve, tous les compa... gnons sont convoqués samedi 6 juin, à 9 h. ... salle Rozet, 19, rue Pascal.

Ordre du jour : Les moyens de précaution.

Groupe des Travailleurs anarchistes du XIIe, sa... medi 6 juin, à 8 h. 1/2 précises, salle Voitel, ... de Vincennes, 18.

Ordre du jour : Organisation d'une tournée ... propagande dans la campagne.

Les travailleurs du Mans, réunion générale le sa... medi 6 juin, à 8 heures du soir, 8, rue du Be... Urgence. Tous les compagnons sont priés d'... exacts.

BORDEAUX. — Réunion du groupe tous les sam... à 8 h. 1/2 du soir, salle Schad, 31, rue Lala... Montbazon.

On y trouve la *Révolte*, le *Père peinard* et ... brochures anarchistes.

FOURMIES. — Grande réunion au théâtre. Ordre du jour : Le socialisme chrétien et les événements ... Fourmies, par le compagnon Huet.

FOURMIES. — La Revanche, groupe d'études so... les, réunion les dimanches à 2 h. 1/2, les jeudis ... 8 h. 1/2, estaminet Watti, 2, rue du Nord.

ARMENTIÈRES. — Le groupe les *Lessiveurs*, se ré... dimanche 7 juin, à 5 heures du soir, estaminet ... Clef, rue des Douze-Apôtres. Présence indispensable.

*Le Gérant* : J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echi...

I. I. S. G. COLLECTIE UCO Erasmus

QUATRIEME ANNÉE, N° 40. DIX CENTIMES DU 13 AU 19 JUIN 1894

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*L'ancien gérant ayant été condamné, l'administrateur de la Révolte prie les camarades pour éviter les complications, de bien vouloir adresser lettres et mandats, ainsi que suit :* ADMINISTRATION DE LA RÉVOLTE, 140, RUE MOUFFETARD.

*Pour faciliter la besogne au nouveau camarade nous prions également déposi-taires et abonnés, de bien vouloir joindre, à chaque règlement ou renouvellement, leur dernière bande.*

*Nous les prions aussi de mettre sur des feuilles séparées ce qui regarde l'administrateur et ce qui regarde la propagande.*

## DE L'ATTITUDE DES ANARCHISTES
### En temps de Guerre

Le correspondant qui a posé la question dont l'enoncé précède cet article, a pris soin de bien délimiter le champ de nos réponses, et d'ailleurs nous devons les limiter encore en nous abstenant de tracer une ligne de conduite précise aux anarchistes en cas de guerre. Cette conduite dépendra des circonstances, de l'état des esprits et d'une foule de choses qu'il ne nous est pas possible de prévoir. Ainsi que le dit notre correspondant, l'idéal serait de faire la révolution et de la porter chez les peuples voisins ; toutefois, cela ne dépend pas de nous, mais des évènements. Bornons-nous donc à traiter au point de vue logique la question posée par notre correspondant. Quel que soit le prétexte dont on décore une déclaration de guerre, il ne peut y avoir au fonds qu'une question d'intérêt bourgeois : Disputes au sujet de prééséance politique, de traités commerciaux ou de l'annexion de pays coloniaux, c'est l'avantage des seuls privilégiés, gouvernants, marchands ou industriels, qui est en jeu. Les républicains de l'heure actuelle nous la baillent belle quand ils nous félicitent de ce que leurs guerres ne se font plus pour des intérêts dynastiques, parce que la République a remplacé les rois. L'intérêt de caste a remplacé l'intérêt d'ynastique, voilà tout, qu'importe cela au travailleur.

Vaincus ou vainqueurs, nous continuerons à être exploités, nous continuerons à payer les impôts, à crever de faim en temps de chômage ; la borne ou l'hôpital continueront à être le refuge de notre vieillesse.

« Je ne suis pas patriote, nous dit notre correspondant, mais ne craignez-vous pas de voir retarder l'heure de la révolution, si la France vaincue vient à être démembrée? etc., etc.

Encore du patriotisme que cela, camarade! Nous pensons, nous, qu'il n'y a pas plus de nation que d'individu providentiels. Un individu, une nation peuvent disparaître sans que la marche des autres en soit arrêtée. D'autant plus que si l'on peut partager une nation, la diviser, la démembrer, lui enlever son nom, on ne saurait réussir à moins d'extermination complète, à changer son fond propre qui est la diversité de caractère, la nature même des races composantes. Et si la guerre était déclarée, toutes ces libertés, vraies ou prétendues, que notre correspondant dit être notre apanage, seraient suspendues, la propagande socialiste muselée, l'autorité remise au pouvoir militaire, et nous n'aurions plus rien à reprocher à l'absolutisme le plus complet.

La guerre, par conséquent, ne peut rien produire de bon pour nous travailleurs ; nous n'y avons aucun intérêt d'engagé, rien à y défendre, que notre peau ; à nous de la défendre mieux encore en n'allant pas bêtement la faire trouer pour le plus grand profit de ceux qui nous exploitent et nous gouvernent.

Les bourgeois eux ont intérêt à la guerre, elle leur permet de conserver les armées qui tiennent le peuple en respect et défendent leurs institutions, c'est par elle qu'ils imposent les produits de leur industrie, à coup de canons qu'ils s'ouvrent des débouchés nouveaux, seuls ils souscriraient aux emprunts qu'elle nécessite et dont nous, travailleurs sommes seuls à en payer l'intérêt. Que les bourgeois se battent donc eux-mêmes, s'ils le veulent, encore une fois cela ne nous regarde pas.

Mais quand même une prise d'armes de la part des anarchistes serait à conseiller pendant la guerre pour telle ou telle éventualité prévue ou imprévue, de quelle manière conviendrait-il que nos camarades participent à la lutte? Est-ce en emboîtant le pas derrière les caporaux et les sergents, les lieutenants et capitaines qui ont massacré nos pères et nos sœurs à Fourmies? Serait-il sage de nous enrôler sous les Bazaine qui livrent à l'ennemi leurs 170,000 hommes en une fois, ou sous les Trochu qui capitulent avec leurs 520,000 « baïonnettes intelligentes » ? Ne serions-nous pas les naïfs des naïfs de marcher avec confiance alors que les Tripotin et les Friponet sont chargés de nos approvisionnements en poudre et en artillerie, et que la haute pègre internationale des banquiers chrétiens et juifs possède nos chemins de fer et la clef de nos arsenaux? Non, notre vie, notre liberté ont trop de prix à nos yeux pour que nous en fassions si bon marché ; nous ne consentirons pas à nous livrer d'avance, mais nous garderons notre initiative propre pour la défense ou pour l'attaque.

Et ce que nous ferions nous-mêmes, nous serions enchantés que nos frères allemands ou italiens, anglais ou russes, le fissent comme nous. S'ils veulent rester libres, qu'ils ne consentent pas à un esclavage, même temporaire. Notre correspondant nous reproche notre hostilité contre les chefs démocrates-socialistes allemands, s'imaginant que leur parti désorganise l'armée et prépare la Révolution future ; mais nous voyons au contraire que ces chefs, gouvernement en espérance d'un Quatrième Etat cherchent à se constituer un peuple de sujets obéissants et disciplinés. Nous voyons aussi qu'ils ne perdent pas une occasion de proclamer leur patriotisme germanique et de leur loyauté envers leur empereur et roi. Nous les combattons parce que leur œuvre nous paraît funeste : ils sont des maîtres et comme tous les autres maîtres, nous voyons en eux des ennemis.

## LE SOCIALISME ALLEMAND
(*Suite et fin*)

III

### Le Programme de Gotha et la Critique de Marx

Le programme de Gotha qui est encore celui du parti socialiste allemand débute par une déclaration assez peu claire sur la nature du travail [1]. La conclusion de cette déclaration est que les produits du travail doivent être répartis suivant les besoins raisonnables d'un chacun.

Marx présente de très justes objections. Il nie d'abord que le travail soit la source de toute richesse première, la source des sources étant évidemment la nature. Il montre ensuite que suivant le texte de Gotha, le travail isolé, tel que celui du sauvage, serait considéré comme inutile, ce qui est absurde, puisque celui-ci en vit.

En résumé, s'écrie Marx, on peut retourner dans tous les sens la définition du travail d'après le programme de Gotha et chacun peut en tirer ce qui lui fait plaisir.

D'abord c'est le gouvernement avec tout ce qui s'y rattache, qui demande à partager les fruits du travail, parce que le gouvernement est l'organe social pour le maintien de l'ordre, puis viennent les exigences des différents ordres de propriétaires, car tous ces gens-là prétendent être les colonnes de la société, etc., etc.... Dès lors, que reste-t-il de tout le produit aux travailleurs? Pas plus qu'il n'en reste aujourd'hui. On voit où l'on en arrive avec de pareilles amphibologies.

Marx propose alors en lieu et place de l'article critiqué, la formule suivante :

Le travail ne devient source de richesses et de culture que comme travail social ou ce qui revient au même dans la société et par la société.

Mais cette formule est au moins aussi vague et inexacte que l'autre. « Travail social » et richesses sont des termes empruntés, le second notamment à la technologie de l'économie politique et se prêtant à des interprétations différentes. En aucun cas ils ne peuvent nous donner le criterium de la répartition des produits

1 Le travail est la source de toute richesse et de toute culture, et le travail d'utilité générale n'étant possible que par l'action commune de la société, la totalité du produit, avec devoir de travail pour tous, appartient à la société, c'est-à-dire à tous ses membres, à chacun d'après ses besoins raisonnables.

du travail dans une société communiste. A cela il faut ajouter que dans la proposition formulée par Marx, manque la qualification d'utilité qui est essentielle lorsqu'il s'agit de définir le travail par rapport à la production, puisque personne ne soutiendra que tout travail social, c'est-à-dire fait en société, soit utile et également utile.

Finalement, nous arrivons à ces conséquences :

1° Il y a différents degrés d'utilité du travail, et l'utilité du même travail diffère selon qu'on la rapporte à l'individu ou à la société. Bien des travaux d'agrément sont, par cela même qu'ils satisfont à un désir de l'individu, très utiles par rapport à lui ; mais ils peuvent être inutiles à la société.

2° L'utilité d'un travail ne doit pas être considérée exclusivement dans le présent, mais aussi dans l'avenir.

3° La même inégalité, qui existe entre les travaux, existe entre les besoins.

Peut-on établir une mesure exacte de ces inégalités, oui ou non ? Telle est la question. Marx et ses disciples, sans la discuter, impliquent la réponse affirmative. Nous, anarchistes, répondons négativement, et concluons : Puisqu'il existe une telle inégalité dans les qualités et dans l'utilité (ou valeur sociale) du travail et dans les besoins, que cette inégalité tient aussi bien à la nature spécifique des travaux qu'au milieu social et aux conditions physiologiques des individus ; que facultés et besoins sont essentiellement variables et varient non seulement de lieu à lieu, non seulement d'une année à l'autre, mais aussi dans le court intervalle qui sépare la production de la consommation ; puisque c'est ainsi et que cette diversité ne saurait être atténuée sans nuire à l'essor de l'Humanité, toute tentative de régler d'une manière quelconque la récompense du travail ou la répartition des produits du travail entre ceux qui ont participé à la production est destinée à échouer, si l'on veut l'effectuer selon les principe d'une justice distributive absolue. Il n'y a que la libre jouissance, la solidarité volontairement établie entre les travailleurs, une entente déterminée par les circonstances spécifiques de lieu et de temps, qui puissent résoudre le problème de la coexistence des hommes en société.

# PROCÈS

## *De LA RÉVOLTE et de LA LUTTE*

Grave, gérant de la *Révolte* est poursuivi pour avoir « directement adressé des provocations aux militaires des armées de terre et de mer dans le but de les détourner de leurs devoirs militaires et de l'obéissance qu'ils doivent à leurs chefs », à raison de l'article *Viande à Mitraille* paru dans le n° 36.

Il est présent au jugement, un greffier lit l'acte d'accusation et l'avocat-général lit l'article incriminé où il relève surtout les passages suivants :

..... La chose révoltante et indigne par dessus tout, ce n'est pas le massacre en lui-même, c'est sa cause : c'est que, à notre époque, on trouve encore des gens assez niais pour se laisser coller un fusil entre les bras sans savoir pourquoi ; assez lâches pour s'en servir au gré et aux caprices de la crapule galonnée qui les commande. Si l'on réfléchissait un peu, l'on s'apercevrait vite que, de cette manière, le massacre était inévitable et qu'il n'est que le prélude de bien plus grands massacres. Dès lors qu'on est assez sot pour admettre le militarisme ou assez poltron pour s'y soumettre, à quoi bon s'indigner d'une chose que l'on a acceptée et dont on est soi-même directement ou indirectement l'auteur ? C'est inconséquent.

Et :

Déserteur ! et puis après ? ah ! c'est là justement le point qu'il faut aborder.

Que veut-on faire entendre par ce mot ? Croit-on que nous reculerons devant le fait et que nous rejetterons l'épithète ?

Non, non, nous acceptons tout, l'acte et le mot. Nous nous vanterons de l'un comme d'un mérite ; nous nous parerons de l'autre comme d'un titre. Car c'est une gloire que d'être déserteur.

Déserter ! mais c'est un acte de courage et d'énergie dont sont incapables les lâches qui, sur l'ordre d'un alcoolique galonné, ont consenti à tirer sur des femmes et des enfants.

Le déserteur ! mais c'est l'homme qui se refuse à l'esclavage de la discipline, qui s'arrache à la sale corruption des casernes et qui se dérobe à l'assassinat.

Les déserteurs seuls ont logiquement le droit de s'indigner et de protester contre la tuerie, les autres ne peuvent faire que leur *mea culpa*.

Comment ! On n'a pas encore raisonné que, si tous les hommes étaient ou déserteurs, ou réfractaires, le massacre de Fourmies et tant d'autres qui l'ont précédés, sans compter ceux qui le suivront, n'eussent pas été possible.

Le sympathique organe du ministère public ajoute peu de mots à la lecture de cet article et la parole est donnée à Grave qui a déclaré ne pas prendre de défenseur (Remarquons que la loi exige que chaque prévenu ait un défenseur, seulement la justice commence à se faire aux exigences des anarchistes. Remarquons en outre la bonne foi de l'*Egalité*, l'unique journal qui ait donné un compte-rendu du procès et qui veut que Grave ait été défendu par un avocat).

Le prévenu avait l'intention de paraphraser en peu de mots son mépris pour la justice, mais il s'embarbouille à la première phrase et se rassied en indiquant par un geste qu'il se moque de la comédie : « Je ne reconnais à personne le droit de me juger, ni de m'empêcher de dire ce que je pense... et puis après tout, arrangez-vous comme vous voudrez, je me fiche du reste ! »

Le jury déclare Grave coupable sans circonstance atténuante et la Cour le condamne à six mois de prison et cent francs d'amende.

« C'est très bien, dit Grave, mais nos idées ne s'en porteront pas plus mal ».

---

Il est certain que si le gérant de la *Révolte* avait eu un caractère qui lui permît de discuter point par point les termes de l'accusation, il aurait eu de grandes chances de se faire acquitter. Il ne lui aurait pas été difficile de montrer que l'article *Viande à Mitraille* ne tombait pas sous le coup de la loi ; (c'était l'opinion générale des avocaillons qui assistaient au procès). Impossible de trouver le moindre provocation au fameux délit de désobéissance : il n'y avait que son apologie, ce qui n'est pas la même chose, puisque l'apologie faisait l'objet d'une loi spéciale, abrogée par la présente loi sur la presse.

Donc, beaucoup d'autres camarades à la place de Grave eussent eu des chances de se faire acquitter, mais lui ne le pouvait pas. D'un autre côté, il faut reconnaître que la question de la propagande faite par une plaidoirie, de nos jours à Paris, est bien problématique et que lors que les conditions de tempérament et de famille permettent à un camarade de ne pas s'effrayer de la prison, il n'est pas mauvais qu'il puisse envelopper tout l'appareil judiciaire dans quelques paroles de mépris.

Aucun journal parisien ne rend plus compte des procès de la presse anarchiste, la curiosité du début s'est émoussée ; il ne reste plus que l'intérêt de caste et les journaleux, humbles valets des financiers, ne nous considèrent pas comme faisant partie de leur confrérie. Reste la propagande que l'on peut faire dans la salle d'audience ; que ceux qui peuvent parler, comme Vivier et Faure, usent de leurs facultés, rien de mieux, mais si on a de la difficulté à s'exprimer, qui en la salle pourrait-on toucher en un point sensible ? Les magistrats en rouge ou en noir ? Ces messieurs du barreau « espérance de la démocratie ? » les municipaux ? les rangs d'oignons du jury ? (regarde-moi donc ces têtes ! disait à Tournadre, son avocat, en désignant les jurés). Tout cela est bien illusoire.

L'avocat général dit au jury : « Il faut condamner ces gens-là, les jurés qui vous ont précédés ont toujours condamné dans des cas semblables, vous ne romprez pas la tradition » — et le jury condamne. Est-ce bien utile de discuter avec des gens pareils ?

Plaçant le droit d'écrire ce que l'on pense, au-dessus de tout, ne voulant pas s'abaisser à discuter avec des gens qui, comme les jurés, appartiennent à la classe bourgeoise que nous attaquons ou qui comme les juges, non seulement appartiennent à cette classe, mais sont payés par elle pour la défendre et dont la situation et l'avancement dépendent de leur zèle à nous condamner, nous pouvons de temps à autre nous payer le luxe de marquer nos situations respectives. Poursuivez, jugez, condamnez, c'est votre métier ; le nôtre est de haïr ces lois. En attendant que nous puissions déchirer le code, du moins pouvons-nous témoigner par notre attitude qu'il n'existe point pour nous. Agissez en juges, agissons en hommes libres.

---

Après la *Révolte*, vient la *Lutte*. Tournadre est le gérant du journal Vivier est le signataire d'un article dans lequel le parquet relève le délit de provocation à la désobéissance, etc...

L'appareil de la justice n'émeut guère Vivier, dit Pas-d'Erreur et il interloque maintes fois le président par sa désinvolture et le peu de respect qu'il porte à toutes choses respectables. Il montre que son article s'adressait aux conscrits et non aux soldats. Faure après lui représente au jury la doctrine antipatriotique sous une forme très éloquente, mais le siège des consciences est fait. Vu sa jeunesse, Vivier ne récolte que trois mois et cinquante francs d'amende. Tournadre est acquitté.

Histoire de se moquer de la vindicte publique, Vivier avait disparu avant le prononcé du jugement.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Dijon. — Au cours des exercices de tir du 27e de ligne à la butte Maladière, une balle de fusil Lebel, passant au-dessus des cibles, a atteint à 2,000 mètres au-delà, le sieur François Noirard, âgé de soixante-cinq ans, vigneron, occupé à son travail, et l'a tué sur le coup.

Un fait divers en troisième page... un point et c'est tout.

Cette mort vaut pourtant bien qu'on en parle. Le vieillard tué n'était pas un émeutier ; mais la patrie veut du sang et lorsqu'elle n'a pas de grévistes sous la main, elle prend le soldat amoureux ou l'artificier au travail ou le laboureur à la charrue.

Combien ont péri et combien périront encore, consumés par le terrible dieu !

***

On a pu lire ces jours-ci dans les journaux qu'un certain nombre de jeunes gens de l'arrondissement de Sarreguemines qui s'étaient soustraits par l'émigration au service militaire avaient été condamnés par défaut par le tribunal de cette ville à telle et telle peine.

Ce sont des jeunes alsaciens-lorrains qui n'ont pas voulu être soldats allemands. Ils ont mieux aimé quitter leur pays pour longtemps que d'endosser l'habit militaire du vainqueur. Voilà des patriotes ! Hélas non, viennent de découvrir les revanchards français. *La plupart d'entre eux désertent leur pays pour se soustraire à toute espèce de service militaire*. Ni Allemagne, ni France ; ni casque, ni képi ; telle est leur devise !

La proportion des déserteurs est plus forte en Alsace que partout ailleurs, parce qu'il est très commode de venir jouer en France la comédie de l'annexé et qu'on peut compter sur du travail de préférence à beaucoup d'autres. On se fait naturaliser à trente-cinq ans et on échappe à toute discipline.

Voilà une déplorable découverte, qu'on ne saurait trop propager. Le jour où le public aurait bien compris que l'Alsace-Lorraine se moque un peu de la France, qu'on y mange, boit et s'amuse comme de ce côté des Vosges, que les alsaciens exploitent la corde patriotique française pour se dispenser de tout service militaire, ce jour-là un grand pas sera fait contre la Revanche, contre le militarisme, contre le patriotisme.

Il est si facile aux jeunes gens de tous les pays de faire comme les alsaciens-lorrains !

***

Après la réussite de la grève de la compagnie des omnibus, on signale une certaine agitation parmi les employés des tramways-Nord et Sud et parmi les employés de chemins de fer. Le syndicat s'est réuni plusieurs fois, la compagnie d'Orléans a révoqué une

soixantaine d'ouvriers syndiqués, mais députés et ministres se sont interposés. Moyennant un semblant de réintégration, on a apaisé la majorité des employés et par ce dérivatif, fait perdre de vue l'objectif premier qui était d'obtenir une réduction de la journée de travail.

Du reste, quand on voit jusqu'à quel point peut aller l'imbécillité de certains sous-syndicats comme par exemple celui des mécaniciens-chauffeurs-conducteurs, on reste confondu. La communication envoyée par ce syndicat est même trop absurde pour ne pas avoir été rédigée par un homme politique.

Elle dit que le syndicat est opposé à la grève parce que les questions qui divisent le Capital et le Travail peuvent se résoudre pacifiquement, parce que le syndicat peut compter sur un certain nombre de membres des deux Chambres, *bien connues pour leur dévouement à toutes les causes justes* (oh ! là là, ousqu'est mon fusil ?) Si toutes ces raisons ne suffisent pas

« Le syndicat invite tous les ouvriers français à agir la raison suivante qui, à elle seule, règlerait la conduite de ses membres.

« Les mécaniciens, au jour de la mobilisation, seraient les premiers appelés à servir la patrie. Ils sont l'avant-garde de l'avant-garde qu'ils ont mission de conduire à la frontière. Ils considèrent cette mission comme un très grand honneur. Ils veulent en rester dignes.

« Il faut que la France puisse compter sur eux comme elle compte, les yeux fermés, sur son armée. Les mécaniciens ne doivent pas être soupçonnés. Voilà pourquoi les mécaniciens ne feront pas grève.

« *Le président du syndicat,*

« F. Guimbert »

La France compte sur vous, pauvres niais et elle se trouve pas bien nécessaire que vous mangiez à votre faim, que vous dormiez votre soûl, que vos enfants soient vêtus, et qu'après avoir été usés prématurément par le terrible service que vous faites, vous puissiez compter sur la pitance journalière ! Reste à savoir combien de mécaniciens sont de l'avis de ce Guimbert.

***

Fourmies. — Le maire de Fourmies, non content d'avoir attiré sur ses administrés la pluie de balles Lebel que l'on sait, se paie maintenant le plaisir d'insulter les victimes.

Visitant la fameuse ambulance que le gouvernement a envoyé à Fourmies pour que les médecins militaires puissent étudier les blessures du fusil Lebel, il s'adresse à l'un des blessés et lui dit : « Ce sont des coups de feu tirés par des civils qui vous ont blessé » ; à un autre dont les jours sont en danger : « Eh bien, je suppose que la leçon t'aura profité et que l'armée prochaine au 1er mai, tu ne seras plus dans les manifestants » Il n'a pas même respecté la douleur de la pauvre mère de Gilotteaux qui venait réclamer un secours pour payer le cercueil de son fils : « Votre fils, lui a-t-il dit, n'était après tout qu'un mauvais sujet, fréquentant cette Maria Blondeau, une fille de rien ».

Quel sinistre gredin que ce maire !

La police commence à perdre son autorité sur les ouvriers. Pour un carreau cassé dans un estaminet, une lutte s'engagea entre la foule et les sergots qui voulaient arrêter un type. Un policier amateur reçut une de ces trempes dont il se souviendra longtemps.

A Sains du Nord, les ouvriers ont repris le travail, mais 32 mineurs ont été congédiés. Ils sont venus à Fourmies pour se faire rendre justice devant les prud'hommes. Il y a de bons éléments parmi eux.

## Algérie

Les groupes d'Alger ont imprimé et distribué quelques placards à propos des récents événements et des conférences (?) du citoyen Dumay. Fureur des possibles du *Cri social*, qui continuent à consacrer des numéros entiers de leur canard à éreinter les anarchistes en général et la compagnon Benoît en particulier. Décidément la calomnie et la mouchardise sont les seuls arguments de ces messieurs ; quant à nous, nous n'avons ni la place, ni le temps, ni l'envie de les suivre sur ce terrain ; qu'ils continuent donc jusqu'à ce qu'ils en soient fatigués ou qu'ils aient, ce qui est bien possible, trouvé ce qu'ils cherchent : une belle volée de bois vert.

***

Oran. — En octobre dernier, les régimentaires Glander, Mink, Reincke, Hugo Riegen et Greold, tous Allemands, désertaient au Maroc avec armes et bagages. Ces déserteurs errèrent de tribu en tribu, en butte aux attaques des Marocains, qui leur enlevèrent leurs armes, leurs munitions et leurs vêtements. Ils tombèrent entre les mains d'Amel-Amel-Deurjda, qui les livra aux autorités françaises.

Traduits devant le conseil de guerre, Glander, le chef du complot, a été condamné à mort ; les autres ont été condamnés à la réclusion et aux travaux forcés publics.

Voilà des gens qui ne sont pas français, qui ne sont pas tenus d'être patriotes, mais ils ont signé un engagement, et ils n'ont pas fait honneur à leur signature. Dans l'armée, cela vaut la mort. Vendre son âme au diable autrefois ou s'engager militaire aujourd'hui, revient au même. Haine à l'armée.

## Angleterre

Notre camarade, l'anarchiste qui s'était engagé comme soldat pour faire de la propagande dans l'armée, a été condamné à deux mois de prison, puis déclaré « indigne de porter un fusil pour le service de Sa Majesté Victoria ». Toutes nos félicitations à l'excellent ami.

*Commoneual.*

## Autriche-Hongrie

Il existe de par le monde une reine qui, non contente de voler les millions de son peuple comme budgétivore, s'est encore imaginée de le « raser » comme poète et dramatuge. C'est étonnant ce que cette reine de Roumanie, — Carmen Silva, en argot littéraire, — a pondu de vers, de romans, de drames et d'expectorations diverses ! Et tout ce fatras trouvait des admirateurs. Les pique-assiette du monde entier s'arrêtaient au palais royal pour écouter les sornettes de la poétesse couronnée et pour se pâmer d'enthousiasme après le champagne.

Tous nos académiciens présents et futurs y sont passés et y sont allés de leurs bravos, même de leur larme d'émotion. Mais la royale péronnelle a osé présenter un de ses drames devant un vrai public, au *Burg-Theater* de Vienne, et mal lui en a pris. Ce qu'on a ri, ce qu'on a sifflé ! Quelques uns ne s'amusa tant !

Il ne suffit pas d'être reine pour avoir du talent. Au contraire !

***

On vient d'interdire l'entrée de la *Révolte* en Autriche. Voilà le gouvernement obligé de mettre tous ses policiers en branle pour deux numéros que nous expédions. C'est beau l'autoritarisme !

## Espagne

De graves désordres ont éclaté le 25 mai, à La Corogne, à la suite de l'action exercée par les grévistes sur les ouvriers qui ont repris les travaux.

La gendarmerie a dû charger pour disperser les groupes. Il y a eu quelques blessés. De nombreuses arrestations ont été opérées.

La plupart des commerçants ont fermé leurs boutiques.

L'ordre était rétabli dans la soirée, ordre tout relatif.

Quelque jours après, dimanche, à Bilbao, affaire plus grave qui n'est pas encore terminée. Les grévistes avaient organisé un meeting. A la suite de discours violents, le commissaire de police prononça la dissolution. Il en résulta une bagarre à la sortie, puis une émeute. Le commissaire fut atteint par une pierre, puis par d'autres. En le défendant, les gendarmes tuèrent un gréviste. La cavalerie dû charger pour disperser les attroupements. On compte une soixantaine d'arrestations. L'état de siège a été proclamé dans tout le district de Bilbao.

Depuis le 1er mai, qui a été marquée par l'incendie des chantiers de bateaux du Nervion, la ville n'a pas été tranquille un instant. L'agitation y est permanente.

Le camarade Jahn avait été arrêté à Valence avant le 1er mai ; il vient d'être relâché après trois semaines de terribles souffrances.

## Bulgarie

Notre bourgeoisie est au berceau encore et elle commence déjà à mordre. L'ex révolutionnaire Stambouloff est devenu, une fois au pouvoir, le plus réactionnaire du monde et, despote en miniature, s'acharne comme son modèle de Russie à annihiler toute idée avancée. Il y a quelques jours on vient de chasser de l'Université, dernièrement fondée, de Sophia, quatorze étudiants pour avoir propagé des idées révolutionnaires. Chaque année, il y a des élèves mis à la porte de tous les gymnases du pays pour le même délit. Il suffit de lire une brochure, un journal pour être exclus et poursuivi.

Bon nombre de professeurs sont chassés, annuellement, de leurs postes et du pays pour avoir répandu des idées socialistes parmi les élèves. Il suffit d'être mis à l'œil par la police pour avoir toutes les portes fermées et crever de faim.

Dans toutes les villes, les étudiants ont des bibliothèques, des sociétés d'instruction réciproque et comme on lit aussi des brochures révolutionnaires et l'on parle contre l'organisation actuelle, les directeurs et quelques professeurs font tout pour s'approprier les livres et dissoudre les cercles et les groupes. Ceci donne toujours lieu à des véritables soulèvements d'étudiants qui frappent les professeurs et quittent l'école, à l'expulsion des plus avancés et à la fermeture des écoles.

Ces scènes se répètent régulièrement depuis quelques années et depuis la dernière grève des étudiants de Philipopoli on prend des mesures plus répressives encore. Dans l'officielle *Svobuda* (*Liberté* !!) ont parus dernièrement plusieurs articles tendant à effrayer les bourgeois en publiant quelques documents relatifs à l'activité et aux progrès des idées révolutionnaires dans les écoles. Dans ce reptile officiel on fait force louanges au gouvernement pour ses actes intelligents et l'on propose même de chasser toujours et de partout les étudiants et les professeurs pour les *affamer* et détruire ainsi toute idée subversive (?!) Et dans le même journal on n'a pas les insultes suffisantes à l'adresse du despotisme russe pour les mesures sauvages prises contre les révolutionnaires ! La censure existe tout comme en Russie, aussi le fouet qu'on applique à outrance et enfin l'exil pour les indigènes mêmes. Et il existe en Bulgarie le suffrage universel, que tant de socialo-démocrates tendent à conquérir ! Si l'on excepte deux ou trois nouveaux venus social-démocrates ambitionnant une place dans la Souranié, tout le monde est sincèrement révolutionnaire. Comme l'industrie est très peu développée, les révolutionnaires se recrutent dans les rangs des étudiants, des petits fonctionnaires et des pauvres, des prolétaires en un mot. Dans chaque ville et villages il y a des propagandistes zélés, des bibliothèques, seule nourriture de la jeunesse des écoles.

La littérature est assez riche et se compose d'une foule de traductions des brochures russes et françaises. Dernièrement un groupe s'est mis à traduire les meilleures œuvres anarchistes françaises. Ici dominent le même esprit de prosélytisme, de martyre même que parmi la jeunesse russe. Comme les persécutions sont singées sur celles de la Russie, un journal bourgeois conseillait au gouvernement de cesser ces poursuites stupides de peur de n'exaspérer la jeunesse et de la rendre terroriste. On aura beau persécuter les apôtres des idées nouvelles, l'on vit dans un temps où les masses populaires commencent à se réveiller avec fracas : les tremblements se font sentir jusqu'en Orient, l'évolution des idées et la décomposition de la société suivront leur cours pour donner les mêmes fruits. Au 1er mai on a vu ce que voulait le peuple, les bourgeois et leurs chiens de garde commencent à trembler et nos petits bourgeois imitent leurs aînés. Mais il faudra encore des secousses plus fortes, pour que la vieille masure s'effondre et que nous voyons la douce ère de l'Anarchie s'étendre sur le monde.

# VARIÉTÉS

## IMPRESSIONNISTES & RÉVOLUTIONNAIRES [1]

Il y a quelques semaines, à l'Exposition des artistes indépendants, devant les toiles des peintres indépendants, devant les toiles des peintres impressionnistes, on vit s'exclamer les types dont le grand ironiste Forain a si bien saisi l'incurable vulgarité ; en revanche, le dimanche, quelques prolétaires intrigués s'intéressèrent.

La malveillance hilare des uns et la réserve sympathique des autres peuvent s'expliquer par la ten-

1 Nous avons reçu cet article d'un camarade impressionniste. Nous le donnons tel quel, sous la responsabilité de l'auteur, tout en n'étant point d'accord avec lui sur quelques points d'appréciation littéraire.

dance révolutionnaire des peintres impressionnistes. Techniquement ils innovent : par une disposition plus logique et scientifique des tons et des couleurs ils remplacent les procédés surannés, les minutieux mélanges sur la palette, les glacis si longtemps en honneur, les lourds empâtements qui ne marquent le plus souvent qu'une fausse fougue ; moralement ils donnent un exemple trop rare à notre époque jouisseuse : fidèles à leur idéal d'art, convaincus de la supériorité de leur procédé, ils restent pauvres alors que, comme tant d'autres, moyennant quelques concessions, ils pourraient recevoir les éloges des critiques routiniers et puissants dont la fade prose se traduit, pour l'artiste, en belles pièces d'or, en honneurs, en décorations.

Pour ces seules raisons les artistes impressionnistes, mis au ban de l'art comme les révolutionnaires le sont de la société actuelle, mériteraient déjà un salut sympathique de ceux qui applaudissent à l'écroulement de tous les préjugés et de toutes les routines. Mais ils ont un titre plus important encore : leurs œuvres, résultant d'une émotion purement esthétique produite par le pittoresque des choses et des êtres, ont ce caractère social, inconscient, dont est marquée déjà la littérature contemporaine : tels romans des Flaubert, des Goncourt, des Zola et de leurs émules, écrits dans un but purement littéraire, d'après des données vécues, ont servi beaucoup plus puissamment la cause révolutionnaire que tous les romans où les préoccupations politiques primaient le côté littéraire;

Deux exemples : *Germinal*, dont l'influence sur les esprits a été indéniable et qui a pesé en plusieurs circonstances en faveur des revendications prolétariennes : se rappeler l'élection Basly et les souscriptions, auxquelles contribuèrent des individus jusqu'alors indifférents au moment social, lors des grèves qui suivirent ; *L'Education sentimentale* où Flaubert, aristocrate et sceptique, empoigné par la vérité, témoigne éloquemment, à propos de l'Insurrection de Juin 1848, de l'ignominieuse et sanguinaire cruauté des vainqueurs.

Au point de vue purement révolutionnaire, on ne saurait nier que ces œuvres ne soient supérieures aux romans à thèse de George Sand et d'Eugène Sue ou à la vaste fumisterie qui a nom *Les Misérables*, roman lu par tous les bourgeois et qui n'a pu que les confirmer dans ces principes dont Jean Valjean est l'apôtre :

1° Se dépêcher de faire fortune;

2° Spéculer sur le travail d'autrui.

3° Fonder asiles, crèches, maisons de retraite lorsque décidément on possède trop et que l'on ne peut plus jouir (système Boucicaut, Chauchard, Pruvot et Cie.

Dans le même livre, on assiste à la maigre escapade de petits jeunes gens convaincus que la Révolution de 1789 a été faite pour permettre à leurs papas d'acheter des biens nationaux. Vienne l'insurrection, ils ne vont pas grossir l'armée des révoltés, mais font une inutile barricade, pour rien, pour le plaisir...

Si, quittant le document littéraire, nous retournons au témoignage artistique, un fait analogue se constate. Millet, resté paysan, pris tout entier par son art, a produit une œuvre [1], d'un caractère social beaucoup plus prononcé que telle toile à prétention philosophique, de Courbet, peintre et penseur – pour prendre comme exemple un artiste de tendance d'art analogue.

En ce moment même, à l'Exposition Nationale des Beaux-Arts, se trouve exposée une petite aquarelle de Messonnier, *La Barricade (1848)*, qui est une terrible accusation contre l'état social établi depuis cent ans par la Bourgeoisie : l'émeute est vaincue ; dans une rue désolée, des corps gisent mutilés au milieu des pavés et des barriques défoncées, les visages se contractent dans une suprême agonie, la blouse du révolté frôle le pantalon rouge du lignard ; devant cette scène sommairement indiquée par quelques traits de plume rehaussés d'un peu de couleur, le cœur se serre, car l'on sent une chose vue, rendue dans toute sa sincérité, par un artiste qui fut simplement attiré par l'étrangeté de la scène, l'effet des colorations. — Car Messonnier fut un bourgeois qui poussa la haine envers les socialistes jusqu'à proscrire Courbet du salon officiel, après la Commune, parce que le peintre d'Ornans avait participé à l'Insurrection du 18 Mars.

Ce serait donc une erreur, dans laquelle sont tombés trop souvent les révolutionnaires les mieux intentionnés, comme Proudhon, que d'exiger systématiquement une tendance socialiste précise dans les œuvres d'art, car cette tendance se retrouvera beaucoup plus forte et éloquente chez les purs esthètes, révolutionnaires par tempérament, qui, s'éloignant des sentiers battus, peignent ce qu'ils voient, comme ils le sentent, et donnent inconsciemment, très souvent, un solide coup de pioche au vieil édifice social qui craque et s'effrite vermoulu ainsi qu'une ancienne cathédrale désaffectée.

C'est ce que l'on put facilement constater dans les œuvres que les peintres impressionnistes envoyèrent à l'Exposition des Indépendants. Par leur nouvelle technique, contre-partie des règles consacrées, ils montrèrent la vanité des procédés immuables ; par leurs études pittoresques des cités ouvrières de Saint-Ouen ou de Montrouge, sordides et éclatantes, par la reproduction des allures larges et curieusement colorées d'un terrassier auprès d'un tas de sable, d'un forgeron dans l'incandescence d'une forge, ou mieux encore par la représentation synthétique des plaisirs de la décadence : bals, chahuts, cirques, ainsi que le fit le peintre Seurat, qui eût un sentiment si vif de l'avilissement de notre époque de transition, ils apportèrent leur témoignage au grand procès social qui s'engage entre les travailleurs et le Capital.

Or, on ne saurait contester que la reproduction de tels sujets ne provoque un plus sincère sentiment de justice, des pensées plus suggestives, qu'une composition mélodramatique qui représentera une « *famille malheureuse* » où le père aura une barbe de modèle italien, la mère une tête de vierge, les enfants des cheveux de chérubins, dans un entourage d'oripeaux et d'ustensiles d'opéra-comique, ou que ces vastes décorations destinées à l'Hôtel-de-Ville et aux mairies, comme il s'en voit au salon du Champ-de-Mars, dans lesquelles les artistes ont peint, outre des épisodes de la Guerre et du Siège, les durs travaux des chantiers et des usines. Mais ces scènes faites sur commande, par des gens qui se moquent de la République et du peuple, n'émeuvent pas, car il ne s'en émane ni art, ni conviction. — La preuve : tel statuaire, depuis dix ans, modèle des groupes patriotiques, qui lors de la guerre se targua de son titre de Prix de Rome pour ne point aller à l'ennemi.

Pour ces raisons, les seuls artistes hantés par l'art pur et particulièrement les peintres impressionnistes, dont la technique est la négation des vieilles routines artistiques, méritent toute la sympathie de ceux qui applaudissent à l'écroulement des préjugés surannés. — J'excepte les impressionnistes-symbolistes qui, en se confinant dans des sujets rétrogrades, retombent dans les vieux errements et oublient que l'art consiste beaucoup plus à chercher dans l'avenir, si large, qu'à exhumer les légendes du passé quelque dorées qu'elles soient.

Tôt ou tard on retrouvera donc les artistes véritables aux côtés des révoltés, unis avec eux dans une identique idée de justice !

*P.-S.* — Les lecteurs de la *Révolte*, qui ont visité l'Exposition du Champ-de-Mars, s'étonneront peut-être que le nom de M. Meunier, le sculpteur si puissant des prolétaires, n'ait pas été prononcé.

Ces envois ne feraient que confirmer la thèse qui a été soutenue ici.

Je me hâte de témoigner de ma sincère admiration pour ce sculpteur qui est non seulement un grand artiste, mais encore un esprit élevé — ses œuvres le prouvent.

[1] Ainsi : « L'homme à la houe », représentation fidèle du paysan abruti moralement et physiquement par le labeur continu.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Lille. — Le groupe les *Forçats* de Lille désirerait avoir un exemplaire des *Produits de la Terre*. Les compagnons qui peuvent en disposer d'un, sont priés de l'adresser à Havez de Pierre, à Thumesnil, hameau de la Jappe, à Lille (Nord).

***

Mézières. — La *Révolte* est criée dans la rue et se vend rue Collette, 26, chez Thomassin, dépositaire.

***

Le compagnon Spartacus Verdier, prévient tous les compagnons, et principalement ceux de la région, qu'étant obligé de quitter Ganges, de ne rien lui adresser à domicile, ni poste-restante, et de ne pas se diriger vers cet endroit pour le voir, vu qu'il est obligé de déguerpir.

***

Paris. — Le groupe les *Anti-Patriotes* jugeant nécessaire l'apparition d'un organe anti-patriote, fait appel à tous ceux qui peuvent l'aider.

Adresser les communications au compagnon Louis Perrault, 5, rue des Panoyaux.

***

Reims. — Les camarades qui veulent s'abstenir de se réunir dans les cafés sont prévenus qu'un compagnon met à partir du 27 juin une partie de son local à la disposition des compagnons partisans de discuter librement, — rue des Romains, 202, chez Poly.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 4,633 fr. 95.
L. D. à Saint-Denis 0,50. — J. V. S. Sliedrecht à fr. — Groupe de Saint-Nazaire 15 fr. — D. à Mascara 1,50. — B. à Puget 0,15 — B. à Saint-Denis 0,50. —
Total à ce jour : 4,655 fr. 60.

## PETITE CORRESPONDANCE

Guérin à Orléans. — C'est bien.

Le compagnon Lambert de Toulon demande l'adresse du compagnon Placo ?

Le compagnon Delaporte est prié de donner son adresse au compagnon Vincent, cordonnier, rue de Riaux, 6, à Toulon.

Barbier. — Adressez rue Mouffetard ; votre communication nous a été remise que le journal était sous presse.

B. à Reims. — Bien reçu de Bazancourt.

F. à Lunay. — Nous préparons une nouvelle édition de « Evolution et Révolution » — elle paraîtra quand nous aurons de l'argent disponible.

B. à Roubaix. — M. B. à Lyon. — B. à Marseille. — G. et M. à Nantes. — T. à Mézières. — M. à Thuir. — T. à Milan. — S. à Roanne. — W. à Flixecourt. — B. A. à Bure. — R. à Sainte-Barbe. — R. à Chasmes. — C. à Izi. — S. à Toulouse. — F. à Lunay. — M. à Valence-d'Agen. — L. rue d'Orsel. — C. à Houdan. — C. à Agen. — C. à Foucegrives. — A. à Garonnes-de-Colombes. — R. à Lyon. — S. à Bucharest. — G. à Marseille. — D. à Molière sur Cèze. — P. à Levallois. — S. à Bucharest. — C. à Argenteuil. — E. B. à Bruxelles. — Bernard le tourneur. — S. à Genève. — B. à Hénin-Liétard. — L. à Estagel. — M. à Nimes. — H. à Reims. — P. à Saint-Nazaire. — B. à Stains. — N. à Lyon. — P. à Bordeaux. — J. à Pont-Saint-Pierre. — T. à Ully-Saint-George. — D. à Riez. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Groupe des Travailleurs anarchistes du XII[e], samedi 13 juin, à 9 heures précises du soir, salle Voitel, 18, cours de Vincennes. Urgence.

Les Anti Patriotes du X[e], réunion lundi 15 juin, à 8 h. 1/2, salle Martin, 68, faubourg Saint-Denis. — Urgence.

Ligue des Anti-Patriotes, réunion samedi 13 juin, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

Ordre du jour : De la propagande selon les milieux, par le compagnon Sébastien Faure.

Dimanche, soirée familiale.

Groupe anarchiste des V[e] et XIII[e], samedi 13 juin. Tous les compagnons sont priés d'y assister.

Ordre du jour : Organisation d'un grand meeting.

La *Revanche de Fourmies*, groupe anarchiste du XIV[e], tous les samedis, causerie contradictoire, café d'Apollon, 25, rue de la Gaîté. Tous les socialistes sont invités.

Reims. — La Jeunesse révolutionnaire ayant formé un groupe d'études sociales, invite tous les jeunes gens à assister à la réunion qui se tiendra le samedi 13 courant, à 8 h. 1/2 du soir, café Emile, rue Chativesle.

Lyon. — Les compagnons de la Guillotière et Brotteaux, se réuniront dès maintenant chaque samedi à 8 heures du soir, salle Marcellin, 105, avenue de Saxe.

Groupe de la Croix-Rousse, réunion tous les samedis au Comptoir Espagnol, rue d'Yvry, 1.

Tous les camarades de Lyon sont convoqués à la grande réunion privée qui aura lieu le lundi 22 courant, salle Marcelin. Extrême urgence.

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE. N° 41. DIX CENTIMES DU 20 AU 26 JUIN 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

**ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS**

## INUTILITÉ DE LA LOI SOCIALE

Qu'est une loi sociale : demandons-nous d'abord. Qu'est une loi physique ? Un physicien nous répondra : c'est la constatation pure et simple d'un phénomène, une loi n'exécute pas, elle énonce. Un corps tombe dans l'espace, on examine les divers moments de sa chute et on constate que les espaces parcourus sont proportionnels aux carrés des temps employés à les parcourir; voici une loi, simple constatation d'un fait.

La loi physique ne commande donc pas, ce qui serait absolument ridicule, je ne me figure guère un savant autoritaire établissant une nouvelle loi de la chute des corps.

La nature de la loi sociale étant la même que celle de la loi physique, comment se fait-il donc alors que la loi humaine soit impérative, qu'elle commande ?

La raison en est simple : elle est l'expression du fait pour la classe dirigeante, elle n'est donc pas impérative pour elle. Mais cette classe a la puissance d'imposer sa loi à la classe travailleuse qui elle est soumise à d'autres conditions ; cette loi imposée à contre sens est donc tyrannique.

Autre chose maintenant : les phénomènes physiques sont variables, la loi physique suit donc leurs variations. Par exemple l'angle de déclinaison de l'aiguille aimantée varie constamment. Or, personne ne peut nier que les phénomènes sociaux ne soient d'une mobilité extrême, les lois sociales suivent-elles cette variation incessante ? Bien au contraire, elles sont d'une immuabilité complète, les faits changent, les lois restent fixes. Les lois romaines régissent les mœurs des peuples du dix-neuvième siècle. En vérité, c'est un merveilleux spectacle de voir avec quel art les coutumes des temps d'esclavage se sont transmises et faites légales jusqu'à notre époque.

La seule action de tout gouvernement est donc de conserver.

L'art du législateur a beaucoup d'analogie avec celui du préparateur de momies. La législation crée une orthopédie sociale en sens inverse, elle déforme l'homme par principe. Quelle que soit l'opinion politique qu'il professe, un cerveau pensant est bien forcé d'avouer que tous nos codes, nos constitutions, nos réglementations, sont choses tyranniques et mortifères, et surtout et avant tout, choses artificielles, sans nulle base physique, en contradiction flagrante avec nos aspirations et nos besoins modernes. Modifiez les formes gouvernementales, nous dira-t-on. Ce qui revient à dire agrandissez la prison, il serait plus simple et surtout plus économique de la supprimer tout à la fois.

Si les hommes au lieu de vouloir avoir une *opinion* politique, se contentaient de *penser*, chose bien plus difficile, ils pourraient se demander si le but de la *civilisation* ne serait pas en dernière analyse, la règlementation méthodique et scientifique de l'esclavage, la mise en exploitation de l'humanité au profit de quelques privilégiés, en un mot le retour à la *barbarie* babylonienne.

Résumons-nous : Toute loi est une simple formule sans réalité objective constatant l'existence d'une chose, mais si cette formule codifiée devient oppressive, par celà même elle ne mérite plus le nom de loi, puisqu'elle ne coïncide pas avec la réalité du fait. Si la loi n'est pas violée, elle est inutile, si elle l'est, elle est criminelle. *Le lecteur peut conclure lui-même.*

## LE DROIT DE PUNIR ET LES SAVANTS

Quant un savant est rempli de son idée et que nulle préoccupation politique ou de convenances sociales ne vient le distraire de son sujet, on est souvent étonné de la hardiesse de ses aperçus en morale, en philosophie, en sociologie, et, malgré les déceptions maintes fois éprouvées, on s'attend toujours à des conclusions d'une logique rigoureuse.

Mais, hélas ! qu'elles sont timides et pauvres ces conclusions, lorsqu'il ne s'agit pas d'une question de théorie purement scientifique, et qu'il vient s'y mêler des applications sociologiques ! Alors le savant est repris — à son insu, peut-être, — par les considérations de milieu, par les préjugés de son éducation, et, après vous avoir ouvert un large horizon d'aperçus, après avoir plané dans les hauteurs, il retombe à *plat* pour conclure ; ses considérations finales sont d'une écœurante mesquinerie, aussi médiocres qui si elles venaient du dernier des journalistes.

Ces réflexions s'imposaient à nous à propos du cours de clôture que faisait, ces jours passés, M. Manouvrier, à l'Ecole d'anthropologie, sur l'*Anthropologie criminelle*.

Après avoir victorieusement combattu les théories de M. Lombroso et de l'école criminaliste, sur les prétendus criminels-nés, après avoir démontré la fausseté des observations sur lesquelles ce savant et ses imitateurs tablaient pour arriver à créer le type criminel, en ne prenant pour sujets d'observations que des individus déjà déformés par la vie de prison, ou un genre d'existence anormal, M. Manouvrier constatait que les individus peuvent avoir telles ou telles aptitudes qui les rendent propres à tels ou tels actes, mais qu'ils ne sont pas, de par la conformation de leur cerveau ou de leur squelette, destinés fatalement à accomplir ces actes et devenir ce que l'on appelle des criminels. Tel genre d'aptitude peut indifféremment, selon les circonstances, entraîner l'individu à un acte réputé honorable aussi bien qu'à un acte réputé criminel.

Par exemple : une forte musculature peut, dans un moment de fureur, faire de cet homme vigoureux un étrangleur; mais, peut tout aussi bien, en faire le gendarme qui arrêtera le criminel ; des instincts violents, le mépris du danger, l'insouciance de la mort, à la recevoir ou à la donner, sont indifféremment ou les vices du criminel, ou la vertu que l'on réclame du soldat.

Entraîné par la vérité de son argumentation, le professeur avouait du reste qu'il était souvent bien difficile de discerner le prétendu criminel du prétendu honnête homme et que maint individu qui est dehors devrait être dedans et réciproquement.

Arrivé près de sa conclusion, le professeur niait même que le libre arbitre existât : l'homme est le jouet de toutes les circonstances suivant la résultante desquelles il agit à chaque moment. Selon l'éducation reçue, le milieu où il a vécu, il sera plus ou moins passif aux incitations de cette éducation, : il n'est nullement responsable de ses actes. Du reste, la justice, dont on a voulu faire une entité, n'est, après tout, que la vengeance exercée par la société qui se substitue à l'individu lésé.

Et, avec des aperçus pareils qui se rapprochent bien ce que les anarchistes prétendent, le professeur en arrive à conclure... que la pénalité n'est pas assez forte et qu'il faut l'élever !

Il se retranche, il est vrai, derrière la conservation sociale. Les actes réputés criminels, dit-il, ébranlent la société ; celle-ci a le droit de se défendre en se substituant à la vengeance individuelle, en frappant, ceux qui la gênent, d'une peine assez forte pour lui ôter l'envie de continuer.

---

D'où vient cette contradiction flagrante entre la conclusion et ses prémisses ? Pourquoi ce hiatus qui semble séparer les deux parties du cours de l'Ecole d'anthropologie au point qu'on les dirait faites par deux hommes différents ? Hélas ! ce sont bien deux hommes, différents en effet, qui ont péroré devant le public. Tant qu'il s'est agit de faire de la critique scientifique rigoureuse, c'est le savant qui s'en est chargé, et elle a été faite de main de maître, mais lorsqu'il lui a fallu tirer des conclusions et passer au crible du raisonnement, les institutions actuelles, et peut-être en démontrer la fausseté, le Manouvrier bourgeois à éducation faussée est intervenu et a éliminé le Manouvrier savant pour poser des conclusions qui n'ont rien de scientifique.

Ayant admis que l'homme agit sous l'impulsion d'influences extérieures, le professeur eut dû être amené à rechercher quelles sont ces causes ; en étudiant l'homme réputé criminel et ses actes, il eut dû forcément étudier la nature de ces actes et rechercher pourquoi ils étaient en antagonisme avec les lois de la société, et être amené ainsi tout naturellement à se demander si ces lois sont bien justes, même elles ne sont pas des actes de criminels ayant réussi à faire tourner l'organisation sociale à la légitimation de leur criminalité.

En effet, quels sont les crimes les plus antisociaux, les plus visés par le code, et les plus fréquents ? En dehors de quelques crimes passionnels, très rares et sur lesquels juges et

médecins sont d'accord pour pratiquer l'indulgence, c'est l'attaque à la propriété qui fournit le plus fort contingent de délits ou de crimes. Etant données les qualités de sens critique, développées par le professeur dans son cours, nous sommes étonnés qu'il ne se soit pas posé la question qui semble se présenter tout naturellement ici : « La propriété est-elle *juste* ? Une organisation qui engendre un tel nombre de crimes est-elle défendable ?

Si ce régime entraîne avec lui tant d'actes qui en sont la réaction nécessaire, il faut qu'il soit bien illogique, qu'il froisse bien des intérêts, et que le pacte social, loin d'avoir été unanimement et librement consenti, soit bien arbitraire et bien oppressif.

Faisant la part de l'éducation du professeur dont nous parlons et de beaucoup de ses semblables, des préjugés de caste et de milieu dans lesquels ils se sont développés, nous comprenons qu'il leur serait difficile de briser tout d'un coup, les liens si nombreux qui retiennent (souvent à son insu) l'homme à des erreurs plusieurs fois séculaires. Si le professeur s'était borné à conclure qu'étant donnée l'organisation sociale actuelle, il était inévitable que toute attaque portée à cette organisation provoquât des pénalités de la part de ceux qui sont chargés de la défendre, cette réponse eût été un échappatoire, mais au moins elle n'aurait eu rien d'anti-scientifique, et les esprits superficiels auraient pu s'en contenter.

Mais, si le savant avait pu arriver à éliminer complètement le bourgeois, si, logique jusqu'au bout, il ne s'était pas laissé influencer par des considérations étrangères à la science, ce n'est pas à la condamnation des criminels qu'il aurait conclu, mais à la destruction d'un état social qui fait que dans son sein, de par le fait de son organisation vicieuse, il peut y avoir des individus répudiés honnêtes et d'autres réputés criminels.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Le camarade Tortelier a été arrêté pour purger les deux mois de prison auxquels il a été condamné au 1er mai de l'année dernière.

Fourmies. — Lundi la musique municipale avait organisé une réception aux jeunes patriotes de la Société de gymnastique qui revenaient d'un concours, où ils avaient remporté les premiers prix. Comme d'habitude ils parcoururent la ville, musique en tête. La foule commençait à les siffler, mais ce fut pire quand ils arrivèrent sur la place (dite du massacre du 1er Mai), les huées bientôt suivies de bousculade commencèrent, le chef de musique et le capitaine des pompiers voulant rappeler la foule au calme, ne réussirent qu'à l'exaspérer davantage et furent fort malmenés, un pompier qui voulut faire du zèle, fut désarmé et bousculé.

Musiciens, gymnasiarques et pompiers se réfugièrent à la mairie et on joua la *Marseillaise*, mais en vain, en sortant de la mairie, les huées et les sifflets couvraient la musique. Le café où elle se rassembla fut assailli à coup de pierre et pas une vitre n'échappa à la grêle. Un pompier et un gendarme furent blessés. Un autre café bourgeois subit le même sort que le premier. Puis un journal bourgeois qui avait bavé sur les grévistes, fut visité à son tour et proprement arrangé, puis d'autres boîtes à poux. On ne vit pas l'oreille d'un sergot de toute la soirée, c'est le commencement de la sagesse. Très bien ! les gas, allez toujours de l'avant et muselez les bourgeois et leurs souteneurs.

## Belgique

A Charleroi, la grève continue ; tandis que les autres bassins ont repris le travail depuis longtemps, les mineurs de Charleroi persistent, mais il n'est pas probable qu'ils réussissent. De temps à autre, il y a quelque explosion de cartouche dirigée contre la maison d'un ouvrier qui travaille ou d'un porion, mais la masse attend, les bras croisés, que les patrons capitulent. Elle aime mieux mourir de faim, que de subir l'exploitation patronale. Nous comprenons l'hésitation, mais il y a une troisième voie qu'il serait si facile de prendre.

A Liège, la magistrature règlent les comptes des événements de mai. En appel, Sevrin et Charpentier ont été condamnés respectivement à un an et à six mois de prison, plus cinq ans de surveillance.

D'autres compagnons ont été arrêtés, quelques Français ont été expulsés.

Dans le bassin de Seraing, on compte 851 pères de famille mis à la porte des chantiers pour participation consciente à la grève du mois de mai.

Mais que la magistrature traque et condamne les anarchistes, elle ne fera que précipiter le mouvement. L'idée anarchiste fait d'immenses progrès, on a assez de tous les palliatifs et on ne veut plus entendre parler de tous ces gaillards qui n'ont pu rester à hauteur de la situation.

*L'Homme libre.*

## Allemagne

A Stuttgart, un récidiviste vient d'être condamné à 3 ans de prison pour un pfennig (pièce de monnaie valant moins d'un sou), ramassé dans la rue.

A Gera, avoir dit du prince régnant : « qu'il pouvait aller se promener chez les Hottentots », a valu à l'auteur de ce propos, 8 mois de prison. On signale en d'autres villes des condamnations analogues pour des outrages aussi graves.

Un sous-lieutenant chez lequel on trouva différentes brochures socialistes, est condamné à 15 ans de forteresse. Il y a toujours de 200 à 300 soldats en prévention de conseil de guerre pour distribution d'écrits socialistes.

Le tribunal suprême de Leipzik, a décidé que les correcteurs d'imprimerie seraient dorénavant responsables du contenu des journaux qu'ils corrigeaient, comme les imprimeurs, rédacteurs, metteurs en vente, etc...

Un entrepreneur mecklembourgeois offre des travailleurs chinois pour 250 francs par an et par tête, à condition d'un engagement de *dix ans*.

*(Freiheit)*

Où vont se nicher les tendances révolutionnaires?

Une dame d'honneur de l'impératrice allemande, la comtesse Bulow de Dennewitz, vient de faire paraître une brochure qui cause dans le haut monde officiel et de la noblesse une vive indignation.

Dans cette brochure intitulée : *Fausse morale dans la vie moderne des femmes*, elle demande l'union conjugale limitée à 5 ans et renouvelable pour une même période, de gré à gré.

La comtesse se déclare en faveur des idées de l'amour libre, avec l'obligation légale du père de légitimer, d'élever et d'établir les enfants issus de l'amour libre.

Dans une seconde brochure, la comtesse Bulow attaque les réformes sociales de l'empereur et se montre particulièrement hostile au jeune souverain dont elle eut l'honneur d'être très remarquée dans un temps.

L'impératrice a relevé la comtesse Bulow de ses fonctions et lui a fait interdire l'accès de la Cour.

— La haute pègre allemande est en train d'étouffer comme elle peut, un immense scandale qui s'est produit à Bochum. Un grand usinier, propriétaire d'un des plus forts établissements métallurgiques du bassin de Westphalie, faisait usage depuis plusieurs années de faux poinçons, pour faire recevoir les rails qu'il livrait. On prétend que nombre d'accidents de chemin de fer survenus pendant la période, auraient leur origine dans la livraison de mauvais rails poinçonnés en fraude. Combien M. Basse a tué plus de gens que les jeunes voyous de Courbevoie et pourtant combien différente sera la punition !

A Bremerhaven, chauffeurs et soutiers de navires, sont en grève. Faisant une manifestation devant le local de l'agence de la Société, la police a voulu intervenir. Une violente bagarre a eu lieu. Deux policiers ont été grièvement blessés. On a dû appeler au secours les polices des villes voisines et ce n'est que les pompiers qui eurent « raison » de la foule en l'aspergeant. On voit que, les députés socialistes ne suffisent pas toujours au bonheur des peuples.

***

Un conscrit, condamné à un jour de salle de police, s'est amusé à griffonner sur la muraille, le programme du parti démocrate socialiste. Le conseil de guerre s'assemble et le soldat blasphémateur, est condamné à cinq années de forteresse. Pour la peine, il avait pu faire mieux !

*(Autonomie).*

## Italie

Il est certain qu'une tentative de faire sauter l'arsenal de la Spezzia, a été commise. La Spezzia est le plus grand port de guerre italien et l'arsenal contient d'immenses approvisionnements de projectiles et explosifs. Une sentinelle aperçut quelqu'un qui rôdait, elle cria. Le promeneur nocturne allama un journal et le jeta dans l'enceinte du dépôt. A la clarté de la flamme, la sentinelle vit trois individus qui se sauvaient, elle tira, mais ne toucha personne. On a pourtant arrêté un paysan des environs, qui passait par hasard. Rapproché de l'explosion de Rome, cette tentative cause une grande inquiétude parmi les autorités civiles et militaires.

## Autriche-Hongrie

On discute un projet de loi pour la répression des tendances anarchistes et en général des associations organisées en vue de renverser par la violence l'ordre gouvernemental et social existant. Le projet prévoit pour les membres qui feraient partie d'une de ces organisations, des peines allant à 3 ans de prison, plus une amende.

Réunions, réjouissances publiques et défilés organisés pour servir les tendances ci-dessus : 3 ans de prison.

Composition, impression, publication d'écrits périodiques : 3 ans de prison.

Aubergistes, propriétaires, colporteurs qui auront prêté un aide quelconque à la propagation des idées : 3 ans de surveillance de police et suppression de leur patente.

Organisation de collectes, incitation à en organiser, versement d'argent : emprisonnement indéterminé et amende.

Eh bien malgré tout cela, nous pouvons affirmer que le mouvement continuera en Autriche. Il y aura des réunions, des publications d'écrits, des collectes et l'agitation ne cessera pas. La loi n'empêche pas l'idée de se répandre.

***

Des révoltes formidables de paysans ont recommencé en Hongrie. Le gouvernement envoie des masses de troupes dans les provinces révoltées.

***

### LE CONGRÈS POSTAL

Un congrès très intéressant a lieu en ce moment à Vienne. C'est le congrès de l'Union postale. On sait que dans chaque nation l'organisation des postes et des télégraphes est entre les mains de l'Etat. C'est une entreprise commerciale, aménagée par l'Etat — généralement très mal — sur un principe autoritaire.

Les possibilistes aiment citer cette organisation comme modèle de socialisme d'Etat. Seulement, ce qu'ils oublient de dire, c'est que les employés des postes, et surtout les facteurs sont payés très mal, que, l'organisation gouvernementale des postes empêche partout l'organisation privée — on en a vu récemment un exemple frappant en Angleterre; et que, en Angleterre, du moins, des compagnies privées se chargent de faire le même service avec la même régularité à moitié prix. Le pot de vin règne dans les postes comme partout.

En un mot, dans chaque nation l'organisation postale est une affaire de l'Etat, et elle en a tous les défauts.

Mais dans les rapports internationaux cela change. Depuis 1871, on a fondé une Union postale, et chaque pays est parfaitement libre d'adhérer, ou non, à cette Union.

L'Union n'a aucune autorité internationale pour commander, aucun parlement international pour légiférer.

Tout se fait par congrès, et ces congrès voient le représentant de l'Angleterre siéger *en égal* à côté de celui de la plus petite république d'Amérique ou d'Afrique. Cent vingt nations sont représentées au congrès; et les représentants de l'Allemagne et de la France qui sont prêtes à s'entre égorger sur des questions où leurs intérêts entrent en conflit, s'entendent à merveille sur des questions où leurs intérêts sont communs.

Enfin, et ceci mérite surtout d'être remarqué, les congrès de l'Union postale, ne *légiférent rien*. Plus avancés en cela que les congrès social démocrates, et semblables plutôt aux congrès des anarchistes espagnols, les congrès internationaux de l'Union postale ne font pas de lois : ils font seulement des

propositions. Si un certain nombre de nations tombent d'accord sur une question, liberté entière est laissée aux autres d'accepter la même organisation, de l'accepter partiellement, ou de ne pas l'accepter du tout.

Et il faut avouer que dans les rapports internationaux, la plus grande équité règne entre les diverses nations. Il n'y a pas de nations lésées, tandis qu'il y en aurait eu pour sûr, s'il y avait un Parlement international des postes.

## Roumanie

Les paysans de la commune d'Alangeschti (district Doljo), irrités de la conduite du fermier — et cela d'après le témoignage des journaux bourgeois — l'ont tué dernièrement. Sur le corps de l'exploiteur exécuté, on a découvert les traces du 12 coups de couteau, la gorge était coupée.

L'un des paysans révoltés, ayant été arrêté, assume sur lui toute la responsabilité de l'acte.

Pendant que les meneurs socialistes trahissent jusqu'aux dernières traces de socialisme, qui restaient encore dans leur tactique et abandonnent complètement les paysans, ceux-ci à leur tour ne s'intéressent pas à leurs réclames électorales. Mais par contre ils élaborent de leur propre chef, cette autre tactique socialiste et révolutionnaire, celle de la *résistance violente* à l'exploitation et à la tyrannie bourgeoise.

Du reste, si les meneurs socialistes étaient sincères, ils verraient bien que c'est là la seule tactique possible et que celle des moyens légaux est stupide surtout dans un pays où plus qu'ailleurs, les riches malgré les lois « égalitaires », pratiquent le barbarisme du moyen âge.

## Etats-Unis

A quoi sert l'activité humaine ! A garder les charognes de richards crevés. La sépulture de W. H. Vanderbilt est l'objet d'une surveillance de tous les instants.

Le mausolée, qui s'élève à Staten Island, porte sur chacune de ses faces un indicateur muni d'un mouvement d'horlogerie, où tous les quarts d'heure un détective Pinkerton, en faisant sa ronde, vient presser un bouton pour que la machine constate sa présence.

Un autre détective Pinkerton monte la garde autour du mausolée, tandis qu'un troisième est assis à l'intérieur du monument derrière la grille qui en ferme l'entrée avec une carabine à répétition sur ses genoux, et prêt à tirer sur le premier intrus qui se présenterait à la grille. La garde de la sépulture Vanderbilt occupe tout un détachement de détectives Pinkerton, qui forment une petite colonie à proximité du monument.

On prend de semblables précautions pour les cadavres du général Grant, de Barnum et d'autres, qu'on a déjà tentés de voler pour mettre une rançon sur la famille.

Le 11 mai, à Denver, le maître d'une briqueterie, ses fils et sept nègres allaient travailler, armés de fusils. Des grévistes qu'ils rencontrèrent en route, se mirent à les huer. Le maître commanda aussitôt de faire feu, et 2 grévistes tombèrent morts ; 16 autres, dont un passant, accompagné de sa sœur, furent plus ou moins blessés.

« Le patron et ses acolytes avaient de bons fusils, les grévistes ne possédaient pour toutes armes que leur bonne cause. Cela ne suffit pas. Que les grévistes s'attendent à pareil traitement, aussi longtemps qu'ils seront assez sots pour n'opposer à la force des armes que la force de leurs arguments ! »

Lucy E. Parsons.

— Quatre cents aiguilleurs se sont mis en grève sur le chemin du Nord-Ouest. Une heure après ils étaient tous remplacés par des « Pieds noirs » et à côté de chaque aiguilleur se tenait un policier armé d'une massue. C'est le public qui paie !

(*Freedom* de Chicago).

— On se rappelle peut être qu'il y a quelques mois un syndicat de patrons avait chargé un entrepreneur quelconque de faire sauter à la dynamite une brasserie qui ne voulait pas entrer dans le syndicat dirigé contre les ouvriers. Le coup rata, et par un grand hasard le pot aux roses fut découvert. Que faire de l'individu ? La loi de l'Etat de l'Illinois, où le fait se passait, voulait qu'on le pendit. Le Sénat se rassembla et abrogea la loi. Ce n'est pas plus malin que cela. Que demain un anarchiste fasse sauter un bagne où l'on exploite ses frères, on rétablira la loi. On pendra l'anarchiste et le délégué du patron ne cessera pas de jouir de la vie facile.

— A Détroit, dans le Michigan, les employés d'omnibus se sont mis en grève. On s'est battu autour des voitures que les grévistes mettaient en pièce. Un agent de police a eu la tête fendue. Des travailleurs ont été blessés.

— A Washington, en Pensylvanie, un homme devait être pendu pour un meurtre quelconque. Il tenta de se suicider dans sa prison en se coupant la gorge. Le lendemain matin, on l'attacha sur une planche parce qu'il ne pouvait pas se tenir debout et on le porta ainsi sous le gibet, on dressa la planche, passa la corde autour du cou et tira la trappe ! On peut juger de l'immonde scène. Et de plus la corde cassa, on rependit l'agonisant, couvert de sang, la tête à moitié séparée du tronc... Qu'on vienne ensuite parler des horreurs de la guerre civile !

— A Waynstown, Indiana, ils ont une nouvelle manière pour arranger les élections municipales. Aux dernières élections, les deux candidats trésoriers avaient reçu le même nombre de voix. Les électeurs décidèrent que l'affaire serait arrangée par une course de 200 mètres entre les deux candidats. Ces braves gens ne voyaient probablement pas le danger d'avoir un bon coureur pour trésorier. Tous les habitants de Waynstown vinrent voir la course. Dès le commencement, le candidat Simms, prit les devants au grand contentement de ses partisans qui l'encourageaient par des cris. Il était presque au but, quand, oh malheur ! il tomba. Le candidat Hallowell, qui le suivait de près, culbuta par dessus lui, mais ne perdit pas courage et se traîna jusqu'au but. Si ce système n'est pas meilleur que l'ancien, il n'est toujours pas plus mauvais et il est plus amusant.

(*Le Réveil des mineurs*)

## CORRESPONDANCE

Mes chers amis,

Dans le compte-rendu qu'un de nos camarades a fait du procès, il est dit que si j'avais eu un tempérament à discuter avec les enjuponnés, j'aurais eu quelque chance d'être acquitté. Je crains bien que ce soit encore là une illusion.

Certes, il peut arriver, que les jurés se laissent arracher un verdict négatif, mais c'est qu'ils auront été pris par des motifs de pure sentimentalité, qui n'ont rien à voir avec la logique. Alors, à quoi bon !

Pour être acquitté en usant de la simple discussion, il aurait fallu que je tombe sur des jurés intelligents, pouvant comprendre les raisons que je leur aurais données.

Or, j'ai pour conviction intime, que si les jurés étaient intelligents, ils n'accepteraient pas le métier qu'on leur fait faire. Pour accepter de juger quelqu'un, il faut être ou bien bête ou bien présomptueux ? On ne discute pas plus avec les uns qu'avec les autres, c'est perdre son temps.

Cordialement,

J. Grave.

Un de nos amis vient de recevoir d'un camarade détenu, une lettre d'où nous extrayons les passages suivants :

J'attendais que les derniers événements fussent passés pour t'écrire. Je prévoyais qu'ils auraient cette année une importance bien plus sérieuse que celle de l'année dernière : c'est ce qui est arrivé.

Le peuple commence enfin à ne pas être aussi passif sous l'oppression des maîtres : il ne supporte plus son malaise avec autant de résignation.

Le mouvement a été vraiment international, et c'est un symptôme tout à fait intéressant et plein de promesses pour l'avenir.

La conduite des anarchistes, dans beaucoup de centres industrieux, a été admirable d'énergie, surtout en Italie et en Espagne. Nous avons pu nous rendre compte que la propagande de nos idées n'avait pas été vaine dans ces pays. De partout le cri d'affranchissement n'avait qu'une signification économique et sociale ; presque rien des réformes politiques menteuses ne s'est montré dans cette agitation.

D'après les lettres de ma compagne, le carnage de Fourmies aurait produit une forte impression sur les travailleurs. Cette population massacrée sans avoir fait la moindre tentative de prise de possession des richesses volées par les exploiteurs ; cette boucherie humaine accomplie sans qu'aucune des victimes ait essayé de toucher à un cheveu de ceux qui les affament, tout cela paraît monstrueux ne s'explique que difficilement pour les êtres qui avaient encore quelque illusion à l'égard des politiciens.

Nous aimons certainement ceux qui ont été si lâchement tués ; mais, logiquement, nous n'avons pas à regretter ce crime, qui peut, dans une certaine mesure, nous aider à montrer, à nos semblables attardés, l'horreur de notre organisation sociale et la férocité de la classe dirigeante.

Jamais la conduite infâme d'un pouvoir ne s'est affirmée avec autant de brutalité et autant de cynisme. Comment se fait-il que la réprobation populaire ne se soit pas élevée à un tel point, qu'une poussée de colère ait renversé les pirates qui nous gouvernent ?

## BIBLIOGRAPHIE

La *Marmite électorale*, par Gaston Rayssac, 1 vol. 3 fr. 50, chez Savine, 12, rue des Pyramides. — C'est une satire contre les tripotages électoraux, certainement outrée, pas toujours vraie dans ses détails, mais bien réelle quant au fond.

C'est l'histoire de deux journalistes, payés, l'un pour soutenir une candidature radicale et l'autre une candidature opportuniste, qui se taillent de belles croupières dans leurs journaux respectifs, mais sont d'accord en dessous, jouent au piquet à celui qui sera blessé dans un duel pour rire. Selon l'expression de l'un d'eux, ils ne voient dans l'élection qu'un moyen « d'écumer la marmite électorale. »

L'auteur a mis deux républicains en présence, parce qu'il est lui, royaliste, mais, au fond on sent qu'il n'a pas une meilleure idée de ceux de son parti.

La lecture de ce livre vient prouver une fois de plus que la politique est un sale métier ; que ceux qui en vivent ne sont que des ruffians et que les institutions que l'on voudrait nous faire respecter sont de belles salopperies.

***

*Histoire d'un trente sous*, 1 vol. par Sutter-Laumann, chez Savine, 12, rue des Pyramides. — C'est un livre écrit naïvement, qui paraît bien avoir le cachet d'une autobiographie, mais qui, au fond, ne nous apporte rien de nouveau et, où l'on sent que, si le *trente sous* avait très peu d'idées socialistes quand il s'est battu, il y a beaux jours, qu'il n'en a plus du tout.

Il ne débine pas encore le mouvement pour lequel il s'est battu, mais nous ne trouvons pas non plus, les accents indignés que nous aurions aimé à y trouver contre les prétoriens que la bourgeoisie avaient armés contre le mouvement communaliste de 71.

Qui donc fera un jour l'histoire véritable des défaites du prolétariat ? saura en tirer toute la philosophie, nous le montrer lui-même agissant, au lieu et place des fantoches qui l'ont plus ou moins berné ?

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le groupe de propagande par l'écrit, du XIII[e] arrondissement, remercie les compagnons qui ont bien voulu les aider dans leur tâche et les avertit que les caractères étant achetés, un premier placard paraîtra prochainement.

Les camarades du groupe se réuniront à l'avenir tous les mardis soir, à 9 heures au local convenu.

***

Agen. — Le groupe anarchiste d'Agen, vient de publier une brochure sur le *Fonctionnement de la société anarchiste* Dans cette étude, les anarchistes d'Agen démontrent la possibilité du fonctionnement d'une société sans lois ni autorité, et la facilité avec laquelle la théorie pourrait faire place à la pratique, malgré le dire de nos adversaires et des ignorants.

Prix de la brochure : 15 centimes. — 8 francs le cent.

Adresser demandes, timbres et mandats à Eug. Chavignier, rue Raspail, à Agen (Lot-et-Garonne).

***

Lyon. — Prière aux camarades de ne plus rien envoyer à l'adresse de la rue Clos-Siphon.

***

Ligue des anti-patriotes, section de Londres. Pour la correspondance, adresser à Georges Laplace, Widemill street, 6, Toteman court road, Londres.

***

Compagnons, en notre pays, le terrain révolutionnaire n'est pas encore préparé. Le parti social-démocrate a attiré sous son drapeau tous les travailleurs et actuellement il s'agite pour le suffrage universel, les huit heures de travail. Les socialistes-démocrates, partisans des concessions, ont des siéges au Parlement et exploitent le peuple comme tous les bourgeois.

En ce moment, nous avons senti la nécessité d'avoir un organe anarchiste, pour commencer la lutte contre toutes les institutions qui nous régissent, et pour élever le rouge drapeau qui donnera le signal de la propagande révolutionnaire en Roumanie.

Pour cela nous avons besoin du concours de tous, car nous sommes en petit nombre et ne pouvons faire qu'avec l'aide de tous les camarades.

Notre journal s'appellera l'*Homme libre* (Omul Liber).

Adresser souscription et correspondance à Gh. M. Marculescu, strada Frumosa, 13, Focsani.

***

*Le groupe d'initiative du journal quotidien, aux camarades.* — Les événements qui se sont passés dernièrement nous font sentir de plus en plus de quelle urgence serait un journal quotidien anarchiste. Pour propager l'idée, il faudrait saisir tous les faits qui se produisent et montrer la tendance révolutionnaire qui s'y trouve cachée, il faudrait analyser les causes et conséquences des moindres événements qui aujourd'hui passent inaperçus ou semblent sans aucune importance.

C'est le journal quotidien qu'il faut avoir pour cette œuvre qui infiltrera avec une grande puissance nos idées dans la masse.

Aussi le groupe d'initiative reprend-il son projet au point où les souffrances de l'hiver l'avaient forcé à en retarder l'exécution. Nous demandions 250 souscripteurs à 3 francs, par semaine pendant trois mois, souscripteurs représentés par un camarade ou un groupe. Nous en avions près de 150.

Que tous ceux qui sont bien pénétrés de notre idée et comprennent quel nouveau champ de propagande s'ouvrira, mettent leur bonne volonté au service de cette entreprise, se remuent autour d'eux pour amener des adhérents souscripteurs et nous arriverons.

*Le groupe initiateur.*

***

Nancy. — Le groupe d'action anarchiste, la Liberté, comprenant l'intérêt qu'il y aurait à fonder un journal anarchiste à Nancy, a résolu d'ouvrir une souscription à cet effet. Tous les camarades qui voudraient bien nous aider, sont priés d'envoyer les fonds à E. Humbert, 36, rue de l'Equitation, Nancy.

Camarades, c'est à vous de juger l'œuvre que nous entreprenons, placés que nous sommes sur la frontière au milieu d'une population remplie de préjugés patriotiques. Nous avons une rude tâche à accomplir, nous espérons que les compagnons voudrait bien nous aider à mener à bien notre entreprise.

Le titre du journal sera l'*Indépendant*, il sera hebdomadaire et coûtera 5 centimes. Le premier numéro partira le 14 juillet.

***

Roubaix. — Les compagnons qui désirent recevoir la *Révolte* et le *Père Peinard*, les brochures concernant les idées anarchistes, s'adresseront rue Fourcroy, 21, au compagnon Vercruysse, Roubaix.

***

Le groupe les Niveleurs troyens met en vente une collection de poésies suivantes : *Aux victimes de Saint-Etienne, Souvenirs* (70 71), *le Rêve d'un Niveleur, Histoire de Jacques gueux*. 30 centimes la collection franco, au profit de la souscription pour l'achat d'une presse.

Les camarades qui ont déjà souscrit, recevront incessamment *Jacques gueux*.

## AVIS

*Nous rappelons à nos camarades qu'il nous reste quelques exemplaires de l'eau-forte* 11 Novembre. *Nous tenons à leur disposition au prix de 1 fr. 50, ainsi que des* Portraits de Bakounine *au prix de 25 centimes, pris dans nos bureaux.*

## LA RÉVOLTE est en vente :

### Lyon

Lacombe, 51, rue de la Pyramide.

### Amiens

Laboulais, débitant de tabacs, rue de Beauvais, en face St-Charles.

Richard, marchand de papiers peints, rue de la Hotoie, 27.

### A Houdan

Peltz, libraire.

### Reims

Tous les journaux anarchistes de langue française peuvent envoyer 10 exemplaires à E. Hamelin, chez Soufflet, rue Lecointre, à Reims, qui se charge de la vente.

Le compagnon Hamelin porte la *Révolte* et le *Père Peinard* à domicile.

### A Lodève

Denis Marcel, Hôtel des Pauvres.

### Troyes

Chez Mignot, 2, rue Klébery.

### Alger

Kiosque central de la place du Gouvernement et sous la dernière arcade de la rue de Constantine, près du Palmier.

On y trouve aussi le *Père Peinard*.

### Angers

Breuil, débit de tabac, 14, place de la Laiterie.
Mme Bergette, kiosque des Grands-Ponts.
Guérin, marchand de tabac, rue Plantagenet.

### Narbonne

Kiosque Firmin, promenade des Barques. On peut se procurer tous les écrits anarchistes.

### A Dunkerque

M. A. Veuve, rue du Magasin à Poudre, 19.

### A Narbonne

Chez Firmin, 62, boulevard Gambetta.

*Les compagnons auxquels il ne serait pas nuisible de donner leur adresse comme dépositaires de la « Révolte », sont priés de nous le faire savoir.*

## PETITE CORRESPONDANCE

Un jeune camarade. — Il est de fait que le petit boutiquier est aussi misérable que l'ouvrier, mais les trois quarts du temps il est aussi rapace, sinon plus, que le grand commerçant et il n'exploite en petit que parce qu'il ne peut pas exploiter en grand. Son intérêt serait d'être avec nous, par conséquent au jour de révolution il n'attendra pas qu'on le pille, puisqu'il saura que tous les objets dont il n'a pas usage, doivent être à la disposition de tous. S'il est contre, c'est notre ennemi, alors que nous importe qu'il soit petit ou grand commerçant ?

D. à Denain. — Employez à la propagande.

H. V. à Romans. — Les camarades n'ont pas à se froisser lorsqu'on leur demande de se liquider. — Nous ne sommes pas capitalistes. Si les dépositaires nous font trop attendre, nous risquons de ne pouvoir paraître.

Busquin, au Havre. — Si j'ai mis 22, c'est une erreur. — Votre fiche portant bien 26.

L. B. à Grenoble. — « Dieu et l'Etat » épuisé. — « Evolution et Révolution » en préparation ». J'attends des « Dialogues » de Bruxelles.

Le compagnon Dupré de Nantes, demande au comp. Léon Brion, pourquoi il n'a pas rendu réponse à ses lettres, à la « Révolte » et son adresse.

B. au Havre. — Plus de Grève. — Envoyons les autres.

B. à Rouen. — Ces gens-là sont trop bêtes pour qu'on leur réponde.

V. à Roubaix. — Reçu « Produits de l'Industrie ».

P. à Grenoble.

G. à Bordeaux. — Reçu, merci.

L. B. à Grenoble. — « Dieu et l'Etat » épuisé.

J. P. à Romans. — Bien reçue l' « Emancipation », mais trop rasoir pour la lire.

Mme V. à Lyon. — L. à Toulon. — H. à Ougrée. — B. à Dijon. — M. H. à Fourchambault. — P. à Bourges. — A. C. à Ronwez. — D. à Bessèges. — D. à Morlanwelz. — Dr C. à Brest. — P. à Marseille. — M. à Billezois. — F. à Amiens. — B. au Havre. — R. G. à Villiers. — D. rue Trézel. — S. à Reims. — L. à Izi. — H. à Reims. — A. T. à Casteljaloux. — T. à Méziéres. — V. à Gand. — B. à Limoges. — Reçu timbres et mandats.

A. C. à Sampierdarna. — Impossible de faire ce que vous demandez pour Borello, par la voie du journal. C'est regrettable, mais nous n'y pouvons rien.

Bordeaux. — Conférence de Roche, trop long pour être inséré tel quel, trop bon pour être coupé.

Dernaucourt à Denain. — Le cent de poésie « Aux victimes de Saint-Etienne », coûte 2 fr. 50. Envoyez mandat au comp. Martinet, Paul, 133, faubourg Croncels, Troyes (Aube) ou au comp. Paul Reclus, 31, rue des Trois-Bornes.

Le comp. Charles Unterwald, est prié de faire parvenir son adresse au comp. Martinet, Paul, Croncels, Troyes.

Le comp. Pons Jean, demande l'adresse du comp. Madière Marius, à Toulouse. Ecrire Pons Jean, rue Corneille, 8, bar du Panaché, Marseille.

Le comp. Mallis, est prié de donner de ses nouvelles au comp. Mahon, 60, rue Vacon, Marseille.

## CONVOCATIONS

Ligue des Anti-Patriotes, réunion samedi 20 juin, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

Dimanche, soirée familiale.

La *Revanche de Fourmies*, groupe anarchiste du XIVe, tous les samedis, causerie contradictoire, café d'Apollon, 25, rue de la Gaîté. Tous les socialistes sont invités.

Groupe anarchiste du Faubourg Marceau, XIIIe. Tous les compagnons sont convoqués samedi 20 juin, à 9 h. du soir, 19 rue Pascal, salle Rozet, les maçonniers sont priés de s'y rendre.

Ordre du jour : Les revendications des actes.

Dimanche à 1 h. 1/2, salle de la Jeune France, 116, rue Saint-Antoine, conférence par le comp. Sébastien Faure.

Ordre du jour : Patriotisme et internationalisme. Entrée : 15 centimes.

Les compagnons de Paris et de la banlieue sont invités à la grande réunion qui aura lieu le vendredi 26, à Levallois-Perret, à propos des derniers incidents.

*Les Libertaires*, réunion tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, chez Bruneau, 41, rue des Couronnes.

Asnières. — Tous les samedis, réunion du groupe, salle Lecoq, 28, avenue de Paris (En face le dépôt des Tramways).

Montreuil. — Réunion du groupe anarchiste, tous les samedis soir, chez M. Vidal, 19, rue Armand-Carrel.

Fourmies. — La Revanche, groupe d'études sociales, réunion tous les dimanches à 2 h. 1/2, les jeudis à 8 h. 1/2, chez Dubois, rue de l'Industrie.

— Le groupe de Fourmies remercie tous les compagnons qui ont répondu à son appel, par l'envoi de journaux et de brochures.

Bessèges. — Les groupes les Résolus et le Gland convoquent une réunion pour dimanche 21 juin à 7 h. 1/2, chez Toulouze, cafetier. Urgence.

Le groupe les Résolus étant composé de jeunes gens, invite tous les jeunes gens de la classe 1890 et 1891, à assister à la réunion.

Comme l'indique son nom, le groupe est résolu à combattre le patriotisme.

Et quand nous serons appelés à porter le pantalon couleur sang, nous ne ferons pas comme le 143e de ligne à Fourmies.

Nous n'assassinerons pas nos frères, réclamant du pain.

Les compagnons et groupes qui désirent correspondre avec nous, n'ont qu'à adresser les correspondances au comp. Ducros, Marius, Grande rue des Travers, 100, Bessèges (Gard).

Lyon. — Les compagnons de la Guillotière et Brotteaux, se réuniront dès maintenant chaque samedi à 8 heures du soir, salle Marcellin, 105, avenue de Saxe.

Groupe de la Croix-Rousse, réunion tous les samedis au Comptoir Espagnol, rue d'Yvry, 1.

Bordeaux. — Réunion du groupe tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Schad, 31, rue Lafaurie-Montbazon.

On y trouve la *Révolte*, le *Père Peinard* et les brochures anarchistes.

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIEME ANNÉE, N° 42. DIX CENTIMES DU 27 JUIN AU 3 JUILLET 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## INFAILLIBILITÉ MILITAIRE

Chacun sait que le Patriotisme est une religion tout à fait officielle, puisqu'elle est reconnue par l'Etat et qu'on l'enseigne à nos enfants, dans les écoles.

Elle est toute puissante cette religion, ses rites sont cruels, ses prêtres redoutables.

Contrairement aux prêtres catholiques, ils n'observent pas le célibat. La chasteté n'est pas leur vertu, hélas ! Les mouchachous algériens et les petits Tonkinois en savent quelque chose.

Ils ne portent pas de soutane, mais leurs vêtements sont aussi chamarrés que des chasubles : galons, rubans, médailles, pompons, plumets, panaches, rien n'y manque.

Il y a même des bannières qu'on déploie dans les grandes occasions. On appelle *ça* le drapeau. A son aspect, les cœurs doivent battre d'enthousiasme, les fronts se courber de respect.

Dès qu'on l'a retiré de sa gaine ou de son tabernacle, en présence du régiment assemblé, le grand pontife, colonel ou général, s'écrie avec une majestueuse lenteur : — présentez vos armes ! Aussitôt, l'ordre est répété dans tous les rangs par les officiers ou officiants subalternes : Présentez armes !... une ! deux !

Au drapeau ! clame le grand prêtre à la musique attentive. Et l'hymme éclate solennelle, triomphe au milieu du silence des troupiers ahuris.

Cet air mystique dont on peut se procurer la musique chez tous les éditeurs, est le *tantum ergo*, ou l'*O salutaris* de l'Eucharistie patriotique.

Après cette petite cérémonie, on sort du temple-caserne et la procession qui n'est pas interdite pour ce culte-là, se fait dans la rue. Il ne faudrait pas s'aviser de la huer. On aurait le sort des Etienne Dolet, des De la Barre, et pas un Voltaire ne vous défendrait.

La religion patriotique renchérissant sur l'absolutisme de sa congénère apostolique et romaine, a non seulement maintenu le dogme de l'impossibilité, elle l'a encore étendu.

Tous les chefs, quels qu'ils soient, sont impeccables. Ils ne peuvent se tromper ni avoir tort.

Cette sainte vérité devant laquelle tous les honnêtes gens s'inclinent ne peut pas souffrir d'exception.

Mais la Religion la plus sublime (elles le sont toutes) a toujours ses blasphémateurs. Les infamies qu'on a insinué à propos de cette malheureuse affaire Turpin en sont la preuve.

N'a-t-on pas osé dire qu'il y avait de gros personnages compromis. Ceci passe encore, s'il s'agissait de civils ; mais on a dit qu'il y avait des généraux. Horreur !

Le gouvernement a commis la faute d'emprisonner et de condamner l'officier Triponé qui, naturellement, devait être inviolable. Nous savons bien que c'est dans une bonne intention. Il fallait faire la part du feu. Mais enfin, on n'aurait pas dû oublier que, comme la femme de César, les officiers ne peuvent même pas être soupçonnés.

Il y a certainement des gens perfides qui diront que cela n'empêchait pas Messaline, femme d'un César, de courir la nuit le guilledou dans toutes les ruelles de Rome, pour la plus grande satisfaction des plébéiens. Puis, continuant le rapprochement, ils ajouteront que Messaline n'y entendait rien, puisque le capitaine Voyer avait trouvé mieux en se faisant poursuivre dans les bosquets du bois de Vincennes par tous les artilleurs. Ce qui prouve que l'art érotique est en progrès.

D'autres, plus audacieux, diront que les Bazaine ne sont pas des mythes ; qu'ils ne sont même pas aussi rare qu'on affecte de le croire ; et que, parmi nos incomparables généraux, il pourrait s'en trouver plus d'un qui, en moins l'intelligence et le courage, joueraient très bien leur petit Dumouriez.

Ce sont des ignominies qu'il faut considérer avec mépris.

A côté, du reste, il y a des choses consolantes. Paul de Cassagnac a écrit avec conviction (comme toujours) que ce qui ressortait de plus clair dans l'affaire Turpin, c'est l'innocence immaculée de nos officiers supérieurs. D'ailleurs, conclut-il, nous n'en avions jamais douté (et nous donc !)

Mais le plus touchant, c'est la protestation que les Belfortains ont adressé au journal l'*Evénement*, insérée dans le numéro du 27 mai 1891. Oyez plutôt, car nous ne pouvons résister à la donner en son entier :

*Monsieur le Rédacteur,*

*En présence des faits qui viennent d'impressionner douloureusement l'opinion publique, voulez-vous nous permettre, à nous Belfortains habitant Paris, d'adresser, par la voie de votre estimable journal, nos témoignages de sympathie à notre compatriote Emile Triponé.*

*Emile Triponé, monsieur le rédacteur, aucun journal n'en a fait mention, a eu la croix de la Légion d'honneur pour sa belle conduite pendant le siège de Belfort. Ce seul titre aurait dû, pour nous, le mettre à l'abri de tout soupçon. Mais il a une autre qualité, et vous comprenez les sentiments qui nous animent, c'est qu'il est Belfortain, un enfant de la Pierre de la Miotte ; ce n'est pas parmi ceux-là qu'il faut chercher des traîtres et des lâches.*

Suivent les signatures d'un groupe de Belfortains.

Cette lettre est vraiment bien logique et bien réconfortante. Les arguments y sont d'un calibre irrésistible (ne résistez pas, allez-y !)

Nous savons bien que les mauvais patriotes en riront. Que voulez-vous ? Ils deviennent si nombreux, depuis quelques temps, les mauvais patriotes. Dieu ! quelle plaie !

Ces gens-là ont la manie de salir toutes les choses respectables. Vous verrez qu'ils auront bientôt la hardiesse de prétendre que les officiers ne font pas exception dans l'Humanité ; qu'ils sont des hommes comme les autres, et que, la sainte infaillibilité qui leur est conférée par leur galon est un mensonge.

L'audace des méchants est sans bornes. Quoi ! les officiers seraient des hommes comme les autres ! Ah mais non ! nous protestons contre cette outrecuidance. Et, sans vouloir démêler, pour l'instant, si cette assertion est flatteuse pour les officiers ou injurieuse pour les..... *autres*, nous la tenons pour inexacte.

Non, ce n'est pas possible, nous ne voulons pas supporter cette égalité-là. Si l'on nous contrarie, nous dirons tout.

Nous en prévenons les détracteurs de l'armée.

D'ailleurs, nous avons des noms qui ont de l'autorité et tous ces noms correspondent à des faits qui ont du poids.

Oh ! Bazaine ! Triponé, Châtelain, Ladvocat ! Voyer, Négrier, Changarnier ! Caffarel, Miribel, Châtel ! Apté, De Beaurepaire, De Kergrist ! Cavaignac, De Galliffet, Chapu ! etc., etc., etc.

Glorieuse pléiade de soldats, illustres dans tous les genres !

Vous qui résumez si bien les gloires, les beautés et les splendeurs du militarisme, je vous évoque et je vous invoque. Répondez !

Ou plutôt, non. Taisez-vous. Vos actes parlent assez haut. C'est en les accolant à vos noms qu'on aura la réponse.

Comme elle est éloquente cette réponse dans sa simple réalité : crime, trahison, assassinat, lâcheté, massacre, orgie, débauche, violence et prostitution y sont contenues. C'est toute la gamme des abominations humaines.

Ah ! pour sûr, vous n'êtes pas des hommes comme les autres, et pour si méprisable et si abjecte que soit l'Humanité, on ne peut la ravaller jusqu'à vous sans lui faire tort.

## MAGISTRATURE

Malgré quelques articles inquiétants, nous avions cru, jusqu'à présent au révolutionnarisme de Séverine. Faisant la part du milieu de journalistes qu'elle fréquente, nous pensions que malgré tout, elle avait le feu sacré. Mais force nous est de reconnaître qu'au fond, elle n'est qu'une machine à articles, écrivant au gré des incitations qu'elle reçoit, et faisant du sentiment à propos de bottes et de rien, en un mot, n'ayant aucune conviction forte qui lui permette d'apprécier les choses dans leur principe même.

Dans l'un des numéros récents de l'*Eclair*, ne voilà-t-il pas qu'elle entreprend une campagne en faveur du sieur Rabaroust, ce juge condamné, il y a quelques jours, pour pédérastie. Il a suffi que la femme et la fille de ce monsieur allassent affirmer à Séverine l'innocence de leur père et époux pour qu'aussitôt

emballée, elle essayât de nous attendrir sur les infortunes d'un homme qui, après avoir jugé et condamné les autres, vient à son tour d'être jugé et condamné.

Etant données les mœurs de la magistrature, étant donné qu'il a été jugé par les siens, l'innocence du sieur Rabaroust nous laisse des plus sceptiques ; mais quand même cet ex-pourvoyeur de bagnes et d'échafauds serait pur des ignominies qu'on lui impute, son cas en est-il meilleur ?

Séverine ne s'est donc jamais demandé de quel droit les enjuponnés s'étaient arrogé le monstrueux pouvoir de décider de la vie ou de la liberté de leurs semblables ? Si elle s'était posé cette question, au lieu de trouver un prétexte à sensiblerie dans l'innocence du sieur Rabaroust, elle en eût tiré un réquisitoire contre l'institution juridique.

---

Alors que l'autorité s'appuyait sur une source divine, alors que la justice était une émanation de Dieu, nous comprenons que ceux qui étaient investis de ces fonctions se crûssent des êtres à part, doués de par la volonté divine, d'une parcelle de son omnipotence, de son infaillibilité, et se figurassent être aptes à distribuer récompenses et châtiments au troupeau des vulgaires mortels.

Mais dans notre siècle de science et de matérialisme ; où l'on reconnait que tous les hommes sont pétris de la même pâte, sujets aux mêmes passions, aux mêmes fugues, aux mêmes erreurs, aujourd'hui que la Divinité agonisante ne peut animer de son souffle, la raison toujours faillible des individus, nous nous demandons comment il y a des hommes assez ignares ou assez outrecuidants pour oser assumer sur eux la terrible responsabilité, de sang-froid, de propos délibéré, d'enlever à un autre homme sa vie ou une partie de son indépendance ?

Lorsque tous les jours, dans les choses les plus ordinaires de la vie, nous ne pouvons, les trois-quarts du temps, arriver à analyser, non seulement les causes qui font agir nos prochains immédiats, mais bien souvent, les véritables mobiles de nos actes à nous-mêmes, comment peut-on avoir l'outrecuidance de démêler la vérité dans une affaire dont on ne connait ni les débuts, ni les mobiles, ni les acteurs et qui n'arrive que grossie, commentée, dénaturée par les gloses de ceux qui y ont participé d'une manière quelconque ?

Vous qui vous posez en juges sévères et infaillibles de cet homme qui a tué ou volé, savez-vous quelles sont les forces qui l'ont fait agir ? Connaissez-vous les causes de milieu, d'hérédité ou de circonstances qui ont influé sur son cerveau et l'ont amené à l'acte que vous lui reprochez ? Vous, les hommes implacables qui lancez l'anathème sur le justiciable que la force publique amène à votre barre, vous êtes-vous jamais demandé si, placés dans le milieu et les circonstances où cet homme a agi, vous n'auriez pas fait pis ? Quand même vous seriez les hommes purs, impeccables, austères et sans tâche que vous êtes censés paraître, vous, qui d'un mot, tranchez impitoyablement les vies et les libertés humaines, vous n'oseriez prononcer vos arrêts si vous aviez bien réfléchi à la fragilité humaine ; si vous étiez conscients de ce que vous faites, vous reculeriez épouvantés devant votre besogne !

Comment vos nuits ne seraient-elles pas troublées par les cauchemars ? comment vos rêves ne seraient-ils pas peuplés des victimes qu'aurait faites votre prétendue justice ? Sans l'inconscience d'état que donnent la bêtise et l'habitude, vous finiriez par succomber sous le poids du remords et la hantise des fantômes évoqués par vos arrêts.

---

Notre époque de critique et de science positive n'admet plus guère le principe de la justice distributive et ne reconnaît plus la légitimité d'une autorité supérieure récompensant les bons et châtiant les méchants. Vis-à-vis de cette ancienne doctrine que les conceptions du temps rendirent logiques durant une phase de l'Humanité, nous propageons l'idée opposée.

Chacun de nous ne voit plus que des actes qu'il considère comme bons ou comme mauvais suivant qu'ils lui sont agréables ou désagréables et en conséquence desquels il agit à son tour. Il approuve ou s'enthousiasme, réprouve ou exècre, se défend ou attaque d'après l'avantage ou le tort fait à son intérêt, à ses passions et à sa conception de l'idéal. Le besoin commun de solidarité qui entraîne les individus soumis aux mêmes attaques, à s'unir pour la défense est pour nous le futur garant d'un ordre social moins troublé que le nôtre. Nous ne jugeons pas, mais agissons et luttons et nous croyons que l'harmonie universelle résultera du libre agissement de tous les hommes, une fois que la suppression de la propriété individuelle ne permettra pas qu'une poignée d'individus puisse asservir leurs semblables.

Donc, nous ne pouvons admettre que, six semaines ou six mois après un acte commis, un groupe appuyé sur la force armée, se rassemble pour juger au nom d'une entité quelconque et récompense ou châtie l'auteur de l'acte. C'est de l'hypocrisie et de la lâcheté.

Nous sommes en guerre avec la caste dominatrice, reconnaissez, gens de la magistrature, que vous en êtes les souteneurs et laissez nous tranquilles avec vos grands mots et vos grandes phrases ; maintenez les privilèges dont la garde vous est confiée, usez de la force que l'ignorance vous concède, mais laissez la justice en paix : elle n'a rien à voir dans ce que vous faites !

Et vous, Séverine qui essayez de nous attendrir sur les malheurs du sieur Rabaroust, gardez vos larmes pour des malheurs plus dignes de pitié. Nous voudrions qu'il fut innocent, il n'en serait que plus à même de juger de l'ignominie de son métier de rabatteur, il pourrait juger par quelles angoisses, quelles terreurs ont dû passer ceux qui ont défilé à sa barre et qu'il a torturés, à la façon des magistrats, comme le chat torture la souris.

En entendant rouler sur sa tête, les flots de l'éloquence de l'avocat-général qui a requis contre lui, il aura vu passer devant ses yeux les spectres des malheureux qu'il a immolé sur l'autel de la vindicte sociale et il se sera demandé avec terreur, si ceux-là aussi n'étaient pas innocents ?

Oh oui, nous voudrions de grand cœur qu'il eût été faussement accusé, car, si un jour son innocence était reconnue et qu'il fut réintégré dans ses fonctions, il ne reprendrait peut-être sa place au tribunal que pour venir y déchirer sa robe et faire amende honorable de sa vie criminelle de magistrat jugeant au hasard et trafiquant de la vie des hommes.

---

Au sujet du jugement de l'homme par l'homme, dont il est question dans l'article *Magistrature*, voici comment Pentecost exprime sa manière de voir dans le *Twentieth Century*. Ce sont des passages d'un article sur l'existence d'une morale.

... La société de Jacques l'Eventreur ne me plaît pas, parce que ses actes et leurs conséquences ne me plaisent pas. Je ne puis pas dire qu'il soit « plus mauvais » que moi, car tous deux nous agissons sous l'empire des mêmes motifs, mais il m'est désagréable. On ne peut en inférer qu'il soit désagréable *en lui-même*. Je me borne à dire qu'il m'est désagréable *à moi*. Il n'a violé aucune *loi* de la nature, parce qu'il n'en existe aucune, mais encore une fois, il me déplaît.

... Je prends ma place en tant qu'homme, à côté de Jacques l'Eventreur, comme créature agissant sous l'influence des circonstances. Il suit la voie que lui tracent ses désirs et moi je fais de même. Nos motifs d'agir sont les mêmes, mais ce qui suit nos actions est différent. Je suis agréable à un plus grand nombre de personnes que lui, mais je n'en mérite aucun éloge et il n'en doit subir aucun blâme. A sa place, c'est-à-dire avec son hérédité et son milieu (toutes les circonstances de son existence), j'aurais agi comme lui, à ma place, il aurait agi comme moi.

C'est absolument notre opinion.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Voici en quelques mots l'histoire du commissaire de police Fouquet et de Mlle Chatté.

Au commencement de mai une placeuse envoie la demoiselle chez une dame Vachot qui demandait une bonne. Elles ne s'entendent pas et elle entre en service autre part. Quinze jours après on la demande chez le commissaire de police et le récit qu'elle fait de l'entrevue vaut la peine d'être narré par le menu.

J'ai attendu M. Fouquet jusqu'à dix heures, alors je lui ai donné ma lettre.

« Ah ! qu'il m'a fait, vous êtes arrêtée, vous êtes une voleuse ! vous êtes une voleuse ! vous avez volé la bague de Mme Vachot ».

« Non monsieur » que je crie.

« Taisez-vous, vous êtes une voleuse ; vous allez me dire où est la bague ou je vous envoie en prison ; *si vous le dites, vous n'aurez rien, sinon c'est trois ans de prison, vous entendez bien, trois ans* ».

Et il criait, il gesticulait comme un fou. Il m'a fait peur, il avait l'air d'un lion en colère. Je lui disais non, mais il ne m'écoutait pas. Alors il m'a enfermée dans une pièce avec deux gardes de Paris. De temps en temps, il venait et me disait : « Voulez-vous me dire où est la bague que vous avez volée ».

« Non, monsieur, je n'ai rien volé », répondais-je.

— Alors vous irez en prison.

A quatre heures, mon frère est venu, alors le commissaire a recommencé à me dire que j'irais en prison. Et puis il m'a dit : « Si vous avouez, votre frère va payer la bague et vous vous en irez avec lui ». Dame, j'en avais par dessus la tête, j'ai dit : « Oui », pour m'en aller. Alors M. Fouquet m'a fait entrer dans son cabinet. Il s'est mis à écrire. « A qui avez-vous vendu la bague », qu'il fait.

— Mais je ne l'ai pas vendue, monsieur.

— Si, il faut dire que vous l'avez vendue à une vieille brocanteuse.

Je n'ai rien dit. Après il me dit : « Où demeure la vieille brocanteuse ? » « Je n'en sais rien, que je lui dis, c'est vous qui le savez ».

« C'est ça, dit-il, vous n'en savez rien au juste », et il a écrit : « Elle croit que c'est sur un grand boulevard ».

Alors il m'a dit : « Signez ». Je lui ai dit : « Monsieur, je ne sais pas signer ». Je sais signer, j'ai été sept ans à l'école ; mais, je ne voulais pas. Alors, il a mis : « La fille Chatté refuse de signer », et puis on m'a envoyée en prison.

Après ça, j'ai vu un juge du parquet, il m'a dit : « Vous avez dit que vous avez volé ? ». J'ai répondu : « Oui, mais je ne l'ai pas signé parce que ce n'est pas vrai ». Alors il m'a demandé d'où venaient les dix-huit francs. Je lui ai expliqué qu'ils venaient de mon frère.

Il m'a ri au nez en me disant : « *Dites donc que vous avez couché avec un homme, ce sera plus vraisemblable* », et il m'a renvoyée en disant : « Vous vous débrouillerez avec le tribunal ».

A Saint Lazare, j'ai demandé un avocat. Il en est venu un qui m'a dit :

« Pourquoi niez-vous ? *Il faut avouer* ; je ne puis vous en sortir que si vous avouez ».

J'ai refusé et il est parti.

Après vingt jours de prévention, la dame Vachot retrouve la bague pour le vol de laquelle elle avait fait arrêter Mlle Chatté. Relativement honnête, elle en avertit la justice et deux jours après la « coupable » était acquittée.

L'opinion publique est unanime à réprouver tout au moins la conduite du fonctionnaire, sinon à la qualifier comme elle le mérite ; l'administration, par la bouche du préfet de police, défend la manière d'agir de ce policier-type.

Cette affaire devient de point en point excellente pour nous. Sans parler de l'avocat et du juge d'instruction, le rôle de l'autorité justifie les pires qualificatifs. Au lieu de céder à propos par un semblant de blâme à Fouquet, le préfet de police s'entête. La presse, moins bête, voit le danger que cette attitude fait courir à l'institution elle-même. Pour sauver la police, la presse attaque les policiers : hier le subordonné et aujourd'hui le préfet ; pour sauver le dogme de l'infaillibilité des policiers, l'autorité porte un rude coup à la police.

Ah, nous ne risquons guère de nous tromper en comptant sur les imbécillités de nos ennemis pour faire marcher la propagande !

Quant aux politiciens radicaux et socialistes qui ont déclaré la guerre au préfet, on nous permettra de ne pas croire à leur sincérité. Ils veulent jeter un homme à la mer qui alourdit leur navire faisant eau de toute part. Inutile, ils ne boucheront pas les

voies d'eau et le vaisseau s'enfonce. Hardi, les gas, crevons la coque !

O, merci à vous, Fouquet et Ladvocat, bien modestes travailleurs de notre grande cause !

***

Vienne. — Il y a trois semaines, une cartouche de dynamite faisait explosion dans la devanture de l'exploiteur Bouvier. Plusieurs camarades furent arrêtés (Orcelin, Cellard, etc.) et sont encore sous les verrous malgré l'alibi que chacun d'eux a pu établir.

Le commissaire central s'acharnait entr'autres sur Moussier et voici à ce sujet la déclaration qu'une compagne nous prie d'insérer :

« Je déclare avoir été sollicité par le commissaire central dans son cabinet, à signer une fausse déclaration par laquelle mon ami Moussier, détenu, déclarait n'avoir pas couché chez moi la nuit du samedi 6 juin au 7, nuit de l'explosion de chez Bouvier.

« Moussier et moi, avions déjà fait une déclaration avec preuves, comme ayant passé la nuit ensemble. Le magistrat, tout en cherchant à m'intimider, m'a offert une forte somme d'argent si je consentais à signer cette autre déclaration mensongère.

« Sur mon refus, il m'a menacée de me faire mettre en carte et de me faire mettre en prison ».

***

Rouen. — A la cour d'appel de Rouen, une séance de la semaine dernière a été rudement mouvementé.

Trois individus comparaissent :

Le premier, Emile-Louis Phillippon, vingt-trois ans, journalier sans domicile, appelant d'un jugement de Pont-Audemer qui le condamnait à six mois de prison pour dégradation d'objets d'utilité publique, interrogé, *lance son soulier dans la direction de la cour* et s'écrie :

— Bande d'assassins, c'est une révolution qu'il faut pour vous fusiller tous.

Non seulement la cour condamne illico Phillipon à cinq ans de prison pour outrage et voie de fait, mais aussi elle élève la condamnation pour dégradation d'objets d'utilité publique, au maximum, soit à deux ans qui, il est vrai, se confondront avec la peine principale.

Ensuite : Louis-Eugène Madelaine, vingt-neuf ans, journalier, appelle d'un jugement du même tribunal, qui l'a condamné à trois mois et un jour de prison pour mendicité et vagabondage.

— Buveurs de sang ! Je me fous de vous ; c'est nous qui vous nourrissons.

La cour élève la peine de son vagabondage à six mois, pour l'outrage, Madelaine ayant déjà été condamné depuis moins de cinq ans, à raison du même délit, il est condamné à dix ans de prison, peine avec laquelle se confondra la précédente.

Le dernier donne la note gaie. Il a nom Eugène Beaurain, dix-sept ans. Beaurain trouve que le président « rigole et ne sait ce qu'il dit », puis il réclame le bénéfice de la loi Bérenger.

Soit, cinq ans de prison.

Soit en tout, vingt ans de prison en quelques minutes pour une vingtaine de mots irrespectueux. Et l'entrain avec lequel on a appliqué la double peine au récidiviste, montre que les juges ont regretté que la loi ne soit pas plus rigoureuse.

Il y a longtemps que les radicaux parlent de modifications à la loi sur les incidents d'audience. Inutile, le code sera brûlé avant que la loi soit modifiée.

Cinq ans de prison pour avoir dit à un monsieur « qui rigole et ne sait pas ce qu'il dit ! » Voilà la magistrature dans toute son ignominie !

***

Roanne. — Le 6 juin avait lieu une réunion de jeunes gens patriotes de la classe 1891, en vue de l'organisation d'un bal.

Il y avait environ 150 jeunes conscrits et environ une trentaine de bourgeois. Il va sans dire que les organisateurs n'ont pas manqué de former un bureau selon la loi.

Le premier orateur, jeune conscrit de la dite classe, vient faire l'apologie de l'armée, de la patrie et de toutes les balançoires qui s'en suivent et que veulent perpétuer les bourgeois. Mais les doctrines de ce futur assassin furent accueillies par la presque totalité des assistants, par les cris : Fourmies ! Fourmies ! De tous les coins de la salle on entend ces mots : A bas la patrie ! A bas les assassins. Deux de nos amis prennent successivement la parole, et aux applaudissements de l'auditoire, font le procès des armées permanentes et flagellent de main de maîtres les traineurs de sabre, et tous les bourgeois qui les entretiennent, non avec leurs deniers, mais avec les sueurs de leurs esclaves, les travailleurs !

Nous engageons la jeunesse anarchiste à fréquenter ces réunions, où l'on préconise constamment l'idée de patrie, afin d'y démontrer, comme l'on fait nos amis à Roanne, que l'armée n'est exclusivement créée et entretenu que pour défendre les privilèges des possédants.

***

Limoges. — Trente cavaliers du 21e chasseurs, désignés pour prendre la garde, sautèrent jeudi dernier par dessus un mur à cinq heures du soir et s'enfuirent dans la campagne. Un escadron monté partit à leur poursuite, les rattrapa vers deux heures du matin : Naturellement les meneurs sont en prison et seront salés. L'autorité déclare que cette escapade n'a aucune importance, etc.

Chanson que tout cela ; on s'en bête ferme au quartier et la campagne est bien belle après un long hiver. Ah qu'il ferait bon prendre un peu de liberté, loin de toute cette bande de galonnés ». Voilà ce que se sont dit les braves bougres qui ont sauté le mur et chacun pensera qu'ils ont eut raison et aspirera à en faire autant.

***

Grenoble. — Le camarade Brûlé qui avait jeté son fusil, puis son fourniment à la tête de son capitaine vient d'être condamné à dix ans de travaux publics. Encore doit-il cette peine relativement faible à sa situation de réserviste. Il s'est très vaillamment défendu et a affirmé ses idées anarchistes devant le groupe de culottes de peau qui le jugeaient. Encore un brave compagnon que nous ne reverrons de de longtemps.

***

Fourmies. — Qu'est-ce qui se rappelle encore qu'il y a deux mois une douzaine de prolétaires furent fusillés à Fourmies ? Les députés, eux avaient tout à fait oublié cette affaire et ils ont trouvé très mauvais qu'un des leurs vienne en reparler. Le boulangeard, qui voulait remettre Isaac sur la sellette a vite compris l'inconvenance de son procédé et il n'a pas insisté.

Soyez tranquilles, tout le monde n'a pas oublié.

***

Bordeaux. — Ils vont bien les Bordelais ! Depuis la grève des omnibus et tramways de Paris, nous avons vu celle de omnibus de Londres, puis celles de Lyon et de Marseille. Partout les grévistes ont été à peu près vainqueurs, grâce à la coopération de la population entière, mais nulle part la grève n'est devenue une émeute comme à Bordeaux.

La grève a éclaté dimanche matin, à la suite d'un arbitrage infructueux. La journée de dimanche a été assez calme, quelques voitures ont pu circuler sous la protection de la police, mais lundi matin, il a fallu augmenter les précautions : un gendarme à côté du cocher, deux sergots sur la plateforme arrière, des groupes et des patrouilles de police à tous les bouts de rue. Au milieu de nombreux incidents, huées, pierres, déraillements, arrestations, envahissement des voitures par le public, quelques voitures purent se promener sur trois lignes choisies, mais pour des voyageurs payant, il n'y en avait guère.

L'après-midi la compagnie fit afficher qu'elle offrait dix francs par jour à ceux qui prendraient la place des grévistes. Cela rendit le populo furieux. La foule s'amassait sur les places, cassait les vitres des kiosques et voitures, blessait la police et les gendarmes qui voulaient rétablir l'ordre, les hussards et les tringlots avancèrent et firent évacuer les carrefours importants, les tramways furent remisés. Mais tout fut à recommencer à l'heure de la sortie des ateliers. Simultanément, les places évacuées furent envahies, les kiosques, seuls représentants de la compagnie qu'on eut sous la main, furent incendiés en un tour de main avec pétrole et goudron. La police, absolument impuissante, céda le pas à l'armée, qui eu bien du mal à faire évacuer les places. La dépêche officielle dit :

« Pendant un instant la situation a été critique sur la place d'Aquitaine. La populace lançait toutes sortes de projectiles. Le capitaine des hussards et celui de gendarmerie, ainsi que plusieurs agents, ont été touchés.

« On a lancé également des pétards. A un moment donné on allait faire sonner le clairon pour avertir la foule d'une charge au sabre, mais cette manœuvre a pu être évitée ».

Le spectre de Fourmies plane évidemment sur les rencontres de peuple et d'armée. On y regardera maintenant à deux fois avant de commander le feu.

Ce qui embête le plus les autorités, c'est que les grévistes ont joué un rôle très effacé dans tout cela. Sur les soixante personnes arrêtées, on compte à peine dix employés de la Compagnie. Que faire contre cent mille ouvriers qui veulent brûler une bicoque. Si on tire on vous appelle assassin, si on ne tire pas, on vous casse la gueule à coups de pierres. — Ah ! le métier de gouvernant est bien difficile.

Le lendemain, la compagnie a cédé, la grève est terminée, mais dit le *Petit Journal*, le 22 juin a été *une rude journée*.

A qui le tour ?

***

Saint-Denis. — A la suite de l'explosion d'une bombe sur la fenêtre du commissaire de Levallois-Perret, on a arrêté plusieurs camarades de Saint-Denis, entre autres Voyer et Guerlinger.

***

Charleville. — Une bombe a éclaté dans le sous-sol de la caserne de gendarmerie à Charleville. La majeure partie de la brigade est détachée dans un bourg voisin pour surveiller une grève locale.

***

Apt, Le Havre. — Les camarades nous rendent compte de très intéressantes réunions qui se sont données en leur ville. A Apt, c'était la première fois qu'un camarade développait nos idées en public, mais ce ne sera pas la dernière. La place nous manque pour donner de plus amples détails.

## Etats-Unis

*Tout comme chez nous.* — Un sergot de New-York est pris la main dans un paquet d'étoffes qu'il essaie de chiper à la devanture d'un magasin. On l'arrête malgré son uniforme, mais en route, il essaie de brûler la cervelle à son capteur. Néanmoins on réussit à le désarmer et on le conduit devant le juge. Le lendemain, il reprenait son service. C'est la trente-septième fois que cela lui arrive d'être arrêté comme voleur, la trente-septième fois qu'on le charge d'arrêter les autres !

(*Twentieth Century*).

# BIBLIOGRAPHIE

Nos camarades de la *Freedom*, 26, Newington Green, road, London N., viennent de publier, en anglais, *La Commune de Paris*, de notre ami Kropotkine. Prix : 1 penny.

***

MM. Hamon et Bachot, les auteurs de l'*Agonie d'une Société*, que connaissent les lecteurs de notre supplément, viennent de publier chez Savine *La France politique et sociale en 1890*, 2 vol. 7 fr.

***

*Robes Rouges*, par Paul Adam, 1 vol. chez Kolb, éditeur, 8, rue Saint-Joseph.

Nous ne parlerons pas du style très légèrement décadent de l'auteur et des opinions à tendances mystiques, pour ne voir dans ce livre que la critique vigoureuse de la magistrature.

L'auteur nous raconte comment, pour faire preuve de zèle et bien mériter de ses supérieurs, on fabrique des coupables et on les envoient à l'échafaud. Comment cette institution que l'on voudrait nous faire accepter comme une émanation supérieure de l'Humanité, est petite, vile, lâche, et n'est, au fond, qu'un accessoire gouvernemental destiné à débarrasser le pouvoir de ses ennemis et à rendre tous les services qu'on lui demande.

Allons, il y a beau jour que la critique raisonné de la Religion et du Clergé a pénétré dans le Roman. Il commence à s'emparer de l'armée et le procès s'instruit de mains de maître ; l'enseignement et la magistrature entrent à leur tour dans la danse.

Le Capital et la Famille n'ont pas encore été traités selon leur mérite, il s'agit encore de faire l'œuvre que Zola a raté dans l'*Argent*.

La littérature indépendante marche si bien et étend avec tant de rapidité le cercle des investiga-

tions que bientôt, nous anarchistes, n'auront plus qu'à regarder les autres se battre et à compter les coups.

## CORRESPONDANCE

A la suite de la publication, dans notre dernier numéro, de la pièce de vers, intitulée *Si j'étais Mendiant*, nous avons reçu de Paul Adam, à qui elle était dédiée, la lettre suivante, où il adresse ses remerciements à l'auteur M. Ernest Lecocq.

Mon cher confrère,

Vous m'avez fait un grand honneur, en mettant mon nom en tête de votre poème *Si j'étais Mendiant*.

Je suis heureux de voir que je ne demeure pas seul à penser que la propagande par le fait est la seule propagande logique et efficace. La légalité n'étant préparée que pour ceux qui tiennent le pouvoir c'est une puérilité que de vouloir la respecter. Autant dire que l'on tient à respecter les caprices de ceux qui gouverne.

Si le peuple n'avait jamais violé la légalité on n'eût eu ni 1830 ni 1848, ni le 4 Septembre, ni 1871. Il est vrai que ceux qui la violèrent alors pour ce créer une situation lui ont refait une virginité à leur usage, en changeant les mots sans toucher aux principes.

Seule, la révolution violente peut être féconde. Mais, hélas! je crois bien que le cœur manque à la plupart d'entre nous.

Permettez-moi, encore que je ne sois point poète, de vous féliciter de vos vers et sur la vigueur remarquable des strophes.

Et croyez-moi votre reconnaissant et tout dévoué,

PAUL ADAM.

Ce jour de Saint-Silvère 1891.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

PARIS. — *Ligue des Anti-Patriotes.* — Camarades! L'éducation que reçoit le peuple aujourd'hui est une des causes principales de cet esprit avachi contre lequel nous avons à lutter. L'éducation depuis la jeunesse la plus tendre inculque l'habitude de soumission à un Dieu ou à un maître, rend l'esprit esclave et sans initiative et parconséquent annihile tout ce qu'il y avait naturellement de bon, de juste et de vrai dans le caractère de l'homme.

Puis vient l'apprentissage, le travail pendant un nombre d'heures tellement prolongé que tout ce qui pourrait faire naître la réflexion se trouve eclipsé par les travaux abrutissants où l'esprit du jeune homme peut à peine se porter sur la besogne à accomplir pour gagner le pain quotidien.

Mais là ne s'arrête pas la crapulerie bourgeoise; pour tuer plus sûrement toute pensée originale, elle a à son service des plaisirs stupides, tels que sociétés de gymnastique, de tir, etc., où la vanité, l'orgueil, la jalousie, on développe l'esprit de soumission et de discipline, où des bouts d'étoffes, savamment bigarrées entretiennent la bestialité.

Enfin vient en dernier ressort le patriotisme qui enseigne aux hommes à s'entr'égorger en moutons volontaires.

Camarades, vous pensez certainement comme nous, qu'il faut réagir vigoureusement et qu'une bonne propagande peut être très fructueuse pour nos idées. Il s'agit de prendre le jeune homme avant qu'il se soit ankylosé, avant que les mauvaises impressions reçues se soient figées en de prétendues opinions et de le ramener vers les sources de la vérité et de la justice.

Voilà pourquoi nous pensons qu'un organe spécialement antipatriote rendrait de grands services à la propagande. Aussi nous demandons aux groupes et compagnons qui s'imprègnent de ces idées et peuvent nous aider, de se mettre en communication avec le compagnon Louis Perrault, 5, rue des Panoyaux, à Paris.

***

Les abonnés de Suisse sont avisés que le compagnon Nicolet prendra remboursement pour l'abonnement du 1er juillet au 31 décembre.

***

LONDRES. — Le groupe anarchiste de langue française de Londres, tant pour remplir une œuvre sociale qui s'impose, que pour faire acte de solidarité révolutionnaire envers la citoyenne Louise Michel, a pris l'initiative de fonder, dans cette ville, une école dont la direction est confiée à notre amie.

Les compagnons résidant à Londres ont pensé que lui confier l'éducation de leurs enfants serait la meilleure réponse à donner à l'infamie commise contre elle par les dirigeants.

L'école est maintenant située 19, Fitzroy street, Fitzroy square London W.

Une photographie de l'école *en groupe*, sera envoyée à tous ceux qui se montreront solidaires de notre œuvre.

***

TROYES. — Les camarades de Troyes annonce aux compagnons la mort de Gaston Fourrier, qui était bien connu de tous les anarchistes de passage qu'il hébergeait volontiers. Il est mort de fièvre typhoïde, contractée en faisant les treize jours. Il eut mieux valu pour lui de déserter.

***

### Chansons en musique

*Faut plus d'Gouvernement. — Le Père Peinard au Populo. — Le Chant des Peinards. — Y'a rien d'Changé. — Le Droit à l'Existence. — Les Grands Principes. — L'Internationale. — Ce que nous voulons. — Les Conscrits insoumis.*

Les chansons sont au prix : 5 fr. le cent.; 10 centimes chaque. S'adresser à la *Révolte* et au *Père Peinard*.

***

AUX CAMARADES ANTI-PATRIOTES

Camarades, depuis quelques temps les jeunes gens se réveillent aux idées de justice et de liberté et, se groupent de partout pour aller à l'assaut du vieil édifice vermoulu.

Donc, il serait urgent de profiter de ce mouvement, très accentué à travers la jeunesse, pour créer un pacte d'union national et international entre tous les groupes de jeunes socialistes.

Puisqu'il est reconnu, camarades, que la propagande individuelle faite par chaque groupe est peu fructueuse, unissons nos efforts pour une action commune qui doit être partout, pour entraver les prochains tirages au sort.

Et, si la propagande isolée fait des victimes, l'action collective fera des adeptes, car soyez persuadés, camarades, que de notre énergie dans nos moyens d'actions dépendra le bonheur de l'Humanité. Donc, aux groupes de Paris de prendre l'initiative de cette sorte de coalition.

*La Jeunesse antipatriote de Roanne.*

***

Les compagnons et groupes sont priés de prendre note que le camarade A. Bovet, s'est chargé de la correspondance du groupe de La Chaux-de-Fonds. Son adresse est : Aimé Bovet, graveur, charrière 16, à la Chaux-de-Fonds (Suisse).

***

Le groupe du XIVe arrondissement a pris l'initiative de fonder un journal de lutte, il fait appel pour cela a tous les compagnons qui croiront cette propagande nécessaire. Les compagnons des groupes de province qui jugeront pouvoir nous être utile, soit en nous envoyant de la copie, que nous nous empresserons d'insérer, car nous ne réclamerons de nos correspondants que du *tempérament*, soit en favorisant les souscriptions pour les abonnements, qui devront être envoyés au compagnon Villeval, 10, rue Roger.

Abonnements : 1 an 5 fr.; 6 mois 3 fr.; 3 mois 1 fr. 50. A titre exceptionnel, il sera délivré des abonnements d'un mois à 50 centimes.

Il prendra pour titre « *LE FORÇAT* », et sera hebdomadaire, nous ferons notre possible pour le faire paraître samedi 4 juillet, car il nous manque encore quelques fonds, *environ 40 francs*, vous voyez compagnons que nous touchons au but, et nous ne perdons pas de vue le départ de la classe, car là, il y aura de l'excellente propagande à faire.

***

SAINT-DENIS. — Le groupe de Saint Denis, dans sa réunion de samedi 20 juin, a décidé de faire un appel pressant à tous les révolutionnaires, pour publier un manifeste, qui expliquera la conduite des camarades Descamps, Dardare et Léveillée, dans la bagarre de Clichy.

Ce manifeste sera envoyé gratuitement à tous les groupes qui en feront la demande.

Donc, camarades de tous pays, aidez-nous, il faut démontrer la tactique anarchiste, avant que la presse bourgeoise déverse toutes ces infamies contre nos amis.

Tous les copains qui pourront nous aider, écrivez sans retard au compagnon Boutteville, rue Brise-Echalas, à Saint-Denis, ou au compagnon Gustave Mathieu, 8, rue Montmartre, à Saint-Ouen (Seine).

***

La *Révolte* et le *Père Peinard* est crié dans les rues et porté à domicile par le compagnon E. Hamelin, 22, rue Gilbert, à Reims.

## PETITE CORRESPONDANCE

V. à Saint-Chomont. — B. à La Machine. — F. à Bourges. — G. rue Louis-Braille. — E. F. à Salon. — D. à Vienne. — C. à Billa. — S. Chaumont. — J. G. à Blidah. — P. à Mons. — H. à Reims. — B. à Argenteuil. — Armentières. — N. P. à Alexandrie. — R. à Marseille. — L. D. à Saint-Nazaire (Isère). — G. à Brest. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 1073 fr. 70.

Produit de la réunion organisée par le groupe du XIVe 7,10. — Alger 7,85. — D. à Mascara 1,50. — Chaume 1 fr. — M. B. à Lyon 1,60. — A. C. à Roanne 0,40. — Auguste et Marianne 0,50. — Collecte faite à la soirée familiale du Parti Ouvrier du XXe 1,40.

Total à ce jour : 1095 fr. 05.

## CONVOCATIONS

Ligue des Anti-Patriotes, réunion samedi 27 juin, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

*Les Libertaires*, même salle, même jour.

On y trouve la *Révolte*, le *Père Peinard* et les brochures anarchistes.

Dimanche, soirée familiale.

ROANNE. — Le groupe de la jeunesse anti-patriote de Roanne, fait appel à tous les jeune gens ennemis du préjugé patriotique, pour assister aux réunions qui ont lieu tous les mercredis à 8 heures du soir, place Saint-Etienne.

Le groupe les *Déshérités*, quartier du Faubourg à Paris de Roanne, fait appel aux socialistes de toutes les écoles, ainsi qu'à ses adhérents, pour assister aux réunions qui ont lieu tous les vendredis, à 8 heures du soir, au local habituel.

Groupe anarchiste du XIIIe et Ve. Tous les compagnons sont convoqués samedi 27 juin, à 9 heures du soir, salle Rezet, 19, rue Pascal.

Sujet à traiter : De l'esprit de révolte.

Samedi 27 juin, à 8 h. 1/2 du soir, salle Lagrange, rue Croix-Nivert, 18, grande soirée familiale donnée par le *Réveil du XVe*, au profit d'une œuvre de solidarité révolutionnaire.

Sujet de la conférence : De l'attitude des anarchistes en temps de guerre internationale, suivie de chants, poésie, etc.

Grande promenade au bois de Clamart. Réunion à 1 heure, à la gare Montparnasse.

LEVALLOIS-PERRET. — Tous les compagnons de Paris, Saint Denis, Saint-Ouen, Clichy, Montreuil, Levallois, sont convoqués à la réunion qui aura lieu le vendredi 26 juin, à 8 h. 1/2 du soir, salle Mézerette, rue de Gravelle, 86.

Ordre du jour : Ce que veulent et où vont les anarchistes.

Rendez-vous des compagnons du côté de Ménilmontant, à 7 heures précises, garde de Ménilmontant (chemin de fer de Ceinture).

SAINT-OUEN. — Le groupe l'*Avenir social* et les Anti-Patriotes, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2, chez Marlin, rue des Rosiers, 13, au coin du boulevard Biron.

La *Revanche de Fourmies*, groupe anarchiste du XIVe, tous les samedis, causerie contradictoire, café d'Apollon, 25, rue de la Gaîté. Tous les socialistes sont invités.

*Le Gérant* : E. HABERT.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 17, rue de l'Échiquier.

QUATRIÈME ANNÉE. N° 43 — DIX CENTIMES — DU 10 AU 17 JUILLET 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . Fr 8 »
Six Mois . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS LECTEURS

*Après avoir lutté tant que nous avons pu, nous avons dû finir par nous résoudre à ne pas paraître la semaine passée. Il nous fallait 500 francs pour parer aux difficultés, il nous est rentré 45 francs dans toute la semaine.*

*Inutile de répéter ce que nous avons déjà dit tant de fois. Notre régularité à paraître dépend de la régularité de nos dépositaires à nous solder. Quand ils prennent des délais trop longs pour régler, ils nous mettent dans la situation de la semaine passée.*

*Merci à ceux qui ont répondu à notre premier appel, nous espérons que ceux qui ne l'ont pas fait, s'exécuteront cette semaine, afin de nous faciliter la tâche pour la semaine prochaine.*

## ÉTUDE SUR LA RÉVOLUTION

### I

Le mot Révolution est sur toutes les lèvres et on sent les premiers frémissements. Et, comme toujours, aux approches des grandes commotions et des grands changements, tous les mécontents du régime actuel — si petit que soit leur mécontentement, — s'empressent de se décerner le titre, autrefois si dangereux mais si commode aujourd'hui, de révolutionnaires. Ils ne tiennent pas au régime actuel ; ils sont prêts à en essayer un nouveau : cela leur suffit.

Cette affluence, dans les rangs des révolutionnaires, d'une masse de mécontents de toute nuance, — fait la force des situations révolutionnaires et rend les révolutions inévitables. Une simple conspiration de palais, ou de Parlement, plus ou moins appuyée par ce qu'on appelle l'opinion publique, suffit pour changer les hommes au pouvoir et quelquefois même la forme du gouvernement. Mais une révolution, pour apporter un changement quelconque dans l'ordre économique, demande le concours d'un nombre immense de volontés. Sans l'appui et le concours plus ou moins actif des millions — point de révolution possible. Il faut que partout, dans chaque hameau, il y ait des hommes qui mettent la main à la démolition du passé ; il faut que d'autres millions laissent faire, dans l'espoir de voir surgir quelque chose de meilleur dans l'avenir.

Et c'est précisément ce mécontentement vague, indécis, très souvent inconscient, surgissant dans les esprits à la veille des grands événements et cette perte de confiance au régime existant, qui permettent aux vrais révolutionnaires d'accomplir leur tâche immense, titanique, — celle de refaire en peu d'années des institutions consacrées par des siècles d'existence.

Mais c'est là aussi l'écueil sur lequel échouent et s'épuisent la plupart des révolutions.

Quand une révolution arrive, bouleversant les cadres établis de la vie quotidienne ; lorsque toutes les passions, bonnes et mauvaises, éclatent librement et s'étalent au grand jour ; lorsque l'on voit les défaillances à côté des grands dévouements, la poltronnerie à côté de l'héroïsme, les mesquines antipathies et les intrigues personnelles à côté des grandes abnégations ; lorsqu'enfin les institutions du passé tombent et que les nouvelles se dessinent à peine au milieu des changements continuels, — alors l'immense majorité de ceux qui jadis se glorifiaient du nom de révolutionnaire, s'empressent de passer dans les rangs des défenseurs de l'ordre. Le bruit de la rue, l'instabilité des institutions qui s'essaient, l'insécurité du lendemain, les fatiguent bientôt. Ils craignent, d'une part, de voir sombrer dans la tourmente jusqu'aux menues variations accomplies ; et ils ne comprennent pas que le plus petit changement dans les institutions économiques, implique déjà une modification profonde dans toutes les conceptions de la société et que celle-ci ne s'opérera qu'à la suite de changements bien plus larges. Et voyant la contre-révolution venir, ils s'empressent de se réhabiliter à ses yeux. Les passions populaires et leur expression quelquefois grossière leur répugnent ; encore plus, les passions mesquines des meneurs. Bientôt, ils ont assez de la révolution et ils courent se ranger parmi ceux qui appellent le repos, l'apaisement.

Parmi ceux-là le passé recrute ses plus ardents défenseurs, d'autant plus ardents qu'ils en ont sacrifié une part, — la moins essentielle, évidemment. Ils prennent en haine ceux qui les entraînent à aller plus loin. Et ils sont d'autant plus dangereux que, s'emparant des procédés révolutionnaires, ils les mettent au service du passé. Ils *osent*, là où la réaction n'oserait pas sans eux, et ils frappent précisément ceux qui veulent saper plus profond les anciennes institutions et veulent marcher davantage vers l'avenir. Ceux-là font les Robespierre et les Saint-Just qui guillotinaient « les enragés » sous prétexte de sauver la révolution, mais en réalité pour y mettre un frein.

---

On ne se reconnaît pas de suite entre amis et ennemis de la révolution pendant une période de lutte. Mais aussi, il faut dire que les historiens des révolutions passées ont tout fait pour contribuer à semer le chaos dans les idées à cet égard.

Prenons seulement la grande révolution française. L'idéal des uns est Mirabeau, qu'une place de ministre constitutionnel de Louis XVI eût parfaitement satisfait. Pour les autres, c'est Danton, le patriote audacieux contre les Allemands, mais sans trace d'audace dans les questions économiques, — le tribun qui pour repousser l'invasion, s'accomodait d'un roi constitutionnel, de paysans asservis aux propriétaires bourgeois et d'agiotage sur les propriétés foncières, tout cela s'amalgamant à merveille avec son verbiage révolutionnaire.

Pour d'autres, c'est Robespierre — « le juste » qui guillotinait les révolutionnaires parlant d'égalité des fortunes et affichant leur athéisme, l'homme qui en été 1793, au moment où le peuple de Paris souffrait la famine, insistait aux jacobins pour que l'on discutât les avantages de la constitution anglaise ! Pour d'autres, enfin, c'est Marat, qui demanda un jour deux cent mille têtes d'aristos mais qui n'eut pas une seule parole sur ce qui passionnait les deux-tiers de la France, notamment la question de savoir à qui appartiendrait le sol labouré par le paysan ? Et pour quelques farceurs, enfin, l'idéal c'est le procureur de la république qui s'acharne à demander les têtes des duchesses et de leurs servantes — surtout des servantes, car les duchesses sont à Coblentz, — pendant que les bandes noires des bourgeois pillent la France, affament le travailleur, et font avec ce qu'elles avaient volé aux duchesses les fortunes scandaleuses que l'on vit apparaître sous le Directoire.

Quant au grand nombre des révolutionnaires, ils ne connaissent malheureusement des révolutions passées que le côté théâtral raconté avec force effet par les historiens, et ils se doutent à peine de l'immense travail accompli en France pendant les années 1789-1793 par les millions d'inconnus — travail qui fit que la France en 1793 se trouva une nation tout à fait différente de ce qu'elle avait quatre ans auparavant.

---

C'est pour aider aux révolutionnaires actuels à se guider un peu dans ce chaos qui nous entreprenons ces études. Nous voudrions faire ressortir la nécessité de bien distinguer à l'avance entre eux qui se disent nos alliés et qui seront bientôt nos ennemis. Nous essayerons de montrer aux révolutionnaires la tâche immense qu'ils auront à accomplir, les prévenir des déboires qui les attendraient, s'ils s'imaginaient la révolution prochaine sur le modèle de ce que les historiens nous ont conté sur les révolutions passées. Nous voudrions enfin leur montrer quel déploiement d'énergie, quelle audace de la pensée, quel travail intense, acharné, la révolution demandera à ceux de ses fils qui voudront lui donner leurs vies, leurs forces au jour le jour, bien plus importantes pour le succès de la révolution que les coups de fusil échangés à un moment critique.

## L'ORIGINE PHYSIQUE ET RELIGIEUSE DE LA PÉNALITÉ

Le droit n'étant que la consécration du fait, nous n'irons pas argumenter sur l'origine du *droit* de punir. Nous nous poserons simplement cette question : Quelle est l'origine physique de la pénalité ? Puisque toute nos pensées ont pour origine des sensations ou des manières d'êtres propres à notre organisme,

recherchons donc quel est le phénomème qui a donné naissance à nos idées pénales.

Cette origine nous la trouverons dans un fait physiologique qui est en quelque sorte l'attribut, le signe, de la vie, en un mot, c'est l'*action réflexe*. L'animal se distingue de la matière inerte par sa faculté de réagir au choc des excitations extérieures, toute douleur, tout mouvement qu'on lui imprime se traduit immédiatement par un mouvement, soit des membres, soit du cerveau. L'excitation désagréable ou douloureuse produit un mouvement « dit réflexe », qui a pour but d'éloigner la cause excitatrice.

Je reçois un coup de poing, immédiatement j'en donne un autre. Est-ce par conscience de mon droit de punir que j'agis ainsi? Pas le moins du monde, c'est inconsciemment, ou plutôt, *naturellement* que j'exécute ce mouvement, j'use de ma faculté de réagir, c'est-à-dire dans le cas présent de défendre ma vie.

Le dernier des crabes, qui certes n'est pas métaphysicien, n'agit pas autrement, c'est un phénomène commun à tous les êtres. Voici donc l'origine de la pénalité, comme pour tous les droits, le point de départ est un fait physique.

Mais si cette punition, n'est pas donnée par l'être *lui-même*, si elle est l'œuvre d'un organisme étranger qui n'a subi aucune souffrance, en un mot si le soin de réagir appartient à d'autres hommes, la pénalité de phénomène naturel devient une monstruosité sociale, un non sens évident. Remarquez bien que le juge n'a pas pour fonction de préserver les autres hommes, mais bien de *punir* ceux qui les ont blessés. Or, ce mot : *punir* pris dans ce sens est absolument indéfinissable, la logique se heurte contre lui sans pouvoir l'analyser, c'est une inscription indéchiffrable, un mot *épave*.

Supprimez la pénalité et immédiatement tout devient normal. Toute magistrature, tout arbitrage, tout jugement disparaît, le code est anéanti. Il ne reste qu'une chose : le droit pour l'être de défendre sa vie lui-même.

Certains esprits myopes pourront être effrayés de cette table rase, mais qu'ils réfléchissent, et ils verront que tout l'appareil de la pénalité depuis le gendarme jusqu'au président d'assises n'a aucune action sur la diminution des crimes ; et en effet pour qu'ils punissent, il *faut que le crime soit fait* Leur inutilité apparaît ici dans toute son évidence. Ce qui nous intéresse tous, c'est que notre vie soit protégée. On punit nos meurtriers, à quoi bon?

J'ai montré l'origine du *fait* penal. Qu'elle est maintenant l'origine de la loi pénale? En cherchant bien n'est-ce pas l'idée divine que je trouve encore ici. Le juge n'est-il pas le représentant de Dieu, n'est-il pas une sorte de prêtre laïque? N'y a-t-il une vague odeur d'Inquisition dans tous nos jugements? Oui, là encore l'idée énervante d'un dieu cruel et jaloux plane, comme partout du reste. Le plafond du moyen âge est toujours sur nous.

## QUESTION D'ART

« Comment comprenez-vous les ARTS, *littérature, peinture, musique, théâtre, etc., dans une société socialiste ou anarchiste?* Les croyez-vous nécessaires et dans quel sens? selon quels principes? » nous écrivait-on dernièrement.

Les arts, ne font pas une question à part dans la Révolution anarchiste. Mais pour le moment elle vient que bien loin à l'arrière plan de nos préoccupations.

Comme tous les modes de l'activité humaine, ils trouveront leur solution dans l'entente, la solidarité et cela d'autant plus facilement que les jouissances artistiques sont par elles-mêmes véritablement altruistes. On ne fait pas un tableau, un livre, on ne joue pas une pièce de théâtre pour soi seul ; une œuvre n'a de valeur que si on peut le faire admirer : soit qu'on expose un tableau, qu'on publie un livre, qu'on invite le public à une représentation théâtrale.

Ceux qui voudront entendre de la musique ou en jouer, admirer de la peinture, voir une belle pièce ou la représenter, se rechercheront, se grouperont au mieux de leurs affinités, en vue de créer ce dont ils voudront se procurer la jouissance, absolument comment ils auront à se grouper, à s'entendre pour se procurer des souliers, des habits ou de la nourriture.

Cela se fait déjà (théâtre libre et d'art, exposition des beaux-arts, musique de chambre, etc.), et toujours c'est la question d'argent qui entravent les artistes ; or, nous la supprimons, donc les solutions n'en seront que plus faciles.

Aujourd'hui, à moins que l'on n'ait de la fortune, on est forcé de donner tout son temps à un exploiteur quelconque pour pouvoir vivre, au lieu de pouvoir travailler à l'œuvre que l'on voudrait enfanter. Si l'artiste arrive à la créer quand même ou l'exposer. Les moyens lui manqueront pour la répandre. Les récréations intellectuelles sont donc réservées à une minorité d'oisifs, et l'immense majorité des artistes est forcée de se plier aux goûts de ceux qui peuvent acheter ses productions. Ce qui fait d'eux des manœuvres ; par conséquent l'art actuel n'est pas de l'art, c'est une mode et un métier.

Nulle doute que l'art libre, tel que nous le concevons, ne fasse éclore quantités considérables d'œuvres sans valeur, de même que tout riche désœuvré encombre les salons de croûtes et d'insanités, mais nous sommes assurés du prompt découragement de ceux qui ne trouveront pas un groupe sympathisant à leurs efforts stériles et du libre fonctionnement et du complet développement des activités artistiques.

Au fur et à mesure que le développement du machinisme et de la science rendra la vie matérielle plus facile, le côté intellectuel et le côté artistique prendront plus de prépondérance et ainsi que le dit Oscar Wilde, dans un travail qui paraît dans notre supplément : *L'art est la suprême manifestation de l'individualisme.*

---

La note traduite de la *Twentieth Coutury*, et reproduite sans commentaire dans notre dernier numéro, peut prêter à équivoque, en ce sens qu'elle est incomplète ; nous croyons devoir préciser.

Pentecost, en philosophe, ne trouve pas Jack l'Eventreur mauvais, mais consultées, les malheureuses qu'il a éventrées, diraient autre chose. Pentecost lui-même trouvant le susdit en train d'opérer, sans avoir le temps de se demander si Jack est *bon* ou *mauvais*, lui serait tombé dessus et l'aurait mis dans l'impossibilité de continuer son intéressante besogne.

Quand une bête féroce, un chien enragé vous attaquent, vous ne le *jugez* pas, vous vous en débarrassez. Or, il est évident, que Jack l'Eventreur est une bête féroce et que l'on s'en débarrassera à l'occasion. En agissant ainsi, encore une fois nous ne *jugeons* pas, nous nous *défendons*.

Ce que nous reprochons aux bourgeois, ce ne sont pas les persécutions qu'ils nous font endurer, c'est leur hypocrisie, c'est leur prétention de vouloir nous *juger* au nom de la *Justice*, de la *Loi*, de la *Société* et autres balivernes semblables. Qu'ils aient donc la franchise de dire que nous les entravons dans leur domination, dans leur œuvre d'exploitation, et qu'au moyen de la force qu'ils ont, ils se débarrassent de ceux qui les gênent.

L'effort de notre esprit est maintenant occupé à démolir les entités derrière lesquelles se retranche la bourgeoisie et du jour où on n'y croira plus, la fin de son règne d'exploitation sera arrivée ; affirmons donc avec Pentecost que le droit de juger n'existe pas, — mais au jour de la Révolution, quand nous frairons la voie nouvelle, et de nos jours même quand l'occasion se présente de faire de la propagande par le fait, tant pis pour ceux qui nous barrent la route! Nous n'invoquons pas alors d'autre motif, que notre force!

---

*Voilà les promenades à la campagne qui reviennent de mode avec l'été, nous rappelons aux camarades que nous tenons des numéros de propagande à leur disposition, pour distribuer dans leurs tournées aux environs de Paris.*

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. — La fête du 14 juillet ne réjouira pas beaucoup le cœur de nos gouvernants cette année. Nombre de travailleurs ne fêteront pas l'avènement de la bourgeoisie au pouvoir.

* * *

Depuis quinze jours, de nombreuses grèves ont été décidées à Paris, mais il a été clair que les corporations qui voulaient arracher une amélioration à leurs exploiteurs, ne se rendent pas encore bien compte de la puissance du capital et des moyens propres à combattre efficacement. Ces tentatives n'iront pas duré, mais elles auront suffi pour qu'une partie des grévistes réfléchisse plus sérieusement sur les causes des souffrances du travailleur.

La fédération des syndicats de l'alimentation paraît avoir groupé pas mal de farceurs, mais quelques bons éléments peuvent suffire pour qu'une autre tentative soit plus sérieuse que celle-ci.

Il faut songer qu'une grève des ouvriers de l'alimentation équivaut à une grève générale, donc à la Révolution. La classe au pouvoir voit bien le danger, aussi prend elle ses précautions pour rendre le mouvement illusoire s'il se borne à Paris. Il faut non seulement que les syndicats parisiens se groupent, mais aussi que les groupes locaux se fédèrent. Avec les anarchistes pour aider le mouvement, une tentative de grève pourrait alors aboutir à l'entrée en danse.

* * *

Nous avons relaté en peu de mots la condamnation à dix ans de travaux publics du camarade Brûlé par le conseil de guerre de Grenoble.

Voici quelques détails qui rectifient des renseignements faux

Le 2 mai, Brûlé arrivait au 140e de ligne pour accomplir sa période de 28 jours. En même temps, il était poursuivi en conseil de guerre pour dissipation des fonds que lui avait remis l'intendance de Paris pour se rendre à Grenoble. Les faits ne semblant pas suffisamment établis à l'officier instructeur, il rendit une ordonnance de non lieu, mais le général commandant n'en colla pas moins trente jours de prison à Brûlé.

Pendant l'enquête, dans les premiers jours de mai, le capitaine Conty, venant assister à la manœuvre de sa compagnie, voulut se faire montrer ce soldat. Il n'était pas là, n'étant pas encore armé. Il le fit chercher, on lui remit un fusil et le plaça dans les rangs. Quelques minutes après, Conty commanda un mouvement que Brûlé n'exécuta pas, le capitaine commanda encore ce mouvement, mais Brûlé continuant à rester inerte, le capitaine s'écria : « Faire sortir cet homme des rangs, ou plutôt non car il serait trop content de ne rien faire ». A cela, Brûlé répondit : « Naturellement, je préférerais ne rien faire. » Le capitaine lui ayant fait répéter ce propos, lui dit : « Je vais vous punir de prison. » « Faites suite si vous voulez », réplique Brûlé, et il jette son fusil, crosse première, à cinq pas en avant des rangs, puis déboucland son ceinturon, il lance le fourreau de son épée baïonnette et ses cartouchières à la tête du capitaine, qui pare le coup de son sabre.

Immédiatement, Brûlé fut conduit à la prison et le général Lespiau lui infligea 60 jours de prison.

Quelques jours plus tard, ayant ainsi trois mois de prison régimentaire à subir, il refuse de se rendre au peloton de punition.

Ni sous-officier, ni officier ne purent obtenir de lui qu'il se soumit au peloton de chasse. On le mit à la salle de police et une instruction pour refus d'obéissance fut ouverte contre lui. Ce n'est que par la force qu'on put l'amener devant l'officier enquêteur. Bien plus, il se saisit d'un des dossiers préparés sur la table et le mit en pièces.

Brûlé arrive devant le conseil de guerre sous la double prévention d'insultes par gestes envers son supérieur et de refus d'obéissance avec la circonstance aggravante que ces faits ont été commis à l'occasion du service.

Dans son interrogatoire, Brûlé déclare entre autres que la baïonnette était au bout du canon lorsqu'il a lancé le fusil.

L'accusé prend ensuite la parole, voici ce qu'il dit d'après le *Petit Dauphinois* :

« Si dans les paroles que je vais prononcer, messieurs, il en est qui vous choquent, vous voudrez bien vous souvenir que le conseil de guerre n'est pas une académie de beau langage.

Il reproche aux officiers de passer leur vie à s'ai-

gruiser les ongles et à boire la liqueur du nommé Fernod. « Quelque taré que je sois à vos yeux, dit-il, je me considère autant que le commissaire du gouvernement (Interruption).

Je ne reconnais pas les lois françaises, pas plus que le pouvoir dont vous, messieurs du conseil de guerre, allez, dans un instant, vous servir pour me frapper au nom d'une société que je hais.

« En ce qui concerne l'armée, je la déteste et je déteste tout ce qui y touche. Vous formez une caste de privilégiés incapables de comprendre la justice, pas plus vous membres d'un conseil de guerre que les juges civils... suit une longue tirade que M. le président ne laisse pas achever... Aux faits me dites-vous ! mais ai-je besoin de me défendre? ne suis-je pas déjà condamné ? Pourtant je vous ferai remarquer que vous n'avez pas le droit de me juger sur la première prévention, car il est un principe inscrit dans le code civil et dans le code de justice militaire qui dit que l'on ne peut être frappé deux fois pour le même délit ou crime et j'ai été puni de 60 jours de prison, au sujet de l'incident de l'Esplanade, pour parler comme la presse qui s'est occupée de cela. Je dois dire que quand j'ai lancé mon ceinturon dans la direction du capitaine Conty, c'était avec l'intention de l'atteindre.

Quant à la déposition de cet officier, je ne veux pas essayer d'en réfuter les inexactitudes.

Je me borne à constater qu'il en est de M. Conty comme du hareng qui sent toujours la caque, lui sent toujours le maquis. »

Le président arrête définitivement Brûlé et donne la parole à son défenseur. Celui-ci prononce une plaidoirie des plus courtes, le camarade ayant manifesté son désir que l'avocat ne prenne pas du tout la parole. J'aurais voulu un avocat muet, disait-il, à l'officier instructeur, ce Mattei.

On sait la suite, Brûlé ira casser des cailloux sur la route d'Algérie et à la première incartade, on le fusillera. Il a déjà fait deux ans de prison militaire pour refus d'obéissance, il y a dix ans, et d'autres condamnations civiles l'ont atteint : vols, filouteries, coups et blessures, vagabondage, etc. On sait ce que tout cela veut dire, et devine sans l'avoir connu que Brûlé était un énergique copain.

Il serait bien désirable qu'un de ses amis nous dise quelques mots de lui.

***

Buscot, condamné à mort par le conseil de guerre de Montpellier n'est pas anarchiste, ou du moins il agit en révolté sans se rendre compte du pourquoi des choses. Son attitude de vis-à-vis des chefs galonnés, vaut pourtant la peine d'être racontée.

Buscot est resté enfermé dans une maison de correction *depuis l'âge de douze ans* jusqu'à vingt ans. Il sortit de ce bagne pour s'engager dans un autre : l'armée. En un an de service, il compte 200 jours de prison, puis il passe en conseil de guerre pour outrages et voies de fait sur des sergents. A l'expiration de sa peine on l'incorpore au 142e de ligne à Lodève et trois semaines après le 11 mai, il commet les actes qui viennent de le faire condamner à mort.

Le matin, il commence par refuser d'obéir à l'ordre du sergent Mesnard qui voulait lui faire recoudre son bourgeron et il se sauve au moment où l'autre allait lui donner lecture du code pénal.

Dans l'après-midi, en se rendant au tir à la cible, le capitaine lui octroye huit jours de prison pour obstination à marcher hors des rangs. Arrivé au champ de tir, le chef de bataillon Rostan, informé du fait, fait comparaître Buscot. Aux remontrances, il réplique gouailleur : « Eh bien, je ferai mes huit jours ».

— Votre punition sera portée à 15 jours, puis à 60, reprit l'officier.

— Je ferai 60 jours, répondit encore Buscot ; puis, il se coucha par terre.

Le commandant Rostan donna l'ordre de le reconduire au quartier pour le mettre en prison et il s'éloigna, peureux de ce qui allait suivre. Buscot, malgré les observations du sous-lieutenant Héliot, refusa de suivre son tourmenteur le sergent Mesnard, chargé de l'emmener sans escorte.

Devant ces refus réitérés, le sous-lieutenant ordonna au sergent de le faire prendre par deux hommes.

Buscot se redressa alors et se mit à apostropher Mesnard en ces termes :

— Avance donc pour me prendre, fainéant !

Puis, il se précipita sur lui, lui donna un coup de poing et le saisit vivement à la gorge.

L'adjudant Brial, intervenu pour prêter main forte au sergent, fut mordu par Buscot au petit doigt de la main gauche.

Ces deux sous-officiers le renversèrent immédiatement pour éviter les coups de pied qu'il lançait, et, aidés de deux hommes, lui lièrent bras et jambes et l'attachèrent à un arbre.

Comme le capitaine Leroy lui faisait observer qu'il venait de commettre un acte très grave, il se tourna vers les officiers présents et s'écria :

— Vous n'êtes tous que des canailles, des fainéants et des cochons. Attendez que je sois libre.

Puis, il ajouta :

— Et maintenant que j'ai commencé par les voies de fait, je ne m'arrêterai pas là.

Buscot, transporté au quartier dans une voiture cellulaire, ne manifesta aucun regret. Il dit qu'il trouverait bien le moyen *d'étouffer* le sergent Mesnard.

Buscot est condamné à mort, Mesnard peut respirer. A mort, pour n'avoir pas reconnu un boulon, pour un coup de poing et une morsure ! Voilà l'armée. Quel homme peut croire réellement que Buscot soit digne d'un tel châtiment !

Et quelle histoire navrante que celle de ce garçon que la société traîne de prison en prison depuis l'âge de douze ans ! Un tel fait ne suffit-il pas, à lui *seul*, à légitimer tous les appels à la haine contre les institutions et à la violence pour leur destruction dont nous nous rendons journellement coupables ?

***

La décomposition policière avance avec une rapidité vertigineuse. A peine a-t-on oublié les révocations prononcées coup sur coup contre plusieurs officiers de paix convaincus d'avoir mangé la grenouille, que voici Santini condamné à deux ans de prison pour avoir aidé une demoiselle de ses amis à dépouiller un riche aliéné ; voici l'affaire Fouquet que tout le monde connaît ; voici encore Rouquier et Lalmand, bien connu des anarchistes qu'ils étaient chargés d'arrêter, et que voilà démissionnaires par ordre ; voici enfin la bande des sergents de ville qui s'entendaient avec des compères pour verbaliser sur des accidents fictifs et empiler les compagnies d'assurances. Et ce n'est pas fini, on nous promet d'autres pots aux roses.

Et ce qui est plus fort, c'est que Rouquier paraît avoir été révoqué à tort ; il serait presque un honnête homme !

Il n'y a qu'un moyen d'arrêter la putréfaction, c'est de supprimer la fonction.

***

Une des conséquences les plus amusantes de la tentative de grève des boulangers, c'est l'achat de pain fait par le gouvernement en province. Il en est venu de partout : Vannes, Bordeaux, Belfort, Rouen, Verdun, Bourges, seulement les Parisiens n'en ont pas voulu, en ayant assez d'autre part. Il faut néanmoins payé la farine employée et c'est la ville de Paris que cela regarde. Une centaine de mille francs que cela coûtera aux contribuables. Ah, cela coûte cher d'assurer la sécurité.

***

Douai. — La cour d'assises du Nord a condamné Culine à six ans de réclusion, dix ans d'interdiction de séjour et Lafargue à un an de prison et 100 fr. d'amende.

C'est logique et c'est bien ! Jusqu'à présent on pouvait penser que la bourgeoisie était embêtée de cette fusillade de Fourmies. Erreur ! par la voix du jury du Nord, choisi parmi les « plus intègres citoyens du pays », la classe au pouvoir a fait savoir que les fusillés avaient tort et que ceux qui n'étaient que les fusilleurs devraient être emprisonnés ! Le jury a trouvé bon d'expliquer au peuple que l'affaire de Fourmies n'est pas le résultat d'une maladresse gouvernementale, mais la conséquence naturelle du conflit économique entre le capital et le travail. Merci au jury du Nord !

Lafargue a eu un an de prison pour un discours prononcé à quelque distance de Fourmies, trois semaines avant la catastrophe. Tout son passé proteste contre les paroles que l'acte d'accusation lui attribue dans cette réunion, mais peu importe. La liberté de parole n'existe plus. Ainsi que l'a dit le procureur général qui avait tenu à requérir lui-même : « Peu m'importe les opinions de Lafargue, il me suffit de savoir qu'il attaque à fond de train, le capital et la bourgeoisie ». Ainsi nous tous qui journellement vouons les institutions capitalistes à la haine de tous les hommes, nous pourrons être déclarés juridiquement responsables du massacre de Fourmies. — Cela n'arrêtera pas la lutte et ce verdict ne portera pas bonheur au gouvernement.

Un autre avantage sera de montrer peut-être, aux collectivistes qu'il ne sert à rien de temporiser et qu'il est réellement hors de saison de réclamer la conquête des pouvoirs publics.

Allons, le gouvernement ne manquera pas une occasion de faire une bêtise.

***

Lyon. — Dernièrement avait lieu une grande réunion organisée sous les auspices de Guesde. Ferroul et Fargeat ont pris la parole devant deux ou trois cents personnes. Ferroul voyant qu'on applaudissait certains passages révolutionnaires, se crut à Narbonne et se permit d'envoyer un coup de pied aux anarchistes. Mal lui en prit, de tous côtés on le traita de renégat, de bouffe-galette ; il voulut se reprendre, mais c'était trop tard. Il a fallu lever la séance.

***

Agen. — Le compagnon Bourguignon a été arrêté pour avoir distribué des manifestes à Bordeaux le 1er mai. La haine des gouvernants a la dent longue !

Dernièrement paraissait devant la cour d'assises, Peillet, convaincu de vol. La cause n'a d'intérêt que par la déclaration de l'accusé :

« Je ne suis pas un voleur pour le plaisir de l'être : je vole pour me procurer le pain que la société impitoyable pour moi refuse de me donner par un travail honnête et régulier. Je suis veuf avec plusieurs enfants et quand j'ai commis le vol qui m'est reproché, j'étais désespéré. » Le président a eu le toupet de répondre : « Dans ces circonstances, on se tue ! » Peillet a été condamné à cinq ans de réclusion.

***

Nantes. — Cails, Courtois, Meunier, dit Pieds plats et Grenet étaient poursuivis pour excitation au meurtre, au pillage et à l'incendie, propagée par discours et par affiches pendant les jours précédant le 1er mai. Le jugement a eu lieu le 2 juillet devant la cour d'assises de la Loire-Inférieure.

Courtois a disparu depuis le 1er mai. La cour l'a condamné à deux ans de prison et 100 francs d'amende. Avec la condamnation de Reims, cela lui fera du pain sur la planche si jamais la police peut mettre la main sur lui, mais le monde est grand et il y a d'aussi bonne propagande à faire à Rio-de-Janeiro qu'à Paris.

A Cails, que lui aussi s'est esbigné, dix huit mois de prison ont été promis pour le jour où on le prendra.

Meunier et Genet étaient présents. Le premier s'est défendu lui-même et a reçu un an de prison. En entendant sa condamnation, il s'est écrié : « Vive l'anarchie » et pour ce fait la cour lui octroye un mois de prison de plus. C'est un perfectionnement tout récent apporté à la machine à juger, mais il ne rendra guère de service à la caste attaquée.

Genet a été défendu par un conseiller général et il a été acquitté.

***

Fourmies. — La bagarre du 15 juin vient d'avoir son épilogue. Seize manifestants, inculpés d'outrages, de rébellion et de bris de clôture, ont comparu le 1er juillet devant le tribunal d'Avesnes. Treize d'entre eux ont été condamnés à des peines variant entre huit jours et six mois de prison.

***

Bordeaux. — C'est une véritable émeute qui a éclaté à Bordeaux le 22 juin. Les journaux de l'endroit nous donnent des détails qui quoique vieux de quinze jours, n'en ont pas moins leur grand intérêt.

« Un mouvement se produit dans la foule : cent individus, hommes et femmes, se précipitent, entourent le tramway, le prennent d'assaut et, tandis que les uns coupent les traits des chevaux, d'autres font, aussi poliment que le comportent les circonstances, descendre les voyageurs. Lorsque le tramway est vide, plusieurs paires de bras vigoureux se dressent pour faire bélier et renversent la voiture en travers sur les rails.

... Pendant la bagarre, l'épicerie d'Aquitaine, dirigée par M. Escolère et qui se trouve route de Toulouse, presque au coin de la place, a été pillée par une bande d'énergumènes. Pains de savon, sucre, sulfate de cuivre, tout a servi comme projectiles à ces manifestants pour taper sur la police et les gendarmes.

... Aux abords du kiosque de la rue de la Gare, deux représentants de la force publique ont été obligés de se réfugier dans une maison pour échapper aux menaces de la foule et ont dû relâcher un individu qu'ils avaient arrêté.

... Mais la besogne va trop lentement ; un gamin d'une quinzaine d'années, hissé par des hommes, s'accroche aux poutrelles extérieures, arrive au toit et attache une corde à une pièce de bois. A peine est-il descendu que des centaines de bras commencent à tirer et le kiosque est ébranlé. Tout un côté tombe d'abord, puis le milieu, et enfin tout le kiosque s'affaisse.

Les manifestants montent alors sur les débris et la foule applaudit.

Mais l'œuvre n'est pas terminée. Tout-à-coup, une vive lueur éclaire la place, les ruines sont en feu, et les applaudissements et les vociférations redoublent.

... Les hussards sont accueillis par les sifflets et les huées, et les insultes, les plus grossières. Le spectacle est vraiment écœurant. C'est principalement des jeunes gens de dix-huit à vingt ans qui se distinguent et qui semblent rivaliser d'ardeur pour insulter l'armée française. »

Mais le plus intéressant peut-être c'est la fureur de la bourgeoisie. Comment, « une bande de malfaiteurs a pu durant toute une journée et une partie de la nuit, organiser le désordre, attenter à la propriété privée, pratiquer même l'incendie, couvrir enfin de honte le renom de notre chère cité !

» Et ce qui nous a causé la plus douloureuse surprise, c'est de voir qu'une partie de la population, loin de réprouver ces actes coupables et de s'écarter de ceux qui les commettaient, paraissait au contraire les encourager par sa complicité tacite ! Il n'y avait donc pas dans cette foule qui regardait froidement assaillir les hussards à coups de pierres, lancer des pétards dans les jambes des chevaux, il n'y avait donc pas de pères qui aient eu un fils à l'armée ! »

Et à Fourmies n'y avait-il pas de soldats qui eut un père dans le peuple, pourrions-nous répliquer, si nous voulions discuter avec ces gens là.

Non, leur bêtise est sans limite, tout mouvement les surprend, ils ne peuvent rendre compte à quel point on hait leur régime et ce qu'il serait facile à culbuter si le peuple n'avait aussi lui sa couche de préjugés.

Mais des émeutes comme celles de Bordeaux sont profondément consolantes. Elles montrent qu'à certains moments, il n'y a plus ni boulangiste, ni socialiste, ni anarchiste. C'est la foule qui renverse tout. Et il peut suffire de quelques individus conscients pour empêcher le lendemain du nettoyage, cette même foule de se donner des maîtres.

Il y avait eu une soixantaine d'arrestations. La plupart des condamnations ont été de quinze jours à trois mois pour outrage, rébellions, etc. Désarçonner un hussard est plus cher, six mois de prison. Enfin un garçon de magasin Pourtalès quatre fois condamné pour coups, injures et rébellion, a eu un an et un jour de prison.

Il paraît que la sévérité du tribunal a produit le meilleur effet dans le public. Tout cela, c'est de la semence de révolte.

Les grévistes se sont hâtés de répudier toute connivence avec les fauteurs de désordre, ils ont adressé aux journaux une protestation se terminant par les mots : Vive la grève calme et paisible ! Ils ont obtenu satisfaction et ont repris le travail.

Toutefois, à l'issue de la réunion entre les délégués, le maire, le préfet et le directeur de la compagnie, une centaine de grévistes (sur les cinq cents employés de la compagnie), stationnaient devant la Bourse du travail indépendante et critiquaient vivement la conduite des délégués : « *Ceux qui nous mènent nous ont vendus !* » criaient ils. Et c'est fatalement exact.

***

Saint-Etienne. — Mollet, Gay, dit le Père peinard et Demure de Roanne, ont été condamnés le 1er juillet, par la cour d'assises de la Loire, chacun à un an de prison et 100 francs d'amende pour discours prononcés le 25 avril dernier à Roanne. Le parquet avait relevé la provocation au meurtre et au pillage dans leurs discours. Mollet n'était pas présent, la justice n'ayant jamais pu mettre la main sur lui depuis le 1er mai.

## BIBLIOGRAPHIE

*Prison fin de siècle*, par E. Gegout et Malato, illustrés par Steilen, 1 vol., 3 fr. 50, chez G. Charpentier et E. Fasquelle, 11, rue de Grenelle.

Dans la préface de ce volume, les auteurs avouent n'avoir voulu faire qu'une pochade, toute prise est ainsi enlevé à la critique, et nous prenons le livre comme tel, en reconnaissant avec les auteurs « que la paille humide des cachots » ne peut guère servir aujourd'hui d'auréole aux « martyrs » qui en ont taté.

Mais en riant des embêtements administratifs de Pélagie, nous ne devons pas oublier, que d'autres camarades sont dans les centrales et au bagne et que là ce n'est plus l'emprisonnement pour rire. Les souffrances morales et physiques y exacerbent l'homme le mieux trempé et le terrassent complètement, quand elles ne l'amènent pas à la révolte.

***

La littérature périodique anarchiste va se développant tous les jours. Nous avons maintenant plus d'une demi douzaine de journaux français à recommander.

Le 3e numéro du *Pot à Colle*, vient de paraître (55, rue du Pont Vert, à Bagnolet) et le succès qu'il a obtenu dans la corporation du meuble et parmi les anarchistes, le décide à paraître dorénavant tous les quinze jours.

L'*Endehors* (12, rue Bochard de Saron), ne s'intitule pas anarchiste, mais la plupart de ses articles sont franchement anti autoritaires et leur forme littéraire a l'avantage de provoquer l'intelligence du lecteur et de l'amener à une pensée plus intense. Il paraît depuis deux mois.

L'*Homme libre* (22, rue de Tilly, Bruxelles), est déjà à son douzième numéro. Commencé avec l'argent du premier numéro, il a reçu un tel accueil qu'il a paru régulièrement chaque semaine, sauf l'interruption amenée par une perquisition et la saisie de tous les papiers. Nous voudrions reproduire chaque semaine des extraits de l'*Homme libre* et n'aurions que l'embarras du choix, mais nous aimons mieux recommander aux lecteurs de la *Révolte* l'achat du journal lui-même.

Le premier numéro de : *Le Rothschild*, organe de la classe dirigeante (A. X. 6, Windmill street, Londres W.), a paru la semaine dernière. Il contient des bonimenis bien trouvés, mais on sent trop dès les premières lignes que le journal est « reproduit par les soins d'un anarchiste. » Nous ne savons pas si *Le Rothschild* est destiné à avoir d'autres numéros, mais les camarades peuvent toujours envoyer à Londres les extraits que la *Révolte* mettrait dans sa *boîte aux ordures*

Le *Cri typographique* (33, rue des Trois Bornes, Carteron, gérant), doit faire dans l'industrie du Livre, la besogne que le *Pot à Colle* fait dans le meuble. Le premier numéro est en vente pour 5 centimes. Il doit paraître, bi-mensuellement.

Le *Forçat* (10, rue Roger, Villeval, gérant), en est aussi à son premier numéro. Les camarades parisiens le trouveront partout pour 10 centimes. Prière à ceux auxquels il plaira, de bien vouloir s'abonner, car les moyens pécuniaires du *Forçat* sont bien maigres.

Les vétérans anarchistes, le *Père Peinard* (31, rue Cadet), et le *Réveil des mineurs* (Goaziou, Hastings, Pa. Etats-Unis), sont connus de tout le monde.

En outre, on annonce comme devant paraître prochainement l'*Anti-Patriote*, et le journal des anarchistes de Nancy, enfin un camarade nous prie d'annoncer que *Vendémiaire* est le titre d'une revue sociale qui paraît le 1er et le 15 de chaque mois, à partir du 1er juillet. Cette revue est faite par qui conque veut s'affirmer sans aucune direction, avec et pour les foules ; ses bureaux sont 29, rue Bréa (abonnements 6 fr. par an ; le n° 25 centimes).

Pour les camarades qui lisent l'anglais, nous signalons *The Sheffield anarchist* (adresse 47, Westbar Green, à Sheffield, Angleterre). Prix : ce que vous pouvez donner.

Pour terminer, nous prions les camarades qui s'intéressent à la propagande à Fourmies, de ne pas oublier la *Revanche fourminenne*. Ce journal n'est pas anarchiste, mais il a très bonne volonté et on ne perdra pas son argent en le soutenant. Dans ses derniers numéros, il reproduisait la *Société future* de Darnaud.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous prions les camarades qui ont encore des numéros 36 de la 3e année, qui ne leur servent pas, de bien vouloir nous les expédier.

***

Lille. — Le groupe des Forçats invite les compagnons à se réunir le 14 juillet, à 4 heures du soir, chez Delory, rue de Valenciennes. 1° Pour discuter la conduite à tenir vis-à-vis des syndicats ouvriers, chercher le moyen le plus simple et le plus logique pour démontrer leur danger et la nouvelle source d'autoritarisme qui en découle ; 2° le Dieu patrouillotte, une fraction des Forçats formeront désormais le groupe les Repris de justice, et se rend solidaire de tous les actes commis contre la propriété individuelle, les exploiteurs de toutes espèces ; ceci pour répondre à de sales individus qui appellent les anarchistes les repris de justice.

Nous les avisons en même temps que nous agirons envers eux de la même façon que l'on agit envers un animal dangereux. Que les autres méditent notre devise : la goutte d'eau creuse la roche.

Vive l'anarchie !!

N B. Merci aux camarades qui ont envoyé des brochures.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Place est prié de donner son adresse à R. Brisset, 10, rue de Fourcroy, Nantes.

Zisly. — J'ai fait passer votre adresse au « Réveil des mineurs ». Vous recevez, sans doute, la « Grise sociale » ne paraît plus. — J'avais lu l'article de Lombroso. C'est un âne. La brochure d'Agen : Chavinier, rue Raspail

H à Reims. — Cette brochure est épuisée. Le compagnon Alfred Maidura est prié d'envoyer de ses nouvelles à son oncle à Alexandrie.

L. rue Médée, à Alger. — Notre article du n° 40, répond à votre lettre. Nous n'avons rien à en retrancher. C'est une variété de patriotisme qui vous fait envisager les choses à ce point de vue.

T. A. Escarbottin. — « La Chanson des gueux », 3 fr. 50, chez Charpentier, 11, rue de Grenelle. — On a toujours mis 10 exemplaires dans le paquet, c'est qu'on en « achète » un en route.

Duplessis. — 19, route de Cherbourg. — Mais, en ce moment il est en route pour l'Amérique.

B. à Toulouse. — Mettons en réserve. Pourra aller à défaut de mieux.

P. A. à Angers. — Trop particulier pour intéresser les lecteurs.

S. D. aux Cueillis. — Adressez-vous à l'adresse que nous avons donnée.

L. à Alger. — Depuis mercredi.

N. à Chaux-de-Fonds — Reçu 25 francs, B à Tenes. — Les raisons qui nous ont fait dédaigner ce canard, étaient plus sérieuses que ce que vous appelez une prise de bec. Nous avons eu une adresse dans le temps, mais comme ceux qui faisaient cette cochonnerie ont trouvé le moyen de se manger le nez entre eux, nous ne nous sommes pas occupé de ce que c'est devenu. — Adressez vous à l'ami G. Laplace, 37, Mortimer Market, Tottenham Court road, London W., qui pourra peut être vous renseigner.

B à Argenteuil. — L. N. Forest. — Ce numéro vous donne l'explication du retard.

Le comp. du Havre qui désire écrire à Bernier de Roubaix, est averti que l'adresse de celui-ci est rue du Duc, cour Carpentier.

Boccard, Roumanie. — Bideauk.

La nouvelle adresse de Habert est 140, rue Mouffetard.

G à Valbelle. — N, à Tarascon. — W. à Dijon. — S à St Etienne. — T. F. à Lodèves. — V. B. à Puget-Ville. — T à St-Quentin. — F. à Amiens. — M. à Epinac. — B. à Arras. — F. à Novillars. — W. à Londres. — C. à Bilbao. — C. à Sains. — Agen. — P. à Bourges. — D à Rouen. — J. à Loir. — L. au Mans. — M. à Armentières. — W. à Flixecourt. — T. à Trélazé. — G. L. à Londres. — A. A. à Rouen — O. à Beauvais. — J. H. à Rotterdam. — G. à St Ouen. — V. à Maestricht. — S. P. à Bordeaux. — P. à Bordeaux. — L. C. à Villefranche. — H. à Nancy. — M. à Nantes. — B. à Roubaix. — B. à Asnières. — N. à Tarare. — M. à Angers. — C. à Argenteuil. — B. à Marseille. — D. à La Haye. — Descartes. — C. à Dôle. — L. à Rahastens. — V. à Lyon. — R. à Roanne. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Saint Denis. — Réunion samedi 11 juillet, à 8 h. du soir, salle Lebeau, aux Grandes caves populaires, place Gueldres. Ordre du jour : Les prisonniers de Clichy et le manifeste. — Urgence.

La *Revanche de Fourmies*, groupe anarchiste du XIVe, tous les samedis, causerie contradictoire, café d'Apollon, 25, rue de la Gaîté. Tous les socialistes sont invités.

Les compagnons d'Asnières, de Levallois et de Clichy, réunion samedi 11 juillet, à Asnières, en face le bureau des tramways.

La Marche en avant, groupe socialiste libertaire, tous les jeudi et samedi, causerie familiale, 34, rue Guérin, à Marseille.

Agen. — Les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, sont priés de se rendre dans un des salons du café Morat, cours Voltaire, 11 juillet, à 8 h. 1/2 du soir. — Affaire de groupe.

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE. N° 44. DIX CENTIMES DU 18 AU 24 JUILLET 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## OPINION PUBLIQUE

Nos ennemis ont réussi à s'emparer de quelques uns des nôtres. Que vont-ils faire de leurs victimes ? En France Descamps, Léveillé, Dardare vont passer en cours d'assises et le porte-parole de la Bourgeoisie demandera leurs têtes. En Suisse Malatesta est entre les mains de la justice et l'Italie demande son extradiction pour l'envoyer au bagne à perpétuité.

Le sort de nos amis est subordonné au mouvement de l'opinion. Le sentiment public admettra-t-il que se défendre contre des agents qui viennent vous arrêter vaut la guillotine ; admettra-t-il que professer l'Anarchie est un crime de droit commun et que l'extradition soit de droit ?

A Clichy, à peine pouvait-on relever le délit de port d'arme prohibée et d'emblême séditieux lorsque les agents ont voulu arrêter les camarades. *Ils se sont servis de leurs révolvers pour garder leur liberté, voilà le crime.* Se débattre contre qui vous attaque, fut-il porteur d'un uniforme, est un droit que revendiquent les anarchistes, et le bon sens de chaque individu, malgré les préjugés sur la police dont on l'empêche de se débarrasser est assez conforme à ce sentiment.

Malatesta avait été, il y a plusieurs années, expulsé de Suisse. La police suisse l'a arrêté à Lugano, il y a une quinzaine de jours. Il est passible de quelques mois de prison et d'être reconduit à la frontière de son choix. Oui, mais l'Italie réclame son extradition. Il n'a commis aucun crime en son pays natal, où il n'a mis les pieds depuis longtemps, mais la police italienne prétend :

1° Que Malatesta a été l'instigateur du congrès de Capolago ;

2° Que dans ce Congrès on a organisé la manifestation du 1er mai en Italie ;

3° Que cette manifestation a fini par des crimes à Rome et par des tentatives de pillage à Florence.

On voit la série des déductions que l'Italie invoque et que des journaux suisses appuient.

En somme, *elle réclame Malatesta pour complicité morale dans des actes qu'elle qualifie de crimes non politiques.*

Il y a-t-il des précédents ? L'Angleterre a refusé Parmeggiani à l'Italie, puis Castroni à la Suisse, mais la Suisse a livré Livraghi à l'Italie, cet officier qui est accusé d'avoir massacré des centaines de prisonniers indigènes à Massouah.

Le gouvernement ne demanderait pas mieux que de faire plaisir à son compère italien, mais il n'osera pas, pour peu que l'opinion publique suisse s'y oppose.

Prouver que la mort de l'agent poignardé sur la place Santa Croce, à Rome, ne peut être assimilé à un crime politique est un premier point ; prouver ensuite que Malatesta est complice de cet acte pour lequel Palla et autres sont déjà sous les verroux est une deuxième difficulté.

Présentons au public les situations de Descamps et de Malatesta sous leur véritable jour, remuons l'opinion et les gouvernants n'oseront commettre leur crime.

*Il y a parmi nos camarades, des compagnons qui voyagent de temps à autre ; nous demandons à ceux qui s'intéressent à l'extension du journal, de le réclamer à toutes les librairies des gares où ils ont l'occasion de descendre ; d'indiquer aux libraires que la maison Hachette en fait le service, et au besoin nous tenons à leur disposition des numéros pour distribuer.*

## LES ANERIES DE C... LOMBROSO

Il a déjà été question ici de la théorie de Lombroso qui prétend trouver dans la physionomie des individus la preuve de leurs tendances criminelles ou vertueuses et qui s'est évertué à ramasser une foule de documents avec lesquels il prétend arriver à constituer ce qu'il appelle le criminel-né.

C'est sur les anarchistes que ce monsieur vient d'opérer dernièrement et c'est par le canal de la *Nouvelle Revue* qu'il nous fait part de ses conclusions.

Lombroso commence d'abord par déclarer qu'il existe des *vrais révolutionnaires*. « Ceux-là sont les initiateurs des grandes révolutions scientifiques ou politiques, qui provoquent un vrai progrès dans l'Humanité ; ils sont presque tous des génies ou des saints, et ont une physionomie merveilleusement harmoniques ». — Mais il ne faut pas confondre ce type avec celui de l'*anarchiste*.

Le professeur ne nous dit pas quel est le criterium qui permet de juger du véritable révolutionnaire, mais cela découle de sa phrase : c'est le succès ! Victorieux, on est d'un caractère « merveilleusement harmonique », vaincu, on passe au rang des « fauteurs de désordre, des régicides, des présidenticides », des vulgaires anarchistes pour tout dire, alors on prend « le type criminel qui se répète chez presque tous ».

Or, comme les révolutions ne s'improvisent pas d'un seul coup, comme elles sont le fruit d'une lente évolution, d'une longue suite de désordres avortés, il s'ensuit d'après la théorie, que ceux-là sont du type criminel, qui se révoltent, sans espoir de succès, qui, las de courber l'échine, préfèrent cracher leur mépris à la face des oppresseurs, qui essayent de secouer le joug, tout en ayant presque la certitude de périr.

Les révolutionnaires du type harmonique sont ceux qui, arrivés au moment propice, sauront recueillir le fruit des révoltes antérieures et se hisser au pouvoir sur les cadavres des « fauteurs de désordre » morts à la peine.

On n'est pas plus plat courtisan du succès !

Mais, examinons quelles sont les anomalies que le savantasse docteur prend pour caractériser le type criminel-né ; ce sont :

Anciennes blessures ;
Anomalie dans la coloration de la peau ;
Anomalies des oreilles ou du nez ;
Tatouages.

Il est bien évident qu'un individu qui porte la marque d'anciennes blessures ne peut être qu'un criminel fiéffé, surtout s'il a reçu ses blessures dans un accident de travail ou en risquant sa vie pour sauver un de ses semblables. — Jusqu'à présent, nous avions cru que c'était celui qui faisait des blessures aux autres qui pouvait être traité de criminel, mais il paraît que c'est le contraire de la Science : le criminel est celui qui est blessé.

En ce qui concerne les anomalies de la face et de la coloration de la peau, Lombroso a dressé des statistiques en étudiant les anarchistes arrêtés à Turin en 1890 et en se renseignant auprès de la police de Chicago sur les pendus de 1887. Il a trouvé que tandis que la population générale ne donne d'anomalies que pour trois pour cent des examinés, les photographies des communards en donnent douze (c'étaient presque des honnêtes gens !) les anarchistes de Turin vont à trente-quatre pour cent et ceux de Chicago à quarante pour cent. Bien plus, Lombroso a trouvé une déformation particulière de l'oreille qui se rencontre chez tous les martyrs de Chicago : l'oreille a un lobe très peu développé. C'est la caractéristique de l'*oreille anarchiste*.

Tous les anarchistes ont ce trait de la physionomie, les gens normaux ne l'ont pas et il faut exterminer les anarchistes. La réciproque logique est de se débarrasser des gens qui ont ce caractère de l'oreille sans se donner la peine d'étudier leurs opinions sociales. C'est d'une grande commodité. Poussant même la théorie de Lombroso, jusque dans ses conséquences, nous sommes amenés à demander que les sages-femmes et les médecins-accoucheurs soient tenus de mettre à mort tous les nouveaux-nés qui viendront au monde avec un nez de travers ou une oreille mal faite. Toute tache pigmentaire sous la peau ne peut être, évidemment, que l'indice de la plus noire perversité. Ainsi moi, il semble bien me rappeler avoir de ces taches... quelque part, je suis anarchiste, ça concorde bien, je ne suis qu'un vulgaire criminel. A mort ! A mort ! La théorie prédit que je dois périr sur « les échafauds ».

En appliquant la doctrine à tous ceux qui en sont dignes il y aurait probablement très peu de survivants, mais combien l'Humanité serait parfaite au moral et au physique ! Il ne faut jamais reculer devant les conséquences d'une théorie fondée sur l'observation comme l'est celle-ci !

Quant aux tatouages, nous ne les avions pas pris jusqu'à présent pour la marque d'une esthétique bien élevée, oh ! non ; c'est un reste d'atavisme qui porte certains hommes à rehausser « leur beauté naturelle » au moyen

QUATRIÈME ANNÉE, N° 44 — DIX CENTIMES — DU 18 AU 24 JUILLET 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## OPINION PUBLIQUE

Nos ennemis ont réussi à s'emparer de quelques-uns des nôtres. Que vont-ils faire de leurs victimes ? En France Descamps, Léveillé, Dardare vont passer en cours d'assises et le porte-parole de la Bourgeoisie demandera leurs têtes. En Suisse Malatesta est entre les mains de la justice et l'Italie demande son extradiction pour l'envoyer au bagne à perpétuité.

Le sort de nos amis est subordonné au mouvement de l'opinion. Le sentiment public admettra-t-il que se défendre contre des agents qui viennent vous arrêter vaut la guillotine ; admettra-t-il que professer l'Anarchie est un crime de droit commun et que l'extradition soit de droit ?

A Clichy, à peine pouvait-on relever le délit de port d'arme prohibée et d'emblême séditieux lorsque les agents ont voulu arrêter les camarades. *Ils se sont servis de leurs révolvers pour garder leur liberté, voilà le crime.* Se débattre contre qui vous attaque, fut-il porteur d'un uniforme, est un droit que revendiquent les anarchistes, et le bon sens de chaque individu, malgré les préjugés sur la police dont on l'empêche de se débarrasser est assez conforme à ce sentiment.

Malatesta avait été, il y a plusieurs années, expulsé de Suisse. La police suisse l'a arrêté à Lugano, il y a une quinzaine de jours. Il est passible de quelques mois de prison et d'être reconduit à la frontière de son choix. Oui, mais l'Italie réclame son extradition. Il n'a commis aucun crime en son pays natal, où il n'a mis les pieds depuis longtemps, mais la police italienne prétend :

1° Que Malatesta a été l'instigateur du congrès de Capolago ;

2° Que dans ce Congrès on a organisé la manifestation du 1er mai en Italie ;

3° Que cette manifestation a fini par des crimes à Rome et par des tentatives de pillage à Florence.

On voit la série des déductions que l'Italie invoque et que des journaux suisses appuient.

En somme, *elle réclame Malatesta pour complicité morale dans des actes qu'elle qualifie de crimes non politiques.*

Il y a-t-il des précédents ? L'Angleterre a refusé Parmeggiani à l'Italie, puis Castroni à la Suisse, mais la Suisse a livré Livraghi à l'Italie, cet officier qui est accusé d'avoir massacré des centaines de prisonniers indigènes à Massouah.

Le gouvernement ne demanderait pas mieux que de faire plaisir à son compère italien, mais il n'osera pas, pour peu que l'opinion publique suisse s'y oppose.

Prouver que la mort de l'agent poignardé sur la place Santa Croce, à Rome, ne peut être assimilé à un crime politique est un premier point ; prouver ensuite que Malatesta est complice de cet acte pour lequel Palla et autres sont déjà sous les verroux est une deuxième difficulté.

Présentons au public les situations de Descamps et de Malatesta sous leur véritable jour, remuons l'opinion et les gouvernants n'oseront commettre leur crime.

*Il y a parmi nos camarades, des compagnons qui voyagent de temps à autre ; nous demandons à ceux qui s'intéressent à l'extension du journal, de le réclamer à toutes les librairies des gares où ils ont l'occasion de descendre ; d'indiquer aux libraires que la maison Hachette en fait le service, et au besoin nous tenons à leur disposition des numéros pour distribuer.*

## LES ANERIES DE C... LOMBROSO

Il a déjà été question ici de la théorie de Lombroso qui prétend trouver dans la physionomie des individus la preuve de leurs tendances criminelles ou vertueuses et qui s'est évertué à ramasser une foule de documents avec lesquels il prétend arriver à constituer ce qu'il appelle le criminel-né.

C'est sur les anarchistes que ce monsieur vient d'opérer dernièrement et c'est par le canal de la *Nouvelle Revue* qu'il nous fait part de ses conclusions.

Lombroso commence d'abord par déclarer qu'il existe des *vrais révolutionnaires.* « Ceux-là sont les initiateurs des grandes révolutions scientifiques ou politiques, qui provoquent un vrai progrès dans l'Humanité ; ils sont presque tous des génies ou des saints, et ont une physionomie merveilleusement harmoniques ». — Mais il ne faut pas confondre ce type avec celui de l'*anarchiste.*

Le professeur ne nous dit pas quel est le criterium qui permet de juger du véritable révolutionnaire, mais cela découle de sa phrase : c'est le succès ! Victorieux, on est d'un caractère « merveilleusement harmonique », vaincu, on passe au rang des « fauteurs de désordre, des régicides, des présidenticides », des vulgaires anarchistes pour tout dire, alors on prend « le type criminel qui se répète chez presque tous ».

Or, comme les révolutions ne s'improvisent pas d'un seul coup, comme elles sont le fruit d'une lente évolution, d'une longue suite de désordres avortés, il s'ensuit d'après la théorie, que ceux-là sont du type criminel, qui se révoltent, sans espoir de succès, qui, las de courber l'échine, préfèrent cracher leur mépris à la face des oppresseurs, qui essayent de secouer le joug, tout en ayant presque la certitude de périr.

Les révolutionnaires du type harmonique sont ceux qui, arrivés au moment propice, sauront recueillir le fruit des révoltes antérieures et se hisser au pouvoir sur les cadavres des « fauteurs de désordre » morts à la peine.

On n'est pas plus plat courtisan du succès !

Mais, examinons quelles sont les anomalies que le savantasse docteur prend pour caractériser le type criminel-né ; ce sont :

Anciennes blessures ;
Anomalie dans la coloration de la peau ;
Anomalies des oreilles ou du nez ;
Tatouages.

Il est bien évident qu'un individu qui porte la marque d'anciennes blessures ne peut être qu'un criminel fiéffé, surtout s'il a reçu ses blessures dans un accident de travail ou en risquant sa vie pour sauver un de ses semblables. — Jusqu'à présent, nous avions cru que c'était celui qui faisait des blessures aux autres qui pouvait être traité de criminel, mais il paraît que c'est le contraire de la Science : le criminel est celui qui est blessé.

En ce qui concerne les anomalies de la face et de la coloration de la peau, Lombroso a dressé des statistiques en étudiant les anarchistes arrêtés à Turin en 1890 et en se renseignant auprès de la police de Chicago sur les pendus de 1887. Il a trouvé que tandis que la population générale ne donne d'anomalies que pour trois pour cent des examinés, les photographies des communards en donnent douze (c'étaient presque des honnêtes gens !) les anarchistes de Turin vont à trente-quatre pour cent et ceux de Chicago à quarante pour cent. Bien plus, Lombroso a trouvé une déformation particulière de l'oreille qui se rencontre chez tous les martyrs de Chicago : l'oreille a un lobe très peu développé. C'est la caractéristique de l'*oreille anarchiste.*

Tous les anarchistes ont ce trait de la physionomie, les gens normaux ne l'ont pas et il faut exterminer les anarchistes. La réciproque logique est de se débarrasser des gens qui ont ce caractère de l'oreille sans se donner la peine d'étudier leurs opinions sociales. C'est d'une grande commodité. Poussant même la théorie de Lombroso, jusque dans ses conséquences, nous sommes amenés à demander que les sages-femmes et les médecins-accoucheurs soient tenus de mettre à mort tous les nouveaux-nés qui viendront au monde avec un nez de travers ou une oreille mal faite. Toute tache pigmentaire sous la peau ne peut être, évidemment, que l'indice de la plus noire perversité. Ainsi moi, il semble bien me rappeler avoir de ces taches... quelque part, je suis anarchiste, ça concorde bien, je ne suis qu'un vulgaire criminel. A mort ! A mort ! La théorie prédit que je dois périr sur « les échafauds ».

En appliquant la doctrine à tous ceux qui en sont dignes il y aurait probablement très peu de survivants, mais combien l'Humanité serait parfaite au moral et au physique ! Il ne faut jamais reculer devant les conséquences d'une théorie fondée sur l'observation comme l'est celle-ci !

Quant aux tatouages, nous ne les avions pas pris jusqu'à présent pour la marque d'une esthétique bien élevée, oh ! non ; c'est un restant d'atavisme qui porte certains hommes à rehausser « leur beauté naturelle » au moyen

d'enjolivements pratiqués sur la peau, absolument comme pouvaient le faire nos ancêtres de l'âge de pierre. Ce même atavisme amène encore bien des femmes à se faire percer les oreilles pour y suspendre des morceaux de métal ou des cailloux brillants ; nous n'avions vu en cette pratique aucun caractère de férocité, mais puisque Lombroso nous apprend ce qu'il en est, nous espérons bien que l'on nous débarrassera non-seulement de ceux qui se tatouent, mais aussi de celles qui se font percer les oreilles ou se teignent les cheveux.

Lombroso, comme autre caractère de dégénérescence reproche aussi aux anarchistes de Chicago d'avoir eu des ascendants emprisonnés ou fusillés dans des mouvements politiques et sociaux. Il est de fait qu'avoir eu ses parents tués ou fusillés et malgré cela se mêler encore de rénovation sociale est la preuve d'un esprit bien pervers ; n'être pas arrêté, dans ses tentatives de rébellion par les châtiments exemplaires que cette bonne Bourgeoisie ne craint pas de distribuer, prouve un entêtement bien criminel !

---

Enfin, après avoir prouvé que les anarchistes doivent être classés dans les criminels et avoir sali cinq pages pour définir le type, Lombroso trouve le moyen de dire le contraire dans le dernier quart de la page terminale : « Si le penchant au mal existe chez eux (les anarchistes) dans une proportion plus grande que chez les honnêtes gens, il prend toutefois une route altruistique et tout à fait à l'opposé de celle des criminels-nés ».

La définition ordinaire du criminel dit que c'est celui qui veut du mal aux autres, et on dit du vertueux que c'est celui qui veut du bien à ses semblables, qui est altruiste par conséquent. D'après la science... de Lombroso, c'est un crime au contraire que d'être altruiste!

Mais continuons la citation :

« Ce penchant, en s'associant au besoin de nouveau *qui est aussi anormal* dans l'Humanité, s'il était canalisé et point dérouté par la misère, *pourrait devenir d'un grand avantage pour l'Humanité. Il pourrait lui tracer des routes nouvelles et, dans tous les cas lui être utile pratiquement.* Un criminel-né, dans une prison perpétuelle, tuera quelque geôlier ; dans une colonie s'alliera avec les sauvages, ne travaillera jamais, tandis que les criminels politiques, dans une colonie, deviendront des pionniers, plus utiles souvent que les honnêtes gens médiocres en tout, même dans le bien ».

Donc, il n'y a que les riches qui aient le droit de chercher des voies nouvelles, quand les misérables s'en mêlent, ils méritent la corde ! Nous avouons aussi pour notre part, avoir plus de sympathie pour certains sauvages que pour certains civilisés. A part cela, rien à dire dans cette citation.

Continuons : « Une idée ne s'étouffe pas avec la mort de ses fauteurs ; elle gagne, au contraire, à leur martyr, si elle est bonne, comme c'est le cas dans les grandes conspirations ou révolutions (celles qui réussissent, n'est-ce pas ?) Si, au contraire, l'idée est mauvaise, elle reste stérile, comme chez les anarchistes (quand la société actuelle aura disparu, Lombroso traitera ceux-ci de grands révolutionnaires !) Comme on ne peut porter un jugement définitif sur un grand homme pendant sa vie ; de même une génération ne *peut pas, dans sa vie éphémère, juger avec certitude de la fausseté d'une idée (quelle qu'elle soit)* ».

Par ces derniers passages Lombroso avoue, on ne peut plus galamment, qu'il n'est qu'un âne bâté, — nous demandons pardon de la comparaison... à l'âne. — Il se permet de taxer les idées anarchistes de stériles, alors qu'après quelques années de propagande seulement, elles ont déjà leurs martyrs et sont une force — puisqu'il les discute — alors qu'il avoue que la durée d'une génération serait impuissante à formuler une appréciation.

L'Humanité, dit-il encore, a horreur du nouveau, et les anarchistes en sont amoureux, c'est avouer que ces prétendus criminels sont nécessaires au développement de l'Humanité, que leurs actes, réputés criminels sont autant de coups d'épaules destinés à désembourber le char du Progrès et à le pousser en avant. A ce compte-là nous craignons fort que les criminels ne soient pas là où les voit Lombroso.

Ce monsieur a perdu encore une belle occasion de se taire.

---

Sur un sujet analogue, nous recevons l'article suivant :

## BÊTES FAUVES

Nous avons lu quelque part l'histoire d'un vieux paysan qui se vantait d'avoir tué pendant son service militaire pas mal d'individus d'une tribu quelconque. « Nous les massacrions comme des chiens enragés ! » disait-il. Et lorsqu'on l'eût interrogé sur le caractère, sur les mœurs de cette tribu-là, le vaillant massacreur répondit : « Ah ! ils sont très bien. Quand on ne les attaque pas, ils sont très doux... Ah ! ce sont de fort honnêtes gens, laborieux et hospitaliers... »

Ce fait nous est venu à l'idée à propos d'une conférence faite à l'Ecole de Droit par M. Alglave sur l'Anarchie. Nous prenons même la liberté d'affirmer que c'est exactement le cas de M. le conférencier.

Tâchons, en effet, de résumer ce qu'il nous a appris :

« Les anarchistes sont des bêtes fauves ». Voilà la définition littérale donnée par M. Alglave. Mais cette formule ne saurait être prise au sérieux, l'ensemble des faits cités au cours de la conférence étant de nature à aboutir logiquement à une conclusion tout à fait opposée.

Tout d'abord, M. Alglave a voulu nous montrer le but des anarchistes qui d'après lui serait celui-ci :

« La fédération des communes parfaitement indépendantes et basées sur les principes du communisme libertaire, c'est-à-dire la suppression de l'Etat ».

Puis, il nous décrit l'Etat actuel qui est composé de quatre éléments :

1) Le Parlement où les patrons possédant tous les moyens de la production, font des lois devant servir à leurs propres intérêts (« L'intérêt personnel, il n'y a que ça en général » — dit textuellement M. Alglave) ;

2) L'Eglise ou le clergé, grassement salarié enseigne au peuple le respect pour ces lois à l'aide de la religion.

3) Les administrations de toutes espèces et la police où des fonctionnaires non moins grassement payés veillent sur l'exécution des lois.

4) L'armée dont la mission est d'imposer les lois au peuple par la force.

Ainsi, selon M. Alglave, il ne resterait dans la société anarchiste que des hommes parfaitement libres et égaux, travaillant et consommant en commun, sans chefs ni patrons. Tout le monde y jouirait d'un bien-être considérable, les propriétaires, les curés, les soldats étant devenus travailleurs.

Eh bien ! on ne peut rien objecter à cela. Au contraire, M. Alglave nous a montré l'Anarchie comme un but de l'existence auquel chaque personne intelligente, honnête et énergique devrait se donner pour toujours corps et âme.

Après avoir ainsi expliqué ce qu'est l'Anarchie, M. Alglave nous fit voir les anarchistes en chair et en os, comme propagateurs et terroristes. Il a choisi pour cela l'exemple des nihilistes russes, quoiqu'on ne puisse les traiter d'anarchistes que par extension. M. Alglave nous les a représentés dans l'auréole de l'héroïsme.

« Sous l'influence de la doctrine anarchiste qui ne promet aucune récompense individuelle immédiate », mais seulement la transformation générale de la société, dit-il, un grand nombre de jeunes gens des deux sexes de la noblesse et de la bourgeoisie russes, des jeunes gens riches et possédant une instruction supérieure renoncèrent volontairement à leurs privilèges. Beaucoup parmi eux donnèrent à la cause anarchiste tout leur bien, se répandirent des grandes villes par toute la Russie, en travaillant comme simples ouvriers et ouvrières dans les fabriques, dans les champs. Et en même temps ils propageaient infatigablement les idées de la révolte, agitaient les masses contre les riches, contre l'autorité, afin d'instituer la société anarchiste.

Ayant été persécutés impitoyablement par l'Etat pour leur propagande, voyant leurs rangs décimés par la prison, les nihilistes s'attaquèrent à l'Etat les armes à la main pour désorganiser quelque peu les forces de ce dernier et montrer au peuple un exemple vraiment révolutionnaire. Le combat corps à corps engagé, ils y employèrent tous les moyens possibles d'attaque et de défense : revolver, poignard, dynamite, toutes les roses de la guerre à mort. Malgré une lutte inégale, leur courage ne se démentait point et ils périssaient vaillamment à l'échafaud. Et grâce à leurs efforts, l'idée de la Révolution sociale prit dans le pays une extension énorme ! Et le formidable empire russe fut secoué pour un certain temps presque de fond en comble... par quelques milliers d'individus !

Dans cette description enthousiaste faite par M. Alglave, il y a du vrai et cela démontre que l'individu une fois pénétré par la doctrine anarchiste peut devenir énergique facteur du progrès de l'Humanité.

Mais alors...

Pourquoi le vieux paysan massacrait-il des gens qui sont très bien, qui sont très doux, quand on ne les attaque pas ? Mais, parbleu, *il le fallait !* Quand on est soldat, on est très souvent obligé de tuer quelqu'un ou l'on perd sa propre vie.

Pourquoi M. Alglave traite-t-il de « bêtes fauves » — les hommes qui, sans le moindre espoir d'une récompense quelconque, abandonnent leurs privilèges, les hommes qui donnent leur vie pour assurer le bonheur à toute l'Humanité ?

Ah ! c'est bien simple

Quand l'on est professeur d'une école bourgeoise, d'une pépinière de juge pour le peuple, on est tenu de frapper sur les défenseurs du peuple, sinon, on perd sa vie.. pardon... ses émoluments.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

La semaine dernière, le président de la République escorté de sa maison militaire a été inaugurer un nouveau groupe de maisons construit au-dessus des Carrières d'Amérique et connu sous le nom de quartier de la Mouzaïa. Ces maisons ont cela de particulier que les locataires peuvent en devenir propriétaires après un certain temps de location. C'est donc une « tentative de solution à la question des logements bon marché, une des farces de la question sociale » et c'est à ce titre que Carnot est venu visiter ce quartier. Il a posé une première pierre, il a félicité les initiateurs et peut-être même en a-t-il décoré, et le Crédit Foncier qui a avancé l'argent attend qu'il lui rentre avec intérêt.

Les conditions d'achat de ces maisons sont affichées sur tous les murs et elles sont tellement abracadrantes qu'il faut les citer.

Exemple : Maison d'une valeur de 6,000 francs.
On en devient propriétaire en payant :

| | |
|---|---|
| 500 fr. comptant. | |
| 3.600 fr. en 50 annuités chacune de | 196 65 |
| 1.900 fr. en 15 annuités chacune de | 192 99 |
| 6.000 | 389 64 |

Le locataire croit donc acheter la maison 6,000 fr. en payant 389 fr. 63 pendant quinze ans et ensuite

fr. 65 pendant les trente-cinq années suivantes, imbécile ! il paie ainsi en cinquante ans la somme double de 47.207 fr. 35, plus du double de la valeur nominale et au moins quatre fois celle du prix de la baraque et du terrain (celui-ci ne vaut pas 150 fr.) C'est bien là ce qu'on appelle du socialisme pra... pour le Capital.

La combinaison est à double face. Le locataire peut sous-louer la maison pour 425 francs environ. Il n'en débourse que 389 au Crédit Foncier et au bout de cinquante ans, loasque la maison est payée, il ne loge pour rien !

De sorte que, de quelque manière qu'on s'y prenne, c'est toujours celui qui habite la baraque qui nourrit les autres, propriétaire et locataire principal, s'il y en a. C'est très bien calculé, mais les mauvais payeurs, ces sales anarchos pourront trouver les comptes.

Et puis dans cinquante ans, on ne saura plus ce que veut dire propriétaire !

***

Bon Exemple. — La semaine dernière un sous-off des compagnies de discipline passait rue du Temple, un de ses anciens soldats le reconnaissant, lui administra, en souvenir des vexations de tous genres qu'il lui fit subir en Afrique, une paire de gifles bien senties. Il fut arrêté, ce qui est regrettable.

(*L'Anti-Patriote*).

***

Un architecte, dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous, occupait depuis quelque temps une dizaine d'ouvriers maçons à la construction de maisons, rue Jacques Kablé. Il était tout le temps sur leur dos, se trouvant jamais la besogne assez bien faite, ni assez vite faite, mais pour payer c'était autre chose. Samedi, il y a quinze jours, il ne paye pas la quinzaine due et de plus se met à les narguer. Leur montrant de l'argent, il leur dit : « Regardez-le bien, car vous n'en aurez pas ».

Les ouvriers laissèrent pourtant filer le monsieur, mais le lendemain matin, ils l'attendaient dans la rue près du square de la Chapelle et sur son refus de payer, ils lui tombèrent dessus et le criblèrent de coups. Heureusement pour lui que des agents intervinrent et purent le faire monter dans un fiacre.

Dorénavant, il sera moins farceur.

***

A la Faculté de médecine, un savant racontait dernièrement qu'un chirurgien opérant une femme d'un cancer au sein le lui avait inoculé à l'autre sein pour voir si la greffe prendrait bien. Il fut rejoint par la mort assez rapide de sa cliente. On a constaté alors que Ricord avait fait sur un vieillard l'expérience de la transmission de la syphilis.

On crie, s'indigne et réclame une répression. Ces gens-là ne sont pas logiques. Est-ce que les gouvernants ne passent pas leur temps à faire des essais sur nous vifs. On essaie telle loi de répression, puis telle autre, telle loi sur l'armée, puis sur l'assistance...

Ils horribles sujets d'expérience, les déshérités meurent à Fourmies ou dans la Seine, soit lentement, tués par la misère, mais combien de cerveaux comprennent l'analogie ?

***

Nous avons eu un avant goût de ce que serait un gouvernement du Quatrième-Etat, tel que les socialistes en rêvent un.

A Paris, les possibilistes gouvernent à la Bourse du Travail et Ribanier était de par leur volonté, le chef de ce gouvernement. Il était assisté d'une commission exécutive. Peu à peu, on se méfia de ce gouvernement. On accusait cette commission de dépenses exagérées (bocks et cigares) dans certaines réceptions de délégations étrangères ou françaises et d'avoir réparti entre ses membres à l'exclusion de tous autres, les fonctions plus ou moins lucratives auxquelles ces réceptions ont donné lieu.

Il y eu réunion du comité général (comme qui dirait la Chambre des députés). Le gouvernement offrit sa démission, assurant qu'il continuerait ses fonctions jusqu'à la nomination d'un autre commission. Le comité accepta la démission, mais remplaça de suite la commission exécutive.

Ribanier et ses collègues ne l'entendaient pas ainsi, ils protestèrent et recoururent à la force armée. (Dans notre cas, le Conseil municipal qui donne la bonne galette). Celle-ci refusa de marcher contre les émeutiers et mon Ribanier reste par terre. Mais que le pouvoir ait été effectivement entre les mains de ces gens-là et ils s'y cramponnerait avec autant d'acharnement et avec moins de savoir-vivre que les Constans et Freycinet.

C'est égal, ce que Ribanier doit regretter le fauteuil de la commission extra parlementaire du travail.

Si l'exemple de Ribanier et de la commission exécutive ne vous suffit pas, voyez la municipalité de Bessèges. Une des conquêtes du Socialisme moderne, c'est d'avoir fait nommer Manifacier, premier magistrat de Bessèges. En cette qualité, il est devenu membre de la commission locale pour la répartition des fonds de la loterie de Bessèges Et il a volé.

Mazert et Valadier, l'un ajusteur, l'autre mineur ont été nommés par leurs copains d'atelier pour faire partie de la même commission. Et Valadier, et Mazert ont volé.

Tous ces gens-là étaient pourtant honnêtes, mais le maniement des fonds les a perdus Joindre bien péniblement les deux bouts, et voir de grosses sommes (qui pourtant réparties entre plusieurs milliers d'ouvriers ne donneront à chacun que quelques francs) c'est trop tentant Et on vole ses camarades d'atelier.

Ah, qui que vous soyez, si vous avez de bons copains, ne leur déléguez jamais aucune parcelle d'autorité ; ils en useront, deviendront canailles et vous serez volés !

***

A l'occasion du 14 juillet l'ancien maire de Toulon, Fouroux, est paraît-il gracié. C'est dans l'ordre. Quant à ses complices, on les garde et on les maltraite.

Pour Secrétan, les renseignements ne sont pas d'accord. Il est, ou gracié, après avoir accompli un quart de sa peine (six semaines sur six mois) ou sorti de droit, parce qu'il a fait son temps en cellule (pour les anarchistes, la cellule n'amène qu'une réduction d'un quart). Quoiqu'il en soit, il est heureusement rendu à la liberté et grâce aux millions en réserve, il va pouvoir reprendre ses opérations.

Il est bon de rappeler que pendant l'instruction dirigée contre Secrétan, Laveissière et autres, Laveissière découvrit qu'un de ses larbin d'uns de ses châteaux, lui avait volé quelques bouteilles de vin. Ah, cela ne traîna pas longtemps ! Il fut vivement condamné à cinq ans de prison qu'il est en train d'accomplir, sans qu'un 14 juillet le puisse délivrer. Les millions disparus dans l'affaire des métaux ont nécessité une enquête autrement sérieuse. Nous avons oublié ce que reçut Laveissière, peut-être fut-il acquitté en appel, mais Secrétan vient de régler son compte par six semaines de villégiature à la Santé.

Puisque nous parlons d'affaires, rappelons qu'une instruction est ouverte au sujet de Panama, contre le « Grand Français ». Comme il s'agit de près de deux milliards engloutis, la proportion mathématique conduit à vingt-quatre heures de prison.

C'est le cas de répéter l'opinion du brigadier Jaume : « Il n'y a de bonnes affaires que dans la banque. L'émission, la souscription, le nantissement, le change du courtier marron. Oh d'accord ! C'est excellent. Mais la pince monseigneur : sale affaire ! »

***

Paris. — Ainsi que nous le disons plus haut, Descamps, Leveillé et Dardare passeront prochainement en cour d'assises. La chambre des mises en accusation vise contre eux plusieurs articles du Code pénal dont le dernier est ainsi conçu :

« Si les coups ont été portés ou les blessures faites à un fonctionnaire ou un agent dans l'exercice ou à l'occasion de l'exercice de leurs fonctions, avec l'intention de donner la mort, le coupable sera puni de mort ».

Chauveau et sa femme ont été relachés depuis quelque temps et ne sont pas compris dans les poursuites.

***

Un journal illustré représente une *Garden-Party* à l'Elysée. On voit des officiers de toute arme, des jeunes messieurs et de belles dames en train de danser une sorte de farandole en se tenant par la main. Que cela devait être beau ! Et pendant ce temps, à Briançon, une mère se noyait avec ses deux enfants ; à Paris, une pauvre femme expulsée de son logement accouchait dans une cave et tant d'autres drames de misère se passaient dans tous les coins de la France !

***

J.-B. Clément vient de ramasser une assez honorable veste dans le cinquième arrondissement. Ce qu'il y a de bon, c'est qu'en maintenant sa candidature au second tour, Clément a fait passer le réactionnaire Trélat. On nous permettra bien de faire remarquer cela, nous que les socialos ont si souvent accusé de faire le jeu des réactionnaires en nous abstenant de voter.

On ne manque pas de dire que la candidature socialiste était purement de protestation, mais ceux qui ont assisté aux réunions ont vu avec tristesse les concessions que le candidat faisait pour obtenir quelques voix bourgeoises de plus. Et pourtant, Clément était un sincère, un ini lligent et un dévoué (sans parler du poète, bien entendu). La politique, l'espoir de parvenir, l'ont perverti, l'ont tué. Il est digne d'aller rejoindre les Lavy et les Brousse.

Il y a quelques semaines, dans le *Parti Ouvrier*, Arcès-Sacré coaviait les anarchistes à une action commune avec les socialistes débarrassé des chefs autoritaires.

C'est bien inutile. De quelque côté que vienne l'idée, si nous la trouvons bonne, nous tendons à à son application sans qu'il soit besoin d'entente pour nous lier. Sans vous dire anarchistes, faites comme nous, nous serons avec vous. Mais toujours nous serons en travers du chemin des ambitieux et des candidats.

Nous voulons bien « marcher, la main dans la main à la conquête de l'avenir » mais pas à la conquête des pouvoirs publics

Abandonnez cette voie funeste, qui n'engendre que divisions, jalousies et trahisons et nous ne serons pas loin de nous entendre.

***

Saint-Ouen. — Il y a plusieurs mois, un maraîcher tirait un coup de fusil et blessait un maraudeur qui lui avait volé quelques choux. Le défenseur de la propriété ne fut pas inquiété, ou du moins n'eut pas de peine à établir le cas de légitime défense de ses légumes attaqués. Le maraudeur en fut quitte pour quelques mois de prison.

Quoique la réponse des meurts-de-faim soit déjà vieille de plusieurs semaines, il ne faut pas manquer de l'enregistrer. Une nuit, une bande d'anarchistes (s'ils ne le sont pas consciemment, ils le sont au moins en fait) s'installèrent dans une lanterne appartenant au susdit maraîchar, la fauchèrent en entier, chargèrent une charette et furent vendre le chargement de fourrage aux environs.

Stupéfaction du proprio lorsqu'il s'en aperçut.

C'est ce que nous appellerons de la morale en action.

***

Dôle. — La ville de Dôle a reçu le 1er avril, avec grande pompe, le 19e dragon qui venait de Saint-Etienne où il ne s'entendait plus avec la population, car la majorité des traîneurs de sabre sont fils de bourgeois. La caserne était toute neuve et elle avait été construite pour recevoir ce régiment.

Le 29 juin, à deux heures de l'après-midi le feu s'est déclaré pendant que les soldats étaient à la manœuvre et il a si bien pris que quoique on fût en plein jour, un bon quart de la caserne a été la proie des flammes.

Malgré toute l'enquête qu'on a pu faire, il a été impossible de savoir comment le feu a pris. L'opinion générale est qu'il a été mis exprès et j'ai entendu dire par des soldats et par des ouvriers : si seulement elle avait brûler entièrement avec tout ce qu'il y a dedans. J'ai pensé que les soldats parlaient du fourniment qui les attache à l'armée et que les ouvriers parlaient des sabreurs dont ils ont déjà assez.

***

Fourmies. — L'ambulance installée par l'autorité militaire pour soigner les blessés du 1er mai, vient d'être démontée, les guérisons étaient parfaites, dit-on (*La Revanche Fourmisienne* dit que cela n'est pas). Aucune amputation n'a été faite, le médecin-major ayant tenu à ce qu'aucun blessé ne restât infirme. La communication officielle a le toupet d'ajouter et tous les journaux insèrent tel quel : « Les habitants de Fourmies conserveront longtemps le souvenir de M. le médecin major Delorme ».

Et conserveront-ils celui de M. le commandant Chapus ?

***

Montpellier. — On avait raconté que le conseiller Raisin qui a dirigé les débats de l'affaire Borras aux assises de l'Aude était devenu fou. La nouvelle est heureusement controuvée, « il ne s'agit que d'un dérangement d'esprit momentané » ; on espère qu'il pourra se remettre assez vite et reprendre son service de magistrat pour la campagne prochaine. Souhaitons lui une ample moisson de lauriers dans la

utte contre les criminels. Quelques bonnes condamnations à mort ramèneront monsieur le conseiller Raisin à la santé.

***

Caudebec-les-Elbeuf. — Quelques camarades sont allés faire une petite causerie dans un café de campagne aux environs de Caudebec. Après avoir discuté, les camarades ont entonné différentes chansons. Elles ont eu un très grand succès de rire et cela a permis de reprendre la discussion des idées. Tous les moyens sont utiles pour arriver au but.

***

Depuis huit jours, on signale de tous côtés des disparitions de receveurs, de percepteurs et de fondés de trésorier (Marseille, Cahors, Dieppe, Castelmoron, etc.). Cela montre à quoi sert le corps des contrôleurs, vérificateurs, inspecteurs, inspecteurs généraux et directeurs. Ce sont des expériences qui ne coûtent rien, le contribuable étant toujours là pour solder la différence.

## Belgique

Après soixante-dix jours de grève, les mineurs du bassin de Charleroi ont repris le collier de misère. Ils se sont affranchis de la domination du comité central belge, ils ont commencé la grève avant la permission d'en haut et ils n'ont pas voulu rentrer à la mine parce qu'une commission de la Chambre a adopté le principe de la révision de la Constitution. Mais les mineurs de Charleroi ont accepté la direction des affiliés aux Chevaliers du Travail ! Grand bénéfice. Au lieu d'être leurrés et vendus par les uns, ils ont été leurrés et vendus par les autres.

Près de 10,000 travailleurs en grève depuis soixante-dix jours, que de misère cela représente et les patrons n'ont pas maigri d'une livre ! Ils n'ont rien accordé et quant au suffrage universel, on en reparlera l'an prochain.

Quoique grévistes pacifiques, il y a parmi eux quelques tempéraments peu patients. Un attentat à la dynamite a eu lieu le 8 juillet, la veille de la reprise du travail contre la maison de M. Henain, directeur-gérant, à Farciennes. Les dégâts sont importants ; le bâtiment est fortement détérioré. L'auteur de l'attentat est inconnu.

## Russie

Cela va mal pour les gouvernants. Quoique les nouvelles n'arrivent à l'étranger que très difficilement, on sait que la famine, la misère, les mauvais traitements ont provoqué des troubles graves, des révoltes, en plusieurs provinces de la Russie ; on parle des environs de Nijni-Novgorod et aussi de la province de Kherson.

Le 28 juin, un grand seigneur du gouvernement de Minsk a été assassiné dans la nuit. Cette exécution avait été décidé par les paysans pressurés. Celui qui s'était chargé de la besogne aurait été arrêté.

Un autre grand seigneur, le comte Plater est mort dans un wagon, en Pologne. Sous les réticences officielles, on devine qu'il doit s'agir d'une vengeance de paysans.

## Hongrie

Une agitation semblable à celle de la Russie a eu lieu en Hongrie. C'est un mouvement purement agraire, provoqué par la misère et dirigé contre les grands propriétaires. On parle des environs de Kunegota comme ayant réclamé de grands renforts de troupes. Mais ceci ne guérira pas cela.

## Italie

Malgré les démentis des journaux officieux et malgré les mensonges des journaux radicaux, il est certain que les révoltes contre l'autorité et les attaques contre la propriété deviennent incessantes. Les arrestations que l'on fait montrent que la situation du gouvernement est attaqué, et il est clair qu'elles n'amélioreront pas la sécurité des jouisseurs.

A Audia, on a arrêté il y a une quinzaine de jours plus de cent personnes qui s'étaient groupées sous le titre de « Infâme loi ». Les journaux gouvernementaux nient le fait ou du moins son importance ; l'opposition classe les personnes arrêtées sous le nom de malfaiteurs et veulent prouver que la monarchie en haut amène le brigandage en bas. Les anarchistes emprisonnés finiront par mettre tous les partis politiques d'accord en les anéantissant.

A Civitavecchia, à Rome, à Turin, des groupements semblables ont été découvert par la police et l'on doit borner les arrestations aux emplacements vides dans les prisons.

Et puis les italiens n'y vont pas de main morte. Ils volent, attaquent et vont jusqu'à piller des maisons entières.

Les renseignements nous étant donnés par la voie bourgeoise nous ne pouvons affirmer que tous les membres de ces « associations de malfaiteurs » soient des anarchistes, c'est-à-dire des gens ayant notion d'une autre société que la nôtre, du moins sont-ils sympathiques aux faibles et terribles aux puissants.

A Caserte, ceux que tous les journaux appellent des brigands ont attaqué et volé le baron Zona, blessant mortellement un de ses serviteurs qui voulaient le défendre.

A Belvi, trente individus ont attaquée et pillé des maisons privées (de richards probablement) et, après le pillage sont restés pendant deux heures dans la ville, faisant feu sur les citoyens (les bourgeois et leurs serviteurs probablement) et en en blessant un certain nombre.

Ces jours-ci, une bande d'une cinquantaine d'hommes a attaqué la gare de Chilimari en Sardaigne. Après une lutte à coups de fusil avec le personnel de la gare, celui-ci s'est enfui, et les assaillants ont tout emporté.

Quand la misère, au lieu d'avilir les hommes, leur fait relever la tête, la Révolution n'est pas loin, car la misère ira toujours en croissant.

Un mouvement d'une autre nature s'est produit à Empoli. Un général ayant fait effectuer à ses hommes une marche par une chaleur accablante, un grand nombre de soldats sont tombés sur les routes et des décès se sont produits. Un journal démocratique local a publié un article très vif sur les officiers, ceux-ci ont envahi l'imprimerie et on s'est battu, la population s'étant mise contre les galonnés naturellement.

Cela c'est très bien, il faudrait profiter de toutes les occasions de se mêler des relations de soldats à officiers, défendre ceux-ci contre ceux là, afin qu'en d'autres occasions le soldat sache les sentiments du peuple à son égard.

Les condamnations relatives aux mouvements du 1er mai ne font que commencer. Les petites affaires sont liquidées, mais il reste l'émeute de Rome que l'instruction fait reposer sur la tête de Palla. A Sampierdarena, le procès s'est terminé par une condamnation à vingt-deux mois, six à treize mois, et deux à six mois de prison.

La bonne contenance des copains a fait très bon effet, surtout celle de Premarcia qui, par sa franchise s'est fait plusieurs fois rappeler à l'ordre par un des pantins du tribunal.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Saint-Denis. — Le groupe va publier un manifeste qui expliquera la conduite des camarade Descamps, Dardare et Léveillé dans la bagarre de Clichy.

Ce manifeste sera envoyé gratuitement à tous les groupes qui en feront la demande.

Donc, camarades de tous pays, aidez-nous. Il faut démontrer la tactique anarchiste, avant que la presse bourgeoise déverse toutes ses infamies contre nos amis.

Envoyer fonds et conseils au compagnon Boutteville, 20, rue Brise-Echalas à Saint-Denis ou au compagnon Mathieu, 8, rue Montmartre, à Saint-Ouen.

***

Les compagnons qui correspondent avec Antoine Antignac, peuvent lui écrire à l'adresse suivante : 124, avenue Thiers (La Bastide), à Bordeaux.

***

Marseille. — Les compagnons qui adressent des correspondances au groupe les *Rénovateurs*, sont avisés que le groupe a changé de local. Nouvelle adresse : Zanzibar-Bar, 37, place Saint-Michel.

***

Nantes. — Il vient de se former un nouveau groupe qui prend pour titre : les Anti-Patriotes.

Comme son nom l'indique, il se propose de combattre par tous les moyens l'idée de patrie, afin d'empêcher à l'avenir le retour d'événement comme ceux de Fourmies.

Le groupe fait donc dans ce but un appel pressant à tous les internationalistes et surtout aux jeunes gens pour étudier et employer les moyens de combattre ce culte d'un nouveau genre.

Le groupe se réunit tous les dimanches de 9 heures à midi, chez la veuve Godefroy, rue Foureroy, 10. Pour toutes les correspondances concernant le groupe, s'adresser : Ch. Moru, rue Foureroy, 10.

***

Les journaux anarchistes en langue française peuvent envoyer dix exemplaires de chaque au compagnon Maurice, Zanzibar-Bar, 37, place Saint-Michel, à Marseille et dix à M. Gauchon, marchand de journaux, en face de l'Alcazar, cours Belzunce, à Marseille.

## BIBLIOGRAPHIE

Le 1er numéro de l'*Antipatriote* vient de paraître, 5, rue des Panoyaux, chez Louis Perrault.

*Le Forçat* devient hebdomadaire. Bon courage. — Adresse : Villeval, rue Roger, 10.

## PETITE CORRESPONDANCE

Codreamu demande l'adresse de Leveran.

Antoine à La Garenne. — Soyez assuré que nous ne nous occupons pas de la position sociale de nos abonnés. Chacun fait comme il peut.

Un camarade de Paris, habitant Apt, voudrait avoir l'adresse de Bertrand, le compagnon bijoutier du XIIIe.

Hugot. — Distribuez les invendus, pouvez mettre en montre.

Place est prié de donner son adresse à Brisset, 10, rue Fourcroy, à Nantes.

Gustave Catala, calle del perro 2, 4° à Bilbao demande l'adresse d'Albany, couturière pour tailleur, qui a travaillé avec lui à San Sebastien.

Gaillard de Montreuil demande l'adresse de Mévaux.

Compagnons d'Agen. — Quel est le numéro de la rue et le prix de la brochure ?

B. à Mirepois. — H. à Vervieux. — B. au Mans. — B. au Havre. — B. à La Machine. — M. à Nîmes. — B. à Arest. — C. à Bruns. — V. C. à Puget. — L. V. à Calais. — J. L. à Paris. — A. G. à Châlon-sur-Saône. — J. D. à Chercher. — F. B. à Northampton. — D. à Mascara. — I. au Hâvre. — A. G. à Montreuil. — B. à Amiens. — D. à Amiens. — M. à Marseille. — F. B. à Lyon. — A. B. à Vaucence. R. à Berre. — B. R. à Perrefeu. — H. à Tonnerre. — F. D. à Toulouse. — L. à Toulouse. — M. à Auxerre. — M. à Hérisson. — B. à Paris. — V. C. à Bilbao. — G. à Méru. — M. G. à Marseille. — R. à Marseille. — T. à Barcelona. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Samedi 18 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, grande conférence par le comp. Sébastien Faure, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant, au premier.

Ordre du jour : Cent ans après.

Entrée : 15 centimes.

Tous les mardis à 8 h. 1/2 du soir, salle Biot, 89, rue du Temple, réunion des groupes *Les Insoumis*, la *Ligue des Antipatriotes* (section des X, IV et IIIe), *Les Libertaires* des XX et XIe.

Entrée par la rue Michel Lecomte.

Les compagnons des groupes le *Combat*, les *Jeunes Insoumis* et les *Libertaires* du XXe se réuniront tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

Le dimanche, même salle, même heure, conférence et soirée familiale.

L'on pourra s'y procurer les journaux suivants : le *Père Peinard*, le *Rothschild*, le *Pot à Colle*, l'*Insurgé*, la *Révolte*, le *Forçat*, ainsi que différentes brochures.

Fédération des Travailleurs anarchistes des XI, XII, XXe et de la banlieue de l'Est, samedi 18 juillet, à 8 h. 1/2 précises, au chalet Franc-Comtois, boulevard de Picpus, 79, au premier.

*Un trait bleu en cet endroit veut dire que le destinataire du journal a terminé son abonnement et que l'envoi sera suspendu.*

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 17, rue de l'Échiquier.

QUATRIEME ANNÉE, N° 45. DIX CENTIMES DU 25 AU 31 JUILLET 894

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Nous avertissons les compagnons à qui nous adressions le journal gratuitement pendant un mois, que nous cessons momentanément l'envoi pour faute de fonds.*

## UN NOUVEAU PARTI
### A CONSTITUER EN ALLEMAGNE

Nous donnons plus loin, sous la rubrique Allemagne, un résumé du nouveau programme qui va être proposé au parti social-démocrate, au congrès du 10 octobre.

Le trait distinctif de ce nouveau programme c'est la demande d'un « Bureau impérial du travail, de bureaux provinciaux du travail et de chambres du travail » et la demande que dans la gestion de la caisse impériale d'assurance pour les travailleurs, fondée par Bismarck, les travailleurs aient une plus large part.

Ces paragraphes, introduits dans le programme révisé du parti en lieu et place du programme de Gotha de 1875, sont, pour nous, un signe évident que le vieux parti est mort, irrévocablement mort, et qu'il ne reste plus rien aux jeunes socialistes allemands qui n'ont pas suivi leurs chefs dans leur évolution à rebours, que de travailler à constituer un nouveau parti socialiste, basé sur des principes entièrement nouveaux.

Le vieux parti ne vise plus qu'à partager le pouvoir avec les gouvernants actuels. Pour les services rendus, en combattant d'une part Bismarck et d'autre part les éléments révolutionnaires, il demande sa part dans les conseils de l'empire. Il fait promesse d'accepter cette part, si minime qu'elle soit — même sous les ordres de Guillaume II, même sous les ordres de son ministère.

Mais pareille promesse, quand elle est faite par un parti, autrefois d'opposition révolutionnaire, — c'est la mort du parti, non-seulement comme parti révolutionnaire, mais même comme parti réformateur. Un gouvernement n'admet pas dans son sein un parti qui le combattait jadis, sans que celui-ci ait donné des gages de soumission.

Ce que le parti réclame, en effet, c'est sa part du pouvoir impérial et bourgeois. Il se range du côté des exploiteurs, à condition qu'on lui donnera sa part de l'exploitation.

Que des hommes usés, fatigués par les luttes, perdus pour le peuple et la révolution, et visant au repos, rien qu'au repos, réclament leur part au ratelier de l'État — cela se comprend. Un Greulich, vieux, usé, ayant besoin d'un pot-au-feu assuré, peut le faire.

Mais qu'un *parti* jadis révolutionnaire, adresse cette demande, c'est prononcer sa déchéance ; c'est abdiquer pour toujours de son rôle ; c'est absolument renoncer à son passé révolutionnaire, même à son passé réformateur. Vont au ratelier de l'Etat, sous la gouverne des empereurs et des ministères, — les tarés, les usés, les bon à rien faire.

Voilà pourquoi ceux des social démocrates allemands qui ont réellement à cœur la révolution sociale — et nous savons parfaitement qu'ils sont nombreux — devraient carrément se décider à ne plus chercher à *réformer* le parti social-démocrate actuel, mais simplement à en créer un nouveau.

Ce ne sont pas seulement Liebknecht, Bebel, Vollmar et autres chefs du parti qui sont usés, — c'est l'ensemble de cette *organisation* qui a travaillé pendant quinze ans dans une voie qui, fatalement devait l'amener à l'abaissement dont elle fait preuve aujourd'hui.

Les jeunes socialistes allemands, ceux qui *veulent* l'affranchissement des travailleurs, n'ont réellement plus rien à faire dans le parti social-démocrate. Ils s'épuiseraient en vaines luttes s'ils cherchaient à lui donner une nouvelle direction : c'est matériellement impossible. Comme les hommes, comme les espèces animales, les partis ont leur logique de développement, leur période ascendante et leur période de déclin, si leurs principes mêmes ne les tiennent pas ouverts à la rénovation — si leur vie même n'est pas une vie de transformations continuelles. Et le parti social-démocrate est entré dans cette phase où il ne lui reste plus de possibilité de se développer. Il *doit* mourir comme parti révolutionnaire ; il *doit* se perdre au milieu des partis de la réaction.

Mais les hommes, les masses qui ont fait ce parti, restent. Ces masses portent en soi des germes de vie ; *elles* se rajeunissent chaque jour, tandis que le parti se meurt. Et c'est pour ces jeunes masses qu'il faut trouver une nouvelle expression, une nouvelle forme de groupement.

Voilà la tâche qui incombe aujourd'hui aux jeunes socialistes allemands. Ils feraient mieux de ne pas s'épuiser en luttes personnelles avec les chefs d'un parti qui meurt. Ils devraient travailler à *faire mieux à côté*, laissant les mourants mourir, les cadavres se décomposer. Toute lutte contre ces mourants ne ferait que galvaniser pour un moment leurs cadavres. — Qu'ils meurent ! Et la jeune pousse devra grandir *à côté*, sans leur disputer leurs derniers jours, profitant de ce qu'ils avaient fait autrefois.

Moins on s'occupera de ces cadavres vivants, mieux ce sera. D'autant plus qu'il y a tant à faire, tant d'idées à réveiller, pour constituer en Allemagne un nouveau parti.

Faire la critique des principes économiques, sur lesquels le parti de Gotha s'était constitué. Montrer comment en économie politique, la pensée dépasse déjà les principes de cette économie politique que Marx chercha à constituer, sans y réussir, — (étude qu'un de nos amis a déjà commencée.) Elaborer ces principes, en trouver l'énoncé net et populaire. Faire la critique des vieux principes républicains de 1848, sur lesquels se constituait le parti lassalien et dont a hérité le parti de Gotha ; montrer comment la pensée politique dépasse partout ces principes surannés de jacobinisme républicain — ce qui amènera nécessairement les jeunes penseurs à l'idée anarchiste.

Voilà le travail immense que les jeunes socialistes allemands ont déjà à faire, sans s'occuper des mourants. Et nous faisons tous nos vœux pour qu'il se trouve parmi la jeunesse socialiste allemande des hommes qui se donnent à cette tâche qui leur est imposée, avec toute l'ardeur de la jeunesse.

Leurs débuts seront, peut-être, difficiles. Les vieilles traditions, les succès mêmes du vieux parti les gêneront dans leur œuvre. Mais, puisqu'ils marcheront *avec* le progrès et non pas *contre* le progrès, leur tâche sera facilitée par toutes les forces latentes qui existent parmi les socialistes allemands. Ils ne peuvent plus fermer les yeux sur les résultats piteux du possibilisme auxquels le programme de Gotha les a fatalement amenés.

## BOUTIQUE DE LETTRES

Enfin, nous allons pouvoir rire un brin. Entre deux épisodes de la lutte incessante entre révolutionnaires et gouvernants, se faufile une histoire coquasse. Elle aboutira peut-être à notre condamnation devant le tribunal, mais il est probable que les bons rieurs seront de notre côté.

La société des gens de lettres s'est décidé à poursuivre en contrefaçon, Grave, l'ancien gérant de la *Révolte*, aujourd'hui à Sainte-Pélagie.

La semaine dernière paraissait dans le Bulletin des gens lettreux, en première page, caractère gras :

**Avis très important**

Un petit journal de Paris, non abonné à la société, s'adresse aux auteurs pour obtenir des autorisations de reproduction gratuite. Nous rappelons à nos confrères qu'en donnant cette autorisation, ils s'exposent à une amende pour la première fois, puis ensuite à la radiation (art. 41 des statuts, chap. VII).

Cette semaine, Grave reçoit l'exploit de l'huissier qui agit à la requête, dit le papier, de MM. Emile Zola, François Coppée, Guy de Maupassant, Courteline et Paul Ginisty. Il s'agit de comparaître le treize août devant la huitième chambre correctionnelle pour s'entendre condamner suivant la loi du 19 juillet 1793 (c'est un peu vieux !) et en outre s'entendre condamner à payer la somme de 476 fr. 90, montant de l'indemnité calculée à raison de 25 centimes la ligne.

Dans le temps, Emile Zola qui n'était alors qu'un simple écrivain avait donné au Supplément littéraire de la *Révolte* pleine et entière permission pour puiser dans ses œuvres. Un jour, il lui plut de se faire recevoir membre de la société des gens de lettres et le lendemain

d'en devenir président. L'autorisation antérieure perd-elle sa valeur ? La question sera au moins amusante à discuter. Les œuvres de Courteline non plus n'ont pas été reproduites sans son autorisation. Quant aux autres auteurs, il s'agit d'articles de journaux ou d'extraits insignifiants.

La loi est la loi, et ne connaît pas de tempéraments. La littérature des gens de lettres se débite à tant la ligne, tant la page, tant l'aune, comme du drap. Il n'est pas encore arrivé qu'on y cherche une idée. Il est vrai qu'il y en a si peu dans la marchandise qu'offre cette boutique... Les écrivains indépendants ne manquent pas et c'est chez eux surtout que nous trouvons ce que nous cherchons.

Quant à la société, elle verra ce qu'elle tirera de son procès. Où il n'y a rien, le diable perd ses droits !

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Les employés de chemins de fer se sont mis en grève, mais en nombre bien restreints. Ils sont plus de 300,000 en France et je ne crois pas d'après les renseignements qui ont été donné que 30,000 d'entre eux aient effectivement quitté le travail. En dehors de Paris, on ne signalait guère que Tergnier et Sotteville lès-Rouen, dont les ateliers fussent désertés.

Ils n'ont rien obtenu et après une semaine à peine de grève, il a fallu redemander à rentrer à l'atelier et tous n'obtiendront pas cette faveur.

Les employés de chemins de fer ont affaire à une très forte partie. Dès qu'ils ont abandonné le travail, l'armée est entrée en ligne. Non-seulement pour faire respecter la liberté du travail, ce rôle étant principalement dévolu aux gendarmes et aux gardes municipaux, mais pour ouvrir les portières, nettoyer les lampes et recevoir les billets. De plus, on a rappelé aux employés qu'ils n'étaient dispensés du service militaire que par leur travail, que le quittant ils retombaient sous le coup de la loi militaire et qu'on pouvait les appeler au régiment du jour au lendemain. Bien plus, au premier jour d'une grève, le gouvernement n'a qu'à mobiliser les chemins de fer et les employés ne peuvent refuser de travailler qu'en tombant sous le coup de la loi martiale. « Ah, vous vous plaignez de M. un tel, ingénieur, eh bien vous lui obéirez dès aujourd'hui parce qu'il est votre colonel ! »

Les employés se voient donc forcés de lutter à la fois contre l'État et contre leurs conseils d'administration s'ils veulent obtenir une amélioration de leur sort. Il n'y a que *comme anarchistes* qu'ils peuvent entrer en ligne contre leur patron.

Et dire que ce serait la situation de tout homme dans l'État collectiviste !

La grève a été assez calme, on signale pourtant quelques arrêts de trains, quelques ouvriers remplaçant les grévistes, écrabouillés par cette immense machine qu'ils ne connaissent pas, quelques paroles énergiques dans les nombreuses réunions des grévistes.

Tout va bien. L'idée marche !

Villaret, gérant du *Pot à Colle*, vient d'être condamné à six jours de prison, pour avoir pris le parti d'un pauvre diable que la police emmenait. Lire les détails dans le prochain numéro du *Pot à Colle*.

* * *

Vienne. — Les camarades sont enfin sortis des prisons de la R. F., sauf Moussier. Un d'eux nous raconte en détail les horribles traitements qu'on leur a fait subir (et dont le parquet de Vienne est seul responsable.)

Arrêtés le 12 juin dès 4 heures du matin, quelques camarades étaient traînés les menottes aux mains, à la gendarmerie, d'autres au bureau de police, puis enfin menés en prison après que leurs chambres eurent été mises au pillage. Chez l'un on avait saisi une baïonnette datant du premier empire, chez un autre on s'emparait d'un produit insecticide, chez un autre encore d'une liste de souscription en faveur des victimes du 1er mai ainsi que d'une somme de 3 fr. 30 qui se trouvait à coté.

Beaux défenseurs de la propriété !

A peine arrivés à la prison on nous mit au secret le plus rigoureux et comme il n'y a que deux *cellules* à la prison, voici comment on nous répartit : Chatain et Orcelin occupèrent ces deux cellules, tandis que Comberousse était mis avec un nommé Ruf, conseiller municipal, arrêté pour viol. Ces trois locaux se trouvent au premier. Quand à Cellard, on l'enferma en bas, dans un dortoir sans air où l'eau suinte des murs ; puis, sur la même ligne, dans deux autres endroits semblables, on mit Alais et Garnier ; enfin ne trouvant plus de place, Moussier fut mis au *cachot*. C'est là qu'on nous laissa pendant 17 jours *sans air, sans lumière*, sans sortir dans la cour, avec un vase de nuit pour *tout* ameublement. Obligés de nous asseoir par terre quand on voulait se reposer ou manger l'eau chaude qui tenait lieu de soupe, bientôt nous fûmes couverts de poux, car, dans cette obscurité, on était dévoré sans se douter des causes. Qu'on joigne à cela les brutalités de gardien chef, le sieur Teste, qui menaçait, provoquait, allant jusqu'à mettre le poing contre la figure de Garnier en le traitant de « lâche anarchiste », disant qu'il nous ferait payer tout ce qui s'était passé l'année dernière, et cela devant le procureur de la République qui assistait impassible à cette scène.

Et veut-on savoir de quoi nous étions accusés ? Le jour de notre arrivée, dans un interrogatoire sommaire, le sieur Pellenc, juge d'instruction, nous a dit à tous, avec de légères variantes : « *Vous n'êtes pas accusé de l'explosion, mais d'en connaître les auteurs.* »

Comme bien on pense, cet individu fut relevé vertement par tous et ce fut le sujet de sa grande colère, car *il jura de nous faire pourrir au secret*.

Alors il donna des ordres pour qu'on ne nous laissât parvenir aucune nourriture du dehors et qu'on fermât le guichet, la seule ouverture par laquelle nous puissions avoir de l'air.

Etouffés, suffoqués par l'odeur du vase nocturne dont toute la journée et toute la nuit nous respirions les émanations, nous fîmes demander une visite du médecin. Aucun compte n'en fut tenu et aucune visite médicale n'aurait été accordée si le frère de Cellard, venant voir notre ami, ce dernier ne l'eut envoyé chez le docteur. (On voulait cacher au médecin la situation des détenus d'en bas, car ceux d'en haut eurent une visite 8 jours plus tôt.) Quand il vit dans quel état se trouvait les locaux qu'occupaient les anarchistes, quand il eut pénétré dans la *chambre* qu'occupait Cellard et que ce dernier eut fermé la porte sur lui, il recula épouvanté, ordonna qu'on nous mit immédiatement dans la cour et en effet, le lendemain, nous étions tous ensemble dans la cour ; le secret était levé et tout cela... *sans être retournés à l'instruction après 17 jours.*

Puis, toujours sans instruction, nous fûmes remis en liberté à partir du 27e jour, à une journée d'intervalle, sauf Moussier qui n'est pas encore sorti quoique son alibi soit aussi valable que celui des autres. Veut-on lui faire payer la divulgation des canailleries de l'instruction à son égard ou bien veut-on un *coupable quand même*, comme dans l'affaire Borras ? Nous l'ignorons, mais puisqu'on parle tant de justice, hésitera-t-on à ouvrir une enquête qui établira les responsabilités ?

Nous n'y comptons pas, car ces messieurs peuvent commettre toutes les scélératesses envers les anarchistes, Constans leur donnera toujours raison.

Déjà l'année dernière, le juge d'instruction Pellenc avait torturé des enfants, causé la mort de la femme d'un de nos amis, par les brutales paroles qu'il avait dites à cette malheureuse, falsifié des dossiers comme cela fut prouvé devant la session des assises de l'Isère, au mois d'août 1890. Qu'attend-on ? Qu'on le décore au moins, puisque le gouvernement de la République permet tout cela. Et si l'on veut savoir à quoi ce monsieur passe la plupart de ses journées, on n'a qu'à consulter ben nombre de témoins qui l'ont vu, lui un magistrat, à *la coyne de Vérenet, s'en revenir en titubant et en chantant.*

Quand on voudra faire une enquête, nous promettons de belles révélations, mais comme on ne la fera pas, nous les publierons un de ces jours.

## Allemagne

Le parti démocrate-socialiste allemand vient de faire un nouveau pas pour se rapprocher encore plus des partis radicaux et effacer davantage tout ce qui pouvait lui rester de socialiste dans son programme. Et ce pas est si prononcé qu'il équivaut à la mort même du parti, comme parti d'action ou même simplement de réforme.

Le programme de Gotha, de 1875, analysé récemment dans la *Révolte*, va être revisé : il n'est pas assez « hommes d'Etat », il porte encore quelques traces de sa double origine : démocrate et socialiste. C'est pourquoi, au congrès du parti qui va commencer le 10 octobre, un nouveau programme sera soumis aux délégués.

Ce nouveau programme, élaboré par les chefs du parti, est maintenant publié, trois mois à l'avance, pour qu'il puisse être discuté par les groupes.

Ses déclarations de principes sont à peu près les mêmes qu'auparavant : c'est-à-dire, il y est reconnu que les moyens de production doivent appartenir à la communauté. Quelques préambules du programme de l'Internationale y sont reproduits, et le programme ajoute que les social-démocrates n'ont rien à faire avec ce que l'on appelle socialisme d'Etat, c'est-à-dire avec la confiscation des industries par l'Etat, qui se substitue à l'entreprise privée.

Ceci est une concession faite pour répondre aux nouveaux courants de pensée, empreints jusqu'à un certain point d'anarchie, qui commencent à se produire dans le parti.

Mais, la déclaration des principes une fois faite, le programme pratique du parti est un rapprochement de plus avec les radicaux.

Ainsi, le programme demande :

1° Le suffrage universel pour tous les citoyens âgés de 21 ans ; la représentation proportionnelle au chiffre de la population ; les élections faites un dimanche ; et un salaire pour les députés à la Chambre ;

2° La participation du peuple dans la législation et le droit du peuple de proposer et de refuser les lois (c'est-à-dire, le droit du referendum, comme en Suisse). La votation des impôts chaque année ;

3° La guerre et la paix doivent être décidés par les députés (jadis on disait par l'appel au peuple). Cour d'arbitrage internationale ;

5° Abolition de toutes les lois de restriction contre la presse et le droit de réunion ;

5° Séparation de l'Eglise et de l'Etat ;

6° Laïcisation des écoles ;

7° Abolition de l'armée permanente, remplacée par la milice (comme en Suisse) ;

8° Justice gratuite ;

9° Docteurs et médecines gratuits ;

10° Impôt sur le revenu progressif, impôt sur l'héritage (clause nouvelle dans le programme). Abolition des impôts indirects, et d'autres lois ayant pour tendance de subordonner les intérêts de la communauté à ceux d'une minorité de privilégiés (comme si *toutes* les lois actuelles ne portaient pas ce cachet !!)

---

Pour « la protection des travailleurs », le programme ne recommande au fond rien que le programme de Guillaume II et de la commission internationale convoquée par Guillaume. Il demande :

1) Une législation nationale et internationale pour *protéger* les ouvriers sur ces bases : — journée maximale de 8 heures ; prohibition du travail industriel des enfants de moins de 14 ans ; prohibition du travail de nuit, sauf quand il est nécessaire ; repos de 36 heures consécutives par semaine (comme en Angleterre).

2) *Surveillance de tous les établissements industriels et réglementation du travail dans les villes et la campagne par un bureau impérial du travail, des bureaux provinciaux du travail et des chambres du travail.*

3) Egalité des ouvriers industriels et agricoles.

4) *Assurance des ouvriers dans l'empire, avec participation affective de travailleurs dans l'administration de l'assurance.*

---

En lisant les paragraphes 2 et 4, on comprend pourquoi la révision du programme a été trouvée nécessaire.

Lorsque nous avons vu l'accord touchant qui s'établissait entre les chefs social-démocrates et Guillaume II, nous avons remarqué qu'il s'agissait probablement d'un ministère de travail que Guillaume aurait promis aux chefs du parti.

Plus tard, en voyant la *Revue socialiste* et autres organes social-démocrates parler avec une unanimité touchante d'un ministère du travail, nous l'avions signalé à nos lecteurs.

Maintenant, tout se comprend. Un ministère de travail et l'assurance des travailleurs (œuvre de Bismarck), administrés par des social démocrates — voilà ce que demande, au fond, le programme révisé. Tout le reste est du vieux. Il n'y a que cela de nouveau.

On voit d'ici les places et les bureaux qu'il y aura à distribuer.

Et c'est là que devait aboutir le grand mouvement socialiste qui avait inspiré un moment les travailleurs allemands !

## Portugal

Le journal anarchiste la *Révolte*, vient d'être poursuivi dès son premier numéro.

— 500 hommes de Macedo Cavalleiros (Braganga), ont protesté contre l'impôt militaire en mettant le feu aux archives de la commune et menaçant de mort le maire s'il persistait à imposer l'impôt.

## Roumanie

Au prix de 25 francs par acteur et par jour (d'une durée moyenne de 4 heures), les députés ne nous donnaient jusqu'à présent que la comédie. Nous devons nous tenir pour très satisfaits dorénavant, car en même temps, ces comédiens nous donnent le spectacle des gladiateurs.

Ainsi, dans la séance du 16 juin, l'enceinte sacrée des députés, fut transformée en un champ de bataille. Pendant trois quarts d'heure, les braves députés se sont battus. On a échangé des gifles et des coups des poing.

Après que le calme fut rétabli, un député de la minorité lit un discours pour dire que si elle n'obtenait pas satisfaction, il ne lui restait plus qu'à venir à la Chambre munie d'armes pour résister à l'oppression de la majorité.

Propager la révolte dans la Chambre même n'est pas mal ; du reste c'est un fait général que les bourgeois prêchent la révolte, mais pour eux seulement.

## Italie

A Corato on va publier un nouveau journal socialiste révolutionnaire.

Tout ce qui regarde le journal doit être adressé : *Idea sociale*, Corato (Italie).

— Il paraît que rien qu'à Milan, il y a déjà 187 socialistes parmi les soldats recrutés cette année.

A Bologne 5 soldats ont été envoyés aux compagnies de discipline, pour avoir écrit une lettre de congratulation à un ami qui avait donné à son enfant un nom révolutionnaire.

D'après l'*Evénement*, le littérateur militaire Edmondo de Amicis, vient de se déclarer socialiste.

## Espagne

Oviedo. — Les couturières tailleures de cette ville, se sont mises en grève il y a un mois et ont parcouru les rues en cassant les vitres des boutiques. Leur conduite est très énergique.

— Le 9 juin a été levé l'état de siège à Bilbao. Restent huit camarades en prison. L'agitation et la propagande continuent très activement.

— La Liséa. — Grève des boulangers.

— Il y a toujours des grèves de peu d'importance mais qui entretiennent l'agitation jusque dans les plus petites localités.

Grève des papetiers à Bilbao (La Pena); des maçons à Vich et à Tarrassa ; des porte-faix du port de Carthagène, des maçons à Granollers, des boulangers à Bilbao, des maçons à Barcelone, divers corps de métiers à Madrid et 1,200 mineurs à Sotiel. Un certain nombre des patrons ont accepté la journée de 8 heures, à Barcelone et dans la contrée.

Les compagnons arrêtés à Cadix, pour le 1er mai, ont été relâchés, mais le cercle anarchiste continue à être fermé. Le journal anarchiste-communiste *El socialismo* reparaîtra bientôt.

Les arrestations d'anarchistes et de grévistes continuent encore à Barcelone. Une souscription publique a été faite à leur bénéfice. Elle a atteint le chiffre de 4,978 fr. 60.

## Angleterre

Quelques jours avant la grande revue passée par l'empereur d'Allemagne à Londres, une mutinerie militaire a éclaté à Folkestone. Dans la soirée du 30 juin, un régiment a refusé le service. La police est intervenue, mais elle a été refoulée. Il a fallu faire venir un régiment de Shorcliff, pour désarmer les mécontents. Depuis un an, c'est la cinquième ou sixième émeute en Angleterre. Tout cela n'est pas le gage d'une durée bien longue.

— A Sheffield, Stanley étant venu faire une conférence anti-esclavagiste, les camarades ont distribué dans la salle un placard racontant les atrocités que lui-même a commis en Afrique. Assaisonné de quelques paroles bien senties, le factum a fait grand effet.

— En Irlande, à Kimberly, un attentat à la dynamite a été commis, qui a entièrement détruit les bureaux d'une compagnie dont les ouvriers sont probablement très bien traités.

## Australie

Nous sommes bien en retard avec nos camarades d'Australie. Un camarade qui habitait Alexandra (Etat de Victoria), nous envoyait assez fréquemment des correspondances sur la situation locale. Pour une cause ou une autre, nous ne pûmes jamais les utiliser. Une grève presque générale qui eut lieu il y a quelques temps en Australie, produisit une manifestation locale à Alexandra. Le camarade Andrews y prit part en répandant des placards écrits et imprimés, pour montrer que les soldats avaient bien reçu l'ordre de tirer sur les grévistes au cas où ils auraient l'audace de se rassembler dans les rues.

Naturellement, il fut vite congédié et après plusieurs mois d'une misère trimardeuse, il trouva du travail à Sydney (Nouvelles-Galles du Sud). Peu après, il eut la veine de tomber sur un autre anarchiste et ils purent fonder une petite colonie où plusieurs compagnons vivent du travail de la terre, tout en pouvant répandre l'idée anarchiste. Ils ont fabriqué une petite presse où ils peuvent tirer 1,000 placards minuscules par semaine ; puis ils parlent dans les meetings. Le 10 mai, ils avaient réuni près de 3,000 personnes dont une moitié accueillit avec faveur les idées développées par les camarades. On se quitta en chantant la *Marseillaise*.

Le 25 mai, les sans-travail de Sydney fêtèrent le jour de naissance de la reine en attaquant une voiture de boulanger et en se répartissant les soixante pains qu'ils trouvèrent.

La situation en Australie est très intéressante. D'après certains journaux bourgeois, le gouvernement de l'un des Etats d'Australie, serait entièrement entre les mains du quatrième Etat, et cela n'irait pas mieux que ci-devant. Il faudrait bien savoir ce qui en est.

Dans l'Etat de Queensland, le parti ouvrier s'organise pour arriver à la conquête des pouvoirs publics. Ils se sont formés en bataillon d'infanterie, en escadrons de cavalerie qui s'exercent fréquemment et ils ont fixé l'automne prochain pour déclarer la grève générale. Ils réclament la journée de 8 heures, y compris une demi heure pour avoir le temps de fumer.

Ce serait très bien, si tout le monde devait en profiter, mais il est fort à présumer que ce n'est qu'une minorité d'ouvriers d'états qui arrivera ainsi au pouvoir et gouvernera et exploitera les gouvernants et les exploités d'hier.

Des renseignements plus précis seraient les bienvenus.

## États-Unis

Le camarade Jean Most, rédacteur de la *Freiheit* de New York, vient d'éprouver encore une fois les beautés de la liberté de parole en Amérique. Pour un discours prononcé le 12 novembre 1887, il fut condamné à un an de prison. L'appel auquel il avait recouru, a été rejeté sous le prétexte qu'il a été condamné par une *loi locale*. La constitution des Etats Unis proclame la liberté entière de la parole, mais chaque Etat est libre d'établir une loi contraire. C'est pour cela que Most est à la bastille de Blackwell Island.

Il ne peut écrire qu'une fois par semaine, mais la *Freiheit* n'en continue peu moins sa propagande.

L'accusation était basée sur le témoignage d'un reporter et de quelques sergots.

— A Budville (Tennesse), des mineurs grévistes en grand nombre et bien armés, ont mis en liberté des forçats qui avaient été envoyés pour les remplacer.

La population leur est sympathique.

Aux dernières nouvelles, compagnies de milice dépêchées contre eux sont dans une position critique. Le commandant demande du renfort.

## NÉCROLOGIE

Nous annonçons la mort du compagnon Libeaux de Besançon, décédé à Paris, ces jours derniers. Ce fut un vieux lutteur et un sincère camarade. Il ne laisse que des regrets parmi tous ceux qu'ils l'ont connu.

A Bruxelles, est mort, à soixante-dix ans, le compagnon Hector Morel, brave vieillard qui a été de toutes les révoltes sociales. C'était lui l'auteur des *Dialogues entre un anarchiste et un autoritaire*.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Tous les compagnons qui voudraient correspondre avec le groupe anarchiste la Guerre sociale de Toulon, sont priés de s'adresser au compagnon Lambert, chez Canèpe, rue Alezard, 23, Toulon.

***

Le numéro 2 du *Cri typographique*, vient de paraître. Il continue sa campagne contre le patronat et l'autorité syndicale. Le succès de son premier numéro est de bon présage et nous engageons nos lecteurs que la question intéresse à la lire. (Administration, 33, rue des Trois-Bornes. Abonnements : 6 mois 0 60, 1 an 1 20.)

***

Alger. — Nous avons entrepris, une tournée de conférences dans les villages environnant Alger. Nous avons fort à faire, vu le peu de groupes qui existent en Algérie. Aussi voulons nous faire au moins 20 villages. Nous prions les compagnons et groupes disposant de brochures, journaux, etc., de vouloir bien nous les adresser au plus tôt.

Les groupes de jeunes gens anti-patriotes qui veulent correspondre avec nous, peuvent adresser tout ce qui concerne le groupe, la propagande, au compagnon A. Bonnardot, rue de Tanger, 7, Alger.

***

Tournée de conférences. — Le compagnon Sébastien Faure nous envoie l'appel suivant :

Camarades,

L'heure est décisive : l'éveil des peuples se fait sentir ; les actes de révolte se multiplient ; les masses se dégoûtent des politiciens que, naguère, elles acclamaient et, chose plus caractéristique encore, les chefs socialistes ne captent plus la confiance des foules déshéritées. L'anarchie avec ses grandioses conceptions, son impersonnelle virilité, sa tactique nettement révolutionnaire, sa haine des compromissions, son horreur des demi-mesures, ses tendances scientifiques et ses affirmations rationnelles, l'anarchie seule est capable de mettre au cœur des exploités les haines, les espérances et les énergies libératrices.

*Il faut* donc faire connaître et aimer notre radieuse anarchie.

J'estime qu'il importe d'atteindre ce but en faisant voyager notre Idée un peu partout.

Un journal quotidien, véhiculant sans cesse nos aspirations, serait, sans aucun doute, l'agent le plus efficace d'une pareille propagande.

Mais il faut, pour faire vivre un organe journalier, des ressources qui nous font défaut.

Or, un nombre considérable de groupes et de camarades m'ayant maintes fois demandé des conférences, j'ai résolu de consacrer très prochainement quelques semaines à une tournée de propagande.

Je voudrais toutefois entreprendre cette tournée dans certaines conditions que je vous soumets ci-dessous et qui me paraissent de nature à en assurer le succès matériel et moral.

Les quelques centaines de conférences que, depuis trois ans, j'ai faites dans un certain nombre de localités m'ont amené à constater que si, ce genre de propagande ne correspond pas souvent aux résultats qu'on est droit d'espérer, c'est que les compagnons manquent :

1° De temps ; 2° d'argent.

*De temps*, celui-ci fait défaut aux organisateurs comme au conférencier.

Bousculés au dernier moment par les mille détails qu'entraîne la préparation intelligente d'une conférence, ne pouvant qu'à la dernière heure, disposer des fonds nécessaires au voyage de l'orateur, les camarades de province ne sont qu'insuffisamment à même de répandre la bonne nouvelle et de soigner la publicité.

L'orateur ne faisant un général qu'une seule conférence dans la même localité, les frais de son voyage, de la salle, et de la publicité doivent être supportés par la recette d'une seule réunion.

Si, au contraire, le propagandiste a le temps de faire dans la même ville, à deux ou trois jours d'intervalle, une série de conférences, les frais se répartissent entre les diverses réunions qui sont tenues. Il est en outre facile d'obtenir sur le prix de la salle, une notable réduction en déclarant au tenancier, qu'on prendra sa salle plusieurs fois de suite.

Enfin, la première conférence sert de réclame à la deuxième, celle-ci à la troisième, etc.

Notez de plus que, quel que puisse être le talent d'un camarade, il lui est impossible en une seule

conférence, celle-ci durait elle 2 ou 3 heures, de développer suffisamment nos idées. Une série de conférences lui permettra de traiter à fond successivement les diverses questions qui nous intéressent. Par suite, son passage dans une ville ne provoquera plus seulement un emballement éphémère ; il créera de stables convictions.

Voilà pour le *temps*. Et l'*argent*? Sans argent, on est dans l'obligation de louer une salle exiguë, éloignée du centre, où l'on est mal assis, mal éclairé et où le public ne va pas, pour peu qu'il fasse un temps désagréable.

Sans argent, il faut se contenter d'un nombre infime d'affiches microscopiques, que personne ne lit.

Sans argent, on lésine sur tout ; on dépense peu, il est vrai, on a un auditoire restreint et la recette est maigre.

Avec de l'argent, au contraire, on retient une salle vaste et bien située. Le public commodément assis prend plaisir à s'y rendre. De grandes et nombreuses affiches font le reste.

N'oubliez pas en outre que le public est porté à croire que le talent du conférencier est proportionné à la dimension des affiches, à la grandeur des lettres de son nom, à l'ampleur de la salle, en un mot à la réclame qu'on fait sur sa personne.

Ce faisant, on dépense trois ou quatre fois plus, mais on a un auditoire dix fois plus nombreux et partant la recette est décuplée.

Il faut en outre constater avec regret que, faute d'argent, les localités dans lesquelles il n'y a que peu de compagnons sont complètement négligées, les villes possédant un noyau suffisant pouvant seules se payer le luxe d'une ou plusieurs conférences.

C'est cependant où la semence anarchiste est à peine jetée qu'il importe de la répandre à pleines mains.

Toutes ces choses vous sont connues. Il m'a cependant paru utile de vous les rappeler.

Eh bien ! Il me semble fort simple de résoudre ces diverses difficultés.

Voici comment :

1° Que partout des listes circulent et des collectes soient faites. Que l'argent ainsi recueilli, soit centralisé entre les mains d'un compagnon et constitue un fond commun ;

2° Qu'à l'envoi de la somme soit jointe une lettre me donnant quelques renseignements sur le milieu à agiter, les sujets à traiter de préférence, le nombre de conférences à faire, les jours à choisir, bref me fournissant toutes les indications particulières qui me permettront de me concerter aisément avec les intéressés sur les détails ;

3° Muni de ces lettres, je dresserai un itinéraire évitant les pertes de temps et les déplacements inutiles ;

4° Dix ou quinze jours à l'avance, de localité en localité, j'avertirai les groupes intéressés et, après entente avec eux, je leur enverrai les fonds nécessaires à la location de la salle et à la publicité ;

5° Les recettes effectuées à chaque réunion rentreront à la caisse qui aura avancée les fonds ;

6° De retour à Paris, et *tous comptes établis*, s'il y a perte, chaque groupe supportera celle-ci au prorata de l'avance qu'il aura faite et rentrera, s'*il le demande*, dans la somme qui lui reviendra. S'il y a bénéfice, celui-ci, ajouté aux souscriptions qui ne seront point réclamées, constituera un fonds de réserve affecté soit à une future tournée de conférences, soit à une œuvre quelconque de propagande anarchiste.

Les merveilleux avantages d'un pareil système n'échapperont à aucun de vous. Aussi, pensé-je qu'il est inutile d'insister.

Quels magnifiques résultats on obtiendrait, camarades, si l'on arrivait ainsi à créer un foyer constant de propagande et d'agitation !

Je suis convaincu que les bonnes volontés ne feront pas défaut.

Mais il importe de se presser. Il ne s'agit pas d'approuver platoniquement ce projet et de se croiser les bras. Il faut se mettre à l'œuvre, et de *suite*.

Le procès de nos camarades de Clichy, procès appelé à un immense retentissement et d'une grande portée révolutionnaire, va se dérouler prochainement devant les assises de la Seine.

Je ne puis quitter Paris avant ; mais je désire en partir aussitôt après. Tout retard apporté à mon départ me mettrait dans la nécessité d'écourter mon absence de Paris, car je dois y revenir pour les premiers jours d'octobre.

Allons, camarades, du nerf, de l'activité. C'est pour la cause que tous nous aimons !

Peut-être la création d'un organe quotidien sortira-t-elle de là !

SÉBASTIEN FAURE.

NOTA. — Adresser les fonds à Constant Martin, rue Jocquelet, 3, ou à Paul Reclus, 21, rue Meynadier, Paris, et la correspondance à Sébastien Faure, 24, rue Ramey, Paris.

* * *

BRUXELLES. — La jeunesse anarchiste fait appel à tous les jeunes gens qui voudraient, avec nous, former un groupe d'études sociales. Il n'est que temps que la jeunesse de la Belgique commence à s'occuper de la question sociale, car ici, des groupes n'existent pas encore, il faut que dans tous les centres ouvriers ils se forment.

Les jeunes gens seront vite convaincus que les ouvriers se laissent mener par quelques ambitieux et chenapans, qui n'ont jamais su que faire échouer tous les mouvements à leur profit personnel. Vive les places crient-ils comme tout autre parti bourgeois.

Nos mineurs sont malheureux, ils sont constamment vexés par leurs exploiteurs, ils font grève et le parti ouvrier ne trouve rien de mieux que d'enrayer le mouvement ou bien ils font gober au populo que les grévistes demandent le suffrage universel, ce dont les ouvriers des autres pays sont blasés.

Les derniers événements viennent encore de nous donner des exemples frappants de la sincérité de ces apôtres : 1° On vient de « mettre de côté » le chef comptable de la Maison du peuple, une trop grande somme, 3,100 francs, il y était employé depuis 1889, donc l'on conçoit bien que la caisse a toujours été dans de bonnes mains. Et dire que ce sale type tonnait assez bien sur nos camarades ;

2° Un conseiller communal socialiste, Auquier, de Frameries, a pour une somme de 5,000 francs, vendu son vote, c'est ainsi qu'un calotin a été nommé échevin. C'était aussi un des « chefs » et il était président de la Coopérative de Frameries, etc.

Quand nous serons à mille, nous tirerons l'échelle.

Les jeunes gens ont donc un grand devoir à remplir, à eux de faire comprendre et de dire la véritable voie à suivre aux ouvriers, qui par de belles paroles et pour des palliatifs comme réformes, se laissent mener et vider les poches.

Le groupe se réunira tous les lundis à 8 h. 1/2, à la Colline, rue de la Colline. Les camarades qui voudraient correspondre avec nous, peuvent écrire au compagnon Charles, rue du Chassis, 18, Bruxelles.

— Nos amis et lecteurs savent qu'un congrès international, auquel sont conviés tous les groupements socialistes sans distinction d'écoles, va s'ouvrir à Bruxelles, le 10 août.

Cette fois, les partisans de la législation sociale n'auront en vérité qu'à avouer des échecs : mais ils ne persisteront moins dans une voie qui conduit les masses ouvrières à l'abdication et à la défaite.

Les camarades de Bruxelles croient qu'il est utile d'intervenir à ce congrès et de combattre encore une fois les palliatifs, qui y seront préconiser. Ils se proposent en outre de profiter de l'occasion pour organiser à Bruxelles une conférence d'anarchistes belges avec les camarades venant de l'étranger.

Ils invitent donc tous les camarades, qui peuvent se faire déléguer par des cercles d'études ou par n'importe quel groupement socialiste ou anarchiste, de ne manquer de le faire. Plus d'anarchistes il y aura au congrès, mieux cela vaudra.

Communiquer avec l'*Homme libre*, 21, rue de Tilly, Bruxelles.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 4,655 fr. 60

Groupe de Montreuil 3 fr. — Un anonyme 5 fr. — Un anonyme de chez Fournier 1 fr. — Muller 25 fr. — Bernard le tourneur 0 50. — Un graisseur 0 90. — X. 10 fr. — T. à Ully 0 25. — Groupe anarchiste de Saint-Nazaire 10 fr. — L. G. D. V. 5 fr. — Un bistrot 0 50. — E. M. à Valence d'Agen 0 45 — Gaz, Bc. 1 fr. — M. à Billezois 2 fr. — S. à Reims 0 25. — D. à Reims 0 35. — Auguste et Marianne 0 50.

B. à Cette 1 05. — Le Bena et la Gandine à Mognoneins 0 55. — Neveu à Limoges 1 fr.

Hippolyte 1 fr. — Muller 25 fr. — G. à La Palisse 3 fr. — T. à La Palisse 1 fr. — M. à Caudebec-les-Elbeuf 0 50. — D. à Tunis 10 fr — S. à Argenteuil 1 50. — Un du XIVe 1 fr. — L. au Mans 0 25. — Thériez 0 50. — L. C. D. V. 5 fr. — B. à Tenez 2 fr. — Nantes, excédent d'écot des anti-patriotes 0 60. — D. à Reims 0 35. — M. à Tournus 1 50. — Marseille, groupe de la Marche en avant 3 fr. — G. à Dôle 0 30. — G. C. à Houssaye 0 75. — B. à Paris 1 05. — T. à Cholet-Nevers 5 fr.

Guiet 0 30. — Chave Michel 0 50. — Berlau 0 50. — Inconnu 0 50. — X. 0 25. — Siccadif 1 fr. — Redchel 1 fr. — X. 0 25. — B. 0 25. — Un exploité 0 10. — Carnot 0 20. — Beau Constans 0 30. — O'Diable. — X. 0 25. — Rodochanaki 0 20. — Zafepiclo 0 30. — Le Gorille 0 50. — L. A. 0 20. — Pastré 0 50.

Total à ce jour : 4,792 fr. 60.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le camarade Lussac n'est plus à Langon (nouvelle adresse : Lussac, imprimeur, rue de la Digue, à Béziers, Hérault).

Denivelle, New-York. — Nous n'avons pas tout ce que vous demandez.

G. Zisly. — Adressez vous à la librairie Fayet, 111, rue du Temple, qui tient toutes les publications anarchistes.

Beaugiron, Limoges. — Les frais en gare étant les mêmes que par la poste, nous attendons que vous fassiez augmenter l'envoi pour adresser en gare. Pour l'instant aucune brochure espagnole.

Bringel, à Mulhouse. — Est-il prudent de publier les renseignements sur la propagande de Bardin ?

D. à N.-Y. — B. à Drocourt. — G. à Paris. — P. à Plessier. — S. à Bucarest. — T. à Montmorault. — W. à Hairen. — C. à Lavallan. — A. à St-Marcellin. — D. à Burne. — H. à Reims. — B. à Limoges. — P. à Amiens. — H. E. à Chambéry. — F. L. à Toulon. — M. G. à Fumay. — P. à Bourg. — V. B. à Puget-Ville. — H. à Ougrée. — P. à Troyes. — C. W. à Asnières. — G. au Cannet de Cannes. — V. L. à Arras. — C. P. à Arras. — M. à Chaumont. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Fédération des travailleurs anarchistes de la région de l'est de Paris, samedi 25 juillet, à 9 heures, châlet Franc-Comtois, 79, boulevard de Picpus (place du Trône).

Union syndicale du meuble sculpté et le journal le *Pot à Colle*, tous les mardis soir, châlet Franc-Comtois, 79, boulevard de Picpus.

Samedi 25 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Commerce, 94, rue du faubourg du Temple.

Conférence publique et contradictoire par l'abbé Jouet, sur les Grèves, leurs causes et leurs conséquences. Le compagnon Sébastien Faure répondra.

Entrée : 30 centimes.

Réunion samedi à 8 h. 1/2 du soir, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

Dimanche soirée familiale.

Le groupe l'Acte, réunion samedi, heure et local convenus.

Les coiffeurs anarchistes, réunion tous les mardis au local convenu.

Les adhérents à la Bibliothèque socialiste du XIVe arrondissement, sont convoqués pour samedi soir, à 8 h. 1/2, à la Bibliothèque, 59, rue d'Allemagne. Extrême urgence, il s'agit du local et du propriétaire. Les compagnons qui ont des livres de la bibliothèque, veulent bien les reporter, 16, rue Lally-Tollendal, 16, chez le compagnon Meunier.

Tous les compagnons anarchistes de Paris, sont convoqués d'urgence pour samedi 25 courant, à 8 heures du soir, à la salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant au premier. — Urgence.

Groupe anarchiste du faubourg Marceau, XIIIe arrondissement. Tous les compagnons sont convoqués le samedi 25 juillet à 8 h. 1/2, salle Rozet, 19, rue Pascal, les mégissiers sont priés de s'y rendre.

Ordre du jour : l'Exploitation des assurances.

Les compagnons des groupes le *Combat*, les *Jeunes Insoumis* et les *Libertaires* du XXe se réuniront tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

Le dimanche, même salle, même heure, conférence et soirée familiale.

L'on pourra s'y procurer les journaux suivants : le *Père Peinard*, le *Rothschild*, le *Pot à Colle*, l'*Insurgé*, la *Révolte*, le *Forçat*, ainsi que différentes brochures.

Tous les mardis à 8 h. 1/2 du soir, salle Blot, 89, rue du Temple, réunion des groupes *Les Insoumis*, la *Ligue des Antipatriotes* (section des X, IV et IIe), *Les Libertaires* des XX et XIe.

Entrée par la rue Michel Lecomte.

Groupe anarchiste de Levallois, samedi à 8 h. 1/2, chez Emile.

VERVIERS. — Réunion samedi 25 juillet du cercle l'Etincelle et la Jeunesse libertaire, chez Charles Hansenne, rue de Dison, 128.

Ordre du jour : Soirée et conférence.

*Le Gérant :* E. HABERT.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 17, rue de l'Échiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 46. DIX CENTIMES DU 1er AU 7 AOUT 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'ARMÉE

Le rôle de l'armée se précise de plus en plus.

Les récentes grèves et plus spécialement celle des employés de chemin de fer, ont démontré brutalement sa réelle raison d'être.

Partout on a vu les soldats protéger les bagnes industriels ; s'opposer aux libres rapports des ouvriers entre eux ; les remplacer dans leur travail pour permettre aux patrons de résister aux réclamations de leurs salariés. Puis quand les ouvriers ont voulu parler trop fort, on a fait mettre baïonnette au canon et des cartouches dans la cartouchière.

Enfin, il est donc bien avéré, maintenant, que l'armée est la moitié du peuple que la Bourgeoisie oppose à l'autre moitié.

Il est bien prouvé que les fusils sont fabriqués pour défendre le capital et que les balles sont fondues pour trouer la peau des prolétaires.

Fourmies ne sera pas le seul exemple.

Ce premier coup de fouet n'a pas, paraît-il, été suffisant pour redonner un peu de nerf à la populace qui somnole comme une vieille rosse. Il y en aura certainement d'autres.

Tant pis !

D'ailleurs, les ouvriers n'ont-ils réellement rien à se reprocher ?

Ne sont-ils pas les premiers à acclamer l'armée ? leur brave armée !

Ils aiment le pompon et le panache jusqu'à la folie et il faut qu'ils en mangent, quand même, dussent ils en crever.

Et tout ils admirent la soldatesque. Le tirage au sort est une solennité, le conseil de révision une fête. Les sociétés de gymnastique, les chorales, etc., singent le soldat pour l'allure et le costume.

Les écoliers même, sont organisés en bataillon et le premier hochet qu'on donne aux enfants, c'est un petit fusil.

Ils aiment cela, soit. A leur aise.

Bon appétit, messieurs ! Vous aimez l'autorité ? eh bien tâchez de vous nourrir avec ; vous aimez l'uniforme ? eh bien prenez-en ; vous aimez les chefs et il vous faut une hiérarchie ? bon, vous en aurez. Et que ces chefs se nomment Constans, Triponé, Ladvocat, Rouvier ou Guesde, ils vous vendront et vous revendront comme des pourceaux, ils vous saigneront de même. Vous aimez l'ordre ? soyez calmes, on vous en donnera. Les fusils Lebel vous en cracheront par la gueule et vous en avalerez, de l'ordre, comme à Fourmies, par tous les pores.

Vous en aurez, en veux-tu, en voilà.

Ne désespérez pas de vous voir mener à l'atelier, *en bon ordre*, sous l'œil vigilant des Lavy et des Heppenheimer, entre deux rangs de soldats fusils chargés.

Vous irez, vous dis-je, et l'on vous y mènera comme on mène les bœufs au labour et le bétail à l'abattoir.

Votre belle armée qui vous est si chère, dont vous êtes si fiers, que vous aimez tant, dont vous êtes l'origine et la source, puisque c'est vous qui l'alimentez de vos fils les plus vigoureux, qui la soutenez de vos forces les plus vives ; votre belle armée sera notre gendarmerie. L'on y recrutera les gardes-chiourmes qui devront vous surveiller et les chourineurs qui devront vous suriner. Ce sera la viande à massacre conduisant la viande à travail. Les esclaves de la caserne gardant les esclaves de l'usine.....

Mais pourquoi parlé-je au futur quand ces faits appartiennent déjà au présent ?

Est-ce que vos fils, les soudards, ne vont pas déjà vous tenir en respect sur vos chantiers ? Est-ce qu'ils ne vont pas apporter l'appui de leurs armes aux patrons vos ennemis ?

Et ces armes elles-mêmes, fournies par vous sous prétexte qu'elles doivent vous protéger, est-ce qu'elles ne sont pas toujours dirigées contre vous ?

Contre qui s'en est-on servi si ce n'est contre vous et par qui si ce n'est par vos fils ?

Vous voyez bien, travailleurs abrutis par les boniments des candidats et le respect de l'autorité que je ne suis pas un grand prophète, puisque je ne vous prédit que des faits accomplis.

Je ne fais que traduire l'écœurant spectacle de votre lâcheté aux prises avec elle-même :

L'armée, voulue, acceptée, expression de votre première lâcheté, vous obligeant toujours d'être plus lâches, complètement, jusqu'à la consommation de votre déchéance.

Car, c'est pour avoir consenti à la première abdication en endossant le harnais militaire, que vous tombez dans toutes les autres en passant par tous les degrés de la servitude et de l'avilissement.

## LES GABELOUS LITTÉRAIRES

Sous ce titre, la *Bataille* de samedi dernier, contient un article signé Camille de Sainte-Croix, sur notre différend avec la Société des Gens de Lettres ; il la fouaille d'importance et reproduit notre article, en terminant ainsi :

« Si les gens de lettre n'y trouvent pas (à la *Révolte*) de lingots d'or, ils y trouveront du moins bonnes plumes et bonne encre pour leur servir ce qu'assurément ils regretteront d'être venus chercher sous une autre forme.

« Et nous espérons que les prochains numéros de la *Révolte* feront bonne mesure ».

Merci à notre confrère de sa bonne appréciation, nous tâcherons de la mériter.

Il y a de quoi exciter à la révolte : voir un tas de bonshommes qui, pour la plupart n'ont rien dans la cervelle, vouloir, pour une malheureuse fois qu'il leur arrive de dire quelque chose de raisonnable, sans le faire exprès, nous forcer à payer le droit de reproduction, quand ils devraient, au contraire, nous en remercier.

Voilà des bonshommes qui se figurent avoir pondu l'obélisque parce qu'ils ont alignés, sur du papier, des phrases les unes au bout des autres. Trouvant acheteur, ils se font payer leur travail, nous n'y voyons pas de mal, mais une fois que leur article est lancé, que leur littérature est devenue publique, de quel droit veulent-ils nous faire payer encore ?

Nous paie-t-on à nous autres travailleurs, cordonniers, tailleurs, peintres, maçons, etc., chaque fois que le produit livré une fois change de propriétaire ? — Vous croyez-vous d'une esence supérieure aux travailleurs ?

L'occasion est bonne pour reproduire la correspondance que nous échangeâmes avec Guy de Maupassant. Nous lui avions écrit pour lui demander l'autorisation de reproduire une nouvelle : « Mais, monsieur, nous répondit-il, c'est le droit de piller dans *mon œuvre*, que vous me demandez là ! »

*Piller dans son œuvre !* Nous ripostâmes : « Cher monsieur, citez-nous donc, dans *votre œuvre*, quelque chose qui vous soit absolument personnel. Sachez qu'un individu ne fait jamais rien seul. Il est le produit d'une longue évolution, de son milieu. Il reçoit de tous, comme il doit donner à tous. Soyez donc un peu plus modeste en parlant de votre œuvre. Que feriez-vous avec vos bouquins si les travailleurs ne peinaient pas douze et quatorze heures par jour pour produire les choses nécessaires à votre existence et vous permettre de prendre les loisirs nécessaires à la conception de ce que vous écrivez.

Nous ne reconnaissons pas la propriété littéraire plus que l'autre. Si nous n'avions pas d'autres chiens à fouetter, nous nous paierions le luxe de reproduire votre nouvelle pour voir si vous auriez l'aplomb de nous faire un procès ».

Mais nous cessâmes de rien reproduire de ce monsieur, parce que nous avons assez à puiser dans les travaux de ceux qui ne voient pas dans la littérature une seule question de monnaie et parce que nous voulons autant que possible rester en bonnes relations avec les auteurs.

Nous n'avons donc pas cherché le procès, mais puisque la Société des Gens de Lettres nous attaque, nous verrons qui moralement, en sortira le plus endommagé.

Un monsieur Montague a cru que notre camarade gérant venant d'être condamné à six mois de prison, il n'y avait plus personne pour se défendre. Et puis, peut être cela lui permet-il de faire sa cour au gouvernement en venant l'aider à nous taper dessus. C'est là un métier plus facile que celui d'écrire bien ou de penser juste. Quand on écrit des inepties comme nous en avons vu quelques fois, signées de lui dans les suppléments illustrés, on devrait avoir la pudeur de se taire en face d'une tentative vraiment littéraire. Nous fait-il, peut-être aussi, payer la rage qu'il éprouve de voir qu'il ne sera jamais capable de rien produire qui vaille la peine d'être relevé dans notre supplément ? Haine d'impuissant est pire que haine de jésuite.

Mais que le secrétaire de la Société des Gens de Lettres le sache bien, nous n'avons rien à voir avec lui, nous ne le connaissons pas et ne

voulons pas le connaître. La *Révolte* est poursuivie pour avoir fait du tort à MM. Zola, Coppée, Courteline, Maupassant et madame Peyrebrune, en reproduisant une partie de leurs œuvres. C'est avec ces auteurs qu'elle veut avoir à faire. Dussions-nous épuiser toutes les juridictions, quoique ne reconnaissant pas la loi, nous nous en servirons cette fois, pour amener ces écrivains à nous dire quel tort a bien pu leur faire notre publication.

## PROSTITUTION

Partout, dans le journal, le livre, le théâtre, mais ici plus ou moins hypocritement voilé, partout il est un être qui règne en maître, que dis-je : une divinité, car comme une divinité, on la méprise, on la blasphème, mais on se courbe sous sa loi. Cette déesse qui inspire les romanciers, aiguise la verve des dessinateurs, donne des ailes à la plume des auteurs dramatiques, c'est la Prostitution.

Notre société nous donnerait le vertige si notre ignominie avait conscience de notre effrayant vide moral.

Quoi de plus lamentable, au lieu de l'initiative individuelle, partout se dressent des barrières de lois, des barricades de décrets, nous y sommes emmaillotés, tout pour nous est matière à réglementation. Mais la seule loi que nous devions respecter, la loi physiologique de la reproduction des êtres, c'est précisément celle-là qui est violée. Enfermé dans les compartiments de notre vie sociale, incapable de se mouvoir, l'homme comme un gamin vicieux, s'est porté vers les plaisirs contre-nature.

La prostitution est un vice, même lorsque cette union est légalisée par le mariage, et lorsque l'union morale, l'amitié (pour employer un mot fossile) entre les deux époux n'existe pas. La prostitution s'exerce maintenant non pas seulement sans amour (il est naïf d'en parler), mais même sans cet attrait, ce besoin de posséder cet idéal de beauté de la chair que la dernière des brutes ressent pour sa femelle. Car pour l'immense majorité des hommes la beauté féminine n'existe plus, ce qu'il faut, c'est ce que je pourrais appeler la charpente nécessaire au plaisir et rien de plus.

Ah, Henri Monnier prévoyait bien notre époque, lorsqu'il faisait dire à M. Prudhomme : je destine mon fils à l'Ecole Polytechnique et ma fille à la prostitution.

Mais le chef-d'œuvre, c'est la maison de tolérance, l'estampille de l'Etat sur le gros numéro. Toutes les turpitudes des sens en délire tarifiés, l'ombre auguste de l'autorité publique se projetant sur les rideaux des mauvais lieux, le recrutement de la chair à plaisir afin de maintenir la plénitude des halles de la débauche.

Il y a aussi l'exhibition « légale » des théâtres à maillots, la prostitution de la bonne société. Les viveurs dégrafant les danseuses après avoir sifflé quelque pièce forte et vraie qui souffletait trop rudement leur hypocrisie.

Et dire que ces gens-là nous accusent de vouloir détruire *la morale*. Nous voulons simplement enlever un tas d'ordures !

## LE SAINT OFFICE PATRIOTIQUE

37, rue du Cherche-Midi, au fond de la Cour, en face, entrez sous le vestibule ; à gauche, gravissez le grand escalier, — jusqu'au premier : c'est là que le tribunal du Saint-Office patriotique tient ses assises.

Dans la salle d'audience, sur un estrade, quelques pitres chamarrés s'évertuent à donner au public une odieuse comédie de justice.

Installés autour d'une table recouverte d'un tapis vert, ils jouent des existences humaines avec la même désinvolture que des rastaquouères sans vergogne, jouent dans les tripots l'argent des pantes.

Derrière ces étranges justiciers aux allures louches, un grand Christ peint, élève lamentablement ses bras comme pour protester contre les horreurs dont il est depuis si longtemps le témoin.

C'est devant cette douloureuse image qui décore tous les prétoires, que MM. les galonnés rendent leurs inqualifiables jugements.

Ainsi, la victime légendaire de la criminalité des prêtres, législateurs et soldats, préside perpétuellement aux crimes des prêtres, législateurs et soldats.

Renchérissant sur l'arrogance du clergé et des légistes dont les premiers condamnaient au nom de Dieu, les seconds au nom du Droit, les Jésuites en pantalon garance ont perfectionné le système. Ce n'est plus au nom de Dieu ni du Droit, c'est maintenant *au nom du Peuple*, que ces crapules condamnent les enfants du peuple.

Dans un huis-clos à peu près permanent la sainte patrie broye ses victimes nombreuses, elles sont variées : le petit lignard y coudoie le massif dragon ; le lourd cuirassier succède à l'allègre chasseur et après les soldats du train et du génie défilent hussards et artilleurs.

Avant de comparaître devant l'auguste tribunal, ces malheureux ont déjà subi bien des épreuves.

En cette prison du Cherche-Midi, les soldats incarcérés sont maintenus dans la plus répugnante saleté, rongés par la vermine et contraints à un travail excessif et malsain qui les épuise et les empoisonne pour le plus grand bénéfice d'un entrepreneur. Maltraités de toutes les façons, nourris d'immondices, leur existence est un problème qui déconcerte à la fois l'hygiène et la physiologie.

Naturellement, les garde-chiourmes sont insolents et grossiers. Leur brutalité est inouïe. Ils portent à la ceinture un revolver constamment chargé, comme pour indiquer aux futurs vengeurs que le châtiment est attaché au crime.

Presque tous les pauvres diables persécutés dans cette affreuse maison y sont enfermés pour les mêmes motifs : désertion et insoumission. C'est-à-dire haine de l'autorité, consciente ou non, et révolte effective contre ses injustices et ses violences.

Toutes les couches sociales, indistinctement, fournissent leur contingent à cette légion de rebelles : le rustique laboureur violemment arraché à son champs, et le fils de famille qui, malgré les privilèges nombreux, dont il pouvait profiter, n'a pas pu s'habituer à faire un service aussi répugnant qu'avilissant ; l'ouvrier des villes, franc du collier, libre d'allures et de paroles, qui n'ayant jamais bien supporté son patron ni son contre-maître, a encore moins pu supporter toute la kyrielle des galonnés dont la bouche baveuse crachait des ordres et des injures qui sentaient l'absinthe et le bordel ; et le petit bourgeois épris de son indépendance, qui, dans une heure de mélancolie, regrettant plus que jamais ses habitudes confortables, a pris la clef des champs.

Bref, tous ces malheureux également sympathiques et pitoyables, quelles que soient leur condition sociale et la diversité des motifs qui les ont poussés là, sont la preuve irréfragable de la persistance des instincts anarchiques de l'Humanité.

Quelles que soient les formes les plus universellement admises et respectées de l'autorité : religieuse, patriotique ou légale, — elle est si naturellement oppressive et haïssable, si essentiellement fausse et despotique, si foncièrement anti-humaine et insupportable qu'il arrive toujours un moment où les hommes sont obligés d'entrer en lutte avec elle.

Souvent, ceux qui l'admettaient avec le plus d'enthousiasme sont ceux qui la combattent ensuite avec le plus d'ardeur.

Ces faits ne prouvent-ils pas mieux que ne pourraient le faire les arguments les plus subtils, combien l'autorité est incompatible avec la nature de l'homme qui n'y tient qu'autant qu'il peut l'exercer à son avantage, mais ne veut jamais la subir ni en entendre parler dès qu'elle tourne à son détriment.

Les individus qui sont le plus viciés par l'éducation bourgeoise et patriotique et les préjugés autoritaires, ceux qui sont le plus imbus du respect imbécile de la légalité, sont parfaitement susceptibles d'une révolte contre cette légalité dès qu'elle les heurte de front.

Tous les bagnes militaires, peuplés de fils de bourgeois autant que de fils de prolétaires, en sont la preuve.

Il est vrai que ces révoltes sont, dans la plupart des cas, instinctives et aveugles. Elles n'en sont que plus éloquentes.

La spontanéité et la violence qu'elles affectent chez des personnes habituées jusqu'alors à considérer la révolte comme un crime et non comme un devoir, démontrent que la liberté naturelle de l'individu s'affranchit de plus en plus du joug artificiel de la société.

Elle s'insurge enfin cette liberté, malgré les lois, malgré les croyances, malgré les coutumes. Elle s'insurge malgré tout, malgré et contre l'homme lui-même, puisque tous les jours il y a des gens qui, en fait, se révoltent contre des choses que par préjugé, ils approuvaient en principe.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — Un train de voyageurs est venu en déraillant un autre qui était en stationnement dans la gare de Saint-Mandé. Les causes de l'accident sont de plusieurs sortes ; les unes sont profondes et tiennent au mauvais établissement du matériel et à la ridicule organisation de l'exploitation, les autres fugitives ont été suffisantes pour provoquer le choc. Au lieu de donner le signal du départ au train bondé de voyageurs, le chef de gare s'interposa entre un monsieur qui voulait monter dans un compartiment de *dames seules* et les personnes du sexe qui étaient dans ce compartiment. Plusieurs minutes sont perdues pour faire respecter le *règlement* et ce n'est que le train supplémentaire qui se charge de terminer la dispute en écrasant dames seules et voyageur récalcitrant. Et voilà comme l'autorité a amené l'accident, alors que nous comptons sur elle pour nous en préserver.

La sécurité réside dans l'observation stricte des *règlements*, pense l'immense majorité des hommes qui n'ont pas étudié les causes des actions humaines — mais l'observation des règlements tue l'initiative individuelle et ce n'est que par l'initiative individuelle que l'on peut être garanti des accidents. Nous prouverons un de ces jours comment la sécurité ne réside que dans l'Anarchie.

L'accident de Saint-Mandé comme celui de Meschenstein qui écrasa il y a deux mois une centaine de personnes en Suisse ne nous contredira pas.

***

Ayant trouvé que pas assez de sang n'avait été répandu dans la nuit à Saint-Mandé, on a procédé sur le matin à l'exécution de deux jeunes assassins, Berland et Doré. Châtiment nécessaire, répète-t-on de tous côtés, pour nous préserver contre d'autres crimes.

Lundi matin, quelques heures après l'exécution, sur la place de la Roquette, un individu s'est chargé de légitimer cette assertion. Il coupait la gorge à une concierge, non pour la voler, non par haine, uniquement pour le plaisir de voir couler le sang.

Quelqu'un me disait l'autre jour « j'admets très bien que tous les crimes viennent de la propriété, je sais d'une manière générale que le criminel n'est pas *coupable* de l'acte qu'il a commis, mais nous ne pouvons nous garer de l'assassinat qu'en provoquant la crainte chez celui que les circonstances amènent à perpétuer un acte de ce genre ». La *crainte* ! La guillotine ne la provoque guère que chez ceux qui ne commettront jamais d'assassinat. La statistique montre que presque tous les guillotinés avaient assisté précédemment à des séances sur la place de la Roquette. Voir combien facilement un individu passe de vie à trépas assure le cœur du timide. Voir

couler le sang amène le désir de voir couler le sang chez l'hystérique et un spectateur de la double exécution de Berland et de Doré se précipite dans Paris, un mauvais couteau à la main et égorge la première personne qu'il rencontre à l'écart. Voilà la crainte qui se dégage de la guillotine!

***

Malato a fini mardi matin son séjour de quinze mois à Sainte-Pélagie. Suivant les ordres reçus, il a été immédiatement conduit au Dépôt, d'où l'on doit le conduire à la frontière de son choix pour être expulsé. Le camarade ne l'entend pas de cette oreille et il se débattra autant qu'il pourra. Si les *lois écrites* veulent dire quelque chose, ceux qui l'appliquent seront bien obligés de reconnaître que Malato est français et que c'est en France qu'il doit lutter contre l'état actuel des choses.

***

Tours. — Une grande conférence publique et contradictoire a été organisé par le seul compagnon anarchiste de la ville. Un compagnon de passage a traité de la misère et de ses conséquences et il fit son possible pour développer et faire comprendre aux travailleurs pourquoi ils souffraient et qu'elle était la cause de leurs misères.

Il laisse la parole à un autre compagnon également de passage qui expliqua ce qu'est l'Anarchie et pourquoi nous sommes anarchistes. Pendant une heure et demie il développa nos théories avec une grande facilité et montra comment pourrait exister une société anarchiste.

Il y a dans la ville une douzaine d'imbéciles ou d'hypocrites qui avaient dit qu'ils se chargeait de prouver que l'Anarchie était fausse, mais devant la parole chaude et vibrante du compagnon et devant les preuves matérielles apportées à l'appui de sa thèse, ils sont resté scois.

Le compagnon conclut, aux applaudissements de la salle, en encourageant les jeunes gens à se grouper et en leur disant que de leur seule action découlerait le bonheur de l'Humanité. Le soir, une soirée familiale a fait plaisir à tout le monde.

***

Troyes. — MM. Goblet et Millerand, pontifes du Parti radical, étaient allés dernièrement à Troyes faire une conférence et essayer de relever le drapeau de leur parti qui était un peu désemparé, suivant leurs propres expressions.

Toute la fine fleur de la bourgeoisie radicale et amie du peuple (pour mieux les gruger) s'était donné rendez-vous et buvaient les paroles doctrinales de leurs chefs.

M. Goblet a fait un discours *ministre*, expliquant que l'autorité puisait sa force dans les partis, *assez d'élections* du gouvernement.

M. Millerand s'est étendu sur les beautés du tarif douanier.

Quoique la réunion n'eut pas été annoncée comme contradictoire, ces messieurs ont bien voulu donner la parole à leurs adversaires.

Un compagnon en a profité pour leur dire d'une façon concise :

« Gambetta, votre ancien chef, a élaboré en 1869 un programme *surréaliste* qu'il a laissé tomber de sa poche en montant les escaliers des palais ministériels.

« Ce programme a été ramassé par les apprentis ministres et les candidats députés qui, eux-mêmes arrivés, ont imité l'exemple de leur noble maître. Et ce sera ainsi jusqu'à la consommation des gouvernements.

« Que ce soient vous ou d'autres, il n'en sera ni pire ni mieux.

« Si vous avez le désir de connaître véritablement les misères et les angoisses de la classe ouvrière, venez avec nous travailler pendant six jours de la semaine et, le dimanche, votre expérience aidée de votre grande science, vous amènera probablement à propager avec nous les idées socialistes et révolutionnaires ».

Devant cette mise en demeure de travailler, l'auditoire bourgeois grogna sérieusement.

Il n'y a, conclut le compagnon, que deux classes dans la société : celle qui travaille et, se tournant vers l'assistance de l'estrade, celle qui ne fout rien d'utile.

La majorité applaudit à tout rompre, mais quelques grognements se font entendre.

Je vois bien, dit en terminant le compagnon, aux signes de mécontentement et de fatigue que quelques-uns d'entre-vous montrent, qu'on désirent que je quitte cette tribune. Je crois pourtant vous avoir dit quelques bonnes vérités, utiles aussi, non pas pour vous, hélas ! mais pour d'autres.

Un autre compagnon, devant l'auditoire fatigué, a voulu faire un résumé historique des désillusions du Parlementarisme et du Suffrage universel, mais le bureau ahuri a levé précipitamment la séance.

Les révolutionnaires s'attendaient bien à ce que le collectiviste Pedron, prit la parole pour combattre les théories radicales. Il y a justement dans notre département une grève des ouvriers bonnetiers à qui la parole révolutionnaire du chef aurait fait plaisir, mais Pedron a cru devoir garder un silence prudent.

## Allemagne

Le mois dernier, Vollmar, député socialiste, considéré jusqu'alors comme un des plus avancés, prononça un discours où il se dit enchanté de la triple alliance. Il y voit un gage de grandeur pour sa patrie et prévient les français qu'ils n'aient pas à compter sur les socialistes allemands en cas de conflagration européenne; ceux-ci ne seraient pas les derniers à combattre les français et surtout les russes.

MM. Bebel et Liebknecht ont protesté contre ce discours, mais eux-mêmes en ont dit tout autant. En feuilletant la collection des journaux anarchistes, on retrouverait les reproductions d'articles chauvins du *Vorwaerts*, sous l'inspiration de Liebknecht et d'Engels.

Ainsi, lorsque le gouvernement russe eut augmenté d'un tiers les droits sur les marchandises importées du dehors, ce qui frappait surtout les produits de l'industrie allemande, il fallait voir comme le *Vorwaerts* se démenait pour inspirer la haine des allemands contre *le peuple russe entier* — ce peuple de barbares, de menteurs et « de soulards ».

Les meneurs du parti social-démocrate ont toujours été chauvins et toute la différence entre Vollmar et Liebknect, c'est que l'un applaudit à l'alliance anglo italienne contre la France, et que l'autre applaudit à l'alliance autrichienne contre la Russie. C'est une affaire de goût : mais dans l'esprit des chefs socialistes, l'Allemagne reste toujours la grande nation, destinée à civiliser ses voisins par le fer et le feu.

---

On comprend que toutes ces alliances et toute cette tactique, renversant les principes si chers aux travailleurs allemands, finissent par provoquer des dissentiments dans le parti. Les jeunes finissent par se révolter et il est certain que la scission est mûre dans le parti. D'un côté, Vollmar a fait école, il a avec lui les socialistes modérés du midi de l'Allemagne, quelques députés et une foule de réactionnaires qui sont enchantés de cette tendance nationaliste. D'autres part, la fraction avancée et avec elle les socialistes berlinois sentent de plus en plus le joug autoritaire des chefs et tâchent de s'y soustraire. Parmi l'opposition, les socialistes révolutionnaires Baginski, cordonnier, Wildberger, tapissier, Schwabe, maçon et Niederauer, cordonnier ont les idées les plus nettes et les mieux tranchées.

A ce sujet, il n'est pas mauvais de rendre compte d'une réunion tenue dernièrement à Berlin pour discuter de l'attitude à tenir dans le prochain Congrès du Parti Ouvrier à Bruxelles. Les députés socialistes Bebel et Stadhagen étaient présents; l'opposition des révolutionnaires berlinois était très nombreuse.

Le rapporteur, Fischer, typographe autrefois attaché au *Sozialdemocrat* lorsqu'il paraissait à l'étranger eut beaucoup de peine à faire la lecture de son rapport, les contradictions qu'il contenait causaient des interruptions continuelles, mais le tapage commença vraiment lorsque le rapporteur aborda la question du 1er mai. Lorsqu'il exprima l'opinion de la fraction socialiste du Reichstag, selon laquelle cette fête devrait dorénavant avoir lieu le premier dimanche de mai, un vrai tumulte éclata.

Enfin, les camarades Werner et Biester purent prendre la parole et démontrèrent la fausseté de la tactique parlementaire du parti social-démocrate et donnèrent la fièvre au pauvre Bebel qui poussait des rugissements comme un lion dans sa cage ; puis ils attaquèrent la poussée patriotique de Vollmar.

Bebel et Fischer se défendirent comme ils purent, mais ils durent abandonner Vollmar. Pour l'excuser ils rappelèrent certain discours de Basly (il est de ils rappelèrent certain discours de Basly (il est de ils rappelèrent certain discours de Basly (il est de

l'éternelle énigme. Cette fois encore, la pauvre plèbe, déçues par les hantises du surnaturel, ne sut que choisir entre des formes diverses d'illusions religieuses, et les forces révolutionnaires dévoyèrent comme autrefois, appliquées absurdement à des œuvres inutiles, à des massacres sans but.

Maintenant, le problème social reparaît devant nous, plus redoutable que jamais. Et nous qui souffrons de l'effroyable contradiction des choses, serons-nous encore aussi naïfs que nos ancêtres, et comme les aveugles qui tournent le dos à la lumière, tenterons-nous par quelque mystagogie nouvelle d'échapper à l'oppression, à la misère, au désespoir ?

Non, nous dit Malato, nous serons plus heureux dans le conflit qui se prépare « Angoissés, parce qu'il nous semble que la nature, dont nous sommes partie intégrante, va s'abîmer dans la secousse terrible, nous sentons cependant que de la mort des choses présentes va surgir une vie nouvelle. L'analyse scientique nous le démontre, et, au fond de nous-mêmes, subsiste l'invincible intuition d'un avenir meilleur. Un double mouvement agite les sociétés : désagrégation politique, c'est-à-dire fin de l'autorité ; rapprochement social, c'est-à-dire commencement de la solidarité ; l'individu qui se soustrait progressivement à la domination de l'Etat, mêle de plus en plus sa vie à la vie de ses semblables. Après la famille, le clan, la tribu ou la cité, la province, la nation, puis l'horizon s'élargit toujours : aujourd'hui la race, demain l'Humanité tout entière, unie parce qu'elle sera consciente et libre ».

Nous approuvons de tout cœur, en faisant une petite réserve sur ce mot de « race », qui nous semble ne pas avoir l'importance historique à lui attribuée par l'auteur. Mais ce n'est là qu'un détail, et quel est le livre auquel chaque lecteur ne puisse faire, à son point de vue particulier, mille objections secondaires. La critique la plus sérieuse porterait, à notre avis sur la valeur exagérée que l'auteur, à notre avis, — donnerait au personnage mythique de Jésus, — évidemment le prête-nom de tout un cycle d'autres Jésus, — et au Christianisme dans sa phase spécialement juive. Il est certain que le concours des événements a fait d'un groupe de Juifs convertis, déjà marchands cosmopolites comme le sont leurs descendants, les porteurs de la religion nouvelle, mais les éléments mêmes de cette religion ne sont point de filiation hébraïque, si ce n'est par des noms, des étiquettes, des légendes : le fond en est essentiellement oriental, à la fois bouddhiste et mazdéen, et la philosophie, l'expression ne sont dûes en entier à l'esprit hellénique modifié par le mysticisme alexandrin. Quant aux velléités communistes des premiers chrétiens, elles furent bien passagères, presque nulles en comparaison de celles des disciples de Cakya-Mouni, et d'ailleurs le vrai fondateur du Christianisme dogmatique, Saint-Paul, ne fut-il pas explicitement et énergiquement, le défenseur de la propriété privée, le champion de la servitude ? « Femme, obéis à ton mari ! Esclaves, obéissez à vos maîtres ! Ce n'est point en vain que le glaive a été mis dans les mains des puissants ! »

Un dernier mot ! A propos de nos amis anarchistes pendus à Chicago, Malato prononce ces paroles : « Le onze novembre devient la date anarchiste par excellence. Enthousiasme dangereux, pourtant admirable, qu'aient été les suppliciés, car il témoigne d'un religiosisme invétéré, du besoin de divinisation et d'apothéoses que n'ont pu vaincre encore les esprits les plus émancipés. Quelle bizarrerie de voir des iconoclastes élever de nouveaux autels à côté des autels abattus ! « Il y a du vrai dans cette apostrophe, et nous aurions tort de diviniser nos vaillants compagnons ! Mais nous avons tort aussi de nous borner à les glorifier sans faire nôtres les admirables paroles qu'ils nous ont laissées. Notre littérature anarchiste est déjà riche et Malato vient de l'enrichir encore, mais il nous manquera toujours beaucoup tant que nous ne posséderons pas dans toutes les langues l'histoire et les enseignements de nos nobles amis !

***

Paraîtra prochainement l'*Acte*. Elle pousse la verdure anarchiste !

***

*O Anatema*, première d'une série de brochures anarchistes, vient de paraître à Oporto.

***

*Les Grands Magasins, les Petits Boutiquiers et le Prolétariat*, par Joseph Guillemin. Prix : 10 centimes, chez Fayet, 113, rue du Temple. — Petite brochure expliquant l'envahissement du grand industrialisme et du grand commerce ; faisant le procès à la rapacité des petits boutiquiers qui traitent les travailleurs en ennemis, les invitant à se raillier à la journée de huit heures et au salaire minimum.

***

Vient de paraître le premier numéro du journal *Le Faubourg*. Rédaction et administration, 21, rue d'Antin, Paris.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*La Revanche des Mineurs*, paraîtra prochainement. Lutter pour démolir les compagnies minières, les goujats, les vendus ; revendiquer, défendre les droits et la liberté ; tel sera l'œuvre à laquelle la *Revanche des Mineurs* ne faillira pas.

Envoyer correspondances, abonnements et souscriptions à François Cuisse, 1, rue Perrée à Paris.

***

Brochure sur le fonctionnement de la société anarchiste par le groupe d'Agen : quinze centimes l'exemplaire ou huit francs le cent, franco.

Adresser les demandes à Eugène Chavinier, rue Raspail, 25, à Agen (Lot-et-Garonne).

***

Le groupe les *Penseurs* de Marseille organise une grande réunion ou congrès international anarchiste, où tous les groupes ou compagnons ainsi que les socialistes indépendants pourront venir discuter les meilleurs moyens de propagande ou de tactique et surtout les moyens les plus prompts pour arriver à la Révolution sociale.

Ces réunions qui se tiendront à Marseille les 29, 30 août et 1er septembre, seront divisées en cinq parties, dont deux réunions privées, deux réunions publiques tenues dans la plus grande salle des conférences et une grande soirée familiale qui clôturera ces réunions.

Toutes les correspondances doivent être adressées au comp, Nahon, rue Vacon, 60, ou au compagnon Maurice, place Saint-Michel, 37.

***

Le groupe de propagande par l'écrit du XIIIe, à la veille de faire paraître le journal *L'Idée Anarchiste*, ayant encore besoin de quelques fonds pour arriver à son but, fait un appel à tous les camarades partisans de cette propagande. Il manque très peu et un peu de bonne volonté jointe à la nôtre, nous fera paraître à la fin du mois.

Hardi donc, camarades, plus il y en aura, mieux ça vaudra.

Adresser tout ce qui concerne le groupe au compagnon Bertrand, 13, rue du Moulin-des-Prés. Tous les journaux anarchistes peuvent lui être envoyés à dix exemplaires.

Le groupe se réunit tous les mardis, à 9 heures du soir, salle Viguier, 35, rue du Moulin des-Prés.

Les camarades partisans de notre propagande, sont invités.

En outre, les compagnons du XIIIe sont informés qu'ils trouveront tous les journaux et brochures anarchistes, à la librairie Jacquet, 9, place d'Italie.

***

### Chansons anarchistes en musique

10 centimes chaque, 5 francs le cent. — Envoi *franco* contre mandat ou timbres S'adresser directement à François Brunel, 34, rue Serpente, à Paris.

***

Cognac. — Il vient de se fonder à Cognac une *Chambre syndicale des Hommes de Peine*. Elle fait appel à tous les travailleurs énergiques sans distinction de profession et à tous ceux qui souffrent et peinent dans le but exclusif d'engraisser les parasites de la société.

Les réunions de la Chambre syndicale ont lieu les deuxièmes et derniers samedis de chaque mois au siège social, salle Dumas, 43, rue de Pons. Adresser tous renseignements à A. Bourdin, rue Châteaubriant, a Cognac (Charente).

***

Les journaux anarchistes en langue française sont priés d'envoyer un exemplaire au compagnon H. Ruillère à la Hyassière-Saint-Genest-Lerpt, près Saint-Etienne (Loire), qui prendra un abonnement.

***

Paraît cette semaine la cinquième édition de **Évolution & Révolution** (35e mille), revue et augmentée, par Elisée Reclus.

Prix : dix centimes.

Adresser les demandes au journal la *Révolte*.

## PETITE CORRESPONDANCE

B. à Nantes. — R. à Toulouse. — Biblioth. du XIXe. — R. à Marseille. — M. à Calais. — H. à Reims. — à Vigan. — Saint-Chamond. — B. à La Seyne. — Carouge. — V. à Marc-en-Bareuil. — G. à Langon. — J. à Messini. — Delanoé. — J. C. à Houssay. — Machine. — R. à Pamiers. — P. à Bordeaux. — Roubaix. — R. à La Grive. — C. M. à Saint-Heur. — A. à Londres. — V. E. à La Haye. — S. à Vienne. — Ser. à Vienne. — M. à Toulon. — P. à Plessiez-Rosainville. — V. à Gand. — R. à Paris. — T. à Mézières. — B. H. à Saint-Genest. — P. à Saint-Nazaire. — Reçu timbres et mandats.

Un camarade pourrait-il nous prêter les « Majorats littéraires » de P.-J. Proudhon et nous le faire parvenir ?

Le compagnon Desfresville est prié d'écrire à Drouet, 10, passage Liguier, rue de Bagnolet, Paris.

Un gréviste malheureux. — Votre article passera quand il y aura de la place ; pour le reste de vos observations, nous nous en foutons.

Renaudin à Toulouse. — « Dieu et l'Etat » épuisé.

Girard au Cannet. — N'ayant plus de « Prise de Possession », nous avons ajouté à la place d'autres brochures.

L. C. D. V. — Passez chez mon beau-frère, prendre le volume « Révolution chrétienne et Révolution sociale ».

C. à Bagnes. — Reçu manuscrit.

## CONVOCATIONS

*Ligue des Anti-Patriotes*, réunion samedi soir à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Tous les dimanches à la même salle, soirée familiale.

Groupe des Travailleurs anarchistes du XIIe et la Fédération de l'Est de Paris, samedi 1er août, à 9 heures précises du soir, chalet Franc-Comtois, 72, boulevard de Picpus.

Les compagnons sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le mardi 4 août, à 8 h. 1/2, rue de Meaux, 43.

Ordre du jour : Formation d'un groupe.

Les compagnons des groupes le *Combat*, les *Jeunes Insoumis* et les *Libertaires* du XXe se réuniront tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

Le dimanche, même salle, même heure, conférence et soirée familiale.

L'on pourra s'y procurer les journaux suivants : le *Père Peinard*, le *Rothschild*, le *Pot à Colle*, l'*Insurgé*, la *Révolte*, le *Forçat*, ainsi que différentes brochures.

Tous les mardis, à 8 h. 1/2 du soir, salle Bley, 89, rue du Temple, réunion des groupes les *Insoumis*, la *Ligue des Anti-Patriotes* (section des X, IV et IIIe), les *Libertaires* des XI et XXe.

Entrée par la rue Michel Lecomte.

*Union de la Jeunesse socialiste révolutionnaire*, soirée familiale le samedi 1er août, à 8 heures du soir, salle Bley, rue du Temple, 89. Entrée, 2, rue Michel Lecomte.

Conférence par le comp. S. Faure, sur la grève générale et ses conséquences, suivie de chants et poésies.

Entrée : 20 centimes, donnant droit à un billet de tombola.

Levallois-Perret. — Réunion samedi 1er août, salle Mézerette, rue de Gravel, à 8 h. 1/2 du soir.

Pantin. — Réunion tous les premiers samedis de chaque mois, à 8 h. 1/2 du soir, 126, rue de Paris.

Amiens. — Tous les anarchistes sont convoqués d'urgence pour le dimanche 2 août, à 5 heures du soir, salle du Cent de Piquet.

Sujet : Des moyens de propagande.

Jeudi 6, à 7 heures du soir : Discussion à propos de l'organisation de conférence par Sébastien Faure.

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE. N° 47. DIX CENTIMES DU 8 AU 14 AOUT 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . — 3 »
Trois Mois . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . — 4 »
Trois Mois . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Malgré tout notre déplaisir de restreindre notre propagande, certains dépositaires le prenant avec nous, quant aux règlements d'argent, d'une façon par trop « négligente », qui serait de nature à compromettre, financièrement l'existence du journal, nous prévenons les amis qu'à partir de ce numéro, tout envoi sera supprimé, à tout dépositaire qui n'aura pas répondu à une demande de règlement. Nous préférons ne pas servir une localité que de nous exposer à ne plus paraître du tout.*

*Encore une fois, nous regrettons d'en arriver là, mais on oublie par trop que si on ne nous paie pas les numéros expédiés, il nous est impossible de continuer la lutte.*

*Les abonnés dont l'abonnement est expiré, sont priés de le renouveler avant l'apparition du prochain numéro, s'ils désirent que le service leur soit continué.*

## ÉTUDE SUR LA RÉVOLUTION

### II

L'audace de la pensée et l'initiative pour entraîner les masses à mettre en exécution ce que l'on ose penser — voilà ce qui, de tout temps, a manqué aux révolutionnaires, dans les révolutions précédentes. C'est encore ce qui menace de manquer dans la prochaine révolution.

Qui donc, en étudiant les révolutions du passé, ne s'est pas demandé avec douleur : — « Pourquoi tant d'efforts, tant de dévouements sublimes, tant de sang versé et de familles en deuil, tant de bouleversements, pour aboutir à de si maigres résultats ? » Cette question revient constamment dans la littérature, dans les conversations, dans la propagande révolutionnaire.

C'est que d'une part, on ne se rend généralement pas compte des obstacles immenses que toute révolution rencontre dans les partisans aveugles ou conscients du passé. On néglige leur force, leur obstination à revenir en arrière et à sauver leurs privilèges ; on oublie leurs conspirations et leurs intrigues lorsqu'ils ne peuvent plus livrer de bataille rangée. On oublie, en un mot, que les révolutions sont toujours faites par des minorités.

Mais on oublie aussi que si les révolutionnaires ont généralement déployé un courage et une témérité formidables dans leurs actes, ils ont toujours manqué d'audace dans leurs pensées, leurs buts, leurs conceptions de l'avenir. Cet avenir même, ils le rêvaient en le revêtant des formes de ce même passé contre lequel ils se révoltaient. Le passé les tenait liés jusque dans leur élan vers l'avenir.

Ils n'osaient pas frapper le coup décisif et tuer l'ancien régime dans ce qui faisait sa vraie force : sa religion, sa fortune, son obéissance à la loi, sa centralisation, son armée, sa police, ses prisons et ainsi de suite. Ils n'osaient pas démolir assez pour ouvrir les portes larges à la vie nouvelle. Et de cette vie nouvelle leurs conceptions étaient si vagues, et par conséquent si timides, si étroites, qu'ils n'osaient pas, même dans leurs rêves, toucher aux fétiches qu'ils avaient adorés dans leur passé d'esclaves.

L'héroïsme du cœur, mis au service d'un cerveau timide — pouvait-il donner de grands résultats ?

Quand on réfléchit, en effet, aux événements de la grande Révolution, on ne peut s'empêcher d'être frappé — ainsi que Quinet l'a si bien dit dans la *Révolution* — de la témérité des *actes* de nos grands pères et de la timidité de leur *pensée*. Procédés ultra-révolutionnaires ; pensées timides, conservatrices. Prodiges de bravoure et d'énergie, mépris suprême de la vie et de ses joies, — et timidité incroyable dans la conception de l'avenir le plus proche. Des mois et des années se passent avant que le peuple ose toucher à l'un des fantoches qu'il avait jadis entourés de son respect et qu'il oblige ses meneurs — les hommes qu'il vénère et auxquels il obéit — à faire le sacrifice d'une seule des institutions du passé. Voilà le trait distinctif de la Révolution. C'est l'image du soldat qui fait preuve d'un courage et d'une témérité invincibles pour enlever une batterie ennemie, sans oser porter son regard au-delà de la batterie, sans oser jeter un coup d'œil d'ensemble sur la guerre.

Le peuple sans armes marche contre les épaisses murailles et les canons de la Bastille ; des femmes courent à Versailles et ramènent un prisonnier ; partout, dans chaque petite ville, quelques hommes armés de triques s'emparent des municipalités sans se soucier de ce que demain ils seront pendus par la municipalité « rentrée dans la légalité. » Un peuple désarmé envahit les Tuileries et tient le roi, coiffé du bonnet rouge, sous ses piques ; et deux mois plus tard, défiant les Suisses et la garde nationale bourgeoise, il prend les Tuileries d'assaut. Bravant la Convention, des inconnus prennent sur eux la responsabilité des massacres de Septembre. La République, sans armées, minée par les royalistes à l'intérieur, affronte les rois coalisés. Danton demande de l'audace comme moyen suprême pour sauver la Révolution. Les échafauds dans la Convention même, les noyades dans la Vendée, les charettes du supplice — rien n'arrête ces révolutionnaires dans leurs procédés révolutionnaires... et tout le long de ce drame grandiose, c'est la timidité de la pensée, c'est l'absence d'audace dans les conceptions, qui plane au-dessus de tout. La médiocrité de la pensée tue, et les nobles efforts, et les grandes passions, et les immenses dévouements.

Alors que la royauté n'est plus qu'un souvenir et n'a sous la main que quelques Suisses pour lui obéir — les Danton, les Robespierre, les Cordeliers mêmes, craignent la République plus qu'ils ne craignent le roi. Il faut l'invasion étrangère, appelée et commandée du fond des Tuileries, pour qu'ils osent penser que la France pourrait bien se passer d'un fantoche couronné.

Alors que le clergé couvre la France entière de sa vaste conspiration contre le nouveau régime, alors que cette conspiration tient en ses mains les deux tiers de la France, les révolutionnaires entourent l'Eglise de leur respect ; ils la prennent sous la protection de la Révolution, et bientôt ils guillotineront les « anarchistes » qui auront osé insulter le culte catholique.

Il est évident que sur les questions économiques leur timidité est encore plus grande, encore plus odieuse. Le régime féodal n'existe plus de fait ; le seigneur, chassé par les paysans, a gagné la frontière ; les forêts seigneuriales sont saccagées et le gibier exterminé ; aucune redevance féodale n'est plus payée. Mais les meneurs de la Révolution jusque dans la Convention, s'évertuent à préserver les derniers débris du régime féodal, pour les transmettre au siècle prochain. Et quand les brillants Girondins ou l'austère Robespierre entendant prononcer ce mot d'égalité des fortunes, ils frémissent à la seule idée que la propriété privée pourrait ne plus être respectée par le peuple. Car — ils l'ont bien retenu du passé — c'est sur la propriété privée que se base l'Etat.

Les meneurs, il est vrai, sont en retard sur le peuple. Le peuple les devance dans son émancipation du passé, il voit plus loin qu'eux. Mais cette vision du peuple est si vague, si obscure, si flottante ! Au sein même du peuple, les idées sont si partagées que ce vague, ces hésitations, se transmettent aux chefs de la Révolution. Le boucher Legendre qui lance le peuple dans les Tuileries au 20 Juin, n'ose même pas rêver de détrôner le roi ; tout comme ce peuple qui tient le roi sous ses piques, n'ose pas pousser la pointe de la pique pour en finir avec la royauté.

Et, plus tard, quand la conspiration Babœuf vient à éclater, les Montagnards mêmes sont pris de surprise. Ils ont bien connu de vagues aspirations populaires vers l'égalité socialiste, mais ils sont tout étonnés de leur trouver un programme. Leur pensée n'a jamais osé aller si loin ; mais le peuple non plus n'avait pas su donner corps à ses aspirations.

Même chose en 1848.

Après toute la propagande socialiste des quinze années précédentes, après Fourier et Cabet, après tout ce qui a été dit dans des milliers de réunions et imprimé dans des centaines de brochures en faveur du communisme, — du droit à la vie et du droit au bonheur, — les révolutionnaires, c'est-à-dire ceux qui se croient révolutionnaires et passent pour tels, et même

les plus avancés d'entre eux, sont prêts à fusiller quiconque parlera communisme. Tout ce qu'ils osent penser, c'est la république démocratique, c'est l'association soutenue par l'Etat ; et ils laissent un Bonaparte exploiter les vagues aspirations communistes du peuple pour s'en faire un trône.

---

Répétition de la scène en 1871. Ces farouches révolutionnaires qui ne sont pas arrêtés dans leur révolte par quelques cent mille hommes, n'ont pas une seule *pensée révolutionnaire*. De la Révolution ils ne connaissent que ses *procédés*, — procédés qui consistent à tourner contre le vieux gouvernement les mêmes armes dont il usait autrefois contre ses adversaires. Mais ils ne peuvent enfanter aucune idée vraiment révolutionnaire. Ils ne sauraient même pas se passer des policiers de l'empire, de ses cours martiales, de ses galons. Ils rêvent la Commune, reproduisant en miniature l'Etat qu'ils renversent ; et pendant que des idées d'égalité travaillent, confusément les cerveaux du peuple, ils ne rêvent que l'égalité dans la soumission à leur dictature. Marat ne l'a-t-il pas rêvé avant eux, et le dieu moderne des socialistes, Marx, n'a-t-il pas aussi prêché la dictature populaire ? Bref, aucune idée nouvelle, aucune de ces pensées qui révolutionnent le vieux monde, ne surgit dans ces esprits, si révolutionnaires dans leurs actes et si timides dans ce qu'ils veulent, pétris qu'ils sont sur les modèles mêmes du passé auquel ils déclarent la guerre.

---

Sommes-nous mieux placés aujourd'hui, à la veille de la prochaine révolution ? Avons-nous l'audace de la pensée et la force d'initiative qui font les révolutions ? En face de ce passé qui nous révolte, en face de sa soumission, de son organisation autoritaire, de son hypocrisie, de ses mensonges, avons-nous la pensée révolutionnaire qui saura renier ce passé non pas dans son ensemble seulement, mais dans toutes ses manifestations quotidiennes ? Saurons-nous porter la hache, non pas seulement sur les institutions actuelles, mais sur les idées mêmes qui présidèrent à leur développement ? Sommes-nous révolutionnaires en un mot, dans nos pensées autant que dans nos procédés et dans nos actes ? Notre énergie révolutionnaire sera-t-elle mise au service d'une idée révolutionnaire ?

C'est ce que nous allons analyser dans un prochain article.

## LES GABELOUS DE LETTRES

Nous ne savons si nous paierons — ne notre liberté du moins — les pots cassés, mais la Société des gens de lettres, ne sortira pas à son avantage moral du procès qu'elle nous intente. Elle sera accompagnée dans sa chicane par le mépris du monde qui ne mélange pas littérature et commerce.

Cette semaine, nous signalons à ce sujet, l'article de l'*Endehors*, et celui d'Octave Mirbeau qui, de sa plume indépendante, a bien voulu porter notre cas dans la presse bourgeoise par l'intermédiaire de l'*Echo de Paris*.

Cet article est trop bourré de compliments pour que nous pensions le reproduire dans notre Supplément, mais à part cette faiblesse de l'auteur, il constitue une bonne page d'indignation littéraire.

Merci à nos camarades de lutte — qu'ils nous permettent cette appellation d'estime, puisqu'ils tapent sur le même ennemi que nous : le mercantilisme.

Nous continuons de notre côté à mettre à jour la correspondance que nous aura valu cette affaire.

Au reçu de l'assignation de la Société des gens de lettres, nous écrivîmes à Emile Zola pour lui rappeler son autorisation accordée et l'avertir du procès que l'on nous faisait en son nom.

Voici ce qu'il nous répondit :

Médan, 21 juillet 91.

Monsieur,

Si je vous ai autorisé à reproduire mes œuvres, c'est à l'époque où je ne faisais pas partie de la Société des gens de lettres. Depuis le mois de mars, je suis membre de cette société, et il faut bien que je me conforme à ses statuts. Mon autorisation n'a plus aucune valeur.

Vous avez tort de croire qu'on poursuit une œuvre de haine contre vous. On vous soumet à la loi commune, voilà tout. Tout journal qui n'a pas de traité ne peut reproduire une ligne d'un sociétaire. Le mieux, comme vous le dites, est d'exciper de votre bonne foi, et de ne plus rien reproduire des membres de la société, jusqu'à ce que vous ayez un traité avec elle. En octobre, veuillez renouveler votre demande d'un traité, et je vous promets qu'on examinera très sérieusement cette demande.

Veuillez, monsieur, agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Emile Zola

Pour expliquer cette allusion à un traité, nos lecteurs doivent se rappeler — nous l'expliquions à Zola — que, lors de nos premiers démêlés avec la Société des gens de lettres, en rivés de ses demandes de paiement, pour avoir la paix de son côté et continuer la propagande de notre Supplément, sans entrave, nous avions écrit à ladite société. Après lui avoir expliqué notre situation financière et le but du Supplément ; nous disions que si la société voulait affirmer le principe du droit qu'elle s'arrogeait, quoique ne reconnaissant pas ces droits, pour avoir la paix, nous voulions bien condescendre à payer l'impôt, pourvu que l'on nous fasse une proposition compatible avec l'état de nos finances.

M. Montagne nous envoya un projet de traité comportant le paiement d'une somme de 100 fr. par an.

Quoique cette somme représentât bien des privations pour nous, nous répondîmes par une acceptation, à condition de pouvoir payer par trimestre. Nous avions tort de céder, on nous le fit voir.

Par retour du courrier nous recevons une nouvelle lettre de l'illustre écrivain Montagne, nous avertissant que le projet de traité était une erreur, que le tarif dont il parlait n'était applicable qu'aux journaux de province. Il nous en proposait alors un autre, comportant un paiement de 200 fr. par an, plus 5 cent. par ligne reproduite. En outre, il fallait verser une provision de 50 fr. et, comme bouquet, on nous astreignait à un minimum de lignes reproduit par mois ! A ce compte-là, si nous n'avions trouvé rien de potable dans la prose de la société, il aurait fallu que notre Supplément avalât les inepties dont ladite société s'est fait une spécialité. Peut-être eût-il fallu prendre du Richebourg ou de l'Ohnet !

Nous répondîmes en substance à M. Montagne : « Torchez-vous le derrière avec votre traité. »

Et dans ces conditions, nous ne pouvons pas accepter d'autre traité, qu'une autorisation complète de reproduire tout ce qui nous plaira gratis.

Aussi à la lettre d'Emile Zola, avons-nous répondu :

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre, je vous en remercie. Seulement, à côté de la réponse du président de la Société des gens de lettres, j'ai vainement cherché celle du littérateur auquel je m'adressais. Je ne l'ai pas trouvée. Je le regrette, nous ne nous entendons pas.

Je vous salue,

Et nous livrons ce document à l'auteur des Rougon-Macquart :

..., « J'aurais même grand soin, dut-il m'en » coûter *cher*, de mettre à la première page » de mes livres, que la reproduction est permise, afin qu'on voit que je ne suis pas de la » *Société des gens de lettres*, car j'en rends » le titre d'avance, et je prendrais, vis-à-vis » de mon concierge, plutôt celui de négociant » ou de chasublier. »

(*Correspondance 1854*) G. Flaubert.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — Malato a obtenu un mois de sursis pour son expulsion. Il a remis sa cause au conseil d'Etat, qui tranchera la question de sa nationalité.

***

Prenant a été condamné lundi, à six mois de prison, pour contravention à un décret d'expulsion. Il s'est très énergiquement défendu, aussi on voit qu'il n'a pas été ménagé.

La semaine dernière, Mayence, ancien gérant du *Père Peinard*, a passé à Versailles, devant le jury de Seine-et-Oise. Il a eu les mêmes six mois que lui avait adjugé la cour de Paris et dont le jugement avait été cassé pour vice de forme.

### Belgique

Le congrès international ouvrier socialiste, va se réunir à Bruxelles du 18 au 25 août. Il est convoqué par le parti ouvrier belge (social-démocrate) et fait suite aux congrès à Londres et de Paris.

Il y aura, à ce congrès, ainsi que nous l'apprend la circulaire d'invitation « des représentants de la démocratie socialiste allemande et autrichienne, du trade unionisme et de la démocratie socialiste anglaise, du socialisme et de l'unionisme américain, de la démocratie socialiste sous toutes ses nuances et des organisations syndicales fédérées françaises, de la démocratie ouvrière socialiste ibérique et italienne, de la démocratie néerlandaise, du socialisme scandinave, et enfin, de toute la démocratie ouvrière socialiste de Belgique.

« De ce congrès, ajoute la circulaire, doit résulter une entente étroite entre tous les prolétariats, qui seront d'autant plus forts et plus puissants qu'ils seront plus unis. »

Ajoutons aussi que des anarchistes belges, allemands et italiens se proposent de prendre part au congrès ; et, comme il y aura bon nombre de députés allemands, dont un certain nombre appartient à l'opposition, ce serait une excellente occasion de propager les idées anarchistes en les développant sur chacun des sujets dont le congrès s'occupera.

La circulaire dit que « chaque nationalité aura à fournir un rapport imprimé sur la situation ouvrière au point de vue politique et économique et sur le mouvement socialiste chez elle. On évitera ainsi les longs comptes rendus verbaux et on aura des renseignements concis et précis sur chaque pays représenté. »

Pour le reste — mode de votation, etc., — cela ne nous intéresse pas.

On sait que nous n'attachons pas grande importance aux congrès des soi-disant partis ouvriers. Mais comme il s'agit à ce congrès d'englober dans un grand coup de filet tout ce qu'il y a d'organisations ouvrières, syndiquées et socialistes, et de les soumettre à la gouverne des comités marxistes en leur faisant adopter quelque programme anodin — il est bon que les anarchistes fassent entendre leur voix à ce congrès, qu'ils exposent leurs idées et tout en faisant la critique des misérables procédés de tactique des endormeurs, exposent nos moyens d'action, notre tactique révolutionnaire afin que les travailleurs puissent juger les deux.

Nous croyons qu'il serait bon que les anarchistes français, anglais et allemands aient à ce congrès des camarades capables de bien représenter nos idées. Ce serait de la bonne propagande.

***

Après le congrès, le jeudi 20 août, les camarades qui y assisteront, ont l'intention de se réunir en conférence. On doit y discuter le grand problème du jour : « Quel genre d'organisation ouvrière est compatible avec les principes anarchistes. »

Il s'agit de savoir ceci :

— Les anarchistes, comprenant eux que l'organisation actuelle des unions ouvrières et des partis ouvriers est faite pour escamoter le réveil ouvrier et le mouvement socialistes en général.

— Doivent-ils assister à cet escamotage en se bornant seulement à en parler occasionnellement dans les réunions publiques quand l'occasion s'en présente ?

Et — ne peuvent-ils pas aider à contre-carrer cet escamotage en prenant eux-mêmes une part plus active au mouvement ouvrier ?

Si oui, — n'y aurait-il pas lieu de proposer aux unions ouvrières quelque mode d'organisation anti-autoritaire ? de leur expliquer les pièges tendus ? Aider à ceux qui voient déjà le danger à lutter plus activement contre lui ?

Nous ne voulons formuler aucun programme. Mais nous tenons à remarquer que si on ne discute pas continuellement, les mille circonstances et entre des milliers de camarades certains sujets, on n'arrivera jamais à se faire aucune idée là dessus. Souvent il y a quelque chose à faire, le mode d'action se trouverait.

Mais faute d'en causer, on pense à autre chose et on laisse échapper l'occasion de faire quelque chose.

S'il n'y a rien à faire qu'à regarder faire, et bien encore, c'est le cas de s'en assurer par la discussion.

Voilà pourquoi nous invitons très sérieusement les anarchistes français de ne pas laisser passer le congrès sans y prendre part.

## Suisse

Le 22 juillet, notre ami Malatesta, arrêté à Lugano au moment où il traversait la Suisse, a été enfin jugé par le tribunal du district de Lugano. Il a été condamné à 45 jours de prison, y compris ceux de la détention préventive, pour rupture du décret d'expulsion.

Le gouvernement italien avait on le sait, demandé son extradition, en se basant sur sa condamnation comme malfaiteur, lors du procès de Rome. Le gouvernement du canton de Tessin a répondu à cette demande dans un sens négatif, en se basant sur le précédent de Pistolezzi, dont l'Italie demandait l'extradition sous le même prétexte. Un rapport dans ce sens a été envoyé au Conseil fédéral.

Il est évident que si Malatesta était extradé, ce serait, de fait, l'abolition complète du droit d'asile, et c'est dans ce sens que la *Zurcher Post*, organe radical rédigé par Curti, a publié un article de fond où la question est considérée au point de vue légal et résoluc, cela se comprend, négativement.

A propos de cette demande d'extradition, Malatesta nous écrit :

Prison de Lugano, 19 juillet 1891

— Je viens de relire, après 6 ou 7 années, la sentence qui nous condamna à Rome pour *Association de malfaiteurs*, et sur laquelle on appuie aujourd'hui la demande d'extradition. C'est un document d'une stupidité et d'une iniquité telle, qu'il peut s'expliquer seulement par les paroles, que disait dernièrement un haut magistrat italien dans un banquet offert à un ex-ministre : « Déjà depuis « longtemps la magistrature italienne ne dicte pas « des sentences ; elle rend des services. »

Tout le procès est établi sur le congrès de l'Internationale en 1881 à Londres, dont il y a dans le dossier un compte-rendu fantastique, fourni par la police.

Donc, nous nous réunîmes à Londres « sous la présidence du prince Kropotkine ; « nous primes des résolutions terribles, et en nous séparant, nous fîmes le serment, qu'en rentrant chez nous, nous ferions « *sauter quelque chose* ». En effet, après cela, nous rentrâmes « en Italie, Merlino et moi, etc., nous fîmes, à l'occasion d'un 18 mars, l'apologie de la Commune « de ce funeste événement, où les mauvaises passions, etc. »

Mais il y a encore autre chose : nous fîmes aussi une circulaire, dans laquelle nous disons que les travailleurs ont droit au bien-être, à la science, etc., et nous invitons les compagnons à travailler avec énergie pour atteindre ce but.

Tout cela, dit la sentence, n'est pas l'œuvre d'une association politique, mais est sont de ténébreux agissements d'une association de malfaiteurs. En effet, — c'est toujours la sentence que je résume, — les criminels politiques sont ceux qui essayent de *changer* la forme de gouvernement ; mais les accusés se déclarent anarchistes, ils ne parlent pas de *changer* mais d'*abolir* le gouvernement, donc... ils ne peuvent être que des voleurs et des assassins.

Il y a des auteurs, ajoute la sentence, qui disent que pour avoir le caractère indiscutable du crime ou du délit d'Association de malfaiteurs, il faut que les associés aient établi la manière dont ils comptent *partager le butin*. Eh bien, nous avons encore cela. Les anarchistes ne disent-ils pas que les instruments de travail, c'est-à-dire le capital, doivent appartenir aux travailleurs ? Par conséquent, la manière comment ils veulent *partager le butin*, résulte de l'esprit même de leur doctrine. Ils veulent enlever la propriété aux maîtres « qui ont travaillé, etc., » pour la *partager* entre ces fainéants de travailleurs, qui « dépensent tout dans les cabarets. »

## Autriche-Hongrie

Le parti ouvrier autrichien, a tenu son congrès annuel à Vienne ; 298 délégués présents.

La première question traitée fut celle des unions ouvrières. Sur leur nécessité tous ont été unanimes, à la condition qu'elles n'excluent ni les aides, ni les femmes. Le parti social-démocrate recommande à tous ses membres de faire partie des unions de métier, tout en remarquant que les unions elles mêmes ne sont pas un moyen d'émancipation.

Sur le 1er mai, le congrès est unanime à prendre cette résolution :

« Le 1er mai sera fêté désormais en Autriche par une cessation absolue du travail. Les délégués au congrès de Bruxelles insisteront auprès des autres nationalités pour qu'elles fassent de même. Cette résolution, concernant la date du 1er mai, ne pourra être changée par un congrès, — ce qui signifie que les travailleurs autrichiens ne veulent pas entendre parler du premier dimanche de mai, comme on le propose en Allemagne.

Il est décidé d'envoyer des délégués au congrès de Bruxelles.

## Allemagne

Le *Vorbote*, journal social-démocrate allemand, publié en Amérique, en parlant des tendances césariennes parmi les démocrates socialistes en Allemagne, donne les extraits suivants d'une lettre reçue d'un compagnon d'Allemagne :

« Vous autres, en Amérique, écrit le compagnon, vous lutterez contre le capital *seul*... Mais ici en Allemagne, c'est autre chose. Nous avons un *allié* puissant : le gouvernement monarchique... Cette opinion n'est pas encore partagée par tous, mais tôt ou tard tout homme pensant y arrivera... le socialisme entre déjà dans cette voie, et les uns après les autres commencent à dire que c'est la vraie voie. Peut être, vivrons nous assez pour voir les idées des socialistes et des monarchistes fondues ensemble. Alors, gare aux fainéants ! Notre monarchie n'est-elle pas déjà une espèce de communisme ? (!!) Tous les impôts ne vont-ils pas dans un seul et même sac ? Certainement ! Et puis les fonctionnaires ne sont ils pas déjà mis dans une position de vivre très bien à leur aise avec une retraite, après un temps modéré de service ?

Pourquoi les travailleurs du champ et de l'industrie ne pourraient-ils pas être mis sur le même pied que les fonctionnaires de l'Etat ? Tu crois, peut-être, que notre gouvernement ne le voudra pas ? Si, il le veut, et finalement il le fera. L'industrie et l'agriculture doivent être fonctions de l'Etat. »

Voilà les absurdités qui se colportent dans le parti social-démocrate allemand. Pas plus que le *Vorbote* nous ne voulons voir dans cette lettre autre chose qu'une opinion personnelle. Mais nous affirmons que toute la tactique précédente et actuelle du parti devait amener à nourrir de pareilles illusions. Elles sont, d'ailleurs de vieille date. Parmi les marxistes (ceux que Marx lui-même renia) — que de fois n'avons-nous pas entendu de pareilles espérances. — « L'ennemi c'est l'école de Manchester — l'école du laisser faire, laisser passer », est un dicton favori parmi tous les marxistes ; et Vollmar et les socialistes césariens ne font que tirer les conséquences logiques de ce qu'on leur a enseigné.

En France, le même courant n'a-t-il pas poussé des travailleurs social-démocrates à crier « c'est la boulange qu'il nous faut » ?

## Espagne

Le gouvernement espagnol fait maintenant des projets d'émigration ordonnée dans les îles Philippines.

Voilà un pays immense qui manque de population, de routes, de rivières canalisées, d'agriculture et d'horticulture et d'industrie — et sa population est forcée de quitter le pays et d'aller peupler l'Argentine et le Brésil. Pourquoi ? Parce que la terre appartient à un certain nombre de chiens couchés sur du foin qui empêchent de la travailler ; parce que le peuple est ruiné par les impôts, les rentes et le pillage gouvernemental.

Quand donc le peuple espagnol saisira-t-il le fouet pour chasser tous ces parasites qui le rongent et tuent jusqu'à son énergie !

## Russie

Les ovations faites à l'escadre française en Russie ne manqueront pas d'être interprétées à leur façon par les chauvinistes. Il a pourtant quelques observations à faire avec sujet.

A Moscou où l'exposition française est un four noir (soixante mille entrées en deux mois), le ton de la réception de l'amiral Gervais — sera donné par des nobles, des militaires en retraite et de gros industriels. Ceux-là ne manqueront pas de manger de l'Allemand à satiété en compagnie des revanchards français.

Mais à Pétersbourg, c'est autre chose. La réception cordiale faite aux marins français, a été il est vrai, une effusion des classes les plus variées de la société. Mais cette ovation s'adressait à la République et non à l'ennemi de l'Allemagne.

Ce qu'on a acclamé à Cronstadt, c'est surtout la *Marseillaise*, dont le gouvernement fit faire une traduction mutilée, mais que les Russes chantaient à tue-tête en français. Si bien que les hourras poussés ce jour-là à Pétersbourg, ont été tout autant un signe d'amitié envers la République française, *qu'une manifestation contre le tsarisme impérial*. Beaucoup sont allé acclamer les Français seulement parce que les Français apportaient avec eux, le chant de la Révolution sur le sol russe, et d'une chanson prohibée jusqu'alors, faisaient un chant de fête.

C'est ce que les chauvins français — radicaux et orléanistes — devraient bien retenir. Rappelons qu'en 1870, les sympathies de Pétersbourg, au début de la guerre furent entièrement avec les Allemands contre le brigand de décembre. Mais qu'à partir du 4 septembre, la presse fut unanime à constater un revirement d'opinion en faveur de la France. « La France est en république, vive la France ! » disait-on à Pétersbourg ; et quand Thiers vint visiter la capitale russe, on lui préparait au théâtre français une ovation au chant de la *Marseillaise*, qu'il manqua, ou évita, en allant aux Bouffes.

Un aime en Russie la France républicaine dont on connaît pas le côté exploiteur, par opposition au régime impérial que l'on subit.

## États-Unis

Le bureau de statistique de Connecticut a publié un travail très intéressant sur le degré d'exploitation du travailleur dans diverses industries. Les chiffres ont été recueillis avec beaucoup de soins dans les livres mêmes des patrons pour plus de 600 établissements industriels.

Laissant de côté la petite industrie, il en résulte que dans les grandes usines et manufactures, le *bénéfice net* rapporté par les ouvriers au patron (sans compter ce qu'ils rapportent au possesseur du sol) est de 6 à 12 0/0 sur le capital engagé. Et comme le capital engagé, en moyenne, par établissement industriel varie de 350,000 francs à 2,500,000 francs, la moyenne du bénéfice net des entrepreneurs, varie de 50,000 francs à 185,000 francs.

Chaque ouvrier rapporte, de bénéfice net au patron, une moyenne de 530 francs par an, dans l'industrie du fer à 1,000 francs dans les soies.

***

Le sentiment général est de plus en plus contre le monopole. On commence à se rebiffer énergiquement. Les villes furieuses d'être prisonniers des chemins de fer, cherchent de plus en plus à communaliser leurs routes, ponts, ont tribus et usines. « Nationalisation ! nationalisation ! » devient le grand cri !

L'événement du moment est l'émeute de Briceville. Dans la matinée du 20 juillet, plus de 2 mille hommes dont 700 étaient armés d'armes de guerre, enveloppa le camp des soldats qui surveillaient les mines où les forçats travaillent. Après quelques pourparlers le colonel Sevier se décida à évacuer la position avec ses trois compagnons montant à 140 hommes, à cause de leur situation désavantageuse dans un fond de vallée. Résister eut été se faire massacrer. Les soldats amenèrent une partie des forçats et se retirèrent à Knoxville à quelques lieues de là.

Depuis cette époque les partis en présence s'observent. Un général a rassemblé de nombreuses

compagnies de soldats à Knoxville. Les mineurs tiennent la vallée avec les forçats que les circonstances ont remis en liberté et qui s'entendent fort bien avec la population. La soldatesque n'ose avancer justement à cause de la parfaite sympathie qui unit ceux qu'elle veut attaquer aux habitants de Knoxville même et de tous les environs.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

« Bien des fois il a été question de journal quotidien. Le *Père Peinard* a une combinaison en vue.

» Le journal en question serait grand format, tel que l'*Intransigeant*, et vendu un sou.

» Une enquête est ouverte pour présumer l'étendue de la vente. Les camarades vendeurs qui voudraient s'en charger, sont priés d'adresser dans la HUITAINE, au *Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, Paris.

» Ecrire *immédiatement*, la solution devant intervenir d'ici dix jours au plus. »

*

Le numéro 3, du *Cri typographique*, vient de paraître. SOMMAIRE : Sectarisme — Sus aux sarrazins. — Document suggestif. — Echos des bagnes : l'Atelier oriental à l'Imprimerie nationale. — A Troyes. — Les protes de machines. — A travers les ateliers. — Portrait à la plume : le conseiller prud'homme Goupy. — L'Imprimerie nationale : Etude historique et critique (suite). — Administration : 33, rue des Trois-Bornes, Paris. — Un an 1 fr. 20, six mois 60 cent.; le numéro 5 cent.

* * *

Camarades,

Aux lettres me demandant divers renseignements, je réponds :

1° Je ne puis préciser l'époque de mon départ. Celui-ci dépendra de l'empressement à répondre à mon appel. Je désire partir le plus tôt possible pour rentrer à Paris en octobre ;

2° Impossible de tracer dores et déjà mon itinéraire et par conséquent d'indiquer aux amis l'époque à laquelle je passerai chez eux.

Il faut que j'attende d'avoir reçu toutes les lettres que les compagnons se proposent de m'adresser.

En tous cas, je les avertirai au moins dix ou douze jours à l'avance ;

3° Cette tournée est personnelle. Il est dans les habitudes anarchistes qu'un compagnon, ayant le désir de réaliser un projet, s'en ouvre aux camarades et ne leur cache pas, lorsqu'il est en jeu, que c'est de lui qu'il s'agit. Mais il est et il reste bien entendu que les bénéfices, s'il y en a, seront consacrés soit à une nouvelle tournée entreprise par un autre compagnon désireux de répandre l'Idée, soit à une œuvre quelconque de propagande révolutionnaire.

Ainsi, ma tournée finie, mon rôle cesse et je rentre dans le rang.

Comment des camarades ont-ils pu comprendre différemment ?

Et maintenant, compagnons, que nous nous sommes bien expliqués, permettez-moi de vous faire entendre un dernier et pressant appel.

Les conférences en province ont une immense utilité. Que tous ceux qui sont de cet avis, se hâtent de faire le nécessaire pour que celle par moi proposée commence bientôt et s'accomplisse dans de bonnes conditions.

SÉBASTIEN FAURE

* * *

Appel à la solidarité de tous les compagnons anarchistes de Paris, la banlieue, de la province et de l'étranger.

Chers camarades,

Si par votre intelligence vous savez reconnaître que nos amis Décamps, Dardare et Léveillé, ont bien agi en se défendant comme ils l'ont fait dans cette journée du 1er mai, contre une bande d'assassins costumés en gendarmes et agents de police, envoyez nous des sous en quantité pour que nous puissions faire paraître par milliers, des manifestes qui indiqueront à toute la population européenne que nos amis étaient en cas de *légitime défense*, et que nous saurions en faire autant en pareil cas.

Envoyez tous les sous au compagnon Mathieu, rue Montmartre, à Saint-Ouen ou au compagnon Boutteville, 20, rue Brise-Echalas, à Saint Denis.

* * *

H. G. Zisly nous a envoyé 0,40, moitié pour l'*Idée Anarchiste*, moitié pour les *Revanche des Mineurs*.

Le compagnon Hubert Duhoux, route de Sens, 99, à Sainte-Savine (Aube), obligé de quitter la localité pour quelque temps, prie les compagnons avec qui il est en relation de ne rien lui adresser avant nouvel avis.

* * *

Paraîtra la semaine prochaine, l'*Anarchie*, hebdomadaire, à 10 cent. « Le bonheur dans la liberté intégrale, tel est le but qui réclame le concours des intelligences et des actes. Adresser lettres et mandats à Charles Chatel, 6, rue de la Harpe, Paris. — Abonnements : un 1 an : France 6 fr. ; extérieur 8 fr.

* * *

Un camarade ayant conservé quelques lettres dans sa poche, les convocations des groupes de Bordeaux, de Roanne, du Faubourg Marceau et de la Jeunesse socialiste de Lyon, n'ont pu être insérées, la semaine dernière. Que les amis nous excusent.

* * *

Nous avions les camarades de province et de l'étranger, qui désireraient recevoir des bouillons de journaux de la *Révolte*, que nous en tenons un certain nombre à leur disposition, pour la propagande. Comme il nous est impossible de prendre à charge l'expédition, prière aux camarades de nous envoyer à l'avance le montant des frais d'envoi.

Pour un colis postal n'excédant pas 3 kilos : 60 centimes en gare, 85 centimes à domicile, 1 fr. 10 pour l'étranger et l'Algérie.

Adresser les demandes en timbres-poste à l'administration du journal, au plus tard le mardi de chaque semaine, dernier délai.

* * *

NIMES. — Le groupe anarchiste les Révoltés, prévient les compagnons que le siège du groupe est buvette du Printemps, square de la Couronne. Les réunions ont lieu le jeudi et le samedi soir.

Les camarades qui voudrait se mettre en correspondance avec le groupe, sont priés d'adresser les lettres au compagnon Pierre Geay, buvette du Printemps, square de la Couronne.

Le journal la *Révolte* et le *Père Peinard*, sont en vente au kiosque Michel, place du Grand Temple, en face le bureau de tabac.

* * *

ANGLETERRE. — Le compagnon Victor Cails de Nantes en ce moment à Walsall, nous prie d'annoncer aux compagnons de cette région qu'un compagnon anglais se propose de faire tous les dimanches matin de 9 à 11 heures, une conférence contradictoire et de la continuer le soir au club, en y ajoutant une causerie par les compagnons et quelques chants révolutionnaires.

## NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec regret la mort de l'avocat vétéran de Lausanne, M. Fauquez, qui défendit le *Révolté* à Genève, en août 1880, dans un procès en diffamation, inventé par un patron menuisier, Montillet, contre la commission de la grève des menuisiers et le *Révolté*, — ainsi que Brousse dans le procès de l'*Avant-Garde*.

M. Fauquez a gardé jusque dans un âge très avancé, l'idéal de 1848, pour lequel il avait combattu dans sa jeunesse.

Il représentait un type assez fréquent, éprouvant de la sympathie pour nos idées, mais ne pouvant les comprendre.

Lorsque le gouvernement fédéral poursuivit l'*Avant-Garde*, il vint prendre la défense des sympathies ouvertement exprimées par l'*Avant-Garde* à l'égard d'Hœdel, Nobiling, Otero et Passanante. Dans le procès fait au *Révolté*, il se basait surtout sur le *devoir* d'un journal ouvrier de signaler à ses lecteurs les escroqueries des patrons, et il lançait vertement les escroqueries de Montillet et autres avec l'assurance des ouvriers contre les accidents du travail.

C'est encore à M. Fauquez que le *Révolté* devait les renseignements intéressants concernant l'exploitation des paysans de Vaud, par les bandes noires de « vendeurs de bétail » — renseignements qui acquirent au journal bien des lecteurs sympathiques dans le canton. Il aimait beaucoup les paysans et ceux-ci le lui rendait bien.

Tandis que les radicaux de 1848 retournaient leurs vestes et devenaient les uns — affameurs du peuple et les autres — ses exploiteurs en politique, M. Fauquez resta entièrement fidèle et d'égalité de son époque et il portait toute sa sympathie à ceux qui, reprenant ces idées, leur faisaient faire un pas en avant par l'anarchie.

## CONVOCATIONS

Grande soirée familiale organisée par le gr[...] anarchiste de propagande par l'écrit du 13e, au p[...] fit du journal l'*Idée anarchiste*.

Le dimanche 9 août, à 8 h. 1/2 du soir, [...] d'Apollon, 25, rue de la Gaîté.

1° Causerie sur l'Anarchie, par le compagnon [...] boucher ;

Vendredi soir, à 8 h. 1/2, grand meeting pu[...] contradictoire, salle Mézerette, 86, rue de Grav[...] à Levallois-Perret.

Ordre du jour : 1. Procès des anarchistes de Cli[...]

2. Patriotisme et Anti-Patriotisme ;

3. Ce qu'est l'Anarchie.

Orateurs assurés : Viard, Sébastien Faure, Leb[...]cher. — Entrée facultative.

Réunion de tous les compagnons des 3e, 5e, [...] 15e, 18e, 20e, salle Rousseau, 131, rue St-Martin [...] mercredi 13 août.

Ordre du jour : Réformation de l'ancien gr[...] des Trimardeurs.

Le groupe la Jeunesse anti-patriote de Roanne réunit tous les mercredis à 8 h. 1/2 du soir, [...] son local habituel place Saint-Etienne.

Les compagnons ou les groupes qui disposeraient de quelques brochures, de journaux ou de ma[...]festes utiles à la propagande anti-patriote, [...] priés de les envoyer au copain Lucien Marcus, r[...] de Paris, 107, Roanne (Loire).

DIJON. — Le groupe anarchiste les Résolus se [réu]nit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir ; salle [...] Renaissance, rue Jeanne de Montrez. Entrée [...] pour toute personne voulant s'instruire sur l'[...] anarchiste.

Causeries et discussions par plusieurs compag[...] on y trouvera des journaux et des brochures.

Tous les compagnons de Bordeaux, sont co[...]qués samedi 8 août et samedi suivant, à 8 h. du soir, salle Chais, rue Lafaurie de Monbadon.

REIMS. — Réunion du groupe du 2e canton, [...] de Cernay, 89, angle de la rue Favart d'Herbigny.

Réunion du groupe de 3e canton, au café Sa[...] Maurice, rue du Barbâtre ; tous les samedis réu[...] à 8 h. 1/2 du soir.

Les camarades habitant le quartier et to[us] lecteurs de la *Révolte*, du *Père Peinard* et de l'[...] *Patriote*, sont invités à venir discuter sur la que[stion] sociale.

Réunion générale dimanche 9 août, café E[...] rue Chativeslo, à 3 heures du soir. Urgence.

## PETITE CORRESPONDANCE

Lyon. — Marius Blain, 14, rue Royale, dema[nde] 10 exemplaires de chaque publication anarchiste.

J. C. D. rue des Chaufourniers. — Nous avons [...] un passage dans Petrus Borel. Vous pourrez repr[...] le volume la semaine prochaine. Quant au manus[crit] a pu avoir sa valeur à l'époque où il a été fait, ma[is] n'est plus ce qu'il faut aujourd'hui.

Roorda demande l'adresse de Levezan.

« Anarchia » à Madrid. — Trois mois : 1 fr. 50.

Murat à Agen. — Trouverez conditions des [...]tions de la « Révolte » au dos de la broch. « Evolu[...]

Brion à Bordeaux. — S'adresser, 2, San Olegario, [ré]daction du « Productor » à Barcelone.

Moray à Charleville. — Envoyez-nous le monta[nt] numéros que vous désirez.

B. à Roussini, Roumanie. — Oui ! je suis dém[...] Pour vos commissions, adresser toujours au j[...] ce sera fait. — H.

J. Paridaen, le Havre. — Nous vous expédi[...] exemplaires demandés. Quand à ce que vous de[man]dez concernant les libraires, nous ne pouvons y con[...]

C. S. G. à Jeanne. — D. à Armentières. — B. V[...] Lyon. — H. à Reims. — M. à Hayes. — B. à La[...] — M. à la Malafolie. — P. P. Bourges. — A. R. à [...]repoix. — P. à Bruxelles. — H.-V. A. à Roman[s] V. à Grogny. — D. G. fils à La Réole. — L. F. à [...]xières-aux Bois. — D. à St-Henri. — G. à Bis[...]neiro. — C. J. à Marseille. — C. A. à Brilla. — [...] Cette. — S. à Vienne. — C. J.-B. à Allier. — [...] Oise. — S. à Amiens. — P. à Amiens. — B. à Par[is] R. à Paris. — P. à Thouars. — L. à Montréal. — [...] à Vienne. — D. E. Indre-et-Loire. — N. à Nîmes. J. K. à Bucarest. — L. M. à Agen. — D. à Marian[...] — S. à St-Etienne. — L. à Bordeaux. — T. C. à L[on]dres. — L. C. D. V. à Issy. — N. à Varcrat. — C. [...] Brooklyn. — V. A. à Vallauris. — D. à Molières. — [...] Reims. — R. pour Halleville Escarbotin. — B. à [...] R.-V. A. à Romans. — B. à Limoges. — V. à Rou[...] D. S. aux Cosillis. — C. V. à Gand. — E. G. à P[...] — L. L. à Toulouse. — J. H. à Florens. — Reçu t[im]bres et mandats.

*Le Gérant* : E. HABERT.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 17, rue de l'Echiquier

QUATRIÈME ANNÉE. N° 48. DIX CENTIMES DU 15 AU 21 AOUT 891

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . — 3 »
Trois Mois . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . Fr 8 »
Six Mois . . — 4 »
Trois Mois . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Les compagnons qui ont des communications et convocations de groupes à faire insérer dans le journal, sont invités à les envoyer directement à l'administration, 140, rue Mouffetard, avant le mardi soir, dernier délai.*

## ÉTUDE SUR LA RÉVOLUTION

### III

Sommes-nous préparés à affronter la révolution qui s'approche ? Aurons-nous l'audace de la pensée qui a manqué à nos pères, pour trancher franchement les immenses problèmes économiques, politiques et moraux, en face desquels l'histoire nous a placés ? — Voilà les questions que nous nous posions à la fin de l'article précédent.

Il est certain que bien des choses contribuent à donner aux hommes de notre siècle une audace de la pensée qui a manqué à nos grands-pères.

Le grand réveil des sciences naturelles auquel notre génération a assisté ou pris part, est fait pour donner à la pensée une audace sans précédents. Des sciences entières, créées d'hier, sont venues nous ouvrir des horizons immenses que nos pères ne pouvaient entrevoir. L'unité des forces physiques expliquant l'ensemble des phénomènes de la nature, y compris la vie psychique des animaux et de l'homme, est faite pour nous permettre des conceptions audacieuses sur l'ensemble des phénomènes naturels.

La critique des religions s'est faite avec une profondeur, et quelquefois une audace, jadis inconnue et impossible. Tout l'échafaudage des préjugés vénérés concernant l'origine divine des institutions humaines et les soi-disant « lois de la Providence » qui servaient à expliquer et à perpétuer l'esclavage — tout cet échafaudage a croulé sous la critique de la science. Et cette critique a déjà pénétré dans les profondeurs des masses.

L'homme a pu comprendre sa place dans la nature. Il a pu entrevoir que lui-même a fait ses institutions et que lui seul pourra les refaire.

---

D'autre part, l'idée de stabilité qui s'attachait autrefois à tout ce que l'homme voyait dans la nature, fut ébranlée, détruite, mise à néant ! Tout change dans la nature, tout se modifie incessamment : systèmes, salaires, planètes, climats, espèces de plantes et d'animaux, espèces humaines. — Pourquoi les institutions humaines devraient-elles se perpétuer ?

Rien ne dure, tout se modifie, depuis le rocher qui nous semble immobile et le continent que nous croyons « terre ferme », jusqu'aux habitants, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs conceptions. Ce que nous voyons autour de nous n'est qu'un phénomène passager qui *doit* se modifier, car l'immobilité serait la mort. Voilà les conceptions auxquelles la science moderne nous habitue.

Mais cette conception date presque d'hier. Arago est presque notre contemporain. Et cependant quand il parlait un jour de continents qui tantôt surgissent des mers et tantôt s'engloutissent sous les flots, un ami savant lui fit cette remarque. « Mais vos continents pousseraient donc comme des champignons ? » Tellement l'idée d'immobilité, de stabilité dans la nature, était enracinée à cette époque dans les esprits. Aujourd'hui, le changement continuel, l'évolution, est un des termes les plus populaires.

Et on commence aussi à comprendre, quoique vaguement, que la révolution n'est qu'une partie essentielle de l'évolution : qu'aucune évolution ne s'accomplit dans la nature sans révolutions. Aux périodes de changements très lents succèdent des périodes de changements brusques, accélérés. Les révolutions sont aussi nécessaires pour l'évolution que les changements lents qui les préparent et qui leur succèdent.

La vie est un développement continuel, et la plante, l'animal, l'individu et la société qui s'attardent et restent dans le même état, dépérissent et meurent. Voilà l'idée mère de la philosophie moderne, et l'on saisit de suite combien cette idée doit encourager l'audace nécessaire pour tout changement.

---

A côté de cela, voyez la rapidité des conquêtes de l'esprit humain durant ce siècle, voyez-en l'audace !

— « Osez ! » Tel est le mot d'ordre de l'art mécanique moderne. Osez concevoir une arche de 600 mètres d'ouverture, jetée en travers d'un bras de mer à une hauteur de cent mètres — et vous réussirez, comme on a réussi sur le golfe du Forth. Osez concevoir une tour de 300 mètres, et vous l'aurez. Osez percer Suez ou Panama, unir la France à l'Angleterre par un tunnel, trouer les Alpes. Osez lancer une petite coquille de deux cents tonnes, avec une voilure follement immense, et vous croiserez l'Atlantique en quinze jours, rien qu'avec la force du vent. Osez faire marcher la vapeur à quadruple expansion ; osez mettre un explosible sous le piston de votre moteur ; ne craignez rien. Osez lancer la voix humaine de Paris à Londres et vous transmettrez les faibles vibrations de la voix humaine à travers les *quarante* kilomètres d'eau de la Manche.

Toute l'histoire de la mécanique moderne n'est qu'une série de variations sur le mot de Danton : « De l'audace et encore de l'audace ! »

Et cette audace gagne déjà la littérature, l'art, le drame et la musique. Osez parler, écrire, peindre, composer, comme le cœur vous en dit, et si vous avez la pensée, le savoir et le talent, vous serez écouté et compris, quelle que soit la nouveauté de la forme.

---

Tout cela donne à notre siècle et à sa révolution des avantages immenses. Tout cela stimule l'audace de la pensée du révolutionnaire.

Mais malheureusement, la même audace a manqué jusqu'à présent dans le domaine de la politique et de l'économie sociale. Ici, dans les idées, comme dans les applications, la timidité règne suprême.

Il est vrai que dans tout le courant du siècle l'histoire politique n'a eu à enregistrer que des défaites. Les victoires mêmes, remportées çà et là, ont tout le caractère de défaites.

Quand on se souvient de tout l'héroïsme déployé avant 1848 par les patriotes italiens, hongrois, polonais et irlandais pour arriver à la conquête de l'indépendance nationale, et que l'on constate les défaites auxquelles ils ont abouti, — on n'y trouve rien d'encourageant.

Quand on voit comment l'indépendance de l'Italie et de la Hongrie ont été finalement conquises, on rougit pour les patriotes des concessions à l'impérialisme, des honteuses spéculations, des retours en arrière par lesquels leur idéal est arrivé à se réaliser.

Les hécatombes de victimes en Juin 48 et en Mai 71, le militarisme en Allemagne, l'avachissement de la France sous l'Empire, les efforts impuissants de la jeunesse russe — tout cela n'est pas fait pour réveiller et nourrir l'audace.

Le siècle ne compte pas même un seul fait semblable à l'affranchissement des États-Unis, qui vint donner aux révolutionnaires français l'exemple d'une révolution couronnée de succès, grandi par la distance.

Et quand on songe aux promesses grandioses que fit l'Internationale à ses débuts, aux espérances qu'elle réveilla dans les cœurs ouvriers — et que l'on constate l'avilissement des Partis Ouvriers qui se targuent d'en être les héritiers, — on comprend que le désespoir puisse monter aux cœurs des travailleurs, qu'ils perdent la foi dans l'avenir et qu'ils se bornent à quémander quelques méchantes petites améliorations, au lieu de prendre eux-mêmes leur affranchissement.

---

Et cependant, rien de plus erroné que cette manière de voir, répandue et nourrie par les découragés de la politique.

Car, dès que l'on pense aux causes des insuccès et des défaites de notre siècle, on s'aperçoit de suite que ce qui a amené la défaite, c'est qu'on n'a pas osé assez marcher de l'avant ; c'est qu'on a toujours eu les yeux tournés en arrière.

Alors même que la fougue révolutionnaire s'emparait des individus et des peuples, ils ne cherchaient pas leur idéal dans l'avenir. Ils le cherchaient dans le passé.

---

Au lieu de rêver une *nouvelle* révolution, on soupirait après les révolutions anciennes.

En 1793, on rêvait établir une Rome ou même une Sparte antique. En 1848, on voulait recommencer 1792. En 1871, on admirait en secret le jacobin de 1793. L'Allemagne révolu-

tionnaire de nos jours rêve de refaire un 1848, et le Comité exécutif de Pétersbourg avait devant soi Blanqui et Barbès.

Même pour construire une utopie de la vie future, on n'osait transgresser les choses de l'antiquité. La Rome antique pèse encore de tout son poids sur notre siècle.

---

Tandis que l'ingénieur, le savant et l'artiste jettent franchement le passé par dessus bord, — le politicien et l'économiste cherchent leurs inspirations dans le passé.

Où serait, en effet, l'art de l'ingénieur s'il cherchait ses éléments dans l'art ancien? Aurions-nous dépassé les ponts et les aqueducs romains si l'ingénieur ne se saisissait de forces nouvelles, des matériaux nouveaux, mis à sa disposition, pour arriver à des conceptions nouvelles? Sans se saisir de ces nouvelles forces, les ingénieurs du pont de Forth n'auraient conçu qu'une maçonnerie cyclopéenne pour barrer le bras de mer et empiler une arche qui n'aurait surpassé les arches romaines que par ses dimensions. Sans l'audace, ils n'auraient pas ouvert une ère nouvelle de l'architecture en s'avisant de jeter en travers du bras de mer deux tours Eiffel de 300 mètres chacune, couchées horizontalement, soutenues chacune à sa base et venant se rejoindre par leurs sommets.

Et, qu'aurait fait la science de l'évolution des plantes et des animaux, si Wallace et Darwin s'étaient obstinés à puiser les faits et les idées dans de vieux bouquins. Ils comprirent, ces pionniers, qu'une science nouvelle demandait des observations nouvelles, et ils sont allés questionner la Nature, lui arracher ses secrets; ils sont allés trouver des bases nouvelles pour leurs nouvelles déductions.

Eh bien, c'est ce qui ne se fait pas dans le domaine de la politique ni dans celui de l'économie; et c'est ce qui explique la timidité des conceptions et, partant, les défaites de notre siècle.

On n'arrive pas à reconstruire une société nouvelle en portant ses regards en arrière. On n'y arrive qu'en étudiant, ainsi que le conseillait déjà Proudhon, les *tendances* de la société d'aujourd'hui et en en déduisant la société de demain.

Les conceptions *nouvelles* qui germent dans les esprits, voilà la base, la seule base sur laquelle peut être construite la société à venir. Et ce sont elles seules qui pourront donner au révolutionnaire, en plus de sa fougue révolutionnaire, l'audace de la pensée, nécessaire au succès de la Révolution.

# BORDEL LITTÉRAIRE

Nous avons, depuis longtemps déjà, fait ressortir que la caractéristique de notre époque était la prostitution.

Par prostitution, nous entendons tous les actes qui s'accomplissent sous la pression des nécessités économiques, au mépris des impulsions naturelles presque toujours opposées. Toutes les manifestations de la vitalité humaine, qui ne sont pas complètement en dehors de l'influence vénale, sont des prostitutions.

Il se peut, par hasard, que vénalité et vérité s'accordent, comme il se peut que la fille soit amoureuse du michet qui la paye, mais c'est une exception très rare.

A ce compte-là, dira-t-on, la prostitution est générale? Les courtisanes qui vendent leurs caresses au *monsieur* pour quelques louis seraient donc sœurs des vierges bourgeoises qui vendent leur pureté au mari pour une situation? Les savants et les écrivains qui vendent leur talent et leur science à la classe payante pourraient alors donner la main aux artisans qui vendent leur force musculaire au plus offrant? Naturellement, car l'organe ne fait rien à l'affaire, et que ce soit le cerveau chez le penseur, les bras chez le travailleur, ou chez la femme tel autre organe, c'est toujours prostitution, puisqu'il n'y a pas moins, chez les uns que chez les autres, contrainte au sentiment naturel, libre et spontané.

Hélas oui! la prostitution est générale. Par bonheur elle n'est ni permanente ni absolue. Le cœur, le cerveau, les muscles se reprennent par intermittence et violemment se donnent à la vérité, à la nature.

Ces accès de sincérité, ces explosions de vie réelle, ces émanations généreuses de l'être vrai, nul n'en était exempt jusqu'à présent. La société des gens de lettres a statué le contraire pour ses membres.

Il lui appartenait d'atteindre le *summum* de la prostitution en créant cette exception monstrueuse et antinaturelle d'un organe ne fonctionnant exclusivement que par et pour de l'argent. Quelque chose comme ces machines automatiques où il faut introduire une pièce de monnaie, dans une ouverture spéciale, pour obtenir un objet désigné.

Tous les cerveaux à louer ou à vendre sont dorénavant avertis : le grand 47 de la Chaussée d'Antin les recevra, mais il ne permettra pas la moindre fugue à ses pensionnaires. Il n'y aura même pas de jours de sortie comme dans toutes les maisons similaires. On ne devra pas flirter avec les anarchistes, ces poseurs de lapins. Pas d'amants de cœur, mesdemoiselles! les clients s'en plaignent et la *Première* ne le souffrira pas.

Quoiqu'on lui ait préféré la littérature efféminée et flasque d'un Loti, elle n'a pas encore abandonné le Rêve d'entrer dans la grande maison du pont des Arts.

---

Nous recevons au dernier moment la lettre suivante :

La Meulière-Chancelade, 9 août.

Monsieur,

Je lis dans votre journal que vous êtes poursuivi par la Société des Gens de Lettres au nom de plusieurs de mes confrères et *au mien*.

Il y a erreur en ce qui me concerne. Je vous ai accordé l'autorisation pour la reproduction de l'un de mes contes et je vous ai couvert de cette autorisation vis-à-vis de la Société.

Je n'en avais pas le droit, puisque j'ai accepté nos statuts qui s'opposent à ces autorisations. Toutefois ayant passé outre, je prétends rester seule responsable, et vous prie de repousser toute réclamation qui vous sera faite *en mon nom*, vous autorisant à produire ma première lettre.

Il me serait extrêmement désagréable que vous puissiez croire qu'après vous avoir autorisé, je vous laisse poursuivre.

Recevez, monsieur, mes salutations cordiales.

Georges de Peyrebrune.

Nous sommes heureux d'insérer la lettre de madame de Peyrebrune qui prouve une indépendance de caractère que n'ont pas certains hommes.

Nous profitons de l'occasion pour assurer à madame de Peyrebrune que, jusqu'à présent, nous n'avons pas confondu la personnalité des auteurs avec les huissiers de la société, tant qu'une déclaration publique, dans le genre de celle de Zola, ne les aura pas fait se ranger du côté des usiniers.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Tout le monde connaît l'histoire des livres explosifs reçus par Constans, Etienne et Treille. L'auteur de cette expédition n'a pu encore être retrouvé et les boulangistes en ont déduit que l'histoire entière était invention de la police. Le fait est qu'un médecin de la marine qui a eu fortement à se plaindre de ses supérieurs hiérarchiques leur a donné un fort avertissement. A l'intérieur du livre évidé, mêlé au fulminate de mercure, un billet disait : J'ai fait en sorte que, cette fois-ci, l'explosion n'ait pas lieu, mais gare à la prochaine.

Et à la place de ces messieurs, je me méfierai beaucoup. Le gas qui a monté le coup semble de taille à aller jusqu'au bout. On le cherche dans un très petit nombre de fonctionnaires et on ne trouve pas. S'il ne s'agissait pas de si gros bonnets, on pourrait arrêter tout le clan, en demandant à chacun de prouver un alibi, mais pour des personnes honorables, pareille méthode n'est pas de mise. Et il faut attendre la prochaine tentative pour juger des coups.

***

Il y a quinze jours, par défaut, Forest, gérant du *Forçat*, a été condamné à 6 mois de prison et Villeval, signataire d'un article, motivant la poursuite, à deux ans de prison.

Le 13 courant, le même jugement revient contradictoirement devant la cour. Entre temps, Forest fait vingt jours de prison pour « outrages aux agents ».

***

*L'Alliance.* — Le tsar est enchanté des marins que lui a envoyés Carnot.

Ils criaient à tue-tête :

« Vive l'empereur! vive l'impératrice », en allant dans de pouvoir le crier à Paris.

On les a envoyés dans le monastère d'Alexandre Nevsky, et là, le métropolitain les a bénis d'un morceau de bois peint, appelé image, sur quoi Carnot et sa bande *baisaient la main du métropolitain*. Quand on se fait vil, on y va de tout cœur.

Les révolutionnaires russes et polonais ont envoyé à ces messieurs des lettres de protestation contre l'avilissement de la France qu'ils prétendent représenter, vis-à-vis du despote russe. Mais la presse chauviniste de Paris se gardera bien de les faire connaître. Pour avoir l'alliance du tsar ils baiseraient plus que la main du métropolitain et de l'impératrice.

L'alliance, ils l'auront. C'est un fait que Germain en a rapporté une esquisse et que l'alliance sera signée par les ministres russes de la guerre, de la marine et des affaires étrangères. Mais le tsar ne la signe pas. Il attend encore quelque chose de la France.

Qu'est-ce qu'il attend? — Parions que c'est le traité d'extradition. — Il l'aura, parbleu.

***

Besançon. — *Le droit au travail.* — Les bourgeois de Besançon désireux de faire disparaître le maudit paupérisme viennent enfin de découvrir un spécifique qui laisse loin derrière lui toutes les panacées quelconques trouvées jusqu'ici.

Ils viennent de fonder l' « Œuvre de l'assistance par le travail ».

Sans bien scruter la chose, on en est à se demander ce que la fameuse œuvre, sous des dehors si à fait philanthropiques, cache de vilenies, de bassesses et de spéculations. Arrivons au but direct de l'œuvre, à son action qui « s'exerce d'une manière directe et particulière sur les malheureux qui peuvent encore et qui veulent travailler en faveur desquels elle constitue en quelque sorte le fameux « droit au travail » rêvé jusqu'ici par tant de philanthropes. Mais ce droit au travail, elle le double, par réciprocité du *devoir de travailler*, devoir dont l'accomplissement ouvre à son tour, comme nous l'allons voir, le « *droit à être secouru* ».

Voici en quoi consiste, d'après les fondateurs, le *droit à être secouru* :

Vous désirez secourir quelque personne dont l'état de santé lui permet un travail manuel facile et point très fatigant comme le tricot, le feston, la couture, etc. Vous lui remettez un, deux, trois bons ou plus, de l'Œuvre de l'assistance par le travail! Chaque bon que vous vous êtes procuré au prix de 50 centimes, dans certains magasins, est accompagné d'un deuxième bon supplémentaire, *gratuit*, délivré aux frais de l'Œuvre et d'une valeur de 25 centimes.

Avec ce ou ces bons, la personne que vous voulez secourir se rend, certains jours de la semaine, à une heure désignée, au Bon Secours, 5, rue du Chapitre, où on lui remet pour chaque bon la matière première au moyen de laquelle elle pourra s'occuper pendant *douze heures* de temps. L'ouvrage exécuté et rapporté, l'intéressé reçoit les 50 centimes, *prix de son travail*, plus 25 centimes, valeur du bon de l'Œuvre.

*Soixante-quinze centimes* pour 12 heures de travail, voilà tout ce que nos bons bourgeois ont pu trouver, et ils proclament, dans les éloges qu'ils font de leur Œuvre, le *droit au travail*.

Mais que pensent-ils du *droit au salaire* ? Qu'est-ce qu'une mère de famille peut faire avec 75 centimes ? une femme seule ne saurait elle-même pourvoir à sa nourriture avec une pareille somme.

Et ce travail, le produit de la main-d'œuvre courageuse qui l'aura fait, ce travail où ira-t-il ? Le verra-t-on dans ces grands magasins remplacer celui des ouvrières, le supplanter par son prix de revient bon marché et amener ces ouvrières aux guichets de l'Œuvre de l'assistance ou aux établissements de l'Assistance par la prostitution, encore préférable à la précédente ?

Ce travail sera-t-il fourni par des particuliers ? Dans ce cas encore, ce serait la concurrence, la baisse des prix pour les couturières en pied, la misère enfin.

Et les promoteurs de l'Œuvre ajoutent : « Plus de ces nuées d'enfants en haillons embusqués au coin des rues se livrant à d'interminables promenades dans les escaliers des maisons ou se pressant aux grilles des casernes pour y recevoir la soupe que devraient leur gagner leurs parents, plus de ces scandaleuses bousculades de femmes ou plutôt de ces mégères devant les églises, aux portes des maisons les jours de mariage ou d'enterrement ; plus de ces dangereuses visites domiciliaires exécutées par de grands paresseux, qui, dans la force de l'âge, viennent demander l'aumône, etc. »

Bientôt l'autorité pourra faire appliquer la loi et la fameuse inscription : « La mendicité est interdite à Besançon », cessera d'être un vain mot.

La maxime pour laquelle nous luttons : *sol, tuest omnibus* (le soleil luit pour tout le monde), n'est pas encore une réalité, y aurait-il encore beaucoup d'Œuvres d'assistance par le travail.

Proclamer le *devoir de travailler*, c'est vieux, le *droit au travail*, n'est guère plus neuf, proclamer aussi le *droit à la vie* serait mieux.

***

Auxx. — Le compagnon Bourguignon a été condamné à un mois de prison par le tribunal de Bordeaux pour faits relatifs au 1er mai, mais il a bénéficié de la loi Bérenger. C'est étonnant, car au reproche d'être anarchiste et de prendre la parole dans les réunions, il a carrément répondu : « Vous faites erreur et je le regrette, car si je possédais assez de talent pour m'exprimer, je ne me priverai pas du plaisir d'exposer mes idées qui sont l'opposé de l'ordre que vous représentez ».

***

Charleville. — On se rappelle l'explosion de dynamite à Charleville. Il paraîtrait qu'un nommé Bizelle aurait été arrêté, qu'il aurait avoué être l'auteur de l'attentat et qu'il aurait en plus dénoncé plusieurs personnes qui ont été arrêtées. Les dépêches bourgeoises disent qu'il s'agit d'une bande organisée. Nous n'avons pas de renseignements sur cette affaire et nous ne connaissons pas les personnes incarcérées.

Il a été dit que les dénonciations provenaient de socialistes voulant se débarrasser d'anarchistes gênants. Nous ne savons pas si leur haine pourrait aller jusque-là, mais un fait est exact : c'est la mise à l'index du *Père Peinard*. La fédération socialiste des Ardennes (conduite par J. B. Clément) a mis les vendeurs de journaux de la région en demeure d'opter entre son appui et le *Père Peinard*. Quiconque vendra ce journal anarchiste ne vendra plus de journal socialiste et ne vendra plus à aucun adhérent de la Fédération. C'est ce qu'on appelle vouloir former des hommes libres ! Défense de lire ce qu'écrit notre adversaire. C'est le procédé de l'Empire : clore le bec à l'opposition. Il faut croire que dans un Etat Ouvrier la règle serait mieux appliquée et qu'elle réussirait mieux au gouvernement d'alors. Napoléon est tombé malgré le musèlement de la presse, J. B. Clément, et tant d'autres chefs socialistes sombreront malgré la mise à l'index du journal anarchiste.

Nous rappelons à ce sujet le sous-titre du journal anarchiste américain *Twentieth Century* : (*Ecoute les raisons de ton adversaire*).

***

Nantes. — Nous sommes en retard pour signaler l'explosion de dynamite qui a eu lieu le 24 juillet à Nantes. Une cartouche avait été mise dans un tuyau, derrière une dalle, à un mètre du sol, contre la maison d'un banquier, à deux pas de la gendarmerie de la prison et du palais de justice. Il n'y a pas eu grands dégats. Un instant avant, une autre explosion avait eu lieu non loin de là et avait eu encore moins d'effet. Immédiatement on a arrêté cinq anarchistes, dont trois d'entre eux ont été relâchés par suite d'alibi constaté. Contre les deux autres, il n'existe pas d'autre présomption que leur condition d'anarchiste.

***

Lyonnais. — Aux élections municipales du mois dernier, sur 45,300 inscrits, il y avait 5,300 votants environ. *Dix mille abstentions*. Au scrutin de ballotage, on a réussi à raccoler quelques votards, de sorte qu'il n'y eut dimanche dernier que 9,000 abstentions. En somme, deux votants sur cinq électeurs inscrits. C'est maigre.

***

Pour ne pas en perdre l'habitude, les juges de la cour d'appel viennent de condamner à cinq années de prison (taux convenu) un bonhomme qui a voulu leur envoyer un argument frappant.

Rose, natif de Brest, récidiviste, avait été condamné par le tribunal de Tulle à un mois de prison pour délit de vagabondage. Il en appelle à Bourges, mais le ministère public en appelle également parce que Rose avait déclaré un faux lieu de naissance. La cour trouvant la condamnation de Tulle insuffisante, condamne Rose à trois mois et un jour de prison.

Rose entre en fureur, et se levant traite les magistrats de bande de voleurs et d'autres qualificatifs que l'on n'ose pas nous répéter.

Au moment où les gendarmes vont le faire sortir sur l'ordre du président, Rose prend dans sa poche deux cailloux qu'il tenait cachés et les lance violemment du côté des membres de la cour sans atteindre personne, malheureusement.

Les gendarmes font rasseoir Rose et le président lui demande s'il n'a pas quelque regret du nouveau délit qu'il vient de commettre.

Celui-ci de lui répondre avec beaucoup de justesse : « Jamais de la vie, je ne veux en ai pas assez dit, canailles, je n'ai qu'un regret, celui de ne pas avoir assommé l'un de vous »

Désespérant d'amener le gas à résipiscence, la cour se retire pour délibérer et pour le motif, elle adjuge cinq ans au pauvre diable.

La prison ne lui enseignera pas l'amour de la magistrature et en sortant il saura frapper avec moins de risque pour lui.

Cinq ans de prison pour vagabondage. Au prix des prisonniers, Rose va coûter à l'Etat, c'est-à-dire aux contribuables, plusieurs milliers de francs à ne rien faire et avec quarante sous, il n'eut pas été vagabond !

***

Dijon. — Un dimanche de juillet était annoncée une réunion publique relative aux élections des conseillers prudhommes. Les promoteurs ont dû s'apercevoir que tous les systèmes parlementaires sont en baisse, car la question des prudhommes qui était il y a quelques années au premier rang des soi-disant réformes ouvrières, n'intéresse personne. Il y avait quelque trente personnes dans la salle, devant lesquelles deux ou trois bonzes sont venus faire l'apologie de la prudhomie. Malgré le peu d'importance de la réunion, un compagnon de passage a énergiquement contredit.

Le même jour avait lieu une réunion des employés de chemins de fer. Naturellement, on n'entrait qu'en montrant patte blanche, mais dans la rue, il se forma un rassemblement où quelques camarades purent faire entendre leur opinion. Comme de juste, la police intervint et arrêta un camarade, qui du reste fut relâché un instant après. Pendant son passage au poste, il put voir combien la grève des chemins de fer inquiétait les bourgeois. Ce fut un soulagement pour la bande que d'apprendre la remise de la grève à plus tard.

***

Roubaix. — Un ouvrier belge, Colas, renvoyé par son patron, sans aucun motif, lui a tiré deux coups de revolver à la tête qui l'ont grièvement blessé.

Les camarades avaient organisé deux réunions au profit de sa famille et de celle de Descamps.

Dans la première, un compagnon a traité la question des syndicats. Il a montré qu'ils ne peuvent servir à l'émancipation économique de l'ouvrier, car en se servant de l'argent, les gros sous des exploités seront toujours roulés par la pièce de vingt francs des bourgeois coalisés. Mais les groupes corporatifs sont très utiles pour l'émancipation intellectuelle, car ils constituent une réunion où chaque ouvrier ne peut que chercher les moyens d'enrayer la misère dont il est la proie. C'est à nous d'entrer dans les syndicats et de leur montrer que la Révolution est le terme fatal de l'évolution.

On entend quelques contradicteurs dont l'un, communiste libertaire, dit-il, s'attache surtout à montrer que le suffrage universel est un moyen de propagande.

La deuxième conférence a également très bien réussi. L'orateur avait pris pour sujet : La Société moderne et la Société future selon la Science. Après la critique de l'Etat actuel des choses qui n'a trouvé que des approbations, le camarade a développé l'idée que les anarchistes ne veulent forcer personne, ils ne veulent contraindre aucune intelligence à obéir à des lois. Ils veulent l'harmonie établie sur le libre mouvement des passions humaines, la disparition de toutes les injustices basée sur la disparition de toute autorité. Mais pour en arriver là, il faut passer par la phase révolutionnaire, se grouper pour combattre efficacement. La conférence a produit un grand effet.

On a recueilli 26 francs qui ont été partagés entre les familles Colas et Descamps.

Le compagnon Marchand a l'intention de se fixer à Roubaix pour faire une série de conférences dans les environs. Rien ne sera plus utile pour la propagande.

## Belgique

Voici le projet d'ordre du jour qui sera soumis au Congrès de Bruxelles :

1° De l'état de la législation protectrice du travail, au point de vue national et international et des moyens à employer pour l'étendre et la rendre efficace.

2° Du droit de coalition, de ses garanties, des grèves, du boycottage et du mouvement corporatif au point de vue international.

3° De la position et des devoirs de la classe ouvrière vis-à-vis du militarisme.

4° De l'attitude que les travailleurs organisés de tous les pays doivent prendre concernant la question juive (Union américaine des associations ouvrières de langue juive).

5° De l'usage du parlementarisme et du suffrage universel au profit de la cause ouvrière socialiste. De la tactique à employer pour arriver à l'émancipation des travailleurs, et des moyens à mettre en œuvre pour la réaliser (Hollande).

6° De l'alliance des *partis* ouvriers socialistes avec les *partis bourgeois*.

7° De la suppression du travail aux pièces et à forfait.

8° Célébration internationale du 1er Mai, consacrée à la fois au *principe* des huit heures, à la réglementation du travail et à l'affirmation universelle du prolétariat pour le maintien de la paix entre nations. (On voit où cela tourne déjà).

9° Adoption d'une désignation générale uniforme pour indiquer le groupement de tous les partis du monde. Le comité révolutionnaire central de Paris propose : Parti socialiste international ; le parti ouvrier belge : Parti ouvrier socialiste international.

10° Organisation sérieuse et pratique : a) de la correspondance ouvrière internationale ; b) de la statistique ouvrière universelle ; c) de l'entente internationale entre les ouvriers de tous les métiers, par la création d'un comité syndical national et d'un comité international ; d) de la communication régulière de renseignements divers, au moyen d'un almanach et d'un calendrier socialistes internationaux, traduits dans toutes les langues et paraissant annuellement ; e) de la propagande et de l'agitation socialistes dans tous les pays.

11° Demande et proposition d'un congrès à Chicago, en 1893, et manifestation internationale en cette ville ; désignation de la date et de l'époque du prochain congrès ouvrier socialiste international.

Nous recommandons ce programme à la méditation sérieuse de tous nos amis. Il ne s'agit de rien moins que d'embaucher toutes les organisations ouvrières à la remorque des messieurs qui rêvent de devenir les ministres du travail de Guillaume II, de Carnot, de Victoria et de Léopold.

Il nous semble que nos camarades devraient combattre point par point les menées des meneurs intrigants allemands.

*L'Homme libre* de Bruxelles fera certainement ce qu'il pourra. Mais nos amis belges devraient être appuyés par les anarchistes des autres pays.

Quelques anarchistes anglais se proposent d'y aller.

***

Deux camarades viennent de passer devant la correctionnelle de Liège, ils étaient prévenus d'avoir, par des écrits imprimés et distribués, provoqué à commettre des crimes ou des délits et, en outre,

d'avoir publié et distribué des imprimés ne portant le nom ni de l'auteur ni de l'imprimeur.

Le bêcheur n'est pas parvenu à faire condamner nos amis et il en fera certes une maladie, voici pourquoi : une contradiction existait entre l'enjuponné et un officier de l'armée qui déclarait que les manifestes trouvés dans la caserne ont été apportés par des soldats rappelés. Voilà donc le juge bien embêté et nos amis en profitèrent : Schlebach reçut quinze jours et Légrand acquitté. Il est vrai qu'ils avaient déjà fait un mois de prévention.

Maintenant, il paraît qu'on a découvert un second manifeste distribué à Traregnies. Notre ami Pinteton a été appelé chez le juge d'instruction qui lui demanda s'il n'avait pas connaissance de ce manifeste. A la réponse négative de notre ami on lui fit écrire l'adresse d'un compagnon pour voir son écriture.

Il paraît que l'on voudrait l'accuser d'avoir fait distribuer ces manifestes à Trasegnies. Mystère !

## Espagne

Une tentative de s'emparer de la caserne Buen Suceso, à Barcelone, a été faite dimanche passé. Quelques hommes, armés de mousquetons et de pistolets cachés sous leurs vêtements, ont tiré soudain sur les sentinelles, en les blessant, et se sont jetés sur la caserne. Le square en face de la caserne était plein de monde en fête, et la troupe n'a pas osé tirer sur le peuple, ce qui permit à une partie des conjurés de se cacher dans la foule quand le coup de main n'eut pas réussi.

Ils espéraient commencer un mouvement révolutionnaire en s'emparant des armes dans la caserne.

Le mouvement avait été tenté par les républicains. Il paraît qu'il avait d'assez grandes ramifications.

## Angleterre

Les petites révoltes partielles continuent, toujours sur le terrain des grèves. Le 3 août, à Openshaw, près de Manchester, il y a eu de nouveau rixes et révolte.

Il y avait grève dans une usine de fourneaux. Les patrons avaient fait venir douze fondeurs de Glasgow. Aussitôt, plus de 3,000 hommes, travailleurs d'un grand nombre d'usines des environs, se sont réunis pour attendre les blacklegs à la sortie de l'atelier. On allait leur faire un mauvais parti, quand les patrons s'avisèrent de les mettre sous escorte et de les envoyer à Manchester dans un wagon de tramway. La foule les poursuivit d'une grêle de briques, de pièces de fer, etc., pendant que la police engageait des luttes acharnées avec la foule qui courait après le tramway, et que celui-ci roulait à toute vitesse sur une pente. On sauva les Ecossais, mais pendant ce temps une autre partie de la foule se portait vers la maison d'un contre-maître et en brisait toutes les vitres. Une forte escouade de policiers dut monter la garde toute la nuit autour de l'usine.

# BIBLIOGRAPHIE

Bakounine. — Les amis qui s'occupent à préparer une édition complète des œuvres de Bakounine, apprendront avec plaisir deux choses.

La *Freiheit* de New York vient de terminer la publication d'une biographie très détaillée de Bakounine. Nous pensions la traduire en entier, mais nous hésitons d'entreprendre la publication de cet immense travail qui couvrirait notre supplément pendant bien des mois.

Cette biographie manque peut être de ce qui fait le charme d'une biographie — l'homme vivant en action. Mais le compagnon qui l'a faite n'avait qu'un but : celui de préparer tout ce qu'il faut pour une biographie psychologique en réunissant tous les renseignements possibles sur la vie mouvementée du grand anarchiste.

C'est un travail vraiment grandiose que cette biographie qui suit Bakounine jour par jour et signale chaque fois les lacunes concernant sa vie, sur lesquelles les documents manquent. Le cadre est là. Et ceux qui ont connu Bakounine personnellement et subi le charme de sa fougue révolutionnaire, de sa pensée profonde et de ses larges aperçus sur l'humanité, pourront un jour retracer l'homme vivant de leurs souvenirs, en se basant sur cette biographie qui donne déjà tous les actes de la vie de Bakounine et signale toutes les appréciations de son caractère par ses amis.

L'autre travail est dû à la plume du même compagnon, qui nous l'envoie en nous laissant libres d'en faire ce que nous voulons.

C'est une liste détaillée de tous les écrits, grands ou petits, de Bakounine, publiés dans n'importe quelle langue, avec dates, lieu d'impression, etc. Cette bibliographie est encore le résultat d'un travail patient de longues années, fait avec amour. Elle couvre vingt années et signale tout, jusqu'aux traductions et aux impressions des œuvres de Bakounine.

Cette bibliographie pourra être publiée dans la *Révolte;* et quand nous en commencerons la publication qui exige de la composition en plusieurs langues, nous en enverrons des exemplaires aux amis en les priant de reviser et de compléter — s'il y a lieu — cette liste, déjà si longue.

Les anarchistes ne peuvent que profondément remercier le compagnon allemand qui a fait cette œuvre de dévouement à la mémoire de Bakounine — œuvre colossale par les recherches qu'elle a demandées.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*Évolution et Révolution*, par Elisée Reclus, 10 centimes l'exemplaire, 7 francs le cent pour groupes et libraires.

Adresser les demandes accompagnées de l'argent en timbres-postes ou mandat à l'administration de la *Révolte*, 140, rue Mouffetard.

***

Lille. — Le groupe des *Forçats* et des *Repris de Justice* organise des causeries dans les différents quartiers de la ville et dans les villages environnants.

Il demande aux groupes et camarades qui disposent de brochures, vieux journaux, de leur en envoyer quelques exemplaires. Ceux qui peuvent aider pécuniairement, n'oublieront pas le groupe non plus. Les journaux anarchistes peuvent envoyer dix exemplaires.

Adresse : Mauduit, estaminet Delory, au 2me, rue de Valenciennes, à Lille. Le camarade porte les journaux à domicile.

***

Cette semaine, un journal publiait une convocation pour la salle Horel avec un ordre du jour comportant la question de la *Révolte quotidienne*. C'est une erreur. La *Révolte* n'a pas cette prétention. Tout ce qu'elle peut espérer pour le moment, c'est d'arriver à ne jamais interrompre sa publication hebdomadaire et à rendre notre journal le plus intéressant possible.

***

Boult-sur-Suippe. — Afin d'accélérer la diffusion de nos idées parmi les jeunes gens étrangers de la région, quelques camarades fondent une bibliothèque des journaux et brochures paraissant hors France. Prière aux journaux étrangers, y compris *Le Réveil des Mineurs* et *l'Homme libre* d'envoyer deux exemplaires à A. Wilmet, à Boult-sur-Suippe par Bazancourt (Marne).

Répondre à notre appel, ne serait-ce qu'une fois, sera contribuer à notre œuvre d'émancipation et donner la preuve de l'intérêt porté à la propagande.

***

Nous avertissons les compagnons qui désireraient la Brochure *Philosophie de l'Anarchie* de notre camarade Ch. Malato, que la première édition est complètement épuisée.

Une autre édition est en ce moment sous presse.

***

Tournée Sébastien Faure — Sommes reçues par Paul Reclus : Anonyme 1 fr.; Bordeaux 12,35; Reims 30 fr.; Agen 40 fr. — Total à ce jour : 83,35.

***

Ayant trop sacrifié pour les brochures, nous invitons les dépositaires et groupes de nous envoyer d'avance le montant des ouvrages qu'ils désirent. Que les camarades ne prennent pas cette nouvelle attitude en mauvaise part. C'est pour assurer l'existence du journal que nous nous voyons forcément obligés d'agir ainsi.

***

Un camarade ayant conservé quelques lettres dans sa poche, les convocations des groupes de Bordeaux, de Roanne, du Faubourg Marceau et de la Jeunesse socialiste de Lyon, n'ont pu être insérées la semaine dernière. Que les amis nous excusent.

# PETITE CORRESPONDANCE

Anarchistes de Saint-Quentin. — Votre communication est arrivée trop tard.

Renzi à Bologne. — La collection brochée est de 5 f. Prière d'envoyer l'argent.

Denivelle à New-York. — « Philosophie » épuisée. Une autre édition est en préparation.

Aug. Berthe. — Nous avons remplacé par d'autres les brochures qui nous manquent.

J. Guillemain est prié d'envoyer quelques exemplaires de sa dernière brochure au journal.

Piette à Buenos-Ayres. — Luce, 6, rue Lorette à Paris, demande l'adresse de Rodolphe. — Pouvez-vous renvoyer de ses nouvelles ?

Duhoux. — N'avions pas le temps avant votre départ.

L'adresse de Henri Petit est maintenant poste restante à Saint-Etienne.

Camalet, Grand'Rue, à Rabastens, demande des nouvelles de Gaetan Didimi.

Un jeune camarade. — Pas reçu le journal annoncé, mais nous en avions connaissance. Leur défense est bien piteuse et prouve que nous avons touché juste.

A. à La Garenne. — Merci, nous prenons note.

Cail à Narsall est prié de donner son adresse à Dupont de Nantes. Écrire au journal.

G. à Mern. — L. à Poitiers. — P. à Saint-Nazaire. — P. à Saint Louis. — J. L. à Lyon. — E. T. à Agen. — F. D. à Lille. — L. à Gironde. — B. à Bruxelles. — M. D. à Wey Jersey. — B. H. à V. — R. à Bois-de-Mont-Dore. — H. M. à Xantrailles. — J. L. à Saint-Quentin. — D. à Espira de Lanory. — E. C. à Vergeoncourt. — M. G. à Marseille. — M. succès de B. — F. à Liége. — R. à Morbihan. — H. à Reims. — M. à Ganges. — R. à Argenton. — M. B. à Lyon. — E. B. à Nancy. — W. D. à Flixecourt. — J. L. à Paris. — J. L. à Paris. — J. C. à Argenteuil. — M. à Hilaire. — P. S. Jura. — D. à Mascara. — M. à Faenza. — T. à Arthabasque. — L. à Paris. — G. à Paris. — S. B. à Londres. — Reçu timbres et mandats.

# CONVOCATIONS

*L'Emancipation*, groupe anarchiste des ouvriers tailleurs, invite les camarades à la réunion qui aura lieu le 8 août à 9 heures du soir, salle Nicaise, rue des Petits-Carreaux, 4.

Tous les dimanches, à 8 h. 1/2, soirée familiale, 30, rue d'Allemagne.

Groupe des Travailleurs anarchistes du XIIe et la Fédération de l'Est, à 8 h. 1/2 précises, samedi 8 août, Chalet Franc-Comtois, 79, boulevard de Picpus.

Ordre du jour : Création d'un manifeste.

Tous les compagnons sont convoqués le samedi 15 août, à 8 h. 1/2 du soir, salle Rozet, 19, rue Pascal. Le groupe étant reconstitué sur d'autres bases prie tous les compagnons mégissiers de s'y rendre. Urgence.

Samedi soir, à 8 h. 1/2, réunion des anarchistes de Paris, de la *Ligue des Anti-Patrioles* et de la *Jeunesse socialiste révolutionnaire*, salle Normand, 32, boulevard de Ménilmontant, au premier.

Ordre du jour : Le meeting du Cirque d'Hiver.

Samedi 15 août, grande soirée familiale à 8 h. 1/2 du soir, salle Bley, rue du Temple, 89.

Ordre du jour : Conférence par le comp. Faure sur le Patriotisme, suivie de chants et poésies.

Entrée : 20 centimes, donnant droit à un billet de tombola.

Saint-Etienne. — Tous les adhérents à la Chambre syndicale des Hommes de Peine sont priés de se rendre à la réunion générale qui aura lieu le samedi 8 août à 8 heures du soir, à la Bourse du Travail, salle 10, au premier, pour s'entendre au sujet de la tournée Faure.

Alger. — Les anarchistes d'Alger, Mustaphe, se réunissent salle Baudin, derrière le marché de la Lyre, tous les mardis et samedis.

Le mardi, réunion spéciale des Jeunes.

Bruxelles. — La Jeunesse anarchiste se réunit tous les lundis à 8 h. 1/2, à la Colline, rue de la Colline.

Elle invite tous les jeunes gens à assister à ses discussions contradictoires.

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 17, rue de l'Échiquier.

QUATRIÈME ANNÉE. N° 49. DIX CENTIMES DU 22 AU 31 AOUT 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . — 3 »
Trois Mois . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . Fr 8 »
Six Mois . . — 4 »
Trois Mois . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

**ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS**

## AVIS

*Nous invitons les dépositaires qui n'ont pas encore réglés avec l'administration de le faire sans retard, avant l'apparition du prochain numéro.*

*Autrement, nous serions dans la nécessité de faire des radiations.*

## LES MENSONGES DES ÉCONOMISTES

### Quelques réflexions au sujet d'un livre récent de M. de Molinari (1)

L'économie politique est une science, disent les économistes. Ils basent leur affirmation sur l'affirmation elle-même et étudient cette science. Ils prennent la société moderne telle qu'elle est, recherchent les règles de son fonctionnement et nous les présentent comme des lois érigées par la nature devant lesquelles nous n'avons qu'à nous incliner.

Donc, les lois économiques régissent le monde, pourtant s'il est des gens malheureux, ce n'est pas grâce à ces lois. C'est leur faute à eux. L'homme qui est dans la misère est mauvais, l'homme riche est bon et les lois économiques ont justement pour but de récompenser l'homme bon par la richesse et de punir l'homme mauvais par la pauvreté. Tel est, sinon le verbe, du moins l'essence de la doctrine enseignée par M. de Molinari, par tous les économistes et, en général, par toute la bourgeoisie qui prétend légitimer sa situation.

L'économie politique accepte, les yeux fermés l'organisation antagoniste actuelle dont bénéficie la bourgeoisie, elle ne veut pas voir qu'il suffit de la mettre en question pour qu'immédiatement tout son échafaudage scientifique s'écroule comme un château de cartes. Suivons-la sur son terrain.

Partant ainsi de prémisses arbitraires, l'économie politique démontre que les maux dont souffre la majorité des hommes, sont l'effet de lois naturelles et que tout ce qui se fait, tout ce qui arrive, est la résultante de ces lois naturelles. Pourtant, comme elle ne peut proclamer que les misérables le seront éternellement, comme elle ne peut dire aux exploités qu'ils le seront jusqu'à la consommation des siècles, sous peine de les voir chercher un remède ailleurs, comme elle ne peut nier que des révolutions ne troublent parfois le fonctionnements de ces lois, voilà l'économie politique forcée d'indiquer aux hommes les moyens qu'elle croit propres à éviter les effets de ces lois naturelles.

Une loi naturelle est la constation d'un fait qui ne souffre pas la moindre exception. Si le physicien constatait un phénomène en opposition à la loi de la gravitation, il serait forcé d'admettre que cette loi est fausse et n'est que le cas particulier d'une loi plus générale. De même, si l'économiste pouvait découvrir un subterfuge pour tourner les lois économiques, la fausseté de la loi serait démontrée. Si la loi se laisse violer, il n'y a plus de loi.

Hélas (pour les bourgeois), les remèdes proposés ne peuvent atténuer aucune souffrance... L'erreur des économistes est double : 1° Les lois économiques qui régissent le monde bourgeois, ne peuvent être violées ; 2° Ces lois ne reposent que sur la propriété individuelle et, celle-ci supprimée, ces « lois primordiales » ne réglementent plus rien. Elles nous intéressent aussi peu que notre première chemise.

Autrement dit : aucune amélioration au sort du travailleur n'est possible dans la société actuelle ; la Révolution sociale est indispensable pour que le moindre changement se produise.

---

Pour justifier l'existence du capital, messieurs les économistes ont tout réduit en capital. Les facultés de l'homme, ses forces sont un capital. Puis, comme leur principal argument est que l'homme ne ferait rien s'il n'était stimulé par l'appât de récompenses, ils ont divisé en souffrances et jouissances ses facultés de production et de consommation. *Produire, c'est souffrir ; consommer, c'est jouir !* Pour eux la démarcation est bien nette, il ne peut y avoir interversion. Or, comme l'homme ne consentirait pas à souffrir pour produire, s'il n'avait l'appât de la jouissance, il faut que le capital qu'il dépense dans la production lui rapporte de quoi se reconstituer, plus de quoi jouir pendant une certaine période de temps... Vous suivez l'analogie... L'argent, la possession du sol, sont un capital comme les facultés naturelles de l'homme ; il s'ensuit donc que ce capital mis en valeur dans une entreprise doit rapporter une certaine somme de jouissances tout en restant intact !...

Ces prétendus savants, qui veulent tout expliquer au nom de la science, se sont bien gardé d'étudier la structure de l'homme ; sans cela, ils n'auraient jamais dit que la production lui est une souffrance. Dans notre société, où le privilège de faire ce qu'il leur plaît, n'est réservé qu'à une minorité de favorisés de l'organisation capitaliste, où les prolétaires sont condamnés à toujours produire sans trêve et sans relâche au profit de ceux qui ne font que consommer, sans jamais avoir l'espérance d'aucune jouissance, il est bien évident que, pour eux, produire équivaut à souffrir.

Mais, dans une société bien constituée, il ne devrait pas en être ainsi, car il est dans la nature de l'homme de se remuer et d'agir. Or, si le travail n'avait pas été donné, par les religions et l'organisation sociale dont nous subissons les conséquences comme une punition de Dieu, il serait tout naturel que l'homme employât son activité et ses forces à produire les choses dont il veut jouir. Et, alors, loin de devenir une souffrance, le travail ne devient, pour lui, qu'une jouissance anticipée ; car, plus il apporte d'amour et d'activité à cette production, plus il agrandit la somme de jouissances qu'il espère en recevoir.

Est-ce que pour le peintre, le littérateur, le musicien, véritablement épris de leur art, produire est une souffrance ? Est-ce que le savant recule devant les travaux les plus répugnants, les plus fatigants, les plus dangereux, lorsqu'il espère tirer une découverte nouvelle de ses travaux ? Est-ce que, pour eux, le véritable plaisir, la véritable jouissance n'est pas d'avoir mené à bien leur œuvre, est-ce qu'ils ne sont pas payés par la joie d'avoir produit ? — Que vient-on nous chanter que la production est une souffrance ?

---

Alors, ici, MM. les économistes viennent nous dire : « oui, mais ce sont là des productions intellectuelles. Si on n'y est forcé, personne ne voudra se plier à produire les choses vulgaires nécessaires à la vie, et alors l'humanité crèvera de faim.

D'abord nous poserons ceci en principe : nous ne voyons pas du tout la nécessité que des individus soient forcés de produire pour d'autres les produits dont ceux-ci jugeraient indigne de s'occuper par eux-mêmes. En admettant, comme l'affirment les économistes, que d'aucuns ne voulussent pas se plier à produire les objets nécessaires à la vie... des autres, nous n'y verrions que du bien. Notre première conviction est que, de par le fait de son existence, tout homme a le droit de vivre et qu'il a pour premier devoir de produire ce qui est nécessaire à son existence. A lui de défendre son droit, mais il ne peut se décharger de son devoir sur d'autres, sous peine d'opprimer leur droit et de devenir parasite ; par conséquent inutile, dangereux, bon à détruire.

La mise en société des hommes ne change rien à ces bases fondamentales. Ils s'associent pour obtenir une plus grande somme de jouissance avec une dépense moindre de forces. Mais il ne s'agit pas que les uns accaparent le bénéfice de cette association pendant que les autres continuent à peiner. Donc, — que l'on soit intelligent ou idiot — la première loi naturelle est de travailler et de produire pour soi. Il n'y a que ceux qui voudraient se décharger de ce soin sur les autres qui aient peur de voir manquer les vivres dans une société libre. Aujourd'hui, tout bien compté, il n'y a pas la dixième partie des individus qui travaillent à fournir la substance à tout le reste, et cela dans des conditions épouvantables de misère, de fatigue et de prisation. Comment veut-on que l'humanité se refuse à produire lorsque le travail sera devenu une récréation et une gymnastique nécessaire pour dépenser les forces que l'homme ne peut emmagasiner sous peine de s'ankyloser et de devenir impotent.

---

M. Molinari qui nous parle de produit net, de produit nécessaire, qui accepte le capital constitué tel qu'il est, en essayant de le faire

(1) Notions fondamentales d'économie politique et programme économique, 1 vol., chez Guillaumin, éditeur, 14, rue Richelieu.

passer comme une épargne faite par l'homme prévoyant sur ses jouissances non dépensées, se garde bien, par exemple, de nous dire comment il se fait que, dans notre société, ce soit celui qui travaille tout le temps, qui ne puisse rien économiser et qu'il soit privé de toutes les jouissances, tandis qu'elles sont réservées à ceux qui ne font rien, se contentant de faire travailler les autres ?

Nous admettrons même un instant — ce qui n'est pas — l'origine qu'il donne au capital, c'est-à-dire l'épargne de l'homme industrieux et prévoyant, — M. de Molinari pourrait-il alors nous dire s'il admet comme justice — maintenant que l'on nie la tache originelle — qu'un groupe de privilégiés usent, sans rien faire, de toutes les jouissances, parce que, auparavant, vingt, cent ou mille ans, leurs ascendants auront économisé un capital quelconque, tandis que ceux dont les ascendants auront été prodigues seront condamnés éternellement à produire pour eux ?

---

Quoique la mauvaise foi des économistes soit évidente, surtout lorsqu'ils viennent parler de l'imprévoyance de l'ouvrier, de son manque d'économie, etc., — (tas de jeanfoutres, je voudrais vous voir être forcés d'élever une famille avec 4 à 5 francs par jour et même moins !) — M. Molinari n'osera pas, je crois, nous soutenir que le capital a la faculté de se reproduire lui-même. Pour qu'il produise, il faut le mettre dans une industrie quelconque ; alors, c'est le travail qui le fait se reproduire, et comme il n'y a que ceux qui n'ont que le capital de leurs bras qui travaillent, ils travaillent donc à reconstituer le capital de ceux qui ne font rien.

Ici M. Molinari fait intervenir l'intelligence du capitaliste, son tact à bien savoir placer ses capitaux, son habileté à savoir se diriger, à savoir balancer ses recettes et dépenses, etc. Est-ce que les économistes croient sérieusement que dans le travail le plus manuel, il n'y a pas une certaine somme d'intelligence à dépenser, bien supérieure à celle de l'emploi des capitaux ? Sincèrement, croient-ils que cela entre en ligne de compte dans la production humaine ? Oseraient-ils affirmer, sans rire, que dans les entreprises par action, par exemple, le rôle de l'actionnaire soit utile à la marche de l'entreprise ?

---

Pour justifier la part du lion que s'arrogent les médecins, artistes, ingénieurs, etc., M. Molinari explique qu'« ils coûtent plus cher à produire qu'un simple manœuvre, qu'ils coûtent aussi plus cher à entretenir, les forces morales et intellectuelles qu'ils dépensent exigeant une réparation plus variée et plus raffinée, partant plus coûteuse que celle qui suffit pour maintenir en état la force physique dépensée par le manœuvre. »

Tout beau ! Mais si le seul capital productif est celui dépensé en forces physiques et intellectuelles, il s'ensuit que ce sont les travailleurs qui ont contribué à « produire » votre ingénieur, médecin, artiste, etc., en travaillant pour lui alors qu'il étudiait. Il s'ensuit alors que loin d'avoir à exiger des autres des jouissances plus raffinées, ce sont les autres qui seraient en droit d'exiger un travail plus grand de sa part. Voilà ce que l'on peut répondre en prenant ces théories au pied de la lettre.

Mais l'étude de l'homme nous montre que, plus il se développe, plus ses besoins grandissent, et plus ils deviennent raffinés, intellectuels, sensitifs. Seulement, comme sa force productive devient plus grande aussi par la perfection de l'outillage mécanique comme la misère et les chômages sont actuellement causés par la surabondance de produits, nous disons, nous, qu'il y a largement de quoi satisfaire à tous les besoins ; que plus un homme sera développé, plus ses besoins seront affinés, plus il aura facilité à les satisfaire, parce qu'ils sortiront de son individualisme propre. En tous cas, c'est une mauvaise plaisanterie de venir soutenir que ce sont les individualités à besoins plus grossiers et ne comprenant pas les hautes aspirations de « l'élite intellectuelle » qui devraient satisfaire aux besoins primordiaux de la vie des individus plus complètement développés. C'est la théorie de l'esclavage dans toute sa candeur.

Au cas où une satisfaction quelconque viendrait à manquer dans la société, c'est à ceux qui en éprouveront le besoin de se rechercher et de se grouper pour la produire. De quel droit viendrait-on me forcer à coopérer à la production d'une jouissance dont je n'éprouve pas le besoin ? je me borne — avec l'aide de ceux qui ont les mêmes besoins que moi — à produire les objets nécessaires au développement des besoins que je ressens ; que ceux qui éprouvent d'autres sensations en fassent autant pour ce qu'ils ressentent ; c'est de ce libre jeu des facultés diverses de l'humanité que ressortira l'harmonie future. Tant pis pour ceux qui voudraient éterniser l'esclavage de la classe productrice pour satisfaire à leurs goûts de paresse et d'autoritarisme.

---

MM. les économistes nous parlent aussi des risques du capital engagé et de la prime nécessaire pour couvrir les risques. La bourde est un peu forte à avaler.

De deux choses l'une : Ou le capital engagé court des risques, alors le capital et la prime sont aussi compromis l'un que l'autre ; si le capital est englouti, la prime le suit dans le cataclysme, la prime est alors illusoire ; ou bien le capital ne court aucun risque et alors la prime d'assurance n'est qu'un impôt forcé prélevé sur le travail d'autrui.

---

L'économie politique accuse le travailleur d'imprévoyance et de cupidité, parce que, en s'aidant du travail de sa femme et de ses enfants, il se crée ainsi des concurrents sur le marché industriel qui l'ont peu à peu éliminé, ou bien ont fait baisser le taux de sa main-d'œuvre.

Nous ne rechercherons pas qui a introduit le travail de la femme et de l'enfant dans l'industrie. Est-ce la cupidité du père ou du mari, sont plutôt les besoins de la famille et aussi la rapacité et la fièvre d'exploitation du capital ? cela importe peu au fond. Ce qu'il faut chercher, c'est à qui il profite ? — A la spéculation et aux exploiteurs ; par conséquent, ceux-ci ont mauvaise grâce à venir reprocher aux travailleurs de s'être donné des concurrents dans la personne de leurs femmes et de leurs enfants.

Mais, si nous voulions continuer à contredire les erreurs que contient le livre de M. de Molinari, il nous faudrait écrire une bibliothèque. Il suffit de deux mots pour affirmer une bêtise, mais pour la réfuter il faut des pages. Tout le long des 600 pages de son bouquin, il ne fait que se répéter, afin de nous expliquer que le simple jeu des lois naturelles de l'économie politique suffit à équilibrer la production et la consommation humaine : « Si un produit est rare, dit-il, la hausse des prix attire la concurrence qui ne tarde pas à les ramener à un taux normal. Si, au contraire, la surproduction des produits en fait baisser les prix, les capitaux n'étant plus attirés par là, les prix ne tardent pas à s'élever. Il en est ainsi, dit-il, il le répète au moins 600 fois dans son livre — dans toutes les branches de l'activité humaine... jusqu'à la fabrication des enfants ! »

Remarquons en passant que le gros bourgeois ne dit pas un mot du *salaire de misère* et de la *loi d'airain des salaires* qui réellement tiennent l'exploité dans la misère jusqu'au jour de la Révolution.

A force de vouloir trop prouver, le « savant économiste » ne prouve que son parti-pris de vouloir justifier l'exploitation des misérables, les privilèges du capitalisme en s'appuyant sur sa complète ignorance de la véritable nature de l'homme.

# LES GABELOUS DE LETTRES

Le *Figaro*, 26, rue Drouot, 11|VIII.

Mon cher confrère,

En présence de l'attitude misérable de M. Zola, je tiens, au contraire, à ce que vous citiez mon nom au bas de ma lettre de l'an dernier.

Je comprends que la Société des Gens de lettres défende nos intérêts et recouvre nos droits de reproduction, car nous sommes, nous aussi, de pauvres diables d'écrivains souvent exploités par les éditeurs et les journaux ; mais je ne puis admettre qu'elle nous dénie le droit d'accorder gratuitement l'autorisation de nous reproduire aux feuilles populaires qu'il nous plaît et qui ne sont pas assez riches pour traiter avec la société, c'est-à-dire pour nous payer.

Si Zola n'était pas... Zola, il aurait compris cela et aurait arrangé les choses, à l'amiable, entre la *Révolte* et le 47 de la Chaussée d'Antin ; mais voilà ! il est entré dans la peau de son personnage : il préside et tient à son fauteuil ! Ce puissant cerveau tombe aux dernières petitesses, dès qu'il s'agit d'être quelque chose : chevalier de la Légion d'honneur, académicien, membre du conseil municipal de Médan, président de la Société des gens de lettres, etc., etc. Avec le moindre galon, on musèle cet ex-fauve, et le Brutus de *Mes Haines* se fait descente de lit !

Répondez lui donc que sa société, au lieu de vous poursuivre et de gaspiller nos fonds en papier timbré, aurait dû venir en aide à la veuve et aux enfants de ce pauvre Lombard, et que lui, Zola, quitte à acheter un bibelot de moins (et quels bibelots, Dieu du Ciel !) à la vente d'un Millaud quelconque, se serait vraiment montré « Président » en envoyant plus de 50 francs à la même souscription !

Nous avons essayé à quelques-uns, de forcer les portes du comité pour mettre un terme à des abus dont celui qui vous intéresse n'est pas le plus intolérable. Les bas-bleus de sous-préfecture et les vieilles barbes du feuilleton nous ont, comme de juste, blackboulés.

Mais ce n'est pas, je pense, une raison pour que nous vous abandonnions.

Je vous réitère donc la formelle autorisation de reproduire gratuitement mes bouquins tant que les ressources de votre journal ne vous permettront pas de payer à la société ce qui me serait dû de ce chef.

Ces droits de reproduction, quand le diable y serait, sont ma propriété et je puis en disposer, vous en faire remise. Si la société excipe de son droit strict et de ma signature au bas d'un papier (que je n'ai pas lu), pour protester — *summum jus, summa injuria !* — je lui fermerai la bouche en lui versant le pour cent qu'elle aurait prélevé sur lesdits droits de reproduction. De la sorte, sa caisse ne souffrira pas de mon fait, et, ses intérêts, tout comme notre dignité d'écrivain, seront sauvegardés.

Je ne partage pas vos idées, vous le savez, mais il ne s'agit ici ni d'écoles littéraires ni d'écoles socialistes ou politiques. Je ne vous en présence ; d'une part, que votre bonne foi basée sur des autorisations formelles, que notre droit à nous, créateurs, de disposer de notre création ; et, d'autre part, que la mesquinerie de gens nous représentant peut-être financièrement, mais non moralement, mais non intellectuellement.

Donc, ne vous laissez pas étrangler sans combat. A force de crier (affaires Harry Alis et Descaves), nous avons obtenu que la société ne joue plus à l'Académie, n'examine plus les théories littéraires de ses candidats et se borne à son rôle de syndicat industriel. En criant derechef à propos de votre cas, nous obtiendrons que ces gens, par nous plus ou moins désignés pour être les percepteurs de nos droits, ne nous transforment pas en boutiquiers féroces.

Un médecin, un avocat, un professeur, qui

le droit de soigner, de défendre, d'enseigner gratuitement les pauvres diables, et nous n'aurions pas le droit, nous, de donner pour rien aux déshérités, la seconde mouture de notre œuvre ?

Ce serait trop fort !

Confraternellement votre

PAUL BONNETAIN

---

Evidemment, nous n'avons pas la même manière de voir que notre confrère Bonnetain ; si nous épluchions les termes de sa lettre, nous aurions certainement fort à dire sur la différence qu'il y a entre nos deux manières de voir sur la production littéraire et la façon d'envisager les reproductions. Ce serait une longue question à soulever.

Etant donné la société actuelle, son organisation propriétaire individualiste, nous comprenons fort bien que les littérateurs songent à se défendre contre l'exploitation des éditeurs et des journalistes mercantis. Nous, nous soms mes soulevés seulement lorsqu'ils deviennent mercantis à leur tour, et que, étant parvenus à conquérir, dans la société, certains droits, ils prétendent en abuser pour défendre d'user de leur œuvre, à ceux qui veulent s'en servir pour prouver, à leur tour, la légitimité de leurs revendications.

Mais, cette concession faite aux exigences de la lutte pour vivre dans la société actuelle, nous posons en principe, et nions que, dans la production littéraire aussi bien que dans toute autre production, l'individu en soit le créateur absolu. Il ne fait qu'avec des matériaux qui lui sont fournis par le milieu, par l'éducation, par l'hérédité ; il les transforme, mais ne les crée.

Mais ceci est une question bien trop complexe pour être traité en peu de mots ; du reste, notre confrère Mirbeau dans son dernier article de l'*Echo de Paris*, ayant promis de revenir sur cette question, nous préférons laisser à sa plume autorisée le soin de la traiter avec son talent et sa verve habituels.

---

## A CEUX QUI VOTENT

Quand, mâtés par toutes les forces gouvernementales, vous osez, esclaves, espérer la solution des questions sociales, l'amélioration du sort du travailleur, le bien-être à vous dû, quelle erreur est la vôtre !

Eh quoi ! vous moins intelligents que la bête, vous osez espérer, une amélioration à votre précaire situation. Vous n'en êtes pas dignes !

Le cheval asservi par l'homme, mais plus énergique que son maître, esquisse au moins un semblant de rébellion, un sentiment de révolte contre toute brutalité arbitraire. Ce joug qu'il supporte, il ne l'a pas cherché, il lui donne droit au son, à l'avoine, à la litière !

Vous, pauvres hères, travailleurs inconscients, vous n'avez même pas cette infime consolation ! Vos femmes, vos nichées, à la merci des exigences capitalistes, sont ainsi que vous mêmes appelées à subir les horreurs de la faim !

Et devant cette inique persécution de la classe dirigeante contre les déshérités, que faites-vous ?

Armés d'un bulletin de vote, vous allez bravement déposer dans l'urne le nom d'un futur exploiteur !

Chose incompréhensible, dictée par la folie, vous, exploités, vous allez de gaîté de cœur vous nommer un maître, comme si, dans un horrible *delirum tremens*, vous craigniez que ce stock d'affameurs ne s'épuisât.

Mais brutes inconscients ! le cheval auquel je fais allusion plus haut, vous est cent fois supérieur. S'il a un maître, il ne l'a certainement pas choisi lui-même, préférant la savane et la liberté à l'esclavage !

Cet individu, votre élu n'attend pour vous tromper que cet heureux moment, ce dont je ne saurais le blâmer.

Que voulez vous qu'il fasse pour vous ? Votre bonheur !! Insensés !!

L'Etat possède une constitution, un amalgame de lois et décrets démodés, au rajeunissement desquels vous n'avez rien à gagner, au contraire !

Ces stocks de stupidités et d'ignominies, créés par la classe dirigeante bourgeoise ou capitaliste n'ont été édifiés qu'en vue d'affermir un pouvoir à sa convenance. Anti-humain, ce pouvoir, nous avons l'heur de la posséder. Il est inutile de dire que cette constitution souveraine n'a rien à voir avec les légitimes aspirations de la malheureuse classe prolétarienne. Construite sur des bases solidifiées par la bêtise criminelle des peuples, elle s'occupe du travailleur en le faisant fusiller le jour où, las d'être exploité, il cherche à obtenir une fraction des richesses qui lui sont dues ou des droits que lui confère son titre d'homme libre. Cette manière d'opérer, expérimentée depuis longtemps déjà par Pranzini, Prado et plus récemment encore par Berland, a une qualification aristocratique. Cela s'appelle : « Sauver la société ! rétablir l'ordre ! »

Mais revenons à notre sujet. La constitution ainsi établie devient une hydre près de laquelle celle de Lerne devient une quantité négligeable. Gestion des affaires publiques et privées, justice, droit de vie et de mort sur n'importe quel citoyen ; tout en un mot dérive de cette constitution. D'autre part, exécuteur de ses décrets, tout en étant son fidèle gardien, faisant respecter par la force toute décision prise en son nom, voilà le rôle de vos députés. Pensez qu'un homme chargé d'une telle besogne puisse soutenir vos intérêts et ceux de la constitution qui leur sont diamétralement opposés ? Cela ne se discute pas. L'homme est né pour être libre, tributaire de tous les cataclysmes dont la nature parsème sa vie, il a droit à l'air, à la vie, au bien-être ! L'homme n'a pas à subir le caprice de son semblable libre comme lui, d'agir à sa guise. Quoi de plus ridicule en effet, pour moi, citoyen libre, qui suis obligé de reconnaître pour mon seigneur et maître, un individu, qu'une majorité stupide a imbu de sa confiance.

Travailleurs ! C'est dans la solitude et le silence que vous et les vôtres souffrez ! C'est au grand jour et dans une manifestation que doivent se trouver vos légitimes revendications. C'est dans cette explosion terrible de malédictions, de haines et de souffrances, accumulées par la cupidité capitaliste, que vous sortirez libres. Sous cette vigoureuse poussée, tous les peuples, ennemis formés par tous les pouvoirs qui s'écroulent, briseront ensemble les chaînes qui les étreignent !

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Les grèves, loin de s'atténuer, semblent au contraire prendre une certaine intensité.

Les terrassiers sont toujours en grève et la semaine dernière une collision s'est produite entre les grévistes et la police. Plusieurs grévistes ont été fort malmenés, mais en revanche la lutte a été très vive, les terrassiers ont tenu ferme et plusieurs policiers ont été grièvement blessés.

Les charretiers viennent de suivre l'exemple des terrassiers et aussi de se mettre en grève, on ne sait pas jusqu'où le mouvement pourra aller, car dans les organisations syndicales : les maçons, les charpentiers en fer et tous les ouvriers du bâtiment, s'agitent actuellement en vue d'une grève générale. La bourgeoisie a fort affaire en ce moment, débordée par les grèves qui éclatent simultanément. Que sera le jour où les travailleurs se sentant véritablement les coudes, agiront avec ensemble.

***

A l'imprimerie Nationale, où se compose et s'imprime tous les documents administratifs et ministériels, une grève vient d'éclater, qui ne manque pas d'une certaine puissance d'entente, au sujet d'un contre-maître, très autoritaire et dont l'existence de ceux qui l'entouraient devenait insupportable. Les ouvrières réclamant le renvoi de cet individu, voyant que l'administration s'y opposait, résolurent de faire une mise bas. Les hommes suivirent l'initiative des femmes.

Aujourd'hui tout le personnel est en grève, bien décidé à ne rentrer dans les ateliers, que lorsque une satisfaction complète leur sera accordée.

Il y a là, dans cette attitude, une question de dignité que nous sommes heureux de constater, lorsque nous voyons tous les jours une foule de travailleurs ayant la faiblesse de subir tous les caprices de certains individus sans avoir le courage de protester énergiquement contre les abus et les vexations dont ils sont les victimes.

La grève est finie. Les ouvriers ont eu raison, le contre-maître sera déplacé.

***

Voilà déjà quelques semaines que M. Rabaroust a été acquitté par la cour d'appel d'Orléans et la place nous a jusqu'ici manqué pour reparler de cette affaire. Elle est pourtant bien intéressante, aussi en dirons-nous quelques mots avant qu'elle soit tout-à-fait oubliée. On se rappelle que Rabaroust, magistrat honorable, substitut du Rabaroust, magistrat honorable, substitut du procureur de la République près la cour de Paris, avait été condamné à dix mois de prison par la cour de Bordeaux, jugeant au correctionnel, pour outrages à la pudeur commis sur de jeunes enfants à Arcachon, l'automne dernier. En entendant le jugement, le père du condamné, également magistrat, présent, malgré le huis-clos, s'était écrié : « Et moi, mon fils, je t'absous ! » Inutile de dire qu'il n'eût pas cinq ans de prison pour ce manque de respect envers la chose jugée. La cour de cassation cassa le jugement, je ne sais sous quel prétexte, Rabaroust fut mis en liberté ; il retourna à Arcachon et fit lui même une enquête sur place. La cour d'appel d'Orléans acquitta le magistrat sous le considérant que les témoins à charge n'étaient pas d'une moralité suffisante.

Un article sur cette affaire Rabaroust nous valut déjà l'appellation de sectaires. Parce qu'on ne le comprit pas, on ne voulut pas le comprendre. Il semble pourtant que notre idée est assez claire. Nous nions le droit de juger et le droit de punir. Nous travaillons à l'abolition de toute magistrature et à la destruction de toute prison. Nous ne demandons pas de châtiment pour les de Lesseps, les Ladvocat, les Secrétan, les Rabaroust, financiers, généraux, magistrats, nos tortionnaires dont la conduite a été suspectée.

Les anarchistes ne luttent pas pour qu'il soit fait à d'autres ce qu'on leur a fait à eux ; ils ne recherchent pas une vengeance ; ils poursuivent une idée à laquelle importe fort peu que Rabaroust ait été innocent ou coupable. Si donc nous parlons de cet individu, ce n'est nullement à lui, aux souffrances de son moi, aux pleurs de sa famille, que nous en avons, mais uniquement au principe qu'il abrite. En parlant de ce cas particulier, nous voulons montrer que le droit de juger a fait son temps.

Les juges se trompent ; et la preuve en est aux deux jugements successifs et contradictoires. Ou bien la cour de Bordeaux avait vu clair et alors celle d'Orléans ne sait pas son métier. Ou bien la première avait condamné un innocent et dans un cas comme dans l'autre, l'accusé ne peut que mépriser la justice de son pays. Après avoir tant de fois appliqué les lois, il peut se demander combien d'innocents il a fait condamner ou combien de coupables il a laissé échapper.

Les juges ne peuvent pas être impartiaux. Peuvent-ils se comporter de même manière envers un ancien collègue, jusqu'alors respecté de tous, et envers un vagabond sur lequel la clameur publique pèse déjà tout entière ?

Ainsi, la magistrature ne nous avait point habitué à avoir des scrupules dans le choix des témoins. D'où vient la subite exigence des magistrats d'Orléans dans le choix des accusateurs, si ce n'est parce qu'ils ont devant eux un des leurs ? Quoique faisant le rôle de tout témoin à charge, il faut pourtant demander s'il faut avoir obtenu le prix Monthyon pour attester une saloperie commise par un gros bonnet.

Lorsqu'il s'agit de condamner un anarchiste ou quelque pauvre diable de prolétaire, dame Thémis ne fait pas tant d'histoire et accepte telles quelles les mœurs plus que douteuses des sales policiers qui sont toujours les seuls témoins écoutés

Le considérant des juges d'Orléans est au moins maladroit, le prétexte manque de vraisemblance puisque dans une affaire de pédérastie c'est justement à leur légèreté de mœurs que les témoins doivent de venir devant la cour. Un substitut qui se déboutonne ne peut aller guérir ses confidents uniquement parmi des personnes graves décorées en violet ou en rouge et assistés de témoins patentés et honorables !

Et tandis qu'on mettait Rabaroust, pourtant condamné, en liberté provisoire, agissait on de même vis-à-vis de Descamps, Leveillé et Dardare, dont l'instruction est terminée depuis longtemps ?

L'impartialité de la justice ne peut être un seul instant mise en doute, et nous, au lieu de réclamer de meilleurs juges, nous déduisons pour cette raison d'autres à leur suppression.

Je ne veux pas de la justice, si elle ne me garantit pas que mon moutard ne sera jamais pollué par un instituteur, un cabotin, un officier ou un magistrat ; je ne veux pas de la justice si j'ai à craindre d'être englobé dans une sale affaire par la déposition de témoins canailles ou imbéciles !

Et comment empêcher cela ?

Je garde mes deux poings et le concours de mes amis. C'est plus simple et cela vaut mieux.

***

THIZY. — Le groupe les Sans-Pitié de Roanne avait organisé une réunion dans notre localité. Les compagnons Gorger, de Thizy, et Ségot, de Roanne, ont parlé sur la patrie, en ont fait l'historique, démontré que les bourgeois tendaient à remplacer la religion par le patriotisme pour exploiter plus à leur aise les travailleurs et que ceux-ci, n'ayant rien à défendre, n'avaient aucun intérêt à être patriotes.

A la suite de cette réunion qui était la première dans notre localité, un groupe anti-patriote s'est formée, espérons qu'il fera de la bonne propagande.

***

FOURMIES. — Nous apprenons à la dernière heure qu'une grande agitation règne en ce moment dans la région. Plusieurs régiments ont été réquisitionnés et sont partis pour Fourmies, Sains et Vignehies. On parle rien moins que de 4 à 5,000 ouvriers en grève et dont l'attitude énergique ne laisse pas que d'inquiéter nos gouvernants.

***

SAINT MARCELLIN. — Le compagnon Canard nous écrit pour protester contre un entrefilet du *Lyon Républicain* qui a annoncé qu'il était condamné à six mois de prison pour ivresse. Rien que l'énormité de la peine fait voir déjà que l'entrefilet du *Lyon Républicain* est un mensonge. Ce compagnon a été condamné à six jours seulement, non pour ivresse, mais pour avoir remis un juge de paix à sa place.

Du reste, le compagnon Canard, est en butte aux persécutions des autorités de Saint-Marcellin, parce qu'il s'occupe de la vente des journaux anarchistes. Mais ce ne sont pas les persécutions qui l'empêcheront de continuer.

## Belgique

Le congrès socialiste belge a décidé que les délégués anarchistes ne participeraient pas à leurs travaux! Voilà de la bonne guerre, mais savoir à qui elle profitera? Des détails à la prochaine fois.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

**Pour le quotidien.** — La combinaison du *Père Peinard* est en excellente voie.

Les camarades qui n'ont pas encore répondu, et qui désireraient être dépositaires du journal, sont priés de donner au plus tôt le chiffre d'exemplaires qu'ils peuvent vendre.

C'est d'autant plus utile, que le journal ne pourra paraître que lorsque les demandes atteindront le chiffre nécessaire à son existence, — ce qui est chose presque faite.

Ainsi qu'il a été dit, le journal sera grand format, six colonnes à 1 sou.

Adresser, très rapidement les demandes au *Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, Paris.

***

Le syndicat des employés d'omnibus posait la semaine dernière un nouvel ultimatum à la Compagnie et il obtenait une partie de ce qu'il demandait. Il a été déboulé carrément de sa demande en ce qui concerne le contrôle secret. C'est-à-dire que la Compagnie a affirmé son droit à entretenir un certain nombre de mouchards dans Paris, qui surveillent et dénoncent au besoin cochers et conducteurs. Le syndicat n'a pas cru que ce point en litige suffit pour motiver une nouvelle grève et il s'est retiré en obtenant *un petit avantage pour les membres du bureau du syndicat*. C'est le cas de répéter : « On s'entend toujours avec des délégués »

Tout cela est très normal, mais que devient la question des employés de dépôt? Ceux-là n'ont même pas de chez eux, ils couchent dans la paille des écuries, commencent le service à cinq heures du matin jusqu'à minuit avec quelques moments de repos dans la journée, mais sans jamais pouvoir s'éloigner du dépôt. C'est le service le plus éreintant de toute la Compagnie et le syndicat n'a pas voulu s'occuper de leurs réclamations, sous prétexte que c'est une nouvelle question à examiner. Lors de la grève en mai, les employés du dépôt obtinrent 0 25 d'augmentation et il faut lire la circulaire que le syndicat lançait quelque temps après contre ceux qu'un tel résultat ne satisfaisait point.

On y voit la réaction forcée de tout gouvernement naissant contre les soldats qui l'ont porté au pouvoir. Les termes mêmes empruntés à une proclamation de Cavaignac ou de Thiers. Ah! l'avènement du Parti ouvrier nous en réserverait bien d'autres de cet acabit :

Paris, le 23 juin 1891.

Le bureau du syndicat, fort de la conscience du devoir accompli et des marques d'estime et de sympathie que lui adressent les travailleurs *sérieux*.. des dépôts.

Affirme à nouveau que trois entrevues sur quatre, à la Compagnie, ont été consacrées à la défense de leurs revendications, les engage à accepter la situation présente (*inespérée* il y a deux mois), qui leur permet de gagner 0 25 de plus qu'autrefois avec 5 heures de travail en moins; (les palefreniers et autres nient la véracité de ce point).

Les prie de considérer que, loin d'avoir été abandonnés, ils sont la seule catégorie d'employés augmentée et que, par suite, leur solde devient, *contrairement à toute logique*, supérieure à celle des contrôleurs débutants;

Les conjure de se tenir en garde contre les menées déshonnêtes de gens qui, les uns pour *des motifs dont ils n'osent faire l'aveu*, les autres pour satisfaire leur ambition qui s'est cachée aux heures du danger, n'ont plus qu'un seul but :

Faire tapage autour de leur nom, au risque de jeter sur le pavé les malheureux qui se laisseraient entraîner à leur suite, détruire le syndicat et remettre aux mains de la Compagnie les réformes si péniblement conquises.

NOTA. — Le syndicat n'interviendra auprès de la Compagnie pour aucune des révocations qu'un mouvement *non justifié* pourrait provoquer.

Il ne manque même pas le coup de patte sur les mécontents, qui ne peuvent être qu'agents provocateurs.

Et dire que tous les syndicats c'est la même chose : leur puissance vis-à-vis du patron (c'est le public qui a gagné la cause des employés d'omnibus); autoritarisme vis-à-vis de la tourbe des prolétaires.

Toute hiérarchie contient en elle son germe de destruction.

***

Tous les compagnons sont convoqués à la salle du Progrès, 25, rue de la Gaîté, pour communication très importante. Extrême urgence.

***

Le compagnon Ch. Malato, devant quitter prochainement Paris, avertit les camarades qui lui avaient demandé son concours qu'il ne pourra aucunement se tenir à leur disposition et les prie de lui adresser toutes lettres à la rédaction de la *Révolte*.

***

Les compagnons qui sont en correspondance avec le groupe les Révoltés de Roanne sont priés de ne plus rien envoyer au compagnon Démure qui est actuellement en prison.

Dorénavant les groupes et compagnons qui sont en correspondance avec ledit groupe, sont priés d'envoyer les correspondances au compagnon Vindrier, rue Goutaret, 7, Roanne. Les réunions ont lieu tous les samedis, café Chareton, rue Arago.

***

Prière aux compagnons qui sont en correspondance avec le compagnon Ségot de Roanne, de ne plus rien lui envoyer, étant donné qu'il a été obligé de quitter la France.

***

AMIENS. — Notre conférence du 9 août, qui a déjà porté ses fruits, n'est que le prologue de plusieurs autres, qui vont suivre. Mais pour que lesdites conférences prennent l'extension qu'elle mérite, nous avons besoin du concours moral et pécunaire de tous ceux qui veulent aider au développement de « l'Anarchie! »

Confiant dans votre esprit de solidarité, nous vous convions à nos réunions, bi-hebdomadaires. Le jeudi à 8 h. du soir, salle Gourguechon, place Gambetta, le dimanche de 5 à 7 h. du soir, salle Levêque, faubourg de la Hotoie.

Le dimanche 23 août, une nouvelle combinaison sera soumise aux camarades.

***

VILLEFRANCHE. — La bibliothèque anarchiste a de nombreuses brochures à 10, 15 et 20 cent.; qu'il serait important de répandre dans la masse; la tournée de conférences du compagnon Faure présente, je crois, de nombreux avantages pour cela.

Voici comment j'en comprends la possibilité :

1° Que tous les groupes qui ont fait tirer de ces petites brochures, adressent au compagnon Faure le nombre qu'il pourrait avoir à lui envoyer; ces brochures vendues pendant les conférences, le montant de leur prix d'achat leur serait adressé à la fin de la tournée; le bénéfice de cette vente pourrait aider à couvrir les frais.

2° Ayant aussi plusieurs sortes de brochures, on peut vendre ces dernières suivant le sujet traité (si c'est après ou avant.)

Le compagnon Faure ayant avec lui plusieurs centaines de brochures, ce qui ne se vendrait dans une localité, pourrait se vendre dans une autre.

Voilà, camarade, une idée que j'ai cru bonne de vous faire savoir; si vous la croyez comme moi pratiquable, que les groupes intéressés désignent le nombre et les sortes de brochures qui pourront être vendues dans leur localité, au compagnon Faure, qui pourrait se les procurer.

## PETITE CORRESPONDANCE

B. à Hénin-Liétard. — Le libraire doit depuis le numéro 38, à 7 et 8 exemplaires. Veuillez lui dire ce qu'il nous revient et nous faire parvenir la somme.

P. R. à Oriebello. — Révolution Chrétienne 3,50. Philosophie de l'anarchie épuisés.

E. M. à Valence d'Agen. — Votre abonnement est terminé depuis juillet.

M. à Agen. — Ce que vous demandez, à part la Petite religieuse, est depuis long temps épuisé. Nous avons mis à la place d'autres brochures.

M. à Nonancourt. — N'ayant plus les brochures que vous désiriez, nous les avons remplacées par d'autres.

B. à la Seyne. — Il y a eu erreur.

Pintalin, Bruxelles. — Envoyez-nous des dialogues.

Chabas, Thiry. — Votre mandat ne porte que 4,95 et non 5,95, comme vous le dites dans la lettre.

S. à St-Prix. — Envoyons un autre exemplaire. L'autre a dû être expédié. Pour l'argent, ne vous inquiétez pas, le service vous sera continué.

E. Gosset. — S'il n'y avait que les petits inconvénients que vous signalez, ça serait peu de chose; nous prenons la question de plus haut, c'est à la société entière que nous nous en prenons.

H. de P., à Roubaix. — Voyez l'explication qui est donnée dans le dernier numéro pour les communications de Bordeaux, Roanne, etc.

M. à Agen. — T. A. à Reims. — F. à Amiens. — M. à Nonancourt. — I. E. B. à Limoges. — A. S. à Clermont. — F. L. à Toulon. — M. à Chantenay. — A. N. à Tarare. — G. à Trélazé. — B. au Havre. — E. à la Halle. — Vve V. à Lyon. — S. à St-Price. — O. à Fleurigny. — E. à Avignon. — N. à la Chaux-de-Fonds. — E. M. à Paris. — E. M. à Valence d'Agen. — P. B. à Escarbotin. — P. R. à Briançon. — E. P. à Troyes. — H. A. à Chaumont. — B. V. à Dijon. — E. B. à la Machine. — C. à Thizy. — A. K. à St Hippolyte. — B. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Tous les dimanches, à 8 h. 1/2, soirée familiale, 30, rue d'Allemagne.

Le groupe anarchiste le Glaive informe tous les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte*, ainsi que tous les copains partisans de l'extension de la propagande, qu'il tient ses réunions tous les samedis à 8 h. 1/2, chez le comp. Desgranges, rue des Fayelles.

Une liste de souscription pour aider à la conférence Sébastien Faure, y est ouverte.

Groupe des travailleurs anarchistes du XIII[e], samedi 22 août à 8 h. 1/2 précises, chalet Franc-Comtois, 79, boulevard de Picpus.

Ordre du jour : le Manifeste.

DIJON. — Le groupe anarchiste les Résolus, se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir; salle de la Renaissance, rue Jeanne de Montrez. Entrée libre pour toute personne voulant s'instruire sur l'idéal anarchiste.

Causeries et discussions par plusieurs compagnons, on y trouvera des journaux et des brochures.

*Le Gérant :* E. HABERT.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 17, rue de l'Échiquier.

COLLECTIE IISG COLLECTIE UGO FEDELI

QUATRIÈME ANNÉE, N° 50 — DIX CENTIMES — DU 29 AOUT AU 4 SEPTEMBRE 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . — 3 »
Trois Mois . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . — 4 »
Trois Mois . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Encore une fois nous avons dû retarder l'expédition. Après avoir averti les dépositaires de se mettre à jour avec l'administration, beaucoup n'ont pas encore répondu. Ceci est fort regrettable pour ceux qui ont toujours payé, de voir retarder l'envoi des journaux par suite de quelques mauvaises volontés.*

*Donc, à l'avenir, si nous nous trouvons encore dans la nécessité de retarder nos envois, nous supprimerons purement et simplement l'envoi des journaux à ceux de nos dépositaires qui ne nous paient pas.*

## ÉTUDE SUR LA RÉVOLUTION

### IV

Quand nous jetons un coup-d'œil sur la masse des révolutionnaires, marxistes, possibilistes, blanquistes, et même bourgeois — car nous les retrouverons dans la révolution qui germe en ce moment; quand nous voyons que ces mêmes partis (qui répondent, chacun, à certaines manières de penser, et non à des questions personnelles, ainsi qu'on l'affirme quelquefois) se retrouvent dans chaque nation, sous d'autres noms, mais avec les mêmes traits distinctifs; et quand nous analysons leurs buts d'idées, leurs buts et leurs procédés, — nous constatons avec effroi que tous ils ont le regard tourné vers le passé; qu'aucun n'ose envisager l'avenir, et que chacun de ces partis n'a qu'une idée : faire revivre Louis Blanc ou Blanqui, Robespierre ou Marat, plus puissants comme force de gouvernement, mais tout aussi impuissants d'accoucher d'une seule idée capable de révolutionner le monde.

---

Tous rêvent la dictature : la dictature du prolétariat, disait Marx, — c'est-à-dire, de ses tribuns; de nous autres, dira l'état-major blanquiste ou possibiliste, ce qui revient au même.

Tous rêvent la révolution par le massacre légal de leurs ennemis : le tribunal révolutionnaire, l'accusateur public, la guillotine et leur salariés — le bourreau et le geôlier.

Tous rêvent la conquête du pouvoir dans un Etat omnipotent, omniscient, traitant la nation comme ses sujets, gouvernant les sujets par des milliers ou des millions de fonctionnaires qui ont reçu l'investiture de l'Etat. Louis XVI et Robespierre, Napoléon et Gambetta ne rêvaient pas autre chose que ce gouvernement.

Tous rêvent le gouvernement représentatif, comme « couronnement de l'édifice », qui devra sortir de la révolution après une période de dictature.

Tous prêchent l'obéissance absolue à la loi, faite par les dictateurs.

Tous n'ont qu'un rêve, celui de Robespierre : massacrer quiconque osera penser autrement que les chefs du pouvoir. Le révolutionnaire anarchiste et le réactionnaire devra périr, s'il ose penser et agir à l'encontre de leurs volontés.

Tous veulent, sous une forme ou sous une autre, le maintien de la propriété, soit privée, soit administrée par l'Etat, et le droit d'en user et d'abuser; la rémunération selon les œuvres; la charité organisée par l'Etat.

Tous rêvent enfin de tuer toute initiative de l'individu et du peuple. Penser, disent-ils, c'est une science, un art qui n'est pas fait pour le peuple. Si, plus tard, il sera permis au peuple de se prononcer, ce sera pour élire des chefs qui penseront et légiféreront pour lui, et non pas pour chercher soi-même et essayer des solutions qui n'auront pas été discutées par les prêtres de la pensée. Marx ou Blanqui ont assez pensé pour notre siècle, comme Rousseau avait assez pensé pour le dix-huitième, et ce qui n'aura pas été prévu par un chef d'école n'aura pas de raison d'être.

Voilà le rêve de quatre-vingt-dix-neuf pour cent de ceux qui usurpent le nom de révolutionnaires. La tradition jacobine les étouffe, comme la tradition monarchique étouffait les jacobins de 1893.

---

Aussi, si vous allez dans une réunion de travailleurs qui ont reçu l'éducation soi-disant révolutionnaire, mais qui n'ont pas été entamés par la propagande anarchiste, et si vous leur demandez : « Que va-t-on faire pendant la révolution? » — combien de voix vous répondront quelque chose dans ce genre :

« On s'installera dans les maisons des riches, on brûlera la paperasse des banques, des ministères et des comptoirs bourgeois; on rasera les prisons, on se répartira la nourriture, et on passera la bêche au policier et au banquier », et ainsi de suite

Combien de soi-disant révolutionnaires oseront émettre ces idées sans en référer d'abord à leurs meneurs? Il n'y aura qu'une chose sur laquelle tous se prononcent d'emblée. Ce sera le massacre « des ennemis de la révolution ». Et celui qui promettra d'en massacrer le plus, sera reconnu sur le champ pour un vrai révolutionnaire, alors même qu'il serait timide comme un bébé pour se prononcer sur la moindre des mesures qui font les révolutions.

Chair à mitraille hier, chair à mitrailler demain — le peuple ne doit pas en sortir. Pour le reste, on y pensera en haut lieu.

---

Nous l'avons déjà dit ailleurs. Quand un peuple se venge de ceux qui l'ont si longtemps opprimé, personne n'a le droit d'intervenir et de lui faire la leçon. *Celui-là seul, qui lui-même a souffert* TOUT *ce que le peuple a souffert* a le droit d'intercéder en pareille occasion.

Celui-là seul qui a entendu ses enfants pleurer de faim et vu mourir d'inanition; qui a couché sous les ponts et subi toutes les transes, toutes les humiliations de la misère, qui a battu les routes sans gîte ni pain, ou rôdé affamé dans la neige pendant une retraite Bourbaki, alors que les messieurs couchaient dans les hôtels — celui-là seul a le droit de juger les vengeances populaires et d'intercéder, lui, le paria d'hier, en faveur de ses oppresseurs. — Et encore!

N'a-t-on pas enseigné au peuple, depuis des milliers d'années, la vengeance? N'en a-t-on pas fait un droit sacré béni par la religion, imposé par la loi — une déesse, qui, en mutilant le corps du malfaiteur, « rétablit la justice par lui outragée? » Tout le monde n'a-t-il pas approuvé la vengeance par l'assassinat légal? payé le bourreau et le geôlier?

Aussi, aurait plein droit de parler, celui-là seul qui aurait eu le courage, sous le régime actuel, de brûler la cervelle au bourreau et au juge en pleine place de la Roquette. Ceux qui ne l'ont pas fait, n'ont qu'à se taire; c'est à peine s'ils osent parler pitié. Car dans des Journées de Septembre, c'est *leur* éducation qui parle, c'est *leur* principe de vengeance légale qui est mis en pratique, c'est *leur* mépris de la vie humaine qui porte ses fruits.

C'est mille années d'enseignement chrétien et romain, mille années de misère, — toute l'histoire, — qui parlent dans ces journées. Le révolté contre toute l'histoire a seul le droit de se lever contre ces terribles journées.

---

Mais tout autre est la terreur qui renie son caractère de vengeance, qui s'érige en principe d'Etat, se pavane comme principe révolutionnaire. Et c'est celle-là seule qui est chère au Jacobin. Car il sait que les fureurs populaires s'éteignent avec les premières victimes et cèdent bientôt la place à la pitié. Aussi lui faut-il, pour suppléer au vide de sa pensée révolutionnaire, la terreur légale, comme incarnation de la révolution.

---

Massacrer les bourgeois, — c'est d'ailleurs plutôt dit que fait.

C'est qu'hélas, les bourgeois c'est la majorité de la nation — n'en déplaise aux nigauds qui croient voir une telle concentration du capital qu'il ne reste plus, dans leur imagination, que les masses prolétaires gouvernées par une demi-douzaine de bourgeois. Combien sont ils, en effet, les bourgeois et les salariés en France?

En comptant tous les salariés, y compris les salariés fonctionnaires, les salariés laquais, les salariés parfumés des grands magasins et des banques, les galonnés des chemins de fer — toute la clique, enfin, de salariés, plus bourgeois que les bourgeois les plus fieffés, — le recensement de 1881 n'en trouve, tout compté, que 7 millions sur 37 millions d'habitants. Avec leurs familles ils font moins de 20 millions.

Et le reste, soit 17 millions, sont les bour-

geois avec leurs familles : ceux qui possèdent, ceux qui vivent du travail d'autrui. Si on en déduit même cinq millions de paysans propriétaires, il reste toujours près de *douze millions de bourgeois* — sans compter leurs valets — qui vivent du travail d'autrui.

Douze millions en France, une quinzaine de millions en Angleterre — est-ce cela que les jacobins entendent massacrer ?

Marat demandait deux cent mille têtes d'aristos; plus tard, il paraît qu'il parla d'un demi-million. Mais c'est qu'alors il ne s'agissait que des talons rouges. Combien en demandera le Marat de nos jours? Et cependant Thiers qui avait érigé le massacre des masses en principe, ne réussit à égorger que 30,000 Parisiens!

Comme on le voit, le jacobin tombe dans l'absurde.

---

— « Mais il ne s'agit pas de tuer tous les bourgeois » s'avise-t-il de répondre. « Quelques dizaines de mille têtes suffiront pour réduire les autres à l'inaction. La Terreur fera rentrer le reste sous terre ».

Eh bien, ce raisonnement prouve une chose, c'est que grâce aux fables débitées par les jacobins, le peuple n'a rien appris dans sa propre histoire.

Et d'abord, c'est quand la révolution jacobine se mourait déjà, faute de ne pas oser marcher plus loin, là où la poussait le peuple, — que le règne de la Terreur fut inauguré. Et c'est précisément sous la Terreur que les petits crevés, les muscadins, s'organisèrent en bandes pour insulter le peuple, reprendre le train de vie des talons rouges, acclamer la contre-révolution qui régnait déjà sur les trois-quarts de la France.

Edgar Quinet en a donné l'explication. C'est que la démocratie ne vaut rien pour manier la Terreur. Pour apprendre à la manier, avec les mêmes résultats que l'Eglise catholique et les rois en ont obtenu, la démocratie devrait l'apprendre chez les Louis XI, les Jean le Terrible, les tsars de Russie. La démocratie, y met trop d'éclat; le peuple reste trop bon enfant, même lorsqu'il danse la *Carmagnole* autour des têtes plantées sur des piques.

Les rois et les tsars n'en font pas d'éclat. Ils frappent un coup et font trembler les autres de peur d'avoir le même sort. Ils ne promènent pas leurs victimes dans les rues : ils les étouffent dans les prisons. Alexandre III, en montant sur le trône, choisit cinq victimes, dont une femme, et les fait pendre. Et encore regrette-t-il de les avoir fait pendre sur la place publique, ce qui a permis à Vereschaguine de les immortaliser sur une toile. Le reste est muré à Schlusselbourg et si bien muré que pendant dix ans on n'a pu avoir un mot, un signe de vie des prisonniers. Il sait que la terreur de l'inconnu agit plus fort sur les esprits que la mort en plein soleil sur la place publique.

Eh bien ! Quinet a mille fois raison de dire que cette terreur là, le peuple ne saura jamais la manier. Elle lui répugne. Et cependant, c'est la seule qui terrorise. L'autre apitoye sur les victimes, l'autre est trop franche pour que le peuple lui-même ne s'en dégoûte bientôt. Le procureur de la Commune, la charrette remplie de victimes, la guillotine, lui inspirent bientôt le dégoût. Il s'aperçoit bientôt que cette terreur prépare ce qu'elle doit préparer — la dictature — et il brise la guillotine.

Le peuple ne règne pas par la terreur. Inventée pour forger les chaînes, la terreur couverte de la légalité, forge les chaînes pour le peuple.

---

Impossibilité de l'extermination, incapacité de la terreur légale, — voilà à quoi se réduit le programme jacobin.

C'est que pour vaincre, il faut plus que la guillotine, il faut plus que la terreur. Il faut l'*idée* révolutionnaire, la conception vraiment révolutionnaire, large, qui réduise les ennemis à l'impuissance en paralysant tous les instruments par lesquels ils ont gouverné jusqu'à présent.

Bien triste serait l'avenir de la révolution si elle n'avait que la terreur pour triompher. Heureusement, elle a d'autres moyens, autrement puissants, et nous allons en parler.

---

# DIEU

Dieu existe-t-il ?

Qu'entend-on par Dieu ? Est-ce un être animé, ou qu'est-ce ? Est-ce un homme ou ressemble-t-il à un homme ? Sans doute pas.

Il est plutôt tout le contraire d'un homme. L'homme est un être réel, qu'on voit, qu'on touche, en somme un corps ; Dieu est un *esprit*, un être abstrait, imaginaire.

L'homme est fini ; Dieu est infini. L'homme est faible, méchant, parfois imparfait ; Dieu est tout-puissant, est bon, est la justice et la sagesse, la perfection même.

Tout cela est très bien : Dieu n'est pas l'homme ; Dieu n'a pas les vices, les défauts, les limitations de l'homme ; mais qu'est-il donc?

Il n'est pas un être réel, visible, tangible ; il n'est qu'une idée, ou plutôt qu'un mot : *un bruit de la langue*. Où est-il ? Dans les airs, dans les entrailles de la terre ? Dans une autre planète ou au milieu de l'espace ? On n'en sait rien, on n'en peut rien savoir, et pourtant on s'obstine à parler de Dieu comme d'une personne de notre connaissance.

Les uns ont reçu de Dieu certaines communications confidentielles dont ils daignent nous faire part; d'autres bénissent et anathémisent en son nom ; d'autres nous commandent, nous spolient, nous tyrannisent, nous tuent de sa part; d'autres enfin trouvent qu'il ne les a pas bien traités et le blasphèment.

Quand on pense à tout le mal que les prêtres ont fait au nom de cet être fictif et imaginaire, de ce mot auquel nous sommes incapables de donner une signification ; quand on pense aux milliers et milliers d'hommes qu'ils ont persécutés, brûlés, massacrés sans pitié, aux richesses immenses qu'ils ont accumulées et au mauvais usage qu'ils en ont fait ; quand on pense aux malheurs influis qui ont accompagné les guerres de religion, c'est-à-dire les disputes entre les sectes différentes de prêtres, chacune prétendant que sa manière de concevoir et d'honorer Dieu était la vraie ; quand on pense aux mensonges que les prêtres de toutes ces religions ont débités au nom de la Divinité, aux superstitions qu'ils ont inculquées au peuple ; quand on pense, enfin, à l'aide puissante que les prêtres ont toujours prêtée aux riches et aux puissants pour enchaîner, terroriser et victimer le pauvre. Quand on pense à tout cela et à tous les crimes et infamies des mandataires civils et militaires du bon Dieu ou plutôt de tous les dieux de la terre, on se sent porté à haïr ce nom de Dieu comme la plus sinistre invention de la méchanceté humaine, comme le symbole de toutes les injustices, de toutes les iniquités, de toutes les tyrannies.

---

En effet, il fut un temps où l'Eglise était un pouvoir civil, temporel ; où elle possédait une large part du territoire de chaque Etat ; où elle commandait à des armées de vassaux et esclaves voués aux labeurs les plus pénibles tandis que les monseigneurs et les chanoines avaient des équipages, entretenaient des maîtresses et accumulaient des fortunes pour leurs enfants illégitimes; où les évêques étaient des feudataires et allaient armés de tout point à la guerre ; où le Pape était le roi des rois et où un mot de lui suffisait à déposer le plus puissant empereur.

Ce temps a duré des siècles. Pendant ces siècles les paysans étaient des serfs de la glèbe ; ils étaient assujettis aux vexations les plus cruelles, aux extorsions les plus inouïes ; ils devaient des rentes, des dîmes, des redevances, des corvées ; étaient taillés, spoliés jusque dans la fosse ; étaient, à un signe du maître, jetés aux cachots et soumis aux tortures les plus affreuses ; étaient battus, fouettés, tués comme des chiens ; enfin, ne pouvaient se marier sans le consentement du patron qui avait à l'égard de ses vassaux jusqu'au droit abominable de coucher la première nuit avec la jeune mariée.

L'Eglise était témoin de tant d'iniquités ; et non seulement elle les tolérait, mais elle les pratiquait même en son propre intérêt. Elle a pensé à extirper du monde l'hérésie par le fer et par le feu : le bûcher était pour les hommes justes qui prenaient la défense des opprimés. Mais elle n'a rien fait, n'a rien tenté pour réprimer les crimes des puissants, pour mitiger les souffrances des travailleurs.

Ce n'est que lorsque le clergé fut dépouillé de ses possessions et de ses privilèges par la Bourgeoisie avide, et que l'Eglise fut également dépouillée en partie de son pouvoir civil et temporel par les gouvernements ambitieux et jaloux de leur autorité, que les prêtres du Christ se souvinrent qu'il y avait au monde des millions de pauvres et qu'ils pouvaient poser auprès du monde politique en représentant de ces pauvres, ennemis naturels de la Bourgeoisie et des gouvernements.

Ce n'est qu'après que des hommes, qui ne croyaient pas en Dieu, eurent prêché au peuple le nouvel évangile de l'émancipation ; qu'à la voix de ces hommes les peuples se furent insurgés maintes fois et eurent appris à se faire craindre par leurs oppresseurs ; ce n'est que quand la question sociale fut reconnue par tous les gouvernements comme l'énigme qu'il fallait résoudre ou mourir, que lorsque rois, empereurs, hommes d'Etat, savants, romanciers, journalistes furent saisis par la grande préoccupation de ce siècle ; ce n'est qu'alors seulement que le Pape s'est aperçu qu'une *question sociale* existait et a rédigé sa fameuse Encyclique, qui a été le coup de pied de l'âne donné à l'ouvrier, car le Pape y combat le socialisme, les grèves, et même jusqu'à l'espoir qu'ont les ouvriers de pouvoir s'émanciper — eux ou leurs enfants — de leurs exploiteurs !

---

Nous avons parlé principalement de l'Eglise catholique ; mais toutes les Eglises sont ennemies de la classe ouvrière. Souvenons-nous de Luther inculquant aux seigneurs de son temps d'exterminer les paysans révoltés « comme des chiens enragés ».

Toutes les Eglises sont des corporations privilégiées dans l'Etat. En certains pays, le chef de l'Etat est aussi le chef de l'Eglise, et les prêtres, grands et petits, sont des fonctionnaires de l'Etat, les *gendarmes des âmes*. Même dans les pays où l'Eglise est séparée de l'Etat, elle ne garde ses possessions que par le bon vouloir du Gouvernement. Une loi suffit à la dépouiller, à lui interdire de ramasser de l'argent parmi les fidèles, enfin à tarir la source de ses richesses.

En ces pays même, les chefs de la hiérarchie ecclésiastique — les archevêques, les titulaires de nombreux bénéfices, etc. — sont élus par le Gouvernement. Ces chefs exercent une autorité absolue sur tous les prêtres et ils s'en servent naturellement pour diriger les sentiments et les paroles de leurs dépendants dans le sens voulu par le Gouvernement.

---

Comment l'Eglise serait-elle capable de comprendre et d'épouser les revendications des ouvriers, si ses chefs proviennent tous de la haute bourgeoisie, de l'aristocratie, et vivent d'une vie luxueuse au milieu des « séductions du monde », tandis que les travailleurs sont plongés dans la misère ?

« Les nobles combattent, les prêtres prient, les ouvriers travaillent et paient les impôts ». Ces mots de l'archevêque de Sens sont exacts en grande partie vrais. Les prêtres prient, oui, mais il est bien plus commode de prier que

travailler, et il est surtout bien plus commode de ne manquer de rien que d'avoir tous les jours à lutter pour un morceau de pain. L'Église, encore aujourd'hui, possède trop de biens elle-même pour sympathiser avec ceux qui ne possèdent rien. Certaines corporations religieuses, comme celles des Jésuites, sont archimillionnaires. Les couvents ont servi à l'exploitation des plus faibles créatures (qu'on se rappelle les manufactures de dentelles dans les couvents belges) et personne n'ignore que les missionnaires exploitent les nègres de la façon la plus honteuse.

Le système capitaliste est donc pratiqué par l'Église elle-même ; et on voudrait que l'Église se rangeât du côté des ouvriers contre le système capitaliste? C'est absurde!

De tous les gouvernements, celui de l'Église catholique est le plus despote. Il n'a pas à sa disposition, c'est vrai, des soldats et des policiers, mais il dispose de places fort enviables et fort enviées, de trésors immenses, d'une foule de petits emplois, et comme il n'est pas même soumis au contrôle de l'opinion publique, il peut d'un moment à l'autre priver de leur gagne-pain ceux qui ne se soumettent pas à sa volonté absolue et les livrer à la misère. En outre, le gouvernement ecclésiastique, comme les gouvernements civils, a des fonctionnaires, et il juge, punit, excommunie, sans rendre des comptes à personne. Il ne peut plus allumer des bûchers, mais les couvents ont des cachots où sont punis les réfractaires.

Pour conclure, la croyance en Dieu n'est pas justifiée, parce que lorsque nous disons Dieu nous ne concevons absolument rien et nous ne savons pas ce que nous voulons dire. Dieu équivaut à rien.

Les religions, si différentes entre elles et chacune prétendant être la vraie, devraient d'abord se mettre d'accord entre elles ; on pourrait peut-être alors se décider à les écouter.

Au demeurant, elles se réfutent réciproquement et on est sûr, en en professant une, d'offenser la vraie.

Les prêtres de toute religion ont tort de vouloir être une classe à part. Ils feraient mieux de travailler comme tout le monde, de gagner leur pain à la sueur de leur front, alors peut-être pourraient-ils prétendre être écoutés par les travailleurs.

Mais il est loin d'en être ainsi. Les prêtres sont des fils de bourgeois, vivent en bourgeois ou en aristocrates, possèdent des biens, touchent des rentes et des appointements, se tiennent en bon rapport avec les capitalistes et avec les gouvernements.

La religion chrétienne, pendant vingt siècles, n'a pas songé à venir en aide aux misères du peuple ; elle n'a jamais eu et n'a pas encore aujourd'hui la moindre influence sur les mœurs de ceux qui la professent. On voit des patrons tyrans, des marchands experts en fraudes, des banquiers voleurs, des politiciens corrompus, des journalistes vendus, enfin des richards débauchés, aussi bien parmi les chrétiens que parmi les juifs et que parmi n'importe quels croyants.

La hiérarchie ecclésiastique elle-même, dans l'Église catholique et dans la plupart des églises protestantes, est ce qu'on a imaginé jusqu'à présent de plus tyranique.

L'Église, qui prétend réformer le monde, a grand besoin de se réformer elle-même.

(*L'Homme Libre*).

## LES GABELOUS DE LETTRES

Le véhément article de notre ami Mirbeau a porté ses fruits ; la presse, secouée, a consacrée, ces dernières semaines, pas mal d'articles, pour ou contre la Société des Gens de Lettres et dans les articles et interviews de Zola, Montagne, Audebrand qu'ont publié l'*Événement*, l'*Éclair*, etc., on peut voir en lisant entre les lignes que cette association de marchands de rogatons a été touchée et qu'elle sent s'être fourrée dans un guêpier dont il ne lui est pas facile de se tirer à son honneur. Sentant combien leur thèse est faible, les Gens de Lettres, au lieu de la défendre hardiment, sont occupés à chercher des excuses : « C'est le règlement », « la Société fait des pensions à ses membres malheureux, elle procure des avantages à ses membres ». Ce qui, en bon français, veut dire, nous avons eu tort de faire cela, mais considérez le bien que nous avons pu faire et pardonnez-nous.

C'est donc la semaine dernière, le jeudi 13, que nous devions passer en correctionnelle, à la requête de la Société des Gens de Lettres agissant au nom, au lieu et place de MM. Zola, Courteline, Guy de Maupassant, F. Coppée, Ginisty et de Mme de Peyrebrune, sous l'accusation de contrefaçon. Ce terme est erroné, puisque nous avions l'autorisation des auteurs pour la plus grande partie des articles reproduits et que, pour le reste, de simples coupures, nous avons cité les auteurs, les livres ou journaux d'où elles étaient tirées, et les éditeurs lorsqu'il s'est agi de livres. Quand on veut se débarrasser de quelqu'un qui vous gêne, Escobar approuve de ne pas y regarder de si près. La Société des Gens de Lettres a suivi les préceptes de cet écrivain qui aurait été digne d'en faire partie si elle eût existé à son époque.

Nous avons fait défaut, car notre confrère Ajalbert ayant accepté de plaider l'affaire et n'étant pas actuellement à Paris, nous avons dû demander la remise du jugement.

Dans la lettre de notre confrère Bonnetain, que nous avons publié dans notre dernier numéro, il y a le premier alinéa qui demande explication : c'est l'allusion à une autre lettre qui devait être publiée en même temps, et n'a pas été insérée par suite d'une erreur de mise en page.

Il y a deux ans, lorsque nous demandâmes à M. Bonnetain l'autorisation de reproduire des passages de son livre *Le Nommé Perreux*, il nous adressa la lettre suivante :

Mon cher confrère,

Je vous donne de grand cœur l'autorisation de publier tels extraits de mes livres qui vous conviendront. La *Révolte* ne doit pas être riche et la Société des Gens de Lettres vous défend de concéder nos reproductions ; *mais cette boutique d'usiniers représente trop peu la littérature pour que je tienne compte de ses statuts.*

Continuez-moi donc l'envoi de votre journal....

Cordialités, etc.

PAUL BONNETAIN.

Dans une autre lettre, l'auteur jugeant que les moyens nous manquaient pour acheter tout ce qui avait paru de lui, nous envoyait un bon pour son éditeur, afin que nous puissions *piller* tout à notre aise (ô de Maupassant !) dans son œuvre :

« Boutique d'usiniers représentant trop peu la littérature » voilà l'appréciation de ceux que vous prétendez représenter.

Nous n'avons jamais dit autre chose.

---

Quand nous reçumes l'assignation de la Société des Gens de Lettres, nous écrivîmes à M. Bonnetain pour lui demander l'autorisation de reproduire sa lettre, nous voulions démontrer que tous les adhérents de ladite agence ne la suivaient pas dans sa manière d'envisager la littérature comme un commerce. M. Bonnetain nous répondit que ça serait une amende pour lui, mais que nous pouvions faire usage de la lettre.

Ne voulant pas fournir à la Société l'occasion de se venger, à propos de nous sur un de ses membres, nous avitâmes M. Bonnetain que nous publierions la lettre sans mettre son nom. Ce qui engagea M. Bonnetain à nous écrire celle que nous avons publiée la semaine dernière.

---

Puisque nous en sommes encore sur cette affaire, annonçons à nos lecteurs que l'affaire reviendra en police correctionnelle le 30 octobre. Espérons qu'il y aura encore de quoi rire à cette époque.

---

Ne terminons pas sans la perle ci-dessous de M. Zola.

Le 5 août dernier, l'*Événement* publiait un article très indigeste d'un M. Philibert Audebrand, un vieux gâteux et très médiocre romancier. Cet article avait la prétention d'être une réfutation de celui de notre confrère Mirbeau et en même temps une apologie de la Société des Gens de Lettres.

M. Zola a éprouvé le besoin d'adresser à M. Audebrand, la lettre suivante :

A MONSIEUR PHILIBERT AUDEBRAND

Médan, 7 août 1891.

Vous avez fait une très digne et très belle réponse, mon cher confrère, et il était bon que la Société fut défendue par un de nos doyens qui avait toute l'autorité nécessaire pour parler au nom du passé et du présent.

Du reste, comme vous l'avez bien dit, qu'importent ces attaques ! La Société est forte par les grands services qu'elle rend.

Merci en mon nom personnel et au nom de tous, et veuillez me croire votre confrère bien dévoué et bien cordial.

EMILE ZOLA.

Nous croirions la défloner en y ajoutant le moindre commentaire.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. — Une réunion, organisée par les boulangistes, a eu lieu la semaine dernière au Cirque d'Hiver. Il s'agissait, d'après les organisateurs, de protester contre la flotte anglaise à Portsmouth et d'affirmer en même temps ses sympathies pour l'Alliance russe.

Un grand nombre de compagnons, qui n'étaient pas de l'avis des organisateurs, se sont donnés rendez-vous à seule fin de protester au nom de l'union des peuples contre un chauvinisme aussi idiot.

Les boulangistes, qui se trouvaient en rang serrés et qui avaient eu connaissance de la présence des anarchistes, profitèrent de leur nombre pour insulter et frapper quelques compagnons. Une lutte terrible s'engagea entre les patriotes et les anarchistes. Le sang coula de part et d'autres et une trentaine de compagnons furent expulsés.

A la sortie, une balle a été tirée sur le charlatan Laur, qui ne blessa que son cocher.

L'*Intransigeant*, à ce sujet, raconte que l'agression de Laur est dû aux *anarchistes-mouchards*. Ne sachant quoi déblatérer contre les doctrines anarchistes, le journal du clown Rochefort en est réduit à nous insulter.

Comme compensation, les admirateurs du Czar, outrageaient par d'abominables propos, deux jeunes femmes socialistes russes, qui protestaient contre l'ovation fait au pendeur, au bourreau de leur pays.

Ce que les journaux boulangistes se sont bien garder de raconter, c'est la volée de bois vert offerte par les anarchistes à M. Millevoye, député, et à ceux qui l'accompagnaient.

### Belgique

On nous écrit de Bruxelles :

Nous nous sommes réunis lundi, mardi, jeudi, (samedi grand meeting) et dimanche. Plusieurs délégués de province sont allés encore au Congrès, et ils ont fait une déclaration. Une protestation des *Forçats de Lille* nous est arrivée. Des adhésions de Madrid, de France et de Hollande nous sont aussi arrivées.

Nos résolutions sont celles-ci :

Organisation de groupes, de fédérations ; et la fédération belge, à l'instar de l'organisation espagnole, créera une commission de statistique, etc. Nous avons aussi décidé l'organisation d'un Congrès

sociologique international, à Londres, pour Pâques prochain.

Nous allons aussi publier un manifeste expliquant toute notre conduite et notre travail pendant le Congrès et tout ce qui y concerne.

Nous maintenons le journal et nous ferons tout notre possible pour qu'il paraisse très régulièrement.

Les anarchistes de Rotterdam ont demandé en outre : 1° Que d'un commun accord (belges et hollandais), on édite un journal anarchiste flamand ; on pourrait agrandir l'organe existant *Licht en Warheid*. 2° Que d'un commun accord on édite des brochures flamandes. 3° L'organisation d'un Congrès pour l'année prochaine.

Les Français (groupe anarchiste de Castelj aloux), demandent que l'on pénètre dans toutes les associations corporatives et syndicales afin de s'attacher le mouvement ouvrier.

## BIBLIOGRAPHIE

A nos camarades connaissant l'anglais, nous recommandons la lecture de *The Commonweal*, organe socialiste révolutionnaire, qui s'est définitivement déclaré anarchiste. Adresse : 273, Hackney rond, London N.-E

***

*Mœurs littéraires* (Les lundis de la *Bataille*), par Camille de Saiate-Croix, 1 vol. 3 fr. 50, chez Savine, 12, rue des Pyramides. — Ce sont des notes bibliographiques sur les livres parus dans l'année, sur les pièces jouées, des détails sur quelques littérateurs ; peut-être pas toujours justes à notre avis, mais très intéressants à lire. La presse y attrape entre autres quelques vérités qu'elle n'a pas volées.

Quelques-uns des usiniers de la littérature y sont aussi dessinés de main de maître.

***

*Ministère et Mélinite*, par A. Hamon et G. Bachot, 1 vol. 3 fr. 50, chez Savine, 12, rue des Pyramides.

MM. Hamon et Bachot sont des auteurs connus de nos lecteurs. Nous avons déjà donné des extraits de l'*Agonie d'une Société* ; nous avons annoncé lors de son apparition la *France politique et sociale en 1890*, nous en donnerons la notice bibliographique prochainement.

Nous avions peur, dans *Ministère et Mélinite*, de n'y trouver qu'un plaidoyer en faveur de Turpin ; nous avons été heureusement détrompés en le lisant, la défense de Turpin y tient très peu de place, mais le procès de la Bourgeoisie en tient une énorme.

Aux enragés du Patriotisme, aux fanatiques de la Revanche, nous leur conseillons de lire ce volume.

Ils y verront combien les préoccupations patriotiques tiennent très peu de place dans les calculs des grands usiniers-députés, comment l'amour du gain prime celui de la nation, comment, au ministère de la guerre, les intérêts de coterie ont vite fait d'éliminer le patriotisme et comme quoi les pots-de-vin ont vite fait de noyer les derniers scrupules.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

La corporation du Livre (typographes, imprimeurs, relieurs, galvanoplastes et parties similaires) a décidément son organe libertaire.

Le *Cri Typographique*, dont le n° 4 vient de paraître, prend une extension croissante à Paris. La province elle même répond à l'entreprise et une dizaine de villes, déjà, possèdent des dépositaires.

C'est vers ce côté que doit se porter l'essai de développement de cet organe. Mais sa guerre déclarée au Patronat et aux Pontifes des Syndicats lui est une barrière assez difficile à franchir pour l'entrée et l'expansion dans les ateliers provinciaux.

Les compagnons intéressés à la propagande pouvant mieux se rendre compte sur place des possibilités de répandre et de vendre le journal, ceux des camarades qui pourraient se charger d'un dépôt sont priés de se mettre en correspondance avec l'administration du *Cri Typographique*, 33, rue des Trois-Bornes, et d'y adresser les demandes d'envoi.

Abonnements : six mois 0 60 ; un an 1,20, le numéro bi-mensuel 5 centimes.

Pour l'extérieur, le port en sus.

***

L'Union de la Jeunesse socialiste révolutionnaire, groupe indépendant, qui se réunit tous les mardis, salle Bley, 89, rue du Temple, a décidé dans sa dernière séance de fonder une bibliothèque, afin de faciliter la propagande active qu'il mène parmi les jeunes, depuis quatre mois qu'il est formé.

Que tous ceux qui croient notre propagande nécessaire veuillent bien nous aider en nous faisant don d'un ou plusieurs volumes.

Le groupe fait appel aux auteurs socialistes leur demandant de lui adresser quelques exemplaires de leurs œuvres.

Nous ne doutons pas que cet appel ne soit entendu.

Adresser les livres à Albert André, 85, rue des Couronnes.

En outre, l'Union de la Jeunesse socialiste, a décidé de provoquer un grand meeting de protestation contre la politique soutenue au Cirque d'Hiver, lundi dernier.

En conséquence, présente l'ordre du jour suivant :

1. L'Alliance Franco-Russe.
2. Le Pouvoir tyrannique du Czar.
3. Patriotisme et Socialisme.

Cet ordre du jour sera défendu par les compagnons S. Faure, Martinet, Leboucher et M. Zévaco.

Le groupe a invité contradictoirement MM. Déroulède, Laur, Th. Cahu.

Le meeting se tiendra le samedi 29 août à la salle du Commerce, 94, faubourg du Temple.

Il sera prélevée la somme de 25 centimes pour couvrir les divers frais.

***

Cognac. — Un nouveau groupe vient de se former à Cognac sous le titre *Les Libertaires*. Le groupe acceptera tous les moyens qui auront pour but la révolution immédiate.

Réunion tous les jeudis à l'heure et au local convenus.

Pour tout ce qui concerne le groupe s'adresser au compagnon A. Mathé, rue d'Angoulême, à Cognac (Charente).

***

Marseille. — Le groupe les *Penseurs* de Marseille organise pour le 29 30 août et 1er septembre, plusieurs réunions régionales et internationales.

Les anarchistes de Marseille comptent sur les camarades qui pourraient se déplacer pour cette époque, à venir à ces réunions.

Samedi 29, réunion dans l'après-midi, salle du café de la Grappe d'Or, rue Pisaneur, 5

Le soir, conférence, salle du Grand Théâtre du Gymnase.

Les compagnons qui doivent venir sont priés d'écrire à Nahon, rue Vacon, 60, à Marseille.

Les compagnons qui ne pourraient se déranger et qui auraient l'intention de soutenir pécuniairement les camarades de Marseille dans leur initiative, sont priés d'envoyer les fonds à l'adresse ci dessus.

***

Les groupes et compagnons de Villequier, Petit Quevilly, Quevilly, Rouen et ses environs, sont invités à entrer en relations avec le groupe de Caudebec-les Elbeuf, en vue d'organiser une série de conférences dans ces diverses localités, au moment où le compagnon Sébastien Faure y sera de passage. Adresser tout ce qui concerne la propagande et le groupe, chez Emile Martin, tisseur, rue du Cimetière, à Caudebec-les-Elbeuf (Seine-Inférieure).

***

Le compagnon Toutain de Trélazé, ayant changé d'adresse, prie les compagnons qui sont en correspondance avec lui de ne plus rien lui envoyer.

Pour tout ce qui concerne le groupe de la Jeunesse Anarchiste, écrire au compagnon Auguste Bahonneau, à Trélazé (Maine-et-Loire).

***

Nous avons reçu du groupe anarchiste de langue française de Londres : 6 fr. pour la compagne de Granger, 14 fr. pour les frais d'impression de la défense des camarades de Clichy.

## PETITE CORRESPONDANCE

« El Productor » « le Rothschild et l'Homme Libre ». Prière d'envoyer 10 exemplaires de chaque journal au compagnon Hamelin, 22, rue Gilbert, Reims (Marne).

O. Cails demande aux compagnons Legas et A. Giffard de Nantes une réponse aux lettres envoyées et les prie de donner leur adresse à la Révolte.

Le compagnon Dedebissa est prié de reporter son volume à la bibliothèque du XIXe chez le compagnon Meunier.

Michel à Nonancourt. Nous n'avons plus que quelques Causeries, Apothéose et les autres brochures épuisées. Nous ajoutons quelques Evolution

F. D. à Toulouse. — J. G. à Genève. — B. à Lyon. — B. M. à Victor le Coste. — L. D. à Saint-Denis. — E. V. à Roubaix. — A. R. V. à Romans. — C. F. à Fontenay-le-Comte. — J. L. à Paris. — T. à Pont-de-l'Arche. — G. à Blindah. — G. P. O. à Adélaïde. — J. D. à Rouen. — C. C. à Rabastens. — F. à Alger. — J. D. Paris. — C. H. à Rabastens. — F. L. à Andusse. — M. à Paris. — R. P. à Cannes. — E. W. Roumoke, 10. — M. à Paris. — H. C. à Tonnerre. — M. à Calais. — L. A. C. à Dôle. — V. L. à Anas. — J. à Bruxelles. — D. à Amiens. — R. Liverpool. Reçus timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

*Ligue des Anti-Patriotes* réunion samedi soir, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant. Tous les dimanches à la même salle, soirée familiale.

Tous les mardis, à 8 h. 1/2 du soir, salle Bley, 89, rue du Temple, réunion des groupes les *Insoumis*, la *Ligue des Anti-Patriotes* (section des X, IV et IIIe), les *Libertaires* des XI et XXe.

Entrée par la rue Michel Lecomte.

Tous les adhérents à l'ancienne Bibliothèque socialiste du XIXe, ainsi que le groupe de Pantin sont convoqué pour dimanche 30 août, à 8 h. 1/2 précises, à la soirée familiale, qui aura lieu rue d'Allemagne, 30

Tous les mardis, réunion au même local.

Le groupe anarchiste du faubourg Marceau, est convoqués le samedi 29 août, à 9 heures du soir, salle Roux, 19, rue Pascal. Le comp. Berne est prié de s'y rendre. Plusieurs sujets à traiter. Urgence.

Amiens. — Le groupe de propagande orale se réunira le mardi de chaque semaine chez Gourgeschon, place Gambetta, à 8 heures du soir et chez Leveque, faubourg du Cours, le dimanche, à 3 heures du soir.

Réunion le dimanche 30 courant, faubourg de la Hotoie, de 3 à 7 heures du soir. Urgence.

Reims. — Tous les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte* sont invités à la soirée familiale qui aura lieu le samedi 5 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, café Saint-Maurice, rue du Barbâtre, 155.

Lyon. — Tous les compagnons sont convoqués à la réunion privée qui aura lieu le samedi 29 août, à 8 h. 1/2 du soir, salle Marcelin, 105, avenue de Saxe. Extrême urgence.

Le Creusot, près Nevers. — Le citoyen Pacher, marchand de journaux bourgeois à Fourchambault, ayant provoqué les compagnons Martinet et Thuriault en réunion publique, lesdits compagnons déclarent se tenir à sa disposition le samedi soir 29 courant, à 8 heures, salle Landry.

Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont priés d'y assister. Urgence.

Roubaix. — Le groupe les *Libertaires* fait appel à tous les compagnons anarchistes de Roubaix et des environs d'assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 30 août, 6 heures du soir, à l'estaminet de l'Anguille d'Or, rue de l'Ommelet.

Ordre du jour : La tournée de conférence par le comp. S. Faure. — Le *Père Peinard* quotidien.

Urgence.

Lille. — Groupe des *Forçats* et *Repris de Justice*, réunion le 29 août, à 4 heures, chez le compagnon Mauduit, estaminet Delory, 45, rue de Valenciennes. Les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont invités.

Sujet : Discussion sur la publication d'une brochure ; les grèves et leurs conséquences.

L'affaire de Clichy (collecte pour le manifeste)

Organisation de promenades, causeries, en vue des conférences de Faure.

Les copains qui veulent nous aider par écrits de statistiques et documents sérieux ou souscrire pour la brochure, sont priés d'envoyer les communications au siège du groupe ou à Havez de Pierre au compagnon Thumesnil (hameau de la Jappe) à Lille.

*Le Gérant* : E. Habert.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 51. DIX CENTIMES DU 5 AU 11 SEPTEMBRE 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LE CONGRÈS INTERNATIONAL
### DE BRUXELLES

*Nécessité de reviser les théories et la tactique des partis ouvriers ou social-démocrates.*

Les remarques qui vont suivre sont adressées moins aux membres de ce Congrès qu'à la classe ouvrière en général. C'est de l'intérêt de celle-ci, de l'avenir de l'humanité qu'il s'agit : et ce sont eux, les ouvriers, qui doivent se forger par leur propre action de nouvelles destinées. Nous, anarchistes, tenons à ce principe plus qu'à tout autre : que les mouvements révolutionnaires, pour aboutir, doivent venir d'en bas, tout à fait d'en bas, de la dernière couche sociale ; qu'il n'y a pas d'hommes incapables par nature de comprendre leurs intérêts, si ce ne sont les malades, et parmi les ouvriers il y en a encore moins que dans les autres classes ; et qu'il ne s'agit pas de profiter d'un mouvement d'emportement des masses ouvrières pour lancer l'humanité dans une voie nouvelle, car, en ce cas, la Révolution ne serait pas viable, mais bien d'élever l'ouvrier moralement et intellectuellement, de l'habituer à penser et à agir de sa propre initiative afin d'assurer la durée du nouvel ordre de choses en le fondant sur la volonté éclairée de tous les intéressés.

Notre grief principal contre les socialistes autoritaires, partisans de la discipline et de la légalité (nous n'avons pas à le cacher), provient précisément de ce qu'ils contribuent à maintenir la masse ouvrière dans l'habitude de l'obéissance passive, qu'ils n'éveillent pas en elle l'esprit d'examen, d'initiative et de révolte, et que, partant, non seulement ils se privent d'un trésor immense d'énergies humaines *dormantes*, mais qu'ils courent, et le peuple avec eux, à une défaite certaine qui résultera de l'escamotage de la Révolution par quelques ambitieux.

*Ecoutez les anarchistes!*

Les membres du Congrès pourront néanmoins, s'ils le veulent, tirer profit de ce que nous allons dire.

Personne ne connaît mieux qu'eux les déboires de la tactique autoritaire ; personne n'a plus d'intérêt à y porter remède. La mauvaise foi ou l'ambition de quelques individus peuvent sans doute avoir leur part des inconvénients qui se sont produits : mais la cause principale en est dans l'*imperfection des théories*. Les anarchistes n'ont pas la prétention d'être d'une meilleure étoffe que les autres, ni celle d'avoir atteint à la vérité absolue. Mais ce que personne ne niera, ce que nos adversaires ont souvent avoué, c'est que l'anarchie représente, en effet, un idéal plus élevé, le seul idéal logique et concevable (car l'Etat communiste n'en est pas un) de société sociale. Il est donc probable que, s'inspirant d'un principe supérieur, notre critique des doctrines et des agissements des socialistes parlementaires se rapproche de la vérité. En tous cas, écouter des adversaires sincères ne devrait pas paraître trop de largesse à des hommes qui s'élèvent contre l'organisation sociale actuelle au nom de la Vérité et de la Justice.

*Révolution ou réformes*

Inutile de se le dissimuler. La dispute tourne aujourd'hui encore, comme aux temps de l'Internationale, sur un seul point :

Révolution ou réformes.

Ce fut le grand mérite et le grand exploit de l'Internationale — ce qui la grandit aux yeux de tout le monde et la fit redouter par les ennemis de l'ouvrier — que de refuser de patauger dans les réformes démocratiques, de réclamer l'abolition de la propriété individuelle (entraînant nécessairement celle de l'Etat), et de proclamer la séparation complète entre les ouvriers et les partis politiques tous nécessairement réactionnaires.

Du reste, les réformes préconisées aujourd'hui l'étaient alors : suffrage universel, referendum, lois sur le travail, etc., rien n'est nouveau sous le soleil.

Il est donc inexplicable qu'après avoir atteint à l'apogée de la force et du prestige par l'élévation de ses vues et l'énergie de ses revendications, l'Internationale, ou, ce qui revient au même, la classe ouvrière organisée, ait décliné jusqu'à ramasser le programme de réformes graduelles et politiques qu'elle était arrivée à combattre et avait combattu avec succès.

On conçoit qu'un parti oscille entre les deux extrêmes ; qu'à un moment de surmenage révolutionnaire, si l'on peut s'exprimer ainsi, succède un moment de lassitude ; que le courant révolutionnaire et le réformisme prévalent alternativement l'un sur l'autre. Mais que la masse ouvrière toute entière reste attachée à jamais à un programme qui, non seulement ne peut pas la conduire loin, mais qui, au fond, ne sert qu'à prolonger la domination bourgeoise et à la raffermir par des remaniements de pure forme et par des équivoques paralysant l'action des ouvriers, voilà ce que nous n'admettrons jamais. Autant vaudrait-il désespérer de l'avenir de l'humanité.

Pourtant, jamais comme à présent la classe ouvrière organisée — cette partie du moins qui prend le nom de Parti ouvrier ou de démocratie socialiste — ne fut si près d'abdiquer entièrement entre les mains de la bourgeoisie.

Jamais le reflux de la réaction et du réformisme ne fut si fort. Ou plutôt, les deux moments au lieu de se suivre sont devenus concomitants, sont représentés aujourd'hui par deux partis, par deux écoles. Dou les chocs, les conflits, les luttes intestines entre socialistes-étatistes et socialistes-anarchistes, entre parlementaires et révolutionnaires.

De jour en jour le contraste s'accentue : l'armée prolétarienne se partage en deux camps séparés, presque ennemis. Cela est fâcheux, mais c'est inévitable. Aussi nous ne nous en plaignons pas, mais nous ne devons pas oublier que c'est dans l'intérêt suprême de la cause des travailleurs, et non pour servir à des ambitions et à des rancunes personnelles ou de coteries, que cette lutte est entamée.

*(L'Homme libre)* *A suivre*

Cinq ans de prison a Descamps, trois ans à Dardare et Leveillé acquitté. Tel est le résultat du procès de nos camarades poursuivis pour la bagarre de Clichy, alors que le ministère public demandait trois têtes. Autant dire que la police a été condamnée. Le gouvernement n'a pas lieu d'être satisfait du verdict : un total de huit ans de prison au lieu d'une triple exécution. Ce n'est pas cela qui va encourager la police a bien faire son devoir. Les mensonges des agents devant la cour, le récit de leur conduite dans le poste après la bagarre, ont frappé le jury. L'attitude des accusés, leur énergie, leur solidarité entre eux, leur respect des absents, a certainement provoqué certaines sympathies, que les diffamations du ministère public n'ont pu éteindre.

Il n'a pas été nié que les anarchistes aient tiré les premiers, qu'ils se soient senti provoqué rien que par la présence des agents ; il a été seulement prouvé que Dardare n'avait pas tiré le premier coup de feu. Et le résultat a été huit ans de prison et un acquittement. Moins d'un an par balle ayant frappé un agent. L'opinion publique qui n'aime pas les agents de police, a été plus forte que l'œuvre de haine édifiée par la magistrature. Puisse l'opinion publique avoir le même succès en Suisse, relativement à Malatesta.

Quant au journalisme, nous pouvons bien lui décerner un brevet de haute infamie. Plus bas que le jury, peu nombreux ont été les feuilles qui ont osé commenter le jugement. En revanche les qualicatifs désobligeants pour nos amis n'ont pas manqué. Que voulez vous, il est bien plus facile de citer en combien d'endroits l'hymne russe a été chanté, que d'avoir une opinion sur une lutte entre policiers et anarchistes.

L'opinion publique n'est encore guère raisonnée, mais la prose des journaux est à cent pieds en dessous. C'est à quel organe se vautrera plus bas dans la boue.

## PROCÈS DE DESCAMPS, DARDARE ET LEVEILLÉ

Henri-Louis-Charles Descamps, trente et un ans, tisseur, né à Condé-Folie (Somme) ; Charles-Auguste-Victor Dardare, vingt-neuf ans, né à Pontoise, et Louis Léveillé, trente-trois ans, forgeron, né à Clichy, comparaissaient le vendredi 28 août, devant la cour d'assises de la Seine sous l'accusation « d'avoir, le 1er mai dernier, conjointement avec d'autres individus restés inconnus, porté des coups et fait des blessures, dans l'intention de donner la mort, à des agents de la force publique dans l'exercice de leurs fonctions. »

D'après l'acte d'accusation, le 25 avril, dans une réunion publique, salle Mérot, à Saint-Denis, Descamps a tenu les propos que voici :

— Citoyens, citoyennes, armez-vous tous, le 1er mai,

de fusils, de couteaux, de pioches, de revolvers, afin que ce jour-là, s'il faut verser du sang, nous puissions nous défendre jusqu'à la mort. Allons tous ensemble chez les commerçants, prenons ce qu'il nous faut. Si l'on nous résiste, il ne faut pas avoir peur de tuer les gens qui se trouveront en face de nous.

Citoyens, citoyennes, ce que je vous demande le jour du 1er mai, c'est que personne ne recule devant la mort. Si les agents de police viennent devant vous, il ne faut pas avoir peur de les tuer comme des chiens, comme des cochons, comme des vaches qu'ils sont...

Comptez sur le citoyen Decamps, et crions tous ensemble : « A bas le gouvernement ! Mort à Carnot ! Mort à Constans ! Vive la révolution sanglante ! »

Et l'auditoire avait applaudi l'orateur.

L'accusation raconte ensuite la manifestation à sa manière : les placards affichés dans la banlieue Nord de Paris, vers la fin d'avril ; le rendez-vous donné sur la place de la République à Levallois-Perret ; la promenade que firent derrière le drapeau rouge déployé quinze à vingt anarchistes, parmi lesquels les trois inculpés, enfin, la halte chez le marchand de vin du boulevard National, à Clichy.

*Le récit de la bataille varie suivant le narrateur.* Grâce à leur présence d'esprit, les inculpés ont fini par faire avouer aux agents qu'un d'eux avait pénétré chez le débitant pour saisir le drapeau rouge derrière la porte, avant qu'un coup de revolver soit tiré. Mais que de réticences et de contradictions dans les dépositions policières ! Il a fallu que les camarades ne perdent pas un instant le fil et à chaque déposition opposent les dires des témoins précédents ; ce n'est qu'ainsi que la vérité a pu se faire jour.

Au premier coup de revolver, les trois premiers agents arrivés sur le lieu du combat, reculent sur la voie publique. Les anarchistes sortent du débit et une bataille rangée s'engage. D'un côté, les anarchistes qui tirent pour protéger leur retraite, de l'autre les agents bientôt renforcés de gendarmes à cheval, puis du commissaire de police avec son secrétaire. Nous avons dans le temps raconté la scène.

— Decamps, dit l'acte d'accusation, était armé d'un revolver de calibre 12 et d'un poignard, et il faisait face au brigadier de gendarmerie Naudet, sur lequel il tirait en tenant son revolver appuyé sur son bras gauche pour mieux diriger ses coups. Le brigadier montait un cheval rétif qui faisait des bonds à chaque détonation, et c'est sans doute à cette circonstance qu'il a dû d'échapper aux balles de Decamps. Dardare et Leveillé avaient des revolvers du calibre 7.

Lorsque le commissaire de police rejoignit ses hommes, seuls Decamps, Dardare et Léveillé tenaient tête aux agents de la force publique.

Au moment de l'intervention du commissaire de police, Decamps, qui n'avait plus son revolver ni son poignard, avait désarmé le sergent de ville Vernier et, avec son sabre, il lui avait fait plusieurs blessures. Il avait également frappé le sergent de ville Magnier, mais ce dernier, plus heureux que Vernier, n'avait reçu que des contusions. Ses habits seuls avaient souffert.

Decamps est arrêté par le commissaire de police ; le gendarme Beyer s'empare de Dardare au moment même où il vient encore de faire feu sur le gendarme Girard. Quand à Leveillé, il était parvenu à s'enfuir par un passage et à se cacher dans les cabinets d'aisances d'une maison de la rue de la Fabrique. Atteint à la cuisse, il perdait beaucoup de sang. On a suivi les traces comme celles d'un lièvre blessé. On ne trouva pas d'arme sur lui ; *mais sur les indications d'une locataire de la maison où il s'était réfugié*, on découvrit dans un tas d'escarbilles son revolver de calibre 7 encore chargé de quatre balles et contenant deux douilles vides.

Les autres manifestants n'ont pu être découverts. Le drapeau rouge a été retrouvé derrière une porte.

D'après ce récit, on voit que si un plus grand nombre de camarades avait suivi l'exemple des trois inculpés, tous auraient grande chance de s'en tirer indemnes.

La version officielle termine par l'énumération des blessures : l'agent Défoulon, a été atteint de deux balles au visage et d'une à l'épaule droite ; l'agent Magnier a reçu dans la région du cœur une balle qui heureusement s'est arrêtée à temps. L'agent Vernier a été frappé par Decamps de plusieurs coups de sabre dont l'un au bras droit a produit une plaie assez sérieuse.

Le brigadier Naudet, de Suresnes, désarçonné par un écart de son cheval qui s'est abattu, a eu une entorse au pied gauche ; le gendarme Beyer a reçu une balle dans le genou droit.

Le gendarme Girard a reçu une balle dans... son porte-manteau, qui roulé derrière sa selle a protégé la partie la plus charnue de son individu. Un projectile a traversé une rêne de la bride du cheval du gendarme Levrey.

On voit que s'il n'y a pas eu mort d'homme, il s'en est fallu de peu, et que *les anarchistes de Clichy ne badinaient pas. D'ailleurs les accusés ont aussi risqué leur peau.* Leveillé a eu, on l'a vu plus haut, la cuisse droite traversée par une balle. Descamps a eu une oreille traversée par un projectile.

Enfin un garçon boucher, le jeune Gosserel, simple spectateur de ce combat épique, a été blessé par une balle qui s'est trompée d'adresse.

Les camarades ont donc fait très bonne mesure à la police.

L'acte d'accusation ne raconte pas la suite. Il ne dit pas les traitements que subirent les trois amis après qu'on les eut ligotés et transportés au poste. De demi-heure en demi-heure on les passe à tabac, à coups de pieds, de crosse et de canons de revolver. Defoulon, un des agents blessés, tira son couteau et voulait suriner Dardare ficelé par terre. Un de ses camarades moins soûl, ne l'empêcha qu'en se colletant avec lui. Le fait affirmé à l'audience lors de la comparution du sergot comme témoin, fut nié, le roussin disait ne pas être entré au poste, mais être rentré chez lui pour soigner sa blessure.

Dardare à l'interrogatoire des autres sergots, finit par faire avouer le fait et le mensonge pris en flagrant délit, fit bonne impression sur le jury. Le médecin qui neuf jours après le 1er mai, examine les détenus au Dépôt, vint aussi déposer et il constate que Descamps avait la tête et le corps couvert de plaies contuses, alors que la blessure était bien fermée. Enfin, il a été dit à l'audience comme quoi Goron venant voir les anarchistes arrêtés, s'écria en les voyant ligotés et saignants : Ne dirait-on pas des cochons !

Mais procédons par ordre :

Decamps, déjà cinq fois condamné pour violences et bris de clôture, est interrogé le premier. Il nie les propos que lui prête l'accusation :

— Ces propos que j'ai soi-disant tenus ont été rapportés par un agent qui sait à peine s'exprimer. Je suis révolutionnaire, mais humanitaire. Nous autres anarchistes, nous n'en voulons ni aux bourgeois, ni aux agents, ni aux gendarmes, nous en voulons aux institutions actuelles qui sont contraires à la loi de la nature.

D. — Enfin reconnaissez-vous avoir tiré sur les agents ?

R. — Nous étions chez le marchand de vins quand les agents sont rentrés en criant : nous les tenons ! Nous sommes alors sortis en tumulte, mais il faut bien reconnaître que si nous avions voulu chercher la bataille avec les agents, si nous avions voulu leur mort ainsi que le dit ladite accusation nous serions allés chez eux à l'improviste, et nous aurions tués. Ce sont eux qui sont venus chez nous, nous avons simplement répondu à une protestation.

— C'est la police, toujours ivre les jours de manifestation, qui a commencé !

D. — Pourquoi étiez-vous armé ? Vous aviez ce jour-là un revolver de calibre 12 et un poignard.

R. — Parce que, m'attendant à des provocations et à des brutalités, je ne voulais pas me laisser tuer comme un misérable chien. En la circonstance, je n'ai fait que défendre ma vie menacée.

D. — On a constaté que cinq coups de votre revolver, une arme de guerre que l'on est obligé d'armer à chaque coup, avaient été tirés.

R. — J'aurais brûlé la sixième cartouche si je l'avais eu intacte et si je l'avais tirée, je ne serais peut-être pas ici.

D. — Vous avez visé les agents de la force publique en appuyant sur votre coude le canon de votre revolver. Donc vous aviez l'intention de donner la mort. Ce fait qui vous est reproché est grave. Il entraîne la peine capitale.

Decamps. — Ma tête ? On peut la couper. Je la livre ; je la porterai fière et droite devant l'échafaud. Une tête anarchiste de plus ou de moins n'empêchera pas la propagande.

Le président a le toupet de faire remarquer à l'accusé que les anarchistes non pincés ont bien lâchement abandonné leur drapeau rouge. « Avouez, dit-il, que dans notre camp l'on porte mieux le drapeau tricolore ». Si l'ami avait eu situation moins dangereuse, il eut pu dire : « A Metz et Sedan par exemple ; » il s'est contenté de dire : « Les anarchistes n'ont pas de drapeau ». Et il raconte alors la scène du poste alors que ficelé sans défense, perdant son sang par plusieurs blessures, on lui refusait de l'eau à boire et même pour laver ses blessures. Il termine : « J'ai assez de la prison, je ne veux pas du bagne, qu'on me donne la mort, j'y consens ! »

Le président procède ensuite à l'interrogatoire de Dardare :

D. — Vous avez subi une condamnation à ... jours de prison pour vol ?

R. — Une nuit, je passais avec un de mes amis avenue Montaigne, devant un café. Par plaisanterie j'ai pris une table qu'on avait laissée dehors. J'ai été condamné pour vol. Ce jour là, on a jugé trente et un délits en une demi-heure.

D. — Il résulte des dépositions que c'est vous qui, sur le trottoir, avez donné l'ordre de tirer. Vous vous seriez écrié : « Compagnons, allons-y en chœur ! »

R. — C'est faux !

D. — On a saisi votre revolver dont deux coups seulement étaient tirés. Peut-être l'avez-vous rechargé. Mais voici ce qui est grave. On a saisi dans votre poche six cartouches dont les balles étaient mâchées. Des balles mâchées, c'est un raffinement de cruauté qu'on rencontre rarement, même dans les luttes les plus acharnées...

(Un instant après, un armurier vient déposer et le président lui répétant cette même phrase, il réplique : « Non, monsieur le président, c'est un préjugé. » Tête du magistrat ! Son effet était complètement raté.)

Dardare. — Pardon, mon président, mais les quatre balles retrouvées dans mon revolver ne l'étaient pas. Or, si j'avais mâché des balles, c'aurait été pour les tirer et non pour les garder en poche.

D. — Enfin quelle explication donnez-vous ?

R. — Je n'ai jamais eu ces balles-là en poche. La preuve c'est que ce n'est pas au commissariat qu'on me les a saisies. C'est au Dépôt, à la fouille, qu'on les a trouvées dans mes effets.

D. — Ce qui veut dire qu'on les y aurait placées.

R. — Ça ne serait pas déjà si impossible.

Dardare affirme avoir essuyé le feu de huit balles avant d'avoir tiré son revolver.

Le président passe ensuite à Léveillé. Il reconnaît qu'il est bon travailleur et n'a pas une mauvaise réputation.

— Malheureusement pour vous, vous buvez.

L'accusé *accusé force*. — Oui, je bois. Je bois et je mange. Tout le monde boit et mange.

D. — Vous avez dit à l'instruction : « Je fais des études sur l'état social de la vie. » Je ne sais si vous comprenez ce que cela veut dire. Moi, je ne comprends pas.

— Vous quittez souvent vos patrons ?

R. — Parce que l'injuste m'indigne.

D. — Dans l'affaire du 1er mai, vous avez tiré sur les agents ?

R. — Ils m'avaient ouvert la tête à coups de crosse de revolver ! Ce sont des lâches ! clame-t-il d'une voix retentissante.

D. — Ne criez pas si fort ! lui recommande le président.

R. — C'est ma voix ; je ne peux pas la changer.

D. — Dans quel but assistiez-vous à la manifestation ?

R. — Pour faire de la propagande anarchiste.

L'audition des témoins abonde en interpellations et en colloques. On entend d'abord le commissaire de police, son secrétaire et les agents. Un des nos compagnons est constamment sur la brèche, quelquefois les trois à la fois, et c'est à leur vigueur qu'ils ont dû de voir la vérité se faire jour.

La première discussion s'engage sur le point de savoir si oui ou non les agents ont franchi le seuil du débit ou si ils ont été frappés avant d'avoir pu entrer. Nous avons dit le succès de nos amis dans cette controverse. Finalement obligé d'avouer, le commissaire de police rappelle, dit :

— Et d'ailleurs, un débit de vins est un lieu public où mes agents ont le droit d'entrer. Ils l'avaient d'autant plus, ce jour là, qu'un flagrant délit venait d'être commis.

Port d'emblème séditieux ! voilà le flagrant délit.

La scène du poste est aussi l'objet d'un vif débat que dont les anarchistes sont sortis victorieux. Le juge d'instruction Couturier dut dire que se transportant sur les lieux le lendemain de la bagarre, il se vit obligé de faire procéder au pansement des anarchistes avant de passer à leur interrogatoire.

Nous avons déjà parlé de la déposition du médecin et de celle de l'armurier. Un témoignage très favorable a été celui du marchand de vin Dufour. Il a confirmé l'entrée des agents dans son débit et il a dit combien la bande des anarchistes était calme avant l'arrivée de la police. Le président lui demande s'il ne reconnaît par Dardare revêtu d'une blouse noire comme ayant tiré le premier. On me semble bien qu'il y en avait plusieurs en blouse noire !

Le président ne veut pas se déclarer battu et, à tort, il poursuit : Pourtant à l'instruction, vous avez déclaré...

Le témoin l'interrompant : A l'instruction j'ai été surpris ; je ne sais pas trop ce qu'on m'a fait signer. C'est la première fois que je comparais ...

témoin dans une affaire, c'est la première fois que j'ai à faire avec la justice et c'est bien la dernière fois que je signe une déposition !

Après cela, le procès de la police était complet, il fallait s'arrêter.

L'avocat général, nouvellement promu, paraît-il, prononce un énergique réquisitoire. Il réclame trois têtes pour l'échafaud. Les arguments ordinaires sont connus, mais il en a été présenté un tout neuf : S'appuyant sur la décision du Congrès de Bruxelles, il a refusé aux anarchistes le droit de se dire socialistes. Il a eu à ce sujet des phrases bien malheureuses... pour les socialistes de Bruxelles : « Ceux-là qui ont refusé aux anarchistes le droit de siéger parmi eux, sont des hommes de science, des représentants autorisés des doctrines socialistes, des hommes avec lesquels on peut discuter, que l'on peut inviter à sa table, tandis que les hommes que vous avez devant vous, ne sont que de vulgaires assassins, etc. » Naturellement, bien que prétendant ne vouloir pas discuter une doctrine et se renfermer dans les faits incriminés, l'avocat général n'a eu qu'un but : faire peur aux jurés, soulever la marée montante des cris de haine, pour obtenir la tête de Descamps, Dardare et Leveillé.

Au dernier moment, le président avait refusé aux accusés de se faire défendre par des camarades. Leurs avocats : Lagasse et Frédéric Allain, ont très convenablement présenté leur défense sans incriminer les camarades absents. Lagasse a très vigoureusement attaqué la police et Allain a été sobre et éloquent.

Descamps, à la parole, il commence à lire un mémoire écrit où après avoir parlé du rôle de la police, il développe l'idée anarchiste sur la liberté individuelle, mais bientôt le président l'arrête.

C'est une conférence que vous nous faites ?

— Bien, vous nous traitez d'assassins, et vous nous refusez le droit de nous défendre, s'écria Descamps, soit, je m'arrête : conduisez-nous immédiatement à la place de la Roquette.

Et il s'assied, fatigué de cette journée de lutte.

Dix heures du soir sonnaient.

Les questions sont remises au jury. A 11 h. 40, celui-ci revient ; il rapporte un verdict négatif, en ce qui concerne Leveille, affirmatif en ce qui concerne Descamps et Dardare ; les circonstances atténuantes sont accordées au premier, toutes les circonstances aggravantes sont écartées, relativement au second.

La cour acquitte Leveillé et condamne Descamps à cinq années de prison, Dardare à trois ans de la même peine.

Descamps s'adressant au public du fond de la salle, s'écrie :

— Au revoir, les amis !

— Au revoir, répondent plusieurs camarades, en agitant leurs chapeaux.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

M. Jules Guesde interviewé par l'*Eclair*, a déclaré à ce journal, qu'il considérait le congrès de Bruxelles comme très important : rien que pour avoir « rompu complètement avec les anarchistes » !

M. Guesde aussi menteur qu'il l'a toujours été, lorsqu'il s'est agit de calomnier les anarchistes, donne la une légère entorse à la vérité. Les guesdistes et tous les socialistes autoritaires, n'avaient pas à rompre avec les anarchistes, vu qu'il y a fort longtemps que ceux-ci ont rompu avec ceux-là, et ont démasqué, à chaque occasion leur soif d'autoritarisme, la soif de pouvoir et la mesquinerie de ces révolutionnaires pour rire.

Les anarchistes s'étaient rendus au congrès de Bruxelles, parce que, en dehors des chefs, ils espéraient y trouver des gens un peu plus indépendants auxquels ils auraient fait entendre quelques vérités ; mais ils n'avaient nullement l'intention de faire œuvre commune avec ceux qu'ils considèrent comme de simples aspirants bourgeois.

Que M. Guesde avoue que les chefs marxistes ont refusé de discuter avec les anarchistes de peur de ne pouvoir rétorquer leurs arguments, il sera plus près de la vérité.

Quant à l'importance du congrès, si tous les groupes représentés étaient aussi important que celui du XIX^e^ arrondissement, que nous connaissons (il est composé de 6 personnes), qui avait envoyé un délégué, on peut douter que ledit congrès représentât les aspirations de la majorité des travailleurs. Non pas que nous fassions un crime aux guesdistes de leur petit nombre, nous qui proclamons le droit pour les individus de discuter leur idée, mais nous prétendons qu'ils ne représentent nullement le prolétariat. Que ces farceurs ne nous le fassent pas à la feule !

***

Marseille. — Un journaliste s'était avisé de taquiner, un peu pour les réveiller, les anarchistes de notre localité, en les traitant dans son journal, de « détrousseurs nocturnes, de souteneurs, de détraqués et autres aménités semblables. »

Quelques jeunes camarades se rendirent auprès de ce monsieur et lui administrèrent une bonne tripotée. Un de nos camarades a été arrêté, c'est un Russe, nommé David.

Quand au monsieur, espérons que la leçon lui sera salutaire, car les anarchistes sont bien décidés à ne pas se laisser insulter.

***

Vienne. — Le compagnon Johanny Bardin, ayant été condamné à 5 ans de réclusion, à l'occasion des événements du 1^er^ mai 1890, était parvenu à éviter les mouchards et à se réfugier en Italie. Sa compagne qui était allé le rejoindre, y accoucha de deux jumeaux morts-nés, par suite des différentes émotions qu'elle avait éprouvées. Le compagnon Bardin voulut les faire enterrer civilement. Le gouvernement qui fait bien la guerre au pape, mais n'aime pas voir les citoyens se passer du concours des prêtres, fit tout ce qu'il put pour empêcher ce qu'il appelait un scandale et fit même offrir au compagnon de payer les frais de la sacrée boutique. N'ayant pu réussir à leurs fins, le compagnon fut expulsé et conduit à la frontière Suisse où il fut signalé comme dangereux et expulsé à nouveau.

Il se rendit en Allemagne où, après huit jours de résidence il fut encore une fois expulsé. Il y avait six semaines qu'il habitait Verviers, quand un nouvel ordre d'expulsion est venu lui notifier de se remettre en route, démontrant que, si nos gouvernants font la guerre à l'Internationale des travailleurs, ils la pratiquent largement pour leur compte.

Espérons que les travailleurs sauront s'instruire des leçons de leurs maîtres.

## Allemagne

Les émeutes de la faim se propagent aussi en Allemagne. Il y a eu ces jours-ci, émeute agraire dans les environs de Breslau.

### LA CRISE PROCHAINE

Le travailleur doit de nouveau se préparer à la misère. Le bureau de statistique (*board of trade*) d'Angleterre, annonce que l'Angleterre et, partout, l'Europe, vont entrer dans une nouvelle phase de dépression du commerce, et les indices de la crise qui approche sont si sérieux, que même l'organe de la Cité de Londres qui *toujours* parle de prospérité, même au milieu des crises, confirme ces prévisions.

L'industrie qui a passé en 1882-1886, par une période de marasme, va de nouveau rentrer dans le marasme. Les prix des denrées montent chaque jour dans des proportions menaçantes, les commandes se raréfient. On va rentrer dans le chômage du fer, du coton, de la laine et le chômage de chaque industrie, va attaquer une vingtaine d'industries connexes.

## Russie

L'appauvrissement du paysan par l'Etat, le seigneur et le capitaliste, qui s'est pratiqué systématiquement en Russie depuis une trentaine d'années, porte ses fruits. La mauvaise récolte de l'an passé et la très mauvaise récolte de cette année, ont pour résultat une famine qui s'étend sur plus de la moitié du pays. Dans l'Est et le Sud-Est, c'est une vraie famine : des villages entiers désertent, des centaines de mille hommes, femmes et enfants parcourent les routes en incendiant.

Les mauvaises récoltes sont périodiques en Russie ; dans les provinces du Sud et de l'Est celles qui produisent la plus grande quantité de seigle et de froment), les récoltes sont détruites toutes les onze, douze années, par les sécheresses ; après deux ou trois années de très mauvaises récoltes, viennent des années de bonnes récoltes qui reviennent aussi tous les 11, 12 ans ; ensuite la récolte baisse et viennent les années de disette.

C'est dans une pareille période que la Russie se trouvait en 1879 et 1880, c'est encore une disette en 1890 et 1891.

On voit déjà d'après elle, combien est fausse, la théorie des économistes qui consiste à représenter la Russie comme un grand magasin de blé pour l'Europe occidentale. Si la Russie exporte du blé, ce n'est *nullement parce qu'elle en a de trop*. C'est seulement parce que le paysan est forcé de vendre le blé pour payer les taxes, les rentes, le rachat, etc ; il vend le blé et se nourrit de pommes de terre, — très souvent d'écorce de bouchon pilée et ajoutée à la farine.

Il résulte en effet, de recherches récentes, très sérieuses, que si la Russie n'exportait pas un seul kilo de blé, ni de seigle, et mangeait *tout* le blé et le seigle qu'elle produit, — alors seulement, la consommation moyenne annuelle de froment et de seigle par habitant, se rapprocherait de ce qu'elle est en France. Elle n'est aujourd'hui que de 186 kilos par habitant, tandis qu'en France elle atteint 227 kilos. Et si la Russie n'exportait pas une seule livre de blé et de seigle, la consommation moyenne par habitant serait seulement de 221 kilos.

On voit par ces chiffres dans quel état se trouve le paysan russe.

---

Généralement, les années de disette passent sans émeutes. Le peuple souffrait, la mortalité devenait effroyable, des provinces entières se mourraient sans murmurer. Mais la disette de cette année, est trop terrible ; elle a frappé les imaginations, et c'est partout des émeutes en Russie.

Ce qui frappe surtout le peuple, c'est que malgré la disette, les wagons pleins de blé et de seigle, continuent de rouler vers l'Occident.

Le plus petit excédent de seigle au Midi est acheté par des agents allemands (la récolte en Allemagne est aussi très mauvaise) et le blé s'en va en Allemagne à travers des provinces où l'on manque de pain.

Le gouvernement a bien prohibé l'exportation du seigle. Mais comme la loi prohibitive laissait aux marchands quinze jours de répit, et que l'exportation du froment n'est pas défendue (ce serait totalement bouleverser le budget de l'empire), tout le seigle disponible était acheté pendant ces quinze jours et exporté vers l'Allemagne, et le froment coule vers la frontière. Cinq à six cents wagons chargés de blé, arrivent chaque jour de Russie à Danzig.

On peut s'imaginer le désespoir des paysans. Les affamés, pour vivre, doivent aider au transport du pain qui leur manque !

Dans les provinces frontières de Wilno et de Kowno, il y a déjà eu douze révoltes d'affamés.

Tout comme en 1888, le peuple se jette sur les convois de blé, décharge les sacs et les jette dans la rue aux passants, ou bien on les transporte à l'hôtel de ville. Dans d'autres endroits le peuple arrête les trains et ne leur permet pas de rouler, alors même que la troupe vient « rétablir l'ordre. »

Inutile de dire qu'le trésor impérial est absolument vide. On est forcé de lancer de nouvelles quantités d'assignats (pour 75 millions de francs) et de faire des emprunts partout ; mais on n'a certainement pas d'argent pour empêcher l'exportation du blé, et l'acheter soi-même pour les affamés.

---

Nous recevons le programme d'un nouveau journal révolutionnaire russe, *Narodnaya Volia*, que des révolutionnaires du Midi se proposent de publier en Europe.

Le programme porte l'empreinte de deux courants différents qui divisent en ce moment les révolutionnaires russes. On dirait deux programmes, écrits par deux mains différentes.

L'un, est anarchiste. Il demande l'abolition de l'Etat, non les réformes constitutionnelles, dont il comprend parfaitement l'inanité. Ce qui plus est, il place le centre d'action dans les paysans et se propose de travailler dans ce milieu pour proclamer la *révolution paysanne*.

L'autre partie du programme, ou plutôt l'autre programme, qui diffère du premier et par les idées et par le style, prêche la *terroriste politique*, tel que l'a pratiqué le Comité exécutif.

Nous souhaitons de tout cœur la bienvenue au nouvel organe, tout en pensant que les deux genres d'activité pourront difficilement marcher ensemble. Il est certain d'ailleurs que l'évolution inévitable des idées et la situation amenée par la famine, doivent forcer la jeunesse russe à prendre de nouveau à cœur, l'agitation agraire et lui donner ses meilleures forces.

L'agitation agraire ne manquera pas de mettre les révolutionnaires face à face avec le gouvernement. Mais si la lutte s'engage sur la question économique, ce sera bien autre chose que quand elle restait sur le terrain exclusif de la politique.

Et l'agitation agraire en Russie, amènera nécessairement la jeunesse russe à l'*anarchie*. Tous nos vœux pour que ce mouvement se fasse le plus tôt possible. Car, il n'y a pas de temps à perdre.

## Angleterre

On sait quelles forces immenses ont été dépensées en Angleterre depuis 50 ans, pour créer un mouvement coopératif, et surtout la production coopérative. Les résultats en sont cependant bien mesquins.

On compte en tout 111 ateliers et manufactures, qui donnent du travail à 10,000 travailleurs seulement. Les bénéfices se montent à 3,330,000 francs, sur un capital de 28,000,000 francs engagé dans la production. Ces bénéfices se répartissent entre 26,925 membres, c'est-à-dire entre 27,000 environ, petits capitalistes, ouvriers eux-mêmes, qui exploitent, à leur tour, d'autres ouvriers, plus misérables qu'eux.

Inutile de dire que toutes ces coopératives ont une vie très précaire — jusqu'à la prochaine crise. Dès qu'il y a crise, ces exploitations — qui ne diffèrent des petites exploitations bourgeoises que parce les sociétaires exploiteurs sont des ouvriers, se meurent l'une après l'autre, et passent aux mains, soit d'un capitaliste, soit d'un ouvrier-gérant plus habile à l'escroquerie que les autres.

Elles prouvent une chose seulement, reconnue par les bourgeois eux-mêmes, c'est qu'une industrie peut être bien organisée par 25,000 travailleurs, aussi bien que par un patron seul.

En effet, les bourgeois eux-mêmes admettent que ces coopératives sont *bien* organisées et ne meurent que faute de pouvoir soutenir les périodes de crises. L'esprit organisateur n'est plus nié au travailleur.

Nous le savons parfaitement, avec ou sans ces expériences. Mais la question n'est pas là. Tant que l'industrie restera exploitation, tant qu'elle se fera en vue de bénéfices, tant qu'il y aura des misérables, et que tout ne sera pas à tous, — la coopération fera 27,000 nouveaux petits exploiteurs, et rien de plus.

## République Argentine

Les insurrections continuent. Un télégramme du 27 août, annonce une nouvelle émeute à Corrientes, où la foule, composée surtout d'Italiens, a attaqué et presque démoli le club de l'Union Civica. La troupe est survenue sur les lieux, et il y a eu lutte sanglante; il y a eu tué et 9 blessés grièvement du côté des soldats et 6 tués et une vingtaine de blessés du côté du peuple.

De nouvelles émeutes sont à prévoir, ajoute le télégraphe.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Camarades,

Je quitterai Paris sous peu de jours et ferai la première conférence de ma tournée, à Troyes, le 12 courant. Je me dirigerai ensuite dans la région lyonnaise (Lyon, Saint-Etienne, Villefranche-sur-Saône, Roanne, Grenoble), pour me rendre ensuite à Marseille; je pense être dans cette ville les premiers jours d'octobre.

Je visiterai Toulon et me rendrai ensuite à Bordeaux par Nîmes, Narbonne, Toulouse et Agen.

De Bordeaux, je me dirigerai vers le centre et verrai Bourges, Saint-Amand, Montluçon, Commentry, Nevers, puis Auxerre, Trélazé, Orléans.

Ce sera la première moitié de ma tournée; je visiterai ensuite la région du Nord et irai dans les diverses villes qui m'ont appelé.

La souscription reste ouverte et les camarades sont priés d'adresser les fonds comme par le passé à Constant Martin, 3, rue Jocquelet ou à Paul Reclus, 21, rue Meynadier, compagnons qui me les feront parvenir en temps et lieux.

Il importe que les camarades m'écrivent de suite pour me faire connaître ce qu'il y a lieu de faire, tant pour la salle à retenir que pour la publicité.

J'ai fait tirer *cent mille passe-partout* ayant pour objet d'annoncer nos conférences, ville par ville, au moins 10 ou 12 jours à l'avance.

Il s'agira de les bien distribuer et d'en répandre dans les ateliers, les groupes corporatifs, les cercles politiques, les estaminets, restaurants, salons de coiffure, bureaux de tabacs, partout, en un mot où le public accède.

Il conviendra également de communiquer ces *passe-partout* aux organes locaux et de leur en demander l'insertion, comme on leur en demandera d'insérer ensuite l'annonce du jour, du lieu et du sujet de la conférence.

Les renseignements que je prie les amis de se procurer et de me transmettre, sont les suivants :

1° Salle dans laquelle pourraient avoir lieu les conférences, dimension de la salle, sa situation, son coût;

2° Nombre approximatif et dimension des affiches à placarder.

J'estime que la salle doit être grande, confortable et centrale, que la publicité ne saurait être ni trop soignée ni trop étendue.

Il est bien entendu qu'après m'être concerté avec chaque groupe sur ces diverses conditions de salle et de réclame, j'enverrai au camarade qui se chargera de l'organisation la somme qui sera nécessaire tant pour la publicité à faire que pour le local à retenir.

Voilà camarades, qui, je pense, est bien compris. A l'œuvre donc et à bientôt.

SÉBASTIEN FAURE, 24, rue Ramey.

***

Vient de paraître, le procès des camarades de Clichy sous ce titre : « l'Anarchie en cour d'assises ». — L'affaire de Clichy. Prix : 15 centimes. Pour les groupes et pour la propagande : 10 francs, le cent.

On peut en demander aux bureaux de la *Révolte*.

***

Plusieurs compagnons, nous ayant fait la demande des *Paroles d'un Révolté*, nous les prions de vouloir bien patienter, étant obligés pour les avoir à de bonnes conditions d'en prendre un certain nombre et d'avoir les fonds nécessaires pour l'achat.

***

Le groupe des Forçats de Lille, fait appel à tous les groupes de tous les pays, pour être renseigné sur le mouvement gréviste qui a eu lieu dans leur région, et sur ce à quoi ces grèves ont abouti.

Ces documents doivent servir pour faire une brochure détaillée sur les grèves et ses conséquences, dont le groupe prend l'initiative.

Adresser tous les renseignements au compagnon Mauduit, rue de Valenciennes, Lille.

***

Les compagnons qui désirent correspondre avec le groupe des travailleurs anarchistes de Bordeaux, peuvent s'adresser aux initiales G. D., rue Bergeon, 10, Bordeaux (Gironde).

***

Le congrès de Marseille, qui devait avoir lieu les premiers jours de septembre, est renvoyé à la fin de ce mois, faute de salle.

***

Les camarades qui ont demandé des poésies et chansons au compagnon Martinet, sont priés instamment de lui envoyer les fonds, 133, faubourg Croucels, Troyes (Aube).

***

*A la presse suisse.* — Le dimanche 10 août 1891, à la Chaux-de-Fonds, un certain nombre d'anarchistes suisses étaient réunis pour s'occuper de la situation qui est faite à notre ami Malatesta, détenu à Lugano, et menacé d'une extradition demandée par le gouvernement italien, et pour discuter en même temps de l'attitude silencieuse que la presque totalité de la presse suisse conserve à l'égard d'un droit, qui en son temps fit l'honneur de notre pays et qui est en danger d'être violé : *le droit d'asile*.

Pendant qu'à l'occasion des fêtes de Schwytz et de Berne, les journaux étaient remplis de discours patriotiques et d'hymnes à la liberté;

Pendant que nos hommes officiels invitaient le peuple suisse à célébrer l'indépendance helvétique, *fondée par la violence contre le despotisme d'alors*, la presse de notre pays — à quelques exceptions près — a laissé passer sous silence le cas de notre ami Malatesta.

Et cependant, puisque les mots de Patrie et de Liberté étaient dans toutes les bouches, il nous eût paru logique d'exalter aussi un des attributs de cette liberté dont nos pères se sont montrés si jaloux : *le droit d'asile*.

En rapprochant la lenteur du Conseil fédéral à prendre une décision, et la présence du ministre de la justice d'Italie à Lugano, nous sommes venus à craindre qu'une nouvelle infamie soit sur le point de s'accomplir. Nous disons *nouvelle* parce que, lors des récentes expulsions d'anarchistes, ceux-ci furent soumis aux expériences du service antropométrique de Genève et leurs signalements expédiés aux polices étrangères.

Deux compagnons reconduits à la frontière tessinoise, y trouvaient les sbires italiens et étaient immédiatement arrêtés. Sa Majesté Umberto était satisfaite. Grâce à la complicité de la police politique suisse, l'expulsion simple se traduisait en extradition déguisée.

Devant la perspective de voir notre ami Malatesta livré au gouvernement italien, nous nous demandons si la presse suisse — celle du moins qui se dit encore fière des vieux droits qui faisaient l'honneur de l'Helvétie, peut laisser se commettre une pareille iniquité sans élever la voix, sinon en faveur du proscrit, du moins pour affirmer les droits qu'elle voudrait voir respectés.

Nous ne voudrions pas admettre que des publicistes suisses aspirent au honteux honneur de devenir les émules, ou pourrait dire les collègues de l'agent de police Voldet, la Croix qui a payé de si méprisables services ne pouvant être qu'un ignominieux stigmate sur la poitrine d'hommes dignes de ce nom.

Si Malatesta devait être livré aux bourreaux du monarque italien, nous aurions le droit de penser et de dire que le gouvernement républicain suisse se met docilement à la remorque des gouvernements monarchiques et que la presse, en s'abstenant de protester d'avance, s'est rendue complice du crime.

Notre devoir serait alors de vouer à l'indignation populaire les auteurs d'un pareil forfait et de faire appel à la révolte des consciences.

Les secrétaires de la réunion :
A. NICOLET, A. DUBOIS.

## PETITE CORRESPONDANCE

L'adresse exacte du comp. Louis Mathe, est 3, allée de la Station, au Raincy, S.-et-O.

G. Renault. — Vos deux derniers articles sont bien controversables. Si vous vouliez nous donner votre adresse, nous vous ferions part de nos objections. Prière de ne plus rien envoyer au compagnon Faure, à Gouraya (Algérie).

Chaux, à Pantin. — L'abon. à l'année pour Paris et la province, est de 6 fr. et non de 5 fr. comme vous l'aviez pensé.

Holland-Rotterdam. — Révolution chrétienne et révolution sociale, prix : 3 fr. 50, envoyez l'argent si vous voulez le livre. Nous n'avons pas la brochure des Grands magasins.

Le jeune comp. de Montauban, demande au comp. Louis Ferraul, s'il a reçu lettres et mandats envoyés.

R. V. à Romans. — Pour « Vendémiaire », vous pouvez vous adresser à l'administration, rue Bréa, 37, Paris. Si vous désirez tenir cette revue en dépôt.

Bernarding, à Henin-Liétard. — Demande des nouvelles de Cuisse et d'E. François d'Oggrée.

Victor Calis, à Walsall. — L'adresse de Gillard, est place du Petit-Bois. — Ville-au-Bois. Nantes. Il n'a rien reçu de vous depuis votre départ.

Le groupe d'Agen qui vient de publier la brochure sur le « Fonctionnement de la société anarchiste », est prié d'en envoyer quelques exemplaires au journal.

J. B. à St-Amand. — B. au Havre. — E. H. à Reims. — B. à Lyon. — G. J. à Villefranche. — P. à Bruxelles. — J. B. Montevidéo. — D. M. à Besançon. — C. T. à Besançon. — N. T. à Mézières. — M. J. à Epinac. — P. à Bourges. — B. à Roubaix. — A. B. au Mans. — C. S. à Scotland. — J. J. à St-Pierre. — T. A. à Maintenon. — P. B. à Lamastre. — B. à Bruxelles. — J. C. à Pantin. — D. à Merlanwelz. — J. B. à Draveuil. — C. B. à Besèges. — E. D. à Paris. — S. à St-Etienne. — B. à Limoges. — F. H. à Fouquières. — B. à Rouen. — H. à Reims. — B. à Lyon. — M. à Lille. — G. à Orléans. — G. à Brest. — B. à St-Denis. — B. à Charly. — A. L. à Montréal. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Groupe anarchiste du faubourg Marceau, 13e arrondissement, salle Roux, 19, rue Pascal, à 9 h. du soir. Le groupe a décidé dans sa dernière séance, de faire un appel, afin de faciliter la propagande active qui se mène parmi les mégissiers depuis deux mois qu'il est formé. Tous ceux qui croit notre propagande possible, veulent bien nous aider. Le groupe fait appel aux compagnons qui ont des brochures. Le compagnon Babet est prié de s'y rendre.

Union de la Jeunesse socialiste révolutionnaire, samedi 5 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, grand meeting de protestation, salle Mérot, cour Binoist, à St-Denis.

Ordre du jour : l'Alliance franco-russe, Pouvoir tyrannique du tzar; Condamnation des compagnons de Clichy; Patriotisme et anti-patriotisme.

Entrée : 25 centimes pour couvrir les frais.

Prendront la parole : Sébastien Faure, Martinet, Viard, Tortelier, Leboucher, Zévaco. Ont été invités : Laur, Ernest Roche et Millevoye.

TROYES. — Les lecteurs des journaux anarchistes, sont priés d'assister à la soirée familiale qui aura lieu le dimanche 6 septembre, à 8 h. du soir, aux Trois-Godets, rue de la Cité. Ordre du jour : Tournée de conférences de Faure, chants, poésies, déclamations, monologues.

*Le Gérant :* E. HABERT.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 17, rue de l'Ebéquier.

I. S. G. COLLECTIE UGO FEDELI

QUATRIÈME ANNÉE, N° 9. DIX CENTIMES DU 8 AU 14 NOVEMBRE 1880

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . Fr 6 »
Six Mois . . — 3 »
Trois Mois . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . Fr 8 »
Six Mois . . — 4 »
Trois Mois . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## QUESTIONS DE TACTIQUE

### IV

### Ignorance et initiative

Diverses lettres reçues alors que notre dernier article était fait, et l'importance de la question, nous conduisent à y revenir.

Dans ces lettres, certains camarades nous reprochent — on nous l'a reproché depuis longtemps déjà — de ne pas être à la portée de tous les travailleurs, d'étayer notre argumentation de faits trop scientifiques. En un mot, c'est, sous une autre forme, le reproche fait déjà par les camarades espagnols à la propagande en général ; ce que nous avons dit dans notre dernier article peut donc répondre à ces nouvelles objections, ce n'est que l'espoir de bien pénétrer ceux qui nous lisent qui nous y fait revenir.

---

Il est, du reste, temps d'en finir avec cette pseudo-ignorance du peuple et cette soi-disant non compréhensibilité de nos théories par la masse. Ne sommes-nous pas du peuple nous-mêmes ? Ne faisons-nous pas partie de la masse ? Et si nous sommes parvenus à connaître et à apprendre, c'est parce que d'autres nous ont appris, nous ont fait comprendre. Or, ceux que l'on appelle la masse ne sont pas plus bêtes que nous ; ce que nous avons appris, ils peuvent, ils doivent l'apprendre.

Arguer de l'ignorance du peuple, ne peut-être qu'un sentiment — confus, peut-être, inexpliqué, sans doute, mais latent — de vanité inconsciente, qui nous fait croire bien meilleurs et bien supérieurs à ce que l'on appelle la masse.

Quant à ceux qui arguent de leur propre ignorance, si ce n'est une fausse modestie, c'est alors une paresse d'esprit bien plus inexcusable, car s'ils ne se sentent même pas la volonté de s'émanciper intellectuellement, peuvent-ils espérer s'affranchir matériellement ? Est-ce que toute la force de la bourgeoisie n'est pas faite de toute notre bêtise ? N'est-ce pas nous qui lui fournissons des soldats pour nous fusiller, des policiers pour nous emprisonner, des employés pour nous cataloguer et gérer sa fortune, des laquais pour la servir ? Cette force qu'elle a créée se tournerait contre elle, si le peuple savait. C'est donc à ceux qui commencent à comprendre qu'une meilleure organisation sociale est possible, de finir d'apprendre pour se faire les éducateurs de ceux qui ne comprennent pas encore.

Notre émancipation, encore une fois, ne sera possible qu'à ce prix. Comment voudriez-vous être capables — nous ne disons pas dignes — de vous émanciper si vous ne savez pas vous affranchir de l'ignorance dans laquelle vous tient la bourgeoisie ?

La révolution que nous voulons, ne doit pas être un retour en arrière — ce serait alors une réaction. — « Toujours plus haut » en tout et pour tout, telle doit être notre devise.

---

Certainement c'est vite fait et facile à dire aux individus, qu'ils sont malheureux, qu'ils sont exploités, qu'ils ne doivent plus le souffrir, qu'ils doivent pendre leurs exploiteurs. Mais, outre que les individus ne pendent pas leurs exploiteurs parce qu'on le leur a dit du haut d'une tribune ou en travers d'un bout de papier, on ne les a pas davantage convaincus de la nécessité d'une transformation sociale, s'ils ne protestent contre l'exploitation que parce qu'ils ne sont pas exploiteurs ; s'ils croient toujours à la légitimité du bénéfice, et ne comprennent pas que thésauriser pour vivre de ses rentes, c'est toujours exploiter ses semblables.

Certainement, il faut être clair, limpide pour parler aux travailleurs, mais il ne faudrait pas — sous prétexte de se rendre compréhensibles — en arriver à parler pour ne rien dire ; et se borner aux lieux communs.

---

Puis, croit-on sérieusement, que la révolution sociale doive s'accomplir pour satisfaire seulement les besoins les plus pressants des déshérités ? Que cette révolution ne doive pas avoir de lendemain ? Est-ce que la société disloquée par la révolution ne doit pas se réformer sur de nouvelles bases ? Et par conséquent, est-ce que, à côté de la propagande de reprise de possession par les déshérités, il ne doit pas y avoir une propagande intellectuelle à faire leur démontrant pourquoi ils souffrent, pourquoi ils doivent se révolter, pourquoi telles et telles institutions doivent disparaître de la société nouvelle, sous peine de voir renaître les maux qu'ils combattent, des causes nouvelles de révolution ?

Une révolution qui n'aurait pour objectif — et c'est ce qui se produirait, si la propagande se bornait à en appeler au ventre des individus — que de faire main basse sur les produits accumulés, de jouir enfin de ce dont on a été si longtemps privés, risquerait à n'être qu'une immense soulerie, mais ne serait pas une révolution, parce que l'on se serait gavé pendant quelques jours ; les travailleurs inconscients se laisseraient encore berner par les phraseurs et les ambitieux, et puis, n'est-on pas porté à voir tout en rose lorsqu'on a le ventre plein ?

Les révolutions passées ont avorté, parce que les travailleurs ignoraient, parce qu'ils ne voyaient que le présent et se laissaient escamoter l'avenir en ne sachant pas le prévoir. Il ne doit plus en être ainsi. Nous aussi, nous voulons le bien-être immédiat, mais nous voulons aussi qu'il dure ; nous ne voulons pas après une orgie de quelques heures, nous réveiller enchaînés encore pour longtemps. C'est pourquoi nous cherchons des hommes qui soient conscients de ce qu'ils veulent faire.

---

Les camarades espagnols nous disent en outre : « Voyez ce qu'engendrent toutes vos discussions sur la société future, vous êtes divisés en égoïstes, altruistes, communistes, individualistes, etc., etc. Vous perdez de vue la propagande immédiate de nos idées pour vous lancer dans les abstractions. »

Plus d'une fois, en effet, ces discussions sont devenues oiseuses ; mais, de ce qu'une chose a des inconvénients, s'ensuit-il qu'elle ne vaille absolument rien ? N'est-ce pas le reproche que l'on fait à la liberté absolue que nous réclamons pour tous ? Et, pour être abstraites, ces discussions n'en ont pas moins pour but, la propagande immédiate.

Toutes les idées qui ont vu le jour, ont suscité, de même, un tas de commentateurs qui, sous le prétexte de les mettre à jour, les embrouillaient, les compliquaient, et finalement les rendaient ignobles ou ridicules. Les idées anarchistes ne pouvaient éviter cela plus que les autres, elles surtout, que la bourgeoisie a intérêt à faire présenter sous un certain jour répugnant pour les faire repousser sans discussion et il est arrivé que l'on a souvent discuté pour ne rien dire.

Il y a eu aussi, chez les anarchistes comme dans tous les partis, des individus dont la vanité ne s'accomodait pas de n'avoir à exprimer que des idées déjà émises avant eux, de penser comme le commun des mortels. Ils avaient besoin de trouver du neuf, et comme ces « esprits supérieurs » — ils se croyaient tels — étaient, la plupart du temps des esprits très ordinaires, il était rare qu'ils apportassent quelque chose de neuf. Après avoir dépecé, torturé les idées, ils se rabattaient sur les mots et se mettaient à les torturer à leur tour afin de leur faire signifier les choses dont ils avaient besoin pour soutenir les discussions qu'ils voulaient entamer. Et voilà l'origine des discussions qui s'établissent parfois, parmi les anarchistes et qui semblent à ceux qui n'en connaissent pas les dessous absolument inutiles. Elles le sont parfois, et pourtant on ne peut pas toujours les éviter ; car, étant donnée cette ignorance dont certains se réclament pour restreindre la propagande et que nous, nous voulons combattre, il y a des théories qui, à l'aide de mots faussés, arriveraient à jeter la confusion dans les esprits, si on les laissaient passer sans les discuter, et à rendre plus difficile la propagande que nous faisons.

Aussi notre conclusion est, que ce n'est qu'en amenant les travailleurs à vouloir tout comprendre que nous développerons chez eux cette initiative qu'on leur prêche bien inutilement.

Dans le prochain article, nous passerons à la question de tactique.

---

*Nous prions les camarades qui nous ont demandé des* Paroles d'un Révolté *de bien vouloir patienter un peu. — L'argent nous manque pour en prendre chez l'éditeur. Sitôt que cela nous sera possible, nous expédirons.*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Nos camarades de *Choisy-le-Roi*, viennent de publier un manifeste, en réponse aux calomnies répandues par le *Journal la Voix des communes*, contre les anarchistes.

***

Un galonné corrigé. — Il y a un mois, au moment du départ des deux mois, un de nos amis, a assisté à une petite scène qui s'est passée à la gare Montparnasse et qui prouve que le militarisme perd de son prestige. Un capitaine engueulait des soldats qui attendaient l'heure du départ, un civil qui se trouvait avec eux, allongea dans la poitrine du traîneur de sabre, un coup de tête qui envoya rouler le bonhomme par terre. Le capitaine furieux, se releva pour faire empoigner l'homme, mais celui-ci, aidé de la foule, avait pu s'esquiver à temps.

***

Une preuve de l'évolution dans les idées.

Un certain congrès pénitentiaire international vient de se réunir à Anvers et s'est surtout occupé des enfants moralement abandonnés.

Parlant des enfants ayant commis des délits, les bonshommes réunis là, n'ont-ils pas adopté la solution anarchiste !

Ils ont décidé *qu'il n'y a pas lieu de rechercher, si un enfant est coupable.* « Quels que soient ses actes, c'est l'hérédité qui est fautive, il faut soigner l'enfant, non le punir. Un magistrat ne peut pas juger si l'enfant a agit avec discernement ou non. »

Un pas de plus et admettre comme vrai au-dessus de vingt et un ans, ce qu'on reconnaît exact au-dessous de cet âge, c'est l'anarchie. Si il est admis que l'homme n'est pas responsable, qu'il faut s'en prendre au milieu dont il est le produit et non à l'individu, il n'y a plus de punition possible. La prison, la police, la magistrature sont sans objet, le seul rôle avoué du gouvernement disparaît.

Mais autre chose est reconnaître une vérité et la mettre en application. Tous les savants de l'Europe peuvent bien adopter un principe, cela prouve que les cerveaux évoluent, mais pour passer aux actes, chasser juges, sbires et roussins, il faut la force violente.

***

Un moutard que l'on ne reprendra plus à être honnête !

Un petit garçon de dix ans avait trouvé, en 1887, sur la voie publique, un porte-monnaie qui contenait 10 francs, il le porte aussitôt à la mairie.

Un an après, le propriétaire de cet objet n'ayant pas donné signe de vie, l'enfant est avisé que le porte-monnaie et son contenu lui appartiennent, il se rend à la mairie, où on le lui remet, après l'avoir fait signer sur un registre qu'il l'a bien reçu.

Le 8 octobre 1890, deux ans plus tard ! le receveur de l'enregistrement de Saint-Germain avise le moutard qu'il est redevable à l'Etat d'une somme de 62 fr. 85 pour avoir omis de mettre un timbre de quittance à six centimes sur le registre. Et les parents du moutard paieront, car les amendes de timbre ne se remettent jamais.

Cela apprendra aux gens à reporter à la mairie les porte-monnaies qu'ils trouvent dans les rues !

***

Extrait de la brochure publiée à 500,000 exemplaires, par ordre de l'empereur Guillaume II.

« Après soixante ans de lutte, la démocratie socialiste française est plus impuissante que jamais. En ce moment, elle mendie, auprès des municipalités formées de petits bourgeois, pour avoir de quoi couvrir les frais d'un congrès d'ouvriers. Le plus notable de leurs groupes sert notoirement la domination des grands capitalistes. »

***

Où mène l'amour de l'argent : A la suite d'une discussion d'intérêts, un cultivateur de Négrepelisse (Tarn-et-Garonne), vient de dénoncer son fils, récemment rentré du régiment comme ayant volé un paquet de cartouches au corps. Le conseil de guerre a acquitté le jeune homme, le père a été hué, mais il ne se déclare pas battu et il trouvera un autre moyen de se débarrasser de son fils.

***

Messieurs les députés ont repris le cours de leurs intéressants travaux depuis quelques jours à peine, que déjà on signale l'urne parlementaire comme n'étant qu'une soupière à double fond.

On votait sur une question quelconque qui, paraît-il, était d'intérêt à embêter le Sénat ; la Chambre par 49 voix de majorité, refuse de s'occuper de l'affaire.

Le lendemain matin, quand les chiffres ont paru à l'*Officiel*, la majorité était réduite à 14 voix. Où diable était passé le reste ? C'est très simple. La proposition dûment enterrée, trente et quelques députés étaient allés, après la proclamation des résultats, modifier leur vote.

Une fois certains que leur avis avait prévalu, ils jugeaient inutile, sinon dangereux de s'en targuer auprès des électeurs. Ils voulaient bien bénéficier de l'enterrement mais non pas figurer parmi les fossoyeurs.

On peut dire d'une manière générale que tous les scrutins sont falsifiés. Le parlementarisme se tue lui-même.

Plus tard, après la Révolution, on s'étonnera qu'un pareil système, si pourri, ait pu se survivre si longtemps. C'est que, réfléchissant heureusement plus à la question économique qu'à la question politique, on laisse ces messieurs tranquillement tripoter leurs petites cochonneries.

***

Bourges. — Notre réunion du 19 octobre a pleinement réussie. Six délégués ont répondu à notre invitation en venant de différents points du département.

Nous avons reçu deux lettres d'adhésion : l'une, de Saint-Prix (Allier) et l'autre, de La Machine (Nièvre). Nous avons également reçu un télégramme de sympathie des groupes lyonnais.

Les cinq questions que portait l'ordre du jour, ont été discutées, développées et acceptées à l'unanimité.

1° Une tournée de conférences, a été reconnue nécessaire ; on va faire venir un orateur à cet effet ; 2° nous allons activer la propagande dans les campagnes par tous les moyens possibles ; 3° la *Fédération anarchiste du Centre* est fondée ; elle comprend le département du Cher et tous ceux limitrophes. En font partie tous les groupes et compagnons desdits départements qui y adhèrent en correspondant avec le groupe d'Etudes sociales de Bourges, place de la Nation, 28, ou avec le compagnon Billot, rue du Petit-Charlet, 56.

Tout groupe ou compagnon adhérant à la Fédération, reste complètement et toujours autonome ; 4° il est créé une caisse de la Fédération anarchiste du Centre pour subvenir à tous ses besoins tels que réunions, journaux, brochures, manifestes, etc. Nous avons pensé que les petits ruisseaux font les grandes rivières ; que plusieurs efforts réunis auront plus de force qu'étant divisés, en un mot qu'avec des petits sous on ne peut pas faire ce qu'on ferait avec des francs. En conséquence, tout groupe ou compagnon appartenant à la Fédération, enverra mensuellement la somme dont il disposera, au groupe de Bourges, à l'adresse du compagnon Billot, donnée plus haut.

Un premier versement a été fait séance tenante et a produit 25 francs ; 5° nous savons qu'il est dans l'ordre naturel que chaque chose avant de prendre une forme, avant de naître, avant de voir son application, doive être conçue, élaborée, examinée ; que l'anarchie elle-même ne saurait se soustraire à cette loi, sous peine de mort ; qu'en conséquence nous sèmerons partout les idées anarchistes et les cultiverons de notre mieux jusqu'au jour où elles commenceront à porter leurs fruits. Alors ce sera le moment de la récolte où la faulx révolutionnaire accomplira son œuvre en rasant toutes les institutions de la société actuelle et fera disparaître avec elle toutes ses erreurs et ses préjugés, ses injustices et ses iniquités. Ce n'est qu'alors que l'anarchie régénératrice du monde se montrera dans toute sa splendeur. En attendant nous soutenons et nous approuvons tous les actes de révolte individuels.

Nous ferons aussi tout notre possible pour propager et soutenir l'idée de grève générale. Après l'adoption de cet ordre du jour, nous avons terminé cette belle soirée par des chansons anarchistes et au cri de : la Sociale ! vive l'Anarchie ! Pour la Fédération anarchiste du Centre, le groupe d'Etudes sociales de Bourges.

***

Vous avez dû voir sur les canards bourgeois, les récits de l'explosion survenue à l'école de pyrotechnie, explosion qui a tué quatre hommes et blessé cinquante.

Des quatre morts, on a retrouvé 16 kilos de débris, dont on a fait quatre parts pour les familles. Il est vrai que l'on a fait de belles funérailles aux victimes et qu'un général est venu débiter sur leur tombe les balivernes de devoir, patriotisme, etc.

Le jeudi suivant, une nouvelle explosion qui a blessé quatre personnes, est venue encore se produire, mais on garde le plus grand secret, car elle est due à la faute de l'administration.

Les travailleurs ne se gênent pas pour demander entre eux, quand est-ce qu'on finira de les sacrifier pour produire ces instruments de mort. Mais la faim, est là, qui les ramène à l'atelier comme si rien ne s'était passé.

***

Roubaix. — Le camarade Lorion a passé en police correctionnelle pour l'affaire de l'agression des bureaux de la *Dépêche*. Lorsque Clays et les autres compagnons ont été jugés, Lorion avait été condamné par défaut à un an de prison. Contradictoirement il a attrapé *quinze mois*. Voilà ce que c'est de s'être défendu contre la police !

Du reste, ces quinze mois ne constituent qu'une première condamnation, car il va passer en cour d'assises pour avoir blessé des policiers, lors de son arrestation.

***

Tarare. — Le compagnon Brault, poursuivi et arrêté pour avoir annoncé une réunion publique sans avoir fait la déclaration préalable, s'est vu condamné à trois mois de prison. Trois mois pour un si mince délit ; on voit qu'il s'agissait d'un anarchiste, aussi les hommes en jupons ont eu la main lourde.

***

Lyon. — Au dernier moment, une lettre des camarades nous annonce que les arrestations et les perquisitions vont leur train à Lyon.

Chez un camarade, les policiers ont volé la *Révolte* et le *Père peinard*.

Les compagnons Paul Bernard et Jahn, ont dû se réfugier à l'étranger. Le boulangisme est mort, la réconciliation va se faire sur le dos des anarchistes.

Heureusement que nous avons griffes et crocs pour pouvoir répondre.

***

Rouen. — Samedi 18 octobre, il y avait ici, place du Champ de Mars, une parade d'exécution.

La foule toujours aussi imbécile, goûtait ce hideux spectacle où l'homme est avili, dégradé par un singe galonné.

Un des nôtres, passant par là, fut navré de voir le militaire marchant tête basse et découverte devant le front du régiment et lui cria :

« Couvre-toi donc, ces individus ne sont pas dignes de ton respect. »

Voyant le soldat, malgré ce cri, conserver la même attitude, il renouvela son exhortation la faisant suivre des mots : « Vive l'anarchie ! vive la Révolution ! »

Le camarade fut remarqué par un traîneur de sabre, qui commanda à quelques hommes de s'emparer de lui. Mais notre ami prit la clé des champs. Il fut malheureusement rejoint par d'autres pantalons rouges et quelques civils qui lui coupèrent la retraite.

Cette cacouade s'étant emparé de lui, le conduisit au poste de police et de là il fut transféré en prison pour être à la disposition du parquet.

Notre camarade poursuivi pour outrages à l'armée, cette maudite institution, est Jonquier, sincère anarchiste, qui a conquis l'estime et la sympathie de tous ceux qui le connaissent.

Nature loyale, c'est en révolté contre l'ordre bourgeois, qu'il a attaqué l'armée, ce soutient puissant du capital que nous nous acharnons à ébranler.

Nous vous demandons l'insertion de cette lettre relatant ce fait de propagande, car il a été inséré sous les formes les plus comiques par la presse locale.

Et d'ailleurs pour le bien de la propagande, nous avons jugé utile de faire connaître par les organes de notre parti la courageuse conduite du compagnon Jonquier.

***

Roanne. — Le 11 octobre, le compagnon Jahn,

vint avec le compagnon Bernard, faire une conférence.

Il fit le procès de la bourgeoisie, et de socialos à la marxiste (style Liebnecht) au milieu des applaudissements de la majorité des assistants qui étaient environ 800.

Hier, avait lieu une conférence publique, au sujet des élections municipales complémentaires.

MM. les conseillers radicaux et socialistes viennent nous conter des vieilles histoires d'antan en nous préconisant les bienfaits du socialisme à la Joffrin.

Un incident se produit, notre ami Démure ayant été attaqué par une feuille de chou qui s'intitule le *Réveil* reconnais, et qui a pour rédacteur un individu du nom de Delorme, qui est ex-bourgeois, ancien employé du fisc, qui s'est donné dans le temps comme anarchiste sous le nom de Delmorès, mais s'en est retiré, en voyant qu'il ne pouvait faire mousser sa personnalité.

Le compagnon Démure mit le nez de ce monsieur dans ses propres ordures.

Malgré que l'assistance était triée sur le volet, la majorité applaudit les théories anarchistes exposées par notre ami Démure. Mais compagnons, notez ceci : au premier tour de scrutin, sur 7,000 électeurs inscrits, il y eut 1,800 votants; aujourd'hui, deuxième tour, il y a eu 1,464 votants.

Quelle dégringolade messieurs les réacs, bourgeois et collectos.

## Algérie

Oran. — Je suis brisé, anéanti. J'ai les pieds en sang et les jambes ankylosées pour plusieurs jours. Ne vous attendez pas à des phrases correctes, l'immense fatigue que je ressens, enlève à mon cerveau jusqu'aux notions les plus classiques et de plus ma main tremble de colère, comme folle du désir d'apprendre à tous les gens de cœur, les iniquités, les turpitudes auxquelles je viens d'assister, que je viens de subir.

Hier à midi (midi !) nous rentrions des grandes manœuvres. Elles n'ont pas même eu, comme celle de France, les honneurs du reportage, et même ici on en ignore tous les détails. Mais ce qu'on ignore surtout, c'est l'infâme cruauté des chefs qui, chaque fois et celle-ci surtout, nous ont été traités comme les Arabes eux-mêmes ne traitent pas leurs pauvres bourricots.

Vous devez au moins savoir en France, qu'il fait encore ici une chaleur de juillet; vous vous figurerez donc facilement ce que cela doit être dans l'intérieur de la province, à travers laquelle nous venons de parcourir environ 600 kilomètres, sans compter les singeries éreintantes des manœuvres.

En France où les routes sont empierrées, bien entretenues, bordées d'arbres et de ruisseaux, d'eau souvent potable où, de plus, l'on rencontre à tous les pas des fermes, et tous les 5 à 6 kilomètres des villages, l'on ne peut s'imaginer combien sont affreusement douloureuses les marches dans ce pays réellement désert, sur ces routes, si délaissées qu'on y enfonce dans vingt centimètres de poussière, sans arbres, sans eau, sans la moindre hutte, durait au moins 10 à 12 kilomètres, quelquefois plus, pour rencontrer alors un misérable village, composé de cinq à six maisons où l'on ne trouve souvent pas de quoi désaltérer 100 hommes! Eh bien, c'est dans ce pays horrible, brûlé par 35 degrés de chaleur, sans une ligne d'ombre, aveuglés et étouffés par la brûlante poussière que le sirocco nous jetait à la figure, que l'on nous a fait faire vingt étapes de 30 kilomètres.

Ah! nous en avions du cœur, je vous assure pour crier : hourrah! en chargeant, ou en faisant ces mille niaiseries que les chefs ont l'aplomb de commander à des *hommes comme eux*, sans rire ou sans rougir. Et combien nous laissaient froids les discours patriotiques des galonnés ventrus qui, eux, trouvaient le moyen de manger et de boire *ad libitum* et de se faire trimballer par leurs excellents chevaux qui auraient bien dû les envoyer digérer au milieu de cette poussière qu'ils nous faisaient avaler comme complément à notre nourriture insuffisante.

Mais cela n'eût rien été, si les conséquences n'en avaient pas été terribles. On les ignore ici, et on les ignorerait toujours si l'on n'avait que les communications officielles :

A Lourmel on a eu l'audace ignoble de nous faire partir à 1 heure de l'après-midi (on ne le fait pas en France!) Au sixième kilomètre, il y avait deux hommes morts et 190 qui n'en valaient guère mieux. Tous ces malheureux sont subitement tombés avec armes et bagages (oh! le sac ne pesait cette fois que 30 kilos!) et l'on n'a même pas trouvé d'eau pour les secourir! Parmi les deux morts, il se trouve un réserviste et un jeune soldat libérable cette année!... Je n'ajouterai aucun commentaire, le fait brut en dit assez.

Et nous n'étions que 2,500 hommes. Quelle effrayante proportion!

Et les secours, le docteur dira-t-on? Ah! oui! On le sait, celui-ci se trouve toujours à la fin de la colonne, soit pour la nôtre, à 2 kilomètres de la tête. Qu'un homme tombe au commencement, on va chercher le médecin qui amène son ventre, tranquille, regarde le blessé et déclare que son état nécessite la présence de son infirmier.

On va chercher celui-ci, cela fait donc quatre fois le trajet, soit 8 kilomètres que l'on fait avant que le malheureux malade, avachi sur la route, reçoive le moindre soin.

Hier, quand nous sommes rentrés, clopin-clopant, tout Oran se pressait sur notre passage, et cette population abrutie, nous regardait curieusement, riant plutôt de nous voir trempé de sueur, noir de cette poussière, éreintés, sans qu'un seul, j'en suis sûr, se demandât par quelles souffrances nous avions dû passer pour arriver à ne plus même ressembler à des hommes. L'un d'eux cependant, manifeste de la pitié. J'entendis un Arabe dire dans ce français si bien à eux : *Pouvres malheureux.*

Faut-il donc que nous ne soyons plaints que par nos esclaves, que, par ordre, nous ne traitons qu'à coups de crosse dans les jambes ou à coups de pied dans les reins?...

*Un zouave.*

## Belgique

Bruxelles. — Nous venons de traverser une période électorale bien curieuse, et le résultat de cette consultation est bien drôle « ne sont électeurs pour les conseils communaux et provinciaux, que ceux qui payent patente et ceux qui, ayant passé un examen, sont reconnus suffisamment instruits. » Sur trente et un mandats à conférer, le parti ouvrier en a décroché un, ne croyez cependant pas que ce soit dû à l'intransigeance des candidats, cette part minime de représentation, car ils ont fait toutes les concessions possibles pour être placés à deux, décolorant leur socialisme à tel point qu'il faudrait un microscope d'une grande puissance pour en trouver encore vestige, réduisant l'importance de leurs réclamations si minimes, que nous avons le droit de nous demander, nous anarchistes, si c'est la mauvaise foi qui prime dans leur incohérence, ou le simple désir d'arriver. Ne se sont-ils pas, en effet, fait une arme de ces coopératives pour nous combattre, prétendant arriver pacifiquement à englober toute la production nationale, en éliminant la petite bourgeoisie.

De toutes ces prétentions, il ne reste qu'un souvenir bien vague, il est vrai que l'expérience a plus fait pour désabuser la masse que notre opposition, ne voyons nous pas en effet, ces paroles de Leroy-Beaulieu se réaliser : « Les coopératives meurent toutes par leurs gérants. » Nous ajouterons : ou par leurs administrateurs.

En effet, sur trois coopératives qui ont été installées à Bruxelles, un gérant a été chassé pour avoir soustrait 2,000 francs, un autre vient de filer pour le Nouveau-Monde paraît-il, avec 4,000 francs, et la troisième vient d'être déclarée en faillite avec un passif de 6,000 francs. Mystère, pot-de-vin et carotte.

Nous aurons le droit de dire que cela justifie nos prédictions; nous étions tristes en même temps de la naïveté des malheureux qui avaient placé toute leur confiance dans ces moyens qui, loin de former des révolutionnaires, ne sont que des écoles de démoralisation pour ceux qui sont appelés à les gérer. Il y a certainement des exceptions honorables, mais elles ne font ici, comme partout, que confirmer la règle.

Je m'aperçois que je m'écarte de la question, qui nous occupe : l'élection, j'y reviens. Quand jadis nous disions et écrivions que le parti ouvrier finirait par échouer dans les bras du libéralisme bourgeois, on criait à la calomnie; aujourd'hui c'est chose faite pourtant et les candidats afin d'être présentables devant le corps électoral, ont mis leur drapeau et leur programme en poche et ont adopté celui des bourgeois radicaux. Question de tactique disent ces messieurs, il faut être pratique, nous la connaissons, c'est ainsi que l'on a toujours justifié toutes les trahisons.

Un mot pour finir : les bourgeois doctrinaires et catholiques, traitaient ces messieurs (les candidats ouvriers) d'anarchistes, de révolutionnaires et de socialistes. Deux de nos amis se sont rendus dans les réunions électorales, et ont renié toute solidarité avec eux, leur déniant même le titre de socialiste; est-il besoin d'ajouter que ces aspirants gouvernants n'ont pas relevé ces affirmations, acceptant sans mot dire, cette déchéance morale. Dame, il fallait être élu avant tout.

Aux socialistes sincères à tirer la morale de toute cette comédie, et à comprendre à quelles tristes conséquences mène la conduite de ces hommes pratiques.

P.-S. — Nos amis de Suisse ne pourraient-ils nous faire parvenir quelques renseignements sur la prospérité et le bonheur de la classe ouvrière dans ce pays, renseignements officiels autant que possible.

Les radicaux et certains socialistes ayant l'habitude de nous le représenter comme le type, d'un Eden terrestre.

## Suisse

Genève. — Encore un bon compagnon qui vient d'être enlevé à la cause. Malade depuis longtemps, le compagnon Denivelle est mort dimanche matin.

Ses dernières pensées, à l'heure suprême, ont été pour la cause.

Que sa famille accepte toute notre solidarité dans le malheur qui la frappe.

## Italie

Partout des révoltes de la faim : à Conselice comme à Favara, à Favara comme à Santa-Maria Vetere, mais partout des révoltes enfantines, de gens qui poussent des cris, qui jettent des pierres, qui cassent les vitres, et auxquels on casse les têtes à coups de revolver!

On nous parle toujours de la science que nous devons mettre au service de la Révolution. Hélas! nous en mettons bien peu. La révolte de la faim à Santa-Maria, s'est terminée par une cinquantaine d'arrestations.

*Combattismo.*

## Roumanie

Nous avons parlé souvent de la cruauté des officiers de l'armée roumaine; les journaux bourgeois signalent de nouveaux faits de ce genre.

Un capitaine entre autre, a coupé l'oreille d'un soldat, d'un coup de sabre, pendant l'exercice.

## Angleterre

Le mécontement et l'indiscipline s'accentuent dans toute l'armée anglaise; des soldats mendient des sous ou des verres de bière dans les rues. L'insubordination date des campagnes du Soudan où on a largement usé des châtiments corporels envers les mutins qui réclamaient une solde plus élevée. C'est un vrai chaos dans chaque régiment, dans chaque compagnie, dans chaque bataillon.

Ce qu'il y a d'absolument certain, c'est que les hommes n'ont nullement peur de leurs officiers qu'ils bravent et qu'ils provoquent. Une ligue formidable est organisée dans les rangs par les meneurs en uniforme contre les autorités militaires.

## Chili

Nous avons publié, à diverses reprises, des lettres de camarades ayant émigré en Argentine et au Paraguay. Ces lettres nous donnaient de tristes renseignements sur les conditions d'existence qui attendent le travailleur européen là-bas. Mais comme ces lettres émanaient de compagnons convaincus, on pouvait croire à une certaine exagération, due aux déceptions des camarades qui ne voyaient les choses qu'au travers d'un idéal déçu :

Voici une nouvelle lettre du Chili, écrite, le ton en témoigne, par un homme sincère, ayant de fortes aspirations socialistes, mais certainement pas encore anarchiste déclaré. Cette lettre confirme tout ce que nos camarades nous ont déjà écrit :

Los Andes. — Un groupe de quelques citoyens français, résidant au Chili, ont l'intention de fonder un cercle d'études socialistes; s'il est possible, de publier un organe destiné à la défense des intérêts de la cause prolétarienne, méconnus dans cette région où il n'existe aucun moyen de se rallier pour faire valoir les droits du travailleur, combattre les

privilèges des classes dirigeantes et dissiper l'ignorance des populations hispano américaines de ces contrées, dont le sort est moralement et matériellement misérable.

Les nombreux abus auxquels ont donné lieu l'abominable trafic de nos compatriotes et des autres infortunés de divers « nationalités, par le moyen de la « traite des blancs », établie d'un accord tacite entre les gouvernants d'ici et ceux de là bas en faveur des anciennes possessions espagnoles de l'Amérique méridionale, nous donnent non-seulement le droit mais nous imposent encore le devoir impérieux de nous plaindre hautement des faits iniques dont nous sommes les victimes, de nous défendre avec volonté et persistance et d'instruire nos compagnons de misère européens de ces faits odieux afin de les mettre en garde contre l'exploitation éhontée dont souffrent les émigrants pour le Rio de la Plata et plus encore ceux allant au Chili.

Il faut que l'on connaisse toutes les tromperies des agences d'émigration, les mauvais traitements endurés à bord des galères qui font le transport des malheureux abandonnés à la merci des négriers de la Compagnie de navigation dite Nationale ou autres et les souffrances qui vous attendent sur la terre d'exil.

Nous ne comprenons que trop les faciles raisons qui poussent les dirigeants d'Europe et d'Amérique à s'entendre pour faciliter l'émigration. Pour les uns ce sont autant d'ennuis de moins dans les « déclassés » et travailleurs sans occupation qui vont bien loin, le plus loin possible, chercher un remède à leur infortune, ne trouvant à leur arrivée sur le sol étranger qu'une exploitation pire que celle à laquelle ils croyaient avoir échappé, alors que par une juste organisation sociale, chacun aurait largement la place nécessaire pour vivre chez soi avec les siens, dans le pays où il est né. Sans compter que les émigrants diminuent d'autant la force de la masse des bataillons socialistes à l'horizon, menaçants pour les capitalistes apeurés.

Pour les néo-américains l'avantage est à l'inverse. C'est la concurrence qui fera baisser le maigre gain des ouvriers de ces pays, par la venue des nouveaux débarqués obligés de travailler à n'importe quel prix, ignorant les salaires, les mœurs, la langue et ne connaissant même pas la façon de vivre **des gens dans ces régions**, qui, à part certains centres comme Santiago et Valparaiso, Buenos-Ayres, Montevideo, etc., sont à demi civilisées. Les prétendues républiques de l'Amérique méridionale sont du reste plus autoritaires que les royaumes constitutionnels. Les personnalités y forment des partis d'intérêts égoïstes et la bourgeoisie y est alliée au clergé qui a conservé sa triste et pernicieuse influence ; toutes ces causes maintiennent le peuple dans une servitude voisine de l'abrutissement et cela se comprend facilement dans de telles situations.

On sait donc à quoi s'en tenir et c'est pourquoi nous sommes décidés à agir le plus promptement possible, les étrangers, malgré l'hostilité soulevée contre eux et entretenue avec soin par les adversaires du progrès, ayant malgré tout une grande influence.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Un groupe de propagande s'est formé à Montmartre, pour la période électorale de Clignancourt.

Il fait appel à tous les compagnons qui jugeront cette propagande utile.

Adresser les fonds au compagnon Siguret, rue Ravignan, 16.

Les comptes seront publiés par la *Révolte*.

Voici les recettes jusqu'à ce jour : collecte salle Horel 6 fr. 35, un Guiaf 3 fr., un Candidat 1 franc, son Concurrent 2 francs. — Dépenses à faire : 1,000 affiches manifestes 30 francs.

***

Les personnes qui ont reçu des *Faits ce que veux* en dépôt, provenant de l'imprimerie Jurassienne, sont priées d'en faire parvenir le montant à la *Révolte* ; on outre d'envoyer à celle-ci, les invendus ; des demandes étant faites et ne pouvant être contentées, on serait heureux qu'il soit répondu le plus tôt possible à cette demande.

***

Vienne. — Paraîtra le 20 novembre, le *Procès des anarchistes de Vienne* devant la cour d'assises de Grenoble.

Une brochure de 100 pages : 50 centimes.

Prière aux compagnons et aux groupes de nous envoyer au plus tôt possible leur demande et s'ils le peuvent, l'argent en même temps.

Note est prise de ceux qui nous ont déjà envoyé, aussitôt parue, la brochure leur sera envoyée.

Pour tout ce qui concerne la brochure, s'adresser au compagnon A. Orcelin, 1, rue Saint-Martin, Vienne (Isère).

***

Nimes. — Les lecteurs de la *Révolte* sont prévenus que par suite du départ du camarade qui leur portait le journal à domicile, ce dernier sera en vente aux kiosques du Grand Temple et du palais d'Injustice, à la bibliothèque de la gare et au groupe communiste-anarchiste, rue du Cyprès, 24 bis, où ils pourront se le procurer provisoirement.

***

Le compagnon Paul Bernard ayant dû quitter Lyon, prévient les camarades que sa nouvelle adresse est 28, rue Montbrillant, Genève.

***

Reims. — Plusieurs compagnons désirant donner de l'extension à la propagande, viennent de se grouper, ayant comme but spécial la fondation d'une bibliothèque ; ils font appel pour venir grossir leurs rangs à tous les hommes qui pensent que l'instruction est un des meilleurs leviers qui servira à culbuter la société actuelle, car, si la bourgeoisie tient le peuple courbé sous sa férule depuis si longtemps c'est grâce à l'éducation fausse et remplie de préjugés, dont elle bourre les cerveaux des travailleurs, qu'elle obtient ce résultat. C'est donc à lutter contre cet état de choses que le groupe emploiera toute son énergie.

NOTA. — Les camarades qui voudraient faire partie du groupe ou qui voudraient prendre connaissance de sa collection de volumes, devront s'adresser tous les mercredis de 9 à 11 heures du soir, rue de Vesle, 62, chez Duchêne.

***

Alger. — Dans une réunion tenue le 24 octobre, au café de la Belle-Etoile, les jeunes anarchistes pensant que les événements se précipitent et qu'il est de notre devoir de nous y préparer et d'en tirer le plus grand parti possible pour la vraie cause des travailleurs, ont décidé de former un groupe de propagande active.

Ce groupe « les Jeunes vengeurs algériens », combattra tous les politiciens à quelque nuance qu'ils appartiennent. Il s'attachera surtout à démontrer que le patriotisme que la bourgeoisie cherche à inculquer par tous les moyens dans la tête des jeunes gens, est une idée criminelle qui pousse les travailleurs à s'égorger bêtement au profit de leurs exploiteurs.

Nous prions en outre, tous les groupes ou camarades qui pourraient disposer de brochures ou vieux journaux, de bien vouloir nous les envoyer, car il y a un vaste champ d'action et beaucoup de travail, vu le peu de groupes qu'il y a en Algérie.

Prière d'adresser les correspondances au compagnon Bayeux, 3, impasse Levacher, et les brochures, livres et journaux, au compagnon Bonnardot, 7, rue Tanger.

Les réunions du groupe ont lieu tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir, au café du Palmier, rue de Constantine.

## BIBLIOGRAPHIE

On nous demande l'insertion suivante :

Paraîtra le 10 novembre, la *Revue libertaire* (science, art, littérature.)

Le titre et le sous-titre de cette publication bimensuelle, indiquent le but qu'elle poursuivra.

Scientifiquement, elle s'appliquera à démontrer que le principe d'autorité est l'unique source du mal dont souffrent les sociétés dites civilisées, et que l'homme pour être heureux et libre, ne doit avoir à subir d'autres lois que celles que lui imposent la nature.

Matérialiste, elle traduira le Beau, le Vrai, de la nature au moyen de l'art et de la Littérature vivifiés par le concours fraternel de la science.

La *Revue libertaire* ne publiera que de l'inédit ; pour cela, elle fait appel à tous les talents.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, écrire à Charles Chatel, 6, rue de la Harpe, Paris.

Pour l'administration, écrire à Paul Fischer, 18, rue de la Harpe.

Abonnements : Paris et province, un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr. ; étranger 5 francs.

Le numéro 15 centimes.

Nous souhaitons la bienvenue à ce nouveau camarade de lutte et bonne chance aux camarades s'ils se maintiennent dans leur programme.

***

Les camarades qui désireraient recevoir les *Préjugés de l'anarchie*, n'ont qu'à s'adresser au compagnon B. Jouy, rue d'Alsace, 2, à Carcassonne, qui moyennant 1 franc l'exemplaire, l'enverra franco par retour du courrier.

***

Une biographie de Michel Bakounine, va être publiée en français pour être répandue gratuitement.

Les compagnons et groupes qui voudraient la distribuer, sont priés de faire savoir à Darnaud de Foix (Ariège), combien il leur faudrait d'exemplaires.

## PETITE CORRESPONDANCE

D. à Verviers. — L'adresse demandée est 21, rue d'Aubervilliers, à Saint-Denis.

P. à La Machine. — Le nouvel abonnement se trouve payé jusqu'à fin septembre.

Liébrard. — L'adresse demandée est 8, rue Saint-Jacques, au Havre.

J. B. à Gênes. — 30 0/0.

E. C. à Forli. — En fait de vieux timbres, n'envoyez que ceux qui ont les surcharges 30 cent. ou bien faites aussi ceux de 1, 2.

F. P. à Solliès-Foucas. — Pourquoi le gouvernement a-t-il repris le domaine à Vidal ?

H. à Villeneuve-sur-Lot — V. à Nîmes. — C. à Avignon. — V. à Bois-Colombes. — E. C. Voujaucourt. — H. à Gênes. — J. à Karthaus. — K. à Buhaut. — B. à Roubaix. — R. à Apt. — S. à Chaumont. — D. à New-York. — R. à Gourini. — F. à Tarare. — V. à Nîmes. — G. à St-Chamond. — M. à St Etienne. Reçu timbres et mandats.

F. à Tarare. — Ça va bien comme cela. Il y avait des brochures, mais ça passera dans la propagande.

E. B. à Hop Church. — Reçu lettres, ça va bien.

Les compagnons du groupe des Trimardeurs demandent à Riquin au Havre, l'adresse de Cerisier Alphonse, qui était également l'année dernière dans cette ville.

## CONVOCATIONS

La Jeunesse anarchiste et la Ligue des anti-patriotes, dimanche, 9, novembre, à 2 heures, salle Horel, 13, rue Aumaire. — Urgence.

Réunion du groupe d'études sociales des Travailleurs anarchistes du XII^e^, tous les samedis à 8 h. 1/2, place Daumesnil, au coin de la Claude Decaen.

Conférence publique contradictoire, le 9 novembre, salle Guibal, passage Kuzner, 15.

Organisée par les groupes communistes libertaires de la Courtille et du quartier du Combat, avec le concours assuré des orateurs Jacquet, Leboucher, etc.

Ordre du jour : Le suffrage universel à l'Hôtel de Ville. Entrée libre.

Le groupe les anarchistes du XII^e^ et le groupe la Liberté, organisent une grande soirée familiale, le samedi, 8 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle des Tableaux, 102, rue d'Avron, en l'honneur de l'anniversaire des compagnons pendus à Chicago.

Tous les jeudis, réunion des camarades s'occupant du journal quotidien, au local convenu.

Réunion du groupe les Trimardeurs, samedi 8 novembre, rue Saint-Martin, 239.

Groupe du XIII^e^, samedi 8 novembre, ordre du jour : Famille et mariage, causerie par un compagnon sur l'Anarchie.

Les compagnons sont priés d'être exacts (jour urgence).

Le groupe le *Réveil du XV^e^*, réunion samedi 8 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Lézé, 103, rue du Théâtre.

Soirée familiale, conférence par Tortelier.

Les compagnons du XV^e^, ainsi que les lecteurs de la *Révolte* et du *Père peinard*, sont priés d'y assister, la soirée étant organisée pour un acte de solidarité.

Saint-Denis. — A l'occasion de l'anniversaire de l'exécution de nos frères de Chicago, le groupe anarchiste de Saint Denis, vient de faire tirer une poésie, ayant trait à ces martyrs.

Adresser les demandes au camarade Blaise, 3, impasse Lesne, Saint Denis (Seine). Prix : 3 fr. le 100.

Nimes. — Dimanche 9 novembre, à 8 heures du soir, aura lieu une causerie par un camarade, suivie de récitations, de poésies et chants révolutionnaires où tous les amis sont invités.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 10. DIX CENTIMES DU 15 AU 21 NOVEMBRE 1890

I.I.S.G. COLLECTIE UGO FEDELI

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AUX CAMARADES

*Voilà cinq semaines que nous nous débattons dans des conditions impossibles, nous faisons écrire à tous les amis sur lesquels nous croyons pouvoir compter, principalement pour qu'ils nous aident à élargir la vente. Il nous faut arriver à une vente de 1000 exemplaires de plus. — Une misère à répartir entre nos 150 dépositaires, et les nouveaux que certains de nos abonnés isolés pourraient nous trouver. Aux camarades de voir ce qu'ils peuvent faire.*

## LE COMMUNISME-ANARCHISTE [1]

### L'Anarchie

En prenant pour mot d'ordre « l'anarchie », nous ne faisons que formuler une tendance prononcée de l'humanité. Chaque fois que les circonstances du développement des sociétés européennes l'ont permis, elles secouaient le joug de l'autorité ; elles faisaient une ébauche d'organisation basée sur les principes de la liberté de l'individu.

Et nous voyons dans l'histoire que les époques durant lesquelles de petites parties de la société ont brisé le pouvoir de leurs gouvernements furent des époques de progrès soudain, sur le terrain économique et intellectuel.

Tantôt c'est l'affranchissement des communes, dont les mouvements — fruit du travail libre d'associations libres de travailleurs — n'ont jamais été surpassés depuis ; tantôt c'est le soulèvement des paysans dans lequel sombra la Papauté ; tantôt c'est la société libre créée pour un moment de l'autre côté de l'Atlantique par les mécontents qui abandonnent la vieille Europe. Et chacune de ces époques pendant lesquelles l'individu reconquiert une part de sa liberté, devient une époque de progrès soudain de l'humanité.

Et si nous observons le développement présent des nations civilisées, nous y voyons à ne pas s'y méprendre, une tendance de plus en plus prononcée à limiter la sphère d'action du gouvernement et à laisser toujours de plus en plus de liberté à l'individu. C'est la tendance de l'évolution du moment ; mais cette tendance reste gênée par tout le fatras d'institutions et de préjugés hérités du passé et, comme toutes les évolutions, elle n'attend que la révolution pour renverser les vieilles mesures qui la gênent, pour se répandre et prendre un libre essor dans la société purifiée par la révolution.

Après avoir essayé toutes sortes de gouvernement et cherché vainement à résoudre ce problème irrésoluble, celui de se donner un gouvernement, « qui puisse contraindre l'individu à l'obéissance, sans toutefois cesser d'obéir lui-même à la société », l'humanité s'essaye à se délivrer du joug de cette espèce de gouvernement et de satisfaire ses besoins d'organisation par la libre entente entre individus et groupes poursuivant le même but. L'indépendance de chaque moindre unité territoriale, devient un besoin pressant ; la libre entente remplace la loi ; et l'entente pour un but commun par-dessus les frontières des unités territoriales (États de communes) remplace la tutelle gouvernementale.

Tout ce qui fut jadis considéré comme fonction du gouvernement lui est disputé aujourd'hui : on s'arrange plus facilement et mieux sans son intervention. Et plus nous étudions les progrès fait dans cette direction, plus nous nous apercevons de l'incapacité des gouvernements de satisfaire aux espérances mises en eux et d'être autre chose que la défense du privilège — plus nous sommes amenés à conclure que l'humanité marche à réduire à zéro ses fonctions, c'est-à-dire à abolir l'État, ce caméléon resté toujours la personnification de l'injustice, de l'oppression et du monopole.

Nous pouvons déjà entrevoir la société où l'individu, cessant d'être lié par aucune loi, ne connaîtra que ses habitudes sociables — résultat du besoin senti par chacun d'entre nous, de chercher l'appui, la coopération, la sympathie de ses voisins.

Certainement, l'idée d'une société sans État suscitera, pour le moins, tout autant d'objections que l'économie politique d'une société sans capital privé. Tous, nous avons été nourris de préjugés sur les fonctions providentielles de l'État, du gouvernement. Toute notre éducation, depuis le gouvernementalisme romain des traditions, jusqu'au code de Bysance que l'on étudie sous le nom de droit romain, nous habitue à croire au gouvernement, aux vertus des gouvernements, à l'État-Providence.

Des systèmes de philosophie ont été élaborés et enseignés pour maintenir ce préjugé. Des théories de la loi sont enseignées dans le même but. Toute la politique est basée sur ce principe ; et chaque politicien, quelle que soit sa nuance, vient toujours dire au peuple : « Donnez-moi le pouvoir, je vais, je peux, vous affranchir des misères qui pèsent sur vous ! »

Du berceau au tombeau toute notre éducation est pénétrée de ce principe. Ouvrez n'importe quel livre de sociologie, de jurisprudence, d'histoire, d'éthique, d'utopie même, — vous y trouvez toujours le gouvernement, son organisation, ses actes, prenant une place si grande que nous nous habituons à croire qu'il n'y a rien en dehors du gouvernement et des hommes d'État.

Vous trouvez la même leçon répétée sur tous les tons par la presse quotidienne. Des colonnes entières sont consacrées aux débats des parlements, aux agissements des intrigants de la politique, et c'est à peine si la vie quotidienne, immense, d'une nation s'y fait jour dans quelques lignes traitant un sujet économique — à propos d'une loi — ou dans les faits divers — à propos et par l'intermédiaire de la police. Et quand vous lisez ces journaux, vous vous doutez à peine qu'il y ait un immense nombre d'êtres humains — toute l'humanité, au fait — qui grandit et qui meurt, qui connaît les joies et les douleurs, qui travaille et consomme, pense et crée, derrière ces quelques personnages encombrants que l'on a grandi soi-même jusqu'à les faire couvrir l'humanité entière de leurs ombres grossies par notre propre ignorance.

Et cependant, dès qu'on passe de la matière imprimée à la vie même, dès qu'on jette un coup d'œil sur la société, telle qu'elle est, on est frappé de la part infinitésimale jouée par le gouvernement dans la vie des sociétés. Balzac avait déjà remarqué combien de millions de paysans passent leur vie entière sans rien connaître du gouvernement que les lourds impôts qu'ils sont forcés de payer. Chaque jour des millions de transactions sont faites sans l'intervention du gouvernement, et les plus grosses d'entre elles — celles du commerce et de la Bourse — sont faites d'une telle façon que le gouvernement ne pourrait même pas être invoqué si l'une des parties contractantes avait l'intention de ne pas tenir son engagement. Parlez à quelqu'un qui connaît le commerce et il vous dira que cet immense échange qui se fait chaque jour par les commerçants serait d'une impossibilité absolue, s'il n'était basé sur la confiance mutuelle. L'habitude de tenir parole, le désir de ne pas perdre confiance, suffisent amplement pour maintenir cette honnêteté relative, — l'honnêteté commerciale — cette confiance mutuelle entre commerçants. Celui-là même d'entre eux qui n'éprouve pas le moindre remords à empoisonner sa clientèle par des drogues infectes, couvertes d'étiquettes pompeuses, tient à l'honneur de tenir ses engagements. Mais si cette moralité relative d'honnêteté commerciale, a pu se développer jusque dans les conditions actuelles, alors que l'enrichissement est le seul mobile et le seul objectif, — pouvons-nous douter que les mêmes habitudes ne fassent que progresser rapidement dès que l'appropriation des fruits du labeur d'autrui ne sera plus la base même de la société ?

---

1 Nous donnons aujourd'hui la fin de l'article anglais dont une première partie a été traduite dans le n° 8. Nous abrégeons et nous abandonnons toute la partie consacrée à montrer les rapports entre l'anarchie et la philosophie moderne. Cette partie serait trop aburraie pour le journal.

Un autre trait frappant, qui caractérise surtout notre siècle, parle encore mieux en faveur de nos idées. C'est l'accroissement continuel du champ couvert par l'initiative privée et le développement prodigieux d'organisations de tout genre basées sur le groupement libre. Nous en avons parlé longuement dans les chapitres consacrés à la *Libre Entente*. Qu'il nous suffise de dire que ces faits sont nombreux et si habituels qu'ils forment l'essence même de la seconde moitié de ce siècle, alors même que les écrivains en socialisme et politique les ignorent, pour nous entretenir toujours des fonctions du gouvernement. Ces organisations libres, variées à l'infini, sont un produit si naturel ; elles croissent si rapidement et elles se groupent avec tant de facilité ; elles sont un résultat si naturel de l'accroissement continuel des besoins de l'homme civilisé et enfin elles remplacent si avantageusement l'immixtion gouvernementale, que nous devons reconnaître en elles un facteur devenant de plus en plus important dans la vie des sociétés.

Si elles ne couvrent pas encore toutes les branches de la vie, c'est qu'elles rencontrent un obstacle insurmontable à leur extension dans la misère du travailleur, dans les castes de la société actuelle, dans l'appropriation privée du capital, dans l'Etat. Abolissez ces obstacles et vous les verrez couvrir tout l'immense champ de l'activité, varié à l'infini, de l'homme civilisé.

---

Enfin, l'histoire des dernières cinquante années a été la preuve brillante de l'incapacité du gouvernement représentatif de s'acquitter des fonctions dont on a voulu l'affubler. On nommera un jour l'histoire du dix-neuvième siècle l'histoire des insuccès du parlementarisme.

Mais cette histoire devient si évidente pour tous, les fautes du parlementarisme et les vices fondamentaux du principe représentatif sont si frappants, que les quelques penseurs qui en ont fait la critique (J. S. Mill, Leverdays) n'ont fait que résumer le mécontentement populaire.

En effet, il devient évident que c'est tout bonnement absurde de nommer quelques hommes et de leur dire : « Faites-nous des lois sur toutes les manifestations de notre vie lors même que chacun de vous en ignore lui-même l'immense majorité ».

On commence à comprendre que le gouvernement des majorités veut dire tout bonnement l'abandon de toutes les affaires du pays à ceux qui font les majorités, c'est-à-dire, aux « crapauds du marais » dans la Chambre et aux crapauds du marais dans chaque élection : à ceux en un mot, qui n'ont aucune opinion à eux. Et l'humanité cherche, et elle trouve déjà, de nouvelles issues.

L'union postale internationale, les unions de chemins de fer, les sociétés savantes nous donnent déjà l'exemple de solutions trouvées par la libre entente, en lieu et place de la loi.

Aujourd'hui, lorsque de nombreux groupes disséminés aux quatre coins du globe, veulent arriver à une organisation dans un but quelconque, elles ne nomment plus un parlement international de députés *bons à tout faire*, auxquels on disait : « Votez-nous des lois, nous obéirons. » Quand on ne peut pas s'entendre directement, par correspondance, on envoie des délégués connaissant la question spéciale à traiter et on leur dit : « Tâchez de vous entendre avec les autres, sur telle question, et alors revenez, — non pas avec une loi dans votre poche, mais avec une proposition d'entente que nous accepterons ou n'accepterons pas. »

C'est ainsi qu'agissent les grandes compagnies industrielles, les sociétés savantes. Les anarchistes n'ont fait que cela dans leurs congrès.

Le gouvernement représentatif est déjà à son agonie ; et c'est pourquoi nous ne pouvons admettre pour un seul moment que la société qui aura fait l'expropriation puisse s'organiser sur le principe parlementaire.

A chaque phase économique répond sa phase politique, et il sera impossible de toucher à la propriété, sans trouver du même coup un nouveau mode d'organisation politique. Ce nouveau mode est d'ailleurs tout indiqué d'avance. Ce ne sera pas en renforçant le gouvernement par de nouvelles fonctions ; ce ne sera pas en créant un parlement du travail sur le modèle du parlement bourgeois ; ce sera par le libre groupement et la libre fédération des groupes que l'on parviendra à trouver l'organisation qui conviendra à la phase économique nouvelle de société rentrée en possession de tout le capital social qui lui appartient.

## ENCORE L'ARMÉE

On vient de condamner un certain Bonnet, ancien capitaine, à cinq ans de prison pour espionnage. La presse bourgeoise est unanime à reconnaître : 1° qu'il n'a pu rien communiquer d'intéressant à l'ennemi ; 2° qu'il devait être fusillé. Ces deux déductions ne s'accordent guère, mais les journalistes ne sont pas embarrassés pour si peu !

Pour que leur M. Bonnet ivrogne et débauché ait pu réussir à obtenir un grade dans l'armée, il faut supposer qu'il avait de fortes protections. Il est vrai que les officiers qui ne sont pas ivrognes et débauchés sont de fameux phénomènes, mais il faut supposer que le Bonnet était quelque chose de tout à fait remarquable dans cette généralité pour avoir jadis attiré sur lui les diverses disgrâces qui l'ont finalement jeté dans les bras d'un empereur Guillaume ou d'un successeur quelconque de Bismarck, il est présumable que c'était quelque chose que nos dirigeants eux-mêmes ont jugé plus grave que d'avoir giflé un caporal.

Franchement quel crime épouvantable que de gifler un caporal ! Dans la vie ordinaire un individu en giffle un autre, celui-ci riposte par un coup de poing bien appliqué ou s'il est trop faible ou trop capon, il garde sa claque et tout est dit. Mais dans l'armée c'est bien autre chose, voilà un malheureux condamné à mort pour une misérable giffle ! Ce pauvre diable est réserviste, il est peut être père de famille, que deviendront sa femme et ses enfants quand la claque du caporal sera vengée par la société outragée ? Outragée de quoi, on se le demande ? Et si par hasard ce pauvre bougre est gracié on ne le renverra certainement pas dans ses foyers avec une pension de 800 francs comme pour le Bonnet lors de ses frasques primitives. Seulement Bonnet était un bourgeois probablement, un *mossieu* pour lequel il fallait quand même conserver des égards, tandis que le réserviste de Nantes est probablement quelque pauvre malheureux ouvrier, comme l'autre réserviste qui tout dernièrement encore apprenait la mort de sa femme et de son enfant pendant que lui était tenu loin d'eux à faire l'exercice comme un chien savant, tandis que les siens mouraient de misère. Et quand ses chefs dans leur mansuétude extrême lui octroyaient un congé pour aller enterrer ses morts, le pauvre se trouvait si dénué de tout que, n'eut été le bon cœur de ses voisins, il n'aurait même pas pu poser une couronne sur le cercueil de ceux que ses devoirs à la patrie !!! l'avaient empêché d'embrasser une dernière fois. La patrie ! ah, la bonne blague ! est-ce que la vraie patrie d'un homme n'est pas l'intérieur, si misérable qu'il puisse être, où se trouve sa femme et ses enfants, où il peut apprendre aux petits à fouler aux pieds les préjugés de chauvinisme stupides et à savoir se dévouer pour la liberté !

Je me suis demandé souvent comment la femme et les enfants dans bien des cas font pour vivre pendant que l'homme fait ses vingt-huit ou ses treize jours ?

Que de misères et de drames seraient évités s'il n'y avait point d'armée ! Les jésuites réclament de leurs fidèles l'obéissance aveugle et absolue qui veut qu'on quitte tout, qu'on abandonne père, mère, femme et enfants pour se mettre à la complète disposition de la secte, mais dans l'armée n'est-ce pas précisément la même chose ? Quand donc le peuple foulera-t-il aux pieds ces lois insensées qui le mette au bagne en le mettant à la caserne. Jeunesse et maturité tout y passe et c'est bien là ce que veulent les dirigeants, l'abaissement et l'abrutissement du peuple par les règlements militaires. Ce fils qui doit nourrir les vieux parents qui l'ont élevé, l'époux qui se doit à la femme qui se dévoue à lui, le père soutien logique des petits qu'il a procréé, que va-t-il faire à la caserne, aux manœuvres pour apprendre à égorger les prolétaires des autres pays ? Sa place n'est certes pas là.

L'armée est la grande, la seule force des dirigeants, sans elle une poignée d'hommes résolus anihilerait les bourgeois lâches et imbéciles qui nous exploitent ; sans l'armée le peuple serait tout puissant, avec l'armée il n'est rien qu'un esclave baillonné et enchaîné que la bourgeoisie tient sous son talon. C'est contre cette institution là, la pire de toutes, que devrait tendre tous nos efforts. Tant qu'il existera un soldat nous serons moins que des esclaves, moins que des chiens ; le jour où le peuple s'affranchira de ce joug abominable nous serons des hommes libres. Refusons donc une fois pour toutes de donner nos enfants pour qu'on en fasse nos bourreaux, les serviteurs de ceux qui nous égorgent de par leurs lois.

---

Quant à un officier qui a déserté et qui est revenu se constituer prisonnier, il a été acquitté. Voilà ce que c'est de ne pas être un simple soldat !

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Toulon. — Une nouvelle qui a jeté le scandale dans la population toulonnaise, est celle de l'arrestation du maire de la ville.

Pendant la représentation de *Mam'zelle Nitouche*, mardi dernier, le commissaire a pénétré dans la loge de M. Fouroux et l'a invité à le suivre au poste de police. Le lendemain, tout le monde à Toulon, apprenait que M. le maire venait d'être arrêté sous l'inculpation d'avortement.

Quelle chose affreuse ! Mais est-il vrai ? Est-ce possible ?

M. Fouroux, en effet, avait depuis longtemps, paraît-il, des relations intimes avec Mlle de J. Chicourt, dont le mari, un officier de marine, est fort honorablement connu et estimé des siens à Toulon. Pendant ses absences forcées, M. de Jonquières avait été mis au courant des infidélités de sa femme et avait eu, à cause de cela, une affaire avec M. Fouroux, affaire qui n'eut pas de suites.

Mais jusqu'ici rien n'avait transpiré. Car, dans ce monde-là, on garde les secrets mieux que chez nous, surtout quand leur divulgation peut amener un entachement à l'honorabilité d'une famille, une souillure à la réputation de la caste entière elle-même. La chose d'ailleurs n'avait rien de bien anormal. Chacun donc, dans le monde judiciaire surtout, parlait tout bas de la chose, et la presse, si prompte à afficher, à crier bien haut les fautes des autres, surtout quand ce sont de pauvres diables, la presse était muette.

Mais l'avortement, opéré par l'intermédiaire d'une sage-femme à qui on avait donné mille francs ; cet avortement remontait en juin ou juillet dernier, et on ne s'était pas encore avisé d'en faire un crime à M. Fouroux. Il a fallu des griefs plus graves pour en arriver à cette extrémité.

On savait sur le compte de M. le maire bien d'autres choses qu'aujourd'hui on annonce au public comme nouvelles. Si on ne soufflait mot c'est que, ma foi, se disait-on : On est maire ou on ne l'est pas ! Il a l'assiette au beurre, qu'il en profite ! Pourvu qu'il soit adroit et qu'il ne froisse pas certains intérêts,...

Voilà ce que, probablement, n'a point su faire M. Fouroux ! Il a dû manquer à quelque devoir, à quelque promesse, et l'édifice s'est écroulé.

L'accusation d'avortement, en effet, ne serait, d'après certains racontars qui se font jour maintenant, qu'un prétexte pour se débarrasser d'un maire sottement tripoteur.

Il devait faire percer à Toulon une « rue de l'Avenir », travail qui ne demandait pas moins de dix millions de francs.

Vous comprenez que ces dix millions ne seraient pas exclusivement employés au percement de la rue, et qu'il en resterait, tous comptes faits, un peu dans les poches des contractants. D'ailleurs, M. Fouroux éprouvait le besoin de consolider sa situation de maire. Il se rendit à Paris pour y chercher les fonds nécessaires à la fondation d'un journal. 50,000 francs lui étaient nécessaires : il n'hésite pas à les demander à l'un de ceux avec lesquels il s'était entendu pour les travaux en projet. Rien de plus naturel. L'un pourrait bien rendre à l'autre ce service en échange des bénéfices qu'il espérait réaliser à Toulon. Je ne sais si les 50,000 francs ont été donnés.

Mais d'autres bruits de pots-de-vins que M. Fouroux aurait acceptés ou qu'on lui aurait offerts, courrent dans divers journaux.

Cela ne m'étonne nullement ; et ce scandale ne se serait pas produit, je n'en aurais pas moins eu pour Fouroux et pour tous les élus du suffrage universel le même dégoût, le même mépris que m'inspirent les parasites et les vampires de tous pays. Les anarchistes savent qu'ils n'ont rien à attendre de bon venant de ces gens-là ; qu'au contraire, ce qu'il leur est donné de voir n'est qu'un faible aperçu de ce qui reste caché.

Si les travailleurs comprenaient seulement, ce dont sont capables ceux qui les gouvernent ou les exploitent, le jour ne serait pas éloigné où toutes ces écuries d'Augias recevraient leur ultime coup de balai ; et où, à la fourberie, à la fraude, au vol, au concubinage, seraient simplement substituées la franchise, la justice et la dignité.

## Allemagne

Tout récemment, une ligue s'est formée entre les patrons et les chefs d'usine pour l'établissement d'une police impitoyable sur le personnel des fabriques, hauts fourneaux et manufactures. D'après les statuts de l'association, chaque directeur de travaux s'engage à surveiller les discours et les agissements de ses ouvriers, à s'enquérir de leurs principes et à renvoyer, sans merci, tous les fauteurs d'anarchie et tous les partisans du système des grèves. Un comité central est institué pour recevoir les plaintes ou dénonciations. Suivant les verdicts de ce jury, tous les ouvriers ou contre-maîtres, mis à l'index ou désignés comme dangereux, seront exclus des usines. Le comité tiendra des réunions secrètes dont les comptes rendus ne pourront être divulgués. Toute contravention aux statuts ou aux sentences sera punie par une amende de 1,000 à 1,200 marks. Qu'il soit, c'est l'institution d'un tribunal vehmique au sein du patronat, ou plutôt ce sont les procédés de l'inquisition vénitienne adoptés par l'oligarchie industrielle pour sa défense contre les attaques du prolétariat.

(*Europe*).

***

Le docteur Sonnenberg, professeur à la Faculté et médecin de la cour a failli être lynché le 21 octobre, par la foule révoltée de sa conduite.

Il était en voiture, avenue des Tilleuls lorque par suite d'une maladresse de son cocher, le véhicule renversa une femme qui était dans un état de grossesse avancé. Au lieu de faire arrêter la voiture et de descendre pour prodiguer des soins à la victime il ordonna au cocher de continuer sa route. Mais la foule ne le laissa pas échapper, plusieurs personnes arrêtèrent les chevaux tandis que d'autres descendirent de force le professeur qui fut hué, soufflleté. Sans l'arrivée d'un peloton de police à cheval il est probable que ce médecin ne serait pas sorti vivant des mains des passants indignés de sa dureté.

La pauvre femme a été blessée très grièvement.

***

Seize soldats du 78e régiment d'infanterie viennent d'être condamnés pour rébellion, à plusieurs années d'emprisonnement en forteresse, par le conseil de guerre d'Oldenbourg. Ces soldats, tous socialistes, avaient refusé d'obéir à leur capitaine.

***

Le conseil de guerre de Dresde vient de condamner de deux ans de forteresse plusieurs soldats qui s'étaient permit d'agiter leur mouchoir aux passage d'une bande de socialistes qui revenaient d'une promenade à la campagne.

(*Freiheit*.)

## Bulgarie

Le 17 novembre a eu lieu le premier procès contre les anarchistes, un de nos amis était inculpé d'excitation, etc., etc., comme auteur d'une brochure : *Le Droit de la Misère*.

Le jugement c'est passé à Scolievo, la salle était comble, tous voulait voir, m'écrit notre ami, « les hommes nouveaux ».

Avec étonnement, on a vu les plans du gouvernement déjoués, car notre ami a été acquitté par les juges.

Sachez aussi que nombre d'étudiants sont expulsés des lycées et gymnases d'une ville ou de la Bulgarie, selon le cas, pour la seul faute de lire des brochures anarchistes, de faire de la propagande, de lire la *Révolte* et autres choses semblables.

## États-Unis

Le numéro d'octobre de l'*Idée Nouvelle* (comité de rédaction, Baudin, Thivrier, Vaillant, etc.), contient un article sur le socialisme à Chicago. « Ces organisations politiques du parti ouvrier socialiste furent détruite (en 1885 et 1886) par les soi-disant anarchistes qui se demenèrent au cri de *force et révolution*. L'agitation anarchiste prit fin le 4 mai 1886, lorsque la bombe fut jetée dans le square de Haymarket... Aussitôt que Spies et ses amis furent arrêtés et emprisonnés, la plupart des anarchistes qui avaient fait tant de bruit avec leur « force et révolution » avant le 4 mai 1886, agirent en lâches, disparurent et abandonnèrent leurs « groupes anarchistes », pendant que leurs honnêtes et héroïques chefs furent envoyés au bagne et au gibet. Après la tragédie du jugement des anarchistes, le mouvement socialiste reprit une nouvelle extension, car le mouvement anarchiste avait fait faillite, etc., etc. »

Nous ne savons pas ce qu'il y a de vrai dans les faits signalés de cette façon, mais nos amis de la *Freiheit* et en particulier de Chicago savent ce qui en est et si le signataire G. A. Hoehn, mérite une correction.

## LE PROCÈS DU COMPAGNON LORION

La salle d'audience est au trois quarts remplie par des gendarmes, policiers et mouchards : Ceux qui n'appartiennent pas à ces catégories d'individus ou au monde bourgeois et qui parviennent à entrer sont fouillés en entrant.

Lorion, pendant les débats qui ont duré plus de deux heures, au dire des journaux bourgeois eux-mêmes a fait preuve d'un calme, d'une énergie peu communs et surtout d'une grande intelligence.

Après l'audition des témoins qui se sont montrés on ne peut plus dégoutants le procureur commence son réquisitoire en essayant de faire croire que s'il a fait un tel déployement de force, c'est qu'il a reçu une lettre anonyme l'avertissant que les anarchistes tenteraient de délivrer Lorion. Puis après avoir raconté les faits, il continue :

« Vous avez devant vous le principal instigateur de cette agression ; vous savez ce qu'il vaut ; vous avez vu, par ses réponses, par son attitude à l'audience, ce qu'il est : intelligent audacieux, arrogant, raisonneur à froid, ne reculant devant rien, se vantant et se targuant d'être l'apôtre d'une secte qui ne veut ni Dieu, ni maître, ni police, ni gendarme.

» On le voit à Genève, à Valenciennes, à Saint-Quentin, à Roubaix, à Charleroi, partout où il croit pouvoir utilement prêcher la guerre civile et la révolution sociale.

» Quel est donc ce jeune homme qui va développant partout les théories les plus incendiaires, qui se joue des malheureux en leur faisant entrevoir mille rêves irréalisables ? C'est un repris de justice, il a été dès l'âge de treize ans, condamné à un an de correction, puis a encouru d'autres condamnations pour vol, escroquerie, abus de confiance.

Puis il lit des passages d'articles parus dans des journaux anarchistes et un manifeste trouvé chez notre ami Pernet, (condamné au mois d'avril pour la même affaire) pendant une perquisition. Lorion souligne les passages les plus remarquables de cette lecture par ces mots : C'est admirable, c'est sublime que tout cela !

» Vous vous dites camelot, mais votre métier n'est qu'un pavillon qui sert à couvrir la marchandise. Nous n'êtes, qu'un fauteur de désordre ambulant : Vous faites vibrer la haine. Vous allumez la révolte et votre parole enflammée s'en va raviver les plus tristes passions. Vous poussez des malheureux aux crimes, vous êtes le grand pourvoyeur de la maison d'arrêt.

» Et quant au délit qui vous est reproché aujourd'hui, le tribunal vous fera sentir bientôt ce qu'il faut entendre par l'inviolabilité du domicile.

» Les autres, vos complices ont été condamnés à des peines qui ont été portées ensuite par la Cour de Douai, à un an et un jour, à huit mois, à six mois. C'est à vous qu'on décernera le prix d'excellence, le prix d'honneur. »

Ces dernières paroles surtout prouvent que ce qu'on poursuit ce n'est pas tant l'attentat contre la *Dépêche*, que les idées : Lorion par son talent d'orateur et surtout par l'ardeur de ses convictions fait plus de propagande que n'en peuvent faire d'autres anarchistes moins bien doués que lui, il peut porter de plus rudes coups au prestige de la bourgeoisie ; il faut par conséquent le punir plus sévèrement. Voilà le fond du raisonnement du procureur, cela ressort surtout de sa péroraison, dont voici la fin :

L'avocat, voudra peut-être présenter Lorion comme un égaré, un halluciné. Non, Lorion n'est pas un fou ; c'est un fanatique : il mérita un châtiment exemplaire.

Punissez-le, car en le frappant, vous ne frapperez pas un malheureux, vous frapperez à la tête.

Après le réquisitoire Lorion, et son avocat s'avancent simultanément à la barre pour prendre la parole ; le président veut escamoter la défense de notre ami ; mais Lorion lui répond aussitôt :

« Je sais bien, que j'ai un avocat, mais nous anarchistes, nous n'aimons pas les avocats ; nous ne les aimons pas plus que les procureurs. Et tenez, vous, monsieur le procureur, qui m'avez presque injurié dans votre réquisitoire, vous êtes payé pour cela, vous faites votre métier ; eh bien, si vous étiez avocat, pour quelques pièces de 5 fr. je vous aurais là derrière moi, et vous diriez le contraire de ce que vous venez de dire.

Si mon avocat veut prendre la parole après moi je ne pourrais pas l'en empêcher ; mais s'il essayait de me faire passer pour un fou, pour un égaré, je serai le premier à m'élever contre lui pour protester. Je vous engage à considérer sa plaidoirie comme nulle.

En ce qui concerne les procureurs, il arrivera tôt ou tard un moment, où il n'y en aura plus. Ah ! vous m'avez représenté comme un débauché, un repris de justice.

Vous avez fait l'énumération de toutes les condamnations que j'ai encourues : je n'en suis nullement ému. Et c'est précisément des faits ayant donné lieu à ma première condamnation qui m'ont inspiré le dégoût de la société.

Lorion raconte alors l'histoire de sa première condamnation ; à l'âge de treize ans ; il rencontra un monsieur qui se montra aimable pour lui et lui offrit l'hospitalité un jour que maltraité, il s'était sauvé de chez ses parents, l'enfant accepta et la première nuit ce monsieur voulu se livrer sur lui à des actes dégoûtants ; le lendemain il quitta cette maison, trouvé endormi dans une cave on le conduisit au commissaire où il se trouva face à face avec le monsieur aimable, inspecteur de police de sûreté sur le point de passer commissaire ; celui-ci craignant les révélations de sa victime le fit condamner à un an de correction pour outrage à la pudeur.

Au sortir de la prison j'étais révolutionnaire ; ajoute Lorion ; le contact de cet homme qui appartenait à l'ordre bourgeois m'avait rejeté de ce qui est sale : la bourgeoisie, dans ce qui est propre ; dans l'anarchie.

Je ne suis pas un partisan de Karl Marx, Guesde et *tutti quanti* de socialiste à l'eau de rose, je suis révolutionnaire ; et en tant que vous êtes détenteurs de l'autorité, magistrats, j'ai droit à votre haine ; mais en tant qu'hommes si vous avez là quelque chose qui bat, vous devez m'approuver.

M. le Procureur a lu un libélé, je ne regrette qu'une chose c'est de ne pas en être l'auteur. Oui, la propriété, c'est le vol.

Ceux qui ne possèdent pas ont droit comme tous les autres à la jouissance de ce qui existe dans la nature.

Puis Lorion montre l'immoralité de la famille; il combat les préjugés de la patrie...

Quant à l'autorité, nous n'en voulons pas; car cette autorité c'est une servitude, on vit sous la férule de l'Etat, depuis la naissance jusqu'à la mort, on n'est pas libre on est esclave.

La liberté d'aujourd'hui, la belle chose ! c'est un leurre, on est libre de dire, de faire tout ce que l'on veut, sauf telle et telle chose et j'ai dit de ces choses ; je fus poursuivi, chassé, traqué; je dus me réfugier à Genève, Charleroi, Londres car l'oppression est partout la même ; ces courses à travers différents pays perfectionnèrent mon instruction révolutionnaire en me faisant toucher du doigt les plaies de la société. C'est ainsi qu'en arrivant dans un village suisse le jour même d'un sinistre qui détruisit plus de deux cents maisons et laissa sans abri un grand nombre de personnes, je pus écrire le lendemain à un de mes amis une lettre ainsi conçue, mon cher ami, j'ai un bonheur extrême, un incendie immense vient de détruire plus de deux cents maisons, grâce à ce sinistre j'ai pu trouver du travail.

Au bout de quelque temps je dus quitter le pays, j'arrive dans un autre endroit, j'apprends qu'un garçon occupé dans un restaurant à laver les assiettes s'est cassé un bras; je me présente pour avoir sa place, je suis accepté; mais quand le garçon fut guéri il revint prendre sa place et je me trouvais de nouveau sans travail, alors j'observai et compris que dans la société actuelle le bonheur des uns est fondé sur le malheur des autres.

Quel est le lieutenant qui ne souhaite pas de voir mourir son capitaine dans l'espoir d'avoir sa place; et comblen d'héritiers impatients de jouir de la fortune ne souhaitent-ils pas la mort de leur père et mère ? Et vous même monsieur le procureur quand vous étiez avocat, n'avez-vous pas souvent souhaité la mort d'un procureur dans l'espoir de le remplacer ? Voilà la moralité bourgeoise !

M. le Président. — Arrivez au fait qui vous est reproché

Lorion. — Mais j'y suis M. le président, tout cela entre dans mes moyens de défense ; on a attaqué mes théories, je les défends. D'ailleurs, dit-il, j'y arrive.

Je n'avais pas l'intention d'employer la violence, en me rendant dans les bureaux de la *Dépêche*, j'estimais qu'un argument juste était préférable à la force.

Il raconte les faits et il continue :

En somme, s'écrie-t-il, on nous appelle, nous, anarchistes, des révoltés ! mais après tout qui a dit que la révolte est le plus sacré des devoirs ?

C'est votre Gambetta à vous, républicains, vous opportunistes, qui vous êtes après tout, enrichis de vol, qui avez acheté des bien d'émigrés cent francs, alors qu'ils valaient des milliers et des milliers de francs, et tous les jours on élève des statues à ces hommes de la Révolution.

Pourquoi ne pas reconnaître à nous, notre droit l'insurrection ?

Ce que j'ai fait, je ne vois réellement pas en quoi ce soit contre le droit.

Il démontre ensuite que ce qu'on poursuit en lui ce n'est pas l'attentat contre la *Dépêche* mais bien les idées; que les condamnations n'arrêteront ni la propagande et n'empêcheront pas la révolution d'éclater à son heure.

Il termine en disant :

Je ne réclame pas votre justice, je ne la reconnais pas, faites de moi ce que vous voudrez, ni la prison ni la guillotine si un jour je l'encours ne me feront changer d'idée.

L'avocat prend alors la parole, et termine en disant :

Ce qu'on veut, c'est punir le socialisme : et cependant n'avons-nous pas entendu dernièrement, le 16 octobre 1890, M. Sarrut, avocat général de la Cour de Paris, dire dans son discours de rentrée :

« Privilégiés de la fortune, patrons, chefs d'industrie, pas de préventions égoïstes, pas de résistances injustes, pas de théories absolues sur le droit de la possession. Sait-on dans quelle mesure la richesse des uns est faite des prélèvements opérés sur les labeurs des autres ? »

Ces idées ne seraient assurément pas réprouvées par mon client Lorion.

Le tribunal se retire pour délibérer, puis rentre et condamne Lorion : pour violence, voies de fait et menaces de mort envers les personnes des rédacteurs de la *Dépêche*, à quinze mois d'emprisonnement et 25 fr. d'amende. Lorion qui a écouté assis la lecture du verdict se lève alors et crie d'une voix forte : Vive l'anarchie !

Des bravos lui répondent dans l'auditoire.

Le président ordonne de faire sortir ceux qui viennent de crier bravo, mais le procureur ordonne de les mettre en état d'arrestation. Deux compagnons sont arrêtés par une douzaine de policiers qui les entourent.

L'un deux est mis en liberté après avoir subi un interrogatoire ; l'autre, le compagnon Hugonin, et qui est arrivé à Roubaix depuis la veille du procès seulement est maintenu en état d'arrestation pour vagabondage.

A la sortie de l'audience les quelques travailleurs qui avaient pu y assister, commentaient vivement la défense de Lorion et nous avons pu constater qu'elle avait produit sur eux une excellente impression.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Voici la seconde liste de cinquante adhérents-souscripteurs au journal anarchiste quotidien :

51 A. L. B. à Bordeaux. — 52 E. B. à St-Nazaire. — 53 I. B. à Bourges. — 54 A. A. à Vernon. — 55 G. à Lyon. — 56 P. à Troyes. — 57 E. V. à Marseille. — 58 Cressent, à St-Quentin. — 59 I. D. à Roanne. — 60 I. à Messimy. — 61 C. à Marseille. — 62 à 72 Un groupe internationnal de tailleurs. — 73 Le groupe de Troyes. — 74 C. à Vienne. — 75 et 76 Z. à Nanterre. — 77 R. à Bauvais. — 78 A. et M. des Parias-Picard — 79 et 80 Un groupe de Lyon. — St P. à Bordeaux. — 82 P. R. à Dijon. — 83 Le groupe de Nimes. — 84 Le groupe de Casteljaloux. — 85 Le groupe des peinards à Marseille. — 86 G. S. à New-York. — Paris : 87 Groupe du XV^e^. — 88 Deck r. — 89 Tresset. — 90 Compagne A Roussel. — 91 Ragot. — 92 Proudhon. — 93 Illien. — 94 Carron. — 95 E. B. — 96 Antoine. — 97 Morel. — 98 Mengeon. — 99 Bérard. — 100 Sébastien Faure.

Saisissons l'occasion de cette publication pour répondre à une objection qui nous a été faite, relative à la politique dont tout journal quotidien doit s'occuper. L'objection n'est pas sérieuse. Quelque horreur que chacun de nous ait de la politique, nous achetons tous les matins un journal bourgeois quelconque pour savoir ce qui se passe. Un anarchiste lit le *Soleil*, l'autre l'*Egalité*, un troisième se fixe au *Petit Journal*, chacun passe sur les commentaires bourgeois du journal pour connaître les faits de révolte, de grève, les arrestations, etc.

Les camarades qui sont partisans d'un journal quotidien veulent répondre à ce besoin et faire de la propagande en donnant les nouvelles du jour avec la note anarchiste. Si le journal est bien fait, bien distribué, s'il renseigne suffisamment ses lecteurs, il remplacera pour les anarchistes un journal bourgeois, il vivra sans être à charge de personne, il se répandra partout en dehors des camarades. Il ne s'agit pas d'avoir « les dernières nouvelles du monde entier par fil spécial » mais à peu de frais il sera aussi bien renseigné que la plupart des journaux à un sou. Il n'est pas question d'écrire des premiers, Paris sur la politique du jour, les articles de propagande publiés en une sorte de tribune libre ne manqueront jamais, la besogne des camarades qui s'occuperaient de la cuisine du journal serait réduite à donner le commentaire anarchiste aux nouvelles du jour, à résumer les articles intéressants qui ont pu paraître dans les journaux bourgeois de la veille, etc...

Un journal quotidien anarchiste peut être fait à peu de frais et être rendu intéressant pour tout le monde, sans enlever de leur utilité aux journaux anarchistes hebdomadaires.

Du reste nous avons été compris déjà, puisque bon nombre de groupes et de camarades nous ont envoyé leur adhésion et se promettent de faire autour d'eux une active propagande pour que cette idée réussit du jour au lendemain, mais aujourd'hui plus que jamais nous avons l'espoir d'aboutir avec la combinaison proposée. Que les groupes et camarades qui n'ont pas encore pris de décision s'unissent à nous et bientôt nous aurons un journal quotidien.

Cabot étant à Ste Pélagie pour trois mois, adresser les adhésions et correspondances à Paul Reclus, 33, rue des Trois-Bornes.

## PETITE CORRESPONDANCE

Zisly. — Vous n'avez pas besoin d'approbation, votre propre satisfaction doit vous suffire.

R. à Lausanne. — Nous avons déjà parlé de l'affaire de Dervieux. — Quant à l'affaire Noeve, nous préférons attendre des renseignements de la part des camarades allemands. — Nous faisons la commission à la « Revue libertaire ».

V. à Nimes. — M. à St Etienne, l'argent a manqué pour faire l'expédition des colis à l'heure habituelle. — La régularité des uns est tuée par l'irrégularité des autres. — Nous n'avons pu éviter ce retard.

C. B. à Clermont. — Vous n'avez pas à craindre de réclamer quand il vous arrive un numéro défraichi.

Le compagnon Oury est prié de répondre au compagnon Amand, ainsi que le compagnon Dufour, à l'adresse suivante. Michel Amand, 16, rue Lannes, Saint-Denis (Seine)

Le camarade Michard, tailleur, est prié de faire savoir son adresse au compagnon Thapoton, chez Desbemmes, 25, rue Neuve.

ALMANACH ANARCHISTE. — B. L. à Carcassonne. — M. R. — J. Grenoble. — Groupe du XIII^e^. — D. S. à Vaucluse 1 50. — A. M. Romancourt, reçu lettre et argent.

Le compagnon Chère de Feuquières, averti le compagnon de Paris, qu'il a reçu son envoi de journaux, etc.

J. B. à Drocourt. C'est fait.

Le compagnon L. B., demande au compagnon Albert Alexandre de Vernon (Eure), s'il n'a pas reçu les lettres qu'il lui a envoyées.


**En vente** *au bureau de LA RÉVOLTE* :

| | | |
|---|---|---|
| *Aux Jeunes Gens* | » | 10 |
| *Les Prisons* | » | 10 |
| *Richesse et Misère* | » | 10 |
| *Entre Paysans* | » | 10 |
| *Le Salariat* | » | 10 |
| *La Société au Lendemain de la Révolution* | » | 75 |
| *La Loi et l'Autorité* | » | 05 |
| *Procès de l'Avant-Garde* (Brousse) | » | 50 |
| *VI^e^ Congrès de l'Internationale* | » | 50 |
| *Mémoires de la Fédération Jurassienne* | 2 | » |
| *L'Internationale* (Malon) | » fr. | 25 |
| *La Prise de Possession*, par L. Michel | » | 25 |
| *Les Paroles d'un Révolté*, P. Kropotkine | 1 | 25 |
| *Supplément littéraire*, collection complète | 5 | » |
| *La Peste Religieuse*, par Most | » | 5 |
| *Révolté* et *Révolte*, collections complètes des années 87, 88, 89 et 90 ; l'année | 5 | » |

Ces brochures sont également en vente à Marseille chez M. Gauchon, kiosque en face l'Alcazar.


## CONVOCATIONS

Meeting public et contradictoire organisé par le Groupe d'études sociales des travailleurs anarchistes du XII^e^. Dimanche 16 novembre à 2 h. 1/2, salle Mazin, 160, rue de Charenton.

Ordre du jour :

1° Anniversaire de l'assassinat des compagnons de Chicago ;

2° Le 1^er^ mai 1891 et la journée de 8 heures.

Orateurs inscrits : Tortelier, Lebeucher, Villaret, Benin, Luce, etc.

Entrée : 20 centimes au profit de la propagande.

Le Réveil anarchiste du XV^e^, samedi 15 novembre à 8 h. 1/2 du soir, salle Lédé, 103, rue du Théâtre. Soirée familiale, conférence par Tresse : Socialisme et anarchie, chants et poésies.

Le Groupe anarchiste de Lavallois-Perret, réunion tous les vendredis à 8 1/2, chez Mézerette, 85, rue de Gravel.

La Louvière. — Compagnons, il y aura bientôt 3 ans que Spies, Ling, Parsons et Fischer sont mort assassinés par les bourreaux bourgeois.

Leur crime était celui d'aimer l'humanité et de lutter pour le bien-être de tous.

Lors de la grève de Chicago pour la journée de 8 heures de travail, ils prirent la défense des travailleurs fusillés par les sbires. C'était de trop, les bourgeois ne veulent pas qu'on se dresse contre eux et ils firent perdre les plus dévoués à la cause populaire.

Nos amis sont morts avec le plus grand courage, ils sont devenus nos martyrs. A nous autres, travailleurs, de montrer à la bourgeoisie que ces hommes ne sont pas morts en vain. Que chacun de nous vienne affirmer sa solidarité en assistant au meeting monstre qui aura lieu au salon du Vicaire, boulevard Mairaux à La Louvière, dimanche 16 novembre, à 3 heures après-midi.

Ordre du jour : Anniversaire de la mort des anarchistes de Chicago.

Entrée : 5 centimes donnant droit à une brochure.

*Le Gérant* : J. GRAVE.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE. N° 11. DIX CENTIMES DU 22 AU 28 NOVEMBRE 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## QUESTIONS DE TACTIQUE

### V

### Initiative et Centralisation

Les camarades espagnols nous disent qu'ils ont formé des commissions de relations, pour obvier aux cas de poursuites, que ces commissions n'ont aucune prépondérance, et que les groupes gardent leur initiative. Nous leur ferons remarquer que les anarchistes français ont proposé quelque chose de plus pratique, et qui dépiste davantage les poursuites : c'est que les groupes — les individus isolés ayant, forcément, une correspondance des plus restreintes, vu le manque de moyens pécuniaires — se missent eux-mêmes en relations directes les uns avec les autres, sans le secours d'aucun centre de relations. Un pareil centre, s'il doit se borner à n'être que l'intermédiaire des autres n'a aucune raison d'être et ne peut être qu'un danger ; concentrant les relations entre ses mains, il suffirait à la police de mettre la main sur ce groupe, pour que les autres se trouvent sans liens et sans rapports ; c'est de plus affaiblir l'initiative des individus et des groupes, que de les habituer à se reposer de leur besogne sur un intermédiaire.

Les groupes poursuivant leurs relations eux-mêmes, ces dangers ne sont pas à craindre. La police peut opérer des arrestations à tort et à travers, — il y a toujours des compagnons qui échappent aux poursuites ; chaque compagnon connaît toujours bien quelques adresses d'autres groupes et d'autres individus, tous les différents débris de groupement tendent à se joindre, à se reformer, et la persécution policière se trouve avoir passé sans avoir pu faire le mal qu'elle espérait, et qu'elle ferait certainement dans une organisation centralisée.

---

« Vous n'avez pas d'entente, pas de réunions dans lesquelles on prenne des résolutions », nous reprochent encore les camarades.

« Pour vous l'essentiel, est que chacun fasse ce qui lui plaît ».

Certainement, camarades, et nous sommes certains que c'est la seule manière pratique d'agir. A quoi bon prendre des résolutions ? Cela implique un vote, une majorité et une minorité : Parlementarisme ! — Croyez-vous que vos résolutions prises auront plus de poids sur ceux qui sont contre, et qu'ils en agiront davantage dans le sens que vous aurez décidé ? Ce serait mal connaître la nature humaine, que de croire ainsi. — On ne fait bien que ce que l'on croit bon, et ce ne seront pas tous les gens du monde qui vous feront agir dans un sens donné, plutôt que dans un autre, à moins que ce vote ne soit sanctionné par une force coercitive quelconque. La direction imposée aura pour seul effet, d'amener, tôt ou tard, une scission entre les deux fractions et d'en faire deux ennemis.

C'est pourquoi nous disons que chaque fois que l'on veut faire quelque chose, on ne doit pas chercher à mettre tout le monde d'accord sur ce sujet, mais essayer de le mettre en pratique, en groupant autour de l'idée, tous ceux qui ont la même manière de voir ; de sorte que dans le nouveau groupe, étant d'accord, dès le début, sur le fond, il n'y ait plus à discuter que les moyens sur lesquels on ne tarde pas à s'entendre, lorsqu'on est décidé d'agir.

Les anarchistes, certainement, ont passé par la phase que préconisent les camarades espagnols, sans s'y arrêter pourtant. En toute chose il y a des tâtonnements ; on n'arrive pas à la perfection du premier coup ; et si l'on n'a pas agi davantage, c'est qu'au fond, il était plus facile de crier que d'agir ; mais cela est imputable aux individus et non à la manière de procéder.

Il en est de même pour ce qui est des cotisations. Les individus n'ont pas donné moins, parce qu'ils étaient laissés libres de verser ce que bon leur semblait à la propagande, que s'ils avaient été taxés. Quelle que soit la manière de procéder de nos groupements, au fond, tout ne repose que sur la bonne volonté de ceux qui en font partie. Nous aurions beau décider que chaque individu, en entrant dans un groupe s'engage à telle et telle chose, il ne remplira régulièrement ses engagements qu'autant que durera l'impression qui les lui aura fait accepter, — c'est-à-dire, suivant sa volonté. Pourquoi avoir peur de le reconnaître en ne lui demandant pas d'engagements ?

---

Les camarades espagnols nous disent : « Nous sommes organisés de telle sorte que nous entretenons nos relations, nous pourrions en avoir avec toute la terre, si les autres pays étaient organisés comme nous. Nous soutenons six journaux, nous faisons des brochures, des feuilles volantes, etc., etc. »

Pour arriver à faire, cela, nos camarades espagnols avouent qu'ils ont été forcés de se mettre dans des groupements ouvriers, qu'il a fallu les intéresser à leur propagande, en se vouant à la leur. Leurs fédérations sont composées de milliers d'individus. En un mot, ils ont été forcés de demander un appui à des forces étrangères.

En France, les anarchistes, n'ont jamais été groupés en grand nombre. Leurs groupes se composaient ordinairement de 10, 20, 30 individus. Les groupements plus nombreux ont été de rares exceptions, — chacun a agi dans son coin, chacun s'est adonné à la besogne qui lui semblait la plus propice, et au point de vue de la propagande écrite ou orale, nous ne croyons pas que le mouvement français ait à céder la priorité à qui que ce soit.

Nombreuses ont été les tentatives de journaux, et si beaucoup ont passé sans laisser de trace, quelques-uns ont agi dans le milieu où ils se sont produits, et rien que la campagne menée avec tant d'entrain par la série des journaux de Lyon, suffirait à illustrer la ténacité et l'esprit de dévouement de ceux qui prennent part à la propagande. Rappelons aussi la série de journaux qui se sont publié récemment à Paris et dans plusieurs villes de province.

Depuis dix ans que le mouvement s'est dessiné en France, pouvons-nous compter les brochures, placards et manifestes lancés par les anarchistes ? Nous ne les avons pas tous présents à la mémoire, ni sous la main. Nombreux sont les groupes qui ont publiés des brochures, il n'y en a pas un qui n'ait placardé des affiches et publié des manifestes, surtout aux époques d'élections !

Si nous faisons la récapitulation des brochures que, pour notre part, nous nous rappelons, nous verrons que le total se monte déjà à plusieurs centaines de mille exemplaires :

A Genève, nous avons eu la *Peine de mort*, le *Procès Solowief*, *Biographie de Sophie Perowskaya*, *Aux Jeunes gens* (3 éditions), la *Loi et l'Autorité* (3 éditions), *Evolution et Révolution* (4 éditions), *Procès de Lyon*, *Ouvrier, prends la machine*, les *Crises industrielles, leur cause et leur remède*, *Dieu et l'Etat*, *l'Esprit de révolte* (2 éditions), et d'autres qui ne nous viennent pas à la mémoire, mais nous pouvons inscrire hardiment le chiffre de 70 000 exemplaires, certaines éditions ayant été de 5,000, jamais au-dessous de 3 000.

Dans ces dernières années, le groupe de Genève a publié à son tour : la cinquième édition de *Evolution et Révolution*, la quatrième édition de la *Loi et l'Autorité*, *Fais ce que veux*, le *Procès de Lyon*, la *Peste religieuse* (2 éditions), *Chez Nous en Suisse*. Mettons encore 15,000, sans compter divers placards, tant de Genève que de la Chaux-de-Fonds.

Il y a eu encore, sur l'initiative du groupe des V^e^ et XIII^e^ arrond., la *Société au lendemain de la Révolution* et l'*Organisation de la propagande révolutionnaire*, à 10,000.

La Ligue des Anti Patriotes, le groupe du XIII^e^ arrond., ont publié une série de placards, que nous pouvons évaluer à 70,000.

Ici à Paris, la *Révolte* a publié l'*Autonomie selon la science* 3,000, *Richesse et Misère* (2 éditions), 14 000, *Entre paysans* (3 éditions), 21,000, les *Produits de l'Industrie*, 16,000, les *Prisons* (2 éditions), 14 000, *Esprit de Révolte*, 7,000, l'*Anarchie dans l'évolution socialiste* (2 éditions), 15,000, le *Salariat*, 7,000, *Aux Jeunes gens*, 7,000, la *Société au lendemain de la Révolution* (2 éditions), 2 500, la *Grève des électeurs*, 120,000, *Electeur bénévole*, 10,000. Faut-il ajouter qu'actuellement, la *Révolte* dépense 15 000 francs par an à la propagande et que tout cela est ramassé sou à sou versés par des camarades isolés.

Il y a encore le groupe XX^e^ qui a toute une série de brochures, entre autre, les *Travailleurs des villes aux travailleurs des campagnes*, 10,000. Le groupe de Bourges avec

l'*Anarchie*, un groupe *Parisien de propagande anarchiste* avec 3 placards : l'*Anarchie, Mort aux Voleurs* et les *Anarchistes et l'Internationale*. Les placards et affiches ont été en si grand nombre, qu'il serait fastidieux de les énumérer et nous ne les connaissons certainement pas tous, mais cela dépasse sans aucun doute un million d'exemplaires. Tout cela a coûté des masses d'argent, recueillies sou par sou ; tout cela a été fait par un nombre infime, de meurt-de-faim. Et cette énumération incomplète nous démontre déjà ce que fait la seule initiative, n'ayant pas besoin de concentration pour arriver à faire de la besogne utile. Car elle a encore cela d'excellent, qu'en laissant chacun agir dans le sens qui lui plaît, elle n'étouffe pas les idées individuelles et que toutes les manières de voir peuvent se faire jour.

---

Il nous reste à voir la besogne accomplie au milieu de la masse ouvrière. Là certainement le mouvement a bien été inférieur à ce qu'il aurait pu être ; mais il reste à examiner si la manière que nous proposent les camarades espagnols n'aurait pas pour résultat d'affaiblir notre propagande dans le sens de nos idées ; si on ne peut pas se mêler aux mouvements ouvriers sans avoir besoin de se mettre à la remorque de leurs vaines réclamations politiques ; et si les anarchistes ne peuvent, dans ce mouvement, se tailler une place, sans avoir besoin de se munir des bagages supplémentaires dont parlent les camarades espagnols.

---

Nous insérons la lettre ci-dessous, qui touche aux questions que nous avons traitées dans le journal, mais nous doutons fort qu'elle les éclaire, malgré ses affirmations : le fond en reste vague.

D'abord, c'est toujours le même reproche aux anarchistes, de trop chercher à préciser leurs idées, de trop les discuter, de trop vouloir les élucider. Nous avons déjà par deux fois répondu à ce sujet aux camarades espagnols, nous n'y reviendrons donc pas. Le camarade reproche aux anarchistes de tout attendre de la dynamite pour la transformation de la société, et de se dépenser en spéculations philosophiques ; accusations qui, prises à la lettre, se contredisent. Il y a sans doute des camarades impatients qui ne demandent que tout détruire, et le seul reproche que l'on puisse leur faire, c'est de dépenser en paroles toute leur énergie ; mais si des paroles ils passaient aux actes, ce n'est pas nous qui les en blâmerions.

Il y a aussi des camarades qui discutent à perte de vue sur les idées et nous n'y voyons pas de mal non plus, si la discussion a vraiment pour but d'étudier, d'élucider les problèmes posés : c'est le fond même de la propagande.

Le malheur est que, bien souvent, on discute pour le seul plaisir de discuter, et de se montrer plus fort que les autres, on arrive ainsi, au lieu d'élucider les idées, à les obscurcir et à les compliquer d'épithètes nouvelles : affaire à ceux qui ont ce travers de s'en guérir si possible.

Le seul tort de quelques anarchistes, a été de se considérer comme en dehors de la masse, de rester trop à part ; et encore, y ont-ils été un peu contraints par la situation.

Entrant en effet, en lutte ouverte avec tous les partis aussi bien politiques que soi-disant socialistes, ils se sont trouvés isolés dès le début de leur propagande. Ayant ensuite à formuler leurs aspirations, leur idéal pour la plupart des plus vagues et des moins définis, ils ont dû forcément élucider, chercher ensemble à préciser leurs aspirations.

Aujourd'hui, que l'idée se formule, ils n'ont plus à craindre d'être absorbés, ils peuvent se mêler au mouvement ouvrier qui existe en dehors d'eux, s'y mêler, mais entendons-nous bien, sans rien changer à leur tactique, à leur programme, à leur idéal, ils doivent y entrer d'une seule pièce, pour y développer leurs idées, sans la moindre concession.

En un mot, — n'en déplaise à notre correspondant qui a l'air d'avoir le mot en horreur — sans faire abandon, d'aucun de leurs principes.

Quant à la fédération économique dont parle notre correspondant, n'est-ce pas là encore un mot pour en remplacer un autre qui sonne mal à ses oreilles ? Qu'est ce que le communisme anarchiste tel qu'il a été expliqué jusqu'à ce jour ? sinon une entente entre les groupes formés par les individus, pour produire ou consommer au mieux de leurs aspirations individuelles ?

Oui, les anarchistes sont enclins à discuter trop souvent sur les mots, mais, après tout, ne nous en plaignons pas, puisque c'est à l'aide de ces discussions que l'idée se précise et s'affirme.

Compagnons,

Les articles de l'anarchiste espagnol, puis la lettre de Malatesta, publiés dans la *Révolte*, ont exposé très clairement le mal qui nous ronge et qui paralyse nos efforts.

Il faut en finir, dire si, oui ou non, nous voulons être un cénacle de philosophailleurs, vivant hors de la masse et contemplant la révolution à venir en *dilettanti* ou si nous voulons concourir à cette révolution d'une façon pratique ; si nous voulons être une école ou un parti.

Les anarchistes violents et confus à leurs débuts, ne sont que trop tombés dans l'excès opposé. Leur activité, au lieu de s'exercer dans la lutte quotidienne, terre à terre, tend de plus en plus à se dépenser en spéculations philosophiques plus ou moins fausses et peu intelligibles pour le prolétaire écrasé par le labeur ou affaibli par le dénûment.

En faisant ainsi de la sociologie pour l'amour de l'art, nous devenons d'affreux egoïstes et finirons par nous réveiller dans la peau d'opportunistes ou même de réactionnaires.

Cette évolution a été celle du christianisme. Au début, mouvement révolutionnaire tendant à l'égalité sociale et au communisme, il s'est peu à peu desséché au souffle des docteurs et des théologiens ; il a abandonné la terre aux despotes, reculant à un monde posthume la réalisation de ses espérances. Nous suivons une marche identique : il est grand temps d'enrayer.

La révolution doit être avant tout économique, le développement intellectuel et moral des individus découlera naturellement du changement de régime propriétaire. Occupons nous donc des questions économiques, de la connaissance exacte des régions, des modes possibles pour faire circuler la richesse dans le corps social pendant et après la crise.

Nous en avons assez des mensonges de la politique et nous croyons qu'on peut vivre sans chef d'Etat, sans ministres, sans parlements, sans codes, sans juges, sans armée, sans police ; mais nous ne croyons pas qu'on puisse vivre sans manger, sans se loger, sans se vêtir, c'est-à-dire sans groupements répondant aux vrais besoins de l'individu et de l'espèce. Constituons donc ces groupements, tout au moins jetons-en les germes, ou bien prenons pied dans ceux qui existent déjà, tout en cherchant à les modifier dans un sens libertaire.

Car, autrement, nous laisserons les possibilistes s'emparer des forces ouvrières et, au jour fatidique, nous serons réduits à l'impuissance.

Il faut avoir le courage, une fois pour toutes, de rompre avec les déclarations romantiques et la confiance illimitée en la chimie que les quatre cinquièmes de nos camarades ne connaissent pas. Il faut se dire que nous ne sommes le parti ni des riches ni des savants et que ce n'est pas uniquement avec quelques kilogrammes de dynamite que nous parviendrons à changer de fond en comble la vie économique d'une société.

Le jour où nous aurons, par la force, culbuté Chambre, Sénat, Conseil municipal, le peuple attendra un mot, une formule. Attendre, n'est-ce pas sa lamentable habitude ? Prêt à nous suivre s'il nous voit sachant où aller, il nous broiera sous sa force dynamique s'il s'aperçoit que nous hésitons ; et, si nous nous bornons à ergoter sur des subtilités, à ressasser des clichés, oh ! alors il s'éloignera de nous avec de lazzis et nous laissera, pontifes majestueux et incompris, disserter à vide entre les murs de nos chapelles.

Ce jour-là, si nous n'avons pas cette idée claire et concise à jeter à la foule : Fédération économique, nous sommes perdus. Les socialistes autoritaires qui eux, n'hésiteront pas, s'empareront des pouvoirs, nous feront fusiller et nous l'aurons bien mérité par notre imbécilité.

Qu'est-ce donc que la Fédération économique ? vont dire quelques camarades « anarchie » et « communisme » ne suffisent donc pas. Non ! anarchie n'est qu'une négation politique et le peuple ne vit pas de négations ; communisme n'est pas exact, puisqu'à côté des anarchistes communistes, il en est de collectivistes et d'individualistes et que la forme économique, il faut le reconnaître, à moins d'être sectaire forcené, dépendra beaucoup plus du milieu de la production, des mœurs, etc., que des théories apprises dans les livres.

La fédération économique, que les anarchistes n'auraient pas tort, à mon avis, de prendre pour plateforme, — c'est l'organisation libertaire par excellence ; c'est l'agrégation de tous les groupes producteurs, industriels et agricoles en un vaste faisceau, assez compacte pour briser toute résistance, — groupes réglant eux-mêmes leurs affaires, sans intervention d'un gouvernement ou d'un comité directeur.

Si nous ne voulons pas comprendre cela ; si nous refusons d'ouvrir les yeux aux nécessités économiques, nous confinons dans un révolutionnarisme mystique avec des airs démodés d'apôtres ou d'avale-tout-cru faisant trôner dans un Eden lointain une bonne déesse anarchie, assise entre sa sœur la Justice et son autre sœur l'Harmonie, ayant à ses pieds un tas de principes, sous-principes, principicules et principaillons ; si, sous prétexte que toute organisation est autoritaire, nous préférons subir l'autoritarisme inorganisé, non contrôlé de quelques compagnons (qui ne sont pas à blâmer en l'état de choses actuel, leur prépondérance ne venant que de l'amorphisme général) ; si nous refusons de constituer un *parti* d'action (je dis un *parti* quoique le mot déplaise à plusieurs, parce que lorsqu'on veut arriver à un même but par une série d'efforts plus ou moins combinés, on est fatalement un *parti*) ; si, enfin, après avoir crié bien haut à la masse que seuls nous étions clairvoyants et allions à la révolution, nous demeurons dans nos nuages et n'allons nulle part que chez le mastroquet, nous bornant, de temps en temps, à chanter un cantique socialiste, nous avons menti au peuple, menti à nous-mêmes et méritons le sort qui nous attend infailliblement.

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Troyes. — Les camarades nous écrivent que deux compagnons de cette localité doivent passer en jugement aux prochaines assises, à l'occasion des dernières réunions qui ont eu lieu. La liberté de parole existe, comme la liberté de la presse !

***

Roanne. — Les marchands d'injustice de notre ville, viennent de condamner le compagnon Démure à quinze jours de prison, pour avoir outragé un magistrat.

Ils vont bien nos marchands d'injustice, plus ils en feront, mieux ça vaudra.

***

Le Mans. — Le groupe d'études sociales de notre ville le Travailleur, ayant organisé une conférence

le dimanche 2 novembre, le compagnon Tortelier a pu démontrer devant 800 personnes, que les réformes parlementaires étaient impossibles, et que les travailleurs seuls pouvaient améliorer leur sort.

Toutes les questions traitées par le compagnon Tortelier, l'ont été si clairement et si logiquement que pas un contradicteur sérieux ne s'est présenté.

Toutes les constitutions actuelles ont été condamnées si justement, que la salle tout entière applaudissait le conférencier et lui accordait toutes ses sympathies.

Le soir a eu lieu une soirée familiale où Tortelier s'est fait entendre de nouveau.

Les chansons et poésies ont terminées cette soirée et on peut dire que la journée a été bonne pour l'anarchie.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous prévenons les camarades que nous préparons le tirage d'une eau-forte, représentant la pendaison des martyrs de Chicago.

Cette planche dont deux de nos amis, aqua-fortistes et dessinateurs de talent, ont bien voulu se charger de l'exécution, sera prête au courant de janvier. La valeur réelle en commerce, serait de 10 francs, nous ne pouvons encore en fixer le prix, mais nous espérons pouvoir la laisser pour 4 fr. 50 ou 5 francs.

Afin de régler le tirage, les camarades qui en désireront, sont priés de nous faire savoir, le chiffre d'exemplaires.

***

Souscription pour la propagade à Clignancourt. Total de la première liste : 12 fr. 35. Un patron anarcho 5 fr. — Son ouvrier 2 fr. — Laridan 1 fr. — Un garçon de banque 50 cent. — Un copain de Grenelle 50 cent. — Un croquant de l'Allier 50 cent. — Maurice 50 cent. — Un ilote 50 cent. — Un peinard 20 cent. — René Gobert 1 fr. — Deuxième collecte salle Herel 7 fr. 25. — Groupe les Insurgés 1 fr. — Jean Pierre 2 fr. — Total 34 fr. 80. Dépense 1,000 affiches 30 fr. — Reste 4 fr. 80.

La souscription continue pour subvenir aux frais d'un nouveau manifeste.

Adresser les fonds à Siguret, rue Ravignan, 16.

***

Le compagnon Jahn, prévient les camarades qui sont en relation avec lui, que sa nouvelle adresse est : senor Velavio, 98, calle Cervantes, casa de comidas, Gracia-Barcelone (Espagne).

***

Vienne. — Paraîtra le 20 novembre, le *Procès des anarchistes de Vienne* devant la cour d'assises de Grenoble.

Une brochure de 100 pages : 50 centimes.

Prière aux compagnons et aux groupes de nous envoyer au plus tôt possible leur demande et s'ils le peuvent, l'argent en même temps.

Note est prise de ceux qui nous ont déjà envoyé, aussitôt parue, la brochure leur sera envoyée.

Pour tout ce qui concerne la brochure, s'adresser au compagnon A. Orcelin, 1, rue Saint-Martin, Vienne (Isère).

***

Le groupe les « Rénovateurs » de Marseille informe les compagnons, que sa nouvelle adresse est : café de l'Alliance, 15, rue Molière.

***

Rouen. — Tous les copains sont priés d'adresser [illegible] journaux et correspondances, au compagnon François Noël, 25, rue Bravard au lieu de 42.

***

Le groupe cosmopolite des travailleurs socialistes révolutionnaires indépendants de Saint-Quentin, invite les groupes socialistes révolutionnaires à correspondre avec le groupe et de lui envoyer des brochures et journaux, afin de faciliter la propagande socialiste et l'idée révolutionnaire, au compagnon E. Langlais, 48, rue Saint-Pecine, à Saint-Quentin.

La réunion du groupe a lieu tous les dimanches à 1 h. 1/2 du soir, boulevard du Nord, 2, au café Prodhomme. Les socialistes de toutes les écoles sont invités.

***

Troyes. — Les camarades qui ont souscrit à l'impression d'un recueil de poésies et chansons anarchistes, sont priés de patienter encore un peu. Les Niveleurs troyens ayant eu tout leur temps pris par l'organisation de réunions publiques faites dans l'intérêt de la propagande ; ils engagent vivement les camarades et les groupes à souscrire.

Les brochures sont de 25 centimes chaque ; elles sont laissées aux groupes à 13 fr. le cent, au profit de l'achat d'une presse.

Envoyer timbres ou mandats au compagnon Paul Martinet, faubourg Croncels, 133, Troyes.

***

Grenoble. — Camarades qui nous avez assuré votre concours, merci. Nous vous prions de continuer votre appui matériel et moral.

La non-apparition du journal n'a pour cause que la mauvaise foi ou la peur de l'imprimeur qui au jour même où il fallait imprimer — la composition prête — s'est refusé à tirer. Nous vous dirons plus tard nos tribulations.

Secondez-nous, amis ; copie et fonds, envoyez. Au 1er décembre irrévocablement nous paraîtrons.

Adresser les adhésions, à l'administration de l'*Insurgé*, 4, rue de la Fédération, passage Bakounine, Grenoble.

NOTA. — Nous recommandons aux camarades de nous faire savoir au plus tôt le nombre approximatif d'exemplaires qu'il leur faudra.

***

Toutes nos brochures sont en dépôt, chez le compagnon Nicolet, 17, rue du Progrès, Chaux-de-Fonds (Suisse).

***

Londres. — Cercle de langue française. — Citoyennes et citoyens, nous venons par l'intermédiaire de la presse porter à la connaissance de tous les gens de cœur qui s'intéressent à l'éducation donnée à la jeunesse, que nous prenons l'initiative de la fondation d'une école de langue française, qui sera établie à Londres dans le quartier Fitzroy square, W. sous la direction effective de la citoyenne Louise Michel.

Le comité que nous avons constitué à cet effet, a décidé d'organiser une tombola dont le produit sera affecté à la fondation de l'école.

Notre but consiste à développer chez les enfants les principes d'humanité et de justice qui s'imposent au vingtième siècle.

Pour mener à bonne fin la tâche que nous nous sommes imposée, nous faisons appel à tous les sentiments d'abnégation de solidarité et de dévouement humanitaire de ceux qui voudront bien nous aider dans la réalisation de notre œuvre sociale.

Nous donnerons par la voie de la presse la nature des dons qui nous seront gracieusement offerts, ainsi que le programme de la fête donnée à l'occasion du tirage de la tombola dont la date sera ultérieurement fixée.

NOTA. — Adresser les dons et les communications au secrétaire du comité :

Ch. Clauss, 4, Withfield street.

Comité : secrétaire : Ch. Clauss, 4, Withfield street.

Trésorier : Delbecq, 43, Withfield street.

Commission de contrôle : Bernard, Capt, Nebout.

# VARIÉTÉS

## La vie d'un instituteur

Je vais répéter peut-être ce que d'autres ont dit ; tout ce qui va suivre sera maigre et pâle : mais je veux profiter des dernières et faibles lueurs de mon intelligence.

J'ai fait beaucoup de métiers, quoique jeune encore, sans avoir réussi dans aucun, parce que, malgré l'envie de bien faire, je n'ai pas eu l'ombre d'un protecteur ; mais je puis affirmer que je n'ai vu nulle part un esclavage si dur, si révoltant, autant de platitude, de fourberie que dans le corps de l'enseignement public.

En effet, il y a là deux catégorie : les protégés et les esclaves.

Aux premiers on tolère le crétinisme, la fainéantise, la débauche, la séduction des jeunes filles, les dettes contractées chez les petits commerçants, ca c'est presque impossible de n'en pas faire ; on leur donne des récompenses : médailles, palmes académiques ! etc. ; plus tard des places à ne rien faire : secrétaires, directeurs, déchargés de classe comme ayant plus de six adjoints, instituteurs, suppléants, etc. ; des traitements largement suffisant pour vivre et même quelquefois très gros, puisqu'il y en a qui arrivent grâce à un tas de trucs à palper 5, 6, mille francs (la question des traitements est obscure pour beaucoup d'instituteurs.)

Enfin, quoique les positions soient très inégales, les protégés sont les plus nombreux. Et quelles intrigues, quelle platitude, quelle hypocrisie chez ces gens-là ! Ne faut-il pas dire que des femmes d'instituteurs, des institutrices se livrent aux chefs, à des personnages influents pour obtenir des faveurs ?

Quant aux esclaves, on exige d'eux l'intelligence, le savoir, le zèle, la sagesse, mais ils sont notés à l'inverse ; ils doivent être de corps et d'esprit à la disposition des chefs, qui, par d'odieuses machinations, les empêchent de bien travailler, de bien faire ; et ces chefs sont les humbles serviteurs des maires, etc., qui ne sont généralement ni homme ni femme mais souvent les amis des curés. Alors vous pouvez penser tout le reste. Leur avancement est à peu près nul, et pour échelle ils ont les punitions : la suspension, la révocation ; sur des faux rapports ou pour une peccadille. Et malheureusement, les 19/20e de ces esclaves (c'est le chiffre des intelligences très ordinaires, qui se contentent de leur état, décrit par Rousseau dans une de ses lettres), ces 19/20e dont l'esprit ne peut percer la nuée qui l'environne, paraissent se contenter de leur faible traitement, généralement inférieur à 1,000 fr. ; de leur situation et trouvent très naturel de faire les rampants !

Ce que je viens de dire suffit pour faire juger de la valeur de l'enseignement. Mais comme vous connaissez toutes ces choses, je vous demande de me permettre encore quelques mots.

Vous savez la question soulevée il n'y a pas longtemps par quelques médecins sur le surmenage intellectuel des enfants dans les écoles. C'est bien vrai. Que voit-on ? On voit de tous petits enfants passer 6 à 8 heures par jour dans une atmosphère pernicieuse, surchargés d'un travail bestial, par des maîtres perroquet, chargés de leur enseigner des notions très sommaires sur un tas de matières : lecture qui n'est pas lecture, géographie qui n'est pas géographie, histoire qui n'est pas histoire, sciences physiques et naturelles ! dessin ! musique ! gymnastique, etc., matières contenues dans un tas de livres de pacotille (c'est ici une affaire de mercantilisme pour les inspecteurs généraux, les auteurs, les libraires juifs de Paris et toute la séquelle). De cette véritable comédie pour éblouir les naïfs, il résulte que les enfants à la sortie de l'école ne savent pas même ce qui leur est le plus indispensable dans la vie ; qu'on a émoussé leur intelligence et troublé le développement naturel du cerveau. J'ai remarqué que les enfants des paysans, qui ne fréquentent généralement pas régulièrement l'école, ont l'intelligence moins précoce que celle des enfants des villes (cela provient du milieu), mais à l'époque où le cerveau prend de la consistance, où la raison se forme (quelquefois tardivement), ils font un bond rapide, dépassent les autres et ont plus de solidité d'esprit. Rousseau a dit : « Les paysans ont peu d'idées, mais ils les comparent très bien » et cette pensée cache une vérité profonde. Ce que je sais fort bien, c'est que cette comédie aveugle l'ouvrier et ne trompe pas le paysan, qui dit souvent au maître d'école : « Apprenez à mon enfant à bien calculer, à faire une lettre comme il faut, mais je ne veux pas tout le reste. » En effet, si un enfant intelligent sait cela, il n'a pas besoin de maître pour élargir le cercle de ses connaissances. Seulement les instituteurs en sont incapables : des radoteurs les ont abrutis.

Que fait-on dans les écoles normales d'instituteurs ? On y enseigne très superficiellement des matières inutiles : agriculture (théorique), exercices militaires (écoles du soldat), gymnastique, etc., (car c'est tout de la farce) et il n'y a aucun cours sérieusement fait. Les professeurs (on appelle ça des professeurs ! Les 9/10e feraient mieux de mettre un singe à leur place), répètent à peu près le texte des manuels classiques. Quant aux maîtres de français, beaucoup n'ont pas un véritable savoir, beaucoup n'ont pas le « talent de penser », point de sensibilité, peu d'imagination : « ils n'ont point de style, ou si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre : le style doit graver des pensées, ils ne savent que tracer des paroles » Aussi ils ne jugent que par le caractère et jugent mal : ce qui est bon est mauvais, ce

qui est mauvais est bon. Qu'on leur présente un manuscrit d'un auteur inconnu dont le style soit semblable à celui de Tite-Live, ils trouveront ce travail commun et plat.

Aussi de tels maîtres ne peuvent que fausser et borner l'entendement des élèves. Tout leur soin est de former des perroquets vaniteux et rampants.

Eh bien! tous ces pédagogues (maîtres d'écoles normales et inspecteurs), font un affreux galimatias de leur radotage et des principes de certains pédagogistes qu'ils n'approfondissent pas toujours bien. Ils tracent des programmes comme on trace un cadran d'horloge. La nourriture intellectuelle doit être donnée « d'une manière appropriée à chaque cerveau individuel ». C'est vous qui l'avez dit. Voilà tout! Et ce sont eux qui font partie des commissions chargées de délivrer le certificat d'aptitude pédagogique aux instituteurs, titre qui n'est autre chose qu'un certificat de radotage et de protection.

Ainsi, on voit les gouvernants éblouir et abrutir le peuple, créer des sinécures pour leurs favoris, accorder les miettes de leur table à de petits protégés rampants et faire souffrir leurs esclaves, souvent plus malheureux que ceux de l'antiquité.

Pendant quatre ans, je n'ai eu que les postes les plus mauvais et les chefs les plus cruels. Là j'ai dû vivre avec 55 francs par mois, sans avoir fait la plus petite dette; habiter des greniers à la disposition de mes chefs, où le moindre feu n'atténuait pas la rigueur de la bise en hiver. Là combien de fois j'ai couché sur la paille! Combien de fois j'ai dû me contenter de pain sec et de mauvaise soupe, que je préparais moi-même, à cause d'un tas de choses qui me manquait. Malgré cela je faisais mon service comme il faut; j'étais obéissant, je contentais les gens, je ne m'occupais pas de politique, j'étais même un peu casanier.

Mais ces chefs savaient faire de faux rapports et exercer sur moi une surveillance odieuse, qui est allée jusqu'à décacheter et supprimer des lettres qui m'étaient adressées, et je ne dis pas tout. Bêtes venimeuses et féroces! J'ai bien souffert. Le métier du trimardeur est moins mauvais, car on ne s'y empoisonne pas comme je l'ai fait dans une classe non chauffée, qui contenait 48 mètres cubes d'air seulement pour plus de 50 élèves. Je suis obligé d'ouvrir tous les quarts d'heure l'unique fenêtre, pour ne pas étouffer; et le froid! Ajoutez à cela des ressentiments d'une maladie causée par les injustices qu'on m'avait faites à l'École normale, ce lieu d'abrutissement, où je ne passai pas deux années. Aussi, malgré une robuste constitution, j'avais pris la figure des soldats du siége de Mayence; et maintenant je suis accablé de maladies, je ne me tiens plus debout et c'est bien la fin!

Vive la Révolution sociale! Vive l'anarchie!

*(Un instituteur)*

## BIBLIOGRAPHIE

Le *Tombeau des milliards*, par Paul Ponsselle, Savine, éditeur, 12, rue des Pyramides.

C'est l'histoire de tous les tripotages de la célèbre combinaison financière. L'auteur nous fait la numération de tous les milliards qui s'y sont engloutis.

C'est le dénombrement des travailleurs qui y sont restés, que nous aurions voulu voir faire, soit emportés par les maladies, soit, fusillés dans les grèves vaincues comme certains bruits en ont couru, mais que les journaux se sont bien gardés de reporter. Que nous importent les milliards des gogos, c'est l'existence de ceux des nôtres qui nous intéresse.

***

*Un an d'exil*, par J. Lamouroux, Savine, éditeur, 12, rue des Pyramides. C'est le boulangisme dévoilé par un de ses affiliés conservateurs qui joue à l'homme dégoûté, quand il voit que l'affaire a raté.

Ceux qui veulent savoir comment s'organisent les succès de réunion publique et comment on *fait* une élection n'ont qu'à lire ce livre.

***

Les camarades de Bruxelles viennent de faire paraître la première brochure des *Dialogues entre un anarchiste et un autoritaire*. Prix : 5 centimes.

Adresser les demandes au compagnon Wysman, 11, rue Scailquin, Saint-Josse-ten Noode, Bruxelles (Belgique).

***

Les camarades de Genève, viennent de publier la deuxième édition de la *Peste religieuse*, par J. Most. Prix : 5 centimes. Adresser les demandes au compagnon Steiger, 14, rue Thalberg, Genève (Suisse).

***

*En Tempo di Elezioni* (En temps d'élection). Dialogue. Cette brochure est la deuxième que nos camarades italiens de Londres publient dans leur « Bibliothèque de l'Association ». Il n'y a pas un mot à y reprendre; elle est vraiment parfaite de pensée et d'expansion. Si la bibliothèque se continue par des œuvres de cette valeur, la propagande ne manquera pas de se faire rapidement.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 904 fr. 15.
B. à Limoges 0 50. — Collecte au Chambon, pour les détenus de Lyon 5 fr.
P. Kurde 1 fr. — G. G. à Langon 0 25. — S. P. à Bordeaux 0 45. — M. Besançon 4 fr. — B. à Maison-Alfort 1 fr. — Armentières 5 fr. — Jurant 3 fr.
Total à ce jour : 924 fr. 35.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 688 fr. 35.
B. Paris 1 fr. — V. à Grigoy 0 50. — San-Piérro d'Arena, collecte entre compagnons français 3 fr. 50.
Malhiot 0 50.
Total à ce jour : 693 fr. 85.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 2.882 fr. 60.
E. M. à Valence 0 25.
Ça Ira 0 25. — Ça tiendra 0 10. — Foutre 0 10. — Un ex-pied plat 0 25. — Un dynamitard 0 10. — Un pied plat 0 10. — Un exploité de la Compagnie du Midi 0 25. — Père peinard, chand' d' journaux 0 25. — Un revolté 0 15. — Un écœuré 0 05. — Le troquet du 4, 0 25. — Un homme avec une lanterne (Diogène) 0 50. — L'incompris 0 10. — Un rentier 0 25. — Un lecteur du Père peinard 0 30. — Gauthier 0 10.
Bourges par F., pour le supplément 2 10. — Rozier 1 fr. — Narbonne 2 50. — Vil 0 30. — Excédent d'écot à la verte, r. Mouffetard 1 fr. — E. C. à Voujancourt 1 fr. — Un du XX^e 0 25. — K. à Buhaut 0 30. — Félix P. 2 fr. — G. L. 10 fr. — Vente de vieux timbres 6 fr. — Muller 25 fr. — Ch. P. 4 50. — R. 0 70. — Un sur vitali te 1 15. — M. à Nonancourt 1 80. — R. à Argenteuil 0 50. — Mme Erca Calavaz 5 fr. — B. si M. par Z 22 fr. — Excédent d'écot à la verte Mouffetard 0 70. — Au tabac 0 10. — Au Canon L. 0 20. — L. 0 25. — H 0 20. — P. rue Bourrot 5 fr. — Bernard le tourneur 2 fr. — Un Décidé 5 fr.
B. Paris, cotisation mensuelle 1 25. — P. 1 fr. — Villarst 1 fr. — Dal 0 50. — Excédent d'écot à la verte de la rue Mouffetard 0 80. — M. à La Palisse 1 fr. — G. Bleiah 12 75. — S. à Genève 2 fr. — Theriez 0 25. — V. à Grigny 0 50. — C. à S. Pierre d'Arena 5 fr. — D. à Genève 15 fr. — Liébrard 0 50. — Roorda 7 fr. — Genève 3 fr. — C. à St Pierre 0 15. — C. à Bourges 0 15. — Zisly 0 30. — N'importe quoi au canon 0 50. — Absinthe chez Rousseau 0 50. — Chalandreuse 1 05. — Pivier 1 fr. — Margerand 0 50. — Jeanpierre 0 50. — Pennelier 0 50. — Reims 1 45. — M. S. à Gracia Barcelone, pour le supplément 2 fr.
Vente de vieux timbres 6 40. — Malhiot 0 50. — H. de M. 2 fr. — Mme L. D. 10 fr. — Collecte aux travailleurs du XII^e 4 fr. — Un anarchiste 20 fr. — Un autre anarchiste 25 fr. — Vente de vieux timbres 8 50.
Total à ce jour : 3,119 fr. 05.

## PETITE CORRESPONDANCE

A nos abonnés de Suisse. — Prière d'excuser si ces dernières semaines le journal n'est pas parvenu à plusieurs abonnés, une liste d'adresses s'étant trouvée égarée. A l'avenir le service se fera régulièrement.

P. S. à Bordeaux. — Pour que je m'occupe de cela, il faudrait que je croie à l'utilité et à la possibilité de la chose, et je n'y crois pas. — Reçu liste.

M. B. à Victor la Coste. — L'abonnement est de 1 fr. 50.

F. à Reims. — M. à Lyon. — B. à La Machine. — C. à Thiré. — A. C. à La Grive. — P. à Gourrya. — C. à Ménerville. — D. à Toulouse. — G. à Bourges. — C. à Biella. — T. à Mézières. — W. D. à Flixecourt. — F. à Amiens. — L. rue d'Angoulême. — G. à Marseille. A. à Joinville. — D. à Crayfort. — D. à Denain. — J. à Aiript. — J. D. à St-Privé. — L. à St-Ouen. — M. à l'Epine. — J. M. d'A. à Horta. — S. P. à Bordeaux. — H. à Desvres. — F. à Amiens. — E. à Fontenay-le-Comte. — D. B. à Liége. — B. à Limoges. — S. à St-Denis. — Reçu timbres et mandats.

W. à Bruxelles. — La « Freedom », 57, Chancy Lane, London W. C. pourra le trouver ce volume.

G. V. à Bruxelles. — Reçu la brochure. Merci, utiliserons.

Clémentine Salvan. — Nous avons une commission à vous remettre.

N. B. à Puget-Ville. — Nous sommes bien d'accord.

A. à Marseille. — C'est bien cela. — V. L. à S. Pierre-d'Arena. — Commissions faites, chansons envoyées, sauf « Germinal » que je ne sais où trouver.

Le compagnon Leleu d'Arras, demande une réponse des compagnons du P. de C auquels il a écrit.

E. R. à Sciez. — « Dieu et l'Etat », complètement épuisé.

Romans. — Le compagnon Gauthon prévient les camarades que sa nouvelle adresse est rue Poids des Farines, 14.

C. à Romans. — S. V. à Ganges.

## CONVOCATIONS

Réunion du groupe les Trimardeurs, samedi, 22 novembre, rue Saint-Martin, 239.

Réunion du groupe d'études sociales des Travailleurs anarchistes du XII^e, tous les samedis à 8 h. 1/2, place Daumesnil, au coin de la Claude Decaen.

Présence urgente de tous les compagnons du groupe.

Les camarades du groupe anarchiste du XIII^e sont convoqués spécialement samedi 22 novembre à 9 h. du soir, rue du Moulin-des-Prés, 35, salle Viguié.

Ordre du jour : Expulsion de l'ancien local. — Urgence.

Dimanche salle Charles, 2, boul. Barbès, à 8 h. 1/2 du soir. Réunion extraordinaire du groupe (Les Libertaires du XVIII^e). — Ordre du jour : première partie conférence par le compagnon Faure sur l'actualité; deuxième partie chants et poésies.

Le groupe les Insoumis organise une conférence contradictoire, samedi 22 novembre à 8 h. 1/2 du soir, salle Horel, 13, rue Aumaire. Ordre du jour : Autorité et Liberté, par le compagnon Spartacus. — Entrée libre.

Le groupe libre corporatif des ouvriers cordonniers, invite tous les anarchistes aux réunions qui ont lieu tous les jeudis à 9 h. du soir, rue des Petits-Carreaux, 1. Ordre du jour : Un bureau à la nouvelle Bourse du travail.

Le groupe le *Réveil du XV^e*, réunion samedi, 22 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Lazé, 103, rue du Théâtre.

Soirée familiale. Conférence par Bergue, la Société au lendemain de la Révolution. Chants et poésies.

Saint-Quentin. — Les lecteurs du *Père peinard* et de la *Révolte*, sont invités d'urgence à se réunir le dimanche 23 novembre, à 7 h., rue St-Paul, 57.

Ordre du jour : Moyens à prendre pour l'apparition d'un journal permanent pendant la période du 1^er mai.

Nimes. — Le groupe communiste-anarchiste, 24 bis, rue du Cyprès, invite tous les compagnons et notamment les abonnés de la *Révolte* et le *Père peinard*, à prendre part dimanche 23 courant, à 8 h. 1/2 du soir, à l'organisation d'un congrès régional dans lequel seront discutés les points principaux et l'attitude que les anarchistes doivent tenir au 1^er mai.

Le Chambon. — A l'occasion de l'anniversaire des martyrs de Chicago, soirée familiale, café Bayon, place Grenette, le dimanche 23 novembre, à 4 heures du soir, causeries et tombola, tous les camarades des environs sont invités.

Ganges. — Les membres du groupe d'études sociales libertaires se réunissent tous les dimanches à 4 heures du soir, au salon Grasseraud, rue Jeu de Ballon. Les compagnons de passage et ceux du canton y recevront l'accueil fraternel de tous les membres.

Bruxelles. — Les compagnons de la ville et des faubourgs sont invités à se rendre à la réunion fédérale, qui aura lieu, le lundi 24 novembre à 8 h. 1/2, à la Colline, rue de la Colline, 18.

Saint-Josse ten-Noode. — Samedi 22 novembre à 8 h. 1/2 du soir, conférence publique et contradictoire, à la Nouvelle étoile, rue Saint-François, 30. Ordre du jour : le Socialisme, son origine, son but.

Verviers. — Tous les anarchistes de la ville et des environs sont priés de se réunir au local ordinaire, chez Charles Hansenne, rue de Dison, 128. Ordre du jour : Mouchards.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE. N° 12 — DIX CENTIMES — DU 29 NOVEMBRE AU 4 DÉCEMBRE 1890

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . Fr 8 »
Six Mois . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## QUESTIONS DE TACTIQUE

### VI

### Notre besogne

Ici nous passons au point le plus épineux de la lettre des camarades espagnols; car s'ils ont raison de reprocher aux anarchistes français de ne pas s'être mêlés assez au mouvement ouvrier, nous ne partageons pas leur manière de voir, quant à la manière d'y prendre part.

« Nous devons faire — disent-ils — ce que ferait un voyageur qui, voulant aller dans un pays tempéré et qui, pour y arriver, ayant à passer par les tropiques et les zones glaciales, devrait se fournir de fortes couvertures et d'habits très légers, qu'il jettera de côté quand il sera arrivé. »

Ce qui, débarrassé des fioritures de langage, revient à dire que nous devons nous mettre au niveau des organisations auxquelles nous voulons nous mêler, nous rabaisser, en commençant, à leurs aspirations rudimentaires, les appuyer dans leurs réclamations les plus anodines, pour ne leur exposer que petit à petit nos idées, ne les leur servir que par tranche au fur et à mesure qu'elles deviendront aptes à les avaler! — S'il y a des tempéraments individuels qui peuvent se plier à ces finasseries, cela est leur affaire, mais, selon nous, le mouvement anarchiste ne doit se mêler au mouvement ouvrier qu'en restant ce qu'il est, sans aucune restriction, sous peine de déchoir. Il va sans dire que les idées doivent êtres toujours présentées avec tact, de manière à agir de la façon la plus prompte et la plus efficace sur les esprits, mais il faut les présenter telles qu'elles sont et sans réticences.

---

Si le parti anarchiste français ne s'est pas trouvé davantage en communication avec le mouvement purement ouvrier, cela tient à ce que ce dernier n'était déjà qu'un mouvement politique : les syndicats, les associations coopératives, de secours mutuels, tout cela était aux mains des politiciens déjà arrivés ou qui voulaient percer. Le mouvement socialiste lui-même ne tardait pas à verser dans la politique à la suite des intrigants qui le dirigeaient. Or, les idées anarchistes qui étaient un peu nées du dégoût de cette politicaillerie à outrance, se trouvèrent, dès le début de leur affirmation, en antagonisme avec tous les groupements existants ; conspuées par les politiciens qu'elles dévoilaient, incomprises des travailleurs qui croyaient aux promesses du parlementarisme, la lutte aidant, les anarchistes s'enfermèrent de plus en plus entre eux, répondant aussi bien aux attaques des ouvriers ameliques de pouvoir, qu'à celles des bourgeois qui veulent s'y éterniser; de là cette apparence d'antagonisme entre l'élément anarchiste et l'élément ouvrier, apparence, disons-nous, puisque, au fond, le mouvement ouvrier, n'est qu'un mouvement politique aux mains des bourgeois, et que ses réclamations même d'ordre économique, ne sont que des tremplins à l'usage des farceurs politiques.

Du reste, cette rétraction des anarchistes sur eux-mêmes, eut cela de bon, que les idées vagues, dès le début, mal définies, même pour ceux qui les affirmaient d'abord, s'élaborèrent, s'accentuèrent, se précisèrent assez pour soutenir la discussion, s'imposer et devenir inattaquables à l'argumentation. Si elles ont fait peu de chemin, et seulement parmi une petite élite de travailleurs, elles ont gagné en précision et en intensité. Aujourd'hui on peut essayer de les fausser, de les dévoyer, elles résisteront aux fausses interprétations, ce qu'elles n'auraient peut-être pas évité si le mouvement s'était trouvé mélangé à d'autres éléments à ses débuts. Aujourd'hui les anarchistes peuvent se mêler plus activement parmi les autre travailleurs, sans crainte de se dévoyer; ils ont un ensemble d'idées, un « corps de doctrine » assez nettement — sinon totalement — définies; mais ils n'ont pas plus à se munir de couvertures, que de vêtements de rechange. Ils doivent y prendre part en anarchistes, et comme anarchistes.

---

Il est maintenant avéré que nos journaux ne sont pas lus de la grande masse, que nos réunions ne sont fréquentées que par un public très restreint, et toujours le même, nous ne devons donc pas nous borner à discuter entre nous et pour nous. Puisque le public ne vient pas à nous, nous devons aller le chercher dans les autres groupements existants, y porter nos journaux et brochures, nos discussions; nos relations et nos groupements anarchistes doivent trouver de nouvelles forces dans cette propagande extensive.

Donc, nous devons nous mêler aux groupements ouvriers, cela est acquis pour nous, les anarchistes doivent prendre part à toutes les discussions où les travailleurs agitent les moyens de s'émanciper, d'améliorer leur situation; lorsqu'il s'agit, dans les corporations, d'une lutte contre le patronat, les anarchistes ne doivent pas être les derniers à mettre la main à la pâte, chaque fois qu'il s'agit de lutter contre le capital, fussions-nous certain que cela ne puisse aboutir à rien, si l'acte n'est pas contre nos principes, nous ne devons pas être des derniers à y prendre part, mais en expliquant bien les raisons de solidarité qui nous font agir, le peu de résultats que nous en attendons, et les moyens qui peuvent nous sembler meilleurs.

---

S'agit-il d'une grève par exemple, bien certainement, si dès le début, les anarchistes se présentent à cette grève — [illegible] aux travailleurs de brûler l'usine, de tuer le patron, ils ne seront pas écoutés et ce serait tout aussi illogique que de s'y présenter et appuyer la grève en laissant espérer qu'elle peut produire quelque chose en faveur des travailleurs.

D'autre part, se présenter dans une grève pour en démontrer l'inanité; c'est un peu faire le jeu des patrons; on risque fort de se faire mal voir, dès le début, des grévistes. Pour nous, il n'y aurait qu'une manière d'entrer franchement dans le mouvement gréviste et de s'y faire accepter ce serait, en même temps que nous leur portons des conseils, de leur prouver notre solidarité, en leur portant, selon nos ressources les moyens pécuniaires de lutter.

Il faut, en un mot, que les travailleurs comprennent que si nous ne sommes pas partisans de tels ou tels moyens, ce n'est pas parce que nous sommes adversaires des résultats qu'ils en attendent, mais bien par ce que ces moyens ne peuvent produire ces résultats.

En versant, à la caisse des grévistes, les souscriptions anarchiste faites pour soutenir les réclamations ouvrières, nous pourrions, en même temps, dire aux travailleurs : « Vous luttez contre le patronat, nous sommes avec vous, mais, étant données les conditions dans lesquelles vous combattez, étant donnée l'organisation sociale actuelle, sachez que tels moyens ne peuvent produire que tels résultats, et que, favorables ou défavorables ces résultats ne changeront rien à votre situation. Ainsi, par exemple, vous êtes en grève pour une augmentation de salaire, mais en quoi, cette augmentation de salaire — au cas où vous l'obtiendriez — changera-t-elle votre situation d'exploités? Le patron qui s'engraisse de votre travail, n'acceptera jamais de diminuer ses bénéfices, s'il est forcé d'augmenter votre salaire, il augmentera ses produits, ceux qui les consomment, de leur côté voudront obtenir des conditions plus favorables d'existence et de répercussion en répercussion, les produits nécessaires à l'existence renchériront, anihileront et rendront illusoire l'augmentation de salaire obtenue.

Mais nous prenons là, le côté favorable de la question. Etant donné le développement de l'outillage mécanique, la multiplicité des chômages, la permanence de bras inoccupés, les grèves sont devenues de plus en plus impossibles dans la plupart des industries. Vous ne pouvez rien espérer d'obtenir pacifiquement de vos exploiteurs qui ont la force et le capital à leur service : Vous n'aurez de changements à votre situation que ceux que vous y apporterez vous-mêmes; vous n'aurez de bien-être que celui que vous arracherez à vos exploiteurs. Mais, nous comprenons que vous n'acceptiez pas, de prime abord, les théories que nous vous

développons, ne faisant pas appel à la foi mais au raisonnement, nous comprenons très bien que vous ne vous rendiez pas de suite à nos arguments. C'est pourquoi, tout en vous criant « Casse cou », tout en n'attendant rien de vos efforts, nous nous solidarisons avec vous, dans votre lutte, espérant que vous réfléchirez plus tard, sur les résultats négatifs que nous vous prédisons à l'avance et que vous comprendrez un jour pourquoi nous sommes contre les moyens légaux, pourquoi nous sommes des révoltés. Et plus tard, quand les travailleurs déçus dans leurs espérances, réfléchiraient à ce que leur auraient dit le ou les anarchistes mêlés à leurs mouvements, ils arriveraient bientôt à reconnaître la justesse de notre argumentation, l'inanité de leurs efforts sur le terrain légal, et les actes de révoltes individuels que l'on prêche bien inutilement aujourd'hui, se produiront spontanément lorsque les individus auront reconnu d'eux-même que c'est [illegible] qui régit les sociétés actuelles.

Nous n'avons touché ici, qu'en [illegible] de la propagande où l'initiative anarchiste pourrait se développer, mais cela suffit, pensons-nous, pour démontrer comment nous entendons nous mêler au mouvement ouvrier, comment on peut le faire sans diminuer une ligne de nos revendications, sans dévier de notre ligne de conduite, tout en restant nous-mêmes, sans faire aucune concession sur notre programme. Car c'est là le danger : sous prétexte de jouer au plus fin, se laisser englober par ceux contre lesquels on veut lutter. Soyons toujours et partout, nous-mêmes, le danger sera écarté. Nous ne savons si c'est là la ligne de conduite tenue par nos camarades espagnols, en tout cas nous le souhaitons, et c'est celle-là que nous voudrions voir suivre par les camarades français, au lieu de les voir, comme cela c'est fait trop souvent, traiter d'imbéciles ceux qui ne se rendaient pas de suite à leur raisonnement. Habituons-nous à considérer la masse comme le facteur le plus important de la révolution que nous préconisons, cherchons à l'instruire, et à l'amener à notre point, nous ne pouvons être forts qu'avec elle.

## L'EXECUTION DE SÉLIVERSTOFF

Le 18 novembre, Paris à été mis en émoi. Un général russe, Séliverstoff, autrefois chef de la 3e section (police secrète) et chef de la gendarmerie, qui avait remplacé pendant quelque temps Mésentsoff, après que celui-ci avait été tué en 1878 par les révolutionnaires — fut trouvé râlant dans son somptueux appartement, Hôtel de Bade. Une balle avait été logé à bout portant dans le crâne un peu au-dessus de la tempe.

L'auteur de cet acte de vengeance fut aisément découvert. Son nom est Padlewski.

Il y a en ce moment à Paris toute une avalanche de Russes, de cette race que Schédrine avait appelée les pillards de Tashkent. Alliances franco-russes, clubs franco-russes, agents boulangeo-russes, — il en pullule de tous les côtés. Il y a de l'argent à dévaliser — cela suffit.

Les uns organisent des entreprises véreuses, pareilles aux banques tunisiennes et tonkinoises, — cette fois-ci en Russie; les autres spéculent sur le Rouble; les troisième font la boulange; les quatrième, et parmi eux le fameux Kantacousen, l'ami personnel d'Alexandre II, mort récemment à Paris, travaillent au rétablissement des Orléans; les cinquième travaillent à faire éclater la guerre franco-allemande pour se chauffer les mains pendant la guerre; les sixième font la guerre aux révolutionnaires et supplient la presse bourgeoise de ces informations, grassement payées par le gouvernement russe, d'après lesquelles on n'aurait jamais tué personne, pas même douze nihilistes, à Y-kutsk, et jamais fouettée à mort Mme Sikida à Kara, pour cette bonne raison qu'il n'y a plus un seul exilé politique en Sibérie — c'est la presse radicale boulangiste, — payée en conséquence, qui l'annonçait. Enfin payée en conséquence, qui l'annonçait. Enfin les septième organisent des complots dans lesquels ils font couper des jeunes gens, — bref la lie de Russie s'abat sur Paris sous prétexte d'alliance franco-russe, d'exposition française en Russie, de concessions en Russie, de trônes à rétablir en France, de Saints Siéges à intrôner en Orient.

L'ambassade, — avec Morhrenheim en tête — n'est que la dernière des chevilles dans toute cette avalanche; et souvent Mohrenheim l'ambassadeur perd la tête ne sachant que faire avec tous ces escrocs arrivant de Pétersbourg : ces émissaires de la haute finance russo-juive, ces agents envoyés par tel fonctionnaire de la 3e section qui rêve, comme feu Soudeïkine, faire sa fortune en montant un grand coup, — ses émissaires enfin de comités slaves, de généraux russes, des comtes Ignatieff et aussi — de grands ducs qui escomptent avec Bismarck les résultats possibles de la guerre prochaine entre la Russie et l'Allemagne : tout cela s'affublant de faux titres, s'imposant par leurs relations avec des personnages très haut placés en Russie.

Voilà le tableau de la haute pègre russe à Paris.

Parmi cette haute pègre, le général Séliverstoff était bien connu — dans le monde des tripoteurs et des agents secrets comme dans celui des filles publiques, passant son temps entre la police et le tripot.

Par qui était-il envoyé ?

— Par le tsar, comme l'était tout récemment encore le prince Kantakausen que l'on tenait à Paris, pour comploter avec les Orléans ?

Par un grand duc russe pour quelque autre mission secrète? Par la 3e section pour surveiller les complots possibles à l'aide d'un Lauleseu ? Par cette même section pour obtenir de la France un traité d'extradition des réfugiés politiques — ce dada d'Alexandre III, qui ne le laisse pas dormir tranquille ? Voilà ce qu'il serait difficile de préciser, si on n'avait vu cet animal faire son apparition lors du dernier procès des russes à Paris, tripoter alors avec les Goron, surveiller de près le procès, raconter lui-même qu'il était venu en mission spéciale pour faire condamner les russes et escroquer leur correspondance, reparaître enfin à Paris précisément en ce moment où le service des mouchards russes allait être réorganisé entièrement.

D'ailleurs, les relations de Séliverstoff avec la police secrète de Paris ne datait pas d'hier. C'était après la mort de Mésentsoff, sous Séliverstoff, que l'on avait fait venir à Paris un instituteur versé aux canailleries de la police, pour réorganiser « à la française » la police secrète russe. Et comme un ambassadeur n'ira pas se compromettre en traitant avec les Landesen et leur fournissant du picrate de potasse, il faut bien que le gouvernement russe ait d'autres agents que Mohrenheim. Séliverstoff, était un de cette bande — très probablement le représentant attitré de la bande. C'est grâce à lui et aux petits services rendus à lui par son ami Goron, que l'on a réussi à arrêter à Pétersbourg Sophie Gunsbourg que l'on vient de condamner à mort ainsi que deux de ses complices.

Si l'on ajoute à cela que lors de son stage comme sous-chef de la 3e section, Séliverstoff fut d'une brutalité et d'une cruauté plus qu'ordinaires en Russie même on comprend qu'il ne devait pas passer cette fois-ci par Paris sans rencontrer un révolutionnaire dans son chemin.

Padlewski, polonais, âgé de 35 ans, se chargea de faire payer à Séliverstoff son zèle et sa cruauté.

On connait comment il le fit. Il commença par n'en parler à personne. Il s'introduisit chez un certain Bernoff, fondateur d'un salon franco-russe soi disant artistique, qui le reçut il y a quinze jours, comme garçon de bureau. Padlewski fut chargé, le 17 de porter au mouchard Séliverstoff, une invitation à une soirée qui devait avoir lieu au cercle. Il fut reçu par le chef mouchard dans son cabinet de travail. Il lui remit la lettre, et pendant que Séliverstoff écrivait un mot de réponse, il lui logea une balle dans la tête. Puis il sortit tranquillement et, selon toute probabilité, il a déjà gagné la frontière.

Padlewski était un socialiste dévoué qui avait déjà fait de la prison en Autriche pour la propagande socialiste.

La police française s'est empressée d'arrêter Mendelsohn, socialiste polonais, domicilié depuis longtemps à Paris. Le prétexte est que Mendelsohn avait logé chez soi Padlewski et lui avait quelquefois donné de l'argent.

Inutile de dire qu'au domicile de Padlewski on a trouvé la misère absolue. Une malle debout pour siège, un grabat, une croûte de pain et un morceau de lard. Son salaire, il le gardait pour la cause.

Les vœux de tous les français honnêtes sont unanimes. Ce sera en France un cri de joie général quand on saura que Padlewski est en sûreté.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

L'exécution du policier Séliverstoff, a eu le don d'attirer l'attention des reporters sur les anarchistes. Nos grands journaux bourgeois ont voulu y aller, chacun de leur interview d'anarchistes. Seulement, comme parmi les anarchistes, anarchistes, ils n'en ont pu trouver d'assez bêtes ou d'assez poseurs pour leur répondre, c'est à la préfecture de police que le *Figaro* est allé prendre les renseignements qu'il donne comme étant le résumé d'une conversation avec un anarchiste. — Le *Matin*, lui, réédite un vieil article, qu'un poivrot, aujourd'hui boulangiste, qui s'est dit autrefois anarchiste, a fait passer autrefois à l'*Estafette*, à la *Lanterne*, comme étant l'historique du mouvement anarchiste et qu'il a un peu retapé pour lui donner l'apparence de l'actualité, ce qui lui fait dire des bêtises grosses comme lui, car il parle de choses qu'il ne connait plus. Et c'est avec des salopperies pareilles que les bourgeois se croient renseignés! Il est vrai que lecteurs et journalistes se valent.

* * *

St-Quentin. — Le compagnon Massey vient de passer aux assises pour avoir provoqué, dans notre conférence avec Tortelier et Brunet, les soldats à retourner leurs armes contre leurs supérieurs; il a eu à cet effet dix mois de prison.

Massey ne s'est pas comporté avec l'attitude fière qui caractérise les anarchistes, de plus il a par ses paroles et par son silence laissé entendre qu'il se repentait, son avocat à demandé l'indulgence de la cour en disant qu'il était dans un milieu — le nôtre — propre à l'égarer. Enfin il a eu une attitude basse et ignoblement menteuse; des témoins nous ont assuré qu'il avait pleuré.

Les journaux bourgeois de notre ville ont reproduit ces faits. — Les collectivistes en profitent pour nous salir

Tous avons crû bon pour notre dignité de faire une déclaration à ce sujet. Massey ne l'ignore pas. Nous nous sommes réunis afin qu'il puisse se disculper et il n'est pas venu. Nous avons même cherchés après lui.

*Déclaration*

Les anarchistes de St-Quentin ne se solidarisent point avec ceux qui faiblissent devant les robes rouges d'une cour d'assises. D'un commun accord ils nient et s'écartent des individus qui ont, ou qui pourraient altérer leur ligne de conduite vis-à-vis des principes anarchistes.

Des marques d'approbation et de sympathie, de partout, en sont lui, pour ceux qui la tête haute se posent en accusateurs au noms de leurs frères qu'ils

soutiennent et revendiquent une fois de plus, sans une arrière pensée, que les actes accomplies et reprochés par leurs prétendus juges, avaient pour but la justice et la vérité. Ils l'attestent encore dans leur prison. C'est à ce prix la que l'on n'a point à rougir d'eux et c'est pour cela que leurs frères de St-Quentin leurs renouvellent un salut fraternel.

Nous croyons avoir, ainsi, assez fait en édifiant nos propres sentiments, pour nos amis et pour ceux qui voudraient, quand l'un des nôtres tombe sur la route, s'en servir comme arme ou comme moyen d'attaque. A ces derniers nous disons : Que ceux qui luttent ouvertement contre la société actuelle font naître les hostilités avec ses conséquences monstrueuses, remplies d'embuches et semées de déboires, ce qui fait quelque fois dévier les faibles énergies. Mais cela n'ôte rien à une cause, de sa force intégre et morale. Et à ceux qui persisteraient, malgré nos sincères dénégations, à blâmer notre parti en blâmant ceux qui tautent, nous leurs disons encore que pour qu'ils soient, eux, à l'abri des défaillances de la lutte : Qu'ils restent dans l'ombre et dans leur restriction. Tant qu'à nous, nous continuons à multiplier nos efforts pour l'idée qui va toujours en grandissant, qui renversera le système créateur des maux et faiblesses et que de sa répercussion elle purgera l'humanité des hommes encore à la mamelle et les sans cœurs de ce bas monde.

***

Bourges. — A l'occasion de l'anniversaire de l'assassinat des anarchistes de Chicago, nous avions organisé un grand meeting public, contradictoire et gratuit.

La salle était comble, 600 personnes au moins étaient venues pour entendre les anarchistes développer leurs théories. Quatre orateurs ont tour-à-tour pris la parole. Tous ont été écouté dans le plus grand silence. Le succès de cette soirée a été complet. Le conseiller municipal (Foucher) est venu à la tribune faire publiquement son adhésion à l'anarchie et renoncer à son mandat de conseiller en déclarant qu'il ne remettrait plus les pieds aux séances du conseil dont il reconnaissait l'impuissance, l'incapacité et dont il était dégoûté. Il s'est repenti d'avoir voté aux dernières élections législatives et il a promis de ne plus recommencer. Toute l'assemblée a applaudi.

On peut assurer maintenant que Bourges est un centre anarchiste important. Chaque jour nous amène de nouveaux adhérents. Comme le constate un journal bonapartiste de la localité. « Alors que les socialistes peuvent à peine réunir quelques douzaines d'auditeurs, les anarchistes font salle comble. » Cette soirée a été des plus excellentes pour la propagande.

***

Le Havre. — Dimanche dernier, à la suite d'agapes familiales dont la pendaison des camarades de Chicago était le prétexte, un groupe d'anarchistes descendait le boulevard en chantant la Carmagnole, les femmes et les enfants accompagnaient, quand soudain les agents de l'autorité surgirent et voulurent arrêter un copin, mal, leur en prit, car ils reçurent sur le nez quelques gnons bien appliqués.

A la suite de ces faits la camarade Lepiez a été mis en état d'arrestation, le tribunal correctionnel lui a collé trois mois de prisons pour coups et rebellion quoique ce ne soit pas lui qui ait cogné ; seulement les brochures révolutionnaires trouvées sur lui ont suffi à le faire condamner, ô justice bourgeoise !

## Belgique

Verviers. — La propagande est, depuis quelque temps, activement poussée ici ; il ne faut pas camarades que la fatigue vienne s'emparer de nous, l'heure est critique et nous devons, plus que jamais, nous unir.

Plusieur fois nous avons fait appel aux camarades et aux lecteurs de la *Révolte*, pour des communications très urgentes, mais peines perdues.

Nous espérons qu'à l'avenir il n'en sera plus de même.

Allons compagnons ! Il s'agit de redonner aux groupements anarchistes leur activité et leurs forces, perdues ou diminuées par l'isolement, ayons donc tous à cœur d'apporter notre concours à la cause en resserrant nos liens de connaissance et de solidarité ; car la solidarité doit être une des premières vertus anarchistes.

Notre émancipation, camarades, ne peut venir que de nous-mêmes, ne peut être consacrée que par nos propres efforts.

Venez avec nous discuter nos intérêts, appuyer nos revendications et lutter contre la société qui nous écrase et nous opprime.

Nous convions tous les compagnons d'ateliers, sans distinction d'idées, à venir discuter avec nous les idées anarchistes, bon accueil leur sera fait.

Tous les compagnons et lecteurs de la *Révolte*, sont priés de se réunir tous les samedi chez Ch. Hause, rue de Dijon, 12e.

Ordre du jour :

1° Question de propagande ;

2° De l'attitude des révolutionnaires au 1er mai 1891.

***

Morlanwelz. — Le meeting annoncé pour dimanche dernier à la Louvière à l'occasion de l'anniversaire de la mort des compagnons de Chicago a réussi on ne peut mieux. 800 personnes au moins se pressaient dans la salle bien longtemps avant l'heure annoncée sur les affiches.

Le compagnon Pintelon ouvre la séance : Il fait l'historique de la grève de Chicago.

81, dit-il, nous fêtons aujourd'hui l'anniversaire de la mort des anarchistes de Chicago ce n'est pas par idolâtrie, nous tenons seulement à honorer la mémoire de nos compagnons qui ont sacrifié leur vie pour la sainte cause du travail pour l'anarchie.

Après lui les compagnons Severin et Cardinal prennent successivement la parole et dans un langage simple à la portée des ouvriers ils font le procès de la bourgeoisie, démontrant l'impuissance des classes dirigeantes et de toutes les réformes politiques devant la question sociale. Les causes de la misère résidant dans la propriété individuelle et l'autorité, dirigeons donc nos coups contre la propriété et l'autorité. Le compagnon Severin conclut en disant que seul, l'avènement du communisme-anarchiste pourra amené le bien-être et la liberté.

Le compagnon Cardinal s'écrie : On a pendu nos amis à Chicago, mais le jour n'est pas loin où le peuple décrétera à son tour la suppression de tous les voleurs et bandits dont les classes dirigeantes sont composées.

Il termine son discours par les cris de hardi les gas, de l'énergie, guerre à mort à la bourgeoisie, sus au capital à l'autorité et vive la Révolution sociale! vive l'anarchie !

Les applaudissements qui éclatent en ce moment parmi toute la salle nous prouvent que nos amis ont été compris et que le travailleur n'a plus foi aux remèdes prôné par les charlatans de la politique.

Malgré plusieurs appels à la contradiction aucun des socialistes présents n'est venu à la tribune pour combattre les idées anarchistes. Ils ont probablement senti leur impuissance.

Nous avons vendu 600 brochures et distribuer des vieux journaux en quantité. Bonne semence qui nous l'espérons portera ses fruits.

Salut fraternel des compagnons du Centre.

## Italie

Le progrès des faillites :

| | |
|---|---|
| En 1879, on a compté environ | 700 faillites en Italie. |
| En 1886 . . . . . | 1,281 |
| En 1887. . . . . | 1,603 |
| En 1888 et 89. . . . | 4,000 |
| soit pour une seule année | 2,200 |

Rappelons qu'en Italie, 4 millions d'hectares de terrain sont encore en friche.

(*Messagero.*)

***

Rome. — Les socialistes des divers groupes romains se sont réunis en congrès le 9 novembre dernier, à l'effet de délibérer s'il y avait lieu de prendre part à la lutte électorale.

Voici les résolutions purements anarchistes qui ont été adoptées :

« Considérant que la revendication des droits sociaux n'est pas du ressort des assemblées électives, elles-mêmes émanées de la corruption bourgeoise ;

» Considérant que la propriété collective, unique affirmation des droits de l'homme sur les biens de la nature, ne s'obtient pas par voie de concessions législatives ;

» Considérant que la lutte électorale, comme moyen de propagande, ne peut qu'aboutir à satisfaire l'ambition de quelques uns, sans aucun avantage pour la masse ;

» La preuve en étant faite par le rôle malheureux, misérable et ridicule qu'ont joué les trois députés envoyés par les socialistes à la Chambre.

» Nous recommandons l'abstention et n'attendons que de la révolution sociale par les voies et moyens qui lui sont propres, la reconnaissance de nos droits ;

» Déclarons que les martyrs de la grande idée du socialisme universel, ont bien mérité de la révolution ;

» Et recommandons la grève du premier mai. »

*E pur si muove*, pouvons-nous dire avec Galilée.

## La Havane

Cuba. — Pendant cinq jours du mois dernier, le travail a été complètement arrêté dans les rues de la Havane : Voitures et omnibus ne roulent plus ; les cigariers ont quitté les usines ; çà et là la police est assaillie à coup de pierre. Le journal le *Producter* a été supprimé par le gouvernement ; les soldats campent sur les places publiques. On s'attend à la grève générale.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous avons l'avantage de vous annoncer qu'un groupe anarchiste vient de se former et prend le titre les Insoumis.

Comme tous les anarchistes nous ferons une active propagande dans la masse pour la Révolution sociale. Convaincu que ce n'est que par une Révolution violente qui brisera à jamais la propriété et l'autorité, qu'on arrivera à guérir l'humanité des maux qu'elle souffre. Nous pensons qu'il est urgent de se réunir un peu et de faire le plus d'adeptes possibles aux idées anarchistes. Nous organisons donc des samedis anarchistes, c'est-à-dire que tous les samedis nous organiserons des conférences contradictoires anarchistes, et que tous les samedis il sera traité un sujet par divers compagnons et aussi dans tous les quartiers de Paris. Ça sera en sorte des cours d'éducation anarchiste et l'on pourra amener des inconscients pour les convaincre.

Le groupe les Insoumis organise une conférence contradictoire, samedi 29 novembre à 8 h. 1/2 du soir, salle Horel, 13, rue Aumaire. Ordre du jour : Autorité et Liberté, par le compagnon Spartacus. — Entrée libre.

***

Un nouveau groupe anarchiste est en voie de formation dans le quartier de Charonne. Seulement le groupe voulant, dès son début, assurer sa vitalité, ne se portera que sur un but nettement défini, n'acceptera que les camarades qui seront d'accord avec lui, sur la ligne de conduite à suivre ; le groupe, en un mot, veut rompre avec la confusion qui a présidé, jusqu'ici à la formation des groupements anarchistes, et veut mettre en pratique, cet axiome anarchiste, si souvent prêché et très peu suivi, se grouper selon ses tendances, selon ses affinités.

Prochainement le groupe publiera la marche qu'il entend suivre, la branche de propagande à laquelle il espère s'adonner, et l'adresse du compagnon avec lequel on pourra correspondre, soit pour les communications, soit pour les adhésions.

***

Lille. — Un groupe de propagande anarchiste vient de se former sous le titre les Anti-Parasites. Il se réunira tous les dimanches à 2 heures, 198, rue de Paris.

Il invite tous les prolétaires sans distinction d'idées à venir discuter les théories anarchistes.

Voulant donner aux brochures et aux journaux anarchistes écrits en langue française le plus d'extansion possible. Il informe les camarades ou groupes qui en font ou en feront paraître qu'ils peuvent en envoyer dix exemplaires au compagnon Louis Gentil, sans autre avis. L'envoi sera remboursé aussitôt et on demandera de nouveaux exemplaires si on le juge nécessaire.

Les camarades ou groupes qui voudraient correspondre avec les Anti-Parasites sont priés d'adresser les communications au compagnon Louis Gentil, 30, rue des Robleds, Lille.

***

Bordeaux. — Pour établir des relations conna-

tantes, donner plus d'extension à nos idées, se connaître plus profondément les uns les autres, se sentir les coudes, le groupe de Bordeaux engage les divers groupes anarchistes de France et de l'étranger, à faire échange, avec lui, de tous les documents pouvant intéresser la propagande.

Adresse du groupe, A. Antignac, 124, avenue Thiers, La Bastide-Bordeaux.

***

Vienne. — Nous avons été forcé de retarder l'apparition du *Procès des anarchistes de Vienne*, jusqu'au 6 décembre, par suite de la lenteur de l'impression.

Nous avons pris note de tout ce qui nous est demandé et aussitôt parue nous expédierons.

Les amis voudront bien nous excuser de ce retard, mais il n'y a pas de notre faute.

Pour tout ce qui concerne la brochure, s'adresser au compagnon A. Orcelin, 1, rue St-Martin. Vienne (Isère).

***

Lussac. — Un compagnon se propose de rééditer *Dieu et l'Etat*, en quatre séries à 0 15, à paraître à quinze jours d'intervalle. — La *Révolte* ne pouvant faire elle même la réimpression, nous applaudissons à l'initiative du camarade. Adresser les demandes à Lussac, imprimeur à Langon. Gironde.

***

Lacoste. — Les compagnons qui peuvent disposer de journaux, brochures, placards, etc., peuvent les envoyer au compagnon J. Brussey, ferme de Parassa, à Lacoste (Vaucluse), qui se charge de les faire circuler parmi les travailleurs des campagnes environnantes.

***

Rabastens. — Les compagnons qui voudraient correspondre avec le groupe l'Inflexible de Rabastens, sont priés de ne plus rien adresser chez E. Labouzne, adresser dorénavant, lettres et communications concernant le groupe au compagnon Henri Camalet, cordonnier, Grand' Rue, à Rabastens (Tarn).

***

Bruxelles. — Le groupe qui publie le dialogue entre un anarchiste et un autoritaire, avise les compagnons, qu'il se voit forcé de reculer la date d'apparition de la suite du dialogue, par suite de l'installation de l'imprimerie. La suite paraitra alors sans interruption en commençant pour le 1er janvier, le dialogue intitulé *La Révolution*. Les camarades qui désireraient s'en procurer devront se presser d'envoyer leur commande, car les premiers 5,000 de la première publication *L'Union* est presque épuisée. S'adresser à l'éditeur Wysman, rue Scailquin, 11.

3 francs le 100.

---

Avis aux camarades trimardeurs qui se trouveraient dans le cas de venir à Bruxelles.

Comme les compagnons de Bruxelles ne sont guère dans une situation plus brillante pécuniairement parlant que partout ailleurs, nous prions les compagnons que la misère pousse dans nos parages de toujours nous prévenir, nous pourrions alors nous informer s'il y a possibilité pour eux de s'embaucher, et leur éviter ainsi un voyage inutile, si ce n'est pas possible et à nous des sacrifices qui sont au-dessus de nos forces.

***

Nous annonçons à nos camarades de langue allemande que *Die Autonomie*, organe anarchiste-communiste, paraît maintenant toutes les semaines.

Prix 2 fr. par trimestre. S'adresser Gundersen, 96, Wardour Street, Soho, London.

---

### Souscription pour la propagande Anti-Patriotique

Groupe XXe 55 fr. — Remis par Tresse 2 50. — C... 1 fr. — Gille 1 fr. — Gascon 0 30. — Cof 0 30. — Un lyonnais 1 fr. — Guillot 0 50. — Ça ira 0 50. — Gascon 0 45. — Pellissier 0 50. — X. 0 30. — Bachoux 0 50. — 2me lyonnais 0 50. — Marseilles 0 20. — Roin 1 fr. — Un barbu 0 50. — Vasistas 2 fr. — XXX. 0 30. — Bernart 0 50. — Jeune 0 60. — Nimportequi 1 fr. — Deux compagnons 0 50. — Un compagnon 0 50. — Un serrurier 0 50. — Une compagne 0 50. — Gaspard 0 50. — Un révolutionnaire 0 15. — Recis 0 50. — Pascal 0 30. — Lepape 0 20. — Un nègre 1 fr. — Un fils d'exploiteur 0 50. — P. B. 0 40. — Un barbu 0 50. — Un diamantaire 0 50. — Octave 1 fr. — Un du 13me 1 fr. — Collaire 0 50. — Dufour 0 50. — Bazin 0 50. — Un trimardeur 0 50. — B. le peintre 0 50. — X. 0 50. — Maire 0 40. — Pennelier 0 50. — Courtois 1 fr. — Groupe du 15me 5 fr — Francisque 0 60. — C'est bon 0 50. — Caisse 1 fr. — Louis 0 80. — Rien du tout 0 50. — De cote 0 30. — Salle Horel 1 10. — Lapeine 0 50. — Père Peinard 1 fr. — Pas d'erreurs 0 50. — Anonyme 1 fr. — Paul Fléuri 1 fr. — Un sans soucis 1 fr. — Pory Théo 0 50. — Richard 0 25. — Jeune bellevillois socialiste 0 25. — Marchand 0 20. — N. N. 0 50. — Duprost 0 50. — Roland 0 50. — Lefabre Emile Boulogne 0 50. — Un qui sort d'en prendre 0 50. — Un pique prune 0 20. — Un typo 0 20. — Pecio 0 20. — Tonneau 0 20. — Gauthier 0 20. — Un jean foutre 1 fr. — Coiffeur anarchiste 1 fr. — Un du 13me 0 50. — Insurgé 1 fr. — Belleville 1 fr. — Meunier 0 40. — TOTAL 110 fr. 95.

N. B.— Par suite de plusieurs malentendus le manifeste « Aux Conscrits » n'a pas pu paraitre, la somme de 110 95 reste donc en caisse pour la propagande. Les camarades que cet avis n'aurait pas satisfait ou qui voudraient réclamer leurs souscriptions, sont priés de s'adresser au compagnon E. Tresse, tous les dimanches à la salle Horel.

---

## PETITE CORRESPONDANCE

N. à Genève. — C. à Vienne. — J. au Hâvre. — N. à Chaux-de-Fonds. — C. à Villefranche. — M. à Lyon. — F. à Reims. — R. à Argenton-Château. — P. à Woincourt. — P. à St-Nazaire. — L. R. à Beaucaire. — F. à Bouxières aux-Bois. — F. rue Caulaincourt. — A. à Marseille. — P. de A. Villefranche. — E. H. à Nancy. — E. P. à Buenos Ayres. — J. T. à St-Quentin. — P. à Levallois. — F. à Amiens. — B. à Lausanne. — L. à Arras. — F. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

---

## La RÉVOLTE est en vente :

### A Saint-Denis

Chez Segard, 30, rue d'Aubervilliers.

### A Amiens

Au débit de tabac de la rue de Beauvais, en face Saint-Charles.

### A Vienne

A la librairie de l'Avenir, la *Révolte* et le *Père peinard* et toutes les publications socialistes.

L'on fait le service à domicile.

Librairie de l'Avenir, rue de la Cocarde, 4.

### A Bruxelles

A la librairie de la Poste, boulevard Anspach, la *Chronique*, galerie du Roi, aubette, 2 bis, rue du Marais.

### A New-York

E. David, 27 South 5 th avenue.

Koennecke, 266, William street.

*Les compagnons auxquels il ne serait pas nuisible de donner leur adresse comme dépositaires de la « Révolte », sont priés de nous le faire savoir ?*

---

## LA RÉVOLTE

**Est en vente dans toutes les Librairies**

## DE PARIS

*Pour la Vente en gros s'adresser :*

**11 — RUE DU CROISSANT — 11**

Prière aux camarades de demander le journal dans les kiosques et chez les libraires, et d'informer ceux, chez lesquels ils ne le trouveront pas, qu'ils peuvent le réclamer aux porteurs du *Petit Parisien*.

---

## CONVOCATIONS

**Grande soirée familiale suivie d'un bal de nuit, au profit d'une œuvre de solidarité, samedi 29 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle de l'Harmonie, 94, rue d'Angoulême, au 1er étage.**

**1re partie. — Concert, chants et poésies.**

**2me partie. — Série anarchiste.**

**3me partie. — Bal de nuit.**

**Entrée : 50 centimes.**

Tous les jeudis, réunion des camarades s'occupant du journal quotidien, au local convenu.

Le groupe libre corporatif des ouvriers cordonniers, invite tous les anarchistes aux réunions qui ont lieu tous les jeudis à 9 h. du soir, rue des Petits-Carreaux, 4. Ordre du jour : La dissolution de la chambre syndicale.

Le groupe le *Réveil du XVe*, réunion samedi, 29 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Lézé, 103, rue du Théâtre.

Ordre du jour :

Soirée familiale. Conférence par un compagnon. Colectivisme et anarchie. Le journal quotidien.

Les camarades du groupe anarchiste du XIIIe sont convoqués spécialement samedi 29 novembre à 9 h. du soir, rue du Moulin-des-Prés, 35, salle Viguié.

Présence urgente de tous les compagnons du groupe.

Dimanche salle Charles, 2, boul. Barbès, à 8 h. 1/2 du soir, grande soirée familiale. Réunion extraordinaire du groupe (Les Libertaires du XVIIIe).

Ordre du jour :

1° Conférence par N'Importe-qui.

2° Chants et poésies.

Réunion du groupe d'études sociales des Travailleurs anarchistes du XIIe, tous les samedis à 8 h. 1/2, place Daumesnil, au coin de la Claude Decaen. Urgence.

Meeting public de solidarité, en faveur des nihilistes, condamnés à mort en Russie.

Organisé par les anarchistes du XIIe, dimanche 30 novembre à 2 heures précises, salle Mazin, 106, rue de Charenton.

Ordre du jour : Exécution du général policier Seliverstoff. — Trois condamnations à mort en Russie, dont une jeune femme.

Des orateurs révolutionnaires prendront la parole. — Entrée : 20 centimes.

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir.

Choisy-le Roi — Réunion samedi 29 novembre 1890 à 8 heures du soir, salle Germond, place de la Halle.

Ordre du jour : Etudes sur la Richesse et la Misère. Conférence par les compagnons Courtois et Paulet.

MM. les défenseurs de l'ordre capitaliste autoritaire, sont invités contradictoirement.

St-Chamond. — Les réunions générale du groupe anarchiste de St-Chamond, auront lieu le dernier dimanche de chaque mois, à 3 h. du soir, au local convenu.

Ordre du jour :

Cotisations mensuelle et causeries anarchiste.

On est prié d'être très exact.

Puteaux. — Tous les anarchistes de la banlieue sont invités à assister aux réunions qui ont lieu tous les lundis à huit heures du soir, salle Davin, rue de Nanterre, 1, à Puteaux. De l'attitude des révolutionnaires au 1er mai 1891.

Le Groupe anarchiste de Levallois-Perret, réunion tous les vendredis à 8 1/2, chez Mézerette, 86, rue de Gravel.

Ivry. — Réunion tous les samedis à 8 h. 1/2 précises du soir, rue de Paris, 10, salle Rompeix, aux Balançoires.

Nous convions tous les compagnons d'ateliers et de misère, sans distinction d'idées, à venir discuter avec nous les idées anarchistes, bon accueil leur sera fait.

Saint-Ouen. — Le groupe l'*Avenir social*, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2, chez Labrie, 75, avenue des Batignolles, à Saint-Ouen.

Lyon. — Réunion du groupe anarchiste tous les samedis à 8 h. 1/2, chez Rivoire, avenue de Saxe, 242.

Romans. — Réunion du groupe tous les samedis à 8 heures du soir, au local habituel.

---

*Le Gérant :* J. Grave.

---

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIEME ANNEE. N° 13 — DIX CENTIMES — DU 5 AU 11 DECEMBRE 1880

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## TROP DE THÉORIE?

Au risque de nous répéter, nous allons résumer encore une fois les pensées qui nous guident lorsque nous revenons continuellement sur la question de savoir ce que nous pourrions faire pendant la prochaine révolution.

Ce coup d'œil rétrospectif fera suite à ce qui a été dit sur ce sujet dans des numéros précédents de la *Révolte*.

---

Aux débuts de l'Internationale, lorsqu'on essaya pour la première fois de se grouper entre travailleurs par dessus les frontières, on se bornait à dire : « au travailleur — le produit intégral de son travail. »

La formule était vague, elle prêtait au malentendu.

D'ailleurs, ce qu'on entendait dire à cette époque par cette formule signifiait tout simplement que le travailleur n'avait rien à céder des produits de son travail à ceux que la loi reconnaît propriétaires du sol, des usines, des moyens de transport. Si le paysan a récolté cent boisseaux de blé — pourquoi en donnerait-il trente au seigneur? Et si cent travailleurs ont fabriqué des cotonnades qui, après avoir payé la matière première et l'usure des machines, peuvent être vendues 200,000 francs, — pourquoi laisseraient-ils 100 mille francs au patron, au lieu de le considérer comme un travailleur tout à fait semblable aux cent autres?

Voilà ce que voulait dire l'Internationale en inscrivant sur son drapeau : « A chacun le produit entier de son travail! »

La formule signifiait la révolte contre les conditions économiques actuelles, et cela suffisait alors.

---

Quant à savoir, comment le travailleur arriverait à ne plus être dépouillé des fruits de son labeur, — l'Internationale s'en occupa fort peu à ses débuts. — « Lorsque les travailleurs seront groupés, pensait-on, ils approfondiront la question ; ils verront eux-mêmes ce qu'il y aura à faire. »

C'est pourquoi au congrès de Bâle, en 1869, la moitié des délégués de l'Internationale, votait pour le maintien de la propriété privée.

Et lorsque la Commune fut proclamée en 1871 dans plusieurs cités, ceux qu'on nommait « les partageux » se trouvèrent imbus d'un respect profond pour la propriété bourgeoise telle que l'histoire l'avait faite.

---

Les vingt années qui se sont écoulées depuis, ont cependant opéré une modification profonde dans les esprits.

Le respect de la propriété privée s'est peu à peu évanoui. Aujourd'hui on voit l'institution attaquée par les bourgeois même dans le *Journal des Economistes* de Léon Say et à l'Université de Cambridge. On constate ses inconvénients, on conteste son utilité, on met en doute le droit de propriété privée sur ce qui sert à produire.

Quant aux travailleurs, de fortes minorités intelligentes et actives ont parfaitement compris la nécessité de l'expropriation. A la suite de causes diverses qu'il serait trop long d'énumérer, la nationalisation ou la municipalisation de tout ce qui est nécessaire pour vivre et produire sont devenues des idées courantes, même en Angleterre, qui resta longtemps en dehors du courant, après avoir occupé une part si proéminente dans les mouvements précédents du prolétariat.

---

A mesure que les partis politiques, constitués au sein du mouvement des prolétaires pour ce qu'on appelle « la conquête des pouvoirs », travaillaient à retrécir les idées, abandonnaient jusqu'à la formule vague de l'Internationale, et cherchaient (sans beaucoup de succès, il est vrai), à rallier les masses autour des programmes de réformes anodines — une conception plus nette et plus révolutionnaire de la Révolution se propageait dans les masses. Si bien, qu'aujourd'hui, au sein même des partis réformistes on trouve de fortes minorités ouvrières tout aussi prêtes à marcher à l'expropriation que dans les partis avancés.

---

Il est évident qu'à mesure que l'idée d'expropriation faisait du progrès, on sentit aussi le besoin de se rendre un compte plus net sur ce que l'expropriation devrait être — sur ce qui devrait surgir sur les décombres de l'organisation actuelle. On ne se contentait plus de cette formule si vague de « produit intégral au travailleur »; on voulut savoir aussi, qu'est-ce qui peut être considéré comme le produit intégral du travail de l'individu dans une industrie aussi compliquée que la nôtre? Comment et par qui l'évaluer? Que sera ce produit : une maigre pitance, ou une garantie d'aisance pour tous? et ainsi de suite. Mille questions surgissent dès qu'on voulut traduire les *mots* de la formule par des *faits* de la vie réelle.

On comprit que pour démolir les institutions actuelles il faut avoir, du moins, une idée générale de ce qu'on veut à leur place. La démolition elle-même ne doit-elle pas prendre un caractère différent selon ce qu'on voudra constituer à la place du passé? Pour démolir avec gaieté de cœur, ne faut-il pas déjà savoir ce que l'on veut en lieu et place du passé? Et si on ne le sait pas soi-même, qui donc le saura? — Les ennemis? Mais alors ils feront ce qu'ils ont fait dans la Constituante de 1790 : ils feront tourner la Révolution à leur avantage.

---

Il est vrai que des révolutionnaires ardents, guidés par la foi dans le bon sens des révolutions (malgré toutes les preuves du contraire données par les révolutions précédentes), s'opposent continuellement à ce que l'on s'occupe de ce qui pourrait surgir d'une Révolution sociale, ni même de ce que la Révolution sociale pourrait être. Ils croient, à tort ce nous semble, que l'étude de l'avenir refroidit la passion révolutionnaire.

« La Révolution, disent-ils, trouvera elle-même son chemin. Exproprions d'abord! Et une fois que la charrue de n'importe qui aura marché sans maître ni seigneur, l'esprit populaire trouvera bien comment s'arranger! Régler d'avance la marche de la Révolution, c'est la paralyser d'avance. Lui dicter les voies qu'elle doit suivre, c'est un crime! »

---

Mais l'esprit populaire ne se contente plus de ces affirmations. Il ne croit pas au miracle, à la révélation subite dans des esprits qui jamais auparavant n'ont pensé à certaines choses. Le peuple sent vaguement que chaque soulèvement, chaque révolution populaire ont été escamotés par ceux qui *savaient* ce qu'ils voulaient, tandis que le peuple ne le savait pas.

La bourgeoisie de 1789 avait longuement étudié à l'avance ce qu'elle voulait au lieu du pouvoir absolu. Aussi marcha-t-elle sans hésiter vers son but dès que le peuple révolté lui en donna la possibilité. Et tandis que le peuple remportait sur la royauté des victoires dans la rue, la bourgeoisie dans les municipalités et les Assemblées, constituait son pouvoir. Elle achevait la royauté et s'établissait à sa place, et au lendemain de ses victoires, le peuple trouvait au-dessus de soi une autorité, autrement puissante que l'ancienne, qui lui disait : « Tu iras jusque-là et pas plus loin! »

---

D'ailleurs, il n'est pas dans la nature humaine de détruire pour détruire sans aucune idée de ce qui surgira de la lutte, sans idéal. Sciemment ou non chacun se fait un idéal de l'avenir, se pose un but. Il le construit malgré tout, avec ce qu'il trouve sous la main. Et pendant que les anarchistes disent : « Ne préjugeons pas la révolution », les travailleurs la préjugent. Ils s'en font un idéal — mais un idéal autoritaire.

Devons-nous regarder faire? Laisser propager l'idéal jacobin? l'idéal bourgeois de la révolution qui ne consisterait qu'à substituer l'Etat au lieu du patron? Si nous ne le voulons pas, nous devons apporter aux masses une conception nette de ce que nous voulons, de ce à quoi nous aspirons.

---

### Une Infamie

Chaque fois qu'il y a une infamie à commet-

tre, on peut être certain que nos bons journalistes s'empresseront de rivaliser de zèle pour être premiers.

Exemple : Après avoir déclaré que Padlewski est un justicier et non un criminel, un regain d'applatissement s'empare d'eux et ils se mettent à faire chorus avec la police et sur la demande ou sur l'ordre de celle-ci, s'empressent d'insérer tout au long, avec force détails, le signalement de Padlewki afin que nul mouchard n'en n'ignore et puisse l'arrêter partout, voir même le faire arrêter par les imbéciles ; on leur dit : mettez jusqu'au numéro des chaussettes qu'il pourrait avoir, et ils obéissent ; se lavant les mains de ce pourrait advenir de l'arrestation de celui qu'ils dénoncent !

Les Lissagaray, les Wuillaume, les Ranc et consorts qui font ou collaborent à ces insertions dans leurs journaux, devraient pourtant se demander de quels noms ils auraient appelés ceux qui eussent aidés à leurs arrestations alors que, comme Padlewski, ils étaient en fuite ? mais non, ils sont restés si bas qu'ils ne s'aperçoivent même plus des infamies qu'ils commettent.

Quand nous serons à mille, nous nous arrêterons, nous croyons qu'il n'y en a pas pour longtemps ?

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Elle n'est pas mauvaise l'histoire de Réties, le conseiller municipal. Comme les autres conseillers du Parti ouvrier, il avait remis à son comité électoral sa démission en blanc.

Un an se passe et un beau jour les détenteurs de la lettre de démission se basant sur la décision d'une réunion publique, envoient au préfet de la Seine la démission de Réties.

Mais celui-ci tient absolument à rester conseiller municipal et il n'a pas eu de peine à obtenir du préfet qu'il ne tienne aucun compte de la signature.

Tout le parlementarisme est renfermé dans ce fait. Réties représente au Conseil municipal, le quartier du lac Saint-Fargeau. Nous avons oublié combien de voix il a obtenu, mais dans les meilleures conditions, il est élu par plus de la moitié des votants et par moins de la moitié des électeurs. Il est possible même qu'il n'ait obtenu que la majorité relative des votants. Le vote est secret et chaque électeur peut prétendre faire partie des patrons de l'élu.

Quel moyen existe-t-il donc pour les électeurs de faire savoir à l'élu qu'il a cessé de plaire ? Si une réunion publique déclare que le conseiller n'est plus en communion d'idée avec le quartier, celui-ci répond que la réunion est en trop petit nombre, que l'épreuve n'est pas décisive, que des étrangers se sont introduits dans l'enceinte, etc., etc. Si même comme l'a proposé un député, la moitié plus un des électeurs, révoque son représentant par un acte signé, celui-ci opposera que cette moitié plus un est justement composée de ceux qui ont voté *contre lui* et des abstentionnistes, ou il ergotera sur la validité des signatures, etc. Aucune solution ne peut sauvegarder les intérêts de l'élu et ceux de l'électeur. La présence du comité électoral auquel on remet la démission simplifie la question, mais ne rend pas la solution plus logique. C'est un de ses membres qui détient le papier. S'il est envoyé au préfet, le conseiller peut toujours dire qu'il est le jouet d'une intrigue, que le détenteur de la démission a été soudoyé par ses ennemis etc., et pourtant s'il peut renier sa signature, à quoi bon le papier qu'il a laissé à son comité ?

En fait, le signataire savait parfaitement en signant que le papier ne pouvait pas être employé contre lui. Les électeurs ont été volés ; cette histoire dissipera encore quelques préjugés, amènera quelques adhérents à l'abstention.

Elle montre qu'il n'y aucune atténuation possible au système électoral. L'élu ne relève que de lui-même et quoi qu'il fasse, l'électeur n'a rien à y voir. Le parlementarisme ne s'améliorera que par la Révolution qui le supprimera.

⁂

On se rappelle la catastrophe de Villebœuf qui a fait à Saint-Etienne plus de 200 victimes. Quelques jours après l'explosion, on condamnait de nombreux mineurs à quelques jours de prison pour avoir prononcé des paroles imprudentes à l'enterrement d'un ami, ou avoir résisté à des « agents de l'ordre public » ou autre affaire semblable.

Ce n'est que ces jours-ci que les ingénieurs et directeurs ont passé à leur tour devant la police correctionnelle. Ils ont été acquittés à 50 francs d'amende près.. Voilà quelques commentaires que cet acquittement suggère au *Petit Journal* :

« Il faut le dire nettement : le jugement du tribunal de Saint-Etienne ne donne pas satisfaction à l'opinion publique. On prétend que le grisou n'est pas suffisamment connu, que ses manifestations terribles sont encore entourées de mystère, et que les précautions les plus minutieuses ne sauraient prévenir les accidents qu'il cause dans les galeries profondes de nos houillères.

L'opinion publique s'élève contre de pareilles prétentions. Elle n'admet pas que les ingénieurs des mines soient incapables de prévenir les accidents de grisou, le gaz des mines. Elle n'admet pas que le directeur d'une mine et ses ingénieurs, les gardes-mines et les ingénieurs des mines de l'Etat, ne connaissent pas mieux l'ennemi le plus dangereux des mineurs.

Comment, depuis de longs siècles, depuis que l'humanité se livre à l'extraction de la houille, les houilleurs ont eu à lutter contre le grisou, et les ingénieurs des mines viennent nous dire : Le grisou est mal connu ?

Comment, les chimistes et les physiciens ont donné sur ce gaz des études si complètes, des observations si détaillées qu'il semble qu'il n'y ait plus rien à dire sur ses propriétés physiques et chimiques, et les ingénieurs des mines ignorent tout cela ?

A qui fera-t-on croire qu'un ingénieur des mines de l'Etat, parcourant les galeries d'une en exploitation, serait incapable de déceler la présence du grisou et de dire : voilà une galerie grisouteuse ; il y a telles mesures à prendre pour éviter un accident ?

A qui fera-t-on croire que l'ingénieur de la mine, celui qui est chargé de l'exploitation, ignore que le grisou, dans certaines galeries, menace la vie de ses ouvriers ?

A qui fera-t-on croire enfin que le directeur de cette mine ne peut pas prévoir les accidents et prendre toutes les dispositions nécessaires pour les éviter, qu'il n'est pas parfaitement renseigné sur les dangers que courent ses houilleurs et que sa responsabilité est à couvert « parce que le grisou est un gaz insuffisamment connu ? »

---

Ce que le directeur de la mine, ses ingénieurs et les ingénieurs de l'Etat connaissent bien, en revanche, c'est la parcimonie avec laquelle certaines compagnies houillères organisent la sécurité dans leurs exploitations.

J'appelle l'attention sur ces mots : organiser la sécurité. J'ai eu l'occasion de visiter un certain nombre de mines et des hommes de métier m'ont fait constater, dans les galeries de ces mines, ce qu'on avait fait pour prévenir des accidents de tout genre et aussi ce qu'on avait négligé de faire.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Un ingénieur me disait pendant une de ces visites :

— Vous venez de parcourir de magnifiques galeries en pierre de taille ; vous avez vu fonctionner le ventilateur de la mine ; vous avez constaté le soin qu'on apporte pour faciliter le travail du houilleur ; vous avez reconnu qu'on prend mille précautions très minutieuses pour éviter les accidents à la montée et à la descente des bennes de charbon ; l'entretien des lampes, des machines et même des écuries vous a arraché des cris d'admiration. C'est partout une surveillance de tous les instants et une surveillance sévère. Mais...

— Mais ?

— Mais voilà des galeries boisées qui laissent à redire, un ventilateur qui ne fonctionne pas très régulièrement, une surveillance des lampes qui n'a pas été exercée, une visite des hommes qui n'a pas été faite, etc. Les galeries seraient mieux boisées, le ventilateur marcherait régulièrement, cette surveillance aurait été exercée si l'administration consentait à faire quelques dépenses.

---

Voilà la vérité. Le coupable, directement ou indirectement, c'est l'actionnaire. C'est pour lui qu'on réduit les dépenses ; c'est lui ou ses représentants qui entravent l'organisation complète de la sécurité. »

C'est un signe des temps qu'un journal qui tire à 1 million d'exemplaires vienne dire que *c'est l'actionnaire qui est coupable de la mort des deux cents mineurs.*

Nous sommes moins sanguinaires que le *Petit Journal* en pensant que c'est *l'argent* qui est le véritable coupable, mais il nous suffirait que la thèse du *Petit Journal* fut admise et comprise par les quelques millions de lecteurs qu'il affiche.

Si d'autre part le lecteur du journal cité, lit le compte-rendu du procès et voit que M. Firmin Didot, le « sympathique éditeur », que tout Paris connaît, y assistait comme un des plus forts actionnaires, il connaît enfin un de ces hommes qui ont plus fait pour la dépopulation de la France que Eyraud, Pranzini ou Tropmann.

---

Ne quittons pas cette affaire sans rappeler que pendant tout le temps du procès, les inculpés ont essayé de faire attribuer l'explosion à une malveillance. Un ouvrier ayant à se plaindre du directeur de la mine, aurait fait tuer deux cents camarades pour faire avoir du désagrément au patron ! On n'a pas cité de noms, mais un mineur que le lendemain de l'explosion, il était question de décorer pour sa belle conduite pendant le sauvetage a été signalé comme un ennemi de la direction. Il n'a pas été décoré et aux yeux de beaucoup de gens qui ont lu entre les lignes des journaux bourgeois, il est coupable ! Un comble d'impudence de la part des messieurs de la direction.

---

L'amélioration que la nouvelle loi sur les délégués mineurs doit amener au sort des travailleurs ne les rend pas enthousiastes. Pour la circonscription de Monthieux, il y a eu au premier tour de scrutin pour l'élection du délégué, *huit* votants sur 193 inscrits !

⁂

Chacun sait que la torture est aboli en Europe depuis cent cinquante ans. Nous ne sommes plus à cette époque de barbarie de l'épreuve par le feu, par l'eau ou des brodequins de fer.

Notre fin de siècle demande des épreuves plus raffinées.

Aujourd'hui la science officielle distingue parmi les accusés, les responsables et les irresponsables qui, administrativement, sont internés dans les maisons de santé.

A ceux qui sont soupçonnés d'irresponsabilité, on fait subir un examen médical minutieux. C'est là que l'horreur du procédé scientifique apparaît en plein.

Déguster moi cette intervue avec le docteur Charles Lefèvre, l'éminent préparateur à la Faculté de médecine :

« On commence par l'examen physique.

Cet examen est des plus importants ; il ne doit omettre aucun détail : le médecin prend le signalement de l'individu, examine sa conformation crânienne, faciale, regarde si les deux moitiés du visage sont ou non symétriques, si la dentition est régulière, etc. Puis, on examine de même toutes les parties du corps et, enfin, on ausculte le cœur, les poumons, le foie.

L'examen se poursuit avec la même minutie, sur les fonctions des sens, vue, ouïe, goût, etc ; sur les troubles d'origine nerveuse, conservation ou affaiblissement des réflexes.

Enfin, on recherche le degré de sensibilité. L'anesthésie est en effet un signe des plus importants, car il accompagne souvent une dégénérescence morale assez complète pour entraîner l'irresponsabilité.

Aussi voit-on souvent des accusés simuler l'insensibilité, espérant de la sorte tromper le médecin aliéniste.

« J'ai pu piquer un accusé dans toutes les parties du corps, lui traverser la langue, les joues, avec une épingle et il n'accusait aucune sensation. »

Comme à certaines remarques, je croyais qu'il simulait l'anesthésie « je lui enfonçai une épingle sous l'ongle de chaque doigt, il disait ne rien sentir. »

J'allais me rendre à l'évidence lorsque l'idée me vint d'une dernière expérience.

Il était assis auprès de moi, je lui ordonnai de se lever pour aller chercher un objet quelconque. Lorsqu'il eût le dos tourné, d'un mouvement brusque, « je lui enfonçai l'épingle dans la cuisse. »

Il se retourna et porta la main à l'endroit piqué.

— Vous avez donc senti, cette fois ? lui dis-je.

— Non, répondit-il, c'est que j'ai fait un faux pas.

Malgré tout, je suis resté dans le doute et, à la suite de ces expériences, nous avons conclu à l'irresponsabilité partielle. »

Lyon. — Jahn et Bernard qui sont tous les deux à l'étranger, ont été condamnés chacun à deux ans de prison et 100 francs d'amende. Ils étaient poursuivis pour excitation au meurtre, au pillage et à l'incendie contenues dans de nombreux discours prononcés dans les derniers mois.

Nahon qui avait été arrêté à Lyon au commencement du mois, a été condamné à deux mois de prison. Il n'est pas question des autres camarades arrêtés en même temps que Nahon. Perret sera probablement assez sérieusement condamné pour avoir résisté aux agents lors de son arrestation.

Nahon était poursuivi pour avoir en réunion publique interpellé directement le commissaire de police. La chose a été diversement racontée par les journaux bourgeois, mais le pompon de l'insanité revient de plein droit au *Lyon républicain*, qui narre l'histoire en ces termes :

« Un des orateurs, — député boulangiste — parlant des syndicats, réclamait énergiquement pour eux la personnalité civile. « Grâce à cette reconnaissance, dit-il, nous pourrons agir librement et nous réunir sans avoir à notre tribune un délégué de Constans, un commissaire de police... »

Et du doigt il désignait M. J..., commissaire, placé à sa droite. »

Il y en a une colonne sur ce ton.

De tout cela, il résulte que les bourgeois sont excessivement embêtés des progrès de nos idées et qu'ils essaient de créer des confusions avec les politiciens boulangistes.

Et leur embêtement ira toujours croissant.

***

Salvre-Toucas. — Un camarade qui avait quelques sous avait acheté aux enchères publiques une propriété appartenant au Crédit foncier. Il s'y installe avec deux autres familles pour y vivre en plein communisme au moyen des produits de la terre. Les amis défrichent les terres laissées incultes depuis quelques années, tout allait bien pour les travailleurs et pour les terres qui n'attendaient que le labeur, quand tout à coup le gouvernement a fait son apparition. Deux mois après la première adjudication, le garde général a fait une surenchère de cent sous et les camarades ont été forcés de déguerpir, abandonnant le jardin à l'inaction qui va devenir forêt d'Etat. Voilà comment sont protégés les agriculteurs, ceux qui veulent augmenter la richesse du sol. Heureusement que bientôt viendra un temps où il ne sera pas même besoin de surenchère pour reprendre le sol des mains des voleurs qui le détiennent et qui n'en font rien de bon.

---

Un de nos amis qui vient d'arriver au Brésil nous a jeté une lettre en passant aux îles du Cap-Vert et il nous donne les nouvelles les plus réjouissantes sur la propagande à bord du transport qui l'emmène. C'est un navire allemand qui emporte des émigrants de tous pays : allemands, autrichiens, polonais, russes, belges, suisses et français.

« Nous avons d'abord trouvé un jeune instituteur belge qui s'intéresse aux idées et qui nous a servi d'interprète auprès des camarades autrichiens, montagnard de la Bohême, imbus des idées marxistes, mais se déclarant communistes. Aussi nous sommes nous rapidement entendus au point de vue révolutionnaire et humanitaire. Quand il n'y a pas de chef, que l'ambition n'est pas en jeu, l'entente entre travailleurs est toujours facile. On ne fait plus que discuter nos idées à bord du navire et qu'elles soient admises ou non par tous, tous marchons-nous la main dans la main à l'assaut du capitalisme ». Bon courage aux amis propagandistes.

***

Saint Amand. — Dernièrement, un député, Pajot, rendait compte de son mandat. Après la cérémonie habituelle, quelques amis sont venus jeter une note discordante. Bessac a parlé contre l'idée d'envoyer des ouvriers à la Chambre. Le député répond :

« Le citoyen Bessac a une triste idée du travailleur, s'il prétend qu'il devient corrompu en allant dans un milieu corrompu.

M. Bessac. — Non, l'ouvrier ne doit pas changer sa situation de travailleur pour devenir un valet de ministre, un coquin qui absout Wilson ! On en a vu de belles dans la République actuelle qui ne vaut rien ! (Applaudissements.)

Après lui, Marchand prend la parole ;

Qui dit politicien, dit « Roublard, hypocrite, menteur ! » La Révolution seule peut nous sauver. La République était perdue par Boulanger ; elle est perdue autrement. Le citoyen Baudin l'a dit : « Les députés sont impuissants. »

Une voix. — Alors, qu'ils démissionnent ; les conseillers municipaux d'ici, qui ont démissionné quand ils ont vu qu'ils ne pouvaient rien faire, étaient des honnêtes gens.

Marchand. — La Chambre est une taverne de voleurs et de brigands. « C'est nous, qui sommes les membres qui produisent, et c'est un estomac séparé de notre corps qui mange tout ! »

Puis il expose les principes communistes. Lorsqu'il a fini, le député remonte à la tribune et il dit ceci :

Citoyens, vous êtes absolument les maîtres, si vous voulez suivre le citoyen Marchand, si vous êtes la majorité, je vous suivrai, je marcherai côte à côte avec vous. Je descendrai dans la rue s'il le faut ! Je ne m'opposerai à aucune réforme. Mon but c'est de conserver la République en l'améliorant, même d'aller au communisme, bien que je ne sois pas communiste ! J'ai expliqué ma conduite. Ai-je rempli fidèlement les promesses que j'ai faites ? »

Autrement dit : Pourvu que je reste député, je me fiche un peu des idées que vous désirez que j'aie !

***

Nimes. — Dans sa réunion du 23 novembre, le groupe communiste-anarchiste, 24 bis, rue du Cyprès, a arrêté de convoquer le plus d'anarchistes possible, notamment les groupes du Midi au congrès régional qui se tiendra à Nimes dans le courant du trimestre prochain. Le point principal sera le 1er mai 1891.

Une convocation ultérieure aux divers groupes, donnera la date exacte du congrès.

***

Cransac. — Le 3 novembre, c'était le deuxième anniversaire de la catastrophe de Campagnac, où le feu grisou enleva une cinquantaine de nos frères de travail. La chambre syndicale a cru bon de porter une couronne sur la tombe, on a prononcé plusieurs discours et on est reparti au cri de : « Vive la Révolution ! ». Tous les tricornes des environs étaient venus surveiller la ville. Mais ils sont repartis bien tranquilles, après s'être rendu compte que la manifestation n'était pas bien terrible.

***

Avignon. — Nous nous sommes réunis en soirée familiale, en commémoration de la mort des compagnons de Chicago. Le compagnon Roudier nous a fait l'historique de ce glorieux et douloureux carnage ; puis les chants et poésies se sont succédés jusqu'au moment de la séparation.

***

L'Etrat (Loire). — Nous avons eu la douleur de perdre le compagnon Gerbier, mort victime de la bourgeoisie, car il a été tué à la mine. Un grand nombre de travailleurs sont indignés de la conduite des gouverneurs de la mine, car ce sont eux qui l'ont envoyé à la mort en lui commandant d'aller chercher ses outils qui étaient pris sous un éboulement. Plutôt que de lui payer d'autres outils, la compagnie a préféré lui faire courir le risque d'être écrasé et c'est ce qui est arrivé. Les funérailles de Gerbier ont été faites à la Ricamarie, sans curé et la propagande a été considérable parmi les assistants.

***

Ganges. — La crise sociale commence à se faire sentir. Les filatures de soie ferment peu à peu et 300 ouvrières sont déjà sur le pavé depuis quelque temps. Celles qui travaillent sont payées 1 franc pour dix heures de travail. En été elles arrivent à se faire 1 fr. 50. Au dernier congrès des filateurs patrons, il a été question d'abaisser le tarif à 75 centimes par jour. Mais un patron moins ébonté, a fait échouer la tentative.

La misère grandit tous les jours. Et aucune autre issue que la Révolution !

***

Brest. — Un possibilo du nom de Lenormand — parlant le français comme une vache la langue espagnole — fait en Bretagne une tournée de lecture du « Rapport de la commission d'enquête] parlementaire sur les accidents dans les mines de St-Etienne ». Il s'est fait rembarré dans une réunion publique, par les compagnons de Brest, dont le nombre grandit chaque jour, grâce à la science que déploie la *Révolte* et aux heureuses réflexions du *Père peinard*.

Les gies possibilistes se sont sauvées de la salle de réunion au milieu d'une foule chantant la *Carmagnole* et s'arrachant les journaux anarchistes qu'on distribuait à qui voulait.

Cette réunion a beaucoup servi aux anarchistes et le lieur inintelligible et conspué court toujours.

***

Rouen. — Aux dernières élections municipales, il y a eu 7,800 votants sur 21,800 inscrits, un peu plus du tiers, les élus ont obtenu de 3,500 à 3,700 voix, soit un sixième des inscrits !

***

Alger. — Un de nos amis est entré dans la chambre syndicale de sa corporation pour voir si il y avait quelque chose à faire. Il s'y est fait des amis et il a entravé les possibilistes de toutes nuances. Dix chambres syndicales de Mustapha avaient nommé chacune deux délégués et ces vingt délégués devaient choisir celui qui irait représenter Alger au fameux congrès de Calais. Notre ami naturellement fut choisi, comme sachant le mieux exprimer ce que veulent les travailleurs. Il fallait voir la tête des possibilistes. Ils avaient fait toutes les démarches près de la mairie d'Alger pour que les frais de voyage soient payés par la commune et le vote conforme du Conseil municipal était certain. Quand on a vu que c'était un anarchiste qui était élu, on a décommandé la cérémonie, et pourtant le conseil n'a rejeté le crédit que par 4 voix de majorité.

Les bourgeois voulaient se faire bien venir des ouvriers, à leurs frais, sans entrer dans les petites histoires possibilistes.

---

## Belgique

Le 1er et le 2 novembre a eu lieu à Bruxelles, la réunion fédérale annoncée. Cette réunion qui avait un caractère purement intime, fut pourtant l'objet de l'attention spéciale de la police qui nous dépêcha deux de ses serviteurs, qui se retirèrent très poliment du reste lorsque nous leur demandâmes à quels titres ils y étaient venus.

Pendant ces deux séances la plus grande cordialité n'a cessé de régner entre les camarades venus des diverses régions du pays.

La question de la tactique à suivre pour faire pénétrer nos idées partout, a été l'objet spécial des discussions. Quant à la grève générale dont nos politiciens socialistes menacent la bourgeoisie au cas qu'on leur refuserait le suffrage universel, il a été entendu que nous n'avons qu'à nous mêler à la masse, dès à présent, pour la rendre consciente et lui faire comprendre que ce ne sont pas de vaines réformes politiques qui amélioreront sa situation, mais bien la transformation radicale de l'organisation économique et politique, chose qui sera possible le jour où une minorité respectable d'ouvriers auront conscience de leur droit et de leur force, et lorsque la situation économique commandera à cette immense multitude d'inconscients autre chose que de la résignation.

Notre attitude est donc nette, observateurs impartiaux, nous ne voulons pas nous mêler à un mouvement politique, mais le jour où l'éternel spolié voudra prendre place au banquet de la vie, nous serons dans ses rangs pour partager ses dangers, le passé du parti anarchiste est un sûr garant de la sincérité de cette affirmation. C'est donc en hommes libres et conscients, que nous déciderons de notre action, laissant chacun de nous absolument autonome dans les manifestations de son initiative.

Plusieurs idées ont été émises dans cette réunion au sujet des moyens qui sont à notre portée pour pénétrer dans la masse et l'élément intelligent du peuple. L'une d'elle, mérite une attention toute spéciale.

Il existe dans ce pays comme partout, un courant anti-religieux qui jusqu'à présent a été exploité par nos adversaires libéraux ou démocrates, et qui pourrait l'être avec beaucoup plus de fruit par nous. En effet, partant de l'idée de négation de toute autorité temporelle, c'est-à dire politique et économique.

Nous plaçant donc sur le terrain rationaliste, nous pourrions attirer cet immense courant à nous d'une façon indirecte. Notre rationalisme serait une antichambre de l'anarchie, et des éléments ayant des conceptions différentes peut être, mais à coup sûr les mêmes aspirations pourraient se rencontrer et par des discussions, des conférences, etc., sur des

questions de sociologie, nous pourrions faire disparaître du cerveau de beaucoup d'hommes de bonne foi, les erreurs et les appréhensions qui les tiennent hors de nos rangs.

Un groupe de citoyens n'appartenant à aucun groupement constitué, vient précisément de prendre l'initiative de réorganiser l'ancienne société l'Affranchissement, sur des bases toutes nouvelles qui donnent l'accès à tous et qui faciliteront cette évolution que nous prévoyons plus haut.

C'est là une question de tactique parfaitement pratique, et nous croyons que si l'on s'y ralliait dans beaucoup d'endroits, il ne faudrait pas longtemps avant que de nouvelles légions d'adhérents ne surgissent de toute part.

### Roumanie

Plus de 500 habitants de la commune de Paschcany, se sont révoltés contre le propriétaire, Roznovano, un grand richard, possesseur de terres et de fabriques, — qui, ne se contentant pas d'exploiter et de voler des milliers d'ouvriers et paysans, — voulait par dessus le marché trôner en seigneur et forcer la population à l'élire maire. Dans ce but, il avait même fait venir quelques compagnies de soldats. C'est à la suite de ces faits que la population s'est révoltée contre cet exploiteur et le maltraita. Son état est déplorable.

### Le Père Peinard poursuivi

Nous apprenons au dernier moment les poursuites contre le *Père peinard*.

Faugoux passe, comme gérant, en cour d'assises le lundi 8 décembre, à 11 heures du matin.

Les numéros 86, 89, 90 sont particulièrement désignés — pour plus de détails suivant le style officiel — neuf articles sont visés et dix délits relevés dans les neuf articles.

Allons bon courage au compagnon « Peinard » nous ne perdrons rien pour attendre, au lieu de ses simples *reflecs* nous entendrons sa *grande colère*.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous prévenons les camarades que nous préparons le tirage d'une eau-forte, représentant la pendaison des martyrs de Chicago.

Cette planche dont deux de nos amis, aqua-fortistes et dessinateurs de talent, ont bien voulu se charger de l'exécution, sera prête au courant de janvier. La valeur réelle en commerce, serait de 10 francs, nous ne pouvons encore en fixer le prix, mais nous espérons pouvoir le laisser pour 1 fr. 50 ou 2 francs.

Afin de régler le tirage, les camarades qui en désireront, sont priés de nous faire savoir, le chiffre d'exemplaires.

Prière principalement aux camarades allemands, italiens, espagnols et anglais de nous faire leurs commandes, car nous ferons des tirages spéciaux de la gravure avec l'épigraphe en ces diverses langues.

***

Souscription pour la propagande abstentionniste à Clignancourt : listes précédentes 34 fr. 80, Gorand 2 fr., collecte aux Trimardeurs 3 fr. 05, collecte salle Horel 1 fr. 35, remis par Combes 6 fr. 50, Sicard 5 fr., Vallet et Ouin 50 centimes.

Total 53 fr. 20, dépenses : premier manifeste 30 fr ; second 14 fr. 50, en tout 44 fr. 50. Reste en caisse 8 fr. 70.

***

Un groupe d'études sociales demande à acheter un exemplaire du *Procès de Lyon*, grand format.

S'adresser au compagnon Auguste Frasson, rue du Pougadon, Au Vigan (Gard).

***

Sumène. — Il vient de se former un groupe qui prend pour nom : les Imprévus. Les compagnons qui veulent entrer en correspondance avec le groupe peuvent s'adresser au compagnon Victorin Ranc, Sumène (Gard).

Les compagnons qui peuvent disposer de journaux et brochures, peuvent les adresser au groupe qui se charge de les répandre en campagne.

***

On nous demande l'insertion de ce qui suit :

Il paraît à Londres depuis le 15 novembre 1890, la *Tribune libre*, organe international, socialiste révolutionnaire anarchiste.

Tous les camarades qui désirent collaborer, propager, vendre ou s'abonner à cette publication, ayant 16 pages de texte, sont priés de s'adresser le plus vite possible au compagnon J. Olivon, 26, Warren street, Fitzroy square, W. London, administrateur.

Abonnements : pour tous les pays, un an : 2 fr. 50, six mois : 1 fr. 25, le numéro : 10 centimes.

NOTA. — Pour tout ce qui est sérieux se servir d'adresses particulières.

*La Rédaction.*

Nous insérons cette annonce, mais nous remarquerons que quand on veut faire du sérieux on ne débute pas par l'annoncer dans les journaux.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES

*des détenus politiques*

Listes précédentes 924 fr. 35.

Auguste et Marianne 0 50, D. de Reims 0 50, Paul Reims 0 50, Amieux 0 20, Peinard 0 25, Archex 0 25, Bron 0 30, Curcagne 0 10, Blanchet André 0 50, Blanchet Pierre 0 50, Pignard Joseph 0 25, Simond Joseph 0 10, Compagne 0 20, M. M. 0 50, Guillet 1 fr., J. 0 50, Garnier 0 50, Socialiste 0 50, Grange 0 50, Mémoz 0 50, Ami de Cyvoct 1 fr., Roybet 1 fr., Compagnon 0 30, Ami 0 20, Anonyme 0 50, Chasseur 0 25, Binard 0 30, Comberousse Simond 0 30, Charot 0 20, C. G. 0 20, Compagnon 0 25, Peinard 0 50, Moschiti J. 0 25, Micoula J. 0 25, Tardi J. 0 50, Prizon J.-B. 0 50, Blanchet A. 0 50, Curia J. 0 25.

Total à ce jour : 939 fr. 85.

## SOUSCRIPTION

### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 693 fr. 85.

G. à S. Francisco 12 fr.

Total à ce jour : 705 fr. 85.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 3,119 fr. 65.

Bazin 0 25, Mort aux voleurs 0 50, Robarts 0 25, V. Cails 0 25, Barreau 0 25, Citoyenne 0 10, Françoise 0 25, Faugoux 0 25, Gillet 0 50.

Survitaliste 1 fr., Partisan 0 20, C. par B. 0 50, 139, Toulon 10 fr., Auguste et Marianne 0 50, F. M. 1 fr. 50. Pour l'extension du Supplément, trois dynamiteurs 1 fr. 30, Groupe anarchiste de langue française de New-York 15 fr. — N. M. 0 75.

L. Den 20 fr., Oullins 2 fr., G. L. à Genève 10 fr., V. S. à Sliedrecht 25 fr., New-York : Richard 5 fr. Dupiessis 2 fr. 50, Ruppert 1 fr. 25, Ledrouster 1 fr. 25, Matignon 2 fr. 50, Shuh 2 fr. 50, David 2 fr. 50, Gardon 5 fr., Mastral 2 fr. 50, en tout 25 fr., N'importequi 0 40.

Total à ce jour : 3,234 fr. 30.

## PETITE CORRESPONDANCE

T. R. à Barcelone. — D. à Mascara. — H. à Ougrée. — R. à Pamiers. — L. à Edimbourg. — C. à Foncegrives. — R. à Choisy. — M. à Agen. — V. C. à Nantes. — B. à Rouen. — S. à Roanne. — B. à Arest. — N. E. à l'Echenot. — S. à Genève. — E. D. à New-York. — L. V. près M. P. — M. à Toulouse. — C. à St-Pierre. — D. à Foix. — F. à Reims. — L. B. à St-Ouen. — C. à Avignon. — R. à Bessèges. — N. T. à Méziers. — G. C. à Como. — G. à Brest. — T. à Montmarault. — B. à Valence. — C. à Arcis. — M. à Nimes. — A. à Londres. — L. à Arras. — C. à Nantes. — S. à St-Denis. — F. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

B. à Toulon. — Bien tout reçu du compagnon qui nous a envoyé des extraits de Demarrais. — Ça va bien, seulement une autre fois, ayez l'obligeance de les copier bien séparés et d'un seul côté de la feuille.

T. J. à Marseille. — Reçu les extraits de Voltaire et de De Greef, ça ira.

H. C. Pas encore lu, nous vous répondrons.

V. à Nantes. —Nous n'avons pas de relations avec ce journal.

F. M. rue Beaubourg. — Mais certainement. A dimanche.

Le comp. Goubot du Havre, est prié donner son adresse à Buffet, à Coujoullens, par Rabastens (Tarn).

Gauges, Valence, d'Agen, Annezin, Reims. — Correspondances envoyées, n'ont pu paraître.

R. à Lausanne. — Je n'ai plus entendu parler de la « Revue libertaire. »

C. Premet est prié de donner son adresse à ses amis de Buenos-Ayres.

Aux camarades qui nous ont envoyé divers morceaux pour le Supplément. — Nous les étudions et vous répondrons au fur et à mesure de l'examen.

« Lettre d'un sot à une sotte » passera bientôt.

S. Faure. — Votre convocation est arrivée trop tard.

A. S. à Calais. — J'ai oublié de prendre le numéro de votre adresse ?

G. C. à Como, E. M. 32. — Nous n'avons pas de relations avec cette feuille.

R. à Pamiers. — Bien reçu, c'est un oubli, s'il n'a pas été annoncé.

## CONVOCATIONS

Tous les jeudis, réunion des camarades s'occupant du journal quotidien, au local convenu.

Le groupe libre corporatif des ouvriers cordonniers, invite tous les anarchistes aux réunions qui ont lieu tous les jeudis à 9 h. du soir, rue des Petits-Carreaux, 1. Ordre du jour : La dissolution de la chambre syndicale.

Dimanche salle Charles, 2, boul. Barbès, à 8 h. 1/2 du soir, grande soirée familiale. Réunion extraordinaire du groupe (Les Libertaires du XVIII[e]).

*Bibliothèque socialiste*, 59, rue d'Allemagne, réunion tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir.

Le groupe le *Réveil du XV[e]*, réunion samedi, 6 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Logeron, 18, rue Croix-Nivert.

Conférence publique et contradictoire par le compagnon Tortelier.

Le groupe communiste libertaire de la Courtille et du Combat, réunion tous les mercredis à 8 h. 1/2, café des Omnibus, 27, rue de Belleville.

Groupe des travailleurs anarchistes du XII[e], salle Guillemain, 67, rue Claude Decaen, samedi 6 décembre à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : Organisation d'une soirée familiale.

Réunion du groupe les Trimardeurs, samedi 6 décembre à 8 h. 1/2, rue Saint-Martin, 239.

Les camarades du groupe anarchiste du XIII[e], sont convoqués spécialement samedi 6 décembre à 9 h. du soir, rue du Moulin-des-Prés, 35, salle Viguié.

Présence urgente de tous les compagnons du groupe.

Puteaux. — Tous les anarchistes de la banlieue sont invités à assister aux réunions qui ont lieu tous les lundis à huit heures du soir, salle Davin, rue de Nanterre, 1, à Puteaux. De l'attitude des révolutionnaires au 1[er] mai 1891.

Le Groupe anarchiste de Levallois-Perret, réunion tous les vendredis à 8 1/2, chez Mézerette, 86, rue de Gravel.

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, rue du Port, salle Hélary, ancienne maison de l'Industrie.

Tous les camarades qui voudront se procurer la *Révolte* et le *Père peinard*, les trouveront au groupe.

Tous les membres du groupe de Feuquières-Fressenneville et ceux du groupe les Déshérités picards sont priés d'assister à la réunion générale qui aura lieu à Friville, le dimanche 7 décembre.

L'heure au rendez-vous est fixée à 4 heures précises au Café des voyageurs. Ordre du jour : Réponse à la communication des compagnons d'Amiens.

Organisation d'une conférence dans le Vimeu.

Les camarades de Woincourt et Tully sont priés d'être exacts. Urgence.

Ganges. — Réunion du groupe d'études sociales libertaires, tous les dimanches de 4 à 6 heures du soir, au salon Gausserand, au-dessus de sa buvette, rue Jeu de ballon.

Bruxelles. — Lundi, 9 courant, conférence publique et contradictoire, à 8 heures du soir, 26, rue Verdure, organisée par le groupe la Fraternité universelle. Ordre du jour : Suite de la discussion sur Richesse et Misère.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE. N° 14. DIX CENTIMES DU 12 AU 19 DÉCEMBRE 1890

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

**ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS**

## L'AGRICULTURE

I

On a souvent reproché à l'économie politique de baser toutes ses déductions sur ce principe, certainement faux, que l'unique mobile, capable de pousser l'homme à augmenter sa force de production, c'est l'intérêt personnel, étroitement compris, opposé à celui de tous les autres.

Le reproche est parfaitement juste : tellement juste que les époques des grandes découvertes industrielles et des vrais progrès dans l'industrie sont précisément celles où l'on a le plus rêvé de rendre l'humanité entière prospère et heureuse, où l'on s'est le moins préoccupé d'enrichissement personnel. Sur un chercheur, un inventeur, qui pensait à son propre enrichissement, il y en a toujours eu cent qui rêvaient l'enrichissement de l'humanité ; et si les Watt, les Stephenson, les Jacquard, etc., avaient seulement pu prévoir où leurs nuits blanches amèneraient le travailleur, ils auraient probablement brûlé leurs devis, brisé leurs modèles.

---

Le reproche est juste. Mais il y a un autre principe qui pénètre auesi l'économie politique et qui est tout aussi faux. C'est l'admission tacite, commune à tous les ouvrages d'économie politique, que jamais la société n'aura assez de produits pour satisfaire les besoins de tous ; et que, par conséquent, il n'arrivera jamais un moment où, la production ayant décuplé ou centuplé en prenant en considération les besoins des producteurs, personne ne sera obligé de vendre sa force de travail en échange d'un salaire qui lui permette à peine de satisfaire ses besoins de strict nécessaire.

Cette admission — qui reste tacite puisqu'elle ne pourrait pas soutenir la discussion — se retrouve à la base de toutes les théories, de toutes les prétendues « lois », enseignées par les économistes.

Et cependant, le principe est absolument faux. Car, du jour où une agglomération civilisée quelconque se poserait cette question :

« Quels sont les besoins de nous tous et les moyens de les satisfaire ? » Elle verrait qu'elle possède déjà, dans l'industrie comme dans l'agriculture, les moyens de satisfaire largement tous les besoins ; qu'il s'agit seulement de les appliquer à la production de ce qui sera reconnu nécessaire.

---

Que c'est vrai pour l'industrie, nul ne peut le contester. Il suffit, en effet, d'étudier dans les grands établissements industriels les procédés déjà en vigueur pour extraire le charbon et les minerais, obtenir l'acier et le façonner, fabriquer ce qui sert au vêtement et ainsi de suite, pour s'apercevoir qu'en ce qui concerne les produits de nos manufactures, nos usines, nos mines, nul doute n'est possible à ce sujet. Nous pourrions déjà quadrupler notre production, et encore économiser sur notre travail.

Mais nous allons plus loin. Nous affirmons que l'agriculture est aussi dans le même cas. Que dans l'agriculture, comme dans l'industrie, l'homme *possède déjà* les moyens de quadrupler, sinon de décupler sa production, et qu'il pourra le faire dès qu'il en sentira le besoin et procèdera à l'organisation sociétaire du travail, en lieu et place de l'organisation capitaliste.

---

Chaque fois que l'on parle agriculture, on s'imagine toujours le paysan courbé sur la charrue, jetant au hasard dans le sol un blé mal trié et attendant avec angoisse ce que la saison, bonne ou mauvaise, lui rapportera. On voit la famille travaillant des seize à dix-huit heures par jour et n'ayant pour toute récompense qu'un grabat, du pain sec et une maigre ration de piquette. On voit, en un mot, « la bête fauve » de La Bruyère.

Et pour cet homme, assujetti à la misère, on rêve tout au plus de lui alléger l'impôt ou la rente. Mais on n'ose même pas rêver un cultivateur redressé enfin, prenant ses loisirs et produisant en peu d'heures par jour de quoi nourrir, non-seulement sa famille, mais cent hommes en plus, au bas mot. Au plus fort de leurs rêves d'avenir, les socialistes même n'osent aller au delà de la grande culture américaine qui, au fond, n'est que l'enfance de l'art.

---

Pour nous, ces rêves semblent être des rêves de moyen âge. Parce que la tendance de notre époque et de l'avenir immédiat de l'agriculture (nous n'osons rien dire sur l'avenir lointain) est dans une toute autre direction. La tendance actuelle de l'agriculture est de faire croître toute la nourriture végétale d'une famille. Sur une fraction d'hectare ; elle est de nourrir vingt-cinq bêtes à cornes sur l'espace qui aujourd'hui n'en nourrit généralement qu'une seule ; c'est de *faire* le sol, de défier les saisons et le climat ; de chauffer l'air et le sol autour de la jeune plante ; de produire, en un mot, sur un hectare ce que l'on ne réussissait pas autrefois à récolter sur cinquante hectares ; et d'y arriver sans s'esquinter de labeur, mais en réduisant immensément la somme total de travail, — si bien qu'on puisse produire tout ce qu'il faut en donnant à la culture des champs juste ce que chacun peut lui donner avec plaisir, avec joie.

Voilà la tendance *actuelle* de l'agriculture.

---

Pendant que les savants, guidés par Liebig, le créateur de la théorie chimique de l'agriculture, faisaient très souvent fausse route dans leur engouement de chimistes, des cultivateurs illettrés ont ouvert une voie toute nouvelle de prospérité à l'humanité. Des maraîchers de Paris, de Troyes, de Rouen, des jardiniers anglais, des fermiers flamands, des cultivateurs de Jersey, de Guernesey et des Iles Scilly ont ouvert à nous des horizons si larges que l'œil hésite même de les embrasser.

Tandis qu'une famille de paysans doit avoir, au moins, sept ou huit hectares pour vivre des produits de la terre, — et on sait comment vivent les paysans — on ne peut même plus dire quelle est l'étendue minimum de terrain, nécessaire pour donner à une famille tout ce que l'on peut retirer de la terre — le nécessaire et le luxe — en la cultivant selon les procédés de la culture intensive. Chaque jour rétrécit cette limite. Et si on nous demandait, quel est le nombre de personnes qui peuvent vivre richement sur l'espace d'une lieu carrée, sans rien importer des produits de la terre du dehors, nous ne pourrions même plus répondre à cette question. Le nombre grandit à mesure qu'on étudie mieux l'agriculture.

Il y a dix ans, on pouvait déjà affirmer qu'une population de cent millions pourrait très bien vivre des produits du sol de la France sans rien importer. Mais aujourd'hui, en voyant les progrès accomplis tout récemment, aussi bien en France qu'en Angleterre, et en méditant les horizons nouveaux qui s'ouvrent chaque jour, nous pouvons dire seulement qu'en cultivant la terre *comme on la cultive déjà en beaucoup d'endroits, même sur des sols pauvres*, cent millions d'habitants pour les 50 millions d'hectares du sol français seraient encore bien loin de ce que ce sol pourrait nourrir. La limite de la population fuit encore à mesure que l'homme s'avise de demander plus à la terre.

---

En tout cas — nous allons le voir — on peut considérer comme *absolument démontré* que si Paris et les deux départements de la Seine et Seine-et-Oise se mettaient demain en commune anarchiste, dans laquelle tous travaillent de leurs bras, et si l'univers entier refusait d'envoyer un seul setier de froment, une seule tête de bétail ou un seul panier de fruits, et ne leur laissait que le territoire des deux départements — ils produiraient eux-mêmes sur le sol, non seulement le blé, la viande et les légumes nécessaires, mais aussi tous les fruits de luxe (raisins en janvier, etc.), dans des quantités suffisantes pour la population de 3 1/2 millions des deux départements.

Et nous affirmons, en outre, que la dépense totale de travail humain pour produire tout cela, serait beaucoup *moindre* que ce qui se dépense actuellement de travail pour nourrir cette population, avec du blé récolté en Auvergne ou en Russie, de légumes cul-

tivés en grande culture et de fruits mûris dans le Midi.

Il est évident, d'ailleurs, que nous ne présumons nullement que tous les échanges *doivent* cesser et que chaque région *doive* s'appliquer à produire précisément ce qui ne croît sous son climat qu'avec une culture plus ou moins artificielle. Mais nous tenons à faire ressortir que la théorie des échanges, telle qu'elle est professée aujourd'hui, est immensément exagérée ; que beaucoup d'échanges sont inutiles ou même nuisibles. Nous maintenons, en outre, que l'on n'a jamais tenu compte du labeur employé par les vignerons du Midi pour cultiver la vigne, ni par les paysans russes ou hongrois pour cultiver le blé, — si fertiles que soient leurs prairies, mais que si l'on tenait compte de ce labeur, on s'apercevrait de suite que le paysan hongrois ou russe et le vigneron du Midi emploient, avec leurs procédés actuels de culture extensive, infiniment plus de labeur qu'il n'en faut pour obtenir les mêmes produits par la culture intensive, même sous des climats infiniments moins cléments et sur un sol beaucoup moins riche.

C'est ce que nous allons démontrer dans l'article suivant.

## ENCORE LES MERCANTIS
### DE LA LITTÉRATURE

Dans notre numéro 48, nous avons entretenu nos lecteurs de nos petits démêlés avec la société dite, nous ne savons trop pourquoi, des gens de lettres.

Entre l'intervalle de la publication des articles et la réclamation, nous avions publié divers extraits de volumes ou de journaux. La société, alléchée sans doute par les 18 *fr.* que nous lui avions envoyé, nous fit une seconde réclamation de 68 fr. Forts de notre bonne foi, forts surtout de ce que notre supplément est une œuvre toute littéraire, n'ayant aucun rapport avec aucun tripotage mercantile ou financier, nous avons, cette fois-ci, refusé de nous laisser dévaliser, mais, pour être tranquilles, nous avions offert à la dite société de lui payer les extraits à raison de 10 c. la ligne, comme la première fois, ce qui était encore fort joli.

Mais comprenant sans doute, le ridicule de ses tracasseries, la société avait laisser tomber sa demande, et n'en avions plus entendu parler. Aujourd'hui elle revient à la charge, avec la lettre ci-dessous.

Monsieur,

Lorsque vous avez reproduit, pour la première fois, des ouvrages de nos sociétaires, sans autorisation ni traité, nous avons réduit l'indemnité qui vous avait été réclamée, au minimum possible, et dans le seul but de maintenir le principe de nos droits.

Lors de la seconde reproduction, malgré nos précédents avis, et en dépit des termes peu mesurés de votre correspondance, nous avons abandonné notre réclamation.

Aujourd'hui, vous reproduisez de nouveau, et entre autres ouvrages :

Le 4-18 octobre, *Workhouses*, par H. France.
11 — *Le Mariage*, Guy de Maupassant.
11 — *L'Origine des Dieux*, C. Lemonnier(1)
15 novembre, *Treize*, par Léon Cladel.
15 — *La Révolte des Trimpa*, H. France.

Soit au total, plus de 1,400 lignes.

Le Comité ne peut tolérer un tel abus, et est décidé à sévir rigoureusement, si vous ne nous donnez satisfaction immédiate.

En conséquence veuillez nous faire parvenir *par le plus prochain courrier*, ou la somme de *350 fr.* pour indemnité, et *à titre de transaction amiable*, ou votre adhésion à un traité de 5 c. la ligne, 20 fr. de minimum mensuel, 200 fr. de dépôt de garantie, et obligation de l'autorisation des auteurs pour les romans et les nouvelles.

Le traité devra remonter au 1er octobre.

A défaut de solution dans les quatre jours, nous agirons par voies de droit, sans autre avis.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance des mes sentiments les plus distingués.

EDOUARD MONTAGNE.

*Trois cent cinquante* francs à payer ! C'est un moyen comme un autre de nous tuer. Nous comprenons fort bien que la bourgeoisie qui recule devant les procès de tendance, n'ayant pas trouvé de prétexte assez plausible de poursuites, se sert de la société des gens de lettres, pour accomplir la besogne malpropre devant laquelle ont sans doute reculé la police et le parquet.

Seulement la société et ceux qui l'inspirent se sont trompés dans leurs calculs, car aussitôt après la première réclamation de la société, nous avons pris la précaution de ne rien publier sans avoir obtenu l'autorisation préalable des auteurs, et, forts des autorisations obtenues nous avons envoyé promener la société.

Maintenant il nous revient qu'un statut de la société, rend passible d'une amende, et de l'exclusion de la société tout auteur qui aurait accordé, sans autorisation du comité, la permission de reproduire tout ou partie de ses œuvres. Eh bien, nous verrons si la société osera poursuivre ses petites saletés jusqu'au bout. Si, malgré les autorisations obtenues elle ose nous poursuivre, si elle ose frapper d'amende les auteurs qui nous ont autorisé, et si enfin ceux-ci se laissent faire la loi par des ratés et des impuissants qui n'ont des lettres que le titre, et qui voudraient empêcher toute œuvre littéraire sous prétexte qu'ils ont accouché, autrefois, d'une ineptie quelconque. La parole est aux auteurs dont nous avons les autorisations.

(1) *L'Origine des Dieux* est de C. St Saëns, c'est *Pellebon rouge*, que nous avons donné de C. Lemonnier.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

GAP. — Pierre Martin vient de passer devant la cour d'assises des Basses-Alpes. La peine de cinq ans a été réduite à trois ans. Nous donnerons des détails dans le prochain numéro.

### PROCÈS DU PÈRE PEINARD

Condamné en la personne de Faugoux, à deux ans de prison et 3,000 francs d'amende, maximun de la peine.

Passons sur les formalités du commencement : l'interrogatoire de Faugoux, par le monsieur en rouge du milieu (Horteloup est paraît-il son nom) et la lecture de l'acte d'accusation par un monsieur en noire à droite de la salle.

Un monsieur en rouge se lève alors en face et commence le réquisitoire.

Faugoux est inculpé de provocation au meurtre au pillage et à l'insubordination des militaires. Pour commencer le ministère public, car c'est lui qui parle, relève à la charge de Faugoux le fait qu'il n'est pas un gérant ordinaire, un homme de paille, mais un garçon qui révendique l'idée que contiennent les articles pour lesquels il est poursuivi. Ensuite le ministère public a la douleur de lire les articles incriminés. Tourné vers le jury, il les débite avec netteté et de façon à ce qu'aucune nuance ne soit perdue. Lorsque ce monsieur aura perdu sa place, il pourra venir se présenter au Père Peinard qui l'embauchera comme lecteur dans les réunions publiques.

Six articles sont retenus comme provocation au meurtre.

Sus aux ralichons, — Petite watrinade, — Linge sale de bourgeois, — Gardes et braconniers, dans le numéro 86. — A bas l'impôt, nom de Dieu, dans le numéro 88. — Chouette exécution d'un roussin Russe, dans le numéro 89.

Deux articles sont retenus comme provocation au pillage. — LA MISTOUFLE, correspondance de Charleroi, dans le numéro 88.

Enfin deux articles ont mis le parquet à cran, ceux relatifs à la provocation des militaires à l'insubordination, — Babillards du troubade, dans le numéro 86 et — Les victimes de la caserne, dans le numéro 88.

La lecture de l'article sur l'exécution de Séliverstoff, par Padlewski a été suivi d'une petite digression sur l'horreur que cet acte avait jeté dans le cœur de tous les vrais français, sur la sympathie de la France pour la Russie et le tzar et autre fadaises à l'ordre du jour.

Mais la provocation des militaires à la révolte a amené le plus beau mouvement oratoire du réquisitoire. S'il est une chose qui soit resté en dehors de ces sentiments politique parfois bien violents, hélas, c'est le respect de l'armée, notre honneur et notre espoir. « S'il est un sentiment qui soit resté intact dans le cœur des français, c'est celui de la Patrie. C'est à l'armée que ces gens là osent porter des paroles de haine, de discorde et de révolte. Ils n'ont donc jamais vu un régiment qui passe, ils n'ont donc jamais senti leur cœur battre au passage du drapeau!

Ah, si l'armée les écoutait, on pourrait dire que cela en est fait de la France, mais le brave soldat qui demain sera un héros peut être a le cœur haut placé. »

Après cette belle tirade, le monsieur en rouge s'assied et le président donne la parole au défenseur, à Sébastien Faure.

La défense de Sébastien Faure n'a été qu'une ampliation des articles du Père Peinard, un développement des théories de révolte, le réquisitoire d'un anarchiste contre la société capitaliste.

Le manque de place nous force à remettre au prochain numéro le résumé de cette plaidoirie qui a été brillante.

Pendant la suspension d'audience qui a suivi on a arrêté dans la salle un jeune homme qui avait un papier à la main.

A la reprise de l'audience on l'a amené devant le président et il s'en est suivi un incident qui semble presque avoir été concerté d'avance tellement il était fait pour produire sur les jurés une impression défavorable à Faugoux, à Sébastien Faure et à tous les anarchistes. Le garçon inconnu de tous les camarades, pleurait, jurait ses grands dieux qu'il ignorait le contenu du papier. Le président avait beau jeu de le représenter comme une victime des menées anarchistes ; un inconscient jeté en avant par des fauteurs de désordre « qui rentrent dans l'ombre » lorsqu'il y a du danger. L'effet produit, le président « fait reconduire cet inconscient hors du prétoire. Le papier contenait « les plus odieuses excitations, des provocations à l'insubordination des militaires. »

Cet incident montre combien nos dirigeants sont roublards, combien ils sont habiles à profiter des plus petits détails contre nous. Ils ont préféré mettre la main sur un ignorant innocent pleurnichard, que sur un « coupable » dont l'attitude eut été fière.

Le président a alors posé les questions d'usages aux jurés et après un quart d'heure le président du jury est venu lire le verdict. Faugoux est déclaré coupable sur toutes les questions à la majorité des voix.

Remarquons qu'il n'y a pas eu unanimité des jurés à déclarer Faugoux coupable.

Cinq minutes après, le président prononçait la condamnation au maximum de la peine de deux ans de prison et trois mille francs d'amende. Faugoux s'écria, Vive l'Anarchie! Et tout le monde se retire.

### Italie

Camarades, je vous écris pour vous donner un petit détail des élections en Italie, car toutes les feuilles de choux qui paraissent à Paris, n'en ont presque pas parlé vu l'insuccès des gouvernants, car les travailleurs ont bientôt compris qu'avec le bulletin de (vote) il n'y avait rien à espérer, voici un aperçu :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Turin : | 1er | arrondissement | les 65 0/0 d'abstention; | | |
| | 2e | arrondissement | inscrits | 27,068, | votants 10,597 |
| | 3e | — | — | 23,360 | — 8,408 |
| | 4e | — | — | 16,827 | — 4,281 |
| | 5e | — | — | 30,453 | — 4,996 |

Toutes les autres villes d'Italie ont eues à peu près le même résultat, mais il ne faut pas supposer que ce soit comme à Montmartre des abstentionistes provisoires, non : ce sont des travailleurs dégoûtés de tout l'organisme parlementaire, ils sont prêts à la révolte, les anarchistes ont fait paraître des manifestes abstentionistes même dans les plus petites villes ; ceux qui ont pris part au vote ne sont que

des valets et des employés en un mot les soutenseurs du (capital) les socialistes ont remporté une veste bien taillée par exemple.

Aussta, 23 novembre. — A 10 h. du soir, il y eu une bagarre terrible entre les votards et les abstentionistes, il y a eu 1 mort, un blessé mortellement et une centaine de blessés légèrement, enfin les anarchistes se sont affirmés et ont eu du succès. Encore un heureux jour de plus pour la propagande.

Espérons qu'aux prochaines élections les bulletins de votes seront remplacés par la Révolution sociale.

### Angleterre

A l'occasion du 11 novembre, il a été distribué à profusion à Sheffield un placard dont voici la traduction des principaux passages :

**Assassinat !**

De même que les patriotes irlandais fêtent chaque année la mort de leurs camarades Allen, Larkin, O'Brien assassinés par le bourreau anglais, de même tous les travailleurs du monde entier se réunissent aujourd'hui en commémoration de leurs compagnons pendus le 11 Novembre 1887 à Chicago, à l'ombre de l'étendard étoilé de la grande république de l'Ouest.

Ces hommes ont été assassiné par les classes riches, les rois du cochon et du wiskey à Chicago, qui ont achetés des juges leur condamnation légale, non pour le crime imaginaire de conspiration dont ils étaient accusés, mais en réalité pour avoir pris une part active dans le grand mouvement de 1886, dont le but immédiat était l'abtention de la journée de huit heures à travers tous les Utats-Unis.

*Travailleurs de Sheffield.* Vous qui travaillez comme des galériens dans les mines, dans les forges, dans les moulins; vous tous qui peinez douloureusement, continuellement et sans espoir pour une maigre pitance; vous, *les masses*, qui travaillez toute votre vie pour loger luxueusement, pour habiller richement, pour nourrir somptueusement *les classes*, avides et insatiables; avez-vous lu l'histoire de nos martyrs? Savez-vous pourquoi ils ont été si lâchement exécutés. Leur sort a été celui de tout homme de cœur qui essaie de prendre en mains les droits du travail; leur mort a été le résultat des concussions les plus éhontées, mais faut-il s'en étonner? La loi est *leur* loi et ne peut être qu'un instrument d'oppression pour *nous*.

« Je ne reconnais pas votre loi, disait Ling en parlant à ses juges. C'est le reliquat des horreurs des siècles passés, mais même cette loi infâme n'a pas été capable de nous condamner légalement, il a ajouter les faux témoignages par dessus le marché. Je vous parle franchement et je dis que je reconnais l'emploi de la force comme légitime, je suis un ennemi de l'*ordre* d'aujourd'hui et tant qu'il me restera un atome de souffle, je l'emploierai à vous combattre. Si vous nous canonnez, nous vous dynamiterons. Je méprise vos lois, votre ordre, votre autorité appuyée sur les baïonnettes. Pendez-moi. »

Les méthodes de LA LOI et DE L'ORDRE sont les mêmes partout. Les pages de l'histoire sont rouges du sang des réformateurs et des patriotes qu'ils ont frappés. La classe des capitalistes et des propriétaires n'a jamais changé et leurs salariés sont toujours semblables, de quelque siècle qu'il s'agisse, quelle que soit la forme du gouvernement, monarchie ou république. Le propriétaire irlandais, l'armateur anglais, le roi des chemins de fer américain sont également responsables de la misère et de la mort.

Mais l'armée des travailleurs marchant vers la liberté, l'égalité et la fraternité, va toujours croissant. Des idées et des aspirations ont pris racine dans leur cerveau et n'en sortiront plus. Ainsi que le disait Spies, un pendus de Chicago.

« Si vous croyez pouvoir arrêter l'idée qui se répand en nous envoyant au gibet; si vous voulez essayer encore une fois de la peine de mort comme punition de la propagande de vérité, je marcherai fermement à l'échafaud et le cœur tranquille sur l'avenir de l'humanité. Appelez le bourreau. La vérité a été crucifiée en Socrate, en Jesus, en Giordano Bruno, en Huss, en Galilée et elle *est* toujours. Ceux-là et d'autres nous ont précédé dans cette voie par légion. Nous les suivrons ! »

Ces hommes étaient anarchistes, ils étaient socialistes, ils étaient *dangereux*. La société s'alarma et elle se débarrassa de ces gens là. La liberté est tolérée comme cri de ralliement, pourvu qu'elle ne soit pas réclamée par des travailleurs, cela devient alors du socialisme, de l'anarchie et cela ne peut être toléré.

... La guerre sociale ne *viendra* pas, *elle est*. Elle est commencée et deux partis se disputent le champ: les exploiteurs et les exploités, les riches et les pauvres.

Quiconque prétend que le travail et le capital peuvent s'allier est un menteur ou un fou; tout ce qui frappe le capitaliste est un avantage pour vous et tout ce qui vous oppresse, remplit les poches de votre patron.

Rappelons nous les dernières paroles de Spies : « Un jour viendra où notre silence sera plus éloquent que notre parole » et crions : Vengeance.

### Espagne

Le suffrage universel a été introduit récemment en Espagne. La première application en a été faite au renouvellement par moitié des conseils généraux, le dimanche 7 décembre.

On croit que le nombre des votants ne dépassera pas le dixième du nombre des électeurs.

A Madrid les collèges électoraux sont presque déserts.

Décidément les Espagnols ne veulent pas connaître le bonheur d'être électeurs.

## Bibliothèque anarchiste

### Sciences et philosophie

12° *Histoire de la création des êtres organisés, d'après les lois naturelles*, par E. Hæckel, un volume 20 fr., chez Reinwald, rue des Saints-Pères.

Ouvrage décrivant les origines de la vie, démontrant la filiation de l'homme avec les formes les plus rudimentaires de la vie, et son origine toute naturelle. — Malgré le réactionnarisme, en politique de l'auteur et ses tendances aristocratiques, on y trouve nombre d'arguments en faveur de l'égalité sociale.

### Sociologie

16° F. S. Merlino, *Socialismo o monopolismo* ? (1).

Histoire détaillée et complète du monopole et de son évolution. Exposition scientifique du socialisme, esquisse du système communiste anarchiste suivi d'une réponse aux objections des adversaires.

Napoli. J. Merlino, Via Pazzi a Foria, 14.
London. J. Couporti, 19, Mabledon Place. Euston Road, W. C.

17° Pierre Kropotkine, *Paroles d'un Révolté*, avec préface par E. Reclus, nouvelle édition, Paris, Marpon et Flammarion, rue Racine, 26. — Livre capital dont la première édition a paru en 1885. Plus que tout autre ouvrage anarchiste, il a contribué à propager les idées et à transformer en révolutionnaires conscients tout ces vagues « révoltés » qui se bornaient à trouver que la société bourgeoise est à détruire. Dans aucun livre on ne trouvera de résumés historiques plus clairs, exposés avec des accents plus généreux.

18° *L'Usine telle qu'elle est*, par Merlino, un vol. 3 50, chez Savine, 12, rue des Pyramides.

Dans ce livre l'auteur raconte l'origine spoliatrice de la propriété bourgeoise italienne — ce qui est, du reste, l'histoire de toutes les propriétés — et démontre que la bourgeoisie, si féroce envers les voleurs, n'a pas reculé devant des moyens pires, pour s'enrichir.

### Romans

19° *Le Calvaire*, par Octave Mirbeau, 1 vol. 3 50, chez Ollendorf, 28 bis, rue de Richelieu.

Ce livre où s'affirment déjà les tendances socialistes de l'auteur, mérite d'être lu surtout pour la page admirable sur la guerre que nous avons donnée dans notre supplément.

20° *Sébastien Roch*, du même, 3 50, chez Charpentier, 13, rue de Grenelle.

Dans ce livre, les idées sociales de l'auteur ne sont pas encore définies, mais il y a de bons passages, sur le crétinisme bourgeoisat contre le militarisme. On y sent des velléités de révolte.

(1) La *Révolte* étant un journal internationaliste, nous donnons la liste de tous les ouvrages que nous croyons utile à consulter quelle que soit la langue dans laquelle ils sont publiés.

21° *L'Honneur*, par Henry Fèvre, 1 vol. 3 50, chez Kolb, 8, rue St-Joseph.

Livre contre le préjugé bourgeois qui tend à considérer comme déshonorée la femme enceinte en dehors du mariage, démontrant implicitement que les relations sexuelles étant un acte physiologique, elles n'ont pas à être réglementées par aucune loi, ni aucun code.

22° *La Gamelle*, par J. Reibrach, 3 50, chez Charpentier.

*La Gamelle* est un livre fait pour la défense de l'armée, mais l'auteur qui est officier, emporté par la vérité de ce qu'il a vu, ne trouve rien de mieux à nous présenter que des ivrognes et des maqueraeaux. Le prototype de l'officier travailleur, le héros du livre, séduit une jeune fille qui l'aime et qui meurt de son abandon; il court après les tendrons; son colonel, — le seul personnage sympathique du livre — il le fait cocu, lâche ensuite la mère, pour la fille. De sorte qu'en dernière analyse du livre il ne fait que confirmer, ce qu'ont dit les livres, auxquels il a la prétention de répondre.

### Théâtre

23° *Arlequin Sauvage* par Delisle de La-Drevetière, chez les bouquinistes.

Comédie où, sous une forme fantaisiste et légère, l'auteur attaque spirituellement tous nos préjugés sur l'amour la propriété, le gouvernementalisme, etc.

## AUX POLITICIENS DU GRAND CAFÉ DU BAZAR

*(A BEAUCAIRE)*

Dans l'ordre abstrait, toute chose qui ne repose pas sur un principe dont la formule présente l'évidence, à priori, et, dans le concret, celles dont les réductions n'ont pour base aucun fait matériel, ne peuvent revêtir le moindre esprit de méthode, ni conséquemment, être classés au rang des sciences. Telle est l'économie politique.

En dépit des partisans du capital individuel, le système bourgeois est essentiellement routinier, il n'est pas plus dans l'ordre logique que dans l'ordre naturel. C'est le bâtard de ce couple monstrueux : l'ignorance et le vol, non le fils légitime de la perpendiculaire et de l'équilibre. Il meurt devant l'analyse et est conséquemment réfractaire à toute synthèse.

Le capital. — Il n'est pas simplement le numéraire entassé à force d'économie ou d'agiotage : C'est encore la propriété terrienne, bâtie, mobilière, etc. L'or, l'argent n'en sont que des parties constitutives, puisque le capital net est : La différence de l'actif général au passif. Le capital est donc le produit, le total de tous les objets.

Valeur de l'objet. — La valeur a deux facteurs : soit dit pour faire une concession à l'école marxiste, le travail et la matière première ; l'un fourni par l'ouvrier, l'autre par le patron.

Quel est le plus utile ?

Plusieurs merles blancs à ceux qui pourraient établir que ces deux fortunes, aussi indispensable l'une que l'autre, à former le produit, n'y ont pas, de droit, une égale part. — Quant à nous, utopiste, — selon les politiciens qui en sont encore à la méthode logique de la scolastique — nous croyons et prouvons que la matière première sans le travail, ce serait tout simplement l'anéantissement de toute société civilisée.

Or, comme le travail est fourni par l'ouvrier, il serait, au moins, de toute justice que celui-ci partageât les bénéfices avec le patron.

Quel est le plus juste ?

Voyons : d'où vient la matière première ? — N'est-ce pas du minéral et du végétal et du règne zoologique inférieur à l'homme ?

Comment le patron a-t-il pu se les approprier en principe ? Proudhon nous l'apprend. Comment, ajouterons-nous, le patron, avec cet élément du vol sanctionné, légalisé, a-t-il pu augmenter à l'infini son capital ? — Par la plus-value, c'est-à-dire, en prenant sa part, plus les trois quarts de celles revenant aux ouvriers qu'il emploie.

Donc, double spoliation, de la part des possédants :

A côté des ouvriers, qui fournissent le travail, voilà les patrons qui fournissent une matière dont le principe de possession est le vol. A côté des ouvriers, qui, nous l'avons établi, devraient avoir la moitié des bénéfices, lors même que les patrons fourniraient une matière à base légale, ces mêmes patrons prenant la plus grande part revenant à l'ouvrier !...

Et qu'on ne vienne plus insinuer que nous tombons dans la pétition de principe; que le surplus pris à l'ouvrier se justifie par le risque à courir, par la responsabilité du patron, qu'à côté de l'ouvrier rustique, il y a l'ouvrier supérieur : l'ingénieur, le contre maître, qui fournissent, eux aussi, un travail — et le plus intelligent.

Non !... ces choses ne sont pas soutenables. Elles sont trop faciles à réfuter, à moins qu'on ne soit dépourvu de tout sens analytique. — En effet ! à supposer qu'il y ait risque à courir pour l'argent du patron, dans une entreprise quelconque, le bénéfice, l'argent s'en va d'où il est venu — puisque nous avons établi que sa source n'est pas justifiable.

Lorsqu'il y a perte du côté du patron, comme de l'ouvrier, elle est due à des circonstances complexes qui ont une cause; or, qu'elle serait cette cause si elle n'était l'œuvre d'intrigants, d'agioteurs de haute école, trouvant le moyen d'instrumenter même contre les exploiteurs de basse-volée, lorsque ceux-ci sont en train de dépouiller leurs ouvriers ? Car « tel est pris qui croyait prendre ! » — Donc le spectre du risque à courir n'est pas soutenable contre l'ouvrier, puisque ce n'est jamais lui qui peut le susciter. Quant à la seconde objection de l'ouvrier supérieur, ingénieur, contre-maître; qu'on nous fasse le plaisir de nous apprendre avec quel argent ils ont acquis cette instruction, que n'a pas l'ouvrier rustique, si ce n'est avec celui extorqué aux travailleurs de bas étage, — pour eux !

Donc, nous soutenons :

1° Que l'économie politique n'est pas une science mais une routine, la science étant vraie, juste, l'économie bourgeoise, fausse, inique;

2° Que le salaire est un nouveau mode de servage, car le pacte de famine qui fixe le prix de la journée entre l'exploiteur et l'exploité, l'offre et la demande, est : non un libre contrat, non une transaction, mais le vol ou la mort du travailleur. Vol, s'il accepte, faim s'il refuse !...

Cette théorie est bien au-dessous de nos revendications — car nous n'admettons pas le principe de la propriété individuelle, ni conséquemment, son facteur dans la production : elle est simplement une réponse aux âneries politiciennes.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nancy. — Les camarades qui voudraient nous aider dans notre propagande, par l'envoi de journaux et brochures, peuvent les envoyer au compagnon E. Humbert, rue Charles III, 67, Nancy.

***

Bologne. — Il vient de se former ici un groupe anarchiste qui prend pour titre « La Carabina » (la carabine) et pour devise « l'Idée dans la tête et l'arme dans la main ».

Notre but, comme celui de tous les groupes, est de propager par tous les moyens l'idée anarchiste et le principe du droit à la révolte contre les souffrances et l'injustice de ce sale monde bourgeois; de commencer la lutte sans trêve contre toutes sortes d'oppressions et de battre en brèche tous les préjugés stupides incarnés dans les cervelles du peuple.

Pour mener à bonne fin notre initiative et donner une plus grande extension à la propagande, nous avons pris la décision de fonder une bibliothèque circulante, et pour cela nous adressons un chaleureux appel au concours de tous les groupes internationaux qui voudraient bien nous aider, en nous envoyant des ouvrages, brochures et journaux.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire, pour remercier les compagnons qui nous aideront dans cette tâche que de leur promettre de travailler avec toute l'énergie dont nous somme capables à l'avènement de l'anarchie.

Si les compagnons qui désirent répendre l'idée d'émancipation sociale et révolutionnaire parmi les masses de producteurs, font leur devoir, ils auront certainement fait une bonne œuvre.

Pour correspondre avec le groupe, s'adresser à Bellonci Cleto, Via del Borgo, 9, et Gabussi Augusto Edicola, giornali, Via Zolferino, Bologna.

*N.-B.* — Le groupe invite tous les journaux anarchistes à reproduire cette communication.

***

*Il nostro Programma* (Notre Programme) par F. S. Merlino. — C'est une exposition très populaire, en langue italienne, des idées anarchistes, faite à la requête des compagnons siciliens et signée par quelques compagnons de plusieurs villes de la Sicile.

Nous y remarquons une réfutation très convaincante des méthodes jacobines et de la manière dont les autoritaires conçoivent la révolution.

Nous en recomendons la lecture à tous ceux qui comprennent l'italien.

La brochure coûte 10 centimes. Adresser les demandes à Giovanni Bergamasco-fermo posta. Naples (Italie).

## PETITE CORRESPONDANCE

Les amis qui sont en correspondance avec C. Leclerc Pavi, sont priés d'écrire dorénavant à C. Toulat, 7, rue Mont-Louis, Paris.

Zisly. — « La Revue libertaire » n'est pas parue. — « L'Insurgé », 116, rue St-Antoine. — « L'Idée Nouvelle », 8, rue du Croissant. — Je ne connais pas « l'Union des peuples ».

J. D. à Espira-de-l'Agly. — Ce sont les groupes de province qui s'entendent entre eux pour organiser les tournées de conférence. — Nos moyens de nous permettent pas de le faire. — J. C. à Avignon. — Pas paru, voyez note dans le N° 11.

M. à St-Etienne. — J'attend des « Postes » de Genève.

R. à St-Sorlin. — L'abonnement est de 1 50.

C. à Agen. — Pour 5 ou 6 paquets que nous aurions à faire partir ainsi, ça ne vaut pas le dérangement. — Votre abonnement finit fin décembre. — Reçu mandat.

F. à Tarare. — C. à Bourg, etc. — Le retard que vous avez subi dans la réception des derniers numéros provient que nous n'avons pu faire l'expédition à l'heure, faute de fonds.

S. P. à B. à Bordeaux. — Ça va bien. — Je prends note.

L. G. à Lille. — Entendu.

S. à Calais. — F. à Tarare. — W. D. à Flexécourt. — B. à Roubaix. — F. à Narbonne. — P. rue St-Martin. M. H. à Fourchambault. — C. à Thizy. — B. à Machme. — N. L. F. V. — M. à Chauteuay. — P. P. à Châtellerault. — St Chamond. — C. à Nanter. — J. T. à St Quentin. — P. à St-Nazaire. — C. à Coimbra. — P. T. Jory-Port. — H. à Rotterdam. — T. à Mézières. — L. R. à Marseille. — D. à Cuers. — F. à Reims. — V. à Grigny. — J. à St-Florent.


**En vente** *au bureau de LA RÉVOLTE :*

| | | |
|---|---|---|
| *Aux Jeunes Gens* | » | 10 |
| *Les Prisons* | » | 10 |
| *Richesse et Misère* | » | 10 |
| *Entre Paysans* | » | 10 |
| *Le Salariat* | » | 10 |
| *La Société au Lendemain de la Révolution* | » | 75 |
| *La Loi et l'Autorité* | » | 05 |
| *Procès de l'Avant-Garde* (Brousse) | » | 50 |
| *VI^e Congrès de l'Internationale* | » | 50 |
| *Mémoires de la Fédération Jurassienne* | 2 | » |
| *L'Internationale* (Malon) | » fr. | 25 |
| *La Prise de Possession*, par L. Michel | » | 25 |
| *Les Paroles d'un Révolté*, P. Kropotkine | 1 | 25 |
| *Supplément littéraire*, collection complète | 5 | » |
| *La Peste Religieuse*, par Most | » | 5 |
| *Révolté* et *Révolte*, collections complètes des années 87, 88, 89 et 90; l'année | 5 | » |

Ces brochures sont également en vente à Marseille chez M. Gauchon, kiosque en face l'Alcazar.


## CONVOCATIONS

Dimanche salle Charles, 2, boul. Barbès, à 8 h. 1/2 du soir, grande soirée familiale. Réunion extraordinaire du groupe (Les Libertaires du XVIII^e).

Groupe des travailleurs anarchistes du XII^e, salle Guillemain, 67, rue Claude Decaen, samedi 13 décembre à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : Organisation d'un réveillon révolutionnaire.

Les camarades du groupe anarchiste du XIII^e, sont convoqués spécialement samedi 13 décembre à 9 h. du soir, rue du Moulin-des-Prés, 35, salle Viguié.

Ordre du jour : Famille et propriété.

Le groupe libre corporatif des ouvriers cordonniers, invite tous les anarchistes aux réunions qui ont lieu tous les jeudis à 9 h. du soir, rue des Petits-Carreaux, 1.

Le groupe le *Réveil du XV^e*, réunion samedi, 13 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Lézé, 103, rue du Théâtre, soirée familiale.

Ordre du jour :

Causerie par un compagnon du groupe. Chants et poésies.

Tous les jeudis, réunion des camarades s'occupant du journal quotidien, au local convenu.

*Bibliothèque socialiste*, 99, rue d'Allemagne, réunion tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir, Croix-Nivert.

Salle Horel, grande soirée familiale, au profit des détenus politique, organisée par le Groupe de propagande Les Insurgés du 3^e arrondissement.

Bal de nuit, mercredi 25 décembre, à 8 h. 1/2 du soir.

Théâtre de la Villette. — Le vendredi 19 décembre courant, à 8 h. du soir, grande représentation populaire du drame nouveau de Louise Michel : *La Grève*, un prologue et cinq actes, musique de Bovery.

Prix unique : 25 c. à toutes places.

Entre le prologue et le 1^er acte, conférence par un compagnon.

Les lecteurs de la *Révolte*, sont priés de se rendre en masse à cette représentation populaire.

Le groupe communiste libertaire de la Courtille et du Combat, réunion tous les mercredis à 8 h. 1/2, café des Omnibus, 27, rue de Belleville.

Levallois. — Les compagnons de Levallois et du XVII^e, sont invités pour samedi 13 décembre, salle Mezerette, rue de Gravel, afin de prendre les dispositions nécessaires pour une campagne de propagande active, sur les deux sujets suivants :

1° La grève générale;

2° Formation de groupes dans le XVII^e arrondissement.

Tous les socialistes et révolutionnaires des deux quartiers sont convoqués spécialement.

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, rue du Port, salle Hélary, ancienne maison de l'Industrie.

Tous les camarades qui voudront se procurer la *Révolte* et le *Père peinard*, les trouveront au groupe.

Ivry. — Réunion tous les samedis à 8 h. 1/2 précises du soir, rue de Paris, 10, salle Bompeix, aux Balançoires.

Nous convions tous les compagnons d'ateliers et de misère, sans distinction d'idées, à venir discuter avec nous les idées anarchistes, bon accueil leur sera fait.

Argenteuil. — Dimanche 14 décembre, à 1 h., grande conférence publique et contradictoire organisée par les anarchistes d'Argenteuil, avec le concours des compagnons Tortelier, Leboucher et Faure. Salle Lemaître, boulevard Héloïse.

Ordre du jour :

Pourquoi sommes nous anarchistes et la nécessité de la révolution.

Reims. — Les anarchistes sont convoqués pour dimanche 14 décembre, à 3 h.

St-Chamond. — Les réunions générale du groupe anarchiste de St-Chamond, auront lieu le dernier dimanche de chaque mois, à 3 h. du soir, au local convenu.

Cotisations mensuelle et causeries anarchiste.

On est prié d'être très exact.

Saint-Ouen. — Le groupe l'*Avenir social*, réunou tous les samedis, à 8 h. 1/2, chez Labrie, 75, avenue des Batignolles, à Saint-Ouen.

Lyon. — Réunion du groupe anarchiste tous les samedis à 8 h. 1/2, chez Rivoire, avenue de Saxe, 242.

Romans. — Réunion du groupe tous les samedis à 8 heures du soir, au local habituel.

Nancy. — Les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, sont priés de se rendre jeudi 18 décembre, au Café du Marché.

Ordre du jour :

Elargissement de la vente des journaux.

Bruxelles. — Lundi, 15 courant, conférence publique et contradictoire, à 8 heures du soir, 26, rue Verdure, organisée par le groupe la Fraternité universelle. Ordre du jour : Pourquoi sommes-nous anarchistes ?

Appel est fait aux anarchistes de Bruxelles et des faubourgs.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE. N° 15. DIX CENTIMES DU 20 AU 26 DÉCEMBRE 1890

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . . — 1 50
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . . — 2 »
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS DÉPOSITAIRES

*L'expédition du dernier numéro, pour la province et l'extérieur n'a été terminée que mardi de cette semaine, toujours à cause du manque de fonds. Nos abonnés voudront bien nous excuser de ce retard involontaire. — Quant aux dépositaires, inutile de leur dire ce qu'ils ont à faire.*

## LE FIASCO
### D'UN MOUVEMENT PARLEMENTAIRE

#### L'Irlande

On a beaucoup parlé ces derniers temps-ci des affaires irlandaises. Elles méritent, en effet, d'être méditées ; car, si l'on voulait trouver dans l'histoire moderne encore une preuve frappante des résultats déplorables auxquels une cause est amenée dès qu'elle est livrée à la tactique parlementaire, on n'en saurait trouver une plus irrécusable, et plus douloureuse, que celle qui est donnée par le mouvement irlandais.

En retournant à ce qui a été dit durant ces dernières années dans le *Révolté* et la *Révolte*, nos lecteurs verraient ceci.

Dès 1879, l'Irlande était en complète ébullition. La Ligue agraire des paysans et fermiers tenait la moitié de pays en pleine révolution. On ne payait plus les rentes. Les lords (anglais) ne pouvant obtenir le paiement des rentes, s'endettaient, hypothéquaient leurs propriétés.

S'ils obtenaient des tribunaux une éviction, la ferme ne pouvait plus être sous-louée à personne. Le nouveau tenancier voyait son bétail mutilé, ses champs ravagés. La nuit on lui tirait des coups de fusil dans la fenêtre.

Plusieurs lords et intendants furent tués, et jamais on en découvrit les justiciers. Pour un lord anglais, la vie en Irlande devenait matériellement impossible. Il n'osait sortir. Le prix des terres tomba d'un tiers. Tous les lords du midi furent ruinés.

Si quelque épicier ou boulanger vendait du pain aux huissiers, ou s'il les avait hébergé, il était boycotté. *Personne* n'achetait rien chez lui : les uns, par conviction ; les autres — terrorisés par la Ligue.

L'Irlande s'attendait et se préparait à une révolution.

---

Le gouvernement anglais (libéral, c'est-à-dire Gladstone), fit voter la loi des suspects et fit arrêter une cinquantaine de suspects, membres du Parlement, etc., qu'on incarcéra à Kilmanhain.

Mais, en partie parce que le gouvernement ne pouvait se maintenir au pouvoir que par les votes irlandais, et en partie sous la pression de l'opinion publique, c'est-à-dire des ouvriers du parti libéral, il chercha la conciliation.

Il proposa aux membres du Parlement, emprisonnés à Kilmanhain, — parmi lesquels Parnell avait déjà acquis un grand ascendant — un traité. Ils seraient mis en liberté ; mais ils réagiraient contre la Ligue agraire. Entre temps, Gladstone préparerait une loi, d'après laquelle les rentes seraient désormais revisées par les juges qui auraient le droit de les réduire à volonté.

Le traité fut signé.

Parnell et les autres, mis en liberté, se mirent à étouffer la Ligue agraire. La loi sur les rentes fut votée, et les juges se mirent à réduire les rentes d'un quart environ, ce qui eut pour conséquence la réduction générale des rentes. Les fermiers furent divisés. Les plus riches sentirent une période d'amélioration de leurs affaires. Les pauvres restèrent aussi pauvres que jamais.

Le parti violent mais exclusivement politique — les Fénians — répondirent à ce traité en tuant à Dublin, Cavendish et Burke — les deux représentants du gouvernement anglais en Irlande. Ils firent aussi quelques attentats de dynamite, entre autres un dans la Chambre. Mais à part l'affaire Burke, il n'y eu rien de sérieux et beaucoup de bavardage. Surveillés de près, traqués, entourés d'un réseau d'agents provocateurs de la police secrète, même les plus sérieux conspirateurs, soutenus par des millions de francs venus d'Amérique, ne réussirent à faire absolument rien qui vaille la peine d'être mentionné. Leur action fut déjouée chaque fois par les mouchards.

Quant au mouvement qui faisait la force réelle de l'Irlande révoltée, — le mouvement semi-ouvert de la Ligue agraire — il continue jusqu'à présent, malgré tout ce qui a été fait pour l'étouffer par le gouvernement anglais et surtout les meneurs politiciens de l'Irlande. Si affaibli qu'il soit, il reste encore la seule force, la seule menace du peuple irlandais contre la bourgeoisie anglaise.

---

Depuis le traité de Kilmanhain, l'espoir naquit en Irlande que l'Indépendance du pays serait acquise par la voie parlementaire.

Le parti libéral anglais impuissant de combattre les conservateurs au Parlement sans l'appoint des 86 membres irlandais, devait nécessairement se les concilier.

D'autre part, tout ce qui a été dit et écrit sur l'Irlande dès 1879, a changé l'opinion de l'Angleterre. Les travailleurs, sauf ceux enrégimentés par les conservateurs, sont tous *home rulers* ; c'est-à-dire, tous pour l'indépendance de l'Irlande. Et ils font une masse dont les meneurs politiques doivent tenir compte. C'est l'élite des travailleurs intelligents qui veut l'Irlande indépendante. Pour le prouver par un fait, nous pouvons citer, le *Star*, journal du soir à un sou, qui eût dès le premier numéro pour lecteurs tous les travailleurs de Londres tant soit peu intéressés à la politique, parce qu'il était nationaliste irlandais. La semaine passée, quand tout le monde s'intéressait à l'affaire Parnell, ce journal irlandais nationaliste, s'est vendu au chiffre fabuleux de 336,000 exemplaires, à Londres, qui est la cité la plus rétrograde de l'Angleterre et une cité qui contient fort peu d'Irlandais.

Comme jamais un unioniste (opposé au *home rule*) ne se salira les mains en touchant au *Star*, on peut donc affirmer qu'à Londres il y a, pour le moins, 300,000 personnes qui veulent l'indépendance de l'Irlande.

---

La situation se résume ainsi en cela. Le mouvement agraire continue peu à peu en Irlande. Et en Angleterre ce qui fait la vraie force du pays, est favorable à l'indépendance de l'Irlande.

Tout va bien, alors ? Mais voici que la politique vient s'en mêler.

Les Irlandais éduqués et politiciens, en voyant les promesses de Gladstone, mettent toute leur confiance dans la voie parlementaire — « Gladstone nous donnera l'indépendance à *condition d'être sages*. Donc, supprimons le mouvement révolutionnaire, et laissons le Grand Sage Gladstone faire comme il voudra : il nous mènera au port. »

Une fois que l'on entre ainsi dans la voie des intrigues parlementaires, on est forcé de faire encore un pas. Et on raisonne ainsi :

— « Puisque ce sera la tactique parlementaire qui va affranchir le pays, il faut un homme de confiance, auquel les meneurs libéraux anglais puissent parler à cœur ouvert pour préparer les élections, les compromis, etc., et qui ne nous trahisse pas » — voilà la réflexion que font les politiciens. Gladstone qui a compris la force du mouvement en Angleterre et qui a formellement promis de travailler pour le *home rule*, ne peut pas confier ses plans, sa tactique parlementaire, ses intrigues, à tout le monde. Il faut *un* homme pour traiter avec lui et les autres meneurs radicaux.

Et cet homme sera Parnell.

Il ne trahira pas l'Irlande, il ne se laissera pas rouler par les libéraux dans les pourparlers secrets. Il est un finaud politicien. Laissons donc Parnell et Gladstone arranger le tout entre eux. »

---

Et c'est ce qui arrive en effet. Parnell devient le dictateur du parti parlementaire irlandais. Les autres partis laissent faire et rentrent dans l'ombre. — Parnell lui-même est un bourgeois ? Tant mieux ? C'est pourquoi les bourgeois anglais le considèrent comme leur homme. « Celui-là, disent-ils, a su supprimer l'agitation violente. C'est un homme avec lequel on peut traiter. Avec lui en tête, on sera sûr de l'ordre ! »

---

Mais les conservateurs veillent. Ils voient les élections venir et ils savent que, ces deux forces réunies : Gladstone et Parnell, auront la majorité. D'autant plus que Gladstone s'étant trouvé en minorité aux élections précédentes avec son projet de parlement pour l'Irlande, a fait des concessions qui vont lui concilier bien des voix.

Alors les conservateurs frappent le coup des révélations du *Times*. Avec des centaines de mille francs, ils achètent des lettres de Parnell qui doivent le tuer aux yeux des bourgeois. Il ressortirait de ces lettres que tout en réprouvant les mesures violentes en public, il aurait écrit en sourdine aux violents en les approuvant. Il aurait approuvé le meurtre de Burke.

Vient alors le procès qui coûte des millions de francs aux deux parties. Et il est prouvé que les lettres sont apocryphes. Elles sont l'œuvre d'un faussaire!

---

Alors, les conservateurs frappent un autre coup.

Il y a quelques années Charles Dilke était une force, une puissance dans le parti libéral. « Futur président de la république anglaise » disait-on en 1876, lors de la maladie (syphilis, disait-on), du prince de Galles, héritier du trône. « Successeur de Gladstone qui se fait déjà vieux. » Et ainsi de suite.

Certes, il était une puissance. Il fallait l'abattre. Et on l'abattit en lui faisant un procès à la suite de ses relations avec la femme d'un de ses amis. Le procès fut scandaleux. Dilke se retira de l'arène politique. S'il écrit aujourd'hui dans un journal, il n'ose même plus signer ses articles. Il ne sera jamais plus ni le successeur de Gladstone ni le futur président.

---

Et si on faisait de même pour Parnell? Depuis nombre d'années Parnell est en relation avec la femme d'un Irlandais O'Shea. *On le sait publiquement, on l'a publié dans les journaux depuis neuf ans.* Peu importe! C'est un ménage à trois de par le consentement du mari. Peu importe!! Pourvu que le mari joue le rôle d'un ami trompé honteusement par son ami intime. Et il joue cette farce devant le tribunal. Il rend Parnell odieux.

Et voilà Parnell coulé. Tous ces bonshommes qui se prosternent devant les acheteurs de fillettes que l'on se nomme à voix basse et qui font pire que Parnell, se mettent à crier : « Oh, le gredin! oh, l'homme immoral! Faire ses affaires en sorte que cela vienne devant une Cour! Il ne peut plus être représentant de l'Irlande! »

Et Gladstone, — mécontent de son côté de Parnell, parce qu'il n'accepte pas entièrement les « concessions » qu'il propose — répudie toute communication ultérieure avec cet adultère fieffé!

---

Alors on apprend de belles choses.

Comme les élections approchent, et que les gladstoniens craignent de ne pas avoir la majorité et qu'il leur tarde de rentrer au pouvoir, — ils ont inventé diverses concessions pour rallier les voix des libéraux qui n'avaient pas voulu que l'on se séparât de l'Irlande.

Avec ces « concessions » l'Irlande aurait un parlement. Mais ce parlement n'aurait rien à décider sur la question agraire. Il n'aurait même pas de pouvoirs sur la police du pays. Ce serait un Conseil municipal de Paris.

La question agraire serait décidée au Parlement anglais. Mais dans ce Parlement les Irlandais n'auraient plus que 30 voix au lieu de 86! Les questions de douane seraient décidées de même au Parlement anglais.

Bref, le parlement de Dublin serait un parlement de paille.

Gladstone refuse de demander plus que ce parlement de paille pour l'Irlande. Et il l'a communiqué sous secret, à Parnell, *il y a douze mois*, en novembre 1889.

Parnell, en vrai *leader*, n'en souffla mot à personne de ses confrères pendant douze mois. Il accepta le parlement pour rire et il continua à soutenir les libéraux Gladstone, ce qui fit même croire qu'il était tellement vendu au parti libéral qu'on risqua récemment de lui proposer un portefeuille dans le futur ministère.

Et Parnell se tut encore.

Il ne révéla tout cela que lorsque Gladstone rompit avec lui.

---

Là-dessus, division dans le camp irlandais, insultes, attaques, coups de poing dans leur grande réunion, et, finalement, la division : 36 membres du parlement restent fidèles à Parnell ; 50 se séparent de lui et restent fidèles à Gladstone. Il se sont donné un nouveau chef Mac Carthy, encore plus asservi aux libéraux anglais que Parnell. Cependant, il sera surveillé (!!!) par un comité!

Les conservateurs triomphent : l'Irlande n'aura plus rien : son rêve d'indépendance doit finir là.

---

Ainsi, voilà où toute la campagne parlementaire devait aboutir.

Qu'on relise ce que nous avons écrit depuis huit ou neuf ans sur ce sujet et on verra si les utopistes anarchistes n'avaient pas vu plus clair dans toute cette affaire que les fins politiciens.

Et si nous y avons vu clair, ce n'est pas parce que nous soyons plus perspicaces que les autres. C'est uniquement parce que nous nous guidons par un *principe* juste, dont la justesse est démontrée par l'histoire et par l'analyse même des institutions, tandis que les autres courent après un fantôme, sans y réfléchir.

---

Un jour on saura de même l'histoire du mouvement socialiste-parlementaire en Allemagne, et on y trouvera absolument la même chose que pour l'Irlande.

On garde encore les secrets, mais la débâcle viendra un jour — et quelle sera alors la conséquence?

Maintenant le mouvement agraire qui ouvrait un avenir à l'Irlande est réprimé ; la disette est revenue après les années de bonne récolte qui donnaient au peuple de la vigueur. Combien d'années faudra-t-il pour que le mouvement renaisse?

La seule lueur d'espoir pour cette malheureuse Irlande est maintenant dans la révolution internationale. Et les meilleurs de ses fils l'ont compris. Ils y travaillent.

## LE PROCÈS DU PÈRE PEINARD

### La défense du compagnon Faure

Je suis de ceux qui pensent que l'injure n'est pas une raison et suivant le conseil de M. le président, je m'efforcerai d'être clair, sachant que la correction de la forme n'empêche pas la violence du fond.

Faugoux n'est pas un gérant ordinaire. Il n'est pas payé pour remplir ses fonctions ; comme tous les camarades rédacteurs, il pale. Lorsqu'on est anarchiste, on sert sa cause comme on peut. Les uns, peu nombreux, dépensent pour la cause l'argent qu'ils ont de trop ou qu'ils économisent sur le nécessaire ; d'autres sachant manier la plume, s'en servent pour attaquer le capital et l'autorité ; d'autres aptes à prendre la parole, la font servir à la propagande. Faugoux n'a ni argent, ni instruction, ni éloquence, il a la bonne volonté et il l'a mise au service de ceux qui savent écrire et les abrite de son nom. Faugoux est mon ami et à proprement parler, je ne présente pas ici sa défense mais j'explique plutôt les raisons qui ont amené Faugoux, comme moi, comme tous les anarchistes à souffler un vent de haine à travers le monde. Car M. l'avocat général s'est donné inutilement bien du mal pour prouver ce que nous avouons hautement. Le *Père peinard* excite tous les miséreux à la révolte, les pousse à la solidarité envers leurs semblables et à la guerre envers leurs dirigeants.

Autrefois notre attitude n'eut pas été logique. Il y avait insuffisance de produits. Il était regrettable, mais normal, que chacun essaya de se nourrir, laissant les autres se débrouiller comme ils le pouvaient. Mais aujourd'hui le développement de l'outillage mécanique et l'accroissement rapide des richesses du sol ont tellement accru les ressources de l'humanité, qu'une répartition équitable assurerait à chacun la confortable, non seulement le confortable, mais presque le luxe. Mais cette répartition équitable n'existe pas et nous voyons côte à côte des gens mourir de faim et des gens crever de pléthore. Nous observons que ceux qui manquent de tout, qui sont mal logés, qui sont mal habillés, qui sont mal nourris, que la maladie terrasse et que la mort guette, sont justement ceux qui produisent ces ressources de l'existence facile, ceux qui font pousser le blé et ceux qui tissent la toile, ceux qui tirent le charbon du sol et ceux qui grimpent dans les échafaudages. Ceux au contraire qui ne manquent de rien, qui sont somptueusement logés, luxueusement habillés, qui sont bien nourris, que les soins guérissent et que la mort respectait plus longtemps sont ceux qui font travailler. Et la différence entre les extrêmes va toujours s'accentuant, car le phénomène social de nos jours est la concentration. Le capitaliste devient tous les jours plus riche, l'industriel monte des usines de plus en plus grandes, le propriétaire agrandit son domaine et les bataillons de meurt-de-faim s'augmentent tous les jours.

La société se divise en trois classes. En haut, la classe des gens supérieurs en finances, qui font que ceux-ci soient représentées par de l'argent, des usines ou des terres, en bas les gens qui ne possèdent rien et qui ne savent jamais le soir s'ils mangeront le lendemain. Enfin, la classe intermédiaire, si intéressante mais si mal armée pour la lutte. Vis-à-vis des grandes affaires qui se montent aujourd'hui, des sociétés anonymes, des syndicats de fabricants, des grands magasins que devient le mérite personnel du petit boutiquier ou du petit patron? Il se produit dans le monde comme un vaste mouvement de pompe aspirante et foulante ; en même temps que les capitaux de la classe intermédiaire sont aspirés vers le haut dans les caisses de la classe riche les individus dépossédés sont refoulés vers le bas dans la classe des salariés. Ainsi s'explique le mot prophétique de J.-B. Say qui n'était pourtant pas un révolutionnaire : « La richesse et la misère s'avancent sur deux lignes parallèles. » Le mouvement est fatal, inéluctable et là est la *Révolution*. Songez-y messieurs les jurés, nous approchons à grand pas du moment où il y aura quelques capitalistes en haut et en-dessous l'immensité des salariés et des sans travail, employés, ouvriers, prolétaires et inquiets. Que serez-vous devenus? Chacun de vous peut avoir l'espoir d'avoir gardé la richesse et l'indépendance, mais la grande majorité aura été rejetée dans la classe des déshérités et vous serez plus révoltés qu'eux, parce qu'ayant connu l'aisance vous voudrez la reconquérir et ayant bénéficié d'une instruction suffisante vous saurez que vous pouvez la reconquérir.

Car, remarquez-le bien, messieurs, on ne nous reproche plus nos idées. On ne fait pas faute de nous traiter de rêveurs ou d'utopistes, mais on admet la légitimité de nos revendications et la beauté de notre conception. Mais ce qu'on ne peut admettre, c'est que nous préconisions la violence, que dédaignant le suffrage universel, nous parlions de meurtre, de pillage et d'incendie. Ceci demande une explication.

Les dirigeants actuels qui, devant leur émancipation aux révoltes successives, condamnent aujourd'hui la violence qu'ils ont glorifiée aussi longtemps et aussi souvent que, dirigée contre les grands d'autrefois, elle a servi à faire d'eux, les faibles de jadis, les puissants du jour, ne cessent de répéter :

« La révolte est inutile ; bien plus, elle est criminelle, depuis que par le *bulletin de vote* vous pouvez affirmer vos revendications et faire valoir vos droits. »

Eh bien! messieurs, il convient de se rendre compte de la valeur de cette arme que les opprimés possèdent et qu'on appelle « le suffrage universel. »

Cette mystification a pour but et pour résultat de faire des hommes des esclaves volontaires : dans le régime parlementaire, l'autorité cesse d'appartenir à un seul et réside dans une ou plusieurs assemblées. Or, je vous demande, qu'il soit opprimé par 500 individus ou par un seul, le gouverné n'en est

il pas moins gouverné. Que l'autorité vienne d'en haut ou d'en bas, qu'elle puise sa source dans le droit divin ou dans le droit humain, qu'elle ait son origine dans l'aristocratie ou dans le peuple, n'en est-elle pas moins l'autorité, c'est-à-dire le droit pour quelques-uns de commander et pour la masse le devoir d'obéir ?

Que la loi soit élaborée, promulguée, appliquée, au nom du tzar ou de M. Carnot, représentant le peuple souverain, elle n'en est pas moins la loi.

La loi idiote, inepte, anti-rationelle des majorités, c'est encore, c'est toujours la loi de la force.

Ce n'est plus, il est vrai, la force brutale ; de nos jours, les progrès scientifiques, les connaissances humaines et l'incompressibilité de l'examen ont rendu impossible l'exercice de cette force ; mais c'est la force masquée de sophisme, et elle n'en est que plus oppressive et plus dangereuse, parce qu'elle donne aux foules asservies l'illusion de la liberté.

Voilà pour le principe.

Quant au fait, l'expérience de quarante années nous permet d'affirmer qu'il corrobore cette juste appréciation du régime parlementaire.

Les ouvriers ont pensé, et des intrigants leur ont fait croire, que du jour où un certain nombre d'hommes pris dans les ateliers ou parmi les socialistes dits révolutionnaires pénétreraient dans les assemblées délibérantes leurs *desiderata* trouveraient en eux d'éloquents apôtres et des défenseurs incorruptibles.

Les naïfs ignorent la loi « du milieu ». Nous ne nous fatiguons pas de la leur expliquer et peut-être, messieurs, sera-t-il bon qu'ici je vous la démontre par un exemple.

Cet exemple ressemble à une fable, mais comme toute fable, il a sa morale.

Vous connaissez tous ce gracieux petit quadrupède qu'on appelle l'écureuil. Vous l'avez vu voltigeant de branche en branche avec une prestesse, une agilité, une souplesse merveilleuse.

On raconte qu'un enfant ayant réussi à mettre la main sur un de ces petits animaux, le fit prisonnier. Devenu locataire d'une cage cylindrique, l'écureuil, cessant ses gambades, tourna perpétuellement dans sa cage.

Et l'enfant de frapper du pied, d'entrer en fureur et de jurer, que l'animal se moquait de lui.

Un second, un troisième, un quatrième écureuil firent entrer l'enfant dans la même colère jusqu'à ce qu'il lui fût expliqué que bien que les membres de l'écureuil aient conservé, provisoirement du moins, la même souplesse, cette souplesse ne pouvait s'exercer dans la cage que par l'incessante rotation que le mouvement de l'animal imprimait à sa prison.

Eh bien ! messieurs, nous avons tous admiré l'agilité avec laquelle les candidats voltigent de réforme en réforme dans la forêt des améliorations....

Ici l'avocat général lève les bras au ciel et fait des signes à M. le président.

Faure continue :

Le peuple a mis en cage depuis quarante ans, tout une variété d'écureuils et dans cette cage qu'on appelle « le palais Bourbon. »

.....

L'avocat général n'y tient plus.

Il se lève et déclare que tout cela n'a rien à voir avec le procès.

Le président prie l'orateur de revenir à la cause.

Mais j'y suis, répond Faure, j'y suis en plein. Que nous reproche-t-on ? les moyens violents que nous préconisons.

Eh bien ! quand j'aurai démontré qu'il n'y a aucune amélioration à attendre des voies pacifiques et des moyens parlementaires, j'aurai du même coup démontré la nécessité de la force, de la violence, de la révolte.

Je continue :

Je vous parlais, messieurs, de la loi du milieu. C'est cette loi absolument scientifique et humaine en vertu de laquelle l'homme s'adapte au milieu dans lequel il évolue.

Or, il est impossible que l'homme réputé le plus intègre ne se laisse pas contaminer par le milieu pourri, gangrené des assemblées parlementaires.

— « Je ne puis pas vous laisser parler ainsi », interrompit d'une voix rauque le président Hortebloup.

— Et l'avocat général d'ajouter : « Le défenseur répond au réquisitoire qu'il pensait entendre. Mais je n'ai rien dit de tout cela ! absolument rien ! »

— Faure répond :

M. l'avocat général se trompe. Autorisé à la dernière minute à présenter la défense de notre camarade Faugoux, je n'ai rien préparé d'avance.

En pareille circonstance, il n'est pas d'usage chez les anarchistes que nous nous occupions du réquisitoire.

Mais je vois que le ministère public a hâte que j'arrive au chef d'accusation visant l'insurbordination militaire.

Je vais lui donner cette satisfaction.

L'armée, messieurs, se compose du moins comme soldats, de prolétaires arrachés à l'atelier, à l'usine ou aux champs, enlevés de force à leur famille et prisonniers pendant plusieurs années de la caserne.

La caserne pour nous, est une école d'abrutissement et de servilisme....

Cette fois-ci, le président coupe net la parole à Sébastien Faure, qui termine de la manière suivante :

Puisqu'il m'est impossible de toucher à l'armée, à la Chambre des députés et à tout ce que le tribunal proclame sacro-saint, je n'ai qu'à me taire.

Me placer sur un autre terrain, atténuer ma pensée, ne plairait pas à Faugoux et ce dernier m'en voudrait si je m'exprimais différemment. (Signes d'assentiment de Faugoux).

Si vous estimez, messieurs, que la liberté de la presse ne doit pas être une fiction, si vous pensez qu'un homme n'est pas coupable par le fait seul qu'il professe et expose courageusement des opinions qui ne sont pas les vôtres, en d'autres termes, si vous croyez qu'on a le droit, sans être un criminel, de penser autrement que vous, vous acquitterez Faugoux. Dans le cas contraire, vous le condamnerez.

Mais retenez bien, messieurs, qu'acquittés ou condamnés, le gérant du *Père peinard* et le *Père peinard* lui-même, resteront ce qu'ils sont, c'est-à-dire des convaincus, des révoltés, des anarchistes.

Sachez aussi que votre verdict n'atteindra pas l'Idée anarchiste qui, planant au-dessus de vos condamnations, se rit des tracasseries, se moque des persécutions, poursuit et n'en poursuivra pas avec moins d'assurance et de vigueur sa marche victorieuse à travers le monde.

.....

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

L'événement anecdotique de la semaine est la mise en sûreté de Padlewski. On a pu voir dans les journaux politiques comme quoi le camarade qui a débarrassé la terre du général Séliverstoff, s'est réfugié chez Mme Duc-Quercy, a été caché par M. Grégoire et a été emmené hors de France par Labruyère. La justice heureuse de pouvoir enfin trouver des coupables, poursuit tous ceux qui de près ou de loin ont prêté la main à cette évasion. Très bien, le ridicule n'arrête jamais ces gens-là et ils n'éviteront aucune imbécilité dictée par la Russie.

Tout ce que nous voulons retenir dans cette affaire ce sont les dangers inutiles que la mise en scène a fait courir au principal intéressé. Le désir conscient ou inconscien d'un reportage nouveau genre a forcé Padlewski à subir le regard investigateur de vingt agents lancés à sa recherche. Tout est bien qui finit bien, mais révolutionnaires défiez-vous des journalistes.

***

Fichtre, voilà Boulanger qui battu en politique par Constans, se fait anarchiste. On se rappelle que dernièrement à l'élection de Clignancourt, les boulangistes purs se sont abstenus. Les camarades du quartier se sont aussi vigoureusement remués dans ce sens quoique par une raison toute autre et ceux qui ont suivi un peu les réunions électorales de cette campagne; ont pu voir combien nos raisons d'abstention ont été comprise du public et à quel point le développement de nos idées était utile dans ce milieu. Mais les politiciens n'ont pu admettre un seul instant que les anarchistes soient responsables d'une bonne partie du nombre considérable d'abstentions qui a marqué cette élection. Les journaux bourgeois n'ont pas voulu savoir qu'il existât des anarchistes de par le monde et ils ont tout attribué au boulangisme. Peu importe, du moment que dans le quartier la bonne propagande a été faite et restera.

Je ne sais si Boulanger a vu là une mine à exploiter, s'il a voulu profiter du nombre toujours plus grand d'abstentionnistes, pour se refaire une popularité, mais il vient d'écrire une lettre dans laquelle il remercie les électeurs abstentionnistes de Clignancourt, non parce qu'il est toujours leur député mais parce que pour en finir avec le régime parlementaire il faut et il suffit d'organiser la grève électorale Il dit « ce ne sont pas des candidats qu'il faut élire, mais c'est un système qu'il faut changer. » Il ajoute : « L'exemple donné par Clignancourt sera, je l'espère, compris par le peuple intelligent. Il saura qu'il n'a besoin de déléguer son pouvoir à personne pour voir s'écrouler un régime... »

Très malin, le bonhomme, mais si il se figure que le jour de l'écroulement du régime, il n'aura qu'à venir prendre la place toute chaude de Carnot, il fait une légère erreur. Que les boulangistes s'abstiennent si ils veulent, ce n'est pas cela qui les empêchera de devenir anarchistes, au contraire!

***

Nous disons que les impôts sont payés par les salariés et le public se contente de penser qu'ils sont plus payés par les pauvres que par les riches. Dans cet ordre d'idée, on se plaignait que les raffineurs (les Say, Lebaudy, Halphen, etc.), ne payaient aucun droit pour leur industrie. A côté d'eux on montrait les fabricants de sucre embêtés par la régie. Nous anarchistes, ne les considérons que comme exploiteurs de 30,000 ouvriers en France, mais par rapport aux raffineurs, ils sont pauvres.

Dernièrement, la Chambre des députés a enfin mis un impôt sur les raffineurs. Sans se déranger ils l'ont fait payer par les sucriers, à tel point, que ceux-ci demandent qu'on enlève l'impôt mis sur les raffineurs. Lisez plutôt ce que dit le Journal officiel des fabricants de sucre à ce sujet :

« *Qu'est-ce que la raffinerie* ? La raffinerie est une industrie considérable qui ne peut être exploitée qu'en grand, en raison des énormes capitaux qu'elle exige. Elle est détenue, en quelque sorte, entre des mains peu nombreuses, mais puissantes, qui tirent leur force même de ses capitaux. C'est en un mot, un état financier colossal, un monopole d'autant plus inattaquable qu'il s'est groupé en syndicat, comme l'on fait du reste, la plupart des grandes industries.

» La sucrerie ne peut évidemment lutter contre cette puissance inébranlable tant elle est homogène, et, le voudrait-elle qu'elle ne trouverait seulement pas les ressources nécessaires pour entamer une telle lutte. Elle irait droit à la défaite.

La raffinerie est donc incontestablement la force, elle l'est si bien et le sait si bien, que de tous temps elle a imposé ses conditions, même les plus léonines et la sucrerie a dû les subir. Aujourd'hui l'exercice lui impose de lourdes charges, elle proteste, mais étant maîtresse absolue du marché intérieur, elle ne s'en émeut pas outre mesure...; elle modifie simplement ses conditions d'achat de façon à rentrer dans tous les débours que la loi lui cause, elle reprend ce que la loi lui prend et finalement... c'est le producteur qui paye ! »

Nous ne dirions pas mieux, pourvu qu'il soit entendu qu'en définitive ce sont les ouvriers qui paient.

Ce même journal parlait il y a quelque temps de la question des sucres en discussion à la Chambre et il disait ceci :

« J'imagine que nous aurions des chances de salut si l'on découvrait un moyen de fixer pendant vingt minutes l'attention de la Chambre sur la question ; celui-ci par exemple.

» A la première énormité que diraient nos adversaires qui, comme on sait, n'en sont pas avares, notre avocat tirerait un coup de pistolet, ou ferait éclater un pétard. — « Hein ! quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Un attentat ? De quoi s'agit-il donc ? » on écouterait, on comprendrait et... »

Il me semble que cette propagande ressemble passablement à la propagande par le fait. C'est le moyen que Padlewski a employé pour faire comprendre à tout le monde que Séliverstoff était un pourvoyeur de potences et un sale individu et tout le monde a compris.

***

Roanne. — Le 8 courant douze vautours et une demi douzaine de mouchards se réunissaient en cour d'assises à Montbrison, pour y juger trois de nos amis : Jahn, Bernard et Colas, qui vinrent, le 11 octobre dernier, donner une conférence dans laquelle, ils firent le procès de la propriété individuelle et de la bourgeoisie tout entière, sans oublier les socialos à la manque; en revanche ces derniers se sont fait les dénonciateurs et mouchards contre nos amis !

Les douze polichinelles appuyés de leurs policiers, ont condamné nos amis chacun à 1 an de prison et 100 francs d'amende et aux dépens.

Heureusement que nos amis sont en lieu sûr.

Pauvre République des *repus* !! l'heure est proche où l'humanité vous demandera un compte à rendre des infamies que vous multipliez tous les

ours contre des hommes criminels de demander droit au soleil, droit à la liberté !

### Suisse

Le Conseil fédéral vient de rendre un décret d'expulsion contre : Bernard (Paul), de Crest (Drôme), né en 1861 ; Gallcani (Louis), de Vercelli, né en 1861, étudiant ; Petraroya (Janvier), de Naples, né en 1861, tailleur ; Rovigo Hiskio, de Trieste, né en 1863, fabricant de timbres en caoutchouc ; Stojanoff Peraskieff, de Bulgarie, né en 1871, étudiant en médecine ; Weil (Lucien), d'origine française, né en 1865, courtier.

Il résulte de l'enquête faite que tous ces « individus », domiciliés à Genève, ont déjà été expulsés ou condamnés dans d'autres pays pour menées anarchistes, excitation au meurtre, à l'incendie et au pillage, et qu'ils abusent de leur séjour en Suisse pour continuer leur propagande d'action en prêchant le renversement violent de l'ordre établi et en indiquant le meurtre et d'autres crimes comme des moyens propres à atteindre ce but.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les compagnons qui devaient faire paraître la *Revue libertaire*, nous prient d'annoncer qu'ils n'ont pas paru à cause de difficultés avec l'imprimeur sur lequel ils comptaient, mais qu'ils espèrent toujours paraître.

***

Saint-Ouen. — Le groupe l'Avenir social de Saint-Ouen, fait appel à tous les anarchistes humanitaires. Il leur signale un camarade, malade, alité, chargé d'une famille de six enfants, sans drap, ni matelas, ni couvertures. On meurt de faim et de froid dans la cahute qu'il habite. S'adresser au compagnon Gallot, rue Pierre à Saint-Ouen ou au compagnon Bornaix, 8, rue Montmartre, à Saint-Ouen ou à la *Révolte*.

***

Groupe de propagande dans les campagnes. — A la suite d'une intéressante discussion sur la propagande dans les campagnes, un groupe s'est formé dans le but d'en réunir les éléments nécessaires. Il se charge de recueillir tous les dons que lui seront faits tant en brochures, journaux, qu'en argent, afin que cette propagande soit efficace non seulement par la parole mais aussi par la plus grande expension possible de nos écrits jusque dans le plus petit hameau. A cet effet, un compagnon du groupe part en tournée de colporteur le premier samedi de janvier dans le Centre-Ouest.

Le point de départ est Vendôme, de là dans la région triangulaire comprise entre cette ville, Nantes et Bordeaux.

Le groupe adresse donc un pressant appel aux anarchistes de tous pays pour que les ouvrages et les orateurs ne manquent jamais d'écrits et qu'on puisse en même temps l'aider pécuniairement chaque semaine afin de n'avoir besoin des groupes traversés que pour les renseignements nécessaires.

Les dons et souscriptions sont reçus dès aujourd'hui chez le comp. Ouin, 7, rue de l'Arc-de-Triomphe, Paris. Lui écrire pour tous renseignements.

Compagnons, en avant pour l'anarchie !

***

Avignon. — Les différents groupes anarchistes qui se sont créés dans notre ville, ont tous été forcés de se dissoudre après quelque temps d'existence, malgré la bonne volonté de quelques-uns de leurs membres. Il serait superflu d'en indiquer tous les motifs. Le principal est celui qui oblige un compagnon à dépenser de l'argent pour des consommations faites aux cafés où se trouvent les groupes.

Peut-on supprimer cette cause d'éloignement aux groupes ? Oui, on le peut et si l'on ne peut arriver à l'idéal qui serait de ne faire aucun frais en dehors de la propagande, du moins pouvons-nous arriver à diminuer considérablement les dépenses. Pour cela, voici ce que nous proposons :

1° Un local sera loué dans les meilleures conditions possibles, afin qu'en arrivant au groupe, chaque compagnon se trouve chez soi ;

2° Le groupe se montera petit à petit de tous les objets indispensables à son fonctionnement ;

3° Une petite buvette sera installée afin de satisfaire ceux qui voudront se rafraîchir. Le léger bénéfice qui résultera de ces consommations sera affecté à alimenter la caisse du groupe.

Afin d'arriver à ce résultat nous allons nous imposer une petite cotisation de 25 centimes par semaine, jusqu'à ce que nous ayons la somme pour commencer nos réunions. Tous ceux qui veulent adhérer à cet ordre d'idées, n'ont qu'à porter leurs adhésions au compagnon Roudier, place des Trois-Pilats, 11, Avignon.

Camarades, encore un léger effort, c'est pour la Sociale ! notre affranchissement.

***

Saint-Florent. — Nous sommes heureux de vous faire connaître que les compagnons de Saint-Florent se sont réunis dimanche, au nombre de huit, afin de se former en groupe sous le titre de : groupe d'études sociales de Saint-Florent, nous avons dans notre réunion décidé d'en faire une seconde, mais privée, dimanche prochain avec concours d'un camarade de Bourges que nous avons demandé à cet effet et qui sera plus apte que nous à développer nos idées aux nouveaux adhérents que nous voulons convoquer ; mais comme nous ne sommes pas riches nous faisons en même temps appel à tous les compagnons de la *Révolte* et des autres groupes pour leur demander à ce qu'ils soient assez bons pour nous envoyer toutes les brochures qu'ils pourraient disposer, afin de faire la propagande que nous voulons entreprendre dans les campagnes par la distribution de brochures et journaux ainsi que par la parole.

Allons camarades, du courage, pour voir bientôt apparaître le grand jour qui doit émanciper tous les peuples.

Faites tout votre possible pour nous venir en aide, puisque c'est pour le bien de la cause.

Salut fraternel et révolutionnaire à tous les camarades.

***

Saint-Etienne. — Les lecteurs qui prenaient le journal chez Coste, rue de la République, anciennement rue de Roanne, 32, sont informés qu'à partir du n° 15, le service ne lui sera plus fait, ils trouveront le journal aux adresses suivantes :

Poyet, coiffeur, rue de la République, 48.

Kiosques : place Fourneyeron, face rue de la République. — Place Marengo, face à la Préfecture. — Place Hôtel-de-Ville, face à la Belle Jardinière. — Place du Peuple, arrêt des tramways. — Place Badouillère, 1er à gauche en montant. — Place Saint-Roch.

Librairies : rue de Lyon, 60. — Route de Roanne, 11, face place du Treuil.

On trouve aux mêmes adresses le *Père peinard*.

***

Tarare. — Il vient de se former un groupe qui prend pour nom les Déshérités tarariens.

Les compagnons qui veulent entrer en correspondance avec le groupe peuvent s'adresser au compagnon Frénéat, rue Radison, maison Perel, Tarare (Rhône). Tous les samedis réunion rue Baronnat, 14, dans l'impasse, 3e porte à droite.

Tous les ouvriers soucieux de leurs droits sont invités à venir discuter.

***

Le groupe de propagande socialiste-révolutionnaire anarchiste, informe les travailleurs qu'il donne un cours d'études sociales, tous les jeudis à 8 h. du soir, en son local, chez M. Chirart, rue des Récollets, 11.

Convaincus que non seulement les compagnons se feront un devoir d'y assister, mais aussi qu'ils feront la propagande nécessaire pour y amener le plus de travailleurs possibles.

***

— Le groupe les Anti-Autoritaires communistes-anarchistes, demande aux groupes de Suisse, de vouloir bien se mettre en rapport avec lui et de lui donner un aperçu de la situation ouvrière, avec critique de l'application du suffrage universel et du référendum. Ainsi que les renseignements sur la nation armée.

Adresser correspondances au compagnon Joseph Wolfs, rue Barbe d'Or (Liége).

## PETITE CORRESPONDANCE

A. B. à St-Ouen. — Bien tout reçu. — Convocation arrivée trop tard.

C. M. à St-Henri. — Dieu et l'Etat épuisé. — Adressez-vous au comp. Lussac à Langon, Gironde qui doit en faire un nouveau tirage.

D. à Mascara. — Envoyé à Saida. — Je n'ai pas conservé votre adresse ?

G. à La Palisse. — Ça sera fait, le comp. S. vendra bien attendre un peu pour les Paroles d'un Révolté.

Le comp. Allevard, à la Seyne (Var), demande l'adresse du comp. Place et si les compagnons d'Alger ont reçu les journaux qu'il leur a envoyés ?

Auguste et Marianne. — Connais pas ce A C.

J. M. à l'Epine. — Ça va bien.

Paul Schulitze à Annemasse. — Il n'y a rien de fait. Vous rendrez service à la propagande en aliant de l'avant.

Groupe de St-Quentin qui signe par ordre. — Reçue à Cransac. Les copies envoyées n'ont pu passer.

Fauquières-Fressenneville. — Réunissez-vous, mangez, buvez, chantez, mais n'appelez pas cela un banquet anarchiste. Ces deux mots hurlent d'être accolés ensemble.

Le comp. Melis est prié d'écrire à Audin, 12, rue de la République, St-Etienne.

Lercux. — J'ai brûlé ou perdu ton adresse, fais-moi le plaisir de me la renvoyer. — Cuisse.

A d'autres camarades. — Patience, sous peu je vous écrirai, ce n'est du tout négligence, c'est manque de temps. — Cuisse. D. L. R. D. M.

## CONVOCATIONS

Groupe de propagande dans les campagnes, réunion dimanche, 21 décembre, à 5 h., salle Horel.

Groupe anarchiste des mégissiers, palissonneurs et parties similaires du faubourg Marceau, convie tous les camarades pour le 20 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Aubertin, avenue des Gobelins, 30.

Ordre du jour : De l'organisation autoritaire et de la libre entente.

Les camarades du groupe anarchiste du XIIIe sont convoqués spécialement samedi 20 décembre à 9 h. du soir, rue du Moulin-des-Prés, 35, salle Viguié.

Ordre du jour : Famille et propriété.

Le groupe communiste libertaire de la Courtille et du Combat, réunion tous les mercredis à 8 h. 1/2, café des Omnibus, 27, rue de Belleville.

Salle Horel, grande soirée familiale, au profit des détenus politique, organisée par le Groupe de propagande Les Insurgés du 3e arrondissement.

Bal de nuit, mercredi 24 décembre, à 8 h. 1/2 du soir.

Le groupe le *Réveil du XVe*, réunion samedi, 20 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Logeron, 18, rue Croix-Nivert, convoque tous les camarades qui s'intéressent de la propagande.

Les Trimardeurs, réunion samedi 20 décembre, rue St-Martin, 239.

Théâtre de la Violette. — Le vendredi 19 décembre courant, à 8 h. du soir, grande représentation populaire du drame nouveau de Louise Michel :

*La Grève*, un prologue et cinq actes, musique de Bovery.

Prix unique : 25 c. à toutes places.

Entre le prologue et le 1er acte, conférence par un compagnon.

Les lecteurs de la *Révolte*, sont priés de se rendre en masse à cette représentation populaire.

Groupe anarchiste de Levallois, tous les samedis à 8 h. 3/4, salle Mezerette, rue de Gravel.

Grande réunion publique et contradictoire, salle Mérot, à St-Denis, à 8 h. 1/2 du soir, avec le concours des compagnons Sébastien Faure, Terrelier, Viard, Leboucher, samedi 20 décembre.

Ordre du jour : 1° Exécution du général policier Séliverstoff ;

2° Les nihilistes et les anarchistes traqués par le tzar et la République française ;

3° La misère, ses causes et ses conséquences. Le *Père peinard* devant les assises. Les compagnons de St-Ouen sont priés de venir. Entrée : 25 centimes.

Reims. — Les anarchistes sont convoqués en soirée familiale, mercredi 24 décembre, à 8 h. 1/2, salle du café St-Maurice, rue du Barbâtre, 153.

Bruxelles. — Dimanche 21 décembre, à 11 h. du matin, grand meeting public, salle du Cornet, Marché-aux-Fromages, 36.

Ordre du jour : Anarchie.

Orateur inscrit : le citoyen Meilleart (éditeur du journal la *Bataille*, paraissant à Bruxelles).

Contre les orateurs du meeting de la Louvière.

— Tous les anarchistes de Bruxelles et des faubourgs, sont invités de se rendre à la réunion fédérale, qui aura lieu le lundi 22 décembre, à la Colline, rue de la Colline, 18.

Ordre du jour : Proposition de l'organisation d'une fête au bénéfice de la propagande.

*Le Gérant* : J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 16 — DIX CENTIMES — DU 27 DÉC. AU 2 JANVIER 891

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'AGRICULTURE

II

Il nous serait impossible de donner ici toute la masse de faits sur lesquels nous basons nos assertions. Nous sommes donc forcés de renvoyer nos lecteurs pour de plus amples renseignements à un ouvrage qui va être publié en anglais, et dont une édition française ne tardera pas à paraître *. Mais surtout nous invitons très sérieusement ceux qui s'intéresseront à la question, de lire quelques excellents ouvrages publiés en France et dont nous donnons ci-dessous la liste **.

Quant aux habitants des grandes villes, qui n'ont encore aucune idée réelle de ce que peut être l'agriculture, nous leur conseillons de parcourir à pied les environs de leur ville et d'en étudier la culture.

Qu'ils observent, qu'ils causent avec les maraîchers, et tout un monde nouveau se révélera à eux. En faisant cela, ils auront entrevu ce que devra être la culture européenne au XX^me^ siècle; ils auront compris la force dont sera armée la Révolution sociale, par le seul fait qu'elle arrivera à la fin du siècle qui a indiqué la voie pour tirer de la terre tous les trésors voulus.

---

Quelques faits suffiront pour montrer que nos affirmations ne sont nullement exagérées. Nous tenons seulement à les faire précéder d'une remarque générale.

On sait dans quelles conditions misérables se trouve l'agriculture en Europe. Si le cultivateur du sol n'est pas dévalisé par le propriétaire foncier, il l'est par l'Etat. Si l'Etat ne l'épluche que modestement, le prêteur d'argent qui l'asservit au moyen de billets à ordre, en fait bientôt le simple tenancier d'un sol qui appartient en réalité à une compagnie financière.

Le plus souvent, ce sont tous les trois ; le seigneur, l'Etat et le banquier, qui dévalisent le cultivateur, par la rente, l'impôt et l'intérêt. Les parts de chacun varient dans chaque pays ; mais jamais elles ne tombent au-dessous du quart, très souvent à la moitié du produit brut. En France, l'agriculture paie à l'Etat seulement 44 pour cent du produit brut.

Il y a plus. La part du seigneur et de l'Etat va toujours en croissant. Sitôt que, par des prodiges de labeur, d'invention, ou d'initiative, le cultivateur a pu obtenir des récoltes plus fortes, la part qu'il aura à payer au seigneur, à l'Etat ou au banquier augmentera en proportion. S'il double le nombre d'hectolitres récoltés sur l'hectare la rente doublera. Si c'est à tant de francs l'hectolitre qu'il vend son blé, il paiera tant d'impôts ; mais si les prix montent, l'Etat s'empressera d'augmenter les impôts. Et ainsi de suite. Bref, partout le cultivateur du sol travaille 12 à 18 heures par jour ; partout les trois vautours réunis lui arrachent tout ce qu'il pourrait mettre de côté ; partout ils le dépouillent de ce qu'il pourrait employer pour améliorer sa culture. Voilà pourquoi l'agriculture reste stationnaire.

Ce sera seulement dans des conditions tout à fait exceptionnelles, par mégarde, ou par suite d'une querelle entre les trois vampires, ou par un effort exceptionnel d'intelligence ou enfin par un surcroît de travail surhumain, qu'il parviendra à faire un pas en avant. Et encore nous n'avons rien dit du tribut que chaque cultivateur paie à l'industriel. Chaque machine, chaque bêche, chaque tonneau d'engrais chimique lui est vendu trois ou quatre fois ce qu'ils coûtent. N'oublions pas non plus l'intermédiaire qui prélève la part du lion sur ce que le consommateur paie pour les produits de la terre.

Voilà pourquoi, durant tout ce siècle d'inventions et de progrès, l'agriculture n'a progressé que sur des espaces très restreints, occasionnellement par petits soubresauts et pour un certain temps seulement.

---

Heureusement, il y a toujours eu de ces petits coins, négligés pendant quelque temps par les vautours ; et c'est sur ces points que nous apprenons ce que l'agriculture intensive peut donner à l'humanité : Citons-en quelques exemples.

Prenons la culture essentielle, celle du blé. Dans les prairies de l'Amérique (qui d'ailleurs ne donnent que de maigres récoltes de 7 à 12 hectolitres à l'hectare, et encore les sécheresses périodiques font-elles souvent échouer les récoltes) cinq cents hommes, travaillant seulement pendant huit mois de l'année, produisent la nourriture annuelle de 50,000 personnes. Le résultat s'obtient ici par une forte économie de travail. Sur ces vastes plaines que l'œil ne peut embrasser, le labour, la récolte, le battage, sont organisés presque militairement, point de va-et-vient inutiles, point de pertes de temps. Tout se fait avec l'exactitude d'une parade.

C'est la grande culture, la culture extensive, celle qui prend le sol tel qu'il sort des mains de la nature sans chercher à l'améliorer. Quand il aura donné tout ce qu'il aura pu donner, on l'abandonnera ; on ira ailleurs, chercher un sol vierge pour l'épuiser à son tour.

---

Mais il y a aussi la culture intensive. Elle est beaucoup aidée et sera aidé toujours d'avantage par les machines, mais elle vise surtout à cultiver *bien* un espace limité, à bien le fumer ou à l'amender, à concentrer le travail et obtenir le plus grand rendement possible. Ce genre de culture s'étend chaque année, et tandis qu'on se contente d'une récolte moyenne de 10 à 12 hectolitres dans la grande culture du Midi de France, et sur les terres fertiles de l'Ouest américain, on obtient régulièrement 30, même jusqu'à 50 et quelquefois 56 hectolitres dans le Nord de la France. La consommation annuelle d'un homme s'obtient ainsi sur la surface d'un douzième d'hectare.

Et plus on monte l'échelle des récoltes, *moins* on dépense de travail pour obtenir l'hectolitre de froment. La machine supplée l'homme pour les travaux préparatoires ; on fait, une fois pour toutes, telle amélioration du sol, comme le drainage, ou l'épierrage, qui permet de doubler les récoltes à l'avenir. Quelquefois, rien qu'un labour profond permet d'obtenir d'un sol médiocre d'excellentes récoltes d'année en année, sans jamais le fumer. On l'a fait pendant vingt ans à Rothampsted.

---

Ne faisons pas de roman agricole. Arrêtons-nous sur cette récolte de 40 hectolitres qui ne demande pas un sol exceptionnel, mais simplement une culture rationnelle, et voyons ce qu'elle signifie.

Les 3,000,000 personnes qui habitent les deux départements que nous avons considérés Seine et Seine-et-Oise, consomment par année, pour leur nourriture, un peu moins de 8 millions d'hectolitres de céréales. Mettons que ce n'est que du blé. Il leur faudrait donc cultiver, pour obtenir cette récolte, 200,000 hectares sur les 610,000 qu'ils possèdent dans notre hypothèse.

Il est évident qu'ils ne les cultiveraient pas à la bêche. Cela demanderait trop de temps, (240 journées de 5 heures chacune par hectare). Ils amélioreraient plutôt le sol une fois pour toutes. En s'aidant de machines, on draînerait ce qui doit être drainé ; on aplanirait ce qu'il faut aplanir ; on épierrerait — dût-on dépenser à ce travail préparatoire un million de journées de 5 heures chacune, — soit, une moyenne de 50 journées par hectare.

Ensuite, on labourerait d'abord au défonceur à vapeur, ce qui ferait 4 journées par hectare, et on donnerait encore 4 journées pour labourer à la charrue double.

On ne prendrait pas la graine au hasard, mais on la trierait à l'aide de trieuses à vapeur.

---

* L'essence de cet ouvrage a déjà paru dans les revues anglaises mentionnées ci-dessus. Remarquons que lorsque nos affirmations furent publiées en Angleterre, elles ne rencontrèrent pas la moindre contradiction. Au contraire, elles furent confirmées et même dépassées par le directeur du *Journal d'Horticulture* qui est un horticulteur pratique. Nous sommes persuadés que les maraîchers français confirmeront nos prévisions sur tous les points.

** *L'impôt métrique*, par A. Toubeau. *La Culture maraîchère*, par M. Ponce ; *La Cité chinoise*, par Eugène Simon, etc.

On ne jetterait pas la graine aux quatre vents, mais on sèmerait en rangées, et ainsi de suite. Et avec tout cela, et la récolte, on n'aura pas encore dépensé 25 journées de 5 heures par hectare, si on a disposé le travail de manière à ne pas le gaspiller. Et si pendant trois ou quatre ans on donne toujours 50 journées à l'amélioration du terrain, on pourra plus tard avoir des récoltes de 40 et de 50 hectolitres, en n'y mettant que 25 journées par an.

Avec tout cela, on n'aura dépensé qu'un million et demie de journée pour donner le pain à toute cette population de 3,600,000 habitants. Et, ce qui est à remarquer, c'est que tous les travaux seraient tels que chacun put les faire sans avoir pour cela des muscles d'acier, ni sans avoir jamais travaillé à la terre auparavant. L'initiative et la disposition générale des travaux viendraient de ceux qui savent ce que la terre demande. Quant au travail même, il n'y a pas de parisien ni de parisienne si affaiblis qui ne soit capables, après quelques heures d'apprentissage, de surveiller les machines ou de faire telle autre part du travail agraire.

---

Et bien, quand on pense, qu'avec le chaos actuel, — sans compter les désœuvrés de la haute pègre — on trouve chaque jour de l'année près de cent mille hommes qui chôment à la suite des chômages périodiques de leurs divers métiers, — on voit que rien que la force *perdue* dans notre organisation actuelle suffirait déjà, avec une culture rationnelle, pour donner le pain nécessaire aux 3 1/2 millions d'habitants de nos deux départements.

---

Là-dedans il n'y a pas de roman. Loin de là : nous n'avons même pas parlé de la culture vraiment intensive, qui donne des résultats bien plus surprenants. Nous n'avons pas tablé sur ce blé obtenu (en trois ans) par M. Hallett et qui, avec un seul grain de blé repiqué, obtint une touffe portant plus de 10,000 graines, ce qui permettrait, au besoin, de récolter tout le blé pour une famille de 5 personnes sur l'espace d'une centaine de mètres carrés. Nous avons pris, au contraire, ce qui se fait déjà par des milliers de fermiers en France, en Angleterre, en Belgique, sur le sol très pauvre des Flandres, et ainsi de suite, — et ce qui pourrait se faire dès demain avec l'expérience et le savoir déjà acquis par la pratique en grand.

---

Mais sans la Révolution cela ne se fera ni demain ni après-demain, parce que personne des détenteurs du sol et du capital n'y ont aucun intérêt, et parce que les paysans qui y trouveraient intérêt, n'ont ni le savoir, ni le capital, ni le temps disponible pour faire les avances nécessaires.

Cela ne peut se faire dans la société actuelle. Mais, que Paris se mette en Commune anarchiste et il le ferait : il serait forcé de le faire, parce qu'un million de parisiens, amenés à songer eux-mêmes à l'avenir, n'auraient pas la bêtise de faire de la bimbeloterie de luxe (que Vienne, Varsovie et Berlin font déjà tout aussi bien) et ne s'exposeraient pas à rester sans pain.

D'ailleurs, le travail agricole, aidé de machines où il le faut, peut être rendu si agréable, que bientôt il deviendrait la partie la plus attrayante et la plus joyeuse de tout ce qu'il y aurait à faire pour vivre.

Assez de joaillerie! assez d'habillements de poupées! On irait se retremper dans le travail des champs, y chercher la vigueur, la joie, les impressions de la nature, « la joie de vivre » que l'on avait oubliés dans les sombres ateliers des faubourgs.

Voilà ce que pensera un peuple affranchi. Les pâturages alpins, mieux que les arquebuses, avaient permis aux Suisses du moyen âge de s'affranchir des seigneurs et des rois. L'agriculture moderne permettra à la cité révoltée de s'affranchir des bourgeoisies coalisées.

---

## PROCÈS DE PIERRE MARTIN

Il n'y avait qu'une affaire inscrite au rôle de la cour d'assises des Hautes-Alpes, pour la session de décembre. Et encore les jurés ne devaient-ils y assister que pour la forme. Il s'agissait de juger un terrible anarchiste pour des crimes épouvantables.

Aussi les habitants de Gap étaient-ils en émoi. Dès 8 heures et demie, la salle d'audience était bondée de monde; toute la population était avide d'assister aux débats, mais, faute d'espace, il ne put entrer que 400 personnes environ.

Toute la haute aristocratie de l'endroit s'était rendue au palais. Toutes ces dames et ces messieurs venaient jouir d'un spectacle assez rare dans la petite ville montagnarde : c'était même la première fois qu'on entendrait un de ces brigands qui veulent renverser les respectables institutions sociales, pour se procurer la criminelle satisfaction de donner du pain et la liberté à ceux qui ont faim et qui sont esclaves.

Des places étaient réservées à tout ce joli monde : les dames et les demoiselles en grande toilette, furent placées derrière la cour; les messieurs décorés, chamarrés, remplissaient tout le prétoire jusqu'aux bancs des jurés. Des officiers en grand uniforme étaient là; tout le barreau était venu suivre les péripéties de la lutte. Me Lemaître, jeune avocat stagiaire, occupe le banc de la défense, très fier d'avoir été nommé d'office à présenter la défense de l'accusé.

Un grand mouvement se produit dans l'auditoire : l'accusé rentre accompagné de quatre gendarmes, armés de carabines. C'est notre compagnon Pierre Martin qui est si bien escorté.

« La cour! » Trois bonzes, affublés d'un costume de mascarade, prennent place au comptoir.

Après les bredouillements d'un greffier qui a le talent de ne pas savoir lire l'amas de paperasses qui est devant lui, le procureur de la République commence. Il expose les faits qui se sont passés à Vienne, le 1er mai : la rossée du commissaire central et le pillage de l'opportuniste Brocard. Il montre toute la responsabilité du criminel Pierre Martin qui a été le véritable instigateur des troubles qui se sont produits. Il invoque l'application des articles féroces de son code, à seule fin de protéger la société contre le retour de pareils agissements. — Toutes les poitrines bourgeoises sont gonflées de satisfaction.

Le jeune avocat prend la parole et fidèle à sa promesse, ne traite absolument que le côté juridique de l'affaire, ne disant pas un seul mot des doctrines de l'accusé. Il a du succès : c'est dommage qu'il ne mette pas son talent au service de la cause du peuple.

Le bonze du milieu demande à l'accusé s'il a quelque chose à dire.

Notre ami se lève et expose d'une façon très simple les événements qui se sont passés à Vienne. Au fur et à mesure qu'il développe les raisons qui l'ont fait agir ; on remarque que la partie prolétarienne de l'auditoire est pris de sympathie pour le socialiste qui parle, non pour se défendre, mais pour accuser l'organisation sociale et les privilégiés qui en sont les suppôts. Pendant près de deux heures, notre camarade a flagellé les scélératesses commises par les maîtres du pouvoir, par les maîtres de la richesse et par les maîtres de la conscience populaire. Gouvernants, capitalistes et prêtres ont été montrés avec leurs vrais caractères, la tyrannie, la famine et l'abrutissement.

Nous nous bornons seulement à relever quelques phrases de la péroraison.

S'adressant aux jeunes filles et aux jeunes gens de la bourgeoisie :

« C'est à vous que j'adresse un dernier appel, à vous qui êtes encore jeunes et tout le cœur n'est peut-être pas corrompu tout à fait, par les jouissances malsaines que procure l'*or*, ce monstre hideux. Vous qui n'avez pas été élevés à la dure école de la misère, vous qui ne connaissez de la vie sociale que le côté riant, — observez, réfléchissez et reconnaissez que vous êtes inconscients, mais néanmoins criminels, car votre bonheur n'est fait que de nos souffrances; votre indépendance, que de notre asservissement; vos joies et vos plaisirs que de nos amertumes et de nos larmes. Eh bien! nous ne voulons plus souffrir, nous ne voulons plus être asservis, nous ne voulons plus gémir et encore moins pleurer. Non! c'est assez de cet état de choses de somme : nous voulons aussi le bien être, nous avons droit plus que vous, puisque c'est nous qui le créons. Vous, vous ne faites rien, vous n'êtes que nuisibles. Nous, nous apportons l'exubérance de la vie, nous sommes indispensables. C'est aussi pour cela que je vous crie : hâtez-vous de venir dans nos rangs, venez vous retremper dans ce qui est humanité, venez travailler à l'affranchissement de l'humanité, abandonner les privilèges qui vous déshonorent aux yeux de la vraie dignité. Vous n'avez pas à vous condamner aux privations, à vous mortifier le corps : Non! vous aurez autant de satisfactions physiques et vous y gagnerez une plus grande élévation morale.

« La révolte et la lutte contre la bête qui est dans chacun de nous, vous procurera des jouissances bien plus raffinées : vous sentirez grandir la partie humaine de votre être et diminer la partie bestiale. Et vous jugerez alors que cet idéal est bien plus agréable à poursuivre que celui d'avoir un gros tas de billets de banque. »

« Mais si vous restez sourds à nos appels, si vous fermez les yeux à la vérité, malheur à vous! »

« La Révolution sociale est proche, elle est certaine : vous serez engloutis dans son flot moralisateur. »

Grande émotion dans la salle. Les trois bonzes se retirent pour délibérer, car le jury de Gap n'a pas à donner son opinion. Ils reviennent pour condamner notre ami Pierre Martin à trois ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour.

Ouf! la société est sauvée. Non, elle chancelle encore d'avantage.

Nous adressons toute notre reconnaissance aux braves ouvriers de Gap pour les généreuses sympathies qu'ils ont montrées à la cause anarchiste d'abord et ensuite à notre camarade. Nous les invitons à vite s'organiser en groupe de quelques compagnons, puis à nous écrire : nous nous ferons un devoir de leur envoyer des journaux, des brochures et un jour un des nôtres pour faire une conférence dans cet interessant petit pays.

Pour tous les renseignements concernant la propagande, s'adresser au compagnon A. Orcelin, 1, rue St-Martin, Vienne (Isère).

---

D'autre part voici quelques passages du compte rendu que nous trouvons dans le journal local de Gap (*Les Alpes républicaines*).

Lundi, la salle de la cour d'assises était trop petite pour contenir la nombreuse assistance, qui était venue suivre les débats de l'affaire Martin.

.....

La parole est ensuite donnée à Martin; inutile de dire qu'on écoute avec une attention religieuse la parole chaude et colorée du compagnon anarchiste. Après avoir retracé d'une façon saisissante la journée du 1er mai à Vienne, et avoir essayé de montrer que M. Brocart, dont la foule pilla le magasin, méritait par sa conduite à l'égard des ouvriers, la haine qui se portait sur lui, il en vient tout naturellement à exposer et à défendre ses doctrines. Plus d'une fois, grâce à l'éloquence chaleureuse de l'orateur, nous nous sommes plu à espérer avec lui l'avènement de ce règne de la justice, que tous les déshérités attendent comme la terre promise. Car il ne faut pas se faire illusion. On prétend que l'anarchie ne tend à rien moins qu'à nier la possibilité de tout gouvernement, à détruire l'ordre. Oui, dit Martin, si par gouvernement on entend le règne de l'arbitraire, la soumission à des lois faites pour et par les exploiteurs. L'ordre actuel est la négation de toute justice. De cet ordre, les anarchistes ne veulent pas, ils emploient tous les moyens pour le renverser et ils continueront à les employer, jusqu'au jour où la justice ne sera plus un vain mot.

Martin termine ainsi son discours :

« Ma liberté est entre vos mains, vous pouvez me condamner. Je ne renie aucun de mes actes, aucune de mes paroles. Et la prison, je la connais, elle est terrible, terrible surtout pour ceux qui sentent, je l'accepterai toutefois plutôt que de faire aucune concession au détriment de mes principes et de mes croyances. Je n'en voudrai pas non plus à mes juges s'ils me condamnent, j'accepte l'état de choses actuel comme il est, n'ayant qu'un désir, c'est de l'améliorer. »

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

La fameuse affaire qui depuis dix-huit mois a fourni tant de copie aux journaux pour un malheureux huissier disparu vient de franchir une étape encore. Eyraud a été condamné à mort et Gabrielle Bompard à vingt ans de travaux forcés. A notre point de vue l'intérêt de l'affaire réside uniquement dans la discussion qui a précédé la condamnation de Gabrielle.

Dans le monde des tribunaux et des médecins il s'est trouvé deux écoles. L'une disait : Cette femme est un être pathologique, qui ne relève pas de la justice, mais de la maison de santé. L'autre, l'école officielle, dont le portevoix est le célèbre Q. de Beaurepaire réclame la tête de l'accusée.

« J'ai cru nécessaire de venir combattre moi-même les doctrines malsaines qui se sont introduites dans cette enceinte. Si l'on devait les admettre, il n'y aurait plus de justice. »

L'école qui émet des opinions ainsi jugées subversives ne va pas bien loin. Elle reste cantonée dans les questions d'hypnotisme, mais elle n'en fait pas moins un pas dans la voie qui mène à l'étude des causes, au *déterminisme*, à l'anarchie.

Du moment que l'on met en doute la responsabilité de certains individus dans certains cas, on est obligé d'étudier de plus près les actes humains en général. On s'apercevrait alors que toutes les actions des hommes sont *déterminées* par des causes, que ces causes résident, et dans le milieu dans lequel se meut l'individu depuis sa naissance (famille, éducation, corps social) et dans le milieu antérieur à sa naissance, (hérédité, atavisme), que, par conséquent, le droit de punir n'existe pas.

Or ce droit est la seule raison d'être de l'autorité que l'on puisse décemment discuter de nos jours. — Plus de droit de punir, plus d'autorité. — Anarchie !

Le droit de se défendre qui remplacera le droit de punir est naturel, primordial, anarchiste.

A propos de ce procès Eyraud, on a rappelé l'affaire Troppmann. Il massacra à Pantin cinq enfants, le père et la mère et les enterra pêle-mêle dans une fosse. Il fut guillotiné. Mais dans son jeune temps, il était ouvrier filateur à Tourcoing. De petits moutards étaient chargés de rattacher les fils qui se rompaient dans les machines à filer. A ce métier-là, il ne se passait pas de mois qu'un gosse ne fut estropié ou broyé. Troppmann, ému de ces accidents trouva le moyen, par un mécanisme simple, de faire se rattacher automatiquement les fils rompus.

Le monstre pathologique qui tue les enfants à Pantin est le même qui à Tourcoing, les disputa à la mort. Voilà de ces faits qui déconcertent tous les Q. de Beaurepaire du monde et qui font sentir l'inanité du droit de juger ses semblables.

***

Le patriotisme de nos gouvernants. « Le comte Herbert de Bismarck, retardant son départ pour l'Allemagne a dîné hier soir, chez M. Pallain, directeur général des douanes. » Le devoir des gouvernés est de se haïr de part et d'autre de la frontière, quant à la haute pègre, elle godaille internationalement.

***

Tuer un vieillard de quatre-vingt-onze ans, d'un coup de revolver s'appelle maintenir l'ordre. Rentrant de la foire de Guéret, des campagnards, chantaient en rase campagne, sur la grande route de la Souterraine. Des gendarmes les rencontrent et les invitent à se taire. Discussion, bagarre, coups de feu tiré par le brigadier des pandores, les campagnards ont alors riposté avec ce qu'ils avaient sous la main et deux gendarmes ont été blessés.

Jurons que c'est le lapin qui a commencé et que les chanteurs qui n'ont pas été tué, seront condamnés. Le brigadier va être probablement promu au grade de maréchal-des-logis.

***

Lyon. La cour d'appel a acquitté les ingénieurs et directeurs de la mine de Verpilleux, qui étaient poursuivis comme coupables de négligence dans leurs fonctions. Négligence qui avait provoqué l'explosion qui a coûté la vie à tant de mineurs.

Le jugement est définitif, ce sont les ouvriers qui sont seuls coupables. C'est bien notre opinion, s'ils flanquaient direction et actionnaires à la porte, il y aurait moins d'accident.

***

Revin. — Plusieurs mineurs viennent d'être condamnés à Rocroi pour avoir tenté de délivrer un camarade arrêté, les condamnations ont varié de dix jours à quatre mois de prison.

***

St-Denis. — S'il est une boîte où l'on soit exploité, c'est bien celle de Combes et Oriol. Les ouvriers à l'esprit tant soit peu indépendant ont bien du mal à y travailler, tellement l'homme y est traité en esclave. Comme compensation, un ouvrier y crève de temps à autre du charbon.

Le patron de cette boîte vient de se faire décerner un brevet de philantropie en envoyant aux journaux la notice suivante :

Un bon exemple à imiter :

Nous avons appris, d'une façon bien indirecte ? qu'un des grands industriels de Saint-Denis, M. Henri Oriol, de la maison Combes et Oriol, avait fait dresser par son contre-maître la liste des ouvrières veuves de son usine.

Il s'est empressé ensuite de leur faire porter à domicile la provision de charbon pour tout l'hiver.

Nos félicitations à cet homme de bien.

Ce n'est pas plus malin que cela ; on en voit la farce pour vingt sous par ligne.

***

Oran. — L'autre jour à la cour d'assise à Paris, l'avocat général s'élevait avec horreur contre le *Père Peinard* qui avait parlé des crimes de la caserne. Voici un fait qui l'embêterait :

Il y a quelque temps, un zouave, nommé Louis Menault fut puni de deux mois de prison pour avoir dormi étant de faction. Il était pour ce motif retenu au corps, bien qu'il fit partie de la classe dernièrement congédiée.

Hier, profitant de ce qu'il était de garde à la subdivision, il s'est fait sauter la cervelle à coups de fusil Gras.

Le premier coup, mal dirigé, a traversé la guérite, mais le second a fait voler la boîte crânienne en éclats.

On a trouvé sur lui un billet ainsi conçu :

« Si je me fais sauter la cervelle, c'est à cause du service qu'on nous commande. Nous ne somme pas des mulets. Faites prévenir ma famille. »

Il est vrai que les chefs embêtés, se sont hâtés de rédiger un second billet. « Je meurs par amour pour une femme qui m'a trompé » et de le glisser dans une poche du suicidé, mais le truc ne prends pas, trop de personne ont vu le premier billet.

## Italie

Le nombre des ouvriers sans travail, est évalué par les préfets du royaume à 80 mille pour le Piemont, 150 mille pour la Lombardie et 100 mille pour la Vénitie. Pour l'Italie centrale et méridional, la Sicile et la Sardaigne (plus de deux tiers de la population totale d'Italie 30 millions d'habitants), « les proportions — dit le rapport officiel — on ne dira pas du moins que nous exagérons, — sont bien pires. »

Dans ces chiffres, ne sont pas compris les déclassés, conséquence directe de l'éducation bourgeoise, et qui en Italie surtout, pays peu industriel, sont en très grand nombre, ni l'émigration annuelle évaluée à 150 mille individus à peu-près. En plus la moyenne des salaires dans les grandes villes ne dépasse pas 2 francs par jour, et les ouvriers de la campagne n'arrivent pas à vingt sous.

Voila la condition des habitants de ce qu'on appelle le jardin de l'Europe.

***

En attendant le mouvement final, des petites révoltes partielles éclatent journellement un peu partout dans la Péninsule.

Dernièrement c'est à Capua-Venero (province de Naples), que la population a envahi le conseil communal, où on était en train de voter une augmentation sur l'impôt d'octroi.

Les conseillers ont été mis en fuite, les archives communales brulées et les gardes civiques venus pour défendre l'ordre et protéger les gros bonnets ont été accueillis par le peuple armé, et il y a eu des blessés des deux côtés.

***

En Sicile. — Le réveil est extraordinaire. En peu de temps, il vient d'éclore quatre journaux anarchistes. *Le Riscatto*, à Messine. *La Nuova Riscossa*, à Trapani. *Le Proletario* (très vaillant), à Marsala. *Le Piccone*, à Catane et bientôt paraîtra parmi les mineurs de Caltanisetta l'*Operaio*.

Mais la misère est effrayante. Les grèves sanglantes se succèdent les unes aux autres. A Montedoro, à Tarara, parmi les paysans de Gratteri. Le procès qui a suivi la grève de Montedoro a couté à 40 mineurs 150 années de travaux forcés et vingt mille francs d'amende.

Les deux procès suivants couteront le double.

Les paysans de Gratteri, petite ville de 3,000 habitants près de Palerme, se sont révoltés à la suite d'une augmentation d'impôt. Il y a eu bataille avec les gendarmes. Trois paysans ont été tués, mais le maire, le brigadier de gendarmerie et quatre gendarmes ont reçu des coups de couteau de gravités variables. Finalement, force est restée à la loi et les condamnations vont venir.

# A PROPOS DU COMPTE RENDU DE «LA GRÈVE»

Londres, 10 décembre.

J'abandonne volontiers à l'ami si bienveillant qui a fait le compte rendu de *La Grève*, tous les personnages de mon drame (que je n'ai pas voulu faire parfaits) je désire comme lui que d'autres fassent mieux dans la route ouverte, ce qui n'est pas difficile ; mais je suis obligée de relever les erreurs trop fortes du compte rendu :

1° A moins que notre ami ne regarde la mort comme une récompense (dans ce cas il est dans la vrai), il ne peut dire que ceux des personnages qui agissent bien sont récompensés puisqu'ils meurent avant le triomphe de leur cause ;

2° Dans les vieux mélodrames, il y a un enchevêtrement d'intrigue (et dans *La Grève*, la marche des évènements absolument naturelle sert d'intrigue), la musique était de rigueur dans ce drame.

Loin de moi de vouloir occuper le public de si peu de chose, mais si j'avais commis, surtout la première des âneries ci-dessus, je mériterais absolument les imputations de M. Constans. Je compte donc sur une juste rectification.

N'est-ce point assez que pour les besoins d'une autre cause on colporte une fausse lettre de moi à Mme D'Uzès où je lui aurais promis les voix de ceux qui ne votent pas sans que les amis me prêtent cette chose stupide que le bien est récompensé.

Je n'ai jamais enseigné une chose aussi monstrueuse et aussi capable d'entretenir la lâcheté humaine.

Louise Michel.

Nous reproduisons la rectification de notre amie Louise Michel, mais quelle que soit l'estime que nous avons pour son caractère, nous n'avons rien à retrancher de nos appréciations.

C'est l'incorrection d'une phrase qui lui a fait croire que nous disions que la vertu était récompensé dans son drame. — Nous voulions dire tout simplement, parlant en général, que dans tous les mélodrames la vertu étant récompensée et le crime puni.

Dans son drame, Louise ne récompense pas la vertu puisque tous les personnages sympathique meurent, mais elle a voulu au moins châtier le crime dans le personnage le plus répugnant, puisque la baronne meurt poursuivie par le spectre de ses victimes.

Quant aux chants mêlés à la pièce, c'est une constatation que nous avons faite, nullement un reproche, mais puisque notre amie revient là-dessus, nous lui avouerons, que, si nous avons trouvé bien en place la chanson dite, en soirée, au piano, nous comprenons moins le chœur des grévistes, dans les coulisses, revenant de temps à autre pour souligner les passages de la conversation de la baronne avec Eléazar. — Cela est, paraît-il, renouvelé de la tragédie antique, cela produit certainement de l'effet sur le public, mais cela est faux, cela n'existe pas dans la vie ordinaire. Nous croyons que l'on peut chanter dans une manifestation, mais en pleine révolte, ce que l'on doit entendre, ce sont les cris, les vociférations, non les chants.

Où ces chants sonnent encore plus faux c'est au tableau du bord de la mer où l'on voit des femmes chanter, sans savoir pourquoi. Puis Némo, l'un des personnages arrive dans une barque, en chantant, et au moment où il débarque et où sa fille adoptive vient pour l'embrasser, tous les personnages se mettent à chanter ! Nous n'avons jamais vu cela dans la vie réelle.

Certes, le compte rendu de la *Révolte* comparé aux

comptes rendus dythirambiques de l'*Egalité* et de l'*Intransigeant*, a pu paraître froid, et cela semble étrange que ce soit un journal anarchiste qui fasse des réserves sur l'œuvre d'une anarchiste, mais nous estimons que nous nous devons à tous la vérité et que la camaraderie n'a rien à voir dans les actes de propagande.

Nous parlons, agissons et jugeons d'après notre idéal, et en littérature anarchiste, notre idéal, est le vrai, le réel.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le Groupe anarchiste du faubourg Marceau, fait appel aux travailleurs.

Le capital est la récolte du riche sur la sueur du pauvre.

Le capitaliste se vautre dans les plaisirs.

Le travailleur ne jouit de rien; c'est un monde renversé.

Les fénéants dansent et banquettent, les laborieux endurent la faim.

Beaucoup d'ouvriers comme remède à cette situation cherchent le suicide; les anarchistes pensent qu'il y a mieux à faire.

Oui, car il faut vivre pour préparer la grande ère de l'avenir, pour grossir les bataillons de la misère qui donneront la victoire définitive et dresseront sur des bases solides, les principes du communisme anarchiste.

Patience encore, le moment des revendications sociales approche, car le joug est trop lourd. Donc à l'œuvre, groupons nous, et de l'audace.

Le Groupe anarchiste, du faubourg Marceau.

***

Saint-Etienne. — Il vient de se former un nouveau groupe appelé la Haine.

Comme l'indique son nom, le groupe aura pour but de soulever le mépris, l'indignation des travailleurs contre toutes classes dirigeantes et exploiteuses; de faire naître au sein des masses les idées de révolte et de vengeance auxquelles tout prolétaire est dans le droit d'avoir recours pour détruire tout ce qui s'oppose, résiste à sa marche en avant pour le bonheur de l'humanité.

A cet effet, les camarades se proposent de faire une propagande des plus actives, soit à l'atelier, en réunions, en promenades, partout en un mot où se trouveront les travailleurs, ils ne cesserons de leur montrer la cause de leur misère et le remède à y apporter.

Les camarades qui voudraient entrer en relation avec le groupe, sont priés de s'adresser au compagnon Chapoton, chez Denhomme, 25, rue Neuve-Saint-Etienne (Loire).

***

Marseille. — Nous apprenons avec plaisir qu'il vient de se former à Marseille un nouveau groupe anarchiste sous le titre de « Club Révolutionnaire ».

Ce groupe est composé de jeunes gens qui travaillent avec toute l'énergie dont ils sont capables à l'avènement de l'anarchie.

Pour correspondre avec le Groupe, s'adresser au compagnon Maury, rue Molière, 15.

Les compagnons qui pourraient faire parvenir des brochures sont priés de les envoyer à l'adresse ci-dessus.

***

Estagel. — Les camarades d'Estagel (Pyrénées Orientales) se plaignent de ce qu'il ne passe jamais d'orateur en tournée de propagande dans leur département. Ils demandent qu'on ne les oublie pas lorqu'il sera organisé une tournée.

Ils ont ouvert une souscription pour aider aux frais du voyage. Adresser fonds et communications à Andrillo Ange dit Bébé à Estagel.


## VIENT DE PARAITRE

*La Morale Anarchiste*

Par P. Kropotkine

**PRIX : 10 CENTIMES**

7 francs le cent, pour la propagande


## JOURNAUX ANARCHISTES

### EN COURS DE PUBLICATION

**De langue française :**

*Le Père Peinard*, 31, rue Cadet, à Paris.
*La Tribune libre*, 26, Warren street. Londres.
*Le Réveil des Mineurs*, box 82, Hasting Cambria, Co Pa. Etats-Unis.
*La Question Sociale*, 78, rue de Stassart, Ixelles-Bruxelles (Belgique).

**De langue norvégienne :**

*Feidraheimen*, à Enalia-Litleludalen, Norwège.

**La lange italienne**

*La Nuova Riscossa*, à Trapani.
*La Plebaglia*, à Imola.

**De langue allemande :**

*Freiheit*, 167, William Street, à New-York (Etats-Unis)
*Die Autonomie*, 96, Wardour Street, Soho square, à London W. (Angleterre).
*Der Anarchist*, 719, S. 2th, street Saint-Louis (Mo) (Etats-Unis).

**De langue hébraïque :**

*The Worker's friend*, 40, Barner Street Commercial road, à London E. (Angleterre).

**De langue anglaise :**

*Freedom*, Labour Press Limited, 57, Chancy Lane, London W. C.
*The Anarchist labour leaf*, H, Mackenzie, 12, Basing Place, Kingaland road, London N. E.
*The Australian Radical* au local de *The Australian socialist league*, 533, Georges street, Sidney N. S. W. (Australie).

**De langue portugaise :**

*Revolução Social*, rua de S. Sebastiao, 16, Andar, à Porto (Portugal).

**De langue hollandaise :**

*Anarchist*, hoelkade 165[17] S'gravenhage, à La Haye (Hollande).

**De langue espagnole :**

*El Productor*, 2, San Olegario I°, à Barcelone (Espagne.
*La Anarquia*, amparo 96, Madrid.
*La Alarma* à Séville
*El Socialismo* à Cadix.
*La Victima del Trabajo* à Valence.
*Los Desheredados* à Sabadell.
*El Proletario* à San-Feliu de Guixols,
*El Perseguido*, casilla de Correos 1818, Buenos-Ayres (Rép. Argentine).

**De langue tchèque :**

*Volné Lisky*, 245, E. 87 th street New-York.

Prière aux camarades de nous signaler les lacunes que nous pourrions avoir faites. — Bien entendu au point exclusivement anarchiste.


## La RÉVOLTE est en vente :

**A Saint-Denis**

Chez Segard, 30, rue d'Aubervilliers.

**A Amiens**

Au débit de tabac de la rue de Beauvais, en face Saint-Charles.

**A Vienne**

A la librairie de l'Avenir, la *Révolte* et le *Père peinard* et toutes les publications socialistes.
L'on fait le service à domicile.
Librairie de l'Avenir, rue de la Cocarde, 4.

**A Bruxelles**

A la librairie de la Poste, boulevard Anspach, la *Chronique*, galerie du Roi, aubette, 2 bis, rue du Marais.

**A New-York**

E. David, 27 South 5 th avenue.
Koennecke, 266, William street.

*Les compagnons auxquels il ne serait pas nuisible de donner leur adresse comme dépositaires de la « Révolte », sont priés de nous le faire savoir.*

## LA RÉVOLTE

**Est en vente dans toutes les Librairies**

### DE PARIS

*Pour la Vente en gros s'adresser :*

**11 — RUE DU CROISSANT — 11**

Prière aux camarades de demander le journal dans les kiosques et chez les libraires, et d'informer ceux, chez lesquels ils ne le trouveront pas, qu'ils peuvent le réclamer aux porteurs du *Petit Parisien*.


## PETITE CORRESPONDANCE

Ceux qui connaissent l'adresse du compagnon Denis Chanal, sont priés de la communiquer au compagnon Mouysset, 2, rue de la Cantonnade, à Bességes, pour communication urgente à lui faire au sujet de ses frères d'Amérique.

Le compagnon René Brisset, est prié de faire savoir son adresse au compagnon François Place, 13, rue Monsigny.

H. C. — La nouvelle laisse trop à désirer comme construction pour pouvoir insérer.

D. à Mascara. — Je n'ai pas retenu votre adresse pour pouvoir vous écrire ?

F. à Amiens. — Non.

Bobler au Hâvre et F. à Reims. — Inutile de demander pourquoi quand vous recevez le journal en retard.

M. à Trélazé. — Il restait dû 6 fr. au n° 41. Du 41 au n° 6, il y a eu 15 envois à 40 exemp. — 640 du 7 au 15 inclus 9 envois à 70 exemp. — 630 en tout 1270 exemp. à 7 fr. 00[0]. — 88 90 plus 6 fr. — 74 90. Reçu une fois 10 fr., une fois 14 et 20 — 44 fr. Reste 50 90. — Sauf déduction des invendus.

Jean Noct. — Pas assez correct comme vers.

Verdier à Ganges. — Oui.

G. F. rue Caulaincourt. — Je croyais votre adresse imprimée. — Je vais vérifier.

M. à Nantes. — N. Tarascon. — B. au Mans (?). — H. à Escarbotin. — L. G. à Lille. — A. à La Garenne. — V. à Dunkerque. — R. à Bordeaux. — L. à Crayfurt. — G. à Biarritz. — B. à Thuir. — B. rue. — L. à Crayford. — R. à Limoges. — E. G. à Lyon. — L. rue Cadet. — B. à Jemmapes. — D. à Morlanwelz. — B. à St-Ouen. — F. à Amiens. — G. P. au Hâvre. — A. G. à Aix. — S. à Toulon.

B. au Hâvre. — P. à Puyloubin. — B. M. à Lyon. — B. à Maizy. — C. à Arcis (Aube). — F. à Reims.

A. A. à Estagel. — S. à Chaumont. — G. à Romans. — S. M. à Faënza. — M. à La Louvière. — H. G. à Port-Elisabeth. — P. à Solliès-Toucas. — G. à Nantes. — B. à Argenteuil. — D. S. à Bollène. — F. à Novillars. — C. à Nantes. — G. à Brest. — Reçu mandat.

## CONVOCATIONS

Groupe anarchiste des mégissiers, palissonneurs et parties similaires du faubourg Marceau, convie tous les camarades pour le 27 décembre, à 8 h. 1[2 du soir, salle Aubertin, avenue des Gobelins, 30.

Ordre du jour : De l'organisation autoritaire et de la libre entente et pourquoi sommes-nous anarchistes.

Les camarades du groupe anarchiste du XIII[e] sont convoqués spécialement samedi 27 décembre à 9 h. du soir, rue du Moulin-des-Prés, 35, salle Viguié.

Ordre du jour : Famille et propriété.

Tous les samedis au café du Centenaire, rue d'Ialy, réunion du groupe des Jeunes Vengeurs Algériens.

Le groupe le *Réveil du XV[e]*, réunion samedi, 20 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Logéron, 18, rue Croix-Nivert, convoque tous les camarades qui s'intéressent de la propagande.

Les Trimardeurs, réunion samedi 27 décembre, rue St-Martin, 239.

Groupe des travailleurs anarchistes du XII[e], salle Guillemain, 67, rue Claude Decaen, samedi 27 décembre à 8 h. 1[2 du soir.

Le Groupe d'études sociales des travailleurs anarchistes du XII[e], organise une soirée familiale, mercredi 31 décembre, à 9 h. du soir, salle Guillemain, 67, rue Claude Decaen.

Ordre du jour :
1° Conférence par le compagnon Bébin ;
2° Chants et poésies.
Entrée libre.

Groupe anarchiste du Levallois, tous les samedis à 8 h. 3[4, salle Mezerette, rue de Gravel.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 17 — DIX CENTIMES — DU 3 AU 9 JANVIER 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Nous prions les camarades qui nous doivent des exemplaires des* PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, *de bien vouloir les solder. Prière à ceux qui nous en ont demandé, de patienter un peu; à la prochaine éclaircie, nous irons en chercher.*

## L'ANNÉE 1890

L'année 1890 n'a pas de faits bien importants à signaler. La désorganisation de la société bourgeoise a fait quelques pas en avant; et d'autre part, nous avons vu le lent travail d'infiltration des idées révolutionnaires dans les masses se poursuivre et atteindre des couches nouvelles, auxquelles une reprise momentanée du travail à permis de se grouper et d'extorquer quelques concessions à leurs maîtres. N'était ce dernier mouvement qui, malgré ses apparences légales et ses allures timides, n'en est pas moins un signe de réveil des masses restées inertes jusqu'à ce jour — le bilan de l'année serait encore plus pauvre.

---

La désorganisation de la société bourgeoise a fait du chemin sous toute la ligne. En France, on a vu la chute du parti boulangiste qui, sous un masque de radicalisme, servait de ralliement aux forces de la monarchie et de la haute finance. En Angleterre, la désorganisation du parti parlementaire irlandais a ébranlé un des plus forts piliers de la foi enfantine aux parlements. L'Allemagne a célébré la chute de Bismarck — cette incarnation de la bourgeoisie allemande, dans lequel les embourgeoisés et les bourgeois de l'Europe entière voyaient la preuve des « grandes choses » que l'on parvient à réaliser par la force et l'impudence politique. L'Amérique a eu les révolutions du Brésil et de l'Argentine, qui ont jeté le trouble dans les petits ménages de voleurs qui pillaient ces deux Etats, et sont venues ébranler jusqu'aux marchés européens.

La finance internationale, recevant le contre-coup de cette commotion sur le marché de Londres, s'est trouvée à deux doigts d'un krach général, bien plus sérieux que ceux de Vienne en 1876 ou celui de Paris lors de la chute de l'Union générale. Il a fallu les efforts combinés de toutes les grandes banques européennes pour empêcher le désastre. Enfin, en Russie, le parti réactionnaire a si bien travaillé à rendre la monarchie odieuse aux paysans, que à bout de patience, ils se sont déjà révoltés dans plusieurs provinces.

Bref, sous ce rapport l'année écoulée ne laisse rien à désirer. Elle a ébranlé l'édifice bourgeois plus même, qu'on ne pouvait l'espérer. Elle a préparé le terrain pour les révolutions nationales et la grande Révolution sociale internationale, si impatiemment attendue par les souffrants de l'univers.

---

D'autre part, ce grand réveil des masses ouvrières, dont nous avons déjà parlé l'année précédente, s'est continué. Le choc donné par les grèves belges, celles de Westphalie et enfin la grande grève des chargeurs de navires de Londres, n'a cessé de se propager. Il n'y a pas eu d'aussi grandes grèves que celles de l'année 1889, mais leur nombre, leur variété, leur caractère violent dans certains endroits, leur extension aux classes rurales en Italie, sont des points à signaler. Surtout, ce qui nous frappe c'est l'extension de l'idée de la grève générale dans tous les métiers.

Il est certain, — et il n'y a que les politiciens socialistes et même anarchistes (car, il y en a malheureusement!) pour ne pas le remarquer, — qu'il se produit dans les profondeurs mêmes des masses ouvrières un mouvement. Il est très vague, très inconscient, mais il est très décidé à changer d'une façon ou d'une autre les conditions du travail actuel. C'est par des mouvements aussi vagues et aussi inconscients que toutes les révolutions ont commencé.

La question est seulement de savoir si ce mouvement, abandonné à lui-même, méconnu par l'élite ouvrière qui a pu *comprendre* la situation, — ne s'épuisera pas en vains efforts de grèves partielles; ou s'il se trouvera parmi les travailleurs conscients des hommes qui se jetteront dans ce mouvement, lui donneront leur énergie, leur savoir et leur dévouement et travailleront à l'étendre, à le renforcer, à le rendre plus conscient, ou bien enfin si l'on abandonnera cette tâche à des intriguants, à des agents du ministre belge Beernaert ou à des politiciens qui s'en feront un marche-pied pour arriver aux honneurs de la politique.

Tout est là. Ce mouvement trouvera-t-il des Parsons, des Spies, etc., pour l'élargir, ou ne trouvera-t-il d'une part que des gens pour le critiquer, chacun chez son mastroquet, et d'autre part, des intrigants pour l'exploiter?

---

Disons que déjà il a trouvé des amis en France, notamment à Vienne, qui paient maintenant de la prison leur dévouement à la cause populaire.

Au 1er mai passé, des millions de travailleurs en Europe s'étaient mis en mouvement. Ne sachant trop que faire, ils s'étaient arrêtés à l'idée d'un jour de fête populaire, *pris* de force par les travailleurs, au lieu d'être accordé par les patrons. Les socialistes se sont tous mis en travers de ce mouvement. Seulement lorsqu'ils se furent aperçus que les manifestations auraient lieu malgré eux, ils se décidèrent au dernier moment à s'y joindre — pour amener de l'eau sur leurs moulins électoraux.

Dans toute l'Europe, sur tous les tons et dans toutes les langues, on a prêché aux millions de travailleurs réunis qu'ils devaient rester dans la voix *légale*. « Les huit heures légales », *the legal eight hours, Acht Stunden Gesetz* — voilà ce qu'on a crié, chanté, péroré, devant ces millions; et dans une seule ville, seulement à Vienne en Isère, il s'est trouvé quelques anarchistes qui, forts de la sympathie gagnée aux seins des masses, — sans cela on ne fait rien — ont su dire à leurs frères de bagne : — Vous *voulez* les huit heures? Eh bien, *prenez les!* Et si la police vous empêche de manifester pour propager les idées — alors frappez les exploiteurs sur leur bourse d'une manière ou d'une autre!

La révolte à Vienne était petite. Que serait-elle cependant, si les anarchistes de tous pays avaient agi de même? Qu'eût-ce été si la pièce de drap de Brocard de Vienne s'était multipliée? Si dans cent villes, au lieu d'une, les travailleurs avaient affirmé leur droit et leur force par des actes?

---

Enfin, c'est parmi les paysans, surtout en Italie et en Russie, que l'on a vu se produire dans le courant de cette année toute une série de petits mouvements, d'émeutes, d'agitations locales. Tout porte à croire que les paysans italiens sont las de subir la misère, l'impôt, la ruine par l'Etat, le seigneur et le capital. Ils se révoltent. Une sourde agitation se produit parmi eux.

De même en Russie, le tsar s'est mis dans la tête de ramener le pays aux anciennes bonnes mœurs du servage, il a donné à la nobilité le droit de nommer, comme « chefs de district », d'anciens officiers de cavalerie; ceux-ci armés de verges bien longues sont couverts d'avance d'impunité par le tsar lui-même quoi qu'ils fassent de leurs verges sur les dos des paysans. Il a fait ces « réformes » — et la jeune génération paysanne qui n'a pas connu les horreurs du servage, a commencé partout à se révolter.

Une agitation sourde règne dans toutes les provinces où « la réforme » alexandrine a été faite. La révolte éclate. Il s'agit seulement de savoir si dans la jeunesse russe il se trouvera des *hommes* qui, forts de leur confiance dans les mouvements populaires, donneront à ces mouvements la vigueur qu'ils avaient donnée jadis au mouvement terroriste politique, ou s'ils continueront toujours à conspirer seulement dans les capitales et à donner leur énergie — énergie aussi remarquable que celle dont Marie Günzbourg a fait preuve — à des complots dirigés contre le potentat de Gatchina?

---

Notre revue serait incomplète si nous passions sous silence la conspiration des réac-

tionnaires de toute nuance qui étend de plus en plus son réseau sur l'Europe. Il n'y a pas à en douter. Nous nous trouvons en ce moment en face d'une vaste conspiration des exploiteurs du monde entier contre le parti de la révolution. C'est une conspiration des riches : seigneurs, banquiers, grands industriels, prétendants aux trônes, bourgeois, rentiers, etc., etc., qui embrasse l'Europe et l'Amérique.

A-t-elle un centre? c'est douteux. Mais l'ordre des jésuites, les gros banquiers et les gros bonnets de la politique réactionnaire en sont les centres naturels ; tandis que la prêtraille catholique et en partie la prêtraille protestante forment le réseau qui enveloppe les adhérents du parti.

En Angleterre, le parti de la réaction est constitué sous le nom de Ligue de la Primevère (*Primrose League*), avec ses branches diverses : ligue de défense de la propriété, ligue du travail libre, etc. Pour les pays catholiques les conspirateurs se rallient autour du Vatican ; en Russie ils sont ouvertement constitué, sous le tsar ; en Allemagne ils n'étaient pas fortement groupés parce qu'ils avaient leur représentation naturelle dans Bismarck, l'aumônier de la cour Stœcker, le roi et les ministres. Maintenant, ils se reconstituent pour former le parti du césarisme réformateur.

Le parti de la réaction n'a pas une organisation jacobine : il n'en a pas besoin. L'union des buts suffit déjà. Un membre de la Ligue de la Primevère, est le bienvenu au Vatican, comme dans les salons du baron Hirsch. Un homme de confiance des jésuites est le bienvenu auprès des Stœcker et des barons de la Bourse.

L'intrigue est leur arme. En champ ouvert ils seraient battus d'avance : aussi ils manient l'intrigue à merveille. En France, ils ont *fait* Boulanger, — ce dictateur, né du mécontentement général et des préjugés autoritaires et que le parti de la réaction en France, en Allemagne, en Angleterre, en Russie a fait mousser. Et s'ils n'ont pas réussi à faire retourner la France à la monarchie, ils ne s'en frottent pas moins les mains en se disant : « Tout de même on a entravé le socialisme pour trois ans. Pendant trois ans, ces nigauds ne se sont passionnés, que pour ou contre Boulanger. C'est trois ans de gagnés ; c'est la démoralisation semée à pleines mains par l'argent distribué. »

En Angleterre ils ont tué dans l'opinion publique Dilke — le futur président de la République anglaise. Après ils s'en sont pris à Parnell — aussi un futur président de la République irlandaise ! Ils ont enterré l'autonomie politique de l'Irlande et ils s'en frottent les mains. Voilà sept ans qu'on a tenu l'Angleterre occupée d'une seule question : le *home rule* des Irlandais qu'ils n'auront pas.

La démoralisation est leur arme la plus puissante. Dès qu'il surgit dans la masse ouvrière un homme d'une certaine énergie, ils font tout pour le gagner.

Argent, caresses des grandes dames, flatterie pour stimuler l'ambition — tout est mis en jeu. Et trop souvent, malheureusement, ils ne perdent pas leur temps. Bref, tous les moyens sont bons. L'ambition, la soif des jouissances, tout est exploité par des mains habiles.

---

Mais cette Ligue de la réaction elle-même ne prouve-t-elle pas l'approche de la Révolution ? Quand on voit les riches se liguer entre eux sous tous les noms possibles, prendre toutes les peaux empruntées aux révolutionnaires, pour entraver le parti de la révolution — n'est-ce pas la preuve la plus palpable de la force de ce parti ? L'arme qu'ils croient manier si habilement, se retourne contre eux.

Après avoir cherché à enrayer la marche des idées révolutionnaires par la persécution, ils ont vu que les martyrs ne faisaient que multiplier les révolutionnaires et ils ne se sentaient pas la force de recourir de nouveau à une Sainte-Barthélemy. Ils ont cherché à semer la corruption par l'argent, par la débauche — et ici encore ils ont trouvé une barrière dans les idées morales des grandes masses. Et maintenant ils cherchent à s'emparer du mouvement ouvrier en le favorisant même, mais en cherchant à enrôler, à acheter, à assujettir les hommes énergiques du parti. Voilà leur tactique.

Ce jeu est trop fin pour réussir. Le vent qu'ils sèment eux-mêmes deviendra tempête. Et la tempête balaiera toutes ces moisissures, parce que dans le mouvement ouvrier le nombre de ceux va toujours croissant qui ne se laissent pas prendre aux apparences trompeuses, qui se méfient de quiconque cherche à devenir meneur, de quiconque essaie de conduire le mouvement dans les eaux de la réaction.

## CONDAMNATION DE LORION

### DIX ANS DE TRAVAUX FORCÉS

Le 18 décembre nous avons assisté à Douai à la condamnation de notre ami Lorion, dont l'attitude a été des plus fières et des plus énergiques.

La salle était comble, les cartes de faveur avaient été distribuées à profusion, de sorte que l'enceinte réservée était garnie d'un public trié sur le volet. Nous remarquons aussi bon nombre de mouchards venus de Roubaix pour épier les anarchistes qu'ils connaissaient.

Le défilé des témoins n'a été qu'une série de mensonges à la charge de notre ami. Sauf un témoin à décharge, à l'audition duquel l'avocat bécheur s'est opposé, ils étaient tous des policiers ou des individus ayant envie de le devenir. Un des témoins avait bu toute la matinée avec les gendarmes et il était tellement saoûl que le président dut le faire sortir. Lorion réfute mot à mot ce que racontent les mouchards, de sorte que le public s'aperçoit facilement que ce procès n'est qu'une odieuse machination tramée contre notre ami.

Le substitut commence son réquisitoire :

Cette affaire, dit-il, intéresse à un haut degré, l'ordre social, ce qu'il faut, c'est rechercher le mobile qui a fait agir Lorion, savoir pourquoi il voulait semer de cadavres la ville de Roubaix. Ah ! c'est qu'il veut paraître hardi, entreprenant, il veut s'imposer à l'admiration de son parti.

Il cherche aujourd'hui à se faire passer pour un inconscient, cela est faux, son crime est préméditè de longue date, il est en lutte avec la police depuis l'âge de treize ans !

Après avoir rappelé à sa manière l'agression de la *Dépêche*, il continue :

Voyons enfin comment le crime que nous jugeons aujourd'hui, est arrivé ?

Le journal le *Cri des travailleurs*, attaque Lorion, ce dernier veut se disculper dans la seule crainte de perdre la popularité malsaine qu'il avait su conquérir à Roubaix. Il arrive donc armé de revolvers, se promettant de tuer quiconque le touche.

Eh bien ! messieurs ! est-ce là un grand caractère, un homme de talent ? Non pas du tout, ce n'est pas même un Mandrin, c'est tout au plus un vulgaire Cartouche.

Et il y en a long sur ce ton. Il rappelle les condamnations de Lorion, en outre une condamnation à Marseille pour avoir volé de l'argent à un capitaine espagnol. Depuis un moment, Lorion faisait des signes de dénégation et n'y tenant plus, il s'écrie : « C'est faux, vous mentez sciemment, j'ignorais avoir été condamné pour cela ».

« Ah, sans doute, vous avez été condamné par défaut, mais pourquoi ne vous êtes vous pas constitué prisonnier ? mais non, partout vous fuyez devant la police ». Et il continue en parlant de la vie vagabonde de l'accusé...

Voilà sous quelle bannière se rangent vos compagnons. Cependant il doit y avoir parmi eux d'honnêtes ouvriers, je regrette qu'ils ne puissent assister à cette audience, ils seraient édifiés sur votre compte, vous les conduisez à l'abîme et vous vous esquivez quand vous apercevez le danger.

Arrivons maintenant à vos tentatives d'assassinat! A Roubaix vous étiez entouré d'amis sûrs, à un tel point que le cabaretier chez lequel vous étiez réfugié, a même trompé la police en lui déclarant que vous n'étiez pas dans la chambre de François. C'est faux, dit Lorion!

Tout ce que je dis est vrai et a été minutieusement vérifié. Je dis et je répète que l'aubergiste était de connivence avec vous.

Vous vous tenez donc armé, et quand les agents entrent dans la chambre vous tirez sur eux dans l'intention de les tuer! voilà en quoi consiste votre bravoure, vous n'êtes qu'un criminel!

Vous avez ensuite commis une action encore plus lâche en tirant dans le dos d'un agent renversé à terre, et en tentant de tuer les courageux citoyens venus pour prêter main forte à la police.

C'est vraiment grâce à la Providence qu'il n'y a pas eu de cadavres.

Nulle part enfin, vous n'avez le courage de prendre la responsabilité de vos actes, on retrouve par tout l'exploiteur, l'escroc, le vulgaire voleur, et comme bouquet l'assassin.

Messieurs les jurés, vous avez ici une mission particulière à remplir, vous avez devant vous un des destructeurs de notre société, vous saurez faire justice vous, les hommes probes, intègres, honorables, aurez à cœur de donner un exemple à ceux qui, dans le fond de la salle attendent peut-être votre verdict, pour savoir s'ils doivent continuer la propagande néfaste de leurs doctrines destructives.

L'homme qui est devant vous, représente tout ce qui est immoral, il est le grand chef de cette bande qui ne respecte vos propriétés que dans la seule crainte d'une condamnation sévère.

C'est au nom des honnêtes gens que je réclame de vous une peine sévère, pas de grâce, pas de pitié, il s'agit du bon ordre social.

La parole est alors accordée à Lorion.

(Le manque de place nous force à remettre sa défense au prochain numéro).

Après le réquisitoire de Lorion qui produit un grand effet, l'avocat imbécile prend la parole pour prononcer la plaidoirie. Il eut certes mieux fait de se taire, la seule phrase plausible de son discours a été celle-ci : « L'accusé s'est montré à vous, mieux que je n'aurais pu le faire moi même. »

Le substitut bécheur a repris la parole pour faire une constatation qu'il est bon d'enregistrer, à savoir que la *situation des ouvriers est pire que celle des forçats*.

« Les travaux forcés, dit-il, ne sont pas, au fond, aussi terribles qu'on le croit. Je demande cette peine pour purger la France des révolutionnaires dans le genre de Lorion, en le condamnant, à plus de huit ans, il ne peut plus revenir, *c'est ce qu'il nous faut*.

Du reste, ils ne sont pas mal, puisque le *Figaro*, reproduisait dernièrement un interview qu'un de ses rédacteurs avait eu avec des forçats, leur demandant comment il se trouvait :

« Oh ! très bien ! je ne regrette qu'une chose, c'est de n'être pas venu ici trois ans plus tôt, j'aurais fait fortune. »

Vous voyez, répond le bécheur, l'existence des déportés est de beaucoup préférable à celle de la plupart des honnêtes pères de famille ouvriers. » — (Cette phrase n'a pas besoin de commentaires).

Lorion termine la séance par quelques mots : « En remerciant mon avocat, du talent qu'il a apporté à ma défense, je dois m'expliquer clairement sur un point, car ma conscience est scrupuleuse : si on me poursuit si sévèrement, c'est parce que je suis anarchiste ; mon défenseur vous a dit que j'étais aigri et qu'avec de l'indulgence, je pourrai changer, il n'en est rien, Je ne changerai d'idées que si l'on me prouve qu'il en existe de meilleures. Tant que cette preuve ne sera point faite, je conserverai les mêmes principes. »

La cour condamne Lorion à *10 ans de travaux forcés*, 15 ans d'interdiction de séjour, elle ordonne l'affichage de l'arrêt, et comme pour jouer avec un condamné le condamne à 4 mois pour la contrainte des frais de procès.

Dans la contrée on est d'accord pour approuver sa conduite et blâmer le journal socialo-policier qui l'a dénoncé.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Les élections consulaires. — Tout dernièrement a eu lieu dans les principales villes de France ce qu'on appelle les élections consulaires c'est-à-dire la nomination des juges des tribunaux de commerce.

Il y a une dizaine d'années une aristocratie de « notables commerçants » avait seule le droit de vote, mais à la suite d'une vigoureuse campagne, le droit fut étendu à presque tous les commerçants. On demande maintenant que les femmes commerçantes soient électeurs puisqu'elles sont justiciables. Il y a donc là une sorte de suffrage universel.

Or, à ces dernières élections, *nulle part*, ni en province, ni à Paris, le *chiffre des votants n'a atteint le sixième du chiffre des inscrits*. Dans un arrondissement de Paris, on a compté 51 votants sur 3,020 électeurs, 1 sur 60. Dans quelques villes, dont Orléans, je crois, il n'y a pas eu un seul votant.

D'où vient cette indifférence absolue? Les journaux bourgeois y perdent leur latin. Comment, disent-ils, les commerçants ont longtemps crié pour avoir le droit d'élire leur juge, ils l'obtiennent et ne s'en soucient plus! Ils énumèrent les raisons qui devraient amener plus d'électeurs aux urnes consulaires qu'aux urnes législatives : l'électeur est éclairé, l'élu a un mandat bien défini, qu'il est d'ordinairement apte à bien remplir; il connaît ce dont il s'agit et il est personnellement connu de beaucoup d'électeurs. Et les urnes sont désertées.

Il y a là en effet un phénomène très intéressant, la connaissance des causes duquel pourrait nous servir beaucoup dans la propagande.

A mon avis, toutes les raisons invoquées contre l'abstention provoquent l'abstention. C'est justement parce que l'électeur consulaire sait ce qu'il veut, qu'il connaît le candidat, que le mandat est précis, qu'il s'abstient. Tout ce que nous disons en faveur de l'abstention politique, le commerçant l'applique aux élections consulaires.

Mais alors pourquoi les mêmes hommes votent-ils pour nommer les députés? Ce n'est certes pas dans l'espoir d'avoir de bonnes lois ou simplement qu'ils croient le candidat honnête. C'est beaucoup plus une question de *jeu*. Qui arrivera premier? Quel changement va avoir lieu? On se passionne pour la lutte tandis que dans les élections consulaires, il y a rien d'intéressant!

Il y a beaucoup à dire sur ce sujet. Le fait est là. On vote moins aux élections municipales qu'aux élections législatives et beaucoup moins aux élections consulaires qu'aux élections municipales.

Les élections aux prud'hommes patrons et ouvriers, rentrent absolument dans le cas des élections consulaires. Il y a même encore moins d'électeurs proportionnellement.

Il n'y a pas là de quoi encourager ceux qui veulent *améliorer* le parlementarisme, ceux qui rêvent de *chambres éclairées*, s'occupant de questions de leur compétence. Dès que diminue l'absurdité de l'élection, l'intérêt s'en va et l'on ne s'en occupe pas. Au fond le parlementarisme ne tient absolument debout que par ce qu'on aime à voir les acrobaties. Si l'élu, juge au tribunal de commerce ou conseiller prud'homme ne s'agite pas, on s'abstient.

On vote pour les députés comme on va au Jardin des plantes voir le Palais des singes.

## Espagne

Un bon petit journal, le *Socialismo*, de Cadix, vient à notre aide pour la défense des idées communistes-anarchistes. Le groupe de Barcelone, *los Hijos del Mundo*, s'occupe de créer un nouvel organe. S'adresser à José Chili, rue Parlamento, 59, 4°, Barcelone.

Le journal la *Tramontana*, de la même ville, publie un almanach anarchiste pour 1891. Bon courage!

***

Cuba. — *El Productor*, de La Havane, a été supprimé par le gouvernement et la plupart des camarades du comité de rédaction, sont sous les verroux. Les gens en place n'ont pas d'autre argument.

## Allemagne

Les ouvriers fusibons. — Le gouvernement vient d'interdire à Posen la représentation d'une pièce dans laquelle figurait un manufacturier faisant des « propositions déshonnêtes à une ouvrière de son usine. » Lors de la « première », ce fut un grand scandale. Les nobles et les bourgeois des loges s'étaient levés en colère pour quitter le théâtre : « Assis! assis! » leur crie-t-on du parterre. Ils veulent descendre pourtant, mais la foule des ouvriers se précipite vers les escaliers et toute la noblaille est refoulée dans les loges. Il a fallu faire intervenir la police et fermer le théâtre. Victoire est restée à la pudeur des usiniers!

## Russie

Nous avons enfin l'acte d'accusation concernant l'affaire de Sophie Günzburg et ses « complices ». Cet acte est la chose la plus étonnante que l'on ait jamais vue, même en Russie; un chiffon de papier qui devait être un jour une proclamation, c'est tout ce qui a servi à condamner quatre personnes à mort. Elles ne seront certainement pas exécutées, mais elles iront mourir tout de même en Sibérie ou à Schlusselbourg.

Les accusés sont au nombre de cinq : Sophie Günzburg, étudiante en médecine, 25 ans; Michel Stoyanovsky, étudiant, 20 ans; Leib Ireifeld, fils de marchand, 25 ans; Alexis Orotchko, bombardier de l'artillerie de Sébastopol, 24 ans; et Pierre Douchevsky, lieutenant d'artillerie à Cronstadt, 24 ans. Les trois premiers sont d'origine juive.

Concernant leur arrestation, l'acte raconte une histoire à dormir debout. Comme quoi Günzburg aurait oublié son porte-monnaie dans un débit de tabac et comme quoi le marchand de tabac (un lieutenant-colonel en retraite), l'aurait ouvert, y aurait trouvé un chiffre de papier avec le brouillon d'une proclamation écrite au crayon, et aurait dénoncé Günzburg à la police.

Tout cela c'est pour le parterre. Quant à la vérité, c'est que Günzburg, amie du groupe que l'on a récemment condamné à Paris, était partie pour Pétersbourg en février 1889; qu'elle avait été dénoncée par les agents de Paris, suivie en Russie, et que là, elle était tombée dans un guêpier de mouchards, comprenant ce fameux lieutenant-colonel, marchand de tabac.

Le brouillon de la proclamation était ainsi conçue :

« Ayant éliminé..... il est question du tsar, mais ce passage était laissé en blanc, nous croyons de notre devoir d'en expliquer la signification. Pour ceux qui considèrent que le fait d'avoir échappé à la catastrophe du chemin de fer le 29 octobre 1888, est un miracle de la Providence, nous n'avons pas besoin d'entrer dans de longues explications. La Providence qui l'a sauvée alors, nous a choisis maintenant comme instruments pour le punir de tout le mal qu'il a fait. Nous devons cependant nous expliquer devant ceux qui croient que la violence n'offre aucun avantage »..., etc.

Et le brouillon développe le programme de constitution usuel des membres du parti terroriste russe.

La proclamation était écrite par Michel Stoyanovsky. Il fut arrêté. Quelques jours plus tard on arrêtait son frère, Simon, qui vivait avec Ireifeld.

Avant d'ouvrir leur porte, ils brûlèrent des papiers et sur les restes de ces papiers on pouvait lire des mots tels que « liberté de la presse » et « monarchie russe ». Cela suffit pour condamner Ireifeld à mort.

Quant à Simon Stoyanovsky, il n'est pas dans le procès; — l'acte d'accusation déclare *qu'il est devenu fou !!*

Orotchko, l'artilleur, est accusé d'avoir transmis des lettres en ce Günzburg et ses amis. — A mort ce terrible révolutionnaire!

Quant au lieutenant Douchevsky, il est accusé d'avoir connu Orotchko, et d'avoir été mêlé de loin à des cercles constitués dans l'armée. Surtout, il vivait avec un Ichijevski « socialiste et démocrate » qui lui aussi serait traduit devant la cour, mais — l'acte affirme une seconde fois — *lui aussi est devenu fou depuis son arrestation!*

Là-dessus le tribunal prononce :

Sophie Günzburg — à mort!
Michel Stoyanovsky — à mort!
Ireifeld — à mort!
Orotchko — à mort!
Douchevsky — acquitté!

On ne comprendrait absolument rien à ce procès insensé si les noms de Pierre Lavroff, de Dembsky, d'Orloff, de Mendelsohn, de Mme Mendelsohn, de Krantz, qui recevait des lettres pour Lavroff, et de Lawoff — tous connus à Paris — n'étaient entremêlés soigneusement aux noms des accusés. Le procès a été fabriqué par des mouchards qui subitement deviennent fous, de façon à pouvoir dire au gouvernement français : « Tenez, voilà ce que ces Russes que vous n'extradez pas, font à Paris : ils voulaient tuer notre pauvre Alexandre! Dembsky faisait des bombes, Lavroff faisait écrire les proclamations, et Günzburg les portait en Russie! »

Voilà pourquoi le gouvernement s'est aussi empressé de communiquer l'acte d'accusation à un correspondant du *Times* qui vient de le publier!

Mais le coup a raté à nouveau. L'acte d'accusation est si extravagamment bête qu'il ne peut inspirer que le dégoût.

Attendons-nous, d'ailleurs, à un nouveau procès. Sur les documents recueillis pendant les arrestations à Paris et sur les dénonciations des Landezen et autres agents provocateurs russes à Paris, on a arrêté en Russie plusieurs centaines de jeunes gens, dont 150 sont traduits devant les cours martiales. Ils ne seront cependant jugés et exécutés que par petits pelotons.

Après Paris — Londres.

Le plan de Séliverstoff est mis en exécution. Son état-major parisien vient d'envoyer toute une escouade de ses agents à Londres. On en connaît déjà quelques-uns. Peu à peu on les connaîtra tous.

## Suisse

Depuis le 11 novembre la propagande marchait assez bien par ici. A l'occasion de l'anniversaire de Chicago, on avait placardé dans la ville des manifestes rappelant le crime de la bourgeoisie américaine. La police n'attendait qu'une occasion depuis longtemps pour purger la libre Suisse de quelques copains et en effet elle décida l'expulsion que vous connaissez. Avant leur départ, une grande réunion a eu lieu salle de la Navigation, Weil, Bernard (Paul) et Stoïanoff, prirent la parole exposant les idées anarchistes et démontrant l'inefficacité de toute autre solution.

On a profité aussi de la circonstance pour démontrer, les preuves en mains, que la liberté suisse était une chimère.

Une deuxième réunion devait avoir lieu le samedi suivant, mais la police a intimidé le patron qui avait promis la salle. Les amis ont été arrêtés, puis relâchés. Ils sont partis le mercredi.

Une foule d'anarchistes et révolutionnaires étaient à la gare pour les saluer à leur départ. On a crié longuement : « Vive l'anarchie » au nez des innombrables mouchards et sergots qui étaient présents au départ des amis.

Avant même d'arriver à la frontière italienne, Stoïanoff et Galléani, sont arrêtés dans le train, Stoïanoff fut relâché une demi heure après, Galléani se trouve encore dans la prison de Como et probablement il sera condamné. Il avait en effet depuis longtemps une condamnation prononcée contre lui, c'est vrai qu'il y a eu amnistie depuis, mais peut-être que les anarchistes n'en bénéficieront pas. Puisque nous ne reconnaissons pas de lois, pourquoi les appliqueraient-on pour nous?

Voici ce que la police dit par la bouche du *Journal de Genève*, les épreuves duquel (comme du reste de toutes les feuilles genevoises) sont corrigées par les mouchards :

« Les considérants de cet arrêté (en parlant de l'expulsion des anarchistes) « visent *soit les antécédents*, soit... »

C'est ce qu'on appelle liberté! Nous savions que la qualité seule d'anarchiste suffit pour qu'on soit expulsé; mais jusqu'ici la police nous parlait toujours « d'abus du droit d'asile ». Nous sommes heureux qu'elle vienne à Genève nous déclarer franchement que si on nous frappe, c'est parce qu'on nous craint.

Voici la fin de la vomissure du *Journal de Genève* :

« Ce sont des fous en effet, mais des fous dangereux, dont la place devrait être dans une maison de santé où la haine féroce de tout ce qui existe serait traitée comme une maladie. »

En attendant que les anarchistes soient guéris, la fiction de patrie est bien commode pour nos dirigeants et les applications de ce « principe » sont bien nombreuses. Mais c'est là une application qui sert à la propagande anarchiste, malgré l'opinion contraire des bourgeois : on nous fait promener de pays en pays, de prison en prison, les idées s'entrecroisent, l'enthousiasme augmente et l'on fait de bonne besogne.

Au dernier moment, nous apprenons que le compagnon Lauze de Nîmes vient à son tour d'être arrêté et conduit au dépôt pour se voir expulsé et le compagnon Galléani a été remis en liberté.

Cela va bien!

## Angleterre

Les affaires des chargeurs des navires vont de mal en pis. Après les succès obtenus pendant la grande grève, ils se sont constitués en une Union. Bientôt cette Union se laissa aller à l'égoïsme qui a toujours caractérisé les unions ouvrières. Elle a déclaré qu'après avoir atteint un certain nombre d'adhérents, elle ne recevrait plus de membres, et que les unionistes feraient la guerre aux non-unionistes qui voudraient travailler dans les docks.

Bref, comme toute société dans la société actuelle, elle a voulu constituer un monopole à son profit.

Il est évident que les travailleurs des docks se sont ainsi trouvés divisés.

D'autre part, les bourgeois travaillent en dessous, par tous les moyens, pour briser l'Union. Ils ont constitué, à côté de l'Union des chargeurs une autre Union, celle du « Travail libre » qui fait la guerre aux unionistes, mais qui disparaîtra évidemment le jour où elle aura rempli sa mission de désagréger le mouvement. Inutile de dire que cette Union du travail libre est la création des patrons.

Bref, le nouvel unionisme anglais prouve, une fois de plus, que, tout ce mouvement de grève ne peut être utile que pour une chose — la grève générale qui jetterait le désarroi dans l'industrie et pourrait servir de point de départ à la Révolution. Mais si le mouvement tombe entre les mains des *légaux* et s'il finit par accoucher, soit d'une loi sur les huit heures, soit en aidant à la constitution de nouvelles unions de métiers, nationales ou internationales, — ce quatrième Etat va devenir un obstacle terrible à la Révolution sociale.

Les bourgeois le savent parfaitement. Les révolutionnaires s'en apercevront-ils à temps?

***

La bourgeoisie anglaise très fourbe, donne un semblant de liberté politique aux travailleurs de Londres, mais dans certaines colonies c'est une oppression incroyable, à Malte entre autres. Il faut venir ici pour voir les lâchetés de cette bourgeoisie de brigands. Tout est violé : promesses et constitution et sous l'excuse de « protectorat », il y a l'esclavage le plus hideux. Il y a à Malte 90 0/0 d'habitants ne sachant pas lire et sur 150,000 habitants, on compte 30,000 domestiques, 17,000 soldats, 1,000 mendiants et une poignée de monopolistes, repus indigènes ou anglais. Le reste, des prolétaires, va-nu-pieds, fanatiques, affamés, ayant pourtant des qualités d'adroits travailleurs de la terre, mais absolument abrutis par l'esclavage. Malte est une vaste caserne assaisonnée de prêtres et de jésuites. La statue d'Ignace de Loyola orne la place devant l'Université. Le blasphème est puni. La simple énonciation d'opinions athéistes est poursuivie!

Tandis que les socialistes sont poursuivis ici plus que partout ailleurs, les jésuites expulsés d'Italie et d'ailleurs sont ici les maîtres. C'est le refuge des anciens bourbonniens de Naples, et nous sommes sous le gouvernement direct de l'Angleterre.

Je ne connais pas de pays plus anti-humanitaire. Merlino a été expulsé. J'ai déjà été arrêté deux fois.

## Belgique

Verviers. — La conférence publique et contradictoire que le groupe l'Etincelle avait organisée, le 21 décembre, à Messonveau, a pleinement réussie.

Les compagnons Moineau et Ensenne de Liége, étaient venus nous prêter leur concours.

Le compagnon Sévrin prend le premier la parole et, expose à l'assistance le but de la conférence, et, déclare, que la parole sera accordée après conclusion de chaque discours à tous ceux qui la demanderont

Il démontre facilement, les manœuvres de la bourgeoisie multicolore qui n'a, dit-il, qu'un but : celui d'arrondir sa fortune le plus rapidement possible.

Chaque phrase de son discours est un éclat de lumière qui vient éclairer les travailleurs présents sur leur sombre et misérable situation. Il conclut en disant, qu'il n'y a que par la révolution violente que les travailleurs arriveront à s'émanciper.

A ce moment se présente un vieux bonhomme pour la contradiction, il se déclare révolutionnaire, mais il croit en Jésus-Christ. Hilarité générale et il quitte la tribune sans plus de succès.

Le compagnon Moineau monte ensuite à la tribune et fait l'historique du procès des anarchistes de Chicago, parle de la grève générale, du mouvement revisionniste actuel et démontre qne le suffrage universel n'amènera aucun changement à la situation des travailleurs.

Le compagnon Ensenne a brièvement exposé les théories communistes-anarchistes et a répondu aux objections qui lui étaient posées, aux applaudissements de l'auditoire. La conférence n'a pas duré moins de trois heures; des poésies et chansons révolutionnaires ont terminé cette conférence.

Des brochures ont été vendues et des *Révolte* distribuées en quantité jusque dans les gares et même chemin de fer.

La Louvière. — Dimanche dernier a eu lieu dans notre localité le congrès des mineurs, organisé par les ambitieux traditionnels qui aspirent à pouvoir mettre sur leurs cartes de visite : « membre de la Chambre des représentants. »

Une centaine de ces brigueurs de mandats s'étaient, sous prétexte de discuter la grève générale, donné rendez-vous à la « Maison du peuple ».

Après avoir braillé toute une journée, que les travailleurs devaient se borner à réclamer le suffrage universel pacifiquement, ces apôtres du socialisme ont remis la grève générale à... plus tard, jusqu'au prochain congrès qui aura lieu à Paris, ou plutôt : jusqu'à ce que les caisses du *Vooruit* regorgent de millions!..

Au cours d'une discussion entre anarchistes et congressistes, un de ces derniers, nommé Galère, de Liége, dit en insistant à un compagnon du groupe : « Que tous les anarchistes de Liége, en général, sont des mouchards. Il accuse particulièrement le compagnon Bertholet, qu'il a, dit-il, déjà mis à la porte dans une conférence. »

Nous sommes d'avis que le soi-disant socialiste, Guillaume Galère, a parlé des anarchistes liégeois avec une trop légère désinvolture, mais nos amis d'outre-Meuse ont bec et ongles pour se défendre. A eux de savoir ce qu'ils ont à faire.

Disons seulement que les socialistes en quête de suffrages, suivant en cela les bourgeois, ont la coutume de qualifier les anarchistes de mouchards, à tort et à travers et jettent le plus souvent leur venin sur les plus dévoués à la cause populaire. Preuve notre ami Lorion, qui lui aussi était insulté de mouchard... ce qui ne l'empêcha point d'aller prendre au collet les accusateurs de la *Dépêche* et d'envoyer des balles dans la peau des policiers?

Si donc les amis de Liége jugent que le compte qui les accuse a mérité une bonne correction, qu'ils la lui donne! car, comme disent les héros du « Tour du monde » il l'a gagnée et bien gagnée!

## Chili

Un de nos camarades, Castro, vient de fonder un journal anarchiste, sous le titre : *El Obrero* « l'Ouvrier ». Bon courage!

## États-Unis

Non contents de pendre les anarchistes pour défendre leurs privilèges, les bourgeois américains s'enrichissent encore à leur compte « en vendant de la corde de pendu. »

Le shérif Matson, qui a pendu en 1887 les anarchistes condamnés à mort à la suite de l'émeute de Haymarket, vient de jouer un bien mauvais tour aux « honnêtes » négociants de cette ville et de beaucoup d'autres, qui vendaient à tout venant de la corde ayant servi à pendre Spies, Parsons, Engel et Fischer.

Son mandat expirant, M. Matson, avant de céder la place à son successeur, a brûlé, en présence des principaux employés de la prison du comté, les cordes authentiques avec lesquelles les anarchistes ont été pendus. « De nombreux charlatans, a dit M. Matson, vendent depuis trois ans, dans tous les Etats Unis, de la corde qu'ils prétendent avoir servie à l'exécution des anarchistes. Cela m'a causé toutes sortes de désagréments dans l'exercice de mes fonctions, et dans le but de mettre fin à ce trafic déloyal, j'ai voulu brûler moi-même, dans la fournaise du calorifère de la prison, toutes les cordes avec lesquelles les anarchistes ont été pendus. »

Quelle désillusion pour les personnes superstitieuses qui avaient acheté au poids de l'or de la prétendue corde ayant servi à pendre les anarchistes! On dit qu'il s'en est vendu des quantités phénoménales; de quoi pendre des milliers d'assassins. M. Matson, naturellement, était accusé, au moins tacitement, d'avoir trafiqué lui-même de la corde des suppliciés, et il est bien douteux que la mesure héroïque qu'il vient de prendre puisse détruire cette légende. La corde des anarchistes a remplacé dans le commerce la canne de Washington, démodée depuis quelques années.

Il y aura peut-être bientôt des moments où nous ne conseillerons pas aux bourgeois américains d'avoir trop de corde de pendu chez eux. Cela pourrait provoquer des rapprochements désagréables.

***

Nous avons reçu les deux premiers numéros d'un vaillant petit journal anarchiste de langue française qui se publie aux Etats-Unis : le *Réveil des mineurs*. Adresser toutes les communications à Louis Goseriou, box 82, Hastings, Cambria Co, Pensylvanie (Etats-Unis).

Espérons qu'il réunira toutes les bonnes volontés éparses aux Etats-Unis et que la propagande fera des progrès dans ce milieu si exploité et si misérable des mineurs de Pensylvanie.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Denain. — Un groupe est en formation dans notre localité. Ceux qui veulent en faire partie n'ont qu'à s'adresser au compagnon Dernoncourt, rue de Valenciennes.

***

Le compagnon Vercruysse, qui vient de faire huit mois de prison, prie tous les anarchistes de Roubaix et des environs qui ont la propagande à cœur, de se joindre à lui pour la fondation d'un nouveau groupe, pour titre : la Vengeance, 5, rue de Fourcroy, 21, Roubaix.

***

Bilbao. — Le journal communiste-anarchiste *El Combate*, qui devait paraître dans cette ville, a été saisi dès son premier numéro et le gérant incarcéré. On exige pour le mettre en liberté provisoire 7,000 francs de garantie. Mais la justice est volée si elle compte dessus,

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Nicolet de la Chaux-de-Fonds (Suisse) est prié de faire savoir s'il a reçu lettre et mandat du comp. Chapoton, chez Denhomme, 25, rue Neuve, St-Etienne (Loire).

T. à Usson. — Votre abon. est finit.

Gouryva. — L'Almanach est toujours en préparation.

A. C. à Gênes. — Reçu 6 fr. de D. à Revin.

L. M. à Ars-en-Ré. — J'ai fait passer votre lettre au « Peinard ». Ferais mon possible pour que vous soyez servi à l'heure.

A. à St-Nazaire. — Reçu. Merci.

Le compagnon de Genève qui nous a envoyé, pour le Supplément, un morceau de Proudhon transcrit sur des factures, est prié de nous faire connaître le volume d'où il l'a tiré?

## CONVOCATIONS

Groupe anarchiste des mégissiers, palissonneurs et parties similaires du faubourg Marceau, convie tous les camarades pour le 3 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, salle Aubertin, avenue des Gobelins, 32.

Ordre du jour : Chambres syndicales.

Les Trimardeurs, réunion samedi 3 janvier, rue St-Martin, 239.

Tous les jeudis, réunion des camarades s'occupant du journal quotidien, au local convenu.

Groupe anarchiste de Levallois, tous les samedis à 8 h. 3/4, salle Mezerette, rue de Gravel.

Le groupe communiste libertaire de la Courtille et du Combat, réunion tous les mercredis à 8 h. 1/2, café des Omnibus, 27, rue de Belleville.

Romans. — Réunion du groupe tous les samedis à 8 heures du soir, au local habituel.

Lyon. — Réunion du groupe anarchiste tous les samedis à 8 h. 1/2, chez Rivoire, avenue de Saxe, 242.

Troyes. — Tous les anarchistes sont convoqués pour le samedi 3 janvier, au restaurant Ekar, faubourg Croncels, à 8 h. du soir.

Ordre du jour : Recherche d'un local pour réunion et moyens à employer pour la propagande.

Les compagnons sont priés d'être exact.

Nantes. — Le groupe anarchiste les Insoumis, invite tous les aminches à se réunir tous les dimanches de 9 h. à midi, 2, rue de la Baclerie, café Marand, l'on y trouve la *Révolte* et le *Père peinard* et les brochures anarchistes.

Le *Père peinard* et la *Révolte*, sont en vente à la librairie du Progrès, chez Tougetet, chaussée de la Magdeleine.

Bordeaux. — Le groupe les Incompris, 57, rue Beauducheu, réunion tous les samedis et dimanches chez le compagnon Dupla, dudit groupe.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.

QUATRIÈME ANNÉE, N° 18 — DIX CENTIMES — DU 10 AU 16 JANVIER 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Un de nos camarades vient de faire tirer le portrait de Bakounine. Une édition à 0 25, 0 35 franco, est en vente au profit de la propagande.*

*Pour se couvrir de ses frais, l'auteur en a fait un tirage spécial sur plus beau papier, à 2 fr. l'exemplaire.*

## L'AGRICULTURE

III

Nous avons vu, comment les trois millions et demi d'habitants des deux départements (Seine et Seine-et-Oise) trouveraient largement le pain nécessaire, rien qu'en cultivant un quart de leur territoire. Passons maintenant au bétail.

Les anglais qui mangent assez de viande, consomment en moyenne, un peu moins de 200 livres de viande par an pour chaque personne adulte. Réduisant toutes les viandes consommées en viande de bœuf, cela fait un peu moins d'un tiers de bœuf par année et par adulte. Un bœuf par an par cinq personnes de la population entière (y compris les enfants) ferait déjà une ration suffisante de viande. Et pour 3 1/2 millions d'habitants cela ferait une consommation annuelle de 660,000 têtes de bétail, le tout évalué en bêtes à cornes.

Eh bien, aujourd'hui, avec le système de pacage, il faut avoir, au bas mot, 2,000,000 d'hectares pour nourrir 660,000 têtes de bétail.

Cependant, avec des prairies très modestement arrosées au moyen d'eau de source (comme on en a créées récemment sur des milliers d'hectares dans le Sud-Ouest, 500,000 hectares suffisent déjà. Mais si on s'adresse à la culture intensive, en faisant pousser la betterave comme fourrage, on obtient déjà toute la nourriture des 660,000 têtes sur un quart de cet espace, c'est-à-dire sur 125,000 hectares. Et quand on a recours au maïs et que l'on fait de l'ensilage (en le mettant, comme les arabes, dans des *Silos*, ou trous creusés dans le sol) on obtient ainsi tout le fourrage nécessaire sur une surface de 88,000 hectares.

Aux environs de Milan, où l'on utilise les eaux d'égoût pour arroser les prairies, on obtient sur une surface de 9,000 hectares arrosés, la nourriture de 4 à 5 bêtes à cornes par hectare ; et sur quelques lopins favorisés, on a récolté jusqu'à 45 tonnes de foin sec à l'hectare, ce qui fait la nourriture annuelle de 9 vaches à lait. Trois hectares pour une tête de bétail en pacage et neuf têtes sur un hectare, — voilà la marge de l'agriculture moderne.

Prenons un exemple sur une assez grande échelle, — l'île de Guernesey. — Sur un total de 4,400 hectares cultivés ou retenus pour le pacage, près de la moitié (1,900 hectares) sont couverts de céréales ou de potagers, et 2,100 seulement restent pour les prés ; sur ces 2,100 hectares on nourrit 1,480 chevaux, 7,260 têtes de bétail, 900 moutons et 4,200 cochons, ce qui fait plus de 3 têtes de bétail par hectare sans compter les chevaux.

Comme on le voit, la marge est grande. Pour revenir aux 3 millions et demi d'habitants de l'agglomération de Paris, on voit que la surface nécessaire à l'élève de leur bétail va de deux millions d'hectares à 88,000. Eh bien, ne prenons pas les chiffres les plus bas ; prenons ceux de la culture intensive ordinaire ; ajoutons largement le territoire du menu bétail qui doit remplacer une partie des bêtes à cornes, et mettons 160,000 hectares pour le bétail, — 200,000 si l'on veut, — sur les 480,000 hectares qui nous restent après avoir pourvu au pain nécessaire à la population.

Soyons généreux et mettons encore trois millions de journées pour cultiver cet espace.

Avec tout cela, après avoir donné 4 ou 5 millions de journées de travail dans le courant de l'année dont la moitié pour des améliorations permanentes, nous aurons donc le pain et la viande assurés, sans compter toute la viande supplémentaire que l'on peut obtenir sous forme de volaille, de cochons engraissés, de lapins ect., — cependant 5,000,000 de journées de 5 heures chacune, qu'est-ce que cela fait par habitant ? — Bien peu de chose en réalité. Une population de 3 millions et demi d'habitants doit avoir, pour le moins 800,000 hommes adultes capables de travailler et autant de femmes. Eh bien, assurer le pain et la viande ne coûte encore que sept journées de travail par an, pour les hommes seulement. Mettez encore trois millions de journées pour avoir le lait. Ou plutôt, doublez, triplez ce chiffre !

Et vous n'avez encore que *20 journées de 5 heures chacune — simple affaire de s'amuser un peu dans les champs — pour avoir déjà ces trois produits principaux : pain, viande et lait ;* ces trois produits qui, après le logement, font la préoccupation principale, quotidienne, des neuf dixièmes de l'humanité.

---

Et cependant — ne nous lassons pas de le répéter — nous n'avons pas fait du roman. Nous avons raconté ce qui *est*, ce qui se fait déjà sur une grande échelle, ce qui a déjà obtenu la sanction de l'expérience en grand. Cela pourrait se faire *dès demain*, si les lois de la propriété et l'ignorance générale sur la question du pain ne s'y opposaient pas.

Le jour où Paris aura compris que la question de savoir ce qu'on mangera et comment on produira ce qu'il faut pour manger est une question d'intérêt public ; le jour où on aura compris que cette question est infiniment plus importante que celle de savoir qui pérorera au parlement ou au conseil municipal, sans même savoir ce que l'on mange à Paris, — ce jour là la Révolution sera faite. Paris saisira les terres et les parcs des deux départements, et il les cultivera. Et alors, après avoir donné pendant toute sa vie un tiers de son existance pour *acheter* une nourriture insuffisante et mauvaise, le parisien la produira lui-même, sous les murs de Paris, dans l'enclos des forts, (s'ils existent encore) sans rien demander à personne. Ce travail sain et attrayant, il ne l'abandonnera pas pour vivre des sueurs et des misères des paysans des Ardennes ou des Steppes russes.

---

Et maintenant, passons aux fruits et aux légumes. Sortons de Paris et allons visiter un de ces établissements de la culture maraîchère qui fait des prodiges ignorés des économistes. Arrêtons-nous, par exemple, à l'établissement de M. Ponce, l'auteur d'un ouvrage sur la culture maraîchère, qui ne fait pas secret de ce que la terre lui rapporte et qui l'a raconté tout au long dans un livre.

M. Ponce, et surtout ses ouvriers, travaillent comme des nègres. Ils sont huit à cultiver un tant soit peu plus d'un hectare (onze dizièmes). Ils travaillent certainement des 12 et 15 heures par jour, c'est-à-dire trois fois plus qu'il ne faut. Ils seraient 24, au lieu de 8, qu'ils ne seraient pas de trop. A quoi M. Ponce nous répondra probablement que puisqu'il paie la somme épouvantable de 2,500 francs par an de rente et d'impôts pour ses 11,000 m. carrés de terrain, et qu'il paie 2,500 francs le fumier qu'il achète dans les casernes, il est forcé de faire de l'exploitation. « Exploité, j'exploite à mon tour », serait probablement sa réponse. Son installation lui a aussi coûté 30,000 francs, sur lesquels il a certainement payé plus de la moitié comme tribut aux barons fainéants de l'industrie. Somme toute, son installation ne représente pas plus de 3,000 journées de travail, — probablement moins.

Mais voyons ses récoltes. Ce sont : 10,000 kilos de carottes, 10,000 kilos d'oignons, de radis et d'autres petits légumes, 6,000 têtes de choux, 3,000 têtes de choux-fleurs, 5,000 paniers de tomates, 5,000 douzaines de fruits choisis, 154,000 têtes de salade ; bref, un total de 125,000 kilos de légumes et de fruits sur un hectare et un dizième — sur 110 mètres de long et 100 mètres de large. Ce qui fait plus de *110 tonnes de légumes à l'hectare*.

Mais un homme ne mange pas plus de 300 kilos de légumes et de fruits par an ; ce qui ferait que l'hectare d'un maraîcher donne assez de légumes et de fruits pour servir richement la table de 350 adultes durant toute l'année. Ainsi, 24 personnes, s'employant

toute l'année à cultiver un hectare de terre, mais n'y donnant plus que cinq heures par jour, produiraient les légumes et les fruits pour 350 adultes, ce qui équivaut, au moins, à 500 habitants.

Autrement dit, en cultivant comme M. Ponce (et ses résultats sont déjà dépassés), 350 adultes devraient donner chacun 110 heures par année pour procurer tous les légumes, le nécessaire et le luxe, à 500 habitants. Qu'est-ce que cela comparé à nos pratiques exécrables actuelles où le travailleur qui voudrait dépenser pour dix sous de légumes par jour, devrait y mettre un dixième de son salaire ; soit en moyenne 60 journées entières de travail. Et encore n'aurait-il que des pommes de terre, des choux et quelques légumes de la saison, tandis que les légumes du maraîcher sont presque tous des légumes hâtifs — des carottes en mai, des radis en février et ainsi de suite.

---

Remarquons qu'une production pareille n'est pas l'exception. La même chose se fait sous les murs de Paris, sur une surface de 900 hectares, par 5,000 maraîchers. Seulement, ces maraîchers se réduisent à l'état de bêtes sauvages en travaillant des 15 à 18 heures pour payer *une rente moyenne de deux mille francs par hectare.*

Mais ces faits, que chacun peut vérifier soi-même, ne prouvent-ils pas que 7,000 hectares (sur les 240,000 qui nous restent) suffiraient pour donner tous les légumes possibles, ainsi qu'une bonne provision de fruits, aux 3 millions et demi d'habitants de nos deux départements ?

Quant à la quantité de travail nécessaire pour produire ces fruits et ces légumes, elle se monterait au chiffre de 52 millions et demi de journées de cinq heures, si nous prenions pour mesure le travail des maraîchers. Mais nous allons voir tout à l'heure comment cette quantité de travail va se réduire si l'on a recours aux procédés déjà en vogue à Jersey et à Guernesey. Nous rappellerons seulement que le maraîcher est forcé de dépenser cette quantité immense de labeur parce qu'il produit surtout des primeurs dont le prix élevé sert à payer des baux fabuleux, et que ses procédés mêmes réclament plus de travail qu'il n'en faut en réalité.

N'ayant pas les moyens de faire de fortes dépenses pour son installation, forcé de payer des prix fous pour le verre, le bois, le fer et la houille, il a demandé au fumier la chaleur artificielle que l'on peut avoir avec infiniment moins de frais en la demandant à la houille et à la serre chaude. Et c'est pour cela qu'il dépense une quantité si considérable de travail.

C'est ce que nous allons raconter dans un article suivant.

## SUGGESTION ET RESPONSABILITÉ

Quoique nous ne soyons pas de ceux qui s'intéressent outre mesure à ce qui se passe devant les tribunaux, il s'est produit dernièrement à la cour d'assises un fait nouveau que nous devons signaler, car il nous fournit une occasion de développer quelques-unes de nos idées. Dans le procès de l'affaire Eyraud, on a pu voir des médecins consultés par la magistrature, venir exposer les découvertes récentes, relatives aux faits de suggestion et d'hypnotisme. D'abord, cette immixtion de la science dans les bavardages du prétoire nous réjouit car elle nous paraît une fameuse brèche faite à la prétendue infaillibilité de la magistrature en matière criminelle. De plus, ces questions nous intéressent, parce qu'elles touchent à celle de la responsabilité humaine et de la sanction morale.

Le professeur Liégeois et le docteur Brouardel sont venus expliquer que dans certains cas, sous l'influence de suggestions quelconques, l'homme agit inconsciemment. Cet état de suggestion provenant de l'influence d'une personne étrangère dure parfois assez longtemps, et l'homme qui y est soumis commet des actes qui lui répugneraient s'il était dans une situation d'esprit normale. Nous voyons donc là un coup porté à la théorie du libre arbitre.

Parfois, l'homme, avec toute l'apparence de la liberté, pense, parle, agit contrairement à ce qu'il penserait, dirait, ferait en temps ordinaire.

Mais cet état suggestif est souvent bien difficile à reconnaître suivant les sujets, les circonstances et les données que l'on peut recueillir à son égard. Où commence-t-il ? Où finit-il ? Etant donné un acte, quand y a-t-il et quand n'y a-t-il pas suggestion ?

Pour nous, qui sommes déterministes, c'est-à-dire qui croyons que chaque pensée, parole ou acte est la conséquence forcée des influences multiples qui subjuguent la volonté humaine, l'homme est continuellement dans un état de suggestion plus ou moins prononcé, plus ou moins visible. Nous croyons que les objets inanimés peuvent provoquer chez l'homme un état suggestif aussi bien que l'homme lui-même.

En effet, tel objet ou tel phénomène excite en nous une sensation, laquelle sensation suggère en retour un acte, une parole ou une pensée qui variera suivant la coordination des mille circonstances dans lesquelles nous sommes placés, et qu'il est à peu près impossible d'énumérer, vu leur nombre, mais parmi lesquelles nous pouvons citer l'influence des milieux, des climats, des états pathologique ou physiologique, de l'hérédité, de l'éducation, et nous obéissons fatalement à cette suggestion venue du monde extérieur en dépit de nos efforts, de notre volonté.

Tel phénomène nous suggère tel acte, mais si nous ne commettons pas l'acte suggéré, n'allons pas croire que nous n'avons pas commis cet acte uniquement parce que nous ne voulons pas le commettre, cela tient à ce qu'au même moment un autre phénomène a suggéré plus fortement un autre acte qui est précisément le contraire ou la négation du premier.

Un exemple frappant de suggestion inconsciente est cette attraction puissante que nous éprouvons lorsque, placés en un point élevé, nous regardons le sol au-dessous de nous. Le vertige nous prend et invinciblement nous sommes entraînés, si une seconde suggestion plus forte, nous venant de l'instinct de la conservation ne nous fait rejeter en arrière et dominer cette attraction. Ce qui se produit là est l'image de ce qui se produit continuellement en nous ; et toutes ces suggestions auxquelles nous sommes en proie se multiplient, se croisent, se contrarient et déterminent des actes que, dans notre présomption, nous croyons issues de notre propre volonté.

Cette école qui constate que certains actes ne sont chez nous que le résultat d'une suggestion voulue d'un autre individu et qui, pour le moment, ne borne son étude qu'aux actes engendrés par une suggestion bien visible, bien tangible, arrivera peu à peu à constater que n'importe quel acte humain est le produit d'une suggestion inconsciente venue du monde extérieur.

Oui, n'en déplaise à M. de Beaurepaire qui, mis en présence des théories de deux écoles ayant approfondi ces phénomènes depuis cinquante ans, trouve, dans son ignorance, plus commode que de réfléchir ou d'étudier, de trancher la question en stigmatisant ces données scientifiques de l'épithète ronflante et creuse de « paradoxes menaçants », n'en déplaise à cet outrecuidant personnage auquel nous demanderons si, dans le cas où, pris de vertige, il s'abattrait d'un cinquième étage sur le pavé, il se considérerait comme responsable de sa chute ; ne lui en déplaise, la moindre action, la moindre pensée de l'être humain n'est que la résultante d'une foule de forces qui la déterminent fatalement et qui sont engendrées par l'influence soit des objets extérieurs soit des conditions physiologiques de l'individu.

Mais si l'homme n'est pas maître de ses actions, direz-vous, plus de culpabilité, plus de sanction morale, et les tribunaux commettent un crime chaque fois qu'ils infligent à un individu un châtiment pour un fait dont il n'est pas responsable. Parfaitement ; aussi sommes-nous logiques et admettons-nous avec Kropotkine que le châtiment quel qu'il soit est une injustice et ne doit pas exister.

Cependant, et nous faisons cette restriction, une mise en liberté de tous les criminels présenterait évidemment, dans l'état actuel de la société de graves inconvénients, puisque la cause de leur criminalité continuant de subsister, et les moyens coercitifs protecteurs de la société, venant à disparaître, le nombre des crimes augmenterait. Aussi, comme tout se tient dans un ordre social et que la liberté ne peut produire de bons effets qu'autant qu'elle est absolue, sommes-nous anarchistes, c'est-à-dire que nous voulons un état social où l'homme, libre de toute entrave, puisse laisser se développer en lui et hors de lui tous les germes d'activité dont la nature l'a pourvu.

Dans un état tel, plus de crimes à craindre, (sauf les crimes passionnels bien entendu, dont la cause est inhérente à la nature humaine), parce que toutes les causes des crimes actuels cesseraient d'exister. Plus de propriété, plus de vol ; plus d'obligation pour l'homme de faire un travail qui lui répugne, plus de paresse, etc., et de cet état de liberté, il s'ensuivrait un tel apaisement dans les caractères que les crimes passionnels diminueraient en notable proportion.

Il est à remarquer que lorsque l'on poursuit une idée jusqu'à ses dernières conséquences logiques, on en vient forcément à conclure avec nous à la négation de toute organisation autoritaire et à la liberté absolue de l'individu dans la société.

## DÉFENSE DE LORION

Quoique en ait dit l'avocat général, qui me représente comme un criminel, je tiens à bien établir que mon cas diffère des autres affaires que vous avez journellement à juger. On a cherché à écarter le véritable mobile qui m'a fait agir ; de sorte que je me trouve dans une situation bien pénible, j'ai pour devoir de renfermer au fond de mon cœur meurtri ce que je pense des injures et des calomnies qu'a prononcées contre moi M. le substitut dans son réquisitoire, criminel par sa férocité, et pourtant, il est de mon droit de réfuter les condamnations que l'on m'attribue avec fausseté.

Avant le début de l'audience je m'étais promis de ne rien dire, sûr que je me trouve devant des ennemis plutôt que des juges.

En effet ! je vois parmi vous des industriels, des propriétaires dont je suis l'adversaire acharné, des magistrats, agents d'un gouvernement que j'ai toujours combattu comme étant l'antithèse de la loi naturelle.

Devant cette constatation, je me suis trouvé indécis, mais après réflexion, j'ai pensé que, comme les autres hommes, un cœur battait dans vos poitrines, et j'eus l'espoir que l'on me laisserait présenter ma défense librement.

— Notre ami, voyant qu'il allait s'emballer trop vite, pria le président de suspendre l'audience cinq minutes, ce qu'il fit de fort mauvaise grâce car il eût voulu que Lorion devint insolent afin de le faire taire. On le fait donc sortir, et nous remarquons que les gendarmes le rudoient plus que de coutume.

A la reprise de l'audience il continue :

Je me suis promis d'être calme, et c'est parce que je sentais que j'allais cesser de l'être que j'ai suspendu ma défense. J'espère qu'elle pourra être entière et libre. Je vais être aussi clair que possible.

et quand vous m'aurez entendu, vous serez certainement moins féroces.

L'on vous a dit que dès l'âge de 13 ans j'eus maille à partir avec la justice. Mais le substitut a renoncé à vous faire l'exposé de l'affaire.

Comme je n'ai pas honte de cette condamnation, ce qu'il a voulu taire, je vais le dévoiler.

— A ce moment le président le prie de respecter l'auditoire, car cette affaire est délicate à expliquer en public.

Lorion expose alors les faits que nous avons racontés dans notre numéro 10, lors de sa comparution en correctionnelle pour l'affaire de la *Dépêche*; comment un agent de police secret voulut abuser de lui et le fit condamner.

Je continue :

Je sortis de prison complètement vicié, cependant quoique n'ayant eu à faire dans ce milieu qu'à des êtres rampants et hypocrites, j'eus quoiqu enfant encore de la pitié pour ces jeunes gens pervers; en revanche j'eus en haine la société bourgeoise, cause de toutes les iniquités sociales.

Pour ce qui est de l'histoire de la monnaie espagnole, c'est une fable. J'ignorais avoir été condamné de ce chef et l'ayant appris depuis l'instruction de ce procès, j'ai mis opposition à ce jugement. On n'a pas le droit de me reprocher un jugement qui n'est pas définitif.

J'ai aussi été condamné à 5 ans de correction pour avoir pris, à 14 ans, la parole dans une réunion publique. Après avoir purgé 3 ans de ma peine, je fus gracié. Ensuite, je me trouvai dans une misère noire, cependant je me procurai du travail à Lyon, mais les agents salariés du gouvernement prévinrent mon patron que j'étais anarchiste, et ils réussirent à me faire mettre dehors. Je me suis trouvé de nouveau sans pain et sans logement, de là ma détermination d'aller dans un restaurant me faire servir à déjeuner avec l'intention de me faire arrêter, n'ayant pas réussi j'allai le soir même trouver le commissaire de police et lui dis : Je suis sans travail, sans ressource; puisque la société me refuse le travail, qu'elle me nourrisse.

C'est entre moi et l'ordre social une lutte continuelle, je me trouvai sans cesse sous la domination des dieux terrestres : les capitalistes et toujours victime de mes idées. Encore aujourd'hui pourquoi suis je ici, est-ce parce que je me suis rebellé contre les agents? Mais non! puisque c'est un délit prévu par la correctionnelle, c'est uniquement parce que je suis anarchiste, c'est pour mes idées que vous me combattez; vous êtes les détenteurs de la propriété, vous vous défendez, vous faites bien! mais sachez-le! Quoique vous fassiez, vous ne réussirez à me transformer que quand vous me prouverez que ces idées sont fausses; mes opinions sont pour moi ma famille et je les défends comme on pourrait défendre son père, sa femme ou son enfant, je travaille avec acharnement à leur triomphe, uniquement parce que je les crois vraies.

Dans le réquisitoire on dit aussi que je ne suis qu'un lâche parce que je fuis devant la police. Sachez que je ne le fais pas pour éviter la prison, mais je suis comme le soldat qui s'échappe de la tranchée où l'ennemi le détient pour continuer à mettre ses bras au service de son drapeau.

Le président défend à Lorion de parler de ses opinions.

Lorion continue :

Je m'engage à ne pas m'écarter du réquisitoire, je ne fais que réfuter les injures qui m'ont été adressées.

Le but constant de ma vie est le triomphe de mes doctrines, vous ne pouvez m'en faire un crime.

Vous reconnaîtrez avec moi que quiconque se vend, trafique avec ses opinions n'est pas un honnête homme. J'ai toujours eu au contraire l'honnêteté de garder mes principes.

Cette honnêteté tend à disparaître de la politique; aujourd'hui l'on change d'idée avec la même désinvolture que met un Anglais à faire le tour du monde.

L'avocat général : Vous parlez beaucoup de vos idées, je n'en ai pas soufflé mot.

Mais si monsieur! vous avez dit que je suis de ceux qui entraînent les autres au pillage. Ce que je cherche, dites-vous, c'est le pillage, eh bien! je dis, moi, c'est l'harmonie universelle.

Vous avez dit aussi que je cherchais à me créer une popularité parmi les travailleurs; pour répondre à cela je n'aurai qu'à prendre de suite les affaires de septembre, c'est-à-dire l'accusation elle-même.

Auparavant je prie M. les jurés de tenir compte de l'entrave que l'on met dans mes moyens de défense. Vous ne croirez rien de ce qu'on prétend, puisqu'il vous est interdit d'entendre ce que j'y oppose.

Les socialistes ne m'ont calomnié que pour jeter l'hésitation dans les masses, espérant ainsi enlever la bonne impression que produisaient sur les travailleurs nos doctrines que l'avocat général traitait de sanguinaires. Car quoique vous en disiez M. l'avocat, les prolétaires nous comprennent et nous approuvent, cela vous déplaît, mais c'est ainsi.

Les chefs socialistes ont des moyens honteux pour se débarrasser des contradicteurs gênants, et ne se privent pas de rendre service à la police pour faire arrêter les anarchistes, (je ne serai pas contredit en cela par M. le substitut qui a les preuves de ce que je dis dans son dossier). Pourtant leur grand pape J. Guesde, me connaît bien, et sait qui je suis, mais pour ces gens avides du pouvoir, tous les moyens sont bons.

Notre ami lit la *Dépêche*, datée d'avril où il est qualifié d'agent provocateur. Ceci est écrit sous la dictée des socialistes, et ce n'est qu'en septembre que, voyant leur adversaire toujours libre, ils se décident à mettre une dénonciation en règle dans leur journal le *Cri du Travailleur*. J'étais au Hâvre, travaillant tranquillement pour vivre, quand je reçus ce journal. Il est inutile, je crois, de vous dire l'état dans lequel je me trouvai en lisant l'article : *Où est Lorion? Qui a vu Lorion?*

Là je m'aperçus de la trame ourdie contre moi, je vis que ces ambitieux cherchaient à me déconsidérer pour triompher.

Mais en tant qu'anarchiste je suis ennemi de toutes les ambitions, je ne veux pas favoriser celles des socialistes, je n'entends pas supprimer les gouvernements actuels pour mettre ces derniers à leur place.

En un mot je compris le but de ces autoritaires. Désormais devant un contradicteur on disait : — C'est un Lorion, c'est un mouchard. — Il importe peu à un anarchiste d'être insulté en dehors de ses idées, mais lorsqu'on touche à celles-ci, il les défend tant qu'il lui reste une goutte de sang dans les veines.

Dénoncé comme étant au Hâvre, j'aurais pu prendre le premier paquebot partant pour Londres, si comme l'a dit M. le substitut j'ai toujours fuit devant la police, car, ne l'ignorez pas, j'entrevoyais d'avance le sort qui m'attendait, mais, là se présentait un affreux dilemme. J'avais à choisir; soit fuir la police puisque j'étais sous le coup d'un mandat d'arrêt, ou ne pas répondre aux attaques de ces policiers fin-de-siècle.

J'entrevis alors la calomnie triomphante et ai eu honte de mon hésitation, c'est alors que je suis accouru à Roubaix pour me justifier. J'aurais pu, il est vrai, les attaquer en justice mais ces messieurs auraient souri, car pour les anarchistes, il n'y a pas de justice.

Il m'était facile aussi d'aller corriger comme ils le méritaient ces socialos mouchards, mais j'étais sûr que le lendemain le *Cri du Travailleur* aurait dit de nouveau que le policier Lorion était venu les assaillir dans leurs bureaux. C'est après toutes ces réflexions que je résolus de les convoquer en réunion publique, je fis à cet effet, imprimer des affiches qui furent apposées le jour même de mon arrestation. Toutes mes précautions étaient prises pour échapper à la police, j'avais fait préparer une voiture que je devais prendre à la sortie et devant me conduire à la frontière. Tout cela afin que mes dénonciateurs ne puissent pas dire que j'étais venu à Roubaix exprès pour me faire arrêter.

C'était mon seul moyen, car aujourd'hui c'est avec l'opinion publique qu'il faut compter. Prenez comme exemple l'affaire Wilson, la justice l'a réhabilité mais aux yeux du peuple, il n'en reste pas moins un prévaricateur.

Lorsque les agents se sont présentés dans la chambre où je me trouvais, je ne sais ce qui se passa en moi, la chance de me disculper en réunion s'évanouissait. Je me comparais à un homme à qui l'on aurait cassé une carafe sur la tête et à qui on demanderait de la payer.

Pour ce qui est du fond de l'accusation je n'en veux même pas parler car cela manque de logique. En effet, vous m'accusez de six tentatives de meurtre en 10 minutes, alors que j'ai tiré en l'air pour me frayer un passage. Vous voudriez que je reconnaisse avoir voulu tuer tout le monde; je dois et veux dire la vérité, mais je ne puis inventer ce qui n'est pas.

Maintenant MM. les jurés, appréciez, je ne vous supplie, ni ne vous implore, je pourrai seulement vous dire :

Vous allez peut-être briser mon existence, songez à ce que vous allez faire!

Dans le malheur qui me frappe, je ressens une grande satisfaction, oui messieurs je suis content! Car demain on dira que je me suis justifié, que je n'ai pas trahi mes principes.

Si vous m'enlevez ma liberté, j'aurai gardé ma dignité.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Nimes. — L'ami Villeméjane à peine arrivé au régiment depuis quinze jours, s'est fait flanquer au clou. Depuis le 1er décembre il est en cellule, en prévention de conseil de guerre pour insubordination et manifestation anarchiste. A la suite d'une discussion avec des camarades, il a jeté sa cartouchière à terre et a tiré dessus plusieurs coups de fusil, en guise de protestation contre le service militaire. Il va passer devant le conseil de guerre à Montpellier et il ne sera pas ménagé.

## Italie

Le ministre de la justice vient d'ordonner, aux procureurs royaux, de poursuivre ceux qui préconisent l'abstention.

C'est la preuve la plus éclatante que le suffrage universel n'est qu'une blaque, que le parlementarisme redoute beaucoup plus l'abstention qui ferait le vide autours de lui, que l'opposition qui assure son maintien, en acceptant de le combattre dans les limites qu'il lui trace.

## Espagne

Cuba. — Notre compagnon de lutte, le *Productor*, de la Havane, a repris le cours de sa publication. Salut à nos camarades sortis du cachot!

***

Almacellas. — On écrit d'Almacellas, province de Valence, « Ici la lutte électorale a été des plus acharnées : Un électeur s'est présenté au scrutin, et le brave homme n'était même pas inscrit sur les listes! »

(*Anarquia*).

## Angleterre

C'est avec un grand regret que nous voyons que *The Commonweal*, organe de la Ligue socialiste, va paraître désormais une fois par mois seulement. Hebdomadaire pendant plusieurs années, et très bien rédigé, *The Commonweal* a rendu une rude service à la cause socialiste en Angleterre. Ceux qui l'ont collectionné, s'en serviront longtemps encore comme livre d'étude pour la propagande socialiste

## Allemagne

Un jeune homme de Naumburg qui se marialt à l'église, ne s'agenouilla pas devant l'autel pendant la cérémonie. Cette attitude peu respectueuse lui a valu huit jours de prison. Nous ne le plaignons qu'à demi! « Qu'allait-il donc faire dans cette galère? »

***

Cinq déserteurs, atteints par un sous-officier qui voulait les ramener à la caserne d'Augsbourg, se sont débarrassés de lui à coup de bayonnette.

(*Freiheit*).

***

A Dessau. — Douze personnes ont été comdamnées à des peines diverses, d'une semaine à six mois de prison, pour manque de respect aux cérémonies religieuses. Il parait que les douze criminels avaient parlé légèrement de la première communion.

(*Autonomie*).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Barcelone. — Le 11 novembre a été célébré à Barcelone avec un succès extraordinaire. Le Grand cirque, le second des plus grands théâtres, a été insuffisant pour donner place à tous ceux qui voulaient entrer. Plus de cinq mille personnes se pressaient dans l'assistance. La note dominante a été celle de la grève générale pour le 1er mai prochain. La lecture de la brochure le *Crime de Chicago*, traduit de l'anglais, a vivement frappé l'auditoire.

A la fin de la soirée on a organisé une souscription en faveur d'un journal anarchiste quotidien. Nous avons recueilli 156 francs. Le 11 novembre a été célébré dans beaucoup d'autres villes.

Nous avons à déplorer cette année la mort de deux compagnons anarchistes des plus dévoués : Raphaël Farga Pellicer, un des premiers anarchistes en Espagne, l'autre Joachim Lopez, un des promoteurs des événements de Valence au 1er mai dernier.

* * *

Les camarades qui désireraît recevoir les *Préjugés de l'anarchie*, n'ont qu'à s'adresser au compagnon B. Jouy, rue d'Alsace, 2, à Carcassonne, qui moyennant 1 franc l'exemplaire l'enverra franco par retour du courrier.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 939 fr. 85.

B. à Argenteuil 0 50. — R. à Perre-Feu 0 70. — J. G. à Blidah 1 fr.

A. à La Seyne 1 fr. — Auguste et Marianna 0 50.

T. à Droituriers 0 50. — L. au Mans 0 50. — De Genève pour Martin 5 fr.

Total à ce jour : 949 fr. 55.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 3.234 fr. 30.

J. G. à Plainfield 2 fr. — Groupe anarchiste de langue française de New-York deux collectes réunies 22 50 — G. B. id. 5 fr. — Genève, Félix P. 10 fr. — L. M. à St Aubin 1 fr. — Groupe de St-Nazaire, pour suppléer à la vente 15 fr. — J. G. à Blidah 0 50. — Jaquet de Lyon 1 fr. — L. à Cette 2 fr. — Gouraya, excédent d'écot à l'absinthe du 17 décembre, chez Willon 2 fr. — Londres, liste par abb 12 50.

Nimportequi 1 fr. — Au vin blanc de la rue Mouffetard 0 50. — H. 0 50 — B. à Stains 0 50. — O. R. à Jemmapes 1 fr.

Chaumont 3 fr. — Cette 2 fr. — R. à Paris 0 50. — B. à Cette 2 fr. — Muller 25 fr. — Règlement de compte 113 fr. — P. rue St Martin 0 50. — B. à La Machine 0 50. — Massé, Ars en Ré 3 50. — Un survivaliste 1 fr.

B. à Maizy 0 75. — D. à Puisent 0 15. — Argenteuil, M. A. N. par B. 2 fr. — Bernard le tourneur 0 50. — M. à Besèges 1 fr. — Un anarchiste 10 fr. — G. à Nantes 0 50.

L. C. D. V 10. fr. — R. de G. 4 fr. — B. à Cette 1 fr. — J. F. 2 fr. — Les amis de Tzt 50 fr. — B. à La Machine 0 50. — J. M. 2 fr. — T. à Droituriers 1 fr. — T. à Cholet-Nevers 3 fr. — X. au Mans 0 50. — B. à Ste-Foy la Grande 10 fr. — Limoges, bénéfice d'une tombola de peintres, L. versé par B. 10 fr. — Muller 25 fr. — Un internationaliste 1 fr.

Total à ce jour : 3,597 fr. 20.

## PETITE CORRESPONDANCE

Quelques compagnons de St-Denis. — Les vers de Victor Hugo n'ont que de trop loins rapports avec nos idées. — Nous lirons la brochure. — Le Théâtre-Libre directeur Antoine, 76, rue Blanche, n'est pas public. Les représentations ont lieu pour un public qui prend des abonnements à l'année.

Zisly. — En effet, la Commune n'a été qu'un mouvement communaliste, les anarchistes, fêtent le 18 mars parce que c'était une révolte des masses contre l'autorité, parce que le mouvement était un progrès pour l'époque, parce que en germe, il contenait quelques unes de leurs aspirations, mais il est bien évident qu'aujourd'hui le mouvement doit être tout autre.

Le compagnon E. Legrand de Roubaix, prie les camarades de ne plus rien lui adresser jusqu'à nouvel ordre.

J. B. H. à Agen. — Redevez 1 50. — Nous n'attendions que votre adresse pour expédier. — A. à Thouars. — Reçu. — Amitiés.

Le compagnon J. M., est prié de faire savoir s'il a touché le mandat ? Le bureau de Milan prétendait que l'avis de réception s'est perdu.

P. à Brooklyn. — Le compagnon Piette est sorti de prison.

Le comp. Premet fait savoir aux amis de Buenos-Ayres, que son adresse est Ch. Bremet, care of Mrs Ayres, que son adresse est Ch. Bremet, care of Mrs Denivelle 108 A. n° 73, New-York.

R. à Montignargues. — En effet l'abonnement à été refusé.

P. D. à Amiens. — Rien reçu.

N. F. à Embrun. — Votre article est trop sentimental pour notre journal. Insérons volontiers les faits sociaux qui se passeront dans vos environs.

L. à Crayford. — Bien reçu mandat. — C'est fait.

C. à Nantes. — La « Peste Religieuse », épuisée. — Pour la « Philosophie » j'écris à l'auteur.

D. à Verviers. — Connais pas ce G.

M. à Nîmes. — B. à Toulon. — P. à Bordeaux. — B. à Sedan. — J. Loire. — P. à Troyes. — M. à Trélazé. — F. à Reims. — J. à Bois-d'Oingt. — R. à Maray. — L. à Cette. — S. à Keranfurust. — B. à Ougrée. — « Bouilletin des Sommaires ». — T. à St-Quentin. — D. à Blanzy. — C. M. à St-Henri. — R. E. à Lausanne. — B. à Arras — G. M. à St-Henri. — R. E. à Lausanne. — B. à Arras — S. à Roanne. — F. à Tarare. — F. à Amiens. — R. à Lausanne. — W. à Bruxelles. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Réunion du groupe La Liberté, tous les samedis, 102, rue d'Avron.

Le groupe le *Réveil du XVe*, réunion samedi, 10 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, salle Logeron, 18, rue Croix-Nivert, convoque tous les camarades qui s'intéressent de la propagande. — Urgence.

Les camarades du groupe anarchiste du XIIIe, sont convoqués spécialement samedi 10 janvier à 9 h. du soir, rue du Moulin-des-Prés, 35, salle Viguié.

Ordre du jour : Des moyens de propagande.

Les Révoltés du XXe, réunion samedi 10 janvier à 9 heures du soir, salle Normand, boul. Ménilmontant, 92.

Ordre du jour : Causerie par un compagnon.

Groupe des travailleurs anarchistes du XIIe, salle Guillemain, 67, rue Claude Decaen, samedi 10 janvier à 9 h. du soir.

Les Libertaires du XVIIIe, organise une grande soirée familiale, à 8 h. 1/2 du soir, dimanche 11 janvier, salle Charles, 2, boul. Barbès.

Ordre du jour :

1° Chants et poésies révolutionnaires.

2° A 11 heures, tirage de la tombola (au profit d'une œuvre révolutionnaire).

Les camarades qui ont encore des cartes non placées sont priés de les rapporter salle Horel.

Les compagnons qui voudraient donner des lots sont priés de les apporter salle Charles.

Le groupe libre corporatif des ouvriers cordonniers, invite tous les anarchistes aux réunions qui ont lieu tous les lundis à 9 h. du soir, rue des Petits-Carreaux, 1.

Le Groupe d'études sociales des travailleurs anarchiste du XIIe, a, dans sa réunion du samedi 3 janvier, pris l'initiative d'inviter les groupes anarchiste de Paris et de la banlieue, partisans d'une entente en vue d'une propagande active et générale, à venir discuter avec lui la nécessité d'une fédération révolutionnaire anarchiste.

La réunion aura lieu le dimanche 18 janvier à 3 h. précises, salle Mazin, 106, rue de Charenton (place Rambouillet).

Il est bien entendu que la convocation ci-dessus, ne s'adresse qu'aux Groupes ou individualités décidés à entrer résolument dans la voie des moyens pratiques.

Groupe anarchiste des mégissiers, palissonneurs et parties similaires du faubourg Marceau, déclare : qu'il sera toujours un groupe ouvert à tous et ne s'occupera pas de questions exclusivement corporatives.

Il prendra le titre de Groupe anarchiste du faubourg Marceau.

Ordre du jour : Chambres syndicales.

Les Trimardeurs, réunion samedi 3 janvier, rue St-Martin, 239.

Tous les jeudis, réunion des camarades s'occupant du journal quotidien, au local convenu.

Groupe anarchiste de Levallois, tous les samedis à 8 h. 3/4, salle Mezerette, rue de Gravel.

Le groupe communiste libertaire de la Courtille et du Combat, réunion tous les mercredis à 8 h. 1/2, café des Omnibus, 27, rue de Belleville.

Grande réunion publique (organisée par les anarchistes de St-Denis et de Stains), le dimanche 11 janvier à 1 h. 1/2 de l'après-midi, salle Faye, Grande-Rue, 74, à Stains.

Ordre du jour :

1° La terre aux paysans ;

2° Plus d'impôts, plus de conscription ;

3° Les causes de la misère.

Orateurs : Sébastien Faure, Tortelier, Courtois et Viard.

Les compagnons de St-Denis, sont priez de se réunir place de la Caserne, à 1 heure de l'après-midi.

Puteaux. — Tous les anarchistes de la banlieue sont invités à assister aux réunions qui ont lieu tous les lundis à huit heures du soir, salle Davis, rue de Nanterre, 1, à Puteaux.

Ordre du jour :

Organisation d'une tournée de conférences dans les communes du département de la Seine.

Réunion générale des anarchistes de St-Quentin et de ceux qui s'intéressent au mouvement social, dimanche 11 janvier, à 7 heures, rue St-Phal, 37. — Urgence.

Ordre du jour : Apparition d'un journal pendant la période du 1er mai.

Amiens. — La Jeunesse Libertaire d'Amiens, organise une soirée familiale privée, pour le dimanche 11 janvier, à 5 heures précises, dans la Salle du 100 Piquet, rue du Faubourg du Cours, 82, avec le concours du compagnon Pruvost.

Ordre du jour :

1° La bouchée de pain ;

2° Chants et poésies, par divers compagnons.

Entrée gratuite.

Lille. — Le groupe les Anti-Parasites, invite tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père peinard*, à se réunir le dimanche 11 janvier à 5 heures du soir, à l'estaminet de Versailles, rue de Poix. — Urgence.

Nantes. — Le groupe anarchiste les Insoumis, invite tous les amiinches à se réunir tous les dimanches de 9 h. à midi, 2, rue de la Baclerie, café Morand, l'on y trouve la *Révolte* et le *Père peinard* et les brochures anarchistes.

librairie du Progrès, chez Tougelet, chaussée de la Magdeleine.

L'Epine. — Le groupe anarchiste du Chambon, donnera une réunion le dimanche 11 janvier, chez Bayon, place Grenette. Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont priés d'y assister afin de décider le jour ou nous pourrons porter la conférence du compagnon Gerbier.

Ganges. — Réunion du groupe d'études sociales libertaires, tous les dimanches de 4 à 6 heures du soir, au salon Gausserand, au-dessus de la buvette, rue Jeu de ballon.

Denain. — Le groupe en formation chez le compagnon Darnoncour, La Souris noire, se réunira tous les dimanches de 6 à 7 heures du soir.

Tarare. — Grande conférence avec le concours du compagnon Mollet et de plusieurs orateurs de Lyon, le 11 janvier 1891, salle Déculcieux, rue grande à Tarare.

(Première réunion anarchiste publique à Tarare).

Bordeaux. — Le groupe les Incompris, 57, rue Beauduchou, réunion tous les samedis et dimanches chez le compagnon Dupla, dit dit groupe.

Cognac. — Le groupe anarchiste de Cognac, prévient les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, que ses réunions ont lieu tous les quinze jours.

Tous les travailleurs soucieux de leurs intérêts peuvent y assister.

Pour tous renseignements, s'adresser au compagnon Auguste Bourdin, rue Chateaubriant.

Bordeaux. — Le groupe de Bordeaux, rappelle aux amis que l'échange de tous documents est fait par le compagnon Antoine Antignac, 124 avenue Thiers, La Bastide Bordeaux.

Nancy. — Les lecteurs de la *Révolte*, et du *Père peinard* sont priés de se trouver le mardi 13 janvier à la Taverne du Montet, rue du Montet, à 8 heures précises.

Ordre du jour : Organisation de réunions dans les quartiers.

Pose des affiches.

Le compagnon qui a les bandes est prié d'être exact.

*Le Gérant :* J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Ecluse

QUATRIÈME ANNÉE. N° 19 — DIX CENTIMES — DU 17 AU 23 JANVIER 1891

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Nous envoyons cette semaine les* PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, *qui nous avaient été demandées. Les camarades voudrons bien nous excuser si nous été un peu long à les servir, mais la faute en est toujours au manque d'argent ; c'est une maladie contre laquelle nous ne pouvons rien.*

## L'HIVER

Nous voilà, encore une fois en présence d'un hiver rigoureux, comme on n'en a vu, dans le siècle présent, qu'en 1814 et dans le siècle passé qu'en 1783 et 1788.

Les rigueurs de l'hiver amènent partout un surcroît de misère, surtout dans cette classe si nombreuse de travailleurs qui ne vivent que de travaux accidentels leur tombant sous la main.

Toute la population pauvre de l'Europe en souffre plus ou moins. Les prix du charbon et du bois montent à mesure que le thermomètre descend au-dessous de la température de l'eau qui gèle. Contrairement aux affirmations des économistes qui maintiennent que la valeur d'échange de toute chose est mesurée par la quantité de travail nécessaire pour produire la chose, — les prix du charbon et du bois montent de 25, 30 et 50 0/0 dès que le froid augmente la consommation du combustible. Tout le monde en souffre, sauf les accapareurs qui s'enrichissent.

Mais ce n'est pas tout. Une masse de travaux s'arrêtent. Et si les grandes usines continuent à travailler comme par le passé, — ceux précisément des travailleurs qui vivent sur les limites de la misère noire parce qu'ils n'ont pas de travail assuré, restent sans travail et se trouvent en face de la misère la plus terrible.

En Angleterre, par exemple, rien que les canaux gelés sèment au loin la misère. Les poteries ont leurs tas de terre à faïence sur les bords des canaux. Ils sont maintenant durs comme de la pierre et les canaux sont couverts de glace. On a suspendu les travaux, et tous ces milliers d'hommes qui vivaient du chargement des barques, extrayaient l'argile, etc., restent les mains vides, grelottant dans leurs taudis, sans feu, sans nourriture. Il en est de même pour une série d'industries, — surtout celle des transports.

---

Aussi, dans toutes les grandes villes de l'Europe et de l'Angleterre, la misère, toujours noire dans certains quartiers, atteint des proportions effroyables. Quelques journaux de Londres font en ce moment des enquêtes sur la misère, et les récits de leurs correspondants sont navrants. Dans des taudis, des familles entières sont alitées par la pleurésie ou la bronchite aiguë. Alitées, c'est d'ailleurs trop dire ; car après avoir porté leurs dernières loques chez les vautours qui vivent de la misère des pauvres, elles restent couchées sur les planches pourries du parquet, sans paillasse, sans vêtement. De feu, on n'en trouve qu'occasionnellement ; ici — maintenu pendant quelques heures par les débris de la commode délabrée, là — par une livre ou deux de houille, achetée presqu'à son poids de monnaie de cuivre chez le marchand qui la revend à la livre, après l'avoir copieusement arrosée d'eau, à des prix triples de ce qu'elle vaut à la tonne.

Et si on faisait des enquêtes pareilles à Paris, Lyon, Bordeaux, Troyes, Berlin, Vienne, et même dans chaque petit hameau de l'Europe, ce serait une lamentation si déchirante, montant des cabanes et des taudis que la société actuelle en tressaillirait jusque dans ses entrailles.

---

Que font les classes aisées en face de ces gémissements qui montent sur elles.

Rien ; rien de sérieux en tous cas. A Londres, seulement, où compte plus de 50.000 familles réduites à la misère noire chaque hiver et ce nombre a déjà doublé maintenant. Or, il est matériellement impossible de loger et de nourrir une famille à Londres à moins de 12 à 15 francs par semaine — ne serait-ce que pour la nourrir de pain sec. Mais cela fait déjà un minimum des minimum d'un million et demi par semaine — rien que pour maintenir la vie. — Il se passera encore deux ou trois mois avant que le travail reprenne, — ce qui fait que Londres seul devrait pouvoir disposer de près de 15 millions pour empêcher 500.000 de ses habitants de retomber dans un état voisin de celui dans lequel l'homme se trouvait durant la période glaciaire.

Eh bien, tandis qu'il faudrait avoir 15 millions, rien que pour parer à l'étiolement de toute une population, on recueillera 2 ou 3 millions, en additionnant toutes les souscriptions.

Et encore faudrait-il pour arriver à ce chiffre qu'il y eût une répétition de l'émeute de 1886 au Trafalgar Square.

---

Et les autres villes de l'Angleterre ? Et celles de France, où la misère des faubourgs est tout aussi grande ? Et celles d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne ?

Le mal est si grand, que si tous les millionnaires du monde entier déliaient leurs bourses et réalisaient toutes leurs fortunes pour mettre fin aux misères des misérables, tout leur or n'y suffirait pas.

La révolution reste toujours la seule solution possible, le seul remède applicable au cancer qui ronge les sociétés soi-disant civilisées.

---

Et, chose remarquable, les hivers rigoureux ont toujours été la dernière goutte qui fait déborder le vase. Ils finissaient par mettre un terme à la patience des dégueillés.

L'hiver de 1783 fut suivi par les soulèvements de paysans qui préparèrent la convocation des Etats-Généraux. Celui de 1788, semant la souffrance à pleine main, fit déborder le vase, alluma les châteaux, fit un feu de joie des terriers féodaux, lança les va-nu-pieds contre les forteresses municipales des bourgeois citadins.

L'hiver de 1814 rappela Napoléon, dans lequel le peuple s'obstinait toujours à voir la personnification de la Révolution. Les hivers froids de 1844 à 1847 firent 1848.

Non pas que chaque hiver rigoureux eût cet effet magique. Bien des hivers terribles n'amenèrent rien. Mais lorsque, dans un peuple préparé à la révolution, les rigueurs de l'hiver amenaient le désespoir des plus pauvres, — les va-nu-pieds faisaient la dernière poussée, ils forçaient la main aux travailleurs mieux rétribués, toujours prêts à temporiser, et ils les lançaient dans la voie révolutionnaire.

Qui sait si les rigueurs de l'hiver de 1890 91 n'amèneront pas des soulèvements de paysans en Italie, en Allemagne, en Russie ? et des soulèvements dans les grandes villes ? Qui sait s'il n'ouvrira pas déjà la période révolutionnaire.

---

Que ce soit ainsi, ou non, un fait est certain. Si on étudie seulement la misère actuelle, si on analyse les maladies, les souffrances, la misère, que quelques degrés de froid en plus sont capables d'engendrer dans la société actuelle ; si on imagine seulement ce que des millions de familles souffrent régulièrement sous le régime actuel, quand le moindre arrêt de l'industrie est capable de provoquer ce surcroît inouï de misère ; si on sonde ce mal, ce cancer qui ronge toute l'organisation, on comprend alors ce que *doit être* une révolution.

Belle chose que les principes de liberté, de solidarité, d'amour fraternel des peuples, proclamés du haut des tribunes, annoncés à coups de canon des marches de l'Hôtel de Ville, arborés avec le drapeau rouge sur les monuments publics !

Mais — doivent-ils toujours, doivent-ils éternellement rester un mensonge, rien qu'un mensonge ?

Et cependant, toujours, alors même que le sang du peuple arrosait les rues, ils restaient mensonge.

Mensonge, ils resteront tant que la Révolution n'aura pas compris que tout — TOUT — doit être mis de côté tant que le pain et le gîte n'auront pas été assurés à tous, sans aucune exception.

Mensonge, ils resteront tant que la révolution n'aura pas été prise par l'autre bout, tant qu'elle ne sera pas faite dans le taudis, avant d'être faite à l'hôtel de ville.

La révolution dans le taudis, primant toutes les autres ! La révolution dans la marmite du pauvre ! la révolution dans les loques du déguenillé, voilà la révolution que le peuple réclame, la seule vraie.

Celle de l'hôtel de ville viendra plustard. Et le

en sera la résultante, lorsque la société aura mis en pratique le droit à la vie, le droit au bien être de chaque être humain.

Assez de ces mensonges officiels! gouvernants, exploiteurs, révolutionnaires bourgeois, prêtraille, ont tant menti dans le courant du siècle, que le mensonge est devenu l'essence de la vie moderne, l'essence de nous-mêmes. Ayons, une fois pour toutes, le courage de dire une vérité, de faire une vérité des belles paroles que nous avons, tous, sur les lèvres! Révolutionnons le taudis!

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

La magistrature, en la personne de M. Toulze, est pour le quart d'heure sur la sellette. Les questions qu'il s'est permis de poser à Mme Duc-Quercy et à Labruyère, ont scandalisé la presse. Il est vrai qu'on avait attaqué un confrère.

« Il serait temps peut-être que M. le garde des sceaux intervint et qu'il invitât les magistrats au respect d'eux mêmes, des convenances et des droits de la défense, qu'il leur dit qu'ils sont sur leur siège pour juger et non pour insulter. »

Ces petites histoires ne sont pas mauvaises en ce qu'elles sapent un préjugé. On commence à comprendre que ces messieurs en rouge et hermine ne sont pas plus inaccessibles que les autres bipèdes aux faiblesses humaines, et que pour eux « l'argent n'a pas d'odeur ».

Un autre magistrat, M. Onfroy de Bréville est aussi un exemple du même principe.

Il y a quelques années un financier Mary-Renaud avait été condamné par la cour d'appel à trois ans de prison pour escroqueries. Comme il arrive d'habitude aux financiers véreux, il ne fit pas sa prison, et il fut nommé député, puis il y a quelques semaines il lève le pied avec les fonds de la Banque d'Etat qu'il venait de fonder. Or, Onfroy de Bréville, comme juge avait condamné Mary-Renaud à trois ans de prison et dans la suite, dans l'espoir de toucher le fameux 30 0/0 de dividende que promettait Mary-Renaud, il lui apporta 150,000 francs à faire fructifier. Mary-Renaud les a emportés et s'est vengé de la condamnation.

Mais quelle manière délicate emploie M. de Bréville pour se moquer de la justice!

***

Rétin. — Nous avons dit deux mots de la grève de Rétin. Nous avons parlé des condamnations qu'on avait distribuées à quelques travailleurs qui avaient voulu délivrer un des leurs arrêté pour attentat à la liberté du travail.

Voici quelques détails à ce sujet :

« La grève a commencé bien pacifiquement, mais les exploiteurs n'ayant rien voulu entendre, il se produisit des manifestations assez violentes et on cassa des carreaux. Le lendemain arrestation d'un jeune homme. Aussitôt que les ouvriers apprirent cette arrestation, ils sortirent en masse des ateliers et se rendirent au nombre de quinze cents dans la ville de Rocroi, à 14 kilomètres de Rétin, pour réclamer le prisonnier. Il ne se trouvait pas cent ouvriers à Rétin. Après avoir fait assez de vacarme dans Rocroi, les autorités impuissantes *furent obligées de remettre le détenu en liberté*. La foule rentra à Rétin en bande et drapeau rouge déployé.

Le lendemain les troupes de Mézières et de Givet accouraient et la justice faisait son œuvre. »

L'ordre est rétabli, mais on n'en a pas moins bien marché et quand on recommencera, on ne se contentera plus de casser des carreaux.

Les exploiteurs avaient profité du départ des ouvriers vers Rocroi, pour aller se réfugier à Charleville avec leurs familles sous l'œil paternel de M. le préfet.

Ils savent bien ce qu'ils méritent.

— Au dernier moment, nous apprenons que la grève menace de redevenir violente. On a arrêté un belge, nommé Peters, du chef d'embauchage d'un militaire en action. Les autorités ne sont pas plus rassurées que cela sur l'attitude des soldats vis-à-vis des ouvriers. On a jugé prudent de changer la compagnie d'infanterie qui était ici depuis un mois. On a renvoyé la troupe à Mézières et on en fait venir d'autre de Givet.

***

Toulon. — Nous avons enterré la semaine dernière le compagnon Bonfils. Il était malade depuis six ans et la misère a grandement aidé la maladie. Son emploi de professeur lui avait été retiré sous prétexte qu'il était italien.

Le cortège a traversé les principales rues de la ville et plus de 500 personnes suivaient le cercueil orné de drapeaux rouges et noirs.

Au cimetière plusieurs discours ont été prononcés, par les libres-penseurs et les collectos, puis enfin par les anarchistes.

Cette cérémonie a remué le levain révolutionnaire.

***

Rodez. — Il y a des propriétaires qui ne craignent pas par 10 degrés de froid d'expulser leurs locataires et de les mettre dans la rue avec leurs hardes. Ces messieurs y regarderaient à deux fois avant d'agir ainsi, si les expulsés se conduisaient comme Giron de Salles-la-Source.

M. Pouhet, maître d'hôtel à Salles-la-Source, à 12 kilomètres de Rodez, vient d'être l'objet d'une tentative d'assassinat. Vers neuf heures du soir, il prenait de l'eau à la fontaine publique, lorsqu'il reçut une balle qui pénétra par l'oreille droite et sortit au-dessous du menton. Il reconnut dans son agresseur un de ces anciens locataires nommé Giron, cordonnier, qu'il avait expulsé dernièrement de chez lui par huissier, parce qu'il ne payait pas son loyer.

Ce dernier, arrêté quelques heures après, a été écroué à la maison d'arrêt.

Les médecins n'ont pas pu encore se prononcer sur la gravité de la blessure de M. Pouhet.

***

Anduze. — La fin de ce que l'on appelle le suffrage universel, est proche!

Le dimanche 28 décembre, il y avait à Anduze, une élection pour nommer 6 conseillers municipaux. Sur 1,450 électeurs inscrits, il y a eu 18 votants. Le dimanche suivant 4 janvier, scrutin de ballotage : votants 200.

C'est maigre, n'est-ce pas?

« Ce n'est plus la peine d'aller voter, me disait un ouvrier, députés ou conseillers municipaux se moquent également de nous. »

C'est ici l'opinion de beaucoup de travailleurs.

## Espagne

Les camarades de la *Victima del Trabajo* Valence, ont publié un manifeste abstentionniste à propos des élections.

A Malaga les camarades font des réunions et donnent des soirées tous les dimanches, déployant une grande activité pour la propagande.

Les *Alpargateros* (fabricants de chaussures en jonc ou chanvre) de Valls, Tarragone (Catalogne), viennent de se mettre en grève. Les *Alpargateros* travaillant 12 heures par jour, gagnent 12 francs par semaine. Cela ne nous étonne pas s'ils demandent une augmentation de salaire.

Les boulangers de la même ville (13,000 habitants), se sont mis en grève aussi, les patrons ayant voulu leur diminuer les salaires. Cependant l'Association des boulangers est très solide et on espère qu'elle résistera.

## Italie

Le Réveillon. — Le télégraphe de Rome annonçait le 31 décembre ce qui suit :

« Les paysans employés dans les propriétés du prince Sciarra, à Montemaggiore, se sont révoltés; ils ont dévasté les fermes et les récoltes, se plaignant que leur minime salaire ne leur permit pas de vivre. La force publique dut intervenir. Plusieurs arrestations ont été opérées. »

## Russie

Trois cents émigrants russes, munis de leurs billets pour le Brésil, mais dépourvus de passeport, ont essayé de franchir la frontière de Pologne pendant la nuit. Arrêtés par les soldats, ils ont essayé de passer outre : une volée de balles a tué deux hommes, une mère avec son enfant et blessé 37 personnes, dont plusieurs mortellement.

(*Free Russia*)

***

Le tsar avait fait déposer un million de roubles à l'Académie des beaux-arts pour élever une église à la mémoire de son père. Mais l'oncle Wladimir a trouvé moyen, dit la chronique, de subtiliser la somme. Le filou dont il s'était servi pour cette affaire sera poursuivi, mais pour quelque vétille étrangère au vol. On ne veut pas que l'histoire soit ébruitée.

Le tsar attendra son église.

***

Récemment, le tsar voyageait en Pologne, mais à trois heures de distance devant lui un train express utilisait la même voie. On expédie une dépêche, le train est arrêté par une compagnie de soldats et les voyageurs enfermés dans un carré de baïonnettes menaçantes à quelques centaines de mètres de la voie. La pluie tombait à torrents. Sous un déluge, après trois heures d'attente, les prisonniers voient enfin passer comme un éclair, le train qui portait leur « petit père » l'empereur.

Quel bonheur d'avoir un maître!

(*Free Russia*)

## République Argentine

Les journaux vous ont appris le mouvement de Buenos-Ayres et la démission de l'ancien président. Ce que l'on peut voir de vrai et qui ne s'est pas dit, c'est que les chefs du mouvement révolutionnaire se sont trouvés débordés par le grand nombre d'adhérents du peuple qui se sont présentés pour la bataille et qui y ont pris part. La police qui était enrégimentée a été très éprouvée et a perdu [illegible] hommes. La raison que le général Campo qui commandait l'insurrection a donné pour expliquer sa capitulation était fausse; les munitions n'ont pas manqué.

Aussi sommes-nous exactement dans la même situation politique qu'auparavant, et dans une situation économique encore pire. C'est le même parti au pouvoir, à part le président qui de tous les a été l'associé et le complice de l'ancien. Toutes les dilapidations ne pouvaient durer éternellement et l'on commence à voir la vérité sur certaines choses. Mais on a dit que parce qu'on ne peut faire un mouvement.

Tout a été falsifié, jusqu'aux timbres-poste. On encore on vient de découvrir qu'une société financière dont les titres étaient très demandés à la Bourse a plus de 15,000 titres faux en circulation. Et cette situation est aussi bien à Buenos-Ayres que dans toutes les provinces. Je vous copie un résumé du journal français, le *Courrier de la Plata* du 25 octobre. C'est un journal bien pensant qui de tout temps a défendu le gouvernement quel qu'il soit.

Voici ce qu'il dit :

« La masse à liquider est énorme.

» Pour en donner une idée, nous dirons que de 1888 et 1889, il a été formé 200 sociétés anonymes formant ensemble un capital de 700 millions de piastres.

Quelque chose comme trois milliards de francs.

» Et à côté de ces sociétés, on a émis des cédules hypothécaires pour une valeur nominale de deux milliards de francs et les banques d'émission ont lancé pour un milliard de francs en papier monnaie.

» Total : 3 à 6 milliards de francs à liquider...

Et comme chaque jour on découvre de nouvelles fraudes jugez de notre situation.

Les politiciens pensent que notre sauvegarde se trouve dans l'immensité de la dette, car comme la grande majorité de tous ces titres se trouve à l'étranger, c'est donc à l'étranger de trouver le remède et ils comptent beaucoup là-dessus.

Du reste, depuis déjà assez longtemps tous les propriétaires de maisons, de terres, les familles riches ont pu grâce à la Caisse hypothécaire, obtenir un crédit de 4 ou 5 fois la valeur de leurs immeubles, et ont tous placé l'argent à l'étranger. Ils n'ont jamais payé l'intérêt du prêt et ils vivent ici très tranquillement en attendant les événements.

Le gouvernement nouveau n'a pas trouvé d'autre remède jusqu'à présent que d'augmenter les droits d'entrée de 60 0/0, soi-disant pour protéger l'industrie nationale, de doubler les patentes, contributions et autres.

L'industrie qui commençait à peine à s'implanter ici, est tuée du coup. Celle du bâtiment est arrêtée depuis 5 mois. Le commerce abandonne la partie, on continue à vendre ce que l'on a en magasin, mais on ne renouvelle plus. Les magasins et ateliers se ferment les uns après les autres, et les ouvriers (ceux qui le peuvent), émigrent soit pour le Brésil et pour l'Europe.

Mais les spéculateurs trouvent encore du bon temps; comme on ne peut plus faire des opérations sur les terrains, ils les font sur les vivres, le pain, la viande, etc. Et nous payons la viande maintenant bien plus cher que vous en Europe. La municipalité de Buenos-Ayres s'est émue de cette situation. On dit qu'elle va créer des postes municipaux où l'on pourra avoir du pain à 25 sous le kilo.

Il ne reste que l'agriculture, mais à part les provinces de Buenos-Ayres et de Santa-Fé qui ont quelques colonies, on achète de la terre pour la revendre, non pour la cultiver. Et encore ces quelques cultivateurs sont surchargés d'impôts, livrés aux accapareurs et avec cela sans aucune sécurité pour leurs biens et pour leurs personnes.

Le gouvernement actuel n'est qu'un gouvernement transitoire pour permettre à tous ceux qui ont dilapidé la fortune publique, de réaliser et de mettre leurs biens en sûreté. On a beaucoup parlé de mettre en accusation quelques notabilités subalternes, mais on ne fait rien pour les gros.

Toute la malédiction publique s'est jetée sur l'ancien président qu'on caricaturise de toutes manières. Mais comme ce monsieur possède une fortune fabuleuse à l'étranger, et que malgré cela il a encore force maisons, estancias, et même marchés dans la capitale, il vit bien tranquillement dans sa maison de campagne, et possède l'appui de presque tous les gouverneurs de province.

Ici à Parana, les employés de la province ne sont pas payés depuis 5 mois, les maîtres d'école comptent. Ce qui fait que beaucoup ont abandonné la partie, c'est-à-dire qu'ils ne viennent plus à leur bureau. Ceci a été avoué au Corps législatif par le ministre qui a conclu, qui sait quand on pourra les payer! et il a fait un appel au patriotisme de ces mêmes employés, leur disant d'abandonner leur paye pour le pays.

Ceci sera le coup de grâce des petits commerçants. Car de tous temps, le gouvernement ne payait ses employés que d'une manière très irrégulière. Seulement à la fin du mois, on leur remettait des *vales* qui sont la reconnaissance de la somme que le gouvernement leur doit. Ils payaient leurs fournisseurs avec ces *vales* ou les vendaient à des spéculateurs à 30 ou 40 0/0 de perte.

On veut moraliser l'administration. Je regrette seulement que les plus acharnés de ces moralisateurs soient tous ou des ex-marchands de terre ou vicieux agents du gouvernement en disponibilité.

## BIBLIOGRAPHIE

*Essai sur la grève générale.* Premier fragment : la *Grève générale et le patriotisme*, par le compagnon N'. 1890, Bruxelles.

Nous recommandons à nos camarades cette brochure très instructive et pleine d'un ardent enthousiasme pour la cause. L'idée qui a dirigé l'auteur est d'une vérité intéressante. La grève générale est la victoire assurée des travailleurs, mais le grand obstacle à cette grève triomphante est le préjugé patriotique. Ce préjugé dont les capitalistes exploiteurs se sont si bien débarassés est ce qui retient encore les exploités dans l'esclavage.

Nous reproduisons ici les trois premières pages de la brochure, émises en guise de préface :

La *Grève générale et le patriotisme*. — Esquisse. — L'idée de la grève générale semble être venue de Belgique où, comme on sait, il en fut question d'une manière sérieuse lors des grèves du mois de mars 1886 et mai 1887.

A cette époque, un grand nombre de corporations ouvrières frappées des conséquences avantageuses que l'application d'une pareille idée pouvait produire pour les travailleurs, la propagèrent de toute leur force.

Mais, faible et étroite au début parce qu'elle n'était que nationale, cette idée prit bientôt l'ampleur et la puissance qu'elle devait avoir en devenant *internationale*.

Les grévistes belges ne pensaient à faire la grève générale, que par rapport à la Belgique seulement. Tandis que, maintenant, tous les travailleurs peuvent à faire la grève générale, par rapport à l'Europe toute entière et sans préjudice des autres parties du monde qui voudraient suivre le mouvement et s'y associer.

Les travailleurs sentent bien que cette grève *doit être surtout internationale* et que son succès dépend absolument de cette condition.

Ce point essentiel, désormais acquis, porte en lui la plus haute signification de l'époque. Il indique que les peuples ont enfin pressentis, sinon compris, que leur émancipation ne pourra se faire que par leur libre entente et leur union solidaire, en dehors de toute tradition nationale et vanité patriotique, en dehors de toute diplomatie, de toute politique, de tout pouvoir constitué et de toutes intrigues parlementaires.

Il indique, que les prolétaires sont cette fois dans la bonne direction et qu'ils n'ont qu'à aller de l'avant dans cette voie nouvelle pour y trouver ce qu'ils cherchent depuis si longtemps : la liberté, la paix, le bonheur.

Ce fait est si important, si immense, qu'il domine l'idée de la grève générale elle-même. C'est l'effet qui dépasse la cause et qui doit l'éclipser. Car, du moment que la grève sera générale, c'est-à-dire, sera parvenue à réunir la plus grande partie des travailleurs de l'Europe dans une action commune contre les capitalistes internationaux, la situation changera de face.

Entre les ouvriers universels coalisés et insurgés contre leurs exploitateurs universels, les bourgeois, les capitalistes et les gouvernants, il ne saurait plus être question de l'augmentation des salaires ni de la diminution des heures de la journée de travail ; il ne saurait plus y avoir de sollicitations d'une part ni de concessions de l'autre ; il ne peut plus exister aucun rapport, aucun lien, aucune convention.

Les deux parties se séparent, sans conciliation possible, dans une rupture violente, irrémédiable, absolue.

Tout sera rompu et la vieille société s'effondrera, quand le travailleur conscient lui-même, s'arrêtera tranquillement et volontairement, en disant au bourgeois terrifié : à nous deux maintenant!

Alors, il ne restera plus que le travail, tout puissant, en face du capital terrassé et des gouvernements anéantis.

***

Comme on le voit, la grève générale va bien plus loin qu'une vaine question d'augmentation de salaire ou de diminution des heures de travail. Elle ne vise, à rien moins, qu'à l'entente directe et internationale des peuples sans immixtion d'aucune autorité.

A l'exemple du capital internationalisé depuis longtemps, le travail veut s'internationaliser aussi. Les travailleurs, écrasés par le préjugé national, tendent à s'unir sur les frontières nivelées, pour pouvoir combattre et abattre sur son propre terrain le capital international.

L'Epopée sera superbe! Deux forces vont se trouver en présence, l'une réelle : le travail ; l'autre fictive : le capital.

L'issue de la lutte n'est pas douteuse. Le capital n'existe qu'autant que le travail veut bien le soutenir et l'admettre, or, du moment où le travail se sépare du capital, et le nie, celui-ci n'existe plus. On va savoir enfin, que le travail est la base même de tout et que quand cette base se dérobe, tout s'évanouit, tout disparaît. Les fortunes, les gouvernements, les armées, les rois, les empereurs, se dissipent comme de la fumée : les Etats, les codes, les religions et toutes les institutions arbitraires et autoritaires ne sont plus que des songes ; et les travailleurs seuls maîtres de leurs destinées, et souverains de toutes choses, n'ont plus qu'à s'organiser, entr'eux, au mieux de leurs intérêts.

En mettant la grève générale à l'ordre du jour de l'univers salarié, les prolétaires ont trouvé, sans s'en douter, peut-être, le moyen infaillible d'annihiler l'odieuse machine bourgeoise dont la pression les écrase depuis si longtemps.

Et ce moyen est simple : ils n'ont qu'à s'arrêter. Ils n'ont qu'à laisser tomber, dédaigneusement, le fardeau dont la bourgeoisie fainéante a surchargé leurs épaules lassées.

Plus libre et plus puissant que l'Atlas mythologique condamné à soutenir l'univers, le peuple magnifique et fort, n'a qu'à retirer la main qui soutient le monde bourgeois pour qu'il tombe de lui-même et se brise comme verre.

Il n'a même pas besoin d'agir, il n'a qu'à croiser ses robustes bras, dans une indifférence méprisante, et à l'instant même, l'univers capitaliste, ébranlé jusques en ses bases les plus solides, s'abîmera entièrement dans le gouffre de l'inertie ouvrière.

***

*En Police Court*, d'Hector France, 1 vol., 3 fr. 50, chez Charpentier, éditeur.

Comme son titre l'indique, ce livre est un recueil de divers procès de police correctionnelle de Londres. Le masque de pruderie dont la bourgeoisie anglaise a voulu se parer, y est arraché et nous montre des dessous qui ne sont pas très propres. Ce qui nous a fait plaisir à lire surtout, c'est de voir que l'auteur adresse ses critiques à la bourgeoisie de tous les pays et qu'il montre que tous les dirigeants ne valent pas mieux, sinon moins, que ceux qu'ils ont la prétention de conduire et de moraliser.

Cet aperçu sur les mœurs bourgeoises n'a plus de ce fait, la note chauvine qui semblait se dégager de la lecture des *Va-nu-pieds de Londres*, où la bourgeoisie, et la population anglaises sont prises à partie, sans qu'un seul mot vienne faire voir que l'auteur pense que les crimes, les bassesses et la dégradation morale dont il accuse l'Angleterre puisse être imputables ailleurs qu'en Angleterre.

Dans la préface de *En Police Court* il se défend de l'accusation de pornographie que pourrait lui amener la nature des sujets qu'il traite.

Comme lui nous ne croyons pas que l'emploi de certains mots, la description de certaines situations s'ils sont amenés naturellement, soient de la pornographie. La pornographie consiste bien plutôt dans l'intention que l'on y met que dans la chose elle-même, et, à ce titre, certains lecteurs sont bien plus pornographes que n'importe quel auteur accusé de pornographie.

Pourquoi craindre de nommer chaque chose par son nom, pourquoi avoir honte de traiter certains sujets, si cela rentre dans le sujet que vous développez, et pour moi, un « gros mot » bien placé, vaut dix fois, cent fois mieux qu'une phrase des mieux ciselées.

Où la pornographie commence, c'est quand on en arrive à traiter avec amour les sujets les plus graveleux, en vue de contenter un certain public et de faire de l'argent. Mais ceci c'est affaire entre l'auteur et sa conscience.

Nos lecteurs ont lu le *Crime de misère* que nous avons donné dans notre supplément. Dans le premier chapitre, il y a aussi une description de la mise en scène judidiciaire, que nous donnerons un jour si l'auteur n'y voit pas d'inconvénient.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les camarades du faubourg Antoine, ont décidé de faire paraître tous les mois une feuille pour développer l'idée anarchiste, on la nommera le *Pot à Colle* (sobriquet des ébénistes), des compagnons se chargeront d'aller la vendre dans les bagnes, ce qui sera facile, tous les ateliers du meuble se trouvant concentrés dans ce faubourg.

Ils pensent faire une bonne propagande en prenant à partie une corporation.

Les camarades qui désirent les soutenir peuvent envoyer leur souscription à la *Révolte*, qui les transmettra au *Pot à Colle*.

***

ALMANACH ANARCHISTE. — Le groupe qui s'occupe de cette publication, fait savoir aux camarades qu'il ne lui a pas été possible de terminer encore son travail. Mais la besogne avance et d'ici peu de temps, on annoncera la date de la mise en vente et le prix. Les almanachs sont publiés généralement dans le courant de décembre pour être en possession de chacun à la date du 1er janvier, mais pour nous anarchistes, le nouvel an a si peu d'importance et l'année chrétienne tiendra si peu de place dans l'Almanach que prépare le groupe, qu'il n'a pas cru devoir sacrifier à ce préjugé. Il aime mieux présenter un travail intéressant et se donner le temps pour le terminer.

Le groupe rappelle qu'il a proposé, pour faciliter les relations et aider à la propagande, d'insérer des adresses de correspondance. Les camarades et groupes qui ne verraient pas d'inconvénient à ce que leur adresse soit publiée, sont priés de le faire savoir au compagnon Longbois, 42, rue d'Hautpoul, Paris,

Il faudrait au moins une adresse, poste restante au besoin, dans chaque ville importante.

Les camarades de l'Almanach ont pensé en outre à insérer dans leur travail la liste des camarades en prison à la date d'apparition de la brochure. Cela faciliterait beaucoup la tâche de ceux qui font des collectes en faveur des détenus, la répartition se fait généralement mal parce qu'on ignore ceux qui souffrent. Nous demandons donc que chacun nous signale les camarades prisonniers qu'il connaît, le lieu de leur détention et le temps qu'ils avaient à faire au 1er janvier par exemple. Adresse : Longbois, 42, rue d'Hautpoul.

***

SAINT-OUEN. — Le groupe vient de faire paraître un petit manifeste, imprimé à l'autocopiste et qui a été distribué à de nombreux exemplaires.

Travailleurs,

Vous crevez de faim pendant que les bourgeois s'emplissent le ventre... Vous gagnez quand vous travaillez, ce qui n'arrive pas toujours, à peine de quoi manger du pain et du fromage, tandis que le roi-président de notre soi disant République, touche annuellement le salaire de cinq cent mille journées d'ouvriers menuisiers, mineurs, etc... Devant cet état de choses, qu'allez-vous faire ?

Eh bien, écrasez toute cette vermine, qui vous exploite et vous tue, pour cela unissez vos efforts aux nôtres dans un seul but, un seul effort : le communisme-anarchiste par la Révolution sociale ! Vive l'anarchie.

***

Nous prévenons les camarades que nous préparons le tirage d'une eau-forte, représentant la pendaison des martyrs de Chicago

Cette planche dont deux de nos amis, aqua fortistes et dessinateurs de talent, ont bien voulu se charger de l'exécution, sera prête au courant de janvier. La valeur réelle en commerce, serait de 10 francs, nous ne pouvons encore en fixer le prix, mais nous espérons pouvoir la laisser pour 1 fr. 50 ou 2 francs.

Afin de régler le tirage, les camarades qui en désireront, sont priés de nous faire savoir, le chiffre d'exemplaires.

Prière principalement aux camarades allemands, italiens, espagnols et anglais de nous faire leurs commandes, car nous ferons des tirages spéciaux de la gravure avec l'épigraphe en ces diverses langues.

***

Le compagnon Cardeillac informe ses amis et camarades, qu'il vient de quitter Paris, pour trois mois, à la suite d'une longue maladie.

***

Saint-Ouen. — Le groupe l'Avenir remercie les camarades qui ont envoyé de l'argent pour le compagnon malade.

L. Au Mans, 0 50, de Genève 12 fr., de Montigargues 8 fr., Jeunesse libertaire d'Amiens 3 fr., et divers par Cautillon et F. Cuisse.

***

Les groupes de Ganges et de Sumène remercient les compagnons de Foix et de Narbonne de leurs envois et prient tous les groupes et compagnons de songer à eux lorsqu'ils auront l'occasion de distribuer des ouvrages, revues ou opuscules intéressant la sociologie, les sciences naturelles ou la littérature révolutionnaire.

Adresse : Spartacus, poste restante, à Ganges (Hérault).

***

Nimes. — Le groupe communiste anarchiste, 24 bis, rue Cyprès, informe tous les groupes et notamment ceux du Midi, que le congrès régional annoncé dernièrement, se tiendra le dimanche 15 mars.

Les groupes désireux de participer à l'élaboration de l'attitude que les anarchistes doivent tenir au 1er mai prochain, sont instamment priés d'envoyer leur adhésion à l'adresse du groupe ou au compagnon C. Mérignargues, 8, rue St-Félix, à Nimes.

***

Sainte-Savine. — Le nouveau groupe anarchiste l'Aurore, qui vient de se fonder à Sainte-Savine, avait organisé une conférence contradictoire dimanche dernier.

Les compagnons Panas, Duhousse et Pannetier ont pris la parole et exposé les théories anarchistes.

Peu de contradiction a été faite grâce à la façon dont ces théories ont été démontrées et à leur justesse.

Nous constatons avec plaisir que l'appel fait par ce nouveau groupe avait été entendu, car il y avait salle comble, ce qui nous fait espérer que dans un temps rapproché, il fera beaucoup d'adeptes. Encouragé par la réussite de sa première conférence, nous espérons qu'il en organisera d'autres prochainement. La *Révolte*, le *Père peinard* et beaucoup d'autres brochure sont été distribuées à la fin de la conférence.

***

Lille. — Le compagnon Louis Gentil ayant été obligé de partir en Belgique, prie les camarades de ne plus lui envoyer aucune correspondance jusqu'à nouvel avis.

***

Ougrée. — Le compagnon Lambert Hausennes, prévient les camarades que sa nouvelle adresse est : 61, Petits Communeaux.

***

Avignon. — Les compagnons faisant partie du nouveau groupe anarchiste, sont instamment priés d'être assidus aux réunions. Tous ceux qui veulent en faire partie peuvent adresser leurs adhésions au compagnon Roudier, 11, place des Trois-Pilats. Nous comptons sur le dévouement de tous les citoyens qui ont à cœur le triomphe des idées socialistes.

***

Saint-Etienne. — Réunion du groupe la Haine, tous les samedis à 8 heures, rue César-Bertholon, 57. Nous comptons sur le concours des compagnons pour amener le plus grand nombre possible de travailleurs, afin de discuter ensemble les principes anarchistes.

Tous les dimanches à 2 heures du soir, réunion des camarades s'intéressant à la propagande.

C'est par erreur que l'adresse du compagnon Audin, a été donné 12, rue de la République.

En conséquence, lui écrire à l'adresse du groupe la Haine.

***

Vienne. — Le compagnon Orcelin ayant été arrêté à Tarare, adresser dorénavant tout ce qui concerne la brochure : le *Procès des anarchistes de Vienne*, au compagnon Benoit Chevalier, place Jouvenet, 1, ou bien au compagnon François Martin, Montée des Epies, 1. Prix : 50 centimes.

***

Londres. — Vouloir bien m'adresser lettres et correspondances, 67, Charlotte street, Fitzroy square, London. — Louise Michel.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 705 fr. 85.

Le Hâvre, Prud'homme 1 fr. — Leboucher 0 50. A. à La Garenne-Colombes 4 fr. — S. à St-Prix 0 50. — Crayford, Le Grinche 1 25. — Le plus fort de la Suisse 0 25

Jacquet de Lyon 1 fr

L. G. B. 0 25 - Boccard 6 50. — H. Saint-Denis 1 50.

Total à ce jour : 722 fr. 60.

## La RÉVOLTE est en vente :

### A Montreuil

M. le Privat 281, rue de Paris.

On y trouve également tous les journaux et brochures anarchistes.

### A l'Arbresles

Petit, libraire.

### A Grenoble

Pelet, faubourg Très Cloître.

### A Nantes

Café Morand, 2, rue de la Baclerie.

On y trouve également toutes les brochures anarchistes.

### A Agen

Kiosque du Marché couvert.

On y trouve également le *Père Peinard*.

### A Lyon

Premier arrondissement : Passage de Largue et rue Centrale, kiosque devant la halle des Cordeliers, rue de la Bourse et angle de la rue Gentil.

Kiosque du pont Cafeullée, côté Vaise, rue Romarin, 4.

### A Avignon

Montagard, place du Portail Matheron.

Vigne, 2, rue des Infirmières.

### A Ougrée

Lambert Hansen, 61, Petits Communeaux.

### A Cognac

Mme Despat, rue Saint-Martin

### A Marseille

Gauchon, kiosque du Cours Belzunce.

On y trouve également toutes les brochures anarchistes.

Jinier, kiosque à droite, place d'Aix.

### A Verviers

Aubettes : Théâtre, gare, Hodimont Lorquet, route Warimont de Dison, Spintay.

## PETITE CORRESPONDANCE

R. à Cannes. — Pas un seul « Dieu et l'Etat » pour le moment. Peut-être le ferons nous éditer.

L. à Bordeaux. — Trop tard pour ce numéro.

L. à La Réole. — Nous tâcherons de modifier.

P. H. à Woincourt. — Entendu. Poignée de mains.

J. à Marseille. — Faites pour le mieux.

P. à Bordeaux. — T. à Castelsjaloux. — S. à Calais. — C. à Avignon. — C. à Agen. — G. à Paterson. — M. H. à Fourchambault. — P. à La Machine. — J. à Marseille. — M. à La Malafolie. — G. au Chambon. — M. à Flémalle. — L. à Anduze. — D. à Foix. — P. à St-Nazaire. — P. à Narbonne. — C. à Lunay. — L. à Arras. — B. à St-Denis. — A. à Boudes. — L. à Perrecy. — J. T. à St-Quentin. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Tous les jeudis, réunion des camarades s'occupant du journal quotidien, au local convenu.

Tous les compagnons sont invités à se rendre le vendredi 16 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, théâtre des Gobelins. — Urgence.

Le groupe communiste libertaire de la Courtille et du Combat, réunion tous les mercredis à 8 h. 1/2, café des Omnibus, 27, rue de Belleville.

Le groupe libre corporatif des ouvriers cordonniers, invite tous les anarchistes aux réunions qui ont lieu tous les lundis à 9 h. du soir, rue des Petits-Carreaux, 1.

Groupe des travailleurs anarchistes du XIIe, salle Guillemain, 67, rue Claude Decaen, samedi 17 janvier à 9 h. du soir.

Les camarades du groupe anarchiste du XIIIe, sont convoqués spécialement samedi 17 janvier à 9 h. du soir, rue du Moulin-des-Prés, 35, salle Viguié.

Ordre du jour : Des moyens de propagande.

Groupe anarchiste des mégissiers, palissonneurs et parties similaires du faubourg Marceau, déclare : qu'il sera toujours un groupe ouvert à tous et ne s'occupera pas de questions exclusivement corporatives.

Les Trimardeurs, réunion samedi 17 janvier, rue St-Martin, 239.

Groupe anarchiste de Levallois, tous les samedis à 8 h. 3/4, salle Mezerette, rue de Gravel.

Réunion du groupe La Liberté, tous les samedis, 102, rue d'Avron.

Le groupe le *Réveil du XVe*, réunion samedi, 17 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, salle Logerou, 18, rue Croix-Nivert, convoque tous les camarades qui s'intéressent à la propagande. — Urgence.

Bordeaux. — Samedi 17 janvier, à 8 h. du soir, route d'Espagne, conférence publique et contradictoire.

Ordre du jour : l'Anarchie, ses bases, son but, ses moyens.

Verviers. — Réunion tous les samedis, chez Charles Hansenne, route de Dison, 128.

Nous invitons tous les compagnons à la réunion qui aura lieu samedi 17 janvier, pour s'entendre et prendre les dispositions nécessaires pour la soirée familiale qui aura lieu le premier dimanche de février.

*Le Gérant*, J. Grave.

Paris. — Imprimerie J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier

CINQUIÈME ANNÉE, N° 12 — DIX CENTIMES — DU 12 AU 18 DÉCEMBRE 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Encore la Morale

II

Passons maintenant au côté pratique de la question.

Comme principe — avons-nous dit — le vol n'apporte rien de nouveau ; il n'a absolument rien de révolutionnaire. Depuis les Pharaons d'Egypte, les maîtres ont volé leurs esclaves, et les esclaves — au lieu de se révolter — ont volé leurs maîtres. Le vol, c'est la contre partie de la propriété, la soupape de sûreté de la propriété.

Les propriétaires le savent, d'ailleurs, si bien qu'ils ne demandent pas mieux. Ils frappent de mort, ou de travaux forcés, le révolté ; mais ils se contentent de la prison pour le voleur. Une miche de pain, prise en plein jour, a valu à Louise Michel une condamnation à neuf ans de réclusion. Cinq ans — la pièce de drap de Martin à Vienne. Neuf mois ou neuf semaines auraient fait l'affaire, si la miche et le drap avaient été volés. C'est que quand on vole, le propriétaire peut dormir tranquille. Un chien suffit contre des voleurs : on garde les soldats pour les révoltés.

Et on a voulu nous faire croire que si nous faisions ce que tous les esclaves ont fait, ce que l'esclave du harem fait encore, nous allions amener la révolution anarchiste!! Quelle preuve plus triste de timidité d'esprit des révolutionnaires pouvaient-ils encore nous donner!

Alors que les masses, travaillées par de vagues idées d'un meilleur avenir, pensent déjà à la mine au mineur et au champ au laboureur, alors qu'elles attendent toujours, les hommes d'initiative qui — vivant avec elles, connus du peuple et estimés par lui — viendraient leur apporter un souffle nouveau de révolte ; alors que, trahie par les leurs, elles cherchent des hommes nouveaux, des révolutionnaires pour servir de trait d'union entre leurs groupes épars — on n'a su qu'inventer le vol pour ébranler la propriété. — « Volez un sac de charbon à vos maîtres ; prenez, la nuit, du foin dans la meule de votre voisin ; payez-vous des huîtres dans un restaurant sans rien débourser, comme font les nobles officiers de la garde impériale à Pétersbourg. — faites ce que tous les esclaves, trop esclaves pour se révolter, ont fait de tout temps, et vous aurez changé les idées sur la propriété! »

C'est à saigner du cœur que d'entendre débiter ces absurdités!

Quand donc, quand donc un souffle de révolte, de dignité humaine, passera-t-il par ces têtes ? Faut-il donc des actes de désespoir pour les réveiller ?

---

— « Mais il faut bien ça pour vivre, » — est-on venu nous dire ensuite. « Sans se faire d'une façon ou d'une autre à la société actuelle, il n'est possible de vivre. »

— Oui certes, continuellement dans notre vie, les meilleurs d'entre nous mentent à leurs principes.

Oui, certes, continuellement nous nous soumettons aux exigences de la société bourgeoise et à son gouvernement, sans cela, nous ne pourrions presque par vivre ni jouir d'une liberté relative.

Mais enfin, allons-nous maintenant ériger la résignation et la soumission en théorie — la révolte pour les autres, et la soumission aux iniquités sociales, l'exploitation des iniquités sociales, pour l'aristocratie révolutionnaire ? Faire comme Danton, comme Gambetta, comme tous les jacobins bourgeois — serait-ce là le programme anarchiste ?

Tout le monde exploite... Faut-il donc que jamais le sang ne vous monte à la tête à l'idée que vous aussi vous exploitez quelqu'un? Faut-il que l'anarchiste, se complaisant dans des discussions à perte de vue sur le libre arbitre et le reste, ne fasse plus de distinction entre Schneider l'exploiteur et une Pérovskaya qui, apprenant un jour qu'elle vit d'exploitation, jette sa fortune au diable et s'en va travailler avec les paysans? Un peu plus, et on arrivera à traiter Pérovskaya de visionnaire et à prêcher que le meilleur moyen pour abolir l'exploitation est de la pratiquer à son avantage.

---

Mentir, c'est toujours s'avilir. Que ce soit « pour la cause » ou non, c'est toujours se reconnaître l'inférieur de celui auquel on a menti — se reconnaître le plus faible. C'est pourquoi, mensonge et servilité, servilité et mensonge, ont toujours marché la main dans la main.

Vous rencontrez un gendarme dans votre chemin, et vous lui mentez pour passer, — c'est que vous n'avez pas la force de le culbuter. Mais si jamais le sang ne vous est monté à la tête à l'idée que vous — homme qui veut être indépendant — avez dû vous avilir jusqu'à mentir au gendarme que vous méprisez ; si à force de la pratiquer vous n'y voyez plus qu'une bonne farce — triste esclave que vous êtes ! Jamais vous ne sentirez le désir de le culbuter.

Personne n'a le droit d'exiger de vous que vous fassiez acte de révolutionnaire à chaque pas de votre vie. Faites comme tout le monde, si le cœur vous en dit. Mais, du moins, ne mentez pas à vous même : c'est le dernier, le pire des mensonges ; ne mentez pas à vos camarades. Dites donc : « j'ai agi ici comme un esclave, et à force de le faire je le deviendrai, » au lieu de nous assurer que vous avez agi en vrai révolutionnaire, pour le succès de la révolution. De grâce ne le dites pas au peuple : il vous dirait que vous mentez une seconde fois.

---

Nous ne sommes pas des moralistes. Loin de nous le rigorisme des faiseurs de morale. Nous savons que ce ne sont pas les moralistes qui ont fait les révolutions. Trop plongés dans la contemplation de soi-même, ils ne pensent pas aux autres. Celui-là seul qui ne fait rien ne commet pas de fautes. Nous savons aussi qu'une révolution ne se fait pas par une poignée d'hommes, qu'elle doit attirer des caractères très divers, et que chacun peut avoir ses grands moments dans une commotion révolutionnaire. On a vu quelquefois — par exception, mais on l'a vu — jusqu'à l'esclave le plus servile avoir son moment de grandeur quand il se sentait entraîné par la révolution. Nous savons cela.

Mais ce ne sont pas non plus ceux qui prêchent les petits moyens d'une société servile qui réveillent les masses et renversent les sociétés. Des hommes d'une autre trempe doivent surgir pour entamer l'œuvre gigantesque de la révolution. Trop préoccupés de leur propre bien être, trop peu capables au travail âpre que la révolution demande, ceux-là peuvent aider à l'attaque, mais ils s'arrêtent à demi-chemin. La révolution demande des bûcheurs, des hommes âpres à la besogne ; elle ne sait que faire des amateurs — elle les dépasse bientôt.

---

C'est aux jeunes anarchistes que nous nous adressons. Une bonne fois pour toutes, faites enfin un bon feu de joie des sophismes.

On n'abolit par l'Etat en cherchant à se faufiler dans ses rangs. On n'ébranle pas la religion en allant à la messe, alors même qu'on se vante entre camarades d'avoir joué une bonne farce en parlant de bon Dieu au curé.

De même on n'abolit pas la propriété en pratiquant le vol qui est l'appropriation, et on ne démolit pas une société basée sur le mensonge et l'hypocrisie en érigeant le mensonge et l'hypocrisie en vertus révolutionnaires.

Par ces moyens on passe son temps en causeries entre camarades. Mais on ne soulève pas avec ça les masses. Des hommes qui les prêchent, le peuple se méfie, et pour cause.

Heureusement, de tout temps, dans toutes les révolutions du passé, il s'est trouvé des hommes qui haïssaient le sophisme tout autant que la société basée sur le sophisme. Ceux-ci n'ont pas prêché que pour abolir la royauté ou la papauté, il fallait s'en faire les serviteurs : ils se sont laissé brûler sur les bûchers plutôt que de pactiser. Haïssant une société d'iniquités, ils se sont révoltés contre elle, dans toutes ses manifestations, — individuellement d'abord, puis collectivement. Ils n'ont pas cherché leurs exemples chez leurs pères esclaves ; ils n'ont pas plié la tête : ils ont ouvert des voies nouvelles.

Et sans prétendre qu'ils pouvaient attaquer la société, chacun sur tous les points et tous les jours, — ils l'ont attaquée tant qu'ils ont pu, tant que leurs forces ne s'y refusaient pas, tant qu'ils ne tombaient pas dans la lutte. Beaucoup furent terrassés : aucun ne s'avoua vaincu.

Ceux-ci n'eurent pas besoin de chercher des causes pour ne pas avoir tout fait à la fois. Personne n'a pensé à leur reprocher. Leur vie de dévouement et de révolte parlait assez haut pour eux.

Faisons comme eux, et nous n'aurons plus de discussions sur le vol et les faiblesses humaines. Nous aurons — l'action révolutionnaire.

# TERRIBLE QUESTION

Il est convenu dans le monde patriotique des Français germanophobes que tout va pour le mieux dans la Russie, meilleur des mondes. C'est un crime de lèse-patrie de ne pas entonner l'hymne Dieu protège le tsar, et d'oser soupçonner que son peuple meurt de faim. Aucun journal n'a jusqu'à présent reproduit la lettre de Tolstoï, sur le manque de pain. Ah! s'il avait écrit quelque boutade sur l'adultère ou quelque misserie sur le malthusianisme, toute la presse de France se serait hâtée de répéter ses paroles, mais il s'agit ici de la mort d'un peuple, c'est là une vétille dont nos journaux patriotiques n'ont cure, et il faut que ce soit la *Révolte*, la feuille du demi-quarteron de lecteurs qui donne un résumé de ces pages poignantes. Nos amis y verront combien la situation est grave et révolutionnaire, combien il est possible qu'il en sorte des événements qui changeront tout à coup l'équilibre social.

Ils verront comment nos propres appréciations se trouvent confirmées par un homme comme Tolstoï, le pacifique des pacifiques, le résigné à outrance! Et pourtant, en face du drame terrible dans lequel tout un peuple se trouve entraîné, cet homme ne peut plus se résigner, et il pousse un cri de terreur en voyant la Révolution qui s'avance.

Quant aux moyens proposés par Tolstoï, inutile de dire combien ils sont puérils. Dresser une statistique de céréales et en charger les affameurs, volontaires ou involontaires, ne peut aboutir qu'à nous donner des chiffres trompeurs, et ces chiffres fussent-ils vrais, ce n'est pas de ce pain que se nourrirra le peuple.

13 novembre 1871.

Y a-t-il en Russie assez de pain pour secourir la population jusqu'à la prochaine récolte?

Les uns disent oui, les autres disent que non, mais personne ne sait au juste. Et pourtant il est urgent de le savoir, de le savoir sûrement et vite, avant le commencement de l'hiver.

C'est effrayant de penser ce que nous deviendrions si nous ajoutions foi aux paroles de ceux qui affirment que nous aurons assez de pain pour tous et si à la fin de l'hiver il se trouvait qu'ils se sont trompés.

On frémit en pensant aux conséquences d'une telle erreur. Le résultat serait terrible : la mort de milliers d'affamés et le pire de tous les maux : la colère des hommes.

Le danger est si immense que l'imagination se refuse à se le représenter ; voilà pourquoi ce serait une criminelle folie de se contenter d'assertion sans preuves.

Mais un pareil danger existe-t-il? Y a-t-il probabilité que le pain manquera? Les faits suivants peuvent servir de réponse.

1) La forme disette s'étend sur tout un tiers du territoire russe et cette partie est justement celle qui donnait surtout le pain aux deux autres tiers.

2) Les pays voisins de la Russie ont eu des mauvaises récoltes et de grandes quantités de blé ont été déjà exportées à l'étranger ; le froment continue à l'être jusqu'à ce jour.

3) Contrairement à ce qui s'est passé en l'année de famine 1840, cette fois il n'y a aucune réserve de blé et ne peut y en avoir.

Ce qui arrive en Russie nous rappelle, d'après le récit de la Bible, ce qui est arrivé en Egypte, avec cette différence qu'en Russie nous n'avons eu ni un Joseph pour nous prédire l'avenir, ni des hommes prévoyants et sages pour garder nos réserves ; par contre nous avons eu de grands besoins d'argent tant pour les particuliers que pour le gouvernement. Pendant les sept dernières années les récoltes ont été bonnes, les prix ont été en baisse et cependant le besoin d'argent augmentait chaque jour et la vente des céréales étant encouragée de toutes manières, le blé était vendu sans qu'il en reste, en automne déjà.

Ceci suit les faits qui tendent à prouver que nous n'aurons pas assez de pain en Russie.

A côté, nous avons des indices, assez précis, prouvant que ce pain manque déjà.

Un de ces indices est le fait se répétant de plus en plus souvent que l'on ne trouve pas de farine à acheter. Dans les coins reculés des provinces frappées par la disette, comme celui où je me trouve en ce moment, *il n'y a pas de farine de seigle en vente*.

Hier, j'ai vu deux paysans qui ont parcouru la contrée sur un rayon de 25 kilomètres demandant dans tous les magasins et tous les moulins à acheter 40 kilos de farine, ayant de l'argent comptant pour les payer et ne les trouvant nulle part.

Cet exemple n'a rien d'exclusif, au contraire il se répète continuellement et partout. Les meuniers supplient qu'on leur vendent un peu de la farine au détail qui se trouve dans les dépôts des zemstvos, car ils ne savent où en prendre. L'on ne trouve de la farine au détail que les jours de marché, et pour peu que l'acheteur tarde, il n'a plus rien.

La hausse des prix est un second indice, quoique cette hausse soit diminuée artificiellement par la défense d'exporter le seigle, puis par l'activité des zemstvos qui vendent du seigle et de la farine à des prix réduits.

Mais les zemstvos n'ont pu acheter qu'une petite partie, se montant rarement au quart de la quantité nécessaire pour nourrir d'après leurs calculs la population de leur rayon. (1) Aussi les prix monteront ils rapidement dès que les zemstvos seront obligés d'acheter les autres trois quarts du blé dont ils ont besoin.

A côté de ces deux indices nous en voyons un troisième qui devrait nous forcer à prendre toutes les mesures possibles pour détourner le malheur qui nous menace. C'est la panique qui étraint toute la société russe ; c'est un vague sentiment de terreur devant la calamité qui nous attend, terreur contagieuse et qui rend les hommes incapables d'agir logiquement. Toutes les mesures prises prouvent cette panique ; ainsi l'oukage défendant d'abord l'exportation du seigle, puis celle des autres céréales à l'exception, on ne sait trop pourquoi, du froment ; l'assignation de grandes sommes d'argent pour les affamés et à côté de celà les impôts exigés par les autorités locales de ceux qui peuvent payer, comme s'il n'y avait pas un lien étroit entre tous les habitants d'un même village! Le paysan riche a prêté au pauvre sur ses récoltes futures, mais il n'aurait point réclamé avec une telle âpreté le payement de la dette si lui-même n'était acculé au mur par les impôts. Les dissentiments qui éclatent à chaque pas entre ces autorités, enfin l'état d'esprit et la manière d'agir du peuple. Pour en donner un exemple, je vais vous parler du mouvement qui pousse les paysans à chercher du travail dans les villes.

A la fin d'octobre, au moment où toutes les places sont occupées, où les denrées triplent de prix et où chaque patron ne garde que le nombre d'ouvriers strictement nécessaire, où, par conséquent, il y a partout un nombre considérable d'ouvriers restés sans travail, — les paysans affluent à Moscou et à Pétersbourg. Ils viennent évidemment pour rien, ils repartent et celà n'empêche pas d'autres de refaire ce même voyage coûteux et inutile! N'est-ce point l'indice d'une vraie folie s'emparant des foules chaque fois qu'elles sont en proie à la panique?

Oui l'ennemi, un ennemi terrible, est là devant nous et nous ne pouvons dire que nous ne le craignons pas, car nous savons qu'il est là, et plus que celà, nous savons que nous en avons peur.

Mais si nous en avons peur, il faut que nous sachions au juste : quelle est sa force et notre ignorance actuelle est un crime.

1 Les zemstvos n'en reçu du gouvernement qu'une minime partie des sommes réclamées. Sur les 46,000,000 roubles demandés, ils ont reçu 22,000,000. Ainsi le zemstvo du gouvernement de Saratow sur 9,000,000 exigé, en a reçu deux et demi ; celui de Nijnia-Nowgorod a reçu deux millions et demi sur huit et celui de Kazan 1,700,000 au lieu de 5,000,000.

NOTE DU TRADUCTEUR

Supposons que la société russe, celle qui n'habite pas les provinces atteintes par la disette, comprenne sa solidarité morale et matérielle avec le peuple affamé et qu'elle soit prête à faire de grands sacrifices pour lui venir en aide ; admettons que ceux qui sont maintenant sur les lieux de désastre y restent jusqu'à la fin, en continuant à travailler selon la mesure de leurs forces ; même que leur nombre augmente ; admettons que les paysans ne perdent pas courage et continuent à lutter contre la misère, comme ils le font en ce moment, par tous les moyens négatifs et positifs, en diminuant leurs besoins et en augmentant leur énergie et leur esprit d'invention pour trouver des moyens de subsistance ; supposons que tout celà se tasse et continue à se faire pendant un mois, pendant 2, 3, 6 mois et puis tout à coup... arrivera la hausse des prix qui atteindra la limite extrême et il se trouvera qu'il n'y a plus de pain, que tous les efforts et tous les sacrifices ont été inutiles, et surtout que les forces du peuple ont été dépensées en vain, que malgré sa lutte désespérée, il lui faudra voir mourrir une grande partie des siens, mourrir de faim! Et se dire que nous aurions pu empêcher celà si nous avions su!

Non, il est impossible, absolument impossible que nous restions dans cette ignorance, nous, hommes qui savons lire et écrire, qui sommes instruits. A quoi de plus important et de plus grand peut nous servir tout notre savoir, toute notre science si ce n'est à conjurer un pareil malheur?

Calculer ce qu'il faut de pain pour nourrir ceux qui n'en ont pas cette année, savoir combien il y en a en Russie, et si nous trouvons une différence entre ces deux chiffres, faire venir ce qui nous manque de l'étranger, c'est notre devoir simple et naturel.

Est-il possible que nous qui savons si bien compter, combien il y a de microorganisme de par le monde, combien de microbes contient un tel cube d'air, combien de millions de kilomètres nous séparent de telle ou telle étoile, nous ne sachions nous procurer ces chiffres qui nous seraient pourtant d'une utilité si réelle et immédiate? Je me refuse à l'admettre.

Ces chiffres, non pas approximatifs et problématiques, mais absolument exacts, comme cause donné par un recensement fait en un jour, il est possible de les avoir.

Le gouvernement, les zemstvos, des commissions spéciales, des simples particuliers peuvent se les procurer. Il n'y a pas de district où il ne se trouverait un ou plusieurs hommes prêts à faire ce travail, qui à ce qui me semble ne présenterait pas de difficultés insurmontables. Je crois qu'en huit jours il serait possible à un homme actif de parcourir le quart ou le tiers de son district et de déterminer la quantité de pain nécessaire et celle qui est à vendre. Il va sans dire que pour mon compte je suis tout prêt à travailler dans ce sens, ainsi que tous ceux auxquels j'en ai parlé. Il y aurait sans doute des erreurs, volontaires ou involontaires, cependant le résultat serait assez précis pour répondre à cette terrible question : aurons-nous assez de pain en Russie, oui ou non?

Si ces chiffres nous donnaient un excédent quelconque nous pourrions continuer à vivre et à travailler ; si nous arrivions à une équivalence des besoins et du blé en réserve, la position serait inquiétante, mais cependant sans acheter du blé à l'étranger, en diminuant les dépenses de ce blé (en supprimant, par exemple, la fabrication de l'eau-de-vie), et en faisant du pain avec divers surrogats, nous pourrions encore vivre et travailler. Mais si nous arrivions à un déficit de 10 ou même de 20 millions d'hectolitres, la position serait affreuse. Et pourtant si tous l'apprenions maintenant, ce serait comme en incendie qui vient d'éclater et qu'il est possible d'éteindre ; tandis que si nous ne l'apprenons quand les dernières réserves de blé seront à leur fin, ce sera comme un incendie qui a envahi toute la maison et laisse peu de chances de salut. Si nous savions maintenant qu'il

nous manque 10, 20 même, 40 millions d'hectolitres de blé, ce ne serait pas là un fait irrémédiable, car nous achèterions ce blé en Amérique et l'État, la Société, le Peuple trouveraient toujours la somme nécessaire au payement.

Mais ceux qui travaillent doivent être sûrs qu'ils vont vers un but déterminé et que leur peine ne sera pas perdue ; autrement, le découragement s'emparerait d'eux.

Pour celà il faut savoir tout de suite, immédiatement, dans deux ou trois semaines : avons nous assez de pain pour cette année et si non, où trouverons nous ce qui nous manque ?

LÉON TOLSTOI.

## LA GRÈVE DES MINEURS DU PAS-DE-CALAIS

L'arbitrage qui a mis fin à la grève a fait grand bruit dans le monde bourgeois. Et pourtant, a-t-il satisfait quelqu'un ? Les mines de Béthune sont de nouveau desertés par leurs travailleurs et les patrons n'attendent qu'une occasion pour reprendre d'une manière détournée ou ouvertement les concessions qu'ils sont censés avoir faites.

Non, cette grève n'aura pas fait un pas à la solution de la question sociale. Du reste ce n'est pas dans le résultat qu'elle donne que nous étudions une grève, mais dans la manière d'agir des exploités vis-à-vis de leurs exploiteurs.

Tant qu'ils ne se sauront pas les égaux de leurs maîtres actuels, tant qu'ils n'exigeront pas l'entière satisfaction de leur bien être, tant qu'ils ne prendront pas eux-mêmes où il y a, la misère sera leur lot et les quelques améliorations anodines et passagères qu'ils obtiendront ne combleront pas les souffrances supplémentaires de la Grève.

La situation respectives d'exploités à exploiteurs ne sera pas modifiée par la manière d'agir des 40,000 misérables qui réclamaient timidement un peu de soulagement à leurs maux.

Succédant à des centaines de grèves analogues, celle qui nous occupe mériterait à peine qu'on la mentionne, si elle ne suggérait quelques réflexions par les circonstances qui l'on accompagnée.

Tout d'abord, on ne peut passer sous silence la conduite inqualifiable, mais bien typique de l'illustre Basly. Cet ancien mineur parvenu à l'exercice de l'autorité représentait tour à tour le gouvernement près des mineurs, puis les mineurs près du gouvernement. Il se prévaut ici de sa sagesse, là-bas de son révolutionnarisme. Nulle platitude qui lui répugne pour un sourire de Constans, nul mensonge qu'il ne fasse pour conserver la direction des mineurs.

Il faut se rappeler le congrès dans laquelle la grève générale fut votée.

Avant l'ouverture de la séance, Constans télégraphie à Basly. Celui-ci ouvre la séance en annonçant que le gouvernement se déclare prêt à reprendre un ancien projet de loi sur les caisses de retraite ouvrières, que par conséquent la grève est inutile, qu'il vaut mieux envoyer des délégués près du ministre pour lui présenter les revendications des mineurs, etc... Au vote, la grève passe à deux voix de majorité (48 contre 46, alors que le vote préalable des mineurs du fond avait donné 12,000 contre 6,000, les délégués sont toujours des châtreurs). Aussitôt mon Basly se retourne, il se rallie à la grève générale et annonce qu'il va interpeller le ministre à la Chambre. Quelle sinistre farce que celle qui se joue sur la misère de milliers d'ouvriers ! Et dire qu'il est réellement impossible à un député révolutionnaire de remplir d'autre rôle que celui qu'a choisit Constans.

Quelques tentatives de mineurs semblent plus conscientes du but à atteindre. On a signalé quelques pillages locaux par des bandes armées. Aux mines de Marles où l'on était en grève depuis bien plus longtemps que dans le reste du bassin, les mineurs se sont livrés « à de véritables de rapines : ils ont arrêté des passants, des voyageurs, et les ont mis à rançon. Portés en différents endroits, les grévistes arrêtaient les voitures et les piétons, examinaient les uns et les autres et prenaient ce qui était à leur convenance. Dernièrement, ils ont arrêté une voiture des subsistances militaires conduite par un dragon et ont volés les vivres qui y étaient enfermés. L'infortuné soldat, qui n'a pas cru devoir se défendre, ou qui ne l'a pas pu, a été condamné par ses chefs à quinze jours de prison » (Extrait du *Temps*). Un garçon de seize ans, Didelot, a été condamné à six mois de prison pour vol à la suite d'un des faits rapportés plus haut.

Le congrès des mineurs de Belgique qui se réunissait pendant la grève n'a rien décidé en faveur des mineurs français. On attendait qu'ils se refusent au moins à travailler pour l'exportation : la question du suffrage universel l'a pris tout leur temps et leur intelligence. Rien de sérieux d'Angleterre non plus.

Nous trouvons sur ce sujet des grèves un article bien intéressant dans le *Figaro*. En lisant les quelques extraits que nous pouvons publier de cette correspondance. (Histoire de quelques hommes sages, (Figaro du 20 novembre), nos amis verront combien, hélas il est facile de berner l'ouvrier et comment il doit se défier, aussi bien des bonnes paroles que des brutalités et des perfidies !

(Conversation entre Emile Berr et un ingénieur des plus influents de Mariemont).

Nous avons dit à nos mineurs : « Vous voulez faire une grève politique ? Vous en avez absolument le droit, et nous ne ferons rien pour vous en empêcher. Seulement (puisque aussi bien ce n'est pas contre nous que cette protestation est dirigée) nous vous demandons de veiller vous-mêmes à la protection du matériel qui vous fait vivre...

» Va pour la grève .. Mais laissez-nous le nombre d'ouvriers dont nous avons besoin pour assurer l'entretien et les réparations de nos machines, et promettez nous de faire en sorte que la liberté de leur travail soit respectée... Vous êtes d'honnêtes gens, et nous avons confiance en vous »

Ce qui fut dit fut fait ; les délégués ouvriers de nos conseils d'arbitrage transmirent la proposition à leurs camarades grévistes qui l'acceptèrent ; et ce fut, tant que l'agitation dura, nos ouvriers eux-mêmes qui firent la police de nos fosses et de nos usines.

Voilà, monsieur, comment les révolutions se passent chez nous... »

« Tenez. J'ai lu les confidences que vous fit avant-hier, à l'Escarpelle, un administrateur de Compagnie. Savez-vous que presque tout cela est d'une lamentable naïveté ? « Perversité des meneurs... danger du cabaret .. immoralité des grèves... » Lieux communs que tout cela, cher monsieur. La grève n'a pas besoin, pour être légitime, d'être fondée sur des revendications nettement définies.

Vous dites que les griefs de vos mineurs ne sont point sérieux ? Cela ne prouve rien. L'ouvrier, même largement rémunéré, souffre de l'état d'humilité où le réduisent nos mœurs ; il sent qu'un abîme moral est entre lui et ses chefs. Notre ennemi, c'est notre maître. Il a entendu gémir son grand-père, au coin de l'âtre, et son père au fond de la mine. Il a accumulé en lui tout un héritage de haines et de douleurs. Quoi d'étonnant à ce que ce « besoin de crier qui souffre » s'exhale de temps en temps ? Vous lui demandez pourquoi il crie... Il vous donne poliment un prétexte absurde, parce qu'il en faut un. La raison vraie, c'est que vous êtes le patron et qu'il est l'ouvrier...

Et puis il y a autre chose. Vous avez noté que les plus enragés grévistes du Pas-de-Calais étaient de tout jeunes gens ; et cela vous a mis en colère...

Voulez-vous me dire si vous avez toujours été sage, vous, quand vous étiez en rhétorique ? Vous avez aimé le « boucan », je n'en doute pas. Vous vous êtes grisé quelquefois ; vous avez fait, le long du boulevard Saint-Michel, des *monômes*, et vous avez dit des vérités désagréables aux sergents de ville.

Pourquoi ne permettriez-vous pas à des enfants de seize ans, qui n'ont ni éducation, ni instruction, ni ressources — à qui sont échues toutes les infériorités et toutes les misères — d'être aussi bêtes que nous l'avons été ? Pourquoi n'éprouveraient-ils pas, de temps en temps, le besoin de courir au grand air et de chanter autour d'une loque rouge ?

Il n'est pas nécessaire de se destiner à la magistrature ou au professorat pour avoir le droit de faire du tapage dans les rues. Ce que c'est la grève ? C'est le monôme du pauvre ».

« Vous accusez vos délégués mineurs d'être tous cabaretiers. Il faut bien qu'ils le soient. Voilà des hommes qui se dévouent à une cause suspecte aux patrons ; on les élimine poliment, ou on les chasse. Il faut qu'ils vivent. Ils ne peuvent demander l'aumône... Ils achètent à crédit quelques tonnes de bière et les débitent aux camarades ; la clientèle qu'on leur assure est une récompense très légitime de leurs services qu'on croit qu'ils rendent...

Des « meneurs », dites-vous. Ces meneurs peuvent nous être bienfaisants. Nous ne pouvons, nous patrons, parler à trois mille hommes à la fois. *Il faut qu'il y ait entre ces gens et nous des truchements dignes de leur inspirer confiance et capables de nous écouter.*

*Ces truchements, ce sont les meneurs.* Si nous sommes les ennemis de l'ouvrier, ces gens-là, je le reconnais, peuvent nous perdre ; mais *ce sont eux qui nous sauvent*, si nous sommes ses amis.

En somme, tout est dans tout, et la question sociale est ce que nous la faisons. Le jour où nous aurons compris où sont nos devoirs (et que ces devoirs se concilient très exactement avec nos intérêts) nous ne craindrons plus, cher monsieur, ni les meneurs, ni les cabarets, ni les grèves.

Pour cela, une chose est nécessaire :

Il faut aller à l'ouvrier ; c'est ce que nous avons essayé de faire ici.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

L'abondance des matières nous oblige chaque semaine à réduire l'historique du mouvement social.

Et pourtant ce ne sont pas les faits intéressants et même importants qui manquent. Le gouvernement se charge de nous entretenir de sujets à traiter. Nous avons laissé passer le procès des avorteuses de Clichy sans étudier le cas au point de vue anarchiste.

Nous n'avons pas eu la place non plus de parler du projet de loi sur la répression de la prostitution, ni des arrestations qu'on qualifie d'arbitraires.

Depuis quelques temps des meetings très intéressants ont eu lieu à Paris, puis en province, à Dijon, à Lyon, et ils mériteraient mieux qu'une simple mention.

Encore une fois le *Père Peinard* a été condamné à six mois de prison en la personne de son gérant Dejoux pour insulte à l'armée.

A Limoges, un soldat a tué d'un coup de fusil un sous-officier qui le menaçait depuis longtemps de la prison et du conseil.

En d'autres endroits bien d'autres faits ont montré qu'il n'est oppression contre laquelle on ne puisse pas se révolter.

Comme nous avons fini par parler de la grève du Pas-de-Calais, un mois après son commencement, espérons que nous pourrons aussi parler prochainement d'autres faits révolutionnaires. N'oublions pas non plus l'allocution de Guillaume II à ses soldats.

## Suisse

Un de nos camarades nous envoie un article publié dans le *Jura Bernois* où l'entrée de la *Révolte* en Suisse est considérée comme une invasion de barbares. Notre camarade indignée de la tartuferie du rédacteur de ce torchon, nous demandait de le reproduire afin que nos lecteurs puissent juger de la pauvreté d'arguments des détracteurs de l'idée anarchiste.

L'article est bien trop bête pour lui faire cet honneur.

Nous nous contentons de donner la fin de la lettre de notre ami, qui dépeint très bien la situation ouvrière en Suisse :

Il faut vraiment avoir le toupet d'un calotin pour pleurnicher sur l'invasion des barbares en un pays où les enfants sont mis aux enchères, où la misère fait qu'en pleine ville de Berne des familles entières sont obligées de coucher dehors, où la mômerie, en échange d'un bon de soupe, insulte la famille assistée en lui reprochant de faire trop d'enfants.

Si jamais des « barbares » faisaient une invasion chez nous, ce serait pour y entrer en apprentissage, car ils y apprendraient une foule de choses qui les feraient certainement rougir. Ils y apprendraient en tous cas, comment la bourgeoisie suisse se conduit avec ses pauvres, comment elle sait battre ses jeunes militaires et comment elle sait faire cause commune avec les monarques voisins et leurs mouchards qu'elle couvre de sa protection.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Depuis un siècle surtout, c'est-à-dire depuis la révolution qui, pour un moment, l'apiatit, le clergé manifeste une infatigable activité, jouant double rôle.

D'un côté, rapproché du pouvoir par ses prélats tantôt ultramontains tantôt gallicans, il exerce une autorité, moins grande, certes, qu'autrefois, mais encore très considérable : la bourgeoisie voltairienne a dû transiger avec les princes de l'Eglise et leur laisser part au gouvernement. Dans la république française, alliée du saint-siège, Lavigerie et Freppel parlent aussi haut que Constans.

D'un autre côté, rapproché des masses prolétariennes par ses frères ignorantins, ses sœurs de charité, ses desservants de province, ses créatures des bureaux de bienfaisance, des patronages et des cercles ouvriers, il s'efforce de se créer une armée plébéienne pour parer à la révolution sociale. « Ce sera, déclarait l'évêque Mermillod, l'honneur de l'Eglise d'aller à ces masses qui menacent de tout emporter, de les endiguer, les canaliser et transformer le torrent dévastateur en un fleuve puissant et fécond ».

Auprès des inconscients et des misérieux trop talonnés par les nécessités immédiates de la vie pour raisonner et philosopher auprès des travailleurs écœurés par les mensonges de la démocratie bourgeoise, ces dispensateurs de bons de pain, prêchant la charité pour empêcher la justice, trouvent des écouteurs, recrutent des prosélytes.

Depuis vingt années surtout que la révolution sociale menace d'emporter le vieux monde, les de Mun et autres fusilleurs de communards jouent au socialisme. Ils savent qu'à l'heure des transformations économiques, la parole décisive appartiendra aux groupements ouvriers et, plus pratiques que bien des révolutionnaires, ils s'efforcent de prendre pied dans les corporations, d'y souffler leur esprit : une séquelle de Garnieribus parcourt la province où le cléricalisme compte actuellement plus de « deux cent soixante » associations ouvrières. La besogne est, d'ailleurs, relativement facile à des gens qui possèdent capitaux, journaux, centres d'organisation et unité de volonté. De sorte que si les révolutionnaires d'avant garde consumaient leur activité à pérorer dans le vide, tandis que les républicains bourgeois achèvent de dégoûter la masse et que les quatrième-étatistes rusent misérablement pour s'infiltrer aux fonctions publiques, le clergé pourrait, au moment psychologique, arriver, d'une façon plus ou moins occulte, avec des forces insoupçonnées, faire pencher la balance de leur côté et non seulement éviter la solution longue : « Expropriation de la classe capitaliste, suppression des hiérarchies sociales », mais encore profiter du désarroi général pour reconstituer leur ancienne autorité en mêlant la bourgeoisie littéraire et en dupant la plèbe... une fois de plus.

Et c'est pour cela que nous voyons les agents du Gesù parler au peuple, constituer des partis chrétiens plus ou moins socialistes : en Angleterre avec Manning, en Allemagne avec les amis de feu Windhorst, en Autriche avec le prince de Lichtenstein, en France avec le fusilleur de Mun; que nous les voyons, après avoir subventionné le boulangisme, jeter aux gogos l'amorce de l'anti-sémitisme, laissant croire que la question économique serait résolue une fois les banquiers juifs dévalisés... au profit de la banque catholique sans, bien entendu, qu'on touche en quoi que ce soit à la propriété foncière, possédée encore en grande partie par les communautés religieuses et les vieilles familles aristocratiques, ni à l'outillage industriel, âme de la vie moderne.

Et ces Rodins, prenant tous les masques, prêts, au besoin, à opérer certaines réformes extérieures pour capter les imbéciles, en arrivent à s'adresser à des révolutionnaires, à ceux qu'ils croient mus simplement par les lourds appétits ou par un sentimentalisme aveugle.

Avec le réveil spiritualiste qui se fait sentir en ce moment, — nous dirons pourquoi dans la suivante étude, — avec une hégémonie matérielle ou morale de la Russie tzarienne et mystique, ce serait à nuit du moyen âge, peut-être pour longtemps.

Contre l'ennemi clérical qui prépare sa campagne d'hiver, il est temps d'agir, le combattant de toutes façons : par la parole, par la plume et par la force, le démasquant partout où il sera. Pas de sentimentalisme ni de pourparlers avec le monstre qui a dans son passé l'Inquisition, la Saint-Barthélemy, les Dragonnades et la Terreur blanche !

*Un groupe parisien.*

***

Plusieurs groupes des départements des Bouches-du-Rhône, de Vaucluse, du Gard, du Var, des Alpes-Maritimes et des Hautes-Alpes ont répondu à la proposition faite dans le numéro de la *Révolte* du 22 au 28 novembre, et dans le *Père Peinard* de la même date.

Les groupes qui n'ont pas encore adhéré et qui ont l'intention de participer à la tournée de conférences projetée sont invités à écrire le plus tôt possible au compagnon T. Montant, chez M. Baigneris, rue de la Paix, 7, à Marseille.

Compagnons, cette tournée est faite au bénéfice de la *Révolte* et du *Père Peinard* qui sont encore trop peu répandus. Nous espérons que vous vous empresserez d'envoyer votre adhésion à cette œuvre de propagande communiste anarchiste, et que chaque groupe fera un effort de plus dans ce sens. N'oublions pas que le succès de nos idées dépend en grande partie de l'activité que nous mettrons à les propager.

Le compagnon Montant se propose de traiter :
1° La misère, ses causes et ses conséquences ;
2° Les réformes ;
3° Le suffrage universel ;
4° La prochaine révolution ;
5° Le communisme anarchiste ;
6° Autorité et organisation.

Toutes les conférences seront contradictoires. Nous ne saurions trop insister sur l'importance de cette tournée de conférences à tous les points de vue, et espérons que chaque groupe se mettra au plus tôt en correspondance avec le compagnon Montant.

***

Un de nos abonnés offre aux camarades qui pourront lui fournir les numéros suivants du *Révolté* un franc par numéro :

Deuxième année : numéros 17, 21, 23
Troisième — — 2
Cinquième — — 12, 13

***

Soixante-deux de nos amis et compagnons italiens sont sous les verroux, nous croyons qu'il serait utile que les compagnons qui ont à cœur la propagation de notre idée, aident dans la mesure de leur possible ceux des nôtres qui tombent entre les griffes d'un gouvernement.

Par ce moyen nous démontrerons que pour nous il n'existe plus de frontières, non plus en théorie mais en fait, en nous rendant solidaires des actes qu'accomplissent nos camarades, sur quelque point du globe qu'ils se commettent.

C'est par la solidarité que les hommes doivent s'unir. Pour nous, ce mot ne revêt pas la forme que lui ont donner tous les religieusards de tout acabit.

Il veut dire : « Intérêt pour chacun à aider les autres à seul fin d'être secouru à son tour quand il en est besoin ».

La somme de 6 francs, produit d'une collecte faite le dimanche 29 novembre, a été versée entre les mains du camarade Paul Flétri, 6, rue Jocquelet, au restaurant des Gazettes, à Paris.

Que tous ceux qui veulent nous aider envoient l'argent à l'adresse ci-dessus.

## CONVOCATIONS

Grande conférence le mercredi 16 décembre, à 8 heures 1/2 du soir, salle du Gros-Bœuf, 58 rue Greneta, organisée par le groupe *Les Peinards*.

Amiens. — Tous les anarchistes sont convoqués pour le dimanche 13 décembre à 4 heures, salle Lévêque.

Havre. — *Conférence contradictoire* par un compagnon de Paris. 1° le dimanche à 2 heures 1/2 salle de la Gaîté, rue du Général-Faidherbe, *Le Patriotisme et la débauche*; le lendemain à 8 heures et demie du soir (pour les pauvres) Salle de l'Elysée, rue de Normandie, seconde conférence : *La loi ennemie de la Justice. La Liberté par la révolte.*

Lyon. — 3e Grande conférence le samedi 12 décembre à 8 heures 1/2 du soir, Salle Rivoire, avenue de Saxe 202. Sujets traités : Le parlementarisme et le patriotisme. Des milliers de passe-partout ont été distribués, expliquant en peu de mots le sujet qui sera développé par des extraits très nets.

4e Grande conférence le mercredi 16 décembre à 8 heures 1/2 du soir, à la Bourse du Travail, sur la *Liberté de l'amour*, conférence faite sous les auspices de plusieurs chambres syndicales.

Saint-Denis. — Les compagnons de Saint Denis et de la banlieue Nord sont convoqués pour le samedi 12 courant, salle Lebeau, place aux Gueldres, pour communications urgentes qui devaient être faites aux compagnons samedi dernier. — Urgence.

Les compagnons de Saint-Denis et de la banlieue sont invités à assister à la soirée familiale, le samedi 19 courant, salle Lebeau, place aux Gueldres.

Causerie par plusieurs compagnons, chants et poésies.

Agen. — Le groupe anarchiste d'Agen se réunit tous les lundis soirs à 8 heures, au « Comptoir Agenais », chez Palazol, 4, place Raspail.

Les socialistes de toutes écoles et les travailleurs en général sont priés de vouloir bien s'y rendre, afin de discuter les questions qui nous intéressent. On y trouvera les journaux anarchistes suivants :

*La Révolte, le Père Peinard, le Pot à Colle, le Cri typographique, l'Endehors.*

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Total à ce jour : 5,066 fr. 80.

Victor Richard 12 fr. 50. — René 2 fr. 50. — A. Combault 2 fr. 50. — Bernard 1 fr. 25. — B. Saint-Marun 3 fr. 10. — E. Renan 1 fr. 25.

B. à La Machine 0 50. — Thuir, J. P. M 0 25. — S. M. 0 25. — R. L. 0 25 — Marseille : collecte faite à la rue du Soleil 6 fr. 65. — C. W. à Baldock 4 fr. 25. — B. R. à Pierrefeu 2 fr. — C. D. à Puisent 0 30 — Collecte faite au groupe d'Escarbotin 4 fr. — Un occultiste 1 fr. — Groupe de Montreuil 3 fr. — P. L. à Edimburgh 3 fr. 75. — P. à Plessier Bozanwilliers 2 fr.

Mourguen, à Alais 4 fr.

Arras-Boncourt 5 fr. — L. L. 1 fr. — Excédent d'écot à la sortie de Pélagie 0 50 — L. C. D. V. 5 fr. 10

M. à Auderes 2 fr.

Un anarchiste paysan 0 50. — Un compagnon anarchiste charpentier américain 5 fr. — Les compagnons de Communay (Isère) pour la propagande révolutionnaire 1 fr. 30

B. à Argenteuil 1 fr. — Anduzes : collecte faite au cercle des Travailleurs après une poésie dite par un compagnon de passage 2 fr. 25 — Métivier 1 fr. — N. B. à Bucharest 2 fr. — Marseille « Rénovateurs » 7 fr. — Un camarade de Sèvres 1 fr. — Un jeune révolté de Meudon 1 fr. — Un crève de Chaud 1 fr. — Lavelanet, sous remise, par G. R. 5 fr. — L. V. P. M 2 fr. — Collecte faite au groupe d'Alger par F. 1 fr. 75. — Damain G. 1 fr. — Groupe de Villefranche 5 fr. — Germain 1 fr. 05. — Remis, à l'enterrement de la fille d'un copain 4 fr.

Auguste et Marianne s'engage à verser au journal la « Révolte » toutes les fois qu'ils en auront la possibilité, chaque mois : 1° Deux francs pour la propagande anarchiste écrite. — 2° Un franc par mois pour les victimes de la pieuvre qui a nom bourgeoisie.

Total à ce jour : 5,177 fr. 55.

## PETITE CORRESPONDANCE

J. M. P. à Thuir. — « La Révolution sociale », chez Savine, 12, rue des Pyramides. — Nous allons tâcher de la nous procurer.

Le compagnon Nahon, 10, rue des Consulats Marseille, prie le camarade de Reims de lui envoyer son adresse.

Chas. Walkden. — Veuillez nous excuser, c'est une erreur. — Vous serez averti quand l'ab. sera finit.

P. F. à Lyon et H. à Reims. — Convocations arrivées trop tard.

Le compagnon M. à Lausanne. — Demande l'adresse du compagnon A. Molina.

Un occultiste — Reçu les art cles, pas mauvais, mais pour le supplément il nous faut mieux encore.

Cresrent — L'abonnement du Tréport est servis.

Dupré de Nantes. — L'adresse de Denecher est toujours rue Rondelet, 8

Durey est prié de donner de ses nouvelles à Grave

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris — Impr. Habert, 38, rue des Trois-Bornes.

CINQUIÈME ANNÉE. N° 13 — DIX CENTIMES — DU 19 AU 25 DÉCEMBRE 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Encore la Morale

*(Suite et Fin)*

III

Si le vol ne vaut rien, comme principe révolutionnaire, il vaut encore moins comme moyen d'action.

Tous les partis révolutionnaires ont cherché avant tout à se séparer du Vieux Monde — non pas seulement par leurs principes abstraits, mais par tout l'ensemble de leur vie. Dans une société basée sur l'escroquerie, l'exploitation, le mensonge, et ainsi de suite, ils commençaient par se distinguer d'abord par leur vie austère, leur âpreté au travail, leur mépris des petits côtés de la vie, leur droiture, leur dégoût du mensonge. Ils savaient qu'ils avaient devant eux une lutte formidable, et ils se préparaient pour cette lutte. En révolution, il faut savoir travailler vingt-quatre heures sans autre nourriture qu'une croûte de pain. En révolution, il faut savoir tout risquer pour vaincre ; il faut être homme, homme de fer. Et par toute leur vie ils se révoltaient contre la société, dans laquelle ils vivaient.

Aux vêtements, aux habitudes, aux mœurs efféminées, à la paresse de l'aristocratie, le révolutionnaire bourgeois républicain opposait un vêtement viril, les mœurs austères, la rudeur du langage, la force de travail féroce. Le mensonge, le « savoir-vivre », la soif des jouissances et tout le reste se trouvaient bien aux Jacobins — chez les escrocs futurs de la bourgeoisie. Il n'y en avait trace aux Cordeliers, chez les révolutionnaires populaires.

Ce n'est qu'à mesure qu'un parti arrive au pouvoir qu'il est envahi par les jouisseurs. Les escrocs s'y faufilent d'abord, puis l'envahissent. La soif d'enrichissement, la lassitude au travail le débordent. Il finit dans la boue du Wilsonisme.

Mais ériger le Wilsonisme en principe — quel parti ayant fait quoi que ce soit dans l'histoire, l'a jamais fait. Paris est la seule ville au monde, où les faiseurs d'esprit, appuyés par des intéressés, aient essayé de le faire.

De pareilles absurdités sont trop ignobles pour en parler avec sang-froid. Laissons donc ces philosopheurs philosopher. Les débiteurs de sophismes pourront, comme l'a dit Gœthe, en parlant des curés, attirer l'admiration des singes et « des enfants ». Mais on est vite rappelé à la réalité dès qu'on essaye de faire quelque chose de sérieux.

---

La première condition, pour faire quoi que ce soit, est la confiance mutuelle. Sans confiance — pas de courage, c'est la lâcheté.

Mais quelle confiance peut-on avoir, que peut-on faire, quand on se voit entouré, d'une part, par « les compagnons-mouchards » (un métier comme un autre, aussi un « travail », n'est-ce pas?) et d'autre part par « les compagnons-voleurs? » — Blaguer? philosopher? — Oh ça, oui! Mais ce ne sont ni les blagueurs, ni les philosopheurs, ni ceux qui poussent l'amour de l'humanité jusqu'à verser des larmes sur la poitrine du mouchard, qui ont jamais fait quoi que ce soit. Des hommes d'une autre trempe sont nécessaires, la Révolution les appelle — et ils viendront!

Que peut-on faire de sérieux si l'on ne sait jamais si celui qui a promis de venir à un rendez-vous, ou de faire n'importe quoi, l'a promis par vantardise, pour ne pas *paraître* moins révolutionnaire que les autres, ou pour faire un rapport, ou pour vous prendre une pièce de vingt sous?

Quelle action possible si l'on a poussé le « savoir-vivre » bourgeois jusqu'à ne pas oser dire au vantard qu'il est un vantard, au menteur qu'il est un menteur? Si, sous prétexte de vues larges, humanitaires, on pousse l'aristocratisme jusqu'à ne jamais même s'intéresser à savoir ce que vaut l'homme auquel vous donnez le titre de camarade ou de compagnon?

Un acte de désespoir, c'est tout ce qu'on peut faire dans de pareilles conditions, comme ces compagnons de Clichy sortant à quatre — à quatre ; dix seraient trop — pour livrer bataille aux gendarmes de Paris!

---

— « Mais, nous dira-t-on, on a bien condamné l'estampage entre compagnons? »

Entre compagnons? Mais où donc commence le compagnonet où commence le « bourgeois? »

La blouse ne trace pas de limite, car on a bien parlé de voler ces affreux « bourgeois, les vendeurs de châtaignes grillées. » — « C'est pour les rendre révolutionnaires », a-t-on ajouté, tout comme Torquemada, le jésuite, qui brûlait les hommes pour sauver leurs âmes, ou comme l'Etat qui dépouille le paysan pour « l'instruire » et le faire « progresser ».

Le passé révolutionnaire du compagnon? — Préjugé encore! N'a-t-on pas dit qu'il faut voler précisément le compagnon pour le rendre encore plus révolutionnaire? — Toujours Loyola!

Non, les anarchistes ont mille fois raison en disant la logique des situations plus fortes que la logique des belles paroles! Commencez à voler, — vous arrivez forcément à ne plus considérer comme compagnon que le compagnon du vol — du vol d'aujourd'hui, bien entendu. Le reste de l'humanité sera « une vache à traire ». C'est forcé.

Aussi, quand un compagnon viendra de loin et aura dans ses poches l'argent du billet de retour, on lui dira, avant de le mener coucher chez un « compagnon » : — « Dis donc, prends garde à ton argent! » — Mais c'est un compagnon, dis-tu. — Précisément! C'est pourquoi je ne sais s'il te considère, toi, comme compagnon une fois que tu as aujourd'hui cinquante francs dans la poche! ».

---

Le jacobinisme envahit l'Anarchie. L'anarchiste a toujours cherché sa force dans les masses ; le jacobin l'a cherché dans l'argent. Pour un anarchiste, l'homme qui a du courage, de l'audace, qui est capable d'inspirer et de soulever les masses, vaut tout l'argent du monde. Pour le jacobin, c'est l'argent qui prime. Ce n'est pas l'homme qui soulève les hommes : c'est l'argent. Bourgeois par son essence, le jacobin ne comprend de l'action révolutionnaire que ce qui peut être fait avec de l'argent.

Eh bien, puisqu'anarchistes, nous pensons que l'homme vaut infiniment plus que les millions qu'il pourrait acquérir par le vol.

Et d'abord, ne parlons pas de millions : ce serait risible. Les millions de Rothschild dorment tranquillement dans leurs caisses. C'est plutôt de sous, soutirés aux vendeurs de châtaignes, ou à des restaurateurs peu méfiants qu'il faudrait parler.

Quand nous entendons dire que Pini a sacrifié sa jeunesse pour voler quelque milliers de francs pour la cause, — nous admirons l'intégrité et le dévouement de Pini. Mais nous nous sentons révoltés à l'idée que personne des camarades ou lui, ait jamais dit : — « Mais toi, avec ton dévouement, tu vaux cent fois plus que les milliers de francs que tu pourras voler ». Le cœur nous saigne à l'idée que Pini, — considéré par ceux qui l'ont connu comme un homme plein de fougue, de dévouement, d'esprit révolutionnaire, — ait péri pour quelques mille francs, grâce à cette idée fausse qu'en pratiquant le vol — l'arme des bourgeois — il allait faire un acte révolutionnaire. Nous ne l'avons pas connu, mais s'il était ce grand cœur qu'il semble être en effet, c'est un crime impardonnable de la part des camarades de l'avoir perdu pour quelques milles francs en manifestes. Ce fait même, ne dévoile-t-il pas un bien triste état de choses, si un homme de cœur ne trouvait dans son entourage d'autre emploi pour ses jeunes forces, que celui de voler! Entre révolutionnaires, il aurait trouvé mieux.

---

Quant aux restaurateurs qui se laissent encore prendre au truc du déjeûner non payé, cela ne dévoile-t-il pas un bien triste état de choses sous un autre rapport? Jamais, dans aucun parti un compagnon, jamais un homme ayant des amis, n'a été mis dans la nécessité de voler pour satisfaire sa faim. La solidarité révolutionnaire en France en serait-elle arrivée au point qu'un camarade sans travail n'a d'autre parti à prendre que celui de voler pour vivre? Si réellement nous étions arrivés à ce point là, — nous n'aurions plus qu'à baisser le rideau et à cesser de parler d'Anarchie.

---

On voit dans quel labyrinthe inextricable de sophismes et d'absurdités on s'embourbe en érigeant le vol en théorie.

Comme principe révolutionnaire, la théorie ne tient pas debout. Le vol c'est la propriété ; c'est l'appropriation non l'expropriation. C'est le faible qui vole ; la force exproprie.

On ne révolutionne pas le monde, ni en pra-

tiquant ce que le petit fretin de la bourgeoisie a pratiqué depuis les temps de la Rome antique, ni en singeant Gambetta et Lesseps, ni en prenant pour idéal le gardien et le patron de la prison, qui volent les voleurs.

On ne révolutionne pas le monde en demandant pitié pour ses faiblesses.

Mais avec tout cela, on paralyse nécessairement la force d'action du parti. On sème la méfiance. On ouvre les portes larges aux escrocs de tout calibre, aux dépravés de toute sorte, aux mouchards de tout rang — et on les ferme aux masses qui n'entendent pas que Robert Macaire leur prêche la révolution, autrement que pour les voler.

On se perd dans des discussions byzantines et on n'agit pas. On *ne peut pas* agir quand il faut se garer de ceux qui sont à vos côtés, avant de penser à l'ennemi.

On devient mesquin, petit, en pratiquant le petit vol. Un homme qui va révolutionner le monde et qui fait le câlin devant un restaurateur pour lui chiper un déjeûner, au lieu de demander une croûte de pain à un camarade, quelle contradiction plus terrible pourrait-on inventer, quel écœurant ridicule!

On perd de vue la solidarité qui a toujours uni les révolutionnaires. On la rend impossible.

Et pendant ce temps-là, la révolution approche. Elle appelle les hommes qui sauront pénétrer dans les masses, qui sauront réveiller en elles les grandes idées, les grands sentiments de dignité humaine et de révolte. Elle appelle les hommes qui sauront parler aux foules par leurs actes, leurs paroles, leur vie entière.

Tout un travail immense nous est demandé, imposé.

Restés seuls les porte-drapeaux du socialisme révolutionnaire, de la révolution du peuple, nous avons une tâche herculéenne devant nous.

Portons là nos efforts, et les théories abracadabrantes des sophistes et des faiseurs d'esprit seront vite appréciés. Vite appréciés seront aussi les hommes, qui ne se trouveront pas à la hauteur de la puissance d'action nécessaire.

## FAUT-IL PASSER

PAR

# L'ÉTAT SOCIALISTE ?

Lorsqu'on a commencé à parler de socialisme, les adversaires disaient que c'était du temps perdu, car toujours il y avait eu au monde des riches et des pauvres, des maîtres et des esclaves, et toujours il devait y en avoir.

Aujourd'hui, le même genre de raisonnement bête est employée contre l'Anarchie.

« C'est inutile, dit-on, les anarchistes ont beau crier contre l'Etat socialiste et ses défauts ; il faut bien passer par là, — il faut bien passer par la domination du quatrième Etat; — il le faut ! »

Toute la force de ce raisonnement, si on peut appeler cela un raisonnement, réside dans les mots : « il faut ».

Pourquoi donc le faudrait-il? Qui le dit, qui l'assure ? Où est le prophète assez hardi pour prédire la marche des événements? S'il fallait passer par le Quatrième Etat, il n'y aurait aucune raison pour qu'après le Quatrième Etat ne vienne le Cinquième, puis le Sixième et ainsi de suite. Et l'humanité, l'égalité, la justice ne viendraient jamais! Une fois l'Etat socialiste constitué il nous en coûterait beaucoup pour le démolir. Les hommes du Quatrième Etat seraient aussi intraitables que ceux du troisième et ils le deviendraient de plus en plus, de jour en jour. Il est plus facile d'empêcher l'Etat socialiste de se constituer que de le détruire après qu'il se sera constitué et consolidé.

Certaines gens s'imaginent qu'on peut faire une révolution tous les jours, qu'après avoir épuisé les énergies populaires dans une révolution contre la bourgeoisie, on trouverait le peuple prêt à se révolter contre la bureaucratie de l'Etat socialiste. Ils se trompent. Si nous tombions dans l'Etat socialiste, nous y resterions longtemps, très longtemps. Ainsi de la révolution chrétienne — qui était anarchiste et communiste à son début — nous sommes tombés dans le despotisme clérical et féodal, et nous y sommes restés près de vingt siècles.

Il faut prévenir le danger et ne pas attendre que le mal soit fait, que les événements prennent une mauvaise tournure. Tout dépend de la direction que les quelques hommes conscients et décidés imprimeront au mouvement. Nous le voyons même aujourd'hui : tant qu'il s'agit de manifestations pacifiques et de comédie électorale, nous, anarchistes, nous sommes débordés ; mais le jour, où il y aura quelques chances de lutte sérieuse, les anarchistes seuls se trouveront parmi les masses ouvrières. Nous pourrons pousser ou à la dictature ou à la liberté ; nous pourrons congédier les masses après la bataille et nous constituer nous-mêmes ou laisser d'autres se constituer en comité central et peu à peu en gouvernement, ou encore pousser à l'organisation des ouvriers et les habituer à penser et à agir.

Nous trahirions la cause, nous préparerions la plus terrible déception à l'humanité si nous agissions de la première manière. Notre strict devoir est de réveiller les énergies qui sommeillent dans la masse des hommes et les appeler à prendre dans leurs mains leurs propres destinées.

Ne disait-on pas dans le temps qu'il fallait passer de la Monarchie à la République, puis de la République bourgeoise à la République sociale, et ainsi de suite ?

A l'heure actuelle le républicanisme est mort en Allemagne, en Angleterre, et il agonise en Italie et en Espagne. En Belgique, il n'y a que les prétendus « socialistes » du « Peuple » qui parlent de République ; tandis qu'en France, aux Etats-Unis et en Suisse, républicain veut dire réactionnaire, conservateur et charlatan.

Aujourd'hui, tout le monde admet qu'on puisse passer de la monarchie, même absolue, au socialisme.

Propageons les idées anarchistes, mettons à nu les dangers du socialisme d'Etat, faisons enfin à l'égard des socialistes parlementaires ce que nous avons fait contre les républicains, et bientôt on n'entendra plus parler de socialisme d'Etat : tous les socialistes seront anarchistes.

Déjà des fausses espèces de socialisme, tel que le socialisme de la chaire, le socialisme chrétien et autres pseudo socialismes ont péri. A présent la lutte est entre le socialisme démocratique — c'est-à-dire très peu de socialisme et beaucoup de démocratie — et le socialisme-anarchiste.

Qui vaincra ?

Qui a vaincu jusqu'à présent? Le parti qui avait le plus raison, celui qui avait « la vue la plus large et la plus profonde dans l'avenir », le socialisme, non de l'Etat, non de l'Eglise, mais de la classe ouvrière!

Et dans la lutte actuelle la victoire sera aussi du côté de la raison et de la justice, c'est-à-dire du côté du socialisme révolutionnaire et anarchiste !

Certes, si nous sommes que trois, nous ne pourrons exercer qu'une maigre influence sur les événements ; mais si nous sommes trois cents, on sera forcé, non seulement de nous écouter, mais aussi de faire des concessions à nos principes. Et si nous sommes trois mille, nous combattrons et nous vaincrons, la révolution sera complète, le peuple émancipé, jouira enfin du bien-être et de la justice.

---

Nous avons démontré qu'il n'est pas « nécessaire » de passer par le socialisme d'Etat. Nous allons voir que c'est même « impossible ».

La Révolution éclate dans un pays — supposons la France. D'abord, ce ne sera pas grâce aux social-démocrates, car, en vérité, ils ne sont plus révolutionnaires. Ce sera par l'impatience des masses et par l'effet de la propagande anarchiste. Les anarchistes auront donc une influence marquée sur les événements.

Le premier usage qu'ils auront à faire de leur influence, ce sera pour pousser tout le peuple aux armes et pour l'empêcher de désarmer. Si le peuple n'armait pas en masse, ou si, après une victoire, il désarmait, la Révolution serait vaincue, étouffée en germe. L'organisation des bataillons de combattants, des corps d'ingénieurs et d'autres techniciens pour la fabrication d'armes et d'explosifs, etc., tout cela doit être fait immédiatement, par l'initiative des hommes de courage. Instituer un comité central pour qu'il nomme des comités locaux, c'est perdre en élections le temps qu'il faut employer à combattre.

Après avoir vaincu, un comité ou gouvernement songerait de suite à désarmer la masse. Ce qui équivaudrait à dire au peuple qu'il ne sera pas fait droit à ses réclamations, qu'il doit obéir. Il faut donc retenir les armes et être toujours prêts à les reprendre.

D'un autre côté, pendant qu'il se battra, le peuple aura besoin de vivres. Les objets de consommation qu'on aura trouvé dans les entrepôts, magasins et boutiques ne suffiront pas longtemps, et ni l'or de la banque, ni les objets précieux, bijoux, etc., des maisons des riches, ne peuvent servir à rassasier la faim. Il faudra donc organiser la production sur le champ et partant procéder à la prise de possession des maisons, instruments de production, terres, machines, etc. Encore une besogne pour l'exécution de laquelle l'Etat socialiste sera impuissant, mais qui sera faite révolutionnairement, anarchiquement.

Sans doute l'Etat, ou comité central, pourrait prendre possession de quelques établissements de la capitale et en faire des ateliers nationaux. Mais à quoi cela servirait-il ? Il décréterait probablement aussi la déchéance des chefs d'industrie qui aurait déjà abandonné le pays ; mais ce serait là à peu près tout ce qu'il oserait et pourrait faire. Jamais l'Etat ou comité socialiste n'exproprierait la propriété et le capital pour les mettre en commun. Comment s'y prendrait-il ? Il faudrait faire voter une loi — une loi fort compliquée, presqu'un code prévoyant tous les cas et donnant des règles pour toutes les circonstances. Il y a maintes sortes de propriétés et il est fort difficile de distinguer, sur le papier, entre celles qui sont d'usage personnel — et qu'il faudra respecter — et celles qui servent à l'exploitation de l'ouvrier — et qu'il faudra abolir. On ne voudra certainement pas enlever à une famille de paysans la maisonnette ou le petit potager d'où elle tire sa nourriture, ni arracher les vêtements du dos des gens. Il faudrait donc que la loi établisse un maximum ou d'autres règles d'application difficile, surtout en temps de révolution, ou qu'elle s'en rapporte entièrement à la discrétion des agents qui seraient chargés de leur exécution. Or, qu'on se figure cette armée d'agents répartisseurs parcourant le pays, faisant des perquisitions dans les maisons, évaluant propriétés et capitaux, jusqu'aux objets de quelque valeur, et décrétant ensuite ce qui doit être laissé à chaque famille et ce qui doit être mis en commun.

A part les injustices criantes, qui seraient commises et qui soulèverait tout le monde contre la Révolution, ce serait un travail d'années de siècles, comme nous l'avons vu déjà pendant ce siècle à l'occasion de l'abolition des domaines féodaux et communaux en Italie et en Allemagne.

Enfin, tout cela n'aboutirait pas — ou aboutirait à une contre-révolution.

(*à suivre*) *L'Homme libre*, de Bruxelles.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Limoges. — Dans la soirée du 4 décembre, le sergent Rousse du 73e de ligne, a été tué d'un coup de fusil par le soldat Guérin. Le crime a été commis de sang-froid, dans la chambrée ; c'est à la suite de motifs longuement raisonnés que Guérin, choisissant le moment où Rousse délaçait son soulier sur le bord d'un lit, le fit se retourner en l'appelant « sergent » et le tua net. La balle entra par la bouche et descendit dans le corps jusqu'à la cuisse.

Rousse était un des très nombreux représentants du type de sous-officier, immortalisé par Descaves, dans son roman *Sous-Offs*. Il était fourrier pendant les grandes manœuvres et il fit un tel trafic éhonté sur les bons de pains que les soldats de la compagnie firent une requête collective à leur capitaine pour obtenir sa destitution. Naturellement, ils ne furent pas écoutés et Rousse continua comme auparavant. Toute la compagnie le détestait donc cordialement et Guérin n'a fait que sanctionner un désir général.

Rousse était excessivement sévère avec les hommes. Toujours menaçant de la consigne, de la boîte, de la prison, du conseil de guerre même, il était sans cesse sur le dos des hommes et ne laissait passer aucune des innombrables vétilles de la vie du soldat sans exiger l'observation des « règlements » et on sait si il y en a de stupides qui semblent fait pour exaspérer les hommes.

Avec cela, Rousse était toujours à court d'argent et comme tout bon sous-officier, il cherchait à emprunter à ses subordonnés. Ceux qui recevaient quelques sous de chez eux, qui lui rinçaient la gueule de temps à autre avaient une tranquillité relative et pouvaient se décharger des corvées sur les autres qui ne pouvaient mettre aucun poignon à la disposition de leur chef... jusqu'au jour où une demande en remboursement ou un refus de continuer les versements désignait le malheureux à la haine spéciale du gradé.

Guérin était de ceux-là. Tout le monde s'accorde à reconnaître, même les journaux, que c'est un garçon très doux, serviable et honnête. Il était planton et ses chefs étaient très content de lui. Il n'avait presque jamais été puni, aussi tout l'énervement qu'il éprouvait de la vie militaire, s'était il concentré chez lui en une aversion profonde pour le sergent Rousse qui le menaçait toujours de prison et de cellule.

Le vendredi, à 8 h. 1/2, Guéain était en train d'astiquer son fusil pour la revue du lendemain lorsque Rousse entra pour faire cirer ses chaussures. A peine une minute après, il était mort.

Il est difficile de bien expliquer ce qui à ce moment s'est passé dans le cerveau de Guérin. Il avait une balle sur lui, l'occasion s'est présenté propice et il a débarrassé la terre de l'ennemi de son existence. Il sentait probablement une certaine connivence de la part de tous ses camarades et cela a enhardi son bras. L'acte commis, aucun homme de la chambrée n'a pensé à mettre la main sur lui, il est sorti et est allé se constituer prisonnier à la salle des rapports. Il est en cellule maintenant, et conserve la plus grande impassibilité.

En 1874, dans la même caserne, le sergent Sielair fut tué par le soldat Balotte. Il était au peloton de chasse et Sielair esquintait les pauvres bougres qui manœuvraient. Les prisonniers tirèrent au sort et Balotte, bon et doux garçon fut choisi. A l'exercice, il tua Sielair au commandement : Feu ! Plus tard Balotte fut fusillé et au cimetière de Limoges, depuis 17 ans, les bouquets n'ont cessé d'abonder sur sa tombe à la grande rage des officiers qui les faisaient enlever dans les premières années.

Guérin sera-t-il fusillé. Je ne crois pas qu'on ose. Il est entouré de la sympathie générale de ses camarades et des habitants de Limoges et toute la crapule galonnée y regardera à deux fois !

N.-B. — Le conseil de guerre de Montpellier vient d'acquitter un sous-officier qui avait attaché les mains d'un soldat pour faire de la voltige. Le malheureux s'était cassé le bras au premier saut.

***

Lyon. — Il y a quinze jours, le nouveau député socialiste Lafargue avait organisé une réunion à la Bourse du Travail de Lyon. Les guesdistes avaient tout préparé pour que les anarchistes ne puissent pas prendre la parole ; mais la tempête s'est élevé. On a demandé la liberté de la tribune, il y a eu quelques coups de poing, mais grâce à l'énergie des copains, un gas d'attaque a pu aborder la tribune et se faire entendre après que Guesde a eu parlé. Aussitôt qu'il a eu pris la parole, le populo a fait silence et a mieux accueilli les idées anarchistes que les bonimen's des pantins de la politique. Il a eu beau jeu pour démolir leur argument qui ne tenait pas debout au sujet du suffrage universel, du pouvoir et de la patrie.

Le fameux Parti Ouvrier a vu une fois de plus que le populo a compris que c'est pas avec des bulletins de vote que la révolution se fera, mais avec de la poigne, et c'est au cri de vive l'Anarchie, que la séance s'est levé. En chantant la *Carmagnole*, la salle s'est vidée lentement, car elle était bondée.

Depuis, Lafargue continue sa tournée, accompagné de Guesde qui enrage de n'être qu'un sous-Lafargue, lui l'intelligence du parti. Il y avait le siège de Roanne qui le tentait bien fort, mais les compétitions étaient si nombreuses, et si ardentes que personne n'a osé aborder la lutte. Il y avait Camélinat, auquel, en sa qualité d'ex-député, le premier siège vacant revient de droit, il y avait Culine qui était le seul candidat logique après l'élection de Lafargue.

Bref, tous les comités ont reculé et un radicaillon a été élu par 9,000 voix sur 21,000 inscrits. Etre abstentionnistes par force, quel guignon pour des gens qui ne font que répéter que s'abstenir est un crime !

Au lieu d'aller soutenir la candidature Culine à Roanne, Lafargue est venu au Palais-Bourbon présenter sa proposition d'amnistie. Elle a eu le sort qu'elle méritait, mais elle nous a donné l'occasion d'en entendre de bien bonnes.

L'intelligent Lavy a demandé qu'on excepte Rochefort de l'amnistie, un ministériel a promis la mise en liberté des détenus quand les revendications sociales cesseraient de se faire entendre... etc.

Nous ne saurions pas choisir nous-mêmes avec autant de bonheur les expressions que nous voudrions mettre dans la bouche de nos ennemis.

***

Saint-Aubin. — Parmi les nombreuses réunions publiques qui ont été organisé un peu partout depuis quelques temps, nous en relevons une qui demande une mention spéciale parce qu'elle s'est tenue en plein pays agricole. Dans un grand village du Jura, à Saint-Aubin, il y a quelques anarchistes convaincus, mais ils ont eu beaucoup de mal et il leur a fallu beaucoup travailler pour qu'un certain nombre d'entre eux se rendent indépendants. Ce qui a fait leur force, c'est qu'ils ont pratiqué entre eux le communisme.

Ils s'aident mutuellement, entre eux l'argent n'a pas cours et ils ont su rendre presque agréable, le pénible travail des champs. Ils n'ont point fait cela au nom d'un principe, c'est l'intérêt personnel bien entendu de chacun d'entre eux qui les a amené à mettre ainsi en usage commun, outillage, attelage et bras humains.

Les anarchistes de Dijon ont été quelquefois à Saint Aubin, mais soit qu'il n'aient pas su s'y prendre, soit que les habitants aient les idées anarchistes en horreur, un récent propagandiste avait été reconduit à coups de pierres. Cette fois-ci, il a fallu user de ruse pour obtenir d'être écouté. On a demandé une salle de la mairie pour une conférence agricole et un compagnon de Paris ne s'est pas écarté un seul instant de l'ordre du jour.

Il a développé la nécessité qui se présentait à tous les petits cultivateurs de s'unir en dehors de la politique. Aucune des réformes proposées et avec lesquelles les politiciens font tant de bruit, n'est réalisable. Aussi on parle de supprimer les prestations en nature, mais il faudra alors payer l'impôt d'une autre manière, plus détournée peut-être, mais probablement plus coûteuse.

On parle d'imposer plus fortement les gros propriétaires et de dégrever les petits, mais le richard fera toujours payer l'impôt par son fermier, par le journalier, par le locataire, enfin par tous les petits travailleurs qui sont autour de lui.

Le monopole des moyens de transport, l'accaparement des blés, l'hypothèque qui couvre toutes les terres ou à peu près, appauvrissent de plus en plus le cultivateur aisé et laissent absolument sans défense le travailleur des champs. A côté de ce fait, on voit les parcs des riches s'agrandir tous les jours aux dépens des anciennes terres cultivées. La création de territoires de chasses et de jardins de plaisance repousse de plus en plus le paysan, surtout aux abords des grandes villes et cela se comprend ; la spéculation industrielle rapporte plus que la grande culture et il faut inventer de nouveaux débouchés pour l'argent qu'on a gagné et dont le capitaliste ne sait que faire.

« Si vous ne voulez pas avoir le sort des Irlandais, être expropriés les uns après les autres et refoulés vers des terres arides, il faut cultiver vos propriétés en commun, employer la machine et diminuer notre besogne accablante. Et faites cela de vous-mêmes, sans attendre l'initiative des hommes qui sont au pouvoir. Ils ne peuvent rien pour vous, c'est par votre propre effort que vous vous émanciperez. Etudiez les idées anarchistes et vous verrez qu'elles vous offrent le moyen de devenir heureux ».

On a posé diverses questions au conférencier qui a répondu à la satisfaction de tous. A entendre les auditeurs, il n'y avait plus que des anarchistes à la fin de la réunion.

Cela prouve que la campagne est absolument mûre pour recevoir la semence anarchiste. Il ne s'agit pas « d'épater les populations », il faut montrer au travailleur de la terre, au petit propriétaire le profit pratique et immédiat qu'il peut retirer des moyens qui sont à sa disposition. Il faut lui montrer de quoi il souffre et le remède.

Le reste viendra tout seul.

## Allemagne

Personne n'ignore que Guillaume est légèrement détraqué, aussi par moment, joue-t-il de bien vilains tours à l'*autorité*, dont il se croit le défenseur.

Poussant la logique de l'autocratie jusqu'au bout, il disait la semaine dernière à Potsdam, aux soldats qui viennent d'arriver sous les drapeaux :

« Votre récompense sera, lorsque vous aurez appris votre métier, de manœuvrer devant moi. Méritez mes éloges ».

Et dans une autre caserne :

« Recrues, en présence du prêtre et en face de l'autel, vous m'avez juré fidélité. Vous êtes encore trop jeunes pour comprendre la vraie signification de ce serment. Efforcez-vous, pour l'instant, à suivre les instructions que vous recevrez. Vous m'avez juré fidélité, enfants de ma garde ; cela veut dire que vous êtes maintenant *mes* soldats. *Vous vous êtes donnés à moi corps et âme. Vous n'avez qu'un ennemi, c'est le mien.* »

« Par ce temps de menées socialistes, il peut arriver que je vous ordonne de tirer sur vos propres parents, vos frères, vos pères et mères : Dieu veuille écarter cette éventualité, mais si elle se présentait, *vous devez, sans murmurer, exécuter mes ordres* ».

Il faudrait peut-être remonter jusqu'à Darius pour retrouver un souverain aussi peu atteint de l'esprit du siècle. Louis XIV et Bonaparte ne semblent pas avoir jamais employé un langage aussi noble. Mais, voilà, l'époque est telle que toute parole et tout acte gouvernemental travaille à sa destruction.

Ce n'est pas qu'on doute que Guillaume ne soit capable, le cas échéant, de donner l'ordre de tirer et que les soldats allemands ne soient prêts, hélas, comme leurs confrères français à obéir à leurs chefs, mais cette harangue brutale force l'attention, elle fait réfléchir et toute réflexion est nuisible aux intérêts dominateurs. Même ceux au profit desquels la fusillade annoncée serait faite, trouve une pareille déclaration ou maladroite ou répugnante. Elle conduit beaucoup de bourgeois à penser que la République est la forme idéale de leur gouvernement. Leur règne est aussi bien assuré et l'anonymat rend impossible de pareille maladresse. Quant au peuple, il acquiert de la haine, agent actif des révolutions futures.

L'outrecuidance d'un Guillaume peut avoir le même résultat que la faiblesse d'un Louis.

L'empereur allemand écrivait, il y a quelque jours sur le Livre d'Or de la ville de Munich une phrase latine qui signifie : *La suprême loi est la volonté des rois !* Pauvre idiot. On pourrait lui répondre : L'imbécillité des monarques est un rude atout dans le jeu des peuples.

## États-Unis

Un ami nous écrit de New-York : — « J'ai visité Most en prison. Tout pris, il va bien, autant que cela peut, avec la « discipline » la plus abrutissante que l'on lui fait subir, et dont la pareille ne se trouvera pas dans aucune prison du monde. Il peut y avoir des prisons plus *terribles*, mais certainement il n'y a pas au monde de traitement plus dégradant que celui que l'on fait subir dans cette prison de Blackwell Island ».

« Most fait le métier de maréchal ferrand, malgré qu'on pourrait très bien l'occuper comme relieur. Mais cela entre dans le programme de la maison de correction ».

« Nos anniversaires du 11 novembre ont eu cette année un caractère grandiose. Si l'élément anglais se tient toujours à l'écart, on remarque toutefois un progrès en comparaison de l'année passée ».

« Nos meetings auraient été encore mieux si les étatistes ne faisaient tous pour embrouiller les idées à ce sujet. Leur journal quotidien l'*Arbeiter Zeitung* annonçait à grands coups de tam-tam leur fête pour le 9 novembre, tandis que la nôtre avait lieu le onze. Avec les os des anarchistes morts pour l'Anarchie, en mentant effrontément sur leur compte, ils font un commerce honteux. Ils cherchent à battre monnaie pour leurs bulletins de vote. On n'a jamais vu rien de plus éhonté ».

« A New-York, nous ne pouvions trouver de place pour tous ceux qui voulaient entrer au Cooper Institute et beaucoup de monde ont dû rester dehors. Superbe meeting ».

* * *

Les corsetières de Hartford (Connecticut) sont payés 25 sous pour le piquage de douze corsets. A trois points par centimètres, on compte 5,000 points par corsets et une ouvrière habile arrive à en faire six dans sa journée. Cela fait que pour 30,000 points de couture, elle reçoit 65 centimes de salaires journaliers !

## BIBLIOGRAPHIE

Salut à la nouvelle revue mensuelle, l'*Art social*, qui promet à ses lecteurs d'être une « revue de l'art libre et indépendant, sans chefs ni pontifes ». Rue de Turenne, 64, à Paris.

L'*Art social* est ouvert, aussi largement que possible, à toutes les bonnes volontés. Il est ouvert à tous ceux qui, las de toujours fourbir l'épée sans combattre, auront le courage de mettre leur vaillance et leur talent au service de l'idée socialiste.

L'*Art social* ne répudie aucune forme littéraire ou artistique ; il est aussi bien avec les révolutionnaires qui cherchent, pour habiller leur pensée, des formes nouvelles, qu'il est avec ceux que les vieilles formes prosodiques ne gênent pas.

Ce qu'il sait, c'est que tout homme qui pense, c'est que tout homme qui se sent ému à la vue des iniquités sociales, c'est que tout homme dont les idées généreuses font vibrer le cœur et qui a foi en l'avenir, a le devoir de se mettre en travers de la décadence et d'enrayer la descente.

Il sait, enfin, que le moment est venu de rassembler et faire vivre les éléments épars du grand art de demain : l'art socialiste.

* * *

*Patria*, par Louis Gastine, 1 volume, chez Savine. — Probablement que l'auteur de ce livre prétend avoir le monopole du cosmopolitisme. Il débute par une charge à fond de train sur les théories anti-chauvines des anarchistes ; leur reprochant leurs manifestes anti-patriotes, les accusant d'émarger à la préfecture.

Puis, prenant pour son compte l'argumentation anarchiste, il se met à faire une critique des plus serrées, sur l'enseignement chauvinard inculqués aux gosses à l'école. Il tape à tour de bras sur les âneries des manuels militaires, démontre que l'internationalisme déborde de partout, entre dans toutes les relations, effaçant les frontières.

Il s'élève contre la sauvagerie de la *guerre*, prêchant la fraternité des peuples, que sais-je encore?

Il se trouve, en fin de compte, que M. Louis Gastine, se trouve avoir fait un livre anarchiste. C'était donc bien inutile de les insulter pour ne dire que ce qu'ils ont dit depuis longtemps.

* * *

*Les Ventres*, par Paul Pourot, un volume chez Tresse et Stock. — Notre dernier supplément contenant déjà une étude de notre ami Manescau sur ce volume, il n'est pas bien nécessaire d'y revenir, croyons-nous, notre appréciation différant très peu de celle de notre camarade.

Nous ne ferons qu'une petite réserve. Il nous semble que le héros de M. Pourot se démoralise un peu bien vite, et nous n'y trouvons pas le ressort que, à notre avis, devrait avoir quelqu'un qui a réellement quelque chose dans le cerveau.

Le personnage aurait lutté plus longtemps contre l'abrutissement du travail mercenaire que les besoins de l'existence le force à accomplir, cela à notre avis, aurait donné plus de force à la thèse de l'auteur.

Certes nous savons tout ce qu'a d'abrutissant le travail de bureau, et nous comprenons très bien qu'un individu y devienne complètement gaga, quand il y a passé vingt années de son existence. Mais y faire enliser le personnage du livre dès les premières pages, cela nous semble un peu trop hâté.

Et si pour sept ou huit heures de bureau, le héros de M. Pourot se laisse ainsi abattre, que serait-il devenu alors, s'il avait dû faire un travail manuel, pendant onze, douze, treize et quatorze heures.

Certes, nous ne voulons pas tirer la conclusion, qu'il aurait dû se trouver satisfait de son sort relativement doux, mais tout simplement faire ressortir que si ceux de la classe moyenne se trouvent comprimés, dans leurs élans vers le beau, par l'organisation étroite de la société, les travailleurs manuels ont encore bien plus à s'en plaindre. Et quoi, artistes et littérateurs, loin de se jucher dans les nuages, au dessus de la foule, en la contemplant avec mépris, comme ils le font pour la plupart, devraient comprendre que s'ils ont eu la chance d'être un peu plus développés que le vulgaire qui la compose, ils le doivent justement à ce que ce *vulgum pecus* étant plus fortement opprimé par le travail, leur a permis, à eux, privilégiés, d'avoir un peu plus de liberté.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le groupe les *Vagabonds cosmopolites* de Gracia et Barcelone (Espagne), prie tous les groupes ou camarades qui désirent recevoir le journal *El Porvenir anarchiste*, rédigé en trois langues : Espagnol, Français et Italien, de nous le faire savoir au plutôt, ainsi que le nombre d'exemplaires qui leur est nécessaire.

Les souscriptions pour le paiement du journal seront volontaires pour les groupes et marchands anarchistes.

Pour la langue française, adresser tout ce qui concerne le journal et groupe à P. Bernard, 280, calle de Corcega 3e piso 2 p. Gracia par Barcelona.

* * *

LYON. — Tous les groupes anarchistes, tous les camarades sans travail, tous ceux qui sont mécontents de celui qu'ils font, sont priés, pour la deuxième et dernière fois, d'envoyer au compagnon Rascle, rue de Nuits, 19, à Lyon une adresse, *quelle qu'elle soit*, à laquelle on puisse leur faire parvenir une communication absolument intéressante. Communication qui sera adressée à tous ceux qui en auront fait la demande du 16 au 18 courant.

* * *

*Chez les Etudiants de Paris*. — Depuis peu, au quartier des Ecoles, les étudiants se disant socialistes cherchent à se grouper. Pourquoi faire?

Est-ce pour modérer l'élan révolutionnaire des masses? C'est à craindre.

Ils ont trop à gagner au maintien de l'Etat, ces apprentis exploiteurs, pour vouloir franchement la Révolution.

L'évidence, pour ceux qui se disent socialistes, est qu'il faut concéder quelque chose au peuple, sans quoi il prendra plus qu'on ne veut lui donner.

Faire la part du feu pour que tout l'édifice social ne soit pas consumé, voilà à peu près toute la théorie sociologique de MM. les étudiants.

Ces jeunes gens peuvent être étourdiment de bonne foi, mais ils sont dupeurs de naissance : nous devons nous méfier. Voudront-ils sincèrement qu'il n'y ait plus d'esclaves du Capital, ceux qui sont et seront les maîtres? Ne voudront-ils plus d'inférieurs, ceux qui se croient et veulent être des supérieurs?

Etudiants socialistes, jeunes bourgeois,

Améliorez-vous vous mêmes et les vôtres, si vraiment vous voulez le bien du peuple et cessez de lui faire du mal.

Si vraiment vous l'aimez, ce peuple, et avez pitié de lui, c'est contre ses oppresseurs qu'il faut lutter, contre ceux qui consomment en un jour le travail de dix ouvriers en réduisant ceux-ci à la portion congrue, contre tous ceux qui abrutissent les classes laborieuses en perpétuant leurs misères et répandant l'erreur.

Si vous êtes des esprits justes et des cœurs sincères, vous devez faire le sacrifice de votre avenir bourgeois, songez-y !

Pour nous, vous n'êtes encore à l'heure actuelle, que les complices de toutes les iniquités sociales.

Si, non pourris par votre éducation, vous êtes capables de ressentir la souffrance morale que donne le spectacle de l'injustice, prouvez-le en vous révoltant contre elle ; autrement vous êtes des coquins... ou des imbéciles.

## PETITE CORRESPONDANCE

Prière au camarade H. de Saint-Denis, d'aller retirer les bouillons chez le dépositaire.

Le compagnon Jonquier est prié de renvoyer le « Paroles d'un Révolté » à celui qui lui a prêté ou bien s'il désire en rester possesseur, d'envoyer 1 fr. 25 à la « Révolte » qui en fera parvenir un exemplaire à [illegible] nation.

Valéria. — Hélas ! Histoire de tous les jours et [illegible] vent racontée.

Noël Libertaire ! La forme nous paraît trop mystique, et la pensée parfois obscure.

Et après ? de Nîmes. — La discussion ne paraît pas approfondie ; toutes ces graves questions paraissent traitées d'une manière par trop sommaire.

A. à Boudes. — Faisons parvenir les numéros demandés, sauf le 52 qui n'a jamais paru.

Le compagnon Amilcar Pomati prie les compagnons du Brésil et de l'Argentine de lui écrire chez le compagnon Bocchi B., 13, rue Barbarino à Nice.

Pouvereran. — Reçu nouvelles. Merci. — G.

Beaugiron. — Le « Productor », toujours 2, [illegible] gario, à Barcelone. — Il pourra sans doute vous procurer ce que vous demandez.

Reçu de New-York pour S. de la Cie G. T. 2,50.

B. au Hâvre. — Epuisée la « Théologie politique ».

Prière à un compagnon de Magdebourg de bien vouloir se mettre en rapport avec le compagnon [illegible], 3, rue d'Arras à Paris. (Il y a un bénéfice à réaliser).

Le camarade qui nous a envoyé 4 francs de timbres pour renouveler son abonnement et demandant les numéros 37, 38, 40, 41, 47, 4 et 6, est prié de nous faire connaître son nom et son adresse, qu'il a oublié de mettre.

Zisly. — Votre article ne traite pas de la vraie cause de l'alcoolisme qui est motivé, les trois quarts du temps, par le besoin de suppléer à une nourriture insuffisante par des stimulants énergiques. Tant pis pour l'auteur de « l'Almanach de la Question Sociale » s'il s'est trouvé froissé de nos appréciations. Nous avons dit ce que nous pensions.

Duchmann. — Le passage de Daudet est incomplet, en ce sens qu'il tape sur les caïds, cadis arabes, mais ne dit mot des satrapes français.

M. à Angers. — P. à Lyon. — B. à Bordeaux. — [illegible] F. à Salon. — J. G. à Beaucaire. — C. à Agen. — [illegible] D. à Flixecourt. — F. M. (Italie). — V. P. à Levallois. — C. à Argenteuil. — G. à Marseille. — P. à Lyon. — F. à Saint Denis. — S. à Saint Etienne. — H. V. à [illegible] mans. — M. à Fourchambault. — G. à Brest. — P. rue de Suez. — C. à Ixi (1,50). — J. à Toulouse. — M. V. à Lyon-Vaise. — « Question Sociale ». — H. à Bois d'Oingt. — H. à Reims. — J. à Troyes. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 1155 fr. 50.

C. P. 2 Brooklyn 10 fr. — Groupe de Nîmes 5 fr. — Lyon : Un tisseur sur velours 0,50. — A. L. à [illegible] 2,10. — M. à Caudebec 0,50. — P. R. rue de Seine [illegible] — Gauche 6 fr. — N. M. rue des Cascades 2 fr. — G. à Brest 0,25. — M. D. à Bessèges 0,50. — Adam, ex-possibiliste 0,50. — Un copain, ex-possibiliste 0,30. — Armis, ex-boulangiste 0,25. — O. G. à Orléans 0,60. — E. E. à Bari 1 fr. — Un diamantaire 1 fr. — P. G. 1 fr. — Zisly 0,20. — Vincent Lejeune 0,10. — A. C. [illegible] 0,60. — Collecte faite entre un groupe de jeunes révoltés de 16 à 18 ans, des Grandes Carrières 3 fr. — [illegible] Amiens 0,45. — Un groupe de gueules noires de Paris 1,35. — Collas et Rimet du XIe, chacun 0,50.

Total à ce jour : 1198 fr. 30.

## CONVOCATIONS

Groupe anarchiste du XVe, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, salle Lézé, 103, rue du Théâtre.

Section de propagande anarchiste du XIIe et de la banlieue de l'Est, samedi 19 décembre, à 9 heures du soir, au local convenu.

Réunion tous les jeudis, 30, rue d'Allemagne. Soirée familiale le dimanche.

Vendredi 19 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle des Capucines, boulevard des Capucines, conférence anarchiste.

Sujet : La préfecture de police dans la société moderne et son influence dans les lois.

Tous les mercredis, réunion du groupe les *Forçats*, à 8 h. 1/2, salle du Gros Bœuf, 58, rue Grenéta.

*L'Union de la Jeunesse socialiste révolutionnaire* se réunit tous les samedis, à 8 h. 1/2, 58, rue Grenéta.

*Le Gérant* : E. HABERT

Paris — Impr. HABERT, 32, rue des Trois-Bornes.

CINQUIÈME ANNÉE. N° 14 — DIX CENTIMES — DU 26 DÉCEMBRE AU 1er JANVIER 89

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UN ÉCLAIRCISSEMENT

Nous avons reçu quelques lettres concernant nos articles *Encore la morale* et nous avons lu attentivement la Réponse de notre confrère le *Pot à Colle*. Lu et relu. Mais vainement nous y avons cherché *un seul* argument. Si nous en avions trouvé un, l'auteur des articles en question se serait empressé d'y répondre et de dire pourquoi il n'a pas été convaincu, ou n'a été convaincu qu'à moitié, si tel était le cas. C'est le devoir du penseur de *chercher* les arguments contraires à sa pensée, pour peser les difficultés qu'ils suscitent. Trouver un argument contraire déjà formulé, c'est autant de fait et nous nous serions empressé de le reproduire et d'y répondre.

Mais nous n'avons trouvé rien que des *affirmations* — précisément celles que nous avons discutées dans nos articles. On nous affirme à nouveau que le vol est un moyen de propagande, qu'il est un acte de révolte, que s'il n'a rien produit depuis six mille ans, il va le produire. Or ce sont précisément les arguments que nous avons mis en question et discutés.

---

Il y a, cependant un point qui demande, peut-être un éclaircissement. On nous dit que le bourgeois vole sous le couvert de la loi, tandis que le révolté vole contre contre la loi. Or, en disant que les exploiteurs — puisque propriétaires, — ont toujours volé, que les jacobins qui prêchent le vol n'ont fait que copier en petit ceux-là même qu'ils prétendent démolir, nous entendions bel et bien le vol contre la loi. L'autre, nous l'avons distingué sous le nom d'exploitation.

Nos correspondants vont-ils donc jusqu'à prétendre que le bourgeois ne vole que sous le couvert de la loi ?

Ont-ils donc oublié que propriété et vol font un, tout aussi bien au figuré qu'au réel ? Quand ces messieurs commettent des escroqueries avec les millions de l'Etat ; quand ils puisent dans les caisses de bienfaisance ; quand ils livrent des semelles en carton à l'armée et font des millions, soit pour s'acheter des baignoires d'argent, soit « pour la propagande républicaine » ; quand ils paient en cigares les détenus de Clairvaux pour le travail fait aux usines ; quand ils transportent des dentelles en contrebande ; quand ils mettent, selon le mot de la chanson, « des queues aux zéros » et quand ils font des banqueroutes frauduleuses — c'est bel et bien *contre la loi* qu'ils prafiquent. Ils prennent leurs précautions, comme tous les voleurs ; quand ils sont pincés, ils partagent le butin pour se libérer ; mais, ils ne se gênent pas le moins du monde pour violer la loi, — en cachette bien entendu, comme tous les voleurs.

La bourgeoisie a si peu de « préjugés » contre le vol qu'elle accepte toute fortune, quelle que soit son origine, pourvu que la fortune soit assez grande. Et elle sait parfaitement que la plupart des grandes fortunes ont été faites par des procédés absolument illégaux. L'exploiteur vole toujours quand il peut ; et s'il ne vole pas, c'est qu'il trouve que, vu le risque à courrir, « le jeu ne vaut pas la chandelle ». Mais — pas de préjugés à cet égard.

---

On a aussi fait une autre distinction. Un de nos contradicteurs admet parfaitement que de tout temps ceux qui n'avaient pas le courage ou la force de se révolter, ont volé. Mais ça, disent-ils, c'était du vol inconscient, et nous parlons du vol conscient.

Mais conscient de quoi ? De la faiblesse du voleur ? De son incapacité de prendre de vive force le bois ou le foin qu'il vole en cachette dans la forêt ? De son identité avec l'esclave qui, lui aussi, commence par amadouer et tromper celui qu'il veut voler ? — Mais il n'y a pas de voleur qui ne se soit pas rabaissé, qui n'ait pas trompé, triché, amadoué, pour voler. L'avilissement, c'est l'essence même du vol et c'est ce qui l'a fait *mépriser* par tout homme sentant sa dignité. Mais les anarchistes étaient conscients de cela, il y a beau temps qu'ils auraient mis à la porte les avocats du vol. Leur dignité humaine se serait révoltée contre les avocats du rabaissement.

---

Ou bien, penserait-on que messieurs les voleurs, depuis six mille ans ne se sont pas fait ce raisonnement : « la fortune d'un tel est volée ; si je lui prends sa fortune je ne fais que lui rendre la pareille ? » En voilà bien une naïveté ! Y a-t-il jamais eu un seul voleur au monde qui n'ait pas fait ce raisonnement, — ce qui ne lui a certainement pas empêché et ne lui empêchera pas de rester propriétaire.

Parlez-en aux paysans qui, trop avilis par l'exploitation et surtout *trop propriétaires* pour se révolter, volent du bois dans la forêt du seigneur. — « Il ne l'a pas plantée lui-même », répondront-ils ; « il ne l'a pas gagnée par son travail ! Il l'a volée à la Commune ! » — Les théoriciens du vol ont-ils jamais dit autre chose ?

Parlez en aux officiers de la garde impériale de Pétersbourg. Quand ces messieurs font ripaille chez le restaurateur Dussaux, sans payer bien entendu (ce sont « les pékins » qui paient), il faut les entendre : « Ah fichtre ! pas si bête, par exemple, de payer ce coquin qui vend un franc le petit verre d'eau-de vie. Il nous vole assez ! »

Tout ça en argot parisien appris sur les boulevards extérieurs. — Eh bien, ça c'est du vol inconscient nous dit-on, Mais quand un anarchiste ferait de même, en tenant absolument le même langage — serait-ce du « conscient », ça ? Du révolutionnaire ?

Lorsqu'un grand duc russe vole les bijoux de sa maman et s'excuse en disant : « Tous voleurs ! Mon père n'a-t-il pas assez volé sur les expropriations des chemins de fer : j'exproprie à mon tour ! » — ça ce serait encore de l'inconscient ? Ou bien, faut-il peut-être s'empresser d'inscrire le grand duc sur la liste des « compagnons conscients » ? Jolie compagnie !

Mais pourquoi aller si loin ! Allez à Clairvaux et vous y entendrez dire et répéter chaque jour : « C'est le menu frétin, les maladroits, que l'on tient ici ; les grands voleurs, ce sont ceux qui nous y tiennent. » Parcourez toutes les prisons du monde et chaque jour, des milliers d'hommes vous tiendront le même langage. Mais ce langage « inconscient » à Clairvaux, va-t-il être traité de conscient dès qu'il sera assaisonné de quelques divagations sur le libre arbitre ? — Oh, les sophismes !

En vérité, entre l'avocat jacobin du vol et celui qui fait la queue des saucissons à Clairvaux, le plus conscient des deux c'est ce dernier. Car si vous lui demandiez si avec ça il va révolutionner le monde le monde, il vous rirait au nez. Il sait ce que vaut le voleur, et il sait ce que vaut la révolte : il admire le courage de celui-ci, et il avoue franchement ne pas le posséder. Un jour, poussé à bout, il aura, peut-être, le courage de se révolter : il lancera peut être son sabot à ses juges et criera : « Assassins et voleurs vous-mêmes ! » Mais il sait bien qu'il n'a pas ce courage en ce moment : il sait que jusqu'à présent il n'est qu'un voleur. Il a la franchise et la conscience de ne pas poser pour un révolté.

Et, en effet, il est tout simplement un homme qui, n'ayant jamais eu la possibilité d'apprendre un métier, rongé par l'anémie dès l'enfance, trop anémique pour supporter un travail soutenu, ne se sent pas la capacité de faire quelque chose et se trouve dans la nécessité de voler pour vivre. Ouvrons-lui la prison. Rasons toutes les prisons dès que nous en aurons la force ! C'est notre devoir, d'autant plus que lui-même, triste produit d'une triste société, ne saura jamais rien raser ; mais ne comptons pas sur lui pour entamer la révolution qui lui donnera la liberté.

---

Mais assez ! Il y a des choses tellement élémentaires, qu'il répugne même de les discuter si longuement ; et si les anarchistes parisiens se sont trop longtemps attardés à ces discussions, nous y voyons une cause qui, pour nous, prime tout le reste.

C'est qu'ils ne se sont pas assez rendu compte du rôle des masses dans les révolutions. Ils ont cru pouvoir faire la révolution entre quelques-uns, par la plume d'une part, par l'acte individuel de l'autre.

S'ils avaient bien réfléchi à la révolution, — au lieu de mettre tant de temps à se mettre d'accord avec leur conscience, — ils auraient tantôt découvert ceci :

L'acte individuel réveille l'attention, il fait réfléchir, il réveille l'esprit de révolte ; mais il ne fait pas encore la révolution.

Ceci fait, vient la révolte collective des petits groupes. Nous sommes déjà dans cette pé-

o d e. Révoltes de mineurs, révoltes de payan s se suivent continuellement.

Mais pour que ces révoltes préparent et amènent la révolution anarchiste, il faut qu'elles portent le cachet de révoltes anarchistes. Cependant, à part l'Espagne et l'Italie et quelques cas extrêmement rares, en France, ces révoltes se passent, sans qu'un seul mot d'anarchie y soit prononcé. Et il faut cependant — pour que la révolution soit anarchiste — que la parole anarchiste résonne dans chacun de ces mouvements. C'est à cela que nous devrions viser.

Car la troisième période approche à la suite de la seconde. Ce sera la période révolutionnaire. Mais ce ne seront ni trois cents ni trois mille anarchistes, connus dans leur petits groupes seulement, qui pourront influencer les masses et leur donner une impulsion anarchiste. Les masses connaissent Basly, un Barus, un Tillet, parce que Basly autrefois, et les deux autres jusqu'à présent, ont déployé une énergie féroce à organiser les grèves et la résistance. Elles connaissent les anarchistes espagnols, mais que savent-elles des anarchistes français? Comment en sauraient-elles quelque chose, puisque nous n'allons pas les trouver, leur aider à s'entendre, à s'éclairer sur la situation, à se révolter? Si nous ne leur parlons pas le langage qu'elles comprennent, mais parler un jargon rembourré de théories saugrenues sur le libre arbitre, l'égoïsme et le reste?

C'est là que nous avons à diriger nos efforts. Nous avons eu notre période d'isolement — toute idée nouvelle en demande une; — mais il est bien temps de porter aux masses les idées que nous avons élaborées entre nous. Que les jeunes commencent seulement ce travail, et ils verront de suite quels caractères, quels révoltés, quels hommes d'action il réclame.

Ne nous attardons donc plus sur ces questions, nous n'avons certainement pas tout dit, mais nous avons dit assez pour être compris par ceux qui ont de la dignité humaine.

## Légalité et Révolution

Les historiens, ces revuistes, non pas de fin d'année, mais des événements qui se succèdent logiquement et sociologiquement, dans une période humaine quelconque, sont généralement grands partisans de la doctrine de Machiavel et de Thiers dans les jugements qu'ils portent sur les personnages et sur les choses. Ceux qui triomphent ont raison. Ceux qui périssent ont tort. Ce qui revient à dire, encore une fois, que la raison du plus fort est toujours la meilleure ou, pour ces messieurs, que, selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de leur cour vous rendront blanc ou noir.

Prenez deux antinomies : le gouvernant et le libertaire ou, si vous préférez, le gouvernant et le révolté. Que le premier usurpe une fonction, un pouvoir, tout ce que vous voudrez : c'est légal. Que le second continue la tradition des Jacques et des sans-culottes : c'est révolutionnaire. Et, impassiblement, comme par tendance, l'historien absout et justifie le gouvernant, tandis qu'implacablement, il accable le révolté. Cependant le procédé d'action a été le même, les moyens hypocrites ou francs, sont identiques. Alors? Eh bien, la fin varie sensiblement. Le gouvernant en appelle à la répression, parce que les révoltés sont les maudits sur qui toute la haine des honnêtes gens doit peser. Lui agit légalement, l'autre révolutionnairement. Et voilà. A peu près comme lorsque, affamé, vous prenez un petit pain à la devanture d'un boulanger, c'est un vol, un crime, et que, capitaliste, par un coup de bourse, vous gagnez des millions, c'est du jeu, du commerce, somme toute, une bonne action. Autres habits, autres moines.

Dites à un bourgeois, aujourd'hui : la révolte est le plus sacré des devoirs? Apoplectique de rage, il vous répondra que c'était bon à dire du temps de la Révolution, de leur temps à eux, mais qu'en ce jour d'amours, délices et orgues politiques, où tout le monde est souverain dans la *res publica*, il est anti-social de se révolter, quand on peut, légalement, résoudre toute question en litige. Alors, si vous lui répliquez que tout pas en avant a coûté du sang et que, lui-même, il est l'héritier des perturbateurs du siècle dernier, il vous rira au nez, comme de quelqu'un dont l'impudence et l'orgueil imbécile de parvenu est au-dessus de votre gueuserie. Sa force, à lui, sa roublardise, aux yeux de ses esclaves, réside dans la légalisation de sa révolte passée, dans la légalisation de ses légitimes triomphes, dans celle de *sa* Révolution. Au lieu que si les exploités à l'instar de son père et de lui-même s'attaquent à l'exploitation, qui est la sienne actuellement, haro sur le bandit! il se défend légalement en se servant encore de vous, pauvres couillons, et il vous fait passer le goût de la révolte pour de longues années, non moins légalement. Morale : la vérité n'est pas la même en tous temps. Le plus fort a raison, non pas parce qu'il a vaincu, ou que le Droit lui appartienne, mais parce qu'il a confectionné, après coup, sans doute, une loi qui le proclame. Si ça n'avait pas de terribles conséquences cela ferait vraisemblablement rire. Et la casuistique, c'est bien beau, messeigneurs.

Nous ne nous arrêterons pas à la marotte qu'ont les socialistes autoritaires de légaliser la révolution prochaine. La bougresse, allez, s'en passera bien; les vengeurs de dix siècles de servage auront d'autres chiens à fouetter.

Mais cette réflexion pénible vous vient. Comment les foules ont elles pu se laisser engluer ainsi, si longtemps, par le leurre de la légalité. Que ne pulvérisaient-elles, d'un coup de leurs robustes épaules le système autoritaire dès les premières velléités d'asservissement de la part des plus rusés ou des quelques-uns plus forts? — L'inconscience, l'erreur anthropologique, la corruption, l'ignorance, toutes intimidations propres à obscurcir le sens moral et à abaisser le caractère de l'individu! Aussi, les anarchistes sont-ils mal venus auprès des socialistes autoritaires de se réclamer du droit naturel à la liberté maxima. Il est, de plus, certain que, durant la période révolutionnaire, nous aurons à faire connaissance avec leur répression, si toutefois ils sont les plus forts. Car, il n'y a pas à s'en dissuader, ces frères ennemis aimeront mieux nous knouter que flageller simplement les cousins bourgeois. En revanche, il est constant que nous ne ferons aucune distinction entre les Romains païens et les Pharisiens juifs. Nous souhaiterions fort qu'une fois, par hasard, nous n'eussions pas versé notre sang, ni dépensé nos efforts, en vain, pour la liberté.

Quant à la question de la légitimité de nos revendications, nous n'avons pas à composer avec les socialistes autoritaires.

Nous savons, par la connaissance de l'histoire, que tous les compromis ont été néfastes au progrès humain. On est dupe ou complice. Nous ne voudrons pas nous taxer d'absolus, mais nous répudierons ces alliances hybrides qui n'ont jamais servi que tout l'un au détriment de tout l'autre, quand cet autre n'a pas été écrasé par cet un, ainsi que cela s'est vu tant et tant de fois à travers les siècles.

Le spectacle des dernières grèves, où les chaîneurs s'en sont donnés à cœur joie, ne fait qu'accentuer notre répulsion à leur encontre. Oui, si c'est là un avant-goût de leur administration future, j'avoue, avec une certaine émotion, non dépourvue d'humilité, que je ne voudrais pas les voir fonctionner, comme magistrats, délégués, gendarmes, voire statisticiens ou débitants de bons de travail, et encore moins les subir.

FAUT-IL PASSER

PAR

# L'ÉTAT SOCIALISTE?

Non, un gouvernement ou une loi ne peut pas faire l'expropriation. L'expropriation se fait par le peuple, d'une façon sommaire, tumultueuse, au même moment dans tous les coins du pays, et avec le bon sens et la discrétion que le « vrai » peuple apporte toujours dans ses agissements.

Partout on prendra possession de la terre, des usines, des machines, des mines, de tout, et on organisera immédiatement la production.

Encore une fois, il ne faut pas attendre des ordres : en révolution, il faut agir. Les hommes d'initiative donneront l'exemple; les ouvriers des fabriques n'auront qu'à continuer à travailler pour leur compte au lieu de travailler pour un patron; de nouvelles associations ouvrières surgiront et se mettront à l'œuvre avec les matériaux qu'elles pourront ramasser ou que d'autres associations leur céderont. Ce sera encore « anarchiquement » que s'organisera la production, car il serait insensé d'attendre la permission et les règlements d'une autorité centrale dont nous avons constaté l'impuissance. Un gouvernement — persuadons-nous en — peut organiser la tyrannie, l'oppression, l'exploitation de la masse par une classe; mais quant à organiser les « vrais intérêts » du peuple, il n'en est pas capable.

On nous objectera que l'organisation du travail est une chose fort compliquée, qu'il ne suffit pas de posséder les instruments de production, mais qu'il faut se donner une tâche, fixer un certain nombre d'heures par jour pour le travail et spécialement se distribuer les rôles. Tout cela suppose certaines connaissances, qui ne sont pas possédées par tout le monde et peut donner lieu à des discordes.

Répondons d'abord que précisément parce que l'organisation du travail est une chose compliquée, et qu'elle diffère beaucoup d'une industrie à une autre, et d'une localité à une autre, elle ne saurait être faite par une loi générale et sous les ordres d'un gouvernement central. Tout ce qu'un gouvernement pourrait faire, ce serait de nommer des commissaires dans chaque localité, lesquels à leur tour devraient se consulter avec les ouvriers eux-mêmes et s'en rapporter à eux. Pour ce service absolument inutile et dangereux, à cause des injustices auxquelles l'intervention des commissaires pourrait donner lieu, les ouvriers devraient payer de lourds impôts.

Quand à la prétendue incapacité des ouvriers à organiser leur travail, nous la nions absolument. De plus, il ne manque pas d'ouvriers, même parmi ceux qui travaillent aujourd'hui dans les fabriques, qui savent ce qu'il faut faire; les autres, s'ils se sentaient vraiment incapables, s'en rapporteraient à eux, sans leur conférer pour cela aucune autorité.

Il faut encore remarquer que le point de départ de la future organisation du travail sera l'organisation actuelle. Les fabriques sont là, les machines y sont installées; on sait déjà combien de charbon consomme une machine, combien d'heures coûte la fabrication de telle quantité de produits, etc. Voilà déjà une base. Sans doute qu'avec le temps il faudra changer tout cela : il faudra limiter certaines productions — ou même les faire cesser entièrement — et en développer d'autres, songer plus au nécessaire, moins au superflu; il faudra décentraliser la production; plus de ces immenses fabriques construites pour la production d'objets de commerce, plus de division à outrance du travail qui tue l'intelligence et mine la santé de l'ouvrier. Il faudra alterner les travaux et combiner le travail intellectuel avec le travail manuel, afin que l'ouvrier puisse tenir en haleine toutes ses facultés.

Mais tous ces changements viendront dans la suite et peu à peu. Au commencement on ira au plus pressé et on ne tiendra que trop aux habitudes et au plan d'aujourd'hui. Ceux qui craignent trop de nouveautés peuvent bien se rassurer.

Il ne resterait plus aux associations ouvrières qu'à s'entendre entr'elles (se fédérer) pour la mise en commun des produits respectifs, pour l'échange avec d'autres fédérations et pour tous les intérêts communs, les logements, les communications, l'éducation, l'hygiène publique et la garantie sociale.

Ici, certainement, interviendront les socialistes autoritaires. Ils réclameront la constitution d'un comité central chargé d'organiser tous les services publics, ou du moins de siéger en juge et régler les différends. Si on les laissait faire, ils créeraient une police, imposeraient des taxes, se feraient des partisans et intrigueraient pour garder leurs places. Réclamant pour eux-mêmes et leurs fonctionnaires

travail intellectuel ou bureaucratique, ils condamnaient le public au travail manuel, et se constitué[raient] comme supérieurs, ils réclameraient aussi un meilleur traitement — ne fût-ce que pour le pres[tige] — ou plutôt se l'octroyeraient eux-mêmes et fi[nis]saient ainsi par nous repousser de nouveau dans [le] régime actuel.

C'est contre ce danger que les anarchistes doivent [lut]ter énergiquement. Ils devront amener les mas[ses] à prendre elles-mêmes soin de leurs intérêts. Tout [ce] que peut faire un gouvernement central peut, à [plus] forte raison, être fait par les ouvriers des diffé[rentes] localités. Pour les logements, par exemple, [l'en]tretien et les changements nécessaires, la [meil]leure organisation, c'est l'union des habitants [du] quartier. L'hygiène se rattache au service des [log]ements. L'entretien des rues et des moyens de [com]munication fait l'objet d'une ou plusieurs indus[tries] dont le personnel des compagnies actuelles [d'om]nibus, tramways, etc., formera une ou plu[sieurs] associations. Chaque association apportera son [tri]but de travail dans la Fédération, chacune fera [profi]ter les autres de son travail et profitera elle-[même] du travail des autres. Pour s'entendre on pourra [avoir] des réunions soit plénières, soit de délégués à [mandat] impératif.

On adoptera l'un ou l'autre « critérium » de répar[tition] des produits pour les choses qu'on aura produites [en] quantité suffisante, il n'y aura d'abord pas de dif[ficulté]. Les choses moins abondantes, on les destinera [aux] besoins les plus pressants. Par exemple, cer[taines] mets délicats pourront être réservés aux mala[des]. Enfin, on s'arrangera comme on voudra, pour[vu] qu'il n'y ait pas un gouvernement central chargé [de] fixer le prix de l'heure de travail, la valeur d'é[change] des choses, etc., etc.

Il y aura des inégalités, sans doute, mêmes des [injus]tices et quelques conflits. Mais ces conflits se[ront] la vie de la nouvelle société, le gage du progrès, [tandis] que le système uniforme et despotique d'un [gouver]nement central aurait pour conséquence inévi[table] la stagnation et la réaction.

Il y aura non seulement des inégalités, mais des [systè]mes absolument différents. Très probablement, [par] exemple, les paysans de certains pays voudront [rester] propriétaires de la terre et la cultiver séparément. Mais [lorsqu']ils iront échanger leurs produits avec ceux [des] industries des villes, ils se trouveront avoir affa[ire] à des organisations communistes, et seront [amenés] pour la régularité même des échanges, à [mettre] leur produits en commun. Ensuite, la né[cessité] d'augmenter la production par l'emploi des [machi]nes, les amènera à mettre en commun même [la terre].

Un autre changement aura lieu. Les villes indus[trielles] voudront s'étendre, s'agrégeant un peu de la [campa]gne environnante, ne fût-ce que pour permettre [aux] ouvriers d'allier le travail agricole avec le [travail] industriel et pour s'assurer en même temps [le] minimum de subsistances.

D'un autre côté, en acquérant de nouveaux be[soins], les paysans des provinces seront portés à va[rier] leurs occupations et à se pourvoir eux-mêmes [de] certains outils, ne fût-ce que pour apprendre à [s'en] servir, et réclameront aussi leur part au travail [intel]lectuel et à la civilisation citadine.

De la résultera la formation d'agglomérations à la [fois] industrielles et agricoles — l'unité organique de [la] société future.

Ces changements ne doivent pas nous paraître in[vraisem]blables, nous savons en combien peu de [temps] est surgie l'Angleterre industrielle et avec [quelle] rapidité se forment les villes allemandes au[jourd'hui] même.

Il y a une chose certaine concernant la marche [de la] Révolution, c'est qu'elle ne sera pas unitaire [(en] France du moins) : elle sera communaliste. [Marse]ille et Lyon n'attendront pas les ordres de [Paris], ne se soumettront pas à sa dictature. Il y [aura] de toute chance pour les anarchistes de faire [triom]pher leurs principes ; et s'ils ne peuvent pas expé[rimenter] voir adoptés partout, ils pourront du moins [les] mettre en pratique sur plusieurs points du terri[toire]. Ce seront des noyaux auxquels viendront s'a[gréger] les groupements voisins, jusqu'à ce que la [France] soit entièrement reconstituée sur le plan [anarchiste].

Répétons donc : ou cela, ou une autocratie politi[que et] économique des plus détestables.

Notre devoir est de lutter afin que l'esprit de so[lidarité] — la conviction de ses avantages et de sa [nécessité] — pénètre les masses et modifie les orga[nisations] différentes qu'elles se seront données au [moment] de la Révolution dans le sens du commu[nisme] et de l'anarchie.

*L'Homme libre*, de Bruxelles.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Le froid sévit à peine depuis quelques jours et déjà le Dépôt est plein. Quinze cents malheureux sont venus en moins d'une semaine se constituer prisonniers : Nous sommes vagabonds, pas de domicile, nous tombons sous la coupe de la loi, condamnez-nous. Et tant qu'il y a eu de la place, on a mis en prison. Aujourd'hui, vous avez beau vous dénoncer comme sans asile, cela ne prend plus, on ne vous reçoit plus. Il ne s'agit plus de savoir si vous êtes coupables ; il n'y a plus de place et plus d'argent.

Ainsi huit jours de froid mettent les gouvernants dans l'impossibilité de faire respecter la loi !

***

Le manque d'argent dans les caisses publiques est du reste une grande sauvegarde de la liberté des individus. Si il n'y avait pas de grandes difficultés à décréter de nouveaux impôts, à créer de nouvelles ressources — tel est l'euphémisme, — quelle extension ne prendrait pas la police! quel perfectionnement n'apporterait-on pas dans les prisons ? Quelle surveillance ne déciderait on pas? Heureusement, nos gouvernants n'ont pas le sou !

Alors que la statistique offrit ils dénombre quatre assassinats par an pour une ville comme Paris (c'est-à-dire que chacun de nous a une chance sur soixante mille de mourir assassiné), on pense à créer un nouveau corps de veilleurs de nuit. C'est alors que les gens paisibles et les femmes sans défense seraient traqués dans les rues de Paris ; mais soyons tranquilles, cela coûte trop cher ! On a pensé alors à transformer officiellement tous les concierges en agents de police, à ordonner que les portes des maisons soient fermés... etc, comme en Russie. Tous les projets insensés qui seront présentés tomberont parce que la galette manque pour les mener à bonne fin.

L'ignoble loi sur la relégation des récidivistes n'a pu être appliqué en grand pour cette raison, et les récentes propositions faites au Conseil municipal de Paris auront le même sort pour la même cause.

Il faut s'arrêter un peu sur le projet discuté au Conseil de nos édiles de la transformation des prisons de la Seine.

Une délégation de nos élus, présidée par le socialiste Réties et ayant le socialiste Lampue comme rapporteur, s'est transportée l'été dernier de capitale en capitale pour étudier les systèmes pénitenciers étrangers.

La Suisse, l'Allemagne, la Belgique, l'Angleterre ont reçu la visite de ces messieurs, et c'est le système anglais qui a conquis toute leur admiration.

D'après les extraits de conversation qu'on va lire, qui dirait que c'est un socialiste qui parle ?

« Nos conclusions, si elles étaient adoptées, marqueraient un pas fait vers la sévérité, mais pourvu que cette sévérité du régime n'exclue en rien l'observation des lois de l'hygiène et de la salubrité, *c'est tout ce que nous devons aux prisonniers*.

« Nous estimons, en effet, que la prison doit être un châtiment assez dur, pour que ceux qui y sont allés une *fois ne soient pas tentés d'y revenir*.

« Nous voudrions voir établir en France ce que nous avons vu ailleurs, c'est-à-dire nous voudrions voir le prisonnier soumis à un régime alimentaire si sommaire et à un travail *si excessif* que la prison devint pour les malfaiteurs, clients ordinaires de ces établissements, *un objet de salutaire terreur*.

« C'est là d'ailleurs, la théorie anglaise.

« Pour débuter dès qu'un accusé est condamné, il couche sur la dure, il est mis au pain et à l'eau pendant trois mois ou six mois selon l'importance du délit.

« En même temps, on le fait travailler à vide. C'est ainsi que dans beaucoup de cellules il y a une roue dont le maniement est pénible et qu'il s'agit de faire tourner, *sans résultat pratique*. Comme moyen de contrôle un compteur se trouve dans le couloir. Le surveillant n'a qu'à le consulter pour savoir si le détenu a ou non, fait tourner sa roue.

« S'il n'a pas travaillé ou pas assez, on le prive de pain.

« Je demande dans mon rapport à ce que tout ce système soit employé en France, voulant cependant que l'on ne mette les prisonniers au pain et à l'eau qu'en cas de récidive.

« Mais *ce qui me semble juste, c'est qu'en tout état de cause, les prisonniers soient astreints à un travail pénible et même excessif* ».

Ah, il ne ferait pas bon tomber dans les pattes de ces messieurs si jamais ils arrivaient au pouvoir. Heureusement qu'ils sont encore plus bêtes que méchants.

Et puis, il faudrait pour installer ce système construire de nouveaux édifices, démolir les vieilles prisons, et ils n'ont pas le premier sou des millions qu'il faudrait pour cela !

***

Désagrégation bourgeoise : département de Maine-et-Loire, 22 pour cent d'abstentions.

Lutte entre un réactionnaire et un opportuniste.

Département de Vaucluse : 40 pour cent d'abstentions.

Lutte entre un radical et un opportuniste.

***

Sous le titre de : « Nouvelle frasque de magistrat », la *Vigie algérienne* raconte le fait suivant, qui se serait produit après la condamnation aux travaux forcés à perpétuité du nommé Dipieri, sujet italien :

« Jusqu'au dernier moment, dit la *Vigie*, et même après sa condamnation, Dipieri n'a pas cessé de protester de son innocence.

« Le président des assises venait de rendre l'arrêt, le public évacuait la salle, les magistrats, debout, ramassaient leurs dossiers, quand le condamné, resté à son banc, voulut faire entendre une dernière protestation : « Grazia, innocente ! » s'écria-t-il, en tendant les mains vers la Cour.

« Alors, un des conseillers-assesseurs, se retournant vers le condamné, répondit : « Ça nous est bien égal ! »

***

Nous publions ci-après deux extraits de lettres qui nous paraissent intéressantes pour tous les compagnons.

C'est d'abord la lettre d'un néophyte.

« Compagnons,

« La force des lois naturelles m'ayant poussé à la réflexion sur la société présente et ayant eu le bonheur de mettre le nez sur un numéro de votre journal, je me suis aperçu que j'étais anarchiste sans le savoir.

« Veuillez m'envoyer le journal, ainsi que quelques instructions pour compléter mon éducation anarchiste et bien éclaircir mes idées.

« Je joins le montant de mon abonnement qui n'est pas énorme mais que vous accepterez en apprenant que je suis un jeune type qui sort du bagne qu'on appelle caserne. »

Un camarade, propagandiste parcourant la campagne, nous écrivait la semaine dernière

A la campagne comme à la ville, on voit surgir de nouveaux adhérents, et ce ne sont pas des braillards comme nous l'étions pour la plupart au début, mais ce sont des raisonneurs et presque tous des jeunes. C'est admirable de voir des paysans, même des domestiques discuter les idées comme s'ils militaient depuis des années. Dans certaines bourgades, comme celle où j'étais hier, il y a des jeunes gens qui se sont développés dans l'isolement. Un jeune compagnon, âgé de 19 ans, m'a emmené chez lui et j'ai fait connaissance avec toute la famille qui a connu anarchiste : sa mère veuve et quatre frères, dont deux plus jeunes que lui. N'est-ce pas curieux de rencontrer une couvée d'anarchistes dans un pays où ils sont ignorés comme tels.

***

Cognac. — Profitant du passage d'un compagnon dans notre ville, nous avons organisé une conférence pour propager et développer nos idées. Douze cents personnes, environ ont répondu à notre appel.

Le compagnon s'est attaché à développer nos idées, sans prononcer le mot anarchie.

Le lendemain, dans une deuxième conférence, il a alors démontré que les idées applaudies la veille, étaient celles que l'on a tant conspuées sous le nom d'anarchie.

Et le résultat a été, à la suite des deux conférences, la formation d'un groupe d'études sociales.

Tous les groupes et camarades qui peuvent disposer de journaux, brochures, etc., ou voudraient entrer en relation avec nous ; sont priés de s'adresser au compagnon Bardin, rue Châteaubriand, Cognac.

## Roumanie

Les mêmes causes amènent les mêmes effets. En Allemagne l'ambition et la mauvaise conduite des chefs a produit la scission des jeunes et des vieux. En Roumanie les choses se passent en petit, exactement comme en Allemagne, ce grand modèle singé

ar les social démocrates de tous les pays.

La dernière comédie du 1er mai nous a valu la pomme de discorde par l'argent qu'elle a produit. Un jeune ambitionnant la place de chef, accusa dans une réunion publique le comité exécutif d'avoir volé une somme rondelette. La pudeur des dits bonzes s'indigna. On nomma commission sur commission et l'on fit tant de bruit qu'à la fin les accusés sortirent aussi purs qu'avant, pour ceux qui ont la vue courte.

Puis vint le congrès de Bruxelles et l'expulsion des anarchistes. Quelques jeunes osèrent critiquer cette conduite des chefs, les mécontentements trop longtemps contenus commencèrent à se faire jour. Les réunions ressemblaient à un tribunal inquisitorial où l'on calomniait et pendait les anarchistes par contumace. Un jeune plus honnête, publia une brochure, où il osait soutenir la propagande par le fait et où il se demandait sérieusement si la tactique suivie jusqu'à présent pouvait mener à des bons résultats. Le comité exécutif qui ronflait depuis longtemps commença à grogner. On appelle à Bucarest tous les aristocrates, tous les grades du socialisme pour juger cet imprudent jeune révolutionnaire. C'était vraiment drôle à voir nos social-démocrates jouant au comité de salut public! Plus idéalistes que nous, pour un instant, ils se crurent transportés un siècle en arrière, habillés en toges de juges. L'accusateur public ne manquait pas. Et ce tribunal socialiste fonctionna deux fois, une pour la répétition générale et l'autre pour la représentation officielle. Il paraît que le jeune ne prit pas la chose au sérieux, car on l'excommunia.

Aussitôt dans leur journal *Munca* (travail) ils vomirent un torrent d'ordures à notre adresse. Il faut dire que ce jeune était le pilier du parti, celui qui s'occupait le plus de la propagande, bref, celui qui était le plus près de nos idées. Les ramollis du comité exécutif ne manquaient jamais l'occasion de le vanter, de faire son éloge à tout propos et de l'appeler « sauveur du socialisme. » Ouvrier lui-même, comme caissier du club, il était en contact direct avec les ouvriers et faisait de la bonne besogne parmi eux ; on l'aimait beaucoup. Pour avoir fait trembler les tiares et trônes de carton, les chefs le mirent en jugement et le condamnèrent : maintenant plus tranquilles, ils sont retombés dans leur sommeil de marmotte d'où ils ne sortiront que pour une élection ou pour s'accoupler avec un parti bourgeois quelconque.

Ces intrigues de coulisses découragent beaucoup les ouvriers et leur font exécrer les socialistes. Cette stupide organisation centraliste à comité exécutif à commission et sur commission singé sur l'Allemagne force le socialisme à piétiner sur place en Roumanie, et l'entraîne à des alliances monstrueuses avec le parti le plus détesté du pays, les libéraux-nationaux : il faut voir aujourd'hui, les langoureuses œillades que les socialistes lancent aux radicaux. On s'est même organisé en sociétés de secours mutuel, et d'enterrement ! Pauvre socialisme !

Bref sous ces diverses étiquettes pratiques on est parvenu à grouper quelques dizaines d'ouvriers n'ayant de socialistes que la quittance de club et la cocarde rouge au 1er mai. Les social-démocrates ont été par trop pratiques en théorie, ce qui fait que la pratique tourne contre eux. Les jeunes se sont séparés des vieux rouillés et de par les agissements de quelques chefs autoritaires, l'organisation ouvrière aura cessé de vivre.

Contre les anarchistes, tout moyen est bon disent les socialistes et un de leurs chefs, sempiternel délégué aux congrès ouvriers a révélé dans une réunion publique, par bêtise ou mauvaise foi, le nom d'un compagnon étranger venu incognito, c'est presque une dénonciation. Tout comme au congrès de Bruxelles.

Espérons que d'un côté la misère et les mauvais traitements auxquels sont sujets les paysans roumains et le souffle de révolte agraire qui vient de la Russie notre voisine, fera naître sur les bords du vieux Danube, la Révolution sociale qui nous débarrassera de ces bourgeois rapaces.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le compagnon Bernarding de Drocourt, fait savoir à ses amis, que son père s'est tué le 12 Décembre dans la fosse de Drocourt en tombant d'une échelle de dix mètres. Encore une victime à ajouter aux 62 de Saint-Etienne.

***

Le compagnon P. Delesalle se charge de la correspondance du groupe anarchiste du XIVe. Lui écrire : 22, avenue d'Orléans, Paris.

***

Louise Michel a le plus pressant besoin d'un exemplaire de ses *Mémoires*, parues l'année dernière dans l'*Egalité*, et que d'un exemplaire de son feuilleton *La chasse aux loups*. Quiconque en aurait fait collection est instamment prié de l'envoyer à Louise Michel, 67, Charlotte Street, Fitz Roy Square, Londres (Angleterre).

***

Un de nos amis nous fait passer la liste des journaux anarchistes paraissant actuellement en Italie.

*L'Amico del Popolo*, à Milan ;
*La Plebe*, à Terni ;
*Il Proletario* à Marsala ;
*La Nuova Gioventu*, à Florence ;
*Il Biscatto*, à Messina ;
*L'Operaio*, à La Spezia ;
*La Pannila*, à Mantoue.

Pour le 1er janvier, les camarades de Marsala préparent le tirage d'un almanach à cinquante mille exemplaires. S'adresser au *Proletario*, à Marsala (Sicile).

Il vient de paraître aussi la brochure *Ateismo et Materialismo*, 80 pages, 25 centimes. S'adresser à Virgilio-Milanese, via Serristori, 10, à Livorno (Italie).

***

Collecte faite en faveur des détenus politiques, le dimanche, 29 novembre, à la salle du Commerce, 9 fr. 60 ;
Pour les camarades de Rome, 6 fr.;
Pour la femme de Decamps, 3 fr. 60.

***

Amiens. — Les camarades s'occupent de fonder un journal local où toutes les infamies de la classe capitaliste seront mises à nu.

Une réunion que nous n'avons pu annoncer à temps a eu lieu, le samedi 12 décembre, à ce sujet.

Souhaitons bonne réussite aux camarades.

***

Il faut remonter à quatorze ans, à l'apogée du mac-mahonnat, pour trouver une réaction générale comparable à celle d'aujourd'hui. Encore la réaction existait-elle alors bien plus dans les hautes sphères gouvernementales que dans la masse où couvaient des velléités de révolte ; tandis qu'aujourd'hui, l'esprit public fatigué, masturbé, désorienté est contre nous ou en dehors de nous. Il y a quelques années, des souffles d'émeutes planaient dans l'air : aujourd'hui, on n'y respire plus guère qu'indifférence ou mysticisme.

La littérature après avoir été naturaliste jusqu'à l'exagération, tend à devenir de plus en plus nuageuse, aristocratique et maladive. En scène et en philosophie, même recul ; le matérialisme, mal compris par beaucoup, qui y ont vu non pas la conception vraie de la vie mais le rut et la déjection en permanence, a épouvanté des natures délicates, impressionnables qui demandent maintenant aux rêveries spiritualistes la solution des problèmes que n'a pas encore élucidés la sûre mais lente méthode expérimentale. D'autre part, le sectarisme étroit de certains papes, qui remplacent le dogme scientifique, donne prise aux champions du surnaturalisme. Nier à priori des phénomènes même déconcertants (comme il s'en rencontre tant dans le champ de la physiologie nerveuse), au lieu de les soumettre au crible de l'expérimentation, est faire œuvre de prêtre, et il suffit qu'une très faible partie des faits systématiquement repoussés soit reconnue vraie pour que, l'amour du merveilleux aidant, les croyances métaphysiques reprennent pied dans la masse.

Si nous signalons ces tendances passagères, c'est non pour prêcher le découragement, mais parce que croyons utile de jeter notre cri d'alerte. Rien n'est immuable : les idées positives et progressistes reprendront cours après cette crise momentanée. Mais pour cela, il est nécessaire de contre-battre plus que jamais la propagande ennemie au sein de la masse par une propagande aussi clairvoyante que tenace.

Et c'est pourquoi nous parlons de groupes fermés. Nous sommes d'avis que le mode de propagande doit varier avec le milieu et les époques. Il y a quelques années, lorsque non seulement les diverses fractions socialistes, mais encore la masse, semblaient marcher irrésistiblement à la bataille, les anarchistes pouvaient s'agiter au grand jour, peut-être était-ce indispensable pour amener de nombreux contingents à leurs groupements libertaires. Mais aujourd'hui que, restés seuls révolutionnaires, ils ont seuls sur les épaules le poids de la répression, ils seraient aveugles de ne pas rectifier leur tactique.

Non que nous nous permettions de censurer les camarades qui préfèrent continuer les groupements ouverts. Liberté pour tous : on ne fait bien que ce qu'on a envie de faire et le plus juste, est de laisser chacun agir selon son tempérament. Seulement, en vertu du même principe, nous entendons bien nous organiser comme il nous plaît, nous qui ne croyons pas plus aux clichés anarchistes qu'aux clichés bourgeois et qui sommes convaincus de la nécessité d'unir l'action collective à l'initiative individuelle si nous voulons arriver à des résultats sociaux plus larges que l'estampage d'un mastroquet.

Groupes ouverts et groupes ont nécessairement chacun leurs revers. Cependant, il est d'une logique élémentaire d'admettre que la propagande, oiseuse entre convaincus, doit s'exercer dans les milieux ouverts comme la réunion contradictoire et le cercle d'études sociales ; tandis que l'action, possible seulement entre éléments homogènes et sûrs, doit s'élaborer dans des groupements beaucoup plus intimes. Ces deux forces d'ailleurs, propagande et action, loin de s'exclure, gagnent à marcher parallèlement.

Dans la prochaine étude, nous dirons quelques mots de la question corporative.

*(Un groupe parisien)*

## PETITE CORRESPONDANCE

Vœva remercie Darnaud et demande l'adresse d'un compagnon de Communay (Isère.)

Turati. — Votre lettre a été perdu par le traducteur. Veuillez récrire.

P. à Amiens. — Etant exposés à recevoir beaucoup de journaux inutiles, c'est une règle générale que nous refusions ceux qui nous arrivent taxés.

Nicolet. — Reçu 10 francs.

N. à Tarascon. — Entendu.

V. P. à Levallois. — Serez avertis par la bande quand l'abonnement sera terminé.

P. à Bordeaux. — Les deux abonnements sont servis.

Le compagnon Lucifer Mercou est prié de donner son adresse à Auguste R. de Gange.

P. à Naples. — Est-ce bien utile de relever des attaques personnelles ? Nous pensons que non. Quant à la question théorique nous la traitons tous les jours. Nous prenons notes de vos remarques.

D. à Vienne. — Le camarade O... avait bien fait la commission, c'est l'expéditeur qui a oublié d'en tenir compte.

P. à Brieulles. — Avons passé au « Peinard ».

Zisly. — Nous vous avons déjà répondu une fois que D. à Foix était une adresse suffisante.

El Porvenir de Barcelone. — Le compagnon Zisly demande si vous avez reçu sa lettre contenant timbres ?

Bertrand. — Passer à la maison. Nous avons à vous remettre de l'argent pour la compagne G.

L. à Bordeaux. — E. à Barcelone. — C. M. à Roanne. — A. G. à Trélazé. — J. à Toulouse. — V. à Grigny. — B. à Bordeaux. — A. à Rouen. — M. à Niort. — N. E. à l'Echenot. — S. à Chaumont. — H. à Houdan. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Grande soirée familiale, le samedi 26 décembre, à 8 1/2 heures, salle du Gros Bœuf, rue Greneta, 58.

1° Conférence par un orateur sur la lutte pour la vie dans la morale anarchiste ; — 2° Poésies et chansons par les auteurs. — Entrée : 20 centimes pour couvrir les frais.

Groupe les *Peinards*, tous les mercredis à 8 1/2 h. du soir, 58, rue Greneta. — Discussion par un camarade sur un sujet d'actualité.

Puteaux. — Tous les compagnons de la banlieue sont invités à se réunir, le dimanche 27 décembre, à 2 heures de l'après-midi, salle Davin, 1, rue de Nanterre.

Amiens. — Tous les samedis, à 8 heures du soir, réunion de l'*Alliance libertaire*, groupe de vulgarisation anarchiste, salle Gourguechon, 19, place Gambetta.

Les membres de l'ex-groupe la *Jeunesse libertaire* et de la *Revanche des mineurs* (section d'Amiens), sont spécialement invités.

Le Groupe Parisien de Propagande Anarchiste organise pour le jeudi 31 décembre une Conférence à la salle Rousseaux, rue Montmartre, et rue Etienne-Marcel, 36, à 9 heures du soir.

Sujet : La séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Toutes ces Conférences sont publiques. Nous invitons les socialistes de toutes les écoles, ainsi que tous les Travailleurs, à venir discuter avec nous les questions économiques et philosophiques qui concernent l'affranchissement humain.

Entrée libre par la rue Etienne-Marcel, en face la Poste.

*Le Gérant* : E. Habert.

Paris — Impr. HABERT, 33, rue des Trois-Bornes.

CINQUIEME ANNÉE, N° 15 — DIX CENTIMES — DU 2 AU 8 JANVIER 92

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'ANNÉE 1891

L'année qui vient de finir, s'est écoulée sans évènement bien saillant dans l'ordre économique; mais elle a été remplie par quantité d'actes révolutionnaires et par les faits qui font ressortir de plus en plus la pourriture de ceux qui nous exploitent, la fausseté des institutions qui nous régissent.

Malheureusement, l'apathie de la masse, devant la corruption bourgeoise qui s'étale au grand jour, cette inertie de la foule qui accepte tout, subit tout, sans même être soulevée de dégoût par les dénis de justice qu'elle voit s'accomplir, nous ferait croire que l'avachissement est aussi grand chez les gouvernés que chez les gouvernants, chez les exploités que chez les exploiteurs ; ceux-là ne regrettant que de ne pouvoir faire comme ceux-ci.

La loi de Darwin : « la lutte pour la vie », présentée comme « loi naturelle » par les économistes bourgeois, suffit au sens moral des parvenus. Grâce à elle, jouisseurs et exploiteurs ont réponse à tout et les exploités qui acceptent le fait comme une fatalité sont encore légion.

---

En France, ce sont les scandales de la Mélinite et des espions du ministère de la guerre, venant démontrer, une fois de plus, au public, que nos députés, nos généraux, nos ministres et nos grands industriels, se moquent absolument de la Patrie et du patriotisme. Ils ont voulu faire une religion, à l'usage des exploités, afin de justifier le maintien de l'armée permanente nécessaire pour contraindre le peuple à obéir à ses maîtres.

Les débats de la Chambre, et la publication de diverses pièces sont venus prouver clairement, que les intérêts de leur caisse, priment ceux de l'idole dont ils se sont fait les prêtres, et que les secrets de la défense, de l'armement, n'ont, pour eux, de valeur qu'autant qu'ils sont négociables.

Si nos grands constructeurs livrent au gouvernement français des blindages pour fortifier nos navires, leur patriotisme, à eux, ne leur défend pas de vendre à l'étranger les canons qui doivent les transpercer. Seulement ils feront un crime aux travailleurs de se mettre en grève, sous prétexte que c'est l'industrie étrangère qui profite des commandes. Ce qui ne les empêche pas, du reste, pour réduire la grève, de porter les commandes à l'étranger. L'internationalisme, crime chez les exploités, est œuvre pie chez les exploiteurs. S'ils livrent, à l'étranger, les canons qui, un jour, foudroieront ceux qui seront assez bêtes pour se laisser enrégimenter par eux, c'est pour le développement de notre industrie, disent-ils. — Et la prospérité de notre caisse, oublient-ils d'ajouter.

---

C'est, ensuite la condamnation du maire de Toulon pour avortement, grâcié quelques mois après. Viennent encore les destitutions et condamnations de commissaires de police, officiers de paix, etc., pour vols, levages de caisses, extorsions de signatures, chantages et tout ce qui s'en suit : les Rouquiers, les Lalmand, les Santini nous donnent la note juste de ceux qui sont chargés de maintenir la morale et le respect de la propriété.

Et ces scandales ne sont qu'une infime parcelle de ceux qui se produisent et que l'on cache. Les individus qui ont fait trop de bruit doivent être sacrifiés. Sacrifiés aussi les imprudents qui n'ont pas su découvrir les *cadavres* que l'existence de leurs complices recèle et qui ne peuvent s'en faire couvrir.

Le public assiste au défilé de toutes ces ignominies, sans s'émouvoir, il ne s'en étonne plus, parce qu'il arrive à comprendre que les institutions sont faites pour produire de tels fruits, que ceci produira cela. Il y a quelques cinquante ans — les gouvernants étaient tout aussi pourris qu'aujourd'hui, mais ils avaient au moins la pudeur de s'en cacher — le régime qui aurait étalé autant de honte aurait soulevé tant de réprobation qu'il aurait été culbuté. Ce qui, pour nos contemporains, n'est qu'une pécadille provoquait alors une explosion de colère qui faisait trembler les trônes.

Aujourd'hui, l'enthousiasme est mort dans les foules, on hausse les épaules, et on laisse faire : « ce sont des malins qui la connaissent ». On connaît mieux les causes du mal, on s'indigne moins de ses effets, sachant qu'ils cesseront avec la Révolution que tout le monde attend.

Les gouvernants se laissent traiter de voleurs, sachant que cela ne tire pas à conséquence et que ceux qui leur reprochent leurs turpitudes ne sont qu'entraînés par le dépit de ne pouvoir en faire autant. Si l'Anarchie a donné naissance aux théoriciens du vol, il y a belle lurette que le monde bourgeois et gouvernant en produit les praticiens.

Heureusement qu'à côté de ceux qui laissent aller sans réagir, il y a des actes de révolte et d'abnégation venant nous apprendre qu'il existe encore des individus sachant mettre leur énergie au service d'une idée; faisant passer leurs convictions avant le calcul de leurs intérêts corporels, démontrant par leur exemple qu'il ne suffit pas de manger pour que l'individu soit satisfait.

---

D'abord, dès le début de l'année, nombreux ont été les actes de protestation et de rébellion contre le service militaire. A Nancy, Dijon, Grenoble, Saint-Etienne, Saint-Denis, en d'autres localités encore, dont le nom nous échappe, nombreux ont été les conscrits qui n'ont pas voulu se soumettre à la formalité du tirage au sort.

N'oublions pas surtout — car il montre que bientôt les insoumis ne se contenteront pas de protestation platoniques ou de fuir à l'étranger — le cas de notre vaillant compagnon Granger qui, marié, père de trois enfants, n'a pas non-seulement refusé d'être soldat, mais encore a défendu sa liberté à coups de revolver. Cela lui a valu douze ans de bagne, mais son attitude ferme et digne au jugement, eut le pouvoir de faire regretter sa victoire à l'avocat-général.

Pour être accessible au regret d'avoir obtenu une condamnation si énorme, peut-être ce salarié a-t-il compris, ne fût-ce que l'espace d'une seconde, toute l'ignominie du rôle qu'il remplit.

Quant aux actes de révolte dans les casernes, aux voies de faits sur les gradés, les attentats avortés et anonymes dans les manœuvres, ils sont trop nombreux pour pouvoir les dénombrer.

---

Au 1er mai, les arrestations et condamnations de camarades n'ont pu être comptées, mais ce qui domine, c'est la fusillade de Fourmies et l'acte de révolte de Clichy où quelques compagnons, fermement décidés à réagir contre l'apathie générale, tentent de résister à la force par la force.

La fusillade de Fourmies a indigné le public pendant quinze jours, mais aujourd'hui, les chroniques scientifiques et traités spéciaux, nous parlent des « belles études » faites par les chirurgiens du Val de Grâce sur les blessures de la balle Lebel ! Encore un peu, et on nous parlera des « belles expériences » de Fourmies !

Toute l'indignation des premiers jours a été canalisée pour aboutir, à l'aide de combinaisons louches avec le pître Rochefort, et les acrobates du Boulangisme, à l'envoi d'un guesdiste à la Chambre !

Un candidat de protestation ! Combien faudra-t-il encore de ces fusillades pour apprendre aux travailleurs que des bulletins de vote sont de piètres armes pour riposter aux Lebels? que, contre la force, on ne proteste pas : on la subit ou on l'écrase.

---

Les grèves ont été de plus en plus nombreuses, tendant à se fédéraliser; comme toujours, presque toutes ont piteusement échoué.

Les employés des Omnibus de Paris, par leur spontanéité, leur solidarité, ont su trouver l'appui du public et ont obtenu des promesses de concessions. Mais assez sots pour se fier aux promesses des exploiteurs, ils sont forcés aujourd'hui de montrer les dents pour en obtenir la réalisation. Encore des naïfs auxquels l'expérience devra apprendre que l'on ne discute pas avec ses exploiteurs.

A Bordeaux, grève des employés de tramway s'empressant de désavouer les actes de violence de la foule qui les appuie. Autres naïfs, auxquels la fusillade de Fourmies n'a rien appris.

Tentative malheureuse de grève de la part des employés de chemins de fer, avortant par suite de l'inertie de la majorité des ouvriers. Les mécaniciens refusent de se joindre aux grévistes sous prétexte de patriotisme ! Idiots!

Enfin, autre tentative avortée de grève géné-

rale des mineurs, leurrés par les endormeurs Basly, Lamendin et consorts.

N'oublions pas l'accès russophile qui, pendant quinze jours a prosterné la majorité des français devant le tsar, le tsarewitch, les généraux, les soldats et marins russes, en vue d'une alliance hypothétique. Attitude vous donnant un avant goût, de ce que peuvent être les courbettes d'un patriote faisant des mamours à ceux dont il veut obtenir la protection.

Et le gouvernement républicain français se faisant le pourvoyeur du pendeur russe en arrêtant, perquisitionnant nos camarades réfugiés, leur volant leurs papiers pour les livrer à la troisième section !

---

### *ALLEMAGNE*

Le point le plus important que nous ayons à noter dans le développement de l'idée socialiste en Allemagne, c'est la scission dans le parti social-démocrate. Du jour où Liebknecht et Bebel s'étaient mis à cajoler le jeune officier Guillaume, nous l'avions prévue. Maintenant elle est accomplie.

Un jeune parti s'est séparé du social-démocratisme césarien et bourgeois. Il a fondé son organe, *Der Sozialist*, qui est en effet un journal *socialiste* et se distingue très avantageusement des journaux bourgeois des marxistes. Et tandis que la presse marxiste se ravilit de plus en plus et tombe jusqu'à prêcher la conquête des marchés en Orient sous les ordres du susdit officier, tandis qu'elle défend tout acte de révolte et défend aux ouvriers jusqu'aux grèves — le jeune parti prêche le socialisme tout court, et il tend nécessairement à se séparer complètement de tous ceux qui prennent part aux marchés parlementaires. Il occupe en ce moment la position occupée par la Ligue Socialiste anglaise qui a fini par expulser les marxistes et est devenue peu à peu entièrement anarchiste.

Un de nos amis s'est imposé la tâche de donner aux anarchistes allemands une critique sérieuse de toute la doctrine et de la tactique marxiste, et nous sommes sûrs que lorsque les idées anarchistes seront connues en Allemagne, elles trouveront beaucoup de chauds partisans.

On ne saurait apporter trop d'importance à ce travail, car nous sommes persuadés que l'Allemagne jouera dans ce siècle un rôle analogue à celui que la France a jouée au siècle passé, et plus la prochaine révolution allemande portera le cachet anarchiste, plus elle réalisera pour le progrès de l'humanité.

Remarquons qu'un mouvement tout à fait analogue se produit en AUTRICHE. Les anarchistes ont été écrasés pendant un moment en Autriche : ils ont perdu leurs hommes les plus énergiques, ils n'ont presque personne pour reprendre l'œuvre de propagande dans la littérature. Mais un courant anarchiste s'accentue à Vienne et il ne demande que quelqu'aide de la part de leurs frères occidentaux pour regagner du terrain.

---

### *ANGLETERRE*

Le mouvement d'organisation des unions de métier, qui avait commencé il y a deux ans, a été continué. Mais l'énergie et l'entrain qui le caractérisaient à ses débuts ont totalement disparu.

Le mouvement du 1er mai qui en 1890, avait été un des plus splendides mouvements ouvriers que l'on ait vu dans l'histoire moderne de l'Angleterre, a entièrement perdu son caractère, et la manifestation du 1er mai 1891 n'a plus été qu'une parodie de celle de l'année passée. Le nombre y était ; mais le tout, de l'aveu même des organisateurs, avait plutôt l'air d'une corvée que d'une manifestation spontanée du peuple.

Les causes en sont évidentes. Secrètes d'abord, tolérées ensuite, les trades-unions sont devenues des unions des privilégiés de l'industrie, de simples organisations de secours mutuel et de défense des salaires plus élevés de l'aristocratie ouvrière de chaque métier. Alors commença le grand mouvement des gros métiers — chargeurs de navires, hommes de peine, etc., ainsi que des unions de femmes, dont les salaires infimes fermaient les portes des unions des métiers mieux rétribués.

Ce mouvement, ainsi que les grandes grèves de Londres, donnèrent une impulsion nouvelle aux trades-unions en général, et il y eut un moment où les travailleurs, voyant leurs unions grandir, espérèrent faire la loi à leurs maîtres.

Trois ouvriers, Burns, Tillet et Mann — avaient déployé une énergie formidable pour produire ce mouvement. Nous ne pouvons qu'admirer l'énergie formidable et la force d'action qu'ils ont mises dans ce mouvement et regretter que parmi nous, nous n'avons eu personne capable de déployer une pareille énergie, soutenue pendant plus de trois ans, pour organiser et révolutionner les masses profondes de la classe ouvrière.

Mais les trois n'étaient pas anarchistes, et dès qu'ils eurent acquis une grande popularité, ils furent tentés de devenir membres du Parlement. Evidemment, ils durent restreindre leur programme. Ils se rapprochèrent des marxistes. A l'idée de grève générale, pendant laquelle les travailleurs espéraient pouvoir faire la loi aux exploiteurs et qui sait ? — enlever peut-être la vieille société, ils opposèrent la journée *légale* de huit heures.

Pour cela, il fallait avoir des représentants au Parlement ; et Burns et Tillet se mirent à préparer leurs candidatures. Et comme il est absolument impossible d'être élu en Angleterre par les ouvriers seuls, sans l'appui des libéraux ou des conservateurs, il fallut bien chercher appui chez eux. Burns trouva l'appui des libéraux, Tillet — celui des conservateurs.

Le mouvement est dévié entièrement de sa route.

Les élections approchent, et pour se maintenir au pouvoir, les conservateurs ont cherché à capter les voix ouvrières, en leur promettant vaguement la loi de huit heures. Ils savent bien que cette promesse ne tire pas à conséquence. En huit heures, l'ouvrier fera, avec une légère amélioration des machines, plus qu'il ne fait aujourd'hui en dix heures. S'il ne le fait pas, on réduira les salaires.

Si le capital rapporte moins en Angleterre, il ira en Russie, en Chine, au Canada. Ce n'est qu'un moyen de gagner des voix aux élections.

Alors, se voyant menacés, les libéraux ont tourné leur attention sur la question agraire. Ils ont convoqué une grande conférence agraire, amené 400 délégués de paysans et menacé les conservateurs de les frapper là où se trouve leur vraie force — la propriété foncière. La *Municipalisation du sol* — voilà leur nouveau mot d'ordre. Le « Conseil de paroisse », qui, au fond, serait le *mir* russe, doit posséder la terre. Il doit la louer à ceux qui veulent la travailler : il doit gérer *toutes* les affaires de la commune : éducation, routes, etc. Et comme le pasteur est l'appui le plus sûr des tories (conservateurs) et qu'il est haï — c'est le mot — par les paysans, — à bas les pasteurs ! Et si les lords s'y opposent — à bas la Chambre des lords.

Voilà la situation générale. On voit quelles facilités elle offre pour la propagande anarchiste. Unions de métiers — se sentant trahies par les ouvriers mêmes qui avaient le plus travailler à les inspirer d'un souffle de vie.

Les paysans — travaillés par les libéraux et poussés à se constituer en ligues agraires pour s'emparer de la terre. Enfin l'idée de la commune se substituant à l'Etat — propagée avec toute l'énergie possible par les libéraux, pour vaincre aux prochaines élections.

Et comme, dans aucun de ces changements ni les libéraux ni les conservateurs n'osent pousser à bout, et comme les uns et les autres, après avoir préparé les esprits à des changements très larges, s'empresseront de limiter ces changements jusqu'à les réduire à rien — on comprend quel immense champ d'action s'ouvre pour un parti révolutionnaire.

Malheureusement, les progrès de l'Anarchie sont encore très lents. Des petits groupes existent dans toutes les localités, et dans leur propagande ils ont vraiment un succès qui surpasse leurs espérances. Aussi, il se produit, un peu partout, un courant pour profiter de la situation qui nous est faite par les événements et faire une propagande plus active dans les unions ouvrières. Des conférences mensuelles ont lieu à cet effet à Londres. Et tout porte à croire que malgré tous les obstacles opposés à notre propagande par la bourgeoisie, nous allons ouvrir une nouvelle propagande plus large de nos idées dans les masses. Partout on sent que on est trop isolé — malgré même la propagande en plein air qui se fait partout où il y a des groupes anarchistes.

---

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

L'événement le plus frappant de la semaine est la découverte d'un assassin.

L'auteur d'un crime qui nous laissait froid mais qui émotionnait l'opinion publique au plus haut point a été arrêté et s'est trouvé être un officier, un membre de la belle armée française ! C'est donc à nous de rire et le manque de place nous oblige à remettre à la semaine prochaine les déductions que nous pouvons tirer de ce simple fait.

En attendant, les camarades de Lyon et de Mâcon où ce monsieur a opéré comme chef, où il a gueulé, invectivé et puni, pourraient s'enquérir sur place et nous dire si on ne le considérait pas comme un brillant officier.

---

### Angleterre

Les soldats d'une chambrée du régiment *Prince of Wales*, ont essayé de prendre un de leurs tortureurs, caporal qui faisaient toujours du zèle. Un capitaine, attiré par le bruit, coupa la corde une minute trop tôt.

(*Freiheit*).

---

### Belgique

Décidément, le torrent autoritaire et politiquailleur a tout envahi, jusqu'à cette jeunesse socialiste dont il était cependant permis d'attendre plus de virilité et de dignité.

Voici que vient de se tenir à Bruxelles le Congrès international des étudiants et des anciens étudiants socialistes.

L'appel aux divers groupes universitaires du pays et de l'étranger était empreint du plus généreux enthousiasme et du plus large esprit de tolérance ; il semblait que tout prolétaire intellectuel, fût-il même un adepte de l'anarchisme le plus ardent, allait être reçu à bras ouverts par ses camarades moins avancés.

Hélas ! les anarchistes proposent et l'autoritarisme collectiviste dispose !

D'abord, l'admission des anarchistes à ce Congrès ne fut admise qu'en dépit de l'opposition, ouverte ou dissimulée, des étudiants ou plutôt de la commission (!) des étudiants de Bruxelles, composée des pontifes du socialisme universitaire.

Heureusement, il y a encore à Gand quelques jeunes socialistes-révolutionnaires, ainsi qu'à Liège, ce qui fit qu'à la réunion de la Fédération, l'admission des anarchistes fut décidée, malgré l'abstention du comité de Bruxelles.

Fort de cette large décision, un compagnon envoya son adhésion au Congrès, comme anarchiste.

Vous croyez que cette adhésion fut lue au Congrès, ainsi qu'y furent communiquées toutes les autres adhésions individuelles. Allons donc ! Vous ne connaissez pas encore tout à fait l'autoritarisme collectiviste !

On n'en dit pas un mot.

Mais voici qu'un groupe anarchiste de Bruxelles imprime une petite circulaire, disant que les ouvriers anarchistes « viendront chez les étudiants parce qu'ils ont la conviction qu'ils ne font pas partie de ces politiciens autoritaires, qui, sous prétexte d'émanci-

le peuple, s'en font un tremplin pour satisfaire leurs passions et leurs ambitions ».

Là-dessus protestation d'un des pontifes du socialisme des étudiants, et déclaration formelle du bureau et du Congrès qu'aucun ouvrier, anarchiste ou socialiste, ne serait admis, l'entrée étant réservée aux seuls étudiants; d'ailleurs, ajouta l'un deux, futur Liebknecht, il n'y a pas non plus, je pense, d'étudiant anarchiste ici!

Ebahissement bien naturel de l'anarchiste. Il proteste avec indignation et revendique hautement le titre d'anarchiste et le droit de participer au Congrès.

Là dessus, une mirobolante proclamation d'un sale pontife, déclarant que les anarchistes font partie de la grande famille socialiste.

Mais voilà que l'un des rapporteurs propose que « dans tout pays où il existe un parti ouvrier organisé, tout groupe d'étudiants sera *tenu* de s'affilier à ce parti », s'il entend s'occuper de socialisme.

L'anarchiste répond vivement et énergiquement à ces autoritaires, comme ils le méritent.

On put voir alors s'épanouir dans toute sa hideur, l'esprit réactionnaire et canaille de toute cette graine de parlementaires et de futurs politiquailleurs.

A quatre reprises, ils répliquent à notre camarade, faisant preuve d'une ignorance crasse et phénoménale vis-à vis de l'Anarchie.

Finalement, on vote, et il se trouve sept nationalités sur huit pour repousser la proposition anarchiste consistant à dénier l'obligation d'être affilié au Parti ouvrier pour tout étudiant socialiste.

Seule, la Hollande, et à l'unanimité de ses trois délégués, ainsi que onze délégués belges sur vingt-sept se rallient carrément au grand principe de l'autonomie des individus et des groupes.

Ce fut une admirable séance et, au fond, une victoire morale pour l'idée libertaire.

Mais son représentant, très logique, constate que ce vote inquisitorial, digne d'un concile, équivaut à l'exclusion à tout jamais des anarchistes de tout congrès socialiste d'étudiants. Excusez-moi donc, s'écrie-t-il.

Pardon! Vous ne connaissez pas ces pontifes. On décide que les anarchistes peuvent parfaitement être admis, au moins à titre consultatif, comme participant à la discussion, sans voix délibérative. Et on fait des mamours à l'anarchisme.

Le lendemain, tout est changé. L'un des délégués déclare que les anarchistes se sont exclus eux-mêmes.

Le camarade proteste, mais il déclare se retirer du Congrès, puisqu'au fond on l'a exclu, et qu'il n'entend pas y rester comme un intrus qu'on tolère.

Triste, écœurante comédie!

Et comme on se sent fier de se dire anarchiste et de cracher à la figure de tous ces charlatans le mépris que doit inspirer une attitude aussi indigne d'une jeunesse qui, à la place de l'enthousiasme et de l'esprit de liberté, semble avoir déjà toute la morgue des vieux pontifes et la diplomatie canaille des socialistes parlementaires.

Ignoble bande, sale boutique, infecte galère!

Nous avons réellement le droit de nous féliciter de ne pas être de cette clique de futurs bourgeois. Il n'y a pas à se le dissimuler : anarchiste ou autoritaire, libertaire ou collectiviste à la Marx, il faut décidément choisir!

---

Nous avons souvent dit que le titre d'anarchiste n'est pas breveté, chacun est libre de l'employer, tout en faisant entrer sous cette étiquette des conceptions *entièrement* différentes des nôtres.

Ainsi pour donner une idée de la bouillabaisse qui se propage en certaines contrées sous le couvert d'anarchie, nous traduisons sous la rubrique *Etats-Unis*, des extraits de la *Liberty* de Boston.

Le camarade qui s'est présenté comme anarchiste au congrès des étudiants de Bruxelles est un peu de cette école. Nous avons donné un compte rendu du Congrès pour montrer que l'intolérance socialiste du congrès ouvrier de Bruxelles n'était pas un fait isolé, un accident, mais une conséquence naturelle de la différence des doctrines propagées par les socialistes autoritaires et les anarchistes. Les bourgeois étudiants ne pouvaient agir autrement que les ouvriers, aspirants bourgeois. Ils sentent dans l'idée anarchiste, leur principale ennemie et ils sont roulés s'ils acceptent de la discuter.

Ceci dit sur la conduite des socialistes, nous n'entendons pas nous solidariser avec les théories collinsiennes, proudhonniennes ou autres, que le camarade expulsé aurait présenté au Congrès comme idée anarchiste.

***

Les camarades de Liège qui, au 1er mai dernier avaient volé 3,000 cartouches de dynamite dans un dépôt, viennent d'être condamnés par contumace, à quinze années de travaux forcés chacun, plus vingt ans de surveillance et six mois de contrainte par corps pour les frais du procès.

---

## Autriche-Hongrie

En aucune époque de l'année, aucune ville ne manque de misère. En hiver, les capitales : Londres, Paris, Vienne, etc. sont particulièrement généreuses en drames de pauvreté.

La faim et le froid, les privations de toutes sortes provoquent les morts brèves et les morts lentes, les suicides et les phtysies, les crimes et le ruchitisme. Les « inconnus morts de froid », « les vagabonds morts d'inanition » sont clichés fréquents que remarque à peine le lecteur du journal quotidien.

A tous ceux qui manquent de vêtements, de pain et de taudis, il fera plaisir de savoir qu'il n'en est point partout ainsi et la description suivante tirée du *Gaulois* leur montrera que d'autres profitent des privations que eux sont obligés d'endurer.

### *Un Gala à la Cour d'Autriche*

A l'occasion du mariage du prince Frédéric-Auguste de Saxe et de l'archiduchesse Louise d'Autriche-Toscane, l'empereur d'Autriche a donné un banquet de cent quatre-vingts couverts, dont le faste, la grande allure et l'aspect décoratif peuvent plonger l'imagination dans une sorte d'enchantement.

Qu'on se représente le plus somptueux et le plus imposant des décors, la plus vaste salle du palais impérial, qu'on appelle salle des Redoutes. Avant le drame de Meyerling, trois mille personnes y dansaient à l'aise.

La salle est haute à peu près comme une maison de trois étages.

Les murailles disparaissent sous de magnifiques tapisseries imitant les gobelins.

Cinquante lustres répandent d'en haut leur lumière, tandis que sur la table d'autres lumières jaillissent des massifs de fleurs entourant d'innombrables candélabres d'argent massif.

La table, dressée en fer à cheval, est couverte de fleurs. Des bouquets émergent des surtouts. Et, devant les fiancés, assis l'un près de l'autre, une gerbe merveilleuse s'épluie.

Les convives ont pris leurs places sur des sièges d'étoffe rouge encadrée de bois doré. Le coup d'œil est féerique.

L'Empereur porte l'uniforme de gala de feld maréchal, très pittoresque et très décoratif, le pantalon amarante avec la large ganse d'or fin, la tunique blanche à collet d'or moulant le buste. Il porte en sautoir le cordon de l'ordre de la Couronne de Saxe.

Il a pour voisines, à droite la reine de Saxe et à gauche la princesse Mathilde, sœur du fiancé.

Le comte Kalnoky est en face de l'empereur.

Il porte, pour la première fois, l'uniforme de général de cavalerie, un éclatant uniforme rouge de haut en bas, chamarré de brandebourgs d'or.

Cet uniforme a gardé un caractère oriental, car l'Autriche a connu les invasions asiatiques. La culotte est collante comme un maillot et s'enfonce dans des bottes de cuir rouge. Sur le dolman flotte à la hussarde un mantelet de satin blanc bordé de fourrures; comme arme, un sabre turc avec une riche poignée; comme coiffure, un bonnet de loutre enrichi d'une aigrette et surmonté d'une plume de héron. Ajoutez les grand'croix, les cordons et les plaques.

Il n'y a que deux habits noirs, d'ailleurs. Tous les convives masculins sont en uniforme de gala ou en habit brodé de cour.

Rien de curieux comme les détails du service, réglés d'après une étiquette à laquelle rien n'échappe.

L'homme à qui en incombe la responsabilité, c'est le grand-maître des cérémonies, le prince de Hohenlohe, qui a dû surveiller tout le monde, depuis les fonctionnaires haut cravatés jusqu'au plus mince marmiton.

Les domestiques circulent activement, mais sans bruit et avec la discipline silencieuse des Cours. Ils portent l'habit rouge à la française, le gilet et les culottes de satin blanc et les bas à la boucle de la même couleur.

Les maîtres d'hôtel et les gradés, car il y a toute une hiérarchie dans cette domesticité, ont l'épée au côté, des galons sur les manches.

Puis voici les chasseurs particuliers de l'Empereur, du prince Georges et de plusieurs archiducs, des gaillards superbes, portant haut et très fiers de leur livrée, tellement galonnée et brodée que l'on n'aperçoit que l'or et l'argent. Les larges baudriers auxquels pend le coutelas à poignée d'or, brochent sur tout cela.

La domesticité est déjà fort décorative.

La table a été préparée avec un soin minutieux. Chaque convive a devant lui un plat d'argent, que recouvre entièrement la serviette pliée en bonnet d'évêque avec le petit pain classique au milieu.

Une batterie de six verres, au milieu desquels se détache le « Rhœmer » d'émeraude pour le vin du Rhin, une petite carafe de cristal pour le vin blanc et une pour le vin rouge; un carton blanc ou rose portant le nom de l'invité.

Les assiettes pour le service, les verres et les couverts de rechange et les plats contenant des tranches de pain mêlées aux « semmel » (petits grains blancs), sont amoncelés aux trois tables-dressoirs, recouvertes de nappes blanches.

Les plats arrivent des cuisines dans de vastes réchauds bien clos que portent deux par deux des gendarmes de la cour.

Pendant le dîner, les musiciens de Strauss, tout de rouge vêtus, jouent de temps en temps les airs viennois, qui vous donnent de furieuses envies de valser, et saluent d'une valse l'apparition des vins illustres.

Après le potage, des valets font circuler, sur des plateaux d'argent, de grands verres de bière que les archiducs vident d'un trait à la mode antique des héros de la patrie.

Après le champagne, l'empereur se lève et porte le premier toast. Tout le monde est debout pour l'écouter. Le roi de Saxe lui répond. Avant de se rasseoir, l'empereur choque son verre contre celui du jeune époux. Le fiancé se lève de nouveau, fait le salut militaire et vide son verre.

Tous les convives se rassoient. Et le dîner reprend. La froideur officielle s'est envolée avec le parfum des premiers services. Les convives sont devenus joyeux.

La musique de Strauss les a animés. Et ils savourent ces mets subtils que leur apportent des gendarmes en grande tenue jusqu'à l'heure où tout le monde se lève après l'Empereur, pour aller dans la salle des cérémonies entendre un concert.

Certainement, à l'heure où ces magnificences se déroulaient au palais impérial, on crevait d'abstinence ou de consomption sur quelque grabat de Vienne. Il est impossible qu'il n'y ait pas de ces contrastes dans notre société salariée.

Dans la vie nouvelle, dont nous avons la conception claire, les fêtes, les réjouissances (sans laquais), les noces seront les compléments naturels et nécessaires du bien-être journalier et personne ne paiera par ses privations les excès des autres.

---

## Etats-Unis

Notre camarade David, de Newfoundeland (Pensylvanie), l'ancien éditeur du *Réveil des Masses*, vient d'être l'objet d'une ignoble attaque. Un gamin qui promet, a trouvé gentil de lui tirer en plein visage un coup de fusil chargé à petit plomb. Notre camarade, grièvement blessé, a complètement perdu la vue, et ses sept enfants, sa vieille mère n'ont plus d'appui. Sans nul doute l'assassin recevra quelque emploi lucratif. (*Freiheit*).

***

Boston. — Le peintre Walter Crane ayant pris part à une réunion des anarchistes en commémoration des pendaisons de Chicago. Grand scandale dans la « société » bien pensante. Un grand journal s'empresse de lui dépêcher un intervoyeur. « Est-ce vrai, M. Crane, que vous ayez assisté à cette réunion de bandits et que vous y ayez pris la parole? »

— « Ayez la bonté de descendre les escaliers, et vite! »

— « C'est bien, je sors, mais sachez que désormais vous êtes chassé des salons et que nous boycotterons tous vos tableaux! »

***

Un article de Pentecost dans la *Twentieth Century* en réponse à Tucker de la *Liberty* de Boston, donne une idée de la valeur différente des mots suivant les climats.

Dans la discussion qu'on va lire, nous ne pouvons qu'être les adversaires de l'*anarchiste* et donner raison à celui qui repousse ce qu'on lui présente sous ce titre, quoique dans d'autres occasions, notamment au sujet de la nécessité de la Révolution, nous soyons opposés aux vues de Pentecost.

Il est toujours intéressant d'éclaircir la signification des mots, car ce n'est qu'après être d'accord sur leur valeur que l'on peut discuter utilement. Le mot anarchie est un de ces mots qui demande explication, parce que peu de personne le comprenne.

Nos lecteurs seront donc contents de lire une déclaration de Tucker extraite de la *Liberty* du 10 octobre :

« L'Anarchie, n'exclue pas les prisons, les administrations, le militarisme et autres symboles de force. Elle demande seulement que les hommes non *envahisseurs* ne soient pas victimes de ces symboles.

L'Anarchie n'est pas le règne de l'amour, mais le règne de la Justice. Elle ne signifie pas l'abolition des symboles de forces, mais leur application aux vrais envahisseurs.... Elle abolirait, si elle le pouvait toute loi contraire à l'égalité des droits, mais elle ne permettra pas au crime de rester impuni, elle permettra seulement le développement des activités légitimes. Les raisons pourquoi l'Anarchie n'abolira pas toutes les lois, c'est que toutes les lois ne sont pas en opposition avec le principe posé par l'Anarchie. Elle gardera celles qui sont nécessaires au maintien de la vie sociale et balaiera celles qui sont anti sociales dans leur effet [1] ».

Je suis appelé quelquefois un anarchiste, et sur ma dénégation, on a dit que je ne voulais pas du mot ; après les explications de Tucker, qui est le plus éminent représentant de l'Anarchie aux Etats-Unis, je puis dire que je ne veux pas de la chose. Si je comprends l'extrait ci-dessus, l'anarchie ne diffère pas en principe de la Monarchie, de la République ou de la Démocratie. Les gouvernants de beaucoup d'Etats d'Europe ou d'Amérique s'appliqueraient très volontiers les principes exposés plus haut.

L'Anarchie, dit Tucker, s'accommode de l'usage des lois, de l'administration, du militarisme, des prisons et d'autres symboles de force. Il ne permettrait pas au crime d'être impuni. Tout cela est vrai des gouvernements existants.

L'Anarchie est le règne de la Justice. L'Anarchie veut que la force brutale soit appliquée aux envahisseurs réels et non aux innocents. L'Anarchie demande des lois garantissant la liberté égale pour tous, interdisant les activités *illégitimes* qui pourraient nuire à la vie sociale. — Quel est le gouvernement qui ne prétend que tels sont les principes de sa conduite ?

Où est donc la différence entre l'Anarchie et la Monarchie ? Elle git dans la conception différente qu'ont Tucker d'une part et l'opinion publique réguante d'autre part de ce qu'on appelle crime, justice, envahisseur, activité légitime actes anti-sociaux. Tucker croit au gouvernement par la force, mais il ne veut employer la force que contre ceux qui agissent d'une manière qu'il n'approuve pas. C'est exactement vrai de Jéhovah, du Czar et du Président de la République et de n'importe quel aspirant gouvernant. Tucker croit aux prisons et au gibet, mais il ne voudrait y condamner que les individus, qui, à ses yeux, méritent ce sort. Tout juste comme Torquemada, Calvin ou Q. de Beaurepaire.

Il est possible que je m'accommodasse mieux du gouvernement de Tucker que du régime actuel, parce que j'espère qu'il m'interdirait moins de choses que ne m'interdissent les lois d'aujourd'hui et parce qu'il ne me forcerait pas à faire beaucoup d'actes que maintenant je dois faire, mais il pourrait surgir de nombreuses occasions où mon idée du crime ou de la justice serait différente de celle de Tucker et pour le gouvernement d'alors, je serai comme aujourd'hui digne de la prison et de la potence.

Donc, je ne suis point anarchiste. Renverser le gouvernement par la force, dans le but d'en installer un autre n'est point mon affaire. Peut-être qu'un gouvernement anarchiste me serait moins préjudiciable que le gouvernement actuel, mais je ne suis pas anarchiste. J'ai la conception d'un arrangement social beaucoup moins nuisible que l'Anarchie. Etre gouverné par un roi, être gouverné par le gouvernement Tucker... je préfère ne pas être gouverné du tout.

Telle est l'opinion de Pentecost. Seulement s'il se donnait la peine d'étudier un peu, de sortir de la *Liberty*, d'écouter les camarades de toutes nationalités qui habitent New-York, de lire les journaux anarchistes d'Europe, il verrait que notre conception de l'Anarchie est conforme à celle qu'il se fait d'un arrangement social futur, sans gouvernement, sans loi, sans prison.

[1] Il est possible que notre traduction française ne rende pas absolument bien l'idée de Tucker, mais nous en garantissons le sens général.

*Note du traducteur.*

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Si quelque camarade possédait et voulait céder la brochure de Paul Brousse intitulée : *L'Etat à Versailles et dans l'Association internationale des Travailleurs*, il est prié de le faire savoir à la *Révolte* en spécifiant le prix qu'il en demande.

***

Dernièrement, sur la foi de la signature, nous avons inséré une communication de Lyon où on faisait appel à tous les anarchistes pour une communication soi-disant importante à leur communiquer.

Des camarades qui avaient écrit, ont reçu la proposition de l'envoi — contre argent, — d'un lot de cravates « au-dessous du prix ».

Pour éviter le retour de semblables fumisteries, nous prévenons nos lecteurs que nous n'insérerons plus, ni en communication, ni en petite correspondance, aucun avis qui ne sera pas nettement défini ou dont nous ne connaîtrons pas les auteurs.

***

Cherbourg. — Un groupe de travailleurs cherbourgeois se décide à faire paraître, à partir du 1er janvier prochain, un journal bi-mensuel le *Falot*, afin de répandre les idées socialistes dans notre ville et travailler à l'émancipation économique de tous ceux qui souffrent de l'état social actuel : ouvriers, petits commerçants, petits industriels, petits employés ou fonctionnaires, et même, petits propriétaires.

Quand nous avons réfléchi aux sacrifices que nous imposerait l'existence de ce petit *Falot*, à nous qui manquons presque du nécessaire, nous avons été bien près de reculer devant la tâche... Mais le besoin de crier ce que nous avons dans le cœur a été plus fort que tout, et nous venons vous demander de nous aider, dans votre intérêt propre et l'intérêt de la classe prolétarienne toute entière.

Si vous pouvez nous venir en aide, souscrivez un abonnement au *Falot cherbourgeois*, 3, place de la Révolution, à Cherbourg.

Trois mois : 0,50. — Six mois : 1 fr. — Un an : 2 fr.

***

Reims. — Les camarades qui pourraient aider pécuniairement le journal anarchiste local qui paraîtra dans les premiers jours de janvier ou qui voudraient envoyer de la copie à insérer sont priés de correspondre avec J. Bourguer, rue Baussonnet, à Reims.

***

Cognac. — Les groupes d'Etude sociale et le groupe les *Libertaires*, invitent les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, ainsi que tous les camarades qui ont à cœur l'amélioration du sort des travailleurs, à assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 3 janvier, à 2 heures du soir, au local convenu dans le but de s'entendre pour l'organisation de la propagande.

Pour tous les renseignements, s'adresser au compagnon A. Bourdin, rue Chateaubriant.

Les groupes et camarades qui pourraient disposer de brochures ou journaux pour aider à la formation du nouveau groupe d'études sociales, sont priés de s'adresser au compagnon Croizard, rue d'Isly, à Cognac (Charente).

***

Les camarades de Calais ont la tristesse de faire part de la mort du compagnon Sauvage, vaillant lutteur que les déboires, les misères que ses idées lui ont suscitées n'ont pu abattre, mais que la maladie a enlevé à 32 ans.

***

Groupe du Vimeu. — Les camarades sont priés de vouloir bien se mettre en ordre pour l'échéance de fin d'année.

Tous les camarades anarchistes de la région du Vimeu, sont instamment priés de se mettre en relations soit avec le groupe de Feuquières ou celui d'Escarbotin.

***

Marseille. — Les groupes communistes-anarchistes des départements de la Drôme et de l'Hérault sont prévenus que s'ils veulent participer à la tournée de conférences que fera le compagnon Montant, ils peuvent lui adresser leur demande chez M. Baigneris, 7, rue de la Paix, à Marseille.

Le compagnon Montant traitera en plus des ordres du jour annoncés sur le numéro 12 de la *Révolte*, « Les Ecoles socialistes ». Comme il pense commencer la tournée de conférences vers le milieu du mois de janvier, les groupes qui désirent se mettre en communication avec lui, sont priés de le faire sans retard, car il fixera son itinéraire définitif dès les premiers jours de janvier.

Les groupes qui n'auront pas reçu de réponse le 4 janvier, pourront être sûr que leur correspondance n'est pas parvenue à destination et auront l'obligeance d'en avertir la *Révolte* dans la petite poste.

## PETITE CORRESPONDANCE

Pythiem. — Mille regrets, mais quand nous donnons une raison, c'est que nous la croyons bonne.

Marcq-en-Bareil. — Nous réparons l'oubli.

G. D. Reims. — Entendu.

A. à Castillon de Gagnière. — Entendu.

Bazancourt. — Nous ignorons quand l'Almanach paraîtra. — « Peste religieuse et Prise de Possession » épuisées. Envoyons d'autres en place, ainsi que le numéro de la semaine passée.

S. à Mariembourg. — Ça va bien. Merci.

Destouches à la Haye-Descartes. — Notre souscription a paru dans le numéro 10. — Ce que vous avez reçu du « Procès de Lyon » est tout ce que nous avons.

Le camarade Brun, anciennement à Apt est maintenant à Pertuis, chez Figuière, Grande-Rue.

Les camarades qui correspondent avec Marmont, Place particulièrement, sauront qu'ils doivent s'adresser Hôpital de la Pitié, salle Rayer, lit 41.

Groupe faubourg Marceau. — Convocation arrivée trop tard, Reims et Roubaix de même.

Ougrée. — Bien reçu les deux mandats.

M. à Calais. — Merci, ça va bien.

J. A. à Biella Piazzo. — Employez les deux exemplaires de surplus à la propagande.

« El Porvenir » anarchiste, Barcelone. — Colpio Agostino à Biella (Italie) demande cinq exemp. de votre journal. — Nous vous envoyons la « Révolte ».

Paillette est prié d'envoyer les « Enfants de la Nature » à Dutiron, à Mascara (Algérie), pour un copain.

Bordier à Asnières. — Attendez quelques jours pour les numéros de la « Révolte » qui manquent. Enverrons les brochures que nous avons.

Le groupe de Pamiers demande des nouvelles du compagnon qui signe (?7), qui est passé dernièrement.

P. G. Nîmes. — D. Foix. — H Reims. — H. N. St-Denis. — P. St-Nazaire. — B. La France. — B. Valence. — E. M. Paris. — R. Fenquières. — R. Pamiers. — R. Cannes. — J. Troyes. — T. L. Roanne. — B. rue Eugène Sue. — P. Lyon. — G. Voiron. — L. W. Dijon. — L. Alger. — B. St Pourçain. — B. Arras. — V. Roubaix. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche 3 janvier; à 3 heures de l'après-midi, salle Horel, 13, rue Aumaire.

Les compagnons détenteurs d'argent pour les diverses souscriptions, sont priés de se rendre à cette réunion.

Le jeudi 7 janvier, deuxième conférence organisée par le *Groupe parisien* de propagande anarchiste, à la salle Rousseaux, rue Montmartre et 36, rue Etienne-Marcel.

Sujet : Tactique et groupement révolutionnaire. Entrée libre.

Groupe anarchiste du XVe, réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, salle Lézé, 103, rue du Théâtre.

Réunion tous les jeudis, 30, rue d'Allemagne. Soirée familiale le dimanche.

Troyes. — Les camarades sont convoqués pour le samedi 2 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, salle des Trois Godets, rue de la Cité.

Amiens. — Tous les samedis, à 8 heures du soir, réunion au local convenu.

## La RÉVOLTE est en vente :

**Reims**

Hamelin, 18, rue Antonin le Pieux, qui porte à domicile.

On y trouve également le *Père Peinard* et les brochures anarchistes.

**Troyes**

Jeanmougin, 50, rue Petite Tannerie.

Bureau de tabac, rue Voltaire.

**Bordeaux**

Larroudié, 39, rue Rougier.

On y trouve aussi les brochures anarchistes.

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris — Impr. Habert, 33, rue des Trois-Bornes.

CINQUIEME ANNÉE. N° 16 — DIX CENTIMES — DU 9 AU 15 JANVIER 89

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'ANNÉE 1891

*RUSSIE*

La situation a été analysée dans un de nos numéros récents et nous ne pourrions que répéter ce qui a été déjà dit.

Famine terrible sur un quart du pays. Alors que la révolte de 1891 ne donnait pas assez de seigle et de blé pour la population et qu'il manquait, *au bas mot*, 1,000,000 tonnes métriques de blé pour nourrir le pays, — trois fois cette quantité, c'est à-dire, près de 5 000,000 de tonnes de blé et de seigle, ont été exportées. Le paysan a dû vendre cela pour payer les impôts et les rentes.

Des révoltes de paysans ont eu lieu partout, où la famine n'a pas encore tué l'énergie. Mais à mesure que la famine poursuit son œuvre, l'énergie disparaît et, avec elle, la révolte.

Mais le mécontentement croît rapidement dans toutes les classes de la société. Des sociétés privées se forment pour nourrir les villages mourant de faim, et ne voient dans le gouvernement qu'un obstacle opposé à chaque pas.

La calamité de la famine est si terrible que les hommes de cœur en voyant hommes, femmes et enfants mourir de faim, courent au plus pressé — le pain, et maudissent à chaque pas le gouvernement qui ne fait qu'entraver leurs efforts et tout le sytème capitaliste qui a produit cette famine.

D'autre part, un déficit de, au moins 2 1/2 milliards de francs pour l'année prochaine. Le gouvernement n'ose même pas faire un emprunt après l'échec de celui de Paris. La souscription couvrant six fois l'emprunt, disait-on, n'étant on le sait, qu'une diversion des banquiers pour donner dans l'œil aux boutiquiers et aux concierges et les attirer à échanger leurs économies contre des bons russes. On sait aujourd'hui que le gouvernement russe n'a trouvé en France que 120 millions de francs sur les 600 à 700 qu'il lui demandait.

A moins de guerre, le tsar *doit* convoquer les Etats-Généraux. L'opinion publique et le déficit forcent de le faire.

Et comme les Etats-Généraux ne peuvent faire sortir de terre ni le blé ni l'argent, comme ils ne peuvent rendre au paysan ni la terre, ni le bétail qu'il a vendu ou qui est mort de faim — ce doit être la révolution paysanne.

Malheureusement, en Russie nous ne voyons encore que les premiers germes s'annoncer d'un parti révolutionnaire.

Des nihilistes terroristes, les uns espèrent tout de la Constitution, les autres social-démocrates, c'est à-dire constitutionnalistes aussi, et les « popularistes » ne sont pas révolutionnaires. Personne donc, sauf de très petits noyaux d'origine récents, pour aider et seconder la révolution paysanne.

*La guerre*

Notre revue serait incomplète si nous ne parlions de la guerre qui se prépare.

Nous pouvons affirmer avec certitude (1) que l'Allemagne et l'Angleterre se préparent pour la guerre contre la Russie au printemps prochain. On connaît les proclivités du jeune officier allemand, adoré et appuyé par les marxistes. Quant à l'Angleterre, les articles récents du *Times* sur l'organisation militaire ne laissent aucun doute à ce sujet. L'Angleterre et l'Allemagne veulent profiter du moment pour écraser la Russie.

La presse des deux pays ne se gêne même pas de raconter le plan de campagne. Le voici :

S'il est possible de paralyser la France, soit par des concessions soit par la menace de dérivation italienne et allemande — on le fera.

En tout cas, l'Autriche, la Roumanie, l'Allemagne et l'Angleterre marchent contre la Russie. Les Allemands se dirige sur Riga, où ils prennent le centre de leurs opérations pour approvisionner l'armée. L'Autriche fait invasion au centre, la Roumanie au Midi, l'Angleterre dans la mer Noire. En trois mois la Russie sera battue à plate couture. Forcée d'éparpiller les soldats, elle n'aura nulle part des armées assez nombreuses pour s'opposer à la quadruple invasion. La curée est déjà répartie entre les envahisseurs. Ceci aux Roumains, ceci aux Anglais, ceci aux Allemands.

On sait comment les meneurs social démocrates allemands travaillent l'opinion publique pour la préparer à cette guerre. Ce sera, nous dit-on, la guerre sainte de la social démocratie contre l'autocratisme. Au fond, ce sera la conquête des marchés pour la bourgeoisie allemande et rien de plus. Car, lors même que le tsar deviendrait un roi constitutionnel à la suite de cette guerre, — rien ne serait changé pour le peuple russe. On ferait un Metz de Riga, et le peuple russe qui n'a jamais été chauvin, ayant alors à payer les milliards et ayant un Metz à deux jours de marche de Pétersbourg, s'adonnerait pendant trente ans à un chauvinisme semblable à celui contre lequel nous sommes presque seuls à lutter en France.

Mais, dans ces alliances nombreuses, il y a tant d'imprévu que malgré les sages prévisions du duo Guillaume Salisbury et de leur chœur d'aides de camp Balfour, Liebnecht, Bebel, — tout peu encore échouer.

Le conflit, avec les nouvelles armes, serait si terrible, il demanderait tant de victimes, aussi bien aux bourgeois qu'aux travailleurs, que les bourgeois hésitent de se lancer dans l'aventure.

Et la révolution gronde. Peu de chose peut la provoquer. Il est fort douteux que M. Liebnecht arrive à réaliser son rêve — celui d'être ministre du travail du jeune officier, car en Allemagne même la situation n'est pas aussi calme qu'on le dit dans les cabinets de messieurs les meneurs.

Cette revue que nous avons faite pour quelques pays, peut s'appliquer au reste de l'Europe. Partout les mêmes turpitudes, les mêmes lâchetés, les mêmes misères, les mêmes actes de révolte.

En Belgique, grèves et révolte des mineurs. Mais avec cet avantage pour les mineurs belges sur les mineurs français que la grève est entreprise en dépit des endormeurs, ce qui annonce la fin de leur règne.

En Italie, révoltes continuelles de paysans causées par la famine. Puis les événements du 1er mai, la bagarre de Rome, les arrestations de nombre de nos camarades et le procès monstre qui s'ensuit, où l'attitude énergique de nos camarades — que l'on amène dans une cage devant le tribunal — et la partialité évidente de ceux payés pour les condamner, cause un tel scandale et soulève de telles protestations que le gouvernement se voit forcé de suspendre et d'ajourner les débats.

Les gouvernants Suisse, eux continuent à être les plats laquais des grandes puissances européennes. Et dans ce pays libéral, on expulse, on emprisonne les anarchistes, en attendant qu'on les livre.

En Espagne, grèves et désordres ; arrestations de quantité de nos camarades au 1er mai, proclamation de l'état de siège, c'est le bilan de partout.

Au Portugal, soulèvement politique avorté. Quelques camarades dévoués font de leurs mieux pour y propager les idées.

Aux Etats-Unis, le fait important est la grève de Pittsbourg où les ouvriers sont massacrés par les patrons. Du reste les grèves sont en permanence ; les Pinkerton et l'armée fédérale rivalisent de férocité. Les bourgeois américains, tout aussi féroces que les bourgeois français — ont cet avantage sur ces derniers qu'ils ne s'embarrassent guère des formes légales.

En Australie, l'idée d'anarchie y fait son chemin, la crise industrielle s'y fait sentir et l'armée de meurts-de faim est nombreuses dans les villes.

Dans l'Amérique du Sud, Argentine, Uuruguay, Brésil, les mouvements politiques, les filouteries financières et gouvernementales sont si corsées, le chômage et le renchérissement des denrées y occasionnent une telle misère, que la question sociale ne tardera pas à s'y poser d'une façon redoutable, au lieu de rester confinée dans un petit cercle d'immigrants.

Bref, si nous nous résumons, nous voyons que la famine, les grèves et les révoltes sont à l'état permanent ou latent chez toutes les nations de l'Europe. on pourrait dire de l'univers, puisque en Chine, au Japon, dans les Indes elles y couvent aussi.

Loin de s'améliorer, cette situation va, de par la force des choses, s'aggravant tous les ans. Nous marchons à une révolution fatale, imminente ; cela est indiscutable, tout le monde la prévoit, tout le monde l'annonce ; les uns l'appellent de leurs vœux, les autres la redoutent et veulent l'enrayer, mais sont d'accord, pour la reconnaître inévitable.

Que nous apportera-t-elle ? Un changement politique ? une transformation partielle ? une vautrée éphémère des déshérités à travers la richesse sociale ? ou une émancipation de l'être

(1) Opinion personnelle que plusieurs d'entre nous ne partagent point.

humain, une rénovation sociale complète basée sur le respect de l'individu, sur la solidarité de tous les êtres, l'union de toutes les forces et leur harmonisation ?

Qui le sait ?

La victoire sera aux idées qui auront su s'imposer, ayant assez de consistance pour grouper autour d'elles une élite de lutteurs capables de les propager et de les faire prévaloir. Il ne s'agit pas que d'avoir des appétits, il faut que ces appétits ne soient pas une entrave au groupement d'une masse capable de faire triompher la Révolution. Il faut que leur expansion pousse à la solidarisation de l'intérêt des individus. Les anarchistes sauront-ils le comprendre ?

## L'Honneur de l'Armée

*Ne touchez pas à l'honneur de l'Armée !*

Diable ! quelle succession rapide de faits se rattachant à l'honneur de l'armée !

L'affaire Turpin-Triponé n'était pas grand chose. A peine une peccadille commerciale contre laquelle le patriotisme battit la grosse caisse.

Le scandale des officiers de Chalons vint ensuite.

*Des* officiers, a-t-on dit. Combien sont-ils ? Qu'est devenu l'instruction de leur procès ? Mystère. Passons.

La vengeance du major Breton sur Gènisset lava l'honneur d'un membre de l'armée dans le sang d'un pékin, encore que le procès n'ait pas bien mis en lumière comment cet honneur avait été blessé.

Enfin vient Anastay, coupant le cou à deux bonnes femmes, afin de ne pas être déshonoré auprès de ses camarades en laissant à Lyon des dettes impayées !

Quelle progression et à quoi allons-nous aboutir si cela continue ?

Dans le temps on avait bien eu le caporal Géomay qui fut guillotiné à la place de la Roquette, mais il n'avait fait que traverser l'armée. Il avait été élevé sur les boulevards extérieurs, et six mois d'uniforme n'avaient pu encore lui inculquer les hauts principes de l'honneur militaire.

L'honneur de l'armée ! mais qui donc y a jamais autant touché que les membres qui la composent ? Quel article du *Peinard*, quel discours de réunion publique lui a été aussi préjudiciable que la conduite des Triponé, des officiers de Chalons, des Breton, des Anastay ?

*Ne touchez pas à l'honneur de l'Armée !*

Mais il n'y a qu'un moyen, licencié immédiatement le corps des officiers, remercier les cadres et renvoyer les soldats chez eux. Lorsque l'armée ne sera plus qu'un nom, personne ne pensera plus à attenter à son honneur, mais tant qu'il restera un chef ou un pioupou sous l'uniforme, je ne pourrais être tranquille sur l'honneur de l'armée. L'esprit est si prompt, la chair est si faible, les mauvaises langues sont si nombreuses....

On ne se fait pas assez l'idée de ce que peut être l'existence d'un sous-lieutenant. La paie est fort légère, quelque chose comme 150 fr. Avec cette somme mensuelle, combien d'ouvriers et d'employés élèvent leur famille, mais c'est qu'un officier ne peut vivre comme un employé ! La nécessité de l'entretien de l'uniforme est peut-être sa moindre charge.

Le gouffre, ce sont les dépenses du mess, les bien-venues et l'entretien des maîtresses.

On est passé par Saint-Cyr, on est le camarade des fils des plus grandes familles de France, on ne peut déroger. Il faut les parties de chasse, les soupers fins et tout ce qui s'en suit.

Les fils de richards peuvent être officiers, les pères sont là pour payer la différence ; les autres s'adressent à l'usurier qui escompte un riche mariage ou la solde future lorsque le sujet sera devenu commandant ou colonel. On ne s'imagine pas ce que les officiers supérieurs font vivre de parasites qui rentrent avec intérêt dans les sommes prêtées aux jeunes gens frais émoulus de Saint-Cyr.

Cela est le cas absolument général. Maintenant on cite quelques garnisons modèles, où les officiers ne font pas de dépenses, où ils ne promènent pas de drôlesses à leur bras, où le médecin major n'a pas de véroles à soigner... Châlons était une ville vertueuse par excellence, et un beau matin on trouve la cause de la vertu. Chut !...

*Ne touchez pas à l'honneur de l'Armée !*

La situation d'Anastay était encore plus difficile. Une maladie d'yeux l'avait rendu impropre au service actif, et depuis un mois il était censé vivre sur le pied de quatre-vingt-dix francs par mois !

S'imagine-t-on un jeune homme ayant eu une compagnie sous ses ordres, ayant fait manœuvrer des centaines d'uniformes au doigt et à l'œil sous le regard émerveillé des badauds et des belles dames..., se trouvant subitement dans le cas de grossoyer des chiffres dans un bureau, de subir les mauvaises humeurs du chef et du sous-chef de bureau, sans espoir de chasse-à-courre dans les propriétés du voisinage, sans sabre, sans épaulette, sans rien qui tape à l'œil.

Combien se font escrocs, plutôt que d'accepter une telle humiliation ! Et que risquent-ils ? Si l'un d'eux se fait pincer, il se fait connaître au commissaire de police, et on le relâche en le priant d'aller se faire pendre ailleurs après avoir pris avis du ministre, ou plus souvent on lui offre et le force à accepter une place dans la police ou dans une milice coloniale quelconque.

Il faut le retentissement d'un crime commis avec un sangfroid particulier, il faut la recherche du coupable sur la piste duquel tous les journaux lancent le public, il faut le zèle des agents subalternes pour qu'on ne puisse crier que l'assassin du boulevard du Temple est un officier, hier encore, en activité de service.

Qu'il est dommage qu'une maladie d'yeux ait écarté Anastay du service à la fleur de son âge. Quel officier distingué il eût pu devenir ! Un simple sous-officier, Bobillot, a été coulé en bronze pour avoir tranché la vie de quelques Chinois. Anastay ne pouvait encore se comparer à Bobillot par la quantité des victimes, mais l'intrépidité dont il a fait preuve et la qualité de celles auxquelles il s'attaquait montraient que la Patrie pouvait mettre quelque espoir en lui.

Galiffet est devenu généralissime, grâce au nombre de parisiens fusillés. Il a surtout opéré aux environs de La Muette. Ce n'est pourtant pas la différence du quartier où l'on opère qui puisse séparer les destinées différentes.

Pour s'emparer d'une forteresse ennemie, un général habile le surprend sans défense, puis se retourne rapidement vers l'armée de secours qu'il écrase à son tour, quitte à pleurer plus tard sur les horribles nécessités de la guerre. En relisant la conduite d'Anastay, on voit quel excellent stratège il eut fait.

On a tenté de faire passer Anastay pour fou ; on a discuté de savoir si condamné à mort, il sera fusillé ou guillotiné ; on a interdit de vendre sa photographie en officier... Il faudrait pourtant être logique.

L'honneur de l'armée, ne sont-ce pas les villes emportées, les batailles gagnées, les régiments ennemis décimés, les cadavres amoncelés, les campagnes dévastées ? Alors que reprocher à Anastay ? Loin d'attenter à l'honneur de l'armée, son acte l'augmente. Le nom de l'assassin devrait être inscrit en grandes lettres dans le livre d'or de son régiment, de même que les noms des Dominé et des Archinard est devenu impérissable.

Est-ce cela que veulent dire tous nos plumitifs ?

Ou bien est-ce un crime d'avoir tué une vieille baronne ?

Alors pourquoi encenser les individus qui ne se distinguent d'Anastay que par le grade, par le lieu du massacre et surtout par le nombre des victimes ?

L'honneur de l'armée réside dans l'amour du sang ou dans l'horreur de l'assassinat. Dans un cas comme dans l'autre, Anastay peut marcher de pair avec tout ceux dont le nom incarne l'honneur de l'armée !

## L'AFFAIRE DE CHAMBLES

### (Saint-Étienne)

Nous aurions préféré ne pas parler du tout de cette affaire, jugée le 11 décembre par la cour d'assises de la Loire.

Dans chaque parti il s'introduit des gens qui exploitent le nom et les idées du parti pour s'en couvrir ; et dans chaque parti il y a des jeunes gens qui se laissent prendre par ces exploiteurs. Mais l'affaire de Chambles passionne, et pour cause, nos amis de Saint-Etienne. Et puis, ne vaut-il pas mieux de toujours porter les faits, si dégoûtants qu'ils soient, au grand jour et à l'appréciation de s camarades ? Si nos ennemis s'en emparent contre nous, tant pis ! N'y a-t-il pas de notre faute, à nous tous, si des faits aussi hideux que ce procès de Chambles peuvent être associés de près ou de loin avec l'anarchie ?

Enfin, des faits comme celui-ci, sont la meilleure réponse aux faiseurs d'esprit et de sophismes, théoriciens du vol et faiseurs d'autres théories non moins abracadabrantes.

---

D'abord les faits, exposés comme suit par l'acte d'accusation, ils n'ont pas été contestés par aucun des accusés.

Au hameau Notre-Dame-de-Grâce, commune de Chambles, vivait dans une habitation isolée, où il s'était retiré depuis près de cinquante ans, un vieillard de 92 ans, Jacques Brunel. Continuellement il parcourait, à pied, les campagnes environnantes, en quêtant et rassemblant des aumônes.

Dans sa maison, il recevait de nombreux visiteurs. Il était évidemment le centre d'une de ces sectes religieuses que l'on compte par centaines parmi les paysans de tous pays. Pour sa vie réglée et isolée, les habitants du pays l'avaient surnommés l'Ermite.

Il menait cette vie depuis cinquante ans, et on soupçonnait qu'il devait avoir ramassé avec les dons et les aumônes une certaine somme d'argent.

---

Voici comment s'exprime un journal local :

La légende veut que le meurtrier de l'ermite de Notre-Dame-de-Grâce, l'insaisissable Ravachol, soit allé « cacher son bonheur » sous le ciel bleu des Espagnes. Heureux hommes ! Il a passé entre les mailles du filet que lui avait jeté la police, y laissant ses complices qui vont répondre aujourd'hui d'une participation plus ou moins agissante dans le drame que l'on sait.

Quatre accusés : Madeleine Labret, femme Rullière ; Pierre Crozet, connu, paraît-il, dans le monde de Ravachol, sous le nom romantique d'Aramis ; Claude Fachard et Rullière Lyonnet. *Affiliés aux groupes anarchistes de Saint-Etienne*, ces intéressants personnages avaient jeté leur dévolu sur l'infortuné Jacques Brunel pour se livrer à une expérience qui les éclairât une fois pour toutes sur les avantages du retour de la propriété individuelle à la collectivité humaine.

L'expérience a échoué ; voilà pourquoi la Cour d'assises va demander des comptes aux « compagnons » que Ravachol a si allègrement abandonnés à eux-mêmes.

L'acte d'accusation s'exprime ainsi à leur égard :

« Sur le territoire de la commune de Chambles, au hameau de Notre-Dame-de-Grâce, vivait dans une habitation isolée, où il s'était retiré depuis de

des longues années, le nommé Jacques Brunel, vieillard de 92 ans, que son existence réglée et certaines pratiques religieuses avaient fait surnommer l'Ermite.

« Très connu dans les campagnes environnantes où il allait quêter et qu'il parcourait à pied en toutes saisons, Jacques Brunel recevait souvent dans son ermitage de nombreux visiteurs.

« Dépensant fort peu, accumulant jour par jour, sou par sou, le produit des dons et aumônes qu'il recevait depuis cinquante ans, l'ermite s'était constitué un pécule dont plus d'un soupçonnait l'existence sans pouvoir en déterminer le chiffre.

« Le 21 juin 1891, quelques habitants du hameau de Notre-Dame-de-Grâce, surpris de n'avoir pas vu l'ermite depuis huit jours, pénétrèrent, accompagnés du maire de Chambles, dans son domicile.

« Là, ils trouvèrent, étendu sur un lit, le cadavre de Jacques Brunel, dont la figure était maculée de quelques taches de sang et contractée. Autour de lui, dans tous les recoins de la maison, étaient épars les débris de ses quelques meubles éventrés. Sur les planchers de la chambre et du grenier était répandue une somme en monnaie de billon de douze cents francs environ, résidu dédaigné du trésor de l'ermite, duquel avaient été soigneusement extraites toutes les pièces d'or ou d'argent.

« L'autopsie médicale a démontré que la mort, remontant à trois ou quatre jours, avait été causée par suffocation ; les narines et la bouche avaient été comprimées par une main étrangère sans qu'il existât de traces de lutte que l'âge et la faiblesse du vieillard rendaient d'ailleurs impossible. La victime a dû être surprise dans son lit, par l'arrivée subite de l'assassin.

« Recueillant leurs souvenirs, quelques voisins se rappelèrent avoir vu pour la dernière fois Jacques Brunel dans son jardin le 18 au matin. Dans la même journée et à diverses reprises avaient été remarquées autour de Notre-Dame-de-Grâce les allées et venues suspectes d'un inconnu étranger au pays.

« Venu de Firminy, le 18 juin au matin, l'assassin avait quitté le chemin de fer à Saint-Victor, muni d'un billet d'aller et retour. Sa trace fut suivie jusqu'à Notre-Dame-de-Grâce où il fut aperçu vers midi après avoir été rencontré déjà aux environs par de nombreux témoins. De midi à quatre heures il reste inaperçu : c'est l'heure à laquelle ayant pénétré dans la maison par la porte de la cave, il commet l'assassinat, visite les lieux et recueille à la hâte une première part du butin.

« De quatre à six heures du soir, on le voit porteur d'un lourd paquet se dirigeant sur Saint-Victor, où il arrive vers sept heures, comme s'il voulait prendre le prochain train pour Saint-Etienne. Mais, après un copieux repas, il retourne dans la maison du crime, où il a dû passer la nuit. En effet, il revient à Saint-Victor le lendemain matin, plus chargé que la veille, ayant surtout tout préparé en vue d'une expédition qui devait se faire la nuit suivante.

« Au cours des recherches actives pratiquées en vue de l'arrestation de l'inconnu, la justice fut informée que, dans la nuit du 19 au 20 juin, un homme et une femme partis de Firminy avaient fait en voiture un voyage des plus suspects jusqu'à Notre-Dame-de-Grâce, et étaient rentrés à Saint-Etienne, porteurs de lourds paquets, le 20 juin au matin dès la première heure. Le sieur Fraisse qui avait amené les voyageurs fut entendu, et donna des indications qui ont permis de retrouver la maison où ils étaient descendus à leur retour dans la banlieue de Saint-Etienne au lieu dit Villebœuf-le-Haut. Là vivait depuis quelques mois sans se livrer à aucun travail et sans moyens d'existence connus le nommé Koningstein, dit Ravachol, dont le signalement correspondait exactement à celui de l'inconnu recherché et dont les relations étaient bien connues de la police de Saint-Etienne. Les soupçons conçus sur le compte de Koningstein et de sa maîtresse se changèrent bientôt en certitude après l'arrestation momentanée du premier, et la découverte au domicile des mariés Rullière de plusieurs milliers de francs en pièces d'argent ou monnaie de billon provenant du vol commis à Notre-Dome-de-Grâce.

« Koningstein put s'échapper des mains des agents qui l'avaient arrêté, mais la femme Rullière interrogée et confrontée avec le témoin Fraisse, reconnut avoir accompagné son amant à Notre-Dame-de-Grâce dans la nuit du 19 au 20 juin, et avoir porté avec son aide l'argent soustrait dans le domicile de son mari où il fut découvert.

« L'information établit que la participation de la femme Rullière au fait de vol avait été des plus actives. Après avoir passé la nuit qui a précédé l'assassinat, ils arrêtèrent ensemble les dispositions pour un nouveau voyage sur les lieux du crime. La femme Rullière débat elle-même les conditions de transport et affecte de chanter pendant la route pour détourner l'attention du conducteur ; puis elle reste seule avec ce dernier, faisant le guet près de deux heures pour laisser à son complice le loisir de dépouiller la maison de l'ermite ; enfin, elle aide au transport de l'argent volé, à sa conversion en or et en billets de banque, dont elle s'approprie une grande partie ; en même temps, elle loue une chambre sous un faux nom pour dissimuler, sans doute, l'autre partie, qui est celle de son amant, et remet à son mari une assez forte somme provenant du vol, que ce dernier accepte sans explications.

« Les sommes soustraites paraissent être élevées à quinze mille francs environ.

En ce qui concerne son mari, Rullière, dans les vêtements duquel a été trouvée une somme excédant de beaucoup ses ressources, sans compter les sommes plus considérables dissimulées dans son domicile, la complicité par recel résulte également des allées et venues suspectes de sa femme qu'il savait parfaitement être la maîtresse de son co-accusé Koningstein avec lequel cette dernière a passé les deux nuits qui ont précédé ou suivi le crime commis à Notre-Dame-de-Grâce.

« Quant à l'accusé Crozel, dit Aramis, ses rapports étroits et suivis avec Koningstein le désignaient plus spécialement pour assister les co-auteurs du vol dans les faits qui l'ont facilité ou consommé. Il a été établi, contrairement à ses dénégations, que dès le retour du dernier voyage à Notre-Dame-de-Grâce, jusqu'au jour de l'arrestation de Koningstein, il a prêté à ce dernier et à la femme Rullière l'assistance la plus caractérisée ; il a en effet participé directement à l'enlèvement de l'argent soustrait, à son transport chez les mariés Rullière ou dans la rue des Francs-Maçons, enlèvement et transport faits dans des conditions qui ne laissent aucun doute sur la connaissance qu'il avait du contenu des colis transportés et de son origine frauduleuse.

« En dehors de ces deux crimes, l'information en a relevé deux autres, dont la plus grande part incombe encore à Koningstein. Au cours des perquisitions opérées au domicile de ce dernier, il a été retrouvé une grande partie des objets mobiliers soustraits au préjudice des consorts Loy à Saint-Etienne, dans le courant de mars 1891.

« A cette date, des malfaiteurs pénétraient la nuit avec escalade et effraction dans la maison de campagne des consorts Loy, au lieu dit La Côte, ils enlevèrent de nombreux objets de literie, linge, mobilier et objet de toutes sortes, en quantité considérable, exigeant nécessairement le concours de plusieurs auteurs.

« Le vol opéré, les malfaiteurs allumèrent dans la maison un incendie qui, grâce aux prompts secours des voisins, put être facilement éteint.

« La possession par Koningstein de la plupart des objets volés ne peut s'expliquer que par sa participation effective au double crime de vol et d'incendie commis au préjudice des consorts Loy à Saint-Etienne. De plus, les traces laissées par l'effraction ont été vérifiées et reconnues comme s'adaptant parfaitement à un outil trouvé au domicile de cet accusé. Plusieurs autres objets, provenant du même vol, ont été saisis au domicile des mariés Rullière et Fachard avec lesquels Koningstein entretenait des relations étroites. La participation directe et active de Fachard et des mariés Rullière à ces deux derniers crimes n'a pas été établie ; mais les explications mensongères fournies par eux sur la provenance des objets soustraits dont ils étaient détenteurs, dénotent jusqu'à l'évidence qu'ils connaissaient le vice d'origine de ces objets, et accusent par conséquent leur complicité par recel dans le vol qualifié commis à La Côte en mars 1891.

« Les accusés n'ont pas d'antécédents judiciaires à l'exception de Fachard, condamné déjà à 18 mois de prison pour escroquerie.

« Les renseignements recueillis sur leur compte sont tout à fait mauvais en ce qui concerne Koningstein et la femme Rullière, sont moins défavorables pour Crozet et Fachard, ce dernier signalé comme assez bon ouvrier, et favorables à l'égard de Rullière qui connaissait cependant la conduite de sa femme et la tolérait. »

(*A suivre*).

## L'IMBÉCILLITÉ DES FOULES

Nous détachons du *Figaro* l'extrait ci-dessous qui démontre une fois de plus, comment se *fait* l'opinion publique, à quelles aberrations peuvent se porter les gens qui ne raisonnent pas, et qu'elle est la responsabilité qu'assument sur leur conscience les gens qui se permettent de juger les autres, en se basant sur les oui dires que viennent affirmer, à leur barre, les imbéciles qui prennent part comme témoins à une affaire :

*La légende de la serviette*

Une particularité a dû frapper tout le monde au récit des aveux que s'est décidé à faire l'assassin.

Dès le début de l'enquête, on avait dit qu'il portait sous le bras une serviette d'avocat. La concierge de la maison, les personnes qui l'avaient vu rue des Filles-du-Calvaire, tout le monde parlait de cette serviette.

Et à Lyon, c'était dans cette serviette — bourrée de papiers, de journaux et de livres à couverture jaune — qu'il avait placé le couteau acheté au bazar. Mme Israël, la marchande d'habits du *Pont-Neuf*, qui, c'est prouvé maintenant, ne lui a rien vendu, lui avait vu la serviette. Il n'était pas jusqu'au marchand de comestibles, avide de réclame, qui affirmait avoir vendu au « petit homme brun » un poulet que l'acheteur avait placé dans sa serviette d'avocat. Encore un peu, on lui aurait fait fourrer une armoire à glace et un mobilier complet dans cette fameuse serviette.

Or la serviette n'existait pas, n'a jamais existé !... Anastay l'a dit, lors de ses aveux. Il l'a encore répété hier au juge.

— J'avais acheté deux couteaux, a-t-il dit. Le plus petit, je l'ai mis dans ma poche de côté. Quant au grand, je l'ai logé tant bien que mal dans la poche intérieure de mon paletot, sur la poitrine. Comme il dépassait, pour le faire entrer, j'ai déchiré la doublure. Je l'ai fait recoudre le lendemain matin, samedi. Pour une serviette, jamais je n'en ai possédé, ni porté !...

D'où vient donc cette légende ? C'est bien simple. Le jour où fut commis le double assassinat, on était en plein dans l'affaire de Neuilly, où les assassins — découverts sur la dénonciation d'une fille de brasserie — étaient des gens bien mis et porteurs d'une serviette d'avocat.

En apprenant que l'homme vu par la concierge était également bien vêtu, l'idée vint que c'était encore un affilié de la bande Vrard-Morisset-Gandissard et compagnie. Et un des magistrats, venus pour les constatations, demanda tout d'abord :

— N'avait-il pas une serviette sous le bras ? Il devait avoir une serviette !...

La concierge très ennuyée de l'avoir laissé échapper, s'est empressée de déclarer qu'en effet il « devait avoir une serviette ».

Et, par un phénomène d'étrange contagion, chacun des témoins apprenant que les autres avaient vu la serviette, s'imagina l'avoir vue aussi. On en arriva même à la dépeindre dans ses plus menus détails...

Il faut aujourd'hui l'affirmation bien nette de l'assassin pour prouver qu'il n'a pas eu de serviette. Et encore n'en est-on pas bien persuadé.

O vous, juges ! qui tranchez de la vie et de la liberté des autres, méditez sur la sincérité de vos arrêts.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Le 12 janvier passeront devant la cour d'assises de la Seine les compagnons poursuivis pour rédaction, colportage et affichage de l'immense affiche placardée le 1er mai dernier et intitulée : « Armée coloniale ».

Les camarades qui veulent rentrer doivent se réunir à 10 h. 1/2, chez les marchands de vins, aux alentours du Palais de Justice.

***

Nos vaillants amis Norza et Cerri arrêtés depuis le 18 mai dernier, sont encore en prison.

Ces camarades sont accusés tous les deux d'avoir fait de la « fausse » monnaie, et, non seulement ils en revendiquent le droit, mais encore ils s'affirment bien haut anarchistes.

Depuis sept mois, le lâche gouvernement de la république française les retient dans ses bastilles modernes, ou plutôt les y oublie, car nul ne parle de les condamner ni de les mettre en liberté. Il paraît que ça n'est pas assez, et que des journaux anarchistes auxquels on a écrit les fait, non seulement refusé de s'en occuper, mais auraient répondu que

ces faits n'étaient ni assez intéressants ni assez dignes pour l'anarchie !

Quand je vous disais qu'on nous fabriquerait une morale pour nous enseigner que la dignité consiste à se mettre à genoux devant ses insulteurs.

Que des anarchistes ne soient pas partisants du vol, de la bombe, de l'incendie, de l'assassinat; c'est bien. Qu'ils nous disent même que ces actes ne sont pas anarchistes ; d'accord.

Mais qu'ils déclarent indignes ceux qui ne se laissent pas piétiner dans la fange bourgeoise, attendant « calme et dignes », de recueillir, sur un fumier quelconque, une croûte sale qui les fera souffrir plus longtemps ; c'est hors de toute logique, hors de toute nature.

Nous comprenons que ceux qui ont un intérieur confortable, une table bien dressée et régulièrement servie ; des chenets flambants devant lesquels ils peuvent mollement étendre leurs jambes ; ne soient pas disposés à user des moyens aussi dangereux ; mais au moins qu'ils comprennent que celui qui manque quotidiennement de tout ne saurait être dans de semblables dispositions, qu'il a bien le droit de se révolter pour défendre sa vie et de montrer les dents à ses bourreaux avec les moyens à sa disposition et les armes en rapports avec ses conceptions, son énergie et son caractère.

Comme eux nous conviendrons que de pareils actes n'ont rien d'anarchiste — puisque l'anarchie c'est l'harmonie ; — mais comme eux nous n'oublions pas qu'avant d'être anarchistes nous sommes révolutionnaires, et qu'il faut jeter au feu de la révolution cette vieille bicoque puante dans laquelle nous étouffons.

Lorsqu'on est anarchiste on ne saurait ignorer son droit illimité à l'existence, ne l'ignorant pas, on est tenu de l'*affirmer* hautement quand les circonstances vous y poussent, et, dans ce cas, on est révolutionnaire ; l'un ne va pas sans l'autre.

Dans tous les cas il est plus digne et plus révolutionnaire de lever la tête et se défendre, que la courber et attendre, calmes, la manne patronale.

D'abord, ceux qui volent, fabriquent de la monnaie, incendient ou tuent ; lorsque ce ne sont pas des malades ou des brigands comme *tous* les bourgeois qui volent ce qui ne leur est pas nécessaire pour le simple plaisir d'en priver leurs semblables et de le gaspiller, sont des révoltés qui ont droit à toutes nos sympathies pour le courage dont ils nous donnent l'exemple.

Ils nous semble pourtant qu'ils sont assez châtiés les déshérités qui tremblent devant l'arsenal des criminelles lois de la société, et assez peu nombreux ceux qui secouent leur crinière.

Que ceux qui sont incapables de suivre leurs énergiques exemples leur tendent au moins une fraternelle main, et leur donnent leurs encouragements consolateurs ; cela vaudra mieux que toutes leurs affectations de fausse dignité.

Norza, Cerri ! ni frontières, ni épaisses grilles de prison ne barreront le chemin à nos sympathies ; nous vous les donnons sans réserve en attendant de vous donner la main.

Bientôt, espérons-le !

(*L'Avenir anarchiste*).

***

Paris. — La première réunion organisée par le groupe parisien de propagande anarchiste, a dépassé les espérances des organisateurs.

La salle était comble ; le conférencier s'est attaché à démontrer que « la séparation de l'Eglise et de l'Etat » (question à l'ordre du jour) n'est qu'un leurre pour le peuple et pour les gouvernants un tremplin électoral. C'est en effet en vue des prochaines élections générales que les bourgeois vont tous agiter des questions creuses. Lors même que l'on supprimerait le budget des cultes qui se chiffre à environ cinquante-deux millions, et en admettant l'hypothèse que cette somme serait répartie entre trente six millions d'individus, le sort des pauvres n'en serait guère amélioré.

Puis passant en revue les différentes nuances politiques, voire même les écoles socialistes autoritaires, ce citoyen démontre que tous les gens de pouvoir ont recours à l'erreur pour acquérir la domination.

L'attention de l'auditoire était à son comble d'après cette déduction logique, quand d'autres compagnons sont venus compléter le sujet, en disant que quel que soit le gouvernement qui ait le pouvoir en main, a besoin de subterfuges, de mystifications, d'abstractions pour faire croire aux peuples asservis qu'ils doivent patienter, se laisser mener et exploiter sans y trouver du mal ; qu'ils auront le bonheur après leur mort dans un autre monde, comme s'il y avait encore des vivants après les morts ?

Le groupe se propose de suivre toutes les questions qui préoccupent l'opinion publique, de les analyser et démontrer que l'harmonie ne peut exister que dans le communisme-anarchiste.

A cet effet des conférences auront lieu tous les jeudis soir, salle Rousseaux, rue Montmartre et rue Etienne Marcel, en face la grande poste, entrée libre.

***

Laon. — Le 1er février passe devant la cour d'assises de l'Aisne un compagnon coupable d'avoir récité *Germinal*.

## Italie

Depuis l'interruption du procès intenté aux 62 anarchistes de Rome, les nouvelles les plus contradictoires ont circulé sur les intentions du gouvernement à l'égard de nos camarades. On parlait d'une amnistie, d'une intervention de la Chambre, etc. Le fait est que le gouvernement craint la répétition du scandale et étudie quelque moyen pour frapper nos amis en secret.

Il y a déjà huit mois qu'ils sont en prison. En attenant, le gouvernement et la Chambre sont occupés à laver leur linge sale en famille : L'affaire de Massouah s'est terminée par l'acquittement de tous les accusés blancs, un pauvre nègre, une victime, a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. Le gouvernement a déclaré que les trois généraux qui ont fait commettre les meurtres à Massaouah ont agi dans l'*intérêt de la Patrie*, et bien que la commission parlementaire ait reconnu qu'aucune loi ne donnait le droit aux généraux d'égorger les indigènes, il ne sera plus question de cette affaire.

Gloire aux généraux Baldissera, Cossato et Orero ! Anastay est presque digne d'eux.

Deux anarchistes viennent d'être condamnés à Florence. De nouveaux journaux révolutionnaires paraissent à Terni, la Spezzia, Milan, Florence et Traparis.

*L'Homme libre.*

## Irlande

Il paraît que l'agitation recommence en Irlande. Le 31 décembre quelques bombes ont été placées dans les caveaux sous l'agence centrale du gouvernement anglais à Dublin. On y avait fait des réparations tout récemment.

L'explosion n'a produit que des dégâts matériels.

## Russie

On a fait un assez grand nombre d'arrestations. A Karkhoff, la police a saisi une imprimerie clandestine. Beaucoup d'arrestations ont été faites en Pologne, surtout à Varsovie.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Lyon. — Il vient de se former un nouveau groupe Croix-Rousien, qui prend pour titre : *Ni Dieu ni Maître* et avec l'aide de ceux qui existent déjà, une bibliothèque anarchiste est en voie de formation. Les compagnons qui voudraient nous aider dans notre tâche, par l'envoi de journaux, brochures, livres et ceux qui voudraient envoyer de l'argent pour leur achat, sont priés de s'adresser au compagnon Frénéat, Grande-Rue de la Croix-Rousse, 87, 4e allée, à Lyon.

***

Aux Anarchistes de la Somme. — Le groupe l'*Alliance libertaire*, qui vient de naître à Amiens, a pour but d'étendre ses relations dans tout le département. Conséquemment, nous prions les compagnons anarchistes de bien vouloir, dans chaque localité, si possible, donner l'idée du but que nous poursuivons et de correspondre avec nous avant le 15 janvier.

Adresser communications et correspondances à A. Pruvost, 51, rue des Corroyers, à Amiens.

***

Le groupe parisien de propagande anarchiste informe les camarades de Paris et de province, qu'à l'occasion du tirage au sort il fera paraître un journal intituler : *le Conscrit*. Ce journal, comme l'indique son titre, est spécialement fait pour démontrer aux jeunes gens quel rôle qu'ils sont appelés à remplir, leur démontrer la tyrannie de la discipline et l'abrutissement de la caserne, et ce que c'est que le patriotisme.

Nous croyons que nous faisons une excellente propagande anti patriotique.

Aussi engageons-nous les camarades de Paris et de province qui voudraient de ce journal, de nous fixer le nombre d'exemplaires qu'ils désirent et de nous envoyer le montant qui est de 3 francs le cent pour la propagande.

Il y a urgence, compagnons, car le tirage au sort a bientôt lieu, et le *Conscrit* paraîtra le samedi 23 janvier 1892. Adresser lettres et mandats au compagnon Charveron, 7, rue Ernestine, Paris.

***

Les compagnons sont prévenus que l'Almanach anarchiste de Sébastion Faure est en vente au prix de 0 50 l'exemplaires, 0 60 franco.

Par 25 exemplaires : 10 fr., 11 fr. franco par la poste.
» 50 » 19 fr., 20.25 »
» 100 » 37 fr., 39 fr. »

Toutes demandes doivent être accompagnés du montant.

En vente chez Guillaume, 24, rue Ramey, Paris.

Paraîtra prochainement :

Le 1er Mai — Le Suffrage universel — L'Amour libre — Le Droit au Vol et à l'Assassinat.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES *des détenus politiques*

Total des listes précédentes : 933 fr. 50.

N. M. 5 fr. — Lyon, collecte faite au restaurant Palais par le Petit Bernard 1 75.

Auguste et Marianne 1 fr. — Deux rats d'égoût 2 fr.

Total à ce jour : 943 fr. 25.

## CONVOCATIONS

Jeudi 14 janvier, salle Rousseau, rue Montmartre, 36, à 8 h. 1/2, conférence par un compagnon.

Sujet : Matérialisme et spiritualisme.

Le groupe la Sentinelle de Montmartre donne une soirée familiale, salle Charles, 2, boulevard Barbès, le dimanche 10 janvier, à 8 h. 1/2. Causerie, chants et poésies.

Lyon. — Une réunion régionale aurait pour objet de mettre en contact les compagnons disséminés dans la région, de les amener à se mieux connaître, à créer entre eux des relations suivies et à échanger des idées sur les diverses questions qui nous intéressent et plus particulièrement sur celles qui sont d'actualité.

Nous croyons bon de mettre à l'étude :

1° La manifestation du 1er mai prochain ;
2° Les manifestations périodiques ;
3° Les élections municipales de mai 1892.

Cette réunion régionale aura lieu le 16 janvier courant. Ce jour-là, à 8 h. 1/2, réunion publique. Le lendemain, à 9 heures du matin, réunion privée. A 2 heures de l'après-midi, grand meeting révolutionnaire ; à 8 heures du soir, grande soirée familiale.

Réunissez-vous de suite ; entretenez-vous de cette proposition, et faites votre possible pour prendre part, en nombre, si faire se peut, à cette réunion régionale dont l'importance ne vous échappera certainement pas.

Veuillez aviser de vos résolutions, le compagnon Paul François, 110, rue Rabelais, Lyon, afin que les camarades de Lyon prennent leurs dispositions pour recevoir les amis qui répondront au premier appel. De la sorte, ceux-ci n'auront à s'occuper que des frais de déplacement.

NOTA. — En réunion publique nous développerons les grandes lignes de l'Anarchie.

Besançon. — Le groupe anarchiste se réunit tous les vendredis, au café du Caveau, rue des Chambrettes. Les groupes de la région sont priés de vouloir bien envoyer leur adresse au compagnon Rouge, rue de Viguier, 6, en vue d'organiser des conférences.

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris — Impr. HABERT, 33, rue des Trois-Bornes.

CINQUIÈME ANNÉE, N° 17 — DIX CENTIMES — DU 16 AU 22 JANVIER 89

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'INSURRECTION EN ANDALOUSIE

D'un bout à l'autre des deux mondes les cœurs des révolutionnaires auront vibré à la lecture des télégrammes d'Espagne. Il fallait cela pour réveiller à nouveau l'esprit révolutionnaire, endormi par les sophismes. Victoire ou défaite — peu importe! Une nouvelle direction *sera* donnée par cet acte de révolte au mouvement anarchiste.

Ce sont des *hommes*, les compagnons d'Andalousie! Ils ne vont pas égorger les mendiants ou voler le vin et les parapluies chez les fermiers. C'est de fusils — non de pinces-monseigneur — qu'ils s'arment et, l'arme aux bras, ils vont déclarer la guerre à une ville entière, à ses troupes, à sa gendarmerie, dans l'espoir d'y proclamer la commune anarchiste. Ils ne vont pas piller les caves ; mais ils vont ouvrir les portes de la prison ; ils attaquent les soldats dans la caserne ; ils livrent bataille.

Enfin, puisqu'en vrais révolutionnaires les anarchistes andaloux n'ont jamais reculé devant le travail préparatoire au sein des masses — long et fatigant pour les aristos du sophisme, mais attrayant pour le révolutionnaire — ils ne se sont pas trouvés quatre pour livrer bataille autour d'un drapeau. Ils ont trouvé six cents paysans, les uns armés de fusils, les autres de fourches, prêts à marcher ensemble pour demander compte aux exploiteurs, les armes à la main, — pour essayer d'une manière ou d'une autre de mettre fin à l'exploitation dont le paysan est victime, dont il est las et dont il se hâte de secouer le joug.

## LES UNIONS OUVRIÈRES

On a souvent dit que les anarchistes, n'ayant aucune espèce de gouvernement dans leur parti, devaient nécessairement manquer d'unité dans leur action. Eh bien, jusqu'à présent, c'est toujours le contraire qui a eu lieu. Tout le développement des idées, voire même les engouements momentanés de telle idée ou telle autre, se sont produits avec un ensemble frappant ; et en ce moment même nous avons une nouvelle preuve de cette communion d'idées entre anarchistes aux quatre coins du monde.

Avec un ensemble d'autant plus remarquable qu'il est absolument spontané, les anarchistes de divers pays se posent la question s'il n'est pas temps de se lancer dans le mouvement ouvrier abandonné jusqu'à présent aux intrigants de la politique? A Londres, à New-York, à Saint-Etienne, en Belgique, la même question est venue se poser. Des articles, des manifestes, des lettres, posant et discutant la question sont publiés, et il est évident que c'est ce qui préoccupe en ce moment les anarchistes conscients de leur tâche révolutionnaire.

Nous ne pouvons qu'applaudir à ce courant d'idées, d'autant plus que nous pensons que les unions ouvrières seront bientôt appelées, sans doute, à jouer un rôle très important.

Dans toute l'histoire, dès l'âge de pierre si l'on veut, jusqu'à nos jours, nous voyons deux grands courants. D'une part, il y a eu les sorciers, les faiseurs de pluie, les guerriers, cherchant à diviser l'humanité, pour mieux la maîtriser. Les prêtres, nos savants actuels, nos gouvernants, nos rois, nos seigneurs fonciers — et nos politiciens aussi, en sont les représentants modernes.

Mais à ce courant de division et d'oppression, l'humanité a toujours opposé l'union des producteurs : tels le clan, travaillant et mangeant en commun ; la communauté de village, labourant le sol en commun ; l'union de métier se chargeant de produire telle branche des richesses. Le clan, la commune de village, les compagnonages du moyen-âge, les communes du douzième siècle — voilà à quoi l'homme a toujours eu recours pour défendre sa liberté contre les empiètements des minorités oppressives.

La destruction de toutes ces unions et l'émiettement des hommes — l'individualisme illimité de notre époque actuelle — sont un produit passager C'est le triomphe de l'Etat sur l'homme : le triomphe de la loi Romaine et de l'Eglise chrétienne sur les besoins profonds d'association volontaire. En attaquant l'Etat, la Loi, l'Eglise et l'Autorité sous toutes leurs formes, nous devons forcément, par cela même, travailler à la reconstitution de l'union volontaire. — Quelles formes, cependant, l'union volontaire peut-elle prendre ?

Pour vivre, il faut travailler. Que l'on soit sous le régime actuel, ou que l'on soit en anarchie, — il faut travailler pour avoir la nourriture, le logement, le vêtement, ainsi que les mille et mille choses nécessaires à l'homme civilisé. Tout cela ne se fera pas par un coup de baguette d'une fée bienfaitrice. Et comme les besoins de l'homme vont toujours en croissant, à mesure que les besoins urgents sont satisfaits, la révolution sociale n'amènera pas le règne de la paresse — n'en déplaise à Lafargue. On travaillera dans des conditions infiniment plus agréables, dans un but visible, avec infiniment plus de variété — on n'en travaillera pas moins et probablement plus qu'aujourd'hui.

Maintenant, un visionnaire fantaisiste peut s'imaginer qu'il pourra travailler chez lui, qu'il bâtira sa maison de ses propres mains, qu'il fera lui-même son piano ou son télescope ; un homme de bon sens sait qu'il devra travailler avec les autres, s'unir aux autres pour produire.

L'union de métier sera donc la cellule primaire dans toute société surgissant de la révolution. La société elle-même sera nécessairement une union des unions de tous les producteurs.

Certainement les unions de métiers surgissant de la révolution sociale devront être bien différentes de celles qui existent aujourd'hui. Chaque homme connaissant plusieurs métiers, et l'apprentissage de chaque métier devenant plus facile à mesure que l'homme aurait été mieux préparé au travail manuel en général, — l'union de métier n'aura rien de stable. Un tel travaillera aujourd'hui dans les champs, demain dans tel atelier, selon ses besoins de varier son occupation. Mais, qu'il fasse partie d'un groupe producteur pour un jour ou pour quelques heures seulement, le groupe vivra néanmoins, quels que soient les changements journaliers dans son personnel.

— « Sans faire de la philosophie de l'avenir — dit très bien la *Freiheit* de New-York — on peut déjà voir l'embryon des corps qui se chargeront du travail dans l'avenir. Ce seront les unions de métier.

« Leur forme actuelle, telle qu'elle s'est faite par la lutte contre l'ennemi capitaliste, n'a rien à voir avec l'essence même de l'union. Quand le but de l'Union sera changé, sa forme changera de même. Encore moins l'essence de l'union a-t-elle n'importe quoi de commun avec les singeries de gouvernement qui s'y produisent actuellement.

« Evidemment, se serait bien mieux si la révolution pouvait constituer les unions productives entièrement à nouveau. Mais les unions sont là, et force sera de compter avec elles. Il est absolument impossible d'espérer que le travail de la société révolutionnée puisse s'organiser en se passant des unions qui existent déjà.

« Eh bien, plus ces unions seront imbues d'un esprit anarchiste, plus cet esprit aura pénétré dans les masses du peuple travailleur, — plus libres seront les unions qui se formeront lors de la révolution. Et plus l'esprit étatiste socialiste aura pénétré dans les unions ouvrières — plus grand sera le danger d'une centralisation économique qui nous jetterait dans un Etat ouvrier, gouverné et discipliné et qui aurait pour résultat nécessaire une nouvelle oppression et une nouvelle sujétion.

« On comprend par cela, combien il est important pour les anarchistes de diriger le gros de leur forces et de leurs agitations de métier, afin d'y créer par leur propagande la vraie force à opposer et capable de lutter énergiquement contre l'esprit dominateur de l'Etat ouvrier ».

La justesse de ces remarques de la *Freiheit* saute aux yeux. En négligeant de contre-balancer dans les unions ouvrières l'influence des socialistes étatistes, non-seulement nous perdons l'occasion de parler directement à ceux qui font la vraie force de l'humanité — les travailleurs ; mais nous préparons encore la défaite des idées anarchistes dans la prochaine révolution. Les unions auront certainement en mains la reconstruction de la société pendant la Révolution, et nous les laissons s'imbiber d'idées absolument contraires à la révolution anarchiste que nous appelons de nos vœux.

Nous ne cherchons pas à contrecarrer l'emprisonnement du cerveau ouvrier. Pendant que nous perdons notre temps à causer entre convertis, nos ennemis autoritaires ne le perdent pas; exploitant les préjugés d'éducation, ils gaguent à leur idéal autoritaire précisément ceux qui décideront un jour de la victoire d'un côté ou de l'autre dans la tourmente révolutionnaire.

Dans un article suivant, nous reviendrons sur d'autres aspects de la question.

---

# L'AFFAIRE DE CHAMBLES

## (Saint-Étienne)

### *L'Interrogatoire*

Le président interroge, et ces « farouches » se conduisirent évidemment tout comme de simples voleurs, dont l'unique préoccupation est de se tirer d'affaire le meilleur marché possible.

Heureux d'avoir trouvé des avocats, ils se confient à eux du soin de les tirer de la mauvaise affaire.

Madeleine Rullière affirme ne rien savoir. Elle ne s'est jamais doutée que Koningstein-Ravachol ait volé quoi que ce soit. Quand elle louait une chambre garnie pour y loger avec lui, sous le nom de Marie Basset, elle « ne savait pas pourquoi il lui faisait louer cette chambre ».

On a trouvé chez elle 4,000 fr. et 500 fr. dans sa cave, — elle croyait qu'on avait volé un millionnaire! Et quand elle apportait avec Koningstein les 15,000 francs volés dans une malle, elle croyait transporter dans la malle de l'alcool en contrebande! Elle avoue avoir payé 55 fr. la voiture et donné 10 fr. de pourboire au cocher : elle croyait toujours faire de la contrebande d'alcool. Elle chantait tout le long de la route, « pour faire plaisir » à Koningstein. Et ainsi de suite. Vraiment, pour être voleur de profession, il faut être plus intelligent que ça.

Koningstein et Madeleine Rullière avaient volé 15,000 fr. environ. Après son évasion miraculeuse, dont il va être bientôt question, Koningstein est tranquillement rentré chez lui; il a pris 5 à 6,000 fr., puis il est parti tranquillement pour l'Espagne.

Inutile d'ajouter que Koningstein faisait cacher à Mme Rullière une cartouche de dynamite, trouvée intacte pendant la perquisition.

---

Lyonnet Rullière vit absolument étranger à tout ce qui se passe. Fachard est un soi-disant « anarchiste » et faux-monnayeur fort connu à Saint-Etienne, des anarchistes et de la police. Avec Koningstein-Ravachol, il faisait partie de la chambre syndicale des hommes de peine. Les sacs, remplis de monnaie, de l'Ermite ont passé par ses mains, mais c'était, dit-il, pour réparer une courroie de la valise. On a trouvé chez lui quelques objets recelés, il prétend les avoir achetés chez un marchand de bric-à-brac.

---

Crozet-Aramis a transporté les valises avec l'argent de l'Ermite. Il n'a pas quitté Ravachol depuis l'assassinat; mais il ne sait rien; il ne s'est jamais intéressé à savoir ce qu'il portait. Il nie toute complicité.

---

Pour les témoins, nous sommes forcés de reproduire textuellement le compte-rendu. Que le lecteur en juge lui-même :

Bénad, chef de la sûreté à Saint-Etienne :

Les renseignements recueillis sur les accusés, dit le témoin, sont des plus mauvais, surtout en ce qui concerne la femme Rullière et Fachard. Quant à Rullière, il ne pouvait ignorer l'inconduite de sa femme, mais la crainte que lui inspirait Ravachol semblait le paralyser. En tout cas, il paraît impossible qu'une somme de 10,000 francs soit entrée dans le domicile de cet homme à son insu.

Le président. — Vos placards sont garni de monnaie de billon, d'or et d'argent, et vous êtes le seul à l'ignorer.

Rullière. — Eh! oui.

Le président. — Avez-vous des renseignements particuliers sur Pierre Crozet?

Bénad. — Crozet ne vit que de contrebande. Pour le surplus, il est affilié aux groupes anarchistes de Saint-Etienne, où son influence a été remarquée plus d'une fois.

Le témoin rapporte ce propos de Fachard, après son arrestation : « Si Ravachol a assassiné l'ermite pour la cause anarchiste, il a bien fait! »

Il est constant aussi que Rullière assistait aux conciliabules anarchistes.

La femme Rullière professait, elle aussi, des doctrines anarchistes.

Le procureur. — Elle nous a même laissé des écrits où elle développe à sa façon les théories de l'Anarchie. Nous en donnerons lecture en temps utile.

Theychené, commissaire de police à Agen, ancien commissaire de police du quartier Saint-François, à Saint-Etienne, raconte en quelques mots l'arrestation et l'évasion de Ravachol, auquel il assistait.

Un juré. — *Est-il vrai que le commissaire Teychené ait reçu de l'avancement après l'évasion de Ravachol?*

Le procureur. — Tout ce qu'on peut répondre à M. le juré, c'est que M. Teychené, nommé à Nancy, a refusé ce poste et qu'on l'a envoyé à Agen.

Le président. — *Nous n'avons pas à entrer dans l'ordre d'idées que soulève M. le juré.*

Le cocher qui a conduit à Chambles Ravachol et la femme Rullière, le jeune Fraisse, raconte qu'il a reçu cinquante-cinq francs pour les deux courses de Notre-Dame de Grâce et de Villebœuf-le-Haut.

Le président. — A quelle heure êtes vous parti du Vigneron?

Le témoin. — A 9 heures 1/2 du soir.

D. Combien de temps avez-vous stationné au pied de la colline? — R. Au moins 2 h. 1/2.

D. Vous avez aidé à charger les colis? — R. Oui : une valise et un cabas qui étaient fort lourds.

D. Aucune pensée ne vous est-elle venue à l'esprit, à propos de ce voyage nocturne? — Non, M. le président.

D. Au retour, on est convenu avec vous d'un supplément de prix pour conduire jusqu'à Saint-Etienne Ravachol et la femme qui l'accompagnait. — R. Oui, M. le président, et la femme m'a promis un pourboire de dix francs.

Madeleine Rullière. — Je n'ai rien promis. C'est regrettable que Ravachol ne soit pas là (Explosions de rires). Il pourrait préciser (Nouveaux rires).

Le président. — En effet, c'est très regrettable (Rires).

Cinq jours après l'expédition de Chambles, Ravachol se présente de nouveau chez M. Fraisse, à Unieux, y loue, à neuf heures du soir, une voiture pour Saint-Just-sur-Loire, et à peine en route, interroge le témoin sur le voyage du 21 juin.

Le jeune Fraisse, reconnaissant Ravachol, et pris d'un sinistre pressentiment, prétexta un oubli quelconque pour revenir sur ses pas et se débarrasser d'un voyageur suspect. Ravachol, lui, ne demanda pas son reste et disparut.

L'employé d'octroi, devant lequel Ravachol et la femme Rullière passèrent à cinq heures du matin, déclarant transporter de la ferraille, a entendu la femme Rullière éclater de rire après avoir franchi la limite de l'octroi.

Les perquisitions pratiquées chez les accusés Fachard et Rullière ont amené la découverte d'objets provenant d'un autre vol et pour lequel un fermier nommé Boyer a déjà été condamné à cinq ans de prison.

A plusieurs reprises, Madeleine Rullières se rend un compte assez exact de la situation critique où l'a jetée Ravachol; ce qui lui arrache cet aveu :

— Il aurait mieux valu pour moi que je me sois rompu les deux jambes en montant dans la chambre de Ravachol.

Le président. — Et pourquoi?

L'accusée. — Parce que je ne serais pas là.

On entend aussi un ancien détenu de la maison d'arrêt de Montbrison, à qui Fachard avait remis un billet chiffré, à l'adresse d'un sieur Fauvet, rue de l'Hôpital, à Saint-Etienne. Fouillé au moment de franchir le seuil de la prison, le témoin fut trouvé nanti de ce billet, dont la traduction ne tardait pas à être connue.

Le président. — Dites-moi, Fachard, quel est ce Fauvet?

Fachard. — C'est un ami.

D. Un ami qui peut être a été condamné avec vous? — R. Oui, il a comparu en même temps que moi devant le tribunal correctionnel de Saint-Etienne, sous l'inculpation de fabrication de fausse monnaie, et condamné à 15 mois de prison, pendant que je l'étais moi-même à dix-huit mois.

D. Et quel intérêt aviez-vous donc à écrire à ce Fauvet? — R. C'était pour faire savoir aux compagnons que je n'avais rien dit et ne dirais rien » Traduction, qui pût compromettre notre ami Ravachol.

D. Oui, nous savons que Ravachol était très avant dans votre intimité. — R. Je le connaissais beaucoup, mais cela ne m'empêchait pas de travailler très assidûment.

D. Que vous soyez laborieux, c'est un fait constant; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est votre condamnation pour escroquerie.

### *Le Requisitoire*

On prévoit le réquisitoire. D'une part, il établit la part jouée par chacun des accusés. D'autre part, c'est la description de la part prise par Crozet, Fachard et Koningstein Ravachol à la Bourse du Travail, dans le syndicat des hommes de peine, sous le nom d'anarchistes.

Le procureur finit par demander aux jurés de l'indulgence pour Rullière, Fachard et Crozet. Somme toute, c'est un procès à l'Anarchie plutôt qu'aux inculpés de l'affaire de Chambles.

Nous ne relevons dans le discours du procureur que ce passage intéressant, où il cherche à couvrir la police sur le fait de l'évasion de Koningstein-Ravachol. Nous reproduisons textuellement :

L'assassin de Jacques Brunel venait d'être appréhendé et, soit dit en passant, on le trouvait porteur de trente pièces fausses d'un franc, qui n'avaient certainement pas appartenu, celles-là, à l'ermite de Notre-Dame-de-Grâce. Notre héros, donc, les mains enchaînées, entouré d'une brigade d'agents que commandait le commissaire de police Teychené, avait pris la menace aux lèvres et la rage au cœur, le chemin de la prison.

« Le cortège cheminait depuis quelques minutes, quand un ivrogne à la démarche titubante, un solide mineur paquet sur les épaules, vint se jeter dans les jambes des agents. On s'arrête. Le noctambule, invité à s'expliquer sur sa présence en ces lieux et à cette heure, répond par des grognements inarticulés, d'abord, par des injures ensuite. L'escorte de Ravachol s'émeut, se trouble et oublie, une seconde, son prisonnier pour s'occuper du nouveau venu. C'était le salut pour l'assassin. D'un coup de tête il envoie rouler à terre un de ses gardiens, et, jouant des jambes, il disparaît dans la nuit.

« Cette évasion, ajoute M. Cabanes, a paru extraordinaire, invraisemblable, et, à cette audience même, un juré s'est fait l'interprète du sentiment d'inquiétude et de surprise qui dominait, à ce moment, l'opinion publique.

« Eh bien! qu'il me soit permis de dire que la fuite de Ravachol s'est produite dans des conditions absolument anormales, qu'elle a été le résultat d'une imprudence, d'une faiblesse et d'une négligence qui, depuis lors, ont été frappées d'une juste sanction.

« Le commissaire de police qui avait pris la direction des agents et assumé, par conséquent, la responsabilité de ce qui pouvait se passer, a été, pour ce fait, l'objet d'une disgrâce méritée.

Le procureur se garde cependant de préciser la disgrâce et un juré l'a nettement qualifiée d'avancement.

### *Plaidoiries*

Les plaidoiries encore doivent être reproduites verbalement d'après le *Mémorial de la Loire*. Nous ne pouvons les analyser. Les voici :

« Le défenseur de Madeleine Rullière, Dupin, s'appuyant sur les investigations minutieuses auxquelles la police s'est livrée en cette affaire, et dont elle se prévaut aujourd'hui pour signaler à la justice les complices de Ravachol comme particulièrement dangereux, s'étonne que l'on n'ait pas songé à arrêter, bien avant le crime de Notre-Dame-de-Grâce, le triste héros de cette sanglante tragédie, *puisqu'il était notoirement connu, par le service de la sûreté, pour vivre de vols et se livrer à la fabrication de la fausse monnaie.*

« Cette sage prévoyance ayant fait défaut, la société déplore aujourd'hui un assassinat de plus et ne peut demander des comptes qu'aux complices du meurtrier, à Rullière, à Fachard, à Crozet, à Madeleine Rullière, dont la situation, qu'on le veuille ou

# LA RÉVOLTE

## SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours


## SOMMAIRE


Les Aptitudes et les Actes. **L. Manouvrier.**
L'École de Yasnaia Poliana. **L. Tolstoï.**
Deux Destinées d'hommes. **H. de Balzac.**
La Doctrine de Marx et le nouveau Programme des Social-Démocrates allemands. **S. Merlino.**


## LES APTITUDES & LES ACTES[1]

*(Suite et Fin)*

Je n'ai pas la prétention d'avoir épuisé le programme que je m'étais fixé, mais j'espère cependant avoir atteint le but indiqué au commencement de cette conférence et avoir successivement montré combien grande est l'influence du milieu extérieur sur nos actes et même sur nos aptitudes; combien il est illusoire, surtout chez l'homme, de pronostiquer les actes d'après les aptitudes; combien il est difficile de diagnostiquer les aptitudes elles-mêmes soit d'après les actes, soit d'après la conformation d'un appareil aussi peu connu anatomiquement et physiologiquement que le cerveau; combien il est téméraire d'affirmer quelles étaient les aptitudes innées d'un individu d'après l'examen de ses aptitudes modifiées et transformées sous l'influence du milieu, combien il est difficile d'isoler cette influence de celle de la constitution anatomique dans le déterminisme de nos actes, et combien l'on est exposé à faire fausse route dans la recherche, cependant si intéressante et si importante, des variations organiques correspondantes à tels ou tels actes dont la nature et la valeur sont dans une si large mesure déterminées par des conditions extérieures.

La physiologie progresse de plus en plus dans la connaissance des attributions de chaque partie du corps et du mécanisme des différents actes. L'anatomie comparative progresse aussi dans l'interprétation des variations de structure, de disposition, de forme et de développement des organes, et il est permis de conjecturer que la phrénologie, trop justement discréditée aujourd'hui, renaîtra sous une forme vraiment scientifique; mais alors elle ne sera plus une sorte d'art divinatoire consistant à tirer des horoscopes. Ce sera déjà bien beau d'être en mesure de faire avec quelque certitude des diagnostics d'aptitudes sans s'aventurer jusqu'à la prédiction des actes. Certains auteurs ne semblent pas avoir compris que cette prédiction est d'un tout autre ordre que celui des pronostics médicaux.

J'ai eu en vue, dans cette conférence, les variations normales du corps humain. Il me reste donc à faire une réserve au sujet des variations pathologiques qui peuvent supprimer ou modifier plus ou moins profondément les aptitudes élémentaires et diminuer la souplesse avec laquelle un organisme normal utilise ses aptitudes pour obéir aux influences extérieures.

J'aurais eu à parler plus longuement de l'hérédité pour montrer qu'en dehors des actes automatiques coordonnés dans les centres nerveux inférieurs, l'hérédité transmet non des actes mais des aptitudes élémentaires susceptibles de servir à l'accomplissement d'actes variés, et d'autant plus qu'il s'agit d'un animal plus supérieur. A ce que j'ai dit sur ce point à propos de l'intelligence et de l'instinct, j'ajouterai seulement que la répétition des mêmes actes par une série d'individus descendants d'une même souche n'est pas du tout une preuve suffisante de l'hérédité de ces actes, ainsi qu'on l'a cru trop souvent. La répétition de certaines conditions de milieu suffit pour produire la répétition des mêmes actes dans une longue série d'individus même dissemblables quant à leurs aptitudes innées. C'est en vain que l'on cite, par exemple, comme preuve de la transmission héréditaire du crime des familles qui ont produit jusqu'à dix, vingt et cent criminels. Les citations de ce genre prouvent surtout combien l'on fait facilement abstraction des influences de milieu. Si l'on eût retiré d'une telle famille un enfant dès sa naissance, je ne dis pas qu'on en eût fait sûrement un honnête homme, car il n'existe pour cela aucune recette infaillible, même quand il s'agit d'opérer sur des enfants bien nés. Mais je pense que si l'on veut faire, d'un enfant issu de parents honnêtes, un honnête citoyen, on se gardera bien de le faire élever dans un repaire de voleurs. Je regretterais de laisser là cette question si je n'avais l'intention de la reprendre plus largement dans un prochain travail.

Ce que je regrette, c'est que le défaut de temps m'ait empêché d'indiquer, chemin faisant, les applications théoriques et pratiques de la thèse soutenue dans cette conférence. Mais je vois, parmi mes bienveillants auditeurs, des anatomistes et des physiologistes, des médecins, des éducateurs, des juristes qui sauront bien combler eux-mêmes cette lacune, si tant est que j'aie eu l'honneur d'entraîner leur conviction.

MANOUVRIER.

[1] *Les Aptitudes et les Actes*, brochure par L. Manouvrier. — Administration des Deux Revues, 111, boulevard Saint-Germain, à Paris.

## L'ÉCOLE DE YASNAIA POLIANA[1]

Il y a quelques semaines, la *Révolte* publiait une lettre de Tolstoï avec quelques restrictions sur les opinions actuelles de l'auteur.

Pour les enthousiastes de ce magnifique génie qui, plus qu'aucun autre, nous fit comprendre le droit absolu de tous les êtres humains aux prérogatives que se réserve le petit nombre, qui dénonça l'autorité sous toutes ses formes : argent, Etat, science officielle, qui se complut à trouver la plus haute expression de la personnalité humaine chez un humble moujik, mis par lui en opposition avec un Napoléon, c'est en effet un déchirement que de voir Tolstoï non se rallier aux satisfaits (ce serait impossible à cet homme, grand surtout par le cœur), mais accepter l'ordre de choses actuel comme la volonté de Dieu. Une religiosité maladive à laquelle, par une sorte d'atavisme national, il est resté toujours attaché, lui fait considérer l'Etat comme d'institution divine, à mesure qu'il avance en âge et qu'il se sent plus découragé, ce mysticisme l'étreint et l'enveloppe comme d'un filet aux mailles enchevêtrées et semble même dévoyer son intelligence, encore si lumineuse quand il s'agit de bonté.

Nous lisions, il y a quelques jours, un de ses premiers livres écrit en 1862, où percent déjà les préoccupations auxquelles nous venons de faire allusion, mais livre révolutionnaire entre tous, qui démolit de fond en comble l'édifice de routine scolastique élevé par des générations de maîtres et de professeurs. Nous ne pouvons résister à l'envie d'en citer quelques passages aux lecteurs de la *Révolte*.

Pour Tolstoï la liberté est la règle. Travaille qui veut dans ses classes. Le maître est lui-même à l'école, et ce sont les écoliers qui par la pratique en arrivent à découvrir les meilleures méthodes, les procédés les plus simples quand la nécessité s'en impose. Toutes les fois que l'autorité s'affirme, que la libre initiative est écartée, le but est manqué : tout est à recommencer.

Nous regrettons de ne pouvoir tout citer, entre autres la belle préface de Bergerat, et surtout l'histoire d'une promenade et celle d'une baignade où la profonde poésie de la nature, le sentiment inné du besoin de l'art chez les plus petits est révélé au maître par ses humbles élèves.

Je suis convaincu que l'école n'a pas à intervenir dans l'éducation, pure affaire de famille; — que l'école ne doit ni punir ni récompenser, qu'elle n'en a pas le droit; — que sa meilleure police et administration consiste à laisser aux élèves liberté absolue d'apprendre et de s'arranger entre eux, comme bon leur semble.

...Ils s'asseoient où il leur plaît sur les bancs, les tables, sur l'appui de la fenêtre, sur le plancher, dans les fauteuils. Les fillettes s'asseoient toujours ensemble. Les amis d'un même village, surtout les petits — la camaraderie est plus grande entre eux — se mettent toujours à côté l'un de l'autre. Dès que l'un d'eux a choisi tel ou tel coin, tous ses compagnons, se poussant, se glissant sous les bancs, viennent s'y asseoir côte à côte, et, promenant leurs regards autour d'eux, manifestent par leur physionomie un air de bonheur et de satisfaction, comme s'ils se sentaient heureux pour la vie de se voir là. Le grand fauteuil qui se trouve dans la classe on ne sait comment, est l'objet de l'envie générale. Dès que l'un a l'idée de s'y installer, rien qu'à son regard, l'autre a deviné son intention, et tous deux se précipitent, et c'est à qui l'emportera. Le plus leste s'étend, la tête beaucoup plus basse que le dossier, mais il lit aussi bien que les autres, tant il prend cœur à sa besogne.

Il n'est pas rare que maîtres et élèves se lais-

[1] *L'École de Yasnaia Poliana*, par Léon Tolstoï, traduction de B. Tseytline et E. Jaubert, préface d'Emile Bergerat. (Albert Savine, éditeur).

sent entraîner et que la classe, au lieu d'une heure, se continue trois heures durant. Il arrive aux enfants de crier eux-mêmes :

— Pas encore!... encore!

Et de rabrouer ceux qui s'ennuient.

— Si cela t'ennuie, va donc avec les petits!

Les écoliers sont des hommes, des êtres soumis, tout petits qu'ils soient, aux mêmes nécessités que nous, des êtres pensants comme nous ; tous ils veulent apprendre, et c'est pourquoi ils vont à l'école, et c'est pourquoi ils arrivent sans effort à cette conclusion, que, pour apprendre, il leur faut se plier à de certaines conditions. Non seulement ils sont des hommes, mais ils constituent une société d'êtres réunis dans une pensée commune.

....Je regardai la figure des punis. A la voir encore plus pâle, plus souffrante, plus sauvage, je me rappelai, je ne sais pourquoi, les forçats, et la conscience d'une vilenie cria soudain si fort en moi, que j'arrachai l'étiquette en disant au coupable d'aller où il voudrait. Je sentis brusquement, non par l'esprit, mais par tout l'être, que je n'avais pas le droit de torturer cet enfant pauvre, que je ne pouvais faire de lui ce que nous voulions en faire, moi et ses camarades. Je sentis qu'il y a des secrets de l'âme qui nous sont fermés et que la vie seule peut modifier, non les reproches ni les punitions.

Sait-on si la honte détruit la disposition au vol? Peut-être la stimule-t-elle. Peut-être n'était-ce pas de la honte ce qu'exprimait son visage. Je le sais même sûrement que ce n'était pas de la honte, mais quelqu'autre chose qui eût peut-être dormi pour toujours dans son âme, et qu'il n'eût point fallu éveiller!

Que dans le monde qu'on appelle pratique, dans le monde des Palmerston et des Cain, dans le monde qui tient pour raisonnable non ce qui est raisonnable mais ce qui est pratique, que là les gens, punis eux-mêmes, s'arrogent le droit et le devoir de punir. Notre monde d'enfants, d'être simples, francs, doit rester pur de mensonge, de cette criminelle croyance en la légitimité des châtiments, d'où il suivrait que la vengeance est juste dès que nous l'appelons punition.

— Viens à l'école au crépuscule ; tu ne vois pas de lumière aux fenêtres, tout est paisible ; la neige sur les marches de l'escalier, un faible et sourd murmure, un mouvement derrière la porte, un gamin qui, se tenant à la rampe, monte deux par deux les degrés, montrent seuls que les écoliers sont là.

— Entre dans la classe. Il fait presque nuit derrière les vitres gelées ; les aînés, les meilleurs élèves, poussés par leurs camarades, sont proche du maître, et levant leurs petites têtes, tiennent leurs regards attachés sur sa bouche. La fillette de la cour, toujours penchée sur une haute table, le visage préoccupé, a l'air d'avaler chaque mot.

Parfois quand les classes sont intéressantes et qu'elles se multiplient, quand les enfants sont fatigués ou à la veille d'une fête..., tout d'un coup, sans dire un mot, à la deuxième ou troisième classe, deux ou trois écoliers s'élancent dans la salle et prennent vivement leur chapeau.

— Où allez-vous?

— A la maison.

— Les enfants ont dit : « A la maison », répond l'élève interpellé en se glissant dehors avec son chapeau.

— Mais qui a dit cela?

— Les enfants sont partis.

— Comment donc? demande le maître, ennuyé, en préparant sa leçon, reste, toi.

Mais dans la classe accourt un autre garçon, le visage animé, avec un air d'embarras.

— Pourquoi restes-tu? dit-il d'un ton bourru à l'enfant retenu, qui, dans son hésitation, tortille entre ses doigts les flocons de son bonnet.

Les enfants, voilà où ils sont déjà! A la forge peut-être.

Et tous deux se précipitent au dehors, en criant de la porte :

Adieu, Ivan Petrovitch.

« Les enfants vont à la maison! » et les petits pieds de frapper sur les marches, et les écoliers, dégringolant, bondissant comme des chats, tombant sur la neige, se devançant l'un l'autre à la course, de s'élancer vers la maison avec des cris. — Pour ma part à l'école de Yasnaia Poliana j'étais ravi de voir ces scènes se renouveler plusieurs fois dans un mois.

Le maître est toujours porté involontairement à choisir pour lui le procédé d'enseignement le plus commode. — Plus ce procédé est commode pour le maître, plus il est incommode pour les élèves. — Celui-là seul est bon qui satisfait les élèves.

Presque tous, quand nous étions petits, on nous a forcés de manger à table avec du pain : on ne l'aimait guère alors, sans savoir pourquoi ; aujourd'hui, on ne mange volontiers qu'avec du pain. Presque tous, on nous a forcés à tenir la plume avec les deux doigts étendus, et tous nous la tenions en ployant les doigts, parce qu'ils étaient trop courts ; aujourd'hui nous étendons les doigts. On se demande : pourquoi nous avoir martyrisés ainsi pour une chose qui s'est faite d'elle-même quand le besoin en a surgi? Est-ce qu'en toutes choses le goût, le besoin de la science, ne surgiront pas semblablement d'eux-mêmes?

L'expérience m'a convaincu, rien n'est plus pernicieux pour l'enfant que d'avoir à répondre seul, rien de plus funeste que les rapports de supérieur à subordonné qui en résultent entre le maître et l'élève, rien ne me révolte plus que ce spectacle d'un homme qui torture un enfant sans avoir aucun droit pour cela. L'instituteur sait bien que l'élève souffre de se tenir, rougissant et suant, debout devant lui, lui-même trouve cela ennuyeux et difficile, mais il a une règle, il faut accoutumer l'élève à parler seul.

Il me semble que ce procédé d'interrogation individuelle est un vestige de l'ancienne superstition qui consistait à répéter sa leçon mot à mot d'un bout à l'autre, et que partout où les examens sont introduits (sous le terme d'*examens*, j'entends l'obligation de répondre sur un point donné), apparaît seulement une nouvelle matière inutile, qui demande une peine particulière, des aptitudes spéciales ; et cette matière s'appelle *préparation aux examens*. L'élève apprend l'histoire, les mathématiques, etc., et surtout *l'art de répondre aux examens*.

L. Tolstoï.

## DEUX DESTINÉES D'HOMMES

OU

### Nouveau moyen de parvenir [1]

Ces deux destinées appartenaient à deux vauriens, Ripopette et Maclou. Ces deux vauriens étaient contrebandiers du temps que Charles X était roi légitime ; et c'est une justice à leur rendre, que pas un autre ne *descendait* un douanier avec autant de perfection.

Le prince de Polignac les employa souvent à lui passer de la dentelle ; et moi, j'aimais fort leur tabac. Je n'en prenais pas d'autre. Permettez même que je m'arrête un instant pour en goûter encore. — Voilà qui est fait.

Cependant, à force de tirer des coups de fusil aux hommes de la douane, ils finirent par en attraper ; Ripopette, du moins, qui reçut une balle légale dans la fesse gauche, d'où maintenant il tire la jambe gauche. Quant à Maclou, il eut la figure partagée en deux parties horizontales par un coup de briquet, ce qui maintenant lui fait faire une grimace de possédé.

Cela, naturellement, les dégoûta du métier ; ils vinrent à Paris, munis de leurs deux blessures, et se mirent à solliciter. C'était la mode alors. Ils se présentèrent chez le ministre, l'un tirant la jambe, l'autre faisant sa grimace. Ils prétendirent tous deux avoir été blessés aux barricades. Maclou, qui l'était à la face, fut cru sur parole, malheureusement pour lui, et alors, on ne lui donna rien.

Bien au contraire, on le fit mettre à la porte.

Ripopette, qui l'était par derrière, à la façon des lâches, ne fut pas cru, et alors, on lui donna quelques secours.

Ils les mangèrent ensemble. — Quand ils eurent mangé, ils eurent faim. Ils voulurent travailler honnêtement. Point d'ouvrage. Ils voulurent travailler malhonnêtement. Beaucoup d'ouvrage.

Ils ne firent pourtant pas le commerce de fusil anglais [1], ce qui était hors de leur portée ; mais ils se louèrent, les jours de solennité, à faire de l'enthousiasme public, à se répandre dans les groupes, et à crier : *Vive un tel!* comme des enragés. Cela s'est fait ainsi, même sous Bonaparte.

Arriva le 14 juillet, cette grande journée des assommeurs. Ripopette et Maclou s'embrigadèrent parmi d'autres ouvriers, amis, comme eux, de l'ordre public et de la royauté fondée en juillet. Dès le 13, ils étaient chez Souchet à se remplir d'ivresse pour le roi, et de fromage de Gruyère. On leur avait promis trois francs et une place superbe. Ils se crurent au terme de leurs chagrins ; dans leurs rêves de bonheur, ils entrevoyaient déjà cette félicité douce que donnent un bon traitement et une conscience pure.

Et ils assommèrent

Par malheur, tout compte fait, ils n'avaient assommé que cinquante-deux républicains, dont vingt-cinq femmes, treize enfants et douze vieillards. Souchet et Armand avaient fait mieux que ça ; ils avaient montré trois fois plus de dévouement à l'ordre de choses. Ils eurent la place et ne donnèrent pas les trois francs.

Tout le fruit que Ripopette et Maclou retirèrent de leur patriotisme, ce fut une redingote et un chapeau gris, dont chacun d'eux se *requinqua*, sur les éternels ennemis de la tranquillité publique et de la propriété particulière.

Or, le bon ordre étant rétabli, et n'ayant pu d'ailleurs être sergents de ville, Ripopette et Maclou se mirent à voler des mouchoirs de poche le soir, et à crier, le matin, des extraits du *Moniteur*. Malheureusement encore, personne n'achetait leur *Moniteur*, et les mouchoirs de poche sont devenus à si bas prix, qu'à ces deux métiers-là, il n'y avait pas même de l'eau à boire.

C'est pourquoi, un beau jour, ils se jetèrent à la Seine et se noyèrent de compagnie, ce qui leur fut du moins une consolation.

— Mais, me demanderez-vous, que firent-ils quand ils furent noyés?

Vous allez voir.

Le fait est qu'ils ne se noyèrent pas tout à fait ; l'un ne se noya qu'à moitié, l'autre qu'aux trois quarts. Il n'y avait chez eux qu'éclipse de la vie. On les repêcha donc. Quand ils furent repêchés, on leur donna des clystères de fumée de tabac pour les faire dégorger ; on leur appliqua des ventouses sur tous les points ; on épuisa sur eux tous les moyens de l'art ; on fit tout, en un mot, pour les rendre à la vie. On n'eût fait rien de mieux pour Louis-Philippe lui-même. Quand ils furent rendus à la vie, on leur demanda s'ils avaient de quoi vivre, et, comme ils répondirent que non, on les jugea et condamna, pour les punir de vivre, l'un à

1 *Œuvres de Balzac*, Calmann Lévy, éditeur.

1 Allusion à la scandaleuse affaire dite des « fusils Gisquet ».

deux mois de prison, l'autre à deux mois et demi. Pourquoi cette différence ? Je n'en sais rien. Effet du hasard.

— Ce n'était pas la peine, direz-vous, de leur donner des clystères de fumée de tabac !

Je suis de votre avis. Il est possible que ce ne fut pas la peine, mais c'est comme cela chez les peuples civilisés. On empêche les gens de se jeter à l'eau, on veut qu'ils vivent, bon gré mal gré ; et, de plus, qu'ils vivent bien : le tout par philanthropie. Le cas échant, même, on les somme trois fois d'avoir à vivre ; après quoi, on leur tire des coups de fusil pour les contraindre à vivre ; toujours par philanthropie.

Mais revenons.

Aux termes dits, Ripopette et Maclou sortirent de prison. Comme le philanthropisme leur avait été fort peu profitable, que d'ailleurs l'hiver commençait, que l'eau était trop froide alors, et qu'il n'est vraiment agréable de se noyer que pendant l'été, il leur fallut s'ingénier d'autre façon à vivre ou à mourir. Tous deux, quoique séparés encore, avaient eu la même idée, idée fort ingénieuse, comme vous allez voir.

C'était par un brouillard épais, à la chute du jour, sur un chemin de la Vendée. Ripopette aperçut quelqu'un, et Maclou aperçut quelqu'un.

— Halte-là ! Ta bourse, et crie : « Vive Henri V ! »

Ils disent et se couchent en joue.

Ce quelqu'un, en effet, c'était Maclou pour Ripopette, et Ripopette pour Maclou.

— Eh ! quoi ! c'est toi !

— C'est toi !

— Que fais-tu maintenant ?

— Je fais du trône et de l'autel. Et toi ?

— Moi aussi, je me suis mis chouan.

— Avec qui ?

— Avec Diot. Et toi.

— Moi, je travaille à mon compte.

— Embrassons-nous.

En effet, ils s'étaient mis chouans. C'est un fort bon état par le temps qui court. On peut même dire qu'avec celui de roi, c'est le meilleur connu. Toutefois, il ne suffit pas d'être roi, ni d'être chouan. Il faut être bon roi, il faut être bon chouan, il faut briller dans la partie. Et, par malheur toujours, Maclou n'avait pas de dispositions ; il vous tuait les passants, tout simplement, tout bêtement, il en tuait même beaucoup, mais comme eût pu le faire un brigand ordinaire. Ce n'était pas cela. Aussi qu'advint-il ? qu'il fut pris et occis juridiquement, malgré la protection puissante que lui accordait Ripopette. Il finit prosaïquement. Quant à Ripopette, oh ! ce fut bien autre chose. Ripopette ne se borna pas à tuer les passants pour avoir leur monnaie et leur inspirer l'amour de la légitimité. Ripopette fit mieux, il attaqua les diligences, incendia, viola, chauffa. Ripopette avait toujours été ambitieux. Il se fit donc un nom terrible, à l'égal de Diot ; si bien que, pour se débarrasser de lui, l'autorité, ne pouvant le prendre, le cajola, l'amadoua, l'amnistia et le gratifia très largement.

Après cela, vous qui cherchez à parvenir, ayez donc les goûts simples, les mœurs douces, et le cœur désintéressé de l'infortuné Maclou !

Et maintenant Ripopette est heureux ; il a une place je ne sais où, et il sollicite la croix d'honneur.

Qui sait ?

C'est ainsi qu'a commencé la noble souche des Montmorency.

H. de Balzac.

# LA DOCTRINE DE MARX

ET LE NOUVEAU

## PROGRAMME DES SOCIAL-DÉMOCRATES ALLEMANDS

Sur quoi donc se base la supposition de l'égalité des échanges pour Marx et pour les économistes ?

Sur une abstraction, ou plutôt sur une série d'abstractions.

Marx fait abstraction de la nature et des mobiles réels de l'homme, de la nature et des qualités spécifiques du travail, de la nature et de l'utilité spécifique des choses ; enfin de toutes les circonstances qui précèdent, accompagnent et suivent la production.

L'ouvrier vend sa force de travail pour ce qu'elle coûte à entretenir. Pourtant d'autres éléments concourent à la détermination des salaires : Marx les ignore. Il supprime tout court les différences qualitatives entre les travaux, réduit tous les travaux, même artistiques, intellectuels, d'invention ou professionnels, à un travail abstrait, indistinct, égal et rudimentaire.

La quantité de travail que la production d'une marchandise a coûtée au travailleur, ou plutôt la quantité de travail qu'elle aurait dû coûter au moment de l'échange, — le travail socialement nécessaire — détermine la valeur d'échange de la marchandise ; laquelle valeur d'échange est « une chose mystérieuse, un hiéroglyphe social, etc. »

Là-dessus d'autres suppositions. D'abord celle d'un marché universel où les marchandises particulières ne sont que les parts exactes d'une marchandise universelle. Ces capitaux et individus sont d'une mobilité extrême et toujours par hypothèse toutes les difficultés de passage d'une industrie à l'autre, d'un pays à l'autre sont supprimées ; les distances, les coutumes, les sentiments, l'ignorance disparaissent ; partout la circulation et le mouvement perpétuel. Nous nous sentons transportés dans le plus idéal, le plus utopique, le plus absurde et le plus mystique des mondes. Marx emprunte sa terminologie et ses comparaisons à la théologie et à la mythologie. Les hommes perdent leur corporalité. L'ouvrier devient une force de travail, le capitaliste un agent d'accumulation, ou du « capital personnifié ». Le marchand, le propriétaire, sont des personnages mystiques, ombres du capitaliste ; ils se contentent de la part de butin que leur cède l'exploiteur direct du travail.

Et tout ce brouillamini, toutes ces fantasmagories ont pour but, louable sans doute, de combattre plus efficacement le capitalisme, en le chargeant de tous les crimes, de toutes les iniquités des autres classes de la société.

***

Marx vécut à un moment de développement gigantesque du capitalisme, et dans la patrie même du capitalisme, en Angleterre. Il vit parfaitement ce que les autres institutions, — l'Etat, la famille, etc., — avaient d'injuste et de caduc ; mais il voulut les subordonner au capital. En d'autres termes, il voulut donner une tête au système bourgeois pour la trancher d'un coup ; il fit de la question sociale un nœud gordien, dont il put être l'Alexandre.

Pour ce faire, il n'eut qu'à s'en tenir exactement aux enseignements de l'économie politique.

Celle-ci, ne pouvant justifier les iniquités sanglantes de l'organisation économique sortie de la Révolution française, avait pris le parti d'en ignorer au moins une bonne partie. Elle avait imaginé une société fantastique, où tous les hommes rivaliseraient d'activité et d'intelligence, sans être entravés par l'accaparement des sources et des instruments du travail. De cette hypothèse, l'économie politique avait déduit que puisque les hommes sont libres d'acquérir des richesses, il n'y a qu'à les laisser faire ; sans doute, à la longue, les inégalités originaires se corrigeraient, et chacun se trouverait récompensé selon son mérite.

D'après cette théorie, le capital n'est que du travail accumulé et la rente n'entre pas comme élément du prix des produits. On avait fait d'autres découvertes également étonnantes, dont la plus étonnante était que (ceci pour ceux qui ne seraient pas contents !) les rapports économiques en général, la répartition des richesses en particulier sont réglés par des lois fixes et inébranlables, qu'on ne peut y apporter des changements sans détruire l'harmonie de la création et sans s'attirer la colère et la vengeance de ces mêmes lois, assez puissantes pour remettre d'elles-mêmes les choses en ordre en rejetant le bâton lancé dans leurs rouages.

Et Marx crut à ces lois, et il répéta qu'elles étaient fixes et inébranlables, mais — hégélien impénitent qu'il était — il ajouta qu'elles s'ébranleraient et se détruiraient d'elles-mêmes, le capital s'accumulant à un pôle et le travail au pôle opposé de la société. Le choc, c'est-à-dire la révolution serait inévitable ! Mais Marx, tout révolutionnaire qu'il se déclara, croyait à la formation d'un embryon de société collectiviste, grâce à la centralisation des capitaux, dans les entrailles de la société capitaliste. Et après lui Engels et *tutti quanti* ont prétendu que la production est réellement *socialisée* aujourd'hui, et qu'il ne reste plus qu'à *socialiser* la distribution. Au fond, le fatalisme économique de Marx et de ses disciples est éminemment anti-révolutionnaire.

Enfin, comme l'économie politique aboutit au libéralisme, c'est-à-dire à la dictature bourgeoise, Marx aboutissait à la dictature du prolétariat et au réformisme social-démocrate.

On aperçoit le lien logique entre les théories et les faits !

### II. — *Le nouveau Programme des Social-Démocrates allemands.*

Conçu entièrement dans l'esprit marxiste, ce programme ignore ou à peu près la question de la propriété foncière, des différentes formes d'exploitation commerciale et politique ; il ignore tous les grands phénomènes du monde économique moderne, entre autres le protectionnisme et les coalitions industrielles ; et après avoir déclaré que « la tâche et le but de la social démocratie est d'éliminer les causes » de l'exploitation de l'ouvrier, il s'engage dans une énumération des réformes économiques et politiques compatibles avec le régime actuel, notamment les lois sur le travail, la législation directe, l'arbitrage international et autres de même farine.

Il s'en faut de beaucoup qu'un tel programme — nous parlons ici de la partie théorique — puisse convenir à un pays exclusivement industriel et commercial, comme les Etat-Unis [1]. Mais en Allemagne, où le féodalisme est encore debout, où les souverains et les nobles ne portent pas de vains titres, mais possèdent une partie considérable du pays, où le souvenir de leurs usurpations est encore gravé dans la mémoire des populations, où subsistent encore des institutions et des privilèges dignes du moyen âge, tels que les fidéicommis et le règlement concernant certaines classes inférieures de travailleurs (gesindeordnung) ; en Allemagne, disons-nous, l'ennemi est toujours la grande propriété foncière, parce que sur la base de la grande propriété foncière est assis tout l'édifice social, le gouvernement d'abord, et même le capitalisme.

Le protectionnisme, les coalitions industrielles, le militarisme et la bureaucratie tirent leur origine de l'influence prépondérante de la grande propriété foncière, c'est-à-dire de l'aristocratie, qui est la plus fermée, la plus compacte et la plus exclusive des aristocraties vivantes, en même temps qu'elle s'est prévalu largement de la faculté, qui lui a été faite en 1807, de se livrer aux occupations industrielles et mercantiles.

1 Aux Etats-Unis, la grande propriété foncière se constitue comme en Allemagne, mais en proportion plus vaste. Tel propriétaire, un Anglais, entre parenthèses, y possède un domaine de 800,000 hectares.

Rien que le petit tableau suivant, indiquant le nombre de fabriques situées sur les grands domaines, prouve à quel point le capital est solidaire de la propriété :

102 sucreries — 2,540 distilleries — 383 amidonneries — 1,817 moulins — 322 brasseries — 2,627 tuileries dont

34 sucreries — 1,167 distilleries — 111 amidonneries — 1,106 moulins — 208 brasseries — 1,354 tuileries appartiennent à la noblesse.

Un fait encore plus caractéristique est le grand nombre de fidéicommis fondés dans les derniers vingt ans, et en général l'étendue immense des domaines et de la grande propriété foncière en certaines parties de l'empire [1].

Il est évident que ni la critique du capital ni la législation du travail, ni la tactique en général de la social-démocratie ne sont des armes propres à combattre cet état de choses.

Aux dernières élections générales les social-démocrates n'eurent point de voix dans les provinces de l'est de la Prusse, où domine précisément la grande propriété. Cela eut le don de les émouvoir, et à Halle on décida de rédiger une brochure pour les paysans et tâcher de les amadouer pour les élections prochaines. Le fait est que le socialisme marxiste reste nécessairement étranger à toutes les questions qui intéressent la classe des paysans : il ne s'adresse à elle que par intermittence, ne s'occupe d'une façon suivie et efficace que du capital et des ouvriers de la grande industrie.

Le paysan, à son tour, hait la politique, il hait les abstractions, les fictions, les irresponsabilités du système représentatif.

Pouvoir pour pouvoir, il adhère à celui du propriétaire — pouvoir plus proche, plus tangibles, plus capable de se faire obéir, mais aussi plus humain parfois, parce que personnel.

Il y a donc conflit réel entre la population agricole et la social-démocratie. Les libertés et les droits politiques que réclame celle-ci aggravent, comme cela s'est vu dans le passé, le fardeau des impôts et des services qui pèsent sur le dos du paysan (2). Celui-ci a une crainte instinctive de la conquête du pouvoir par le quatrième état ; car, naturellement, lui serait le cinquième.

Rappelons encore une fois ce qui arriva en 1848.

***

En cette année, le paysan allemand commença par se révolter, à la nouvelle des insurrections des villes, et prêter main forte à ses frères de l'industrie. Il chassa les gardes forestiers et champêtres, assaillit le château du seigneur, brûla les registres des impôts et des hypothèques, se vengea des usuriers, déposa les bourgmestres et les juges. Tandis que les ouvriers des villes projetaient des constitutions, lui se refusait à payer les fermages et les impôts. Il se disait que si l'on avait aboli la coalition féodale, c'était que la terre allait lui appartenir, et lorsqu'on décréta le passage à l'État des domaines usurpés par les princes, il crut sérieusement qu'on allait les partager et lui donner sa part. De tous les actes du gouvernement révolutionnaire, il ne s'intéressa vraiment qu'à l'abolition des dîmes, au règlement des charges, des forêts, de la chasse, et tout au plus au conseil de sa commune. Quant au parlement, il se demandait s'il était composé d'infanterie ou de cavalerie !

Lorsqu'il se vit trompé dans ses espérances, lorsqu'il vit à qui profitait, en réalité, l'abolition des dîmes, ainsi que les autres réformes, lorsqu'il fut rassasié d'élections : élections pour le parlement national, élections pour les jurés, pour les bourgmestres, pour les conseils communaux, provinciaux, districtaux, etc..., il tourna le dos à la Révolution et celle-ci fut perdue.

***

Nous avons dit que les grands propriétaires sont aussi de grands industriels et de grands capitalistes. Nous pouvons ajouter que grâce à leur immense influence dans et sur le gouvernement, ils se font de grosses rentes au détriment des travailleurs.

Ici encore se révèle l'insuffisance de la théorie marxiste. D'après Marx, c'est la plus-value, l'excédent de la production sur les frais d'entretien de l'ouvrier, qui forme pour ainsi dire le *fonds des profits* à distribuer entre les capitalistes, propriétaires, commerçants, etc. Nous voyons, au contraire, que les profits de ces classes proviennent directement de la coaction exercée par l'État sur les citoyens — en un mot, de l'impôt.

Il est inutile de rappeler les vicissitudes du libre-échange et du protectionnisme en Allemagne et de philosopher à ce propos. Il suffit de dire que lorsque M. de Bismarck se décida à rompre avec la politique libre-échangiste de M. Delbrück, il déclara ouvertement le faire dans l'intérêt de la classe dirigeante.

Tâchons plutôt de nous faire une idée approximative du montant de la protection, afin de savoir dans quelle mesure elle contribue à l'entretien de la classe possédante et capitaliste, et de nous édifier sur la valeur relative de la protection minime que la législation du travail pourrait accorder à l'ouvrier !

On ne peut évaluer ce que les consommateurs payent en plus pour les droits sur les blés ; mais on sait que l'augmentation des prix est supérieure au montant des droits. Le prix moyen du froment en Allemagne ou du moins dans l'ouest industriel du royaume, est maintenu par l'impôt, dans les temps ordinaires, de 30 à 40 marks au-dessus des prix anglais.

Il va sans dire que les droits ne bénéficient pas à la masse innombrable des petits propriétaires, qui, au lieu de vendre le blé, sont souvent obligés d'en acheter, mais profite exclusivement aux grands propriétaires !

Après les droits sur les céréales viennent par l'importance ceux sur le fer. Ici encore une évaluation du bénéfice total qu'en retirent les propriétaires de mines et les grands industriels n'est pas possible. Mais on peut s'en faire une idée approximative en sachant que le bénéfice net de 89 compagnies monta entre 1879 et 1883 de moins de 10 à 25 millions de marks, et que le nombre des compagnies qui ne donnaient aucun dividende tomba dans la même période de 56 à 29. Les hauts prix du fer déterminèrent la spéculation et ensuite la crise de 1884.

Le gouvernement qui, en qualité de propriétaire et gérant de presque tous les chemins de fer, consomme une énorme quantité de rails, réservait les commandes aux industriels du pays, qui se faisaient payer de leurs « concitoyens » des prix beaucoup plus élevés que ceux qu'ils demandaient à l'étranger. Le ministre Maybach fut pendant de longues années l'instrument de ce favoritisme ; ayant montré récemment quelque velléité d'y mettre un terme, il y perdit son portefeuille.

Nous ne possédons pas de données pour les droits sur les bois.

Quant au sucre, le montant des primes d'exportation que la nation allemande a payées depuis 1871-72 à 400 fabricants de cet article, est estimé à 481 millions de marks.

On sait de quelle manière les fabricants sont parvenus, grâce au perfectionnement de la technique de l'industrie, à s'approprier une partie de l'impôt. La production du sucre, qui était de 186,442 tonnes en 1871-72, est montée en 1884-85 à 1,123,030 ; le nombre des fabriques de 311 à 408 ; l'exportation de 118,000 à plus de 5 millions et demi de quintaux. Tous les gros propriétaires du nord-ouest, qui ne fabriquent pas du sucre, fabriquent de la bière. Or, par un expédient analogue à celui de l'industrie du sucre, une bonne partie de l'impôt dont est frappé l'alcool bénéficie aux distillateurs, qui naturellement ont réussi à empêcher toute modification dans l'assiette de l'impôt. On a estimé à 41 millions de marks le cadeau fait ainsi aux *Kartoffel-Schnaps-Brenner*. Les distilleries à l'est de l'Elbe fournissent à elles seules 85 p. c. de tout le produit du pays, elles se trouvent pour la plupart dans les mains de grands propriétaires, et les domaines sur lesquels il y avait des distilleries, ont haussé quatre à cinq fois de prix entre 1820 et 1860.

Les fabriques de bière donnent des dividendes de 15, 20, jusqu'à 55 p. c. [1].

La prohibition des importations des viandes américaines était, comme on sait, une protection dissimulée sous des prétextes hygiéniques ; elle constituait une autre aubaine pour les propriétaires agricoles, et en même temps une aggravation importante des dépenses des consommateurs pauvres. Elle vient d'être révoquée.

En gros, on a évalué que les impôts de consommation et les droits de douane enlèvent 600 millions de marks par an au peuple et 164 millions encore l'impôt sur l'alcool.

Voilà assurément un gros magot, qui ne provient pourtant pas de la « plus-value ».

A ceci il faudrait ajouter les 34 millions d'intérêt que l'État paye tous les ans aux porteurs de titres de sa dette (sans parler des dettes provinciales et communales), les 60 millions de pensions civiles, les subventions aux compagnies de navigation, les dépenses de la politique coloniale, faites aussi de l'aveu de M. de Bismarck, dans l'intérêt exclusif des capitalistes, et puis les 7 à 8 millions de thalers que rend à la banque, ou plutôt aux banques, d'après l'économiste Wirth, le privilège de l'émission de billets, couverts seulement pour le tiers de leur valeur nominale par de l'argent ou des lingots.

Tout le monde sait que les budgets des États grandissent tous les ans, et tout le monde voit que les spéculations, les agiotages, les banqueroutes, les crises augmentent aussi en fréquence et intensité.

Nous renonçons à donner, faute d'espace, les autres détails de l'exploitation commerciale et politique, mais nous pouvons poser le principe que plus l'exploitation capitaliste proprement dite se restreint, plus grossissent l'exploitation commerciale et politique, la spéculation, les tripotages, etc., plus les profits du patron de fabrique diminuent, plus augmentent ceux du marchand, du banquier, du boursicotier. Il est puéril de vouloir améliorer le sort de l'ouvrier pas de petites lois sur l'exploitation capitaliste, tandis que la classe dirigeante et possédante pille la masse du peuple par l'intermédiaire du gouvernement et de la Bourse tous les jours et avec une avidité et un succès croissants.

(*à suivre*)

S. MERLINO.

---

1 La grande propriété agricole prend, dans les sept provinces de l'est de la Prusse, 42 p. c. du terrain cultivé ; dans le Mecklembourg-Schwerin 59,9 et 61 p. c. dans le Mecklembourg-Strelitz. La moyenne pour toute l'Allemagne est de 24,4. Les 2,598 propriétaires de plus de 1,000 hectares (à part les compagnies, communes, etc.) réunissent 5,320 domaines de 4,084,254 hectares et 39,968,169 marks de rente imposable.

2 Qu'on songe à la facilité avec laquelle les communes ont contracté des emprunts pour des entreprises dont le principal but et résultat a été d'augmenter la valeur des propriétés.

1 En 1883 il y avait en Allemagne 4,043,238 propriétaires de moins de 6 hectares, ou 77 p. c., 554,147 de 5 à 10 hectares, et 678,931 de plus de 10 hectares ; 1,2 p. c. des propriétaires possédaient les trois quarts du sol cultivé.

1 La Patzenhofer-Brauerei de Berlin.

*L'Imprimeur-Gérant* : E. HAUBERT.

vent, s'aggrave singulièrement de l'absence du chef de la bande.

« Me Dupin dirige l'effort de la discussion sur l'ignorance où la principale accusée pouvait se trouver des actes criminels commis par Ravachol, conclut à l'admission des circonstances atténuantes en faveur de sa cliente.

« Me Tézenas du Montcel, qui s'est chargé de la défense de Rullière, porte immédiatement le débat sur cette question : l'homme que l'accusation appelle le plus heureux des trois, et qui en réalité n'a traîné qu'une existence misérable, a-t-il consciemment recélé tout ou une partie de l'argent provenant du vol de Notre-Dame-de-Grâce ?

« Le défenseur répond négativement, s'appuyant sur la faiblesse d'esprit de son client et l'impossibilité matérielle où il se trouvait, en suite de son travail, de savoir ce qui se passait chez lui. Au surplus, on apporte chez Rullière, le 25 juin 1891, une valise contenant une grosse somme d'argent, et cet homme est arrêté trois jours après, le 28 juin. Eût-il été intelligent, avisé, méfiant même, que le temps lui aurait manqué pour découvrir le recel dont sa femme se rendait coupable, alors surtout que l'argent avait été soigneusement dissimulé dans des cachettes.

« Les antécédents de Rullière sont irréprochables. Il travaille depuis trente trois ans dans la même fabrique où patrons et ouvriers viennent de réunir une souscription pour lui adoucir un peu les rigueurs de l'emprisonnement.

« L'anarchiste Fachard est défendu par Baldit. Son cas, dit l'avocat, n'a pas de connexité avec le crime et le vol de Chambles. Ce que l'accusation lui reproche, c'est d'avoir recelé un matelas, un baromètre, une toile cirée, un parapluie, tous objets volés chez M. Loy, à la Côte.

« Le défenseur s'attache à prouver qu'il reste un doute sur le caractère criminel de la provenance de ces objets, et que, ce doute n'existât-il pas, Fachard a ignoré, lui, la nature de cette provenance.

« Avec l'avocat Lafay, le défenseur de Crozet, nous pénétrons, dit le journal, tout d'abord dans le monde anarchiste où Ravachol et ses lieutenants semblaient faire la loi.

« On reproche à Crozet, dit Me Lafay, d'être affilié aux groupes anarchistes. Eh ! mon Dieu, le pauvre garçon a fait comme tant d'autres : il s'est rendu aux conciliabules du parti, où le mirage des doctrines décevantes a exercé une fascination irrésistible sur son esprit imparfaitement éclairé.

« Le moyen de ne pas être séduit, quand des orateurs anarchistes, tels que Sébastien Faure, par exemple, viennent vous raconter sans rire qu'il ne faudrait qu'aux hommes de travailler seulement dix heures par jour ? (Rires).

« Crozet est anarchiste plus ou moins militant, c'est possible, mais il a fallu autre chose que ce grief pour l'amener devant la cour d'assises.

« Me Lafay constate, à cet égard, que l'on n'a pu, à aucun moment, reprocher à son client d'avoir recélé quoi que ce soit de l'argent volé à l'ermitage.

« Si Crozet, au dire de l'accusation, s'est rendu complice du meurtrier de Chambles par aide et assistance, le défenseur ne pense pas que cette participation ait été consciente. L'aide et l'assistance sont caractérisés par un déménagement, un emménagement et le transport d'une valise suspecte. Crozet reconnaît ces faits, mais il affirme avec énergie qu'il est resté dans l'ignorance des crimes de Ravachol.

— « La réponse du jury est négative en ce qui concerne Rullière, affirmative pour la femme Rullière, Fachard et Crozet.

« Ce dernier est seul admis aux bénéfices des circonstances atténuantes. Son avocat demande à la cour de faire application à Crozet de la loi Bérenger.

« La cour, après en avoir délibéré, condamne :

« Madeleine Labret, femme Rullière, à 7 ans de travaux forcés.

« Claude Fachard, à cinq ans de travaux forcés.

« Pierre Crozet à un an de prison.

« L'arrêt est muet en ce qui concerne l'application de la loi Bérenger demandée par le défenseur.

---

Voilà le procès. En le lisant, nos lecteurs se seront certainement demandés, comme nous : — « Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec l'Anarchie ? »

En Russie, au plus fort du mouvement terroriste, des escrocs de profession, des scribes de bureaux militaires, des petits employés en retraite, écrivaient des lettres de menace à des marchands, les invitant à verser des fonds et signant : « Comité exécutif ».

Un mouchard organisait les cercles militaires, et ainsi de suite. Mais quels rapports entre ces gens et le terrorisme de Kibaltchitch ?

Ainsi à Saint-Etienne, un certain Koningstein, parfaitement connu comme escroc et faux-monnayeur, d'après la police, — et ce n'est pas Rothschild, mais bien les misérables que l'on vole en leur passant de fausses pièces d'un franc — étrangle un mendiant qui à force de demander l'aumône pendant cinquante ans, a ramassé 15,000 francs.

Un commissaire Bénad, l'arrête ; un autre commissaire, Teychené, le laisse « glisser », et l'opinion publique est tellement persuadé que la police *l'a fait* évader, qu'on rit dans l'auditoire dès qu'il en est question et qu'un juré, malgré tout le « savoir-vivre » de ces messieurs, dit que Teychené a reçu, pour cela un avancement.

Notre ami, Jean Ricard, jette publiquement le défi dans une lettre au *Mémorial de la Loire* et affirme carrément que Koningstein-Ravachol n'est qu'une nouvelle édition de l'agent Serreaux qui publiait jadis la *Révolution Sociale* de triste mémoire pour le sieur Andrieux.

C'est aux camarades de Saint-Etienne de se prononcer définitivement sur cette question. Ils ont commis la faute de laisser couvrir du nom d'anarchie ce Koningstein. C'est à eux maintenant, d'avoir le courage de se prononcer carrément sur leur faute.

En tout cas, ce monde n'a rien d'intéressant pour la révolution. Puisque Jaclard, Crozet et Mme Rullière sont en prison — n'en parlons pas.

Maintenant qu'un orateur veuille représenter en réunion publique ces faux-monnayeurs pour des révolutionnaires, c'est son affaire. On applaudira ses effets oratoires, mais encore une fois tout ceci n'a rien à voir avec le travail sérieux que demande la Révolution, travail de tous les jours, peu voyant, mais immense que nous avons sur les bras. Il demande d'autres hommes que ceux qui ont affilié à Saint-Etienne. Laissons-les aux bourgeois fin-de-siècle dont ils sont les vrais produits.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Nous recevons la lettre suivante :

Il y a quelques semaines on pouvait lire dans les journaux américains la dépêche suivante, conçue à peu près en ces termes :

« Les mineurs de Saint-Chamond se sont emparé d'une mine et ont résolu de l'exploiter eux-mêmes et de défendre leur nouvelle propriété jusqu'à la mort ».

Ce doit être un canard, puisque rien n'est venu confirmer cette nouvelle. Mais quel exemple si c'était vrai ! Il y aura procès certainement, mais si chaque ouvrier répondait : « Moi, je n'ai rien pris, je ne possède rien, je ne peux rien ; tout ce que je demande, c'est de travailler dans la mine au même titre que tous mes compagnons. Je sais que lorsque je n'y travaillerais plus, je n'aurai plus rien à prétendre ni sur la mine ni sur le travail des autres, etc. » D'ailleurs, il me semble m'avoir lu (sur la *Révolte* ou ailleurs) qu'il existe une secte en Russie qui agit de même. Cela rentrerait un peu dans l'esprit de vos deux articles sur la Morale, dans les numéros 11 et 12.

A Paris, les locataires d'une maison pourraient s'entendre pour refuser de payer le propriétaire et, avec l'argent de la location, réparer, entretenir, nettoyer la maison.

Est ce praticable ? je n'en sais rien ; en tous cas, ce a pourrait être discuté dans les groupes, si vous développiez l'idée dans le journal.

---

L'idée de notre correspondant est assez développée par lui-même, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter rien de plus. Il est bien évident qu'une action dans le sens qu'il suppose serait le commencement de l'expropriation. Le but de la propagande, n'est-il pas justement d'arriver à former des individus conscients, fermement résolus d'agir selon leurs convictions du jour où, chez eux, les convictions et le besoin d'agir seront plus forts que les entraves de la société actuelle.

N'est-ce pas de la multiplicité de ces faits que doit sortir et se caractériser la révolution future ?

## Espagne

L'INSURRECTION ANARCHISTE EN ESPAGNE

Samedi passé le télégraphe annonçait une insurrection anarchiste en Espagne. Voici les renseignements, donnés jusqu'à ce moment, par voie télégraphique :

Dans la nuit du 8 au 9 janvier la ville de Xérès de la Frontera, en Andalousie, était envahie par environ 600 anarchistes armés, aux cris de « vive l'Anarchie ! mort aux bourgeois ! » C'étaient pour la plupart des paysans des communes voisines : Arcos, Lebrija et Utrera, fort connus pour leurs sentiments anarchistes dès le mouvement communaliste de 1873, et plus tard, en 1881, devenus un foyer violent d'agitation anarchiste rurale, grâce aux conditions agraires créées par la grande propriété, le fermage à court terme, etc. Les anarchistes espagnols qui, comme on sait, ont toujours travaillé sérieusement en Andalousie au sein des paysans, avaient une masse d'affiliés dans la région.

Depuis quelque temps les autorités avaient eu vent d'un mouvement qui se préparait entre la ville de Xérès et les villages voisins, et jeudi passé on arrêtait soixante anarchistes à Xérès et aux environs.

Ceci n'empêche pas l'attaque préparée. Six cents paysans armés de fourches, de faulx, de revolvers et de quelques fusils, firent la nuit, irruption dans la ville. Les gardiens de nuit et les gardes de l'octroi, armés pour l'occasion, n'offrirent qu'une faible résistance, et les anarchistes pénétrèrent immédiatement jusqu'au centre de la ville, tuant en route deux bourgeois.

A l'Hôtel de Ville, ils étaient bientôt rejoints par deux autres détachements qui avaient attaquée la caserne et la prison, mais avaient été repoussées par les soldats.

Une lutte sérieuse qui dura « plus de trois heures au milieu d'une scène terrible de panique et d'alarme », dit le télégraphe, s'engagea entre les anarchistes et la troupe sous le couvert de la nuit. Les bandes, dispersées par les cavaliers se reformaient de suite dans d'autres rues. Malheureusement, comme l'insurrection en ville même n'eut pas lieu, — plus de soixante camarades ayant été arrêtés, — les insurgés ne devaient plus compter que sur leurs propres forces. Ils disputaient chaque pas du terrain et ce ne fut qu'après trois heures de lutte qu'ils furent mis en déroute.

La cavalerie les poursuivait, et outre les nombreux blessés, quatre-vingt anarchistes furent arrêtés dans les villages.

La panique était indescriptible. Les bourgeois, pris de terreur, barricadaient leurs maisons dont un certain nombre fut pillé, et le lendemain tous les riches fuyaient sur Cadiz et Séville. La ville est en état de siège.

Les résidents étrangers n'ont pas été touchés, les assaillants ayant eu le bon sens de se garder des complications de l'intervention étrangère.

## Angleterre

Malgré la loi « protectrice du travail » on découvre continuellement des cas où les patrons font travailler des enfants bien plus longtemps que ne le permet la loi.

Le cas suivant montre jusqu'où peut aller la férocité d'un exploiteur. Le nom de ce gredin est John Archer, intendant général de la Carlyle Press Company d'imprimeurs et relieurs, à Londres. Après de nombreuses récriminations, l'inspecteur des fabriques, s'est décidé à poursuivre le gredin devant un juge de paix, et voilà ce qu'on a appris.

Archer fait travailler dans son usine « un très grand nombre de fillettes, *au dessous de quinze ans* », de 8 heures du matin à 10 heures du soir ; soit 14 heures avec une courte interruption pour le dîner. Mais ce n'est pas tout. Une ouvrière, Mlle Cruttwell, a été forcée, récemment, de travailler de 8 heures du matin, vendredi, jusqu'à une heure de l'après-midi, samedi, soit 29 heures sans interruption.

En outre, la paie est si méchante que beaucoup de ces enfants travaillent 12 heures le jour chez Archer, la nuit dans un autre établissement, et le lendemain 12 heures chez Archer de nouveau et ainsi de suite — soit des 20 à 22 heures par jour.

Pour poursuivre ce gredin, il a fallu que l'inspecteur fasse 97 citations. Le juge l'a condamné à 1,375 fr. d'amende et 500 francs de frais.

Mais — qu'est-ce que cela change? Il faut des dividendes aux actionnaires et si ce n'est pas par ce moyen, ce sera par un autre que l'on exploitera les enfants.

C'est bien dans des cas pareils que le besoin de l'intervention des anarchistes se fait sentir. C'est bien dans des cas de ce genre que des actes de révoltes recevraient l'approbation unanime de tous les travailleurs.

***

La semaine passée, la police de Londres a arrêté un travailleur, Deakin, venu de Walsall, et qui était porteur d'un liquide quelconque, supposé être un explosible. Il sortait du club l'*Autonomie*. Comme Deakin se trouvait porteur de quelques adresses à Walsall, la police télégraphia de faire des perquisitions et des arrestations dans cette ville, et on arrêta un français, Cails, venu dernièrement de France, et un Anglais, Charles, dont le vrai nom, au dire des journaux est Slaughter.

Charles est bien connu à Londres. Il fut jadis secrétaire de la Ligue socialiste et fut accusé d'avoir travaillé à sa désorganisation. Puis il alla à Sheffield où, en compagnie d'un anglais, venu de l'Amerique du Sud, il fonda un journal anarchiste très violent, le *Sheffield Anarchist*. Puis il laissa Sheffield et alla à Walsall.

Ajoutons que la police savait parfaitement tout ce que faisait Charles. Elle arrêta Deakin juste le jour où des bombes avaient été faites, mais un témoin policier a déposé que ces bombes devaient être déjà coulées en novembre, dans une fonderie qui ne fit cependant pas la commande. On attendit qu'il y ait des bombes, non pas seulement des moules, pour faire l'arrestation.

## Portugal

Lisbonne. — Comme il avait été annoncé, un congrès ouvrier a été tenu ces jours passés, congrès qui avait pour but de rechercher les causes de la faim et de la misère que traverse le prolétariat portugais, de rechercher aussi les moyens d'y mettre fin.

Une foule d'orateurs de toutes nuances y ont pris part : anarchistes, républicains, socialistes sincères et endormeurs, chacun a apporté ses vues et sa solution. Mais à la fin, c'est la note anarchiste qui a fini par dominer et s'imposer par sa logique. C'est ce que, du reste, ont déclaré les journaux bourgeois monarchistes et républicains : *Tocha do Povo*, *Seculo*, *Novidades*, *Correio da Noite*, *Noticias*, dans des notes plus ou moins comminatoires.

Le maire de Lisbonne, à la tête de plus d'un cent de policiers en uniforme ou en bourgeois, assistait au congrès, qui malgré tout, comme toutes les réunions ouvrières, s'est tenu dans le calme le plus parfait.

Enfin, après des débats très intéressants, le congrès adopte la motion suivante :

Considérant :

1° Que les chômages sont le résultat de l'accumulation des produits, provenant des efforts accumulés de tous ;

2° Que cette accumulation de produits, au lieu d'être une calamité sociale devrait, au contraire, être un symptôme de richesse et de félicité publique ;

3° Que cette crise qui, en ce moment pèse sur le prolétaire et qui de jour en jour s'étend, ne provient pas du manque de travail, mais de ce que les produits sont accaparés par une minorité d'exploiteurs ;

4° Au-dessus de tous les codes, au-dessus de toutes les lois écrites, il existe une loi naturelle qui impose à chaque individu la nécessité de satisfaire les besoins de son existence ;

5° Que cette loi est la base de toute philosophie rationnelle ;

L'assemblée déclare que, au-dessus de toute loi, les individus doivent satisfaire les nécessités les plus urgentes, que la crise ouvrière ne prendra fin que lorsque les travailleurs seront mis à même de consommer les produits accumulés.

***

Les prolétaires de Setubal, ville distante de trois heures de marche de Lisbonne, avait organisé pour dimanche dernier une manifestation sur la tombe de Eduardo Somes, ouvrier serrurier, mort dans leur localité. Plus de 2,000 personnes, ainsi que les sociétés musicales assistaient à la manifestation.

D'autres manifestations importantes sont organisées dans les principaux centres industriels : Lisbonne, Porto, Faro, Evora, Cacilhas, Barreiro, Poca do Bispo et d'autres encore pour le 1er mai.

Paraîtra ces jours-ci, le périodique anarchiste portugais *A Ana*.

## Nouvelles-Hébrides

Les indigènes ont watriné deux aventuriers écossais qui s'étaient nataliés en maîtres dans le pays et qui faisaient travailler les naturels à coups de bâton dans les plantations de cocotiers.

Tout le monde reconnait que les deux blancs avaient amplement mérité la corde ; mais ils étaient blancs de peau, et de plus patrons, un navire français, la *Saône*, va bombarder le village des travailleurs ; on brûlera leurs cases et on en fusillera quelques-uns.

C'est à ce métier-là qu'on emploie nos fils et nos frères, les « marsouins ».

## Malacca

Partout la même oppression et le même cri de révolte. Les mineurs d'étain sont en grève. Vite des troupes : patrons anglais, contre-maître chinois, soldats malais, tout cela se prépare à l'œuvre du massacre. On va civiliser à mort les indigènes.

# BIBLIOGRAPHIE

*Anarchistische Moral*, traduction allemande de la *Morale Anarchiste* de notre ami Kropotkine. Editée par nos camarades de *Die Autonomie*, à Londres.

***

*Der Sozialist* (Alte Jakobstrasse, 91, 3 Treppen, à Berlin), organe des socialistes indépendants allemands. Les numéros que nous avons vus sont conçus dans un très bon esprit. Maints articles sont anarchistes sans le dire et c'est une bonne manière.

***

Nous avons les deux premiers numéros du journal en trois langues qui paraît à Barcelone : *El Porvenir anarquista* (*L'Avenir anarchiste*), calle de Corcega, 280, piso 3, segunda puerta.

Il entre carrément en lutte contre les collectivistes et sa propagande aura certainement de bons résultats au point de vue de la clarté des conceptions.

***

Le *Falot cherbourgeois*, que nous avons annoncé la semaine dernière, a lancé son premier numéro. Il a très bonne façon. Nous en extrayons ces lignes :

« Aussi quand nous entendons ceux qui peinent et travaillent, demander des *bonnes* lois, c'est comme si nous les entendions réclamer les coups d'une *bonne* trique ! »

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le compagnon Sébastien Faure avertit les groupes et camarades avec lesquels il correspond, qu'il quittera Lyon et la région lyonnaise le 20 courant. Lui écrire : poste-restante du 22 au 29, à Romans (Drôme) ; du 29 janvier au 5 février, à Beaucaire (Gard) ; ensuite à Marseille, toujours poste-restante.

# PETITE CORRESPONDANCE

« Budget » est prié de donner son adresse au compagnon Pagès, 18, rue de Meaux, et à Cabot, 33, rue des Trois-Bornes.

Zisly. — Ces deux journaux ne paraissent plus depuis longtemps. Pour l'autre, voyez la « Révolte » quand elle l'annoncera.

P. à Lacosta. — Hachette, 79, boulevard Saint-Germain. Patientez un peu pour les « Paroles » ; l'autre brochure, pas encore parue.

R. à Communay. — Faisons passer votre adresse à Voeva.

J. M. à Avignon. — Le service sera fait. Merci.

B. au Havre. — Ce sera fait.

« Mercure de France », 15, rue de l'Echaudé. — Merci de vos quelques lignes de bonne confraternité.

E. L. au Grand Auverni. — Brochure complètement épuisée.

D. à Limoges. — « Peste et Prises » complètement épuisées.

Les camarades de Limoges demandent à Faure quand il compte passer chez eux ?

G. à Apt. — Entendu. Merci.

C. V. à Lyon. — « L'Accusé » a été donné dans un de nos premiers numuros du Supplément. — Convocation arrivée trop tard.

Le camarade Metendorff est prié d'envoyer à Sauvain ce qu'il a promis.

Les compagnons qui correspondent avec le compagnon Mercier, à Angers, sont prévenus que sa nouvelle adresse est 31, rue Lyonnaise.

Duchman. — Il nous semble que le Vagabond est faux comme étude. Réellement il est mendigot et prend le pied de biche et n'engrosse pas les filles pour semer la graine de révoltés.

F. à Alger. — Quels étaient les renseignements demandés. J'ai dû y répondre.

Jean Faure, 6, rue Baudin, à Agha Mustapha, demande des nouvelles d'Albi.

A. Alexandre. — Reçu 20 fr.

Lepastier de Cherbourg demande adresse de Faure.

J. à Loir. — Envoyons les brochures. C'est un peu si ça n'a pas été fait plus tôt.

H. à Rotterdam. — C'est envoyé.

Les compagnons de Béziers demandent au compagnon Faure quand il doit passer par leur localité.

A. à Saint-Nazaire. — Nous laissons le même compte, ça sera pour la propagande.

M. à Valparaiso. — Pouvez payer en timbres, mais autant que possible, de ceux qui sont les moins communs.

Amiens. — Le compagnon Klemencié, ayant quitté la France, prie les compagnons de langues allemande, autrichienne et italienne de ne plus rien lui adresser jusqu'à nouvel avis.

Liébrard prie Houdier de lui donner son adresse dans la « Révolte ». — « Le Cri Typographique » est mort. Peut être ressuscitera-t-il ?

M. à Hérisson. — M. à La Tour du Pin. — C. à Tarare. — B. à Chaumont. — T. à Mézières. — H. à Rouen. — B. à Azay. — T. à Thyzy. — M. à l'Epine. — S. à Saint-Etienne. — C. à Agen. — D. à Rouen. — B. à Villeréal. — H. à Reims. — T. et S. à Pont-de-l'Arche. — P. à Lyon. — A. D. à Saint-Henri. — P. à Bourges. — Ambert P. G. à Nîmes. — P. rue de Meaux. — T. à Lodève. — J. Garonnais. — G. M. à Valbelle. — F. à Saint-Denis. — G. à Langon. — C. P. à La Machine. — C. à Argenteuil. — N. à Tarare. — M. à Faenza. — G. à Marseille. — Nicolet à la Chaux du Fond, 10 fr. — P. à Foussais. — R. V. à Romans. — J. à Troyes. — M. à St-Aubin. — Drocourt. — Vaulerin. — C. V. à Gand. — H. à Tonnerre. — E. P. à Narbonne. — H. à Reims. — R. à Cannes. — P. à Dessan. — C. à Verviers. — D à La Madeleine. — B. à Dijon. — Reçu timbres et mandats.

# CONVOCATIONS

Jeudi 21 janvier, salle Rousseau, rue Montmartre, 36, à 8 h. 1/2, conférence par un compagnon.

Sujet : Solution de la question sociale par le Communisme-Anarchiste.

Réunion tous les jeudis, 30, rue d'Allemagne. Soirée familiale le dimanche.

Levallois-Perret. — Réunion de tous les compagnons de la banlieue, salle Mézerette, 87.

Communication importante.

Tous les compagnons de Paris et de la banlieue sont invités de se rendre à la manifestation anti-patriotique de Buzenval. Rendez-vous à midi, gare d'Auteuil.

Tous les camarades sont convoqués pour le dimanche 17 janvier, à une grande réunion publique qui se tiendra à Clichy-la-Garenne, salle Balesdent, place de la Mairie, à 1 heure de l'après-midi, pour combattre dans cette localité l'influence du socialisme chrétien.

En présence de la récente formation à Clichy d'un syndicat ouvrier chrétien de plusieurs centaines de membres, nous espérons que tous les compagnons comprendront l'importance de la contre-réunion, et qu'ils s'y rendront en nombre.

Le groupe d'Etudes sociales de Boulogne, Meudon, le Point-du-Jour, invite tous les travailleurs qui sont soucieux de leurs intérêts, à venir discuter les moyens, les remèdes à leur situation, au groupe de Billancourt, qui se réunit tous les dimanches, à 2 heures, salle Lemoult, 81, rue Thiers, à Billancourt.

Amiens. — Tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, au local convenu, réunion de l'*Alliance Libertaire*, groupe de vulgarisation anarchiste.

Tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois, à 4 heures du soir, réunion des anarchistes, salle Lévêque, 64, rue du Faubourg-de-la-Hotoie.

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris — Impr. HABERT, 33, rue des Trois-Bornes.

CINQUIÈME ANNÉE, N° 18 — DIX CENTIMES — DU 23 AU 29 JANVIER 89

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## COMMUNISME - INDIVIDUALISME

Ménager leurs forces, pour arracher à la nature les choses nécessaires à leur existence, but qu'ils ne pouvaient atteindre que par la concentration de leurs efforts, voilà certainement ce qui a guidé les premiers humains quand ils ont commencé à se grouper, ou devait, tout au moins, être tacitement entendu, si ce n'était complètement raisonné dans leurs associations premières qui, peut-être bien, ont dû être temporaires et bornée à la durée de l'effort, se rompant une fois le résultat obtenu.

Chez les anarchistes personne ne songe à subordonner l'existence de l'individu à la marche de la société.

L'individu libre, complètement libre, dans tous ses modes d'activité, voilà ce que nous demandons tous, et lorsqu'il y en a qui repoussent l'organisation, qu'ils disent qu'ils se moquent de la communauté, affirmant que l'égoïsme de l'individu doit être sa seule règle de conduite ; que l'adoration de son Moi doit passer avant et au-dessus de toute considération humanitaire, — croyant par cela être plus avancés que les autres, — ceux-là, ne se sont jamais occupés de l'organisation psychologique et physiologique de l'homme, ne se sont pas rendu compte de leurs propres sentiments, ils n'ont aucune idée de ce qu'est la vie de l'homme actuel, quels sont ses besoins physiques, moraux et intellectuels.

La société actuelle nous montre quelques-uns de ces parfaits égoïstes : les Delobelle, les Hialmar Eikdal ne sont pas rares et ne se trouvent pas que dans les romans. Sans se rencontrer en grand nombre, il nous est permis de voir, quelquefois, dans nos relations, de ces types qui ne pensent qu'à eux, qui ne voient que leur personne dans la vie. S'il y a un bon morceau sur la table, ils se l'adjugeront sans aucun scrupule. Ils vivront largement au dehors pendant que chez eux on crèvera de faim. Ils accepteront les sacrifices de tous ceux qui les entourent : père, mère, femme, enfants, comme chose due pendant qu'ils se prélasseront ou se gobergeront sans vergogne. Les souffrances des autres ne comptent pas, pourvu que leur existence à eux ne fasse aucun pli. Bien mieux, ils ne s'apercevront même pas que l'on souffre pour eux et par eux. Lorsqu'ils sont bien repus et bien dispos, l'humanité est satisfaite et délassée.

— Voilà bien le type du parfait égoïste, dans le sens absolu du mot, mais on peut dire aussi que c'est le type d'un sale animal. Le bourgeois le plus dégoûtant n'approche même pas de ce type, il a, parfois encore, l'amour des siens, ou, tout au moins, quelque chose d'approchant qui le remplace. Nous ne croyons pas que les partisans sincères de l'individualisme le plus outré aient jamais eu l'intention de donner ce type comme idéal de l'humanité à venir. Pas plus que les communistes-anarchistes n'ont entendu prêcher l'abnégation et le renoncement aux individus dans la société qu'ils entrevoient. Repoussant l'entitée *société*, ils repoussent également l'entitée *individu*, qui tendaient à se créer en poussant la théorie jusqu'à l'absurde.

---

L'individu a droit à toute sa liberté, à la satisfaction de tous ses besoins, cela est entendu, seulement comme ils sont plus d'un milliard d'individus sur la terre, avec des droits, sinon des besoins égaux, il s'ensuit que tous ces droits doivent se satisfaire sans empiéter les uns sur les autres, sinon il y aurait oppression, ce qui rendrait inutile la révolution faite.

Si l'homme pouvait vivre isolé, s'il pouvait retourner à l'état nature, il n'y aurait pas à discuter comment on vivra : ça serait comme chacun l'entendrait. La terre est assez grande pour loger tout le monde ; mais la terre livrée à elle-même fournirait-elle assez de vivres pour tous ? cela est plus douteux, ce serait probablement la guerre féroce entre individus, la « lutte pour l'existence » des premiers âges. Ce serait le cycle de l'évolution déjà parcourue à recommencer. Ce seraient les plus forts opprimant les plus faibles, jusqu'à ce qu'ils soient remplacés par les plus intrigants, jusqu'à ce que la valeur-argent remplace la valeur force.

Si nous avons dû traverser toute cette période de sang, de misère et d'exploitation qui s'appelle l'histoire de l'humanité, c'est que l'homme a été égoïste dans le sens absolu du mot, sans aucun correctif, sans aucun adoucissement. Il n'a vu, dès le début de son association, que la satisfaction de la jouissance immédiate. Quand il a pu asservir le plus faible, il l'a fait, sans aucun scrupule, ne voyant que la somme de travail qu'il en tirait sans réfléchir que la nécessité de le surveiller, les révoltes qu'il aurait à réprimer, finiraient, à la longue, par lui faire faire un travail tout aussi onéreux, et qu'il aurait mieux valu travailler côte à côte, en se prêtant une aide mutuelle. C'est ainsi que l'autorité et la propriété ont pu s'établir ; or si nous voulons les renverser, ce n'est donc pas pour recommencer l'évolution passée.

Si on admettait cette théorie : que les mobiles de l'individu doivent être l'égoïsme pur et simple, l'adoration et la culture de son Moi, ça serait en arriver à dire qu'il doit se lancer dans la mêlée, travailler à acquérir les moyens de se satisfaire, sans s'occuper s'il en froisse d'autres à côté. Affirmer cela, ce serait en arriver à dire que la révolution future devrait être faite au profit des plus forts, que la société nouvelle doit être un conflit perpétuel entre les individus. S'il en était ainsi, nous n'aurions pas à nous réclamer d'une idée d'affranchissement général. Nous ne serions révoltés contre la société actuelle que parce que son organisation capitaliste ne nous permet pas de jouir aussi.

Il se peut que, parmi ceux qui se sont dit anarchistes, il y en ait eu qui aient envisagé la question à ce point de vue. Cela nous donnerait l'explication de ces défections et de ces palinodies d'individus qui, après avoir été les plus ardents, ont lâché les idées pour se ranger du côté des défenseurs de la société actuelle, parce que celle-ci leur offrait des compensations.

Certainement, nous combattons la société actuelle, parce qu'elle ne nous donne pas la satisfaction de nos besoins que nous voulons réaliser, fût étendue à tous les membres de la société.

---

L'égoïsme étroit, mal entendu, est contraire au fonctionnement d'une société, mais le renoncement et l'esprit de sacrifice, en étant funestes à l'individualité, seraient également funestes à l'humanité, en laissant dominer les esprits étroits, égoïstes au mauvais sens du mot ; c'est le type le moins parfait de l'humanité qui arriverait à absorber les autres, nous devons donc également repousser l'un et l'autre.

Mais, si l'égoïsme et l'altruisme, poussés à l'extrême, sont mauvais pour l'individu et la société, associés ensemble ils se résolvent en un troisième terme qui est la loi des sociétés de l'avenir. Cette loi, c'est la solidarité.

Nous nous unissons un certain nombre d'individus en vue d'obtenir la satisfaction d'une de nos aspirations quelconque. Cette association n'ayant rien d'arbitraire, motivée seulement par un besoin de notre être, il est bien évident que nous apporterons, dans cette association, d'autant plus de force et d'activité que le besoin chez nous sera plus intense.

Ayant tous contribué à la production, nous avons tous droit à la consommation, cela est évident, mais comme on aura calculé la somme des besoins — en y faisant entrer ceux qui seront à prévoir — pour arriver à produire pour la satisfaction de tous, la solidarité n'aura pas de peine à s'établir pour que chacun ait sa part. Ne dit-on pas que le naturel de l'homme est d'avoir les yeux plus grands que le ventre? Or, plus intense sera, chez lui, le désir, plus forte sera la somme de force et d'activité qu'il y apportera.

Il arrivera ainsi, à produire, non seulement, pour satisfaire les co-participants, mais encore ceux chez qui le désir ne s'éveillerait qu'au vu de la chose produite. Les besoins de l'homme étant infinis, infinis seront ses modes d'activités, infinis ses moyens de se satisfaire.

## Trois Camarades extradés

Liévin. — Les camarades Hansen, Bustin et Langendorf qui, à la suite du vol de dynamite qu'ils avaient tenté près d'Ougrée, avaient été condamnés à quinze ans de travaux forcés, mais avaient pu se réfugier en France, ont été arrêtés, la semaine passée à Liévin.

Nos amis ont été arrêtés au milieu de la nuit, par surprise, sans qu'ils aient pu se défendre. Ils viennent d'être livrés à la Belgique, sans qu'aucun journal bourgeois ait songé à protester, au nom du droit d'asile, contre cette violation du droit des gens, l'acte de nos amis comportant tous les caractères politiques voulus.

Nous ne protestons pas plus contre leur extradition que contre le silence des journaux bourgeois, nous constatons seulement leur hypocrisie.

Il y a longtemps que nous sommes fixés que pour nous, il n'y a ni lois ni coutumes. Nous avons donc raison de ne pas les reconnaître.

## L'AFFAIRE DE CHAMBLES

Nous recevons de Ricard une lettre qui nous prie de rectifier ce qui a été dit dans la *Révolte* au sujet de sa lettre au *Mémorial de la Loire*. Il écrit :

« Je n'ai lancé aucun défi, ce qui serait imprudent sans preuves suffisantes.

« J'ai encore moins pensé à accuser Koningstein, car plus que personne je connais sa valeur personnelle.

« J'ai simplement constaté que les excitations incessantes des agents de la police avaient dévoyé de bons camarades. »

Nous nous empressons de rectifier, d'autant plus que vers la fin de notre compte rendu, un mot sauté dans le manuscrit change le sens de la phrase.

C'est de l'*affaire* Ravachol que nous parlions — non pas de Ravachol lui-même.

Quant à Ravachol, nous ne le connaissons pas, et ce procès ne le rend nullement sympathique.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Dimanche dernier, un jeune homme distribuait des manifestes sur la place de la République. Puis, il grimpa à un reverbère, sortit une chaîne de sa poche, enroula solidement la chaîne autour de son bras gauche et du fût en bronze, attacha les deux derniers maillons par un cadenas dont il dissimula la clef dans son chapeau, et il commença à haranguer la foule, développant les idées du manifeste. La foule se rassembla, puis la police vint, mais fut bien embarrassée. L'orateur refusait de descendre avant d'avoir fini son discours. Après avoir employé bien des moyens, persuasifs et violents, il fallu se décider à quérir une échelle à la caserne voisine. On le fouilla sans succès pour trouver la clef, on essaya vainement de dégager le bras de la chaîne, il fallu se procurer une lime. On pense que pendant tout ce temps, le camarade ne restait pas silencieux et que malgré les agents, il raconta ce qu'il avait sur le cœur. Lorsqu'un agent se mit enfin à limer la chaîne d'acier, il avait terminé ; il sortit la clef de son chapeau et la tendit à l'opérateur. La police put donc enfin le descendre de sa colonne et l'emmener au poste.

Ce moyen original de rassembler la foule en plein air et de s'en faire écouter est de l'invention de notre camarade, un anarchiste anglais. Désirant rentrer dans son pays, il a trouvé trop bête de faire le voyage à ses frais et par son truc, il a pensé faire coup double de la propagande anarchiste d'abord et l'assurance d'un voyage gratis ensuite.

Les idées qu'il a émises en public sont condensées dans le manifeste qu'il a distribué et contiennent une critique sérieuse à l'égard des anarchistes français. Il leur reproche d'admettre les moyens violents pour se débarrasser des exploiteurs. Il ne pense pas qu'on puisse travailler à l'avénement d'une société nouvelle par d'autres moyens que ceux que les hommes libres de l'avenir emploieront pour se convaincre mutuellement. Il pousse la théorie qui réprouve la violence jusqu'au bout : « Résistez, arrêtez le bras du policier qui frappe vos amis, mais restez passif et en vous débattant, gardez-vous de faire du mal à votre adversaire ! »

C'est une théorie qui se comprend, mais que pas un tempérament sur cent peut être n'est en état de pratiquer, pas plus du reste qu'on ne rencontre de tempéraments appliquant la théorie adverse qui consiste à employer toujours la violence, qui manœuvre sans cesse poignard et dynamite. La plupart des cerveaux anarchistes conçoivent qu'en telle occasion, pour répondre à tel acte d'autorité, un acte de violence brutale par le fer, le feu ou l'explosif, serait bien en place et absolument légitime par le bon effet qu'il produirait, mais la grande majorité des révolutionnaires se contente d'en parler beaucoup ou d'y penser beaucoup. Faible est le nombre de ceux qui agissent et ce n'est pas à ceux qui ne répondent à la violence gouvernementale que par la violence en imagination qu'il convient de jeter la pierre aux révolutionnaires qui repousse tout moyen violent.

Et du reste, on est toujours le violent de quelqu'un. Le camarade de la place de la République n'a pas frappé les agents, mais il les a fait sortir de leur placidité et un rigoriste de la doctrine pourrait trouver à y redire.

Voici quelques passages du manifeste distribué :

.....

« Votre prétention d'être un homme qui pense et du fait que vous êtes habitant de Paris, implique, n'est-ce pas, que vous êtes déjà socialiste. Vous avez observé la misère dans laquelle se trouvent ceux qui ne travaillent pas, et en raisonnant de cela, vous êtes arrivé à la conclusion que les travailleurs sont pauvres parce qu'ils sont volés par les fainéants. Vous avez aussi remarqué aussi que le vol s'est fait par le monopole du propriétaire et du capitaliste sur la terre et les moyens de production, que ces exploiteurs ne veulent pas utiliser eux-mêmes, mais qu'ils ne permettent à personne d'utiliser avant de leur payer tribut.

« Parfaitement. Nous sommes d'accord jusqu'ici ; mais comment entendez-vous détruire ce monopole? En envoyant au Parlement des représentants chargés de le faire et de sauvegarder vos intérêts? Par le moyen du vote?

« Mais mon ami, les intérêts d'un homme comme vous, travailleur gagnant cinq francs par jour, ne seront jamais les mêmes que ceux d'un homme qui ne travaille pas et qui gagne néanmoins cinq fois autant. L'histoire parlementaire du mouvement socialiste a été la même dans tous les pays où il y en a eu. Au commencement, conduit par des hommes plus ou moins dévoués, énergiques et unis, il y eut un progrès qui sembla promettre quelque chose. Mais aussitôt ce progrès fait, la démoralisation commença pour le mouvement et pour ses chefs. Le mouvement devint de plus en plus opportuniste et perdit rapidement son caractère révolutionnaire distinctif, pour devenir une simple affaire politique. Les chefs, poussés par leurs ambitions, luttent entre eux ; ceux qui sont les moins scrupuleux et les plus avides d'élévation personnelle, ont naturellement les plus grandes chances de succès, et ils finissent par la division du parti en plusieurs sectes, toutes avec presque les mêmes principes, mais chacune haïssant les autres autant qu'elles haïssent l'ennemi commun.

« Etes-vous Guesdistes, Broussiste, Allemaniste, Socialiste-Révisionniste, Socialiste-Révolutionnaire, ou peut être Socialiste Patriote ? N'apercevez-vous pas la tâche gigantesque que vous avez devant vous ! Vous avez à obtenir une majorité de représentants socialistes comme il faut, unis sous la dictature de quelque Moïse moderne. Cette majorité, après avoir renversé le système actuel, aura à organiser l'industrie, c'est-à-dire la vie même de la nation, tout en se gardant contre la réaction et sans porter atteinte à la liberté individuelle, qui est la seule garantie du progrès et de la santé sociale.

« A mon avis, vous êtes utopistes. Non, non, vous devez garder et défendre vos intérêts vous-même, et si vous n'avez pas le courage de réclamer et de lutter pour vos droits directement, vous ne les obtiendrez jamais. Celui qui veut être libre, doit lui-même briser sa chaîne.

« Les anarchistes ont clairement raison en cette matière ; il ne nous faut point de gouvernement socialiste cherchant à organiser les travailleurs affranchis mais une société de travailleurs *libres* se groupant comme ils le trouvent bon. Des hommes gouvernés ne sont pas des hommes libres. Plus de gouvernements, socialistes ou autres.

.....

« Résistons de la façon la plus directe et la plus franche. Quant le gouvernant demande que nous passions trois ans en esclavage pour apprendre l'assassinat, refusons, en les invitant d'aller à la guerre eux-mêmes, s'ils en veulent.

« Quand le propriétaire demande que nous lui payions le loyer pour l'espace que nous occupons, refusons, en le poussant dehors et en barricadant notre porte.

« Quand le capitaliste demande que nous lui laissions la plupart de ce que nous avons produit en échange de sa permission d'utiliser ses machines, refusons, en les utilisant sans sa permission, mais en l'invitant à venir travailler à nos gôtés.

« La grève ! La grève des conscrits, la grève des locataires et la grande grève générale des prolétaires — cette dernière doit signifier la prise de possession par les travailleurs, de tout ce qu'il faut au travail

.....

« Dans la Grande-Bretagne, où je suis né, pays *monarchique*, le peuple, sans avoir fait de révolution, a conquis le droit de réunion en plein air, sans autorisation et en dépit des attaques policières continuelles, et malgré quelques défaites, il le garde encore dans la pratique. Et vous, — pourquoi ne pas aller au coin de la rue où vous ne gênez personne, tenir vos meetings et vous moquer de la police ».

***

Un capitaine d'un régiment de ligne, en ce moment en congé à Paris, étant poussé par la boisson, s'amusait, hier, à prendre le menton de toutes les femmes qui passaient dans la rue.

Un mari trouva cette familiarité déplacée. L'autre le prit de haut, et aux agents qui le voulaient arrêter :

« Rompez, dit-il, je suis officier, vous êtes soldats, je vous donne l'ordre de me ficher la paix ! »

On en a usé avec la plus grande bienveillance à l'endroit de ce galant perturbateur : sa qualité le protégea contre les lois qui sont cependant faites pour tous, même pour les gradés qui s'oublient dans l'ivresse, jusqu'à faire du scandale dans les rues.

(*L'Eclair*).

***

Paris. — Le chah de Perse publie en ce moment d'instructives notes au sujet de son dernier voyage à Paris.

A propos de certaines réjouissances officielles dont on avait voulu l'honorer, il raconte ce qui suit :

« La journée du 4 du mois de Tol Hodja fut consacrée aux beaux-arts. D'abord visite au Louvre. M. Larroumet voulut prononcer un discours ; mais le regardant des pieds à la tête, je lui dis simplement « Marche ! » Et on marcha pendant plusieurs heures ».

Ce chah a parfaitement raison. A tous les faiseurs de discours, à tous les phraseurs embêtants, il y a une chose péremptoire à répondre. Il n'y a pas à discutailler. On leur doit dire : Marche !

Et il faudra bien qu'ils marchent.

*L'Endehors.*

***

Limoges. — Le soldat Guérin qui avait tué le sergent Rousse d'un coup de fusil, vient d'être condamné à mort. Les débats ont prouvé que Rousse était la bête noire des hommes du régiment et que Guérin avait prémédité d'en débarrasser ses camarades. Quelques minutes avant de tuer le sergent, il avait écrit au colonel pour l'avertir qu'il allait délivrer le régiment.

D'un autre côté, Rousse passait pour n'avoir guère de scrupules et quelques temps avant sa mort, les hommes de sa section, Guérin en tête, avaient visité son paquetage pour chercher une montre, volée depuis peu à un soldat.

Naturellement, devant le tribunal, les pauvres bougres n'ont guère osé dire ce qu'ils savaient, et les débats ont été assez plats.

Savoir ce qu'on va faire de Guérin !

***

Bessèges. — *La grève des électeurs.* — Par suite du procès, dit de la « Loterie de Bessèges, Terrenoire et La Voulte », procès tout récent et qui souleva l'indignation du public, par le verdict rendu en faveur des accusés ; verdict qui ne faisait que confirmer une fois de plus la devise du *Père Pernard*, c'est-à-dire que ce que l'on désigne sous le nom de justice, n'est qu'un infect comptoir d'injustice ; il y eut des élections complémentaires pour remplacer au Conseil municipal Monsieur le *Maire* et son adjoint, tous deux mêlés dans les tripotages de la Loterie, ainsi qu'un autre conseiller décédé.

Ces élections furent fixées au dimanche 20 décembre, mais, ô surprise, pas de candidats sur le tapis, prévoyants sans doute, ce qui allait leur arriver, ils s'étaient prudemment, tenus à l'écart, et bien leur en prit, car le monde semble en avoir assez de leurs boniments tous plus trompeurs les uns que les autres, et en voici une preuve dans les résultats des élections.

| | |
|---|---|
| Inscrits. . . . . | 3,357 |
| Votants . . . . . | 27 dont 1 blanc |
| Total . . . | 3,330 abstentions. |

A la suite de ce vote, il fallut procéder à de nouvelles élections qui eurent lieu le dimanche 27 décembre, et qui on donné pour résultats :

| | |
|---|---|
| Inscrits | 3,357 |
| Votants | 55 |
| Abstentions | 3,298 |

Il encore devons nous dire que les 55 votants qui y on pris part, n'étaient tout bonnement que des farceurs qui voulaient se payer la tête de nos anciens chefs, à preuve c'est que ces 55 voix sont réparties entre les accusés de la Loterie et d'autres individus complètement illettrés, qui n'ont jamais eu aucune nuance politique et pour la plupart ce qu'on nomme dans notre belle société des « voyous ».

Aussi faut voir la tête que font messieurs les opportunards, radicaleux et consorts, de voir que le public déserte leur boîte électorale.

Pour nous, nous ne nous faisons pas d'illusion là dessus, et ne sommes pas assez naïf pour nous imaginer que toutes ces abstentions se soient produites par conviction, mais cela nous prouve toujours que si les ouvriers ne sont pas encore anarchistes, ils commencent rudement à se dégoûter de tous ces candidats, qu'ils se disent socialos, opportunards ou autres, et si ça continue de ce train là, faut croire que les ouvriers finiront bientôt par comprendre qu'il n'y a rien à attendre de tous ces politiciens quels qu'ils soient, et qu'il faudra bien qu'ils s'habituent à se passer de maîtres, et ainsi qu'à faire leurs affaires eux-mêmes, en attendant le coup de balai final qui ne saurait tarder à arriver et qui nous débarrassera de tous ces parasites, qui sous forme de défendre nos intérêts, ne font que vivre à nos dépends.

***

Paris. — Notre camarade l'*Endehors* est poursuivi pour outrage aux mœurs au sujet d'un article sur Mme de Rute.

Toujours jésuite, la magistrature, au lieu de poursuivre nos camarades pour un de leurs articles socialistes et révolutionnaires, a profité d'un biais pour les confondre avec les pornographes de profession.

***

Pontlieue. — Une cérémonie patrouillarde avait lieu ces jours ci dans cette localité. (Faub. du Mans)

Au moment où le préfet terminait son discours, le nommé Arsène Poltier, connu, paraît-il, par ses idées anarchistes, a répliqué par le cri de : « A bas les Patries! ça ne sert qu'à nous faire trouer la peau! »

Ce compagnon a été immédiatement arrêté.

***

Cannes. — Nous avons reçu des camarades de cette localité une lettre pour signaler à l'attention des compagnons, les agissements d'un individu qui, sous le couvert des idées cherche à exploiter les camarades chez lesquels il se rend.

Nous ne pouvons nous lancer à insérer des accusations que ne pouvant contrôler par nous-mêmes, nous forcent à accueillir des rectifications ensuite.

De reste, la publication de ces renseignements dans la presse, n'a aucune valeur, puisque l individu signalé peut modifier, en raison de cela, sa manière de procéder.

Il est plus logique aux groupes de se tenir continuellement en relation les uns les autres, ils pourront de cette façon, se renseigner confidentiellement sans éveiller l'attention des suspects et arriver à les exécuter une bonne fois pour toutes.

## Angleterre

Charles Booth, un statisticien anglais renommé, faisait, il y a quelques semaines, une conférence devant la société royale de statistique. Il s'occupe de calculer le nombre des pauvres qui peuplent l'Angleterre. Il a commencé par étudier en détail les mœurs de deux paroisses londoniennes, Stepney et St-Pancras, puis par comparaison avec toutes les statistiques officielles il est arrivé à estimer à 1 million 838,000 personnes le nombre des pauvres anglais en 1890, soit un seizième de la population. Sur ce total 1 million 248,000 avaient moins de soixante ans, 82,000 avaient entre soixante et soixante-cinq ans, enfin 508,000 pauvres avaient plus de soixante-cinq ans.

Comme toute l'Angleterre ne contient que 1 million 383,000 personnes de plus de soixante-cinq ans, il en résulte que 38,4 pour cent des vieillards anglais sont dans la misère, malgré la forte mortalité qui sévit sur la classe pauvre et qui en diminue le nombre avant l'âge. Cela revient à dire que plus du tiers des Anglais auxquels leur genre de vie a permis d'atteindre soixante cinq ans tombent dans la misère, dès qu'ils ne sont plus aptes au travail actif.

M. Booth est opposé à tous les projets qui ont été présentés jusqu'à ce jour, qu'ils soient fondés sur les contributions volontaires ou sur le secours de l'État. Il en montre le côté illusoire, et pourtant à son tour il expose son plan. Il consiste à faire une pension de 325 francs par an à tout individu arrivant à l'âge de soixante-cinq ans, homme et femme, quelque soit son état de fortune. On éviterait ainsi toute enquête inquisitoriale, mais l'auteur du projet ne dit pas où l'on prendrait les 825 millions que l'exécution de ce projet coûterait chaque année à l'Angleterre et qui ne donnerait même pas un franc par jour à chaque vieillard.

***

### LE PROCÈS DE WALSALL

Les accusés anarchistes amenés devant le juge de Walsall, le 15, sont déjà six : Victor Cailles, machiniste, 33 ans, français venu de Nantes ; Frédéric Slaughter (nommé Charles), 27 ans ; Joseph Deakin, natif de Walsall, qui travaille il y a déjà dix-huit ans, au chemin de fer ; John Westley, patron d'une petite fabrique de brosses, à laquelle il travaille lui même, aussi natif de Walsall ; William Ditchfield, travailleur en quincaillerie, 43 ans, et Jean Bartola, italien, cordonnier, 30 ans, qui se donne un nom quasi russe de Devganaroff.

La police dépose qu'on a trouvé au club socialiste Charles (Slaughter), en possession des dessins d'une bombe et d'une fusée, qui s'ajuste à la bombe.

Chez Cailles on a trouvé un manifeste écrit de sa main et signé : 1er septembre 1891, faisant appel à la révolution violente, ainsi qu'un numéro de l'*International*, dans lequel les auteurs de ce journal se pâment de joie à l'idée que l'Opéra fasse un immense feu au milieu duquel on entendra le sifflement de la graisse des visiteurs de l'Opéra.

La police dépose, en outre, que lorsque Ditchfield fut arrêté, on trouva dans son atelier le moule en plâtre d'une bombe dont les dessins furent trouvés chez Charles.

Plus tard, Ditchfield ramena la police chez lui pour lui livrer une vis pour cette bombe, et fit une longue *déposition* qui sera lue au procès.

Sur cela l'affaire est renvoyée à huitaine.

***

Le 15, à 5 heures du matin, les policiers firent irruption dans le club allemand *Autonomie*.

Le compagnon Gundersen et le bufletier du club étaient seuls au club à cette heure. Une perquisition minutieuse fut faite, mais on ne trouva absolument rien que des publications de l'*Autonomie*.

***

Le 14, une bombe chargée, à laquelle on avait essayé de mettre le feu, mais sans y réussir, fut trouvée dans les terrains vagues entre Hampston et Highgate.

Elle avait été jetée la nuit sous un buisson.

## Etats-Unis

Nous avons raconté, il y a quelques semaines, la réception faite au peintre Walter Crane. Voici quelques détails à ce sujet :

Ses dessins, dans un style moyen âge, font fureur en Angleterre, et comme Walter Crane, grand ami du socialiste et du grand poète Morris, est socialiste lui-même, c'est lui qui a fait quelques superbes dessins socialistes : la *Fête du 1er Mai*, l'*Ecole Internationale de Louise Michel*, l'*Anniversaire des anarchistes de Chicago*, et ainsi de suite. C'est dire que Walter Crane n'est pas social démocrate, et qu'il est ami avec les anarchistes.

Eh bien, Walter Crane, est allé aux Etats-Unis. L'exposition de ses dessins a fait fureur à New-York. Il devait exposer aussi à l'Exposition universelle.

Son caractère personnel lui a gagné toutes les sympathies. Immédiatement, artistes et littérateurs, organisent un grand dîner en son honneur. Tout ce qu'il y a de noms connus aux Etats Unis dans la littérature et l'art, s'empresse de s'inscrire pour le dîner. Les invitations des gros bonnets viennent de toute part : dîners, soupers, fêtes à n'en pas finir.

Le 11 novembre, Walter Crane était à New-York. Comme de raison il va à l'anniversaire de nos martyrs ; il y prend la parole ; il parle avec admiration de Parsons, de Spiess, de Lingg, de Fisher...

Le lendemain toute la meute des journaux crie à fendre la tête contre Walter Crane. Le surlendemain tous ceux qui l'avaient invité chez eux lui font savoir qu'ils ne veulent plus de lui. Le comité du grand dîner donne sa démission. Toute la meute de littérateurs et d'artistes retire leurs signatures et refusent de prendre part au dîner. Tous, sauf un.

Crane leur a répondu par une très bonne lettre.

Il réaffirme ses sympathies pour nos frères de Chicago, et déclare aux bourgeois qu'il ne change pas ses opinions en traversant l'atlantique, pour plaire aux bourgeois.

## Australie

Notre camarade Andrews, de Sonithfield, New-South Wales, vient de faire paraître le premier numéro du journal *Anarchy*, avec l'épigraphe suivante : *Ni Dieu, ni Loi, ni Propriété privée, mais Liberté, Egalité, Fraternité!* Cette feuille est une merveille de typographie. Notre ami n'ayant pas de presse à sa disposition, s'est servi de caractères en bois, taillés au couteau et imprimés sur gros papier au moyen d'une étoffe enduite d'encre et frappée à coups de marteau. Voilà des hommes dévoués et qui ne craignent pas le sacrifice de leur temps! Puissent-ils avoir en courage et en ténacité de nombreux imitateurs! Chaque numéro coûte un penny (2 sous).

« Nous voudrions bien donner notre journal pour notre plaisir, sans prix d'achat, dit notre camarade, mais nous ne le pouvons pas encore. Nous n'avons pas encore arraché l'argent des mains du capitaliste! »

De tout cœur nous souhaitons la bien-venue à l'*Anarchy* des antipodes.

## NÉCROLOGIE

Le Camarade Viard est mort le 17 janvier à Saint-Ouen. Il n'avait que 56 ans et semblait être d'une forte constitution, mais il a été pourtant rapidement emporté par une fièvre cérébrale consécutive à une attaque d'influenza, croyons-nous.

Viard avait été membre de la Commune et il était un des rares représentants de cette assemblée qui fût resté révolutionnaire, qui ait évolué avec le temps et fut devenu anarchiste. Sa bonne figure était bien connue des habitués des réunions publiques ; toujours près à rendre service, à prendre la parole quand cela était nécessaire, il n'avait que des amis parmi les compagnons et beaucoup d'amis parmi les adversaires.

C'est un brave camarade qui est parti avant l'heure!

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le groupement économique du syndicat est une arme à deux tranchants.

Son importance, dans les futures complications sociales est indéniable. S'il est révolutionnaire, à lui appartiendra la parole prépondérante lors de la réorganisation ; s'il est hiérarchisé et soumis, il sera tout simplement une machine d'oppression.

Les révolutionnaires libertaires ne l'ont pas assez compris, découragés par l'esprit routinier, particulariste, réactionnaire de ce groupement, ils l'ont abandonné au lieu de chercher à y pénétrer pour en faire craquer l'enveloppe étroite, y introduire une bouffée d'air libre et d'esprit révolutionnaire. Ils ont peut-être été trop absolus en concevant le groupe (nous ne parlons pas du groupe dans l'an 2000 que nous ne pouvons entrevoir) comme devant être basé sur la seule affinité, au lieu d'admettre concurremment avec l'affinité deux facteurs de certaine importance ; les *nécessités* et les *aptitudes*. Bref, les syndicats leurs semblent intenables, ils les ont abandonnés pour des groupements peut-être plus attractifs mais moins durables, les individus n'y étant retenus par aucun intérêt matériel immédiat.

L'ennemi a été plus habile : il a pénétré peu à peu dans les syndicats et s'y est implanté solidement : pour l'en déloger, il faudrait maintenant un travail long et soutenu, et tout annonce qu'auparavant une conflagration terrible nous aura surpris.

Sans décourager en quoi que ce soit, bien au contraire les efforts, de ceux qui entendent constituer des syndicats libertaires ou pénétrer dans les syndicats existants, nous estimons indispensable que des groupes révolutionnaires sérieux renaissent.

La révolution prochaine présentera évidemment deux phases : celle de la lutte à coups de fusil, celle de la transformation économique. Si les groupements de métiers me semblent devoir être prépondérants dans la seconde, il est nécessaire que des noyaux de vrais lutteurs envisagent dès maintenant toutes les éventualités de la première.

Il est temps que nous rentrions dans la masse, sans laquelle nous ne pouvons rien, dans la masse dont nous ne nous sommes que trop éloignés. N'oublions pas que la révolution sera avant tout une révolution de salariés, d'ouvriers, et que les poètes plus ou moins décadents devant lesquels se pâment nombre d'anarchistes, sont au fond de parfaits réactionnaires, professant le mépris féroce de la plèbe. Sauf, naturellement, quelques exceptions, les artistes ne sont qu'accidentellement avec le peuple.

A plus forte raison, les riches. Certes, sur mille, il peut y avoir un bourgeois fortuné, assez large de cœur et d'esprit pour venir à ceux qui poursuivent l'anéantissement du monopole capitaliste ; mais il ne faut pas prendre l'exception pour la règle, et faire appel aux riches en tant que riches, est nier le révolutionnarisme de l'anarchie.

De même, s'adresser aux souteneurs. Produits du milieu tout comme le bourgeois, ils n'ont rien de plus recommandable que celui-ci ; si, au point de vue purement philosophique, on ne peut leur faire un crime d'être ce qu'ils sont, nous n'avons pas plus à nous allier aux exploiteurs de marmites qu'aux exploiteurs d'ouvriers.

Quant aux malheureuses prostituées, quant aux repris de justice, de quel droit oserions-nous leur jeter une parole amère? Prostitué, qui ne l'est donc dans la société actuelle, les uns avec leur cerveau, les autres avec leurs bras, les autres avec leur ventre. Et repris de justice, qui peut assurer qu'il ne tombera pas un jour sous les rigueurs d'un code monstrueux ? Seulement le tort est de vouloir diviniser la prostituée ou le repris de justice, l'un et l'autre sont nos compagnons, nos égaux, ils ne sont nos dieux, ni nos modèles.

*Un groupe parisien.*

***

Les principaux faits survenus de 1866 à 1891 sont énumérés dans les trente et une pages d'un *Précis du mouvement* que tous les camarades qui voudront en prendre connaissance recevront gratuitement ; puis, si quelques compagnons veulent le répandre, ils recevront tel nombre d'exemplaires qu'ils indiqueront.

Adresser les demandes à l'éditeur : Darnaud, à Foix, France.

***

*Appel à la Jeunesse*

Camarades,

Le temps presse, d'ici peu beaucoup d'entre nous vont être appelés sous les drapeaux.

Ne vous semblent-ils pas que le moment est venu de nous grouper pour nous concerter pour les mesures à prendre contre cette iniquité que l'on appelle l'impôt du sang ; ne vous semblent-ils pas qu'il est temps de faire entendre aux dirigeants d'énergiques protestations, que tous nous avons au fond du cœur, contre ces lois monstrueuses qui nous poussent, prolétaires inconscients, les uns contre les autres, qui nous prenant à la fleur de l'âge, nous arrachant à nos familles, à nos affections, à nos occupations et à nos devoirs d'hommes libres, pour nous enfermer dans ces écoles d'abrutissement et de corruption, ces bagnes qu'on appelle casernes. Qui nous mettant de force les armes à la main, nous expose à nous trouver un jour, devant nos frères les prolétaires, que nous devrons fusiller, ou égorger, pour la défense d'intérêts, qui ne sont pas les nôtres ; mais bien ceux de nos exploiteurs.

Si oui, camarades, franchement, loyalement, nous vous appelons, et nous discuterons ensemble les meilleurs moyens à employer pour nous soustraire à cet esclavage misérable et honteux qui pendant les meilleures années de notre vie fait de nous les serfs d'un pouvoir injuste et tyrannique qu'il est grand temps de jeter bas.

En conséquence, les groupes de la jeunesse anarchiste font un pressant appel à tous ceux qui, partageant ces idées, sont décidés à les manifester de la façon la plus énergique qu'il leur sera possible à l'occasion du tirage au sort.

Réunion tous les dimanches, à deux heures de l'après-midi, chez Marcellin, 105, avenue de Saxe, Lyon.

***

Saint Étienne. — Maintenant que la retentissante série de conférences qu'a fait le compagnon Sébastien Faure est terminée, nous pouvons constater que grâce à l'agitation produite, nos conceptions ont été discutées dans tous les milieux, chez l'ouvrier comme chez le riche, chez l'employé comme chez le commerçant, que des sympathies se manifestent de toutes parts.

Devant ce résultat obtenu, devons nous délaisser le combat, nous renfermez chacun chez nous, attendre qu'un autre conférencier vienne avec plus ou moins de talent, refaire le procès de notre société maratre et exposer nos idées de justice et de liberté pour recommencer à nous agiter.

Ne sommes nous pas convaincu que c'est seulement par une lutte incessante, par la cohésion constante de tous nos efforts, que nous pourrons jeter à bas cet édifice social vermoulu, pour y instaurer à la place une société vraiment humanitaire.

Pour ces raisons, croyons nous, il est utile de prendre l'initiative de convoquer tous les camarades à une réunion qui aura lieu le 23 janvier, à 8 heures du soir, à l'angle de la place du Peuple et de la rue Mercière, au 1er (entrée par l'allée de la rue Mercière).

Le but serait de créer une bibliothèque et d'étudier quels sont les meilleurs moyens de propagande.

Nous faisons appel à tous les groupes, à tous les compagnons qui peuvent disposer de brochures, de journaux, etc. anarchistes, de les envoyer au compagnon Samuel, rue de l'Epreuve, 1, à Saint-Etienne (Loire).

***

Bordeaux. — On fournirait à un camarade ayant des titres pour exercer la médecine, le nom, avec toutes autres indications nécessaires, d'une localité où, à bref délai, une clientèle sérieuse lui serait assurée, indépendamment des avantages qu'il en pourrait retirer pour la cause. Ecrire à Lapeyre, passage Caussatière, à Bordeaux.

Peut-être notre camarade Lapeyre s'abuse-t-il, mais si réellement des avantages devaient en résulter pour la cause, nous aurions tort de ne pas l'aider par notre publicité dans la mesure de nos forces.

***

Toulon. — Une série de conférences anarchistes vont être organisées par les groupes anarchistes de Toulon.

Le compagnon Montant se propose de traiter tous les sujets concernant nos idées, la première conférence aura lieu vers la fin de janvier.

***

On annonçait l'apparition pour le 15 janvier en Andalousie, et espérons que les événements de Xérès ne l'auront pas retardé, d'un journal hebdomadaire *La Labor Corchera* (l'émascleur, travail des chênes liéges). Il se présentait comme organe anarchiste.

C'est une preuve du développement des idées dans ce pays que l'annonce de cet organe corporatif de travailleurs dont le métier est tellement lié à la terre. Rien ne peut mieux montrer comment les idées ont pénétré chez les paysans.

***

Les camarades de province sont prévenus qu'indépendamment du journal le *Conscrit*, nous tenons des affiches intitulées *la Grève des Conscrits* à leur disposition moyennant 5 francs le cent ou 10 centimes l'affiche.

On est prié d'envoyer les demandes dans le plus bref délai (nous n'avons pas besoin d'insister sur les considérants qui nous font dire : dans le plus bref délai), à l'adresse de Raoul Rodach, bibliothécaire, rue Grenéta, 58, à Paris.

***

Camarades,

Le comité de l'Ecole Internationale me prie de vous informer que Auguste Coulon n'est plus attaché à l'école anarchiste, et que le nouveau trésorier est le camarade Steuzleit, 70, Grafton Street, Fitzoy Square, Londres, W.

Coulon a quitté l'école depuis le commencement d'octobre.

L'école continue sous la direction de Louise Michel et une dizaine d'autres instituteurs et institutrices.

*Le Secrétaire,*
Cyril Bell.

## PETITE CORRESPONDANCE

A. G. à Lyon. — Ecris à « El Porvenir Anarquista », à Barcelone, ajoute pour remettre à Fauroux.

P., rue de Charonne, demande à B. Narbonne pourquoi il avait besoin de son adresse ?

Heudier. — Merci, nous en userons à l'occasion.

Heudier, à Liébrard. — Mon adresse est rue d'Estimanville, 7, au Hâvre. Ecris-moi.

Les compagnons Fabre et Capella de Marseille sont priés de donner leur adresse au compagnon Marun, café Riche, place de la République, Limoges.

L. T. D. V. — Ou faut-il m'adresser pour vous voir ?

M. F. J. Bruxelles — Il n'existe aucune brochure de ce genre que l'on puisse se procurer.

P. G. à Nîmes. — Nous sommes de votre avis. — Reçu mandat.

Saintes. — Le compagnon Brion fait savoir à ses camarades que sa compagne vient de mourir. Son adresse est toujours rue de l'Arc-de-Triomphe.

Groupe d'Avignon à Mollet, à la Charité. — Donnez votre adresse.

Roanne. — Avez-vous reçu le lot?

H. à Reims. — L'almanach ne doit pas être encore paru.

J. au Hâvre. — G. à Beauvais. — M. à Tours. — D. à Morlanwelz. — F. à Bouxières-aux-Bois. — G. P. au Theil. — B. à Escarbotin. — N. à Vazerac — D. à Lévin. — B. à Victor Lacoste. — L. à Toulon. — V. D. à Flixecourt. — F. à Amiens. — M. à Armentières. — H. à Calte. — J. C. à Avignon. C. à Bagnes. — P. à Amsterdam. — B. à Saint-Quentin. — C. à Lavelanet. — B. à Azay. P. à Saint-Nazaire. — R. à Toulouse. — P. à Bordeaux. — M. à Nantes. — H. à Reims. — Reçu timbres et mandats.


## La RÉVOLTE est en vente :

**Charleville et Mézières**

La *Révolte* est crié dans les rues et porté à domicile par Thomassin, rue Colette, 10.

**Toulon**

Mme Minuti, cours Lafayette.
Mme Burle, au bas du cours Lafitte.
M. Magand, rue de la République.
M. Emile Goudy, libraire, rue Alézar.
A tous les kiosques du boulevard de Strasbourg.
Au « Pont du Las », librairie, place de l'Eglise.
On trouve en même temps l'*Endehors*, le *Père Peinard* et le journal *El Porvenir Anarquista*.

**Beziers**

Kiosque Clareton, en face le théâtre.
On y trouve également les autres journaux et brochures anarchistes.

**Barcelone**

N. March, place de Catalogne, près du café du *XIX Siècle*.

**Nice**

Zibelin, rue Macarini, 2.


## CONVOCATIONS

Le groupe l'*Emancipation* se réunira tous les mercredis, à 8 heures et demie du soir, salle du Gros Bœuf, rue Grenéta, 58.

Ordre du jour : La grève des cochers.

Grande soirée familiale, organisée par le groupe anarchiste du XIVe, dimanche 24 janvier, à 8 heures et demie du soir.

Causerie par un compagnon, chants et poésies.

Une grande tombola sera faite au profit de la propagande. — Entrée libre. — Salle du Progrès, rue de la Gaîté.

Groupe anarchiste du XIVe, réunion tous les samedis, à 8 heures du soir, salle du Progrès, 25, rue de la Gaîté.

Réunion tous les jeudis, 30, rue d'Allemagne. Soirée familiale le dimanche.

Le *Réveil* du XVe, réunion tous les samedis à 8 h. et demie du soir, salle Lézé, rue du Théâtre, 103.

Verviers. — Dimanche, 24 janvier, réunion de tous les compagnons après la conférence, chez Toussaint-Ruwette, rue de la Montagne, 42.

Reims. — Samedi, 23 janvier, réunion suivie d'une soirée familiale, à 8 h. et demie du soir, chez Bigelot, 4, place d'Eslon. Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* y sont invités.

Lyon. — Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, habitant la Croix-Rousse, qui voudraient faire partie ou militer au groupe *Ni Dieu ni Maître*, sont invités à se réunir chez le camarade Frénat, Grand Rue de la Croix-Rousse, 87, 4e allée.

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris — Impr. HABERT, 33, rue des Trois-Bornes.

CINQUIEME ANNÉE, N° 19 — DIX CENTIMES — DU 30 JANVIER AU 5 FÉVRIER [illegible]

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

LA RÉVOLTE

Est en vente dans toutes les Librairies

DE PARIS

*Pour la Vente en gros s'adresser :*

11 — RUE DU CROISSANT — 11

Prière aux camarades de demander le journal dans les kiosques et chez les libraires, et d'informer ceux, chez lesquels ils ne le trouveront pas, qu'ils peuvent le réclamer aux porteurs du *Petit Parisien*.

## POUR UN FORÇAT

Nous extrayons de notre confrère *L'Endehors* les lignes ci-dessous, concernant un des déni de justice de la Magistrature, que nous nous empressons de reproduire :

D'abord ceci, et très haut :

Il s'agit du forçat Reynier, jeté, il y a sept ans, aux chiourmes de Nouméa, du forçat Reynier dont l'innocence est reconnue au moins depuis trois ans. Il s'agit des complices qui retiennent encore cet homme dans les bagnes de la Nouvelle-Calédonie.

Nous publions plus loin des faits, et si nettement détaillés que l'hésitation ni le doute n'ont le droit de subsister.

Par deux fois nous avions parlé de ce condamné non-coupable, et personne, parmi ceux qui en ont le devoir, ne s'était ému. Nous ferons de manière qu'il n'en soit pas de même aujourd'hui.

Si la besogne que nous poursuivons avait été entreprise par un grand quotidien à fort tirage, il y a gros à parier que l'écho aurait déjà répondu.

Mais avec un petit journal comme le nôtre, on a cru que le silence était plus habile. On a pensé que ce serait ainsi le simple enterrement de l'affaire — l'enfouissement définitif d'une victime gênante dans les galères perpétuelles.

Ce ne sera pas.

***

On se souvient de Borras et de toutes les mauvaises volontés qu'il fallut vaincre pour arriver à rompre ses chaînes. On n'a pas oublié les chinoiseries cruelles de la loi, empêchant ensuite de réhabiliter le malheureux, que la Justice avait injustement frappé.

La même histoire recommence.

L'Odyssée de Borras c'est le calvaire de Reynier.

***

Ce n'est pas un secret.

Il est nombre de gens en situation ; des députés, des magistrats, des journalistes, des ministres même qui n'ignorent point tout ce que nous affirmons maintenant sans hésiter. Ils savent cela depuis longtemps, ils en ont causé entre eux ; des feuilles ont eu des velléités de campagnes trop vite évanouies ; des membres du parlement ont fait de rapides enquêtes et sont revenus répétant à qui voulait l'entendre :

— L'innocence de Reynier est indéniable. Quels juges ont donc pu le condamner ! Ce n'est pas lui qui devrait être à l'île de Nou !

Et il y est cependant, et il y reste. L'apathie est telle, en cette société, que ceux même d'honnêteté relative et de moyen courage se sentent vite las. Je ne parle pas des misérables qui, au courant de la vérité, la taisent de parti pris ; mais je songe à ceux qui semblent s'intéresser à ce drame et, depuis des années, cependant se prononcent seulement dans le vague ; je songe aux bonnes âmes qui n'auraient peut-être à présent qu'un mot à dire, un article à écrire pour lancer la question toute vive... et qui ne le font pas.

Les voilà aussi les complices !

***

On pourrait les nommer.

Il y en a surtout parmi les députés. J'en sais au moins dix qui connaissent l'affaire à fond. Et qui sont si bien disposés ! et si aimables ! Abordez-les, parlez-leur de la triste victime, ils diront presque de leur larme :

— C'est affreux ! Hélas ! A qui le dites-vous ! Mais il faut garder son sang-froid. Attendre l'heure. C'est épouvantable... Venez-vous prendre un bock.

On n'en tire jamais autre chose : de la bière !

***

Eh bien ! non, il n'y a plus d'heure à attendre.

Quand on sait certaines choses, il faut les crier de suite. Il n'y a pas d'heure à attendre ; chaque minute qui passe est volée à la vie d'un homme.

Pour nous, si plutôt nous avions été informés, plus tôt nous serions partis en guerre. Nous n'avons certes pas l'illusion d'impressionner le gros public, nous n'espérons pas amener du coup la révision d'un scandaleux procès ; mais ce que nous saurons faire le voici :

Nous allons forcer à se mouvoir certains personnages qui en peuvent dire long et qui paresseusement, restent cois. Nous allons réveiller d'un coup de fouet, le vieux zèle endormi de certains députés qui, eux, sont bien placés pour saisir l'opinion.

Ce sera la mise en demeure.

## LA POINTE D'AIGUILLE

La loi qui domine la biologie est celle-ci : *la fonction crée l'organe*, d'où il ressort comme un corollaire logique : *la non fonction détruit l'organe*. C'est là un fait expérimental courant, familier à tous ceux qui s'occupent de zoologie.

Appliquons cette loi à l'étude des phénomènes sociaux, qui ne sont après tout, en dernière analyse, qu'une réunion de phénomènes psychologiques individuels se modifiant et se combinant entre eux, et voyons la déduction que notre étude va engendrer :

A l'état de nature, chaque être se suffit à lui-même, c'est une unité complète, il n'a besoin de nul secours étranger pour se nourrir, toutes ses facultés sont incessamment affinées par un perpétuel exercice. Mais supposons que par un moyen quelconque il réussisse, par exemple, à forcer un autre animal à lui apporter sa nourriture, que va-t-il arriver ? Les membres n'accomplissant pas leurs fonctions habituelles vont bientôt s'atrophier et disparaître, d'où il résultera pour l'animal une irrémédiable décadence.

La bourgeoisie moderne se bornant posséder et à jouir sans participer à la production, se faisant en un mot nourrir par la majorité asservie du prolétariat, s'amputant elle-même de tous les instincts qui forment une individualité pensante pour se réduire en un simple intestin, n'est-elle pas aussi condamnée à une prompte dissolution ?

Elle a cru faire œuvre merveilleuse en s'érigeant elle-même au noble rôle d'estomac et en chargeant le menu peuple du soin d'emplir son gosier, mais qu'elle réfléchisse qu'un jour peut venir où « les serviteurs de l'estomac » se mettront en tête de produire de la nourriture pour eux seuls et de digérer à leur tour. Que deviendrons alors les malheureux milliardaires réduits à se nourrir de leur fond de réserve, impuissants à trouver eux-mêmes leur nourriture, ne sachant et ne pouvant rien faire ; misérables mendiants couchés sur d'inutiles tas d'or.

C'est un sort enviable que la position du mollusque immobile sur son rocher, s'engraissant tranquillement des innombrables animalcules que lui apporte l'Océan, mais malheur à lui si l'eau s'abaisse ou si seulement le courant vient à changer, il doit irrémédiablement mourir de faim, impuissant à se transporter, rendu idiot par son engraissement. Les classes dirigeantes sont prédestinées à cette lugubre fin. Lorsqu'elles crient niaisement au peuple : « S'il n'y avait pas de riches, qui donc vous nourrirais ? » Ce peuple peut un jour leur répondre en leur coupant purement et simplement les vivres.

Certes, l'heure présente est basse et misérable, la foule anonyme peine sous un labeur écrasant qu'elle a complit pour d'autres, mais songeons à la pointe d'aiguille sur laquelle repose la prospérité de nos maîtres, songeons que cette pointe supportant leur fragilité, s'appelle patience ; peut-être aussi *notre lâcheté*.

## L'ESCLAVAGE FÉMININ

Feuilletez le code, ou mieux encore, si vous avez le cœur solide regardez nos mœurs, et si vous êtes de bonne foi, vous êtes forcé d'avouer

qu'il y a dans notre civilisation un esclavage légal pire que les autres : l'esclavage de la femme. Seulement avec notre hypocrisie ordinaire, nous appelons cela une protection. Nous aimons beaucoup « protéger », nous protégeons les céréales, nous protégeons les noirs d'Afrique, etc., derrière ces manifestations de *vertu*, il y a toujours je ne sais quelle vague odeur de sang répandu.

Notre législation protège la femme, c'est entendu. Pour nous qui n'avons pas l'habitude de nous payer de mots, nous appellerons cela de l'esclavage.

La femme européenne est esclave comme ses sœurs des autres continents. Mais en fait d'esclavage, le sien est plus ignoble que celui de la femme d'Orient qui, au moins elle, a une certaine part de droits et a du moins l'avantage de vivre dans une race incomparablement plus humaine que la nôtre. La femme d'Orient est la servante de son mari et rien de plus ; la femme d'Europe sert son mari et use sa santé dans le travail abrutissant de l'usine.

La femme « civilisée » est un jouet aux mains de tous, elle est la bête de somme sur lequel repose l'ensemble de notre société, c'est la bonne à tout faire, c'est la viande à plaisir toujours prête à satisfaire son maître, c'est la bête craintive et résignée qui garde, c'est-à-dire non, qui ne garde plus le foyer, puisque l'individualisme a tué la famille qu'on nous accuse de vouloir détruire, détruire des ruines !

La mère a disparue pour faire place à l'éducation par le mâle, c'est le père maintenant qui dirige les sentiments de ses enfants. Quelle direction ! Et pourtant, s'il y a quelque instinct de bon dans notre société, c'est à la femme que nous le devons.

La femme riche est-elle moins à plaindre, je ne le crois pas ; la jument de prix que l'on soigne et la jument de labour que l'on assomme sont aussi esclave l'une que l'autre. Chez la femme riche l'esclavage s'appelle la mode, le bon genre, le bon ton, on l'isole moralement du contact de toutes les grandes pensées, on en fait la femme du chiffon et du bijou, la poupée en un mot, type de la femme du monde. Notre idéal féminin semble être : une âme de brute dans un corps de déesse. Plus d'amour, plus de cœur, plus rien de grand, de beau. Il y a des gens qui appelle cela de la civilisation et qui s'indignent contre l'esclavage « plaie des temps modernes ». Tas de farceurs !

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Lyon. — Il y a deux mois que les conférence de Faure font régner une grande agitation ; l'Anarchie prend des proportions considérables.

Les grandes lignes de l'Idée ont été traitées avec un immense succès. Jusqu'à mercredi passé, nous avions fait les conférences sans bureau ; mais les autorités policières voyant la bonne besogne que Faure fait, se sont mis à nous faire des provocations bêtes. Le commissaire a commencé mercredi à dire qu'il ne laisserait pas faire la réunion sans bureau. On lui réplique que, comme représentant de la loi, il était le premier à la violer, qu'il n'avait pas à intervenir, mais à faire son procès-verbal et y mettre ce qu'il voudrait ; qu'il y avait les deux signataires de la déclaration pour répondre.

Il a alors déclaré avoir reçu des ordres spéciaux pour faire évacuer la salle si on ne se conformait pas à la loi, et pour l'occasion, ils avaient empilé 200 sergots dans un entrepôt à côté : un autre commissaire se trouvait dans la salle pour transmettre le signal, dont nous avons vu un échantillon à la fin de la réunion.

Faure avait avertis les copains qu'il avait une communication à faire et de rester un moment après la réunion dans la salle. Mais aussitôt cinquante sergots rentrés d'un côté et autant d'un autre ont fait évacuer la salle.

Mince de trac qu'a le gouvernement. Ce serait trop long d'énumérer toutes les provocations depuis huit jours. Mais aussi samedi et dimanche, ce que tous les copains qui sont montés à la tribune lui ont rivé son clou au commissaire ! Il en était blême, tellement on lui mis sous le nez la sale et dégoûtante besogne qu'il faisait.

Pour quant au Congrès, il y était venus de nombreux compagnons de toute la région : Dijon, Châlons, Villefranche, Saint-Chamond, Saint Etienne, Le Chambon, Romans, Grenoble, Vienne, Bourgoin, etc.

Tous les copains sont d'accord pour combattre la manifestation du 1er mai dans ses formes absurdes, de prévenir les gouvernants à heures et dates fixes, n'ayant d'autre portée que de servir de tremplin électoral aux assoiffés de pouvoir et aux quémandeurs de mandats.

Sur la deuxième question : la manière de combattre les élections, tous les camarades ont reconnu mauvais la candidature abstentionniste ; qu'il valait mieux essayer de combattre à la tribune.

Le dimanche après, un grand meeting révolutionnaire a eu lieu à la brasserie Corrompt, suivi d'une magnifique soirée familiale qui a pleinement réussi.

Il nous semble qu'au sujet du 1er mai comme en beaucoup de choses, que les anarchistes n'ont pas su garder le juste milieu, et vont tout de suite à l'extrême qui n'est pas toujours le contraire de ce qu'ils repoussent.

Il est bien évident que les manifestations périodiques et à dates fixes ne sont qu'un traquenard que nous n'avons pas à aller emboîter le pas aux politiciens réclamant la journée de huit heures, il est hors de doute que la journée de huit heures présentée comme une panacée et une solution de la question sociale n'est qu'une fumisterie.

Mais il ne faut pas oublier non plus que ce mouvement du 1er mai, entraîne plutôt les meneurs du socialisme autoritaire, qu'il n'est mené par eux, que c'est un mouvement ouvrier et que les anarchistes auront beau dire et beau faire, qu'ils ne pourront jamais complètement s'en désintéresser.

Il ne suffit pas d'aller le combattre sous prétexte qu'il ne peut rien produire, ce serait alors faire le jeu du gouvernement actuel. Pour le combattre efficacement, il faut y porter autre chose. Quoi ? nous n'en savons rien. Aux anarchistes à chercher.

N'oublions pas surtout que de ce mouvement il peut en sortir des complications — exemple Fourmies — qui peuvent servir à provoquer la révolution et que pour combattre un mouvement ouvrier qui se trompe, il faut savoir le faire avec tact, si on ne veut pas être pris pour des ennemis.

## Autriche-Hongrie

Le 18 décembre a été jugée à Buda-Pest, l'affaire d'un conducteur de train, E. Kreutzer, qui était accusé d'avoir, par sa négligence, occasionné la mort de plusieurs personnes.

Il a été établi au cours de l'instruction que Kreutzer n'ayant pas discontinué son service pendant six jours consécutifs était à la fin si épuisé que dans une sorte de demi-sommeil il lui avait semblé entendre le signal du départ et avait en effet mis le train en marche.

Kreutzer a été acquitté, mais il n'en vaut pas mieux, ayant perdu sa place et son salaire, et il s'écoulera du temps avant qu'on veuille lui confier d'autres occupations.

## Italie

Naples. — Il y a ici une crise terrible, nous ne parlons pas de la misère, puisqu'elle est générale, mais le peuple se remue et promet beaucoup.

Lors des dernières élections législatives, sur 36,500 inscrits, il y a eu 16,500 votants.

Les anarchistes avaient répandu et affiché des manifestes abstentionnistes très violents, exposant clairement la situation : Sans la révolte pas de pain et la liberté sera toujours un problème à résoudre.

Le manifeste a produit beaucoup d'effet.

Les ouvriers commencent à répondre énergiquement à leur maître, en voici une preuve :

Arena, ouvrier menuisier à la compagnie des tramways, père de cinq enfants, dont le plus âgé a 14 ans, fut remercié sans motifs après quatorze ans de service, par le contre-maître Holtech. A cette nouvelle, qui était une sentence de mort par la faim et la misère pour sa famille, Arena saisit une hache et en frappa avec violence le terrible Holtech, renommé par ses exploits contre les anarchistes. Mais, ayant fait un faux mouvement, Arena ne lui occasionna qu'une blessure qui le tient à l'hospice en péril de mort. Rien ne lui sert d'avoir été pendant de longues années le chien de garde dévoué de la compagnie capitaliste, on le laissera crever à l'hospice.

Les compagnons Sergio, Oliva, Massari, arrêtés ici pour l'affichage de manifestes anarchistes, ont été condamnés par la justice bourgeoise à six mois de réclusion.

Prochainement, il y aura un grand *Comizio popolare*. Enfin, ça chauffe, on espère bientôt vous faire avoir de bonnes nouvelles.

Les hospices sont combles de malades, les prisons crèvent de détenus, les ateliers sont désertés.

Il existe une grève permanente et forcée ; les magasins sont vides, ils ferment le soir sans avoir fait un sou d'affaires.

Dans les familles il y a un deuil général. Continuellement il y a des vols en plein jour, des suicides qui épouvantent le sort de ceux qui restent. Il y a un mouvement qui monte... qui monte... ce serait la Révolution sociale ?

## Allemagne

On raconte à Berlin que la chasse organisée hier dans le Grunewald pour l'empereur et ses invités dut être brusquement interrompue, afin de ne pas blesser les curieux postés sur les hauteurs avoisinantes. Malgré 202 pièces qui figuraient au tableau, l'empereur ne racha pas son vil mécontentement après le déjeuner au pavillon de chasse. Guillaume, passant près du groupe des curieux, les menaça avec sa canne et ceux-ci tombèrent à genoux et promirent de ne plus recommencer.

***

Un journal socialiste *Rayons de Lumière*, vient d'être supprimé pour insulte à l'empereur. Faisant allusion à ces mots : *Suprema lex regis voluntas* (La volonté du souverain est la loi suprême), il s'était permis de qualifier les sujets loyaux de sa Majesté Germanique d'*indignes lécheurs de bottes*.

Pour une offense analogue, l'éditeur d'un autre journal a été condamné à six mois de prison ; et un troisième journal est traduit en justice et est accusé de crime contre la religion pour avoir publié une chanson.

## Portugal

Lisbonne, 14 janvier.

Compagnons de la *Révolte*,

Dans la ville de Bareiro, vient de s'organiser un groupe anarchiste.

Les cigariers de Lisbonne, au nombre de plus de 2 000, se sont réunis dans le salon du théâtre da Trindade pour protester contre les règlements intérieurs imposés par leurs patrons.

Le même jour et à la même heure, d'autres ouvriers de la même profession se réunissaient dans la ville d'Oporto pour protester également contre leurs patrons.

***

Le monde ouvrier est en émoi au sujet d'une conférence contradictoire qui doit avoir lieu prochainement entre l'ami Albino de Moraes et Monsieur Azedo Gneicco, socialiste-révolutionnaire.

***

Le groupe anarchiste de Poço do Bispo s'occupe de publier un manifeste.

Des réunions auront lieu entre les groupes pour décider de leur attitude au 1er mai prochain.

***

Le 3 courant, notre camarade Albino de Moraes a fait une conférence très applaudie sur les *questions sociales* dans l'association des ouvriers corroyeurs de Cacilhas. Le 17, nouvelle conférence de notre ami Manoel Ferreira.

***

Un nouveau journal anarchiste paraîtra à la fin de janvier ou au commencement de février.

## Angleterre

Le procès des anarchistes de Walsall a de nouveau été renvoyé à huitaine. Les accusés auxquels s'ajoute l'italien Bartolla, qui se donnait un nom

...ont de nouveau été amenés devant le juge, pour voir le procès renvoyé.

Le policier dépose que Westley a envoyé à un fondeur, Castor, le modèle d'une bombe, en demandant ce qu'il coûterait d'en faire trois douzaines. La lettre était signée Le Lace ou Leplace. Ditchfield avait en sa possession un modèle de bombe en plâtre, et une pièce qui entre dans la tête de la bombe, suivant les ... que l'on a trouvé chez Charles. On a aussi trouvé chez Ditchfield du plomb. Il a expliqué que ces choses étaient faites pour une invention d'électricien. On produit aussi une lettre de Bullows (faiseur de modèles) donnant l'ordre, endossé par Westley, de faire des moules de bombes (*castings*).

Il y a de nouveau que la « déposition » de Deakin, apprenant, dit-il, que Charles et Westley ne tenaient pas les secrets, a déposé ce qui suit :

Un ... se nommant Charles, est un ami de Ditchfield, et comme il disait qu'il n'avait aucun travail, il fut soutenu pendant quelque temps par les anarchistes. Plus tard il dit avoir trouvé du travail comme « correspondant étranger », mais Deakin le considère comme un agent de la police.

Les bombes furent commandées par C. de Londres à la Prusse. Plus tard, C. les pria de placer à ... en Français, Cailles, et il en envoya deux, Cailles et un autre qui se nommait Leplace.

Le nommé G. fit le modèle. Le 5 décembre vint ... et fit des changements. Les modèles furent ... au club. Plus tard, il apprit que Westley fit écrire à Bullows. Lui, Deakin fait cette déposition pour ses parents et parce que Ditchfield et Charles n'ont pas tenu promesse de se taire.

Là-dessus, l'affaire est renvoyée de nouveau à huitaine.

## Canada

Les turpitudes sans nom qui se produisent ici, ne m'affligent pas trop quand j'y réfléchis, puisqu'ici comme ailleurs, ces résultats inévitables du gouvernementalisme ne peuvent que précipiter la crise finale qui emportera toutes ces institutions absurdes et pourries. Quand on pense que tous ces *gouvernementards* sont ennemis de l'égalité sociale, eux qui pratiquent si bien l'égalité dans l'abjection et ne connaissent plus de degrés hiérarchiques dans la démoralisation !

Ce qu'il y a de plus décourageant ou de plus encourageant dans tout cela, c'est l'inconscience absolue de cette tourbe politicienne et le cynisme bon enfant qu'elle étale en toute rencontre. Faut-il en rire? Faut-il en pleurer? Je crois qu'il faut tout bonnement espérer, car la vie est plus forte que la mort. Mais, dans cette espérance même, que de déceptions, de tristesses et d'angoisses !

## BOITE AUX ORDURES

Après les asiles de nuit, les asiles de jour. Ce sont les musées qui de 10 heures du matin à 4 heures du soir, recueillent la fine fleur de la pouillerie parisienne, depuis que le froid pince un peu plus ferme. Inutile de chercher à s'asseoir sur les banquettes de velours, les chevaliers du pou s'y vautrent dès l'ouverture des portes, semant généreusement leurs parasites sur le mobilier de l'administration, ce qui suffirait d'ailleurs à déterminer les autres visiteurs à ne pas occuper les rares petites places que ces messieurs laissent parfois entre leurs loqueteux personnages. Seul, un entomologiste, pourrait y trouver son compte.

L'administration des musées est navrée de voir les salles ainsi envahie. Mais que faire?

Oh rien de plus simple.

Qu'elle supprime les banquettes et qu'elle profite de la circonstance pour leur faire subir une sérieuse opération.

La bonne chaleur répandue dans les galeries a évidemment beaucoup d'attraits, mais elle sera insuffisante pour retenir cette nouvelle Cour des Miracles.

Axiome : On ne dépouille bien qu'assis.

*Evénement*, 14 janvier.

## BIBLIOGRAPHIE

La *Freiheit* du 9 janvier, signale à ses lecteurs un ouvrage de Marx Stirner, ayant paru il y a déjà un demi-siècle et renfermant une critique très puissante au nom de l'Individu.

Sa critique s'attaque à l'Eglise et à tous ses pontifes, à l'Etat sous toutes ses dénominations : patrie, [illegible], loi, droit, morale, etc., ainsi qu'à tout bagage et langage officiel. Cet ouvrage est aujourd'hui aussi opportun qu'alors, et nous espérons que les camarades le publieront ou en donneront des extraits.

* * *

Plusieurs éditions d'un livre socialiste viennent de paraître en Allemagne : *Freiland, ein soziales Zukunftsbild* (La Terre libre, Tableau de l'Avenir social).

Cet ouvrage, exposant un plan de société communautaire ne nous est pas encore parvenu. Nous faisons appel aux camarades allemands qui le possèdent pour qu'ils veuillent bien nous en donner un résumé et une critique approfondie.

* * *

Les compagnons d'Alger viennent de faire paraître, sous forme de brochure, un journal bi-mensuel, tirée à l'autocopiste, intitulé *Le Libertaire*.

Bonne chance à ce nouveau camarade.

Adresse : 6, rue Baudin, Mustapha-Alger.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Brest. — Les compagnons de Brest sentent le besoin d'organiser quelques conférences, vu l'approche des élections municipales et la manifestation du 1er mai, préviennent les compagnons de Trélazé, Bourges, Nantes, Cherbourg et toute la région qui se trouvent dans le besoin d'avoir un conférencier, de correspondre avec le compagnon Lavayssière, route de Paris, 3, à Lambezellec-Brest.

* * *

Ganges. — Le dépositaire de la *Révolte* ayant à régler les exemplaires qu'il a reçus, prie les compagnons qui lui achètent le journal, de vouloir bien le payer au plus tôt.

* * *

On nous signale une localité de la Suisse où un compagnon tailleur, un cordonnier et un médecin qui, pouvant se faire à la vie de campagne, pourraient gagner leur vie tout en étant utile à la propagande.

* * *

Les groupes et compagnons anarchistes de France, et principalement ceux du Midi, sont priés de vouloir bien envoyer leur adresse, au plus tôt, au compagnon Auguste Rouveyrolles, à Ganges (Hérault), qui leur adressera une communication importante concernant l'intérêt de la cause anarchiste en même temps que leurs intérêts personnels.

* * *

A l'enterrement du compagnon Viard, il a été fait, par les soins du Groupe Parisien de propagande anarchiste, les collectes qui suivent :

Une de 2 fr. 25, une deuxième de 4 fr. 05, et une troisième pour le *Conscrit* de 7 fr.

* * *

Le compagnon Sébastien Faure vient d'être cité à comparaître le 17 février à 9 heures du matin, devant la cour d'assises du Rhône.

Le compagnon Faure comparaîtra.

* * *

Compagnons,

D'accord avec tous les camarades de la région lyonnaise, j'ai l'intention :

1° D'interrompre ma tournée de conférence que je fais actuellement, dans le but de développer les grandes lignes de l'Anarchie, pour entreprendre, du 15 mars au 30 avril prochain, une grande et rapide tournée dans les principaux centres de France, contre la manifestation du 1er mai [1], et les élections municipales.

Je prie les groupes et compagnons de m'écrire à ce sujet, d'ici au 28 février au plus tard.

Il est indispensable que je sache le 1er mars, dernier délai, dans quelle ville je dois aller :

1° Pour tracer mon itinéraire,

2° Pour connaître le nombre total d'affiches (quadruple colombier), que je dois commander pour cette tournée spéciale.

Jusqu'au 15 mars, j'aurai visité les régions suivantes : Romans, Saint-Marcellin, Valence, Marseille, Beaucaire, Toulon, Nîmes, Narbonne, Béziers, Toulouse, Agen et Bordeaux.

La tournée dont il est ici question, comprendra en première ligne toutes les villes que je me propose de visiter dans le cours de ma tournée ordinaire; c'est-à-dire Cognac, Nantes, Trélazé, Angers, Le Mans, Nevers, Limoges, Bourges, Saint-Amand, Vierzon, Orléans, etc.

En deuxième ligne, toutes les localités que j'ai récemment visitées, enfin tous les centres où m'appelleront, pour cette seule conférence, les compagnons et groupes.

Ceux-ci voudront bien me donner quelques renseignements sur la salle, son prix, sa contenance, le nombre d'affiches à placarder, etc.

Pour donner à cette campagne une signification plus imposante et en tirer plus de fruits, je me propose de faire tirer au moins 500 000 manifestes et, si possible, un million à distribuer.

Enfin, le plus tôt possible, avec Louise Michel, Malato, Gegout, Morgin, Lepelier, Pierre Martin, Tennevin, Constant Martin, Pouget, Paul François, Fortuné, Emile Henry, Lucien Weil, Prolo, Chiroki, Chauvin, Veidaux, Paillette, etc., et de tous les compagnons de bonne volonté, je commencerai la publication d'un journal hebdomadaire de théorie et de combat, dont l'objectif sera le 1er Mai et les élections municipales de 1892.

Un si vaste projet, répondant à des besoins si multiples et si impérieux, demande des ressources assez considérables. De la réalisation de ce projet grandiose peut et doit sortir une salutaire agitation.

Que tous les compagnons réfléchissent; que tous les groupes se réunissent, que des collectes soient faites, que circulent les listes de souscription et qu'avant le 28 février, tous les fonds recueillis pour cette triple besogne : tournée de conférences, manifestes et journal, soient adressés au compagnon Constant Martin, 3, rue Joquelet, Paris.

Camarades, l'heure est décisive, la situation devient de plus en plus révolutionnaire. Quittons les hauteurs de la béatitude philosophique et jetons dans la mêlée nos énergies, nos intelligences, nos virilité, nos révoltes, nos existences s'il le faut.

Il est bien certain que je ne pourrai en six semaines aller partout ; mais les camarades Leboucher, Martinet, Tortelier, Brunet, Paul François, Fortuné, Dumas, Moutant, Prolo et bien d'autres partageront volontiers la besogne avec moi.

En avant pour l'Anarchie !

Sébastien Faure.

Camarades,

Avant de quitter une ville, j'ai l'habitude de présenter mes comptes aux amis de la localité, c'est ce que j'ai fait à Amiens, Troyes et Dijon.

C'est aussi ce que j'ai fait à Lyon ; mais comme je ne puis me rendre à cet effet dans toutes les villes de la région lyonnaise, je profite du journal pour les mettre au courant.

*Comptes de la Région lyonnaise*

| RECETTES | | DÉPENSES |
|---|---|---|
| 3,829 75 | Recettes de 40 réunions | |
| | Frais de salle | 1,107 » |
| | Affiches et passe-partout | 1 698 80 |
| | Affichage | 262 » |
| | Déplacement | 310 » |
| | Frais personnel | 767 » |
| 315 » | Perte | |
| 4,144 80 | Totaux égaux | 4,144 80 |

Il a été donné 40 réunions publiques.

Il a été placardé 2,460 affiches-manifestes.

Il a été distribué 134 000 passe-partout manifestes.

Il a été vendu 2,000 brochures Sébastien Faure, sans compter les autres brochures anarchistes.

Les entrées payantes (à raison de 25 centimes en moyenne), se sont élevées à 15,319. On peut y ajouter comme entrées gratuites 12,000. Au total, 27,319 entrées au minimum ; en moyenne, 683 auditeurs par conférence.

Le déficit de 315 francs, correspond à environ 0,01 par personne et par conférence.

S. F.

* * *

Appel aux groupes de Troyes, Nancy, Mézières, Charleville, Saint Quentin, et en général à tous les compagnons habitant la région Est et Nord-Est.

Compagnons,

Les anarchistes de Reims, pensant qu'il serait

1 Nous donnons d'autre part notre appréciation sur cette campagne.

utile pour la diffusion de nos idées et resserrer les communications entre groupes, émettent l'idée de former une *Fédération régionale*.

Convaincus qu'une libre entente pourrait amener plus de cohésion dans les rapports de la propagande, et croyant qu'une organisation de cette nature rendrait de grands services, invitent les compagnons de cette région à s'occuper de ce sujet et à correspondre avec eux.

Pour les groupes de Mézières Saint-Quentin, adresser les lettres au compagnon J. Bourguer, rue Bausonnet, 29; et pour ceux de Nancy, Troyes, au compagnon Jeoffroy, 56, rue Saint-Thomas.

***

Camarades,

Convaincus que pour être réellement efficace, la propagande ne doit pas se borner aux grandes villes et aux principaux centres mais doit, au contraire, pénétrer jusqu'aux plus petites localités et surtout à la campagne, les compagnons Fortuné et Paul François entreprendront, du 1er février au 15 mars prochain, une tournée de causeries-conférences dans toute la vallée du Rhône entre Lyon et Marseille.

Voyageant à petites journées se rendant au besoin à pied dans les communes non desservies par les lignes ferrées, ils s'arrêteront partout où une salle, un café, un local quelconque pourra être mis à leur disposition et où il se trouvera deux amis pour faire la déclaration exigée par l'autorité.

Que tous les groupes, tous les compagnons, tous les amis, même inconnus qui, sans se déclarer partisans de nos idées, leur sont cependant sympathiques et qui désirent les approfondir davantage, que tous, dis-je, nous adressent, le plus promptement possible, leur adhésion, les subsides dont ils voudront bien et pourront disposer et surtout les renseignements de toute sorte de nature à nous faciliter cette tournée.

Au fur et à mesure que nous avancerons sur la route, nous aviserons plus particulièrement et directement les amis des localités dans lesquelles nous devions nous trouver deux ou trois jours après.

En avant, toujours et quant même pour l'anarchie !

FORTUNÉ, PAUL FRANÇOIS

*N.-B.* — Adresser lettres, souscriptions et renseignements au compagnon Matha, 3, rue Joquelet, Paris.

***

Poissy. — Quelqu'un nous fait parvenir des renseignements sur la situation du compagnon Decamps : Notre camarade était employé à l'atelier des tailleurs depuis plus de trois mois, où il aurait pu arriver à gagner de quoi prendre quelques aliments à la cantine. Tout à coup, sans rime ni raison, sans qu'aucun rapport eût été fait contre lui, il a été mis à l'atelier des abats-jour où, en travaillant de toutes ses forces, il n'arrivera pas à dépasser un gain de 16 fr. par mois, — c'est-à-dire 4 fr. pour lui, à dépenser !

Connaissant le caractère irritable de notre ami, nul doute que les gardes-chiourmes n'essaient d'arriver ainsi à le surexciter pour avoir occasion de sévir.

Ils devraient bien savoir pourtant que, quelles que soient leurs précautions, on finit toujours par savoir ce qui se passe dans leurs bastilles.

***

Prière d'écrire au compagnon Sébastien Faure, du 29 courant au 10 février, à Romans (Drôme), poste-restante.

## PETITE CORRESPONDANCE

Zisly. — Nous n'avons pas « l'Avant-Garde », « Terre et Liberté » qu'en collection. — Souscriptions seront publiées.

Le « Rugissement de Lille » et le futur journal de Reims ont-ils reçu lettres et timbres de Zisly ?

Un lamellique à Maillemort. — Trop déclamatoire, pas assez argumenté. L'intention bonne.

Josse. — « Prise de Possession » épuisé.

G. B. à Angers. — « Peste religieuse » épuisée.

F. rue de Cugnancourt. — Il n'y a pas de numéro 52 à la quatrième année.

« El Porvenir » et « Art social ». — Charvot, à Bagnes (Suisse), demande quelques exemplaires.

P. à Lyon. — T. à Cholet. — Nevers. — V. P. à Choisy-le-Roi. — P. à Denain. — C. à Bielfa. — H. à Paterson. — H. à Reims. — Bernard le-Tourneur. — P. à Bruxelles. — D. à Reims. — M. à Nancy. — M. Roanne. — F. Besançon. — C. Aux Martières. — H. à Rotterdam. — E. à La Haye. — J. à Troyes. — B. à Limoges. — F. à Amiens. — G. à l'Arbresles. — G. à Bourgoin. — P. à Lyon. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Listes précédentes 1,198 fr. 30.
S. à Grenoble 0 75. — Auguste et Marianne 1 fr. — P. 1, 1,95.
Total à ce jour : 1,202 fr. 00.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Total des listes précédentes : 943 fr. 25.
Un groupe de Gaspards 1 fr. — B. à Maison-Alfort 1 fr. — Casimir Mariy 1,25. — G. G. à Langon 0,25. — 1 fr. — Casimir Mariy 1,25. — G. G. à Langon 0,25. — C. P. à Foussais 1 fr. — Un groupe de mouleurs H. Favié, M. Favié, Ruiters, Lassier, Perraud, Bauvois, Dupré, Dénèche, chacun 0,50 : en tout 4 fr.
Total à ce jour : 951 fr. 75.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Total à ce jour : 5,177 fr. 55.
A. F. au Vigan 0,45. — B. à Maison-Alfort 1 fr. — J. Garounais 0,50. — C. B. 2 fr. — H. Zisly 0,10. — J. Bouvier 0,10. — J. Filiol 0,10. — B. à Saint-Pourçain 2,20. — J. M. C. V. Villa Nova de Gaia 5 fr. — Les mineurs de Meurthe-et-Moselle 1 fr. — Groupe anarchistes de Saint-Nazaire 5 fr. — L. C. D. V. 5,10. — C. P. à Lisbonne 20 fr. — D. à Tunis 9 fr. — B. à La Machine 0,20. — C. B. 2 fr. — L. au Mans 0,50. — Un groupe de Gaspards 1 fr. — Bernard le Tourneur 1,50. — Un dégraisseur révolutionnaire 2,80. — G. D. à Reims 0,35. — H. N. à Saint-Denis 1 fr. — B. à Pitres 0,50. — Excédent d'écot à la sortie de Pélagie 0,25. — La Hayes-Descartes 0,15. — G. L. à La Réole 1,05. — M. S. rue de la Croix 2,05. — R. Oise 8 fr. — Groupe de langue française, New-York 50 fr. — Gauche 1 fr. — N. F. V. 5 fr. — B. à La France 0,30. — L. à Creston 10 fr. — R. à Toulouse 0 50. P. I. 3,05.
Total à ce jour : 5,320 fr. 30.

## CONVOCATIONS

Groupe anarchiste du XIVe, réunion tous les samedis, à 8 heures du soir, salle du Progrès, 25, rue de la Gaîté.

Réunion tous les jeudis, 30, rue d'Allemagne. Soirée familiale le dimanche.

Le *Réveil* du XVe, réunion tous les samedis à 8 h. et demie du soir, salle Lézé, rue du Théâtre, 103.

SAINT-DENIS. — Samedi 30 janvier, salle Mérod, grand meeting public et contradictoire.

Ordre du jour :
1. Le Boulangisme et la Troisième République.
2. Le Socialisme et le Quatrième-Etat.
3. L'Anarchie.

Orateurs inscrits : Leboucher, Prolo, Brunet, Zévaco, Mathieu.

TOULON. — Les compagnons de Toulon et de la banlieue, les lecteurs de la *Révolte*, du *Père Peinard* et de l'*Endehors*, sont informés qu'à partir du dimanche 31 janvier, le groupe régional toulonnais se réunira de 2 heures à 6 heures du soir, salle Briant, auberge de Savoie, quai du Port, au coin de la rue Félix Brun.

Nous prions tous les compagnons d'être exacts pour cette première réunion.

Communication urgente.

ROANNE. — Les groupes anarchistes de Roanne organisent une soirée familiale pour le dimanche 31 janvier, dans l'après-midi, au Côteau, café Augué, rue Pontus. Tous les lecteurs de la *Révolte* y sont invités ; il y aura chants et poésies révolutionnaires. Nous comptons sur tous les compagnons.

## JOURNAUX ANARCHISTES
### EN COURS DE PUBLICATION

**De langue française :**

*Le Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, à Paris.
*L'Endehors*, 12, rue Bochard de Saron.
*L'Homme libre*, 22, rue de Tilly, Bruxelles (Belgique).
*Le Réveil des Mineurs*, box 82, Hasting Cambria Co Pa. Etats-Unis.

**De langue norvégienne :**

*Fedraheimen*, à Eoalia-Litleludalen, Norwège.

**La langue italienne**

*La Nuova Riscossa*, à Trapani.
*La Plebaglia*, à Imola.

**De langue allemande :**

*Freiheit*, 167, William Street, à New-York (Etats-Unis).
*Die Autonomie*, 96, Wardour Street, Soho square, à London W. (Angleterre).
*Der Anarchist*, 719, S. 2th, street Saint-Louis (Mo) (Etats-Unis).

**De langue hébraïque :**

*The Worker's friend*, 40, Berner Street Commercial road, à London E. (Angleterre).

**De langue anglaise :**

*Freedom*, Labour Press Limited, 57, Chancy Lane, London W. C.
*The Commonweal*, 14 Farrington road, Londres.
*The Anarchist labour leaf*, H, Mackenzie, 12, Basing Place, Kingsland road, London N. E.
*The Australian Radical* au local de *The Australian socialist league*, 533, Georges street, Sidney N. S. W. (Australie)

**De langue portugaise :**

*Revolução Social*, rua de S. Sebastiao, 16, Andar, à Porto (Portugal).

**De langue hollandaise :**

*Anarchist*, hoelkade 165[47] S'gravenhage, à La Haye (Hollande).

**De langue tchèque :**

*Volné Lisky*, 245, E. 87 th street New-York.

## JOURNAUX RÉVOLUTIONNAIRES
### OU SOCIALISTES

**Langue Française**

*La Revue Socialiste*, 8, rue des Martyrs, à Paris.
*La Revue Européenne*, 64, rue de Turenne.
*Le Danton* (libre-pensée), 28, rue Mont-Thabor.
*L'Action* 3, rue de Marseille, à Lyon.
*L'Insurgé*, 116, rue du faubourg Saint-Antoine.

**Langue hollandaise**

*Recht Woor Allen*, Westerbaenstraat, 156, les Grivenhage, Amsterdam.

Prière aux camarades de nous signaler les lacunes que nous pouvons avoir faites, en écartant, bien entendu, les journaux qui, soi-disant révolutionnaires, sont de mauvaise foi dans leur polémique au sujet des idées anarchistes.

## En vente *au bureau de LA RÉVOLTE*

| | | |
|---|---|---|
| *Evolution et Révolution*, Elysée Reclus | » | 10 |
| *Aux Jeunes Gens* | » | 10 |
| *Les Prisons* | » | 10 |
| *Richesse et Misère* | » | 10 |
| *Entre Paysans* | » | 10 |
| *Le Salariat* | » | 10 |
| *La Société au Lendemain de la Révolution* | » | 75 |
| *La Morale anarchiste*, Kropotkine | » | 10 |
| *Le Procès des anarchistes de Vienne* | » | 50 |
| *Dialogue entre un anarchiste et un autoritaire*, 1re et 2e, chaque | » | 05 |
| *En Espagne*, Darnaud | » | 50 |
| *Causeries, Société future*, Darnaud, chaque | » | 05 |
| *11 Novembre 1887*, eau-forte | 1 | 75 |
| *Bakounine*, portrait au burin | » | 35 |
| *Mémoires de la Fédération Jurassienne* | 2 | » |
| *L'Internationale* (Malon) | » | 25 |
| *Les Paroles d'un Révolté*, P. Kropotkine | 1 | 25 |
| *Supplément littéraire*, collection complète | 6 | » |
| *Révolté* et *Révolte*, collections complètes des années 87, 88, 89 et 90 ; l'année | 5 | » |

*Le Gérant :* E. HABERT.

Paris — Impr. HABERT, 33, rue des Trois-Bornes.

CINQUIÈME ANNÉE. N° 20 — DIX CENTIMES — DU 5 AU 11 FÉVRIER 89

COLLECTIE IISG FEDEL

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## INFLUENCE DES MILIEUX

C'est une vérité que l'on commence à reconnaître et qui fait son chemin dans le monde scientifique; l'influence modificatrice des milieux sur les êtres organisés, n'est plus combattue que par les vieilles brisques de la science officielle.

On reconnait, aujourd'hui, que le sol, le climat, les obstacles ou la facilité de vivre que trouvent les organismes sur un continent ont, sur leur développement, une influence tout aussi grande, sinon plus grande que les autres lois à l'aide desquelles on a voulu — exclusivement — expliquer leur adaption ou leurs tendances à la variabilité.

Pour l'homme dont on a voulu faire un être à part, cela a été plus dur à admettre, d'autant plus que, lui aussi, peut transformer le milieu où il évolue. Mais enfin, on a finit par reconnaître que, semblable aux autres animaux, il subissait les mêmes influences, il évoluait sous la pression des mêmes lois.

Quand il a fallu expliquer son évolution morale d'après les mêmes lois, cela a été encore bien plus difficile, et même ceux qui nient le libre arbitre, qui reconnaissent que l'homme n'agit que sous la pression de faits extérieurs, même ceux-là ne peuvent accepter la loi avec toutes ses conséquences; c'est-à-dire faire remonter les causes de la criminalité de l'homme à l'organisation sociale toute entière et demander sa transformation.

Les plus hardis, et ils sont rares, admettront bien, en principe, que l'organisation sociale est mauvaise, qu'elle a besoin de réformes, que certaines de ses institutions engendrent des délits, mais, pour eux, la grande coupable c'est la nature mauvaise de l'homme qui a besoin d'un frein à ses passions, et que la société toute défectueuse qu'elle soit, peut seule arriver à comprimer.

---

Du reste, pour arriver à atténuer la responsabilité de la société entière, ils découpent le milieu social en plusieurs tartines qu'ils baptisent aussi de milieux et auxquels ils font endosser les mauvais effets de l'influence produite.

Quant à la société, disent-ils, elle laisse peut-être à désirer, mais telle qu'elle est, elle protège les faibles contre les méchants, elle garantit aux individus la libre puissance de leur travail, elle leur fournit une protection plus sûre, plus efficace et à meilleur marché que s'ils étaient forcés de se défendre eux-mêmes.

En un mot, concluent-ils, c'est un contrat d'assurance mutuelle qui s'est établi entre les individus, s'il se commet des délits cela tient beaucoup plus à la nature mauvaise de l'homme qu'à l'organisation sociale elle-même.

---

Certes, nous sommes loin de prétendre que l'homme soit un modèle de perfection; entre nous, c'est un assez sale animal qui, lorsqu'il n'écrase pas son semblable sous le talon de sa botte, lèche celles de ceux qui l'écrasent lui-même; mais, somme toute, l'homme n'agit pas que sous l'influence de sentiments mauvais, et ces beaux sentiments d'amour, de charité, de fraternité, de dévouement, de solidarité, chantés, exaltés par les poètes, les religions et les moralistes, nous prouvent que s'il agit, parfois sous l'impulsion de sentiments mauvais, il a un fonds d'idéal, un besoin de perfection, et c'est ce besoin de perfection que la société comprime, empêche de se développer.

L'homme ne s'est pas fait tout seul, ni moralement, ni physiquement. Comme les autres animaux, dont il n'est qu'un échantillon perfectionné, il est le produit d'un concours de circonstances, de combinaisons et d'association de matière. Il a lutté pour se développer et, s'il a contribué pour une bonne part à transformer les milieux où il s'est établi, ceux-ci en revanche ont influé sur les habitudes qu'il a prises, sur sa manière de vivre, de penser et d'agir.

L'homme a donc établi la société sous l'influence de son caractère, de ses passions, et il continue d'avoir une part d'influence sur son fonctionnement. Mais il ne faut pas oublier que l'homme a continué d'évoluer depuis l'établissement des sociétés, tandis que celles-ci, depuis qu'elles se sont organisées en groupements nombreux, sont toujours restées basées sur l'autorité et la propriété.

Des changements de détail ont pu y être apportés par les révolutions; le pouvoir et la propriété ont pu changer de mains, passer d'une caste à l'autre, la société, elle, n'a cessé d'être basée sur l'antagonisme des individus, sur la concurrence de leurs intérêts, et de peser de tout son poids sur le développement de leur cerveau.

C'est dans son sein qu'ils viennent au monde, c'est dans le milieu qu'elle leur offre qu'ils acquièrent leurs premières notions, qu'ils apprennent une foule de préjugés et de mensonges qu'ils n'arrivent à reconnaître faux qu'après bien des siècles de critique et de discussion. C'est donc dire que l'influence du milieu social sur l'individu est immense, pesant sur lui, de tout le poids de ses institutions, de la force collective de ses membres et de celle acquise par la durée de son existence; tandis que l'individu, pour réagir, en est réduit à ses seules forces.

---

La société, qui est une première tentative d'un essai de solidarisation, devrait avoir pour but d'améliorer les individus, de leur apprendre à pratiquer cette solidarité en vue de laquelle ils se sont associés, de les faire s'aimer comme des frères, de les amener à tout mettre en commun : joies, plaisirs, jouissances, peines, douleurs et souffrances, travail et production.

La société, au contraire, n'a trouvé rien de mieux que de les diviser en une foule de castes qui peuvent venir se résorber en deux principales qui sont représentées par les gouvernants et les possédants d'un côté, les gouvernés et les non possédants de l'autre.

Du côté des premiers : jouissances et pléthore; du côté des seconds : misère, privations et anémie. Ce qui a pour effet de poser ces deux catégories d'individus en ennemis, entre lesquels se perpétue une guerre féroce qui ne doit prendre fin que par l'asservissement sans retour des seconds, ou la destruction, complète, — en tant que classe et privilèges, tout au moins — des premiers.

*(A suivre)*

## LA PARTICIPATION AUX BÉNÉFICES

Il y a bien des « socialistes » bourgeois qui croient avoir trouvé le grand secret pour résoudre la guerre sociale et qui recommandent à haute voix comme remède infaillible contre les plaintes de l'ouvrier *la participation aux bénéfices*. Pour démontrer à tous ceux qui seraient tentés de voir en ce système un bienfait pour la classe ouvrière, combien il faut se méfier de ces moyens bourgeois, nous extrayons quelques passages d'un article qui a paru dans le *Parti socialiste*.

En faisant intervenir l'ouvrier dans le revenu de l'exploitation, on en fait un policier. Non seulement il travaille avec ardeur et intelligence, mais son salaire dépendant plus de la productivité du travail des autres que de son propre labeur, il exige de ses compagnons d'atelier tous les efforts dont ils sont capables. Ces derniers agissent de même vis-à-vis les uns des autres. L'atelier de production devient une fournaise où un troupeau d'ouvriers s'épuisent en efforts pour réaliser les bénéfices dont il doit avoir une part.

Qu'arrive-t-il ?

La production, grâce à ce travail de nègre, augmente. La production excède la consommation. Les produits inconsommés s'accumulent. La crise vient. Le travail s'arrête. Les quelques sous amassés au prix des plus pénibles travaux se dispersent et avant que la crise ait cessé, la faim noire a fait son entrée chez l'ouvrier qui, par son activité, a augmenté la production et précipité la crise dont il est victime.

Seul, le capitaliste a gagné. Il a épuisé ses ouvriers, il les a abruti par un travail de damné, il les a transformé en gardes-chiourmes de leurs frères d'atelier, c'est vrai, mais il a notablement augmenté ses bénéfices, et pour lui cette considération prime toutes les autres.

La participation est impuissante à améliorer le sort des masses ouvrières.

Malgré qu'elle ne saurait que rendre plus horrible la misère des travailleurs, pourquoi la bourgeoisie cherche-t-elle à la faire accepter par eux.

Ne masque-t-elle pas l'antagonisme des classes ?

Ne crée-t-elle pas des rivalités entre prolétaires ?

Ne développe-t elle pas chez ces derniers des instincts anti-sociaux?

Là encore les ouvriers ne peuvent qu'être des dupes.

La misère achetée par un labeur plus intense et plus épuisant, tel est le seul résultat que peut donner la participation aux bénéfices.

Et cependant — qui le croirait? — pas plus que la coopération, la participation n'a une origine bourgeoise.

Les capitalistes ne se creusent pas la tête pour si peu de chose.

A une époque où l'industrie était encore dans les langes, où les conséquences des antagonismes de la production bourgeoise étaient encore ignorées, certains communistes ont pu s'illusionner sur l'efficacité de la participation. Saint Simon, R. Owen, C. Fourier et d'autres ont cru à la possibilité d'une entente entre le capital et le travail. L'idée de la participation avait vu le jour.

Nuisible alors à la classe ouvrière, quoique qualifiée d'utopie, combattue, ridiculisée par les économistes de la bourgeoisie, la participation n'a pas changée de nature depuis qu'elle a cessé d'être attaquée par eux.

Pendant que les capitalistes réfractaires à toute idée nouvelle voyaient dans la mise en pratique de cette panacée une entreprise socialiste, des employeurs, suivant les conseils autorisés des économistes de leur classe l'introduisirent dans leurs établissements industriels.

Quels résultats a-t-elle produits. Nous venons de les signaler.

La participation masque l'antagonisme des classes. Elle transforme en agents dociles et dévoués les travailleurs que leurs intérêts poussent à la révolte. Participants aux pertes et aux bénéfices, elle les excite à produire beaucoup et à peu de frais. Économie de matière première, prolongation et accroissement de l'intensité du travail, augmentation d'attention et diminution des frais de contrôle, allégement de la tâche des contremaîtres (les ouvriers se surveillant eux-mêmes), suppression des grèves, tels sont les résultats — actuellement déplorables pour les prolétaires — de la participation aux bénéfices.

L'harmonisation des intérêts du Capital et du Travail est impossible.

L'ouvrier fait un marché de dupe. En s'attachant à n'employer dans la confection de son œuvre que le minimum de temps et de fournitures, en travaillant aux jours de grève, en augmentant la durée et la productivité de son travail, il se prépare du chômage.

Pour quelques francs gagnés au prix d'un labeur de nègre, les ouvriers qui font les intérêts patronaux ont appelé à eux les jours de disette.

Ce que leur a valu une part des bénéfices réalisés sur leur travail, c'est des mois de misère.

La bourgeoisie a de cruelles récompenses pour ceux qui la servent.

La participation aux bénéfices ne peut donc émanciper les travailleurs. Si elle leur donne momentanément un droit partiel au fruit de leur labeur, ce n'est que pour les plonger ensuite plus affamés, plus misérables que jamais dans le gouffre des désillusions avec la Révolution sociale comme unique planche de salut.

Les vertus industrielles de la participation aux bénéfices viennent à l'appui de ce que disent les communistes lorsqu'ils proclament la supériorité de la production socialiste sur la production bourgeoise.

Si la « participation » des prolétaires à une faible partie des bénéfices réalisés sur leurs labeurs en fait des travailleurs modèles, à quels merveilleux résultats conduirait la « participation » des ouvriers à la totalité des bénéfices, fruits de leur travail? Aux bourgeois de répondre.

(*Le Socialiste de Saint Imier*)

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Les Paysans révolutionnaires. — Les paysans de la communes de Prérerenges, située dans le Berry, viennent de montrer que les vieilles traditions révolutionnaires de la Jacquerie ne sont pas mortes et qu'il peut suffire d'une étincelle pour rallumer le feu qui couve sous la cendre. Le territoire de la commune de Préveranges appartient presqu'en entier à un certain Aufrère de la Preugne, dont les ancêtres l'ont acquis au moment de la vente des biens nationaux. Le propriétaire qui habite le château avec quelques domestiques, est un vieillard aux idées d'un autre âge. Ainsi il entendait, depuis 1847, les récoltes de ses immenses domaines dans des greniers d'où il ne veut pas les laisser sortir, ne pouvant se résigner à vendre son blé à un taux inférieur à celui de 1847, soit près de 45 récoltes accumulées!

En 1884, ses métayers manquant de blé pour les semailles prirent ce qu'il leur fallait de force dans les greniers où il se desséchait. Le propriétaire les fit poursuivre pour ce fait devant la Cour d'assises, *qui les acquitta*. (Je ne crois pas qu'à l'époque les journaux aient fait mention de ce procès et je comprends ce silence intéressé de la part de la bourgeoisie.)

Il y a quelques jours, pareil fait s'est reproduit, mais sur une autre échelle : tout le château a été mis au pillage. Choisissant le moment où propriétaire et domestiques mangeaient à la cuisine, les assaillants, que l'on traite de voleurs et qui doivent être les paysans des environs, métayers et journaliers entourèrent le château, tirèrent des coups de revolver et ébranlèrent la porte de la cuisine avec toutes sortes de vociférations.

Épouvantés, le seigneur de la Preugne et ses gens se barricadèrent. C'était précisément ce que souhaitaient les assaillants qui, barricadant la partie en dehors avec ce qu'ils trouvèrent et laissant quelques-uns des leurs pour surveiller les assiégés, se répandirent dans le château par tous les autres huis et le mirent à sac. Le pillage dura cinq heures, tout fut saccagé, les meubles et les glaces brisés et toute chose ayant quelque valeur emportée. Comme argent, 2,000 francs seulement furent enlevés.

On ne parle pas de l'immense réserve de grains, mais il est probable que c'est là surtout que tapèrent les Jacques.

Il paraît que les assiégés ont reconnu la figure d'un des assaillants qui étaient très nombreux.

On va bien voir ce qui va se passer : les arrestations qui vont être faites et le procès qui s'en suivra.

Gare aux accapareurs!

## Espagne

Nous ne connaissons encore que très imparfaitement les affaires de Xérès.

On nous écrit que la ville d'Ubrique, menacée par les campagnards soulevés, a demandé des secours. Les maisons seigneuriales de la campagne sont toutes abandonnées et plusieurs ont été livrées au pillage. Dans la ville d'Arcos, de nombreuses maisons sont marquées d'une croix rouge.

Les témoins que l'on confronte avec les accusés de Xérès apparaissent masqués et délivrent ainsi leur témoignage. Belle garantie d'impartialité!

* * *

Nous n'avons pas encore l'historique détaillé des événements de si haute importance qui se sont accomplis en Andalousie et dans les provinces basques. Nous savons seulement que ces faits sont de la plus haute portée, et nous attendons avec impatience que des camarades nous les racontent et nous expliquent les points restés obscurs.

Souvent des révoltes agraires ont eu lieu, plus souvent encore des soulèvements de mineurs, et quant aux révolutions urbaines, l'histoire en est infinie.

Mais c'est la première fois que par un mouvement d'union consciente, des paysans et des ouvriers se sont rencontrés pour combattre dans une même cause à côté les uns des autres.

Un de nos compagnons, emprisonné dans une geôle du Nord, nous écrit à ce sujet quelques lignes que nous citons pour montrer combien les cœurs battent à l'unisson à l'idée de ces grandes nouvelles.

« J'ai éprouvé dans ma solitude une bien douce émotion en apprenant les événements qui ont eu lieu en Espagne.

« Quel admirable mouvement de révolte! Bien que vaincu, quel beau caractère il nous montre! Paysans et ouvriers marchent ensemble à la bataille, s'unissant en frères pour conquérir leur indépendance et le droit de vivre comme des hommes et non comme des bêtes.

« Dans le silence de ma cellule, il me semblait voir et entendre ces fiers campagnards s'acheminer vers la riche ville de Xérès, bravement, la nuit, par tous les chemins, armés comme des Jacques, venant unir leur misère rurale à la misère citadine de ceux qui les attendaient pour commencer la chasse à la bête capitaliste.

« Oui, cet acte est superbe et bien fait pour réconforter nos espérances.

« Nos courageux révoltés ont été vaincus, mais ce mouvement écrasé nous en annonce d'autres plus féconds en résultats. Soyons-en persuadés.

« L'ouvrier des champs uni à l'ouvrier de la ville est un symptôme tout à fait intéressant et plein de promesses pour la prochaine révolution sociale ».

A Xérès seulement et dans les environs, plus de trois cents camarades, anarchistes ou réputés comme tels, ont été jetés en prison. Les geôles ne sont plus assez vastes pour les contenir et on les distribue par escouades dans les cités voisines.

A Bilbao, c'est aussi par dizaines au moins que l'on compte les prisonniers, et dans presque toutes les villes importantes, tels que Cadix, Saragosse, Valladolid, Carthagène, Grenade, Ruz, Burgos, Barcelone, d'autres anarchistes subissent l'emprisonnement préventif.

D'après le dire du ministre de la guerre, nombre de ces camarades sont destinés à mourir, fusillés ou garrottés, à moins que le peuple ne les délivre. Qu'il aille au moins à les nourrir pendant ces journées et ces semaines si pénibles de la captivité! Nous nous joignons de tout cœur à l'appel du *Productor* de Barcelone, en faveur de nos compagnons prisonniers.

*N.-B.* — La grève de Bilbao dure toujours. Les patrons refusent de rouvrir les chantiers des mines avant que le gouvernement n'ait fourni une garantie suffisante que l'ordre ne sera plus troublé. Que d'arbitraire cela présage!

## Angleterre

### LE TERME DE NOEL A LONDRES

Les propriétaires et les agents de l'ordre profitent du brouillard pour expulser de leur taudis les locataires insolvables.

En un jour, dans une seule rue, on a mis dehors 58 familles, 300 hommes, femmes et enfants qui errraient par la ville, emportant avec eux les paillasses pourries, sur lesquelles ils se couchent pour mourir.

On raconte que dans un autre faubourg de Londres, à Somers Town, il sera procédé incessamment à l'expulsion de 15 000 de ces malheureux. La population est exaspérée, et le principe de l'expropriation par le peuple de tous les possesseurs de logements d'ouvriers commence à préoccuper singulièrement les esprits.

* * *

Nous avons maintenant le texte verbal de la dénonciation de Deakin, et un court résumé de la séance de vendredi passé concernant l'affaire de Walsall.

Effrayé probablement par la perspective des quatorze ans de travaux forcés de la loi anglaise sur les explosibles, démoralisé surtout par les conversations avec l'inspecteur de police, Deakin a fait le 15 janvier une déposition dans laquelle il raconte l'affaire avec force détails.

C'est, dit-il, C. qui écrivit à Charles, en demandant de faire des bombes pour la Russie (non à Prusse, ainsi que ce fut dit d'abord dans les journaux). Ce fut accepté par les accusés. Le dessin, dit-il, fut envoyé en octobre ou novembre par quelqu'un qui signait un nom dans le genre de Gigiani.

Le 5 décembre, Battola vint à Londres pour ce jour et corriges l'erreur dans le modèle. Ditchfield fit ceci et cela, et ainsi de suite.

Le 6 janvier, lui, Deakin, alla à Londres, car on lui avait écrit, dit-il, d'y apporter le liquide qu'il avait sur lui lorsqu'il fut arrêté, et Battola devait le rencontrer à la station. Comme personne ne le trouva à la station, il fut arrêté.

Cet aveu est publié dans tous les journaux. Le

noms seulement, sauf ceux des accusés, sont donnés inexacts.

Après avoir signé cette ignoble dénonciation, Deakin se mit à pleurer, à se rouler dans sa cellule et à crier : « Qu'ai-je fait ! pourquoi l'ai-je fait? Ils vont me tuer ! »

La police savait l'affaire dès le début. Lorsque Bulloïa vint la première fois, le 5 décembre, à Walsall, l'inspecteur de police locale, et Melville, du Scotland Yard (la préfecture anglaise), le suivaient déjà et épiaient tous ses mouvements, que l'inspecteur raconte devant le juge.

Un expert en explosibles constate que le modèle trouvé, s'il était rempli d'explosible, aurait fait une bombe avec capsule à percussion de la grandeur d'une pièce. Là-dessus l'affaire est de nouveau renvoyée.

Westhy et Charles refusent de dire quoi que se soit. Charles se plaint qu'on lui ait saisi à la prison des notes écrites en allemand.

***

Une explosion de dynamite a eu lieu vendredi passé à Bristol. Une boîte avec explosible avait été mise sous la fenêtre d'un certain Carter, associé, membre d'une firme très connue à Bristol, Cliftan, Carter et Cie.

Carter et sa femme qui étaient en train de souper, n'ont pas été blessés ; leurs deux enfants ont été jetés de leurs lits ; les dégâts matériels ont été très grands.

On ne connaît pas encore la cause de cet attentat.

***

Une immense grève des mécaniciens constructeurs de navires a éclaté dans le Nord.

La grève promet d'être sérieuse. Sa cause est dans la dispute entre deux Unions ouvrières, l'Union des Mécaniciens (Associated engineers), et celle des plombiers.

Les mécaniciens ne permettaient pas aux plombiers de faire une certaine catégorie de travaux, que les patrons préféraient faire faire par les plombiers, dont les salaires sont inférieurs.

Là-dessus, les mécaniciens mirent un atelier en interdit. Mais les patrons unis de toute l'industrie des navires et des travaux mécaniques prirent cause pour l'usine mise en interdit. Ils renvoyèrent leurs ouvriers, ce qui faisait qu'un quart des mécaniciens du Nord restaient sans travail. Alors, les autres trois quarts des mécaniciens quittèrent le travail.

Huit mille hommes sont déjà en grève et 25 à 30 mille hommes vont les rejoindre.

## Autriche-Hongrie

Un député, nommé Peez, et qui n'est pourtant pas un socialiste, faisait le calcul suivant dans un discours récent à la Chambre des députés d'Autriche.

Depuis 1868 les classes laborieuses ont versé dans les caisses de l'Etat environ treize milliards de florins sous formes d'impôt directs ou indirects. Un travailleur de province qui gagne 600 florins par an, verse à l'Etat 91 florins ; s'il habite Vienne, sur le même salaire, 132 florins, près du quart, rentrent dans les caisses publiques.

Très bien, voilà des chiffres dont il est bon de se souvenir.

(*Freiheit*)

***

*Le pauvre Diable* (Der arme Teufel) est le nom d'un nouveau journal qui se publie à Vienne, 23, Aguapasse, et dont Rudolphe Hanser est le principal rédacteur. La couleur est rouge, la devise :

L'un se noie dans le vin,
Et l'autre meurt de faim.

(*Freiheit*)

## Suisse

A Genève rien de nouveau. Les anarchistes s'isolant du peuple, ils ne savent pas lui parler à l'occasion un langage compréhensible pour lui ; c'est bien triste à constater.

Genève est toujours la ville de trafic où règne Mercure, le dieu du vol.

C'est la ville des marchands de soupe, avides arai-gnées qui ne savent que pressurer les voyageurs, les fêtes de la confédération y sont des fêtes de nèfles.

Genève fait de ses fils des commerçants qui courent le monde pour l'exploiter, et de ses filles des institutrices qui subissent la domesticité partout où il y a de l'or.

Quelle ville doctrinaire ! quelle avare bourgeoisie ! Elle est plus glacée que la bise qui y souffle pourtant bien fort.

Elle est plus dure que Londres et n'en a pas la grandeur.

Ces hommes d'Etat sont hypocrites, ces négociants de vrais juifs.

En haut la morgue insolente, en bas l'aplatissement à raison de cent francs par mois, voilà Genève.

Vous connaissez Lausanne, le citoyen s'y déguise toujours volontiers en soldat, c'est le pays des fêtes civique, où l'on se soûle de vin blanc et où les gouvernants règnent en maîtres malgré les droits populaires les plus étendus qui soient inscrits dans une Constitution.

Fribourg est resté la ville dévote que vous connaissez. Le peuple y nourrit des compagnies d'hommes privés de femmes et réciproquement. Il s'est abandonné tout entier, il suit la direction qu'on lui imprime et les esprits croient à ce qu'il y a de plus absurde.

Ces gens-là n'ont plus le courage de penser. Ils chargent de richesses les tables de leurs maîtres et ils se contentent des miettes du festin.

Une crise intense sévit dans nos principales industries (broderie, horlogerie, tissage, filature).

La misère est si grande que l'inanité des moyens légalitaires qu'on préconise en haut lieu se démontre d'elle-même.

Esclavage, tyrannie, mensonge, trois mots qu'on pourrait placer comme devise sur l'étendard fédéral : ils résumeraient la situation réelle.

La presse est une immonde policière — la plus prostituée d'entre toutes les presses du monde entier. — La police est maîtresse en Suisse, c'est une fonction honorée, enviée, et plus on lui donne de l'extension, plus les candidats affluents.

L'hospitalité suisse n'est bonne que pour les riches — elle n'est que à leur usage. Aux victimes, aux vaincus, aux révoltés elle est dure et peu durable. Elle se convertit en traquenard, en souricière, et les anarchistes servent en Suisse de petits cadeaux que les hommes d'Etat adressent à leurs maîtres des grands Etats voisins, histoire de faire leur cour et d'entretenir leur amitié sacro-sainte!

Dans ce pays par excellence du suffrage universel, le Conseil national et le Conseil des Etats sont composés pour les neuf dixièmes de gens riches, qui ont en outre à côté du pouvoir communal et national, la propriété terrienne, les fabriques, les banques, ils sont colonels de l'armée fédérale, bref, ils réunissent tous les pouvoirs en personne.

Les gouvernants sont traîtres, lâches, hypocrites ; les propriétaires avares et durs, et dans ce pays — qui ne vit que sur ses légendes et l'exploitation, — il n'y a plus ni liberté, ni dignité, ni honneur.

Vous trouverez sans doute nos dires une assertion trop affirmative, mais j'ai la certitude qu'elle n'est pas au dessus de la vérité.

*N. B.* — Un nouveau projet de loi est à l'étude aux Chambres suisses. On n'abandonne pas le principe du droit d'asile, mais la Suisse accordera l'extradition pour tout attentat ou délit dont le caractère politique ne serait pas nettement déterminé !

Les anarchistes peuvent donc être sûr de leur affaire.

## Etats-Unis

Après avoir vainement lutté pendant deux mois, pour obtenir une augmentation de salaires, les mineurs de l'Indiana ont dû, dans une convention tenue à Terre Haute le 25 décembre, se décider à demander aux patrons la permission de reprendre le travail à l'ancien prix. Et toujours pour la même raison. Le pain manquait, les mineurs n'ayant reçu que peu ou point d'aide.

Après avoir fait leur possible pour que les mineurs de l'Indiana perdent leur grève, les gros chefs de l'Union ont eu l'effronterie de leur dire que c'était leur faute s'ils avaient perdu la grève. Vous reprenez le travail, disent-ils, juste au moment où nous allions vous distribuer tout plein d'argent. Si vous aviez voulu tenir plus longtemps, vous auriez certainement gagné.

(Il s'agit ici des *Unions de Métiers*, Chevaliers du Travail, etc.)

En fait de canaillerie, c'est complet.

Comme plusieurs de nos lecteurs ne sont pas au courant de la situation, nous donnons quelques courtes explications afin qu'ils comprennent comme il faut la honteuse conduite des chefs de l'Union envers les mineurs de l'Indiana.

Les mineurs de l'ouest de la Pennsylvanie, de l'Ohio, de l'Indiana et de l'Illinois, sont en compétition directe les uns avec les autres. Les mineurs de l'Indiana travaillent à un prix plus bas en proportion que ceux des autres Etats, qui, chaque fois qu'ils réclament quelque chose à leurs patrons, reçoivent l'invariable réponse : « Nous payons plus que les patrons de l'Indiana. Forcez d'abord ceux-ci à payer comme nous. »

De là, la grève de l'Indiana. Les chef de l'Union, comme d'habitude, poussèrent à la grève jusqu'au moment où ils virent que la grève était imminente, alors ils n'en voulurent plus. Les mineurs de l'Indiana étaient en grève depuis plus de trois semaines, quand les chefs se décidèrent enfin à déclarer la grève légale. Et ce n'est que pour la troisième semaine de grève légale que les membres de l'Union ont droit à leurs 87 francs par semaine. Voyez si en restant six semaines sans secours, ceux qui n'ont pas d'avance, n'ont pas le temps d'avoir faim.

Faut-il s'étonner si, après avoir été si honteusement traités, les mineurs se dégoûtent de l'Union, et donnent ainsi plus de chance aux patrons de les exploiter. Pourtant, s'ils voulaient bien réfléchir, l'Union est bonne, c'est sa présente forme qui est mauvaise.

Les chefs abusent toujours du pouvoir qu'on leur donne. Que les mineurs forment des Unions sans chefs et ils verront que cela ira mieux.

(*Réveil des Mineurs*)

***

.....C'est à Krebs, dans le Territoire Indien, qu'ils viennent de faire environ deux cents victimes. Comme toujours, les journaux capitalistes disent que c'est la faute d'un mineur qui a allumé une mine avant l'heure. Mais voilà toujours plus d'un an que les ouvriers faisaient partir leurs mines avant le temps, et que le gaz s'accumulait dans la mine, tout ceci au su de la compagnie.

En effet, voici ce que le compagnon Delay nous écrivait de Krebs, le 22 décembre 1890. (Il vient de mourir emporté par la fièvre typhoïde).

« Il y a beaucoup de gaz, mais peu d'ordre en ce qui concerne la sûreté des ouvriers.

« Les hommes qui travaillent dans les avancements ont pour consigne de n'allumer les mines qu'à 5 h. 1/2. Mais s'ils sont prêts à 5 h. 10 ou 5 h. 15, alors qu'il y a de 80 à 100 mineurs au fond du puits, ils allument quand même leurs mines, mettant en danger la vie de tous ces hommes.

« J'oubliais de vous dire que dernièrement on avait choisi un comité pour visiter les vieux travaux qu'on prétend être pleins de gaz, mais la compagnie a refusé.

« Comme vous voyez nous devons travailler, courant journellement le danger d'être rôtis vifs ».

(*Idem*)

***

Eugène Delay était un de ces déshérités dont la vie n'est qu'une suite continuelle de souffrances et de privations. Abandonné par ses parents, alors qu'il n'avait que 6 jours, il passa ses jeunes années chez des étrangers, changeant assez souvent de maîtres. Il connut les horreurs de la faim, et coucha bien souvent dehors.

A 18 ans il s'engagea, mais à l'armée il ne put supporter tranquillement les injustices dont on l'accablait. Il se révolta et fut envoyé à Biribi. Malgré tout, Delay restait encore patriote. Mais quand un jour il eut la chance de voir un journal anarchiste, il fut tellement frappé de la justesse de ses idées, que tous ses préjugés ne tardèrent pas à disparaître.

(*Idem*)

***

Le journal *Washington post* raconte et certifie exacte une histoire qui s'est passée il y a quelques années et qui montre bien la différence qu'il y a entre un pauvre petit voleur et un bonhomme qui s'approprie des millions.

Dans une banque de Boston, un jeune homme était caissier-adjoint. Il prit de mauvaises habitudes et pour satisfaire à ses besoins, commença à puiser dans la caisse et dissimula les détournements en surchargeant les écritures. Cela dura plusieurs années avant qu'on eut des soupçons et qu'on se livra à une enquête sérieuse. Il avait pris à cette époque près de 75,000 francs.

Voyant qu'il allait être irrémédiablement découvert, il alla trouver un avocat et lui raconta tout. Celui-ci lui demanda seulement s'il était encore, pour le moment, en situation et après réponse affirmative, lui dit :

« Si on vous arrêtait pour un vol de 75.000 francs, vous seriez sans nul doute sévèrement condamné. Si vous prenez quelque chose comme 2 millions, vous pourrez amener les banquiers à composition. Allez, prenez tout ce qu'il y a en caisse et laissez-moi faire. »

Ainsi dit, ainsi fait. Il emporta deux millions et demi, s'esbigna et fit savoir aux banquiers qui était son mandataire. L'avocat montra qu'arrêter le coupable ne ferait pas rentrer dans les fonds volés. On partagea. La banque rentra dans la moitié de ses fonds et délivra au caissier une quittance pour solde de tout compte. Celui-ci construisit immédiatement de belles maisons, spécula et est aujourd'hui un de nos plus riches concitoyens. Il y a dix ans que l'histoire s'est passée, tout le monde la connaît, mais personne n'oserait se porter accusateur.

Et ce fait n'est point unique dans l'histoire de l'origine des propriétés.

## BIBLIOGRAPHIE

*Almanach socialiste*, pour 1892, par Sébastien Faure. Prix : 50 centimes. En vente aux bureaux de la *Révolte* et du *Père Peinard*.

Nous recommandons à notre camarade de déchirer les quatre premières pages de son almanach. Nous ne sommes plus catholiques et nous n'avons cure qu'on nous donne le nom des saints. C'est déjà bien assez d'avoir à subir cette ridicule division du calendrier, si fausse et absurde en tous points!

Quant au corps de l'almanach, à sa substance, nous n'avons qu'à l'approuver de tout cœur. L'auteur aurait pu intituler son livre, les *Ephémérides de l'Anarchie*, et vraiment il y a de quoi être étonné de la multitude des faits qui se sont accomplis déjà dans notre courte histoire.

On a ri souvent de la « propagande par le fait ». Lisez cet almanach, et vous verrez avec quelle ampleur elle s'est déjà faite.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Camarades,

Dans le dernier numéro de la *Révolte*, le compagnon Faure, s'inspirant des résolutions du congrès anarchiste de Lyon, annonce qu'il va entreprendre, avec le concours de plusieurs camarades, une active agitation contre les manifestations du 1er mai.

Les compagnons soussignés, qu'il a cités dans son appel comme devant le seconder, protestent contre l'usage fait de leur nom sans leur consentement, et déclarent qu'ils sont au contraire opposés à une campagne *contre* le 1er mai, pour les raisons suivantes :

1° Chaque fois que le peuple déserte l'atelier pour descendre dans la rue, l'intérêt de tous les anarchistes, quelles que soient les tendances du mouvement, doit être de s'y mêler, pour tâcher de le faire dévier en faveur de la révolution sociale.

2° Les anarchistes ne sont point un parti de conspirateurs, espérant faire une révolution par surprise. Ils ne comptent pas plus sur le 1er mai que sur une autre date ; mais puisque le peuple a des tendances de révolte à cette date, il serait étrange, piteux même, que nous lui conseillions de rester en repos ce jour-là.

3° Le congrès de la rue Rochechouart, en fixant le 1er mai comme date d'une manifestation, n'avait en perspective que des vues politiques. Il espérait faire manœuvrer au doigt et à l'œil la masse enrégimentée par ses soins. Mais comme toujours le peuple a été plus loin que ses prétendus représentants ne l'auraient voulu.

Au lieu d'être une *revue* internationale de l'armée socialiste électorale, il s'est trouvé que, grâce à l'intervention des anarchistes, les prolétaires ont agi.

A côté de quelques promenades sempiternelles aux pouvoirs publics, il y a eu émeutes dans les rues.

Comme argument à nos assertions, nous citerons :

En 1890, le pillage de Vienne (France), celui de Vienne (Autriche) suivi de trois jours de barricades, en Espagne, quarante villes en grève, avec émeutes dans les campagnes, en Italie, même mouvement, avec Livourne, Milan, Turin, etc.

En 1891, Rome, où pendant huit jours il y a eu émeutes continuelles et incendies de casernes (62 compagnons en cage) ; à Florence, émeutes ; en Espagne, conflits violents entre police et manifestants ; en Hongrie, grandes grèves, où comme moyen d'action a été efficacement employé le déraillement des trains ; en France, à Lyon, batailles dans les rues ; à Clichy, lutte individuelle de quelques compagnons contre les gendarmes, etc.

Cela est concluant : le 1er mai, lancé par des politiciens, est devenu *révolutionnaire* et à *tendances anarchistes*.

4° Les craintes de quelques compagnons que les manifestations périodiques n'empêchent l'action de se produire en dehors de la date fixée n'est pas fondée ; la preuve du contraire nous est donnée par les récents soulèvements d'Espagne, le pays même où les manifestations du 1er mai ont revêtu en 1890, 1891, le caractère le plus violent et le plus révolutionnaire.

Pour terminer, nous ajouterons que si nous avons cru nécessaire de protester contre l'appel que faisait le compagnon Faure, c'est simplement parce que nous nous trouvions engagés dans une voie que nous ne voulions pas suivre, et nous avons tenu à dégager notre responsabilité, en affirmant notre opinion personnelle sur la question.

*Signé* : Malato, Pouget, Constant Martin, Brunet, Tortelier, Prolo, Émile Henry, Chiboki.

N. B. — En conséquence, les compagnons sont priés de ne pas envoyer de fonds à Constant Martin, rue Jocquelet, 3.

***

Les camarades qui ont éprouvé un retard dans l'expédition de la *Grève des Conscrits* sont priés de bien vouloir nous excuser, l'abondance des demandes a fait épuiser rapidement le premier tirage, et l'imprimeur nous a fait attendre plus que nous le croyions pour la deuxième édition.

Les affiches se trouvent à l'adresse de Raoul Rodach, à Paris, 58, rue Greneta.

Elles pourront servir à la fois pour le conseil de révision et le départ de la classe (le cent, 5 fr., l'affiche, 0.10).

***

Les camarades des trois régions : Ouest-Nord-Est, sont prévenus qu'un compagnon de Paris doit faire une tournée contre l'agitation socialiste qui tend à se développer en vue du dimanche 1er mai et des élections municipales de 1892.

Il se dirigera d'abord sur Granville puis continuera vers le nord de la France et finira en redescendant vers le Jura, la Côte-d'Or, la Nièvre, etc. (Tous les départements qui répondront seront visités)

Les compagnons et les groupes qui voient une propagande utile dans ces causeries, devront nous indiquer les renseignements suivants :

Le nombre de salles disponibles dans leur localité, leur contenance, leur prix de location, les frais d'affichage, et également s'assurer qu'il y aura deux amis habitant la localité, capables de faire la déclaration de réunion, ainsi que le nombre de réunions à organiser.

Nous prions tous les camarades qui le peuvent, d'envoyer les subsides, les brochures, en somme tous les éléments capables de grossir les maigres ressources personnelles que nous mettons à la disposition de la cause.

Adresser les lettres, souscriptions et renseignements au camarade Léon Hastey, rue de l'Echiquier, 42, à Paris.

***

Les camarades qui nous ont demandé des *Paroles d'un Révolté*, sont priés de patienter jusqu'au 15 courant.

***

Le groupe « Egalitaire de Clichy » ; le groupe anarchiste de Levallois-Perret, et le groupe anarchiste des Batignolles, se déclarent solidaires de la protestation du groupe « Communiste Libertaire de Paris », à l'appel du compagnon Faure, paru dans le numéro 19 de la *Révolte*, au sujet de l'attitude à prendre pour les anarchistes au 1er mai.

Ils se déclarent aussi catégoriquement opposés à toute campagne contre le 1er mai, et considèrent comme nécessaire la participation de tous les anarchistes à la manifestation, en lui donnant une note franchement révolutionnaire.

***

Lyon. — Un groupe anarchiste vient d'être formé à Perrache, sous le titre de « Groupe d'Etudes Sociales ».

Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, habitant ce quartier, sont priés d'assister à sa première réunion, qui aura lieu le mardi 9 février, chez le compagnon Rosset, cours Charlemagne, 32, dans la cour, au 1er.

Tous les compagnons ou groupes pouvant disposer de brochures anarchistes, sont priés de les envoyer au compagnon nommé ci-dessus, afin de nous aider à former une petite bibliothèque.

***

Une coquille qui rend la phrase incompréhensible, s'est glissée dans la Boîte aux Ordures de notre dernier numéro.

Lire : On ne s'épouille bien qu'assis.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Total à ce jour : 5,320 fr. 30.

F. rue de Clignancourt 2,50. — Groupe anarchiste de Saint-Nazaire 5 fr. — G. F. à Barcelone 2,50. — Le graisseur 2,30. — Bernard, le tourneur 0,30. — Léon 0,35. — Une révoltée de Lacoste 0,25. — Deux paveurs carriers 0,25. — F. à Bazancourt 1 fr. — Vente de vieux timbres 5 fr. — G. H. C. à Reims 2 fr. — O. B. 30 c. — M. à Billezois 1 fr. — C. à Voujancourt 0,45. — V. à Java, 41 fr. 60.

Total à ce jour : 5,405 fr. 30.

## PETITE CORRESPONDANCE

G. à Bourgoin. — Pour les chansons, avons fait passer à Brunet.

Beaugiron. — « Peste » et « Prise de Possession » épuisée. — Nous aurons des « Paroles d'un Révolté » le 16 février.

A. R. à Bessèges. — Chez Fayard, éditeur, boul. St-Michel.

Paolo Schachi est prié de donner son adresse exacte à Stoianoff.

V. L. à Arras. — Bien. — Dans quelques jours les numéros promis.

P. G. à Nîmes. — Entendu. — Autant que vous voudrez.

S. P. à Bordeaux. — Pour les brochures Faure, adressez-vous à Guillaume, 24, rue Ramey, à Paris.

Un groupe de camarades à Saint-Etienne. — Bien trop tard pour ce numéro.

E. B. à Chaumont. — C. à Villefranche. — F. à Fontenay-aux-Roses. — R. à Cannes. — V. à New-York. — M. à Agen. — S. P. à Bordeaux. — G. G. à Langon. — B. à Argentan. — R. à Gauges. — M. à Naples. — S. à Genève. — H. à Ougrée. — P. et L. à Lyon. — M. à Nantes. — B. à La Machine. — H. au Hâvre. — Bons timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Saint-Denis. — Grande soirée familiale, salle Lebeau, place aux Gueldres, samedi, à 8 heures et demie.

Causerie par un compagnon. — Chansons et poésies. — Prières aux jeunes de ne pas manquer.

Groupe de Propagande, réunion samedi 6 février. Grande Cave d'Oberkampf, 104, rue Oberkampf.

Clichy. — Réunion samedi 6 février, à 8 heures et demie du soir, salle Leygonie, 95, rue de Paris.

Ordre du jour : Des différents moyens de propagande à employer suivant les milieux et les circonstances.

Les compagnons d'Asnières sont spécialement invités.

Levallois-Perret. — Vendredi 5 février, à 8 h. et demie du soir, salle Mézerette, 86, rue de Gravel, grande réunion publique à l'occasion du tirage au sort.

Ordre du jour : La grève des conscrits. — Appel à tous ceux qui voudront prendre la parole.

Lyon. — Réunion du groupe *les Enfants de la Candidature*, salle Marcellin, avenue de Saxe, 101. Tous les lundis, à 8 heures du soir. — Etude sociale.

Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont invités à la réunion du groupe anarchiste les *Révoltés*, le lundi, 8 février, à 8 heures et demie du soir, salle de la « Buvette du Printemps », square de la Couronne.

Ordre du jour : Tournée et Conférence du compagnon Sébastien Faure.

Soirée familiale donnée par le *Pot à Colle*, le dimanche, 7 février, à 8 h. 1/2, salle Lallouet, 39, rue Ste-Marguerite. Chants, poésies, etc. Entrée gratuite.

*Le Gérant* : E. Habert.

Paris — Impr Habert, 33, rue des Trois-Bornes.

CINQUIÈME ANNÉE, N° 21 — DIX CENTIMES — DU 13 AU 19 FÉVRIER 89

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## EXÉCUTION A XERÈS

Le Conseil de guerre siégeant à Xérès, a condamné à mort quatre de nos camarades, Lamela, Zarzuela, Basiqui et un quatrième dont nous ne savons pas encore le nom, et a en outre décidé qu'ils ne seraient pas fusillés, mais garottés.

Le mercredi 10 février, à 9 heures du matin, l'exécution a eu lieu.

Nos amis sont morts. Travaillons sans relâche à éclairer les cerveaux, à combattre les préjugés ; que les aveugles voient l'Autorité dans toute sa hideur et que nos frères espagnols, comme les garrotés de la *Mano negra* comme les pendus de Chicago, comme les dépités d'Allemagne, ne meurent pas en vain !

## LES RÉVOLTES EN ESPAGNE

Une nouvelle révolte a eu lieu, la semaine passée, en Espagne, sur une grande échelle, — cette fois-ci parmi les mineurs. Paysans et mineurs, mineurs et paysans, ils ne cessent de remplir la longue liste des révoltes partielles qui préparent la révolution et la rendent de plus en plus inévitable.

Voici ce que nous apprend le télégraphe bourgeois :

« L'agitation dans les mines de Bilbao s'est traduite mardi passé par une grève générale, accompagnée de révolte sérieuse.

« L'origine de l'agitation n'est dûe qu'en partie aux anarchistes, continue le télégraphe, puisque les mineurs avaient déjà depuis longtemps des comptes à régler contre les exploiteurs et les contre-maîtres, qui traitent les ouvriers d'une façon très dure.

« Après des pourparlers entre les mineurs et les patrons, la grève fut décidée et elle prit du coup une attitude menaçante. Les patrons demandèrent de suite la protection de la troupe, et ils firent suspendre tout le travail, jetant ainsi dans la rue plus de 10.000 hommes, lesquels ont suivi les anarchistes et les socialistes.

« Toute la journée de mardi fut rempli de rixes sérieuses et de combats entre les gendarmes, *la milice* et les grévistes (Les bourgeois avaient donc fait appel à leur milieu, en même temps qu'à la troupe).

« Les grévistes détruisirent les chemins de fer locaux des mines. Ils résistèrent avec acharnement à la milice, livrant des combats dans lesquels il y eut beaucoup de blessés de part et d'autre.

« L'agitation et l'alarme se répandirent sur la rive gauche du Nervion, dans le district manufacturier, où diverses positions stratégiques furent occupées par la troupe pour arrêter la marche des mineurs, menés par les anarchistes.

« La réception de ces nouvelles créa une grande sensation dans les cercles officiels à Madrid. Le gouvernement ordonna de renforcer la garnison de Bilbao, en y envoyant *plusieurs régiments* de Vittoria, et donna l'ordre de proclamer la loi martiale.

« A midi, l'état de siège fut proclamé dans la région de Bilbao, — les autorités civiles s'étant déclarées incapables de lutter contre les mineurs et les anarchistes.

« Les grévistes se sont emparés des dépôts de dynamite et de poudre des compagnies minières, avec l'intention évidente de recommencer les émeutes de la nuit passée.

« Immédiatement, la ville de Bilbao et les manufactures voisines furent cernées de troupes pour les isoler du bassin minier révolté. Les meneurs anarchistes de Bilbao furent arrêtés.

« On attend les régiments de Vittoria, Burgos et San Sébastian pour occuper le bassin minier.

« Le lendemain, après la proclamation de l'état de siège, l'agitation s'apaise un peu. Cependant de nombreux groupes de mineurs parcourent les villages au cri de *Vive la Révolution sociale*, faisant sonner sur les collines les cornes d'appel aux mineurs des environs.

« La troupe leur empêcha de pénétrer dans le district manufacturier ».

Mercredi, tout le bassin minier était occupé par les régiments accourus en toute hâte des environs. Mais malgré la troupe, les grévistes firent cesser le travail partout où on essaya de le recommencer.

Toute la journée il y eut des rencontres entre les grévistes et la troupe et les gendarmes, — surtout dans la région montagneuse.

---

Les dernières nouvelles sont du genre « l'ordre est rétabli ». Arrestations en masse, fusillades de gens désarmés et le reste.

La révolte est malheureusement restée isolée. Le trait-d'union qui aurait pu relier Bilbao avec Xérès, Xérès avec Valence, Valence avec Barcelone et ainsi de suite, a encore manqué. Dans huit jours, ou mois, de nouvelles révoltes seront écrasées ailleurs, — à moins que, redoublant d'efforts, nos amis ne parviennent à établir les liens entre divers bassins et districts, prêts à se soutenir en cas de révolte, ou de faire, du moins, une diversion ailleurs.

Cela se fera. Le congrès paysan dont nous allons parler, est un pas dans cette voie.

---

Ce congrès paysan a eu lieu le 12 décembre à Cordoue, et nos amis du *Productor* en donnent un compte-rendu détaillé. Vingt-et-une localités différentes se trouvent représentées. Des lettres et des télégrammes d'adhésion arrivent un peu de partout.

La discussion commence sur « la ligne de conduite à suivre ». Le compte-rendu ne donne évidemment en noir sur blanc qu'une très petite partie de ce qui s'est dit même en public. Tout de même, il y a du bon à y relever.

Un délégué demande que tous les cas de révolte, — et ils sont bien plus nombreux qu'on ne le pense — soient rendus connus et que l'on forme partout des groupes de propagande, absolument libres, travaillant pour la même cause — la révolution sociale.

Nous ne saurions trop insister sur cette proposition. Des masses de petites insurrections se produisent chaque semaine — peut-être même chaque jour — soit en Italie, soit en Espagne, soit ailleurs.

Mais les renseignements sur tous ces faits n'arrivent généralement aux révolutionnaires que par la presse bourgeoise. Encore celle-ci se fait de plus en plus la tactique de les passer sous silence et de ne parler que des plus grandes révoltes.

Nous prions instamment tous nos camarades, dès que des actes de révolte se font dans leurs pays, de les communiquer de suite, — sans rien grossir, tels quels, — aux journaux anarchistes. Si petit que soit tel fait isolé — son importance provient de ce qu'il fait partie d'un immense série de faits généralement inaperçus.

Rappelons-nous que l'agitation de la « Ligue Agraire irlandaise, à l'époque où elle était franchement révolutionnaire, était en grande partie dûe à la publicité qu'elle donnait à chaque acte de révolte, si petit qu'il soit. L'exemple, l'exemple est toujours la meilleure propagande. La publicité n'est pas tout : loin de là ; un autre travail doit se faire à côté par un parti révolutionnaire. Mais c'est un élément — un des éléments importants.

---

Un autre délégué développe cette idée, encore si juste, que c'est la classe ouvrière des champs qui est appelée à résoudre la question sociale. Les mouvements des centres manufacturiers n'ont aucune impression sur la campagne, et c'est celle-ci cependant, qui jettera son poids dans la balance de la révolution. Aussi faut-il, par tous les moyens, agiter l'opinion de la classe agricole qui est appelée à établir l'avènement de la vérité et de la justice.

Nous ne saurions trop insister encore sur cette idée auprès de nos camarades de tous pays, et surtout français.

Les marxistes ont voulu faire la révolution par la classe ouvrière des villes seules. Leur Quatrième Etat est ce que l'on sait aujourd'hui : un parti de réforme et non de révolution. La campagne n'existe pas pour les marxistes : Marx n'en a pas parlé.

Et cependant, sans la campagne, on fait des coups d'Etat, mais jamais une révolution.

Une moitié de la France vit dans les campagnes. Ce milieu n'est presque pas du tout entamé par le courant révolutionnaire, tandis que — l'expérience l'a prouvé — il ne demande pas mieux que d'être entamé.

Evidemment si on vient chez les paysans et si on leur dit à brûle-pourpoint qu'il n'y a rien à faire que des bombes ou le vol, ils se méfient. Aussi, croyons-nous que les organisateurs du Congrès agricole ont eu parfaitement raison de mettre en discussion des questions moins

avancés ; notamment celle sur les différents modes de travail agraire. Cette discussion éclaircit les idées du campagnard et permet aux révolutionnaires de développer toutes les idées voulues.

La quatrième question est sur la nécessité de former un pacte de solidarité entre les divers groupes. C'est la vieille question d'organisation ou non, si souvent débattue parmi nous, sur laquelle les opinions se trouvent toujours divisées. Quatre localités se prononcent contre l'organisation ; seize se prononcent pour, et concluent entre elles le pacte de solidarité.

La cinquième question est sur le 1er Mai prochain. Les opinions sont encore divisées. On décide que l'on manifestera où on le trouvera utile.

Viennent ensuite les considérations générales. Il est proposé d'envoyer des excursions de propagande dans les campagnes ; de rédiger un manifeste à distribuer dans les campagnes ; de tenir un congrès général de tous les métiers et groupes en avril 1893. Les délégués sont tous anarchistes et on se sépare aux cris de *Vive l'Anarchie !*

---

Les évènement de Xérès, de Bilbao et le congrès agricole ont jeté du froid dans la meute bourgeoise.

Le 28 janvier, le ministre de l'intérieur, parlant à la Chambre, a jeté le défi solennel aux anarchistes. — « Ah ! s'écriait-il, vous voulez la guerre ? Vous voulez l'insurrection, vous préparez une révolte générale pour le 1er mai ? Eh bien, jusqu'ici nous avons cherché à vous circonscrire. Maintenant, *nous allons vous décimer !* » « Nous avons la troupe et nous verrons qui aura le dessus ! » Très bien !

Sur quoi un député s'écrie : « Et si la troupe fait cause commune avec les anarchistes ? » Pas bête, le député ! Mais il soulève la fureur du ministre de la guerre et de toute la meute. — « Je réponds de *mes* troupes », — crie le militaire au milieu du tumulte général.

Qui vivra, verra ! La troupe, certainement, marcherait s'il n'y avait que des anarchistes devant elle. Mais, si le peuple est là ? Si, au lieu d'une poignée d'anarchistes, ce sont dix mille mineurs ici, les cent mille ouvriers des « trois classes de la vapeur » comme on dit en Espagne, — c'est-à-dire la Catalogne manufacturière, mûe par le pacte scellé des mots Salut, Révolution Sociale et Anarchie ? Si ailleurs ce sont des bandes de paysans ?...

Cela change le tableau. Les anarchistes espagnols n'ont jamais été seuls. Les anarchistes en Espagne — c'est les unions ouvrières, avec des anarchistes marchant dans leurs rangs et prenant l'initiative révolutionnaire là où est le peuple révolté.

Cela change le tableau, n'est-ce pas, monsieur le ministre militaire ?

---

## LE MOUVEMENT EN ALLEMAGNE

L'extension que prend en ce moment le mouvement d'opposition à la social-démocratie est un fait d'une portée immense. Le mouvement ne restera sans doute pas circonscrit à l'Allemagne, il se répercutera nécessairement dans les autres pays. L'heure suprême du Socialisme autoritaire est sonnée. Pardieu ! il en était temps.

Ceux de nos lecteurs qui ont suivi la campagne menée par l'organe de l'Opposition *Der Sozialist* contre les chefs du parti depuis son apparition, ceux qui ont lu notamment le récit détaillé des actes de ces messieurs dans les deux articles intitulés « *Sous la Loi* », parus dans les numéros 2 et 3 de la deuxième année (dont nous comptons donner prochainement un résumé), ceux-là seulement savent à quel degré extrême peut être poussé la tyrannie, le mensonge, le mépris des principes les plus élémentaires d'honnêteté, dans un parti qui se réclame « de la vérité, de la liberté et de la justice ». Il n'y a pas bassesse, il n'y a pas infamie, à laquelle on n'ait eu recours pour établir et pour maintenir une domination extra-légale — mais toujours domination — de quelques chefs de file sur une masse honnête, mais crédule de travailleurs. L'argent extorqué à ceux-ci servant à soudoyer « des hommes de confiance » — la calomnie élevée à la hauteur d'un instrument de domination — les deux listes noires de proscription — l'anonymat de la dénonciation (le masque de fer du *Sozial-demokrat*) — le refus de tout aide aux ex-puisés politiques qui étaient marqués comme des adeptes de Most — le boycottage contre tout homme indépendant — la manipulation des Congrès et le mépris systématique de leurs délibérations — l'imposture « scientifique » — enfin on ne recula devant aucun moyen, devant aucun crime. Ce qui est curieux à remarquer — tout cet édifice de mensonge et d'oppression était fondé sur la loi de répression. Ce fut cette loi qui, étouffant toute manifestation non-parlementaire du parti, livra les ouvriers socialistes allemands entièrement à l'arbitraire des chefs. Le despotisme de la loi créa le despotisme des meneurs. Aussi la loi écartée, ce despotisme s'est écroulé.

Le parti social-démocrate allemand peut tenir debout encore un peu : il peut même présenter encore pendant quelque temps des cadres respectables : mais il ne sera jamais plus ce qu'il a été de 1878 à 1890.

---

En outre de la loi, il y eut une autre cause qui rendit possible l'effroyable tyrannie des députés social-démocrates.

Toute tyrannie provient en définitive d'un manque de connaissances, d'une restriction mentale chez ceux qui la pratiquent et chez ceux qui la subissent. La tyrannie social-démocrate provient en effet de la restriction, du rapetissement du Socialisme, de sa réduction aux proportions minuscules du « marxisme » rendu encore plus petit, plus étroit, plus insignifiant par les disciples de Marx.

B. Friedlaender donne, dans le *Sozialist* les caractéristiques suivantes du socialiste « marxiste » :

1° Il s'appelle « scientifique » et est membre d'une société d'encensement mutuel, où l'on s'appelle réciproquement « socialiste scientifique » jusqu'à ce que le public le croit ;

2° Pour lui, Marx est le grand, le suprême, l'unique socialisme : avant Marx, le socialisme, le vrai, n'existait pas ; et après Marx... eh bien ! il n'y aura plus de Marx !

3° Il parle un jargon particulier, pas nécessairement original ;

4° Il interdit toute question sur les bases de la société socialiste ;

Cela est du « socialisme fantasque, de l'utopie, » c'est anti-scientifique ». — « Ceux qui posent de telles questions parlent comme nos ennemis », etc. ;

5° Au demeurant, le « socialisme scientifique » fait propagande pour l'*Etat socialiste*, soit il celui de Caprivi (monarchique), ou celui de Bebel (démocratique) ;

6° Il combat, par tous les moyens, le mensonge y compris (surtout le mensonge) la fraction qui veut associer le socialisme à la liberté des individus et des groupements.

7° Il prétend que « l'évolution économique » nous débarquera par elle-même, à un moment donné, sains et saufs, dans l'Etat socialiste ;

8° Enfin, il ne se soucie que du capitaliste, du patron, de la plus-value, des salaires, des heures de travail — et il oublie tout le reste — tout le système commercial, financier, politique qui, à lui seul, extorque plus d'argent et de richesses au travailleur et en accumule plus chez les classes dirigeantes, que toutes les fabriques, entreprises et exploitations capitalistes ensemble.

Marx et ses disciples ne voient que le « profit » du patron. Les millions que gagnent le marchand, le spéculateur, le banquier, ceux que prend le gouvernement tous les ans, les dettes qu'il impose aux générations — tout cela ne compte pour rien, dans leur doctrine. Pourtant on aura beau diminuer les heures de travail ou augmenter les salaires, ou même substituer à l'industrie privée l'exploitation par l'Etat — on ne viendra pas à bout de ces exploitations-là.

Ainsi donc, le « marxisme », c'est un tout petit coin du socialisme. Le vrai socialisme, le grand, le grand — qui ne s'occupe pas seulement du Capital, mais aussi de la Propriété, du Commerce, de l'Argent, du Gouvernement, de la Famille, etc., et qui vous prouve comment sous un régime de Propriété individuelle tout tourne contre l'ouvrier, même les réformes, et comment le gouvernement est une exploitation économique déguisée sous des noms de justice, ordre, etc. — ce socialisme-là a été renié, bafoué, supprimé — pour faire avaler à l'ouvrier le monstrueux méli-mélo connu sous le nom de « social-démocratie » — qui n'est ni socialisme, ni démocratie, mais « un peu de tout cela ».

---

Qu'il nous soit permis une digression. Il est tellement vrai que le socialisme parlementaire est l'effet d'une restriction mentale, du parti-pris de ne pas observer un côté du problème social, le côté politique — que chez tous les socialistes parlementaires vous trouverez la même aversion à discuter de la nature du gouvernement, de sa structure intime, de la fonction des partis, de la fonction vraie, non pas de l'apparente fonction, du Parlement ; enfin de la manière dont le pouvoir se distribue parmi les classes, une manière qui ressemble beaucoup à celle dont se distribue la richesse, en effet en est la conséquence, et en partie aussi la cause. Ces social-démocrates ne s'occupent que d'économie politique, ils consentent bien à discuter de la rente et du profit, ils arriveront à proclamer la « loi d'airain » des salaires : mais si vous leur dites qu'il y a une « loi d'airain » en politique aussi, et que les pauvres électeurs seront toujours la dupe des riches, et que le vrai ressort du gouvernement ce n'est pas dans le Parlement, mais dans le machinisme exécutif et administratif qui, tout en feignant de se laisser gouverner, en fait gouverne le Parlement, et *le fait tourner*, comme l'a dit John Lemoine, *en le faisant grogner*, comme certain jouet des enfants. Eh bien, si vous dites cela aux social-démocrates, ils vous regarderont ébahis. C'est de la philosophie, de l'utopie, c'est regarder trop loin, ou trop au fond des choses. Ces « socialistes scientifiques » ne connaissent que le « Capital ».

---

Revenons à l'opposition allemande. Elle a, évidemment, une grande tâche à accomplir, un travail immense à faire. Elle doit, si elle veut réellement se frayer un chemin dans les masses et rendre à jamais impossible le retour de la domination social-démocrate, *se former tout un bagage d'idées* — elle doit édifier sur le vrai socialisme, sur le socialisme intégral, comme la social-démocratie a édifié sur le marxisme. Elle doit remuer toutes les questions — approfondir toutes les critiques — se forger de nouvelles armes scientifiques pour combattre le système bourgeois. Tout parti vit d'un certain *stock* d'idées : ses progrès sont en raison de la portée de ses principes. Des idées pauvres, étroites, mesquines — comme celles qui forment le fond de la doctrine marxiste — ont donné un parti pauvre, mesquin, follement tyrannique comme le social-démocrate. Des idées larges, des sentiments également larges et profonds, le manque d'ambition, le respect de l'homme et des opinions d'autrui, la confiance dans la force des idées une fois répandues dans les masses, le mépris des formules, des petits expédients, des panacées légales, une rupture entière avec les habitudes et les préjugés autoritaires, l'émancipation

complète de la « science » affichée, et le désastre de tout ce qu'on prêche contre le bon sens au nom de la « science » — assureront la victoire des socialistes indépendants sur les vieux ratoteurs du « marxisme » international.

## INFLUENCE DES MILIEUX

II

Mais l'organisation défectueuse et mal comprise de la Société en deux classes distinctes, ne borne pas là ses mauvais effets. Basée sur l'antagonisme des intérêts, elle oppose, dans le sein de chaque classe même, individu à individu ; elle sème la guerre entre eux par son institution de la Propriété individuelle qui force les individus à thésauriser pour s'assurer du lendemain que la Société ne peut leur garantir.

La concurrence individuelle est le grand ressort de la Société actuelle : quels que soient le commerce, la profession, le genre de travail auxquels les individus s'adonnent, ils ont à craindre la concurrence que peuvent leur faire ceux qui choisissent la même branche d'activité exploitée par eux-mêmes. Pour augmenter leurs bénéfices, leurs chances de réussite, simplement, parfois, pour ne pas sombrer eux-mêmes, ils sont forcés de spéculer sur la ruine de leurs concurrents.

Lors même qu'ils se liguent entre eux, ce n'est toujours qu'au détriment d'une partie de ceux de leur classe, toujours au détriment de la catégorie de ceux qui sont tributaires de leur genre de production.

Basée sur cette lutte des individus, la Société a fait de chaque être l'ennemi de tous ; elle a semé dans son sein la guerre, le crime, le vol et tous les délits que l'on attribue à la mauvaise nature de l'homme, quand ils ne sont que la conséquence de l'ordre social ; que la Société contribue à perpétuer quand ils devraient disparaître sous l'influence des nouvelles notions morales acquises par l'homme.

---

Cette lutte entre les individus a pour effet d'amener les possédants à se faire eux-mêmes la guerre, de les diviser et de les empêcher de voir leur intérêt de caste qui serait de travailler à assurer leur exploitation en évitant et empêchant de se produire, tout ce qui peut faire voir clair à leurs exploités. Guerre qui leur fait même commettre une foule de fautes qui contribuent à leur déchéance.

Si tous les bourgeois étaient véritablement unis entre eux, qu'ils n'eussent plus aucun intérêt particulier et ne fussent plus mûs que par le seul intérêt de caste, étant donnée la puissance que leur assure la possession de la fortune, la possession de l'autorité et de tous les rouages administratifs, exécutifs et coercitifs qui constituent la Société actuelle, étant donné son développement intellectuel forcément supérieur à celui des travailleurs auxquels elle ménage la nourriture du cerveau comme celle du corps, la bourgeoisie pourrait indéfiniment river les exploités au collier de misère et de dépendance sous lequel elle les tient déjà.

Heureusement que la soif de jouir, de briller, de parader et d'amasser, fait que les bourgeois se livrent entre eux une guerre non moins cruelle que celle qu'ils livrent aux travailleurs. Pressés de jouir, ils entassent fautes sur fautes dont les travailleurs finissent par se rendre compte, leur font connaître les causes d'où découle leur misère, leur donnent conscience de l'abjection dans laquelle on les tient.

---

Mais, la même guerre qui se fait entre bourgeois, se fait aussi entre travailleurs et si la première compromet la stabilité de l'édifice bourgeois, la deuxième contribue à en assurer le fonctionnement.

Forcés de lutter entre eux, pour s'arracher les places vacantes que leur offre la bourgeoisie dans ses bagnes, les travailleurs se considèrent comme autant d'ennemis, tandis qu'ils sont portés à regarder comme un bienfaiteur, celui qui les exploite.

Affamés par la bourgeoisie qui, en échange de leur travail ne leur donne que juste de quoi ne pas mourir de faim, ils sont, de prime abord, portés à traiter en ennemi celui qui vient leur disputer la place à l'atelier qu'ils ont tant de mal à obtenir.

La rareté des places leur fait encore accentuer cette concurrence, en les faisant s'offrir encore à plus bas prix que leurs concurrents. De sorte que ce souci de la lutte de tous les jours pour le pain quotidien, leur fait oublier que leurs pires ennemis sont leurs maîtres.

Car, la bourgeoisie, forte, il est vrai, par la fortune, la suprématie intellectuelle et la possession des rouages gouvernementaux, n'est, après tout, qu'une infime minorité en égard à la foule des travailleurs ; elle ne tarderait pas à capituler devant leur nombre, si elle n'avait trouvé le moyen de les diviser, et de les faire contribuer à la défense de ses privilèges.

---

Donc, tout ceci nous indique que, certainement, l'homme est loin d'être un ange ; il a même été une brute dans la plus complète acception du mot, c'est tout aussi vrai. Quand il s'est organisé en Société, il a basé celle-ci sur ses instincts de lutte et de domination, cela nous explique pourquoi elle est aussi mal bâtie.

Seulement, la Société est restée mauvaise ; son autorité restant entre les mains d'une minorité, celle-ci l'a faite tourner à son profit, et plus la Société s'est développée, plus cette concentration du pouvoir entre quelques mains a tendu à s'accroître et à développer les mauvais effets de ces institutions néfastes.

L'homme, au contraire, son cerveau se développant, la facilité à se procurer les moyens d'existence s'accroissant, l'homme a senti se développer en lui le sentiment de solidarité auquel avait obéi déjà en se groupant ; ce sentiment de solidarité est devenu un tel besoin, que les religions l'ont poussé à l'extrême en le portant à l'abnégation de soi-même ; prêchant la charité, le renoncement de soi-même et y ont trouvé un nouvel élément d'exploitation.

Quels ne sont pas les rêves de réorganisation sociale, de plan de bonheur pour l'Humanité, qu'a enfanté le besoin de vivre harmoniquement avec ses semblables ? Mais la Société était là, étouffant de tout son poids les bons instincts de l'homme, ravivant chez lui son sauvage égoïsme primitif, le forçant à considérer les autres individus comme autant d'ennemis, devant même les terrasser pour ne pas être terrassé lui-même ; l'habituant à regarder d'un œil sec ceux qui disparaissent broyés par les monstrueux engrenages du mécanisme social, sans pouvoir leur porter secours, sous peine d'être pris lui même dans cette gueule insatiable qui dévore principalement les bons, les naïfs, qui se laissent aller à leurs sentiments humanitaires, ne laissant survivre que les malins qui savent y pousser les autres afin de retarder leur chûte.

(*A suivre*).

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Beaucoup de dépositaires ne se décident à nous régler qu'après deux ou trois lettres de réclamations. Cela nous occasionne un travail inutile et des frais de timbre qui parfois nous font défaut pour l'expédition. Nous prévenons nos dépositaires que, dorénavant, tout envoi sera cessé dans la huitaine qui suivra toute demande de règlement restée sans réponse.*

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

L'article de Zo d'Axa sur Reynier, le galérien innocent, a immédiatement porté ses fruits. Personne n'a cité le promoteur, mais chacun veut s'en être occupé le premier. Les articles, les documents, les interviews remplissent la presse et les politiciens se remuent. Il n'est pas douteux que la résistance de la magistrature ne soit grande, elle tirera son principal argument du fait qu'il n'y a pas d'autre coupable pour remplacer le forçat de Nouméa. Espérons pourtant qu'elle lâchera sa proie.

Mais à notre point de vue, la liberté de Reynier est chose accessoire. Bien d'autres innocents sont morts victimes de la Justice ou pourrissent dans des geôles et il ne nous suffit pas d'appeler la pitié publique sur un forçat.

Chaque erreur découverte ébranle un peu la confiance et peu à peu il se dégage une synthèse qui met en question le droit de juger lui-même.

Un infime agent des mœurs arrête une mère de famille pour rigoler. On s'indigne et on proclame le droit de répondre à un policier qui vous attaque, comme s'il s'agissait d'un vulgaire souteneur. — Une « grosse légume » en civil est houspillée par un agent maladroit, on se demande si les agents de l'autorité ont droit à toutes les brutalités et si l'humble soumission est le devoir de tout autre individu.

Un juge d'instruction fait arrêter un jeune homme sous prétexte d'escroquerie, et le garde quelques jours avant de l'interroger, alors que deux minutes de discussion rendait son innocence évidente ; puis l'ordonnance de non-lieu étant rendue, il faut encore trente-six heures pour lever l'écrou du Dépôt et faire mettre le jeune homme en liberté ; il faut parlementer, montrer les dents, se fâcher pour rentrer en possession de l'argent de poche dont les geôliers vous ont débarrassé à l'entrée de cet enfer très réel. — On se demande en quoi tout cela diffère de l'ancien système de la lettre de cachet, qu'on dit aboli depuis cent ans.

Tout cela émotionne le public, on remet sur le tapis la très vieille question des indemnités aux innocents et aux victimes d'erreurs. Mais les légistes prouvent clair comme le jour que l'innocence d'un individu relâché ou acquitté n'est jamais certaine et et que le principe de l'indemnité rendrait impossible le fonctionnement de la Justice. Parfait, mais alors la culpabilité d'un condamné, d'un forçat, d'un guillotiné, n'est non plus jamais certaine et en tout cerveau se pose la question : Vaut-il mieux ne pas pour suivre cent coupables, ou vaut-il mieux condamner un innocent ? A chacun de répondre suivant le sentiment d'équité qu'il porte en lui.

La reproduction du procès de Reynier met en lumière un détail horrible. L'avocat-général réclamant la tête de l'accusé, tout en avouant n'avoir ouvert le dossier que le matin du jugement. Ainsi, voilà à quoi tient notre liberté, notre vie ! Un monsieur arrive, étudie l'affaire entre deux repas, se fait une conviction et sa robe rouge entraîne les douze jurés. Aux yeux de beaucoup de gens, cette conduite de la magistrature n'a rien de révoltant, mais plus on ira, moins on différenciera un avocat-général et un grand inquisiteur.

La doctrine anarchiste assimile toutes les horreurs du temps présent aux horreurs du temps passé. Sa théorie est que l'homme n'est pas *coupable* des actes qu'il commet de la négation du libre arbitre, il déduit la négation du droit de juger. Mais sans aller tellement au fond des choses, n'est-il pas évident que la somme de mal qu'amènent dans notre société les crimes contre les personnes et contre la propriété (en restant au point de vue bourgeois) est bien inférieure à la somme d'iniquités entassée par la police, la magistrature ?

Les erreurs judiciaires, les affaires Borras, Reynier, les incidents Serreault et autres frappent vivement l'esprit du public, mais pour peu qu'on étudie la manière d'agir de tous les gens de tribunal dans une affaire quelconque, on voit que celles où l'inculpé a réellement commis le crime qu'on lui impute contiennent à peu près autant d'ignominies que celles où on condamne un innocent.

Au feu le Code et la Procédure.

Sus à la Magistrature et la Police.

La société nouvelle n'admettra pas le droit de juger.

***

Saint-Chamond. — Une dizaine de conscrits, se promenaient dans les rues de St-Chamond en chantant des chansons révolutionnaires. Les sergots pensèrent nous intimider en les suivant, mais ce fut inutile, les camarades continuèrent de chanter. En-

fin, quand arriva le moment, pour les compagnons, de tirer au sort, il s'en trouva un parmi eux, nommé Vernet qui, lorsqu'on lui demanda qu'elle est votre réclamation, répondit : ma réclamation, c'est la suppression des frontières et vive l'Humanité.

Le commissaire qui se trouvait là, ordonna de mettre le camarade au violon.

Quatre sergots l'empoignèrent, mais quand ils furent en face de la foule, le camarade se mit à crier : vive la Sociale et vive l'Anarchie !

A cette conduite, on voudra peut être nous opposer celle d'un gars du département de l'Orne, patriote certainement. Il tira au sort, mais le numéro l'envoyant sur la flotte, il courut se jeter dans un puits, d'où on ne retira qu'un cadavre Si il avait le bonheur de faire la connaissance d'un anarchiste huit jours plutôt, il vivrait encore.

***

Roanne. — Dès le mardi soir, les conscrits antipatriotes commencèrent à déployer le drapeau rouge sur un parcours de 250 à 300 mètres ; en plus, des placards ont été apposées. En voici le contenu (ils étaient écris à la main).

*APPEL AUX CONSCRITS*

Camarades,

Aujourd'hui, nous sommes invités, de par l'ordre du gouvernement et de la loi militaire, à assister à l'idiote et grotesque maladie qu'on appelle tirage au sort et qui se jouera dans la grande salle de l'hôtel-de-ville.

Irons-nous, ou n'irons nous pas ?

Nous, les anti-patriotes de Roanne, avons conclu à la nécessité de vous faire un dernier appel. Y répondrez-vous ?... nous l'espérons.

Si vous répondez, vous vous joindrez à nous pour protester énergiquement contre l'impôt le plus inique, le plus monstrueux, l'impôt du sang, et tous ensemble si nous sommes véritablement des jeunes gens virils et voulant conserver toute notre dignité nous émietterons les numéros quand on nous appellera pour tirer chacun le nôtre, nous ferons même plus, nous briserons l'urne qui les contient et, ramassant ces immondices nous les jetterons à la figure de tous ces hommes vils qu'on nomme préfet, sous-préfet, maires, gendarmes, policiers, gardes-champêtre en un mot de toute cette inepte clique qui représente l'autorité

A bas la conscription ! A bas l'impôt du sang ! Vive l'Humanité ! Vive l'Anarchie !

Et comme de juste, dès le matin 8 heures les affiches étaient lacérées par les roussins et même emportées délicatement au bureau de police.

Arrive l'heure du tirage. Plus de trente conscrits sur deux cent quatre-vingt n'ont pas tiré au sort quoiqu'ils assistassent aux opérations.

Mais quand le sous-préfet a appelé le compagnon Louis Thomasson, il a répondu ceci. Je refuse formellement de tirer au sort ! le sous-préfet lui demande pour quel motif ? il répond : Je déclare que je suis ennemi irréconciliable de la circonscription ! — Pourquoi, lui demande le sous-préfet ? Parce que c'est une institution fausse, idiote et criminelle ! — Le sous préfet lui dit alors avec exaspération : c'est vous qui êtes un criminel. — Thomasson lui répond : Je ne suis pas criminel, car j'aime l'Humanité.

Et ensuite le sous-préfet lui reproche d'avoir apposé des affiches sans signature.

Thomasson lui a répondu : Monsieur, quand vous aurez des preuves convaincantes pour dire et pouvoir certifier que c'est moi qui les avaient apposées, eh bien alors vous pourrez me le reprocher et je ne déclinerai aucune responsabilité.

Alors le sous-préfet le traita de lâche et renégat en lui disant qu'il était digne de servir dans un régiment de discipline.

Et Thomasson a répondu à cela par le cri de : A bas la patrie !

On ne l'a pas arrêté.

## États-Unis

Un train conduisant dans le sud des employés de télégraphe, pour remplacer des grévistes, s'arrêta, le 3 janvier au soir, à Texarkana (Arkansas). Il fut presqu'aussitôt assailli par une bande d'inconnus qui tuèrent trois employés.

(*Freiheit*)

***

D'après le *Freiheit*, il paraît à San-Francisco un journal qui fait de bonne besogne. Il a nom l'*Enfant terrible*, et quoiqu'il ne soit pas anarchiste à notre manière, mais plutôt suivant les idées de Proudhon il fait entendre de bonnes vérités aux politicailleurs, aux exploiteurs et aux moralistes.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Aux Groupes de la Région lyonnaise

Saint-Etienne, 1er février.

Compagnons,

Nous croyons utile de prendre l'initiative de soumettre à votre discussion en même temps qu'échanger les idées que nous ont suggérées les questions traitées à la réunion régionale de Lyon.

La première question dont avaient à s'entretenir les camarades était le 1er mai. Tout de suite se pose à notre pensée qu'elle doit être notre attitude. Devons-nous déconseiller cette manifestation ? Devons-nous rester neutre ? ou si nous pensons que notre rôle est d'être parmi les travailleurs dans la rue.

Commençons tout d'abord par regarder qu'elles peuvent être les raisons qui peuvent motiver une campagne contre cette manifestation :

1° A cause de son origine en Europe (Congrès collectiviste de 1889).

2° Que le but n'a pas été d'en faire une journée révolutionnaire, mais de s'en servir de tremplin électoral, en poussant les travailleurs à réclamer aux pouvoirs publics la réduction de la journée à huit heures, pour montrer l'utilité qu'il y a à envoyer des socialistes au Parlement.

3° Qu'il est absurde qu'on ne puisse que seulement, à une époque fixe et périodique, posséder le sentiment révolutionnaire, que jusqu'à présent, ce sont seuls les anarchistes qui ont donné de l'importance à cette journée en y prenant une part active (Mouvement de Vienne, affaire de Clichy, etc.), qu'ils en ont été jusqu'à présent les seuls victimes, moins quelques faits rares (Massacre de Fourmies) [1].

Qu'il n'est possible de rien tenter de sérieux quand on a désigné un jour pour agir, que les gouvernants ont le temps de préparer tous les moyens de répression et de nous mettre dans l'impossibilité de ne rien faire.

Après ces griefs posés, devons-nous nous abstenir ou faire une campagne, comme se le propose certains compagnons, contre cette manifestation ?

Nous croyons que non, malgré que l'origine et le but de cette manifestation nous soient des plus suspects, notre rôle à nous, les seuls restés révolutionnaires est d'être partout où les masses revendiquent une amélioration quelle qu'elle soit. Nous ne voyons pas du tout la portée de cette campagne. Pourquoi toujours nous acharner à aller à l'encontre des masses dans leurs aspirations au lieu de nous y mêler pour donner à chaque mouvement un caractère nettement révolutionnaire. Ainsi, par exemple, les grèves que nous avons assez souvent combattues. Si, au lieu de rester en dehors de l'agitation qu'elles produisaient, nous nous étions appliqués à chercher à leur donner une tendance toute autre que celle qui consiste à ce que les travailleurs se croisent les bras et se serrent le ventre en face des vitrines gorgées de marchandises qu'ils ont produits.

Ce n'est pas que nous voulions engager les ouvriers à manifester pour la journée de huit heures, tout au contraire, nous voulons leur démontrer l'inanité de cette réforme en même temps que cette agitation ne fait que le jeu des ambitieux qui se servent du peuple pour se faire hisser aux places, mais que s'ils sont décidés à aller manifester qu'ils n'y aillent pas avec l'intention de se promener bêtement de supporter les coups que pourront leur envoyer les policiers et autres défenseurs de l'autorité, mais de riposter et essayer de reprendre ce qui nous a été volé.

Nous pensons que ce sera seulement par l'effort des masses que nous pourrons flanquer à bas notre société ; que toutes les occasions sont bonnes et que toutes les fois que le peuple est dans la rue quelqu'en soit le motif, il se peut qu'un moindre événement fasse tourner en émeute une manifestation dont le but était pacifique.

Quant à ce qui est de ne rien tenter de sérieux parce que la date est connue, nous répondrons qu'aucune insurrection ne s'est produite jusqu'à présent sans cohésion, qu'on ne peut pas se trouver dans la rue pour tenter un mouvement d'ensemble sans s'être concerté ; qu'il serait bien meilleur de pouvoir agir dans l'ombre sans prévenir son ennemi, que malheureusement cette manière d'agir n'est guère praticable, que s'il est bien beau de dire que quand l'on veut donner un soufflet à un adversaire, on ne l'avertit pas ; dans l'action, bien rares sont ceux qui ont le caractère de frapper froidement, — que dans une manifestation quelconque, il suffit d'un événement sans importance pour faire agir des gens qui auraient toujours reculés devant le moindre acte individuel.

Camarades, nous pourrions encore démontrer bien d'autres avantages que possède cette tactique. Notre but n'est pas de trop nous appesantir pour aujourd'hui sur cette question, mais d'essayer de créer un courant dans les différents groupes de la région pour nous amener à discuter les différentes questions ayant trait à la propagande, à entrer en communication continuelle, à échanger nos vues sur les grandes lignes de l'Anarchie.

Pour ce qui est des élections municipales, nous nous trouvons d'accord avec les camarades pour ne plus nous servir de candidats abstentionnistes, en ayant vu les grands inconvénients, nous croyons toujours bon de continuer la campagne par la parole, en payant le timbre des placards bien à contre cœur.

Une réunion est organisée pour le 21 février dans le but de discuter avec plus d'étendue les idées soumises aux camarades. Tous les camarades de la région sont priés de se rendre en plus grand nombre possible à cette réunion et n'auront pas besoin de s'inquiéter des frais que pourront nécessiter leur déplacement. Ceux qui ne pourraient venir enverraient leur opinion par lettre.

Ecrire dans le plus bref délai au compagnon Samuel, rue de l'Epreuve, 1, à Saint-Etienne.

***

Nous recevons du compagnon Faure une longue lettre dans laquelle il déclare, devant la protestation des campagnons Pouget, Tortelier, etc., se désister de son projet de journal, tout en persistant à croire à l'efficacité d'une propagande contre le 1er mai, et déclarant se tenir à la disposition des groupes, mais des groupes *seuls* qui, comme lui, veulent mener la campagne contre le 1er mai.

C'est le samedi 16 courant, à 9 heures du matin que ce compagnon comparaîtra devant la Cour d'assises du Rhône.

## CONVOCATIONS

Samedi 13 février, à 8 h. 1/8 du soir, salle du Commerce, 94, faubourg du Temple, meeting de protestation.

Sujet : Exécution des Anarchistes de Xérès.

Entrée : 15 centimes, pour les frais.

Dimanche 14 février, de midi à 5 heures du soir, Soupe-Matinée-Conférence, salle Favié, 13, rue de Belleville.

Sujet : La Révolte légitime, nécessaire, inéluctable.

Grande Soirée-Conférence le dimanche 14 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Pierrot, 70, rue d'Angoulême.

Sujet : 1. Le Socialisme chrétien. — 2. De l'Utilité d'en entraver la marche par tous les moyens — 3 Dieu n'existe pas. — 4. Chants et poésies.

Entrée : 20 centimes.

Saint-Denis. — Réunion privée du groupe d'Etudes sociales et d'action révolutionnaire de Saint Denis, au Bonnard, 91, rue de Paris, à 8 h. 1/2 du soir.

Sujet : La Guerre de 1870 et ses Conséquences.

Asnières. — Les *Egalitaires* de Clichy et le groupe d'Asnières invitent les camarades de Paris et de la banlieue à la réunion du samedi 13 février, à 8 h. 1/2, 3, impasse Sainte-Geneviève (avenue d'Argenteuil).

Sujet : Des divers moyens de propagande suivant les temps et les milieux. — Condamnation de Xérès.

Reims. — Samedi 13 février, réunion, salle Bigelot, place Drouet-d'Erlon, 4.

Sujet : La Fédération.

Amiens. — Dimanche 21 février, à 4 heures du soir, salle Lévêque, conférence.

Lyon. — Réunion du groupe *les Ennemis de toute Candidature*, salle Marcellin, avenue de Saxe, 105. Tous les lundis, à 8 heures du soir.

[1] Nos camarades de Saint-Etienne oublient d'ajouter que chaque fois qu'il se produira une tentative révolutionnaire, il y aura des victimes, dans n'importe quelles circonstances elles se produisent.

*Le Gérant* : E. Habert.

Paris — Impr. HABERT, 33, rue des Trois-Bornes.

CINQUIÈME ANNÉE, N° 22 — DIX CENTIMES — DU 20 AU 26 FÉVRIER 89

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

**ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS**

Les quatre compagnons anarchistes de Xérès, Busigni, Zarzuela, Lamela et Lobrijano, ont été garottés le 10 février sur la place publique de Xérès.

Après les avoir tourmentés pendant vingt-quatre heures dans la chapelle ardente, après leur avoir empoisonné leurs derniers moments par les prêtres, on les a garrotés comme des chiens enragés.

Mais le gouvernement ne s'attendait certainement pas à ce que la mort de Busigni, Zarmela, Lamela et Lobrijano produisit en Espagne l'immense effet qu'elle a produite. Une agitation fiévreuse s'emparait du pays, et qui sait où elle aboutira!

Les mots prononcés du haut de l'échafaud par nos frères, dont deux ont hautement affirmé qu'ils mouraient pour l'affranchissement des travailleurs, ont eu un retentissement universel, et l'émotion des peuples ne fera point de bien aux gouvernements.

## INFLUENCE DES MILIEUX

### III

On crie contre les fainéants, contre les voleurs et les assassins, on en accuse le côté foncièrement mauvais de la nature humaine, et on ne s'aperçoit pas que ces vices ne demandent qu'à disparaître s'ils n'étaient entretenus et développés par l'organisation sociale.

Comment veut-on que l'homme soit travailleur quand, dans l'organisation qui nous régit, le travail est considéré comme dégradant, réservé aux parias de la société et que, par la cupidité de ceux qui l'exploitent on en a fait un supplice et un esclavage?

Comment veut-on qu'il n'y ait pas de paresseux quand l'idéal, le but à atteindre pour tout individu qui veut s'élever, est d'arriver à amasser, par n'importe quel moyen, assez d'argent pour vivre à ne rien faire ou en faisant travailler les autres. Plus le nombre d'esclaves que l'individu arrive à exploiter est grand, plus sa situation est haute, plus les respects qu'on lui doit sont grands. Plus grande aussi est la somme de jouissances et de pouvoirs qu'il en tire.

Dans une société où tout est fait pour l'intérêt de l'individu social, considéré comme une machine au service du capital, du fainéant, du travail ne sont désirés justement que par ceux qui n'en font point par eux-mêmes.

Ceux qui par une raison ou une autre ne sont pas forcés de nourrir, soigner, habiller, loger leurs maîtres, ne cherchent point à leur ouvrir de leurs propres mains, ils donnent les ordres de leur fabrication, de leur culture à ces hommes qui, au bas de l'échelle sociale, ne peuvent point posséder, sont exploités, volés, pressurés, et ne peuvent espérer de sortir de leur misère que par un coup de bonne fortune, c'est-à-dire par un vol ou un assassinat.

Et ceux qui, par leur naissance, se trouvent dans la position de maîtres, ne font rien pour changer cet état de choses, c'est qu'ils ont intérêt à ce que rien ne change.

Ils ont tout à perdre et rien à gagner à ce que les choses changent.

Ils ont tout à perdre et rien à gagner à ce qu'il y ait encore des individus assez bêtes pour travailler.

---

Devant l'exemple que leur fournit la société, l'idéal des individus ne peut être autre que d'arriver à faire travailler les autres, les exploiter, pour ne pas être exploités eux-mêmes. Et, lorsque les moyens vous manquent pour les exploiter légalement dans leur travail, on cherche d'autres combinaisons. Le commerce et la finance sont encore des moyens licites, acceptés par la loi, donnant d'énormes bénéfices lorsqu'ils sont fait en grand, mais auxquels on ajoute, lorsqu'on ne peut le faire qu'en petit, des moyens qui vous permettent de marcher entre les plates-bandes du code, quitte à les piétiner un peu lorsqu'on peut le faire sans se laisser prendre. La fraude et la tromperie sont des auxiliaires très utiles vous permettant de décupler vos bénéfices.

A ceux qui ne peuvent opérer dans ces conditions, il y a encore un degré au-dessous : l'exploitation de la crédulité humaine, l'escroquerie et autres moyens analogues. Plus bas encore, le vol brutal, avéré, et l'assassinat. Selon les ressources dont on dispose, selon le milieu où l'on a grandi, on met en œuvre l'un des moyens que nous venons d'énumérer, ou on les combine ensemble, afin d'échapper le plus longtemps possible aux sévérités du code qui est censé défendre la société.

Misère et souffrance, voilà le lot des travailleurs; jouissances de toutes sortes et oisiveté à ceux qui, par force, ruse ou naissance se sont fait leurs parasites.

---

C'est comme la solidarité! comment voulez-vous que les individus ne s'entredéchirent pas, quand ils en sont à se demander comment eux et les leurs mangeront le lendemain si leur concurrent obtient la place à l'atelier qu'ils convoitent eux mêmes.

Comment voulez-vous qu'ils soient solidaires quand ils pensent que la bouchée de pain qu'ils donnent, parfois, au mendiant qui passe, pourra leur faire faute plus tard? Comment ont-ils pu penser à la solidarité quand ils sont forcés de lutter pour la conquête du pain de chaque jour, qu'il y a une foule de jouissances qui seront toujours un paradis fermé pour eux?

Peut-être est-ce ce besoin de se serrer les coudes pour la lutte qui les a rapprochés, et a, petit à petit, transformé ce sentiment en besoin d'amour du prochain; mais quoi qu'il en soit, c'est à la société qu'il faut faire remonter la responsabilité de la survivance de la guerre entre individus et des animosités qui en découlent.

Comment voulez-vous que l'homme ne désire pas le mal quand il sait que la disparition de tel individu le fera monter d'un échelon, que la disparition de tel autre est une chance en sa faveur d'obtenir la place qu'il convoite, l'élimination d'un concurrent dangereux?

Comment n'irait-il pas aux instincts mauvais de sa nature quand il sait pertinemment que ce qui sera un mal pour son voisin, doit être un bienfait pour lui?

---

Vous dites que l'homme est mauvais, nous disons, nous, qu'il faut qu'il ait de réelles tendances à devenir bon pour que la société ne marche pas plus mal qu'elle ne va, pour que les crimes et les sinistres ne soient pas plus fréquents.

Malgré toutes ces incitations du milieu au mal, l'homme a pu développer des aspirations de solidarité, d'harmonie et de justice, et ces bons sentiments ont été exploités par ceux qui vivent de lui. Ces rêves de bonheur, ces tendances vers le mieux ont même fait sortir toute une classe de parasites qui ont spéculé sur ces aspirations des individus, en leur promettant de les réaliser.

Bien mieux, ces bons sentiments ont été punis comme subversifs de l'ordre social et, malgré tout, la tendance de l'humanité est de se guider vers leur réalisation. Et l'on ose encore parler des mauvais sentiments de l'homme!

Les bons sentiments humains, les aspirations de liberté, de justice, ont été pourchassés et punis, parce que ceux qui étaient parvenus à se dégager de l'égoïsme féroce et étroit que contribue à éterniser la société actuelle, s'étant mis à rêver une ère de jouissances et d'harmonie générale, en arrivèrent à se demander comment il se faisait que, la société étant constituée pour le bonheur de tous, elle n'arrivait qu'à assurer les privilèges de quelques-uns!

Il fallut en conclure que la société était mal organisée, que ses institutions étaient vicieuses, qu'elles devaient disparaître pour faire place à une organisation plus équitable et plus rationnelle. Mais, comme ceux qui jouissent ne veulent pas abandonner leurs privilèges, ils ont prohibé ces aspirations comme subversives, d'où nouvelles luttes, nouvelles causes à développer les mauvais instincts.

---

L'influence de la société sur le moral des individus étant reconnue, il est facile de supprimer leurs mauvais instincts et de développer les bons.

Votre société, basée sur l'antagonisme des intérêts a produit la lutte entre individus, procréé la bête malfaisante que l'on nomme l'homme civilisé, trouvez une organisation basée, au contraire, sur la solidarité la plus étroite.

Faites que les intérêts individuels ne soient plus opposés entre eux, ni contraires à l'intérêt général. Faites que le bien être particulier découle ou produise la prospérité générale. Faites que, pour vivre et jouir, les individus n'aient pas à craindre la concurrence de leurs semblables; faites, au contraire, qu'en associant leurs forces, leurs aspirations, ils y trouvent leur compte, et que leur association ne puisse tourner au détriment des groupements voisins.

Vous avez peur des paresseux, rendez le tra-

vail attrayant. Au lieu d'y river une petite minorité de la Société, pour laquelle il devient un supplice, supprimez tous vos rouages, tous vos emplois inutiles, et organisez votre société de façon à ce que chacun soit amené de par la force des choses, et non par une autorité quelconque, à coopérer à la production générale. Rendez le travail utile, nécessaire, et faites qu'il soit un exercice d'hygiène au lieu d'être une torture.

Avec l'organisation sociale actuelle, vous récoltez guerres, crimes, vols, fraudes et misère, c'est le résultat de l'appropriation individuelle et de l'autorité; c'est l'influence des milieux qui se fait sentir.

Si vous voulez une Société où règne la confiance, la réciprocité, le bien-être pour tous, basez-là sur la Liberté, la Réciprocité et l'Egalité.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Notre camarade, le *Père Peinard*, encore poursuivi pour outrages à l'armée, a été condamné à 10 mois de prison, en la personne du compagnon Dejoux, son gérant.

***

Les poursuites contre le *Conscrit* ont commencé. Le gérant Charveron passe en Cour d'assises, lundi 11 heures.

***

Il y a eu samedi dernier à Paris, à l'occasion des exécutions de Xérès, une très belle réunion où une nombreuse assistance vibrait à l'idée d'Anarchie.

***

Ces jours derniers la cour d'appel confirmait un jugement du tribunal correctionnel qui condamnait le vagabond Daumas à un mois de prison.

« Vous êtes décidément aussi canailles que vos collègues du tribunal », s'écria Daumas au prononcé de l'arrêt.

Immédiatement cinq années pleines de prison s'abattirent sur lui.

Evidemment cela n'avance pas Daumas à grand chose. Si le sangfroid et la science avaient remplacé son impulsive nature, il aurait préféré faire son mois de prison sans mot dire, puis employer sa liberté à démolir le préjugé de la magistrature dans le cerveau de ses concitoyens.

Mais enfin chacun fait ce qu'il peut et il fait toujours plaisir d'entendre dire des vérités, même au prix de la liberté de celui qui parle.

***

Devant le Conseil de guerre, un accent de vérité, un mouvement de vivacité se paie de la vie.

Fabert passait devant le Conseil de guerre d'Oran pour une cause peu grave en elle-même.

Sur la demande que le président lui fit : « Qu'avez-vous à dire pour votre défense? » Fabert lança un bouton de capote sur le président en disant : « Tiens, voilà ma défense! » Immédiatement une condamnation à mort s'en suivit.

Le même Conseil a condamné à mort les nommés Dieu, du 2e régiment de zouaves, et Drouard, du 1er régiment de la légion étrangère, coupables de tentative d'incendie dans la prison où ils étaient détenus.

Ils seront peut-être bien exécutés, car on sait qu'en Algérie, on ne se gêne guère pour cela. Dans la dernière semaine, on a fusillé deux soldats à Géryville et deux indigènes en Tunisie. Si on gracie généralement en France. C'est qu'on n'ose pas fusiller. Ce n'est pas l'envie qui manque aux généraux.

***

Un moutard de treize ans, Léon Vidal, est orphelin de mère. Son père est à l'hôpital. Pour ne pas laisser vagabonder l'enfant tout seul, il demanda son admission aux Enfants-Assistés; elle lui fut accordée et un inspecteur de police fut chargé d'aller chercher l'enfant. Il se rendit à son domicile, rue de Flandre, 11, et lui expliqua qu'il allait entrer à l'hospice.

Ce fut un déluge de larmes. Criant et sanglotant, Léon déclara qu'il ne voulait pas entrer à l'hôpital. L'inspecteur le prit par la main et l'emmena jusqu'à la gare de l'Est.

Là — profitant de ce que l'inspecteur qu'il mordait et égratignait l'avait lâché un moment — il fuit et égratignait l'avait lâché un moment — il s'enfuit à toutes jambes jusqu'à la rue de Flandre, pénétra dans une maison, monta jusqu'au quatrième étage et se disposa à se jeter par la croisée.

L'inspecteur, qui l'avait suivi, arriva juste à temps pour le saisir par une jambe.

L'enfant continua à se débattre criant « qu'il préférait mourir que d'aller à l'hôpital ».

L'inspecteur le ligotta alors, mais la foule s'assemblait voulut s'interposer dans cette ignoble scène en faveur de l'enfant.

Le tortionnaire déclina alors ses qualités et la foule satisfaite laissa le gosse, amoureux de liberté, aux mains de son bourreau.

Foule idiote! Police dégoûtante!

***

Il y a toujours quelque chose de singulier dans l'obligation imposée à la police, gardienne des mœurs, de rappeler à son devoir une fille de joie, dont le devoir en la circonstance est de se prostituer.

Un étudiant passe sur le boulevard, une dame sans le connaître lui fait les propositions les plus engageantes. Séduit, il la suit rue Saint-Marc dans un hôtel, il convient de passer la nuit avec elle, et comme il est bon prince donne quinze francs. Sa compagne, sur un prétexte fort naturel, sort et ne reparaît plus.

Elle a reçu et n'a rien accordé. Le galant, furieux de sa déconvenue, se met à la recherche de cette amoureuse sans foi; il la retrouve sur le trottoir, la fait arrêter.

Il réclame son dû — l'on sait ce que c'est que son dû. Et le commissaire de police intime à la dame de se comporter honnêtement — ce qui nous entend de se comporter comme Odette de Mérinval et M. de Chirac.

(*L'Éclair*).

Et l'on prétend que la prostitution n'est pas d'essence gouvernementale. Renvoyé à l'appréciation de tous les vieux bonzes, Jules Simon, Frédéric Passy et autres membres de la ligue pour maintenir la décence des rues.

Voici encore une histoire du même tonneau avec la circonstance aggravante que la magistrature s'en est mêlé.

Un nommé Corizay et sa maîtresse Augustice proposaient par circulaire aux tenanciers des maisons de tolérance de province, deux jeunes filles de 19 ans qui habitaient chez eux, en les présentant comme demoiselles majeures. On venait, payait la marchandise, et les jeunes filles partaient avec leur acheteur; seulement avant d'arriver au lieu où elles devaient travailler, elles descendaient du train sous un prétexte quelconque et rentraient à Paris, chez Corizay pour être de nouveau offertes par circulaire.

Le tribunal correctionnel a condamné Corizay à six mois de prison, sa maîtresse à trois, sous prétexte d'excitation de mineures à la débauche. C'est plutôt d'excitation à la vertu qu'il faudrait dire. Les deux jeunes filles ont été condamnées chacune à deux mois de prison pour *escroquerie!* Le patron les avait achetées, leur *devoir* de jeune fille *honnête* était d'aller au bordel!

Et l'on nie l'esclavage moderne. Décidément les anarchistes ont le cerveau bien mal conformé ou bien alors leurs adversaires sont de bien mauvais scrupules.

## Angleterre

L'affaire de Walsall n'avance pas, elle est encore renvoyée, et les juges refusent de mettre les accusés en liberté sous caution.

D'autre part, voici ce que nous lisons dans la presse bourgeoise : « Vendredi soir, l'inspecteur de police de Bromwich et un inspecteur du Scotland-Yard (3e section), ont arrêté un étranger, Cavargna, à Birmingham, sous l'inculpation d'avoir des explosibles en sa possession. Pendant la perquisition faite à son domicile, on trouva plusieurs bombes, au sujet de quelles Cavergna prétend, d'ailleurs, pouvoir donner toutes les explications nécessaires. Il fut amené devant un magistrat qui a renvoyé l'affaire. La police refuse absolument de donner aucune explication, et on ne sait pas encore si Cavergna est relié d'une manière quelconque à l'affaire de Walsall ».

A la dernière heure, l'histoire de ces « bombes » de Birmingham semblent vouloir tourner au comique.

Il faut dire d'abord que ces « bombes » sont décidément microscopiques; elles n'ont que 3 centimètres de long sur 2 de diamètre. Et Cavergna, qui est originaire de Suisse, les avait faites pour tuer, non pas des bourgeois mais des lapins. Il avait même patenté son invention, et on trouva la patente parmi ses papiers. Son plan était d'attraper 500 lapins, de leur attacher à chacun un grelot chargé de dynamite et de les laisser courir dans leurs terriers. Il était en train de chercher le moyen de faire partir ses grelots à un moment voulu, lorsque les lapins seraient dans leurs terriers.

Tout de même la police le tient encore en prison. Et si, par hasard, les grelots devaient être attachés à des exploiteurs? Ouf!

## Russie

La révolte des paysans est en permanence. Là où la faim n'a pas encore tué la dernière énergie, les paysans se révoltent; ils pillent tantôt un seigneur, tantôt un des marchands, — dignes représentants des bandes noires qui sentent venir leur règne. L'autre jour, c'est un prêtre accapareur qui a été pillé et tué par les paysans. Les seigneurs et le gouvernement voient venir la jacquerie et s'empressent de prendre des mesures draconiennes contre les révoltés. Une loi vient d'être votée qui distribue librement les travaux forcés et l'exil à tous ceux qui auront pris part à une émeute, dictée, soit par des différences de religion, soit par une lutte de classes, soit par des dissentiments économiques.

En même temps, le mécontentement contre le gouvernement va toujours en croissant dans toutes les classes de la société. Dans certaines provinces c'est une haine implacable contre la Société de la Croix Rouge qui recueille et vole les fonds souscrits au profit des affamés ou, pour le moins, les gaspille entre les dames charitables et leurs adorateurs. Le *Times* de Londres publie un mémoire qui aurait été signé par des représentants influents des assemblées provinciales, demandant la convocation des Etats généraux. Si ces représentants, généralement si peureux, de l'autonomie provinciale, donnent de la voix, il faut qu'ils sortent bien la force absolue complètement ébranlée. C'est le 1788 russe.

## Allemagne

On télégraphie de Berlin au journal anglais, le *Daily News* :

« Plusieurs social-démocrates viennent d'être arrêtés, et des visites domiciliaires ont été faites chez eux.

« On garde le plus grand secret au sujet de cette mesure, mais il paraît, d'après les renseignements publiés par la *Kreuzzeitung*, que l'on craignait une action de la fraction avancée. Ce journal parle d'une façon assez maladroite du surcroît d'activité parmi les anarchistes à Londres, à Chicago, en Espagne et dans le midi de la France, et ajoute qu'il ne serait pas étonnant si l'on apprenait bientôt quelque chose sur les plans des socialistes avancés en Allemagne.

« Beaucoup de littérature anarchiste, notamment le journal l'*Autonomie*, publié par les anarchistes à Londres et les écrits de Kropotkine (probablement les brochures traduites par les amis de l'*Autonomie* des *Paroles d'un Révolté*) fut trouvée pendant les perquisitions.

« En présence de l'inaction de la fraction parlementaire, ajoute la *Kreuzzeitung*, la fraction avancée était décidée à agir elle-même ».

Il est certain, en effet, que depuis la scission dans le parti social-démocrate, les idées anarchistes se propagent rapidement en Allemagne. Le travail sur le marxisme théorique et pratique que nos lecteurs connaissent par notre Supplément, fait une excellente propagande.

La correspondance sur l'anarchie qui s'est engagée dans le *Socialist* de Berlin, est très bien menée par divers anarchistes allemands.

Il y a eut ces jours-ci de nombreuses arrestations. Nous en reparlerons.

***

Tous les journaux bourgeois de cette semaine contiennent des faits d'atrocités commis sur leurs subordonnés, par des gradés de l'armée allemande.

Voici comment s'exprime, entre autres, l'*Intransigeant* :

Le rapport du duc Georges de Saxe, commandant le 12e corps d'armée, sur les mauvais traitements in-

dés aux soldats par leurs supérieurs, constate que, dans beaucoup de cas, ces mauvais traitements ne sont pas le fait d'hommes se trouvant sous le coup d'une irritation passagère, mais le fait d'hommes animés constamment « de sentiments d'une grossièreté sauvage, que l'on croirait à peine possibles », et témoignant de la volonté bien arrêtée d'infliger aux victimes des « supplices raffinés ».

Il a été constaté, dit le rapport, que des recrues, et même de vieux soldats, ont reçu, pendant des semaines, jusqu'à cinquante coups par jour.

Ces excès se sont produits surtout dans le 12e régiment d'artillerie à pied et dans le 6e régiment d'infanterie.

Le duc Georges cite ensuite le cas du sous officier Zwahr, qui a fait verser du café bouillant sur la figure d'un réserviste.

Le premier soldat Hoffmann a fait donner chaque jour au canonnier Dobert jusqu'à 100 et même 150 coups de tige de boîte. Un autre jour, il a fait exécuter à l'exercice 1.889 fois le même mouvement à sa victime, qui a dû être transportée à l'hôpital.

Le sous-officier Weise a fait coucher sur un labouret le canonnier Lorenz et l'a frappé sans mesure, en lui faisant fermer la bouche par un autre homme pour empêcher ses cris d'être entendus, jusqu'à ce que le malheureux fût dans un état qui exigeât son admission à l'hôpital.

Le sous-officier Zehms a réveillé ses hommes, une nuit du mois de janvier 1890, et leur a fait faire des exercices pendant une demi-heure, par un froid glacial, en ne leur permettant de se revêtir que de la chemise. Un soir, il a fait faire à ses hommes 1,800 fois le mouvement de s'agenouiller devant lui.

Le premier soldat Liebing a frappé un homme avec des lanières jusqu'à ce que la victime, ayant perdu connaissance et saisie par une fièvre violente, fût être transportée à l'infirmerie.

Le sous-officier Lonel a cassé le bras au soldat Neubert qui, à l'exercice, avait mal exécuté un mouvement et a donné des coups de poing au visage d'un autre homme qui avait dénoncé le fait.

Le sergent Pflug faisait saisir, à bras-le-corps, par des hommes qui lui étaient dévoués, des recrues qui n'avaient pas l'heur de lui plaire, et ces hommes recevaient l'ordre de frapper la tête des recrues contre le mur.

Il forçait ces recrues qui avaient des chaussettes malpropres à les mâcher pendant cinq minutes. Il en couchait d'autres sur deux chaises, de façon que la tête seulement appuyât sur l'une des chaises et les pieds sur l'autre ; puis il s'asseyait sur les genoux du malheureux et pesait dessus de manière à les broyer.

Le sous-officier Gensdorf ordonnait aux hommes pris en faute, de monter sur une armoire et de s'agenouiller neuf cents fois de suite sur l'armoire. La sueur des victimes coulait le long de l'armoire avec une abondance telle que le parquet en était tout mouillé. Les hommes qui voulaient échapper à ce supplice étaient tenus de lui faire des cadeaux.

Le sous-officier Kujan maltraitait le soldat Schwabe avec une cruauté telle que le malheureux, en le voyant approcher un jour, fut saisi d'une terreur folle et pris d'une indisposition par l'effet de laquelle son pantalon se trouva sali.

Le sous officier força le malheureux à avaler ses propres excréments, après avoir ordonné à un autre homme de les saupoudrer de sel. Il avertit les hommes que ceux qui le dénonceraient serait punis de mort.

Le rapport constate que, dans beaucoup de cas, les soldats maltraités n'osent pas se plaindre et souffrent en silence pendant des mois, par peur de la vengeance de ceux qu'ils dénonceraient ; mais, à la longue, ces excès produisent sur le moral des troupes et sur la discipline un effet désastreux.

Nous recommandons, ajoute l'*Intransigeant*, cette conclusion aux méditations des officiers et sous-officiers de l'armée française qui prennent trop souvent exemple sur les ignobles brutes de l'armée allemande, comme on l'a pu voir, il y a six semaines, à Nancy et, il y a deux jours, à Lyon.

Et ceux, nous recommandons le tout aux méditations de ceux qui sont appelé à endosser la livrée des défenseurs de la bourgeoisie.

## Espagne

Nous trouvons dans un journal espagnol *El Liberal* quelques détails sur les événements qui se sont passés à Xérès dans la nuit du 8 au 9 janvier, détails plus circonstanciés que tous ceux que nous avons lu jusqu'à présent.

Xérès, cette belle et riche ville andalouse fut l'avant dernière nuit le théâtre des événements d'une très grande gravité, événements qui ont fixé l'attention du monde entier et qui sont tels que le gouvernement doit se pénétrer de l'idée qu'il y a là un effrayant problème devant la solution duquel on ne peut reculer, si difficile qu'il soit à résoudre.

Au cri de : Vive l'Anarchie, des groupes nombreux de travailleurs des champs, pénétrèrent à onze heures du soir dans Xérès, et prenant certaines directions, se disposèrent à assaillir le quartier de cavalerie, situé dans la Vieille Avenue, la maison municipale et la prison afin d'en délivrer les prisonniers.

D'autres se dirigèrent par d'autres rues vers la place du Duc-de-Tetuan et laissèrent dans quelques-unes d'elles des traces sanglantes.

Dans la rue Lanerin, un jeune employé de commerce (M. Jote Moran) a été trouvé mort, tué par une balle et un terrible coup de faucille qui lui sépara presque la tête du tronc.

Dans la rue Porvera, un autre passant mourut d'un coup de fusil, et non loin de là fut tué par l'explosion d'une arme, un homme que sa tenue de travailleur a fait supposer être un des émeutiers.

Enfin sur la place du Duc-de-Tétuan, près du Ruisseau, dans la lutte entre les soldats et un groupe d'anarchistes, un d'eux resta sur le terrain horriblement blessé. Il fut transporté à l'hôpital Sainte-Isabelle où il paraît avoir fait quelques aveux.

Aucune nouvelle reçue à Madrid, ne lais e deviner ni comment, ni quand, ni où, arriva à se tramer le coup de force réalisé par les anarchistes ; ils n'existent non plus aucun indice pouvant indiquer quels seraient les chefs d'un mouvement si extraordinaire.

On suppose dans les cercles ministériels que les faits graves que nous relatons peuvent avoir leur origine dans une réunion anarchiste récemment tenue à Lebrija (26 kil. au nord de Xérès) et qui fut dissoute par la garde civile.

*Mais il ne faut pas oublier que le socialisme le plus radical, les idées les plus perturbatrices et anarchistes, les plus attentatoires à la propriété ont de profondes racines dans toute la population des champs en Andalousie, et que dans chaque ferme, que dans chaque pâturage, que partout où se réunissent des gens qui travaillent, il y a des apôtres de cette doctrine absurde.* Ils exaltent les passions des ignorants et les conduisent aux plus folles entreprises.

Mais quel que soit l'origine de l'assaut donné à Xérès, il est certain que depuis le meeting de Lebrija, les autorités de Xérès avaient reçu des confidences, qu'elles ouvraient l'œil et prenaient leurs précautions.

L'alcade Velarde avait eu une conférence avec le général de brigade Castillejo, commandant de la garnison et les deux autorités avaient convenu des mesures à prendre pour repousser l'agression que les rapports annonçaient.

Les officiers couchaient dans les casernes ; la garde rurale qui est très bien organisée veillant aux alentours de la ville ; la garde municipale avait ordre de dissoudre de vive force tout groupe qui se présenterait, ou si les assaillants étaient trop nombreux, de se replier alors vers la mairie pour y attendre l'attaque.

Les autorités soupçonnèrent que les émeutiers qui voulaient envahir Xérès étaient d'accord avec les anarchistes de la ville, et la nuit avant celle de la sédition, la garde municipale passât son temps à arrêter et à conduire en prison les individus les plus connus pour leurs idées anarchistes.

La garde municipale incarcéra ainsi une soixantaine de travailleurs, et on dit que sur tous on saisit des armes et des journaux partisans de leurs théories radicales.

Ces arrestations expliquent qu'un groupe d'émeutiers se soit dirigé vers la prison pour mettre les prisonniers en liberté.

A onze heures du soir, les points les plus centraux de la ville furent envahis par les anarchistes, produisant par le bruit des détonations une confusion épouvantable et une panique terrible.

Les troupes de la caserne refoulèrent l'agression et dispersèrent le groupe qui se disposait à l'assaut. La même chose se produisit à la mairie et à la prison.

On attribue aux anarchistes l'intention d'avoir voulu se livrer au pillage, mais aucun acte ne confirme cette intention, puisqu'on n'a signalé aucune attaque contre la propriété. Tous les coups étaient dirigés contre les autorités.

Beaucoup d'émeutiers étaient armés de fusils, les autres de faulx ou de faucilles.

En ce qui concerne le nombre des assaillants, les renseignements sont des plus contradictoires, les uns portent de 2000, tandis que d'autres en réduisent le chiffre à 100.

Mais sans aucun doute, à juger par les attaques qui eurent lieu simultanément en plusieurs points de la ville, ils n'étaient pas moins de 600.

Le groupe le plus nombreux était sur la place du Duc-de Tetuan. Il fut mis en déroute par le régiment d'infanterie « Estramadure », sous les ordres du colonel Alamillos, par le régiment de cavalerie de Victoria et la garde civile qui fit de nombreux prisonniers.

Repoussés de toutes part, les anarchistes qui n'étaient pas tombés dans les mains de la force publique s'enfuirent vers la campagne vers trois heures du matin.

On suppose que la majeure partie des assaillants étaient des habitants de Lebrija, Arcos, Bornos et d'autres villages voisins de Xérès, et que pour réaliser leur programme, ils se réunirent dans une ferme appelée Tabajete, aux portes de la ville.

(Le journal espagnol fait suivre les renseignements de dépêches officielles qui ne contiennent guère que des redites. Nous n'en extrayons que quelques passages.)

Le capitaine général d'Andalousie télégraphie au ministre de la guerre, le 9 janvier, à 3 heures et demie du matin :

« Les émeutiers ont été repoussés sans aucune perte de notre côté, nous ignorons les leurs. Ils avaient apporté des cartouches de dynamite, pour en faire usage. On n'a trouvé qu'un mort. J'ai recommandé au général Castillejo de lancer la cavalerie dès le petit jour sur toutes les routes environnantes pour l'assurer par tous les moyens que les émeutiers sont dispersés et se rendre compte des chemins qu'ils ont pris. »

Dès les premiers moments, les agents de l'ordre public et la garde civile offrirent une grande résistance et empêchèrent que les anarchistes qui se portaient vers la prison arrivassent à leurs fins.

Les émeutiers commencèrent leur attaque aux cris de : Vive l'Anarchie.

Les troupes d'infanterie et de cavalerie chargèrent les anarchistes et parvinrent par un feu nourri à vaincre leur résistance et à les repousser hors de la ville où plusieurs charges furent encore [illegible]

Parmi les malheurs à déplorer, on cite un cavalier qui à la sortie du théâtre fut assailli par un anarchiste qui d'un coup de faucille lui coupa la tête. L'agresseur fut arrêté, les mains encore ensanglantées.

On compte en plus deux anarchistes morts.

Les prisonniers sont au nombre d'une quarantaine.

Dans l'après-midi on télégraphiait :

« Une grande panique règne en ville, tous croient ici qu'à la moindre négligence des autorités la lutte recommence et que les anarchistes se hasardent. Tous les magasins et boutiques sont fermés. »

## Etats-Unis

Dans le Tennessee, les mineurs sont de nouveau sous les armes, ils ont échangés quelques coups de fusils avec les soldats, et sont décidés à ne pas laisser pénétrer les forçats dans les mines.

Si chaque fois que les ouvriers comprennent qu'une institution quelconque est mauvaise, ils mettaient autant d'énergie à l'abolir que les mineurs du Tennessee mettent à abolir le système horrible de louer des forçats à des contracteurs pour diminuer les salaires des autres ouvriers, la vieille bicoque bourgeoise ne tiendrait pas longtemps debout.

* * *

Les capitalistes de Chicago soutiennent du pour tour que leur a joué la police à propos des affaires de la bombe en 1887.

La racaille policière comprit que l'affaire pouvait lui rapporter gros, et depuis ce temps elle s'est mise à jouer de la terreur des bourgeois en inventant des conspirations pour faire remplir la caisse spéciale destinée à la récompense des services exceptionnels de la police.

Cette caisse, alimentée par les souscriptions volontaires des richards, a produit jusqu'à maintenant la petite somme de deux millions et demi, que se sont partagés les gens de la rousse.

(*Commonweal Autonomie*).

## Portugal

Le 3 février, une grande manifestation des ouvriers sans travail a eu lieu à Lisbonne. La foule marchait avec des drapeaux portant l'inscription : « Du Pain ou du Travail ».

Les boutiquiers fermaient leurs boutiques au passage. La manifestation fut dispersée par la police, et

quelques délégués furent amenés devant le préfet qui fit force promesses de pain et de travail. Cela n'empêcha pas que le soir la foule se réunit à nouveau, et cette fois ci ne s'en fiut plus aux promesses : elle prit le pain là où il y en avait, en pillant les boutiques des boulangers.

En général la situation est très tendue à Lisbonne ; les difficultés financières du gouvernement sont très grandes, et la presse anglaise est unanime à prédire une révolution républicaine dans le courant d'un mois ou deux.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

L'initiative individuelle. — C'est sous l'impulsion d'une lettre du groupe les *Sans Patrie* de Charleville et Mézières, publié dans le *Père Peinard*, il y trois semaines (cette communication aurait dû paraître il y a quinze jours), que je désire donner mon avis.

L'anarchie n'est-elle pas une philosophie capable de donner aux individus la force morale nécessaire pour lutter contre tous les préjugés que l'atavisme d'une part et l'ignorance de l'autre ont accumulé dans les cerveaux des travailleurs. Ne devons nous pas être débarrassés de toute tendance à l'adoration d'un individu, qu'il s'appelle Boulanger, Guesde, Faure ou Tortelier? le nom des fétiches ne fait rien à la chose, car ce n'est pas eux qui sont coupables de cette éternelle erreur.

On ne peut trop le redire, les individualités ne s'élèvent qu'en raison de l'ignorance des masses, les uns sur des cadavres, les patriotes, les autres sur les bourses des électeurs, les politiciens. Les anarchistes ne reconnaissent *aucun* homme indispensable. La diversité des individus amène la supériorité d'un tel dans une branche, mais son infériorité dans les autres et si les anarchistes recherchent les conseils et les avis de tous, ils repoussent et ne veulent subir l'autorité morale de personne.

Il est donc déplorable de voir des compagnons s'adresser à un orateur anarchiste (Faure, en l'espèce) en les termes de ceux de la lettre à laquelle je fais allusion.

« Nous savons que vous êtes lié par des engagements que votre meilleure volonté ne peut rompre. Cependant nous osons espérer que vous ferez le nécessaire pour être agréable..., et qu'il s'empressera de mettre le concours de sa parole autorisée et éloquente à la disposition, etc... »

Ne comprenez-vous, compagnons, qu'un tel langage est tout juste bon à pervertir celui auquel il s'adresse, à lui laisser croire que réellement sans lui, rien ne se ferait.

Croyez vous que si les orateurs anarchistes qui depuis dix ans bientôt vont de ville en ville pour répandre notre théorie, n'avaient pas existé, l'idée anarchiste ne se serait pas répandu tout de même ?

L'éloquence d'un orateur, la causerie d'un camarade de passage, peuvent avoir d'excellentes conséquences sur la propagande, mais sans cela l'évolution individuelle fait tout de même son chemin, aidée par les journaux, les brochures, les discussions entre camarades et la conduite de nos adversaires.

On dira peut-être que parlotteur moi-même, je suis jaloux des succès de mon ami. Chacun est libre de le croire, j'use de mon droit d'anarchiste en critiquant la lettre de Charleville.

C'est au nom de l'initiative individuelle que je dis à tous les compagnons : ne comptez que sur vous, étudiez, cherchez, analyzez ce qui se passe autour de vous, de déduction en déduction, vous arriverez fatalement à la suppression de la propriété individuelle, de toute loi et de tout pouvoir.

Point n'est besoin pour cela d'orateur à la parole plus ou moins vibrante, n'y a-t-il pas partout un homme au moins qui soit touché par cet amour de la justice et de la vérité qui entraîne la persuasion chez les autres? Je le crois et c'est fort de cette croyance que je crie : A bas tous les hommes indispensables (s'il en existe) et vive l'initiative individuelle, qui seule peut donner naissance à une véritable révolution !

*Un compagnon peu gobeur*

***

Il reste encore quelques centaines de *Conscrit*, les groupes ou camarades qui en désirent sont priés d'envoyer le montant des numéros dont ils auront besoin, à raison de 3 francs le cent, au gérant Charveront, rue Ernestine, 7, à Paris.

Plusieurs compagnons ont confondus avec le *Conscrit* des affiches qui auraient été faites à l'occasion du tirage au sort. Nous sommes en dehors de cette publication.

Si des camarades avaient compté recevoir deux exemplaires, nous avons envoyé pour y suppléer.

Une erreur nous a fait dire Viard une collecte a rapporté 28 fr. 25.

*Le groupe Parisien de Propagande anarchiste.*

***

Le nouveau groupe de langue italienne a reçu, pour les détenus de Rome, de diverses souscriptions, la somme de 24 francs.

***

Ouest-Nord-Est. — Nous rappelons aux camarades que le temps presse, les élections municipales vont bientôt créer une campagne d'agitation dont nous devons profiter.

Un compagnon de Paris partira vers le 20 février au plus tard, se dirigeant d'abord vers l'Ouest pour continuer par la région du Nord, puis finira sa tournée conférence dans l'Est (tous les départements qui répondront seront visités).

Nous pressons surtout ceux qui sont sympathiques à nos doctrines, habitant les villes de l'Ouest : Dreux, Grandville, Cherbourg, Saint-Lô, Le Havre, Rouen, de bien vouloir répondre au plus tôt, afin que nous organisons un plan de début.

Prière de ne pas oublier de fournir les renseignements suivant : Le nombre de salles disponibles, leur contenance, leur prix de location, les frais d'affichage, et s'assurer qu'il y aura deux amis voulant bien faire les déclarations d'usage, ainsi que le nombre de réunions à donner.

Nous prions également tous les camarades qui le peuvent, d'envoyer au plus vite, l'argent, les brochures, en somme tous les éléments capables de grossir nos ressources personnelles.

Adresser lettres, mandats et renseignements à Léon Hartey, 42, rue de l'Echiquier, à Paris.

***

Le groupe de Ganges se propose de faire éditer le manifeste révolutionnaire : *Mort aux voleurs!* Les groupes qui désireraient en faire l'acquisition d'une centaine, n'ont qu'à s'adresser au compagnon Auguste Rouveyrolles, à Ganges.

***

Denain. — Deux camarades qui avaient distribué des journaux et des brochures, dans un assaut de danse donné en faveur d'un malheureux malade depuis longtemps, ont été, pour ce fait, remercier par leurs patrons.

Toutes les opinions sont libres, nous clament les bourgeois.

***

La Tour-du-Pin. — Il vient de se constituer ici un groupe qui prend le titre de : *Ni Dieu, ni Maître*. Adresser communications et correspondances à J. Montgourdin, 19, rue St-Clair.

***

Blidah. — Il vient de se constituer ici un groupe communiste anarchiste qui prend le nom d'*Eclaireurs Blidéens*.

Fidèle à ce nom, le groupe se propose de faire une active propagande, et de montrer à ses frères miséreux la voie de l'émancipation.

Les groupes et compagnons qui pourront nous envoyer des livres et des brochures, et qui auront à nous faire quelque communication, peuvent s'adresser à Chauvion, chez M. Busset, mécanicien, à Blidah (Algérie).

***

Dans la liste des journaux révolutionnaires on nous prie d'ajouter l'*Union des Peuples*, rue d'Assas, 78, à Paris.

***

En vente, au prix de 5 francs, l'année, une collection reliée, en trois volumes, des années 85, 86 et 87 du *Révolté*.

### La RÉVOLTE est en vente :

**à Saint-Denis**

Chez Frocourt, rue de Paris, 58.

**à Montauban**

Mme Noémie Longuefosse, kiosque de la Bourse.

**à La Tour-du-Pin**

Chez Montgourdin, rue Sainte-Clair, 19.

On y trouve également le *Père Peinard* et les brochures anarchistes.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Malato prie les camarades de ne pas engager son nom sans le prévenir et, obligé d'effectuer un voyage de quelque durée, avertit ceux qui lui avaient demandé son concours pour conférences qu'il ne pourra être à leur disposition qu'à son retour.

J. E. à St Etienne. — F. à Amiens. — Nous avons transmis vos demandes de brochures Faure à Guillaume, 24, rue Ramey.

Prière aux camarades de s'adresser directement à cette adresse.

Marcus, Roanne. — Le comp. Puget attends [illegible] de votre part. Adressez chez Bordat et place de la Révolution, Narbonne.

Aux camarades qui nous envoyés : « Tribulations administratives; fait trop commun pour relever. — « Les Compagnies coloniales », la note bourgeoise y [illegible] encore trop.

Le groupe de La Charité, Nièvre. — Demande à entrer en relations avec le groupe d'Avignon. Ecrire à Mollet-Perrotet, 49, rue de Paris.

Tarrida, à Barcelone. — Pour l'almanach Faure, adressez-vous directement à Guillaume, 24, rue Ramey, nous n'en avons pas.

« L'Endehors, l'Homme libre, la Revue européenne, la Revue Socialiste, l'Action et l'Insurgé » peuvent envoyer à titre d'essai 10 exemplaire à Dutron, à Mascara, en faisant connaître leurs conditions.

A. A., à Rouen. — Reçu 7 fr.

L. L. C. à Lyon. — Epuisés les deux ouvrages demandés. Vous avez quelque chance de trouver le dernier chez quelque bouquiniste.

Le compagnon H. Auzer, à Béziers, demande au compagnon Paul Piétri, à Paris, s'il a reçu sa lettre contenant mandat.

Le compagnon Heyler, de Bruxelles, a-t-il reçu les « Paroles d'un Révolté? » Réponse à Hamelin, rue Antonin-le-Pieux, à Reims.

Le compagnon Geoffroy avertit les compagnons qui sont en correspondance avec lui que sa nouvelle adresse est 28, place Drouet d'Erlon, Reims.

R. A., maçon, à Ruiba, Alger. — Nous partageons la plupart des idées que vous exprimez.

P. R., à Ortobello. — Ce groupe n'existe plus. Le livre de Metchnikoff, chez Hachette, 3 fr. 50.

Blonde, Mazoyer, etc., à Lyon. — Renvoyez nous la liste des sommes qui n'auraient pas été insérées.

Auzer, à Béziers. — Renvoyez liste et adresse.

Gauche. — Il y avait largement de reste.

R. V. à Romans. — W. D. à Fixecourt. — G. L. à La Réole. — M. à Agen. — P. à Grenoble. — G. à Voiron. — N. Chaux de Fonds 30. — J. à Grenoble. — L. à Arras. — R. à Ganges. — C. à Agen. — D. à Morlanwelz. — J. B. H. à Montauban. — J. à Troyes. — S. à Chaumont. — H. à Reims. — M. à Nonancourt. — F. à Denain. — S. à St-Etienne. — M. à Mantes. — B. au Havre. — F. à Fougères. — L. à Sauvignes. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Les camarades sont invités à la grande soirée familiale donnée par les vendeurs du *Pot à Colle*, le dimanche, 21 février, à 8 h. 1/2, salle de la Jeune France, 116, rue St-Antoine. Chants, poésies, monologues. Causerie par un Compagnon. Entrée libre et gratuite.

Grande soirée familiale, samedi, 20 février, à [illegible] du soir, salle Apollon, 25, rue de la Gaîté. Conférence par un compagnon sur la Propagande par le fait et les Anarchistes d'Espagne. Chansons et poésies révolutionnaires. Entrée 0 fr. 20 pour faire imprimer des brochures *ad hoc*.

Saint-Etienne. — Dimanche 21 février 1891, à 2 h. 1/2 de l'après-midi, dans la salle du [illegible] au-dessus du café Liabœuf, à l'angle de la place des Ursules et de la rue de la B[illegible] [illegible].

Ordre du jour : Du 1er mai; des Elections municipales.

Les camarades de la région lyonnaise sont invités.

Le Havre. — *Le Sureau*, groupe de propagande anarchiste, se réunira, dimanche 21 février, à [illegible] de l'après-midi, au *Lilas*, boulevard [illegible].

Chants révolutionnaires. Avis aux compagnons de bonne volonté.

*Le Gérant* : E. Hamet

Paris — Impr. BARBET, 21, rue des Trois-[illegible]

CINQUIÈME ANNÉE, N° 23 — DIX CENTIMES — DU 27 FÉVRIER AU 4 MARS 89

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LES GROUPEMENTS OUVRIERS

I

Les endormeurs se sont tellement évertués à présenter les chambres syndicales et les sociétés coopératives comme des panacées à tous les maux dont souffrent les travailleurs et, ajoutons-le tout de suite, les agissements de certains organisateurs ont tellement sué la mesquine ambition, que les travailleurs cherchant leur émancipation hors des voies officielles s'en sont écartés avec dégoût.

C'en est au point que, chez les anarchistes, ces groupements ont été combattus comme réactionnaires, que certains, même, ne veulent pas en entendre parler pour aller y faire de la propagande, comme si ceux qui y entrent devaient être contaminés par l'organisation elle-même.

Cette animosité contre les chambres syndicales est, il faut le reconnaître, complètement justifiée, par les agissements d'icelles, par leurs statuts et règlements absurdes, arbitraires ; par la mauvaise foi de ceux qui s'en sont fait des fromages ou espèrent en tirer un appui quelconque pour des compromis ou des candidatures à venir.

Dans ces parlements au petit pied, on étouffe la voix des indépendants ; à l'aide de grandes phrases et de mots sonores on enlève le vote des majorités inconscientes ; sous prétexte que les syndicats ne doivent pas s'occuper de politique, on ne laisse parler que les endormeurs qui font espérer une entente entre le Capital et le Travail ; on empêche de discuter les mesures énergiques et décisives ; on ne parle que de calme et de temporisation, au plus grand profit des exploiteurs, qui ont toujours la force légale pour eux.

---

Et pourtant, si nous éliminons les sociétés coopératives de production, bonnes seulement à créer une demi-douzaine ou — selon l'importance du syndicat — une douzaine entière de nouveaux patrons, et cela au détriment des moulins gobeurs et cotiseurs, c'est dans les groupements corporatifs seulement, que les anarchistes auraient chance de rencontrer les travailleurs qui se refusent à venir les écouter, qu'ils pourraient s'y faire connaître avec avantage.

Ce n'est déjà plus l'ouvrier que l'on rencontre dans les réunions électorales : ce sont des politiciens, des hommes qui se figurent être maîtres de leur destinée, parce que les candidats viennent platement se prosterner devant eux ; ils ont tous, en poche, un petit projet particulier de réforme qui doit transformer la société, et discutent gravement sur les âneries que leur font avaler les politiciens de profession. Le public des réunions socialistes et révolutionnaires est un public déjà acquis, mais encore plus restreint et, hélas ! toujours le même. C'est donc chez lui qu'il faut aller chercher le travailleur.

Il faudrait que les anarchistes se décidassent à se dépouiller des préventions ou des illusions, vers grossissants ou rapetissants qu'ils se collent sur les yeux, et qui ne leur font voir les choses qu'au travers de leurs préventions.

---

Prenons pour exemple, les associations coopératives de consommation. Rien de plus faux que de les présenter aux travailleurs comme des moyens d'affranchissement, parce qu'ils se seraient soustraits, par leur moyen, à l'exploitation du marchand de vin ou de l'épicier, rien de plus naïf ou de plus canaille de leur faire espérer qu'ils arriveront ainsi à s'affranchir de toute exploitation.

Mais nous ne voyons pas le mal qu'il y aurait à ce que des camarades s'y fissent inscrire, s'y rendissent nécessaires par leurs aptitudes et, profitant alors de toutes les occasions, fissent comprendre aux travailleurs que les sociétés de consommation sont un avantage momentané qui les fait bénéficier d'une partie du profit prélevé par le détaillant, leur permettant, en même temps, d'avoir des marchandises meilleures. Ils pourraient montrer que c'est un avantage momentané et très restreint dont ils font bien de profiter, mais que cela ne les mettra pas à l'abri des mauvais effets de l'organisation sociale, basée sur la concurrence, et faisant que les bénéfices, réalisés par quelques-uns, se soldent, tôt ou tard, par une perte ou un excès de souffrance par d'autres.

---

Seulement, pour réaliser cela, il faudrait que les anarchistes sachent se mettre à la portée de ceux auxquels ils veulent s'adresser. Ne pas, de prime abord, se poser en adversaires systématiques, ne pas se poser en obstructeurs de ceux qui veulent faire quelque chose, se contenter de faire la critique de la tactique adoptée, en faire prévoir les effets et les conséquences, en engageant les auditeurs à réfléchir lorsque les résultats négatifs prévus viendront à se produire.

Seulement, les politiciens se sont emparé des chambres syndicales qui existent. Ils empêchent les clairvoyants de s'y faufiler et d'y prendre la parole. Y entrer, y prendre pied, cela demande un long travail qui sort un peu du tempérament de la plupart des anarchistes qui veulent voir le résultat immédiat, tandis que là il ne peut être que le résultat d'un certain temps.

Inutile aussi de penser à créer de nouvelles organisations sous les auspices de l'Anarchie, un appel dans ce sens n'aurait pas d'écho.

Il faudrait opérer sur de nouvelles bases : Dans chaque corporation, il y a des hommes sincères, non encore contaminés par la politique, ne connaissant peut-être rien au socialisme, mais qui, pour peu qu'ils y fussent poussés, ne demanderaient pas mieux que d'agir dans la corporation pour obtenir des avantages qu'ils supposeraient réalisable.

Si les anarchistes savaient rechercher ces hommes, s'associer avec eux, il serait possible de former de nouveaux groupes corporatifs d'où les ambitieux seraient écartés ; dont la presque totalité des adhérents, peut être, n'aurait en vue que la discussion d'intérêts purement corporatifs, mais où, ceux qui poursuivent la réalisation de l'idéal humain, pourraient faire entendre leur voix, y faire luire la vérité.

---

Cela n'est pas irréalisable, les travailleurs doivent commencer à comprendre qu'il y a assez longtemps qu'ils font le jeu des politiciens sans rien en obtenir ; ils en ont assez vu des leurs, se pourrir dans les milieux parlementaires, pour comprendre qu'ils ne doivent plus y en envoyer, qu'il y a autre chose à faire. Quelle est cette autre chose ? Voilà ce qu'il faut chercher avec eux. Et c'est dans ces nouveaux groupements qu'il serait facile d'avoir leur oreille.

Si les anarchistes ont eu, jusqu'à présent, si peu de succès auprès des groupes de travailleurs, c'est que, dans leur effervescence, ne sachant pas faire la part des milieux, des circonstances et des choses, ils ont combattu des améliorations, néfastes lorsqu'elles étaient présentées comme but, comme moyen d'affranchissement, mais n'en était pas moins améliorations passagères, temporaires, bonne à prendre en passant.

C'est cette nuance qu'il s'agit de faire comprendre aux travailleurs — en allant leur expliquer, chez eux, dans leurs groupes, dans leurs réunions, où il n'est possible de se faire écouter que si l'on a su se rendre utile, si on a su se faire respecter par la logique de ses idées, la rectitude de sa conduite.

---

Nous entendons d'ici, certains camarades, crier à l'hérésie et venir nous dire : « C'est ça ! alors nous allons lutter pour obtenir la réduction des heures de travail, l'augmentation des salaires ? faire absolument la même chose que nous reprochons aux endormeurs d'accomplir ? »

Non, il ne s'agit nullement d'aller emboîter le pas aux endormeurs ; mais, si les réformes partielles présentées comme moyen d'émancipation sont un leurre destiné à dévoyer les travailleurs, si nous avons le droit et le devoir de combattre ceux qui voudraient embrigader les travailleurs au moyen de ces tromperies, il ne faut pas oublier que, dans la lutte économique, dans les conflits de patrons à ouvriers, il y a des distinctions à établir.

Par exemple, si nous repoussons la grève comme moyen d'émancipation, nous ne pouvons pas aller combattre les ouvriers qui se mettent en grève pour obtenir une augmentation de salaire, et porter le découragement chez eux, en allant leur dire que ce qu'ils demandent est de la blague, sous peine de passer pour faire le jeu des patrons.

C'est ce qui fait que, tout en ne croyant pas à l'efficacité de la grève, les anarchistes faisant partie d'un atelier ou d'une corporation en grève, se rendent solidaires de leurs camarades, acceptent de subir les privations et la misère qu'entraîne la cessation du travail pour ne pas passer pour des lâches et des renégats.

*(A suivre)*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

En établissant un mur au cimetière Montparnasse on a retrouvé ces jours-ci plus de cinq cents squelettes de communards fusillés. Le commissaire de police a fait creuser une tranchée où les ossements ont été jetés.

On voit qu'il y a encore une hiérarchie dans ce que l'on nomme le culte des Parisiens pour les morts.

***

Saint-Denis. — Le lundi 22 février, la sortie des usines, des forges et ateliers, a été marquée par une révolte ouvrière. Depuis longtemps ils réclamaient le paiement par quinzaine, tandis qu'on les payait par mois et qu'on ne leur accordait que deux francs d'accompte tous les deux jours. Ce système succédait à un autre consistant en jetons. Bref, les ouvriers ne pouvaient plus joindre les deux bouts, surtout que cette modeste avance n'était pas payé régulièrement.

A 6 heures, 1,200 ouvriers réclamèrent une dernière fois, sans obtenir satisfaction. Ils se dirigèrent alors vers les bureaux et mirent tout au pillage : carreaux, meubles, bureaux, livres de comptabilité, marquises, camions renversés, etc.

Trois arrestations ont été faites, mais il semble que satisfaction doivent être donnés aux révoltés.

Voilà qui est bien.

***

Lyon. — Le compagnon Faure vient d'être condamné à 18 mois de prison.

***

Un procès, très banal en soi, pendant actuellement devant la première chambre du tribunal civil de la Seine, est admirablement fait pour édifier les lecteurs sur la clarté et la simplicité des lois françaises.

L'affaire est au rôle du tributal de Paris depuis six ans.

Auparavant, elle occupait la justice de Caen, et trois conseillers rapporteurs moururent successivement pendant l'instance.

378 décisions judiciaires ont déjà été rendues à propos dans ce procès. (*L'Eclair*).

***

Reims. — Un groupe de jeunes conscrits avaient convoqué leurs camarades à seul fin de protester contre l'*impôt du sang*.

La réunion avait été annoncée à grand renfort de réclame par tous les journaux de Reims, depuis l'*Eclaireur de l'Est* jusqu'au journal la *Croix de Reims*, seulement l'ordre du jour avait été changé pour ces bons journaliers, c'est-à-dire qu'on leur avait monté le coup, car ils croyaient convoquer les conscrits à une réunion *patriotique* et par la même occasion, protester d'une *façon énergique* contre le journal le *Conscrit* dont ils ne peuvent digérer la prose.

Vous voyez d'ici, camarades, la tête de ces aimables plumitifs quand on a distribué dans la salle le journal le *Conscrit*, et surtout quand un compagnon monta à la tribune à seule fin d'engager ses camarades à protester d'une façon efficace contre le militarisme, en refusant de servir la Patrie.

Pour le coup, mes journaleux détalèrent sans demander leur reste. La réunion n'en continua pas moins. Au contraire, les compagnons ont continué sans une seule protestation de la part de l'auditoire.

Les camarades se proposent d'en organiser une seconde pour le Conseil de révision.

***

Agen. — La semaine dernière, a eu lieu la quatrième conférence par un compagnon de passage. On pouvait évaluer le public de 800 à 1,000 personnes. Très belle réunion. L'abbé Naudet, de Bordeaux, qui avait promis de venir faire la contradiction, brillait par son absence.

Le public a fait promettre à l'orateur de revenir.

L'on organise une réunion à Villeneuve, et l'on en profitera pour tâcher de former un groupe et de trouver un dépositaire pour la vente des journaux.

A Casteljaloux, Marmande et Damazan, trois petites localités du Lot-et-Garonne, il y a eu aussi des réunions qui ont produits d'excellents résultats.

***

Foix. — J'ai là, en face de ma maison, sur la promenade, une voiture servant d'habitation à huit personnes, à savoir : le père, la mère, deux grandes filles, deux jeunes enfants, plus un nègre et un nain.

Après avoir exercé plusieurs professions de ville en ville, ces saltimbanques se sont arrêtés à Foix et se sont mis à vendre des bonbons.

J'ai appris, ce matin, que le père avait disparu depuis avant-hier, et que les sept personnes restant dans la voiture n'avaient rien à manger. Vite, pendant que ma femme préparait un panier de provisions, je suis allé à la voiture porter une pièce de cinq francs que la mère a reçu en me disant : « Nous sommes dans l'anxiété! »

La pauvre femme, oubliant sa détresse, oubliant que tout son monde était affamé, songeait à son mari disparu.

Je suis rentré navré. J'ai pris le journal et j'ai lu :

« Décret du président de la République :

« Désormais les membres du conseil supérieur de la marine porteront des plumes blanches à leur chapeau. »

Plus loin :

« M. le sous-lieutenant Carnot est autorisé à porter six décorations qui lui ont été données par diverses puissances étrangères. »

Voilà la République!

J'ai envoyé mon plus jeune enfant conter l'histoire des affamés de la voiture à des bourgeois fort à leur aise et sans enfants. Réponse : « Tant pis pour eux! »

Voilà la charité des catholiques, car les bourgeois dont s'agit sont très dévots.

***

Casteljaloux. — Profitant du passage d'un camarade orateur, nous avions organisé deux réunions, l'une à Marmande, l'autre à Casteljaloux. Dans la première, l'Idée anarchiste était à peu près inconnue. Son exposé a eu un succès de curiosité qui nous a décidés d'y revenir le jeudi suivant.

Le public, plus nombreux que la première fois, a écouté avec une attention soutenue, lorsque l'orateur a fait de main de maître la démolition de la société actuelle et démontré avec une logique admirable comment, par la libre entente et la solidarité, la société future pourrait vivre sans gouvernement ni propriété privée.

Ayant appris qu'un certain Cauboue-Marseille faisait une conférence à Damazan, pays plus neuf que Marmande, nous nous y sommes rendus, estimant qu'à l'erreur et au mensonge on doit opposer la vérité.

Cauboue-Marseille, parlant de Fourmies, avait cherché à dégager la responsabilité de Constans. Notre ami lui a répondu, aux applaudissements de l'auditoire, que l'assassin n'était pas seulement Constans, mais la bourgeoisie tout entière qui, pour défendre ses monstrueux privilèges, arme les fils contre leurs pères, dès qu'ils ont des velléités de mécontentement.

Il a montré les républicains faillissant à toutes leurs promesses.

Il a fait entrevoir la révolution malgré les efforts que font les prêtres et les riches pour l'enrayer. Il a invité les travailleurs à s'instruire et à se grouper pour y prendre une part active et en tirer la plus grande somme de bien être et de liberté.

Furieux du succès, le conférencier se démenait et ne trouvant rien de mieux, il a proféré d'un mot un peu vif sur Carnot, pour s'entendre avec le commissaire, qui a dissout la réunion séance tenante.

Le public intrigué, nous a suivis dans la salle du café contigüe, et là, nous avons pu expliquer à notre aise ce que nous entendions par Révolution sociale et Anarchie.

A Casteljaloux, beaucoup de succès.

***

Annemasse. — Mercredi dernier a eu lieu à Annemasse (Haute-Savoie), l'enterrement du compagnon Paul Schultze, relieur, décédé à 39 ans, après une courte maladie.

Près de deux cents anarchistes l'ont accompagné au cimetière.

Homme de haute probité, aux solides convictions anarchistes, les persécutions et les misères de toute sa vie ont ruiné sa santé, hâté sa mort, mais ne l'ont pas fait faiblir.

Proscrit d'Allemagne, exilé — parce qu'anarchiste — de Suisse, à peine toléré en France, il est resté courageux et jusqu'à son dernier souffle, à ses convictions.

Il laisse en deuil sa femme et ses deux enfants, sa seule joie dans son existence si douloureuse de propagandiste et de prolétaire.

Ceux qui l'ont connu, lui conserveront toujours le meilleur souvenir?

Le jour de l'ensevelissement, étaient sur pied devant sa maison, au cortège et même sur sa tombe, toute la gendarmerie du pays, les agents secrets et une bande de policiers suisses.

Tout ce joli monde avait l'attitude plus ou moins provocatrice. Ils n'ont obtenu qu'un complet dédain et en ont été pour leur frais de déplacement.

## Belgique

Ouvrée. — Nos amis Hansen, Bustin et Langendorf ont été arrêtés, alors qu'ils étaient en train de dormir, vers 11 heures du soir, ensuite garrottés et conduit à la prison de Béthune, ils ont été interrogés une seule fois par le juge d'instruction, qui leur demanda s'ils voulaient venir en Belgique pour subir leur peine (15 ans de travaux forcés). Nos amis refusèrent, alors le juge de répondre qu'ils resteraient aussi longtemps emprisonnés qu'ils n'accepteraient pas.

Me Journez, du barreau de Liège, leur a écrit personnellement une lettre avec signature et recommandée qu'ils n'ont pas reçue.

La femme de leur pension a envoyé un avocat du barreau de Béthune près de nos amis, et il n'a pas été reçu. Enfin, toute communication entre eux et le dehors était impossible, par conséquent, nos amis ont été livrés, extradés, au mépris des lois même, et remis entre les mains des sbires du gouvernement belge.

Le gouvernement français (*Res Publicæ*), en recevant Cyvoct en cadeau, avait promis de rendre au gouvernement belge la pareille. Il vient d'exercer la réciproque.

Nos amis sont internés à la prison de Liège en attendant leur comparution aux prochaines assises qui s'ouvriront, je crois, le 14 du mois de mars.

Trois de plus à venger au jour des représailles.

## Allemagne

La *Kreuzzeitung* du 10 février, annonce que la police a découvert un grand complot anarchiste. Les incendies du palais royal Kœnigsberg sont attribués à un des groupes de l'organisation anarchiste. — Nous ne savons pas ce qu'il y a de vrai dans cette affirmation du journal ministériel.

## Espagne

A Vallodolid, un artilleur nommé Caminago, a tué son sergent d'un coup de carabine parce qu'il le punissait injustement.

***

Barcelone. — Le fait de la condamnation des quatre compagnons de Xérès, a produit ici une grande consternation et une générale indignation parmi les anarchistes.

Des tentatives ont été faites ces jours passés pour qu'au 10 février toute sorte de travail cesse dans les fabriques et partout. On a réussi partiellement.

Les hyènes bourgeoises ont accompli ce jour-là le grand crime — les inquisiteurs espagnols ne veulent pas faire tort à leurs traditions — la terreur est de l'ordre.

En attendant, de nombreuses arrestations sont opérées ici à la suite des manifestations.

Dans une collision entre les ouvriers et la police, qui est depuis une semaine, décuplée, celle-ci a tué d'une balle une femme de 85 ans. Inutile de dire que la police et la presse bourgeoise en font retomber la faute sur les anarchistes.

Le 9, un pétard a éclaté : un ouvrier tué et trois blessés. La presse bourgeoise, en grande partie républicaine, incline à croire que c'est l'œuvre de la police, en s'appuyant sur ce fait, que sur la même place il se réunit tous les soirs, de 7 à 9 heures un grand nombre de policiers *à l'ordre* et que juste hier soir, personne ne s'y trouvait.

Conséquence : l'arrestation de 56 compagnons, dont quatre Italiens et un Français.

On suppos que c'est l'œuvre d'un nommé Mancisi, que les anarchistes ont démasqué récemment.

Pour le moment, les autres compagnons étrangers sont activement recherchés.

Toute la presse bourgeoise cherche à faire croire que les compagnons de Xérès, n'ont pas eu le courage de leurs convictions et se sont reniés. C'est faux. Ils ont montré le plus grand courage. Un seul, à force de procédés inquisitoriaux, s'est confessé. Tous sont allé à la mort en criant vive l'Anarchie! Mort à la Bourgeoisie!

L'élément anarchiste de Barcelone, sans prétendre critiquer les faits accomplis, pense qu'une meilleure tactique aurait donné de superbes résultats à la révolte de Xérès.

Nous avons fait un manifeste qui a été trouvé terrible et incendiaire par la police — ce qui a motivé beaucoup d'arrestations.

D'autres exécutions anarchistes auront lieu à Xérès, la police croyant avoir découvert les *complices* de l'unique exécution d'un bourgeois, qui a été faite à Xérès.

On arrête, au hasard, beaucoup de ceux qui vont au bureau du *Productor*.

## Portugal

*Manifestation ouvrière. — Emprisonnement d'un Anarchiste. — Procession de Miséreux. Lutte avec la Police*

La crise ouvrière est actuellement très aigue, depuis quelques jours elle atteint son maximum d'intensité. Depuis le 28 janvier, la situation s'est modifiée par suite de manifestations publiques. Jusque-là, trois réunions successives avaient démontré que la population ignorante et timide des miséreux n'était point à la hauteur des solutions radicales et l'on dut se borner à une grande réunion sur la place. La foule des sans-travail se réunit à midi et huit cents d'entre eux nommèrent une commission pour aller s'entendre avec le ministre des travaux publics pour demander de l'ouvrage dans les chantiers de l'Etat.

Le personnage refusa de les entendre et les renvoya à son secrétaire, mais à deux heures, rien n'étant encore résolu, les ouvriers tinrent une deuxième séance au siège d'une association spéciale pour nommer une nouvelle commission de cinq membres.

Les délégués se dirigeaient vers le Parlement lorsque la police s'empara de l'un d'entre eux, le compagnon Revende, sans doute dans l'espoir que ce coup de force mettrait un terme à cette manifestation qui effrayait la bourgeoisie. Pourtant les délégués continuèrent leurs démarches, inutiles d'ailleurs. N'ayant pu obtenir satisfaction pour les fameliques réunis autour d'eux, ils résolurent d'organiser une manifestation processionnaire dans les principales rues de la ville.

Le lendemain, à midi, plus de deux mille ouvriers, avant la commission à leur tête, se mirent en marche précédés d'un drapeau blanc, avec cette inscription (très anodine, entre nous) : *Du Pain ou du Travail pour les Ouvriers.*

Des bagarres eurent lieu ; il y eut des coups et des blessures. Il fallut parlementer à la fin, le commissaire transmit la réponse officielle que tous auraient du travail. Nous verrons bien !

Les idées exposées par nos compagnons dans la dernière réunion s'infiltrent peu à peu dans l'esprit des ouvriers, quoique ceux ci n'aient pas encore une notion bien claire de nos principes. Dans ces derniers jours, plusieurs familiques se sont associés à nos groupes, et, prenant leur bien où ils le trouvent, sont entrés carrément dans les magasins de comestibles et les boulangeries pour satisfaire leur faim et sans payer.

Le 28 janvier, le compagnon Mauvel Ferreira a fait une conférence sur les *questions sociales*, dans la ville de Barreiro.

Pour cette semaine, les ouvriers corroyeurs préparent une grande manifestation collective devant le Parlement ; la foule ne manquera pas de s'y porter.

## Autriche-Hongrie

La misère parmi les mécaniciens et autres travailleurs à Vienne, est terrible, disent les journaux bourgeois. Des milliers de familles d'ouvriers généralement assez « aisés », sont réduite *à la famine*.

La situation n'a jamais été si mauvaise depuis les grands krachs d'il y a vingt ans, Vienne est aussi inondée d'affamés qui immigrent des provinces. On estime à 70,000 le nombre des affamés à Vienne.

Une grande démonstration des ouvriers sans travail a eu lieu à Prague. Ils sont allé demander du travail à la municipalité. Refus complet.

## Italie

*Lettre italienne, écrite le 9 février.* — Je ne sais si nous aurons raison de faire une agitation de protestation le jour où nous apprendrons le supplice de quatre anarchistes de Xérès, condamnés par la bourgeoisie espagnole. Les dépêches de Barcelone nous font de suspendre le travail ce jour-là.

A Milan, on ne pourrait prendre une initiative de grève, car il n'y a pas de cercles et de lieux de réunion.

Si le mouvement partait de Paris, je suis sûr que les légalitaires eux-mêmes s'agiteraient (!)

Etudiez la question : Est-il possible de faire quelque chose comme on l'a fait pour les condamnés de Chicago. Au moins cela pourra faire un réveil pour les ouvriers qui ne lisent rien au sujet du mouvement d'émancipation.

Dites au compagnon Malato d'envoyer à mon frère sa *Philosophie de l'Anarchie* pour la traduire et la publier en italien. Veuillez le saluer de ma part et croyez-moi votre fidèle compagnon...

R. Fantupi (ou Fantuzzi).
Corso Garibaldi, 63.

Si la chose vous paraît possible, faites. — Sinon, n'en parlons plus.

## Suisse

Genève. — Nous avons, entre quelques amis, assisté ces derniers temps à une série de conférences données par les mômiers, renforcés pour la circonstance, d'un sujet qui ne manquait pas de curiosité. C'est un ancien compagnon bien connu de nom à Genève, qui était à annoncé comme ancien rédacteur de la *Lutte* (Tricot), à Lyon. Comme vous devez le comprendre, c'est être dégoûtant après s'être vendu pour satisfaire son ambition, s'en est donné à cœur joie de taper sur ses anciens camarades, aussi n'avons-nous rien négliger pour lui prouver et lui montrer ses saletés. Nous ne l'avons pas laissé tranquille tant qu'il causait, nous l'avons interrompu par des sifflets et des quolibets qui ont fini par le mettre en colère. Nous désignant du doigt, dans la salle, il disait : voilà les anarchistes, ces défenseurs de la liberté. Il rageait.

Nous avons cherché à le voir après la réunion, mais sachant ce qui l'attendait, il s'est sans doute tiré, escorté de ses nouveaux et nombreux amis, les mômiers.

Je serais curieux de le voir faire des conférences à Lyon où il est connu du public.

* * *

Voici quelques notes pour servir de complément à celles qu'un camarade a bien voulu envoyer à la *Révolte* et qui ont été insérées dans le numéro 20)

Il n'y a rien de trop affirmatif dans tous les renseignements publiés. Dans ce qu'on appelle notre Patrie, la bourgeoisie est d'une hypocrisie qui dépasse certainement celle de tous les autres pays. Il faut venir en Suisse pour trouver audacieusement écrite partout, cette devise communiste anarchiste : « Un pour tous, tous pour un », que les gouvernants ont le toupet de s'approprier.

Oui, comme dans n'importe quelle monarchie, notre démocratique pays est courbé, aplati, rampant devant le Veau d'or. Et nos canailles gouvernantes s'y entendent pour pratiquer le cumul : ils sont à la fois fonctionnaires, chefs d'industrie, haut gradés, gros actionnaires, etc.

Bâle compte *plus de cent millionnaires* parmi ses habitants. Genève est le pays de gros banquiers qui, moralistes et philanthropes chez eux, prêtèrent leurs capitaux aux esclavagistes américains pendant la Guerre de Sécession.

On hausse tristement les épaules à voir célébrer les gloires et les faits historiques des temps passés, lorsqu'on voit aujourd'hui le peuple si soumis, si résigné, si peu soucieux de son humanité.

La charité privée et la bienfaisance officielle très développées ici, ont tué chez les prolétaires toute dignité ; la plus grande majorité ne disent et ne pensent que ce que disent et pensent les mômiers, dévots et exploiteurs de toutes sortes qui leur abandonnent quelques miettes du festin où ces mystificateurs font bombance.

Autant l'instruction scolaire est développée en Suisse, autant l'éducation sociale y est nulle. La comédie politique y est écœurante ; dans aucun parti, même celui qui se dit ouvrier et socialiste, n'existe une idée large et généreuse, rien que des mesquineries et des personnalités.

L'action du Parti ouvrier, n'a consisté, jusqu'ici, qu'à demander de nouvelles lois (soi-disant pour la protection des ouvriers) et faire nommer de nouveaux fonctionnaires que le peuple rétribue, cela va sans dire, et qui résolvent ainsi la question sociale à leur profit.

Les abus de pouvoir ne se comptent pas ; il n'y a pas d'action plus tyrannique que celle de ces petits gouvernements cantonaux, de districts ou communaux même, qui appliquent souvent des lois et règlements dignes du moyen âge.

La justice n'y est pas moins écœurante : les loups ne se mangent pas entre eux, et un coupable de haute volée, trouvera toujours, devant les tribunaux une indulgence qui se change en haine à l'égard d'un pauvre diable.

Toujours l'éternelle question : volez un pain vous êtes le plus grand criminel ; volez des millions, permettez vous des fantaisies cruelles ou des vengeances mesquines, on vous pardonnera facilement ces incartades si vous êtes un homme bien posé. Notez que ces tartuffes ont toujours dans la bouche le mot : Providence. Chaque cérémonie, chaque anniversaire patriotique, jubilé, fête ou mascarade quelconque est accompagnée de « vœux les plus ardents pour que le ciel bénisse notre patrie ».

Eh bien, cependant, malgré toute cette turpitude d'en haut et cette platitude d'en bas, nous ne désespérons pas de la propagande, car la situation matérielle de l'ouvrier a bien changé depuis deux ans.

Une misère noire sévit en ce moment dans les centres horlogers ainsi que chez les brodeurs de la Suisse allemande.

Dans la terrible guerre de tarif que se livrent aujourd'hui les bourgeois de chaque nation, l'ouvrier est, comme toujours, l'éternelle victime : la machine sociale le broie sans égard.

C'est ce qui arrive aujourd'hui ; et le malaise social devient de plus en plus visible. Pas besoin de donner beaucoup d'explications pour le faire constater. Je citerai deux exemples seulement :

A la Chaux-de-Fonds, pour une place de remonteur, 250 ouvriers se présentèrent, il y a quelques jours. L'émigration atteint le chiffre de 10,000 personnes dans une année sur une population de trois millions d'habitants ; c'est presque le même total en proportion, qu'en Allemagne ; et il y a déjà plus de deux cent mille Suisses à l'étranger. Qu'on vienne donc nous chanter le patriotisme devant de semblables faits.

Aussi dans nos contrées horlogères, bien des indifférents commencent à réfléchir, bien des pères de familles sentent la colère leur monter au cœur devant le buffet qui se vide et le propriétaire rapace qui guette le terme.

Et des êtres, jusqu'alors timides et résignés comme des moutons, songent aujourd'hui qu'ils ont chez eux un fusil et qu'étant le nombre ils pourraient bien être la force.

## Angleterre

Il n'y a plus de doute que les camarades de Walsall ont été victimes d'un guet-apens organisé par la police, — probablement en vue des élections, et que Coulon était l'agent employé par la police à cet effet. Nous avons maintenant l'aveu de la police elle-même.

Déjà le 15 janvier, lorsque Deakin fit sa longue déposition, il y mentionnait que c'est Coulon (dont il donnait l'adresse) qui avait écrit à Charles pour le charger de faire des bombes « pour la Russie », et que Charles, en ayant fait part aux camarades de Walsall, ceux-ci acceptèrent de faire la commission.

La police se garda bien d'arrêter là-dessus Coulon qui, entre temps, cherchait à jeter la discorde entre les anarchistes de Londres, en voulant faire retomber sur des camarades, la responsabilité de la découverte du « complot ». Il ne prévoyait certainement pas que la police elle-même avouerait qu'elle avait attiré Deakin à Londres, pour le faire arrêter *sous prétexte de recel*, « car la loi de Londres donne plus de facilité sous ce rapport », ainsi que l'ont dit cyniquement le policier et le procureur devant les juges de Walsall.

Dès alors déjà le rôle de Coulon était évident. Mais à l'audience du 9 février, à Walsall, l'inspecteur de la police secrète, Melville, l'a avoué lui-même. Voici, d'ailleurs, la traduction littérale de ses réponses.

Melville, inspecteur du Scotland yard, dépose d'abord, comment le 5 décembre, il vint de Londres pour filer Battolla qui arrivait à Walsall pour cette affaire de bombes. Il raconte pas à pas ses mouvements et ceux des camarades le samedi et le dimanche suivant, jusqu'au départ de Battolla pour retourner à Londres. — « Le bonjour aux amis à Londres » disait Cailes au moment du départ. — Le chef socialiste de Walsall fut surveillé pendant les quinze jours suivants et tous les mouvements des compagnons notés minutieusement.

Le 6 janvier, Deakin, porteur d'une bouteille de chloroforme, arrivait de Walsall à Londres. — « C'était pour pouvoir l'arrêter à Londres qu'on l'avait fait venir » disait le policier de Walsall à une audience précédente. Rien de plus simple, en effet. On a besoin de relier Londres et Walsall, et Deakin part, soin de relier Londres et Walsall, et Deakin part, vient à Londres. — Le moindre désir de la police étant exécuté sans que les camarades se doutent que c'est la police qui tire les ficelles en dessous.

Battolla, toujours filé par la police, est à la station

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

En établissant un mur au cimetière Montparnasse on a retrouvé ces jours-ci plus de cinq cents squelettes de communards fusillés. Le commissaire de police a fait creuser une tranchée où les ossements ont été jetés.

On voit qu'il y a encore une hiérarchie dans ce que l'on nomme le culte des Parisiens pour les morts.

***

Saint-Denis. — Le lundi 22 février, la sortie des usines, des forges et ateliers, a été marquée par une révolte ouvrière. Depuis longtemps ils réclamaient le paiement par quinzaine, tandis qu'on les payait par mois et qu'on ne leur accordait que deux francs d'accompte tous les deux jours. Ce système succédait à un autre consistant en jetons. Bref, les ouvriers ne pouvaient plus joindre les deux bouts, surtout que cette modeste avance n'était pas payé régulièrement.

A 6 heures, 1,200 ouvriers réclamèrent une dernière fois, sans obtenir satisfaction. Ils se dirigèrent alors vers les bureaux et mirent tout au pillage : carreaux, meubles, bureaux, livres de comptabilité, marquises, camions renversés, etc.

Trois arrestations ont été faites, mais il semble que satisfaction doivent être donnés aux révoltés.

Voilà qui est bien

***

Lyon. — Le compagnon Faure vient d'être condamné à 18 mois de prison.

***

Un procès, très banal en soi, pendant actuellement devant la première chambre du tribunal civil de la Seine, est admirablement fait pour édifier les lecteurs sur la clarté et la simplicité des lois françoises.

L'affaire est au rôle du tribunal de Paris depuis six ans.

Auparavant, elle occupait la justice de Caen, et trois conseillers rapporteurs moururent successivement pendant l'instance.

378 décisions judiciaires ont déjà été rendues à propos dans ce procès. (*L'Eclair*).

***

Reims. — Un groupe de jeunes conscrits avaient convoqué leurs camarades à seul fin de protester contre l'*impôt du sang*.

La réunion avait été annoncée à grand renfort de réclame par tous les journaux de Reims, depuis l'*Eclaireur de l'Est* jusqu'au journal la *Croix de Reims*, seulement l'ordre du jour avait été changé pour ces bons journaliers, c'est-à-dire qu'on leur avait monté le coup, car ils croyaient convoquer les conscrits à une réunion *patriotique* et par la même occasion, protester d'une *façon énergique* contre le journal le *Conscrit* dont ils ne peuvent digérer la prose.

Vous voyez d'ici, camarades, la tête de ces aimables plumitifs quand on a distribué dans la salle le journal le *Conscrit*, et surtout quand un compagnon monta à la tribune à seule fin d'engager ses camarades à protester d'une façon efficace contre le militarisme, en refusant de servir la Patrie.

Pour le coup, mes journaleux détalèrent sans demander leur reste. La réunion n'en continua pas moins. Au contraire, les compagnons ont continué sans une seule protestation de la part de l'auditoire.

Les camarades se proposent d'en organiser une seconde pour le Conseil de révision.

***

Agen. — La semaine dernière, a eu lieu la quatrième conférence par un compagnon de passage. On pouvait évaluer le public de 800 à 1,000 personnes. Très belle réunion. L'abbé Naudet, de Bordeaux, qui avait promis de venir faire la contradiction, faillit par son absence.

Le public a fait promettre à l'orateur de revenir.

L'on organise une réunion à Villeneuve, et l'on en profitera pour tâcher de former un groupe et se trouver un dépositaire pour la vente des journaux.

A Casteljaloux, Marmande et Damazan, trois petites localités du Lot-et-Garonne, il y a eu aussi des réunions qui ont produits d'excellents résultats.

***

Paris. — J'ai là, en face de ma maison, sur la promenade, une voiture servant d'habitation à huit personnes, savoir : le père, la mère, deux grandes filles, deux jeunes enfants, plus un nègre et un nain. Après avoir exercé plusieurs professions de ville en ville, ces saltimbanques se sont arrêtés à Foix et se sont mis à vendre des bonbons.

J'ai appris, ce matin, que le père avait disparu depuis avant-hier, et que les sept personnes restant dans la voiture n'avaient rien à manger. Vite, pendant que ma femme préparait un panier de provisions, je suis allé à la voiture porter une pièce de cinq francs que la mère a reçu en me disant : « Nous sommes dans l'anxiété! »

La pauvre femme, oubliant sa détresse, oubliant que tout son monde était affamé, songeait à son mari disparu.

Je suis rentré navré. J'ai pris le journal et j'ai lu :

« Décret du président de la République :

« Désormais les membres du conseil supérieur de la marine porteront des plumes blanches à leur chapeau. »

Plus loin :

« M. le sous-lieutenant Carnot est autorisé à porter six décorations qui lui ont été données par diverses puissances étrangères. »

Voilà la République!

J'ai envoyé mon plus jeune enfant conter l'histoire des affamés de la voiture à des bourgeois fort à leur aise et sans enfants. Réponse : « Tant pis pour eux! »

Voilà la charité des catholiques, car les bourgeois dont s'agit sont très dévots.

***

Casteljaloux. — Profitant du passage d'un camarade orateur, nous avions organisé deux réunions, l'une à Marmande, l'autre à Casteljaloux. Dans la première, l'idée anarchiste était à peu près inconnue. Son exposé a eu un succès de curiosité qui nous a décidés d'y revenir le jeudi suivant.

Le public, plus nombreux que la première fois, a écouté avec une attention soutenue, lorsque l'orateur a fait de main de maître la démolition de la société actuelle et démontré avec une logique admirable comment, par la libre entente et la solidarité, la société future pourrait vivre sans gouvernement ni propriété privée.

Ayant appris qu'un certain Cauboue-Marseille faisait une conférence à Damazan, pays plus neuf que Marmande, nous nous y sommes rendus, estimant qu'à l'erreur et au mensonge on doit opposer la vérité.

Cauboue-Marseille, parlant de Fourmies, avait cherché à dégager la responsabilité de Constans. Notre ami lui a répondu, aux applaudissements de l'auditoire, que l'assassin n'était pas seulement Constans, mais la bourgeoisie tout entière qui, pour défendre ses monstrueux privilèges, arme les fils contre leurs pères, dès qu'ils ont des velléités de mécontentement.

Il a montré les républicains faillissant à toutes leurs promesses.

Il a fait entrevoir la révolution malgré les efforts que font les prêtres et les riches pour l'enrayer. Il a invité les travailleurs à s'instruire et à se grouper pour y prendre une part active et en tirer la plus grande somme de bien être et de liberté.

Furieux du succès, le conférencier se démenait et ne trouvant rien de mieux, il a proféré d'un mot un peu vif sur Carnot, pour s'entendre avec le commissaire, qui a dissout la réunion séance tenante.

Le public intrigué, nous a suivis dans la salle du café contigüe, et là, nous avons pu expliquer à notre aise ce que nous entendions par Révolution sociale et Anarchie.

A Casteljaloux, beaucoup de succès.

***

Annemasse. — Mercredi dernier a eu lieu à Annemasse (Haute-Savoie), l'enterrement du compagnon Paul Schultze, relieur, décédé à 39 ans, après une courte maladie.

Près de deux cents anarchistes l'ont accompagné au cimetière.

Homme de haute probité, aux solides convictions anarchistes, les persécutions et les misères de toute sa vie ont ruiné sa santé, hâté sa mort, mais ne l'ont pas fait faiblir.

Proscrit d'Allemagne, exilé — parce qu'anarchiste — de Suisse, à peine toléré en France, il est resté courageux et jusqu'à son dernier souffle, à ses convictions.

Il laisse en deuil sa femme et ses deux enfants, sa seule joie dans son existence si douloureuse de propagandiste et de prolétaire.

Ceux qui l'ont connu, lui conserveront toujours le meilleur souvenir?

Le jour de l'ensevelissement, étaient sur pied devant sa maison, au cortège et même sur sa tombe, toute la gendarmerie du pays, les agents secrets et une bande de policiers suisses.

Tout ce joli monde avait l'attitude plus ou moins provocatrice. Ils n'ont obtenu qu'un complet dédain et en ont été pour leur frais de déplacement.

## Belgique

Ocquier. — Nos amis Hansen, Bustin et Langendorf ont été arrêtés, alors qu'ils étaient en train de dormir, vers 11 heures du soir, ensuite garrottés et conduit à la prison de Béthune, ils ont été interrogés une seule fois par le juge d'instruction, qui leur demanda s'ils voulaient venir en Belgique pour subir leur peine (15 ans de travaux forcés). Nos amis refusèrent, alors le juge de répondre qu'ils resteraient aussi longtemps emprisonnés qu'ils n'accepteraient pas.

Me Journez, du barreau de Liège, leur a écrit personnellement une lettre avec signature et recommandée qu'ils n'ont pas reçue.

La femme de leur pension a envoyé un avocat du barreau de Béthune près de nos amis, et il n'a pas été reçu. Enfin, toute communication entre eux et le dehors était impossible, par conséquent, nos amis ont été livrés, extradés, au mépris des lois même, et remis entre les mains des sbires du gouvernement belge.

Le gouvernement français (*Les Publics*), en reconnaissant Cyvoct en cadeau, avait promis de rendre au gouvernement belge la pareille. Il vient d'exercer la réciproque.

Nos amis sont internés à la prison de Liège en attendant leur comparution aux prochaines assises qui s'ouvriront, je crois, le 14 du mois de mars.

Trois de plus à venger au jour des représailles.

## Allemagne

La *Kreuzzeitung* du 10 février, annonce que la police a découvert un grand complot anarchiste. Les incendies du palais royal Kœnigsberg sont attribués à un des groupes de l'organisation anarchiste. — Nous ne savons pas ce qu'il y a de vrai dans cette affirmation du journal ministériel.

## Espagne

A Vallodolid, un artilleur nommé Caminago, a tué son sergent d'un coup de carabine parce qu'il le punissait injustement.

***

Barcelone. — Le fait de la condamnation des quatre compagnons de Xérès, a produit ici une grande consternation et une générale indignation parmi les anarchistes.

Des tentatives ont été faites ces jours passés pour qu'au 10 février toute sorte de travail cesse dans les fabriques et partout. On a réussi partiellement.

Les hyènes bourgeoises ont accompli ce jour-là le grand crime — les inquisiteurs espagnols ne veulent pas faire tort à leurs traditions — la terreur est de l'ordre.

En attendant, de nombreuses arrestations sont opérées ici à la suite des manifestations.

Dans une collision entre les ouvriers et la police, qui est depuis une semaine, décuplée, celle-ci a tué d'une balle une femme de 85 ans. Inutile de dire que la police et la presse bourgeoise en font retomber la faute sur les anarchistes.

Le 9, un pétard a éclaté : un ouvrier tué et trois blessés. La presse bourgeoise, en grande partie républicaine, incline à croire que c'est l'œuvre de la police, en s'appuyant sur ce fait, que sur la même place il se réunit tous les soirs, de 7 à 9 heures un grand nombre de policiers à *l'ordre* et que juste hier soir, personne ne s'y trouvait.

Conséquence : l'arrestation de 56 compagnons, dont quatre Italiens et un Français.

On suppose que c'est l'œuvre d'un nommé Mascial, que les anarchistes ont démasqué récemment.

Pour le moment, les autres compagnons étrangers sont activement recherchés.

Toute la presse bourgeoise cherche à faire croire que les compagnons de Xérès, n'ont pas eu le courage de leurs convictions et se sont reniés. C'est faux. Ils ont montré le plus grand courage. Un seul, à force de procédés inquisitoriaux, s'est confessé. Tous sont allés à la mort en criant vive l'Anarchie! Mort à la Bourgeoisie!

L'élément anarchiste de Barcelone, sans prétendre critiquer les faits accomplis, pense qu'une meilleure tactique aurait donné de superbes résultats à la révolte de Xérès.

SUPPLEMENT AU NUMERO 23

# LA RÉVOLTE

## SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

## SOMMAIRE

L'Avenir de la Civilisation moderne. **Renan.**
L'Amour dans l'Humanité. **E. Renoult.**
Le Bonhomme Misère. **Jean Guêtré.**
Existences douloureuses. **Paul Pourot.**
En Passant. **Saunier.**
Conclusion d'un Livre. **A. Hamon et G. Bachot.**
L'Anarchie en Espagne.
Chez M. Richepin.
Journaux et Documents.

## L'AVENIR DE LA CIVILISATION MODERNE

*(Suite)*

Si la plupart de ceux qui exercent les fonctions réputées serviles sont réellement abrutis, c'est qu'ils ont la tête vide, c'est qu'on ne les applique à ces nullités que parce qu'ils sont incapables du reste, c'est que cette fonction purement animale, quelque insignifiante qu'elle soit, les absorbe et les abâtardit encore davantage. Mais, s'ils avaient la tête pleine de littérature, d'histoire, de philosophie, d'humanisme, en un mot, s'ils pouvaient, en travaillant, causer entre eux des choses supérieures, quelle différence! Plusieurs hommes dévoués aux travaux de l'esprit, s'imposent journellement un nombre d'heures d'exercices hygiéniques, quelquefois assez peu différents de ceux que les ouvriers accomplissent par besoin, ce qui, apparemment, ne les abrutit pas. Dans cet état que je rêve, le métier manuel serait la récréation du travail de l'esprit.

Que si l'on m'objecte qu'il n'est aucun métier auquel on puisse suffire avec quatre ou cinq heures d'occupation par jour, je répondrai que, dans une société savamment organisée, où les pertes de temps inutiles et les superfluités improductives seraient éliminées, où tout le monde travaillerait efficacement, et surtout où les machines seraient employées non pour se passer de l'ouvrier, mais pour soulager ses bras et abréger ses heures de travail, dans une telle société, dis-je, je suis persuadé (bien que je ne sois nullement compétent en ces matières), qu'un *très petit nombre d'heures de travail* suffiraient pour le bien de la société, et pour les besoins de l'individu, le reste serait à l'esprit. « Si chaque instrument, dit Aristote, pouvait, sur un ordre reçu ou même deviné, travailler de lui même, comme les statues de Dédale ou les trépieds de Vulcain, qui se rendaient seuls, dit le poète, aux réunions des dieux, si les navettes tissaient toutes seules, si l'archet jouait tout seul de la cithare, les entrepreneurs se passeraient d'ouvriers et les maîtres d'esclaves ».

Cette *simultanéité de deux vies*, n'ayant rien de commun l'une avec l'autre, à cause de l'infini qui les sépare n'est nullement sans exemple.

J'ai souvent éprouvé que je ne vivais jamais plus énergiquement par l'imagination et la sensibilité que quand je m'appliquais à ce que la science a de plus technique et en apparence de plus aride. Quand l'objet scientifique a par lui-même quelque intérêt esthétique ou moral, il occupe tout entier celui qui s'y applique; quand, au contraire, il ne dit absolument rien à l'imagination et au cœur, il laisse ces deux facultés libres de vaguer à leur aise. Je conçois, dans l'érudit, une vie de cœur très active, et d'autant plus active que l'objet de son érudition offrira moins d'aliment à la sensibilité; ce sont alors comme deux ravages parfaitement indépendants l'un de l'autre. Ce qui tue, c'est le partage. Le philosophe est possible dans un état qui ne réclame que la coopération de la main, comme le travail des champs. Il est impossible, dans une position où il faut dépenser de son esprit et s'occuper sérieusement de choses mesquines, comme le négoce, la banque, etc. Effectivement, ces professions n'ont pas produit un seul homme qui marque dans l'histoire de l'esprit humain.....

.....

Quelque chimérique qu'elle puisse paraître au point de vue de nos mœurs actuelles, je maintiens comme possible cette simultanéité de *la vie intellectuelle et du travail professionnel*. La Grèce m'en est un illustre exemple; je ne parle pas de sociétés plus naïves, comme la société indienne, la société hébraïque, où toute idée de *décorum* extérieur et de respect humain était complètement absente. Le brahmane dans la forêt, vêtu de quelques guenilles, se nourrissant de feuilles souvent sèches, arrive à un degré de spéculation intellectuelle, à une hauteur de conception, à une noblesse de vie, inconnus à l'immense majorité de ceux qui parmi nous s'appellent civilisés.

Il y a des hommes éminemment doués par la nature, mais peu favorisés par la fortune, qui deviennent fiers et presque intraitables, et mourraient plutôt que d'accepter pour vivre ce que l'opinion regarde comme une humiliation extérieure. Werther quitte son ambassadeur parce qu'il trouve dans son salon des sots et des impertinents; Chatterton se suicide parce que le lord maire lui a offert une place de valet de chambre. Cette extrême sensibilité pour l'extérieur prouve une certaine humilité d'âme et témoigne que ceux qui l'éprouvent n'ont pas encore atteint les hauts sommets philosophiques.

Ils sont même à la limite d'un suprême *ridicule* car, s'ils ne sont pas en effet des génies (et qui les en assure! Combien d'autres l'ont cru comme eux sans l'être?), ils risquent de ressembler aux plus sots, aux plus ridicules, aux plus fats de tous les hommes, à ces Chatterton manqués, à ces jeunes gens de génie méconnus, qui trouvent tout au-dessous d'eux, et anathématisent la société, parce que la société ne fait pas un douaire convenable à ceux qui se livrent à de sublimes pensées. *Le génie n'est nullement humilié pour travailler de ses mains*. Certes, on ne peut exiger de lui qu'il se donne de tout âme à son métier, qu'il s'absorbe dans son bureau ou son atelier.

Mais rêver n'est pas une profession et c'est une erreur de croire que les grands écrivains eussent pensé beaucoup plus s'ils n'avaient eu autre chose à faire qu'à penser. Le génie est patient et vivace, je dirai presque robuste et paysan. « *La force de vivre fait essentiellement partie du génie* ». C'est à travers les luttes d'une situation extérieure que les grands génies se sont développés, et, s'ils n'avaient pas eu d'autre profession que celle de penseurs, peut-être n'eussent-ils pas été si grands.

RENAN.

---

1 L'Avenir de la Science, par Renan. — Calmann Lévy, éditeur, 3, rue Auber, Paris.

## L'AMOUR DANS L'HUMANITÉ

I

Quoi qu'en pense notre génération « fin de siècle », fin de « cycle », aurait dit Auguste Comte, l'amour ne se compose pas uniquement d'un contact de muqueuses, il est au contraire la passion qui réunit et commence en même temps la mise en action de l'évolution de toutes nos forces psychiques.

Toutes nos pensées, tous nos rêves, tous nos désirs sont condensés dans l'amour, à l'état potentiel dirait un physicien.

C'est à ce moment que la vie apparaît vraiment, suivant la belle formule d'Alfred de Vigny, « une pensée de jeunesse réalisée par l'âge mûr ».

L'optimisme colore l'avenir des plus chatoyants feux du prisme; toutes les facultés convergeant vers ce but unique : plaire à l'objet aimé, font de cette époque le seul moment où chaque homme possède vraiment son originalité propre.

L'amour débute par la sympathie, sentiment complexe où se trouve déjà renfermé l'altruisme et le sens eurythmique de la beauté féminine.

En s'attachant à satisfaire l'être qu'il aime, l'homme connaît et met en pratique cet égoïsme transcendant qui consiste à mettre sa joie dans l'accomplissement de celle des autres, c'est l'endémonisme de Leibnitz avec la fameuse formule de sa Théodicée : « aimer, c'est se délecter du bonheur d'autrui ».

Dans la passion amoureuse, la sensibilité s'affine, la moindre fluctuation de la femme désirée est considérée comme une noire trahison dans les actes; la jalousie apparaît, ce thermomètre de l'amour. A ce moment l'homme joue avec une vélocité extraordinaire sur le clavier des sentiments; un sourire ou une bou-

derie le font passer d'une extrémité à l'autre de la gamme passionnelle.

D'autre part, l'attrait de la beauté est, comme je l'ai dit, le premier rudiment de la conception artistique de la forme, car remarquons-le, en art, comme en religion, comme en philosophie, comme en tout, nous sommes essentiellement anthropomorphistes, et cela est absolument naturel, si le lion pense, l'idéal de la beauté pour lui est la lionne. Pour l'homme, c'est le corps de la femme qui est en quelque sorte le canon esthétique des beaux arts, c'est l'unité suprême où tout se mesure.

Créer, c'est notre ambition suprême, nous consentirions, sans regrets, à vivre l'espace d'un seul jour, comme les éphémères, pourvu que nous puissions, poète, créer notre poème, artiste, modeler notre rêve. Créer c'est se diviser, dans la formation d'une œuvre d'art ou dans l'accouchement d'une femme, c'est toujours un être qui se dédouble.

La génération c'est le grand acte, la nature nous laisse la volupté et se réserve pour l'accouchement final.

Certes, la fatalité des choses pèse ici de tout son poids sur nos actes, et sans l'aiguillon du plaisir, sans l'amour après tout, il y a longtemps que toute race serait anéantie.

Et pourtant, qui sait, l'homme possède un autre excitant, il sait qu'en perpétuant sa race il triche la mort, il fait un pacte avec la durée, lui l'être à la vie brève, peut ainsi transmettre ses pensées et ses aptitudes à ses descendants. Le flambeau se transmet de race en race, augmenté sans cesse en éclat par l'apport de chaque nouvelle génération; la mort ne nivelle rien.

Chose curieuse, alors que les néo-idéalistes versant dans le mysticisme, le magisme, ou le satanisme, arrivent les uns aux plus dégoûtantes aberrations de l'érotisme, que les autres plus prudents, restant embourbés dans l'ornière janséniste de Port-Royal avec Nicole et Pascal, anathématisent l'amour et le considèrent comme une chose immonde, nous autres, partis du matérialisme épicurien, et peut être même de plus loin encore, des âpres régions du pessimisme de Schopenhauer ou de Hartmann, nous concluons à l'anoblissement de l'œuvre de chair; nous la considérons comme l'acte qui assure la perpétuation du substratum matériel nécessaire à la transmission intégrale de la pensée.

## II

Dans notre état social embryonnaire, que nous qualifions, à tort de civilisation, le haïssable système byzantin de l'autorité, broyant tout sous une règle juridique invariable ou sous une coutume fugace, mais tout aussi tyrannique, combiné avec l'appropiation capitaliste de la production, a garrotté tous nos actes dans un tel étau que toute manifestation de libre nature, est devenue impossible.

L'homme moderne est amputé par la spécialisation, le cercle des êtres connus augmente, mais sous l'action de l'impitoyable *struggle for life*, celui des amis diminue, il a hâte d'arriver le premier à la pâture si disputée. Il ne voit rien, il n'entend rien, il ne rêve plus, il n'aime pas, il n'en a pas le temps. *Time is money*, comme disent les Anglais. Siècle utilitaire!

La portion sentimentale de l'amour s'est restreinte au profit de la partie physique; un négociant fait un enfant à sa femme en pensant à l'échéance du lendemain. Nos débauches de sens, attestées par les maisons de tolérance, ne prouvent nullement notre puissance virile.

Elles prouvent simplement que notre imagination est impuissante et que le sadisme seul peut nous remettre d'aplomb, la débauche n'est jamais que la ressource des impuissants.

Les rapports contre nature se multiplient, prouvant également l'étrange déviation génésique de notre époque.

On ne procrée plus; pourquoi?

Pourquoi, parce que la volupté seule ne suffit pas, que l'amour comme toutes nos passions a besoin d'idéal, et que si vous n'avez plus le plus petit idéal, pas même l'espérance d'une amélioration sociale, tous vos remèdes ne sont que de misérables palliatifs, lamentables inventions de faiseurs ou de rétheurs, niaises discussions de sophistes, se disputant sur des ruines, comme les moines de Byzance argumentaient sur des futilités pendant que les Turcs envahissaient la ville.

L'autorité a tellement courbé les hommes sous le joug, qu'ils sont devenus de simples automates incapables d'initiative, les sentiments sont réglementés, défense d'aimer avant l'autel âge (permission de se souiller avant), l'autorité familiale est venue à la rescousse en faisant du mariage une excellente opération commerciale. De temps en temps, les vendus protestent tragiquement et préfèrent le néant à notre abjection, mais l'exception n'infirme pas la règle.

Oh, la famille! avec quelle main brutale elle touche à l'amour naissant, comme elle effarouche, comme elle brise, avec un rire niais, des plaisanteries grasses et bêtes, tout ce que l'adolescent peut avoir de fragile dans le cœur, comme son positivisme fouette nos instincts, comme elle raille l'amour vrai, mais en revanche qu'elle indulgence pour le jeune noceur « qui jette sa gourme », qui ne se laisse pas gouverner par les sentiments et qui fera son chemin dans le monde.

Chose triste, un éternel mensonge sépare le jeune homme ou la jeune fille de ses parents, notre dépravation a tellement déformé tout, qu'elle a réussi à mettre le dégoût et la honte là où il n'y a qu'un acte normal.

Et toujours, partout, la tyrannie du mâle, la femme, idole trop tôt renversée, devenue servante, souffrante comme amante, comme épouse, comme accouchée, comme mère, créature vouée au malheur, à qui au lieu de compassion ou d'amour, on jette l'insulte de la galanterie, cette hypocrisie du respect. Saint Bernard, au moins, en lançant son fameux cri : « Quoi de plus vil que la femme », était sincère. Nous avons la même pensée et nous nous amusons avec cette chose vile.

L'approche normale des sexes n'est moral, au sens absolu du mot, que là où l'autonomie de chaque être est entière. Toute règle, toute loi, toute contrainte, tout ce qui dit au cœur humain. Halte-là, tout cela est immoral. L'intérêt de l'espèce repose, quoi qu'on en ait dit, dans le bonheur de chaque individu, c'est-à-dire dans sa liberté, la liberté sexuelle étant la première de toutes, car c'est d'elle que dépend la réunion sympathique des êtres.

*L'enfant est la résultante de l'idéal combiné de ses géniteurs*, et je ne veux pas exprimer seulement ici une simple vue de l'esprit, mais bien une réalité essentiellement objective, basée sur les données nouvelles de la science, démontrant la puissance de la volonté (force psychique) sur la matière organisée ou non. Il est permis de croire que l'enfant *désiré*, c'est-à-dire conçu subjectivement par ses progéniteurs avant d'être conçu physiquement est réellement modifié par cette gestation toute morale, même si celle-ci est antérieure à la fécondation.

Résumons-nous; plus que tout autre l'homme de rêve, le chercheur d'utopie, souvent las, jamais découragé, a besoin de l'amour d'une femme qui, quoi qu'on en puisse dire, n'exclut pas l'amour de ses semblables. Au contraire, il donne une base à ce mot vague : Humanité.

Les saignants des blessures d'amour ne sont pas des vaincus, ils peuvent se relever, assagis par la douleur, prêts à accomplir les apostolats futurs que notre siècle réclame, devenus meilleurs après avoir souffert.

E. Renoult.

# LE BONHOMME MISÈRE

**(Jacques Bonhomme)**

*Refrain*

C'est moi qu'on nomme
Jacques Bonhomme,
Jacques Bonhomme, qui n'a rien
Que son chien.

Je suis d'une vieille origine,
Et quand je songe à mes aïeux,
A mon costume, je devine
Que je suis tout à fait comme eux.
Rien n'est changé dans nos familles,
Depuis et dans, jusqu'à nos jours;
Nous sommes les porte-guenilles,
Et nous ne mangeons pas toujours.

Tantôt j'habite la chaumière,
Et tantôt je loge au grenier;
Je vis de pain noir et d'eau claire,
Et mon palais, c'est l'atelier.
Je fais l'épingle, et je façonne,
O Riches, vos temples altiers!
Dans les champs, je fauche et moissonne;
C'est moi, qui peuple les chantiers.

Jeune, on prend ma première sève,
Je suis soldat, et je défends
Mon pays; quand le fil du glaive
Des rois tranche les différents.
Pour le fer, le plomb, la mitraille,
Ma poitrine est un bouclier.
Je meurs sur le champ de bataille,
Ou meurtri, je rentre au foyer.

Après avoir tissé la toile,
Après avoir filé le lin,
Je vois s'assombrir mon étoile,
C'est l'heure triste du déclin.
Vieux et perclus, courbé par l'âge,
Je trottine par le chemin,
Aidé d'un bâton de voyage,
Aux bons passants je tends la main.

C'est moi, qu'on nomme
Jacques Bonhomme,
Jacques Bonhomme, qui n'a rien
Que son chien.

Jean Goître.

# EXISTENCES DOULOUREUSES[1]

*(Suite et Fin)*

— Oh! moi! dit Paul, ce n'est pas la même chose...

— Pas la même chose? Certainement; mais je voudrais vous voir libre et ne travailler qu'à des œuvres sensées. Vrai, mon cher, ajouta-t-il avec bonhomie, vous m'inspirez de la pitié, vous êtes en train de vous tuer, vous m'entendez? Vous vous tuez! Sacrebleu! Vous perdez de vue qu'un artiste est un monsieur extrêmement impressionnable, doué de facultés supérieures... Eh bien! les moindres obligations matérielles les émoussent, ces facultés. Un artiste, s'il veut rester *artiste*, ne doit qu'étudier la nature en obéissant à l'aspiration capricieuse, qui s'effraie d'une fatigue corporelle, et qu'un labeur ingrat fait envoler... Dans ce cas, adieu les beaux vers, les mélodies, les nobles projets... Hum? vous saisissez?

Satisfait de sa petite tirade, Fertu fait une pause pendant laquelle il s'octroya mentalement quelques compliments flatteurs. Il reprit :

— Beauvais, je vous le prédis, vous descendrez au niveau des simples si vous vivez trop au milieu d'eux. Sacrebleu! *Sursum corda*, mon cher! regardez haut, songez à ce que vous avez pondu déjà, à votre expérience acquise,

[1] *Les Ventres*, par Paul Pourot, 1 vol. — Tresse et Stock éditeurs, Galeries du Théâtre-Français, Paris.

...que vous pourriez pondre demain. Lâchez votre sale administration, et plus vite que ça ! Paul apprécia le conseil. Mais... et sa femme, ses parents à nourrir ?

— Peuh ! s'exclama Fertu, superbe d'insouciance. On ne meurt pas de faim à Paris.

— Pourtant, dit Paul, si l'on ne gagne pas sou ?...

— Ah !... on fait des dettes alors ! Comme moi. Je suis criblé de dettes, je l'avoue, et je me crois honnête quand même. Que j'arrive à une situation : mes créanciers seront généreusement remboursés, vous savez ?

— Et si vous n'arrivez pas ?

— Si je n'arrive pas ?.. tant pis pour les créanciers.

— Oh ! oh ! fit Paul, rebelle à cette philosophie.

— Bien sûr, dit sérieusement Fertu. Moi, j'ai une théorie : un artiste est un homme supérieur — je vous l'ai déjà démontré, — par conséquent utile, hein ? au développement intellectuel et moral de l'humanité. S'il n'a pas le sou, quoique accomplissant sa tâche, les capitalistes bourgeois, ses « inférieurs », doivent lui ouvrir le crédit nécessaire à sa subsistance. Les capitalistes sont rétifs, je sais... Tant pis, je les roule, comme moi. Quand je dis : on les roule, ce n'est pas ça. Je veux que le trop-plein de leur fortune serve à nourrir des gens plus utiles qu'eux, — comme moi. Quand je déménagerai à mon tour, je les rembourserai, et roulerai les camarades dans les mêmes conditions.

Paul, hochant la tête, dit que jamais il ne s'abonnerait à pareil genre de vie : mieux vaut encore, au lieu d'exploiter ses semblables, être un misérable petit employé.

Fertu ricana.

— Parlez toujours ! Vous verrez si j'ai raison, vous perdrez petit à petit votre savoir, votre énergie, votre confiance en vous, votre liberté de conscience. Je résume mon avis : pour qui veut arriver à son but, tous les moyens sont bons. Voilà. J'ai une intelligence, et je veux la garder de toute servilité. C'est de la liberté artistique, ça ! — Allons, je vous quitte parce que je vais à la bibliothèque. Je laisserai mon gosse à la gardienne des parapluies. Au revoir. Venez donc un soir, avant notre déménagement.

— Vous déménagez encore ?

— Oui, j'économise un terme... on me donne congé. Bonjour à votre femme.

— Et vous à la vôtre !

— Merci.

L'homme de Lettres, tirant son petit garçon par la main, descendit la rue de Richelieu. Le compositeur le suivit d'un regard d'envie : ce bohème vivait heureux, alors qu'à lui seul incombaient les charges de famille !

Levant la tête, Paul vit une horloge marquer dix heures et demie. Quoi ! il était resté si longtemps en bavardage ? Mais que dire à son administration ! Trop en retard pour signer la feuille de présence, comment esquiverait-il une semonce ?

Pâle de crainte, il partit au pas de course. En quelques secondes, il fut à la Compagnie « La Gardienne ». Il traversa rapidement l'antichambre, honteux d'être dévisagé par les garçons de bureau.

Le sous-chef Panard, qui sembla d'abord ne pas s'apercevoir de son entrée, écouta d'un air maussade ses excuses embarrassées.

Paul, demi assuré, demi inquiet, ouvrit ses registres. A ce moment un garçon vint l'inviter à passer à la direction ».

C'était très grave ; les camarades le regardèrent avec pitié, comme on regarde un condamné à mort. — Lui-même, se sentit perdu.

M. le directeur reçut l'employé dans son superbe cabinet. L'imposant personnage, assis, dépouillait un courrier considérable. Il ne leva pas le nez de dessus ses paperasses, et dit doucement :

— Vous êtes M. Beauvais ?

— Oui, M. le directeur.

— Pourquoi venez vous en retard ?

— Parce que..., balbutia Paul, parce que... ma femme est malade

— Ah ! — Je regrette de vous avertir que si vos irrégularités de service se renouvellent, je me verrai forcé de me séparer de vous ; car votre chef se plaint de votre inexactitude, et aussi du peu de soin que vous apportez à votre travail. Allez.

Paul Beauvais salua et se retira. Dans le couloir, il pleura de rage, pour avoir subi sans réplique l'admonestation directoriale.

PAUL POUROT.

## EN PASSANT

Il pleut sous le ciel triste ; il bruine et le macadam reluit. Au delà du pont, la grande place s'étend grise avec son monolithe, — oh, qui rendra l'or du soleil à cette pierre exilée !

Il bruine et, contre l'immense bâtisse fleurie d'artichauds, laide de ses lépreux bonshommes de pierre, le long des grilles, se morfondent des héros recroquevillés et honteux, contenus par le regard idiot du troupier qui va et vient, éternellement, ainsi qu'un pèlerin barométrique.

Leurs vestes les protègent mal de la bise, leurs chapeaux s'affalent ; les pantalons s'effrangent sur des souliers qui bâillent.

Ils attendent.

Ils attendent afin de vendre leur place à quelque provincial inconnu de son député, ou, à défaut, pour avoir le droit de gîter dans les obscures tribunes de la Chambre leur poitrine qui siffle, d'oublier en un sommeil réparateur leurs fatigues infructueuses et les tiraillements de leur estomac.

Et, une fois réchauffés, ils trouvent le parlementarisme bon, les députés actifs et vaillants, les ministres incorruptibles, ils regrettent seulement l'exclusivisme qui leur ferme le buffet.

On les tolère, on consent à les abriter, car ils sont indispensables : — eux, eux seuls figurent « le Peuple souverain venant librement assister aux travaux de ses représentants ».

Quel Daumier retracera l'ironie de cette misère ?

(*L'Endehors*) SAUNIER.

## CONCLUSION D'UN LIVRE [1]

Nos lecteurs sont arrivés au terme de ce long volume. Ils ont lu, nous en avons espoir, les affaires des cartouches métalliques, des fournitures de blé, de fourrage, des canons en acier, des transports militaires, des obus en acier chromé, du fusil Picard, de la poudre sans fumée et enfin de la mélinite.

Dans toutes ces affaires intéressant la défense nationale, et par suite la collectivité, apparaît lumineux, l'*oubli* de cette collectivité au profit d'une classe et d'individus de cette classe. Cette classe est la *bourgeoisie capitaliste, industrielle ou financière* qui possède la direction des affaires du pays, soit sous la forme républicaine comme en France, soit sous la forme royaliste ou impériale comme en Angleterre, en Allemagne, en Italie.

Ce capitalisme dirigeant partout les affaires intérieures et extérieures, enfante les mêmes effets, aussi bien à l'étranger qu'en France.

Ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, ni l'Italie, ne peuvent se réjouir de l'immoralité des dirigeants français. Ce que nous disons de ceux-ci, de leurs actes que nous avons exposés, peut être dit pour les actes des dirigeants anglais italiens, allemands ou autres.

Rappellerons-nous les révélations du colonel Hope, les scandales des faux poinçons de Bochum, des fournitures militaires Wollank, des affaires du conseiller Paache, etc., des tripotages exposés si lucidement dans l'ouvrage de notre confrère Xavier Merlino, *L'Italie telle quelle est*.

Donc partout c'est la même chose, l'internationalisme du capital a provoqué l'identité ou l'analogie de faits ambitieux ou antihumanitaires.

L'intérêt individuel, l'appétit de jouir vite et beaucoup, la libre concurrence non retenue par le souci de léser la collectivité, l'âpreté de la lutte pour la vie, dans cette société individualiste où tous les intérêts se contrarient, où pas un progrès, pas un acte ne s'accomplit sans léser quelqu'un, la multiplicité des besoins que la civilisation a créés, le non accroissement des moyens de les satisfaire, ont généré les agissements antisociaux, dont nos lecteurs ont eu une idée en parcourant ce volume de sociologie.

L'industriel, le commerçant, le courtier, l'officier, le fonctionnaire, le magistrat, le ministre, le député, le journaliste veulent jouir ; et ils ne le peuvent qu'aux dépens de la masse prolétarienne, celle qui peine et œuvre, celle qui fait pousser le blé et invente les machines, celle qui paie de son travail les gigantesques budgets où s'alimentent officiers, magistrats, fonctionnaires, députés, celle qui produit les *mondiales richesses* dont vivent les commerçants, les courtiers, les financiers, et tous les autres parasites de l'ouvrier, qui produit seul et profite le moins de sa production.

Tous ces dirigeants, tous ces individus de la classe bourgeoise veulent jouir.

Alors s'adoptent les cartouches métalliques mauvaises ; alors se fabriquent des fusils pour utiliser ces cartouches ; alors s'achètent des milliers de kilogrammes de cuivre que paie le contribuable, alors se détruisent les innombrables cartouches en laiton.

Alors la loi est violée pour les adjudications, et on ne poursuit pas ; des ouvriers sont tués, d'autres sans travail.

Alors la *presse se tait*, et quelques individus s'enrichissent.

Alors sont accaparés tous les blés, et le peuple paie ce que demandent les accapareurs.

Alors les fournitures de fourrage sont falsifiées en qualité et en quantité. Encore s'enrichissent quelques individus.

Alors sont payés par les contribuables des prix doubles et même triples pour les transports par chemins de fer. Alors sont fait des faux, on ne poursuit pas, la presse se tait et toujours des gens s'enrichissent au détriment de la masse.

Alors se vendent à l'étranger les obus en acier chromé, la poudre sans fumée, la mélinite, les blindages, etc.

Alors se commettent des actes d'espionnage. Et on ne poursuit pas, ou bien l'on incrimine les petits, les faibles, laissant les forts hors de cause.

Alors les prolétaires paient pour la possession de ces obus, de cette poudre, de ces explosifs que les étrangers possèdent aussi grâce à l'argent de leurs travailleurs.

Et la presse se tait, et toujours s'enrichissent des individus au détriment de la masse.

Alors se lancent dans le public des emprunts pour fournir de l'or à l'étranger et lui permettre de perfectionner son armement.

Alors l'argent produit par le travail manuel et intelligent des ouvriers français, s'en va à l'étranger, et en cas de guerre, des armes achetées avec de l'argent français, tueraient des ouvriers français.

Et la presse publie dans les colonnes de ses journaux des dithyrambes sur l'excellence des fonds étrangers qui se lancent sur le marché, et toujours l'ouvrier de son labeur fournit cette richesse.

1 *Ministère et Mélinite*. 1 volume in-8°, 1891 A. Savine, éditeur.

Tel est le fonctionnement de notre société capitaliste si bien organisée, que l'ouvrier fait lui-même les armes qui, vendues à l'étranger, serviront à le tuer ou le blesser, qui, gardées par les dirigeants, les seuls bénéficiaires du système capitaliste, ressèrent les chaînes de ces mêmes ouvriers, les seuls géniteurs du pain, des vêtements, des progrès scientiques, artistiques ou littéraires.

Cette société égoïste et antihumanitaire, a pour base la propriété individuelle quiritaire.

Toutes les immoralités, tous les inconvénients et les défauts de cette société qui régit le monde judéo-aryen en dérivent.

Vouloir réagir partiellement, vouloir empêcher le renouvellement des faits analogues à ceux que nous avons cités, dans cette œuvre sociologique, faits que réprouvent même les esprits les moins ouverts à l'idée socialiste et altruiste, est logiquement absurde.

Ces événements sont des effets, et tant qu'on n'aura pas supprimé la *cause*, ils se produiront avec plus ou moins d'intensité, avec plus ou moins d'identité de détails, mais toujours analogues.

C'est ce qu'est obligé de constater tout homme de bonne foi, c'est ce qu'ont si bien compris les socialistes de toutes les écoles.

C'est ce que commence à comprendre la masse qui s'agite de plus en plus vivement, et qui inéluctablement marche à une révolution sanglante ou non.

Des faits indéniables sont là, qui prouvent que la société actuelle va à une transformation sociale. Elle sera remplacée par une société dans laquelle ne se verra plus l'exploitation de la masse par une minorité, et où l'intérêt individuel concordera exactement avec l'intérêt collectif.

A. Hamon et G. Bachot.

# L'ANARCHIE EN ESPAGNE

Un camarade a pu dire avec raison au dernier congrès ouvrier de Bruxelles, que l'histoire du socialisme et du mouvement ouvrier en Espagne se confond avec celle des progrès de l'anarchie. En effet, il s'était bien produit en Catalogne quelques révoltes partielles des travailleurs, mais sans caractère déterminé, jusqu'à l'arrivée en Espagne, en 1868, de l'Italien Fanelli, membre d'une section anarchiste de l'Internationale.

Le premier congrès de la Fédération espagnole se réunit à Barcelone sous ses auspices en 1870 et depuis lors l'agitation anarchiste ne cessa de se développer, ainsi qu'on en peut juger par le congrès de Valence en 1871, et par ceux de Saragosse en 1872, de Cendola en 1873, et fit même de si rapides progrès que les politiciens s'en émurent, et qu'après le coup d'Etat du 3 janvier 1873, le gouvernement mit l'association à l'index.

Elle ne fut pas dissoute pour cela, et publia, au contraire, un manifeste au nom des principes et des revendications de l'Internationale, poursuivant sa propagande secrète jusqu'en 1881, où elle reparut sous la dénomination de « Décision de la Fédération des Travailleurs », et tint un second congrès à Barcelone. Tout en se déclarant anarchiste, elle se rattachait par son organisation à l'ancienne Internationale.

Ses statuts proclamaient l'union des travailleurs « sans distinction de couleur, de religion et de nationalité ».

En 1889 seulement, au congrès de Valence, son programme fut révisé au point de vue des principes purement anarchistes, et sa désignation même remplacée par celle d'« Association des Anarchistes espagnols ».

Depuis lors les anarchistes n'ont plus formé que des groupes et se sont toujours solidarisés avec le mouvement ouvrier.

Un *pacte de solidarité* a été conclu entre quatre-vingts unions de métiers, où domine surtout la conception anarchiste.

Dans la province de Vich s'est organisée une « Convention libre », anarchiste aussi dans son programme.

A Valladolid, Sabadell, Reuss, Valls, Coruna, Vigo, etc., les unions de métiers ont une organisation anarchique et fédérative, et dans toute l'Andalousie en dehors des groupes anarchistes, il y a beaucoup d'associations de paysans et d'ouvriers qui sont anarchiquement constituées.

Les anarchistes sont toujours restés à l'avant-garde, l'agitation du 1er mai, les grandes grèves ont été l'œuvre des anarchistes. A eux aussi, comme de juste, la prison, les amendes de forteresse, les persécutions de toutes sortes.

Le Parti ouvrier, recruté parmi les premiers anarchistes, dénonça l'Alliance en 1872. Il n'a jamais pu réunir que peu d'adhérents, sauf à Bilbao.

Les meneurs naturellement ont débuté par se poser comme candidats à la députation, mais sans beaucoup de succès. Aux dernières élections générales de Barcelone, où nombre d'ouvriers sont pourtant socialistes, ils n'ont obtenu que 75 voix.

Le mouvement du 1er mai a été exclusivement socialiste. Lors que l'Exposition internationale de Barcelone, on avait déjà posé la question de la grève générale, et, en mars 1890, une commission fut nommée pour mettre en rapport les diverses associations afin d'organiser une importante manifestation à l'occasion du 1er mai. Le Parti ouvrier fit de l'opposition, tandis que les groupes anarchistes se déclarèrent pour la grève générale, soutenus par la presse anarchiste et surtout par l'*El Socialista*, de Madrid, qui publia une circulaire rappelant les délibérations du congrès de Paris, et conviant le peuple à la manifestation du 2 mai suivant.

La grève fut générale à Barcelone, à Valence, à Reuss, etc., ailleurs il y eut des grèves partielles et partout des rassemblements. Pendant quatre jours, Barcelone fut coupée de ses approvisionnements, aucun service ne put fonctionner, et il y eut des combats entre la troupe et la population. L'état de siège fut proclamé le 2 mai en Catalogne, la milice occupa les rues et toutes les voies stratégiques, la loi martiale fut promulguée, les prisons et les casernes s'emplirent, un homme fut tué, beaucoup furent blessés. Mais le peuple tint ferme et le Comité ne cessa de répandre à profusion ses brochures l'invitant à la résistance.

Le 4 mai, en dépit de la force armée, une réunion put s'organiser, à l'issue de laquelle une bombe fit explosion dans un cercle où nombre de patrons s'étaient donné rendez-vous.

Le gouverneur-général finit par inviter ceux-ci à céder à la pression de la foule, sous peine de retirer ses troupes, et les capitalistes durent faire toutes les concessions.

Les employés des tramways obtinrent la réduction du service de 17, 18, 19 heures à 9 et 8 heures, ceux des docks le travail de 8 heures, et une augmentation de salaire, soit 7 50 pesetas par jour.

Nombre de grèves partielles continuèrent après la fin de la grève générale. Le Parti ouvrier n'avait pas pris part au mouvement et s'était, au contraire, signalé par de lâches dénonciations à l'adresse du « terrorisme anarchiste ». Le scandale fut tel, que *El Productor* changea son sous-titre de *socialiste* en celui d'*anarchiste*.

Le 1er mai 1891, la situation se dessina encore plus nette. Au congrès de mars, 122 représentants d'Unions de métiers contre 9 s'étaient déclarés pour la grève générale, malgré la résistance opiniâtre du Parti ouvrier; le gouvernement concentra des troupes à Barcelone, renforça la police et fit masser ses bataillons dans les navires à l'ancre. La grève fut générale, un instant même, on peut croire à la révolution, malheureusement le peuple, quoique sympathique au mouvement, se laissa gagner par la peur et s'abstint de tout concours. La victoire était ajournée, mais on s'était mesuré, et des deux côté on avait pu entrevoir l'aube de la prochaine révolution.

Depuis que ces lignes furent écrites, les événements ont de nouveau parlé. On a appris par les journaux ce qui vient de se passer à Xérès où les paysans ont marché à l'assaut, à côté des anarchistes. Le sort leur a été contraire, mais l'émotion générale n'en est que plus surexcitée. L'Andalousie est, on le sait, la place forte du socialisme révolutionnaire, aussi bien dans ses campagnes que ses villes.

La propriété y est très inégalement répartie, la féodalité vient à peine d'y faire place à la féroce exploitation bourgeoise. Les ouvriers n'y ont aucun recours contre l'accaparement capitaliste, il leur est même interdit de lire les journaux. Les tentatives de révolte y sont en permanence.

(*Freedom*, de son correspondant espagnol).

## CHEZ M. RICHEPIN

— Vous venez pour « le cas », nous dit le poète en souriant et en passant sa main dans sa chevelure envahissante. Eh bien, le cas n'est pas éclairci, et s'il doit l'être jamais, ce dont je doute, ce ne sera point par moi.

« Je n'ai jamais rien fait et ne ferai jamais rien. En quoi cela peut-il m'intéresser, en effet? J'estime qu'en travaillant et en produisant de temps à autre quelque ouvrage artistique — toute question de valeur mise à part — je fais plus, au point de vue social, qu'en allant, par exemple, déposer dans l'urne un bulletin portant le nom d'un monsieur que je ne connais pas et qui, lui, ne fera généralement rien. Chacun a ses petites idées, n'est-ce pas?

« Pelletan m'a bien écrit que l'amnistie me couvrait. Et puis après? Je n'en veux pas de leur amnistie, pas plus que je ne voudrais d'une grâce. On m'a condamné, j'ai payé, c'est bien, il ne faut pas me demander autre chose.

« Car, ne nous y trompons pas, lorsque j'ai protesté, et dans la préface de mon livre, ce n'est pas contre la condamnation, contre la peine, c'est contre le jugement lui même, n'admettant pas que la magistrature ait le droit même de juger une œuvre d'art. Acquitté, j'eusse protesté quand même.

« Je n'ai donc rien à faire. J'ai subi un jugement que je n'acceptais pas; je subis l'amnistie si réellement je la dois subir. C'est tout.

« Quant à faire, moi, une démarche quelconque, jamais. Ma façon d'envisager les choses me le défend.

« Le problème n'est donc pas soluble. Il ne le serait du moins, que par la revision du procès. Or, le parquet seul, je crois, peut demander cette revision.

« Et encore, vous aller me trouver bien intransigeant, je ne l'accepterais peut-être pas.

« Mon acceptation équivaudrait en quelque sorte à une reconnaissance du droit de censure et de jugement de la magistrature. Cela, je ne le ferai jamais.

« Mais tout cela ne me gêne guère, je vous le répète, et je n'y attache aucune importance. »

## MÉLANGES & DOCUMENTS

L'écrivain et l'artiste ne se sèment ni se cultivent; il n'y a point de *callipédie* au moyen de laquelle on puisse, à volonté, s'en procurer. Voyez les élèves de l'École normale : choisis parmi les lauréats des collèges, élevés dans cette serre chaude, ils ont perdu, par leur éducation même, l'originalité, la personnalité, la foi. Ce sont des sceptiques, des écrivains trop bien élevés pour qu'il y ait en eux rien de spontané, de fort, de soudain, d'immédiat : ce sont de pédantesques imbécrités.

P.-J. Proudhon (*Des Principes de l'Art*).

*L'Imprimeur-Gérant* : E. Harent.

Nous avons fait un manifeste qui a été trouvé terrible et incendiaire par la police — ce qui a motivé beaucoup d'arrestations.

D'autres exécutions anarchistes auront lieu à Xérès, la police croyant avoir découvert les *complices* de l'unique exécution d'un bourgeois, qui a été faite à Xérès.

On arrête, au hasard, beaucoup de ceux qui vont au bureau du *Productor*.

## Portugal

*Manifestation ouvrière. — Emprisonnement d'un Anarchiste. — Procession de Miséreux. Lutte avec la Police*

La crise ouvrière est actuellement très aigue, depuis quelques jours elle atteint son maximum d'intensité. Depuis le 28 janvier, la situation s'est modifiée par suite de manifestations publiques. Jusque-là, les réunions successives avaient démontré que la population ignorante et timide des miséreux n'était pas à la hauteur des solutions radicales et l'on dut se borner à une grande réunion sur la place. La foule des sans-travail se réunit à midi et huit cents d'entre eux nommèrent une commission pour aller s'entendre avec le ministre des travaux publics pour lui demander de l'ouvrage dans les chantiers de l'Etat.

Le personnage refusa de les entendre et les renvoya à son secrétaire, mais à deux heures, rien n'étant encore résolu, les ouvriers tinrent une deuxième séance au siège d'une association spéciale pour nommer une nouvelle commission de cinq membres.

Les délégués se dirigeaient vers le Parlement lorsque la police s'empara de l'un d'entre eux, le compagnon Revende, sans doute dans l'espoir que ce coup de force mettrait un terme à cette manifestation qui effrayait la bourgeoisie. Pourtant les délégués continuèrent leurs démarches, inutiles d'ailleurs. N'ayant pu obtenir satisfaction pour les faméliques réunis autour d'eux, ils résolurent d'organiser une manifestation processionnaire dans les principales rues de la ville.

Le lendemain, à midi, plus de deux mille ouvriers, ayant la commission à leur tête, se mirent en marche précédés d'un drapeau blanc, avec cette inscription (très anodine, entre nous) : *Du Pain ou du Travail pour les Ouvriers.*

Des bagarres eurent lieu ; il y eut des coups et des blessures. Il fallut parlementer à la fin, le commissaire transmit la réponse officielle que tous auraient du travail. Nous verrons bien !

Les idées exposées par nos compagnons dans la dernière réunion s'infiltrent peu à peu dans l'esprit des ouvriers, quoique ceux ci n'aient pas encore une notion bien claire de nos principes. Dans ces derniers jours, plusieurs faméliques se sont associés à des groupes, et, prenant leur bien où ils le trouvent, sont entrés carrément dans les magasins de comestibles et les boulangeries pour satisfaire leur faim et sans payer.

Le 28 janvier, le compagnon Manuel Ferreira a fait une conférence sur les *questions sociales*, dans la ville de Barreiro.

Pour cette semaine, les ouvriers corroyeurs préparent une grande manifestation collective devant le Parlement ; la foule ne manquera pas de s'y porter.

## Autriche-Hongrie

La misère parmi les mécaniciens et autres travailleurs à Vienne, est terrible, disent les journaux bourgeois. Des milliers de familles d'ouvriers généralement assez « aisés », sont *réduite à la famine*.

La situation n'a jamais été si mauvaise depuis les grands krachs d'il y a vingt ans, Vienne est aussi encombrée d'affamés qui immigrent des provinces. On estime à 70,000 le nombre des affamés à Vienne.

Une grande démonstration des ouvriers sans travail a eu lieu à Prague. Ils sont allé demander du travail à la municipalité. Refus complet.

## Italie

*Lettre italienne, écrite le 9 février.* — Je ne sais si nous aurons raison de faire une agitation de protestation le jour où nous apprendrons le supplice de quatre anarchistes de Xérès, condamnés par la bourgeoisie espagnole. Les dépêches de Barcelone nous disent de suspendre le travail ce jour-là.

A Milan, on ne pourrait prendre une initiative de ce genre, car il n'y a pas de cercles et de lieux de réunion.

Si le mouvement partait de Paris, je suis sûr que les égalitaires eux-mêmes s'agiteraient (!)

Etudiez la question : Est-il possible de faire quelque chose comme on l'a fait pour les condamnés de Chicago. Au moins cela pourra faire un réveil pour les ouvriers qui ne lisent rien au sujet du mouvement d'émancipation.

Dites au compagnon Malato d'envoyer à mon frère sa *Philosophie de l'Anarchie* pour la traduire et la publier en italien. Veuillez le saluer de ma part et croyez-moi votre fidèle compagnon...

R. Fantupi (ou Fantuzzi).
Corso Garibaldi, 63.

Si la chose vous paraît possible, faites. — Sinon, n'en parlons plus.

## Suisse

Genève. — Nous avons, entre quelques amis, assisté ces derniers temps à une série de conférences données par les mômiers, renforcés pour la circonstance, d'un sujet qui ne manquait pas de curiosité. C'est un ancien compagnon bien connu de nom à Genève, qui était annoncé comme ancien rédacteur de la *Lutte* (Tricot), à Lyon. Comme vous devez le comprendre, c'est être dégoûtant après s'être vendu pour satisfaire son ambition, s'en est donné à cœur joie de taper sur ses anciens camarades, aussi n'avons-nous rien négligé pour lui prouver et lui montrer ses saletés. Nous ne l'avons pas laissé tranquille tant qu'il causait, nous l'avons interrompu par des sifflets et des quolibets qui ont fini par le mettre en colère. Nous désignant du doigt, dans la salle, il disait : voilà les anarchistes, ces défenseurs de la liberté. Il rageait.

Nous avons cherché à le voir après la réunion, mais sachant ce qui l'attendait, il s'est sans doute tiré, escorté de ses nouveaux et nombreux amis, les mômiers.

Je serais curieux de le voir faire des conférences à Lyon où il est connu du public.

*

Voici quelques notes pour servir de complément à celles qu'un camarade a bien voulu envoyer à la *Révolte* et qui ont été insérées dans le numéro 20.

Il n'y a rien de trop affirmé dans tous les renseignements publiés. Dans ce qu'on appelle notre Patrie, la bourgeoisie est d'une hypocrisie qui dépasse certainement celle de tous les autres pays. Il faut venir en Suisse pour trouver audacieusement écrite partout, cette devise communiste anarchiste : « Un pour tous, tous pour un », que les gouvernants ont le toupet de s'approprier.

Oui, comme dans n'importe quelle monarchie, notre démocratique pays est courbé, aplati, rampant devant le Veau d'or. Et nos canailles gouvernantes s'y entendent pour pratiquer le cumul : ils sont à la fois fonctionnaires, chefs d'industrie, haut gradés, gros actionnaires, etc.

Bâle compte *plus de cent millionnaires* parmi ses habitants. Genève est le pays de gros banquiers qui, moralistes et philanthropes chez eux, prêtèrent leurs capitaux aux esclavagistes américains pendant la Guerre de Sécession.

On hausse tristement les épaules à voir célébrer les gloires et les faits historiques des temps passés, lorsqu'on voit aujourd'hui le peuple si soumis, si résigné, si peu soucieux de son humanité.

La charité privée et la bienfaisance officielle très développées ici, ont tué chez les prolétaires toute dignité ; la plus grande majorité ne disent et ne pensent que ce que disent et pensent les mômiers, dévots et exploiteurs de toutes sortes qui leur abandonnent quelques miettes du festin où ces mystificateurs font bombance.

Autant l'instruction scolaire est développée en Suisse, autant l'éducation sociale y est nulle. La comédie politique y est écœurante ; dans aucun parti, même celui qui se dit ouvrier et socialiste, n'existe une idée large et généreuse, rien que des mesquineries et des personnalités.

L'action du Parti ouvrier, n'a consisté, jusqu'ici, qu'à demander de nouvelles lois (soi-disant pour la protection des ouvriers) et faire nommer de nouveaux fonctionnaires que le peuple rétribue, cela va sans dire, et qui résolvent ainsi la question sociale à leur profit.

Les abus de pouvoir ne se comptent pas ; il n'y a pas d'action plus tyrannique que celle de ces petits gouvernements cantonaux, de districts ou communaux même, qui appliquent souvent des lois et règlements dignes du moyen âge.

La justice n'y est pas moins écœurante ; les loups ne se mangent pas entre eux, et un coupable de haute volée, trouvera toujours, devant les tribunaux, une indulgence qui se change en haine à l'égard d'un pauvre diable.

Toujours l'éternelle question : volez un pain, vous êtes le plus grand criminel ; volez des millions, permettez vous des fantaisies cruelles ou des vengeances mesquines, on vous pardonnera facilement ces incartades si vous êtes un homme bien posé. Notez que ces tartuffes ont toujours dans la bouche le mot : Providence. Chaque cérémonie, chaque anniversaire patriotique, jubilé, fête ou mascarade quelconque est accompagnée de « vœux les plus ardents pour que le ciel bénisse notre patrie ».

Eh bien, cependant, malgré toute cette turpitude d'en haut et cette platitude d'en bas, nous ne désespérons pas de la propagande, car la situation matérielle de l'ouvrier a bien changé depuis deux ans.

Une misère noire sévit en ce moment dans les centres horlogers ainsi que chez les brodeurs de la Suisse allemande.

Dans la terrible guerre de tarif que se livrent aujourd'hui les bourgeois de chaque nation, l'ouvrier est, comme toujours, l'éternelle victime : la machine sociale le broie sans égard.

C'est ce qui arrive aujourd'hui ; et le malaise social devient de plus en plus visible. Pas besoin de donner beaucoup d'explications pour le faire constater. Je citerai deux exemples seulement :

A la Chaux-de-Fonds, pour une place de remonteur, 250 ouvriers se présentèrent, il y a quelques jours. L'émigration atteint le chiffre de 10,000 personnes dans une année sur une population de trois millions d'habitants ; c'est presque le même total en proportion, qu'en Allemagne ; et il y a déjà plus de deux cent mille Suisses à l'étranger. Qu'on vienne donc nous chanter le patriotisme devant de semblables faits.

Aussi dans nos contrées horlogères, bien des indifférents commencent à réfléchir, bien des pères de familles sentent la colère leur monter au cœur devant le buffet qui se vide et le propriétaire rapace qui guette le terme.

Et des êtres jusqu'alors timides et résignés comme des moutons, songent aujourd'hui qu'ils ont chez eux un fusil et qu'étant le nombre ils pourraient bien être la force.

## Angleterre

Il n'y a plus de doute que les camarades de Walsall ont été victimes d'un guet-apens organisé par la police, — probablement en vue des élections, et que Coulon était l'agent employé par la police à cet effet. Nous avons maintenant l'aveu de la police elle-même.

Déjà le 15 janvier, lorsque Deakin fit sa longue déposition, il y mentionnait que c'est Coulon (dont il donnait l'adresse) qui avait écrit à Charles pour le charger de faire des bombes « pour la Russie », et que Charles, en ayant fait part aux camarades de Walsall, ceux ci acceptèrent de faire la commission.

La police se garda bien d'arrêter là-dessus Coulon qui, entre temps, cherchait à jeter la discorde entre les anarchistes de Londres, en voulant faire retomber sur des camarades, la responsabilité de la découverte du « complot ». Il ne prévoyait certainement pas que la police elle-même avouerait qu'elle avait attiré Deakin à Londres, pour le faire arrêter *sous prétexte de recel*, « car la loi de Londres donne plus de facilité sous ce rapport », ainsi que l'ont dit cyniquement le policier et le procureur devant les juges de Walsall.

Dès alors déjà le rôle de Coulon était évident. Mais à l'audience du 9 février, à Walsall, l'inspecteur de la police secrète, Melville, l'a avoué lui-même. Voici, d'ailleurs, la traduction littérale de ses réponses.

Melville, inspecteur du Scotland yard, dépose d'abord, comment le 5 décembre, il vint de Londres pour filer Battolla qui arrivait à Walsall pour cette affaire de bombes. Il raconte pas à pas ses mouvements et ceux des camarades le samedi et le dimanche suivant, jusqu'au départ de Battolla pour retourner à Londres. — « Le bonjour aux amis à Londres » disait Cailes au moment du départ. — Le club socialiste de Walsall fut surveillé pendant les quinze jours suivants et tous les mouvements des compagnons notés minutieusement.

Le 6 janvier, Deakin, porteur d'une bouteille de chloroforme, arrivait de Walsall à Londres — « C'était pour pouvoir l'arrêter à Londres qu'on l'avait fait venir » disait le policier de Walsall à une audience précédente. Rien de plus simple, en effet. On a besoin de relier Londres et Walsall, et Deakin part, vient à Londres, — le moindre désir de la police étant exécuté sans que les camarades se doutent que c'est la police qui tire les ficelles en dessous.

Batolla, toujours filé par la police, est à la station

d'arrivée (de Euston), comme il était convenu, pour recevoir Deakin et son chloroforme. Melville et d'autres mouchards sont là, épiant tous ses mouvements. Mais le train de Walsall arrive en retard ; entre temps un autre train arrive à la même plateforme, et Battolla n'y trouvant pas Deakin, s'en va, sans l'avoir rencontré.

Deakin arrive dix minutes plus tard, descend la rue Tottenham et demande où est la rue Windmill (le club *Autonomie*) Là dessus on l'arrête, on lui demande aussi ce qu'il a, et comme il refuse de dire d'où vient sa bouteille, on l'arrête comme recéleur, pour le libérer le lendemain et l'arrêter de suite pour l'affaire de Walsall.

Qui sait quelles étaient les intentions de la police et leur plan, déjoué par le fait que Battolla n'avait pas rencontré Deakin à la station! Coulon doit en savoir long à ce sujet.

Evidemment on trouve chez les accusés des numéros de l'*International*, de la *Tribune libre*, contenant des plans de faire sauter l'Opéra ou plutôt les visiteurs, etc., et la presse de raconter que les anarchistes « étrangers » se proposaient de faire sauter l'Opéra de Londres. Le plan était bien arrangé et réussissait très bien si Deakin n'avait raconté tout ce qu'il savait.

Enfin, Melville raconte comment il a arrêté Battolla, après quoi commence la « cross-examination », — c'est-à-dire les avocats, des accusés lui posent leurs questions pour lui tirer les vers du nez. C'est l'avocat Hompson qui s'en charge, et voici les réponses de Melville :

— « Oui, il a de l'expérience en pareilles affaires.

— « Il a été dans l'affaire Gallagher ». (Cette affaire Gallagher, la voici. On se souvient des deux explosions, l'une à la Tour de Londres, l'autre au Parlement, faites par l'Irlandais Gallagher et l'anglais Whitehead (nationalisé américain) de Birmingham. A la suite de cette affaire — à laquelle le gouvernement avait donné des proportions ridicules, mettant la troupe sur pied, sabre au clair, pour recevoir Whitehead amené de Birmingham — le Parlement fit en *une seule* nuit les trois lectures de la loi sur les explosibles, approuvés le lendemain par la Chambre des Lords. Cette loi est appliquée aujourd'hui aux compagnons de Walsall.)

Répondant aux autres questions de l'avocat, Melville continue :

— « Oui, il a connu l'anarchiste (?) Curtin ; il a logé dans la même maison ; ils prenaient leurs déjeûners ensemble ».

— « Il a aussi travaillé pour de pareilles affaires à l'étranger ; cependant pas pour le compte de gouvernements étrangers ».

— « Il connait Coulon depuis deux ans à peu près ; il a été quelquefois en sa compagnie. Ils n'ont jamais été ensemble au Scotland Yard. Il doute que Coulon y soit jamais allé ».

Question : — Avez-vous jamais donné du travail à Coulon ?

Réponse : — « Je ne peux pas le dire ».

Q. — Pouvez-vous affirmer sous serment que vous n'avez jamais donnée de travail à Coulon ?

R. — « Non ».

Questionné toujours,

R. — « Je ne peux pas affirmer sous serment que je n'ai pas payé d'argent à Coulon. J'en ai payé à des tas d'anarchistes ».

Q. — Voulez-vous affirmer sous serment que vous n'avez pas payé Coulon ?

R. — « Je ne crois pas que je sois dans l'obligation de nommer à qui j'ai payé de l'argent ».

Le procureur s'oppose à cette question. C'est une tentative de découvrir qui était le mouchard.

Le tribunal ne permet pas de poser cette question.

L'avocat Hompson : — « Tout ce qu'il y a de soupçonneux dans cette affaire est l'œuvre de Coulon, qui a été payé par la police ! »

Applaudissements dans l'audience qui sont arrêtés par la menace de faire évacuer de suite la salle.

L'avocat : — Ainsi il refuse de répondre !

Le procureur : — Non, le tribunal le dispense de répondre !

L'avocat, on le voit, est complet.

Enfin, l'avocat et le public se moquent de Melville qui a arrêté l'homme au grelot pour les lapins.

Il est démontré que la police a arrêté les accusés sans mandat du juge, mais le procureur remarque : « le fait ne change en rien le cas pour les accusés ».

Le mouchard en chef avoue aussi qu'il n'a pas perquisitionné la maison de Ditchfield, car il n'en avait pas besoin. En effet, il mit de suite la main sur le modèle : il savait dans quelle boîte le trouver !

Comme je le vois, l'affaire a été entièrement montée par la police — ce qui n'empêchera pas d'envoyer les accusés devant un jury qui les condamnera probablement.

* * *

UN AUTRE MOUCHARD

Voilà le fait — amusant, s'il n'était triste à constater — qui se passe le même jour à Birmingham, devant le tribunal de police, et que nous traduisons du même journal, le *Daily Post* de Birmingham.

On amène John Mac Cormack, — orateur anarchiste, très connu à Londres. Il ne donne pas l'adresse. Il habite Londres avec sa mère. La police l'a arrêté pour avoir été ivre et pour conduite désordonnée le lundi passé. A 10 h. 1/2 du soir, il faisait un violent discours sur l'Anarchie au coin de la rue. Il y avait une foule autour de lui. Il disait dans son discours que la Fédération anarchiste l'avait envoyé pour faire des discours à Birmingham et d'autres grandes villes. On l'a arrêté là-dessus.

Répondant aux juges, Mac Cormack dit : — « Je suis employé par le Scotland Yard et la police de Walsall pour recueillir des témoignages contre les accusés anarchistes de Walsall.

« J'ai rendu de bons services. Malheureusement, j'ai eu quelque argent le lundi, et j'ai fait des bêtises. Comme je me proposais de retourner à Londres et que lundi était mon dernier jour à Birmingham, j'ai bu de trop.

« Je le regrette beaucoup et je me suis promis de ne jamais boire : le vin me donne sur la tête.

« J'ai travaillé dur pour la police, l'inspecteur Melville du Scotland Yard, ainsi que l'inspecteur Taylor de Walsall peuvent le certifier.

« Je n'ai pas le sou pour retourner, et si je trouvais seulement l'argent, je retournerais de suite chez ma mère ».

Le tribunal le condamne à 5 shilings d'amende et aux dépens.

Voilà la vermine qui nous infecte, en Angleterre, comme ailleurs, et qui ici, du moins, se dénonce elle-même.

## Nouvelles-Hébrides

On prétend dans le monde politique que depuis l'occupation de l'Egypte par les Anglais et l'accord anglo-italien, la France et l'Angleterre sont en froid.

Ces pays s'entendent fort bien pourtant lorsqu'il s'agit de fusiller des noirs, de brûler leurs récoltes et de condamner les prisonniers.

Dégustez moi ce que la lettre suivante contient de civilisation :

Une correspondance privée arrivée à Marseille contient les renseignements suivants sur la dernière expédition qui a eu lieu aux Iles Hébrides et qui avait pour but de châtier l'assassinat de deux colons.

Les trois navires chargés de la répression étaient *Goldfinch* et *Cordelia*, croiseurs anglais, et la *Saône*, croiseur français.

Une compagnie de débarquement de la *Saône*, commandée par l'enseigne de vaisseau Romano, commença les opérations le matin, à deux heures, et brûla les plantations et le village d'Assaul, abandonné par les habitants.

Le lendemain, nos soldats remontaient en canot la rivière qui prolonge la baie de Port-Sandwich (Mallicolo) et arrivaient à Libongau, qu'ils brûlaient et où ils faisaient huit prisonniers. Ils s'enfonçaient ensuite dans la brousse et arrivaient à Ousvar, que les Anglais avaient déjà brûlé.

Une commission réunie le surlendemain à bord de la *Cordelia*, condamna les huit prisonniers à la déportation perpétuelle à Nouméa.

Les chefs indigènes appelés à bord ont été prévenus qu'à la première incartade, la répression s'étendrait dans un rayon de dix milles. Il se sont retirés vivement impressionnés, surtout par la marche audacieuse et rapide de nos marins dans la brousse.

(La dernière phrase est simplement destinée à faire avaler toutes les autres)

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Ne plus envoyer de correspondance à Barcelone-Gracia, pour le *Porvenir Anarquista*. Il y a danger.

* * *

Les camarades ont fait paraître un petit manifeste à la main à propos des exécutions de Xérès.

Les groupes qui en désireraient, n'ont qu'à écrire à Siguret, 35, rue Simart (Montmartre). C'est 3 fr. le mille, port compris.

* * *

Les groupes et compagnons qui correspondent avec le compagnon H. Auzer, sont informés que sa nouvelle adresse est boulevard du Nord, 26, à Béziers (Hérault).

* * *

Dijon. — Les camarades de Dijon, mettent à la disposition des groupes, un manifeste qu'ils ont fait tirer, au prix de 2 fr. le mille. S'adresser à Monot, ancienne salle des Ventes, rue Saint-Martin.

* * *

Nous avertissons les camarades qui nous ont demandé des *Almanach* Faure, que nous avons fait passer leurs demandes à Guillaume, 24, rue Ravenstein. Prière à ceux qui ne sont pas servis, de réclamer à cette adresse.

* * *

Dans un article sur les anarchistes espagnols, l'*Eclair* me fait déclarer que ceux-ci veulent réaliser l'Anarchie d'abord, puis se choisir un gouvernement (!) Le journal a confondu *forme économique* avec *forme gouvernementale*, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Ch. Malato.

* * *

Agen. — La nouvelle adresse du camarade E. Chavinier est 17, cours Voltaire, à Agen, à partir du 1er mars prochain. Prière aux camarades, groupes et journaux d'en prendre note.

## PETITE CORRESPONDANCE

M. à Agen. — Brochures envoyées. Avons remplacé par d'autres celles épuisées. 1789-1889, n'a pas été publié en brochures.

« Les Oifs ». — Vers trop incorrects.

D. à Patersac. — Dorénavant le journal sera expédié régulièrement.

« Perseguido », Buenos-Ayres. — Reçu 5 nacionales.

A. A. à Rouen. — Reçu 7,05.

B. à Dijon. — Aucun des individus en question n'est abonné. — Entendu pour le paiement.

B. à St-Pourçain. — « Travailleurs des villes » épuisés.

G. à Aix. — Nous rectifions l'erreur.

Aux Parias. — Bien long et bien vague, vers incorrects.

Entretien entre un chinois et un habitant de Paris. — Trop cathodique.

M. à Anduze. — Fait qu'il faudrait relever cent fois par jour.

L. à St-Vincent. — Un peu trop d'affirmation, pas assez d'argumentation.

M. à Dijon. — Reçu les deux envois.

M. à Nouancourt. — J'ai fait la commission à Rouen.

Termolet. — J'ai reçu ta lettre. Quoique connaissant ce Voltaire dont tu parles, je ne sais plus le titre ; d'ici peu tu le trouveras à cette place. Voir aussi la Bible, son immoralité, les Ruines de Volney et surtout la Religion d'André Lefèvre. Ecris moi désormais 42, rue de l'Echiquier à Paris. Tu peux annoncer mon prochain passage aux camarades.

Hélius. — Plus de Grève, recevra le journal le « Conscrit ».

B. et N. Suisse. — Envoyez renseignements chaque fois que vous pourrez.

V. à Maestricht. — P. à St-Nazaire. — D. à Puteaux. — L. à Toulon. — C. à Argenteuil. — G. à Brest. — B. à Escarbotin. — C. à Beuwez. — D. à Morlanwez. — H. G. à Biarritz. — N. à Foessang. — S. à Brest. — C. à Agen. — S. à Tarare. — M. à Fourchambault. — G. à Nîmes. — (2 paquets de cartes). — B. à Tours. — B. à Caen. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Samedi 27 février, grande soirée familiale suivie de bal, à 9 heures du soir, salle Léger, 108, rue du Temple.

Conférence, chants et poésies, bal de nuit.

Entrée : 50 centimes, pour les dames 0,25.

Choisy-le Roi. — Samedi 2 février, grand meeting, salle Colon, avenue de Paris, en face de la statue de Rouget de l'Isle, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : La Séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'Exécution des Anarchistes de Xérès.

Reims. — Les anarchistes de Reims sont invités à une réunion, samedi soir 27 février, au café Bonne-Semence, à 9 heures, rue Vauchelin de Roubaix, 36.

Bordeaux. — Tous les compagnons des groupes anarchistes et révolutionnaires sont convoqués pour le 28 de ce mois, à deux heures après-midi, salle Aux Chats, à l'effet de s'entendre pour la commémoration du 18 Mars 1871.

Le Havre. — Le groupe le *Surveno* se réunit tous les samedis, à 8 heures du soir, au Lilas, boulevard Tancarville.

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris — Impr. Habert, 34, rue des Trois-Bornes.

CINQUIÈME ANNÉE, N° 24 — DIX CENTIMES — DU 5 AU 11 MARS 89

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

**ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS**

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Beaucoup de dépositaires ne se décident à nous régler qu'après deux ou trois lettres de recommandations. Cela nous occasionne un travail inutile et des frais de timbre qui parfois nous font défaut pour l'expédition. Nous prévenons nos dépositaires que, dorénavant, tout envoi sera cessé dans la huitaine qui suivra toute demande de règlement restée sans réponse.*

*Nombre de nos abonnés ont aussi cinq et six mois de retard.*

*Nous commençons cette semaine la révision de leurs comptes.*

*Nous prions ceux qui trouveront un avis sur la bande de bien en vouloir tenir compte s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception.*

## LES GROUPEMENTS OUVRIERS

II

Il ne faut pas se le dissimuler, ce sont ces questions de salaire qui ont le privilège de secouer la torpeur des travailleurs, ce n'est donc qu'en s'intéressant aux questions qui les passionnent que l'on arrivera à s'en faire écouter.

Avant d'essayer de leur démontrer que ces réformes sont illusoires, il faut, dans les milieux où l'on croit sérieusement aux réformes, avoir su se faire connaître et estimer avant que d'attaquer de front, ce qu'ils croient être le moyen de leur émancipation.

Nous ne voulons pas dire non plus que tous les anarchistes doivent se consacrer à cette besogne, que tous les efforts doivent converger à se faire admettre dans les syndicats. Nous parlons pour ceux qui ont de l'activité à dépenser, pour ceux qui sont aptes à prendre la parole dans les groupes, les réunions, pour ceux qui, impatients de ne pas voir les idées avancer davantage dans leurs lignes générales, se plaignent que l'on ne marche pas.

Les anarchistes, en tant qu'anarchistes, doivent rester cantonnés dans leur intransigeance. Mais si des principes, bien arrêtés, les empêchent de prendre part à une campagne qui tendrait à faire croire aux travailleurs que la fin de leurs maux est dans une concession arrachée à leurs exploiteurs, nous l'avons dit plus haut : il ne faut pas oublier qu'en tant que travailleurs, faisant partie d'une corporation, ils sont forcés de prendre part à ces grèves suscitées pour obtenir une concession, que ce serait une très mauvaise tactique d'aller combattre ces concessions demandées, pendant que les travailleurs luttent pour arracher ce qu'ils peuvent à leurs exploiteurs.

Encore une fois, il n'y a qu'un moyen de le faire sans que les travailleurs vous prennent pour des émissaires des patrons, c'est d'avoir acquis, comme individus, assez de sympathies, par les services rendus dans leurs groupes, pour qu'ils vous laissent parler sans se tromper sur vos intentions.

---

Ainsi, supposons une corporation en grève pour obtenir une augmentation de salaire, il est de toute évidence que si les anarchistes allaient de but en blanc combattre ce désir d'amélioration, se poser en adversaires de la grève, les grévistes les prendraient, cela ne fait aucun doute, pour des émissaires des patrons. Plus leurs déclamations seraient furibondes, plus ils parleraient d'incendier les usines et de tuer tous les patrons, plus ils auraient de chances d'être traités de provocateurs, sans obtenir aucun résultat appréciable pour la diffusion des idées anarchistes.

C'est bien à cause de cette impuissance des anarchistes qui, ayant jusqu'ici négligé de se faire connaître dans leurs corporations, n'ont pu pénétrer dans les grandes grèves qui se sont faites, et ont dû assister, impuissants, aux manœuvres des endormeurs qui eux, se sont réunis et rendus nécessaires dans les syndicats.

Mais, supposons, au contraire, des anarchistes ayant su se rendre utiles dans certains groupements corporatifs, ayant su, tout en ne déviant pas d'une ligne de leurs principes, acquérir la sympathie de leurs camarades de chaîne, par les services rendus à l'organisation ouvrière.

La grève se présente, les anarchistes étant connus, il n'y a nulle suspicion contre eux, ils peuvent prendre la parole, développer leurs idées, sans courir le risque d'être hués. Et croit-on, que cela n'aurait pas de fruits pour l'avenir, s'ils pouvaient faire une déclaration comme suit :

« Camarades ! ceux qui viennent vous faire espérer votre émancipation, en vous lançant dans la revendication de la réduction des heures de travail ; ceux qui vous font espérer un changement de situation dans l'élévation des salaires, se trompent et vous trompent en même temps.

« Etant donné, l'armée des sans-travail et l'énorme développement de l'outillage mécanique, il est probable que votre grève va avorter, vous allez souffrir quatre, cinq, six semaines de privations et de misère pour aboutir à rentrer dans vos bagnes aux conditions que vos exploiteurs voudront bien vous accorder.

« Si, par extraordinaire, vous gagnez, sachez et persuadez-vous bien que l'amélioration obtenue ne sera que momentanée, et qu'une nouvelle baisse ne tardera pas à vous ramener au point de départ, à moins que ce ne soit l'élévation graduelle du prix des denrées qui vous force à demander une nouvelle augmentation de salaire, à entamer une nouvelle lutte, d'endurer de nouvelles privations pour tenter d'obtenir un succès tout aussi éphémère, et toujours très aléatoire.

« Nous ne croyons donc pas à la réalité du succès espéré, seulement, comme vos revendications sont légitimes, comme après tout, la lutte contre les exploiteurs est toujours bonne à soutenir, nous vous apportons notre concours, celui de nos camarades en communion d'idées avec nous, vous demandant seulement, une fois la lutte terminée, de réfléchir à ce que nous vous disons aujourd'hui ».

Et alors, on voit d'ici, la marge qu'il y aurait ensuite, pour développer les théories anarchistes sur l'antagonisme du Capital et du Travail, sur la possibilité, pour ce dernier, de ne s'émanciper qu'en supprimant l'exploitation qui pèse sur lui au nom du premier.

---

Avec un langage et une attitude semblables, dans les mouvements ouvriers, les anarchistes seraient sûrs d'être toujours écoutés ; en se rendant utiles eux-mêmes, ils empêcheraient les endormeurs de prendre une prépondérance si néfaste et, n'oublions pas surtout, qu'une grève peut rapidement tourner en conflit avec l'autorité, que ce sont ces conflits qui peuvent amener le commencement de la révolution, qu'il y a tout avantage à ce que la révolution débute par un conflit économique au lieu d'un conflit politique.

Le point de départ peut avoir une influence capitale sur sa marche. Provenant d'une cause politique, les anarchistes auraient, en prenant part au conflit, à lutter péniblement pour l'entraîner sur le terrain économique, si la révolution débute sur ce dernier terrain, elle n'aurait qu'à suivre sa marche régulière.

Mais, sans espérer tant que cela, il est une chose certaine, c'est quand, une fois désabusés, les travailleurs verraient s'accomplir les prévisions de ceux qui leur auraient dit la vérité, ils en viendraient à réfléchir sur les idées émises par eux, et ceux dont le tempérament serait porté vers la lutte, ne tarderaient pas à se faire les propagateurs des idées qui les auraient fait réfléchir.

Ce que nous devons chercher, nous, anarchistes, ce ne sont pas les succès immédiats, les applaudissements spontanés des foules ; c'est à susciter la réflexion que nous devons viser Nous semons à droite et à gauche le grain de l'idée ; au temps et à la réflexion de le faire germer et fructifier en actes.

(*A suivre*)

## A BERLIN

Malgré des lois draconiennes contre les socialistes et dont les anarchistes avaient à souffrir plus que qui que ce soit ; malgré les mensonges, les calomnies et l'intolérance des social-démocrates qui sont arrivés à enrégimenter les travailleurs, à les faire mouvoir et à les faire penser selon le mot-d'ordre qu'ils leur envoient, malgré les préjugés, malgré tout, les idées anarchistes ont fait sourdement leur œuvre en Allemagne, la misère poussant

les misérables dans la rue, ce n'est pas à l'hôtel de ville qu'ils ont couru, ce n'est pas seulement contre les hommes politiques qu'ils ont manifesté, c'est un commencement de reprise de possession qu'ils ont tenté d'exécuter en s'emparant, dans les magasins, de ce dont ils avaient besoin.

Certes, cela est peu de chose, le principe de la propriété individuelle ne se trouverait que peu compromis, si ça en restait là. Si la Révolution se bornait à vider les magasins, cela n'ébranlerait pas l'institution. Il y a les paperasses qui établissent sa constitution, le cadastre qui délimite les possessions, seraient toujours là pour étayer les prétentions de ceux qui jouissent des privilèges de la Société actuelle et veulent la maintenir, mais tels quels, les faits de cette explosion de colère prouvent un état d'esprit particulier et font augurer pour la révolution prochaine et prouve surtout que le peuple commence à échapper aux endormeurs du socialisme étatiste qui voudraient voir le peuple n'accomplir que ce qu'ils ont décrété.

Aussi, ayant recours à leurs armes habituelles : le mensonge et la calomnie, ils se sont empressés de déclarer que les faits dont Berlin avait été le théâtre, étaient le fait de « la lie de la population. »

Voilà bien un langage de gouvernants et leurs proclamations invitant le peuple à rester tranquille pourraient être contresignées Guillaume. Ce qui prouve bien que les gouvernants, quels qu'ils soient, d'où qu'ils sortent, quoi qu'ils veulent, sont bien les mêmes et arrivent toujours à s'entendre... sur le dos du travailleur.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Même les avocats peuvent dire la vérité.

Nous la trouvons cette fois dans les paroles du défenseur de Vaubourg, disputant à la peine de mort cette victime d'une société corruptrice :

« Vous, messieurs les jurés, vous pouvez le mépriser, moi, je plains ce misérable, un intermédiaire entre le cheval de labour et la machine qui travaille quinze heures par jour à soulever des fardeaux de 120 kilos, pour gagner les cent sous qui l'empêcheront de mourir de faim.

« Je le plains, parce que je sens en lui la chair humaine qui souffre. »

***

Des voitures enrubannées et pavoisées qu'une bruyante fanfare accompagne, sillonnent les rues de Paris.

Ce sont les conscrits.

Des voitures enrubannées et pavoisées qu'une bruyante fanfare accompagne (certaines fois, du moins, c'est arrivé rue d'Angoulême) sillonnent les rues de Paris.

Ce sont les animaux gras.

Le patriotisme peut souffrir de ce rapprochement, la raison n'y trouve rien à reprendre. Chair à étal, chair à canon ! c'est toujours de la viande promise à l'abattoir.

Devant qu'on vous égorge — ô bœufs, ô conscrits, — promenez-vous à travers Paris dans des voitures enrubannées et pavoisées qu'une bruyante fanfare accompagne.

(*L'Eclair*)

***

Reims. — Le vendredi 12 février, le camarade Joseph Bourgner était invité à se rendre à l'Hôtel-de-Ville, afin de tirer au sort.

Il s'y est rendu, et a refusé d'y participer, déclarant qu'il était anarchiste et qu'il réclamait la suppression des frontières et des armées permanentes. Il fut arrêté sur le champ, et fut conduit chez le procureur général, qui lui fit subir un interrogatoire auquel notre ami n'a pas daigné répondre.

Avant l'heure du tirage, il vendait le journal le *Conscrit*. Pour ce fait, il fut conduit deux fois chez le commissaire central, ses journaux lui furent enlevés, c'est-à-dire saisis.

Le lendemain samedi, il recevait deux feuilles d'huissier, l'invitant à se présenter le vendredi 19 courant, au palais du mensonge, afin d'être interrogé par la cour d'assises de la Marne.

Il y avait un grand nombre de mouchards dans la salle.

Lorsque le procureur de la République eut la parole pour faire son réquisitoire, il déclara ceci :

« Puisque les anarchistes, qui repoussent la légalité, viennent aujourd'hui de s'en servir en tournant la loi, moi, à mon tour, je m'en servirai pour combattre ces énergumènes dangereux, et je déclare que plus jamais ils ne pourront se réunir ».

Il a dit également qu'on pouvait discuter avec les socialistes, qui sont des ouvriers sérieux, tandis que les anarchistes, qui ne veulent ni police, ni armée, veulent la même chose que les malfaiteurs et les voleurs qui ont peur de ces institutions.

Puis, il fit une charge contre la propagande par le fait.

Notre camarade a été condamné à un an de prison et cent francs d'amende.

Bourgner était poursuivi pour excitation au meurtre, cris séditieux.

Après l'audience, les mouchards filent les camarades qui leur sont connus, parce que la police à Reims est forte, et il arrive que ces flandrins de la rue ne savent que faire certains jours.

***

Roubaix. — Les compagnons Vercruysse et Delescluze s'étaient rendus dans un cabaret pour y vendre des journaux, lorsqu'un camarade les invita à prendre un verre de bière, à peine étaient-ils entrés que sept individus — des socialistes — leur sautaient dessus, et, après les avoir roués de coups, allaient quérir la police pour les faire arrêter.

Les policiers, après s'être fait expliquer la scène, reconnurent que le bon droit était du côté de nos camarades et les laissèrent libres. Mais, le lendemain, le commissaire les fit arrêter, ils viennent d'être condamnés : Vercruysse à un mois de prison, et Delescluse à dix jours.

Le seul témoin qui pouvait témoigner en faveur de nos camarades, étant belge, fut menacé d'être expulsé.

Les socialistes se mettent quatre contre un pour assommer les anarchistes et après, réclament le concours de la police, ils viendront dire après que ce sont les anarchistes qui sont des mouchards.

***

Valence d'Agen. — Jeudi dernier, le compagnon Liard est venu à Valence donner une conférence dans la salle des fêtes du café Cécilien.

Le public était peu nombreux, mais s'est montré sympathique aux idées.

L'orateur, après avoir démontré, d'une façon péremptoire, que tous les rouages de notre vieille société sont inutiles, dangereux et onéreux pour la grande masse des travailleurs, tyranniques pour tous, en arriva à conclure qu'il fallait jeter bas cet amoncellement d'ordures, si nous ne voulions en être empestés tous à la fin.

Pendant dix minutes, il insista pour demander des contradicteurs s'il s'en trouvait dans la salle, mais aucun des bourgeois ne répondit.

La réunion se termina dans la salle du café, où plusieurs personnes qui avaient assisté à la conférence, interrogèrent le camarade Liard sur les points qui leur semblaient obscurs, le camarade répondit à merveille, et les assistants l'engagèrent à revenir à Valence.

***

Dijon. — On se rappelle le compagnon Mertz, qui avait protesté contre le tirage au sort, il y a deux ans, et avait refusé de rejoindre son corps. Cette année c'est son frère qui vient d'accomplir le même acte.

On venait de l'appeler. Mertz se présenta devant le secrétaire général. « Avez-vous des réclamations à faire ? » lui dit ce dernier.

— J'ai un frère au service, répondit Mertz ; puis il se disposait à partir.

— Attendez, lui dit le secrétaire général.

— Non, riposta Mertz, en descendant les escaliers; je proteste contre le tirage au sort, vive l'anarchie !

Les gendarmes s'approchèrent aussitôt pour l'empêcher de sortir, et l'un d'eux le garda à vue.

Le maire Bordet, tira pour Georges Alfred Mertz et ramena le numéro 110 ; il y a deux ans, l'adjoint Rouillon, qui avait tiré pour Georges-Philippe, avait ramené le numéro 107.

Le secrétaire général avait à peine fait connaître le numéro échu à Alfred Mertz, qu'un compagnon le trouvant dans le fond de la salle, bouscula quelque peu les personnes qui étaient devant lui en disant : « Ça fait tout de même déranger du monde, ces anarchistes », puis, se précipitant vers le conscrit, il ajouta : « Je me rends solidaire de sa cause ».

Après avoir fait garder les deux compagnons pendant quelques instants, M. Alexandre ordonna aux gendarmes de les laisser partir.

***

Le Havre. — Des placards anti-patriotes adressés aux conscrits avaient été distribués dans cette ville. Le camarade Lepiez, poursuivi comme en étant l'auteur, doit comparaître aux prochaines assises de Rouen.

Un autre manifeste, autographié aussi, relatant l'assassinat de nos camarades de Xérès, a été également affiché.

## Allemagne

Voici ce que nous relevons dans les journaux bourgeois au sujet des événements de Berlin :

Berlin, 26 février. — Les troubles qui se sont produits à Berlin, hier et aujourd'hui, ont rejeté à l'arrière-plan toutes les autres questions politiques.

Comme aux journées de mars 1848, personne ne prévoyait cette émeute qui s'explique pourtant.

La misère, le chômage, le renchérissement de la vie ont atteint cruellement les classes ouvrières pendant cet hiver surtout.

Beaucoup, parmi ceux qui demandent du pain, ont vraiment l'estomac vide. Or, la faim est une bien mauvaise conseillère, surtout à l'époque actuelle où les théories anarchistes sont en faveur.

Depuis des mois entiers la presse socialiste prêche la haine, non seulement contre les bourgeois, mais contre tous ceux qui possèdent quelque chose. Comment s'étonner, aujourd'hui, qu'après avoir semé le vent on récolte la tempête ?

(*Le Matin*)

Voici les événements :

En sortant d'une réunion des ouvriers sans travail qui avait eu lieu à Friedrechshain, une bande d'environ trois cents ouvriers, s'est dirigée vers le château royal, dans le but de faire une manifestation et de réclamer de l'ouvrage.

Cette bande grossie bientôt par de nombreux curieux, a pu parvenir sans encombre jusque sur la promenade des Tilleuls, entre le pont du château et le coin de la Charlottenstrasse.

Mais arrivée à ce point, la police est accourue pour barrer la route au cortège et l'empêcher de parvenir jusqu'au château.

Il s'est produit une bagarre assez vive entre la police et les manifestants, qui refusaient de se retirer. Une trentaine d'arrestations ont été opérées.

Les manifestants se sont alors dispersés dans toutes les directions. On assure que plusieurs agents de police et plusieurs grévistes ont été blessés dans la collision qui s'est produite.

Mais les événements de la journée ont provoqué sur la plus vive agitation dans les quartiers populeux de la capitale.

De nombreux attroupements se formaient dans les rues, et des orateurs improvisés excitaient les ouvriers sans travail à manifester.

Sous l'influence de ces exhortations, diverses bandes se sont formées et se sont dirigées vers les quartiers riches de la ville.

Sur leur chemin, les manifestants ont brisé les devantures des boutiques et pillé de nombreux magasins de bijoutiers, de tailleurs, de boucherie et de boulangerie.

Ils se sont emparés des marchandises qu'ils ont emportées. C'est principalement du côté du théâtre de la Résidence et du théâtre Walner que les désordres ont été plus graves.

Tout d'abord, la police a été débordée par l'envahissement inattendu des émeutiers.

Mais une fois que l'alarme eut été donnée, des renforts arrivèrent rapidement et l'on put procéder à l'arrestation de nombreux émeutiers.

Mais dans plusieurs endroits la police a eu beaucoup de peine à rétablir l'ordre. Il s'est produit de véritables batailles et l'on signale de nombreux blessés dans les deux camps.

Les dégats matériels sont considérables.

Afin de prévenir de nouveaux désordres, la police a fortement occupé tous les quartiers et principalement les faubourgs ouvriers.

A voir ce déploiement de forces on dirait que la ville est en état de siège.

*(L'Eclair)*

Berlin, 26 février. — J'ai parcouru ce matin les rues qui furent hier soir et dans la nuit le principal théâtre des scènes de désordres. Elles portent encore les traces du vandalisme des pillards.

Ce sont surtout les devantures des boulangers, des bouchers et des horlogers qui ont eu le plus à souffrir.

Sauf l'animation présentée par les curieux, l'ordre le plus absolu n'a cessé de régner durant les premières heures de la matinée aux abords du palais royal et sous les Tilleuls. On ne voyait que des curieux inoffensifs mais point de manifestants.

Tout à coup, vers dix heures, la situation a changé.

Des groupes d'émeutiers, les vêtements en lambeaux et maculés de boue, se sont mêlés à la foule.

Dès lors, les manifestations et les bagarres ont recommencé de plus belle et duré toute l'après-midi.

Presque simultanément des attroupements d'émeutiers se sont formés près de la porte de Brandebourg, devant le musée, à la Schlossfrechert et sur la place de l'Opéra.

Mais il n'y a pas eu de sérieux désordres ; les assistants, qui étaient du reste renforcés de nombreux curieux, se sont dispersés à la première sommation.

Vers onze heures, un attroupement s'est de nouveau formé à la place de l'Opéra. Les manifestants ont refusé de se rendre aux injonctions qui leur étaient faites de se disperser. La police a aussitôt chargé à l'arme blanche. Sept arrestations ont été opérées.

Un nouveau conflit s'est produit à midi et demi, pendant que la garde montante se rendait au château royal.

L'empereur étant sorti du château avec sa suite pour aller faire sa promenade au Lustgarten, un remous s'est produit dans la foule sur son passage.

Tout le long de la promenade des Tilleuls, des vivats enthousiastes ont salué le souverain qui portait l'uniforme des cuirassiers et se montrait souriant ; il y a eu peu de manifestations hostiles.

Mais bientôt la nouvelle s'est répandue en ville que l'empereur était sorti comme d'ordinaire. Dès lors, tous les émeutiers qui s'étaient dispersés dans les différents quartiers se sont portés aux abords du palais royal pour attendre la rentrée du souverain.

Leurs bandes ont grossi à vue d'œil et la foule est devenue de plus en plus houleuse. Les émeutiers ont commencé à huer les agents.

Abrités derrière les statues et les massifs du Lustgarten, ils poussaient des clameurs assourdissantes.

Vers 4 heures, lorsque l'empereur, de retour de sa promenade, a paru de nouveau, il a été accueilli cette fois par des sifflets tout aussi nourris que les acclamations.

Aussitôt les agents se sont précipités et ont fortement bousculé les manifestants.

L'empereur, très nerveux, mais s'efforçant de paraître très calme, a pu rentrer au château sans autre incident.

Après le passage de l'empereur, la foule s'est peu à peu écoulée. Les émeutiers se sont alors portés dans les environs de Rosenthaler-Strasse, où ils ont recommencé les scènes de désordre et de pillage d'hier soir.

Les gardes de police à cheval sont aussitôt arrivés au galop et ont chargé la foule.

La mêlée a été très vive et il y a eu de part et d'autre des blessés. La police a pu cependant prendre le dessus après avoir opéré plusieurs arrestations.

A la dernière heure on signale encore d'autres conflits dans différents endroits.

Cette persistance des émeutiers commence à inquiéter sérieusement des Berlinois.

*(L'Eclair).*

Berlin, 27 février. — La matinée d'aujourd'hui a été, comme celle d'hier, assez tranquille. C'est seulement à la garde montante que la foule s'est portée de nouveau aux abords du château royal.

De même que la veille, les émeutiers ont commencé insensiblement à se grouper, par bandes, dans l'espace compris entre le dôme, le musée et le château, ainsi que sur les berges de la Sprée. A la sortie des ateliers ils ont été renforcés par de nombreux ouvriers. Lorsqu'ils se sont sentis en force, ils ont recommencé les hostilités contre la police. Dès lors, on a pu assister aux mêmes scènes qu'hier. Les émeutiers huaient les agents, leur lançaient des pierres et se retiraient lorsque les charges commençaient.

Vers trois heures, une collision se produit place du Château. Les agents de police, exaspérés par les insultes de la foule, chargent avec la plus grande vigueur. Ils frappent à grands coups de sabre tous les manifestants qu'ils rencontrent.

Il y a eu plusieurs blessés, et ce soir encore, on voyait sur le théâtre de l'échauffourée de larges flaques de sang.

Repoussés de la place du Château, les émeutiers sont allés se reformer un peu plus loin. A ce moment, les enfants des écoles communales, heureux de faire du tapage, viennent se mêler aux manifestants.

Tout à coup l'attitude de la foule est devenue si menaçante que la police s'est vue dans l'obligation de demander du renfort.

Adoptant la même tactique que la veille, les émeutiers ont commencé aux approches de la nuit à évacuer les parages du Château. Des bandes assez nombreuses ont traversé en se retirant la place de l'Opéra et les rues avoisinantes sans être trop inquiétées.

A la nuit le théâtre des manifestations s'est trouvé déplacé. De nouveaux rassemblements d'émeutiers se sont formés dans les quartiers nord-ouest de la ville. Il y a eu encore une nouvelle collision sanglante entre la police et les manifestants devant le Haskescher-Markt.

Les agents, énervés, ont usé sans ménagement de leurs sabres pour disperser tous les rassemblements.

A la dernière heure, on signale encore de nouveaux désordres dans la Rosenthaler-Strasse.

*(L'Eclair)*

Il semble qu'un mot d'ordre ait été donné pour atténuer, autant que possible, l'importance des événements dont Berlin a été le théâtre. Afin de ne pas alarmer la province on continue, du côté gouvernemental, à travestir la vérité.

C'est ainsi qu'une statistique officielle prétend qu'il ne se trouve actuellement dans les hôpitaux que vingt personnes blessées pendant les derniers troubles. Ce chiffre est ridicule.

Je sais de source certaine que dans la seule soirée de samedi, plus de quarante émeutiers terriblement maltraités par la police ont été transportés à l'hôpital. On peut juger par là de la créance qu'il faut accorder aux communications officielles. En réalité le nombre des blessés a été très considérable.

Indépendamment de ceux transportés dans les hôpitaux, il y en a encore beaucoup d'autres qui se gardent bien de venir faire leur déclaration à la police.

Les dégâts causés par les émeutiers sont aussi très importants. Comme la ville est responsable, les victimes ont commencé à adresser leurs réclamations à la municipalité.

On assure qu'il y en a déjà pour près de cent mille francs.

Le premier bourgmestre de Berlin, M. de Forkenbeck, a été officieusement invité à prendre des mesures pour procurer du travail aux ouvriers.

Le Conseil municipal va se réunir incessamment pour voter des crédits destinés à l'exécution du projet d'agrandissement du port de la Sprée. Ces travaux sont très importants et procureront de l'ouvrage à de nombreux ouvriers.

*(L'Eclair)*

Les deux derniers paragraphes de l'information ci-dessus, prouvent que la violence a du bon.

Les travailleurs auraient été bien sages, auraient nommé des délégués pour aller porter leurs doléances aux autorités constituées, celles-ci, au cas où on aurait daigné recevoir lesdits délégués, les auraient assuré de toute leur bonne volonté, auraient sympathisé à leurs souffrances, les engageant à souffrir encore et à patienter, et les auraient ainsi mis poliment à la porte avec des promesses jamais exécutées.

Les travailleurs montrent les dents, la bourgeoisie prend la frousse et va essayer de trouver du travail aux inoccupés.

Cela aura peu d'effet, vu qu'il est impossible à la bourgeoisie de pallier aux misères que crée sa rapacité et qui sont inhérentes à l'organisation sociale elle-même, mais après avoir appris qu'il vaut mieux prendre que demander.

Espérons que les travailleurs feront un pas de plus et qu'ils finiront par jeter bas toute l'organisation bourgeoise.

## Autriche-Hongrie

Le correspondant du *Times* à Vienne rappelle qu'il y a quelques années, le docteur allemand Hertzka publia un livre intitulé *Pays libre*, dans lequel il proposait la formation d'un Etat idéal où chacun jouirait d'une pleine liberté, vivrait du fruit de son travail individuel, et où toute propriété réelle serait en commun.

Il vient de se constituer à Vienne une association pour l'établissement d'une colonie organisée d'après les données du livre de M. Hertzka.

Le territoire choisi pour cette tentative est situé dans la région du mont Kenia, c'est-à-dire dans les hauts plateaux équatoriaux compris dans la sphère d'influence de la Grande-Bretagne, à l'est de l'Afrique.

Un millier de personnes sont déjà associées pour la réalisation de ce plan, et elles espèrent trouver des partisans de leur idée en Angleterre. Leur capital n'est encore que de 50,000 francs, don d'un seul enthousiaste.

*(Le Temps.)*

## Australie

Le Parti ouvrier au Parlement de la Nouvelle-Galles du Sud, qui ne comprend pas moins de [illegible] socialistes, vient d'être battu sur la question de [illegible].

Ces socialistes, un peu partout coutumiers du fait, ont négligé au moment du vote d'obéir au mandat impératif qui leur était contre toute compromission avec le gouvernement. Aussi nombre d'entre eux ont-ils été détournés de cette perte de mémoire par quelques [illegible].

Le gouvernement de Victoria a rejeté le principe du suffrage [illegible] au grand mécontentement de ceux qui étaient encore à cette pensée. Aussi les élections générales qui auront lieu au mois de février ne se passeront pas sans troubles sérieux : le peuple est exaspéré de la misère toujours croissante.

Autrefois les mécontents de l'Etat de Victoria avaient la ressource de se réfugier dans la Nouvelle-Galles du Sud où les conditions de la vie étaient plus avantageuses, mais le nouveau tarif ayant à peu près égalisé dans les deux pays les difficultés du gagne-pain, les salaires sont tombés considérablement, et de plus aux départs des [illegible]. Quand sera arrivée l'époque de l'année où ceux-ci viennent chercher de l'ouvrage, la plupart n'en trouveront pas, et l'irritation générale augmentera d'autant, car les loueurs ne sont pas gens à s'accommoder plus longtemps de l'ordre et de la légalité.

La situation est des plus tendues, et nous pourrions saluer avec enthousiasme la révolution qui s'avance, si nous ne craignions que les premiers résultats n'en soient acquis à la réaction, notre peuple ne comprenant pas encore ses véritables intérêts.

## Tonkin

Un exemple de civilisation :

Les richesses trouvées dans les villes tonkinoises lors de la conquête [illegible].

On le gardait au ministère, mais quelqu'un ayant mangé le morceau, on vient de publier le tableau des ayants droits à tous ceux présents au Tonkin du 25 avril 1882 au 17 octobre 1884, et qui ont assisté aux prises des citadelles.

Les quotités attribuées aux soldats varient de 161 fr. 44 par homme (prise de Nam-Dinh) à 0 fr. 11 (prise de Thin Guyen).

Il ne faudrait pas jurer que rien n'est resté en route.

Du reste, personne n'ignore que la propriété a son fondement légitime dans le travail..., etc. — Dans le meurtre et le rapt plutôt !

## Chili

Santiago. — Décidément il est temps que je vous donne quelques détails sur les événements du Chili qui viennent de se produire, et dont j'ai été témoin depuis mon arrivée.

Le pouvoir dictatorial représenté par El Señor Balmaceda, président de la République, était en opposition avec la majorité du pouvoir législatif représenté par le Congrès, et ce dernier, après avoir soulevé l'escadre et l'armée, s'était retiré à Iquique, et s'était emparé de la douane qui produit dans ce pays

d'assez jolis deniers mensuels provenant de la sueur des travailleurs.

Enfin, après huit longs mois de tiraillements de part et d'autre le dénouement fatal est arrivé et a coûté la vie à plus de 8,000 personnes dans les batailles de Concon et la Placilla (27 29 août).

Je ne m'étendrai pas sur les diverses lois et décrets du fameux dictateur Balmaceda, émule de Badinguet et consort, il me suffira de vous dire que pendant plus de six mois, la vie était devenue impossible pour les travailleurs en général.

Enfin, le 29 août l'opposition, c'est-à-dire les révolutionnaires à la tête desquels se trouve le clergé (car ce n'est pas une révolution sociale qui a eu lieu ici, mais une révolution banquiste-cafarde-cléricale) arrivait au pouvoir, et le peuple superstitieux et cafard pillait et saccageait partout où il pouvait, je dois vous signaler la conduite du consul de France à Valparaiso, qui s'est fait garder par les marins de l'escadre française et les pompiers, il est vrai que pour ce fumiste sa sécurité passe avant celle de ses compatriotes.

A quoi donc sont bons les consuls ? si ce n'est comme toute législature assise ou debout à manger au ratelier.

Depuis l'arrivée de la cléricafarde opposition nous sommes gratifiés tous les dimanches de la parade dite « Messe de Campagne » au milieu de la ville (Alameda de las Delicias).

Ceci vous donne une idée de cette révolution ; aussi nous ne sommes nullement étonnés que la presse européenne chante un hosanna pour le Chili.

Les exploiteurs français préparent une grande fête au bénéfice des blessés de la révolution, quant aux ouvriers exploités peu importe qu'ils s'escriment depuis cinq heures du matin jusqu'à sept heures du soir pour une modique et dérisoire somme (1 piastre 50, soit 2 fr. 80).

Je dois, en passant, vous donner un aperçu de la fumisterie qu'ont faite messieurs les exploiteurs français, le jour de la fête de la bourgeoisie (14 juillet), ces crétins (l'expression est encore trop douce) avaient annoncé à grands renforts de grosse caisse, de publications, et d'annonces par la voie de la presse, que ce jour là une grande distribution de secours serait faite dans les bureaux de la France, aux malheureux français, et qu'en outre seraient dégagés tous les billets des Mont-de-Piété, consistant en linges, outils, livres, etc.

Les malheureux, par ce temps-là, ne manquaient pas ; la distribution était dérisoire (1 piastre, qui valait alors 1 fr. 40) ; les billets des Mont-de-Piété étaient ramassés par la commission des fumistes de la fête bourgeoise, qui les ont gardé quarante-huit heures et les ont rendus aux malheureux, répondant à celui qui avait du linge qu'on ne dégageait que les outils, et à ceux qui avaient des outils engagés, qu'on ne dégageait que le linge ; en somme ils se sont repus pendant quarante-huit heures de la misère ; mais cela ne leur a pas empêché de banqueter et de porter des toasts à la France, au fumiste Carnot, à la liberté, l'égalité et la fraternité des peuples, et à la future revanche.

Nous aussi, nous l'aurons, notre revanche, mais croyez-le, messieurs les voleurs, elle sera contre les exploiteurs.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*Une fois de plus, nous recommandons aux camarades de détruire les correspondances qu'ils peuvent avoir entre eux, même si cette correspondance n'a pas trait à l'idée. Urgence.*

***

Besançon. — Le groupe besantin, désireux de profiter de la crise qui sévit actuellement sur la contrée, et de l'agitation qu'elle produit, pour faire de la propagande, mais trop pauvre lui-même, pour disposer de ressources bien grandes, informe les compagnons qui pourraient disposer de journaux, de brochures et manifestes, de les adresser au compagnon A. Range, 6, rue de Viguier.

***

Un camarade, auquel nous avions prêté les quatre premières années du *Révolté*, nous a égaré cette collection.

Prière aux camarades qui posséderaient des numéros isolés des années 79, 80, 81 et 82, dont ils pourraient disposer, de bien vouloir nous les faire parvenir afin que nous puissions reconstituer cette collection qui nous est indispensable.

***

Désireux, autant que possible, de mettre leurs livres à la portée des petites bourses, MM. Hamon et Bachot, offrent aux lecteurs de la *Révolte* : La *France politique et sociale*, 1891 2 volumes au prix de 4 francs, et *Ministère et Mélinite*, 1 volume au prix de 2 francs.

Ces deux livres, sans être anarchistes, sont de ces livres que les anarchistes peuvent lire avec fruit, ils y trouveront nombre de documents contre l'organisation sociale actuelle.

Nos lecteurs peuvent, en se réclamant de la *Révolte*, adresser directement leurs demandes à M. Savine, éditeur, rue des Pyramides, 12.

***

Le compagnon Darnaud prévient ses correspondants qu'il ne pourra leur répondre qu'autant qu'ils lui donneront de nouveau leur adresse.

***

Nous avons reçu d'Alais, pour les camarades arrêtés à Rome, la somme de 7 fr. 50, que nous avons transmise à la commission qui s'est formée à cet effet.

***

Lille. — Le groupe en formation, *Les Semeurs d'Idées*, groupe de propagande par l'écrit, informe les camarades qui voudraient faire partie du groupe que l'on n'acceptera que des hommes résolus à ne pas perdre leurs soirées en discussions oiseuses, et décidés à faire de la bonne besogne pour la propagation de nos idées.

Adresser lettres et correspondances à Havez de Pierre, à Thumesnil, hameau de la Jappe-Lille (Nord).

Pour le local, à Roma s, rue de Juliers, 28.

Le *Pot à Colle*, *l'Endehors*, l'Almanach anarchiste, sont priés d'envoyer un exemple, ils seraient soldés par la voie du *Père Peinard*.

## BIBLIOGRAPHIE

*La Vie brutale*, par Jean Reibrach, chez Charpentier, 1 volume.

C'est un recueil de petites nouvelles dont nous avons donné quelques-unes : *En Cages*, *le Frère*, *A l'Eau*, et dont quelques autres sont excellentes mais entrent moins dans notre cadre.

M. Reibrach a les mêmes exagérations que M. Zola, dont il a, du reste, aussi le style. Il y a des scènes qui justifient peut-être son titre : *La Vie brutale*, mais nous semble sortir de la réalité.

Mais à côté de cela, il y a des pages excellentes où M. Reibrach sait trouver la note juste et parfois émouvante par sa simplicité même.

Quel plus beau poème vers la liberté perdue que cette courte nouvelle : *En Cages*.

Un seul reproche sérieux à M. Reibrach. Pourquoi, lui qui a du talent, et par conséquent, doit être intelligent, réédite-t-il, à propos de la Commune, cette vieille ineptie de vin empoisonné offert par des communardes aux soldats victorieux ? Vieille rengaine de 1848 rééditée par les chefs de la répression, pour surexciter la sauvagerie de leurs subordonnés.

***

On nous signale un nouveau journal anarchiste : *Les Jeunes Fils du Monde*, paraissant à Guanabacoa (Cuba) et faisant de la bonne propagande.

Prière à ce camarade de nous faire l'échange.

## BOITE AUX ORDURES

La bourgeoisie espagnole, dont la politique a toujours été calquée sur la politique de la bourgeoisie française, cherchait depuis quelque temps une occasion de tremper ses mains dans le sang prolétarien ; elle l'a trouvée dans l'échauffourée de Xérès, de la Frontera. En attendant sa semaine sanglante, elle a eu sa journée de la rue Transnonain.

A-t-elle préparé cette journée néfaste ? S'est-elle servie des anarchistes comme instruments ou comme complices ? La question n'est pas encore bien éclaircie. Quoiqu'il en soit, ce qui est incontestable, c'est que les quatre malheureux ouvriers que la cour martiale de Xérès a envoyés en garrote, comme chefs de la dernière émeute, n'ont été en réalité que les victimes d'un complot, dont les auteurs sont restés et resteront probablement inconnus, et que les chefs, si chefs il y a eu, ont été ménagés par la police.

(Le *Socialiste*, le *Salariat*, l'*Autonomie* et autres journaux collectivistes en combinaison).

***

M. Leo Franckel, correspondant du *Vorwaerts*, dit :

— Je ne crois pas que les troubles d'hier doivent être imputés aux véritables socialistes et voici pourquoi : depuis le congrès d'Erfurt, il y a eu scission dans le parti socialiste.

---

— Mais, je le répète, je crois que c'est à l'écume de la population berlinoise qu'il convient d'attribuer ces désordres.

(*L'Eclair*, extrait d'un interview de M. L. Franckel, ex-membre de la Commune).

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Total des listes précédentes : 951 fr. 75.

C. à Bizerte 5 fr. 70. — P. P. à Narbonne 1 fr. — Gauche 5 fr. — G. et D. à Apt 2 fr. 05. — Lyon, 12 fr. 60 par P.

Total à ce jour : 978 fr. 10.

## PETITE CORRESPONDANCE

J. M. d'Acunha, à N. Bedfort. — Votre abonnement est bien terminé.

B. L. à Genève. — Bien reçu lettre.

G. Nica. — Votre numéro nous revient sans explication. Y a-t-il incorrection dans l'adresse imprimée ?

R. à Altamura. — J'ai remis, avec les timbres, votre demande d'« almanach » à Guillaume, 24, rue Ramey. Veuillez réclamer à cette adresse. Quant à nous, ne pouvant en obtenir malgré nos envois de timbres, nous prions les camarades, auxquels nous en devons, de nous dire ce qu'ils veulent recevoir en place ?

Un jeune copain d'Amiens. — Vous avez certainement raison, mais ne motive pas une insertion dans le journal.

A. B. à Saumur. — Le papier pelure vaut 1 fr. 50 la ramette.

G. Nica, à Bucharest. — Votre journal nous est revenu sans explication ?

Margeraud, à Paris. — Votre frère s'est abonné. Ne plus lui envoyer le journal à Beaujeu.

V. R. au Hâvre. — Regnier à Tenez, Algérie.

G. D. à Verviers. — 12, rue Lechapelais.

Franz, à Londres. — G. D. à reçu photographies et musique.

J. Chabrol à Rouveyrolles à Ganges. — As tu reçu ma lettre ? J'attends toujours ta réponse.

Les compagnons qui correspondent avec J. Chabrol sont priés de ne plus rien lui envoyer, étant obligé de quitter Avignon. Il leur fera connaître sous peu sa nouvelle adresse.

M. B. à Gracia. — M. à Dijon. — P. à St-Chamond. — G. à Méru. — G. à La Palisse. — B. à Roubaix. — P. à Lyon. — F. à Liége. — B. à Bucharest. — G. au Hâvre. — M. à l'Epine. — M. à Angers. — G. à Trélazé. — V. à Lyon-Vaise. — G. au Hâvre. — G. à Gouine. — J. à Messimy. — H. à Reims. — L. à Lyon. — R. à Besançon. — F. à Amiens. — C. à Houssaye. — S. à Lambezellec. — B. rue de la F. R. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Mardi, 8 mars, à 8 h. 1/2 du soir. Salle des Vendanges de Bourgogne, rue Pascal, 19 ; réunion du groupe des Ve et XIIIe arrondissements.

Des anarchistes donnent une soirée familiale le samedi 5 mars, 281, rue St-Denis, salle Grandjean, avec Conférence.

Ordre du jour : Le 1er mai et la propagande par le fait.

Entrée : 0 fr. 20 pour les frais.

Saint-Denis. — Lundi, 7 mars, meeting contradictoire, salle Mérot, cours Benoist, 25, à 8 h. 1/2 du soir. Les copains de Paris sont invités. Urgence.

**La RÉVOLTE est en vente :**

**Lyon.**

Paris, 140, rue Pierre Corneille. On y trouve également toutes les brochures et journaux anarchistes.

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris — Impr. Habert, 33, rue des Trois-Bornes.

CINQUIÈME ANNÉE, N° 25 — DIX CENTIMES — DU 12 AU 18 MARS 89

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Plusieurs réclamations nous sont parvenues au sujet des derniers numéros que quelques-uns de nos abonnés n'auraient pas reçus. Nous sommes certains de bien avoir tout expédié; prière de réclamer à la poste, si ces faits se renouvellent.*

*Nous sommes prêts à réexpédier les numéros qui manquent aux camarades qui nous en feraient la demande.*

## STANISLAS PADLEWSKI

La nouvelle de la mort de Stanislas Padlewski, déjà annoncée par les journaux, n'est malheureusement que trop vrai.

Le « prétendu Otto Hanser », que l'on trouva, le 29 octobre 1891 dans le parc de Saint-Antonio, au Texas (Etats-Unis), le front percé d'une balle, était bien Stanislas Padlewski.

Ses amis n'apprirent sa mort que bien plus tard. Une lettre à l'adresse d'Otto Hanser ayant été refusée en décembre, on alla aux informations. Et on apprit que le cadavre d'un jeune homme avait été trouvé dans le parc, qu'il avait dans sa poche son passeport de Hanser, un poignard; à côté, gisait un revolver, auquel manquaient trois balles.

Le jury avait rendu le verdict de suicide. C'était bien Padlewski.

Une somme considérable ayant été offerte pour Padlewski, mort ou vivant, par la famille Seliverstoff (par le gouvernement russe) on se demanda s'il n'y avait pas eu assassinat?

Il manquait trois balles au revolver et les voisins du parc avaient entendu cette nuit du 29 octobre trois détonations.

Un doute resterait certainement, si ceux qui avaient vu Padlewski la semaine et le jour même de sa mort, n'avaient constaté son excitation nerveuse et n'étaient persuadés qu'il s'est suicidé.

Il s'est suicidé, et on sait aujourd'hui pourquoi. Cet homme, si entier, si dévoué, si plein d'énergie, ne pouvait se faire à la vie d'inaction du milieu dans lequel il était tombé.

Cette vie l'étouffait.

Apprenant que la police « libre » des Pinkertons avait assassiné quatorze mineurs, lors de la grève de Pensylvanie, Padlewski écrivit de Paris pour s'offrir de venger ces morts. C'étaient des ouvriers, cela lui suffisait! Il était prêt à mourir pour les venger. Il savait que sa main ne tremblerait pas!

Alors, on lui fit valoir des « considérations de parti »... Il se débattit dans un milieu social-démocrate : c'est tout dire.

Laissons, d'ailleurs, la parole au journal socialiste russe de New-York, *le Progrès* :

« Qu'est-ce qui l'amena au suicide? — Le besoin d'argent, comme disaient les journaux? Non. Pour Padlewski, il y avait toujours de l'argent, en Amérique comme en Europe. Craignait-il d'être reconnu et livré à la France?

Il n'y avait rien d'improbable dans l'extradition; mais ce n'est pas cela qui le fit penser à la mort. On le voit par ses lettres, c'est l'inaction...

« Une nature active ne peut pas supporter cette vie végétative... Il ne pouvait pas attendre jusqu'à ce que le parti ouvrier soit si puissant aux élections, que des massacres de travailleurs, qui ne le cèdent en rien aux massacres de Yakutsk, deviennent impossibles. Il ne pouvait pas se satisfaire des « Sociétés de défense « de travailleurs » avec leurs discours bruyants et leurs... résolutions sanglantes.

Il ne voulait pas faire la propagande de la vengeance, mais tenait à venger lui-même la mort de quatorze travailleurs assassinés par les valets du Capital. Mais ses amis l'ont retenu pour des considérations « d'intérêt de parti. »

« Mener la vie d'un Américain qui va aux meetings comme au théâtre, qui se grise d'une pièce à sensation, qui, de temps en temps, se divertit par des danses en l'honneur de l'humanité ou par une partie de cartes? Il ne le pouvait.

« Voyant que personne n'avait besoin de son courage, il eut celui de se départir d'une vie qui n'avait pas de sens pour lui. »

C'est là toute la conclusion à laquelle arrive le journal social-démocrate russe.

Pour le milieu où Padlewski vivait, son énergie était inutile, en effet. Et cependant c'était le milieu qui a su le dérober à la police, lorsque lors de son passage à Londres toute la police fut à ses trousses et qu'il fallait à tout prix le mettre hors de danger.

---

Voici quelques notes biographiques sur Padlewski que nous puisons dans le journal socialiste polonais, *Przedswit*, publié à Londres :

« Stanislas Padlewski était né en 1856, en Pologne.

« Il connaissait, parmi ses parents, un oncle exécuté par le gouvernement russe. Poussé dès sa jeunesse aux entreprises aventureuses, il quitta de bonne heure l'école et prit part à l'insurrection serbe contre la Turquie, en 1876. Il rompit ainsi avec les traditions patriotiques de la vieille Pologne.

« De retour en Galicie, il y trouva la chasse aux socialistes en pleine fureur.

« Il fut arrêté en 1879 et expulsé de l'Autriche. Il alla à Zurich. Là, il rompit définitivement avec le parti nationaliste polonais et se donna cœur et âme au parti socialiste.

« Il perdit pour cela le secours qu'il recevait pour continuer ses études à l'Ecole polytechnique et, en 1881, alla en Posnanie où il travailla à l'organisation du parti socialiste.

« Il fut arrêté bientôt et fit deux ans et demi de prison à la fameuse prison prussienne de Plotzensee, après quoi la Prusse le livra à la Russie, en 1885. On l'enferma à la citadelle de Varsovie, où il eut des accès d'aliénation mentale.

« Les autorités militaires de la citadelle l'envoyèrent dans une maison d'aliénés, d'où il fut bientôt mis en liberté.

« Il vécut quelque temps en Pologne, au milieu d'amis, et partit pour la France; mais à Lemberg il s'arrêta, se mêla de politique sous son vrai nom et, en 1889, fut arrêté à Cracovie, puis emprisonné à Lemberg et enfin remis en liberté.

« En 1890, il revint de nouveau, sous un faux nom, dans la Pologne russe et y resta deux mois.

« Toujours « indiscipliné », toujours agissant en « anarchiste », il fut trouvé trop dangereux par le parti socialiste : il risquait souvent de compromettre l'organisation et on le fit partir.

« Il vint à Paris et, quelques mois à peine après son arrivée, il tuait le chef mouchard russe Seliverstoff. Avec *quinze centimes dans la poche*, sans penser nullement à sa vie, à ce qu'il ferait plus tard, il saisit au bond l'occasion d'en finir avec le grand chef organisateur de complots, le général en chef de la campagne pour obtenir les traités d'extradition. Le maître de la nuée d'agents russes en France.

« On sait comment son audace héroïque lui aida et le laissa échapper aux policiers.

« On sait aussi, par le récit de Labruyère, son départ de Paris. On sait enfin l'impression immense produite par cet acte sur l'opinion publique en France.

« Il prit le chemin de l'Italie, de la Sicile; il débarqua à Malte, puis il vint à Gibraltar et, de là, à Londres.

« Traqué par la police en Italie, à Malte, à Gibraltar, (on avait déjà arrêté un pseudo Padlewski en Espagne), il arriva à Londres, tout brisé par cette vie de bête fauve traquée. Dès qu'il fut à Londres, la police en eut vent et ce fut alors une vraie orgie d'espionnage.

« Qu'y a-t-il enfin? demandaient les camarades qui voyaient la mouche stationner par escouades auprès des logements suspects et n'en pouvaient deviner la cause. Il fut caché cependant et envoyé par ses amis en Amérique.

---

Il séjourna quelque temps à New-York, puis, partit pour le Texas. Là, cette force immense, cette énergie indomptable se brisa contre la mesquinerie de la vie des socialistes américains. Les derniers jours de sa vie, il attendait, tout nerveux, une lettre chargée — de l'argent, peut-être, pour payer son voyage et venger les mineurs assassinés par la police « républicaine » des assassins capitalistes. La lettre ne vint pas.

## FÊTE ROYALE

Rien curieux, les contrastes qu'offre la vie, surtout dans les pays « sensationnels ». Dans le Midi, l'échafaud, les bourreaux, la foule agenouillée devant les cadavres hissés sur la funèbre estrade. A

Madrid, au contraire, une grande animation, le commerce dans la joie, les uniformes et les décorations resplendissant à travers la ville, des milliers de voitures en mouvement toute la nuit, dans un grand bruit de fête! La Reine ouvrait les salons du palais, où elle avait invité à un grand bal pas moins de quatre mille personnes.

Et ce palais de pierre, si sombre le jour avec ses murs épais et sa lumière voilée, se transforme un soir de fête et devient un palais de contes de fées, aussi éblouissant par l'éclat des lustres que par la richesse et le faste de son ornementation, avec tout l'apparat de l'ancien temps, ses hallebardiers, ses majordomes, ses pages, ses grands d'Espagne.

C'était vraiment magnifique, et on comprend quel intérêt on attache à recevoir une invitation, car une fois qu'on a franchi le seuil, on est tellement émerveillé qu'on se croit le jouet d'un rêve.

L'entrée de la Reine, à dix heures, précédée des grands de service, annoncée par des battements de main et des coups de hallebarde, est toujours l'événement de la soirée.

La Régente était très en beauté; elle avait une toilette en velours noir, avec le devant en dentelles parsemé d'argent et les épaules en plumes. Elle portait un grand diadème en diamants et une rivière d'une valeur extraordinaire.

Suivant son habitude, la reine alla d'abord saluer le corps diplomatique, qui se trouvait réuni dans le salon des Armoiries, où l'on remarquait le contraste entre le ministre d'Italie, la poitrine constellée de toutes sortes de décorations, et la tenue simple et sévère de M. Roustan.

Les dames du corps diplomatique étaient toutes couvertes de bijoux, naturellement, et le coup d'œil était ravissant.

La reine parcourut ensuite les différents salons, où l'on admire tant de beaux tableaux et plafonds de Tiepolo, de Bayew, de Goya.

Le salon des Porcelaines est merveilleux par la quantité de bibelots anciens d'un prix rare.

La fin de cette promenade a été la chambre royale où la souveraine reçoit, après l'avoir saluée au passage, tout le monde.

La quantité de toilettes de prix et de bijoux était très considérable, et cette aristocratie espagnole sait, quand elle veut bien, déployer un luxe extraordinaire.

Qu'on vienne nous dire après cela que l'argent manque en Espagne et que le change monte!

Mais ces doléances laissent absolument indifférentes les personnes qui ont mis de l'argent de côté et qui n'entendent pas un mot aux affaires et aux entreprises.

Je vais vous donner, pour vos lectrices, la description de quelques toilettes. Que Dieu me pardonne, mais je crois qu'en dépit des ruptures commerciales, la plupart de ces belles choses viennent directement de Paris :

La duchesse d'Albe avait une toilette en satin blanc avec parure de perles;

La duchesse de Montellano, en blanc et or, avec la magnifique parure de diamants que lui a offerte dernièrement le duc de Fernan-Nuñez, à l'occasion de son mariage;

La marquise de Squilache, superbe dans sa toilette de velours noir, garni gris-perle et or et couverte de diamants;

La marquise de Sierra Bullones, en velours orange et perles aux cheveux et au corsage; cette famille possède une véritable collection de bijoux;

Mme Léon y Castillo, en satin feuille morte, très jolie;

La marquise de Comillas, encore une beauté, en blanc et, dans le corsage, un diamant tellement gros, que tout le monde se pressait pour l'admirer.

La comtesse de Xiquena, la duchesse de Ahumada, la marquise de Bendana, Mme Canovas, la duchesse de Valencia, la marquise del Pazo, la duchesse de Santo-Mauro, bref, trois cents dames appartenant aux premières familles d'Espagne, formaient autour de la régente un groupe éblouissant; jamais on n'avait vu au palais une pareille profusion de bijoux.

A onze heures et demi, on servait le souper. La table occupait toute la longueur de deux galeries de la cour principale, tout près de deux cents mètres. Pas de vins étrangers. Du Xérès et du Riscal, mais peut-on se passer de Champagne? Il y avait donc aussi du Champagne.

La Reine, le corps diplomatique et les membres du gouvernement furent servis les premiers. Les autres invités vinrent ensuite; quatre mille personnes se succédèrent à la table royale. A deux heures du matin, tout le monde avait soupé et tout s'était passé dans un ordre parfait. (*Figaro*)

Telle était à Madrid la fastueuse et coûteuse comédie dont les dirigeants donnaient le spectacle pendant qu'à Xérès la tragédie déroulait ses horribles phases.

L'antithèse est-elle assez odieuse, assez révoltante? C'est pour l'élaboration de tout ce luxe que toute une population meurt de faim. C'est pour entretenir les paresses, les prodigalités et les débauches décrites plus haut que le peuple espagnol, comme tous les autres peuples, d'ailleurs, s'exténue de travail et se pourrit de misère. Et quand, par hasard, il demande du pain, on lui donne, comme toujours et comme partout, du plomb ou des supplices.

On crève de faim, ça ne fait rien, la bourgeoisie fait bombance.

On est misérable et les enfants n'ont rien pour se vêtir, ça ne fait rien, la bourgeoisie a des diamants.

On se révolte, ça ne fait rien, la bourgeoisie a des soldats et des armes.

Le sang coule sur les échafaude de Xérès, ça ne fait rien, rien!

Car, à Madrid, le vin de Xérès coule à pleine coupe, ruisselle sur les tables et tout le beau monde espagnol s'en donne à plein gosier. Et les femmes, en le buvant à petits coups, souriaient délicieusement, parce que les hommes parlent de la grimace qu'ont dû faire les anarchistes quand les bourreaux ont serré la vis.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Mézières. — On nous fait la chasse comme à des bêtes fauves, nous sommes pris entre deux feux, la bourgeoisie d'un côté et les possibilos de l'autre; ils sont encore plus mauvais, en cela que ce sont des fumistes qui font dériver l'idée révolutionnaire pour la faire servir à leur ambition. Ils méprisent chambre, sénat, et n'aspirent qu'à y aller pour y planter leur quatrième état.

Les copains Tisseront, Morsy et moi avons reçu la visite du quart-d'œil, pour perquisitionner en vertu d'une commission rogatoire, mais cela ne nous décourage pas. Les Sans-Patrie, quoique jeunes dans le mouvement anarchiste, sont résolus et déterminés à souffrir pour la cause.

* * *

Saint-Etienne. — Le groupe l'*Alliance anarchiste*, reconstitué ce 29 février, a pour but la propagande des idées révolutionnaires et anarchistes basées sur :

1° La reconnaissance du droit à tout être humain de se développer et de satisfaire tous ses besoins, physiques, mentaux et moraux;

2° La lutte constante des travailleurs pour atteindre ce but, qui ne pourra être réalisé que par les efforts de tous.

En conséquence, le groupe déclare que son action doit être la somme de l'activité de tous ses membres; que la solidarité des actes de chacun d'eux, que, dans la pratique, l'opinion publique fait retomber sur tous, doit être un fait admis, prévu et réglé entre eux.

Pour ces motifs, le groupe déclare :

1° La conduite de chacun de ses membres doit être basée, dans ses relations avec tout travailleur, sur les principes d'honnêteté et de justice qui sont le résultat des connaissances humaines sur les lois morales qui régissent la marche progressiste de l'humanité;

2° Tout membre du groupe a pour devoir de s'instruire et de devenir de plus en plus apte à défendre et préconiser les théories anarchistes;

3° Autant que possible, il devra faire partie du groupement corporatif existant dans sa profession et, dans ce milieu, son devoir est de répandre nos idées et d'instruire ses camarades et non de chercher à organiser une lutte contre des personnalités;

4° Les membres du groupe se déclarent solidaires de tous leurs camarades. A cet effet, toute action personnelle doit être conforme aux résolutions du groupe. Le groupe doit discuter toutes les questions pouvant intéresser ses membres; toute résolution doit être prise à l'unanimité.

Le groupe crée une bibliothèque pour l'instruction de ses membres, bibliothèque qu'il développera selon ses ressources.

Il organisera des cours, des causeries scientifiques, des conférences, réunions publiques, etc.; publiera des manifestes, déclarations, etc.; prendra part à toutes les manifestations qu'il jugera favorables à la poursuite de son but.

En un mot, le groupe déclare qu'il emploiera tous les moyens d'action et de propagande qu'il jugera utiles; qu'il laisse à chacun de ses membres toute sa liberté d'action et d'initiative, mais qu'il n'acceptera la solidarité que de ce qui sera conforme aux idées et résolutions discutées et acceptées par tous.

Qu'il entend que les mots *autonomie* et *solidarité* ne soient plus des termes vagues, que chacun comprenne et emploie à sa volonté, mais que ces mots soient l'expression de rapports réels existant entre tous ceux qui acceptent le programme et la discipline du groupe.

Bouquet, A. Crépet, Devaumann, J. Faure, Pyat, F. Ledin, Renard, Ricard, Rallière, Samuel, Salvery, etc.

Adresse pour correspondre : Samuel, 1, rue de l'Epreuve, St-Etienne (Loire).

## Espagne

Un grand nombre d'arrestations ont été opérées ces jours-ci à Barcelone à propos des assassinats, par le gouvernement, des anarchistes de Xérès et, parmi celles-ci, la rédaction au complet de l'*Avenir anarchiste*.

Les journaux quotidiens ont d'ailleurs dû déjà vous donner les détails généraux; il est donc inutile que je vous en parle. Mais il est des détails si sales, qu'on ne saurait les passer sous silence.

De nous, inutile d'en parler; on nous a arrêté révolutionnairement et ligoté ensuite; cela est de bonne guerre et nous nous garderions bien de nous plaindre. Il est cependant un fait qu'il serait bon de ne pas passer sous silence, non pour protester, mais pour montrer aux lecteurs les boues dans lesquelles les mouchards ne craignent pas de se vautrer.

Après avoir été assez lâches pour ne pas oser venir chez moi m'arrêter, ils n'ont pas craint ensuite de profiter de ce que ma compagne était malade, au lit, pour aller mettre ma maison à sac.

Ils n'ont pas craint de piller tout ce qui leur est tombé sous la main et de s'en aller sans rien dire à personne, puis de revenir à deux heures du matin obliger ma femme à se lever et après l'avoir tenue plus de deux heures grelottante de froid et délirante de fièvre, de la faire signer trois ou quatre fois des monceaux de papier, auxquels elle ne pouvait rien comprendre, pas plus qu'à ce qu'on faisait semblant de lui expliquer, car elle ne parle ni ne comprend goutte dans la langue espagnole, de telle sorte qu'elle est retombée plus malade. Comme vous voyez, l'inquisition n'est pas morte; c'est un assassinat en règle que se sont payés ces hideux personnages.

Ils ont aussi mis la main sur toutes les correspondances, argent, journaux, etc., qui arrivent soit pour le journal, soit en particulier.

Quant au mouvement qui a eu lieu ici, il a été commencé par les policiers affolés qui ont tué, près de l'Université, une vieille femme qui rentrait tranquillement chez elle; le lendemain, une bombe faisait danser, Plaza Real, le bourgeois « Café de Paris » — celui-ci absolument abîmé; il n'y reste ni tables, ni glaces, ni banquettes, ni rien, — la pharmacie Del Globo et un autre grand magasin; le lendemain, une fusillade avait lieu sur cette même place de Barcelone et le surlendemain, un camarade, monté sur un tramway, allongeait deux formidables coups de poing sur le portrait d'un bourgeois qui parlait un peu trop à son aise des anarchistes.

Pendant ce temps, la police arrêtait bêtement à tort et à travers un tas de gens ahuris, qui ne savent ce qu'on leur veut; on les interroge-t, un abruti de juge leur demande des choses auxquelles ils ne comprennent rien du tout. Ce serait risible si c'était moins dégoûtant : car tous ces pauvres diables d'ignorants seront gardés en prison aussi longtemps que le bon plaisir de ces imbéciles inquisiteurs le voudra.

Ce qui est un enseignement pour nous, c'est de voir, de constater combien la force de l'idée est plus puissante que toutes les organisations conventionnelles réunies et perdant la tête pendant que les prétendus chefs disparaissent toujours au moment de faire tête à l'orage.

Là, rien d'organisé, de convenu : trois ou quatre révolutionnaires, *vrais*, peut être un seul seulement, invulnérable autant qu'insaisissable, que personne ne connaît, qui défie toutes les polices et jette la terreur dans le monde bourgeois au nom de la sublime anarchie, du droit à la liberté et à la vie.

Ah! le jour où les travailleurs sauront se débarrasser du vicieux cercle des organisations où ils s'anihilent stupidement pour reprendre conscience

eux-mêmes et savoir se diriger seuls, armés de leur implacable haine, le jour où, de tous les côtés à la fois, avec toutes sortes d'armes, les anarchistes frapperont d'une façon continue, dans l'ombre et l'autorité, et la propriété, et le patronnat; ce jour-là, ils n'auront plus peur des soldats, ni des mouchards, et le monstre infect croulera.

***

Vous connaissez les événements qui se sont passés à Barcelone. La bête féroce bourgeoise vient de se montrer dans toute sa splendeur. La différence des classes s'est accusée cette fois, elle s'est montrée dans toute son évidence. Les bourgeois viennent de rendre impossible l'harmonisation du Capital et du Travail, tant prêchée par les endormeurs; ils viennent de rendre impossible toute espèce de compromission: la loi ne leur sert qu'à justifier leurs crimes. Tant mieux!

Il ne nous reste que nos poings pour nous défendre, notre énergie individuelle. Nos compagnons de Xérès nous ont montré la voie. Nous agirons.

Poursuivis comme des loups. Les compagnons du *Porvenir*, accusés d'avoir lancé des pétards et des proclamations incendiaires, la police en a profité pour multiplier les arrestations à Gracia Barcelone.

La presse bourgeoise espagnole, aussi ignoble que chez nous, clame que les anarchistes arrêtés sont étrangers, en majorité, et réclame les expulsions en masse. C'est partout le même refrain. La police en profite pour organiser un procès monstre comme celui qui eut lieu à Lyon.

Les camarades arrêtés espèrent en profiter pour faire, par leur attitude et leur parole, une grande propagande; mais je crois qu'ils se trompent. D'après la loi, les accusés ne peuvent se défendre eux-mêmes, les avocats peuvent seuls prendre la parole.

Enfin, nul doute que les camarades ne fassent leur possible en vue de la propagande. Il en sortira quand même de grands résultats de ces événements qui auront pour conséquence de rendre plus étroite la solidarité entre les compagnons, sans distinction de nuance, de leur apprendre à se connaître entre eux et de leur créer les mauvais bougres à s'éliminer.

Inutile d'ajouter que la police en a profité pour saisir toutes les correspondances adressées au *Porvenir*. Prière aux camarades de ne plus rien envoyer jusqu'à nouvel ordre.

## Italie

En attendant des renseignements plus précis, que nous demandons instamment à nos camarades italiens, nous détachons d'un journal bourgeois le passage ci-dessous, relatif au procès de nos camarades de Rome :

Rome, 19 février. — Irianni, agent auxiliaire de la sûreté, dit ne pas avoir vu l'accusé Scatilli lancer des pierres.

Le président. — Vous rappelez vous que dans le procès verbal vous avez dit que Scatilli a lancé des pierres.

Irianni. — Certainement, il a lancé des pierres.

L'avocat Praga demande l'arrestation du témoin.

Le président. — Allons, Irianni, rappelez-vous que vous êtes devant le tribunal, dites la vérité? Avez-vous vu lancer des pierres?

Irianni. — Je ne me souviens pas.

M. Praga insiste pour l'arrestation d'Irianni.

Le ministère public s'y oppose. Le tribunal se retire pour délibérer. Il repousse l'arrestation, admettant seulement que les dépositions d'Irianni ne sont pas claires.

Un incident se produit alors. Aussitôt que le tribunal a fait connaître cette décision, Ettore Bardi déclare : « Je refuse de continuer à assister aux débats; je demande à être reconduit en prison; je renonce aux témoins à décharge, puisque tout est permis aux témoins à charge (immense agitation; un bruit assourdissant se fait entendre dans la cage).

Les autres accusés se lèvent et demandent aussi à retourner en prison. (Tumulte indescriptible).

Bardi crie : « Ce procès est une saleté, une infamie. Nous en déclarons M. Nicotera responsable ».

La salle est ensuite évacuée par des carabiniers et des agents qui menacent de faire usage de leurs revolvers. Le président, pâle et profondément ému, déclare l'audience suspendue pour donner aux accusés le temps de sortir.

Les accusés, avec leurs chapeaux sur la tête, discutent vivement entre eux. Le ministère public ne peut pas tolérer cela et impose le silence.

Cipriani, debout au milieu des co accusés, crie : « Ici, nous ne sommes pas devant le tribunal, mais dans un estaminet. »

Le ministère public répète : Silence!

Cipriani répond : Non!

Ce cri est répété par tous les accusés.

La scène devient indescriptible. Le ministère public demande des renforts qui entrent dans la salle.

On entend des cris et des hurlements de femmes et d'enfants. La salle est évacuée.

Le président du tribunal rentre.

Il recommande le calme aux accusés et, d'accord avec la défense, il renvoie l'audience à aujourd'hui.

La scène est plus terrible que celle qui causa le renvoi du procès en octobre.

Un moment, on a craint de voir les accusés démolir la cage. — Le procès est un véritable scandale.

Le président lui-même n'a pu cacher le dégoût que lui ont inspiré certains incidents.

La scène est connue en ville. On craint pour la journée d'aujourd'hui.

***

Le célèbre écrivain de Amicis, qui a raconté ses impressions de voyage, d'un style si alerte et si merveilleusement descriptif, vient de renier solennellement son passé de bourgeois, et d'affirmer sa ferme résolution « ne plus servir les institutions établies. » Il réprouve comme mauvais un de ses livres antérieurs, *Les Profits militaires*, dans lequel il faisait l'apologie de la vie du soldat.

## Suisse

Vous ne sauriez vous faire une idée des souffrances qu'endurent nos populations ouvrières. Elles endurent platement, servilement. La crise horlogère fauche surtout les petits enfants que le manque de nourriture voue à la mort. Partout on ne parle que bienfaisance, charité, patience, etc. Les comités de secours fonctionnent avec la partialité si reconnue chez ceux qui sont présidés par un prêtre quelconque, et la mômerie préside un peu tout.

Devant l'immensité du mal qui ronge les familles ouvrières, la tartufferie bourgeoise a trouvé un nouveau truc pour limiter ses aumônes, tout en posant aux largesses. C'est le truc des *pauvres honteux*.

D'abord, on a l'air de remuer ciel et terre pour dénicher des indigents, puis, comme le nombre en est infini, on cherche à trouver chez ceux qu'on a découvert tous les défauts possibles pour les représenter comme des ivrognes, des paresseux, etc.

Puis on crie partout, dans la presse, les églises, dans les ménages, partout enfin où on peut faire croire qu'on est « gens de bien » et prêt à secourir quiconque a faim.

Dans un article de journal, « Comment et à qui donner » un prêtre d'ici n'a pas craint d'insulter à la misère, tout en cherchant des pauvres honteux avec l'espoir de n'en pas trouver.

La leçon est si bien faite aux chercheurs de pauvres honteux, et la mômerie a si bien su représenter la grande majorité des familles manquant de pain comme ne méritant pas de secours, qu'un facteur, chargé de trouver des familles nécessiteuses, me disait naïvement : « C'est effrayant les misères que nous voyons chaque jour. C'est épouvantable de voir les souffrances que nous rencontrons, mais que voulez-vous, il y en a tant qui se sont livrés à l'eau-de-vie, qu'on ne peut pas les recommander. C'est *des pauvres honteux que nous cherchons et nous ne pouvons pas en découvrir* ».

Voilà où on en est dans notre région, où chaque jour on chante nos libertés. Et les socialistes, que font-ils? Et vous anarchistes? Rien!

## États-Unis

A la suite de la grève d'un chemin de fer de l'Arkansas, les ouvriers ont détruit 15 locomotives et détérioré toutes les pompes. Un train qui portait des ouvriers embauchés à la place des grévistes a été assailli par des hommes masqués et, dans la bagarre, trois faux frères ont trouvé la mort.

***

Le parti des démocrates-socialistes se désorganise à New York et dans le groupe américain, nombre de camarades se sont faits anarchistes.

(*Freiheet*)

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Un camarade, auquel nous avions prêté les quatre premières années du *Révolté*, nous a égaré cette collection.

Prière aux camarades qui posséderaient des numéros isolés des années 79, 80, 81 et 82, dont ils pourraient disposer, de bien vouloir nous les faire parvenir afin que nous puissions reconstituer cette collection qui nous est indispensable.

***

Les compagnons de Vesoul, Auxerre, Besançon, Epinal, Mézières, Châlons, etc., ainsi que des localités environnantes n'ayant pas encore répondu, sont à nouveau avisés qu'un compagnon de Paris va partir pour organiser une série de causeries contre le patriotisme et les religions, sur l'anarchie et la propagande par le fait, partout où les amis voudront nous indiquer le nombre de salles disponibles, leur contenance (au moins 200 personnes), leur prix de location et les frais d'affichage, ainsi que le nombre de conférences pouvant s'y organiser. Notre camarade s'y rendra.

Nous prions également les groupes et les camarades qui le peuvent, dans les trois régions qu'il doit visiter, Ouest, Nord, Est, d'envoyer, dans le plus bref délai, les subsides, les brochures ou sommes, tous les éléments capables de grossir les ressources qu'il met à la disposition de la cause.

Répondre le plus rapidement possible au compagnon Hastey, 42, rue de l'Echiquier, à Paris, en envoyant les renseignements, les brochures et l'argent, dans la mesure du possible.

***

Cognac. — Le groupe anarchiste *Les Libertaires*, d'accord avec le groupe d'*Etudes sociales*, préviennent les compagnons, les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte*, tous les camarades ayant à cœur les revendications prolétariennes, qu'une grande soirée aura lieu le 20 courant, à 8 heures du soir, café du Progrès, à Sechebec, en l'honneur de l'anniversaire du 18 mars.

Causerie sur le 18 mars. Chants et poésies révolutionnaires.

***

Les groupes ou compagnons anarchistes qui voudraient correspondre avec le groupe les *Sans Patrie*, peuvent adresser leurs lettres au compagnon Thomassin, 10, rue Colette, à Mézières (Ardennes). Ne plus rien envoyer à Moray.

***

Reims. — Les compagnons de Charleville, Sedan, Saint Quentin, Troyes, Nancy, etc., sont prévenus que des listes de souscription seront envoyées à tous les camarades qui en feront la demande, pour faire paraître le journal régional *Le Déchard*, qui a lancé son premier numero le 20 février dernier.

Les camarades qui voudront se charger de la vente sont priés de s'adresser à l'administration au camarade Michiels, à Dimery, rue de Fleury (Marne) ainsi que les communications.

Les compagnons qui voudront prendre part à la rédaction enverront la copie au plus tard le lu di pour qu'elle soit insérée dans le prochain numéro.

Les journaux révolutionnaires sont priés d'envoyer un de leurs exemplaires à l'administration.

Le numéro est vendu 5 centimes.

***

Rive de-Gier. — Un groupe vient de se créer dans cette localité. Nous demandons aux camarades de nous envoyer des journaux et des brochures pour distribuer, afin d'amener des adhérents au nouveau groupe.

***

Romans. — Un groupe de jeunes gens, à la suite d'une série de conférences, faites par un compagnon de passage, ont pensé qu'il était de toute nécessité de se livrer à une étude sérieuse et approfondie des idées anarchistes. Ils invitent les jeunes gens, principalement, à se joindre à eux pour former un groupe d'Etudes sociales qui prendra pour titre : *La Jeunesse anarchiste*.

Les réunions auront lieu tous les samedis, à 8 h 1/2 du soir, au café de la Treille, salle sur le derrière.

Causeries, contradictions, lectures de brochures, journaux, etc.

Un appel pressant est fait aux groupes ou compagnons qui disposeraient de brochures, journaux, etc.

Adresser communications au compagnon Barnérot Louis, galocher, impasse du Cours, Romans (Drôme)

***

Vervins. — Il vient de se former un nouveau groupe qui, pour répondre aux infamies policières et administratives, a pris pour titre : *Quand-Même*. Les compagnons de ce groupe font un appel à tous les camarades pour propager, par tous les moyens, toujours et quand même, les grandes idées de l'Anarchie.

Les compagnons ou groupes qui voudraient correspondre avec ce groupe, sont priés d'adresser les correspondances au compagnon A. Delalé, 1, rue Victor-Faugier.

***

Les compagnons anarchistes de Vienne, étant dans l'impossibilité d'organiser un meeting d'indignation et de protestation contre les assassinats de Xérès, envoient à leurs compagnons de lutte de ce pays leurs saluts de sympathies et de solidarité.

***

Le compagnon P. Bernard, qui est enfin sorti du secret où l'avaient tenu les inquisiteurs de Barcelone, prie les camarades qui lui écrivaient d'adresser dorénavant leurs correspondances au *Pot à Colle*.

***

Londres, 6 février 1892.

Sorti de prison il y a quelques jours, je viens de voir votre compte-rendu de mon escapade sur le réverbère de la place de la République, dimanche, 17. J'ai lu aussi votre critique des idées émises dans mon manifeste, mais je ne puis voir que vous ayez ébranlé ma conviction.

J'ai dit qu'un homme qui veut travailler à l'événement de la société future ne doit pas employer des moyens que l'on regardera avec horreur dans cette société et que, par conséquent, les anarchistes, et les anarchistes français, ont eu tort en employant ou en conseillant l'emploi du revolver ou du poignard, de la bombe ou de la dynamite.

Il me semblait qu'en principe il fallait traiter tout le monde en ami, ici et maintenant, sans attendre une société nouvelle, et ne jamais faire du mal à qui que ce soit, sous n'importe quel prétexte.

Vous avez répondu que cette théorie se comprenait, mais que pas un tempérament sur cent n'était en état de la pratiquer. Cela se peut bien, malheureusement, mais cela ne touche pas le principe.

Les tempéraments anarchistes sont très rares aussi. Très peu d'hommes pensent par eux-mêmes. De plus, la plupart des hommes veulent être des maîtres ou sont contents de rester esclaves.

Mais cela ne nous empêche pas de prêcher l'anarchie.

Vous avez dit aussi que la plupart des cerveaux anarchistes conçoivent qu'en telle occasion, pour répondre à tel acte d'autorité, un acte de violence brutale par le fer, le feu ou l'explosif, serait bien en place et absolument légitime par le bon effet qu'il produisait. C'est-à-dire que nous devons faire quelquefois du mal pour qu'il en résulte du bien.

Peut-être je ne comprends pas bien le Français : Si c'est ce qu'on appelle l'anarchisme cela, qu'est-ce qu'on appelle jésuitisme?

Vous avez dit en finissant que je n'ai pas adhéré à ma doctrine en faisant sortir les agents de leur placidité. Je n'ai jamais dit qu'il faut laisser tout le monde dans leur placidité. Ce que j'ai dit, c'est que l'on doit toujours traiter tout le monde en ami. Et en ami véritable, il *faut* être désagréable quelquefois — parler franchement, par exemple, à l'ami dont il s'agit s'il a fait quelque chose stupide et brutale, lui résister quand il veut la répéter. Quand nous voulons faire sortir les capitalistes de leur placidité et de leur cléricité et les faire travailler pour eux-mêmes, nous ne croyons pas leur faire du mal, car, selon nous, ils seraient plus heureux en travailleurs entre leurs amis qu'en propriétaires entre leurs esclaves.

Enfin, permettez moi de vous rappeler la vérité que l'on a exposée si clairement dans les *Etudes sur la Révolution*, qui ont parues dans la *Révolte* récemment — que dans les révolutions ce n'est jamais l'action révolutionnaire, mais la pensée révolutionnaire qui a manquée.

Thomas Hastie Bell.

Il y aurait certainement à répondre longuement à la lettre de notre camarade Hastié Bell. Elle fait certainement honneur à ses sentiments humanitaires, et nous sommes certainement d'accord avec lui, que la force n'est rien sans la pensée.

Mais nous ne devons pas oublier non plus que, lorsque la pensée veut se traduire en faits, il y a, dans la société actuelle, la force pour l'en empêcher et, contre cette dernière, raisonnement et humanitarisme ne sont guère de mise.

Il n'y a que la force capable d'enrayer la force.

## BIBLIOGRAPHIE

Le *Secret de Fourmies*, par E. Drumont, 1 vol. 2 fr., chez Savine, 12, rue des Pyramides. Fidèle à sa marotte, c'est à la haine des juifs contre les chrétiens que M. Drumont attribue la fusillade de Fourmies; mais si nous éliminons le catholicisme de M. Drumont, il reste, dans son livre, de dures vérités contre les gouvernants; la droite catholique n'y est pas sans attraper son paquet; c'est de main de maître que M. Drumont étrille nos fantoches gouvernementaux et la conclusion que le lecteur fera; sûrement, en fermant son livre, c'est que, juifs ou chrétiens, les dirigeants se valent tous.

***

Annonçons l'apparition de *Le Déchard*, organe des anarchistes des régions Nord et Est.

Adresse : Anon, à Damery-Brunet, Marne.

Nous souhaitons une bonne venue à ce nouveau camarade de lutte

***

*Œuvres diverses*, de G. Tridon, 1 vol., 3 fr. 50 chez Allemane, 51, rue St-Sauveur.

Le livre débute par *Les Hébertistes*, dont les lecteurs de notre supplément connaissent la vigoureuse introduction; c'est une réfutation des calomnies bourgeoises contre les anarchistes de 92-93, contre ceux qui ne croyaient pas tout fini, parce que la propriété et le pouvoir avaient changé de mains.

A lire aussi une glorification de *La Force*, qui contient peut-être bien quelques arguments jacobins, mais aussi de très bonnes vérités.

Les autres pièces : *La France malheureuse*, *Lettre aux électeurs de la Côte-d'Or*, *Garnier Pagès*, sauf *Jules Simon*, qui est un portrait toujours vrai de ce flandreux personnage, sont écrites avec une véritable verve, mais qui n'ont plus qu'une valeur rétrospective.

***

*Le Procès de Chicago*, dont l'impression est due à l'initiative des camarades de Limoges, est en vente dans nos bureaux au prix de 5 centimes.

## BOITE AUX ORDURES

....Au-dessus de cette toile, vous verrez avec effarement trois têtes de cochon pendues au mur! les trois nez, mélancoliquement, saignent sur une table où la plume et l'encrier reposent implacables.

Serait-ce, par un raffinement de charcutier, la plume qui a signé l'arrêt de mort de ces trois victimes, et serions-nous, symbole suprême, en présence des anarchistes de Xérès?

Gaston Coutant.

(*La Plume*, 1er mars).

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Total à ce jour : 5,405 fr. 30.

M. à Beaujeu 0,40. — Angers Subrecot 0,70. — J. G. à Valence d'Agen, 0,45. — Ténez 5 fr.

Jean Quimarchs 25 fr. — H. à Londres 0 fr. 80. — P. à Thuir 0 fr. 45. — L. C. D. V. 5 fr. — Collecte faite à la constitution du groupe de Blidah 2 fr. — A. A. à Rouen 7 fr. 05. — M. à Nonancourt 1 fr. — A. Alexandre 7 fr. 05. — B. à St Pourçain 2 fr. 10. Victor, près Mont-Perdu 2 fr. 20. — Jean qui marche 25 fr. — Un groupe d'anarchistes de P. L. M. (Vaise) 1 fr. 50. — Un flâneur sur velours de la Croix-Rousse 0 fr. 50.

Total à ce jour : 5,490 fr. 50.

B. à Bucharest 1 fr. — J. G. à Valence d'Agen 0,45. — R. à Marseille 10 fr. — A. A. à Rouen 7 fr. — B. à Puget-Ville 0,20.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Listes précédentes 1,203 fr. 60.

L. à Calais 0 fr. 50. — Une victime du patriotisme 1870 2 fr. 55. — Gauche 7 fr.

Total à ce jour : 1,213 fr. 05.

*Le manque de place nous oblige à remettre au prochain numéro notre appréciation sur l'embauchage de compagnons par la police.*

## PETITE CORRESPONDANCE

Hastey. — Demande réponse au plus tôt à V. à Roubaix, à R. Besançon, à N. Chaumont, à P. Nancy, à au Hâvre. Prière au « Falot » et au « Rugissant » d'envoyer les numéros portant réponse.

B. à Sens. — Te préviendrai de mon passage et temps brochures; je ne dis qu'à la fin seulement que la doctrine prêchée est l'Anarchie. R.

P. à Amiens. — Même réponse.

G. à Bazancourt — Même réponse.

R. à Séb. Faure. — Envoie déclinatoire chez Hamel, rue de l'Echiquier, 42, celui qui est poste restante à Marseille.

C. P. à Brooklyn. — Nous avons vainement demandé des brochures et almanachs Faure, nous y reviendrons.

F. U. à Chénier. — Pas d'almanach, quelle brochure voulez-vous en place?

Le compagnon Duprat prévient les camarades que, ayant abandonné le régiment, son adresse est calle San Raphaël, 16, L. Piso, Barcelone.

André Léon. — Il n'est nullement certain que les campagnes fournissent plus de gendarmes et de sergents de ville et de policiers que les villes. Votre appel pèche aussi par la base.

C. M. Nîmes et J. C. Avignon. — Ont-ils reçu l'argent de Ganges?

Michel, Brésil, envoie le bonjour aux camarades de Nerviers et attends de leurs nouvelles.

H. à St Denis. — Voulez-vous passer chez le dépositaire prendre 57 invendus.

Le compagnon Beaugiron a-t-il reçu lettre de Pontet de Lacoste?

Reçu de Saget, de la part des amis de New York, par l'intermédiaire des compagnons du Hâvre, 3 fr. pour la « Révolte », 2 fr. pour le « Père Peinard », 2 fr. pour les chansons de Brunet.

P. à Brieulles. — P. à Lyon. — R. V. à Romans. — Z. à Nice. — M. à Tournus. — H. L. à Troyes. — C. à Avignon. — R. à Pamiers. — G. à Orléans. — F. à Agde. — P. G. à Nîmes. — D. à Reims. — P. à Lyon. — F. U. — C. à Luberssac. — P. à Levallois. — C. P. à Brooklyn. — H. à Reims. — B. à Limoges. — T. à Mézières. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Samedi soir, 12, à 8 h. 1/2 du soir, groupe de propagande, 104, rue Oberkampf, Grande Cave. Conférence par le compagnon Laboucher. Urgence.

Groupe anarchiste du XVe. Samedi, 12 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle Lezé, 103, rue du Théâtre. — Ordre du jour : Le 18 mars; la situation actuelle.

Samedi, 12 mars, à 8 h. 1/2 du soir, maison Feldevin, 138, rue Victor-Hugo, à Levallois-Perret, réunion du « Groupe de concentration » de Clichy, Levallois et Asnières. Urgence.

Dimanche, 13 courant, à 10 h. du matin, au local habituel, réunion de la « Commune anarchiste » de Montreuil.

Dimanche, 13 courant, à 2 h. 1/2, 8, place des Ursules, au-dessus du café Liabeuf, à St-Etienne, réunion privée par l'« Alliance anarchiste ». Ordre du jour : France et Russie (le 18 mars 1871 et le 13 mars 1881).

**La RÉVOLTE est en vente :**

**Bordeaux.**

Sicard-Pallange, 41, rue Gase.

**Bourgoin.**

Chez Genin, 6, rue du Petit-Bion.

*Le Gérant* : E. Habert.

Paris — Impr. Habert, 33, rue des Trois-Bornes.

CINQUIÈME ANNÉE, N° 26 — DIX CENTIMES — DU 19 AU 25 MARS 89

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA SITUATION

Jamais les conditions économiques de l'Europe n'ont été aussi troublées qu'elles le sont en ce moment.

L'hiver rigoureux de l'an passé, la disette qui le suit, les inquiétudes de guerre, le chaos créé dans l'industrie par mille causes diverses, les peurs subites qui saisissent continuellement les gros bonnets de l'industrie — tout contribue à ajouter la dernière goutte au vase qui déborde.

La disette, la faim, n'est plus seulement en Russie. Elle fauche ses victimes à grands coups de faulx en Allemagne, en Autriche. Le pain manque, non plus seulement à quarante millions de paysans russes ; il manque à Berlin, à Vienne, à Rome, et les va-nu-pieds se soulèvent.

La capitale de la Prusse qui n'a pas vu le peuple s'ameuter depuis le 18 mars 1848, a été ces jours ci le théâtre de soulèvements du peuple, de sang versé. Elle panse encore sa cinquantaine de blessés.

A Vienne, à Rome, les misérables parcourent les rues, en demandant du pain.

En Angleterre, une vraie panique règne, — panique occasionnée par un fait d'apparence si petit, — le désir des mineurs de se reposer pendant quinze jours, et de donner une leçon pratique d'économie politique aux patrons et aux savants.

Il y a trois ans, ce fait serait passé inapperçu, mais une grève dont la durée est fixée d'avance à quinze jours..., de quoi s'émouvoir? Mais, pas du tout : toute la vie économique d'une nation est jetée sens dessus dessous, par ce fait, en soi si minime.

Le peuple ronge son frein. Les discours somnifères n'agissent plus, alors même qu'ils viennent de la part de ceux qu'il avait longtemps accepté comme meneurs...

---

L'Europe bourgeoise s'ébranle, la révolution s'annonce... Que feront donc les révolutionnaires?

Redoubleront-ils d'efforts à mesure que l'heure désirée s'approche? Ou bien, ce laisseront-ils entraîner par cette idée funeste, que puisque le jour de la bataille est près, il n'y a qu'à en attendre l'arrivée?

En voyant la puissance terrible des événements qui contribuent à nous rapprocher de la révolution, en voyant combien les grands mouvements populaires dépendent peu des individus; en comparant nos faibles forces à celles qui agissent indépendamment de notre volonté, — allons-nous conclure qu'il n'y a qu'à attendre que le choc de ces forces ébranle la puissance des Etats, que nous ne pourrions rien y ajouter?

Mais dans l'ébranlement de ces forces, — les individus, les groupes révolutionnaires ne sont-ils réellement pour rien?

Si les meurt-de-faim de Berlin ont saccagé les boutiques et marché contre le château, s'ils ont soutenu bataille contre la police — le travail précédent des groupes révolutionnaires n'y était-il pour rien ?

Les esprits à Berlin n'étaient-ils pas préparés à l'émeute? La dernière impulsion n'est-elle pas venue de révolutionnaires — inconnus parce qu'ils ne parlent pas en public, et n'écrivent pas aux journaux, mais plus révolutionnaires, peut-être, que tant d'écrivains ?

Et puis, la poussée n'eût-elle pas été plus forte? Les résultats des démonstrations n'eussent-ils pas été plus importants? L'infiltration des idées anarchistes n'eût-elle pas été plus grande, si des groupes anarchistes s'étaient mêlés à ce mouvement? s'ils en avaient pris l'initiative comme ils l'ont prise à Xérès?

Et si en Russie, les millions de malheureux se laissent décimer par la famine, s'ils subissent la faim avec résignation, et si les émeutes partielles ne prennent nullement l'extension qu'elles auraient dû prendre, — n'est-ce pas parce que le paysan russe, qui a vu dans son sein beaucoup de philanthropes socialistes, beaucoup de raisonneurs propagandistes, n'a jamais vu venir l'homme d'action, le révolté, l'insurgé, le révolutionnaire?

---

La situation, l'approche de la révolution même, nous dictent notre action.

C'est d'abord dans les rangs des affamées que notre place est marquée.

Si, dix ans auparavant, la situation nous demandait l'acte individuel pour secouer la torpeur, réveiller le marais et aussi troubler la fange.

C'est la part à l'acte collectif que nous impose aujourd'hui la situation.

---

Que pouvaient faire les quelques dévoués d'alors, au milieu du calme plat ? — Faire acte d'héroïsme individuel ! Et ils l'ont fait.

Mais quand nous voyons les masses s'ébranler, quand nous les voyons errer dans les rues, en se demandant si elles marcheront au Parlement, au château ou à la municipalité; quand nous les voyons manœuvrées par les intriguants, lancées par eux dans les voies du parlementarisme, dans lesquelles elles s'engagent à contre cœur, — il n'y a pas à hésiter.

Elles cherchent l'idée, l'entrain, la force d'attaque anarchiste, — il n'y a pas à se le dissimuler, — et notre action est tracée par cela même.

---

Les camarades isolés l'ont déjà fait. Mais ils sont isolés. Et ce n'est plus seulement le héros anarchiste, que nous demandent les masses. Elles nous demandent le nombre — l'homme moyen tout autant que le héros.

Et cet homme moyen hésite : il se sent isolé, il hésite à se lancer seul. Il lui faut se sentir appuyé, se savoir être part d'un groupe, d'une union de groupes, et il ne le trouve pas encore.

Et ici, comme ailleurs, comme partout, l'entente s'impose.

Plus nous approchons de la révolution et plus, la nécessité de l'entente, de l'union, de la confiance mutuelle se font sentir.

Sans confiance mutuelle, point de bravoure ni de courage. Mais tous ne peuvent pas se connaître personnellement ; tous ne peuvent pas avoir vécu des années ensemble, s'être connus à fond, dans toutes les manifestations de la vie de tous les jours, dans tous les petits détails de la vie quotidienne ; tandis que c'est précisément sur ces petits détails quotidiens que la confiance, l'amitié, l'union s'établissent.

Voilà pourquoi le groupe d'amis, se connaissant à fond, unis entre eux par mille petits travaux faits d'un commun accord, jaloux de ne pas voir leur union et leur confiance mutuelle détruites par l'intrusion de coquins ou d'intrigants — et, plus tard, l'union des groupes, — s'imposent de plus en plus en ce moment.

Nous approchons de la révolution. Elle sera faite par la poussée des masses. Mais ces masses elles-mêmes cherchent les initiateurs, elles cherchent l'homme et la femme qui sauront mieux formuler leurs pensées, qui sauront persuader les indécis, entraîner les timides.

Par ci, par là, elles trouveront un héros. Mais ce n'est pas sur les héros qu'on peut établir une révolution.

Les mains doivent trouver partout des groupes d'amis anarchistes se connaissant à fond, confiants l'un dans l'autre, unis, sachant où ils veulent arriver, et prêts à marcher de l'avant, — trouvant, chacun, une œuvre utile à faire suivant leurs capacités et leur enthousiasme personnels.

---

Voilà le besoin, et c'est aussi la tendance, qui se manifeste de plus en plus dans les groupes, incohérents encore, des anarchistes de tous pays.

## A PROPOS DES MOUCHARDS

Les journaux bourgeois, l'*Eclair*, l'*Intransigeant*, etc., ont publié le récit d'une tentative d'embauchage dont un anarchiste aurait été l'objet de la part de la Préfecture de police.

Cela a servis de thèmes à certains plumitifs salariés pour renouveller l'éternelle rengaine que le parti anarchiste serait le réceptacle de tout ce que le gouvernementalisme peut occuper de provocateurs.

Le compagnon Chatel, l'anarchiste qui a été en butte aux propositions déhonnêtes des policiers, nous a même, à ce sujet, apporté, en nous demandant l'insertion un volumineux dossier qu'il nous est impossible d'insérer vu sa lon-

gueur, et aussi parce que nous croyons que toutes ces tentatives d'embauchages ne sont qu'une frime de la part de la police pour jeter la défiance sur et parmi les anarchistes, et les amener à se suspecter les uns les autres en leur donnant la hantise du mouchard.

---

Ce qui nous le fait supposer, c'est que, toutes ces tentatives d'embauchages qui ont été faites, en ces derniers temps, à différents propagandistes, ont toujours été formulées dans des conditions excessivement maladroites. Or, nous savons que les policiers ne sont pas la fleur de l'intelligence, mais, parmi les gros bonnets, tout au moins, doit il y en avoir qui ne sont pas tout à fait des imbéciles et qui doivent connaître leur métier.

Le gouvernement qui a tout intérêt à cacher ses menées dans un parti qui lui est dangereux, aurait eu sérieusement l'intention d'acheter lesdits compagnons, il nous semble qu'il aurait d'abord pris ses précautions pour que, en cas d'insuccès, il ne subsistât aucune preuve de ses négociations.

Au lieu de cela, dans les cas dont il s'agit, il semblerait qu'il les aient accumulées exprès. Ou bien le policier raccoleur se laisse bêtement prendre dans un piège des plus grossiers, ou bien on écrit un tas de lettres où les propositions d'achat s'étalent dans tout leur cynisme. Il nous semble que lorsqu'on a, entre les mains, un appareil d'inquisition aussi formidable que l'est celui de la Préfecture de police, on doit savoir à qui l'on s'adresse, on n'agit pas aussi bêtement.

---

Si la police a, comme à plaisir, accumulé les traces de son action, c'est qu'elle y a intérêt, et cet intérêt ne peut être autre que celui que nous avons dit.

Du reste, la conversation que le compagnon Chatel aurait eue avec le chef de bureau qui lui faisait des offres est caractéristique :

— « Il y en a, parmi vous, qui émargent, plus que vous ne pensez; vous pouvez accepter, allez, vous serez en bonne compagnie ; parmi les anarchistes! mais il n'est pas difficile d'en avoir à 20 francs par mois ».

Cette conversation rapprochée de celle que les sieurs Goron et Rossignol tenaient dans notre bureau lors de la fameuse perquisition qui avait pour but de rechercher de la dynamite dans notre encrier, prouve ce but bien caractérisé : démoraliser les anarchistes, en jetant la défiance parmi eux ; car il est bien évident que si Goron et Rossignol faisaient semblant de se « déboutonner » devant nous, c'était pour que nous n'en perdions pas un mot.

Goron avait pris quatre à cinq lettres qui se trouvaient sur notre table, dans l'intention de les emporter ; nous lui fîmes observer que ces lettres ne contenant pas de dynamite, il ne nous les chapardaient que pour ne pas s'en aller les mains vides.

Rossignol, bon apôtre, ajouta, d'un air bonasse : « Ça lui ferait peut-être faute pour son journal ? Euh! puis, qui sait? il y en a peut-être qui viennent de la boîte!... »

Et à un autre moment, où il était question des camarades que nous recevions, toujours maître Rossignol : « Il vient beaucoup de compagnons ici, mais il doit bien s'en trouver qui sont de la boîte!... »

---

N'en déplaise à messieurs de la Préfecture, s'ils étaient si bien renseignés sur ce qui se passe chez les anarchistes, ils n'iraient pas le chanter sur les toits, ils tâcheraient de profiter en douceur des renseignements que leur fourniraient leurs agents, de façon à ne pas les « brûler ».

Le plus grand mouchard des anarchistes a été encore, jusqu'à présent, l'intempérance de langue des imbéciles et des vaniteux qui éprouvent la démangeaison de raconter ce qu'ils ont fait. Des choses pas bien dangereuses le plus souvent.

Mais ce qui prouve bien que le nombre des mouchards, dans nos rangs, n'est pas si grand, c'est que, malgré les imbéciles et les bavards, chaque fois qu'il s'est produit quelque chose, la police n'a été renseignée que quand c'était devenu le secret de polichinelle et que, comme les gendarmes de *Geneviève de Brabant*, elle est toujours arrivée trop tard.

Nous ne voulons pas en conclure de là que, parmi les anarchistes, il n'ait pas su se glisser quelques faux frères.

De par l'essence même de ses théories, le parti anarchiste, étant un parti d'action, il ne peut échapper à la fatalité commune à tous les partis militants. Mais que la Préfecture le sache bien, il n'est aucun des compagnons un peu perspicaces qui hésiterait à mettre, sur la face des séides qu'elle a pu glisser parmi nous, l'étiquette qui lui convient.

Si tous n'ont pas encore reçu la récompense qu'ils méritent, c'est qu'entre eux et les perspicaces, il y a la foule des gobeurs qui, quoique sans influence, n'en entrave pas moins toute action en jetant, par ses négations, l'irrésolution causée par le doute qui, lorsqu'il s'agit d'attenter à un individu, paralyse toujours l'action en remuant les sentiments dont on ne s'est pas encore débarrassé.

Mais qu'on se le répète bien une bonne fois pour toutes, les mouchards ne sont dangereux que pour les imbéciles qui se laissent prendre aux extravagances ou ne savent pas tenir leur langue.

Pour s'en garer, il n'y a qu'à chercher à se rendre compte des moyens d'existence de ceux que l'on est appelé à fréquenter et de leur genre de vie.

Lorsque ces moyens sont louches, inavouables, l'individu n'est peut-être pas mouchard, mais il est à coup sûr du bois dont on les fait, on s'en gare.

Que l'on se rende compte aussi du rôle que jouent les individus dans la propagande : si les actes sont bien en rapport avec les idées, ou n'ont pas pour effet de les déconsidérer; en ce dernier cas, que l'individu soit payé ou non, la besogne est identique. — Que l'on s'en gare.

Puis à méditer l'axiome de ce conspirateur qui disait : « Si je savais que mon bonnet eût connaissance des projets qui s'agitent dans ma tête, je le jetterais au feu. »

Que les anarchistes méditent ces trois recommandations, qu'ils tournent sept fois, avant de parler, leur langue dans leur bouche, ils pourront se moquer des mouchards.

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Tous ces temps derniers différentes explosions dues, soi disant, aux anarchistes, avaient eu lieu, mais nous avions négligé d'en parler, vu qu'elles nous semblaient plutôt des fumisteries que des tentatives réelles.

Mais la semaine passée, il s'en est produit, une, boulevard Saint-Germain, 126, qui semble plus sérieuse et réhabilite un peu la dynamite que les tentatives précédentes avaient un peu amoindrie.

L'explosion se serait produite dans la soirée du vendredi, mettant tout le quartier en émoi, ébranlant toute la maison.

Rien que chez un seul locataire, les dégâts seraient évalués à douze mille francs; l'escalier est effondré, la maison lézardée.

La maison était habitée par un M. Benoît, qui aurait présidé à diverses condamnations d'anarchistes.

L'opinion des journaux bourgeois — qui se renseignent à la préfecture — est que l'attentat était dirigé contre lui.

Mais, où cette explosion est caractéristique, c'est par la frousse qu'elle a donné aux bourgeois. Aussitôt on a réclamé une législation nouvelle ; une colonie d'étrangers serait allée trouver M. Marmottan pour lui demander s'il pouvait leur assurer une protection suffisante.

La tremblotte de ces gavés est risible, et nous prouve, par dessus tout, que ces gens-là commencent à se rendre compte de leur parasitisme, puisqu'ils craignent individuellement la vengeance des exploités.

Les plumitifs bourgeois en ont profité aussi pour ressortir leurs vieilles rengaines contre les anarchistes, et tirer à la ligne pour émarger un peu plus.

Un sieur Bauer, autrefois accusé d'avoir émargé aux fonds secrets, mais qui, grâce à la vigueur de ses poings, a pu se maintenir, imprimait ceci dans l'*Echo de Paris* :

Mais si les insurrections du travail, les révoltes de la misères me paraissent en certains cas excusables, sinon légitimes, je ne sais pas bien quel argument de science sociale invoqueraient les fous furieux ou les sanglants imbéciles qui vont placer des bombes dans les habitations privées et se retirent en bon ordre.

Quelque opinion qu'on ait du régicide, nul ne peut dénier le courage du fanatique qui se dévoue à la suppression de la personne du souverain, de même les attentats des terroristes, les vengeances exercées sur les fonctionnaires détestés sont marquées d'une certaine grandeur sauvage, comme la lutte de quelques individus contre tout un peuple.

On les peut détester et condamner, on ne saurait les mépriser.

Il en est tout autrement des dynamiteurs qui, sans idée arrêtée, sans principe, préméditent de frapper au hasard, les premiers venus, des domestiques, des femmes, des enfants.

Le dessin est d'autant plus atroce que le malfaiteur ne court lui-même aucun risque ; ce lâche banditisme ne peut servir à rien ; il fait rage au hasard sans provocation, sans but déterminé.

Pardon, M. Bauer, il y a confusion, ceux qui opèrent sans danger, ce sont ceux qui, à l'abri de tout l'appareil de défense sociale, envoient au bagne et à l'échafaud des individus coupables d'avoir exprimé leurs idées, coupables d'avoir défendu leur liberté.

Et s'il se trouve des individus qui viennent leur rappeler de temps en temps à autre que l'on n'échappe pas toujours à la responsabilité de ses actes, ceux là n'ont ni armée, ni police pour les défendre, ceux-là jouent leur tête s'ils étaient pris ; ils ne manqueraient pas de chacals de la trempe de M. Bauer pour hurler à la mort à l'abri des baïonnettes bourgeoises.

Messieurs les thuriféraires bourgeois s'apitoient sur les victimes innocentes « qu'auraient pu faire » ces explosions ; nous, nous pleurons tous les jours celles que fait la rapacité bourgeoise, quand elle occasionne les coups de grisou, faisant cent cinquante victimes comme à Anderlues, ou faisant disparaître le tement, mais sûrement, des générations entières sous un travail forcené et malsain, ou par la misère et l'anémie.

Allons ! messieurs les bourgeois, faisons le compte de nos victimes respectives, et nous verrons où sont les lâches, les bandits et les misérables.

***

PARIS. — La semaine dernière on a enterré, aux frais de la municipalité, deux individus qui s'étaient trouvés blessés en voulant arrêter un cambrioleur.

Toute l'administration de la Préfecture de police assistait aux obsèques. Cela était bien dû à ces policiers amateurs, qui ne peuvent voir courir un homme, sans — tout pareils à des chiens d'arrêts — se mettre aussitôt à sa poursuite.

Certes, le cambrioleur est peu intéressant, mais les auxiliaires-amateurs de la police ne le sont pas davantage.

***

Nous avons donné, il y a quelque temps, des extraits d'une superbe conférence faite par Lanessan sur l' « Appui Mutuel dans la Nature ».

Les vues larges et humanitaires de l'ex-savant, ont dû frapper les lecteurs.

Les lecteurs de ses livres de botanique ont dû aussi admirer l'esprit philosophique de l'auteur en question.

Tout cela n'était bon que quand il s'agissait « d'arriver ». Une fois arrivé et devenu gouverneur de l'Indo-Chine, le pleutre s'est empressé de remiser ses théories, et de devenir aussi ignoble qu'un simple général d'Afrique.

Quelques pénitentiaires de Poulo-Condor, envoyés au Tonkin pour travailler à la route de Lang-Son, s'étant enfuis, il a envoyé à divers fonctionnaires la circulaire que voici :

« Par ordre de M. le gouverneur général, les condamnés qui se sont évadés et qui ont été ensuite repris, seront pendus demain soir 23 septembre au camp de la route qui mène à la mer, après le service du travail du soir, devant tous les condamnés réunis.

« M. le gardien est chargé de l'exécution de cet ordre.

Tiên-Yên, le 23 septembre 1891.

Il était seul ! Mais c'est que tous sont la même chose, et que les ultra-révolutionnaires du jour si, par malheur, ils devenaient fonctionnaires, ne vaudraient pas mieux que les Lanessan. Le métier est plus fort que l'homme.

***

Lausanne. — L'abbé Garnier avait organisé ici une discussion contradictoire dont notre ami Barbet a profité pour aller y développer les théories anarchistes.

Aux applaudissements de la salle il a démontré que cléricaux, opportunistes et radicaux se valaient tous et étaient à mettre dans le même sac.

L'abbé Garnier devait donner une série de réunions, mais devant les résultats de celle-là, les journaux cléricaux se sont empressé de déclarer qu'elles étaient suspendues jusqu'à nouvel ordre.

## Belgique

Pendant que les journaux bourgeois jettent des cris de paon, que l'on écorche, contre les auteurs d'une explosion dirigée contre un ou deux privilégiés de l'ordre actuel.

Ils se contentent d'enregistrer purement et simplement, les catastrophes occasionnant la mort de dix travailleurs.

A notre époque, où il existe des instruments perfectionnés pour enregistrés les secousses du globe les plus imperceptibles à nos sens, où l'on fabrique des instruments d'une sensibilité telle, qu'elle leur permet de nous indiquer des variations de température, d'atmosphère qui échappent à nos organes, et à l'heure où l'électricité est domestiquée et rendu propre à tous les usages, que se produisent les catastrophes semblables.

Nous n'avons pas besoin d'enquête pour savoir que la responsabilité doit en être attribuée aux directeurs, ingénieurs et actionnaires des mines.

Nous ne connaissons pas toutes les inventions qui puisse faire dans cet ordre d'idées, mais la science est assez avancée pour faire celles qui ne le seraient pas, il ne s'agirait que d'y consacrer assez d'argent, du moment qu'on ne le fait pas, on est responsable des accidents qui se produisent.

Bruxelles, 14 mars.

Un terrible coup de grisou a éclaté ce matin vers 5 heures au charbonnage d'Anderlues, localité située à 14 kilomètres de Charleroi. L'accident s'est produit au puits n° 3 de la Société houillère d'Anderlues.

Le coup de grisou a provoqué dans toute la région une violente secousse, semblable à un tremblement de terre.

Immédiatement tous les habitants de la petite ville d'Anderlues, qui en compte environ sept mille, et ceux des localités voisines, se précipitèrent vers le théâtre de l'explosion, d'où s'échappait une énorme colonne de fumée, qui montait vers le ciel.

Comme toujours, en pareille occasion, des scènes déchirantes se sont produites, au milieu de l'affolement général.

Les femmes et les filles des ouvriers occupés dans la mine, poussant des cris émouvants, voulaient se jeter dans la fosse.

C'est à grand peine que les gendarmes à cheval, accourus dès la première alerte, sont parvenus à éloigner le puits afin d'organiser les secours.

Après que le premier moment d'affolement passé, on a pu vérifier les dégâts et apprécier approximativement l'étendue de la catastrophe. On reconnut que l'explosion s'était produite à l'étage de 120 mètres.

Les murs du bâtiment où se trouvait le ventilateur avaient été renversés par la force de l'explosion, mais le ventilateur continuait à fonctionner. La cage était brisée, et des éboulements, causés par la pression de gaz, s'étaient produits dans l'intérieur du puits, entre les étages de 400 et 420 mètres. Le bruit avait couru tout d'abord que plus de 500 personnes devaient être ensevelies.

Mais on put s'assurer bientôt que 270 ouvriers du train du matin se trouvaient seulement dans la fosse.

On s'occupa aussitôt d'organiser les secours. Les premiers travaux ont été fort pénibles à cause de la fumée intense qui sortait du puits.

Mais grâce au ventilateur resté debout, on a pu peu à peu expulser la fumée provenant de l'incendie des galeries.

Vers onze heures on a commencé à remonter des blessés. Ils étaient presque tous agonisants. Leurs chairs étaient complètement carbonisées. Parmi les blessés retirés se trouvent cinq femmes.

On apprend bientôt que 25 mineurs ont échappé à la catastrophe et n'ont pas la moindre blessure. Ils se trouvaient à une profondeur de 300 mètres environ. Ils ont pu se diriger vers le puits n° 2. Ils ont suivi les galeries les plus profondes, tenant à la main un drapeau vert.

Cette nouvelle a calmé un peu l'impatience de la foule qui attendait anxieuse le résultat de la première exploration.

Après les blessés on a remonté les morts.

Les cadavres étaient tous horribles à voir. Les mineurs paraissent avoir succombé sur le coup à l'asphyxie.

Vers cinq heures, la neige a commencé à tomber, ajoutant encore une note sinistre au spectacle lugubre de la foule éplorée, des cadavres et des blessés brûlés et noircis par le grisou.

Il est impossible de savoir au juste le nombre des victimes. Cependant, d'après des calculs qui paraissent bien près de la vérité, il y aura environ 150 victimes.

On assure que les mineurs, au nombre d'une centaine, qui travaillaient dans la galerie de 500 mètres au-dessous de celle où s'est produite l'explosion, ont tous péri.

Quant aux blessés que l'on a retirés de la mine, ils sont jusqu'à présent au nombre de trente. La plupart d'entre eux sont horriblement brûlés.

Leur peau est noire et luisante. De nombreux médecins accourus de Charleroi et des environs leur ont prodigué les secours les plus empressés.

Mais on a peu d'espoir d'en sauver beaucoup vu leur gravité.

La plus grande désolation est répandue dans le pays.

Ce soir on n'entend partout que des pleurs et des gémissements.

C'est avec peine qu'on a pu décider les femmes des victimes à se retirer.

On a décidé de ne plus remonter de cadavres pendant la nuit.

## Suisse

La misère noire s'appesantit sur notre Eden ; elle est générale, et le froid l'a rendu encore plus terrible.

C'est surtout dans les localités industrielles de l'horlogerie, de la soierie, la broderie, la métallurgie, qu'elle est le plus intense.

A la Chaux-de-Fonds on cite un cas de mort par la faim, un peu partout il y a des suicides de misérables.

Des commissions d'ouvriers sans travail se sont formés dans la plupart des villes ; des délégués parcourent les maisons ouvrières et dressent une statistique des gens qui chôment.

Et puis après, ces comités proposeront un tas de soi-disant remèdes tous plus stupides les uns que les autres, pour aboutir à faire appel à la charité officielle ou privée.

On viendra momentanément en aide aux plus intrigants parmi les pauvres, tandis que les honteux, ceux à qui il reste encore quelque dignité, souffriront les privations de toutes sortes avant qu'on connaisse leur position.

L'attitude de la plupart des syndicats ouvriers est désespérante : pas une lueur de révolte, pas une parole de revendication sociale n'est prononcée dans leur sein ; ils ont une complète ressemblance avec les troupeaux de moutons, et font d'excellentes machines à voter.

Tels sont les syndicats de Genève, une partie des corporations de l'horlogerie, et les corporations vaudoises composant l'Union ouvrière dont l'habile meneur, A. Fauquez, vient de décrocher dernièrement un siège de député.

Le fait suivant vous donnera une très petite idée de l'esprit autoritaire qui anime tous ces groupements.

Quatre sections de Lausanne ayant refusé de soutenir la candidature Fauquez, et s'étant abstenues, ont été exclues de l'Union ouvrière, joli exemple de ce que le quatrième Etat ménage à ses contradicteurs.

Mais, par ce que je relate, il ne faut pas croire à un calme complet en Suisse.

Les gouvernements d'Appenzell et de Saint-Gall sont justement alarmés de l'attitude des brodeurs que la misère surexcite : on a donné le compte rendu d'une réunion dans un village, où à une demande de secours proposée par l'un des assistants, les autres ont énergiquement protesté disant : « Plutôt la dynamite que la charité ».

Dans le Jura bernois et neufchatelois une grande animation règne contre les propriétaires. Le nombre de ceux qui tombent sous le coup de la poursuite pour dettes est tellement grand, que le gouvernement sera obligé d'accorder encore du répit avant d'engager les poursuites.

Une foule d'ouvriers ne vivent que du crédit, et comme le travail ne reprend pas, comment paieront-ils les fournisseurs ?

C'est la ruine pour les uns comme pour les autres. Cette situation fait plus pour la révolution sociale, que tous nos efforts de propagande.

Les socialistes jurassiens ont pris l'initiative de publier à Saint-Imier le journal le *Socialiste*. Dans nos pays l'idée socialiste est très peu définie, et le journal cherche sa voie ; il a déjà le mérite de ne pas être exclusif ; c'est un progrès sur les autres journaux ouvriers du pays, souvent rédigés par une coterie qui n'admet pas la contradiction.

Les groupes ouvriers du Grutli de langue allemande font une campagne pour la suppression de la police politique.

Certainement ils n'aboutiront pas, mais la polémique qu'ils ont engagé à ce sujet a du bon, car ils ont dévoilé des faits révoltants, dont plusieurs sont arrivés à des compagnons expulsés, et pourtant le public ne connaît pas la centième partie des infâmies policières.

Le peuple ne sait pas que tout anarchiste en Suisse, est mis hors la loi.

On menace les imprimeurs à qui nous confions des travaux ; on nous interdit l'affichage ou la distribution d'écrits de propagande ; chacun de nous a derrière ses trousses une de ces ignobles vermines qu'on nomme agent politique.

Encore si c'était tout ; mais la poste même devient entre les mains du procureur fédéral un instrument de répression.

La honteuse circulaire postale lancée en 1885 par le sieur Welti de tripoteuse mémoire, et qui fut dévoilée par le *Révolté*, est plus que jamais en vigueur.

Les directeurs locaux jouent aux commissaires de police et interceptent d'eux-mêmes l'envoi d'imprimés anarchistes ; des lettres viennent à leur adresse avec un ou deux jours de retard.

Plusieurs compagnons se sont vus privés du *Père Peinard* qui leur avait été expédié. Il en a été de même dernièrement, à propos des manifestes « Tous Mouchards » et « Au Peuple Suisse », publiés par les compagnons de notre région.

Ces canailles sont les premières à nous enseigner le mépris de leurs lois ; ils espèrent par ces moyens paralyser notre propagande, mais celle-ci se fait malgré eux, sourdement et sûrement.

Notre propagande n'est pas sans défaut : que les camarades suisses en prennent bonne note ; ce qu'il manque pour aider à la diffusion de nos idées, c'est un écrit exposant d'une manière claire, les théories du communiste anarchiste, que nous voudrions voir appliquer à la société humaine en remplacement de l'égoïsme bestial et de la devise si férocement bourgeoise « Chacun pour soi ».

Il ne suffit pas de dire à l'ouvrier : révolte-toi et venge-toi de tes oppresseurs ; » il faut lui faire entrevoir la possibilité d'une société plus libre et plus juste, cela l'encouragera mieux à en finir avec l'enfer social actuel.

Etant donné la longueur de cette lettre, je m'arrête, mais à bientôt d'autres détails qui pourront intéresser les lecteurs désireux de connaître les bas-fonds de notre chère patrie helvétique.

## Allemagne

Les manifestations des affamés ont continué à Dantzig et à Leipzig.

A Dantzig, elles ont atteint de grandes proportions ; batailles dans les rues avec la police et nombreuses arrestations.

A Leipzig les rassemblements ont commencé dans les quartiers excentriques. Lorsque la police les dis-

persait, ils se reformait à nouveau, marchant vers l'Hôtel-de-Ville.

Plus tard, de forts rassemblements se sont formés sur la place du Marché.

L'attitude des social-démocrates est ignoble, comme de raison. Le journal officiel des marxistes, non seulement tâche de se laver de tout soupçon de connivence, mais il insulte les meurt-de-faim.

Deux grands meetings, organisés par les anarchistes, ont eu lieu à Berlin. Les socialistes indépendants y ont pris part.

Pour la propagande anarchiste et pour faire des adhésions, un groupe de propagande par quartier a été constitué.

Les Berlinois s'y prennent, comme on voit, avec ardeur et avec cet esprit pratique qui les caractérise.

### Espagne

Barcelone. — A propos des camarades captifs en Espagne, nous recevons les détails suivants :

« .. Non seulement nous sommes là pour les soutenir, mais une trentaine de sociétés de résistance qui ne sont composées d'anarchistes que pour une faible part, ont nommé une commission pour subvenir aux besoins des dix-sept captifs de Barcelone par une distribution hebdomadaire égale.

***

Nous avons inséré, dans notre dernier numéro, une lettre émanant des anarchistes emprisonnés à Barcelone.

Il est bien évident que c'est à titre de solidarité, en face de la persécution bourgeoise ; mais que nous ne nous rendons pas solidaires des attaques injustes qui nous avaient échappé à une première lecture un peu hâtive.

Du reste nous avons assez développé nos idées sur l'organisation pour que nos lecteurs ne s'y soient pas trompés.

### Italie

A Forenza, dans la province de Foggia, les paysans se sont soulevés, ils avaient bloqué les carabiniers dans la mairie, mais que finalement ils laissèrent se retirer sans leur faire aucun mal. Mais, une fois maîtres de la mairie, ils en brûlèrent toutes les paperasses, détruisirent l'état-civil.

### Autriche-Hongrie

La misère va toujours en croissant, surtout à Vienne. Des rations de pain ont dû être distribuées, et en peu de jours plus de 12,000 affamés accouraient chaque matin, faire la queue, pour recevoir la tourte de son.

Comme de raison, le gouvernement s'en est mêlé, et a ordonné aux personnes privées de cesser la distribution.

C'est pire qu'en Russie, on le voit. Le despote russe ne s'est pas encore avisé de prendre une pareille mesure.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous détachons les passages ci-dessous de la lettre qu'un camarade, qui a quitté le régiment, a adressée à son capitaine, pour lui en donner les raisons :

« J'avais eu la faiblesse de croire qu'un homme, avec un peu de patience, pouvait faire un soldat. Mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir que la caserne était pire que le dernier des bagnes et un endroit où, en outre de la privation complète de toute liberté et l'affluence de vexations de toutes sortes, l'on ne vous apprend qu'à haïr vos frères de misère et où toutes les théories et tous les exercices que l'on y apprend ne sont faits qu'en vue de massacrer ces derniers en cas de révolte de leur part, ou le jour où ils veulent demander une simple augmentation de salaire à leurs exploiteurs, comme à Fourmies, par exemple.

« Aussi, comment voulez-vous que, obligé de subir toutes les turpitudes que prodiguent les galonnés, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, je puisse à mon tour devenir un galonné (puisque vous me feriez à suivre le peloton des élèves caporaux) et à en faire autant aux autres pauvres malheureux soldats, lorsque nous, anarchistes, ne reconnaissons à personne le droit d'en commander un autre.

« Aussi, lorsque j'ai vu l'abrutissement dans lequel vous mettiez les hommes dans les casernes, les punitions insensées dont vous les chargiez pour un rien, j'ai compris que mon seul parti à prendre était de partir.

« Et c'est pour ces divers motifs et beaucoup d'autres, qu'il me serait trop long d'énumérer, que j'ai déserté. »

« Dupiat, ex-soldat au 112e de ligne ».

***

Reims. — Les compagnons qui veulent correspondre avec le groupe de Reims peuvent s'adresser au compagnon Leroux, 227, rue des Capucins.

***

Bourges. — Notre dépositaire demande aux compagnons, qui lui prennent le journal, de bien vouloir régler tous les deux numéros. Il y a urgence, car nous avons besoin de rentrer dans nos fonds.

***

Masson demande à Tudin de Lyon si les brochures qu'il lui a laissé lors de son premier séjour, à Saint-Etienne, peut-il en disposer pour la propagande, en même temps il fait savoir à son copain de la Villette de patienter encore deux ou trois jours, il ne perdra rien pour attendre, au contraire.

***

Les camarades qui pourraient disposer de placards ou de manifestes antipatriotes, sont priés d'en envoyer un exemplaire à Léon Lepiez fils, 6, rue Grauchy, au Havre.

***

Un camarade, auquel nous avions prêté les quatre premières années du *Révolté*, nous a égaré cette collection.

Prière aux camarades qui posséderaient des numéros isolés des années 79, 80, 81 et 82, dont ils pourraient disposer, de bien vouloir nous les faire parvenir, afin que nous puissions reconstituer cette collection qui nous est indispensable.

***

André Klemencie, à New-York ; Paulet, d'Amiens, demande si vous avez reçu la lettre qu'il vous a adresser poste-restante, à New York, 19 novembre 1891.

***

*Le Progrès* (*Progress*), journal socialiste russe, fondé à New York, est déjà à son dixième numéro. Il paraît une fois par semaine. Les abonnements (5 fr. pour les six mois) sont reçus à 265 Broome Street, New-York ; 3 Iffley Road, Hammersmuth, Londres, et 28, rue de la Glacière, Paris.

## BOITE AUX ORDURES

LA DYNAMITE CHEZ MADAME DE SAGAN

Mme la princesse de Sagan n'est toujours pas de retour. M. Anquetil ne sait encore à quel moment il pourra lui demander les renseignements nécessaires à l'instruction.

Une lettre adressée il y a neuf mois à la princesse, établit que ce n'est point contre l'ambassade d'Espagne, mais bien contre l'hôtel de Sagan, que l'attentat criminel a été dirigé.

Ce ne sont donc pas des anarchistes espagnols qui ont vengé leurs frères de Xérès, mais de simples malfaiteurs français, qui ont agi dans un but inexplicable, — si l'on se refuse à accepter les bizarres déclarations de principe de l'anarchie.

La lettre que le 20 juin Mme de Sagan a reçue venait de la rue Lafayette. Elle était signée P. P. et écrite avec de l'encre violette en caractères d'imprimerie imités. Le signataire informait cette dame que ses camarades dirigeaient contre elle un attentat qu'il blâmait.

Il ajoutait qu'il s'exposait en se faisant leur dénonciateur.

Nous serions étonné si l'on n'apprenait point que cette lettre fût le prélude d'une demande de secours. Il n'est pas parti où l'on vive avec plus de cynisme sur les trente deniers de Judas.

(*L'Eclair*)

## AVIS

*On nous prévient au dernier moment qu'une réunion est organisée, devant porter pour ordre du jour* **l'Anarchie et les Explosions.**

*Cette réunion qui doit être affichée ces jours-ci, ne serait qu'un traquenard — Avis aux camarades.*

## PETITE CORRESPONDANCE

Boccard à Bucharest. — Requet et son ami demandent si vous avez reçu deux lettres qu'ils vous ont expédiés à Reusseni ?

M. à Saint-Etienne. — La commission est faite.

L. L. au Hâvre. — Ce sont bien les conditions pour la librairie. Ça va bien.

P. à Amiens. — J'ignore où l'auteur a puisé ses renseignements.

Guillemin à Châlons. — Ces deux brochures épuisées, envoyons le Procès de Chicago en place.

D. à Saint-Henri. — L'erreur provient de ce que l'on avait oublié, sans doute, d'inscrire un versement précédent.

C. à Agen. — Si vous voulez.

Auzer à Béziers. — Paul Flétri a reçu de vous 1 fr. pour les Italiens.

F. S. à New-York. — Fin mars.

F. à Amiens. — P. à Bourges. — L. à Bordeaux. — F. à Fouquières. — G. à Trélazé. — L. à Reims. — F. à Lyon.

P. B. à Sainte-Savine. — Les numéros demandés sont à votre disposition. — Nous ne sommes pas en relation avec ce citoyen.

D. à Blanzy. — R. à Ganges. — M. à La Haye. — J. à Bruxelles. — S. P. à Bordeaux. — G. à Apt. — E. à Rive-de-Gier. — M. à Roanne. — L. R. à Beaucaire. — C. à Béziers. — N. D. à Flixecourt. — B. à Ougrée. — Ba. à Bucharest. — Bo. à Bucharest. — L. à Toulon. — C. à Argenteuil. — C. à Izi. — P. à Saint-Thamond. — M. S. à Gracia. — Gourin. — G. à Bourgoin. — J. M. d'A. à N. Bedford. — Pas d' « Almanach, » que donnerez-vous en place ! — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Groupe de Propagande, réunions le mercredi et le samedi, à 8 heures et demie du soir, rue Oberkampf, 104, aux Grandes Caves.

Samedi 19 mars, conférence sur l'anniversaire de la Commune — l'Anarchie et le 1er mai — Chants — Poésies, etc.

Versements volontaires pour l'organisation d'un meeting qui sera donné le samedi 30 avril.

Groupe du XIVe. — Grande soirée familiale, samedi 19 mars, salle du Moulin-de-la-Vierge, 102, rue de Vanves.

Tous les dimanches, de 2 à 11 heures du soir, réunion de l'*Avant Garde ouvrière*. — Lectures — Discours — Chants. — Rue Mouffetard, 89.

Pantin. — Samedi 19 mars, le groupe *En Avant* invite les camarades de Paris et de la banlieue à la Conférence qui aura lieu chez Allier, 32, Grande Rue, au Prés-Saint-Gervais, à 8 heures du soir.

Sujet : Anniversaire du 18 mars.

Amiens. — Dimanche, 27 mars, réunion des anarchistes. — Organisation d'une soirée familiale.

Le Havre. — Les compagnons anarchistes havrais et les socialistes sympathiques aux idées, sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le lundi 21 mars, à 9 heures précises du soir, au café du Progrès, place Saint-François.

Ordre du jour : Le 1er mai au Havre.

Roanne. — Les groupes anarchistes : *La Jeunesse anti patriote*, *Les Révoltés*, *Les Sans-Pitié*, *L'Alliance* organisent une grande soirée familiale à l'occasion de l'anniversaire du 18 mars 1871, le samedi 12 mars, à 8 heures et demie du soir, salle Augé, rue Saint-Elisabeth, 77. — Entrée libre et gratuite.

Saint-Chamond. — Samedi, 19 mars, salle de l'Eldorado, cours d'Izieux, à 8 heures du soir, grande soirée familiale, organisée par les groupes de la région.

Causeries, chants, poésies, etc. — L'Anarchie et le Socialisme. — La Manifestation du 1er mai.

Groupes Anarchistes lyonnais. — Grande Soirée de Famille privée à l'occasion de l'anniversaire du 18 Mars, à la salle de la place Raspail, 4. Chants, poésies, déclamations. Entrée : 25 centimes.

*Le Gérant :* E. Habert

Paris — Impr. Habert, 33, rue des Trois-Bornes.

CINQUIEME ANNÉE, N° 27 — DIX CENTIMES — DU 26 MARS AU 1er AVRIL 89

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## IN MEMORIAM

Le 10 février 1872, Zarzuela, Lamela, Lebrijano et Busiqui ont été exécutés.

Pendant tout l'hiver, la famine, les inondations et d'autres calamités avaient réduit les paysans d'Andalousie à la dernière misère. Le système capitaliste, en enmagasinant le surplus des subsistances dans les entrepôts des riches, affame les pauvres de l'Espagne et condamne à une longue agonie ceux dont le travail a créé ces subsistances. Les paysans exaspérés par la faim et excités par nos camarades, les anarchistes chrétiens de la société secrète de la *Mano Negro* (main noire) se mirent à étudier les ouvrages anarchistes, publiés par nos compagnons collectivistes-anarchistes de Barcelone et de Madrid, et à réclamer hautement aux oisifs leur part de nourriture commune, qui leur fut refusée. A l'instigation de la « Main Noire » ils s'entendirent dès lors avec les autres anarchiste de Xérès pour attaquer la ville. Mais avant l'assaut, tous les anarchistes déjà connus comme tels avaient été jetés en prison, première et principale cause de l'insuccès, l'armée de la famine, cependant, tint la place pendant deux heures. Les troupes la repoussèrent vers Arcos et d'autres villages.

On fit beaucoup de prisonniers et, désormais, « l'ordre régna. » Sept de nos camarades connus comme d'ardents propagandistes furent arrêtés. On eut la répétition de ce qui s'est passé à Chicago dans ses pire détails. Quatre des nôtres furent condamnés à mort, non par la « loi » c vile, mais par ceux dont la profession est de tuer — par des militaires.

Trois furent condamnés à la servitude pénale à vie et, comme à Chicago, on en trouve un mort dans sa cellule. Les prêtres essayèrent d'enjôler les prisonniers. L'un d'entre eux abjura ses opinions : peut-être sous le coup de l'excitation mentale espérait-il sauver sa vie. Qui pourrait en vouloir au pauvre diable! Les trois autres, en particulier Zirzuela, restèrent fermes jusqu'à la fin. Il fallut une demi-heure pour mettre la camisole de force à ce brave camarade. Le bourreau qui, d'après nos amis les doctrinaires socialistes, est la victime des circonstances, prononça la vieille formule : « Je suis l'exécuteur de Justice, pardonnez-moi! » Zarzuela répondit fièrement : « Je ne pardonne à personne. »

Et n'avait-il pas raison? Un *homme* ne se chargerait pas de cette *sanguinaire* fonction ; ce vil esclave ne mérite pas de pardon.

Sur l'échafaud, Zarzuela s'écria : « Enfants de Xérès! Martyrs du travail... » S'il avait dit quelques mots de plus, peut-être que la foule se serait portée à la délivrance de notre camarade, mais on l'arrêta.

Les derniers mots de Busiqui furent : « Adieu, mes enfants! » De Lebrijano : « Je suis innocent! » Lamela était trop faible pour parler. Alors les lâches les étranglèrent et tout fut fini. Mais ce n'était que le commencement d'une époque nouvelle.

Quatre anarchistes sont morts, mais l'écho répétera leurs paroles. Il y a quelque analogie entre celles de Zarzuela : « Fils de Xérès! » et celles de Parson : « Que la voix du peuple soit entendue! » Il semblerait que les autorités de Xérès aient voulu, pour la grande satisfaction de leurs maîtres, singer la tragédie de Chicago en 1887. Mais *tout n'est pas encore fini*. Les classes jouissantes ont peur en Espagne, elles savent que le jour de la vengeance est proche et que la mort de nos martyrs ne peut que l'avancer.

## UNE GRÈVE D'UN NOUVEAU GENRE

Une suspension de travail, d'un genre tout à fait nouveau, a commencé ces jours-ci. Plus de cinq cent mille mineurs ont quitté le travail et vont « s'amuser », comme ils disent, pendant quinze jours.

On se souvient que lors des grèves d'il y a deux ans, les mineurs avaient réussi à obtenir une augmentation de salaire, qui se montait de 0 fr 60 à 1 fr. 25 par tonne. Sur quoi, les prix du charbon avaient monté de 5 francs à 6 f. 25 par tonne.

Depuis cette grève, et malgré l'abolition de l'octroi pour Londres (1 fr. 25), on payait 29 à 30 francs la tonne de charbon, que l'on avait payée auparavant 24 francs.

Récemment, les prix étaient tombés de 1 fr. environ. Là-dessus, les patrons ont averti les mineurs qu'ils allaient diminuer les salaires de 15 à 20 p. 0/0.

La réponse des mineurs fut celle-ci : « Puisque pour diminuer les salaires vous alléguez la diminution des prix, résultant de la surproduction, nous allons diminuer l'extraction. Nous nous reposerons pendant quinze jours. Cela fera bien monter les prix. Il est vrai que nous perdrons chacun de 40 à 50 francs de salaire, mais vous perdrez aussi tout le bénéfice que vous auriez prélevé sur notre travail. D'ailleurs, puisque vous affirmez que vous ne pouvez rien gagner sans nous diminuer les salaires, que ce serait perte pour vous que de nous payer les anciens salaires, vous n'y perdrez rien — à moins que vous n'ayez menti, ce dont nous sommes sûrs. Et si les consommateurs du charbon grognent, si les industries du coke et du fer doivent s'arrêter faute de charbon — tant pis! Ce sera une leçon pratique pour démontrer à la nation qui, comme gérants de l'industrie, vous ne valez rien. Comme nous, la nation finira par dire : « Allez-vous en! »

Les mineurs ne s'y sont pas trompés, quoiqu'ils faille avouer que leur moyen était terrible par le froid qui court.

La suspension du travail a commencé le 15 mars. Mais c'était déjà une vraie panique. Les gros bourgeois se sont empressés de faire des commandes. Les marchands de charbon avaient annoncé que sur dix d'entre eux, neuf n'avaient du charbon que pour six jours. Les prix montaient avec une rapidité d'affolement : 35 fr., 40 fr., 43 fr., la tonne de charbon qui se vendait 29 fr. précédemment et qui ne coûtait que 24 fr. il y a dix-huit mois.

En petite quantité, les prix montaient encore plus. Pire que cela. Les marchands *refusaient* de vendre quoi que ce soit par sacs. Et les travailleurs qui achetaient la houille par brouette de 10 kilos, se heurtaient à un refus *absolu* des marchands de vendre à n'importe quel prix.

Les usines du fer, de l'acier, du coke menaçaient de fermer. Les revendeurs ont fait des fortunes colossales, de même les compagnies des chemins de fer, qui ont charié des montagnes de charbon vers les grandes villes. A Manchester même, en plein pays minier, les travailleurs grelottaient sans pouvoir allumer un feu à n'importe quel prix. Et on attendait la grève.

Comme leçon pratique, les mineurs ont pleinement réussi. La fureur du peuple s'est portée contre les revendeurs, contre les patrons. L'ouvrier a compris que les mineurs n'ont fait que se garer, — malgré toutes les haines que la presse bourgeoise a cherché à susciter.

« Allez-vous en! Allez-vous en, maudites crapules! » a pensé le travailleur.

Ah! si les anarchistes pouvaient seulement lancer une vingtaine de révolutionnaires pour parcourir le pays!...

## ADULTÈRE

Un mari quelconque, M. Deacon, a tué dernièrement celui qu'il croyait être l'amant de sa femme. Il y a peu de chances pour que le Deacon se soit trompé, aussi va-t-il être probablement acquitté par le jury et le respectable corps des époux légitimes sera satisfait.

D'autres fois, c'est la femme qui est tuée. Il y a là quelque chose de dégoûtant. Ce n'est pas l'acquittement même du tribunal, lequel ne saurait mieux faire qu'en acquittant toujours. Ce qui révolte, c'est la façon dont le mari, soutenu d'ailleurs par l'opinion, envisage les droits de sa femme.

Il ne s'agit pas de savoir si oui ou non, elle l'a trompé : qu'est-ce que cela nous fait? Peut-on tuer une femme ou son amant parce qu'elle a disposé librement de son corps? Toute la question est là.

Parce qu'un jour, il y a longtemps, elle a promis devant le prêtre et devant M. le Maire d'être à son mari, rien qu'à lui, celui-ci a la prétention burlesque de lui rappeler son engagement et de lui dire en substance : « Madame, vos devoirs d'épouse vous commendent de coucher avec moi seul, entendez-vous? » Outre le manque d'égards manifeste, il y a là un autoritarisme qui dégoûte comme tout autoritarisme. « Mais, Monsieur, viendra-t-on dire, et l'honneur du foyer domestique? » Troulala! Ne faisons pas de phrases.

Ce qui est vrai, c'est que la femme en faisant à vingt ans une promesse qui la lie pour le reste de ses jours fait preuve d'irréflexion.

Mais peut-on la condamner pour cela ? Il est certes enfantin de dire : « Dans quinze ans, je serai vertueuse, j'aimerai tel homme et je n'aurai aimé que lui jusqu'alors. » Mais, que voulez-vous?

La jeune fille qui se marie ne sait pas. Pourquoi exige-t-on d'elle une promesse ridicule? Elle promet parce que, pour une raison ou pour une autre, elle veut se marier. Mais encore une fois, est-ce sa faute? Qui oserait prétendre qu'*une seule fois* elle a vraiment su à quoi elle s'engageait? Elle entre dans le mariage comme dans un piège. C'est un piège car, en y entrant, on ne sait pas qu'un jour on désirera en sortir et, parce qu'à ce moment là, on n'y parvient qu'à grand peine. Le divorce? D'abord, on divorce pas qui veut. Il ne suffit pas de dire : « Je ne veux plus vivre avec lui (ou avec elle) parce que je ne l'aime plus. » Et puis il y a tant de choses qui ôtent au divorce sa valeur pratique! Le nombre des cas où l'un des conjoints recourt à ce remède-là est relativement très restreint. Il doit avoir des raisons vraiment majeures.

On peut hésiter longtemps avant d'aller exposer le plus intime de sa vie à la malveillance des magistrats et aux moqueries des badauds. Est-ce assez écœurant l'indélicatesse du juge à l'audience!

Et puis, il y a souvent l'opinion à braver. Et les enfants? Si la femme n'a pas de fortune, elle se demandera : « Si l'on me laisse mes enfants, comment les élèverai-je? » Souvent, on l'en sépare de ses enfants.

Il y a des épouses, surtout si elles sont en même temps mères, qui se résigneront. Dociles, à cause de leur famille et aussi à cause du monde, elles chasseront de leur esprit le rêve enchanteur qui les perdrait et subiront, jusqu'au bout, la présence d'un mari qu'elles n'aiment pas mais qui, en somme, les nourrit, elles et leurs enfants. Mais qui jettera la pierre aux autres? On ne peut exiger de personne d'avoir de la vertu la même conception qu'un Kant ou qu'un Calvin.

Il y a des gens qui sont austères à la façon protestante et il y en a d'autres qui ne le sont pas. M. X... est un honorable notaire; ses occupations habituelles n'ont développé ni son intelligence, ni son cœur et, de plus, il n'est ni beau, ni très laid. Le soir, quand il rentre de son bureau, il est fatigué. Pour un rien, il devient d'une humeur massacrante et la voix de sa femme suffit à l'irriter. Il commence à la connaître, la voix de sa femme : il y a dix ans qu'il l'a épousée. Aussi elle ne lui parle presque jamais.

Après avoir été seule pendant toute la journée, elle l'est encore plus le soir. Oh! un ami affectueux à qui elle pourrait dire tout! C'est parfois si douloureux d'être seule, de devoir refouler en soi tout ce qui voudrait sortir! Un jour, l'ami rêvé est venu et tout l'amour accumulé en elle, elle le lui a donné. Et son mari, l'honorable notaire, l'a tuée légalement!

S'il avait été sincère envers lui-même, il aurait compris qu'il ne rendait pas sa femme heureuse et peut-être qu'à force d'affection, il l'aurait rapprochée de lui. Mais non; au lieu de jeter un regard humble sur ses jambes mal faites, au lieu de se regarder dans une glace, il a pensé au déshonneur, à l'adultère. Des mots! des mots!!

Tous les maris trompés n'étaient pas, il est vrai, de vulgaires notaires. Il y en a eu de très bons et de très intelligents, quelquefois même d'une beauté incomparable. Mais quoi? il leur manquait quelque chose que leur femme a demandé à d'autres; et eux, du moins, pourraient toujours se dire que, quelque grand qu'on soit, on a toujours assez de raisons pour se condamner soi-même avant de condamner les autres. Seulement voilà : les cocus ont peur du ridicule et de tuer leur femme, cela leur donne une attitude.

— « Mais, monsieur! de cette manière la famille, telle qu'elle est constituée aujourd'hui, ne serait plus possible? »

— Soit! aussi n'ai-je pas dit qu'il faille la conserver.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Les arrestations et perquisitions se sont continuées cette semaine. A l'heure actuelle, neuf camarades sont sous les verrous. Plus de cent perquisitions, peut être, ont été faites; on est allé rechercher, pour perquisitionner, des adresses de camarades sortis du mouvement depuis des années. Cet affolement de la police prouve, par dessus tout, que la police se vante quand elle prétend être renseignée sur ce qui se passe chez les anarchistes, et que s'il y a encore assez de toqués, de brouillards et de déséquilibrés pour se laisser prendre aux déclamations des émissaires qu'elle a pu glisser parmi nous, ceux-ci ont été assez vite brûlés pour qu'ils n'aient pu pénétrer auprès de ceux qui réfléchissent, agissent et comprennent.

Parmi les arrestations, citons celle du compagnon Châtel, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro. Pour se venger de la divulgation de la sottise dont elle était coupable, la Préfecture lui a envoyé un de ses commissaires qui, en habile provocateur, l'a amené à une répartie un peu vive, qu'il a aussitôt relevée comme injure à un magistrat dans l'exercice de ses fonctions : « Est-ce que l'on insulte des gens comme vous », lui aurait dit le compagnon Châtel.

Des perquisitions ont eu lieu également à Lyon, Bordeaux, St-Etienne, La Ricamarie et toute la région du Nord et se sont répercutées jusqu'en Belgique.

Les ânes!

***

Reims. — Le second vendeur de la *Révolte* vient d'être arrêté à son tour.

Voilà son crime :

Un jeune soldat du 132e, ayant été puni de 60 jours de prison pour avoir lésé les intérêts de la *Peuatrie* en lisant le *Père Peinard*, et fatigué de l'ignoble métier de défenseur de la bourgeoisie, résolut de mettre la frontière entre lui et son quartier.

La police prétend qu'il alla chez Leroux et que celui-ci lui donna des vêtements civils pour l'aider dans sa détermination.

Le jeune soldat partit et, au bout de *trois* jours, revint se constituer prisonnier en livrant le nom du camarade qui a été arrêté et conduit à Charleville, où il va être confronté avec le gredin.

Est-il besoin de faire des commentaires? En tout cas, un parallèle peut être établi.

## Allemagne

### Les émeutes continuent

La semaine passée, c'était le tour de Hanovre. Une bande très nombreuse d'ouvriers sans travail s'est rendue aux chantiers des travaux du canal que la municipalité fait exécuter en ce moment. La police ayant été appelée, il y eut de nombreuses rixes. Lorsque la police fit des arrestations, la foule se lança pour délivrer les prisonniers, en jouant largement du bâton et en lançant une pluie de pierres sur les policiers.

***

Le commerce chôme, et sur les chemins de fer de l'Etat on fait de larges réductions du nombre d'employés. Des milliers d'ouvriers sont renvoyés des usines. Dans le Brunswick, ces renvois ne se sont pas passé aussi tranquillement qu'ailleurs. Il y a eu des émeutes et la police a sabré les émeutiers.

***

Berlin, 8 mars.

Une dépêche nous apprend qu'une assemblée de 1,500 personnes, convoquée par les socialistes indépendants, pour protester contre l'attitude prise par les « socialistes officiels » lors des derniers troubles de Berlin, a eu lieu à Berlin, dimanche passé. Cette réunion, après avoir écouté pendant trois heures une série de discours violents, attaquant les « socialistes officiels » et leur organe, le *Vorwaerts*, a adopté une résolution déclarant que ce journal, qui avait dit hautement que les socialistes étaient restés et devaient rester complètement étrangers aux troubles, « avait pris une attitude hostile aux travailleurs, que ces troubles étaient l'effet fatal de la misère et que ceux qui méconnaissaient et niaient ce fait, trahissaient la cause du prolétariat ». La résolution déclare, en conséquence, que le *Vorwaerts* a perdu le droit de se dire l'organe de la classe ouvrière.

L'assemblée a adopté une seconde résolution par laquelle elle se rallie à l'athéisme et invite les démocrates socialistes à répondre aux agissements de ceux qui n'ont pas d'autre préoccupation que celle de bâtir de nouvelles églises (allusion à l'empereur) en sortant de l'église nationale.

Une autre réunion, moins nombreuse, qui s'est tenue à Rixdorf, a adopté des résolutions à peu près identiques.

***

Berlin. — Le *Vorwaerts*, organe de MM. Liebknecht et Bebel, dit que les socialistes n'ayant pas voulu servir de cibles aux fusils de huit millimètres, lors des récents troubles, on essaye maintenant de les transformer en « anarchistes », la dénomination de « socialistes » n'étant plus de nature à faire peur aux populations rurales.

Ce journal ajoute que le nombre des anarchistes est tellement minime à Berlin que, si un jour on faisait sérieusement mine d'agiter au Reichstag le spectre de l'anarchisme, « les socialistes se payeraient peut-être le plaisir de déposer sur la table de la Chambre tous les anarchistes de Berlin en chair et en os ».

Il n'en est pas moins vrai que les socialistes dissidents, ce qu'on appelle les « jeunes » font cause commune avec les anarchistes et qu'ils organisent à Berlin des réunions publiques anarchistes, où assistent plus de 500 personnes.

***

Le 7 mars, les attroupements des ouvriers sans travail se sont renouvelés à Leipzig. La gendarmerie à cheval fut appelée pour les disperser.

## Angleterre

Les radicaux-socialisants ont célébré une grande victoire, obtenue à Londres, aux élections pour le Conseil municipal (*County Council* est son nom, puisque Londres fait un comté séparé).

Les progressistes sont, pour la plupart, des radicaux, plus ou moins teints de socialisme rose.

Londres a ainsi un Conseil municipal possibiliste. Rien de changé, sans doute; le courant ouvrier, représenté auparavant par Burns, ne fait qu'y perdre. D'ailleurs, sur les 81 « progressistes » nommés, 40 faisaient déjà partie du Conseil.

Que d'efforts dépensés par les travailleurs en pure perte!

***

— Il ne doit plus y avoir de pauvres : chacun a droit au développement complet de lui-même. Crime, misère, désespoir, haine, prostitution, tels sont les maux du peuple, dont il n'est pas responsable, car ce n'est pas lui qui a créés, mais les circonstances. Et s'il en est parmi mes auditeurs qui protestent, qui accusent l'ouvrier de manquer d'économie, de moralité, d'intelligence et d'esprit de famille, je lui répondrai : « Homme riche, lève-toi à quatre heures, couche-toi à dix, travaille tout ce temps pour gagner 120 francs par mois qui doivent pourvoir aux besoins, nous verrons à quel niveau moral tu descendras! Si l'on connaissait les classes ouvrières, on s'apercevrait qu'il n'y en a pas qui, dans leur ensemble, aient autant de qualités; si vous voulez toucher du doigt la bonté, la charité, la tendresse domestique, l'amour du bien et du juste, le dévouement désintéressé non pas à une personne, mais à une cause, allez chez les pauvres. La situation vraie est celle-ci : des milliers de vos frères et de vos sœurs ne peuvent ni parvenir à la santé, ni cultiver leur esprit, ni jouir de ce qui est beau. Votre éthique, votre religion, votre devoir est de les aider, non par la charité individuelle qui n'est qu'un luxe, un *plaisir* que vous vous donnez, mais en abandonnant socialement, politiquement et à jamais une part de vos revenus et de vos privilèges. »

…vait, dira-t-on, le manifeste de quelque anarchiste, encore imbu peut-être des idées d'autrefois et revendiquant en nobles termes, pour lui et pour tous, part et place au soleil. — Erreur, ces paroles ont été prononcées du haut d'une chaire, celle de Bedford Chapel, à Londres, par le révérend Stopford Brook, un des théologiens les plus éminents d'Angleterre. — Et il faudra peut-être livrer plus d'une bataille, voir pendre plus d'un des nôtres, comme à Chicago et à Xérès, pour que cette profession de foi, belle dans la bouche d'un bourgeois, criminelle dans la nôtre, passe du domaine de l'éloquence à celui de la réalité.

## Italie

Deux cents déportés, internés aux îles Lipari, se sont révoltés contre leurs geôliers.

Ils se réunirent sur la place publique, lorsque soldats et carabiniers, le sabre au clair et le revolver au poing, se ruèrent sur eux.

Les révoltés se défendirent bravement. Il y a eu plusieurs blessés.

Les soldats n'ont pas pris part au massacre, *l'officier qui les commandait ayant refusé de marcher contre les révoltés.*

## Etats-Unis

On nous écrit : — Tout le monde connait les événements de Chicago de 1886. Une bombe fut jetée alors parmi les agents de police, qui venaient attaquer le meeting tenu sur le Hay-Market Square. Le lendemain, policiers et capitalistes se réunirent afin de trouver les moyens d'écraser les anarchistes. Mais comme il leur fallait pour cela beaucoup d'argent, ils adressèrent la circulaire suivante à tous les gros négociants de la ville :

« Il est nécessaire de nous liguer pour aider l'administration communale à anéantir, par les bons citoyens de ce pays, la croisade dirigée contre les intérêts établis. Si vous vous y associez, tâchez de vous rendre le 7 mai, entre neuf et dix heures du soir, au n°…, Prairie Avenue. N'y venez pas dans votre voiture. Prenez une voiture de place ou allez à pied. Il est indispensable que la réunion ne soit pas publique. »

Dans quatre réunions qui ont eu lieu, on a souscrit 875,000 francs. Le comité administratif élu n'avait pas de comptes spécifiés à rendre. Tous les membres de cette « union bourgeoise » s'engagèrent à garantir un fond de roulement de 500,000 francs, annuels, jusqu'à ce que l'anarchisme soit vaincu.

Jusqu'à la fin du mois d'octobre dernier, le comité avait dépensé 2,500,000 francs et avait, malgré cela, un reste de 200,000 francs en caisse. Une réunion générale avait décidé d'arrêter les cotisations, étant donné le cas que l'anarchisme était enterré. Cependant, le président communiqua en même temps à l'assemblée qu'il avait reçu, la veille, la visite d'un agent de police, l'informant que les « rouges » étaient décidés à recommencer.

L'anniversaire du 11 novembre fut marquée, on le sait, par l'attitude provoquante de l'inspecteur de police Hubbard, cherchant à provoquer les camarades à des excès. La nuit suivante, l'inspecteur de police Lewis pénétra dans la maison du traiteur Greif, où la police chargea tout le monde, sans excepter les enfants.

L'infraction portée à la loi était tellement manifeste, que le chef de la police, le commandant Claufield, paya de sa poche les 5,000 francs de dégats commis par ses sbires. Il allégua comme prétexte qu'il avait été averti, par un de ses employés, que l'on préparait un soulèvement, dont le siège serait chez Greif. Il refusa, toutefois, de dire le nom du dénonciateur. Mais tout le monde sait que c'était le capitaine de police Schaak, connu par son livre sur les anarchistes.

Peu après ce méfait policier, il y eut une réunion de l'« Union bourgeoise ». *Les membres présents constatèrent publiquement que la police avait organisé cet attentat pour leur soutirer de l'argent.* Sur quoi, l'assemblée décida alors de cesser toute contribution et de rendre l'argent restant aux souscripteurs.

C'est un journal bourgeois, le *Chicago Herald*, qui nous raconte ces faits, en y ajoutant cette réflexion : « Nous croyions et nous croyons encore que, quand des gens insensés se concertent d'amener des réformes sociales, il y a toujours un danger que l'on devrait étouffer dans son germe. Ce n'est point la grande somme d'argent dépensée que nous regrettons, mais nous pensons qu'il n'y a plus aucun motif de continuer ces subventions ;

Comme on le voit, la razzia effectuée dans la maison du restaurateur Greif, dont la fille de 14 ans a été une des victimes de la brutalité des agents de l'ordre, n'avait d'autre but que de maintenir le fond de caisse qui leur fournissait des milliers de francs. Il fallait s'attendre qu'un jour leur propre zèle éventât la mèche.

Comme tout l'édifice bourgeois, la finesse policière montre les fils blancs dont ils sont cousus, comme de vieux habits rapés qu'ils sont.

La révolution n'éclatera pas par des menées policières. L'édifice capitaliste tombera devant le souffle de l'indignation des travailleurs.

## Algérie

OUBLIÉ EN PRISON ET DÉVORÉ PAR LES VERS

« Mondovi, 7 mars.

« Vendredi, à Mondovi, en ouvrant la geôle municipale pour y incarcérer deux individus, on trouva le cadavre d'un indigène dévoré *par les vers*. Cette découverte a produit une émotion considérable dans le village. Les deux individus arrêtés ont profité de l'effarement général que la découverte du cadavre a produit pour disparaitre. Le malheureux avait été emprisonné, étant ivre, vingt-quatre jours auparavant et, depuis, personne ne s'était inquiété de lui. On suppose qu'il sera *mort la première nuit* de son incarcération, car les gardiens prétendent qu'on n'a entendu aucune plainte.

« La responsabilité de ce fait est attribuée à la gendarmerie, le juge de paix de Mondovi étant nouveau et installé depuis seulement quinze jours ».

En lisant cette dépêche, on croit que l'on va faire une enquête et traduire les gendarmes fautifs devant les juges ? Que nous connaissons peu nos gouvernants, ils envoyent un capitaine de gendarmerie qui trouve la perle ci-dessous.

« Bône, 8 mars, 4 h. du soir.

« L'enquête sur l'indigène trouvé mort dans la geôle à Mondové, établit que, *enfermé une nuit et relâché le lendemain*, il est allé lui-même *y coucher le jour suivant*, la geôle fermant par un verrou extérieur seulement. Il avait un morceau de pain à côté de lui. Le décès est dû probablement à une congestion. Les agents de la force publique ne sont pas *responsables*. »

Parions que c'est lui qui sera mort pour faire une niche aux gendarmes.

## Guadeloupe

Nous détachons d'un journal bourgeois, la *Politique Coloniale*, la correspondance suivante, qui démontre que les revendications sociales continuent leur œuvre d'expansion :

Pointe-à-Pitre, 27 janvier.

Il faut se garder de considérer l'émeute du 21 janvier dernier comme un fait accidentel provoqué par un acquittement scandaleux qui aurait révolté l'opinion publique. Elle risque d'être la première scène d'une lutte des classes qui est déjà menaçante et qui se produirait, non plus entre blancs et noirs, mais entre les noirs qui ne possèdent pas et les créoles blancs qui forment la classe riche.

Les théories du socialisme révolutionnaire, particulièrement dangereuses dans un milieu où les esprits s'enflamment facilement, sont incessamment propagées ici, dans les termes les plus violents par le journal *Le Peuple*. Voici en quels termes s'exprimait ce journal au lendemain de l'acquittement de Tillet et Saint-Louis :

« Aux Armes !

« L'opinion publique, scandalisée, a déjà protesté contre cet acquittement monstrueux ; nous venons aujourd'hui ajouter à la sienne notre protestation indignée.

« Voilà qui est appelé, plus que tous les articles insérés dans notre journal révolutionnaire, si violents que puissent être d'ailleurs ces articles, à provoquer la révolution dans notre pays.

« Apprenez-le, messieurs les bourgeois.

« Il ne faut pas plus de deux acquittements pareils pour soulever, à bon droit, la classe ouvrière et la forcer, malgré vos plaintes et vos cris, à s'affranchir du joug de l'autorité.

« …A quand donc la révolution qui, seule, nous débarrassera de cette autorité bourgeoise, toujours inflexible pour les misérables de toutes espèces, tandis qu'elle a toujours des puits de tendresse à dépenser en faveur de ceux qui se réclament à un titre ou à un autre de la bourgeoisie !

« Allons ! peuple, debout et aux armes !

« Aux armes, citoyens ! Et vive la Révolution sociale ! »

Vous seriez peut-être tenté de mépriser ces violences dont il ne serait pas impossible de trouver l'équivalent dans la presse parisienne.

Mais sous le soleil des tropiques, adressées à ces populations particulièrement inflammables, ces provocations à la violence sont autrement redoutables. Veut-on savoir dans quelle mesure l'appel aux armes du *Peuple* a été entendu ?

Huit jours à peine après la publication de cet article, une main criminelle enduisait de pétrole les murs de la maison d'un conseiller général créole, M. Reiffer ; le lendemain, le même attentat était commis contre l'importante usine Zevallos, appartenant au maire de la commune du Moule, conseiller général réactionnaire.

Si la première tentative a pu être heureusement déjouée, la seconde a été couronnée de succès, et l'usine a été complétement détruite. Il est aisé de comprendre le sentiment général d'inquiétude et d'irritation que font naître de pareils faits chez tous les propriétaires. Si, des deux côtés, les esprits se montent encore, si l'exaspération augmente, l'ordre public est à la merci du moindre incident.

On peut apprécier à présent la lourde faute qui fut commise quand on supprima la garnison de la Pointre-à-Pitre. En l'état actuel des choses, ce n'est pas sans anxiété que l'on voit arriver la date fatidique du 1er mai.

Déjà, dans les désordres du 21 janvier, le sang a coulé : plusieurs gendarmes grièvement blessés, une femme tuée d'un coup de revolver, tel est le bilan de la journée.

Puisse le gouvernement prendre les mesures impérieusement exigées par la sécurité publique avant qu'il se produise des faits encore plus graves et des malheurs peut-être irréparables !

Nous n'avons pas besoin de dire à nos lecteurs que nous ne publierons pas de pareilles informations si elles n'émanaient d'un correspondant dont l'impartialité et la bonne foi nous inspirent pleine confiance.

Nous voulons toutefois espérer encore que l'horizon de la Guadeloupe est moins noir et moins chargé de nuages menaçants.

(La *Politique Coloniale*).

# FAITS DIVERS

Il ressort d'une statistique récente, faite pour l'Allemagne, que dans le courant de l'année 1889, il y a eu 5,260 ouvriers de tués par accidents des diverses industries (usines, chemins de fer, etc.) et 35,392 de blessés grièvement.

En comparant ces chiffres avec ceux des guerres récentes, on voit qu'ils surpassent de beaucoup le nombre des blessés et des tués dans la journée de Gravelotte, qui n'a atteint que 4,449 tués et 20,977 blessés.

En considérant les heures auxquelles les accidents sont plus nombreux, on voit que le grand nombre touche sur les heures pendant lesquelles les ouvriers sont le plus fatigués — avant le repas de midi et avant la fin de la journée.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Un camarade, auquel nous avions prêté les quatre premières années du *Révolté*, nous a égaré cette collection.

Prière aux camarades qui posséderaient des numéros isolés des années 1879, 1880, 1881 et 1882, dont ils pourraient disposer, de bien vouloir nous les faire parvenir, afin que nous puissions reconstituer cette collection qui nous est indispensable.

* * *

ROMANS. — Ceux qui correspondent avec le groupe de Romans sont priés d'adresser, dorénavant, toutes leurs correspondances au compagnon Servien, chez Proïat, cafetier, cours Bonaveau.

* * *

Un appel en faveur de la création d'un organe quotidien socialiste révolutionnaire, formé par la coalition des journaux hebdomadaires des diverses fractions, circule signé de notre nom et de celui de

plusieurs autres camarades. Personnellement, et quoique en relations cordiales avec nombre des signataires, nous déclarons n'avoir pas été consultés sur cet appel dont nous ignorions même l'élaboration. Il serait bon de rompre avec l'habitude d'engager les gens à leur insu.

Ch. Malato, Paolo.

***

Ganges. — Les lecteurs de la *Révolte* sont priés de vouloir bien, à partir du présent numéro, régler le journal à chaque exemplaire qu'ils recevront, le dépositaire voulant envoyer, chaque semaine, le produit de la vente à l'administration du journal.

***

Limoges. — L'anniversaire de la Commune a été célébré dans notre ville par une collation intime, le 19 mars, à laquelle ont pris part environ quarante-cinq révolutionnaires.

On a chanté et déclamé des poésies de l'idée et la soirée s'est terminée par une collecte en faveur des *Détenus politiques*, laquelle a produit 5 fr. 60.

***

Reims. — Un nouveau groupe vient de se former ici, qui prend le titre : l'*Essor Social*.

Ceux qui désireraient entrer en correspondance avec ce groupe peuvent envoyer leurs communications au compagnon Geoffroy, 28, place Drouet-d'Erlon. Le groupe se réunit à son local tous les jeudis.

***

Roanne. — Les compagnons qui correspondent avec le compagnon Thomasson, sont priés de ne plus rien lui envoyer à son adresse.

Dorénavant, tous les groupes ou compagnons qui voudront envoyer journaux, brochures ou lettres, sont instamment priés de les envoyer au compagnon Recorbet, rue de Clermont, 23, Roanne (Loire).

***

Voilà les bêtises qui recommencent :

Notre confrère l'*Endehors* étant poursuivi pour l'article « Les Chourineurs de Caserne », la *Révolte* qui l'avait reproduit est comprise dans les poursuites.

Notre camarade Habert a été appelé samedi dernier chez un nommé Couturier, juge d'instruction de son métier, pour s'entendre dire qu'il était coupable du délit de provocation et d'insultes à l'armée.

Si le parquet se figure que c'est en entassant les condamnations qu'il empêchera l'armée d'être une école de démoralisation et de soulever de dégoût le cœur de tous ceux qui se respectent, il est encore naïf.

## BIBLIOGRAPHIE

Le *Devoir présent*. — Parmi les lecteurs de la *Révolte*, il en est peu, sans doute, qui s'intéressent aux écrits de M. Paul Desjardins, l'auteur d'une brochure récente et, au surplus, le père desjardinisme. Et certes, si je ne m'étais pas moi-même laissé prendre au titre trompeur de la susdite brochure, je n'aurais pas eu la tentation de dire en public : « Ne lisez pas cela, voici pourquoi ! » Mais on aime à croire qu'il y a par le monde des gens aussi naïfs que soi.

Cette brochure s'intitule le *Devoir présent*. Dès les premières pages, M. Desjardins divise les hommes en « négatifs » et « positifs ».

Il appelle négatifs ceux qui disent ; « A quoi bon ? Tout est vain ! » et parmi lesquels on peut ranger les j'menfoutistes de toute espèce. Les positifs sont leurs adversaires, ceux qui aiment l'effort. L'auteur dit qu'il est avec ces derniers ; c'est par là qu'il m'a pris et j'ai voulu lire la suite.

Après avoir constaté, ce qui est facile, que la société d'aujourd'hui est joliment pourrie, M. Desjardins propose un remède. Il y a des paroles qui, détachées du reste, seraient bonnes et devant sûrement plaire à ceux qui ne recherchent pas toute la vérité et se contentent de la parcelle qu'ils ont.

Il montre que l'aumône ne vaut rien. A celui qui est dégradé, il veut « redresser son idéal de vie et le lui faire aimer ».

Cela part d'un bon naturel, mais ce qui est énorme c'est que, durant ces 80 pages où il est question du mal moderne, l'auteur ne dit pas un mot de la propriété ; tout-à-fait comme si, à son avis, elle n'avait rien à voir là-dedans.

On me dira que de la part d'un bourgeois il n'y a rien là d'étonnant. Quoi qu'il en soit, c'est raide. Non seulement il ne dit rien de la propriété, mais la transformation morale qu'il rêve pourrait s'opérer, semble-t il dire, sans que rien, dans les circonstances extérieures, fût changé. Tout doit venir du dedans de l'individu. Même à l'armée, cet homme si bon ne trouve rien à redire ; il désirerait simplement une « réforme morale profonde » (sic) du corps des officiers.

Aux jeunes Français, qui sentent le besoin d'agir, il propose d'aller en Afrique coloniser « l'immense empire ténébreux qui, en vertu de la convention anglo-française du 5 août 1890, nous est alloué ». Cela développera en eux des « vertus de tutelle, de paternité » (textuel), etc.

Bref, toutes nos institutions peuvent rester debout : le salut viendra de l'amélioration morale de chacun. A l'ouvrier harassé qui va se réfugier au cabaret ; au malheureux qui guette la nuit le promeneur attardé, à tous ceux que leur milieu pousse à mal faire, M. Desjardins ira dire : « Permettez, mon ami, que je redresse votre idéal de vie. Vous ne trouverez le bonheur qu'en aimant votre prochain, etc. »

Rien ne se perd dans la nature et la persuasion peut retenir pour quelques heures, peut-être même pour longtemps, la femme sur le point de se vendre. Mais qu'est-ce que cela ? Un jour, j'ai vu un enfant couché par terre au bord d'un ruisseau minuscule et qui soufflait, de toute sa force, contre un petit bateau de papier, que, sans cela, le courant eut entraîné. Eh ! bien, vous me croirez si vous voulez, monsieur Desjardins, dès que l'enfant eut cessé de souffler, le bateau est parti et je ne l'ai jamais revu. Voyez-vous, l'enfant aurait dû souffler toujours.

Les envieux, les ivrognes, les prostituées, les assassins seront peut-être apaisés tant qu'ils seront bercés par vos paroles douceraeuses. Mais après ? Les autres causes recommenceront à agir. Et puis, que de prédicateurs il faudrait ! Tous vos « Compagnons de la Vie nouvelle » ne suffiraient pas.

Ces quelques mots suffisent. Nous ne pouvons répondre longuement à tous nos adversaires ; ils sont trop nombreux. Seulement, M. Paul Desjardins est connu dans le monde des lettres ; on dit de lui qu'il est un écrivain de race, et en songeant à tout le bien qu'on va dire de sa brochure, j'ai protesté, voilà tout.

***

*Lidoire et La Biscotte*, par G. Courteline, 1 vol. 3 fr. 50, chez Flammarion, 26, rue Racine.

Ce livre est un recueil de petites nouvelles, dans lesquelles il n'y a guère à relever que *Exempt de Cravate*, que connaissent nos lecteurs du supplément, et la *Pipe* qui, sous leur apparence de blague, contiennent une philosophie amère du métier militaire.

M. Courteline, qui ne voit que le côté galette dans la littérature, n'a pas vu, en révolté, les injustices du militarisme ; il n'y a vu que matière à charge et ceux qui ont lu le *5e Chasseur, le Train de 8 h. 47, Potiron*, savent qu'il a eu parfois la main heureuse et la vision juste.

Dans le militarisme, l'absurde est, le plus souvent, vraisemblable ; il s'ensuit qu'en croyant avoir fait une bouffonnerie, M. Courteline a photographié une scène réelle de la vie militaire ; la critique n'en est que plus acerbe.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire *Lidoire*, une plaquette, 1 fr., à la même librairie, c'est la pièce jouée au « Théâtre Libre » l'année passée.

Tous ceux qui ont été soldats reconnaîtront le sous-officier Dumont, dont la réplique à toutes les objections est de fourrer au bloc ceux qui sont sous ses ordres.

***

*La Religion*, par André Lefèvre, 1 volume, chez Reinwald, 15, rue des Saints-Pères.

C'est une véritable dissection du sentiment religieux que nous présente, dans ce volume, M. A. Lefèvre. Prenant un à un tous les sentiments religieux qui ont agité l'homme, il les analyse, remonte aux sources et en démontre leur anthropomorphie, qui prouve que tous les mythes religieux ne sont qu'un résultat de l'imagination humaine qui divinisait ses craintes, ses espoirs, ses besoins, les animant de ses passions, les revêtant de la toute-puissance pour pouvoir l'implorer en sa faveur.

Au moment où le catholicisme s'agite pour ressaisir les travailleurs avec son socialisme chrétien, nous ne saurions trop recommander aux camarades la lecture de ce livre qui démontre la fausseté du mythe religieux.

## BOITE AUX ORDURES

A notre avis, oui et non. Il y a deux sortes d'anarchistes : les uns, gens convaincus et honnêtes, sont des communistes, dont les théories diffèrent de celles des socialistes, mais qui n'ont point l'idée de faire prévaloir leurs théories par le moyen le plus propre pour en éloigner le public ; les autres sont des agents provocateurs qui appartiennent à la police que l'on appelle, pour se moquer du monde, police de sûreté générale.

Feu M. Constans, dit-on, se servait beaucoup de ces anarchistes-là pour jeter du discrédit et de l'odieux sur le parti socialiste.

Yves Morras

(*L'Action*).

## PETITE CORRESPONDANCE

V. à Grigny. — Je ne me rappelle plus. Quelle était la somme envoyée ?

J. G. à La Houssaye. — Entendu.

C. bd de la Villette. — Reçu Misère ; mais à notre avis, n'est pas d'une vérité absolue.

Mathurin. — Reçu l'article du « XIXe Siècle ». Il contient du vrai, mais bien du faux aussi.

L. D. L. R. — Il n'y a pas d'ouvrages renfermant la synthèse de nos idées. Lisez « Les Paroles d'un Révolté », nos brochures, la collection du journal.

Es. à St Etienne. — Guillaume ayant le mandat, il vous redoit toujours les quatre almanachs, cela va bien pour le reste.

C. à Lavelanet. — Nous sommes comme vous, nous avons expédié de l'argent à M. Guillaume sans pouvoir obtenir même une réponse.

Bernier, à Roubaix. — Nous vous envoyons le talon du mandat que nous avons expédié à M. Guillaume pour vous.

Do. à Lyon. — Voyez réponses ci dessus, que voulez-vous recevoir en place de l'almanach ?

J. G. à Beaucaire. — On avait oublié de porter l'ab. sur la fiche.

R. à Ganges. — D. à La Haye-Descartes. — P. à Lyon. — B. à La Seyne. — V. à Montfort. — C. H. à Celle. — S. à Agen. — M. à La Tour-du-Pin. — B. à Roubaix. — N. à Tarascon. — M. à Gallaratte. — N. à Vanzerac. — T. à Menerville. — S. à Bucharest. — A. à Castelsjaloux. — B. à St-Quentin. — M. à St-Aubin. V. près M. F. — Sudant à Londres. — J. à Loire. — F. à Amiens. — L. au Mans. — J. G. à Beaucaire. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Total à ce jour : 5,490 fr. 50.

L. B. à La Machine, 0 fr. 20. — S. de New-York par le Hâvre, 8 fr. — L. P. et J. B. à Lacoste, 0 fr. 90. — B. à Bucharest, 15 fr. — Groupe anarchiste de St-Nazaire, 5 fr. — J. B. H. 3 fr. — C. à Dijon, 10 fr. — B. à La France, 0 fr. 45. H. G. rue de Poissy, 5 fr. — C. P. à Brooklyn, 5 fr.

Total à ce jour : 5,543 fr. 35.

## CONVOCATIONS

Groupe de Propagande, réunions le mercredi et le samedi, à 8 heures et demie du soir, rue Oberkampf, 104, aux Grandes Caves.

Le groupe anarchiste les « Résolus », de Dijon, se réunit tous les samedis, de 8 h. à 11 h., chez Charles, rue de l'Arquebuse, 31.

On y trouve la *Révolte*, le *Père Peinard* et le *Père Colle*.

Il vient de se former un nouveau groupe qui prend pour titre « La Jeunesse Communiste », groupe révolutionnaire du XXe arrondissement.

Réunion tous les samedis, à 8 1/2, salle Firmenich, boulevard de Charonne, 144.

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris — Impr. HABERT, 33, rue des Trois-Bornes.

CINQUIEME ANNÉE, N° 28 — DIX CENTIMES — DU 2 AU 15 AVRIL 89

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Il nous a été matériellement impossible de paraître la semaine passée. Du reste, il y avait plus de six semaines que nous luttions avec les difficultés pécuniaires, et que nous n'arrivions qu'à reculer l'échéance, que nous aurions pu éviter pourtant, si quelques dépositaires en retard avaient tenu compte de nos réclamations.*

*Enfin, ce qui est fait est fait, nous ne récriminons pas, nous constatons.*

## LES EXPLOSIONS

Tout Paris, le tout-Paris des gouvernements, a été mis en émoi par les deux explosions dans les escaliers de deux maisons bourgeoises. Un procureur féroce, un juge d'instruction non moins féroce, avaient été visés. Mais comme toujours, la dynamite a prouvé qu'elle ne vaut que ce que vaut un explosif. Elle sème une terreur momentanée. Quant aux juges visés, ils en ont été quittes pour la peur, tandis que la femme d'un pharmacien, Mme Fournier, qui venait d'accoucher, a failli mourir (la police avait menti en affirmant qu'elle était morte), et une femme fut grièvement blessée. Elle est encore à l'hôpital.

L'épouvante momentanée, semée dans les rangs de la bourgeoisie, fut certainement immense. La peur, la lâcheté, à traits distinctifs, de ce beau monde, se produisirent dans toute leur laideur. La Chambre des soi-disants représentants du peuple se faisait barricader, blinder. Il manqua de peu qu'elle n'entourât son palais de fossés, comme le fit un jour le tsar russe. Tous ceux qui vivent des sueurs du peuple tremblaient. Les jouisseurs étrangers qui se pressent à Paris couraient, le lendemain de la première explosion, retirer leur argent des banques et faisaient leurs malles...

Mais les premières transes de la frayeur passées, la bourgeoisie s'est bientôt remise ; elle vote maintenant des lois draconiennes contre les anarchistes, elle invente les moyens de se venger de sa peur sur tous les révolutionnaires en général. On parle de les extirper. Mais eux-mêmes, qui s'en vantent, n'y croient mot : la vengeance leur suffit. La vengeance — et surtout la corruption : Andrieux propose de rééditer la *Révolution sociale* et d'inonder les cercles révolutionnaires de nouveaux Serreaux, plus malins, cette fois, de les envelopper d'agents provocateurs.

---

Les opinions sur les explosions sont diviséés. Pour nous, elles sont une conséquence inévitable de la situation actuelle en France.

En effet, le sentiment qui se dégage en ce moment en France, c'est celui d'un *dégoût absolu* de tout l'ensemble de la société. Un dégoût suprême, un désespoir complet de toute la société actuelle.

Lorsqu'on apprend chaque jour quelque nouvelle infamie des classes gouvernantes, lorsqu'on voit aujourd'hui que tel ministre tient, au su et vu de tout le monde, une maison mal famée, en compagnie d'une femme mal famée, et que ce ministre joue le rôle d'un grand personnage dans le monde de la haute et petite pègre ; qu'il est pris au sérieux par les gouvernements voisins, adulé par des milliers d'hommes qui dépendent ou cherchent à dépendre de lui, traité avec respect par la clique des « honnêtes gens » qui l'entourent. Lorsqu'on apprend demain qu'un tel « vertueux » ne demande pas mieux que de faire fortune par la publication de livres obscènes, que tel farouche radical vend sa plume et son journal pour faire des orgies..... Quand on voit toute la crapulerie de tout ce qui vise au respect, s'étaler chaque matin au grand jour — quel sentiment autre que celui de dégoût absolu de tout ce qui vous entoure peut surgir ?

Et ce dégoût surgit, il se propage, il gagne toutes les classes de la société. Et quand un sentiment pareil se répand dans une société, qui comprend les innombrables gradations du caractère humain, il se trouvera des hommes qui déclareront la guerre à l'ensemble de la société, sans réfléchir aux victimes du jour.

Ce n'est ni à Bulot, ni à tel autre que les auteurs des explosions ont déclaré la guerre. C'est *Pot-Bouille* qu'ils visaient :

C'est au *Pot-Bouille* de Zola à la maison bourgeoise, telle que Zola l'a dépeinte, qu'ils ont dû penser, sans réfléchir à la servante qui se tortionne sur son grabat.

---

Le respect de la vie humaine ! Mais d'où viendrait-il dans la société actuelle ? Où puiser cet enseignement ?

Serait-ce dans les deux bombardements de Paris ? Serait-ce Thiers, bombardant Paris et tuant hommes et enfants — surtout les femmes et les enfants, — puisque les hommes étaient aux remparts — qui enseignerait le respect de la vie humaine ? Serait-ce l'assemblée ordonnant de tuer les loups, les louves et les louvetaux ? Serait-ce Gallifet fusillant les barbes grises ?

Serait-ce les anglais bombardant Alexandrie pour résoudre un démêlé avec Arabi-Pacha et s'emparer d'un riche pays ? Ou bien les chrétiens qui célèbrent tous les massacres et chantent des louanges à leur dieu, en proportion du nombre de cadavres accumulés dans telle bataille ?

Serait-ce les juges de Chicago qui pendent cinq hommes pour simple raison de terroriser les anarchistes ?

Serait-ce les massacreurs de Fourmies tuant les femmes et les bébés dans la rue pour terroriser les manifestes ouvriers ?

Serait-ce les juges qui condamnent plusieurs milliers de femmes et d'enfants à toutes les transes de la misère, de la faim, de la mort de faim en envoyant ceux qu'ils nomment les criminels en prison ?

Serait-ce les patrons, les exploiteurs qui laissent massacrer les ouvriers dans les mines, sur les chemins de fer, sur les navires tarés — partout — pour faire gagner des sous aux actionnaires ?

Serait-ce enfin l'instruction qui, toute, est faite pour ériger en héros ceux qui ont su mépriser la vie humaine pour ce qu'ils croyaient être « le bien public ? »

---

D'où viendrait donc le respect de la vie humaine, dont on a tant parlé ces jours-ci ? Toute notre civilisation, toute notre pseudo-science, est faite pour le détruire !

Ceux qui ont fait les explosions dans les escaliers, s'ils visaient autre chose que les dégâts matériels et la panique, n'ont fait qu'agir selon les enseignements de mépris de la vie humaine qu'ils ont reçus de l'école, de la presse, de toute l'histoire moderne.

A vous, messieurs, de reviser votre code de morale chrétienne et civique, avant d'oser prononcer un seul mot de blâme.

## LE PROCES DE ROME

Ce procès, qui a fait une propagande immense à nos idées, s'est terminé par la condamnation de cinquante-deux accusés sur soixante-deux, la plupart anarchistes, à des peines variant de seize à trente deux mois de prison, avec suite d'amendes et de surveillance de police.

Le titre du crime a été définitivement arrêté ainsi : « Association ou entente pour faire l'apologie de la révolution ! »

Les accusés n'étaient pas présents à la lecture du jugement. Depuis longtemps ils avaient été exclus des séances.

L'exclusion fut ordonnée à la suite d'un incident, dans lequel Cipriani qualifia comme « lâche » la conduite de l'accusateur public. Le plus beau, c'est que le président fut obligé de reconnaître que dans l'incident en question comme dans tous les autres, la raison était du côté des accusés.

Au fond, tous les incidents, les altercations, les protestations, les « troubles », si on peut dire ainsi, du procès de Rome, ont eu une cause unique : les mensonges effrontés des témoins à charges, c'est-à-dire des agents de police.

Il a été prouvé que le procès a été bâti dans le cabinet du préfet de police de la façon la plus primitive. On a posé la thèse :

1° Les anarchistes de Rome avaient décidé de partir en guerre le 1er mai 1891 pour la démolition de la société bourgeoise ;

2° Tous les arrêtés, c'est-à-dire tous ceux sur lesquels on avait, dans la bagarre au plus tard mis la main, devaient être des anarchistes, et des anarchistes militants. Cipriani, qui avait parlé contre la révolte immédiate, devait être secrètement entendu avec Pallas, qui avait poussé à l'insurrection. Spadoni, qui s'était

écarté du mouvement pour se préparer à des examens, devait avoir, lui aussi, participé au complot. Korner, un étudiant social-démocrate, devenait pour la police un anarchiste... « soi-disant étudiant » ; et ainsi de suite.

Cela posé, il restait à distribuer les rôles entre les agents, doubles témoignages, formaient toute la preuve de l'accusation. On procéda à cette distribution dans les bureaux de la préfecture de police, presque publiquement.

Un commissaire instruisait les agents sur ce qu'ils devaient dire. Un jour on procédait à cette besogne, quand un des agents fit remarquer que Korner était dans le même bureau. Le commissaire répondit que cela ne faisait rien, car Korner aurait été extradé bien avant le procès.

De cette manière on a essayé de faire condamner Moscardi comme celui qui avait tué le garde Raco : de cette manière aussi on a tâché d'établir les responsabilités des divers accusés dans le procès actuel, en affirmant que l'un avait tiré des coups de révolver, l'autre fait usage du couteau, etc.

Le tribunal n'a ajouté foi à aucun de ces témoignages ; et n'a prononcé aucune condamnation pour actes de révolte, et pour cause!

En effet, rien de plus pitoyable que la figure qu'ont faite les susdits agents à l'audience ! La leçon n'étant pas toujours bien apprise, ils tombaient tous les moments en contradiction entr'eux. Parfois ils étaient démentis de la manière la plus solennelle.

Ainsi un agent soutenait opiniâtrement qu'un des accusés faisait partie de la manifestation : treize témoins sont venus affirmer qu'il se trouvait ailleurs. Les circonstances, qu'ils donnaient, ne laissaient pas de doute. Néanmoins l'agent s'entêtait. Le président dût intervenir.

Une autre fois, à la suite d'un boucan provoqué par les mensonges d'un autre agent, le président lui adressa ces mots de reproches : « Cet incident est dû à vos mensonges. Soyez honteux de vous-mêmes ».

Il va sans dire que, avec cela, aucun témoin à charge n'a été arrêté et poursuivi comme faux témoin.

Mais le plus caractéristique de ce procès a été la comparution parmi les témoins d'ex-gardes, venant révéler les dessous de ce procès.

Un nommé Santaro a expliqué de la façon suivante le renvoi (au moyen d'une fausse ordonnance, le lecteur peut être s'en souvient) du procès, il y a deux mois.

La police, dont les reporters assistaient officiellement au procès, arrangeait après chaque audience les témoignages du lendemain.

Le tour de Santoro étant arrivé, le préfet de police prétendait qu'il affirmât des choses qui n'étaient pas vraies. Santoro refusa. Et comme son nom figurait dans la liste, le procès dut être ajourné.

Le préfet de police, qui a été aussi entendu, n'a pas pu démentir les faits. Encore il a dû avouer à plusieurs reprises en avoir menti. Santoro ayant déclaré qu'il tenait de lui-même qu'il avait trouvé dans la poche de Guonbetti une lettre du ministre Nicotera, et l'avait enlevée, le préfet qui avait décidement nié le fait, a dû finir par l'avouer.

Ainsi, il est resté prouvé par le procès, que Guacchetti, ainsi qu'un certain Nabli (non arrêté) étaient en rapport avec la police.

En revenant aux révélations piquantes des policiers, un certain d'Amico, ex-garde, a affirmé qu'il avait été révoqué à la suite d'un rapport qu'il avait fait contre un inspecteur, parce que ce dernier exigeait de lui qu'il écrivit une lettre anonyme de menaces au directeur des écoles supérieures féminines de Rome, parce que celui-ci n'avait pas accordé un prix à sa femme. On fait disparaître le rapport.

Le même témoin confirme qu'un commissaire faisait tous les matins appeler les gardes par dix et par douze, et leur suggérait ce qu'ils devaient venir témoigner à l'audience.

Un autre fait est résulté de ce procès : le gouvernement italien pour se débarrasser des ouvriers sans travail, avait ouvert un enrôlement : il les embauchait pour le Brésil, où ils allaient remplacer les esclaves libérés par Dom Pedro.

Enfin, il y aurait trop à dire si l'on voulait faire allusion à toutes les révélations étonnantes de ce procès.

Jamais gouvernement ne s'est présenté sous un jour plus sinistre. Jamais le mensonge, la calomnie, le faux, n'ont été élevé si effrontément en système de gouvernement. Jamais la justice elle-même ne s'est montrée tellement nue et sous un aspect si repoussant.

Police, magistrature, gouvernement se sont surpassés réciproquement. Si l'on faisait la somme de tous les crimes de faux, de violences brutales, de corruption, etc., que ce procès a révélé à la charge des policiers et des magistrats mêmes, on aurait un total épouvantable. Il y aurait de quoi envoyer en prison les trois quarts des dirigeants de la capitale. Pourtant ces gens-là sont chargés de maintenir l'ordre et administrer la justice ! Ironie sanglante du système politique actuel !

## TOUS LES MÊMES

Quoique nous sachions tous très bien à quoi nous en tenir sur l'honnêteté politique des hommes qui nous gouverne ou aspirent à nous gouverner, il est toujours bon de les prendre sur le vif et la main dans le sac aux palinodies. A tout seigneur, tout honneur, commençons par Rochefort. A l'époque où un autre sauteur, Andrieux, était préfet de police à Paris, il y eut une bagarre dans laquelle le fils du grand pitre fut assez malmené par la police. Or, son père qui n'avait pas encore barboté avec le sieur Andrieux dans la gamelle boulangiste, déclara dans un article fait à ce sujet qu'aussitôt rentré à Paris, (il était à Genève à l'époque) il irait couper les oreilles de M. Andrieux. Il avait du reste un regain de venin contre lui à cause de son duel avec son beau-frère ; or Rochefort est rentré et il n'a rien coupé à Andrieux, le sabre de ses aïeux s'est émoussé sans doute, mais il fait mieux, il prend, aujourd'hui, ce même Andrieux comme défenseur dans le procès que lui intente le trop fameux Q. de Beaurepaire, tant il est vrai que le souvenir du barbotage est plus grand que celui de la vengeance.

Autre exemple :

La semaine dernière, l'*Eclair* donnait le résumé d'une interview qu'un de ses reporters avait eu avec le sieur Dumay, député ; celui-ci aurait déclaré que tous ceux qui se servent de la dynamite pour arriver aux réformes sociales, sont de malhonnêtes gens. Or il souvient très bien à celui qui a écrit ces lignes, ainsi qu'à quantité d'amis à qui il en a parlé, qu'un jour, à Genève, en pleine réunion de proscrits, le même Dumay fit cette proposition : « *Qu'on assure la vie à ma femme et à mes enfants, et je m'engage à faire sauter l'Assemblée de Versailles.* »

Qu'il nie s'il l'ose. Il est vrai qu'à cette époque il n'était pas député. »

Et maintenant, volards, admirez vos élus.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS.— Dimanche matin, en plein jour, à huit heures, a eu lieu une nouvelle explosion de dynamite dans une maison, rue de Clichy, habitée par M. Bulot, le substitut qui avait requis la peine de mort contre Decamps et Dardare, lors de leur comparution, au sujet des affaires du 1er mai. La maison démolie, quelques blessures sans gravité, sauf celles d'une bonne, tel a été le résultat de ce nouvel avertissement à la bourgeoisie.

L'affolement des bourgeois s'est traduit dans leur presse soudoyée par des propositions plus stupides les unes que les autres et qui prouvent bien la foi rate qu'ils ont :

Augmentation de la police ; promesse de primes aux dénonciateurs ; arrestations des anarchistes en masse ; fabrication de lois spéciales ; excitation à la foule de les lyncher... si on arrivait à mettre la main dessus, etc., etc.

Triples idiots ! qui ne veulent pas reconnaître que c'est leur système qui engendre ces haines et que ce ne sont pas des lois nouvelles, aussi barbares soient-elles, qui entraveront les résolutions de celui qui est las de souffrir ou de crever de faim.

Oui ! c'aient ces idiots journalistes bourgeois, nous comprenions les nihilistes russes, faisant sauter leur empereur, subissant la tyrannie, le despotisme, ils voulaient se rendre libres, cela se conçoit, nous y avons applaudi ; mais les anarchistes venaient s'attaquer aux maisons particulières, au risque de blesser des femmes, des enfants, de simples particuliers non revêtus d'aucun emploi gouvernemental, cela n'a aucun caractère politique, c'est du brigandage, de la démence, puisque les anarchistes font une guerre de bandits, il faut les traiter en bandits.

Ouais ! messieurs les bourgeois, nous comprenons fort bien que vous applaudissiez des deux mains aux attentats lorsqu'il ne s'agit que de s'attaquer aux monarques ; vos congénères de tous pays espèrent profiter de ces actes pour arriver à s'emparer du pouvoir pour leur compte personnel ; nous comprenons fort bien encore qu'une fois au pouvoir, vous considériez le cycle fini et traitiez en ennemis ceux qui en ont assez de votre exploitation.

C'est vite fait de les traiter de bandits. Mais prouvez-leur donc qu'ils ne sont pas logiques.

Les anarchistes ont reconnu que ce n'était pas de changer les hommes au pouvoir qui pouvait amener une amélioration dans la situation des travailleurs ils ont reconnu que tous les systèmes politiques étaient aussi mauvais les uns que les autres et n'étaient eux-mêmes que le résultat de l'organisation sociale, de l'appropriation individuelle. Et alors ils s'attaquent à la propriété individuelle, à ceux spécialement chargés de la défendre. De plus, ayant reconnu que le luxe des riches n'était fait que de la misère des pauvres, voilà pourquoi tous ceux qui ne sont pas des travailleurs sont considérés comme des ennemis.

Vous pouvez verser des larmes d'attendrissement sur les femmes, les enfants que ces actes peuvent atteindre, cela vous donne beau jeu ; mais ceux que votre exploitation fait crever de misère, les générations entières que votre rapacité anémie et fait disparaître, ces victimes-là on n'en parle pas, elles sont pourtant tout aussi intéressantes.

Il est à regretter que ce ne soient pas ceux visés spécialement — si les attentats ont été faits par des anarchistes — qui soient atteints, mais comme ceux qui agissent ne sont pas venus nous demander conseil, et n'accomplissent ces actes que sous leur propre responsabilité, ils emploient les moyens qu'ils jugent bons ; que les bourgeois ne se plaignent pas, c'est leur propre férocité qui engendre celle de ceux qui les attaquent.

---

Un propriétaire, voisin de la maison sautée rue de Clichy, aurait donné, à la suite de l'explosion, congé à un magistrat, son locataire ; d'autre part, les journaux racontaient que M. Benoît aurait reçu congé de son local, boulevard St-Germain. La magistrature va-t elle bientôt être assimilée aux industries malsaines et dangereuses, et reléguée non seulement hors Paris, mais hors la société?

---

EXTRAIT D'UN INTERVIEW DE M. BULOT

« — Est ce contre moi que l'attentat a été dirigé ? Suis je une victime désignée ? Jusqu'ici je me suis refusé à le croire. Nous requérons au Palais contre bien des coupables ; nous obtenons beaucoup de condamnations ; mais les cas de vengeance de condamnés contre les magistrats sont excessivement rares. Je n'en connais même pas d'exemples. Ordinaire le condamné n'a pas de rancune contre celui qu'il appelle l' « avocat bêcheur ». Il considère que le bêcheur fait sa besogne, besogne pour laquelle il est payé, et qu'après tout on ne doit pas lui en vouloir ; il sait que l'on gagne sa vie comme on peut, même en cherchant à abréger celle des autres..... Il reconnaît que la double tentative de destruction de maisons habitées par M. Benoît et par lui rend très vraisemblable l'hypothèse d'une vengeance anarchiste contre eux. J'ajoute que ce sont là des mœurs nouvelles ; c'est une innovation de MM. les anarchistes, puisque jusqu'ici les magistrats avaient pu exercer leur métier sans danger. »

Comment trouvez vous le monsieur qui gagne sa vie en demandant la tête des autres ? et qui le faisait sachant qu'il n'y avait pas de danger pour lui.

Les dernières explosions n'auraient eu de bon que de jeter ces individus bas de leur prétendue mission sociale et de nous les montrer gagnant leur vie à faire couper des têtes, comme d'autres font des cannes ou des manches de parapluies,— qu'elles auraient encore du bon.

---

Annonçons l'apparition du *Gueux*, 39, rue Mont-

guerre, rédigé par M. Zévaco, l'ex-secrétaire de rédaction de l'*Égalité*, de si disparate mémoire.

L'*Œuvre* se déclare anarchiste; nous ne pouvons que l'en féliciter et lui souhaiter la bienvenue.

Une petite critique seulement. Il annonce en prime une gravure du « dessinateur révolutionnaire » Willette. Est-ce celle où l'artiste représente un insurgé de 48 empoignant un anarchiste, le secouant et le traitant de lâche?

* * *

Nous ne nous amuserons pas à relever toutes les sottises de la presse bourgeoise : règle générale elle a été ce qu'elle a toujours été, ignoble et policière. Ne s'est-ils pas vanté, presque tous, d'avoir contribué à l'arrestation de Ravachol par la publication de son signalement. Mais quelque chose qui caractérise bien notre époque, ce sont les louanges dont ils ont gratifié le mouchard amateur qui, sur des soupçons, a fait arrêter l'imprudent qui, ayant à se cacher, s'amusait à attirer l'attention sur lui par des discours que l'on ne doit jamais tenir chez les marchands de vins :

« Courageux citoyen, sauveur, héros, les hyperboles les plus outrées ont été lancées à ce monsieur qui, somme toute, s'est borné à faire part de ses soupçons à son patron, en l'engageant à aller chercher le commissaire, se contentant, lui, d'aller chercher à la préfecture de police le prix de sa dénonciation.

Les hyperboliques louanges de la presse en faveur d'un monsieur qui n'a même pas eu à déployer le même courage du mouchard qui, malgré tout, risque tout de même sa peau lorsqu'il s'agit d'arrêter sa victime, nous démontrent la cacade dont été pris ces trembleurs bourgeois et surtout nous indiquent le niveau moral où ils sont descendus.

---

Inutile de dire aussi que la fureur des trembleurs s'est tournée contre les anarchistes. Si la bourgeoisie se rend peur, arrête à tort et à travers des mesures draconiennes contre ceux qui l'attaquent, c'est la faute aux anarchistes et là-dessus tous les pseudo-socialistes, tous les quémandeurs de mandats, tous les aspirants budgétivores, de tonner contre les anarchistes qui, par leurs violences, viennent jeter le trouble dans une société si parfaite, avec laquelle il y a toujours moyen de s'entendre quand on sait la prendre par la douceur. Les Rochefort, les Maret, les Prudent-Dervillers, les Brousse, toute la jésuiterie radicalo-socialiste y vont de leurs petites calomnies et poussent comme des ânes aux mesures de répression. « C'est nous que l'on vise, clament-ils, c'est le socialisme qu'on veut tuer! Et ils tombent à gueule ouverte sur..... ceux qui sont les premières victimes de l'arbitraire et des mesures de rigueur..... sur les anarchistes.

Est-ce bien au pitre Rochefort, l'inventeur du dictateur Boulanger, l'un des fusilleurs de la Commune de venir donner des leçons de tact aux anarchistes? Est-ce bien aux membres du parti dit ouvrier, les alliés ministériels de la rue Cadet, les émargeurs de fonds secrets de prendre des airs de prudes apeurées en parlant des anarchistes? Est-ce bien, surtout à M. Brousse, le renégat anarchiste, l'ex-théoricien de la propagande par le fait, à demander, avec des airs sous-entendus, d'où vient l'argent?

Nous ne jugeons pas les événements passés, ceux qui les ont accomplis ne sont pas venus nous demander notre avis. Seulement quand nous voyons des farceurs comme ceux que nous citons plus haut, faire chorus avec les bourgeois, nous ne pouvons nous empêcher de leur dire, avant de crier sur les autres, allez donc vous décharger des charretées d'immondices dont vos consciences de politiciens sont [illegible]. Vous n'avez pas le droit de parler, quand on est aussi sales que vous l'êtes.

---

A propos des derniers événements, l'ex-préfet de police Andrieux est revenu sur l'eau. Ce monsieur se vante d'avoir su tout ce qui se passait dans le parti anarchiste au moyen du journal la *Révolution sociale* qu'il subventionnait.

M. Andrieux se vante, car il sait bien que, dès les débuts, son journal fut mis à l'index dans les groupes anarchistes. Les premiers groupes auxquels son Spilleux s'adressa éventèrent la mèche et reconnurent de suite la provenance suspecte de l'argent. Il fallut l'imbécillité et l'ambition de M. Emile Gautier, qui cherchait alors à se créer chef du parti révolutionnaire pour tomber dans le panneau et fournir à Spilleux un groupement pour faire son journal. Et, dès les débuts, le journal dut enregistrer une déclaration par laquelle plusieurs groupes anarchistes, [illegible] du mouvement, déclaraient n'avoir rien de commun avec la *Révolution sociale*. Par suite de différentes manœuvres, la déclaration n'eût pas toute la netteté désirable, mais connut la source louche de la *Révolution sociale* on s'en gara. Quelques uns s'y laissèrent prendre, y écrivirent mais somme toute, ce journal servit plutôt à propager l'idée anarchiste qu'il ne fut utile à la police. M. Andrieux le comprit si bien qu'il dut couper les vivres au bout de très peu de temps.

---

En plus des arrestations et perquisitions mentionnées, signalons 39 perquisitions à Lyon, d'autres à Agen, à Reims, Bazancourt, etc. De plus, 58 expulsions de camarades ont été opérées. Ce sont : Malatoui, Malazoli, Malrio, Galea, Girardo, Chericotti, Magnani, Magruni, Bappa, Ferrando, Ponchia, Capellini, Cambi, Bayma, Seglio, Taraglia, Dorsani, Guzzino, Molina, Raffaz, Italiens.

Hasmann, Gossens, Fleyn, Pons, Ziegler, belges.

Neu, Agelman, Friedrich, Langfeitz, Meyer, allemands.

Krach et Rubenstein, Autrichiens; Clerc, Suisse.

Aux uns l'on a accordé vingt-quatre heures pour sortir de France, les autres ont été arrêtés et immédiatement conduits au Dépôt d'où ils seront dirigés sur la frontière.

Inutile de dire que personne dans la presse n'a protesté contre ce déni de justice de gens arrachés à leur famille, à leurs occupations, au nouvel intérieur qu'ils s'étaient *créés*, tout simplement parce qu'ils sont anarchistes et que nos bourgeois ont la frousse. Certains journaux se disant socialistes ont même applaudi.

* * *

Nous détachons quelques passages d'une longue lettre où un camarade raconte la tournée de conférences qu'il avait entreprises.

« ...A Givors, où nous sommes allés ensuite, nous avons eu, samedi et dimanche, deux réunions organisées avec le concours de quelques camarades socialistes, mais tout disposés en faveur de l'anarchie.

La preuve c'est qu'ils nous ont prêté le concours le plus dévoué et le plus énergique, et nous ont aidé par tous les moyens en leur pouvoir, même pécuniairement.

A Rive-de-Gier nous nous sommes heurtés à une formidable citadelle complètement au pouvoir des socialistes.

Comme nous n'y avons pas trouvé un seul compagnon pour nous aider à l'entamer (Les deux dont on nous avait donné les adresses n'y habitent plus depuis plusieurs mois), nous avons dû renoncer (avec quel crève-cœur) à y tenter quelque chose.

De là nous avons été dans la région stéphanoise où nous appelaient les camarades de Saint-Etienne pour une série de petites réunions ou plutôt causeries dans tous les faubourgs et communes avoisinant Saint-Etienne dans un rayon de quelques kilomètres.

A la Talaudière, première réunion, le mercredi 10 février. Duel sérieux et acharné avec les socialistes, qui par les syndicats et groupes corporatifs tiennent le pays en maîtres absolus et incontestés. Résultats : l'anarchie connue et acceptée au moins en principe. Une soixantaine de brochures enlevées avec enthousiasme.

Malheureusement l'avenir restant douteux et incertain, une deuxième et une troisième conférence étant encore indispensables pour arriver à décider tout à fait les plus conscients, les plus militants et les plus énergiques à lâcher l'ombre pour la proie, c'est-à-dire à se grouper pour l'anarchie contre le pseudo-socialisme qui les empoisonne. On nous avait fait promettre de revenir, nous avions même promis. Les événements et surtout nos ressources ne nous l'ont pas permis.

Le dimanche suivant, à Firminy, une réunion qui promettait beaucoup a tourné en eau de boudin. Gouvernementaux et socialistes de tout acabit, c'étaient entendus et concertés pour la faire échouer. Fête impromptu avec cirque, lutteurs, somnambule, etc., sur la place.

D'autres part, réunions de tous les syndicats pour affaires urgentes et sans remise possible.

Puis il a fallu rentrer à Lyon pour le procès de Faure, et faire à sa place la réunion annoncée par lui et qu'il n'a pu faire; vous devez savoir pourquoi et comment.

Fortuné, malade, a été gardé à l'hôpital. Et j'ai dû repartir seul pour Vienne et Saint-Etienne continuer ce qui avait été arrêté avec les camarades. A Vienne vous le savez, la terreur bourgeoise règne en souveraine depuis le 1er mai 1891.

Pas de salle à aucun prix, impossible de se réunir même dans un café autrement qu'en petit comité intime entre compagnons.

Pour vous donner une idée du degré de misère et d'avachissement, où en sont réduits les inconscients exploités de ces tigres et de ces vautours.

Samedi, c'est-à-dire hier, ils avaient obtenu du maire le théâtre pour une réunion publique (à condition que les anarchistes et révolutionnaires soigneusement notés et signalés n'y soient admis sous aucun prétexte).

Or, cette réunion avait pour but de discuter une proposition ayant pour objet de demander aux patrons du travail pour les tisseurs à la main *moyennant une nouvelle réduction de 10 à 15 0/0* consentie par les ouvriers sur les tarifs jadis imposés par eux et déjà successivement diminués de près de 20 pour cent.

Les métiers mécaniques, à l'introduction desquels ils ne voulaient pas croire jadis, est aujourd'hui un fait accompli et général. Et l'une de leurs sangsues retranchée derrière cette forteresse mécanique a pu leur faire cette réponse épique bien digne des uns et des autres.

« — Ah! vous avez voulu des tarifs et vous nous avez obligés à les accepter; eh bien, moi, aujourd'hui je refuse purement et simplement de vous donner du travail au-dessous de ces tarifs. Et comme avec mes métiers mécaniques le travail me revient moins cher, et que je puis me passer de vous tous, tisseurs à la main, crevez de faim si ça vous plaît, ou allez dans une autre patrie voir s'il reste encore quelqu'industriel moins bien outillé que nous qui ait encore besoin de vos services.

« Nous n'en avons que faire! »

Depuis, c'est-à-dire toute la semaine dernière, j'ai continué avec des succès divers et bien incertains, hélas, la série des petites réunions autour de Saint-Etienne.

Dimanche matin, à Côte Chaude-Rien, mais ce qui s'appelle rien. Nous étions seuls, les deux organisateurs, le commissaire et moi dans la salle. On s'en est revenu comme on était parti.

Le tantôt, par exemple, bonne, sérieuse et brillante réunion régionale à Saint-Etienne, convoquée par les groupes stéphanois.

Vous avez inséré la convocation, vous aurez sans doute un compte rendu des intéressés. Je passe aussi rapidement sur les trois autres petites causeries à La Rivière, aux Villars. Elles ont donné d'assez bons résultats moraux, mais rien au point de vue financier. Et me voici ici aujourd'hui pour la dernière conférence arrêtée et organisée.

Je rouvre ma lettre pour vous donner le résultat de la conférence à La-Tour-du-Pin, à 2 heures du tantôt.

Succès sur toute la ligne, salle comble, plus de 500 personnes, si bien emballés, qu'il faut le soir même organisé une nouvelle réunion, où nous avons obtenu un nouveau succès et distribué plusieurs écrits révolutionnaires.

Maire, juge de paix, capitaine de gendarmerie, commissaire et deux rédacteurs des journaux de Bourgoin, assistent aux deux séances. »

## Italie

Ortobello. — Douze camarades sont en ce moment en prison. Ils ont été arrêtés pour l'explosion d'un pétard, mais c'est un procès pour association de malfaiteurs qu'on leur intentera probablement.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le peuple est rebelle aux abstractions; il aime les images et, instinctivement, ne croit qu'à ce qu'il peut voir, quitte à n'en pas analyser les causes : exemple, le miracle de la liquéfaction du sang de saint Janvier.

Le tort capital des anarchistes a justement été de ne pas assez « matérialiser » leurs idées, déconcertant ainsi la masse simpliste et finissant par former des cénacles prétentieux, ergoteurs, à la porte desquels ils battent vainement le rappel, comme les fidèles de l'Armée du Salut [1].

Et les foules avec leur instinct, ne s'y sont pas trompées. Elles se sont écartées de nos doctrines, formulées trop souvent par des dilettantes égoïstes à la Maurice Barrès, tout en se montrant parfois sympa-

1 Vrai pour des cas particuliers mais non pour l'ensemble : puisque, après tout, les idées anarchistes se sont développées avec une intensité très rapide. (N. D. L. R.)

2 Par contre de ne vouloir voir que le présent a amené le développement des théories bourgeoises qui veulent justifier tous les actes plus ou moins louches au nom du bien-être individuel la lutte pour l'existence, etc. (N. D. L. R.)

thique à tel acte de révolte commis par des travailleurs anarchistes

Sous peine de mort ou de complète déviation de notre but, il faut, aujourd'hui, nous retremper dans la masse au lieu de faire de l'anarchie de chapelle

Tendus vers la société de l'an 2000 (cas pathologique d'atavisme religieux) ou perdus dans les arguties, on a, par trop, négligé les faits, ignoré les situations et, méconnaissant le rôle immense destiné aux groupements économiques, on a laissé la corporation ouvrière aux mains de l'ennemi [illegible].

Dix années d'un travail tenace et intelligent pouvaient amener à nous une immense partie des forces ouvrières.

Nous eussions pu, alors, peser dans la balance et des mouvements comme le premier mai eussent été autre chose qu'une procession ridicule.

Aujourd'hui, tout est à faire dans cette voie.

Beaucoup de compagnons sont frappés de la différence de situation entre les anarchistes espagnols, aujourd'hui nombreux et influents dans la masse, et les anarchistes français hostiles à cette même masse et impuissants à aller plus loin que l'empilage d'un mastroquet.

Il faut dire à notre décharge qu'en France, pays blasé par la politique, épuisé par la vie industrielle, un mouvement viril était plus difficile qu'en Espagne, pays relativement vierge, où l'anarchie débuta avec une idée d'association, de groupement; tandis qu'ici, obligée de lutter contre les fractions socialistes autoritaires qui obstruaient le chemin, elle revêtait, au contraire, une idée de dissociation, d'individualisme à outrance.

Actuellement, les socialistes autoritaires ont disparu dans les rangs de la bourgeoisie; mais, les anarchistes, en vertu de l'impulsion initiale, continuent dans le vide ou contre eux-mêmes leur lutte en faveur de cet individualisme à outrance.

Une réaction indéniable nous enveloppe : ils ne s'en aperçoivent pas et continuent à chanter triomphe.

C'est une erreur d'illuminés de croire qu'un parti, parce qu'il lutte pour une idée juste, doit être forcément victorieux : la victoire appartient aux plus énergiques et aux plus clairvoyants.

Il est temps, si nous ne voulons mourir définitivement ou devenir un croupion de parti, de recréer un large courant d'esprit anarchiste et révolutionnaire dans la masse, de prendre pied parmi elle, et cela non plus seulement par des dissertations, mais par des actes *intelligents*.

Exemple : le propriétaire Caporal, aux Lilas, fait mourir une femme de 72 ans. Il y avait là quelque chose à faire qui eût pu, dans toute la localité, rendre les anarchistes sympathiques.

Mais il est préférable d'envisager l'avenir que de critiquer le passé.

Une discussion s'est élevée récemment entre camarades au sujet de la manifestation du 1er mai. De part et d'autres de bonnes raisons ont été formulées.

Il est évident que, sans croire aux révolutions à jour fixe, nous ne pouvons nous désintéresser du seul mouvement ouvrier international actuellement existant. Pour avoir le droit de le combattre, il faudrait trouver et faire quelque chose de mieux.

D'autre part, il est non moins clair que le gouvernement, d'accord avec les socialistes parlementaires, ferait volontiers du 1er mai une fête, soupape de sûreté, si les quelques éléments révolutionnaires existants ne lui donnaient une note différente. Cette année surtout, avec la coïncidence des élections municipales, le 1er mai pourrait devenir une colossale fumisterie. Et si les partisans de la manifestation *anarchiste* demeuraient absolument les bras croisés, ils donneraient raison à ceux qui disent de rester chez eux ce jour là.

Pour que des faits d'une bonne portée s'y produisent, il importe avant tout de réveiller l'esprit public en préparant *de suite* une active campagne de printemps, au cours de laquelle il sera utile de prendre pour plate-forme les mille faits d'actualité : brutalités policières, barbaries militaires, verdicts d'enjuponnés, flibusteries d'agioteurs, scandales parlementaires, luttes corporatives contre les patrons.

Parallèlement à cette campagne devant la foule, campagne pour laquelle un club permanent serait très bon à condition que des provocateurs ne le fissent fermer, il serait utile d'en commencer une autre au sein des corporations. Cette dernière demanderait à la fois beaucoup de tact et de persévérance.

Et, sans nous emballer dans des gamineries, n'oublions pas le cas échéant que, si l'on ne peut faire une révolution à quelques douzaines, c'est néanmoins aux minorités énergiques à la précipiter par leurs escarmouches.

*Un Groupe parisien.*

***

Asnières. — Le règlement de ce mois de la maison Hachette, nous apprends que, lors des dernières perquisitions, le commissaire de cette localité s'est permis d'aller à la bibliothèque de la gare de cette localité et de nous chaparder un exemplaire de la *Révolte* qui s'y trouvait en dépôt.

Les anarchistes ne respectent ni la loi ni la propriété, mais du moins ils l'affirment. La magistrature et la police, elles, les violent tous les jours sous prétexte de les défendre.

Le commissaire de police d'Asnières, a usé de son écharpe pour nous voler deux sous.

***

Le Havre. — Des perquisitions ont eu lieu chez trois compagnons de notre localité.

Les perquisitionneurs ont chapardé journaux et brochures, pour prouver sans doute, qu'ils sont de plus en plus les défenseurs de la propriété.

***

Lyon. — Le compagnon Dumas poursuivis pour outrages au commissaire qui assistait à la réunion des *Folies Gauloises* du 17 février dernier, a été condamné, par défaut, à 1 mois de prison et 200 francs d'amende.

***

La Réole. — Nous avons parlé en son temps, de l'affaire de ce capitaine Bouis qui avait détérioré les spahis *sous* ses ordres et dont le médecin militaire Boyer avait dévoilé les turpitudes, ce qui amena la révocation... de M. Boyer.

M. Bouis avait poursuivis pour diffamation l'*Intransigeant* qui avait raconté les faits. Le tribunal de La Réole qui était saisi de l'affaire vient de se déclarer incompétent — très étonnant de la part de magistrats!

Les considérants portent que M. Bouis a été insulté comme officier, fonctionnaire, par conséquent, et que le délit relève de la cour d'assises, où la preuve est admise!

Nous ne croyons pas que l'*Intransigeant* ait annoncé qu'il fût poursuivi en assises pour ce fait.

***

Pour compléter la collection du *Révolté* qui nous a été perdue, il nous manque encore de la première année, 1879 : Numéros 1, 2, 4, 8, 15, 20, 22, 23, 25, 26 et 27.

Deuxième année; 1880 : 11, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 26 et 27.

Troisième année; 1881 : de 1 à 10 inclusivement, 18, 19 et 25

***

Saint-Etienne. — Les compagnons de Saint-Etienne, Firminy, Le Chambon, La Ricamarie qui désireraient recevoir le journal à domicile, peuvent donner leur adresse au compagnon Chapoton, 25, rue Neuve, à Saint-Etienne, qui fera la tournée tous les lundis.

***

Lyon. — Les groupes ont décidés, d'un commun accord, de faire imprimer un certain nombre de manifestes concernant les élections municipales qui vont avoir lieu prochainement.

Ce manifeste ne sera pas que pour Lyon, il sera régional.

Les camarades qui en désireraient recevoir, pourront écrire au compagnon Paris, rue Pierre-Corneille, 140, à Lyon.

***

Les camarades de Genève préparent une réédition de la *Peste Religieuse*.

Adresser les demandes, accompagnées du montant, au compagnon Steiger, 14, rue Thalberg.

***

Tous les journaux anarchistes de langue française peuvent envoyer, pour essayer, un exemplaire au compagnon Montgourdin, 19, rue Sainte-Clair, à La Tour-du-Pin (Isère).

***

Tous les journaux anarchistes peuvent expédier quelques exemplaires à François Derulle, rue du Chêne, 260, à Lize-Seraing (Belgique), qui essaiera la vente.

## MÉLANGES & DOCUMENTS

Le comp. Mollet est prié d'envoyer son adresse au « Pot à Colle » pour le comp. Bernard

Auguste et Marianne. — Bien reçu le numéro, mais l'auteur trop fumiste pour reproduire quelque chose de lui.

Le comp. de Montpellier qui a envoyé 3 fr., est prié de faire connaître son adresse, si c'est pour un abonnement.

G. à Damaran. — 7 fr. le 100. — R. devait degeler septembre.

E. V. — Vous voyez que le n° est dans le même sens que vous dites.

J. C. à Verviers. — La « Religion » de A. Lefèvre doit coûter 5 à 6 fr.

P. à St-Macaire. — Rien reçu.

L. à Bordeaux. — L'abon. ne vous avait été payé que de six mois, nous le prolongeons de quatre.

J. M. P. à Thuir. — N'avons aucune des brochures demandées, on avons expédié d'autres.

M. à Bessèges. — On avait oublié d'inscrire un abon. précédent sur la fiche.

J. à Rouen. — Faisant la revision de ceux qui sont en retard de leur abon., nous avions compris dans la réclamation ceux dont la souscription expire fin mars.

« Homme libre », Bruxelles. — Envoyez à T. Imm. 108, chemin St-Barnabé, Marseille, et non pas aux Pennès.

Un abonné, Courtrai. — T. H. Belle, 24, Gaylard Square, Edimbourg.

P. G., à Nîmes. — Nous sommes absolument de votre avis. Aussi vous voyez que nous ne nous en occupons plus.

B. à Bucharest. — J'ignore où est L. Je prends note de l'adresse de D.

M. à St-Aubin. — Je vous ai envoyé tout ce que j'avais en fait de chansons.

D. M. à Bessèges. — V. à Hasrem. — A. à Cannes. — L. C. à Drocourt. — E. à Daumazan. — G. à Trélazé. — P. à Lyon. — L. à Bordeaux. — T. à Haarlem. — A. B. à Mirepoix. — D. au Puech. — Nicolet 10 fr. Chaux-de-Fonds. — L. L. au Havre. — P. à Lacoste. — S. à Genève. — B. à Valence. — O. B. à Jemmapes. — H. E. à Lausanne. — C. à St-Pierre d'Arenc. — L. à Castelja loux. — W. à Dijon. — C. à Thiré. — L. à Orléans. — J. à St-Junior. — P. à Lyon. — A. à Cognac. — T. à St-Jean-de-Losne. — D. à Reims. — P. à Bazancourt. — T. à Mézières. — P. à Bordeaux. — C. à Lunay. — R. à Langon. — D. à Puisent. — D. V. — A. A. à Estagel. — C. à Villefranche. — G. à Marseille. — H. à Verviers. — K. à Berne. — R. à Tours. — B. à St-Amand. — E. à Fontenay-le-Comte. — F. à Méru. — B. à Berre. — E. à St-Etienne. — F. à Agde, 6 copains. — O. à Beauvais. — E. à Salon. — P. à St-Nazaire. — N. E. à l'Echenol. — J. H. à Hondas. — P. G. à Nîmes. — B. à Arras. — G. à San Francisco. — C. à Dijon. — L. à Arras. — E. M. à Caudebec. — G. V. à Porto. — B. à Dijon. — M. S. à St-Etienne. — C. P. à Brooklyn. — B. à Limoges et V. à Grigny. — L. à Reims. — C. à Barbaste. — R. à Londres. — V. à Neuves Maisons. — R. à Escarbotin. — Reçu mandat.

## CONVOCATIONS

Levallois. — Tous les compagnons de Levallois et la banlieue sont convoqués pour le samedi 9 avril à 8 h. 1/2, salle Mézerette, 86, rue Gravelle, Levallois.

Adoption d'un manifeste. Urgence.

Groupe du XIIme. — Groupe des travailleurs anarchistes du XIIme et de la banlieue de l'Est, samedi, 9 avril, à 9 h. très précises, au local convenu.

Extrême urgence.

Amiens. — Dimanche 10 avril, à 5 h. 1/2 du soir, salle Lévêque, rue du Faubourg de la Hotoie. — Grande soirée familiale avec tombola.

Tous les révolutionnaires sont invités.

Saint-Etienne. — Seconde causerie scientifique organisée par l'Alliance anarchiste de Saint-Etienne, samedi 2 avril, à 8 heures du soir, place Grenette, 2, au-dessus du Café de la Marine.

Les formes historiques de la propriété et leur influence sur les mœurs.

Le groupe anarchiste les « Résolus », de Dijon, se réunit tous les samedis, de 8 h. à 11 h., café Charles, rue de l'Arquebuse, 31.

On y trouve la *Révolte*, le *Père Peinard* et le *Pot à Colle*.

Il vient de se former un nouveau groupe qui prend pour titre « La Jeunesse Communiste », groupe révolutionnaire du XXe arrondissement.

Réunion tous les samedis, à 8 1/2, salle Firineau, boulevard de Charonne, 141

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris — Impr. Habert, 33, rue des Trois-Bornes.

CINQUIÈME ANNÉE N° 29 — DIX CENTIMES — DU 16 AU 22 AVRIL 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Nous prévenons les camarades que les dernières communications doivent nous être adressées, au plus tard, le mardi matin.*

## ANARCHISME ET TERRORISME[1]

Le cas de Ravachol et les récentes explosions de dynamite ont suscité les polémiques et les théories les plus diverses et les plus contradictoires. Pour les uns, Ravachol symbolise, même par ses actes les plus excessifs, tels que les meurtres de Chambles et de Saint-Etienne, l'idée anarchiste poussée jusqu'aux plus extrêmes conséquences de la logique. D'autres voient en lui, au contraire, une sorte de fanatique illuminé n'ayant rien de commun de près ou de loin avec l'Anarchie. Et à ce propos, on est allé jusqu'à dire que, dès maintenant, il y avait deux camps bien tranchés dans le parti anarchiste, d'une part, les anarchistes proprement dit, qui n'admettent que la propagande théorique par l'infiltration progressive des idées dans les masses, d'autre part les terroristes, partisans de la propagande par le fait, apôtres des moyens violents quand même, mettant leurs théories en pratique, entreprenant individuellement le grand travail que réalisera collectivement la Révolution, tels, par exemple, Duval, Pini, Ravachol.

Mais personne n'a songé à une troisième catégorie d'anarchistes, à la fois théoriciens et praticiens, orateurs et soldats, qui, tout en propageant les idées, se mêlent activement à la lutte et, au besoin, paient de leurs personnes dans les moments d'effervescence et de troubles, rejetant comme moyens d'action les procédés bourgeois tels que le vol, l'escroquerie ou l'estampage, mais non ennemis de la violence et la préconisant même lorsqu'ils estiment que son emploi peut être de quelque utilité à la propagation de l'idée. Ceux-là me semblent, et c'est un avis absolument personnel que j'émets ici, ceux-là me semblent comprendre le vrai rôle de l'anarchiste au sein de la société actuelle.

Le platonisme des uns me paraît insuffisant à faire avancer d'un jour la Révolution ou à modifier sa tendance dans un sens libertaire. Il est bien évident que l'anarchisme de ceux qui se contentent d'approuver les idées émises, de les trouver belles, sans rien faire pour aider à leur réalisation, se contentant de théoriser en petits cénacles, cet anarchisme-là, ne peut être d'un grand appoint pour avancer l'éclosion du mouvement révolutionnaire, quoiqu'il ne soit pas à dédaigner pourtant.

Pour ce qui est des terroristes non raisonnés, ils éloignent le public qui ne comprend rien à ces actes de violence isolés dont la signification ne ressort pas suffisamment. Sans les condamner, nous devons reconnaître qu'ils font plus de tort à l'évolution anarchiste qu'ils ne la favorisent. Dans leurs actes, il ne faut voir que l'expression de leur désespoir à la vue de leur impuissance à démolir d'un coup la formidable organisation sociale, cause de leurs souffrances. Impatients, ils frappent au hasard, par n'importe quelle arme, le monstre qui menace de les dévorer. Acte de vengeance ou de rage, plus que de propagande. Quoique, pourtant, les dernières explosions nous semblent avoir mis la puce à l'oreille de la bourgeoisie et l'avoir amenée à réfléchir.

Bien plus efficace est l'action de ceux qui, membres actifs du parti, se mêlent aux masses, vivent de leur vie de labeur et de privations, coudoient chaque jour les travailleurs, et par cette fréquentation journalière, inspirent la confiance, l'estime et la sympathie. C'est par des causeries, par les rapports quotidiens avec ceux qui souffrent que l'on infiltrera le plus promptement les idées au sein du peuple. Peu à peu, insensiblement, sans s'apercevoir du travail d'évolution qui s'opère en eux, les travailleurs s'habitueront à nos théories qui, de prime abord, paraissent paradoxales; ils finiront par en comprendre et en saisir la justesse, par se les assimiler, et, au jour de la révolte suprême, tout ce long travail latent produira son effet et la semence lentement déversée s'élèvera, drue et serrée, en une abondante et féconde moisson.

Il faut aussi qu'aux jours de crises passagères, ces amis du peuple soient là, avec lui, dans ses rangs, les guidant de leurs conseils écoutés et, si l'occasion l'exige, donnent l'exemple du dévouement et de la bravoure devant le feu de l'ennemi.

Telle est, je crois, la vraie propagande, celle qui mènera le plus promptement le peuple à la conquête de son affranchissement. Tout autre système est, à mon avis, ou insuffisant ou pernicieux.

[1] Nous avons reçu cet article que nous insérons bien volontiers sous y associer complètement, étant donné que l'initiation individuelle n'accepte pas de représentation.

## LE PROCÈS DE ROME

Nous détachons du « Figaro » les renseignements suivants qui confirment la véracité de ceux que nous avons donnés et démontrent assez quelle a dû être l'intensité de l'ignominie du parquet et de la police pour soulever le dégoût du « Figaro ».

### Les anarchistes Romains

« Que mon camarade Bataille ne croie pas que j'aie l'intention de marcher sur ses traces, si je parle aujourd'hui du procès des anarchistes qui vient d'être jugé à Rome. Mais il y a dans toute cette affaire si peu de justice et tant de politique, il y a surtout des preuves si probantes de la façon dont on traite en Italie les choses les plus graves, que c'est à cette place qu'il faut dire quelques mots de ce procès qui a duré dix mois.

« Sait-on encore qu'en 1891 eut lieu, à Capolago, un congrès anarchiste, présidé par les compagnons Cipriani (Amilcare pour les dames), et Malatesta, un gaillard des plus dangereux ? Cipriani s'éleva avec un certain courage contre l'œuvre de la dynamite. Mais le congrès, encouragé par la bienveillance du maire de Capolago, vota « l'extinction de la bourgeoisie », la révolution en Italie et la dynamite à outrance.

« Quelques mois après, des désordres éclataient en Italie. M. Nicotera, qui est l'homme de toutes les énergies, fit balayer, le 1er mai, le meeting anarchico-socialiste de la place de Jérusalem, à Rome, arrêtant aussi bien les députés que les journalistes étrangers, et il faisait instruire contre les gaillards arrêtés avant, pendant, et surtout après les charges du 1er mai, un procès qui vient de se terminer.

« Les accusés anarchistes, ainsi nommés parce qu'ils ne savent pas ce que veut l'anarchie (1), sont restés près d'un an en prison, et Dieu sait de quelle façon l'on vit dans les prisons italiennes avec les 35 ou 40 centimes qu'on donne aux entrepreneurs chargés de ne pas nourrir les prisonniers. On a mis ces ennemis de la société en face d'agents de police avérés, connus, quelquefois respectés, qui ont pour la plupart déclaré qu'ils n'avaient pas reconnu dans les prévenus les manifestants du 1er mai. On n'en a pas moins continué le procès.

« Les plus graves scandales d'audience ont eu lieu. Le président a plusieurs fois levé l'audience, écœuré par d'abominables dénonciations, dignes du Conseil des dix. Le procès a été même renvoyé une première fois, en novembre, à la veille du Congrès de la Paix. Le gouvernement ne voulut pas que des étrangers pussent assister au spectacle de soixante-deux inculpés renfermés dans une cage, luttant de derrière leurs grilles contre des agents secrets. Les dénégations des inculpés, celles surtout de leurs femmes et de leurs amis qui occupaient les bancs réservés au public, pendant que la police secrète s'était installée sur les bancs de la presse, ces dénégations provoquaient des scènes de violences telles qu'un « modus vivendi » s'imposa. Le président demanda aux avocats d'en finir avant le premier mai 1892. Les avocats sur la brèche depuis un an, désireux de vaquer à leurs autres affaires, se laissèrent influencer. Ils espéraient du reste que le Tribunal saurait gré à eux et à leurs clients de leur bonne volonté.

« Dans d'autres pays, la défense eût repoussé toute proposition de ce genre; on n'eût jamais

(1) ... Ils savaient si bien ce qu'est l'anarchie que plusieurs des accusés ont essayé d'en développer le programme. — N. D. L. R.

accepté, par exemple, qu'un procès d'où dépendait la liberté, sinon l'honneur de si nombreux clients, pût s'achever sans la présence au tribunal des prévenus, sans débat contradictoire avec les témoins. Les avocats ont, au contraire, tendu l'oreille aux propositions du président. Les accusés ont été l'objet de dénonciations persistantes de la part des gens de police, mais ils ont été défendus, au contraire, par nombre de commerçants, ou autres personnes connues; rien n'y a fait. Les avocats ont à peine demandé des confrontations. On avait hâte d'en finir. On est arrivé au réquisitoire. Pendant trois jours, le procureur royal a dit ce qu'il a voulu. Les avocats ont, au dernier moment, pris une délibération par laquelle, renonçant à la défense, ils s'en remettaient purement et simplement à la justice du président! »

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — La tremblotte de la bourgeoisie semble s'être un peu calmée. Il y a eu, cette semaine moins d'arrestations et de perquisitions; signalons pourtant des arrestations du côté de Reims; mais les renseignements nous manquent.

Mais toujours infâme, la police n'en continue pas moins ses petites saletés souterraines. Ne pouvant se venger de son impuissance, en arrêtant tous les camarades en bloc, elle cherche à les réduire à la misère en leur faisant perdre leur travail, en se rendant chez les patrons de ceux qu'elle connaît et en leur dépeignant leurs employés comme des gens dangereux, en relation avec des gens fabriquants de bombe, etc. elle s'insinue chez les propriétaires et chez les voisins, cherchant à influencer ces derniers, à leur tirer des renseignements en les menaçant.

Nous connaissons une foule de camarades qui, pour une raison ou une autre, sont sortis du mouvement depuis longtemps, mais dont la police a conservé les noms, ce dont elle a profité pour accomplir la petite besogne malpropre dont nous parlons.

La police, espère-t-elle, en agissant ainsi, intimider les anarchistes ou les pousser aux résolutions extrêmes? On pourrait le croire.

Elle a tort d'oublier que, qui sème le vent, récolte la tempête.

* * *

Angers. — Une cartouche de dynamite aurait été placée au poste de police de la place Capif. Un agent serait blessé. De là, perquisition et arrestation d'anarchistes.

* * *

Brest. — Le mardi-gras passé quelques camarades ont organisé un groupe masqué représentant un vieillard courbé sous les ans, sa femme et trois petits enfants, dont un à la mamelle, conduits en prison par trois gendarmes et deux agents de police, derrière ce premier groupe venaient trois sœurs de l'asile des vieillards de la ville. L'une d'elle portait sous son mantelet un énorme panier rempli de la mendicité à domicile; puis, derrière elles, trois vieillards lamentables dudit hospice. A leur suite venait un juge en robe rouge et bonnet carré, un code sous le bras et l'autre bras posé familièrement sur l'épaule d'un pékin vêtu luxueusement, le cigare aux dents, la serviette sous le bras, signe caractéristique du notaire. A côté d'eux un autre bourgeois harnaché de frais, représentant par le masque et le port le président Carnot. Enfin, derrière le tout, une douzaine de camarades vêtus en ouvriers de diverses professions, forgeron, ajusteur, paysan, crieur de journaux, avec le titre du journal à leur casquette, distribuaient des *Père Peinard* et des *Révolte*, déjà lus par les compagnons, ainsi que les invendus existant aux groupes.

On termina la soirée par une petite réunion intime, où chacun a épuisé son répertoire de chansons révolutionnaires.

* * *

Amiens. — Les anarchistes avaient organisé une soirée familiale privée pour le dimanche 10 avril. Mais ils avaient compté sans la crapulerie des policiers qui, pour empêcher cette réunion, sont allé trouver le propriétaire de la salle et lui on dit qu'il fallait faire une déclaration à la préfecture s'il voulait s'éviter des embarras; ne connaissant rien aux Lois, (pas plus que les policiers d'ailleurs), sur les réunions privées, il a simplement refusé la salle.

A Amiens, comme un peu partout, la police est sur les dents, elle cherche la petite bête, mais cela n'empêche pas l'idée de suivre son cours.

* * *

Le compagnon Moïse Delaporte a été arrêté à Roubaix. Ce camarade est déserteur du troisième chasseurs à cheval, expulsé de Belgique et d'Allemagne, il va être ramené à Amiens pour y passer devant le conseil de guerre. Il est aussi accusé d'avoir volé un sieur Delaunay, ex-commerçant et soi-disant ex-anarchiste(?). L'indicateur dans l'arrestation du compagnon Delaporte est suffisamment désigné; d'ailleurs nous reviendrons sur ce sujet, car il sera instructif d'apprendre ce que le camarade a volé au sieur Delaunay.

* * *

Notre camarade l'*Endehors*, sous la plume de Zo d'Axa, vient de faire, dans son dernier numéro, un appel en faveur des enfants des arrêtés. Cet appel, qui est en même temps un réquisitoire contre la lâcheté bourgeoise donne une certaine signification aux souscripions qui lui arrivent et dans lesquelles nous sommes heureux de remarquer nombre de jeunes artistes et littérateurs.

* * *

Dijon. — Les compagnons de cette localité devaient, dimanche dernier, donner une conférence avec le concours d'un compagnon qui devait visiter la ville. Mais ce dernier, ayant été arrêté à Chaumont, les camarades résolurent de donner la conférence par un des leurs qui devait prendre la parole en place du conférencier empêché, avertissant les auditeurs à leur entrée, de la substitution forcée.

Mais les cercles catholiques qui avaient organisé un boucan monstre, profitèrent de ce prétexte pour commencer et, lorsqu'un compagnon voulut parler, le tapage commença, la réunion ne put avoir lieu.

Les jeunes cléricaux ne s'en tinrent pas là, ils se formèrent en bande dans la rue et allèrent faire le siège de la boutique du compagnon Monod où ils brisèrent la devanture, tout à leur aise, il n'y avait personne autre, pour la défendre, que la femme du compagnon Monod, enceinte de huit mois et des enfants, les quelques camarades que comptent Dijon étant noyés dans la foule et leur résistance vaine devant le nombre.

Et dire qu'il y a des camarades qui en sont encore à discuter avec des ensoutanés, et à organiser des conférences contradictoire avec eux. Voilà comment ils discutent quand ils se sentent les plus forts.

* * *

Veut-on connaître le nombre des personnes *mortes de faim*, en France, pendant l'année 1891? 97,009!!!?

Le nombre des fous internés dans les maisons de santé par suite de misères et de chagrins, a été de 71,000!!!

Le nombre des affaires criminelles s'est élevé à 247,000!

Quelle lugubre statistique.

(*Le Jour*).

## Allemagne

... « Quant aux vieux socialistes, aux Bebel et aux Liebknecht, ils n'hésitent pas à déclarer que tout mouvement actuel a forcément des origines suspectes. « Non seulement, m'a dit un des chefs socialistes les plus autorisés, nous ne ferons pas de manifestations, mais au besoin notre police à nous, celle que nous faisons volontairement et dans l'intérêt de la discipline du parti, saura les empêcher. Ce ne sera pas, d'ailleurs, la première fois. »

(*Le Temps*, n° du 16 mars. Lettre de Berlin.)

* * *

Berlin. — Dans l'année 1891, on a compté 62 suicides d'enfants au-dessous de quinze ans. Est-il possible de s'imaginer la somme de misères, de chagrins, d'oppressions que représentent toutes ces morts volontaires de pauvres petits malheureux.

(*Freiheit.*)

## Etats-Unis

Un bourgeois en a appelé un autre du nom d' « anarchiste ». Horreur! Les tribunaux s'en sont mêlés et le « coupable », convaincu d'avoir essayé de déshonorer son prochain en l'insultant par ce mot affreux, synonyme de « criminel », a été fortement condamné.

(*Freiheit*)

## Autriche

En Moravie, près de Brünn, cinq femmes ont été condamnées à des peines variant de deux mois à quinze mois de prison pour crime de lèse-majesté et de lèse-bon-Dieu. Il paraît que ces braves femmes avaient chanté des paroles révolutionnaires sur des airs de cantiques (*Autonomie*).

## Espagne

La police et la magistrature nous donnent de bien beaux exemples. On vient de découvrir à Brihuega que depuis un temps immémorial on relâchait les prisonniers la nuit pour les mettre à même de voler les bourgeois paisibles et revenir le matin partager avec les geôliers. On s'imagine peut-être que le gouvernement s'en est ému? Oh bien peu! Il se contente de déclarer que lui n'y est pour rien et que malheureusement il ne peut sévir parce que les employés de la prison de Brihuega sont « inamovibles! » Tout comme les Toutée et les Beaurepaire! Les journaux cléricaux en prennent occasion pour dire que désormais les prisonniers devraient être confiés aux prêtres! Sans doute afin que ces derniers à leur tour aient leurs petits profits dans le pillage nocturne!

# BIBLIOGRAPHIE

John Henry Mackay, *The Anarchists*, édité par Ben Tucker, Boston, prix: 50 cent. 2 fr. 50 sous-titre: *Un tableau de la civilisation à la fin du dix-neuvième siècle.*

Ce livre est plutôt déparé qu'enrichi par un portrait banal et une médiocre histoire de l'auteur.

L'auteur, n'est un ami ni un ennemi, car il combat comme nous pour l'autonomie de l'individu, mais il combat autrement, en se croisant les bras et en gardant en face de ses adversaires le sourire de la supériorité. Ajoutons, à titre de reconnaissance personnelle, que l'auteur trace dans son volume des portraits ressemblants et très sympathiques de nos amis de Londres. Ce n'est pas assez, nous semble-t-il. Et l'auteur lui-même avoue qu'il n'a pas grand succès auprès des masses.

Anarchiste individualiste, il n'a sauvé qu'un seul révolutionnaire des gouffres du communisme, lui-même!

Mais cela ne prouve rien! Fût-il seul, avec son ami Tucker, de Boston, comme le furent avant lui tant d'autres novateurs cela ne peut servir d'argument contre lui. Nous mêmes, anarchistes-communistes, si nous sommes nombreux, en comptant ceux qui, d'instinct marchent avec nous, nous ne constituons point encore, en hommes réfléchis et résolus, la puissante et victorieuse armée qui renversera les Etats et fera sauter le capital.

Peu d'années se sont écoulées depuis le jour où on nous qualifiait dédaigneusement «de demi-quarteron», et les Liebknecht d'Allemagne, payant d'audace devant le danger grandissant, affirment avec aplomb que tous les anarchistes de l'Empire tiendraient dans l'hémicycle de leur parlotte impériale.

Peu importe, les Sociétés étatistes sont désormais jugées et il s'agit seulement de savoir comment nous passerons du jugement à l'ac-

complissement, de l'idée à la réalité.

Mackay est très net dans ses affirmations : d'abord il n'oppose à l'Etat qu'une résistance passive, et encore nous nous demandons si cette résistance n'est pas plus virtuelle que réelle, car il ne dit pas un mot de la résistance aux impôts du sang et du travail. Pour lui, l'individu n'a qu'à se conquérir lui-même, à se connaître dans la plénitude de son égoïsme et à se posséder, — en se mettant à l'abri du danger. Puis quand les individus affranchis de l'Etat seront assez nombreux pour constituer une Société ils organiseront « en premier lieu » une « Banque du peuple » et se passant désormais du capital étranger, formeront le monde nouveau autour duquel se formera l'humanité nouvelle. Dans cette évolution aucune part ne sera faite au sentiment : le révolutionnaire doit avoir le cœur « congelé. » Sans haine et sans amour il vivra pour penser ! »

Voilà !

Nous, au contraire, d'accord avec la psychologie de l'individu et celle de l'humanité, telle que nous l'apprend l'histoire, nous disons que l'homme se donne tout entier aux causes qu'il défend : tête, cœur et bras : impossible de se mutiler ainsi, de se partager, de congeler son cœur et d'immobiliser ses muscles quand la tête a montré l'œuvre à faire. Nous disons aussi, en nous gardant de retomber dans toutes les chinoiseries d'altruisme et d'égoïsme, que l'individu grandit en force, en compréhension, en valeur, précisément par l'association plus étroite avec d'autres individus libres comme lui, et que son amour de soi-même se confond avec l'amour des autres. Etant, chacun de nous, le vrai centre du monde, nous ne pouvons déplacer ce centre et le porter en dehors de nous, mais les joies, les ambitions, les idéaux diffèrent suivant l'ampleur des égoïsmes individuels. Le héros de Mackay se contente de peu : il se fait des rentes, se « congèle » le cœur et parlotte de la Banque intellectualliste. A cet égoïsme étroit, nous préférons le large égoïsme du condamné de Chicago, exultant de joie à la pensée que sa mort servira la cause commune de l'Anarchie.

En dépit de la maigreur morale du livre de Mackay nous en recommandons vivement la lecture à nos lecteurs de langue anglaise et nous serions heureux de le voir partiellement traduit. Il y a là de grandioses descriptions de l'immense Londres et des quartiers où règne la Faim, appauvrissant la race, rongeant les intelligences, avilissant les caractères. Horrible société qui dévore les hommes par millions pour donner l'oisiveté, le luxe et le vice aux « dix mille d'en haut ».

---

Nous recommandons à nos amis la lecture de « l'Agitateur », organe anarchiste paraissant à Marseille tous les vendredis soir pour être mis en vente dès le samedi dans tous les départements. Cet organe, qui est arrivé à son septième numéro, et dont la vie paraît assurée, est appelé, croyons-nous, à faire beaucoup de propagande pour nos idées.

« L'Agitateur » demande des vendeurs et correspondants partout ; il paraîtra très régulièrement tous les samedis et sera mis en vente au prix de 10 centimes le numéro.

Adresser toutes les demandes ou correspondances à l'administration du journal, 2, place Maronne, à Marseille.

---

La « Conquête du Pain » par P. Kropotkine, 1 vol. 3 fr. 50, chez Tresse et Stock, place du Théâtre Français, 8.

Inutile de faire l'éloge du livre de notre ami ni aucun compte rendu, ce qui aurait trop l'air d'une réclame. Qu'il nous suffise de dire que nos lecteurs retrouveront là, les articles parus déjà dans le « Révolté » et la « Révolte, repris et retravaillés de façon à former un ensemble clair et lucide, dans le genre du premier volume de notre ami : « Les Paroles d'un Révolté. »

Outre la « Préface » inédite, de notre ami Reclus, dédiée aux victimes de la lutte, le livre contient entre autres : « Nos Richesses ; l'Aisance pour tous ; l'Expropriation, le Travail agréable, le Salariat collectiviste et l'Agriculture.

Allons la littérature anarchiste s'enrichit peu à peu, les arguments s'entassent nombreux et variés, de façon à répondre aux objections les plus subtiles, et si l'idée n'a pas encore réuni, en un volume synthétique, l'ensemble de ses aperçus, elle s'enrichit tous les jours de matériaux nouveaux qui faciliteront l'éclosion de cette œuvre.

# VARIÉTÉS

Extrait d'une conversation d'un rédacteur du *Rappel* avec M. Emile Zola :

— « Votre souci de la vérité vous a souvent amené, cher maître, à écrire des pages prophétiques sur les courants qui se partagent la démocratie.

« Vous ne trouverez pas étonnant, j'en suis sûr, que je sollicite l'avis de l'auteur de *Germinal*, sur les récentes explosions de la dynamite et sur l'avenir du parti anarchiste ?

— « Ah ! il va bien, Souvarine, je l'avoue, depuis que je l'ai lancé dans le monde ! Mais je ne suis pas du tout effrayé de ces incidents isolés.

« Qui peut prévoir d'une façon précise l'effet d'une provocation sur un cerveau démoralisé par la misère, prédestiné par l'alcoolisme aux solutions simplistes !

« En réalité, il n'y a pas, en France, d'état d'esprit anarchiste et il ne s'en créera pas. Les têtes françaises sont portées à la clarté, peu inclinées à la métaphysique, car l'anarchie est la métaphysique révolutionnaire. »

M. Zola a parlé. Il n'y a plus d'esprit anarchiste en France. Il a vu cela du haut de ses fenêtres.

Et voilà les jugements d'un homme qui a eu autrefois le talent d'observation ! — de saisir tout au moins l'ensemble et la superficie des choses.

Ce que ça vous rend un homme gâteux d'être arrivé ! surtout lorsqu'il se range !

# RÉVOLUTION

*Vous qui creusez le roc dur ou le sillon meuble,*
*O mes frères aux mains calleuses, mineurs, hâves,*
*Laboureurs terreux, et vous aussi, les ouvriers pâles*
*Des grandes villes, vous qui, tous, Êtes le PEUPLE,*

*Vous les doux, les patients, les bons et les forts,*
*Écoutez retentir dans les airs comme un glas*
*A chaque instant plus grave, plus large et plus lent*
*De l'Orient à l'Occident, du Sud au Nord !*

*Car c'est l'Heure fatale qui sonne, c'est l'Heure*
*Attendue anxieusement par tous les Hommes :*
*C'est l'Heure sans pitié de la mort du vieux monde.*
*—O vous! Le monde renaissant!— ..et c'est votre Heure!*

Rodolphe DARZENS.

# RECTIFICATION

L' « Eclair » ayant fait dire au compagnon Merlino des choses que celui-ci ne pense pas, notre ami a envoyé au directeur de ce journal la lettre suivante qu'il nous prie de reproduire :

« Monsieur,

« Je vous remercie de l'envoi de « l'Eclair » ; mais je vous prie de vous souvenir que, dans votre conversation, je n'ai prononcé un seul mot concernant « la Révolte », et que toute la citation de ce journal, avec les commentaires dont vous la faites suivre (exécution de Ravachol, anarchistes sérieux, Kropotkine, Réclus, etc.) n'est pas de moi. Encore, je ne vous ai pas parlé d'agents provocateurs en général, mais spécifiquement de Coulon, à propos de l'affaire de Walsall.

« Tout ce que je vous ai dit — et que je maintiens — c'est que, à mon avis, un double courant se détermine à présent chez les anarchistes, le courant « terroriste » et le courant « révolutionnaire », et que je suis dans le dernier.

« Je compte, Monsieur, sur votre loyauté pour l'insertion de la présente dans un des prochains numéros de « l'Eclair ».

« Salutations distinguées. »

S. MERLINO.

Londres, le 7 avril.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCES

LYON. — Les groupes ont décidé, d'un commun accord, de faire imprimer un certain nombre de manifestes concernant les élections municipales qui vont avoir lieu prochainement. Ce manifeste ne sera pas que pour Lyon, il sera régional. Les camarades qui désireraient en avoir pourront écrire au compagnon Paris, rue Pierre-Corneille, 140.

* * *

Groupe de Propagande, réunions le mercredi et le samedi, à 8 heures et demie du soir, rue Oberkampf, 104, aux Grandes Caves.

* * *

Nous avons reçu de Lyon et de Béziers deux longs appels, en faveur de la création d'un journal quotidien.

Nous avons déjà dit notre avis à ce sujet, nous ajouterons de plus que nous ne croyons l'idée réalisable que quand les anarchistes pourront disposer de cent ou cent cinquante mille francs. Nous ne pouvons donc user deux colonnes du journal pour une idée que nous ne croyons pas pratique.

Nous nous bornons à donner les adresses où ceux qui en sont partisants peuvent correspondre :

Le groupe les *Anti-Parlementaires*, 4, place Raspail, et Paris, 140, rue Pierre Corneille, à Lyon. — Le groupe de Béziers ne nous a pas encore donné d'adresse.

* * *

Le compagnon qui a gravé le portrait de Bakounine vient d'éditer celui de Proudhon. Il le met en vente au prix de 5 francs l'exemplaire.

Adresser les demandes à Barbottin, 117, rue Notre-Dame-des-Champs.

Une édition de petit format est en préparation, pour la *Révolte* au prix de 0.35 l'exemplaire.

* * *

Un camarade, nous ayant payé le tirage de 1,000 *entre paysans* dont il avait besoin pour la propagande, nous avertissons les camarades, qui nous en ont demandé, qu'ils peuvent nous expédier le montant des exemplaires dont ils ont besoin, nous les ferons tirer avec.

* * *

BELGIQUE. — Nous avons reçu le 1er numéro d'un nouvel organe anarchiste, intitulé : *La Misère*. Ce nouveau journal paraîtra tous les 15 jours et doit alterner avec l'*Homme Libre* existant déjà.

Salut à ce nouveau camarade de lutte.

Adresse : 35, rue Verbist, Bruxelles.

* * *

DAUMAZAN. — Voici quelques détails qui peuvent, je crois, intéresser la propagande :

Lorsque, au sortir du régiment, je suis arrivé ici, il y a 6 mois, l'anarchie n'était point connue, on s'en faisait des hypothèses absurdes. Par mon exemple personnel, au travail des champs, par des discussions, par la distribution de brochures et

journaux anarchistes, je suis arrivé à me faire écouter et à intéresser à ces discussions les jeunes qui ont un peu de bon sens ou d'énergie. Aujourd'hui l'idée est connue, se discute et se répand.

Nous sommes minorité, mais il y a aussi une foule d'indifférents qui, s'ils ne font rien actuellement pour avancer l'éclosion du mouvement d'expropriation, en comprennent l'intérêt matériel et moral, et seront avec nous au jour de la Révolution.

Je puis dire que chez nous, le paysan loin d'être réfractaire à l'anarchie comme on le croit généralement, sait parfaitement accepter les idées et se les assimiler, il ne s'agit que de savoir lui présenter

## BOITE AUX ORDURES

J'endosse une vieille couverture de cheval qui me tient lieu de maeferlane, lorsque le secrétaire m'interpelle : « Dites donc, un tel, vous allez à la réunion de Saint-Denis, ce soir? Réunion d'anarchistes... Important. »

Je mange de mauvaise humeur, saute dans un tramway qui va comme s'il était attelé à une paire de crabes et explore tout un quartier pour découvrir un caboulot mal famé où pérorent douze représentants de justice. Les orateurs, les terribles orateurs ont des soins de petits-maîtres pour le verre d'eau sucrée qu'ils sucent toutes les cinq minutes. Le public a le respect des tabourets. Pas un franc de casse à enregistrer; maudite soirée!

(*L'Écho de la semaine*) LÉON ROUX.

—

On s'étonne, en certains milieux non hostiles aux manifestations pieuses qu'il ait été choisi pour patronner les élections St-Labre, lui, qui, de sa vie n'eut voté faute de domicile légal; on le verrait avec plus de logique présider à l'œuvre des asiles de nuit, ces asiles ouverts aux gueux qui ont pris sur Labre la mesure de leurs ajustements, de leur hygiène et de leur mépris du labeur.

(*L'Eclair*).

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### Pour la propagation révolutionnaire

A. B., faub. St-Martin, 0 fr. 25. — O. B., 10 fr. — J. C. à La Houssaye, 1 fr. 05. — Joseph Lépine, 0 fr. 30. — P. R., 1 fr. 25. — O. R. à Jemmapes, 1 fr. 75. — D. V., 5 fr. 25. — F. à Hauteroche. — G. à La Palisse, 0 fr. 75. — Jeanquumarche, 25 fr. — Ténez, 25 fr. — D. à La Houssaye, 0 fr. 60. — B. Le Mans, 2 fr. — O. Mirbeau, 20 fr. — Lelièvre, 25 fr. — Garonnais, 0 fr. 15. — D. à Buchaest 9 fr. — C. à Tunis, 10 fr.

Total à ce jour : 5,677 fr. 45.

## *SOUSCRIRIPTION*

### Pour l'achat d'une Presse

Joseph Lépine, 0 fr. 30. — J. B. à Victor-la-Coste, 0 fr. 20.

Total à ce jour : 1,212 fr. 55.

## SOUSCRIPTION

### Pour les Détenus

Listes précédentes : 10.

G. à San-Francisco, 5 fr. — Boudeau, Limoges, 0 fr. 50. — B., boulevard Péreire, 1 fr. — Limoges, collecte du 18 mars, 5 fr. 60. — Groupes d'Etudes d'Argenteuil, 1 fr. 05. — B., à Maison-Alfort, 0 fr. 75.

Total à ce jour : 992 fr.

## JOURNAUX ANARCHISTES

### EN COURS DE PUBLICATION

#### De langue française

*Le Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, à Paris.
*L'Endehors*, 12, rue Bochard de Saron.
*L'Homme libre*, 27, rue Montagne de Sion, Bruxelles (Belgique).
*Le Réveil des Mineurs*, box 82, Hasting Cambria, Co Pa. Etats-Unis.
*L'Agitateur*, 2, place Maronne, Marseille.
*Le Libertaire*, 6, rue Baudin Agha. Alger.
*Le Falot*, 3, place de la Révolution, Cherbourg.

#### De langue norvégienne

*Fridraheimen*, à Enaliu-Litleindalen, Norwège.

#### De langue italienne

*La Pleba*, Florence.

#### De langue allemande

*Freiheit*, 167, William Street, à New-York (Etats-Unis).
*Die Autonomie*, 96, Wardour Street, Soho square, à London W. (Angleterre).
*Der Anarchist*, 315, E. 44 th street, New-York.

#### De langue hébraïque

*The Worker's friend*, 40, Berner Street Commercial road, à London E. (Angleterre).

#### De langue anglaise

*Freedom*, 26, Newington Green Road, London N. W.
*The Commonweal*, 7, Lambs Conduit st., London W. C.
*Walsack Anarchist*, 28, Goodal street Walsack.
*Conntryma*, gratis, Leicester.

#### De langue tchèque

*Volné Lisky*, 245, E. 87 th street New-York.

#### De langue espagnole

*El Productor*, 2, San Olegario, Barcelone.
*El Despertar*, 104, Fulton street, Brooklyn N. G (Etats-Unis).
*Jooenes Ilyos dil Mondo*, à Guanabacon (Cuba).

Prière aux camarades de nous signaler les erreurs et les lacunes que nous pouvons avoir faites.

## PETITE CORRESPONDANCE

G. à Nantes. — Nous faisons pourtant le service régulièrement. Indiquez-nous les numéros qui vous manquent.

G. à Hastings. — 28 fr.
F. Jourdain. — Sera servis.
L. V. N. P. — C'est bien cela.

L. à Toulon. — F. à Nimes. — Garonnais. — L. au Havre. — P. à Bourges. — P. à Armentière. — F. à Hauteroche. — G. à Tara e. — G. à La Palisse. — G. à Routschouk. — T. à Tarzourt. — M. à Nantes. — B. à Mirepoix. — J. à St-Junier. — C. S. à Lyon. — F. à Reims. — B. au Mans. — S. P. à Bordeaux. — T. à Arcis-sur-Aube. — D. à Liévin. — G. à Dampran. — H. C. à Tonnerre. — V. à Carcassonne. — H. à Paterson. — E. D. à La Houssaye. — T. à Arthabaskaville. — B. à Voiron. — M. à Angers. — F. à Amiens. — R. à Romans. — B. à Saint-Quentin. — S. à Cette. — B. à Limoges. — L. à Saint-Louis. — F. au Havre. — B. à Bruxelles. — B. à Bruxelles. — D. à Morlauwelz. G. à Valbelle. — R. G. — W. à Flixecourt. — B. à La Machine. — S. à Brest. — A. à Bondes. — P. E. à Angers. — T. à Tizy. — G. à Marseille. — M. à Nomancourt. — D. à Bességes. — M. à Nantes. — C. à Argenteuil. — T. à Montmarault. — P. à Choisy-le-Roi. — J. à San-Francisco. — Groupe français à New-York. — G. à Bourgoing. — C. à Blidah. — S. à Reims. — M. à Chavigny. — P. à Amiens. — N. à Arcachon.

C. à Houdan. — Bernard le tourneur. — S. à Genève. — D. à Lize-Seraing. — B. M. à Avignon. — Reçu timbre et mandats.

Calais. — Trop de personnalités.

Le camarade Tony Charret est prié de donner son adresse ainsi que les conditions de travail à Chapotot, 25, rue Neuve, à Saint-Etienne.

Le compagnon Lon Lepiez fils prévient les camarades qui correspondent avec lui, que sa nouvelle adresse est 46, rue d'Albanie.

Le compagnon Guy Lancelot est prié d'écrire pour donner son adresse à J. Barrière (Croq. 16). Rue Pont-aux-Courbes, 4, Anvers (Belgique).

Désireux, autant que possible, de mettre leurs livres à la portée des petites bourses, MM. Hamon et Bachot, offrent aux lecteurs de la *Révolte* : La *France politique et sociale*, 1891, 2 volumes au prix de 4 francs, et *Ministère et Métinie*, 1 volume au prix de 2 francs.

Ces deux livres, sans être anarchistes, sont de ces livres que les anarchistes peuvent lire avec fruit, ils y trouveront nombre de documents contre l'organisation actuelle.

Nos lecteurs peuvent, en se réclamant de la *Révolte*, adresser directement leurs demandes à M. Savine, éditeur, rue des Pyramides, 12.

## La RÉVOLTE est en vente:

### ANGERS

Chez Bergette, kiosque des Grands Ponts.

### MARSEILLE

Chez Gauchon, kiosque à côté de l'Alcazar, cours Belzunce.
Chez Chabrolin, 16, rue Franchier.
Le compagnon Chabrolin porte à domicile. Les journaux anarchistes peuvent lui expédidier quelques exemplaires.

### à Montauban

Mme Noémie Longuefosse, kiosque de la Bourse.

### à La Tour-du-Pin

Chez Montgourdin, rue Sainte-Clair, 19.
On y trouve également le « Père Peinard » et les brochures anarchistes.

### Charleville et Mézières

La « Révolte » est criée dans les rues et portée à domicile par Thomassin, rue Colette, 10.

### Toulon

Mme Minuti, cours Lafayette.
Mme Burle, au bas du cours Lafitte.
M. Magand, rue de la République.
Mme Emile Goudy, libraire, rue Alézar.
A tous les kiosques du boulevard de Strasbourg.
Au Pont du Las, librairie, place de l'Eglise.
On trouve en même temps l' « Endehors, le « Père Peinard. »

### Béziers

Kiosque Clarenton, en face le théâtre.
On y trouve également les autres journaux et brochures anarchistes.

### Barcelone

N. March, place de Catalogne, près du café « XIX Siècle. »

### Nice

Zibelin, rue Macarini, 2.

*L'Imprimeur-Gérant* : H. HABERT.

Paris. — Impr. HABERT, 140, rue Mouffetard.

I.I.S.G. COLLECTIE UGO FEDELI

CINQUIÈME ANNÉE N° 30 — DIX CENTIMES — DU 23 AU 30 AVRIL 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Nous prévenons les camarades que les dernières communications doivent nous être adressées, au plus tard, le mardi matin.*

## LE TERRORISME

Les explosions de Paris ont été suivies de toute une série d'attentats à la dynamite, en France et ailleurs. C'est une prise d'armes, dirigée surtout contre ceux que la société bourgeoise entoure de son plus grand respect : les juges, « les magistrats » comme on aime dire dans ce monde.

Tous ces attentats n'ont causés que des dégâts matériels, Et ils ont provoqué pour quelques jours une panique incroyable dans les classes aisées — panique passée aussi vite qu'elle est venue.

Une autocratie dans des cas pareils, perd entièrement la tête. Elle voit déjà dans son imagination un vaste complot, une formidable organisation occulte. Elle tremble pour son existence et s'empresse de prendre des mesures, si disproportionnées au danger réel, si menaçantes pour le grand nombre, qu'elle se fait bientôt abhorer par ceux mêmes qui en étaient hier les supports fidèles.

* * *

Plus habiles que les autocraties, la bourgeoisie ne se laisse pas si facilement entraîner à l'épouvante par des faits isolés, tant que le peuple, les masses ne bougent pas. Aussi les deux bourgeoisies, française et anglaise, ont vite mesuré la profondeur du mouvement; elle ont vite compris qu'ils n'avaient devant eux que des individus isolés.

Voyant que le mouvement n'avait été conçu et accompli que par un petit nombre d'hommes résolus — et les terroristes sont *toujours*, inévitablement en petit nombre; voyant que les explosions n'avaient aucune racine dans un mouvement *ouvrier* qui eût pu se généraliser et menacer les institutions existantes. — les messieurs au pouvoir se sont vite tranquillisés. « La guillotine et des mouchards bien payés suffisent », se sont-ils dit. Ils n'ont pas même refait une nouvelle édition du procès de Lyon qui aurait puissamment contribué à la propagande de l'anarchie. Il se sont bornés à préparer des peines féroces pour les quelques hommes arrêtés par ci par là. Il est vrai de dire, d'ailleurs, que cette fois-ci les anarchistes n'avaient même pas pénétrés dans les masses, qu'ils n'avaient même pas la prise sur les esprits et la confiance des masses, au point qu'ils l'avaient, il y a onze ans, à Lyon, à St-Etienne, à Vienne et dans la région en général, lors des explosions de Lyon.

* * *

Ah ! si ces énergies, déployées pendant le mois passé, avaient été mises au service d'une cause ouvrière ; si elles avaient été déployées, soit dans une grève grandiose, préparée par un lent travail d'organisation ; ou même à la suite de massacres pareils à celui de Fourmies ; si, en un mot, *l'énergie individuelle avait été mise au service d'un mouvement collectif et large*, — alors des actes du même genre auraient pu devenir les avant-coureurs de la Révolution... Mais nous devions traverser cette phase d'actes tout-à-fait individuels ou issus de petits groupes.

* * *

L'éducation révolutionnaire des nouvelles couches appelées à agir dans la révolution prochaine, ne se fait que lentement. Et il était tout naturel, surtout après le mouvement terroriste en Russie, qu'il se produisit un mouvement analogue en Occident, toujours pour la lutte contre les fonctionnaires de l'Etat.

D'autre part, les explosibles causent une certaine fascination sur beaucoup d'esprits qui en exagèrent si facilement les conséquences directes et indirectes, physiques et morales. Et il est si facile de se persuader qu'un mouvement terroriste coûte peu de victimes au parti, puisque l'auteur d'une explosion peut facilement échapper.

Enfin, tout pris, il est définitivement plus facile d'accomplir entre quelques amis un vol de dynamite et des explosions, que de poursuivre d'année en année le travail lent, fatigant, semé de tant de déboires, de celui qui se donne en entier à l'organisation ouvrière, au travail de propagande dans les masses, toujours avec écho et prêt à marcher avec elles jusqu'au bout, sous les balles de Fourmies ou dans les chiourmes du bagne.

* * *

Il était donc tout naturel que les jeunes forces anarchistes se lancent dans la direction de moindre résistance, que le travail lent dégoûte les plus jeunes d'entre nous, et qu'ils se forgent tout un rêve sur les effets formidables d'une série d'explosions, alors même qu'elles viendraient de tout petits groupes, sans résulter des grands mouvements ouvriers de notre époque.

Mais l'expérience prouve, toujours et encore, cette règle fondamentale des sociétés : les résultats sont toujours proportionnels aux efforts dépensés. On ne bouleverse pas une société par les efforts de quelques hommes. Il n'y a que les masses qui puissent renverser le régime affreux sous lequel nous vivons.

L'acte individuel réveille la pensée. Il réveille l'audace. Il prépare la révolte collective. Mais c'est la révolte collective seule qui pourra avoir raison de ce qui se tient par l'inertie collective. Et c'est elle — la révolte des masses — qui est à l'ordre du jour en ce moment.

Le courage et l'initiative individuels mis au service de la révolte collective — voilà ce que nous demande la période que nous traversons. Et c'est ici que le courage personnel, l'esprit du sacrifice, la vigueur de l'attaque, la profondeur de la conception révolutionnaire, trouveront toute leur application.

Point de révolution possible sans combattants — c'est ce que les révolutionnaires oublient trop facilement, leur propre vigueur leur fait oublier la faiblesse de chaque individu. Car si les révolutions se font toujours par des minorités, encore faut-il que ce soient des *minorités* — des fractions des masses — non des individus isolés, si dévoués et si courageux qu'ils soient.

Ce que l'histoire du moment nous demande, ce ne sont pas des hommes rêvant barricades, explosions et autres accessoires des révolutions, mais des hommes voulant, appelant de tout leur être la révolution sociale elle-même — le peuple révolté dans la rue, marchant à la conquête du bien être.

## LES VRAIS COUPABLES[1]

A l'heure où vous lirez ces lignes, il est probable qu'on aura guillotiné Anastay. La « grande veuve », toute chaude encore du sang de l'officier félon, redressera sa mâchoire sinistre pour guetter le sang de l'anarchiste. Car à voir l'apeurement de tous ceux qui ont tremblé pour leurs meubles ou pour leur peau, il y a fort à parier que Ravachol payera de sa tête sa propagande par le fait, — les spirituels universitaires du *Temps* disent « par le méfait ».

Méfait, crime, horrible attentat, sinistre coquin, odieuse brute, monstrueux enragé..., il n'est vraiment de terme doux qu'on n'ait épargné au pensionnaire actuel de la Conciergerie. Troppmann, Gamahut, Pranzini, Eyraud et Anastay à eux tous n'ont pas accumulé sur leur tête une telle jonchée de chardons de rhétorique. C'est que ces ineffables gentilshommes n'étendaient pas l'envergure de leur audace au-delà de la recherche de leur propre intérêt. Quand ils tuaient, c'était pour se procurer de l'or, des cigares ou l'estime de leurs créanciers, comme cet imbécile d'Anastay. Ils avaient le respect des choses établies, parlaient courtoisement à la magistrature, témoignaient de leur déférence pour la bourgeoisie élégante et se gardaient de tout propos suvbersif. C'était, au demeurant, de fort braves gens, égarés seulement par une minute d'aveuglement et de passion. Aussi les reporters entretenaient-ils cordialement le public de leurs

(1) Il nous a semblé curieux de reproduire cet article, extrait d'un journal clérical.

faits et gestes, et les plus belles dames allaient les lorgner, au jour des assises, sans trop profonde antipathie.

Pour Ravachol, c'est une autre farine. Celui-là est un monstre, un monstre sans épithète, car il n'est pas d'épithète assez féroce pour le désigner. Pensez-donc! Il a attenté à la *propri-é-té*. Il prétend, ce commissionnaire en vieilles boîtes à sardines, que le monde où nous vivons n'est pas précisément l'image du Paradis terrestre, et il a la prétention de bouleverser cette délicieuse société. Mais alors c'est nous tous qu'il vise, c'est nos fêtes qu'il veut assombrir, c'est notre vie joyeuse qu'il veut troubler...! Haro! haro! Et l'on hurle de joie dès qu'on l'arrête, et l'on cherche des supplices nouveaux, et les vaillants héros qui faisaient déjà leur malle pour gagner un coin de la Beauce ou du Cotentin, vont déposer des louis de pourboires entre les mains du mastroquet ahuri, avec des gestes d'empereur distribuant des médailles.

Quelle bonne comédie! — Notez qu'au fond ce Ravachol est peut-être peu intéressant. Les écrivains de son parti le désavouent d'ailleurs(1) Mais peu importe. Le jour de son arrestation on ne voyait dans tous ses actes que de la propagande anarchiste, et les cris n'étaient pas moins assourdissants.

Et bien! ce courage, si tant est qu'il y ait courage, je l'aurai dans ce journal simplement et véritablement chrétien, où je puis dire ce qui me paraît juste. Et je dirai tout haut ce que bien des âmes généreuses, mais timides, murmurent tous bas, à savoir : que dans ce duel qui se livre entre une société égoïste et pourrie et quelques barbares audacieux qui se dressent devant elle pour la détruire, c'est pour ces barbares que sont mes sympathies.

Et si vraiment il n'est de parti à prendre qu'entre les révoltants et les révoltés, c'est pour les révoltés que j'opte.

Oui, je trouve absurdes, stupides et inutiles ces explosions et ces violences. — Mais puisque le fait existe, puisque nous sommes en présence de l'irréparable, puisqu'on veut châtier des coupables, eh bien! soit, cherchons les coupables! Et ce ne seront peut-être pas les anarchistes que nous trouverons.

* * *

Les vrais coupables, c'est vous qui me lisez en haussant les épaules, monsieur; c'est vous qui faites une jolie petite moue, madame; c'est moi, c'est lui, c'est eux, c'est tout le monde. Faisons, s'il vous plaît, notre examen de conscience. Lequel de nous peut se vanter d'avoir fait son devoir? J'ignore si vous êtes nés dans le chanvre ou la soie. Peut-être même vous êtes-vous passés de l'un à l'autre. On « parvient » assez vite par ce temps « dégalité ». Mais où que vous viviez, or ou cuivre, êtes-vous bien sûrs d'avoir aimé votre prochain? Etes-vous bien sûrs d'avoir eu la *charité*?

Oh! je vous entends! Vous, madame, vous faites partie d'une confrérie quelconque de « charité », et vous, monsieur, vous êtes, pour le moins, vice-président d'une société de « secours »! Ah! la bonne amusette! Dites, est-ce qu'il ne vous prends pas envie d'éclater de rire le soir, lorsque, à l'heure des quotidiennes confidences, vous vous racontez l'un à l'autre vos « affaires de charité »? Non? Alors, vraiment, c'est que vous êtes moins mauvais qu'imbéciles, ou plutôt, disons le mot, c'est que vous êtes inconscients.

La charité, cette parodie de l'amour divin qui vous fait prendre quelques miettes sur les rogatons de vos desserts pour les jeter aux pauvres que vous méprisez! La charité, cette farce de piété et de bonté, cette opérette de miséricorde que vous jouez aux gens de je ne sais quelle galerie dorée, et dont vous êtes les ténors avec, pour formidable et lamentable chœur, l'immense clameur des gueux en haillons!

Ça, la charité! Mais vous ne voyez donc pas que vous ne faites qu'ajouter l'humiliation aux amertumes dont sont abreuvés les misérables! Savez-vous quel est le sens de ce mot « charité »? Il vient du mot latin *Caritas* qui veut dire amour parfait. Avoir la charité, c'est aimer son prochain comme un frère, c'est souffrir toutes les injustices, c'est pardonner toutes les faiblesses, c'est pleurer toutes les misères, c'est vouloir le bonheur de tous. Avoir la charité, c'est être dévoré de cette soif de justice qui fait l'apostolat et le génie. Avoir la charité, c'est donner plus que son or, c'est donner son temps, son œuvre, son propre cœur! Saint Paul disait : « Quand même vous vous dépouilleriez de tout et marcheriez nus à travers les rues, vous pourriez ne pas avoir la charité. » Hélas! je ne sache pas que vous alliez encore nus à travers les rues, — si ce n'est demi-nues, vous, Mesdames, à travers les salons enguirlandés où, sous prétexte de « fêtes de charité », vous étalez aux monocles des godelureaux la houle de vos poitrines flottantes!

La voilà, la charité moderne : cabotinage et mondanité mêlés! Et vous vous étonnez quand une bombe éclate! Et vous demandez de nouveaux supplices pour le monstre! Et vous criez : « Mais que veulent-ils? Est-ce que nous ne faisons pas la charité? — « Ah! taisez-vous donc. Frappez trois fois en signe de pénitence sur ce qui vous reste de cœur, et tombez à genoux si vous savez encore quelque prière!

— Les vrais coupables, ce sont aussi les gouvernements impuissants qui se remplacent de période en période, sans changer rien à leur bêtise initiale et à leur routinière incapacité. Nous avons eu depuis cent ans des royautés, des empires, des républiques; et tous, qu'ont-ils faits? rien, rien, moins que rien. Ils ont gorgé d'argent les valets qui les ont servis, tracassé les valets des autres, jeté partout des ferments de discorde, esquissé des semblants des lois populaires, et clamé beaucoup de discours où l'on parlait d'une certaine liberté, d'une lointaine égalité, et, je crois même, d'une vague fraternité.

Des hommes moustachus ont succédé à des hommes glabres; des barbus à des moustachus, mais, à part ce léger détail de toilette, c'est toujours la même chanson. Les réformes sont toujours « prochaines », les sacrifices toujours « provisoires. » — Il existe un code qui est le plus sordide monument d'infamie et de malpropreté. Tous les vols s'y embusquent à leur aise comme en un vieux manoir bordant les grands chemins; toutes les exactions y peuvent creuser impunément leur caverne. Tant pis pour le passant loyal qui se hasarde dans son ombre. Le piller au nom de « la loi » sera l'affaire d'un tour de main. Or, tout le monde le sait et le dit. Vous supposez : « Le premier devoir d'un bon gouvernement sera de démolir ce code... » — Ils n'y ont pas changé une pierre! Les filous de haut vol peuvent dormir tranquilles, ils sont bien abrités. Quant aux petites gens, ils continuent à payer leurs dîmes à la « justice », à servir la tourbe des hommes de loi et à attendre les réformes... *prochaines*. Il n'y a que Ravachol qui n'ait pas voulu attendre. On sait ce que ce manque de patience pourra lui coûter!

— Les vrais coupables, enfin, ce sont tous ceux qui, dans leurs livres, leurs journaux et leurs discours ont légitimé la violence et consacré la révolte. Ah! ils sont vraiment bien plaisants, tous ces massacreurs en chambre, ces terroristes de brasserie, ces autoritaires de boulevard, dont toute la vie se passe à célébrer les hauts faits révolutionnaires, et qui poussent des cris d'oie embrochée quand c'est contre eux que se tournent les révolutions!

Ouais! messeigneurs! cela vous déplairait qu'on fasse sauter vos maisons! Croyez-vous par hasard, que les guillotinés de 1793 trouvaient la plaisanterie de leur goût?

Croyez-vous que les fusillés de 48 et du 2 décembre n'avaient pas rêvé un sort meilleur? Poussons plus loin : Croyez-vous que les protestants et les catholiques massacrés de part et d'autre durant les guerre du XVI[e] siècle, prenaient un plaisir extrême à ce genre de propagande?

Ah! la superbe ironie! On ne peut faire un pas sans se cogner à la statue d'un beau rôleur de foules; de doux universitaires à lunettes vont bêler des périodes à panaches devant le socle de tous les Dantons, et quand des inconnus ont la prétention de suivre ces nobles traces : « Le monstre! L'horrible monstre, tuez-le! » C'est bon dans l'histoire, n'est-ce pas? Cela procure aux cuistres de tous les temps quelques amples développements de rhétorique, mais cela vous gêne qu'on s'avise de continuer la tradition! — O comédiens! Toute votre histoire n'est que l'apologie de la haine, de la violence et de la révolte, et vous vous figurez que l'histoire va s'arrêter subitement parce que c'est vous qui la vivez? — O imbéciles!

Allons, faites votre « mea culpa, » vous aussi, et puisqu'il faut des supplices, imposez-vous d'abord celui d'un loyal examen!

Et maintenant punissez les coupables! Mais je me demande s'ils le sont vraiment, ces quelques barbares frustes, sans aucun chaud espoir d'au delà dans leur souffrance, qui, voyant d'une part l'injustice perpétrée et de l'autre la violence consacrée, ont poussé leur rude logique jusqu'à vouloir détruire l'une à l'aide de l'autre.

Une seule chose m'étonne, c'est que devant cet amas de lâchetés, de stupidités et de contradictions, les Ravachol n'aient pas plus tôt surgi!

* * *

... Quelques jours après l'attentat de la rue de Clichy, je passais par hasard au coin de la rue Vivienne et de la rue du Quatre-Septembre, près d'un monument célèbre par le bruit qu'on y fait et les vols qu'on y commet entre midi et quatre heures.

J'entrai rien de changé. Toujours la même fièvre d'agiotage, toujours les mêmes profils judaïques se courbant en becs de vautour sur l'épargne de milliers de pauvres gens.

Le soir, je voulus pénétrer dans un théâtre du boulevard. Rien de changé non plus : les mêmes facéties bêtes à faire pleurer, les mêmes mômeries scéniques; le même public d'enfarinées et de crétins riant de sottise et de vanité...

Décidément, tout ce monde-là ne comprend rien au drame qui se joue dans l'ombre. Les avertissements ont beau éclater en coups de tonnerre, il va toujours avec son insouciance de dindon.

Il pourrait dissiper les nuages; il préfère ouvrir un parapluie pour ne rien voir.

Il faudrait si peu de chose pourtant : être bon, être simple, être juste...

(Le *Nouvelliste littéraire* de Bordeaux.)

(1) Ravachol a été désavoué lors de l'affaire de Chamble, alors que tout faisait supposer qu'il avait agi dans son intérêt personnel, mais les actes accomplis ultérieurement, présentent l'affaire sous un autre jour, et nous forcent certainement à modifier sur cette appréciation.

# Signe des temps

Après cet article d'un journal clérical, il est curieux de rapprocher les extraits suivants, cités déjà par l'*Endehors* :

## Figaro

Du Premier Paris, numéro du 29 mars.

Je ne sais quel est l'auteur de l'attentat de la rue de Clichy, mais le saurais-je, que je me

garderais bien de le dire. Ce que je puis déclarer c'est que nous avons avec lui des idées communes.

Entre compagnons nous nous réunissons souvent pour échanger nos idées et nos espérances, mais chacun de nous a l'entière responsabilité de ses actes, et nul n'est chargé de diriger. Nous exposons nos doctrines.

A chacun de les appliquer comme il lui plaît.

J'ignore donc, je le répète, l'auteur de l'attentat de la rue de Clichy. Et ce que j'ai fait en apprenant l'explosion, vous l'avez fait vous-mêmes. Je me suis informé et ai voulu connaître les détails. Mon premier soin a été de demander : « Y a-t-il des morts? » Et quand j'ai appris qu'il n'y en avait pas, j'ai été content. Quelques meubles cassés, un escalier démoli, un concierge tremblant, un propriétaire inquiet, cela ne constitue pas un grand malheur, et l'apeurement de Paris me paraît très amusant.

Sommes-nous en présence d'un acte anarchiste? Je n'en sais rien, encore une fois, et peut-être pourrait-on diriger les soupçons sur d'autres que sur les compagnons. Mais peu importe. L'effet moral est le même, puisqu'on nous attribue l'acte. Et puisque, somme toute, il n'y a pas mort d'homme, je m'en réjouis. Il y a vraiment trop de souffrance, de misère, d'injustice et d'ignominie en ce monde où nous vivons; et peut-être que l'on songera à trouver cette société mauvaise quand on s'apercevra qu'il y a quelque danger à en perpétuer les erreurs.

Vous êtes donc, dites-vous, partisans de la propagande par le fait?

Dame, que voulez-vous, c'est encore la meilleure. On finirait par nous renvoyer au XXXe siècle si nous ne cassions pas quelques vitres de temps à autre.

Ce que nous voulons, c'est « brûler les étapes » et cela par amour même pour l'humanité. Nous ne marchons que par sauts brusques. Si nous ne sautions jamais nous resterions sur place. Les révolutions sont ces sauts. Elles détruisent un moment, mais leurs ruines sont fécondes, et il est pusillanime de les redouter. On se retrouvera toujours au but; un peu de débandade n'empêche pas d'arriver. Est-ce que l'Histoire n'est pas un déroulement de révolutions?

En définitive, je ne crois rien, je ne sais rien. C'est déjà beaucoup qu'on se préoccupe partout de nos idées. Quand tout le monde redoute un orage, il finit par éclater : et vous savez que rien n'est beau comme la nature après un orage. Alors, il fait bon vivre, tandis qu'auparavant tout le monde étouffe. Et véritablement, nous étouffons tous à l'heure présente...

### Éclair

Extrait d'un article de trois colonnes, en première page, numéro du 30 mars.

Il y a deux causes aux explosions...

D'abord la vengeance appelée par le dernier procès des anarchistes de Clichy. C'est M. Benoit qui dirigea les débats, M. Bulot qui confectionna l'acte d'accusation.

Le procès montra le traitement odieux auquel furent soumis les trois accusés : Decamps, Dardare et Léveillé. Traitement horrible s'il en fut.

Quand, saignants et ligottés, les trois hommes furent enfermés dans le poste, ils ne s'y assoupirent pas longtemps; les agents s'empressèrent de leur rendre visite et voici ce qui se passa : à coups de pieds sur l'os des jambes, à coups de poings dans les poitrines haletantes, à coups de crosses de revolvers sur les crânes endoloris ce fut la danse des vaincus! On les frappa, les malheureux, en un acharnement, en des raffinements ignobles; la bande policière, avec une joie féroce, tortura, et lorsque, lasse, elle s'arrêtait c'était, pour une demi-heure après, recommencer la séance, cela dura tout le jour de l'arrestation et se répéta d'autres fois encore.

Les yeux pochés, la tête enflée, méconnaissables, le corps meurtri, l'être brisé, les pauvres garçons n'avaient plus de force pour résister aux avilissantes lâchetés; ils restaient inertes sous la gifle comme sous le fouet des insultes; ils restaient inertes et s'envenimaient leurs blessures et, pour laver leurs plaies, on leur refusait de l'eau.

Trois semaines après le drame, on n'avait pas encore retiré de la jambe de Léveillé la balle qui pouvait lui donner la gangrène...

Pendant que devant la Cour se déroulait l'histoire de leurs tortures, Benoit et Bulot ricanaient semblant dire aux agents : vous avez bien fait.

Vous comprendrez maintenant comment il se fait qu'il y ait des anarchistes féroces. Leurs blessures, nous les avons tous senties, les insultes dont on les a abreuvés nous ont porté au cœur.

Nous déplorons qu'il y ait des innocents victimes de l'attentat dirigé contre un de nos ennemis, mais nous comprenons que celui qui se considère hors la loi, *qu'il n'a pas faite*, qui, souffrant au sein d'un organisme social corrompu où personne ne s'occupe de ses misères nous comprenons, dis-je, qu'il se soucie peu de détruire quelques enfants de bourgeois, des futurs maîtres alors que des milliers et des milliers d'enfants du peuple meurent d'anémie, alors qu'ils n'ont même pas eu un lange pour les recevoir.

Quant à la question de lâcheté, vous-même vous féliciteriez le soldat qui, au Tonkin, ferait sauter une pagode abritant des Pavillons-Noirs avec leurs femmes et leurs enfants, et loin de l'appeler lâche vous le traiteriez de héros.

L'anonymat vous ennuie, mais ce n'est là qu'échange de bons procédés, car est-ce que le capital n'est pas l'anonymat dans l'exploitation de l'homme par l'homme.

L'anarchie que la presse traite de folie et d'utopie sera la véritable rénovatrice sociale qui supprimant les maîtres fera de tous, bourgeois et ouvriers, des hommes libres trouvant dans le bonheur de tous leur bonheur.

---

Nos camarades pourraient croire que l'affaire pendante entre la Société des Gens de Lettre et *la Révolte* — depuis juillet dernier — est terminée, il n'en est rien, elle a été appelée le jeudi 7 avril, devant la 8e chambre du tribunal correctionnel, présidée par M. Flandrin.

Notre ami Me Jean Ajalbert se présentait pour *la Révolte*, Me Huard, avocat de la Société des Gens de Lettres, retenu dans un autre procès, a demandé la remise à huitaine; l'encombrement du rôle n'a pas permis aux avocats d'obtenir ce renvoi, et les débats ont été reculés à trois semaines, une fois de plus.

C'est la cinquième ou sixième fois que nous comparaissons, inutilement, devant « la justice de notre pays. »

Sans commentaires, n'est-ce pas.

---

## Le 1er Mai

Les opinions sont divisées entre ouvriers sur l'importance à donner aux manifestations du 1er mai. On s'attend cependant à de grandes grèves, sur une grande échelle, en Espagne.

A Paris, comme de raison, on masse les troupes, surtout de la cavalerie pour le cas de manifestation assez grande.

En Hollande, toute procession étant prohibées, le parti ouvrier se borne à des meetings dans des salons, ou dans les prés voisins des villes.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

#### Œuvre de Mouchard

Il paraît que Ravachol aurait conçu le plan de ses divers attentats et son système de défense d'après les indications fournies par une brochure anarchiste. Cette brochure publiée au lendemain du procès de Decamps et de Dardare, avait été distribuée par les compagnons.

Elle contenait le résumé de l'affaire, le compte rendu des débats avec le réquisitoire et les plaidoiries. Elle se terminait par un appel à la vengeance et désignait spécialement à la haine des compagnons le président M. Benoît « pour avoir dirigé les débats avec une révoltante partialité » et M. Bulot, le substitut, « pour avoir requis la peine de mort avec une férocité inique. »

Dans la brochure se trouvaient indiquées les adresses des deux magistrats.

C'est ainsi que Ravachol les a connues, et c'est ce qui explique son ignorance de l'étage où habitaient M. Benoît et M. Bulot.

C'est également d'après cette brochure contenant la plaidoirie faite pour Decamps que Ravachol a eu l'idée de s'adresser à Me Lagasse. Son choix était fait d'avance, dès le premier jour de son arrestation.

(*L'Eclair*).

Nous n'avons pas d'explications à donner. Tous les camarades comprendront, l'hypocrisie de cette infâme dénonciation ; nous ne craignons pas les rigueurs de la prochaine jurisprudence sur les écrits révolutionnaires, lutteurs nous sommes, lutteurs nous resterons.

Espérons que cette fois, nos camarades cesseront de se prêter à toute conversation avec de semblables individus. — ournalistes, allons donc, mouchards, mouchards.

***

On sait dans quel état épouvantable fut trouvé M. Marion à la suite de l'explosion dans le laboratoire de chimie de M. le professeur Gautier. Interrogé, Naquet aurait terminé ainsi ses explications sur les causes de l'accident.

« — Quel malheur! que va devenir ce pauvre jeune homme sans fortune, sans diplôme, sans bras et avec un œil en moins! ». — Nous ne voulons pas dire que le sort de ce jeune homme ne soit pas intéressant, il est ignoble, en effet, que la Société ne fasse rien pour ceux qui ont été victimes dans des accidents semblables. Mais cela se produit tous les jours, dans les mines, dans les usines, que fait davantage la Société?

***

Baudin, Lafargue et Thivrier, ont recommandé le *calme* pour la journée du 1er mai ; quand ils recommanderont *l'action révolutionnaire*, nous les prions de nous prévenir.

Cependant, le sieur Loubet n'est pas tout à fait convaincu, il a déclaré que dans tous les cas, le gouvernement s'était borné à prendre quelques petites mesures de surveillance.

***

Les journaux bourgeois ont reproduit à plusieurs reprises notre conclusion sur l'affaire de Chambles et la conclusion que nous avions cru devoir tirer alors d'une lettre insérée par un ami dans le *Mémorial de la Loire*. Mais ils n'ont pas reproduit la rectification de notre ami Ricard, publiée dans le numéro suivant de la *Révolte*, — rectification, ou Ricard témoignait de la parfaite sincérité de Ravachol. Cette sincérité, d'ailleurs, ne laisse aucun doute en ce moment, même chez ses juges.

Nous nous empressons de le rappeler, d'autant plus que notre opinion sur le meurtre de Chambles et tous les actes pareils — quels qu'en soient les motifs, — reste absolument celle que nous avions exprimée alors, sous la fraîche impression du procès.

***

LAFARGUE RÉPOND POUR LE MAINTIEN DE L'ORDRE BOURGEOIS. — Nous lisons dans les journaux que trois députés, Lafargue, Baudin et Thivrier, sont allés trouver le ministre de l'intérieur, Loubet, pour lui donner quelques renseignements sur l'or-

dre des esprits à Fourmies. »

Le député de Lille atteste l'esprit calme de « ses » populations, à quoi Lafargue ajoute :

« Envoyez de Paris un homme intelligent et *énergique* avec mission de surveiller les provocations de la police locale et de certains hommes, fauteurs intéressés du désordre, et je réponds de tout. »

Gageons que Lafargue aura poussé son dévouement civique jusqu'à donner les noms « des » fauteurs de désordre » qu'il propose de surveiller « énergiquement » — c'est-à-dire, tout bonnement arrêter Lafargue continue

***

Montauban. — Un soir de la semaine dernière, à l'église cathédrale, au beau milieu du sermon d'un prédicateur, un individu resté inconnu laissa tomber dans le fond de l'église un flacon rempli d'un liquide d'une odeur infecte, odeur qui se répandit rapidement dans presque toute l'église, qui pourtant est assez vaste. Un grand nombre d'assistants durent fuir devant cet émeuti insaisissable et ceux qui restèrent, eurent assez à faire à se boucher le nez et ne purent écouter le sermon.

Cela ne fut pas du goût des hommes noirs qui demandèrent des agents au commissaire central pour les soirs suivants.

Et les agents leur furent accordés non seulement dans l'église où cela s'était produit, mais même dans les autres.

Il y a pourtant une loi qui, je crois, défends aux agents de pénétrer dans un édifice dédié au culte. Mais nous savons que les bourgeois sont très élastiques avec leurs lois.

Cette façon d'agir indique assez le truc qui s'est emparé de tous ces gens là.

Mais en outre, on peut remarquer que la police est créée et mise au monde par les bourgeois, pour le maintien de l'ordre bourgeois.

Donc, si la police est venu en aide aux cafards qui, en l'espèce n'avaient rien à craindre, c'est que la bourgeoisie les y a autorisé et envoyé.

La bourgeoisie est donc l'alliée du clergé et ses prétendues attaques contre ce dernier ne sont qu'un leurre dont il faut se méfier

***

L'affaire Ravachol vient devant les assises le 26. Les accusés sont :

1° Kœningstein (François-Claudius), dit Ravachol, s'étant dit Léon, Léger, Roch, Richard Laurent, né à Saint-Chamond, le 14 octobre 1859 ;

2° Simon Charles-Achille), dit Biscuit, né à Saint-Jean-le-Blanc, le 11 mai 1873 ;

3° Jas-Beala (Joseph-Marius), né à Firminy, le 14 avril 1865 ;

4° Chaumentin (Charles-Ferdinand), né à Vienne, le 28 novembre 1847 ;

5° Soubère (Rosalie), dite Mariette, née à Saint-Etienne, le 21 septembre 1868.

Ils sont accusés « officiellement » :

Ravachol, d'avoir : 1° le 11 mars 1892, tenté de commettre volontairement et avec préméditation, un homicide sur la personne du conseiller Benoist ; 2° d'avoir, à la même date et au même lieu tenté, de commettre volontairement et avec préméditation, un homicide sur la personne de M. Bulot, substitut du procureur général ; 3° d'avoir le 27 mars 1892, à Paris, tenté de commettre volontairement et avec préméditation un homicide sur les personnes non dénommées habitant le n° 39 de la rue de Clichy.

Simon, Beala, Chaumentin et Soubère sont accusés de complicité dans les faits du 11 mars 1892.

De Gustave Mathieu, il n'est pas question du tout. Et pourtant, le juge d'instruction et le préfet de police avaient inondé la presse d'accusations contre lui. Que reste-t-il aujourd'hui de toutes ces calomnies ?

Au sujet de Gustave Mathieu, un détail bien amusant : le commissaire de police Dalfroff a avisé Lozé, avant-hier qu'il était sur sa piste ! Lozé a immédiatement télégraphié à son subordonné de se tenir tranquille — confirmant ainsi de façon officielle l'ordonnance de non-lieu rendue en faveur de Mathieu.

## Angleterre

L'affaire des bombes de Walsak a passé devant les assises de Stafford. Les accusés ont eu beau démontrer qu'il avaient agi sur les invitations de Coulon et que Coulon est un agent à la solde du l'inspecteur Melville — le jury n'a acquitté que Westley et Dilchfield, et condamné les autres. Le juge s'est empressé de ne pas prendre note ni des circonstances atténuantes, ni des déclarations des accusés qui ont protesté contre l'usage que le procureur faisait contre eux des articles de l'*International* contenant des élucubrations de fous qui invitaient à jeter des bombes à la sortie des théâtres.

Charles, Caille et Bathola sont condamnés, chacun à *dix* ans de travaux forcés, Deacon à *cinq* ans.

Notons que l'attitude de tous les accusés a été excellente.

## Italie

Notre correspondant de Rome nous écrit :

Avant de se séparer, la Chambre a voté le projet de loi relatif aux immeubles saisis par l'Etat ; ils seront abandonnés aux congrégations de charité si aucun acquéreur ne se présente.

La chose est des plus intéressantes, car elle témoigne de la décadence économique du pays. Voici l'explication :

Du 1er janvier 1871 au 30 juin 1890, l'Etat a exproprié 74 078 personnes, il est devenu propriétaire de 74 078 immeubles, dont l'impot n'a pu être payé.

Il a revendu 18 059 de ces immeubles ; il lui en reste 56,000. Il a été loué environ 1 500 de ces propriétés pour la somme annuelle de 112 866 fr. Les 54 445 autres immeubles restent inutilisés. Personne ne veut ni les acheter ni les louer.

Dans les états de l'impôt, ces immeubles figurent pour un rendement de 355,000 fr comme les propriétaires n'ont pu payer le tribut, ils ont été expropriés. On a tenté de vendre les propriétés aux enchères ; les mises à prix étaient de 21 millions 1/4. Personne ne s'étant présenté, on a réduit la mise à prix à 14 millions 3/4 ; mesure inutile, tous les immeubles sont restés pour le compte de l'Etat ; nouvelle réduction à 7 millions 1/2 et nouvel insuccès.

Tous ces édifices et domaines se trouvent en Calabre et en Sardaigne ; deux pays riches cependant, si on se contentait d'un impôt direct modéré, les propriétaires pourraient encore s'en tirer, mais le fisc est insatiable, il demande de 40 à 60 0/0 de rendement et cette exigence produit les beaux résultats ci-dessus. Au lieu d'aviser à réduire l'impôt, on préfère recourir au procédé étrange qui consiste à abandonner les biens aux congrégations de charité. On se figure le profit qu'auront les pauvres gens. Le beau pays que l'Italie !

(Extrait d'un journal bourgeois.)

# FAITS DIVERS

## Le Prix d'un Faisan

Le 12 décembre dernier, par une morne nuit d'hiver, trois pauvres diables nommés Smith, Eggleton et Rayner n'ayant rien à donner à manger à leurs femmes et à leurs enfants, s'en allèrent braconner dans les bois de Pendley-Manor.

Un faisan tomba sous leurs coups. Au même instants deux gardes s'élancèrent sur eux. Une lutte terrible s'engagea. Les braconniers vivement pressés par leurs adversaires se défendirent avec acharnement. Smith s'enfuit, mais Eggleton et Rayner, après avoir été fort maltraités par les gardes, finirent par avoir raison d'eux et les laissèrent couchés sur le champ de bataille. Les trois braconniers ne tardèrent pas à être arrêtés, jugés et condamnés. Eggleton et Rayner à mort. Smith à vingt ans de travaux forcés. De toutes parts des pétitions furent signées pour obtenir une commutation de peine en faveur des deux premiers ; hier encore, des efforts énergiques furent tentés dans la Chambre des communes pour les sauver.

(On sait que, en Angleterre, c'est le ministre de l'intérieur qui signe les arrêts de mort et c'est lui par conséquent qui exerce le droit de grâce). M. Matthews se montra inflexible, la justice suivit son cours et les deux braconniers furent pendus dans l'intérieur de la prison d'Oxford. M. Matthews est un fervent catholique, et je ne doute pas qu'il ait agi conformément à sa conscience, mais voici le prix de revient d'un seul faisan.

| | |
|---|---|
| Gardes tués . . . . . | 2 |
| Braconniers pendus . . . | 2 |
| Condamné aux trav. forcés. | 1 |
| Veuves. . . . . | 5 |
| Orphelins. . . . . | 20 |

On conviendra que c'est un peu cher

(Extrait d'un journal bourgeois.)

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Levallois. — Le groupe anarchiste de Levallois et Clichy prévient les compagnons de province, et les groupes de la banlieue de Paris qu'il tient à leur disposition à partir de ce jour, des manifestes pour le premier mai : Colombier, où sera laissé en blanc le nom du candidat, pour la fôôrme, au prix de 5 fr. le cent, ainsi que des prospectus-manifestes rédigés dans une forme différente que le placard, au prix de 5 fr. le mille.

Adresser le nombre d'exemplaires et de ces réclaires ainsi que le cout au compagnon Delorme Louis, salle Mézerette, 86, rue Gravel, à Levallois.

***

Brest. — Nous apprenons, avec peine, la mort du compagnon Gouzien, de Brest, dont les camarades de là-bas, nous avaient déjà annoncé la maladie.

C'était un dévoué et la cause fait certainement une grande perte en sa personne.

Puisse la sympathie des camarades, adoucir l'amertume des regrets de sa veuve et des quatre petits enfants qu'il laisse.

***

Le *Père Peinard* nous communique la circulaire suivante :

Chers Copains,

A la double occasion de la Manifestation du 1er mai et des élections municipales, nous allons publier une chouette affiche du *Père Peinard au Populo*.

C'est un coup à ne pas rater, car l'affiche est un riche élément de propagande et les circonstances où on peut en coller sans timbres sont trop rares pour que nous n'en profitions pas.

L'affiche en question sera placardée sans aucune formalités ; ni déclarations de candidatures à faire ; ni timbres à mettre. Elle sera donc collée librement.

Le format sera celui des affiches antérieures du *Père Peinard au Populo*. Elles seront livrées à raison de quarante sous le cent, frais d'expédition compris. — Prière de communiquer la présente aux groupes et compagnons et d'envoyer les demandes rapidement, afin qu'on soit fixés pour le tirage ; le temps presse, car il faudrait que l'affiche soit faite pour le 20 avril.

Ne pas oublier de joindre la galette aux commandes, vu que les fonds sont bougrement à la baisse.

Poignée de main et salutations anarchiques.

*Le Père Peinard.*

*Avis.* — L'affiche sera donnée en prime aux acheteurs avec le numéro du 1er mai ; si à cette occase il faut augmenter l'envoi, le faire savoir huit jours d'avance.

# CONVOCATIONS

Samedi 23 avril, grande réunion publique, à 8 heures du soir, salle Mezerette, 8, rue Gravelle à Levallois.

—

Le 10 mai 1891, le compagnon Edouard Granger, refusant de servir la patrie était condamné à 12 ans de travaux forcés pour avoir tiré sur les gendarmes et les policiers amateurs, qui voulaient l'arrêter.

Aujourd'hui, aux mines de Nickel de l'île de Nou, ils donnent le bonjour à tous les compagnons et leur recommande ses enfants qui sont maintenant seuls.

Le groupe anarchiste du XIVe organise pour samedi 23 avril, une grande soirée familiale, au profit des deux enfants, — 25, rue de la Gaîté, à 8 1/2 du soir.

Tous les compagnons ayant à cœur de ne pas donner aux bourgeois le soin de leur donner une instruction contraire aux idées de Granger sont priés d'y assister.

# PETITE CORRESPONDANCE

Avignon. — Distribuez les invendus. R. P. — La lettre que vous avez reçue vous avait été envoyée avec le manuscrit.

Un compagnon du XXe. — L'abon. Peyrolade est servis, ce n'est pas cela. S. à Buenos-Ayres. — Reçu 12 nacionales.

C. V. à Gand. — Les *aptitudes et les actes de Manouvrier*, à l'administration des *Deux-Revues*, 111, boulevard St-Germain ; un franc, sans doute.

*L'Imprimeur-Gérant :* H. Habert.

Paris. — Impr. HABERT, 140, rue Mouffetard

CINQUIÈME ANNÉE N° 31 — DIX CENTIMES — DU 30 AU 7 MAI 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Nous prévenons les camarades que les dernières communications doivent nous être adressées, au plus tard, le mardi matin.*

## LE 1er MAI

Cent quatre-vingts anarchistes sous les verrous ; la cavalerie, l'infanterie et jusqu'à l'artillerie massés dans les bassins houillers et aux alentours des capitales ; les habitants de la France entière menacés par circulaire ministérielle du sabre et des baïonnettes s'ils osent se promener aujourd'hui en groupes ou même former des monômes ; des élections municipales pour amuser les innocents ; et dans toutes les capitales de l'Europe, dans tous les grands centres des manufactures — le cliquetis du sabre, le crépitement des mitrailleuses, les cartouches distribuées dans les casernes, la troupe prête à entrer sac au dos, en campagne. Partout la machine gouvernementale prête à fonctionner par le téléphone et le casse-tête le télégraphe et la mitraille, la trompette et les obus.

Avec tout cela : la bourgeoisie pourrait bien, semble-t-il, dormir en paix et trinquer gaiement aujourd'hui, dans ses salons capitonnés, ou à la prospérité des dividendes.

Et cependant, malgré tout — pourquoi la crainte s'empare-t-elle des spoliateurs ? Pourquoi ces départs précipités pour Nice et Biarritz ? Pourquoi ces visages préoccupés, d'hommes courant se renseigner au télégraphe ? Pourquoi ces femmes, l'oreille au guet, qui palissent au moindre bruit, et demandent : « la fusillade ? et le canon ? »

C'est que, ce jour du 1er mai, quelqu'un, plus terrible que des centaines d'anarchistes, plus fort que la cavalerie et l'artillerie, plus puissant que toute la civilisation bourgeoise, s'est promis de sortir dans la rue, de dégourdir des bras raidis par le travail, de dérider son visage trop souvent assombri par les préoccupations du pain quotidien.

C'est que ce quelqu'un n'est ni français, ni allemand, ni anglais, mais s'appelle l'OUVRIER, l'exploité, le déshérité du monde entier, la source de la vie des sociétés.

C'est qu'aujourd'hui, ceux qu'on excite parfois à crier *à bas les prussiens* sur un côté des Vosges et *à bas les français* sur l'autre côté, se tendent la main par dessus les frontières pour crier *à bas le maître*, qu'il soit baptisé ou nom, qu'il soit le sujet du Très Bourgeois Carnot ou des Très Chrétienne Majestés, plus ou moins allemandes de l'Europe entière.

C'est que cette foule aux cent mille têtes, aux bras vigoureux, alors même que désarmés, qui romp les digues de soldats, quand elle se met en colère et paralyse les canonniers par son nom majestueux LE PEUPLE, dès qu'elle s'affirme peuple en courroux, — est plus terrible que les terroristes et les cartouches de Soissy, car c'est elle, et non les cartouches, qui a la spécialité de renverser les trônes, de culbuter les pouvoirs, de détruire les institutions, d'inaugurer les révolutions.

Les riches, les spoliateurs le savent bien, ils connaissent leurs crimes, ils savent n'être que tolérés par la bonhomie du monstre aux cent mille têtes et c'est pourquoi, dans les riches hôtels et les banques on ne dormira tranquille que lorsque le télégraphe aura annoncé que, la journée du 1er mai passée, Léopold et Joseph couchent dans leurs palais, qu'aucun Souvarine n'a inondé les mines des charbonnages français, allemands, ou belges ; que l'ordre, la misère, la spoliation, le mensonge, l'hypocrisie règnent ; que L'OUVRIER n'a pas daigné commencer cette fois-ci le branle-bas.

Méprisable — oui, mais pas comique du-tout dans ses peurs, la bourgeoisie internationale ! Car selon toute probabilité, le mensonge, l'hypocrisie, la spoliation et la misère — l'ordre, en un mot, — régneront au 2 mai 1892 comme ils règnent encore en ce moment.

Mais si, en présence de ces foules imposantes, les révolutionnaires anarchistes, jurent d'être, au 1er mai prochain, *avec* ces foules, connus d'eux et écoutés par elles ; s'ils s'imposent le devoir d'apporter à ces foules le souffle de leur énergie révolutionnaire, leur compréhension de la situation, leur mépris des mesquineries politiques et leurs grandes aspirations, s'ils arrivent à faire vibrer les cœurs des foules de leur ardeur révolutionnaire — qui sait ? quelle tournure prendra la fête prochaine du travail.

On arrête les isolés dans leurs lits ; mais ce sont les masses qui marchent sur les bastilles ; et on sait que ce fut par la prise de la Bastille que commença cette émeute grandiose dont on a dit un jour : « Ce n'est pas une émeute, sire, c'est la révolution ! »

## LA RAFLE DES ANARCHISTES

Les gens qui se figurent être nos maîtres, de par les intrigues parlementaires, viennent de faire ce qu'ils s'imaginent sans doute être un acte de farce. Comme à l'aventure, en vertu des renseignements de hasard recueillis par la police, ils ont fait empoigner plus de cent soixante anarchistes avec un grand luxe de brutalités et un immense appareil de mise en scène. Avaient-ils, au moins, un prétexte pour violer ainsi les lois qu'ils ont faites eux-mêmes et qui sont censées protéger la liberté des citoyens ? Ce prétexte, ils le cherchent après coup. Les juristes qu'ils ont à leurs gages ont feuilleté le code et, par une singulière divination, ils y ont trouvé que tous ces anarchistes de Paris, de Saint-Denis, de Saint-Etienne, de Lyon, qui ne se connaissaient pas même de nom, constituaient une grande « association de malfaiteurs ». Les cent soixante s'étaient donné le mot secret pour aller piller le *Bon Marché* ou le *Louvre*, à moins que ce ne fut la maison des Rothschild ou la banque de France ! Rien ne sera plus facile que de le prouver, puisque les mouchards l'affirment, et que les policiers, émanation la plus suave de l'Etat ne sauraient avoir tort !

Ainsi nombre de nos camarades auront à souffrir ! Non seulement on les gardera sous les verrous jusqu'après l'échéance du premier mai ; on les tiendra aussi en réserve pour quelque sotte comédie de jugement, plaidoieries et condamnations ; et certains d'entre eux, choisis avec soin parmi les plus dévoués et les meilleurs, auront encore à mettre des mois ou des années de souffrances au service de notre cause.

Nous pensons aux chagrins, aux douleurs imméritées que causent tous ces emprisonnements gratuits, toutes ces condamnations injustes ; et néanmoins en voyant les choses de haut, en nous plaçant en pleine histoire, nous avons le droit d'être satisfaits et d'éclater d'un rire hautain à l'adresse de tous ces gouvernants !

Quelle chance est la nôtre, d'avoir pour ennemis des naïfs maladroits qui s'affolent de peur ! un mot, « le Premier Mai. », — car ce n'est encore qu'un mot — les jette aux mesures suprêmes. Eux qui représentent la loi, au recours au caprice incohérent, au lieu de rassurer les « bons citoyens », ils les effraient à plaisir ! Ils se jettent en plein ridicule et leurs propres amis s'esclaffent en voyant leur piteuse attitude. Les hommes d'ordre sont les premiers à témoigner de leur mépris pour ces bizarres défenseurs de la société.

Quant à nous, c'est presque de la re-

connaissance qu'il nous convient de leur exprimer publiquement. En ne respectant pas ces mêmes lois auxquelles ont veut nous forcer d'obéir, le gouvernement se livre aussi à la « propagande par le fait : » il se charge avec succès de nous recruter de nouveaux adhérents : il accroît l'armée des révoltés, car ceux qui ne se paient pas de mots, et ils sont nombreux, n'auront pas de peine à reconnaître la vérité sous les mensonges maladroits qui la déguisent.

Un des chefs du pouvoir se plaignait autrefois des entraves que la loi met à l'exercice du caprice autoritaire : « La légalité nous tue ! disait-il. » L'illégalité tue aussi, quand on ne sait pas s'en servir, et certes c'est bien le cas de ces maladroits messieurs ! Nous les attendons aux difficultés sérieuses, eux que l'on a vu si piteusement reculer devant une menace de grève de leurs sergots ! Nous les attendons au jour ou ils se trouveront en lutte, non seulement avec des petits rois d'Afrique, Samory ou Behanzin, mais aussi avec la Triple ou Quadruple alliance, ou mieux encore avec la Revolution ! Dès gens qui jouent leur va-tout parce qu'une ombre s'est montrée sur la muraille, ne se cacheront-ils pas sous terre quand les vrais ennemis se montreront en face ?

## LA GUERRE AUX ANARCHISTES

C'est une guerre à outrance qui est déclarée par le vieux monde au parti anarchiste entier. Cent-douze arrestations dans la nuit du 23, en France ; perquisitions, arrestations en Angleterre, en Allemagne, en Espagne... Les prisons de l'Europe seront bientôt aussi peuplées d'anarchistes que les prisons du tsar, de révolutionnaires russes.

La campagne savamment préparée par les Coulons et les Munoz pour attraper tous les anarchistes dans un grand coup de filet n'ayant pas réussi, — on jette le masque : on arrête en masse, sans rime ni raison, on perquisitionne espérant toujours découvrir quelque chose.

La guerre ? — Mais la guerre n'est-elle pas une arme à deux tranchants ? Les arrestations en masse des anarchistes aux approches du 1er mai passent à l'état chronique. On se fait à la pensée que si des soi-disant garanties constitutionnelles existent pour les bourgeois, si un citoyen français peut prendre rendez-vous pour demain sans risquer d'y manquer faute de ne pouvoir sortir de Mazas, s'il y a certaines formes auxquelles on tient pour tous les autres partis politiques, — il n'y a rien de tout cela pour les anarchistes.

« Hors la loi, les révolutionnaires, c'est la règle de nos gouvernants. Qu'importe à ces messieurs de violer les lois qu'ils disent tant respecter, que leur importe-t-il qu'ils ne puissent formuler aucune accusation et qu'ils n'appliquent que la « loi des suspects » qui un jour, retournée par l'autre bout, produira peut-être, de nouveaux massacres de Septembre ! Qu'importe le sort des femmes et des enfants subitement laissés sans pain lorsque le père est en prison ! « Tout cela, c'est de la sensiblerie », répondent-ils. » L'important, c'est d'emprisonner, de guillottiner, de pendre les fauteurs de désordre ! »

Un homme intelligent, un bourgeois, nous disait l'autre jour que lui et ses quelques amis voyaient avec frayeur venir une révolution de haine et de vengeances. Nous aussi nous la voyons venir et, comme dans cette révolution sera mis en jeu ce qui nous est le plus cher — l'avenir de la société, l'avenir de la transformation sociale — nous frémissons à l'idée que la satisfaction de simples vengeances ne se mette en travers de l'immense travail reconstructif à accomplir.

Mais — sont-ce les anarchistes qui poussent aux vengeances ? qui les préparent, les fomentent ? Ou bien, est-ce toute cette société ignoble qui ne recule devant aucune injustice, aucun crime, aucune vengeance, quand elle a se venger de la peur que lui inspirent les révolutionnaires ?

Messieurs les gouvernants nous font une réponse nette à ce sujet. C'est la guerre à couteau tiré qu'ils veulent. Eux, ils préfèrent cette guerre, ils en préfèrent les victimes, que de voir s'accomplir une révolution, moins sanglantes, mais plus profonde, qui rendrait à la communauté le patrimoine commun !

Une révolution de « haine et de vengeances » leur serait préférable à une révolution profonde qui renverse les institutions existantes et ouvre des voies nouvelles à une société qui se meurt.

Mais ne jouent-ils pas gros jeu ? C'est qu'aujourd'hui les révolutionnaires commencent à avoir, non pas seulement « la balle dans le fusil, mais aussi une idée dans la tête, » comme le disait Bordat à ses juges.

---

Tous nos amis connaissent les différents événements de la semaine, — perquisitions — arrestations en masse à Paris et en province.

Nous n'avons pas à publier tous les incidents de cette *furia* policière, cependant une rectification est nécessaire ; au courant de la *récolte* faite dans les bureaux du journal ces messieurs avaient emporté différentes lettres et nos mandats, cette façon de tuer le journal était radicale, mais ce n'était paraît-il cette fois qu'un excès de zèle.

Nous sommes rentrés en possession de tout et nous pouvons continuer la lutte ; mais la situation est difficile, nous prions en conséquence nos CORRESPONDANTS et DEPOSITAIRES de nous faire parvenir les fonds avec le plus d'exactituce possible.

Aux compagnons nous nous contentons de dire : — Comptez sur nous, mais votre solidarité sera notre seule force.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Brest. — Notre camarade Auguste Gouzien n'est plus. Après avoir lutté un mois durant, contre une pneumonie double qui a ensuite dégénéré en pleurésie, il est mort le 17 courant à 10 heures du matin.

Encore un combattant pour la sociale qui tombe avant l'heure. Pendant les 10 dernières années de sa vie, Auguste Gonzien n'a cessé de flageller les hommes, sans entrailles qui nous gouvernent et de crier bien haut qu'ils faut se passer de toute tutelle quelle qu'elle soit et d'où qu'elle vienne, chaque homme devant prendre l'initiative de ses actes, sans autre contrôle que son libre arbitre.

Au temps ou le « Parti Ouvrier » a son enfance, s'organisait alors pour la Revolution, il fut de ceux qui firent de l'élection pour la propagande. Il fut élu conseiller municipal ouvrier à Lambezellec, tandis que son ami Chiron l'était à Brest.

Seulement, il ne se laissa pas entraîné dans le piège que tend le parlementarisme.

Il avait soin de répéter le plus souvent qu'il a pu, qu'il était au Conseil, pour montrer qu'un conseiller ouvrier, socialiste, aussi ardent, et aussi intelligent qu'on le voudra ne pourra jamais rien y faire de bon. Devant l'immense organisation bourgeoise, basée sur la force, il n'y a que la force à opposer.

Auguste Gouzien fut de ceux qui se retirèrent du « Parti Ouvrier » aussitôt que ayant posé en principe qu'on ne faisait du battage électoral qu'afin de jeter dans les réunions l'appel à la révolution, il vit que les plus actifs du groupe de Brest lâchaient l'idée de révolte pour parlementer à perte de vue avec la bourgeoisie et la main dans sa main, marcher au bonheur du peuple... quand le temps serait venu.

D'ailleurs, un esprit d'intolérance régnait trop, dans le sein même de ce parti, pour qu'un homme comme Gonzien, pu y vivre à l'aise. Les attaques injustifiées, maladroites et pleine de mauvaise foi, dirigées contre les anarchistes, mirent le comble à la mesure et Gonzien devient anarchiste.

Pendant que les socialistes se dispersaient, lachant la besogne ardue, pour rechercher quelque place au conseil des prud'hommes, Gonzien et le nouveau groupe répandaient à flot les brochures, étudiaient les questions ouvrières, sous leur vrai jour, organisaient des réunions, donnait la réplique aux bourgeois, proclamant ouvertement la propagande par le fait, la désorganisation de la société bourgeoise par tous les moyens, fut-ce la destruction des représentants même de cette organisation, applaudissant en général, à tout acte qui avait en lui un principe de lutte contre l'autorité, une révolte de l'homme contre les infamies du jour.

A la suite de conférences publiques, le ministre envoya une dépêche à l'arsenal, ordonnant de le mettre à la porte du port, s'il reparaissait à la tribune.

Il lui manquait 15 mois pour atteindre la limite d'âge qui lui permettait en supposant les conditions présentes, restées les mêmes, de jouir d'une petite retraite, assurant le pain sec à lui, sa femme et ses quatre enfannts.

Pour eux c'est la misère noire qui va commencer.

Pour nous, c'est un ami qui s'en va.

Pour l'anarchie un de ses bons propagandistes.

Mais parce qu'un soldat tombe, il ne faut pas se laisser aller à nos regrets stériles ; après avoir bu tout l'amertume d'une séparation aussi douloureuse que chacun de nous regarde fixement, l'ennemi reprend ses armes, et se rue sur le monstre au cri de vive l'anarchie.

*Les Compagnons de Brest.*

### Algérie

Les journaux espagnols nous racontent que les Arabes ont envoyé de nombreuses délégations aux gouverneurs Cambon pour le remercier d'avoir fait tomber la pluie et fertilisé leurs serres.

Espérons que l'histoire est véridique et félicitons ces braves arabes de s'être si bien moqué du pacha français.

Celui-ci, tout fier du pouvoir qu'on lui attribue, a fait frapper une médaille portant en caractères Arabes cette inscription : « Jules Cambon, serviteur de Dieu ! Ainsi le bonhomme n'ose pas avouer qu'il a fait la pluie à lui tout seul, mais enfin, il a aidé le bon Dieu, comme une sorte de vicaire, de sacristain. Il y a été de son nuage.

***

Alger. — La bourgeoisie a fait des siennes. De nombreux camarades ont été arrêtés, puis relachés pour la plupart.

On a gardé deux Allemands, parce que ça fait bien dans les dépêches et dans les articles de pouvoir dire que des « étrangers », des « Allemands » étaient dans l'affaire et qu'on pourra réimprimer pour la millième fois que « l'anarchie est soudoyée par l'or de l'étranger.

Un des compagnons a été arrêté parce qu'on a trouvé chez lui un contre poids pour la suspension d'une lampe.

Chez un chimiste, chose étonnante, on a découvert des explosifs ! C'est comme si l'on avait découvert des pruneaux chez un épicier !

---

Le conseil des ministres s'est assemblé pour discuter le cas de ce « gêneur, » l'écrivain Toïstoï. La majorité fut d'avis de l'enfermer dans un asile de fous, mais l'empereur, quoique « tout puissant », n'a pas osé faire exécuter cette résolution, mais il

a été décidé quel'on poursuivrait énergiquement les disciples, puisqu'il paraissait impossible de s'attaquer au maître et que de cette manière on ferait peser sur Tolstoï la responsabilité de toutes les arrestations ordonnées.

### Sibérie

Plusieurs de nos amis condamnés, s'étant rendus coupables en 1889, d'avoir écrit et signé une protestation contre les abus du pouvoir qu'on leur faisait subir, viennent, après avoir passé deux ans au secret, de recevoir notification d'un jugement à quatre années supplémentaires de travaux forcés.

### Allemagne

Interview de Liebknecht par le *New-York Herald*. Voici la parole que l'intervoyeur prête au grand chef de la démocratie socialiste :

« Qu'on me donne cinq cents agents de police et je me charge de capturer tous les anarchistes d'Europe ! » Nous nous nous permettons de recommander à M. Lozé l'emploi de Lisbknecht. C'est un fin limier bien digne de finir dans la rousse !

***

Le procès intenté aux anarchistes allemands à Aix s'est terminé comme de raison par des condamnations. Le tapissier Biester, de Berlin, et le maçon Maurer, de Modelwitz, sont condamnés chacun à un an de prison pour crime de lèse-majesté ».

Le peintre Buhr, à quatre mois de prison, pour crime contre contre l'ordre public ; le marchand de cigares, Schroder, et le tisserand Schomolt, de Hernau, à quatre semaines de prisqn pour excitation à la haine des classes.

(*L'Autonomie*).

***

Plusieurs autres arrestations d'anarchistes ont eu lieu dans d'autres villes. On apprend aussi que la police prépare un grand procès contre les anarchistes.

***

Nous trouvons dans le dernier numéro de *Sozialist*, — l'organe des socialistes indépendants allemands, séparés des social-démocrates commandés par Liebknecht — un excellent article intitulé : « Le pouvoir politique ou le pouvoir économique d'abord? Après y avoir montré comment l'idée fondamentale de l'Internationale était de créer et de généraliser la lutte contre le capital, comment tout l'enseignement de l'époque, venant de Karl aussi bien que des anarchistes était dirigé pour pénétrer le prolétariat de cette idée qu'il doit conquérir avant tout sous l'émancipation *économique*, le *Sozialist* montre comment ce mouvement fut exécuté par les politiciens qui affirment aujourd'hui que le prolétariat doit conquérir le pouvoir politique pour s'émanciper. Kebel et autres ont-ils donc si vite oubliés les enseignements de Marx ?

L'article en question se termine par ces idées que nous avons si souvent développées et qui sont d'actualité en ce moment.

Toutes révoltes en masse, dirigées contre les fondements économiques de la société bourgeoise, et contre les liens imposés au travailleur, portant des coups mortels à cette société. Un prolétariat organisé, guidé par l'esprit révolutionnaire peut détruire nombre de supports de cette société par des révoltes en masse contre ces liens.

« Evidemment cela ne peut se faire autrement que par le développement du sentiment de solidarité entre prolétaires et à la suite d'un mécontentement général. Les grands boycottages de masse, ainsi que les grandes grèves, *peuvent* devenir un instrument puissant pour l'émancipation du travailleur. »

Certainement, à condition que dans ce mécontentement général les hommes d'initiative apportent leur souffle révolutionnaire, qu'ils ne condamnent pas ces mouvements d'avance, mais se souviennent toujours que c'est le *peuple* qui fait les révolutions, donnant à ce peuple l'idée révolutionnaire en plus du simple mécontentement.

### Angleterre

Mardi passé, on a arrêté à Londres, Charles Mowbray et John Nicoll pour avoir publié dans la *Commonweal* un article dans lequel on invitait au meurtre « de Matthews », le ministre de l'intérieur, son chien fidèle Melville, le mouchard en chef et Haurkins, le juge qui a condamné les compagnons de Wlasalt.

Mowbray avait carrément désapprouvé cet article, signé par Nicoll et dont Nicoll se déclare l'auteur ; il s'était même séparé de ses camarades du *Commonweal* pour cette raison ; mais son nom, paraît-il, paraissait encore, comme celui de l'éditeur responsable, lors de l'apparition de l'article.

La femme de Mowbray venait de mourir mardi matin, son corps était encore là, et les quatre enfants, en bas âge tous les quatre, devaient rester seuls, le soir, à côté du cadavre de leur mère.

Malgré cela, et malgré les déclarations de Mowbray, confirmées par Nicoll, il fut emmené de prison. Amené le lendemain devant le juge, il ne put même pas obtenir d'être mis en liberté provisoire, sous caution, pour arranger ses affaires et prendre soin de ses enfants. Le juge — défenseur de la famille, a refusé.

### Espagne

Deux anarchistes, un portugais, Jerreira, et un français Delboche, ont été arrêtés au moment où ils allaient déposer une bombe à la porte des Cortès. Il est reconnu maintenant que la tentative avait été préparée par un certain Munoz, qui, au dire de tous les journaux, était un agent provocateur. « Il est certain aujourd'hui — dit le télégraphe — que Munoz était un agent provocateur. L'affaire qui avait produit une si grande sensation (puisque Munoz déclarait avoir préparé ses bombes pour les mettre, dans les héritiers des églises), n'excite plus d'intérêt dès qu'on sait que tout avait été préparé par Munoz. Celui-ci tenait la police régulièrement de ce que les anarchistes (terroristes) faisaient.

La presse blâme sévèrement le gouvernement pour ces farces policières.

A Jarrasa, à 100 kilomètres de Barcelone, on a découvert 29 cartouches de dynamite, avec fusées, mises sur la voie des chemins de fer du Nord. Etait-ce une farce policière, ou bien s'est-il trouvé un insensé qui voulait faire sauter tout un train — nous ne le savons pas.

Des pétards ont éclaté dans plusieurs localités, notamment à Cadoz, à Burgos, à Valence, etc.

Une tentative d'explosion de dynamite a été commise contre une maison de San-Claudio, dans la province de Lugo, en Espagne. L'auteur de cet attentat est demeuré inconnu.

A Figueras un français, le nommé Jean Soler, pêcheur, demeurant à Cerbère, a été arrêté.

Il a été trouvé porteur de 7 kilogrammes de dynamite, qu'il se proposait d'entrer en France, en contrebande.

Après renseignements pris, Soler a été reconduit à la frontière.

Inutile de dire que le gouvernement a profité des attentats organisés, en partie du moins, par ses agents pour prendre des mesures contre les anarchistes.

### Suisse

On annonce de Suisse que le docteur Guizzini, l'auteur de l'explosion à Ravanne dont l'extradition a été accordée par le gouvernement bernois, est conduit à la frontière italienne.

### Etats-Unis

Le 14 avril, dans une gare du Metropolitain de New-York on a trouvé une bombe sur un banc.

Après examen, on constata que c'était une boîte en fer blanc enveloppée de papier. La boîte avait 8 pouces de long sur 4 pouces de large. Une mèche assez longue y était adaptée.

### La Havane

On vient d'offrir au marquis d'Altagracia un bâton d'honneur, en mémoire d'une négresse qu'un de ses contre-maîtres a fait périr sous les coups dans une de ses usine à sucre.

## Le procès Ravachol

Nous reviendrons dans notre prochain numéro sur les différentes péripéties de ce procès, nous donnerons des extraits de la défense des accusés et celle présentée par les avocats.

Les débats ont pris la journée entière et une partie de la nuit. Le verdict n'a été rendu qu'à trois heures du matin, après deux heures de délibération, accordant des circonstances atténuantes.

Ravachol est condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Simon, aux travaux forcés à perpétuité.

Chaumartin acquitté.

Béala acquitté.

Mariette Soubère acquittée.

La peine prononcée, Ravachol dit tranquillement, d'une voix calme.

— Je salue ma condamnation du cri de : Vive l'anarchie !

Simon monte sur le banc, et se tournant avec un grand geste vers le fond de la salle, il s'écrie : Vive la sociale ! Vive l'anarchie.

Aucun cri, disent les journaux bourgeois ne répond au sien, mais au moment où le jury se retire, des bravos ironiques éclatent à son adresse, en effet la bourgeoisie est volée il lui fallait au moins deux têtes.

## Perquisitions et arrestations

Nose ne reviendrons pas sur les dernières arrestations, mais l'explosion du restaurant Véry, boulevard Magenta, va nécessairement actionner la police, allons-nous encore voir cent cinquante compagnons de Paris mis au secret, *mesures préventives* disent-ils.

Dans tous les cas, voici les dernières nouvelles :

Les agents des brigades de recherches, qui opèrent sous la conduite de M. Rossignol, ont arrêté hier soir trois compagnons anarchistes : Francis, Lapeyre et Juliot.

Francis était depuis longtemps recherché par la police, on suppose qu'il est sinon l'auteur principal du moins le complice de l'explosion du restaurant Véry. Il a été arrêté à 5 heures du soir.

Mais ces arrestations, comme les autres, ne reposent sur aucunes preuves, c'est du *bon plaisir*, on compte sur le hasard ou sur un imitateur de Lhérot.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

ITALIE. — Ayant lu votre article « Anarchisme et Terrorisme », j'ai été enchanté de voir que nous sommes parfaitement d'accord. A fin que les grands faits puissent réussir, il est nécessaire que les idées les précèdent et se propagent dans les masses ouvrières et agricoles, qui forment le noyau de la société et qui est la force, s'il y règne l'aulon. Dans l'Italie par exemple, si nous exceptons les Romagnes où les idées anarchistes sont beaucoup généralisées, dans les autres provinces le peuple est sous la domination de l'ignorance et de la superstition : l'ouvrier et le paysan croient encore à un monde à venir et pour cela tremblent devant toute autorité soit civile, soit ecclésiastique : seulement quand la science aura éclairé leur esprit, ils comprendront avec quelle injustice ils sont traités. Heureusement *i primi maggi* qui se resolvent en grands delusions pour les déshérités et donnent lieu à des procès les plus drôles et les plus injustes, attireront continuellement de nouveaux prosélytes à l'idée revolutionnaire, qui un jour pourra triompher, comme ont pu triompher toutes les idées qui étaient basées sur la justice. Les gouvernements auront beau s'unir, ils pourront jeter dans les prisons beaucoup d'innocents et dans la misère beaucoup de familles, ils pourront supprimer des individus, mais non l'*idée*, les gouvernements marchent fatalement vers la ruine ; les privilèges qui règnent dans les cours des rois, des princes, des présidents, les rendent odieux, les grandes armées en absorbent le sang, la discipline militaire leur crée des ennemis même dans les fils de l'armée ; si une guerre vient à éclater, on aura finalement la révolution. Et tant mieux : sans la Révolution française nous serions encore dans le moyen âge, sans la révolution sociale, nous ne pourrons jamais acquérir les droits de l'homme. Mais pour atteindre ce but il est nécessaire de s'organiser, de se multiplier, de s'étendre dans toute l'Europe ; les mouvements partiels et individuels sont plus dangereux qu'utiles.

## BOITE AUX ORDURES

En sortant, Ravachol et Simon ont crié : Vive la sociale !

Et des bravos ironiques sont partis de tous les coins de la salle à l'adresse du jury dont le verdict est déjà qualifié : *le verdict de la peur*.

*La Marseillaise* (28 avril 1892).

***

. . . . . .

Vous n'ignorez pas qu'il y a deux genres d'anarchisme : l'*anarchisme* qu'on peut appeler *pathologique* et qui se recrute parmi les estropiés de cervelle, et l'*anarchisme policier* qui est le moteur de l'autre et auquel fournit la Sûreté générale.

. . . . . .

UN QUI NE PEUT PAS SE NOMMER.

(*Le Socialiste*)

***

Il fut un temps où les journaux qui se respectent et qui respectent leurs lecteurs avaient soin de ne pas ouvrir leurs colonnes toutes grandes aux élucubrations malsaines des criminels qui mettent de la phraséologie politique autour de leurs attentats contre les personnes et les propriétés. On était alors, dans la presse parisienne, moins avide d'inédit même sans intérêt, mais aussi moins naïf et surtout meilleur juge de ce qu'il convient ou ne convient pas de publier.

Certains de nos confrères, sous prétexte de renseigner à fond le public sur les vrais sentiments des anarchistes, sur leurs théories et leurs projets accueillent avec empressement tout ce que leur apporte les farceurs sortis d'on ne sait où qui ont plaisir à voir leur nom et leurs idées s'étaler en longues tartines de lettres moulées. Jamais, en vérité, les révolutionnaires de tout ordre et les propagandistes de tout acabit ne s'étaient trouvées à pareille fête.

La *Révolte* et le *Père Peinard* n'ont qu'un nombre limité de lecteurs, qui d'ailleurs sont blasés sur les vocations aux marmites à mèche.

Quelle chance inespérée que de pouvoir mettre ces doctrines stupéfiantes sous le nez des bourgeois effarés. Les dynamitards auraient bien tort, en vérité, de ne pas profiter de la jobardise des journalistes qui mettent leurs colonnes à la disposition des « compagnons » et qui n'hésitent pas à répandre les inepties anarchistes à des centaines de milliers d'exemplaires.

Voilà une propagande comme ils n'eussent osé en espérer et qui, loin de coûter, rapporte directement à la cause ; nous voulons croire qu'elle leur rapporte à eux-mêmes et qu'ils tirent ainsi de ces publications un double bénéfice, mais nous cherchons vainement quel avantage y peuvent trouver les journaux qui reçoivent avec tant de déférence cette copie odieuse ou ridicule.

(*Siècle*, 26 avril).

## JOURNAUX ANARCHISTES

EN COURS DE PUBLICATION

### De langue française

*Le Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, à Paris.

*L'Endehors*, 12, rue Bochard de Saron.

*L'Homme libre*, 27, rue Montagne de Sion, Bruxelles (Belgique).

*Le Réveil des Mineurs*, box 82, Hasting Cambria, Co Pa. Etats-Unis.

*L'Agitateur*, 2, place Maronne, Marseille.

*Le Libertaire*, 6, rue Baudin. Agha. Alger.

*Le Falot*, 3, place de la Révolution, Cherbourg.

### De langue norvégienne

*Feidraheimen*, à Enaliu-Litleludalen, Norwège.

### De langue italienne

*La Plebe*, Florence.

### De langue allemande

*Freiheit*, 167, William Street, à New-York (Etats-Unis.

*Die Autonomie*, 96, Wardour Street, Soho square, London W. (Angleterre).

*Der Anarchist*, 515, E. 44 th street, New-York.

### De langue hébraïque

*The Worker's friend*, 40, Berner Street Commercial road, à London E. (Angleterre).

### De langue anglaise

*Freedom*, 26, Newington Green Road, London N. W.

*The Commonweal*, 7, Lambs Conduit st., London W. C.

*Walsack Anarchist*, 28, Goodal street Walsack.

*Countryman*, gratis, Leicester.

### De langue tchèque

*Volne Lisky*, 245, E. 87 th street New-York.

### De langue espagnole

*El Productor*, 2, San Olegario, Barcelone.

*El Despertar*, 104, Fulton street, Brooklyn N. Y. (Etats-Unis).

*Jooenes Hyos dil Mondo*, à Guanahacon Cuba.

Prière aux camarades de nous signaler les erreurs et les lacunes que nous pouvons avoir faites.

## PETITE CORRESPONDANCE

F. à Lunay. — C'est un e. erreur, car les 6 mois sont bien portés au compte de B.

Grillon. — On n'y peut rien ; chacun du reste n'est responsable que de ses propres actes.

V. P. M. — H. E. à Bourg. — M. à la Tour-du-Pin. — P. à Reims. — F. à Fenquières. — P. à Plemer. — B. à Dijon. — F. à Liège. — P. à Naples. — F. à Amiens. — L. à Trélazé. — M. à Trélazé. — F. à Luxeuil. — A. la Gareune. — C. G. à Jotres. — H. à Rouen. — R. V. à Romans. — G. à Méru. — B. à Roubaix. — P. à St-Nazaire. — C. à Puyblin. — B. à Pamiers. — B. à Saint-Quentin. — G. à L'Arbresles. — M. à Beaujeu.

Reçu timbres et mandats.

M. rue Mont-Ceuis. — *Produits de la terre*, épuisés.

B. à Arest. — Ça va bien.

H. à Pugue. — Reçu mandat. — Bon. — 3 fr. la le vol.

Levrier à Orléans. — Le numéro 52 n'a pas paru.

D. à Reims. — Je vous avais marqué l'ab. à votre compte, c'est une erreur. 2 A. B. 6 fr. le 100.

## La RÉVOLTE est en vente :

**Nice**

Zibelin, rue Macarini, 2.

**Barcelone**

N. March, place de Catalogne, près du café « XIX Siècle. »

**Béziers**

Kiosque Clarenton, en face le théâtre.

On y trouve également les autres journaux et brochures anarchistes.

**Toulon**

Mme Minuti, cours Lafayette.

Mme Burle, au bas du cours Laffitte.

M. Magand, rue de la République.

Mme Emile Goudy, libraire, rue Alézar.

A tous les kiosques du boulevard de Strasbourg.

Au Pont du Las, librairie, place de l'Eglise.

On trouve en même temps l' « Endehors, le « Père Peinard. »

**Charleville et Mézières**

La « Révolte » est criée dans les rues et portée à domicile par Thomassin. rue Colette, 10.

**à La Tour-du-Pin**

Chez Montgourdin, rue Sainte-Clair, 19.

On y trouve également le « Père Peinard » et les brochures anarchistes.

**à Montauban**

Mme Noémie Longuefosse, kiosque de la Bourse.

**à Angers**

Chez Bergette, kiosque des Grands Ponts

**à Marseille**

Chez Gauchon, kiosque à côté de l'Alcazar, cours Belzunce.

Chez Chabrolin, 16, rue Franchier.

Le compagnon Chabrolin porte à domicile. Les journaux anarchistes peuvent lui expédier quelques exemplaires.


## Vente en Gros
### DE LA REVOLTE

PARIS ET DÉPARTEMENTS

S'adresser à M. l'Administrateur du Journal

**La Révolte**

*140, rue Mouffetard, PARIS.*


*L'Imprimeur-Gérant* : H. HABER

Paris. — Impr. HABERT, 140, rue Mouffetard

CINQUIÈME ANNÉE N° 32 — DIX CENTIMES — DU 7 AU 14 MAI 1892

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

**ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS**

## AVIS

*Nous prévenons les camarades que les dernières communications doivent nous être adressées, au plus tard, le mardi matin.*

## Signe des temps

On sait comment le procès Ravachol s'est terminé, mais ce dont on ne peut se faire une idée, c'est la fureur de la presse bourgeoise dans le monde entier, à la réception de cette nouvelle ! De vrais cannibales hurlant de rage à la vue de la victime qui leur échappe !

Insultes aux jurés, qu'on accuse de couardise ! Insultes aux juges ; exaspération touchant à la démence ! Des colonnes entières de télégrammes exprimant l'indignation des bourgeois madrilènes, berlinois, américains. Il n'y a pas jusqu'à la presse radicale française qui ne fasse un crime au président des assises de ne pas avoir été insolent avec Ravachol !

Ces amoureux de la « justice » auraient voulu fouler aux pieds toute justice pour que Ravachol fût guillotiné à Paris en punition de son crime : avoir ébranlé des maisons bourgeoises !

— « Comment aurions-nous pu le condamner à la peine capitale » disait le lendemain un juré », puisqu'il n'y a eu ni mort ni personne de grièvement blessé (quoiqu'en eût dit la presse)? Un jury parisien n'a jamais condamné à mort pour une tentative d'assassinat non suivie d'effet. »

— « Au diable la justice! crient les forcenés. « Il s'agissait d'un anarchiste ! »

Les fureurs de mai 1871 renaissent dans ces cervaux de mangeurs d'hommes affolés par la peur. On parle ouvertement de l'état de siège à proclamer, de tribunaux militaires à constituer, de peines draconiennes à édicter contre les suspects. A mort ! A mort ! Et les chacals et les hyènes attendent dans l'ombre qu'on leur jette les cadavres !

Mais, par un phénomène étrange, à côté de ces glapissements de rage, qui sortent de bouches anonymes pour la plupart, nous entendons de ci de là s'élever des paroles de respect et de sympathie. Je ne sais quel murmure favorable se produit autour de nous, comme si l'on comprenait enfin que notre cause est humaine et qu'elle peut et doit se discuter. Le président des assises n'est point le seul qui se montre poli envers des prévenu ; les juges de son tribunal ne sont point les seuls qui interrogent maintenant les inculpés avec une déférence inusitée ; d'autres représentants du monde officiel et bourgeois, savants, littérateurs, artistes, tous gens que leur profession n'appelle point à siéger et à condamner, ne se bornent plus à proférer des injures irréfléchies ; ils commencent à poser des questions raisonnables et daignent écouter.

Cette attitude serait-elle l'effet d'une peur inavouable ? Non, sans doute ; une évolution semblable a des causes plus profondes ? elle provient de ce que l'évolution de la pensée se fait peu à peu dans tous les esprits et que la moyenne de l'opinion s'est élevée. Un frémissement lointain, comme celui de la marée qui monte, annonce que tout un peuple est en marche pour la conquête du Pain. De toutes parts, aussi bien dans le monde bourgeois que dans le monde ouvrier, des voix le prophétisent : « Qui sait ? » disait Renan, » ce sont peut-être ces barbares qui tiennent les clefs de l'avenir ! »

Eh bien oui, nous les tenons ! Car nous connaissons désormais les enseignements de l'histoire. Nous savons que la liberté appartient à ceux qui la prennent, mais qu'on ne la concède jamais à ceux qui la mendient. Nous savons qu'il serait inutile de porter nos doléances devant les conseils municipaux ou devant les chambres, inutile d'implorer la confection d'articles de loi, la rédaction de phrases émollientes pour expier les injustices séculaires et les affreuses misères du présent. Nous n'attendons notre libération que de nous-mêmes. Ayant créé les richesses du monde entier, nous les reprendrons, sans attendre pour cela qu'on nous invite, car nous attendrions toujours.

Ce qui nous rend forts, c'est la justice de notre cause, justice d'une telle évidence que pas un homme, vivant ou ignorant, ne saurait la nier s'il daigne réfléchir un instant.

N'est-il pas absurde que le pauvre se laisse mourir de faim à côté des millions du banquier !

Absurde, qu'en créant l'abondance et la surabondance des produits, l'ouvrier se plonge par cela même de plus en plus avant dans la misère ?

Absurde, que des millions et des millions d'hommes restent hypnotisés soit par le caprice d'un souverain, soit par une série de paroles incohérentes qu'on appelle des Lois !

Absurde que ces mêmes millions d'hommes s'entretuent au commandement d'un personnage à képi, à casque ou à chapeau !

Absurde que la société, divisée en classes hostiles, soit une éternelle école de haines.

Et combien d'autres absurdités reconnues comme telles par ceux même de nos adversaires que l'on soudoye et pensionne pour les répéter sous toutes les formes !

Mais chaque chose a son temps et le tour de la vérité viendra. Les mensonges de la société actuelle ne trompent plus personnes et les menteurs eux-mêmes se surprennent à en faire l'aveu. On entend craquer la machine sociale jusqu'en ses fondements, et telle est chez les gouvernants la frayeur de l'avenir que d'un pays à l'autre ils se réconcilient et s'embrassent.

Le « péril anarchiste » a suffi pour figer dans l'air les menaces de guerre que se lançaient les chefs d'Etat d'une capitale à l'autre. Ils arrêtent leurs préparatifs de lutte internationale pour associer leurs haines contre les revendications populaires. L'équilibre de la politique s'est déplacé : quelques revendicateurs anarchistes se sont trouvés plus forts dans la destinée de l'Europe que les Guillaume, les Alexandre et tous les Parlements.

Emprisonnez-donc, emprisonnez, jetez les hommes par charretées dans les prisons. Dépeuplez des rues entières comme vous l'avez fait à Turin et ailleurs. Cela n'empêchera pas nos revendications d'être entendues, car elles sont la justice et nous les appuierons sur la force. Nous avons en chacun de vous un allié secret, en toi le juge, en toi aussi le ministre, et même dans ton abjecte personne ô mouchard, nous avons un allié, ta conscience !

## Ravachol !

« Nous sommes heureux d'emprunter à notre « confrère l'*Endehors*, ces belles paroles sorties « du cœur. C'est une occasion pour nous de « témoigner à ces camarades, à ceux qui sont « en prison comme à ceux qui sont libres, « la sympathie profonde que nous éprouvons « pour eux et la joie que nous avons de nous « solidariser pour le bon combat.

« La persécution nous rapproche et nous unit. « Des accents comme ceux de Mirbeau, « font de nous des frères, et nous vous tendons, nous vous serrons la main. »

Sa tête échappe au couperet !

Les jurés qui ont osé cela, qui ont osé boucher leurs oreilles aux clameurs de la mort aboyante, ont-ils eu peur ? ont-ils eu peur de tuer un homme dont la mystérieuse vengeance ne meurt pas toute, avec lui ? Ou bien, par delà l'acte, dont on leur criait l'épouvante horreur, n'ont-ils écouté que la voix de l'Idée future, de l'idée dominatrice qui le grandit ? Je ne sais pas. On ne sait jamais ce qui peut se passer dans la conscience d'un juré, ni à quelles injonctions suprêmes il obéit, en distribuant la mort ou la vie.

Les jurés ont moins tremblé que la Presse qui les raille, les insulte et les maudit. La Presse voulait du sang. Comme les bourgeois pourvus dont elle résume les instincts aveugles

dont elle défend les privilèges menacés, elle a eu peur. Et la peur est féroce. Pour se donner l'illusion d'un atroce courage, la peur aime à maquiller de rouge sa lividité. Elle croit aussi que le bruit du couteau légal, que le rebondissement, sur la planche infâme, d'une chair, suppliciée, l'empêcheront d'entendre le claquement de ses dents, les galops effarés de son pouls, et ces voix qui, de jour en jour plus audacieuses, plus colères, montent du fond de l'enfer social. Elle se trompe. Il y a des morts qui reviennent ; il y a des voix qu'on n'étouffe pas. Et le néant est rempli d'énigmes terribles.

J'ai horreur du sang versé, des ruines, de la mort. J'aime la vie, et toute vie m'est sacrée. C'est pourquoi je vais demander à l'idéal anarchiste ce que nulle forme de gouvernement n'a pu me donner : l'amour, la beauté, la paix entre les hommes. Ravachol ne m'effraie pas. Il est transitoire comme la terreur qu'il inspire. C'est le coup de tonnerre auquel succède la joie du soleil et des ciels apaisés. Après la sombre besogne, sourit le rêve, d'universelle harmonie, rêvé par l'admirable Kropotkine.

D'ailleurs, la société aurait tort de se plaindre. Elle seule a engendré Ravachol. Elle a semé la misère : elle récolte la révolte. C'est juste.

Et puis, il faudrait compter.

Qui donc, durant cette lente, éternelle marche au supplice qu'a été l'histoire de l'humanité, qui donc versa le sang, toujours le même, sans relâche, sans une halte dans la pitié ? Les gouvernements, les religions, les industries, ces bagnes du travail, en sont tout rouges. Le meurtre dégoutte de leurs lois, de leurs prières, de leurs progrès. Hier encore, c'étaient les frénétiques boucheries qui, la Commune agonisante, transformèrent Paris en charnier ; c'étaient ces inutiles massacres où des femmes innocentes, de tous petits enfants, étrennèrent, à Fourmies, la virtuosité balistique des Lebels. Et ce sont, tous les jours, des mines qui sautent, qui ensevelissent en une minute d'horrible destruction, cinquante, cent, cinq cents pauvres diables dont les corps carbonisés ne remonteront jamais au soleil. Et ce sont encore ces atroces conquêtes aux pays lointains où des races heureuses, des races inconnues et pacifiques râlent sous la botte du négrier occidental, du détrousseur de continents, du violateur impur des terres vierges et des forêts familiales.

Chaque pas que l'on fait, dans cette société hérissée de privilèges, est marqué d'une tache de sang ; à chaque engrenage du mécanisme gouvernemental, la chair du pauvre, broyée, tournoie et pantèle ; et les larmes coulent de partout, dans la nuit de douleur où nul ne pénètre. En face de ces tueries continuelles et de ces continuelles tortures, qu'est donc ce mur qui se lézarde, cet escalier qui s'effondre ?

***

L'heure que nous vivons est hideuse. Jamais la misère ne fut plus grande, parce qu'elle ne fut jamais plus consciente, parce que jamais elle ne côtoya de plus près le spectacle des richesses gaspillées, la terre promise du bien-être d'où on la refoule sans cesse. Jamais la loi qui ne protège que les banques ne pesa plus durement aux épaules meurtries du pauvre. Le capitalisme est insatiable, et le salariat aggrave l'antique esclavage. Les magasins sont bondés de vêtements, et il y en a qui vont tout nus ; ils regorgent de nourriture et il y en a qui meurent de faim aux seuils des riches indifférents. Aucun cri n'est entendu, quand une plainte plus haute perce la clameur douloureuse, les Lebels s'arment et les troupes s'ébranlent.

Et ce n'est pas tout.

Un peuple ne vit pas seulement de son ventre, il vit aussi de son cerveau. Les joies intellectuelles lui sont aussi nécessaires que les joies physiques. Il a droit à la beauté comme il a droit au pain. Eh bien, ceux qui pourraient lui donner ces joies impérieuses, ceux qui pourraient l'initier à cette beauté vitale, sont traités en ennemis publics, pourchassés comme des criminels, traqués comme des anarchistes, battus comme des pauvres. Ils en sont réduits à vivre en solitaires. Une immense barrière les sépare de la foule à qui sont exclusivement réservés les répugnants spectacles, sur qui s'étend l'énorme, le sordide, l'intraversable voile de la bêtise triomphante. Nous assistons à un fait social inouï : c'est que, à cette époque, si riche en grands savants, jamais le goût public n'est descendu aussi bas, jamais l'ignorance ne se complut à de plus abjectes jouissances.

Eh bien, si l'heure que nous vivons est hideuse, elle est formidable aussi ; c'est l'heure du réveil populaire. Et cette heure est pleine d'inconnu. La mansuétude des opprimés, des délaissés, a duré assez longtemps. Ils veulent vivre ; ils veulent jouir ; ils veulent avoir leur part de bonheur, au soleil. Les gouvernants auront beau faire, se livrer aux pires réactions de la peur, ils n'empêcheront rien de ce qui doit arriver. Nous touchons au moment décisif de l'histoire humaine. Le vieux monde croule sous le poids de ses propres crimes. C'est lui-même qui allumera la bombe qui doit l'emporter. Et cette bombe sera d'autant plus terrible qu'elle ne contiendra ni poudre ni dynamite. Elle contiendra de l'Idée et de la Pitié : ces deux forces contre lesquelles on ne peut rien.

Octave MIRBEAU.

---

EXTRAITS

## de la défense du Compagnon Ravachol

Nous prenons dans la *Gazette des Tribunaux* les passages suivants de la défense du compagnon Ravachol ; nous n'avons rien à prendre dans la défense présentée par Me Lagasse ; espérons qu'à l'avenir nos camarades laisseront les avocats pérorer pour la veuve, l'orphelin et le mur mitoyen, qu'ils présenteront eux-mêmes la justification de leurs actes et laisseront de côté les pleurnicheries avocassières.

***

D. Vous vous appelez Kœningstein, mais vous êtes plus connu sous le nom de Ravachol. C'est le nom de votre mère.

R. Oui, monsieur le président.

D. Alors, puisque vous êtes plus connu sous ce nom-là, au cours des débats, je vous appellerai Ravachol. Vous êtes ouvrier teinturier, et vous demeuriez à Saint-Mandé au moment où vous avez été arrêté. Vous n'avez jamais été condamné ?

R. Jamais.

D. Oui, mais les renseignements fournis sur vous par la police sont déplorables. Je ne lirai pas tous ces rapports. Ce serait trop long. Mais je trouve, dans un rapport du 11 avril 1892, qui émane de la police de Saint-Etienne, cette conclusion que je dois soumettre à MM. les jurés : « Kœningstein est considéré comme un faux-monnayeur, comme un habile contrebandier et comme un malfaiteur des plus dangereux. »

R. La police n'a pu en juger que depuis 1891. Donc ce n'est pas très vieux.

D. Cependant vous avez reconnu que vous étiez bien un contrebandier et un faux-monnayeur. Vous avez raconté votre existence, et votre récit justifie l'appréciation de la police de Saint-Etienne. J'ajoute qu'on a saisi, à vos deux derniers domiciles, deux revolvers, un flacon d'acide nitrique et un grand nombre d'objets relatifs à des préparations chimiques, un thermomètre à 200 degrés, des pinces-monseigneur, des lanternes sourdes. Vous reconnaissez avoir été détenteur de tous ces objets,

R. Oui.

D. Avez-vous quelque chose à dire sur ce point ?

R. Non, rien.

D. Quelques jours avant votre arrestation, vous aviez fait couper votre barbe ?

R. Oui.

D. Après votre arrestation, vous avez refusé de répondre et vous n'avez fait d'aveux que quand vous avez été mis en présence de vos coaccusés. Vous avez alors reconnu que vous étiez l'auteur des deux explosions du boulevard Saint-Germain et de la rue de Clichy.

R. C'est vrai.

D. Non seulement cela, mais vous avez fait connaître votre passé. Dans ce passé, il y a deux faits que je vous prie d'indiquer à messieurs les jurés,

R. Je ne suis pas poursuivi pour cela ; je m'y refuse.

D. A l'instruction, vous en avez parlé spontanément.

R. C'est que je croyais être poursuivi pour cela.

D. Vous ne voulez plus en parler, mais moi j'ai le devoir d'en parler à MM. les jurés. Il faut qu'ils vous connaissent. C'était le 10 juin 1891. Vous avez tué pour le voler un vieillard qui habitait un ermitage isolé, à Chambles, près de Saint-Etienne. Vous avez étouffé ce malheureux vieillard, qui avait quatre-vingt-douze ans. Il vous suppliait de lui laisser la vie ; vous l'avez tué pour lui voler ses économies qui s'élevaient à 30,000 francs. On vous a arrêté et vous vous êtes évadé. Une femme avec laquelle vous viviez, a été condamnée, à raison de ces faits, pour complicité, à sept ans de travaux forcés. Le mois précédent, en mai 1891, vous aviez appris qu'on venait d'ensevelir une dame riche, la baronne de Rochetaillée. Vous avez, dans la nuit du 14 au 15 mai, escaladé le mur du cimetière ; vous êtes descendu dans le caveau. Vous supposiez sans doute qu'elle portait aux doigts des bijoux. Vous ne voulez non plus rien dire à cet égard.

R. Non, monsieur.

. . . . . .

D. Comment vous faisiez-vous appeler au moment où vous êtes arrivé à Saint-Denis.

R. Léon Léger.

D. Pourquoi ?

R. Parce que, étant poursuivi, j'avais tout intérêt à cacher mon nom.

D. Chez qui êtes-vous allé à Saint-Denis ?

R. Chez Chaumartin.

D. Le connaissiez-vous déjà ?

R. De nom seulement.

D. Pourquoi êtes-vous allé chez lui.

R. Parce que je savais que c'était un camarade et qu'il ne me demanderait pas trop d'explications.

D. On vous avait donné son adresse ?

R. Sans doute ; pour que je la sache, il faut bien qu'on me l'ait donnée. (Rires.)

D. Qui vous l'avait donnée ?

R. Si je m'en rappelais, je ne vous le dirais pas.

. . . . . .

D. Vous êtes arrivé en juillet à Paris. Le procès Decamps a eu lieu au mois d'août. Comment en avez-vous eu connaissance ?

R. Par des amis qui y étaient et par les journaux.

D. Quel est le sentiment qui vous a alors animé ?

R. Un sentiment de colère et d'indignation.

D. Pourquoi ?

R. Parce que M. le président Benoît avait

été, dans cette affaire, d'une partialité révoltante.

D. Vous n'étiez pas à l'audience?

R. Non, mais je l'ai su.

D. Et pour M. Bulot?

R. Pour M. Bulot également. Il avait requis la peine capitale contre Decamps qui est père de famille.

D. Parce qu'un homme est père de famille, ce n'est pas une raison pour que le ministère public ne requiers pas la peine de mort contre lui s'il l'a méritée.

R. Ce n'a pas été l'appréciation du jury.

D. Alors l'attitude de ces messieurs vous a exaspéré?

R. Et la police aussi. Après leur arrestation ils avaient été frappés et on ne leur a pas tenu compte des mauvais traitements qu'ils avaient subis. C'est ce qui m'a indigné contre M. Benoit et M. Bulot.

D. Messieurs les jurés apprécieront. Je ne vous en demande pas davantage sur le mobile. Vous avez alors conçu le désir de la vengeance?

R. Oui, monsieur le président.

D. L'affaire a été jugée le 28 août, et ce n'est que dans le cours du mois de mars que vous avez essayé de réaliser votre projet. Mais avant de rappeler comment les faits se sont passés, voulez-vous nous parler d'un vol de dynamite à Soisy-sous-Etiolles?

R. Non, je ne connais pas cela.

D. Vous n'y avez pas pris part?

R. Non.

. . . . . .

D. Vous en vouliez au commissaire de police?

R. Oui. Je vous ai dit pourquoi tout à l'heure. Decamps, Dardare et Léveillé avaient été enfermés au poste; les gardiens de la paix les ont frappés, jusqu'à ce qu'ils tombent inertes. On les avait mis dans l'impossibilité de se défendre.

D. Vous trouvez étrange que des agents, sur lesquels on tire, mettent leurs agresseurs dans l'impossibilité de nuire?

R. Mais, ce n'est pas au moment de l'arrestation que cela se passait; c'est plus tard, dans le poste, les agents se sont rués sur eux.

D. Comment le savez? Y étiez-vous?

R. Tout le monde le sait. Vous me rappeliez tout à l'heure mon passé: est-ce que vous y étiez? Je sais comment les gardiens de la paix se comportent; j'en sais quelque chose.

D. Vous n'avez pas donné suite à l'attentat de Clichy; pourquoi?

R. Parce que j'ai pensé qu'il fallait frapper plus haut.

. . . . . .

D. Comment, vous, qui êtes toujours plus soucoupe de défendre vos amis que de vous défendre vous-même, vous qui mettez une certaine générosité, comment ne l'avez-vous pas dit tout de suite?

R. Je n'ai pas voulu le dire.

D. Vous avez dit à l'instruction que vous aviez voulu d'abord essayer de tuer M. Benoit. Vous aviez un marteau et un pistolet pour cela.

R. Oui, monsieur.

D. Après l'explosion, vous n'avez pas été rejoint par Béala et Simon?

R. Je ne peux pas répondre; je ne m'en rappelle pas.

. . . . . .

D. Arrivons au dernier attentat, celui du 27. Racontez-nous ce qui s'est passé?

R. J'ai déjeuné et, ma valise étant prête, je me suis mis en route.

D. Quelle heure était-il?

R. Six heures vingt.

D. Qu'y avait-il dans la valise?

R. De la dynamite, de la sebastine, de la poudre et quelques capsules pour amorcer.

D. C'était un engin formidable.

R. (D'un ton goguenard): Oui, oui!...

D. Continuez.

R. J'ai pris l'omnibus et je suis descendu un peu avant la rue de Berlin; j'ai ouvert la valise sur le trottoir; je l'ai prise par les deux poignées et je suis entré; je suis monté au deuxième; j'ai déposé la valise et j'ai mis le feu aux mèches. Des cartouches s'étaient déplacées et je courais un grand danger en mettant le feu. Une étincelle de mon allumette et je partais avec la maison; mais je n'allais pas m'en aller, après être venu jusque-là, sans faire ce que j'avais à faire. Voilà tout.

D. Quelle était la longueur de la mèche.

R. Elle avait 90 centimètres de longueur.

D. L'explosion s'est produite: avez-vous su de suite quels en avaient été les résultats?

R. Non. Je ne l'ai su que par les journaux.

D. Vous avez su que cinq personnes avaient été blessées; que la maison était dans un état effroyable; que l'escalier s'était effondré.

R. J'ai su tout cela par les journaux. Avant de m'en aller, j'étais monté sur l'omnibus de Batignolles-Jardin-des-Plantes, qui passe rue de Clichy, afin de juger de l'effet de l'explosion, mais justement l'omnibus n'est pas passé devant la maison.

D. Vous avez été déjeuner?

R. Oui.

D. Dans un restaurant qui est devenu tristement célèbre, le restaurant Véry. Vous avez causé avec le garçon.

R. Oui, il se plaignait du service militaire. J'ai pensé qu'il y avait quelque chose à en faire. Oui, nous aimons à propager les idées de justice et, quand nous voyons des gens ignorants, nous cherchons à les éclairer.

D. Vous l'avez converti à vos idées?

R. Il faut croire que non.

D. Vous n'avez peut-être pas l'intention de soutenir ces théories devant le jury.

R. Certainement que si.

D. Vous le ferez si vous voulez, mais je ne discuterai pas avec vous. Je ne vous convertirais probablement pas et moi vous ne me convertiriez pas davantage.

R. Mais vous n'êtes pas seul ici.

. . . . . .

L'interrogatoire est terminé; le président demande à Ravachol: Avez-vous quelque chose à dire?

. . . . . .

R. J'ai à dire les motifs qui m'ont déterminé. C'est:

1° Parce que M. Benoit avait été trop partial; quand le jury avait, dans l'affaire Decamps-Dardare, demandé le minimum, M. Benoit a élevé la peine au maximum;

2° Parce qu'il n'a fait aucune attention aux violences exercées par les gardiens de la paix. On ne leur a pas seulement donné de l'eau pour laver leurs plaies.

Quant à M. Bulot, il avait demandé la peine de mort contre Decamps, qui est père de famille. J'ai voulu faire comprendre à tous ceux qui ont à appliquer des peines, qu'il fallait à l'avenir qu'ils soient plus doux. Quant aux victimes innocentes, je le regrette sincèrement. En ce moment, n'ai-je pas encore la douleur de voir sur le banc des accusés des personnes qui ont toute ma sympathie et qui ne sont là que parce qu'elles m'ont connu. L'anarchie sera une grande famille où le plus faible sera protégé par tous. Réfléchissez bien! Eh bien, je n'avais pas à hésiter devant les moyens à employer pour amener le triomphe de ces belles idées. Je voulais terroriser pour appeler l'attention sur nous, les vrais défenseurs des opprimés. J'ai dit.

D. Vous n'attendez pas de moi que je vous réfute?

R. Oh! non.

D. Seulement, je vous poserai une dernière question. Vous avez déclaré, à l'instruction, que, lorsque vous aviez été arrêté, vous aviez encore à votre disposition 270 ou 300 cartouches de dynamite. Je vous ai demandé à la Conciergerie où vous les aviez déposées. Vous n'avez pas voulu répondre. Je vous renouvelle ma question.

R. Je ne le dirai pas.

M. le procureur général. — A quel usage était destinée la strychnine qu'on a trouvée dans votre chambre?

Ravachol. — Ça, c'était l'imprévu.

M. le procureur général. — Était-ce aussi pour terroriser dans un but humanitaire.

Ravachol. — Je n'y avais pas pensé.

M. le procureur général. — Alors pourquoi aviez-vous ce poison.

Ravachol. — C'était un agent très dangereux. Il pouvait m'être utile de l'avoir à ma disposition.

M. le procureur général. — C'était une réserve, un en cas.

Ravachol. — Oui, c'était une réserve.

. . . . . .

Puis viennent les interrogatoires des autres compagnons et, pour terminer, la tirade du procureur général. Le verdict, nous le connaissons; il a été salué par Ravachol et Simon du cri de:

Vive l'Anarchie!

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

MARSEILLE.— L'autorité militaire vient d'arrêter et de mettre en cellule deux soldats du 141e de ligne connus pour leurs opinions anarchistes et convaincus d'entretenir des intelligences coupables.

* * *

LA SAINTE PROPRIÉTÉ

Un passant, le nommé Duparc, de Marly-le-Roi, a été soupçonné par les « massiers » ou gardes-champêtres de Nanterre d'en vouloir à leurs asperges. Ils l'ont tué à coups de serpe, et mutilé avec leurs sécateurs: on lui aurait ainsi coupé les orteils.

Toutes les félicitations de la magistrature!

En voilà qui ne sont pas anarchistes!

---

Les arrestations en masse recommencent. Preuve que le mouvement recommence aussi. La famine a secoué la torpeur des plus indifférents. Les imprimeries secrètes reparaissent, des proclamations se propagent par ci par là.

Au mois de mars passé, une imprimerie secrète a été découverte à Kazan. Fin mars, Alexieff et Ronina ont été arrêtés porteurs de proclamations terroristes, et Byelozeroff chargé des proclamations adressées aux paysans.

Nous ne connaissons que ces noms, mais c'est par plusieurs dizaines que comptent les arrestations. En février, on a fait des perquisitions chez le romancier « populariste » Zlatovratsky, ainsi que chez plusieurs employés du musée de la petite industrie villageoise du *Zemstvo* de Moscou.

La vie reprend un peu partout.

## Angleterre

Nos lecteurs savent que Mowbray, l'éditeur de la *Commonweal*, avait été arrêté le jour de la mort de sa femme et que le juge avait refusé de le mettre en liberté provisoire pour assister à l'enterrement.

On apprit cependant le lendemain que des anarchistes de toutes nationalités, ainsi que les clubs juifs de Whitechapel qui comptent un grand nombre de membres, s'étaient donné rendez-vous à cet enterrement qui allaient devenir une grande manifestation.

Alors, avec un empressement tout comique, on fit siéger le juge tout exprès le samedi, pour déclarer à Mowbray qu'il serait serait mis en liberté sous caution de 12,500 francs, et les policiers se

mirent à courir vers les amis de Mowbray, télégraphiant de tous côtés implorant des cautionnaires pour cette somme.

Bref, Mowbray fut mis en liberté, juste à temps pour rejoindre le convoi funèbre, suivi des drapeaux rouges des divers groupes.

La manifestation fut imposante.

Tout de même, Nicholl et Mowbray sont envoyés devant les assises pour excitation au meurtre.

Au fond, l'article imputé n'était pas beaucoup plus violent que tant d'autres, publiés précédemment.

C'était un cri de révolte contre les condamnations ignobles des camarades de Walsall, condamnés pour avoir suivi les avis de l'agent Coulon et de son chef Melville. Il conseillait l'action individuelle, de préférence aux complots, et demandait si le secrétaire d'Etat qui avait fait pendre ces jours-ci des braconniers, dont un est certainement innocent, et si Melville, qui travaille pour faire pendre des anarchistes, ont le droit de vivre ?

La bourgeoisie est d'ailleurs tellement effrayée des actes de Paris qu'elle demande qu'on étouffe par la fumée ces frelons ces guêpes, les anarchistes, et même les plus modérés de la presse encouragent le gouvernement à poursuivre tous les anarchistes en bloc. « Leur petit nombre devrait donner cette audace au gouvernement, — insinue l'organe en chef du parti libéral, le *Daily News*, se joignant ainsi aux cris furieux des conservateurs.

Ainsi il est certain que Nicholl, et probablement aussi Mowbray, seront condamnés en attendant de nouvelles rafles.

***

La manifestation à Londres a pris un caractère imposant, et on estime à près d'un demi-million le nombre d'ouvriers venus manifester au parc. L'entrain, l'enthousiasme en faisaient une manifestation imposante. Rien de semblable au manque d'enthousiasme que nous avions constaté il y a un an.

On se souvient que l'année passée, les intrigants marxistes, menés par l'intrigant en chef, le vieux renard Engels, s'étaient emparés de la manifestation. Ils avaient tout fait pour la faire échouer.

Cette fois-ci les *Trades Unions* les ont expulsés du Comité organisateur. Le Conseil général des environs a pris l'initiative de l'organisation et *trois fois plus* de travailleurs sont venus manifester. Personne n'a été exclu, pas même les marxistes, et tous ont eu leurs plateformes.

Cependant, il y a toujours eu des parias — les anarchistes — auxquels il ne fut pas permis d'amener leur wagonnette ni même de bâtir une plateforme en planches sous l'arbre de la Réforme, ainsi qu'ils l'avaient fait l'an passé.

Bons enfants toujours, les anarchistes ne s'en sont pas formalisés. Une caisse renversée, une table, ont suffi, et plus de 3,000 hommes se pressaient autour des deux plateformes : celle de l'*Autonomie* et du Berner Street Club, et celui de *Freedom* et du *Commonweal*.

Les travailleurs rentraient cependant avec tristesse. Quel déploiement de force ! Et quels seront les résultats ?

## Allemagne

La statistique plus ou moins complète des accidents survenus dans les mines et les usines de l'empire en 1889, fixe le nombre des victimes à 5,260 morts et 35,392 blessés. Est-il beaucoup de batailles plus meurtrières ?

*Incendies*. — Près de Frenczin, en Hongrie, les paysans ont mis le feu à la maison du bourgmestre, un affameur de ses administrés. — Pour la même raison, à la Guadeloupe, les nègres ont incendié l'usine de leur patron, le maire du Moule.

***

Pendant le courant de l'année 1891, le ministère public a intenté près de mille procès pour crimes de « lèse-majesté. »

(*Freiheit*).

## BOITE AUX ORDURES

L'armée est précisément, de toutes les institutions sociales, celle où l'on a réalisé, autant que la chose est possible en ce monde, le rêve de l'égalité parfaite. »

Francisque SARCEY.

***

*Il nous est impossible, à nous socialistes, de considérer le parti anarchiste comme un parti politique.* Les anarchistes qui introduisent des engins explosibles dans des immeubles habités, sont ou des aliénés, des fanatiques, des détraqués irresponsables incapables d'aucun raisonnement, ou des agents qui se couvrent du manteau révolutionnaire, pour accomplir d'infâme complots.

Vous pouvez l'écrire : *Je ne reconnais point aux anarchistes la faculté de raisonner logiquement*. Leurs apôtres les plus éminents — ceux qui sont capables d'écrire de très beaux ouvrages ou une excellente géographie — me paraissent des *déséquilibrés et non des hommes politiques*. Oh ! fit M. Vaillant, en s'agitant pour la première fois sur son siège de cuir, je comprends parfaitement la manœuvre de nos adversaires. Ils assimilent les anarchistes aux socialistes et les socialistes aux radicaux avancés. C'est ainsi qu'ils parviennent à excommunier et à bannir tout homme public qui n'est pas l'admirateur servile du régime actuel. Nos gouvernants savent fort bien maintenant qu'ils sont autorisés à toutes les répressions et sous couleur de mâter les dynamiteurs, on pourra au 1er Mai, vilipender les paisibles socialistes.

Pourtant, vous savez combien les principes socialistes et les principes anarchistes diffèrent. Leur antagonisme est évident. A l'heure actuelle, j'estime que les socialistes n'ont pas de plus grands ennemis que les anarchistes, justement parce qu'on peut, quand on n'est pas au courant des deux doctrines, confondre ceux-ci avec ceux-là. Les socialistes ne veulent rien détruire. *Bien au contraire*. Leur but est de chercher à s'emparer du pouvoir, de le reconstituer, d'abolir le salariat et le patronat, et de mettre fin à l'exploitation de la classe capitaliste. Mais leur parti est avant tout un parti d'organisation. Ils veulent substituer à un système social défectueux, un système plus rationnel, mais un système. Les anarchistes, fondamentalement, sont des désorganisateurs. Ils veulent tout abolir et ne rien remplacer. Ce sont des individualités dont la seule méthode politique est de pas en avoir.

Telles ont été les paroles de MM. Jules Guesde et Vaillant. Je les ai scrupuleusement rapportées. Nos lecteurs sont suffisamment éclairés pour en tirer une conclusion qui d'ailleurs découle d'elle-même.

(*Libre Parole*).

LE SOURD-MUET

## BIBLIOGRAPHIE

*Les Nègres de l'Afrique sus-équatoriale*, par A. Hovelacque, tome IX de la bibliothèque anthropologique, chez Lecrosnier et Babé, éditeurs, place de l'École-de-Médecine. C'est une description des mœurs, coutumes et caractère des différentes peuplades nègres. La conclusion qui s'en dégage que les nègres étaient sociables et hospitaliers avant d'avoir connu le blanc ; qu'ils sont en train de disparaître devant ce dernier, parce que la civilisation n'a su que les briser et non les éduquer.

## PETITE CORRESPONDANCE

K. rue du Rendez-Vous. — Merci, ne puis vous répondre, j'ai oublié le numéro de votre rue.

J. C. à Chaillou. — Ça va bien.

Le Compagnon Balassini Antonio fait savoir à ses amis que son adresse est rue Halfeld 45, Juiz de Fora Brésil.

T. E. à Toulon. — *Prise de Possession* épuisée. Que désirez-vous en place ?

E. B. à Carmaux. — Reçu. — Très bien.

## RECTIFICATION

Notre compagnon Elisée Reclus nous prie de démentir le récit d'une conversation qu'il aurait eue le Premier Mai avec un collaborateur du *Gaulois*. C'est là une histoire inventée de toutes pièces. Notre compagnon n'a reçu aucun reporteur et les paroles qu'on lui prête sont pure fantaisie.

Nous dirons à notre compagnon que c'est un peu de sa faute. Pourquoi diable a-t-il reçu naguère une première fois « *interviewer* ». Celui-ci a reproduit ses paroles par « à peu près ». Maintenant on lui en invente. Tant pis pour lui !

## La RÉVOLTE est en vente :

**Nice**

Zibelin, rue Macarini, 2.

**Barcelone**

N. March, place de Catalogne, près du café « XIX Siècle. »

**Béziers**

Kiosque Clarenton, en face le théâtre.
On y trouve également les autres journaux et brochures anarchistes.

**Toulon**

Mme Minuti, cours Lafayette.
Mme Burle, au bas du cours Lafitte.
M. Magand, rue de la République.
Mme Emile Goudy, libraire, rue Alézar.
A tous les kiosques du boulevard de Strasbourg.
Au Pont du Las, librairie, place de l'Eglise.
On trouve en même temps l' « Endehors, le « Père Peinard. »

**Charleville et Mézières**

La « Révolte » est criée dans les rues et portée à domicile par Thomassin, rue Colette, 10.

**à La Tour-du-Pin**

Chez Montgourdin, rue Sainte-Clair, 19.
On y trouve également le « Père Peinard » et les brochures anarchistes.

**à Montauban**

Mme Noémie Longuefosse, kiosque de la Bourse.

**à Angers**

Chez Bergette, kiosque des Grands Ponts

**à Marseille**

Chez Gauchon, kiosque à côté de l'Alcazar, cours Belzunce.
Chez Chabrolin, 16, rue Franchier.
Le compagnon Chabrolin porte à domicile. Les journaux anarchistes peuvent lui expédier quelques exemplaires.


## Vente en Gros
### DE LA RÉVOLTE

PARIS ET DÉPARTEMENTS

S'adresser à M. l'Administrateur du Journal

**La Révolte**

*140, rue Mouffetard, PARIS.*


*L'Imprimeur-Gérant* : H. HABERT.

Paris. — Impr. HABERT, 140, rue Mouffetard

CINQUIÈME ANNÉE N° 33 — DIX CENTIMES — DU 15 AU 21 MAI 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Nous prévenons les camarades que les dernières communications doivent nous être adressées, au plus tard, le mardi matin.*

## Le 1er Mai

Que dire d'une société qui, chaque année aux approches du 1er Mai, subit un ébranlement aussi profond que celui que nous venons de voir en Europe? Une société que le peuple dans la rue effraie au point de voir une révolution dans chaque ressemblement, et que quelques hommes, ne craignant pas de risquer leur vie, peuvent mettre sens-dessus-dessous par quelques explosions?

C'est que cette société ne se tient plus que par la force; que la force ne tient plus debout que par un accident; et qu'un accident suffirait pour la faire débander. Quant aux idées, aux sentiments, aux habitudes de penser et d'agir qui font la vraie force des sociétés — elles n'existent plus, elle ont été sapées par la critique de tous les jours, — critique faite par tout le monde, à chaque instant, chacun dans sa sphère, étroite ou large, superficielle ou profonde.

Et c'est précisément ce que les classes gouvernantes ne peuvent crée, ne peuvent comprendre. Elles l'entrevoient peut-être, elles n'osent se l'avouer.

— « De grâce, laissez-les manifester » dit-on en Angleterre « Par tous les moyens, facilitez-leur leur promenade, mettez la police — toute la police de la cité, — à leurs ordres, prévenez tout encombrement, tout ce qui pourrait les mettre de mauvaise humeur. Car, si ce demi-millions d'opprimés se met seulement de mauvaise humeur, c'en est fini; ce sera la révolution.

Et c'est vrai. La bonne humeur des foules, seule, a empêché que la fête ne se transformât en une bataille, dans laquelle la troupe aurait refusé d'intervenir. Chacun sentait que si, sur un point quelconque, la foule s'était fâchée, — police, municipalité, parlements, palais et docks allaient être envahis. Et pour avoir raison de la foule il eût fallu accumuler des centaines de cadavres, ce que la troupe mécontente aussi, aurait presque certainement refusé de faire.

A Paris, en France, on a essayé d'un autre truc. On a aussi la troupe en si grand nombre qu'au moindre conflit, le sang eût coulé à flots. Et Paris a répondu par une grève immense. On s'est passé tacitement le mot d'ordre de ne pas sortir du tout dans la rue. Paris ne descend dans ses rues que lorsqu'il s'en sent le maître. Et il hésite encore de donner le coup de balai définitif aux trafiquants qui le gouvernent, pensant toujours que ce serait ouvrir les portes de la France aux envahisseurs. Paris ne se fie pas trop au révolutionnarisme de Berlin; il se demande si ces révolutionnaires ne vont pas endosser l'uniforme, le jour où il y aura moyen de se ruer sur la France — et les déclarations aménistes des chefs social-démocrates ne sont pas faites pour le rassurer.

Paris, Lyon, La France en général, ne voient pas encore bien le courant profond qui mine, l'Allemagne impériale et qui, bientôt, écartant les chauvins socialistes et autres, donnera le coup de balai à l'empire, le jour où on apprendra à Berlin que la révolution a commencé à Paris. Et cependant, ce courant existe. Ni l'ouvrier allemand, ni même le petit bourgeois ne veulent la guerre: ils veulent la république — les uns, pour faire des essais de socialisme, les autres — pour se débarasser d'un officier folâtre qui les agace.

Même situation en Autriche. Par inertie, l'empire se maintient encore. Mais il est condamné, et il n'y a pas jusqu'au très connu intriguant Blowitz, toujours bien renseigné, qui ne lui ait déja chanté sa litanie.

Et quant aux deux péninsules, ibériques et italiennes, les gouvernants eux-mêmes ne savent plus comment et pourquoi leur règne existe encore. De fait, il n'existe plus; il n'est plus qu'un fantoche debout au milieu des ruines.

Encore un ou deux ébranlements comme celui que ces Etats viennent de subir; encore une seule poussée double — des masses d'un côté et des tirailleurs de l'autre — comme celle qui s'est faite ce printemps, et le tout craquera fatalement.

## Les Explosions

Une chose frappante s'est produite à l'égard des dernières explosions.

Les insultes ont plu sur les anarchistes, c'était inévitable. Mais tout le temps elle se mêlaient, jusque dans la presse anti-bourgeoise, à des signes de respect.

A côté des Guesde et des Maxime du Camp qui en parlaient l'écume à la bouche et le venin sur les lèvres, — on voyait les Zola déclarer: « — Les voilà, les poètes, toujours exaltés, « réellement bons, généreux par-dessus tout. « Et ils sont tous comme ça, même les plus « obscurs, » Et « ceux du procès » ?...

« Eh bien, osons le dire, ce sont aussi des « bons, des généreux, d'une bonté impulsive « — inconsciente, soit, — mais leur mobile « est désintéressé: ils veulent détruire pour « arriver plus vite à ce règne de Justice qu'il « croient de demain. »

*Figaro* du 5 avril.

C'est que si les Liebneckt les Lafargue, et les Andrieux croient dans leur foi inébranlable en la police, — maintenir l'ordre « bourgeois » en arrêtant les anarchistes, — les plus intelligents des bourgeois, sans parler de la masse ouvrière, ont compris que les explosions, ne sont que l'expression d'un sentiment profond qui s'empare de la masse ouvrière.

Le terrorisme ne fait pas les révolutions. Il faut le peuple dans la rue pour une Révolution Plus que cela, érigé en système, comme le terrorisme de 1793 ou celui des terroristes russes, il est condamné à mourir bien avant qu'il ait atteint son but. Fatalement, il amène le torroriste à croire qu'il y ait besoin d'ebranler le peuple, toujours si lent à se mettre en mouvement.

Mais, quel que soit l'effet immédiat des actes terroristes — *et cet effet dépend entièrement de l'état des esprits* dans la société et de la façon dont elle interprète chaque acte terroriste — il est certain que quand le terrorisme vient d'un milieu onvrier, il témoigne une chose.

C'est que *l'homme* se révolté en lui. C'est que tout l'ensemble de son existence pèse sur lui, lui devient insupportable, le pousse à mettre sa vie en jeu plutôt que de la supporter telle quelle.

Ce n'est plus l'ouvrier révolté de son exploitation: celui-ci brise la machine, met le feu a l'usine, tire sur son contre-maître ou son patron, si sa révolte est profonde. Il fait grève, il manifeste, il engage « la lutte de classe. »

Ce n'est plus, le gouverné, révolté de l'injustice de tel employé qui se venge sur lui en le frappant.

C'est le révolté contre la société entière, contre tout son ensemble: contre le privilège du bourgeois, qui le révolte à chaque jour; contre le privilège du bien-être; contre le privilège de l'éducation qui se dresse devant lui à chaque pas de sa vie; contre les privilèges accumulés dans le cours des siècles en faveur des classes dirigeantes.

Et c'est ainsi que la masse du peuple français a compris les explosions de Paris, de Liège, de Hongrie et d'Espagne. On leur a pardonné jusqu'aux victimes innocentes — encore, comme à Bellecour des travailleurs, toujours des travailleurs! — on n'a n'y a vu que le paria de la société, révolté contre tous ses privilèges.

Aux anarchistes de ne pas abuser de ce sentiment des masses. Erigé en *système*, le terrorisme cesserait d'être ce qu'il a été jusqu'à présent, — un acte de révolte de l'individu contre tout un régime qui l'obsède.

Et il ferait oublier l'autre élément, — le grand, le seul qui fasse les révolutions — les masses, les foules dans la rue.

# LA CONQUÊTE DU PAIN

De la *Conquête du pain* (1) de notre collaborateur Kropotkine, nous détachons la préface où notre ami Reclus présente le livre au lecteur. Nous donnons ce morceau, pensant que c'est le meilleur article bibliographique que nous puissions en faire.

Pierre Kropotkine m'a demandé d'écrire quelques mots en tête de son ouvrage et je me rends à son désir, tout en éprouvant une certaine gêne à le faire. Ne pouvant rien ajouter au faisceau d'arguments qu'il apporte dans son œuvre, je risque d'affaiblir la force de ses paroles. Mais l'amitié m'excuse. Alors que pour les « républicains » français le suprême bon goût est de se prosterner aux pieds du tsar, j'aime à me rapprocher des hommes libres qu'il ferait battre des verges, qu'il enfermerait dans les oubliettes d'une citadelle ou pendre dans une cour obscure. Avec ces amis, j'oublie un instant l'abjection des renégats qui s'enrouaient dans leur jeunesse à crier : Liberté, Liberté ! et qui s'appliquent maintenant à marier les deux airs de la *Marseillaise* et de *Boje Tsara Krani*.

Le dernier ouvrage de Krpotkine, les *Paroles d'un Révolté*, se livrait surtout à une critique ardente de la société bourgeoise, à la fois si féroce et si corrompue, et faisit appel aux énergies révolutionnaires contre l'Etat et le régime capitaliste. L'ouvrage actuel, faisant suite aux *Paroles*, est de plus paisible allure. Il s'adresse aux hommes de bon vouloir qui désirent honnêtement collaborer à la transformation sociale, et leur expose suivant les grands traits les phases de l'histoire imminente qui nous permettront de constituer enfin la famille humaine sur les ruines des banques et des Etats.

Le titre du livre : *La Conquête du Pain* doit être pris dans le sens le plus large, car « l'homme ne vit pas de pain seulement. » A une époque où les généreux et les vaillants essaient de transformer leur idéal de justice sociale en réalité vivante, ce n'est point à conquérir le pain, même avec le vin et le sel, que se borne notre ambition. Il faut conquérir aussi tout ce qui est nécessaire ou même simplement utile au confort de la vie; il faut que nous puissions assurer à tous la pleine satisfaction des besoins et des jouissances. Tant que nous n'aurons pas fait cette première « conquête », tant qu'il « y aura des pauvres avec nous », c'est une moquerie amère de donner le nom de « société » à cet ensemble d'êtres humains qui se haissent et qui s'entre-détruisent, comme des animaux féroces enfermés dans une arène.

Dès le premier chapitre de son ouvrage, l'auteur énumère les immenses richesses que l'humanité possède déjà et le prodigieux outillage de machines qu'elle s'est acquis par le travail collectif. Les produits obtenus chaqun année suffiraient amplement à fournir le paie à tous les hommes, et si le capital énorme de cités et de maisons, de champs labourables, d'usines, de voies de transport et d'écoles devenait propriété commune au lieu d'être détenu en propriétes privées, l'aisance serait facile à conquérir : les forces qui sont à notre disposition seraient appliquées, non à des travaux inutiles ou contradictoires, mais à la production de tout ce qu'il faut à l'homme pour l'alimentation, le logement, les habits, le confort, l'étude des sciences, la culture des arts.

Toutefois la reprise des possessions humaines, l'expropriation, en un mot, ne peut s'accomplir que par le communisme anarchique : il faut détruire le gouvernement, déchirer ses lois, répudier sa morale, ignorer ses agents, et se mettre à l'œuvre en suivant sa propre initiative et en se groupant selon ses affinités, ses intérêts, son idéal, et la nature des travaux entrepris. Cette question de l'expropriation, la plus importante du livre, est aussi l'une de celles que l'auteur a traitées avec le plus de détails, sobrement et sans violence de paroles, mais avec le calme et la netteté de vision que demande l'etude d'une révolution prochaine, désormais inévitable.

C'est après ce renversement de l'Etat que les groupes de travailleurs affranchis, n'ayant plus à peiner au service d'accapeurs et de parasites, pourront se livrer aux occupations attrayantes de labeur librement choisi et procéder scientifiquement à la culture du sol et à la production industrielle, entremêlée de récréations données à l'étude ou au plaisir. Les pages du livre qui traitent des travaux agricoles offrent un intérêt capital, car elles racontent des faits que la pratique a déjà contrôlés et qu'il est facile d'appliquer partout en grand, au profit de tous et non pas seulement pour l'enrichissement de quelques-uns.

Des plaisants parlent de la « fin de siècle » pour railler les vices et les travers de la jeunesse élégante ; mais il s'agit maintenant de bien autre chose que de la fin d'un siècle ; nous arrivons à la fin d'une époque, d'une ére de l'histoire. C'est l'antique civilisation toute entière que nous voyons s'achever. Le droit de la force et le caprice de l'autorité, la dure tradition juive et la cruelle jurisprudence romaine ne nous imposent plus ; nous professons une foi nouvelle, et dès que cette foi, qui est en même temps la science, sera devenue celle de tous ceux qui cherchent la vérité, elle prendra corps dans le monde des réalisations, car la première des lois historiques est que la société se modèle sur son idéal. Comment les défenseurs de l'ordre suranné des choses pourraient-ils le maintenir ? Ils ne croient plus ; n'ayant plus ni guide ni drapeau, ils combattent au hasard. Contre les novateurs ils ont des lois et des fusils, des policiers à gourdins et des parcs d'artillerie, mais tout cela ne peut faire équilibre à une pensée, et tout l'ancien régime de bon plaisir et de compression est destiné à se perdre bientôt dans une sorte de préhistoire.

Certes, l'imminente révolution, si importante qu'elle puisse être dans le développement de l'humanité, ne différera point des révolutions antérieures en accomplissant un brusque saut : la nature n'en fait point. Mais on peut dire que, par mille phénomènes, par mille modifications profondes, la société anarchique est depuis longtemps en pleine croissance. Elle se montre partout où la pensé, libre se dégage de la lettre du dogme, partout où le génie du chercheur ignore les vieilles formules, où la volonté humaine se manifeste en actions indépendantes, partout où des hommes sincères, rebelles à toute discipline imposée, s'unissent de leur plein gré pour s'instruire mutuellement et reconquérir ensemble, sans maître, leur part à la vie et à la satisfaction intégrale de leurs besoins. Tout cela c'est l'anarchie, même quand elle s'ignore, et de plus en plus elle arrive à se connaître. Comment ne triompherait-elle pas, puisqu'elle a son idéal, et l'audace de sa volonté, tandis que la foule de ses adversaires, désormais sans foi, s'abandonne à la destinée, en criant « Fin de siècle ! Fin de siècle ! »

La révolution qui s'annonce s'accomplira donc, et notre ami Kropotkine agit en son droit d'historien en se plaçant déjà au jour de la révolution pour exposer ses idées sur la reprise de possession de l'avoir collectif dû au travail de tous et en faisant appel aux timides, qui se rendent parfaitement compte des injustices régnantes, mais qui n'osent pas se mettre en révolte ouverte contre une société de laquelle mille liens d'intérêts et de traditions les font dépendre. Ils savent que la loi est inique et menteuse, que les magistrats sont les courtisans des forts et les oppresseurs des faibles, que la conduite régulière de la vie et la probité soutenue du labeur ne sont pas toujours récompensées par la certitude d'avoir un morceau de pain, et que la cynique impudence du boursicotier, l'âpre cruauté du prêteur sur gages sont de meilleures armes que toutes les vertus pour la « conquête du pain » et du bien-être ; mais au lieu de régler leurs pensées, leurs vœux, leurs entreprises, leurs actions d'après leur sens écrivé de la justice, la plupart s'enfuient dans quelque impasse latérale pour échapper aux dangeas d'une franche attitude. Tels les néo-religieux, qui ne pouvant plus confesser la « foi absurde » de leurs péres, s'adonnent à quelque mystagogie plus originale, sans dogmes précis et se perdant en un brouillard de sentiments confus : ils se feront spiritistes, rose-croix, boudhistes ou thaumaturges.

Disciples prétendus de Cakyamouni, mais sans se donner la peine d'étudier la doctrine de leur maître, les messieurs mélancoliques et les dames vaporeuses feignent de chercher la paix dans l'anéantissement du nirvana.

Mais puisqu'elles parlent sans cesse de l'idéal, que ces « belles âmes » se rassurent.

Etres matériels que nous sommes, nous avons il est vrai, la faiblesse de penser à la nourriture, car elle nous a manqué souvent ; elle manque maintenant à des millions de nos frères slaves, les sujets du tsar, et à des millions d'autres encore ; mais par delà le pain, par delà le bien être et toutes les richesses collectives que peut nous procurer la mise en œuvre de nos campagnes, nous voyons surgir au loin devant nous tout un monde nouveau dans lequel nous pourrons pleinement nous aimer et satisfaire cette noble passion de l'idéal que les amants éthérés du beau, faisant fi de la vie matérielle, disent être la soif inextinguible de leur âme !

Quand il n'y aura plus ni riche, ni pauvre, quand le famélique n'aura plus à regarder le repu d'un œil d'envie, l'amitié naturelle pourra renaître entre les hommes, et la religion vague qui dessine des images fuyantes sur les vapeurs du ciel.

La révolution tiendra plus que ses promesses ; elle renouvellera les sources de la vie en nous lavant du contact impur de toutes les polices et en nous dégageant enfin de ces viles préoccupations de l'argent qui empoisonnent notre existence. C'est alors que chacun pourra suivre librement sa voie : le travailleur accomplira l'œuvre qui lui convient ; le chercheur étudiera sans arrière-pensée ; l'artiste ne prostituera plus son idéal de beauté pour son gagne pain et tous désormais amis, nous pourrons realiser de concert les grandes choses entrevues par les poètes.

Alors sans doute on se rappellera quelquefois les noms de ceux qui, par leur propagande dévouée, payée de l'exil ou de la prison, auront préparé la société nouvelle. C'est à eux que nous pensons en éditant la *Conquête du Pain* ils se sentiront quelque peu fortifiés en recevant ce témoignage de la pensée commune à travers leurs barreaux ou sur la terre étrangère. L'auteur m'approuvera certainement si je dédie son livre à tous ceux qui souffrent pour la cause, et surtout à un ami bien cher dont la vie tout entière fut un long combat pour la justice. Je n'ai point à dire son nom en lisant ces paroles d'un frère, il se reconnaîtra aux battements de son cœur.

E. R.

(1) 1 vol. 2 75 ; en vente chez Tresse et Stock place du Théâtre Français, 8.

# LES UTOPIES ANARCHISTES

Nous insérons avec plaisir l'article suivant, que nous ont remis des étudiants en médecine désireux de contribuer à la propagande anarchiste.

Les récentes explosions de dynamite ont jeté la panique parmi la classe bourgeoise, car elle a enfin commencé à comprendre qu'il y avait sous ces attentats successifs autre chose que l'œuvre d'un cerveau dangereux. Sa vieille carcasse usée craquant de toute part, affolée, elle essaie de lutter désespérée, et dans les spasmes de sa hideuse agonie, elle arrête en masse des citoyens dont le seul crime est de rêver une société vraiment libre, où chacun aura le droit à la vie et au maximum du bien-être possible. « Aux armes! crie-t-elle; sus à l'Anarchie! Guerre à ces redoutables faiseurs de théories idiotes et d'utopies irréalisables! »

Utopies? Mais, ô trop honnêtes bourgeois, permettez-moi donc une question? Transportons-nous un instant chez ces peuplades encore primitives et qui ne connaissent pas les bienfaits de votre civilisation capitaliste; nous leur dirons : « il existe quelque part une société dans laquelle une partie vit bien, ne fait rien et tient sous sa domination la seconde partie, beaucoup plus considérable, qui travaille, produit et crève de faim; trouvez-vous cela normal, qu'en pensez-vous? »

« Mais, c'est impossible, dira le sauvage dans sa logique pleine de simplicité une telle société ne saurait exister : c'est une utopie! »

Mais allons plus loin. Vous dites que l'Anarchie est un rêve irréalisable, je dis, au contraire, que l'Anarchie, cette société dans laquelle chacun prendra selon ses besoins et produira selon ses forces, sans ordre venus d'individus privilégiés; à son gré, suivant la libre impulsion de son tempérament et n'obéissant à d'autre autorité qu'à la sienne propre, cette société, dans laquelle il n'y aura plus besoin de lois, est non seulement possible, mais encore nécessaire et fatale.

En effet, malgré des préjugés accumulés depuis des siècles, en dépit de théories résultant de l'observation incomplète des faits, l'homme libre est bon et ne saurait être que bon. Oh! j'entends déjà l'éternelle litanie : et les crimes, et les vols, et les passions, etc.? Mais les crimes, les vols, c'est vous, bourgeois, qui les commettez et les provoquez. Vous les commettez en condamnant à la misère, à la mort même l'ouvrier que vous exploitez et qui use ses forces pour vos plaisirs, vous les provoquez en étalant, dans votre merveilleuse société, le luxe le plus effréné à côté de la misère la plus noire. Et vous vous étonnez qu'un individu qui voit, le ventre creux, le tableau de votre heureuse paresse, se révolte et éprouve le désir si naturel de jouir aussi? Vous vous étonnez qu'un être humain, courbé tout le jour sous le poids du travail, veuille enfin profiter des richesses qu'il produit? Vous vous étonnez même qu'un ouvrier jeté hors du travail par le développement colossal du machinisme, vole, que dis-je, vous reprenne si justement le morceau de pain qui doit assouvir la faim qui le tracasse! Et vous dites que l'homme est mauvais! Je trouve, au contraire, qu'il faut à l'homme une rude dose de patience et une nature vraiment bonne pour que, dans la société actuelle, on n'ait pas à enregistrer un nombre plus considérable de meurtres ou de vols. Or, supposez une société dans laquelle chaque citoyen produit librement sans autre loi que la loi naturelle, dans laquelle il pourra exercer son industrie sur une propriété commune, où en un mot il pourra, sans contrainte, sans qu'un bureau de statistique lui impose un nombre fixe d'heures de travail, se livrer à telle occupation qui lui plaira en s'aidant des moyens que la science mettra à sa disposition, croyez-vous à la possibilité du crime et du vol dans une pareille société! Voler, à quoi bon et à qui? personne ne possédant rien et tous ayant le même droit à la vie et au bien-être? Considéré à ce point de vue, l'homme est donc bon. Et, d'ailleurs, comment voulez-vous que l'homme soit mauvais quand vous l'aurez amené à une Société libre, c'est-à-dire, bonne? L'homme peut-il être foncièrement mauvais? Non, évidemment; car l'homme s'aime et, par suite, cherche son plus grand bien. Or, qu'est-ce que le bien pour l'homme, comme pour tout organisme, d'ailleurs? C'est le développement normal de toutes ses parties, avec tout ce qui peut le mieux favoriser ce développement. Mais les conditions nécessaires à ce développement sont justement ces qualités qu'on se plaît trop souvent à nier à l'homme, je veux dire la bonté et la solidarité. En effet, si l'homme n'est pas bon, il luttera contre son semblable d'où il résultera fatalement la ruine de la Société humaine; et croyez-vous qu'un organisme quelconque puisse ainsi posséder en lui-même un germe qui doive le détruire? Ce serait contraire au principe de la conservation. Et cette tendance à la conservation existe partout; dans la matière inanimée elle se manifeste aussi bien que chez l'être organisé. L'humanité ne peut mourir; elle ne peut qu'évoluer vers le bien, que progresser en se transformant sans cesse.

Si l'homme n'avait pas à lutter contre la nature qui l'entoure, s'il n'avait pas besoin de dompter les forces de cette nature pour les utiliser, il pourrait alors se développer librement et se passer de ce sentiment si nécessaire de la solidarité. Mais il n'en n'est pas ainsi et, pour vivre heureux, l'homme a besoin de s'unir, de s'associer pour l'existence. L'homme seul ne peut rien : la solidarité est un principe essentiel à sa vie. Plus tard, peut être, avec les progrès merveilleux de la science. Mais je m'arrête, craignant de tomber dans de véritables utopies. Quoiqu'il en soit, l'homme possède en lui, intimement lié à sa nature même, ce besoin de société qui se manifeste dans les moindres actes de son existence; il est naturellement porté vers son semblable, car il sent que, seul, il est impuissant et que la solidarité est le principe même de sa vie et de son développement. Ce serait une erreur de considérer l'homme comme un tout évoluant au milieu d'autres individus : le tout, c'est l'humanité entière dont chaque homme est une partie. Et dans ce vaste tout, luttant sans cesse contre les forces de la nature qui l'environne, chaque partie apporte son contingent de force et d'intelligence, se désintéressant inconsciemment au profit de la collectivité (1) et bénéficiant, d'autre part, du total des forces et du bien-être de la collectivité. L'équilibre tend sans cesse à s'établir, et les Sociétés Grecques et Romaines ont dû céder au tout une partie de leur civilisation trop avancée. De même la Société capitaliste actuelle est appelée fatalement à rendre à tous les richesses qu'elle détient depuis si longtemps à son profit. Vouloir faire d'un individu ou d'une classe d'individus un tout désintéressement du vote des hommes on luttait contre eux, est une chose impossible et contraire aux lois de la biologie. Sa vraie lutte pour la vie ne saurait être celle d'un individu contre un autre, mais bien l'accord spontané pour le combat contre les nécessités de la vie, contre la nature que l'homme doit utiliser pour un plus grand bien.

L'homme ne saurait donc être mauvais, et la théorie anarchiste, fondée sur ce principe même du bien, loin d'être une utopie, est une nécessité inhérente à la nature humaine.

Elle est fatale, car la Société évolue et se perfectionne sans cesse; courant sans que rien puisse l'arrêter vers une Société meilleure.

Vouloir enrayer ce mouvement ou le canaliser au profit de quelques-uns, c'est là l'utopie.

Nous souhaitons que la classe capitaliste ouvre les yeux et finisse par le comprendre.

(1) Il nous semble que l'argument ici est mal présenté : L'individu ne doit pas se désintéresser au profit de la collectivité; celle-ci doit être organisée de façon à ce que tous les individus qui la composent, trouvent leur propre bonheur dans son évolution normale. M. D. L. R.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — La 10e chambre correctionnelle vient de condamner les compagnons Simon et Mathieu à 5 ans de prison pour vol et recel de marchandises, soi-disant soustraites à Mme Viard; les deux compagnons étaient poursuivis sur la dénonciation de cette dernière.

Or, il a été surabondamment prouvé que, si Simon et Mathieu avaient déménagé les marchandises en question, ce n'était qu'en qualité d'employés de Mme Viard est sur les ordres de celle-ci qui, se voyant sur le point de faire faillite, voulait mettre une partie de son avoir hors de la portée des créanciers. Mais, intimidée par ces derniers qui avaient eu vent de ses agissements, cette misérable femme ne craignit pas, pour se dégager, de lancer contre nos camarades, une accusation de vol que la magistrature s'empressa d'accueillir, heureuse de trouver un prétexte pour se venger des anarchistes.

La magistrature nous a trop habitués à ses déni de justice, envers les anarchistes, pour que nous nous indignions outre mesure de celui-ci; nous savons trop bien que les lois que l'on invoque contre nous, ne sont que le résultat de la force, pour protester contre leur violation par ceux-là même qui se prétendent chargés de les défendre. Mathieu et Simon anarchistes sont frappés parce qu'ils sont anarchistes; la magistrature se venge des transes qu'elle a éprouvées. Quand donc la masse comprendra-t-elle que ceux qui nous gouvernent et nous jugent ne sont que des hommes comme les autres et que les droits qu'ils s'arrogent ne dérivent que de la force que la masse exploitée est assez bête pour leur prêter.

## Belgique

Morlanwelz, 6 mai.

Comme je vous l'ai écrit dans une précédente correspondance, nous avons beaucoup de tracasseries. Depuis les dernières perquisitions nous sommes l'objet d'une surveillance constante qui tourne au ridicule et qui nous cause de grands ennuis. Pour les choses les plus mesquines on est appelé au commissariat de police ou chez le juge d'instruction, et tout cela dans l'espoir d'obtenir des renseignements pour établir une instruction d'où il résulterait que nous aurions comploté avec les anarchistes de Paris.

La police a reçu l'ordre de visiter trois fois par semaine toutes les auberges, et c'est avec un soin jaloux qu'elle s'acquitte de cette besogne.

Cela ne suffit pas encore, notre ami Pintelon, qui travaille à Chapelle-lès-Herlaimont, est surveillé d'une façon spéciale. Dès qu'il manque un jour ou seulement une heure à son travail, son patron est obligé d'en avertir le commissaire de police.

Avez-vous vu Mathieu? Il paraît qu'on le voit partout et qu'on ne le trouve nulle part; aussi toute la rousse est-elle sur les dents, de tous côtés on est sur sa piste.

Un dégoûtant personnage de Bruxelles a avisé la police que notre camarade Pintelon logeait avec Mathieu chez les frères Dumont, quartier Wairaux, à Morlanwelz; ce mouchard ignore sans doute que depuis longtemps déjà les frères Dumont ont changé de domicile et que Pintelon loge à l'auberge depuis plus de six mois; cela a causé bien des ennuis à plusieurs personnes.

Les gendarmes rôdent partout afin de dénicher Mathieu qu'on s'obstine à croire être à Morlanwelz; dimanche dernier les pandores ont visité toutes les issues de l'auberge où habite Pintelon; il doit y avoir là, probablement quelque souterrain mystérieux dont les portes ne s'ouvrent qu'au moyen de mots cabalistiques.

Qu'ils cherchent donc — et ils chercheront longtemps, car Mathieu est roublard et ne sera pas assez niais de se jeter dans la gueule du loup.

Malgré toutes ces tracasseries, nous continuerons à proclamer hautement nos idées au sujet des revendications sociales et nous propagerons l'anarchie de toutes nos forces.

Les derniers événements nous ont amené un grand nombre de proscrits qui sont dans une profonde misère; nous nous sommes décidés à faire quelques petites collectes à leur profit. Ces collectes ont produit de quoi soulager, momentanément, hélas! ces dignes camarades, victimes de la cause de la justice et du droit.

(*L'homme libre*).

## États-Unis

Notre ami John Most vient enfin d'être rendu à la liberté précaire, car évidemment les bourgeois qui, sous maintes raisons ou maints prétextes, lui ont déjà fait subir neuf années de prison sont aux aguets pour trouver une nouvelle occasion de l'enfermer. N'importe, notre ami est toujours sur la brèche. Il a recommencé son travail de rédaction

hebdomadaire dans la *Freiheit* et annonce sa collaboration prochaine à un organe quotidien du *Communisme anarchiste*. A ce propos il sera peut-être utile d'exposer sa manière de voir au sujet de la propagande par le fait :

« Je l'ai dit cent fois et je le répète encore, c'est qu'il n'y a pas d'erreur plus grande que de s'imaginer un acte de violence quelconque comme étant un acte de propagande sans examiner quand comment et contre qui cet acte s'accomplit. Tout acte à effet utile doit être accueilli avec approbation par une partie considérable du prolétariat.

« S'il n'en est pas ainsi, ou même si l'acte provoque l'aversion des prolétaires sur lesquels il devrait agir, alors le résultat est le contraire de celui que l'on cherchait au lieu de gagner des adhérents il repousse ceux qui s'approchaient de nous, au lieu d'être un acte propulsif, il devient un acte répulsif. Chaque homme qui veut agir par la propagande active, assume donc une grande responsabilité ; il doit étudier l'acte non-seulement en lui-même mais aussi dans ses conséquences et dans l'influence qu'il exercera sur l'ensemble de l'opinion. »

## QUE FERONT-ILS

Après quinze jours de détention, 30 compagnons viennent d'être mis en liberté, il convient d'ajouter qu'ils restent à la disposition des différents juges d'instruction, en prévision du procès prochain.

Procès ou non, la façon d'agir derrière nous a pleinement renseigné à ce sujet, anarchistes nous sommes pour la vie à la *disposition* des juges d'instruction.

Reste à savoir s'il conviendra toujours aux compagnons de faire la causette avec ces Messieurs.

Onze compagnons sont gardés, et comparaîtront prochainement aux assises, tombant, paraît-il, sous un calembourg du Code pénal portant numéro — poursuivant et punissant les bandes de brigands — nous sommes heureux d'en ignorer la rédaction.

Que feront-ils ?

Nous ne craignons pas de déclarer à l'avance que ce procès laissera bien calme nos amis, la bourgeoisie si elle y tient absolument gardera pour elle sa conviction que nous sommes des brigands etc., etc., mais elle nous facilitera une fois de plus l'occasion de dire au peuple ce que nous voulons pour lui. La Fontaine nous a conté la fable, des *amis maladroits*, encore cette fois ce n'est pas pour nous l'apologue ; il n'est question que d'ennemis.

## MŒURS JOURNALISTIQUES

Le *World*, dans des articles visant J. Most avait par suite de ses calomnies provoqué l'arrestation de notre ami, et sa condamnation.

Comme nos amis le savent il vient de sortir de prison.

Le *World* informe celui qu'il a désigné à la justice de son pays à une collaboration, mettant une colonne à son entière disposition, cette nouvelle vient de loin, mais nous n'avons pas besoin d'ajouter, que ce *petit commerce* existe partout. Evidemment les façons de faire diffèrent, on n'en est pas à une *idée fructueuse* près dans ce monde là.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Levallois. — Samedi 14 mai 1892. Réunion des anarchistes de Levallois et des environs, salle Mezette, 108, rue de Gravel.

Ordre du jour : Moyens de venir en aide aux camarades prisonniers. Organisation d'une soirée familiale le 21 mai.

***

Groupe de propagande anarchiste. Réunion le mercredi et samedi à 8 h. et demie, aux Caves, 104, rue Oberkampf et les dimanches soirées familiales à 8 heures et demie du soir.

***

Tous les compagnons de Saint-Ouen, Saint-Denis, Clichy, Levallois, Asnières et toute la banlieue sont invités à la réunion qui aura lieu le samedi 14 mai, à 8 h. 1/2, salle Mézesette, 86, rue Gravelle, à Levallois.

***

Le mardi soir, l'*Union des Peuples*, rue Mouton-Duvernet, 27.

Ordre du jour : 1° Congrès hygiénique ; 2° Congrès général des sociétés féministes. — Discours, musique et chants par les citoyens Pierre Parl, Achille Le Roy, Dufourny, etc.

***

Arras. — Il y avait ici trois perquisitions à faire et trois mandats d'amener. — Les perquisitions ont été faites mais les mandats non employés, j'ai d'abord eu la première visite, ensuite Damiens. — Entre deux on est allé chez Procope, — seulement, les policiers étaient si bien renseignés qu'ils cherchaient Charles mort depuis octobre. Ils sont arrivés chez lui au moment ou on allait opérer le père. Au lieu de faire connaître leurs pouvoirs et qu'ils cherchaient comme ils l'ont fait à la maison, ce que les aurait fait immédiatement éconduire, ils ont simplement demandé Procope. — Georges, tout à son cher malade et pensant qua c'était à lui qu'on en voulait fut gardé à vue dans la chambre d'opération.

Pendant ce temps, agents et commissaire fouillaient partout, saisissant des catalogues d'optique, des notes de littérature, des billets de faire part, etc., prenant un microscope pour une cartouche et des conducteurs électriques pour de la mèche.

Entre les mains des médecins, le vieux père affaibli par de longs mois de maladie, pleurait, souffrait plus moralement, craignant de voir emmener son fils que physiquement, du sein qu'on venait de lui percer afin que le poumon changé en pus s'écoule.

Il est mort lundi dernier et quoique condamné, l'émotion qu'il éprouva le 27 a certainement encore abrégé ses jours.

## BOITE AUX ORDURES

« Disons-nous bien que nous n'avons pas devant nous un parti, les anarchistes, mais une véritable association de malfaiteurs. Pour la faire disparaître, il suffira d'organiser contre eux une police préventive bien dirigée, qui ne soit pas détournée de son but par le souci de préoccupations étrangères à sa mission. »

Discours de M. Sauton à l'enterrement d'Hamonod.

## PETITE CORRESPONDANCE

G. à Lyon. — Nous n'avons pas ce que vous demandez.

A. B. à Boulogne. — *L'anarchie dans l'Evolution* épuisée — Avons envoyé une autre brochure au dos de laquelle vous trouverez la liste dont nous pouvons disposer.

E. C. à Agen. — Commission faite au *Peinard* et à l'*Endehors*. Serez avertis, sur la fin de l'abonnement.

Remember. — Nous acceptons avec plaisir toute collaboration qui est dans la note du journal. Vous nous trouverez, 140, rue Mouffetard.

Jules à Dijon. — Ecris-moi à *La Révolte*, Amilcar.

Le compagnon A. M. de Frossemeville désire connaître l'adresse du compagnon Strauss conférencier de cette localité en 90. — Urgence.

F. R. à Nimes. — Il y a eu bien d'autres choses que le débordement de faits nous a empêché de signaler.


**La RÉVOLTE est en vente :**

**Nice**

Zibelin, rue Macarini, 2.

**Barcelone**

N. March, place de Catalogne, près du café « XIX Siècle. »

**Béziers**

Kiosque Clarenton, en face le théâtre.

On y trouve également les autres journaux et brochures anarchistes.

**Toulon**

Mme Minuti, cours Lafayette.

Mme Burle, au bas du cours Laffitte.

M. Magand, rue de la République.

Mme Emile Goudy, libraire, rue Alézar.

A tous les kiosques du boulevard de Strasbourg.

Au Pont du Las, librairie, place de l'Eglise.

On trouve en même temps l' « Endehors, le « Père Peinard. »

**Charleville et Mézières**

La « Révolte » est criée dans les rues et portée à domicile par Thomassin. rue Colette, 10.

**à La Tour-du-Pin**

Chez Montgourdin, rue Sainte-Clair, 19.

On y trouve également le « Père Peinard » et les brochures anarchistes.

**à Montauban**

Mme Noémie Longuefosse, kiosque de la Bourse.

**à Angers**

Chez Bergette, kiosque des Grands Ponts

**à Marseille**

Chez Gauchon, kiosque à côté de l'Alcazar, cours Belzunce.

**Vente en Gros**

**DE LA RÉVOLTE**

PARIS ET DÉPARTEMENTS

S'adresser à M. l'Administrateur du Journal

**La Révolte**

*140, rue Mouffetard, PARIS.*


*L'Imprimeur-Gérant :* H. Habert.

Paris. — Impr. HABERT, 140, rue Mouffetard

CINQUIÈME ANNÉE N° 34 — DIX CENTIMES — DU 21 AU 28 MAI 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

**ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS**

## AVIS

*Nous prévenons les camarades que les dernières communications doivent nous être adressées, au plus tard, le mardi matin.*

## LES CRITIQUES DE L'ANARCHIE

I

On s'est beaucoup occupé dernièrement d'anarchie. La grande presse a enfin daigné en parler. On a même daigné discuter — légèrement — avec les « fauteurs de désordre. » On a avancé quelques objections.

Pas trop profondes, il faut le dire. Ainsi, personne n'a cherché à approfondir les principes économiques qui nous servent de point de départ : on les a presque acceptés sans discuter, et on a avoué que si la société produisait ce qu'il lui faut pour vivre et pour s'outiller en vue de la production du nécessaire, et si chacun donnait à cela cinq heures de travail par jour, le bien-être pour tous serait en effet une réalité.

Mais on s'est appesanti surtout sur l'impossibilité d'arriver à cet état de choses. Par la contrainte, par l'exercice continuel de l'autorité, — il ne faut pas y penser ; et sans contrainte, — c'est encore impossible. L'homme n'est pas fait pour un régime de liberté. Il est trop mauvais pour cela. Comme le dit Jules Lemaitre dans une critique de la *Conquête du Pain*, — « en somme, l'obstacle à la société idéale est en chacun de nous. Je m'interroge. Supporterai-je, pour ma part, le régime et les devoirs que m'imposerait le roman anarchiste ? » Et il répond, que *non* !

« Ainsi — dit-il — et bien que je ne sois pas un méchant homme ni un bourgeois très corrompu, cette vertu moyenne qui serait nécessaire aux anciens privilégiés pour rester fidèles au nouveau pacte, je ne l'aurais même pas ! »

Et il conclut que notre rêve est irréalisable, et « s'il est irréalisable, c'est que la majorité des hommes n'est pas même capable d'une vertu moyenne, ne se compose même pas de simples braves gens. — Oh ! oui, nous pouvons être tranquilles. L'humanité n'est pas prête au roman anarchiste. Elle est trop dégoûtante. Bourgeois, dormons en paix ! »

(*Figaro*, du 16 avril.)

***

La même pensée se rencontre dans toutes les critiques récentes. — L'idéal est bon, nous dit-on ; rien, dans l'état de nos connaissances et de notre savoir technique, n'empêcherait de le réaliser. Il n'y a qu'un obstacle — et celui-là est insurmontable : — les hommes sont trop mauvais pour se faire à un régime communiste-anarchiste.

Et, chose remarquable ! Jules Lemaitre et la classe qu'il représente ne sont pas seuls à le dire. Combien de nos camarades même ne partagent-ils pas cette manière de voir ! Combien d'entre nous, aussi « dégoûtés de l'humanité, » ne lui refusent-ils pas la simple « vertu moyenne » des braves gens, et ne se disent-ils pas pour cela que notre idéal ne se réalisera pas d'ici à bientôt. Combien ne raisonnent-ils pas encore comme Zola, quand il parlait récemment de l'impossibilité de « brûler les étapes. ! »

C'est à ces objections que nous devons répondre.

***

Nous pouvons d'abord faire remarquer à Jules Lemaitre, — et à tant d'autres, amis et adversaires, qui font le même raisonnement, — que s'il reconnaît que le communisme anarchiste ne demande qu'une *vertu moyenne* — celle de simples braves gens — c'est qu'il admet par cela même que cette vertu moyenne *existe déjà* : qu'elle représente la moyenne des qualités, bonnes et mauvaises de l'homme. La refuser à la majorité des hommes, c'est se contredire.

En effet, l'idéal est déjà un produit de l'observation. Il est toujours de son siècle. La bravoure d'un Rolando, le « don-quichottisme » d'un Don Quichotte, l'abnégation et la douceur d'un Christ, — toutes les vertus des héros légendaires — sont des produits de leur temps. Nous ne pouvons même pas concevoir un héros absolument imaginaire, doué de qualités que nous n'avons jamais vues chez autrui, ni senties en nous-même, ne serait-ce qu'en germe. Le héros, l'homme idéal de la légende ou du roman n'exagère pas les qualités humaines : il ne fait que combiner en une seule personne des qualités qui existent à l'état d'exception. Et c'est pourquoi la plus belle conception morale contient déjà une part de réalité.

Mais, que dire d'une vertu *moyenne* ? Celle-ci ne peut-être conçue que par l'observation des hommes tels qu'ils sont. Pour arriver à cette conception et se dire : « Ceci n'est pas de l'héroïsme, ce n'est pas non plus l'autre extrémité, c'est une vertu *moyenne;* il faut avoir connu les hommes, leurs bons et leurs mauvais côtés, et fait la part des deux. La conception de l'homme idéal, soit en beau soit en laid, naît de l'observation des conceptions ; mais celle de l'homme moyen ne peut naître que de l'observation du grand nombre.

Aussi, Jules Lemaitre, en laissant échapper cette remarque — très profonde, à notre avis, — que le communisme anarchiste ne table que sur la vertu moyenne de simples braves gens, lui a fait le meilleur compliment possible. Sans s'en apercevoir, il a constaté que nous ne comptons pas sur des hommes imaginaires, mais tels qu'ils *le sont déjà en réalité*.

Encore un moment de réflexion sur le même thème, et il eût, peut-être, reconnu avec nous que ce qui manque à l'humanité, c'est moins une éducation du cœur qu'une simple éducation de l'intelligence. C'est de se débarrasser d'un tas immense de préjugés concernant la force démoralisante de l'autorité, de la loi écrite et imposée, de l'organisation centralisée, de la défiance mutuelle érigée en système, du salariat considéré comme force motrice du travail, et ainsi de suite. Quant au cœur (qui, d'ailleurs, ne peut que gagner à l'*auto-da-fé* des préjugés), il n'est déjà pas trop mauvais pour commencer, du moins chez la grande masse.

***

Mais c'est sur la grande masse que toute réforme sociale, ou révolution, doit tabler.

En ce qui concerne les privilégiés, il faut constater d'abord que tous ne sont pas du même avis. Ainsi, Ernest Renan ne donnait-il pas l'autre jour une page superbe (nous l'avons reproduite dans notre *Supplément*) pour dire, combien lui, philosophe et historien, aurait préféré un métier manuel — à condition que celui-ci lui donne l'aisance, le confort, en retour de quelques heures de travail par jour — à son professorat actuel qui le condamne à répéter d'année en année ce qui est pour lui l'A B C, ce qui a depuis longtemps perdu, pour lui, tout attrait. Combien d'autres privilégiés ne diraient-ils pas la même chose. Combien de jeunes gens de la bourgeoisie ne préféreraient-ils pas le travail manuel — toujours à la même condition d'être agréable et court, et de donner l'aisance — aux métiers soi-disant libéraux et assommants qu'ils professent. Combien regrettent de ne pas savoir un métier manuel.

Et quant à ceux des privilégiés qui ne peuvent ni ne veulent marcher avec le siècle — majorité ou non — l'histoire ne les attend pas. Elle passe outre. Et lorsque leurs privilèges seront abolis par la révolte des spoliés, ils seront bien forcés d'accepter le fait accompli. Ils conspireront pendant quelques années, avec plus ou moins de succès contre le nouveau régime ; mais ils seront bientôt amenés à l'accepter.

Néanmoins, la noblesse d'autrefois, témoins encore, les propriétaires d'esclaves en Amérique et les propriétaires de serfs en Russie. Où sont-ils aujourd'hui ? Disparus, métamorphosés en trente ans à peine, et leurs enfants prêchent déjà par l'exemple le travail manuel à côté des ex-serfs !

C'est que la vie marche avec rapidité, et la « vertu » qui manquait aux pères, se retrouve déjà parmi leurs filles et leurs fils, grandis sous le nouveau régime.

# Mouvement ouvrier

Le mouvement lancé au 1er mai passé continue un peu partout, sous toutes les formes, pacifiques et révolutionnaires.

En Bohême, à Pardubitz, ville de 10,000 habitants située à une centaine de kilomètres de Prague, les ouvriers sans travail, après a voir vainement cherché à obtenir du travail dans les travaux sur l'Elbe, se sont rués sur la ville et en sont restés maîtres pendant quelques heures. Ils ont pillé les magasins, emportant des vivres, du tabac, de l'eau-de-vie et de l'argent.

En Pologne il y a eu l'insurrection des travailleurs à Lodz et, comme on le verra plus loin, l'insurrection et le pillage des magasins ont dûre trois jours, avant que la troupe y mît fin en massacrant les travailleurs.

Quant aux petits faits « isolés » et les vengeances isolées, on ne saurait les compter. Mais, ce qui est surtout à remarquer, c'est que les cartouches explosées, les coups de fusil qui partent par-ci par-là et les pétards qui éclatent sont dirigés — non plus sur des hommes du gouvernement, mais surtout sur des ingénieurs, ou des contre-maîtres, ou des faux-frères. Les actes de vengeance sortent d'un milieu purement ouvrier et sont dirigés contre des ennemis du mouvement ouvrier.

Ainsi, en Allemagne, une explosion s'est produite, près de Mannheim, dans un dépôt de charbon, en produisant de terribles dégâts. A Albi, dans le Tarn, des explosibles ont éclate sur la fenêtre d'un ingénieur ; et en Belgique, surtout à Liége et dans le bassin houillier, il y a eu tout une série d'explosions ou de tentatives d'explosions, dirigées contre divers exploiteurs, ou leurs organes.

On sent une profonde effervescence dans le monde ouvrier se produire un peu partout, et se traduire de toutes les façons.

***

La grande manifestation du 1er mai en Angleterre n'a évidemment abouti à rien. Des délégués ouvriers sont allé trouver le ministre, Salisbury, qui les a renvoyés en les conseillant d'étudier les moyens *pratiques* pour arriver à la législation des 8 heures. Le ministre ne voit pas autrement son chemin. Il n'y a pas à ajouter que par « pratiques » le marquis anglais entend des mesures qui n'aboutiront pas, et qu'il classe parmi les moyens non pratiques, ceux qui seraient sûrs d'aboutir — tels qu'une grève plus ou moins générale.

Le ministre renvoyant les ouvriers pour qu'ils trouvent eux-mêmes les moyens de résoudre les difficultés, vient ainsi de donner une leçon pratique à ceux qui se laissent leurrer par les politiciens.

Entre temps, la grève des mineurs de Durham dûre déja plus de deux mois, et les mineurs, qui ont été simplement trahis par ceux de leurs frères des autres régions qui n'ont fait que parler de grève, sont réduits à la dernière extrémité. Là-dessus, les patrons rassurés demandent une nouvelle réduction des salaires (13 1 2 0 0, au lieu des 10 0 0 que les mineurs n'avaient pas accepté au début de la grève).

D'autre part, cette grève a réduit à la misère noire tout le district de Cleveland, où sont concentrées les grandes usines de fer et d'acier. C'est *la faim* au sens littéral du mot, tout comme en Russie, et les propriétaires des mines sont amenés à distribuer des 3,000, à 4,000 rations de soupe par jour pour empêcher la mort de faim et — la revolte de « leurs bras. » La famine au Cleveland est la note exploitée en ce moment par la presse.

Enfin, les ouvriers des chemins de fer anglais qui travaillent toujours des dix, des douze et quelquefois des quatorze heures par jour, ont fait dimanche passé leur manifestation pour la diminution des heures de travail. Ils étaient plus de 25,000 hommes, marchant toujours avec leurs bannières, mais aigris par le fait de voir l'inutilité des simples promenades.

# Mourrons-nous de faim!

Nous reproduisons, à titre de document, un des articles qui ont fait condamner Nickoll, du *Commonweal*, par la magistrature anglaise.

Ceux qui peuvent, avec calme, voir autour d'eux des gens mourir de faim, sont de nature trop bestiale pour qu'ils puissent mériter le nom d'hommes. En tant qu'anarchiste, je m'adresse donc à mes compagnons les travailleurs.

Qu'ils soient avec ou sans travail, qu'ils soient mourant de faim ou non, j'ai confiance qu'ils ne sont pas tombés si bas qu'ils repoussent avec dédain ce qu'on écrit ici. Car bien que nous n'ayons de palliatifs à leur proposer, tels qu'ateliers communaux, chantiers de l'Armée du Salut, dîners économiques, ou asiles de nuit du Conseil municipal de Londres. Nous avons pourtant une idée *pratique* à exposer à ceux qui se trouvent privés du droit au travail et qui sont, en conséquence, forcés de mourir de faim.

L'ouvrier respectable, qui, en tous temps, est prêt à porter aide au voleur capitaliste dans sa chasse aux sans-travail, qui osent s'attaquer à la propriété, ferait bien de considérer la chose sans partialité *aujourd'hui*, s'il ne le fit jamais, il pourra constater quel misérable outil il a été, et est toujours prêt à se faire, aux mains de la classe capitaliste ; laquelle ne se fera jamais défaut d'utiliser contre lui ces mêmes « sans travail », chaque fois qu'elle le jugera à propos, c'est-à-dire quand elle y verra son profit.

Ce même ouvrier respectable, peut ricaner de ceux-là qui reprennent une partie de ce qui leur appartient, et que communément on appelle des « voleurs » ; il peut aider, souvent même il prête main-forte aux salariés du capitalisme (la police) pour arrêter l'homme ou la femme qui prend une miche de pain ; et, à la même heure, il trouve en lui une abondance de vile sympathie pour la kleptomanie, la riche voleuse comme Mme Osborne, par exemple, dont on connait le vol de perles.

En un mot, « l'ouvrier respectable » qui est toujours heureux de se sentir flatter le poil par les classes riches, est un mufle, et un cafard et peut aller se faire pendre pour le souci que j'en ai ; car tôt ou tard il s'apercevra que les sans-travail, pour qui il ne ressent pas de sympathie aujourd'hui, auront demain le travail qui lui manquera à son tour, les rôles seront renversés, et il ne peut compter raisonnablement que les sans-travail vont mourir de faim pour lui être agréable. Forcément, ils doivent ou voler ou accepter du travail à n'importe quelles conditions, pour ne pas mourir de faim ; et qui peut les en blâmer ?

Les *Trades-Unionistes* ? Ou voit-on qu'ils aient protesté, devant les récentes morts par inanition ? Dans ce seul Londres, le mois dernier, *il n'y a pas eu moins de cinquante morts par inanition* officiellement constatées, et nul ne sait combien de morts pareilles ont été cachées d'une façon ou d'une autre. Pourtant bien qu'il y ait à Londres même 60,000 *Trades-Unionistes*, pas une parole de sympathie ou de protestation ne s'est fait entendre dans leurs rangs contre le meurtre journalier de ces pauvres diables. Ils sont sont trop occupés à discuter des mesures légales, telles que la journée de 8 heures etc. ; naturellement on ne saurait attendre d'eux qu'ils émettent ou soutiennent l'idée de reprendre une partie de la richesse qu'a créée le travail. Car ce serait là une illégalité et eux, les syndiqués, on ne peut supposer qu'ils supportent une action illégale. Les sans-travail doivent attendre, jusqu'à ce que nous ayons obtenu la journée de 8 heures, ou jusqu'à ce que les socialistes-démocrates aient installé leurs ateliers communaux.

Sottises ! les travailleurs affamés, qui ont journellement devant leurs yeux leurs femmes et leurs enfants mourant, ne peuvent pas attendre, ne doivent pas attendre ; car, à mon point de vue, l'homme ou la femme qui laissent mourir un enfant faute de nourriture plutôt que de prendre un pain ou quelque chose de meilleur encore, sont des lâches et des chiens et la langue ne fournit pas de mot assez fort pour les qualifier. Ce sont des lâches indignes du nom d'hommes, ceux qui crèvent la faim et couchent sur le pavé pendant que des richesses s'entassent avec quoi ils devraient suffire à leurs besoins.

L'idée pratique que nous, les anarchistes, nous proposons aux ouvriers sans travail ou sans le sou, est telle : montrer aux capitalistes que s'ils ne nous permettent pas de travailler pour vivre, eux, du moins, ne jouiront pas en paix de la richesse qu'ils ont volée. En un mot, nous ôterons à la propriété sa sécurité, nous ne mourrons pas paisiblement de faim, plus longtemps, pour leur agrément. Et ceci se fera au mieux par le non-paiement des loyers quand nous sommes sans travail, ou que nous habitons des logements insalubres. Ceci se fera en résistant en hommes déterminés à toute personne déléguée pour toucher les loyers. Dans de telles circonstances la mort d'un huissier serait une grande leçon pour les capitalistes et les propriétaires de ce pays, de même qu'en Irlande la mort d'un propriétaire fut une leçon pour le gouvernement anglais. De plus, nous disons que toute richesse appartient à ceux qui travaillent, que ceux donc à qui on refuse le travail, se servent et prennent non pas subrepticement, mais ouvertement, les richesses entassées dans les boutiques et les magasins ; s'ils sont empoignés par les salariés de la loi, qu'ils disent simplement qu'ils ne veulent pas mourir de faim au sein de l'abondance. Ceci sera d'un tel effet sur la société telle qu'elle est aujourd'hui constituée, que les classes s'apercevront, et non certes trop tôt Que le jour de rendre les comptes est proche.

En donnant ces conseils, nous ne voudrions pas que l'on comprit que c'est à tout ce qu'il y a à faire. Non, nous les travailleurs, nous ne nous débarrasserons jamais de la misère et de la famine, tant qu'il y aura des fainéants parmi nous. C'est pourquoi nous disons : mort aux fainéants ! Mettons un terme aux propriétaires et aux capitalistes en fournissant un travail honnête. Nous prêchons l'extinction de toutes classes, hors une seule : celle qui travaille et qui vit de son travail. Nous demandons l'abolition de l'autorité et l'accès libre aux moyens de vivre. Pensez-y vous qui avez du travail, et vous qui n'en avez pas ; agissez sans retard, et agissez en hommes et non en moutons.

## UNE OPINION ANGLAISE A RELEVER

Le correspondant du *Daily News* est allé, avant le premier mai, voir un ouvrier parisien et lui demander son opinion sur les évènements. Voici comment il raconte la conversation.

« C'est un mécanicien, l'élite de sa classe. Des hommes d'Etat l'ont maintes fois consulté officiellement. Il a de vastes connaissances puisqu'il a été un peu partout, à bord de vaisseaux français et en exil.

— Quel tour, pensez-vous, prendra la manifestation ?

— Un tour tout à fait nouveau. On s'est passé le mot d'ordre, qu'il pleuve ou non, de ne pas sortir. Les rues seront vides toute la journée, Paris sera une ville morte. Les omnibus rouleront, mais ils seront vides, jusqu'au soir »...

— Quel est le sentiment de vos camarades d'atelier ?

— « Un sentiment d'exaspération ».

— Pourquoi ?

— « A cause de la mauvaise foi des politiciens et de la bêtise et de l'égoïsme bourgeois ».

— Sont-ils des anarchistes ?

— « Vingt pour cent le sont » . . .

— Quelle classe d'hommes sont-ils ?

— « Première classe, gagnant dix francs par jour ».

— Et ils iraient conspirer avec Ravachol ?

— « Jamais ; ils sont des hommes rangés. Mais ils sont enchantés de ses exploits, puisqu'il n'y a eu personne de tué et que les capitalistes et les juges ont été terrifiés. Ils veulent à tout prix le coup de balai et ils ne se préoccupent pas de savoir qui le donnera ».

Trahison des élus, militarisme, tout pour les bourgeois, alliance russe et froideur avec l'Italie, écoles pour faire des petits bourgeois, Constans, Fourmies, etc.

— Je demandai si les anarchistes sont nombreux.

— « Pas du tout, mais l'impatience du français et l'âpreur de ses appréciations sont en leur faveur. »

— Je demandai pourquoi les familles des victimes de Fourmies n'ont pas poursuivi le sous-préfet et M. Constans devant les tribunaux.

— « Parce qu'ils savent que le Conseil d'Etat aurait empêché justice de se faire et parce qu'*ils ne croient qu'aux coups de balai* »

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Nos gouvernants peuvent être contents, les mesures préventives qu'ils ont prises sous le coup de leur trac et de leur lâcheté, viennent d'avoir leur plein effet : nombre de nos camarades, arrêtés sans motifs, et détenus arbitrairement pendant plus de quinze jours, se sont vus remercier lorsqu'ils se sont représentés à leurs ateliers. Parce qu'il a plu à des traqueurs, pouvant user de la force, de les faire incarcérer, voilà de nos amis, condamnés à battre la dèche et à voir les leurs souffrir de la faim, tant qu'ils n'auront pu se recaser.

Le résultat de tout ceci sera une recrudescence de haine pour les institutions pourries qui nous régissent et permettent à un petit groupe d'individus de disposer de la vie et de la liberté des autres citoyens.

Les magistrats instructeurs l'ont si bien senti, qu'aux reproches que leur faisaient les camarades arrêtés, de les avoir fait emprisonner, par frousse, en vue du premier mai, et de les mettre ainsi dans le cas d'être remerciés par leurs exploiteurs ; ces messieurs ne savaient quelles excuses inventer pour se disculper et prouver qu'ils n'étaient que les instruments de ceux qui les commandaient. Nous sommes loin de cette fameuse indépendance de la magistrature tant vantée et cela prouve bien ce que nous avons dit tant de fois : c'est que les magistrats ne sont que les serviteurs du pouvoir qui les paie, les nomme et peut leur procurer de l'avancement ; que, par conséquent, ils font, en acceptant de disposer de la vie et de la liberté des individus, un métier qui devrait répugner à tout homme de cœur.

***

AMIENS. — Le compagnon Delaporte, qui avait été arrêté comme déserteur, vient d'être condamné, par le conseil de guerre, à 4 ans, 9 mois et 15 jours de travaux publics. Interrogé par le président s'il regrettait d'avoir déserté, il a répondu qu'il était tout prêt à recommencer avec plus d'enthousiasme encore.

***

PARIETS. — Le gouvernement continue ses vexations. Samedi et dimanche dernier on a encore fait des perquisitions chez des camarades de cette localité, sans résultats, bien entendu. Histoire de tracasser les anarchistes.

Que le pouvoir s'amuse bien pendant qu'il a la force, nous qu'il ne s'indigne pas quand il aura à récolter ce qu'il aura semé.

***

BESANÇON. — Ici on a arrêté les compagnons Termelet, Duché, et les frères Rouge. Sous prétexte de défendre la propriété, les policiers se sont introduits chez eux et leur ont perquisitionné des boîtes en carton, des dessins et des volumes.

Amenés au commissariat, on a usé envers eux de précautions ridicules, jusqu'à leur retirer, après leur repas, leurs couteaux, fourchettes et cuillers.

Bons moyens, en persécutant ainsi les individus, de fabriquer des Ravachol.

## Roumanie

Il est drôle de constater comme le ramollissement cérébral gagne partout les cerveaux des gros-bonnets social-démocrates. Ceux de l'Allemagne sont les acteurs qui, dans les coulisses, tirent la ficelle des marionnettes-chefs des autres pays. Que Bebel fasse la cour aux progressistes, les Guesdes feront des courbettes aux Constans et aux Mille, les Nadedje roumains s'accoupleront aux libéraux les plus réactionnaires. Que le ventre de Liebknecht, trop distendu par une indigestion lasse entendre de puissantes notes de basses des milliers de sons discrets, aigus, joyeux lui feront écho de partout où il y a des social-démocrates.

Ils en sont arrivés à cette centralisation tant rêvée messieurs les collectos ! Ils l'ont enfin cette unité dans la pensée, indice certain d'avachissement ! Ils ont pu enfin ces réactionnaires de la révolution discipliner les insoumis, abrutir les révoltés.

L'anarchistophagie est de saison au pays des Bebel. Voilà que nos demi-mondaines socialistes de France, d'Italie, de Roumanie, etc. s'apprêtent à suivre la mode. Voyant que l'idée anarchiste faisait des prosélytes en Roumanie les chefs, ex-anarchistes (ce sont toujours les parjures qui sont nos plus grands ennemis) rassemblèrent l'armée de la social-modérantie dans une salle, a dimonestèrent les plus avancés, chassèrent quelques esprits indépendants, bavèrent un torrent d'injures sur le compte de l'anarchie et de ses défenseurs. Voyant que leurs foudres déchaînées étaient ébréchées ; pratiques comme toujours, ils eurent recours à la police, la sauvegarde de leur pudeur. Dans les réunions, où assistent toujours des mouchards, ils parlèrent de ceux qui propageaient les idées anarchistes en Roumanie, conseillèrent fraternellement aux ouvriers de ne pas approcher des gens aussi périlleux que cela, de ne pas les fréquenter, ils firent tant que la police, effrayée se mit à la recherche de nos compagnons. Cela s'appelle, en français, faire le mouchard des bourgeois. Les pourris, les chefs se ressemblent, sous toutes les longitudes et latitudes du globe.

Comme le 1er mai tombait un dimanche il fallait voir avec quelle énergie ils exhortèrent les ouvriers à chômer ce jour-là. Ce fut une bonne occasion à faire la noce. Quelques centaines d'ouvriers parmi lesquels 200 socialistes seulement se baladèrent dans les rues de Bucharest dans l'ordre le plus parfait vu que les chefs faisaient la police. Au jardin Trocadéro on avait monté une vraie foire aux pains d'épices, rien n'y manquait pour prendre l'argent des naïfs. La plupart ne se rendaient pas compte de l'acte de solidarité internationale qu'ils faisaient. Comme en Orient le 1er mai vieux style on fait toujours la noce ils l'ont faite un peu plus tôt au 1er mai nouveau style. Et là on noya le 1er mai dans un *torrent de vins et de bière*.

Depuis les derniers faits de Paris on parle beaucoup anarchie dans ces parages. Le nombre de ceux qui comprirent et approuvèrent les actes de révolte de Paris est assez respectable. La peur a gagné la bourgeoisie roumaine qui craint que ces actes et nos idées n'aient prises sur les paysans toujours prêts à se révolter. L'état du paysan roumain est identique à celui du paysan russe ; c'est tout dire.

En passant et en réponse aux quelques compagnons avocassiers prêchant le calme scientifique, je vous dirai que Ravachol, est devenu un adjectif courant, qualifiant une personne insoumise que les injustices révoltent ! Voyez un peu si cela est compromettant pour l'anarchie !

Pour terminer, je vous dirai qu'on attend des perquisitions et des arrestations de compagnons grâce aux services gratuits de policiers honorifiques de quelques chefs socialistes.

Les socialistes ont aussi leurs insoumis, leurs jeunes. Comme le social-modérantisme roumain fait des prosélytes et de la réclame grâce au prestige du socialisme allemand et de ses soi-disant succès, il suffirait de donner le dernier coup à cette dernière illusion pour qu'au bruit de l'écroulement de la baraque socialiste allemande, toutes les petites boutiques des partisans du suffrage universel dégringolent comme au son de la trompette de *Jéricho*.

Ce sera pour la dernière fois que les socialistes du monde entier seraient tombé d'un même accord !

## Angleterre

Le compagnon Nickoll a été condamné à 18 mois de prison, après avoir prononcé un très beau discours sur l'anarchie et ses moyens. Mowbray, qui se prononce absolument contre l'article en question, est acquitté.

On dit que la police a poursuivi le *Commonweal* surtout parce que Nickoll avait promis de publier divers documents concernant la part de la police dans le complot de Walsall, et confirmant l'aveu du mouchard en chef en ce qui concerne Coulon.

***

John Creaghe de Sheffield fait de la propagande contre l'*Impôt* d'une manière bien simple, en refusant de le payer. Attaqué par la presse capitaliste, il s'est vaillamment défendu et a même trouvé le moyen d'exposer ses idées révolutionnaires dans les colonnes du *Daily Telegrah*, organe des bourgeois. Imaginez l'horreur de ces vénérables représentant de l'autorité en lisant des professions de foi comme celle-ci :

Je veux vous dire bien haut et clairement une fois pour toutes que je refuserai toujours et encouragerai d'autres à refuser de payer quoi que ce soit, impôts et le reste. Je les engagerai toujours aussi à prendre tout ce dont ils pourraient manquer partout où ça se trouvera, persuadé que je suis que l'homme qui travaille à produire a droit à tout ce dont il peut avoir besoin dans le bien commun. A mesure que cette conviction s'ancrera dans la conscience des travailleurs s'accroîtra d'autant la résistance à l'autorité sous toutes ses formes, le cœur léger, ils iront en prison si on les y traîne, certains d'avoir fait leur devoir vis-à-vis des autres et d'eux-même en prenant résolument ce dont ils ont besoin.

Jolie lecture pour le bourgeois. On ne dit pas s'il déjeuna tranquillement une fois son journal achevé.

## Amérique du Sud

Dans un but de *philanthropie*, le baron Hirsch a fondé, il y a quelque temps, une colonie pour les cultivateurs juifs persécutés en Russie. Or, nous apprenons par le journal *El Obrero* que ces malheureux sont indignement exploités, au point que plusieurs d'entre eux se sont sauvés de la colonie et, ne connaissant pas la langue du pays, sont obligés de mendier dans les fermes.

Lors de la fondation de cette colonie, les journaux dévoués à la bourgeoisie ont célébré sur tous les tons les sentiments généreux du baron, mais, par nos relations internationales, nous avons pu nous procurer le rapport de M. Lowenthal, adressé à M. Niederlein, attaché au ministère de l'agriculture de Buenos-Ayres.

Le rapport de M. Lowenthal, agent du baron Hirsch, contient des renseignements très précis sur cette odieuse exploitation.

Nos lecteurs peuvent juger la situation par le passage suivant que nous traduisons textuellement :

« Il est de la plus grande importance, qu'au « moyen du capital, les colons israélites soient « isolés du reste du monde, en empêchant les com- « munications. Il y aura un règlement minutieux, et « les colons qui ne l'observeront pas perdront tout « le fruit de leur travail. »

La philanthropie du baron Hirsch fait des ravages dans les plaines du Grand Chaco !

(*La Question Sociale*).

## Espagne

*A tous les travailleurs et au public en général.*

BARCELONE. — Nous, soussignés, travailleurs emprisonnés dans les cachots de cette ville, nous manquerions à notre devoir si nous ne faisions connaître aux amis de la vérité ce qui nous est arrivé.

La police nous a arrêtés, les uns dans nos maisons, les autres dans la rue ou dans les ateliers sans autre raison, sans autre motif que pour nos idées de justice et d'émancipation ou pour notre participation à des associations ouvrières légalement constituées.

Comme toujours, quand il s'agit d'emprisonner des ouvriers on n'a pas manqué de prétextes pour nous accuser. Celui-ci pour un pétard qui a éclaté sur la place Royale et qui n'est point de notre fait ; celui-là pour un attentat supposé contre le consulat d'Allemagne, simple plaisanterie dont par pudeur, ni la presse ni la police n'ont osé parler une seconde fois ; les autres enfin pour n'importe quel délit, ou pour avoir fait circuler des proclamations sur papier rouge que personne n'a vues ; en un mot on a inventé tous les prétextes imaginables pour nous tenir en prison.

Mais ce qui est certain, et ne saurait l'être davantage, c'est que l'art de démontrer noir ce qui est blanc, est arrivé à son comble, ce sont les infamies arbitraires du gouvernement ; enfin c'est la misère de nos familles.

C'est pourquoi nous nous adressons à tous les travailleurs et au public en général, non pour protester contre les bourreaux, mais pour exposer la vérité, et pour que tous sachent ; s'il leur convient de nous prêter leur appui moral et matériel, de faire leur cause de la cause des inculpés et de mépriser ceux qui méritent le mépris.

Vive la solidarité des travailleurs.

Vive l'émancipation sociale.

Alejandro Campmany. — C. Oller. — Candido Andreu. — C. Antunez. — J. Munoz. — J. Aragon. — B. Pejot. — P. Ferla. — Thomas Ocsetierj. — Jaime Mira. — Blowdal Crestino. — B. Cervera. — Valentin Nonturoso. — Fructuoso Gonzalez. — Juan Falco. — Aruego de C. Pinon, P. Ferla. — Calixto Cots. — José Vergés. — Ventura Moreto. — I. Vendrell. — Paolo Schicechi. — Juan Gavalda. — José Fabregat. — Vicente Abad. — N. Lajusticia. — J. Hugas. — Francisco Llambart. — José Bishal. — José Tubau. — Ettore Lugi. — José Coleas. — Narciso Garriga. — Francisco Abaya. — J. Pareras. — T. Calasans. — Clemente Lange. — Antonio Palau. — P. Baqué. — Juan Font.

### Allemagne

Le jeune officier fait ce qu'il peut pour préparer de son côté, la chute de la monarchie. Les sentinelles, à Berlin, ont l'ordre de tirer, en pleine rue, sur les passants, si l'un d'eux risque de s'arrêter près de la sentinelle ou de lui parler. Cinq ou six Berlinois ont été tués de cette façon dans le cours de deux ou trois années. Encore un assassinat de cette espèce a eu lieu récemment.

Sur quoi le jeune officier s'empresse de décorer la sentinelle, de lui serrer la main, etc. Sur quoi encore, toute la presse, perdant les derniers vestiges de respect, se met à réprimander le jeune officier.

Décidément il fait tout pour préparer la révolution républicaine qui mûrit déjà en Allemagne. Les supports bourgeois de la monarchie finissent par lui tourner le dos, et les ouvriers l'ont tourné depuis longtemps.

### États-Unis

Les ouvriers des chemins de fer de l'Arkansas s'étant mis en grève et la Compagnie ayant voulu les remplacer par de nouveaux employés, une lutte s'est engagée au cours de laquelle trois des intrus ont trouvé la mort, cinq locomotives et tous les réservoirs de la ligne ont été détruits.

(*El Perseguido.*)

### Russie

On annonce la découverte d'un nouveau complot contre le tsar. Il s'agissait, cette fois-ci, dit-on, de faire sauter le palais de Gatchina, et la résolution récente du tsar de déménager au palais d'hiver (à Pétersbourg) que les journaux avaient annoncée il y a quelques temps, semble confirmer la nouvelle.

La *National Zeitung*, généralement assez bien renseignée sur les affaires russes, affirme que le complot *fut dénoncé de Paris*. Sur un avertissement de Paris on fit des perquisitions à Pétersbourg et on découvrit tout.

Est-ce la police impériale de la République française qui, encore une fois, a fait preuve de zèle? Ou, plutôt, les mouchards laissés à Paris par Laudezen et qui trouvent encore des dupes et des « moutons ? »

***

Le même journal parle de deux explosions qui se seraient produites sur le pont Nicolas qui traverse la Néva, et qui auraient mis la population en émoi. L'une s'est produite à huit heures du matin, l'autre quelques heures plus tard.

## MÉLANGES & DOCUMENTS

Chiffres cités par *la Question Sociale* qui indiquent les résultats de l'appropriation individuelle du sol et montrent tous les vices de l'organisation sociale actuelle.

Il y a encore en France 300,000 chaumières couvertes de paille qui n'ont pas de fenêtres ;
1,800,000 avec une fenêtre unique ;
1,500,000 qui n'en ont que deux.

Sur les 7,500,000 maisons qu'on compte en France, il y en a 4,500,000 qui ont moins de 5 ouvertures, sans compter la porte, habitées par les deux tiers de la population.

En Angleterre et dans le pays de Galles, 100 individus possèdent à eux seuls 1,600,000 hectares de terrain environ.

En 1887, deux tiers environ de la richesse nationale de l'Angleterre se trouvaient entre les mains de 13 0/0 de sa population. La moitié de l'Ecosse appartient à 70 propriétaires, neuf dixièmes du sol à 17,000 individus. Une douzaine de propriétaires y possèdent à eux seuls deux millions d'hectares.

Moitié du sol de l'Irlande est la propriété de 800 individus environ. 402 membres de la chambre haute possèdent ensemble presque six millions d'hectares qui leur raportent un revenu annuel de presque 700 millions de francs.

Aux Etats-Unis 70 individus possèdent ensemble presque quinze milliards de francs ; mille autres possèdent ensemble quinze milliards de francs ; moitié de la fortune nationale se trouve entre les mains de 25,000 individus seulement.

160 millions d'hectares appartiennent à des monopolistes (chemins de fer et syndicats nationaux et étrangers.

Le terrain sur lequel est bâtie New-York appartient à 10,000 individus seulement. A Chicago dont la population est de 1,200,000 hab., la propriété du sol appartient à 5,000 individus.

D'après les chiffres officiels la dette hypothécaire aux Etats-Unis dépasse 45 milliards de francs ; les débiteurs hypothécaires forment le septième de la population. On peut s'expliquer par là que le nombre des millionnaires y dépasse 30,000.

Une situation si brillante a produit ses effets naturels ; plus d'un million de travailleurs sont sans ouvrage, 50,000 errent çà et là dans la campagne.

Dans les hospices, plus de 60,000 vétérans finissent leur vie ; 10,000 individus meurent tous les ans de faim. En 1890, 57,000 enfants étaient abandonnés.

A New-York 40,000 femmes et jeunes filles dont le travail est si mal payé qu'elles sont forcées de mendier ou d'opter pour un avenir de honte et de misère — et dans la même ville, 10,000 millionnaires mènent une vie de désordre et de plaisirs insensés.

## FAITS DIVERS

Un savant autrichien avait publié naguère, sous le titre de *Terre libre*, un roman utopique dans le genre de ceux de MM. Bellamy et Morris, le livre de M. Hertzka a soulevé assez d'enthousiasme pour qu'on ait essayé d'en réaliser les projets. Le nouvel état sera situé au centre de la haute Afrique, dans la région du mont Kenia ; c'est, dit-on, un pays merveilleux auquel on accède par le fleuve Tona. Vingt-huit sociétés se sont déjà organisées pour en préparer la colonisation. La terre libre ne connaîtra naturellement ni le capital ni la propriété privée. Chacun vivra des fruits de son travail dans une complète indépendance politique et sociale.

(*La Société Nouvelle*, mars 1892.)

## BIBLIOGRAPHIE

Nos camarades du *Perseguido*, casilla del correo 1818, Buenos-Ayres, viennent de publier la traduction espagnole de *Entre Paysans* (Entre Campesinos), de notre ami Malatesta.

Prix : De chacun ses forces.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Un groupe de palisonneurs envoie la somme de 10 fr. pour les détenus politiques et envoie toutes ses sympathies aux détenus victimes des charognes bourgeoises, engage tous les camarades à se joindre à cet acte de solidarité, et termine comme Ravachol par le cri de vive l'Anarchie.

***

Le camarade Rouveyrolles prévient ses amis et correspondants de ne plus rien lui envoyer à son ancienne adresse.

***

Vimeu. — Les camarades du groupe sont invités à régler régulièrement tous les huit ou quinze jours pour assurer le service. Pour les abonnements s'adresser au compagnon H. Fossé, il porte à domicile.

*
* *

La *Révolte* est en vente à Nîmes, au kiosque place du Grand-Temple en face le bureau de tabac.

*
* *

Nous avons reçu trop tard pour l'insérer dans le dernier numéro une carte de Malato, concernant le roman ridicule imaginé par Drumont au sujet d'une conspiration anarchiste dirigée par Rotschild en personne, avec Malato pour agent. Ces manières ne se réfutent pas. Voyez-vous d'ici Rotschild allumant la bombe qui fera sauter sa propre banque? Ce serait trop beau!

## CONVOCATIONS

Lyon. — Dimanche 22 mai, rendez-vous de tous les copains. — Comptoir Raspail, place Raspail, 4, et rue Basse-Combalot, de 9 heures du matin à midi, salle habituelle.

Tous les détenteurs des listes de souscription pour les familles des prisonniers sont priés d'être exacts.

Levallois. — Soirée familiale samedi 28 mai à 8 h. 1/2, salle Mezerette, 86, rue Gravelle.

*Ordre du jour* : Anniversaire de la semaine sanglante. — Chants et poésies révolutionnaires.

Tous les travailleurs sont cordialement invités à venir discuter avec nous les théories humanitaires.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 5.677 45.

Un ami, 0.50. — L. L., 0.50. — L. B., à La Machine, 0.20. — L. à Arras, 2 fr. — D. C. P. E., 1.50. — Groupe anarchiste de St-Nazaire, 10 fr. — F. R., 5 fr. — Spartacus Verdier, 3 fr. — Les anarchistes de Reims, 6 fr. — N. à Paris, 0.50.

Total : 5.706 65.

## PETITE CORRESPONDANCE

L. L. à Grandchamps. — Il y a des difficultés pour l'édition des œuvres de Bakounine. — Quant au sieur E. Gautier, il devrait, en effet, avoir la pudeur de se taire.

Zisly. — Nous n'avons pas inséré parce que cela n'est pas sérieux.

B. M. à Marseille. — Envoyons ce que nous avons de brochures ; les autres épuisées. — G. V. à Reims. — Même réponse.

Un illuminé. — Impossible de relever toutes les âneries des bourgeois.

D. C. P. E. — Reçu lettre.

E. P. — C'est de l'ordre bourgeois. — Trop peu important.

*Perseguido*, Buenos-Ayres. — Reçu dix Nacionales 8 centavos. — Augmentons l'envoi.

*L'Imprimeur-Gérant* : H. Habert.

Paris. — Impr. Habert, 140, rue Mouffetard.

CINQUIÈME ANNÉE N° 35 — DIX CENTIMES — DU 28 MAI AU 2 JUIN 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Nous prévenons les camarades que les dernières communications doivent nous être adressées, au plus tard, le mardi matin.*

## QUESTION DE TACTIQUE

Notre ami Merlino vient de publier, sous forme de brochure, une étude, intitulée « Nécessité et Bases d'une Entente », que nous ne saurions trop recommander à tous les anarchistes.

Nous ne pouvons qu'approuver l'idée mère de la brochure : — La Révolution est proche. Les partis politiques et social-démocratiques ont manqué à leurs promesses ; le peuple n'a pas à compter sur eux, et il s'en aperçoit. Et c'est notre devoir, à nous anarchistes, de nous donner entièrement au peuple, afin d'empêcher que la Révolution soit de nouveau escamotée par les politiciens.

Pour cela, il faut se rapprocher des masses. Sans les masses point de Révolution possible. Il faut se lancer dans le mouvement *ouvrier*, gréviste. Quant aux actes individuels, — surtout ceux qui résultent de cette idée : « que chacun en fasse autant et la Révolution sera faite » — ils ne feront pas avancer la Révolution qui demande avant tout des dévouements personnels et une action collective.

Enfin, une fois l'expropriation faite (et même pour la faire), il faudra bien s'organiser. Il faudra qu'il y ait entente. Et il le faut dès aujourd'hui, entre anarchistes militants.

Telle est, en très peu de mots, l'idée fondamentale de la brochure. Nous l'avons souvent développée dans la *Révolte* ; ici, elle est présentée sous des aspects nouveaux, avec de nouveaux arguments. Sur des points secondaires — parfois des manières de parler plutôt que des manières de penser — nous aurions quelques réserves à faire. Mais quelques-uns de ces points rentrent déjà dans le cadre des études que nous publions en ce moment ; d'autres (entente et organisation) ont été déjà discutés ici et le seront certainement encore. C'est pourquoi nous ne ferons aujourd'hui qu'une remarque.

Dans la fougue des discussions, dans l'élan du premier amour de la négation, beaucoup de camarades érigent en *théories*, des faits, des actes individuels ou plutôt personnels, qui ne devraient être considérés que comme des accidents de la lutte. Ainsi, X, n'ayant pas à manger, a déjeuné sans payer dans un restaurant. — Vite une théorie ! C'est par le vol qu'on fera la révolution !

Cet amour de la *théorie* est très fâcheux, sans doute ; il nous a fait beaucoup de tort et, en parlant de morale, nous avons cherché à démontrer le peu de bien que l'on peut attendre de ces faits isolés « et le mal qu'ils font. » Mais nous tenons à constater que les partisans les plus acharnés de ces théories — *une fois qu'ils sont sincères* — s'empressent bientôt de reconnaître les immenses avantages de la révolte collective. Seulement, ils n'en voient pas encore l'occasion.

Quand un Coulon prêche : « Volez comme moi, faites comme moi, et vous aurez la Révolution », c'est le mouchard qui parle. Il a été payé pour tenir ce langage et nous n'avons qu'à prendre nos mesures pour ne pas être débordés par les agents nationaux, internationaux, catholiques, orléanistes et autres, que nous avons eu le tort de tolérer trop longtemps. Mais quand un jeune homme sincère tient le même langage, — tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il se trompe et que nous-mêmes avons trop longtemps écouté ces théories sans en faire ressortir l'erreur. Sans nous séparer de l'homme sincère qui — chose à noter — partout (en Russie, en Allemagne, en France et en Angleterre) a commis la même erreur de jugement, travaillons plutôt à préparer une situation qui ouvre à chacun la possibilité d'entrer dans un mouvement ouvrier, et lui fasse oublier l'importance démesurée qu'il a attachée au vol.

Chose frappante. Toute la presse anarchiste traite en ce moment cette question et nous n'avons que le regret de ne pas pouvoir traduire en entier les excellents articles de la *Freheit*, de l'*Autonomie*, et du *Anarchist* allemands, consacrés à cette pensée — l'anarchiste dans le mouvement ouvrier. Ce mouvement nous y appelle lui-même. La possibilité d'y entrer en conservant toute nos idées, se prépare par toute une série de circonstances, et nous ne pouvons manquer à l'appel.

Faisons mieux, à côté de ceux qui ne voient que le vol dans la Révolution, et alors nous nous trouverons probablement côte à côte, avec des théoriciens du vol, qui — sincères toujours et dévoués — ne demanderont pas mieux que de mettre leurs forces au service d'une cause dont ils reconnaîtront l'utilité.

Ils comprendront que *l'initiative individuelle, mise au service de la collectivité*, — c'est ce que nous demande le moment que nous traversons. C'est aussi l'essence de l'Anarchie.

Nous sommes persuadés, d'ailleurs, que Merlino n'a pas voulu dire autre chose.

---

Voici l'Avant-Propos de la brochure dont nous parlons :

La brochure que nous présentons au public est la première d'une série dans laquelle seront développés les points essentiels du programme socialiste-anarchiste-révolutionnaire.

Nous croyons devoir sortir des formules vagues et générales dont on s'est souvent contenté, au lieu de nier les difficultés qui se présente réellement à la transformation radicale de la société, les affronter et les résoudre, en vue non pas d'un avenir lointain, mais des conditions réelles dans lesquelles va avoir lieu la prochaine Révolution.

En approfondissant ainsi les principes anarchistes et en discutant les questions d'organisation et de tactique, nous viserons surtout la nécessité de mettre un terme à l'isolement auquel les anarchistes se sont condamnés en certains pays, à leur éloignement de la masse du peuple et à l'incroyable contraste d'idées, de sentiments et de conduite qui règne parmi eux.

Voilà le but que nous poursuivrons dans nos publications, qui paraîtront dans différents idiomes adaptés aux conditions spéciales des pays auxquels elles s'adressent.

Nous prions ceux qui approuvent notre propagande de vouloir nous aider de leurs conseils et de leurs travaux.

Ceux qui auront des critiques et des observations à nous faire peuvent être assurés que nous les utiliserons pour la recherche de la vérité.

LE GROUPE ÉDITEUR.

Mai 1892.

N. B. — *Adresser les communications aux éditeurs, chez* E. MALATESTA, *112, High Street, Islington, London, N.*

Le même groupe annonce les brochures : « Organisation et Tactique » par E. Malatesta, et « Guerre, Grève et Banqueroute », par Ch. Malato.

## LA FAMINE EN RUSSIE

(Extraits d'un article du *North american Review*, écrit par le ministre des Etats-Unis à Saint-Pétersbourg. Nous mentionnons ce personnage officiel pour qu'on ne nous accuse pas d'exagérer les faits.

Il est difficile de se représenter qu'au cœur même d'une des grandes puissances de l'Europe, la famine fait actuellement rage sur une vaste contrée que peuplent trente millions d'habitants. Dire que la moitié d'entre eux manquent des premières nécessités de la vie et seraient morts depuis longtemps si on ne leur venait quoique insuffisamment en aide, et que l'autre moitié est à peine mieux partagée, semblera invraisemblable, c'est plutôt au dessous de la vérité.

Il n'y a que quelques années, cette région était une des plus fertiles de la Russie.

En 1886, ces provinces récoltaient 845 millions 489,688 boisseaux ;

En 1887, elles en produisaient 180.000,000 de moins ;

En 1889, elles en produisaient 78,000,000 de moins ;

En 1891, elles ne produisirent que 428 millions 233,200 boisseaux ; à peu près moitié moins qu'en 1886.

La comparaison avec la récolte totale de l'Empire Russe, sauf le Caucase et la Pologne, montre l'importance considérable de la production de ces provinces, qui, en 1886, se trouvait être de 54 87 p. 0/0, c'est-à-dire de plus de la moitié de la production totale des cinquante provinces de la Russie européenne. En 1891, la proportion tombait à 39,17 pour cent.

L'exportation ne fut pas réduite en proportion de la diminution des récoltes, en 1888, 1889, 90 et même en 91, jusqu'au décret impérial de prohibition, on continua d'expédier à l'étranger une partie des récoltes et le surplus des années antérieures à la diminution de production.

La culture principale en Russie est le seigle qui est la nourriture du paysan.

En 1888 la réserve de seigle était encore très abondante ; en 1889 la consommation et l'exportation dépassèrent la production ; en 1890, la consommation et l'exportation restant à peu près les mêmes, et la récolte ayant encore diminué, le déficit s'accrut considérablement, quoiqu'il restât encore un certain surplus, cependant fort réduit. La terrible sécheresse de 1891 porta le dernier coup à cette situation fatale. Dans les soixante provinces de la Russie et de la Pologne, il ne fut récolté en céréales et en pommes de terre que 14 poods, soit 504 livres anglaises par tête, alors qu'il en faut normalement en moyenne 14 et demi, soit 522 livres anglaises. Avec la réserve qu'il y avait encore au commencement de l'année, et au moyen d'un rationnement bien entendu, on aurait peut-être pu soutenir la population, mais avec les moyens limités de communication et l'énormité des distances, il était difficile d'établir une moyenne, de faire parvenir aux provinces les plus éprouvées l'excédent de production de celles qui étaient relativement favorisées.

Les causes de la disette de 1861 ont été nombreuses. L'hiver précédent, la neige était tombée beaucoup moins abondamment que de coutume, et la terre fut privée de cette couverture fertilisante ; au printemps les vents d'est, soufflant avec violence sur la terre que la neige ne protégeait pas, avaient gelé, les germes naissants. D'ordinaire le Volga déborde à la fonte des neiges et répand sur les steppes un *humus* fécondant qui fait pousser une herbe grossière servant de nourriture aux troupeaux, cela aussi avait manqué. Non-seulement il ne tomba pas en été, pendant plus de cinq mois, une seule goutte de pluie sur la terre altérée par un soleil ardent, mais des millions de marmottes sibériennes, espèce de rat des prairies, se montrèrent dans quelques provinces, et n'y trouvant plus leurs greniers d'abondance, commirent de grands ravages. Des myriades d'insectes obscurcissaient le ciel, s'abattaient sur la terre et ne laissaient qu'un désert partout où ils passaient. Le fameux sol noir de la Russie est riche et profond, ordinairement il suffit de le gratter avec la houe pour qu'il s'épanouisse en moissons, mais la grossière charrue du paysan ne pénètre pas avant dans le sol et la sécheresse dévora les racines à fleur de terre.

Quand on fit appel aux approvisionnements, il ne s'en trouva plus qu'aux mains des spéculateurs. Le peuple fut en proie à l'horreur de la faim.

Et à l'horreur du froid, car à la privation de nourriture il faut ajouter la privation de combustible. Depuis de longues années, on n'avait pas eu d'hiver aussi redoutable. La maison du paysan russe est une grossière construction, consistant généralement en une seule chambre dont le meuble le plus important est le grand poêle de briques au centre, il ne faut pas beaucoup de feu pour chauffer la haute colonne de briques que toute la famille entoure, la nuit comme le jour. La paille sert de combustible, il n'y a pas d'arbres dans les steppes et les forêts sont loin ; mais la paille ayant manqué comme le reste, plusieurs familles s'entassent dans la même cabane et abattent les maisons vides pour en brûler les planches, on brûle jusqu'aux charrues pour s'empêcher de geler.

Il y a aussi disette de vêtements. Le paysan n'en a guère d'autre qu'une chemise de toile recouverte d'une peau de mouton. Cette année on n'a pas récolté de lin et la peau de mouton a dû être vendue pour se procurer du pain. Il n'est pas rare de voir une mince et pâle fillette se présenter à la distribution des soupes, dans le pardessus en guenilles de son père, les bottes éculées de sa mère aux pieds et une sorte de sac en guise de jupe, rien de plus lamentables que ces misérables sans pain, sans feu, sans vêtement, sans ouvrages, presque sans espoir, mais jamais sans patience. (1)

Où il n'y a point de pain, on cherche à le remplacer. Le « pain de famine » est un composé d'arroche sauvage, de paille, de feuilles, d'écorce, de glands de terre, d'un peu de pommes de terre et de farine de seigle. On a porté de ce *Pain de famine* à St-Pétersbourg où l'émotion a été vive.

Les maladies épidémiques font cortège à toutes ces infortunes. Dans beaucoup de provinces le typhus est partout. Dans les districts de Saman et de Hazan la moitié des gens sont malades ; dans celui de Buguluk qui est le plus éprouvé, il y a 80,000 habitants et un seul médecin. Les deux tiers de la population de Samara sont absolument dépourvus. Une partie d'entre eux sont secourus par le Zemstoos ou Conseil de district, mais les autres n'ont de ressource qu'en la charité privée. Dans le seul district de Nicholaevsk 114,000 ouvriers sont sur le pavé.

Le bétail, les chevaux sont abattus ou meurent de faim. Dans le Samara où l'on comptait l'automne précédent 1,460,300 chevaux, plus de 600,000 ont été sacrifiés. Sur 460,000 têtes de bétail, il n'y en a plus que 180,000, et il ne reste pas de moutons sur les deux millions et quart qu'il y avait.

Ceux qui cherchent à échapper à la mort fuient devant eux, souvent sans savoir où ils vont ; il y en a qui sont allés jusqu'à Tomsk en Sibérie, peut-être pour ne jamais revenir. Beaucoup meurent en route. Un groupe d'Allemands qui s'en allaient dans la direction de l'est furent surpris par l'hiver avant de trouver un asile. Ils se creusèrent des trous dans la terre. En visitant ces caves, on en trouva qui contenaient une douzaine d'occupants, dont deux ou trois morts.

La perte totale en hommes et en animaux dans les provinces affamées atteint plusieurs millions, et quand même tout irait pour le mieux à l'avenir, quand même les récoltes futures excéderaient le maximum de production, quoiqu'il n'y ait pas de grain pour la semence, il faudra des années et des années, non pour réparer — les morts ne reviennent pas — mais pour atténuer l'importance du désastre.

(1) Il la !

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Un *journal Policier*. C'est de l'*Eclair* dont nous voulons parler. Sous prétexte d'informations, ces mouchards honoraires ont donné, dernièrement, les noms d'une foule de camarades qui, il y a plus ou moins longtemps, ont figuré à un titre quelconque dans le mouvement anarchiste. Etant donnée la période de persécutions, de perquisitions et d'arrestations que nous traversons, cet article est une infamie, car c'était rappeler à la police des gens qu'elle pouvait avoir perdu de vue ; c'était doublement sale, car c'était aussi les désigner à l'attention de leurs exploiteurs.

Maintenant, il est vrai, nous savons que la presse n'est qu'une annexe de la préfecture, à laquelle elle fait toutes les mamours possibles pour être agréable ; quand elle ne fait pas de la police, elle fait du chantage ; c'est dans sa nature de produire du sale. C'est aux anarchistes à veiller à ce débarrasser de ces journaillons qui se disent des leurs, mais vivent de la vie de reportage, et qui, pour tirer vingt francs d'un renseignement, ne craignent pas, au besoin d'inventer des histoires, fantaisistes et de les fournir aux requins de la presse.

***

ROUBAIX. — D'une lettre que nous recevons d'un compagnon de cette ville, nous extrayons les passages suivants, qui confirment notre jugement, relativement aux dernières manifestations policières. Non seulement il fallait arrêter et emprisonner pendant la huitaine précédant et celle suivant le 1er mai, et cela à tout hasard, mais il fallait aussi faire perdre le travail aux compagnons ; partout en effet, les policiers ont désigné aux patrons ceux de leurs ouvriers soupçonnés d'être des anarchistes, ou simplement amis de ces *bandits* ; mais laissons la parole à notre correspondant.

— « Nous avons eu ici une vingtaine d'arrestations, et naturellement perquisitions, comme pour la circonstance le juge d'instruction était venu à Roubaix, on nous fit passer immédiatement un interrogatoire, et nous apprîmes que nous étions membres d'une association de malfaiteurs, ayant pour but etc. etc. . . . Trois camarades sont encore sous les verrous.

Inutile de vous dire aussi qu'au cours des perquisitions, il fut fait une râfle complète de nos journaux et brochures, par ces défenseurs de la propriété ; que nos femmes et nos enfants furent bousculés et engueulés, c'est le mot, par ces soutiens de la famille ; mais le comble c'est l'incohérence des rapports policiers, qu'on en juge par cette petite scène.

Le juge d'instruction. — Vos prénoms sont Joseph Jacob ?

Le camarade. — Non monsieur, je n'ai qu'un prénom, c'est Joseph.

— Vous avez vingt six ans ?

— Regardez moi bien, ma figure vous dira suffisamment que j'en ai quarante.

— N'êtes vous pas allé en Allemagne et en Belgique, il y a quelques années pour y faire de la propagande anarchiste ?

— Je ne suis allé en Allemagne qu'une fois, il y a vingt ans, comme prisonnier de guerre, m'étant engagé à cette époque, naïf que j'étais, croyant à la patrie.

— Il y a erreur sur vous alors !

Mais le commissaire tenant à rester cruche jusqu'au bout, jura tous les saints de la boite, que son rapport était exact. Le juge d'instruction se contente de dire au camarade : retirez-vous.

Notre camarade termine en nous disant que le résultat définitif sera un nouvel élan donné à la propagande de l'idée.

***

MARSEILLE. — Le tribunal correctionel avait à juger un anarchiste, Louis Craveja, poursuivi pour avoir fait usage d'un faux passeport.

Craveja n'avait pas mis le fait à l'instruction. Seulement, il a demandé à être défendu par le compagnon Sébastien Faure, qui subit en ce moment, comme on sait, deux condamnations à l'emprisonnement, prononcées, l'une par la Cour d'assises du Rhône, l'autre par le Tribunal de Marseille.

Le colloque suivant s'est engagé à ce sujet entre le président et le prévenu :

— Je demande, dit Craveja, car la loi m'accorde ce droit à être défendu par le citoyen Sébastien Faure.

Le président. — Par le citoyen Sébastien Faure ?

— Oui je ne veux être défendu que par lui.

Le président. — On ne peut pas aller chercher un défenseur dans les prisons.

— Je suis citoyen comme un autre, comme un autre, j'ai le droit de choisir un défenseur, je le choisis en désignant Sébastien Faure. Si vous refusez, je refuse aussi de répondre.

Le président. — Vous n'êtes pas Français et vous voulez . . .

— Ce n'est pas ma faute si ma mère m'a fait naître ailleurs qu'en France ; mais étant anarchiste, je ne reconnais pas de frontières !

Le président. — Comment vous êtes-vous procuré un papier de route à un autre nom que le vôtre ?

— Je refuse de répondre.

D. Vous appelez-vous bien Louis Craveja ?

— Je refuse de répondre. Appliquez la loi : je la subirai, et terminons !

Craveja a été condamné à trois mois de prison.

***

Vienne (Isère). — En police correctionnelle, mercredi dernier, la compagnonne Delalé comparaissait pour avoir traité de fainéant un gardien de la prison de Vienne qui refusait de recevoir un panier de nourriture pour deux compagnonnes détenues en prévention, pour coups et blessures sur la char... pardon, du sieur Fages Victor, exploiteur ; ex-anarchiste du procès de Lyon. Après les balivernes d'usage, le procureur de la République nous fait savoir que la prévenue aurait mieux fait de donner cette nourriture aux pauvres qui en avait bien plus besoin que les deux prisonnières, et qu'en somme, c'est plutôt pour se faire une réclame, que par humanité. (On est pas plus bête), le président ayant demandé à la prévenue ce qu'elle avait à dire pour sa défense, celle-ci demande qu'il plaise au tribunal qu'elle soit défendue par son mari, sur le refus du monsieur et sur l'invitation de choisir dans la salle un avocat qui la défendra gratuitement, notre amie déclare ne vouloir être défendue par personne et déclare endoutre, accepter la responsabilité toute entière de ses paroles. Conclusion : 3 jours de prison et aux frais.

## Belgique

Les condamnations pleuvent à Liège : on se venge de la peur du 1er Mai. Ainsi, le 18, les compagnons Moineau, Jamotte et Morhay, traînés devant le tribunal correctionnel, ont été condamnés : Jamotte, à 4 ans 2 mois et Moineau à 3 ans de prison. Morhay est acquitté.

Le jour suivant, deux compagnons accusés d'une tentative de déraillement à Tilff, sont condamnés chacun à quatre ans de prison.

***

Comme dans tous les pays à régime capitaliste, les ouvriers croupissent ici dans une misère noire. Les drames du désespoir augmentent sans cesse dans d'effrayantes proportions. Hier, c'était une pauvre mère qui, lasse, elle et ses cinq petits, de souffrir de la faim cruelle, a étranglé sa progéniture maudite, pour se jeter ensuite dans les flots glacés du canal. Aujourd'hui, ce sont deux pauvres vieux, mari et femme, qu'on a trouvé morts, de grand matin, sur la grande route de Bruxelles. Par un billet trouvé dans le gilet du vieux, on a appris que s'étaient le désespoir et la misère qui en eut cause de la mort de ces damnés, car ni l'un ni l'autre n'avait mangé depuis trois jours ! Et les faits de ce genre se renouvellent chaque jour.

Cela ne crie-t-il pas vengeance ? Ainsi, pendant que les millionnaires, dégénérés par les vices et les excès de toute nature, dépensent des sommes folles dans les bras des femmes galantes et dans toutes sortes d'orgies, les prolétaires en sont réduits à se faire assassiner ! Ce régime odieux ne peut durer, comme bien l'on pense, et ici, comme partout ailleurs où sévit l'exécrable système capitaliste, nous marchons à grands pas vers l'inévitable révolution sociale qui doit reprendre à l'armée des capitalistes les immenses fonds dont ils se sont emparés au détriment de tous. Ce sera là, la principale tâche de la Révolution qui se prépare, de niveler la fortune publique, de rendre à tous ce qui appartient à tous : richesses, terres, maisons, instruments de travail, systèmes de locomotion, de navigation, etc.

***

Le régime militaire sévit en Belgique dans toute son horreur.

On a déjà dépensé *plus de cent millions* pour les fortifications de la Meuse, jugées inutiles, dangereuses et inefficaces par des hommes gouvernementaux eux-mêmes, entre autres l'ancien ministre Frère-Orban, et, par contre, on ne trouve pas mille francs pour empêcher les vieux travailleurs de mourir de faim au coin des bornes. Infâme tout de même !

Les idées anarchistes travaillent ferme nos troupiers. — Il ne se passe, pour ainsi dire, pas de semaine, sans qu'un malheureux soldat, aveuglé, devenu fou par les traitements barbares qui fleurissent encore dans nos casernes, ne se révolte ouvertement contre tant d'iniquités en faisant jouer la crosse de son fusil sur les reins d'un soudard galonné. Aussi les punitions pleuvent-elles dru sur le dos des infortunés « *défenseurs de la patrie* ».

Signe des temps, mes amis, je ne vous dis que ça. — Ces révoltes partielles, qui se produisent dans tous les grands corps sociaux : armée, administration, banque, usine, prouvent à l'évidence que le mécontentement est général au sein des masses et que le régime capitaliste est pourri jusqu'à la moëlle des os.

A nous anarchistes, de hâter la triste fin du monstre, par une rigoureuse propagande de nos idées parmi toutes les victimes de notre enfer social, besogne à laquelle nous ne faillirons point, nous pouvons en donner l'assurance à messieurs les bourgeois.

## Angleterre

Notre ami Nicoll, condamné à 16 mois d'incarcération écrit, de la prison de Pentonville, à un camarade :

Je ne m'attendais pas à une si forte peine, mais je n'en suis pas moins joyeux et plein d'espoir. Une remise n'est pas impossible, et quand même je la subirais tout entière, je suis jeune et fort, et ne m'en inquiète.

Crois-moi, mon sort n'est pas si déplorable que d'aucuns peuvent se l'imaginer. Inutile de s'en tourmenter, et je ne crains pas pour moi les conséquences de mon emprisonnement.

## Etats-Unis

Statistique des crimes en 1891 :

| | |
|---|---|
| Assassinats | 6 0 0 |
| Exécutions capitales | 123 |
| Lynchages | 195 |

En énumérant ces *homicides*, la statistique ne désigne par ce nom que ceux qui ont été perpétrés par le peuple.

Mais nous serons plus justes, car il y a d'autres assassinats que ceux qui sont commis par le peuple, et, changeant les termes, nous ferons la statistique à notre manière.

| | |
|---|---|
| Assassinats commis par le populaire | 6.000 |
| Assassinats commis par des groupes de patriotes altérés de sang, ivres de barbarie | 195 |
| Assassinats commis au nom de la loi, sous le faux nom de « Justice » | 123 |
| Total | 6.318 |

Comme on le voit, l'Etat et les patriotes, loin de moraliser le pays, augmentent le nombre des crimes.

Et que l'on ne croie pas que les milliers de policiers « *les colonnes de la loi* », ainsi que les appelle le charlatan Castelar, se croisent les bras. Non, ils travaillent ferme et s'acquittent « *à merveille* » de leur mission.

## Italie

Comment sont traités les journaux anarchistes en Italie :

En décembre dernier, nos camarades de Milan avaient commencé la publication d'un journal, l'*Amico del Popolo* (l'Ami du peuple). A mesure que chaque numéro paraissait, il était immédiatement supprimé. Enfin le journal fut poursuivi, et voici les raisons que donnait l'avocat général du libre gouvernement constitutionnel de l'Italie.

L'article : *Aux Républicains* du dit journal contient des menaces contre la monarchie constitutionnelle, il y est dit entr'autres que l'Etat quelle que soit la forme du gouvernement est un instrument dans les mains d'un petit nombre pour opprimer les masses, tandis que la conclusion exalte le socialisme anarchiste.

L'article : *La Nécessité de la Révolution* maintient qu'une Révolution générale est indispensable qui détruira l'organisation actuelle, basée sur l'exploitation, la spéculation, la fraude, la tyrannie, l'hypocrisie et le sophisme. Cet article est donc révolutionnaire.

L'article : *Encore St Ambroglio*, est une attente à l'inviolabilité de la propriété privée, car il insinue que les richesses monopolisées par le petit nombre devraient être à la disposition de tous.

L'article : *Un drame au régiment* est une offense au respect dû aux lois existantes et à la discipline militaire, car il prétend que le fratricide est imposé aux soldats.

L'article : *Respect aux lois* est une insulte à la loi. Il excite à la haine des citoyens les uns contre les autres en affirmant que les lois sont faites par les exploiteurs et les privilégiés au profit du capitaliste et du parasite, et devraient être abolies ; de même que l'article : *Anarchie et Négation du pouvoir* n'a d'autre but que l'abolition de la constitution monarchique.

Finalement l'article : *La victime de la police livournienne* défend des actes criminels en décrivant minutieusement et perfidement une scène sanglante où la police n'agissait pourtant qu'en exécution d'un mandat, et en racontant que les assistants applaudissaient aux *courageux jeunes gens* qui n'étaient que de mauvais citoyens criant : Mort aux assassins ! *Vive la Révolution sociale !* aux obsèques de l'homme qui fut tué.

Le gouvernement fait de cette manière une propagande bien autrement active que ne la pourraient faire nos camarades par leurs paroles et leurs brochures.

## Brésil

Brésil. — Un camarade de ce pays nous fait connaître la mort du compagnon Molière Jean, mort à Coxambu, son enterrement fut l'occasion, pour les quelques camarades qui se trouvent dans cet endroit, d'une manifestation publique : hautement, le drapeau noir en tête, ils se dirigèrent directement au cimetière, et durent lutter avec le curé-gardien pour obtenir les clefs. *Bano ! Bano !* disait-il (âne ! âne !). Cette manifestation aura des suites, les camarades braveront le milieu avachi dans lequel ils sont obligés de vivre, avachi par la misère et par le cléricalisme dans toute son horreur ; ils ont décidé de faire une active propagande, mais les détails que nous savons de ce pays sont véritablement navrants, les statistiques bourgeoises nous donnent les chiffres effrayants, de l'émigration annuelle de chaque pays d'Europe, mais la population du Brésil n'en reste pas moins stationnaire, du moins la population ouvrière et naturellement misérable. — La fièvre jaune guette ces malheureux ; c'est par millions qu'ils succombent ; la loi de Malthus est sortie du domaine de la théorie. — La bourgeoisie capitaliste a trouvé dans l'émigration le remède à l'encombrement des bras.

Notre ami nous donne des détails sur la situation à Rio, quand le travailleur arrive, il ne trouve même pas à se loger, ou il doit se contenter de bouges à 30 ou 40 francs par mois, de véritables niches à lapins quant à la nourriture, il doit se contenter de *rien*, c'est la triste vérité, ou avoir le bonheur de trouver un travail immédiatement ; mais alors il devra payer des prix exhorbitants. Et c'est partout dans l'Amérique du Sud, le même spectacle, nous le crions hautement à tous nos amis, misère pour misère, restez chez vous, car dans nos pays, c'est la mort, et la mort sans aucun espoir de lutte révolutionnaires, écrasés que nous sommes par le capital et les jésuites de tous poils.

# BIBLIOGRAPHIE

*Quand les violons sont partis*, 1 vol. 3,50, par E. Dubus, bibliothèque artistique et littéraire de la *Plume*. — Nous aurions voulu être agréable à l'auteur, qui nous a adressé son œuvre, en recommandant la lecture de ce volume à nos camarades, mais, malheureusement, il n'y a rien pour nous.

Des vers ! dont quelques-uns de gracieux, vaporeux, éthérés : des plaintes à l'infidèle ; des louanges à l'amante, les souffrances de l'amant délaissé, cela hélas nous laisse bien froid, devant les souf-

frances réelles dont souffre l'humanité par suite de la mauvaise organisation sociale.

---

*Religion* par G. de Molinari, 1 vol. 3,50, chez Guillaumin, 14, rue Richelieu. — « Quand les hommes ont vu augmenter leurs besoins, il s'est opéré, parmi eux, une division de travail qui fait qu'ils se sont déchargés, sur une certaine classe d'individus, des soins du service religieux.

« Tant que cette classe a pu offrir au plus juste prix, ses services religieux, la religion dont ils étaient les desservants a gardé le monopole ; mais quand la concurrence s'est établie et qu'une religion nouvelle a pu offrir ses services meilleur marché, la religion ancienne a dû disparaître ou se modifier ! »

Voilà ce que M. de Molinari appelle faire la synthèse des religions! Voilà ce qu'il appelle de la science ! ! Il n'est pas difficile, ni ses lecteurs — s'il en a — non plus.

Et dire que toute la science de l'économie politique est de cette force !

Rechercher et analyser les moindres sentiments de l'homme pour découvrir quelles sont les sensations qui l'ont amené à se créer un monde imaginaire ; chercher à quels besoins moraux répondaient les légendes et les mythes sacrés, fouiller la psychologie de chaque race pour découvrir la concordance de ses mythes, les économistes n'en ont cure ! Pour eux la concurrence explique tout. La rareté des produits amène la concurrence ; la concurrence amène la surproduction qui, à son tour, engendre l'avilissement des prix, dégoûte les producteurs et ramène la rareté. Ça répond à tout, et on n'a pas besoin de se casser la tête pour chercher des arguments.

## MÉLANGES & DOCUMENTS

Langage d'un haut fonctionnaire français :

« Avec les moyens dont nous disposons, trois mille hommes suffisent pour s'emparer du Dahomey et anéantir les défenseurs de Behanzin. En quinze jours le colonel Dodds peut, sans rencontrer de difficultés, mais en ayant soin toutefois de brûler tout ce qu'il rencontrera sur son passage, arriver à Abomey. La conquête de ce pays s'impose, car il est fertile et ce sera une grande source de richesses. »

(Traduction par un haut fonctionnaire allemand :)

« Avec les moyens dont nous disposons treize cent mille hommes suffisent pour s'emparer de la France et anéantir les défenseurs de Carnot. En quinze jours, le général Donner-und-Kartaetschen peut, sans rencontrer de difficultés, mais en ayant soin toutefois de brûler tout ce qu'il rencontrera sur son passage, arriver à Paris. La conquête de ce pays s'impose, car il est fertile et sera une grande source de richesses. »

***

**Marchands de chair humaine.**

Nous empruntons aux feuilles allemandes quelques contributions au chapitre classique de l'Abolition de l'esclavage :

« J'aurai, en automne, à céder nombre de jeunes familles d'ouvriers, je les recommande particulièrement à ceux qui ont besoin de solides valets et ouvriers de ferme. Agence principale Joseph. Schwaan en M. La maison a été fondée en 1870. (Indicateur Brunswickois).

***

Des ouvriers de ferme sont envoyés à des prix modérés par toutes les gares. H. W. de Malezewski, Posen. (Industrie et agriculture, n° du 4 mars).

***

On trouvera chez moi un choix considérable de jeunes bonnes, de cochers, valets de ferme et de maison que je puis céder à des conditions fort avantageuses.

Je puis aussi recommander 25 familles d'ouvriers.

J'accepte déjà des commandes d'ouvriers et d'ouvrières pour les travaux de la vigne. (Courrier de Hannovre).

## BOITE AUX ORDURES

Je veux bien croire que les 100,000 ouvriers comptés par M. Cooper sont animés du plus vif désir de travailler, mais je garantis qu'il m'a toujours été très difficile, sinon impossible, de trouver, le cas échéant, un peintre, un jardinier, un terrassier, même à des prix exorbitants. J'en dois conclure que la statistique de M. Cooper n'est pas d'une exactitude absolue, à moins que ses protégés ne cherchent de l'ouvrage avec l'espoir de n'en pas rencontrer, ce qui est la vérité.

*Figaro* (Correspondance anglaise).

***

Quant aux socialistes, anarchistes et tous les autres *istes* du 1er mai, on a vu que M. Elduayen, ministre de l'intérieur, ne se trompait pas quand il assurait que tout se passerait avec calme. Il répondait de l'ordre public, persuadé de l'effet salutaire produit par les exécutions de Xérès, qui ont été, malgré tout ce qu'on a dit, le point de départ de la tranquillité donnée au pays.

*Du même tonneau* (Lettre d'Espagne).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

St-Etienne. — C'est une véritable chasse à l'homme, aussi stupide, qu'elle est acharnée, que la police a organisé, dans notre ville, contre nos amis ; c'est une misère noire pour les familles des camarades traqués ; aussi la bourgeoisie recueille-t-elle, le fruit de sa férocité, l'exaspération et l'indignation se font jour parmi les travailleurs, et leur sympathie pour les victimes se traduit par des actes de solidarité envers les familles des victimes.

Un groupe d'ouvriers d'une usine de Bellevue vient d'envoyer une première souscription de 11 fr. à répartir où le besoin est le plus pressant.

***

Amiens. — Le compagnon Paulet, qui, a été relevé de sa fonction de liquidateur des Conférences Sébastien Faure (par ordre de M. Loubet ?) prie les créanciers de s'adresser au juge d'instruction d'Amiens, détenteur de la comptabilité et des fonds disponibles.

***

Le groupe anarchiste de langue française, *Club Autonomie* (Londres), en vue des menées de la police pour introduire des traîtres parmi les anarchistes, prie les camarades qui viennent à Londres et qui ne sont pas déjà connus, de se munir de documents, pour se faire reconnaître.

***

Beauvais. — La scission produite dans le groupe socialiste de Beauvais a donné naissance à un nouveau groupement qui s'intitule les *égaux* de Beauvais, groupe anarchiste révolutionnaire, d'études et de propagande.

Camarades, le prolétariat tout entier se réveille devant la formidable organisation et répression capitaliste, quelques travailleurs de Beauvais ont compris qu'ils ne pouvaient plus longtemps rester inactifs devant la lutte engagée par nos frères de misère. Considérant que la grande utilité de faire l'éducation sociale et révolutionnaire de la classe prolétarienne qui, depuis des siècles, se trouve sous le joug despotique de l'autorité, le groupe, dans ses études, s'efforcera de démontrer la fausseté des institutions de la Société présente qui est la cause de tous nos maux et de tous les crimes qui découlent des institutions, bases de son organisation ; le groupe travaillera à l'avènement de la Société future, c'est-à-dire de la société anarchiste.

Pour faciliter ses études, le groupe fera acquisition de brochures et journaux qui seront mis à la disposition des camarades, sans distinction, qui en feront la demande.

Ceux qui disposeraient de brochures et journaux peuvent les adresser au compagnon Somont, rue du faubourg-St-Jean, 18.

## PETITE CORRESPONDANCE

G. à Trélazé. — B. à Limoges. — L. à La Madeleine. — B. à La Machine. — N.-D. à Pîtres. — E.-D. à Vienne. — L. à Arras. — P. à Reims. — L. à Troyes. — H. à Fourmies. — S. à Tarare. — L.-V. P. M. P. — G. à Domarain. — P. à Saint-Nazaire. — A. à Gagnières. — G. à Méru. — H.-B. à Alleghény. — P. à Reims. — C. à Biella. — H.-B. Besançon. — Baalucor. — P. G. à Nimes. — R. à Angers. — G. C. à Comos. — V. à Lyon. — M. à Nantes. — M. à Fourchambault. — G. à Trélazé. — R. à Izeaux. — R. à Lille. — H. à La Rillière. — Reçu timbres et mandats.

H. C. à Constantine. — Le mieux, pour décider la librairie à faire venir le journal, c'est de lui réclamer plusieurs semaines de suite.

G. F. à Saint-Chamond. — La *Conquête du Pain*, 2,65. — Rien reçu de l'*Agitateur*.

E. W. à Haereu. — Les brochures demandées, pas parues ou épuisées.

D. à Rouen. — Nous prenons note si l'occasion se présente.

M. B. à Marseille. — Avons remplacé les brochures épuisées par d'autres.

F. R. — Nous avons des raisons qui ne regardent que nous.

W. A. — Avenue Marceau. — 1789-1889, pas paru.

A. D. à Saint-Etienne. — L'ouvrage en question n'est plus en vente.

T. à Tenez. — Oui, pouvez envoyer. Le nouvel abon. de B. finit fin juillet ? — R. à Vasgoy. — Voyez la *Question sociale*, 5, boulevard St-Michel. — C'est le seul journal soi-disant socialiste qui ait trouvé le moyen de ne pas calomnier les anarchistes, c'est de ne pas en parler. — Avons expédié l'*Endehors* et la *Plume* M. à Auxerre. — Reçu mandat ; le 2 avril le journal n'a pas paru.

M. A. à Casteljaloux. — Je trouve votre abonnement marqué jusqu'à fin mai ?

Le compagnon Jules Pinot demande des nouvelles du camarade Mollet et voudrait savoir l'adresse de Decaux. Lui écrire à l'usine, rue St-Bernard.

Leroy. — L'article les *Trois-Huit* est, en effet, plein d'enseignement, mais ce n'est pas notre affaire. Vous n'avez qu'à envoyer la somme dont vous voulez disposer, au nom du compagnon, à la prison où il est détenu.

## CONVOCATIONS

Montreuil. — Groupe *La commune anarchiste*, réunion à l'heure et au local habituel.

Les petites tracasseries des bêbêtes de nos gouvernants ne devant pas nous empêcher de travailler à la réalisation de notre programme de solidarité, tous les camarades sont priés d'être exacts.

## A NOS LECTEURS

Le portrait de Proudhon dont nous annoncions dernièrement l'apparition vient d'être tiré. Nous le mettons en vente au prix de 0,35 l'exemplaire.

Nous rappelons que nous avons, au même prix, celui de Bakounine, gravé par le même artiste.

Les deux portraits pris ensemble, seront laissés à 0,50.

**La RÉVOLTE est en vente :**

**Nîmes**

Au Kiosque, place du Grand-Temple, en face le Bureau de tabac.

**Lille**

Chez Romans, 28, rue Juliers.

**Reims**

*Le Père Peinard* et *La Révolte* sont criés dans les rues et portés à domicile par le copain Edouard, 28, place Drouet d'Erlons.

*L'Imprimeur-Gérant* : H. Habert.

Paris. — Impr. HABERT, 140, rue Mouffetard.

CINQUIÈME ANNÉE N° 36 — DIX CENTIMES — DU 4 AU 10 JUIN 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

**ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS**

## AUX CAMARADES

*Pendant les cinq dernières semaines que nous venons de passer, nombre de paquets ou de numéros expédiés en province nous ont été volés soit à la poste, soit au chemin de fer, soit chez les camarades qui les avaient reçus. Nos gouvernants qui, jadis, étaient des promoteurs ardents de la liberté de la presse et gueulaient comme des putois lorsque leurs adversaires les fourraient au clou ne se gênent pas, aujourd'hui qu'ils sont au pouvoir, d'essayer de tuer la presse indépendante en la dévalisant, voyant qu'ils ne peuvent y réussir légalement. Les défenseurs de la Propriété opèrent comme de vulgaires cambrioleurs. Nous, anarchistes qui voulons faire rendre à la masse ce qu'une minorité de spoliateurs lui a pris, nous sommes les malfaiteurs, cela est entendu; mais dévaliser ceux qui ne possèdent déjà pas grand chose du moment que l'on agit au nom de la propriété c'est très bien, paraît-il; c'est de la logique gouvernementale contre laquelle nous ne cherchons pas à protester. C'est une question de force, voilà tout.*

*Ceci pour dire seulement que si nous sommes arrivés à paraître ce n'est que grâce aux sacrifices de quelques amis dévoués et en grevant un peu notre budget, de dettes sur l'avenir, nous faisons donc l'appel le plus pressant à ceux de nos dépositaires qui sont en retard, pour qu'ils fassent leur possible pour nous régler les numéros qui ont échappé au grinchissage gouvernemental.*

## L'ANARCHIE A LA CHAMBRE

Nous avons sous les yeux le compte rendu officiel de la séance du 21 mai, pendant laquelle ces messieurs ont causé anarchie. Lavy a interpellé le ministère sur les arrestations du 22 avril et il n'a pas eu de peine à démontrer que le gouvernement se rendait simplement ridicule en faisant arrêter 238 citoyens qu'on a dû relâcher presque tous après le 1er mai. Cinquante-sept (1) ont cependant été gardés... pour sauver les apparences. Au cours de son discours, très long, Lavy a aussi cherché à établir des différences entre l'anarchiste théoricien et l'anarchiste praticien; et il a parlé de l'agent provocateur Dupire et autres (qu'il n'a pas nommés) et qui étaient dans les rangs du parti ouvrier, ainsi que de la *Révolution sociale* d'Andrieux et de Spilleux-Serraux.

Ce qui nous intéresse surtout, c'est la réponse de Loubet. Ces braves gens sans peur et sans reproche n'ont pas eu peur. Ils n'ont pas eu la frousse, — puisque Lavy doit savoir « que les anarchistes ne préparaient rien à « l'occasion du 1er mai et qu'ils étaient opposés « à toute manifestation à cette date. Ce n'é- « tait, disaient-ils, qu'une agréable plaisanterie « organisée par des hommes, dont il don- « naient les noms, et qui consistait à créer une « agitation dans le pays, pour en recueillir « des bénéfices électoraux. Je fais grâce des « noms qui sont bien connus de l'Assemblée. » De quoi il résulte que si les anarchiste avaient préparé quelque chose, la frousse eût été très raisonnable.

Les arrestations n'ont été motivées que par le vol de dynamite, ce n'est qu'une coïncidence accidentelle que les anarchistes eussent été arrêtés huit jours avant le 1er mai et relâchés huit jours après.

Au ridicule du fait, Loubet ajoute ainsi le ridicule de l'excuse.

Puis, répondant toujours à Lavy, Loubet fait cette remarque :

« Je serais reconnaissant à M. Lavy de m'indiquer nettement où finit le théoricien et où commence le praticien (*Très bien, très bien*). Lorsque le crime est commis, j'ai devant moi un praticien; mais, avant le crime, ce praticien, c'était le théoricien, c'était le philosophe dont parlait M. Lavy...

— Le chimiste! s'écrie Chautemps, «... c'était le philosophe émettant des idées et poursuivant sa propagande par la parole ou des écrits, par des discours, des journaux, des livres. Mais, de cette propagande au fait lui-même, il n'y a pas loin, il n'y a souvent que l'épaisseur d'un cheveu, et je ne puis pas, pour ma part, comme M. Lavy, considérer comme des philosophes et des théoriciens ceux qui professent et développent cette idée qu'il faut à tout prix renouveler la société, parce qu'ils n'y obtiennent pas les satisfactions qu'ils réclament, et qui, pour obtenir ces satisfactions, recommandent la propagande par le fait et déclarent nécessaire, *hic et nunc*, sans délai, la guerre à la société. »

C'est pourquoi les théories mêmes qui pourraient amener des explosions, seront poursuivies, — M. Loubet le promet.

Et puis, ce sont tous des étrangers! C'est pourquoi — aveu précieux — on en a expulsé *soixante-sept*. Loubet affirme même avoir « entre les mains la preuve d'une organisation internationale, dont le syndicat est, en majeure partie, composé d'étrangers » et il ne peut pas permettre que « ces étrangers ou leurs compatriotes, viennent dans notre pays », etc., « préparer des mouvements et provoquer des crimes. »

On imagine si Déroulède s'empresse de renchérir sur ce thème. Pendant une demi-heure il roucoule sur ce thème que « quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, la France restera toujours la France, et les français seront toujours des français », accueilli, comme de raison, par les « très bien » et les applaudissements de la Chambre.

Les étrangers apportant « chez nous *le honteux poison* de leurs doctrines internationales », « il ne s'agit plus d'une question de politique particulière, mais d'une question de politique nationale : c'est le salut public qui est en jeu, c'est le parti social qui est en cause, c'est la patrie et la nation qui sont en danger, » s'écrie ce brave qui tremble à la vue des anarchistes et qui pour cacher sa peur, crie « Malheur aux lâches! »

C'est surtout les têtes qu'il faut frapper et il reproche à Loubet de ne pas avoir frappé « les porte-paroles à l'égal des porte-drapeaux. »

Mais pardonnons à ce brave que Ravachol fait trembler toutes ses divagations, toutes ses stupidités, pour une seule parole juste qui lui échappe :

« Après avoir parcouru dans tous les sens le domaine des idées, on arrive vite dans le domaine des faits. »

Parfaitement.

Le résultat? — M. Loubet, pour prouver qu'il n'est pas un lâche, frappera les porte-drapeaux et porte paroles qui mettent en danger la demeure de M. Déroulède.... La prudence, on le voit, fait la meilleure partie de la bravoure du grand patriote.

(1) Presque tous relâchés depuis.

## LIBERTÉ DE LA PRESSE!

### En avant les poursuites!

Notre ami d'Axa est de nouveau poursuivi, pour son article — *Brelan de valets* — (*Endehors* du dimanche 22 mai). Mais le parquet ne perd pas de temps, l'affaire passera le samedi 4 juin, or c'est justement ce jour-là que vient l'affaire de Méry et Matha pour un article paru il y a six semaines intitulé — *Les Chourineurs de caserne* — reproduit du reste dans notre supplément et, naturellement, nous faisant comprendre dans la charmante invitation du parquet.

Le *Père Peinard*, lui, est assigné pour le 13.

Allons décidément on veut prouver que nous sommes réellement forts, aussi comme dans la chanson de *Germinal* nous disons :

*Plus on en poursuivra*
*Plus il y en aura!*

. . . . . *Hardi les gars!* . . .

## LA MÉTHODE EXPÉRIMENTALE

Lorsque, acculés à la nécessité de reconnaître le mauvais fonctionnement de l'organisation sociale que nous subissons, les adver-

saires, de bonne foi, de l'idée anarchiste avouent qu'elle aurait besoin de transformation, ils croient, par là, avoir fait une énorme concession, ils cherchent très sincèrement quels seraient les meilleurs remèdes à y apporter. Ils vont même jusqu'à reconnaître que la société anarchiste est le plus magnifique idéal que l'on puisse assigner à l'évolution humaine.

Mais — il y a un mais — pris par l'héritage de préjugés, légués par nos ancêtres, entretenus par l'éducation, les relations, ils se hâtent d'ajouter que cela n'est guère réalisable et restera toujours à l'état de spéculation. Toute mauvaise qu'elle est, la société nous assure encore une certaine sécurité relative, une certaine facilité de progrès qu'une révolution pourrait nous faire perdre. Cherchons, disent-ils, à améliorer ce que nous avons, progressivement ; lentement, c'est vrai, mais sûrement.

***

Si on leur réplique alors qu'il y a des individus qui souffrent, crèvent de cette soi-disant sécurité, de cette soi-disant civilisation, ils ne font aucune difficulté pour reconnaître que la bourgeoisie est ignoble dans son exploitation, qu'elle justifie la révolte des exploités, d'aucuns reconnaissent même qu'elle est inévitable, mais cela est regrettable ajoutent-ils, car la révolte peut être vaincue et nous ramener en arrière.

« Certes, disent-ils, il est très facile de tirer le diagnostic d'une maladie, mais la guérir c'est autre chose, et en sociologie les difficultés sont encore bien plus grandes vu que nous n'en sommes encore qu'à l'enfance de l'art.

« Seule la méthode rationnelle et expérimentale peut nous mener à un résultat, et les idées anarchistes n'ont rien de scientifique, ce sont de pures spéculations ; elles ne reposent sur aucune expérimentation. »

A première vue, ce raisonnement semble logique, il est même vrai, quand la maladie on ne la connaît que par ses effets, que l'on n'a pu en déterminer les causes réelles ; mais lorsqu'on en connaît sûrement le point de départ la thérapeutique est facile.

Si, jusqu'ici, on a hésité, tâtonné, marché d'un remède à l'autre c'est que, on connaissait bien les effets de tel remède, sur tel groupe de troubles physiologiques ; mais, comme des causes différentes pouvaient occasionner le même trouble pathologique, il s'ensuivait que ce qui était bon dans un cas, ne l'était pas dans l'autre, ou bien même lui était contraire. Voilà ce qui fait que la médecine a été jusqu'à aujourd'hui, plutôt une recherche empirique qu'une science réelle, lorsqu'il s'agissait de guérison.

Voilà ce qui fait aussi qu'en thérapeutique sociale, où existaient les mêmes défauts, la même ignorance, on a fait des révolutions qui n'ont jamais abouti, tenté des réformes qui n'ont donné aucun résultat. On voulait détruire les effets sans s'inquiéter des causes qui les produisent, les laissant subsister ; celles-ci entravées pendant un moment, ne tardaient pas à reprendre leur cours normal et à reproduire des effets semblables à ceux que l'on avait cru détruire.

***

En médecine, aujourd'hui, on a compris que le meilleur moyen de combattre les maladies était de les prévenir, en supprimant les causes qui les engendrent, par une hygiène bien entendue. Les anarchistes tentent d'opérer la même transformation en hygiène sociale : Ils ont cherché quelles étaient les causes des maladies dont souffrent les membres de la société, ils sont remonté aux sources, ils ont renoncé aux panacées universelles ; — qu'ils laissent aux charlatans politiques — ils se contentent de dire aux individus : « Les maux, dont vous souffrez, découlent de l'organisation vicieuse de la société ; l'Autorité et la Propriété sont la source de tous les rouages qui vous écrasent ; vous aurez beau les changer, les remplacer, leur fonction est de vous broyer entre leurs dents dans leur marche, vous serez broyés tant que vous ne les aurez pas détruits. Supprimez les causes si vous ne voulez plus en ressentir les effets ».

***

En physiologie lorsque, après bien des tâtonnements, lorsqu'on est arrivé à découvrir les causes d'une maladie que, jusque-là, on n'avait connue que par ses effets, il peut arriver que l'art de guérir en est tout bouleversé ; il peut se produire que l'on ordonne au malade ce qui, auparavant, lui était défendu, qu'on lui défende ce qui lui était ordonné ; c'est ce que, en politique, on appelle une révolution ; il arrive que les novateurs sont traités de fous et d'extravagants par les routiniers, accusés, eux aussi, de mettre la vie du malade en danger, de ne pas tenir compte d'une foule d'hypothèses, plus probantes les unes que les autres, tant que les résultats acquis ne sont pas venus faire taire ceux qui n'ont confiance qu'aux formules du passé.

Le médecin qui expérimente une méthode nouvelle fait, en petit, ce que les anarchistes veulent faire, en grand, sur la société entière ; lorsqu'il sort des sentiers battus de la routine pour appliquer les données nouvelles, il n'a pas à tenir compte des criailleries des rétrogades s'il est certain de sa science. Est-ce la faute aux anarchistes si la société est organisée de façon que les individus ne peuvent accomplir ce qui leur plaît sans se heurter à une loi prohibitoire, sans entrer en conflit avec un pouvoir central qui prétend connaître mieux qu'eux, et leur appliquer, ce qu'il juge leur être utile, leur défendre ce qu'il juge néfaste. On a organisé la société de façon que les individus ne peuvent en sortir sans la culbuter ; que la bourgeoisie ne se plaigne pas si, pour être libres, les individus veulent d'abord de briser ce qui les gêne.

Pour faire de l'expérimentation, il faut passer de la théorie au fait, et il y aura, dans les calculs les mieux établis, toujours une part d'inconnu dont les esprits timorés, se serviront, comme argument, pour repousser toute nouveauté. Faut-il se condamner à l'immobilité à cause des rétrogrades ?

La cause du mal étant reconnue, il n'y a qu'à y porter le fer de l'opérateur, et la chirurgie nous enseigne tous les jours, en ne craignant pas de procéder à l'ablation des membres et des organes atrophiés, parasitaires, gangrenés ou producteurs d'accidents secondaires, pourquoi craindrions-nous d'opérer et d'abattre ce que tout le monde — sauf ceux qui en vivent — s'accorde à trouver mauvais ou néfaste ?

Nous savons qu'ici, on nous répondra que la société ne se traite pas comme un individu ; que ce dernier peut disparaître sans amener de perturbations, tandis que le bouleversement de la société pourrait amener la perte de l'humanité entière, etc., etc. ; et c'est alors que l'on revient nous parler de la nécessité d'opérer lentement, graduellement, par voie de réformes. C'est ce que l'on appelle la méthode expérimentale !

(*a suivre.*)

## LE COMMUNISME AU KENTUCKY

Je causais l'autre jour avec un camarade qui s'en revenait de la « Région de l'herbe azurée » au Kentucky. L'hospitalité et l'amabilité de ses habitants l'avaient confondu d'admiration. Ils approchent tellement de la perfection sous ce rapport qu'on pourrait dire d'eux qu'ils pratiquent le communisme.

Quand un fermier a plus de pores qu'il ne lui en faut pour sa provision de lard ou de jambon, il en envoie un ou deux au voisin qui peut en manquer — Et si celui-ci a été plus heureux que lui dans sa récolte de fruits et de légumes, il peut à son tour en fournir au voisin.

Comme résultat, peut-être que chacun reçoit autant qu'il donne ; mais il n'est jamais venu à l'idée d'aucun d'entre eux de faire le compte de ce qu'il donne ni d'en exiger l'équivalent rigoureusement mathématique.

Un des fermiers que fréquentait le camarade avait un verger plein de poires presque mûres, et comme on lui demandait à quel marché il voulait les vendre, il parut fort surpris et s'écria : je n'en vendrai pas une. Quelques jours après, ses voisins par lui convoqués arrivèrent dans leurs carioles, chargées de paniers qui furent bientôt remplis et emportés. D'autres fois le visiteur accompagna son hôte chez d'autres amis qui leur offraient les divers produits de leurs cultures.

La raison majeure de cette manière de faire est, bien entendu, la fertilité du sol et la diversité des cultures. Chacun produisant plus qu'il ne lui faut, est amené par cela même à faire des échanges, sans se douter qu'il pratique le communisme.

Ce qui se fait au Kentucky peut se faire partout. Il suffirait de produire en abondance et de laisser à chacun la libre disposition de tout. La justice distributive ne peut être juste que s'il n'y a pas répartition. Un homme ne peut pas savoir quels sont les besoins d'un autre homme. Et pour que tous soient contents, il faut que chacun apporte ses produits à la masse où chacun viendra prendre ce dont il aura besoin. Cela c'est l'ordre naturel ou Anarchie. Imposer des règlements quant au mode de production ; en imposer encore quant au mode de consommation, c'est aboutir fatalement à la souffrance, à la misère.

(*The Commonweal*).

## ORGANISATION ET INDIVIDUALISME [1]

Nous annonçons à nos lecteurs la publication d'une série de brochures ayant pour but la « Propagande socialiste-anarchiste-révolutionnaire. » La première brochure : *Nécessité et base d'une entente*, par S. Merlino, a déjà paru. Les deux suivantes : *Organisation et Tactique* par E. Malatesta ; et *Guerre, Grève et Banqueroute* par Ch. Malato, paraîtront prochainement. Prix des brochures : 10 centimes. S'adresser au groupe éditeur, 112, High Street-Islington. N. London, *chez E. Malatesta*.

Citons ici l'avant-propos de la première brochure pour donner à nos camarades l'idée du but que poursuivent les auteurs :

Nous croyons devoir sortir des formules vagues et générales dont on s'est souvent contenté, et au lieu de nier les difficultés qui se présentent réellement à la transformation radicale de la société, les affronter et les résoudre en vue non pas d'un avenir lointain, mais de conditions réelles dans lesquelles va avoir lieu la prochaine Révolution.

En approfondissant ainsi les principes anarchistes et en discutant les questions d'organisation et de tactique, nous viserons surtout la nécessité de mettre un terme à l'isolement auquel les anarchistes se sont condamnés en certains pays, à leur éloignement de la masse du peuple et à l'incroyable contraste d'idées, de sentiments et de conduite qui règne parmi eux.

Voilà le but que nous poursuivrons dans nos publications, qui paraîtront dans différents idiomes adaptés aux conditions spéciales des pays auxquels elles s'adressent.

Nous prions ceux qui approuvent notre propagande de vouloir nous aider de leurs conseils et de leurs travaux.

1. Nous donnons ici un article sur la brochure de Merlino, dont l'appréciation diffère un peu de celui de la semaine dernière, mais il y aurait tant à dire sur les erreurs que contient la brochure que nous ne croyons pas qu'il soit de trop.

Ceux qui auront des critiques et des observations à nous faire peuvent être assurés que nous les utiliserons pour la recherche de la vérité.

Nous sommes de ceux qui avons des critiques à faire, et nous les adressons en toute franchise au groupe éditeur, confiants dans le bon accueil qu'ils feront à nos observations et très désireux de les voir tourner d'une voie qui pourrait être dangereuse.

Tout d'abord l'auteur nous semble trop pressé. L'Entente, telle est à son avis la chose nécessaire en premier lieu et afin d'arriver à cette entente indispensable pour la victoire, il nous conseille une tactique dont la conséquence fatale serait l'amoindrissement de nos idées et par suite les brouilles, les luttes intestines, c'est à dire le contraire même de l'entente.

L'auteur s'exagère les divergences d'idées qui existent entre les anarchistes, à la condition toutefois qu'on ne rangé pas parmi eux les anarchistes individualistes qui veulent le maintien de la propriété privée. Pour tous ceux qui veulent réellement la suppression de l'autorité, qu'elle s'appelle Etat ou qu'elle s'appelle Capital, les différences sont bien moindres qu'on ne le suppose quelquefois, et même il est excellent que ces différences existent. Les unes proviennent du tempérament, les autres de l'éducation, des amitiés, du milieu social, elles varient à l'infini et le mode de propagande varie d'autant. Quelle est l'entente, prévue et savamment combinée, qui pourrait coordonner d'avance la multiplicité des actes accomplis par les énergies individuelles ? Et que pourrons-nous reprocher au solitaire s'il agit dans un sens qui lui est personnel et dont le but concourt à l'œuvre décidée ? Personne n'attend de nous que nous lui dictions sa conduite. Certes le mot d'organisation ne nous effraie point et nous reconnaissons avec l'auteur que le vrai sens de l'Anarchie est celui d'une « Société s'organisant sans autorité » mais l'organisation ne précède point la société, elle en suit. L'entente provient de la communion des idées, de la libre association des volontés, de la réalisation solidaire des actes accomplis ; elle les accompagne et les suit, elle ne leur est point antérieure. Vouloir l'établir avant que la solidarité ne se soit faite naturellement, c'est la briser d'avance. Or nous voulons l'organisation mais naturelle, spontanée, vraiment « *organique* », comme celle du corps humain dans lequel la tête, le cœur et le bras travaillent de concert. Si nous vivons réellement, nous nous organisons par cela même et nous n'avons nul besoin d'en parler.

Autre chose, l'auteur nous dit que :

L'organisation ouvrière actuelle est mauvaise, autoritaire : elle a des buts trop bornés ; souvent elle est le jouet de politiciens ; elle est cependant le germe d'où sortira l'organisation sociale future. Il importe donc de ne pas l'abandonner à elle-même, il faut travailler pour elle et avec elle.

Il nous semble que c'est avec une singulière prudence et en comprenant bien tous les dangers qu'il convient d'entrer dans ces syndicats, ou d'ailleurs la place à libre jeu, et qui sont d'ordinaire des boîtes à présidence et à secrétariat, très réfractaires au progrès. Tout le travail actuel n'a encore, pour objet, que le luxe, la fraude, la falsification, la camelotte, et de ce côté aussi la Révolution amènera une transformation. Je ne dis pas que tous les syndicats disparaîtront. Mais je crois que le groupement d'hommes occupés à un travail semblable aura lieu dans de toutes nouvelles conditions. Il ne s'agira plus de maintenir les salaires, d'écarter les ouvriers étrangers, de résister à un patron, mais de s'engager mutuellement, de chercher les meilleurs moyens d'obtenir le *mieux* avec le *minimum* de peine. Puisque le travail ouvrier, comme l'ensemble de l'activité sociale est organisé pour le mal, il importe de ne pas s'y engager trop avant et de faire ainsi contre lui son œuvre de révolution anarchique. L'action que l'on pourra exercer à cet égard sera d'autant plus sérieuse qu'on s'adressera à ceux qui ont encore leur pleine liberté et ne se trouvent pas compromis d'avance.

Mais peut-être l'auteur nous dira-t-il que nous ne l'avons pas compris. Dans ce cas il y aurait un peu de sa faute, et si nous pouvons contribuer à lui faire revoir sa brochure de manière à la rendre moins sujette à fausse interprétation, nous en serons fort heureux. D'ailleurs, il y a dans la brochure des choses admirablement dites que notre journal serait bien sans doute de reproduire.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris — De toutes les arrestations menées à si grand fracas, une seule a été maintenue, c'est celle du compagnon Pouget. La magistrature haineuse et vindicative, comme les prêtres dont elle porte les jupons ne peut se décider à le relâcher. Elle le tient presque au secret, sa femme n'ayant pu le voir qu'une fois. Furieux de n'avoir pu tuer le *Père Peinard* sous les coups de ses procès multipliés, elle s'en venge en gardant sous les verroux celui qu'elle suppose en avoir été l'inspirateur, c'est petit, mais c'est bien les mœurs de ces gens-là.

Cela est d'autant plus bête, que nous ne nous imaginons pas du tout comment ils arriveront à condamner Pouget pour affiliation à une bande, si la bande n'est représentée que par lui seul. Nous savons bien que lorsqu'il s'agit de condamner des adversaires politiques, la magistrature n'est jamais en peine de prétexte, lorsqu'il s'agit de faire la courbette envers ceux qui la paient et exigent des services en retour, nos magistrats ont l'échine souple et sont capables des tours de voltige de la plus haute fantaisie, nous nous rappelons encore le procès de Lyon où les accusés arrêtés d'abord pour participation aux troubles de Montceau-les-Mines, virent l'instruction errer à la recherche de divers prétextes que l'on utilisa à tour de rôle pour justifier leur arrestation, jusqu'à ce que l'on se décidât à choisir celui d'affiliation à l'internationale. Quand on a la force pour l'appliquer, la loi est une bonne fille ! Il n'y a même pas besoin de la violer, c'est une salope qui va au devant des stupres les plus hors de nature. Mais au moins dans ledit procès, si on n'apportait pas la preuve de l'affiliation on présentait au moins la bande.

Oh ! certes, nos gouvernants voudraient bien faire un nouveau procès et se débarrasser en bloc des anarchistes, mais nous ne sommes plus en 82. En emprisonnant, à cette époque, 66 de nos compagnons, ils avaient pu s'imaginer tuer le mouvement, et avoir emprisonné la plus grande partie des anarchistes, les événements leur ont montré qu'ils s'étaient trompés. Et aujourd'hui ils ne peuvent même plus avoir cette illusion.

Ils ont arrêté plus de cinq cents camarades — quoiqu'ils n'accusent que trois cents — ils ont fait espionner et relancer jusque chez les propriétaires et les patrons plus d'un millier d'autres, et ils sont encore loin d'en connaître la plus grande partie, ils se sentent débordés et ont dû renoncer à l'espoir d'arriver à se débarrasser de nous. Ils se vengent sur ceux qu'ils tiennent.

***

Cette campagne de délation et de mouchardise chez les patrons de camarades se poursuit toujours. On nous signale nombre de camarades mis sur le pavé, à la suite de dénonciations faites par des policiers qui s'étaient rendus chez leurs employeurs. Voilà quels sont les moyens que sont réduits à employer ceux qui, sous l'empire, étaient des partisans à outrance de la liberté de la presse, de réunion et d'association !

Le public, à la fin, finira-t-il par ouvrir les yeux ?

***

La Chambre. — Après avoir vomi, le 21 mai, des malédictions à l'adresse des anarchistes — que fait la Chambre ?

— « Le vrai moyen, non pas de réprimer les idées anarchistes — dit Hubbard — mais de rendre absolument impuissant dans ce pays tout effort tenté pour entraîner les masses à des actes de violence » c'est de voter « de bonnes lois sociales. »

Et après ce préambule, la Chambre se met à discuter ce qu'elle croit être une bonne loi sociale — une loi sur les caisses d'épargne.

On nous assure que si cette loi passe, la Chambre la nommera, par reconnaissance, la loi « Restaurant Véry. »

***

Dijon. — Après vingt-quatre jours d'incarcération, les compagnons Manière, Massoubre, Bardot, Monod et Catineau viennent d'être remis en liberté. Monod et Catineau viennent d'être remis en liberté, cependant eux aussi devaient faire partie suivant la fantaisiste accusation : d'une *association de malfaiteurs ayant pour but*..... pour le reste s'adresser à tous les juges d'instruction de France et de Navarre.

Nous apprenons avec plaisir que les camarades de Dijon ont rencontré une très grande sympathie à leur sortie de prison parmi la population ouvrière ; quelques-uns d'entre eux ont retrouvé immédiatement leur place dans les différents ateliers où ils travaillaient avant leur arrestation.

Nos amis nous annoncent qu'ils vont profiter de l'état d'esprit de la population pour faire une active propagande, réunions, distribution de journaux et brochures.

Plus nombreux seront ceux, dont nous susciterons l'examen critique de l'injustice sociale, plus nos rangs augmentent ; il faut avouer, du moins pour notre localité, que si telle était l'intention du gouvernement, il a réussi.

***

Reims. — Le 29 février dernier le compagnon Bourguer (Joseph) avait été condamné par défaut à un an de prison et 100 fr. d'amende. Lors des derniers événements il fut arrêté un des premiers, sous prétexte qu'il devait certainement être un des auteurs de l'explosion du faubourg Saint-Germain. *Benoit*, ayant présidé les assises le jour où il fut condamné. Cette logique policière ne suffisant pas on l'accusa d'être l'auteur des lettres de menaces adressées au procureur de la République Van Cassel de St-Omer et au colonel du 132e, celui qui a fait condamner par le conseil de guerre un soldat à cinq années de prison pour lecture dans la chambrée d'un *Père Peinard*.

Le 25 mai l'affaire est revenue devant la cour d'appel présidée par un nommé Martinet, voici la conversation qui s'engagea entre lui et notre camarade.

— Vous êtes un orateur, un propagandiste,

— J'ai fait un discours anti-patriote, j'ai parlé des frères d'Allemagne et j'ai crié : « Tous les peuples sont frères ! »

— C'est une illusion que vous perdrez sans doute.

— La guerre est une infamie, elle est contre le travailleur, et ne profite qu'au capital.

C'est votre façon de voir, mais revenons aux paroles de votre discours ; vous avez dit : « Il faut tirer sur les galonnés.

— J'ai dit et je ne crains pas de le répéter qu'il fallait tourner les armes contre ceux qui commanderont le feu. On ne doit pas tirer sur des inconnus qui sont nos frères. C'est un assassinat.

Puis Bourguer déclare qu'il est anti-patriote et qu'il déteste le gouvernement allemand aussi bien que le gouvernement français.

Interrogé sur l'incident du tirage au sort, il répond qu'il a crié : « A bas la patrie ! à bas les frontières ; » mais qu'il a aussi crié : « Vive l'humanité ! »

Alors le président jugea le moment venu de prononcer la phrase capitale destinée à soulever l'indignation du pays et du public et d'un ton goguenard il accoucha de cette stupidité.

— Est-ce que la dynamite est aussi humanitaire ?

L'effet fut nul, le public resta froid, quand à Bourguer il se contenta de hausser les épaules.

Les six témoins furent entendus, ils ne chargent pas notre ami, excepté un certain Jeuvre, agent de la sûreté, affaire de métier. Puis le procureur général prend la parole pour faire son réquisitoire.

Il commence par reprocher à Bourguer d'être mis comme un bourgeois, et s'étonne que comme anarchiste il se soumette à un jury bourgeois. Puis il fait l'éloge de la patrie, parlant de l'Alsace-Lorraine, ces deux plaies saignantes au cœur français. Ensuite il annonce qu'on va renforcer la procédure et qu'avant peu, on aura raison des malfaiteurs — lisez anarchistes — Il y a, dit-il, dans notre France travailleuse un groupe d'individus qui s'intitulent anarchistes et qui ne sont que de simples brigands. Je n'ai pas besoin de rappeler ici les terribles attentats qui ont *terrorisé* la France il y a un mois à peine. Tout le monde les connaît, tout le monde en garde le souvenir et l'impression qui en résulte c'est que l'on se trouve en présence d'une association criminelle qui tombe sous le droit commun, qu'il faut poursuivre sans répit et sans pitié.

Il a donné lecture des lettres que Bourguer avait envoyées à Charleville et qu'on a retrouvées au cours de visites domiciliaires.

(*Il serait bon de répéter une fois de plus que tous les anarchistes doivent brûler leurs correspondances.*)

L'avocat prend la parole, sa défense est passable,

mais on devrait plutôt se charger seul de cette besogne, car ces gens-là, avec leurs tirades, prennent des airs de pitié qui n'ont rien de commun avec l'attitude que prennent les anarchistes.

On demande ensuite à Bourguer s'il n'a rien à ajouter pour sa défense. Il répond : « L'individu sera peut-être frappé ; mais les idées resteront ; or les idées sont comme le grain, elles poussent et grandissent.

Les douze membres du jury se retirent pour délibérer ; ils reviennent et font connaître la décision : les circonstances atténuantes sont refusées et réponse affirmative à toutes les questions.

Bourguer est condamné à deux ans de prison et 100 fr. d'amende.

Et ce n'est pas fini, il passera en police correctionnelle pour les lettres de menaces qu'il n'a point faites.

Puis reste toujours le *grrrand procès* pour affiliation à une bande de malfaiteurs. . . . . Il paraît que l'affaire est toujours à l'instruction.

## Écosse

La dernière conférence du compagnon Cyril Bell au groupe des étudiants en médecine d'Edimburgh « Liberté » et à la « Fédération » socialiste écossaise, peut se résumer comme suit en trois divisions :

*Socialisme international* : 1° Aucun homme ne possède la terre. Aucune nation ne possède la terre. 2° Aucun homme n'a le droit d'imposer la terre. 3° Tout homme a le droit d'user de la terre, toutes les nations ont le droit d'user de la terre. 4° Aucun homme n'a le droit de mal user de la terre, aucune nation n'a le droit de mal user de la terre. 5° Aucun homme ne possède le capital, tous les hommes ont droit à user du capital. 6° La terre et le travail créant la richesse en sont les créanciers.

*Communisme*. 1° La valeur du travail de chacun ne peut être déterminée. 2° Chacun peut s'imposer volontairement une certaine quantité de travail. 3° Une certaine rémunération de son travail est tout ce qu'il faut à chacun. 4° Ce n'est pas la compétition qui doit stimuler au travail, mais l'émulation peut maintes fois le faire.

*Anarchie*. 1° La liberté et la loi sont incompatibles. 2° La liberté et le gouvernement (exécution de la loi) sont incompatibles. 3° La répression et la liberté sont incompatibles. 4° Le mariage (légal) et la liberté sont incompatibles. 5° La coopération est possible avec recueils de conseils au lieu de lois. 6° La libre pensée est la seule religion (?) (1) compatible avec l'anarchie.

Je suis prêt à défendre par écrit ou verbalement, à moins d'éloignement trop considérable, ces propositions avec n'importe quel groupe anarchiste français ou anglais.

A vous dans la Révolution,

Cyril Bell.

## Italie

Le compagnon Pietro Raveggi et les 15 autres compagnons, dont nous avons déjà annoncé l'incarcération, sont toujours en prison, depuis le 26 février, sous l'inculpation « d'association de malfaiteurs ». On voit que les gouvernements se suivent et se ressemblent !

Trois autres compagnons de Corato, arrêtés en avril ont le même destin.

Cependant la dégringolade du traître Nicotera ne tardera pas à délivrer tous nos camarades enchaînés aussi à Rome, Ancone, Forli, Milan, Ravenne, Florence, Gênes, etc.

# BIBLIOGRAPHIE

Nos amis de Genève viennent de faire un second tirage de la *Peste religieuse* de J. Most.

Prix : 0 fr. 05.

Adresser les demandes à Steiger, 14, rue Thalberg, à Genève, Suisse.

(1) Point d'interrogation personnel au traducteur.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le compagnon Forest, de Bazancourt (Marne) prie les groupes et camarades de ne plus rien lui envoyer jusqu'à nouvel ordre.

Lors de la dernière râfle d'anarchistes, une perquisition fut faite au domicile du camarade Grave, où se trouve, en même temps, le bureau du journal. Quoique le camarade eût été arrêté deux jours auparavant, pour non-paiement de l'amende encourue à la suite de sa condamnation à 6 mois, sa porte fut forcée et une perquisition fut opérée en dehors de sa présence, on s'empara de toutes sortes d'objets que nulle loi n'autorisait à saisir.

Notre camarade, pour réclamer les objets saisis, s'étant adressé à M. Dopfer, chez lequel il les avaient vus, ce dernier lui fit réponse qu'il fallait réclamer au procureur de la République.

Nous reproduisons la réclamation que le camarade vient d'adresser au parquet, afin de bien préciser qu'il entend rentrer en possession de ce qui lui appartient, et qu'il ne laissera pas mettre sa réclamation au panier :

Paris, 17|5 1892.

Monsieur le Procureur,

Arrêté le 20 avril, pour non-paiement d'une amende, on a, en vertu de je ne sais quel mandat, fait perquisition chez moi, en mon absence, deux jours après mon arrestation et on s'est emparé de lettres, manuscrits, brochures, volumes, mandats et un revolver.

Or, ces lettres se rapportent aux comptes du journal dont je suis l'administrateur ; les brochures — dont le dépôt légal a été fait lors de leur apparition — ne sont l'objet d'aucune poursuite ; les volumes ont été payés, de mon argent, chez des éditeurs qui ne sont pas inquiétés ; les manuscrits ne peuvent être poursuivables puisqu'ils n'ont pas paru.

Aussi, pour justifier cet abus de pouvoir, m'a-t-on fait appeler chez un juge d'instruction en me déclarant que j'étais soupçonné de faire partie d'une bande de malfaiteurs ! C'est un comble ! c'est celui auquel on a pris ce qui lui appartient qui est le malfaiteur !

Je n'ai pas la naïveté de m'étonner du procédé ; depuis longtemps je sais que la loi justifie tous les actes de ceux qui l'appliquent, quand ils ont la force pour la faire exécuter. Je ne récriminerai, ni ne protesterai ; je pense seulement qu'il suffira de vous signaler cette anomalie : — Un anarchiste forcé de rappeler à des magistrats qu'ils ont accompli, à son égard, ce qu'on lui reproche de penser seulement — pour que vous vous empressiez de faire rapporter, chez lui, les objets qui lui appartiennent ; sinon ne pourrait-il pas dire que l'on n'a pas respecté, pour lui, les formes de la légalité dont on prétend lui imposer l'observance ?

Je vous salue,

J. Grave.

# PETITE CORRESPONDANCE

L. Goaziou, à Hasting, s'il a reçu de V. Leleu, à Arras, les *Progrès de l'esprit Humain*.

Amilcar. — Prie les camarades de lui écrire à *la Révolte*.

Mathurin. — En français : 0,10.

G. P. à Apt. — Les brochures sont expédiées.

M. Beaujeu. — Le journal est expédié régulièrement, sauf le 35 qui a été en retard.

B. à Argenteuil. — Même réponse. C'est le gouvernement qui nous vole.

Remember. — En effet c'est un peu faible.

Un abonné gracieux. — Si c'est comme vous dites, en effet, mais nous sommes comme Jean Hiroux, nous avons de la défiance.

J. C. à Houssaye. — Avec nos gouvernants nous ne pouvons répondre de rien.

S. P. à Bordeaux. — C'est le manque de fonds qui est cause du retard dans l'envoi du dernier numéro.

Alfred Schmosele. — Trop faible pour être inséré.

Lenoir à Chaumont. — Théologie politique épuisée.

M. à Nouancourt. — Il y a plus de trois mois que l'anarchie de A. A. est morte.

F. — *Liberté, Egalité* est bien mauvais. — *Sans Pain* est mieux, mais bien faible encore.

P. à Bourges. — D. à Morlanwelz. — G. C. à Coms. — M. à Nantes. — C. à Béziers. — D. à Toulon. — D. à Vienne. — V. à Roubaix. — Mme V. à Lyon-Vaise. — E. à Reims. — P. à Lyon. — S. à Brest. — F. à Amiens.

Reçu timbres et mandats.

H. à Verviers. — St-Etienne. — M. à Roanne. — A. C. à Gênes. — G. à Villeneuve-sur-Lot. — B. à Fumay. — B. à Limoges. — D. à Vienne. — Nouancourt. — V. M. P. — Garonnais. — M. à Reims. — G. à Trélazé. — L. W. à Londres.

Reçu timbres et mandats.

E. M. à Cholet-Nevers. — L'abonnement sera servi.

J. C. à Cruzy. — Les autres épuisées.

Un Gueux. — Nous avons donné les morceaux en question parce qu'ils nous ont semblé bons, qu'importe que les auteurs aient fait des inepties à côté. Merci des fragments, nous en réservons quelques-uns.

Le compagnon qui nous a envoyé un mandat de 7 fr. enveloppé d'une feuille blanche est prié de nous rappeler son nom, le mandat ayant été touché sans avoir relevé sa provenance.

F. B. à Chaners. — Attendons.

# SOUSCRIPTION
## Pour les Détenus

Listes précédentes : 892.

X. à Batignolles, 0,50. — Un soldat du 135e, 1 fr. — Remember, 1 fr. — L. à Bordeaux, 1 fr. 50. — B., 1 fr. — Un groupe de megissiers de rivière, 23 fr. — Un anarchiste qui a estampé 5 fr. à un bourgeois et les mets en criant vive Ravachol. — Beck, 1 fr. — B. à Argenteuil, 2 fr.

Total à ce jour : 1 028.

# SOUSCRIPTION PERMANENTE
## pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 5 706 65.

S., 10 fr. — D. et S. M., par S. Bucharest, 2 fr. — B. à Tenez, 1 fr. — X. à Batignolles, 0,25. — H. à Clermont, 0,60.

Total à ce jour : 5.720 50.

# CONVOCATIONS

Tous les socialistes révolutionnaires, sans distinction d'écoles, sont convoqués à la réunion publique et contradictoire qui aura lieu le samedi 5 juin à 8 h. 1|2 du soir, salle Furino, 144, boulevard de Charonne.

*Ordre du jour :*

1° Création d'un cercle libre d'études sociales ;
2° Socialisme et Anarchie :

Les compagnons des XIe et XXe sont particulièrement invités.


## La RÉVOLTE est en vente :

**Dijon**

Dans tous les kiosques de la ville.

**Nîmes**

Au Kiosque, place du Grand-Temple, en face le Bureau de tabac.

**Lille**

Chez Romans, 28, rue Juliers.

**Reims**

*Le Père Peinard* et *La Révolte* sont criés dans les rues et portés à domicile par le copain Georges Vincent.

Dans les localités où elle n'est pas en vente, les camarades sont priés de la demander, en insistant auprès des libraires de gare.


*L'Imprimeur-Gérant* : H. Habert.

Paris. — Impr. HABERT, 140, rue Mouffetard.

CINQUIÈME ANNÉE N° 37 — DIX CENTIMES — DU 11 AU 17 JUIN 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## JUSTICE, MORALE & SOCIÉTÉ

Un fait d'expérience vulgaire et qu'aucun homme honnête ne voudrait contester c'est l'injustice flagrante qui entache les arrêts rendus dans nos tribunaux. L'arbitraire, la partialité, l'hypocrisie, l'esprit de haine et de vengeance sociales s'y étalent dans tout leur cynisme. Ils étaient certes moins choquants dans les juridictions compliquées de l'ancien régime. Du moins, les hommes qui s'en rendaient alors responsables ne relevaient-ils pas d'une constitution qui porte en exergue ces trois mots sublimes : « Liberté, Egalité, Fraternité » devenus trois ironies attendant au frontispice de nos monuments la mutilation que, dans « Lucrèce Borgia » nous voyons Gennaro infliger de la pointe de son poignard au nom du tyran de Ferrare.

Je ne suis jamais entré, pour ma part, dans une salle d'audience, sans être écœuré de la comédie qui s'y joue, je devrais plutôt dire du drame, car au tribunal comme devant les scènes du théâtre Shakespearien il faut tout ensemble, rire et pleurer, la pièce qu'on donne étant tout ensemble farce et tragédie.

Un pauvre diable est accusé de s'être fait servir et d'avoir dévoré sans le payer un repas de quelques sous. Il avoue le délit. Mais il a quelque chose à dire pour sa défense — Oh ! rassurez-vous, monsieur le président, ce ne sera pas long, ça ne retardera pas l'heure de votre dîner : — Le loqueteux sans travail, et qui ne savait pas tendre la main, était épuisé de fatigue et de maladie. Torturé par les lancinantes horreurs de la faim, il ne vivait, depuis plusieurs jours, qu'en disputant aux chiens, sur les tas de la rue, les trognons de choux et les épluchures que dans les maisons riches on jette aux ordures. — N'importe ! le Code est formel et les antécédents du prévenu sont déplorables. Aussi l'avocat n'en est-il pas encore au milieu de sa plaidoierie que le vieux juge à tête de singe marmotte déjà entre ses dents l'ignoble sentence : six mois de prison. Et l'indignation du prévenu qu'il crache à la face du tribunal, en une volée d'injures, lui vaut, sur le champ, le maximum de la correctionnelle, deux ans de la même peine, pour insultes à la Cour. (1) Voilà ce que j'appellerai l'élément tragique de mon drame, voilà de quoi faire courir un frisson de rage à travers la peau de tous les gens de cœur.

Mais les prouesses d'un président de correctionnelle ne s'arrêtent pas là. Invariablement il se croit tenu, au cours des débats, de narguer d'un peu de morale le pauvre hère qu'il va bientôt écraser de son abominable verdict. Et le fervent disciple de l'illustre Beaurepaire va son train, sa voix chevrottante de vieux bredouillard entrecoupée, de temps à autre, par les hoquets contenus d'une puissante digestion. Voilà ce que nous devrions saluer d'un immense éclat de rire, du rire frondeur de Voltaire, du rire qui flétrit et qui tue — quittes à entendre souvent les voûtes des prétoires résonner de l'ordre qu'un justiciard bel-esprit donnait un jour à son huissier fidèle : « Si vous saisissez un sourire dans l'assistance, amenez le moi ! » Oui, nous sourions, noble et classique magistrat, en attendant de pouvoir rire à pleins poumons, le jour de la revanche. Tant que le défenseur de la Société se contente de condamner injustement celui que la voix de sa conscience opprimée ou le cri de son ventre affamé pousse à la révolte, nous grinçons des dents devant l'iniquité cruelle de l'arrêt. Mais nous sourions, pris d'une invincible pitié, à voir cet ignoble policier, si grassement payé de sa sale besogne, se poser, dans de désopilantes improvisations morales, en un grave apologiste, de la vertu, tandis que sans doute les petites filles chargées de réveiller ses passions séniles l'attendent au logis.

Pourquoi, demandent les naïfs, cette intrusion de la morale dans le Code, grotesque autant qu'inutile, puisque, d'après la formule, la force reste toujours à la loi ? Pourquoi ? Mais parce que c'est une vieille tradition parmi les robes rouges, parce que ceux qui vivent du bagne et de la guillottine ont tout intérêt à persuader aux badauds et aux simples que la justice qu'ils rendent est la plus stricte mise en pratique de la plus pure morale ! Pourquoi ? Mais parce que les philosophes officiels, les pseudo savants qui ont une si large part aux gains véreux de la société qu'ils illustrent et chérissent, se sont, de tout temps, contusionné l'esprit pour découvrir à la loi répressive un fondement en science morale, pour élever les bois de justice sur un échafaudage métaphysique ! Pourquoi ? Mais parce que les moralistes académiciens, les journalistes bourgeois, qui clament : « justice est faite » quand la tête du condamné les couvre, en tombant dans le panier, de rouges éclaboussures, sont trop hypocrites pour avouer que, dans notre pitoyable société, le Code est une simple exigence empirique, sans plus de valeur morale, sans plus de fondement métaphysique que le premier règlement de police venu, celui qui, par exemple, oblige d'abattre les chiens enragés.

C'est ce qu'établissent théoriquement certains sociologues qui déchargent le magistrat de toute responsabilité morale. Ils voudraient proportionner le châtiment non à la culpabilité du criminel, mais à la gravité de l'atteinte que son crime porte aux institutions sociales, et rêvent des juges appliquant la loi avec la tranquille indifférence du propriétaire qui dans sa vigne arrache ici une mauvaise herbe, écrase là un limaçon. Or, cette façon empirique et utilitaire de procéder serait infiniment plus loyale, reconnaissons-le, que l'espèce de justice dogmatique adoptée dans l'Etat actuel. Que la société existante me frappe parce qu'elle est la plus forte et que je tends à la détruire, mais qu'elle n'ait pas la ridicule impudence de me parler morale et vertu, cette vieille prostituée, pourrie elle-même jusqu'aux moëlles, de vice et d'immoralité.

Nous respectons trop notre lecteur pour rééditer en détail à son intention la discussion oiseuse engagée dans tous les manuels de morale autour de la légitimité des peines afflictives et en particulier de la peine de mort, discussion uniquement suscitée, remarquez-le, par le besoin qu'éprouve la société de déguiser ses abus de pouvoir, et de s'illusionner elle-même sur la valeur des moyens qu'elle emploie pour s'imposer avec la longue séquelle de ses infamies, à l'individu. Bornons-nous à résumer rapidement cette question tant débattue, qu'un peu de gros bon sens et d'honnêteté suffit à résoudre, sans qu'il soit besoin pour cela d'être grand clerc.

Les raisons que mettent en avant les partisans de l'échafaud se réduisent en dernière analyse à ce double argument : « La société use du droit de légitime défense contre le coupable, déchu d'ailleurs de son titre d'homme et devenu, par le fait même de son crime, une sorte de brute avec laquelle on est dispensé de compter. »

Mais si la société a le droit de se défendre contre ceux qui l'attaquent, il est clair que l'individu a le même droit contre une Société qui, à tout instant, le blesse et le meurtrit, contre une société qui ment à ses promesses, contre une société qui fait sans cesse faillite aux plus élémentaires de ses devoirs. On parle de la violation du contrat social. Mais il y a dans tout contrat deux contractants dont les titres ont même valeur. Pourquoi exiger fidélité de l'un et pas de l'autre ?

Quant à cette prétendue perte de la personnalité, renouvelée de Kant, nous pourrions l'invoquer également contre nos adversaires : les juges et les jurés qui représentent une société corrompue et déloyale ne perdent-ils pas aussi tous leurs titres à ce nom de personnes ? Mais devons-nous admettre que même les plus grands crimes soient capables de nous ravir notre personnalité ? Où faudra-t-il nous arrêter dans la voie du mal pour la conserver intacte ? Quelle limite devrons-nous franchir pour l'aliéner ? Ne nous sera-t-il pas permis de la recouvrer par le repentir, l'expiation volontaire et la réparation matérielle que l'emprisonnement à vie et la peine de mort rendent impossible ?

D'ailleurs, en laissant de côté bien d'autres griefs contre la justice sociale, telle qu'on l'a pratiquée jusqu'ici dans l'Etat, n'avons-nous pas le droit de dire en substance et à titre d'argument à la fois unique et irréfutable, que dans le domaine de la stricte morale où nos adversaires ont eux-mêmes maladroitement porté le débat, aucun homme n'a qualité pour juger ses semblables ? L'action de juge impli-

(1) Historique et malheureusement banal à force d'être fréquent.

que de la part de celui qui l'accomplit une supériorité et une impartialité que l'on ne saurait rencontrer dans le monde où tous les hommes sont à peu près égaux dans l'imperfection commune. Le plus profond psychologue — et chacun sait combien nos magistrats le sont peu — oserait-il se flatter de déterminer sans chance d'erreur, le degré de culpabilité d'un prévenu ? Aussi, n'ayons pas peur de le dire, l'institution des circonstances atténuantes n'est-elle qu'un de ces trompe-l'œil destiné à donner au verdict un semblant d'équité, une apparence de justice distributive ou encore à soustraire au châtiment celui que la société a quelque intérêt à épargner. Tout homme qui s'érige en juge ou même en simple censeur de son prochain porte donc infailliblement atteinte à la dignité humaine. Je ne reconnais qu'un seul juge de mes actions : Ce juge je le porte au dedans de moi et je l'appelle ma conscience.

Nos conclusions ? Ne les devine-t-on pas ? Nous croyons que la justice absolue, immuable et idéale ne sera jamais complètement conciliable avec la nature finie et imparfaite de l'homme. Et à ce point de vue la peine la plus légère, la plus réparatrice sera toujours pour celui qui la décrétera un crime de lèse humanité, dans la mesure aussi petite soit-elle où elle doit infailliblement comporter de l'arbitraire. Mais il n'y a pas là de quoi nous décourager, car, d'autre part, nous serons fermement convaincu que la morale absolue et la justice humaine doivent arriver, sinon à s'identifier complètement du moins à se rapprocher de plus en plus. Nous considérons cette identification comme un idéal plein d'attirantes promesses auquel nous devons aspirer de toutes nos forces, que nous devons désirer d'un ardent désir, aimer d'un profond et sincère amour, ce qui nous permettra de le réaliser en partie.

Mais la première condition pour atteindre ce magnifique résultat c'est — comme il ressort de tout ce qui précède — la réorganisation complète, la refonte totale de la société actuelle. C'est la corruption sociale en effet, c'est la lutte des classes, c'est le monstrueux préjugé de la propriété, c'est la cruelle et sanglante aberration des haines internationales glorifiées sous le nom sonore et vide de patriotisme, c'est le principe de la lutte pour la vie que les rastaquouères de la philosophie et de la science ont ridiculement dénaturé, ce sont toutes ces choses et beaucoup d'autres encore qui aujourd'hui s'opposent invinciblement à l'avènement de la justice. Jusqu'ici et par un étrange illogisme on a toujours fait fléchir le Code pour l'adapter aux exigences, aux inconséquences et aux vices de la société. Or, c'est le contraire qu'il faut faire, puisque de sa nature la justice est immuable et éternelle, tandis que l'état social est essentiellement variable et transitoire. Les yeux sans cesse fixés sur cet idéal de justice, que chacun porterait toujours vivace en lui, si le souffle de mort qui s'élève de notre milieu social, ne venait de bonne heure le flétrir, nous devons donc travailler sans relâche à renouveler, à transformer, à améliorer ce milieu jusqu'à ce qu'il soit devenu favorable au développement complet de nos aspirations vers le bien.

Certes nous ne nous faisons pas d'illusions et l'idée du bien, que la corruption latine de l'Etat autoritaire et despote a presque déracinée dans notre âme, mettra de longues années à s'y épanouir de nouveau. Nous serons longtemps à comprendre que le meilleur moyen d'être heureux est non pas de chercher notre bonheur dans la ruine des autres ; mais au contraire de les aimer et de les aider dans une large et bienfaisante solidarité. Nous n'arriverons que lentement à considérer l'Amour et la Bonté comme les deux semences d'où doivent sortir sur notre planète les moissons abondantes des félicités morales et des jouissances physiques. Mais l'hérédité, le facteur si important des transformations sociales, fixera peu à peu en nous cette nouvelle manière d'être, qu'il s'agit surtout aujourd'hui de faire naître chez tous par la persuasion. Et, à mesure que nous approcherons du but, la justice humaine régénérée coïncidera de plus en plus avec la justice absolue, avec la justice en soi. A mesure que l'Individu n'aura plus rien à reprocher à la société, celle-ci recouvrera toute sa valeur. Elle sera à l'aise pour faire ressortir aux yeux de rares coupables que leurs passions seules pourront entraîner vers le mal l'horreur et l'inconséquence de leur ingrate conduite. Consciente de sa dignité et de sa force, en un mot de son autorité, mais qui ne sera plus alors que la résultante anonyme des aspirations généreuses et des désintéressements de chacun — elle pourra parler au nom de la morale sans nous paraître grotesque, elle aura acquis assez d'empire sur tous ses membres pour les obliger — et non pour les forcer — à laver leurs passagères souillures dans une expiation réparatrice et volontaire et par cela même bienfaisante autant que légitime.

---

LES

# CRITIQUES DE L'ANARCHIE

II

Ainsi, la grande objection en communisme-anarchiste, c'est que l'homme est trop mauvais, — trop individualiste, trop autoritaire, trop enclin à la paresse, au vice, à la domination, pour pouvoir vivre sans lois, sans gouvernement, sans juges et sans gendarmes.

C'est toute une forêt de préjugés, d'erreurs de raisonnement, d'appréciations fausses sur l'origine des sociétés, des gouvernements, des lois et leur rôle dans le développement de l'humanité, qui se dresse devant nous dans ce raisonnement. Essayons pourtant d'éclaircir tant soit peu cette forêt.

***

Et d'abord, ceux qui font ce raisonnement, ne s'aperçoivent pas d'une chose. C'est que toute société, policée ou non, primitive comme celle des Australiens ou civilisée, anarchiste ou autoritaire, demande déjà à l'homme moyen ces mêmes qualités qu'ils lui refusent. Car si l'individualisme, l'égoïsme étroit, l'autoritarisme, le désir de batailler et de dominer — qui certainement existent chez l'homme — n'étaient pas mitigés par un certain développement de qualités sociales, — aucune société, ni policée, ni anarchiste, n'aurait jamais pu exister.

Fait à l'image des tigres et des lions, l'homme n'aurait pu s'accommoder d'aucun groupement. Comme les grands carnivores, il n'aurait d'autre ressource que de vivre en petites familles isolées. Des êtres, dépourvus d'instincts sociables, incapables de s'inspirer d'idées autres que celles d'égoïsme étroit et de domination, ne peuvent évidemment, ni se donner des lois qui ne soient pas une négation absolue de la justice, ni se donner des maîtres qui ne soient pas des monstres.

Nous comprenons les fondateurs des religions. Ceux-là, du moins, étaient logiques. Ils affirmaient que l'homme étant essentiellement mauvais, Dieu avait fini par le prendre en pitié. Il lui avait donné des lois, transmises du ciel avec la foudre céleste, il l'avait menacé d'extermination s'il ne leur obéissait pas. Il lui avait envoyé ses *élus* pour veiller à l'exécution des lois. Le législateur ne faisait que transmettre la volonté divine ; et le roi — hébreux, mulsuman, ou hindou, — était le représentant de dieu sur la terre ; ses fonctionnaires recevaient de lui une part de sa divinité.

Tout cela est très enfantin. On peut se demander, pourquoi un dieu tout-puissant aurait dû recourir à ces petits trucs ? mais enfin, une première erreur de raisonnement commise, le reste se tient encore assez bien.

A ce point de vue le Code Napoléon serait une œuvre divine ; dieu aurait parlé par la bouche des jacobins de la Convention qui ont fait le Code ; et nos gouvernants seraient des élus de dieu, ou plutôt — ce serait plus probable, — des pestes envoyées par le ciel pour nous faire repentir de nos péchés.

Mais, à moins d'admettre l'origine divine des lois et le doigt d'un créateur dans le choix des gouvernants — comment peut-on affirmer, que des hommes essentiellement mauvais, cupides, méchants, puissent se donner des lois que l'on trouve justes ? ou qu'ils puissent choisir pour veiller à l'exécution des lois, des hommes que l'on croit être l'élite de la société ?

Et cependant, ce sont précisément ces propos incohérents que l'on tient dans l'enseignement, dans la littérature — et dans les objections que l'on fait à l'anarchie !

Préjugés de droit divin, transporté dans la sphère des élections démocratiques — toute la théorie du gouvernement est là !

***

Au fond, les choses ss passent autrement.

A travers toute l'histoire de l'humanité, depuis l'âge de pierre jusqu'à l'âge d'acier que nous traversons, il y a eu, d'une part les masses que l'on pourrait caractériser par cette parole de Jules Lemaître — « la vertu moyenne de simples braves gens » ; — et d'autre part, les minorités représentant le vice agressif de la paresse, de la domination, de la cupidité. Toute l'histoire de l'humanité est une histoire de lutte entre ces deux éléments. Tantôt c'est la vertu moyenne des braves gens qui prend le dessus ; et alors c'est la prospérité, la liberté, le progrès intellectuel et moral, la *tendance* anarchiste qui prédomine. C'est le « droit coutumier » qui s'élabore, et la coutume suffit pour empêcher les grands crimes de se produire, ainsi que les querelles individuelles de dégénérer en luttes civiles. Tantôt, c'est l'autre élément qui prend le dessus. Les migrations imposées par les causes physiques, amènent la guerre, la ruine, et avec la guerre et la ruine, la minorité agressive, prend le dessus. Un gouvernement s'impose. Il s'annonce l'élu de Dieu. Il légifère. Il pose en défenseur des coutumes sociables et se charge de punir ceux qui ne suivent pas leurs injonctions, et en même temps il fait des lois au profit des minorités. Peu à peu, le droit des despoties asiatiques, devenu plus tard le droit romain et le droit canonique, s'impose à nouveau. Les inégalités s'accusent. Le droit coutumier faiblit, pendant que le droit du plus fort — le gouvernement — grandit, ... jusqu'à ce que des immigrations nouvelles, d'hommes ou d'idées, viennent l'affaiblir et donnent de nouveau une nouvelle possibilité à la vertu moyenne des braves gens de s'affirmer.

Et nous voilà, à la fin de cette période, avec une masse qui a gardé ses instincts sociables, mais qui s'est laissé imbiber de tous les préjugés de droit divin, dont on l'a menacée dans le cours des âges ; avec des inégalités sociales, de fortune et d'éducation, qui vouent le grand nombre à la soumission ; avec tout un héritage de lois dont l'essence date des pharaons et avec des coutumes sociables, datant de l'âge de pierre ; avec une administration élaborée dans l'intérêt, surtout, des minorités agressives, et sanctionnée par une religion et une science, construites, toutes deux, dans l'intérêt des minorités. Une humanité, en un mot, ni trop bonne, ni trop méchante, individualiste mais comprenant les avantages de la solidarité, tenue savamment dans l'ignorance de la nature, de son passé, et de sa puissance actuelle, ira-

vaillée sans relâche dans l'intérêt des gouvernements par tout ce qui sait tenir plume en main ou réciter un *pater noster*....

***

Et on vient nous dire que cette pauvre humanité doit être gouvernée, parce qu'elle saura choisir dans son sein les plus bons, les plus intelligents, les plus dévoués, les plus intègres, pour la mener à un meilleur avenir!...

Quel colossal mensonge, démenti chaque jour pour tout ce que nous voyons autour de nous.

La réalité est que les lois existantes sont — nos adversaires l'admettent eux-mêmes — d'une iniquité criante, en comparaison de la « vertu moyenne de simples braves gens; » que nos gouvernants, loin d'être supérieurs aux simples braves gens, leur sont généralement de beaucoup inférieurs; et que les institutions sont tellement inférieures au niveau moyen de l'humanité que lorsqu'un gardien de la paix, ou un garde-chiourme, ou un ministre, ou un roi; commencent à user de tous les droits que ces institutions leur donnent, — un cri général d'indignation se soulève dans l'humanité.

***

Sous le régime du droit divin, c'est un descendant plus ou moins abruti d'une famille abrutie par le pouvoir qui règne et qui choisit ses aides au sein d'une nuée de courtisans et de descendants dégénérés n'ayant même plus le courage de brigandage de leur aïeux. C'est le règne d'une minorité infime de dégénérés.

Et sous le régime parlementaire c'est non-seulement et toujours une minorité, quoique élargie, qui règne. C'est le pouvoir remis entre les mains des moins scrupuleux, de ceux qui peuvent promettre sans se soucier de tenir leurs promesses, qui savent se faire valoir, intriguer, organiser une coterie.

Et cela ne peut pas être autrement. Car une humanité qui, sans être mauvaise, manque certainement de « vertus positives, » qui n'a pas la fermeté des convictions, l'intérêt à la chose publique au point, de la faire primer sur ses propres affaires, la combativité de l'homme convaincu et ainsi de suite, ne peut qu'ouvrir les urnes de la loterie électorale à ceux qui se distinguent par la force d'attaque dans leur propre intérêt — aux moins scrupuleux. Voilà pourquoi, tous ceux qui ont connu de près et leur pays et ses représentants, depuis Proudhon jusqu'à J. S. Mill et jusqu'à nos jours, ont dû conclure que le niveau intellectuel et moral d'un parlement est toujours inférieur au niveau moyen des classes mêmes qu'ils représentent, — à quoi l'on pourrait ajouter qu'il ne représente qu'une minorité dont le niveau *sociable* est inférieur à celui du pays, pris dans son entier.

Et c'est aussi pourquoi Rousseau avait mille fois raison de dire que si nous pouvions avoir des anges pour nous gouverner, — passe encore. Mais, comme ce n'est pas le cas — autant vaut ne pas être gouverné du tout.

Nous reviendrons encore dans un prochain article sur d'autres préjugés du même genre.

## LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

Samedi dernier, comme nous l'avions annoncé, les rubins se sont donné le plaisir de prononcer quelques condamnations avec la mise en scène que l'on sait.

Zo d'Axa, comme auteur de l'article, *Ruban de valets* a attrapé 18 mois de prison, 2,000 fr. d'amende, Matha, comme gérant, la même peine.

Méry, l'auteur de l'article *Les Chourineurs de caserne*, pour lequel notre ami Habert était poursuivi également, s'en est tiré avec 3 mois de prison, 50 fr. d'amende.

Notre ami Habert, qui, selon son expression, avait bien d'autres chiens à peigner, que d'aller voir la tête que peuvent faire des marchands de prison derrière leur comptoir, avait été, comme lever de rideau, condamné par défaut à 6 mois de prison.

Lundi prochain, c'est le *Père Peinard* qui est cité pour 12 articles!

Vive la liberté de la presse, monsieur!

## Revue des Journaux socialistes
### de Langue Allemande

Dans l'*Autonomie* (Londres 28 Mai), (*J. F. Marissey*) en face du sauvage anarchisme bourgeois, caractérisé par la haine entre les individus, la lutte des villes pour la supériorité commerciale, les inégalités monstrueuses, le militarisme, le vol financier et parlementaire, esquisse rapidement les principes de l'anarchisme-communiste fondé sur la liberté et la justice « qui fera à la terre un vêtement de beauté, de joie et de plaisir ».

*Conrad Froehlich* (génie et folie) malmène vigoureusement le professeur César Lombroso qui considère le génie comme une des formes de la folie. Selon Lombroso, les hommes de génie méprisent les joies de la famille et sont peu sociables : signe de trouble mental. C. F. répond : « Il est fort compréhensible que le génie ne vive pas en compagnie des brutes, dont la société ne lui est pas du tout nécessaire. Que des hommes de génie soient étrangers à la famille, cela est très logique : mais il y a déjà longtemps que les anarchistes aussi haïssent la famille. » Lombroso voit dans cette phrase de Gœthe une preuve évidente de la parenté qu'il y a entre la folie et le génie : « Mes sentiments oscillent sans cesse entre la joie la plus vive et la plus profonde douleur. » Pour moi au contraire, riposte C. F., c'est un signe de la bonne santé de Gœthe. Un homme perpétuellement triste est un hypocondriaque : mais celui que la misère divertit encore est un stupide veau. »

La *Californier-Arbeiter Zeitung* (San-Francisco, 14 mai), publie une assez curieuse étude sur l'accroissement du prolétariat féminin. Le nombre de plus en plus grand des prolétaires mâles rend de plus en plus difficile le choix d'un mari pour les jeunes filles de la petite bourgeoisie, qui ont reçu une bonne instruction et pris certaines habitudes d'existence. Comme d'autre part elles ne peuvent se subvenir à elles-mêmes par leurs seules ressources, elles sont obligées de travailler. Là encore leur éducation leur ferme nombre de professions, outre l'encombrement du marché. Elles sont conduites alors à se faire bonnes d'enfant, dames de compagnie etc., à « entrer en service », en un mot. Ces places qui étaient supportables et convenablement payées, il y a une dizaine d'années, deviennent de plus en plus dures et de moins en moins rémunérées, à mesure que les postulantes sont plus nombreuses.

Malgré salaire, exigence de toute nature, parfois révoltantes, les malheureuses, quand elles ont été exploitées jusqu'au sang, sont traitées comme les derniers mercenaires à la journée par les insolentes femmes de capitalistes, qui souvent ne seraient dignes, ni par leur caractère, ni par leur culture, de décrotter les souliers de leurs victimes.

Dans la *Freiheit* (New-York, 21 mai), des renseignements intéressants sur l'invasion du capitalisme, dans le Sud des Etats-Unis. Rien que pour les plantations et les filatures de coton la valeur de la production est montée de 16,000,000 de dollars en 1880 à 54 millions en 1890. Mais d'autres industries se sont établies, et le capital industriel engagé est monté de 179 millions de dollars en 1880 à 551 millions en 1890. Bien entendu, parallèlement à cette exploitation industrielle ne vont pas tarder à apparaître lyncheries, expulsions, fusillades de travailleurs : « Cela fait partie de l'ordre capitaliste surtout en présence de nègres et de travailleurs inorganisés. » Mais aussi, le Sud, jusqu'alors arriéré sera nécessairement amené à se joindre à l'armée révolutionnaire du Nord. Et les représailles viendront : le plus tôt sera le mieux.

Autre statistique dans le *Vorbote* (Chicago, 18 Mai). Les compagnies rivales des plus humbles princes de l'élevage (International Paching and Provision Co, limited) et du triumvirat Armour, Swift, et Morris ont, l'année dernière, fait un chiffre d'affaires extraordinaire. L'International Packing Co, a tué l'an dernier 1,250,000 cochons, 120,000 têtes de gros bétail et 20,100 moutons, et le total des transactions est de 60,000,000 de dollars. Ce n'est rien en comparaison du triumvirat qui atteint le chiffre de 130,000,000 de dollars. Armour seul, le roi du Stock-Yard, y est pour 55,000,000 de dollars.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. — Le compagnon Ferrière qui avait été arrêté à Levallois alors qu'il était en train de placarder des manifestes, vient d'être condamné, pour rebellion aux agents, à 18 mois de prison et cinq ans d'interdiction!

L'attitude du compagnon a été très énergique il a quitté la salle en criant : Adieu! aux compagnons. Vive l'anarchie!

Rousset dit St-Martin a été condamné à 4 mois.

---

A l'élection des conseillers prudhommes qui vient d'avoir lieu, Ravachol et Simon avait obtenu, parait-il, une assez bonne majorité. Sans la division des voix, l'un d'eux aurait même pu être élu.

Détail à noter : c'est dans la section des produits chimiques que ce fait s'est produit! Voilà qui n'est pas fait pour rassurer les trembleurs bourgeois.

***

*Deux explosions.* — La nuit du 28 mai, deux terribles explosions réveillaient la ville de Commentry. Elles étaient causées par la dynamite, et avaient lieu chez M. Aujame, ancien député, et à l'usine métallurgique Joseph Bodard. Les dégâts matériels sont considérables.

Aujame est marchand de nouveautés sur la grand' place de Commentry. Il a été maire de Commentry, avant Thivrier.

Joseph Bodard est un patron qui occupe cent soixante ouvriers. Il est à la tête d'une importante maison de fonderie et ateliers de construction, de spécialités de matériel pour usines et mines. La cartouche a été posée sur le seuil de la porte qui a été projetée au fond du corridor, enfonçant une autre porte. Bodard était couché au premier. Son lit a été soulevé.

***

*Des terrassiers qui s'invitent eux-mêmes.* — La marquise de Trévise avait convié quelques amis à un lunch champêtre, dans le parc de Sceaux. Le couvert était bien dressé : des choses succulentes étaient sur la table. Des ouvriers terrassiers qui travaillaient aux abords furent attirés par l'odeur des mets. L'idée leur vint de boulotter le goûter de la marquise. Viandes froides, gâteaux, bouteilles à capuchons divers, sautèrent rapidement. Les travaux de terrassement ouvrent ferme l'appétit et ils finissaient à peine, quand les invités arrivèrent. Ils réclamèrent leur place que les terrassiers leur donnèrent sans trop se faire prier, en remerciant la marquise de son excellent lunch.

***

*Révolte de chiffonniers.* — Une chiffonnière, la femme Bret, était locataire d'un épicier, marchand de vin, logeur, nommé Delprat et demeurant, 9, rue Harvey.

Comme elle ne pouvait payer son loyer, le propriétaire lui envoya du papier timbré et commença les démarches nécessaires pour la faire expulser.

Affolée et furieuse, se voyant sur le point d'être jetée sur le pavé, la femme Bret ameuta contre le sieur Delprat tous les chiffonniers des environs.

Ceux-ci se rassemblèrent devant l'épicerie en proférant des menaces de mort.

Le logeur ferma ses volets, mais les assaillants les brisèrent à coups de hache et la maison allait être envahie quand Delprat, s'armant d'un revolver, en tira un coup sur le groupe qu'il mit en fuite.

Malheureusement, la balle atteignit un passant.

Le commissaire de police du quartier a ouvert une enquête et recherche les coupables.

***

CERBÈRE. — Cette localité étant sur la frontière espagnole, nombre de travailleurs de cette nation y ont trouvé de l'occupation. La municipalité de Cerbère qui est, parait-il d'un radicalisme à ou-

trance, vient de faire expulser dix de ces travailleurs, coupables d'aller prendre leur repas chez chez eux ; leur domicile se trouvant en Espagne, ils faisaient ainsi du tort aux perceptions de la municipalité !

Quelle collection de brutes ! ajoute, parlant de la municipalité, notre confrère le *Productor*.

***

Chaumont. — Le 1er Mai a singulièrement éprouvé les compagnons ici : Plusieurs bons compagnons Serre, Nicolas, Humblot, Monüls ont été arrêtés à la suite de deux conférences de Redach et Maury, Moi-même, j'ai été perquisitionné et inculpé comme mes compagnons. La justice bourgeoise ne m'a cependant pas arrêté. Il est vrai que nous sommes toujours sous le coup de poursuites judiciaires (le fameux article 265 du Code pénal), car nulle ordonnance de non-lieu n'est intervenue.

---

Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, plusieurs des chaumontais ont écopé à l'occasion du 1er Mai. Le motif invoqué toujours le fameux art. 265 du Code pénal. Il paraît que nous sommes des malfaiteurs. J'étais loin de m'en douter. C'est en vertu de cet article que Serre, Nicolas, Humblot, Monüls et le signataire de cette lettre ont été l'objet de poursuites et de vexations odieuses. Serre et Nicolas arrêtés, ont été gardé 26 jours sous les verrous, Humblot et Monüls quinze jours. J'ai eu la veine, après avoir été perquisitionné, de n'être arrêté que sur parole. Cette faveur que je n'ai nullement réclamée, je ne me dissimule pas que c'est à une robe d'avocat que je la dois. Peut-être aussi, ces messieurs, qui n'étaient rien moins que certains de l'issue donnée aux poursuites, ont-ils craint de choquer un peu trop le bon sens public en arrêtant un des leurs — par l'habit seulement — sous l'inculpation d'affiliation à une association de malfaiteurs. Quoiqu'il en soit, samedi dernier on nous a tous mandés au Parquet où l'on nous a remis les objets soustraits au cours de la perquisition. Je m'attendais à ce que le juge d'instruction nous allait donner lecture de l'ordonnance de non-lieu, il n'en est rien. La bourgeoisie a eu tellement peur qu'elle a la rancune longue. Tant pis pour elle car je connais des camarades qui jusqu'ici n'avaient pas la haine des individus ; aujourd'hui il n'en est plus ainsi.

***

Trélazé. — La police qui s'est montrée si tracassière ces derniers temps, à l'égard des anarchistes d'un peu partout, avait cru devoir laisser tranquilles ceux de Trélazé.

Aucune arrestation, ni perquisition n'avaient été opérées avant le 1er mai. Nous nous félicitions de cette condescendance, lorsque le 19 courant, un revirement subit dans l'esprit du parquet amenait une descente chez les compagnons L. Ménard et Gainié père, chez ce dernier par erreur, comme vous allez voir.

Il vous souvient sans doute de l'explosion de la place Cupif à Angers. Les journaux déclaraient que les coupables étaient arrêtés, que cet exploit n'avait rien d'anarchiste, mais était l'œuvre de quelques agents d'affaires véreux ayant à se plaindre d'un brigadier de police, et qui n'avaient rien trouvé de mieux que de s'en venger en tentant de le faire sauter.

Néanmoins, les insinuations perfides à l'adresse des Trélazéens se multipliaient dans les colonnes des feuilles *bien pensantes* ; on insistait sur certains détails, notamment sur la ressemblance des débris de la bombe avec les boulons des bassicots de carrières. En un mot, on invitait instamment le parquet à nous inquiéter. Il s'empressa de donner satisfaction à ces gens-là, et voici comment.

L. Ménard eut comme apprenti pendant quelques années un jeune homme nommé Toutain. Très intelligent, et studieux, Toutain se fit dans la mesure de ses forces l'apôtre des idées nouvelles. Surpris un jour à placarder des affiches révolutionnaires, il fut admonesté par le juge d'instruction d'Angers, qui finalement le recommandait à la surveillance de la police. Il travaillait depuis dix mois comme boulanger à Maintenon dans l'Eure-et-Loir. Sa conduite et son honnêteté lui avaient acquis la sympathie de tous ceux qui le connaissaient, ce qui lui facilitait la propagande anarchiste.

Désireux de passer quelques jours chez ses parents, il arrivait à Trélazé la veille de l'explosion de la place Cupif. Cette coïncidence avait été remarquée.

Aussi la police à qui il ne manquait « *que des aveux et des preuves matérielles* » pour condamner ceux qu'elle avait arrêté précédemment, décida-t-elle l'arrestation de Toutain. Il était rentré chez ses patrons depuis quelques jours seulement, lorsque le procureur de la République accompagné de 4 ou 5 gendarmes se présenta muni d'un mandat émanant du parquet d'Angers, l'autorisant à perquisitionner la malle du garçon, et finalement à le diriger sur la prison de cette ville. Ce qui eut lieu.

Au cours de la perquisition on trouva, une ou deux lettres de son oncle, âgé de quelques années seulement de plus que lui. Dans l'une, il lui demandait en plaisanterie s'il avait dérouillé son pistolet depuis qu'il était à Maintenon. Cette plaisanterie de mauvais goût fit ouvrir de grands yeux à M. le juge d'instruction de Chartres, qui voulait absolument savoir où il avait dissimulé ce pistolet.

Comme les gendarmes l'enchaînaient, il réclama la faveur d'aviser Ménard, qui était arrêté, ce qui lui fut accordé.

Il lui recommandait de faire le nécessaire pour que ses parents ignorent cette aventure qui aurait pu les inquiéter.

La police crut avoir découvert le pot-aux-roses. Toutain, ancien apprenti de Ménard, et Gainié l'oncle au pistolet, devaient être la triuité *bombifiante*. Vite une descente chez ces derniers, où l'on ne trouva que journaux et brochures.

Mais la police plus zélée qu'intelligente en cette circonstance, perquisitionnait chez Gainié père, alors que c'était son fils le correspondant de Toutain.

Pour ne pas laisser croire que c'était en vertu d'un ordre du parquet d'Angers qu'il agissait le commissaire central se présentait à Trélazé chez Ménard et Gainié, muni d'un soi-disant mandat émanant du parquet de Clermont.

Nous n'en avons pas été dupes.

***

St-Etienne. — A l'Eden-Concert, l'artiste ! Plessis, représentait l'Empereur de Russie, lorsqu'il fut sifflé par un spectateur des stalles.

Ce cabotin qui, s'il nous en souvient bien, manqua de recevoir, dans un bouis-bouis du Point-du-Jour, la visite des anarchistes qui voulaient le payer de sa grossièreté envers Louise Michel qu'il était censé représenter dans ses transformations, ce cabotin donc, au coup de sifflet, articula :

— Je vais de nouveau représenter l'empereur de Russie ; si la personne qui a sifflé a le courage de ses opinions qu'elle recommence.

Et le sifflleur recommença, il ajouta même à son coup de sifflet le cri de : « A bas l'empereur de Russie ! » A bas les tzars.

Aussitôt, la foule bête et stupide se précipita sur le siffleur, voulait lui faire un mauvais parti, elle aida les agents à le conduire au bureau central de permanence, où il déclara se nommer Le Teyssier, âgé de 25 ans, voyageur de commerce, chez M. Charles Brunot, négociant en vins, rue de Gerland, à Lyon.

Ce compagnon, qui, sans doute, aura été indigné de voir acclamer par de soi-disants républicains, le pendeur des républicains russes, sera, pour complaire à des imbéciles, poursuivi en vertu de l'article 36 du 29 juillet 1881, sur la liberté de la presse !

Et dire que, si la guerre venait à éclater, tous ces patrouillotards qui se mettent à cinquante pour tomber sur un individu qui proteste contre leur propre bêtise, seraient les premiers à se terrer dans leurs caves ou à filer à l'étranger. Ils sont de la même famille que ces bourgeois qui, n'ayant le courage de résister à la Commune, s'étaient réfugiés à l'abri des baïonnettes de Versailles, laissant aux soldats imbéciles le soin de se faire tuer en les défendant, pendant qu'eux allaient attendre les colonnes de prisonniers fédérés pour les insulter et les frapper.

## Belgique

Les perquisitions continuent. Trois compagnons de Flémalle viennent d'être arrêtés, ce sont les compagnons Marerity, Beduin et Bustin.

Il ne passe pas de jours qu'il n'y ait des perquisitions. Les compagnons sont poursuivis pour les explosions du 1er mai et les vols de dynamite.

La police est sur les dents, car elle ne retrouve rien.

## Italie

La fédération des ouvriers des campagnes vient de publier un manifeste fixant des prix élevés pour les travaux champêtres demandant que les terres non affermées soient données aux ouvriers, en leur avançant les fonds nécessaires pour les frais de culture.

Si les ouvriers agricoles avaient pris au lieu de demander, qu'aurait-il pu en être de plus pour eux ?

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les camarades qui nous avaient payés des *Almanachs* Faure et qui n'ont pas été servis, peuvent nous les réclamer, un camarade de Dijon vient de nous en expédier un colis pour mettre en vente au prix de 0 fr. 25.

## PETITE CORRESPONDANCE

H. à La Haye. — C. à Agen. — D. à Reims. — R. Escarbotin C. à Villefranche. — P. à Lyon. — Lesp. à Bordeaux. — B. à Villeneuve-en-Montagne. — C. à Birminghaim. — L. R. à Beaucaire. — G. à Imphry. — P. à Mc Donald. — E. W. à Calais. — J. L. à Beaucaire. — M. à Nantes. — M. à Nantes. — P. G. à Nimes. — H. C. à Tonnerre. — J. H. à Aiript. — F. à Amiens. — C. à Cérilly. — H. à Houdan. — B. à La Machine. — Reçu timbres et mandats.

Le compagnon Albert Prudhomme a reçu la lettre de Antoine Antignac ainsi que les brochures de Londres.

G. Y. typographe, vers incorrects. — M. B. à Marseille. Nous ne savons pas encore. — Remy Neur. Instructif, en effet et caractéristique. — V. B. à Puget, Bien reçu abon. — Les *Chansons* de Pottier, chez Dentu, je crois, au prix de 5 fr.

P. J. Bien reçu lettres, mais les idées ne sont pas assez reliées entre elles, pour pouvoir insérer. — Le camarade qui nous a envoyé des traductions de Parasara est prié de nous dire le titre exact du vol. — W. à Londres. Bien reçu mandat, commission faite.

## CONVOCATIONS

Puteaux. — Tous les socialistes révolutionnaires sans distinction d'écoles sont invités à la réunion qui aura lieu le jeudi 16 juin, salle Rey, 25, rue Roussel, à 8 heures du soir.

---

St-Ouen. — Samedi, 11 courant, réunion publique et contradictoire à 8 h. 1/2 du soir, 72, rue des Rosiers.

Ordre du jour : *La Misère et ses conséquences*, les *Fêtes de Nancy*.

Les camarades de Paris et de la banlieue sont priés d'y assister. Urgence.

---

Groupe du XXe. — Réunion tous les jeudis à 8 h. 1/2 du soir, rue des Couronnes, 28, chez Sergent.

Ordre du jour : Organisation de conférences dans les quartiers.

---

Les Anarchistes de Reims se réunissent tous les dimanches au local convenu.

---

Duon. — Les *Résolus* se réunissent tous les samedis soir au local habituel.


## La RÉVOLTE est en vente :

**Bordeaux**

Place Berlaud, kiosque n° 7.
Cours Victor Hugo, kiosque n° 28.
Chez Mme Saboulaut
Cours Victor Hugo, kiosque n° 33.

**Verviers**

Chez Lorquet, rue des Foxalhes.
Librairie Longtain, rue Spintay.
Aubette, place Verte,
Warnier, kiosque de la gare-ouest.
Warmont, rue Dison.

**Villeneuve-sur-Lot**

Chez Guérin, tisserand.

On y trouve également les autres journaux anarchistes et brochures. Le compagnon porte à domicile, dans les environs.

---

Dans les localités où elle n'est pas en vente, les camarades sont priés de la demander, en insistant auprès des libraires de gare.


*L'Imprimeur-Gérant* : H. Habert.

Paris. — Impr. HABERT, 140, rue Mouffetard

CINQUIÈME ANNÉE N° 38 — DIX CENTIMES — DU 18 AU 24 JUIN 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Une explication

Nous recevons de quelques-uns de nos meilleurs amis des objections à propos de l'article de notre avant-dernier numéro : *Question de tactique*, — article dont le journal policier *l'Eclair* s'est emparé pour chercher à semer la discorde entre anarchistes. Quant à *l'Eclair*, ne nous en occupons pas. Mais si nos amis trouvent que l'article prête à malentendu, c'est qu'évidemment nous nous sommes mal exprimés.

Nos lecteurs savent que toutes nos sympathies sont avec tout ACTE DE REVOLTE, individuel ou collectif, contre n'importe quelle injustice d'une société basée sur l'injustice : propriété, lois, mœurs ou usages. Et nous avons toujours insisté sur ce fait qu'un acte fera d'autant plus de propagande qu'il sera plus acte de *révolte*, et que l'on verra mieux, en cet acte, le *révolté*, — l'homme indigné par l'injustice, ou l'oppression.

Moins il y aura de doutes possibles sur les motifs de l'acte, plus il aura de retentissement, plus il fera de propagande. Et si le motif de la révolte de l'individu ou du groupe est *évident*, alors son acte parlera à tout le monde, au premier abruti venu, comme au révolutionnaire. Tandis que si le révolté disparaît dans l'acte, si l'acte demande une trop savante analyse, il reste incompris. La grande masse demande toujours qu'on lui parle net, clair, sans aucun doute possible sur les motifs.

Maintenant, nous comprenons parfaitement que lorsque l'esprit de révolte commence à germer dans les masses, il prend *toutes* les formes, selon les circonstances, les caractères, les tempéraments, et qu'il est matériellement impossible de trancher entre les différents actes par lesquels l'esprit de révolte se manifeste. Que d'actes de barbarie, absolument inutiles, souvent regrettés le lendemain par ceux mêmes qui les avaient commis hier, ne trouve-t-on pas dans la révolte des paysans de 1788-93, à côté d'actes du plus grand héroïsme! Et cependant c'est *ce* mouvement paysan qui fit la grande révolution et le mouvement ascendant de notre siècle. Une révolution n'est pas une parade. Toutes les passions, grandes et petites, s'y trouvent déchaînées.

Et bien, il faut la prendre telle quelle, avec ses grands et petits côtés.

Mais ce n'est pas une raison pour craindre de blâmer les *petits* côtés d'un mouvement populaire, au contraire. C'est le *devoir* du révolutionnaire de parler le langage franc de la liberté. Flatter le peuple, flatter ses compagnons d'armes, quoi qu'ils fassent, serait de la plus insigne lâcheté. Et le peuple ne se formalisera point de la critique sévère, si elle vient de ceux qu'il sait être peuple. Il comprend que toujours il faut chercher à inspirer le mouvement des grandes idées; car dans une lutte suprême, quand deux mondes sont aux prises, vaincra celui qui saura faire preuve du plus grand héroïsme, des plus grands dévouements, celui qui sera guidé par les plus grands principes.

Mais tourner le dos aux grands côtés d'un mouvement,—*parce que* ceux-ci sont accompagnés d'une masse de petits faits d'égoïsme étroit, ou de compréhension étroite, — serait trahir la révolution, ce serait passer dans le camp de la contre-révolution.

Telle est *notre* opinion et il nous semble que c'est aussi celle de la grande masse des révolutionnaires anarchistes. Mais — il s'en faut de beaucoup — cette opinion n'est pas comprise par tous, pas même par ceux d'entre nous qui ont déjà mis leur vie au service de la cause.

Des anarchistes dévoués craignent que le grand mouvement de révolte qui germe en Europe, ne soit obscurci, envahi, par les petits faits. Ils craignent que le mouvement ne s'isole des foules (comme le mouvement terroriste de la Russie); qu'il ne leur parle que par des actes dont le sens et les motifs restent obscurs; et que le peuple, enfin, abandonné aux intrigants politiques, ne se livre à l'état socialiste, qui serait, on le sait, la perte de la révolution.

Inspirés de ces préoccupations, ils cherchent à séparer les anarchistes révolutionnaires des anarchistes terroristes, les partisans de la révolte collective des partisans de la révolte individuelle ; ils parlent de « rompre définitivement » avec ceux qui, en réalité, ont fait la dernière poussée en France.

Nous ne partageons certainement pas cette manière de voir. Mais comme les anarchistes ne peuvent pas constituer un *parti*, — l'anarchie étant l'ensemble des activités dirigées vers un même but et donnant place à *tous* les tempéraments et à *toutes* les manières de voir, —celle de nos amis doit trouver sa place, comme toutes les autres.

Et au lieu de parler séparation, d'excommunication, — ce qui impliquerait encore l'existence d'une religion, d'une constitution, d'un parti —, nous pressons nos amis de réfléchir.

« Critiquez franchement, hautement, toute action que vous désaprouvez. Mais n'oubliez pas que la grande masse de ceux qui, aujourd'hui, attachent une importance démesurée à la reprise individuelle, — part infinitésimale de l'expropriation collective, — ne demanderaient pas mieux, que de participer à une action collective, s'ils en trouvaient l'occasion. Ils feraient volontiers mieux et plus.

A nous d'agir avec eux !

Eh bien, travaillons à créer cette nouvelle situation, et nous sommes persuadés que ceux qui agissent aujourd'hui en sentinelles perdues s'empresseront de mettre leur énergie au service du mouvement collectif. En anarchie, il n'y a point de force perdue, toutes concourent au même but.

LES

## CRITIQUES DE L'ANARCHIE

III

Chaque fois qu'il y a des changements qui s'imposent dans une société, on entend dire, par les défenseurs de l'ancien régime, que l'homme n'est pas prêt pour ces changements ; qu'il faut d'abord transformer la nature humaine, et alors seulement opérer le changement. Et si ce n'étaient que les défenseurs avérés de l'ancien régime qui tiennent pareil langage ! Mais pas du tout. Peu à peu, à force de l'entendre répéter, les réformateurs eux-mêmes finissent par se laisser entraîner au même raisonnement.

* * *

On sait d'où il vient. C'est toujours le vieux raisonnement des prêtres, païens et chrétiens. « Améliorez l'homme ! » c'est toujours leur grand cheval de bataille. Avec cela ils se sont de tout temps opposés à tout progrès, quelle que fut la religion imposée par eux.

— « Améliorez l'homme ! Faites en d'abord un croyant. Puis inspirez-le des principes bouddhistes ou évangéliques. Puis, par la crainte de l'enfer et la promesse d'un paradis, amenez-le à agir selon ces principes. Alors — faites vos réformes ! »

Et voilà que depuis des milliers d'années, depuis les religions d'Egypte jusqu'à nos jours, les prêtres posent en réformateurs de l'homme, de sa nature « bestiale » comme ils disent. — Mais... qui donc osera nous prétendre que ces réformes aient abouti ? Qui donc osera affirmer, par exemple, que le ci-nommé chrétien de nos jours soit plus bon, plus sociable, plus communiste, ou même seulement moins individualiste, moins égoïste que l'égyptien du temps des Pharaons ? Que le chrétien de nos jours soit mieux préparé à la vie communiste prêchée par l'évangile, que l'indigène australien, ce survivant de l'âge de pierre, ou que l'Esquimaux — ce vénérable représentant de l'âge glaciaire qui, dans ses clans —, d'autant plus communistes qu'ils sont plus à l'abri de la civilisation européenne, — offre tant de qualités sociables que l'honnête missionnaire russe Veniawisnoff, après les avoir connus, se refusa à jamais de baptiser un seul des survivants de cette humanité ancienne, si morale dans son paganisme social ?

Les religions boudhiste et chrétienne ont eu si peu de prise sur l'humanité que, loin de réformer l'homme et de lui inculquer des vertus communistes, — vertus qui furent la force de ces religions tant qu'elles restèrent populaires — elles se sont modifiées elles-mêmes sur le modèle des institutions qu'elles prétendaient réformer, non pas en les renversant, mais en réformant l'homme. De religions essentielle-

ment communistes, elles sont devenues des religions éminemment individualistes. Loin de changer le code romain, le christianisme se modela sur ce code, il en introduisit les principes dans sa constitution intime, et aujourd'hui le christianisme est, par excellence, la religion de *l'individualisme, mitigé par la charité*.

***

En effet, pour le sauvage païen, c'est une coutume, une manière naturelle de vivre — et coutume est plus que loi, plus que religion — que de partager *tout* dans la tribu, et s'il doit manger seul dans la forêt, d'appeler trois fois s'il n'y a pas quelqu'un qui désire partager son repas. Pour le musulman, c'est encore une affaire de coutume et de religion que de considérer le sol comme appartenant à tous, et comme devant retourner à la commune, si celui qui l'occupe l'a laissé inculte pendant trois ans. Rien de tout cela pour le chrétien. La religion reconnaît le droit propriétaire du code romain et ne cherche qu'à en mitiger les effets par la charité. Le protestantisme, appuyant davantage sur l'individualisme du christianisme moderne, va même jusqu'à se désintéresser complètement des rapports de l'homme avec ses semblables : l'homme traite directement avec son dieu qui, selon son caprice, le sauvera ou ne le sauvera pas de l'enfer. Jusque dans ses rapports avec son dieu le chrétien traite individuellement.

*La religion s'est ainsi modelée sur les institutions politiques et économiques de l'Europe* : elle ne les a réformées sur aucun point. Car on sait aujourd'hui que même la fameuse abolition de l'esclavage, attribuée au christianisme, n'est qu'un pieux mensonge. Et si l'européen actuel a une conception un peu plus large que le sauvage du clan primitif; s'il reconnaît *jusqu'à un certain point* des droits humains à la plupart des hommes, et admet une certaine solidarité, extrêmement limitée et plutôt théorique que pratique, entre les individus d'une même nation — les rapports intimes profondément solidaires qui existaient jadis dans le clan, le village, ont entièrement disparu. Vous *pouvez* empêcher votre voisin de mourir de faim, en lui donnant une croûte de pain, et là-haut on vous inscrira peut-être cette bonne action à votre avoir ; mais il n'est pas *obligatoire* pour vous de partager votre repas avec votre voisin.

Plus que cela. Le christianisme s'est tellement modelé sur les institutions de l'Europe féodale d'abord, monarchique plus tard, que nous voyons ces prétendus avocats de l'amour universel chanter des remerciements à leur dieu chaque fois que les canons de leur nation ont réussi à faire carnage dans les rangs d'autres armées. Et si, en ce moment, les chrétiens se remuent un peu pour parler quelquefois du pauvre ou d'amour humain, c'est encore — non pas sous la pression d'un besoin intérieur religieux ; c'est tout bonnement parce que prêtres et croyants se voient *menacés* de guerre civile. Les « vertus chrétiennes » renaissent en eux à l'apparition du drapeau rouge, sous l'impression d'une propagande socialiste, anti-religieuse par son essence.

***

Mais si les principes de solidarité — alors même qu'ils furent prêchés par des apôtres d'une force autrement grande que celle de leurs adeptes modernes — n'ont rien pu changer à la nature humaine et se sont modelés, au contraire, sur les institutions ; si les institutions ont la force de modifier l'homme jusqu'à le faire modifier des enseignements qu'il croit être d'origine divine, — c'est à modifier les institutions et, *par elles*, l'homme lui-même, qu'il faut s'appliquer. Et voilà sous quel aspect se présente cette tâche qui nous incombe.

Nous vivons en ce moment sous des institutions telles que l'appropriation individuelle du sol et le gouvernement de l'homme par l'homme, qui furent imposées, dans le cours de l'histoire, par les minorités agressives aux majorités passives, dans le but d'asseoir, d'établir, de renforcer leur domination.

Ces institutions empêchent précisément le fonctionnement des capacités *constructives* de la grande majorité humaine — capacité dont elle a fait preuve, chaque fois que les obstacles imposés étaient démolis, chaque fois que, faisant une poussée contre les minorités agressives, les masses ont réussi soit à reconquérir l'arme à la main un peu de liberté, soit à lancer dans le monde des idées de solidarité.

***

Mais — œuvre de minorités, imposées aux majorités toujours plus ou moins inertes — ces institutions peuvent être détruites par une poussée des *minorités*, plus ou moins conscientes de leur force et de la tâche qui leur incombe. Ces minorités, par moments, acquièrent une force nouvelle, elles deviennent révolutionnaires ; et nous vivons dans un moment pareil.

Leur œuvre n'est cependant pas de *reconstruire* les institutions. Personne, sauf les grandes masses elles-mêmes, n'en est capable. Leur mission est d'une part, de réveiller les masses et de leur aider à renverser les institutions imposées par les minorités agressives (magiciens, savants, prêtres, guerriers) et d'ouvrir ainsi aux masses la possibilité de donner libre essor à leur génie constructif qui — l'histoire des institutions et même des religions populaires l'accuse — est toujours imbu d'un esprit de solidarité, d'égalité, de liberté. Et d'autre part, leur œuvre est de rappeler à l'homme ce qui a toujours fait l'idéal des masses (liberté, égalité, solidarité), mais ce qui de tout temps fut vicié par les sophismes des sciences, et des religions établies, faites par les minorités et dans l'intérêt des minorités, — de bien montrer sur quelles lignes les sociétés humaines ont toujours cherché à s'organiser, soit dans le clan primitif, soit dans la commune villageoise des ci-nommés barbares, soit dans les communes du moyen-âge ; et de chercher à dégager quelle forme nouvelle cette tendance naturelle, physiologique de l'homme et de tous les animaux vivant en sociétés *peut* prendre à un moment donné de l'histoire.

C'est ce que nous cherchons à faire. Quant à la rapidité avec laquelle l'homme se fait à de nouvelles institutions, lorsqu'elles surgissent sur des ruines du passé ; quant à la prise des institutions nouvelles, surtout sur les jeunes générations, nous serons forcés d'y revenir une autre fois.

## Capitalistes américains

*Young man, go west!* Jeune homme allez dans l'Ouest !

C'est un vieux dicton américain. Celui qui veut le mettre en pratique avec succès doit avoir les jambes diablement longues. Il y a là par exemple l'immense territoire du jeune état Wyoming, à 2,000 de distance environ de New-York. On y trouve d'excellents pâturages. Mais celui qui s'imagine pouvoir en user, s'il est un pauvre diable, fait preuve d'une naïveté peu commune. Quelques grandes compagnies d'élevage ont tout simplement mis la main sur toute la surface de ce pays et en donnant des pots-de-vin aux législateurs ont assuré à leur vol une apparence de légalité. Par suite, non seulement personne autre ne peut plus s'y installer, mais encore les petites gens qui y étaient auparavant établies sont expulsées par la force. Celui qui résiste est pris par des bandits à cheval dressés à cet effet, fusillé ou pendu. Comme prétexte à ces chevauchées de chenapans, on dit simplement que les petits éleveurs s'emparaient souvent des bestiaux sans maîtres (non marqués) que les compagnies, comme si cela se comprenait de soi-même, réclament tout bonnement pour elles. Il y a là une guerre en règle, sauvagement conduite.

Voici un épisode, dont nous empruntons le récit aux feuilles de l'Ouest :

Lors de son invasion dans le district de Johnstown la société d'élevage commit, selon une vieille habitude d'ailleurs, de nombreux assassinats, à propos desquels le Jury du coroner de Buffalo (Wyoming) a prononcé un verdict de culpabilité.

Et les habitants représentés par les plus notables d'entre eux, maire, shériff, juge de paix, etc., ont adressé hier au président Harrisson le télégramme suivant :

« Une bande de capitalistes s'est abattue sur notre district avec un ramas de mercenaires en armes dans l'intention de s'emparer de notre territoire. Ils avaient le projet de dépeupler le district pour s'enrichir et ne se gênaient pas pour tuer ceux qui leur résistaient. Ils se sont opposés par les armes à leur arrestation, bien qu'ils aient été pris en flagrant délit d'assassinat. On les avait cernés et le shériff était sur le point de les faire capituler, quand la milice des Etats-Unis est venue pour conduire en lieu sûr ces malfaiteurs associés et les transporter sous escorte dans une factorerie. Quelques-uns des plus riches propriétaires de cet état appartiennent à la bande et ne craignent pas de dire ouvertement qu'avec leur argent, ils achèteront bien la protection du gouvernement. »

*Go west!* O l'infernale raillerie!

Le président s'est provisoirement tiré d'affaire avec une réponse démagogique. On verra bien ce qu'il en adviendra par la suite. *Young man go west!*

(*Die Freiheit. — New-York*)

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Vienne (Isère). — Un congrès sans pareil s'est tenu à Vienne les 5 et 6 juin, sur environ 10.000 travailleurs, à peine 150 en avaient connaissance et tout se passa dans le plus grand silence.

Néanmoins, il fallait rendre compte de ce qui s'était fait et samedi une affiche annonçait une réunion publique et contradictoire pour le dimanche 12 juin.

C'est devant un auditoire de 40 personnes (délégués et contradicteurs compris) que les grands citoyens Bonthou, Drevet, et Merle du parti ouvrier Lyonnais, rendirent compte des décisions prises par le congrès. Ces décisions étaient : création d'une caisse nationale de résistance, la traditionnelle journée de travail à 8 heures et le travail aboli dans les prisons.

Pendant deux heures les orateurs entretinrent l'assemblée de leur ressassement habituel et comme conclusion déclarèrent qu'il fallait se ranger autour du drapeau du parti ouvrier et envoyer dans les assemblées des ouvriers socialistes, c'était là, évidemment, le vrai but de la réunion, aussi un compagnon pris la parole et, en quelques mots, combattit les utopies des saltimbanques socialiste et conclut que, par une révolution violente seule, les travailleurs pourraient renverser l'oppression capitaliste.

Le citoyen Drevet, délégué de Lyon, prit ensuite la parole et nous apprit que les anarchistes en général et S. Faure en particulier sont d'excellents agents de Constans.

Fumiste va !

***

Creuzet-Neyers. — Il y a trois semaines que la police est venue faire une perquisition en règle chez moi, ce qui a fait un bruit épouvantable dans le pays.

Pensez donc nous sommes installés au milieu des prés avec maison bourgeoise et atelier, et le 15 mai dernier nous nous trouvons cernés par 2 brigades de gendarmerie armées jusqu'aux dents, des gaillards solides et conduits par un lieutenant. Ils ont commencé à midi et fini à 8 heures du soir, ils ont trouvé des produits, servant à mon métier, qui à la rigueur auraient pu servir à faire de la dynamite; mais il s'n'ont nullement trouvé d'explosifs.

Ces messieurs ont été étonnés de mon travail, de notre assurance et de nos réponses. Mais je vous dirai aussi qu'à part le lieutenant, les autres ne brillaient pas par leur intelligence, leur chef a été d'une politesse excessive.

Ils ont mis la main sur deux volumes de chimie qui m'ont coûté 30 fr., sur mes brochures et mes collections de la *Révolte*, sur des numéros de l'*Agitateur* que je collectionnais avec soin. Ainsi que divers numéros de l'*Endehors* et du *Peinard*.

Ils ont également saisi dans une petite cave une bouteille contenant de l'acide muriatique, une d'acide azotique, une autre ayant contenu de la glycérine et 12 kilog. de terre réfractaire, ils m'en ont emporté pour une valeur de 60 fr. Ils m'ont débouché des pots de confitures bien précieusement, se figurant y trouver des explosifs, en fait de lettres elles étaient brûlées, ils n'en ont saisi qu'une que je venais de recevoir, mais elle ne contenait pas de dynamite.

Ils ont également perquisitionné dans la chambre du compagnon Martinot qui leur a fait des grimaces impossibles, ils ont remué sa paillasse, elle en avait besoin.

***

Nancy. — Il vient de se passer ici un fait qui contraste singulièrement avec l'arrivée de Carnot Ier pour lequel une somme de cent cinquante mille francs n'est pas suffisante puisque le conseil municipal vient de voter des crédits illimités pour recevoir sa disgracieuse personne, c'est la mort à un jour d'intervalle — dans un ignoble et sordide galetas éclairé par une lucarne ou ne filtre jamais un rayon de soleil, habité par une famille composée des parents et de huit enfants — de deux de ces derniers, morts non pas de faim mais de manque d'air. Le médecin chargé par la ville de constater les décès n'a pas même pris le soin de se déranger, ce qui donne une piteuse idée de Nancy-la-Belle que l'on songe à appeler Nancy-aux-arcs-de-triomphe.

Ajouter un commentaire serait vouloir retirer la saveur de ce récit.

## Belgique

Les dernières explosions de dynamite ont, comme la chose se conçoit, littéralement affolé les parasites bourgeois.

Eux, les infâmes, qui croyaient avoir muselé les gueux de misère, ont vu ces derniers relever violemment la tête et réclamer enfin leur large part au soleil de l'aisance.

Aussi la colère des stupides jouisseurs n'a-t-elle pas connu de bornes contre les anarchistes, les promoteurs de la rénovation sociale.

***

A tout prix, il fallait — pour contenter les imbéciles possesseurs d'écus — frapper un grand coup, selon la propre parole de nos adversaires.

Comme, on se l'imagine, ce sont les anarchistes qui ont payé pour tout le monde des mécontents.

***

Alors que la misère du monde ouvrier, ici, comme partout ailleurs où il y a des richards, est affreuse, et que les actes de révolte sont le résultat de l'abominable système capitaliste en vogue de nos jours, les admirateurs du capital n'ont voulu voir dans les explosions de dynamite que la main des anarchistes, alors que c'était l'excès de famine qui poussait tous les opprimés à user de représailles envers les détenteurs du dieu argent.

***

Donc, pour donner un semblant de satisfaction aux agioteurs de bourse, la magistrature servile a à sa solde des gouvernants bourgeois, a condamné les anarchistes de Liége à des peines draconiennes.

Moineau, une nature d'élite, une intelligence supérieure, se voit privé pendant trois longues années de sa liberté. Les courageux compagnons qui l'ont aidé dans sa grande besogne d'assainissement économique sont également relégués pour longtemps dans un bagne infect. Et c'est loin d'être tout. Dans quelques jours à Liége, encore à la cour d'assises, toute une nouvelle série de citoyens comparaîtront pour ne pas avoir voulu se laisser mourir de faim.

***

Imbéciles, les bourgeois, qui croient nous atteindre en condamnant les meilleurs des nôtres à l'emprisonnement.

Pour un anarchiste condamné, cent nouveaux camarades se lèveront pleins d'ardeur et d'enthousiasme pour demander justice du crime commis. De même que l'*Hydre* de la fable qui, lorsqu'on lui coupait une tête, il lui en renaissait deux, de même, lorsque les capitalistes auront emprisonné beaucoup des nôtres, des armées d'affamés se lèveront d'un bout du monde à l'autre et noyeront la société bourgeoise et ses ignobles soutenceurs sous leur torrent justicier.

***

Le compagnon Bracke avait à répondre la semaine dernière devant les juges de Bruxelles pour deux articles parus dans *le Conscrit*, d'excitations à la révolte et au refus de service.

Dès le début de l'audience, Bracke met sa théorie en action. Le président ayant avancé qu'on peut bien avoir des principes anti-militaristes, sans prêcher la désobéissance aux chefs, il interrompt : « Oui, on peut être anti-militariste en chambre! »

Le président cherche à établir que la presse anarchiste est plus dangereuse que la presse obscène : « *Le Conscrit*, dit-il, paraît tous les ans à l'époque du recrutement pour y apporter des obstacles, et pourtant l'armée est le dernier rempart de la société contre le flot montant des envahisseurs, et c'est cette digue que vous voulez renverser, n'est-il pas vrai? »

« Parfaitement vrai. »

Le président : « Lorsque vous excitiez les soldats à tirer sur leurs chefs, faisiez-vous allusion au discours de l'empereur d'Allemagne? Croyez-vous donc que les attentats contre les souverains sont justifiables? »

« Certainement. »

Le défenseur intervient pour mettre un terme à cette interpellation directe, dangereuse pour l'accusé. Mais celui-ci n'en ajoute pas moins : « C'est le discours de l'empereur qui m'a fait prendre la plume. Mais tout attentat à la vie d'un souverain n'aura jamais de plus ardent défenseur que moi. Au surplus je ne veux pas avoir ici l'attitude d'un accusé qui se défend mais celle d'un ennemi vis à vis d'ennemis. Vous disposez de la force, condamnez-moi comme il vous plaira et autant qu'il vous plaira; je ne vous cacherai pas que si les rôles étaient intervertis, je ne vous épargnerais pas. »

Le défenseur fait un énergique appel à la haute impartialité du tribunal. Bracke l'écoute avec une indifférence marquée; et lorsque le président lui demande s'il n'a rien à ajouter, il se lève et répond : « Oui, j'ai à vous dire que je me range du côté du ministère public contre mon défenseur que je remercie néanmoins de sa bonne volonté. Vous avez la force et me condamnerez; quand nous l'aurons à notre tour, je vous le revaudrai avec usure. Condamnez-moi sans pitié, sans merci; au jour de la victoire, nous n'aurons non plus ni pitié ni merci. »

Le tribunal comprend la leçon et notre ami est condamné à sept mois de prison et 50 fr. d'amende, ou, à défaut de paiement, à 14 jours de plus. Cependant il a trouvé le moyen de se mettre à l'abri avant l'exécution de la sentence, et il est encore en liberté.

(Extrait de *l'Autonomie*.)

***

Une descente de justice a été faite samedi à Ougrée, le juge d'instruction de Corswarem s'est rendu dans cette localité, amenant avec lui, escorté par trois gendarmes, Hanssen, qui, nos lecteurs se le rappellent, avait été condamné pour le vol de dynamite d'Ombret, et livré à la Belgique par le gouvernement républicain français.

Hanssen avait révélé qu'il avait caché des cartouches dans un tas de scories dépendant de la fabrique de fer d'Ougrée. On a trouvé en effet 63 cartouches de dynamite.

D'autre part, un des deux autres condamnés, Langendorf, aurait avoué qu'un compagnon de Flémalle, Marcotty, aurait été leur complice dans le vol. Ce dernier a été aussitôt arrêté. Langendorf, se ferait fort de reconnaître, s'il est confronté avec eux, d'autres individus dont il ignore les noms, mais qui l'auraient aidé dans le vol de dynamite. Hanssen aurait même donné les noms de deux qui sont arrêtés; ce sont les nommés Mathysen et Baudoire.

Hanssen depuis, aurait tenté de se suicider dans sa cellule, mais n'aurait réussi qu'à se faire une blessure insignifiante.

Ces faits rapprochés avec ceux de Chaumartin à Paris, qui se fait le dénonciateur de Ravachol; et de Drouhet et de Bricaud qui auraient, d'après les journaux bourgeois, dénoncé où se trouvait caché le reste de la dynamite provenant de Soisy-sous-Etiolles, comportent deux très grands enseignements.

Ils démontrent d'abord que ceux qui sont décidés à faire de la conspiration devraient, d'abord, avoir pour principe de ne s'ouvrir de ce qu'ils veulent faire à personne, et si, pour une raison ou une autre, ils sont forcés de le faire, ils doivent s'assurer d'une façon positive si le tempérament de ceux dont ils réclament le concours, est assez bien trempé pour résister aux finasseries d'un juge d'instruction, aux défaillances que peut amener l'emprisonnement et l'isolement.

Cela devrait amener aussi ceux qui ne parlent que d'agir, qui ne voient de propagande efficace que dans la provocation et l'excitation aux actes, à réfléchir, à bien sonder l'intérieur de leur conscience, et à se demander si l'emballement et l'enthousiasme doivent être de bons moteurs d'actes de révolte?

Les Hanssen, les Langendorf, les Chaumartin, les Bricoud, étaient peut-être d'excellents compagnons avant d'être emprisonnés sous le coup d'une accusation pouvant entraîner une peine sérieuse, avant d'être aux prises avec la répression ils étaient peut-être enthousiastes et se croyaient sans doute des conspirateurs émérites. Une fois entre quatre murs, sous le coup d'un emprisonnement prolongé, l'enthousiasme est tombé, la dépression morale a dû être d'autant plus grande que l'exaltation qui l'avait précédée était plus intense, et ils ont été amenés à « manger le morceau », les uns sur leurs compagnons de lutte, les autres sur des détails que la police aurait dû toujours ignorer.

Certes, nous croyons à la propagande par les actes, nous la croyons utile, mais nous pensons qu'elle doit être consciente et réfléchie. Elle doit venir d'une détermination qui en a pesé le pour et le contre; d'une volonté bien arrêtée, qui en a prévu toutes les conséquences, en accepte à l'avance les éventualités les plus néfastes, pour le triomphe et l'exécution de ce qu'il veut accomplir.

Chaque fois que l'on n'accomplira quelque chose que parce que l'on se figure pouvoir le faire sans être pris, que parce qu'on s'imagine que l'on ne sera jamais soupçonné, on ne fera jamais que des choses à moitié réussie, parce que l'on sera trop préoccupé du soin de conservation personnelle, et on risque à avoir des défaillances morales devant la répression.

Déjà rien que le fait de propager l'idée théorique anarchiste, met l'individu sous le coup de la répression, nos magistrats pouvant trouver, dans le code, assez d'articles de lois pour condamner ceux qu'ils veulent envoyer au bagne; ceux qui veulent se lancer dans la fournaise doivent se sonder les reins, se demander si, le cas échéant, ils sont capables de résister à la persécution. A celui qui ne s'en sent pas capable de rester simple spectateur, ou de ne s'y engager que jusqu'au degré de résistance qu'il pourra fournir.

## Suisse

### LA LUTTE DE CLASSES A GENÈVE

« La lutte de classes » — ce cheval de bataille favori des Marxistes — vient de se manifester aussi chez nous, à Genève. Vous allez, peut-être, croire que c'est entre patrons et ouvriers qu'elle a eu lieu. Désillusionnez-vous. C'est une lutte entre ouvriers d'un même métier — celui des tailleurs — qu'elle vient d'éclater. Les résultats : un ouvrier tailleur blessé à la nuque par une balle, plusieurs autres jetés en prison.

Les causes de ce conflit sanglant sont très simples, on peut même dire banales, car des faits analogues s'observent à présent presque partout; et, en dépit des théoriciens d'un socialisme pseudo-scientifique, ce n'est pas à une lutte entre le prolétariat en entier, d'une part, et la bourgeoisie — de l'autre, que nous assistons aujourd'hui, mais bien à une lutte intestine entre les différentes catégories d'ouvriers, et au grand bénéfice de la bourgeoisie, naturellement.

Dans ce cas particulier, ce sont les ouvriers syndiqués et les ouvriers non syndiqués qui en sont venus aux prises parce que ces derniers font concurrence aux premiers en travaillant, dans une maison récemment ouverte, pour des salaires plus que désisoires; car, en effet, la maison Crémieux

a carrément résolu de se moquer effrontément même de la fameuse « loi d'airain. »

Cependant ce conflit, aussi peu important qu'il soit, n'en est pas moins instructif. Il démontre une fois de plus que le prolétariat ne constitue pas une masse homogène et compacte, étroitement unie par des intérêts économiques immédiats identiques et que, dans la lutte avec l'ordre actuel, il faut chercher une base autre que celle de « la lutte de classes », car celle-ci est une abstraction par trop grossière pour correspondre à la réalité. Cette base, c'est à la science sociale utilitaire et rationaliste de nous la donner.

### Brésil

Nos camarades italiens de San-Paulo ont commencé le premier mai la publication d'un journal anarchiste bi-mensuel, dont le premier numéro porte exceptionnellement le titre *Primo Maggio*. Toutes chances à nos compagnons. S'adresser à Desantin Achille, rue do Seminario, Casa Tirolesa, mercadino.

### Etats-Unis

Le mouvement en faveur de la nationalisation du sol prend des proportions inattendues et précisément dans les Etats où les agioteurs sont en majorité. Ce sont les producteurs les plus opprimés par les financiers, prêteurs et directeurs de voies ferrées qui sont les partisans les plus ardents du retour à la communauté de toute la propriété terrienne, et l'on croit qu'ils l'emporteront aux élections prochaines de cinq ou six Etats. Au lieu d'être asservis aux banquiers, ils veulent désormais manger au ratelier de l'Etat, changer de maîtres en un mot. De nouvelles expériences, de nouveaux déboires, les mettront peut-être un jour sur la bonne voie.

### Espagne

On nous annonce la publication prochaine d'un journal anarchiste italien à Barcelone : *La Tribuna Anarchica*. On s'adresse à Fortunato Serantoni, 2, San Olegario, Barcelone.

***

Les ouvriers des chemins de fer se sont mis en grève à Valladolid. Pourquoi ? Je vous le donne en mille ! Pour faire augmenter leur journée d'une heure de travail, avec accroissement de salaire correspondant. Gageons qu'ils obtiendront l'heure de travail en sus et le salaire en moins !

(*El Productor.*)

***

Un nouveau journal anarchiste, *La Question Sociale*, vient de paraître. Le premier numéro est poursuivi pour deux articles par l'autorité civile et militaire. (*La Anarquia.*)

***

Barcelone. — Une grève importante se poursuit en ce moment. Des collisions ont eu lieu entre les grévistes et la police. L'état de siège est proclamé. Nous donnerons des détails dans notre prochain numéro.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les compagnons et groupes qui sont en correspondance avec le compagnon Ducros Marius sont priés de lui écrire à sa nouvelle adresse, rue Gambetta, n° 4, à Bessèges, Gard.

Signy-l'Abbaye (Ardennes). — Les candidats du Parti Ouvrier, entre autres, le sieur J. B. Clément, continuant leur petite campagne de calomnies contre les anarchistes, il y a urgence à répandre les idées dans notre région, le compagnon Hubert Théophile chez Froment Maireaux, se charge de distribuer tous les journaux et brochures anarchistes qu'on lui fera parvenir.

Zurich. — La *Société Libre*, composée de socialistes allemands qui sont écœurés des procédés du socialisme des Liebknech, et veulent faire une propagande véritablement révolutionnaire socialiste en démontrant les mensonges de la campagne de réformes et de compromis électoraux que font les étatistes, vient de lancer un pressant appel aux socialistes indépendants du monde entier, en vue de reconstituer le journal indépendant : *La Freie Gesselschaft Société Libre*.

S'adresser à S. D. Friedlander, Zurich. Suisse.

Bruxelles. — La condamnation des compagnons de Liège, mettant leur femme et de nombreux enfants dans la misère, les amis de Bruxelles font appel à la solidarité des compagnons. — Adresser les souscriptions à l'*Homme Libre*, 14, rue Vésale, Bruxelles.

L'ancien dépositaire de la *Révolte* en cette localité, est prié de verser aux camarades de l'*Homme Libre*, la somme de 20 francs.

Lyon. — Loubet a, paraît-il, envoyé à Lyon l'ordre d'augmenter la police politique ; aussi les policiers de la préfecture se sont mis en chasse, afin de trouver des collègues, et ils voudraient, chose curieuse, prendre des malfaiteurs pour remplir ces tristes fonctions, eh oui ! camarades, c'est dans nos rangs que ces messieurs se sont figurés trouver des acolytes, et pour ce faire, se sont rendus chez nombre de camarades, où du reste ils ont été reçus comme ils le méritaient. Entre autre, ils ont rendu visite au compagnon Paris lui offrant de l'argent pour remplir la triste besogne de dénonciateur ; ce camarade leur a expliqué qu'ils perdaient leur temps car un anarchiste est un homme qui a fait sacrifice de sa liberté et de sa vie au besoin pour délivrer l'humanité de tous les parasites et qu'il n'est point disposé à seconder leur saleté ; s'ils ont quelquefois trouvé parmi nous des types assez dégoûtants pour les servir, ce n'est que l'exception, les autres ne sont pas de même.

Les policiers s'en sont retournés tout piteux, car ils ont bien vu que les malfaiteurs sont à cent coudées d'honnêteté au-dessus d'eux.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

Extrait du *Commonweal* :

Travailleurs anglais, voulez-vous la preuve que vous produisez infiniment plus que vous ne touchez comme salaire, jetez un coup d'œil sur les documents officiels émanant du ministère du commerce (Board of trade), vous y verrez que les ouvriers de la Grande-Bretagne produisent annuellement pour une valeur de 33 milliards 750 millions de francs sur lesquels il leur est attribué en salaire 8 milliards, 750 millions.

Où sont les 25 milliards restant ? Si ce ne sont pas les travailleurs qui les touchent, ce doivent être les oisifs.

Oui, mes gars ;

Ils palpent pour se croiser les bras 25.000.000.000

Vous gagnez, vous, à vous éreinter 8.700.000.000

Total, francs 33.750.000.000

Et cela s'appelle justice ?

## BIBLIOGRAPHIE

La *Vie sans Lutte*, tel est le titre d'un volume de nouvelles que Jean Jullien vient de publier dans la *Bibliothèque Artistique et Littéraire*, à la librairie de la *Plume*, 31, rue Bonaparte.

Dans la première de ces nouvelles, qui donne son nom au volume, l'auteur nous démontre l'acagnardement de l'employé qui se refuse de quitter son emploi pour apprendre un métier manuel qui doit le mettre à même de succéder à un oncle qui voudrait lui céder son atelier ; l'assurance de la pâtée quotidienne, et d'une retraite pour ses vieux jours le font se cramponner, à un travail qui le dégoûte, par la peur instinctive de l'incertain et des aléas d'une nouvelle existence.

Les situations sont bien décrites ; une seule objection à formuler, le héros de M. Jean Jullien, envie le sort des travailleurs manuels, et se trouve misérable avec 2 100 francs d'appointements, sans compter des travaux de comptabilité qu'il fait en dehors de ses heures de bureau. La plus grande majorité des travailleurs n'ont pas de retraite pour leurs vieux jours ; font un travail certainement plus prolongé et plus pénible que lui, et ne gagnent pas 2.000 fr. par an, plutôt au dessous de 1 800 ; et sans l'espérance que lui fait entrevoir son oncle de devenir exploiteur à son tour, le héros du livre aurait raison matériellement de refuser de quitter d'être bureaucrate pour devenir travailleur manuel.

Les autres nouvelles : *En Seine*, et *Premier amour* contiennent des scènes charmantes et des échappées de phrases qui prouvent que l'auteur a des conceptions assez larges sur le mariage et le militarisme.

## CONVOCATIONS

St-Etienne. — Trois de nos camarades arrêtés le 22 avril sont encore détenus sans que l'on puisse savoir pourquoi ; ce sont les compagnons Samuel, Crépet et Ricard, comme leurs familles sont plongées dans la plus noire misère, veuillez insérer la communication suivante :

Tous les camarades sont invités à se rendre dimanche, 19 juin, à cinq heures du soir, au Café de la Promenade, sous la tonnelle, Cours Fauriel.

Ordre du jour : Entente pour venir en aide aux familles des camarades que l'on oublie depuis le 22 avril dans la prison de Bellevue.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste-révolutionnaire se réunit tous les jeudis soir à 8 h. 1/2, salle Leclerc, 188, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 5.720 50.

Jeanquimarche, 50 fr. — P. à Lyon, 1 05. — G. P. à Apt, 1 05. — D. à Pernes, 1 05. — L. à Arras, 1 fr. — H. G. à Port-Elisabeth, 24 fr. — P. B. Bordeaux, 0 60. — Garonnais, 0 45. — C. à Voujancourt, 0 60. — Par V. R. Londres, 50 fr. — P. B. à Lamastre, 0 50. — P. J. 0 45. — G. N. M. rue de Saussure, 8 fr. — Collecte faite à une conférence à St-Louis, 3 50. — F. au Vigan, 0 60. — Orléans, 0 60. — B. à Vietor-la-Coste, 0 10. — T. à Nevers, 5 fr. — S. rue Trocale, 0 25. — M. P. à Thuir 0 25. — B. à Lamastre, 0 25. — C. H. à Siguy-l'Abbaye, 5 fr. — M. à Angers, 1 fr.

Total : 5.875 80.

## PETITE CORRESPONDANCE

G. V. à Reims. — *Préjugés* épuisés.

M. à La Tour-du-Pin. — Envoyez ce que vous voudrez, il me serait impossible de vous établir un compte.

F. B. J. D. — *L'Endehors*, 12, rue Bochard-de-Saron, Paris.

D. à B.-sèges. — F. à Montargis. — P. à Lyon. — T. à Tenez. — P. à St-Nazaire. — S. à Tarare. — P. à St-Chamond. — P. à St-Etienne. — G. à Marseille. — L. à Bordeaux. — L. G. au Havre. — S. à Brest. — J. Boul. Haussmann. — C. H. à Ligny. — C. à Lubersac. — J. à Los Angeles. — M. à Angers. — S. à Bucharest. — D. à Morlanwelz. — B. à Vienne. — C. à Argenteuil. — G. à Trélazé. — R. à Lille. — S. à Meurcourt. — H. à Rouen. — V. à Villanova de Gaia. — C. à Arcis-sur-Aube.

Reçu timbres et mandats.

B. Les *Pestes* sont expédiées.

M. à Angers. — Le service sera fait.

B. M. à Avignon. — Nous n'avons pas la brochure demandée.

B. à St-Quentin. — C'est que le compagnon L. l'a reçu plus longtemps qu'il n'y avait droit.

R. à Choisy-le-Roi. — C'était 90 exemplaires que devaient le libraire.

Les compagnons Cuisse et Martin, le charpentier, sont priés de faire parvenir leur adresse au compagnon Bertgues, 30 Fitzroy Street W. à Londres pour communications importantes.

## La RÉVOLTE est en vente :

**Villeneuve-sur-Lot.**

Chez Guérin, tisserand.

On y trouve également les autres journaux anarchistes et brochures. Le compagnon porte à domicile, dans les environs.

**Dijon**

Dans tous les kiosques de la ville.

**Nîmes**

Au Kiosque, place du Grand-Temple, en face le bureau de tabac.

**Lille**

Chez Romans, 28, rue Juliers.

**Reims**

*Le Père Peinard* et *La Révolte* sont criés dans les rues et portés à domicile par le copain Georges Vincent.

Dans les localités où elle n'est pas en vente, les camarades sont priés de la demander, en insistant auprès des libraires de gare.

*L'Imprimeur-Gérant* : H. Habert

Paris. — Impr. HABERT, 140, rue Mouffetard.

CINQUIÈME ANNÉE N. 39 — DIX CENTIMES — DU 25 AU 31 JUIN 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA LOI SUR LA PRESSE.

Vous savez combien ce pauvre gouvernement est à plaindre ! Il est « désarmé » contre la presse ; il lui faut des lois, de nouvelles lois, toutes fraîches, un arsenal de lois pour sévir contre les abominables « fauteurs de désordres. » Cependant, tout désarmé qu'il est, il essaie encore de se défendre et y réussit assez bien !

Voyez les deux gérants du *Père Peinard* ! chacun deux ans de prison seulement ! et nous ne nous rappelons combien de mille francs d'amende, pour outrages à l'armée, provocations à des militaires, etc. Les prétextes ne manquent pas dans le Code quant on sait y fouiller.

Et l'affaire Drumont ! Le journaliste avait osé dire que le député Burdeau aurait soudain changé d'avis sur le privilège de la Banque de France, hypnotisé à la vue des millions de Rotschild : la grâce des écus aurait opéré sur cette conviction d'austère représentant du peuple ! Evidemment, c'est là une supposition bien improbable ! Quel esprit mal fait oserait croire que nos purs mandataires aient d'autres sentiments qu'un superbe mépris pour les millions entassés des banquiers juifs et chrétiens ! Fi donc ! Toutefois l'opinion s'égare parfois, et malgré tous les jugements du monde, des grincheux se laisseront aller aux soupçons sur le compte de Rothschild, Cruppi, Mariage et C^ie^ !

Mais enfin, le jugement est prononcé : il est tout miel, il est tout sucre ! Drumont, couvert par les « circonstances atténuantes, » est condamné à trois mois de prison seulement, — et au Pavillon des Princes, cela va sans dire. — A peine lui demande-t-on 1,000 francs d'amende et 80 insertions dans les journaux. Mais un petit membre de phrase entortillé nous apprend que chaque insertion coûtera 1,000 francs. Total, avec les menus frais une centaine de mille francs, de quoi appliquer un bon cataplasme sur la noble conscience de l'offensé ! Puis, ces pauvres « désarmés », Burdeau le député, Rothschild le gérant de la Banque, Mariage, Cruppi et *tutti quanti* rentrent discrètement dans la coulisse.

Et que feront-ils donc quand ils auront enfin la bonne loi demandée ? Ils nous écorcheront sans doute et se serviront de nos peaux pour y écrire leurs additions et multiplications royales, leurs consciencieux rapports et leurs jugements équitables !

## LA Révolution sera-t-elle Collectiviste ?

Très souvent nous entendons dire, par les anarchistes mêmes, que l'Anarchie est un idéal très éloigné ; qu'elle n'a pas de chance de se réaliser d'ici à bientôt ; que très probablement la prochaine révolution sera collectiviste, et que nous devrons passer par un Etat Ouvrier, avant d'arriver à une société communiste, sans gouvernement.

Ce raisonnement nous semble absolument erroné. Il contient une erreur d'appréciation fondamentale, concernant la marche de l'histoire en général et le rôle de l'idéal dans l'histoire.

***

L'individu peut être guidé dans ses actes par un seul idéal. Mais une société consistent des millions d'individus, ayant chacun son idéal, plus ou moins net, plus ou moins conscient et arrêté ; si bien qu'à un moment donné on trouve dans la société les conceptions les plus variées — celle du réactionnaire, du catholique, du monarchiste, de l'admirateur du servage, du bourgeois « libre contrat » du socialiste, de l'anarchiste. Cependant, *aucune* de ces conceptions ne se réalisera dans son entier, précisément à cause de la variété des conceptions existant à un moment donné, et des nouvelles conceptions qui surgissent, bien avant qu'aucune des anciennes n'ait atteint sa réalisation dans la vie.

Chaque pas en avant de la société est une *résultante* de tous les courants d'idées qui existent à un moment donné. Et affirmer que la société réalisera d'abord tel idéal, puis tel autre, — c'est se méprendre sur la marche entière de l'histoire. Le progrès accompli porte toujours le cachet de *toutes* les conceptions qui existent dans la société, en proportion de l'énergie de pensée et surtout d'action de chaque parti. Et c'est pourquoi — la société qui résultera de la Révolution ne sera ni une société catholique, ni une société bourgeoise (trop de forces et toute l'histoire de l'humanité, travaillant à démolir ces deux espèces de sociétés) ni un Etat ouvrier, par cela même qu'il existe un courant anarchiste d'idées et des anarchistes, assez puissants et comme force d'action, et comme force d'initiative.

*

Voyez, en effet, l'histoire. Les républicains du siècle passé rêvaient une République construite sur le modèle des républiques de l'antiquité. Ils rêvaient une république universelle, et pour le triomphe de cette Rome ou Sparte nouvelle, en France, et se faisaient tuer dans les neiges des Alpes, sur les plaines de la Belgique, de l'Italie et de l'Allemagne.

Ont-ils réalisé cette République ? — Non ! Non-seulement l'ancien régime, pesant sur eux de tout son poids, les a tirés en arrière. Mais des idées *nouvelles* ont poussé la société en avant. Et lorsque leur rêve se réalisera un jour, la République universelle sera plus *socialiste* que tout ce qu'ils avaient osé rêver ; elle sera plus *anarchiste* que tout ce qu'un Diderot avait osé concevoir dans ses écrits. Elle ne sera plus République : elle sera une union de peuples anarchistes.

Pourquoi ? — Mais parce que bien avant que les républicains eussent atteint leur idéal de république égalitaire (de citoyens *égaux* devant la loi, *libres*, et liés par des liens de *fraternité* de nouvelles conceptions, presque imperceptibles avant 1789, ont surgi et grandi. Parce que cet idéal même de liberté, d'égalité et de fraternité des peuples était irréalisable, tant qu'il y a eu asservissement économique et misère, tant qu'il y aura des Républiques — des Etats — forcément poussés aux rivalités, aux divisions, à l'extérieur et à l'intérieur.

Parce que l'idéal des républicains de 1793, n'était qu'une faible partie de l'idéal d'égalité et de liberté qui reparaît aujourd'hui sous le nom d'Anarchie.

***

Ou bien, prenez les communistes des années trente et quarante de ce siècle.

Leur idéal était un communisme chrétien, gouverné par une hiérarchie élue d'anciens et de savants. Cet idéal eut un retentissement immense. Mais ce communisme ne s'est pas réalisé — *et ne se réalisera plus jamais*. L'idéal était faux, incomplet, suranné. Et lorsque le communisme commencera à se développer de la Révolution prochaine, il ne sera plus ni chrétien, ni étatiste. Il sera tout au moins un communisme libertaire, basé — non plus sur l'évangile, non plus sur la soumission hiérarchique, mais sur la compréhension des besoins de liberté de l'individu. Il sera plus ou moins anarchiste, pour cette simple raison qu'à l'époque où le courant d'idées exprimé par Louis Blanc travaillait à créer un état jacobin avec tendances socialistes — de nouveaux courants d'idées, anarchistes, surgissaient déjà — les courants dont Proudhon et Max Stirner furent les porte-paroles.

***

Et il en sera de même pour l'idéal d'Etat Ouvrier des social-démocrates. *Cet idéal ne peut plus déjà se réaliser : il a été dépassé.*

Cet idéal est né du jacobinisme. Il a hérité des jacobins sa confiance en un principe gouvernemental. Il croit encore au gouvernement représentatif. Il croit encore à la centralisation des différentes fonctions de la vie humaine entre les mains d'un gouvernement.

Mais bien avant que cet idéal se fût rapproché tant soit peu de sa réalisation pratique, une conception de la société — la conception anarchiste — se présentait, s'annonçait, se développait. Une conception qui résume la méfiance populaire des gouvernements, qui réveille l'irritation individuelle qui proclame ce principe, devenu de plus en plus évident : Pas de société libre sans individus libres, » et cet autre principe proclamé par tout notre siècle : « la libre entente temporaire, comme base de toute organisation, de tout groupement. »

Et quelle que soit la société qui surgisse de la Révolution européenne, elle ne sera plus républicaine dans le sens de 1793, elle ne sera plus communiste dans le sens de 1848, et elle

ne sera plus Etat Ouvrier dans le sens de la sociale-démocratie.

Le nombre d'anarchistes militants va toujours en croissant. Et dès aujourd'hui même la social-démocratie se voit obligée de compter avec eux. La diffusion des idées anarchistes se fait, non-seulement par l'action des anarchistes, mais — qui plus est — indépendamment même de notre action. Témoins — la philosophie anarchiste de Guyau, la philosophie de l'histoire de Tolstoï, et les idées anarchistes que nous rencontrons chaque jour dans la littérature et dont notre *Supplement* est un témoignage vivant.

Et enfin, l'action de la conception anarchiste sur l'idéal même de la social-démocratie est évidente ; et cette action ne dépend même pas de notre propagande : elle résulte des tendances anarchistes qui se font jour dans la société, et dont nous ne sommes que les porte-paroles.

Qu'on se souvienne seulement de l'idéal centralisateur, rigidement jacobin, des social-démocrates d'il y a vingt ans. A cette époque, c'étaient les anarchistes qui devaient parler de la possibilité de la Commune indépendante, de la communalisation de la richesse, de l'indépendance du métier internationalement organisé. Eh bien, ces points sont aujourd'hui acquis pour les social-démocrates mêmes. Aujourd'hui, la communalisation des instruments de production — non la nationalisation — est chose reconnue, et l'on voit jusqu'à des hommes politiques discuter sérieusement la question des docks « Les services publics » cette autre idée pour laquelle les anarchistes auront à soutenir tant de combats contre les jacobins centralisateurs, — font la pâleur des possibilistes. Et ainsi de suite.

Ce qui pour nous fait de l'histoire ancienne, — ce qui n'évoque plus en nous que le sourire rêveur comme une vieille fleur fanée, retrouvée dans un vieux livre, — fait les frais des programmes actuels de la social-démocratie. Si bien que l'on peut dire sans exagération que *tout*, le progrès d'idées accompli depuis vingt ans par la social-démocratie n'a été que de recueillir les idées que l'anarchie laissait tomber sur son chemin, à mesure qu'elle se développait toujours. Relisez seulement les rapports jurassiens sur les services publics, les *Idées sur l'organisation sociale*, etc., pour lesquels les doctes savants du socialisme traitaient les « bakounistes » de fous enragés. C'est à ces sources que la social-démocratie boit à ce moment.

***

Ainsi l'Anarchie a *déjà* modifié l'idéal des social-démocrates. Elle le modifie chaque jour. Elle le modifiera encore durant la Révolution. Et quoi qu'il sorte de la Révolution — *ce ne sera plus l'Etat Ouvrier des Marxistes*. Ce sera autre chose — une résultante de nos efforts combinés avec ceux de tous les socialistes.

Et cette résultante sera d'autant plus anarchiste que les anarchistes développeront plus d'énergie — plus de force vive, comme on dit en mécanique — dans *leur* direction ; plus ils mettront d'énergie individuelle et collective, cérébrale et musculaire, de volonté et de dévouement, au service de *leur* idéal pur et simple ; moins ils chercheront de compromis, puis ils affirmeront nettement par la parole et par leurs vies l'idéal communiste et l'idéal anarchiste pur et simple.

Imprimons *notre* cachet à l'ensemble du mouvement. Imprimons-le avec toute la force dont nous sommes capables. Et la résultante sera d'autant plus attirée vers le Communisme, vers l'Anarchie.

---

LA

# MÉTHODE EXPÉRIMENTALE

*Suite* (1).

Et bien ! quoi qu'en disent nos contradicteurs, les empiriques ce sont eux ; l'expérimentation nous prouve qu'il n'y a de réformes vraies et efficaces, que celles qui s'attaqueraient aux institutions, aux bases sur lesquelles repose la société. Or, toucher aux institutions c'est la Révolution ; la bourgeoisie qui détient le pouvoir ne laissera pas mettre son existence en péril, tant qu'elle aura le pouvoir elle s'en servira pour défendre le système d'organisation qui fait sa force. Du jour où elle s'apercevrait que le suffrage universel tendrait à lui enlever l'autorité, sa bureaucratie, sa magistrature, sa police et son armée seraient immédiatement mises en branle pour arrêter le flot envahisseur.

Les seules réformes qu'elle laissera appliquer, ce seront donc celles qui ne toucheront pas aux bases sur lesquelles repose son organisation ; ce sont les remèdes qui tendront à enrayer les effets, mais sans s'attaquer aux causes ; ce sont les réformes que nous avons vu appliquer depuis que le suffrage universel existe, ce sont les projets qui servent actuellement de plates-formes aux partis politiques ; réformes qui, tant qu'elles ne sont qu'à l'état de projet, doivent faire nager le travailleur dans un océan de félicités et qui, appliquées, n'amènent aucun résultat sensible, bien heureux encore, lorsqu'elles ne deviennent pas, entre les mains de nos maîtres, un nouveau moyen d'exploitation et d'asservissement.

***

Ah ! c'est que la Société est ainsi organisée que tout ce qui se fait de beau, tout ce qui se fait de bien, doit, en définitive, venir se concentrer entre les mains de ceux qui possèdent le Capital. Tout progrès nouveau ne profite qu'à celui qui possèdent de quoi le mettre en œuvre, se produit-il une invention qui permette de produire plus vite et avec moins de peine, c'est celui qui possède qui en profitera ; en diminuant son personnel ouvrier dont la partie éliminée ira, sur le pave, grossir la sombre armée des sans-travail, des meurts de faim pendant que l'autre continuera à peiner aussi dur, aussi longtemps, ayant même son salaire réduit par suite de la concurrence que lui feront ceux qui auront été éliminés.

Voilà ce que nous prouve l'expérimentation ; voilà ce qu'ont apporté toutes les réformes essayées, et voilà aussi quelles sont les objections irréfutables que nous pouvons fournir contre tous les projets que l'on nous présentera, ce qui prouve bien que nous avons raison de retourner l'épithète d'empiriques à ceux qui prétendent que les idées anarchistes ne découlent pas de la méthode expérimentale.

***

Du reste, la plus grande objection que l'on se soit borné à faire jusqu'ici, aux anarchistes c'est de leur dire : « Vos théories sont belles, mais elles ne sont pas possibles. » Cela n'est pas une argumentation. Pourquoi ne sont-elles pas possibles ? On nous répond par des craintes, mais non par des objections. On nous dit qu'étant donnée la mauvaise nature des individus, il y aurait à *craindre* qu'ils ne profitassent de la liberté qu'ils auraient pour ne plus vouloir travailler, ou bien encore que les plus forts veuillent exploiter les plus faibles, etc. etc.

Les anarchistes démontrent le mal fondé de ces craintes puisqu'ils prouvent que cette mauvaise volonté des individus, cette méchanceté de leur caractère, sont encouragés par l'organisation sociale actuelle, qui met les individus en antagonisme les uns avec les autres, les forçant à s'arracher la pitance qu'elle leur rationne.

Ils démontrent encore, preuves à l'appui, que tout système social basé sur l'autorité ne peut qu'engendrer de mauvais effets puisque le pouvoir étant remis à des individualités qui sont sujettes aux mêmes défauts que les autres hommes, il est bien évident que, si les hommes ne savent pas se conduire eux-mêmes, ils sauront encore bien moins conduire les autres.

La grande objection qui reste consisterait donc à dire que l'anarchie n'ayant pu, jusqu'ici, faire ses preuves, elle est condamnée à rester une pure spéculation puisqu'elle ne peut les faire sans bouleverser ce qui est démontré mauvais. Cela n'est pas sérieux, et ne soutient pas la discussion.

***

Ce n'est pas parce que nos devanciers se sont laissé exploiter que nous devons continuer à subir l'exploitation ; ce n'est pas parce qu'ils se sont laissé mettre le joug de l'autorité que nous devons continuer à nous laisser guider par l'aiguillon du pouvoir, ce n'est pas parce que notre idéal de liberté et de justice commence seulement à se formuler de nos jours, après avoir été une aspiration vague et mal définie de l'humanité, que nous devons renoncer à l'appliquer et attendre qu'il n'y ait plus de trembleurs.

Notre idéal est beau, vous en convenez ! Il est possible, si les individus le veulent et savent y conformer leurs actions, cela vous l'admettez encore, nous n'en demandons pas davantage. Ceux qui veulent le réaliser, n'ont donc qu'à le propager, à se grouper, se sentir les coudes, et, du jour où ils seront assez nombreux pour cela à culbuter ce qui les gêne pour l'établir. Nous voulons être libres, tant pis pour les esclaves qui tremblent à l'idée que l'on pourrait leur enlever leurs chaînes, et se resserrent autour des maîtres : nous n'avons pas à tenir compte de leurs lamentations. Nous voulons être libres ; tant pis pour ceux qui ont encore besoin de maîtres ; d'autant plus que ceux-là n'en veulent, ordinairement, que contre les autres.

***

Oui, les empiriques ce sont ceux qui veulent détruire les effets, et laissent subsister les causes, ce sont ceux qui nous proposent des émollients quand il faudrait le bistouri de l'opérateur ; ceux qui cherchent à endormir le malade, espérant que la nature opérera seule, tandis qu'une petite opération délivrerait le patient de suite.

C'est étonnant comme on se paie souvent de mots ; comme des aphorismes semblent prendre de poids lorsqu'il s'agit de prêcher la routine et la peur du nouveau.

Il faut opérer par tâtonnements, nous dit-on, l'humanité ne progresse pas par sauts brusques, et on oublie que voilà bientôt trois ou quatre mille ans — rien que pour les races latines — que durent ces tâtonnements, que les exploités, attendent la réalisation des promesses qu'on leur fait, se passionnent et luttent pour l'obtention des mêmes réformes qu'on leur promet encore, sans que rien soit changé à leur situation.

Nous souffrons toujours des mêmes maux, et, sous prétexte de méthode rationnelle, on nous propose d'y appliquer les mêmes cataplasmes.

L'Intelligence s'est agrandie, la science s'est élargie, l'industrie a pris un essor incommensurable, les jouissances se sont affinées et multipliées, mais qui profite de ces progrès ? — toujours une minorité possédante et oisive ! qui crève pour produire sans en profiter ? — toujours la masse spoliée.

***

(1) Voir le numéro 36.

depuis que les sociétés se sont formées dans l'humanité, les exploités ont fait entendre leurs plaintes et leurs doléances, ils ont lutté sans trêve ni relâche pour obtenir des concessions de leurs maîtres, un adoucissement à leur sort ; ils se sont prosternés en valets, adressés en hommes fiers, quémandant tantôt comme des mendiants, ou prenant de force, lorsque la misère et l'oppression, étant à leur comble, les forçaient à se révolter, leur rendant la mort préférable à la situation présente.

Pourtant, cette situation est toujours restée la même. Bien souvent leurs maîtres ont dû leur faire place dans les palais législatifs ; bien souvent ils ont dû accorder les réformes réclamées ; bien souvent ils ont dû apporter eux-mêmes des restrictions à leur exploitation, à leur autorité.

Les gouvernés ont-ils été moins opprimés? les exploités moins pressurés? la misère n'est-elle pas toujours aussi intense? la richesse ne se concentre-t-elle pas toujours de plus en plus entre les mains d'un petit nombre de privilégiés, de plus en plus restreint?

Et alors! venir proposer aux misérables de continuer encore la méthode expérimentale, en se bornant à réclamer des réformes nouvelles tout aussi empiriques, puisque celles qui devraient attaquer la cause génératrice du mal doivent être écartées par peur de la Révolution, c'est venir demander à la masse des travailleurs qu'elle consente à se laisser exploiter indéfiniment, puisque l'expérience du passé nous prouve que, tant que les bases organiques de la Société ne seront pas changées, les soi-disant réformes se tourneront toujours au profit de ceux qui détiennent la richesse et le pouvoir.

*(A Suivre).*

## SANG RÉPANDU A LODZ

L'intention première des ouvriers de Lodz se bornait à célébrer pacifiquement le 1er Mai ; ensuite la grève fut décidée pour le 2 Mai, les ouvriers exigeaient : 1° La réduction et la journée de travail à 10 heures ;

2° L'augmentation des salaires ; La grève commença donc le 2 mai ; le 5 mai toute la population ouvrière de Lodz (100,000 personnes) y prenait part et bientôt elle se propagea aux villes voisines.

Le 1er mai et les deux jours suivants tout resta tranquille, excepté deux ou trois querelles insignifiantes entre les ouvriers entrés dans la grève les premiers et ceux qui s'y étaient joints plus tard. Cependant, grâce aux provocations de la police ces désordres prirent un caractère sérieux. Il y eût des morts et des blessés, de côté et d'autre, notamment plusieurs cosaques. Le chef de la police fut blessé à la tête par une pierre. Les fabricants étaient enclins à faire des concessions, mais le gouverneur de la province leur défendit d'entrer dans des négociations quelconques avec les grévistes et de prêter l'oreille à leurs réclamations.

Deux régiments de Cosaques et des détachements de cavalerie furent envoyés en toute hâte de Petrokoff, capitale de la province.

Le gouverneur-général, Gourko, télégraphia de Varsovie : « N'épargnez pas les cartouches ; mettez la ville en état de siège. »

Ordre fut donné aux troupes de contraindre par la force les ouvriers à reprendre leur travail. Des scènes sanglantes commencèrent dans les rues, des arrestations en masse furent faites, mais les ouvriers défendaient et libéraient leurs camarades. Il y eut en tout 150 grévistes en spectateur qui furent blessés ou tués. Parmi les prisonniers 200 seront jugés. Ceux contre lesquels les preuves ne sont pas suffisantes seront exilés par ordre administratif.

En agissant ainsi, le Gouvernement a tâché de forcer la majorité des ouvriers de Lodz à reprendre le travail ; cependant il n'y a réussi qu'à l'aide des troupes qui ont envahi les fabriques.

Quelque révoltant que soit ce côté de l'incident de Lodz, il y a dans cette affaire un autre côté encore plus bas et plus atroce.

Depuis le commencement du mouvement, les autorités russes ont essayé, à l'aide d'agents provocateurs, de faire dévier le mouvement en excitant la population contre les juifs. Cependant les ouvriers ne tombèrent point dans le piège. Alors les autorités eurent recours à la lie de la population.

Dans la banlieue de Lodz il y a une colonie pénitentiaire nommée Balinta, où les voleurs et autres criminels sont envoyés une fois sortis de prison. Ces individus, parmi lesquels se trouvaient aussi quelques juifs, commencèrent, sur l'action des agents provocateurs du gouvernement à piller, et à produire des désordres, ayant naturellement un but tout différent de celui des grévistes. Quelques-uns d'entre eux, pris en flagrant délit, furent maltraités sans miséricorde par les ouvriers eux-mêmes.

Le Parti Ouvrier polonais fit immédiatement paraître une proclamation, imprimée à l'imprimerie clandestine, et largement répandue, qui se termine par ces mots :

En place du grand motto : Combattez pour la cause sacrée du travail, le gouvernement a voulu pousser le cri brutal de « Battez les Juifs ! »

Mais, nous ouvriers, nous ne voulons combattre ni contre les Juifs, ni contre les Allemands, mais bien contre les oppresseurs et les exploiteurs! »

De la Free Russie, du 1er Juin 1892.

## Revue des Journaux socialistes de Langue Allemande

*Die Freiheit* (New-York, 4 juin) publie en tête de ses colonnes un long article critique sur la brochure du compagnon Merlino. La plus grande partie des conclusions de cette brochure sont acceptées (par exemple la nécessité d'une entente qui n'implique pas du tout l'abandon de l'indépendance individuelle). Mais on conteste avec beaucoup de logique que l'anarchie puisse exister à côté des systèmes ennemis tels que la vieille réaction, ou ce nouveau conservatisme que l'on appelle socialisme-démocratique ; et la théorie de *la prise au tas* est défendue énergiquement contre Merlino : l'accumulation des produits est assez monstrueuse pour que — sans les gaspillages — on ne les épargne pas avec parcimonie.

Du même journal, cette significative statistique :

La richesse des Etats-Unis est évaluée à 65 billions de dollars. Cela fait 5,000 dollars pour chaque famille de cinq personnes. On estime que la moitié de cette richesse est en possession d'environ 30,000 personnes. En d'autres termes, un homme sur 20,000 s'est approprié sur la fortune générale autant à lui seul que possèdent les 1,999 autres rassemblés. Il est bien convenu, n'est-ce pas que ce n'est même pas son intelligence ou son activité qui lui assure cette situation privilégiée, mais la naissance, le vol légal etc.

Le numéro contient en outre une illustration : « Harmonie entre le capital et le travail. » Un paquet de chair insolent, enveloppé dans une bonne pelisse à collet et manchettes de fourrures, avec double chaîne d'or se ballottant sur la panse, pèse de tout son poids sur un excellent fauteuil, que supportent écrasés, abrutis par la fatigue, les joues tirées, le ventre plat, quatre pauvres bougres aux faces d'inexprimable désolation.

* * *

L'*Arbeiter Zeitung* (San Francisco, 28 Mai) analyse une étude de la femme de lettres Annie Hawrie parue dans l' « Examiner » journal bourgeois californien. Il s'agit de la pitoyable situation du prolétariat féminin à San-Francisco.

Il y a là des milliers de femmes qui travaillent tous les jours 10, 12 et 14 heures, pour un salaire de 1 dollars 1/2 à 3 dollars (8 à 16 francs) par semaine. Celles mêmes qui gagnent le plus (3 dollars 50 à 4 dollars) quand elles ont dépensé le strict nécessaire pour la nourriture et le logement se trouvent avoir à la fin du mois un reliquat de 3 dollars environ, pour subvenir aux frais de blanchissage, d'habillement (considérables en Amérique et aux dépenses imprévues, aux maladies, par exemple, qui sont la conséquence forcée de l'épouvantable vie qu'elles mènent, entassées dans des ateliers trop petits et sans ventilation, mal nourries, mal logées. Et si elles ont le malheur d'appartenir à une association, d'adresser seulement la parole à un agitateur ouvrier, fussent-elles d'excellentes ouvrières, on les chasse et elles sont conduites, sous peine de crever le faim, à la prostitution.

* * *

Le *Vorbote* (Chigago, 1er juin), signale un fait de plus pour contribuer à l'histoire de l'esclavage des blancs en Amérique. Cela se passe à Colleton dans la Caroline du Sud où se trouve une importante exploitation de fosses à phosphate ; et le fait est consigné dans une lettre de la Société de secours des Allemands-Américains de New-York au gouverneur Zillman. Sur la foi d'une annonce insérée dans un journal de Philadelphie, 25 Allemands s'étaient rendus aux fosses à phosphate de Plon-Plon, dupés par l'appât chimérique d'un salaire de 1 dollar 50 par jour, dès leur arrivée ils furent saisis par des gens armées de revolvers et de carabines Winchester qui les conduisirent à leur quartier. Là ils trouvèrent 75 à 80 personnes, Italiens et Grecs pour la plupart, qui devaient sur leur salaire de 75 cents par jour (environ 3 fr. 90) subvenir à tous les frais. Et encore devaient-ils s'approvisionner chez l'agent de la compagnie qui leur vendait tout à des prix exorbitants. Pendant le travail ils étaient gardés comme des malfaiteurs par des surveillants en armes. On menaçait de fusiller ceux qui refusaient de travailler le dimanche ; quant à ceux qui tentaient de s'en aller on les ramenaient à coups de fusil. Il est vrai que s'ils avaient essayé de se révolter et qu'ils eussent tués quelques-uns de leurs exploiteurs, la justice de la libre Amérique les aurait condamnés à mort ou au moins à la réclusion perpétuelle.

* * *

Du même *Vorbote*. Le gouvernement russe vient de commander en Allemagne une grande quantité de microphones, destinés à moucharder les détenus dans les prisons. On les cacherait dans le mur ou sous un tapis, pour entendre tout ce qui se dirait dans l'intérieur de la pièce où sont les détenus. Ce serait là la dernière trouvaille dans le domaine de l'espionnage. Trouvaille d'ailleurs inutile. Car les révolutionnaires russes se causent dans les prisons à l'aide de signes connus d'eux seuls.

Empruntons encore au journal américain un verdict rendu par le Jury de Chicago. Lors de la promenade pacifique du 1er Mai, la police avait volé les drapeaux rouges appartenant à différentes associations. D'où procès qui s'est terminé par l'approbation légale de ce vol. Que deviendra le saint principe de la propriété, si les bourgeois de leur coté se mettent à le maltraiter de la sorte?

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Roanne. — La pieuvre bourgeoise, avec sa force brutale, persiste à détenir cinq de nos amis illégalement en prison, c'est ce qu'ils appellent les droits acquis ; ces repus satisfaits cherchent, par tous, les moyens, à intimider des penseurs coupables d'avoir une idée et de réclamer leur droit à l'existence ; devant ce droit naturel qui appartient à tous les inquisiteurs modernes, en vertu du droit du plus fort, ne veulent désarmer ; mais le populo commence à connaître leur stupidité et leur infamie ; les autorités de Roanne voulant faire du zèle, assouvissent leur rancune ignoble sur le dos des anarchistes ; voilà 2 mois que cinq de nos camarades sont embastillés sans en savoir la raison si ce n'est la méchanceté des oisifs, des égoïstes, des soutiens des affameurs de l'humanité.

### Italie

A Venise, dans la filature de coton, a eu lieu, ces jours-ci une grève générale à cause de l'injuste renvoi de deux ouvriers : les grévistes sont environ 1,800. Le directeur de l'usine qui ressemble à tous les directeurs, a montré l'intention de fermer l'établissement : le gouvernement ordonnera, comme à l'ordinaire, beaucoup d'arrestations et ainsi beaucoup de familles resteront sur le pavé, privées de leur chef.

A Naples aussi les cigarières se sont mises en grève irritées de la brutale exploitation qu'on fait de leur travail. Une fabrique a été déjà fermée,

une autre le sera bientôt. Dans ces faits douloureux ce qui console un peu c'est de voir qu'aussi chez nos ouvriers le sentiment de solidarité s'est beaucoup développé.

## Allemagne

Dans une réunion électorale tenue à Gelsenkirchen, Lehmann, candidat social-démocrate au Reichstag, s'expliqua sur le socialisme et l'anarchie. Il prétend que par l'absence des lois, l'anarchie amènerait fatalement le règne du meurtre, le droit de la force brutale comme au Moyen-Age. Le compagnon Jeup lui répondit, défendit victorieusement l'anarchisme contre les attaques de l'aspirant législateur et obtint la pleine approbation des auditeurs. Au reste, dans tout ce pays l' « Anarchist » et l' « Autonomie » sont lus avec joie par la masse qui abandonne de plus en plus le socialisme pour l'anarchie.

De même dans l'Allemagne du Sud, en Franconie malgré les injures de la presse bourgeoise et des roquets social-démocrates, les travailleurs considèrent les derniers incidents de Paris comme plus capables que tous les plus beaux discours au Reichstag d'affoler la racaille bourgeoise et d'exciter les masses à la Révolution.

(D'après l'*Autonomie* du 11 juin).

***

Dans une grande réunion publique à Johannisthal après une discussion où il fut clairement prouvé que les chefs du parti social-démocrate avaient cessé d'être des révolutionnaires pour devenir de simples « patriotes » et des « réformateurs » quelconques, une résolution prise à l'unanimité moins deux voix a déclaré que ceux-ci ne pouvaient plus être considérés comme les représentants du prolétariat. (D'après *Le Sozialist* du 12 Juin.)

***

*Militarisme!* D'après une dépêche de Munich, le lieutenant Hans Gotz du 9e régiment d'infanterie, à Wurtzbourg, pour avoir brutalement maltraité le volontaire d'un an, Petsch a été puni de huit jours d'arrêts. C'est pour rien (là-bas comme ici).

(D'après le *Vorbotte* de Chicago du 1er juin).

## Suisse

GENÈVE. — Vous avez parlé la semaine dernière, de la bataille qui a eu lieu, entre les ouvriers syndiqués et ceux travaillent pour un salaire de famine, chez l'exploiteur bien connu ici, le tailleur Crémieux.

La population est hostile à cette maison qui fait métier de ravilir les salaires, voici plusieurs jours qu'il y a des manifestations brutalement réprimées par la police qui est mise — comme de juste — toute entière au service du patronat, dans ce paradis de République radicale. Il y a eu une grande réunion au palais électorale, près de 1,000 personnes ont acclamé des ordres du jour flétrissant ci, ça. Autant de crachats en l'air.

Si cette assemblée était allée toute entière à la boutique Crémieux, histoire de voir de très près l'exploiteur et les frusques qui feraient si bien sur le dos des sans-travail, le litige serait clos et le fameux patron renoncerait à tout jamais à vivre à Genève et à s'y enrichir avec des salaires avilissants. Mais voilà, cette population de Genève est pourrie de légalitarisme et malgré ses souffrances et ses déceptions continuelles elle croit toujours que ses législateurs vont lui faire le miracle d'une amélioration économique qui devient de jour en jour plus lamentable. Et le peuple ignore encore que tous ces faiseurs de lois ne sont tolérés par le Capital que pour le leurrer et lui faire prendre son mal en éternelle patience.

Par contre, une patience qui n'a plus l'air de vouloir durer bien longtemps, c'est celle des militaires, las d'être les souffre-douleurs des galonnés de tout acabit. La fameuse armée nationale ne vaut pas mieux que la pire des armées permanentes. Les chefs y sont odieux, exécrés, à tel point qu'à la prochaine guerre on sera obligé de les changer tous de régiment pour éviter les balles justicières de leurs victimes.

Cet esprit de vengeances remises à la prochaine campagne est tellement connu dans les hautes sphères qu'on se demande s'il ne mettrait pas en danger la défense nationale, mais en attendant on ne fait rien pour l'apaiser.

Ces derniers jours, les journaux signalent encore deux faits : l'un qui s'est passé à Winterthur, à l'Hôtel du Lion d'Or. A une table, des officiers plus ou moins d'aplomb, à l'autre, une noce ; un témoin se permet une réflexion irrespectueuse sur les galonnés ; immédiatement un instructeur se lève, le soufflette et le fait empoigner par des soldats et conduire en prison. Je ne sais si ça se passe ainsi en Prusse, mais c'est ainsi qu'on traite dans la libre Suisse l'électeur souverain.

L'autre fait est plus grave. Lors des dernières manœuvres en Valois, nombre de fusils ont été chargés à balles. Leur sifflement aux oreilles des supérieurs a été d'autant plus désagréable qu'elles avaient été prédites par des lettres de menaces et qu'elles ne pouvaient être mises au compte d'une erreur. Une enquête est ouverte.

# VARIÉTÉS

## Qu'est-ce que l'Esclavage ? Esclavage Noir et Esclavage Blanc.

En 1845 Horace Greeley fût invité à assister à « un Congrès esclavagiste. » Il refusa et envoya au Congrès un mémoire où il traitait la question « Qu'est-ce que l'esclavage. »

Il commençait par une définition : « J'entends par esclavage un état dans lequel un être humain existe principalement pour la commodité d'autrui, c'est-à-dire un état dans lequel le temps, les efforts, les capacités d'une partie de la famille humaine sont utilisés par contrainte non pas pour le propre développement physique, intellectuel et moral de cette partie de l'humanité, pour la commodité, le profit, le caprice des autres.

Bref, quand un homme rend service aux autres en vertu d'un contrat unilatéral et non bilatéral ; quand les relations entre ceux qui servent et ceux qui sont servis ne reposent pas sur le consentement et la complaisance mutuelle ; quand la prépondérance sociale et l'action sur les moyens d'existence sont d'un côté et de l'autre la nécessité, l'esprit servile et l'avilissement, cela s'appelle, selon moi l'esclavage. »

Cela posé, Horace Greeley montrait que l'esclavage existait, presque aussi terrible à New-York pour les blancs soi-disant libres que dans le Sud pour les nègres non affranchis. Il refusait donc de prendre part à une croisade contre l'esclavage lointain alors qu'un état de choses analogue subsistait dans son voisinage immédiat. Puis il formulait les axiômes suivants :

1. — Quand des êtres humains consacrent leur temps et leur pensée surtout à obéir à d'autres et à les servir — et cela non *parce qu'ils veulent*, mais *parce qu'ils y sont obligés* — c'est là, je pense, l'esclavage.

2. — Quand des êtres humains se trouvent entre eux dans des rapports tels qu'une partie de ceux-ci — à cause de la situation qu'ils occupent ou des fonctions qu'ils remplissent — sont généralement considérés comme une classe inférieure à celle qui remplit d'autres fonctions ou qui même n'en remplit aucune, — c'est là, je pense, l'esclavage.

3. — Quand la possession du sol est si monstrueusement assurée à une petite partie de la communauté, que la majorité de la population est obligée de payer ce qu'il plait de lui extorquer, pour habiter la terre et la cultiver — c'est quelque chose comme l'esclavage.

4. — Quand on trouve difficilement du travail et que le travail est assez mal organisé pour que les employeurs puissent imposer à leur gré des conditions et ne donner au travailleur qu'une part du produit aussi minime qu'il leur plait — il y a là une forte tendance à l'esclavage.

5. — Quand il est considéré comme plus convenable de vivre sans travailler que de vivre en travaillant, au point qu'un « gentleman » rougisse plus d'être le fils d'un serrurier que d'un oisif ou d'un homme qui ne s'adonne qu'à son propre plaisir — c'est là une Société proche de l'esclavage.

6. — Quand un homme tient pour honorable et juste que d'autres hommes le servent exclusivement, lui, sa commodité et sa fantaisie ; quand un homme tient pour honorable et juste de vivre ainsi et de soustraire à l'intérêt général le travail de ces autres hommes pour l'utiliser à son profit personnel, bien qu'il n'ait de son côté rendu au bien être humain aucun service correspondant — là règne l'esprit qui produit l'esclavage humain et qui le fait encore subsister.

(D'après *die Freiheit*).

# BIBLIOGRAPHIE

DÉSIRÉ DESCAMPS. Les *Crimes de la Misère*, Lille, Lagache, Prix : 50 c. (franco).

Petit ouvrage de statistique, excellent, prouvant par des chiffres irréfutables que la société actuelle est un grand abattoir. La pauvreté double, quadruple les chances de mort, de meurtre faudrait-il dire, car il y a du pain en abondance pour ceux auxquels on le refuse.

Nous conseillerons seulement au compagnon Descamps d'enlever de sa brochure, quand il fera une nouvelle édition, une page relative aux centenaires où se trouvent reproduites des assertions plus que douteuses.

# PETITE CORRESPONDANCE

Lav. à Bordeaux. Nous avons reçu le manifeste annoncé? — Zisly. Le camarade Soment a remarqué quant à l'article, vérités un peu banales pour reproduire, 3e 44 Fbg du fonds de Givonne. — Derelle Force et Matière, 7 fr. chez Reinwald, rue des St-Pères. — N. de Tarascon, demande à Lapeyre de Bordeaux s'il a reçu lettre. — D. à Reims. Avons envoyé les portraits une deuxième fois. — P. F. à Nîmes. — Reçu mandat. Pour un anarchiste, c'est raide, en effet. — J. V. à Lyon. Vous frappez un peu à côté, notre collaborateur n'a pas nié que l'initiative des individus puisse amener l'entente, c'est la prétention de l'encadrer avant qu'elle fût faite qu'il a attaquée. — V. R., mécanicien. L'avenir au Peuple, manque de précision. — R. H. *Servilité*, embrasse tant de choses et d'une manière trop diffuse, pour qu'il soit possible de l'insérer. L'auteur fera bien, croyons-nous de s'attaquer à quelque fait précis et de le discuter avec sa verve naturelle. — Le comp. Jonquais demande au comp. Inglebert de lui repondre s'il a reçu sa lettre. — Jip. Vous avez certainement raison dans ce que vous dites, mais vérité bien banale à répeter.

Le compagnon d'Amérique qui nous a commandé « La Vie Normale et la Santé de Rengade » est prié de nous envoyer son nom.

Les camarades de St-Etienne sont priés de nous donner une adresse pour que nous leur fassions parvenir 25 fr. que nous avons à leur disposition pour les prisonniers.

# CONVOCATIONS

MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Le groupe abstentionniste-révolutionnaire se réunit tous les jeudis soir à 8 h. 1/2, salle Leclerc, 188, rue de Paris, à Montreuil-s-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.

# SOUSCRIPTION
## Pour les Détenus

Listes précédentes : 1,028,

J. E. à Daumazan 0,50. — Londres, le groupe l'*Avant-Garde* pour les détenus de St-Etienne, 25 fr. — L. au Mans, 0,25. Total 1,053 fr. 75.

# SOUSCRIPTION PERMANENTE
## pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes, 5,875,80.

M. à Montpellier, 1 fr. — B. à Nancy, 1 fr. — B. à La France, 0,15. — J. à Paris, 0,00. — L. au Mans 0,25. — Total, 5,879,10.

# A NOS LECTEURS

Cette semaine nous commençons la réédition de *La Loi et l'Autorité*, *l'Anarchie dans l'évolution socialiste*, *l'Esprit de Révolte* et *Le Salariat*.

Ces diverses rééditions ainsi que l'impression de brochures nouvelles, telles que : *La Grande Révolution* parue dans la *Révolte* sous le titre le *Centenaire de la Révolution* et aussi *l'Agriculture*, seront faites selon le désir du compagnon Massé, coiffeur à Ars en Ré, qui, à cet effet, a légué une petite somme à la *Révolte*.

Un autre camarade nous faisant l'avance de la somme nécessaire à la réédition de *Dieu et l'Etat* de Bakounine, ce travail sera bientôt mis en chantier.

A ce propos, le camarade qui en aurait un exemplaire qui ne lui servirait pas, est prié de nous le faire parvenir.

*L'Imprimeur-Gérant* : LÉON ARSIUS.

Paris. — Impr. L. ARSIUS, 140, rue Mouffetard.

I. I. S. G. COLLECTIE UGO FEDELI

CINQUÈME ANNÉE N° 40 — DIX CENTIMES — DU 1ER AU 7 JUILLET 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LE PROCÈS DE MONTBRISON

Les jurés de la Loire ont parlé. Condamné à mort, Ravachol va bientôt payer de sa tête, surtout le crime d'avoir mis la peur au ventre des jouisseurs, d'avoir porté une rude atteinte au prestige de la magistrature, en venant lui démontrer que, si elle était à l'abri des responsabilités sociales, le temps était passé où ses victimes acceptaient leurs arrêts comme chose inéluctable.

La personnalité humaine se redresse aujourd'hui et n'accepte plus les jugements d'individus qu'elle sait ne pas valoir mieux qu'elle.

La magistrature a pu, jusqu'à nos jours, à l'abri de sa mise en scène, du mythe de sa prétendue mission sociale et surtout de la force qu'elle peut faire mouvoir exercer sa petite industrie et vivre grassement des années de prison qu'elle distribuait, des têtes qu'elle faisait tomber.

Grâce à l'antagonisme des individus que protège et fomente l'organisation sociale actuelle, elle a pu faire croire à son rôle défensif du juste et se faire illusion à elle-même, elle croyait pouvoir continuer de disposer de la vie et de la liberté des individus, sans avoir à en rendre compte à personne.

Cela n'est plus, les individus n'acceptent plus de courber la tête devant leurs verdicts ; la solidarité se développant, il s'en trouve d'autres qui s'érigent en justiciers à leur tour, et — ce qui fait leur force et la justice de leur mission — se faisant eux-mêmes les exécuteurs de leurs décisions, viennent rappeler aux magistrats inconscients que l'ère des responsabilités a sonné pour eux.

Voilà ce qui se dégage de la série d'attentats qui ont jeté la panique dans le marais bourgeois.

Aussi la police et la magistrature, d'ordinaire si désunies quoique faisant, au fond, le même métier, se sont-elles, en cette occurence, donné la main, pour essayer de noircir encore davantage Ravachol, en essayant de lui mettre sur le dos tous les crimes restés impunis dans la région de Saint-Etienne, et en soudoyant l'ignoble Chaumartin qui, pour échapper à la responsabilité d'avoir hébergé et aidé quelque peu Ravachol, dans ses préparatifs d'explosions, n'a pas craint de venir débiter, à la barre, toutes les accusations que lui avaient soufflées, la police et la magistrature, contre celui qu'il appelait auparavant son ami.

Que la protection policière soit légère à ce vil policier, il était digne d'être logé à la gendarmerie ; s'il lui reste une lueur de conscience, le châtiment doit commencer pour lui.

Quant à Ravachol, il a été, jusqu'au bout, ce que nous l'ont montré les débats à Paris. Calme, sans forfanterie, assumant d'une manière simple toutes les responsabilités sur lui, en tâchant de sauver ses camarades. Cet homme est certainement « quelqu'un » et n'est pas du tout le criminel que la bourgeoisie et les prétendus socialistes ont cherché à nous faire croire ; que nous avions cru nous-même, à un moment où, ne sachant pas où il voulait en venir, nous n'y avions vu qu'un criminel vulgaire.

Certes, les moyens dont il s'est servi pour se procurer les ressources nécessaires à son œuvre de justice, restent discutables, mais tous ceux qui réfléchissent, reconnaîtront qu'un individu qui fait ainsi le sacrifice de sa vie, pour le service d'une idée et pour venger une injustice dont ont été victimes quelques-uns de ses camarades qui lui étaient inconnus, auparavant et qui, illettré et sans instruction, trouve dans l'énergie de ses convictions, des répliques à embarrasser ses juges, cet homme est au-dessus des insultes d'une poignée d'écrivaillons bourgeois et de pseudo-socialistes qui n'ont, eux, qu'une aspiration : arriver à prendre place dans les rangs des exploiteurs.

Nous donnons ci-dessous la déclaration qu'il devait lire au tribunal. Ses paroles, d'une logique parfaite et, parfois éloquentes, ont plus de valeur que tout ce que nous pourrions dire à son sujet :

### Déclarations de Ravachol

Si je prends la parole, ce n'est pas pour me défendre des actes dont on m'accuse, car seule la société qui, par son organisation, met les hommes en lutte continuelle les uns contre les autres, est responsable. En effet, ne voit-on pas aujourd'hui dans toutes les classes et dans toutes les fonctions, des personnes qui désirent, je ne dirai pas la mort, parce que cela sonne mal à l'oreille, mais le malheur de leurs semblables, si cela peut leur procurer des avantages ? Exemple : un patron ne fait-il pas des vœux pour voir un concurrent disparaître ; tous les commerçants en général ne voudraient-ils pas, et cela réciproquement, être seuls à jouir des avantages que peut rapporter ce genre d'occupation ?

L'ouvrier sans emploi ne souhaite-t-il pas, pour obtenir du travail, que pour un motif quelconque celui qui est occupé soit rejeté de l'atelier ? Eh bien ! dans une société où de pareils faits se produisent, on n'a pas à être surpris des actes dans le genre de ceux que l'on me reproche qui ne sont que la conséquence logique de la lutte pour l'existence que se font les hommes qui, pour vivre, sont obligés d'employer toute espèce de moyens ; et puisque chacun est pour soi, celui qui est dans la nécessité n'en est-il pas réduit à penser ?

Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, je n'ai pas à hésiter, lorsque j'ai faim, à employer les moyens qui sont à ma disposition, au risque de faire des victimes. Les patrons, lorsqu'ils renvoient des ouvriers, s'inquiètent-ils s'ils vont mourir de faim ? Tous ceux qui ont du superflu s'occupent-ils s'il y a des gens qui manquent des choses nécessaires ?

Il y en a bien quelques-uns qui donneront des secours, mais ils sont impuissants à soulager tous ceux qui sont dans la nécessité et qui mourront prématurément par suite des privations de toutes sortes, ou, volontairement, par les suicides de tous genres, pour mettre fin à une existence misérable et pour ne pas avoir à supporter les rigueurs de la faim, les hontes et les humiliations sans nombre, et sans espoir de les voir finir.

Ainsi ont fait la famille Hayem et la femme Souhein, qui a donné la mort à ses enfants pour ne pas les voir plus longtemps souffrir, et toutes les femmes qui, dans la crainte de ne pouvoir nourrir un enfant, n'hésitent pas à compromettre leur santé et leur vie en détruisant, dans leur sein le fruit de leurs amours.

Et toutes ces choses se passent au milieu de l'abondance de toutes espèces de produits !

On comprendrait que cela ait lieu dans un pays où les produits sont rares, ou il y a famine.

Mais en France où règne l'abondance, où les boucheries sont bondées de viande, les boulangeries de pain, où les vêtements, la chaussure sont entassés dans les magasins, où il y a des logements inoccupés !

Comment admettre que tout est bien dans la société, quand le contraire se voit d'une façon aussi claire ?

Il y a bien des gens qui plaindront toutes ces victimes, mais diront qu'il n'y peuvent rien.

Que chacun se débrouille comme il peut !

Que peut-il faire celui qui manque du nécessaire en travaillant, s'il vient à chômer ? Il n'a qu'à se laisser mourir de faim. Alors, on jettera quelques paroles de pitié sur son cadavre. C'est ce que moi j'ai voulu laisser à d'autres. J'ai préféré me faire contrebandier, faux monnayeur, voleur, meurtrier et assassin. J'aurais pu mendier : c'est dégradant et lâche et c'est même puni par vos lois, qui font un délit de la misère. Si tous les nécessiteux au lieu d'attendre, prenaient où il y a et par n'importe quel moyen, les satisfaits comprendraient peut-être plus vite qu'il y a danger à vouloir consacrer l'état social actuel, où l'incertitude est permanente et la vie menacée à chaque instant.

On finira sans doute plus vite par comprendre que les anarchistes ont raison lorsqu'ils disent que pour avoir la tranquillité morale et physique, il faut détruire les causes qui engendrent les crimes et les criminels ; ce n'est pas en supprimant celui qui, plutôt que de mourir d'une mort lente par suite des privations qu'il a eues et aurait à supporter, sans espoir de les voir finir, préfère, s'il a un peu d'énergie, prendre violemment ce qui peut lui assurer le bien-être, même au risque de sa vie, qui ne peut être qu'un terme à ses souffrances.

Voilà pourquoi j'ai commis les actes que l'on me reproche et qui ne sont que la conséquence logique de l'état barbare d'une société qui ne fait qu'augmenter le nombre de ses victimes par la rigueur de ses lois qui sévissent contre les effets sans jamais toucher aux causes, on dit qu'il faut être cruel pour donner la mort à son semblable, mais ceux qui parlent ainsi, ne voient pas qu'on ne s'y résout que pour l'éviter soi-même.

De même, vous, messieurs les jurés qui, sans doute, allez me condamner à la peine de mort, parce que vous croirez que c'est une nécessité et que ma disparition sera une satisfaction pour vous qui avez horreur de voir couler le sang humain, mais qui, lorsque vous croirez qu'il sera utile de le verser pour assurer la sécurité de votre existence, n'hésiterez pas plus que moi à le faire, avec cette différence que vous le ferez sans courir aucun danger tandis que, au con-

traire, moi j'agissais au risque et péril de ma liberté et de ma vie.

Eh bien! messieurs, il n'y a plus de criminels à juger, mais les causes du crime à détruire. En créant les articles du Code, les législateurs ont oublié qu'ils n'attaquaient pas les causes mais simplement les effets, et qu'alors, ils ne détruisaient aucunement le crime ; en vérité les causes existant, toujours les effets en découleront.

Toujours il y aura des criminels, car aujourd'hui vous en détruirez un, demain il y en aura dix qui naîtront. Que faut-il alors? Détruire la misère, ce germe du crime, en assurant à chacun la satisfaction de tous ses besoins! Et combien cela est facile à réaliser! Il suffirait d'établir la société sur de nouvelles bases où tout serait en commun, et où chacun, produisant selon ses aptitudes et ses forces, pourrait consommer selon ses besoins.

Alors, on ne verra plus des gens comme l'ermite de Notre-Dame-de-Grasse et autres mendier un métal dont ils deviennent les esclaves et les victimes! On ne verra plus des femmes céder leurs appas, comme une vulgaire marchandise, en échange de ce même métal, qui nous empêche bien souvent de reconnaître si l'affection est vraiment sincère. On ne verra plus des hommes comme Pranzini, Prado, Berland, Anastay et autres qui, toujours pour avoir de ce métal, en arrivent à donner la mort! Cela démontre clairement que la cause de tous les crimes est toujours la même et qu'il faut vraiment être insensé pour ne pas la voir.

Oui, je le répète : c'est la société qui fait les criminels, et vous, jurés, au lieu de les frapper, vous devriez employer votre intelligence et vos forces à transformer la Société. Du coup, vous supprimeriez tous les crimes et votre œuvre, en s'attaquant aux causes, serait plus grande et plus féconde que n'est votre justice qui s'amoindrit à punir les effets.

Je ne suis qu'un ouvrier sans instruction; mais parce que j'ai vécu de l'existence des misérables, je sens mieux qu'un riche bourgeois l'iniquité de vos lois répressives.

Où prenez-vous le droit de tuer ou d'enfermer un homme qui, mis sur terre avec la nécessité de vivre, s'est vu dans la nécessité de prendre ce dont il manquait pour se nourrir?

J'ai travaillé pour vivre et faire vivre les miens, tant que ni moi ni les miens n'avons pas trop souffert, je suis resté ce que vous appelez honnête. Puis le travail a manqué, et avec le chômage est venue la faim. C'est alors que cette grande loi de la nature, cette voix impérieuse qui n'admet pas de réplique, l'instinct de la conservation me poussa à commettre certains des crimes et délits que vous me reprochez et dont je reconnais être l'auteur.

Jugez-moi, messieurs les jurés; mais si vous m'avez compris, en me jugeant, jugez tous les malheureux dont la misère, alliée à la fierté naturelle, a fait des criminels et dont la richesse, dont l'aisance même aurait fait des honnêtes gens!

Une société intelligente en aurait fait des gens comme tout le monde.

## La loi sur le vagabondage au Missouri

**Nègres vendus à l'encan. — Rétablissement de l'esclavage.**

Cette loi, enjoignant de vendre aux enchères publiques quiconque est convaincu de vagabondage, fut adoptée par la législature du Missouri en 1879. On ne l'a encore que rarement appliquée, mais des exemples récents prouvent toute sa vitalité. Cette fois, il s'agissait d'hommes de couleur, mais les blancs y sont également exposés, la loi n'admettant pas de distinction.

On lit, en effet, dans les statuts révisés du Missouri (1889) :

« Tout individu sain de corps et d'esprit qui sera trouvé errant sur la voie publique et ne pourra justifier d'aucun moyen avouable d'existence, tout mendiant et quiconque aura abandonné sa femme et ses enfants sans assurer leur subsistance, sera appréhendé comme vagabond et traité comme tel ;

« Tout cabaretier tenant des jeux de hasard, tout rouleur allant de lieu en lieu, dans les wagons de chemins de fer ou les bateaux à vapeur, et n'ayant d'autre moyen d'existence que le jeu, sera appréhendé comme vagabond et traité comme tel.

« Les juges de paix de chaque comté et tous les jurés inscrits d'office, ont plein pouvoir pour faire arrêter ces individus et les citer en justice.

« Tout individu convaincu de vagabondage par le jury restera sous la surveillance du shériff ou constable jusqu'à ce que le public ait pu être avisé que tel jour, à la porte de la maison de ville, cet individu sera loué pour un engagement de six mois au plus offrant et dernier enchérisseur, payant comptant.

« Le prix de cet engagement soldera d'abord les frais et ensuite sera employé par le juge de paix à payer les dettes du condamné et la subsistance pendant six mois, de sa femme et de ses enfants, ou à défaut lui sera remis à l'expiration de sa peine. »

La loi exempte les femmes de cette vente forcée, du moins aucun exemple ne s'en est encore présenté depuis qu'elle est en vigueur.

Le 28 mars dernier, la vente de trois nègres à Fayette, comté d'Howard, ayant été annoncée, des spectateurs venus de tous les points du comté se pressaient en foule autour de l'hôtel de ville, aussi émus que s'ils allaient assister au défilé d'une fête foraine ou à une exécution capitale. Le spectacle qui s'offrait à leurs yeux remémorait à quelques-uns les plus mauvais jours de l'esclavage. Maint assistant avait vu avant naguère son père, sa mère, ou quelque autre parent vendu ainsi pour de l'argent comme un bœuf de labour ou un cheval de course. Lui-même peut-être avait été exhibé comme un superbe spécimen à l'étalage du commissaire-priseur.

A 1 h 30, l'huissier gravit les marches de pierre de l'hôtel de ville, et la vente commença.

On présente à la foule George Turner, beau nègre, sain de corps et d'esprit, noir comme ébène, haut de 5 pieds 6 pouces, pesant 140 livres, âgé de 40 ans.

En quelques mots brefs, l'huissier énonce la loi, la commente, décrit la personne du nègre, ses avantages physiques, son aptitude au travail, et d'une voix de stentor :

« Combien pour George Turner ? »

Personne ne dit mot? »

Une voix dans la foule : « Un dollar. » Puis, à différents intervalles, 1.50, 2, 5, 10, 15 et 20 dollars ; finalement le nègre est adjugé pour 26 dollars (150 francs).

Turner ne dit rien pendant le long quart d'heure que dure la séance et ne paraît pas le moins du monde intimidé.

Vient ensuite John Hicks, sain de corps et d'esprit, taille 5 pieds, 9 pouces, teint fortement cuivré, poids 140 livres, 22 ans.

A peine le commissaire-priseur est-il entré en matière que Hicks coupe court au boniment :

« Je ne veux pas travailler. Je vous défie de faire travailler un nègre maigre lui pour la sale engeance des blancs. »

Sans ce petit discours, John eût peut-être été payé très cher : il y eut preneur à un dollar.

Sam Snell, troisième et dernière livraison, vigoureux de corps et sain d'esprit, taille 5 pieds, 6 pouces, 140 livres, 35 ans, trouverait des amateurs, mais on aimerait en essayer : il a l'air insolent et l'attitude légèrement ironique qu'il garde pendant la vente n'est pas faite pour rassurer : un vieux nègre en offre 3 dollars 50, on le donne pour 5 dollars 25, et les sceptiques trouvent que c'est encore un bon prix : Sam ne se tiendra certainement pas tranquille.

(Extrait d'un journal américain.)

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — La presse bourgeoise exulte, M. Attalin serait parvenu à faire dénoncer par les époux Bricoud, les auteurs de l'explosion Very.

Nous ignorons ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces racontars. Les époux Bricoud connaissaient-ils les auteurs de l'explosion ? et, les connaissant, seraient-ils assez vils pour les dénoncer ?

Ou, plus vils encore, pour s'arracher aux conséquences d'avoir caché de la dynamite, consentiraient-ils à jouer le rôle hideux de Chaumartin et à se faire les accusateurs de camarades que la police voudrait offrir en holocauste à son omnipotence, pour que l'on ne puisse douter de son habileté ?

Autant de questions insolubles, car les magistrats se gardent bien de dévoiler les petits tripotages qu'ils cuisinent dans l'ombre. En tout cas, jusqu'à présent, ce sont les compagnons Francis et Meunier, qui paraissent devoir être choisis pour remplir le rôle de victimes expiatoires.

* * *

Montbrison. — Ravachol a remis à son défenseur, Me Lagasse, le texte d'une déclaration qu'il voulait faire à la suite de l'exposé de ses doctrines et dont le conseiller Darrigrand l'a empêché de donner lecture. La voici :

« Je souhaite que les jurés qui, en me condamnant à mort, viennent de jeter dans le désespoir ceux qui m'ont conservé leur affection, portent sur leur conscience, le souvenir de leur sentence avec autant de légèreté et de courage que moi j'apporterai ma tête sous le couteau de la guillotine.

« Signé : Koenigstein-Ravachol. »

* * *

Aix. — Le compagnon Faure qui nous écrit de la prison de cette ville, nous annonce qu'un nouveau procès lui est intenté : le mois prochain, il doit comparaître devant la cour d'assises des Bouches-du-Rhône.

## Angleterre

Un grand congrès international de mineurs a eu lieu, on le sait, à Londres. Il y avait des représentants de France (Thivrier), de Belgique, d'Allemagne et d'Autriche.

Un fait se dégage pour nous des débats.

Les meneurs politiciens ont fait voter des résolutions demandant une loi de huit heures.

Mais les mineurs n'y croient pas le moins du monde, et un amendement a réuni l'unanimité qui *recommande aux mineurs de se préparer sérieusement à une grève générale*. Le si ajoute à cet amendement : « Si les démarches politiques n'aboutissent pas et il est prévu qu'elles n'aboutiront pas » a tellement le caractère d'une 5e roue ajoutée au char qu'il ne peut y avoir de méprise.

Mineurs, préparez-vous à la grève générale. C'est l'invitation que vous adressent les mineurs de l'Europe.

Le jour où, contrairement aux prévisions, les patrons forceront les mineurs d'un bassin quelconque à faire grève partielle, n'hésitez pas! Quittez les mines, laissez l'eau les inonder comme on a fait à Durham, paralysez l'industrie! Poussez les autres travailleurs à la grève générale de tous les métiers!

Voilà ce que les mineurs de tous les pays de l'Europe vous disent.

## Allemagne

L'anarchisme fait chaque jour des progrès. Les compagnons de Mayence ont pris pour terrain d'agitation les villes voisines : Wiesbaden, Alzei, Bingen, etc. Leurs réunions sont très populaires et très fréquentées. On les traque sans merci ; mais ils continuent bravement leur œuvre, en dépit de tout.

A Berlin, les compagnons Artelt et Radau seront poursuivis pour association secrète. Le cordonnier Ruff, l'ouvrier en pianos Cannip, le fruitier Rennthaler sont toujours en prison.

(D'après *Die Autonomie*, Londres).

## Italie

Palerme. — Les congrès social-ouvriers se suivent en Italie et malheureusement ne se ressemblent que de trop. Les vampires de la sociale travaillent ferme en Italie pour la canalisation de l'élément ouvrier, les énergiques et généreuses aspirations du prolétariat sont misérablement anéanties par ces roublards charlatans qui s'appellent Costa, Cavalotti, Albani, Prampolini, etc. A la veille des élections ils font une active propagande électorale dans les villes et les campagnes sous l'œil bénin du gouvernement d'Humberti et cherchent à réunir toutes les sociétés ouvrières d'Italie par une grande fédération qu'ils exploiteraient au profit de leurs candidatures. D'autre part les anarchistes font de la bonne besogne, ils prêchent l'abstention en démontrant la fallacité du bulletin électoral. La propagande anarchiste prend

en ce moment, de vastes proportions en Sicile, en Romagne et en Lombardie. Nous engageons les camarades italiens à en finir avec les personnalités, ruine de toute initiative.

***

Le groupe *Humanitas* de Corato, dans les Pouilles, annonce la publication prochaine d'une œuvre de Sergio de Cosmo sous le titre : *Il tramonto della Democrazia* ou *Stafilate Anarchiche* Estafilades anarchistes)

Prix : 2 francs.

***

Palerme. *Il Socialista*, organe du parti ouvrier, pleure en désespéré au sujet de la parfaite indifférence et de l'apathie par laquelle les prolétaires accueillent les nouvelles élections. Il se repand en considérations de toute nature feignant ne pas comprendre la haute signification de ce fait si éloquent.

*Il Socialista* devrait avouer que le peuple qui souffre et qui travaille en a assez des charlatans, et attends avec impatience le moment propice pour la reprise par la force de tous ses droits que personne ne saura et ne pourra jamais lui donner.

***

Venise. — Vient de paraître dans cette ville le *Socialista Populore*, luxueuse revue socialiste (?) de 16 pages avec illustrations ; rédigée par l'état-major collectiviste et mazzinien italien a pour directeur Carlo Monticelli, encore une *Eminence* qui n'a pu trouver sa *pâture* dans le terrain anarchiste qu'il a chevauché pendant quelque temps. Poète intelligent, une position l'attend au fond des urnes. Les prolétaires perdent une intelligence, et y gagnent un farceur.

***

Des grèves de paysans ont eu lieu près de Palerme. Naturellement on a fait appel à la soldatesque. Quatre paysans ont été tués, plus de trente blessés. Quelques soldats ont reçu des coups de pierre. Il est de temps de combattre à armes un peu plus égales.

(*Autonomie*).

***

Nous recevons la lettre suivante d'un camarade italien :

Turin, 6 juin 1892.

Chers compagnons,

Quelques-uns de nos camarades sont partis, il y a trois ans, pour aller faire au Brésil, dans la province de Parana, un essai de colonisation communiste-anarchiste. Ils veulent démontrer, autant que le permettent les faibles moyens dont ils disposent, qu'il est possible dès maintenant de mettre nos théories en pratique, et jusqu'à présent l'expérience leur donne raison.

Les dernières nouvelles que nous en recevons ne sont pas mauvaises. La nourriture de nos amis est assurée, grâce à une abondante production de haricots, de maïs et de différents légumes, à la facilité de se procurer de la viande, du poisson et une très grande variété de gibier. Ils disposent déjà d'une charrue, d'un moulin à bras donnant trente kilos de farine à l'heure, d'une scie mécanique, d'un tour, de nombreux outils. Ils ont quelques chevaux, des bestiaux, à peu près deux cents animaux de basse-cour, une vingtaine de brebis et moutons. Le terrain qu'ils occupent a une superficie de 10 kilomètres carrés que la forêt recouvrait autrefois et dont les bois non encore entièrement coupés sont précieux pour les différentes industries. On a déjà planté 80 orangers et des vignes qui ont un aspect réjouissant ; au mois de novembre prochain on espère récolter sinon assez de blé pour la consommation, du moins plus qu'il n'en faut pour l'ensemencement.

Nos amis, au nombre de 39 dont 20 hommes, 9 femmes et 10 enfants, pour lesquels on a déjà construit une école, pourvue de tout le matériel nécessaire, seront bientôt rejoints par une soixantaine d'autres compagnons qui sont instamment priés d'apporter le plus possible d'outils, de graines, et en général tout ce qui peut contribuer à augmenter la production.

Si quelques-uns de nos amis français désiraient tenter l'expérience à la seule condition d'amener leurs compagnes avec eux, ils pourraient s'adresser pour plus amples renseignements au compagnon Amilcare Cappellaro à Sampierdarena, qui s'empresserait de leur donner toutes les informations qu'ils lui demanderaient sur la colonie de la Cecilia, près de Palmeira, province du Parana, Brésil.

Cordiale poignée de mains.

## Espagne

Un mouvement très sérieux a eu lieu la semaine passée, à Barcelone et ses environs.

Comme de juste, il a commencé par une grève englobant plusieurs métiers à la fois. Le gouvernement prit la protection des maîtres, et là-dessus, pendant plusieurs jours, il y eut des conflits sanglants entre les grévistes et la troupe. Tous les ateliers furent fermés pendant ce temps-là, 87,000 hommes se trouvant sans travail.

D'autre part, à Calahora (province Logrono), l'état de siège fut proclamé à la suite de grèves. Les grévistes ont cherché à faire dérailler un train, sur quoi il y eut conflit sanglant avec la troupe.

Grève et révolte deviennent absolument synonymes. Et l'on dit encore que les grèves ne sont que de simples mouvements dictés par des sentiments égoïstes. Cela peut être vrai ou non pour le motif ; mais ce qui est certain, c'est que grève et révolte ouvrière devenant un, les révoltes économiques préparent la révolution sociale et que du jour où elles se produiront sur une grande échelle elles amèneront forcément la révolution.

***

Un groupe de femmes anarchistes vient de se constituer à Valence sous le titre : les *Mères Libres*.

***

Les anarchistes emprisonnés à Xerès sont tenus d'aller à la messe sous peine d'être mis à la chaîne. Ceux qui se refusent à tout prix à subir la farce religieuse sont cités devant le tribunal comme coupables de rébellion. C'est un moyen de condamner les anarchistes à la prison perpétuelle.

***

Nous recevons une lettre des prisons de Barcelone qui nous apporte quelques renseignements navrants sur la situation des camarades arrêtés ; car les mauvais traitements dont se plaint le compagnon Bernard, ont été également appliqués à ses camarades de captivité.

Messieurs les bourgeois sont, en ce moment, les plus forts, ils en profitent :

« Prisons de Barcelone, 23 juin 1892.

« Depuis ma dernière lettre il s'est passé pour moi des événements qui m'ont rudement frappé ; ma pauvre compagne que j'avais laissée malade avec mon enfant de quatre ans est morte le 5 avril dernier après avoir été odieusement torturée par les moucharis espagnols ; c'est d'ailleurs à eux seuls que la mort de ma chère compagne doit être attribuée ; c'est un horrible assassinat, mais un assassinat légal, que, seule, peut punir l'illégalité.

« Mais ce n'est pas tout et profitant de ce que son corps était à l'hôpital les autorités de ce pays maudit ont lancé leur clergé à la curée qui a enlevé le cadavre secrètement, deux heures avant celle fixée pour l'enterrement civil payé par les camarades anarchistes ;

« Comme vous voyez, assassinat de femme malade et vol de cadavre, pendant que je suis emprisonné, c'est bien complet.

Le plus fort c'est qu'il m'est impossible de savoir où ils ont enseveli les chers restes de celle qui partagea mes affreuses infortunes, en France, en Suisse, en Italie et ici, avec tant de dévouement et de courage.

« C'est affreux ce que le cœur m'a saigné, ce qu'il me saigne encore. Je garderai éternellement le triste souvenir de cette sauvage cruauté.

« Quant à notre situation elle n'a pas changé, nous sommes toujours — la Rédaction entière de l'Avenir — dans cette infecte prison voilà près de 5 mois ; nous ne voyons plus ni juge, ni diable, ni rien, nous ne savons non plus rien du procès ni de notre liberté, c'est l'oubli complet et impudent. »

## République Argentine

Jusque dans le village de Patagones, au bout du monde, on emprisonne les anarchistes :

Voici l'interrogatoire :

« Etes vous socialiste ? »

« Oui ! »

« C'est bien ! En prison, et à coups de pied ! »

*El Perseguido*.

***

Buenos-Ayres. — *Le Perseguido* relate que la ville est toujours en état de siège, le président sortant voulant imposer son successeur. Le dit journal relate que les derniers succès de Paris ont eu un retentissement extraordinaire dans toute l'Amérique du Sud. Les journaux, tout comme ici, se sont lancés à des élucubrations philosophiques (?) sur ces faits et leurs conséquences. *Le Perseguido* constate la continuelle violation de sa correspondance.

## Brésil

Le *Perseguido* nous donnes de bonnes nouvelles de la colonie anarchiste *Cecilia*. Le journal doit prochainement nous en donner une description détaillée, que nous attendons avec impatience.

***

Grand metting le premier mai, organisé par le *Centro Operario* association ouvrière dirigée et exploitée par des députés bourgeois. Le camarade Vidal y a exposé les principes anarchistes au milieu des applaudissements des prolétaires et des grognements des charlatans et des abrutis. Il y a eu bagarre ; le sort qui attend le compagnon Vidal est vraisemblablement le même qui a frappé le compagnon Amilcare l'année passée pour les mêmes faits et mêmes circonstances, c'est-à-dire emprisonnement brutal et expulsion.

## Algérie

Un anarchiste, le compagnon Guillot, a été arrêté, au mois de mai, à Blidah. Il s'était rendu coupable d'avoir abrité, pendant 15 jours, un anarchiste italien, recherché, disent les journaux, pour un meurtre, sans spécifier de quel meurtre il est accusé.

Depuis le mois de mai, nous ignorons si le compagnon Guillot est toujours sous les verroux, ou s'il a été expulsé, étant espagnol.

Avoir abrité un accusé, fut-il coupable, ne constitue pas un délit, mais le compagnon Guillot ayant avoué qu'il faisait de la propagande anarchiste, voilà qui est plus que suffisant pour le tenir en prison ou l'expulser. Les bourgeois sont momentanément les plus forts.

## Etats-Unis

New-York. — *El Despertar*, organe anarchiste de langue espagnole qui se publie, depuis deux ans, dans cette localité, apporte de nombreux articles qui décrivent la situation misérable qui est faite aux travailleurs, surtout aux immigrants qui se rendent dans cette *libre république* avec l'espoir d'améliorer leur sort. Contient un pressant appel aux camarades pour venir en aide aux familles des anarchistes emballés en Espagne.

***

New-York. — Vient de paraître un nouvel organe communiste-anarchiste : *Il grido degli Oppressi*, 116, Bleecker street, New-York.

Propage le sentiment de la dignité dans le milieu italien vis-à-vis des indigènes. Décrit les vils agissements des *Bass* (courtiers d'esclaves blancs) qui livrent les immigrants à des exploiteurs pour des prix de famine.

## Autriche-Hongrie

A Biala, en Galicie, trois enfants sont morts de faim. La mère, affolée, courait les rues, demandant

du pain en criant : « Mes enfants vont mourir ! » On l'a arrêtée. Quelques jours après, la puanteur des trois petits cadavres a enfin décidé les voisins et la police à constater que la femme n'avait point menti !

(*Freiheit*.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Marseille. — Ayant reconnu que la propagande que les jeunes gens pouvaient faire au milieu des hommes âgés était stérile, nous avons résolu de former un groupe de jeunes gens qui ne s'occupent que de la propagande anti-patrioque afin d'être conséquents.

Le groupe s'appellera la *Jeunesse Internationale*.

Pour correspondre : s'adresser au compagnon Traverso François, rue Cerighlli, 2.

Les camarades de la « Jeunesse Internationale » viennent de faire imprimer la défense *in-extenso* du compagnon Ravachol devant la Cour d'Assise de Montbrison.

Les compagnons du groupe les tiennent à la disposition des camarades et groupes au prix de 6 fr. le mille, franco.

Pour les demandes : s'adresser au compagnon Emmanuel Marius, Bar des 5 parties du Monde, angle rue Colbert et cours Belzunce, Marseille.

Nos abonnés de Suisse, servis par le compagnon Nicolet, sont avertis qu'il sera, ces jour-ci, pris remboursement sur eux, nous les prions d'y faire bon accueil.

## FAITS DIVERS

Des camarades de Voiron nous envoient les journaux de la localité relatant l'accident survenu à sept séminaristes conduits par deux prêtres et qui auraient été engloutis au milieu d'une promenade en bateau qu'ils faisaient sur le lac du Bourget.

La cause de l'accident serait due à l'imprudence des bateliers — dont un est mort — qui auraient pris dans leur bateau plus de personnes que ne le comportait le règlement. C'est pour une économie de 2 fr. qu'ils faisaient s'ils avaient pris le bateau à vapeur que les excursionnistes avaient donné la préférence aux bateliers qui les conduisaient.

Inutile de dire que les feuilles bourgeoises sont remplies de condoléances à l'égard des familles des séminaristes et remplies de regrets à l'égard de ces pauvres « jeunes gens dont la patrie attendait les services, etc., etc.

Nous ce que nous voyons le plus à plaindre là dedans, c'est la perte du pauvre batelier, qui laisse sans doute de la famille, et qui, pour gagner quelques sous, qu'on attendait peut-être chez lui pour manger, pour ne pas laisser échapper l'aubaine qui se présentait, avait risqué la vie de ses voyageurs en prenant plus de monde que n'en pouvait supporter son bateau, mais la sienne aussi, puisqu'elle y est restée.

*L'amour de la famille dans la société bourgoise*

Un vieillard d'une soixantaine d'années, Frédéric Bénédict, avait quitté Bordeaux pour venir à Paris vivre avec une jeune femme. Il habitait au 73 du boulevard Barbès.

Avant-hier, il s'est tué d'un coup de revolver.

Sur la table, on a trouvé copie de quelques lettres qu'il avait adressées à sa famille et, en particulier, à son fils, pour implorer son secours. Son fils est plus que millionnaire, et ne lui a même pas répondu.

## BOITE AUX ORDURES

Les seigneurs ne se soucient guère de donner de l'instruction à leurs paysans, ils voient trop bien, d'après ce qui s'est passé en France, les résultats que cela pourrait avoir pour le peuple et à leur détriment.

« Ce n'est pas la peine d'instruire le peuple, disent couramment les grands seigneurs là-bas. « Pour que nos paysans fassent chez nous ce qu'a fait chez vous Ravachol, merci ! »

— Ah ! Alors les exploits de Ravachol ont fait du bruit là-bas ?

— Oh ! ils ont produit la plus mauvaise impression. Dans ce lointain, là-bas, cela donnait à la France *un je ne sais quoi de son ancienne physionomie communarde et révolutionnaire assez inquiétant*. Maintenant, cette impression s'est, je crois, de nouveau dissipée.

— Mais, il n'y a donc plus de nihilistes que les Russes se montrent aussi scandalisés des attentats de l'Anarchie chez nous ?

— S'il y en a, on n'en voit plus. On les arrête, avant même qu'ils aient pu combiner la moindre affaire. *On ne peut pas se faire une idée en France de quel réseau la police sait environner chaque individu en Russie.*

*De temps en temps des convois de prisonniers partent pour la Sibérie, on ne sait pas pourquoi. A la moindre velléité d'opposition, on arrête les gens, on les knoute et on les expédie sans que personne proteste, sans que personne en parle. On fait le silence là-dessus. Et nul n'en sait rien.*

Ce qui importe pour nous, ajoute M. Dumoulin en terminant, c'est que le Tsar tient à notre amitié. *Sur son ordre son peuple nous aime. Il lui ordonnerait de nous massacrer qu'il ne serait pas moins obéi.* Dans ce pays le Tsar est tout. Nous avons la chance qu'il est présentement pour nous. Nous n'avons qu'à en profiter et à nous en réjouir.

(Extrait d'un interwiew du peintre Louis Dumoulin, publié par la *Libre Parole* (12 juin 1892).

*Note :* Le dit Dumoulin, peintre du ministère de la marine, revient de Pétersbourg où il est allé faire des études pour un tableau sur « Cronstadt ». il admire beaucoup la sainte alliance Franco-Russe.

## BIBLIOGRAPHIE

La *Biblioteca del « Sempre avanti »* qui a déjà publié : *Vittime et Pregiudizi, Ateismo et Materialismo, La Sociologia anarchica et Anarchia e Communismo*, annonce la publication de *Evoluzione et Rivoluzione*, traduction italienne de la brochure de notre ami Reclus.

Les 5 brochures seront expédiées franco contre 0 fr. 40.

S'adresser à Virgilio Milanese, via Serristori, 13 P. 3. Livorno (Italie).

Nous recevons de St-Jean-du-Var, un petit journal qui, malgré son titre de *Parti Ouvrier*, nous paraît appelé à défendre les idées anarchistes.

Bonne chance à ce camarade de lutte.

Adresse : Le *Parti Ouvrier*, 4, rue Richelieu, St-Jean-du-Var, Toulon (Var).

## PETITE CORRESPONDANCE

L. à Arras. — Le camarade peut venir, je le verrais avec plaisir.

H. à Clermont-Ferraud. — Le service sera fait.

E. W. à Calais. — Naveau n'a rien écrit ni rien envoyé.

F. M. à Milan. — Pouvons envoyer la *Conquête du Pain* pour 2 fr. 75, payables par mandat, préférablement aux timbres.

Un compagnon de Roanne est prié d'aller relever, de notre part, 150 vieux numéros chez Brun, libraire, rue de la Côte, hôtel de la Poste, et de les employer à la propagande.

V. à Beaucaire. — L. et P. à Saint-Louis. — G. à Méru. — P. à Foussais. — V. à Roubaix. — V. à Reims. — P. à Lyon. — V. à New-York. — B. à Northampton. — G. à Zaandam. — N. à Vazerac. — F. à Amiens. — C. à Izi. — G. à La Hunaudais. — Lupeyre à Bordeaux. — Ces listes ont été données à différentes reprises, consultez la collection des vingt ou trente derniers numéros.

B. à Limoges. — P. R. à Angoulême. — P. à Bordeaux. — C. à Lunay. — N. à Saint-Denis. — Reçu timbres et mandats.

André Klemencio, Paulet ne peut répondre à votre (n'ayant pas votre adresse) elle est arrivée à Amiens lorsqu'il était en prison, elle est restée la propriété du juge d'instruction : votre frère est toujours à Amiens.

Un compagnon de Mantes. — A qui faut-il adresser les 12 *Entre Paysans* ?

L. X. P. M. P. — Le service sera fait.

T. à St-Jean-de-Losne. — Je pense que oui, je n'ai plus la brochure sous la main.

André Léon à Romanèche. — Adressez-vous à G. Ville, 4, rue Linné, l'auteur du système des engrais chimiques.

S. à Beauvais. — Avez-vous reçu lettres du groupe d'Auneuil ?

G. à St-Denis. — Nous ne nous rappelons pas que rien de semblable ait paru dans le journal, rappelez-nous le numéro.

M. à Ecoche. — H. — M. à Caudebec. — R. V. à Romans. — P. à Lyon. — P. à Grenoble. — F. à St-Denis. — W. à Calais. — J. à Loire. — R. à Escarbotin. — G. à Trélazé. — W. à Dijon.

Reçus timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 5.875 80.

N. à St-Denis, 0 50. — L. à Arras, 0 45. — H. Clermont-Ferraud, 0 25. — E. M. à Caudebec, 0 50. — B. à Victor-la-Coste, 0 20. — D. à Bucharest, 10 fr. — Un ami, 0 50. — P. à Paris, 5 fr. — C. R. 2 fr. — D. M., 1 fr. 10. — Genève, G. H. C., 0 50.

Total : 5.896 80.

## SOUSCRIPTION
### Pour les Détenus

Liste précédente : 1 053 75.

Groupe anarchiste du canton d'Auneuil, 2 fr.

Total : 1.055 75.

## CONVOCATIONS

Les camarades de Paris et de la banlieue sont convoqués au grand meeting public et contradictoire, 25, cours Benoist, à St-Denis, à 8 h. 1/2.

Ordre du jour :

Le procès Ravachol et les crimes de la société bourgeoise ;

Biscuit au bague ;

Impuissance de l'autorité à soulager la misère ;

7,000 ouvriers sans travail ;

Le choléra !!!

Le baptême civil.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste-révolutionnaire se réunit tous les jeudis soir à 8 h. 1/2, salle Leclerc, 188, rue de Paris, à Montreuil-s-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.

## La RÉVOLTE est en vente

**Villeneuve-sur-Lot.**

Chez Guérin, tisserand.

On y trouve également les autres journaux anarchistes et brochures. Le compagnon porte à domicile, dans les environs.

**Dijon**

Dans tous les kiosques de la ville.

**Nîmes**

Au Kiosque, place du Grand-Temple, en face bureau de tabac.

**Lille**

Chez Romans, 28, rue Juliers.

**Reims**

*Le Père Peinard* et *La Révolte* sont criés dans les rues et portés à domicile par le copain Georges Vincent.

Dans les localités où elle n'est pas en vente, les camarades sont priés de la demander, en insistant auprès des libraires de gare.

*L'Imprimeur-Gérant :* Léon Arsius

Paris. — Impr. L. ARSIUS, 140, rue Mouffetard.

CINQUÈME ANNÉE N° 41 — DIX CENTIMES — DU 9 AU 15 JUILLET 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA MÉTHODE EXPÉRIMENTALE

*Suite* (1).

Et, enfin, il y a ceci : nos contradicteurs — lorsqu'ils sont de bonne foi — ne font aucune difficulté pour reconnaître que l'organisation sociale, actuelle, est mauvaise, vicieuse, arbitraire; que la situation des travailleurs est des plus mauvaises ; la bourgeoisie ne tirant son luxe et son oisiveté que de la misère et du labeur outré des travailleurs.

Ils reconnaissent, avec nous, que la situation ne peut se maintenir, que la révolte est inévitable ; que l'organisation sociale nous y mène, devant se produire, forcément, un moment où les misérables seront las de crever de faim, de peiner comme des bêtes de somme!

Alors ! si la conflagration est fatale, pourquoi user ses forces à vouloir l'éviter, pourfaire espérer une solution pacifique que l'on sait impossible?

N'est-ce pas faire, bénévolement, le jeu des endormeurs et des exploiteurs qui cherchent à endormir l'intelligence des exploités, par des promesses mensongères, afin de les museler plus facilement, et faire durer leur exploitation ?

Si la lutte est inévitable, ne vaut-il pas mieux s'y préparer en cherchant à développer, dans le cerveau des individus, l'idée d'avenir que, malgré tout, on reconnait bonne — si elle était praticable, ajoute-t-on, comme correctif concédé à l'esprit de conservatisme — pour que, au jour venu, ceux qui prendront part à la Révolution soient aptes à profiter de la lutte qu'ils seront appelés à soutenir ; qu'ils sachent quelles institutions leur font du mal et sont à détruire. Cela ne serait-il pas plus rationnel et plus scientifique que de perdre son temps à déplorer ce que l'on ne peut empêcher ? que de se rattacher et à essayer de sauvegarder ce que l'on reconnait mauvais, sous prétexte que l'on pourrait avoir pire.

N'est-ce pas, en effet, un manque de logique des plus complets de prétendre que les idées nouvelles n'ayant pas encore été appliquées on ne sait ce qu'elles pourront donner; n'est-ce pas sous la pression de l'esprit de conservatisme le plus aveugle que l'on conclut qu'il faut se contenter de ce que l'on a en tâchant de l'améliorer, par peur d'avoir plus mal ?

***

Il est pleinement démontré que la Société actuelle ne peut s'améliorer tant que l'on ne transformera pas les bases de son organisation, or, repousser l'application d'une idée nouvelle, sous prétexte qu'elle n'a pas fait ses preuves, c'est raisonner d'une façon absolument anti-scientifique, car ce serait condamner l'Humanité à l'immobilité la plus absolue, vu que les idées nouvelles sont toujours, plus ou moins, en contradiction avec les idées de la majorité de l'heure présente et que, chaque fois qu'il se fait une découverte, on a besoin de l'expérimenter pour en prouver la réalité ; si l'expérience était déjà faite, ce ne serait plus une idée nouvelle, elle aurait déjà lutté pour entrer dans la pratique courante.

Et puis — cela est un peu vulgaire et a été dit déjà bien des fois, mais est toujours profondément vrai — si on a la jaunisse, on ne cherche pas à l'améliorer, mais à s'en débarrasser. Nous crevons de misère et d'exploitation, nous voulons nous débarrasser de ce qui nous tue; que pourrait-il bien nous arriver de pire ensuite ?

***

Je sais qu'ici, on nous sortira la rengaine du Progrès compromis, les conquêtes de la science risquant de sombrer dans le cataclysme, l'Esprit humain risquant de rétrograder par suite de la victoire de masses, toujours plus frustres et moins savantes que la classe au pouvoir.

Nous démontrerons plus loin l'inanité de cette crainte, mais acceptons, en ce moment, l'argument tel qu'il est ; que peut-il peser auprès de ceux qui souffrent injustement et sont las de souffrir ? Qu'importent le Progrès et les merveilles de l'industrie, à ceux qui ne sont appelés qu'à en être les instruments, sans jamais en profiter? Qu'importent la Science et les découvertes de l'Esprit humain, si elles ne doivent que continuer à contribuer à les enserrer dans leurs esclavage et leur abrutissement, à ceux qui souffrent et auxquels la Société refuse les moyens de développer leur intelligence ?

Allez donc leur dire que vous déplorez fort la misère où ils se trouvent ; que vous vous apitoyez de tout votre cœur sur les souffrances qu'ils endurent, mais qu'étant donné que leur affranchissement brusque pourrait amener un recul dans la marche du Progrès, il est de toute nécessité que la plus grande masse continue d'accepter de peiner et de souffrir, pour qu'une infime minorité de chercheurs, — au milieu d'une autre minorité de jouisseurs parasites — qui absorbent, à leur seul, profit personnel, le produit du travail de tous — aient la facilité de travailler à résoudre les problèmes scientifiques, ayez le courage de votre opinion et allez tenir ce langage à ceux qui crèvent de faim, ou dont les forces s'épuisent dans un travail forcé et exténuant et vous verrez l'accueil qui y sera fait.

Vous aurez beau ajouter que leur patience ne sera pas perdue... pour les générations futures ; que celles-ci, à la longue récolteront le fruit de l'abnégation de leurs ancêtres lorsque l'on sera arrivés à trouver et à appliquer des réformes utiles. Les meurts de faim, vous répondront qu'ils ont lâché le christianisme parce qu'il ne leur promettait le Paradis qu'après leur mort, vous autres ne pouvez même l'assurer à leurs descendants, ils sont las de souffrir et de peiner pour les autres, ils veulent goûter et jouir des fruits de leurs peines et de leurs travaux, non pas dans leur descendance, mais de suite — et ils auront raison.

***

Si vous ne voulez pas que le Progrès sombre que les merveilles de la Science disparaissent, cessez de vous opposer aux revendications des déshérités, au lieu de chercher à étayer des institutions malsaines et en ruine, aidez-nous à en déblayer le terrain afin que nul obstacle n'irrite le flot populaire en voulant l'arrêter par une résistance insensée et injuste. Au lieu de se mettre du côté des défenseurs du passé que tous ceux qui pensent et veulent réellement travailler au développement de l'esprit humain, se mettent du côté de ceux qui ne demandent qu'à profiter de la part de bonheur et de lumière qu'ils ont contribué à produire.

Abandonnez à leurs seules forces, ceux qui veulent s'acaparer injustement la totalité des jouissances, fruit de la solidarité sociale; laissez ces représentants du passé, s'attacher désespérément à leurs prérogatives volées, que l'évolution démontre injustes à chaque pas; si vous n'évitez pas ainsi le cataclysme que leur entêtement rendra inévitable, vous aiderez à sauver du naufrage ces conquêtes de la Science que l'Humanité ne saurait, en effet, perdre sans grand dommage pour elle. Mais, sachez-le, il y a des hommes qui souffrent, qui crèvent de misère, qui ne peuvent développer ni leur corps ni leur cerveau, auxquels on a enlevé injustement tout ce dont vous craignez la disparition, ils sont las d'en être spoliés et veulent en jouir, aidez-les à le conquérir. Ce ne sera que justice, et c'est le seul moyen de le conserver.

(*A Suivre*).

(1) Voir les numéros 36 et 39

## Au sujet des Syndicats

Nous avons exprimé une opinion sur le danger qu'il y a, pour les compagnons à s'engager trop avant dans les Syndicats, un camarade nous écrit pour nous faire ressortir, au contraire, les avantages de la participation aux syndicats.

Nous croyons en effet, que cette campagne menée avec tact, et par des hommes qui sauraient rester « eux » ne se laissant pas englober, pourrait amener d'immenses résultats.

Je n'ai pas pour habitude de m'ériger en critique de mes coreligionnaires et cela parce que nous étant tous développés dans les milieux les plus divers, sous les influences les plus contradictoires, avec un héritage cérébral particulier, je ne trouve rien de surprenant que nos idées qui ne sont que la synthèse des ex-

périences accumulées de nos ancêtres et de la série de nos expériences personnelles ne soient pas semblables chez tous.

Nous n'avons pas à exiger les uns des autres une manière de voir identique, et j'estime que demander que nous passions tous sous la même arche du *pont*, en matière d'appréciations et de conduite, c'est se préparer à soi-même de graves embarras et créer au milieu de nous des causes de conflits puérils ou dangereux : c'est retarder notre œuvre.

Entre ceux qui se sont rangés sous l'étendard de l'Anarchie Révolutionnaire, ces discussions à propos de bottes, ont encore moins de signification que partout ailleurs, parce qu'elles impliquent une négation involontaire du principe de Liberté qui constitue la raison d'être de l'Anarchie.

Pour moi, je dirais volontiers à un homme :

Penses-tu que tous ceux qui au nom de l'Economie Politique de l'Histoire, de la Biologie, de leurs livres et de leur science, essayent de justifier les immondes doctrines du *statu quo*, et d'enrayer l'idée Révolutionnaire, soient tes ennemis personnels.

« Alors qui que tu sois, Révolutionnaire du Parti d'en face ou d'à-côté, tu es un libre, tu es un juste, tu es avec nous. »

Eh bien il me semble que ces raisons générales et suprêmes d'union entre tous les révolutionnaires sont trop souvent oubliées dans le feu des discussions surtout lorsqu'il s'agit de tactique.

Au sujet des syndicats par exemple, il me semble qu'il serait prudent de ne pas considérer presque comme des adversaires, ceux d'entre nous qui pourraient différer d'opinion sur cette question qui est en voie de devenir importante.

Comme d'autre part je juge qu'il n'est pas oiseux qu'elle soit éclaircie, je vais essayer de formuler ce que j'en pense.

Parce qu'il est de toute évidence que ces sortes de groupements professionnels (autorisés par la bourgeoisie précisément parce qu'elle croit n'avoir rien à en redouter pour elle-même) ne peuvent pas être le levier qui soulèvera le Monde Révolutionnaire, s'en suit-il qu'ils ne soient pas le terrain où puisse germer la Révolution ?

Parce que le Syndicat quelle que soit sa force de résistance, quelles que soient l'intégrité et la valeur personnelle de ses membres, ne peut pas arracher au capital la moindre amélioration partielle durable et réelle, et que le monde entier serait-il couvert de syndicats, le sort du travailleur n'en serait pas modifié d'une larme de misère, ni d'un jour de chômage ; parce que le Syndicat, comme toute autre espèce de groupement est condamné à l'impuissance au point de vue du résultat immédiat, s'en suit-il encore que nous devions le dédaigner?

Parce que ce n'est pas avec tous ces cataplasmes éventés, que nous guérirons la gangrène sociale, est-ce une raison, pour que nous nous détournions avec une sainte horreur de ceux qui préconisent ces pseudo-remèdes, et que nous leur abandonnions les malades qui n'en veulent pas d'autres, parce que l'amputation fait peur à leur ignorance et à leur lâcheté ?

Ne serait-il pas cent fois plus courageux, plus louable et plus utile, d'aller ensemble avec les droguistes chez les drogués, et leur expliquer à tous, que cette amputation si redoutée n'est pas aussi douloureuse qu'ils l'imaginent, que c'est le seul remède et qu'après tout s'ils n'en veulent pas, ils crèveront... par lâcheté.

Envisageons la question à un autre point de vue :

Les rapports sociaux ne sont que le reflet des rapports économiques.

Les phénomènes économiques gouvernent et dominent la vie sociale.

Toute transformation dans le mode de production amène par contre-coup une transformation parallèle dans les rapports sociaux.

Or, le mécanisme actuel de la production est essentiellement organisateur et socialiste. Dans chaque branche d'industrie les ouvriers sont organisés entre eux d'après eux, d'après certaines nécessités techniques. Les ouvriers parcellaires sont reliés les uns aux autres et forment des groupes en rapport entre eux et réunis suivant les conditions d'installation et les procédés de fabrication.

Les nécessités de la production machiniste poussent donc de toutes leurs forces à l'organisation des ouvriers et à leur association.

Le régime industriel moderne, c'est-à-dire les formes économiques actuelles, pour corollaire dans les rapports sociaux, l'organisation professionnelle. C'est une période de l'évolution sociale.

Il n'y a pas à lutter contre ce mouvement historique d'agrégation des unités ouvrières. Il faut au contraire s'y engager résolument, et empêcher que la direction n'en tombe entre les mains des ignorants, des imbéciles à des ambitieux qui le feraient dévier de sa voie révolutionnaire.

Pour cela il est absolument indispensable que l'élément anarchiste soit représenté dans chaque syndicat et qu'il y soit fait une propagande énergique et incessante.

Ce n'est pas tout.

Toute forme sociale porte en soi les propres agents de sa métamorphose. Ce sont les propres lois du régime capitaliste qui opèrent la destruction de ce régime. Comment ? Par l'antagonisme des classes qui a créé le mode de production capitaliste.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Jamais, à aucune époque, la presse n'a osé afficher sa mouchardise avec autant de cynisme que, depuis la série de persécutions est ouverte un peu partout contre les anarchistes.

Encore cette semaine on pouvait lire dans *l'Eclair* quelque lâcheté comme celle-ci — au sujet de deux hommes soupçonnés de l'explosion du restaurant Véry, — « Nous aurions bien pu, dès hier, donner les noms des auteurs certains si nous n'avions cru paralyser l'action de la police. » Voilà à quels auxiliaires de la police de soi-disant révolutionnaires militants portent les nouvelles fraîches de leur parti sous formes d'informations.

Autant fermer derrière soi les portes des prisons ou dresser l'échafaud.

Si c'est une auge où l'on mange, compagnons on ne mange pas de ce pain-là.

Ajoutons que presque toute la presse est animée de la même haine contre ceux qui attaquent l'autorité et la propriété.

***

Paris. — Le *Figaro* nous donne, dans un des numéros de la semaine passée, un aperçu sur la manière dont la police entend la légalité contre les anarchistes. Il s'agit de Meunier, le compagnon poursuivi pour l'explosion Véry. Ce camarade avait été pris dans la rafle, on en profita pour lui faire purger une condamnation minime, antérieure.

Mais où le sans-gêne de messieurs les gros bonnets de la mouchardise se fait jour, c'est dans l'ordre qu'ils donnèrent au directeur de la prison, où le compagnon Meunier subissait sa peine, d'avoir, son temps expiré, à le diriger sur le dépôt au lieu de le remettre purement et simplement en liberté.

Là on le garda arbitrairement plusieurs jours. On lui fit subir diverses entrevues où des propositions de servir la police lui furent faites, lui promettant des récompenses magnifiques s'il aidait à découvrir les auteurs de l'explosion Véry.

Ce ne fut que devant ses refus indignés et multipliés que l'on se décida à le relâcher, mais en le menaçant de la vengeance de la boîte s'il divulguait aux camarades les tentatives d'embauchage dont il avait été l'objet.

Détention arbitraire, menaces sous conditions, il y a là deux belles illégalités ! mais il est convenu que les anarchistes sont hors la loi. Que les bourgeois ne soient donc pas étonnés si ceux-là agissent en conséquence.

Quant à la vengeance de la police, elle ne s'est pas fait attendre. Meunier a refusé d'aider à découvrir les auteurs de l'explosion Véry, c'est lui que l'on accuse. Est-ce que les pseudo-révélations de Bricou auraient la même origine que celles du misérable Chaumartin ? Il est permis de tout supposer de la part de ces individus qui reprochent aux anarchistes d'agir dans l'ombre et qui, eux, ayant la force, ayant tout pour eux, n'osent même pas faire leur procédure au grand jour.

***

Où la petitesse d'esprit, et le caractère rancunier de la magistrature s'est bien fait voir dans toute sa bassesse, c'est dans son attitude envers Béala et Mariette Soubère.

Ceux-ci, acquittés une première fois par le jury de la Seine, les robins stipendiés rent le traître Chaumartin pour les accuser de participation aux crimes dont elle voulait charger Ravachol. Acquittés une deuxième fois par le jury de Montbrison, elle les poursuit encore pour des faits qu'elle imagine, mais ce coup-ci c'est en correctionnelle, afin d'être sûre qu'ils ne lui échapperont pas.

Quand est-ce les individus en auront-ils assez d'être les jouets d'individus méchants et hargneux, disposant à leur gré de la liberté des autres ? Quand est-ce en arrivera-t-on à comprendre toute l'imbécillité qu'il y a à ce que, dans un pays, des millions d'individus soient soumis aux caprices de quelques centaines de robins.

On se moque de l'autorité de droit divin, on commence à discuter celle du nombre, et on subit la pire de toutes, celle d'individus ne tenant leurs pouvoirs que d'eux-mêmes et de leur toupet.

***

*Liberté de la presse.* — Le gouvernement continue de plus en plus à être désarmé contre les débordements de la presse anarchisie. Zo d'Axa et Matha, déjà condamnés à 18 mois de prison chacun, et Cholin étaient encore cités à comparaître, en Cour d'assises, le 5 juillet, pour répondre du délit de provocation au meurtre (articles 23, 24, 42, 47, 50 et 11 de la loi du 29 juillet 1881, sur la liberté de la presse et 59 et 60 du Code pénal.

S'ils n'étaient pas désarmés, c'est le Code entier qu'ils citeraient pour nous poursuivre !

***

St-Etienne. — Les camarades de cette localité ayant affiché une protestation contre la détention arbitraire des compagnons Ricard, Crépet et Perronnet, ces protestations, quoique portant le timbre, furent lacérées par la police. Mais elles ont produit leur effet, car la magistrature vient de rendre nos camarades à la liberté.

Quand est-ce va-t-elle se décider à nous rendre ce qu'elle nous a volé dans les différentes perquisitions ?

***

Agen. — Deux socialistes sont venus à Agen dimanche dernier, à l'effet de donner une conférence, les nommés Lavigne et Evaussy, de Bordeaux. La conférence était annoncée contradictoire, ce qui fait que les compagnons s'y sont rendus en nombre et ont facilement réfuté les théories socialistes.

Nos deux conférenciers n'ont trouvé, dans leur embarras, rien de mieux que de s'abriter de la décision du Congrès de Bruxelles, qui leur défend de discuter avec les anarchistes. Ils ont été aussitôt hués et traités d'esclaves par l'auditoire qui leur a, par ce moyen infaillible, infligé une correction dont ils se souviendront longtemps.

## Belgique

Gand. — Un de nos amis de cette ville nous envoie le journal de cette localité qui nous en apporte une bien bonne.

A la suite des attentats de Liège, la bourgeoisie, à l'instar de celle de Paris, avait pris le trac et n'avait pas assez de police à mettre sur pied pour se garder. Or, un soir, les agents qui étaient de fac-

lieu près de l'hôtel du bourgmestre, voyant deux individus se diriger vers cette demeure et l'un d'eux introduire quelque chose dans la boîte aux lettres, se précipitèrent sur les suspects et les contraignirent, malgré leurs protestations, au poste où l'on reconnut que l'on avait affaire au procureur et à son fils, amis intimes du bourgmestre chez lequel ils étaient allés simplement déposer une lettre!

C'est une belle gaffe! mais elle aurait été plus complète si, fidèles à leurs habitudes ordinaires, les agents avaient eu l'heureuse idée de passer leurs prisonniers à tabac.

---

*Renvoi des anarchistes aux assises.* — Par arrêt du 7 juin, la Cour d'appel de Liége, chambre des mises en accusation, a renvoyé devant les assises de la province de Liége les nommés : 1 Jules Moiseau, âgé de 34 ans, voyageur de commerce ; 2 Joseph Wolfs, âgé de 39 ans, ébéniste ; 3 Léopold Elis, âgé de 42 ans, serrurier ; 4 Guillaume Beauman, âgé de 49 ans, peintre, tous les quatre domiciliés à Liége ; 5 Joseph Guilmot, âgé de 42 ans, forgeron à Esneux ; 6 Victor-Joseph Naniot, âgé de 34 ans, mineur à Liége ; 7 Aimé Mateyssen, âgé de 26 ans, chef de fabrication à Jemeppe ; 8 Emile Marcotty, âgé de 40 ans, mineur à Flémalle-Haute ; 9 Joseph Reduin, âgé de 40 ans, mineur à Flémalle-Haute ; 10 Alphonse Lacroix, âgé de 29 ans, peintre à Liége ; 11 Charles Herré, âgé de 38 ans, boulleur à Ans ; 12 Jacques Herré, âgé de 35 ans, boulleur à Liége ; 13 Emile Nossent, âgé de 21 ans, armurier à Liége ; 14 Alfred Heusy, âgé de 34 ans, voyageur de commerce à Ougrée ; 15 Pierre Schlebach, âgé de 55 ans, menuisier et cabaretier à Liége, et 16 Lambert Hansen, âgé de 29 ans, mineur à Ougrée.

Les compagnons sont accusés de complot pour porter la dévastation, le pillage et le massacre dans la ville de Liége ; d'avoir fait partie de bandes organisées dans le but d'attenter aux personnes et aux propriétés ; etc. ; etc.

C'est le 16 courant, paraît-il que commenceront les débats. On parle d'y consacrer quinze audiences.

Conformément à la loi du 15 avril 1878, qui prévoit les procès de longue durée, le premier président devra désigner un président et deux assesseurs suppléants. Au lieu de vingt-quatre jurés, on en tirera au sort quarante, et, en outre, quatre supplémentaires.

Les jurés de ces assises spéciales toucheront une indemnité quotidienne de 20 francs.

La liste du jury ne sera pas publiée ; par contre l'acte d'accusation, fort long a déjà paru.

Les faits y sont racontés par le menu : la dynamite voisa a servi aux différents attentats commis d'abord le 16 mars, chez le conseiller Renson, qui avait présidé la session des assises où furent condamnés les trois voleurs de dynamite à Seraing ; Bauss, Bustin et Langendorf ; puis, le 16 avril, chez le substitut Beltjens ; le 28 avril, chez Mme Noël, en face du Palais ; le 1er mai, chez MM. de Selys et à l'église Saint-Martin ; le 2 mai, chez l'avocat Minette.

Les dégâts, insignifiants ou nuls dans les premiers attentats, furent assez importants dans les derniers, et *eussent pu être* — dit le *Caulois* auquel nous empruntons ces détails — *très considérables*. Il est même pu y avoir des accidents de personnes, ajoute-t-il.

La Palisse ne dirait pas mieux.

« Les accusés avaient formé un complot, dit l'acte d'accusation, pour porter le pillage et la dévastation dans Liége. » Ailleurs il est dit que leur but était seulement l'intimidation et leur mobile la haine et l'envie des riches.

Comme on le voit les juges ne sont pas trop fixés. Aussi ne peut-que la première accusation ne prenne pas, ils se dépêchent d'en ajouter une plus anodine de façon à extorquer quand même, du jury, une condamnation quelconque.

---

## BIBLIOGRAPHIE

*Le Fils des Bourgeois*, par Camille Lemonnier. 1 vol. 3 fr. 50, chez Dentu, place de Valois.

Cette fois, la bourgeoisie, n'est pas encore arrivée, malheureusement, au degré de dégénérescence où la famille Lemonnier, nous présente la famille Rassenfosse, mais c'est certainement, étant donné l'abus des jouissances et de l'oisiveté que font la plupart de ses membres, l'allégorie du sort qui l'attend : le détraquement cérébral ou sa résorption en un simple sac digestif, n'ayant plus de facultés que pour absorber et s'assimiler sa nourriture.

Les Rassenfosse, dont M. Lemonnier nous retrace l'histoire, sont d'une famille dont les ancêtres, des prolétaires, qui à la suite d'événements — bien improbables — sont devenus propriétaires de la mine où ils travaillaient.

Cette famille, au point où la prend M. Lemonnier pour commencer son roman, est arrivée à un degré de prospérité énorme. Elle est composée des deux frères dont l'un est banquier, l'autre avocat, une fille est mariée à un nommé Quadrant, un des plus riches propriétaires de terres.

Ce sont les chefs de familles, puissants et portant encore en eux le sang vivace, la complexion rude et forte des progéniteurs sortis du prolétariat. — Mais ces bourgeois solides, ont une descendance et c'est dans cette descendance que commence à se faire sentir la dégénérescence.

L'un des frères a un fils, qui est une brute, ne connaissant pas d'entraves à ses volontés, rossant les paysans qui osent lui résister, capable de lancer sa voiture à fond de train sur les piétons qui gêneraient sa route. Un frère de celui-ci est un petit bossu joli mais vicieux, se rendant compte de son inutilité sociale, du rôle nuisible de sa classe, mais aux goûts trop dépravés et sadiques, au cerveau trop détraqué pour essayer d'en sortir et se créer un rôle utile.

Dans la famille de l'autre frère Rassenfosse, la décadence aussi est complète, chez la sœur aussi, mais en un autre sens, le fils a pris un développement physique énorme c'est une grosse masse de chairs, un sac digestif qui absorbe et digère et n'est capable de rien de plus.

Les tripotages financiers, spéculations frisant l'escroquerie, entreprises où la vie de la masse exploitable est comptée pour rien, devant, au contraire, apporter sa part de bénéfices aux entrepreneurs, la bourgeoisie s'y étale dans une partie de sa hideur et de son cynisme. Nombre de capitalistes, s'ils sont conscients, se reconnaîtront, dans le livre de M. Lemonnier.

On pourrait, peut-être, reprocher à l'auteur, d'user d'une recherche trop raffinée de mots nouveaux, mots dont l'utilité, selon nous, ne se fait pas absolument sentir, et peut-être pas toujours en situation bien exacte avec ce qu'ils doivent signifier ; puis, surtout, quand il en a trouvé à sa convenance de les faire revenir trop souvent. Mais ce sont des appréciations qui varient avec l'esthétique de chacun et sont toujours relatives.

Cette restriction faite, nous reconnaissons que le roman de M. Lemonnier est encore un nouveau livre de combat contre la classe bourgeoise, très bon à cataloguer avec ceux dont les anarchistes peuvent propager et recommander la lecture à ceux qu'ils veulent amener à leurs idées.

---

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

### En réponse au citoyen Saint-Antoine

Au sujet de la *Conquête du Pain* de Kropotkine

Aux chroniques de son dernier numéro (15 Mai), et sous la signature Saint-Antoine, la *Revue l'Ermitage*, de Paris, examine un point de vue du beau livre de Kropotkine, la *Conquête du Pain*.

Nous ne croyons pas plus à la sainteté du citoyen Saint-Antoine qu'à celle des papes ; nous doutons même qu'il soit un ermite. En tous cas, nous constatons qu'il y a du bon dans ce pseudo-ermite, qui commence par dire : « Le but de la science sociale est le maximum de bonheur pour l'homme » et, plus loin, loue « les virulentes attaques » que Proudhon et Kropotkine ont lancées contre les réformateurs dits scientifiques, qui ne cherchent la solution des problèmes sociaux que dans un embrigadement plus étroit et plus rigoureux de toutes les forces humaines », et enfin ajoute presque à la fin de son article et comme pour détruire ses propres conclusions :

« Dans le milieu artistique et littéraire de l'*Ermitage*, les théories anarchistes sont en meilleure faveur que les théories socialistes ; sans parler de la valeur réelle d'hommes tels que Proudhon et Reclus, en comparaison de Benoit Malon, J. Guesde et autres médiocrités ; l'homme de pensée (!), assoiffé d'indépendance sera toujours séduit par une théorie qui fait sonner si haut son anathème de l'intrusion gouvernementale et de la hiérarchie politicienne. »

Le citoyen Saint-Antoine est donc séduit par les théories anarchistes c'est fort beau ! Mais la séduction est souvent voisine de l'éblouissement, et l'éblouissement, en théorie n'est qu'une hallucination philosophique où tombe celui qui préfère se griser de mots que se nourrir de faits. Le fait est le support où s'attache le fil à plomb qui doit diriger l'édifice de la pensée. Le mot n'est souvent qu'une fausse inscription portant le mensonge au frontispice, une étiquette faussant la chose qu'elle prétend représenter.

C'est la sonorité de certains mots et leurs formes nouvelles, qui, séduisant l'artiste par le plaisir de l'oreille ont fait dire à Saint-Antoine : — les communistes ne sont pas des anarchistes, mais des « archistes et hyperarchistes ».

Le citoyen Saint-Antoine est bien plus artiste que penseur ; aussi est-il plus heureux dans la louange que dans la contradiction. Dans l'œuvre de Kropotkine et de Proudhon, il a saisi ce qui frappe les yeux, l'oreille, le cœur ; non ce qui s'adresse directement à la saine raison. C'est pourquoi, s'il est séduit, il n'est pas persuadé et ses objections sont naïves. Ecoutez, plutôt :

« J'avance que l'anarchie de Kropotkine et Reclus est un faux anarchisme puisque loin de se contenter du libre jeu des forces humaines, ils font nécessairement appel à la contrainte et qu'en dépit de leurs véhémentes tirades contre la police et l'intrusion gouvernementale, la réalisation de leur concept social aboutirait à l'édification d'un état aussi puissant et despotique que celui des collectivistes. »

Qu'entend le citoyen Saint-Antoine par le libre jeu des forces humaines? Est-ce qu'il appellerait ainsi les tyranniques pressions exercées par tous les états politiques, au moyen de leurs soudards fusils et canons, et de leur police avec instruments de supplice? Et appellerait-il d'un autre nom l'effort suprême que les forces populaires seront obligées de faire lorsqu'elles voudront sortir de leur captivité ?

Ignorerait-il que tout ce qui sera fait par le peuple révolté constituera réellement le libre jeu des forces humaines : et que ce libre jeu ne peut pas exister tant que quelques exploiteurs détiennent tous les instruments de sociabilité ?

Peut-il y avoir jeu libre ou libre combat entre ceux qui ont tout et ceux qui n'ont rien ? Et peut-on appeler « contrainte » le communisme qui sera la mise en commun des capitaux et produits, — sans exclusion de personne au droit de toutes les richesses sociales, avec liberté illimitée?

Ce que Saint-Antoine appelle contrainte n'est-il pas le remède salutaire que la thérapeutique révolutionnaire veut appliquer aux peuples enfants ? — Est-ce que la mère contraint son bébé, lorsque elle va jusqu'à lui serrer la bouche pour lui faire avaler une purge qui doit le débarrasser de ce qui gêne sa santé ?

Se mettre en peine des « Compétitions entre les détenteurs actuels et les partisans du communisme, » et c'est là une vétille, une méticulosité d'artiste. Dire que « la Révolution sociale » constitue la contrainte la plus violente qui soit, c'est ce qu'on appelle faire un contre sens.

Nous définirons au contraire, la Révolution, la somme d'actions nécessaire pour détruire le total des forces que toutes les réactions ont inscrites dans le Grand-Livre du passé!...

Croire au « Jeu libre des forces humaines » sans la Révolution, c'est ignorer cet axiome de physique en même temps que de logique : « Rien ne peut être tiré de rien ».

Méconnaître la fatalité de la Révolution, c'est ignorer cette autre loi de physique : l'Equivalence des forces, qui veut qu'une réaction formidable appelle une action terrible, c'est-à-dire la Révolution!

Dans son amour du détail, le citoyen Saint-Antoine se perd dans le mutuellisme de Proudhon et le bon du travail, comme dans l'échange individuel des produits et autres recettes sociales plus ou moins confuses. Il dit qu' « il a l'air d'enfoncer des portes ouvertes » : ce ne sont pas même des fenêtres, mais simplement des lucarnes par où la lumière pénètre difficilement. C'est pourquoi nous lui présenterons, grande ouverte, la porte économique, par laquelle il faut d'abord entrer, si l'on ne veut pas faire fausse route dans le domaine social.

Or, la question économique sociale intégrale ne peut avoir pour cause que la Révolution, pour

base l'expropriation et pour conséquence le communisme-anarchiste.

Nous essaierions de prouver cela, dans un prochain article, si le citoyen Saint-Antoine en doutait. Pour cette fois, nous croyons lui avoir démontré :

1° Que si la Révolution était, comme il le dit, une contrainte, cette contrainte ne serait au moins, que temporaire et de nature à en faire disparaître une autre qui est permanente.

2° Que ce qui légitime la Révolution, c'est que, seule, elle peut assurer et favoriser ce libre jeu des forces humaines, dont il parle ;

3° Enfin, que les réserves et les craintes par lui soupirées sur les théories communistes, n'ont pour cause unique que son insuffisance d'études de la question économique.

(*Le compagnon C. V., du groupe de Beaucaire*).

***

Le compagnon Martinet de Troyes ayant été condamnés à 3 mois de prison pour outrage à un commissaire, est au clou depuis un mois. Il laisse une compagne et six petits enfants dans la misère.

Les camarades peuvent adresser leur cotisation au compagnon Pannetier, 6, rue de l'Eau Bénite à Troyes, qui se charge de les remettre à la compagne.

Les camarades de Troyes peuvent s'entendre avec lui pour organiser une aide efficace.

***

Valence. — Depuis le 1er mai, les journaux que nous expédions régulièrement toutes les semaines, à l'adresse d'un camarade de cette localité, ne lui sont pas parvenus, et ont été volés à la poste.

La magistrature défend la propriété en volant celle des autres.

***

Nimes. — Le dimanche 26 mai, nous avions organisé, dans la salle de la buvette du *Printemps*, une causerie suivie d'une soirée de famille. Les policiers ne pouvant nous empêcher, vu que nous étions en règle au point de vue de leurs lois, ils ne trouvèrent rien de mieux à faire que de saisir le patron de l'établissement et de le conduire à la permanence ; là toutes les injures lui furent jetées à la face, espérant sans doute le faire emballer. N'ayant pu réussir de ce côté, on lui intima l'ordre de ne plus donner la salle aux anarchistes, sinon on le ruinerait avec des procès-verbaux. Ce pauvre limonadier étant père de famille de trois enfants en bas âge, a dû céder.

Et dire qu'il y a une foule d'individus qui cherchent encore la liberté sous l'égide des lois.

## PETITE CORRESPONDANCE

P. à Reims. — P. à Lyon. — S. à Mantes. — T. à Mr Douald. — M. à Gallerate. — P. à Ars-en-Ré. — S. à Beauvais. — S. à Genève. — B. à Bruxelles. — D. à New-York. — C. à Agen. — D. à Rouen. — D. à La Haye-Descartes. — R. à Lille. — W. D. à Flexecourt. — F. à Amiens. — D. à Toulon. — P. G. à Nimes. — G. à Marseille. — T. à Panin. — B. à St-Amand-Montrond. — P. à Lyon. — B. la Machine.

Reçu mandats et timbres.

J. D. à Esperanza. — Reçu mandat. Commission faite à K.

D. à Pernes. — Totalement épuisée.

Reçu de D. par S. de Buenos-Ayres, 30 nacionales.

Lapeyre a Bordeaux. — C'est-à-dire que, dépouillé de ses fioritures de langage, vous voudriez que le rôle de ceux qui font un journal se réduisît à celui d'applaudisseurs à outrance de tout ce qu'il vous plaira de faire. Nous ne voulons pas être, plus patentés pour l'applaudissement que pour le dénigrement. Nous faisons ce qui nous semble bon ; aux autres de faire de même.

E. B. à l'*Harmonie*, Marseille. — Merci camarade et comptez sur la réciprocité.

G. V. à Troyes. — Vers trop incorrects et sujet peu intéressant pour nos lecteurs.

J. H. à Rotterdam. — *Commonweal* paraît toujours 7 Lambs Conduit Street. — *Conquête du Pain*, 2,75.

J. L. à Roubaix. — Consultez la collection de la « Révolte », vous y trouverez les adresses demandées.

M. à Dijon. — Fait de trop minime importance en ce moment.

Jip. — Vous êtes dans l'erreur ; l'action individuelle est bonne pour appeler l'attention sur les idées, inciter la masse à agir, mais il n'y a qu'un mouvement collectif qui puisse transformer l'état social.

J. B. à Béziers. — Avons envoyé l'*Endehors* Auguste. — L'abon. sera servis.

Tortelier est prié de faire savoir son adresse à Margerand, Beaujeu, Rhône. — Z. G. — Trop de fautes de rhytme et de prosodie.

Le compagnon Désiré Decamp est prié de nous envoyer 5 exemplaires de sa brochure et son adresse pour que nous puissions lui régler.

P. G. à Bourgoin. — Entendu. — Reçu mandat.

B. à Lamastre. — Il y avait eu erreur. Il y avait deux abon. marqués à R.

Le compagnon Chapoton est prié de faire savoir à son frère s'il a reçu ses lettres.

Adresse : Chapoton chez Montserret, 8, rue Nauthilde 8, Nimes.

## CONVOCATIONS

La *Commune anarchiste* de Montreuil se réunira samedi soir à 8 h. 1/2 au local habituel. Les compagnons adhérents sont priés d'être exacts.

***

Reims. — Les anarchistes remois sont convoqués pour les réunions qui auront lieu tous les dimanches à 3 heures au local habituel. Urgence.

***

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste-révolutionnaire se réunit tous les mardis soir à 8 h. 1/2, salle Brou, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.

***

Argenteuil. — Tous les camarades sont invités à venir dimanche, 10 juillet, à 3 heures de l'après-midi ancienne maison Delcroix, rue de la Voie-des-Bancs.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédedentes : 5,896,80.

Jeanquimarche 25 fr. — Jip 0,45. — Une victime 3 fr. — D. M. à Gallerate 5 fr. — Ar. 0,50. — P. 0,50. — Auguste 0,10. — M. à Chavigny, 1,05. — R. à Argenton, 0,50. — Garonnais 0,45. — M. à Beaujeu 0,55. — L. à Arras, 1 fr.

Total : 5,934 90.

## SOUSCRIPTION
### Pour les Détenus

Listes précédentes : 1,055,75.

Une victime 2 fr. — M. à Beaujeu 0,50. — B. à Maisons-Alfort, 1 fr.

Total : 1,059,25.

## JOURNAUX ANARCHISTES
### EN COURS DE PUBLICATION

**De langue française**

*Le Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, à Paris.

*L'Endehors*, 12, rue Bochard de Saron.

*L'Homme libre*, 27, rue Montagne de Sion, Bruxelles (Belgique).

*Le Réveil des Mineurs*, box 82, Hasting Cambria, Co Pa, Etats-Unis.

*Les Entretiens politiques et littéraires*, 12, passage Nollet, Paris.

*La Société nouvelle*, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.


## En vente à la « Révolte » :

| | |
|---|---|
| **Le Révolté**, *septième, huitième et neuvième année cartonné*, chaque | 5 » |
| **La Revolte**, *première, deuxième et quatrième année* chaque | 6 » |
| **Terre et Liberté, l'Audace**, *ensemble* | 2 50 |
| **Internationale**, *par Malon* | 0 25 |
| **Mémoire de la Fédération jurasienne** | 2 » |
| **La société au lendemain de la Révolution** | 0 75 |
| **Supplément Littéraire de la « Révolte »** *première année* | 6 » |
| **Le Salariat** | 0 10 |
| **Les Prisons**, *Kropotkine* | 0 10 |
| **Richesse et Misère** | 0 10 |
| **Peste Religieuse** | 0 05 |
| **Entre Paysans** | 0 10 |
| **Evolution et Révolution** *par Elisée Reclus* | 0 10 |
| **La Morale anarchiste** | 0 10 |
| **Le 11 novembre** (*eau-forte*) | 1 75 |
| **Bakounine** (*burin*) | 3 » |
| **Proudhon** *id.* | 3 5 |
| ensemble | 5 » |
| **La Loi et l'autorité** | 0,10 |
| **L'anarchie dans l'Evolution Socialiste** | 0,10 |
| **Esprit de révolte** | 0,10 |

*Sous Presse :*

**1789 — 1889**, *par Kropotkine*

**La Grande Révolution**

## La RÉVOLTE est en vente :

**Verviers**

Chez Lorquet, rue des Foxalhes.
Librairie Longtain, rue Spintay.
Aubette, place Verte,
Warnier, kiosque de la gare-ouest.
Warmont, Disoruen.

**Villeneuve-sur-Lot.**

Chez Guérin, tisserand.

On y trouve également les autres journaux anarchistes et brochures. Le compagnon porte à domicile, dans les environs.

**Dijon**

Dans tous les kiosques de la ville.

**Nimes**

Au Kiosque, place du Grand-Temple, en face le bureau de tabac.

**Lille**

Chez Romans, 28, rue Juliers.

La *Révolte* est en vente à Lille, Sainte-Croix et Wasquehal par le compagnon Roman, 28, rue Julien, Lille, qui porte à domicile.

Le *Père Peinard*, l'*Endehors* et l'*Homme libre* sont également mis en vente par le compagnon Roman.

**Reims**

*Le Père Peinard* et *La Révolte* sont criés dans les rues et portés à domicile par le copain Georges Vincent.

Dans les localités où elle n'est pas en vente, les camarades sont priés de la demander, en insistant auprès des libraires de gare.


*L'Imprimeur-Gérant* : Léon Arsius.

Paris. — Impr. L. ARSIUS, 140, rue Mouffetard.

CINQUIÈME ANNÉE N° 42 — DIX CENTIMES — DU 16 AU 22 JUILLET 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## ENFIN !

Enfin les « hommes de Pinckerton » ont reçu une part de ce qui leur était dû ! Nous en avons souvent parlé de cette organisation, le dernier mot du capitalisme moderne. Là où l'Etat ne tient pas des armées permanentes au service du capital, le capital arme sa propre armée. Il enrôle des garçons de toute sorte, des mouchards, des assassins à gage et en fait sa force armée.

Ce qu'étaient les Suisses en 1792, « les Pinckerton » le sont en ce moment. Un policier, Pinckerton, les a enrôlés, dressés avec l'argent des capitalistes de Chicago, armés de fusils à répétition, et maintenant, dès qu'une grève éclate quelque part, ou dès que les anarchistes menacent l'ordre, on lui télégraphie : « Envoyez-nous tant de Pinckertons ! » On est sûr que ces Suisses fusilleront le peuple sans la moindre pitié. Jadis des *Tramps* eux-mêmes ; choyés, bien nourris et bien payés maintenant, protégés en sous-main par les polices et par l'Etat et sûrs de leur impunité, ils massacrent le peuple dès qu'il menace la propriété bourgeoise.

On se souvient que c'est à eux que nous devons nos martyrs — les sept de Chicago. Ce sont eux qui massacrèrent le peuple le 4 mai 1886, et ce furent leurs massacres qui provoquèrent l'indignation de nos frères — Parsons, Spies, Lingg, Fischer et les menèrent à l'échafaud.

On se souvient de leurs exploits contre les grévistes de l'Illinois, dans les mines de l'Ouest, — exploits qui amenèrent Padlevski à demander qu'on lui envoie de quoi faire son voyage pour venger les travailleurs massacrés.

Cette fois-ci, ils trouvèrent des *hommes* dans leur chemin dans les travailleurs d'une petite ville, Homestead, aux environs de Pittsburg.

Les bourgeois Carnegie, propriétaires d'usines de fer à Homestead, avaient fermé leurs usines aux travailleurs, devant le refus formel de ceux-ci d'abandonner leur union de métier. De nombreux travailleurs allaient être enrôlés pour les remplacer.

Et, comme il était certain que les travailleurs attaqueraient les nouveaux-venus et assiégeraient l'usine, les bourgeois s'empressèrent de télégraphier pour demander 300 détectives Pinckerton auxquels la défense de l'usine allait être confiée. Bien armés, trois cents hommes enfermés dans l'usine, bâtie en forteresse comme de coutume, pouvaient tenir tête aux travailleurs.

Le 6 juillet, à 2 heures du matin, un bateau à vapeur suivi de deux barques, lesquelles contenaient 300 Pinckertons, quittaient Pittsburg et longeaient le fleuve pour débarquer à Homestead.

Mais l'alarme avait été donnée et toute la ville était déjà en émoi. Des milliers d'hommes, femmes et enfants étaient accourus sur le rivage, les hommes armés de bâtons et de quelques revolvers, pour empêcher les gredins de débarquer.

Le jour commençait à poindre lorsque les deux barges furent amenées le long du quai.

La foule se jeta pour empêcher de débarquer, et dans quelques minutes une terrible fusillade commença. Les détectives, armés de fusils, repoussèrent à deux reprises les travailleurs, mais trois cents braves tenaient bon et n'abandonnaient pas le terrain, tirant sur les détectives, malgré la perte de sept tués et de nombreux blessés.

Enfin, ils repoussèrent l'ennemi et les barges furent emmenées du quai pour jeter l'ancre à 25 mètres de distance du rivage.

Un meeting fut tenu en toute hâte par les travailleurs. Il fut juré qu'aucun Pinckerton ne débarquerait vivant. Un détachement partit pour démolir les grilles qui entourent l'usine Carnegie et qui devaient servir de fort pour les Pinckertons.

A sept heures les Pinckertons firent une nouvelle tentative de débarquement, mais ils furent reçus par un feu nourri qui dura près d'une demi-heure.

On enleva de nouveau les morts et les blessés qui furent portés en ville aux cris de *Mort aux Pinckertons! Vengez le sang versé.* Des milliers de travailleurs de tous métiers accoururent avec leurs femmes sur le rivage.

Un fort provisoire fut élevé sur le rivage, avec des barres d'acier, et plusieurs cents hommes s'y enfermèrent jurant de mourir plutôt que de laisser débarquer les gredins. Un petit canon fut traîné sur une butte et tirait sur les barges, leur envoyant des volées de ferraille. Un baril de pétrole allumé, puis un char de pétrole allumé furent lancés dans la rivière avec l'intention de griller les gredins.

Toute la ville était en émoi. — « Impuissants contre le populaire; cinq mille hommes dans la rue » télégraphiaient les municipaux au gouverneur de Pensylvanie.

Vers midi, un bateau amena de nouveaux renforts aux Pinckertons, mais l'exaspération du peuple était à son comble. Coups de revolver, cartouches de dynamite volaient dans la rivière et les Pinckertons avaient beau crier qu'ils se rendaient : on voulait les brûler vifs. Une pompe avait été amenée pour les arroser de pétrole et les brûler, lorsque vers cinq heures, le peuple, sur l'intervention de l'Union des mécaniciens, en eut enfin pitié. Après leur avoir pris les armes, on leur permit de débarquer. Trente avaient été tués, nombre de survivants se traînaient à peine, pendant qu'on les emmenaient loger à la prison.

Mais leur apparition dans les rues fut le signal de représailles. Les femmes qui avaient perdu leurs maris n'entendaient pas la pitié. Elles tombèrent sur le convoi, dispersèrent les gardes et se mirent à assommer à coup de bâtons les restes de la troupe.

Le peuple se vengeait des Suisses de 1892, des morts du printemps passé, des morts de Chicago.

Les trois cents braves qui ont dut tenir bon avec leurs revolvers sous le feu des fusils Winchester des Pinckerton ont donné le signal de la révolte des travailleurs contre la féodalité bourgeoise.

Un seul regret nous reste. C'est que dans le tumulte de la bataille on avait oublié ceux qui payaient les balles des Pinckertons, et que leur usine reste encore debout — insulte vivante aux travailleurs.

## LA MÉTHODE EXPÉRIMENTALE

*Fin* (1).

Enfin, dernière objection ; on nous dit que, malgré tout, le progrès s'affirme, que le niveau moyen de l'ouvrier s'est élevé ; que son intelligence a grandi ; que sa situation s'est améliorée, ses besoins ont augmenté et trouvé à se satisfaire ; que la loi elle-même a évolué, le code pénal prenant, de plus en plus, un caractère évidemment conforme à l'utilité générale.

Nous allons passer en revue toutes ces affirmations et tacher de les ramener à ce qu'il y a de réellement vrai.

***

Evidemment le niveau moral de l'ouvrier s'est élevé ; ses besoins ont augmenté avec la facilité de les satisfaire ; aujourd'hui il mange de la viande et boit du vin à tous ses repas, ce qu'il ne faisait pas il y a seulement cinquante ans, mais il faut reconnaître aussi que cela dépend surtout de ce que sa force de production a aussi augmenté ; rien d'étonnant alors que, dépensant plus de forces, il ait besoin de plus d'aliments nutritifs pour les réparer.

Il y a cinquante ans, l'ouvrier s'endimanchait d'une blouse, vivait de légumes et de fromage ; croyant avoir fait une noce à tout casser, lorsque le lundi, à la barrière, il avait mangé un lapin et bu quelques bouteilles ; cela comptait pour toute la semaine, et ne se renouvellait évidemment pas tous les lundis. Mais aussi, à l'atelier ; il n'était pas attelé à une machine qui le forçait à la suivre dans ses mouvements accélérés. La plupart des travaux se faisant à la main, il allait son bonhomme de chemin, produisant ce qu'il pouvait, le pa-

(1) Voir les numéros 36 et 39

tron étant souvent un copain de ses ouvriers, faisant la noce avec eux, ne leur demandant pas autre chose que de donner un coup de collier si la livraison était en retard ; les laissant produire à leur aise le reste du temps.

***

Aujourd'hui les besoins de l'ouvrier ont grandi, cela est certain. Il a besoin d'un certain luxe dont il se passait parfaitement il y a cinquante ans, cela est évident ; d'une part, cette augmentation de besoin provient, nous l'avons vu, de l'accroissement de sa dépense de force, l'autre part, de son développement intellectuel. Personne, nous ne le pensons pas, n'osera venir soutenir que, pour le travailleur cet accroissement de dépense est superflu ; personne n'osera lui contester le droit aux jouissances qu'il peut se procurer. Il n'y a que les économistes de la vieille école qui soient encore assez bêtes pour oser lui reprocher son imprévoyance et prêcher l'économie à celui qui ne peut satisfaire que la partie la plus minime de ses besoins.

On serait d'autant plus mal venu de reprocher au travailleur les besoins nouveaux qu'il s'est créé, qu'il les rachète, à l'heure qu'il est, par des privations les plus dures et que l'espèce de prospérité — tout à fait relative — dont il a joui pendant la période de développement de l'industrie, ne se maintient plus guère que pour un très petit nombre de privilégiés de chaque corporation, et que la grande masse en revient à être forcée de vivre avec des salaires qui, par suite des chômages, se trouvent ramenés au taux d'il y a cinquante ans.

***

Si les besoins des travailleurs ont doublé, les moyens de production ont décuplé ; l'augmentation des salaires et l'abaissement de prix des produits leur ont permis de satisfaire cette augmentation de besoins, mais ce sont les capitalistes seuls qui ont bénéficié de l'excès de production, et aujourd'hui, le travailleur, avec ses besoins nouveaux, dans l'impossibilité de les satisfaire, se trouve plus misérable que devant ; car en plus de sa misère, il en a la conscience ; il est conscient, surtout, de ne pas l'avoir méritée, sachant que lui seul est le producteur de tout ce qui se consomme, de tout ce dont on jouit.

Ce qu'il sait aussi, c'est que, si les magasins sont pleins et regorgent de produits, le réduisant au chômage, c'est parce que lui, et les siens, sont forcés de se priver et ne peuvent consommer à leur convenance. Il sait que ce qui fait la richesse de ses exploiteurs, occasionne sa misère à lui : Si on l'avait laissé consommer à sa guise et qu'on ne l'ait pas surmené pour produire, les magasins ne regorgeraient pas, il n'y aurait pas de chômages pendant lesquels lui et sa famille crèvent de faim.

Voilà ce que se dit tout travailleur qui réfléchit, qui compare les résultats acquis et raisonne sur les faits qui se déroulent pendant son existence. Oui le travailleur s'est développé, oui il a vu accomplir des progrès qui s'évanouissent lorsqu'il veut en jouir, aussi l'acuité de ses sensations en est-elle venue à le faire souffrir, aujourd'hui de ce dont il n'était même pas effleuré autrefois. Et la encore, l'expérience, loin de lui faire espérer une amélioration graduelle, ne lui fait voir que la misère grandissant, son asservissement devenant de plus en plus lourd et de plus en plus avilissant. Loin de craindre une transformation brusque, celui qui réfléchit cherchera à l'amener de toutes ses forces.

***

Reste la prétendue amélioration des lois, se conformant de plus en plus à l'intérêt commun, se faisant protectrices de l'utilité publique. Et bien là, encore, c'est un leurre, car les meilleures lois, dans leur essence, sont faussées dans la pratique, détournées de leur but dans leur application ; le code pénal pèse toujours aussi lourd, d'une façon aussi vexatoire sur les misérables, tout en restant aussi indulgent, aussi bienveillant pour les privilégiés.

La loi est toujours aussi féroce pour celui qui dérobe un lapin à son voisin, prends une pomme à l'arbre d'autrui sans sa permission, mais elle laisse travailler impunément, à leur aise, les banqueroutiers qui opèrent par millions : les tripoteurs de bourse, les faiseurs de râfles de l'*Union générale*, les forbans du *Panama*, les fondateurs d'actions de mines de poivre ou de carrières de pains de sucre peuvent râfler les gogos en toute sécurité ; si un juge d'instruction se permet de leur demander quelques explications, au lieu de se les faire amener entre deux mouchards, comme de vulgaires anarchistes, il se rend très humblement chez eux, se gardant bien de donner suite à cette indiscrétion qu'il reconnaît lui-même déplacée ; quitte à se rattrapper sur le misérable qui sera allé prendre un repas sans le payer parce qu'il n'avait pas le sou.

***

La loi est égale pour tous, cela est entendu ; mais qu'un ivrogne fasse un peu de résistance aux agents qui le rudoient, qu'il récrimine seulement, il sera condamné pour outrages aux agents ; qu'il soit passé à tabac par une bande de ces brutes qui l'auront laissé à moitié mort sur le lit de camp, il aura une chance énorme s'il n'est pas condamné pour voies de faits à leur égard.

Il est de notoriété parmi ceux qui fréquentent le public de la correctionnelle que tout individu qui passe en jugement pour outrages et résistance aux agents, son avocat lui recommandera toujours — l'accusation fut-elle fausse — de ne pas nier, de réclamer seulement l'indulgence du tribunal. Le maximum étant toujours appliqué à ceux qui se permettent d'opposer un démenti aux conclusions du juge d'instruction et aux témoignages (!) des agents.

La loi est une belle chose ! elle est équitable ! c'est vrai en ce sens qu'elle peut servir, si le pouvoir vient à changer de mains, à frapper demain ceux qui s'en servent aujourd'hui.

***

Enfin que l'on passe en revue chacune des branches des connaissances humaines, on verra que toutes sont comprimées par l'organisation sociale actuelle ; que la masse est toujours opprimée au profit d'une infime minorité qui prend plus qu'elle ne rend à la collectivité.

Les craintes que l'on met en avant sur la disparition, dans la révolution qui se prépare, de certaines choses actuelles, ne concerne que des entités dont la masse ne peut avoir nul souci. Tandis que pour les faits positifs, il est amplement démontré qu'il n'auront qu'à gagner dans une transformation sociale. Moquons-nous donc des craintes des trembleurs et ne craignons pas de redoubler nos coups contre une société qui ne peut plus se défendre qu'à l'aide de sophismes et de mensonges.

# Revue des journaux

## De langue italienne

Comme nous l'avions prévu, le *fiasco* des candidats social-collectiviste a été colossal aux élections municipales. L'abstention de l'élément travailleur a été presque complète. Ainsi *Il Socialista*, pourvoyeur de doctrines socialistes (?) aux boîtes électorales déchaîne toute sa rage. Il y a eu hagarre, les candidats ont été malmenés.

***

A Milan, dans une réunion électorale, Janturzi, candidat socialiste malgré lui, ayant fait des déclarations entièrement anarchistes, a été très applaudi et a jeté le trouble dans les rangs votards. Enfin les canards socialistes faisant chorus avec les républicains crient à la corruption électorale. Quant à nous ne saurions distinguer qui est le plus corrompu ou le plus logique des deux électeurs dont l'un vend sont vote contre de l'argent bourgeois et l'autre l'échange avec des blagues socialistes.

***

Bologne. — Comme on sait, l'extrême-gauche (socialiste et républicaine italienne) d'un seul tour s'est rendue *ministérielle*. Elle vient, de par l'œuvre des Costa, Prampolini, etc., de fonder un journal dans cette ville : *La Lotta*, dont voici le programme :

« . Il travaillera (le journal) à la transformation des associations révolutionnaires en associations *socialistes* d'ouvriers et à l'organisation de celles-ci en parti de classe. (Boîtes à élections). »

Tout commentaire serait superflu au sujet des mêmes élections.

***

*La Critica Sociale*, dans un très long et ennuyeux article ne dit qu'une chose : Que le parti ouvrier a fait *fiasco* à cause de s'être voulu présenter pur et sans alliances suspectes.

Au sujet des importantes abstentions, il dit que la politique *policolore* suivie jusqu'à présent par les élus socialistes à la Chambre et dans les municipes en est la cause.

Le dit journal est surtout organe des *dilettanti* germanistes du collectivisme et affecte le socialisme *high-life*. Les rédacteurs ne font que s'encenser mutuellement affectant un esprit qui s'il peut-être gai pour les amateurs n'est que lugubre pour les travailleurs.

Le même journal annonce que Costa (le fumiste) a demandé une espèce de grâce au nouveau ministre de justice en faveur des prisonniers socialistes et anarchistes.

## De langue espagnole

*El Productor* ouvre une souscription en faveur des cinq ouvriers condamnés dernièrement par une cour martiale à des peines variant entre 3 et 4 ans pour de simples faits de grève. Le dit journal suit pour le moment une conduite peut-être un peu *parti-ouvrier*.

***

*La Anarquia* de Madrid, saisie plusieurs fois de suite est très énergique et provoque une vive agitation par ses articles de combat.

***

*La Guerra Social* de Barcelonne, polémisant le *Productor*, nie les bienfaits des actes révolutionnaires au sujet de la dernière grève et fait l'apologie du principe de l'évolution ! Nous ne savons vraiment pas pourquoi il s'intitule la *Guerre Sociale*.

## De langue portugaise

Les journaux *El Ecco Socialista*, *Voz do Operario* et *A Tribuna*, font une active propagande dans la masse ouvrière. Bien que socialistes, se montrent très sympathiques aux idées anarchistes, les dits journaux n'ayant pas encore été empoisonnés par les pik-pokets du vote.

Courage les camarades, poursuivez les idées, oubliez les hommes et nous nous rencontrerons bientôt.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Le *Pilori*, d'il y a 15 jours, contenait une page de dessins ineptes sur Ravachol. Or l'auteur de ces dessins, qui signe Uzès et se nomme en réalité G. Lemot, fut autrefois condamné à 5 ans de prison pour avoir fabriqué de faux billets de banque. L'argent que devait rapporter cette fabrication ne devait pas, que nous sachions, être employé à aucune propagande, mais aux simples besoins personnels de M. Lemot. Dans ces conditions le dessinateur Uzès aurait dut avoir la pudeur de se tenir tranquille et ne pas chercher à nous faire de la morale qu'il pratique si peu.

***

Dernièrement, une compagnie de chasseurs était envoyée dans une localité de l'Aisne en vue de réprimer — si cela était nécessaire — un grève qui était déclarée.

Le capitaine, un nommé Nerty, vieux soldat de la guerre de 1870, déclara dans une réunion que :

Fils et petit-fils de paysans français, il offre son existence à son pays contre les ennemis de l'extérieur ; mais comme il a « au cœur le sentiment de la plus humaine », il estime que les travailleurs du sol et de l'usine ont le droit de trouver que l'état social actuel ne constitue pas leur idéal, sans que l'on puisse obliger l'armée « à renouveler contre eux l'atrocité commise à Fourmies ».

Vite, on s'est dépêché de le mettre à la retraite, ce qui prouve bien que l'armée pour défendre le pays contre « l'ennemi » de l'extérieur, n'est qu'un prétexte et que son véritable rôle est de défendre les intérêts bourgeois contre « l'ennemi de l'intérieur : l'ouvrier ».

Un bon point à M. Nercy, espérons que la mesure d'ostracisme, dont il vient d'être frappé, le fera réfléchir encore un peu, pour s'apercevoir que le patriotisme n'est qu'une manœuvre gouvernementale; que tout individu n'a qu'un ennemi : son maître.

***

Matha et Zo d'Axa, poursuivis, comme nous l'avons dit dans notre dernier numéro, pour des articles de l'*Endehors*, se sont vus appliquer chacun deux ans de prison et 2.000 fr. d'amende ; Cholin, l'auteur d'un autre article, un mois de prison et 100 fr. d'amende.

La liberté de la presse est trop grande ! Le gouvernement est désarmé ! — Vite une loi qui lui permette de fusiller ceux qui seront coupables de penser que tout n'est pas pour le mieux dans la meilleure des sociétés bourgeoises possibles, et oseront le dire.

***

Saint-Etienne. — La haine jésuitique et basse des enjuponnés est enfin satisfaite. Béala et Mariette Soubère, poursuivis en vertu d'un article de loi tombé en désuétude, accusé d'avoir abrité Ravachol, chose que l'on n'a pu nullement prouver. Les seuls témoins étant la famille de mouchards soudoyés : Chaumartin, cet ignoble mouchard, n'a même pas eu le courage de son ignominie, il n'a pas osé se présenter à l'audience, il n'y a eu que sa mère, lui s'est contenté d'envoyer sa déposition écrite.

Les juges de Saint-Etienne n'ont pas été arrêtés par toutes ces irrégularités, par l'infamie du rôle qui leur était assigné. Ils avaient ordre de condamner, ils ont condamné : Béala à un an de prison, Mariette Soubère à six mois.

Cette compagne, outrée de l'ignominie de la sentence, s'est écriée : « C'est honteux, c'est indigne, je me vengerai, dussé-je faire le sacrifice de ma vie ! » Coût, un mois de prison de plus pour outrage à des magistrats !

C'est entendu, la magistrature ne rend pas de services ; son inamovibilité la rend indépendante. Seulement, comme l'avancement d'un juge dépend de ses supérieurs, comme la paie des emplois inférieurs le condamne à une misère relative, qu'il a hâte d'en sortir, et que, pour cela il faut qu'il obtienne de bonnes notes de ceux qui le paient et l'emploient, le juge n'a pas besoin que ses supérieurs lui ordonnent de prononcer telle ou telle condamnation, une insinuation, son propre caractère rétrograde et mesquin, l'envie d'avancer, et la lâcheté de la hiérarchisation qui fait mettre les individus à plat ventre devant leurs maîtres, et nous voyons se produire tout naturellement des condamnations iniques — au point de vue juridique — comme celles de Simon et Mathieu dans l'affaire Viard ; de Béala et de Mariette Soubère dans l'affaire qui nous occupe.

Il faut que Messieurs les juges puissent gagner de quoi représenter dans leur monde et mettre de côté les dots de leurs filles, tant pis s'il faut le ramasser dans la boue ou dans l'éclaboussure d'un peu de sang.

***

Roubaix. — Une lettre des amis de Roubaix nous signale un individu qui visiterait la région sous prétexte de faire de la photographie ambulante, se disant anarchiste, ayant réussi à avoir l'adresse de quantité de camarades. Sa femme serait, tous les jours, fourrée chez un des inspecteurs de police de Roubaix.

Nous ne donnons pas le nom de l'individu que nous envoient les camarades de Roubaix, vu, d'abord qu'ils peuvent se tromper et ensuite que l'individu peut en changer tant qu'il veut, ce qui rendrait cette publication inutile.

Nous ne faisons mention de la lettre des camarades de Roubaix que pour profiter de l'occasion de répéter, à tous, qu'en ces matières, chacun de nos amis doit faire son instruction lui-même.

1° Quand quelqu'un vient vous trouver que vous ne connaissez pas : se tenir sur la réserve avec lui et se borner à lui dire ce que nous ne craignons pas de dire tous les jours, ouvertement ; se garder de les mettre en relation avec des camarades dont la divulgation comme anarchiste pourrait leur porter préjudice soit pour leur travail, soit pour toute autre cause personnelle.

2° Si l'on sait quelque chose qui pourrait servir à la police pour vous amener des désagréments personnels ou à d'autres camarades, se garder d'aller le répéter non seulement à ceux que l'on connaît superficiellement, mais même à ses amis les plus intimes. Rembarrez même sans crainte celui qui, sans rime ni raison vient vous raconter des histoires de brigands. Si quelque chose se fait et que vous n'ayez pas à y prendre part, vous n'avez nul besoin de le savoir. Celui qui vient vous raconter « qu'il se prépare quelque chose » est un imbécile, bavard aussi dangereux qu'un policier, envoyez-le promener, il ne vaut que cela.

3° Si vous avez des doutes sur un individu, tenez-vous en à l'écart ; n'ayez, sous aucun prétexte, aucune relation avec lui. Pour notre part nous avons toujours agis ainsi à l'égard de ceux qui nous semblaient louches et nous nous en sommes toujours bien trouvé. Si chacun en faisait autant les suspects ne tarderaient pas à être éliminés. De plus, en s'habituant à tenir sa langue les mouchards ne sont pas à craindre.

## Algérie

Dans la petite commune de Thiersville, asrondissment de Mascara, l'adjoint spécial faisant fonction de maire ouvrit la salle de vote le jour du premier mai mais pas un électeur ne se présenta ; si bien qu'à l'heure de la fermeture il n'avait pas été possible de constituer le bureau.

Le lendemain matin démission en bloc de l'ancienne municipalité qui considérait son mandat comme terminé.

La commune étant mixte, c'est à dire section de la commune mixte de Mascara, l'administrateur dut envoyer le dimanche suivant, pour le 2e tour de scrutin, un de ses adjoints de bureau.

Ce deuxième tour donna absolument les mêmes résultats que le premier.

Enfin un troisième tour de scrutin fut fixé par la préfecture pour le 12 juin et cette fois encore la salle de vote resta ouverte toute la journée grace à l'adjoint envoyé de Mascara, mais le bureau ne fut pas constitué faute d'électeurs.

Thiersville possede au minimun une centaine d'électeurs inscrits. On peut donc dire qu'il y a là pareil nombre d'individus qui ont assez du suffrage universel.

Un habitant de cette localité m'a assuré il y a peu de jours que cela s'était fait sans aucune entente préalable mais néanmoins avec un ensemble parfait. Il m'a assuré en outre que pour les élections législatives prochaines ou autres il en serait absolument de même.

## Belgique

*Les suicides dans l'armée.*

Le caporal Fonteyne, du 1er régiment de ligne, âgé de dix-sept ans seulement faisant la ronde de patrouille à la prison cellulaire de Gand, s'est tué jeudi soir, vers 10 heures. Il s'est servi de son fusil pour commettre cet acte de désespoir, dont on ne connaît pas le motif.

— On écrit de Malines. Jeudi matin un jeune caporal du 6e régiment de ligne s'est suicidé en se tirant deux coups de revolver dans la tête, sur la berge du canal de Louvain. Les coups de feu avaient été entendus par des ouvriers occupés aux travaux des champs, non loin de là ; ils trouvèrent le pauvre soldat expirant tenant encore en main l'arme meurtrière, un revolver à six coups. Il fut reconnu pour être le nommé N..., demeurant rue des Nonnes, à Malines. N... s'était engagé il y a un an.

Faut croire qu'en Belgique, comme ailleurs, l'armée est faite pour dégoûter ceux qui en font partie.

## Italie

Livorno (Libourne). — Vient de paraître un nouvel organe communiste-anarchiste : le *Sempre Avanti*. Nous avons vu le premier numéro et nous engageons le camarade à prendre une attitude bien définie. Les demi-mesures ne servent à rien, les sous-entendus créent l'équivoque. Comptons sur le très nombreux et vaillant élément libournais. En avant !

Le dit journal relate que le fisc de Florence lui a saisi une édition de la brochure de E. Reclus : *Evolution et Révolution*.

# BIBLIOGRAPHIE

Après avoir promené son œuvre chez presque tous les éditeurs parisiens qui la repoussaient avec des gestes de peur, M. G. Poulet trouva enfin bon accueil chez A. Lemerre. Cette œuvre est un volume de poésies qui a pour titre : « les Ames Noires.

On comprend que les éditeurs aient eu peur d'être poursuivis, une peur que ne connaît pas M. G. Poulet, mais pourquoi M. Lemerre n'a-t-il pas eu cette peur, c'est ce que je ne comprends pas très bien...

L'auteur aurait-il donc mutilé son œuvre, bâillonné ses Ames Noires ? Non et dans le volume paru elles clament hautement leurs haines et leurs amours.

Ne perdons pas notre temps à savoir pourquoi les fugeurs essuient sans broncher les crachats qui leur tombent sur la figure, ils ont d'autres étoupes à leurs quenouilles.

Faisons comme l'auteur rions de cette justice qui frappent les faibles, épargne les forts et Lemerre.

D'ailleurs nous aurions maintes réserves à faire dans l'œuvre de ce poète bourgeois, mais ces aveux sont précieux à enregistrer, ils viennent d'un honnête homme indigné et dégoûté de ce qu'il voit, qui à la force de le dire mais qui est encore dans le camp de nos adversaires il connaît leurs turpitudes d'autant mieux qu'elles se commettent à ses côtés. Il n'est pas encore leur victime mais il refuse de s'associer à leurs crimes, il le deviendra.

Il peut être sûr d'être poursuivi, quoi qu'il en doute connaissant leur partialité, mais il ne sera pas poursuivi pour avoir dévoilé leur infamie, la férocité vénale des juges, pour avoir démasqué les vrais voleurs et les vrais criminels, insulté les

bourreaux et poussé les victimes à la vengeance, non. Ils prendront un subterfuge pour faire taire sa voix indignée, ils iront fouiller dans son volume quelques vers égrillards et perfidement, en silence autant que possible, comme le coup de surin qui atteint par derrière dans l'obscurité, ils se débarrasseront de lui par une condamnation pour outrage aux mœurs et feront semblant de voir dans ce superbe poète vengeur un pornographe de bas étage.

M. Georges Poulet sait bien que les arrêts de la justice ne déshonorent plus, au contraire, il serait fier de s'asseoir en face de ceux qu'il méprise, mais qu'il prenne garde au coup de Jarnac. Sa bravoure est imprudente nous avons voulu le prévenir.

Son livre nous intéresse à plus d'un titre quoiqu'il soit tout à fait anti-anarchiste la plupart du temps et seulement involontairement anarchiste en quelques endroits. A ce titre il nous intéresse et il est juste que nous lui faisions bon accueil. Mais s'il eût été anarchiste il n'eut pas fait con livre tel que nous le lisons. Ici au milieu de pages que nous réprouvons il nous faut applaudir quand, ironiquement, le poète nous vante les jouissances d'un Fouquier-Tinville attendant :

Correct en habit noir près du couteau fatal
Qu'une goutte de sang saute à sa boutonnière.

plus loin il s'indigne contre les lâches qui meurent de faim.

Et pour le gueux errant que la misère crève
Ce n'est pas un moyen, le vol, c'est un devoir.
Autant que ce boyard que ta misère envie
Ton corps de pauvre diable a des droits à la vie.
Dans les palais de marbre où la richesse abonde
Conduis insolemment ta morgue vagabonde,
Réveille dans leurs lits les satrapes vautrés.
Il est temps qu'à ton tour dans l'or tu te promènes.
Va, goûte un peu, vieux gueux aux voluptés humaines
Et puise à pleines mains aux coffres éventrés.
« C'est le fruit, crieront-ils, des travaux de nos pères. »
Les chats-tigres aussi défendent leurs repaires,
Laisse-les se défendre et sois le léopard.
Leur fortune est à toi; rien ne l'a consacrée
Autant que leur trésor ta misère est sacrée :
Dans le butin commun sache prendre ta part!

Sans faire de commentaires tournons quelques pages encore, nous trouvons, après de magnifiques descriptions de perversités qui poussent sur le fumier social, une invocation à Caïn, père de notre société, Caïn personnification du mal, du crime. C'est lui qui inspire les soldats valeureux.

Car ici-bas c'est lui qui créa la patrie,

La gloire est fille du crime, sans lui point de propriété possible, point de lois, point d'échafaud, point de justice :

Farouche criminelle elle boit sans remord
Le sang de ces vaincus qu'elle condamne à mort!
— Et le juge chargé de ces lugubres tâches,
N'est qu'un simple assassin à la solde des lâches.

Puis, poussant plus loin encore l'identification de Caïn, le poète s'écrie :

Qui le sait? O Caïn! C'est peut-être toi Dieu!

Nous pouvons encore mettre à part une pièce intitulée : *Justice*, et c'est tout.

Le reste n'est plus qu'une glorification du mal et du vice, c'est à dire des tirades opportunistes dépouillées d'hypocrisie; ce sont des satires virulentes et des excitations aux sensations fin de siècle, fin de société. Que tout cela est loin des idées anarchistes!

La nécessité de mettre en page un peu plus tôt cette semaine, nous force à mettre cet article, arrivé au dernier moment, en quatrième page.

## A la justice bourgeoise

Ça y est! La justice et la bourgeoisie sont satisfaite. L'homme qui osa, dans la farouche énergie de sa haine se dresser devant elles et leur prouver par le fait la criminelle abjection de leur tyrannie et les fatales conséquences qu'elle entraîne, a payé de sa vie l'excès de son audace et l'inexcusable crime d'avoir cédé à la trop forte impulsion de l'instinct de la conservation.

Lorsqu'au lendemain de sa condamnation, l'illusion d'une grâce possible hanta quelques esprits naïfs, une lueur d'espoir se fit jour encore dans le cœur de certains anarchistes. Un dernier appel fut fait à celui qui tient encore aujourd'hui en ses mains le droit de vie et de mort sur chaque citoyen. Mais l'homme de bois qui préside aux destinées de la France, en qui s'incarne à juste titre l'esprit étroit et féroce de la bourgeoisie, ne devait, ne pouvait pas soustraire une telle victime au supplice. Qu'eussent pensé de lui les bourgeois qui le stipendient?

Grâcié? Il ne pouvait l'être! Une brute inconsciente qui vilement assassine pour la satisfaction de ses plus basses jouissances, passe encore! Mais lui? le révolté qui tue parce qu'il n'est d'autre moyen, parfois, de vivre dans cet immonde chaos pompeusement décoré du nom de Société? Il n'y fallait pas songer.

Aussi sa tête est-elle tombée! Il le fallait pour la tranquillité et la bonne digestion des vampires de l'humanité. Il fallait un exemple! Il fallait à tout jamais détruire les germes de révolte que féconde la pourriture sociale!

L'autre matin, donc, dans la demi-obscurité du crépuscule, furtivement, ils sont venus en masse. Pâles *et* tremblants de terreur, serrant de près leur victime enchaînée, les assassins légaux protégés par la force et les baïonnettes de l'armée, cette éternelle complice de toutes les ignominies, ils sont venus renifler à pleines narines l'odeur du carnage convoité. Et prestement, à la hâte, comme on égorge un pante, la bourgeoisie s'est vengée!

A son tour maintenant! Au tour de Ravachol! Car il l'a dit! Il sera vengé! Oui vengé! Non sur la personne de tel ou tel de ses bourreaux; non sur celle de ce prud'hommeque président d'assises, dont la léthargique conscience se consolera sans peine « de n'avoir versé du moins que du sang étranger » : non sur celle de ce procureur féroce, hypnotisé par la sanguinolente écarlate de l'hémorroïde de Quesnay. A quoi bon? Qu'est-ce un Darrigant, un Cabannes en face d'un Ravachol? Il faut des victimes d'un autre calibre pour équilibrer la balance, et à défaut de la qualité, la quantité!

Un jour l'horizon qui de plus en plus s'obscurcit des opaques et lourdes nuées de la haine, un jour de tous les points du globe, l'horizon noir s'embrasera de la grande et rouge lueur de l'Insurrection. Et toutes les souffrances endurées, toutes les humiliations et les servitudes subies, toutes les rages contenues, toutes les colères amassées, tout cela crèvrera enfin dans une colossale explosion.

Jour de revanche, juste et noble, celle-là!

La gigantesque clameur de la Révolte, véritable appel de la symbolique du jugement suprême, retentira soudain, d'autant plus puissante que plus longtemps comprimée.

Aux quatre coins de l'univers, les éternels courbés sous le double joug de l'Or et de la Force, las d'implorer la charité, se dresseront enfin, menaçants, conscients de leurs droits! Et gare alors aux Darrigant, aux Cabannes, aux Beaurepaire du moment! Que pèseront-ils, ces fétus, dans l'irrésistible ouragan de la vengeance populaire? Culbutés, enlevés, pulvérisés, eux, leur code et leur armée, qu'en subsistera-t-il, de ces ridicules marionnettes, soutiens de l'exécrable autorité? Rien que le souvenir de l'atroce esclavage que, durant de longs siècles l'humanité aura souffert et le plus suprême dégoût pour cette abominable époque de noire et ignominieuse barbarie.

Et ce jour-là verra votre vengeance, ô Ravachol et vous, innombrables victimes, nommées ou inconnues de la bourgeoisie.

Revanche complète et sublime où, sur les ruines du passé, enfin resplendira, majestueux et clair, l'astre radieux de la Liberté.

## SOUSCRIPTION
### Pour les Détenus

Listes précédentes : 1,059,35.
Un groupe de mégissiers, 7 fr.
Total : 10,66,25.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédedentes : 5,934,90.

S. à Argenteuil, 0,65. — R. à Alger, par le P. Peinard: 3 fr. — Ovide L. à Abbeville, 2 fr.; d'Auguste L. id. 2 fr. — Auguste et Marianne, 0,50 pour la femme et les enfants de Decamps : d'Auguste et Marianne en faveur des meurtris, des torturés, 0,50 — X. 2 fr. — E. B. 1 fr.

Total : 5,946 55.

## PETITE CORRESPONDANCE

S. P. à Bordeaux. — da C. à New-Bedford. — D. à Londres. — G. à Domarain. — N. à Tournus. — H. à Roubaix. — P. à St-Etienne. — P. à Denain. — M. V. à Lodèves. — S. à Tarare. — G. à Marseille. — M. à Angers. — M. à Montpellier. W. à Calais. — T. à Roanocke. — C. à Houdan. — C. à Bagnes. — L. T. à St-Etienne. — V. à Maëstricht.

L. à Bordeaux. — Votre adresse à M. Labouchère ne paraît pas avoir assez d'importance pour être insérée. Cela prendrait trop de place au détriment de choses plus utiles et moins déclamatoires.

L'Homme Libre. — L'adresse de Sh. est 4, rue Minervei.

D. M. à Gallerate. — Recevrez les autres brochures au fur et à mesure qu'elles seront tirées.

R. à Alger. — N'avons pas l'adresse de X. de Thuir.

Warimont à Verviers. — La rectification sera faite.

Longuefosse, Montauban. — La commission a été faite à l'*Endehors*.

Etienne B. — Reçu lettre à Drumont mais le bonhomme commence à nous raser avec son antisémitisme. — La plaisanterie se prolonge trop pour garder de son sel.

A un ami inconnu. — Quelqu'un sans doute qui avait envie de tirer une carotte et quelques sous à la police.

R. H. — Idée de *Poésies militaires* très bonne, mais la forme n'est pas à la hauteur de la pensée.

Les vers à *Ravachol*. — Partent d'un très bon cœur, mais n'ont pas le souffle nécessaire.

## CONVOCATIONS

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste-révolutionnaire se réunit tous les mardis soir à 8 h. 1/2, salle Brou, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.


## En vente à la « Révolte » :

| | |
|---|---|
| **Le Révolté**, *septième, huitième et neuvième année cartonné*, chaque | 5 » |
| **La Révolte**, *première, deuxième et quatrième année* chaque | 6 » |
| **Terre et Liberté, l'Audace**, *ensemble* | 2 50 |
| **Internationale**, *par Malon* | 0 25 |
| **Mémoire de la Fédération jurasienne** | 2 » |
| **La société au lendemain de la Révolution** | » 75 |
| **Supplément Littéraire de la « Révolte »** *première année* | 6 » |


*L'Imprimeur-Gérant :* Léon Arsius.

Paris. — Impr. L. ARSIUS, 140, rue Mouffetard.

CINQUIÈME ANNÉE N° 43 — DIX CENTIMES — DU 23 AU 29 JUILLET 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois. . . . . — 4 »
Trois Mois. . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA MORT DE RAVACHOL

Poibler et ses aides, payés tant par jour, ou tant la pièce, par des juges qui n'osent pas exécuter les sentences qu'ils prononcent — tellement ils les trouvent répugnantes — ont tranché le cou de Ravachol.

L'art et la science, la misère et l'argent, sont appelés, en aide pour remplir cette besogne qui répugne à chaque homme et qui néanmoins est traitée, par ces mêmes hommes, comme un acte suprême de justice. On met à l'homme la camisole de force ; on le ligote comme un paquet ; on le hisse dans une voiture et on le traîne au lieu de supplice qu'on entoure de soldats. Puis, s'il résiste, et ne met pas lui-même sa tête sous le couperet, le bourreau et ses aides le saisissent par les oreilles, le jettent sur un banc ; — on l'a fait pour Ravachol. Après la brute vient la science, la machine. On presse un bouton, et le cou est tranché.

Le bourreau, les soldats, les geôliers trouvent tout cela si dégoûtant, si révoltant, que personne ne se sent à son aise ; leurs mains tremblent, leurs lèvres livides sont secouées fiévreusement, et il faut simplifier la besogne jusqu'à ne laisser au bourreau qu'à presser un bouton pour qu'il réussisse dans sa besogne. L'avocat pleure à chaudes larmes à côté du supplicié et attend son tour de devenir juge pour donner l'ordre de trancher des têtes. Et le prêtre pleurnichant recite des prières avec son masque d'hypocrisie habituelle !

— C'est cela que vous appelez la « civilisation » — leur disait Ravachol. — « Est-ce stupide, l'humanité. »

Mais de peur qu'il ne le dise aux quelques journalistes et soldats admis à la scène cannibale, on fait encore rouler les tambours, on lui tire les oreilles pour qu'aucun mot ne s'échappe de sa bouche... C'est lui que l'on craint, c'est sa parole, son regard qui les font trembler...

C'est cela la civilisation bourgeoise : c'est cela, que les révolutionnaires autoritaires — les chéfrés de la révolution — rêvent reprendre pour leur propre compte !

***

Ravachol a résumé en soi le réveil de toute une classe. — « Je trouvais humiliant le travail dans les conditions actuelles ; je me suis révolté. » Brutalement sans doute, toute guerre, toute révolte est brutale et celle du paria l'est d'autant plus ; sans pitié aucune pour la vie humaine. — d'où pouvait il apprendre cette pitié ? individuellement — car toute révolte commence par être individuelle.

Il a résumé en soi la révolte de l'*individu*, du paria de la société, plutôt que du travailleur courbé sur son métier qui ne fait la guerre qu'à celui qui l'exploite directement. Il s'est mis en guerre contre la société entière, et il a prouvé, par tout l'ensemble de son caractère, qu'il était à la hauteur de la révolte qu'il avait inaugurée. S'il avait manqué un seul moment à ce caractère, s'il s'était trahi pendant ces deux mois par une seule parole — tout eût tourné contre lui : il n'en serait resté que l'horreur d'un homme de quatre-vingt dix ans étranglé pour de l'argent. Tel, quel, Ravachol est resté le paria révolté ; il a résumé les vagues colères des exploités ; et, comme tel, il passera à la postérité : le meurtrier, le dynamiteur, faisant pleurer à chaudes larmes son avocat, et forçant les sympathies des ennemis qui l'approchaient.

Il a si bien résumé le type de paria révolté que désormais toute caricature de ce type risquerait de se rendre odieuse, tout ravilissement du type serait désapprouvé par les révoltés mêmes.

Et par cela même il a préparé la voie pour le type supérieur de révolté : celui qui transmettra son esprit de révolte à ceux qui l'entourent et, de ce qui est aujourd'hui une simple guerre de classe, fera une révolte collective des hommes, non pas seulement comme travailleurs exploités, mais comme individus humains réclamant d'un commun effort le plein exercice de leurs facultés humaines.

Ce sera sans doute le type d'un avenir très prochain.

## Lâcheté Bourgeoise

Ravachol a été exécuté. Pour lui faire grâce, il aurait fallu à la bourgeoisie une grandeur d'âme qu'elle ne possède pas, qu'elle n'a jamais possédée. Pour faire croire qu'elle n'avait pas peur elle a exécuté Ravachol, et sa peur se montrait dans tous ses actes. Déploiement de forces, comme si elle eût dut résister à une révolution, fausse direction donnée sciemment, au départ, aux bois de l'échafaud, comme s'il y avait eu à tromper une organisation formidable ; la foule écartée de l'acte que l'on nous dit accomplir en vue d'un exemple ; dans tous ces préparatifs, enfin, la bourgeoisie s'est montrée petite, basse et couarde.

C'est comme dans les petits papiers distribués après l'exécution aux journalistes policiers, et qui, soi-disant, auraient été laissés par Ravachol, croit-elle, sérieusement nous les faire prendre en sérieux.

Tous ceux qui ont pris part à cet assassinat ont tellement le trac qu'ils se sont dit, « faisons-nous protéger par notre victime, supposons une lettre par laquelle il recommande à ses amis de ne pas le venger, peut-être échapperons-nous aux responsabilités du meurtre dont notre situation nous force à prendre la responsabilité ? » et alors M. le procureur, sitôt l'exécution, a sorti les petits papiers de sa poche pour que la presse bourgeoise les publiât, et qu'en même temps qu'elle donnait le récit de l'assassinat, elle contînt l'amnistie dont voulaient se couvrir les auteurs.

C'est comme le cri de : Vive la Ré... tranché avec le cou de la victime que, par ordre, presque tous les journaux bourgeois ont essayé de transformer en cri de vive la République, cela nous donne bien la mesure de la petitesse de ces gens. Tristes sires qui n'ont même pas le courage de leur canaillerie ; prétendent agir au nom d'une raison sociale, et essaient de se dérober par des alibis de vulgaires suiveurs.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Le conseil de guerre de Bordeaux, au moment où les membres du tribunal venaient de se retirer pour délibérer sur son cas, le nommé Gustave Cazenave, clairon au 53e, en garnison à Tarbes, poursuivi sous la prévention d'outrages envers un supérieur dans le service et de refus d'obéissance, a lancé violemment son képi à la figure d'un caporal qui venait de déposer contre lui. Cazenave a été condamné à cinq ans de travaux publics pour les faits qui l'avaient amené devant le conseil. Il sera poursuivi ultérieurement pour voie de fait envers un supérieur.

***

Sedan. — Le compagnon Baicry dont nous avons déjà parlé, sort de faire 33 jours de prison pour avoir placardé son *Révolté Sédanais* sur les murs de la ville, le 27 avril.

Dans une perquisition faite, chez lui, la police lui a volé journaux, brochures, manuscrits et correspondances. Il ne faut pas s'étonner ce sont des défenseurs de la propriété.

Le camarade ne se laisse pas intimider pour cela. Il va faire paraître le *Pilori*.

***

Pamiers (Ariège). — Nous trouvons dans un journal local :

*Placards anarchistes*. — Pendant la nuit, des placards anarchistes ont été apposés sur les murs des maisons et sur les arbres des promenades.

Il y en avait surtout en plus grand nombre aux abords de l'usine métallurgique et sur les arbres de l'esplanade de Mitiane.

Ces placards étaient ainsi conçus :

Camarades,

La prise de la Bastille fut une victoire populaire : la plèbe courbée releva la tête et l'on put croire à

l'avènement d'une société toute de liberté et de justice.

Quelle désillusion!

Un siècle d'oppression hypocrite, d'industrialisme assassin et d'agiotage effréné a succédé aux longs siècles de tyrannie monarchique et religieuse.

Le château, le couvent ne prélèvent plus la dîme sur la récolte du paysan, mais l'état monstre aux mille tentacules nous écrase de ses impôts.

Le seigneur ne réclame plus la femme de son vassal au nom du droit de jambage; mais, dans le bagne industriel, où l'on exploite les pères, les filles sont forcées de subir le viol du patron ou du contre-maître sous peine de mourir de faim.

Il n'y a plus de roi absolu faisant massacrer ses sujets de par son bon plaisir; mais vous vous donnez vous-mêmes cinq cents monarques qui, talonnés par une aristocratie d'argent pire que l'aristocratie d'épée, vous volent et envoient vos fils mourir au Tonkin ou au Dahomey.

Et aujourd'hui, 14 juillet, alors que les drapeaux claquent au vent, que les feux d'artifices s'épanouissent en gerbes multicolores, mêlant leurs détonations aux musiques des bals populaires, vos prisons, nouvelles Bastilles, sont remplies d'hommes de cœur qui ont élevé la voix contre les iniquités sociales, ou de malheureux qui ont cherché comme ils ont pu à ne pas mourir de faim.

Camarades, dût notre voix être trouvée par vous importune en ce jour de fête, nous venons une fois de plus, vous crier: non! depuis 1789, la tyrannie n'est pas abattue: elle n'a que changé de forme. Et de même que vos pères, dont vous êtes conviés célébrer l'héroïsme, luttaient contre le roi et le seigneur, nous devons lutter contre le double joug du pouvoir et du capital.

Nous ne voulons plus nous amuser aux révolutions politiques, qui ne sont qu'un changement de maîtres: d'Orléans ou Bonaparte, Boulanger et Carnot, que nous importe! notre idéal, c'est de n'avoir plus de maîtres du tout.

Nous ne voulons point d'un Quatrième-Etat, aussi mauvais que le troisième, car qui dit Etat, dit hiérarchie, division de la société en classes ennemies, en caste gouvernante et en caste gouvernée. Or, si nous sommes las des repus de l'opportunisme, ce n'est pas pour les remplacer par les ambitieux, socialistes à faux nez qui attendent leur tour avec impatience.

Ce que nous voulons au contraire, nous anarchistes, négateurs de toute autorité, c'est le triomphe du travail libre, suppression de tout privilège, du privilège gouvernemental comme du privilège propriétaire: reprise directe par la masse, jusqu'à ce jour déshéritée de tout ce qui sert à produire: terre, mines, outillage industriel, et libre groupement des travailleurs ainsi entrés en possession d'un capital *commun*. Plus de Codes, d'enjuponnés, d'argousins, de fusilleurs, de députés, de ministres, plus de gouvernement: la liberté toute entière! Plus de capitalistes, de patrons, de rentiers oisifs, d'accaparement: le bien-être pour tous!

Et qu'on ne nous traite pas d'utopistes: le mouvement des idées, le développement du machinisme et de l'industrie, les progrès de la science, feraient le chemin à une révolution économique autrement profonde, autrement fertile en résultats matériels et moraux que les changements. Ne voyez-vous pas, camarades, qui riez parfois lorsqu'on vous dit qu'on peut se passer de gouvernement, que, depuis un siècle, tous les gouvernements: monarchie absolue ou constitutionnelle, consulat, empire, république bourgeoise se disloquent! Pourquoi? C'est parce que plus la conscience populaire grandit, plus on dénie à des hommes le droit d'en gouverner d'autres. Et la conclusion logique n'est-elle pas l'*An-archie*, état non de désordre mais d'harmonie, où nos hiérarchies actuelles seront remplacées par les libres groupements et associations?

D'autre part, vous-êtes vous jamais demandé pourquoi des hommes naissaient déshérités, pourquoi des légions de travailleurs consumaient leurs forces physiques et intellectuelles pour enrichir des parasites? Si oui, vous vous serez dit sûrement que l'accaparement par quelques-uns de la richesse, fruit du travail collectif, était une monstruosité et que le bien-être volé à vous et aux vôtres, vous aviez droit de le reprendre.

Vous en avez aussi les moyens, car vous êtes le nombre, et jusqu'à ce jour, vous avez été domptés moins encore par la force que par les préjugés et l'ignorance. Les mêmes charlatans qui vous convient à allumer des lampions et à danser ont su endormir vos colères et vos révoltes.

Pour secouer le joug, travailleurs, beaucoup ont déjà donné leur vie ou leur liberté. Alors que la bourgeoisie passe en revue ses traînes-sabres et ses porte-fusils, enfants du peuple qui seront peut-être appelés, comme à Fourmies à tirer sur leurs frères, nous nous rappelons ceux tombés héroïquement pour la cause sociale, pendus à Chicago, garrottés en Espagne, emprisonnés ou mitraillés partout. Leur sang a été une semence de révoltes, et ces révoltés, de plus en plus nombreux, finiront par avoir raison de la vieille société, malgré ses canons et ses fusils.

Que d'autres pavoisent et illuminent leurs fenêtres, nous évoquons, nous, la, la guerre sociale, la seule juste, la seule logique. Si vous êtes avec les maîtres contre les esclaves, avec les repus contre les affamés, avec les parasites contre les travailleurs, si vous fermez l'oreille aux plaintes des pauvres, sans asile, sans pain, aux sanglots des mères, applaudissez aux harangues officielles, et fêtez la prise de la Bastille! Pour nous, nous ne la fêtons point parce que nous ne sommes pas délivrés!!

*Groupe l'Avant-Garde de Londres.*

***

Brest. — Le compagnon Sevré a été condamné à 1 mois de prison avec application de la loi Bérenger, pour avoir écrit au procureur de R. F. une lettre dont voici la teneur:

« Le 4 juin 1892.

« Monsieur le procureur,

» Voudriez-vous avoir l'obligeance de me faire retourner les quelques objets que M. Martin, sur votre ordre, est venu enlever de chez moi le 9 mai 1892 ainsi que les fiols enlevées également le lendemain par le chimiste du laboratoire municipal de Brest, accompagné du sieur Martin — ci-devant commissaire de Lambezellec — déjà nommé.

« Tout le monde sait que faisant partie d'une association d'honnêtes gens, ayant une hiérarchie, des chefs reconnus, des inférieurs nombreux, le tout agissant dans le but avouable, de sauvegarder les intérêts de l'association, il était logique et surtout honnête de faire opérer les différentes bandes à la fois et d'envoyer, chacune d'elle, avec menace d'effraction, chez des gens qui, malhonnêtement dormaient encore, sabre au côté, revolvers chargés, chaînes toutes prêtes, puis le sourire aux lèvres, honnêtement leur demander s'ils veulent bien permettre qu'on enlève ce qu'on jugera bon d'enlever.

« Procédé honnête de votre honnête association.

« Cependant, les objets enlevés on devait les rendre,... c'était pour voir. Alors est-ce fini? Avez-vous vu?.. Si oui... Veuillez donc retourner honnêtement.

« Recevez, Monsieur, la haute considération qu'on doit toujours aux honnêtes gens.

« Ad Sevré. »

Le procureur ne jugeant pas son *honneur* et sa *délicatesse* suffisamment satisfait, fit appeler le compagnon à Rennes, pour le 26 de ce mois. Le camarade s'est défendu lui-même à Brest, sans faire de déclamations comme sans faiblesse. Chose étrange, on a bien voulu le laisser causer. Et malgré un réquisoire plein de haine et de fiel contre l'anarchie, il a eu un quasi-acquittement, à moins que l'application de la loi Bérenger ne lui ait été accordé que pour le tenir sous la menace de lui faire faire son temps au cas où il ne serait pas sage. Seulement en ce cas, les juges se sont trompés, car le camarade Sevré, est et reste anarchiste et continuera d'agir en anarchiste.

## Brésil

San-Paulo. — Les camarades italiens de cette ville ont commencé à publier à la date du 15 juin un journal anarchiste intitulé: *Gli Schiavi Bianchi*, « les Esclaves Blancs. »

Nos bons souhaits à notre confrère!

## Italie

Rome. — La cour d'appel a rendu son arrêt dans les poursuites intentées aux anarchistes arrêtés à la suite des incidents tumultueux que le meeting du 1er mai 1891 avait occasionnés.

Cipriani a été condamné à vingt mois de réclusion.

Trente-huit autres accusés ont été condamnés à des peines variant entre huit et vingt-cinq mois de réclusion.

On sait que les condamnés sont détenus préventivement en prison depuis *quatorze mois*.

Des protestations violentes se sont produites au moment de la lecture de la sentence.

Le président a fait quitter la salle aux condamnés. Ceux-ci ont cherché à résister.

Le tumulte s'est prolongé aux abords de la cour. Quatorze arrestations ont été opérées.

***

Milan. — Depuis quelques jours on a arrêté et une dizaine d'anarchistes, considérés comme étant en rapport avec les anarchistes français et suisses.

***

Florence. — Le procureur général de Florence vient d'ordonner la confiscation de la traduction italienne de la brochure de notre camarade Elisée Reclus, *Evolution et Révolution*.

(*Siempre Avanti*).

## Espagne

Quel grand exemple nous ont donné les revendeuses de Madrid. Elles n'ont pas eu à s'organiser, à se mettre en grève, à nommer des commissions et des contre-commissions, à écrire des suppliques pour obtenir le rappel de la loi inique volée contre elles. Elles se sont crânement soulevées; elles ont cogné sur les cognes, le sang même a coulé et plusieurs d'entre elles sont restées sur le pavé des rues! Mais le lendemain l'alcade en chef révoquait la loi en protestant bêtement qu'il avait été mal compris. Si les revendeuses avaient respecté les lois celles qu'elles avaient « mal comprises » subsisteraient encore.

Extrait de *La Anarquia*.

***

Révolte un peu partout à propos des octrois et des impôts. Révolte à Calabarra. Révolte à Pinos-Puente. Révolte à Fontanar. Révolte à Villaluenga. Révolte à Caravaca. Révolte à Cehegin. Révolte à Almeria. Révolte à Tabernas.

Le monde marche!

(*La Anarquia*).

## Russie

Le choléra est entré en Russie par la route transcaspienne. La ligne stratégique, faite pour menacer l'Angleterre dans les Indes, a servi à importer le choléra à Bakou d'abord, puis à Astrakhan et à lui permettre de se propager avec une vitesse foudroyante. Il y a des dizaines de morts par jour jusqu'à Moscou; à Bakou les morts se chiffrent par 300 et 500 par jour; le choléra sévit en plein à Astrakhan et dans toutes les villes sur le Volga. A Tsaritsin, ville située dans la région fort éprouvée par la famine, et où des milliers de paysans accourent en été en quête de travail, il paraît que la mortalité est immense.

Les scènes habituelles se sont répétées partout. A la nouvelle de l'apparition du choléra (comme toujours foudroyant les premiers jours), les médecins, les municipaux et toute la gent aisée ont fui avec précipitation.

Même chose à Astrakhan, les hôpitaux restant entre les mains d'aide-médecins — soldats qui perdent la tête au milieu de tant de malades, tournent un cholérique dans un bain chaud, le retirent mourant, et immédiatement après plongent dans cette même eau infecte le malade suivant qu'on vient de leur apporter — cholérique ou non.

« La mort sûre — laissez toute espérance si vous entrez ici » — telle devrait être la devise des hôpitaux lors d'une pareille épidémie; et c'est dans les hôpitaux que l'on entasse les malades — n'importe la maladie — des classes pauvres. Un vrai massacre, avec enterrements précipités, sans avoir même le temps de constater le décès.

Aussi le peuple d'Astrakhan s'est-il révolté. Il s'est emparé de l'hôpital, évacué les malades et mis le feu à la baraque, pendant que d'autres canailles pillaient les riches et assommaient un docteur ou deux.

La même chose vient de se répéter à Saratoff ; elle se répétera encore ailleurs ; et quand le choléra aura atteint les pays où il y a beaucoup de juifs, on pillera les juifs (les pauvres bien entendu, les riches étant protégés par la troupe), à la grande joie des anti-sémites.

En même temps les nouvelles qui arrivent sur la récolte sont mauvaises. Dans certaines provinces les semis d'automne n'ont rien produit ; dans d'autres provinces ce sont ceux du printemps qui ne donneront aucune récolte. Et quand le choléra arrive dans les provinces dont la population vient de survivre à peine à la famine, ses ravages sont terribles.

## Etats-Unis

La guerre soulevée par la grève de l'usine Carnegie continue. Le gouvernement s'est certainement empressé d'envoyer des troupes, six mille soldats, pour rétablir l'ordre bourgeois. Et, avec une canaillerie sans égale, il a choisi les régiments nègres, alors même qu'il sait que la guerre à coups de fusil entre blancs et noirs est sur le point d'éclater aux Etats-Unis.

Et cependant l'ordre bourgeois ne règne pas encore à Homestead.

Les grévistes restent encore maîtres de la région. Les bourgeois Carnegie ayant cherché à remplacer les grévistes par des hommes n'appartenant pas aux unions ouvrières, les unionistes en grève ont arrêté tous les non-unionistes et les ont reconduits sous convoi à la frontière du district (comté). On ne sait pas ce qui s'est passé durant cette marche, mais douze non-unionistes ont été noyés massacrés dans un ravin.

Les grévistes ont fait sauter une grande partie de la voie ferrée pour empêcher les renforts de troupe et les non-unionistes d'arriver. On a essayé en outre de faire sauter la banque. Le pays est en pleine révolte.

Là-dessus le gouvernement des Etats-Unis a envoyé huit compagnies en plus sur les lieux ; l'état de siège est proclamé, et le dernier ordre du ministère est : Fusillez sur place quiconque sera pris en train d'endommager le chemin de fer ou le télégraphe.

C'est comme en Russie, comme à Paris durant la semaine sanglante.

# BIBLIOGRAPHIE

*Anarchistes*, par John Henry Mackay, traduit de l'Anglais par Louis de Bessim. 1 vol. 3,50, chez Tresse, galerie du Théâtre Français, 8, 9.

L'anarchie de M. Mackay est une angrchie, commode à suivre, même en voyage. Il n'y a qu'à se débarrasser des préjugés d'autorité, se croire bien au-dessus de la masse, tâcher de trouver un emploi qui vous mette à même de vous créer une situation indépendante ; et alors vous pourrez faire des spéculations à perte de vue sur l'abus de l'autorité, cultiver votre « Moi ». Et quand vous en serez arrivés à une conscience nette de votre individualité, vous serez affranchis vous-mêmes ; il suffira que tous les individus arrivent à avoir cette conscience nette de leur « Moi » pour que l'autorité et son cortège de maux et de nuisances s'effondrent d'eux-mêmes sans qu'il y ait besoin d'y toucher.

Certes, nous aussi, nous croyons que les individus doivent apprendre à se connaître, développer leur individualité, mais nous sommes convaincus que cette conscience d'eux-mêmes doit les mener simplement à la révolte. A quoi servirait de constater que les institutions qui vous régissent sont fausses et arbitraires, à quoi bon nier la légitimité des lois et de la hiérarchie si vous devez soumettre à les subir.

L'homme ne vit pas pour contempler son nombril. Si je m'aperçois qu'une chose me gêne j'y pourvois. Si, après examen, je m'aperçois que la résistance m'occasionnerait des dommages plus grands que de me plier à l'obéissance, je pourrais subir la chose, mais ce ne sera qu'avec la volonté d'y résister quand je le pourrais sans dommage.

Mais attendre que la chose tombe d'elle-même, cela est absurde, ce ne peut être que le raisonnement d'un timide ou d'un impuissant. Toute chose se tombe — même celles qui tombent par pourriture — qu'à condition qu'un choc vienne les ébranler et accélérer le moment de la chute : coups de vent ou poussée, orage ou ébranlement du sol.

***

Il n'y a que les illuminés et les sensitifs, dit M. Mackay, pour sacrifier leur repos, leur liberté et leur existence, à propager l'idéal qu'ils conçoivent. C'est perdre son temps et même donner des armes à l'autorité, en lui donnant l'occasion d'exercer sa répression, que de se révolter contre elle : Il est bien plus logique et bien plus efficace que les individus organisent leur existence en dehors d'elle et de son action. »

Si on pense fortement une chose, malgré soi, on est entraîné à travailler à sa réalisation. Il n'y a que ceux qui ne pensent pas ou ne professent des idées que par dilettantisme qui peuvent rester froids aux incitations de colère et de révolte qui se dégagent de l'odieuse société où nous vivons. L'anarchie de M. Mackay ressemble beaucoup à celle de M. Barrès qui nous dépeint comment, dans la société actuelle, un homme peut arriver à se rendre libre en « cultivant son Moi. » Mais comme cet homme libre, à douze mille francs de rente, ce moyen n'est pas à la portée de tout le monde, il arrive que le plus gros de la masse est forcé d'employer des moyens un peu plus violents.

Pour arranger son existence en dehors de l'autorité, il faut être riche, et pour devenir riche, dans la société actuelle, il faut exploiter les autres : c'est un peu ce que fait le prototype de l'œuvre de M. Mackay : Garrard Auban qui fait « chanter » un peu ses patrons pour se créer une situation dans l'entreprise où ils l'emploient.

On a soin de nous dire, il est vrai, que cet Auban est le principal ouvrier de cette entreprise ; étant donné ce qui passe tous les jours cela n'a rien d'invraisemblable ; que ses patrons l'exploitaient avant qu'il les forçât à cracher, cela est encore des plus probable vu que le rôle du patron est d'exploiter ceux qu'il occupe.

Mais, ce que l'on ne nous dit pas, c'est que cette entreprise devait occuper d'autres ouvriers qui, n'ayant pas la chance d'être indispensable, individuellement, à l'œuvre, n'ont pas la ressource de faire chanter les patrons et continuent d'être exploités ; de sorte qu'Auban n'a pu s'affranchir, lui, qu'en se faisant l'associé des exploiteurs, en devenant exploiteur lui-même.

Que m'importe, à moi travailleur, d'être exploité par une brute qui m'exploitera purement et simplement en vertu de son capital, ou bien par un philosophe qui s'imagine m'être supérieur et pense que son travail — en vertu de l'intelligence qu'il s'accorde — doit lui être payé plus largement que le mien qu'il suppose inférieur à lui. Est-ce que le résultat ne serait pas le même ? N'est-ce pas là, au fond, l'anarchisme que M. Mackay nous préconise sous la fiction Auban.

***

Nous devons reconnaître une très grande sincérité et une bonne foi évidente à M. Mackay ; car il n'a pas cherché à charger le type des communistes qu'il a dépeints ; ni à les rendre ridicules ou ignobles ; seulement la critique qu'il fait des idées communistes-anarchistes, telles que nous les comprenons, nous démontre qu'il ne les connaît pas ou qu'il ne les a pas comprises.

Il prétend que les idées communistes-anarchistes ne reposent que sur le sentiment et n'ont pour elles aucune argumentation sérieuse. M. Mackay n'a étudié que, superficiellement — très superficiellement — la littérature communiste, sans cela il saurait qu'elle possède déjà un faisceau d'arguments auxquels il est impossible de répondre.

Ce qui prouve bien l'ignorance de M. Mackay en ce qui concerne les théories anarchistes, c'est la critique qu'il fait de la société qu'ils veulent. Il suppose la Société communiste-anarchiste basée sur l'abnégation des individus, sacrifiant leurs intérêts au bonheur commun. Selon lui, pour qu'elle fut possible, la société communiste-anarchiste devrait être basée sur l'autorité la plus dure, et le renoncement le plus complet de la part des individus.

Or, les anarchistes-communistes repoussent l'autorité, sous toutes ses formes et proclament l'autonomie la plus complète de l'individu. Loin de prêcher le sacrifice et l'abnégation à l'individu, ils disent que la Société n'est possible et durable, que si les individus y trouvent la satisfaction de *tous* leurs besoins, que, loin d'amoindrir leur autonomie et leur individualité ; la société — si elle est vraiment basée sur la justice — doit contribuer à fournir aux individus, en vertu même de leur association, une plus grande somme de jouissances, les moyens de développer encore leur individualité.

Les anarchistes-communistes démontrent qu'une société qui exige le sacrifice et l'abnégation de ses membres, n'est pas une société libre et égalitaire. C'est que cette société aurait conservé, dans son sein, une classe de privilégiés, au profit de laquelle serait exigée ce sacrifice et cette abnégation.

En s'associant, les individus augmentent leurs forces, l'association n'a que cette seule raison de se faire, par conséquent, il doit revenir, à chaque individu, une plus grande somme de jouissances. Si au lieu de cet accroissement de jouissances la société nous demande de les restreindre, il est évident qu'il y a vice et que cette société est fausse. Ce n'est pas ce que nous voulons et M. Mackay a grandement tort de prêter aux communistes-anarchistes des idées que personne, parmi eux, n'a seulement songé à défendre.

L'anarchie de M. Mackay n'est qu'une conception rétrograde, et très bourgeoise, au fond, d'individus qui ne veulent plus de l'autorité, trouvent la répartition actuelle des richesses injuste, mais ont une peur mal définie de cette masse qui grouille, qu'ils ne connaissent pas et à laquelle ils se croient très supérieurs. Il leur faut une répartition des produits du travail, parce qu'ils sont intimement convaincus qu'ils seraient spoliés si leur travail à eux n'était pas davantage rétribué que celui du terrassier. Ils croient à l'aristocratie de l'intelligence et ne peuvent se persuader que, dans l'association, les fonctions sont équivalentes. Aristocrates de la pensée ils sont réactionnaires comme toute aristocratie, le prolétariat n'a rien à voir dans leur anarchisme ; nous comprenons fort bien qu'ils trouvent ridicules les dévouements de ceux qui se sacrifient à leur idée : Infatués de leur « Moi » habitués à tout y faire converger, ils trouvent préférable de profiter des occasions que leur fournit la société bourgeoise d'acquérir les moyens de cultiver ce « Moi » sans voir ou sans s'apercevoir qu'une foule d'autres « Moi » peuvent être sacrifiés à ce qu'ils se figurent être leur supériorité, quand ce n'est que l'égoïsme le plus bête et le plus mal compris : celui qui ne sait pas faire la part des autres égoïsmes qui veulent, eux aussi, être satisfaits.

---

Nous avons reçu, et rendrons compte prochainement :

*Au Palais*, lieutenant-colonel Floridor Dumas, 1 vol. chez Savine.

L'*Evolution mentale chez l'Homme* de G.-J. Romanes, 1 vol. chez F. Alcan.

*Nouvelle organisation de la République* de Leverdays, 1 vol. chez Carré.

La *Foule criminelle* de S. Sighelle, 1 vol. chez F. Alcan.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Bordeaux. — Les compagnons qui désireraient les portraits de Proudhon et de Bakounine ainsi que les brochures nouvellement parues peuvent se les procurer chez le compagnon Pallange, 4, rue du Gasc.

Le compagnon crie tous les journaux anarchistes dans la rue.

***

**Colonie Anarchiste Cecilia**

Ne pouvant répondre directement, à tous les copains qui se sont adressés à moi pour faire partie de la colonie Cecilia dans la province du Parana (Brésil), je les avertis, qu'actuellement, vu le peu de produits qu'elle possède, elle ne peut pas fournir le travail et la nourriture à beaucoup de monde, et pour cela, je suis obligé de limiter le nombre des compagnons qui partiront à la prochaine expédition du 25 courant.

En me réservant de donner dans le prochain numéro un détail général de la colonie, j'avertis ceux qui désirent en faire partie qu'ils doivent être convaincus que là-bas, il n'y a pas encore l'abondance ; ceux qui s'y rendent doivent se résoudre à de grands sacrifices en attendant les récoltes, et surtout avoir un caractère pas trop chicanier afin de pouvoir vivre en bonne famille et savoir supporter les petits défauts que chacun peut avoir.

Pour le moment il ne serait nécessaire que d'ouvriers cordonniers, de cultivateurs ou d'hommes capables de faire des travaux de fatigue ; mais pour cette expédition le nombre des partants est déjà au complet, et je ne pourrais en accepter d'autres, me réservant de prendre bonne note, de ceux qui se sont offerts, pour la prochain expédition, qui aura lieu dans 2 ou 3 mois.

Plusieurs chicanes étant arrivées à la colonie parce que le nombre des hommes était trop supérieur aux femmes chacun de ceux qui veulent en faire partie devra avoir sa compagne et même on recommande de faire partir plus de femme que d'hommes.

A ceux qui me demandent s'il faut savoir la langue italienne je leur dirais que, là-bas, il y a déjà des français, contents d'y être ; ce qu'on ne sait pas on l'apprend, voilà tout.

Les deux français en question sont Jean Géleoc qui a jeté aux orties la défroque de soldat de marine pour vivre libre et St-Pierre Jean de Tarbes.

* * *

Nous recevons du groupe l'*Alliance anarchiste* de St-Etienne, la communication suivante que nous croyons de notre devoir d'insérer. Notre opinion sur ce sujet est exprimée dans notre premier article. Le travail dans les syndicats portera d'autant plus de fruit, qu'il réussira à briser les idées étroites des corps de métier et à y infuser les idées larges et humanitaires de l'Anarchie. Mais la vie et la mort de Ravachol, après avoir jeté une certaine confusion dans les idées contribuent certainement à briser les moules étroits du passé des unions ouvrières.

St-Etienne. — A l'heure où vous recevrez cette lettre la tête de Ravachol aura tombé. Le bourreau est à Montbrison, l'exécution est pour cette nuit. La bourgeoisie se venge.

Elle n'a pu fabriquer le complot et l'association de malfaiteurs ; elle a à peine pu condamner Béala à un an et Mariette Soubère à 7 mois de prison, au milieu d'incidents révoltant les personnes les moins suspectes d'attaches anarchistes.

A nous, à cette heure en envoyant un souvenir suprême d'adieu à Ravachol, d'exprimer une fois pour toute et entièrement notre pensée à son égard et surtout relativement à l'influence de ses actes.

Tout d'abord, constatons que nous regrettons toujours qu'à travers l'œuvre de critique et de censure que les anarchistes ont dû faire de toutes les institutions existantes, ils se soient trop détachés, surtout sous l'influence de prédications des agents provocateurs poussant aux aventures ridicules et cherchant à nous brouiller avec tous les travailleurs non ralliés à nos idées, de la vie ouvrière proprement dite : celle qui ne discute pas des candidats et des programmes, mais veut du travail et du pain quotidien. Et nous avons vu notre faute se retourner contre nous : l'anarchie, née jadis des travailleurs, sortie des corporations, n'a plus été reconnue par la grande foule anonyme — qui forme les gros bataillons et gagne les batailles — lorsque les anarchistes ont marché seuls.

C'est nous qui avons préparé le terrain à la presse bourgeoise pour lui permettre de répandre au sein du peuple toutes les calomnies et toutes les insultes qu'elle a déversées sur nous : nous défendions un programme, nous présentions une idée politique. Nous avons trop rarement défendu les revendications ouvrières, en dehors de tout esprit de parti, pour que ceux qui haissent les intrigues politiques n'aient pas été prévenus et n'aient pas craint de se voir un jour trompés par nous, comme ils l'ont été par tous les politiciens.

* * *

Aussi, si nous ne voulons nous aveugler volontairement devons-nous avouer que le procès de Chambles a soulevé l'indignation populaire, au sein de la grande masse ouvrière. Toutes les insultes de la presse contre Kœningstein-Ravachol étaient approuvées par le peuple, et il n'a pas fallu moins que l'immense courage, le dévouement de Ravachol à sauver ses amis, son abnégation de la vie en même temps que son stoïcisme, pour montrer à tous qu'il n'avait pas frappé dans le but de s'enrichir et de vivre oisif.

L'opinion publique est revenue de son erreur première, grâce surtout à l'attitude de deux hommes si opposés : Ravachol et Chaumartin. Mais si, par malheur, le premier n'eût pas été plus ferme que le second, demandons-nous ce qu'il serait arrivé pour la propagande ?

C'était la mort pour longtemps de l'idée, tuée sous le ridicule.

* * *

Cette voie nous paraît trop aventureuse, trop chargée d'imprévus et d'aléas, pour être la vraie voie révolutionnaire, la grande route du peuple marchant à l'émancipation de l'humanité. Nous avons toujours lutté pour amener nos amis à vivre de la grande vie de la foule ouvrière, à combattre dans ses rangs, sous son drapeau, et non plus avec l'apparence d'une petite chapelle cherchant à arracher l'assiette au beurre pour organiser une nouvelle curée faisant suite aux curées bonapartistes, opportunistes, socialistes dont la vue et l'exemple ont si profondément écœuré et démoralisé notre génération. Nous avons propagé cette manière de voir en opposition aux impatiences de bien des camarades qui n'étaient pas loin d'y voir un découragement de notre part. Et à ce propos, qu'il nous soit permis de protester contre l'accusation du procureur déclarant que les amis de Ravachol l'avaient renié. Jamais aucune parole ni aucune lettre émanant d'anarchistes stéphanois n'ont pu porter un blâme sur lui ; elles n'ont pu exprimer que le regret que son dévouement n'ait pas porté sur des actes plus élevés, d'une utilité plus grande pour la propagande.

* * *

Pendant que nous pataugions et que les emprisonnements désorganisaient nos rangs, une corporation dans notre ville vient de nous donner l'exemple de ce que doit être la corporation à notre époque ; c'est la Chambre syndicale des typographes.

Ce syndicat a été cruellement éprouvé par l'introduction de la femme dans l'imprimerie. En quelques années, la plupart des ouvriers ont été remplacés et ont dû quitter la ville ; en 1888 et 1889 deux grèves malheureuses perdues ont épuisé les ressources et encore considérablement éclairci les rangs de la corporation. Malgré cela, en s'imposant de grands sacrifices, elle a maintenu le tarif. En écartant entièrement la politique de son sein, elle est parvenue à rallier beaucoup de nouveaux adhérents, appartenant à toutes les idées, depuis l'opportunisme jusqu'à l'anarchisme. Elle a fait tous ses efforts pour réunir tous ses membres en un faisceau serré par les liens de la solidarité et elle a réussi à voir disparaître les compétitions personnelles, causes de ruine et de décadence.

Aux élections de mai, elle est rentrée dans la lutte, sur le vrai terrain ou, croyons-nous, devraient se placer les syndicats. Un candidat était un ancien président du syndicat, devenu patron et contre lequel avait eu lieu la grève de 1888. Sans s'immiscer dans les questions politiques, les membres du syndicat sont allés dans toutes les réunions dire aux électeurs ce qu'était cet homme et par deux affiches leur ont demandé de laisser ce socialiste à ses affaires privées, sans lui permettre de s'ingérer dans l'emploi des fonds municipaux.

La conduite du syndicat envers un de ses membres compris dans les arrestations du 22 avril a été également très digne et n'a pas dû peu embarrasser la magistrature.

En faisant cela, les typographes stéphanois ont plus fait pour instruire le peuple, que tous les socialistes votards en lui présentant leurs candidats.

Cet exemple nous montre que notre devoir d'anarchistes est de nous mêler activement au mouvement corporatif, non pour y aller combattre des personnalités, mais pour y apporter notre dévouement et lutter à côté de nos frères de misère, et dans cette voie nous obtiendrons d'excellents résultats.

Partisans de la « propagande par le fait », nous croyons que cette action doit avoir pour but d'instruire le peuple en lui montrant ses ennemis et la conduite qu'il doit tenir à leur égard, plus que de chercher à venger les insultes faites à quelques-uns des nôtres et nous laisser entraîner dans une voie de représailles qui ne peut que nous conduire à lutter seuls, « nous anarchistes », contre d'autres partis politiques, en laissant le public indifférent ou simplement juge des coups portés.

Si nous avons la foi que nos convictions sont l'avenir de l'humanité, que l'application de nos théories est le but de la civilisation, nous ne devons pas oublier que le peuple n'apprendra à les aimer qu'autant qu'il aura des sympathies pour ceux qui les défendent. Et pour être aimé du peuple, il faut l'aimer profondément, ne l'oublions pas.

Aussi, en reprenant la propagande avec le concours de ses membres remis en liberté, le groupe *l'Alliance* croit déclarer que plus que jamais toute son activité tendra, comme il l'a déclaré précédemment, à aider et à appuyer tous les efforts des travailleurs, en dehors de toutes les ambitions personnelles.

*Le Groupe.*

---

On nous demande l'insertion suivante :

Le nouveau groupe de propagande par les conférences se réunira provisoirement tous les jeudis à 8 h. 1/2 du soir, 93, rue Boivar.

Le groupe ne fait appel qu'aux seuls compagnons qui sont d'accord avec lui sur la nécessité de l'organisation d'une série de conférences dans Paris et la banlieue, et la création d'une caisse de propagande.

* * *

Le compagnon Pannetier de Troyes accuse réception des souscriptions qui lui ont été faites pour la compagne Martinet, Blanche Procope, à Arras, Jacques Misère.

E. Batard. Reçu timbres et mandats. Merci.

## CONVOCATIONS

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste-révolutionnaire se réunit tous les mardis soirs à 8 h. 1/2, salle Brou, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.

---

Groupe abstentioniste révolutionnaire de Montreuil-sous-Bois.

Réunion publique et contradictoire, dimanche 24 juillet, à 2 h. 1/2, salle Brou, 57, rue de Paris, à Montreuil.

Ordre du jour : Le suffrage universel et ses résultats ; les conséquences de la misère publique ; les responsabilités des électeurs et des élus.

*Nota.* — La période électorale pour les élections au conseil d'arrondissement étant ouverte dans notre circonscription. Nous invitons les compagnons à nous prêter leurs concours.

---

Les compagnons du Vimeu sont invités pour le dimanche 31 juillet à se réunir au même local que la dernière fois.

---

St-Denis. — Tous les camarades sont priés d'assister à la réunion, samedi, 23 juillet, salle Lebeau.

---

Les compagnons du XIV[e] convoquent tous les anarchistes des V[e] et XIII[e] pour le samedi 23, à 9 h. du soir, 14, avenue d'Orléans, au premier, dans le but de former un groupement plus fort.

---

La *Commune anarchiste* de Montreuil se réunira samedi soir à 8 h. 1/2 au local habituel. Les compagnons adhérents sont priés d'être exacts.

Ordre du jour : Location d'un atelier.

---

Reims. — Les anarchistes rémois sont convoqués pour les réunions qui auront tous les dimanches à 3 heures au local habituel. Urgence.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Henri de Chantenay prie le comp. J. G. de Grenoble de lui donner de ses nouvelles.

B. rue de la Folie-Regnault. — Nous ne connaissons pas de *Jean Misère* de Richepin ; s'il existe ce ne pourrait être que dans un de ses volumes de vers. Mais je crois plutôt que c'est de Pottier, 1 vol, 5 fr. chez Dentu.

Serrantoni à Barcelone est prié de donner de ses nouvelles à Amilcar. Ecrire à la *Révolte*.

Zisly. — *Pensées de Révolte* trop communes. — Nous ne nous chargeons pas des commissions de celui dont vous parlez.

Le compagnon Breton demande aux comp. S. de Montargis s'il a reçu son envoi du 22 mai ? et si le comp. F. sa lettre du 23 juin.

*L'Alceste.* — Nous ne recevons pas votre journal ?

---

*L'Imprimeur-Gérant* : Léon Arsius.

Paris. — Impr. L. ARSIUS, 140, rue Mouffetard.

CINQUIÈME ANNÉE N° 44 — DIX CENTIMES — DU 30 JUILLET AU 5 AOUT 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA VENGEANCE A PITTSBURG

La vengeance ne s'est pas fait attendre à Pittsburg.

La presse a raconté ces massacres à froid d'ouvriers grévistes par les détectives Pinkerton aux gages de Carneghie. Elle a raconté, comment après le massacre, sont venus les tribunaux, les juges, arrêtant les travailleurs qui ont résisté aux massacreurs l'arme au bras. Elle a raconté, enfin, comment après le juge est venu l'huissier, chassant de leurs maisonnettes les travailleurs qui se refusaient de signer l'engagement de quitter leur union de métier ; comment ils ont dû, sac au dos, aller courir le monde, comme des tramps désignés à la vindicte des bourgeois de l'Amérique entière.

Massacre de travailleurs ;

Condamnation de ceux qui osent résister au massacre ;

Eviction de ceux qui refusent de l'approuver...

Eh bien, il s'est trouvé un vengeur. Ce que Padlevski n'a pas réussi de faire, après les massacres de l'an dernier un jeune anarchiste est allé le faire, seul, armé d'un revolver et d'un couteau.

Son nom est Alexandre-Simon Berkman ; son âge, 26 ans ; sa nationalité, juive. Emigré de Russie il y a quatre ans, alors que l'allié de Carnot avait ordonné de Pétersbourg la chasse aux juifs, il vint à New-York, — non pas s'enrichir comme le très chrétien Carneghie, mais se faire exploiter comme ouvrier compositeur.

A la nouvelle des massacres de Homestead, il prit le train de New-York à Pittsburg ; il rôda deux jours aux alentours du bureau du directeur en chef de l'usine de Carneghie, un certain très chrétien Frick. Puis, samedi matin, il entra au bureau, au moment où le directeur était seul, et lui logea trois balles.

L'une a traversé le corps ; l'autre a frappé la nuque, mais a dévié en rencontrant le crâne de la brute ; la troisième s'est égarée quelque part.

Les employés du bureau se sont jetés sur Berkman, avant qu'il eût eu le temps d'user de son revolver.

Assommé par les chiens fidèles, tout ensanglanté, il fut traîné par les dogues dans la rue, aux cris d'autres dogues : « Pendez-le ! fusillez-le ! » pendant que les grévistes criaient : « Bien fait pour la brute ! Quelle pitié que tu ne l'aies pas tué ! » Il se débattait furieusement contre les dogues — « en vrai anarchiste », dit le télégraphe.

Examiné au poste, il a déclaré avoir voulu tuer Frick, l'ennemi du peuple.

On s'imagine la fureur des bourgeois, L'Anarchie, l'Internationale des travailleurs... Mais c'est alors une réalité ?... Tous les tonnerres du capitalisme vont être mis en jeu contre nos frères d'Amérique.

## NÉCROLOGIE

Léon Cladel, qui vient de mourir n'était point un de ces gens de lettres qui vivent simplement pour écrire ou, qui pis est, pour vendre leur prose. Il fut grand écrivain, mais plus encore il était homme ! Né parmi les paysans, il avait vécu au milieu d'eux, étudié leur vie, compris leurs passions et leurs besoins, souffert de leurs souffrances ; en plein tourbillon du monde littéraire il était resté peuple. Le nom qu'il gardera dans l'avenir est buriné d'avance : l'auteur des *Va-nu-pieds*. Cladel portait aussi en lui l'intense amour du sol nourricier, de la roche et de la terre dure où générations après générations s'épuisent et meurent à faire naître le pain : il était paysan et fut l'auteur de *Bouscassié*. Enfin, homme d'absolue sincérité, aussi énergique, aussi têtu que ses aïeux, les fils du sillon, il voulut, comme artiste, trouver l'expression vraie, fixer par des mots définitifs les images suscitées, découvrir dans les trésors infinis de la langue tous les vocables justes et précis, vêtements parfaits de la pensée : il fut l'auteur d'*Ompdraitles*.

C'est une joie pour nous de penser qu'un tel homme était des nôtres !

Pendant la commune, alors que tant de gens de lettres, les « Dumafils » en tête, se faisaient dénonciateurs et pourvoyeurs de bourreaux, il était parmi les dénoncés et les suspects ; il savourait les profondes amertumes de la défaite. Quand vinrent les luttes anarchiques, il était déjà bien fatigué par le combat de la vie, mais il renaissait à l'espoir ; il applaudissait aux paroles de revendication et aux actes de tous les hommes d'avant-garde ; il sentait que la justice est avec les révoltés, et, de sa voix défaillante, pendant le rôle des derniers jours, il nous encourageait encore.

Certes, il n'aura point vécu en vain ! Son œuvre restera, et tel de ses écrits, que nul journal n'osa publier, continuera le bon combat, même après la mort du noble et cher lutteur.

Nous souhaitons la bienvenue à un nouveau journal anglais *la Solidarité* qui définit ainsi dans son premier numéro sa raison d'être, son but et les moyens par lesquels il espère l'atteindre :

« Il est certain que le besoin se faisait sentir en Angleterre d'un journal n'ayant aucun intérêt financier, aucun candidat à présenter, aucune cause à servir, sauf celle de la vérité qui seule, nous rendra libres.

« Notre titre *Solidarité* est en lui-même un programme indiquant que le programme social doit être résolu non dans l'intérêt d'une certaine classe ou de certains individus mais, dans l'intérêt de tous, par l'abolition même de toute distinction de classes. L'organisation actuelle se distingua par l'antagonisme entre les diverses fractions de la société et la subordination des unes aux autres : unir les hommes entre eux, combattre l'esprit de parti, mettre fin aux causes de l'envie des uns, de la tyrannie des autres, tel est notre but. Car il n'y a pas de solidarité sans liberté et sans égalité entre les hommes. La solidarité c'est la coopération en tout, économiquement parlant ; politiquement, c'est la négation de toute autorité ; moralement c'est l'aide et l'affection mutuelles et le développement intégral de la vie sociale et individuelle. C'est dans toute son acception l'expression sympathique du socialisme et de l'anarchie dans l'étude de la nature physique et morale, des besoins et des aspirations de la société humaine.

## Revue des journaux

### De langue allemande

Le statisticien de la « commission fédérale du commerce » M. Henry L. Adams fait involontairement la lumière sur les meurtres capitalistes commis par les compagnies de chemin de fer. Sur 749,301 voyageurs il y a par an 2,451 morts et 22,396 blessés, soit un mort sur 300 et un blessé sur 30. Dans le personnel de la traction, sur 153,235, il y a par an 1,459 morts et 13,172 blessés, c'est à dire un ouvrier mort sur 105 et un blessé sur 12 : cette proportion monstrueuse provient des vices de construction et du surmenage du personnel, c'est à dire de la sordide rapacité des compagnies, qui sacrifient volontiers la vie d'un ouvrier — un de mort dix de retrouvés ! — à une économie de quelques dollars.

(*Der Anarchist*. New-Yorck.)

Que sera la révolution future ? Ce ne sera point un changement de gouvernement, mais la suppression de tout gouvernement. Ce ne sera donc pas seulement la plus grandiose et la plus profonde de toutes les révolutions, mais elle apparaîtra aux historiens futurs comme la seule révolution qui mérite ce nom. Il ne s'agit plus ici d'un changement dans la forme des vieilles maximes sociales, mais de l'introduction de principes absolument nouveaux. Cette libération des jougs traditionnels ne sera pas identique au chaos si redouté, par ce que un tel état n'est pas pratiquement convevable, et n'amènera pas non plus la destruction des produits accumulés par le travail et nécessaires au développement de la société nouvelle, parce que ce serait absurde et en outre

presque impossible. La révolution prochaine différera aussi des précédentes dans la forme : on ne verra plus comme autrefois des masses colossales de combattants se heurter sur un point isolé du globe. La commune de Paris aura été la dernière manifestation d'une tactique de ce genre. Maintenant les idées révolutionnaires sont répandues dans le monde entier : la révolution future trouvera sa force dans l'universel refus d'obéissance dans la grève générale, coïncidant dans des milliers d'endroits avec la lutte armée. Cessation de travail, pillage, incendie, attentats, explosions, seront partout à l'ordre du jour et détruiront ce qu'on appelle l'harmonie sociale. Cela ne sera pas suivi, comme on l'imagine avec terreur chez les bourgeois, du meurtre général, mais au contraire amènera la fin de la guillotine. Les hommes devenus libres pourront respirer et s'organiser anarchiquement c'est à dire selon des groupements volontaires de leur activité sociale qui rendront le crime et la haine inutiles et impossibles et en feront des mots, désormais, vides de sens. Tel est, dans ses grandes lignes, le principal article de la *Freheit* du 2 juillet.

Le même numéro contenait d'intéressants détails sur la propagande à Pittsburg et aux environs. Les récents événements d'Homestead montrent que la parole et l'écrit préparent à l'acte, beaucoup plus qu'on ne se l'imagine quelquefois.

---

Un fait curieux s'est passé la semaine dernière à Berlin et montre comment des actions insignifiantes en apparence peuvent avoir des conséquences importantes. Dans un chantier de bois de construction, près de la gare de l'Est, un jeune garçon avait pris une brassée de bois et l'avait apportée à sa mère. On apprit vite dans le voisinage que le chantier, nouvellement sous-loué n'était pas gardé. Aussitôt une foule qui croissait de minute en minute et qui atteignit rapidement le chiffre de plus de cinq cents personnes entra dans le chantier et prit tout le bois qui s'y trouvait; puis on brisa une barrière et on se mit à piller le chantier voisin. Les propriétaires lâchèrent leurs chiens : les bêtes furent chassées à coup de pierre et « l'expropriation continua. Quant au nouveau locataire du premier chantier qui était survenu on le menaça de le fusiller et il jugea opportun de se sauver. Le lendemain, à la suite de perquisitions, on arrêta 60 personnes qui furent ensuite relâchées. Il se trouvait parmi les gens qui prirent part à cette petite fête des personnes « respectables et établies », patrons boulangers et bouchers, etc., tous gaillards qui hurleraient comme des diables si on voulait les exproprier à leur tour. N'importe; à la prochaine révolution les social-démocrates qui prétendent que le partage devrait être dirigé par un comité central pourraient bien être collés au mur par les masses révolutionnaires à qui notre tactique : « Prends ce qui est nécessaire à la satisfaction de tes besoins là où tu le trouves » semble d'une sagesse beaucoup plus évidente.

(D'après l'*Autonomie*.)

---

## De langue espagnole

Madrid. — *La Anarquia* publie, comme *Le Producteur*, la défense de Ravachol. Ledit journal explique très brillamment les causes qui ont donné et donneront naissance aux Ravachols. Il a ouvert pendant la grève de Madrid un feu très nourri contre la bourgeoisie. En avant le copain ! et que les misères du fisc ne vous découragent pas !

---

## De langue italienne

*Aménités socialardes*. — Figurez-vous qu'à Palerme, dans un grand meeting organisé par tous les groupes socialistes-républicains ; tous les orateurs se sont bornés à proclamer le *droit au travail*!... Le grand pontife du socialisme italien, J. Turatti lui-même, s'en est scandalisé et a écrit une lettre au *Socialista* dans laquelle il rappelle les socialistes à la pudeur en leur montrant que ce n'est pas le *droit au travail* qu'il faut réclamer, mais au moins le *droit à l'existence*.

---

*Il Socialista* rapporte une déclaration de Costa faite devant le parlement italien dans laquelle il est dit que le prolétaire n'a rien à espérer du pouvoir.

A quand votre démission M. Costa?

---

Palermes. — *Il Socialista*, organe légalitaire fait des efforts surhumains pour englober les anarchistes et en faire un seul faisceau avec les socialistes de toutes nuances sous prétexte de rapprocher l'avènement de la révolution. Pour nous il n'y a aucune différence entre un socialiste légalitaire et un bourgeois, c'est pourquoi nous disons à nos camarades d'ouvrir l'œil et de ne pas se prêter à ces louches manœuvres.

Le dit journal répondant par un long article à certaines appréciations par nous avancées au sujet du mouvement social italien nous traite de *dogmatiques, d'obstructionnistes*. Décidément, les camarades vous n'avez pas peur! Calmez votre susceptibilité au sujet des irrévérences personnelles que nous avons pu commettre, nous n'avons qu'à vous répéter que, quant à nous, Costa ou Prampolini ne peuvent nous être plus sympathiques que Cavallotti ou Albani.

Au point de vue social et pour les vrais intérêts du prolétaire, ils ne forment tous ensemble qu'un seul et même tas de farceurs. Quant à votre bonne foi particulière nous n'avons pas cherché à la mettre en doute, nous limitant à ne publier que ce qui peut intéresser nos principes.

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — La magistrature ne pouvant, malgré sa bonne volonté, condamner les anarchistes et les fourrer tous au bloc, parce que, anarchistes, se vengent en usant à l'égard de ceux qui lui tombent entre les mains, de petits moyens de tracasserie qui ne prouvent que la petitesse de ceux qui les mettent en usage :

C'est ainsi qu'elle vient d'envoyer à la Roquette le compagnon Berthault, gérant au *Père Peinard*, et Ferrière condamné pour affichage d'un manifeste, condamnation relevant de la loi sur la presse, tandis que cette condamnation devait les envoyer à la prison de Pélagie, où le régime est, relativement plus supportable, malgré que, depuis qu'il n'y va plus que des anarchistes, on y supprime un peu tous les jours les quelques bribes de liberté qui y étaient accordées aux journaleux bourgeois.

C'est ainsi qu'on a enlevé à nos camarades la faculté de recevoir leurs amis dans leur cellule et que l'on a restreint le nombre de leurs visiteurs.

Jusqu'à présent ils avaient eu la faculté de reconduire leurs visiteurs jusqu'en bas de l'escalier, on vient de leur enlever ce plaisir, de même que la faculté de pouvoir se promener dans la cour le soir.

Si c'étaient des journalistes bourgeois qui fussent soumis à ces restrictions, toute la presse gueulerait comme un seul putois ; ce sont des anarchistes, personne n'en souffle mot, seul l'*Intransigeant* s'est élevé contre l'incarcération des compagnons à la Roquette.

De même ils applaudiront au vote des lois restrictives dont on s'occupe à la Chambre, ils savent que les anarchistes seuls sont visés.

Ils ne s'apercevront qu'ils ont commis une bêtise, en même temps qu'une infamie, que du jour où un nouveau conflit, dans le genre du boulangisme, les mettra à même d'apprécier la grandeur d'âme de leurs congénères au pouvoir. Ils s'applaudiront alors pour obtenir comme faveur ce qu'ils auront contribué à nous enlever comme droit.

***

Le compagnon Habert qui, pour marquer son mépris de la loi et de ses accessoires, avait refusé de se rendre à la petite comédie qui devait se juger sur son dos à la cour d'assises, et avait négligé de se rendre prisonnier à l'avis qui lui en avait été envoyé, vient d'être arrêté; toute la brigade politique, Jaume en tête, avait dû battre le pavé de Paris pendant plus de deux mois pour le rechercher. Ça les occupe ces gens! Ils s'ennuieraient s'ils n'avaient rien à faire.

Seulement comme on le gardait indéfiniment au dépôt sans vouloir lui dire quand on le transférerait à Pélagie, notre camarade a fait opposition au jugement, de sorte qu'on a dû immédiatement le remettre dehors.

Dans une quinzaine, paraît-il, la petite comédie reviendra aux assises.

***

On nous signale une petite note de l'*Eclair* qui, paraît-il, aurait insinué que c'était à la suite d'une surveillance établie autour des bureaux de la *Révolte* que la police aurait capturé la bande de 26 cambrioleurs dont les journaux ont annoncé l'arrestation. Pour notre part nous avons vu ce canard dans *la Dépêche de Toulouse*.

Un reporter de l'*Eclair*, à la suite d'une interview que nous lui avions refusée nous avait annoncé qu'il se vengerait. C'est peut-être ça qu'il a trouvé de mieux comme vengeance! le pauvre diable se trompe s'il a cru nous froisser. Où nous l'aurions été réellement, c'est s'il avait annoncé que nous avions des relations quelconques avec une certaine catégorie de journalistes.

---

## Allemagne

Une série de condamnations. Les sans travail de Brunswick qui avaient avant ceux de Berlin commencé l'agitation, le 23 février dernier ont été condamnés à des peines variant de 9 à 18 mois de prison.

***

Le procès de haute trahison de Leipzig est terminé. Les compagnons Kamien et Rennthaler sont condamnés à 6 ans et 6 mois de prison, Horner à 5 ans et 3 mois, Ruff à cinq ans, Wienner à 4 ans. Le principal crime qu'on leur reprochait était d'avoir distribué l'*Autonomie*. « Allons, dit ce journal, l'expansion de notre littérature ne suffit plus : cela ne durera pas longtemps et en Allemagne aussi il se dressera des Ravachols contre la racaille judicaire et les exploiteurs. »

***

A Gelsentrivchen, on a arrêté un travailleur, sous prétexte de propagande anarchiste et parce que l'*Autonomie* se trouvait chez lui.

Les socialistes indépendants continuent à organiser de nombreuses réunions : ils se trouvent conduits peu à peu à l'anarchie et repoussent de plus en plus l'action simplement politique et parlementaire. Or Braudt a fait le mois dernier à Halle une conférence sur cette tactique nouvelle et n'a pas eu de peine à mettre les Bebel et les Liebknecht en contradiction formelle avec leurs idées d'autrefois.

***

Malgré la pression des socialdémocrates l'anarchie gagne du terrain tous les jours : les compagnons ne perdent pas une occasion de faire pénétrer nos idées dans le peuple. A Furth, un grand nombre de jeunes gens énergiques se sont mis au courant des doctrines et malgré tous les obstacles propagé la littérature anarchiste. Les masses abandonnent de plus en plus la social-démocratie et les travailleurs associés ont une tendance à se détacher de toute organisation centralisée. L'association des relieurs a fait pas mal de chemin dans ce sens là et d'autres la suivront : les intelligences les plus médiocres se rendent vite compte que les frais pour l'entretien du comité directeur absorbent les 4/5 des cotisations et on finira bien par secouer les parasites.

(*Der Anarchist*. New-York).

---

## Hollande

L'Instruction militaire :

Nous sommes à l'école du régiment.

Le caporal : « Numéro trois, quel est le devoir du soldat envers sa patrie? »

Le soldat : « Astiquer ses boutons, mon caporal! »

Le caporal : « Espèce d'imbécile ! Sen devoir est de verser son sang pour sa patrie ! Et pourquoi, sinon de numéro trois, doit-il verser son sang pour sa patrie ? »

Le soldat : « Pour astiquer ses boutons, mon caporal ! »

(*Recht voor Allen*).

## Angleterre

Les élections qui ont beaucoup passionné cette année le pays, approchent à la fin. Elles offrent un certain intérêt et méritent d'être mentionnées.

Les libéraux voulaient coûte que coûte arriver au pouvoir. Les conservateurs s'acharnaient à y rester. Les points principaux du programme libéral étaient : un Parlement séparé pour l'Irlande et guerre à l'aristocratie foncière. Pour parer le danger, les conservateurs se sont fait les protecteurs du mouvement ouvrier pour la journée de huit heures. Ils ont opposé aux libéraux des candidats « huit heures », ils ont flatté les travailleurs de l'espoir de leur donner la loi des huit heures. Ils ont été soutenus par les marxistes.

Aussi la lutte a été très serrée. Les libéraux ont cependant obtenu une petite majorité, et Salisbury devra céder la place à Gladstone. Mais comme la majorité libérale est très petite, les conservateurs vont chercher à renverser Gladstone à la première occasion pour avoir de nouvelles élections.

En tout cas, la machine parlementaire sera de nouveau enrayée pendant quelque temps. On ne légiférera que sur des points secondaires, et pour obtenir un succès plus décisif à de prochaines élections, les conservateurs seront forcés d'exploiter ce qu'on appelle aujourd'hui « socialisme », c'est-à-dire la législation sur le travail ; tandis que les libéraux seront forcés d'exploiter la question agraire et parler de nationalisation du sol.

Moins le gouvernement est *fort*, plus il y a, on le voit, de chances de sortir des vieilles ornières.

## Portugal

Lisbonne. — *Trabuan*, journal ouvrier-socialiste, soutient depuis quelques temps, par une série d'articles, les principes communistes-anarchistes.

Nos encouragements.

## Italie

Paraît à Prato (Toscane) un nouvel organe communiste-anarchiste : *Trabuna dell Operaio*. C'est la continuation de la *Plèbe*. Cet organe représente peut-être ce qu'il y a eu jusqu'à présent en Italie de plus complet et mieux réussi en fait de publications anarchistes. Ses deux dernières éditions ont été saisies par le fisc. Nous comptons sur son existence en dépit des nouvelles misères dont le fisc voudra le régaler.

***

Gênes. — Doit avoir lieu dans cette ville à l'occasion des fêtes Colombienne un grand congrès ouvrier de toutes les corporations italiennes. Ça va être un vrai pays de cocagne pour les charlatans !

## Espagne

Nouvelles émeutes de femmes et de petits marchands presque partout à cause des octrois et des ordonnances de police.

Emeutes, incendies, bagarres à Calahorra ;
Emeute à Villalengua ;
Grève de infirmiers à l'hôpital de Madrid ;
Fermeture des boutiques à Garvucha ;
Rébellion des pauvres dans l'hospice de Saragosse ;
Emeute triomphante des femmes d'Almeria.
Emeute à Tabernas ;
Emeute et incendies à Cuyas.
Voilà le bilan de la semaine !

(*Productor*).

***

Si encore une fois la force brutale a eu raison du droit et a étouffé par la baïonnette et la prison. Les aspirations libertaires des grévistes de Madrid et Barcelone, il n'en est pas moins vrai que les causes des phénomènes existant toujours, une grande effervescence règne parmi la classe des spoliés et des maudits. En même temps que le journalisme bourgeois-clérical déclame sur l'apaisement et la sagesse gouvernementale, le peuple se recueille et prépare la grande Revanche. — Le souffle insurrectionnel se répand dans toute la péninsule ibérique.

***

Barcelone. — *El Productor* dit au sujet de Ravachol... « La masse en général n'étant pas en condition de comprendre Ravachol. Son sacrifice reste infructueux... », et continue en démontrant plus que son inutilité, le préjudice qu'il a fait à la cause. Nous faisons observer au journal camarade que c'est à nous d'expliquer au peuple la signification des faits de cette nature, et que si le peuple des travailleurs nous avait déjà compris ou pouvait nous comprendre, ce jour-là la Révolution serait faite et l'anarchie en chemin d'être une réalité.

## Autriche-Hongrie

A la suite d'une longue grève, on 6 à 700 ouvriers et ouvrières ont résisté bravement à la faim et à la misère, les travailleurs en perles de verre ont imposé leur volonté aux patrons.

## Belgique

Le procès des anarchistes de Liège.

Nous avons mieux à faire que de publier *in extenso* la prose communaloire, vexatoire et solennelle du procureur... Schlebach et Hansen sont les moins chargés ; le premier n'est accusé que d'avoir fourni habituellement aux auteurs un lieu de réunion ; le second, d'avoir participé à un vol de dynamite. Un canard, à présent déplumé, auquel le gouvernement français avait bénévolement alloué quelques fonds. — Pourquoi ? Mystère, diplomatie et police, car Soudey était dans l'affaire à côté d'Alfred Defuisseaux. Il a fallu, pour faire du zèle, découvrir en Belgique un espion allemand. Le « noble martyr » qui rédigeait le journal n'a pas trouvé mauvais de prendre Schlebach en lui donnant gratuitement l'épithète d'agent provocateur. D'autres journaux se sont fait l'écho de ces racontars. Sa femme a eu beau protester, donner des explications, demander des rectifications : aucun n'a répondu à ses démarches.

N'oublions pas dans ce procès les femmes et les enfants en bas âge qui sont, au nombre d'une cinquantaine, condamnés préventivement. On compte déjà deux enfants et une femme qui ont payé de la vie la perte de leur soutien naturel. La misère est grande en général parmi les victimes. On cite encore l'épouse Naniot qui reste avec ses petits enfants, sans ressource et se trouve présentement gravement malade.

Voilà bien la justice bourgeoise qui prend leur seul soutien à des femmes et enfants, à des innocents, négligeant de pourvoir d'abord à leur subsistance !

(*L'Homme libre*).

Le procès se déroule en ce moment à Liège, nous en donnerons le compte-rendu dans notre prochain numéro.

## République Argentine

Buenos-Ayres. — *El Perseguido* continue à polémiser par des articles très sérieux et sensés les principes évolutionnistes des journaux socialistes et républicains argentins et démontre la logique et l'inéluctabilité des principes révolutionnaires.

Nous apprenons du même journal, qu'après 13 mois de prévention, un compagnon a été condamné à 18 mois de prison pour avoir exposé des principes anarchistes dans un meeting.

A cause de l'état de siège qui depuis six mois a été inauguré à Buenos-Ayres on nie aux anarchistes tout local pour des réunions. Cette défense de faire des meetings ne s'étend pourtant pas aux politicailleurs qui se réunissent en complète liberté.

La situation économique du pays empire de jour en jour, les grèves augmentent, dont quelques-unes avec caractère révolutionnaire.

## Brésil

Paraît depuis quelque temps à Saint-Paul un journal anarchiste hebdomadaire de langue italienne *Gli Schiavi bianchi* (les esclaves blancs). Avec la tactique de combat qu'il suit, le journal obtient un vif succès dans la très nombreuse colonie italienne.

Il constate l'état de prostration morale et les tortures de la misère dont les pauvres émigrants sont exposés dans cette nouvelle République américaine. C'est un précieux avertissement à ceux qui voudraient tenter fortune.

D'autre part, nous engageons le journal ami à s'occuper un peu moins des personnalités et un peu plus des principes anarchistes.

# BIBLIOGRAPHIE

*Au Palais*, par le lieutenant-colonel Floridor Dumas. 1 vol., 3 fr. 50, chez Savine, 12, rue des Pyramides.

Ayant eu à se plaindre de la justice de son pays, M. Dumas — il nous l'apprend dans sa préface — s'est mis, après trente ans de service militaire, à étudier le code, afin de rechercher si les abus, dont il se plaignait, provenaient des lois ou du personnel qui les applique.

Il les a si bien étudiées, qu'il est, aujourd'hui, avocat à la cour d'appel ; cela prouve, de la part de M. Dumas, une rare patience et une véritable force de caractère, d'avoir, à son âge, entrepris ce travail, mais aussi il ne s'est pas contenté d'ingurgiter la pâtée des leçons officielles, il a passé au crible du raisonnement, les axiomes et les textes que les gaveurs de l'école de droit cherchaient à lui entonner, aussi, en est-il arrivé à conclure que le code tout entier est bon à mettre au feu ; qu'étant donné les vieilles traditions, leur mise en scène carnavalesque, le milieu spécial dans lequel se continent ceux qui s'intitulent des magistrats, tout contribue à leur faire voir faux, et à leur faire rendre, de la meilleure bonne foi du monde, les jugements les plus arbitraires et les plus absurdes.

M. Dumas ne s'est pas demandé si des hommes avaient le droit d'en juger d'autres ? Il n'a pas étudié si des lois, fussent-elles votées par une majorité quelconque, il était juste de les appliquer à ceux qui ne les reconnaissent pas ? M. Dumas ne le prends pas de si haut ; pour lui du moment qu'il y a des parlements pour fabriquer des lois, ces lois doivent être appliquées, il doit y avoir des individus faisant métier de les appliquer, de les discuter ; tout ce que l'on doit chercher à obtenir, c'est que les parlements en fassent de bonnes ! Aussi y va-t-il de sa petite réforme judiciaire, à la fin de son livre et cela nous explique qu'il n'ait pas été écœuré du tissu de mensonges et d'infamies qu'il nous dévoile, et ait consenti à exercer la profession d'avocat.

Mais enfin, tel qu'il est, *au Palais*, nous montre que ce qui existe est mauvais, que c'est à détruire ; c'est déjà un bon point et prouve une certaine indépendance de la part de son auteur ; c'est toujours un coup de sape dans l'amas d'iniquités qui échafaudent la vieille société.

M. Dumas nous démontre que les lois existantes sont mauvaises ; que malgré leur bonne foi, les juges sont entraînés, sans qu'ils s'en doutent, à juger arbitrairement, c'est une besogne de faite. Aux anarchistes à démontrer que les lois projetées par M. Dumas ne vaudraient pas mieux dans la pratique ; que personne n'a le droit de juger son semblable, que les lois n'engagent que ceux qui les reconnaissent bonnes à leur usage, qu'il ne peut pas y avoir de règle unique pour la diversité de caractères et de tempéraments qui forment une société, qu'il sera toujours arbitraire de vouloir imposer la même règle à tous, qu'il n'y a qu'une manière d'être libres, de ne pas avoir de maîtres, par conséquent pas d'individus qui fassent des lois, ni d'autres qui les appliquent ou les discutent.

Nous avons reçu : *Lettre à mes corréligionnaires sur la valeur rationnelle des expressions : Sensibilité, sentiment d'existence, immatérialité* de Jules Putsage, plaquette à la tip. Loret, rue de la Raquette, 14, Mons.

*Balzac Socialiste*, une brochure de Robert Bernier, chez P. Sevin, édit., 10, boulevard des Italiens.

*Les Dons Funestes*, par Ch. Saunier, une plaquette chez Savine.

*La Voix Sacrée*, de J. Méry, une plaquette de vers, librairie de « l'Art indépendant », 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

## Le Procès de Liège

Après une longue attente dans une atmosphère chargée d'électricité, la cour reprend l'audience à quatre heures et demie. Le long arrêt est lu dans un silence de mort : Moineaux est condamné à 25 ans de travaux forcés, Wolfs à 20 ans, Beaujean à 20 ans, Mathiessen à 15 ans, Marcotty à 15 ans, Lacroix à 15 ans, Nossent à 15 ans ; Hanssen est condamné à 10 ans de réclusion, Guilmot à 3 ans d'emprisonnement et à 26 francs d'amende. Le président dit : « Il dépend maintenant des condamnés d'alléger ou d'abréger leur peine par leur bonne conduite. » Moineaux s'écrie : « Je ne demande rien à la bourgeoisie ! »

Le président remercie les jurés et leur dit : « Vous avez fait votre devoir. » En quittant la salle des assises, Moineaux pousse ce cri ! Vive l'anarchie !

La foule s'écoule lentement, très recueillie et très émue. La gendarmerie fait évacuer la cour intérieure du palais et n'y laisse stationner que la presse et la police. Sur deux files, les soldats s'alignent entre la porte de service et le panier à salade. Au moment de monter en voiture, Moineaux pousse une dernière fois le cri : « Vive l'Anarchie ! » Ce cri se perd dans le silence de mort de la grande cour.

Nous donnons la conclusion du procès, nous donnerons les détails dans le prochain numéro.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

C'EST BEAU, L'ADMINISTRATION !

Le *Petit Journal* nous en raconte une bien bonne, comme disait feu Villemessant. Oyez plutôt :

Un habitant de Nogent-sur-Marne occupe une maison d'un loyer de 780 francs par an. Il est inscrit sur les listes électorales de la commune ; les années précédentes, il a payé ses contributions, 78 francs, et il ne demande qu'à continuer.

Aussi, ne s'est-il pas étonné lorsque, dans les premiers mois de l'année, comme c'est l'usage, le percepteur de Nogent lui a réclamé ses 78 francs.

Mais voici que quelques jours après, la commune limitrophe, Joinville, le met en demeure d'avoir à payer pour le même objet 103 francs.

Il y a erreur, se dit le contribuable, et il s'empresse d'écrire au percepteur qui lui répond : « Evidemment, il y a erreur, adressez vous à la mairie. »

Le conseil est suivi.

Au commencement de mars, lettre très explicative, déposée par le monsieur à la mairie de Joinville.

Deux mois après, avis de la mairie notifiant au réclamant que sa demande de dégrèvement ne pouvait être prise en considération, l'enquête n'ayant pu établir d'une façon certaine si la maison habitée par lui était située sur Nogent ou sur Joinville!!!

Le contribuable retourne à la mairie de Joinville, où on ne peut que l'engager à porter ses doléances au préfet de la Seine.

— Cela fait, voilà qui est bien fini maintenant, lui affirme le percepteur interrogé. Votre affaire est réglée, ne vous occupez plus de rien.

O illusion !

Aujourd'hui même, le monsieur en question, déjà fort calotté, reçoit avis d'avoir à payer le montant de ses contributions de l'année courante, soit 78 francs pour Nogent, 103 francs pour Joinville, plus 6 francs pour prestation et 1 fr. 25 pour frais divers, sous peine de commandement et de saisie.

Si l'habitant de Nogent-sur-Marne ne s'exécute bien vite, peut-être finira-t-on par l'envoyer à Mazas!

(*L'Intransigeant*).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

PARIS. — Le compagnon Duprat nous écrit pour nous demander d'avertir les camarades que sa maison étant continuellement surveillée et la rue Joquelet littéralement infestée de mouchards de tous poils et de toute sorte, ceux des compagnons qui s'arrêtent chez lui ne devront pas être étonnés d'avoir, à leur sortie, quelqu'un de ces insectes attaché à leur trace.

* * *

Le compagnon Camalet Henri prévient les camarades que sa nouvelle adresse est place Géry, à Mascara, Oran (Algérie). Ne plus rien envoyer au groupe « l'Inflexible » à Rabastens, le groupe est dissous.

* * *

Le compagnon Sylvestre, précédemment à Blesmes est prié de nous envoyer son adresse pour le service de son abonnement.

* * *

Le compagnon Alexandre P. anciennement rue Monin, qui a donné des livres à relier à un compagnon est prié de faire savoir à ce camarade ce qu'il doit faire des livres, ayant besoin de son argent.

* * *

H. à Grand-Croix. — L'eau-forte, 11 novembre, représente l'exécution de nos camarades de Chicago. Elle est quatre fois grande comme les portraits.

* * *

Le compagnon Camalet demande à Rouveyrolle s'il a reçu sa lettre ?

* * *

Léon André demande au compagnon Durey de lui donner des nouvelles par voie du journal.

* * *

Le groupe de Bucharest demande s'il n'y aurait pas un compagnon qui veuille lui céder le *Procès de Lyon*. Envoyer les offres au journal.

* * *

*Manifeste*

Les déclarations de Ravachol aux jurés de Montbrison.

3 francs le mille.

Adresser les demandes au bureau du journal.

* * *

Des compagnons viennent d'éditer une intéressante brochure intitulée : *Ravachol Anarchiste ?* Parfaitement !

Prix : 0 fr. 15 le numéro ; 6 fr. les 50 contre mandat-poste.

Adresser les demandes au bureau du journal.

## CONVOCATIONS

MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Le groupe abstentionniste-révolutionnaire se réunit tous les mardis soir à 8 h. 1/2, salle Brou, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les compagnons de Saint-Denis et la banlieue, sont convoqués, pour le samedi 30 juillet 1892, la grande soirée familiale, qui aura lieu chez Massonneau, rue Moulin, 9, à la Porte Paris, à St-Denis. Urgence.

REIMS. — Les anarchistes rémois sont convoqués pour les réunions qui auront tous les dimanches à 3 heures au local habituel. Urgence.

Les compagnons du Vimeu sont invités pour le dimanche 31 juillet à se réunir au même local que la dernière fois.

ST-DENIS. — Tous les camarades sont priés d'assister à la réunion, samedi, 30 juillet, salle Lefèvre.

## PETITE CORRESPONDANCE

C. C., rue Chabrol. — *La loi et l'autorité* pas encore tiré.

F. à Fenquières. — B. d'Escarbotin a écrit de ne plus lui expédier. — Ferré, de ne sais plus ce qui est dû, la fiche a été émise.

F. G. à Anduzes. — Recueil de prophéties ne rentre pas dans notre cadre. Nous tâchons de prouver nos idées par la marche de l'évolution, avec les données de la science ; mais tirer des concordances d'événements avec des prophéties de livres plus ou moins apocryphes, cela ne prouve rien. — L. P. à Agen. — Vous ne nous avez pas envoyé d'adresse ?

J. Bailly. Trop confus, et les hypothèses avancées trop souvent en désaccord avec les faits positifs des connaissances actuelles.

F. à Vigan. — L'abonn. du comp. P. lui est régulièrement servi. — Envoyons à nouveau.

A. B. à Nîmes. — Nous pouvons vous envoyer les *Paroles d'un Révolté* contre 1 fr. 25. Vous pouvez vous procurer le journal à la gare d'Aigues-Mortes en demandant au teneur de la librairie qu'il fasse venir de la maison Hachette. Pour Grau-du-Roi, si vous pouvez nous indiquer un libraire qui voudrait en prendre la vente.

Au comp. qui nous a envoyé *Mendicité et vagabondage*. — Commencement très bon, mais mauvaise conclusion.

T. à Mézière. — Bien reçu les mandats du *Pernard*, Duchmann. — Et le compagnon Renault est-il mort que nous ne recevons plus rien de lui ?

Van O. à Mouscron. — Nous avons dû cesser l'envoi à Joris pour défaut de paiement.

Le compagnon A. Pélegrin, 13, rue Dupuch, Alger. — Demande des nouvelles du compagnon Bacharon.

B. à Alland'huy. — L. à Neuville. — M. à Nemancourt. — T. à Villefranche. — P. à Bourges. — G. à Chalons. — E. M. à Candebec. — P. C. à Cannes. — P. G. à Nîmes. — W. à Londres. — S. P. à Bordeaux. — R. V. à Romans. — O. à Beauvais. — L. J. rue Lamarck. — C. à Reims. — B. à Lille.

Reçu timbres et mandats.

M. à Nantes. — C. à Argentenil. — J. à Chaux-de-Fonds. — R. V. à Romans. — M. à La Tour-du-Pin. — P. à Lyon. — J. C. à Houssaye. — C. à Barbaste. — B. à Ste-Colombe. — B. à Mauziat. — R. à Altamura. — D. à St-Henri. — P. à St-Nazaire. — R. à Lens. — T. à St-Jean de Losne. — B. à la Seyne. — S. à Brest. — W. à Calais. — M. à Agen. — F. à Amiens. — N. à Chaux-de-Fonds (25 fr.). — B. à Limoges. — L. à Troyes.

Reçu timbres et mandats.

## *SOUSCRIPTION*
### pour l'achat d'une presse

Listes précédentes : 1 212 55.

A. à Paris, 1 fr.

Total : 1 213 55.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 5 934 20.

G. L. à La Réole, 2,50. — P. à Londres par L., 3 fr. — Un anarchiste, 20 fr. — B. au Mans, 2 fr. — G. G. à Rio-de-Janeiro, 2 fr. — L. à Calais, 0,50. — H. à Clermont-Ferrand, 0,0. — E. B., 1,20. — B. N., Chaumont, 3 fr. — C. W. à Ashweld, 2,25.

Total : 5 971 65.

## SOUSCRIPTION
### Pour les Détenus

Listes précédentes : 1 059 25.

G. à La Réole, 2,50. — B. au Mans, 1,50. — H. N. Chaumont, 3 fr. — X. 0,50.

Total : 1 096 75.

*L'Imprimeur-Gérant* : Léon ARSIUS

Paris, — Impr. L. ARSIUS, 140, rue Mouffetard.

CINQUIÈME ANNÉE N° 45 — DIX CENTIMES — DU 6 AU 12 AOUT 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LES DERNIERS PROCÈS

Décidément, la bourgeoisie n'a pas de chance. Elle avait cru, en arrêtant beaucoup d'anarchistes et en en traînant un grand nombre devant les tribunaux, faire défiler devant le public des inconscients, des péroreurs de réunions publiques, de simples « criminels, » comme on le dit entre ces messieurs. Rendre le parti hideux, odieux peut-être c'était son plan.

Les « meilleurs » du parquet ont été mis en avant. Les procureurs les mieux instruits les plus beaux parleurs, ceux à la réplique facile, les plus malins, les moins scrupuleux aussi, avaient été nommés pour accuser. Des présidents de toutes sortes — des intelligents et des imbéciles, des mielleux, et de « bons papas » et des cruches, — devaient présider les tribunaux. Les meilleures forces du monde judiciaire avaient été mises en avant.

Quel effet cela devait produire! Les ignorants, les illettrés, les inconscients, aux prises avec les correts, les éduqués, les grands orateurs, les « nobles » les représentants de l'élite bourgeoise!

Et tout a échoué, parce que les anarchistes ont eu, de leur côté, des « hommes », que toute la presse a senti infiniment supérieurs à ceux qui les accusaient ou condamnaient.

Déjà Ravachol avait produit cet effet. Les ennemis les plus imbéciles avaient senti en lui une *force*, un homme supérieur, non par son éducation, mais par ses convictions, son caractère.

Aujourd'hui, c'est Etiévant et Faugoux à Paris; c'est Moineau à Liège. Peu importe leur entourage! L'impression qu'ils produisent, et sur les juges, et sur le public, et même sur la presse, fait oublier les autres.

Faugoux, le faubourrien gouailleur, rend tout cet attirail de justice simplement ridicule. Il fait tomber le décor, et sans le décor, que reste-t-il d'un tribunal?

Etiévant produit une impression beaucoup plus profonde. Il sait qu'il dépend de lui d'être acquitté, mais il préfère être condamné à vingt ans de travaux forcés que de se départir sur le moindre détail de ses convictions anarchistes. Il le dit hautement, lorsque l'avocat lui parle de faire patte douce pour être acquitté. Par la force de son raisonnement, si simple et si puissant, il démontre à chaque pas que c'est le tribunal qui a tort, qui agit contre tous les principes dont la ci-nommée justice s'est trop longtemps couverte.

## La Véritable signification des événements d'Homestead

Les ouvriers des usines Carneggie ont tué à coups de fusil, assommé avec des triques, blessé ou chassé les Pinkertonmen chargés de les mettre à la raison. Leur acte de courage semble au premier abord avoir une signification hautement révolutionnaire et nous n'avons pas appris sans une vive joie la mésaventure sanglante des policiers, qui pour être à la solde d'un entrepreneur particulier d'assassinats agissent cependant avec autant de brutalité que s'ils étaient directement excités au meurtre au nom de l'Etat par des chefs galonnés, des magistrats ou de simples préfets. Cependant, à lire, les journaux qui viennent d'Amérique et en particulier le *Vorbote* de Chicago et l'*Anarchist* de New-York, nous apprenons avec étonnement que « l'Amalgamated Association » qui a si énergiquement organisé la résistance, est un syndicat de tendances plus que conservatrices, presque rétrogrades et que les combattants de Homestead prétendent avoir agi selon la stricte légalité. Ils réprouvent d'ailleurs la propagande par la force et ont expulsé trois anarchistes. En même temps, la presse bourgeoise, républicaine ou démocrate, les traite presque de héros et le sénateur Palmer les félicite de leur belle attitude: qu'on imagine Léon Say ou Constans approuvant la noyade de quelques sergents de ville, et traitant la police de honte pour la civilisation, de bande de malfaiteurs, d'étrangleurs, de Thugs analogues au Feringhea des Mystères de Paris. Tel est le spectacle déconcertant auquel assistent les américains effarés.

Les événements d'Homestead n'en acquièrent peut-être, malgré ces apparences contradictoires et paradoxales, qu'un caractère plus décisif. Il est très facile d'expliquer par une situation exceptionnelle l'attitude inattendue de la presse bourgeoise: les Etats-Unis sont en pleine agitation électorale, pour le renouvellement des pouvoirs présidentiels et les deux partis ont intérêt à flagorner le peuple, quitte à le faire mitrailler par la suite. En outre, les ouvriers d'Homestead ont réussi et les Pinkertonmen jusqu'alors si sympathiques aux bourgeois se sont attirés le mépris que la fripouille des gens honorables réserve à tous les vaincus. Et puis, n'est-ce point de bon augure que tout ce monde-là se résigne avec docilité à subir le fait accompli et à se terrer prudemment pour peu que le peuple montre les dents. Quant aux ouvriers syndiqués, tout en reconnaissant qu'ils ne se sont mis entrain qu'après avoir subi toutes sortes de provocations, ils se trouvent être des révolutionnaires, bien qu'ils s'en défendent. Les mots importent peu ici et l'acte seul a de la valeur. Il est de bon exemple et les idées de violence ne peuvent qu'y gagner, puisque, en fait, ceux-là même qui feignent de les répudier se conduisent identiquement comme s'ils les approuvaient. Ils en sont malgré eux, imprégnés et imbus et le jour venu, de gré ou de force, ils sont bien obligés de prendre la seule route qui mène à l'affranchissement; mais pour s'ouvrir la voie, il ne suffit pas de paroles timides ni de sommations respectueuses: il faut commencer par la suppression des gens qui se permettent de la barrer à leur profit selon les pays et les circonstances user pour cette nécessaire besogne de la dynamite, du fusil et du coup de pied ou de droit.

## Revue des journaux

### De langue allemande

Les capitalistes américains deviennent de plus en plus agressifs. Ils savent bien que les grèves et le boycottage ne peuvent réussir que dans des conditions assez rares. Il est possible par exemple de venir à bout par le boycottage d'une boulangerie, d'une brasserie, d'un journal. Mais qu'est-ce que le boycottage peut faire à un Jay Gould ou à un Yerkes Suun, le faire éclater de rire. Au contraire à l'aide du *lockout*, les patrons unis en associations de malfaiteurs réduisent leurs esclaves à une misère de jour en jour plus noire. Ils viennent ainsi de former à San-Francisco une ligue contre les associations ouvrières, qui seront forcément exterminées. L'exemple sera suivi en Amérique et en Europe, et gagnera rapidement de proche en proche. Et après? Après le temps sera venu, sans que personne en puisse douter désormais, de se souvenir des paroles de Thomas Jefferson. Celui-ci proclamait le droit à la Révolution et tenait pour condamnée une société qui manquait à ces deux conditions essentielles et seules respectables et nobles: Garantir à tous les hommes la liberté et le bonheur.

(D'après le *Vorbote* de Chicago).

Les parlementaires américains ont pour la liberté à peu près autant d'amour que leurs pareils du Palais-Bourbon et les deux républiques se valent. Après seconde lecture, on a ordonné là-bas l'impression d'un projet de loi contre la presse, imaginé par Henderson représentant l'Iowa. Dans l'intérêt de la *morale*, il sera interdit d'envoyer, par la poste, aucun livre, image, journal, lettre, ou quoi que ce soit d'écrit ou d'imprimé qui ait un caractère obscène ou immoral, ou qui raconte, représente ou relate une ironie. Quiconque contreviendra à cette loi sera condamné « seulement » à 5 ans de prison ou 5,000 dollars d'amende, ou à la fois à l'amende et à la prison. Ainsi 30,000 directeurs de poste, aussi intelligents et cultivés que des cambes ou des canaques seront juges de la littérature universelle et feront poursuivre comme criminelle toute ligne qui contiendra une attaque contre leur parti, leur église ou même leurs propres méfaits. Una telle loi assurerait la tranquillité des monopoles, la puissance des églises, les pots-de-vin de la magistrature et de la police en même temps que l'irrémédiable abêtissement du peuple.

L'internationale muflerie bourgeoise ne retrouve quelque intelligence que pour perpétuer par la force ou par la plus basse astuce la suprématie qui lui échappe.

(D'après la *Freiheit* de New-York).

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Mézières. — Voilà un résumé de la besogne faite par le parti possibiliste dans les Ardennes ; autorité absolue parmi les groupes, mise à l'index, au pilori des ouvriers qui ne pensent pas comme eux ; il faut passer sous les fourches caudines ; des pontifes ; l'ouvrier qui discute leurs théories est évincé et il lui est impossible de trouver du travail ou il faut qu'il passe du côté des patrons. C'est triste de voir des hommes qui se disent révolutionnaires et qui agissent en réactionnaires. Et tout cela pour décrocher une timbale ; je n'aurai jamais cru que ces gens fussent aussi fumistes. Il faut attendre les bras croisés et le ventre creux ; que les possibilistes nous indiquent le moment favorable pour nous révolter et puissent faire un tour d'escamotage au profit de leur quatrième état, c'est-à-dire ôtes-toi de là que je m'y mette.

***

Versailles. — C'est devant la Cour d'assises de cette ville que s'est déroulé le procès des trois compagnons accusés du vol de dynamite de Soisy-sous-Etiolles : Etiévant, Faugoux, et Chalbret et du fameux Drouhet qui nie être anarchiste ne connaître personne, mais qui, par ses aveux a mis la police sur la trace de tous les faits. Triste conséquence des individus qui agissent par emballement, ne se rendent pas compte des risques qu'ils courrent.

Nous nous bornerons à donner les traits les plus saillants extraits du compte-rendu du procès.

La comédie commence tout de suite, dès la constatation d'identité des accusés.

Faugoux répond comme à un appel dans une cour de quartier : il hurle ses noms au président Faynot qui l'interroge d'une voix paternelle. Chevenet et Drouhet répondent avec calme ; Etiévant ouvre le feu.

Etiévant, lui dit M. Faynot, levez-vous.

— Levez-vous vous-même, répond l'accusé sans bouger de sa place. Pourquoi ne vous levez-vous pas, vous ?

— Parce que je suis un magistrat et que je dois rester assis pour vous parler.

R. — Eh bien moi, je suis anarchiste et je ne me lève pas. (Bruit.)

— Soit, dit le président qui veut éviter l'orage. Comment vous appelez-vous ?

R. — Ça ne vous regarde pas. Je ne vous demande pas votre nom, moi. (Rires).

M. Faynot paraît très ennuyé de cette mauvaise volonté : il dirait pour un peu à l'accusé d'être gentil et qu'on sera indulgent.

— Allons, voyons, répondez, s'écrie-t-il. C'est une simple formalité.

R. — Vous le savez, mon nom : c'est pas la peine de me le demander. (Bruit.)

Me Le Baron, défenseur d'Etiévant, cherche vainement à lui faire prendre une autre attitude. Etiévant est fort peu compromis dans l'affaire, et son acquittement était possible, mais il est douteux qu'un semblable système de défense lui concilie la bienveillance des jurés versaillais. C'est ce qu'à voix basse son avocat lui explique.

Je sais bien, lui dit l'accusé tout haut. Je le sais, mais ça m'est égal. Je sais faire une abdication de conscience et vingt ans de travaux forcés. Je laisse à ceux qui me condamneront la honte de l'abdication de conscience. (Bruit)

Et comme l'avocat insiste :

Non, non, dit-il, je ne veux rien savoir.

Le président met fin au colloque.

Vous vous appelez bien, demande-t-il à l'accusé Claude-François Etiévant, typographe, né à Paris en 1863 ?

R. — Oui, mais ça ne regarde personne. (Rires).

Après cette première escarmouche, on procède à la lecture de l'acte d'accusation, où nous relevons cette perle macabre :

Ravachol ayant été condamné à une peine supérieure à celle qu'il encourrait pour les faits relevés dans la présente procédure *il n'existe aucun motif pour le comprendre dans la poursuite actuelle.*

Ajoutons qu'il existait même un motif péremptoire pour qu'il ne fût pas compris.

Faugoux, toujours riant, ponctue cette lecture de protestations gouailleuses : « C'est faux, c'est un mensonge », dit-il. Et comme le document officiel lui reproche des habitudes d'intempérance, affirme qu'il fréquentait le cabaret :

Ça vaut mieux, dit-il, que d'aller à la messe. (Rires.)

L'appel des témoins à son tour est marqué de son petit incident.

Chaumentin ne répond pas à l'appel de son nom.

L'infâme Chaumentin, crie Faugoux, vraiment indigné cette fois, il n'a pas osé venir. Il craint le châtiment qu'il mérite, le cochon !

Les défenseurs traduisent cette exclamation, en conclusions de renvoi à la prochaine session.

Le procureur de la République explique que Chaumentin n'a pas été touché par la citation (!)

Nous le faisons rechercher, ajoute-t-il. Nous espérons qu'il sera là demain, nous avons télégraphié à la préfecture de police de Paris de le chercher et de l'amener.

— Parbleu, dit Faugoux, je conclus qu'on l'a cherché à la préfecture de police, parce qu'il est policier.

C'est l'avis universel, et l'on rit de la boutade de l'accusé, tandis que la cour rejette les conclusions de renvoi, déclarant que la déposition de Chaumentin est inutile, en présence des aveux faits à l'instruction par les accusés.

Enfin l'interrogatoire, proprement dit, commence. Le Président Faynot le fait précéder d'un petit discours bénin où il demande bien doucement à Faugoux de ne pas trop crier.

Si vous n'êtes pas calme, je vous ferai sortir et l'on vous jugera sans vous entendre. J'y suis très décidé ; je ne vous malmènerai pas, mais je conduirai les débats.

Et après cette petite déclaration de principes :

Vous êtes né à Nantes, en 1865, dit-il. Vous avez été de bonne heure orphelin.

Faugoux très calme et très doux. — Oui, j'ai perdu mon père en 1878.

D. — Vous avez une certaine instruction. Qui vous l'a donnée ?

R. — Je ne répondrai pas à cette question : Je ne dois rien à la société. Je ne reconnais pas avoir eu de maître. J'ai acquis mon instruction tout seul.

D. — N'avez-vous pas été chez les frères ?

R. — Les frères ! Non, ils ne prêchent que l'abrutissement. J'ai travaillé à l'école professionnelle de Nantes.

Le président passe en revue les divers patrons qu'a eus Faugoux depuis 1885. Il est interrompu par Etiévant. Celui-ci, avec raison, se plaint du gendarme qui est auprès de lui et qui vient de lui enlever un papier et des notes :

Le président. — Rendez-lui ses notes, gendarme, il a absolument le droit d'en prendre et d'en avoir.

Etiévant aussitôt, arrache des mains du Pandore trop zélé le papier qu'il lui avait pris.

Le président. — Allons pas de violence Etiévant.

R. — Ben quoi ! Je suis son égal. Je suis l'égal de tous les hommes.

Le président reprend :

En 89, Faugoux, vous étiez à Nantes, employé aux chantiers de la Loire. Lors des élections, vous avez posé votre candidature à la députation. (Rires). Vous avez échoué.

Faugoux, très amusé. — Pas du tout ! J'étais candidat, pour légaliser des proclamations anarchistes. Et je n'ai pas échoué, j'étais « candidat abstentionniste. » (Rires)

L'interrogatoire continue sur des choses insignifiantes, puis :

D. — De Genève vous avez été expulsé, et vous êtes allé à Lausanne d'où vous êtes revenu à Paris.

R. — Oui, je ne pouvais pas vivre à Lausanne. J'y gagnais 2 fr. 20 par jour. J'ai pourtant mis de la bonne volonté à travailler, à lutter pour la vie, et ça aussi je le regrette. Si je redevenais libre, je serais voleur. (Mouvement)

D. — Quand on vous a arrêté, vous étiez porteur d'un revolver.

R. — Oui ; on m'a arrêté par surprise, sans cela j'aurais vendu chèrement ma liberté, car je ne reconnais à personne le droit d'attenter à cette liberté.

Le président le fait asseoir, et avant d'examiner le fond de l'affaire, il passe rapidement en revue les antécédents des autres accusés.

Il rappelle le vol de cartouches de dynamite.

D. — Vous êtes l'un des auteurs de ce vol, dit-il à l'accusé.

R. — Certainement, j'ai exproprié le propriétaire de cette dynamite, le sieur Couezy, qui est un sale exploiteur, exploite trois cent personnes dans son chantier.

D. — C'est vous qui avez eu l'idée de cette expédition ?

R. — Ça se peut, mais je vous préviens que je ne veux répondre à aucune question de détails. J'ai, je viens de vous le dire, contribué de toutes mes forces à l'expropriation du sieur Couezy. Je n'en dirai pas plus.

Et Faugoux, qui voit que cette réserve agace le président, ne va plus s'en départir.

— Vous avez répondu à l'instruction, fait observer M. Faynot.

R. — Oh ! à l'instruction !... On fait dire au papier ce qu'on veut.

D. — Comment, vous n'avez pas dit que huit jours avant le vol que vous aviez été à Soisy, avec Chevenet, pour reconnaître le lieu ?

Faugoux, d'un ton dégagé. — C'était pour me promener.

D. — Mais non. Vous avez dit que c'était pour aller voir la cabane...

R. (du même ton). — C'était pour promener.

D. — Mais vous n'aviez pas un sou !

R. — C'était pour me promener. (Rires.)

D. — Voyons, Faugoux...

R. — Je vous dis, pour la quatrième fois, que c'était pour me promener.

On rit de nouveau, Faugoux, plus que tout le monde. Le président, pour en finir, interpelle Chevenet, puis revient à Faugoux :

D. — Eh bien est-ce vrai ?

R. — Je vous ai dit que j'ai tout fait pour exproprier le sieur Couezy, mais le reste je ne m'en occupe pas. C'est de la bagatelle. Je ne dirai rien, quand on devrait me couper le cou de suite.

Le président soupire, mais sans se décourager continue :

Vous êtes allé le lendemain trouver Ravachol.

R. — Je ne veux pas vous répondre, là !

D. — Mais enfin, il faut bien que MM. les jurés sachent que nous, nous sachions.

R. — Eh bien ! allez demander à Ravachol. (Explosions de rires). Maintenant qu'il est guillotiné.

M. Faynot, lui ne rit pas. Très énervé, il raconte au jury la visite de Faugoux chez Chaumentin, le départ des cinq compagnons, le vol.

Faugoux l'écoute de son air narquois et à un moment, très poli, l'interrompt :

Excusez-moi, monsieur, mais permettez, vous reproduisez absolument la déposition de l'infâme Chaumentin, du mouchard Chaumentin, qui est à la préfecture de police ; qui y est salarié. Nous en avons la preuve.

Après diverses questions accessoires le président à Chevenet :

Vous Chevenet, que comptiez-vous faire de cette dynamite ?

R. — C'était pour la propagande.

D. — Comment cela ?

R. — Pour effrayer la bourgeoisie. Il y en a vraiment besoin.

Le président arrive enfin à Etiévant, mais dès les premiers mots celui-ci l'arrête :

Je vous préviens, dit-il, sans se lever, que je ne vous répondrai rien, que je ne reconnais à personne le droit de me juger, et si je parle ce sera pour expliquer seulement mon attitude et mon refus de répondre.

— Pardon, dit le président, je suis ici pour examiner votre culpabilité...

R. — Moi, j'y suis pour ne pas me laisser faire ; je ne reconnais à personne le droit de me juger. Et je veux bien dire pourquoi.

D. — Expliquez-vous, si vous voulez...

Etiévant entame alors une démonstration. La loi n'est pas respectable, puisqu'elle est constamment variable, le droit des juges est donc précaire ; M. Faynot l'interrompt :

Que la loi soit bonne ou mauvaise, dit-il, je suis ici pour la faire respecter et appliquer et je...

R. — Moi, je suis ici pour la violer.

D. — Très bien, Messieurs, les jurés apprécieront.

R. — Je ne leur reconnais pas le droit de juger.

Puis commence le défilé des témoins. L'ignoble Chaumartin n'ose se présenter.

La deuxième séance est consacrée au réquisitoire, à la défense présentée par les avocats, ensuite Faugoux et Etiévant demandent à ajouter quelques mots.

Je revendique hautement, la responsabilité de l'expropriation du sieur Couezy, a dit le premier. J'emporterai au bagne la haine implacable de la bourgeoisie. Je désire que les jurés portent aussi allégrement le verdict qu'ils vont rendre que je supporterai ma peine.

Etiévant veut à son tour faire une déclaration analogue. Mais le président pour l'empêcher de détruire en quelques mots l'effet de la plaidoirie de son avocat.

— Dans votre intérêt, dit-il, n'ajoutez qu'une chose : saviez-vous que les cartouches qui vous ont été données avaient été volées ?

— Non, je ne le savais pas.

— Eh bien ! c'est ce que vous avez de mieux à dire.

Les débats sont clos sur cette réponse involontaire d'Etiévant, et le jury rentre dans la salle des délibérations.

Il en revient au bout de vingt minutes, rapportant un verdict affirmatif sur toutes les questions. Des circonstances atténuantes sont accordées à Drouhet et Etiévant.

La cour condamne :

Faugoux, à vingt ans de travaux forcés et à dix ans d'interdiction de séjour.

Chevenet, à douze ans de travaux forcés et à dix ans d'interdiction de séjour.

Drouhet, à six ans de réclusion et à six ans d'interdiction de séjour.

Etiévant, à cinq ans de prison.

— Plus de frontières ! Vive la révolution universelle ! Vive l'anarchie ! A bas les mouchards ! crient Faugoux et Etiévant en s'en allant.

## Belgique

*Le procès de Liège.* — Vu notre petit format, nous ne pouvons donner le compte-rendu complet des divers procès qui se sont jugés ces jours passés ; pour celui de Liège, comme pour les autres, nous sommes forcés de nous en tenir aux passages saillants. Dans celui-ci, une grande figure s'en détache, c'est la personnalité de Moineaux.

Notre collaboratrice Valéria, raconte dans notre *supplément*, ce que fut sa vie ; la lettre que nous reproduisons ci-dessous et qu'il avait écrite avant le procès, et qu'ont publiée les journaux bourgeois, nous montrait déjà l'homme ayant fait abstraction de sa personne, ne s'occupant nullement du verdict des juges, ayant fait d'avance le sacrifice de sa liberté, préparant sa défense en vue de la propagande de ses idées, et non pour arracher un verdict favorable, en cherchant à émouvoir la sensibilité d'un jury.

« Mon cher Henri,

« J'ai bien reçu ta lettre. Merci, au nom du camarade, de l'envoi que vous avez fait et de l'idée pratique et généreuse du *Sou des Victimes*.

« J'ai bien pensé que Me Royer était couché car sa dernière lettre date du 13 courant. Je ne doute pas que cet avocat soit à même de faire une bonne plaidoirie profitable à nos idées, si j'en juge surtout par ce qu'il m'a écrit, qui prouve que c'est un penseur et qu'il a tout ce qu'il faut pour apprendre et s'assimiler nos théories communistes-libertaires.

« Je pense que parmi les livres et brochures anarchistes il en est une : *L'Anarchie dans l'évolution sociale*, qui, quoique très succincte, est pour moi, jusqu'à maintenant, la synthèse de nos aspirations ; elle sera pour lui un guide sûr et facile pour étudier d'une façon plus développée la philosophie libertaire.

« N'oublie pas de lui passer les suppléments de la *Révolte* avec les coupures du livre de *Letourneau*, de Lanessan, et les articles de Richepin, Mirbeau, Aurélien Scholl, Paul Adam, etc. Le tout combiné ensemble, il aura tous les éléments pour présenter une défense comme je la lui ai proposée, et comme il l'a acceptée du reste.

« J'ai soin déjà de travailler à ma défense pour le cas où M. Royer ne pourrait pas venir, car alors je me défendrai moi-même.

« Aussi, si M. Royer devenait plus malade, il faudrait chercher à procurer un défenseur à Wolff, à qui tu devras écrire pour savoir de quelle façon il entend présenter sa défense ; et alors tu pourras lui choisir un avocat de Bruxelles ; car à Liège le barreau n'est guère empressé pour nous défendre, et si les avocats liégeois s'en mêlent, ce sera d'une façon terre à terre et chicaneuse, où nos idées seraient rapetissées.

« Dans tous les cas, que M. Royer vienne ou non, j'affirmerai mes principes anarchistes. Je revendiquerai hautement le droit à la révolte. Je me rendrai solidaire de tout acte propre à entraîner les masses à faire la révolution sociale. Paroles que j'ai dites d'ailleurs à l'instruction.

« Je crois que trois autres camarades sont dans les mêmes dispositions d'esprit. Ce qui fait que nous n'aurons pas seulement causé peur aux bourgeois, mais que nous aurons semé la bonne parole anarchiste qui, espérons-le, portera ses fruits dans un avenir prochain.

« Pour Me Royer, je me rappelle qu'il serait bon de lui procurer, ou à moi, dans le cas où il ne pourrait pas venir, la critique faite dans la *Société nouvelle*, par M. Edme Picard, du livre de Kropotkine : *Les Paroles d'un Révolté*.

« Ne crains rien ; je ne suis pas abattu, au contraire, j'ai bon courage et je le prouverai. Je ne regrette rien, absolument rien (à part ma pauvre femme et mes deux enfants) et comme le disait S. Faure : « J'aurais cent vies, cent libertés, cent bonheurs, je les donnerais pour notre si noble et si belle idée, l'anarchie. »

« Tu feras mes amitiés aux camarades et tu me donneras bientôt, j'espère, de leurs nouvelles.

« A toi et à l'idée,

J. Moineau. »

---

Les causes du procès, nous les avons données, en leur temps ; nous avons donné aussi la liste des accusés.

Les débats ont commencé le 18 juillet. Dès la première séance, dans son interrogatoire, Moineau, sans forfanterie, se déclare anarchiste convaincu, ennemi de la société bourgeoise :

Le Premier Mai 1891, des malheureux demandèrent un misérable droit politique. On les fusilla.

Les théories anarchistes sont inconnues de la masse. Les penseurs ne peuvent rien par la parole. La propagande par le fait s'impose. Il a vu les propagandistes de France, d'Irlande et de Russie convainquant les misérables que des hommes existent qui savent mourir pour eux. Il a vu des malheureux frappés impitoyablement par la Cour d'assises de Liège : Rutzerveld pour avoir tiré sur son patron qui l'avait chassé comme un chien ; Hansen et les autres pour avoir volé de la dynamite. On n'a pas vu s'il y avait derrière eux des innocents qu'on frappait en même temps.

C'est une situation sociale à laquelle on doit porter remède. Il faut qu'on sache qu'il y a des gens décidés à tout pour cela. Voilà les motifs de sa conduite, franche, nette, décidée, car il ne s'est jamais caché et n'a jamais menti. Les juges d'instruction peuvent en témoigner.

Quant aux vols de dynamite, ils s'imposaient ; ils ne sont que la préparation des autres faits. Il s'expliquera là-dessus quand son avocat aura parlé.

Après une suspension d'audience, Moineau, dont l'interrogatoire continue, déclare qu'il n'y a pas à Liège de groupe anarchiste constitué, se réunissant à des heures déterminées.

Il expose la théorie anarchiste : au lieu du gouvernement, des groupes producteurs et en même temps consommateurs. Les anarchistes cherchent à se grouper comme ils le seront dans la société qu'ils rêvent. Ils se sont groupés pour voler de la dynamite, résolus à la propagande par le fait. Sitôt la dynamite volée, le groupe se dissolvait.

Après lui le comp. Wolfs, reconnaît avoir placé une cartouche de dynamite chez M. de Selys père, parce que celui-ci avait dit, au Sénat qu'il fallait poursuivre les anarchistes comme des bêtes féroces.

Est, Guinot, Naniot, nient avoir pris part aux attentats. Nossent, est un misérable délateur chargé de déblatérer sur ses coaccusés.

Mateyssen explique pourquoi et comment il est devenu anarchiste, mais nie avoir pris par aux faits. Marcotty, Bédain, reconnaissent avoir pris part à certains actes, en nient d'autres. Lacroix est un autre mouchard, Charles Berré nie tout.

Dans la seconde audience, Jacques Berré nie également avoir pris part à aucun attentat. Nossent aussi. Heusy se déclare anarchiste mais non partisan des explosions.

Schlebach, le cabaretier chez lequel se réunissaient les anarchistes, et qui n'est accusé de nul fait précis sinon de participation au « complot », il recevait chez lui des anarchistes comme les autres clients ; mais il n'a jamais entendu nulle déclaration anarchiste dans son cabaret. Il n'a à se reprocher aucune participation à un complot quelconque.

On arrive enfin à l'interrogatoire de Hanssen, Lambert, mineur à Ougrée, une figure pâlote, une petite tête ronde qui se présente sous le bourgeron bleu du pénitencier de Louvain. Hanssen a été condamné il y a trois mois à quinze ans de travaux forcés avec Langendorf et Bustin. Avec une volubilité prodigieuse, il s'exprime en wallon et explique d'abord que s'il s'est décidé à tout dire, c'est que, fort devant sa « pauvre souffrance », il a été navré et indigné devant la peine de Langendorf, qui a été beaucoup trop forte et que les compagnons ont abandonné.

Hanssen comparaît accusé maintenant du vol de Flémalle, dans lequel il cherche à impliquer Heusy et qu'il a commis seul avec Marcotty, d'après les dires de celui-ci.

Le verbe de Hanssen est si pressé, si rapide, si confus que, même avec une parfaite connaissance de son patois, il est impossible de le suivre. Il raconte, avec un grand luxe de détails, le vol d'Ombret. Il explique sa conduite en France, cette conduite privée qui l'a fait bannir des rangs anarchistes.

Moineau se lève, indigné : Hanssen est un misérable, qui a profité de l'idée anarchiste pour s'insinuer dans une famille honorable et pour y faire un enfant. Cet homme a deux figures, l'une pour nous, l'autre pour la justice. On a promis à ce renégat une réduction de peine s'il voulait parler. (Protestations du président.) Il soutient qu'on lui a fait subir en prison des mauvais traitements, qu'on l'a menacé de mort s'il ne parlait pas. Voilà ce qu'il nous raconte. Devant vous, vous voyez son attitude. Ce brave anarchiste a été conduit à Calais et n'a pas osé s'embarquer. Il a eu peur de la mer !

Le défenseur de Matheysen relève dans la conduite et les paroles de Hanssen, à travers les diverses instructions, des contradictions de détail et des mensonges dont il est bientôt convaincu et qu'il explique avec une gêne manifeste ou sa façonde est un peu en désarroi.

Puis commence le défilé des témoins, chose peu intéressante, sauf les déclarations des experts qui viennent déposer que les cartouches employées dans les explosions ne pouvaient produire de grands dégâts, et que ces derniers, en somme, sont insignifiants. Ce qui confirme les paroles de Moineau qui déclare avoir voulu produire un effet moral, et non des dégâts matériels.

A l'audience du 20 juillet, Langendorf, condamné aussi pour le vol de dynamite d'Ombret, vient comme Nossent charger ses camarades, cela lui attire de Moineau une verte réplique :

Je comprends, dit Moineau, que des malheureux ouvriers, dont le cerveau est affaibli par les vices de l'atavisme et un affreux régime de misère, ne puissent résister à la solitude de la prison et tâchent de nuire à leurs anciens compagnons par une aberration de désespérance, mais on ne peut admettre qu'ils expliquent leur attitude en accusant leurs compagnons de les avoir trompés et je ne peux contenir ici mon indignation.

On entend, l'après-midi, le capitaine pensionné M. Siersack, sous les ordres duquel Moineau a servi. Il fait le plus grand éloge du caractère de Moineau qui souvent intercédait auprès de ses chefs pour obtenir le retrait de punitions prononcées contre des subordonnés. Le témoin ignore pourquoi Moineau a quitté l'armée. Il l'a recommandé à la Compagnie des wagons-lits où il était à la veille d'atteindre un traitement annuel de 2,4000 francs, lorsqu'il la quitta parce qu'on voulait obtenir de lui une plus grande sévérité vis-à-vis de ses subordonnés.

M. le lieutenant pensionné Biard confirme les renseignements donnés par M. Siersack sur le caractère de Moineau.

M. Fabry a connu Moineau qu'on lui avait représenté comme un homme froid et égoïste. Quand je l'ai eu approché, dit-il, j'ai vu qu'on m'avait trompé. Moineau est une nature d'une sensibilité excessive : il est inoffensif, il n'a pu pécher que par excès d'altruisme.

La mère de Moineau avait recueilli un enfant perdu. Elle lui fit jurer de ne pas abandonner cet enfant. Moineau à l'armée n'a cessé de prélever sur sa solde les sommes nécessaires à l'élever sur sa solde les sommes nécessaires à l'éducation de l'enfant. M. Fabry cite plusieurs traits du même genre et insiste sur ce fait qu'il était bien

difficile de lui en arracher quelques mots sur tous ces faits.

M. Roubaut, pharmacien des hospices à Verviers, a connu Moineau dès l'enfance; il a, dit-il, toujours à toutes les périodes de son existence, été sensible, bon, attiré vers les pauvres et surtout vers les victimes. Je ne connais pas dans toute sa vie une action malhonnête ou méchante. Il a quitté l'armée après les grèves de 1886 pour n'être placé jamais entre son serment d'officier et la nécessité éventuelle de commander le feu sur les grévistes.

Interpellé par la défense sur la question de savoir si Moineau était capable de risquer de tuer du monde, le témoin répond que Moineau en était fort éloigné. Je l'ai entendu souvent gourmander son enfant lorsque celui-ci maltraitait un animal.

Moineau, dit-il, était d'une rare délicatesse de sentiments. Souvent il a refusé des invitations à venir dîner chez moi, me répondant qu'il craignait de se laisser aller devant ma femme aux libertés de langage apprises à la caserne ou de me compromettre vis-à-vis de l'administration dont je dépendais, car ses opinions étaient connues.

Plusieurs témoins défilent rapidement, donnant de forts bons renseignements sur la moralité de Moineau, Wolfs et Beaujean. Il est à noter du reste, dit le journal bourgeois auquel nous empruntons ces extraits, que parmi ses seize hommes accusés et qui presque tous appartiennent aux classes inférieures de la société, il n'en est que deux qui aient jamais eu maille à partir avec la justice. L'un pour vol, l'autre pour adultère.

(*A Suivre*).

## Angleterre

La société des amis de Shelley espérait de pouvoir célébrer le centenaire de la naissance du poète par la représentation des *Cenci*, mais aucune compagnie de théâtre n'a consenti à prêter une scène pour ce chef-d'œuvre. Un compagnon H. S. Salt vient de publier une brochure intitulée : *Shelley's Principles* (Principes de Shelley qu'il serait bon de traduire en français pour tous ceux qui voudraient « renverser la société existante de fond en comble, avec toutes ses maximes et ses formules. »

## Espagne

De l'Espagne nous vient à nouveau un bel exemple. Les employés télégraphistes ayant demandé une augmentation de traitement qu'on leur a refusée, se sont servis du télégraphe pour organiser une grève générale — et, pendant plusieurs jours, on a pu voir des affiches annonçant que les communications étaient interrompues avec l'Espagne.

Qu'en est-il advenu ? Non-seulement ils ont obtenu du gouvernement tout ce qu'ils demandaient, mais de plus ont provoqué la démission du ministre de l'intérieur, celui-là même qui est responsable de l'exécution de nos camarades, les anarchistes de Xérès et qui s'était vanté de rester au pouvoir jusqu'à la déroute finale du mouvement anarchiste. Il s'est retiré, ne voulant pas subir la honte d'une capitulation.

(*Commonweal*).

## Etats-Unis

Nous apprenons par les journaux américains que le combat de Homestaed a été plus sanglant qu'on ne l'avait cru. C'était 3.800 ouvriers que le bourgeois Carneggie avait chassé de son usine.

Les trois cents Pinkertons étaient puissamment armés, lorsqu'ils eurent déposé les armes, on trouva 500 fusils Winchester. Le nombre de tués ou blessés a été de 16 morts et 147 blessés, surtout du côté des Pinkertons.

Le 6 juillet — dit très juste la *Freiheit* — vivra dans les annales de la grande lutte. Pas de plan arrêté, rien que l'instinct révolutionnaire des masses ont suffi pour livrer le grand combat qui rappelle les combats de la Commune et se répétera, un jour, un peu partout.

Il a aussi porté un coup mortel à l'organisation de cette armée du capital. N'a-t-on pas assez écrit, péroré, protesté, manifesté sur ces canailles. Des tonneaux de papier et d'encre, sans parler des flots de déclamations et d'indignation, vraie et simulée, avaient été déversés au sujet des canailleries précédentes des Pinkertons. Les coups de revolver de Homestead y ont, seuls, mis fin. Et l'ouvrier américain qui s'arme déjà, qui est déjà armé jusqu'à un certain point, a compris de vue combien l'armement de chacun est nécessaire, dans cette société basée sur le brigandage.

***

Un autre conflit sanglant a eu lieu à Cœur-d'Alène, dans une mine d'Idaho, au Nouveau Mexique. Là, les mineurs auraient refusé d'accepter une diminution de salaire. Ils furent renvoyés et remplacés par des *Scabs* (de faux frères).

Après des complots sans importance, les mineurs perdirent patience. Ils firent l'assaut du bâtiment, où l'on tenait les *scabs* protégés par la milice.

Le bâtiment fut sauté à la dynamite. Les travailleurs armés engagèrent bataille contre les scabs, aussi armés. Il y eut 9 tués et 20 blessés.

Voilà la lutte fratricide que nous devons au capital et aux capitalistes! Faire égorger des travailleurs par d'autres travailleurs, n'était-ce pas toujours le grand moyen de toutes les tyrannies ?

***

« On n'est jamais trahi que par les siens ! » C'est ce que les travailleurs d'Homestead ont dû se dire.

Après la bataille, la victoire remportée sur les Pinkerstons, un Comité a immédiatement surgi, mené par un certain O'Donnell. O'Donnell, se sentant compromis vis-à-vis des bourgeois fait tout pour se faire pardonner.

Il rampe à plat ventre devant les autorités. Il prépare une fête de réception à la milice — autre forme de Pinkertons — qu'on lui refuse d'accepter. Il demande aux autorités des ordres sur ce qu'il a à faire avec les fusils livrés par les Pinkertons désarmés. Platitude sur platitude.

Lorsque les anarchistes de New-York envoient un manifeste aux grévistes et l'affichent à Homestead, c'est le Comité qui crie « sus aux anarchistes », c'est O'Donnels qui aide à les arrêter.

Et lorsque Berkmann frappe Frick, le gérant de Carneggie, les platitudes de cet ouvrier si rapidement embourgeoisé ne connaissent plus de limites. Il devient la bête rampante.

Et cela, pendant que les bourgeois arrêtent les travailleurs et se préparent *à les pendre*, pour avoir frappé leurs Pinkertons.

Berkmann seul, en frappant plus haut et plus directement, leur sauvera la vie. Car c'est lui qui sera maintenant la victime voulue. Lui et d'autres anarchistes de la localité, déjà arrêté, déjà poursuivis pour meurtre et complot.

***

Pour donner une idée de jusqu'où vont les haines bourgeoises.

Un sergent de la milice, en apprenant l'attentat de Berkmann, s'écrie : « Trois hourras pour l'assassin ! »

Aussitôt le colonel le fait arrêter. Aux deux pouces on lui passe deux nœuds coulants. Par ces cordes on le pend. L'ordre est donné de le tenir pendu pour une demi-heure.

Nous sommes savants aujourd'hui. Aussi, un docteur se tient à côté du pendu, montre en main, comptant les battements du pouls, pour couper la corde si le cœur cessait de battre. Car la punition — ils le savent, ils sont bien savants, ces gredins — pourrait bien finir par un arrêt subit du cœur et la mort.

Mais le sergent est robuste. Il ne s'évanouit que lorsque la flèche marque la 30e minute. Alors on lui rase la moitié de la tête, on lui lies les poings, on l'affuble d'un sac, on le conduit hors la ville.

Ce n'est pas du roman, ce n'est pas exagéré. C'est la vérité exacte racontée par tous les journaux de la grande presse anglaise et américaine avec tous les détails voulus. Des milliers d'articles sont écrits en ce moment sur ce thème.

Et ce ne sont pas des grues versaillaises qui le font à la lueur de Paris, en feu. C'est un chef de la milice qui le fait avec calme.

Non ! Pas de défaite à la prochaine ! Il *faut* vaincre. La défaite serait trop terrible.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le camarade Roman, nous signale la triste situation de la compagne et des deux enfants de Berthault gérant du *Peinard*. Quelques camarades de Lille ont fait le plus urgent, mais ne peuvent suffire, ils font appel à la solidarité des compagnons.

Adresser les fonds à Roman, 3, rue du Sentier-de-Lezennes, Fives-Lille, Nord.

Le compagnon Roman est autorisé à prélever 10 fr. sur la vente du journal et à les remettre à la compagne Berthault.

***

Le compagnon Spartacus Verdier prie tous les compagnons qui correspondent avec lui, de tenir compte de sa nouvelle adresse : Ganges, Hérault.

***

La Société des socialistes-révolutionnaires et anarchistes de Zurich se réunit tous les mardis à huit heures au café Zwingli-Rindermarkt. On peut y lire la *Revolte* et tous les journaux socialistes révolutionnaires et anarchistes.

On peut s'abonner aux journaux et acheter les livres et brochures anarchistes de propagande révolutionnaire à la librairie de la Société: Froschmagasse, 7, Zurich.

***

Un ami nous envoie, pour la boîte aux ordures, l'article de Francisque Sarcey, paru dans le *XIXe Siècle* du 31 juillet. Ce serait faire trop d'honneur à ce monsieur, que d'insérer une foirade aussi longue, même dans la boîte aux ordures, nous la renvoyons au dépotoir.

## Nécrologie

Les camarades d'Italie nous annoncent la mort du compagnon Carlo Cafiero. Un ami nous avait promis un article sur la vie de ce lutteur, nous ne l'avons pas encore reçu, mais nous pensons pouvoir le donner dans le prochain numéro.

## CONVOCATIONS

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste-révolutionnaire se réunit tous les mardis soir à 8 h. 1/2, salle Brou, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

En réalité l'esclavage subsiste dans la « libre république américaine ». Ces nègres que l'on force à travailler et que l'on garde à vue sur les chantiers de Chickamauger, parce qu'ils doivent de l'argent à tel ou tel employé du gouvernement, et ces Italiens des mines de phosphate à Pom-Pom et autres lieux que surveillent des patrouilles armées pour les empêcher de s'échapper, que sont-ils, sinon des esclaves.

(*La Solidarité*).

## PETITE CORRESPONDANCE

H. F. à Henin-Liétard. — H. à Rotterdam. — L. à St-Louis. — F. à Liège. — P. à Bordeaux. — P. rue de Suez. — P. à Lyon. — M. à St-Claude. — S. à Voirons. — P. à Mons. — G. à Orléans. — L. à Bordeaux. — Choisy-le-Roi. — J. à la Chaux-de-Fonds. — C. à Reims. — G. à la Fayette. — C. à Lavelanet. — V. B. à Puget-Ville. — M. à La Tour-du-Pin.

Reçu timbres et mandats.

Les camarades qui étaient en correspondance avec le compagnon J. Rivoire, de St-Marcel, près Marseille, sont priés de ne plus rien lui écrire jusqu'à nouvel ordre, avant quitte cette ville.

Piolat et Geliard sont priés de donner sans retard leur adresse à L. Vernet, à Bosses-sur-Etoile, près Valence (Drôme). Urgence.

C. D. à Amiens. — Nous n'avons pas de brochures invendues. Pas de portraits de Chicago ; qu'une gravure représentant l'exécution, 1,75.

D. C. à Tarascon. — Les Guêtes de l'Escadron, 3,50. Il reste 1,50 pour un abon. de 3 mois.

D. à Vienne. — Bien reçu les deux mandats.

F. à St-Denis. — S'il n'y avait que cela dans le paquet, c'est une erreur, avons envoyé ce qui manquait.

R. à Besançon. — Le numéro 45 avait été expédié. L'envoyons à nouveau.

L'*Art Social*. — Bien, merci.

*L'Imprimeur-Gérant* : Léon Arsius

Paris. — Impr. L. ARSIUS, 140, rue Mouffetard.

CINQUIÈME ANNÉE N° 46 — DIX CENTIMES — DU 13 AU 19 AOUT 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois. . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*Nos camarades de Buenos-Ayres ont résolu de rééditer, a leurs frais, le premier numéro du* Révolté *paru le 22 février 1879. Ce numéro curieux pour faire apprécier le chemin accompli, depuis, par les idées, sera mis en vente au prix de 0 fr. 50.*

*Nos lecteurs qui le désireraient sont priés de nous le faire savoir, que nous puissions avertir les camarades de Buenos-Ayres du chiffre à nous expédier.*

## OBJECTIONS A L'ANARCHIE

IV

On ne se rend généralement pas compte de la rapidité avec laquelle l'homme — ses goûts, ses appréciations, ses habitudes — se modifient dès que le milieu est changé. On en exagère certainement les lenteurs. On ne distingue pas suffisamment entre les manières de penser et d'agir qui demanderaient des dix mille ans pour être modifiées, et celles qui changent rapidement, selon les circonstances, les institutions, les conditions du milieu en général.

Et cependant, quelles modifications rapides chacun de nous ne pourrait-il pas constater en consultant seulement ce qu'il a observé durant sa vie, sans parler des enseignements de l'histoire!

***

Un Slave quelconque débarque aux Etats-Unis. Nonchalant, lent dans ses mouvements, fait à l'oppression de son village natal, où il était son chapeau devant chaque passant en redingote et obéissait à quiconque voulait lui commander.

Souvent, c'est tout un village des frontières de la Russie ou d'Autriche qui débarque à la fois. Ces hommes garderont nombre de leurs traits de caractère. Ils continueront à vivre en commune, leur *mir* se réunira pour discuter les affaires communes; vis-à-vis de l'Indien peau-rouge ils n'auront rien de l'atroce brutalité du vrai Américain... Ceci restera. Mais tout le reste sera changé. Au bout de cinq ans, ce paysan Slave ne craint plus personne, il n'obéit pas au premier venu; il sait maintenir ses droits; il agit en homme personnellement libre. S'ils ont émigré tout un village, souvent ils maintiennent la propriété communale du sol; si c'est un isolé qui a été jeté dans un milieu de fermiers, il est individualiste pour la propriété foncière. Mais celui-ci et ceux-là ont entièrement changé dans toutes leurs manières d'agir.

Surtout, ne parlons pas des enfants. A moins d'avoir grandi dans une commune, ils sont des Yankees comme les autres. Dans dix ans il ne restera rien pour reconnaître en eux des fils de serfs. Ils seront américains.

En effet, l'influence américaine est si grande que l'ethnographe lui-même reconnaît que ce qu'il appelait *race* a été refait dans la génération suivante. Et cependant il appelait *traits de race* précisément ce qui change avec le plus de difficulté. Ce résidu, qui résiste le mieux au changement, a changé tout de même.

Il serait facile de multiplier les exemples en citant l'influence analogue de la Finlande, et l'influence différente des républiques sud-américaines. Mais ce sont surtout les nègres restés chez eux, mais dans un milieu différent qui offrent un fait frappant de changement de l'homme par ses institutions.

Nulle part les monarchies despotiques n'ont la même force que parmi les tribus nègres de l'Afrique. C'est parmi les diverses tribus nègres que le type de monarchie absolue se retrouve aujourd'hui dans ses formes les plus grossières. Mais sur une des côtes, en Libérie, les Européens ont laissé fonder une république. Et cette république prospère tout aussi bien que les républiques suisses. Ce n'est plus l'esclave soumis : c'est un homme libre, qui comprend parfaitement les affaires publiques et qui les dirige avec plus de bon sens que tant d'Européens monarchistes ou républicains. L'homme qui a fondé la république, supporté moralement par des radicaux anglais et qui en fut le premier président, fut certainement un homme d'Etat autrement intelligent et honnête que ceux qui passent pour hommes d'Etat en France.

Une transformation complète s'est opérée chez ces nègres qui autrefois obéissaient si facilement à un despote quelconque. Ce ne sont plus les mêmes hommes. Et le seul danger qui menace la république Libérienne, ce n'est pas le manque de conceptions républicaines chez ces nègres : c'est l'intrusion du capitalisme et de l'exploitation par le salariat.

Enfin, quant aux nègres libérés en 1861 aux Etats-Unis et aux serfs libérés en même temps en Russie, les trente années de quasi-liberté personnelle les ont entièrement modifiés. Ce sont encore des hommes tout à fait nouveaux, créés en trente années par un régime nouveau.

Pour modifier une institution, il faut une petite minorité qui prenne l'initiative de renverser les vieilles formes de la vie. Alors, la nouvelle institution s'introduit et en vingt ou trente années elle modifie la nation entière. C'est ainsi qu'a toujours marché l'histoire et il n'y a que les penseurs superficiels qui parlent du « cercle vicieux » des institutions qui ne peuvent changer parce que les hommes restent mauvais.

***

On nous rappelle cependant combien de communes communistes ont échoué puisqu'elles avaient été fondées par des hommes qui n'étaient pas encore faits pour le communisme.

Eh bien, les communes tentées en Amérique *devaient* finir par un échec pour mille causes différentes.

Et d'abord, elles ne finissaient pas toutes par un échec; celles qui étaient fondées par des paysans accoutumés aux durs travaux des champs, capables de supporter les misères inévitables de la conquête d'un sol vierge, ont parfaitement réussi et vivent encore. Ce qui prouve déjà que si d'autres communes fondées par des éléments trop hétérogènes, de déclassés, d'artistes sans art, d'ouvriers sans métier, et de très peu d'agriculteurs, ont échoué, c'est qu'elles auraient échoué aussi sous n'importe quel régime individualiste. On ne fonde pas un village avec des hommes qui n'ont jamais manié la charrue, même sous l'égide de la sainte propriété. Quel agriculteur, en effet, aurait cherché des travailleurs pour cultiver *son* sol dans ce milieu, qui a fourni la masse des pionniers du communisme en Amérique? S'ils lui avaient offert leurs bras que pour une maigre nourriture, il aurait refusé de leur confier l'œuvre de culture en Europe même. Encore moins aurait-il songé à s'adresser à eux pour surmonter les immenses difficultés de la conquête d'un sol vierge : inondations, échecs de cultures, pestes animales de tout genre, privations de toutes sortes, fatigues immenses du défrichement en général!

***

Aux difficultés de l'essai communiste venaient s'ajouter encore dans ces tentatives : les difficultés du pionnier, tandis que l'on sait bien que sur cent pionniers, il y en aura toujours plus de la moitié qui finiront par un échec : les difficultés à supporter chaque fois que l'on fuit la civilisation et s'en va dans les forêts vierges; les difficultés du trop petit nombre de la commune; les difficultés enfin du manque de réserves pour parer aux échecs inévitables des premières années. Si l'on se refaisait dans la mémoire toutes les difficultés immenses contre lesquelles les communistes d'Amérique ont lutté, on s'étonnerait, au contraire, de l'énergie que l'idée communiste a pu leur inspirer. On y verrait une preuve de la prise de l'idée sur eux-mêmes.

Voilà pourquoi, si une commune devait être fondée, ce n'est pas au Texas ni dans l'île Vancouver, mais dans la banlieue de Paris ou de Londres. Et elle devait être basée, non sur l'agriculture extensive sur un vaste espace, mais sur l'agriculture *intensive*, forcée, potagère, sur un espace restreint et supportée par une variété de métiers.

Mais, encore et encore, ce n'est pas par de petits essais microscopiques que l'on parviendra à prouver quoi que ce soit. C'est en faisant l'essai en grand dans une grande cité, avec le

sol qui l'entoure, ses maisons déjà bâties, ses usines déjà armées de machines, ses esprits techniques et inventeurs, ses délassements artistiques et scientifiques et ses millions de bras.

Et c'est surtout en changeant l'ensemble des institutions — comme les nègres l'ont fait en Libérie, — et par l'ensemble des institutions modifiant l'ensemble des goûts, des aspirations, des jugements, que l'on établira le communisme.

Cet essai on ne l'a pas encore fait. Mais on le fera. Paris-Commune, vers la fin de siège, en faisait déjà quelques petites ébauches. Et les œuvres commencées par de grandes agglomérations, dans un milieu à *tendance* communiste, ne sont jamais perdues. Elles ne tarderont à se reproduire.

## Carlo Cafiero

Charles Cafiero, un des plus sympathiques et des plus dévoués militants de la grande idée anarchiste vient de succomber aux tortures morales et physiques dont la grande criminelle, la bourgeoisie, le tracassait depuis plusieurs années. Né en 1846, d'une richissime famille de Barletta il fut, par ses parents, fourré dans un séminaire dès son enfance; c'est là qu'il connut Emile Covelli, philosophe anarchiste italien dont il devait plus tard embrasser les principes avec tout l'enthousiasme d'un grand cœur.

Sorti du séminaire il alla plus tard à Naples étudier les lois à l'Université. Privé bientôt de ses parents, il se trouva possesseur d'une fortune peu commune, ses amis l'initièrent sur le terrain diplomatique. Il alla à Florence, alors capitale d'Italie; mais un beau jour, dégoûté des hypocrisies diplomatiques, il laissa les politicailleurs en plan et partit pour Londres pour se donner totalement aux idées libertaires.

Il fit partie de l'Internationale et, en 73, rencontra, en Suisse, Bakounine avec lequel il fonda un vrai centre d'activité pour la propagande des idées anarchistes, il collabora à plusieurs journaux, il fit, ensuite, partie de tous les congrès. En 74, il va en Russie, revient et collabore en Italie au plan d'insurrection de Bologne. Plus tard, avec Malatesta, ils organisent le mouvement insurrectionnel de Benevento. Après avoir payé cet acte de révolte, de 17 mois de prison, il vient en France, expulsé, va en Suisse, puis à Londres et retourne en Italie où, malade, il fut entraîné à la prison cellulaire. Sorti de prison à la suite des protestations populaires il retombe malade et la police qui n'avait jamais cessé de le poursuivre le ramasse un jour tout nu sur les collines de Florence et le met au manicome (1) sa raison était ébranlée, les tracasseries policières l'avaient ruiné, le manicome a été son tombeau.

C'est comme cela qu'a fini cet homme qui a sacrifié à l'anarchie une vaste richesse et toute sa vie entière. Bourgeois, jouissez de votre œuvre aujourd'hui, à demain notre tour!

(1) Maison de santé pour les fous.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — *Au champ d'expériences de Vincennes.* — Comme les années précédentes, nous avons tenu à assister aux conférences que M. G. Ville donne, annuellement au champ d'expériences de Vincennes, sur l'agriculture et les avantages de l'emploi des engrais chimiques.

Inutile de dire que le conférencier possède très bien son sujet, qu'il développe sa science avec foi, clarté et éloquence.

Aussi nous ayant annoncé au début que, dans sa conclusion, se mêlerait la question sociale nous nous sommes fait un devoir d'assister à sa dernière conférence qui a eu lieu le 31 juillet.

Eh bien, nous regrettons, pour le conférencier, qu'il se soit embourbé dans ce marais de la politique, car si nous avions pu croire, un instant, que ses hautes connaissances fussent hantées de cet esprit de justice, de sentiments humains, de liberté, mots qui, à chaque instant, voltigent sur ses lèvres; nous fûmes bien désillusionné lorsqu'il aborda la question de l'*Egalité*.

M. G. Ville n'est pas pour l'*égalité bestiale* (textuel) il faut respecter ce que Dieu a fait, dit-il.

Mais, en revanche, il est pour l'égalité des droits, c'est-à-dire pour l'égalité des propriétaires et des locataires, du patron et de l'ouvrier, du riche et du pauvre. Quelle ironie, qu'elle inconséquence. Il prétend qu'augmenter la fortune des propriétaires ce sera augmenter le bien-être des travailleurs — travailleurs qu'il flattait hier, comme un candidat à la veille de son élection. — Selon lui, lorsque le blé, les pommes de terre, les haricots et les céréales ou graminées seront en abondance, la question sera résolue. Dans 90 ans — dans 90 ans, vous entendez bien! — on pourra aller mieux, avec son système capitaliste à lui. C'est ce qu'il prétend, du moins.

Que M. G. Ville nous permette, à nous, qui ne sommes que des *manœuvres* (1) et des partisans de l'*égalité*, de lui faire remarquer qu'il ne suffit pas que tout soit en abondance, et à bon marché, pour que tout le monde mange. Qu'il ouvre les yeux et il verra — s'il le veut — que les objets manufacturés, vêtements ou autres ne manquent pas dans les magasins de Paris. Et que cette quantité incalculable de produits n'empêche pas qu'il y ait les 6 0/0 de la population mal vêtus et mal chaussés, il en sera de même de l'alimentation. Ce qu'il faut, c'est détruire les causes du mal, les obstacles qui empêchent l'évolution. En un mot, tous les systèmes capitalistes, même celui de M. G. Ville.

***

Rouen. — Aux assises de cette ville, ce sont trois compagnons du Havre qui ont à répondre du délit d'avoir volé le patron d'un d'eux, Lapointe.

Nous ne connaissons pas l'affaire, et les débats ne nous renseignent guère; car ce que l'on reproche surtout aux accusés, ce sont leurs idées, leurs actes de propagande; des vols qui leur sont reprochés, il n'en est question que pour mémoire.

L'acte d'accusation énumère la liste des vols soi-disant commis par les trois accusés. Le premier coupable découvert fut Louis Lapointe, 19 ans, employé de commerce, né à Paris. Il fut soupçonné par son patron, M. Olivier, chez qui la bande avait volé. Lapointe dénonça ses complices, Lepiez et Joseph Paridaen, 25 ans mouleur.

Au Havre, Lepiez était connu comme anarchiste. Une perquisition opérée à son domicile, le 28 avril dernier, fit découvrir dans son lit 90 exemplaires d'une proclamation révolutionnaire à propos des élections, et d'un manifeste qui avait été répandu à profusion dans les casernes du Havre.

Le manifeste recommandait aux soldats de tirer sur leurs officiers. La proclamation invitait le peuple à ne pas voter pour des saltimbanques et à reprendre aux bourgeois ce qu'ils ont volé. Lepiez recherché fut arrêté au moment où il revenait d'afficher cette proclamation à Sanvic.

L'instruction a établi qu'il était anarchiste militant, en relations avec les compagnons de Paris, de Lyon et de Chaumont. En janvier, il avait déjà été poursuivi pour avoir excité des conscrits havrais à tuer leurs officiers.

Il se glorifie de ses actes. Le 12 mai dernier, devant le conseil de révision il déclarait ne pas reconnaître de patrie.

Lepiez affecte à l'audience un air gouailleur. Il a le teint pale, la barbe châtaine, clairsemée. Il reconnaît être l'auteur de la proclamation et du manifeste révolutionnaires.

Paridaen, a déjà subi une condamnation pour vol. Lapointe a une mise moins négligée que ses coaccusés.

C'est par Lapointe que commence l'interrogatoire. L'accusé discute pied à pied les charges énumérées par le président.

Au sujet des vols commis, l'accusation a allégué qu'il gagnait peu chez son patron et que cependant, à la suite d'un vol commis à Sanvic, il a fait des dépenses exagérées.

Lapointe fait des signes négatifs et se contente de répéter à tout propos :

— On peut ne pas être millionnaire et avoir quelque chose dans sa poche!

Le second accusé, Paridaen, reconnaît avoir été plusieurs fois condamné, notamment en 1891, par le tribunal de la Seine, pour violences et outrages envers des magistrats. Lui, aussi, discute pied à pied les détails des charges relevées contre lui.

D. — Vous reconnaissez être anarchiste?

R. — Parfaitement. Je m'en fais gloire. Je le suis depuis deux ans.

D. — Oui, mais depuis lors vous ne travaillez plus.

R. — J'ai cherché de l'ouvrage. On m'a renvoyé. Ce n'est pas ma faute si la nature ne m'a pas donné le don de travailler pour contenter les patrons. Mais j'ai toujours gagné ce que j'ai mangé. Je m'en fais gloire.

D. — On vous reproche d'avoir mangé plutôt ce que vous avez volé.

R. — Je le nie.

D. — Vous êtes venu de Paris au Havre sans argent. Vous avez même dû obtenir un secours de route. Et bientôt on vous voit faire des dépenses exagérées.

R. — Je n'ai jamais volé le capital d'autrui. Ce sont les autres qui m'ont volé.

D. — Vous avez donné à un ami une carabine provenant d'un vol.

R. — Je le nie. S'il l'affirme, je n'y puis rien.

Le président procède à l'interrogatoire de Lepiez.

Lepiez a déjà subi une condamnation à trois mois de prison. Il reconnaît être affilié à des sociétés anarchistes du Havre et de Paris.

Il nie avoir participé au vol et à la tentative d'incendie chez M. Hertz :

— Si Lapointe m'a accusé, c'est pour se décharger lui-même, parce qu'il croyait que j'étais parti en Angleterre et qu'on ne m'arrêterait pas. Maintenant il ne veut pas revenir sur ses premières déclarations.

L'audience est suspendue à midi. A la reprise, Lepiez est entendu sur ses proclamations et manifestes révolutionnaires.

Le président donne lecture du manifeste répandu par Lepiez dans les casernes. Il signale notamment ces phrases :

« On vous a arraché à vos travaux pour vous revêtir de la tunique infâme. Souvenez-vous que les ouvriers n'ont pas de patrie parce qu'ils n'ont rien à défendre. Si, au 1er mai, la bourgeoisie apeurée vous ordonne de tirer sur nous comme l'année dernière à Fourmies, refusez. C'est par la révolution que nous arriverons au communisme. C'est l'anarchie qui nous remettra en possession des capitaux, notre bien commun. Plus de bourgeois voleurs et de brutes galonnées! »

L'accusé reconnaît être l'auteur de ce manifeste.

D. — C'est une provocation.

R. — C'est un devoir.

D. — Alors, vous ne comprenez pas que nous avons besoin aujourd'hui plus que jamais d'armée?

R. — Je n'en vois pas l'utilité. Pourquoi trouver mal que les Prussiens viennent nous opprimer? Est-il juste que nous allions opprimer les Tonkinois et les Dahoméens?

D. — Vous parlez de tunique infâme; nous l'appelons tunique d'honneur.

R. — Les soldats sont des esclaves.

D. — Pourquoi parlez-vous de brutes galonnées?

R. — Je ne puis pas appeler le major Breton et Anastay des hommes moraux.

D. — Il y en a d'autres que ceux-là et nous les respectons, car ils sont prêts à défendre notre pays. Ils ne vont pas, comme vos camarades, porter le soir un engin meurtrier dans une maison, au risque de tuer femmes et enfants.

R. — Ce sont les officiers qui ont tué les femmes et les enfants à Fourmies.

On passe à la proclamation aux électeurs, du premier mai, qui les excitait à prendre possession des biens des bourgeois.

Lepiez s'en reconnaît l'auteur et relorique le président.

Enfin après réquisitoire et plaidoiries, le verdict du jury déclare les trois accusés coupables de vol avec escalade dans une maison et de tentative d'incendie.

Il reconnaît, en outre, Lepiez coupable de provocation à la désobéissance et d'injures à l'armée, mais il écarte l'excitation au meurtre et au pillage.

Le jury accorde les circonstances atténuantes aux trois accusés, qui sont condamnés :

(1) Ici je tiens au mot *manœuvre*, parce que, avant la conférence, il traita un de ses aides avec un tel mépris qu'il mérite d'être relevé.

« *On est embêté par ces manœuvres.* »

Lapointe à huit ans de travaux forcés ; Paridaen et Lépiez à dix ans de la même peine ; chacun à 10 francs d'amende.

Lapointe en se retirant s'écrie qu'avant sa condamnation il n'était plus anarchiste, mais qu'il sent qu'il le redevient.

***

Nous reproduisons la lettre que Faugoux a adressée, à sa mère et à sa sœur, après sa condamnation et qui prouve que, chez les anarchistes, la férocité des juges n'a aucune influence sur la fermeté de leurs convictions.

Versailles, 2 août.

Chère mère et chère sœur,

J'aime à croire que vous me pardonnez mon long silence à la suite des péripéties par lesquelles j'ai dû passer.

J'ai toujours eu un tempérament révolté, même contre l'autorité maternelle, vous le savez aussi bien que moi.

Ce tempérament, quoique modéré et paisible, a été bien irrité par toutes les misères, les injustices et l'odieuse exploitation que la société m'a fait subir.

Après avoir revendiqué mon droit à la révolte par différents articles de journaux, je fus condamné, comme vous devez le savoir, à deux ans de prison et 1,000 francs d'amende.

Je demandais asile aux puissances étrangères, qui me refusaient sinon l'hospitalité comme la Suisse, du moins le droit à l'existence : le droit de vivre en travaillant. C'est alors que je revenais à Paris et, le 16 février dernier, je tombais aux mains de la police, dénoncé par un individu chez lequel j'avais déjeuné le jour même.

J'ai déclaré ce jour-là que si je n'avais pas été arrêté à l'improviste, j'aurais vaillamment défendu ma liberté ; c'était la seule fortune qui me restait. Avez-vous osé me considérer comme un assassin ou comme un soldat de la révolution ?

Sèchez vos larmes ! Votre fils, votre frère n'est pas un voleur.

J'ai exproprié M. Cussy, entrepreneur de carrières à Sorsy. Dans cet acte, le vol ne saurait exister, quand on songe que ce patron ne produit rien et gagne 600 francs par jour jour en faisant travailler à 0 ouvriers.

Quant au mobile du soi-disant vol, peut-il exister une cause plus légitime que celle de venger ses vaillants compagnons tombés dans la lutte et lâchement assassinés à Xérès (Espagne) ?

Peut-on m'accuser d'intérêt personnel, quoique étant dans la plus noire misère et sans un lieu sûr pour reposer ma tête ? Nou, l'on sait parfaitement que la dynamite ne se vend pas.

Ne pleurez plus ! Chère mère, chère sœur, j'ai agi comme je croyais devoir le faire, suivant ma conscience et ma bonne foi, par amour pour l'humanité, pour l'émancipation des travailleurs par eux-mêmes, par haine contre cette société qui m'a si maltraité.

Ces vingt ans de travaux forcés, je les subirai légèrement, la force morale étant chez moi supérieure à la force physique.

Ne vous faites pas de peine à mon sujet et chantez plutôt la *Carmagnole* et le *Ça ira*, ça me fera plaisir, si vous ne le savez pas, apprenez-le.

Apprenez aussi à conserver votre dignité et ne vous laissez pas bêcher à mon sujet.

Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir vous serrer dans mes bras et vous embrasser une dernière fois.

Adieu ! Adieu !

Votre fils, votre frère,
Signé : Faugoux.

## Belgique

*Le procès de Liége (suite).* — Nous passons la défense des avocats, et la charge du procureur général ; après le filandreux discours de ce monsieur, le président demande à Monseu si les vingt minutes que peut durer encore l'audience lui suffiront pour dire ce qu'il a à dire et si, dans le cas contraire, il désire reprendant commencer à l'instant.

Monseu répond que ces vingt minutes lui suffiront ; il prononce d'une voix mâle, assurée, convaincue, un discours fortement pensé. Monseu parle au milieu d'un silence de mort, ne s'arrêtant de temps en temps que pour chercher un mot qui échappe à sa mémoire.

Messieurs, tout ce que je vais vous dire m'est strictement personnel. Moi *seul* donc dois en porter la responsabilité.

J'ai recélé, j'ai pris de la dynamite, je suis l'auteur de la tentative d'explosion chez M. Renson, comme je l'ai dit à l'instruction. Je revendique hautement les actes que j'ai commis. Je les considère comme un devoir qui m'était imposé par mes convictions révolutionnaires.

Je n'ai voulu, comme je vous l'ai dit, que porter un effet moral, faire réfléchir la bourgeoisie à la situation misérable faite à la classe des travailleurs, et réveiller les masses terrorisées et abruties par la misère et les privations.

Je n'ai jamais entendu attenter à la vie de personne, et ce n'est pas moi, déterministe, qui ignore que c'est le milieu qui fait l'homme ; c'est donc aux institutions seules que j'en veux ; en supprimant la cause j'en supprime l'effet.

Je n'ai jamais eu ni de rancune, ni de haine, et encore moins d'envie contre personne, comme vous le dit l'accusation.

Je le répète, je considère les institutions bourgeoises comme mauvaises, néfastes, et c'est elles que je cherche à abattre. Je suis convaincu que c'est par la révolution sociale, par la force donc qu'il faut résoudre le problème social, non au profit d'une classe (et c'est là l'honneur de l'anarchie), mais au profit de tous les êtres humains indistinctement.

Comment suis-je devenu révolutionnaire ? Quand je jette mes regards vers le passé, en ouvrant l'histoire, non faite par des anarchistes, mais celle faite par des bourgeois, j'ai vu que la bourgeoisie n'a obtenu ses libertés politiques que par la force ; que si le peuple a obtenu quelques améliorations à son sort, telles que la loi de neuf heures en Angleterre, la loi de douze heures en France, après 1886 ici, les conseils du travail et de l'industrie, ce n'est que par la force, par des révolutions, par des mouvements économiques et sociaux.

N'est-ce pas des bourgeois eux-mêmes qui le reconnaissent ? Sismondi, historien bourgeois, ne dit-il pas : « La France a conquis toutes ses libertés à la pointe de l'épée » ? N'est-ce pas M. Frère-Orban, ministre d'État belge, qui dit un jour à la Chambre : « La force est l'accoucheuse des sociétés » !

Cette révolution ne se fera pas en un jour ; elle est précédée, comme toutes les révolutions, de révolutions partielles, comme Taine le constate lui-même, car il en compte plus de trois cents avant la révolution de 89.

Ces révolutions partielles sont elles-mêmes précédées d'actes isolés qui réveillent les masses, c'est-à-dire que des hommes de dévouement, vrais batteurs d'estrade, comme ces milliers de uhlans que Moltke jeta en France en 1870 et qu'il considéra comme perdus, se donnent comme mission de réveiller les masses et de préparer les révolutions.

Qui donc m'a suggéré l'idée de m'approprier, de prendre de la dynamite ? Mais les révolutionnaires bourgeois. Maillard et Santerre s'emparant de l'arsenal de Paris et prenant les armes et la poudre. L'un est reconnu membre de la Convention, l'autre est général de la Commune de Paris.

J'ai employé des explosifs, de la dynamite, mais ce sont les bourgeois qui m'ont indiqué ces moyens révolutionnaires ; rappelez-vous la conspiration des poudres au commencement du XVII^e^ siècle ; les catholiques anglais tentèrent de faire sauter la famille royale et le Parlement anglais. Qui nous a suggéré l'idée de dynamite ?

Mais n'est-ce pas M. Naquet, bourgeois républicain français, qui, vers 1863, préconisait, en cas d'émeute, de faire sauter les maisons, de façon à entraver la marche des troupes ?

Le syndicat des distillateurs des États-Unis ne voulait-il pas faire sauter les fabriques des non-adhérents ?

Les nihilistes sont en partie des bourgeois dont le rêve ne va pas plus loin que nos institutions belges. Les femmes, ces catholiques irlandais, n'ont-ils pas voulu attirer l'attention du monde sur leurs misères en faisant sauter les monuments de Londres ?

Certes la force répugne, mais entre deux maux il faut choisir le moindre, et ce terrible dilemme se pose : ou employer la force pour renverser la cause des souffrances humaines, ou se résigner et subir la société actuelle.

Mon défenseur, Me Royer, vous a dit, dans son admirable plaidoirie, dont je le remercie du fond du cœur, au nom de l'« Idée », ce qu'est cette situation : Baisse de salaires et chômages se généralisant. L'incertitude du lendemain pour le plus grand nombre, et un malaise général qui atteint toutes les classes de la société.

On a essayé de tout, on a répandu l'instruction, malheureusement on n'a que perfectionné la machine humaine.

On a essayé du mutuellisme, on a même, en 1848, institué les ateliers nationaux.

Rien n'a changé, la situation s'aggrave tous les jours, les bourgeois eux-mêmes sont atteints ; la concurrence, le perfectionnement des machines les obligent à lutter les uns contre les autres, et malheur aux vaincus, car ils tombent dans le prolétariat.

Mon défenseur vous a dit le remède ; il vous a montré cette société harmonique de l'avenir, basée sur la justice et l'égalité sociales. Il vous a montré la hauteur morale de cette société où il n'y aura plus de pauvres, où il n'y aura plus d'esclaves, où tous les êtres auront la satisfaction de leurs besoins, tant matériels qu'intellectuels et moraux.

Voilà, messieurs, notre but, voilà pourquoi nous avons employé ces moyens brutaux qui répugnent à première vue, quand on ne connaît pas les motifs des auteurs que vous considérez comme des criminels de droit commun.

Mais, en somme, nous n'avons fait qu'imiter la bourgeoisie et si nous sommes ici, c'est que nous sommes des vaincus.

En effet, souvenez-vous du commencement de la révolution de 1830. Rogier s'empare de la grand'garde du Palais de Liége sur la place Saint-Lambert, prends les fusils et marche sur Bruxelles.

Certes, s'il avait été vaincu, lui qui avait commis les mêmes délits que nous, il aurait été mené devant la Cour d'assises, qui l'aurait certes condamné et traité comme nous l'avons été : de malfaiteurs, de brigands, de voleurs ! Mais non, Rogier est honoré des bourgeois belges, qui lui élèvent des monuments, donnent son nom à des places publiques et à des rues. Je suis donc vaincu.

D'aucuns ont renié les théories anarchistes ; moi, au contraire, je suis fier d'être un adepte de ces théories si nobles et si belles et d'une hauteur morale inconnue de la société actuelle.

Je dis avec Ilianqui que l'anarchie est l'avenir de l'humanité et forme le vœu, l'ardent désir, avec César de Paepe, de voir bientôt son règne arriver, et je dis avec ce savant sociologue : Anarchie, que ton règne arrive !

Nous avons donné, dans notre avant-dernier numéro, les peines exhorbitantes auxquelles ont été condamnés les compagnons et quelques-uns de leurs délateurs, les autres accusés ont été acquittés.

Il fallait frapper férocement nos camarades pour rassurer la bourgeoisie tremblante. C'est fait. Qu'elle souhaite maintenant de ne pas avoir de réveil.

## Autriche-Hongrie

La sauvagerie et la rapacité sordide de la compagnie de Przibram feront peut-être sortir de leur torpeur, les ouvriers de ce pays. La direction, à la suite de l'épouvantable catastrophe de la semaine de la Pentecote, a émis la prétention de retenir arbitrairement *six journées* sur le mois écoulé. Les travailleurs furent d'un avis différent. Ils se réunirent le 14 juillet à 7 heures du matin au nombre d'environ 400 et se portèrent en masse aux bâtiments de la direction. Là ils réclamèrent leur dû, c'est-à-dire 28 journées, y compris les jours de fête et les jours de chômage forcé après la catastrophe. Le commissaire supérieur des mines, Dr. Paulus, leur a répondu des paroles consolatrices : « Mineurs ! N'obscurcissez pas par des excès la vieille gloire des travailleurs de Przibram ! Mon père fut, lui aussi, mineur à Przibram : enfant, je l'ai souvent entendu répéter que les mineurs de Przibram se distinguaient par leur sévère honnêteté et leurs bonnes mœurs. Conduisez-vous donc de manière à ce que personne n'ait à rougir de se trouver dans les rangs des mineurs de Przibram ! » Cette éloquence, d'une sottise presque militaire, ne semble pas avoir convaincu les ouvriers : d'après les dernières nouvelles, ils se seraient livrés à des excès ; ce dont on ne saurait les féliciter assez vivement.

***

Un petit fait qui montre combien le peuple est disposé par nature à la servilité la plus lâche. Un directeur de filature, près de Neuntsirchen, s'est marié récemment. Le personnel de la fabrique a fait à la mariée une réception superbe : on a élevé un arc de triomphe, commandé tout exprès à un décorateur de la ville voisine et le couple a été accueilli par des fanfares, tandis que les chapeaux volaient en l'air au milieu des acclamations et des vivats.

(D'après l'*Arbeiter-Zeitung* de Vienne.

### Danemarck

Le grève des maçons de Svendborg s'est terminée après neuf semaines de lutte par le succès des ouvriers : ceux-ci demandaient la journée de 10 h. et un plus haut salaire. Le résultat est dû certainement à la parfaite solidarité des grévistes : il n'y a pas eu une seule trahison.

(*Der Sozialist*, Berlin.)

### Espagne

L'émeute des femmes de Porteveda contre l'octroi a duré trois jours, le 22, le 23 et le 24 juillet et pendant ces trois jours, il y a eu des morts et des morts et des blessés. Enfin, on a proclamé l'état de siège... et cédé à la population féminine en supprimant l'impôt qui avait été promulgué. Les révoltés ont eu gain de cause à Pontevedra, comme elles l'avaient eu à Madrid, à Bilbao et à Almeria. A qui le tour ?

(*Anarquia*).

***

Chaque jour amène son émeute, aujourd'hui c'est à Santander.

(*Anarquia*.)

### États-Unis

Carnegie est un trop grand personnage pour se déranger quand on ne va pas par dizaines autour de son usine de Homestead. Il reste en Angleterre pour faire de la propagande libérale et démocratique, car c'est un libéral que le bonhomme. Il fonde des bibliothèques, il écrit lui-même des livres en faveur de l'ouvrier et patronne les candidats travailleurs dans les conseils municipaux et au Parlement. C'est un des Mécènes du Quatrième-Etat.

*Commonweal*.

### Allemagne

*Der Sozialist* est poursuivi pour un article de Kropotkine, paru dans le numéro 25 du journal.

***

Pour offense à la majesté de l'empereur et à la religion, la socialiste Agnès Wabnitz a été condamnée par les juges de Berlin à 10 mois de prison. Au moment où on prononçait le jugement, elle a déclaré qu'elle se laisserait mourir de faim et a, en effet, mis ce projet à exécution pendant 5 ou 6 jours. Ordre a été donné de la nourrir de force. Deux gardiens la tiennent et lui ouvrent la bouche pendant qu'un troisième la gave comme une volaille. Il serait indécent en effet que les misérables se permissent de crever de faim d'une seule traite : il importe que dans une société bien organisée leurs souffrances durent plusieurs années, pour que les honnêtes gens s'amusent plus longtemps au spectacle de leur agonie.

(D'après l'*Autonomie* de Londres.)

### Italie

Pas bien réconfortantes au point de vue de la propagande de nos idées les nouvelles qui nous viennent d'Italie.

Ainsi la note prédominante d'une grande partie de la presse socialiste et anarchiste prêche l'alliance et l'apaisement entre toutes les fractions du parti socialiste, voir même républicain ! On arrivera à quelque chose le propre les inspirateurs d'une telle propagande sont nos camarades Merlino, Malatesta, etc., dont l'évolution vers les partis légalitaires s'accentue de jour en jour ; ont espèrent-ils en arriver ?

Espérons que les résultats négatifs obtenus ouvriront les yeux à ces camarades que nous ne croyons qu'aveuglés.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les camarades de Genève font un pressant appel aux compagnons auxquels ils ont adressé des exemplaires de la *Peste Religieuse* pour que lesdits camarades en opèrent le règlement.

L'édition est épuisée, sitôt l'argent rentré il en sera fait un nouveau tirage.

Le compagnon Brunel, 34, rue Serpente, tient toujours à la disposition des camarades, des chansons en musique et sur des airs connus, à raison de 4 fr. le cent, et 2 fr. sans musique.

AUX ABONNÉS DE LA SUISSE.

Les abonnés qui on reçu un remboursement avec cette mention : Au 31 juillet 1892, sont avisés que c'est par erreur et qu'il faut lire : Au 31 décembre 1892, date de leur échéance de l'abonnement au journal.

## PETITE CORRESPONDANCE

L. à St-Vincent. — C. à Mascara. — P. à Mc Donald. — D. à Avignon. — J. au Hâvre. — M. à Armentières. — P. à Lyon. — J. à Chaux-de-Fonds. — P. à Mons. — A. à Mantes. — B. à La Machine. — P. rue des Orteaux. — D. à Blanzy. — C. à Thizy. — C. à Accu. — G. à Marseille. — G. à Nevers. — M. à Rsanne. — L. à Lyon. — N. à Calais. — M. à Nantes. — D. à Vienne. — D. rue de Crimée. — C. à Argenteuil. — J. à St-Imier. — R. à Villiers. — M. à Nantes. — G. à Villeneuve-s-Lot. — M. à la Louvière. — A. à Valparaiso. — C. à Salon. — P. à St-Chaumont. — E. à Fontenay-le-Comte. — B. à Limoges. — M. à Nantes. — G. à Trélazé. — V. à Grigny. — C. à Reims. — G. à Turin.

Reçu timbres et mandats.

L. L. — Sûrement tous les matins jusqu'à 11 h.

H. V. à Onoz Shy. — Nous n'avons reçu votre lettre que le 10.

E. M. à Cruglisco. — 1789-1889, pas encore parue.

Zisly. — La *Misère*, rue de Prusse, 20, St-Gilles, Bruxelles-Midi : l'*Homme Libre*, 14 rue Vésale.

Paul-Fleiri. — La *Sacoche*, un peu palotte.

S. V. — Tout reçu, sera envoyé aux destinataires.

Reçu les coupures relatives à l'incident de la fête franco-russe. — Nous n'avons rien à voir là-dedans.

L. M. — Nous ne connaissons pas d'autre édition de la *Terre et les Hommes*, que celle de Hachette qui doit coûter 30 fr.

F. à Luxeuil. — Commission faite. — F. est toujours à M.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 5 971 65.

Jeanquimarche, 25 fr. — De Roumanie, par D., une lectrice de la *Révolte*, 1 fr. — Un socialiste scientifique qui nie aux groupes socialistes toutes les différences, 0 50. — C. à Nouancourt, 0 50. — G. V. à Châlons, 0 50. — J. rue Taitbout, 0 75. — M. B., 2 fr. — S. à Genève, 0 65. — D. à Blanzy, 0 30. — E. B., 1 fr. — Recette d'une réunion faite à Aix par les compagnons Montant et Trimouillat, 10 fr. — Mantes : M. L., J. A., F. C., 0 75. — V. à Grigny, 0 50.

Total à ce jour : 6.015 20.

## SOUSCRIPTION
### Pour les Détenus

Listes précédentes : 1 000 25.

De Roumanie par D., une hardie, 0 50. — Des mégissiers en retard de la dernière cotisation, 1 fr. — Un sans patrie de Charleville, 1 50. — Nantes : M. L., J. A., F. C., 0 75 ; N. à Grigny, 0 50.

Total à ce jour : 1 070 50.

## CONVOCATIONS

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste-révolutionnaire se réunit tous les mardis soirs à 8 h. 1/2, salle Brou, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Amiens. — Dimanche, 14 août, à 5 heures du soir réunion des *anarchistes*, urgence.

## JOURNAUX ANARCHISTES
### EN COURS DE PUBLICATION

**De langue française**

*Le Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, à Paris.
*L'Endehors*, 12, rue Bochard de Saron.
*L'Homme libre*, 27, rue Montagne de Sion, Bruxelles (Belgique).
*Le Réveil des Mineurs*, box 82, Hasting Cambria, o Pa, Etats-Unis.
*Les Entretiens politiques et littéraires*, 12, passage Nollet, Paris.
*La Société nouvelle*, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
*La Misere*, 26 rue de Prusse, Bruxelles.

**De langue norvégienne**

*Feidraheimen*, a Enalin-Littelodalen, Norwège.

**De langue italienne**

*Tribuna*, dell' o perais à Prato (Toscane).
*Gli Schavi Bianchi*, San Paulo (Brésil).
*Sempre Avanti*, a Livorno.

**De langue allemande**

*Freiheit*, 167, William Street, à New-York (Etats-Unis).
*Die Autonomie*, 96, Wardour Strett, Soho square, London W. (Angleterre).
*Der Anarchist*, 515, E. 14 th. Strett, New-York.

**De langue hébraïque**

*The Worker's friend*, 10, Berner Streed Commercial road, à London E. (Angleterre).

**De langue anglaise**

*Freedom*, 26, Newington Green Road, London N. W.
*The Commonweal*, 7, Lambs Conduit st., London W. C.
*Walsack Anarchist*, 28, Goodal street Walsack.
*Countryman*, gratis Leicester.

**De langue tchèque**

*Volné Lisky*, 215, E. 87, th, strett New-York.

**De langue espagnole**

*El Productor*, 2, San Olegario, Barcelone.
*El Despertar*, 104, Fulton streti, Brooklyn N. Y. (Etats-Unis).
*Jovenes Hijos del Mondo*, à Guanabacoa (Cuba).

Prière aux camarades de nous signaler les erreurs et les lacunes que nous pouvons avoir faites.

## La RÉVOLTE est en vente :

**Bordeaux**

Papeterie St-André, place Peyberland, 32.
— St-Bruno, rue de la Chartreuse, 42.

On y trouve également le *Père Peinard* et l'*Endehors*.

*L'Imprimeur-Gérant* : A. RITZERFELD.

Paris. — Impr. A. RITZERFELD, 140, rue Mouffetard.

CINQUIEME ANNÉE N° 47 — DIX CENTIMES — DU 20 AU 26 AOUT 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A LA FOUILLEUSE?

Quand nous disons, des gouvernants bourgeois, qu'ils sont une bande de voleurs et d'assassins, qu'ils ont un absolu mépris de la vie humaine, quand nous leur mettons le nez dans leurs ordures, dans leurs infamies, on crie au scandale. Eh bien, nous ne sommes que justes, et comme nous ne savons pas tout, il est probable que nous restons encore en deçà de la vérité. Témoin cette abominable histoire de la Fouilleuse. Une maison de correction modèle, fondée et administrée par le nommé Herbette, directeur de l'administration pénitentiaire. Elle fonctionnait à merveille, elle excitait l'admiration des nombreux visiteurs ; et on venait de toutes les tribus de la république bourgeoise : députations du Conseil municipal, députations de l'assistance publique, des sociétés philanthropiques (?), etc. etc. La vérité, c'est que les enfants étaient soumises à un régime d'atroces cruautés. Tant que les maîtres et protecteurs du nommé Herbette furent au pouvoir, rien ne transpira de ces horreurs. Un jour, sait-on pourquoi ? peut-être simple jalousie d'un inférieur qui enviait le poste de son chef, les infamies furent dénoncées. Et le ministre ordonna une enquête. Le ministre en personne ; car Herbette avait bien soin de n'envoyer aucun inspecteur. Ce n'est pas que ces individus sont bien dangereux, étant les créatures de l'administration ; mais enfin, soit pour faire leur cour au pouvoir, soit pour « dégommer » un supérieur, soit enfin, ce qui est peu probable, par acquit de conscience, ils auraient pu dévoiler une partie de la vérité.

Enfin, ils ont fait leur enquête. Et il en résulte ceci ; des enfants, des filles de douze à quinze ans, étaient, pour un oui, pour un non, soumises au régime de la camisole de force ! on leur attachait les bras derrière le dos de façon à maintenir les mains à hauteur des épaules on relevait leurs jupons, on les fouettait avec des chardons ou des orties ; on les baignait d'eau froide en plein hiver ; on leur versait sur les cuisses de la cire en fusion. Une malheureuse fillette mourut au bout de deux jours de ces traitements barbares. Si bien que les martyres se révoltèrent : qu'elles acculèrent une des surveillantes dans un coin de la chambre, qu'elles voulaient la tuer à coups de pierre. Ce n'eût été que justice.

Ce rapport des deux inspecteurs, MM. Groslier et Mme Dupuy, constate tous ces faits. Et non-seulement ils les ont appris de la bouche des victimes, mais ils ont *vu* sur leurs corps les marques de ces barbaries. Groslier ajoute que son rapport contient des faits non moins accablants relativement à l'exploitation des détenues, au vol des produits de leur travail : il désire qu'on le publie, ce rapport ; mais il défie bien qu'on le fasse. En effet, le président lui répond qu'il ne s'agit pas de malversations, on a passé l'éponge là-dessus.

Vient le bourreau Herbette. Il a fondé la maison : mis à la tête une Mme Hubert, jolie femme, intrigante, et qui faisait à la Fouilleuse de très rares apparitions. Elle trouvait plus agréable de « travailler » directement avec M. le directeur. De Paris, elle donnait ses ordres, brutalement exécutés. Voici donc le gredin Herbette. Il répond, dans de langage administratif, qui est un modèle de tartuferie : « Le « Code d'instruction criminelle permet de « *resserrer* » « les détenus, lorsqu'ils deviennent dangereux pour eux-mêmes ou pour « les autres. *Ce n'est point une punition qu'on « inflige*, c'est un moyen de coercition destiné « à protéger les détenues contre les autres et « contre elles-mêmes. »

Et le tribunal, suffisamment édifié condamne deux surveillantes, deux sous-ordres, à 8 et 15 jours de prison, avec application de la loi Bérenger, quant aux vrais coupables, ils ne sont mis en cause.

Et voilà !

Quand on a révoqué le susdit Herbette, pour d'autres faits plus graves, on s'est empressé de le nommer Conseiller d'Etat. Il ne renonça à ses chères fonctions qu'avec un douloureux déchirement de cœur : il avait tant à regretter ! Cette brute a été directeur pendant près de dix ans ! on a vu que le système de la Fouilleuse, il l'avoue, est en vigueur à Auberive et à Doullens. Pour les hommes, Herbette trouvait trop doux le personnel de fauves qu'on appelle des gardiens : ceux « de la carrière » avaient des oublis..., il a remplacé presque tous les directeurs de prisons par des officiers retraités, des brutes habituées à faire marcher des hommes *militairement*, et de fait, on ne se plaint presque plus sous leur régime : mais les cimetières en savent quelque chose.

Notez que les horreurs à la Fouilleuse, se continuaient depuis trois ans : on ne disait mot ; pourquoi ? parce que le Herbette était *soutenu* par ses supérieurs. Il s'en vante : « tous mes actes étaient couverts par l'autorité « et la responsabilité de cinq ou six ministres, « dont deux présidents du Conseil. » Comment le public a-t-il eu vent de l'affaire ? Probablement qu'un inspecteur, briguant la place du maître, a voulu faire sa cour, et a mangé le « morceau ». Ce qui prouve que les loups se mangent quelquefois entre eux.

Mais n'ayons pas la naïveté de supposer que ces infamies, ne vont plus se reproduire, au contraire, on les généralise, on y va soumettre même « les politiques ». Ne resserre-t-on pas, à l'égard de nos amis, le règlement tous les jours.

A propos de la Fouilleuse, les journaux bourgeois ont bien essayé quelques timides observations. Mais demain, tout sera oublié : on n'en parlera plus. Les malheureux seront mis à la torture, mais cette fois, leurs cris seront étouffés. Ah ! ça, est-ce qu'ils prendraient l'habitude de se plaindre ? Et n'a-t-on pas fait justice ?

Et voilà comment se comportent nos gracieux maîtres, ceux qui s'appellent entre eux les « honnêtes gens. »

Ah ! les misérables !

## Homestead

La situation à Homestead est devenue tragique depuis notre dernière communication. Le drame s'est terminé par une catastrophe. Là où résonnaient, il y a quinze jours, les chants de triomphe, on entend maintenant les plaintes des vaincus. Les grandes espérances ont fait place à l'amère désillusion. La confiance s'est transformée en désespoir. L'usine dont les ouvriers s'étaient emparés est de nouveau aux mains de la Compagnie.

Des grévistes sont au cachot, d'autres sont menacés d'arrestation et de poursuites comme meurtriers. Le travail est fait par des ouvriers étrangers à l'union, sous la protection de la police.

Ce que les pauvres gens doivent souffrir en voyant s'échapper de nouveau la fumée des hautes cheminées, en entendant le sifflet des machines ! La plupart sont très pauvres, leurs maigres épargnes diminuent de jour en jour et de jour en jour l'avenir leur paraît plus sombre. Très régulièrement, M. Frick leur fait offrir, toujours avec le même calme et le même cynisme, la reprise du travail aux conditions dictées par lui, invitation qui est à la fois une insulte et une tentation, un défi et une tentative de corruption, le maintien des hostilités et l'arrogance de la victoire.

On a dit à ces hommes que pour l'emporter, il ne fallait pas qu'ils fussent socialistes ou anarchistes. S'ils ont été vaincus, c'est parce qu'ils n'étaient socialistes ni anarchistes.

Ils voient maintenant que Frick pouvait bien sourire à la nouvelle de leur victoire sur les Pinkertonniens. Cette victoire faisait partie de son plan. Frick avait besoin de la milice, il fallait l'obtenir du Gouverneur, et le Gouverneur ne pouvait intervenir s'il n'y avait effusion de sang.

Le sang fut donc répandu. Les Pinkertonniens avaient été appelés pour tuer et pour être tués. Quand ils le comprirent ils voulaient s'en retourner. Mais il leur fut enjoint de se battre *jusqu'à la mort*. Et Carneggie eut à sa disposition la milice du comté d'Allegheny payée par cet Etat. C'est le peuple qui paie 150,000 fr. par jour pour des soldats qu'on envoie le combattre et le massacrer. 135 fr. par jour au major-général, 75 fr. au brigadier général, etc. etc.

Les pauvres bougres avaient confiance en

Carneggie, le philanthrope, ils avaient confiance dans le gouverneur qui leur avait promis en secret de ne pas envoyer la milice, ils avaient confiance en la milice elle-même, persuadés qu'elle resterait neutre dans leur lutte avec la compagnie. Ils ignoraient qu'un directeur général, qu'un gouverneur, que la milice ne sont que des engrenages de la machine capitaliste et qu'un rouage ne peut rester indépendant de tout le système.

Or, ce système fonctionne de façon à forcer même de braves gens à agir contre leur désir et leur intérêt. Ces militaires ne soupçonnaient pas, le jour qu'ils furent enrôlés qu'ils soutiendraient de leurs armes une tyrannie dont ils sont eux-mêmes victimes.

Les grévistes ont appris aujourd'hui que les juges, les soldats, le gouverneur ne sont que des soldats du capitalisme et qu'il leur est impossible de se ranger jamais du côté des humbles et des faibles.

C'est clair comme le jour et la meilleure démonstration de nos principes.

Vous l'entendez, monsieur Georges. Les maisons de ces gens leur appartiennent. Il ne s'agit à Homestead ni du monopole du sol ni du monopole des chemins de fer. Mais comme l'usine ne leur appartient pas, leurs maisons et leur travail dépendent de la compagnie qui les chassera de Homestead si les capitalistes l'exigent.

(*Solidarity*, 30 juillet.)

---

Nous extrayons du journal américain « Solidarity » le récit de l'entrevue d'un des rédacteurs du « Philadelphie-Record » avec Berkmann :

24 juillet.

... Pourquoi j'ai tiré sur Frick? belle question. Connaissez-vous quelqu'un que la vie de cet homme ait rendu meilleur ou plus heureux? J'en connais des milliers qu'il a plongés dans le désespoir. Par sa faute les gens de Homestead souffriront bientôt des angoisses de la faim. Par sa faute des milliers d'hommes forts et bien portants, aimant le travail, vaguent sans ouvrage parce qu'ils ne peuvent rentrer à l'usine sans compromettre leur dignité. Six ouvriers sont morts la semaine dernière, qui les a tués? C'est lui. Cet homme, mérite-t-il de vivre? C'est un mauvais chien qu'il faut abattre. J'ai voulu le tuer et suis prêt à en subir les conséquences.

Berkmann, les yeux baissés, allait et venait fiévreusement dans sa cellule. A la porte, il s'arrêta, passa la main dans ses cheveux et dit en souriant : « Vous allez, sans doute, me représenter comme un anarchiste à tous crins. Dites ce que vous voudrez, je n'y vois pas d'objection.

Etes-vous de Pittsburg ?

Non, j'y suis venu tout exprès pour tuer Frick. Ce n'était pas un coup de tête; je l'ai médité longuement et savais fort bien qu'il n'y aurait pas à songer à fuir, qu'on n'épargnerait pas les millions s'il le fallait pour me retrouver, même après dix ans. Je pourrai m'échapper de cette prison que le premier soudard venu m'arrêterait, me tuerait sur place, et qu'en tous les cas, je finirais par être pendu.

Je me suis demandé s'il valait la peine de sacrifier ma vie pour tuer Frick ? Oui, ai-je répondu. Je suis seul, et ma mort sera peu de chose en comparaison de l'existence et du bonheur de ces milliers de grévistes qui béniront ma mémoire. Peut-être cela contribuera-t-il à leur victoire et à l'amélioration de leur sort. Je regrette beaucoup d'avoir manqué mon coup et d'avoir, par maladresse, rendu inutile ce sacrifice de ma vie. Vous voyez que je comprends bien toute la portée de mon acte et n'ignore pas quel en sera le dénouement; mais il en est ainsi dans toutes les grandes causes, je ne regrette rien.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Le compagnon Durey, gérant du *Père Peinard* a attrapé, la semaine passée, un an de prison.

Le compagnon s'est défendu lui-même en faisant l'exposé de ses principes. Le compagnon au prononcé de la sentence s'est écrié : c'est pour l'idée que je vais souffrir, vos persécutions me laissent indifférent.

***

Mentionnons aussi les arrestations des compagnons Parmeggiani, Dufournel, ce dernier déserteur. Seulement, la police ne serait pas tout à fait sûre d'avoir Parmeggiani entre les mains. Mais, Parmeggiani ou non, elle tient quelqu'un elle le garde.

Agresti, autre compagnon expulsé a été également arrêté.

Messieurs du parquet et de la police s'amusent. Ils espèrent peut-être que ça durera longtemps comme cela.

***

Un sergent de ville arrêtait un chien. Une dame lui dit : vous feriez mieux d'arrêter les souteneurs — l'agent lâcha le chien, sauta sur la femme la roua de coup et l'arrêta à son tour.

Le docteur Vibert a constaté que le corps de la femme portait plus de vingt ecchymoses.

La femme a été acquittée, l'agent aussi.

C'est comme ça qu'ils comprennent l'égalité.

***

Au hameau des Ballons, près Roubaix, un fermier nommé Lefebvre a tué deux maraudeurs à coups de fusil.

Lefebvre n'a pas été arrêté. C'est un défenseur de la propriété. Mais la population ayant voulu lui faire un mauvais parti, la gendarmerie de Roubaix a été appelée pour maintenir l'ordre.

Il nous plaît de croire que ces deux morts seront vengés.

***

Le compagnon Léon Martin purge en ce moment, une condamnation à 2 mois de prison malgré application de la loi Bérenger dont la cour d'appel lui a retiré le bénéfice.

Motifs : il avait pris 7 kil. de fils pour fabriquer l'étoffe dont ses enfants avaient besoin.

Les juges ont pensé que les enfants se pouvaient passer non seulement de vêtements mais de pain.

On a rien fait à ce patron dont les ouvriers sont obligés de voler pour faire vivre leur famille, ce qui prouve combien ils sont exploités, c'est-à-dire volés.

Le patron est un sieur Franchet, bien connu à Caudebec où son divorce a fait scandale. Le jour où ses victimes l'auront exproprié leur travail suffira à subvenir à tous leurs besoins au lieu de servir à payer les frais d'alcôve du sieur Franchet.

***

Il résulte d'un article du *journal des Débats* qu'il se fait dans les quartiers riches un gaspillage énorme de l'eau de source. On s'en sert pour des ascenseurs et l'arrosage, pourquoi ? L'eau de source se paie deux fois plus que l'eau de Seine, de là le peu de goût de la Compagnie à consentir à une installation qui réduirait ses recettes, et pendant ce temps on abreuve des quartiers entiers avec de l'eau microbée qui propage la fièvre typhoïde; les statistiques du Dr Bertillon en font foi.

Le *journal des Débats* aurait pu ajouter : que c'est à la Compagnie qu'il faut attribuer la mortalité causée à Paris par l'épidémie du choléra.

Grâce à cette politique les actions de la Compagnie montent.

Vol légal, assassinat légal, c'est bien l'œuvre permanente des bourgeois : il y a au bagne des personnages qui ne vont pas à la cheville des administrateurs de la Compagnie des Eaux, ils ne pourraient comme eux se vanter d'avoir volé tant d'argent ni empoisonné tant de monde.

Le *Petit Journal* de vendredi, relatant les ravages et les morts faits par le régime des eaux à Paris, demande la pendaison des ingénieurs.

Nous n'y voyons pas d'inconvénients ; mais nous demandons en outre la prise de possession de tout l'organisation par le peuple. Il saurait trouver de l'eau potable ou du moins en faire une équitable répartition.

***

Il y aura paraît-il un congrès de conseillers municipaux socialistes malgré l'opposition du gouvernement. Ces braves vont braver la défense qui leur est faite de se réunir. Leurs électeurs leur ont donné mandat d'agir, c'est pourquoi tous veulent prononcer des discours et ils annoncent hautement que personne ne les empêchera. Soit, mais que penser de ces électeurs qui chargent ces bavards d'agir à leur place.

Si les mille électeurs qui s'en remettent à un seul élu pour agir, agissaient eux-mêmes, cela ne vaudrait-il pas mieux ?

***

Un peu de statistique :

Sur 1.000 riches 557 arrivent à l'âge de 50 ans, sur 1.000 prolétaires 283 seulement arrivent à cet âge. Les 274 qui manquent sont les victimes assassinées par la Société bourgeoise.

***

Le *XIXe Siècle* publie un tableau des expulsions auxquels il a été procédé à la suite du terme de juillet : 799 familles ont été expulsées à la suite de non paiement.

***

La semaine dernière, à Rueil, un sous-off. d'artillerie a lardé de coups de sabre un ouvrier menuisier qui l'avait appelé « bleu ». Ce soldat était dans son rôle, ses maîtres peuvent compter sur lui.

***

La même magistrature qui immola Ravachol à sa haine et à sa peur acquitte Bellacoscia.

Le journal *le Peuple* s'étonne — à tort — qu'il réélucisse : s'il n'y avait pas des milliers de Bellacoscia il n'y aurait plus de magistrats.

Mais s'il y avait quelques milliers de Ravachol?...

***

Foix (Ariège). — Extrait d'un journal :

Avant hier, le nommé Montserrau, soldat au 32e de ligne, originaire de Paris, s'est noyé sous le viaduc du chemin de fer. Ce militaire devait faire un an de « rabio » mais il s'attendait à être gracié le 14 juillet.

Il ne l'a pas été et ce serait la raison de son suicide. Il avait déjà tenté de se tuer à coups de baïonnette mais il en avait été empêché par ses camarades.

Les faibles se martyrisent et se tuent :
Les forts font comme Ravachol.

***

*Elections Ardennaises*. — Un compagnon nous écrit :

Tous les candidats possibilistes ont échoué dans le canton de Mezières.

Pour le Conseil d'arrondissement il y avait ballotage, les candidats possibilistes ont encore été battus et pourtant ils comptaient sur les voix bourgeoises.

Pauvres niais, faites des avances, des compromis lâches, la bourgeoisie accepte vos votes pour ses candidats mais elle ne vous donne pas les siens.

La morale de tout ceci est que les aspirants bouffe-galette se contenteraient d'un fauteuil mais ils avaient compté sans les abstentions qui ont été nombreuses — on commence par avoir assez de l'autorité même possibiliste.

Nous avons un Sans-Patrie qui tire huit mois de prison à Bethel pour avoir excité un soldat à déserter, il a une femme et deux gosses.

***

Le policier Dresch ne trouve plus à se loger : tous les proprios refusent le déshonneur de l'avoir pour locataire, on sait pourquoi.

Il n'y aura bientôt plus place pour lui sur la terre, mais dessous. On dit même que parlant en

lui refuse la nourriture, il va être réduit à manger les pissenlits par la racine.

***

Une dépêche de Toulon au *Matin* :

A Londe, près d'Hyères.

Trois gardes particuliers, ayant aperçu un inconnu qui traversait un champ de vignes crurent avoir affaire à un maraudeur, tirèrent sur lui et le tuèrent. Ils avaient été victimes d'une méprise : l'inconnu était un habitant du pays.

La gendarmerie a ouvert une enquête. Il y a longtemps que la notre est faite, le jugement rendu. A quand l'exécution.

***

Et de trois ! On écrit d'Ajaccio :

Au canton de Vezza, un berger nommé Luciani avait laissé un troupeau entrer dans une propriété dont la garde est confiée au nommé Fraticelli le Fraticelli furieux, jura de se venger, il attendit — le berger et le tua d'un coup de fusil.

Protéger la propriété ou assassiner, c'est tout un.

***

A force de vouloir tout préparer pour la grande guerre, on a monté des rouages qu'il eût été bon de ne pas faire fonctionner devant le soldat. Le haut commandement, la formation des armées sont du ressort d'un état-major général fortement institué.

Les missions actuelles procurent des satisfactions d'amour-propre à ceux qui en sont chargés ; *elles font malheureusement juger les généraux en chef*, alors qu'il importerait tant que les troupes eussent une confiance absolue dans les hautes aptitudes de ceux qui auront l'honneur de conduire les armées à l'ennemi.

Chacun de nos lecteurs sait que la plupart des généraux sont des buses. Nos classes dirigeantes s'en doute bien, mais elles voudraient éviter par dessus tout que les soldats s'en aperçoivent, de là ce cri de douleur échappé au *Progrès militaire* et répété par l'*Echo de Paris*. Qui donc voudra aller à la bataille s'il a conscience que l'imbécillité de ses chefs amènera la défaite, la capitulation et la boucherie !

***

Anzins. — Le *Petit Courrier* de cette localité nous apporte le récit suivant, d'une vengeance d'ouvrier :

Hier matin, le contre-maître de l'ajustage de l'usine l'*Ecce Homo* appartenant à MM. Max-Richard et Cie, filateurs, apprenait à l'ouvrier Turpin, tourneur sur bois, qu'il était en quinzaine ; c'est-à-dire qu'au paiement de la quinzaine, il devait être remercié. Comme nous le disons, Turpin est tourneur ; il était occupé à faire et réparer les bobines pour le tissage.

Il accueillit, sans mot dire, la mesure qui le frappait. Cette décision était prise contre lui, parce que le travail qu'il livrait n'était pas satisfaisant.

Le contre-maître lui donna du travail qu'il fit comme à l'ordinaire.

Le soir, vers cinq heures et demie, M. Jules Facon (c'était le nom du contre-maître) vint chercher le travail sans rien dire. Mais il avait à peine tourné les talons que Turpin saisissait des deux mains un hachereau placé sur son établi et en portait deux violents coups au contre-maître. Le premier l'atteignit sur la tête, derrière et un peu du côté droit. L'instrument fendit le crâne et pénétra à une profondeur de plusieurs centimètres.

Facon lâcha les pièces de bois qu'il avait sur les bras, et porta ses mains à sa tête.

Le second coup de hache l'atteignit à la main et lui fit une large et profonde entaille.

Au bout d'une demi-heure, M. le docteur Charrier arriva. Il pansa la plaie et recousit les chairs. Malgré cela, M. Facon perdait beaucoup de sang. On alla chercher une voiture et l'on conduisit le blessé à l'hôpital.

Son état est très grave. Il y a peu ou pas d'espoir de le sauver.

Quant à Turpin il était resté près de son chantier en attendant le commissaire de police.

M. Bailer, commissaire de police du deuxième arrondissement, prévenu, arriva bientôt et mit en état d'arrestation le meurtrier qui ne fit pas la moindre résistance. Le hachereau a été saisi.

Turpin est âgé de 68 ans, il habite rue de l'Académie. Tout le monde a été stupéfait dans l'usine de « l'Ecce Homo » d'apprendre qu'il s'était rendu coupable du crime que nous venons de raconter. En effet, il était estimé de tous depuis dix ans qu'il faisait partie de la manufacture. Il était d'un caractère doux et paisible. On le croyait absolument incapable d'un acte de violence.

On cite de lui un acte de probité que nous voulons raconter. A une des dernières paies, le caissier lui donna un rouleau de pièces de 20 francs pour un rouleau de pièces de 1 franc. Turpin ne le défit que lorsqu'il fut arrivé chez lui. Il s'empressa dès le lendemain de rapporter la somme à la caisse.

Il a dû être poussé par le désespoir. C'est samedi que devait avoir lieu la paie. C'est donc ce jour-là qu'il devait être remercié.

***

Les journaux bourgeois avaient fait grand tapage sur une découverte d'explosifs qui aurait été faite chez un compagnon Ferdinand. A les entendre dire, c'était la machine infernale qui devait faire sauter une partie des monuments de Paris.

Or, pour donner la mesure de la bêtise de ces gens-là, il suffira de dire que lesdits produits étaient dans des petites fioles et le tout contenu dans une pharmacie de voyage.

Le compagnon Ferdinand affirmait que c'était un dépôt qui lui avait été confié, n'avait pas voulu désigner le propriétaire.

Celui-ci s'est fait connaître à M. Atthalin par la lettre suivante que publie l'*Endehors* :

« A Monsieur Atthalin, juge d'instruction,

« Monsieur,

« Je viens d'apprendre, par l'intermédiaire de la presse, que la police française a saisi chez M. Ferdinand, rue de Vanves, n° 51, une caisse en bois de couleur gris fer, contenant des produits chimiques que la police, avec le flair et l'intelligence qui la caractérisent, considère comme très dangereux et destinés à des usages illicites.

« C'est pourquoi je m'empresse de vous déclarer que la caisse ainsi que les produits m'appartiennent et ont été remis par moi (à mon départ de Paris où j'avais un laboratoire de physique et de chimie situé 10, passage Fougeat, à Grenelle), aux camarades pour me la garder jusqu'au jour où j'aurais eu l'intention de remonter mon laboratoire, ce que, du reste, je voulais faire ces jours-ci, étant décidé à me fixer définitivement à Londres.

« Je tiens aussi à déclarer que les produits contenus dans la caisse ne sont que ceux que l'on trouve dans tous les laboratoires de chimie, et que ayant été établi pendant deux ans à l'adresse ci-dessus en qualité d'électricien-chimiste, et de plus préparateur de chimie, en dernier lieu à l'Union française de la jeunesse, sous la direction de M. Rigollet, professeur de chimie à l'école de la rue de l'Ouest, ces produits m'étaient nécessaires et pour mes études et pour l'exercice de mon métier. Je n'ignore pas que tout autre que vous pourra trouver étrange que l'on cache sous terre des produits destinés à des buts licites et dont on peut justifier et la provenance et la destination.

« Mais comme vous êtes au courant des mœurs et habitudes de votre police, vous ne serez pas étonné si l'on est arrivé en France à devoir cacher même du sous-nitrate de bismuth — ce dont votre police a si souvent besoin... Ce doit être ainsi sous peine de s'exposer à être volé, assommé par les embrioleurs de la rue de Jérusalem, surtout si l'on a commis le crime d'être l'ennemi d'une société dont le vol et l'hypocrisie la plus hideuse sont les principes et dont l'unique soutien est la force brutale.

« Je ne pense pas qu'il me soit nécessaire de faire la description complète des applications multiples auxquelles étaient destinés les produits trouvés dans la caisse, quoique j'en aie la liste, noms et quantités et sois prêt à la fournir s'il était nécessaire. Un simple examen fait par un chimiste suffirait du reste à prouver, vu et la diversité et la petite quantité de ces produits, quelle devait en être la destination.

« Je veux cependant bien affirmer qu'il n'a été trouvé aucun engin explosif. Il est vrai que si, imitant Loyola dans ses prorèdes les plus chers, vous tenez à masquer le tour de la police il vous sera aisé de poursuivre sous le prétexte que ces matières auraient pu devenir explosibles. En ce cas vous serez dans la nécessité de poursuivre tous les chimistes, pharmaciens, droguistes, épiciers, etc., etc., tous ceux chez lesquels on trouvera du *linge en coton*, du *papier*, de la *sciure de bois*, etc., etc., car personne n'ignore que les dites matières, *traitées par l'acide azotique concentré*, pendant quelques instants, et *lavées ensuite à l'eau claire*, constituent la série des *Pyroxiles* produits explosifs d'une *puissance prodigieuse*. Et ma foi lorsque l'on entre dans le domaine de l'arbitraire, nul ne sait où l'on s'arrête.

« La police française ayant déjà découvert que l'aloès était, sinon un alcaloïde, du moins toutefois un poison dangereux, on ne soupçonne pas jusqu'où ira son génie inventif.

« J'espère, monsieur Atthalin, que ma lettre suffira pour vous convaincre de la complète innocence du camarade arrêté et vous décidera à ne pas prolonger plus longtemps la détention d'un homme arbitrairement séquestré.

« Je me mets à votre disposition pour vous fournir les explications que vous jugerez nécessaires.

« Louis Bertgues,
« Ingénieur-électricien.
« 30, Fitzroy Street, W., à Londres. »

***

Roanne. — Deux femmes, le 12 courant, vendaient sur la place. Deux argousins vinrent les molester, les conduisirent devant le commissaire qui séquestra leur marchandise. Mais les deux courageuses femmes dirent de dures vérités à leurs voleurs qui leur parlaient de lois, de règlements, etc...

« Vos lois ! dit l'une d'elles, qui sont écrites dans les livres, je n'ai pas d'argent pour les acheter, et, au reste, je m'en moque et m'assois dessus. Je vends parce que j'ai besoin de manger ; vous me volez ma marchandise, je serais donc forcée de voler, à mon tour, pour manger ? Vous n'êtes que des brutes bien dignes du sale métier que vous faites ! »

Et le public approuvait.

Le mari d'une des femmes qui est un compagnon de St-Etienne qui, à cause des tracasseries de la police, s'est vu remercier par les exploiteurs et a dû quitter cette ville, alla réclamer la marchandise volée à sa femme. Cinq ou six argousins se ruèrent sur lui, le ligottèrent et le rouèrent de coups, puis on le rendit ensuite à la liberté !

## Angleterre

Un ouvrier chassé d'une usine de caoutchouc a essayé de tuer le directeur, qui le renvoyait sans dommages-intérêts de la boîte dans laquelle il avait perdu quatre doigts et l'usage d'un bras au service de la compagnie. Il n'a réussi qu'à blesser le directeur puis il s'est tué devant lui. Dans cette usine le salaire est de 22 fr. 50 par semaine, avec obligation pour les ouvriers de payer un sou au patron toutes les fois qu'ils vont au cabinet.

***

Une compagnie de chemin de fer s'étant emparée d'un parc de plaisance appartenant à la commune de Leyton y avait mis des barrières et des rails, enlevant le gazon, coupant les arbres. Un beau jour, les communistes se sont assemblés ; ils ont détruit les barrières, enlevé les rails et fait un feu des baraques.

(*Commonweal*.)

## Galicie

Quatre cents tisseurs de Lvor ont détruit leur bagne. A Kolomea, d'autres tisseurs en ont fait autant. Plutôt mourir fièrement que de mourir ignominieusement !

(*Commonweal*).

## Espagne

Le chambardement continue. Pas un journal qui n'apporte sa nouvelle de tumultes et d'incendie. Ce sont les centaines et les milliers de petites révolutions qui précèdent la grande.

Emeutes à Rios, dans la province d'Orense, toujours à propos des octrois.

Moratalla (province de Murcie). — Trois cents paysans envahissent la ville. Cris, coups de pierres, coups de fusil, emprisonnement. Le lendemain, incendie au bureau des octrois et des maisons des employés.

Castuera. — Les femmes attaquent la police. Assaut de l'octroi ; destruction des papiers et des meubles. On brûle aussi les fameuses « balances de la justice. »

Petrel (Alicante). — Emeute. — Mazarron. — Grève de 300 mineurs.

(*Anarquia*).

***

La tranquillité se rétablit. Nous n'avons à enregistrer aujourd'hui que les émeutes de Quintana, de Calatayud, de Castuera, de Moratalla, de Castrelo et la grève des téléphonistes de Malaga.

(*Productor*).

## Belgique

A Grammont, une grève vient d'éclater dans la fabrique Mertens.

Ces ouvriers refusent de subir une diminution de 15 0/0, les salaires étant au-dessous de 2 fr.

La situation est très tendue à Grammont, on craint une grève générale, si la diminution de salaire se généralise.

Plusieurs brigades de gendarmerie sont arrivées à Grammont.

Les socialistes Gantois sont allés à Grammont dimanche dernier : ils ont prêché aux ouvriers le calme et la lutte légale.

Ainsi, le gouvernement emploie la force et s'apprête à donner du plomb aux affamés qui demandent du pain, tandis que les socialistes prêchent le calme et la lutte légale. C'est de la complicité.

Les socialistes gantois vont tenir les mains aux ouvriers pendant qu'on les volera et les frappera, afin que la lutte soit légale !

## Etats-Unis

Pendant que se passaient les événements de Homestead où les grévistes furent battus et assommés par les Pinkertonniens,

Le fameux Carneggie avait mis l'Océan entre lui et le théâtre de la lutte ; il se promenait en Angleterre s'occupant de faire voter pour les candidats gladstoniens et dotant l'Ecosse de bibliothèques populaires !

La pendaison par les pouces et autres tortures raffinées, dignes de l'Inquisition, sont d'un usage fréquent dans les prisons des Etats-Unis, ce pays de la « Démocratie triomphante ! On n'a pas négligé d'y soumettre Berkman, cet héroïque jeune homme qui, indigné des atrocités commises par les Pinkertonniens, avait tiré sur Frick l'un des féroces directeurs des usines de Homestead.

## Allemagne

Le *Sozialist*, de Berlin, a été confisqué pour la deuxième fois, accusé de « provocation à la haine des citoyens les uns contre les autres. »

A Brunswick, des camarades coupables d'avoir poussé le cri défendu : « du Pain ! du Pain ! » ont été condamnés à des peines diverses, de 8 mois de prison à 18 mois de forteresse.

(*Freiheit*).

***

*Le régime du sabre.* — Le *Vorwaerts*, journal socialiste, raconte le suicide du soldat Schwengber, fusilier au 52e régiment d'infanterie, en garnison à Kottbus, qui s'est brûlé la cervelle pour échapper aux mauvais traitements dont l'accablaient ses supérieurs. Schwengber a indiqué lui-même les causes de sa suprême résolution dans la lettre suivante qu'il a adressée à sa mère, pauvre blanchisseuse de Berlin :

« Chère mère,

« Pardonnez-moi cette résolution, mais je ne puis faire autrement, car je ne puis plus supporter cet enfer ; la vie est pour moi une torture. Samedi, le sous-officier Welzerech m'a frappé trois fois du poing à la figure, je n'y tiens plus ; aujourd'hui, je dois m'attendre à une nouvelle violence, mais je l'éviterai en me brûlant la cervelle.

« Salue de ma part tous les parents, qui doivent me garder un bon souvenir.

« Ton fils te salue de tout cœur,

« Maximilien Schwengber. »

Schwengber aurait dû penser que le sous-officier Welzerech recommencerait et ferait de nouvelles victimes.

## Paraguay

Un groupe d'une quarantaine d'anarchistes s'est constitué à Asuncion sous le nom de *Fils du Chaco*. Dès la première réunion, il y a eu lutte avec la police. L'émotion est grande dans la ville. « Comment ! des anarchistes jusque chez nous ! »

(*Productor*).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous avons reçu, à propos d'un entrefilet du Mouvement Social italien de notre dernier numéro la lettre suivante :

« Londres, 13 août 1892.

« Chers compagnons,

« Dans une lettre sur l'Italie publiée dans votre dernier numéro, je lis que « la note prédominante « d'une grande partie de la presse socialiste et « anarchiste prêche l'alliance et l'apaisement entre « toutes les fractions du parti socialiste, voir même « républicain » et que « les inspirateurs d'une « telle propagande sont nos camarades Merlino, « Malatesta, etc., *dont l'évolution vers les partis légalitaires s'accentue de jour en jour* »

Je pourrais demander à votre collaborateur qui « ne nous croit pas aveuglés » s'il s'est bien rendu compte de l'accusation qu'il nous lançait ?

Je préfère le prier de vouloir bien documenter ses affirmations.

J'espère qu'il voudra satisfaire à mon invitation si non par égard envers nous, qu'il insulte gratuitement, du moins par égard aux lecteurs de la *Révolte*, qui ont droit à ce qu'on ne leur impose pas une opinion toute faite, et qu'on leur donne les moyens pour pouvoir juger avec leur propre tête.

A vous et à l'Anarchie,

E. Malatesta.

A ce sujet, notre ami Kropotkine nous adresse également la lettre ci-dessous :

Chers compagnons,

« Je lis dans le n° 46 de la *Révolte* un alinea d'Italie, dans lequel nos amis Merlino et Malatesta sont accusés d'évolution vers les partis légalitaires. C'est tout bonnement ridicule et telle sera certainement l'opinion de tous ceux qui connaissent de près l'action de nos amis. Des accusations aussi fausses et indignes ne devraient cependant jamais se glisser dans la *Révolte* qui a toujours visé à l'exactitude de ses renseignements.

« Pierre Kropotkine. »

En insérant la note incriminée, nous avons dépassé notre pensée. Nous ne pensons certainement pas que nos amis Merlino et Malatesta deviennent légalitaires, mais ce que nous sommes persuadés, c'est que le système d'alliance qu'ils préconisent et qu'ils ont essayé de réaliser à Capolago, mène le mouvement tout droit à ce résultat. Eux peuvent croire assurer ainsi l'avènement de la Révolution, mais une fois que l'on a commencé de se grouper sur des concessions, il s'en trouve d'autres pour les mener plus loin. Voilà ce que nous avons compris dans la note, et c'est sans doute aussi ce que voulait dire notre correspondant.

***

L'auteur de la brochure « Ravachol, parfaitement ! » ne nous ayant pas déposé d'exemplaires, prière aux camarades qui en désireraient de s'adresser directement au *Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, auquel nous avons passé les demandes qui nous sont parvenues.

***

Nancy. — Le compagnon Traverso François de Marseille, est invité de donner son adresse. Prière de ne plus correspondre avec Henri Cochet, de Reims. Urgence.

## CONVOCATIONS

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste-révolutionnaire se réunit tous les mardis soir à 8 h 1/2, salle Brou, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

## PETITE CORRESPONDANCE

M. à Albi. — Nous n'avons pas la brochure *Ravachol*, nous avons fait passer la demande au *Peinard*. — Même réponse à tous ceux qui nous en ont demandé.

Paul à Lyon. — *Procès de Lyon* épuisé, nous avons les autres brochures.

D. à St-Quentin. — Nous attendrons, faites seulement que ça ne se renouvelle pas toutes les semaines.

G. à Carpentras. — P. à Bois-Colombe. — M. à la Tour-du-Pin. — P. P. au Hâvre. — P. à St-Nazaire. — D. à Vienne. — R. à Lille. — G. à Vienne. — D. à Marly. — M. à la Haye. — C. à Bie'la. — H. à Lens. — B. à Victor-la-Coste. — J. à Messimy. — V. à Gand. — V. près M. P. — D. à Morlanwelz. — L. à Arras. — P. à Lyon. — L. à Rio-de-Janeiro. Reçu timbres et mandats.

Il nous manque, pour compléter notre collection, les numéros 1, 4, 8, 15, 22 et 23 de la première année (79) du *Revolté*.

18 à 24 inclus et 26 de la deuxième.

1 à 4, inclus, 6 à 10 inclus, 18, 19 et 25 de la troisième.

Prière aux camarades qui posséderaient ces numéros en double de bien vouloir nous en adresser un exemplaire. C'est pour remplacer notre collection qui nous a été égarée.

Couralis, Marseille. — Epuisé toutes les deux.

## SOUSCRIPTION
### Pour les Détenus

Listes précédentes : 1 070 50.

Nancy par A. P. 5 fr. — Un groupe au compagnon du XX$^{e}$ — 4 fr. — L. L. 0,60.

Total 1080,10.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 6 015 20.

Paul Mertens. — Antonio Teivo. — Juan Vila. — Lacour. — Le dévoué. — Jusqu'à la mort. — Antonio Fontana. — Excédent d'une tournée de bière. — Ultima cosa cualquiera. — No puede mas. — Galerier Léon. — Dom Jules. — Alexandre Courtade. — Grandcolas. Ensemble, change déduit 14,50.

Zisly, 0,15. — N. E. à l'Echenot, 0,25. — B. à Victor-la-Coste, 0,70.

Total, 6,030,85.

## La RÉVOLTE est en vente :

**Verviers**

Chez Lorquet, rue des Foxalhes,
Librairie Longtain, rue Spintay.
Aubette, place Verte,
Warnier, kiosque de la gare-ouest.
Librairie Warimont,, rue de Dison.

**Bordeaux**

Papeterie St-André, place Peyberland, 32.
— St-Bruno, rue de la Chartreuse, 12.

On y trouve également le *Père Peinard* et l'*Escharbot*.

*L'Imprimeur-Gérant* : A. Ritzerfeld.

Paris. — Impr. A. RITZERFELD, 140, rue Mouffetard.

CINQUIEME ANNÉE N° 48 — DIX CENTIMES — DU 27 AOUT AU 2 SEPTEMBRE 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## La guerre civile

### Aux Etats-Unis

Deux grèves distinctes ont mis le feu aux poudres.

L'une a éclaté à Tracy City, parmi les mineurs du Tenessee. On se souvient que déja l'an passé les mineurs s'étaient révoltés contre l'emploi de forçats dans leurs mines, qu'il y a eu guerre et que huit mineurs avaient été tués par les chiens de Pinkerton.

Les bonnes gens du camp marxiste ignorent l'Etat. Le capital, selon eux, n'a eu besoin de l'Etat que comme accoucheur ; mais depuis que l'accouchement est fait, l'Etat n'est pour rien dans les exploits du capital. Mais les exploiteurs américains, qui ne sont pas marxistes, savent fort bien que l'Etat est fait pour aider l'exploitation et ils en profitent, soit pour avoir des centaines de mille lieues carrées autour de leurs chemins de fer, soit pour avoir le monopole du transit des bateaux, soit pour abattre les forêts. Ils ne négligent pas, non plus, les petits benefices, et comme il est toujours bon d'avoir des bras qui produisent dix dollars par jour et n'en sont payés que deux, ils louent les forçats et les font travailler dans leurs mines, acquises pour rien de l'Etat.

Les mineurs, qui se virent ainsi les vivres coupés par les forçats, au lieu de mettre en question le droit de propriété en général, demandent que les forçats soient renvoyés. Et comme les propriétaires des mines se gardent bien de le faire, ils se chargent eux-mêmes de les renvoyer.

Ainsi une organisation jurée et secrète s'était développée récemment parmi les mineurs de Tracy City, et le 14 août, les mineurs vinrent en masse exiger des patrons le renvoi immédiat des forçats.

Sur le refus du gérant, 150 mineurs armés marchèrent contre l'enclos, dans lequel on tient les forçats sous la garde d'une forte escouade de gardiens. Ils s'emparèrent de l'enclos par un coup de main adroit, firent sortir les forçats et mirent le feu à la prison. Quant aux prisonniers, ils les mirent tous, au nombre de 350, sur un train, après avoir repoussé, revolver au poing, les employés du chemin de fer et firent partir le train à toute vitesse, en coupant d'abord le télégraphe pour empêcher toute communication.

* * *

Le 16, une autre prison, à Oliver Springs, fut attaquée de même par une troupe de 150 mineurs. Mais les gardiens, tous bien armés de fusils, et protégés en outre par un fort, étaient sur le guet et reçurent les assaillants à coups de fusil. Une lutte acharnée s'engagea. Il y eut trois tués du côté des gardiens, et six du côté des mineurs, et les mineurs furent repoussés.

Aux mines Inman, même attaque et même combat. Ici, la victoire reste aux mineurs ; les forçats sont mis en liberté et la prison rasée.

* * *

Le même jour, le 14, éclatait une grève des aiguilleurs sur la ligne New-York-Erié-Buffalo.

Les patrons s'empressèrent de remplacer les grévistes par des *scabs*, et la guerre entre les grévistes et leurs remplaçants commença avec une animosité terrible.

Cependant bientôt, les grévistes, mieux avisés, tournent leur fureur contre les exploiteurs. Ils arrêtent d'abord les trains qui amènent, soit des voyageurs, soit des remplaçants, et jettent les trains hors des rails. Ils jettent des rails sur la route des trains de voyageurs. Peu à peu ils mettent le feu aux wagons de la compagnie, et vers le soir, c'est une mer de feu aux abords de la station de Buffalo. Quarante-deux wagons, charges de coton et de fer, flambent aussi ; des locomotives sont jetées en travers des rails. Plus de 150 wagons éclairent de leurs feux les groupes de grévistes qui continuent la destruction du matériel.

Des escouades de grévistes partent miner la voie pour défendre l'approche de Buffalo aux trains qui pourraient amener la milice.

On hait la milice à Buffalo et aux environs — ils ne sont pas marxistes à Buffalo — et on se réjouit à l'idée de faire sauter le train qui amènerait les miliciens.

* * *

On ne saurait imaginer la terreur que ces nouvelles jettent dans le camp bourgeois. Colonels, généraux — il en pleut des colonels aux Etats-Unis — s'agitent. On mobilise la milice en toute hâte. Des régiments sont envoyés de tous côté. On envoie d'abord 3,000 hommes, puis 5,000, puis 3,000 encore — si bien que vers la fin de la semaine 15,000 hommes de la milice, armés chacun de 60 cartouches à balle, sont à Buffalo, impuissants à protéger la station et la ligne.

Sur une longueur de quarante kilomètres, la voie ferrée menant à New-York est gardée de soldats — tout comme on fait en Russie au passage du tsar.

Et malgré cela les wagons brûlent, les chantiers de la compagnie brûlent et les express de New-York n'osent approcher Buffalo, de peur de sauter sur la voie minée.

Le 17 et le 18 la grève s'étendait sur tout le système des chemins de fer de Vanderbilt, et le gouvernement envoyait de nouvelles troupes pour protéger Buffalo.

* * *

Au Tenessee, la guerre contre les prisons continuait. L'attaque contre Oliver Springs ayant été repoussée, il fallait la renouveler. Le 17, les mineurs de Coal Creek s'emparaient d'un train et, revolver au poing, forçaient le machiniste de les mener à Oliver Springs. Une fois arrivés, ils minaient le chemin de fer, si bien que les renforts de milice durent débarquer et marcher à pied dans les montagnes.

Le 17, une troupe de 1,700 mineurs attaquait enfin la prison d'Oliver Springs. Les gardiens, bien armés, étaient décidés à défendre leur place forte. Mais les mineurs, furieux, armés de fusils, de cartouches de dynamite et de pétrole, marchèrent à l'assaut. La bataille fut acharnée : 12 tués et 20 blessés. Mais la prison fut prise d'assaut, les forçats mis dans un train et envoyés à Knoxville d'où ils étaient venus.

* * *

Le lendemain, la lutte s'engageait à Coal Creek.

Les mineurs marchèrent à l'assaut de la prison, mais ils furent repoussés. Malheureusement, ils n'avaient d'autres armes que leurs revolvers et furent forcés d'envoyer un train spécial chercher de la dynamite.

Outre les gardiens, il y avait encore 175 soldats dans l'intérieur de la prison, pour la défendre, et le premier assaut des mineurs fut repoussé. Ils perdirent, paraît-il, cinquante des leurs.

Cependant, dans la journée, les mineurs s'emparèrent du colonel Anderson qui commandait les soldats et qui était, on ne sait trop comment (les télégrammes sont contradictoires) au milieu des mineurs.

Il fut fait prisonnier, et la foule se préparait à lyncher ce tueur d'hommes qui avait fait tirer sur les mineurs. Cependant, il ne fut pas exécuté, peut être parce qu'il était venu parlementer.

L'émotion des bourgeois fut grande. La milice, les volontaires, se mirent en marche de Knoxville, avec deux canons, pour dégager Anderson. Arrivés à Coal Creek, les renforts durent livrer une bataille en règle aux mineurs. Il y a eu beaucoup de blessés et de tués de part et d'autre et les dernières nouvelles de samedi matin étaient que les mineurs avaient subi une défaite et avaient dû se rendre.

* * *

Les dernières nouvelles de dimanche passé sont que mille mineurs avaient attaqué la colonne de milice qui marchait contre Coal Creek. Ils ont été défaits après une chaude escarmouche et 200 mineurs ont été faits prisonniers.

Là, dessus, le commandant des troupes a déclaré qu'il gardait les prisonniers comme otages pour le colonel Anderson et FUSILLERAIT SUR PLACE CENT MINEURS si Anderson était lynché.

Cela n'a pas empêché que la bataille à Coal Creek a été acclamée. Il y a vingt tués et blessés grièvement du côté des troupes. Les mineurs ramassent leurs blessés dont vingt-deux ont été retrouvés.

Anderson a été rendu aux brigands du gouvernement.

Et cependant, les mineurs ne se reconnaissent pas pour vaincus. Leurs détachements tiennent les montagnes, et il continue d'arriver à Knoxville de petits détachements de miliciens amenant leurs blessés. Toutes les affaires sont suspendues dans tout le bassin.

* * *

A Buffalo, rencontre samedi soir entre les grévistes et les soldats. Les chauffeurs se sont mis aussi en grève.

## LA GRÈVE ET LA GUERRE

En peu de jours, les deux grèves qui ont éclaté aux Etats-Unis, l'une parmi les mineurs du Tenessee et l'autre parmi les aiguilleurs de la ligne New-York-Erié, ont pris les proportions d'une vraie guerre civile.

Ce n'est plus une armée contre les bandits de Pinkerton, — suivie, comme cela s'est fait à Homestead, de réceptions organisées en l'honneur de la milice par des meneurs ouvriers.

C'est la guerre contre la milice ; c'est l'envoi précipité de 15,000 miliciens, envoyés en toute hâte pour protéger la sainte propriété des exploiteurs et reçus à coups de revolver par les travailleurs révoltés. C'est la révolte du travailleur contre les exploiteurs et l'Etat qui les protège — revolte, appuyée par tous les pauvres de l'endroit : des bataillons de mineurs parlent en guerre, revolver au poing, pour soutenir leurs frères révoltés, marchant d'une ville à l'autre et attaquant la milice échelonnée sur les lignes du chemin de fer.

Il est vrai que, malheureusement, ces mouvements commencent et finissent par une simple guerre entre misérables qui s'entre-tuent pour sauvegarder leur « droit au travail, » leur droit à être exploités de préférence aux autres.

Il est vrai que la « sainte propriété » n'est attaquée que par ricochet, pour ainsi dire, et que les travailleurs révoltés n'ont pas la moindre idée de leurs droits à la richesse créée par leurs bras. Pas plus que les révoltés de la commune de Paris, ils ne s'emparent des mines et ne proclament leur droit à la possession des chemins de fer.

Mais quand nous pensons au peu de propagande socialiste faite jusqu'à ce jour aux Etats-Unis, nous n'en sommes pas étonnés. Qui donc a parlé aux travailleurs d'expropriation? Qui donc leur a jamais expliqué qu'en s'emparant de l'usine ou de la mine ils feraient acte de justice ? Qui donc a osé mettre en doute les droits des exploiteurs à la possession de « leur » capital ?

Les anarchistes sont trop peu nombreux aux Etats-Unis, encore sont-ils pour la plupart des Allemands ou des Français qui publient leurs journaux en allemand ou en français. Et quant aux social-démocrates, on sait que tout l'ensemble de leur propagande tend à perpétuer les droits du capital : ils ne cherchent qu'à les adoucir par une législation « protectrice » des travailleurs.

Mais il est évident — et toutes les grèves récentes le prouvent assez — que les travailleurs sont las de cette exploitation. Le moindre prétexte fait saisir les armes et incendier la sainte propriété. Le respect de l'institution s'en va.

S'il fallait encore des preuves pour démontrer ce qu'une grève tant soit peu générale pourrait faire — les dernières grèves et la guerre civile qui en est née le démontrent assez. Seulement, comme le dit très bien l'*Autonomie* de Londres, ce n'est pas d'un comité organisateur qu'il faudra attendre la grève générale. Il faut que l'entente s'établisse directement, par lettres, par entrevues, par réunions locales et ainsi de suite. Que ceux qui ont l'idée à cœur se mettent à la réaliser. Il faut qu'ils s'attèlent dûr à la besogne, qu'ils y consacrent toutes leurs forces. Et d'ici deux, trois ans, une grève grandiose pourra devenir une réalité. Les travailleurs ne demandent pas mieux, il n'y a qu'à aider à établir l'entente entre ces bataillons disséminés, qui se connaissent à peine et se méfient encore les uns des autres.

## LA JUSTICE

L'idée d'une société sans gouvernement n'est pas une invention de théoriciens. L'évolution entière de l'homme civilisé nous y amène après bien des écarts et des errements. C'est une phase nouvelle, qui s'annonce et qui s'imposera sous peu, comme un résultat de tout le travail d'organisation et de pensée accompli depuis des siècles.

L'idée est si bien dans l'air que ceux mêmes qui seraient prêts à combattre l'anarchie à outrance sont amenés, sans s'en apercevoir, à discuter continuellement l'idée fondamentale de l'anarchie. Sous une forme ou sous une autre, ils sont forcés de l'admettre et de l'appliquer, dès qu'ils ont à traiter des détails de l'organisation des rapports mutuels entre individus et groupes.

Aussi assistons-nous à un spectacle tout à fait intéressant à voir. Tandis que, dans le monde de la politique, on exploite de toutes les façons l'idée d'un Etat bienfaiteur qui interviendrait à l'avantage du déshérité, — il existe, en dehors de ce monde, tout un contre-courant qui entraîne les sociétés européennes et américaines vers des ébauches, de plus en plus nombreuses, de société sans gouvernement.

* * *

Ainsi, pour capter les suffrages ouvriers dans les élections nationales, provinciales et communales, on remplit les programmes de promesses d'intervention gouvernementale. L'Etat ou la Commune donneront aux déshérités l'éducation, le travail, l'assurance de la vieillesse, le repas de l'enfant, le lavoir, l'eau chaude et le savon, la loi de huit heures et ainsi de suite à l'infini. Si bien, qu'à entendre ces programmes seuls, l'on croirait à une recrudescence de jacobinisme ; l'on serait porté à croire que la tendance de l'époque est au gouvernementalisme à outrance — à l'intervention de l'Etat bienfaiteur dans les moindres détails de la vie, tandis qu'en réalité, la tendance est simplement à la jouissance du bien-être en commun, à la communalisation du bien-être acquis.

En effet, en dehors de cette chasse à l'électeur, la vie suit une toute autre direction. L'accaparement, par le groupe de volontaires librement constitués, de toutes les fonctions jadis considérées comme du domaine de l'Etat, devient la tendance générale. Une société sans gouvernement flotte à l'état d'idéal inconscient et cherche à se traduire dans les faits.

Les admirateurs du jacobinisme gouvernemental font eux-mêmes des concessions de plus en plus larges à l'esprit opposé. Les sociétés privées empiètent sur le domaine de l'Etat. Si elles se sont donné une organisation autoritaire, le conflit ne tarde pas à éclater; et le principe d'autonomie, révolté contre celui d'autorité centralisée, sort victorieux du conflit. Et continuellement, dans toutes les directions, on voit surgir des mille et mille sociétés nouvelles qui commencent par une affirmation nette de l'autonomie entière des groupes constituants. On continue encore, il est vrai, de nommer le bureau central — on paie son tribut à la tradition — mais on s'empresse de lui refuser toute autorité. Le groupement que l'on déclarait impossible, il y a vingt ans, se pratique aujourd'hui un peu partout. C'est l'esprit des temps.

* * *

L'esprit des institutions change ainsi peu à peu. Et des hommes qui n'ont jamais entendu parler de la théorie de l'anarchie, continuellement discutent, sans s'en douter, les points essentiels d'une organisation sans gouvernement.

Généralement, on commence à s'apercevoir que ce qui fait les fonctions *administratives* de l'Etat pourrait bien être pris en mains par la société même.

Généralement, on demande l'autonomie de chaque unité territoriale — nation, province, district, commune. Et on cherche une organisation qui puisse produire, non seulement l'émiettement *territorial* de l'Etat, mais aussi l'émiettement de *ses fonctions*.

Les théoriciens qui vivent des traditions du jacobinisme de 1793 ne s'en aperçoivent pas. Mais quiconque observe la vie des peuples civilisés de près — dans la vie, non dans les livres, — s'aperçoit bientôt que la *tendance* est à éparpiller les fonctions de l'Etat, à les remettre à des corps séparés, et dans ces corps — à faire appel au *volontaire* pour remplacer peu à peu *l'élu*. Nous aurons, en effet, plus tard mainte occasion de mentionner plusieurs de ces tentatives.

* * *

Cependant, il y a un point sur lequel les préjugés se modifient avec une lenteur exaspérante. C'est l'idée de JUSTICE, arrachée des mains de l'Etat et remise à la société même.

Beaucoup admettent volontiers que si tout le monde avait ses aises, l'immense série de ci-nommés crimes contre la propriété devrait forcément disparaître; et l'on admet encore que le bien-être pour tous, avec nos procédés actuels de production, peut ne plus être un rêve.

Mais il y aura toujours, nous fait-on remarquer, la grande catégorie de crimes contre les personnes. Il y aura les disputes entre individus, entre groupes, entre agglomérations. Il y aura leurs rivalités qui, avec le niveau existant de bon sens et d'intelligence, ne pourraient pas toujours être vidées sans qu'il y ait agression de part ou d'autre.

Et ces conflits inévitables demanderont l'intervention d'une autorité quelconque, désignée spécialement pour les vider ; et ce sera l'autorité, le pouvoir, toujours la force au service du droit. Tout l'Etat ne résulte-t-il pas de ce pouvoir judiciaire ? Et n'a-t-on pas dit avec raison que la fonction principale de l'Etat — celle qui reste, alors même qu'on lui aura enlevé tous ses pouvoirs administratifs — est celle de garantir à chacun qu'il trouvera justice contre tout agresseur ?

C'est à ce sujet que nous allons consacrer maintenant une série d'études. Le sujet est très vaste. Nous aurons à voir, comment cette tribu de maniaques de la loi que l'on nomme juges ou magistrats est parvenue à s'accaparer les fonctions de distributeurs de la justice.

Nous analyserons leur œuvre, et nous verrons comment la société, après avoir su organiser la justice sans gouvernement, a fini par être dépouillée de ce droit ; comment ce qui fut vénéré jadis pour le principe de la justice qu'il représentait, est devenu peu à peu la risée et le mépris de tout homme de cœur.

Nous verrons enfin où va la société en ce moment à mesure qu'elle perd toute illusion sur l'institution actuelle, quelles institutions elle élabore pour la remplacer, et nous pourrons nous convaincre que si la justice aux mains de l'Etat est le moyen de maintenir l'or

pression de l'homme par l'homme, — le maintien des habitudes sociables dans la société trouverait tout avantage à ne pas avoir pour support une classe spécifique de juges, mais à retourner à ceux seuls qui peuvent maintenir les habitudes sociables — la société entière.

---

Des journaux — surtout ceux du quatrième Etat — continuent de raconter cette histoire ridicule que notre ami et camarade Most serait devenu salutiste. Il n'en est rien. Most jouit pleinement de sa raison et de sa force morale. Chaque semaine il publie la *Freiheit* et ses articles ont la même verve, la même éloquence, la même haute raison qu'ils ont toujours eu. Ce qu'il fut, l'infatigable et vaillant champion de l'anarchie, il l'est toujours, et contre lui hurlent toujours les calomnies et les haines. Les affaires de Homestead ont servi aux capitalistes et gouvernants coulises d'excellents prétextes pour de nouvelles poursuites contre notre ami. Heureusement qu'ils ne le tiennent pas encore ! Espérons que notre camarade n'aura pas à rentrer dans l'enfer de Blackwell prison.

***

A propos de Most, nous avons à annoncer la mort d'une de ses vaillantes amies, l'anarchiste Mme Hoffmann, qui lors du dernier procès, avait fourni la caution de 25,000 fr. exigée par les juges.

---

# Revue des journaux

## De langue allemande

On dit que l'esclavage est supprimé en Amérique. L'histoire d'un Italien que voici le prouve surabondamment :

« Nous — moi et plusieurs autres italiens — avions quitté New-York, au commencement du mois de novembre dernier, sous la conduite de deux raccoleurs appelés « Gai ». On nous avait dit que nous travaillerions à un chemin de fer dans le Connecticut, avec un salaire minimum de 1 dollar 75 cents. Mais on nous transporta dans la Caroline du Sud, aux mines de Pom-Pom. Le voyage avait coûté 8 dollars 85 cents et il fallait avancer 3 dollars pour les outils. Comme nous n'avions pas d'argent, nous nous trouvions endettés de près de 12 dollars avant d'avoir commencé à travailler. Nous fûmes reçus à notre arrivée par des gens bien armés qui nous conduisirent à pied d'œuvre et par la suite nous escortèrent quotidiennement de notre cabane à la fosse et de la fosse à notre cabane : il s'agissait de travailler dans une fosse à phosphate, c'est-à-dire de briser des pierres et d'en extraire le soufre. Pour un pied cube de soufre ainsi obtenu, le salaire était de 25 cents. Les plus habiles ouvriers gagnaient au plus 50 cents, en travaillant du lever du soleil à son coucher ; mais j'étais inhabile au début et je gagnais beaucoup moins. Une partie du salaire était retenu pour l'extinction de la dette : le reste passait en frais de nourriture, qu'il nous fallait acheter à la cantine de la compagnie et payer deux ou trois fois plus cher que le prix normal. Bientôt nous nous trouvâmes réduits au pain sec, en fournissant le plus rude travail. Nous étions épuisés, quelques-uns même gravement malades. Nous décidâmes donc de fuir à la première occasion favorable. Il s'en produisit une, lorsqu'une grève survint parmi les travailleurs et que la surveillance des gardes se relâcha. Un de mes amis et moi nous nous donnâmes de l'air. Après une heure de marche, nous nous reposions en forêt : tout à coup les deux raccoleurs et deux gardes fondirent sur nous. Ils nous mirent leur revolver sous le nez et nous prévinrent que, faute de retourner sur le champ au travail ils nous brûleraient la cervelle. Nous répondîmes que nous préférerions la mort à la reprise de l'esclavage. L'un des raccoleurs envoya chercher la police. Deux policiers nègres arrivèrent et nous conduisirent devant un juge, qui se trouvait alors au cabaret. Il s'aperçut d'abord que j'avais l'air misérable et incapable de travailler et ne voulut rien faire pour les raccoleurs sous prétexte qu'ils n'avaient pas de contrat écrit entre les mains. Mais après quelques négociations et quand le juge eut empoché un peu d'argent, nous fûmes conduits au travail, et cela enchaînés. Par la suite je devins si faible que je ne pouvais plus me tenir sur les jambes : les raccoleurs, la trique au poing, me contraignirent encore à travailler. Enfin le premier avril, le travail fut abandonné et on nous relâcha. Je possédais juste un dollar, ignorant la langue et ne connaissant pas le pays, je dus chercher ma route en mendiant. »

Ce récit, emprunté à la *Freiheit* de New-York est confirmé par une aussi lamentable que la *Révolte* a relatée il y a deux mois : des Allemands avaient été attirés à Pom-Pom et martyrisés de la même manière. On ne sait s'il faut admirer davantage la férocité des employeurs ou la patience des exploités.

---

Le *Vorbote* de Chicago, sous le titre « A bas les masques » publie un très judicieux article sur les événements d'Homestead. Les choses ont tourné comme il fallait s'y attendre : bientôt le triomphe de l'ordre sera complet. La bourgeoisie revenue de sa stupeur et de sa crainte oublie les ménagements, les paroles caressantes, les éloges même adressés d'abord aux vainqueurs des Pinkertons. *Les principaux meneurs de la grève sont poursuivis pour assassinat* et seront certainement condamnés. La magistrature d'outre-Océan n'ayant rien à envier à la nôtre et étant complaisante d'avance à tous les services qu'on lui peut demander, fussent-ils infâmes. Mais les ouvriers, toujours bons garçons, répondent par une plainte déposée devant les mêmes tribunaux contre Carnegie, Frick et Pinkerton. Ce respect de l'odieux fantôme appelé légalité est tout à fait enfantin. Nous saluons au contraire avec joie l'acte commis par le gouvernement légal, les poursuites contre les grévistes : cela vaut mieux que les hypocrites sympathies pour les ouvriers et cette franchise cynique est fort louable. Elle montre qu'entre les deux grandes armées du prolétariat et du capital il n'y pas d'intérêts communs, pas d'accomodement possible, pas d'arbitre possible. Seuls, nous les socialistes logiques et les anarchistes l'avons vu dès l'abord ; la guerre seule est fatale ; « être ou ne pas être », voilà la question.

---

L'*Anarchist* de New-York fait un éloge enthousiaste de Berckmann qui essaya, à Homestead, de supprimer Frick ; un voleur de millions comme celui-là est en Amérique un tyran plus absolu que n'importe quel despote antique et contre lui il n'y a de recours que dans la force.

---

Le *Sozialist* de Berlin relève durement les palinodies de Liebknecht, au sujet du socialisme d'Etat.

---

## De langue italienne

La *Tribuna dell' Operaio*, en parlant du prochain congrès ouvrier, qui doit se tenir à Gênes, dit textuellement : « Les anarchistes ont le droit d'y participer ». Elle continue en cherchant à démontrer le bien qui pourrait en advenir pour la cause de la participation constante des anarchistes dans les congrès et associations ouvrières ; *La Tribuna* va plus loin encore, elle dit : « Dans les localités où il n'existera pas de ces associations, nous, les anarchistes, fondons-en nous-mêmes, nous pourrons y répandre nos idées *après*. » Nous avons plusieurs fois signalé ce jeux dangereux, mais jamais nous avions vu des anarchistes *aller si loin* !

---

Le *Sempre Avanti* combat vaillamment tout principe d'association et d'organisation et démontre que jamais les anarchistes *Licourmais* n'ont été mieux *organisés* que maintenant qu'ils sont *désorganisés*. Nous ne reproduisons pas les considérations qu'il apporte à l'appui de sa thèse pour les avoir déjà plus ou moins éditées dans des numéros précédents de la *Révolte*.

---

*Il Socialista* continue la campagne qu'il a entreprise d'engloutissement des forces anarchistes et propose l'hybride alliance, philosophant sur les velléités associationnistes de Merlino, en conclut que le jour n'est pas loin où anarchistes et socialistes s'embrasseront et marcheront ensemble.

Ce jour-là, s'il arrivait, il n'y aura plus, nous en sommes sûrs, que des *libertaires* ou des *légalitaires*. On verra qui sera le plus fort.

---

## De langue espagnole

*El Despertar*, journal anarchiste en langue espagnole, publié à New-York, annonce la publication d'un nouveau journal : *Solidarity*, en langue anglaise.

Salut au nouveau journal.

Adresse : 85, Fourth St., New-York.

Nous avions déjà annoncé ce journal, mais c'est par erreur que nous l'avions annoncé comme paraissant en Angleterre.

---

*El Perseguido* de Buenos-Ayres continue, avec beaucoup de succès, la propagande de nos idées au Sud-Amérique. Son premier article du numéro 44, *Partis anarchistes*, invite les camarades à ne pas former de parti proprement dit.

Il y a danger si nous suivions cette voie à ce que quelques individus, plus ou moins sincères, se servent de nous pour se créer une situation quelconque au détriment de nos idées ; restons indépendants, et, partout, répandons nos idées, commentant tous les faits de revoltes individuelles ou collectives quand ils ont pour but la revolte contre l'autorité sous toutes ses formes.

---

La *Anarquia*, commentant les émeutes successives en Espagne ajoute : « Il n'y a ni question politique, ni question religieuse, ni question patriotique ; la question unique qui remue les masses c'est la lutte pour la vie. Tous les actes qui se sont succédés en Espagne en ces derniers mois, n'ont eu pour but que de protester contre les abus et les impôts qui diminuent les moyens d'existence et contre l'autorité qui les soutient. »

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

MM les commissaires de police continuent leurs petits vols sur les journaux anarchistes. A côté du *Père Peinard*, volé par ordre, ils se sont mis à chaparder, de leur propre autorité, les exemplaires de la *Révolte* qui leur tombaient sous la main : les numéros expédiés à Clermont-Ferrand, Toulon, Brest, etc., nous ont été ainsi volés par les défenseurs de la propriété.

---

## Allemagne

Pour la seconde fois une grève a éclaté à Raixdorf à la tissanderie Braun et pour la seconde fois sans succès, parce qu'on a fait venir des ouvriers de Berlin. Le social-démocrate Siegevist doit être satisfait, lui qui déjà auparavant avait pris sous sa protection ceux qui avaient voulu la grève. Il aura droit de nouveau à leur reconnaissance.

(*Der Sozialist.*)

***

11 ans, 6 mois de maison de force ; 14 ans, 6 mois et 10 jours de prison, 3,888 marks d'amende ont été infligés en avril et mai par la magistrature allemande pour crimes de presse et de parole.

(*Sonntags Zeitoung*)

---

## Autriche-Hongrie

Dans la Puzta (plaine) Tamasi, près de Grosswardein, les gendarmes ont essayé les fusils à répétition contre de pauvres diables de propriétaires ruraux.

180 moissonneurs réclamaient à un fermier la part de récolte qui leur est dûe, suivant la coutume du pays, pour la rentrer en grange en temps utile. Celui-ci leur refusait leur dû et prétendait ne les laisser partir que quand ils auraient terminé, pour un salaire dérisoire, les derniers travaux des champs. Les moissonneurs résistèrent et voulurent emporter leur part : intervention des gendarmes, d'où un ouvrier tué et beaucoup de grièvement blessés par une fusillade bien commandée. On se serait cru à Fourmies. Le *Magyar Hirlap*, journal bourgeois, trouve qu'on a eu tort de tirer sur des travailleurs aussi odieusement volés; ce blâme est bien extraordinaire : n'est-ce point pour cela que les gendarmes sont faits ?

(*Arbeiter Zeitung* de Vienne.)

***

A Przibram, les sauvageries continuent. Les ouvriers que l'on prétend spolier d'une partie de leur salaire ont manifesté à nouveau, au nombre de 400, devant les bâtiments de la direction. On a aussitôt envoyé 24 gendarmes et un lieutenant. Une délégation fut choisie et rapporta comme réponse le conseil de ne pas démentir la bonne renommée des mineurs de « Przibram » (voir l'avant-dernier numéro de la *Révolte*) plus l'ordre, à l'attroupement, de se disperser. La foule protesta, les gendarmes mirent baïonnette au canon et chargèrent avec leur habituel courage des gens incapables de se défendre.

(*Der Sozialist.*)

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les camarades sont priés de suspendre toute communication avec le compagnon A. Cappellaro de Sampierdarena, à partir du 28 courant, car le 30 il partira pour la colonie Cecilia, dans le Brésil. Aussitôt arrivé là-bas il donnera tous les renseignements nécessaires à tous les copains qui lui en ont demandé ayant pris bonne note de leurs adresses.

---

Les camarades du *Chicagoer Arbeiter Zeintung*, nous préviennent qu'un individu nommé François Martin, aurait, au nom de la *Révolte*, parmi nos amis de là-bas, organisé des collectes au profit des détenus français, qu'il devait soi-disant nous envoyer. Nous n'avons rien reçu de ce monsieur qui, jamais de près ou de loin, n'a été attaché à notre journal.

---

La compagne de Berthauld accuse réception des mandats ci-dessous et remercie les compagnons de leur solidarité :

R. à M., Rouen. — H. Gauche, Paris. — Tiercini, Paris. — Sans signature, Nancy. Les *Egaux* de Beauvais. De Londres, de Sicard et de St-Denis.

La *Révolte* a également fait parvenir les souscriptions qu'elle a reçue de Nancy, des compagnons du XX^e^, des mégissiers et de Londres.

---

Toulon. — Toutes les communications et correspondances, concernant la propagande révolutionnaire anarchiste, doivent être adressées au compagnon Jules Delaporte, rue Alezard, 23.

---

Carcassonne. — Il vient de se constituer un nouveau groupe qui prend le titre de l'*Hydre anarchiste*. Adresser les communications au compagnon Parazols, rue du Port, 32.

---

A la suite d'une note publiée dans la *Révolte* je lis une lettre de Malatesta, qui, se trouvant gratuitement accusé par une « opinion personnelle toute faite » m'invite à fournir des documents à l'appui de cette opinion. En outre, le compagnon Kropotkine s'élève avec force contre ce qu'il appelle une « indigate » et proteste contre l'insertion de ma lettre dans la *Révolte*. Il est évident toutefois que cette note, ne contenant aucune attaque personnelle détaillée, je n'avais eu d'autre but que de rapporter les appréciations générales auxquelles la conduite de certains compagnons avait donné lieu. Ce n'est point une idée personnelle que j'ai voulu imposer aux lecteurs de la *Révolte*, je n'ai été que l'écho fidèle de la presque totalité des milieux anarchistes. Je souhaite de cœur qu'il y ait équivoque, mais qui l'a provoquée ? D'ailleurs, je reconnais volontiers que les termes dont je me suis servi ont dépassé ma pensée.

Et maintenant un peu d'histoire !

Fixés dans la croyance que l'anarchie est un « parti » avec les forces presque exclusives duquel on pourra lancer le peuple à la révolte, nos amis nous répétaient depuis une dizaine d'années et tous les jours : « Camarades, c'est aujourd'hui la « veille » de la révolution ! Préparons-nous, organisons nos forces ! » Les événements de Bénévente (1), de Toscane, de Xérès, nous ont montré ce que valent ces *coups* organisés par deux ou trois grands cœurs, par trop confiants en une masse qui n'a pas eu le temps de les comprendre.

Revenu d'Amérique, Malatesta fonde *l'Associazione*, journal aux fières allures de combat, trempé à la plus pure œuvre communiste anarchiste, fait un appel constant à l'association, à l'organisation des forces anarchistes. Ces appels tombèrent dans le vide, l'évolution des groupes anarchistes dans le sens d'une parfaite autonomie s'étant déjà produite, surtout en France, et sous l'influence principale de la *Révolte*. Mais nos amis, les organisationistes ne se découragent pas ; il appellent, ils veulent la révolution à tout prix et organisent cette parlotte diparate qui s'appelle le Congrès de Capolago, et où, à côté des décisions prises, se lirent les concessions les plus hasardeuses ; le caractère même de l'anarchie se trouve presque compromis, vu l'influence morale de Merlino et de Malatesta. Heureusement on ne s'y laissa pas prendre en Italie.

Vinrent les événements de Paris : Pini, Ravachol, etc. Les partisans de l'organisation quand même fournissent, malgré eux, cela va sans dire, mais fournissent à la presse bourgeoise, aux juges des tribunaux, ces arguments qui ont servi de base aux réquisitoires contre l'anarchie ; ils se font les complices inconscients de la férocité bourgeoise qui veut tuer la cause en prenant la tête des meilleurs d'entre nous, n'hésite pas à nous proclamer de vulgaires malfaiteurs, des bandits, des assassins !

C'était alors le moment, camarades, de manifester votre indignation. Où en serions nous sans l'attitude énergique, décisive de quelques camarades, sans les revendications de la *Révolte* (2).

Après l'article intitulé *Nécessités et Bases d'une Entente* et l'article tout récent, *Un peu de Théorie*, paru dans l'*Endehors*, il devient évident que nos amis persistent dans leurs idées d'organisation préalable avec une obstination déconcertante. Ils ne s'aperçoivent pas que le vide grandit autour d'eux et nous présentent un ultimatum : « Passez par ici, ou l'anarchie est perdue ! » Gardez vos prédictions, camarades. Un compagnon de la *Révolte*, auquel on demandait son avis sur un fait de revendication, s'exprimant autrement : « Du reste, mon opinion importe très peu, disent-ils ; cherchez en vous, pour vous ; c'est cette opinion qu'est la bonne parce qu'elle est votre ! » Le compagnon me paraît avoir mieux compris l'anarchie que les organisateurs outranciers.

Tous les jours, la presse socialiste d'Italie, *Il Socialista* et autres, la *Tribuna dell' Operaio*, qui se dit anarchiste, la *Plebe*, dont l'intimité avec les organisationistes n'a jamais été douteuse, l'*Emancipazione* républicaine, s'arment des arguments que leur fournit Merlino, par exemple, pour en conclure que le jour n'est pas éloigné où l'on pourra s'embrasser de l'un à l'autre camp. « Voilà du moins des anarchistes raisonnables et l'on peut s'entendre avec eux, » disent-ils. « Notre devoir est de participer à tous les congrès et de fonder des associations ouvrières partout où il n'y en a pas. On fera de l'anarchie plus tard, » dit l'anarchiste (?) *Tribuna*, et le *Socialista* constate qu'il y a en Sicile des anarchistes assez raisonnables pour conseiller à des associations ouvrières d'aller voter !

Les organisationnistes qui écrivent si souvent et qui signent leurs articles, n'ont jamais songé à protester contre ces articles, et je ne suis pas le seul qui ait constaté ce fait, qui ressemble à une complicité.

Comme il est ici question d'amis qui, on ne saurait se le dissimuler, exercent une influence presque décisive surtout en Italie et en Espagne, je ne regrette pas d'être entré sur ce terrain.

Y a-t-il malentendu ? J'aurais ainsi fourni aux camarades l'occasion de le dissiper. Se convaincront-ils au moins qu'ils suivent une fausse et dangereuse tactique ? Je n'en désespère pas.

A vous et à l'anarchie,

Amilcare Pouget.

(1) Si grand et si utile par certains côtés !

(2) C'est le camarade Pomati qui parle. La très grande majorité des anarchistes comprend qu'il n'y a point lieu à canaliser, à moraliser l'imitative individuelle. A cet égard la *Révolte* n'a fait que traduire l'opinion générale des amis.

## A NOS AMIS

Nous rappelons aux camarades que nous avons en ce moment, un assortiment de brochures : **Entre Paysans, La Morale anarchiste, l'Esprit de Révolte, Le Salariat, Evolution et Révolution, l'Anarchie dans l'Evolution socialiste, Les Prisons, Richesse et Misère** que nous leur demandons de nous aider à placer, afin de pouvoir en faire faire d'autres.

Nous pensons pouvoir faire sortir encore **L'Agriculture, La Loi et l'Autorité** sera prête la semaine prochaine ; mais nous avons encore les manuscrits de 1789-1889 et celui de la **Grande Révolution** à mettre en composition. Également **Aux Jeunes Gens** à réimprimer, la 3^e^ édition étant épuisée.

## CONVOCATIONS

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste-révolutionnaire se réunit tous les mardis soir à 8 h. 1/2, salle Brou, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

---

St-Denis. — Samedi 27 août, salle Mérot, cours Benoist, 25, grande réunion anarchiste et contradictoire organisée par les anarchistes de St-Denis.

Ordre du jour :

Le communisme anarchiste ; Persécutions contre les anarchistes dans tous les pays ; Les grèves d'Amérique ; Le patriotisme devant l'Humanité ; La misère à St-Denis, le renvoi des ouvriers de la maison Belleville, la grève des ouvriers drayeurs de la maison Leven.

Nous invitons les grévistes et les conseillers révolutionnaires de St-Denis à venir discuter avec nous.

---

Amiens. — Dimanche 28, à 3 heures du soir, réunion des anarchistes.

*Nota.* — L'ex-gérant du *Cri des Travailleurs* de Lille, est invité à venir expliquer les insanités qu'il déverse sur les anarchistes.

---

Marquette-Lez-Lille. — Dimanche 28, à 3 h. du soir, réunion de tous les compagnons de Marquette et de Marq à l'estaminet de l'Espérance, rue du Pont-Abbyal, 47. Urgence.

Nous invitons les amis de Lille à assister à cette réunion ainsi qu'à la soirée donnée au bénéfice de la compagne d'un détenu.

## PETITE CORRESPONDANCE

Hulyem. — Passez un jour à la maison, nous causerons.

P. à Lacoste. — Nous ne recevons plus *l'Agitateur*.

Vignes à Avignon. — Nous avons passé la commande au *Peinard*, c'est lui qui a les manifestes.

P. à Amiens. — L'adresse de Kleinerie est, 34 Wall street, Bridgeport (Conn.) E. U.

Amieus. — L'adresse de F. Traverso est rue Carghelli, 2, Marseille.

D. à Livorno. — Au lieu d'envoyer en papier italien sur lequel nous sommes forcés de perdre, envoyez préférablement en mandat.

R. à Sciez. — *Dieu et l'Etat* ne sera prêt que dans un mois ou deux.

B. à Laugon. — S. à Tararé. — M. à Asigunn. — B. à St-Vuy. D. à Toulon. — M. E. à Gruzliasca. — R. à Lille. — S. P. à Bordeaux. — D. à Vienne. — G. à Trelazé. — B. à Chartres. — D. à St-Junien.

Reçu mandats et timbres.

C. à Agen. — Ai écrit à M. Blonin pour expliquer.

G. Dubois. — Nous avons lu *O Justice*, *Travaux*, *Appels*, phrases trops découpées, et trop phrases.

B. à Chaumont. — Fin courant.

Paul Boutin est prié de faire savoir son adresse à Sicard-Pallauge, 4, rue du Hautoir, Bordeaux.

*Le Gérant-imprimeur* : A. Ritzerfeld.

Paris. — Impr. A. RITZERFELD, 140, rue Mouffetard.

CINQUIEME ANNÉE N° 49 — DIX CENTIMES — DU 3 AU 9 SEPTEMBRE 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA FIN DES GRÈVES

Les deux grèves, des mineurs du Tenessee et des aiguilleurs de la ligne New-York-Buffalo, sont terminées — dit le télégraphe.

« L'ordre » commence à être rétabli. Les prisons se peuplent, les juges inquisitionnent et perquisitionnent, la milice arrête ; le bourreau même — l'homme qui étrangle à tant la pièce — calcule déjà ses bénéfices. Cela s'appelle l'ordre.

Mineurs et aiguilleurs, la haine au cœur, rentrent au travail — si les places ne sont pas déjà prises par des étrangers. Les autorités des prisons organisent de nouveau les escouades de prisonniers qui seront réintégrés dans les mines, et seront mises à la tâche pour enrichir les barons du capital — tout comme les forçats de Sibérie qui peinent pour enrichir le tsar.

On se demande les causes de cette brusque fin d'une grève qui avait débuté avec tant de violence et, du moins pour les aiguilleurs, on en trouve la clef dans cette phrase des télégrammes :

« Beaucoup d'animosité règne contre le maître ouvrier Sweeney, meneur des aiguilleurs, qui a déclaré la grève terminée. Aussi fut-il assailli ce matin par un gréviste qui lui assena un coup de poing féroce en plein visage. Le coup était prémédité et dicté par l'indignation contre Sweeney qui a refusé de donner l'ordre d'une grève générale sur la ligne New-York-Chicago-St-Louis. Sans avertir les aiguilleurs, il a déclaré hier, à minuit, que la grève était terminée, sans même laisser aux grévistes le temps d'obtenir de meilleurs termes des patrons. Il a été menacé et a reçu l'avertissement de quitter la ville. »

Ainsi donc, à Buffalo c'est comme à Homestead.

Une grève éclate. Les travailleurs, désespérés par une longue série d'injustices, voyant la force militaire accourir au secours des patrons, sortent de la turpitude habituelle, s'arment et livrent bataille. Les bourgeois et la troupe ont cependant le dessus et se préparent à prendre des représailles contre les meneurs, les instigateurs de la grève.

Ceux-ci n'avaient pas rêvé une résistance armée. Ils voulaient les moyens légaux et ils ont été débordés.

Aussitôt ils s'empressent de gagner les faveurs des bourgeois. A Homestead où toute la ville était tombée au pouvoir des grévistes, et où la commune avait été établie, sinon proclamée, ils organisent des ovations pour recevoir la milice, dès qu'ils apprennent l'approche des soldats. Ils expulsent les « anarchistes », ils dénoncent et livrent aux bourgeois les grévistes qui veulent la continuation de la lutte. A Buffalo, le Sweeney en question, profitant des droits que lui donne l'organisation des Chevaliers du Travail, se met du côté des bourgeois et livre les travailleurs ses frères, pieds et mains liés, à leurs exploiteurs.

C'est toujours par les siens que l'on est trahi, et c'est par les ouvriers les plus remuants — par les meneurs — que les travailleurs de Homestead et de Buffalo ont été trahis.

La division entre bourgeois et ouvriers, si tranchée jadis, s'efface rapidement. Et c'est parmi les meneurs ouvriers que l'on trouve aujourd'hui les pires bourgeois. Des ouvriers voulant être bourgeois à tout prix, des ouvriers ayant à obtenir des bourgeois le pardon de l'agitation pour laquelle ils s'étaient fait remarquer — voilà d'où viennent et viendront les grandes trahisons.

Le moyen contre ces traîtres ? C'est facile de dire : « On les tuera ! » Pour un tué, il en poussera cent autres. Et, avec l'autorité acquise par ces messieurs, ils ont déjà fait le mal avant qu'on ait pensé à s'en débarasser.

Contre ces traîtres il n'y a qu'un moyen : — jalousement sauvegarder sa liberté ; jalousement éviter tout ce qui place le pouvoir entre les mains de n'importe qui — ouvrier ou bourgeois.

Agir soi-même, s'habituer à agir soi-même et rompre avec toutes les vieilles traditions de maîtres, de présidents, etc., des anciennes organisations ouvrières. Voilà l'esprit que nous devrions travailler tous à inculquer dans toutes les organisations ouvrières.

Viendra la révolution — ces organisations (on peut déjà le prévoir) joueront un rôle immense. Ce sont elles qui seront désignées par la force des choses à réorganiser la production. Le voulions-nous, ou non — c'est inévitable.

Mais, — malheur à la révolution, si elle se trouve, dans ces organisations imbues de préjugés autoritaires, livrée aux théories qui réveront, chacun pour soi, le chapeau de soie à n'importe quel prix !

## A Carmaux

L'ouvrier ajusteur Calvignac est maire de Carmaux et président du syndicat ouvrier ; il était en outre candidat au conseil d'arrondissement.

Congédié pour ces motifs mais sous prétexte de non-assiduité à l'atelier, Calvignac protesta et fut soutenu par le syndicat. Tout en serait resté là parmi ces gens pieusement fidèles à la déesse légalité, si les ouvriers d'une verrerie voisine ne s'étaient joints aux mineurs.

A l'acte de souveraineté toute puissante du directeur-ingénieur Humbert, ils ripostèrent en l'obligeant à donner sa démission ; ils envahirent sa résidence, protégée par trois gendarmes. Humbert et sa garde, traqués de chambre en chambre, capitulèrent. Le maréchal-des-logis de gendarmerie se rendit le premier et Humbert signa sa démission.

Cette simple démonstration extra-légale eut un effet immédiat de terreur, les administrateurs de la mine habitant les environs, le baron Reille, le marquis de Solages s'enfuirent pendant la nuit avec leur famile. Au matin, des troupes mandées en toute hâte, vinrent protéger leurs châteaux désertés et garder les puits.

Les grévistes comptent organiser une grève générale de toutes les corporations dans le Tarn, l'Aude et l'Hérault.

MM. Lafargue, Baudin, Roche, Ferroul, représentant la chambre des députés, sont sur les lieux, prêchant le calme, selon la formule, ils sont aidés par le préfet.

La compagnie rassurée fait annoncer qu'elle est fortement approvisionnée et qu'elle ne cédera rien à ses ouvriers.

Comme celle-ci est plus riche que les grévistes, ceux-ci crèveront de faim avant les actionnaires; c'est ce qui s'appelle lutter à armes égales et légales. Des actes révolutionnaires peuvent seuls désormais sauver les ouvriers d'une défaite complète

Attendons les évènements, ils sont jusqu'à présent accidentels et sans caractère.

Extrait d'un entretien du *Commonweal* avec le travailleur.

Ouvrier, on t'a souvent parlé de l'anarchie et des anarchistes, mais on ne t'a pas dit ce que c'est que l'anarchie et ce que veulent les anarchistes. On t'a peut-être dit qu'anarchie et dynamite vont ensemble et que les anarchistes ne rêvent qu'explosions. Mais ce ne sont pas les travailleurs qui le disent, ce sont les journalistes payés par les patrons bourgeois ; quelquefois même ils ne prennent pas la peine d'écrire et publient sur les anarchistes des articles fabriqués par la police. Il est vrai qu'il y a si peu de différence entre certains *reporters* de journaux et les limiers de la police ! Mais, écoute, je vais te dire ce que pense l'anarchiste sur les différents sujets qui t'intéressent le plus.

Et d'abord le *travail*. Pourquoi vous appelle-t-on les travailleurs ? Parce que tu travailles, et beaucoup. Ta journée est de huit, dix, douze, quatorze, seize heures et même davantage. Tu t'y mets le lundi matin et es dès le soir bien fatigué, mais le mardi, il faut recommencer et tous les jours jusqu'au samedi et au dimanche. Cela ne te va guère : tu aimerais bien varier tes occupations, lire quelques pages de temps en temps, de même que l'employé de bureau serait bien aise d'exercer ses muscles à quelque travail corporel ; mais les maîtres ne l'en-

tendent pas ainsi. Les ouvriers anglais produisent annuellement la valeur de 37 milliards 500 millions de francs — et quel travail font-ils le plus souvent ? De la pacotille, tu ne le sais que trop, car la pacotille ne dure pas, et il faut un travail supplémentaire pour refaire ce qui a été mal fait. On aimerait bien mieux faire tout de suite de bonne besogne, n'est-ce pas ? du moins nous, les anarchistes.

On appelait autrefois les ouvriers des artistes ou des artisans; mais ce qu'ils faisaient n'était pas de la pacotille c'étaient des œuvres durables. Eh bien! les anarchistes veulent faire des œuvres d'art, ils veulent être artistes. Et surtout ils ne veulent plus faire de cuirassés, de forts, de mitrailleuses, de fusils, d'épées, de poudre à canon, de torpilles et autres engins destinés au massacre des travailleurs du monde entier quand ils se montreront las du joug capitaliste, car si nous parvenions à empêcher la guerre, une bonne part du travail inutile et nuisible serait supprimée et les soldats que nous avons à nourrir travailleraient aussi. En outre la production devrait se régler sur la consommation : les magasins regorgent de marchandises qui souvent se gâtent faute d'emploi. (il est vrai que nombre d'entre nous n'ont pas le nécessaire!). Des savants qui ont étudié la question nous apprennent que trois ou quatre heures de travail fait quotidiennement par chacun de nous suffiraient, et au delà, pour nourrir, loger et vêtir tout le monde.

Il serait doux n'est-ce pas? de ne pas travailler plus de trois ou quatre heures par jour et d'avoir tout le reste de son temps pour le plaisir, l'étude et la contemplation de la nature!

Le travail que nous faisons n'est pas pour nous, mais pour les capitalistes qui ont pris la terre, les usines, les chemins de fer, les mines, les navires et les entrepôts, en somme tout ce qui fait l'objet du travail et qu'ils appellent leur propriété, à laquelle nous seuls n'avons pas le droit de toucher. Tout cela, pourtant, sauf la terre, est l'œuvre des travailleurs actuels et de ceux qui nous ont précédés, et les capitalistes n'ont rien fait quoiqu'ils prétendent à la possesssion de tout.

Vous êtes en Angleterre trente millions d'ouvriers, soit six millions de familles, à 5 individus par famille, qui produisez annuellement, nous l'avons dit, pour une valeur de 37 milliards de francs, soit 6,250 fr. par famille; or, comme chaque famille d'ouvriers ne touche en moyenne que 1,250 fr., le reste va aux fainéants au nombre de 5 millions ou 1 million de familles dont chacune touche en moyenne 30,000 fr. C'est dur, n'est-il pas vrai, qu'une famille d'oisifs reçoive 24 fois plus qu'une famille de travailleurs? Il s'agit de la moyenne, bien entendu, car beaucoup de jouisseurs ont davantage et beaucoup d'ouvriers moins. Tout cela vient de ce que les capitalistes ont accaparé les richesses qu'ils n'ont pas produites et la terre qui existait avant eux.

Ce que nous voulons, nous, anarchistes, en lieu et place de cette exploitation, c'est le communisme. La terre n'est l'œuvre de personne et ne doit appartenir à personne. Les outils et moyens de production sont l'œuvre d'ouvriers morts et vivants et n'appartiennent à aucun en particulier mais à la collectivité des travailleurs et appartiendront à tout le monde quand tous le monde travaillera.

Si cela vous paraît clair, il n'y a qu'une chose à faire : s'emparer de la terre et des moyens de production. Les capitalistes ne pourront rien contre vous tous et les soldats qui sont sont du peuple se joindront au peuple si celui-ci n'hésite pas. Et quand vous aurez la terre et les moyens de production, il n'y aura plus de capitalistes : tout le monde travaillera et tous auront aussi du temps pour jouir de la vie.

Il n'y aura pas de salaires non plus, représentés par quelques morceaux de métal qui actuellement ne sont pas l'équivalent de votre travail puisque chacune de vos familles devrait recevoir 6,250 fr. et n'en a que 1,250.

N'ayant plus affaire aux capitalistes, et continuant à travailler, une famille de cultivateurs aurait 6,250 fr. de grains, une famille de tisseurs 6,250 fr. d'habits, une famille de maçons 6,250 fr. de constructions. Les cultivateurs ne pourraient consommer tout ce grain, les tisseurs porter tous ces vêtements et les maçons n'auraient pas besoin d'une villa nouvelle tous les ans.

Pour que tout le monde ait ce qu'il lui faut, les divers produits devraient être échangés, mais il y a tant de métiers différents qu'il faudrait trop de temps pour aller de l'un à l'autre proposer ces échanges, et si l'on employait des intermédiaires, ils prélèveraient une quotepart qui reconstituerait le capital. N'est-il pas beaucoup plus simple de mettre tous ces produits en commun, de manière à supprimer l'argent et l'échange lui-même? Chacun prendrait au dépôt public tout ce dont il aurait besoin, et il y en aurait abondamment pour tous. Le cultivateur apporterait son grain, le boucher sa viande, le cuisinier y viendrait prendre tout ce qu'il pourrait préparer pendant ses 3 ou 4 heures de travail quotidien, le tisserand y pourrait porter ses étoffes et le tailleur les prendre, on y saurait où aller trouver les maisons nouvellement construites ainsi que tout ce qui ne peut être mis en magasin, et tout le monde aurait de tout en abondance, car si chaque famille produit pour une valeur de 6,250 fr., elle pourrait aussi consommer pour une valeur approximative, qui serait plus que suffisante grâce au perfectionnement de tous les produits.

Les anarchistes ne s'élèvent pas seulement contre le régime capitaliste, mais ils repoussent aussi tout gouvernement : monarchie despotique ou constitutionnelle, parlement, république, libéraux, radicaux, social-démocrates, etc., parce que les gouvernements sont inutiles et malfaisants.

Les capitalistes s'arrangent toujours pour en avoir la haute direction afin de nous empêcher de prendre la terre et les moyens de production. Le gouvernement fait des lois qui n'ont pas d'autre but; il a la police pour veiller à l'exécution de ces lois et des armées pour nous massacrer si nous leur résistons.

Le gouvernement ne fait rien que nous ne puissions faire par nous mêmes, et il ne faut pas songer à l'améliorer en y introduisant des délégués sortis de nos rangs; une fois dans l'engrenage, les radicaux, plus encore que les conservateurs, n'ont qu'un souci : maintenir l'ordre. Nommez un ouvrier député, la contagion l'aura bientôt gagné. Il y a beaucoup de chances pour qu'il compte un jour parmi nos plus cruels ennemis.

## Revue des journaux

### De langue allemande

Les nouvelles qui arrivent de Russie sont toujours lamentables. La *Freiheit*, d'après *Freie Ruzland*. Dans notre premier numéro de juin 1890, dit ce journal, nous parlions des exilés de Balagausk, une troupe d'hommes et de femmes héroïques qui, bien qu'entre les mains de l'ennemi, protestèrent contre l'exécution de leurs camarades de Yakoutsk. Ils envoyèrent leur manifeste à tous les fonctionnaires, à tous les personnages officiels, à tous les journalistes dont ils avaient l'adresse. Les rédacteurs de cette protestation furent arrêtés et incarcérés à Yakoutsk en juillet 1889 : après deux ans et demi de prison préventive on les a tous condamnés aux travaux forcés dans les mines. Ce sont le lieutenant Kramchfeld, l'étudiant Ivanoff, Oschiloff, Grabowsky et les femmes Wlanousky et Nowalowsky.

D'autres nouvelles concernant une tentative d'évasion avortée. L'été dernier, au moment de la fonte des glaces, deux exilés, Bagrianowsky et Zobel, voulait la Léna jusqu'à la mer, dans l'espoir de s'embarquer à bord d'un bateau de pêche. Aucun bateau n'était en vue; les provisions étaient complètement épuisées. Zobel fut condamné à la réclusion et Bagrianowsky, comme forçat, à un châtiment corporel.

(*Freiheit*)

« Tout ce que les patrons peuvent demander raisonnablement, c'est la légalité et l'ordre; car cela signifie qu'en cas de grèves de nouveaux travailleurs se substituent aux anciens et que ceux-ci tôt ou tard sont obligés par la faim à reprendre le travail. Voilà ce que signifient la loi et l'ordre. » Qui parle ainsi, une feuille anarchiste? Point du tout, journal bourgeois, le *New-York Evening Post*. L'aveu est bon à retenir : loi et ordre, cela signifie même pour les plus stupides capitalistes condamnation des travailleurs à crever de faim.

(*Varbote*)

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — Afin de faire réfléchir les jeunes qui sont appelés à l'esclavage militaire pour la plus grande gloire des officiers et au profit des politiciens et capitalistes ce qui s'appelle, en trois mots : servir la patrie ; nous enregistrons cet entre-filet officiel paru dans les grands journaux bourgeois :

« Le transport l'*Annamite* est arrivé hier à Alger, venant du Tonkin. Pendant la traversée cinq militaires sont morts à bord. En outre, un condamné trompant la surveillance de ses gardiens s'est jeté à la mer.

« Disons à ce propos que, d'après un rapport que M. Treille, président du conseil supérieur de santé des colonies, vient de communiquer à la Société de médecine publique au sujet de la mortalité annuelle est de 44 sur 1,000 hommes (1).

« Cette proportion est de six à sept fois plus élevée que celle de l'armée de terre. »

***

Servir la patrie a encore pour synonyme : être à l'école de l'honneur, preuve :

L'AFFAIRE DES FAUX-POINÇONS

M. A. Meyer, officier comptable général de l'intendance, chevalier de la légion d'honneur, a été arrêté hier soir.

L'enquête faite par M. Couturier, juge d'instruction, a établi que de fausses marques avaient été apposées non seulement sur des effets d'équipement, mais encore sur des effets d'habillement, notamment sur des capotes qui ont été mises sous scellés dans les magasins du quai d'Orsay.

Les fournisseurs doivent se servir, pour la fabrication de ces capotes, de draps provenant des magasins de l'Etat; mais ces draps, ils les employaient pour des effets envoyés, dit-on, aux troupes de la Roumanie.

***

Le nommé Léon Bartus vient d'être condamné, par la 9e chambre, à un an de prison et un an d'interdiction de séjour, la police voulant absolument qu'il fût Parmeggiani dont le parlement italien réclame à la France l'extradition que refusa l'Angleterre.

***

Un grand nombre de faits anarchistes ont lieu qui n'arrivent pas à notre connaissance; il y a eu à différents endroits des prises de dynamite, l'ex-

(1) Cette note est évidemment faite pour rassurer, car, étant dans l'infanterie de marine, à Brest, nous nous rappelons avoir vu revenir des compagnies de Cochinchine qui, partie de France avec un effectif de 150 hommes, revenaient avec un effectif de 50 à 60 hommes dont il y en avait à peine la moitié de valides. Sur ce qui manquait, les hommes en congé de convalescence ou à l'hôpital ne représentaient certainement pas la plus grosse part.

ement est certain, mais les renseignements donnés par la police sont incomplets et contradictoires. On fait le silence pour calmer un peu la panique. Voici quelques faits prouvant peut être une action raisonnée due à l'initiative individuelle :

Grenoble. — On a trouvé dans le sous-sol du Palais de Justice une boîte de fumi-coton entourée d'un récipient contenant du pétrole, muni d'une mèche aux trois quarts consumée.

Une enquête très active est commencée. Des arrestations sont imminentes.

***

Une nouvelle tentative criminelle a eu lieu au Palais de Justice. On a trouvé dans les caves un paquet imbibé de pétrole.

On croit que l'auteur de ces tentatives ne tardera pas à être arrêté.

***

Rive-de-Gier. — Dans une perquisition faite à la suite d'un vol, la police a trouvé plusieurs cartouches de grisoutine chez un nommé Poirieux qui n'a pu en justifier la provenance.

On croit qu'il les tient d'anarchistes de la région.

Il a été arrêté et conduit au parquet de Saint-Etienne.

***

Roubaix. — Des troubles se sont produits aujourd'hui au cimetière de Watrelos près Roubaix à l'occasion des funérailles des deux victimes du drame de la ferme de la « Pinte de lait ». Les manifestants ont voulu pénétrer dans le cimetière et les gendarmes s'y étant opposés une bagarre s'est produite.

Les manifestants ont repoussé les gendarmes et sont entrés dans le cimetière. Les anarchistes ont prononcé des discours d'une extrême violence sur les tombes des deux victimes, jurant de les venger.

Plusieurs arrestations ont été opérées. Deux gendarmes ont été blessés au cours de la bagarre.

***

Bordeaux. — Au début de l'audience à la cour d'assises, on a appelé l'affaire qui concerne l'anarchiste Liard, accusé d'excitation au meurtre, à l'incendie et d'injures à l'armée.

Liard ayant oublié de se présenter, la cour a prononcé contre lui, conformément à la procédure de la loi de 1881 sur la presse, la peine de un an de prison et 100 fr. d'amende.

## Italie

A Sienne le compagnon Ulysse Burroni a été condamné par la cour d'assises à 17 ans et 7 mois de prison pour tentative d'assassinat contre son exploiteur. Le public qui assistait au procès ayant démontré son indignation contre la dite justice, quatre compagnies d'infanterie arrivèrent sur les lieux. Le public les a sifflées. On a opéré plusieurs arrestations.

***

Venise. — Dans un comice organisé par les socialos, le public a refusé d'écouter Costa et à acclamé des orateurs anarchistes. Il y a eu bagarre.

***

Spezzia. — Vingt-six anarchistes ont été condamnés à des peines variant entre 1 an et 4 mois pour être des... anarchistes, soit malfaiteurs!

***

En Sicile et en Piémont on signale un sérieux réveil des idées anarchistes.

***

La persécution contre la presse anarchiste continue dans toute la péninsule. A Florence, le gérant du journal la *Unies Gioventu* a été condamné à 3½ mois de prison et 2,000 francs d'amende. Le procès a été jugé à huis-clos.

***

La *Rivendicazione* d'Imola est poursuivie pour un article intitulé « l'Etat de siège à Barcelone. »

***

Palerme. — Emeute de paysans. La troupe a fait feu. Il y a eu 4 morts et 30 blessés.

***

Biella. — A eu lieu dans cette ville une espèce de congrès ouvrier de la région piémontaise. Les organisateurs étaient de purs bourgeois dits libéraux, mais les ouvriers accoururent nombreux, plusieurs compagnons y assistaient. A un moment donné un d'eux demanda la parole, ce qui produisit un trouble indescriptible dans les veines des défenseurs du peuple. Le président du congrès, un député, refusa de donner la parole aux anarchistes. L'assistance réclama alors les anarchistes à la tribune qui y montèrent et réussirent à gagner l'attention et les applaudissements.

***

Turin. — Paraît un nouvel organe anarchiste l'*Ordine*. Espérons qu'il continuera sur la note anarchiste sans alliances.

***

Genes. — Le congrès du Parti ouvrier italien s'est tenu dans cette ville et a été l'occasion d'une défaite complète pour les socialistes légalitaires aspirants députés et futurs conseillers.

Nos amis étaient très nombreux, il en est venu même de la lointaine Sicile.

Ont été élus du bureau : Maffi, Costa, Pellaco et Bosco Garibaldi ; Costa et Pellaco n'ont pas accepté.

La discussion, très longue, a été très violente. Les camarades, en particulier les compagnons Pellaco, Galliani, ont mis au pied du mur les parlementaires. Ceux-ci ont bientôt déserté le champ, renvoyant le congrès, par la publicité de la presse bourgeoise, au lendemain et dans un autre local en déclarant s'en tenir au programme de la lutte électorale ; mais les congressistes en majorité se réunirent au précédent local.

Ils ont décidé, après une discussion très éclairée et pacifique, de continuer les débats au nom du Parti ouvrier.

L'affirmation de fond c'est l'expropriation par voie révolutionnaire, des moyens de production, sur les moyens de lutte il a été décidé que le parti ne se mêlerait aucunement des élections politiques ou administratives.

Pendant ce temps les dissidents légalitaires se réunissaient aussi et proclamaient leur congrès : Congrès du Parti ouvrier italien. On n'est pas plus effronté.

Là ils firent de l'organisation électorale. Ils n'avaient pas oublié d'emporter la caisse, les livres et les documents de la commission organisatrice qu'ils ont absolument refusé de rendre.

Ils ont fait si triste figure que plusieurs légalitaires ont déclaré ne s'associer ni à l'un ni à l'autre des congrès.

J'estime que tous les congrès ne sont que des parlottes où les meilleurs parleurs gagnent la partie. Cette fois encore ce congrès aura surtout démontré l'inutilité de tous les congrès, néanmoins il a mis en valeur la logique de nos idées.

D'autre part, le besoin de cette rupture décisive des anarchistes italiens avec les légalitaires se faisait depuis longtemps entendre, nous la souhaitons depuis longtemps. Que nos camarades reprennent donc leur complète autonomie, et pas de concessions, le peuple les comprendra mieux.

## Espagne

Les émeutes de la semaine, toujours à propos des douanes et des octrois :

Les vendeurs de lait de Vigo ;

Les revendeurs de Villanueva del Grao ;

Les consommateurs de Novelda, de Villena, de Biar, d'Onil, de Cimbolla ;

Les marins de Denia.

Autres émeutes à Quinianar, à Don Benito, à Seijal, à Cuenca.

Bientôt il n'y aura ville en Espagne qui n'ait eu sa révolte. C'est un feu qui se propage.

Toutes ces petites révolutionnettes, mises ensemble, auraient déjà suffi pour faire une grosse révolution. C'est avec chagrin que nous enregistrerions toutes ces émeutes, suivies de répressions, si elles n'étaient un présage et si elles n'accoutumaient le peuple aux revendications et aux luttes. C'est ainsi qu'avant la Révolution française des centaines, des milliers d'émeutes éclatèrent sur tous les points du territoire.

***

La bourgeoisie espagnole pensait arrêter les progrès de l'anarchie en assassinant quatre de nos frères.

Elle commence à voir aujourd'hui combien elle s'est trompée, elle a cru ne commettre qu'un crime, elle a commis une faute.

Les causes qui rendent inévitable la révolution sont toujours existantes ; de plus le peuple sait désormais le chemin qui conduit à l'anarchie, ses martyrs le lui ont montré.

Chaque jour nous lisons dans les journaux quotidiens des dépêches comme celles-ci :

Cadix. — On craint des désordres à Vejer de la Frontera, où un millier d'ouvriers agricoles sont arrivés demandant du pain ou du travail. Des mesures ont été prises. On a envoyé de la gendarmerie.

La propagande anarchiste continue dans les campagnes de la province de Cadix.

***

Madrid. — Un pétard a éclaté au village de Villahoz, province de Burgos, dans la maison d'un conseiller général. Les dommages causés par l'explosion sont considérables ; quelques bestiaux ont été tués. La population du village est inquiète.

***

Des émeutes se sont produites à Fuen de Todos (province de Sarogosse), et à Talues (province de Lérida), à la suite du refus de payer les contributions et les taxes d'octroi.

***

Une émeute a éclaté au village de Ribarroja (province de Valence), à propos de questions d'octroi. On a jeté des pierres contre les bureaux de l'octroi et blessé des administrateurs.

***

Barcelone. — La grève des imprimeurs sur tissus est terminée. Néanmoins les fabriques sont toujours gardées par la troupe.

***

Hoyo y Hervas. — 700 ouvriers des fabriques de draps se sont déclarés en grève par suite du renvoi de deux ouvriers.

***

Xérès. — Les autorités de Xérès détiennent arbitrairement la somme de 1,510 pesetas recueillie par souscription pour les compagnons anarchistes emprisonnés.

Cette somme a été volée au compagnon Sampayo au moment où il devait la répartir entre les condamnés.

***

Garrucha. — Le peuple, irrité par les nouveaux droits, a assailli l'administrateur et les agents municipaux, enlevant par la force les marchandises soumises aux droits.

***

Emeutes à Redondela, Pontevedra, Santander, Ponferrada.

Celle de Pontevedra a été particulièrement importante : un millier de femmes armées de bâtons, au cri de : « A bas les impôts ! » ont assailli les agents de l'octroi, et pénétrant au bureau fiscal central, elles ont mis au pillage tout ce que le bureau contenait de titres.

Le lendemain, mêmes scènes.

La garde civile fit une charge à coups de sabre. Le commandant de la garde, accusé de n'avoir pas eu assez d'énergie, a été destitué.

Les autorités ont momentanément suspendu les impôts.

(*La Anarquia.*)

## Paraguay

Asuncion. — Le groupe de 30 à 40 anarchistes réunis chez le compagnon José Cavalle et attaqué, comme nous l'avons dit dans notre dernier numéro, s'était réuni pour la publication d'un manifeste communiste-anarchiste. José Cavalle a été condamné à 15 jours de prison.

### Autriche-Hongrie

La mauvaise foi patronale a poussé à une nouvelle grève les verriers de l'Isegebirg.

(*Der Sozialist.*)

### Mexique

CIVILISATION BLANCHE

Une jeune fille de 17 ans, Theresa Unca, vient d'être condamnée à mort et fusillée comme *sorcière.*

(*Vorbote*).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les camarades sont priés de suspendre toute communication avec le compagnon A. Cappellaro de Sampierdarena à partir du 28 courant, car le 30 il partira pour la colonie Cecilia, dans le Brésil. Aussitôt arrivé là-bas il donnera tous les renseignements nécessaires à tous les copains qui lui en ont demandé ayant pris bonne note de leurs adresses.

Nous recevons de Malatesta, les deux lettres suivantes :

Londres, 20 août, 1892.

Chers compagnons,

Je regrette devoir encore réclamer un peu de votre espace pour une question personnelle, mais vous conviendrez qu'il y a bien de quoi.

On avait accusé dans vos colonnes Merlino et moi de prêcher l'alliance et l'apaisement avec les socialistes légalitaires et même avec les républicains. Je priais celui qui vous avait fourni cette étonnante nouvelle de vouloir bien documenter son affirmation, ce qui signifiait, en forme polie mais claire, que je niais la vérité de ce qu'il disait.

Il fallait, ou convenir de l'erreur, ou donner les preuves de ce qu'on avait dit.

Vous avez bien voulu mettre hors de cause la sincérité de Merlino et de moi (chose dont je vous remercie, mais sur laquelle je ne voudrais certainement pas polémiquer) ; mais vous répétez, comme chose acquise, les faits affirmés par votre collaborateur pour l'Italie, tandis que c'est précisément ces faits que je nie et dont je demande la preuve.

Je répète donc à votre collaborateur la prière de prouver son affirmation.

En attendant, je vous déclare que ce n'est pas vrai que Merlino et moi, ni aucun autre, que je sache, entre nos camarades, préconisons n'importe quel système d'alliance avec les socialistes légalitaires. Bien au contraire, nous croyons, aujourd'hui comme toujours, que le socialisme autoritaire est une impossibilité ou un mensonge, et que la tactique légalitaire et parlementaire est la cause pour laquelle le « socialisme » s'est corrompu et amoindri au point de n'être presque plus qu'une arme de gouvernement dans les mains de la bourgeoisie, un moyen d'endormir les masses et d'empêcher la révolution ou de l'escamoter une fois qu'elle serait éclatée. Et nous croyons que si même on devait passer par le socialisme d'état avant d'arriver à l'anarchie (ce qui n'est pas notre opinion et encore moins notre désir) ce serait encore et seulement par la pression de l'idée anarchiste qu'on pourrait avoir un peu plus de liberté et d'égalité que sous la bourgeoisie. Par conséquent il nous paraît qu'à tous les points de vue c'est indispensable de sauver l'intégrité du programme anarchiste, en se refusant à toute sorte de compromis ou de transaction.

A Capolago on n'essaya pas du tout de s'allier avec les légalitaires. Comme il y avait eu, peu de temps avant, un congrès soi-disant socialiste, dans lequel on avait refusé l'entrée aux anarchistes, et comme il y avait encore des camarades qui croyaient dans le révolutionnarisme des socialistes parlementaires, les promoteurs du congrès invitèrent ces derniers à venir défendre leurs idées et leur conduite en contradiction avec les anarchistes, dans le but de les obliger à sortir de l'équivoque. Les parlementaristes ne vinrent pas, sauf deux ou trois individus ; et le congrès, bien loin de parler d'alliance et d'apaisement, pris à leur égard une résolution, qui eut les conséquences que nous en attendions, c'est-à-dire de trancher les camps et de rendre impossible toute confusion entre légalitaires et anarchistes.

Soyez donc bien convaincus qu'il n'y a rien de ce que vous dit votre correspondant.

Il existe bien, entre anarchistes, des différences de tactique et peut-être même sur la manière de concevoir l'anarchie, soit en la considérant comme but idéal, soit en la considérant comme méthode. Je crois même que l'erreur que nous avons commise à Capolago a été de ne pas nous être rendu bien compte de ces différences et de croire qu'on pouvait marcher tous ensemble, parce qu'on était d'accord sur les formules générales.

Il y a, par exemple, des différences sur l'attitude qu'on garde vis-à-vis du mouvement ouvrier, puisque il y a des camarades qui le regardent avec indifférence ou hostilité, tandis que nous y voyons le nerf de la révolution, et nous croyons que les anachistes ne peuvent pas faire triompher leurs idées, ni même influencer sensiblement les événements, s'ils n'arrachent pas le mouvement ouvrier des mains des légalitaires et n'en font pas un des objets principaux de leur activité. Il y a des différences sur l'importance relative qu'on attribue aux faits individuels et aux mouvements collectifs, ainsi que sur la manière comme on apprécie la valeur intrinsèque et l'utilité relative de certains faits déterminés, etc. Mais il ne s'est manifesté, autant que je sache, aucune tendance à évoluer vers les partis légalitaires ; et s'il s'en manifestait, elle m'aurait adversaire décidé — et je crois en pouvoir affirmer autant pour le compte de Merlino.

Quant à l'alliance avec les républicains, c'est ridicule d'en parler. Croyez-vous donc que nous en sommes encore à apprendre ce que vaut la république ?

Votre correspondant a pu avoir cette fantaisie de nous supposer des sympathies républicaines ; mais je ne pense pas que les républicains italiens se louent tant que ça de notre activité.

Certainement si les républicains italiens voulaient essayer de renverser le gouvernement, nous tâcherions de profiter de l'occasion pour le mieux de nos idées, comme nous tâcherons de le faire dans n'importe quelle occasion propice. Mais pour cela même, les républicains, et ils le savent bien, n'auraient pas de pire ennemis que nous quand ils voudraient passer des barricades au gouvernement. Dans le fait, ce n'est pas la peine de faire de ces hypothèses. Les républicains italiens, comme du reste ceux des autres pays à gouvernement constitutionnel, sont tout ce qu'il y a de plus bourgeois et de plus pacifique. Ils se trouvent trop à leur aise avec la monarchie pour risquer leur vie, leur propriété et leurs places dans la tourmente révolutionnaire. Il feraient bien la république, mais seulement s'ils pouvaient la faire sans révolution ; et ce jour-là leur premier soin serait d'essayer de nous faire mitrailler... dans quoi ils n'auraient pas tort parce que sans cela nous saurions bien les obliger à renoncer aux *joies* du pouvoir. Cela naturellement ne s'applique qu'aux chefs, aux meneurs, aux républicains conscients qui savent ce que c'est que la république. Quant à ceux qui s'appellent républicains parce qu'ils croient en bonne foi que la république c'est la liberté, l'égalité, le bonheur pour tous, ils ont certainement toute notre sympathie : mais avec ceux-là il ne saurait pas être question d'alliance. Il faut leur faire la propagande pour pour en faire des anarchistes. C'est ce que nous tâchons de faire autant que nous permettent nos faibles moyens.

Je suis sûr, compagnons, que l'amour de la vérité, qui vous a toujours inspirés, vous fera faire bon accueil à la voix d'un camarade, qui désireux de la plus ample discussisn et partisan de la plus complète liberté de critique, est affligé de voir qu'on lui attribue des idées complètement contraires à celles qu'il professe, et qu'on ôte avec ça toute base à une discussion utile et à une critique fondée.

A vous et à l'anarchie,

E. Malatesta.

28 Août.

Je lis la réponse du compagnon Pomati — et je trouve qu'il a déplacé complètement la question.

On nous accusait d'*évolution* et maintenant c'est d'*obstination* qu'il s'agit. On disait que nous voulions l'alliance avec les légalitaires et les républicains, et maintenant il s'agit seulement de la méthode de groupement entre anarchistes, que nous préconisons, et, d'autres questions de tactique.

C'est très bien : j'accepte le nouveau terrain de discussion, et si la *Révolte* m'en accorde la place, je dirai encore une fois quelles sont mes idées là-dessus.

Mais j'ai une prière à faire à Pomati et à tous ceux qui veulent s'occuper de ce que je pense et de ce que je prêche, et c'est de s'en tenir à ce que je dis moi-même et ne pas me faire dire ce que je n'ai jamais même pas rêvé. Car c'est déjà longtemps que moi et d'autres compagnons sommes l'objet de ce procédé déconcertant de la part d'un certain nombre de camarades.

Nous disons, par exemple, qu'il y a nécessité d'une entente entre anarchistes : on nous répond comme si nous avions parlé d'entente avec les socialistes autoritaires.

Nous proposons à nos amis un mode de groupement, d'organisation : on nous répond comme si nous voulions faire une organisation autoritaire et l'imposer à ceux qui préfèrent d'autres manières d'agir.

Nous trouvons qu'un fait déterminé n'est pas bien et fait de la mauvaise propagande, ou coûte plus qu'il ne doit produire : on nous répond comme si nous étions contraire à la propagande par le fait, et l'on nous fait réprouver même ces faits qui ont excité et excitent notre enthousiasme.

Et ainsi de suite.

De cette façon-ci, compagnons, ce n'est pas la peine de discuter : nous ne réussirions jamais à nous entendre entre nous et nous perdrions ce temps qui serait mieux employé en faisant la propagande parmi les indifférents.

Nous, aussi bien que les anarchistes qui trouvent mauvaise notre tactique, ne sommes pas des polémiqueurs de métier : nous ne savons donc que faire des trucs du métier. Nous cherchons tous la vérité ; nous tâchons tous de nous éclairer les uns les autres dans l'intérêt de la cause. Cessons donc d'inventer des faits qui n'existent pas (par ex. "les concessions les plus hasardeuses" du Congrès de Capolago) cessons de récolter des phrases détachées dans les journaux amis ou adversaires pour nous les jeter à la figure, sans même savoir si elles ont provoquées notre adhésion ou notre prostestation — et dicutons comme des gens qui veulent réellement s'entendre, ou tout au moins se reconnaître.

Dans ces conditions, je suis à la disposition de tous ceux qui croient qu'il vaille la peine de discuter avec moi.

E. Malatesta

Nous laissons à notre correspondant le soin de répondre au camarade Malatesta, nous accepterons ensuite, avec plaisir, de discuter, avec Malatesta l'exposé de ses idées, nous réservant toutefois de faire intervenir dans la question, les déclarations du congrès de Capolago, les brochures et déclarations publiées depuis par nos camarades.

Non que nous mettions en doute la sincérité du camarade Malatesta ; mais étant fortement convaincu de l'excellence de sa tactique, il s'attachera principalement à en faire ressortir les bons côtés, ce serait réduire la question si nous étions tenus à ne répondre que sur ces points. On ne juge bien d'une chose qu'en la prenant dans l'ensemble des actes qu'elle comporte.

## CONVOCATIONS

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste-révolutionnaire se réunit tous les mardis soir à 8 h. 1/2, salle Brou, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

St-Denis. — Tous les samedis, soirée familiale, salle Masonneau, rue Moulin, 9.

Le groupe de Levallois se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2, salle Mézerette, 86, rue Gravel. Tous les travailleurs sont invités à discuter avec nous, les théories humanitaires.

Amiens. — Dimanche 11 septembre, à 5 h du soir, réunion des anarchistes. Sujets 1° de la propagande anarchiste ; 2° coopération libertaire et coopération autoritaire.

Le Perreux (Seine). — Salle Beauvais, 23, boul. d'Alsace-Lorraine, dimanche 4 sept., à 2 h. 1/2, réunion publique et contradictoire.

*Le Gérant-imprimeur* : A. Ritzerfeld.

Paris. — Impr, A. RITZERFELD, 140, rue Mouffetard

CINQUIEME ANNÉE N° 50 — DIX CENTIMES — DU 10 AU 16 SEPTEMBRE 1892

I. I. S. G. COLLECTIE UGO FEDELI

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'acte de Berkmann

La plupart des lecteurs de la *Freiheit* seront plus qu'étonnés à la lecture du dernier article de John Most, paru dans le numéro du 27 août, et concernant l'attentat de Berkmann contre le directeur de l'usine Carneggie, Frick.

D'un ton que l'on ne devrait *jamais* prendre, lorsqu'on parle d'un homme qui a donné sa vie pour ce qu'il a cru être le bien de la cause, — alors même que cette croyance fût fausse dans l'opinion de Most — le rédacteur de la *Freiheit* fait, en quatre colonnes, la leçon à Berkmann et à ceux qui ont été enthousiasmés de son acte.

L'acte n'a, selon lui, fait aucune propagande pour l'anarchie. Il était fait par un étranger, un juif russe, un homme sans travail régulier, « un enfant perdu » — non par un homme du pays — et c'est *pour cela* que les Américains auraient désapprouvé l'acte de Berkmann, — comme si *ces* Américains qui crient aujourd'hui contre Berkmann auraient jamais approuvé un Américain qui eût frappé cette canaille de Frick !

Les Américains — nous dit Most — sont des sauvages (ce qui est vrai), et l'attitude de Berkmann ne pouvait servir aux Américains qu'à frapper à droite et à gauche, emprisonner, condamner aux travaux forcés les anarchistes qu'ils haïssent, alors même que ceux-ci n'avaient rien à voir dans l'attentat de Berkmann. Ce n'est pas, dit Most, comme en Russie, ou en France, ou en Allemagne. Comme si le compagnon Most qui, cependant, a rédigé la *Freiheit* pendant quatorze années, n'a jamais su qu'en Russie, en France et en Allemagne, chaque attentat devient la cause de poursuites réitérées contre les anarchistes ; comme s'il n'avait jamais entendu parler de la bombe Bellecour et des 50 anarchistes condamnés à la suite de l'explosion, ni parlé lui-même des milliers d'arrestations et de condamnations qui se font à tort et à travers, chaque fois que l'opinion publique peut être montée contre un parti révolutionnaire !

D'ailleurs, l'Amérique fût-elle même une exception à toutes les règles, il ne s'en suivrait pas qu'on doive tomber sur l'homme qui a senti son sang bouillir à la nouvelle des assassinats de Homestead et est venu montrer aux travailleurs que ce n'est pas les hommes de Pinkerton qui font tout le mal ; que le mal est plus haut dans les Carneggie et, faute de ceux-ci, dans leurs sous-ordres !

Berkmann a agi selon tout l'esprit de révolte qui surgit en ce moment au sein des travailleurs, et que la presse anarchiste de toutes les langues a toujours considéré comme le meilleur symptôme du réveil des masses.

Berkmann a fait plus pour la propagation des idées anarchistes au sein des masses qui ne lisent pas les journaux anarchistes, que tous les écrits possibles.

Et il a montré qu'il y a, au sein des anarchistes, des hommes capables d'être révoltés par les orgies du capital, jusqu'à donner leur vie pour mettre fin à ces orgies, ou du moins ouvrir la voie qui y mette fin.

Il a prouvé que nos martyrs de Chicago n'étaient pas les derniers mohicans du mouvement anarchiste en Amérique.

Et si les anarchistes sont si peu nombreux en Amérique, n'est-ce pas surtout parce qu'ils ont trop *parlé* de bombes et autres explosibles abracadabrants, alors qu'eux-mêmes ne sentaient pas le besoin de s'en servir, tandis que les faits les plus révoltants se passaient sans qu'un simple coup de trique fût asséné aux exploiteurs qui l'avaient longuement médité ? Ce n'est pas par des paroles de ce genre que l'on gagne le respect des « sauvages ».

Nous passons outre sur d'autres passages du même article. La haine personnelle est mauvaise conseillère.

* * *

Inutile de dire que les deux autres journaux anarchistes des États-Unis, *Der Anarchist* et *Solidarity* — cet excellent journal anarchiste de langue anglaise, fondé par notre ami Merlino depuis son séjour aux États-Unis — ne partagent nullement l'avis de Most. Tous deux ils continuent d'excellents articles faisant ressortir l'importance de l'acte de Berkmann.

## UN MOT SUR
## Quelques maladies professionnelles
### des ouvriers

Les gens qui ont encore la foi apprennent dans le livre des chrétiens que « Dieu s'est manifesté plusieurs fois et de différentes manières, et le plus récemment sous la forme du Fils. » Les incrédules savent par le livre désenchanté de la vie quotidienne que l'exploitation de l'homme par l'homme s'est manifestée maintes fois et de mille manières et aussi sous la forme de diverses maladies jusqu'alors inconnues. Il faut que chaque année un nombre important de travailleurs soient sacrifiés à ces maladies, dites maladies de pulvérulence par ce que l'avarice et la rapacité des exploiteurs l'exigent.

Quelles sont ces maladies : nous allons le montrer par quelques exemples empruntés à des rapports scientifiques :

*Premier cas.* — Chez un travailleur admis à l'hôpital avec des symptômes d'abcès au poumon et de pneumonie, la salive et les crachats contenaient des petites masses noires que l'examen chimico-microscopique fit reconnaître pour des parcelles de fer. A l'autopsie, les deux poumons étaient noir-foncé. L'un des plus illustres chimistes du monde, Gorup Bézenez, démontra que les poumons, à eux seuls, contenaient quatre fois autant de fer qu'une quantité égale de sang. Comme le sang est la partie du corps humain ou animal le plus riche en fer, il faut que dans ce cas, le fer ait été introduit du dehors dans les poumons. Cela concorde parfaitement avec ce fait que le malheureux en question était depuis douze ans occupé à ôter avec du grès la rouille de grandes plaques de tôle. Le médecin indiqua comme cause de la mort cette introduction dans les poumons de fer, de rouille et de grès.

*Deuxième cas.* — Un travailleur fut admis à l'hôpital pour un catarrhe dont il souffrait depuis quelques mois. Il mourut de suffocation entre le 4e et le 5e mois. Outre différentes autres altérations, les poumons et la trachée-artère étaient parsemés de taches gris-vert sombre. L'examen chimique donna : gravier, oxyde de fer, sable et en outre grande quantité d'argile et de charbon en poussière très fine, matière dont on ne trouve aucune trace dans l'homme sain et normal. D'où venait toute cette ordure ? On le comprendra en apprenant que le pauvre diable avait à surveiller douze meules mues par la vapeur et qui moulaient très fin un mélange d'argile et de soude. L'air de l'atelier était perpétuellement imprégné de ces matières en suspension.

*Troisième cas.* — Une servante mourut 36 heures après son entrée à l'hôpital. Elle avait des crachats rouges, composés d'une énorme quantité de couleur en poussière, de fer oxydé. On trouva dans le poumon, à l'autopsie, une cavité profonde à tenir le poing d'un enfant et remplie d'une matière putréfiée rouge-brique. En outre les poumons étaient rayés et mouchetés de rouge-brique ; ça et là des taches noires ; dans la trachée-artère, des dépôts brun-rouge. La morte était depuis 7 ans au service de gens qui fabriquaient du papier doré et travaillait à cette fabrication.

*Quatrième cas.* — Chez un fondeur en fer on trouva de la poussière de graphite et de fer : il travaillait enveloppé de nuages de cette poussière. En outre ses poumons contenaient de la poussière de nacre, de coton, de différentes couleurs, de charbon, de tabac etc., bref, tout ce qui n'avait que faire là. Ces exemples suffisent.

La conclusion est ceci : des matières nocives, disséminées sous forme de poussières dans les ateliers où ils sont condamnés à vivre s'introduisent dans les poumons des travailleurs et les font mourir de phtisie et de pneumonie, afin que les exploiteurs remplissent leur sac. Mais qu'importe la disparition de deux mille esclaves salariés : il en restera bien assez sur la terre ! La machine est bien obligée de travailler dans le même atelier et ce qu'elle peut,

un esclave salarié doit le pouvoir : nous perdons déjà assez quand il faut réparer la machine ; beaucoup d'heures se passent à cela et le capital rapporte si peu et si lentement ; il faut qu'il y ait des esclaves, Aristote le disait déjà. Ainsi il ne suffit pas que l'on vole au travailleur la plus grande partie de son salaire, il ne suffit pas qu'il s'échine dans des ateliers sordides, étroits, malsains ; non il faut encore, pour le dédommager de manquer d'air, qu'il avale du poison. Cela dépasse le cannibalisme.

*(Die Freiheit.)*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — La police continue ses vexations en sourdine ; samedi dernier 7 argousins ont envahi le domicile du camarade Leclerc et ont tout bouleversé chez lui pour s'en retourner bredouille.

La liberté et le domicile des citoyens sont inviolables — ça c'est pour les imbéciles — le premier mouchard ou robin venu ne sont pas forcés de les respecter, ils en usent à leur aise... jusqu'au jour où ayant affaire à un plus grincheux, il puisse leur en cuire.

***

Le conseil national(!) du parti ouvrier s'étonne que la société des mines du Tarn ait chassé de ses ateliers l'ajusteur Calvignac, maire de Carmaux, pour avoir été élu par la classe ouvrière il a tort ; la société était dans son droit, elle l'a fait légalement ! c'est un attentat contre le suffrage universel ! le bulletin de vote ne nous sert plus de rien ! s'écrie le conseil national, vous avez raison cette fois. Oui la bourgeoisie vous a mystifié, le suffrage universel n'est qu'un instrument de gouvernement, il sert à gouverner, pas autre chose.

***

Le ministre de la justice vient de défendre au syndicat des mineurs du Pas-de-Calais de subventionner ou de posséder des journaux politiques ; le syndicat subventionnait le journal *le Réveil du Nord*.

Ce nouveau coup de trique fait gémir nos bons socialistes. Le *Parti Socialiste* proteste : « C'est une canaillerie, il n'y a aucun texte ni dans la loi de 1884 sur les syndicats, ni dans la loi sur la presse qui justifie cette mesure ! »

L'ingénuité du journal le *Parti Socialiste* est touchante, est-ce que le pouvoir a besoin de texte pour agir ? Avouez qu'il serait bien bête puisqu'il peut s'en passer, quitte à les invoquer contre vous si vous bronchez, sûr qu'il est de vous voir vous incliner avec respect.

***

Carmeaux, 29 août. — Un très émouvant incident vient de se produire ce soir, vers sept heures. La gendarmerie a arrêté deux grévistes nommés Salabert et Birbès, domiciliés aux abords de la gare. La femme de Birbes s'étant évanouie en voyant appréhender son mari, toute la population du quartier est sortie dans la rue et a hué les gendarmes. De leur côté, les prisonniers ont protesté en criant : « Nous ne sommes pas des assassins, nous ne voulons pas que vous nous mettiez les menottes. »

En entrant dans la cour de la gare, la foule était énorme et elle rugissait : hommes et femmes vociféraient « Vive la révolution sociale ! » On injuriait les gendarmes et on essayait d'enlever les prisonniers. Soudain une vingtaine de cavaliers arrivent foulant la foule, et tandis que les manifestants se garaient, les prisonniers sont mis en voiture, le train siffle et part comme une flèche pour Albi. La foule a stationné un long moment dans la rue, tellement menaçante que l'on s'explique à peine comment il a pu se faire que les choses n'aient pas tourné au tragique.

Au même instant un drame encore plus émouvant se déroulait du reste à quelques pas de là. Le sergent Aubriot, du 143e, de service aux ateliers de la compagnie, se brûlait la cervelle. En ce moment le calme est rétabli. Mais on sent qu'il ne règne qu'à la surface et que la moindre nouvelle étincelle mettrait le feu à toutes les poudres.

*(D'un journal bourgeois).*

Cette dépêche prouve que la foule populaire ne demande qu'à marcher, et que si la propagande anarchiste avait pénétré ce milieu cette foule eut agi sans attendre un mot d'ordre ou de signe d'un chef ; la semence de la bonne parole n'est jamais perdue, tôt ou tard viennent les événements favorables qui la feront germer en superbes floraisons.

Des révolutionnaires conscients, prêts à l'action individuelle verront dans l'occasion propice, leurs efforts s'harmoniser sans s'amoindrir et un ensemble d'autant plus redoutable qu'il sera imprévu et que chacun ira jusqu'au bout de sa force, je ne parle pas des collaborateurs subits et des secours imprévus qui arriveront spontanément.

On peut être assuré que dans toute foule où l'enseignement anarchiste aura préalablement et lentement fait son œuvre, les actes révolutionnaires se feront de toutes parts et s'enchaîneront, se combineront merveilleusement à la première occasion. C'est avec cette foi et cette certitude qu'il faut travailler à la propagande, et se fier plus que jamais à l'action individuelle ; elle suffira à déchaîner la révolution, comme l'étincelle suffit pour allumer l'incendie ; pourvu qu'elle tombe sur une matière inflammable.

## Etats-Unis

La répression féroce continue partout où il y a des grèves. Cela ne suffit pas à la presse bourgeoise, qui demande des lois spéciales contre l'anarchie et le socialisme ; ces gens s'apprêtent à mettre en pratique l'admirable parole d'un sergot, entendue le soir de l'explosion de la rue de Clichy : « On devrait fusiller sans jugement tous ceux qui sont soupçonnés d'être anarchistes. » D'ici peu on recommencera les pendaisons de 1887. Pour le moment on se contente de mettre l'ouvrage en train, c'est-à-dire d'arrêter à tort et à travers tous ceux dont le nez déplaît à la police. C'est ce qui est arrivé à Nods et à Bauer ; leur crime était d'avoir reçu la visite de Berkmann le matin de son départ et de l'avoir accompagné à la gare ; Berkmann leur avait dit qu'il s'en allait à Chicago et ne leur avait nullement parlé de l'intention qu'il avait de supprimer le Frick. N'importe. Cela suffit pour établir le « grand complot anarchiste. » De plus on a trouvé dans les papiers volés à Bauer une carte d'affiliation à l'ancien « Alarm-Club ». « Alarm », cela fait penser tout de suite au meurtre, au pillage, etc : la police le croit ou feint de le croire. En réalité le club en question n'avait rien de secret ni de mystérieux et il avait été fondé, il y a cinq ans, pour soutenir le journal anglais *Alarm*. Aucun mensonge, aucune sottise ne répugnent à la police, quand il s'agit de traquer les adversaires de l'ordre social.

*(Freiheit)*

***

Les fabricants de briques de New-York se sont unis à la ligue des chemins de fer. Résultat : le renvoi de 1,000 travailleurs.

*(Varbote)*

***

15,000 maçons sont en grève à New-York.

***

L'union internationale des cigariers met 25,000 dollars à la disposition des grévistes d'Homestead.

***

Cent cinquante ouvriers engagés à Philadelphie pour une « usine de l'Ouest » ont appris en route de leurs recruteurs qu'ils étaient dirigés sur Homestead. Du reste, ils avaient de quoi se méfier, car on les traitait déjà en prisonniers, ils ne pouvaient sortir du train, ni même ouvrir les portières. Il y eut révolte ; ils garrotèrent leurs gardiens et prirent la poudre d'escampette à la première station.

*(El Correponsal.)*

***

Notre camarade Nold, arrêté pour les affaires de Homestead, vient enfin d'être mis en liberté provisoire moyennant une caution de 35,000 francs. C'est fort bien d'avoir tant d'argent à sa disposition pour faire sortir un compagnon du cachot ; on aurait mieux fait de l'employer d'avance au service de la bonne cause.

***

Le gouvernement de la Pensylvanie n'a pas assez de ses Pinkertoniens et de sa milice, il faut encore de la gendarmerie. Il nomme une commission pour organiser un régiment de cognes sur le modèle européen. C'est comme cela que l'on comprend le progrès dans la « grande République ! »

Cela ne suffit pas encore ! Une grève ayant éclaté dans une entreprise de chemin de fer, le directeur Mac Leod a fait appel aux dénonciateurs. Il promet 25,000 francs aux ouvriers grévistes pour chaque « meneur » qu'on viendra lui livrer !

***

Les tribunaux de l'Idaho fonctionnent à la vapeur pour juger et condamner les grévistes arrêtés. Le témoin à charge des victimes est un Pinkertomen aux gages de la compagnie qui avait trouvé le moyen de se faire nommer secrétaire général de la grève !

Avis aux organisationnistes !

*(Freiheit.)*

***

Wallace (Etat de Idaho). — Le 11 juillet les grévistes ont eu une rencontre avec les non syndiqués. Il y a eu 4 morts et 10 blessés. Les non grévistes ont été délogés de la mine. Les grévistes ont fait sauter une fabrique avec 250 livres de poudre appartenant à la mine.

Des troupes fédérales ont été envoyées pour rétablir l'ordre ??

*(El Desperiar.)*

***

L'orgie des vainqueurs de Homestead se traduit par des actes d'une brutalité inouïe. Voici ce que télégraphie l'agence Reuter :

« Un fait extraordinaire a eu lieu samedi soir. Lorsque le vapeur *City of Pittsburg*, qui portait des excursionnistes, passait devant Homestead, quelques passagers lancèrent des cris de *scabs* aux travailleurs qui travaillent maintenant aux usines Carneggie, remplaçant les grévistes.

« Des soldats (de cette milice tant fêtée par les social-démocrates de Homestead) se lancèrent immédiatement dans un steamer et donnèrent la chasse au vapeur. Dès que les deux bateaux s'approchèrent, les soldats immédiatement tirent une charge à la baïonnette sur les excursionnistes.

« Il y eut une panique folle. Plusieurs femmes s'évanouirent, une femme fut renversée et eut le pied cassé. Quatre enfants furent écrasés dans le piétinement et reçurent des blessures sérieuses. Vingt-cinq voyageurs furent arrêtés par les soldats sous l'inculpation de conduite désordonnée. »

Nous avons traduit littéralement.

N'avons-nous pas raison de dire que toutes les réformes du programme radical qui visent à imiter l'Amérique ne sont tout bonnement qu'un leurre.

## République Argentine

Buenos-Ayres. — On annonce la publication prochaine d'un organe anarchiste en langue italienne.

Adresse provisoire : Casilla del Correo, 1818.

*(El Perseguido).*

## Espagne

Nouvelles émeutes de la semaine :

A la Gineta, province d'Albarete ; à Guadix, province de Grenade ; à Talnes, province de Lerida ; à Villalnenga, à Najeva, à Villanueva de las Torres, à Fuen de Todor, à Ribarroja, emprisonnement, coups et blessures ; bagarres, pétards et coups de dynamite. Autant de fusées du feu d'artifice, en attendant l'explosion finale.

*(Productor.)*

***

L'instruction judiciaire sur les faits de Xeres vient de se compléter. Il y aura encore 45 compa-

gnons de jugés qui moisissent, depuis plusieurs mois, dans les prisons préventivement.

## Portugal

Le *Protesto Operario* de Lisbonne se fait des grandes illusions optimistes au sujet de la portée du dernier congrès socialiste qui a eu lieu dans cette ville. Il confesse que les socialistes se trouvent présentement pris entre deux forces : la bourgeoisie et l'anarchisme. Que faire, dit-il, nous les «socialistes en présence de ce dilemme ? Souffrir avec les bourgeois ou nous exposer au risque de retomber dans la vie naturelle (?) avec les anarchistes ? En dernière analyse nous resterions avec ces derniers.

Décidément les socialistes continuent à se figurer que nous préconisons le retour de la société à l'état barbare.

Sont-ils sincères au moins ?

## Japon

Dans une lettre du Japon adressée au journal *Le Temps* nous lisons

« Ce n'est pas un être banal que le révolutionnaire japonais « le Sochi » comme on l'appelle : il a fait des études, il pourrait être avocat, professeur, officier ou journaliste, c'est un bohême vivant au jour le jour, un gueux qui conspire, harangue les foules, inquiète le gouvernement et malmène les députés. Il fait bon marché de sa vie, il ne compte pour rien celle des autres. Un jour il entre chez un ministre, le tue et va se constituer prisonnier.

« Un autre, dans la voiture d'un ministre encore, jette une bombe explosible et séance tenante se coupe la gorge.

On cherche ses complices. Vous connaissiez ce projet criminel ? demande-t-on à un des inculpés ; assurément, si mon compagnon avait manqué son coup, c'est moi qui l'aurait remplacé.

« Renverser ce qui existe, chasser l'étranger ou lui retirer ses privilèges, voilà son programme. Il représente sous une forme violente le mécontentement populaire. C'est l'hydre anarchique dont les têtes repoussent lorsqu'un gouvernement n'est pas assez fort pour les trancher toutes d'un seul coup. Ceci tuera cela.

« Dans un pays de 42 millions d'habitants dont les 4/5 se plaignent le Sochi est une force, le bélier qui ouvre la brèche par où se rue la foule. »

Quelque suspecte que soit la source de ce renseignement il y a lieu de croire que le Sochi combat pour des idées d'humanité semblables aux nôtres.

Nous envoyons au Sochi un salut fraternel.

## Allemagne

Il y a trois semaines, un sergent-major trouva, dans l'Alexander caserne de Berlin, parmi les effets d'équipement, un grand nombre d'écrits révolutionnaires : « Aux travailleurs déguisés en soldats », « Der Anarchist », « Die Autonomie », etc. L'autorité fut peu satisfaite. On fit une grande razzia dans les chambrées, sans y rien découvrir, bien entendu : journaux et brochures avaient été transportés dans la cave aux pommes de terre. Un jeune sous-officier de traîneur de sabre jugea utile d'adresser à ce sujet un sermon à ses hommes, rassemblés dans la cour : il menaça de percer de son épée quiconque adresserait la parole « à la canaille qui se pressait au dehors et ne connaissait pas l'obéissance. »

(*Die Autonomie*).

***

Le *Sozialist*, organe des socialistes indépendants de Berlin, est de nouveau poursuivi.

***

Ci-dessous, il ne s'agit pas d'un esclave noir, mais d'un travailleur Allemand ; l'information est empruntée au *Kattower-Tageblatt* : « Un bouvier qui s'était déjà échappé trois fois du service de son maître a été pour la quatrième fois ramené à celui-ci, à Hohndorf, par un garde. »

(*Arbeiter Zeitung* de Vienne.)

***

Le 16 août, à 8 heures du matin, à Halle, grande perquisition chez les révolutionnaires. On a saisi de vieux numéros du *Sozialdemokrat*, des appels des socialistes de Zurich pour subvenir aux frais de publication de la *Freiegesellschaft*, quelques brochures de la *Bibliothèque socialiste*, quelques numéros de l'*Autonomie*, etc.

***

Les serruriers de Stettin sont en grève.

***

Les cordonniers de Dresde demandent une augmentation de salaire. Ils feront grève inévitablement.

***

Le 2 août, à Elberfeld, a été fondé un club de discussion des socialistes indépendants qui se réunira tous les quinze jours et a choisi pour organe le *Sozialist*.

(*Der Sozialist.*)

## Autriche-Hongrie

A Mokol, pendant des manœuvres, un instituteur qui faisait treize jours comme réserviste, frola, par mégarde, sans que lui ni personne s'en aperçut, le lieutenant Ferdinand Dauger. Celui-ci se rua sur lui, furieux, et lui donna deux soufflets si violents que le képi du réserviste, solidement enfoncé cependant, tomba par terre. Puis le traîneur de sabre secoua le soldat à le renverser. Ensuite il lui adressa ces compliments : « Vous êtes instituteur ? Vous pourriez instruire des cochons ! mais pour ma part, je ne vous confierais pas même un cochon. Si j'avais mon sabre à la main, je vous embrocherais ! »

(*Narodni Lizti.*)

***

Un travailleur rural, employé sur des domaines princiers, ne pouvant nourrir ses enfants avec un salaire de 32 kreuziers par jour ni supporter plus longtemps de les entendre pleurer la faim prie une personne charitable d'en adopter au moins un.

(*Narodni Lizti.*)

***

Les ouvriers de la fabrique de drap Lobl et Srompf sont en grève depuis un mois.

(*Arbeiter Zeitung* de Vienne.)

# BIBLIOGRAPHIE

Scipio Sighele : *La Folla delinquente* (Turin 1891. Bocca père, éditeur ; traduction française de Paul Vigny, chez Alcan.

M. Sighele fait partie de cette école de criminalistes italiens dont les études et les récentes discussions ont provoqué ce que nos « penseurs » du jour appellent : *la crise du droit pénal*. Le code, l'arche sainte de la répression, le voilà mis en péril, on démontre à la société bourgeoise que ce code est un monument d'injustice, de barbarie. Elle convient, avec mauvaise grâce, qu'il y a peut-être « quelque chose à faire ». En attendant, et comme on la dérange dans ses jouissances égoïstes, au lieu d'adoucir les rigueurs de ce code, elle les renforce.

Dans son ouvrage, la *Foule Criminelle*, M. Sighele étudie le problème de la responsabilité. Il se propose d'apprécier « moralement et pénalement » les actes commis par des groupes très denses d'individus, sous l'empire de l'entraînement mutuel.

Qu'est-ce qu'une foule ? La réunion spontanée d'un grand nombre de personnes. Cette réunion est saisie d'une émotion qui gagne, de proche en proche tous les passants ; une majorité s'y crée, elle devient intolérante, elle violente la minorité.

A tel point qu'un massacre peut être commis par cette foule, quoique tous ses membres l'aient réprouvé au fond du cœur : chacun d'eux était convaincu, d'après l'attitude des autres que, s'il refusait de participer au meurtre collectif, il serait massacré lui-même.

C'est que, dans un rassemblement, les émotions, les passions se multiplient les unes par les autres, et les plus fortes, qui sont à l'ordinaire les plus dangereuses, n'ont pas de peine à prévaloir. En outre, un sentiment nouveau s'élève dans la conscience de chacun : celui d'une toute-puissance absolue et subite, et d'une impunité presque assurée.

Le sentiment de la force affole la multitude. Et M. Sighele appelle en témoignage le philosophe Taine, qui a dit quelque part de la toute-puissance : « C'est un coin trop fort pour la nature humaine ; le vertige vient : l'homme voit rouge, et son délire s'achève par la férocité. »

Voilà donc qui est convenu, d'après l'auteur : partout où il y a foule, il y a grande chance pour qu'elle se porte aux derniers excès : il ajoute qu'elle est composée, quand elle a recours au meurtre et au pillage, en majorité d'individus vicieux, tels que souteneurs, ivrognes, repris de justice, etc...

C'est bientôt dit : mais est-ce vrai ? Une grève, une émeute, une insurrection peuvent être, et sont très souvent, l'œuvre d'honnêtes travailleurs, poussés à bout par l'injustice, la misère, le désespoir. Mais l'esprit bourgeois ne se place pas à ce point de vue. Pour lui, quiconque se révolte contre l'ordre social commet un *crime*. Voilà pour le côté « moral » de la question (1).

Voyons le côté « penal ». Comme, à chaque soulèvement de foule, il se produit des actes de violence, des exécutions sommaires, très méritées, au reste, la société lance sur les justiciers ses chiens de garde, sa meute qu'elle nourrit et dresse à cet office : ils saisissent dans la mêlée, ils arrêtent quelques individus qui sont jetés en prison.

Il y a eu, dit M. Sighele, *crime collectif*. Comment apprécier et répartir les responsabilités : on amène devant le juge les huit ou dix co-auteurs des violences. Ils les ont commises de complicité avec mille autres qui ne sont pas poursuivis. Sortis du courant de la foule, ces accusés sont tout changés. Quelques-uns paraissent ahuris, incapables de se rendre compte du mouvement qui les a lancés ; d'autres ont repris leur sang-froid, et paraissent, ce qu'ils sont en réalité, de braves gens. Dans quelle proportion sont-ils responsables ? M. Sighele plaide les « circonstances atténuantes » : il est partisan d'une responsabilité *limitée*. Mais il est affirmatif sur la question de *crime* : et, sans le dire expressément, il incline à penser qu'une répression impitoyable est encore le meilleur moyen de prévenir les futurs soulèvements. Dès lors, il encourage, il autorise la besogne du juge, qui lui, ne s'embarrasse d'aucun scrupule. Outre qu'il est presque toujours le valet du pouvoir, qui le paie, et attend de lui des services, par état et par tempérament, il *voit coupable*, et il conclut, sans enquête : chacun de ces inculpés est capable de faire *seul* tout ou partie de ce qu'il a fait sous l'impulsion de la foule. Donc, malfaiteur des plus dangereux, pillard, assassin, etc...

> Et rien que la mort n'est capable
> D'expier son forfait...

on le lui fait bien voir.

En résumé, pour M. Sighele, dès qu'il y a foule quelque part, on y voit prédominer ce qu'il appelle les « instincts dangereux », que suivent immédiatement les « actes criminels ».

Tous les mêmes, ces philosophes ! ces « penseurs » ! Taine, que nous citions plus haut, ne manque pas d'assurer doctoralement : « Quand le « frein de l'autorité (on sait ce que cela veut dire) « ne contient plus l'animal humain, il redevient ce « qu'était son ancêtre : un *gorille lubrique*. » Je ne voit d'autre remède que l'emploi de la force, d'abord, puis la religion, la résignation, etc.

(1) Si les autres sources où s'appuie M. Sighele sont de cette valeur, son travail est plutôt une œuvre de fantaisie qu'un véritable travail scientifique. On connaît la manière de procéder de la police : elle arrête d'abord en bloc, puis elle fait le tri, relâchant ceux contre lesquels elle n'a pu relever de charges bien sérieuses. — Ce qui ne prouve pas du tout qu'ils n'aient pas agi pendant l'action — puis, comme il ne manque pas d'individus, qui, pour des causes bien futiles des fois n'aient une condamnation ou deux, elle garde ceux-là, en ayant soin de bien faire mousser que ce sont des repris de justice, et elle les fait passer en jugement comme protagonistes de l'affaire, et voilà comment on fait l'histoire, et comment des pseudo-savants font des études scientifiques. N. D. L. R.

L'école italienne a trouvé mieux. Elle a inventé de toutes pièces le *criminel-né*, l'homme qui est fatalement un danger pour « la société ». Et quelques-uns proposent de l'enfermer pour toute sa vie, même sans jugement, sur la seule inspection de sa mâchoire et de la longueur de ses mains. C'est du progrès, à rebours.

M. Sighele est moins féroce : mais il est bourgeois : pas un instant il ne se demande si la foule n'a pas eu raison de se soulever, si ses actes de violence ne sont pas un retour à la justice, une façon de remettre les choses à leur place, en l'absence de toute équité de la part du gouvernant et de l'exploiteur. Même en admettant son point de vue *conservateur*, on pourrait lui répondre : Vous admettez que la société commet des injustices ; eh bien, l'injustice a pour conséquence de provoquer, par un retour fatal, une injustice semblable. Elle introduit dans la société un ferment de haine, de vengeance qui tôt ou tard se développe et éclate en actes violents. Il y a mieux : l'injustice exerce sa désastreuse influence jusque sur ce que vous appelez la justice : elle l'oblige à employer la force pour sa propre défense, à prendre ainsi la forme de l'injustice. Alors la guerre, sous tous ses aspects, devient permanente dans la société.

Encore ce ne sont là que propos de philosophe en chambre. Quant une foule se soulève, ce n'est pas sans un motif grave ; c'est quand elle se croit opprimée, réduite à la misère, à la faim, au désespoir : sa révolte est légitime. Et c'est pour cela qu'elle écoute ceux de ses membres qui lui disent : assez de patience, assez de souffrances inutiles ; ce qu'il faut, c'est affirmer ton droit à la vie, la force. C'est une série d'entreprises audacieuses qui épouvantent les puissants et réveillent les masses, jusqu'à ce qu'elles aient foi dans le triomphe de la révolution sociale.

---

Reçu l'*Anarchie littéraire* de Raju, chez Vanier, éditeur, 19, quai Saint-Michel.

---

*Mercure de France*, numéro d'août

Un article de M. R. de Gourmont, sur la censure impériale, signale au mépris des artistes et des penseurs les auteurs qui préférèrent l'argent à la dignité et répondirent à l'odieuse tyrannie de la censure par une lâche soumission qui la perpétua et les déshonore ; parmi les nommés avec citation à l'appui : A. de Musset, Dumas père et fils, E. Augier, P. Foucher.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous recevons ci-dessous la réponse de notre correspondant italien :

Chers compagnons,

Malatesta me fait observer que j'ai complètement déplacé la question : je parlais, dit-il, d'*évolution* avant, je parle d'*obstination* après. Je ferais remarquer encore une fois que je me suis attaché à démontrer comment *l'obstination* entraîne fatalement *l'évolution*. Malatesta veut aussi localiser la question, mais quant à moi je trouve qu'il est bon d'observer tous les côtés, de présenter tous les incidents qui ont donné naissance aux lamentables effets que nous observons aujourd'hui en Italie surtout et en Espagne.

Ainsi ce sont deux principes différents et distincts qui sont en cause et en ouverte contradiction. Nous entendons pour rôle de l'anarchie cette force, cette puissance morale, ce courant d'idée qui, en dehors de tout système, en dehors de toute règle ou convention, s'exerce et agit au milieu des masses, avec la variété et l'énergie que peuvent lui imprimer les individus qui l'incarnent. Les mêmes faits qui ont eu lieu et pourront avoir lieu ensuite n'auront — et il ne saurait en être différemment — qu'un caractère, qu'une portée morale ; cette portée sera naturellement pratique au point de vue de l'évolution qu'elle pourra évoquer dans les masses.

On nous parle de nous organiser !

Organiser quoi ? Nos forces numériques ? Ce serait anti-anarchiste, vu que l'on ne groupe que des individus absolument d'accord sur ce qu'ils veulent faire, et la propagande doit laisser place à tous les actes, à toutes les conceptions, à tous les tempéraments.

Nous entendre sur quoi ? Sur les principes ? A quoi bon entre nous, ceux-ci doivent se dégager de la propagande faite.

Aussi, en présence d'un fait ou d'une commotion populaire, les anarchistes seront toujours d'accord sur le parti à prendre, sans besoin d'entente préalable.

L'association ou organisation sera utile et même indispensable à une société anarchiste et encore ça sera pour la réglementation ou organisation de la production de l'échange des produits, etc., alors encore les hommes vivront toujours dans un milieu ou dans un autre suivant leurs instincts, leurs goûts, leurs tempéraments, etc. Mais nous organiser maintenant ce serait nous canaliser, une idée canalisée est une idée perdue ou vendue au profit de quelques-uns. Voyez seulement l'œuvre des groupes anarchistes, beaucoup d'énergies s'y sont perdues, on n'y crée généralement que des personnalités ou des haines, on parlotte, on s'épuise(1).

La *fédération* des anarchistes italiens avec ses groupes numérotés et ses signes cabalistiques n'a pas donné de meilleurs résultats et a peut-être rendu quelques services à la bourgeoisie, en permettant à la magistrature d'échafauder ces procès monstres où l'on a vu une foule de jeunes gens qui, à peine trempés dans nos principes, les ont vite repoussés en présence du moindre sacrifice à faire, de la moindre intimidation policière. Voilà de la propagande contreproduisante. Le *Sempre Avanti*, de Livourne, écrit bien : « Jamais nous n'avons mieux été organisés que maintenant que maintenant que nous sommes désorganisés. »

Mais tout cela, me dira-t-on, ne justifie pas les précédentes assertions, c'est une question de tactique et rien de plus. En effet, mais malheureusement les partisans de l'organisation n'en sont pas resté là et comme pour s'organiser il fallait avoir des bases et des programmes, ils en ont donné, comme ils tenaient aussi à la valeur numérique des adhérents ils se sont fait conciliants. « Il faut, écrivait Merlino, que la bourgeoisie sache qu'elle a contre elle-même, non des groupes détachés et divisés, mais tous les travailleurs, et que toute grève est par conséquent le signal de la mobilisation de la classe ouvrière, il faut qu'elle (la bourgeoisie) sache, comme les ouvriers, qu'au-dessus de tout intérêt particulier, il y a l'intérêt général.

La veille du congrès de Gênes, Merlino écrivait encore aux compagnons d'Italie une lettre dont nous détachons les paragraphes suivants :

« Le salut du prolétariat consiste dans l'organisation immédiate. L'organisation ouvrière actuelle est mauvaise, autoritaire, mais c'est néanmoins le germe d'où sortira l'organisation future. Il faut donc ne pas l'abandonner à elle-même, il faut travailler pour elle et avec elle. »

Ensuite, parlant du mouvement ouvrier, il ajoutait : « Se désintéresser du mouvement signifierait être avec les bourgeois ». Pouvait-on aller plus loin, être plus clair ? Heureusement les compagnons italiens délégués au congrès de Gênes n'ont pas voulu accepter les statuts socialistes et ont rompu avec le parti ouvrier.

Comment aurait-il pu en être différemment ? Mais les délégués anarchistes qui ont délogé de la salle du congrès de Gênes les délégués socialistes n'ont pu, de leur côté, s'empêcher d'imiter les procédés légalitaires. Ils ont continué leur congrès à eux, ils ont approuvé un programme et des statuts, ils ont nommé un comité exécutif siégeant à Milan.

En plus, voilà les délibérations générales prises par ces anarchistes : Il est constitué le « Parti des travailleurs italiens » dont le but est l'expropriation des détenteurs actuels des instruments et moyens de travail au profit de toute la société. A ce parti il n'appartiendra que des ouvriers salariés, les non-ouvriers seront libres de l'aider. Le parti entant que parti s'abstiendra des luttes politiques, restera sur le terrain économique. Les associations ou fédérations adhérentes seront autonomes, libres de participer ou non à la vie politique selon les besoins locaux. L'organe du parti sera la *Tribuna dell' Operaio*, socialiste-collectiviste, ouvrier, anarchiste, communiste, etc.

Voilà à quoi mène la propagande organisationniste.

Je me dispense de donner ici un article écrit dernièrement par Merlino sur le *Grido Degli Oppressi* de New-York intitulé « Fausses interprétations » dans lequel il cherche faiblement à se défendre contre les députés italiens Colajanni et Prampolini, d'être tombé dans les ordres légalitaires, tout en montrant d'avoir avec eux plusieurs points de contact. Il y a quelques années, à Paris, Merlino parlait bien autrement.

Dans la lettre qu'il m'adresse, Malatesta affirme que le congrès de Capolago loin d'avoir fait des « hasardeuses concessions » a tranché les deux camps. La vérité est que le dit congrès a fait « d'ogny erba fascio » et dans la hâte de faire la révolution, il a fait et créé le grand confusionisme qui règne encore aujourd'hui.

Tous les journaux anarchistes et socialistes italiens et allemands, sans distinction, consacrent de longs articles et commentent la rupture qui s'est produite au congrès de Gênes (14 août 1892) entre socialistes et anarchistes. Quest-ce que cela prouve ?

La *Lotta di Classe*, organe collectiviste, dans un article intitulé la « Rupture avec les anarchistes » fait l'histoire des amours et des relations qui existaient entre les deux camps jusqu'à ce jour et observe justement l'impossibilité de marcher plus loin ensemble. De plus le dit journal, prenant acte des décisions prises par les dits anarchistes du congrès de Gênes (Salle Ticori) les juges anti-anarchistes, et il y a de quoi ! Voilà encore ce que l'on gagne à la participation des congrès ouvriers. — Il est temps, camarades, de prendre une attitude nette, tranchée décisive vis-à-vis des exploiteurs de la Sociale. — Puisque nous sommes d'accord à les considérer comme des charlatans et des saltimbanques nous n'avons plus qu'à nous mettre résolûment contre eux. Qui n'est pas avec nous est contre nous. Entre Basly, Guesde, Lafargue en France, Bebel Liebknecht, en Allemagne, Turati, Prampolini en Italie, il n'y a pas de différence possible.

C'est à nous les anarchistes de les montrer résolument, au prolétariat d'Italie, sous leur vrai jours comme on fait constamment en France et en Allemagne.

Plus que du nombre soucions nous des principes. Ce n'est pas aveuglement de parti qui nous anime, nous aussi avons hâte que la Révolution éclate.

Maintenant surtout que les masses détournent les yeux des fabricants de boniments socialistes, c'est le moment de nous montrer plus que jamais fermes et intransigeants.

La peur de dépasser les masses et le propre des parlements qui ne trouvent jamais le peuple assez mûr pour une réforme dans le sens de la Justice.

Nous souhaitons donc que nos camarades comprennent une fois pour toutes 1° que l'organisation actuelle des éléments anarchistes est une chose autant impossible que nuisible. 2° Qu'avec les socialistes de métier et dans leurs sociétés ou groupes il n'y a que de la propagande individuelle à y faire ceux de bonne foi se fatigueront bien vite du régime et viendront à nous, un jour ou l'autre. Nous faisons aussi des vœux pour que les anarchistes, sachent se guérir des personnalités et sachent user de leur initiative propre.

A vous et à l'anarchie. A. Pomati.

---

Les compagnons Faugoux et Chevenet s'étant pourvu en cassation du jugement qui les frappe, nous envoient la lettre suivante :

Versailles, 1er Sep.

Compagnons,

Les peines qui nous frappent ne nous ont nullement démoralisés et n'ont fait que fortifier nos convictions anarchistes et augmenter notre haine.

Nous considérons comme bien petit le sacrifice de quelques compagnons comparé au nouvel essor donné à la propagande et à l'action anarchistes.

Périssent des hommes, mais vive l'anarchie !

Adieu camarades,

Faugoux, Chevenet.

## CONVOCATIONS

Fleurières-Fressenneville. — Les compagnons sont invités à la réunion générale qui aura lieu dimanche 11 courant, chez Fréol, à 4 heures et demie précises. Urgence.

Sujet : Les comptes au sujet du fonds de solidarité et, si faire se peut, causerie par un compagnon.

St-Denis. — Tous les samedis, soirée familiale salle Masonneau, rue Moulin, 9.

---

(1) Ici notre correspondant se trompe ou bien il ne parle pas des groupement français où, sans doute, il s'est perdu beaucoup de force créé des personnalités mais où, en revanche, il s'est aussi fait de la bonne besogne.

Les mauvais effets produits ne prouvaient qu'une chose, c'est que l'éducation anarchiste des anarchistes eux mêmes, laissait à désirer. Et encore ces mauvais effets ne se produisaient-ils que quand les individus ayant accompli l'acte de propagande pour lequel ils s'étaient groupés, n'avait pas trouvé un nouveau mode d'activité.

*Le Gérant-imprimeur* : A. RITZERFELD.

Paris. — Impr. A. RITZERFELD, 140, rue Montmartre

SIXIEME ANNÉE N I — DIX CENTIMES — DU 17 AU 23 SEPTEMBRE 1892

I. I. S. G. COLLECTION UGO FEDELI

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS LECTEURS

*Avec ce numéro, nous commençons notre sixième année de la* Révolte, *quinzième année, en comptant le* Révolté. *Nous espérons que le concours des camarades, qui ne nous a pas fait défaut jusqu'à présent, nous sera continué ; ce qui, avec les forces nouvelles qui viennent tous les jours aux idées ne peut que donner un nouvel essort à la propagande.*

*En avant !*

## A CARMAUX

La grève de Carmaux se continue lamentablement. Ce n'est pas l'énergie qui manque, des manifestations de sa puissance latente ont eu lieu, mais des idées au service desquelles elle puisse se développer.

Ce n'est pas en faveur du respect du suffrage universel ou autres droits politiques factices et trompeurs, que des hommes trouveront en eux des élans d'enthousiasme ou seront portés au sacrifice.

Alors que tant de droits humains sont journellement violés, alors que le droit de manger n'est pas même reconnu à tous, croit-on que les ouvriers vont se faire tuer pour la constitution !

Les questions politiques n'intéressent pas le peuple, chaque fois qu'il s'en occupe il perd son temps et ses forces ; qu'il cherche à qui cela profite ! mais les questions sociales lui appartiennent, c'est à lui de les résoudre.

Jusqu'à présent il a résolu les questions politiques au profit de la bourgeoisie ; pour résoudre la question sociale il ne doit compter que sur lui-même, et ne rien attendre de la bourgeoisie que des coups ou des conseils de résignation.

A Gênes, 3.000 ouvriers en grève attendent l'arrivée du roi pour se jeter à ses pieds et demander justice. Ce répugnant spectacle n'est pas plus révoltant que celui des grévistes de Carmaux qui demandent au gouvernement d'intervenir et, sur le refus de celui-ci, se consternent niaisement.

Voulez-vous savoir ce qui se passe là-bas ! Ecoutez les prêtres prêchant la résignation et la lâcheté : c'est un extrait du journal *La Voix des Travailleurs*, signé D' Ferroul :

« A Carmaux, sans moi, qu'on m'excuse de « le dire moi-même, mardi soir, la grève générale éclatait. J'ai réuni ces braves gens de « mineurs. Ils étaient 2 800 ; je leur ai dit :

« Mes amis, après le refus formel du gou« vernement d'intervenir en votre faveur, à « l'heure où vous êtes livrés à votre faiblesse, « recueillez-vous, réfléchissez avant de prendre « une résolution définitive. Pensez à toutes les « misères qui vont vous assaillir, à toutes les « privations, à toutes les souffrances que vous « allez vous imposer, etc., etc. »

Allons, esclaves, reprenez vos chaines ; la liberté est périlleuse, préferez une situation honteuse !

Ainsi parlent tes élus, peuple ouvrier. Tu les as dotés, ça leur suffit ; comment cela ne te suffit-il pas ?

## Suicide social

Quand on étudie l'histoire des sociétés à leur déclin, une chose surtout vous frappe, c'est qu'avec l'énergie nécessaire pour résister aux éléments nouveaux qui de toutes parts les débordent, elles perdent encore le sens et l'intelligence de la lutte. Dans l'affollement de la fin prochaine, les derniers champions d'un régime politique ou social chancelant ajoutent les fautes aux fautes, hâtent comme à plaisir leur dernière heure. Ils semblent vouloir montrer à la foule qu'elle n'a plus rien à attendre de ceux qui, non seulement ne peuvent plus, mais ne savent même plus se défendre. Ils finissent par tourner leurs armes contre eux-mêmes, tels des vaisseaux désespérés qui achèveraient leur déroute en se décimant. La besogne des révolutionnaires n'en devient que plus facile. Tandis que du dehors pics et pioches font rage contre les murs du temple, les fidèles s'acharnent au dedans. La brèche une fois ouverte, les assaillants peuvent hardiment pénétrer : le sanctuaire saccagé attend déjà d'autres dieux.

Les grands seigneurs du XVIII^e^ siècle entretenaient somptueusement les philosophes qui, de leur plume, préparaient la ruine de l'aristocratie française. Voltaire, D'Alembert, Rousseau, Diderot, pour n'en pas citer d'autres, étaient les enfants gâtés de la noblesse. Les salons se les disputaient. De grandes dames devenaient leurs maîtresses, on apprenait, pour leur plaire, la physique et l'algèbre. Quelques jours avant sa mort, le patriarche de Ferney, couronné dans sa loge par les sociétaires de la Comédie-Française, voyait son buste disparaître sous les palmes de l'apothéose, aux applaudissements d'une salle où toute la cour s'était donné rendez-vous. C'était maladroit, mais c'était beau. Il fallait être gentilhomme pour pousser jusqu'à ce point l'insouciance et la courtoisie.

Nos bourgeois d'aujourd'hui, quoique férocement décidés à ne pas se laisser engloutir par le flot toujours montant du prolétariat, montrent une égale incapacité dans la défense. Mais ils sont loin d'avoir pour eux la belle crânerie de leurs anciennes victimes. — Après tout, me direz-vous, on n'apprend pas à bien mourir en trichant à la bourse, pas plus que M. Jourdain n'avait appris les belles manières en aunant des drap. — N'importe ! Les fautes des défenseurs du trône furent généreuses et grandioses. Celles de nos républicains restent ridicules comme de simples bévues, parfois viles comme de vulgaires trahisons.

L'une d'elles mérite qu'on l'étudie d'un peu près : dénote une profonde inintelligence de la situation, un présomptueux mépris de l'enseignement historique. Nous la trouvons, en France, dans les rapports de l'Etat avec le christianisme, avec le catholicisme et son clergé.

C'est sur une arène de belluaires et la couronne du martyr au front, que les néophytes chrétiens apparurent pour la première fois dans le monde romain. Et cela n'a rien qui nous doive surprendre, si l'on songe aux trésors de haines en réserve dans le cœur de l'homme pour qui touche à son idole ou à son préjugé. Il y aurait plutôt lieu d'admirer la rapidité que mit la religion nouvelle à se propager à travers la société latine. Elle comptait déjà de nombreux prosélytes parmi les sujets des empereurs, quand des races plus jeunes vinrent du Nord fonder de nouvelles nations sur les ruines du vieux monde. Dans les âmes presque vierges de ces barbares sans passé politique, de ces nomades aux croyances vagues, la semence évangélique devait lever à merveille. Le catholicisme fut bientôt la seule religion des Francs ; et à peine la dynastie mérovingienne fondée, ses rois lui demandèrent la conservation de leur pouvoir. Les historiens de la nouvelle école font remonter jusqu'à Dagobert la théorie du droit divin. Les capétiens respectèrent la tradition qu'ils trouvèrent établie. L'alliance entre l'Eglise et la Royauté ne fit, sauf de légers orages, que se fortifier à travers les siècles pour atteindre ses plus brillantes périodes sous le règne de Louis XIV, dont le nom reste pour toujours accolé à celui de Bossuet.

Pour ne pas mentir à leurs principes, les régicides de 1793 devaient poursuivre de leur haine tout ce qui, de près ou de loin, tenait à la monarchie. Les prêtres étaient des victimes toutes désignées. Ce fut la première persécution des catholiques. Elle ne dura pas longtemps. Secouant sa puissante crinière, l'indomptable cavale des Iambes s'était cabrée, et les nations avaient reculé d'effroi. Mais vite elle était redevenue docile, et les palefreniers du Directoire, à distance, par peur des ruades, la conduisirent à l'écurie, où, toute bridée, et sellée, elle attendit un cavalier assez audacieux pour tenter l'aventure. Ce fut Bonaparte, qui, lui brisant les côtes de ses jarrets nerveux, la rua vers la bataille, où, du sang jusqu'au poitrail, elle oublia qu'elle portait un maître. Mais le corse était mieux qu'un vigoureux écuyer. C'était un habile gouverneur de

peuples. Il pense que, s'il parlait sans pacifier la France, il ne serait pas tranquille à la guerre où il avait accoutumé de prendre ses favorites distractions, et il signa le concordat. Depuis lors, et jusqu'à la troisième république, nos gouvernants se montrèrent toujours pleins de déférence pour l'Eglise, leur vieille alliée.

Nous voici donc en présence d'un fait historique de capitale importance. Comme on peut *à priori* l'imaginer, sa cause est loin d'être simple : une minutieuse analyse la résoudrait en des éléments multiples et d'ordre divers. Il ne nous appartient pas de le faire ici. Nous voudrions simplement isoler de ce complexus causal certaines considérations morales jamais suffisamment remarquées jusqu'à présent.

Si depuis l'apparition du christianisme les gouvernements ont toujours conclu avec lui une alliance solide et féconde autant que naturelle, c'est, croyons-nous, que les dogmes évangéliques, faits de sacrifice et de soumission, complétaient à merveille l'autoritarisme de l'Etat, c'est que les gouvernants, forcément oppresseurs, trouvaient un puissant appui dans une religion consolatrice des opprimés.

Le christianisme n'enseigne-t-il pas constamment le pardon des offenses et la résignation ? Les disciples de celui qui tendait la joue aux outrages des bourreaux, ne sont-ils pas les plus sûrs protecteurs des souverains et de leurs trônes ? Lisez le *Nouveau Testament* : les écrivains sacrés n'y cessent de recommander aux citoyens le respect du pouvoir : « Soyez soumis à cause du Seigneur, dit saint Pierre, à toute autorité établie parmi les hommes, soit au roi comme souverain » Ils se montrent sévères, il est vrai, pour les riches et les heureux. Saint Jacques les maudit en de sublimes accents : « A vous maintenant, riches ! Pleurez et gémissez à cause des malheurs qui viendront sur vous. Vos richesses sont pourries et vos vêtements sont rongés par les teignes. Votre or et votre argent sont rouillés ; et leur rouille s'élèvera en témoignage contre vous et dévorera vos chairs comme un feu ! » Mais, quelques lignes plus loin, ces mêmes docteurs ont bien soin de rassurer ceux qu'ils anathémisaient tout à l'heure au nom du Seigneur ; ne craignez donc rien de ceux-là, princes de la terre, n'attendez votre châtiment que de Dieu ! Ce n'est pas avec vos richesses, ce n'est pas avec les grains de vos abondantes moissons, que les évangélistes apaiseront les souffrances de ceux qui ont faim. C'est avec une nourriture spirituelle, c'est avec le pain de l'Eucharistie A vous les corps, à eux les âmes ; à vous la terre, à eux le ciel. Leur royaume n'est pas de ce monde. Ils viennent pour les humbles et les déshérités. Ils viennent essuyer les larmes, répandre sur les plaies saignantes le baume de leur ardente charité.

C'est en promettant les félicités de la vie future comme compensation aux peines présentes, que les prêtres ont entretenu si longtemps la patience du sujet en face de la brutalité du souverain, la vertueuse indifférence du pauvre en face des scandaleuses orgies du riche. En orientant les ambitions humaines vers un seul but, la difficile et patiente conquête du ciel, la religion assura l'impunité à ceux qui de tout temps n'ont eu qu'un désir : augmenter leur liberté de l'asservissement du prochain, leurs richesses de sa misère, leur plaisir de sa souffrance.

Et le parfait chrétien va jusqu'à bénir la cruauté du maître, la folie sanglante du tyran. Ne nourissent-elles pas d'aliments toujours nouveaux son ardente charité, son inapaisable soif de perfection. Chaque peine d'ici-bas, chaque injustice ne lui assurent-elles pas une place dans cette république des saints pour jamais à l'abri des persécutions des hommes ; n'ajoute-elle pas un fleuron à la triomphale couronne que les séraphins lui tressent au ciel, en chantant au son des harpes d'or, les louanges du Très-Haut ? N'est-il pas fier de demeurer en butte aux persécutions des puissants, comme autrefois le Christ quand il mourut sur une croix pour racheter les hommes.

Chateaubriand avait donc raison d'écrire : « L'athéisme n'est pas bon aux chefs des hommes qui n'ont pas de plus sûr garant de la fidélité des peuples que la religion », et Jean-Jacques Rousseau : « Nos gouvernants modernes doivent incontestablement au christianisme leur plus solide autorité et leurs révolutions moins fréquentes. »

Si les maîtres des nations ne reconnaissaient qu'à demi d'aussi grands services en accordant aux prêtres aide et protection, du moins les leur ont-ils prêtées toujours d'autant plus efficaces et sincères qu'ils étaient eux-mêmes plus despotiques.

Pour la première fois les républicains modernes ont méconnu l'ancienne tradition. Ils n'ont pas compris qu'une religion comme le christianisme est pour le pouvoir un inappréciable auxiliaire partout où une minorité de gouvernants impose sa volonté à l'individu, partout où une classe privilégiée accapare les bénéfices du travail national. Ce nom même de républicains a achevé de les abuser. Ils n'ont pas songé qu'en définitive il y a bien peu de différence entre une monarchie absolue ou le citoyen n'est jamais consulté et une démocratie comme celle d'Athènes où il l'était tous les jours, en passant par notre gouvernement hybride où le bon plaisir d'un petit nombre s'abrite derrière les chinoiseries du suffrage universel. C'est toujours le même liquide, parfaitement inefficace, mais diversement coloré, qui remplit les fioles du charlatan. Ici comme là c'est pure question de nuance et d'étiquette. Tout ce qu'en peuvent déclamer sur leurs tréteaux orateurs politiques et vendeurs d'orviétan n'est que boniment, que parade, qu'attrape-badauds. Pleins de confiance en eux-mêmes, nos gouvernants ont cru qu'elles suffiraient toujours à leurrer le bon peuple ces périodes à cadence endormeuse, qui tombent, aux jours de fêtes, sur la foule endimanchée, tandis que les oriflammes ondulent au soleil et que le fracas des cuivres hurlant la *Marseillaise* fait passer au-dessus des têtes les frissons factices d'un enthousiasme à vide.

Et surtout une petite ruse qu'ils avaient imaginée, et qui tout d'abord sembla réussir, leur permit de se tenir pour de profonds stratégistes. Républicains, ils devaient, en menant le plus grand bruit possible, se rallier aux principes de la Révolution. Mais comme les idées avaient marché, même pendant les périodes réactionnaires, comme la situation économique de l'Europe entière était changée, il fallait, pour rester sincères avec les hommes de 89, non seulement conserver leurs conquêtes, mais encore les continuer, terminer logiquement l'œuvre qu'ils avaient commencée, marcher résolûment au bonheur social, comme ils avaient résolûment marché à la liberté politique. C'était donc, et à brève échéance, l'avènement du quatrième et dernier état (1), le seul qui puisse fermer l'ère des révolutions, parce qu'il est le seul qui, tout en faisant disparaître les causes de ses longues souffrances, doive s'enlever par le fait même le moyen de créer à son profit une nouvelle classe de sacrifiés. C'était la ruine de cette jeune aristocratie de commerce, d'industrie et de finance, à qui les nouveaux républicains appartenaient presque tous, dont seulement ils tenaient compte. Ils espéreront tourner la difficulté en poursuivant énergiquement l'œuvre de 93 sur un point, uniquement : la politique religieuse. Comment ne serait-on pas libéral quand on se déclare libre-penseur et franc-maçon ? Comment songerait-on à faire revivre le despotisme et les privilèges anciens quand on fait la guerre aux prêtres ? Et voilà pourquoi les indignes bâtards des grands conventionnels passèrent aux yeux des naïfs pour leurs fils légitimes et respectueux.

La combinaison était assez canaille pour naître en des cervelles bourgeoises. Chacun s'ingénia à la faire réussir. Après que Gambetta se fut écrié en pleine tribune : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » ce fut à qui enfoncerait son chapeau sur le passage des processions, ce fut à qui rédigerait en horrible prose dans les feuilles du cru, les fredaines de son curé, ce fut à qui mangerait du prêtre sans se douter qu'il mangeait sa propre condamnation. Au mépris de la liberté des consciences, les fonctionnaires qui fréquentaient à l'église, virent leur carrière brisée. Les écoles et les hôpitaux furent bruyamment laïcisés. Partout le crucifix céda la place au plâtre de Marianne, partout le manuel d'instruction civique remplaça le cathéchisme. Et le clergé catholique, qui, fidèle à ses institutions, se préparait à servir et à défendre les maîtres d'aujourd'hui, comme il avait servi et défendu les maîtres d'hier, entra, plein d'étonnement, dans une seconde période de persécution.

*(A suivre).*

(1) C'est dans ce quatrième état, sans lois, c'est-à-dire sans gendarmes sans police ? Des lois auront toujours la révolte pour conséquence, et l'ère des révolutions ne sera donc pas fermée.

# Revue des journaux

## De langue allemande

La *Freiheit* montre par quelques extraits de journaux américains et quelques paroles d'hommes d'ordre combien la liberté est estimée aux Etats-Unis, « pays libre », s'il en fut.

« Il y a plutôt trop que trop peu de liberté en ce pays ».

(*Indianapolis*, journal.)

« Il faut que ces gens-là se contentent d'un faible salaire. Ils se rapprocheront mieux ainsi de la position qu'il a plu à Dieu de leur assigner en ce monde. »

(*New-York-World.*)

« N'est-ce pas assez d'un dollar par jour pour acheter du pain ? L'eau ne coûte rien et un homme qui ne peut pas vivre de pain est indigne de vivre. Vivre, rire, aimer, être heureux, tout cela est possible à une famille qui a le matin du pain et de bonne eau, à midi de l'eau et du bon pain et le soir de l'eau et du pain. »

(Henry Ward-Beecker.)

« Le combat avec le socialisme sera court, mais rude. Il n'y aura pas de pardon, jusqu'à la fin. »

(Révérend Dr Hitchcock.)

« Quand on n'appartient pas particulièrement à une société de philanthropie, il est très simple de mêler de l'arsenic ou de la strychnine à la nourriture d'un « tramp » vagabond. Cela amène la mort dans un délai assez court et sert d'avertissement aux autres « tramps » pour éviter les environs. »

(Chicago-Tribune.)

« Tout ce que nous devons à un « tramp » c'est une fosse.

(Théod Kugler, prêtre.)

« Donnez-leur (aux travailleurs qui se plaignent) pendant deux jours, une pâtée de balles de carabine : vous verrez comme cette nourriture leur profite. »

(Tom Scott, président des chemins de fer de Pensylvanie.)

« Il est bon de soulager la vraie misère, partout à la ville et à la campagne ; mais le vrai repas de noce pour un « tramp » de profession, c'est une quantité de plomb suffisante pour faire taire l'appétit le plus vorace. »

(*New-York Herald.*)

On a retrouvé récemment l'art de tremper le cuivre, connu dans l'ancienne Egypte et le vieux Pérou. Des expériences ont prouvé que le cuivre ainsi traité est plus résistant que le fer. On s'est mis de suite demandé à quoi la « nouvelle » invention pourrait être utilisée pour la guerre et on a pensé que des plaques de cuivre trempé seraient à peu près à l'épreuve des balles. Si cette opinion se confirme, il faudra mettre au rancart tout le vieux matériel de fer. Et les travailleurs devront produire des canons de cuivre, des fusils de cuivre et tout le reste. Le jour où ils trouveront, enfin! cette besogne par trop stupide, on ne manquera pas de les massacrer, grâce aux admirables machines à assassinat qu'ils auront eux-mêmes confectionnées. Ainsi de leurs propres mains, ils auront fondu, forgé, foré, rivé, martelé leur mort. Cela s'appelle provisoirement la civilisation.

(D'après la *Freiheit*)

---

Si vous voulez pour mes luttes et mes poèmes
M'élever un monument après ma mort, [loin.
Vous n'aurez pas besoin de chercher des pierres bien
Prenez seulement celles qu'aux jours de ma vie
Vous avez jetées sur mon chemin inutilement
Et qu'il m'a fallu écarter avec des malédictions.

(*Spottvogel.*)

---

Un journal de Bombay, *The Canner of Asia*, publie de curieuses révélations sur le commerce des blanches qui se fait entre l'Europe, notamment l'Allemagne, et les possessions anglaises des Indes. Le marché est à Bombay et l'auteur de l'article, Alfred S. Dyer, cite un club composé d'environ cent membres, comme le quartier général de ce trafic d'esclaves. Ces gens remplissent leurs maisons de jeunes filles en leur promettant des places bien rétribuées. Si les malheureuses se laissent prendre et ignorent la langue du pays, leur sort est tout ce qu'on peut imaginer de plus lamentable. Elles sont obligées de se soumettre, de gré ou de force, jusqu'à ce que la mort, seule libératrice, les vienne affranchir.

Un capitaine de vaisseau racontait l'histoire d'un individu qui fit cinq fois, à son bord, le voyage de Bombay, chaque fois avec une femme différente. Le gaillard venait en Europe, faisait la cour à une jeune fille, l'épousait et la venait vendre ensuite aux tenanciers de Bombay. Sous prétexte sans doute que le commerce doit être libre, les autorités anglaises ne s'opposent pas trop à ce genre de transactions.

D'après le *Verbote* de Chicago).

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

A Nîmes, 1,852 électeurs sur 9,200 ont voté ; à Perpignan, 1,122 sur 7,407 ; à Carcassonne, 1,666 sur 5,930. Il n'y a plus que des personnalités rivales pour se disputer la vanité des fonctions électorales, nous assistons à la décomposition de plus en plus rapide d'un état social condamné à disparaître bien plus vite que nous ne pensons. L'exercice du droit électoral est une comédie dans laquelle les gens honnêtes jouent le rôle de dupes. L'avenir électoral appartient au banditisme.

*Républicain* de Perpignan, cité par le *Producteur*.

***

Villefranche. — Le compagnon Ducommun vient d'attraper 15 jours de prison pour avoir administré une volée à des argousins, en les mettant dehors de son domicile.

Ceux-ci se sauvèrent sans demander leur reste, mais ce fut pour envoyer les gendarmes chez le camarade. Ce fut sa fille qui les reçut à coups de bâton. Elle a eu, pour son compte, un mois de prison.

Si messieurs du parquet et de la police recevaient pas mal de réceptions dans ce genre, ils finiraient peut-être par apprendre le respect de la liberté d'autrui.

## Autriche-Hongrie

A Agram, 400 maçons sont en grève. Ils demandent une réduction de travail et une augmentation de salaire. Le premier entrepreneur de maçonnerie à qui cette demande fut faite, un nommé Waidmann, fit appeler 16 ouvriers du chantier et leur dit : « Est-ce que vous vous mettrez en grève, si on n'accepte pas vos exigences? » — « Oui », répondirent les travailleurs. — « Eh bien! vous pouvez passer à la caisse et faire régler votre compte, vous êtes renvoyés ». La grève éclata ainsi à l'improviste. Les 16 ouvriers débauchèrent leurs camarades de chantiers en chantiers. Comme ils circulaient en troupe considérable la police les dispersa avec son aménité coutumière.

Les tailleurs de pierre sont également en grève.

***

A Colomea la grève des ouvriers tisserands continue.

***

A Vienne les ouvriers de la fabrique de drap Lobl et Strompf sont toujours en grève. Ceux de la maison Sanytr viennent de les imiter.

(*Arbeiter Zeitung* de Vienne.)

## Etats-Unis

Quand, il y a vingt-deux ans, Carneggie commença l'exploitation du fer il mit dans l'affaire un capital de 46 000 dollars. Lui et ses complices possèdent maintenant de ce chef :

| | |
|---|---|
| A. Carneggie | 20 000 000 de dollars |
| Les héritiers de T. Carneggie | 15 000 000 — |
| John Wattier | 7 000 000 — |
| M. L. Abbott | 5 000 000 — |
| Henry Phipps | 6 000 000 — |
| H. C. Frick | 5 000 000 — |
| Total | 60 000 000 de dollars |

Les 46 000 dollars ont fait des petits.

***

Les employés de chemin de fer de la compagnie l'Erie et Lehigh-Bailey sont en grève. Mais comme ils ne veulent pas être seuls à pâtir de la cessation du travail, ils détruisent le matériel de leur mieux, ce qui ennuie plus les actionnaires. Ils emploient tous les moyens, mais surtout l'incendie. Ils viennent à l'improviste, toujours de nuit, font leur coup et s'en vont. Le président de la compagnie, un certain Mac Lord promet 5 000 dollars par arrestation de « rioter ». Mais ceux-ci se gardent bien de se laisser prendre.

***

Les mineurs du Tennessee renoncent aussi à la légalité. Il ont reçu à coups de fusil et obligé à rétrograder un train qui amenait, pour les remplacer, trois cents prisonniers. Dernièrement ils se sont emparés de la ville d'Inmann et en ont expulsé trois cents prisonniers et leurs gardiens. Ils travaillent de leur mieux à détruire quelques bâtisses patronales et à troubler l'ordre. Ici et là, on va faire venir de la troupe.

***

En Pensylvanie, une gendarmerie, sur le modèle de celle qu'il y a en Europe, veillera prochainement au maintien de l'ordre. Les travailleurs ne tarderont pas sans doute à apprécier combien il est plus agréable pour un homme libre d'être assommé par un fonctionnaire officiel au lieu d'être assommé par un Pinkerton.

(*Freiheit.*)

## Italie

Adresse nouvelle du groupe *Humanitas* : Sergio de Cosmo, Molfetta.

***

La *Tribuna dell' operaio* du 4 août 1892, contient le document suivant :

« *Parti des travailleurs, association ouvrière de Prato* :

« Nous pouvons annoncer, comme définitivement constituée, l'*Association ouvrière de Prato*. Le nombre des associés augmente ; actuellement nous sommes 120. Dans la dernière séance on a confirmé la nomination de la commission directrice provisoire.

« Par suite des dispositions prises chaque associé est obligé de payer tout de suite 1 fr., divisé, si l'on veut, en deux cotisations de 50 centimes. Le caissier provisoire est le compagnon Bragi. La prochaine séance aura lieu samedi 10 courant. »

Reste à savoir si ces anarchistes ont bien compris l'anarchie.

***

Le procureur de Florence a fait saisir et défère aux tribunaux la brochure du compagnon Merlino : *Nécessité et bases d'une entente*.

## Allemagne

Le 23 août dernier est venu à Berlin le procès du *Sozialist*. Le journal était poursuivi pour son numéro du premier mai. Les enjuponnés de là-bas ne le cèdent en rien, pour l'ingéniosité et la malfaisance à ceux qui illustrent notre patrie. On incriminait un article intitulé « Walpurgis », un poème « la Marseillaise des prolétaires » et enfin un dessin d'après Gustave Doré reproduit en tête du journal. Le ministère public reconnaissait que, pris à part, ni l'article, ni le poème, ni le dessin n'étaient répréhensibles, mais que rapprochés les uns des autres ils devenaient tout à fait menaçants pour la sûreté publique. Il va de soi que la petite fête s'est terminée par une condamnation à deux mois de prison. Quelques opinions du procureur général sont à retenir pour leur inepte toute particulière.

Le dessin de Gustave Doré, qui ne se crut sans doute jamais un révolutionnaire bien terrible et ne pensa guère qu'à faire vivre des foules étranges et tumultueuses, est dangereux parce qu'il représente une troupe de gens armés, « qui ont bien l'air d'être des prolétaires ». Le monsieur s'est plaint aussi que l'on parlât toujours de la misère du peuple. « Mais je vous assure, s'écria-t-il, que ces gens-là sont très heureux et qu'ils ont même beaucoup de bien-être. » A rapprocher des récentes paroles de notre duc de Larochefoucauld-Doudeauville qui enviait le bonheur des fortunes gaillards qui n'ont pas comme lui plusieurs millions de revenu.

***

Les perquisitions continuent un peu partout en Allemagne bien que la loi sur les socialistes ait été rapportée.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Compagnons,

Notre pourvoi en cassation vient d'être rejeté, comme nous nous y attendions; nous prévenons en conséquence les camarades de ne plus nous écrire, car nous serions privés de leur répondre.

Poignées de main à tous.

Faugoux, Crevenet.

---

Nozeroy. — Il vient de se fonder un groupe communiste-anarchiste « les Déshérités ». Les compagnons qui peuvent disposer de brochures, sont priés de les envoyer au compagnon Emile Roger, rue de la Tour, 5, à La Forge, (Ardennes).

---

Villefranche. — Le compagnon Ducommun vend la *Révolte* et le *Père Peinard* sur la voie publique, les compagnons qui voudraient avoir leurs journaux à domicile, n'ont qu'à lui donner leur adresse.

Le camarade se tient à la disposition de ceux qui voudraient organiser des réunions ou conférences.

Lui écrire, 32, rue Etienne Poulet.

Malgré notre vif désir de clore une discussion qui menace de s'éterniser, sans apporter aucun fait nouveau, nous ne pouvions refuser d'insérer la réponse nouvelle que nous envoie le compagnon Malatesta, l'attaque étant partie de nos colonnes ; nous nous contentons d'enlever ce qui aurait pu attirer une riposte de notre correspondant.

Ayant hâte de revenir à notre propagande impersonnelles, nous fermons le débat. Ceux de nos camarades qui ne connaissent rien du mouvement italien ne sauraient s'intéresser plus longtemps à cette discussion ; ceux qui le connaissent savent quelle part il y a à faire sur les reproches que se sont adressés mutellement les deux contradicteurs.

Nous allons, du reste, traiter prochainement cette question de la propagande dans les centres ouvriers.

« Londres, 12 septembre 92.

« Chers compagnons,

« Je vous le dis en toute franchise : j'aime bien à discuter, quand j'y vois l'espoir de convaincre ou d'être convaincu, en tout en en partie ; mais cela m'agace d'une manière très pénible, quand je sens qu'on y perd son temps et qu'on joue avec son adversaire comme ces chats et ces souris de carton, qui se poursuivent toujours sans pouvoir jamais se rencontrer ou se rejoindre. C'est ce qui m'arrive avec le compagnon Pomati.

« Vous savez déjà que son accusation « d'évolution » se changea en celle « d'obstination » ; maintenant c'est « l'obstination » qui entraîne fatalement « l'évolution » ; mystérieuse genèse, qu'il dit s'être attaché à démontrer, mais qu'il a oublié non seulement de démontrer, mais aussi de définir, pour la rendre intelligible à ceux qui, comme moi, ne disposent que d'une logique terre-à-terre et sont incapables de saisir des rapports si compliqués.

« Il m'avait accusé de devenir légalitaire ; maintenant c'est la grande hâte de faire la révolution qui est mon péché.

« Il avait dit que le congrès de Capolago avait fait des « concessions hasardeuses » ; et, devant mon défi à le prouver, il ne fait que répéter son affirmation sans même préciser les concessions faites : — seulement, cette fois-ci, il dit la chose en italien, ce qui n'est pas précisément ce qu'il faut pour faire comprendre aux lecteurs français de quoi il s'agit.

« Je dis que nous ne voulons pas du tout d'alliance avec les légalitaires, et il s'évertue à nous prêcher la nécessité de la rupture, comme si nous avions dit le contraire.

« Il cite les opinions présentes de Merlino, qu'il croit en contradiction avec celles que Merlino avait il y a quelques années (ce qui ne serait pas un mal si c'était vrai, mais il oublie de citer le Merlino de cette époque-là. Et ainsi de suite.

« Je laisse donc au lecteur le soin de se faire son opinion, et je considère comme clos, de ma part, l'incident personnel.

« Cependant je ne veux pas laisser passer sans protestation ce que dit Pomati relativement à « ces procès monstres, où l'on a vu une foule de jeunes gens qui, à peine trempés dans nos principes, les ont vite repoussés en présence du moindre sacrifice à faire, de la moindre intimidation policière. » A part la question de l'origine de ces procès, sur laquelle Pomati paraît aussi mal renseigné que sur les autres choses d'Italie, tout le monde connaît la fierté et la conscience avec lesquelles ces jeunes gens, que Pomati a l'air de mépriser, ont défendu nos principes et ont revendiqué la responsabilité de leurs actes ; et c'est connu et reconnu de tous dans l'immense propagande que ces procès ont faite.

« Et j'en finirais là si je m'adressais aux compagnons italiens. Mais comme les compagnons français n'ont généralement pas les moyens de savoir ce qui se passe en Italie, je dirai encore quelques mots sur le congrès de Gênes (14 août 92) dont Pomati parle d'une façon, à mon avis, complètement erronée.

« Le congrès de Gênes n'était pas un congrès anarchiste, ni socialiste, mais un congrès ouvrier, auquel étaient convoqués les groupes ouvriers de n'importe quelle opinion.

« Plusieurs de nos compagnons, convaincus qu'il ne faut pas abandonner le mouvement ouvrier dans les mains des légalitaires, s'y amenèrent, pas comme anarchistes, mais comme délégués de groupes ouvriers, pour empêcher, si c'était possible, que le mouvement ouvrier, qui doit être, selon nous, le grand levier révolutionnaire, devienne un instrument électoral dans les mains des politiciens, et pour se créer un terrain large pour la propagande anarchiste. Ils étaient décidé, et je crois qu'ils avaient raison, à rester dans le parti ouvrier, même s'ils s'étaient trouvés en minorité, pour exercer le droit de contrôle et de critique qui revient aux minorités, et surtout pour ne pas renoncer à un moyen de propagande. Il arrive qu'ils se trouvent en majorité. Si les légalitaires étaient restés comme minorité, on n'aurait eu ni le droit ni la volonté de les chasser, puisqu'on était la pour faire de la propagande, et la propagande on la fait précisément parmi les adversaires et les indifférents.

« A vous et à l'anarchie,

« MALATESTA ».

---

Les compagnons qui désirent se procurer l'*Almanach anarchiste* et *Féodalité et Révolution* par S. Faure, peuvent s'adresser au compagnon Bardot, 14, boulevard Voltaire, Dijon.

A titre de propagande l'*Almanach* est laissé à 0 fr. 25 l'exemplaire ; 6 fr. les 25 ; 11 fr. les 50 ; 18 fr. le 100.

*Féodalité et Révolution* 0 fr. 10 l'exemplaire, 7,50 le cent.

## AUX CAMARADES

Ayant encore quelques collections à compléter, nous demandons aux camarades qui auraient encore, par hasard, des numéros :

24 de la huitième année du *Révolté* ;
36 et 40 de la troisième année de la *Révolte*.

de bien vouloir nous les envoyer.

## CONVOCATIONS

ST-DENIS. — Tous les samedis, soirée familiale, salle Masonneau, rue Moulin, 9.

MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Le groupe abstentionniste-révolutionnaire se réunit tous les mardis soir à 8 h. 1/2, salle Brou, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

ALGER. — Les « Egalitaires », groupe d'études sociales, se réunissent tous les jeudis, 33, rue d'Isly.

AMIENS. — Réunion des anarchistes, dimanche, 18 septembre, à 5 heures précises du soir. Prière d'être exact.

MARC. — Dimanche, 18 septembre, réunion au local convenu, à 5 heures du soir. Les lecteurs de la *Révolte* et du *Pernard* sont invités à y assister.

Ordre du jour : Tournée de conférences dans le Nord.

Les « Egaux du XXe », club libre d'études sociales. Réunion publique et contradictoire.

Ordre du jour : Le suffrage universel : action et abstention électorales.

Tous les socialistes révolutionnaires, sans distinction d'écoles, sont invités.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 6.030 85.

O. B. Glascw, 12 fr. 50. — D. à Poiseux, 0,15. — De Caxambú par H. V. 50 fr. — T. à Parana 37 fr. — M. à Beaujeu, 0,55.

G. à La Palisse, 0 50. — C. à Bagnes 3 fr. — B. à Nancy, 1,05. — E. à Daumazau, 1,50. — C. à Pantin, 1 fr. — O. B., 5 fr. — E. B. à Hope Church, 2,50. — G. à Albigny, 0,25.

Pour remplacer les munitions : copains : Alexandre, Jean, Félix, Ernest, Léon, Lucien, 1, 35.

Total à ce jour : 6.301 70.

Nous donnons dans cette liste celle qui aurait dû paraître en avril, mais qui nous avait été barbottée lors des perquisitions, messieurs du parquet s'étant décidés à restituer :

L. M. Paris, 20 fr. — J. à San-Francisco, 2,15. — Groupe français de New-York, 75 fr. — S. à Reims, 0,25. — F. M. à Chavigny, 1,05. — Seize moucherons d'Amiens pour l'achat d'une carte d'honneur au néophyte Delaunay, 1,60. — Deu Armen Duisel, 1 fr. — Un graisseur, 1,50. — Bernard le tourneur, 1,05. — B. à St-Pourçain, 2,10. — Un vieux savoyard, 50 fr. — P. à Plessier, 1 fr.

## SOUSCRIPTION
### Pour les Détenus

Listes précédentes : 1.080 10.

Collecte faite au groupe de Langue juive pour les familles des compagnons condamnés à Versailles, 26 fr. — d'Aldershot, pour la compagne Berthault, 10,65. — Pour la famille Berthault, un groupe de mégissiers, 7 fr. — De Romanèche : un paysan 0,50 ; un mineur, 0,50 ; un Savoyard, 0,50 ; un mineur, 0,50 ; un bourgeois, 0,50 ; une amie des sergots, 0,25.

Un vieux Savoyard, 50 fr. — Un compagnon du XXe, 2 fr. — Sullam, 2 fr.

De plus nous donnons ci-dessous la liste qui aurait dû paraître fin avril, mais nous avait été barbottée lors des perquisitions :

P. à Romans, 3 fr. — Grenoble par C., 10 fr. pour la compagne Berthault. — E. B. à Hope Church, 2,50.

Total à ce jour : 1.195 fr. 50.

## PETITE CORRESPONDANCE

R. à Livorno. — Le *Pot à Colle* ne paraît plus.

E. V. à Albi. — Mon adresse est toujours la même. J. G.

A. Z. Paris. — L'article « Coups de Canon », trop rhétorique et pas assez documenté ; ne vous découragez pas, travaillez.

R. B. à Thonon. — Reçu lettre. — V. G. Chaux de Fonds. — Un camarade est, paraît-il, en train d'exécuter ce portrait, nous l'annoncerons s'il paraît. — Nous n'avons pas les publications demandées. — Sur les brochures envoyées, vous aurez vu la liste de ce que nous pouvons vous fournir.

Angeval. — Nous sommes de votre avis, mais ce n'est pas comme cela que ce doit être dit.

P. à Carrassonne. — Les convocations doivent nous arriver le mercredi au plus tard.

P. à Amiens. — Si nous nous mettions à discuter les personnalités, nous n'en finirions plus. — Si les camarades d'Amiens ont à se plaindre du bonhomme, qu'on lui foute une bonne râclée, c'est plus sûr et il y a moins à discuter.

M. E. à Greusllasco. — Impossible de se procurer *Préjugés et Anarchie* et *Faix ce que Veux*. Que désirez-vous en place ?

B. à Chaumont. — *Philosophie* de Malato épuisée. L'est également la *Théologie politique*.

S. à Buenos-Ayres. — Reçu 60 fr., en fait passer 15 au *Pernard*.

Boisson à Tarzant. — A-t-il reçu lettre contenant 15 fr. de Gex ?

J. G. de Grenoble est prié de donner de ses nouvelles aux camarades de Nantes.

Le compagnon Faure, d'Alger, avertit les camarades que sa nouvelle adresse est 14, rue Heuffer-Rochereau.

E. F. à Salon. — Connaissons pas V. D. B.

B. à Turin. — *Petite Religieuse*, épuisée.

T. à Mézières. — *Conquête du Pain*, 2 75.

N. E. à l'Echenot. Reçu lettre, celle de juillet n'en retrouve pas trace, mais je puis avoir oublié de l'inscrire.

*Le Gérant-imprimeur* : A. RITZERFELD.

Paris. — Impr. A. RITZERFELD, 140, rue Mouffetard

SIXIEME ANNÉE N. 2 — DIX CENTIMES — DU 24 AU 30 SEPTEMBRE 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

**ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS**

## NOUVEAUX DÉVELOPPEMENTS
### DU MOUVEMENT OUVRIER

Nous traversons en ce moment une période, dont l'importance ne saurait être exagérée. Quiconque cherche à se rendre compte de *l'ensemble* du mouvement socialiste et des revendications de la classe ouvrière en général, comprendra l'importance du moment que nous traversons.

Une profonde modification s'opère maintenant dans les modes d'action de cette masse de déshérités qui marche à la conquête du bien-être, de la liberté, de son émancipation du servage salarié.

Il y a quelques années à peine, nous avions devant nous un petit groupe seulement de théoriciens de l'Etat socialiste. En France, en Italie, en Espagne, ils comptaient à peine. En Allemagne, sous le nom de social-démocrates, ils revendiquaient des réformes libérales, plutôt que des modifications du régime de la propriété. En Belgique, ils ne possédaient qu'une force très modeste.

En dehors d'eux, il y avait la masse ouvrière, luttant plus ou moins pour le maintien des salaires ou pour la réduction des heures de travail, mais profondément indifférente aux revendications des socialistes, autoritaires, ou libertaires, ou anarchistes. La révolution ? la masse y croyait à peine ! La prise de possession des instruments de travail ? Cela lui semblait un rêve trop lointain ! La conquête des pouvoirs ? L'ouvrier n'y croyait mot !

***

Mais une nouvelle force entre en ce moment en jeu.

Pendant que les social-démocrates s'obstinaient à rabâcher leur évangile marxiste (du Marx qui répugnait à Marx lui-même), la masse ouvrière, profitant des idées du siècle qui s'infiltraient en elle à son insu même, donnait des signes de réveil.

En Amérique, en Belgique, en Angleterre, une organisation, moitié secrète, moitié ouverte des Chevaliers du Travail, se propageait avec une rapidité incroyable au sein des travailleurs qui jamais n'avaient pris aucune part au mouvement socialiste proprement dit.

En dehors de tous les partis socialistes, malgré eux d'abord et plus tard — en les traînant à la remorque, naissait l'idée d'une grève générale, éclatant dans les deux mondes au premier mai. Les marxistes, anglais, français et belges ont cherché, et réussi jusqu'à un certain point, à escamoter ce mouvement, — ce qui a permis de dire à des anarchistes très sincères mais très peu observateurs que leur fantoche Guesde avait créé ce mouvement.

En réalité le mouvement était né dès 1886 en Amérique, il enveloppait dans ses débuts les anarchistes de Chicago et les menait à l'échafaud, et deux ou trois ans plus tard il s'étendait dans toute l'Europe, sans que l'ouvrier européen connaisse Guesde plus qu'il ne connaît le marmiton du roi des Zoulous.

Engager la lutte contre le capital par le moyen de grèves grandioses ;

Donner à cette lutte un caractère d'acrimonie qu'elle n'avait jamais eu auparavant, ainsi que de violence dès que le capital avait recours à la force ;

Attaquer sans pitié les travailleurs qui viendraient prêter leur appui au capital en remplaçant les grévistes, et les exterminer par la dynamite, au besoin, pour forcer *tous* les travailleurs, sans distinction aucune, à se grouper en unions de métiers.

Etendre les grèves, les rendre nationales et internationales par le moyen de grandes manifestations au 1er mai qui réveillent dans la classe ouvrière la conscience de solidarité des exploités dans l'univers entier, — tel fut le programme de ce mouvement.

***

Si ce programme était né dans la tête d'un seul homme, on eût pu admirer son habileté.

Quel moyen, en effet, y avait-il de réveiller la grande masse ouvrière ? cette masse qui n'a qu'une confiance médiocre dans les social-démocrates, et qui voit que les anarchistes sont trop faibles pour ébranler l'inertie des peuples autrement qu'indirectement, par leur énergie farouche et leurs actes, trop frappants pour passer inaperçus ? Cette masse, enfin, trop écrasée pour avoir la confiance dans l'avenir qui nous guide ?

Quel autre moyen de réveiller ces couches profondes si ce n'est par la perspective d'une action plus ou moins simultanée pour une amélioration immédiate de leur situation. Jamais, dans aucune révolution, les masses ne se sont ébranlées qu'en vue d'une perspective immédiate, jointe aux perspectives lointaines.

Mais — nous l'avons déjà dit à maintes reprises — ce plan *n'était pas* l'œuvre d'un seul homme, ni d'un groupe, ni même d'une organisation. Et c'est ce qui a fait sa force.

Il s'est élaboré, comme toutes les grandes idées, *au sein des masses ouvrières elles-mêmes*, à l'établi, près du haut-fourneau, dans l'usine. Surtout dans la mine, surtout dans les gros métiers.

Et ce plan ne s'est pas élaboré d'une pièce. Personne, peut-être, ne l'a jamais énoncé ; personne ne l'a couché sur le papier. Il est grandi de lui même, naturellement, peu à peu, anarchiquement, dans les cerveaux des serfs de l'usine, des forçats de la mine, des ilotes du champ.

La grève, que l'on appelait jadis entre anarchistes la « guerre des bras croisés », est devenue peu à peu une escarmouche, une bataille entre exploités et exploiteurs. Combien de grèves se passe-t-il aujourd'hui sans destruction de propriété patronale ou sans conflit entre travailleurs et suppôts gendarmesques ou troupiers du capital ?

Quant à l'acharnement contre les travailleurs non groupés qui viennent remplacer les grévistes — parcourez notre *Mouvement Social* et vous y verrez de futurs membres du Parlement organisant des expéditions de dynamiteurs pour faire sauter les trains qui apporteraient des remplaçants aux grévistes ; vous y verrez les batailles et les tués dans les grèves américaines, les rixes continuelles et la résistance aux troupes en Angleterre, en Belgique, en Espagne, au Tennessee et ainsi de suite.

Et enfin, l'idée de *ruiner* les patrons, soit par le mauvais travail, soit par l'emploi introduit sur les pivots et les axes des machines, par le travail haché, par les bennes de charbon jetées à l'eau et par le travail nonchalant et de mauvais rendement en général, — l'idée de fatiguer le patron par la guerilla de tous les jours, le lasser et lui faire abandonner la partie, se développe, se propage, grandit.

Bref, un mouvement grandit devant nous, s'impose, et toute révolution, toute commune révoltée, auront devant elles cette force nouvelle, née d'hier, déjà consciente de sa force.

***

Nous, qui avons eu le bonheur et la chance d'être jetés dans le camp des révolutionnaires avancés, nous pouvons critiquer ce mouvement, et en désigner déjà les côtés faibles. Mais nous devons reconnaître en lui une force nouvelle, avec laquelle il faut compter.

Les hommes aux idées arrêtées et nettes n'y trouveront pas les étiquettes des partis ; car les esclaves révoltés ne sont ni anarchistes, ni social-démocrates, ni radicaux, ni conservateurs.

Les hommes de courage, d'action conforme à leurs paroles, peuvent accuser l'ouvrier de trop de timidité, comme les hommes de conceptions plus larges peuvent l'accuser d'étroitesse de vues.

Mais tel il est là, tel il agit et grandit, affirmant par ses actes, plutôt que par ses paroles, qu'il est las de subir ce qu'il a subi jusqu'à ce jour, qu'il veut un changement quel qu'il soit, pourvu que cela change. Il commence, il essaie de se révolter — avec trop de prudence, il est vrai, mais avec une prudence toute naturelle puisqu'il sait que c'est lui qui aura les balles si les fusils partent, — et en se disant tout bas que cela changerait bientôt et qu'on irait bien plus loin « si tous en faisait autant. »

Voilà le mouvement que nous avons devant nous, ne tout récemment, se développant et cherchant sa voie. Il faudrait être aveugle et ne jamais avoir pensé qu'à ses quelques camarades, pour ne pas les voir.

***

Mais le mouvement ouvrier ne se borne plus au rôle qu'il a joué depuis quatre ou cinq ans. Il veut plus. Il veut s'imposer, faire la loi.

A leur dernier congrès, les trades-unions anglaises sont apparues dans un rôle nouveau. Elles réclament ni plus ni moins que de prendre en leurs mains *la législation de TOUT ce qui concerne le travail*.

Elles demandent au parlement anglais — non plus une loi de huit heures. C'est vieux, elles vont plus loin. A elles le droit de fixer selon leur bon plaisir la durée des heures de travail.

Telle union de métier décidera-t-elle par la majorité des voix qu'il ne faut pas travailler plus de huit heures par jour, ou de trois jours par semaine — que sa décision fasse loi ! qu'ouvrier et patron obéissent ! que le parlement ne fasse qu'enregistrer la loi faite par l'union et mettre la force — juges et soldats — au service de l'union de métier. Et, ce qui plus est, ce sont les bourgeois libre-échangistes qui ont eux-mêmes inspiré cette demande, en disant que l'Etat ne devait pas légiférer sur les questions de travail et proposant la loi de huit heures *facultative*, — c'est-à-dire, acceptée ou non par les unions de métier.

Nous ne pensons pas que les exploiteurs acceptent ce nouvel Etat constitué par chaque union ouvrière. Mais l'immense majorité des ouvriers anglais la demande déjà, et nous pouvons y ajouter que l'intention générale va plus loin.

L'union de métier réglera les heures de travail. Mais elle réglera aussi elle-même le salaire, puisqu'elle n'entend pas que le salaire soit réduit en proportion des heures. Le patron *devra* payer tant, ou laisser la mine et l'usine à l'union.

Les unions règleront en outre la production — c'est logiquement nécessaire ; et quand le congrès unioniste demande la nationalisation du sol et des mines et décide d'avoir en un seul faisceau les unions ouvrières *ainsi que les sociétés coopératives de consommation et de production*, — on voit que les unions ouvrières visent *à la production et à la consommation organisées par les unions de métiers*. Tel est le programme qui, peu à peu, se dégage du mouvement récent.

Ajoutons enfin que, si le mouvement unioniste en France est loin d'avoir la même force et les mêmes visées que le mouvement unioniste anglais — on voit en France, par contre, les germes d'un mouvement analogue, qui s'est traduit par le congrès des communes socialistes.

L'union ouvrière dans les pays saxons ; la commune ouvrière en France, — voilà les deux facteurs qui entrent en jeu dans le développement prochain du mouvement révolutionnaire du siècle.

***

Il n'est que trop facile de dire : « Tout ça, des intrigants ! » Mais les intrigants ne font qu'exploiter les courants de la vie qui existent. Boulanger exploitait le mécontentement contre la république opportuniste de nos jours, comme Bonaparte exploitait le mécontentement contre la république sentimentalo-farouche de juin 1848. Puisque ceux qui ne sont pas intrigants laissent le champ libre aux intrigants, c'est inévitable.

Mais le courant existe, et nous invitons, nous prions nos camarades de bien se rendre compte de ce courant. L'Etat s'introduit par une porte nouvelle.

Abandonner ce courant aux intrigants, serait lâche et stupide, une fois que nous comprenons qu'ils le feraient dévier et échouer jusque dans la réalisation du programme restreint que nous venons d'indiquer.

Combattre ce courant n'est pas possible puisqu'il est la conséquence *naturelle*, *spontanée*, du réveil ouvrier, étant donné le milieu tel qu'il est.

Il faut donc trouver *l'issue anarchiste* — car certainement il en existe une — à ce mouvement qui grandit et promet de devenir la force principale dans la prochaine révolution.

Et on ne trouvera *l'issue anarchiste* — la seule conforme aux mobiles intimes mais inconscients de ce mouvement — qu'en se mettant à l'œuvre pour combattre les tendances autoritaires, étatistes du mouvement, au sein du mouvement même.

***

Nous avons été longs, trop longs. Mais les lecteurs de la *Révolte* ne sont pas des enfants qui demandent qu'on leur dore les pilules du savoir. Il faut *savoir* pour *agir*. Voilà pourquoi nous prions instamment nos lecteurs de bien méditer cette nouvelle phase du mouvement ouvrier, de la suivre dans toutes ses manifestations, de se renseigner mutuellement là-dessus. Les phrases de dédain, toutes faites, ne suffiront pas. Il y a un danger et nous sonnons l'alarme.

L'esprit collectif des anarchistes conscients donnera la solution — l'issue anarchiste du mouvement ; mais il faut que cet esprit collectif sache à qui il aura à faire, qu'il connaisse la chose pour pouvoir lui imprimer son empreinte communiste et anarchiste.

Rappelons-nous ce que nous avons dit récemment. La société révolutionnée *ne passera pas* par l'Etat ouvrier. Quelle que soit la société issue de la révolution, elle portera l'empreinte anarchiste, d'autant plus distincte que nous mettrons d'énergie, de pensée et d'action, à l'imprimer.

## Suicide social[1]

Ce ne fut pas tout. Le prudent gouvernement de l'Empire avait fait du spiritualisme une sorte de philosophie officielle régnant sans partage dans l'Université française. Les cours professés dans les facultés et les collèges étaient tous taillés sur un même modèle que sous peine d'ostracisme, il était formellement enjoint de respecter. Inutile d'insister sur les raisons de ce choix. La croyance à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'âme, au dualisme de l'être humain, qui fait de la doctrine spiritualiste une sœur jumelle de la doctrine chrétienne, la désignait comme le seul système pouvant sans danger pour la solidité des trônes et la sécurité des puissances franchir le seuil de nos écoles. De plus en plus tourmentés par le besoin d'affirmer bruyamment leur pseudo-libéralisme, les républicains n'hésitèrent pas à rapporter cette sage décision. Ils proclamèrent l'absolue liberté de l'enseignement philosophique. Et de nos jours bien des professeurs émettent *ex cathedra* certaines théories que la plupart de leurs jeunes disciples considèrent simplement comme une gymnastique intellectuelle, mais dont quelques-uns peuvent tirer plus tard des conséquences dangereuses pour un gouvernement fait tout entier d'autoritarisme et de despotique centralisation.

Aujourd'hui l'œuvre de destruction religieuse est à peu près consommée. La foi disparaît. Les temples du Seigneur se vident. Mais n'allez pas vous enfler d'orgueil, républicains ambitieux autant que niais. N'allez pas croire que vous commandez aux consciences et qu'à votre voix les âmes se transforment. Ce ne sont pas des gueulards d'estaminet, ce ne sont pas des flonflons de plus ou moins large envergure qui renouvellent les croyances de l'humanité. Les fluctuations de la pensée collective n'obéissent pas au hasard. Déterminées et venant à leur place dans une série de causalités dont l'enchaînement nous échappe encore presque tout entier, pour le bien comme pour le mal les hommes n'ont sur elles qu'une faible influence. Ils en ont une pourtant. Et c'est ainsi que vous avez pu hâter la disparition de la foi religieuse, comme vos prédécesseurs au pouvoir l'avaient très habilement retardée. Dans la marche des idées modernes vous représentez assez bien ces chiens de berger qui jappent derrière les brebis paresseuses et les mordillent aux pattes, quand, sur la fin de l'été, les grands troupeaux, descendant la montagne, emplissent les routes poudreuses. Et votre rôle eût-il été plus important, il ne faudrait pas vous enorgueillir. L'humanité ne vous est pas redevable du bien que vos combinaisons politiques ont pu lui faire, car vous vous seriez bien gardés de le commettre si vous aviez su comme il arrive, n'y pas trouver votre compte.

Ecoutez plutôt l'œuvre à laquelle vous vous êtes voués avec tant d'ardeur, et vous nous direz ensuite si, plus clairvoyants, vous seriez si gaillardement partis en guerre.

L'homme, alors même qu'il se rapproche le plus de la brute et semble vivre seulement par les fonctions inférieures, se pose cependant quelquefois — sous une forme aussi vulgaire que l'on voudra — le problème de sa destinée. Il en est bien peu qui ne se recueillent à leurs heures pour se demander ce qu'ils sont venu faire sur cette terre, ce qu'ils deviendront en la quittant. Jusqu'ici le christianisme avait été une suffisante pâture à cette faim de savoir qui est en nous. S'en étonnera-t-on si l'on envisage sans parti pris la conception chrétienne de la vie, conception sublime qui satisfait pleinement nos naturelles aspirations vers l'idéal, conception douce qui endort nos souffrances dans le consolant espoir des béatitudes célestes, conception flatteuse qui ménage l'orgueil foncier de la créature en lui permettant de mépriser comme inférieurs ceux qui sacrifient leur salut éternel aux passagères joies du monde. Nous n'aurons donc jamais assez d'admiration pour le génie de Jésus, des apôtres et des pères de l'Eglise. Il fallait à ces penseurs une science effrayante de l'âme humaine, comme une vue prophétique des vicissitudes par où devait passer la descendance des peuples qu'ils prêchaient, pour avoir su assurer ainsi à la religion du crucifié un triomphe de 18 siècles. Mais le christianisme ne devait pas être éternel. Tandis qu'une loi inflexible, dont la lettre était sacrée autant et plus que l'esprit, soutenait et soutient encore le judaïsme, l'Evangile n'avait pour lui que la foi, une foi ardente et aveugle, une foi mêlée d'amour, que Jésus et ses disciples proclament bien plus nécessaire que les œuvres, parce que seule elle peut faire accepter aux hommes les dogmes d'abnégation et de sacrifice. Aussi le christianisme était-il destiné à périr dès la foi chancelante. Nous assistons aujourd'hui à ses ultimes convulsions. Nous ne croyons plus, et nous ne comprenons plus ceux qui croient. Le prêtre, quand il nous exhorte à acheter par les souffrances de notre vie présente les joies de la vie future, nous parle un langage qui reste pour nous lettre morte. L'humanité qui, en dépit des plus horribles catastrophes, des longs siècles de recul et des époques de nuit barbare, évolue sans cesse vers le Mieux, entre dans une phase nouvelle. Nous ne sentons plus en nous ce mysticisme qui se plaisait jadis à exalter l'esprit au détriment de la chair. Nous ne considérons plus notre corps comme une guenille passagèrement attachée à l'âme, principe divin qui seul représenterait notre vraie nature. L'ascétisme nous répugne au lieu de nous enthousiasmer et c'est pour nous un aussi grand crime de sacrifier notre corps à la purification de notre âme que d'oublier celle-ci dans les basses jouissances. Le progrès de cette conception — car elle n'est pas nouvelle — nous

[1] Voir le numéro précédent.

e devons beaucoup à la place toujours plus importante que prennent dans les spéculations morales les théories utilitaires. N'oublions pas non plus combien contribuèrent à ruiner les enfantillages du spiritualisme chrétien les deux théories de l'être qui, depuis quelques années déjà, se partagent à peu près exclusivement le domaine métaphysique, et que nous appellerons, faute de noms meilleurs, le Monisme matérialiste et le Monisme idéaliste.

L'homme n'est pas dualité. Il est essentiellement unité. Je ne suis pas une âme et un corps, je suis une âme ou un corps. Lequel des deux ? Je ne sais, et c'est ce que personne ne saura probablement jamais. Selon la tournure de son esprit, chacun peut choisir à ce problème celle des deux solutions qui lui va le mieux. A toutes les deux revient l'honneur d'avoir définitivement mis en lumière l'absurdité du dualisme.

Puisque pour le matérialiste tout est mouvement, tout est vibration nerveuse, puisque, selon la fameuse parole de Cabanis, la pensée est une sécrétion du cerveau ; comme la bile est une sécrétion du foie, la croyance à l'existence de Dieu et à la vie future ne sont donc plus que de pernicieuses erreurs, des rengaines précieuses seulement aux exploiteurs de la bêtise humaine. Voilà tantôt dix-neuf siècles qu'on en berce la douleur du pauvre comme d'une chanson de nourrice le sommeil du nouveau-né. Et nous aurions atteint déjà le bonheur que doit donner un jour la science, si nous n'avions pas sacrifié trop longtemps à nos scrupules spiritualistes et chrétiens.

L'idéaliste lui aussi édifie sa doctrine sur les ruines du spiritualisme. Pour lui tout est âme; mais l'âme n'est plus ce principe inconcevable que les spiritualistes placent dans le corps comme un pilote dans son navire. Ce n'est pas une substance distincte du corps et opposée à lui. Elle est le corps lui-même, elle est la force intime qui produit les phénomènes de la vie ; et ces phénomènes, en tant que perçus par les sens d'un étranger, lui apparaissent comme situés dans l'étendue, comme matériels. Quand nous faisons effort pour prendre conscience de nous-même, pour nous sentir par le dedans, pour nous réfugier dans notre vie intime, nous nous saisissons tout entier comme une activité, comme une volonté, comme une liberté. La plus infime manifestation de notre volonté de vivre prend donc dans cette hypothèse le caractère d'une chose sacrée. Si nous voulons rester moraux, nous n'avons pas nous-mêmes le droit de sacrifier ce que nous appelons faussement notre corps à ce que nous appelons faussement notre âme. A *fortiori* personne n'a le droit de s'opposer au libre développement de notre être, à l'entière satisfaction de nos légitimes tendances.

Et ce que les philosophes formulent d'une façon savante et précise, les ignorants le sentent confusément en eux. Il y a à chaque époque une sorte de type sur lequel se modèle plus ou moins fidèlement chaque esprit. Sauf de légères divergences, et toute proportion gardée, les hommes d'un même âge pensent de même. Les idées que les gens intelligents et instruits raisonnent, font en même temps leur sourd travail dans les plus obtuses cervelles. C'est cette âme collective, qui, autrefois chrétienne, s'est transformée peu à peu jusqu'à devenir ce qu'elle est aujourd'hui. Un indice certain nous permet d'affirmer qu'à cette heure le travail est à peu près fait ou du moins très avancé. C'est précisément que les idées nouvelles ont quitté le domaine de la philosophie et de la science, pour pénétrer sous des formes plus vulgaires jusqu'aux dernières couches sociales. Rien peu sont aujourd'hui assez ignorants, assez esclaves de leurs préjugés, pour sacrifier volontairement le bonheur réel ils peuvent jouir ici-bas à de problématiques et lointaines félicités. L'homme commence à prendre une conscience forte de sa fin suprême, qui est de vivre le mieux et le plus longtemps possible. Il commence à comprendre que son unique devoir est de réaliser cette fin par tous les moyens possibles sans plus tenir compte désormais des considérations religieuses ou politiques qui ont entravé jusqu'ici ses naturelles aspirations vers le bonheur. Il veut enfin résolûment imposer son inviolable personnalité à ceux qui trop longtemps ont transformé leur prochain en de vils instruments de fortune, en de simples moyens pour se procurer d'illégitimes et sales jouissances.

Encore une fois, et dans le cas où, au dernier moment, il vous prendrait fantaisie de tourner casaque, et de vous attribuer la gloire de la journée, comme fait dans ce bon La Fontaine, la mouche du coche, sachez-le bien, ô naïfs républicains ! Cette métamorphose morale de l'humanité n'est pas directement votre œuvre. Les enthousiastes et les amants de l'Idée se seraient fort bien passé de votre ridicule coup d'épaule, comme ils auraient su vous vaincre si vous aviez su vous défendre. Pour de telles besognes vous n'êtes plus de taille. Mais il est incontestable cependant que dans l'infime mesure dont vous étiez susceptibles, vous avez contribué à l'œuvre d'affranchissement intellectuel d'où sortira dans un avenir que nous souhaitons proche la Révolution bienfaisante, et si pieusement aimée de toutes les natures bonnes. C'est cela seulement que nous avions besoin de constater.

Voilà donc à quoi devait aboutir votre machiavélisme, opportunistes meilleux, et votre violence, radicaux énergumènes ! Malgré vos pleurnicherie humanitaires et vos déclamations philanthropiques, trop tard venues pour être sincères, la croisade anti-chrétienne restera le plus clair de votre œuvre, politiciens de la troisième république ! Et voilà que cette croisade n'est qu'une fallotte balourdise !

Certes, vous commencez à comprendre, et votre œil regarde, effaré, le chemin déjà parcouru sur cette dangereuse voie. Vous sentez que le temps est proche où vous allez tâter les fruits de vos imbécilles manœuvres. Vous tremblez aujourd'hui devant la mitre d'un cardinal, républicains farouches, qui enfonciez autrefois les portes des monastères. Il y a quelques mois, vous avez chanté en pleine chambre la plus piteuse palinodie qu'on y ait jamais entendue, montrant une fois de plus que vos principes ne pesent pas lourd à votre élastique conscience. Depuis bientôt dix ans, la séparation de l'Eglise et de l'Etat figure au premier plan de vos truculentes proclamations électorales, s'étale en magnifiques caractères parmi les multicolores promesses de vos candidats députés. Et quand enfin la question vient à l'ordre du jour, c'est un membre de la droite, c'est le chef du parti religieux, qui dénie le gouvernement de la trancher.

Après cet éclat ridicule, plus moyen de dissimuler. Vous suez la peur et vous songez à reculer, républicains austères et inflexibles et incorruptibles ! Mais il est trop tard maintenant. Vous avez introduit partout le libre examen, sans songer qu'il s'attaquerait d'abord au fondement de votre autorité. Vous avez proclamé la souveraineté de la raison, sans songer que vous ne vous souteniez que par la force. Vous avez déclaré que la foi consolatrice des peuples esclaves était indigne des peuples libres, oubliant que sous vos belles républiques la liberté n'avait jamais été qu'une odieuse ironie. Vous avez cru que, tout en restant oppresseurs, vous pourriez vous passer d'une religion qui prêche aux opprimés le pardon des offenses et l'acceptation de la servitude. Vous avez brutalement repoussé le prêtre qui seul sait les magiques paroles pour rendre la soumission facile et le joug léger. Vous avez ajouté à votre faute une lâcheté, vous avez rendu votre bêtise répugnante en tirant, au plus fort de la bataille, sur vos plus fidèles alliés. Vous pouviez prolonger votre agonie de quelques heures, et, comme pressés d'en finir, vous avez précipité le dénoûment. Fascinés peut-être par l'arrêt de cette terrible justice qui vient à son heure, immanente aux choses, vous vous êtes frappés vous-mêmes, tels ces fous furieux qui se brisent le crâne contre la muraille de leur cellule. Vous disparaîtrez donc sans avoir le droit ni la suprême consolation de protester ; et vous ne laissez dans l'Histoire qu'un inoubliable exemple de jobardise et d'idiotie.

(*Fin*)

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Les marxistes doivent être fiers de leur propagande. Ces patriotes ont si bien travaillé pour flatter les préjugés nationaux entre ouvriers et demander des mesures pour la protection du travail *national*, qu'en ce moment nous avons toute une série de conflits sérieux sur la frontière belge, entre mineurs français et mineurs belges.

Ou fait des congrès internationaux et en dehors de ces congrès on tonne contre la concurrence des bras étrangers si dans ces congrès même on ne se fait pas, comme Liebknecht, le porte-parole du chauvinisme impérial-bourgeois !

***

*La misère.* — Une dame Labbé, à Saint-Denis, restée veuve avec cinq enfants, et pas de travail. Réduite au désespoir, elle s'enferme avec sa petite famille, et tente de s'asphyxier à l'aide d'un boisseau de charbon. On la *sauve*, et l'on met les petits aux Enfants-Assistés. Quant à la mère, elle est *arrêtée* et envoyée au dépôt.

Les quotidiens se demandent : se trouvera-t-il des magistrats pour condamner cette pauvre désespérée ?

Mais certainement. Le crime est manifeste. Elle voulait faire tort à *la société*. Le garçon, une fois grand, aurait fait un militaire ; de la *chair à canon* pour garder la caisse et les immeubles de messieurs les bourgeois. Et les filles ! Et bien, les filles auraient fait de la *chair à plaisir*, toujours pour ces messieurs.

La dame Labbé a tenté d'enlever aux bourgeois ces deux catégories d'esclaves; avec nos magistrats, elle est sûre de son affaire : on l'enverra en prison.

***

Quelques-uns ont tout, d'autres n'ont rien. Et ces pauvres diables, quand on les interroge, vous répondent ingénûment : « Que voulez-vous ? Ça toujours été comme ça ! »

Et, de guerre lasse, ils s'affaissent sur un banc, attendant qu'un sergent-de-ville vienne les cueillir pour les emmener au poste.

Cependant, les premiers *font la fête*, enrichissent des *filles*, et s'amusent en toute sécurité, protégés par la police et par l'inconcevable résignation des meurt-de-faim.

Ça toujours été comme ça ? Et la faute qui ? à vous autres, pauvres diables, qui vous résignez à crever de misère. Si vous disiez une bonne fois : il faut que ça finisse, et si vous agissiez en conséquence, les possédants, les jouisseurs n'en mèneraient pas large. Mais voilà, il faudrait vouloir.

***

*Nos gouvernants.* — Les misérables qui s'épouvantent à l'approche de l'hiver, du froid, de la neige, n'ont qu'à passer par la cour du Louvre. Ils seront rassurés. Ils y verront une véritable montagne d'excellent bois, bien sec, à point pour le chauffage.

Ce bois est destiné à chauffer messieurs les employés du ministère des finances, largement payés d'ailleurs pour ne rien faire.

Si vous crevez de froid, vous aurez toujours la consolation de vous dire : Nos maîtres sont bien chauffés !

Ah ! qu'on est fier d'être Français . . . etc.

(Air connu.)

PARIS. — Dernièrement le *Gil-Blas* publiait un soi-disant renseignement sur les anarchistes. Il disait que ces derniers avaient trouvé le moyen de correspondre gratuitement en enduisant leurs timbres de gomme, qu'ils n'avaient ensuite qu'à laver pour pouvoir les faire resservir.

Ce moyen n'est pas neuf, nous le trouvons mentionné dans un ouvrage qui traite des timbres-postes, et signale les fraudes employées pour les faire resservir. Il note même des condamnations prononcées à ce sujet.

Mais il faut croire que l'administration centrale des postes l'ignorait ; car les employés de la recette principale des postes viennent de recevoir l'ordre de service suivant : « Par suite des renseignements parvenus à l'administration, certains journaux anarchistes seraient sur le point d'opérer leur affranchissement avec des timbres revêtus d'une couche de gomme pour empêcher l'oblitération. Signaler ces journaux... etc. »

Elle retarde joliment l'administration !

* * *

LE HAVRE. — Dans une réunion publique, les compagnons Goubot et Caron, avaient développé les théories anarchistes, démontré aux travailleurs qui crèvent de faim, que ce qui est entassé dans les magasins est leur produit, qu'ils y ont droit quand la société leur refuse du travail.

Le parquet a qualifié cela d'excitation au meurtre et au pillage, les deux camarades viennent d'attraper chacun 3 mois de prison. Ils ont accueilli leur condamnation par un merci ironique à l'adresse du tribunal.

* * *

REIMS. — Nous avertissons les compagnons de cesser toute correspondance avec le sieur Cochet Georges-Henri, 38, faubourg Cérès, celui-ci ayant publié dans un journal bourgeois de Reims une lettre intime d'un compagnon sans l'assentiment de l'intéressé.

Les camarades de Reims nous communiquent d'autres faits encore, mais nous pensons que celui-là suffira amplement.

* * *

Cognac, 11 septembre 1892.

Grand tam-tam ici depuis hier soir au sujet de l'inauguration d'une bourse du travail, on a commencé par une réunion publique et contradictoire, contradictoire surtout, car pendant plus de deux heures on a entendu à l'adresse des deux bouffe-galettes en présence, que des interruptions qui doivent démontrer aux plus incrédules que le règne de ces beaux messieurs sera bientôt fini.

Un des nôtres devait prendre la parole, il avait la partie belle, mais par suite d'un voyage forcé, les camarades ont dû se contenter de distribuer des brochures anarchistes que les auditeurs s'arrachaient des mains.

Le lendemain inauguration de la bourse, avec un discours du possibiliste Dumay, député de Paris, enfin clôture de la fête par le banquet traditionnel comprenant 50 membres, y compris les invités, sur plus de 800 syndiqués, la différence avait compris que la révolution ne sortira pas de la table d'un mastroquet, aussi fallait voir la tête des grands directeurs.

Un compagnon, délégué du groupe anarchiste, a assisté au banquet et porté un toast à l'anarchie, expliquant longuement dans ce milieu possibiliste la nullité du bulletin de vote, ses paroles ont été applaudies.

En résumé bon résultat pour notre grande cause, à la confusion des organisateurs.

Le groupe d'études sociales de Cognac.

* * *

BESANÇON. — Les monteurs de boîtes d'or sont en grève pour l'adoption de leur tarif. Voilà 3 semaines que ça dure. Ils ont 1 fr. chacun par jour plus 20 centimes par enfant. Malgré leur puissante organisation fédérale et l'aide des autres syndicats— la misère soutenant la misère — ils ne me paraissent pas devoir obtenir grand chose, sinon la mise à pied des membres de leur bureau de syndicale par la Société Générale qui a déjà procédé à la même mesure, il y a quelque temps, *malgré la loi*, car un patron trouvera toujours un motif pour le renvoi d'un ouvrier. Ce n'est pas tout on annonce aussi l'emploi prochain d'une machine perfectionnée pour le montage des boîtes.

L'horlogerie subit depuis quelques années une transformation. Certaines parties ont été supprimées par la machine, les fabricants, pour faire la boîte plus légère, partant meilleur marché, supprimèrent pendant environ 3 ans la décoration, partie difficile qui gagne moins que beaucoup d'autres cependant plus faciles et qui ne se met pas en grève. La fabrique vient aussi d'être implantée ici, aussi, adieu les bonnes semaines, le travail dans la famille. Place à la sirène, à la cloche et à l'exécution du travail par parties brisées. Déjà la chasse à l'ouvrage qui s'était produite pendant les derniers chômages avait fait diminuer les salaires énormément. Il va sans dire que l'exploitation se fait aussi bien par le mensonge qu'avec le travail mal préparé. C'est-à-dire que, individuellement l'ouvrier cherchera à économiser le plus possible de temps afin d'aller vite. Faire beaucoup, tant pis pour le collègue qui tiendra l'ouvrage après vous ; voilà le raisonnement d'aujourd'hui. Et ainsi Besançon se trouve dans la position des autres cités industrielles et ça ne fait que commencer ! Aussi, la misère aidant, surtout dans les nouvelles industries, la soierie par exemple ou l'on fabrique ce produit avec du bois, ainsi que la grande papeterie etc., nous comptons voir bientôt la propagande prendre pied. Les autorités ont cru l'anéantir en interdisant les conférences de Dureyel de Fortuné, malgré le calme de la dernière, mais ils se sont trompés.

Un groupe est formé et sous peu son action se fera sentir.

Le possibiliste Charlot de Dijon a convenu lors de sa conférence de Dimanche 11, faite à Besançon que le suffrage universel est un leurre pour les ouvriers de Carmaux et que toutes les demandes faites depuis 15 ans aux pouvoirs publics de s'occuper du sort des prolétaires ont été inutiles etc.

## États-Unis

La liberté de la presse ou la mort ! Nos camarades de Pittsburg qui distribuent des journaux et des brochures sont immédiatement incarcérés sous peine d'une caution de 2 500 francs.

(*Freedom*)

* * *

*Un Canon pour la répression des Troubles.* — Nous avions déjà la poudre contre les grévistes, nous aurons maintenant le canon antirévolutionnaire.

Gatling, l'inventeur d'un canon qui porte son nom, a construit le canon nouveau modèle.

C'est une pièce très petite et très légère, tirant des charges de huit cents plombs. Le canon est facile à manier et peut se placer partout, sur les toits, sur les fenêtres.

Le *New-York World* le recommande tout spécialement aux compagnies américaines qui sont en lutte avec leurs employés. L'inventeur Gatling déclare lui-même que c'est une invention ingénieuse et intitule son canon : « Police Pattern modèle 1892. »

Les bourgeois ont détruit les peaux-rouges mais ils les remplacent. — Qu'ils ne s'étonnent plus si leur tour arrive un jour.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

CLERMONT-FERRAND. — Le compagnon Hinaut se charge de distribuer tous les écrits que les compagnons et groupes voudront bien lui adresser, avenue des Paulines, 11, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

Le compagnon B..., auquel nous avons communiqué la lettre du compagnon Ducommun, nous écrit qu'il lui est, en ce moment, impossible de se rendre à Villefranche.

Il adresse ses sympathies au compagnon Ducommun et à la compagne de Colas.

## CONVOCATIONS

ST-DENIS. — Tous les samedis, soirée familiale, salle Masonneau, rue Moulin, 9.

MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Le groupe abstentionniste-révolutionnaire se réunit tous les mardis soirs, 8 h. 1/2, salle Brou, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les camarades sont convoqués pour une question très urgente le samedi 24 septembre, à 9 h. du soir, salle Caron, 61, rue Pernetty.

Tous les révolutionnaires libertaires sont également convoqués.

TROYES. — Lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, réunion chez Maizrot, 14, rue Beffroy, samedi 24 septembre, 8 heures du soir, s'entendre pour organiser une série de conférences dans la banlieue de Troyes.

## PETITE CORRESPONDANCE

L. C. à Lyon. — Pas de dépositaires dans ces régions. Je n'ai plus votre adresse.

P. à Mantes. — Nous n'avons rien dans le sens que vous demandez. — Faut-il continuer l'envoi du journal ?

Duchemann. — Nous avons un numéro de l'*Harmonie* qui nous est arrivé à notre nom.

C. à Izi. — Le camarade est pourtant servi régulièrement.

L. S. à Bordeaux. — Vos vers sont corrects, mais manquent d'originalité, et la fin est un appel à la bonté dont la place n'est pas dans la *Révolte*. — Bien reçu le journal, merci, l'affaire a été mentionnée. — S. A. *Quand il voudra* même réponse, la fin manque de soufle.

W. à Calais. — Bien reçu les 2 mandats y compris les 2 fr. de Naveau.

S. à Mantes. — Fait qui n'a d'importance que pour celui qui en est victime.

B. à Nancy. — Reçu, merci.

Duchmann. — Nous avons pour vous une lettre de l'*Harmonie*, 12, rue Paradis, Marseille, qui demande l'autorisation de reproduire votre article.

Castelsarrazin. — Qui êtes-vous, et donnez une adresse plus explicite.

Des compagnons d'Apt, demandent l'adresse de Nahon.

*Homme Libre.* — Envoyez 10 ex. à J. Brault, lot 437, Spring Walley, bureau Co, Ill. E. U.

C. à Bagnes. — Connais pas la *Revue Libertaire*.

A. à Casteljaloux. — La *Morale*, 0 fr. 10. — Philosophie épuisée.

B. à Limoges. — C. à Reims. — G. à Hastings. — S. à Londres. — C. à Dijon. — R. à Briançon. — A. à Orléans. — P. P. au Havre. R. — à Pierrefeu. — H. à Verviers. — S. à Reims. — B. à Nancy. — W. à Calais. — C. à Beziers. — B. à Spring. — C. à Pantin. — C. à Thouars. — Boussaye. — P. G. à Nîmes. — P. à Lyon. — D. B. à Gand. — B. à Cezzano. — C. à Reims. — Grand-Croix. — M. à Faenza. — G. à Mera. — F. à Luxeuil. — S. à Genève. — B. à Lamastre. — G. à Aix. — E. B. à Hope Church. — B. H. à Paterson. — C. à Agen. — H. à Alais. — J. E. à Biarritz. — M. V. à Lodèves. — F. à Amiens. — C. à Mézières. — D. à Toulon. — B. à Arest. — S. à Brest. — P. à Lyon. — J. à Aiript. — B. à la Machine. — C. à Commentry. — M. à Gallerate. — M. à Angers.

J. à Chaux-de-Fonds. — T. à Albi. — L. à Savigues. — D. à La Haye-Descartes. — M. à Nantes. — W. à Flixecourt. — P. à St-Etienne.

Reçu timbres et mandats.

L. à Montauban. — G. à Carpentras. — P. à Ait. — C. à Argenteuil. — N. à Tarascon. — B. à Limoges. — B. à St-Pourçain. — G. à Mera. — C. à Maumortiers. — M. à La Tour-du-Pin. — C. au Pontdin. — P. à St-Nazaire. — D. à Reims. — F. à Montargis. — P. à Grenoble. — R. au Trélat. — G. à Trélazé. — C. à Cognac.

Reçu timbres et mandats.

G. à Beaucaire. — M. à La Louvière. — P. à Bourges. — E. à Reim. — E. à Dammann. — A. R. à Mirepoix. — C. à St-Henri. — C. à Izi. — V. à Alger. — V. à Londres. — D. à New-York. — B. à Clermont-Ferrand. — E. H. à Birmingham. — G. du B. à Chartres. — A. P. à Nancy. — E. N. à Vezerac. — L. à Orléans. — M. à Thiur. — T. à Mézières.

Reçu timbres et mandats.

*Le Gérant-imprimeur* : A. RITZERFELD.

Paris. — Impr. A. RITZERFELD, 140, rue [illegible]

SIXIEME ANNÉE N. 3 — DIX CENTIMES — DU 1ER AU 7 OCTOBRE 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## QUESTIONS DE TACTIQUE

Ayant hâte de terminer la polémique Pomati-Malatesta, qui se tenait sur des questions personnelles et menaçait de tourner à l'aigre, nous avions détaché cette partie de la réponse de Malatesta en lui demandant de nous la développer dans son exposé de principes que nous lui avions promis de discuter.

Nous insérons maintenant cette partie, en y répondant.

Il s'agit de faire de la propagande ; il s'agit de faire pénétrer nos idées dans les masses ; il s'agit de pousser les ouvriers à faire leurs affaires par eux-mêmes, de les éloigner de la politique et de les convaincre qu'ils ne peuvent s'émanciper que par l'expropriation et par l'abolition du pouvoir politique ; — les coopérativistes ne sont pas pires que les autres pour travailler parmi eux à cette besogne.

La question est que nous ne nous contentons pas de la jouissance aristocratique de connaître ou croire de connaître la vérité. Nous voulons la révolution faite par le peuple et pour le peuple. Nous pensons qu'une révolution faite par un parti sans la participation des masses, même si elle était possible aujourd'hui, n'amènerait que la domination de ce parti, ce qui ne serait pas du tout la révolution anarchiste.

Nous voulons donc, autant que possible aujourd'hui, conquérir les masses à nos idées, et pour cela il faut que nous soyons toujours parmi les masses, que nous luttions et souffrions avec elles et pour elles.

Quand je ne sais pas quel camarade a dit sur la *Tribuna dell' Operaio* qu'il faut entrer dans les associations ouvrières et que dans les localités où il n'en existent il faut en créer pour y répandre nos idées *après*, n'a dit qu'une vérité de sens commun — presque une banalité. Si nous voulons grouper les travailleurs, qui ne sont pas anarchistes, pour avoir le moyen de leur faire la propagande, c'est évident que nous ne pouvons pas attendre qu'ils soient devenus anarchistes *avant* de les grouper. Pomati trouve qu'on n'a jamais vu des anarchistes *aller* si *loin*. Moi je dis que, depuis vingt ans, dès les temps de l'Internationale, nous n'avons jamais pensé, ni dit différemment. Et si il y a eu des périodes dans lesquelles nous nous sommes trouvés éloignés des masses et nous avons laissé le champ libre aux légalitaires, cela a tenu à des causes multiples et surtout aux persécutions du gouvernement qui nous ont mis de temps en temps hors de combat, mais n'a jamais été le fait de notre volonté délibérée. Bien au contraire, ces périodes on toujours été considérées par nous comme des défaites, desquelles il fallait prendre une revanche.

Comprenez-nous bien. Dans les groupes anarchistes, où nous coordonnons nos forces et nous entendons sur la manière de rendre plus efficaces nos efforts, nous ne voulons que les anarchistes, nous ne voulons même ne nous grouper qu'avec ces anarchistes qui sont en harmonie d'idées et de sentiments avec nous, et ne rester groupés que jusqu'à ce que dure cette harmonie. Mais hors de nos groupes, quand il s'agit de faire de la propagande et de profiter des mouvements populaires, nous tâchons de nous fourrer partout et nous nous servons de tous les moyens qui servent à grouper les masses, à les éduquer à la révolte, à nous donner l'occasion de prêcher le socialisme et l'anarchie. J'entends, cela va sans dire, tous les moyens qui ne sont pas contraires au but que nous poursuivons ; — ainsi, par exemple, nous ne saurions pas nous mêler à des groupements politiques ou religieux, si ce n'est pour les combattre et tâcher de les dissoudre ; mais nous pouvons et nous devons toujours tâcher d'organiser les masses pour résister contre le capital et contre le gouvernement. Et là où il n'est pas possible autre chose, là où le travail les croupit dans l'isolement et dans l'abrutissement, nous ferons bien, faute de mieux, de recourir même aux sociétés de bal et de musique, pour initier les jeunes gens à la vie sociale et trouver des hommes à qui parler. Nous ne saurions pas confirmer l'illusion de ceux qui croient pouvoir s'émanciper avec la coopération ou avec les grèves ; mais nous devons être parmi eux si nous voulons tourner au profit de nos idées les déboires des coopérateurs, ou combattre leur tendance à s'embourgeoiser, et si nous voulons aider au développement de ce germe de révolte qui se trouve en toute grève.

Nous croyons que l'entente, l'association, l'organisation, c'est la loi de la vie et le secret de la force — aujourd'hui comme après la révolution. Nous voulons pour cela nous organiser nous mêmes le mieux possible avec ceux qui pensent comme nous. Mais nous voulons aussi que s'organisent les masses, le plus de masses possible, comme doit le vouloir quiconque ne vise pas dans la révolution un but de domination personnelle ou de parti.

Après tout, le demain ne peut être que le développement de l'aujourd'hui ; — et il faut bien si l'on veut triompher demain, se préparer aujourd'hui les éléments de la victoire.

Maintenant, que les légalitaires disent, quand nous prêchons l'organisation, que nous ne sommes pas anarchistes, cela m'est bien égal. Il font comme les bourgeois, qui après avoir dit, et peut-être cru, que les anarchistes sont des sauvages et des brutes, quand ils se trouvent en présence d'un anarchiste authentique, c'est-à-dire d'un homme de cœur et de bon sens, ils s'écrient : « Mais celui-ci n'est pas un anarchiste ». Il y a deux ou trois ans que les légalitaires italiens, copiant les allemands, s'aviseront de dire que les anarchistes n'étaient que des libéristes bourgeois qui respectent la propriété individuelle, la concurrence commerciale, etc. Quand nous répondîmes que les anarchistes sont les ennemis les plus acharnés et les plus logiques de l'individualisme bourgeois et qu'ils sont les seuls socialistes véritables, on répliqua qu'alors nous n'étions pas anarchistes. Que voulez-vous qu'on y fasse ?

D'ailleurs les idées que j'expose ne me sont nullement personnelles. Elles sont les idées de la grande majorité des anarchistes (Pomati même en convient puisqu'il en regrette « les lamentables effets » en Italie surtout et en Espagne) et, si je ne m'y trompe pas, elles représentent la tendance dominante même dans la rédaction de la *Révolte*. Et il a fallu toute la rage des personnalités qu'ont certains « ennemis du personnalisme » pour attribuer à quelques individus ce qui est un des grands courants du mouvement anarchiste.

Ah ! c'est bien à ceux-là qu'on pourrait dire : Guérissez-vous des individus.

A vous et à l'anarchie.

E. MALATESTA.

---

Si nous prenons les déclarations du compagnon Malatesta à la lettre, évidemment, toute la rédaction de la *Révolte* est de son avis. Oui, nous pensons que les anarchiste — en France principalement — ont regardé trop dédaigneusement, du haut de leurs conceptions, le mouvement ouvrier dont ils ont eu tort de se désintéresser.

Comme Malestata, nous sommes partisans des groupements temporaires, entre individus pensant absolument la même chose sur le but pour lequel s'est formé le groupement ; groupements permettant à toutes les initiatives de se produire, à toutes les bonnes volontés de se donner la main.

Nous sommes, comme lui, convaincus que ce n'est qu'en se mêlant activement à la masse ouvrière que nous arriverons à lui inculquer nos idées ; que ce n'est, surtout, qu'en nous faisant connaître et estimer d'elle que nous arriverons à nous en faire écouter.

Oui, nous voulons cela comme le camarade Malatesta ; nous ne croyons pas que ce soit de la bonne tactique que d'aller en obstructionnistes dans les groupes qui nous repoussent ; oui, il nous faut trouver le moyen de parler aux ouvriers et de nous en faire connaître.

Eh bien ! nous dira-t-on, pourquoi toutes ces discussion, alors ? n'avez-vous pas autre chose à faire que de batailler entre camarades ?

— C'est que, nous avons beau être mûs par les mêmes sentiments, nous avons beau avoir les mêmes aspirations, les sophismes de notre éducation, les préjugés que nous avons reçus en héritage, ont tellement de l'influence encore sur notre cerveau, que les trois quarts du temps, nous ne voyons pas la route qui s'ouvre toute droite et toute large devant nous, que

plus d'une fois, sans même nous en apercevoir, nous nous laissons entraîner dans les sentiers de traverse, croyant qu'ils vont nous rapprocher du but, alors qu'ils nous en éloignent ou nous mènent dans des impasses d'où nous ne sortirons qu'amoindris et désorientés.

***

Dans cet exposé si clair et si net de Malatesta, deux points viennent nous en gâter l'effet, deux taches viennent nous en amoindrir l'éclat.

— « Mais nous voulons aussi que s'organisent les masses, le *plus de masses possible*, comme doit le vouloir quiconque ne vise pas un but de domination personnelle ou de parti », nous dit Malatesta, dans la lettre que nous publions ci-dessus.

Or, pour qui ne se paie pas de mots, et ne prend pas ses illusions comme monnaie courante, il est un fait contre lequel viendront se buter toutes les bonnes volontés de quelque façon que l'on s'y prenne, que l'on se mêle au mouvement ouvrier ou que l'on s'en écarte, on ne fera pas que les idées nouvelles — quelles qu'elles soient — rentrent, du jour au lendemain, dans le cerveau des individus.

Plus on se mêlera aux travailleurs, plus on vivra de leur vie, plus on sera actif dans leurs luttes, plus nous aurons de chances d'en amener à nous, mais c'est c'est là une œuvre de longue haleine, bien longtemps sera minime encore l'influence de notre propagande parmi eux Bien longtemps leurs groupements seront encore des parlottes de bavards, des fabriques de candidats, des tremplins où les ambitieux de tous poils essaieront leur force d'intrigue pour pêcher en eau-trouble.

***

Caresser cet espoir chimérique, de présider aux groupements ouvriers, de les arracher immédiatement à l'influence des meneurs, c'est déjà prendre ce chemin de traverse dont nous parlions plus haut, nous n'en voulons pour preuve que cette autre phrase de Malatesta qui se trouve dans notre numéro 1, à la fin de sa réponse à Pomati :

— « Le congrès de Gênes n'était pas un congrès anarchiste, ni socialiste, mais un congrès ouvrier, auquel étaient convoqués les groupes ouvriers, de n'importe quelle opinion.

« Plusieurs de nos compagnons, convaincus qu'il ne fallait pas abandonner le mouvement ouvrier dans les mains des légalitaires, s'y amenèrent, *pas comme anarchiste, mais comme délégués des groupes ouvriers.* »

Or, ce sont ces anarchistes « délégués de groupes ouvriers », qui ont bataillé sur ces questions byzantines comme celle de savoir si c'était leur congrès ou celui d'à côté qui était le véritable congrès ouvrier ; ce sont ces anarchistes qui, pour *grouper le plus de masses possible* ont voté un programme macédoine qui laisse la porte ouverte à l'anarchie, nous le voulons bien, mais aussi à toutes les conceptions autoritaires ; qui exclut l'action électorale du programme commun, mais la laisse facultative pour chaque groupe en particulier ! Ce sont ces anarchistes qui se sont donné une organisation autoritaire, avec comité central directeur, statuts, etc. Il faut être doué d'une bonne dose de volonté pour y voir un progrès là-dedans et croire que l'anarchie y a gagné quelque chose. On nous réplique : Mais, pardon, ce n'est pas comme anarchistes que nos camarades ont voté cela, c'est comme délégués ouvriers ! »

La distinction est subtile, et ressemble fort à de la casuistique. Comment, vous voulez pénétrer dans les groupements ouvriers pour les convertir aux idées anarchistes, vous voulez les grouper pour les amener à la révolution, et lorsque vous êtes délégués par eux pour agir en lieu et place, vous ne trouvez rien de mieux que de faire ce qu'ils auraient fait sans vous ; le résultat est piètre : et vos anarchistes « délégués ouvriers » nous semblent avoir conquis le mouvement, comme ce soldat de la légende avait fait un prisonnier, répondant à son capitaine qui lui ordonnait de le lui amener : — Je ne peux pas, c'est lui qui me tient !

***

Ce qui, jusqu'à présent, a fait la force des anarchistes, c'est d'être toujours logiques avec eux-mêmes, c'est d'écarter de leur propagande tout ce qui était en désaccord avec une conduite anarchiste. Si on pénètre dans les groupements ouvriers, que l'on prêche l'initiative, que l'on apprenne à repousser toute autorité, qu'elle quelle soit, et qu'ensuite on vote des programmes auxquels chacun sera tenu de se conformer, que l'on accepte de faire partie de comité centraux directeurs, je me demande ce que comprendront, dans cette salade, ceux qui ne connaissent encore rien des idées. On nous dira, mais notre programme sera assez large pour que tout le monde puisse l'accepter. Signe alors qu'il ne vaudra pas grand chose et que, comme revendications, il sera bien au-dessous de la moyenne.

*(A suivre).*

## Revue des journaux

### De langue allemande

La meilleure preuve de la « mauvaise impression » produite par l'acte de Berkmann parmi les travailleurs américains, c'est le grand nombre de témoignages de sympathies adressés à l'*Anarchist* de New-York, surtout par des personnes de langue anglaise. Il est à remarquer que précisément les Américains parlant l'anglais se tiennent plutôt à l'écart du mouvement et qu'ils ont depuis cet acte de propagande, montré le désir de connaître plus amplement les théories et les idées des anarchistes. Supposer que l'opinion de tel ou tel ajoute quoi que ce soit à la valeur absolue d'une action quelconque, même en fait et à un point de vue de simple pratique, J. Most semble s'être assez grossièrement fourvoyé en reniant d'abord Berkmann.

---

D'après *Freiheit*, un attentat a dû être récemment préparé contre le tzar : on aurait voulu lui régler son compte, à lui et à son fils, pendant les chasses d'automne. Une basse trahison a fait découvrir le complot. 120 étudiants ont été arrêtés, et 20 officiers. L'enthousiasme cronstadien pourrait se manifester ici avec ingéniosité. Les officiers français des régiments correspondants feraient bien d'envoyer une adresse de félicitations à leurs collègues arrêtés. Mais il est assez probable que l'autorité militaire ne transmettrait pas de bonne grâce une épître de ce genre. Elle encouragerait plutôt ses subordonnés à pavoiser les casernes le jour où l'on pendra les 20 officiers suspects.

---

*Der Anarchist* de New-York publie la lettre suivante adressée par Alexander Berkmann à Emma Goldmann. Elle vaut la peine qu'on la médite et dénote une rare fermeté, Berkmann quand il écrivait cette lettre ayant tout à attendre de ceux qui auraient à le condamner.

« Allegheny County Jail, 20 août

« Chère amie,

« J'ai reçu aujourd'hui ta lettre du 13 et je t'en remercie mille fois. Tu as certainement raison et les compagnons agissent en contradiction de leurs principes en recueillant de l'argent pour me payer un défenseur. Deux avocats de Pittsburg s'étaient offerts pour me défendre gratis. En ma qualité d'anarchiste qui rejette purement et simplement toutes les lois, lutte contre celles qui existent et se refuse à les reconnaître parce qu'elles sont des lois de classe, je n'ai pas besoin de défenseur qui mendie pour moi une aumône. Je ne reconnais d'autre loi que ma volonté.

« C'est en individualiste convaincu, en anarchiste, en révolutionnaire que j'ai accompli mon action. Je n'essaierai point de l'atténuer devant les juges ; je leur expliquerai franchement et librement que je n'attends point d'eux de justice ; que je savais, quand j'ai fait cet acte, que je subirais toutes les rigueurs des lois faites en faveur de ceux qui possèdent et contre les pauvres.

Je me défendrai moi-même, c'est-à-dire que j'exposerai les principes en vertu desquels je voulais tuer Frick et je leur dirai ce que nous, les anarchistes, nous voulons et ce que nous avons à faire. Je me sens heureux de pouvoir jeter une accusation à la face de l'ennemi : car je ne me considère pas comme accusé mais comme accusateur.

« Je n'ai aucune justice à attendre de gens qui nous ravalent au rang des brutes. Dans une société où les uns ripaillent tandis que les autres crèvent de faim, où tout instinct naturel est opprimé, où règne la plus grande barbarie, il n'y a pas de justice. J'aurais encore beaucoup à dire, mais cela tiendrait trop de place. Je dirai au procès tout ce qui est déjà public.

Quant aux anarchistes qui combattent toujours la loi et dépensent en avocats des milliers de dollars, je leur déclare qu'ils n'ont pas le droit de s'appeler anarchistes : cet argent serait beaucoup mieux employé à la propagande révolutionnaire, où l'argent est si indispensable.

Je prie les compagnons juifs de ne pas recueillir d'argent pour un défenseur et s'ils en recueillent de s'en servir pour une propagande dans le genre de la mienne.

« Je remercie mes plus proches compagnons et amis de ce qu'ils ont fait pour moi. Je me porte bien et mes ennemis peuvent me tenir en prison tant qu'ils voudront : je resterai toujours le même. Bonjour à tous les compagnons.

« Vive l'anarchie.

« Alexander Berkmann. »

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

*Deux bourgeois.* — Deux *honorables* négociants s'abordent :

— Eh bien, les affaires ne vont pas ?

— Ah ! non, et puis ça manque de femmes !

— Oh ! des femmes : on en trouve tant qu'on en veut. Je parie 10,000 fr. que je vous fait dîner demain avec cent jolies femmes.

— Accepté.

Le lendemain, en effet, dans un grand restaurant, les deux compères festoyaient avec 88 femmes. Royalement, celui qui avait perdu s'exécuta : il versa les dix mille francs, et paya le déjeuner, 1.500 francs.

A la même heure, une femme mourant de faim, tentait de s'asphyxier avec ses cinq enfants, des centaines de jeunes filles battaient le pavé, en quête d'ouvrage, et des milliers de malheureux s'apprêtaient à coucher dehors, le ventre vide.

Les deux *honorables* s'en étaient fourré jusque-là.

Il est question de les décorer, pour la prochaine fête nationale.

***

*Garde et braconnier.* — Le 9 de ce mois, un nommé Javelot, garde-champêtre, surprenait, en train de braconner, un individu qu'il désarma.

Celui-ci ayant refusé de donner son identité, le garde se mit en devoir de le conduire à Vaulx.

Ils suivaient une route qui longe les bords du Rhône quand le braconnier saisit brusquement par derrière le garde-champêtre, le renversa, et, reprenant son fusil, l'en frappa de la crosse ; puis, saisissant Javelot évanoui, il le lança dans le Rhône par-dessus le parapet, en criant : « Bon

...sage, vieille canaille! Tu ne pincera plus les pauvres gens! » Puis il s'enfuit.

La fraîcheur de l'eau ranima Javelot, qui put se cramponner aux enrochements. Il resta longtemps dans cette position, mais il parvint enfin à se hisser jusque sur la route, et put, en se traînant, regagner son domicile.

Quant au braconnier, il n'a pu être retrouvé.

Pour se consoler, le garde-champêtre n'a qu'à se rappeler la chanson de Pandore :

> Ah! c'est un métier difficile!
> Garantir *la propriété!*

Gueuard de braconnier!...

***

Nos gouvernants commencent à se rassurer. On n'entend plus parler d'attentats anarchistes, et la petite fête, un moment interrompue, recommence avec plus d'entrain que jamais.

Et le bourgeois, rassuré, devient insolent. On lui a donné une bonne leçon; ils vont se tenir tranquilles.

Mais la police veut avoir du pain sur la planche. Songez donc : si tout le monde se tient tranquille, elle n'aura plus d'occasion de *sauver la société*, pas la peine, alors d'augmenter l'effectif des sergents de ville! Aussi, les mouchards ont adopté une tactique : ils racontent partout que de grands attentats se préparent... Mais rassurez-vous, bourgeois, la police veille. Cette comédie rappelle la boutade de Paul-Louis Courrier : « On va découvrir une grande conspiration. On nomme déjà des gens qui en seront certainement ; mais il faut attendre encore un peu : les listes ne sont pas prêtes, le travail n'est pas fait ».

***

Le *Figaro*, publiant le résultat d'une enquête sur le choléra, fait les horribles révélations suivantes :

« Cette épidémie n'a absolument atteint que des misérables dénués de tout, vivant dans des conditions d'insalubrité inimaginablement défavorables.

« A Saint-Denis, notamment, les pauvres boivent une eau où l'eau d'égout figure dans la proportion de une partie pour trois parties d'eau pure. C'est comme si l'on versait dans un litre, pour boire, un verre d'eau d'égout et trois verres d'eau de source. C'est un peu honteux, tout de même, de pareilles révélations ».

Oui un peu honteux, bon *Figaro*, un peu!

Quel euphémisme pour qualifier ces assassinats!

Mais aussi quelle patience et quelle dégradation chez une population qui subit passivement un tel état de chose!

***

Parmi les troupes qui gardent Carmaux, un sergent, nommé Aubriot, s'est suicidé. En butte aux mauvais traitements de ses chefs, disent les uns, ou bien, selon d'autres, pour ne pas avoir à tirer sur ses frères les mineurs, ou bien... bref on ne sait pas encore pourquoi ce gradé s'est brûlé la cervelle.

Le maire Calvignac a reçu d'un de ses camarades un billet ainsi conçu :

« Le suicide du sergent Aubriot cache une infamie. Interrogez les sous-officiers et faites agir la presse de Paris et d'Albi.

« Vive la sociale!

« Signé : Un frère de l'armée ».

D'autre part, à l'enterrement de ce malheureux, le commandant Debar a prononcé ces paroles : (entendez jeunes conscrits).

« Jeunes gens, l'oraison funèbre de votre sergent sera bientôt faite ; ce n'est plus qu'une charogne, un morceau de viande bon à mettre dans un trou pour y pourrir ».

Tout ce qui se passe à Carmaux est bien répugnant et vil.

***

Lyon. — Une lettre d'un compagnon nous dit que, si la police, à Paris, s'est décidé à rendre ce qu'elle avait barbotté lors des dernières rafles, il n'en est pas de même de celle de Lyon, elle continue à garder : collections de journaux, brochures, livres, manuscrits, lettres de famille et commerciales, jusqu'à du papier blanc!

Nous savons que les défenseurs de la propriété ne craignent pas, au besoin de la violer. Ils sont les plus forts, ils font ce qu'ils veulent. Contre eux il n'y a que la ténacité : aux camarades qui sont spoliés, à leur adresser, tous les huit jours s'il le faut, une réclamation motivée, en demandant comment il se fait que, poursuivis pour affiliation à une société de malfaiteurs, ils soient justement contraints à réclamer ce qui leur a été enlevé de chez eux.

## Etats-Unis

Notre camarade Berkmann vient d'être renvoyé devant la cour d'assises de Pittsburg comme coupable de « six crimes! » Ah! si les juges de là-bas aussi scélérats que les nôtres, pouvaient le pendre six fois! Il s'est vaillamment défendu, non en s'excusant mais en accusant. Aussi a-t-il été condamné à un an de travaux-forcés et à 21 ans de prison.

## Allemagne

Aucun ouvrier n'est admis à travailler aux fortifications d'Ulm s'il n'a signé le certificat suivant :

« Je, soussigné, certifie que je n'appartiens à aucune association poursuivant un but démocratique et social et je m'engage à ne jamais en faire partie, de ne jamais encourager les tendances démocratiques sociales par souscription ou autrement, de ne point visiter les réunions des partis démocratiques socialistes, d'éviter les endroits où ils se réunissent, de ne pas m'abonner à leurs journaux et de ne jamais les lire ».

(*Die Autonomie*).

***

A Hambourg on avait mis à la porte des plus grandes brasseries douze cents ouvriers brasseurs ou tonneliers syndiqués, en représailles du boycottage de la brasserie Barmbecker. D'après les dernières nouvelles les ouvriers auraient levé le boycottage et de leur côté les patrons se seraient engagés à reprendre les travailleurs congédiés. Ce qui montre clairement combien les moyens « légaux » améliorent la condition du prolétariat et lui permettent de lutter contre les capitalistes.

(*Der Sozialist.*)

***

On vient de saisir à Berlin les numéros 16 et 17 des « Bichtskahlen », publication de science populaire et de philosophie athée.

(*Der Sozialist.*)

***

Les socialistes orthodoxes triomphent parce que, à Bischoffsheim on a réélu bourgmestre Philipp Jakob Wiesenecker, candidat socialiste. Mais comme la situation des travailleurs n'a pas plus changé à Bischoffsheim que dans les autres pays de régime capitaliste on ne voit pas l'intérêt pratique de pareilles victoires et d'aussi puérils succès ne valent pas qu'on manifeste une joie si exubérante.

(*Der Sozialist.*)

## Autriche-Hongrie

La grève des tisseurs de Kolomea continue toujours, malgré la misère croissante. Cela n'empêche point les patrons de se bien nourrir et le spectacle d'une telle détresse leur est trop doux, pour qu'ils regrettent outre mesure les menues pertes d'argent que leur cause la grève. Ne se trouvera-t-il point quelqu'un pour troubler leur insolente quiétude en leur entaillant un peu la peau, comme on fit ailleurs?

## Italie

Nous donnons, d'après le journal anarchiste de Florence, *Tribuna dell' Operaio*, le compte-rendu suivant du congrès ouvrier de Gênes, auquel le parti ouvrier de Costa et des centres légalitaires collectifs a été forcé d'abdiquer la gouverne des unions ouvrières qu'il s'était appropriée, il y a quelque temps. C'était un congrès ouvrier, comme ceux du parti ouvrier en France et le congrès international de Bruxelles.

La première séance est ouverte le 14, à la salle Sivori.

Environ 200 délégués sont présents auquel les anarchistes ont pris part, comme délégués des groupes ouvriers.

Les députés Costa, Agnini, Maffi et Prampolini sont parmi les collectivistes, ainsi que Turati, Lazzari, Croce, Bertini, Basco, de Franceschi et autres. Parmi les anarchistes, sont Gori, Pellaco, Galleani, Domanico, Turchi, Caulli.

La première lutte s'engage sur la nomination des présidents. Casati demande que ceux-ci ne soient élus que parmi les ouvriers. Vive discussion qui se termine par un vote contraire. Sont élus présidents : Costa, Maffi, Bosco et Pellaco.

Maffi ouvre le congrès.

Diverses propositions et contre-propositions sont étouffées dans le bruit. Turati lit enfin les adhésions et télégrammes de diverses sociétés : parti socialiste roumain, démocratie social autrichienne, parti ouvrier belge, démocratie française (Lafargue), groupe de Palerme (8,000 adhérents).

On lit les rapports.

On met en discussion les statuts du parti — et ici commence la tempête.

Pellaco (anarchiste) demande le renvoi de la discussion à demain, les statuts acceptés l'an passé à Milan par tous les groupes présents ayant été modifiés et la nouvelle rédaction n'étant distribuée que maintenant.

Opposition, et grande confusion. Les présidents crient à Pellaco : vous voulez faire de l'obstruction, nous continuons. Allez-vous en!

Maffi essaie d'apaiser le bruit en proposant d'exclure des statuts la partie concernant les élections politiques et administratives.

Galleani s'y oppose. Turati crie à l'oppression. Tumulte.

On vote la proposition Pellaco, qui a pour elle la majorité.

On demande le vote par appel nominal. Hurlements, apostrophes, insultes. Bruit infernal.

Prampolini cherche à apaiser les esprits, en regrettant les paroles blessantes prononcées de part et d'autre.

Les méthodes suivies par les divers parties, sont différentes, — et il est impossible de discuter en commun, se tournant vers les anarchistes, il leur dit qu'il est inutile de se réunir, quand on diffère autant sur la méthode, on ferait mieux de délibérer séparément, et le jour de la bataille, on ne s'en retrouverait que mieux côte à côte contre l'ennemi.

Galleani répond. L'amour pour les déshérités n'est pas le patrimoine exclusif des collectivistes; les anarchistes, ici, ne sont pas pour représenter leur parti, mais ils sont délégués par les associations ouvrières. L'avis qu'on leur donne d'abandonner leurs mandats, est une chose indigne. Les anarchistes ont le devoir de rester à leur poste, et ils y resteront.

Turati parle dans le même sens que Prampolini.

Gori répond que les anarchistes *veulent* intervenir dans le congrès, et que c'est leur droit.

La tempête reprend.

A la seconde séance, le lendemain sont présents les représentants de 130 associations.

L'unique président restant, Pellaco, ouvre la séance à neuf heures, et annonce qu'une partie des délégués (les collectivistes) tient séance rue de la Paix.

Monticelli déclare que, quoiqu'appartenant à l'école de ceux qui ont quitté le congrès, il croit devoir rester salle Sivori.

Plusieurs parlent pour dire qu'il faut obtenir de la commission d'organisation ce qui appartient au congrès.

Gori propose un long ordre du jour, blâmant la commission d'organisation et proposant la nomination d'une nouvelle commission qui prendrait possession de l'argent et des lettres du congrès.

MM. Monticelli et Brando demandent que les paroles blessantes à l'égard des absents soient biffées de ce blâme, à quoi Gori consent.

On fait l'appel nominal des unions ouvrières représentées. Présents, 94 groupes et fédérations, dont quelques unes comptent 10 et 16 sections.

Costa et Mafii arrivant en ce moment, Pellaco leur propose de s'informer au nom du congrès ouvrier italien, sur les raisons de l'absence des présidents et de la commission d'organisation. Costa accepte, Mafii refuse.

Sous peu, Costa retourne et annonce que le comité organisateur, ne pouvant rien faire, s'abstient du congrès salle Sivori, comme de la réunion improvisée rue de la Paix.

Les présidents absents déclarent avoir démissionné. Les délégués réunis rue de la Paix, déclarent reconnaître *qu'ils ne constituent pas le congrès ouvrier italien.*

Monticelli confirme cette déclaration et Costa la rédige par écrit.

La séance reprend à 2 heures, sans les absents. On discute le programme du parti.

On approuve l'amendement Cosati, que « ne peuvent faire partie de l'organisation ceux qui ne sont pas ouvriers salariés et déshérités. »

Une discussion très animée engagée sur l'art. 3. — faut-il prendre part aux luttes électorales ?

Finalement on arrive à la conclusion, que tout en affirmant que le parti italien n'attend rien des moyens légaux, du parlement et de l'Etat, les sections sont libres chacune de tenir la ligne de conduite qu'elles trouveront utile.

Les autres articles sont tous approuvés.

On élit le comité central qui siégera à Milan. Ce sont Binaschi, Algrodo, Casati, Asnaghi, Crivelli, Angelo Casati, Costaloni, Sasso, Soldo, et Mme Pezzotti, tous ouvriers.

Est nommée une commission à Gênes, chargée de publier le journal du parti des ouvriers italiens.

Voilà un résumé fidèle du compte-rendu de ce congrès. Nous reviendrons sur ce sujet pour discuter en général la tactique de nos amis italiens.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

### COLONIE SOCIALISTE CÉCILIA

La colonie Cécilia a été fondée par le compagnon Rossi et trois autres, au mois d'avril 1890, 18 kilomètres de Palmeira, dans la province du Parana (Brésil). Son climat est très salubre, car elle est bien loin de la mer, où il règne souvent la fièvre jaune, et elle se trouve à 1000 mètres au dessus du niveau de la mer.

Le plus grand nombre des individus qui se sont rendus dans la colonie dans l'année 1891, étaient tous des anarchistes révolutionnaires, convaincus qu'ils allaient démontrer ainsi au monde, que l'anarchie n'est pas une utopie, comme nos adversaires disent, mais qu'elle peut être réalisée en pratique. L'enthousiasme de ces colons était arrivé à un tel degré, qu'ils rêvaient déjà des projets de chemin de fer, de lumière électrique, des palais et des théâtres ; plusieurs d'entre eux ont refusé des offres de travail en chemin.

Parmi ces individus, s'étaient faufilés aussi des ambitieux et des poltrons, comme on en trouve toujours partout, et qui surent si bien travailler, qu'ils firent perdre à tous l'enthousiasme des premiers jours, ont eu à vaincre beaucoup de difficultés. Les premiers colons de la Cécilia, aussitôt arrivés, au lieu de trouver des jolies petites maisons, ils eurent à constater que les cultures avaient été détruites par les bestiaux. Au lieu de se rencontrer avec un élément anarchiste, ils trouvèrent un directeur qui s'était imposé comme chef, et un protecteur qui avait bien le bon cœur de promettre, mais qui n'avait pas l'énergie et la mémoire nécessaire pour tenir.

Dans cet état de choses, l'initiative de la vie sociale a mal tourné, et les anarchistes, au moins ceux qui se croyaient tels, et qui constituaient la majorité, n'osèrent pas protester ; ils réclamèrent du chef le règlement des comptes et la division des intérêts. Toute leur énergie employée dans des réunions parlementaires, qui n'en finissaient pas, car l'homme est un animal bien souvent trop loquace. Ce que le plus souvent on faisait dans ces assemblées, c'était de combattre toutes les bonnes initiatives, par simple esprit de personnalité ou de contradiction, ou de faire de beaux projets, qu'on oubliait bien vite le lendemain. Enfin jusqu'alors le régime de la colonie Cécilia était basé sur l'autoritarisme, ce qui gâtait tout.

La colonie au mois de mai 1891, était composée de 200 personnes, et recevait tous les mois de l'administration coloniale 2,884 francs, comme tous les autres colons, pendant la première année. Malgré cela les vivres diminuaient tous les jours, et même on eut à souffrir de la faim avec les angoisses qui suivent toujours la lutte pour l'existence, figurez-vous que dans une seule semaine, on fut obligé de tuer 10 vaches.

Depuis lors, commencèrent les désertions, mais heureusement tous trouvèrent du travail à Curitiba, sept familles, parmi lesquelles deux des premières venues s'approprièrent des bestiaux de la colonie. A la moitié de juin, on comptait encore à Palmeira un groupe de jeunes anarchistes. Voici leurs noms : Cini Egisto de Livourne, G. Zerla de Milan, J. Gelea de Brest, G. Maderna de Milan, A. Massa de Turin, L. Silano de Turin, J. Saint-Pierre de Tarbes. Leur programme était : rester coûte que coûte et travailler pour ramasser des moyens d'existence, et pour réorganiser de nouveau la colonie.

Ce groupe de jeunes gens intelligents et courageux relevèrent le drapeau du communisme anarchiste, pas avec des grands mots, mais avec le travail libre. Jamais terrain ne fut cultivé par des mains inhabiles, mais la bonne volonté a tout surmonté.

Ce groupe est devenu le centre d'attraction de tous les déserteurs, et il a réussi à former de nouveau la colonie Cécilia, moins nombreuse qu'auparavant, mais pleine de jeunesse, avec beaucoup d'expérience et forte de bras courageux. La fraternité y règne parmi tous les colons. Espérons qu'ils continueront à vivre sans chefs, sans lois, sans préjudice et sans aucun parlementarisme.

Voici la note de souscription en faveur de la Colonie qui me sont rentrées :

Cercle de Shio, 4,60 — Compagnons de Ponderano, 2 fr. — L. Mirzano de Rendsburg, 7,80. — N. V. 50 fr. — Compagnon de Biella 2 50. — Mor, 24 00.

Total 67,90

Jusqu'à l'heure d'aujourd'hui j'ai dépensé fr. 192 60, soit pour des achats d'instruments, soit pour secours aux familles, qui partent.

A. Capellaro.

*(La suite et la fin au prochain numéro.)*

Le compagnon Merlino nous adresse la lettre suivante :

Cleveland, Ohio, 9 septembre 1892.

Chers amis,

Je lis dans le numéro 38 de la *Révolte* une lettre, dans laquelle le compagnon Pomati, après avoir cité des articles de la presse socialiste italienne qui exprimerait l'espoir de s'entendre avec nous, ajoute en faisant évidemment allusion à moi :

« Les organisationnistes qui écrivent si souvent « et qui signent leurs articles, n'ont jamais songé « à protester contre ces articles, et je ne suis pas « le seul qui ait constaté ce fait, qui ressemble à « une complicité ».

Je suis loin d'Europe, et les journaux européens m'arrivent assez tard ; néanmoins j'ai déjà publié dans le numéro 3 ou 4, je crois, du *Grido degli Oppressi*, je n'ai pas ici le journal) un article en réponse au *socialista* de Palerme et à la *Giustizia* de Reggio Emilie, de sorte que je ne mérite absolument pas le reproche qu'on me fait.

Cette allégation du compagnon Pomati est aussi exacte que celle qu'il avait faite précédemment, dans la petite note publiée par la *Révolte*, où il disait que nous avions fait alliance avec les légalitaires et voir même avec les républicains. Rien ne prouve que nous l'aussions même tentée ni désirée ; et je crois qu'il ne devrait pas être permis à des anarchistes de lancer des accusations sans pouvoir les justifier, je ne dis pas seulement aux autres, mais devant soi-même.

Je voudrais entrer dans plus de détails au sujet de l'organisation et de la tactique révolutionnaire. Je n'ai pas le temps de le faire aujourd'hui et je n'aurais pas beaucoup à ajouter à ce que j'ai écrit autrefois. Je suis et je reste révolutionnaire. Dans la *Solidarity* et dans un meeting public qui eut lieu à New-York après l'attentat contre Frik, je me suis déclaré solidaire avec Berkmann ; et en ce moment je soutiens une polémique contre Most, qui prétend que les anarchistes etc... devraient se borner, dans ce pays, à la propagande verbale et écrite. Je n'ai jamais démenti mes convictions révolutionnaires et tous mes actes... je crois, en parfaite harmonie avec mes principes.

Quant à dire que « nous avons fourni à la « bourgeoise et aux juges des tribunaux les... « ments qui ont servi de base aux réquisitoires « contre l'anarchie » et que nous nous... fait « les complices inconscients de la... « bourgeoise, qui veut tuer la cause en... « tête des meilleurs d'entre nous », cela est... pisment ridicule. Les tribunaux et les gouvernements n'ont pas besoin d'arguments pour frapper ils ont la force, et cela suffit.

S. Merlino.

## SOUSCRIPTION
### Pour les Détenus

Listes précédentes : 1,195 50

D. M. à Gallerate, 0 fr. 85. — Un groupe de compagnons du XXe, 7 fr.

Total : 1,203 35.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 6,301 70

B. à St-Pourçain, 2 10. — Deux anonymes, 0 fr. — B. B. R., 1 50 ; D. M., 1 fr. — B. à La Frasse, 0 15. — S. à Meurcourt, 0 45. — J. à St-Denis, 1 50. — T. à Constantine, 0 50. — G. et M. 1 fr. — E. B. 1 fr. — H. G., 2 fr. — R. à Landres, 5 fr. — M. à Elbeuf, 0 50. — Groupe de St-Nazaire, 20 fr. — Dr. L., 0 50. — Vente de vieux linges, 25 fr. — V. à Neuves-Maisons, 0 75.

## Souscription pour la "Révolte"
### FAITE A RIO-DE-JANEIRO

| | |
|---|---|
| P. M. | 1 000 reis |
| D. J. | 2 000 |
| Juan Vila | 1 000 |
| R. ou N. | 500 |
| A. | 500 |
| J. | 800 |
| M. E. | 2 000 |
| J. R. | 2 200 |
| Total | 10 000 reis |
| Change déduit : 10 fr. | |
| Total | 6 370 25 |

## CONVOCATIONS

St-Denis. — Tous les samedis, soirée familiale, salle Masonneau, rue Moulin, 9.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste-révolutionnaire se réunit tous les mardis soir, 8 h. 1/2, salle Brou, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Les « Egaux » club libre et d'études sociales de Charonne, convoque tous les socialistes révolutionnaires à la réunion contradictoire qui aura lieu samedi premier octobre, salle Firmo, 141, boulevard de Charonne.

Ordre du jour : la propagande par le fait.

Les compagnons des XI, XIIe et XXe sont amicalement invités.

Avignon. — Les Anarchistes d'Avignon et de la banlieue sont instamment priés de se rendre à la réunion qui a lieu dimanche 2 Octobre à 2 heures de l'après-dîner, chez Blanqui, Café de Champfleuri derrière la gare des voyageurs. Ordre du jour très important.

L'I.

Paris. — Groupe de propagande Anti-Patriote Anarchiste tous les Mercredis et Samedis, 63, rue Vieille-du-Temple, au premier.

*Le Gérant-imprimeur :* A. Ritzerfeld.

Paris. — Impr. A. Ritzerfeld, 140, rue Montmartre.

SIXIEME ANNÉE, N° 4. DIX CENTIMES DU 7 AU 13 OCTOBRE 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## QUESTIONS DE TACTIQUE

SUITE (1)

Enflammer les foules, les faire vibrer sous la chaleur de ses accents, nous comprenons tout ce que ce rôle a de beau, nous nous expliquons l'emballement de nos camarades. Qui de nous, du reste, alors qu'il était jeune, bien jeune, réfléchissait aux luttes d'émancipation, brûlait d'y prendre part, n'a pas rêvé d'être un de ces tribuns qui, de leur parole, soulevaient la masse et la faisaient frissonner sous sa parole enflammée ; qui de nous n'a pas fait ce rêve d'être un de ceux qui arrêtent ou entraînent les foules par les seuls éclats de son éloquence.

Hélas ! il faut en rabattre. A part les périodes d'effervescence, où la surexcitation générale des esprits ouvre les cerveaux plus grands aux idées les plus osées, la masse n'accepte, en période de calme, comme meneurs, que ceux qui sont à son niveau comme moyenne cérébrale et savent flatter son ignorance, ses préjugés, parce qu'ils les partagent, ou tout au moins veulent s'en servir.

Oui, cela doit paraître décourageant à beaucoup de nos camarades, quelle que soit notre impatience de réaliser la société de nos vœux, quelle que soit notre hâte de secouer le joug qui nous courbe et nous blesse, nous ne devons pas nous leurrer et croire qu'il n'y aura qu'à nous présenter dans les groupements ouvriers pour les retourner et les amener à nous. Ce n'est pas parce que nous ferons partie de leurs groupements que les vérités anarchistes pénétreront d'avantage le cerveau des travailleurs, que si nous les leur disions du dehors. Le seul résultat appréciable, et il en vaut la peine, c'est que nous aurons davantage d'occasions de leur dire ce que nous pensons.

***

Car, après tout, cette question de se mêler à la masse ouvrière ne provient que du regret qu'éprouvent nos camarades de voir les organisations ouvrières aux mains des saltimbanques de la politique ; mais, après tout, est-ce que, à part une très petite fraction, la plupart des anarchistes ne sont pas des ouvriers mêlés toute la journée aux autres ouvriers, à l'atelier, sur le même pallier, dans les relations courantes, etc., et tous faisant la propagande à leurs camarades ? Au fond, n'est-ce pas un peu byzantin ; est-ce qu'une vérité dite en revenant de l'atelier, le soir à la veillée, ou en prenant un verre avant de se quitter, n'est pas toujours une vérité ? Pour avoir plus de force, y a-t-il réellement besoin de passer par le canal d'une organisation quelconque ? Est-ce que, surtout, ces fameux groupements ne sont pas eux-mêmes une minime partie de la population ouvrière ? Ils sont une force, c'est vrai, mais si cette force est aux mains des ambitieux, c'est que ces ambitieux ont plus beau jeu lorsqu'ils préconisent les demandes d'augmentation de salaire, la réglementation des heures de travail, la protection de l'Etat, réformes que, dans son ignorance, la masse croit plus facilement réalisable ; ils seront donc plutôt écoutés que nous qui venons leur dire qu'il n'y a rien à espérer de la société actuelle, leur prêcher la révolte que nous ne pouvons même pas leur certifier victorieuse.

Ces idées que nous avons du mal à faire pénétrer dans les cerveaux, maintenant que nous sommes en dehors des groupements ouvriers, seront tout aussi dures à pénétrer quand nous en ferons partie, et c'est alors que cette idée préconçue de vouloir entraîner la masse, quand même, entraînera les camarades les mieux intentionnés à modifier peu à peu leur programme, à faire une foule de concessions pour obtenir, par exemple, que la lutte politique ne figurera pas sur le programme commun, quand, de fait, les groupements restent libres de s'y adonner pour leur compte. Piètre résultat, et il arrivera, comme conclusion de tout cela, que ces groupements deviendront une arène où les anarchistes lutteront contre les meneurs politiques pour y établir leur prépondérance personnelle ; s'ils y réussissent, ils auront à leur disposition des groupes qui leur obéiront parce qu'ils auront su leur inspirer confiance, mais qui ne dépassera pas la personnalité de celui qui aura su l'inspirer. — Nous ne comptons pas tous ceux qui n'auront pas su résister au courant.

***

Pour nous, il n'y a qu'un seul véritable mouvement ouvrier, c'est lorsqu'il y a lutte entre le travail et le capital ; c'est lorsqu'il y a grève quelque part. C'est là où il faudrait aller, où il faudrait savoir nous faire écouter, c'est là où il serait bon d'aller démontrer que les réformes ne peuvent rien produire.

Pourtant une fois, les anarchistes surent y pénétrer et y faire de la besogne : ce fut lors de la grève de Decazeville. Lorsqu'elle éclata, les anarchistes n'avaient aucune relation parmi les mineurs ; ils organisèrent des réunions au profit des grévistes, ouvrirent des souscriptions et récoltèrent ainsi des sommes assez importantes pour pouvoir y envoyer un des leurs qui, tout en répartissant des sommes que la solidarité commune leur envoyait, en profitait pour leur développer nos idées.

Y arrivant les mains vides et sans être connu, le camarade n'aurait pas été écouté, on l'aurait pris pour un provocateur ou un stipendié de la compagnie. Arrivant avec une preuve de solidarité, il fut écouté, les mineurs ne devinrent pas anarchistes, mais l'idée leur fut révélée ; ils furent préparés à entendre d'autres anarchistes. C'est au temps, à la réflexion et aux circonstances à faire le reste : les anarchistes ne peuvent espérer davantage.

***

Mais il est évident que c'est un peu tard pour y pénétrer que d'attendre qu'une grève y ait éclaté. C'est pour cela que nous reconnaissons qu'il serait bon de prendre pied dans les groupements qui peuvent avoir de l'influence sur ces mouvements ; mais nous ne pouvons y pénétrer et y faire de la besogne anarchiste qu'en restant ce que nous sommes : — des anarchistes.

Dans les numéros 23 et 24 de la 5e année, en traitant des *groupements ouvriers*, nous avons dit ce que nous pensions déjà à ce sujet ; nous n'y reviendrons pas, nous nous bornons à y renvoyer le lecteur. Nous résumons ici pour ceux qui n'ont pas lu

En entrant dans les groupements ouvriers, nous ne devons pas en accepter de fonctions, ni délégations ; s'il y a de la besogne utile à faire, y mettre la main de bonne volonté. Une fois que notre situation y est bien établie, — que l'on nous connaît assez pour nous estimer, — commencer à profiter de toutes les occasions pour développer nos idées, critiquer les mesures proposées par les endormeurs, faire entrevoir les résultats négatifs que réserve l'organisation sociale actuelle aux meilleures intentions.

Si nous avons su nous faire estimer, on nous laissera parler, sachant que nous ne boudons pas à la besogne ; on ne craindra pas d'obstructionnisme de notre part, on nous écoutera. Mais, encore une fois, ne recherchons pas le résultat immédiat, car, fatalement, pour obtenir ce résultat, nous serions entraînés à amoindrir nos revendications et notre action.

***

C'est que notre rôle est des plus modestes ; nous ne pouvons mieux le comparer qu'à celui de ces micro-organismes, imperceptibles à l'œil nu, dont le travail individuel est des moins appréciables ; mais qui, continuant sourdement leur travail d'agrégation et de désagrégation, se multiplient à l'infini et, par leur pullulement, amènent la transformation du milieu où ils évoluent en mettant toute la matière en fermentation.

Mettre les individus à même de comprendre les causes de leur exploitation, pourquoi ils ne doivent pas la subir, leur faire connaître les institutions à détruire ; pourquoi elles sont néfastes ; pourquoi ils ne doivent pas les laisser reédifier, voilà notre rôle ; leur montrer, par notre exemple, à déployer leur initiative, à combiner leurs efforts sans se laisser subordonner à qui que ce soit, voilà notre besogne et elle ne peut se faire qu'en conservant toute notre indépendance, qu'en évitant d'agir autrement que nous ne disons.

(1) Voir le numéro 3.

# ACTUALITÉS

Voilà déjà cent ans que la Bourgeoisie, enfin maîtresse de la situation politique, prenait directement la gestion des affaires sociales. Pendant cent ans elle a disposé de toutes les forces vives d'un grand pays. Sol, capital, propriété, outillage, furent à son service. Organisations judiciaires, policière, politique et religieuse fonctionnent pour elle et par elle. La force armée fut dans sa main. Tout lui fut soumis, et après ce siècle de pouvoir absolu elle est parvenue à organiser, pour le bien être du peuple, la mascarade idiote qui s'est déroulée sur les boulevards de Paris, pendant la journée du jeudi, 22 septembre 1892.

Cette procession bouffonne qui symbolisait bien le charlatanisme, la fragilité et le néant de ceux par qui et pour qui elle fut organisée a été le résumé des réformes et améliorations sociales, réalisées au cours du siècle écoulé. Liberté en simili, Abondance en papier peint, Paix en carton-pâte, prospérité en toc, Héros en baudruche, Gloires maquillées, tel est bien le bilan de la grande période bourgeoise qui vient de finir.

Tout le monde l'a senti. Les journaux les plus fidèles déplorent amèrement cette exhibition de pitres et cet étalage d'oripeaux, qui ont amené des comparaisons désobligeantes mais justes.

Quant au public, dont le goût n'est pourtant pas des plus affinés, il est resté froid devant cette tentative d'excitation à la débauche patriotique et, pour si vorace que soit la bêtise populaire, elle s'est refusée, cette fois, à avaler cette grotesque charge du passé.

Les saltimbanques qui ont la prétention de nous gouverner, n'auraient point dû oublier que leurs boniments et leurs parades durent depuis un siècle.

C'est long vraiment, et il faudrait bien autre chose.

Voilà pourquoi la sainte procession politico-comique a passé sans soulever d'enthousiasme. Elle a traversé Paris au milieu de l'indifférence narquoise des spectateurs et pour finir, la République triomphante est allé verser dans le ruisseau, avec le char qui la portait, pour être ensuite mise au rancart parmi les immondices et les charognes d'un terrain vague.

Serait-ce un augure ? et le triomphe se changerait-il en funérailles ?

Oui, c'est fini ! il n'y a plus de croyants et la Légalité et la Patrie sont des dogmes pour lesquels il faut de la foi, tout comme pour l'immaculée conception ou l'infaillibilité papale.

Aussi bien, il était absurde d'interdire les processions catholiques pour en organiser de plus ridicules encore et de plus gênantes ; tout comme il est insensé d'espérer qu'après avoir détruit le culte de Dieu on pourra le remplacer par le culte de l'Autorité.

Ces deux principes : Autorité et Dieu, étant identiques, sont inséparables et ne sauraient exister l'un sans l'autre.

---

Nous apprenons de source certaine que notre excellent ami Pierre Martin, condamné en 1890 à trois ans de prison pour les affaires de Vienne, est la victime d'une cruelle aggravation de traitement. D'après la loi de 1875, tout individu subissant l'emprisonnement individuel, sans communication aucune avec ses camarades, a, par cela même, un droit absolu à la remise d'un quart de peine. Telle est la loi ! Notre ami Martin doit sortir de prison, jour pour jour, neuf mois avant l'accomplissement de trois années. Sinon, on lui vole sa liberté, on le séquestre, et par cela même ses juges, ses geôliers, sont coupables d'un crime grave prévu par les lois.

Mais les Lois ! On sait quelle est cette amère plaisanterie ! Les lois défendent le Vol, et c'est pour cela que le « Grand Français » et ses acolytes ont pu subtiliser près d'un milliard et demi dans les poches du pauvre monde ! La loi défend les tortures et c'est pour cela que le directeur général des prisons protégeait si bien le tortionnaire de Fouilleuse ! La loi défend le meurtre et c'est pour cela qu'on a vu un noyeur et un empoisonneur devenir un ministre acclamé. La loi, c'est le caprice des puissants. On peut la craindre, mais on ne la gobe pas !

Ces messieurs de la loi ne se bornent pas à séquestrer notre ami pendant neuf mois ; ils voudraient aussi quelques peu l'avilir. « Sollicitez, sollicitez ! » lui disent-ils, « peut-être vous accordera-t-on une diminution de peine ». C'est bien cela ! Vils eux-mêmes, ils voudraient s'alléger un peu de leur vilenie en humiliant leurs fiers prisonniers. Non, messieurs ! Le mépris est fait pour vous, gardez-le. Le respect est fait pour notre ami, et il vous forcera bien à l'admirer, tout en le haïssant. C'est rendre hommage aux anarchistes, de les proclamer hors la loi !

---

# Revue des journaux

## De langue hollandaise

*Recht voor Allen* raconte les dernières grèves des Etats-Unis et ajoute les réflexions suivantes :

Ces scènes de violence se répètent coup sur coup. Les armées ouvrières commencent à s'organiser pour tenir tête aux troupes disciplinées. C'est la guerre contre l'armée. C'est la révolte contre les exploiteurs et contre leur défenseur l'Etat. Il est regrettable que les ouvriers se battent les uns contre les autres : l'ouvrier en blouse contre l'ouvrier en uniforme ; il est à regretter aussi que les ouvriers sans travail, contraints souvent par la faim et la misère, prennent parti contre leurs frères les grévistes. C'est attristant, mais pourtant nous voyons dans ces rencontres les combats d'avant-postes par lesquels les ouvriers se préparent à la grande bataille qui, de plus en plus, s'approche.

Les ouvriers commencent à avoir assez de leurs exploiteurs, et ce ne sont pas seulement des socialistes, mais des hommes de sentiments parfois tout différents. Si les socialistes sont à la hauteur de leur tâche, ils feront en sorte d'être au milieu de ces derniers afin que nos idées prennent racine de plus en plus parmi les ouvriers. Le moindre prétexte peut faire courir aux armes les ouvriers et mettre à feu et à sang la propriété sacro-sainte. Heureusement, le respect de la propriété disparaît de plus en plus. Prenons en main l'organisation, afin que la lutte ne commence pas ici et là, mais afin que de tous les côtés la lutte éclate en même temps et que par l'union et le concours de tous la victoire couronne enfin nos efforts.

C'est partout la même chose : quand l'ouvrier demande du pain, on lui donne du plomb. Mais les ouvriers commencent à être moins innocents et tâchent d'avoir, eux aussi, des armes afin de pouvoir, à l'occasion, rendre aux soldats et aux traîtres plomb pour plomb. Et alors on verra de quel côté sera la victoire.

Il serait naïf de croire que la lutte se décidera par le scrutin. On n'a qu'à voir où en sont les pays où l'on cherche surtout à gagner des voix. Depuis 1866, l'Allemagne a le suffrage universel, accordé aux ouvriers par Bismarck pour abattre les libéraux, et maintenant, après 25 années, les socialistes n'ont encore conquis que 36 sièges au Parlement, pas même un dixième. Si tout va bien, ils auront la majorité voulue dans un siècle à peu près. Les ouvriers patienteront-ils aussi longtemps ? Ventre affamé n'a pas d'oreilles et la faim fait des ravages toujours plus grands. Si la situation économique ne devait pas nous conduire plus rapidement au but, ce serait bien malheureux ; mais elle se développe rapidement. Là où les ouvriers bien organisés mettent une grande force en jeu, ils forcent les Parlements, sans gaspiller le meilleur de leur temps, aux querelles parlementaires. Ce n'est pas dans le Parlement, mais au dehors, que la grande bataille doit être livrée, et quoique nous ne nous opposions pas à ce que les ouvriers aient des représentants dans les Parlements, ce ne doit pas être là le but principal. En Angleterre, il n'y a presque pas de socialistes à la Chambre et pourtant la législation ouvrière y est bien plus développée qu'en Allemagne. Pourquoi ? Parce que le mouvement ouvrier y est assez puissant pour exercer une pression sur le Parlement. En Amérique, il y a des Etats qui ont la législation du travail la mieux développée et pourtant aucun démocrate-socialiste n'a pris part à cette législation. Comment cela s'est-il fait ? Parce que les ouvriers américains, politiquement si peu développés, surpassent tous les autres économiquement. Ce n'est pas la politique qui détermine la situation économique, c'est celle-ci qui détermine la politique.

(*Recht voor Allen*).

Ce qui rend cet article précieux, c'est que *Recht voor Allen* est un journal social-démocrate et non anarchiste.

---

« A l'occasion du meeting organisé à la Haye par les socialio-démocrates, l'*Anarchist* fait une critique excellente du suffrage universel. Cette critique, par H.-J. van Steenis, est terminée par un résumé en 14 points. Les voici :

1. Le suffrage universel n'a pas la moindre valeur révolutionnaire.

2. Comme les socialo-démocrates en sont généralement persuadés, leur propagande pour le suffrage universel les mène à des inconséquences sans nombre.

3. Dans les pays où le suffrage universel existe depuis des années, voir même avec referendum, la situation des ouvriers est aussi misérable qu'ailleurs.

4. Tous les droits politiques n'ont aucune valeur pour le peuple aussi longtemps qu'il n'a pas conquis l'indépendance économique.

5. Aussi longtemps que le peuple veut acquérir ses droits par les moyens légaux, il reste impuissant vis-à-vis des classes régnantes.

6. Le suffrage universel n'est pour la bourgeoisie qu'un excellent moyen de maîtriser le peuple.

7. Le suffrage universel tue l'esprit de révolt contre la tyrannie et l'oppression.

8. La propagande pour le suffrage universel coûte inutilement une masse d'argent et de temps.

9. Le suffrage universel n'a aucun des heureux résultats qu'on en attend.

10. Le suffrage universel conduit aux mesures répressives contre les abstentionnistes (Bâle, Zurich).

11. Si le peuple est mûr pour choisir ses conducteurs, alors il est mûr aussi pour se conduire tout seul et il n'a pas besoin de gouvernants.

12. La propagande pour le suffrage universel équivaut à combattre le mensonge par la tromperie.

13. Le suffrage universel tue l'esprit d'initiative et la sympathie du peuple pour le socialisme.

14. Le suffrage universel mène tout droit à une politique de girouette qui ravale la lutte des classes par la prostitution des partis.

H.-J. VAN STEENIS. (*Anarchist*.)

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

*Aux ouvriers.* — A vous, ouvriers contents de votre sort, on s'occupe de l'améliorer.

Un individu fait réparer une maison à Belleville. Mécontent de l'entrepreneur, il le renvoie, s'abouche avec un autre. Le travail reste en plan, la paie est suspendue et les outils demeurent dans le chantier.

Les ouvriers les réclament : un sergot de planton à l'entrée refuse de laisser pénétrer qui que ce soit.

L'outil est insaisissable, de par la loi. Mais qu'est-ce que la loi pour un policier ? Il s'assoit dessus. Et il a raison puisqu'on le laisse faire. Les volés se lamentent : nos outils ! rendez-nous nos outils !

Quand il serait si simple d'aller les reprendre !...

***

*Justice expéditive.* — L'autre jour, la 10e chambre avait à juger dix-sept affaires de flagrants délits.

Elle commençait à trois heures trois minutes ; à trois heures vingt-quatre minutes, elle avait tout expédié.

En vingt-et-une minutes, dix-sept jugements, 1,380 jours de prison : 62 jours par minute. Les jugements sont arrêtés d'avance ; avis à qui de droit. Et point n'est question de justice. A quoi bon se gêner avec des misérables ? Un journaliste, boulevardier cependant, a traité les trois enjuponnés de « canailles inamovibles ». Ils travaillent vivement. C'est d'un bon exemple. Quand il s'agira de les expédier à leur tour ça durera peut-être encore moins longtemps. Et sans appel.

***

*Des rentes.* — C'est drôle ce qui se passe à Carmaux. Le gouvernement est perplexe : il affiche un ardent amour pour les patrons, mais, d'autre part, il n'ose donner une entorse trop visible au suffrage universel.

La Compagnie propose un arrangement. Elle ne reprendra pas Calvignac tant qu'il sera maire, mais elle lui versera le montant de sa paie sans exiger de lui aucun travail.

Un journal naïf dit : « Cette proposition ingénieuse sera certainement fort commentée. »

Un autre va plus loin : « Cette solution ne serait pas plus mauvaise qu'une autre. »

C'est très bien, mais qu'en pense Calvignac ? qu'en pensent les grévistes ? Ce serait, sans doute, une manière de rattraper de l'argent volé aux travailleurs.

Mais ça pour amener la fin d'une grève ! — Du propre !...

***

*Casseuses de sucre.* — Finie, la grève des casseuses ! Et piteusement. Les pauvrettes ont baissé la tête, accepté la réduction de salaire, et repris le travail.

Ça devait arriver. Le capital aura toujours raison du travail tant que celui-ci restera « dans la légalité. » Résultat : aggravation de misère, renvoi des plus compromises, augmentation du prix du sucre, surcroît de bénéfices pour les patrons.

L'un d'eux se prélasse dans ce somptueux château de Vaux où Fouquet avait mis ses armes : *quo non ascendam ?* où ne monterai-je pas ? où tu voudras, bandit. Mais si tes esclaves avaient eu quelque énergie, tu serais monté quelque part à la potence.

***

*Un savant.* — Voici ce que propose un « docteur » :

« Partisan de l'utilisation des résidus, j'estime « que la société a le droit d'utiliser le criminel, résidu social, et je le réclame pour nos laboratoires.

« Tuer une bête nuisible et l'enterrer, à quoi « cela sert-il ? à rien. Faire de Ravachol un sujet « d'expériences physiologiques ou pathologiques, « un outil de préservation de la vie humaine, cela « vaudrait peut-être mieux. »

Ce qui vaudrait mieux encore, ce serait, au lieu de déposer la charogne dudit médecin dans le chêne et la sciure hygiénique, de l'utiliser pour faire de l'engrais. Pour une fois, cet être nuisible aurait rendu quelque service.

***

*Question sociale.* — Nos maîtres s'en occupent : ils ont lâché de pompeux discours à propos du peuple souffrant. Ils en sont convenus : il y a quelque chose à faire. Mais quoi ? Ils ne le savent pas. Et quand ils le sauraient, ils se garderaient bien de faire quelque chose. Eux repus, tout le monde a dîné.

L'un de ces messieurs, de la *République athénienne*, écrivait l'autre jour :

« On s'habille beaucoup, et si les six toilettes par « jour qu'exigeait jadis le Compiègne impérial sont « quelque peu devenues légendaires, quatre ou « cinq n'en sont pas moins indispensables pour se « trouver à l'unisson de toutes les circonstances, le « long d'une belle journée. »

Eh ! vous autres, meurt-de-faim, traîne-guenilles, qui grelottez sous l'averse, qui couchez sous les ponts, et qui ne changez guère de toilettes, le savez-vous ce qu'il y a à faire ?

***

A Grenoble. — M. Lafargue, qui cumule les fonctions de député, rentier, cubain, socialiste, esclavagiste et conférencier, a fait dernièrement à Grenoble une grande conférence dont nous devons particulièrement le remercier.

Il a tout d'abord déclaré à ses auditeurs qu'il n'était pas du tout anarchiste (et de cela encore nous devons beaucoup le remercier) ; puis il a commencé une charge contre la Compagnie des mines de Carmaux. Écoutez-le :

« A Cuba, dit-il, *où je suis né*, on emploie dans les mines que les *mauvais* esclaves, ceux qui ne veulent pas travailler ; à Carmaux, on emploie des citoyens libres. »

D'où il appert que M. le Député voudrait remplacer les citoyens prétendus libres par des mauvais esclaves, *ceux qui ne veulent pas travailler*.

Entre temps, il se compare aux hirondelles qui annoncent le printemps ; on reproche au conseil municipal de Paris de faire donner trop d'instruction gratuite aux fils d'ouvriers — tout à l'heure, nous l'entendrons déclarer que *jamais il n'a abaissé sa dignité jusqu'à mendier du travail*.

Et savez-vous pourquoi ? parce que, dit-il, *j'ai toujours eu de l'argent et des rentes*. — Voilà.

Heureusement, il y avait des anarchistes dans la salle, d'après un journal du pays :

« Les anarchistes grenoblois ont droit à notre reconnaissance ; ils ont percé hier de deux ou trois coups d'épingle cette outre gonflée de vanité qu'on balançait sous les lustres devant les yeux d'un millier d'auditeurs abasourdis. Ils lui ont nettement posé la question qui était sur toutes les lèvres, mais qui, sans eux, n'aurait pu parvenir à se formuler : « Que prétendez-vous faire pour changer cet état de choses que nous savons, tout comme vous, être détestable ? »

Le compagnon Cadot lui déclare qu'il a parlé pour ne rien dire et le prouve.

Puis c'est le tour du compagnon Auffret, un typographe en blouse noire, à la physionomie très intelligente, à l'air très décidé, qui malmène vigoureusement l'orateur député !

Il fait l'éloge de Ravachol, non sans soulever un tumulte.

« Les libertés, dit-il, ne se donnent pas, elles se prennent. » Il combat les théories de Lafargue qui donneraient aux ouvriers l'État pour patron, alors qu'il faut détruire l'un et l'autre.

Le jeune orateur a été très applaudi.

La séance s'est terminée par une quête en faveur des mineurs de Carmaux, mais les véritables bénéficiaires sont les anarchistes dont les idées ont été reconnues les plus logiques et les plus sincères.

Les collectivistes ont de bonnes raisons pour détester les anarchistes, mais ils en manquent pour les combattre.

***

Nous empruntons à un arrêt de la Cour de Rennes la constatation officielle d'une série d'assassinats ayant le lucre pour mobile.

C'est la confirmation par un fait de l'article de *Die Freiheit* sur les maladies professionnelles.

Inutile de dire que l'assassin étant un riche bourgeois exploiteur il n'est condamné qu'à des dommages-intérêts très modérés comme il est dit dans l'arrêt.

Voici l'affaire :

Un ouvrier, nommé Aubry, est mort d'une pneumonie aiguë quelques jours après son entrée comme manœuvre à l'usine Leblanc. La veuve, estimant qu'il avait contracté cette maladie à l'usine en aspirant des poussières de scories, et que certaines précautions d'usage n'avaient pas été prises, avait formé une demande en dommages-intérêts contre M. Leblanc.

Considérant que les nombreux cas de pneumonie aiguë survenus dans ce personnel, du 28 mai au 26 juin, et suivis de morts, dans la proportion de 11 sur 17, devaient faire présumer tout d'abord l'existence d'une cause purement locale constatée, en effet, par les experts ;

Considérant que si les industries, dites « industries à poussières », sont, en général, incommodes, celles qui ont pour objet le broyage des scories provenant de la déphosphoration de l'acier, offrent un danger tout spécial lorsqu'elles s'exercent, comme dans l'espèce, dans des conditions défectueuses et une aération insuffisante ; qu'elles donnent naissance à des poussières métalliques dont les particules, présentant presque toutes une cassure vitreuse, sont de nature à occasionner, dans les voies respiratoires, des plaies que vient encore irriter la chaux vive qui s'y trouve mêlée ; que ces divers éléments, le fer métallique, le fer oxydé et la chaux, retrouvés dans les crachats noirâtres de la plupart des malades, prouvent bien que chez ceux-ci l'appareil respiratoire était saturé de ces dangereuses poussières ;

Considérant qu'en dehors des divers faits et circonstances relevés à bon droit par le jugement dont appel, ce qui contribuait puissamment encore, dans l'usine Leblanc, à développer la poussière d'une façon anormale, ce sont les brassées ou mélanges de diverses poussières que les ouvrières faisaient dans les greniers après la trituration des scories sous les meules, à l'inverse de ce qui se passait dans les usines similaires, notamment dans l'usine Dubocher qui en était toute voisine, et où les mélanges ne s'opéraient que sur les scories elles-mêmes avant le broyage, qu'à la différence encore que cette usine, où le broyage s'effectuait sous un hangar, entièrement ouvert d'un côté à l'air libre, les meules dans celle de Leblanc, sans qu'on ait eu la précaution de les enfermer dans un tambour, se mouvaient dans une chambre où les résidus du blutoir venaient en même temps se déverser ; que la poussière qui s'en dégageait a dû atteindre son maximum de densité dans les mois de mai et juin 1888, *où en raison d'une vente alors très active, les divers appareils fonctionnaient jour et nuit et les ouvriers étaient soumis à un travail supplémentaire* ; qu'il est à remarquer que c'est précisément à cette époque que se sont produits brusquement les nombreux cas de maladies qui ont été observés.

***

Grenoble. — Le succès des théories anarchistes à la conférence Lafargue fut trop grand pour ne pas attirer les persécutions gouvernementales sur les compagnons.

En effet, une dépêche de Grenoble nous apprend qu'une nouvelle conférence a eu lieu. Le compagnon Mathurin Auffret a parlé contre l'armée en termes d'une violence extrême, dit le *Figaro*, et a terminé en conseillant aux jeunes soldats de tirer sur leurs chefs en toutes circonstances.

Mathurin Auffret a été arrêté dans l'imprimerie même où il était occupé comme typo : il sera poursuivi pour excitation au crime.

A la même conférence, l'éloge de Ravachol a été fait avec éloquence par le compagnon Tennevin qui vient de souffrir deux ans à la prison de Gap pour participation aux troubles de Vienne.

## Allemagne

Il semble qu'en Allemagne, l'évolution des socialistes vers l'anarchie ne s'arrête pas ; l'étatiste député Singer vient de s'en apercevoir, si nous en croyons la dépêche suivante :

« Berlin, 21 septembre.

« Le deuxième meeting organisé par les socialistes-démocrates, en vue des élections communales, s'est terminé par des bagarres sanglantes. La police a dû faire évacuer la salle.

« Un des chefs du parti socialiste, M. Singer, député, a été sifflé par les socialistes « indépendants ».

## République Argentine

Les grandes fortunes. — Cette libre république doit 2,800 millions de piastres (la piastre vaut nominativement 5 francs), à l'Europe. Où est l'actif ? Si le trésor de l'État est vide, les caisses des ex-présidents et ministres regorgent d'or. Voilà les principaux titulaires des fortunes gagnées politiquement :

Miguel Juarez en 6 ans de présidence a gagné 80 millions de piastres.

Jules Roca, en 10 ans, 50 millions.

Charles Pellegrini, en 8 ans, 30 millions.

E. Wilde, 7 ans de politique, 16 millions.

G. Torres, 10 ans, 25 millions, et ainsi de suite.

A côté de cela la misère noire règne dans le prolétariat argentin, l'or est au 350 0/0, papier.

A remarquer que ces données statistiques sont dues à la *Union civica*, le plus fort parti politique argentin, celui qui a donné le président actuel, Saenz Peña.

## Brésil

Ils sont partout les mêmes ! Les députés, saisis d'une fureur d'économies, ont décidé la suppres-

sion de l'Université brésilienne, du Musée, des cours gratuits, de la *Revue d'Education*, mais pour se payer du chagrin qui leur causent ces suppressions, ils ont doublé leurs appointements. Désormais, ils se feront payer leurs jetons d'absence, aussi bien que leurs jetons de présence.

## Belgique

Chaque jour se produit un événement qui montre le progrès de l'esprit révolutionnaire dans la foule. D'instinct, elle s'insurge et frappe juste.

Si des conflits comme celui relaté ci-dessous se généralisaient, il serait bientôt impossible de percevoir les impôts et l'Etat mourrait d'inanition.

*Bagarre entre douaniers et ouvriers.* — Bruxelles, 18 septembre.

Un conflit sanglant s'est produit entre des ouvriers belges et des douaniers français à Houplines, à la suite de l'arrestation d'un ouvrier qui voulait frauder du café.

Une foule de plus de 1,000 personnes, la plupart ouvriers belges, essaya de délivrer le prisonnier pendant son transfert du poste à la gendarmerie.

Des pierres furent lancées aux douaniers qui ont failli être jetés à l'eau et qui ont été obligés pour se dégager de tirer des coups de revolver.

Un douanier corse, M. Musy, est tombé le crâne ouvert d'un coup de brique.

Un renfort de gendarmerie est arrivé dans la soirée ; il a prêté main-forte et le prisonnier a pu être conduit du poste à la gendarmerie.

La foule a brisé les vitres de la prison.

## Italie

Mantoue. — Nous sommes heureux de constater que la *Favilla*, le doyen des journaux socialistes-révolutionnaires d'Italie (27 ans d'existence), a adopté depuis quelque temps les principes anarchistes. Dans un grand comice public, tenu dernièrement dans cette ville (historique de la *pellagra*), nos compagnons Molinari, Borghisani, Baraldi et autres ont hautement et brillamment exposé nos principes. L'abstention ou la grève générale des électeurs a été proclamée avec enthousiasme.

* * *

Marsala. — Paraît depuis quelque temps l'*Uguaglianza sociale*, hebdomadaire, communiste-anarchiste, *sans mélange*. Nos encouragements.

* * *

Gênes. — Les ouvriers du port ont fait grève à cause que les grands industriels ont installé, sur les docks, des grandes grues qui simplifient extraordinairement le travail. Les ouvriers demandent le renvoi de l'installation des dites grues à une époque indéterminée. Voilà des ouvriers qui croient encore que le travail engraisse et ne voient d'autres ennemis que les machines. Nous leur ferons observer que les ennemis ce sont les patrons dont il faut détruire l'exploitation et non les machines qui doivent être, au contraire, si salutaires dans une société bien organisée.

* * *

Turin. — L'*Ordine* continue à propager les principes communistes-anarchistes.

## Portugal

Lisbonne. Le peuple — s'est ameuté en masse devant la mairie de Lisbonne, en demandant du *pain* et *du travail*, avec calme. Le maire ayant répondu qu'il était dans l'impossibilité de leur procurer du travail, la foule s'est lancée furieuse sur l'édifice et a envahi les bureaux. La troupe est arrivée et a fait plusieurs arrestations. La famine augmente tous les jours et les mécontents se tiennent dans une attitude énergique.

## Etats-Unis

Malgré ses canons, ses Pinkerton, la protection du gouvernement et la complicité des lois, les usines de Homestead viennent de se fermer. Aucun bon ouvrier ne voulait entrer dans cet enfer.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Colonie socialiste Cécilia (*suite*)

Maintenant la colonie est formée d'une quarantaine de personnes, qui travaillent à préparer les moyens d'existence pour ceux qui doivent arriver. Ils habitent douze maisonnettes en bois qui forment le village, appelé par eux « Anarchie ». Tout près du village s'étend le terrain de la colonie, entouré de murs pour empêcher l'entrée de bestiaux en liberté, ce qui a coûté beaucoup de fatigue. Un autre travail, bien dur, fut celui de préparer le terrain, environ huit hectares, pour la culture des haricots et du maïs. Une partie de ce terrain était couverte de troncs d'arbres et d'herbes ; il a fallu déraciner les premiers et arracher les autres. La charrue a déjà commencé à labourer notre prairie et continue sa marche triomphale pour nous préparer le pain et la liberté.

Dans le jardin il y a des orangers et plusieurs qualités de légumes, mais on attend les semences demandées. On réunit des tas d'engrais qui fertiliseront les champs de la colonie. Les puits et le four sont le prix de notre travail.

Dans une grande baraque on a monté une scie, qui fournit le bois pour la construction des baraques. Pour le moment la nourriture, qui par économie se prépare en communauté, laisse beaucoup à désirer : elle est formée principalement de riz, haricots, lard, légumes, farine de manioc et de maïs, de viande et de café.

Voici la situation financière au 31 décembre 1891 :

*Actif*

| | | |
|---|---|---|
| Crédit de l'administration coloniale. | Fr. | 3 349 95 |
| Bestiaux | | 702 50 |
| Instruments agricoles | | 876 25 |
| — industriels | | 312 50 |
| Meubles | | 147 50 |
| Batterie de cuisine | | 280 50 |
| En magasin | | 712 » |
| Bibliothèque | | 200 » |
| Autre crédit envers l'administration | | 120 75 |

*Passif*

| | | |
|---|---|---|
| Dettes envers les fournisseurs | Fr. | 2 859 10 |

Dans la colonie Cécilia on mène la vie d'une famille libre. Ce qui peine le plus est de se voir si peu nombreux, mais on attend l'arrivée des autres compagnons et surtout des femmes.

Chacun s'applique au travail qui lui convient et prend les initiatives qu'il croit utiles, sans attendre le consentement de tous les autres. Il n'y a pas de chefs, ni de compagnons directeurs, ni de commissaires techniques, ni aucun de ces engrenages inutiles qui gouvernent la société actuelle. La petite communauté de Cécilia a le bon goût de faire de soi-même et par soi-même.

Quel sera son avenir ? L'expérience et la bonne réussite des travaux est favorable, mais tout dépendra de la bonne volonté des compagnons qui vont rejoindre les courageux colons.

Avec le départ du 30 août, il y aura en route quatorze familles composées de quinze hommes, de quinze femmes et de vingt-quatre enfants. Aussitôt arrivés là-bas, je tiendrai au courant des événements tous les copains qui ont demandé de faire partie de la première expédition avec les explications nécessaires pour le voyage.

Chartres. — Le camarade Louis Délique, 10, rue de la Grenouillère, demande à entrer en relation avec les compagnons de Chartres, s'il y en a.

## CONVOCATIONS

Nancy. — Soirée familiale le dimanche 17 octobre, à 8 heures du soir, à Malzéville. Tous les lecteurs de la *Révolte* y sont cordialement invités.

Saint-Etienne. — Les copains de Bellevue et Champagne organisent une grande soirée familiale. Ils invitent tous les anarchistes pouvant prêter leur concours à se rendre à la réunion qui aura lieu le samedi 15 octobre, à 8 heures du soir, 31, rue des Moulinières, au coin de la rue de Champagne.

Dijon. — Les *Réveillés* se réunissent tous les samedis soir, rue des Godrans, 24, de 8 h. à 11 h.

St-Denis. — Tous les samedis, soirée familiale, salle Masonneau, rue Moulin, 9.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe [illegible] niste-révolutionnaire se réunit tous les [illegible] à 8 h. 1/2, salle Brou, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

## PETITE CORRESPONDANCE

D. à Rouen. — G. à Châlons-sur-Saône. — [illegible] Luxeuil. — O. à Beauvais. — S. E. à Laix [illegible] B. à Montluçon. — S. à Genève. — T. par [illegible] Saint-Quentin. — B. à La Machine. — L. T. [illegible] Chamond. — D. aux Devières. — P. D. à [illegible] res. — P. G. à Nîmes. — F. à St-Denis. — [illegible] Troyes. — T. à Mézières. — C. à Dijon. — [illegible] Mallemort. — C. à Barbaste. — D. à La Madeleine [illegible] V. à Ganges. — R. à Argenton-Château. — [illegible] Béziers. — V. à Carcassonne. — S. à Cannes. — [illegible] à Vienne. — S. P. à Bordeaux. — G. à Trélazé [illegible] Loire. — F. à Amiens.

P. G. à Nîmes. — P. à Châlons. — D. à [illegible] — B. à Limoges. — L. à Bordeaux. — P. à [illegible] — D. à Foix. — B. à St-Quentin. — R. à [illegible] — S. à Brest. — R. à Pamiers. — T. à [illegible] — C. à Villefranche. — G. à Trélazé. — J. à [illegible] — P. à Lyon.

Reçu timbres et mandats.

G. V. à Châlons. — Epuisées, les brochures [illegible] question.

Les Egaux. — Je n'ai pas compris la fin de [illegible] carte postale.

Les compagnons de Bessèges demandent des nouvelles du compagnon Dupyat.

Terazo. — Commission faite.

C. à Reims. — Reçu mandat. — *Produits de la Terre*, épuisés.

Louis Goazion à Zisly, Paris. — Reçu lettres [illegible] timbres, merci. — L. Denivelle. — Reçu ta lettre trop tard pour te répondre. Attends de tes nouvelles.

*Tout à tous*, Nantes. — Trop difficile à comprendre.

Le *Tombeau de Ravachol*, trop pastoral !

D. à Toulon. — 2 fr. 75, port compris. Je porte les 0 fr. 75 en plus au compte des brochures.

M. P. — Vers trop incorrects.

L. à Bordeaux. — Je fais passer au *Peinard* votre demande de manifestes. — J'ai écrit à Saint-Macaire.

Adam, à Paris. — J'ai été plusieurs fois pour [illegible] n'ai trouvé ni lettres ni brochures annoncées [illegible] tu n'as pas expédié, envoie-moi le tout à [illegible] Esmeralda, 610, Buenos-Ayres. J. B. Rio-de-Janeiro.

Dehoos à Gand. — Votre envoi liquide votre [illegible] out.

B. à La Machine. — Le numéro 2 avait été expédié. Avons envoyé à nouveau.

C. à Dijon. — Je n'ai pas les chansons en question, elles n'existent plus.

F. à Amiens. — L'abon. en question est [illegible] depuis longtemps.

Le compagnon Désiré Pauwels prévient ses amis et correspondants que sa nouvelle adresse est 45, W. 17, Street, New-York City.

Le compagnon J. Le Tessier a écrit à Charles V. [illegible] de Beaucaire, il y a trois semaines, à Mende. Il prie le camarade de lui faire connaître son adresse. Poste Saint-Etienne.

Les compagnons de Troyes, Chaumont et Dijon désireraient avoir des nouvelles du conférencier *Enfant Gérard Dartois*.

Le compagnon F. M. est prié de donner de ses nouvelles le plus tôt possible au compagnon H. V., à Neuves-Maisons.

## A nos Camarades

Nos correspondants voudront bien nous excuser si leurs correspondances passent parfois en retard, mais, à chaque numéro, l'abondance de copie nous force à en renvoyer.

Le journal devient trop petit. Il nous reste une amélioration à apporter de ce côté. Que les camarades nous aident à atteindre la vente de dix mille, et nous l'opérerons.

*Le Gérant-imprimeur* : A. Ritzerfeld.

Paris. — Impr. A. RITZERFELD, 140, rue Mouffetard

I.I.S.G. COLLECTIE LIGO FEDELI

CINQUIÈME ANNÉE, N° [illegible] — DIX CENTIMES — DU 19 AU 25 SEPTEMBRE 1891

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. [illegible]
Six Mois . . . . . — [illegible]
Trois Mois . . . . — 50

Les abonnements pris dans les pays de poste paient une surtaxe de cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

*Nous débutons notre cinquième année en faisant encore sauter un numéro. Nous sommes au regret de ces intermittences, nos lecteurs et dépositaires voudront bien nous en excuser, et comprendre qu'il n'y a pas de notre faute.*

*Nous l'avons dit et redit, nous ne savons combien de fois : avec les souscriptions qui nous rentrent, le journal pourrait marcher sans entraves si les rentrées se faisaient régulièrement. Seulement, comme toutes les semaines il y a quelque dépositaire qui s'éclipse soit avec 10 ou 20 f. et même plus, il arrive un moment où ces sous que nous ne bouchons qu'à force de vaillants font une somme trop forte pour nos ressources. Il nous est impossible de pallier à l'déficit, et ne pouvons paraître.*

*Que chacun y mette du sien, et cette cinquième année que nous commençons d'une façon aussi rude et embarrassée que les précédentes, ne s'écoulera pas sans nous amener une extension de propagande. Le procès que nous a intenté l'imbécillité sulfureuse de la Société des Gens de Lettres a produit un mouvement de curiosité dont l'énergie des camarades pourrait profiter en faveur de la propagande anarchiste.*

*L'idée marche, ne perdons aucune occasion de lui donner de la force.*

## LE CONGRÈS INTERNATIONAL
### DE BRUXELLES

*Les Congrès de 1889.*

Ce n'est, à proprement dire, qu'aux deux Congrès de Paris, en 1889, que les partis ouvriers ou social-démocrates s'engagèrent définitivement et pour ainsi dire internationalement dans la voie du réformisme parlementaire.

Antérieurement, il y a eu des essais, des mouvements partiels, des programmes minimum péniblement alambiqués ; mais une entente des corps organisés de travailleurs pour refouler à l'arrière-plan les grandes revendications, un système complet de réformes législatives qui ont la prétention d'obvier à tous les maux dont souffre l'ouvrier et de régler presque tous les actes de son existence, voilà ce qui ne s'était pas encore vu.

Ces Congrès se rassemblèrent dans l'éclat du triomphe apparent de la démocratie socialiste allemande et du monde entier. Deux Etats — le républicain de Suisse et le despotique d'Allemagne — se disputaient l'initiative de la législation du travail, de l'amélioration du sort de l'ouvrier par des articles de loi. L'attente était générale, les illusions sans bornes.

Cependant, il ne fallut que peu de temps pour que de tels châteaux en Espagne disparussent au souffle de l'expérience. Le résultat de la Conférence de Berlin — le seul résultat appréciable — a été, comme l'a remarqué ingénûment la *Réforme*, de Bruxelles, d'avoir su obvier à l'agitation de la démocratie socialiste allemande. Les concessions apparentes des gouvernements, ou leurs promesses, n'ont d'autre but que de diviser les ouvriers, de faire passer inaperçues les faveurs que l'Etat accorde tous les jours aux capitalistes et de justifier les répressions sanglantes des grèves et autres mesures prises contre les ouvriers.

Après deux ans, les partis représentés au Congrès de Paris s'assemblent derechef, et ils n'ont, cette fois, à se conter que des échecs. Le Parti social-démocrate allemand a à expliquer son recul devant l'agitation du 1er Mai, son opposition systématique aux grèves et certaines manifestations « patriotiques » qui se sont produites dernièrement en son sein. Le Parti ouvrier belge a à se justifier de son alliance avec les bourgeois, de son conflit avec la masse des mineurs et de sa défaite honteuse sur le terrain de la révision. Les parlementaires d'Italie, de France et d'Angleterre ont à expliquer leur effacement progressif.

La réaction est manifeste. S'arrêtera-t-on ? Il le faudrait bien. Que les membres du Congrès réfléchissent à l'intérêt de la cause du Prolétariat, du retard qui résulterait de leur persistance dans le programme adopté par les Congrès de Paris. Jusqu'à présent c'était une expérience : aujourd'hui ce serait une abdication, un suicide.

*Ce que vaut la Législation du Travail*

Les chefs socialistes ne seraient pas sincères s'ils n'avouaient l'inanité des lois sur le travail. Ils l'ont affirmé maintes fois dans la presse et aux tribunes parlementaires et ils auraient mauvaise grâce à se dédire.

Pour que la situation de l'ouvrier s'améliorât réellement, il faudrait que la loi fixât non seulement la durée du travail pour toutes les industries (en tenant un compte exact des différences d'exploitation, de rendement, etc., entre les industries et entre les pays), mais aussi qu'elle fixât les salaires, non les salaires nominaux, mais les salaires réels, c'est-à-dire les prix des objets de consommation. Il faudrait que, ayant fixé tout cela et mis ses provisions à l'abri des fraudes, des ententes secrètes entre patrons et ouvriers, de la concurrence, etc. (ce qui équivaudrait à détruire le système industriel et commercial actuel), il faudrait, disons-nous, que la loi fît encore plus. Car le capitaliste aurait la ressource suprême de l'introduction de nouvelles machines et d'une exploitation plus intense du travail humain. L'ouvrier expierait par un long chômage annuel (comme cela arrive déjà) les maigres avantages qu'il pourrait obtenir et le nombre des ouvriers sans travail augmenterait. Pour parer à cet inconvénient, qui, à lui seul, détruirait tous les heureux effets de la législation du travail, l'Etat devrait se charger de donner du travail à ceux qui en manqueraient, d'organiser *l'aumône du travail*. Bientôt le nombre de ceux qui feraient appel à l'Etat deviendrait énorme ; et l'Etat se trouverait être, s'il en avait les moyens, l'entrepreneur universel : chose qui n'est pas possible, et qui n'est pas même désirable.

Ainsi, de tous les côtés, on se heurte contre l'absurde. La législation du travail est une idée radicalement fausse, un songe creux.

*Le Parlementarisme*

Pour ces lois illusoires, les uns vont aux urnes, les autres demandent le droit d'y aller (suffrage universel), et d'autres encore demandent le droit de demander à y aller (revision de la Constitution en vue du suffrage universel).

Pour envoyer des députés à la Chambre on fait des sacrifices énormes d'argent, d'énergies et de principes ; et on se heurte finalement à la force supérieure (en fait d'intrigues électorales) du Gouvernement et de la Bourgeoisie.

S'il est difficile de réussir à nommer quelques députés, il est plus difficile encore de conserver ce qu'on a gagné, car le plus souvent on ne fait que des ambitieux et des traîtres. Et puis il faut attendre que le nombre des élus augmente péniblement d'élection en élection, de cinq en cinq ans généralement, et on est sûr de n'avoir jamais une majorité à la Chambre.

Ainsi, dépense énorme de forces, ambitions fomentées, discorde, découragement général et aucun avantage positif, tels sont les résultats avérés de la tactique parlementaire.

*La Loi d'Airain*

L'amélioration du sort de l'ouvrier est impossible dans l'organisation actuelle. S'ils avaient plus qu'il leur en faut pour vivre modestement, les ouvriers voudraient faire des épargnes et se procurer les moyens de travailler pour leur propre compte. Aussi on ne leur laissera pas faire des épargnes ; s'ils en faisaient par hasard, un chômage suffirait à les écouler. Comme dernière ressource, une bonne crise, un *Panama* quelconque, et les voilà de nouveau à sec.

*La Législation du Travail et le Parlementarisme comme moyens d'agitation*

Nous savons bien ce qu'on va nous dire : « Ce n'est pas pour les obtenir qu'on demande des lois, mais pour agiter et éduquer les masses ».

Belle éducation qui consiste à embrouiller les idées et à faire courir les masses haletantes après des chimères !

Belle agitation qui consiste à faire le jeu du Gouvernement en entretenant chez les ouvriers des espérances mensongères !

Il faut avoir très peu de confiance dans les principes et une fâcheuse idée de la nature humaine pour croire nécessaire de voiler, de rapetisser les grandes revendications ouvrières afin de les faire triompher.

Ce n'est pas en tendant la main pour l'aumône d'une loi que l'ouvrier arrachera des concessions à la Bourgeoisie. Il faut qu'il redresse

la tête devant ses ennemis, qu'il s'apprête ouvertement à une lutte sans quartier. Devant un prolétariat uni dans la volonté de s'émanciper à jamais du joug du Capital, la bourgeoisie deviendrait bien plus accommodante qu'elle ne l'est aujourd'hui qu'elle peut opposer la « modération » des uns à l'impatience des autres et dire aux révolutionnaires : « Vous n'êtes qu'une petite minorité de la classe ouvrière, eh ! bien, on vous assommera ! ».

En fait d'élections, l'abstention est bien plus efficace comme protestation, comme pression sur les pouvoirs publics, que le plus éclatant succès. Aussi est-elle bien plus redoutée par les gouvernements.

En fait de grèves, une grève *mouvementée*, sillonnée de révoltes, est autrement plus importante et efficace qu'une grève *pacifique*, stupide, une grève des bras croisés.

Pour la revendication de la journée de huit heures, une bonne grève générale vaut bien plus que mille meetings implorant une loi.

Il est plus facile d'arracher des concessions aux patrons que des lois sérieuses aux législateurs. Les lois fourmillent de subterfuges, et lorsqu'elles favorisent les ouvriers, elles demeurent inexécutées.

C'est donc à un vrai travail des Danaïdes que les partisans de la législation du travail convient les ouvriers : le tonneau n'a pas de fond et ne se remplira jamais.

### *La Doctrine Marxiste. — Ses Vérités et ses Déboires*

Nous avons dit qu'il ne faut pas s'en prendre aux individus qui composent les partis ouvriers ou socialo-démocrates pour les mauvais effets de leur tactique. Il peut y avoir des ambitieux parmi eux ; mais, en revanche, il doit y avoir beaucoup de gens de bonne foi. La tactique découle des théories, non des hommes. Les mauvais principes font les ambitieux ; l'exercice du pouvoir forme les tyrans.

Aussi nous nous en prenons aux théories des socialistes parlementaires — et principalement à la théorie de Marx, qu'ils ont tous acceptée les yeux fermés.

Pour nous, rien n'est plus important à la cause des travailleurs que de s'émanciper du joug doctrinal de K. Marx.

Nous ne nions pas la valeur de l'homme, ni les services qu'il a rendus au Prolétariat ; mais nos idées ont avancé, le système bourgeois aussi a évolué, et probablement si Marx lui-même revenait au monde émettrait-il de nouvelles idées.

Marx a fait la critique du Capital : c'est très bien. Il a dévoilé le procédé d'exploitation du capitaliste : c'est parfait. En cela il est irréfutable ; et les économistes ont beau s'efforcer de sortir du filet de ses raisonnements, ils s'y trouvent de plus en plus embarrassés.

Seulement Marx n'a fait ressortir qu'un seul côté de la question. Croit-on vraiment que ce soit dans le contrat du travail, ou plutôt, d'après Marx, dans les variantes apportées par le capitaliste à l'exécution de ce contrat, qu'il suppose *juste*, (prolongement de la journée de travail, travail à forfait, coopération, etc.,) que l'ouvrier est le plus lésé ? Non. L'ouvrier est lésé comme acheteur, comme consommateur, et surtout comme citoyen, comme client forcé de ce grand capitaliste, qui est l'Etat. L'Etat le charge d'impôts ; l'Etat lui demande des services ; l'Etat se charge, pour lui, de certaines besognes et lui fait payer chèrement tous ses services. L'Etat l'accable de règlements, de fonctionnaires, de prohibitions, de surveillance, etc.

Or, l'Etat, qui se compose d'individus naturellement portés à se maintenir au pouvoir, ne manque pas toutes ces occasions de distribuer des privilèges, des faveurs, des monopoles, des revenus, des appointements à ses favoris, à sa clientèle électorale. Les tripotages, les banqueroutes, les lois d'expropriation au bénéfice de la Bourgeoisie, les droits de protection, tout cela a créé dans tous les pays la fortune actuelle des capitalistes — non pas le contrat du travail et l'exploitation de la fabrique.

D'où la nécessité de nous insurger contre l'Etat. L'Etat, c'est l'ennemi. Lui détruit, la propriété individuelle tombe.

Par contre, détruire la propriété individuelle en l'attribuant à l'Etat, c'est créer un grand capitaliste, une grande compagnie anonyme, aux mille fonctionnaires, qui sucera comme une grande pieuvre le sang des travailleurs.

Du reste, très fort dans la critique de l'organisation économique actuelle, Marx n'a avancé aucune théorie fondamentale de la société future : le mot « communisme » est chez lui un trompe-l'œil. Ses prévisions sur la concentration progressive des richesses chez une minorité toujours plus petite ont été démenties par le fait. Sa trouvaille célèbre de la « dictature du Prolétariat » a été justement désavouée, même par ses disciples ; car on ne détruit pas une dictature aussi facilement qu'on l'établit.

### *Centralisation et Intolérance*

L'influence corruptrice de la politique s'est fait sentir dans les organisations sociales. Il est grand temps que les ouvriers avisent, car les inconvénients d'une organisation autoritaire et centralisée sont manifestes. Elle crée des ambitions, des discordes, des trahisons ; elle est exposée aux coups du Gouvernement, et ce danger, auquel les chefs d'un parti centralisé sont exposés, suffit à paralyser leur action et à émousser leur énergie.

Aussi les voyons-nous toujours occupés à enrayer et à contrecarrer les grèves, à décrier les actes de révolte et à se venger de leur sujétion envers le Gouvernement en exigeant de leurs adeptes toujours plus de soumission et de discipline.

Nous ne pouvons nous empêcher d'appeler, à ce sujet, l'attention du Congrès sur la coutume *immorale et démoralisante* de flétrir comme une trahison, comme le fait d'un « mouchard » tout acte de révolte ou de résistance commis en temps de grève.

Que les magistrats punissent ces actes, cela se comprend ; ils sont payés pour le faire. Que des lois visent à empêcher l'ouvrier de commettre tout acte de révolte, à le prévenir même, cela est encore naturel. Mais que des hommes soi-disant socialistes et parfois révolutionnaires prennent sur eux d'ameuter les ouvriers contre ceux qui se dévouent à la cause, cela est trop fort, cela est honteux !

Nous avons encore une autre grief à formuler contre les socialistes autoritaires, et nous l'exposons moins dans notre intérêt, à nous anarchistes, que dans l'intérêt de la cause des travailleurs, cause qui ne peut assurément pas être servie par certains agissements despotiques.

Ainsi, nous voyons en Belgique les chefs du Parti ouvrier s'arroger le droit de diriger jusque la pensée des affiliés au parti. Un journal anarchiste, lequel s'est toujours offert en vain à la discussion théorique, a été tout simplement *exclu* de la Maison du Peuple, et les Chevaliers du Travail *ont défendu à leurs adeptes de le lire !*

En vérité, est-ce bien la peine de s'insurger contre la censure gouvernementale pour retomber sous celle plus aveugle, plus intéressée, parfois plus tyrannique, des chefs d'un parti

### *Nos Vœux*

Conformément à ces raisons, nous proposons au Congrès de déclarer :

*Sur la Législation du Travail,*

Que l'expérience, confirmant la théorie, conseille à renoncer à l'espoir d'améliorer tant soit peu, par des lois, la condition de l'ouvrier ;

Et qu'il est bien préférable que les ouvriers jettent leurs regards vers la lutte inévitable pour la destruction du capital et de l'Etat, pour la prise de possession des instruments de travail et l'organisation libre et autonome des associations ouvrières.

*En matière de* à notre avis, stigmatiser
Le Congrès devra aver la libre action des
toute tentative d'e acculer à la légalité,
travailleurs et de l

*En fait d'organ ation ouvrière,*
Le Congrès devr inviter tous les groupe-
ments socialistes à décentraliser, à se défaire
des comités centra etc., à rendre l'entière
autonomie aux gro ements locaux et à laisser
ceux-ci se fédérer rement entr'eux.

Enfin, le Congrè devrait flétrir énergique-
ment toute allian avec les bourgeois soi-
disant radicaux et ur politique, rejeter égale-
ment tout le fatr démocratique : agitation
pour le suffrage iversel, participation aux
élections, conquê des pouvoirs, prétendue
dictature du Prolé iat (en réalité de quelques
meneurs), et reco mander la grève des urnes,
la lutte à outrance contre le parlementarisme,
comme intégrant écessaire de la grève des
usines, de la lutte ontre le capital.

***

En acceptant ce dées, nous croyons que le
Congrès de Bruxe s ferait vraiment œuvre de
progrès et ouvrirait un nouvel horizon au mou-
vement socialiste ternational.

Si cela n'est p possible, que les révolu-
tionnaires et les s ialistes sincères et cohérents
aillent d'un côté les parlementaires et réfor-
mistes plus ou m ns bourgeois, ou aspirant
à le devenir, de l tre.

L'équivoque su out est dangereuse. Aujourd'hui, elle coûte quelques-uns d'entre nous du temps et du d grément ; demain, c'est-à-dire au jour de Révolution, elle pourrait coûter à l'Humanité toute entière des torrents de sang.

(*L'homme libre*, de Bruxelles).

## JOURNALISME

Il faut avoir une forte dose de naïveté pour se figurer que la presse est autre chose qu'une collection de cancans de vieilles portières, combinée avec une dose de calomnies et de mensonges froidement calculés.

Le journal est aujourd'hui une manufacture où l'article court, la rengaine à la mode, la niaiserie du jour se fabriquent à la demande du consommateur. Tout ce qui est plat, vulgaire ou médiocre est sûr de prospérer par la voie du journal. C'est là la serre chaude où éclot ce bâtard de la pensée qu'on appelle « l'opinion publique » et qui n'est après tout que le nom moderne de l'ignorance et de la sottise.

Il y a-t-il une seule idée vraie et généreuse, un seul progrès matériel et moral, qui n'ait eu contre lui l'opinion de la majorité. La Presse a pour rôle de niveler, d'égaliser notre fond de commune sottise. Comme il serait à craindre que certains esprits s'élève au dessus du niveau des autres, le journal arrive à point pour lui prêcher la bonne parole. Il serait injuste de nier qu'à défaut d'égalité matérielle, nous avons du moins une certaine égalité d'inepties.

Le gouvernement, les fonctionnaires, la police, l'armée, la magistrature, nous protègent, les patrons et les capitalistes nous rendent l'inestimable service de bien vouloir nous permettre de travailler pour eux.

La Presse a le plus noble rôle : elle pense pour nous. Grâce aux bienfaits du journal à un sou, chaque citoyen trouve désormais le matin dans son journal, l'opinion qu'il doit avoir dans la journée.

Personne ne niera, je l'espère, l'immense portée morale de cette application de la division du travail.

Il faut admirer la merveilleuse façon dont est construit notre système social. Jusqu'ici, des philosophes à courte vue avait pensé que malgré tous les perfectionnements mécaniques, le domaine de l'idée resterait toujours indivi-

duel, quelques-uns avaient même été jusqu'à prétendre que l'avenir de l'Humanité reposait dans cette autonomie morale, opinion dangereuse au plus haut point, car elle a amené certains sectaires à nier l'utilité de l'Etat, de la religion, de la guillotine et de la prostitution, ces quatre bases fondamentales de toute morale. Fort heureusement, la force armée tient en respect cette poignée d'esprits subversifs, et la Presse entière flétrit comme il convient de pareils agissements.

Chose admirable, comme l'impression d'un journal exige un capital considérable, il est nécessairement aux mains, non des travailleurs, mais des capitalistes, chose providentielle! car, sous cette compétente direction, l'opinion publique ne risque pas de s'égarer dans les funestes erreurs du Socialisme et de l'Anarchie.

L'ouvrier entend des voix autorisées lui dire que sa « misère est déterminée par les lois immuables et que l'harmonie de la société est intéressée à ce qu'il crève de faim ; mais qu'il ait foi en l'avenir, dans quelques siècles il pourra espérer des rentes à cinquante ans si, grâce à une sage économie il a su épargner sur son salaire.

« En attendant, qu'il n'écoute pas la voix des meneurs qui cherchent à lui persuader qu'il est malheureux et qu'il doit prendre aux riches ce qu'ils possèdent sous prétexte que cette richesse est son œuvre ».

Telle est, condensée en quelques lignes, le sermon quotidien que la « Presse » débite à ses innombrables lecteurs. Il y a des variantes, parfois même il semble que ce soit l'opinion contraire qui prévaut, mais que les esprits timorés se rassurent, le grand journalisme connaît son devoir, il doit penser pour nous, et il s'acquitte de sa besogne en conscience, la bassesse de la pensée imprimée est à la taille de ceux qui la lisent.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Souvenir des Grandes Manœuvres. — Je vous signalerai sans l'apprécier, un sentiment que j'ai constaté chez les officiers : *tous*, ils *préfèrent les marins illettrés* à ceux sachant lire et écrire. Ils déclarent que les marins n'ayant aucune instruction sont beaucoup plus disciplinés.

(*L'Eclair*).

***

Nous n'avons point raconté la chose en son temps, mais il ne faut pas qu'elle se perde : Frémondeau, soldat en permission, travaillait en civil aux champs avec son père, à Saint-Avertin (Indre-et-Loire). Arrive un officier caracollant sur leur terre. Le père Frémondeau invite l'officier à rester sur la route. Le fils vient à l'aide du père, l'officier se fâche et joue de la cravache. Le fils Frémondeau riposte à coups de manche de pioche et reconduit le galonné sur la route.

Celui-ci assigne le jeune homme devant le tribunal civil, mais il est acquitté haut la main, le cas de légitime défense ne faisant aucun doute.

L'officier découvre alors que Frémondeau est un soldat en congé, vivement il le fait passer devant le Conseil de guerre de Tours qui le condamne à *trois ans de prison* (et non trois mois comme plusieurs journaux l'ont dit).

L'émotion a été, paraît-il, si vive, que Carnot a gracié Frémondeau. Mais cela n'enlève pas l'ignominie du fait.

***

Dans leur dernière réunion, les membres du *Drapeau du XX*e arrondissement ont décidé, qu'à l'avenir, ils accompagneraient les orateurs patriotes à la sortie des réunions pour les protéger contre les tentatives d'assassinat de soi-disant anarchistes, qui sont en réalité des bandits soudoyés par l'Allemagne.

*L'Intransigeant.*

Il est de fait qu'il y a beaucoup d'argent allemand répandu à Paris. Nous croyons savoir que les camarades de Clichy avaient été stipendié par Guillaume II pour couvrir la police de honte. Les derniers numéros de la *Révolte* n'ont paru que grâce à Caprivi et le *Temps* quotidien doit reposer sur quelque combinaison de ce genre.

Mais Laur, Millevoye et toute cette bande de patriotes Knoutophiles par qui sont-ils payés pour provoquer cette saleté :

*La France républicaine et cosaque ?*

Et pourtant ce n'est chez eux que pure bêtise. Les générations futures auront peine à le croire.

***

M. Clément, commissaire de police, a reçu plus de 200 demandes de récompenses pour coopération au sauvetage des victimes de Saint-Mandé.

Toute cette légion de braves sauveteurs paraissent avoir autant l'amour du ruban que celui de l'Humanité.

(*L'Endehors*).

***

Le Rainey. — Le samedi 29 août, salle du Casino, devant un public sympathique un compagnon est venu faire une conférence publique et contradictoire à la suite de laquelle la formation d'un groupe d'étude sociale a été décidé afin d'accélérer la diffusion des brillantes théories développées par le conférencier.

Nous faisons appel à tous les camarades, auteurs et groupes qui disposeraient de livres, brochures, collections de journaux, etc., de bien vouloir les adresser, ainsi que tout ce qui concerne le groupe, à Louis Matha, coiffeur, 3, allée de la Station, au Rainey (Seine-et-Oise).

Le groupe fait spécialement appel aux groupes de Bordeaux, d'Agen, et à E. Darnaud, de Foix.

## Angleterre

Norwich. — Le mouvement international s'accentue de plus en plus en Angleterre, le temps où il ne se cantonnait qu'à Londres semble être bien loin. De nombreux groupements franchement anarchistes se forment dans des localités où n'avaient pas encore pénétré nos idées.

Dimanche, il y a eu deux meetings sur la place du Marché. Les camarades Maubroy, Coulon et Mollet ont pris la parole ; le compagnon Mollet qui ne parle pas l'anglais a été interprété par le camarade Coulon.

Le public n'a pas crié, comme on eût pu le supposer : A bas l'étranger ! c'est avec une satisfaction marquée par de vifs applaudissements qu'il a écouté la parole de notre ami.

Le lundi soir il y avait un thé public pour ouvrier au Club, franchement communiste-anarchiste, qui a pleinement réussi.

Les compagnons Maubwy, Coulon, Habenery, Pointz, Mollet ont successivement développé nos idées.

C'est une superbe soirée internationale qui a laissé une profonde impression dans l'esprit de tous.

En somme, nos idées font de rapides progrès dans les masses jusqu'ici réfractaires. C'est bon signe.

## Russie

La revue anglaise *Free Russia*, annonce le suicide, dans la forteresse de Schlusselbourg, de Sophie Gunsbourg. On se souvient du rôle que cette jeune femme, âgée de 21 ans seulement, a joué dans le dernier procès. Sur ce procès on ne savait presque rien jusqu'à présent, que les sentences et les noms des accusés. Il y a eu ébauche d'organisation secrète entre militaires, commencée par Sophie Gunsbourg, qui avait préparé dans ce but une certaine proclamation, restée d'ailleurs en manuscrit. Sur quoi Sophie Gunsbourg fut condamnée à mort. La peine fut commuée et elle fut enfermée dans ce tombeau, la forteresse de Schlusselbourg.

On apprend maintenant qu'elle s'est suicidée avec une paire de ciseaux qu'on avait réussi à introduire dans sa cellule.

Les ciseaux étaient vieux, émoussés, ils ne faisaient que des blessures, et pendant que la sentinelle marchait à sa porte, regardant continuellement par le judas, Sophie Gunsbourg étouffait ses gémissements, tout en continuant ses efforts d'en finir avec la vie, avec cette arme si peu efficace. Un dernier coup y mit fin.

La forteresse, ce tombeau dont on ne pouvait jusqu'à présent avoir depuis dix ans aucune nouvelle, n'a pas gardé ce secret. Les révolutionnaires l'ont appris.

Ils ont appris aussi que sur les révolutionnaires mûrés dans la forteresse, Gratchevsky a cessé de vivre.

Il n'avait qu'un moyen de se suicider — celui de se brûler vif. C'est ce qu'il fit en mettant le feu à son matelas avec sa petite lampe à pétrole.

Minakoff a été fusillé pour révolte contre les geôliers.

## Belgique

Nous empruntons à l'*Homme libre* l'appréciation qui suit du Congrès de Bruxelles. Après avoir remarqué que le Congrès n'a ni approfondi ni même discuté aucune des questions importantes mises à l'ordre du jour, notre confrère remarque, au lieu de cela, que ce Congrès s'est plu à tout confondre, à tout mêler ensemble, à étouffer les voix libres et sincères, à écarter et enterrer les questions controversées et gênantes qui figuraient à l'ordre du jour, et à perpétuer les équivoques. Il a été une vraie et colossale mystification.

Le Congrès n'a pas ajouté un *iota* aux principes, aux revendications de la classe ouvrière. Il n'a ouvert aucun nouveau chemin. Il n'a jeté la moindre lumière sur la moindre question !

Une preuve : une des questions ouvertes, et des plus importantes est celle de savoir si les ouvriers doivent demander à l'Etat de se rendre propriétaires des mines, de certaines manufactures, comme celle du tabac, etc.

Les socialistes allemands se sont récemment prononcés contre, tandis que les Belges (du moins *le Peuple*) sont pour l'exploitation gouvernementale. C'était le moment ou jamais de se mettre d'accord sur une question aussi vitale. On n'en a rien fait.

Le Congrès a avoué l'impuissance et la futilité de la législation du travail : mais il n'en a pas moins persisté à la préconiser.

Les rapports des délégués des différents pays sur l'état de la législation du travail a été la plus éclatante confirmation de nos idées anarchistes. Nous disions au congrès de 1889 qu'on n'obtiendrait que des promesses et que les lois, même là où elles seraient édictées ne seraient pas sérieuses et ne seraient pas mises à exécution, et voilà que les délégués de tous les pays viennent nous dire que les gouvernements se sont moqués des ouvriers, que les lois restent lettre morte, que les patrons regagnent dans la semaine le travail que les ouvriers ne font plus le dimanche et ainsi de suite. Quelle preuve plus grande de la justesse de nos vues !

Et il continuera à en être de même. Nous signalons une statistique oubliée aux futurs congrès ouvriers : la liste des défenseurs du peuple parvenus à la députation qui se sont rendus traîtres à la cause ouvrière.

On a vu au Congrès de Bruxelles ce qu'on trouve immanquablement dans tous les Congrès. Une dizaine de meneurs qui monopolisent la volonté de la masse ouvrière et y mettent l'es ampille de leurs personnalités.

Ces gens-là sont fous d'autorité. Ils vous écrasent un adversaire, comme un assassin assomme sa victime sans que la moindre idée de vérité et de justice traverse leurs cerveaux.

Ils se servent souvent pour diriger le Congrès et le mener à leurs fins de certains individus « qui font carrière dans les partis » et attendent de devenir chef à leur tour. Ces individus vont, viennent, épient, rapportent, etc., ce sont « les gendarmes et les espions » des Congrès.

En somme, l'esprit du Congrès de Bruxelles a été intolérant, exclusiviste, autoritaire. Une association ouvrière s'élève contre l'autre, on s'excommunie réciproquement. Ça été le cas de l'Amérique et de l'Espagne.

Les anarchistes ont été non seulement la bête noire, mais aussi le bouc émissaire de toutes les fautes commises.

On perd des séances entières en invitations et remerciements et autres compliments : on organise à droite et à gauche des excursions et des fêtes payées par les ouvriers ; le bureau reste des matinées entières à délibérer tandis que le Congrès attend... Et, si les travaux n'avancent pas, la faute en est aux anarchistes.

Je suis tombé par terre
C'est la faute à Voltaire.....

Exemple de la logique du Congrès : on repousse les anarchistes parce qu'ils ne sont pas socialistes et on accepte des sociétés d'enterrement civil !

La plus grosse rouerie du Congrès a été la mutilation de son ordre du jour.

La question du parlementarisme gênait les « meneurs ». On l'a tout simplement supprimée.

Sur la question de l'alliance avec les partis bourgeois, le Congrès ne pouvait décemment se prononcer qu'en sens négatif. Aussi on l'a supprimée.

Il est vrai qu'à force de supprimer des questions importantes et d'embrouiller les autres, on est arrivé au résultat négatif que nous avons consisté tout d'abord.

Que tout homme impartial relise dans leur intégrité les délibérations du Congrès, et qu'il juge si c'était vraiment la peine de venir de tous les coins du monde et de dépenser tant d'argent pour un résultat aussi maigre, aussi piteux !

Passant ensuite à une appréciation des Congrès en général, l'*Homme libre* émet des idées absolument justes :

La cause de l'insuccès, il faut la chercher dans la composition des Congrès. Ainsi que les Parlements fussent-ils élus par le suffrage universel ne représentent jamais la vraie nation, le peuple qui travaille et qui souffre, — ainsi les délégués des congrès ouvriers ne représentent pas la masse du parti, mais les éléments les plus intrigants et les moins sincères.

La nature même d'un Congrès qui tient beaucoup du Parlement ne se prête pas à une manifestation sincère des opinions et des sentiments de la masse ouvrière.

Lorsque des hommes sont assemblés pour discuter et voter des résolutions et les faire valoir, un phénomène curieux et remarquable se produit. Il se dégage de la foule un petit nombre d'hommes ou plus énergiques ou plus rusés, ou plus intrigants, ou plus effrontés qui s'imposent soit par le prestige de leur nom ou de leur talent, soit par la puissance de leur organe vocal tandis que la masse se laisse en quelque sorte hypnotiser par eux, les suit et leur obéit aveuglement. Les uns gagnent en autorité ce que les autres perdent en énergique volonté.

Si maintenant vous ajoutez à cela que ces hommes qui s'imposent sont parfois personnellement intéressés à fourvoyer les masses et à les tromper ou du moins à leur imposer leurs propres vues, comme cela arrive avec les délégués députés, vous aurez l'explication de toutes les choses singulières qui se passent à un Congrès et qui se sont passés à celui de Bruxelles.

Ces députés luttent avec acharnement pour maintenir leur position. Ils ont des compères dans l'assemblée (comme le gouvernement en a à la Chambre des députés) des délégués qu'ils ont fait nommer et dont le voyage est défrayé par la caisse du parti.

D'un petit groupe organisé partent les mots d'ordre et les « billets mystérieux », par lesquels s'organisent les complots de coulisses et s'effectuent les coups de scène (comme lorsqu'on a levé la séance pour empêcher Merlino de parler).

Les chefs intriguent au bureau ; la claque composée des complices volontaires et des gogos qui ont de l'admiration pour tous les hommes occupant une position, fait chorus et vote....

## Australie

Après trois nuits de discussion, les meneurs de l'Australium socialist club de Sydney, viennent de voter l'exclusion des anarchistes.

Plusieurs membres de cette association étaient parvenus à se faire élire à l'assemblée législative de la Nouvelle Galles du Sud, aussi la ligue n'est-elle plus qu'un comité électoral pour ces législateurs et ceux qui veulent suivre leur exemple.

La ligue ne veut plus se mêler à l'agitation des « sans travail » ; elle veut interdire à ses membres d'être révolutionnaires ; pour en faire partie il ne faudra avoir subi aucune condamnation. Si, dans ses réunions, il était signalé la présence d'individus ayant subi des condamnations, ceux-ci devraient être immédiatement expulsés, afin que la ligue ne fût pas « discréditée » par l'accusation de recevoir dans son sein, ces brebis galbeuses. C'est que, la ligue étant devenue une puissance, ayant ses salariés, ses fonctionnaires, elle a peur de voir s'éloigner d'elle les « gens respectables » dont les cotisations sont assurées, voilà pourquoi elle ne veut plus s'occuper des miséreux — qui ne pourraient lui apporter aucun concours financier — et repousse ceux qui ont eu maille à partir avec la loi. Elle se légalise pour être « respectable ! »

Les élections parlementaires ayant eu lieu dernièrement, nous en avons profité pour distribuer une trentaine de mille de petits placards anarchistes que nous avons gravés nous-mêmes sur des plaques de bois, et imprimés dans nos loisirs. Nous continuons à tailler nos caractères en bois, nous espérons ainsi, obtenir une vingtaine de mille de types qui nous permettront de faire paraître un journal et de répandre des manifestes à profusion.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Saint-Denis. — Les camarades de Saint-Denis informent les groupes et amis, que c'est dans l'intérêt des compagnons Decamps, Dardare et Léveillé que le manifeste dont ils avaient pris l'initiative n'a pas paru, convaincus que l'avocat *bêcheur* se serait servi de ce manifeste comme il s'est servi de ceux du 1er Mai pour prouver qu'il y avait eu préméditation chez nos amis et de là les envoyer à la guillotine.

Nous avons cru meilleur de nous rallier à l'idée du compagnon Faure, qu'une brochure serait plus profitable qu'un bout de papier, que la police et même le public déchire ; à cet effet nous avons remis l'argent des souscriptions au profit de la brochure.

*La Jeunesse libertaire de Saint-Denis.*

***

Le compagnon Mollet prie les camarades qui étaient en correspondance avec lui d'écrire à sa nouvelle adresse : Mollet, chez Sutton, 23, Rose Yard Ste-Augustine, Norwich (Angleterre).

***

Bruxelles. — Le club des Fédérés organise pour le 20 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, un grand concert-spectacle au profit des victimes du 1er Mai.

Les camarades savent qu'elles sont nombreuses et dignes de notre solidarité ; nous espérons donc que tous les amis feront leur possible pour que la fête réussisse : c'est-à-dire pour que nous puissions aider nos frères qui se sont dévoués pour la cause et qui se trouvent actuellement dans le dénuement.

Que tous les anarchistes de Bruxelles et des environs se mettent de suite à l'œuvre ; cela presse, les cartes se vendront 15 centimes.

*Le Club des Fédérés de Bruxelles.*

***

Les compagnons intéressés à l'extension des publications anarchistes paraissant en langue française, sont priés d'en envoyer cinq exemplaires de chaque à l'adresse suivante : Lambert, rue des Prêtres, 3, à Grenoble (Isère).

Merci au camarade qui a envoyé les deux numéros de l'*Endehors*.

***

*Tournée Sébastien Faure.* — Reçu par Constant Martin et Paul Reclus, 2e liste : Toulon 32 fr. ; Villefranche 50 fr. ; Bordeaux 15 fr. ; Nîmes 8,25 ; Alger 10 fr. ; Calais 12 fr. ; Trelazé 65 fr. ; Puget-Ville 3 fr. ; Saint-Henri-Marseille 3 fr. ; Reims (2e envoi) 10 fr. ; Saint-Etienne 23 fr. ; Lépine 9 fr. ; Marseille 35 fr. ; Bagnolet 6,50 ; Marseille (Nègre) 2 fr. ; Bourges 40 fr. ; Narbonne 25 fr. ; Lyon 20 et 11 fr. ; Bordeaux 11 fr. ; Le Cholet Nevers 20 fr. ; Père Henry 10 fr. ; 1re liste 83,25. — Total des deux listes 514 fr.

***

Vient de paraître une réédition de **Germinal**, poésie révolutionnaire ; **J'n'aim' pas les Sergots !** « chanson d'attaque ».

CHANSONS EN MUSIQUE A 10 CENTIMES, 5 FRANCS LE CENT

Faut plus d'Gouvernement. — La Mort d'un Brave. — Y a rien d'Changé. — Le Père Peinard au Populo. — Le Chant des Trimardeurs. — Le Chant des Peinards. — Le Droit à l'Existence. — L'Internationale. — Ce que nous Voulons. — Les Grands Principes. — Les Conscrits Insoumis.

Envoi franco contre mandat ou timbres à François Brunel, 34, rue Serpente, à Paris.

***

Un des collaborateurs de la *Révolte*, s'étant trouvé choqué d'un nom d'orateur publié dans les convocations des derniers numéros, le journal ne publiera plus les noms de camarades qui doivent prendre la parole dans les réunions. Au point de vue anarchiste ces insertions sont inutile, et les supprimer mettra fin à toutes sortes de discussions de personnalités.

***

Les groupes et compagnons de Nevers et Fourchambault, sont invités à entrer en relation avec le compagnon Thuriault, en vue d'organiser une série de conférences dans diverses localités, au moment du passage du compagnon Faure.

Adresser tout ce qui concerne propagande au compagnon Thuriault, au Cholet, près Nevers (Nièvre).

***

Le numéro 5 du *Cri Typographique* vient de paraître. Cinq centimes le numéro.

*Sommaire* : Les Ecoles professionnelles. — Reconnaissance. — Le Séminaire Mame à Tours. — M. Doniol, directeur de l'Imprimerie Nationale.

## PETITE CORRESPONDANCE

M. P. à Thuir. — P. à Bordeaux. C. à Argenteuil. — H. G. à Houdan. — B. à La Machine. — C. F. à Foussais. — P. à Narbonne. — C. L. à Beaucaire. — D. à Foix. — P. à Narbonne. — H. G. à Tonnerre. — B. à Alger. — E. R. à Nancy. — A. B. à Saint-Vit. — M. G. à Marseille. — T. à Creston. — W. à Flixecourt. — A. D. à Blanzy. — M. à Chantenay. — C. à Bizerte. — J. V. à Nantes. — P. à Narbonne. — J. R. à Saint-Imier. — M. à Angers. — H. à Ougrée. — Q. à Pantin. — F. à Annonay. — B. à Drocourt. — A. B. à Paris. — L. à Grenoble. — M. à Calais. — F. à Amiens. — G. à Saint-Pierre. — C. à Dôle. — J. M. à La Tour-du-Pin. — Julien R. — V. C. — Reçu timbres et mandats.

B. à Narbonne. — L'adresse de Perrare est rue de Charonne, 176.

Clément S. G. Geaume. — Nous ne possédons pas « A bas l'Argent ! »

F. F. à Milan. — « Les Produits de la Terre et de l'industrie » épuisés.

M. P. à Thuir. — Nous n'avons pas « Les Préjugés de Guy ». Adressez-vous à Jouy, de Carcassonne, en ce moment 7, plage de la Nouvelle Cabane, à la Nouvelle (Aude).

Le compagnon Wilems prie le compagnon Lapie de lui faire savoir son adresse. Ecrire au compagnon Moisseron, 29, rue Juge, à Grenelle.

L'adresse de Lapie est : 33, rue des Lanliers.

P. P. à Narbonne. — Reçu lettres et mandats du 3 septembre, ainsi que celui du 6.

M. à Calais. — Nous vous expédions ce qui nous reste du Procès de la « Révolte », soit 40 exemplaires pour 1 fr. 50.

F. à Saint Marcellin. — Avons fait passer votre lettre à Faure qui vous répondra.

Boccard. — Trop particulier pour être inséré.

Domanico à Perugia. — N'avons pas les adresses demandées.

Ragot. — Le compagnon Dessac demande de vos nouvelles.

A. Girard. — Envoyez, nous recevrons avec plaisir.

Choisy-le-Roi. — Prière aux camarades de bien vouloir régler chez le libraire ?

T. à Mézières. — J.-B. Clément et Lavaud sont deux saltimbanques qui se permettent de nous calomnier parce que leurs oreilles sont hors de portée de nos mains ; ils se garderont bien de venir nous dire face à face les saletés qu'ils propagent de loin.

The Commonweal. — Entendu. — Merci.

Armentières. — Nous n'avons pu déchiffrer votre nom. — Les brochures demandées ont été expédiées à Malfoy, réclamez-lui. — Si elles sont égarées, avisez-nous.

## CONVOCATIONS

Journal le *Pot à Colle* et l'Union syndicale du Meuble, tous les mardis soir, 7, place Voltaire, au sous-sol.

Tous les dimanches, à 8 h. 1/2, soirée familiale, 30, rue d'Allemagne.

Tous les mardis, réunion du groupe au même local.

Le groupe la Jeunesse anti-patriote de Roanne, se réunit tous les mercredis à 8 h. 1/2 du soir, dans son local habituel place Saint-Etienne.

Tous les mardis, à 8 h. 1/2 du soir, salle [illegible], 89, rue du Temple, réunion des groupes les *Insoumis*, la *Ligue des Anti-Patriotes* (section des X, IV et IIIe), les *Libertaires* des XI et XXe.

Entrée par la rue Michel Lecomte.

Pantin. — Réunion tous les premiers samedis de chaque mois, à 8 h. 1/2 du soir, 126, rue de Paris.

Londres. — *Club Autonomie*, 6, Windmill Street, Tottenham Court Road, W., dimanche 27 septembre à 8 h. 1/2 du soir, grande soirée familiale.

Programme : 1. Chants et poésie. — 2. En Détresse, comédie en un acte, de Henri Fèvre, jouée pour la première fois au Théâtre Libre, à Paris.

*Le Gérant* : E. Habert.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 17, rue de l'Echiquier.

CINQUIÈME ANNÉE, N° 2 — DIX CENTIMES — DU 26 AU 2 OCTOBRE 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## ÉTUDE SUR LA RÉVOLUTION

V

Le massacre des bourgeois en vue du triomphe de la Révolution est, nous l'avons dit, un rêve insensé. Leur nombre même s'y oppose ; car outre les millions de bourgeois qui devraient disparaître dans l'hypothèse des Marat modernes, il y aurait encore les millions de travailleurs demi-bourgeois qui devraient les suivre. En effet, ceux-ci ne demandent qu'à devenir bourgeois à leur tour, et s'empresseraient de le devenir, si l'existence de la bourgeoisie n'était frappé que dans ses résultats et non dans ses causes. Et quant à la Terreur organisée et légalisée, elle ne sert, avons-nous dit, qu'à forger les chaînes pour le peuple. Elle tue l'initiative de chacun — qui est l'âme des révolutions ; elle perpétue l'idée de gouvernement fort et obéi ; elle prépare la dictature de celui qui mettra la main sur le tribunal révolutionnaire et saura le manier, avec ruse et prudence, dans son intérêt personnel.

Arme des gouvernants, la Terreur sert avant tout les classes gouvernantes ; elle prépare le terrain pour le moins scrupuleux d'entre eux.

La Terreur de Robespierre *devait* aboutir à celle de Tallien et celle-ci — à la dictature de Bonaparte. Robespierre couvait Napoléon.

Pour vaincre la bourgeoisie, il faut quelque chose de tout à fait différent de ce qui fait la force actuelle, d'autres éléments que ceux qu'elle a si bien appris à manier. C'est pourquoi il faut voir d'abord ce qui fait sa force et à cette force, en opposer une autre, supérieure.

---

Qu'est-ce qui a permis, en effet, aux bourgeois d'escamoter toutes les révolutions depuis le quinzième siècle ? d'en profiter pour asservir et agrandir leur domination sur des bases autrement solides que le respect des superstitions religieuses ou le droit de naissance de l'aristocratie ?

— C'est l'Etat. C'est l'accroissement continuel et l'élargissement des fonctions de l'Etat, basé sur cette fondation bien plus solide que la religion ou le droit d'héridité — la Loi. Et tant que l'Etat durera, tant que la Loi restera sacrée aux yeux des peuples, tant que les révolutions à venir travailleront au maintien et à l'élargissement des fonctions de l'Etat et de la Loi — les bourgeois seront sûrs de conserver le pouvoir et de dominer les masses. Les légistes constituant l'Etat omnipotent, c'est l'origine de la bourgeoisie, et c'est encore l'Etat omnipotent qui fait la force actuelle de la bourgeoisie. Par la Loi et l'Etat ils se sont saisi du capital, et ont constitué leur autorité. Par la Loi et l'Etat, ils la maintiennent. Par la Loi et l'Etat ils promettent encore de réparer les maux qui rongent la société.

---

En effet, tant que toutes les affaires du pays seront remises à quelques-uns, et que ces affaires auront la complexité inextricable qu'elles ont aujourd'hui — les bourgeois pourront dormir tranquilles. Ce sont eux qui, reprenant la tradition romaine de l'Etat omniscient, ont créé, élaboré, constitué ce mécanisme : ce sont eux qui en furent les soutiens à travers l'histoire. Ils l'étudient dans leurs collèges et leurs universités ; ils le maintiennent dans leurs tribunaux, ils l'enseignent à l'école ; ils le propagent, l'inculquent, par la voie de leur presse.

Leur esprit est si bien façonné à la tradition de l'Etat, que jamais ils ne s'en départissent, même dans leurs rêves d'avenir. Leurs utopies mêmes en portent le cachet. Ils ne peuvent concevoir rien en dehors des principes du droit romain sur l'Etat et la propriété ; et s'ils rencontrent des institutions, développées en dehors de ces conceptions, soit dans la vie des paysans français, soit ailleurs, ils les brisent plutôt que d'en reconnaître la raison. C'est ainsi que les jacobins ont continué l'œuvre de destruction de Turgot, concernant les institutions populaires de la France. Turgot abolissait les assemblées primaires de village, le *mir* qui vivait encore de son temps, le trouvant trop tumultueux, et insuffisamment ordonné ; les jacobins abolissaient les communautés de famille — les « familles composées » qui avaient échappé à la hache du droit romain ; — ils donnaient le coup de grâce à la possession communale du sol ; ils faisaient des lois draconiennes contre les coalitions d'ouvriers et leurs grèves ; ils préféraient noyer les Vendéens par milliers que de se donner la peine de comprendre leurs institutions populaires. Et les jacobins modernes, en rencontrant la commune et la fédération des tribus, parmi les Kabyles, préférèrent massacrer ces institutions par leurs tribunaux, que de déroger à leurs conceptions de propriété et d'hiérarchie romaines. Les bourgeois anglais en ont fait de même dans les Indes.

---

Aussi, du jour où la grande révolution du siècle passé embrassa à son tour les doctrines romaines d'Etat omnipotent, sentimentalisées par Rousseau et représentées par lui avec une étiquette d'Egalité et de Fraternité romano-catholiques, du jour où elle prit pour base de l'organisation sociale, la propriété et le gouvernement électif, — c'est aux petits fils des « légistes » du XVII[e] siècle, aux bourgeois, qu'incombait la tâche d'organiser et de gouverner la France selon ces principes. Le peuple n'avait rien à y faire, la force créatrice étant dans une tout autre direction.

---

Et si, par malheur, lors de la prochaine révolution, le peuple, encore une fois, ne comprend pas que sa mission historique est de briser l'Etat, créé par les codes de Justinien et les édits du pape ; s'il se laisse encore une fois éblouir par les conceptions romaines « légales », d'Etat et de propriété (ce à quoi les socialistes autoritaires travaillent drûment) — alors il devra encore une fois abandonner le soin d'établir *cette* organisation à ceux qui en sont les vrais représentants historiques — les bourgeois.

S'il ne comprend pas que la vraie raison d'être d'une révolution populaire, est de démolir l'Etat, nécessairement hiérarchique, pour rechercher à sa place la libre entente des individus et des groupes, la fédération libre et temporaire (chaque fois dans un but déterminé), s'il ne comprend pas qu'il faut abolir la propriété et le droit d'en acquérir, supprimer le gouvernement des élus, qui est venu se substituer au libre consentement de tous ; si le peuple renonce aux traditions de liberté de l'individu, de groupement volontaire et de règles de conduite, restant nulles tant qu'elles ne sont pas consenties — traditions qui ont fait l'essence de tous les mouvements populaires précédents et de toutes les institutions de création populaire ; s'il abandonne toutes ces traditions et reprend celle de la Rome romaine et catholique, alors il n'aura que faire dans la révolution ; il devra laisser tout à la bourgeoisie, en se bornant à lui demander quelques concessions. Car la conception étatiste lui est absolument étrangère ; heureusement, il n'y comprend rien, il ne sait pas s'en servir. Il est resté peuple ; il est resté imbu de conceptions de ce que l'on appelle le droit *commun* — conceptions basées sur des idées de justice réciproque entre individus, sur des faits réels, tandis que le droit des Etats est basé soit sur des conceptions métaphysiques, soit sur des fictions, soit sur des interprétations de mots créés à Rome et à Byzance pendant une période de décomposition, pour justifier l'exploitation et la suppression des droits populaires.

Le peuple a essayé à plusieurs reprises de rentrer dans les cadres de l'Etat, de s'en emparer, à s'en servir. Il n'y a jamais réussi.

Et il finissait toujours par abandonner ce mécanisme d'hiérarchie et de lois à d'autres que lui : au souverain après les révolutions du seizième siècle ; aux bourgeois après celles du dix-septième en Angleterre et du dix-huitième en France.

---

La bourgeoisie, au contraire, s'est absolument identifié avec le droit des Etats. C'est ce qui fait sa force. C'est ce qui lui donne cette unité de pensée qui nous frappe à chaque instant.

En effet, un Ferry peut détester un Clémenceau ; un Floquet, un Freycinet, un Ferry peuvent méditer les coups qu'ils préparent pour arracher la présidence à un Grévy ou à un Carnot ; le pape et son clergé peuvent haïr les trois compères et leur couper l'herbe sous le pied ; le boulangiste peut envelopper dans ses haines le clergé et le pape, Ferry et Clémenceau. Tout cela se peut, et cela se fait. Mais, quelque chose de supérieur à ces inimitiés les unit tous, depuis la cocotte des boulevards, jusqu'au mielleux Carnot, depuis le ministre jusqu'au dernier instituteur d'une école laïque ou religieuse. C'est le culte de l'autorité.

Ils ne peuvent concevoir la société sans un gouvernement fort et obéi. Sans la centralisation, sans une hiérarchie rayonnant depuis Paris ou depuis Berlin jusqu'au dernier garde-champêtre et faisant marcher le dernier hameau sur les ordres de la capitale, ils ne voient que l'émiettement. Sans un code — création commune des Montagnards de la Convention et des princes de l'empire — ils ne voient qu'assassinats, incendies, coupe-gorges dans les rues. Sans la propriété garantie par le code, ils ne voient que des champs déserts et des villes en ruine. Sans une armée, abrutie jusqu'au point d'obéir aveuglément à ses chefs, ils voient le pays en proie aux envahisseurs, et sans les juges, enveloppés d'autant de respect que le *corpus dei* l'était au moyen âge, ils ne prévoient que la guerre de chacun contre tous. Le ministre et le pape, le garde-champêtre et l'instituteur sont absolument d'accord sur ces points, et c'est ce qui fait leur force commune.

---

Ils n'ignorent point que le vol est en permanence dans les ministères, civils ou militaires. Mais « peu importe ! » disent-ils ; ce ne sont que des accidents de personnes, et tant que les ministères existeront, la bourse et la patrie ne sont pas en danger. Ils savent que les élections se font avec de l'argent, des chopes de bières et des fêtes de bienfaisance, et que dans les Chambres les voix s'achètent par des places, des concessions et des vols. Peu importe — la loi votée par les élus du peuple, sera traité par eux de sacrée. On l'éludera, on la violera si elle gêne ; mais on fera des discours enflammé sur son caractère divin.

Le chef du pouvoir exécutif et le chef de l'opposition peuvent s'insulter mutuellement dans la Chambre ; mais, le tournoi de paroles fini, ils s'entourent mutuellement de respect : ils sont deux chefs, deux fonctions nécessaires dans l'Etat. Et si le procureur et l'avocat se lancent des insultes par dessus la tête de l'accusé et se traitent mutuellement (en langage fleuri), de menteur et de coquin — les discours finis, ils se serrent la main et se félicitant l'un l'autre de leurs péroraisons « palpitantes ». Ce n'est pas hypocrisie, ce n'est pas du savoir vivre. Du fond de son cœur l'avocat admire le procureur et le procureur admire l'avocat ; ils voient l'un dans l'autre quelque chose de supérieur à leurs personnalités : deux fonctions, deux représentants de la justice, du gouvernement, de l'Etat. Toute leur éducation les a préparés à cette manière de voir qui permet d'étouffer les sentiments humains sous des formules légales. Jamais le peuple n'arrivera à cette perfection et il ferait mieux de ne jamais vouloir s'y essayer.

---

Une adoration commune, un culte commun unit tous les bourgeois, tous les exploiteurs. Le chef du pouvoir et le chef de l'opposition légale, le pape et l'athée bourgeois adorent également un même dieu, et ce dieu d'autorité réside jusque dans les coins les plus cachés de leurs cerveaux. C'est pourquoi ils restent unis malgré leurs divisions. Le chef de l'Etat ne se séparerait du chef de l'opposition et le procureur de l'avocat que le jour où celui là mettrait en doute l'institution même du parlement et où l'avocat traiterait le tribunal même en vrai nihiliste, c'est-à-dire nierait son droit à l'existence. Alors, mais alors seulement, ils sont implacables. Et si les bourgeois de l'Europe entière ont voué tant de haines aux travailleurs de la Commune de Paris — c'est qu'ils croyaient voir en eux de vrais révolutionnaires, prêts à jeter par dessus bord l'Etat, la propriété et le gouvernement représentatif.

---

On comprend quelle force ce culte commun du pouvoir hiérarchique donne à la bourgeoisie.

Si pourrie qu'elle soit dans les trois quarts de ses représentants, elle a encore dans son sein un bon quart d'hommes qui tiennent ferme le drapeau de l'Etat. Après à la besogne, appliqués à la tâche aussi bien par leur religion légalitaire que par les appétits de pouvoir, ils travaillent sans relâche à affermir et propager ce culte. Toute une littérature immense, toutes les écoles sans exception, toute la presse sont à leur service et, dans leur jeunesse surtout, ils travaillent sans relâche à combattre toutes les tentatives d'entamer la conception étatiste légalitaire. Et quand des moments de lutte arrivent — tous, les décavés comme les vigoureux, se rangent serrés autour de ce drapeau. Ils savent qu'ils régneront tant que ce drapeau flottera.

On comprend aussi, combien il est insensé de vouloir ranger la révolution sous ce drapeau, de chercher à amener le peuple, à l'encontre de toutes ses traditions à accepter ce même principe qui est celui de la domination et de l'exploitation. L'autorité est *leur* drapeau, et tant que le peuple n'en aura pas un autre qui sera l'expression de *ses* tendances de communisme, anti-légalitaires et anti-étatistes, — anti-romains en un mot — force sera pour lui de se laisser mener et dominer par les autres.

C'est ici surtout que le révolutionnaire doit avoir l'audace de la pensée. Il doit avoir l'audace de rompre entièrement avec la tradition romano catholique ; il doit avoir le courage de se dire que le peuple a à élaborer toute l'organisation des sociétés sur des bases de justice réelle, telle que la conçoit le droit commun populaire.

---

## LA SUPPRESSION DE L'HÉRITAGE

Une réforme à laquelle, certains esprits éclairés, attachent une réelle importance pour la transformation de la propriété, est celle de l'augmentation de l'impôt sur les héritages et la suppression de ce dernier pour les collatéraux.

A l'heure actuelle, la fraude pour les droits de succession, se fait sur une très large échelle, et plus les droits seront élevés, plus la fraude aura de marge. Du reste, dès aujourd'hui, il n'y a guère que la propriété terrienne que l'on ne puisse soustraire complètement aux droits d'héritage, et, si les droits d'héritage devenaient trop onéreux pour elle, la bourgeoisie en serait quitte à développer encore plus le système de sociétés anonymes et d'actions au porteur. Ils pourraient transformer leurs domaines familiaux en entreprises immobilières anonymes, se contenter de passer pour n'en être que les locataires, tandis qu'ils en seraient les véritables propriétaires, en ayant, en portefeuille les valeurs émises. Et quand, ils devraient au besoin, renoncer à la propriété effective, s'ils en avaient la jouissance réelle, par le système que nous venons de dire, en quoi cela pourrait-il les troubler ? Comme toujours, ce seraient les petites propriétés qui disparaîtraient, absorbées par l'Etat.

On comprend très bien qu'avec le système de valeurs au porteur, la part des héritages où l'Etat pourrait exercer son contrôle, serait fort restreinte et rendrait la loi inutile, car elle ne pourrait atteindre le but poursuivi par ceux qui la préconisent. La suppression de l'héritage entre collatéraux serait elle-même des plus restreintes, vu qu'un tas de dispositions antérieures, entre celui qui veut léguer et ceux qu'il veut favoriser, peuvent accorder à ces derniers des droits sur la fortune du premier, autrement que par la voie d'héritage. Pour empêcher cela, il faudrait un tas de lois qui interviendraient dans tous les actes, toutes les relations des individus, leur ôtant la libre jouissance de leur fortune, et encore, avec un système aussi inquisitorial, ne serait-on pas sûr d'y parvenir. Il faudrait une révolution ou un coup d'Etat, pour faire accepter des mesures vexatoires. Révolution pour révolution, ne vaut-il pas mieux la faire pour aller de l'avant que pour établir des mesures vexatoires ?

Puis, en admettant que ces lois eussent quelque influence pour modifier la propriété, en quoi cela modifierait-il la situation du travailleur ? La propriété, encore une fois, changerait de mains, mais ne tomberait pas entre celles des travailleurs. L'Etat deviendrait propriétaire. L'Etat se transformerait en syndicat d'exploitation et comme l'Etat ne peut être que le moyen de domination et d'exploitation de la minorité qui détient le pouvoir, qui parvient à se caser dans les rouages administratifs, il s'ensuit que les travailleurs ne gagneraient à cela que d'être exploités plus directement, sans avoir la ressource de pouvoir compter, comme aujourd'hui, sur la concurrence de leurs exploiteurs, puisqu'ils n'en auraient plus qu'un.

Tant que l'argent sera le nerf de l'organisation sociale, ceux qui le possèdent sauront le faire tourner à leur profit. Que l'Etat exploite directement les propriétés qui lui tomberont entre les mains, qu'il les sous-loue à des particuliers, ce sera toujours au profit de ceux qui possèdent déjà. Mettons même, et ce pourrait être, que ce soit au profit d'une caste nouvelle ? En tous cas ce ne serait qu'au détriment de la généralité.

Mais, pour admettre la possibilité de cette réforme, il a fallu admettre cette autre hypothèse que la bourgeoisie, qui a érigé en dogme l'inviolabilité de la propriété individuelle, que la bourgeoisie dont tout le code pénal n'est basé que sur la légitimité de cette propriété, et en vue de sa défense, il faudrait admettre que la bourgeoisie aurait laissé porter atteinte à cette organisation propriétaire qu'elle prétend, au contraire, immuable. Voudrait-on nous dire, combien de temps il faudrait pour amener la bourgeoisie à admettre ce qu'elle considérerait, comme une atteinte à ses « droits », combien de temps, il faudrait ensuite pour reconnaître, après son application, que ladite réforme n'a rien transformé du tout, et nous dire enfin, si le temps perdu n'égalerait pas, en durée, celui que l'on juge nécessaire à la réalisation de nos « utopies ? »

---

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Samedi soir et dimanche l'après-midi, 12 et 13 septembre, notre camarade en tournée a fait à Cherbourg, deux conférences qui ont obtenu le succès le plus légitime et le plus imprévu, étant donné l'auditoire auquel il s'adressait. Cherbourg est une ville où l'on vit de l'Etat ; où les classes ouvrières, travaillant dans l'arsenal de l'Etat, en sont arrivés à considérer l'Etat, comme une autre forme de la Providence. C'est dire qu'un anarchiste devait y être fort mal reçu. De plus, Cherbourg est une ville où la légende de l'anarchiste hirsute, malpropre et braillard, sans idées nettes et sans but précis, s'était le plus accréditée, grâce aux calomnies continuelles répandues par la presse bourgeoise.

Le compagnon a détruit du coup cette légende. Sa parole enflammée et chaleureuse, tour à tour émue et énergique ; la clarté et la correction de forme de son langage, ont très vivement et très favorablement impressionné l'assemblée. Comment ! les anarchistes ne sont donc pas, comme on le dit tous les jours, des fous, des malfaiteurs ou de purs imbéciles ? Il y a donc chez eux des orateurs, des penseurs, des philosophes, des lettrés, des artistes ? C'est donc sérieux, l'anarchie ? Voilà ce qu'a pensé de suite en écoutant notre camarade, un auditoire prévenu ou hostile. Il a été très applaudi.

Sans doute, notre ami n'a pas pu, en deux conférences, dire tout ce qu'il y avait à dire. Il en a dit assez cependant pour que la curiosité s'éveille ; pour que ceux qui souffrent leurs propres douleurs ou souffrent les douleurs des autres, veuillent connaître la vérité et s'assimiler notre idée. L'orateur anarchiste reviendra bientôt, reprendra une série de conférences, dans lesquelles il développera l'idée

anarchiste dans toutes ses manifestations. Peu à peu les objections disparaîtront devant les réfutations victorieuses et les hommes de bonne foi ne pourront faire autrement que de reconnaître que la vérité n'a pas plusieurs faces et qu'en ce qui concerne la solution du problème social, la vérité : c'est l'anarchie.

Un groupe va immédiatement se former à Cherbourg. Il est fait appel à tous les socialistes sans distinction d'école, qui éprouvent le besoin de se renseigner, de s'instruire, de faire des objections ou de les réfuter. Les socialistes qui désireraient faire partie de ce groupe, peuvent écrire à l'adresse : S. C., Cherbourg, poste restante.

Paris. — Un polonais qui s'avise de crier : « vive la Pologne, monsieur », sous le nez de notre hôte très honoré, le grand duc Alexis. Voilà qui est fort ! C'était bon sous l'empire, on pouvait bien le tolérer de la part d'un avocat Floquet interpellant ainsi le czar Alexandre, mais de notre temps, cela ne peut plus se passer ainsi. Il fallait voir comme la foule a fait justice du monsieur, comme quoi il a vivement été mené au poste et comment sur l'ordre spécial du président du conseil on l'a mené au dépôt de la préfecture, afin que la justice puisse le condamner prochainement pour outrage à un membre d'une maison souveraine étrangère !

C'est égal, à la place de Floquet, cela me mettrait dans mes petits souliers !

Sicard, gérant du *Père Peinard*, a été condamné hier par défaut à deux ans de prison, 3,000 francs d'amende et deux ans de contrainte par corps, autant dire tout de suite quatre ans de prison.

L'article visé était relatif aux grandes manœuvres en y relevait une vingtaine de passages tous plus séditieux les uns que les autres.

« C'est parce qu'un gros cochon, Saussier, fusilleur en chef de Paris, n'avait pas voulu se déranger avant sept heures du matin, que les pauvres casaquins tombaient comme des mouches sous le soleil de midi. »

Et le jour où nous foutrons à manigancer nos grandes manœuvres, c'est pas les galonnés qui manqueront... seulement si on juge de l'avenir, d'après le passé, il y a bougrement de chances pour qu'ils soient du côté du mur. »

Y a plus d'un pauvre bougre qui est parti l'autre jour, nous engueulant, nous traitant de salopiauds, d'anti-patriotes et qui reviendra avec plein le cul de la patrie. Il en aura soupé, le bougre.

A la suite de la grève des terrassiers du mois dernier, de nombreuses condamnations ont été prononcées. Signalons Galliot à un an de prison, Guémier et Bureau à six mois ; ce dernier, prussien de naissance, sera expulsé à l'expiration de sa peine, enfin Papyot, deux mois de prison.

La grève n'est pas terminée, elle n'est qu'en sommeil. Ces jours-ci des bagarres ont eu lieu dans différents chantiers entre ouvriers d'idées adverses.

Roques, directeur de l'*Egalité*, a été condamné à un an de prison pour diffamation envers le maire de Montmartre. Cela n'en vaut guère la peine et nous ne relevons cette condamnation que parce qu'elle est absolument illégale : le gérant couvre le directeur.

La police et les patriotes se sont battus sur la place de l'Opéra ou du moins ont fait semblant de se battre, car ces catégories d'individus sont trop bien faites pour s'entendre pour que la bisbille soit sérieuse. Les deux partis se seraient bien mis d'accord pour passer à tabac l'anarchiste qui aurait crié : à bas la patrie.

Ces petits mouvements font toujours du bien. Les patriotes de la place de l'Opéra, jettent un ridicule sur le patriotisme lui même. Il est assez agréable sur le patriotisme lui même. Il est assez agréable comique devoir les bourgeois exciter la police à tamponner ferme et se plaindre ensuite d'avoir reçu des renfoncements. Le cas de M. Péan est particulièrement agréable : après avoir assisté toute la soirée au maintien de l'ordre dans les rangs des policiers, il se retire. A ce moment, dans une dernière charge un de ceux-ci, l'envoie balader contre un réverbère de manière à ce qu'il s'en souvienne longtemps. Enfin, il faut remarquer : que la police a pris un nouveau truc, arrêter les gens qui passent sous prétexte qu'ils pourraient manifester ; qu'après avoir arrêté douze cents personnes, le premier soir, six cents le second, elle s'est cachée le 3e soir et que la conséquence immédiate a été que l'ordre n'a plus été troublé ; enfin que messieurs les patriotes ont contribué à faire l'emploi dans la salle de l'Opéra de poudres asphyxiantes... ce n'est pas adroit de leur part, gare au prochain meeting franco-russe !

## Angleterre

Le dernier congrès des Trades-Unions offre de l'intérêt à divers points de vue.

Les traits généraux à tous les congrès, que l'*Homme libre* a signalés en parlant du congrès de Bruxelles, s'y retrouvent en entier. C'est une foule dans laquelle quelques meneurs intriguent, complotent et manœuvrent les ficelles qui amènent plus de voix aux votes de leurs résolutions, et aux nominations de leurs hommes pour toutes les élections de bureaux, etc.

Le congrès même s'en plaint dans sa dernière séance — je tiens en abomination — disait un membre tout ce système que je vois pratiquer d'année en année, de prendre les gens dans les couloirs, les rues et les cabarets en leur disant de voter pour un tel ou pour un tel autre.

Comme à Bruxelles, comme partout, dans tous les congrès, ce sont des cliques qui mènent les affaires, font des élections, etc. Les questions ne sont discutées aux congrès qu'autant qu'elles ont été discutées sur place par chaque groupe séparé, avant le congrès.

D'où il suit encore que les hommes auront beau vouloir dispenser du réfléchir, de penser, par eux-mêmes, ils sont forcés de le faire, ou bien, ils seront toujours escamotés, trompés, menés contre leur gré, par des claus de meneurs.

---

Autre chose dont on se plaint. Les congrès sont trop nombreux. Ce sont des foules, comme dans les parlements ; et comme dans les parlements, les majorités sont factices. Puis les questions sont mal posées, toujours dans l'intérêt de quelques meneurs. Si vous votez *non*, vous répudiez un principe parfaitement juste ; si vous votez *oui*, vous vous donnez un maître, sans résoudre la question. Les exemples que Proudhon avait donnés dans l'*Idée générale de la Révolution* et auxquels Napoléon III a ajouté le plébiscite, se reproduisent dans chaque congrès.

Aussi, il est triste de voir comment les honnêtes gens du congrès se débattent. Saisir le taureau par les cornes et critiquer le système entier — ils ne l'osent pas. Tous les savants docteurs et bacheliers en politique, leur tomberaient sur le dos. La hardiesse leur manque. Aussi discutent-ils vainement sur des questions secondaires. Combien de voix donnera-t-on à chaque délégué ? Comptera-t-il pour un, ou aura-t-il tant de voix qu'il y aura de mille hommes qui l'auront délégué ? et autres vétilles du même genre. Comme si les « cliques » ne savaient pas s'arranger de n'importe quel système tant que l'essence restera la discussion par délégation.

On n'en sort pas. Chacun doit penser soi-même, avoir sa solution sur chaque question, autrement l'escamotage continuera.

---

Pour la question des huit heures qui a fait le fond des débats, mêmes remarques à faire qu'à l'égard du congrès de Bruxelles. Une dame qui ne s'occupe que peu de socialisme, mais qui avait parcouru les débats des trades unionistes, nous faisait une observation qui se trouve dans l'*Homme libre*.

La doctrine du congrès se résume en ces mots : « Le gouvernement malgré nos demandes et nos menaces, n'a rien fait, et ne veut rien faire pour améliorer la situation des ouvriers. Donc, prions-le qu'il le fasse. »

A travers dix colonnes de débats, c'est toujours la même note, la même contradiction, qui résonne. Espérons que les ouvriers aussi s'apercevront de cette absurdité qui réellement saute aux yeux. Mais il n'y a eu personne au congrès, personne pour la faire ressortir. Les anarchistes en parlent certainement dans leurs journaux ; mais leurs lecteurs savent qu'en penser d'avance et le million de travailleurs représentés au congrès ne lisent pas les journaux anarchistes.

---

Enfin, un point spécial. On sait combien de confiance les travailleurs avaient mis dans les inspecteurs de fabriques. Ça allait assez bien au début. Ecoutons ce que disent aujourd'hui les délégués trade-unionists. Voilà leur résolution, la seule qui ait été acceptée à l'unanimité :

Cette conférence regrette qu'aucune détermination n'a été prise par le gouvernement pendant cette année pour réaliser les résolutions des congrès précédents qui lui enjoignaient de nommer des travailleurs, hommes et femmes, comme inspecteurs de fabriques, de mines, des boulangeries, de chemins de fer etc. En outre, le congrès affirme que le nombre des inspecteurs actuels est *absolument incapable de remplir ses fonctions*, surtout là où le système du marchandage est appliqué et où l'on fait travailler les apprentis de si longues heures...

Vous croyez qu'après cela, on propose quelque réforme sérieuse, ne serait-ce qu'extension du droit des trades-unions de poursuivre les patrons — n'importe quoi qui sorte du vieux système, alors même que ça resterait dans l'esprit étatiste de ces messieurs ? Certainement non ! La résolution continue, et le congrès enjoint à son comité parlementaire de prendre les mesures nécessaires pour présenter à nouveau cette *question* (?!) devant le gouvernement afin qu'il nomme, sans retard, de nouveaux inspecteurs, hommes et femmes.

C'est à désespérer que de voir cet avachissement de tout un congrès ouvrier, hypnotisé par une douzaine de meneurs qui attendent tout du gouvernement, et qui sont tellement accoutumés à raisonner comme des esclaves de l'Etat que pas une *idée* ne peut plus surgir dans leurs cerveaux.

Voilà les fruits de l'éducation légale, parlementaire des travailleurs. Ils ne savent que répéter le *pater noster* de la sagesse parlementaire : ils n'osent plus réfléchir ; ils ne font que réciter des leçons.

---

Comme à Bruxelles, on a évidemment étouffé la discussion même sur la loi des huit heures. Ce n'est qu'après des insultes échangées que quelques délégués ont forcé le bureau à rouvrir la discussion après le vote. Relevons les observations des mineurs du nord de l'Angleterre. Ils sont absolument opposés à la réglementation légale des heures de travail. Par nos unions, disent-ils, nous avons déjà obtenu plus que vous ne demandez à la loi. Entendez-vous, luttez, vous aurez aussi le travail de huit heures. C'est ridicule, disait un autre délégué, que la démocratie du pays aille demander à l'aristocratie combien d'heures elle doit travailler.

Mais la question des huit heures est déjà devenue une question de partis parlementaires. Aux prochaines élections, elle va être un des coups de théâtre dans la lutte électorale. Trop de politiciens (conservateurs) y voient leur dernière planche de salut pour parer le coup que leur préparent leurs adversaires sur la question agraire. Aussi, les partis sont à l'œuvre et la majorité se prononce une seconde fois pour l'action légale, contre ceux qui veulent la lutte ouvrière extra légale, par les grèves et la révolte.

C'est sur ce brouhaha parlementaire que se termine la discussion.

## Allemagne

La lutte entre les jeunes et les vieux du parti social démocrate, s'accentue toujours davantage. Il y a quinze jours un meeting orageux avait lieu à Berlin et les deux partis ont lutté avec acharnement.

Les jeunes se plaignent des meneurs, et surtout des députés au parlement. Ils affirment que les idées de la démocratie socialiste ne peuvent pas être réalisées par l'action parlementaire, et que les meneurs ne représentent pas et ne connaissent même pas les pensées du peuple. Ils accusent les meneurs de couardise et montrent qu'entre leurs mains le programme social démocrate ne parviendra jamais à un commencement d'exécution.

Le député Auer et d'autres ont répondu violemment aux jeunes. Les accusations pleuvaient de part et d'autre. On en est arrivé aux dernières insultes.

Ensuite on a voté, comme toujours, et on a trouvé une majorité pour absoudre les meneurs.

Mais, malgré ces votes de confiance, le parti se dissout.

Le congrès d'Erfurt, qui a été retardé pour pouvoir permettre aux chefs d'assister à la lutte électorale en Saxe, ne se passera pas sans discussion. Le parti socialiste se scindera, que les jeunes se retirent ou qu'on les expulse.

Plus tôt ce sera fait, mieux cela vaudra.

## Suisse

Le conseil fédéral a avisé l'anarchiste italien Schiochi, rédacteur du journal anarchiste la *Croix de Savoie*, qu'il serait expulsé du territoire de la Suisse, s'il continuait la publication de son journal.

## Russie

Suivant une dépêche du *Times* datée de Saint-Pétersbourg, les désordres qui ont eu lieu ces jours derniers dans diverses localités, ont été très sérieuses. Particulièrement le 19 août, à Vitebsk, les paysans voulant empêcher l'exportation des seigles, furent chargés par la troupe.

Deux paysans furent tués, des employés de la gare maltraités et un certain nombre de maisons ont été saccagées.

### Chili

La guerre civile est terminée. Le président Balmaceda a vu son armée mise en déroute et il a disparu. C'est paraît-il, un grand progrès, parce que la révolution victorieuse ne s'abrite pas sous un nom. Balmaceda c'était la république personnelle, comme qui dirait le consulat.

Le nouveau régime ressemblerait au contraire à celui de la France actuelle. Bien fasse aux Chiliens cette nouvelle situation, nous leur souhaitons de ne pas la subir trop longtemps et de la briser eux aussi un jour, à la révolution sociale.

Le parti vainqueur a fusillé quelques centaines de gens que les dépêches qualifient d'anarchistes. Nous ne savons pas qu'elles étaient leur opinion, mais l'épithète d'anarchiste s'applique fort bien à des gens qu'on fusille.

## BIBLIOGRAPHIE

Lors de la série d'articles sur l'*Agriculture*, que nous avons publiée dernièrement, nombre de camarades nous ont écrit pour nous demander quels étaient les ouvrages intéressants à consulter sur cette question. Nous pouvons leur signaler aujourd'hui, le premier volume des *Engrais chimiques, entretiens agricoles*, par Georges Ville, publié chez Engels, rue du Cherche Midi, 91, prix : 3 fr. 50.

Nous avons déjà parlé de la théorie de Georges Ville. On a fait l'analyse des plantes et on sait qu'elles se composent de quatorze éléments, toujours les mêmes, se décomposant en quatre éléments organiques : carbone, hydrogène, oxygène et azote ; et dix éléments minéraux : phosphore, soufre, chlore, silicium, fer, manganèse, calcium, magnésium, sodium et potassium. Mais, de ces quatorze éléments, Georges Ville a trouvé que la terre était abondamment pourvue de dix d'entre eux ou qu'ils étaient puisés dans l'air et qu'on n'avait pas besoin de les lui rendre par les engrais. Il a donc combiné ses formules d'engrais chimiques sur le dosage des quatre éléments restants, qu'il faut fournir à la culture et qui sont : l'azote, l'acide phosphorique, la potasse et la chaux.

Creusant sa théorie, l'analyse lui a démontré que ces quatre éléments, n'entraient pas en proportions égales dans la composition des plantes. Aux unes, il faut fournir l'azote en plus grande quantité ; à d'autres, l'acide phosphorique, à d'autres la potasse, à d'autres la chaux.

Par des chiffres tirés d'expériences faites dans des fermes agricoles, Georges Ville démontre que, où la terre n'est cultivée qu'à l'aide du fermier, où l'on a bien du mal à obtenir 18 hectolitres de blé par hectare, on peut arriver à une récolte de 30 hectolitres en y substituant les engrais chimiques.

Une petite critique seulement à l'auteur, une certaine partie de son livre est prise par une polémique contre un M. Rohart qui lui conteste la priorité de ses essais. Georges Ville semble outré que l'on ne veuille pas le reconnaître l'unique créateur de sa méthode. Certainement, d'après la polémique qu'on nous soumet, ce M. Rohart nous paraît un contradicteur de mauvaise foi, mais cela est bien peu intéressant pour le public. Puis, si M. Rohart a été de mauvaise foi en niant à Georges Ville, les travaux qui lui sont propres, ce dernier ne doit pas oublier que, quelle que soit l'originalité d'un inventeur quelconque, il a toujours emprunté, à ses contemporains, à ses devanciers, des éléments de ses découvertes ; par conséquent, elles ne sont de lui que relativement. Le *Temps*, dernièrement, ne rappelait-il pas un opuscule de Bernard Palissy, prônant l'emploi des engrais chimiques. Cela n'enlève rien à la valeur des travaux de Georges Ville, mais prouve seulement ce que nous avançons : que l'individu ne peut vivre et évoluer qu'avec le concours de tous.

*Les Aptitudes et les actes*, administration des Deux-Revues, 111, boulevard Saint Germain. Cette brochure est le résumé d'une conférence faite par M. L. Manouvrier, à la société d'Anthropologie de Paris.

Dans cette conférence, M. Manouvrier, démontre qu'il n'y a pas d'idées innées, que les influences de milieu, d'éducation font beaucoup plus, pour la détermination des actes, que la constitution physiologique de l'individu, c'est ce que soutiennent les anarchistes. Nous ne pouvons que recommander vivement à nos amis, la lecture de cette intéressante petite brochure.

*France politique et sociale*, année 1890, par A. Hamon et G. Bachot, chez Savine, 12, rue des Pyramides, 2 vol. 7 francs.

C'est une série que les auteurs ont entreprise ; ils se proposent de nous donner, sous ce titre tous les ans, un résumé fidèle des faits politiques et économiques saillants de l'année.

Scandales politiques, tripotages financiers, gaspillages des privilégiés, misère et suicides des spoliés, tout est passé en revue, les auteurs ont fait ample moisson de faits, tout cela défile sous les yeux du lecteur avec preuves à l'appui. C'est plus un travail de patience que d'art que nous donnent Hamon et Bachot, mais que de documents ils ramassent et condensent contre la société infâme qui nous régit !

Les faits de misère et de suicides, perdus, à la troisième page des journaux, entre des affaires de vols, d'accidents ou de perturbations atmosphériques passent inaperçus, mais leur rappel chronologique commence à devenir éloquent, lorsqu'ils sont rassemblés comme le font Hamon et Bachot ; ils deviennent un véritable réquisitoire contre la société, lorsqu'ils mettent, en regard, le récit des fêtes et des gaspillages des heureux du jour.

On pourrait, peut-être, reprocher à ces messieurs d'être tombé dans l'anti-sémitisme de voir trop la main du juif partout. Est-ce que tous les capitalistes, hébreux, catholiques, protestants, boudhistes, etc., ne sont pas les mêmes partout ? est-ce que leur luxe, à tous, n'est pas fait de la misère des travailleurs ? Est-ce que le patron catholique n'est pas un aussi féroce exploiteur que le banquier juif ? Une partie de la haute banque est juive, il est vrai, mais elle serait toute catholique ou protestante, elle n'en produirait pas moins des effets aussi néfastes, les financiers catholiques valent dans leurs tripotages leurs collègues juifs. Ce n'est donc pas haro ! sur le juif qu'il faut crier, mais haro sur le capital et le capitalisme, et à ce point de vue, la *France politique et sociale* est une véritable œuvre de démolition et mérite d'être lue.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les groupes ou les compagnons qui possèdent une collection des premières années (1 à 7 inclus) du *Révolté* et qui désireraient l'échanger contre une collection comprenant les années 1875, 1876, 1877, c'est-à-dire 4e, 5e, 6e année, du Bulletin de la Fédération jurassienne, sont priés de s'adresser au bureau du journal.

***

Romans. — Les compagnons condamnés pour la manifestation de Saint-Barnard, viennent d'être incarcérés.

Par suite de ces faits des femmes et des enfants se trouvent dans la misère.

Nous faisons donc appel à la solidarité de tous les compagnons en leur faveur.

Adresser les envois d'argent au compagnon Romans-ville, 1, avenue Victor Hugo, à Romans (Drôme).

Bessèges. — Les compagnons ou groupes qui désirent correspondre avec les groupes le Glaive et les Révoltés, peuvent s'adresser et envoyer tout ce qui concerne ces deux groupes, au compagnon Ducros Marius, 100 Grande rue du Travers, Bessèges, Gard.

***

Crémone. — Il vient de se former un groupe ici qui espère faire de la bonne propagande. Il fait appel à tous les compagnons de langue italienne qui pourront lui envoyer journaux et brochures dont ils pourront disposer. Adresser à Frigeric Pietro Baston, 1, via Dolec.

***

Vient de paraître le sixième numéro du *Pot à Colle*, organe de l'Union syndicale du meuble sculpté et de l'ameublement. Ce vaillant petit journal corporatif, obtient un vif succès auprès des exploités du faubourg Antoine. Son tirage dépasse actuellement 6,000 exemplaires.

L'administration de ce journal offre à ses nouveaux abonnés la collection complète des numéros parus jusqu'à ce jour.

Abonnements pour la France : 6 mois 75 centimes, un an 1 fr. 50. S'adresser 55, rue du Pont-Vert, Bagnolet (Seine).

***

Itinéraire de la tournée Faure :

Du 25 septembre au 1er octobre, Troyes (Aube), adresse poste restante.

Du 2 octobre au 7 octobre, Dijon (Côtes-d'Or), encore poste restante.

A partir du 7 octobre, Lyon (Rhône), toujours poste restante.

***

P. Marcel, 39, rue Tizi, à Villefranche, demande 5 exemplaires de chaque publication anarchiste, un abonnement de *El Productor* et 15 exemplaires de Fonctionnement de la société anarchiste, des groupes d'Agen. Le tout sera payé par retour du courrier.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Henri Camalot de Rabastens (Tarn) désirerait rentrer en relation avec un compagnon ou un groupe de Tlemcen ou Oran, écrire de suite au nom ci dessus.

Poujol. Le Vigan. — Le journal n'a pas paru l'avant dernière semaine ; nous avons reçu votre réabonnement il se terminera fin avril prochain. Quand à la brochure de Malato. Révolution chrétienne et révolution sociale, il est de 3 fr 50. Veuillez avancer l'argent.

Caffiot fils, à Saint-Fildan, Suisse. — Il ne nous reste aucune collection complète des chansons que vous désirez. Adressez-vous à Brunel, 34, rue Serpente, Paris.

A. M. à Calais. — Si la discussion dont vous parlez s'est passé entre un bourgeois et Deleluze, le procédé de ce dernier n'en est pas moins jésuite, mais c'est peu important pour les anarchistes. Deux bourgeois qui s'engueulent, il n'y a qu'à les laisser faire.

Zisly. — Les deux journaux en question n'ont pas paru. Le numéro 9 de l'Insurgé, j'ignore. Quant à vos deux notes, comprenez que notre format est réduit que nous ne pouvons insérer toutes les correspondances particulières. Vous avez les adresses, écrivez.

E. H à Troyes. — Faits trop particuliers.

Le compagnon Boccard prévient les camarades que sa nouvelle adresse est : La Stânca, près Jassy, Roumanie.

Chavinier à Agen. — Mettons 15 exemplaires. Envoyez 30 exemplaires brochures. Vous nous payerez sur la vente du journal.

Nino Perrucci à Alexandrie. — L'ami Cova poste-restante à Rio-de-Janeiro, demande de vos nouvelles ?

B. à Trélazé. — Faites pour le mieux.

Le compagnon Parnet de Reims, demande des nouvelles au compagnon Pernet.

Hamelin. — L'Anarchie dans l'évolution, épuisée, épuisés aussi les autres placards, envoyons le reste.

Morin à Auxerre. — Distribuez les invendus.

M. B. à Lyon. — Merci, bien des amitiés au camarade P.

L. C à Paris. — Le rapprochement que vous faites, manque de bases, en ce sens que les jésuites, en effet, ont conquis le monde, mais que les collectivistes ne conquerront jamais, en fait de pouvoirs publics que de belles vestes dont il leur sera bien difficile de se parer.

## CONVOCATIONS

Saint Denis. Samedi 26, Salle Lebeau, Place aux Gueldres, soirée familiale.

Groupe anarchiste du faubourg Marceau XIIIe arrondissement, salle Roux, 19, rue Pascal. Tous les compagnons sont convoqués le samedi 26 à 9 heures du soir, le compagnon Babet est convoqué pour la deuxième fois. Ordre du jour : anti patriotisme.

Toutes les semaines les libertaires, les Anti-patriotes et l'union révolutionnaire, réunion tous les samedis à 8 h 1/2, boulevard de Belleville, 88.

Les réprouvés, groupes de propagande anarchiste invite les socialistes révolutionnaires de toutes les écoles à venir discuter avec lui aux réunions qui se tiendront à la salle Boiché, 11, rue Bernard, au premier.

Conférence publique et contradictoire organisée par les groupes anarchistes de Rouen et des environs avec le concours de plusieurs compagnons le 27 septembre à 4 heures du soir à la demie lune. Ordre du jour : la misère et ses conséquences ; de la Société au lendemain de la révolution.

Entrée gratuite, une quête sera faite à la sortie pour couvrir les frais et pour les conférences projetées à Rouen et aux environs pour le compagnon Faure.

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 17, rue de l'Échiquier.

CINQUIEME ANNÉE, N° 3 — DIX CENTIMES — DU 5 AU 11 OCTOBRE 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LE SUFFRAGE UNIVERSEL

Les bourgeois ayant réussi à s'emparer du pouvoir, ne voulaient plus le lâcher. Les travailleurs ayant voulu réclamer le suffrage universel, dûrent faire une révolution pour l'obtenir. Dans leur trac de perdre une parcelle d'autorité, les bourgeois ne virent pas de prime abord, l'excellente arme de gouvernement que ce mode de faire pouvait devenir entre leurs mains.

En effet, qu'est-ce, que le suffrage universel, sinon le droit, pour les gouvernés, de choisir leurs maîtres : le droit de choisir les verges qui doivent vous fouetter ? L'électeur est souverain... pour choisir son maître, mais il n'a pas le droit de ne pas en vouloir : car celui que ses voisins auront choisi, sera le sien. Du moment où il a mis son bulletin dans l'urne, il a signé son abdication, il n'aura plus qu'à se plier aux caprices des maîtres de son choix, c'est eux qui feront les lois, qui les lui appliqueront, et le fourreront en prison, s'il regimbe.

---

Nous ne voulons pas faire, ici, le procès tout au long du Suffrage universel, ni examiner tous les correctifs, tous les adjuvants que l'on a voulu y apporter pour pallier aux fantaisies des élus, assurer la souveraineté de l'électeur, en lui donnant les moyens de forcer l'élu à tenir ses promesses, cela nous entraînerait à faire une étude ; nous ne voulons faire qu'un article.

Le suffrage universel est, censément, le moyen de gouvernement des majorités. En en disséquant le fonctionnement nous allons démontrer que ce ne sont pas les majorités qui gouvernent, mais bien une infime minorité.

Ce n'est qu'arbitrairement que les femmes et les enfants, qui subissent aussi les lois, sont exclus du droit de prendre part au vote. Si nous déduisons encore ceux qui, pour une raison ou une autre, n'usent pas de ce « droit », nous nous trouvons en présence d'une première minorité reconnue, très arbitrairement, comme la seule apte à choisir des maîtres pour tous.

En deuxième lieu, le jour du vote, c'est la majorité qui, théoriquement, doit désigner l'élu de la circonscription, mais, pratiquement, le choix des électeurs se répartissant sur six, huit, dix candidats et souvent plus — sans compter ceux des électeurs qui, ne trouvant pas, dans la foule des candidats, leur opinion représentée, votent à contre-cœur — l'élu, n'est donc, encore ici, que le produit d'une seconde minorité.

En troisième lieu, les élus une fois réunis, c'est encore la majorité qui, théoriquement, doit décider parmi eux, mais là encore, les opinions se divisant en groupes, sous-groupes innombrables, il s'ensuit, dans la pratique, que ce sont des petits clans d'ambitieux qui, se tenant entre les partis extrêmes, décident du vote par l'apport de leurs voix, à ceux qui leur offrent le plus d'avantages.

On voit, par le peu que nous venons de dire, que la prétendue souveraineté de l'électeur se borne à bien peu de choses, mais il faut noter que, pour ne pas embrouiller le lecteur nous avons simplifié notre critique et avons supposé que chacun agissait correctement et logiquement. Si nous faisons entrer en ligne de compte les intrigues de couloirs, les tripotages, les calculs ambitieux, si nous faisons remarquer, qu'avant d'être définitives, les lois doivent passer devant une autre assemblée : le Sénat qui, lui, est nommé par une autre catégorie d'électeurs, si nous tenons compte que le pouvoir législatif se compose de cinq cent et quelques députés et que chaque électeur n'en nomme qu'un, que sa volonté, par conséquent, entre pour moins d'un cinq centième dans la volonté générale, réduite encore par le veto du Sénat, nous finirons par nous apercevoir que la souveraineté individuelle est en quantité si infinitésimale dans la souveraineté nationale que l'on finit par ne pas la retrouver au décantage.

---

Mais, ce n'est rien encore, le Suffrage universel a un effet encore bien plus désastreux, c'est de donner naissance au règne des nullités et des médiocrités, et nous le prouvons :

Toute idée nouvelle, en avance sur son époque, est toujours, par ce fait, en minorité à ses débuts. Très clairsemés sont les cerveaux assez ouverts pour l'adopter et la défendre. Cela est une vérité reconnue, et la conclusion est que, les individus aux idées vraiment larges, vraiment intelligents sont toujours en minorité. Le gros de la masse professe les idées moyennes qui ont cours, c'est elle qui fait la majorité, c'est elle qui choisira le député qui, pour être nommé, se sera bien gardé de froisser les préjugés de ses électeurs, de heurter les idées reçues. Au contraire, pour arriver à grouper le plus de monde possible sur son nom, il aura fallu qu'il arrondisse ses angles, qu'il ait fait choix d'un stock de lieux-communs pour débiter à ceux dont il convoite les suffrages. Pour ne pas les effrayer il devra renchérir sur leur bêtise. Plus il aura été plat, médiocre et effacé, plus il aura de chance d'être élu.

---

Que l'on examine bien le fonctionnement de tous les groupements : comités, chambres syndicales, associations de secours mutuels, d'artistes, de littérateurs, etc., toujours, dans leur organisation hiérarchique, nommée au Suffrage universel, vous verrez les emplois tenus par des individus qui, à part leur ambition, leur besoin de se montrer, de faire parler d'eux, ou de se créer une situation aux dépens de leurs collègues et d'un certain esprit d'intrigue, seront des plus médiocres en tout.

C'est que tout esprit original qui ne s'occupe que de la réalisation de son idéal, ne peut faire autrement que de froisser tous ceux qui suivent les lois de la sainte routine ; tout le monde criera haro sur le baudet ! Celui qui cherche la vérité et veut la faire prévaloir n'a pas le temps de descendre aux mesquineries de coulisses, il sera sûrement battu dans la lice électorale par celui qui, n'ayant aucune idée originale, acceptant les idées reçues par le plus grand nombre, aura d'autant moins de peine à rentrer ses angles — qu'il n'a pas — de façon à ne froisser personne.

Plus on voudra contenter de monde, plus la ligne moyenne d'idées que l'on devra adopter, devra être débarrassée des idées nouvelles et originales, plus, par conséquent, elle se trouvera vide, terne et médiocre. Voilà tout le Suffrage universel : une peau d'âne vide et sonore ne rendant que des sons sous les coups de ceux qui veulent la faire parler.

## DE LA MONNAIE

N'en déplaise aux économistes, il me semble que l'introduction de la monnaie comme agent intermédiaire d'échange n'a pas peu contribuée à obscurcir toutes nos conceptions sociales et économiques.

Ebloui par la puissance que l'or confère à celui qui le possède, les hommes ont fini par considérer ce métal comme un générateur suprême, ils ont complètement perdus de vue cette notion si simple que la chose importante à considérer, c'est uniquement l'abondance des produits comestibles, on se nourrit de pain et non de pièces de vingt francs.

Etre riche devient un mot d'ordre—être riche, c'est-à-dire posséder le plus possible de petites rondelles de métal ; mais si cette fièvre du métal gagnait le genre humain, l'aboutissant nécessaire ne serait-il pas la famine universelle ? Pour celui qui étudie froidement les choses humaines, c'est un curieux spectacle que cet enchaînement d'échanges successifs ayant l'or pour intermédiaires et faussant si complètement les cerveaux que tout se réduit maintenant en des questions de salaires. Mais le salaire est une chose fictive, ce qui est important, c'est la somme de produits que chaque individu a à sa disposition et c'est précisément la chose la moins regardée.

L'ouvrier se réjouit si son salaire augmente, mais du même coup la denrée qu'il achète augmente aussi. Victoire, crie-t-il, les patrons nous paient plus cher, oui, et le pain aussi est payé plus cher. La fatale chaîne d'or nous garotte tous, et si l'un desserre sa chaîne l'autre est plus étroitement lié.

Le vice capital de la monnaie, c'est que par la complication qu'elle donne au mécanisme de l'échange, elle empêche, elle embrouille, elle trompe, en un mot, ceux qui l'emploient. Cette obscurité est toute favorable aux rapines capitalistes, la circulation métallique permet de reprendre d'une main ce qu'on donne de l'autre.

L'échange des produits peut déjà être considéré comme un progrès, mais la conception la

plus logique est celle de la mise en tas des efforts.

Quatre sous ne représentent pas toujours un kilo de pain, un kilo de pain est toujours un kilo de pain, mais combien plus simple de se passer de toute comptabilité.

Plus de numéraire, plus de doit et avoir : la somme des activités humaines se répartissant entre les masses des désirs humains. Il est du reste puéril de croire que la monnaie peut disparaître sans que la société qui est née d'elle disparaisse aussi.

La monnaie a amené la duplicité dans le monde, la société nouvelle sera basée sur la négation de l'échange.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

LES MENSONGES DES SOCIALISTES

Il fait bon parcourir de temps à autre les colonnes du journal qui pose en « organe central du Parti ouvrier » de France.

Dans celui du 2 septembre, qui nous est tombé dans les mains, des articles signés Bernard, signés B., signés P. L., enfin signés en toutes lettres Jules Guesde, s'occupent sous des titres différents des anarchistes et nous en disent de toutes les couleurs.

Il est convenu d'abord que « l'acte le plus important » du Congrès de Bruxelles a été l'expulsion des anarchistes, bien qu'on ait admis quatre anarchistes belges (Wysmans, Pintelon et deux autres dont les noms nous échappent en ce moment et le compagnon Merlino).

Quand aux camarades espagnols, on les a expulsé parce qu'on a dit (ce qui n'était pas vrai) que les associations qu'ils représentaient avaient combattu la manifestation du 1er mai.

Cela nous amène à relever une autre affirmation sommaire de... Bernard, B., P. L., Guesde — nous ne savons plus lequel — « il s'agissait d'organisation, par suite, les anarchistes n'avaient rien à y faire ».

Les anarchistes distinguent : l'organisation libre, autonome, sans comité central, sans chefs ; c'est l'application de leur principe : anarchie, c'est-à-dire société sans pouvoir, sans autorité et organisation avec autorité, chefs, discipline, places, à la façon des gouvernements — celles-ci ils la laissent aux socialistes, ou soi-disant tels. L'organisation pour la propagande et pour la lutte, c'est bien ; l'organisation pour satisfaire la vanité et l'ambition de quatre caporaux improvisés, ils la repoussent de toutes leurs forces.

Comment peut-on, en présence de l'organisation ouvrière anarchiste espagnole qui compte trois cents sociétés, en présence de l'organisation ouvrière anarchiste italienne, dont les bases furent jetées au Congrès de Capolago, en présence de la conférence anarchiste de Bruxelles, avoir l'effronterie d'affirmer que les anarchistes ne veulent d'organisation d'aucune espèce ?

Ah ! mais les anarchistes, ceux qui sont sincères, « doivent, par principe, éviter toute discussion ». Les autres, ceux qui discutent, sont des agents provocateurs.

Il est bien connu que les socialistes parlementaires sont incapable d'écrire deux lignes sur les anarchistes sans être indécents, lâches, perfides... c'est autre chose quand ils causent à un anarchiste : alors ils le comblent de fleurs. On l'a vu même à Bruxelles.

Quand ils ne calomnient pas, plus ou moins jésuitiquement, ils disent des mensonges qui crient vengeance.

Ainsi nous lisons (toujours dans le *Socialiste* du 2 septembre) « qu'il n'y a jamais eu d'exemple d'un orateur socialiste venant prendre place dans les congrès anarchistes.

Au congrès anarchiste de Lugano il y en avait trois, parmi lesquels M. de Franceschi, de Milan ; et ils ont été très bien accueillis.

Cet autre extrait est vraiment exhilarant :

Les anarchistes doivent aller « dans les parloltes bourgeoises, rappeler leurs frères députés ou sénateurs aux saines traditions de l'évangile selon Bakounine.

Où sont les « députés et sénateurs » frères des anarchistes ? A qui fait-on allusion ?

Quelle impudence de nous associer, nous les antiparlementaire s, avec les « parloltes bourgeoises », dont les socialistes rêvent toutes les nuits, et pour lesquelles ils ont renié : principes, intérêt des masses déshéritées et jusqu'à la pudeur !

Et voilà le coup de grâce :

« Les anarchistes sont, par essence, bourgeois ; les bourgeois sont anarchistes : l'état actuel n'est qu'une anarchie.... »

Misérable jeu de mots, double sens sur le mot anarchie.

Le bourgeois n'est pas un anarchiste, c'est un chef, un roi de l'époque, un anneau de la chaîne de l'autorité comme toute autorité, il exploite en commandant....

L'Etat actuel n'est pas anarchie : c'est le règne de l'autorité et de la loi, comme sous le Collectivisme.

D'ailleurs, Marx même et Engels, ont reconnu avec les anarchistes, la nécessité d'abolir le gouvernement ; seulement ils renvoient l'exécution du gouvernement après l'avènement du Collectivisme, comme les prêtres nous promettent le paradis après notre mort !

Les anarchistes donc, parce qu'ils combattent le gouvernement, seraient des bourgeois ?

Et les socialistes, les chefs, les Liebknecht, les Bebel, les Aveling, les Vaillant, les Singer, et tous les repus qui étaient aux nombreux banquets de Bruxelles (et pour lesquels on avait annoncé dans la circulaire de convocation du Congrès que douze francs par tête et par jour pourraient suffire, étaient-ce des ouvriers pur sang ?

A quel point la vanité, l'orgueil, l'ambition, l'esprit de parti, la peur peuvent aveugler ces luminaires comme Bernard, B., P. L. et... Jules Guesde !

***

Le *Figaro* de la semaine dernière contient un long article sur la conversion d'un ex-anarchiste, le nommé Gouzien, à l'idée du socialisme catholique.

Gouzien aurait déclaré qu'il a, autrefois combattu pour la doctrine matérialiste, tout en ignorant la doctrine spiritualiste. — C'est avouer, avec candeur, qu'il n'était qu'un imbécile ; et comme cette classe d'individus est très portée à juger les autres d'après elle-même, Gouzien aurait affirmé que nombre de ses anciens coreligionaires étaient dans le même cas que lui.

Pour juger de la valeur du bonhomme, qu'il nous suffise de rappeler que ce personnage avait pour spécialité d'organiser des réunions, et, aux convocations qu'il envoyait aux journaux pour insérer, avait grand soin d'ajouter : « le compagnon Gouzien est spécialement invité » ou bien : « le compagnon Gouzien est prié d'être exact ».

Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier la valeur de la recrue que viennent de faire les Pères-Blancs.

***

Paris. — Le jugement relatif à l'accident de Saint-Mandé s'est terminé par la condamnation du mécanicien Caron à 2 ans de prison et du sous chef de gare de Vincennes à quatre mois. La compagnie paie les indemnités et les employés font la prison. Les coupables sont trouvés et l'opinion publique est satisfaite jusqu'au prochain écrabouillement.

La conduite des débats devant le tribunal a appris des choses bien intéressantes (ainsi qu'un mécanicien n'avait pas le *droit* de perdre la tête) et dès l'abord on voyait quelle serait l'issue du procès. Tout dépendait de la question de savoir si le disque qui couvrait Saint-Mandé était ouvert ou fermé, blanc ou rouge. Caron, son chauffeur ont vu blanc : intéressés.

Un voyageur à vu blanc : n'y connaît rien.

Les employés de Saint-Mandé, chargés de protéger la gare ont vu rouge : très bien. Le gendarme a vu rouge : oh alors c'est parfait. La cause est entendue et le mécanicien est coupable.

La compagnie paie des indemnités de plus en plus fortes suivant la situation plus élevée des victimes. Une ouvrière gagnant 5 fr. reçoit plus qu'une autre qui ne gagnait que 3 fr. Un noble s'est payé très cher...

Et qui nourrira la famille de Caron pendant ses deux ans de prison ?

***

Enfin, cela devait arriver !

On annonce que le citoyen Paulard, ancien conseiller municipal possibiliste, non renommé aux dernières élections, va être pourvu d'une fonction importante aux colonies.

Les heureux indigènes, qui seront gouvernés par un socialiste révolutionnaire !

***

Roanne. — Dernièrement avait lieu une réunion du syndicat des tisseurs où le délégué au congrès de Bruxelles devait rendre compte de son mandat.

Le délégué commence par raconter qu'il a assisté à un congrès régional, sans mandat, sans autre but que d'y faire majorité avec d'autres de son acabit à un congrès régional avec d'autres de son acabit pour l'expulsion des anarchistes au congrès de Bruxelles, mais encore avoir été un de ceux qui l'ont demandée.

Il avoue encore avoir omis de convoquer en réunion générale, tous les adhérents de la chambre syndicale, lorsqu'il se fit mandater, c'était inutile, ajoute-t-il gracieusement. On n'est pas plus taillé rouge.

Les cris d'indignation qui, partant de tous les coins de la salle, ont couvert sa voix, n'ont pas tardé à lui démontrer que, si la chambre syndicale avait été consultée, elle ne l'aurait pas, en effet, envoyé à Bruxelles. Un vote de blâme a été la conclusion de la soirée.

Ce même monsieur, à l'inauguration des eaux de la Tâche, n'avait-il pas fait mettre, sur le programme de la fête, que le syndicat des tisseurs y assisterait, sans le consulter, ce qui amena encore des protestations ; quelques-uns, même, répondirent que l'on ne fêtait pas quand on crevait de faim.

***

### Comment on applique la Loi

Nous recevons la lettre et l'extrait de jugement suivants :

Compagnon,

Vous dites et répétez souvent que les lois ne peuvent profiter en quoi que ce soit aux loqueteux — même quand elles semblent n'avoir pour but que la conservation de leur existence, les lois sont encore une affreuse blague.

Voyez donc un peu si dans la décision du conseil d'Etat, que je vous envoie, concernant la loi du 8 juillet 1890 — dite « de sécurité des ouvriers mineurs » — il n'y a pas de quoi faire reculer les plus enragés votards ?

L'arme est fourbie par les bourgeois, elle doit être de bonne trempe — pour servir la cause.

Souchon et Pouthier avaient été nommés délégués pour la mine de Molières le 3 novembre 1890. La compagnie de Bessèges, propriétaire de cette mine, demanda l'annulation de l'élection, le conseil de préfecture du Gard la trouva valable. Le conseil d'Etat, au contraire, l'annula le 31 juillet 1891 par un arrêté dont voici le principal considérant :

« Considérant que, par un placard affiché dans la deuxième circonscription de Molières et joint au dossier, les candidats élus, commentant la loi nouvelle au point de vue de ce que les ouvriers pourront en obtenir « si elle est bien comprise », les ont engagés à choisir, pour revendiquer leurs droits, des hommes exempts de toutes compromissions avec la compagnie, à nommer des délégués « ayant su, sans défaillance, porter jusqu'à ce jour le drapeau de la classe ouvrière et garantissant par leur passé qu'ils sauront faire triompher les intérêts de leurs commettants » ; que ces déclarations tombent sous l'application de l'article... etc. »

Cet arrêté démontre que, pour tout article de loi voté en faveur des travailleurs, il y en aura toujours une douzaine pour annihiler ou en changer les effets. Que ce n'est donc pas tant à faire de bonnes lois que l'on doit chercher, mais détruire celles qui existent.

***

Lyon. — La fédération des chambres syndicales donnait dernièrement une réunion. Pour empêcher les anarchistes d'y pénétrer, elle était privée. L'ordre du jour était le compte rendu de son mandat par le délégué du congrès de Bruxelles. Malgré les précautions prises, le délégué a été obligé de plaider les circonstances atténuantes en faveur dudit congrès ; un de nos amis ayant pris la parole, a flétri énergiquement la conduite de ces soi-disant révolutionnaires, et la salle entière a été unanime à applaudir le langage de notre ami.

Encore un congrès comme celui-là et la classe ouvrière tournera le dos à tous ces ambitieux patentés.

## Angleterre

Pendant que les politiciens agitent la question de huit heures, les menuisiers de Londres continuent

depuis vingt-et-une semaines, leur grève, et ils finiront par remporter la victoire.

Quoiqu'elle se soit passée sans bruit, c'est une des grèves les plus remarquables par l'accord entre les grévistes, et le soutien qu'ils reçoivent de toute part.

Depuis vingt-et-une semaines plus de 1.000 hommes reçoivent du comité de la grève, régulièrement, leur paie de 13 fr. 75 par semaine, et la caisse de la grève ne s'épuise pas. Les patrons cèdent un à un, les grévistes tiennent bon.

En voyant cette solidarité et cette énergie passive dans la lutte, on ne saurait douter de la force d'organisation de ces travailleurs. Ce qui leur manque, c'est une idée plus large qui leur donnerait l'énergie de l'attaque.

## Suisse

Nous relevons dans la *Tribune* de Genève, l'entrefilet suivant :

*Coup manqué.* — Nous avons dit que l'anarchiste Schicchi avait pris l'engagement d'honneur de se rendre samedi dernier à la gare de Cornavin pour prendre le train de 2 h. 53 à destination de la France.

Il devait être accompagné par deux agents de la police de sûreté, et ce n'est que sous cette promesse de se représenter qu'il avait été laissé en liberté.

Or, Schicchi, comme on le sait, n'est pas venu à la gare, et n'a pas été retrouvé à son domicile.

M. F. Voldet, sous-inspecteur de police, revenait de la gare de Cornavin, à 3 h.; n'y ayant pas rencontré Schicchi. Descendant la rampe, il traversa la place Cornavin, se disposant à entrer dans le poste de police voisin, lorsque tout à coup il entendit siffler une balle à son oreille gauche. Dans la même seconde, un bruit de verre brisé se produisit à la devanture du café Suisse, au coin de la rue du Mont-Blanc et de la place de Cornavin.

M. Voldet venait de l'échapper belle ; le coup lui était probablement destiné, car on savait qu'il devait se trouver vers trois heures dans ces parages. La balle, d'un gros calibre de revolver, a été retrouvée au café Suisse.

Malgré les plus minutieuses recherches, on n'a pu encore découvrir le lâche et mystérieux assassin.

Nous ignorons si c'est un anarchiste qui a tiré sur le mouchard Voldet, en tous cas, il est regrettable qu'il ait été raté, c'en aurait toujours été un de moins.

## Allemagne

Un certain nombre d'anarchistes viennent d'être condamnés par la cour de Berlin, à des peines variant pour chacun d'eux entre six mois et trente mois d'emprisonnement. Nous ne savons trop à quelle affaire se rattache ce jugement.

## Italie

Notre ami Malatesta, — après avoir passé trois mois dans une prison suisse, en attendant que le tribunal fédéral statue sur la demande d'extradition formulée par le gouvernement italien, — est enfin en liberté.

Sur le mouvement anarchiste en Italie, il rapporte l'impression la plus favorable. L'espèce d'engourdissement qui s'était produit à la suite de la propagande active des social-démocrates, commence à disparaître. Dans la Lombardie même — ce « camp retranché » de la démocratie sociale, — la jeunesse active est anarchiste.

C'est toute une jeune génération ouvrière, honnête, enthousiaste, courageuse — et nihiliste dans ses opinions, qui a poussé. Là est la « jeune Italie ».

En Romagne, dans la Toscane, même en Piémont, c'est un réveil général. Le peuple n'attend plus que le moment propice pour s'insurger.

— « Si les autres s'insurgent, nous sommes prêts », c'est l'idée générale. Peut-être même, le peuple a trop confiance dans la proximité de la révolution, il est trop sûr de sa victoire, pour que quelque part il commence le premier et subisse le premier choc.

Il n'y a que les paysans qui n'attendent pas, et chaque semaine, chaque jour, ils s'insurgent çà et là contre les exploiteurs et le gouvernement.

Quant aux autres partis politiques, on reste sous les vieux drapeaux, mais les idées ont changé du tout au tout. Le travailleur « républicain » est plutôt socialiste que républicain, et le travailleur enrégimenté chez les socialistes légalitaires raisonne pour la plupart comme un anarchiste. Il n'y a que les chefs qui ne changent pas et, par cela même, deviennent de plus en plus un obstacle au mouvement.

## Russie

Les journaux nous apportent une nouvelle qui, pour sembler minime de prime abord, n'en a pas moins une grande importance.

Alexandre II avait introduit dans les villages une police rurale, les *ouryadniks*, auxquels il donna des droits très vastes — d'autant plus vastes que vagues — sur les paysans.

Ils sont généralement haïs par les paysans, et il n'y a pas jusqu'à la presse servile russe qui ne rapporte de temps en temps des actes de brutalité et d'impunité ignobles de la part de ces policiers ruraux.

Un d'eux vient d'être tué le soir, d'un coup de fusil, à Byelaya Tzerkoff, village de 10,000 habitants, non loin de Kieff ; et ce meurtre — ajoute un correspondant, généralement bien informé — a été fait par les nihilistes.

Si cela se confirme, nous aurons à saluer de tout cœur l'avènement d'une nouvelle phase du mouvement révolutionnaire russe.

Jusqu'à présent le terrorisme russe a porté ses coups sur les fonctionnaires fautifs de mauvais traitements envers les révolutionnaires eux-mêmes, ou sur le tsar — représentant du despotisme politique. Dans ce dernier cas, c'était une lutte pour l'abolition de l'absolutisme et rien de plus. Au premier cas, c'était une lutte de famille : — « Vous maltraitez les nôtres : nous vous tuons ! » Un paysan, un village, un district entier de paysans pouvaient être maltraités infiniment plus, — ces mauvais traitements laissaient le révolutionnaire froid, ou, du moins ils ne l'émouvaient pas au point de provoquer en lui le désir de frapper le policier, le gouverneur, l'assommeur des paysans :

Aussi la lutte des terroristes contre le gouvernement laissait le paysan tout aussi froid. — Qu'était ce socialiste que l'on pendait ? Serait-ce un ennemi du tsar libérateur ?

En tout cas, c'est un homme qui n'a pas de sympathie pour nous, un *barine*, un fils de seigneur », — pensait le paysan. Car le paysan ne pouvait certainement pas saisir la série de raisonnements subtils et de faits qui avaient transformé le révolutionnaire, de lutteur pour l'affranchissement du peuple qu'il était au début, en lutteur contre le tsar et ses employés.

L'histoire prenait ainsi ce caractère tragique qui faisait qu'une Perovskaya mourait pour le peuple et que ce peuple ne voyait en elle qu'une alliée des seigneurs, ligués contre le tsar-libérateur.

Si maintenant, la jeunesse russe a compris qu'elle *doit* lutter avec le paysan pour l'affranchissement de la Russie, et que rêver d'affranchir la Russie sans le concours du peuple est la plus utopique des utopies — si elle a compris que ce qu'il faut au paysan pour que lui aussi se soulève, c'est l'espoir de réussir, c'est l'exemple de la révolte et l'esprit de révolte — alors nous pouvons saluer l'avènement d'une ère nouvelle dans le mouvement révolutionnaire russe. Nous pouvons dire que ce mouvement prend aussi un caractère populaire qui lui assurera certainement la victoire — par la révolution populaire.

Nous pouvons saluer le retour du mouvement à sa source première — le peuple, — source, d'où il a puisé et son immense dévouement, et son abnégation, et sa force irrésistible.

La position en Russie devient réellement terrible. Pour un bon quart du pays, c'est la famine au vrai sens du mot. Dans certains villages on meurt de faim dans la rue, personne n'ayant plus la force d'entreprendre quoi que ce soit. Là où il y a encore quelques restes d'énergie, les paysans pillent où ils peuvent. Mais il n'y a pas grand chose à piller — tout le blé et le seigle du pays ayant été emporté à l'étranger durant l'année passée et même cet été.

Le tsar, aussi économe et thésauriseur que Louis Philippe et Grévy, a voulu faire de la bienfaisance à bon marché. Il a permis aux paysans de faire la cueillette des baies, des champignons et du petit bois dans ses immenses forêts. Les paysans ont pillé jusqu'à ses châteaux de chasse.

Dans les provinces affamées, c'est la petite révolte sur tout le territoire. Ici on pille un seigneur, là on arrête les convois de blé. Là enfin, on quitte tout et l'on s'en va n'importe où.

La situation est si mauvaise que dans toutes les églises on recueille des donations pour les provinces affamées. De grands sacs sont exposés aux portes de la cathédrale de Kazan à Pétersbourg et les pauvres — surtout les pauvres — y apportent leur morceau de pain. On voit du matin au soir des déguenillés, des enfants et jusqu'à des mendiants déposer bientôt un pain, tantôt une croute de pain ou une petite tranche, dans les sacs.

Faut-il que toujours l'histoire se répète, les mêmes causes produisant les mêmes effets ? La Russie devait-elle avoir, avant sa révolution, son Louis XVI dans Alexandre II, son Rousseau dans Tolstoï, et son 1787-1788 dans 1891-92 ?

Inutile de dire que les secours accordés par l'État aux provinces affamés, sont tous volés dans les provinces. La misère du peuple a toujours été la cause première de l'enrichissement des riches. Aussi, de grandes fortunes vont être faites maintenant.

Il est question de remettre la distribution des secours au ministère des finances, considéré en Russie comme le « seul ministère honnête ».

Cette illusion n'est cependant déjà plus qu'une légende. On disait... à Pétersbourg que sous Bunge, le ministère des finances *était* honnête. Mais sur Vychnegradsky, le ministère actuel, c'est l'anecdote suivante qui circule :

En l'appelant au ministère le tsar aurait exigé de lui un serment solennel qu'il ne volerait pas.

On aurait apporté un image de la vierge, — comme toujours couverte de plaquettes d'or et enrichie de diamants, pour qu'il prête dessus son serment.

Vychnegradsky prêta le serment et baisa l'image... sur quoi on s'aperçut que le plus gros diamant de l'image avait disparu. Le nouveau ministre l'avait enlevé avec ses dents !...

Pour être une légende elle n'en n'est pas moins caractéristique de l'état du gouvernement et des esprits dans le grandissime pays de l'alliance des coquins.

## États-Unis

*Les Pensions militaires.* — Le bureau de statistique à Washington vient de publier l'état des pensions militaires arrêté au 30 juin dernier, qui comprend 587,944 titulaires entre lesquels se répartit un crédit de 106,480,800 dollars soit 530 millions.

L'*Evening Post* rappelle qu'il y a vingt ans le chapitre des pensions s'élevait à trente millions par an, et le général James A. Garfield, alors président du comité des crédits de la chambre, prononçait un discours dans lequel il disait : « Nous devons raisonnablement penser que les dépenses pour les pensions devront progressivement diminuer, à moins que notre législation ne devienne systématiquement extravagante ».

Nous sommes loin des trente millions d'il y a vingt ans et la marée de l'extravagance monte toujours. Il y a quelques jours, à Chicago, M. Raum, commissaire général des pensions, annonçait qu'avant la fin de l'année il serait ajouté trois cent mille noms au rôle des pensionnaires du gouvernement. Ce sera quatre fois autant qu'en 1878.

Et il n'y a pas de raison pour que cela s'arrête.

On voit à quoi peut aboutir la réforme radicale à laquelle nos plus farouches socialistes n'osent penser que pour plus tard : la suppression de l'armée permanente.

Les Etats-Unis n'ont pas d'armée permanente ou si peu que rien. La folie des armements de notre Europe ne les atteint pas. Et les contribuables américains paient presque autant pour le budget de la guerre que les français qui entretiennent une formidable armée permanente.

On voit à quoi peuvent aboutir les mesures les plus révolutionnaires !

# BIBLIOGRAPHIE

Nos amis de la *Freedom* viennent de publier en anglais, en brochure de 35 pages in-octavo, aux prix de 20 centimes, le *Communisme-Anarchiste, ses bases et ses principes*, par Pierre Kropotkine. C'est une reproduction révisée de deux articles publiés en 1887 dans une revue, sous le titre de *Bases scientifiques de l'Anarchie*. Nos lecteurs connaissent en partie ce travail par la brochure *l'Anarchie dans l'Evolution socialiste*.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*Congrès révolutionnaire international.* — En présence de l'esprit d'exclusivisme que vient de manifester le congrès international de Bruxelles, les socialistes révolutionnaire indépendants, d'accord avec les compagnons, pensent qu'il y aurait intérêt à provoquer

un congrès international dans le délai le plus rapproché.

Il a été entendu qu'il ne serait constitué aucune commission d'organisation et qu'il n'y aurait aucune vérification des pouvoirs.

En conséquence, toute personne sans avoir à se munir d'un mandat, pourra prendre part au congrès, y exposer contradictoirement ses conceptions et discuter librement les idées développées par d'autres camarades.

Les promoteurs font appel à tous ceux qu'intéresse ce projet, afin d'éviter autant que possible les atermoiements, surtout à ceux qui, par leurs conseils, leur expérience, leur bonne volonté, pourraient aider à l'organisation.

Les fonds destinés à la location d'une salle, au lancement de manifestes, à la publicité, etc., peuvent dès maintenant être adressés au compagnon Louis Matha, 3, allée de la Station, au Raincy (Seine-et-Oise).

Adresser les adhésions et toutes les demandes de renseignements aux adresses suivantes :

Job, 3 bis, impasse des Souhaits.

Constant Martin, 3, rue Jocquelet.

***

Vient de paraître : *Autorité ou Liberté*, par le compagnon Sébastien Faure. Prix : 10 centimes.

Aux groupes et à titre de propagande : 7 fr. 50 le cent (franco).

***

Dans son sixième numéro, du 22 septembre dernier, le *Cri Typographique* annonce sa parution hebdomadaire à partir du 17 octobre courant.

Cette transformation est la meilleure preuve du succès croissant de l'organe libertaire, qui s'est donné à tâche de remuer les idées dans la corporation du Livre.

***

Deux ou trois camarades s'occupent activement de rassembler des fonds pour distribuer aux compagnons en prison et à leur famille nécessiteuse. Tous ceux qui pourront envoyer quelque argent pour les détenus sont priés de s'adresser à Constant Martin, 3, rue Jocquelet.

***

Les camarades qui sont en correspondance avec le compagnon Marius Blain, à Lyon, sont priés de ne plus rien lui envoyer jusqu'à nouvel avis.

***

*L'Union de la Jeunesse socialiste révolutionnaire*, qui se réunit tous les lundis, 58, rue Greneta, invite tous les jeunes gens qui recherchent la vérité, à venir grossir ce groupe qui se reforme.

Nous prions tous les camarades, de nous aider dans la formation d'une *Bibliothèque gratuite* qui s'ouvrira très prochainement en nous faisant parvenir tous les volumes, toutes les brochures d'étude sociale dont ils disposeraient, à l'adresse d'Albert André, 85, rue des Couronnes.

***

Tous les journaux socialistes de langues française, italienne et allemande, sont priés d'en envoyer quelques numéros au compagnon A. Orcelin, 1, rue Saint-Martin, à Vienne (Isère).

Le compagnon Orcelin fait le service à domicile de tous les journaux. Les camarades n'ont qu'à laisser leur adresse.

***

Notre correspondant de Mézières nous adresse la lettre suivante :

Mézières, 23 septembre.

Samedi, en faisant ma tournée habituelle, je passais rue de Flandre, à Charleville, devant le café Legrand-Verdun, quand je m'entendis interpeller de l'intérieur. Je me retournais et je vis J.-B. Clément qui gesticulait comme un furieux, se prétendant insulté parce que je criais la *Révolte* et le *Père Peinard*. J'allais me diriger vers M. Clément, qui s'éclipsa en s'enfermant dans le café.

Le fait en lui-même est de peu d'importance, mais je tiens à vous le signaler pour bien faire comprendre comment ces pseudo-révolutionnaires, pseudo-socialistes, pseudo... toutes sortes de choses, sauf fumistes, qu'ils sont entièrement, entendent la liberté, et le joli usage qu'ils en feraient s'ils avaient jamais le pouvoir.

Cordialement...

N. Thomassin.

***

Vient de paraître une réédition de **Germinal**, poésie révolutionnaire : **J'n'aim' pas les Sergots !** 5 centimes chaque et 2 fr. 50 le cent.

CHANSONS EN MUSIQUE A 10 CENTIMES
5 FRANCS LE CENT

Faut plus d'Gouvernement. — La Mort d'un Brave. — Y a rien d'Changé. — Le Père Peinard au Populo. — Le Chant des Trimardeurs. — Le Chant des Peinards. — Le Droit à l'Existence. — L'Internationale. — Ce que nous Voulons. — Les Grands Principes. — Les Conscrits Insoumis.

Envoi franco contre mandat ou timbres à François Brunel, 34, rue Serpente, à Paris.

***

*Tournée S. Faure.* — « L'Endehors » 2 fr. — Limoges 21 fr. — Ivry 6 fr. — Dijon 10 fr. — Romans 10 fr. — Grenoble 7 fr. — Saint-Marcellin 15 fr. — Cognac 11,50. — Gauche (Paris) 20 fr. — Roubaix 20 fr. — Tarare 10 fr. plus 6,50. — Vendôme 20 fr. — La Réole 2 fr.

Total des deux premières listes : 514 francs.

Total général : 675 francs.

***

Australie. — Les compagnons qui veulent se mettre en communication avec le mouvement anarchiste en Australie, peuvent s'adresser en langue anglaise, allemande ou française à J. A. Andrews et Joseph Schellenberg, à Smithfield, New South Wales (Australie).

## BOITE AUX ORDURES

Nous ne pouvons mieux faire que de terminer cet article en répétant ce que nous disions au début : Si S. M. l'impératrice de Russie daigne venir à Paris, le véritable *officier bleu*, le plus fidèle et le plus dévoué à sa personne, ce sera le peuple français, devenu, pour cette fois, policier par reconnaissance et par amour.

(*Le Gaulois*) Carle de Perrière.

On pourrait remplir le journal de pareils extraits tirés de la presse d'aujourd'hui.

## PETITE CORRESPONDANCE

B. à Dijon. — H. à Reims. — B. à Trélazé. — M. à Agen. — Veuve V. à Lyon. — N. à Tarare. — R. à Escarbotin. — P. à Anduze. — E. C. à Agen. — L. à Bordeaux. — Ch. C. à Paris. — M. à Auxerre. — F. à Narbonne. — M. à Bordeaux. — M. à Nantes. — B. à Chaumont. — J. B. H. à Montauban. — E. R. (États-Unis). — D. à New-York. — B. à Valence. — B. à Paris. — L. à Mustapha. — M. à Fourchambault. — R. à Briançon. — E. D. à Pensilvanie. — T. à Roanne. — L. à Orléans. — R. V. à Romans. — P. à Saint-Nazaire. — E. H. à Troyes. — D. à Perugia. — V. P. à Puilliz. J. H. à San-Francisco. — F. P. au Guatemala. — V. P. à Choisy-le-Roi. — F. Le Vigan. — C. à Barbaste. — H. à Verviers. — L. à La Réole. — L. à Lyon. — M. à Armentières. — A. à Grenoble. — V. à la Villette. — C. H. à Rabastens. — Th. J. Les Ponnès. — B. à Paris. — P. à Grenoble. — B. à Saint-Marcellin. — D. rue du Moulinet. — J. E. à Biarritz. — G. à Chalon. B. J. à la France. — B. H. à Paterson. — M. à Caudebec. — E. à Camerolle. — F. à Amiens. — P. S. à Toulouse. — L. P. à Lacoste. — T. à Tunis. — Reçus timbres et mandats.

J. à Saint-Imier. — Bien reçu les deux mandats.

Leclercq. — Reçu 5 fr. et 5 fr. pour les Egaux.

E. B. à Camarolles. — C'est bien cela. Il y a trois semaines que le journal n'a pas paru.

L. M. rue Fontaine-au-Roi. — « Vendémiaire » ne paraît plus, son adresse est rue Bréa, 29.

Eure Républicain. — Votre abonnement est servi régulièrement. Le 51 n'a pas paru. Si toutefois vous ne receviez pas, à l'avenir réclamez à la poste.

S. à Genève. — Reçu 40 francs.

Pichon, terrassier. — L'adresse de P. est chez Geisel, Basse Petrusse, 14, Luxembourgville.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 4,792 fr. 60.

Boudier du Mans 3,50. — Thomas à Creston 2 fr. — M. Dumas 3,75. — Gex à Albigny 0,20. — Un bourgeois anarchiste 1 fr. — Gaillard 3 fr. — Délégués d'Espagne 1 fr. — Leclet 0,20. — Excédent d'écot, entre anarchistes du XII· 1,30. — Barla à Saint-Denis 0,75. — Lameire à la Réole 1 fr. — Excédent d'écot rue Mouffetard 50 centimes. — Excédent d'écot à la sortie de Pélagie 0,60. — Balaire 0,25. — Dubais 0,75. — Terrisla 0,15. — Un graisseur 1,90. — Bernard le Tourneur 1,50. — L. C. D. V. 5 fr. — Excédent d'écot en sortant de Sainte-Pélagie 0,40.

Total à ce jour : 4,821 fr. 35.

## SOUSCRIPTION
### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes : 925 fr. 70.

Auguste et Marianne 0 50. — Bibliothèque du XIX·, 3 30.

Total à ce jour : 929 fr. 50.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES
### *des détenus politiques*

Listes précédentes 1095 fr. 05.

L. au Mans 0,25. — B. à Maison-Alfort 1 fr. — N. à Paris 0,50. — « Les Libertaires » d'Argenteuil 1 fr. — Luquet à Agen 5,35. — T. à Tonez 5 fr. — Bibliothèque du XIX· 2 fr. — Les Egaux du XX· 6 fr.

Total à ce jour : 1110 fr. 15.

## CONVOCATIONS

*Les Réprouvés*, groupe de propagande anarchiste, invitent les socialistes de toutes les écoles à venir discuter aux réunions qui se tiendront tous les samedis, 49, rue de Charonne, salle Bac, au premier, à 8 heures du soir.

Tous les dimanches soirée familiale.

Journal le *Pot à Colle* et l'Union syndicale du Meuble, tous les mardis soir, 79, boulevard de Picpus.

La Fédération des Travailleurs du XII·, XX· et de la banlieue de l'Est, samedi 3 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, Chalet Franc-Comtois, 79, boulevard de Picpus.

Tous les dimanches, à 8 h. 1/2, soirée familiale, 30 rue d'Allemagne.

Tous les mardis, réunion du groupe au même local.

Soirée familiale et artistique organisée par les compagnons de Levallois, le vendredi 2 octobre, à 8 h. 1/2, salle Mézerette, 86, rue Gravel, à Levallois. Plusieurs orateurs ont promis leur concours. Entrée libre et gratuite.

Pantin. — Réunion tous les premiers samedis de chaque mois, à 8 h. 1/2 du soir, 126, rue de Paris.

Lyon. — Les lecteurs de la *Revolte* et du *Père Peinard* sont convoqués pour le mercredi 7 octobre, chez Marcelin, avenue de Saxe, 105.

Saint-Quentin. — Le groupe *Les Anti-Patriotes* se réunit le samedi 3 octobre et les samedis suivants, à 8 h. 1/2 du soir, chez Fournival, 1, rue de la Chaussée-Romaine.

Le groupe la Jeunesse anti-patriote de Roanne, se réunit tous les mercredis à 8 h. 1/2 du soir, dans son local habituel place Saint-Etienne.

Alger. — Les anarchistes d'Alger, Mustapha, se réunissent salle Baudin, derrière le marché de la Lyre, tous les mardis et samedis.

Le mardi, réunion spéciale des Jeunes.

Bruxelles. — La Jeunesse anarchiste se réunit tous les lundis à 8 h. 1/2, à la Colline, rue de la Colline.

## La RÉVOLTE est en vente :

**Fumay**

Martin Coupaye, place d'Armes, 33.

**Tours**

Par le compagnon C. Moru, 10, rue de Fourcroy, qui vend également le *Père Peinard* et porte à domicile.

*Le Gérant* : E. Habert.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 17, rue de l'Échiquier.

CINQUIÈME ANNÉE. N° 4 — DIX CENTIMES — DU 11 AU 16 OCTOBRE 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## ÉTUDE SUR LA RÉVOLUTION

VI

L'abolition de l'Etat, voici, disons-nous, la tâche qui s'impose au révolutionnaire — à celui, du moins, qui a l'audace de la pensée, sans laquelle on ne fait pas de révolutions. En cela, il a contre lui toutes les traditions de la bourgeoisie. Mais il a pour lui toute l'évolution de l'humanité qui nous impose à ce moment historique de nous affranchir d'une forme de groupement, rendue, peut-être, nécessaire par l'ignorance des temps passés, mais devenue hostile désormais à tout progrès ultérieur.

Cependant, l'abolition de l'Etat resterait un vain mot si les causes qui tendent aujourd'hui à produire la misère continuaient à fonctionner. Comme la richesse des puissants, comme le capital et l'exploitation, l'Etat est né de l'appauvrissement de quelques-uns. Il a toujours fallu qu'une partie de la société tombât dans la misère, à la suite de migrations, d'invasions, de pestes ou de famines, pour que les autres s'enrichissent et acquièrent une autorité qui pouvait croître désormais en rendant les moyens d'existence des masses de plus en plus incertains.

La domination politique ne peut donc pas être abolie sans abolir les causes mêmes de l'appauvrissement, de la misère des masses.

Pour cela — nous l'avons dit bien des fois — nous ne voyons qu'un moyen.

C'est d'assurer, d'abord, l'existence et même l'aisance à tous, et de s'organiser de manière à produire ce qui assure l'aisance. Avec les moyens de production actuels, c'est plus que possible ; c'est facile.

C'est d'accepter ce qui résulte de toute l'évolution économique moderne ; c'est-à-dire concevoir la société entière comme un tout qui produit des richesses, sans qu'il soit possible de déterminer la part qui revient à chacun dans la production. C'est de s'organiser en société communiste, — non pas pour des considérations de justice absolue, mais parce qu'il est devenu impossible de déterminer la part de l'individu dans ce qui n'est plus une œuvre individuelle.

Comme on le voit, le problème qui se dresse devant le révolutionnaire de notre siècle est immense. Il ne s'agit plus d'une simple négation — d'abolir, par exemple, le servage, ou de renoncer à la suprématie du pape. Il s'agit d'ouvrir une nouvelle page de l'histoire universelle, d'élaborer un ordre de choses tout nouveau, basé — non plus sur la solidarité au sein de la tribu, ou de la communauté de village, ou de la cité, mais sur la solidarité et l'égalité de tous. Les tentatives de solidarité limitée, soit par des liens de parenté, soit par des délimitations territoriales, ayant échoué, nous sommes amenés à travailler à l'élaboration d'une société basée sur une conception autrement vaste que ce qui a servi à maintenir les sociétés du moyen âge ou de l'antiquité.

Le problème à résoudre n'a certainement pas la simplicité sous laquelle on l'a si souvent présenté. Changer les hommes au pouvoir et rentrer chacun dans son atelier pour y reprendre le travail d'hier, mettre en circulation des bons de travail et les échanger contre des marchandises — cela ne suffirait pas ; cela ne vivrait pas, puisque la production actuelle est tout aussi fausse dans les buts qu'elle poursuit que dans les moyens qu'elle met en jeu.

Faite pour maintenir la pauvreté, elle ne saurait assurer l'abondance, — et c'est l'abondance que les masses réclament depuis qu'elles ont compris leur force productive. Elaborée en vue de tenir les masses dans un état voisin de la misère, avec le spectre de la faim toujours prêt à forcer l'homme à vendre ses forces aux détenteurs du sol, du capital et du pouvoir — comment l'organisation actuelle de la production donnerait-elle le bien-être ?

Elaborée en vue de maintenir la hiérarchie des travailleurs, faite pour exploiter le paysan au profit de l'ouvrier industriel, le mineur au profit du mécanicien, l'artisan au profit de l'artiste et ainsi de suite, pendant que les pays civilisés exploiteront les pays arriérés en civilisation — comment l'agriculture et l'industrie, telles qu'elles sont aujourd'hui, pourraient-elles assurer l'égalité ?

Tout le caractère de l'agriculture, de l'industrie, du travail, a besoin d'être changé entièrement, une fois que la société revient à cette idée que le sol, la machine, l'usine doivent être des champs d'application du travail en vue de donner le bien-être à tous. Et avant de rentrer à l'atelier il faudra encore savoir si l'atelier a sa raison d'être, si le champ doit être parcellé ou non, si la culture doit se faire comme chez les barbares d'il y a quinze cents ans, ou si elle doit se faire en vue de donner la plus grande somme de produits nécessaires à l'homme !

C'est toute une période de transformations à traverser. C'est la révolution à porter dans l'usine et dans le champ, dans la chaumière et dans la maison urbaine, dans l'outil de labour comme dans la machine puissante des grands ateliers, dans le groupement des cultivateurs, comme dans les groupements des ouvriers de la manufacture et les rapports économiques entre tous ceux qui travaillent.

Et il faut que tout le monde vive pendant cette période de transformation, que tout le monde se sente plus à l'aise que dans le passé.

Lorsque les habitants des communes du douzième siècle entreprirent de fonder dans les cités révoltées une société nouvelle, affranchie du seigneur, ils commencèrent par conclure un pacte de solidarité entre tous les habitants. Les mutins des communes jurèrent l'appui mutuel ; ils firent ce qu'on appela les conjurations des communes.

C'est par un pacte du même genre que devra commencer la révolution sociale. Un pacte pour la vie en commun — non pour la mort. Un pacte de solidarité pour considérer tout l'héritage du passé comme possession commune, un pacte pour partager selon les principes de l'équité tout ce qui pourra servir à traverser la crise : vivres et munitions, habitations et forces emmagasinées, outils et machines, savoir et pouvoir — un pacte de solidarité pour la consommation des produits, comme pour l'usage des moyens de production.

Forts de leurs conjurations, les bourgeois du douzième siècle se mirent à organiser leurs sociétés de guildes et de métier et réussirent à garantir un certain bien-être aux citadins. Forts de ce pacte de solidarité qui aura lié la société entière pour traverser les moments joyeux ou difficiles, et partager les conquêtes comme les défaites, la révolution pourra alors entreprendre en pleine sécurité l'œuvre immense de réorganisation de la production qu'elle aura devant soi. Mais elle devra conclure ce pacte si elle veut vivre.

Et dans son œuvre nouvelle, qui devra être une œuvre constructive, les masses populaires devront compter surtout sur leurs propres forces, sur leur initiative et leur génie, parce que toute l'éducation de la bourgeoisie s'est faite dans une voie absolument opposée.

Le problème est immense. Mais ce n'est pas en cherchant à l'amoindrir d'avance que le peuple trouvera les forces nécessaires pour le résoudre. C'est au contraire en le concevant dans toute sa grandeur, c'est en puisant son inspiration dans les difficultés même de la situation, qu'il trouvera le génie nécessaire pour vaincre.

Tous les progrès réellement grands de l'humanité, toutes les actions réellement grandes des peuples, se sont faites de cette façon et c'est dans la conception de toute la grandeur de sa tâche que la révolution puisera ses forces.

Ne faut-il donc pas que le révolutionnaire ait pleine conscience de la tâche qui lui incombe ? qu'il ferme les yeux sur les difficultés ? qu'il ne sache les regarder en face ?

## LE MILITARISME

Tant que les travailleurs avaient été les seuls à être forcé de sacrifier leur jeunesse, d'aller s'abrutir à la caserne, tant que, dans le public, on n'a connu, de l'armée, que sa mise en scène, l'éclat de ses cuivres et tambours, le chatoiement de l'or de ses galonnés, le claquement du drapeau au vent, le bruit des armes, toute l'apothéose enfin dont on l'entoure quand on la montre au peuple, littérateurs et poètes ont contribué, dans leurs œuvres à élargir cette apothéose, à apporter leur part de mensonges à la glorification du monstre.

Mais, du jour où, ils ont été mis à même d'étudier de près l'institution, quand il leur a fallu se courber sous la discipline abrutissante, quand il leur a fallu supporter les rebuffades et les grossièretés des galonnés, à partir de ce moment, le respect s'en est allé ; ils ont commencé à arracher le masque de l'infâme, ils ont souffleté sur les vertus dont leurs devanciers

s'étaient plus à le parer, — et le soldat, y compris l'officier — a commencé à faire son entrée dans le public, sous ses véritables traits, c'est-à-dire, ceux d'une brute alcoolique, d'une machine inconsciente.

Oh! il faut y avoir passé dans cet enfer, pour comprendre tout ce que peut y souffrir un homme de cœur, il faut avoir endossé l'uniforme pour savoir tout ce qu'il recouvre de bassesses et d'idiotie.

Une fois matriculé, vous n'êtes plus un homme, mais un automate qui devez obéir, au doigt et à l'œil, à celui qui vous commande. Vous avez un fusil dans les mains, mais vous devez subir, sans broncher, les grossièretés du galonné qui passe sur vous sa mauvaise humeur ou les fumées de l'alcool qu'il a absorbé. Pas un geste, pas une parole, vous pourriez les payer de votre vie entière ou d'une partie de votre liberté. On aura, du reste, soin de vous lire, tous les samedis, le code pénal, dont le refrain : mort! mort! vous hantera le cerveau à chaque fois que les instincts de rébellion se feront jour sous votre crâne.

Mais ce qui vous exaspère le plus, ce sont les mille et une minuties du métier, les tatillonements, les tracasseries du règlement. Et, pour le gradé qui vous en veut, ou qui, sans vous en vouloir, n'est qu'une brute inconsciente, c'est cinquante fois par jour que se présenteront les occasions de vous mettre en défaut, de vous faire subir les vexations de toutes sortes qu'il trouvera plaisir à vous infliger : à l'appel pour une courroie mal astiquée, un bouton plus terne que les autres, des bretelles que vous aurez oublié de mettre, ce sont des engueulades, de la salle de police, et des inspections à repasser à n'en plus finir, jusqu'à vous faire ouvrir vos vêtements pour inspecter votre linge de dessous.

Et les revues! ça n'en finit plus. Les samedis, revue d'armes, avec toujours les mêmes observations, et les épithètes de sale soldat, espèce de cochon et autres aménités semblables. Pour varier, vous avez les visites de propreté où votre capitaine s'assure si vous avez les bras et les pieds propres. Tous les mois, c'est mieux, c'est la visite dite sanitaire : là c'est le cul que le charcutier du régiment vous examine. Ayez des délicatesses de sentiments, à l'armée on s'en fout! vos délicatesses ne tarderont pas à être broyées sous l'ignoble patte de ceux qui vous commandent.

Et les revues des généraux donc, c'est là que se montre bien la petitesse et la platitude des officiers subalternes et même supérieurs. Dès que le général est signalé, vous voyez ces officiers, si arrogants devant le pauvre pioupiou, se faire petits, petits, se ranger bien humblement derrière le général qui, lui, se redresse — quand il n'est pas cassé par le gâtisme — fier comme Artaban. Et ces yeux furibonds qui foudroient le misérable qui vient de donner prise à une observation de grand chef! Horrible! tous les officiers sont sens dessus dessous, voilà un troupier auquel il manque une aiguille, ou qui, ayant oublié que la quinzaine était finie de la veille, a boutonné sa capote à gauche quand il fallait la boutonner à droite, chose plus horrible encore, il n'a pas ciré la semelle de ses godillots de rechange, ni les pieds de son lit! Le colonel en bégaie de fureur, le commandant en pète dans sa tunique, le capitaine est vert de frayeur, le caporal, seul ne dit rien, il sait que tout ce monde-là, à partir du sergent, va lui tomber sur le poil, il se vengera sur le délinquant.

Et la vie de caserne! lorsque le soir, après une journée d'exercice bien remplie, vous éprouvez le besoin de causer avec vos compagnons de chaîne, leur conversation n'est pas faite pour vous élever le moral et vous inspirer de grandes pensées. Vous apercevez un groupe où l'on rit à se tordre, vous vous approchez vous imaginant entendre des choses spirituelles? — C'est un idiot qui remâche des gravelures qui ne sont ni neuves, ni dites avec esprit, vous vous retournez écœuré, vous tombez dans un autre groupe d'abrutis qui bavent de jouissance, rien qu'en rappelant les bitures qu'ils ont prises, ou à la pensée de la cuite qu'ils vont se fourrer lorsque la carotte qu'ils ont tirée aux parents aura réussi à amener une pièce de cent sous ou deux.

Soulographie et pornographie, n'essayez pas de les sortir de là, ils ne comprendrons pas, il n'existe plus rien en dehors de ces deux jouissances. Etonnez-vous, après cela, qu'au bout de trois ans de ce régime, il sorte, de la caserne, tant d'individus capables de faire des gendarmes et de policiers. L'armée n'est qu'une école de démoralisation; elle ne peut produire que des mouchards, des fainéants et des ivrognes. Bien petit est le nombre de ceux qui résistent; pas si complètement qu'ils n'en gardent quelques vestiges pendant longtemps encore, après en être sortis.

Oh! cette discipline brute et stupide, ce qu'elle vous brise un homme, vous broie le cerveau, déforme le caractère, détruit la volonté! Horrible machine à abrutir, à laquelle vous donnez un jeune homme qui ne demande qu'à s'épanouir aux sentiments du beau et du vrai, dont l'énergie pourrait se développer dans la lutte de tous les jours, pour la vie, l'intellectualité s'élargir sous la pression du savoir déjà acquis et du besoin de connaître encore plus; la discipline lui met une charge de plomb qui lui comprimera et lui rétrécira le cerveau tous les jours, jusqu'aux battements de son cœur dont elle ralentira les pulsations. Après l'avoir promené et broyé pendant trois ans sous les multiples engrenages de la hiérarchie, elle ne rendra qu'une loque informe, si elle ne l'a pas dévoré complètement.

Oui, bourgeois ventrus et lâches, nous ne croyons plus à vos mensonges. Que nous importe votre patrie, vos frontières et vos délimitations arbitraires de nations. Notre patrie nous exploite, vos frontières nous étouffent, vos nationalités nous sont étrangères. Nous sommes des hommes citoyens de l'univers, tous les hommes sont nos frères. Nos seuls ennemis sont nos maîtres : ceux qui nous exploitent, nous empêchent d'évoluer librement, de nous développer dans toute la plénitude de nos forces. Nous ne voulons plus vous servir de fouets, nous ne voulons plus nous faire les défenseurs de vos privilèges, nous ne voulons plus nous laisser imposer la livrée dégradante de votre militarisme, le joug abrutissant de votre discipline. Nous ne voulons plus courber la tête, nous voulons être libres, voilà pourquoi nous mettons à nu les turpitudes de votre système, afin d'en dégoûter ceux qui sont appelés à être vos victimes, et, conséquence de leur ignorance, vos défenseurs.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Un médecin-major, officier supérieur ma foi, tuait dernièrement à Courbevoie un dentiste qui lui disputait sa maîtresse. L'affaire est entourée d'un certain mystère et loin de pouvoir être attribuée à un simple accès de jalousie, il semble que le dentiste ait été attiré dans une sorte de guet-apens par son heureux concurrent et la femme. Voilà donc une sale affaire sur le dos du corps des officiers, et loin d'accepter bravement son parti d'un fait qui en lui-même n'a rien d'extraordinaire, voilà que la classe dirigeante l'aggrave à plaisir. L'officier assassin a pris la fuite et on ne veut pas l'arrêter. L'armée, la justice, la police se rendent solidaires d'un acte qu'elles sont accoutumées à reprocher à la tourbe des boulevards extérieurs. Certes nous ne demandons pas que le major Breton tombe, même fortuitement, dans les mains de la justice et le tiendrions-nous dans nos mains, ce n'est pas nous qui le remettrions au bras vengeur de la société. Nous n'en parlons que pour dire que tous les hommes se valent et pour montrer comme quoi la vindicte des justes lois ne sont faites que pour les misérables.

Il y a bien des bourgeois qui voient le danger d'une pareille conduite envers un semblable fauté, mais leur voix est heureusement trop faible, ce petit scandale continuera à être abrité sous les plis du drapeau français.

***

QUELQUES COUPS DE FUSIL. — Ces jours-ci, M. Pi…son, maraîcher, 2, impasse Félix, à Alfortville, après avoir guetté pendant plusieurs nuits, vit une ombre franchir le mur de son jardin et s'approcher de la maison. Lorsqu'elle fut à deux pas, il tira plusieurs coups de revolver. Le voleur, Mathé, âgé de 19 ans, fut tué net.

A quelques jours de là, M. Chevalier, propriétaire à Boulogne, blessa grièvement un ouvrier terrassier Léon Vicaire, qui lui volait des pommes par-dessus le mur de son jardin.

D'un autre côté, il y a quelque temps, à Roubaix, Colas, âgé de 27 ans, était mis à la porte de l'usine Rousset, teinturerie en tissus. Il était revenu chercher son livret et pendant que le directeur Desrousseaux le lui signait, Colas lui envoya deux balles de revolver dans le cou, blessure sans gravité.

A Auteuil, Hastin demandait du travail à Perrin, chef de chantier. Celui-ci n'ayant pas cru devoir faire droit à une demande « formulée grossièrement », il s'en suivit une dispute et Hastin fit culbuter Perrin dans le fond d'une tranchée.

Ces quatre actes ont eu pour mobile, le besoin de manger. Les deux propriétaires qui ont massacré des miséreux en seront quittes pour peu de chose; les deux miséreux qui ont blessé des chefs n'en se tiront pas à si bon marché.

***

Nous avons le plaisir d'apprendre l'évasion d'un soldat, Brossard, condamné par le conseil de guerre du Mans, à cinq ans de prison pour désertion à l'intérieur. Il s'est esbigné de la voiture cellulaire qui le transportait de la gare Montparnasse à la prison de Bicêtre. Espérons qu'il ne se laissera pas repincer.

***

On se rappelle la superbe revue de Vitry. Cent mille hommes; le bouquet du patriotisme. Il paraît qu'il y a eu un cheveu que les journaux ne nous ont pas raconté. Vis-à-vis des tribunes, sous le nez de Carnot et de toute la bande des massacreurs galonnés, trois pièces de canons sont restées en plan abandonnées par leur avant train. Evidemment il y avait malveillance et on a en effet trouvé trois malheureux artilleurs qui ont voulu se venger de leurs chefs. Ils seront salés, mais ce que Saussier a dû faire un nez au moment de l'accident.

Songez donc, tous les attachés militaires étrangers qui rigollaient.

***

Il paraît aussi que les grandes manœuvres dans le Tarn ont appris qu'entre l'armée et le pays il pouvait se glisser d'autres sentiments que l'amour commun de la patrie, que le respect du drapeau.

Au lieu de voir dans les pioupious leurs futurs défenseurs, les paysans du Tarn ont trouvé des clients à exploiter et ils ne se sont pas fait faute de leur vendre l'eau jusqu'à quatre sous la bouteille.

C'est logique, c'est la loi de l'offre et de la demande, mais qui donc disait que le patriotisme était plus fort que l'intérêt! Non ce n'est pas encore ce sentiment là, qui rendra les hommes frères. On vendra l'eau aussi longtemps qu'on trouvera acheteur et au lieu de se plaindre des indigènes, les officiers n'auraient eu qu'à commander : Rompez vos rangs! pour que chaque soldat redevenu homme trouve moyen d'apaiser sa soif.

***

Intervu après la mort du général Boulanger, le politicien Georges Thiébaud a répondu à un journaliste : Il n'y a plus de mécontentement en France, parce que le gouvernement applique les idées boulangistes.

Ces gens-là sont évidemment très bien renseignés et ceux qui comptent sur eux pour leur procurer l'aisance seront vite servis. Et pourtant, Thiébaud a partiellement raison. Ce n'est plus du mécontentement, c'est quelque chose de plus substantiel qui emportera la clique gouvernementale et capitaliste en mêlant boulangistes et constantinettistes.

***

Une dépêche de Bruxelles nous dit qu'aux obsèques du général on avait beaucoup remarqué une

couronne noire qui portait au crêpe une inscription témoignant qu'elle était l'hommage des anarchistes. Si le fait est vrai, le donataire de la couronne est un joyeux fumiste ou un monsieur qui veut se faire frotter les oreilles. Le titre d'anarchiste n'appartient à personne évidemment, mais ceux qui ont conscience de ce que le mot veut dire, trouveront bien l'occasion de donner une correction salutaire à ceux qui se parent du titre par pure imbécillité.

***

Ces jours-ci à deux pas de l'Opéra, rue Auber, un individu pauvrement et proprement mis s'affaissa. On s'empressa, il répondit : « Ce n'est rien, j'ai un peu faim. » On le reconforta momentanément, une généreuse collecte le sauva pour quelques jours et puis ce sera à recommencer. Ah, quand la haine vous viendra-t-elle au cœur, pauvre meurt de faim ?

***

Depuis mardi de cette semaine, tous les verriers de France sont en grève. Ils avaient depuis longtemps préveau les patrons pour la date du 6 octobre. Ceux-ci se sont rassemblés et ont naturellement déclaré que « les réclamations de leurs ouvriers étaient irrecevables dans le fond comme dans la forme ». Les ouvriers ont tenu leur promesse de cesser le travail si satisfaction ne leur était pas donnée. Le nombre des travailleurs de cette corporation n'est sans doute pas considérable, mais la grève est remarquable par son étendue territoriale. Les tentatives de grève générale sont multiples, une fois il s'agit de tous les corps de métiers d'une ville, plus tard d'une corporation dans divers centres séparés par des frontières politiques, ici enfin c'est un travail qui est arrêté par toute la France. A travers tous ses aspects successifs, l'idée marche et sans que les acteurs s'en rendent compte, l'évolution amènera un jour la révolution.

***

Toulouse. — Joseph Hélot, soldat au 40e territorial à Orléans, arrêté à la suite d'une condamnation correctionnelle, comparaissait le 23 septembre devant le conseil de guerre de Toulouse pour insoumission.

Le président ayant demandé s'il n'avait rien à ajouter pour sa défense, Hélot s'est écrié :

J'ai à dire que vous me faites chier et que je ne veux pas faire treize jours.

Hélot a été condamné à huit ans de travaux publics pour offenses au conseil et à un an de prison pour insoumission.

Au civil la règle est de cinq années de prison, au militaire cela monte à huit ans de travaux publics pour cinq lettres.

Quand on songe au dommage porté aux juges par ces lettres qui arrangées dans un autre ordre seraient inoffensives, quand on songe aux souffrances que ce malheureux Hélot va endurer pendant de longues années si jamais il en réchappe, l'on ne peut que se mettre à haïr l'armée, tout ce qui l'approche, la rend possible et la défend.

***

Bergerac. — Un monarchiste logique, c'est M. Vergnaud, propriétaire à Erenville. Il ne reconnaît pas les institutions républicaines et refuse le paiement des impôts. On l'a saisi, il s'est fâché, il a proféré des outrages et des menaces de mort contre le juge de paix d'Issigeac, en suite de quoi le tribunal de Bergerac a condamné mon Vergnaud à six mois de prison. Il nie la légalité du jugement, mais il se mettrait bien vite d'accord avec ses juges, s'il s'agissait d'aller canarder les anarchistes de Paris.

C'est égal, le moyen qu'il a employé pour manifester son mécontentement n'est pas déjà si bête.

***

Marseille. — Un ouvrier, nommé Colonna, employé à la compagnie générale des transatlantiques était depuis longtemps en butte aux tracasseries d'un contre-maître nommé Vic.

Cette canaille lui fit, dernièrement, attraper trois mois de prison, parce que, poussé à bout, Colonna lui envoya quelques calottes bien senties. De plus, Vic à la sortie de prison de Colonna, s'employa à empêcher sa réintégration dans les ateliers de la compagnie.

Colonna alla le trouver et lui jura de lui crever la peau, s'il n'était pas réembauché.

Vic aussitôt expédia un de ses sbires au commissaire qui envoya aussitôt des agents pour arrêter de nouveau Colonna.

Ce dernier rendu furieux, pendant qu'au bureau du commissaire, le secrétaire rédigeait le procès verbal de son arrestation, porta trois coups de couteau à l'agent Honnorat et s'enfuit. Poursuivi par le secrétaire et près d'être atteint, il se retourne et porte à ce dernier, un coup de couteau en plein cœur et se remet à courir. Il porte encore deux autres coups de couteau à un troisième agent et à un civil qui veulent s'opposer à sa fuite.

Mais l'agent qui n'était que légèrement blessé, le frappa de son sabre jusqu'à ce qu'il tombe.

Ensuite presque mort, on le garotta, il fut mis dans une voiture avec trois argousins pendant que cinq gendarmes escortaient sabres au clair.

Contrairement à ce que les journaux d'ici ont avancé, il est faux que la foule ait voulu écharper Colonna. Et maintenant que l'on en connaît les causes, son acte est pleinement approuvé.

***

Amiens. — Quatre conférences ont été données dans notre ville par le compagnon en tournée, ont eu le don d'exaspérer nos canards bourgeois, entre autres, l'*Echo de la Somme* où un de ses rédacteurs affirmait que, s'il était quelque chose dans le gouvernement, il ferait coffrer le conférencier.

L'orateur n'a pas été coffré, mais les compagnons Desperez et Fabras qui avaient signé les déclarations de réunions, ont été condamnés quatre fois à 6 francs d'amende, pour contravention à la loi qui exige que les réunions soient présidées, formalité qu'avaient refusé de remplir nos compagnons.

***

Rouen. — La réunion annoncée a eu lieu. Deux cents personnes, environ, y assistaient.

Les orateurs se sont placés sur le terrain anarchiste et ont développé les idées qui ont été goûtées par le public, qui n'est resté froid qu'au passage, du discours de l'orateur Martin qui s'est trop apesanti sur son dévouement à la cause, sur sa personnalité, etc., et a laissé un peu percer l'oreille d'un ambitieux en parlant de se porter candidat au conseil municipal, sous prétexte que les idées en seraient mieux servies.

Le froid du public a dû lui faire comprendre qu'il faisait fausse route. Les anarchistes ne marchent pas à la conquête des pouvoirs.

Quelques autoritaires ont voulu essayer de s'emparer de la réunion, mais le public leur a fait comprendre que ce qu'ils avaient de mieux à faire était de se retirer.

## Autriche-Hongrie

Le 30 septembre vers minuit, on a tenté de faire sauter un pont de chemin de fer sur lequel l'empereur d'Autriche devait passer le lendemain matin. La ligne de Prague à Reichenberg avait été minutieusement inspectée et c'est quelques minutes après le passage d'une patrouille à 1 kilomètre de la gare de Rosenthal que deux explosions successives endommagèrent les deux culées d'un pont. Les autorités se précipitèrent sur les lieux et reconnurent qu'aux deux points attaqués, la maçonnerie était entamée sur un mètre de large et cinquante centimètre de profondeur. Ces trous avaient été produits par l'explosion de deux bombes de nitro glycérine dont on retrouva les fragments. La solidité de la construction n'a pas été atteinte et l'empereur a pu passer sur le pont le lendemain matin.

Il est probable que l'auteur de l'attentat, craignant d'être surpris aura agi avec une grande précipitation et n'aura pas eu le temps de placer les bombes à une profondeur suffisante pour couper complètement la voie.

La Bohême étant en proie à deux grandes factions politiques : les tchèques et les allemands, chaque parti accuse l'autre d'avoir nourri les coupables, mais une version plus sérieuse attribue l'attentat aux anarchistes.

Il paraît, ce qu'on avait caché de tout temps que Reichenberg est un foyer anarchiste. C'est une importante cité manufacturière, dans les montagnes à deux pas de la frontière prussienne. Il a fallu cette démonstration pour que nous apprenions avoir de bons camarades en cette ville. On y saisit constamment des brochures subversives et à diverses reprises des manifestations révolutionnaires y eurent lieu. Dernièrement, les anarchistes firent sauter avec de la dynamite une statue érigée sur la place de la ville, mais on garda la chose secrète. L'année dernière, ils tentèrent de faire sauter une chaudière dans une usine. On trouva aussi récemment un dépôt de dynamite dans une forêt avoisinant la cité. L'émotion a été très grande en haut lieu, on a promis des primes à qui ferait découvrir les auteurs du méfait, mais on n'a encore trouvé personne.

## Japon

Nous saluons le nouveau journal la *Révolution*, qui vient à la cause anarchiste. Ce fut une feuille radicale sous le nom de Dix-neuvième siècle. Les copains du Nippon, font comme nous : ils ont économisé pendant trois ans sur leur minse salaire pour s'acheter une presse, et devenir indépendants des patrons imprimeurs.

## Australie

Treize députés socialistes ont été élus au parlement de Sydney. Mais quels socialistes ! Ces nouveaux papes infaillibles, ravis de leur entrée dans le monde des bourgeois ventrus, viennent de lancer leur programme, qui commence par ces mots : « Il ne faut pas qu'il y ait de révolution sociale ! » et qui contient les articles suivants, imités des congressistes de Bruxelles.

1° Tous les anarchistes avérés seront expulsés de la ligue socialiste.

2° La ligue ne prendra plus aucune part à l'agitation des sans-travail.

3° La ligue interdit tout discours révolutionnaire.

## Angleterre

Un signe des temps. Un des gens de la haute pègre gouvernementale, sir John Gorst, secrétaire politique des Indes, a répondu ce qui suit à une commission officielle qui l'interrogeait au sujet de la question de la propriété foncière : Il faut agir, sinon la révolution est inévitable. Je ne parle pas d'une révolution sanglante, mais je dis que le peuple exigera la possession de la terre sur laquelle il est, il exigera et il a maintenant la force et fera prévaloir sa volonté. En conséquence, il faut céder !

***

La grève des docks de Londres a recommencé lundi dernier. Les ouvriers prétendent que l'arrangement conclu, il y a deux ans à Mansion-House, sous les auspices du lord-maire et du cardinal Manning, a été violé par les propriétaires des docks et qu'en fait, aucune des clauses de cet arrangement n'est aujourd'hui appliquée.

Deux des principaux chantiers sont abandonnés. L'agitation est assez grande malgré les désirs des chefs de la grève. Dans les principales rues, aux endroits par lesquels doivent passer les ouvriers, des piquets de grévistes ont été formés pour empêcher le recrutement de nouveaux travailleurs.

Le travail est absolument suspendu, aucun ouvrier n'ayant accepté de remplacer les grévistes. Les autorités craignent le retour de la situation d'il y a deux ans, ce qui serait très grave, vu le développement qu'ont subi les idées depuis cette époque.

## Italie

On a vu dans les journaux ce qui s'est passé à Rome. Deux ou trois jeunes gens faisant partie d'un pèlerinage français, ont écrit « Vive le pape » sur le registre mortuaire placé devant le tombeau de Victor Emmanuel, dans l'église du Panthéon. Or on sait que le pape et l'ancien roi d'Italie étaient d'irréconciliables ennemis, parce que celui-ci s'était emparé des États pontificaux et a réduit le pape à la possession du Vatican. Victor Emmanuel a même été excommunié, ce qui n'empêche pas que l'Église lui a accordé les dernières prières et qu'elle protège son tombeau de la sainteté de l'un de ses temples.

Quoiqu'il en soit de la cocasserie de ce semblant de dispute entre pape et roi, l'acte des jeunes pèlerins français a provoqué à Rome et dans toute l'Italie des manifestations très désagréables pour la France. Il faut ne pas oublier que le gouvernement français n'a que deux alliés officiels en Europe : le tzar et le pape. On voit si on a beau jeu devant cet accouplement honteux.

Supposons qu'en un point de l'Italie on ait insulté

le drapeau français, il aurait fallu que nos gouvernants se lâchent, et la guerre européenne aurait pu sortir de cela.

Voit-on les français partir en guerre parce qu'il a plu à un avocaillon de crier : Vive le pape ! La désertion en masse ou isolée n'aurait-elle pas été la route indiquée pour tous ceux qui se targuent de matérialisme ?

Le fait est là. Le pape et le roi d'Italie étant en bisbille, la France s'allie au pape pour faire pièce à la triple alliance.

Il y a beaucoup de braves gens en France qui aimeraient mieux lâcher le drapeau national que de se faire les zouaves du pape dans une guerre future. Il ne s'agit que de leur bien expliquer la situation.

### Espagne

On a arrêté ces jours-ci à Barcelone cinq individus dont un commandant d'infanterie appartenant à la réserve qui avait essayé de délivrer les détenus de la prison civile, pour tenter avec eux un coup de force contre les autorités. L'officier était porteur de nominations militaires en blanc; il avait déjà été arrêté il y a cinq ans, pour faits de conspiration.

Cette tentative comme celle de la caserne de Buenos-Sucesc montre que les républicains espagnols croient toujours aux coups de mains. Si jamais l'un d'eux réussit, ce sera parce que la masse est profondément travaillée par un autre genre de propagande. Mais aussi ce ne sera pas la république qui en sortira.

## Bibliothèque anarchiste

*Sociologie*

*L'individu contre l'Etat*, 1 vol. 2 fr. 50, par Herbert Spencer, chez F. Alcan, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain.

Dans ce livre l'égoïsme affreusement étroit du bourgeois s'y étale sans vergogne. Pour l'auteur, quand il y a misère chez l'ouvrier, elle est méritée par son inconduite. Mais à côté de ces expectorations de gavé, il y a des pages admirables en faveur de l'autonomie de l'individu contre l'ingérence de l'Etat. Et ces lignes écrites, dans l'esprit de l'auteur, pour sauvegarder l'égoïsme bourgeoise, sont des armes admirables contribuant à démolir son système.

* * *

La France politique et sociale, année 1890, par Hamon et Bachot, 2 vol. 7 fr., chez Savine, 42, rue des Pyramides. Livre très bon à consulter par ceux qui veulent se rendre compte de la marche des idées, contenant une foule de documents sur les faits politiques et sociaux de l'année.

Des mêmes auteurs, à la même librairie, l'Agonie d'une société, vol. 3 fr. 50, est pour l'année 89, ce que le précédent est à l'année 90.

* * *

L'Esprit des bêtes par A. Toussenel, 1 vol., chez Hetzel, 18, rue Jacob. Livre curieux à lire non pas pour les rapprochements — pas toujours justes comme analogie — que fait l'auteur entre l'homme et les animaux, mais pour les réflexions socialistes qu'il sait en tirer. En faisant, bien entendu, abstraction de ses idées un peu boudicusardes.

* * *

Les Assemblées parlantes par E. Leverdays, 1 vol. in-8°, C. Marpon et Flammarion, éditeur, galerie de l'Odéon.

Livre admirable pour la critique du suffrage universel et du parlementarisme. Style clair et plein de vigueur. La fausseté du système représentatif actuel, la pourriture morale qui se développe dans les assemblées y sont magistralement indiquées. Ce livre de Leverdays restera comme une œuvre durable à côté de l'idée générale de la Révolution au XIXe siècle de Proudhon.

*Romans*

L'Instituteur par Théodore Chèze, 1 vol. 3 fr. 50, chez Savine, éditeur, 42, rue des Pyramides.

Critique acerbe contre l'enseignement de l'Etat. Divulgation des cochonneries administratives. Bon à méditer par ceux qui croient encore aux sacerdoces.

Robes rouges, par Paul Adam, 1 vol. 3 fr. 50 : Ernest Kolb éditeur, 8, rue Saint-Joseph.

Satire contre la magistrature démontrant son esprit de corps. Ceux qui ont embrassé cette profession n'y voient plus qu'un gagne pain et un moyen d'arriver ; puis ils ne tardent pas à faire du zèle, à fabriquer pour se soutenir des criminels lorsqu'ils ne peuvent les découvrir.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Avignon. — Les lecteurs de la *Révolte* et du *Pétard* ainsi que tous ceux qui s'intéressent à la propagande révolutionnaire, sont informés qu'un camarade tient à la disposition du groupe, une partie d'un matériel et une presse. Dans ces conditions, nous avons pensé que si les camarades voulaient nous aider à l'achat du matériel complet, on ferait de la bonne besogne à Avignon, où il est impossible d'organiser des conférences en raison du manque de salles. L'écrit remplacerait la parole. Nous faisons donc appel pour nous aider dans cette entreprise, aux camarades qui la croiront utile, et demandons aux groupes et compagnons qui voudraient correspondre avec nous, de nous envoyer leur adresse.

Envoyer les correspondances au kiosque Montagaret, pour Chabrol, portail Matheron, Avignon.

* * *

Vienne. — Les camarades sont priés d'être un peu plus exacts pour le payement du journal, car ils comprendront que sans cela le copain qui leur fournit leurs numéros sera dans l'impossibilité de le faire.

* * *

Brest. — Les amis de Brest nous écrivent pour nous demander de tirer les articles sur « l'Agriculture » en brochures qui, disent-ils, si elle était répandu dans les campagnes, ferait une excellente propagande. Les amis de Brest se déclarent prêts à souscrire pour un certain nombre d'exemplaires.

Nous avons mis une certaine partie de la composition de côté, mais comme toujours, c'est l'argent qui nous manque pour le clichage et le papier, et un acompte sur le tirage. Si les compagnons sont de l'avis des camarades de Brest, qu'ils souscrivent pour le nombre d'exemplaires qu'ils peuvent prendre à leur charge et nous envoient les fonds. — Avec deux cents francs nous pouvons parer aux premiers frais.

* * *

Les camarades italiens de Marseille désirent faire reparaître le journal l'*Anarchia*, dont quelques numéros ont paru l'année dernière. Il publie des articles en français, d'autres en italien.

Ecrire à Vaccari, 2, rue d'Eudoume. Réunion tous les dimanches de 4 à 6 heures, au Bar Dégustation, 25, rue du Port, au 1er.

## En vente *au bureau de LA RÉVOLTE :*

| | | |
|---|---|---|
| *Evolution et Révolution*, Elysée Reclus | » | 10 |
| *Aux Jeunes Gens* | » | 10 |
| *Les Prisons* | » | 10 |
| *Richesse et Misère* | » | 10 |
| *Entre Paysans* | » | 10 |
| *Le Salariat* | » | 10 |
| *La Société au Lendemain de la Révolution* | » | 75 |
| *La Morale anarchiste*, Kropotkine | » | 10 |
| *Le Procès des anarchistes de Vienne* | » | 50 |
| *Dialogue entre un anarchiste et un autoritaire*, 1re et 2e, chaque | » | 05 |
| *En Espagne*, Darnaud | » | 50 |
| *Causeries, Société future*, Darnaud, chaque | » | 05 |
| *11 Novembre 1887*, eau-forte | 1 | 75 |

## PETITE CORRESPONDANCE

E. C. à Agen. — C'est bien cela. Nous n'avons pas besoin de brochures pour le moment. Villefranche (Rhône).

F. à Amiens. — P. S. à Toulouse. — L. P. à Lacaze. — J. au Havre. — P. P. à Bourges. — T. à Mézières. — O. à Vienne. — C. à Constantine. — B. à Lyon. — G. à Brest. — B. à Limoges. — C. à Avignon. — J. à Loire. — L. Grand-Auvergne. — H. à Reims. — S. E. à Barcelone. — J. J. à Pitres. — P. à Bordeaux. — H. F. à Pesquières. — P. à Bruxelles. — R. à la Grive. — J. M. à la Tour du Pin. — J. B. à Saint-Amaud. — D. à Rouen. — C. à Marseille. — A. à Chesnes. — Madame L. au Mans. — E. D. à Lyon. — B. à Roubaix. — V. R. à Richebourg. — B. à Maisons-Alfort. — G. M. de Nîmes. — G. F. à Thiell. — E. V. à Bacau. — F. à Lumay. S. à Reims. — P. R. à Ostebello. — M. à Chantenay. — R. à Chantenay. — T. L. à Reanne. — F. à Amiens. — B. J. à la France. — A. J. à Celignac. — L. fils à Arras. — H. à Reims. — S. à Gastelialoux. — H. C. à Tonnerre. — J. A. à Aiguier. — L. à Alger. — M. à Angers. — E. D. à Chaumont. — Reçu timbres et mandats.

A. D. à St-Henri. — Le n° 52 n'est pas paru. — Voyez la note en tête du n° 1.

B. à La France. — Même réponse avons envoyé aux autres.

H. à Reims. — C'est un oubli que la convocation n'a pas été insérée.

C. à Hahastens. — Nous rectifierons l'erreur. — Le personnage en question n'était qu'un tapeur nous n'en sérons rien à son adresse.

N. à Grigny. — Ce ne peut provenir que de la poste.

## CONVOCATIONS

Grande soirée familiale, artistique, organisée par l'Union de la jeunesse révolutionnaire, salle de l'Harmonie, 91, rue d'Angoulême, le samedi 16 octobre, à 8 h. 1/2 du soir.

Ire partie. — Conférence par des orateurs connus.

IIe partie. — Chants et poésies inédites.

Entrée libre, les dames sont spécialement invitées.

Le groupe des anti-patriotes prévient tous les camarades, qu'il se réforme à la salle du gros Tonal, 58, rue Grenata, au premier.

Ce groupe invite tous les jeunes gens qui croient son œuvre utile à venir l'aider rapidement.

Tous les mardis à 8 h. 1/2 du soir, réunion à son nouveau local.

Ordre du jour : la propagande anarchiste.

Charleville. — Les camarades qui ne marchent pas vers la sociale comme des écrevisses. Les copains conscients de leurs droits, les hommes libres, ayant chassé tous préjugés, désirent discuter sans chefs, sans sectes et surtout sans rois d'Yvetot, sont invités à se réunir le dimanche 18 courant à 3 heures du soir, rue Colette, 10, au pont d'Arches (Mézières).

Formation d'un groupe anarchiste.

Un compagnon traitera de l'idée anarchique. Mesures à prendre pour inviter Faure à venir dans les Ardennes.

## AUX LECTEURS

*Ce numéro était prêt à paraître la semaine dernière, mais au dernier moment l'argent a manqué pour le tirage. Puis les camarades ayant chacun leur travail personnel force a été de remettre à cette semaine le tirage du numéro.*

*Ainsi, à peine entrer dans notre cinquième année d'existence, nous — voyons-nous obligés d'interrompre deux fois la parution du journal à trois semaines, de distance.*

*Et pourtant la vente augmente dans les grands centres, le nombre de nos abonnés grossit constamment; c'est le règlement des comptes de beaucoup de nos dépositaires, principalement des libraires qui nous acule à la nécessité de sauter des numéros. Il arrive fréquemment que le rendement de la vente est inférieur d'expédition qu'il nous faut débourser. Trop souvent même ne sommes-nous jamais réglés des numéros expédiés et devons nous trouver d'autres dépositaires.*

*Ce système a l'inconvénient de diminuer la propagande vis-à-vis de ceux qui soutiennent le journal de leurs efforts à cause de ceux qui ne s'y intéressent pas.*

*Il faudrait que dans les petites localités, là où les camarades ne peuvent pas s'occuper eux-mêmes de la vente de la Révolte il s'en trouve un qui puisse voir le dépositaire, s'assurer de la vente et du règlement.*

*Nous faisons ce que nous pouvons, que chacun en fasse autant et nous n'aurons plus le regret de voir gaspiller nos efforts sans profit pour la cause que nous défendons.*

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 17, rue de l'Echiquier.

CINQUIÈME ANNÉE. N° 5 — DIX CENTIMES — DU 17 AU 23 OCTOBRE 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## La mort de la nouvelle Internationale

La presse socialiste démocratique continue à faire grand bruit sur le dernier congrès de Bruxelles. A croire ces journaux, ce serait un acte grandiose de fédération accompli par la classe ouvrière de tous les pays. Et comme les résolutions du congrès, de l'avis même de quelques journaux socialistes démocratiques, ne disent pas grand'chose, c'est l'*esprit*, la *tendance* du congrès que l'on nous invite à considérer.

Au risque de nous répéter dans les détails, envisageons encore une fois cet esprit, cette tendance. C'est d'autant plus utile qu'en effet le congrès de Bruxelles a eu une tendance et un esprit marqués, qui le font différer des congrès précédents. Il marque une nouvelle étape dans la série des congrès ouvriers internationaux.

---

Un jour, vers 1867, la bourgeoisie apprit qu'une grande ligue se constituait entre ouvriers. La ligue était internationale. Son but était la lutte contre les patrons. La grève soutenue internationalement, comme arme de lutte; l'abolition du patronat comme but final.

On se souvient de la terreur que la naissance de l'Association Internationale des Travailleurs inspira aux bourgeois. Ils l'étudiaient, ils l'entouraient de mystères et cherchaient à les pénétrer. — « Que deviendra la société », se disaient les plus intelligents des bourgeois, « si ce rêve d'union internationale entre travailleurs se réalise? Ils seront la force, toute la force. Par leurs grèves, ils pourront ruiner une à une toutes les branches de l'industrie. Rien ne saurait y résister. Ils peuvent gâter toutes nos machines sans que nous puissions l'empêcher. Ils peuvent arrêter toute une production et nous évincer de cette production. Le massacre même des ouvriers ne profiterait à rien. Ils peuvent être sabrés, mais si, soutenus internationalement, ils ne rentrent pas au travail? Nous serons ruinés tous, et ils finiront par nous évincer ».

La bourgeoisie avait raison. Une formidable organisation de tous les métiers peut absolument ruiner la bourgeoisie et réduire les bourgeois à *supplier* les travailleurs de prendre les usines, les mines et les chemins de fer pour les administrer eux-mêmes. La bourgeoisie voyait ce danger, et ne savait trop comment y parer.

Les travailleurs, et surtout les marxistes allemands, se chargèrent de tranquilliser les bourgeois.

---

— « La lutte économique doit primer la lutte politique », disait l'Internationale. Et elle fit trembler les bourgeois, et elle vit les millions d'ouvriers accourir sous ses drapeaux.

— « Parfaitement, disaient les marxistes; mais pour triompher dans la lutte économique, il faut conquérir le pouvoir politique. Faisons la lutte politique d'abord, la question économique y trouvera sa solution ».

C'était mentir au principe de l'Internationale. C'était dire aux fondateurs de l'Internationale, et surtout à Marx, qu'ils étaient des imbéciles en proclamant la lutte économique au-dessus des luttes politiques.

Mais — que pouvaient gagner les meneurs bourgeois dans les luttes économiques? — Une augmentation de salaires? Mais ils ne sont pas salariés. — Une diminution des heures de travail? — Mais ils travaillent déjà chez eux, comme littérateurs ou comme fabricants! Ils ne pouvaient gagner que par la lutte politique. Ils cherchèrent à y pousser les travailleurs.

Les préjugés des travailleurs aidant, ils y réussirent.

---

Et dès lors, les bourgeois purent dormir tranquilles pendant près de vingt ans. Ils n'étaient pas assez naïfs pour imaginer qu'en telle année les socialistes feraient la majorité au Parlement. Un Engels peut avoir cette naïveté, et refaire aujourd'hui — il vient de le refaire — le calcul que cet événement arrivera en 1898, comme il l'avait déjà fait il y a quatorze ans. Mais les bourgeois ne sont pas si naïfs que ça.

Ils ont compris du coup que si les travailleurs se lancent dans la lutte politique, c'en est fini de leur force. On se querellera pour les candidatures — comme on le fait depuis quinze ans en France; — on se subdivisera, comme on s'est subdivisé dès 1887 en Angleterre, et comme on se subdivise encore. Et si on maintient une espèce d'union comme en Allemagne, ce sera pour combattre Bismarck d'accord avec telle ou telle fraction parlementaire, pour paralyser la force gréviste des travailleurs, pour enterrer le socialisme.

Une fois ce pas fait, la bourgeoisie ne s'occupa plus de l'Internationale.

L'Internationale fut morte.

---

Le congrès de Bruxelles vient de répéter à dix-neuf ans de distance, sur une plus grande échelle, ce qu'a fait le congrès de La Haye de 1872.

En effet, un grand mouvement ouvrier avait commencé il y a deux ou trois ans en Angleterre. Chose qui ne s'était jamais vue auparavant, quelques hommes avaient réussi à réveiller les métiers parias de manœuvres, de chargeurs de navires. Des femmes, réduites à la plus terrible des misères, se révoltaient à leur tour et s'organisaient. Le nombre de travailleurs organisés en métiers faisait plus que doubler. Il montait d'un demi-million à près d'un million et demi.

Une grande grève paralysa pour quelques semaines de grandes industries à Londres — le cœur du commerce international. — Et dans cette grève le peuple fit preuve d'une force d'organisation que les anarchistes mêmes n'osaient supposer. Enfin, dans cette grève les ouvriers trouvèrent un appui absolument incroyable dans des milliers d'hommes et de femmes, des déclassés de la bourgeoisie anglaises, tandis que l'Australie envoyait des secours imprévus.

Cette grande grève et ce réveil ouvrier trouvèrent écho sur le continent : dans les docks de la Hollande, chez les mineurs belges, allemands et slaves, dans les gros métiers de France, d'Italie, d'Espagne.

Comme dans l'Internationale, l'idée de grève générale surgissait, et semblait assez proche de sa réalisation, à mesure que les métiers se groupaient, se fédéraient, sortaient dans la rue au 1er mai.

Il fallait à tout prix paralyser ce mouvement.

---

Les marxistes s'en chargèrent. Ils auraient été payés pour cela par les bourgeois, qu'ils n'auraient pas travaillé avec plus d'ardeur à paralyser le mouvement. Et en Angleterre, ils trouvèrent un appui sincère chez les conservateurs, — les dignes fils de ce Beaconsfield que Liebnecht veut nous faire gober aujourd'hui pour un grand penseur!!

---

Au congrès de Bruxelles ces messieurs, aidés des conservateurs anglais, ont atteint leur but. Les bourgeois pourront désormais dormir en paix, comme après la victoire des marxistes au congrès de La Haye.

En effet, dans l'idée des marxistes, les travailleurs ne s'occuperont plus de lutte économique. La lutte économique, c'est bon pour des rêveurs comme Marx et Bakounine. En gens pratiques, ils s'occuperont de votes.

Ils feront des alliances — avec les conservateurs les uns, avec Guillaume II les autres — et ils pousseront les leurs au Parlement. C'est l'article premier, le point essentiel de la bible marxiste promulguée au congrès de Bruxelles. Cela primera toutes les autres résolutions.

Au chapitre deuxième on parlera de grèves — pour y pousser? — Allons donc! Pour dire aux travailleurs que « c'est une arme à double tranchant », qu'il faut la manier doucement, et jamais sans la permission des bureaux de statistique du travail. Ceux-ci permettront une grève, ou ne la permettront pas, et il faudra obéir. Ils la permettront si Guillaume II la permet en Allemagne et les conservateurs la permettent en Angleterre. Ils la défendront si ces messieurs la défendent. Ils la défendront surtout si dans tel district électoral cela peut gâter une candidature.

---

Voilà le résultat net du congrès.

Toute cette immense organisation ouvrière à laquelle tant de forces ont travaillé dernièrement, a été jésuitiquement vendue aux bourgeois, en retour de quelques candidatures assurées à monsieur X ici, à monsieur Y par là.

— « Bourgeois, dormez tranquilles, il n'y a plus d'Internationale ouvrière qui mette vos usines en danger. Nous, marxistes allemands, anglais, belges, hollandais, italiens, veillerons pour vous! Nous ne parlons pas des marxistes

français et espagnols, presque nuls. Nous amuserons notre troupeau avec des candidatures et nous les ferons s'entredéchirer pour les places aux Parlements et aux Conseils. Et si cette vieille buse de Marx n'en est pas contente et secoue sa crinière dans sa tombe — tant pis pour lui : nous sommes — en politique — ses élèves!

Voilà l'*idée* de ce néfaste congrès.

---

Puisque notre premier article revient sur le congrès de Bruxelles, il n'est pas mauvais de rappeler à ce sujet les appréciations qu'un correspondant envoyait à son journal le *Temps*.

« Le mot du jour, qui sera probablement le mot du congrès, est l'adjectif *organisé*. Il était souligné, mis en relief dans le texte même de l'invitation qu'on adressait « aux *organisations* ouvrières de tous les pays », et il revient avec affectation dans le cours des débats, dont on se promet « une entente pour l'action commune du prolétariat *conscient* et *organisé* des deux mondes ».

« Il résulte de là que l'action à laquelle le congrès de Bruxelles a pour but de préparer doit n'être qu'une action *légale*, politique, pacifique.

« Ce doit être l'action commune du socialisme des deux mondes, à l'exception des anarchistes, les anarchistes n'étant pas considérés comme faisant partie du prolétariat « conscient et organisé », comme dignes du nom de socialistes. Si, par hasard, un de leurs délégués est admis au congrès, il ne l'est que sous condition.

*Croire en l'Etat tel est l'acte de foi qu'il faut faire; telle paraît être la notion fondamentale au socialisme à l'heure présente.*

« J'ajouterais volontiers, parmi les choses accessoires, qu'il est d'allures parlementaires et — me pardonnera-t-on de le dire? — bourgeoises. L'influence des Germains et des Anglo-Saxons s'y fait sentir jusqu'en cela. Ah! le jour où ils auront détruit la bourgeoisie, quels bons bourgeois feront les socialistes! »

On dira que c'est un ennemi qui parle. Oui, mais un ennemi qui n'est point aveugle et qui sent qu'il y a des terrains de conciliation possibles.

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Le camarade Sicard, gérant du *Père Peinard*, ayant fait opposition au premier jugement, passait le 12 octobre devant la cour d'assises pour l'article du journal sur les grandes manœuvres. On n'avait jamais vu des précautions pareilles à celles qui ont été prises pour ce procès de presse. L'accès du prétoire était interdit aux avocats, une ligne de municipaux gardait cette partie de la salle. Les bancs réservés étaient vides et ne contenaient que Giron et deux sbires. Partout ailleurs il y avait autant de mouchards que d'honnêtes gens, derrière le président, devant et derrière l'accusé.

Sicard a raconté sa vie, comme quoi il avait lutté contre l'Empire pour l'établissement de la République, le résultat qu'il en avait retiré, ses luttes contre les patrons, la misère, etc., etc.

Deux ans de prison et trois mille francs d'amende, c'est toute la réponse que ces messieurs du jury et de la magistrature ont su trouver.

Sicard s'était esbigné avant le prononcé du jugement et il a bien fait, car la police semblait bien embêtée de partir les mains vides.

***

La grève des verriers à bouteille que nous avons signalé dans notre dernier numéro n'a pas tout à fait l'importance que nous lui attribuions. Elle n'est pas unanime. Dans différents centres, Montluçon, Rive-de-Fier, Bordeaux, elle se traîne lamentablement et la misère est très grande, d'autant plus que les commerçants qui connaissent le résultat final refusent, pour la plupart, crédit aux grévistes.

Une innovation : le conseil des prud'hommes de Bordeaux a décidé le 16 octobre que les ouvriers ayant quitté le travail sans avertir les patrons dans le délai voulu, étaient passibles de dommages et intérêts. Ils sont fixés à 100, 75 et 35 francs, suivant la hiérarchie d'ancienneté et en plus, faute par eux d'avoir repris le travail dans les vingt-quatre heures, les souffleurs paieront 15 francs d'indemnité par jour de retard, les autres travailleurs 7 ou 2 francs, suivant le poste.

Personne n'imagine, je pense, pas plus les patrons que les conseillers prud'hommes, ni que les ouvriers que ce jugement sera jamais exécuté, mais une fois que les malheureux travailleurs auront repris le collier, il servira à les tenir dans un servage plus étroit.

***

Marseille. — Les ministres ayant été fortement hués, sifflés dans les rues de Marseille, le gouvernement vient de décider la transformation de la police locale en police relevant du gouvernement central comme à Paris. Cela relèvera peut-être un peu le prestige gouvernemental. En tous cas cela continuera et fortifiera l'œuvre de centralisation que la révolution décapitera plus facilement qu'une autorité disséminée. La période de 1789-1793 n'a pu tenir qu'après la défaite des grands vassaux et l'établissement de la monarchie absolue. Les chemins sont divers, mais toute œuvre gouvernementale tend à sa destruction.

***

Limoges. — Une explosion très violente, qui semble due à la malveillance, s'est produite dans les caves des halles centrales et a causé un éboulement à l'entrée des caves.

La force de l'explosion a été telle que des pierres énormes ont été projetées au loin et ont défoncé les grillages de séparation.

***

Roubaix. — Un ouvrier fileur, Joseph Delepaul, travaillant à l'usine Pollet, ayant répondu par des menaces de mort à une observation du contremaître, M. Lepoutre, fut renvoyé sur le champ.

Le soir, il attendit la sortie des ouvriers, et quand le contre-maître parut, il s'élança sur lui et lui fit plusieurs blessures à la tête au moyen d'un tiers-point.

Le représentant du patron n'a pas été très gravement atteint quant à Delepaul, il s'est laissé arrêter dans la soirée. Puisse-t-il avoir communiqué un peu de son énergie à ses camarades de misère.

***

Aulnay. — M. le comte de l'Etoile a envoyé un coup de fusil à un ouvrier typographe, nommé Reynaud, qui, passant sur la route près de son château, avait tenté d'abattre quelques châtaignes qui surplombaient le chemin. L'ouvrier a eu la cuisse traversée par une balle, on ne dit pas que le comte ait été le moins du monde inquiété. Cela vaut mieux, et apprendra aux gens à se faire justice eux-même, si le procédé de monsieur le comte leur semble raide.

***

Bassy. — Le 6 octobre, Louis Gugel, soldat rengagé de la 1re compagnie, 2e bataillon, 2e régiment d'infanterie de marine, rentrait en retard à la caserne. Le sergent fourrier Pannetrat l'interpella, et une discussion eut lieu à la suite de laquelle le grade ordonna au soldat de se mettre en tenue de salle de police. Gugel répondit par un coup de fusil, malheureusement la balle alla se loger dans le mur, au-dessus de la tête de Pannetrat. Les pauvres bougres, avachis par la discipline, se jetèrent sur Gugel, mais ils eurent fort à faire pour le maîtriser. Malotu aut, il est en cellule et son affaire est claire. Pannetrat sera dorénavant plus circonspect.

---

## Russie

Un révolutionnaire polonais, Warynsky, issu d'une vieille famille noble, vient de mourir dans la forteresse de Schlusselbourg, celle même où s'est suicidée Sophie Gunsbourg.

Sorti de l'école polytechnique de Saint-Pétersbourg, Warynsky s'engagea comme ouvrier dans une fonderie à Varsovie, pour s'adonner tout entier à la propagande révolutionnaire.

Il fut membre du célèbre comité exécutif du parti « Volonté du Peuple ».

En 1883, compromis dans un procès avec vingt-huit autres accusés, à cause de son activité comme czarisme, il fut condamné à seize ans de travaux forcés, après avoir fait deux ans de prison cellulaire.

Depuis 1885, enfermé à Schlusselbourg, on n'eut plus de ses nouvelles.

Tout ce qu'on savait, c'est qu'il mourait à petit feu, tué par le traitement que tous les prisonniers de cette effroyable Bastille subissent.

On vient d'apprendre que la mort l'a délivré de ses souffrances. Warynsky n'avait que trente-cinq ans. Ce n'était pas seulement un grand cœur, mais aussi une intelligence fort supérieure, à en juger par un mot du général Gourko, pourtant un des grands sbires du czar, qui aurait dit durant le procès de Warynsky fut condamné : « Comment, cet homme se trouve sur le banc des accusés? Il y a pourtant en lui l'étoffe d'un ministre! »

C'est une victime de plus à ajouter à la funèbre liste déjà longue des assassinés du tsar de toutes les Russies.

***

On aime dire que les paysans respectent trop la propriété des seigneurs. Ce n'est certainement pas le cas à l'égard des paysans russes. Ainsi nous trouvons que, dans la province de Nijni-Novgorod, qu'en dix ans, les juges ont condamné 51,179 paysans pour ce qu'on appelle « pillage » et « vol » dans les forêts des seigneurs et de l'Etat. La propriété des exploiteurs n'est certainement pas respectée... ce qui n'empêche pas les paysans d'être terriblement propriétaires en ce qui les concerne eux-mêmes.

Ajoutons aussi que l'esprit de révolte ne manque pas. En dix ans, 7,062 paysans pour la plupart, ont été condamnés pour insultes et voies de fait contre la police, les gardes-champêtres, les tribunaux, etc.; 13,168 pour désobéissance aux ordres du gouvernement; 377 pour insultes et voies de faits contre des fonctionnaires supérieurs, et ainsi de suite.

En fait d'actes de révoltes, un ami nous communique les faits suivants :

Révolte des paysans dans le district de Mourom (Vladimir) en novembre passé. Leurs terres devant être vendues pour dettes, les paysans y ont résisté par la force. 32 paysans ont été jugés en mars; 8 ont été condamné à quatre mois chacun.

En mai passé, le propriétaire Henri Adamowicz a été tué dans le district de Mozyr. Comme il a fait se coucher, il approche de la ténèbre. Un coup de fusil retentit et le seigneur tomba mort; 42 chevrotines lui avaient pénétré dans le côté gauche. Les paysans de son village voulaient le tuer depuis longtemps. Ils marchandaient même avec un soldat en retraite pour qu'il fît le coup, et lui proposaient pour ce la dix roubles. Le soldat en voulait vingt, et les paysans de lui dire : — « Tu ne crains donc pas Dieu, de demander un tel prix au mir : 20 roubles pour un seul coup de fusil! » Enfin, un paysan se chargea de faire justice de ce monsieur qui ruinait tout le village.

En juin passé, les juges jugeaient 12 paysans d'un village russe du Caucase, près de Stavropol.

Un vétérinaire avait prétendu découvrir une épizootie et menaçait de faire abattre tout le bétail du village. Deux autres vétérinaires ne trouvaient aucune trace d'épizootie. Puis, tout à coup, tous les trois se trouvèrent d'accord (paltes graissées), et vinrent réclamer tout le bétail pour le faire abattre. Là dessus révolte des paysans. Ils déposent leur ancien, en nomment un autre, et celui-ci organise la révolte. Un bataillon de soldats fut envoyé contre eux, et la révolte ne fut apaisée que par le massacre.

Les accusés font tout pour empêcher la condamnation de leur ancien et prouvent que tout fut fait par eux tous.

Ils sont tous condamnés.

Autre révolte dans la ville d'Ostrogojsk (Kharkoff). Un jour de marché tous se révoltent contre un marchand, acheteur de graine d'anis, pillent son magasin qui contenait pour 250,000 francs de graine, tuent l'agent, assomment un suisse et vendent tout le grain sur le champ à d'autres acheteurs. On condamne à hommes à l'exil en Sibérie, d'autres à la prison pour deux ans.

En mai passé, autre affaire à Kazan. Ce sont les paysans tatares du village Chamboulyktcht qui se sont révoltés contre les mensurateurs qui venaient leur enlever 550 hectares de forêt. Bagarre, bataille, soldats appelés pour rétablir l'ordre, et le reste. Le

tribunal y ajoute des condamnations de 1 à 2 ans de prison.

A Saratoff, c'est 16,000 hectares que l'on enlève (en avril passé), aux paysans, prétant de ce que leurs droits ne sont pas bien établis. Aussi la révolte est plus sérieuse. Les fermiers établis sur cette terre sont assommés, leurs instruments aratoires brisés. L'« ordre » est rétabli par un bataillon de soldats.

Ce ne sont que quelques actes de révoltes que l'on apprend occasionnellement par les séances des tribunaux. Tous appartiennent à l'année passée. Quant à ces derniers mois, les actes de révolte des paysans sont si fréquents que le gouvernement a prescrit aux gouverneurs des provinces affamées de ne pas être trop sévère et de ne poursuivre les révoltés et les pillards que dans des cas graves.

Comme cela rappelle les dernières années avant la jacquerie de 1789!

Notons aussi que dans presque chacune de ces affaires, il y a mention d'un personnage à barbe noire ou blonde, étranger au pays, habillé comme un artisan mais semblant appartenir à la classe aisée, qui incitait à la révolte, et qui a disparu depuis de la localité.

Seraient-ce des pionniers de la jeunesse anarchiste russe?

S'il n'y avait pas eu de ces mêmes pionniers avant 1789, croit-on que la révolution aurait jamais éclaté dans les campagnes?

***

On écrit de Zawicka que la police est impuissante à maintenir les troupeaux d'affamés qui vont par les rues demandant du pain. Récemment quelques-uns d'entre eux s'étant rués sur une boulangerie, se sont vus repousser sur la milice qui a chargé la foule, a tué un ouvrier et en a blessé plusieurs autres. Dans le district de Bakou et ailleurs, c'est par milliers qu'on compte les personnes mortes d'inanition. La misère est si grande partout qu'en certains endroits les paysans parcourent les campagnes, pillant les habitations et y mettant ensuite le feu.

Les pauvres gens n'ont pas conscience qu'au lieu de se détruire mutuellement, ils pourraient s'entendre pour prendre ce pain que la mauvaise administration des terres par leurs possesseurs les empêche de récolter eux-mêmes. Bien plus, est-il bien vrai que le pain manque? Les journaux ne cachent pas leur indignation dans des allusions plus que transparentes de la conduite des seigneurs et des gros marchands qui thésaurisent en accaparant le blé tandis que les paysans meurent de faim.

***

Il paraît qu'on a découvert une conspiration contre la vie du tzar à Kiew.

Dans cette même ville, dernièrement, la police a saisi une presse servant à imprimer des documents séditieux. Les étudiants de l'Université de la ville tiennent depuis quelque temps des meetings dans lesquels les plus violentes harangues se succèdent. On a fait de nombreuses arrestations, qui loin de calmer la surexcitation semblent, au contraire, avoir exaspéré les étudiants et ravivé chez eux l'esprit de révolte.

(*Dépêche officielle*).

## Allemagne

Pour être admis dans une des mines de la Westphalie, l'ouvrier doit :

1° Déclarer qu'il ne fait pas partie de la Fédération nationale des mineurs, ou, s'il en fait partie, s'engager à quitter immédiatement la Fédération ;

2° S'engager à ne pas faire partie de la coopérative des mineurs de Westphalie ;

3° S'engager à payer mensuellement, pendant vingt mois, la somme de 6 fr. 25 ;

4° Cette somme restera acquise à l'administration de la mine, en cas de non observation des deux premières conditions ci-dessus, comme en cas de participation à une grève.

Et l'on parle de la réglementation du travail.

(*L'Homme Libre*).

***

Nous trouvons dans l'*Economiste français* un document assez intéressant sur le socialisme allemand.

Un jeune ecclésiastique, M. Gohre, a eu l'ambition d'apprendre à ses compatriotes bourgeois ce qu'il y a réellement au fond de l'agitation socialiste en Allemagne. Il a voulu voir ce que pensent en réalité les couches profondes de la population ouvrière, descendre plus avant dans la confidence de leurs aspirations intimes, sans s'arrêter aux renseignements intéressés et superficiels fournis par les journaux du Parti. M. Gohre s'est habillé en ouvrier et s'est engagé comme homme de peine dans une grande fabrique de machines de la Saxe, à Chemnitz. Il a vécu trois mois de l'existence de l'ouvrier, partageant leur manière de se loger, de se nourrir, de travailler et de s'amuser.. du moins c'est-il lui qui le dit dans le livre qu'il a publié en sortant de là.

Il y raconte l'organisation du Parti, les grandes réunions publiques hebdomadaires, la formation du comité électoral socialiste, la perception des cotisations mensuelles, le mode de discussion, la distribution des journaux socialistes, la formation des orateurs (il existerait une sorte d'école à Hambourg dans ce but), les excursions à la campagne, fêtes familiales et de corporations, etc. Toutes ces questions sont évidemment intéressantes jusqu'à un certain point, mais les lecteurs de la *Révolte* les connaissent par l'étude publiée il y a quelques mois.

Il est plus important pour nous d'étudier le résultat de cette propagande dans les esprits.

Sur 120 ouvriers de son atelier, M. Gohre n'en a trouvé que 3 qui ne fussent pas socialistes, et encore cachaient-ils leur jeu, mais, d'autre part, c'est à peine si 3 ou 4 0,0 étaient des socialistes ayant la connaissance claire et la compréhension du programme et des principes du Parti. Cette faible proportion seule a saisi la différence entre le programme opportuniste et le but final. « Tout le reste, c'est à-dire l'écrasante majorité, était dans le vague le plus complet, au milieu d'un chaos confus de notions mal digérées et confuses ; l'expérience pratique s'y mélangeait avec des bribes de la phraséologie révolutionnaire et avec des vestiges d'instruction, de tradition d'école, de famille ». En somme ce qui préoccupe le plus l'ouvrier, c'est un ordre de questions très rapproché de sa sphère actuelle : salaire, réglementation du salaire. Le pasteur allemand en conclut à un grand optimisme au point de vue du peu de danger de toute l'agitation socialiste pour l'ordre des choses actuel.

Malheureusement pour la sécurité de la caste dirigeante, notre auteur a constaté certain point de vue où il est plus pessimiste :

Le travail de propagande amène une modification dans la culture toute entière, la foi religieuse et le caractère moral.

« Et si, pour les opinions politiques et les idées économiques des ouvriers, l'agitation si énergique et si multiple, n'a pas eu les conséquences profondes et funestes qu'on en pouvait craindre, il n'en est pas de même pour leur éducation intellectuelle, leur conviction religieuse et leur caractère moral. Il n'est guère possible qu'on puisse les détacher de leur point de vue matérialiste, ni faire sortir de leur cerveau les idées nouvelles, informes, confuses ».

Et M. Gohre en donne la raison : « L'agitation *officielle* cherche à faire entrer dans la tête des ouvriers les principes politiques et socialistes, tandis que l'agitation *irrégulière, non organisée* est le porte-parole des idées matérialistes ».

Ainsi donc, on ne comprend guère ce qui vous est enseigné officiellement; l'éducation solide est celle que l'on reçoit de l'air ambiant, du milieu, *anarchiquement*. Les arguties du comité directeur sont lettre morte pour l'immense majorité des socialistes allemands, et l'abandon des doctrines religieuses reste un point acquis.

Nous pouvons nous réjouir de tout cela.

## Italie

Enfin ont commencé le 14 octobre devant la première section du tribunal correctionnel de Rome, les débats relatifs à la lutte du 1er mai, sur la place Saint-Jean-de Jérusalem.

Les accusés sont au nombre de 62; il y a 125 témoins à charge et près de 250 à décharge. Les dossiers du procès forment 70 volumes et les débats prendront de nombreuses audiences.

L'accusation poursuit les prévenus pour le fait d'appartenir à une association ayant pour but de commettre des délits contre les personnes et les propriétés, (association de malfaiteurs,) et d'appliquer les théories anarchistes.

Les autorités judiciaires ont pris des mesures extraordinaires pour assurer l'ordre pendant toute la durée des débats. La force armée occupe une grande partie de la salle; l'espace réservé au public, à la presse, aux témoins et aux défenseurs est fort restreint. Dès la première audience le public ayant applaudi à plusieurs reprises aux paroles des accusés, le président a fait évacuer la salle. Une foule considérable se presse aux abords du tribunal, impatiente de suivre les débats et avide de nouvelles.

Les accusés les plus connus sont Mocardi, accusé d'avoir poignardé un agent de police pendant la bagarre; Pella, dont on prétend que le discours a provoqué l'émeute; Cipriani, Gnocchetti, Kerner, étudiant allemand.

Parmi les témoins, on cite le commandant Costa, qui refusa de tirer sur la foule malgré l'ordre donné par un commissaire de police.

Au début de l'audience, Cipriani a demandé qu'on fasse choix d'un autre local, où l'on soit moins à l'étroit; puis divers avocats ont plaidé l'incompétence du tribunal demandant le renvoi devant la cour d'assises, ce qui naturellement fut décliné.

L'interrogatoire des prévenus a commencé à la troisième séance; la plupart d'entre eux, y compris Cipriani, se déclarent anarchistes. On sait que pendant ses quelques années de liberté, Cipriani ne fut pas toujours d'accord avec nous, mais il est ardent révolutionnaire, et il ne se séparera pas de ses camarades de lutte.

Nous aurons à revenir sur les débats et malheureusement à enregistrer les condamnations.

## Belgique

Le bourgmestre d'Herzele (Flandre orientale), accompagné du garde-champêtre, faisait lundi soir sa ronde habituelle à l'heure réglementaire (six heures) de la fermeture des cabarets, trouva attablés, dans un débit du hameau de Godveerdegem une vingtaine de braconniers armés, qui s'apprêtaient à se mettre en route.

Invités à rentrer chez eux, ils s'y refusèrent. Le bourgmestre se retira et réquisitionna trois gendarmes de la brigade de Sottegem, mais ceux-ci se retirèrent à leur tour devant l'attitude menaçante des braconniers et se rendirent chez le maïeur qui leur offrit une collation.

Mais pendant que les gendarmes prenaient ce repas, les braconniers ouvrirent à travers les vitres de la salle à manger qui donnait sur la rue, une terrible fusillade. Les trois gendarmes, grièvement atteints, s'affaissèrent, baignant dans leur sang.

Les braconniers se sont livrés au braconnage, pendant toute la nuit, avec une véritable fureur.

Ils ne se laisseront pas prendre sans faire de nouvelles victimes.

Comme on le voit, le respect de la loi s'en va!

(*L'Homme Libre*).

***

La fameuse révision de la Constitution dont la promesse a suffit à entraver la tentative de grève générale du mois de juin en Belgique, est sérieusement enterrée. Les parlementaires ont avoué qu'elle ne pourrait venir en discussion qu'en 1892. Aussi les mineurs qui sentent avoir été dupés recommencent-ils à s'agiter. Il se tiendra un congrès à Seraing les 22 et 23 novembre. Les délégués ont reçu mission de voter la grève générale à bref délai. La discussion sera chaude entre ceux qui voudraient limiter la grève à la revendication du suffrage universel et entre ceux qui veulent aller plus loin. Ceux-ci deviennent du reste de plus en plus nombreux, et les chefs socialistes ne sont plus maîtres de la situation.

## Autriche-Hongrie

Aux environs de Reichenberg, où dernièrement on tenta de faire sauter un viaduc sur lequel devait passer l'empereur d'Autriche, on vient de trouver une cartouche de dynamite et une bombe dans la charpente d'un pont conduisant à une usine à gaz. D'autres renseignements disent qu'on a trouvé sous ce pont plusieurs cartouches de dynamite, de la poudre, des mèches, etc.

On pense que par suite des visites domiciliaires faites chez les anarchistes, après l'explosion d'il y a quinze jours, l'un d'eux se sera débarrassé de ce qui pouvait le compromettre. Le fait est que cette découverte de cartouches destinées ou non à faire explosion a causé une grande émotion dans le monde officiel autrichien.

***

En Hongrie, on cite de nombreuses révoltes de paysans depuis quelques temps. On ne peut raconter tout ce qui se passe; un seul fait en exemple. Sur les terres du comte Almassy, une trentaine d'hectares ont été labourés par des attelages humains. Pour douze heures de traction et plus, chaque tra-

vailleur recevait quelques sous. En Hongrie le travail des bœufs ne peut plus supporter la concurrence du « travailleur libre ».

(*Frohsinn*).

* * *

PASSOUNA. — Le comte d'Esterhazy, un grand seigneur, s'est noyé dans le Danube. On soupçonne fortement sa mort d'être le résultat d'un attentat agraire.

### États-Unis

Les Américains ont une singulière manière de se débarrasser des grévistes qui les gênent, surtout quand ceux-ci sont des nègres. Une grève ayant éclaté dernièrement à Helena (Arkansas), treize d'entre les principaux mineurs furent cernés dans une plantation, et comme ils refusaient de se rendre, on en passa deux par les armes, et on fit les autres prisonniers. Les gardes qui les emmenaient étaient à peine en marche qu'ils furent rejoints par une troupe d'hommes masqués qui se saisirent des grévistes et les pendirent sommairement dans un fourré voisin.

* * *

Dans le Texas, un juge a refusé d'accorder la naturalisation à un nommé Sauer, sous le prétexte qu'il était socialiste, peut-être même un camarade de l'abominable Jean Most, en tous cas un individu en contradiction avec les grands principes de la constitution des États-Unis !

### Terre-Neuve

*Nous détachons du Temps l'extrait suivant d'une correspondance sur Terre-Neuve :*

« Notre législation, avec beaucoup de sagesse, défend expressément tous payements en nature, et les autorités maritimes veillent, au retour de la campagne de pêche, à l'observation de ces prescriptions de la loi. Tous nos marins sont donc payés en numéraire, tandis que les pêcheurs terre-neuviens ne connaissent que le payement en marchandises. On voit les abus qui en résultent, tous sont débiteurs de leurs armateurs avant d'embarquer, et par suite ils se trouvent impuissants à leur rentrée à débattre leurs intérêts. On leur achète le poisson fort au-dessous de la valeur en payement de marchandises tels que farine, biscuits, thé, etc., vendues au triple du cours réel. Certains de ces comptes portés devant les tribunaux ont été réduits de 50 à 60 0/0. Si ces malheureux, trouvant les prix de la morue peu rémunérateurs, venaient à refuser les offres, on leur retirerait toutes avances au cours de l'hiver, et ils seraient condamnés à mourir de faim avec leurs familles. Ils sont ainsi dans l'entière dépendance des marchands, sans entrevoir jamais le jour de leur libération. »

Le *Temps* qui vante notre *législation* oublie que les habitants de nombre de localités, en France, sont dans la situation des Terre-neuviens, et sont les véritables serfs de patrons d'usines qui ont su tout englober : travail, commerce, et sont même les propriétaires de leurs ouvriers qui sont complètement à leur merci.

La juridiction de certains de ces potentats d'usines s'étend parfois sur tous les villages environnant leurs bagnes.

### Canada

Les directeurs des scieries mécaniques d'Ottawa, ont refusé d'accorder aux ouvriers qui se sont mis en grève aucune diminution des heures de travail ni aucune augmentation des salaires.

Ils ont néanmoins promis de recevoir une délégation des grévistes « au printemps prochain » et de fixer « alors » les bases d'un nouvel arrangement.

## BIBLIOGRAPHIE

*Les Chemins de fer devant l'opinion publique*, brochure à 0,25 ; en vente : rue Saint-Sauveur, 51. Cette brochure qui est une réponse à un article — évidemment payé — écrit par J. Cornély, en faveur des compagnies de chemins de fer, fait un exposé navrant de la condition des esclaves de la voie ferrée. Mais l'auteur a le tort de croire que l'on peut faire appel aux bons sentiments des actionnaires, et il accouche de cette énormité... « J'ai voulu faire ressortir que presque toujours les intérêts des compagnies sont d'accord avec les nôtres ! » et il prétend parler au nom des grévistes.

Si l'auteur connaissait seulement deux mots de la question sociale, il se serait bien gardé d'avancer une bêtise pareille. Il n'y a pas d'accord possible entre les travailleurs et les capitalistes, l'intérêt des uns est antagoniste à celui des autres, les travailleurs n'arriveront à s'affranchir que quand ils se seront substitués à leurs exploiteurs.

* * *

Le compagnon Darnaud vient de publier en fascicules une série de notes tirées des collections du *Mémoire de la fédération jurassienne* de *L'Avant-garde*, du *Révolté*, et de la *Révolte*. C'est un petit memento historique rappelant les principaux faits du mouvement anarchiste et les principaux articles des journaux de théorie.

L'auteur envoie ses brochures à tous ceux qui lui en font la demande.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les ébénistes et menuisiers qui lisent la *Révolte*, sont priés d'envoyer au journal le *Pot à Colle*, rue du Pont-Vert, 55 Bagnolet (Seine), les renseignements sur l'état de la corporation ainsi que les griefs qu'ils auraient à formuler contre leurs patrons.

Les camarades sont également priés de vouloir bien envoyer leur adresse et le nombre d'exemplaires qu'ils pourraient vendre dans leurs ateliers pour aider à la propagande du journal.

Paraît tous les samedis, le *Riflard*, organe corporatif du faubourg Saint-Antoine. Administration : rue Paul Bert, 14, à Montreuil sous-Bois.

Le compagnon Joris de Bruxelles prévient les compagnons que sa nouvelle adresse est rue Notre-Seigneur, 11.

Les camarades de Limoges étant sur le point de faire tirer une traduction française de la brochure espagnole : *Le procès des anarchistes de Chicago*, informent les groupes qui en désirent qu'elle leur sera laissée à *6 centimes*. Ils n'ont qu'à nous faire savoir au plus vite le nombre d'exemplaires qu'ils prendront, et le tirage se fera aussitôt.

N. B. — Cette brochure de propagande sera vendue au bénéfice des compagnons détenus.

Un nouveau groupe anarchiste est en voie de formation à Toulon. Prière à tous les groupes qui pourraient lui venir en aide par l'envoie de brochures et de fascicules concernant la propagande révolutionnaire, de bien vouloir s'adresser au compagnon Vincent-Balmot, rue des Riaux, 6, à Toulon.

Le groupe fait appel à toutes les imprimeries anarchistes, et demande de lui envoyer quelques exemplaires de tous les journaux écrits en langue française.

On nous prie d'annoncer l'apparition de la *Pleba*.

Pour tout ce qui concerne la rédaction : journaux et brochures, doit être adressé à Giovanni Domanico, à Terni (Italie).

On demande d'entrer en relation avec les groupes, cercles et compagnons italiens en résidence à l'étranger.

Le compagnon Nahon a profité de son passage à Apt, pour nous donner une conférence anarchique.

C'est la deuxième fois que nos idées sont développés en public à Apt, et que les habitants les entendent avec plaisir.

Après avoir fait la critique de la société actuelle, le compagnon Nahon a développé ses idées sur ce qu'elle devrait être au lendemain de la révolution, et c'est aux applaudissements de toute la salle que la réunion a été clôturé.

Le compagnon Nahon se propose de revenir à Apt, nous donner une nouvelle conférence, et il profitera de son passage pour en donner quelques-unes dans le département.

Il faut espérer que nos idées s'incrusteront dans le département de Vaucluse, et que les révolutionnaires d'aujourd'hui seront anarchistes demain.

## PETITE CORRESPONDANCE

Bresson, à Chaumont. — Avons répondu par lettre, en retournant timbres et envoyant adresse de la « Freedom » où vous pouvez vous adresser.

Félix. — Ça va bien. — Nous ne connaissons qu'une façon de nous mettre au niveau des débutants, c'est d'éviter les mots incompréhensibles, pour le reste c'est au lecteur à apprendre. Ceux qui se rebutent sur les choses où il faut un travail cérébral pour apprendre ne sont pas aptes à faire beaucoup d'efforts pour s'émanciper, ceux à qui il faut délayer la nourriture intellectuelle ne seront jamais des révoltés bien sérieux.

Demouré. — Lettre transmise à Faure.

Mme Letellier. — Il n'y avait pas de place dans le journal quand nous avons reçu l'article, et les semaines suivantes, il s'est trouvé trop peu d'actualité.

Mathe, au Raincy. Adresse. — Ne plus rien envoyer à chez Constant Martin.

Paul Boutin, de Bordeaux. — Veuillez passer au bureau du journal pour affaire qui vous concerne.

C. V., à Carcassonne. — Distribuez les invendus à vos clients afin de leur faire connaître le journal.

Le compagnon Franco prie le compagnon Vignes de lui envoyer ses livres, et le compagnon V. Bertrand de lui faire savoir s'il a reçu sa lettre ?

« Productor », Barcelone. — 1° Non. — 2° Que les journaux de l'époque. 3° Idem.

Franc P., à Londres. — Envoyez les numéros du supplément que vous désirez.

Mailliet, de la Rochelle. — Prière de passer à la « Révolte » pour affaire sérieuse vous concernant.

Dupré de Nantes. — Est prié d'envoyer son adresse à la « Révolte ».

Orcelin, à Vienne (Isère). — Envoyez des « Procès de Vienne ».

D., à Bordeaux. — Convocation arrivée trop tard.

N. C., à Mézières. — Convocation trop tard pour le dernier numéro. — S., à Chaumont, idem. — L. S., à Troyes, idem.

Béranger, à Marseille. — Votre donnée est fausse, vous n'avez pas lu l'histoire de l'humanité, ni des développements de l'homme. L' « âge d'or » n'est pas dans le passé, mais à conquérir dans l'avenir. Impossible d'insérer. Étudiez.

R. à Sciez. — B. au Hâvre. — L. à La Réole. — V. R. à Londres. — T. à Lambezellec. — C. à Harlem. — T. à Bucharest. — H. à Ougrée. — G. L., F. P. à Londres. — P. à Bruxelles. — Félix L. à Toulon. — P. à Saint-Nazaire. — S. à Cette. — R. à Escarbotin. — R. à La Machine. — M. à Milan. — P. de Hollande. — M. à Tournus. — F. à Bellecourt. — J. à Troyes. — G. M. à Valbeile. — F. à Amiens. — F. à Ambert. — A. à Estagel. — B. à Saint-Quentin. — A. D. Boulevard Haussmann. — W. D. à Fixecourt. — N. à Tarare. — R. à Romans. — M. à Fourchambault. — B. à Limoges. — G. à Marseille. — H. à Rotterdam. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

SAINT-QUENTIN. — Le groupe *Les Anti-Patriotes*, réunion plénière le samedi 24 octobre 1891, à 8 heures du soir, estaminet-restaurant Mayeux, route de Paris, 12.

Ordre du jour : Organisation d'une conférence.

Dimanche 25 courant tout les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, sont invités chez le camarade Balleaghein, débitant, chemin de Fayet, 32, à 4 heures du soir.

La ligue des anti-patriotes est convoquée pour le samedi 24 octobre, salle de l'Harmonie, 94, rue d'Angoulême.

Grande soirée familiale artistique donnée par l' « Union de la Jeunesse socialiste révolutionnaire », le samedi 24 octobre à 8 heures et demie du soir, rue d'Angoulême, 94 (salle de l'Harmonie).

Ire partie : Conférence par des orateurs connus.

IIe partie : Chansons et poésies inédites.

Grande tombola. Entrée : 25 centimes.

C'est par erreur que la *Révolte* avait annoncé cette soirée pour le 16 courant.

Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, sont convoqués jeudi, 22 octobre 1891, salle Roux, rue Mouffetard, pour la formation d'un groupe socialiste révolutionnaire.

Tous les camarades socialistes à quelque école qu'ils appartiennent sont spécialement invités.

« Union de la Jeunesse socialiste révolutionnaire ». Tous les samedis réunion à 8 heures et demie du soir, salle du Gros Bœuf, 58, rue Greneta. Bibliothèque gratuite.

Tous les compagnons anarchistes et tous les révolutionnaires indépendants qui sont partisans de la propagande des idées d'humanité et de liberté ainsi que du prochain congrès, sont priés d'assister aux réunions préparatoires tous les dimanches, à deux heures de l'après-midi, salle Horel, 13, rue Aumaire. (Urgence).

*Le Gérant :* E. HABERT.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 19, faub. Saint-Denis

CINQUIÈME ANNÉE, N° 6 — DIX CENTIMES — DU 31 AU 6 NOVEMBRE 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'IDÉE ANARCHISTE
### ET SES DÉVELOPPEMENTS

Anarchie veut dire négation de l'autorité. Mais, comme l'autorité prétend légitimer son existence sur la nécessité de défendre les institutions sociales, telles que : la famille, la religion, la propriété, une foule de rouages sont nés pour assurer l'exercice et la sanction de cette autorité qui sont : la loi, la magistrature, l'armée, le pouvoir législatif, exécutif, etc. De sorte que, forcée de répondre à tout, l'idée anarchiste a dû s'attaquer à tous les préjugés sociaux, de s'imprégner, à fond, de toutes les connaissances humaines afin de pouvoir démontrer que ses conceptions étaient conformes à la nature physiologique et psychologique de l'homme, adéquate, à l'observance des lois naturelles, tandis que l'organisation actuelle était établie à l'encontre de toute logique, ce qui fait que nos sociétés sont instables, bouleversées par des révolutions qui sont elles-mêmes occasionnées par les haines accumulées de ceux qui sont broyés par des institutions arbitraires.

Donc, en combattant l'autorité, il a fallu aux anarchistes attaquer toutes les institutions dont le Pouvoir s'est créé le défenseur, dont il cherche à démontrer l'utilité pour légitimer sa propre existence.

---

Le cadre des idées anarchistes s'est donc agrandi. Parti d'une simple négation politique, il lui a fallu attaquer aussi les préjugés économiques et sociaux, trouver une formule qui, tout en niant l'appropriation individuelle qui est la base de l'ordre économique actuel, affirmât, en même temps des aspirations sur l'organisation future, et le mot : communisme, vint, tout naturellement, prendre place à côté du mot anarchiste.

C'est cette diversité de questions à attaquer et à résoudre qui a fait le succès des idées anarchistes et a contribué à leur rapide expansion, qui fait que, parties d'une minorité d'inconnus, sans moyens de propagande, elles envahissent aujourd'hui, plus ou moins, les sciences, les arts, la littérature.

---

La haine de l'autorité, les réclamations sociales, datent de haut, elles commencent aussitôt que l'homme a pu se rendre compte qu'on l'opprimait. Mais, par combien de phases et de systèmes a-t-il fallu que passe l'idée pour arriver à se concréter sous sa forme actuelle ?

C'est Rabelais qui, un des premiers, en formula l'intuition en décrivant la vie de l'abbaye de Thélème, mais combien obscure elle est encore ; combien peu il la croit applicable à la société entière, car l'entrée de la communauté en est réservée à une minorité de privilégiés.

En 93, on parle bien des anarchistes. Jacques Roux et les *Enragés* nous paraissent être ceux qui ont vu le mieux clair dans la Révolution, et ont le plus cherché à la faire tourner au profit du peuple. Aussi les historiens bourgeois les ont-ils laissés dans l'ombre ; leur histoire est encore à faire, les documents, enfouis dans les musées, les archives et les bibliothèques, attendent encore celui qui aura le temps et l'énergie de les déterrer pour les mettre à jour à jour, et nous apporter la clef de choses bien incompréhensibles encore pour nous dans cette période tragique de l'histoire. Nous ne pouvons donc formuler aucune appréciation sur leur programme.

Il faut arriver à Proudhon pour voir l'anarchie se poser en adversaire de l'Autorité et du Pouvoir et commencer à prendre corps. Mais ce n'est encore qu'une ennemie théorique ; en pratique, dans son organisation sociale, Proudhon laisse subsister, sous des noms différents, les rouages administratifs qui sont l'essence même du gouvernement. L'anarchie arrive jusqu'à la fin de l'empire, sous la forme d'un vague mutuellisme qui vient sombrer, en France, dans les premières années qui suivirent la Commune, au mouvement dévoyé et dévoyeur des associations coopératives de production et de consommation.

Mais, bien avant d'aboutir à un courant s'était détaché du rameau primitif. L'Internationale avait donné naissance en Suisse, à la *Fédération jurassienne* où Bakounine propageait l'idée de Proudhon, l'anarchie, ennemie de l'autorité, mais en la développant, en l'élargissant, en lui faisant faire corps avec les réclamations sociales.

---

C'est de là que date la véritable éclosion du mouvement anarchiste actuel. Certes, bien des préjugés existaient encore, bien des illogismes se faisaient encore jour dans les idées émises. L'organisation propagandiste contenait encore bien des germes d'autoritarisme, bien des éléments restaient de la conception autoritaire, mais qu'importe ! Le mouvement était lancé, l'idée grandit, s'épura et devint de plus concise. Et, lorsque, il y a à peine douze ans, l'anarchie s'affirmait en France, au congrès du Centre, quoique bien faible encore, quoique cette affirmation ne fût que le fait d'une infime minorité, et qu'elle eût contre elle, non seulement, les satisfaits de l'ordre social actuel, mais encore ces pseudo-révolutionnaires, qui ne voient, dans les réclamations populaires, qu'un moyen de grimper au pouvoir, l'idée avait en elle-même assez de force d'expansion pour arriver à s'implanter, sans aucun moyen de propagande autre que la bonne volonté de ses adhérents, assez de vigueur pour amener les soutiens du régime capitaliste à l'injurier, la persécuter, les gens de bonne foi à la discuter, ce qui est une preuve de force et de vitalité.

Aussi, malgré la croisade de tous ceux qui, à un degré quelconque, peuvent se considérer comme les meneurs d'une des diverses fractions de l'opinion publique, malgré les calomnies, malgré les excommunications, malgré la prison, l'idée d'anarchie fait son chemin. Des groupes se fondent, des organes de propagande sont lancés, en France, en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Portugal, en Belgique, en Hollande, en Norwège, en Amérique, en Australie, en Argentine ; en slave, en allemand, en hébreux, en tchèque, en arménien ; un peu partout, un peu en toutes les langues.

Mais, chose plus énorme, du petit groupe de mécontents où elles s'étaient formulées, les idées anarchistes ont irradié dans toutes les classes de la société. Elles se sont infiltrées partout où l'homme est en activité cérébrale. Les arts, la science, la littérature sont contaminé des idées nouvelles et leur servent de véhicule.

Elles ont commencé d'abord en formules inconscientes, en aspirations vagues, mal définies, bien souvent boutades plutôt que convictions réelles. Aujourd'hui, non seulement on formule des aspirations anarchistes, mais on sait que c'est l'anarchie que l'on répand et on pose crânement l'étiquette.

Les anarchistes ne sont donc plus les seuls à trouver que tout est mauvais, et à désirer un changement. Ces plaintes, ces aspirations sont formulées par ceux-là mêmes qui se croient les défenseurs de l'ordre capitaliste. Bien plus, on commence à sentir que l'on ne doit plus se borner aux vœux stériles, mais que l'on doit travailler à la réalisation de ce que l'on demande ; on commence à comprendre et à acclamer l'action, à comprendre la propagande par le fait, c'est-à-dire que, comparaison faite des jouissances que doit apporter la satisfaction d'agir comme l'on pense et les ennuis que l'on doit éprouver de la violation d'une loi sociale, on tâche, de plus en plus, à conformer sa manière de vivre à sa manière de concevoir les choses, selon le degré de résistance que votre tempérament particulier peut offrir aux persécutions de la vindicte sociale.

Aujourd'hui l'idée est lancée, rien ne pourra l'arrêter.

## TROP ABSTRAITS

I

C'est souvent que cette objection nous est faite par nombre de camarades convaincus que nous servirions mieux la propagande si nous consentions à prendre les choses de moins haut ; que de fois nous avons eu à répondre à des objections semblables depuis que nous existons.

« Vous êtes trop abstraits », « vous n'êtes pas accessibles à la masse », « vous êtes trop monotones », voilà des reproches qui reviennent souvent dans les correspondances que nous échangeons avec les camarades, s'intéressant à la propagande et croient que c'est par dilettantisme et par parti-pris de vouloir planer dans les hauteurs scientifiques et philosophiques que nous nous obstinons à suivre la ligne de conduite que nous nous sommes tracée.

---

Nous l'avons reconnu bien des fois : quoi que fait pour les travailleurs, notre organe est, pour ceux commençant à mordre à la question sociale, partois d'une « idité que nous ne contestons pas. Mais, pouvons-nous faire que les questions que nous traitons, et qui sont à traiter, ne soient pas arides par elles-mêmes ! Pouvons-nous empêcher que les idées que nous défendons, s'enchaînant les unes les autres, s'identifiant avec toutes les branches du savoir humain, entraînent ceux qui veulent les élucider, à étudier des choses dont ils ne pensaient pas avoir besoin ?

Certes, si nous voulions nous contenter de déclamations et d'affirmations, la tâche serait rendue facile, et pour nous et pour ceux qui nous lisent. Plus de problèmes ardus à résoudre, plus besoin de se mettre en frais d'arguments et de logique, c'est facile de dire et d'écrire : « Camarades, les patrons nous volent ! les gouvernants bourgeois sont les crapules ! les gouvernants des canailles ! il faut se révolter, tuer les capitalistes, mettre le feu dans les usines ! »

Mais, avant qu'on l'écrivît, les exploités ont, parfois, tué leurs exploiteurs, les gouvernés ont fait des révolutions, les pauvres se sont insurgés contre les riches, mais on n'a rien changé à la situation. On a changé de gouvernants, on a changé la propriété de maître ; on a fait depuis des révolutions espérant qu'elles fourniraient les moyens de changer encore de mains, les gouvernants oppriment toujours les gouvernés, les riches vivent toujours aux dépens des exploités, il n'y a rien de changé.

Depuis qu'on l'a écrit on a aussi fait des révolutions, et rien n'a été changé ! C'est qu'il ne s'agit pas de dire et d'écrire que le travailleur est exploité, comment en changeant de maîtres, il ne cesse pas d'être exploité, et comment, s'il se mettait à la place de ses maîtres, il deviendrait exploiteur à son tour, laissant derrière lui des exploités qui formuleraient contre sa domination les mêmes griefs qu'il aurait formulé contre ceux qu'il aurait dépossédé. Ce qu'il faut leur faire comprendre surtout, c'est comment les bourgeois les ont intéressés à leur société, les amenant à défendre les privilèges des exploiteurs, quand ils croient défendre leur propre intérêt, dans une organisation qui n'a, pour eux, que des promesses jamais réalisées.

---

La société bourgeoise se charge, elle-même, par son organisation basée sur l'antagonisme des intérêts, de mener les travailleurs à la révolution ; or, les travailleurs ont toujours fait des révolutions mais s'en sont toujours laissé escamoter le profit, parce qu'ils « ne savaient pas ». Le rôle des propagandistes est donc « d'apprendre » aux travailleurs, et pour leur apprendre, il faut leur « démontrer ». L'affirmation fait des croyants, mais non des conscients.

Alors que, même pour les socialistes les plus avancés, l'autorité était la base de toute organisation, il ne pouvait y avoir aucun mal de n'avoir que des croyants ; au contraire, cela facilitait la besogne à ceux qui s'érigeaient en directeurs ; on pouvait procéder par affirmation, on était cru selon le degré d'autorité que l'on avait su acquérir et comme les directeurs ne demandaient pas à leurs prosélytes de savoir pourquoi on les faisait agir, mais de « croire » assez pour obéir aveuglement aux ordres reçus, ils n'avaient pas besoin de se tuer à leur fournir des arguments.

Croyant aux hommes providentiels qui devaient penser et agir pour eux, la masse des pro-diyies n'avait nul besoin d'apprendre tant de choses. Est-ce que les chefs n'avaient pas, tout préparé dans leur cerveau, un plan de réorganisation sociale qu'ils s'empresseraient d'appliquer une fois portés au pouvoir ? Savoir se battre et se faire tuer c'est tout ce que l'on demandait au vulgaire d'apprendre et d'exécuter. Une fois les chefs en place, le bon populo n'avait qu'à attendre, tout devait lui venir à point, sans qu'il eût à s'inquiéter !

Mais les idées anarchistes sont venues bouleverser tout cela. Niant la nécessité des hommes providentiels, faisant la guerre à l'autorité et réclamant pour chaque individu le droit et le devoir de n'agir que sous sa propre impulsion, de ne subir aucune contrainte ni aucune restriction à son autonomie, proclamant l'initiative individuelle la base de tout progrès et de toute association vraiment libertaire, l'idée anarchiste ne peut plus se contenter de faire des croyants, elle doit viser surtout à faire des convaincus, sachant pourquoi ils croient, parce que les arguments qu'on leur a fournis les ont frappés et qu'ils les ont pesés, discutés, et se sont rendus compte par eux-mêmes de leur valeur ; de là une propagande plus difficile, plus ardue, plus abstruite, mais aussi plus efficace.

---

Du moment que les individus ne relèvent de leur propre initiative, ils doivent être mis à même de l'exercer efficacement. Pour que l'initiative de l'individu puisse s'adapter librement à l'action d'autres individus, il faut qu'elle soit consciente, raisonnée, basée sur la logique de l'ordre naturel des faits ; pour que tous ces actes séparés viennent converger vers un but commun, il faut qu'ils soient suscités par une idée commune fortement comprise, clairement élaborée, ce n'est donc qu'une discussion serrée, logique et précise des idées qui peut ouvrir le cerveau de ceux qui les adoptent et les amener à réfléchir par eux-mêmes.

De là, notre manière de procéder qui fait que, lorsque nous prenons une idée, au lieu de chercher à en tirer un feu d'artifices de phrases à effet, nous la prenons et la retournons sous toutes ses faces, la disséquons jusque dans ses derniers atomes afin d'en tirer toute la somme d'argumentation qu'il nous est possible.

## II

C'est que ce n'est pas une petite affaire que de culbuter une société, comme nous parlons de le faire, surtout quand on veut que cette culbute sociale soit universelle, comme nous le désirons.

Il est évident que les individus qui composent cette société, si marâtre pour eux soient-elles ne sont pas portés à envisager, d'emblée comme nous, la nécessité de cette culbute ; ayant été pliés à y voir le palladium de leur préservation, de la possibilité de leur bien-être. Ils comprennent bien que cette société ne leur fournit pas ce qu'elle a promis, mais ils ne peuvent comprendre la nécessité de sa destruction totale. — Chacun n'a-t-il pas sa petite réforme à y apporter qui doit graisser tous les rouages et faire marcher la machine à la satisfaction de tous !

Ils veulent donc savoir si cette culbute leur sera profitable ou préjudiciable, de là une foule de questions qui amènent à discuter toutes les connaissances humaines, afin de savoir si elles surnageront dans le cataclysme que nous voulons provoquer.

De là l'embarras du travailleur qui voit dérouler devant son entendement un tas de questions qu'on s'est bien gardé de lui apprendre à l'école, questions où il lui est bien difficile de s'y reconnaître, qu'il entend, pour la plupart du temps, traiter pour la première fois. Questions, pourtant, qu'il faut qu'il étudie, qu'il approfondisse et qu'il résolve s'il veut être apte à profiter de cette autonomie qu'il réclame, s'il ne veut pas user son initiative à son propre détriment, et surtout, s'il veut savoir se passer des hommes providentiels.

---

Lorsqu'une question, si abstraite soit elle, se présente aux investigations du propagandiste anarchiste, celui-ci ne peut pas faire qu'elle ne soit abstraite de par son essence même, et la passer sous silence sous prétexte que ceux auxquels il s'adresse n'en ont pas entendu parler ou ne sont pas aptes à la comprendre.

L'exposer dans un langage net, clair précis et concis ; éviter les mots à mille pattes — sont l'expression d'un de nos camarades — c'est-à-dire les mots qui ne sont compris que des initiés, éviter d'enterrer sa pensée sous une phraséologie ronflante et redondante, éviter de chercher la phrase et l'effet, voilà tout ce que peuvent faire ceux qui ont à cœur de propager l'idée, de la faire comprendre et de la faire pénétrer dans la masse, mais nous ne pouvons pas la mu ler sous prétexte qu'elle n'est pas accessible à la masse.

S'il fallait éluder toutes les questions que la masse des lecteurs n'est pas apte à comprendre au premier énoncé, ça serait se condamner à revenir à la déclamation, à l'art d'enfiler les phrases au bout les unes des autres pour ne rien dire. Ce rôle est assez bien tenu par les rhéteurs bourgeois pour que nous ne cherchions pas à les en déposséder.

Si les travailleurs veulent s'émanciper, ils doivent comprendre que cette émancipation ne viendra pas toute seule, qu'il faut qu'ils l'acquièrent, que s'instruire est une des formes de la lutte sociale.

La durée et la possibilité de leur exploitation par la classe bourgeoise, proviennent de leur ignorance ; il faut qu'ils sachent s'affranchir intellectuellement, s'ils veulent être aptes à s'affranchir matériellement. S'ils reculaient déjà devant les difficultés de cette émancipation qui ne dépend que de leur vouloir, que sera ce donc devant les difficultés d'une lutte plus active où il faudra dépenser une force de caractère et une somme de volonté incommensurable ?

Toute inutile et nuisible qu'elle soit, la bourgeoisie n'en a pas moins concentré dans les cerveaux de quelques-uns des siens toutes les connaissances scientifiques nécessaires au développement de l'humanité. Si nous ne voulons pas que la révolution soit un retour en arrière, il faut que le travailleur soit apte à remplacer intellectuellement la bourgeoisie qu'il veut culbuter ; il ne faut pas que son ignorance soit un obstacle au développement des connaissances déjà acquises. S'il ne les connaît pas à fond, il doit être apte à les comprendre lorsqu'il se trouvera en leur présence.

---

Certes, nous comprenons toutes les impatiences, nous nous imaginons parfaitement que ceux qui ont faim voudraient voir luire le jour où ils pourront apaiser leur faim ; nous nous rendons parfaitement compte que ceux qui ne subissent qu'en maîtrisant leurs colères, le joug de l'autorité soient impatients de le secouer, désireux d'entendre des paroles en conformité avec leur situation d'esprit, leur rappelant leurs haines, leurs désirs, leurs aspirations, leur soif de justice.

Mais, quelles que soient les impatiences, quelles légitimes, que soient les revendications et leur besoin de les réaliser, l'idée ne suit son chemin que peu à peu, ne pénètre dans les cerveaux, et ne s'y loge que mûrie et élaborée.

Quand on pense que la bourgeoisie, que nous voulons renverser, a mis des siècles à se préparer avant que de saisir le pouvoir, cela doit nous donner à réfléchir sur le travail d'élaboration que nous avons à faire.

Au quatorzième siècle, quand Etienne Marcel, tenta de se saisir du pouvoir au profit de la bourgeoisie déjà organisée en corporations, elle se sentait déjà forte la classe bourgeoise ; il y avait longtemps qu'elle aspirait au pouvoir, et qu'elle s'était organisée dans ce but, qu'elle s'était instruite, développée, qu'elle travaillait à son affranchissement en poursuivant contre la féodalité l'affranchissement des communes.

Ce ne fut pourtant que quatre siècles plus tard qu'elle réussit à atteindre le but si longtemps convoité.

Certes nous espérons bien ne pas attendre si longtemps notre affranchissement et le renver-

sement de l'exploitation bourgeoise. Son complet avachissement, au bout de si peu de temps de pouvoir, pousse à sa rapide déchéance, mais si la bourgeoisie a pu se substituer, en 89, au pouvoir divin, c'est qu'elle s'était préparée, intellectuellement, à cette substitution, et plus sa dégringolade est rapide, plus nous devons nous hâter, nous travailleurs, à nous préparer intellectuellement non pas à la remplacer au pouvoir que nous devons détruire, mais à nous organiser pour empêcher qu'aucune aristocratie ne se substitue à celle effondrée.

---

Propageant l'idée de la libre initiative des individus, ceux-ci doivent être mis à même, nous ne saurions trop le répéter, de savoir raisonner et combiner leur initiative. S'ils n'ont pas la volonté de se faire de leur propre ignorance de la masse qu'il s'agit de faire mouvoir? Certainement non. Comment pourraient-ils être aptes à faire comprendre aux autres quand ils n'auront pas pu apprendre eux-mêmes? N'ayons donc pas peur de discuter les questions les plus abstraites, chaque solution acquise est un pas de fait dans la voie de l'émancipation.

Repoussant les chefs, il faut que les connaissances qu'ils renfermaient en leurs cerveaux, soient répandues dans ceux de la foule, et il n'y a qu'un moyen de se mettre à sa portée, tout en continuant à marcher de l'avant, c'est de l'amener à s'intéresser aux questions qui nous intéressent. Encore une fois, rendons-nous clairs, autant qu'il nous est possible, mais ne nous châtrons pas; car alors, au lieu d'amener la masse à nous, c'est nous qui serions descendus à elle, au lieu d'aller de l'avant, nous serions retournés en arrière. Dédale de façon, on en conviendra, de comprendre le progrès.

---

Nous recevons la lettre suivante d'un de nos collaborateurs qui n'exprime que son opinion propre.

Vous avez publié dans le dernier supplément de la *Révolte* un article de l'*Endehors*, intitulé le *Néophyte Cucolet*. Je l'ai lu et relu et si j'ai compris comment Zo d'Axa l'a écrit, je n'ai point saisi pourquoi vous l'avez reproduit.

L'auteur est un artiste, il écrit ce qui lui passe par la tête, le portrait est bien dessiné, il y a des vérités très exactement écrites, je n'ai donc rien à reprocher à l'article dans le cadre où il a paru. Mais la *Révolte* est éclectique, elle n'insère pas sans réfléchir et fait en général sien ce qu'elle reproduit, c'est pourquoi je crois qu'il aurait mieux valu ne pas mettre le *Néophyte Cucolet* dans le supplément littéraire, alors qu'il traite d'une question si délicate au point de vue purement sentimental.

Quoi! il y a des gens qui empilent des camarades, se disent anarchistes, et qui plus est, le sont peut-être.

Sommes-nous gobeurs! Croyons-nous que par la vertu d'un seul vocable accolé à un nom, le caractère d'un être humain puisse se modifier si subitement?

Certainement, c'est très embêtant d'être volé et surtout d'être volé par un camarade, par un individu dans lequel on avait mis toute confiance. Mais pourquoi avoir mis en lui toute confiance? Parce qu'il veut lutter avec vous contre l'autorité, parce qu'il veut abolir la propriété, etc.

Mais en attendant, ne sommes-nous pas forcés d'employer l'argent pour vivre et ne connaissons-nous pas sa puissante action démolarisante et pouvons-nous soustraire l'individu à cette action du milieu?

Non seulement le vol est très vexant en lui-même, mais il laisse entrevoir la trahison, car l'envie de l'argent peut amener un homme à en vendre d'autres à l'autorité.

Des traîtres! C'est épouvantable à dire, mais cela existe. Il y en a eu de tous temps et il ne serait pas logique qu'il n'y en eut, pas parmi les anarchistes. Il ne s'agit pas de se battre contre des moulins à vent, de vouer au mépris public... de stigmatiser comme il le convient... Le révolutionnaire doit savoir; or, les empileurs et les traîtres ont existé, existent et existeront tant que les causes qui les produisent subsisteront.

Donc, guerre aux causes! guerre à l'argent!

Nous tournons en ridicule les gens qui volent et crient ensuite à la trahison et au vol. Nous nous moquons des patriotes qui croient que la graine de Bazaine est morte à tout jamais et nous agissons d'une manière bien analogue.

Discutons, montrons que l'empileur des camarades est un ignorant, qu'il n'a pas étudié suffisamment pour connaître son *véritable intérêt*, ou plutôt qu'il confond l'intérêt immédiat avec son intérêt général. Développons les raisons qui nous font admettre, désirer, pratiquer le vol au préjudice de l'Etat, du banquier, de la grande compagnie, du patron, etc., et qui nous font repousser l'empilage entre camarades. Je néglige à dessein les échelons intermédiaires où chacun de nous s'arrêterait peut-être à une limite différente.

Du reste, soit dit entre parenthèse, je n'ai jamais entendu prêcher l'empilage entre camarades, on l'admet, comme on admet tout ce qui existe; on l'explique. Et tout comprendre, n'est-ce pas tout pardonner?

Faisons ressortir qu'il appartient à chacun de nous de donner leur sanction aux actes qui nous déplaisent. Nous nous écarterons de celui dont la conduite nous déplaît. L'isolement, notre action propre est la véritable leçon de choses à appliquer à la matière. Soyons éducateurs par notre manière d'agir et non inutilement récriminateurs.

Ne craignons pas les traîtres ou plutôt défions-nous autant des traîtres par bêtise que des traîtres par volonté. Sachons nous faire aujourd'hui pour agir demain.

Sachons que partout où il y a de l'argent, il naît un voleur, soyons donc aussi peu volable que possible et ne croyons pas qu'un anarchiste soit un être parfait. Chacun a ses petits ou son grand défaut, préjugés ou besoins factices, qui ne disparaîtront complètement qu'avec la cause qui les ont fait naître.

Que devient le sentiment dans tout cela? dira-t-on, mais cette lettre est trop longue pour développer encore mon opinion à ce sujet. Je crois avoir autant de sentiment que tout autre, mais je l'emploie et le répartit différemment.

Cette lettre est bien décousue et touche à beaucoup de sujets sans les traiter suffisamment. Je me résume: Tout acte qui nous déplaît doit nous apprendre à nous modifier nous même, pour avoir plus d'action sur le milieu mauvais.

Apprenons et nous serons plus forts.

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Comment se crée la propriété. — Nous cueillons dans le journal l'*Eclair*, un entrefilet qui est reproduit du *Petit Journal*, lequel démontre mieux que tout ce que l'on a écrit jusqu'à ce jour, que la propriété n'est que le vol. Jugez en, voici l'entrefilet:

« Nous avons récemment énuméré les divers trophées rapportés en France, après la prise de Sébastopol.

Citons en un qui se trouve à Boufarick, en Algérie. C'est une horloge provenant d'une église de Sébastopol et qui fut donnée par le général Pélissier, alors qu'il était gouverneur de l'Algérie, au directeur de l'orphelinat agricole du camp d'Arlon.

L'horloge fut placée au fronton du pavillon central de cet établissement où elle se trouve encore, seulement l'orphelinat a été supprimé et l'immeuble est devenu la propriété d'un particulier. »

Dans ce simple entrefilet on trouve de quoi envoyer au bagne tous les anarchistes qui ne feraient que *conseiller* un acte semblable, car notez que, d'après les bourgeois et d'après leurs lois, il y a de tout dans cet acte:

1° vol à main armée;

2° Vol avec effraction, car l'église devait être fermée, avec cette aggravation que c'était un lieu appelé saint.

3° Vol avec préméditation de complicité et sous menaces de mort; car il est évident que si quelqu'un eut voulu s'opposer à ce *sacrilège*, on lui eut ou on lui a fait voir le bout d'une baïonnette.

Pour ce crime qui nous mènerait à Nouméa, Pélissier a dû, lui, recevoir les félicitations de son gouvernement, tout comme le premier sauvage venu qui apporte au bout d'une pique, la tête de son ennemi, reçoit les félicitations de son chef. A dater de ce jour, Pélissier a dit: *mon* horloge; et à dater de ce jour aussi la *propriété* était créée pour lui.

Or, supposez pour un instant, qu'un Russe patriote, car je pense que ces imbéciles existent aussi bien en Russie qu'en France, supposez disons nous que ce patriote, aille à Boufarick et, pour remettre cette horloge dans l'église, s'en empare et soit pincé une fois le coup fait; comment les mêmes bourgeois, du *Petit Journal* et de l'*Eclair*, qui relatent le fait sans le commenter, comment, monsieur tout le monde, appeleront-ils ce Russe?

Voleur, n'est-ce pas? et Pélissier comment est-il appelé? Simplement général! il est vrai que pour tous les gens sensés les deux noms sont synonymes; encore faut-il le démontrer chaque fois qu'une aussi belle occasion se présente.

Après cela, patriotards français, appelez les Allemands voleurs de pendules et continuez à croire que la propriété est les propriétaires sont coulés. Et vous, votards, tâchez de la faire passer la propriété entre les mains de l'Etat dont Pélissier était un si digne représentant et criez fort: vive la propriété! vive l'armée! idiots va.

* * *

Dijon. — Dans sa tournée, le compagnon Sébastien Faure a donné 6 conférences à Dijon qui ont eu lieu au cirque d'été l'auditoire a toujours été de 1 500 à 1 800 personnes.

Dans ces différentes conférences la question sociale a été traitée à fond: 1° crise économique; 2° politique, 3° morale, 4° la société future, l'anarchie, 5° impossibilité des réformes, nécessité de la révolution, 6° tactique révolutionnaire.

Dans cette soirée de conférence, aucun contradicteur ne s'est présenté; quelques interpellations ont été faites; le compagnon avait une réplique claire et précise qui provoquait des bravos.

Le public goûtait beaucoup les paroles du conférencier, dans les principes et les idées duquel il trouve ses aspirations. Bourgeois rentiers et petits, bourgeois étaient étonnés de voir qu'il y a chez les anarchistes des orateurs, des penseurs, des philosophes. Les esprits ont été assez agités pour prendre l'idée anarchiste au sérieux, beaucoup d'adhérents sont venus franchement à nous pour étudier nos idées à l'issue de ces conférences, 2 groupes se sont formés.

* * *

Dôle. — Voulant profiter de la tournée de Faure des camarades avaient organisé pour le lundi, 5 octobre, une réunion publique et gratuite. Elle a eu un très grand succès pour une ville aussi cléricafarde que l'est Dôle. Il y avait plus de 600 personnes et autant s'obligèrent à rester dehors, la salle étant trop petite. Le compagnon annoncé n'ayant pu venir, un compagnon de Dijon l'a remplacé et a développé nos théories au grand ébahissement des bourgeois et aux applaudissements des ouvriers. La réunion a été complètement anarchiste. Lorsqu'il s'est agi de la formation du bureau, un de nos amis dans cette ville, a démontré à l'assistance en quelques mots, l'inutilité de cette formalité. Que c'était, en continuant ces errements que l'on perpétuait le respect de l'autorité.

Ça va bien, nous avons annoncé qu'il y aurait une autre réunion prochainement, sentant bien que nos idées ont de la prise sur les misérables. Une quête qui a servi à couvrir les frais, a produit 27 fr. 15.

* * *

Lyon. — La grève des ouvriers verriers de la région lyonnaise, après neuf mois de lutte, s'est terminée par une défaite pour les grévistes; quoique bien organisée et possédant des fonds de résistance. Ils ont dû succomber après avoir supporté toute sorte de provocations, devant les capitaux de leurs exploiteurs coalisés. Ceci est une preuve suffisante pour être persuadé que ce n'est que par la violence et par la force que l'on arrivera à conquérir notre place au soleil, en exterminant d'abord ces immondes parasites et en reprenant tout ce qu'ils nous ont volés.

Chose curieuse, les pontifes et aspirants bouffe galette de la fédération des syndicats lyonnais, de peur de compromettre leurs futures candidatures, ont participés à leur échec.

## Allemagne

La scission dans le parti social-démocratique, qu'il était si facile de prévoir, s'est accomplie à Erfurt, au congrès qui vient d'y avoir lieu. Après de très violentes récriminations, qui ont duré trois jours, entre l'opposition de Berlin et les grands prêtres, le congrès s'est rallié, à une très forte majorité, à l'opinion de Liebknecht et de Bebel, concernant l'exclusion du parti des membres de l'opposition berlinoise. Nous n'avons qu'à les féliciter de ce succès: l'exclusion ouvrira les yeux à beaucoup de ceux qui niaient jusqu'à présent l'autoritarisme des meneurs et croyaient encore à leur socialisme

Relevons entre autres que pour faire valoir ses services, Liebknecht n'a su que raconter la fable de la démission de Bismarck, obtenue, selon son dire, par les social-démocrates. Nos lecteurs connaissent la vérité sur ce sujet : le vieux grognard était devenu impossible, et rendait le vieux Guillaume, grand'père, penaud de se débarrasser de lui. Tout de même, il faut que la « discipline » ait fameusement abruti les socialistes allemands pour qu'ils aient pu écouter ces racontars d'un autre vieux grognard, Liebknecht, sans le faire descendre de la descendre de la tribune.

Le télégraphe nous apprend qu'à la séance de lundi, après un discours révolutionnaire d'Auerbach, lorsque le congrès allait nommer un comité de neuf membres pour l'exclusion des opposants, — Auerbach, Schultz de Magdebourg, et Werner, Wildberger et Baethge de Berlin ont quitté le congrès en déclarant qu'ils abandonnaient le parti démocratique. Vollmar menace de son côté de quitter le parti, si le congrès ne retire pas le blâme prononcé contre ses discours royalistes et chauvinistes — ce qui excite de grands regrets de la part de Bebel.

Le congrès s'est terminé par une déclaration de principes qui ne fait que confirmer, au fond, ce qui a été proposé dans le nouveau programme du parti, déjà connu par nos lecteurs.

Remarquons que dans un discours prononcé à Berlin, Bebel s'est montré tout aussi chauviniste que Vollmar. Seulement, monsieur Vollmar veut guerroyer avec la France, et promet au gouvernement l'appui des démocrates soi-disant socialistes en cas d'invasion en France. tandis que monsieur Bebel préfère guerroyer en Orient et promet à son gouvernement l'appui cordial des soi-disant socialistes Liebknechto-bebeliens ou cas de guerre avec la Russie. L'un aime les pendules et le vin, et l'autre préfère l'eau-de-vie et les fourrures, en quoi il a la bénédiction de monsieur Engels. Et tous les trois sont charlatans au même degré.

Qu'en pensent les social-démocrates français?

Les renseignements sur l'état moral de l'armée allemande sont soigneusement cachés au public. Pour l'armée active nos correspondances personnelles nous parlent de l'esprit de rébellion qui commence à se répandre dans certains régiments en Bavière, en Saxe et dans le grand-duché de Bade. Il en est tout autrement dans la réserve et dans la landwehr (territoriale). Dans l'Allemagne du Sud, des accidents ne sont pas rares comme ceux qu'on nous annonçait tout dernièrement de la Saxe, mais les autorités ne laissent rien transpirer dans les journaux. Lors des exercices de la landwehr, différents officiers furent roués par les soldats et même l'un d'eux tué; nous n'avons pu avoir aucun détail sur cette affaire.

Un de nos amis nous racontait que pendant un récent séjour à Mulhouse, les camarades entreprenaient régulièrement des tournées chaque dimanche. Loin des yeux de la loi, dans la clairière d'un forêt ou sur la montagne, c'était un bonheur pour les assistants que d'entendre la lecture d'un article de journal. La *Freiheit*, l'*Autonomie* en allemand et les journaux anarchistes français étaient lues et commentées tour à tour. Les néophytes en concevaient un grand enthousiasme et devenaient de hardis propagandistes.

## Angleterre

Les compagnons du groupe de la Freedom et de la Ligue socialiste anarchiste, se sont réunis dimanche passé à une conférence pour discuter diverses questions concernant la propagande à faire durant l'hiver. Soixante compagnons environ s'étaient rendus à l'invitation. Après avoir discuté longuement la question de l'attitude à prendre vis-à-vis du mouvement trades-unioniste, il a été décidé d'y prendre dorénavant une part plus active, soit en entrant dans les unions ouvrières existantes, soit en créant de nouvelles unions avec tendance anarchiste, pareille à celle qui vient d'être fondée par les tailleurs de Londres. Le mécontentement créé dans les unions par la direction parlementaire, donnée récemment au mouvement par les meneurs, rend presque obligatoire pour les anarchistes d'y introduire un nouvel élément révolutionnaire, qui sera d'autant plus le bienvenu que la masse des ouvriers n'est nullement satisfaite du caractère légal et anti-gréviste, donné dernièrement au mouvement.

Un manifeste sera rédigé dans ce sens et distribué en profusion. Un autre manifeste anarchiste sera publié en vue des prochaines élections.

Des conférences auront lieu régulièrement chaque quatrième dimanche.

## Belgique

Un acte de justice s'est accompli dans notre ville de Liège. Un ouvrier pudleur que son directeur avait congédié sans aucun motif, a répondu à celui-ci par deux coups de revolver qu'ils l'ont mortellement blessé.

L'extraction des deux balles n'ayant pu se faire, les jours de cet exploiteur sont donc en danger.

Allons! encore un fait de propagande qui servira à prouver aux imbéciles et aux lâches, qu'entre le travail et le capital aucun accord n'est possible. La lutte sociale devient de jour en jour plus acharnée et plus aigu, que sera-ce le jour où l'action individuelle faisant place à l'action commune et spontané des travailleurs, anéantira pour toujours l'exploitation odieuse dont ils sont les victimes.

## Etats-Unis

Les lois du Maryland donnent au propriétaire du terrain qui ne serait pas payé par le propriétaire de la maison, le droit de faire enlever les meubles de tous les locataires. C'est ainsi que dernièrement de pauvres gens payant régulièrement leur terme se sont vus brusquement jetés sur le pavé parce que leur propriétaire ne s'était pas encore acquitté de sa rente annuelle envers M. Bonaparte, grand possesseur de biens en ce pays.

A Brooklyn, comme aussi ailleurs, le trésorier municipal paie sur les fonds de l'Etat une somme annuelle de cent dollars aux reporters aux journaux, qui doute pour les engager discrètement à distinguer dans leurs comptes rendus entre les choses que l'on peut dire et celles sur lesquelles il est préférable de glisser.

## Australie

La rédaction de la *Révolte* nous ayant demandé des renseignements précis sur la situation en Australie, nous tenons à informer nos camarades que le journal bourgeois dont vous avez cité quelques passages se trompe absolument :

Tous les Etats australiens sont gouvernés par les « organes » « sabbatariens » par les capitalistes associés et par les membres influents des corporations ouvrières.

Durant une période d'anarchie industrielle, bourgeois et capitalistes exercent l'autorité à leur profit personnel; en état de grève les capitalistes s'appuient sur le Parlement et la bureaucratie qui font cause commune avec lui, tandis que le conseil des unions de métiers est lui-même aussi un véritable parlement qui prétend diriger les ouvriers : « Il y a deux parlements dans ce pays » disent nos journaux, et pour une fois ils ont raison.

Il n'est pas vrai que dans le Queensland, le parti ouvrier se soit organisé militairement. Les meneurs ne l'auraient pas permis : ils prêchent l'ordre et le respect des lois et réduisent la vieille revanche qu'il n'y a pas de meilleure arme que le vote; tant il est vrai que les masses sont toujours plus révolutionnaires que ceux qui prétendent se faire accepter comme chefs du parti ouvrier. Mais voici ce qui s'est passé : les travailleurs des campagnes (bouviers de moutons) voyagent d'habitude et de nécessité à cheval et forment des camps près des stations où la poste doit avoir lieu. Ces camps s'augmentent en temps de grève et contenant des éléments plus énergiques que les meneurs du parti, le gouvernement, pris de peur, cherchait d'accord avec les capitalistes associés une occasion de les dissoudre, tout en évitant de provoquer le mécontentement des ouvriers, mais heureusement la mèche ayant été éventée par la maladresse d'un journal officieux, les choses durent rester en l'état.

Il y a des vaillants cependant qui agissent sans se laisser influencer par les meneurs. On a découvert un complot inter-colonial qui avait pour but d'armer les mineurs. Dans la Nouvelle-Galle du sud les socialistes ont été sur le point de s'emparer des pouvoirs publics; à Sydney, ils ont trouvé le moyen de fabriquer des bombes, mais rien de sérieux n'a pu aboutir.

Vous recevrez prochainement un résumé de la situation sociale en Australie pour faire suite à mes notes de 1889 sur la *Vie sociale à Melbourne*.

On me dit au dernier moment que les socialistes de Melbourne réprouvent l'exclusion des anarchistes par les socialistes de Sydney.

***

Voici quelques extraits d'un manifeste publié par un groupe d'anarchistes australiens.

Nous cherchons la Liberté et le bonheur. Nous savons bien quels sont nos désirs et ce qu'il faut faire pour qu'ils deviennent réalité. Mais comme qu'il faudrait faire nous est défendu, nous restons toujours esclaves et malheureux... à moins que nous ne désobéissions... Eh bien! nous voulons désobéir.

Nous voulons faire respecter nos désirs et les désirs de ceux qui pensent comme nous, sans avoir pour cela recours à des entremetteurs qui s'arrogeraient bientôt le privilège de réglementer nos désirs.

Notre volonté c'est notre droit. Ce droit, nous le défendrons nous-mêmes et ne voulons plus avoir le mot d'ordre à recevoir de ceux qui nous font travailler à leur profit.

Que chacun de nous prenne donc la résolution d'être ce qu'il lui plaira d'être et d'agir désormais comme il lui plaira d'agir. Notre liberté personnelle s'accroîtra de la liberté de s autres par l'entente mutuelle, car la fraternité est aussi un de nos instincts naturels.

Nous ne contestons pas à nos oppresseurs le droit de nous traiter ainsi qu'ils le font, et nous ne cherchons pas à les convertir. Ce sont des bêtes de proie, qu'ils vivent en têtes de proie! Mais nous nous refusons à être la proie. Que le tigre nous dévore s'il le peut! nous nous défendrons comme nous pourrons. Nous ne chercherons pas plus à le persuader de nous épargner que nous ne consentirons à nous laisser dévorer. Nous lui ferons une guerre à mort, et si sa liberté nous menace, la nôtre la supprimera...

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Roubaix. — Le 11 octobre, il y a eu une conférence à Mons-en Lille, organisée par les anarchistes, les socialistes venus en nombre n'ont pas manqué selon leur habitude de lancer quelques petites saletés contre nous; nous n'en aurions point parlé s'ils avaient eux-même la pudeur de se taire; mais notre infecte canard le *Travailleur*, toujours réglé par ceux là même qui ont diffamé et dénoncé Lorion à la police, a publié le compte-rendu suivant : « la réunion anarchiste de Lille a été un grand succès pour le parti ouvrier.

L'ordre du jour suivant, présenté par le citoyen Leclercq, a été voté à l'unanimité.

« Considérant que les compagnons anarchistes ont la mauvaise foi de combattre les candidats ouvriers, nous approuvons le congrès de Bruxelles pour la conduite qu'il a tenu envers les anarchistes que nous devons considérer comme payés par les bourgeois. Vive Lafargue! vive la Sociale! »

Et selon le *Travailleur* cette ordure a été votée à l'unanimité! les anarchistes qui ne votent pas, pour quel que ce soit, sont compris dans cette unanimité!

Seulement il y a un peu d'ombre dans ce beau tableau; car il est un fait certain, c'est que cet ordre n'a même pas été lu à la tribune.

Payés par les bourgeois, il n'y a pas d'exception! Vous, Stellmacher, Kammerer, Reinsdorf, Spies, Parson, Engel, Fischer, qui êtes morts pour la noble cause de l'humanité et de l'anarchie, vous voilà jugés. En montant à l'échafaud ou à la potence vous étiez payés par les bourgeois qui vous y envoyaient.

Vous tous camarades anarchistes qui pourrissez dans les bastilles bourgeoise, où vous avez été enfermés à cause de votre ardeote propagande ou pour vos actes de révolte contre les larbins de l'autorité, vous êtes payés par les bourgeois qui vous y font tenir.

Quels sinistres farceurs que ces socialistes!

## CONVOCATIONS

Groupe anarchiste du faubourg Marceau, tous les compagnons sont cont convoqués le samedi 31 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Roux, 19, rue Pa

Le Raincy. — Le groupe d'études sociales se réunit tous les dimanches soirs à 8 h. 1/2, café Ismé, avenue du chemin de fer.

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris. — Imprimerie E. Habert, 19, faub. Saint-Denis

CINQUIÈME ANNÉE, N° 7 — DIX CENTIMES — DU 7 AU 13 NOVEMBRE 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

**ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS**

## ÉTUDE SUR LA RÉVOLUTION

### VII

C'est en faisant une conjuration contre tous les maîtres — une conjuration pour garantir à tous la liberté et à tous un certain bien-être — que les citadins révoltés débutèrent au douzième siècle. C'est aussi par une conjuration pour garantir à tous le pain et la liberté que devra débuter la Révolution sociale. Que *tous*, sans aucune exception, sachent que quoiqu'il arrive à la révolution, sa première pensée sera toujours donnée à pourvoir le pain, le gîte, le vêtement aux habitants de la cité ou du territoire, — et dans ce seul fait de solidarité générale, la Révolution trouvera des forces qui ont manqué aux révolutions précédentes.

Mais pour cela, il faut renoncer aux errements de l'ancienne économie politique bourgeoise. Il faut se défaire pour toujours du salariat sous toutes ses formes possibles, et envisager la société comme un grand tout, organisé pour produire la plus grande somme possible de bien-être, avec la moindre perte de forces humaines. Il faut s'habituer à considérer la rémunération personnelle des services comme une impossibilité, comme une tentative échouée du passé, comme un encombrement pour l'avenir, si elle continuait d'exister.

Et il faut se défaire, non-seulement en principe, mais jusques dans les moindres applications, du principe d'autorité, de la concentration des fonctions qui fait l'essence de la société actuelle.

Tel étant le problème, il serait bien triste si les travailleurs révolutionnaires s'illusionnaient sur sa simplicité, ou s'ils ne cherchaient déjà à se rendre compte sur la façon dont ils entendent le résoudre.

---

La bourgeoisie est une force, non-seulement parce qu'elle possède la richesse, mais surtout parce qu'elle a mis à profit le loisir que lui donnait la richesse pour s'instruire dans l'art de gouverner et pour élaborer une science qui sert à justifier la domination. Elle sait ce qu'elle veut, elle sait ce qu'il faut pour que son idéal de société se maintienne; et tant que le travailleur ne saura pas, lui aussi, ce qu'il lui faut, et comment y arriver, il devra rester l'esclave de celui qui *sait*.

Il serait certainement absurde de vouloir élaborer, dans l'imagination, une société telle qu'elle devra sortir de la révolution. Ce serait du byzantinisme que de se quereller sur les moyens de pourvoir à tel besoin de la société future, ou d'organiser tel détail de la vie publique. Les romans que nous faisons sur l'avenir ne sont destinés qu'à préciser un peu les idées, à démontrer la possibilité d'une société sans maître, à voir si l'idéal *peut* être appliqué, sans se heurter à des obstacles insurmontables. Le roman reste roman. Mais il y a toujours certaines grandes lignes sur lesquelles il faut tomber d'accord pour construire quoi que ce soit.

Les bourgeois de 1789 savaient parfaitement bien qu'il serait oiseux de discuter les détails du gouvernement parlementaire qu'ils rêvaient; mais ils rêvaient un gouvernement, et ce gouvernement devait être représentatif. Plus que cela : il devait être fort centralisé, ayant pour organes dans les provinces une hiérarchie de fonctionnaires, ainsi que toute une série de petits gouvernements dans les municipalités, aussi élues. Ils savaient parfaitement que dans leur idéal de société la propriété privée devait être mise hors de discussion, et que la soi-disant liberté du contrat devait être proclamée comme principe fondamental de l'organisation. Ce qui plus est, les meilleurs d'entre eux croyaient en effet que ce principe allait réellement régénérer la société et devenir une source d'enrichissement pour tous.

D'autant plus accomodants sur les détails qu'ils étaient fermes sur ses points essentiels, ils purent, en un an ou deux, totalement réorganiser la France selon leur idéal et lui donner un code civil, (usurpé plus tard par Napoléon), code qui fut copié plus tard par les bourgeoisies européennes dès qu'elles arrivaient au pouvoir.

Ils travaillaient à cela avec un ensemble merveilleux. Et si, plus tard, des luttes terribles surgirent dans la Convention, ce fut parce que le peuple, se voyant trompé dans ses espérances, vint avec de nouvelles réclamations que ses meneurs ne comprirent même pas, ou cherchèrent vainement à concilier avec la révolution bourgeoise.

Les bourgeois savaient ce qu'ils voulaient; ils y avaient pensé dès longtemps. Pendant de longues années, ils avaient nourri un idéal de gouvernement, et quand le peuple se souleva, ils le firent travailler à la réalisation de leur idéal, en lui faisant quelques concessions secondaires sur certains points, tels que l'abolition des droits féodaux ou l'égalité devant la loi.

---

Sans s'embrouiller dans les détails, les bourgeois avaient établi, bien avant la révolution, les grandes lignes de l'avenir. Pouvons-nous en dire autant des travailleurs?

Malheureusement non. Dans tout le socialisme moderne, et surtout dans sa fraction modérée, nous voyons une tendance prononcée à ne pas approfondir les principes de la société que l'on voudrait dégager de la révolution. Cela se comprend. Pour les modérés, parler révolution c'est déjà se compromettre, et ils entrevoient que s'ils traçaient devant les travailleurs un simple plan de réformes, ils perdraient leurs plus ardents partisans. Aussi préfèrent-ils traiter avec mépris ceux qui parlent de société future ou cherchent à préciser l'œuvre de la révolution. On verra cela plus tard, on choisira les meilleurs hommes, et ceux-ci feront tout pour un mieux! Voilà leur réponse.

Et quant aux anarchistes, la crainte de se voir divisés sur des questions de société future et de paralyser l'élan révolutionnaire, opère dans un même sens; on préfère généralement, entre travailleurs, renvoyer à plus tard les discussions que l'on nomme (à tort, bien entendu), théoriques, et l'on oublie que peut-être dans un an ou deux on sera appelé à donner son avis sur toutes les questions de l'organisation de la société, depuis le fonctionnement des fours à pains jusqu'à celui des écoles ou de la défense du territoire, — et que l'on n'aura même pas devant soi les modèles de l'antiquité dont s'inspiraient les révolutionnaires bourgeois du siècle passé.

---

On est porté à considérer la révolution comme une grande fête, pendant laquelle tout s'arrangera de soi-même pour le mieux. Mais, en réalité, le jour où les anciennes institutions auront croulé, le jour où toute cette immense machine — qui, tant bien que mal, supplée aux besoins quotidiens du grand nombre, — cessera de fonctionner, il faudra bien que le peuple lui-même se charge de réorganiser la machine détraquée.

Rien qu'à faire des décrets, copiés sur les vieux clichés républicains, connus par cœur de longue date, — les Lamartine et les Ledru-Rollin passaient des vingt quatre heures à travailler de la plume. Mais, que disaient ces décrets? — Ils ne faisaient que répéter les phrases sonores que l'on avait débitées depuis des années dans les réunions et les clubs républicains, et ces décrets ne touchaient rien de ce qui fait l'essence même de la vie quotidienne de la nation. Puisque le gouvernement provisoire de 1848 ne touchait ni à la propriété, ni au salaire, ni à l'exploitation, il pouvait bien se borner à des phrases plus ou moins ronflantes, à donner des ordres, à faire, en un mot, ce que l'on fait chaque jour dans les bureaux de l'Etat. Il n'avait que la phraséologie à changer. Et cependant, rien que ce travail, presque machinal, absorbait déjà toutes les forces des nouveaux-venus.

Pour nous, révolutionnaires, qui comprenons que le peuple doit manger et nourrir ses enfants avant tout, la tâche sera autrement difficile. — Y a-t-il assez de farines? Viendront-elles jusqu'aux fours des boulangers? Et comment faire pour que les apports de viande et de légumes ne cessent pas? Chacun a-t-il un logis? Le vêtement ne manque-t-il pas? et ainsi de suite. Voilà ce qui nous préoccupera.

Mais tout cela demandera un travail immense, féroce, — c'est le mot — de la part de ceux qui auront à cœur le succès de la révolution. — « D'autres ont eu la fièvre pendant huit jours, six semaines », disait un ancien Conventionnel dans ses mémoires, — « nous l'avons eue pendant quatre ans sans interruption ». Et c'est miné de cette fièvre, au milieu de toutes les hostilités et de tous les déboires — car il y en aura aussi — que le révolutionnaire devra travailler.

Il devra agir. Mais comment agir s'il ne sait dès longtemps quelle idée le guidera, quelles sont les grandes lignes de l'organisation qui, selon lui, répond aux besoins du peuple, à ses désirs vagues, à sa volonté indécise ?

Et on ose encore dire que de tout cela nul besoin, que tout s'arrangera de soi-même! Plus intelligents que ça, les bourgeois étudient déjà les moyens de mater la révolution, de l'escamoter, de la lancer dans une voie où elle devrait s'échouer.

La révolution sera une fête, puisqu'elle travaillera à l'affranchissement de tous; mais pour que cet affranchissement s'accomplisse, le révolutionnaire devra déployer une audace de pensée, une énergie d'action, et une âpreté au travail dont le peuple n'a encore jamais fait preuve dans les révolutions précédentes, mais dont les précurseurs commencent à se dessiner dans les derniers jours de la Commune de Paris et dans les premiers jours de la grève des docks de Londres.

VIII

— « Mais où prendrons-nous cette audace de pensée et cette énergie au travail d'organisation quand le peuple ne l'a pas ? N'admettez-vous pas vous mêmes — nous dira-t-on — que si la force d'attaque ne manque pas au peuple, l'audace de la pensée et l'âpreté à la reconstruction lui ont trop souvent fait défaut ? »

Nous l'admettons parfaitement. Mais nous n'oublions pas non plus la part qui revient aux hommes d'initiative dans les mouvements populaires. Et c'est de cette initiative que nous allons parler maintenant pour terminer notre étude.

L'initiative, la libre initiative de chacun, et la possibilité pour chacun de faire valoir cette force lors des soulèvements populaires, voilà ce qui a toujours fait la puissance irrésistible des révolutions. C'est cette puissance qui a fait leur grandeur, qui leur a permis de marcher de l'avant, et que les historiens, tous autoritaires, se sont bien gardés de faire ressortir sous son vrai jour. Et sur cette force encore nous comptons pour entreprendre et accomplir l'œuvre immense de la révolution sociale.

---

Si les révolutions du passé ont fait que quelque chose, c'est exclusivement grâce aux hommes et femmes d'initiative, aux inconnus qui surgissaient dans les foules et ne craignaient pas d'assurer, vis-à-vis de leurs frères et de l'avenir, la responsabilité d'actes, considérés d'une audace insensée par les timides.

La grande masse se décide difficilement à entreprendre quelque chose qui n'a pas eu un précédent dans le passé. On peut s'en convaincre tous les jours. Si la routine nous enveloppe de ses moisissures à chaque pas, c'est qu'il manque d'hommes d'initiative pour rompre avec les traditions du passé et se lancer hardiment dans l'inconnu. Mais si une idée germe dans les cerveaux, vague encore, confuse, incapable de se traduire dans les faits, et qu'un homme d'initiative survienne et se mette résolûment à l'œuvre, il est immédiatement suivi, si son œuvre répond aux vagues aspirations. Et lors même que rompu de fatigue il se retire, son œuvre, comprise et approuvée, est continuée par des milliers de continuateurs, dont il n'osait même pas supposer l'existence. C'est l'histoire de toute la vie de l'humanité, — histoire que chacun peut constater de ses propres yeux, par sa propre expérience. — Et il n'y a que ceux qui ont voulu marcher à l'encontre des vœux et des besoins de l'humanité qui se sont vus maudits et abandonnés par leurs contemporains.

Malheureusement, ces hommes sont rares dans la vie de tous les jours. Mais ils surgissent en nombre aux époques révolutionnaires, et se sont eux, à proprement dire, qui font les œuvres durables des révolutions.

Ceux-là font notre espoir et notre confiance dans la prochaine révolution. Qu'ils aient seulement la conception juste et, partant, large de l'avenir, qu'ils aient l'audace de la pensée et ne s'acharnent pas à faire revivre un passé condamné à mourir ; qu'un idéal sublime les inspire, — et ils seront suivis. Jamais, à aucune époque de son existence, l'humanité n'a senti le besoin d'une grande inspiration qu'à ce moment où nous vivons, après avoir traversé un siècle de pourriture bourgeoise.

Dans ces conditions, ils n'auront pas à craindre pour leur œuvre de la part des ennemis, paralysés eux-mêmes par la décomposition qui les entoure.

---

— Mais l'envie des opprimés eux-mêmes ? N'a-t-on pas souvent remarqué et avec raison, que l'envie fait l'écueil des démocraties ? Que si le travailleur subit avec trop de patience l'arrogance du maître en paletot, il regarde d'un œil envieux jusqu'à l'influence personnelle du camarade d'atelier. — Ne nions pas le fait ; ne nous retranchons même pas derrière l'argument, très juste d'ailleurs, que l'envie naît toujours de la conscience que le camarade, une fois l'influence acquise, l'employera à trahir ses camarades d'hier, et que le seul moyen de paralyser l'envie comme la trahison serait d'ôter au camarade, comme au bourgeois, la possibilité d'accroître leur autorité, de devenir des maîtres.

Tout cela est juste ; mais il y a plus. Nous tous, avec notre éducation autoritaire, quand nous voyons une influence surgir, nous ne pensons la réduire qu'en l'annihilant ; et nous oublions qu'il y a un autre moyen, infiniment plus efficace, de paralyser les influences déjà nuisibles, ou tendant à le devenir. C'est celui de *faire mieux à côté*.

Dans une société servile, ce moyen est impossible et, enfants d'une société servile, nous n'y pensons même pas. Un roi devenu insupportable, — quel moyen avons-nous de nous en débarrasser, si ce n'est de le tuer ? Un ministre nous gêne-t-il, que faire, sinon chercher un candidat pour le remplacer ? Et quand un « élu du peuple » nous dégoûte, nous cherchons un autre pour lui faire concurrence. Cela se passe ainsi. Mais doit-il se faire toujours ?

Que pouvaient faire, en effet, les Conventionnels en présence d'un roi qui leur disputait le pouvoir, si ce n'était le guillotiner ? et que pouvaient faire les représentants de la Montagne en présence d'autres représentants, investis des mêmes pouvoirs, si ce n'était de les envoyer à leur tour au bourreau ? Eh bien, cette situation du passé reste en nous jusqu'à présent, tandis que le seul moyen vraiment efficace de paralyser une initiative nuisible est *de prendre soi-même l'initiative de l'action dans une meilleure direction*.

Aussi, quand nous entendons les révolutionnaires se pâmer d'aise à l'idée de poignarder ou de fusiller les gouvernants qui pourraient s'imposer pendant la révolution, nous sommes saisis d'épouvante en pensant que les forces des vrais révolutionnaires pourraient s'épuiser en luttes qui ne seraient, au fond, que des luttes pour ou contre les individus qui se donneraient du galon. Leur faire la guerre, c'est déjà reconnaître la nécessité d'avoir d'autres hommes couverts du même galon.

En 1871, on voit déjà, à Paris, un vague pressentiment d'une meilleure manière d'agir. Les révolutionnaires du peuple semblaient comprendre que le « Conseil de la Commune » devait être considéré comme un simple décor inutile, comme un tribu payé aux traditions du passé, que le peuple, non-seulement, ne devait pas désarmer, mais qu'il devait maintenir à côté du Conseil, son organisation intime, ses groupes fédérés, et que de ces groupes, non de l'Hôtel-de-Ville, devaient sortir les mesures nécessaires pour le triomphe de la révolution. Malheureusement, une certaine modestie des révolutionnaires populaires, appuyée aussi par les préjugés autoritaires, encore très enracinés à cette époque, empêchèrent ces groupes de tenter d'ignorer totalement le Conseil et d'agir comme s'il n'eût pas existé du tout.

---

Nous n'éviterons pas le retour de ces tentatives de gouvernement révolutionnaire dans la prochaine révolution. Sachons, du moins, que le moyen le plus efficace d'annihiler cette autorité n'est pas de comploter des coups d'Etat, qui ne feraient que ramener le despotisme sous une autre forme aboutissant à la dictature, mais de constituer dans le peuple même une force, puissante de son action et des faits révolutionnaires qu'elle aura accomplis, ignorant le pouvoir quel que soit son nom, et grandissant toujours par son initiative révolutionnaire, son élan révolutionnaire, et son œuvre de démolition et de réorganisation.

Un peuple qui aura su organiser lui-même la consommation des richesses et leur répartition dans l'internat de toute la société ne pourra plus être gouverné. Un peuple qui aura lui-même la force armée du pays, et qui aura su donner aux citoyens armés la cohésion et l'esprit d'action nécessaires, ne sera plus commandé. Un peuple qui aura lui-même organisé ses chemins de fer, sa marine, ses écoles, ne pourra plus être administré. Et enfin, un peuple qui aura su organiser ses arbitres pour juger les petites disputes, et dont chaque individu se considérera comme un devoir d'empêcher que le gredin n'abuse du faible, sans attendre l'intervention providentielle du sergent de ville, n'aura besoin ni d'argousins, ni de juges, ni de geôliers.

Dans les révolutions du passé le peuple se chargeait de l'œuvre de démolition ; quant à celle de réorganisation, il la laissait aux bourgeois. — « Mieux versés que nous dans l'art de gouverner, vous, seigneurs ; organisez nous, ordonnez-nous le travail, pour que nous ne mourions pas de faim, empêchez-nous de nous entre-dévorer, punissez et pardonnez selon les lois que vous aurez faites pour nous, pauvres d'esprit ! » — Et on sait s'ils ne profitaient pas de l'invitation.

Eh bien, la tâche qui s'impose au peuple lors du prochain soulèvement, sera de s'emparer précisément de cette fonction qu'il a abandonnée jadis aux bourgeois. Elle sera de *créer*, — d'organiser en même temps que de détruire.

Pour accomplir cette tâche, nous aurons besoin de toute la puissance d'initiative de tous les hommes de cœur, de toute l'audace de la pensée, affranchie des cauchemars du passé, de toute leur énergie. Et nous nous garderons bien de paralyser l'initiative des plus résolus d'entre nous, — nous redoublerons simplement d'initiative, si celle des autres vient à manquer, si elle s'émousse, ou si elle prend une fausse direction. L'audace de la pensée, une conception nette et large de tout ce que l'on veut, la force constructive surgissant du peuple lui-même à mesure que la négation de l'autorité se fait jour ; et enfin, l'initiative de tous dans l'œuvre de reconstruction, — voilà ce que donnera à la révolution la puissance qu'elle doit posséder pour vaincre.

C'est précisément ces forces que la propagande active des anarchistes, aussi bien que la philosophie même de l'Anarchie, tendent à développer. A la discipline, — cet ancre de salut des autoritaires, — ils opposent la pleine initiative de tous et de chacun. Aux conceptions mesquines de petites réformes, préconisées par les partis embourgeoisés, ils opposent la conception large et grande de la Révolution qui, seule, peut donner l'inspiration nécessaire. Et à ceux qui aimeraient voir le peuple se borner à un rôle de meute lancée contre les gouvernants du jour, mais toujours retenue à temps par le fouet, nous disons : « La part du peuple dans la Révolution doit être *positive*, en même temps que *destructive*. Car lui seul peut réussir à réorganiser la société sur des bases d'*égalité* et de *liberté* pour tous. Remettre ce soin à d'autres, serait trahir la cause même de la Révolution. »

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

*Récentes ignominies gouvernementales*

Le ministre de la guerre, l'illustre Freycinet, a fait introduire un nouvel article dans le règlement du service des places.

L'article en question oblige tout militaire en uniforme à prêter spontanément main-forte, même au péril de sa vie, à la gendarmerie et autres agents de l'autorité.

Il n'est plus permis à un militaire d'hésiter lorsque il voit des malfaiteurs sur le point d'échapper aux gardiens de la paix, lorsqu'il voit ceux-ci débordés par une foule qui rompt un cordon, etc. Naturellement, les peines les plus rigoureuses sont réservées aux militaires qui se sauveraient pour ne pas se mêler de l'affaire.

La nation armée devient ainsi la nation policière, de par l'ordre d'une culotte de peau ou d'un avocat. Ce qu'on leur casserait la margoulette avec un certain plaisir à tous ces inventeurs de nouvelles tortures morales!

*Autre chose*: Le préfet de police ou le ministre de l'intérieur lui-même vient de décider que les marchands des quatre saisons devraient passer au service anthropométrique.

On sait ce que c'est: les malfaiteurs ou soi-disant tels arrivant au dépôt sont photographiés, mesurés de toutes manières de façon à ce qu'on le reconnaisse sous quelque nom qu'ils se cachent. D'autre part, rien ne peut être vendu par un marchand ambulant: quatre saison, fleurs, pacotilles, si le vendeur n'est pourvu d'une médaille fournie par la préfecture de police. Il arrive que les commerçants auxquels ces petits marchands font concurrence se plaignent, chose épouvantable, que le titulaire des médailles ne sont pas toujours ceux qui les portent; on se prête la médaille ou, ce qui est bien plus grave, certains déambulants ne vendent pas à leur compte. Ils sont exploités par un gros monsieur qui accapare des médailles et les distribue à des malheureux, ses ouvriers momentanés. Or, on sait que les commerçants et la police ne peuvent souffrir l'exploitation des petits par les gros. C'est donc pour mettre un terme à ces scandales que dorénavant chaque titulaire d'une médaille (que l'on obtient que par la croix et la bannière, un pot de vin au commissaire de police du quartier, ou son corps si c'est une jolie fille) devra être photographié ou mesuré à la préfecture de police.

Et ce n'est pas tout. Dans quelque temps, on agira de même envers d'autres catégories de misérables, de manière à ce que dans un avenir peu éloigné, si toutefois la Révolution n'y met bon ordre, la France entière ressemble à un vaste préau de prison.

Il est urgent que cela finisse!

***

TROYES. — Au commencement du mois, les conférences de Faure ont réellement fait merveille par suite de l'éloquence de l'orateur. Les prosélytes sont nombreux. On ne voit plus partout que des gens qui se disent anarchistes et beaucoup de collectes même déclarent avec conviction qu'ils sont plus révolutionnaires et plus anarchistes que nous.

Effets passagers de l'éloquence que nous essayerons de rendre durable chez eux, qui sont vraiment aptes à recevoir la bonne semence.

Les Sociétés d'auteurs littéraires et musiciens sont partout les mêmes. Samedi dernier, nous étions allé trouver le représentant, à Troyes, de la Société des droits d'auteurs et il nous délivra une attestation prenant acte de ce que nous ne jouerions, ni ne représenterions rien de la société. Le patron du *Salon de Mars* ne voulait nous louer sa salle que si nous avions ce papier.

Au dernier moment, un représentant d'une autre société que nous ignorions (combien y en a-t-il?) est venu faire du potin et a menacé le patron de poursuites.

Allez, Messieurs les poètes et chansonniers, on laissera votre marchandise tranquille. Nous saurons bien nous passer de vous, et vous serez oublié depuis longtemps qu'on chantera encore du Pierre Dupont, pour ne citer que celui-là.

***

LYON. — Nous recevons les meilleures nouvelles des conférences anarchistes à Lyon. Il y a énormément d'enthousiasme. A entendre les auditeurs, ils seraient tous de bons anarchistes. C'est à nous maintenant de travailler pour forger le fer pendant qu'il est chaud.

## Belgique

Nous avons sous les yeux un rapport officiel concernant les mines du Hainaut, qui, à elles seules, représentent les trois quarts des mines de la Belgique, puisqu'elles ont donné, l'année passée (1890), 15,000,000 de tonnes de charbon sur les 20,500,000 tonnes extraites dans toute la Belgique. Il travaille dans ces mines 85,000 salariés, dont les salaires se sont montés, dans le cours de l'année, à 95,000,000 de francs, c'est-à-dire à 1,100 francs environ par personne. En même temps, le prix total du charbon extrait se montait à 192,000,000 de francs, sur lesquels 39,000,000 de francs font le bénéfice net. Si ce bénéfice était réparti entre les salariés, au lieu d'aller dans les poches des actionnaires, cela ferait déjà 460 francs par personne, ou une augmentation de 40 pour cent, — augmentation qui ne serait déjà pas à dédaigner. Mais comme dans les 85,000 *salariés* on comprend aussi tous les ingénieurs, les contremaîtres, (trop nombreux généralement dans les mines belges et françaises), ainsi qu'une administration bien payée, — on voit l'intérêt qu'il y aurait aujourd'hui même à supprimer la classe des patrons, actionnaires et tout le reste.

Et c'est pendant une année qui donnait 39,000,000 de francs de bénéfice net à quelques centaines d'actionnaires, que l'on sabrait les mineurs qui demandaient une misérable augmentation de salaire.

## Italie

Le *Primo Maggio*, un journal anarchiste qui se publie déjà depuis des semaines à Rome (Piazza del Grillo n° 5), reproduit dans son dernier numéro un extrait du *livret imprimé* que les propriétaires de la province de Pavie délivrent à leurs paysans et où sont expliqués les droits et devoirs de ces derniers.

On y lit que le paysan doit être constamment prêt aux ordres du patron, pendant le jour et pendant la nuit; que sa femme et ses filles, pour quelques centimes de salaire journalier, sont obligées de se servir que ce même patron; si elles s'y refusent, le patron est en droit d'engager d'autres ouvrières et de faire payer la différence de salaire par le mari et père des récalcitrantes.

On y lit encore que le paysan doit entière soumission au patron; que la moindre désobéissance ou le moindre manque de respect sera puni proportionnellement aux *conséquences et au mauvais exemple* qu'il peut donner.

On devine la peur entre les lignes! Le despotisme est ici un masque; la vérité est que les propriétaires sentent le terrain se dérober sous leurs pas.

Nous nous souvenons d'une correspondance envoyée d'Italie à l'*Indépendance*. On y décrivait la situation du gouvernement et de la bourgeoisie comme fort ébranlée. Les paysans sont convaincus que sous peu ils entreront en possession de la terre. En certains endroits, ils ont déjà songé à la manière dont ils se la distribueront entre eux pour le travail. Enfin, le moindre événement déterminera le cracking en Italie comme partout. (*L'Homme libre*).

***

Depuis quinze jours, nous étions sans nouvelle du procès des anarchistes de Rome. Il est évident que magistrature et journalisme s'entendent pour que le moins de renseignements possibles arrivent aux oreilles du peuple. On a peur des déclarations révolutionnaires, des répartics vives que montrent tous les procès d'anarchistes.

On apprend maintenant que les dépositions des témoins à charge, ont provoqué de véritables scandales, même aux yeux des légalistes italiens, difficiles à offusquer cependant. Les policiers et soldats qui défilaient à la barre semblaient transformer leurs dépositions en un duel personnel avec les accusés.

Naturellement, nos amis se défendaient véhémentement. Pour mettre un terme à leurs dénégations, le tribunal n'a rien trouvé de plus commode que de continuer le procès sans que les accusés soient présents! On voit d'ici l'assurance que les témoins à charge pouvaient acquérir dans leurs dépositions; personne pour contredire, quelques photographies pour les reconnaissances et le tour était joué. Cette comédie a paru tout de même un peu raide. La défense s'est retirée, le procès a été suspendu, on ne sait pour combien de temps.

Les accusés ont déposé une plainte contre le greffier comme ayant falsifié les procès-verbaux, et il paraît que le procès sera renvoyé devant une autre Chambre ayant un président plus *ferme*. C'est un comble!

Les condamnations viendront toujours plus tard mais, entre temps, des gens se demanderont peut être qui sont ces anarchistes que l'on craint tant et envers lesquels on use de tels moyens. — Et ainsi ira la propagande.

## Russie

Une grande insurrection de paysans a eu lieu à Maykop, dans le Caucase septentrional. Depuis quelque temps on abat en Russie tout le bétail des villages dans lesquels l'épizootie a fait apparition. Il est évident que les vétérinaires en profitent pour lever un tribut sur les villages où ils prétendent découvrir l'épizootie. C'est ce qui est arrivé à Maykop. Il y a eu une rencontre sanglante avec la troupe, et les rapports officiels parlent de 17 tués. Les journaux, cependant, font mention de 50 tués et de 50 blessés.

Décidément, la révolte des campagnes commence pour tout de bon.

# A NOS LECTEURS

*La vente de* LA RÉVOLTE *ne suffit pas à la faire vivre. Depuis longtemps, son tirage varie entre 6,500 et 7,000 exemplaires et coûte environ 320 francs par semaine, toutes dépenses comprises. Les rentrées dûes à la vente et aux abonnements n'ont jamais atteint ce chiffre, et en attendant que le journal réponde assez aux sentiments de la masse pour vivre par lui-même, il faut, pour équilibrer son budget, qu'il compte sur les souscriptions.*

*Depuis quelque temps, elles ont diminué, et trois numéros du journal n'ont pu paraître dans ces derniers quatre mois. Nous faisons donc appel à ceux de nos lecteurs auxquels la ligne de* LA RÉVOLTE *plaît, pour soutenir notre propagande de leurs deniers. Si nous ne réussissons pas à rétablir les ressources suffisantes, plutôt que de faire sauter des numéros, nous ne ferons plus paraître le* SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE *que tous les quinze jours, tout en laissant le prix du journal à dix centimes, ou bien nous en diminuerons le tirage pour ne le fournir qu'aux localités dont les dépositaires paient régulièrement.*

LA RÉVOLTE *a sans doute bien des fautes à se reprocher comme* FORME *de la propagation de la doctrine, mais elle en a toujours agit franchement avec ses lecteurs.*

*Aujourd'hui, nous leur offrons un coin de papier blanc à couper pour inscrire leurs souscriptions en faveur de l'existence du journal.*

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### pour la propagande révolutionnaire

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

ESTAGEL. — Compagnons, voici une idée que nous soumettons à l'appréciation des camarades.

Il y a certains compagnons qui végètent dans les villes, tandis que dans certaines localités il y aurait place pour eux à exercer une profession indépendante.

Une petite place serait accordée dans les journaux anarchistes pour recevoir les avis de ceux qui auraient de ces endroits à signaler, cela il nous semble, permettrait de tirer quelques camarades de la misère en leur permettant d'être indépendants et par conséquent, plus utiles à la propagande.

Ainsi à Estagel nous pensons qu'un camarade ferblantier pourrait facilement gagner sa vie; si quelque copain de ce métier se trouve dans l'embarras et ne craint pas de se déplacer, il pourrait exercer son industrie ici.

L'idée des camarades d'Estagel a du bon, voilà la communication faite.

ROUEN. — Nous recevons de l'orateur Martin, cité dans le compte rendu de la réunion que nous avons publié dans notre numéro 4, une protestation par laquelle il prétend que les paroles auxquelles il est fait allusion, n'auraient pas été prononcées à la réunion, mais à une causerie qui a suivi.

Le citoyen Martin proteste de la pureté de ses intentions et de la propagande qu'il fait pour les idées anarchistes en général et la « Révolte » en particulier.

Libre au citoyen Martin de croire à la possibilité de la propagande faite par le vote. Pour nous, l'expérience est faite, nous divisons les candidats en deux classes : les naïfs et les ambitieux, le citoyen Martin est dans les premiers, espérons qu'une nomination ne le rangera pas dans les deuxièmes.

Arras.

*Compagnons,*

Après une jeunesse entière passée à l'étude de la question sociale, afin d'être à même de pouvoir y consacrer toute son intelligence et tout son savoir avec connaissance de cause, mon malheureux frère vient de mourir non sans avoir propagé dans la mesure du possible la sublime idée de l'anarchie, désespéré de ne pouvoir faire plus.

Pour me conformer à son dernier désir, je vide son porte-monnaie et envoie par parties égales entre le « Père Peinard » et la « Révolte » et pour servir à la propagande les quelques deniers qui y sont contenus.

Veuillez m'en accuser réception dans la « Révolte » sous la rubrique :

Arras, un anarchiste mourant, 2 fr. 40.

Le groupe d'Avignon remercie les groupes de Foix, Bordeaux, Toulon, Troyes, Cholet, Roanne, etc., qui ont répondu à leur appel. L'affaire projetée est en bonne voie et nous attendons que tout les copains répondent pour arriver à une solution. Nous prévenons donc les amis qui ont encore à nous écrire à le faire le plus tôt possible.

Pour toutes correspondances s'adresser à J. Chabrol, au kiosque Montagard, place du portail Matheron, à Avignon (Vaucluse).

Aux compagnons de la banlieue et de Paris.

Venez samedi, 7 novembre 1891, à 9 heures du soir, à Saint-Denis, salle des Grandes Caves, place aux Gueldres. De la plus haute importance.

Les camarades qui pourraient disposer d'écrits utiles à la propagande sont priés de me les adresser. Je tiendrais lieu à avoir quelques brochures intitulées « Les Travailleurs des villes aux Travailleurs des campagnes », vu le pays où je me trouve, je le crois de grande portée.

Bouteunet, tailleur, Saint-Pourçain (Allier).

Le compagnon E. Humbert, informe les camarades qui sont en correspondance avec lui, qu'à partir du 5 novembre ils ne devront plus rien lui envoyer.

Ceux qui correspondent avec le groupe devront écrire au compagnon E. Mariatte, 19, rue de la Gendarmerie, à Nancy.

Le compagnon Lothier demande si le compagnon Lecoq de Londres a reçu sa lettre, et le prie d'y répondre, rue de Malte, 49.

Les membres du groupe d'étude sociale du 7e [illegible], engagent tous leurs camarades de misère à assister à leurs réunions, qui auront lieu à l'avenir les premiers et troisièmes samedis de chaque mois à 8 h. du soir au siège de la chambre syndicale, à Malaquais.

Dans chaque réunion un compagnon fera une causerie contradictoire sur un sujet d'actualité.

Un groupe d'études sociales est formé dans le canton de Couvin. Il fait appel à tous les groupes afin d'obtenir des vieux journaux, brochures, feuilletons, etc., qui serviront à fonder une bibliothèque. Les groupes qui désirent correspondre avec nous sont priés d'adresser leurs correspondances à Paul Saint-Martin, Grand'Place, à Mariembourg (Belgique).

La Bibliothèque Anarchiste est ouverte les lundis, mercredis et samedis, de 9 heures à 10 heures 1/2 du soir.

Lecture sur place et à domicile, le prêt est absolument gratuit; les camarades qui croient cette propagande utile sont priés d'envoyer les livres et brochures dont ils disposeraient au bibliothécaire, 56, rue Greneta.

Près de 400 volumes sont déjà à la disposition des lecteurs.

Le compagnon Faure nous prie d'annoncer qu'il prépare l'apparition d'un almanach anarchiste pour 92, devant, par conséquent, paraître le 1er décembre.

Il prie donc les camarades qui auraient des renseignements ou documents concernant le mouvement anarchiste dans leur région, de lui communiquer et de les lui faire parvenir le plus tôt possible.

Son adresse jusqu'au 20 novembre est cours Lafayette, 109, Lyon.

Les camarades qui sont en correspondance avec le compagnon Beriquet, sont prévenus de ne plus rien lui adresser à son domicile par suite de son départ.

En vente aux bureaux de la « Révolte » et du « Père Peinard » les brochures de Sébastien Faure.

| | |
|---|---|
| Liberté et Autorité | 0 10 |
| L'anarchie en cours d'assises | 0 10 |
| Féodalisme ou Révolution (Le Machinisme et ses conséquences), | 0 15 |

## BIBLIOGRAPHIE

*Autorité ou Liberté*, par Sébastien Faure, prix : 10 centimes.

Brochure vraiment excellente, alerte de pensée et d'expression, avec cette netteté de raisonnement, cette franche gaieté de style qui appartiennent à ceux qui ont conscience de leur bonne cause. C'est encore un de ces écrits qu'on ne réfutera pas et que nos adversaires feront très bien d'ignorer. Répondre par des raisons sérieuses serait impossible; répliquer simplement par des injures serait difficile envers un auteur aussi gracieux de forme que l'est Sébastien Faure.

Mais à ceux qui sont honnêtes et droits de cœur, à ceux qui cherchent sincèrement la vérité, nous recommandons avec instance la brochure de notre compagnon, comme vraiment bonne et convaincante. Exposé de la question, discussion historique, conclusion, tout est parfait. Nous ne faisons de réserves que sur un seul point d'histoire qui ne touche pas à l'ensemble de la brochure. Peut-être, après nouvel examen, l'auteur sera-t-il du même avis que nous, et modifiera-t-il dans ce sens quelques lignes de son travail dans les éditions subséquentes!

Ce point de détail, le voici : Est-il vrai que « la servitude humaine est en raison directe de l'ignorance des peuples, leur part d'émancipation en raison directe de leur savoir? » Est-il certain que le dogme du cou pelé dont parle La Fontaine en soit beaucoup moins que le loup sauvage, près de ses grands bois et de sa liberté? Est-ce que le caractère s'élève toujours en raison des connaissances, et la culture de l'esprit aide-t-elle autant de bien [illegible] d'académiciens? Toute instruction privilégiée n'est-elle pas pour cela même un élément de [illegible]? La question est du moins bien complexe et il importe de la signaler.

Vient de paraître : « L'Anarchie en Cour d'assises », par Sébastien Faure, dit quelques mots sur l'allure générale du procès, résume les interrogatoires et laisse la parole à l'avocat Lagasse et aux accusés eux-mêmes en donnant un compte rendu aussi complet que possible de leur défense. Brochure intéressante à lire et à faire lire.

## PETITE CORRESPONDANCE

B. au Hâvre. — Nous transmettons votre demande de brochures de Faure à l'auteur. — Même réponse à tous ceux qui nous en ont demandé.

Reçu 1 fr. de New-York pour S. de la C. G. T.

Le compagnon Frédéric Loison est prié de donner son adresse aux compagnons du Hâvre. — B. V. E. à [illegible]. — L' « Endehors », rue Bochard-de-Saron, 19, à Paris.

D. à Montmorency. — Reçu les extraits. — Merci.

Les Brons. — [illegible]

H. à Rotterdam. — C'est bien cela. — Le numéro n'a pas paru. — C. à Tours. — Même réponse. — Avons envoyé les autres.

Crescent. — Le Rothschild ne paraît plus. — Ne connaissons pas « un bandit »?

S. à Lausanne. — Pour si peu, tous les deux mois c'est suffisant.

G. P. à Reims. — N'avons pas les poésies en question. — Avons fait passer à Brunet. — Le journal fut fait quand convocation est arrivée.

M. à Nomexcourt. — Paraît toujours.

D. L. à Neuilly. — Voyez la liste publiée dans le numéro 4.

P. H. à Bordeaux. — 33, rue des Trois-Bornes.

M. à Nomexcourt. — « Peinard » paraît toujours, administration : Alos, rue d'Orsel, Paris.

G. M. à Valbelle. — Merci de l'avertissement. Nous supprimons l'envoi à Dôme.

Le compagnon Bechelard, expulsé de Reims est prié d'envoyer son adresse à Paul Saint-Martin, Grand'Place, Mariembourg (Belgique).

Fallières, à Grenoble. — Prière d'écrire à Armand, 2, rue de [illegible], à Paris.

Ed. Wagener, [illegible] à Herstal. — Jos. vous écrira prochainement.

Le compagnon Chapotan est prié de donner de ses nouvelles au 167.

Chapotan, rue Saint-Roch. — Vous n'avez qu'à consulter le Bottin dans le premier café venu, vous trouverez l'adresse demandée.

Les compagnons de Saint-Étienne désirent savoir si l'Anti-Patriote a encaissé les fonds qu'ils lui ont adressés.

G. à Langon. — G. à Istre. — B. à Dijon. — B. Saint-Martin, à Londres. — O. à Beauvais. — C. B. à Morpois. — S. à Marseille. — C. à Naples. — R. à Pamiers. — J. à Mouchy. — D. à New-York. — C. P. à Brooklyn. — D. à Puteh. — G. à Moru. — G. C. à Pont. — D. à Morlanwelz. — H. à Reims. — Nancy. — Le T. gan. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

REIMS. — Samedi 7 novembre, à 8 heures et demie du soir, rue Maquart, 7, réunion au premier.

DIJON. — Groupe d'études sociales, « les Résolus », réunion tous les samedis, à 8 heures du soir, café Charles, rue de l'Arquebuse.

Tous les travailleurs sont invités et spécialement les lecteurs de la « Révolte » et du « Père Peinard ».

REIMS. — A l'occasion de l'anniversaire de la mort des anarchistes de Chicago, grande soirée familiale et littéraire, organisée par la Jeunesse anarchiste de cette ville, le samedi, 14 novembre, salle réservée du café Saint-Maurice, 155, rue du Barbâtre.

Première partie : Causerie sur les événements de Chicago et sur la Patrie;

Deuxième partie : Le tréteau électoral, farce politique et électorale;

Troisième partie : Chants et poésies.

Tous les lecteurs de la « Révolte » sont spécialement invités.

Dimanche, 8 novembre 1891, à 8 heures et demie du soir, Fête Familiale, organisée par le groupe anarchiste du XIVe arrondissement. Tirage d'une grande tombola, salle du café d'Apollon, 25, rue de la Gaîté.

Causerie par un compagnon. — Chants, poésies anarchistes.

Le groupe se réunit tous les samedis, salle du café d'Apollon, 25, rue de la Gaîté.

*Le Gérant* : E. HABERT.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 19, faub. Saint-Denis

CINQUIEME ANNÉE, N° 8 — DIX CENTIMES — DU 14 AU 20 NOVEMBRE 891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An ..... Fr 6 »
Six Mois ..... — 3 »
Trois Mois ..... — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An ..... Fr 8 »
Six Mois ..... — 4 »
Trois Mois ..... — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA PROPRIÉTÉ

La science, aujourd'hui, nous démontre que la terre doit son origine à un noyau de matières cosmiques qui s'est primitivement détaché de la nébuleuse solaire. Ce noyau, par l'effet de rotation sur lui-même et autour de l'astre central, s'est condensé au point que la compression des gaz en a amené conflagration et que ce globe, fils du soleil, a dû comme celui qui lui avait donné naissance, briller de sa lumière propre dans la voie lactée, comme une toute petite étoile. Le globe s'étant refroidi, a passé de l'état gazeux à l'état liquide, pâteux, puis, de plus en plus dense jusqu'à sa complète solidification. Mais, dans cette fournaise primitive l'association des gaz s'était faite de façon que, leurs combinaisons différentes avaient donné naissance aux matériaux fondamentaux qui forment la composition de la terre : minéraux, métaux gaz restés libres en suspension dans l'atmosphère.

Le refroidissement s'opérant peu à peu, l'action de l'eau et de l'atmosphère sur les minéraux a aidé à former une couche de terre végétale; pendant ce temps, l'association de l'hydrogène, de l'oxygène, du carbone et de l'azote arrivait à donner naissance, au sein des eaux, à une façon de gelée organique, sans forme définie, sans organe, sans conscience ; mais déjà douée de la faculté de se déplacer en poussant des prolongements, de sa masse, du côté où elle voulait aller, ou plutôt, du côté où l'attraction se faisait sentir sur elle ; et de cette autre faculté de s'assimiler les corps étrangers qui se prenaient dans sa masse et de s'en nourrir. Enfin, dernière faculté : arrivée à un certain degré de développement, de pouvoir scinder en deux et de donner naissance à un nouvel organisme semblable à son progéniteur.

Voilà les débuts modestes de l'humanité ! si modestes, que ce n'est que bien plus tard, après une longue période d'évolution, après la formation d'un certain nombre de types dans la chaîne des êtres que l'on arrive à distinguer l'animal du végétal.

---

Il est de toute évidence, que cette explication de l'apparition de l'homme sur la terre, enlève tout le merveilleux raconté sur sa création ; plus de Dieu ni d'entité créatrice, par conséquent.

La thèse de l'origine surnaturelle de l'homme étant écartée, l'idée que la Société, telle qu'elle existe, avec sa division de riches et de pauvres, de gouvernements et de gouvernés, découlé d'une volonté divine ne tient pas non plus debout. L'autorité qui s'est appuyée si longtemps sur son origine supra-naturelle, fable qui a contribué — au moins tout autant que la force brutale — à la maintenir, et, avec elle, la propriété qu'elle avait pour mission de défendre, et qui se voit, elle aussi forcée de se retrancher derrière des raisons plus matérielles et plus soutenables.

C'est alors que les économistes bourgeois font intervenir ici, l'homme industrieux qui est parvenu à économiser et doit, par conséquent s'il place ses économies dans une entreprise, recouvrer son capital, mais aussi un intérêt pour le conflit des risques qu'il a couru.

Or, prenez un ouvrier, en le supposant des plus favorisés: gagnant, relativement aux moins favorisés — des bonnes journées, n'ayant jamais de chômages, jamais de maladies, cet ouvrier pourra-t-il vivre de la vie large qui devrait être assurée à tous ceux qui produisent, satisfaire tous ses besoins physiques et intellectuels, tout en travaillant ? — Allons donc, ce n'est pas la centième partie de ses besoins qu'il pourra satisfaire, les aurait-il des plus bornés ; il faudra qu'il les réduise encore s'il veut économiser quelques sous pour ses vieux jours. Et, quelle que soit sa parcimonie, il n'arrivera jamais à économiser assez pour vivre à rien faire. Les économies faites dans la période productive arriveront à peine à compenser le déficit qu'amène la vieillesse, s'il ne lui arrive des héritages ou toute autre aubaine qui n'a rien à voir avec le travail.

Pour un de ces travailleurs privilégiés, combien de misérables qui n'ont pas de quoi manger à leur faim ! et encore le développement de l'industrialisme et de l'outillage mécanique, tendent-ils à augmenter le nombre des sans-travail, à diminuer le nombre des ouvriers aisés.

---

Maintenant supposons que le travailleur aisé, au lieu de continuer à placer ses économies en valeurs quelconques, se mette, quand il a réuni une certaine somme, à travailler à son compte. Dans la pratique, l'ouvrier travaillant seul n'existe presque plus. Le petit patron, avec deux ou trois ouvriers vit, peut-être, un tout petit mieux qu'eux, mais, talonné sans cesse par les échéances, il n'a à s'attendre à aucune amélioration, bien heureux s'il arrive à se maintenir dans son bien être relatif et à éviter la faillite.

Les gros bénéfices, les grosses fortune, la vie à grandes guides sont réservés aux gros propriétaires, aux gros actionnaires, aux gros usiniers, aux gros spéculateurs qui ne travaillent pas eux-mêmes, mais occupent les ouvriers par centaines. Ce qui prouve que le capital est bien du travail accumulé, mais le travail des autres, accumulé dans les mains d'un seul, d'un voleur.

De tout ceci, il ressort clairement que la propriété individuelle n'est accessible qu'à ceux qui exploitent leurs semblables. L'histoire de l'humanité nous démontre que cette forme de la propriété n'a pas été celle des premières associations humaines, que ce n'est que très tard dans leur évolution, quand la famille a commencé à se dégager de la promiscuité, que la propriété individuelle a commencé à se montrer dans la propriété commune au clan, à la tribu.

Ceci ne prouverait rien contre sa légitimité, si cette appropriation avait pu s'opérer d'une façon autre qu'arbitrairement, et démontrer aux bourgeois, qui ont voulu faire un argument en sa faveur en prétendant que la propriété a toujours été ce qu'elle est aujourd'hui, que cet argument n'a pas davantage de valeur à nos yeux.

---

Du reste, eux, qui déclament tant contre les anarchistes qui se réclament de la force pour les déposséder, est-ce qu'ils y mirent tant de formes pour déposséder la noblesse en 89 et fruster les paysans qui s'étaient mis à l'œuvre en pendant les hobereaux, détruisant les chartiers, s'emparant des biens seigneuriaux ?

Est-ce que les confiscations et les ventes fictives ou à prix dérisoires qu'ils en firent n'eurent pas pour but de dépouiller les possesseurs primordiaux, et les paysans qui en attendaient leur part, pour se les accaparer à leur profit ? N'usèrent-ils pas du simple droit de la force qu'ils masquèrent et sanctionnèrent par des comédies légales? Cette spoliation ne fut-elle pas plus inique — en admettant que celle que nous réclamons le soit, ce qui n'est pas — vu qu'elle ne fut pas faite au profit de la collectivité, mais contribua seulement à enrichir quelques trafiquants, qui se dépêchèrent de faire la guerre aux paysans qui s'étaient rués à l'assaut des châteaux, en les fusillant et les traitant de brigands.

Les bourgeois sont donc mal venus de crier au vol lorsqu'on veut les forcer à restituer ; car leur propriété n'est elle-même, que le fruit d'un vol.

## A PROPOS DE L'ESTAMPAGE

Un de nos collaborateurs étonné de l'insertion, dans notre supplément, de l'article de l'*Endehors* : le *Néophyte Cacolet*, a cru bon d'insérer la petite protestation que l'on a lue dans le n° 6.

De la lettre de notre camarade, il ressort que l'article Zo d'Axa était vrai, mais que, au point de vue sentimental, nous avons eu tort de l'insérer.

Puisque cette lettre nous fournit l'occasion de nous expliquer sur le sujet, une bonne fois pour toutes, nous ne la laisserons pas échapper.

Oui, comme le dit notre camarade, nous avons fait nôtre, en l'insérant, l'article de Zo d'Axa, parce qu'il répondait à nos plus intimes convictions, parce que nous étions heureux de voir dire par un autre ce que nous avions déjà, à maintes reprises essayé d'exprimer ; mais que nous avions eu la faiblesse de ne pas approfondir, parce que, nous aussi, nous ne voulions pas avoir l'air de « récriminateurs inutiles », parce que, ayant été, jusqu'à présent, à peu près les seuls, à nous élever contre certaines conceptions, nous donnions prise à cette épithète de papes et de pions de l'anarchie dont on a voulu nous affubler. Nous ne voulons être ni papes, ni pions, mais pourtant nous voulons avoir le le droit de dire toute notre pensée,

fût-elle contraire à la conception de la majorité des anarchistes, fussions-nous les seuls de notre avis.

Encore une fois, ce ne sont pas des balances que nous jetons, ce ne sont pas des récriminations que nous faisons entendre. Ce sont nos pensées que nous exprimons, notre manière de concevoir les idées que nous développons. Ceux qui ne pensent pas comme nous restent toujours libres de penser et d'agir à leur manière. Seulement quand on fait de la propagande, quand on fait un acte publie ou que l'on émet une idée, on doit s'attendre à soulever la critique. Pour notre part nous ne prétendons pas y échapper, mais nous entendons bien, par contre en user largement sur tout ce qui nous semblera défectueux dans ce qui se dit ou se fait au nom de l'anarchie.

---

« Tout comprendre, c'est tout pardonner », nous dit l'auteur de la lettre, et les estampeurs ne sont que le produit de la Société. — Voilà des sentiments qui font honneur au bon cœur et à la sensibilité de notre camarade; il ne lui manque plus après cela que de nous prêcher l'humilité et le pardon des offenses.

Mais les bourgeois, eux aussi, ne sont que le produit de la société ; gouvernants et députés, magistrats et policiers, patrons, propriétaires, financiers, voleurs, escrocs, maquereaux, escarpes, tous sont des produits de la société ; c'est compris, c'est pardonné, embrassons-nous ma vieille ; contentons-nous de montrer, par notre différente manière d'agir, qu'il peut y avoir des taches dans la façon de procéder de nos nouveaux amis.

Si cela peut contenter la nature élégiaque de ceux qui veulent, à tous prix, nager dans le bien, être les amis de tout le monde, avoir des trésors d'amour pour tous les animaux à deux pattes et sans plumes, libre à eux, qu'ils se fassent, dans leur cerveau, un petit paradis d'amour, d'abnégation, de contemplation où ils pourront donner libre cours à toutes leurs rêveries de sentiments éthérés, mais qu'ils laissent les choses de la propagande.

Nous aussi, nous voulons un monde idéal, où l'on comprendra tout, mais dans la lutte, on doit se garder de la sensiblerie ; notre plus grande ennemie. Tous les hommes sont pour nous des frères, oui, mais quand nous en aurons plus rien à craindre.

Nous voulons tout apprendre, tout comprendre, mais tout nous rappeler, ne rien oublier, ne rien pardonner. En période de lutte et de propagande on doit savoir faire le choix entre ce qui est utile ou nuisible au développement des idées que l'on cherche à répandre, entre ce qui est bon à aider leur éclosion ou à la retarder. C'est justement parce que l'étiquette ne fait pas l'homme que nous cherchons à l'apprécier par les idées qu'il émet, les actes qu'il accomplit.

---

Notre camarade dit qu'il n'a jamais entendu prêcher l'estampage entre camarades. Il ne veut donc pas se rappeler la discussion qui s'est ouverte à la conférence internationale de 89 ? Il oublie donc les discussions qui sont tenues dans certains groupes et par certains individus ?

Il faut avoir vu, comme nous, ces lettres de province, relatant l'indélicatesse de certains types qu'ils avaient reçus à bras ouverts et qui sont répartis en les volant. Et, certainement, un révolutionnaire doit apprendre à connaître, il doit savoir que l'étiquette ne modifie pas l'homme.

Mais notre camarade oublie que, dans la foule de ceux qui viennent, en débutant, aux idées, ils n'y viennent pas d'une seule pièce, avec une conviction solidement assise et raisonnée, leur éducation ne se fait qu'à la longue. Ordinairement, la plupart sont pris par l'enthousiasme ; parce qu'ils ont été séduits par tel ou tel côté de la question. Venant à l'idée bon jeu, bon argent, il leur suffit qu'un individu se dise anarchiste pour qu'ils le traitent en frère et lui fournissent l'occasion de bien se faire estamper.

Que l'on juge du refroidissement que de semblables actes peuvent apporter dans les idées de celui qui n'en a vu que les beaux côtés. Or, si nous avions moins de faiblesse pour les « produits du milieu » si nous avions su les tenir à l'écart, les mettre à l'index de nos relations nous épargnerions ces écoles à de bons camarades.

Au lieu de cela, en fermant volontairement les yeux, en laissant parler haut et parader dans les groupes anarchistes des individus qu'on aurait dû en éliminer; on a laissé poser en principe, l'excuse dont on les couvrait par bonté d'âme, et on les a laissé continuer parmi nous leur petite industrie, à l'aide de laquelle ils tuent la solidarité, et sèment la défiance dans nos rangs.

---

Mais si l'estampage entre copains est une théorie peu défendable, il y a l'estampage du commerçant que l'on pose parfaitement en théorie et comme moyen de lutte, et comme de l'estampage d'un marchand de vin à l'estampage du copain, il n'y a qu'un pas, pour nous les deux questions n'en font qu'une.

On nous dit que, pour beaucoup, c'est une question d'existence ; qu'ils sont forcés d'avoir recours à cela pour trouver les moyens de vivre que leur refuse le travail. Cela se peut, nous ne nous faisons les juges de personne. Si, pour arriver à vivre, il y en a qui sont forcés d'estamper, nous n'avons pas la prétention de leur jeter le blâme, mais nous estimons que loin d'avoir à ériger cela en théorie, on devrait plutôt avoir à regretter d'employer des moyens qui n'ont rien de noble ni d'élevé, comme on regrette de faire un tas de choses que la Société actuelle vous contraint de faire quand on n'a pas l'énergie de s'insurger immédiatement.

Nous croyons qu'une idée qui veut soulever la masse ne doit mentir avec elle que des conceptions qui élargissent les esprits, élèvent les caractères. Nous qui voulons arriver à amener la masse à la révolution, nous devons lui apporter des moyens, justement, qui réveillent, chez les individus, la fierté, l'audace, l'esprit d'indépendance.

Notre camarade croit-il que prêcher le vol et l'estampage élève les caractères? croit-il que cela fasse des révoltés ? croit-il sérieusement que cela soit de nature à amener des adhérents à la propagande?

Ceux qui ne cherchent dans la propagande, que les moyens qui peuvent améliorer leur situation présente, peuvent ils être des anarchistes bien fervents? Oui, s'ils le tentent par des moyens qui portent un caractère de révolte, mais lorsqu'il s'agit de faire le bon apôtre auprès d'un marchand de vins pour se faire ouvrir un crédit et user de la confiance qu'on lui a inspirée pour l'estamper, cela n'a rien de bien révolutionnaire, rien de bien digne au fond.

Eh ! certainement, cela est le produit de la société actuelle, cela est la faute de l'argent, de l'éducation, cela est la faute de tout ce que l'on voudra, mais encore une fois, ce n'est pas de l'anarchie. Nous voulons une société d'harmonie, basée sur la confiance mutuelle, commençons donc par ne pas préconiser des moyens qui ne peuvent développer que la ruse et la fourberie.

---

Nous savons aussi que nous ne pourrons jamais être à l'abri des traîtres, nous savons aussi que les imbéciles sont tout autant à craindre, c'est pourquoi nous faisons la guerre à l'équivoque, afin de reconnaître les fourbes et les imbéciles.

Il suffirait, en effet, d'introduire parmi nous, un ou deux intrigants assez habiles pour grouper un noyau de niais qui iront propageant des absurdités auxquelles on aurait su donner un semblant de raisonnement. Il ne manque pas d'individus, dans tous les partis qui veulent paraître plus avancés que qui que ce soit, et un beau jour, justement, on voit éclore un tas de discussions qui, à ceux qui ne sont pas initiés, paraissent être l'œuvre d'une bande de fous ou d'escrocs.

C'est pourquoi aussi, chaque fois qu'une idée nous paraît devoir contribuer à faire dévoyer le mouvement, nous cherchons à couper les ailes quitte à scandaliser les modérateurs qui voudraient qui voudraient vous s'embrasser tout le monde.

La lutte demande des sacrifices et ceux qui viennent à l'anarchie pour trouver une excuse à leur besoin de jouir, ou une amélioration immédiate à leur situation ne sont pas des nôtres.

Un parti pour s'imposer aux foules, doit se faire respecter, il doit savoir vivre de sacrifices, s'il ne sait pas se les imposer, il n'a pas la force, il n'a pas de ressort, il n'est bon qu'à gueuler et théoriser, ce n'est pas lui qui saura faire la révolution qui doit transformer la société.

## A NOS DÉPOSITAIRES

*Nos dépositaires et abonnés sont instamment priés d'adresser lettres et mandats à l'administration du journal, 140, rue Mouffetard, et non à l'adresse de l'imprimerie : ceci pour éviter les tracasseries de la poste.*

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Le travail va reprendre dans les boîtes à musique en Suisse. Le gouvernement français se propose de commander quelques milliers de boîtes à musique carillonnant à perpète *Dieu, sauve le tzar*. On va mettre une dans chaque cellule des boîtes de police et de justice, chaque fois qu'il y aura dedans un condamné politique. Ce sera comme en Russie, où l'on égaye la vie des prisonniers de la forteresse en leur carillonnant du haut du clocher *Dieu sauve le tzar*.

A la prochaine discussion du budget on inscrira aussi la dépense à faire pour entretenir un corps de « remonteurs de boîtes patriotiques ».

***

Pendant les grandes manœuvres de l'Est, les journaux bourgeois proclamaient bien haut le patriotisme des « braves paysans » et chantaient leurs louanges sur tous les tons ; petit à petit la vérité fait sa trouée.

Dernièrement un de nos amis fut à Brienne, et dans les villages environnants — où eut lieu la plus forte concentration de troupes — il prit des renseignements, interrogea bien du monde, et vous pouvez affirmer de la façon la plus absolue que la presque totalité des habitants de campagne, ne demande pas à ce que l'on fasse encore chez eux, les mêmes opérations.

Les soldats étaient exploités par les petits commerçants de la façon la plus inique et ne trouvaient pas toujours un abri, où reposer leur carcasse abîmée par les fatigues de la grande comédie, même des greniers ont vu leurs chevaux, mis brutalement, hors des écuries par des propriétaires en fureur.

D'autre part, les soldats, depuis le simple troupier de 2e classe jusqu'au général, se confusionnaient comme en pays conquis, la brutalité et le manque de respect aux « pékins » — signe distinctif et inhérent à l'esprit militaire — étaient de rigueur.

Voici du reste, comment un cultivateur s'exprimait. « Nous nous sommes crus envahis par une bande de barbares, non, ce n'était pas une opération militaire, c'était une violation du droit des gens ! Les plus élémentaires notions de justice étaient inconnus. »

— « Ah ! ceux qui sont obligés de subir souvent le contact de la troupe sont bien à plaindre ! »

En résumé, l'impression laissée est mauvaise, nous ne pouvons que nous en réjouir, car pour combattre le patriotisme, il est bon de montrer dans toute sa crudité le ravage causé par les armées qu'il nécessite.

*Le petit républicain de l'Aube* enregistrait le mois dernier une demi douzaine de condamnations prononcés par le tribunal de Bar sur-Aube pour « outrages à un commandant de la force publique. » Un garçon de 18 ans a été condamné à 25 francs d'amende et trois cultivateurs de 30, 46 et 60 ans à 15 jours de prison et 16 francs d'amende.

## Italie

En Italie l'esprit révolutionnaire commence à s'accentuer. Les jeunes désertent les vieux partis, auxquels il ne reste plus que l'ombre et la mémoire des grands pour les soutenir.

Les marxistes sont peu à peu devenus républicains socialistes, révolutionnaires et athées. Pas de républicains qui ne parle de socialisme ; cependant ils continuent à avoir un culte spécial pour leurs vénérés maîtres et pour leurs martyrs Mazzini et Oberdank, la patrie, Trento et Trieste !

Malgré cette sotte admiration de la Haute-Italie pour les idées germaniques, elle cède peu à peu à l'esprit moderne. Le parti ouvrier milanais n'est plus l'esclave de Turati et du congrès de Bruxelles. La Romagne est presque entièrement socialiste, mais elle légalise encore un peu !

Au reste, en Toscane, le parti anarchique est fort. Pendant qu'à Rome on cherche à grouper une soixantaine d'entre eux sous l'accusation commune de « malfaiteurs », des nouveaux arrivent de toutes parts ; on imprime des nouveaux journaux tant dans les villes qu'en province.

Dans le reste de l'Italie le parti n'est pas nombreux, mais grâce au manque de mâles génies chez les socialistes autoritaires, on se donne à nos idées et à leur triomphe.

Le parti communiste anarchiste italien a une qualité qui est en même temps un défaut, c'est sa foi dans une révolution prochaine et dans la prompte réalisation de son idéal. Qualité en tant que cette foi leur donne une conviction profonde qu'ils savent communiquer aux autres, qu'elle les prépare à la lutte, les anime et les rend forts contre les persécutions du gouvernement et de la police.

Encore un point : A la suite de la bagarre du Panthéon à laquelle la franc-maçonnerie italienne et toute la séquelle des anti-cléricaux ont donné tant d'importance, il est resté ici en Italie un peu de mauvaise humeur contre la France, et à ce qu'il me semble il en est de même en France à la suite des mauvais traitements infligés aux pèlerins.

Nous, socialistes-anarchistes, qui renions cette patrie, ce roi, cet orgueil national qui ont été offensés, et vous qui comme nous ne reconnaissez que les peuples frères et les aimez, nous et vous, c'est-à-dire notre parti, devrait s'occuper à faire disparaître ces rancunes que les gouvernements d'accord avec les prêtres allument en vue du fameux traité de commerce, de notre triple alliance et de l'alliance franco-russe.

***

Voici quelques renseignements sur le procès de Rome qui devait écraser l'hydre de l'anarchie et qui est devenu une occasion de propagande anarchiste à tout crin.

Dès les interrogatoires, toute une série d'incidents ont commencé, et chacun avait pour résultat que les accusés se levaient en bloc, faisaient du potin, et que le public ainsi que les avocats prenaient part pour eux, sur quoi le président ordonnait d'évacuer la salle, et le public se battait avec les sergots.

Tout cela redoubla lorsque commença le défilé des témoins à charge, c'est-à-dire des agents et des policiers de toute sorte, qui cherchèrent à mettre tous les faits d'escroquerie ou de filouterie qui s'étaient passés à Rome, sur le dos des anarchistes. Un acte de faux en écriture surtout provoqua des incidents violents. Une parole malsonnante ayant échappé à quelqu'un de la pègre, ce fut un boucan infernal.

Les accusés se lèvent en masse, insultent le tribunal à qui mieux mieux, s'emparent du fameux « banc des accusés » pour démolir les barreaux qui les séparent des juges, brisent le banc en morceaux, etc. Le public debout insulte les juges, les avocats crient qu'ils se rendent solidaires des accusés dans leurs violences contre le tribunal. Deux policiers qui prenaient des notes à la table des correspondants (pour les communiquer aux témoins à charge et établir un semblant d'accord entre les stupidités qu'ils débitent), sautent de la table de la presse dans l'enceinte des accusés pour sauver d'autres policiers sur lesquels les accusés tapent en ce moment. Le tout se termine par un brouhaha incroyable.

Le président est appelé devant le ministre et vertement réprimandé.

Le lendemain, point d'accusés à la séance. Le tribunal déclare avoir pris la décision d'exclure les accusés et de continuer sans eux.

— « Mais quand est-ce que la décision a été prise ? » s'avise de demander un avocat.

Le tribunal bredouille.

— « C'est hier soir, pendant la confusion ».

Alors tous se mettent à prouver que hier soir aucune décision de ce genre n'a été prise. Personne de la presse ne l'a entendue. Le procureur poussé à bout par un avocat (avec lequel il avait causé à la fin de la séance) est forcé d'avouer qu'il n'en avait pas eu connaissance.

Palla ayant été malade la veille, et resté dans sa cellule, avait reçu lecture du procès-verbal de la séance, mais il n'y est pas fait mention de cette décision.

Bref, il est prouvé, établi, que c'est le président et le greffier qui sont pris en flagrant délit de faux d'écriture.

Alors les avocats, tous, se retirent aussi, en portant plainte au conseil des avocats sur le faux commis par le président du tribunal et du greffier.

Sur quoi le tribunal les condamne tous, solidairement, aux frais du procès et renvoie l'affaire devant un autre tribunal qui sera forcé de recommencer le tout, avec les 62 accusés, à nouveau.

On s'imagine le scandale que cette affaire fait dans toute l'Italie.

La « Tribuna » remarque malicieusement que les faux en écriture ne se trouvent pas tous du côté des anarchistes.

Ainsi finit ce procès monstre. Tout tourne contre la bourgeoisie, jusqu'à ces procès qui doivent écraser l'anarchie et en font le triomphe.

***

Voici d'autre part le récit que fait de ce procès un journal ultra-bien-pensant : « l'Illustration ». On y constatera cette particularité phénoménale que dans la salle d'audience les accusés étaient renfermés dans une « cage en fer ».

« Le Procès des anarchistes à Rome ». — On sait que le procès intenté par le gouvernement italien aux anarchistes arrêtés lors de l'échauffourée du 1er mai, vient d'être interrompu à la suite d'incidents tumultueux qui ne permettaient pas au tribunal de continuer les débats. Ce procès où figurent 63 accusés, 44 avocats et 350 témoins, a présenté diverses particularités qui paraîtraient invraisemblables si les documents que nous publions aujourd'hui n'en attestaient l'authenticité. Tout d'abord les prévenus étaient conduits à l'audience dans des voitures cellulaires qui contenaient une petite cage pour chacun d'eux.

Mais c'est à l'audience même que le spectacle était vraiment singulier, presque tragique. Ce n'est pas, en effet, sur les bancs réservés ordinairement aux prévenus que nous voyons les accusés, mais dans une immense cage en fer que l'on a installée devant le tribunal et dans laquelle aussitôt arrivés on les enfermait, comme s'il se fût agi de véritables bêtes fauves.

L'impression qui se dégageait de ce traitement appliqués à des hommes qui ne sont pas des criminels de droit commun était d'autant plus vive que par un contraste dont l'ironie n'a pas besoin d'être soulignée, ces mêmes hommes pouvaient lire, s'étalant en majuscules au dessus du buste du roi Humbert, cette magnifique devise : « La legge e' eguale per tutti », c'est à dire : « La loi est égale pour tous ».

Qu'est-il résulté de ce traitement insolite ? C'est que les prévenus exaspérés croyant n'avoir plus rien à ménager, se livraient à des manifestations diverses, parlant haut avec leurs avocats, leur famille et le public, gesticulant, les plus agiles grimpant même aux barreaux de leur cage pour y accrocher leurs chapeaux, pendant que d'autres, comme Cipriani, prêchaient en de longues tirades la question sociale. Le désordre a été tel que, ainsi que nous le disons plus haut, les débats ont dû être interrompus et seront repris sans doute devant un nouveau tribunal.

Le même numéro de ce journal (illustration du 7 novembre 1891) contient deux gravures représentant les voitures cellulaires escortées et la grande cage dans la salle du tribunal.

## Angleterre

Les cercles militaires et le public sont émotionnés par une nouvelle scène de mutinerie qui s'est passé chez les grenadiers de la garde. Le 3e bataillon tient garnison à Windsor et fournit les gardes du château.

Il est composé des mêmes hommes qui au mois d'avril dernier refusèrent de défiler la parade de garde parce qu'ils se trouvaient surchargés de besogne. Alors le bataillon tenait garnison à Chelsea. Quelques hommes furent punis et l'affaire en reste là.

La dernière scène de désobéissance provient de la mauvaise nourriture. Le 14 octobre, un officier traversait le réfectoire au moment du repas des hommes. Plusieurs plaintes lui furent adressées sur la qualité des aliments. L'officier fit semblant de goûter, déclara la nourriture excellente et ordonna aux soldats de la manger. Pour toute réponse, ceux-ci ouvrirent les fenêtres et jetèrent dans la cour tout ce qui se trouvait sur la table. Le bataillon a été provisoirement consigné. L'enquête a, paraît-il, prouvé que pareil fait s'était déjà produit une fois, mais les officiers ne l'avaient jamais su, ce qui prouve qu'ils ne s'occupent guère de leurs hommes.

***

Le compagnon Tochatti poursuit avec énergie l'agitation des employés de commerce qu'il a commencée.

Il est arrivé qu'ils ont mis l'interdit (boycotté) sur la boutique d'un vendeur d'œufs et de lard, un certain Haile, dans un faubourg de Londres. Ils ont imprimés de petites affiches à cet effet et quelques amis les distribuaient devant la boutique du dit Haile.

Aussitôt, plainte pour dommages et intérêts au tribunal. Mais il paraît que Haile est bien dégoûtant : le juge l'a débouté de sa plainte.

Alors, mon Haile s'en va porter plainte au « Scotland Yard » (analogue à Londres de la Préfecture de police de Paris et de la Troisième section de Russie).

Le Scotland Yard a immédiatement envoyé des policiers en uniformes, bousculer les boycotteurs qui continuaient leur distribution de papiers devant la boutique.

Comme de raison on a fini par arrêter Tocchatt pour « obstruction » dans la rue, ce qui a fait que dimanche les employés de commerce ont fait une manifestation assez sérieuse au Hyde Park. La distribution des petites affiches continue aux cris de « Boycottez Haile ».

## Allemagne

On vient de fusiller, près de Cologne, au fort de Mungersdorff, un marin nommé Kalik, qui avait été condamné à mort pour avoir suscité une rébellion à bord du yacht « Hohenzollern », pendant le voyage de l'empereur Guillaume en Suède et Norvège.

Kalik avait poussé ses camarades à la révolte à cause des brutalités et des accès de violence furieuse dont ils avaient à souffrir de la part de l'empereur.

Guillaume a refusé de signer la grâce de ce pauvre marin qui vient de mourir victime de la brutalité de son maître. L'exécution avait été tenue secrète et, quand elle a été connue, elle a causé une pénible impression dans toute la ville.

Nous ne croyons pas que de telles exécutions aient été fréquentes depuis vingt ans dans l'Europe occidentale. Nombreuses ont été les condamnations, on se souvient encore de celle du réserviste Cramau, à Alger, mais il y a toujours eu commutation de peine.

Un martyr de la révolte à ajouter à la liste de ceux que la Révolution vengera en bloc.

***

Le patriotisme des annexés. — La garde particulière de l'empereur Guillaume est en grande partie recrutée dans les pays annexés : Pologne, Schleswig-Holstein, Alsace-Lorraine. On y choisit de beaux hommes, on les paie mieux que d'autres, on leur donne de beaux uniformes, et l'autocrate sait que pas un d'eux ne vengera Kalik.

***

Les dissidents exclus du parti socialiste allemand au congrès d'Erfurt se sont constitués en fraction indépendante à Berlin le 8 novembre. Le manifeste invitait tous ceux qui sont fatigués de la dictature du comité directeur à adhérer au parti des jeunes. L'assemblée a adopté un projet de statuts. Il y aura un comité directeur qui sera élu tous les six mois et dont les membres ne seront pas rééligibles.

Peu importe la forme, c'est à l'œuvre qu'il faudra voir le nouveau parti.

***

Pendant ce temps c'est une vraie rage qui sévit parmi les social-démocrates allemands pour pousser à la guerre contre la Russie. La « Volks Tribune » de Berlin se distingue surtout. C'est la guerre sainte que l'on prêche.

— « Ce sera la guerre de la social-démocratie contre le tsarisme », s'écrient ces tarceurs.

Ont-ils reçu l'ordre de leur copain Guillaume de crier ainsi ? Ou bien, cela vient-il des conservateurs anglais et de leurs amis les marxistes anglais ? — peu importe.

Mais, où est le socialisme dans tout cela ?

C'était dit, que ce parti finirait dans la boue. Il y est.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

De nombreuses communications urgentes nous sont arrivées, mais la place nous a manqué pour les insérer.

***

Le camarade Victor Cails, informe les compagnons et groupes qui correspondaient avec lui à Nantes que sa nouvelle adresse est William Brown, 18, Goodal-street, Warsall (Angleterre).

***

Le groupe anarchiste de propagande par l'écrit du treizième arrondissement, se voyant forcer d'abandonner la combinaison du journal « l'Idée anarchiste », remercie cordialement tous les compagnons qui ont bien voulu l'aider pécuniairement.

Des placards, dont le premier paraîtra le 31 novembre, seront envoyés à tous les groupes qui en demanderont à la « Révolte » ou au « Père Peinard ».

***

Bazancourt. — Le jeunes appendeurs, imbus de sentiments révolutionnaires, s'engagent à protéger les faibles contre l'exploitation bourgeoise qui s'accroit de jour en jour, et à instruire ceux qui sont encore ignorants des causes de la misère.

Ils se sont groupés pour mieux propager ce qu'ils ont à cœur et éclairer les misérables sur la société exécrable dans laquelle nous vivons actuellement.

Leur groupe a pour titre l' « Union libérale » et se réunit tous les mercredis à 8 heures du soir, rue de Pomacle. S'adresser pour tous renseignements et correspondances à V. F. poste restante à Bazancourt (Marne).

***

Nous recevons la communication suivante d'un groupe parisien :

Nous semblons être entrés, les moins pessimistes ne peuvent guère se le dissimuler, dans une période non de progrès mais d'entière réaction : réaction qui s'attaque à toutes les branches de la vie sociale.

Réaction en politique extérieure avec le tsarophilisme.

Réaction en politique intérieure avec le cléricalisme.

Réaction en économie avec l'anti-sémitisme et le socialisme chrétien.

Réaction en science et philosophie avec l'occultisme et le réveil de la métaphysique.

Réaction en art, littérature avec le symbolisme et autres petites chapelles où l'on professe l'aristocratie de la pensée et le mépris de la masse.

On dirait vraiment que nos sociétés, épuisées par les guerres et un industrialisme assassin, n'ont plus assez de vitalité pour accoucher d'une révolution.

Les mouvements, maintenant, semblent se passer entièrement en ondulations intérieures sans avoir la force nécessaire pour arriver à la surface et y éclater.

Pour quiconque veut bien se détourner d'une logomachie stérile et ouvrir les yeux, reconn les faits les comparer, en rechercher la cause, il n'y a pas de doute possible : la régression est flagrante, nous sommes en plein recul.

Depuis des années et des années, des camarades mystiques attendaient la révolution sociale avec la ferveur des juifs attendant le Messie, et, fascinés par leur contemplation extatique, perdaient de vue le milieu dans lequel ils se mouraient, abandonnant ce milieu à leurs plus inconciliables ennemis.

Aujourd'hui, la réaction et, ne sourions pas de prononcer ce mot-là, le cléricalisme nous débordent. Chose inouie, chez nous, les violents, les enragés, il se rencontre des hommes tellement vidés par les stérilisantes discussions qu'ils ressentent pour les défections et les apostasies une indulgence sans bornes. Un tel a-t-il tourné casaque ? « Que veux-tu ! c'est la misère : il ne faut pas l'attaquer pour si peu. » Et, lorsqu'on parle éventualités possibles, guerre, tactique, coordination de la propagande, groupement de forces, les mêmes murmurent le mot « autoritaire » ! Ou le sant les yeux au ciel, déclarent : « la révolution surgira forcément, attendons-là pour agir et nous préoccuper de ce qui se passe autour de nous. »

Eh bien, nous sommes quelques-uns las d'attendre toujours et qui croyons que, si les événements ont leurs conclusions logiques, il n'est pas inutile de les aider. Nous trouvons que rester plus longtemps dans cette torpeur et dans cet état d'esprit est mortel. Si, au point de vue purement philosophique, nous ne rendons pas ennemis ou lâcheurs, responsables de leurs actes, nous estimons que la lutte a ses implacables nécessités et nous sommes bien décidés à ne pas tendre la joue ou l'échine aux coups de l'ennemi, aux insultes des renégats.

Nous avouons que la dissociation des groupes parisiens ne nous déplait pas : non que nous combattions l'association des forces, mais, au contraire, parce que nombre des éléments actuels, fatigués par des années de lutte, démoralisés par les sophistes, emasculés par la rage de la discussion ne sont plus que des forces perdues. Il est temps de se rajeunir, de se retremper avec de nouveaux éléments, loin des déclamateurs et des suspects.

Nous croyons que le moment est critique, que c'est l'instant ou jamais pour ceux qui ont quelque chose dans la tête et dans le cœur de se préparer à faire face aux prochaines éventualités. Et si nous adressons le présent manifeste, c'est beaucoup moins par amour d'écrire que pour engager nos amis à faire comme nous, s'organiser sérieusement en groupes *fermés* inaccessibles aux pérorateurs et aux dévoyeurs de mouvements, groupes que, si les circonstances le permettent, pourront s'affirmer au grand jour et combiner entre eux leurs efforts.

Nous sommes absolument convaincus qu'aller plus longtemps à la dérive, sans plans d'action, sans idées pratiques, nous contentant de déclamations vagues, manquant le plus souvent d'à propos et de tout sens de la situation, serait non seulement grotesque mais mortel et si la *Révolte* veut bien continuer à insérer régulièrement nos communications (1) un peu longues peut-être, nous nous efforçons de développer nos idées et d'exposer d'une façon très générale la ligne de conduite que nous jugeons fructueuses.

F. S. Ce manifeste était rédigé lorsque nous avons lu le dernier numéro de la *Révolte*, que nous trouvons excellent de tous points (Etude sur la Révolution). Nous le déclarons d'autant plus catégoriquement que nous nous sommes jadis trouvés plus d'une fois en divergence d'idées avec ce journal. Une seule remarque : oui il est nécessaire de discuter mais sur des questions pratiques, d'éventualité et non sur une psychologie alambiquée comme on l'a fait jusqu'à ce jour dans la plupart des groupes ralcumeurs : la question, unions ou amour libre nous laisse froids ; par contre, celle défense du territoire, approvisionnements, répartition des produits nous passionnent : ce sont les vraies, les seules urgentes.

Un groupe parisien.

## PETITE CORRESPONDANCE

Pascal Pascali. — Envoyez renseignements offerts de suite. N'avons pas votre adresse. Merci d'avance.

Guillaume, 44, rue Damrémont. — Vendredi vous nous envoyer, 140, rue Mouffetard, les procès de Chicago, ainsi que nous l'a annoncé Faure.

E. C., à Agen. — Vous serez prévenu quand votre abonnement sera fini.

A. Z., à Liverpool. — Nous faisons passer votre carte à Brunel. Nous ignorons.

Nicolet, de Chaux-de-Fonds, demande à Vienne si les procès qu'il a reçus sont réglés ?

P. B. à Orléans. — Nous réparons l'erreur.

V., à New-York. — Prenons note de votre observation.

T., à Pouquières. — Reçu mandat. Prenons note.

M., à Dijon ; C., à Brella. — Nous n'avons rien sur Chicago. Nous faisons passer votre demande aux compagnons de Limoges qui préparent une brochure.

L. P., à Lacoste. — La géographie d'Elisée Reclus compte 16 volumes, paraît chez Hachette. Nous vous envoyons « Les paroles » ; quand au livre de chimie, ça dépend de ce que vous voulez.

(1) Chaque fois que la *Révolte* a reçu des communications qu'elle a jugé intéressantes pour la propagande elle a insérées et continuera de même, faisant, à son habitude, suivre de ses réflexions les affirmations ou propositions qu'elle n'entend pas faire siennes.

Jacquet. — Nous n'avons pas saisi le motif de la protestation ?

Perrotet, à Lacoste. — Prière de patienter pour « Les Parias ».

G., à Dijon. — Nous avons transmis au « Pot-à-Colle » et au « Cri typographique » les demandes que vous nous avez adressées.

P. B., à Orléans. — Vous allez recevoir « Révolution sociale. La brochure de Manouvrier : « Les spectudes et les actes, » de Manouvrier, ne porte pas de prix ; elle ne doit pas excéder un franc, je pense.

Castella est instamment sollicité de répondre à Lapeyre, à Bordeaux.

Amienn. — 7 fr. le 0/0.

Le compagnon Franco est prié d'envoyer son adresse au compagnon Vignaud, 8, rue du Pont-Louis-Philippe.

Le Vigan. — Jusqu'à présent nous n'avions pas eu le temps d'aller chercher le volume demandé.

A., à St-Nazaire. — Reçu lettre.

El Productor, à Barcelone. — Avez-vous reçu de J. G. de Bildah une lettre en date du 23 septembre avec 20 timbres de 0 fr. 25 ?

G., à Istres. — A. n'a pas reconnu.

C., à Dijon. — Tout reçu.

Shepherd, à Aberdeen. — La fin de votre abonnement sera porté sur votre bande.

Zisly. — 1° Nous ne pouvons répondre sans avoir lu l'article ; 2° L'adresse est suffisante comme cela ; 3° Nous ignorons

## CONVOCATIONS

Réunion du groupe « L'Emancipation des ouvriers tailleurs », 49, rue Saint-Augustin, salle Bressel, tous les mercredis.

Troyes. — Soirée familiale, le samedi 24 novembre, à 8 h. 1/2 du soer, au Grand Salon des Boulevards, pour rappeler les événements de Chicago.

Entrée : 30 centimes, donnant droit à un billet de tombola. Celle-ci sera tirée à la fin de la soirée.

Groupe anarchiste « les Libertaires » et « Ligue des Antipatriotes ». Réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, et tous les dimanches soirée familiale, 30, rue Ménilmontant.

La « Ligue des Antipatriotes » se réunit tous les samedis, rue Greneta, au premier, à 8 h. 1/2 du soir.

« La Bibliothèque anarchiste » est ouverte tous les mercredis et samedis de 9 heures à 10 h. 1/2 du soir.

Lecture sur place et à domicile, le prêt est gratuit. Les camarades qui croient cette propagande utile sont priés d'envoyer les livres, brochures et journeaux dont ils disposeraient au bibliothécaire, rue Greneta, salle du Gros Boeuf. Près de 400 volumes ainsi que de nombreuses brochures et journaux français et étrangers sont déjà à la disposition des lecteurs.

Grande conférence, le mercredi, 18 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, 58, rue Greneta, à la « Bibliothèque anarchiste », par un compagnon connu sur le Procès des anarchistes de Rome.

Groupe anarchiste du faubourg Marceau, tous les compagnons sont convoqués le samedi 14 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Roux, 19, rue Pascal.

Vendredi, 13 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle octobre, 40, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève.

Samedi, 14 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Fabri, 30, avenue Rapp

L'Anarchie pour les Riches, entrée : 50 centimes.

Dimanche, 15 novembre, à midi, salle Favié, rue de Belleville, 43. — Soupe-Conférence. — L'Anarchie pour les pauvres.

Dijon. — Grande soirée familiale, organisée par les groupes anarchistes de Dijon au souvenir des martyrs de Chicago. — Conférence à ce sujet, chant et poésie le samedi 14 novembre 1891 à 9 heures du soir.

Dijon. — Groupe « d'études sociales », tous les samedis, à 8 h. du soir, salle Gavrey, rue de Longvick, 4.

Puteaux. — Soirée familiale, le mercredi, 18 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Davin, 1, rue de Nanterre, à Puteaux.

Causerie par un compagnon. — Chants et poésie révolutionnaires.

*Le Gérant :* E. Habert.

Paris. — Imp. Habert, 19, rue du Fauh. Saint-Denis.

CINQUIÈME ANNÉE, N° 9 — DIX CENTIMES — DU 21 AU 27 NOVEMBRE 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LE MARIAGE

Sans entrer dans les développements historiques de la famille, il nous est permis d'affirmer qu'elle n'a pas toujours été ce qu'elle est actuellement. Là-dessus, ethnographes et anthropologues sont d'accord pour nous raconter les diverses formes qu'elle a revêtues au cours de l'évolution humaine.

Au mariage lui-même, que la religion et les bourgeois voulaient maintenir indissoluble, on a dû lui adjoindre ce correctif, le divorce, qui n'est applicable qu'à des cas spéciaux, que l'on n'obtient qu'au moyen de procès, de démarches sans nombre et en dépensant beaucoup d'argent, mais n'en est pas moins un argument contre la stabilité de la famille, puisque, après l'avoir repoussé si longtemps, on l'a enfin reconnu nécessaire, et qu'il vient fortement ébranler la famille en brisant le mariage qui n'en est que la sanction.

Quel plus bel aveu en faveur de l'union libre, pourrait-on demander? Ne devient-il pas bien évident qu'il est inutile de sceller par une cérémonie ce qu'une autre cérémonie peut défaire. Pourquoi, faire consacrer par un bonhomme sanglé d'une sous-ventrière, l'union que trois autres bonshommes en jupes et en toques pourront déclarer nulle et non avenue?

Donc, les anarchistes repoussent l'organisation du mariage. Ils disent que deux êtres qui s'aiment n'ont pas besoin de la permission d'un troisième pour coucher ensemble; du moment que leur volonté les y porte, la Société n'a rien à y voir, et encore moins à y intervenir.

Les anarchistes disent encore ceci : Par le fait qu'ils se sont donnés l'un à l'autre, l'union de l'homme et de la femme n'est pas indissoluble, ils ne sont pas condamnés à finir leurs jours ensemble s'ils viennent à être antipathiques l'un à l'autre. Ce que leur libre volonté a formé, leur libre volonté peut le défaire.

Sous l'empire de la passion, sous la pression du désir, ils n'ont vu que leurs qualités réciproques, ils ont fermé les yeux sur leurs défauts; ils se sont unis et voilà que la vie commune efface les qualités, fait ressortir les défauts, accuse des angles qu'ils ne savent arrondir. Faudra-t-il que ces deux êtres, parce qu'ils se seront trompés dans un moment d'effervescence, paient de toute une vie de souffrance l'erreur d'un moment qui leur a fait prendre pour une passion profonde et éternelle, ce qui n'était que le résultat d'une surexcitation des sens?

Allons donc! il est temps de revenir à des notions plus saines. Est-ce que l'amour de l'homme et de la femme, n'a pas été toujours plus fort que les lois, que toutes les pruderies, et que toutes les réprobations que l'on a voulu attacher à l'accomplissement de l'acte sexuel?

Est-ce que malgré la honte que l'on a voulu jeter sur la femme qui trompait son mari; — nous ne parlons pas de l'homme qui a toujours su se faire la part large dans les mœurs, — malgré le rôle de paria réservé dans nos sociétés pudibondes à la fille-mère, est-ce que cela a empêché un seul moment les femmes de faire leur mari cocu, les filles de se donner à celui qui leur avait plu, ou avait su profiter du moment où les sens parlaient plus fort que la raison?

L'histoire, la littérature ne parlent que de maris et d'épouses trompés, de filles séduites. Le besoin génésique est le premier moteur de l'homme : on se cache, mais on cède à sa pression.

Pour quelques esprits passionnés, faibles et timorés, qui se suicident — avec l'être aimé parfois — n'osant rompre avec les préjugés, n'ayant pas la force morale de lutter contre les obstacles que leur opposent les mœurs et l'idiotie de parents imbéciles, innombrable est la foule de ceux qui.... en cachette, se moquent des préjugés : on a seulement ajouté l'hypocrisie à la liste des passions humaines, voilà tout.

Pourquoi vouloir s'entêter à règlementer ce qui a échappé à de longs siècles d'oppression? Reconnaissons donc, une bonne fois pour toutes, que les sentiments de l'homme échappent à toute règlementation et qu'il faut la liberté la plus entière pour qu'ils puissent s'épanouir complètement et normalement. Soyons moins puritains, et nous serons plus francs, plus normaux.

L'homme propriétaire voulant transmettre à ses descendants le fruit de ses rapines, a façonné la famille en vue d'assurer sa suprématie sur la femme et, pour pouvoir à sa mort, transmettre ses biens à ses descendants, il a fallu qu'il rendit la famille indissoluble. Basée sur les intérêts et non sur l'affection, il est évident qu'il fallait une force et une sanction pour l'empêcher de se désagréger sous les chocs occasionnés par l'antagonisme des intérêts.

---

Si les sentiments de l'être humain sont portés vers l'inconstance, si son amour ne peut se fixer sur le même objet, comme le prétendent maintes personnes, — et c'est sur cette affirmation que s'appuient ceux qui veulent règlementer les relations sexuelles, — si la polygamie et la polyandrie étaient les lois naturelles de l'individu, que nous importe! que pouvons-nous y faire? Puisque, jusqu'à présent, la compression n'a pu rien empêcher, que nous donner des vices nouveaux, laissons donc la nature humaine libre, laissons-la évoluer où la porte ses tendances, ses aspirations. Elle est, aujourd'hui, assez intelligente pour savoir reconnaître ce qui lui est utile ou nuisible, pour connaître par l'expérience, dans quel sens elle doit se diriger. L'évolution physiologique fonctionnant librement sans être contrecarrée par des lois autoritaires, plus nous sommes certains que ce seront les plus aptes, les mieux doués qui auront chance de survivre et de se reproduire.

La tendance humaine, au contraire, est-elle comme je le pense, portée vers la monogamie, est-ce que leur propre volonté ne sera pas le plus sûr garant de l'indissolubilité de leur union? Deux êtres qui, s'étant rencontrés, ont appris à se connaître et à s'estimer, et finissent par ne plus faire qu'un, tellement leur union devient intime et complète, tellement leur volonté, leurs désirs, leurs pensées deviennent identiques, ceux-là moins que tous autres auront besoin de lois pour les contraindre à vivre ensemble.

Quand l'homme et la femme ne se sentent plus rivés l'un à l'autre, et qu'ils s'aiment, la force des choses les amène à chercher réciproquement à mériter l'amour de l'être qu'ils auront choisi. Sentant que le compagnon ou la compagne aimé peut s'envoler de nid dès qu'il n'y trouverait plus la satisfaction qu'il a rêvée, les individus mettront tout en œuvre pour se l'attacher complètement. Comme chez ces espèces d'oiseaux où, dans la saison des amours, le mâle revêt un plumage nouveau et éclatant pour séduire la femelle dont il veut s'attirer les faveurs, les humains cultiveront les qualités morales qui doivent les faire aimer et rendre leur société agréable : Basées sur ces sentiments, les unions seront rendues indissolubles plus que ne pourraient le faire les lois les plus féroces, la compression la plus violente.

Cela ne serait il pas plus moral, plus élevé que le mariage actuel qui équivaut à la prostitution la plus éhontée? Mariages d'affaires où les sentiments n'ont rien à voir; mariages de convenances arrangés dans les familles bourgeoises, par les parents, sans consulter ceux que l'on unit; mariages disproportionnés où l'on voit de vieux gâteux unir, grâce à leur argent, leur vieille carcasse en ruine à la fraîcheur et à la beauté de toute jeune fille; de vieilles drôlesses payant, à force d'écus, la complaisance de jeunes marloups.

L'union sexuelle n'a pas toujours revêtu les mêmes formalités, elle doit continuer à évoluer et elle ne peut atteindre sa plus grande dignité qu'en se débarrassant de toute entrave.

## PAUL LAFARGUE ÉLU :

### LES VICTIMES DE FOURMIES VENGÉES

Tel était le titre, en gros caractères, que M. de Rochefort, par une ironie énorme, avait fait inscrire en haut de sa feuille quotidienne.

Bien qu'habitués, depuis fort longtemps aux aimables facéties de M. de Luçay, nous n'aurions jamais pu croire qu'il pousserait la raillerie aussi loin. Cet incorrigible pamphlétaire, qui avait toujours berné le peuple, ne l'avait pas, jusqu'ici, blagué avec un tel cynisme. Cette nouvelle attitude n'est pas plus mauvaise qu'une autre et nous n'en sommes nullement scandalisés. Tout au plus sommes-nous étonnés qu'un homme aussi pratique et habile que M. le directeur de l'*Intransigeant*, ait eu la témérité d'attacher une pareille casserolle à la queue du Lion populaire. Décidément, M. le marquis, vous abusez et vous avez la plaisanterie lugubre.

*Les victimes de Fourmies vengées : Paul Lafargue élu !* Quelle cruelle satyre ! Quelle sanglante flagellation ! Jamais, dans notre indignation de l'imbécillité votarde, nous n'eussions osé décocher un trait aussi acéré sur les pauvres moutons de panurge qui vont tous à plaisir se jeter dans le précipice électoral.

Ils sont si bêtes, ces pauvres moutons, qu'à la fin ils nous désarment. Ces animaux, vraiment bonasses, puisqu'ils approuvent une légalité au nom de laquelle on les fusille, n'excitent plus que notre mansuétude.

Le canard de la fable, auquel on proposait de choisir la sauce à laquelle il désirait être mangé, répondit qu'il ne voulait pas être mangé : il sortait de la question. Plus logiques, les électeurs restent dans la question et veulent bien être mangés ou fusillés, mais.....à la sauce socialiste.

Nous convenons avec M. de Rochefort, qu'une pareille logique fait pitié, et nous ne concevons guère comment les victimes de Fourmies ont dû accueillir l'élection de M. Paul Lafargue.

Le mandat de député donne droit au parcours gratuit sur toutes les voies ferrés ; il procure des pots-de-vin et des bénéfices divers plus ou moins occultes, mais il ne confère pas, que nous sachions, le pouvoir de ressusciter les morts.

D'ailleurs, qu'importe à M. Lafargue que Maria Blondeau et ses compagnons soient en train de manger de la terre après avoir mangé du plomb ? Ne fallait-il pas qu'ils mourussent pour que M. Lafargue pût les venger moyennant vingt-cinq francs par jour et s'assurer ainsi, avec leur sang, le *Droit à la Paresse* qu'il réclamait depuis si longtemps.

La fusillade de Fourmies n'aura donc pas été vaine, puisqu'un de nos bons socialistes a su s'en faire une réclame électorale. Nous pensons bien que cet exemple sera suivi et que le député du Nord aura de nombreux imitateurs.

Il était temps d'inaugurer un genre ; les trucs électoraux commençaient quelque peu à vieillir, les électeurs boudaient les urnes. Dorénavant, quelques bonnes gens fusillés à propos, formeront un excellent collège électoral et le candidat qui pourra se jucher sur le plus gros tas de cadavres, pour débiter ses boniments, aura le plus de chance d'être élu.

Seulement, les vengeurs sont nombreux et les massacres relativement rares.

Va-t-on se mettre à fusiller les électeurs, maintenant, pour les intéresser à voter ? Ce moyen est original et n'a rien qui puisse effrayer un candidat. Tous nos bons socialistes possibilistes et collectivistes y compris Jules Guesde, ne demandent pas mieux que d'en user. Ces enragés de pouvoir préféreraient fusiller toute l'Humanité plutôt que ne la point gouverner. Et, dans le secret de leur cœur, ils souhaitent un petit Fourmies dans chaque circonscription, pour assurer leur future élection.

C'est ainsi, ces partisans de l'autorité à tout prix, front à la conquête du pouvoir en piétinant sur les morts et barbottant dans le sang du peuple en attendant qu'ils barbottent dans ses poches !

Ohé ! les vengeurs socialistes ! Fiers Samsons aux longues chevelures, qui devez exterminer le philistin bourgeois avec une mâchoire d'âne ! Mais.... c'est donc celle de vos électeurs ?

## LE TRAVAIL & LE VOL

Permettez moi de présenter aux lecteurs de la *Révolte* encore quelques observations au sujet de la question qui vient d'être soulevée dans le journal. Cet article n'est pas une suite à ma lettre parue dans le numéro d'il y a quinze jours, ni une réponse à l'article : *A propos de l'Estampage*. Je désire suggérer la réflexion chez le lecteur et lui présenter la question sous une forme nouvelle, de laquelle découlent toute les discussions de détail, lorsque la vérité de ce point de vue a été une fois admise.

Ce que j'appellerai ma proposition principale est celle-ci : *Dans notre société actuelle, le vol et le travail ne sont pas d'essence différente.* Je m'élève contre cette prétention qu'il y a un honnête moyen de gagner sa vie ; le travail, et un malhonnête, le vol ou l'estampage.

---

La brochure *Le Salariat* a montré avec surabondance de preuves que la rémunération exacte du travail n'existe pas. Il est impossible de taxer le travail et d'apprecier la différence entre ce que nous touchons et ce que nous devrions toucher si la valeur du travail pouvait être mesurée. Dans notre société capitaliste, tout paiement, soit en nature, soit en argent, est une duperie. La valeur reposant sur des bases imaginaires, toute transaction entre ouvriers et patrons, entre commerçants et acheteurs, entre banquiers et industriels, comporte un voleur et un volé, le plus fréquemment inconscients tous deux de leur situation respective. Tel est le fait, et l'abolition du Salariat y mettra seule un terme.

Il n'est pas absolument nécessaire que le salarié soit le volé ; c'est le cas très général, mais à ne considérer qu'une heure ou une journée isolée, la plainte du patron est souvent fondée. Quant à moi, je ne me suis jamais demandé, si par mon travail je gagnais ce que le patron me donnait, mais seulement si cette somme était inférieure ou supérieure à celle que nécessitait la satisfaction de mes besoins.

Comme producteur, nous cherchons à obtenir le plus possible de notre travail, comme consommateur, nous payons le moins cher possible, et de l'ensemble de ces transactions, il résulte que tous les jours de notre vie, nous sommes volés et que nous volons.

---

Mais, me dira-t-on, ce n'est là qu'un jeu de mots. Ce n'est pas de ce vol qu'il s'agit, mais de celui qu'on opère en soutirant de l'argent ou en abusant de la confiance placée en nous. Eh bien, je prétends que chacun de nous pratique cette forme de vol comme l'autre et que d'ailleurs elles ne diffèrent pas essentiellement entre elles.

Quel est celui de nous qui n'a pas fraudé l'État, la commune ou la grande compagnie, soit en passant en fraude à la douane ou à l'octroi, soit en mentant sur l'âge d'un enfant, sur le poids d'un colis, sur la validité d'une correspondance ? Combien y en a-t-il entre nous (je ne parle pas seulement des anarchistes) qui n'osent agir, tromper et voler par eux-mêmes, mais qui sont enchantés que de plus audacieux travaillent à leur place et qui ne reculent pas devant le partage du larcin. Cela se voit tous les jours et chaque lecteur n'a qu'à se questionner lui-même pour s'avouer l'exactitude de ce fait.

Je vais plus loin et je mets en fait que pas un de nous, directement ou indirectement, n'a vécu jusqu'à ce jour sans avoir pratiqué une fois ou l'autre, en grand ou en petit, l'estampage de ses frères de lutte. Je ne parle pas seulement de cette forme du vol qui consiste à toucher un salaire régulier lorsque l'ami court les rues à la recherche d'un morceau de pain, mais de cette forme très nette qui consiste à abuser de sa confiance pour lui soutirer de l'argent ou du travail que l'on fait servir à la satisfaction de ses besoins propres. Ici, pour beaucoup de mes lecteurs, ce que j'avance demanderait à être étayé d'exemples, mais cela donnerait une tournure trop personnelle à cet article et j'aime mieux continuer la série de mes affirmations.

Tous, nous travaillons plus ou moins, mais tous autant que nous sommes, nous ne vivons qu'en mêlant travail et vol. C'est un fait contre lequel il n'y a pas à s'insurger. Le nier, c'est, me semble-t-il, avouer son ignorance ; avancer que l'individu peut vivre sans voler, c'est s'appuyer sur un préjugé, sur une prétention dont on n'a pas sondé le fondement.

De la situation de chacun dépend la forme du vol qu'il pratique. L'individu qui est parvenu à se faire une vie à peu près normale, n'a pas besoin d'empiler un négociant ; le petit commerçant qui écorche suffisamment ses clients n'a pas besoin de faire leur poche, l'ouvrier qui arrache un maigre salaire à son patron ne pense pas à attendre sous une porte cochère le passant attardé. Toute situation a sa forme d'exploitation, tout milieu a ses préjugés.

---

La dignité, la droiture que nous voulons faire acquérir à l'individu de la société future ne s'accordent pas plus avec le travail qu'avec le vol.

Les bassesses, les mensonges sont-ils autres pour obtenir du travail ou du crédit ? Est-il d'ordre différent, d'accepter sans mot dire réduction de salaire, injure du contre-maître, mépris du richard, ou le regard soupçonneux commerçant, la fouillée du policier, la parole ne mépris du passant ? Et quelle manière d'être comporte le plus d'ignorance, la grande ennemie du progrès ? Ce qui me semble être le plus déplorable au monde est de voir cette foule de travailleurs qui s'échinent sans jamais demander si leur situation est légitime. En arrivant à la conscience de leur être, à la connaissance de la vie, ils perdent leurs préjugés et ils s'éduquent en rendant leur situation moins mauvaise (Lire les articles de la *Révolte* sur le *Co-Conny* en Angleterre).

Tout ce qui précède est la description de notre existence actuelle, ce n'est pas de la théorie anarchiste. La société d'aujourd'hui interdit une certaine categorie de vol, nous avons découvert que ce qu'elle prône comme bon n'est qu'une autre forme du vol, nous ne pouvons vivre sans l'employer ; vivons donc, sans nous occuper des limites légales.

Travailler pour un patron, travailler en gâchant l'ouvrage pour prolonger la besogne, se la faire payer deux fois, faire un mouchoir, *tout cela se fait pour vivre, non pour l'Anarchie.*

Rentrer dans le bague au coup de cloche, obtenir du crédit et ne pas payer, ce n'est pas faire de la propagande, *c'est vivre* et la vie n'est pas toujours gaie.

---

Voilà ce qui se dit et se fait et je répète que jamais on n'a prêché l'estampage des camarades comme une doctrine.

On peut discuter de l'effet produit sur la propagande par la manière de vivre d'individus isolés et à cet égard j'admettrai plusieurs observations présentées dans l'article *A propos de l'Estampage ;* toutefois il ne faut pas oublier le point suivant qui est capital.

Toute propagande ne vaut que pour le milieu dans lequel elle s'est développée. L'agitation du faubourg Antoine peut sembler insensée au propagandiste de village et les deux actions sont excellentes dans le milieu qui les contient. La loi d'évolution des êtres veut que nous parlions à chacun suivant l'état de son cerveau, que nous lui donnions la nourriture suivant la capacité de son estomac.

Tout individu conscient aime la franchise dans les relations de camarades et combat forcément tout semblable qui le trompe et lui nuit. Mais, en général, on ne voit pas assez la difficulté de la lutte entreprise. L'existence d'un anarchiste est double : il escompte l'avenir, étudie l'évolution et soutient sa vie par l'emploi des moyens qui *tous* sont destinés à périr avec la société actuelle, il possède l'audace de la pensée et la misère du pain quotidien ; il coordonne ses facultés et désorganise notre ceinture de préjugés.

---

Tout moyen d'existence est une forme d'iniquité. Jusqu'au jour où la Révolution, à l'arrivée de laquelle nous travaillons, aura renversé

cette iniquité, il nous faut vivre par elle. Et si dans notre esprit, nous nous assimilons parfaitement la conclusion de *La Morale anarchiste* : « Sois fort et une fois que tu auras vu une iniquité dans la vie, un mensonge dans la science ou une souffrance imposée par un autre, révolte-toi contre l'iniquité, le mensonge et l'injustice. Lutte ! et ta vie sera d'autant plus intense que la lutte sera plus vive ! », notre corps doit vivre pendant cette lutte. Tout ce qu'on peut nous demander, c'est de ne pas nous illusionner sur l'honnêteté des moyens que nous employons pour vivre.

L'activité de la vie que nous rêvons est également éloignée de ce qu'on nomme aujourd'hui le travail et de ce qu'on nomme le vol : on prendra sans demander et cela ne sera pas le vol, on emploiera ses facultés et son activité et cela ne sera pas le travail.

## LE 11 NOVEMBRE A CHICAGO

Les anarchistes de Chicago avaient décidé de donner une grande solennité à l'anniversaire du 11 Novembre, et un grand meeting avait été convoqué dans la salle Furner.

La démonstration était la plus grande qui ait jamais eu lieu depuis 1887. L'enthousiasme était très grand, et il atteint son comble lorsque deux bustes en bronze, de Parsons et de Spies furent apportés et placés sur la tribune. Les discours étaient très violents.

La police avait évidemment conçu le plan de provoquer un conflit armé. Au moment où Weissmann parlait, la police, la main sur le revolver, fit irruption dans la salle, exigeant que l'on hissât le drapeau des Etats-Unis au milieu des drapeaux rouges dont la tribune était ornée.

On imagine la fureur de la salle à cette insulte imprévue. Toute la salle était debout dans un état d'excitation terrible. Tout le monde criait insultant la police, mais la voix de Lucie Parsons couvrit toutes les autres lorsqu'elle s'écria :

« Tuez donc ces assassins de mon mari ! »

Les anarchistes, sans armes, ne marchèrent pas contre les revolvers braqués sur eux par le détachement des assassins, et ceux ci hissèrent le drapeau de l'assassinat au milieu des drapeaux rouges.

Le meeting ne continua certainement pas en face de cette emblème du meurtre du 11 Novembre. Un second meeting fut immédiatement convoqué pour le lendemain.

Il est difficile de se faire une idée juste de ce qui se passa à ce second meeting, puisque nous n'avons que le récit télégraphique d'un journal bourgeois anglais.

Il paraît que le meeting qui avait lieu dans la salle de Grief, était divisé en deux. Les plus sûrs seulement étaient admis dans le salon d'en haut, les autres se réunissant au nombre de 400 hommes dans le salon d'en bas.

Les deux meetings étaient très violents et dans le salon d'en bas, il y avait quelques hommes armés. Dans le salon d'en haut, un mouchard s'était faufilé.

A un signal donné par celui-ci, cent policiers en uniforme et 50 mouchards en habit civil, tous le revolver au poing, se ruèrent dans les deux salles. — « Mains en l'air » fut leur ordre en bas, et pendant que deux compagnons tiraient leurs revolvers, les autres se laissaient fouiller.

Tous ceux qui portaient des armes furent arrêtés et désarmés. Grief et un autre compagnon, le revolver au poing, défendaient l'accès de l'escalier. Ils furent désarmés en un clin d'œil et les policiers, la main sur la gachette de leurs revolvers envahirent la salle. Les drapeaux rouges furent déchirés.

Les assistants dans la salle tout sans armes, d'en haut, leur lançaient à la tête des bouteilles et des verres.

On arrêta aussi ceux qui avaient parlé en haut de tuer les policiers faute de pouvoir les pendre — le mouchard les avait désignés, — en tout 25 personnes.

L'agitation est formidable. Les anarchistes parlent de faire sauter les policiers.

---

Nous recevons la lettre suivante :

Paris, le 12 novembre 1891.

Chers compagnons,

Permettez-moi de soulever quelques objections contestant les attaques dirigées contre les chambres syndicales par l'article du *Cri typographique*, publié dans le dernier supplément de la *Révolte*.

J'aurais mauvaise grâce de contredire l'affirmation suivante : « lorsque les gouvernants prétendent que l'ouvrier des villes est imbu de l'esprit révolutionnaire ils se moquent », c'est justement la raison pour laquelle je ne puis suivre l'auteur, lorsqu'il adresse aux chambres syndicales des reproches qui gagneraient à être adressés à d'autres.

Certes, l'article en question a des prétentions scientifiques et littéraires. Le banal néologisme sociologique y coudoie l'inutile citation latine, les *sortes* (soyons typographes un instant) y abondent, mais, à mon gré, cela ne suffit pas.

Eloigné, volontairement, de la politique absorbante, l'anarchiste ne peut se priver, tout en combattant les tendances autoritaires des groupements corporatifs, de pénétrer chez eux, non pour les dissoudre, mais les transformer, non pour y faire naître des questions personnelles, mais pour afficher son mépris des personnalités, en démontrant à quel point l'influence du milieu opère sur les leaders, enfin pour inculquer lentement, dans l'esprit des masses ouvrières coalisées, le besoin de solidarité sans maîtres, l'assurance en soi-même qui manque d'ordinaire au prolétariat. S'en éloigner, c'est quitter la ville aux ressources nombreuses et faire son petit saint Jean dans le désert de l'indifférence.

Les Chambres syndicales n'ont pas été et ne sont pas encore des atouts gouvernementaux. Au contraire, sous l'Empire, les *lois contre les coalitions* les dissolvaient et si, sous la pseudo-République, on les tolère, il ne faut l'attribuer qu'à leur extension imprévue, quoique les travailleurs qui les composent ne soient encore qu'une infime minorité.

Quels sont parmi les ouvriers ceux qui adhèrent aux groupements corporatifs ? Les plus intelligents, répondrons-nous sans hésiter. Celui qui, dans une pensée étroite de collectivité, songe à la ligue des intérêts de sa corporation est un homme qui a cessé d'être un indifférent, c'est déjà beaucoup à notre avis.

Avec l'éducation reçue par le prolétaire, il est au moins exorbitant d'exiger qu'il devienne illico un révolté philosophe sachant et pouvant expliquer à quels mobiles d'évolution sociale, il obéit en entrant en lutte avec le patronat.

Il y a beaucoup à redire sur les chambres syndicales, nous le savons du reste, surtout depuis que les dirigeants les ont légalisées pour les enserrer avec plus de facilité, mais de là à les désagréger sans organisation supérieure, courir le risque de voir les syndiqués, désabusés, nier le nécessaire progrès social et reporter, dans la crainte naïve d'un bouleversement, leur appui aux conservateurs, nous voyons un abîme où s'effondrerait pour un temps l'espoir révolutionnaire.

Quant à opposer aux syndiqués les non-syndiqués, rêve, que d'y songer. Ceux-ci se fractionnent en trois catégories. 1° Ceux qu'anime un idéal moins mesquin, ils sont rares, *très rares malheureusement*. 2° Les indifférents, ceux qui peinent, politiquaillent et ne comprennent de la Question sociale que les explications qu'en donnent un *Petit Journal* quelconque. 3° Les pires bourgeois, ouvriers qui courbent l'échine avec allégresse, ont la haine du *communard*, enjôlent le patron, remplacent les grévistes et mouchardent les camarades.

Pourquoi désorganiser les chambres syndicales ? La révolution en serait-elle un pas en avant ? Non, mille fois non.

Anarchistes, en égard à notre petit nombre, nous devons déployer une grande activité. L'argent nous manque, donc ce qu'il pourrait nous procurer : presse, conférence, agitation révolutionnaire plus intense, etc. Il vaut mieux, en ce cas, profiter des groupements qui se forment avec un but idéal, l'augmentation des salaires, c'est-à dire la perpétuation de l'antagonisme social, nous y mêler, prendre part aux discussions, insuffler un vent de liberté, propager nos idées sans cracher inutilement l'injure sur ceux qui ne sauraient se rapprocher de nous, puisqu'ils ignorent les bases de notre philosophie, ne connaissent que de nous la science expérimentale dont nous sommes les adeptes, et sont égarés, chaque jour, par le souverain mépris qu'affectent à notre adresse les politiciens.

Il faut aller aux syndicats et non tendre à les dissoudre. Les chambres syndicales ne sont pas « un foyer de pestilence morale pour le prolétariat », car c'est souvent de cette étape que nous viennent de bons compagnons anarchistes qui, pour des pestilents, sentent bon la saine idée.

Jacques Prolo.

Nous insérons la lettre du compagnon Prolo parce qu'elle contient une vérité que les anarchistes ont, à notre avis, trop négligée jusqu'à aujourd'hui : c'est qu'il faudrait se mêler aux groupements ouvriers pour chercher à y développer nos idées.

Mais, dans le tableau qu'il nous fait des chambres syndicales, le comp. Prolo n'oublie qu'une chose, c'est que les syndicats qu'il nous dépeint sont ceux qui devraient exister, mais ne ressemblent en rien à ceux qui existent.

A part deux ou trois chambres syndicales que l'on pourrait citer ayant eu quelques tendances révolutionnaires, tout le reste est plus bourgeois que les bourgeois.

N'en déplaise au compagnon Prolo, on peut poursuivre l'obtention d'amélioration corporative et être de parfaits réactionnaires. Du reste, les trois quarts des chambres syndicales ne sont guère composées que des politiciens de la corporation qui n'ont vu, dans ces groupements, qu'un moyen de se faire mousser, ou bien d'arriver à établir des ateliers coopératifs dont ils seraient les directeurs.

Et oui, compagnon Prolo, les anarchistes devraient profiter de pénétrer dans ces groupements dont le nombre d'adhérents peut faire supposer qu'il y a une masse de bonne foi qui espère y trouver son affranchissement, mais cela ne doit pas nous empêcher de reconnaître que ce mode de groupement a été vicié dès son origine et ne sert actuellement qu'à satisfaire aux appétits d'intrigue et d'exploitation de quelques aspirants bourgeois.

Mais, ce qui serait mieux encore, ce serait que les anarchistes, mettant en pratique cette initiative dont on se réclame tant, arrivassent à trouver, chacun dans sa corporation, une idée capable d'intéresser le plus grand nombre de collègues sur des bases plus larges que les règlements des chambres syndicales ne le permettent et là, tout en s'occupant des affaires corporatives ils y fassent pénétrer l'idée d'anarchie.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

L'abondance des matière nous empêche de parler de nombre de faits révolutionnaires intéressant la propagande, tels que la condamnation de Mertz, à un an de prison pour insoumission, la grève générale dans le Nord, et surtout la séance présidée par Basly, dans laquelle cette grève a été votée. Notre député socialiste aurait été le délégué spécial de Constans, que cela ne se serait pas passé autrement.

***

Lyon. — Faure est poursuivi en raison de sa conférence du 29 octobre, à la Bourse du Travail de Lyon, sous l'inculpation de provocation au meurtre, au pillage et à l'incendie.

Ne convient-il pas d'arrêter la propagande des conférences en coffrant le conférencier ?

### Russie

Les insurrections de la faim continuent, toujours en grandissant. A Liban, les paysans ont pillé les convois de blé préparés pour l'exportation. Sur les « travaux publics » de la nouvelle ligne de chemin de fer que l'on fait construire entre Koursk et Voronège, les paysans ont pillé les wagons chargés, croyant y trouver du blé, et ils se sont dispersés

ensuite pillant et flambant les maisons des seigneurs.

La même chose s'est répétée dans le gouvernement de Kazan. C'est le correspondant spécial du *Times* qui nous l'apprend.

Partout les paysans, poussés au désespoir, s'insurgent. — « Les Assemblées provinciales doivent nous nourrir, le tzar l'a ordonné », disent-ils, tout comme les paysans de 17-8 qui brûlaient les châteaux en alléguant que tel était l'ordre du roi et quelquefois en exhibant de fausses ordonnances royales à cet effet.

Moyen, comme un autre, d'alléger les représailles si l'Etat avait la force de réprimer les émeutes par la force.

---

En même temps, nous apprenons par le *Daily News* que soixante arrestations viennent d'être faites à Moscou. Professeurs, littérateurs, gens de la noblesse et de la haute bourgeoisie, sont dans le nombre. Ils avaient organisé une société secrète pour imposer au tzar la convocation d'une assemblée nationale.

Les révoltes des paysans donnent du courage jusqu'à ceux qui, jusqu'à présent, n'avaient osé dire mot, même au temps où les terroristes faisaient sauter le Palais d'Hiver et tuaient le chef de l'aristocratie. Le mécontentement des classes aisées prend corps, à mesure que le mécontentement des paysans se traduit par des émeutes.

Quand nous signalions il y a de ça une quinzaine d'années, l'analogie frappante entre les approches de la Révolution en France et en Russie — analogie qui n'est que plus frappante quand on étudie parallèlement toute l'histoire de deux pays, — quand nous prédisions que le renversement de l'autocratie se ferait à la lueur des maisons des seigneurs, brûlées par les paysans, et pas avant — on nous traitait de rêveurs anarchistes ou bakouunistes.

C'est que les grands principes de l'Anarchie, les grandes lignes de l'histoire, tracées par ce profond penseur, Michel Bakounine, sont des guides infiniment plus sûrs pour l'appréciation des événements que les rêvasseries mi-bourgeoises, mi-communistes, dans lesquelles Marx, avec toute son intelligence hors ligne, n'a jamais su se débrouiller.

## Chine

Une révolte ayant un caractère social vient d'éclater chez les paysans du Fokien, au nord de Canton. Les mandarins ayant concédé à des capitalistes un groupe de salines, qui de temps immémorial avaient été propriété commune, les paysans se soulevèrent aux cris de : Guerre à la dynastie, paix au peuple ! Ils se sont emparés de la ville de Thima, ont coupé en morceaux le principal mandarin et ont mis tous les prisonniers en liberté. La guerre continue.

## Etats-Unis

Il y a à Philadelphie un groupe important d'anarchistes juifs polonais et russes, et à l'occasion d'une grande fête religieuse juive, les compagnons désiraient faire le même jour une conférence dans laquelle on devait discuter de l'inutilité de la religion et pour que cette conférence puisse avoir du succès, on avait imprimer des circulaires et les compagnons les distribuèrent eux-mêmes et spécialement aux gens qui se rendaient à la synagogue. Dans cette circulaire il y avait le passage suivant : « N'écoutez ni les rabbins ni les prêtres, ne croyez ni en Dieu ni en la police. La religion ne vaut rien, il n'y a de vrai que l'athéisme et l'anarchie ; la liberté la plus complète devrait régner. Nous ne reconnaissons pas de gouvernement et le président des Etats-Unis est un fonctionnaire inutile qu'on devrait supprimer. » Si les compagnons n'avait pas parlé de police et de président des Etats Unis, la conférence n'aurait pas troublé ces messieurs ; mais manquer de respect à la police en Amérique est une chose très grave, aussi sans rime ni raison, la police a envahi la salle de réunion, mais ne put arrêter que 2 compagnons : Bremer et Gillis. Les autres en donnant une bonne poussée ont échappé aux policemen. Le lendemain les 2 camarades ont passé devant la cour du district et quand le juge a entendu le rapport des policiers il est entré dans une colère, dont il aurait bien dû crever, et a ordonné l'emprisonnement des camarades anarchistes en se basant sur ceci : Que ces doctrines étaient éminemment séditieuses et que des gens comme cela étaient les ennemis du genre humain. Pauvre imbécile de juge ! Et là-dessus les compagnons devront passer en jugement pour avoir troublé la paix publique. Heureusement qu'ils ont la langue bien pendue, et qu'ils profiteront de l'occasion pour démontrer que loin d'être les ennemis de l'humanité, ils en veulent au contraire le bonheur. Je vous tiendrai au courant de ce cas qui sera certainement intéressant.

***

On se rappelle le récent soulèvement des mineurs du Tennessee qui forcèrent un détachement de cent trente soldats à mettre bas les armes et qui exigèrent du gouverneur la promesse de ne plus louer les prisonniers de l'Etat aux compagnies comme esclaves temporaires avec salaire dérisoire. On sait ce que valent les promesses des gouverneurs ?

Le gouverneur s'adressa à l'autorité judiciaire et le tribunal décida que la location des forçats aux compagnies privées était absolument légale. Le gouverneur fit alors savoir au comité des mineurs qu'il était décidé à faire respecter la loi. Ce comité rassembla tous les mineurs en assemblée générale et conseilla la soumission aux lois (c'est bien la caractéristique d'un comité). On sembla suivre les avis des chefs, l'on se dispersa et il ne fut plus question de rien.

Les propriétaires des mines se rassurèrent, firent venir un plus grand nombre de forçats et tout resta calme.

Dans la nuit du 30 au 31 octobre, deux mille mineurs se réunirent dans la ville de Briceville, tous armés et ayant sur leur route coupé les fils télégraphiques qui reliaient cet endroit aux villes voisines.

Ils se présentèrent devant une prison et pendant que quelques-uns parlementent avec les gardiens une brèche est préparée. Une explosion de dynamite déblaie le terrain, les émeutiers se précipitent dans l'enceinte de laprison, bâillonnent les gardiens, délivrent les prisonniers, les déshabillent et les revêtent de vêtements civils dont ils s'étaient prémunis. Puis le feu est mis aux baraquements et on s'en va. Cent quarante-et-un forçats ont été délivrés d'un coup.

Une demi-heure après, cent cinquante autres étaient de même manière délivrés de la prison de Coal Creek.

Les forçats libérés se précipitèrent vers les magasins des compagnies houillères, les pillèrent, puis se dispersèrent.

Voici que dans la légale Amérique, on se met à mépriser les lois !

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

MARSEILLE. — Les groupes communistes-anarchistes des départements suivants : Bouches du-Rhône, Vaucluse, Gard, Var, Alpes-Maritimes et Hautes-Alpes, sont prévenus que je leur propose de faire une tournée de conférences afin de répandre les idées communistes-anarchistes dans le plus grand nombre de localités possible.

Compagnons, vous n'ignorez pas que la parole est un puissant moyen de propagande, surtout dans les campagnes où le cultivateur a bien de la peine à s'y reconnaître avec toutes les phrases embrouillées dont la presse bourgeoise essaie d'obscurcir son intelligence. Les réunions ne sont pas suffisantes pour arriver au but que se propose d'atteindre tous les hommes d'idées et de cœur, mais c'est souvent un bon commencement. Nous avons pensé mes amis et moi, que l'exposition claire et précises de nos théories nous vaudrait une nouvelle poussée d'adhérents.

Les groupes des départements sus nommés, qui voudront adhérer à cette tournée de conférences, auront l'obligeance de se mettre en correspondance avec moi afin de me donner tous les renseignements qu'ils jugeront nécessaire sur la situation des travailleurs dans leur localité respective.

Cette tournée de propagande sera faite au profit de la *Révolte* et du *Peinard*, si celui-ci en a besoin.

A. Montant, chez M. Baignéris, rue de la Paix, ", à Marseille (Bouches-du-Rhône).

***

*Almanach anarchiste.* — Le compagnon Faure prie tous les camarades, quelle que soit la localité qu'ils habitent, de lui procurer *le plus tôt possible* les documents et renseignements qui peuvent lui être utiles. Il se bornera à les classer et à leur donner la forme qui convient.

Il s'agit surtout des *faits de révolte* (actes de propagande, procès retentissants, etc.) avec la date précise.

L'adresse de Faure est maintenant poste restante à Lyon. Il va être obligé d'abandonner sa tournée, mais elle sera continuée par un autre orateur.

***

*L'Union de la Jeunesse socialiste révolutionnaire* prévient les numéros suivants n'ont pas encore été retiré depuis le tirage d'une tombola en faveur du journal.

Les numéros : 223, 13, 204, 316, 329, 201, 37, 265, sont à la disposition, tous les samedis, 58, rue Greneta, à la réunion du groupe, à 8 h. 1/2 du soir.

## PETITE CORRESPONDANCE

Un compagnon cuisinier de Paris, demande l'adresse d'un collègue de Chicago. Ecrire à Rousset, 31, rue de Tocqueville.

A. Z. à Livourne. — Les chansons ont été expédiées si vous ne les avez pas reçu, on réexpédira. — Brunet.

M. à La Tour-du-Pin. — Darnaud à Foix, pas d'autre adresse.

G. à Puymorand. — Le volume de Georges Ville est édité chez Engels, rue du Cherche-Midi, 91, ou chez l'auteur, rue Lioné, 4.

A. D. à Liévin. — C. n'a rien remis.

H. à Besançon. — La bande de votre journal portera l'avertissement quand l'abon. sera fini.

Duchmann. — Nous n'avons pas Tartarin. Mais Dardet ne répond pas aux lettres qu'on lui envoie et il fait partie de la Société des G. de L.

M. à Chantenay. — C'est tellement le cas, que vous voyez notre situation.

B. à La Seyne. — Nous rectifions. Le camarade ignorait les souscriptions et n'a tenu compte que de la date portée sur la fiche.

C. à Thiré. — La bande de votre journal portera la mention de la fin de votre abonnement.

Renoult. — C'était justement pour nous entendre au sujet de votre dernière observation, que nous avions demandé une adresse pour correspondre.

Audin à La Mulatière. — « Prise de Possession » épuisée, avons les autres.

Zisly. — Article pas assez littéraire et pas assez intéressant pour le supplément. — « La Tribune » ne paraît plus.

G. à Brest. — Avons écrit à Londres pour la brochure demandée.

B. à Drocourt. — Pour le numéro non reçu c'est un oubli, mais le retard en est cause au monde de fonds.

L. Massin. — Reçu. Merci.

J. G. V. à Villa Nova de Gaia. — « Travailleurs des villes » épuisés. — « Le Centenaire » pas paru.

## CONVOCATIONS

Réunion tous les jeudis, 30, rue d'Allemagne. Soirée familiale le dimanche.

L'Union de la Jeunesse socialiste révolutionnaire se réunira désormais 58, rue Greneta, tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, au premier.

Le nouveau groupe les *Peinards* se réunira à 8 h. 1/2 du soir, tous les mercredis, salle Greneta, 58, rue Greneta.

Le groupe anarchiste du faubourg Marceau, convoque tous les compagnons le samedi 21, à 9 heures du soir, salle Roux, 19, rue Pascal.

Sujet à traiter par un indépendant. Urgence.

Les compagnons qui veulent faire partie du groupe de propagande anarchiste sont convoqués pour le mardi 24 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, au local convenu. Les compagnons d'Argenteuil et du XV^e^, sont priés de ne pas manquer.

Réunion du groupe « L'Emancipation des ouvriers tailleurs », 19, rue Saint-Augustin, salle Bresset, tous les mercredis.

Groupe anarchiste « les Libertaires » et « Ligue des Antipatrioles », Réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, et tous les dimanches soirée familiale, 30, rue Menilmontant.

La « Ligue des Antipatrioles » se réunit tous les samedis, rue Greneta, au premier, à 8 h. 1/2 du soir.

TOULOUSE. — Les compagnons faisant partie du groupe les *Vengeurs*, sont convoqués pour le samedi 21 novembre, Aux Malassés, rue Gambetta, 68. Dorénavant, réunion du groupe tous les samedis au même endroit.

---

*Le Gérant* : E. HABERT.

Paris. — Impr. HABERT, 19, rue du faub. Saint-Denis.

I. I. S. G.
COLLECTIE
UCO FEDELI

CINQUIEME ANNÉE. N° 10 — DIX CENTIMES — DU 28 NOVEMBRE AU 4 DECEMBRE 1881

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA FIN DE L'ANCIEN RÉGIME

### EN RUSSIE

L'ancien régime se meurt en Russie ; il est à ses dernières convulsions. Il sent déjà le cadavre.

Durera-t-il seulement deux années ? six mois ?

Ce n'est pas à la légère que nous posons cette question. Au plus fort du mouvement terroriste, alors qu'une jeunesse, faisant preuve d'une énergie et d'un dévouement sans exemple dans l'histoire, engageait la lutte colossale avec le monstre autocrate, et que nos amis en France, demandaient à Pétersbourg, à chaque nouvelle explosion : « à quand la révolution ? » nous leur répondions avec tristesse que nous n'en voyions même pas les premières lueurs.

Aujourd'hui, tout a changé par la force même des choses. L'empire autocrate est ébranlé jusque dans ses fondements : il tombe en pièces, et s'il n'y avait pas la guerre en prévision, nous n'hésiterions pas à répondre :

— Non ; l'ancien régime ne durera pas deux ans en Russie. Il est possible qu'il ne durera même pas six mois !

La guerre austro-allemande pourra le faire vivre encore un an ou deux. Mais il est fini. La Russie est en ce moment à son 1788.

---

La situation est faite à expliquer.

Le servage aboli en 1861, vingt millions d'hommes ont acquis la liberté personnelle. Mais à quel prix ! Ils ont été totalement ruinés dans leur vie économique.

Lopins de terre trop petits pour y pouvoir vivre.

Peu ou point de prairies, ni de forêts.

Point de terre pour le pacage des bestiaux, et, partout nécessité de louer de la terre, à n'importe quel prix, chez le seigneur voisin, ou chez le spéculateur qui l'a achetée au seigneur ruiné.

En dix ans, les paysans étaient déjà ruinés dans les deux tiers de la Russie. Celui qui sous le servage avait eu cinq chevaux et trois vaches, n'avait plus que deux chevaux et une vache. Donc, point de fumure pour la terre, et récoltes si misérables qu'en Occident on ne se donnerait pas la peine de cultiver pour si peu de chose.

Avec cela — impôts toujours croissants. Les réformes libérales coûtent cher ; les juges de paix, les juges qui volent moins que leurs prédécesseurs, tout ça demande qu'on leur paie leur honnêteté relative.

Les chemins de fer dont on a bâti 30,000 kilomètres en quarante années, coûtent à l'Etat des prix fous, et le paysan paie, en plus de leur coût fabuleux, des intérêts fantastiques sur les capitaux empruntés.

Mais ces chemins de fer n'ont pas été faits pour apporter la vie dans les villages. Ils ont été bâtis — les uns dans des buts de guerre, les autres pour l'exportation du blé, et ils ont drainé jusqu'au dernier boisseau de grain dans les villages qui jadis en avaient toujours de réserve.

Les chemins de fer ont donné le coup de grâce au paysan. Jadis, dans les terres noires du Sud et du Sud-Est, il empilait ses meules de blé et les tenait en réserve. Venait la mauvaise récolte — elle revient tous les onze ou douze ans, — et il entamait ses meules. Il passait l'hiver sans connaître les transes de la faim. Mais aujourd'hui, ces meules ont disparu, — tout est exporté. Des acheteurs sont venus d'Allemagne et d'Angleterre, offrir au paysan de l'argent comptant pour son blé de réserve. Il a vendu. Mais sitôt que les deux vautours de l'Etat et le seigneur — se sont aperçus qu'il tenait quelques ronds d'argent dans sa main, l'un s'est empressé d'augmenter les impôts et l'autre la rente. Si bien que le paysan n'a plus rien en réserve. Il vit au jour le jour.

Pire que cela. Le pays entier n'a rien non plus en réserve. Il exporte le tiers de ses récoltes et dès qu'une mauvaise année arrive, ni le paysan, ni le pays, et encore moins l'Etat, n'ont rien pour parer à la famine.

Tous sont ruinés. Il n'y a qu'une poignée de marchands et de seigneurs qui boivent le champagne à Pétersbourg et achètent des coupés et des hôtels aux cocottes de Paris.

---

Dans cette situation, vraiment terrible, arrive la famine. Récoltes fabuleusement riches en 1887 et 1888 ; tout le blé exporté du pays pour payer les arriérés d'impôts et de rente accumulés précédemment : l'Etat augmente ses dépenses et ses impôts. Récolte moyenne en 1889 — jusque de quoi vivoter. Mauvaise récolte en 1890, et famine par ci par là. Point de récolte du tout en 1891 dans un bon quart du pays ; 22,000,000 d'habitants affamés dès juillet, mourant de faim en septembre, exaspérés par la famine en octobre.

Point de secours, ou secours ridiculement mesquins ; neuf mois à traverser sans pain jusqu'à la récolte prochaine ; semis d'hiver pas fait du tout, faute de semences ou de bêtes de trait, ou bien fait et détruits par la gelée sèche.

Une seconde année de famine en prévision.

---

En juin, le gouvernement évaluait à moins de 100,000,000 francs les secours nécessaires aux provinces affamées. Un mois plus tard, l'évaluation montait à 450,000,000 francs. Deux mois plus tard on la portait à 600,000,000. Aujourd'hui, le ministère des finances trouve que pour nourrir les provinces affamées seulement de pain et de surrogats divers (écorces, tiges de tournesol, feuilles de betterave, etc.) il faut au moins 825,000,000, — et encore ce chiffre est moins que la *moitié* de ce qu'il faudrait en réalité pour empêcher que le tiers des 22,000,000 affamés ne meure de faim et de typhus de la faim.

Et l'Etat — cette belle machine faite pour « guérir après avoir blessé » — comment va-t-elle s'acquitter de sa fonction ?

Un quart de la population ne pouvant rien payer, l'Etat constate un déficit formidable.

Un quart de la population ne pouvant rien acheter, l'industriel renvoie « les bras inutiles », et augmente le nombre des affamés.

Un quart de la population ne pouvant rien exporter, les chemins de fer font déficit et réclament à l'Etat la garantie des 5 pour cent d'intérêt sur le capital.

Un quart de la population ne fumant plus, buvant peu, ne se mariant pas à l'église, etc., et le riche faisant des économies, l'Etat voit ses impôts indirects disparaître et le ministre des finances annonce dans ses prévisions un déficit de 2 1/2 milliards de francs.

L'Etat défend l'exploitation du seigle, et du coup les assignats (dont le cours n'est soutenu que par l'exportation), tombent. On ne donne plus que 2 fr. 50 pour un rouble en papier qui nominalement vaut 4 francs. On ne veut plus de l'emprunt russe et on n'offre que 74 francs pour un chiffon de papier qui représente une promesse de l'Etat russe de payer 100 francs en or.

---

En un mot, c'est la banqueroute. Et si d'ici six mois mois, les armées allemandes, autrichiennes et anglaises ne se ruent pas sur la Russie pour dépecer l'empire, Monsieur Déficit forcera le tsar à convoquer l'assemblée nationale.

Mais l'auguste Assemblée ne nourrira pas le paysan. Elle votera tant par jour pour messieurs les députés — ceci, elle peut le faire. Mais où trouvera-t-elle les trois à quatre milliards nécessaires *sur le champ* pour nourrir les affamés et combler le trou au budget ?

Encore des assignats ? — Mais il y en a déjà pour plus de trois milliards en circulation ! Ils tomberaient à un franc au lieu de deux.

Des emprunts ? — Même les chauvins français, malgré tout leur tapage, n'offrent que 74 francs d'or pour 100 francs de promesses !

Les impôts ? — Mais depuis 30 ans l'Etat russe a déjà saigné à blanc le paysan.

L'impôt progressif ? — Mais il tombe toujours sur celui-là seul qui produit — sur l'ouvrier et le paysan.

L'impôt sur la noblesse foncière ? — Mais la banque des nobles met déjà chaque mois des milliers de leurs domaines aux enchères pour arriérés d'intérêts. Tous leurs biens appartiennent déjà de fait aux banques de l'Etat et à quelques banques privées. Reste une centaine de milliers de gros marchands dont tous les biens — s'ils étaient même confisqués en entier — ne suffiraient pas pour couvrir le déficit de l'année !

---

Paroles, promesses, grands mots faisant vibrer le cœur — une Assemblée nationale pourra les prononcer. Mais il ne s'agit pas de mots en ce moment. Il faut du pain et il n'y en a pas.

Pour maintenir la machine de l'État, il faut des roubles et ils ont disparu.

Il ne reste donc rien que la révolution. Prendre, saisir le pain où il y en a. Prendre, saisir les roubles où on en trouve. S'organiser partout, en dehors de l'État, pour nourrir les affamés.

Et c'est ce que les paysans comprennent d'instinct.

Les châteaux brûlent! Non pas encore sur l'échelle 1789, mais déjà sur l'échelle de 1788.

De toute part il nous vient de nouvelles de révoltes dans les campagnes. Les premières ont fini par des fusillades, mais à mesure qu'elles se répandent, il parait que le gouvernement reconnaît son impuissance, et hésite. Et puis, les soldats russes, restés paysans, ne se prêtent pas de bonne grâce à ces espèces de campagnes contre les affamés.

C'est que les paysans de 1891 ne sont plus ceux d'il y a trente ans, sortant à peine du servage. Une jeune génération a poussé et celle-là n'a pas plié le dos comme ses pères : elle se révolte. On pille les convois de blé, on pille et on flambe déjà les maisons des seigneurs, pendant que des dizaines de mille affamés se rassemblent dans les villes et, haut la tête, réclament qu'on les nourrisent.

C'est la révolution populaire qui s'annonce, en même temps que la banqueroute des finances et le mécontentement dans les classes aisées.

Ces trois éléments ensemble sont ce qui rend en ce moment la révolution inévitable en Russie.

---

Les lecteurs de la *Révolte* n'ont pu se tromper sur la conclusion définitive à laquelle nous conduisent les discussions relatives à l' « Estampage ». Sans doute, il est vrai que dans cette société inique où tout repose sur l'inégalité et l'accaparement, où l'argent seul donne le pain, nous sommes tous sans exception obligés de vivre en plein vol, suivant les conditions même que nous fait l'existence. Comme des loups furieux, nous nous disputons la pitance journalière aux dépens des plus faibles ; chaque morceau de pain que nous mangeons est arraché à d'autres pauvres et porte quelque tâche de sang. Cela est vrai, et nous remercions l'auteur de *Travail et Vol* de nous l'avoir répété. Mais c'est en dehors de cet affreux état social que nous orientons notre vie, et tout en comprenant, en expliquant même les misères et les hontes auxquelles tel ou tel individu peut être entraîné, nous cherchons avant tout à abréger cette période hideuse de gâchis et de corruption qui précède l'avènement d'une société harmonique. Plus nous ferons de sacrifices personnels pour notre cause, plus nous saurons inspirer de confiance aux camarades par notre affection mutuelle : plus nous serons fiers en face de nos ennemis, plus le jour de notre affranchissement sera proche. Nous n'avons que faire des mesquines roueries dans lesquelles se complaisent les esclaves révoltés. Ce qu'il nous faut c'est l'énergie hautaine des principes, la vaillance de l'attitude, la noblesse de la vie.

Dans le prochain numéro, l'un de nous tâchera d'établir encore une fois notre pensée à cet égard aussi nettement que possible.

---

## ET APRÈS ?

Voilà ce que disent nombre de contradicteurs, quand nous avons démontré les mauvais effets de la vicieuse organisation sociale qui nous régit, quand nous leur avons fait comprendre qu'aucune réforme n'est possible dans le régime actuel ; que les meilleurs, tournent fatalement, de par le fait, des institutions existantes contre leur but et deviennent une aggravation de plus à la misère des exploités ; que celles qui pourraient efficacement amener un changement dans le sort du travailleur, ne le pourraient qu'à condition qu'elles s'attaquassent à l'institution elle-même, mais repoussées par les dirigeants, il faudrait une révolution pour les réaliser.

Or, c'est cette révolution qui effraie beaucoup de gens, ce sont les bouleversements qu'elle doit amener qui les fait reculer devant le remède après avoir reconnu le mal.

— « Oui, disent-ils, vous avez peut-être raison, certainement la société est mal constituée, il faut que ça change. La Révolution !... peut-être... Je ne dis pas... Mais après ? »

— Après, répliquerons-nous, ce sera la liberté la plus complète pour les individus, la possibilité pour tous de satisfaire leurs besoins physiques, intellectuels et moraux. L'Autorité et la Propriété étant abolies, la Société n'étant plus, comme la Société actuelle, basée sur l'antagonisme des intérêts, mais, au contraire, sur la solidarité la plus étroite, les individus, assurés du lendemain, n'ayant plus à thésauriser en prévision de l'avenir, ne se regarderont plus en ennemis, prêts à se dévorer pour se disputer une bouchée de pain, ou à s'arracher une place chez un exploiteur. Les causes de lutte et d'animosité étant détruites, ce sera l'harmonie sociale qui s'établira.

Il s'établira bien, entre les divers groupements une concurrence, une émulation plus tôt, vers le mieux, vers un but idéal qui s'élargira toujours au fur et à mesure que les individus trouveront de la facilité à satisfaire leurs aspirations, mais cette concurrence, cette émulation seront toute courtoise puisque l'intérêt mercantile, propriétaire ou gouvernemental ne viendront pas se mettre en travers, et que les concurrents retardataires auront toutes facilités pour s'assimiler les progrès acquis par leurs concurrents plus heureux.

---

Aujourd'hui, ce qui fait la misère, c'est l'engorgement des produits qui, encombrant les magasins, occasionnent les chômages et la faim chez ceux qui ne tronvent pas de travail, tant que lesdits produits ne sont pas écoulés. — Ce qui démontre bien l'anomalite de la société actuelle.

Dans la société que nous voulons, plus les produits seront abondants, plus facile sera l'harmonie entre les individus puisqu'ils n'auront pas besoin de se mesurer les moyens d'existence ; plus l'on produira vite, plus les perfectionnements de l'outillage mécanique s'accélèreront, plus se réduira la part de travail productif qui incombera aux individus, plus vite il deviendra ce qu'il doit être réellement, une gymnastique nécessaire pour exercer les muscles des individus.

Dans une société normalement constituée, le travail doit perdre son caractère de peine et de souffrance qu'il acquiert, par son intensité, dans nos sociétés d'exploitation. Il ne doit plus être qu'une distraction au milieu de tous les autres travaux que les individus feront pour leurs plaisirs, leurs études, les besoins de leur tempérament, sous peine de se transformer graduellement, en de simples sacs digestifs, comme ne tarderait pas à le devenir la bourgeoisie si elle pouvait assurer sa domination ; comme l'est devenue une espèce de fourmi qui est incapable de se nourrir elle-même et crève de faim lorsqu'elle n'a plus d'esclaves pour lui donner la becquée.

---

— « Oui, reprennent alors les contradicteurs, ce que vous voulez est bien beau, certainement ce serait le plus bel idéal que l'Humanité puisse atteindre ; mais rien ne dit que ça marchera aussi bien que vous pensez, que les plus forts ne voudront pas imposer leur volonté aux plus faibles, qu'il n'y aura pas des paresseux qui voudront vivre aux dépens de ceux qui travailleront. »

« S'il n'y a pas de digues pour maintenir la foule, qui dit que, au lieu d'être un pas en avant, cette révolution ne sera pas un retour en arrière. Et si l'on est vaincus, n'est-ce pas un retard pour les idées, de vingt, trente, cinquante ans et peut être plus ? »

« Si vous êtes vainqueurs, pourrez-vous empêcher les vengeances individuelles, qui dit que vous ne serez pas débordés par la foule ; — D'un côté comme de l'autre ce sera le déchaînement des passions bestiales, la violence, la sauvagerie et toutes les horreurs de l'homme retombant à l'animalité. »

Nous répliquons alors que, la crise économique s'accentuant, les chômages devenant de plus en plus fréquents, la difficulté de vivre plus prononcé tous les jours et les difficultés politiques s'accentuant progressivement au grand affolement de ceux qui « tiennent les rênes de l'État », nous marchons sûrement à cette révolution qui sera, fatalement, amenée par la force des choses, que rien ne pourra l'empêcher et que, par conséquent, nous n'avons qu'une chose à faire, c'est d'être prêts à y prendre part pour la faire tourner au mieux des idées que nous défendons.

Mais, cette peur de l'inconnu est si forte, si tenace, qu'après avoir reconnu la logique de toutes nos objections, après être convenu de la vérité de tout ce que nous déduisons, le contradicteur se reprend à dire : « Oui, tout cela est vrai, mais, peut-être, vaudrait-il mieux agir prudemment, le progrès ne se fait que peu à peu, il faudrait éviter l'action brutale, on finirait peut-être par amener les bourgeois à des concessions ! »

---

Certes, si on avait affaire qu'à des gens butés, de mauvaise foi, qui ne veulent pas être convaincus, ça serait à lâcher la discussion, et à leur répondre le mot de Cambronne en leur tournant le dos. Malheureusement ce sont aussi des gens de la meilleure foi du monde qui, pris par le milieu, l'éducation, l'habitude de l'autorité, croient tout perdu lorsqu'ils la voient disparaître de leur horizon, et, n'ayant plus rien à répliquer, reviennent, sans s'en apercevoir, à leur première argumentation, ne pouvant s'imaginer une société sans lois, ni juges, ni gendarmes, où les individus vivraient côte à côte, en s'entr'aidant au lieu de se sauter à la gorge.

Que leur répondre ?

Ils veulent des preuves que la société marchera comme nous l'entrevoyons !

Nous pouvons en tirer de la logique des faits, de leur comparaison, de l'argumentation que nous pouvons tirer de leur analyse, mais des preuves palpables ! l'expérimentation seule peut nous en apporter, et cette expérimentation ne peut se faire qu'en commençant à culbuter la société actuelle !

### II

Il ne reste plus qu'à leur dire alors :

Nous vous avons démontré que la société actuelle engendre la misère, crée la famine, entretient l'ignorance de toute une classe — la plus nombreuse — d'individus, empêche le développement des générations en leur léguant en héritage les préjugés et les mensonges qu'elle entretient.

Nous vous avons démontré que son organisation ne tendait qu'à assurer l'exploitation de la masse au profit d'une minorité de privilégiés.

Nous vous avons démontré que son mauvais fonctionnement, — et aussi le développement d'aspirations nouvelles au sein des travailleurs — nous conduisent à une révolution, que voulez-vous que nous vous disions de plus ?

Si nous devons nous battre que ce soit au moins pour la réalisation de ce qui nous semble beau, de ce qui nous paraît juste.

Serons-nous vainqueurs ou vaincus? Qui peut le prévoir ? Si nous attendions, pour réclamer nos droits, d'être certains de la victoire, nous pourrions attendre notre émancipation pendant des siècles. Du reste, on ne commande pas aux circonstances, le plus souvent ce sont elles qui vous entraînent, le tout est de les pré-

voir pour ne pas en être submergés. Une fois dans la mêlée ce sera aux anarchistes à déployer toute l'énergie dont ils seront capables afin d'entraîner, par leur exemple, la masse avec eux.

---

Que dans la révolution, qui se prépare, il y ait des vengeances individuelles, qu'il y ait des massacres, qu'il y ait des actes de sauvagerie, cela est fort probable, cela est à prévoir, mais qu'y pouvons nous ?

Non seulement personne ne pourra l'empêcher, mais on ne *devra* pas l'empêcher. Si les propagandistes sont dépassés par la foule, tant mieux ! Qu'elle fusille tous ceux qui voudront se mettre en travers de sa route, car si elle souffrait que l'on fasse de la réaction pour lui enlever quelques victimes, on pourrait en faire pour enrayer son élan révolutionnaire, pour l'empêcher de toucher aux institutions qui doivent disparaître, pour lui faire épargner ce qu'elle doit détruire. Une fois la lutte entamée, la sensiblerie ne sera plus de mise, la foule devra se méfier des phraseurs et broyer impitoyablement tout ce qui tentera de se mettre en travers de sa route.

Tout ce que nous pouvons faire, c'est de déclarer, dès à présent, que la disparition des individus doit importer peu aux travailleurs, que c'est aux institutions qu'il faut qu'ils s'attaquent, que c'est elles qu'il faut saper, renverser et détruire, n'en laisser subsister aucun vestige, empêcher de les reconstituer sous d'autres noms.

La bourgeoisie n'est forte que par ses institutions et parce qu'elle a su faire croire aux exploités qu'ils sont intéressés à leur conservation, qu'elle a su, moitié de gré, moitié de force, en faire des défenseurs à son profit. Réduits à leur propres forces les bourgeois ne pourraient résister à la révolution, et combien y en aurait-il qui auraient cette velléité? Donc les individus ne sont pas dangereux par eux-mêmes.

Mais, si au jour de la révolution, il y a en a qui soient un obstacle, soient emportés par la tourmente ; si des vengeances individuelles s'exercent, tant pis pour ceux qui les auront suscitées. Il faudra que ceux-là aient fait bien du mal pour que la haine de leur personne ne soit pas apaisée par la destruction de leur caste, l'abolition de leurs privilèges ; tant pis pour ceux qui s'attarderont à les défendre, les foules ne vont jamais trop loin. Il n'y a que les meneurs qui trouvent cela, car ils ont peur des responsabilités morales ou effectives.

Pas de sentimentaliste bête, quand même la fureur des foules s'égarerait sur des têtes plus ou moins innocentes. Pour faire taire notre pitié nous n'aurons qu'à penser aux milliers de victimes que dévore journellement le minotaure social actuel au profit de la bourgeoisie ventripotente. Et s'il y a des bourgeois qui finissent accrochés à quelques becs de gaz, assommés à quelques coins de rues, noyés dans quelques rivières, ils ne récolteront que ce que leur classe aura semé. Tant pis pour eux ! Qui n'est pas avec la foule est contre elle.

---

Pour nous, travailleurs, la situation est nette : d'un côté — le présent — la société actuelle, avec son cortège de misère, d'incertitude du lendemain, de privations et de souffrances, sans espérance d'amélioration. Une société où nous étouffons, où notre cerveau s'étiole, où nous devons refouler au plus profond de notre être tous nos sentiments du beau, du bon, du juste et d'amour ; de l'autre — l'avenir — un idéal de liberté, de bonheur jouissances intellectuelles et physiques, — le complet épanouissement de notre individu ! — Notre choix est fait, quoi qu'il en soit de la révolution future, quoi qu'il nous arrive, ça ne sera pas pire, pour nous, que la situation actuelle, nous n'avons rien à perdre dans un changement, tout à y gagner, au contraire. La société nous entrave, eh bien ! culbutons-là, tant pis pour ceux qui se trouveront écrasés par sa chûte. C'est qu'ils auront voulu se mettre à l'abri de ses murs, voulu se racrocher à ses étais vermoulus. Ils n'ont qu'à se mettre du côté des démolisseurs.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Le camarade Meriz a été condamné à un an de prison le 17 novembre.

On se souvient qu'il y a deux ans, Meriz, lors du tirage au sort à Dijon, prit une poignée de numéros dans l'urne et la jeta au visage du galonnés en criant : vive l'anarchie.

Depuis cette époque, il avait voyagé à l'étranger, puis il était rentré à Paris, et il commit des imprudences. Il y a trois semaines il fut arrêté.

Devant le conseil de guerre, notre ami a défendu très fièrement ses idées anarchistes : « Je ne veux pas être soldat, a-t-il dit, et je déclare que jamais je ne ferai de service, je ne veux point m'exposer à tirer sur le peuple. » Sur ces mots, le colonel président lui a coupé la parole et après une courte délibération le maximum lui a été octroyé.

Avis à tous les réfractaires d'ouvrir l'œil, et ils sont nombreux de Bayonne à Dunkerque.

***

A propos de l'élection Lafargue à Lille, nous soumettons au lecteur le tableau suivant :

Elections du 8 novembre

Département des Landes, un opportuniste élu.
Abstentions : 10 pour cent.

Département de l'Yonne, un radical élu.
Abstentions : 21 pour cent.

Département du Nord, un socialiste élu.
Abstentions : 1er tour : 31 pour cent.
— 2e tour : 30 —

Plus l'électeur est éclairé, moins il vote, sans compter ceux qui ne se font même pas inscrire sur les listes électorales.

***

Puisque nous parlons de l'élection du Nord, déjà vieille, rappelons une des principales bêtises du gouvernement, un fait qui prouve que quelque scientifique que soit la tyrannie d'un Constans, et il se vante d'être fort, il arrive toujours un moment où il commet gaffe sur gaffe.

Entre le premier et le second tour de scrutin, le commandant Chapus, qui avait commandé le feu à Fourmies, fut déplacé d'office : trop tard pour qu'on puisse attribuer cet acte à un sentiment de justice, trop tôt pour le principe d'autorité.

L'ordre de route des conscrits de Fourmies n'a pas non plus fait mauvais effet. Ils avaient reçu leur feuille pour le bataillon du 145e qui a tiré sur eux le 1er mai dernier! Comme imbécillité gouvernementale, c'était assez réussi. Au dernier moment le ministre de la guerre a décidé que les conscrits de Fourmies iraient porter leur émotion dans un autre corps d'armée.

A ce propos disons que sur la feuille de route d'un de nos amis nous avons vu : sujet anarchiste, plusieurs fois arrêtés dans des manifestations. Une invite à passer la frontière, quoi !

***

Veut-on savoir le résultat pratique du fameux recensement quinquennal du commencement de cette année.

Il y a trois ou quatre ans, une apprentie couturière perdit une douzaine de mouchoirs, et comme sa patronne voulait en retenir la valeur sur ses appointements (soit deux mois de travail à l'œil), elle tenta de voler une douzaine de mouchoirs analogues dans un grand magasin. Elle se fit pincer et envoyer dans une maison de correction pour y rester jusqu'à l'âge de sa majorité.

Au bout de deux ans, elle trouve moyen de se sauver vient à Paris, s'y marie sans l'assistance du maire et vit heureuse avec son homme. Quinze mois plus tard, arrive le recensement et la pauvre femme, innocente et naïve, donne nom, âge, etc., et vivement la police refourre la femme en prison.

La police ne sera réellement bien faite que lorsque tous les individus seront mensurés, photographiés et classés à la préfecture de police et qu'on pourra les suivre dans tous leurs déplacements de la naissance à la mort.

C'est la actuellement le but avoué d'un recensement qui sous l'Empire n'était qu'un simple dénombrement.

Ce que nous ferons un feu de joie avec les cent mille fiches du docteur Bertillon !

***

Reims. — Le camarade Prudhomme est poursuivi pour provocations diverses comme soupçonné d'avoir placardé des manifestes aux conscrits de Reims la veille du départ de la classe et dans un village voisin, à Cormontreuil un placard s'adressant aux paysans.

***

Charleville. — Le 11 novembre la cour d'assises des Ardennes a jugé les auteurs des attentats à la dynamite qui en juin dernier émotionnèrent tant la ville.

Bourgeois et Chaillot ont été condamnés chacun à sept ans de travaux forcés et à dix ans d'interdiction de séjour. Les autres accusés ont été acquittés.

Nous n'avons pas d'autres renseignements sur cette affaire.

***

Dans une grande ville de l'Est, le jour du départ de la classe, des affiches manuscrites, faites à l'encre rouge, ont été apposées dans différents endroits de la ville.

En voici le texte d'après « l'Eclaireur de l'Est » :

Conscrits!!!

La loi ignoble du militarisme vous oblige à payer l'impôt du sang.

Accepterez-vous d'aller passer les trois plus belles années de votre vie dans ce bagne abrutissant — la caserne.

Consentirez-vous d'être le soutien de ces capitalistes qui vous ont fait crever de misère quand vous étiez au travail.

Accepterez-vous d'être les assassins des vieillards, filles et enfants, comme à Fourmies.

Réfléchissez camarades, et si vous vous sentez le courage de vivre éloignés de ceux que vous aimez, n'hésitez pas : *Désertez*, vous accomplirez un acte de dignité.

Si au contraire, vous vous croyez assez forts pour supporter cette affreuse discipline anti-humanitaire de l'armée, rassemblez en vous toutes les haines de vos frères de misère contre l'autorité et le jour où ceux-ci réclameront leur part de richesses sociales, sachez vous servir des fusils que l'on mettra entre vos mains en envoyant ses balles dans la peau des galonnés qui vous commanderont le feu !

*A bas la Patrie !*

*Vive l'Anarchie !*

## Angleterre

Un incident qui a eu lieu dernièrement devant la police court de Londres, montre le sentiment qui prévaut parmi les masses déshérités de East-End de Londres, et qui devrait bien éclairer les agitateurs socialistes sur la marche qu'ils ont à suivre pour l'éducation des masses.

Deux prisonniers comparaissaient : un peintre et un menuisier, ils avaient brisé la glace de devanture d'un joaillier de la cité et fait pour plus de 3,000 fr. de dégâts. L'acte avait été fait très délibérement, un des démolisseurs ayant fait usage d'un ciseau à froid et l'autre d'une barre de fer. Ils n'avaient rien volé et s'étaient laissé arrêtés sans résistance. Devant le juge, l'un d'eux expliqua que n'ayant pas de travail ils avaient choisi ce moyen pour forcer le sentiment public à s'occuper de leur misère et de celle de leur semblable. Il dit qu'il était impossible pour des hommes affamés de regarder de sens froid des objets de luxe et de résister à la vue d'étalage de pierres précieuses.

Sur une question du juge, les accusés prétendirent qu'ils avaient autant le droit de détruire une propriété dont ils n'avaient aucune part, que le juge avait celui de les punir. Quand le magistrat essaya de leur faire comprendre la fausseté et le danger de leur manière de voir, les prisonniers lui dirent très respectueusement, que chacun d'eux, avait sa ligne de conduite et qu'ils ne voyaient pas de raison suffisante pour en changer. Après cela, naturellement, il ne restait qu'à juger et à condamner les bonshommes, ce qui fut fait.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Un travail, curieux pour quiconque réfléchit, s'est opéré depuis deux ans dans notre milieu parisien.

En vertu de l'action gouvernementale, facile à pré

voir, les rangs des propagandistes anarchistes ont été décimés, les groupements disloqués et si les idées ont filtré plus ou moins intégralement dans certaines sphères qui, jusqu'alors, nous semblaient fermés, nous avons perdu en force violente ce que nous ga- gnions d'une certaine façon.

Les actes de Lorion et de Decamps semblent avoir clos (provisoirement tout au moins) notre phase ré- volutionnaire pour entrer dans la place évolution- naire : nous discutons avec les curés, dévions dou- cettement vers la littérature et en sommes à faire appel aux riches ou à nous réjouir si tel gros capi taliste fait montre par dilettantisme ou tartuferie humanitaire d'une certaine sympathie pour nos idées.

Sommes-nous vraiment si bas que cela ?

Non que, restant tranquillement les mains dans les poches, nous conseillions aux autres : « Allez donc faire sauter tel monument! Poignardez donc tel patron ! » De tels actes individuels, bons à frap- per les esprits mais insuffisants à résoudre la ques- tion sociale, s'exécutent spontanément : on ne peut les prêcher en restant soi-même à l'abri, sous peine de passer pour suspect.

Mais entre cela et, comme d'aucuns, ignorer tout de la situation, même les noms de ceux qui incar- nent momentanément l'autorité et le capital, nous écarter de tous les faits économiques et vivre dans la casuistique ou le rêve bleu, il y a un abîme et il y a aussi un moyen terme.

Ce qui doit faire la vitalité du *parti* anarchiste (nous employons ce mot, malgré la répugnance de quelques camarades, parce que des hommes luttant d'un commun accord contre l'ennemi pour arriver à la réalisation de leur idéal constituant forcément un parti), ce qui peut nous relever d'un affaissement passager, c'est l'absence de chefs, permettant aux éléments jeunes et faiblis ou viciés, permettant à tout homme d'iniative d'agir, — dût-il être un peu calomnié du nom d'autoritaire, — de grouper autour de lui ceux qui partagent sa manière de voir et d'entreprendre une lutte efficace, tant contre l'en- nemi occulte se glissant traîtreusement dans nos rangs.

Ces jeunes éléments existent, nous en sommes per- suadés. Il n'est peut-être pas nécessaire qu'ils se compromettent, mais il est indispensable qu'ils pren- nent pied, dessinent leur action et montrent ce coup d'œil synthétique, ce sens de la situation qui ont fait trop souvent défaut à des camarades analystes à ou- trance et, par cela même, plus philosophes évolu- tionnaires que révolutionnaires.

Ce manifeste article est déjà long et nous préten- dons pas accaparer tout le journal. Pour aujourd'hui, nous concluons en disant : *de l'initiative, encore de l'initiative, toujours de l'initiative* : initiative non plus brouillonne ou déclamatoire mais pratique, s'exer- çant de préférence dans le domaine des faits écono- miques.

Dans des études ultérieures, nous examinerons.

Du mouvement socialiste chrétien, du réveil spiri- tualiste et de l'attitude à prendre à cet égard :

De l'anarchie devant les riches, les artistes, les ouvriers et les souteneurs, repris justice, vagabonds, prostituées ;

Des groupes révolutionnaires *fermés* et de *ouverte* dans les syndicats ;

De la nécessité de choisir une plate-forme conci- liant l'intégralité de l'idéal avec une action pratique.

Un groupe parisien.

* * *

La Bibliothèque anarchiste est ouverte tous les sa- medis et tous les mercredis de 9 heures à 10 h. 1/2, du soir, salle du Gros Bœuf, 58, rue Greneta.

Lecture sur place et à domicile, le prêt est gra- tuit. Les camarades qui croient cette propagande utile sont priés d'envoyer les livres, brochures et journaux dont ils disposeraient au bibliothécaire, 58, rue Greneta. Près de 400 volumes ainsi que de nom- breuses brochures et journaux français et étrangers sont déjà à la disposition des lecteurs.

* * *

Marseille. — Avis aux amateurs de réformes. — Dans le budget il y a, à ce qu'on dit, une réforme abaissant les prix effrayants de la grande vitesse : compagnies et gouvernement font un sacrifice. Qu'elles belles âmes ! Mais qui le payera ? Les ou- vriers parbleu !! Il faudrait être bien naïf pour sup- poser les actionnaires capables d'accepter la moin- dre réduction sur les scandaleux intérêts qui leur sont servis. Aussi a-t-on déjà commencé aux ate- liers de P. L. M. de Marseille, Prado par diminuer les prix de certains travaux de 10 et 12 0/0.

Nous rentrons aux ateliers à la journée de 3 fr. 30; de plus on nous fait travailler à façon pour nous donner la facilité de gagner un peu plus. Il en est résulté que beaucoup, simples d'esprit, ont trimé dur pour atteindre 4 fr. et 4 fr. et 4 fr. 50 ; trou vant ces journées trop élevées, les gros bonnets ont réduit incessemment les prix, de sorte qu'aujour- d'hui on ne peut dépasser, en s'éreintant, la haute paye de 3 fr. 50 pour un travail abrutissant agravé par les aboiements des gardes-chiourmes qui nous traitent comme forçats.

Conclusion : Après Marseille se sera les autres villes et régions et la réforme consentie sera payée par les miséreux tant que nous ne nous résoudrons pas à supprimer exploiteurs économiques et politiques.

Qu'en pensent nos frères de chaîne qui se sont dé- clarés contre les grèves et l'agitation révolution- naire parmi les corvéables des Compagnies de che- mins de fer ?

* * *

Les compagnons de Limoges se proposent de pu- blier une brochure sur le procès et exécution des camarades de Chicago.

Adresser les demandes au compagnon Beaugiron, 4, chemin du Petit Tour, Limoges (Haute Vienne).

## AUX CAMARADES

*Bon nombre de camarades ont répondu à notre appel : les uns en souscrivant im- médiatement, les autres en nous promet- tant d'envoyer mensuellement ce dont ils peuvent disposer pour la propagande. Merci à tous ces camarades connus ou in- connus. Nous trouvons dans leur empres- sement à nous répondre, un encourage- ment de plus à suivre la ligne de conduite que nous avons suivie jusqu'ici. C'est une preuve que les conceptions que nous cher- chons à propager répondent à des aspira- tions sérieuses.*

*Certes si nous voulions user des combi- naisons financières que fournissent les bas-fonds du mercantilisme de la presse, nous pourrons faire largement vivre la* Révolte, *nous préférons nous en abstenir. Que l'aide des camarades ne nous fasse pas défaut, nous avons surmonté bien des difficultés, nous surmonterons encore celle- là.*

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 4,821 fr. 35.

Marseille, les Rénovateurs 10 fr. — Un groupe de li- thos 5 fr. — Argentine, vente de timbres 30 fr. — L. rue des Lyonnais, 0 60. — Deux anarchistes de la Tour du Pin 0 60. — S. à Grenoble 1 20. — G. à Puymoraud 2 fr. — Liéoni par A. D 3 60. — L. à Arras 0 30. — Un groupe de Charitois qui ne peuvent lire que la Révolte 5 30. — V. Gauche 29 fr. — Groupe anarchiste de Saint- Nazaire 5 fr. — Genond, Lyon 1 05. — Destouches Er- nest à La Haye-Descartes 0 50. — Auguste et Marianne 1 fr. — Lyon, le groupe Croix Roussien 3 fr.

X. Chaumont 1 65. — B. rue Sp. 6 50. — Gaschet 0 50 — Barrau 0 25. — P. C. 1 fr. — Groupe anarchiste de Saint-Nazaire 5 fr.

A. L. à Montréal 10 30. — Borderie par P. 0 40. — L. C. D. V. 5 10. — Anarchos de Drocourt, un qui veut l'expropriation 15 fr. — Le Hâvre 1 fr. — T. à Tenez 1 05. — B. à La Machine 0 20. — G. à Istres 0 25. — Arras, un anarchiste mourant 2 40 dont moitié pour le Peinard. — G. à La Palisse 1 fr. — Le groupe de lan- gue française de New-York 25 fr. — C. P. à Brooklyn 5 fr. — G. C. à Pantin 1 25.

L. G. D. V. 5 fr. — Excédent d'écot en sortant de Pélagie 0 40. — L. au Mans 0 25. — G. G. L. 10 fr. — S. à Reims 0 25. — Libertaires d'Argenteuil 1 fr. — N. à Crigny 2 fr. — Saint-Etienne, de la part d'un qui veut l'expropriation 15 fr.

Excédent d'écot à la sortie de Pélagie 0 80. — Dijon. — Un pied plat 0 20. — J. Hinaut 0 25. — Durey 0 40. A. Hinaut 0 25. — 0 50. — Bardot 0 10. — Un pas con- tent de la non réception des colis postaux demandés 0 35.

M. S. à Marseille 2 50. — D. à La Hayes Descartes 0 15. — O. G. à Orléans 0 60. — 139, Toulon 10 fr. — Alger, excédent d'écot au café d'Apollon, le 15 novem- bre 1 20. — B. à Saint-Pourçain 2 10. — G. à la Palisse 5 fr. — Reçu en juillet dernier, 3 francs montant d'une collecte faite dans une réunion d'amis à Mirepoix.

C. fils, à Thiré 1 85. — Liste Beaucaire, Zioly 0 30. — Deux compagnons révolutionnaires par J. B. à la Franca 1 05. — P. R. à Ortobello 1 50. — V. Marcq en Bareuil 1 fr. — R. à Argenton 0 50. — Un petit groupe d'employés du chemin de fer P. L. M. 1 05. — Beau- caire. — J. Gazay 0 50. — J. Clout 0 50. — F. Faure 0 50. — Un tailleur 1 fr. — Anonyme 0 40. — Un disci- ple de Meyebeer 0 50. — Léger 0 50. — J. Souchon 0 50.

Total à ce jour : 5,066 fr. 80.

## PETITE CORRESPONDANCE

Les camarades qui correspondent avec Prudhomme de Reims, ne doivent plus rien lui envoyer à cette adresse. Il a reçu la lettre de Nahon.

Sumbat Woskaniantz. — Stud. Techniker Mittweida, i. s. En quelle langue est écrite votre lettre ? Personne n'a pu la traduire.

Auguste R. de Ganges demande nouvelles de Victor L. d'Arras ?

Thomassin à Mézières. — Convocation arrivée trop tard. — Agen, a été oubliée. — J. à Troyes. Nous avons fait passer votre demande au « Peinard », celle que nous avons sont déjà casées.

S. à Genève. — T. J. à Marseille. — B. à Limoges. — B. rue de Charonne. — C. à Argenteuil. — R. à Escar- botui. — H. à Reims. — D. à St-Henri. — L. à Tours. — M. à Chautenay. — R. Champs-Elysées. — Les Egaux par V. — V. et B. à Roubaix. — C. à Lavelanet. — L. à Arras. — R. à Romans. — Jourdain boulevard Hauss- mann. — G. à Marseille. — P. à Saint Nazaire. — G. chez S. à Aix. — V. à Mallemort. — C. à Lunay. — P. à Amiens. — M. à Calais. — S. à Saint-Etienne. — F. à Grenoble.

J. G. à Beaucaire. — M. à Hérisson. — L. R. à Beau- caire. — A. C. à Biella. — M. à Dijon. W. D. à Flixe- court. — S. à Genève. — Nicolet, Chaux-de-Fonds (10 fr.). — F. R. à Ténès. B. à la Seyne. — L. à Castel- jaloux. — B. à Arras. — C. à Voujancourt. — F. à Bazancourt. — T. à Mont Marault. — N. à Tarare. — Nancy. — Hamelin. — A. F. rue Meynadier. — V. L. à Arras. — H. E. à Bourg. — R. V. à Romans. — St- Chamond. — B. à Limoges. — B. à Bordeaux. — F. à Agha. — A. M. à Lausanne. — B. R. à Nice. — P. à Lyon. — P. à Bordeaux. — C. à Avignon. — H. à Reims. — F. à Amiens. — D. G. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Le Réveil anarchiste du XV[e], réunion tous les sa- medis à 8 h. 1/2 du soir, salle Lézé, 103, rue du Théâtre, samedi 28 novembre, soirée familiale suivie d'une conférence. Entrée libre.

Grande réunion publique et contradictoire.

Camarades,

Vous êtes invités au grand meeting international, qui aura lieu le dimanche 29 novembre, à 2 heures de l'après-midi, salle du Commerce, 94, faubourg du Temple.

Ordre du jour : Le procès des anarchistes de Rome. La grève des mineurs du Nord.

Entrée 20 centimes, pour couvrir les frais d'orga- nisation.

Grande soirée familiale artistique, donnée par la Bibliothèque anarchiste, le samedi, 58, rue Greneta, salle du Gros bœuf, à 8 h. 1/2 du soir.

1[re] partie. — Conférence : la Misère et ses consé- quences ;

2[e] partie. — Poésies et chants révolutionnaires par les auteurs. Entrée : 20 centimes pour couvrir les frais.

## La RÉVOLTE est en vente :

### à Montreuil :

Libraire, 148, avenue de Paris.

### à Lyon :

Chez Paris, rue de Bonnel, 85. Le compagnon porte à domicile. On trouve chez lui toutes les brochures anarchistes.

### à Troyes :

Chez Cerf, rue Urbain IV.
Bureau de tabac, rue Voltaire.
Dépôt du « Petit Parisien », rue de Kléberg.
Jeanmougin, rue de la Petite Tannerie, 50.

### à Bordeaux :

Chez Mme Larroudé, rue Rougiers, 39.
On y trouve également le « Peinard » et les bro- chures anarchistes.

### à Blidah :

Mme Curt, rue du Marché ; porte à domicile.

*Le Gérant* : E. Habert.

Paris. — Impr. HABERT, 58, rue Greneta.

CINQUIÈME ANNÉE. N° 11 — DIX CENTIMES — DU 5 AU 11 DÉCEMBRE 1891

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

**ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS**

## Encore la Morale

Voilà déjà plusieurs années que l'on s'attarde à Paris à discuter la question du vol et les principes de la morale en général. Nous avons fait notre possible pour ne pas nous laisser entraîner dans ces discussions oiseuses. Mais puisqu'on est venu à nouveau les soulever dans la *Révolte*, force est d'y revenir.

Dans la *Morale Anarchiste* nous avons essayé d'établir notre point de vue sur ces discussions. Une fois que les jeunes anarchistes sont tombés sur ces mots creux d'égoïsme et d'altruisme, une fois qu'ils ont commencé la critique des principes de la morale, ils devaient bien chercher à approfondir la question. Et chaque fois, remarquons-nous, que de pareilles discussions surgissent, on peut être sûr d'avance que ce sont des précurseurs d'un pas en avant vers des principes de moralité supérieurs. Cela s'est fait entre nihilistes ; elle s'est fait au XVIII^e^ siècle, et avant, et toujours avec le même résultat.

---

Mais enfin il serait bien temps que l'on arrive à une conclusion définitive quelconque. Et nous sommes persuadés que le jour où l'on voudra faire en France un travail d'ensemble entre anarchistes, — le jour où, sortant des petits groupes, on parlera aux masses, — on trouvera vite la solution. Le peuple n'est pas avocassier : il hait les subtilités avocassières. Il n'entend pas qu'on le vole au nom de l'égalité, qu'on le trompe au nom de la liberté et qu'au nom de la solidarité, on passe les fausses pièces de monnaie à des misérables. De pareilles blagues peuvent se débiter dans des groupes : le peuple a trop de bon sens pour mordre à ces divagations.

Certainement, il faut se faire une idée bien nette sur ces principes. C'est faute d'avoir eu des principes nets que l'on a vu les grands hommes de la révolution bourgeoise se vautrer dans le luxe volé aux seigneurs, pendant que le peuple mourait de faim. Il faut préciser ses principes, autrement on finit, comme Gambetta, dans une baignoire d'argent, ou comme Diderot, à la cour de Catherine II.

Mais perpétuer ces discussions et prendre au sérieux les arguments de plus en plus avocassiers des avocats de la démoralisation — c'est tout bonnement faire le jeu de la réaction. Les chefs de la réaction savent — et ils y travaillent — que semer la méfiance entre anarchistes, c'est le meilleur moyen de les paralyser. Tant que l'anarchiste ne saura pas si le « compagnon » auquel il parle d'entreprendre quelque chose, l'écoute pour l'aider, ou bien peut-être pour lui voler ses sous, et même ses secrets qu'il pourra vendre « pour la cause », — il préférera ne rien faire. Il se méfiera, et pour cause, de celui qui a pour « principe » de voler tous ceux qui ne sont pas des « compagnons », et qui ne reconnaît pour « compagnons » que les compagnons d'estampage. Sans confiance — point de courage possible.

---

Eh bien, cette solution, tant voulue par les hommes sincères, nous semble bien simple. Elle ne peut pas ne pas sauter aux yeux de quiconque aura rompu avec son éducation chrétienne et jésuite et se laissera guider par le simple bon-sens.

Sommes-nous, oui ou non, un parti de la Révolution ? Ou bien, sommes-nous un parti de la réaction ? Sommes-nous un parti de l'avenir, ou bien un parti du passé ?

Si nous étions un parti du passé, de la réaction, de l'esclavage, notre programme serait vite fait. C'est simple comme bonjour.

— « Puisque tout le monde vit d'exploitation, exploitons à notre tour. Pourquoi diable, se révolter ! Faisons comme les autres ! — Puisque tout le monde vote pour se donner des maîtres, courrons aux urnes et nommons les maîtres du jour. Puisque « tout le monde » vole — volons aussi !

— « Puisque tout le monde cherche à dominer quelqu'un, dominons à notre tour, et pour mieux dominer, prêchons l'autorité et la discipline ! Puisque tous ne se soucient que de leur propre intérêt, et personne de l'intérêt de tous ; puisque l'égoïsme bête, la soif des jouissances personnelles sans s'inquiéter des autres, le mépris des foules, le servilisme et l'avachissement font l'essence du siècle — soyons de notre siècle ! A quoi bon le devancer ! Et puisque le mensonge, la flatterie, le « savoir-vivre » et encore le mensonge, sont pratiqués chaque jour, — et bien, flattons, trompons, mentons, avilissons-nous, mettons-nous au niveau de l'esclave du harem qui nie, flatte et trompe parce qu'elle se sent si petite, si esclave devant son maître ! »

C'est tout un programme, on le voit. Mais ce n'est pas tout encore.

Allez dans un île de l'Océan Pacifique chez les sauvages. Vous trouverez parmi eux le sorcier, le faiseur de pluie. Il vous dira que tromper, mentir, voler, c'est très mal. — « Mais que voulez-vous, dira-t-il ! Toute cette morale, c'est bon pour le commun du peuple. Moi, je suis le sel de la terre, l'élément du progrès, de la Révolution.

« Je dois bien tromper, mentir, voler pour vivre. Je ne suis pas si bête que cet imbécile de vieux à côté, qui prêche la morale et la pratique tant bien que mal. Cet imbécile a même la bêtise de jeûner quand la plèbe manque de nourriture. Plus malin que cela, je trompe, je mens et je vole pour mener mes hommes vers un meilleur but, — et voyez-vous ces jeunes gens ? je leur enseigne ma philosophie, et le jour où ils l'auront bien assimilée, je vais les initier à mes trucs pour tromper et voler ces sauvages. Je suis le sel de la terre, l'homme du progrès ! »

Ce que fait le sorcier — tous les aristos l'ont fait à travers toute l'histoire de l'humanité. Magiciens, sorciers et prêtres, rois, soldats et magistrats, ont prêché cette philosophie. Tous les partis bourgeois et jacobins — jusqu'aux socialistes étatistes de nos jours — l'ont pratiquée et propagée. Ils l'ont érigée en système de morale. Et ici encore notre programme serait vite fait si nous étions un parti de la réaction.

— « Puisque le sorcier, le prêtre, le magicien, le roi et le juge ; puisque Danton et Napoléon, Bismarck et Alexandre ont pratiqué et prêché ce système et que beaucoup d'entre eux ont réussi à gouverner — eh bien, nous allons faire comme les autres ».

---

Est-ce ceci le programme que nous allons accepter ? Ou bien, comprenant enfin que nous sommes un parti de la Révolution, nous commencerons par porter les principes de la révolution non-seulement dans nos bouquins et nos discours, mais avant tout à notre foyer, dans nos rapports quotidiens avec tout le monde ?

Pouvons-nous hésiter sur la réponse ? N'avons-nous pas déjà la nausée à force d'avoir tant entendu les jésuites prêcher : « Fais ce que je dis et non pas ce que je fais ? »

---

Et d'abord, débarrassons-nous enfin de cette théorie enfantine que l'on nous a prêchée, qu'en pratiquant le vol on détruit les préjugés de propriété.

Ceux qui ont lancé cette idée, ont oublié une seule chose. C'est que le vol s'est pratiqué entre exploiteurs, aussi bien qu'entre exploiteurs et exploités, depuis les pharaons d'Egypte. Et la propriété ne s'en porte pas plus mal pour cela. Leur découverte est vieille de cinq à six mille ans !

En effet, entre sauvages on ne connaît pas le vol. Mais depuis qu'il y a eu des exploiteurs — et cela date de plusieurs milliers d'années — les exploiteurs se sont *volé* entre eux (au sens propre du mot, non au figuré). Ils ont volé les exploités et ils ont été volés plus ou moins par les exploités. En sont-ils devenus pour cela communistes ? Ont-ils perdu le culte de la propriété. Ils n'ont vu dans le vol qu'un transfert de la propriété, une consolidation du principe de propriété. Vole celui-là seul qui n'a pas la force de prendre ouvertement. Vole celui qui reconnaît la propriété.

Le vol, en effet, c'est la meilleure garantie de la propriété ? Chez les sauvages et les barbares qui ne reconnaissent pas encore la propriété comme les européens, l'homme qui veut manger vient s'asseoir *de droit* à la table de celui qui mange. Mais le jour où le pauvre cessera de reconnaître lui-même ce droit, il volera. Alors le riche attache un chien à sa porte et déclare qu'il ne doit plus rien à personne. La propriété est constituée, parce que si la propriété est le vol, — *le vol c'est la propriété.*

« Quant aux « circonstances atténuantes » que l'on nous a aussi prêchées, — encore on n'a su que copier les propriétaires et les bourgeois. Comme si le code ne les a pas inscrites en pleines lettres ! Jusqu'à présent encore, quand un homme, poussé par la faim, a volé et l'a déclaré hautement devant le tribunal, on peut voir un jury russe, non-seulement l'acquitter,

mais se cotiser pour lui venir en aide! Encore une Amérique redécouverte trois mille ans trop tard!

Ah, si celui qui a faim, au lieu de se cacher et de s'avilir pour voler, avait seulement le courage d'entrer chez celui qui mange et de s'asseoir carrément à sa table en disant : « J'ai faim, je vais manger avec vous! » Cet acte serait autrement révolutionnaire que le vol qui commence par reconnaître la propriété, se reconnaît pour l'inférieur de celui qui possède, se cache pour réussir.

Tristes révolutionnaires, ceux qui plaident les circonstances atténuantes ; qui pour battre en brèche la propriété, ne savent que la reconnaître ; qui pour arriver à l'expropriation, commencent par l'appropriation!

---

Et puis, est-il bien vrai que « tout le monde » vive de vol, d'exploitation, de mensonges et de turpitudes?

Pour qu'il y ait des voleurs, des exploiteurs, des menteurs et des filous, ne faut-il pas qu'il y ait des volés, des exploités, des trompés et des filoutés? Et il y en a — les foules, les millions! Si la paysanne d'Auvergne parvient même à voler son patron pour un sou — est-ce le patron, le banquier, le seigneur, le politicien qui sont les volés, les exploités, les trompés de l'humanité, de l'histoire entière? C'est la paysanne, c'est le laboureur du sol, le nègre de l'usine — d'autant plus exploités et volés qu'ils sont plus bas dans la pyramide sociale.

Eh bien, entre volés et voleurs, entre exploités et exploiteurs, le choix du révolutionnaire anarchiste n'est-il pas déjà fait?

Ne préfère-t-il pas être exploité que d'être exploiteur? Avec les exploités, du moins, il se révolte contre l'exploitation.

Volé sur toute chose, — sur son travail, ses achats, jusque dans ses amitiés même — ne préfère-t-il pas être volé que de se ranger parmi ceux qui volent?

Entre gouvernants et gouvernés n'a-t-il pas fait son choix? Refusant à jamais de gouverner qui que ce soit, ne préfère-t il pas briser les lois que d'en faire? Se révolter contre toute espèces d'escrocs politiques et économiques quitte à pourrir en prison et mourir sur l'échafaud?

— Oui, nous sommes un parti de la Révolution. Et puisque nous le sommes, nous n'irons pas perpétuer le vol, le mensonge, la tromperie, l'escamotage et l'estampage qui font l'essence de la société que nous voulons détruire.

Oui, nous sommes un parti de la révolution, et pour cela nous n'irons pas nous cacher pour avoir le pain qui nous manque, la liberté que l'on nous refuse!

Etouffant déjà sous le mensonge, la tromperie et la lâcheté qui nous écœurent, — oserions-nous prêcher la lâcheté, le mensonge et la tromperie?

Ne jetons jamais une pierre aux vaincus de la lutte. Mais sachons que ce ne sont pas ces vaincus qui feront la révolution. La révolution demande des cœurs plus hauts et plus fiers que ceux-là!

# L'ARMÉE PÉDÉRASTE [1]

Encore un scandale de plus sur le compte de notre brave armée qui, depuis longtemps n'en est plus à les compter. Cette fois, la pourriture nous vient de Châlons où il paraîtrait que la moitié du 1er régiment des chasseurs à cheval em...boîtait le pas de trop près à l'autre moitié.

La *Lanterne*, journal patriote, a, malgré sa douleur, conté les faits par le menu. Dans son numéro du 16 novembre, elle s'écrie : *Les faits sont vrais, les faits sont graves, les détails sont odieux, le scandale est grand et les coupables plus nombreux qu'on ne le voudrait croire* (sic).

Nous voulons bien admettre ces affirmations qui, d'ailleurs, ont été démontrées, mais non démenties, nous admettons également comme sincères, quoique bruyantes, les lamentations de la *Lanterne*, qu'un patriotisme contradictoire a rendu prolixe le 16 et muette le lendemain.

Certes, il est pénible pour les patriotes, d'acquérir la preuve que les hommes sur lesquels ils comptent pour défendre la Patrie ne sont que des efféminés ayant l'œil constamment braqué sur une autre trouée que celles des Vosges.

Il n'est pas moins désagréable pour eux de se dire que grâce au budget de la guerre, messieurs les officiers, sous-offs et soldats se livrent dans l'intimité à des exercices folâtres où le Lebel est par trop négligé. Pourtant, ce qui doit leur être le plus amer, c'est de songer à la situation difficile de nos pauvres soldats le jour de la grande Revanche. Comment oseront-ils faire face à l'ennemi ayant leurs officiers par derrière? Ils seront pris entre deux feux. Quel affreux dilemne.

Devant un pareil effondrement de l'idole patriotique croulant dans la boue et dans la merde, nous nous serions montré magnanimes si les patriotes s'étaient montrés modestes. Mais pas du tout, voilà qu'ils clament partout l'honneur de l'armée par ci, l'honneur de l'armée par là.

L'honneur de l'armée! parlons-en vraiment! et puisqu'il en est question, convenez devant l'évidence que messieurs les officiers le placent dans un singulier endroit. C'est le cas de dire, qu'ils s'assoient dessus.

Le cas n'est pas nouveau du reste, et il faut avoir toute l'impudence de la *Lanterne* pour oser émettre que c'est la première fois que des faits de cette nature se produisent dans l'armée.

Quel aplomb!

Il se peut que cette manière de dire soit conforme aux inspirations sonnantes et trébuchantes du ministère de la guerre, mais nous qui n'avons pas les mêmes raisons pour mentir, nous sommes bien obligés de reconnaître que l'armée, dans tous les temps et dans tous les pays, n'a été qu'un intense foyer de pédérastie.

Les civilisations antiques ont emprunté ce vice aux suprématies militaires.

Xénophon raconte dans sa retraite des Dix Mille, que le camp était encombré de prostituées et de mignons. Alexandre, précurseur des exhibitionnistes modernes, aimait à se baigner, nu, devant ses soldats, et César, général, plus tard empereur, avait accepté les faveurs du roi de Bithynie et était le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris. Faut-il parler d'Héliogabale ainsi que de tous les empereurs romains de la décadence promus à l'empire avec le concours de l'armée qui proclamait en eux son vice et sacrait la pédérastie dans leurs personnes?

Flaubert, en des phrases harmonieuses, a sobrement dépeint ces amours militaires dans Salammbo :

« La communauté de leur existence avait établi entre ces hommes des amitiés profondes. Le camp, pour la plupart, remplaçait la patrie; vivant sans famille, ils reportaient sur un compagnon leur besoin de tendresse, et l'on s'endormait, côte à côte, sous le même manteau, à la clarté des étoiles. Puis, dans ce vagabondage perpétuel à travers toutes sortes de pays, de meurtres et d'aventures, il s'était formé d'étranges amours, — unions obscènes aussi sérieuses que des mariages, où le plus fort défendait le plus jeune au milieu des batailles, l'aidant à franchir les précipices, épongeait sur son front la sueur des fièvres, volait pour lui de la nourriture, et l'autre, enfant ramassé au bord d'une route, puis devenu Mercenaire, payait ce dévouement par mille soins délicats et des complaisances d'épouse ».

Nous pourrions citer d'autres documents, d'autres faits, mais est-ce nécessaire?

Il est bien avéré que toutes les armées antiques ont été ravagé par cette siphylis monstrueuse et que nos armées modernes ne lui ont pas échappé, bien que, plus malheureuses, elles aient, en outre, hérité de l'autre.

Oui, n'en déplaise à la *Lanterne*, la pédérastie est un vice essentiellement militaire : l'armée est l'école de corruption à laquelle nous devons les brutes dont Vaubourg est un assez bel échantillon.

Ce n'est pas, comme on le prétend, le vice clérical, c'est tout simplement le vice des agglomérations masculines.

Le clergé par l'internat de ses séminaires et le célibat de principe paye aussi son tribut à cette névrose, mais il est moins gangrené que l'armée où l'internat de la caserne et le célibat de fait, faute de temps et d'argent, causent de bien autres ravages.

Et cela s'explique :

Toutes les agglomérations exclusives d'hommes comportent cette maladie ; or, l'armée est l'institution qui tasse le plus grand nombre d'hommes les uns sur les autres, les obligeant à vivre dans une continuelle promiscuité.

Il est indubitable que des hommes de 20 à 25 ans ne peuvent pas vivre sans satisfactions génésiques. Comme la moitié, au moins, des militaires n'ont pas d'argent et que l'amour est aujourd'hui une denrée qui se paie, comment veut-on qu'ils fassent? Ce n'est pas avec leur prêt qu'ils peuvent entretenir des danseuses.

C'est donc pédérastie ou masturbation au choix. Pour ne pas se tromper, ils se livrent aux deux.

Les preuves ne manquent pas, elles sont universelles. Les mêmes causes produisent partout les mêmes effets.

A Bruxelles où la population n'emploie pas l'euphémisme, le Régiment des Guides est connu sous le nom de Régiment des... (ici un substantif brutal).

A Londres, les Horse Guards font un quart effréné dans Hyde Parck ; ils raccrochent positivement, secondés en cela par les soldats écossais, dont le petit jupon et les jambes nues ravigotent les sens blasés des vieux lords. Ça coûte deux schellings.

A Berlin, nos fiers vainqueurs courbent l'échine devant les michés de la Willem Strass, qui leur donnent un marck ou deux.

Ne parlons pas de l'Espagne, de l'Italie, ni de l'Autriche où ces choses sont par trop banales.

Pour Paris, on pourrait citer les endroits, mais chacun sait (ô Descaves!) que les *Gaîtés de l'armée* sont nombreux et que les Laprévotte ne sont pas l'exception. Si la police voulait, nombreuses seraient les putains militaires qu'on arrêterait tous les soirs dans l'exercice de leurs fonctions.

Citerons-nous maintenant l'armée coloniale? Celle d'Algérie, par exemple! n'a-t-elle pas une réputation des mieux fondées. Nous ne voulons pas insister, car nous arriverions à des constatations par trop invraisemblables, quoique vraies.

Nous ne pouvons pourtant passer sous silence les aventures galantes d'un certain Bouis, capitaine au 1er spahis.

C'est encore un journal excessivement patriote qui nous donne les détails dans un très long article intitulé *Les Scandales de Médéah* (*Intransigeant* du 27 novembre).

Cet affectueux officier, à l'instar du capitaine Lefèvre, du capitaine Voyer, etc., etc. — Vrai! que la liste serait longue si on voulait — ne se contentait pas d'être le père de ses soldats, il voulait encore en être l'époux.

Un grand nombre d'entre eux furent si déli-

---

1 La décomposition bourgeoise s'accentue avec une telle rapidité qu'il ne nous est pas toujours possible d'en soulignes les phases à jour exact. C'est pourquoi nous sommes en retard pour parler de l'accident de Châlons.

La forme de cet article choquera peut-être un certain nombre de nos lecteurs, mais qu'ils se rendent compte qu'il contient une étude très exacte et qu'aucun journal n'a jamais osé aborder.

riorés par l'usage qu'il en fit qu'ils durent se résoudre à exposer leur cas devant M. Boyer, médecin-major dudit régiment, qui poussa les hauts cris.

M. Boyer était un naïf qui ne se rendait pas compte des obligations de l'obéissance passive et des exigences érotiques de l'autorité militaire. Au lieu de faire inscrire au budget de la guerre quelques kilogs de vaseline de plus, il fit du bruit. Mal lui en prit, car on le chassa de l'armée comme indigne.

Ce lui apprendra, que dans l'armée, les médecins peuvent à la rigueur soigner les fissures des soldats, voire même les occasionner, mais ne doivent jamais s'enquérir d'où elles viennent.

Ce scandale n'a rien appris de nouveau aux Algériens, qui sont, depuis bien longtemps, édifiés sur les mœurs de la soldatesque qui règne sur leur beau pays.

Plusieurs de nos officiers supérieurs s'y sont illustrés en des prouesses bizarres et c'est ici le moment de rappeler ce fragment d'une lettre du général de Lamoricière parlant du maréchal Changarnier : « *En Afrique nous en étions tous, mais lui en est resté là* ».

Cet aveu très exact, mérite d'être noté et personne ne pourra douter de sa véracité, quand nous aurons ajouté qu'il a été publié à l'époque de la mort du maréchal Changarnier, par un journal très patriote.

On peut consulter les collections.

Les soldats d'Algérie ont au moins le courage de leurs convictions et nous tenons à citer ce mot d'un sous-offs aux chasseurs d'Afrique sur le scandale de Châlons, parce qu'il dépeint bien le moral de l'armée : « En voilà des affaires pour si peu de choses : en Afrique on en est quitte pour trois de consigne ».

O *Lanterne !* qu'en dites-vous, vous qui voulez qu'on chasse de l'armée toutes les brebis galeuses ? Mais malheureux, ce serait désorganiser les cadres et anéantir tout l'état-major.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Un de nos camarades, actuellement sous les drapeaux, nous écrit une lettre où l'esprit de l'armée est envisagé sous un nouveau jour.

Voici ce qu'il nous dit :

Quoique je ne puisse parler que de notre régiment, la propagande y est assez active pour le moment ; les nouveaux adeptes de l'idée proviennent de la partie la plus intelligente de l'armée.

Quelques gradés inférieurs, sous-officiers et caporaux passagers du régiment deviennent anarchistes et leur manière d'agir, de commander est tellement différente de celle des inconscients, qu'elle donne aux anarchistes les plus avantageuses pour l'idée. La conduite des uns déteint sur celle des autres et oblige ceux-ci à modifier la leur. Ainsi les relations de gradés à hommes deviennent de plus en plus familières, fraternelles et humanitaires. Un gradé est un homme et n'est qu'un homme, c'est ce qu'on commence à croire et cette tendance montre suffisamment que la désagrégation de l'armée s'opère.

Autrement dit, une partie des gradés inférieurs font cause commune avec leur subordonnés. C'est un excellent symptôme, qui ne peut que s'accentuer par l'adoption du service de trois ans.

En général, un paysan, un ouvrier promu au grade de sous-officier, un parvenu pour tout dire, sera beaucoup plus féroce sur ses prérogatives, sera plus entiché de son autorité qu'un fils de bourgeois qui est déjà blasé sur l'exercice du droit de commandement qu'il pratique depuis sa naissance pour ainsi dire.

Pour bien renoncer à une telle chose, il n'est tel que d'en avoir goûté, ou en connaît mieux le néant.

Pourtant bien peu nombreux doivent être les régiments où ce commencement de sympathie entre hommes se dessine avec netteté.

***

Un ministre quelconque a bien expliqué l'autre jour, à la Chambre, ce que serait le Collectivisme.

Interrogé sur le droit qu'on refuse aux employés des postes de se constituer en syndicats, le monsieur compétent a répondu que la loi sur les syndicats ne visait pas les employés de l'Etat, que dès lors, ils n'ont pas le droit de se syndiquer, que du reste, *ils ne se trouvent pas*, comme les ouvriers, *en face des intérêts contraires d'un patron, mais en face* de l'Etat, c'est-à-dire de l'*intérêt général* et qu'on ne saurait admettre un seul instant qu'ils puissent se mettre en grève.

Ainsi vous entendez, les camarades de la poste, vous n'avez même pas le droit de vous plaindre, *votre intérêt particulier se trouve en face de l'intérêt général* et vous savez lequel des deux doit s'effacer.

Le bien public demande que vous végétiez dans la misère.

Quand il plaira au dieu de M. Lafargue de faire descendre sur la terre le règne collectiviste, nous serons tous ouvriers de l'Etat et être mécontent de son sort sera un crime de Lèse-Patrie.

***

Le Mans. — Mercredi 11 novembre, un compagnon anarchiste a fait au Mans une conférence sur le communisme libertaire.

Devant plus de 400 personnes, le compagnon a traité de la Famille, de la Religion et de la Patrie, avec des arguments qui n'ont pas été réfutés où il condamne énergiquement la société actuelle.

Une seconde conférence, quoique annoncée, n'a pas eu lieu, par des circonstances tout à fait indépendantes de la bonne volonté du conférencier.

## Etats-Unis

Un camarade du nom de Al. Husse, ouvrier électricien, habitait, à New-York, une maison de la 87e rue Est, appartenant à un nommé Frank Kretschmer. Se trouvant sans place, le camarade était en retard pour le paiement de son loyer, et tandis qu'il était sorti pour aller chercher de l'ouvrage, sa famille a été expulsé judiciairement de la maison.

A son retour, par une *pluie battante*, Husse a trouvé sa femme malade et ses deux filles en bas-âge dans la rue ; son mobilier était déposé sur le trottoir (système américain). Pris d'un accès de colère facile à comprendre, il s'est mis à la recherche de l'infâme propriétaire, et l'ayant trouvé chez lui, étendu devant une table bien servie, il lui a dit : « Vous venez de mettre ma pauvre femme et mes enfants sur le pavé par un temps pareil et vous avez profité de mon absence pour agir ainsi ; eh bien ! c'est le dernier locataire que vous mettrez à la porte ! » Et tirant un revolver de sa poche il le déchargea sur son propriétaire qui expira 48 heures après.

Husse a été arrêté, emprisonné et va passer en jugement dans quelques jours.

Le jury étant formé de propriétaires, de commerçants, ou de gens qui possèdent, le pauvre camarade ne doit pas compter sur beaucoup de clémence.

## Autriche-Hongrie

Comme en Allemagne, une scission s'est produite en Autriche, et il sera accéléré par les discordes surgies au sein du parti. Le chef des social-démocrates et sous-lieutenant de Liebknecht, le docteur Adler, est maintenant à couteaux tirés avec un autre meneur Hanser, et ils se lancent mutuellement des averses de dénonciations et d'injures.

Le piquant de l'affaire est que Hanser, accusé aujourd'hui d'avoir été voleur, dénonciateur — que sais-je ! — était pendant de longues années membre intime de l'organisation. On l'avait toléré cependant, et soutenu, tant qu'il obéissait à Adler.

## Allemagne

La scission parmi les social démocrates est un fait accompli. Un nouveau parti vient d'être fondé par ceux qui ont assez du marxisme. Le parti ressemble beaucoup par sa constitution à la Ligue Socialiste en Angleterre qui a fini, on le sait, par devenir anarchiste.

Le nouveau parti s'appelle l'Union des Socialistes Indépendants, et dans son manifeste il annonce que le but principal du parti sera le développement de l'individualité parmi ses membres.

L'horizon mental des travailleurs devra être élargi par de fréquentes discussions des questions d'intérêt public, sans chercher à imposer les convictions. Les socialistes, continue le manifeste, ne doivent en aucune façon contribuer à soutenir l'Etat comme ils le font aujourd'hui. Plus mal ira la machine de l'Etat, mieux ce sera pour le travailleur : plus il sera près de la réalisation de ses espérances. L'abime entre la classe bourgeoise et les travailleurs doit être creusé davantage, et aucune négociation et encore moins aucun compromis avec la Bourgeoisie n'est admissible. Le manifeste continue :

« Nous sommes en faveur d'un échange libre et continuel des opinions ; mais nous ne trouvons plus cela dans le parti — une expulsion étant suspendue sur la tête de quiconque a ses opinions. Pour cette raison, nous travaillons en dehors des limites étroites de l'organisation. Et nous appelons tous ceux qui, comme nous, ne partagent pas les opinions des meneurs et veulent le libre développement de l'organisation, former à avec nous une union de socialistes indépendants. Cette union s'impose un seul but : l'affranchissement du Prolétariat des chaines de l'esclavage ».

Le nouveau parti n'est certainement pas anarchiste. Mais puisqu'il admet et veut la libre discussion des idées, nos amis allemands ne manqueront certainement pas d'exposer d'une manière claire et simple nos principes et nos aspirations.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les camarades de Dijon préviennent les trimardeurs qu'il est inutile de s'arrêter dans cette localité, il sera impossible aux camarades de leur venir en aide, épuisés qu'ils sont par les frais de propagande qu'ils ont faite.

***

Avallon. — Le groupe a décidé de fixer le tirage de sa tombola au 15 décembre prochain. Il fait un dernier appel aux groupes qui ont encore des listes, pour qu'ils nous les retournent le plus vite possible. Il remercie encore une fois tous ceux qui de près ou de loin, selon leurs moyens, se sont intéressés à notre propagande.

***

Vienne. — Les camarades qui ont reçu des brochures du *Procès des Anarchistes de Vienne*, sont priés de les régler au plus tôt.

L'imprimeur n'est pas encore payé et c'est un camarade qui avait pris la responsabilité qui est obligé de danser.

Cela est regrettable, car avec l'argent des brochures qui sont dehors, nous aurions de quoi faire face.

Il reste encore un nombre assez grand de brochures ; les camarades ou groupes qui en désireraient sont priés de s'adresser à la *Révolte* ou au *Père Peinard* ou bien à Vienne (Isère), au compagnon A. Orcelin, 1, rue Saint-Martin.

***

Le compagnon Eychennes, désireux de faire la propagande dans son milieu quoique isolé, demande aux compagnons qui peuvent disposer de journaux et brochures pour distribuer de les adresser à son nom à Dumazan, canton du Mas d'Azil (Ariège).

***

Chaux-de-Fonds. — Les camarades de cette localité rendent attentifs les compagnons qui seraient sur le trimard, que la crise horlogère sévissant depuis longtemps sans notre région, ils doivent absolument éviter cette région qui n'offre aucun secours ni travail, l'horlogerie étant à peu près la seule industrie du pays.

Par conséquent, il est inutile de penser trouver ici de l'occupation et de faire dans ce but un voyage souvent coûteux, pour ne rencontrer que déception et comme partout, beaucoup de camarades sans argent pour eux-mêmes.

Il est également recommandé aux groupes — ceux de Genève surtout — de ne pas engager les camarades à se diriger de nos côtés, sans s'être d'abord renseignés auprès de nous.

*Prière aux journaux anarchistes d'insérer la communication ci dessus.*

***

Lyon. — La canaillerie de la police lyonnaise n'a vraiment plus de bornes, non content de faire débaucher les camarades de leur travail, de violer le domicile de ceux qui sont suspecté d'anarchisme, et même celui de ceux dont le seul tort est d'être de

leur parenté ; il faut, pour que son ignominie soit complète, qu'elle impose l'ordre à ceux qui sont d'une autre nationalité, sous peine d'expulsion, de ne pas aller manger dans tel ou tel restaurant, pour la simple raison qu'il y a des anarchistes qui y prennent leur repas. Pour juger un peu de la délicatesse de ces malpropres individus, nommés sergots, il suffit de les voir rôder le matin sur les marchés, autour des buvettes ambulantes pour se faire gratuitement rincer la gueule par le bistrot qui, après tout, préfère se laisser faire, plutôt que d'être victime de leurs lâches et ignominieuses contraventions.

O dégoûtants pays, où tout fonctionnarisme n'est que vidange, maquerautage et prostitution.

*Les Anti-Patriotes lyonnais.*

* * *

Les nouveaux abonnés de Suisse sont avisés qu'il sera pris remboursement sur eux en même temps que les anciens, soit fin décembre ou première quinzaine de janvier.

* * *

Vient de paraître le nº 9 du journal *l'Insurgé*, organe bi-mensuel du Cercle Central révolutionnaire, ouvert à tous les indépendants, qui voudront bien, nous l'espérons, nous aider de leurs plumes, pour sonner le ralliement à la Sociale.

Nous sommes des libertaires et nous faisons appel à tous ceux qui, comme nous, veulent combattre l'autorité sous toutes ses formes.

Adresser lettres et communications, 5, rue d'Ormesson.

* * *

*La Bibliothèque anarchiste de Paris* fait appel aux camarades de province et les prie de bien vouloir envoyer, même en port dû, les livres, brochures ou journaux de propagande anarchiste seulement, dont ils disposeraient, au bibliothécaire, 58, rue Greneta, à Paris.

Nous faisons un présent appel au groupe d'Agen ainsi qu'à Darnaud, de Foix (prière, si c'est possible, d'envoyer deux ou trois cents *Société future*).

La Bibliothèque est ouverte tous les mercredis et samedis de 9 h. à 10 1/2 du soir. — *Prêt gratuit* : lecture sur place et à domicile.

* * *

Bordeaux. — On nous communique l'ordre du jour suivant, accepté par un groupe qui, tout en ayant fait jusqu'à présent de la propagande révolutionnaire, ne s'était pas prononcé aussi *carrément* dans le sens anarchiste :

*Séance du 21 octobre 1891*

Proposition L...

Le Comité central socialiste révolutionnaire de Bordeaux, considérant qu'il y a contradiction à se dire révolutionnaire et à pratiquer le vote ; que voter c'est abdiquer, c'est se donner un maître ; que la vérité et la justice sont au-dessus du prétendu droit des majorités ; que toute loi est oppressive ; considérant qu'en présence des décisions du Congrès de Bruxelles tendant à faire du Prolétariat un parti politique votant et légiférant, il a le devoir de proclamer ses principes,

Le Comité central socialiste révolutionnaire de Bordeaux déclare que le droit humain ne s'affirme que par la révolte permanente, constante, de tous les instants contre les lois et contre l'autorité sous toutes ses formes ; qu'il est, conséquemment, contre le vote quel qu'il soit, contre le droit des majorités, contre la loi, et qu'il fera désormais une propagande active en faveur de l'abstention raisonnée et motivée en matière électorale.

* * *

Depuis la dernière liste insérée pour la tournée Faure, quelques petites sommes ont été reçues de droite et de gauche. Ainsi nous accusons réception de 13 francs d'Alais et de 9 fr. 50 de Cognac.

* * *

Mâcon. — La police locale fait aux journaux anarchistes l'honneur de s'occuper d'eux. Deux marchandes les vendaient : elles ont été successivement intimidées, il a fallu se passer d'elles.

C'est l'apposition de placards anti-patriotes dans la nuit du 13 au 14 Novembre qui a flanqué le trac à la bande de gouvernants et qui les a conduit à mettre la police en campagne contre la *Révolte* et le *Père Peinard*.

Le lendemain de l'affichage des placards, tout le pays était en l'air, il y a eu du chabanais dans une verrerie et un jeune copain a été saqué. N'importe, la propagande marche.

* * *

Tout les groupes anarchistes existant, tant en France qu'à l'étranger, sont priés d'envoyer *sans retard* au compagnon Rusele, 19, rue de Nuits, à Lyon, une adresse à laquelle on puisse leur faire parvenir une communication de la plus haute importante.

## SOUSCRIPTION POUR LES FAMILLES

### *des détenus politiques*

Listes précédentes 1110 fr. 15.

Lyon : La conduite du R. P. Gorenflot 8 fr. — Alger, excédent d'écot, remis par Lemoine 1 fr. — Auguste et Marianne 0 50 plus 1 fr. — Londres, souscription par F. P. 12 50. — Un compagnon de Calais 2 fr. — L. à Agen 5 35. — L. au Mans 0 25. — B. à Maison Alfort 1 fr. — J. Aux Aiguiers 0 25. — T. à Tèvez 5 fr. — « Libertaires d'Argenteuil » 1 25. — Le groupe anarchiste de Saint-Nazaire 5 fr. — Eure : liste par B. 2 75.

Total à ce jour : 1155 fr. 50.

## SOUSCRIPTION

### pour l'achat d'une presse

Total des listes précédentes 929 fr. 50.

G. à La Palisse 1 fr — 8 juillet, groupe de gnaffs 2 50. — 12 juillet, Longbois 0 50.

Total à ce jour : 933 fr. 50.

## PETITE CORRESPONDANCE

Les camarades en relation avec Audin, sont priés de lui écrire poste restante, à la Mulatière (Rhône).

Camille Sainte-Croix. — Reçu réponse. Merci.

G. à Lyon, chez Bernard, 96, rue Moncey.

Les camarades de Beaucaire demandent au compagnon Faure quand est-ce il passera dans leur localité et de leur retourner leurs livres.

Paussader. — Reçu abonnement J. B.

L. à Lyon le service sera fait à Lacombe.

P. à Annonay. A Clarens en 82.

Nicolet, Chaux-de-Fonds. — Les Procès de Vienne ne sont pas réglés. — Réglez à la « Révolte ».

Un groupe parisien. — Le compagnon Gérard, 3, rue d'Arras, à Paris, demande à se mettre en rapport avec les compagnons qui ont signés « Un groupe parisien ! » dans le numéro 8 de la « Révolte ».

Bibliothèque anarchiste. — Remercions camarade pour l'envoi du Bifard ainsi que celui qui a envoyé Biribi.

Union Libérale. — Reçu votre lettre. Inutile de la publier. Les mouchards changent de nom quand il leur convient, à nous d'être prudents dans nos relations avec des inconnus.

Lebey. — Nous sommes de votre avis.

Au compagnon qui nous a envoyé l'article « Anarchie et Etat ». — Un peu trop d'affirmations, pas assez d'arguments.

A. J. à Fontenay-le-Comte. — Vous faites erreur, nous sommes parfaitement socialistes, nous croyons même qu'il n'y a que les anarchistes qui le soient logiquement. — Nous n'avons pas à nous occuper si nos idées seront bien ou mal prises. Nous développons ce que nous croyons être vrai. En admettant que les bud-gétivores ne veuillent pas céder leur place, c'est déjà quelque chose que de leur faire comprendre qu'ils ne sont que des parasites.

Liège. — Reçu mandat.

Facault. — Nous ne connaissons pas de statistiques à ce sujet.

O. G. à Orléans. — Même objections que précédemment.

N. B. à Bucharest. — Reçu timbres, brochures expédiées, commission faite au « Peinard ».

N. Chaux-de-Fonds. — Arrivé trop tard pour le dernier numéro.

L. L. peintre. — Les deux abonnements seront servis. — Les anarchistes étant, en principes, opposés à tout essai d'élections, nous pensons, nous, qu'ils ne doivent pas même prendre part à celles de protestation. Mais il est bien évident que, pour les révolutionnaires qui votent, il n'y aurait, en ce moment, qu'une candidature de logique, en se plaçant à leur point de vue particulier, bien entendu, celle de Culine.

Le compagnon Conducmari Virginio de Recanati demande à Vaccari Ermenegildo, s'il a reçu sa carte postale. Il réclamait le journal « l'Anarchie ». Il demande des nouvelles de Malato.

Convocation d'Amiens arrivée trop tard.

Premet à Brooklyn. — Reclus a reçu tous vos envois, merci. Rédites les livres que vous demandiez.

J. à Pitres. — Les abonnements sont servis.

H. à Bourg. — Toujours à la même adresse.

L. P. à Charny. — Les épîtres sont de peu d'importance.

D. à Mascara. — Reçu mandat ainsi que le croquis. Merci.

B. à Paris. — Reçu abon. B.

L. M. « Républicain de la Haute-Loire ». — Reçu lettre et journal. Utiliserons. Merci.

G. B. à Lavelanet. — Quand l'abonnement sera terminé, vous serez avertis par un avis sur la bande.

Les camarades d'Argenteuil demandent des nouvelles du camarade Bauchesne de Saint-Quentin.

Germain. — Bien reçu mandat. — C'est en route [illegible] expéditions.

L. C. — Envoyons brochures au dos de laquelle vous trouverez la liste des brochures que nous pouvons fournir.

Givernaud, rue de la Fromagerie à Saint-Denis. — Brochures revenues pour adresse inexacte. [illegible] encore.

Orcelin. — N'avons plus de procès de Vienne, envoyez-en une douzaine.

J. à Troyes. — H. à Reims. — T. à Mézières. — F. à Bourges. — F. à Amiens. — C. à Ham. — G. D. à [illegible] no. — E. à Alais. — B. à Bordeaux. — L. à Toulon. — R. à Berre. — C. à Avignon. — R. à Mirepoix. — [illegible] Narbonne. — G. à Châlon. — Saint-Chamond. — [illegible] Amiens. — H. à Reims. — E. B. à Argenteuil. — [illegible] à Beaucaire. — P. à Lyon. — R. à Romans. — [illegible] Mulatière. — J. B. H. à Montauban. — B. [illegible] Folie-Regnault. — S. à Genève. — C. à Villefranche. — B. à Saint-Amand-Montrond. — S. à Bucharest. — V. L. à Arras. — F. à Grenoble. — B. à La Machine. — F. à Amiens. — J. à Troyes. — P. à Amiens. — [illegible] à Tours. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Soupe-Conférence, dimanche 6 décembre, à 1 heure du soir, salle Favier, 13, rue de Belleville.

Ordre du jour : La Misère grandissante, la Société anarchiste la supprimant.

*Les Peinards* se réunissent tous les mercredis, salle Greneta, 58, rue Greneta.

Discussion sur la tactique anarchiste.

*L'Union de la Jeunesse socialiste révolutionnaire* se réunit tous les samedis, à 8 h. 1/2, salle du Gros-Bœuf, 58, rue Greneta. Lecture des journaux anarchistes.

Les camarades des anciens groupes anarchistes les *Misérables*, l'*Avant-Garde cosmopolite* et du *Bond anarchiste du XV*e, sont convoqués à la réunion de samedi 5 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Lion, 103, rue du Théâtre, à Grenelle, à l'effet de reconstituer un nouveau groupe sur d'autres bases que les précédents.

Ce groupe ayant l'intention de former une Bibliothèque anarchiste dans le quartier, prie également tous les camarades et amis qui pourraient disposer soit de livres, brochures ou collections de journaux, enfin tout ce qui peut intéresser la propagande, à l'adresse du compagnon Pellissier, 48, rue des Entrepreneurs.

Réunion tous les jeudis, 30, rue d'Allemagne. Soirée familiale le dimanche.

Tous les compagnons sont convoqués le samedi 5 décembre, à 9 heures du soir, salle Roux, 19, rue Pascal (XIIIe arrondissement).

Les camarades n'ont pas oublié le compagnon Granger, condamné par la cour d'assises. Nous faisons donc appel à la solidarité de tous les compagnons, en faveur de sa femme et de ses enfants.

Ordre du jour : Les anarchistes de Rome.

Saint-Denis. — Les camarades de Saint-Denis et de la banlieue Nord, sont convoqués pour le samedi 6 décembre, à 8 h. 1/2, salle Lebeau, place aux Gueldres.

Communications très urgentes.

Réunion des compagnons faisant partie du groupe les *Vengeurs*, tous les samedis, chez le compagnon Narcisse, 29, rue du Faubourg Arnaud-Bernard.

Le Raincy. — Le groupe d'études sociales se réunit tous les dimanches soirs, à 8 h. 1/2, café [illegible], avenue du Chemin de Fer.

Dijon. — Groupe d'études sociales *Les Révoltés*, réunion tous les samedis, à 8 heures du soir, café Charles, rue de l'Arquebuse.

Gand. — Vendredi 4 décembre, à 7 heures du soir, réunion du groupe chez van Pottelsberghe, 12, rue d'Oostaker. Le groupe se réunit le premier vendredi de chaque mois.

*Le Gérant* : E. Habert.

Paris — Impr. HABERT, 32, rue des Tr[illegible] — [illegible]

SIXIEME ANNÉE, N° 5 — DIX CENTIMES — DU 15 AU 21 OCTOBRE 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## DÉCLARATIONS D'ÉTIÉVANT

On sait le thème pris par certains pisseurs de copie qui voudraient bien déverser leur fiel sur les anarchistes, mais craignant les revenant-bons, sont forcés de mettre une sourdine à leurs calomnies : « Les anarchistes, disent-ils, sont certainement des gens convaincus, de bonne foi, mais des illuminés, des ignorants qui prennent leurs rêves pour des réalités, mais sont incapables de raisonner. »

Nous donnons la déclaration que se proposait de faire le compagnon Etiévant et que les juges de Versailles lui ont empêché de prononcer. C'est la meilleure réponse que l'on puisse faire à ces idiots qui, parce qu'ils n'ont rien compris à nos idées, jugent les autres d'après leur aune.

Par le fait même de sa naissance, chaque être a le droit de vivre et d'être heureux. Ce droit d'aller, de venir librement dans l'espace, le sol sous les pieds, le ciel sur la tête, le soleil dans les yeux, l'air dans la poitrine, — ce droit primordial, antérieur à tous les autres droits — imprescriptible et naturel, que nous acquérons par le fait seul que nous naissons, on le conteste à des millions d'êtres humains qui viennent au monde comme les autres.

Ces millions de déshérités auxquels les riches ont pris la terre — notre mère nourricière à tous — ne peuvent faire un pas à droite ou à gauche, manger ou dormir, et jouir en un mot de leurs organes, satisfaire leurs besoins et vivre, qu'avec la permission d'autres hommes, leur vie est toujours précaire et à la merci des caprices de ceux qui sont devenus leurs maîtres. Ils ne peuvent aller et venir dans le grand domaine humain sans, à chaque pas, rencontrer une barrière — sans être arrêtés par ces mots : n'allez pas dans ce champ, car il est à un tel; n'allez pas dans ce bois, car il est à celui-ci ; ne cueillez pas ces fruits, ne pêchez pas ces poissons, car ils sont à celui-là. Et de tout ainsi !

Et s'ils demandent : mais nous autres, qu'avons-nous donc ? Rien, leur répondra-t-on. Vous n'avez rien — et, tout petits déjà, au moyen de la religion et des lois on aura façonné leur cerveau — pour qu'ils acceptent sans murmure cette criante injustice.

Les racines des arbres s'assimilent le suc de la terre, mais ce n'est pas pour vous, leur dit-on, c'est pour ceux-ci. Bien que la pluie vous mouille comme les autres, ce n'est pas pour vous qu'elle tombe, mais pour ceux-là, et le soleil ne rayonne que pour dorer leurs blés et mûrir leurs fruits.

La terre tourne autour du soleil et présente alternativement chacune de ses faces à l'influence vivifiante de cet astre, mais ce grand mouvement ne se fait pas pour toutes les créatures, car la terre appartient aux uns et pas aux autres, car les hommes l'ont achetée avec leur or et leur argent. Mais par quels subterfuges, puisque l'or et l'argent sont contenus dans la terre, ont-ils pu acheter la terre avec ces métaux ?

Comment se fait-il qu'une partie du tout puisse valoir autant que le tout ?

Comment se fait-il, s'ils ont acheté la terre avec leur or, qu'ils aient encore tout l'or ? Mystère !

Et ces forêts immenses ensevelies depuis des millions de siècles par des révolutions géologiques, ils ne peuvent les avoir achetées, ni en avoir hérité de leurs pères puisqu'alors il n'y avait encore personne sur la terre ! C'est à eux tout de même, car tout, depuis les entrailles de la terre et le fond de l'océan jusqu'aux plus hauts sommets des grands monts, leur appartient — et c'est pour que celui-ci puisse donner une dot à sa fille que ces forêts ont poussé jadis ; c'est pour que celui-là puisse donner un hôtel à sa maîtresse que les révolutions géologiques ont eu lieu — Et c'est pour qu'ils puissent sabler le champagne que ces forêts se sont lentement converties en houille.

Mais si les uns demandent : comment ferons-nous pour vivre si nous n'avons droit à rien ? Rassurez-vous, leur répondra-t-on, les possédants sont de braves gens et pour peu que vous soyez sages, que vous obéissiez à toutes leurs volontés, ils vous permettront peut-être de vivre, en échange de quoi vous devrez labourer leurs champs, leur faire des habits, leur construire des maisons, tondre leurs brebis, émonder leurs arbres, leur faire des machines, des livres ; en un mot, leur procurer toutes les jouissances physiques et intellectuelles auxquelles ils ont seuls droit. Si les riches vous permettent de creuser leurs terres, de toucher à leurs pierres, à leur plâtre, à leur ciment, c'est pour construire des maisons à eux et non pas à vous ; s'ils ont la bonté de vous permettre de manger leur pain et de boire leur eau, vous devez les en remercier infiniment, car votre vie leur appartient en même temps que le reste.

Vous n'avez le droit de vivre que sous leur bon plaisir, et s'ils daignent vous permettre de vivre c'est à condition que vous travaillerez pour eux. Ils vous dirigeront ; ils vous regarderont travailler, ils jouiront des fruits de votre labeur, car ils y ont droit. Tout ce que vous pouvez mettre en œuvre dans votre production leur appartient également. Alors qu'eux, nés en même temps que vous, commanderont toute leur vie — toute votre vie vous obéirez ; alors qu'ils pourront se reposer à l'ombre des arbres, poétiser au murmure de la source, revivifier leurs muscles dans les ondes de la mer, retrouver la santé dans les sources thermales, jouir du vaste horizon sur le sommet des montagnes, entrer en possession du domaine intellectuel de l'humanité et converser ainsi avec les puissants semeurs d'idées, les infatigables chercheurs d'au delà de tous les temps — vous, à peine sortis de la première enfance, vous devez, forçats par droit de naissance, commencer à traîner votre boulet de misère, vous devez produire pour que d'autres consomment, travailler pour que d'autres puissent vivre oisifs, mourir à la peine pour que d'autres puissent vivre dans la joie.

Alors qu'ils peuvent parcourir en tous sens le grand domaine, jouir de tous les horizons, vivre en union constante avec la nature et puiser à cette source intarissable de poésie les plus délicates et les plus douces sensations que l'être puisse ressentir, — vous, n'aurez pour tout horizon que les quatre murs de vos mansardes, de vos ateliers, du bagne ou de la prison ; vous devrez, machine humaine dont la vie se réduit à un acte toujours le même, toujours indéfiniment répété, recommencer chaque jour la tâche de la veille, et toujours et toujours jusqu'à ce qu'un rouage se brise en vous, ou, qu'usés et vieillis, l'on vous jette au ruisseau comme ne procurant pas un bénéfice suffisant.

Malheur à vous si la maladie vous terrasse, si jeunes ou vieux, vous êtes trop faibles pour produire au gré des possédants. — Malheur à vous si vous ne trouvez personne à qui vendre votre force ; si parmi les possédants personne ne daigne acheter votre sang, vos nerfs ; si vous ne trouvez personne à qui prostituer votre cerveau, vos bras, votre corps, c'en sera fait de vous, vous roulerez d'abîme en abîme — on vous fera un crime de vos haillons, — on vous fera un opprobre de vos tiraillements d'estomac, la société entière vous jettera l'anathème et l'autorité, intervenant la loi à la main, vous criera : malheur aux sans-gîte ! malheur à qui n'a pas un toit pour abriter sa tête, malheur à qui n'a pas un grabat pour reposer ses membres endoloris, — malheur à qui se permet d'avoir faim quand les autres ont trop mangé, malheur à qui a froid lorsque les autres ont chaud, malheur aux vagabonds, malheur aux vaincus. — Et elle les frappera pour s'être permis de n'avoir rien, alors que les autres ont tout. — Et c'est justice, dit la loi. — Et cela est un crime, répondrons-nous, cela ne doit pas être, cela doit cesser d'exister, car cela n'est pas juste.

Trop longtemps, les hommes ont pris et accepté pour règle morale l'expression de la volonté des forts et des puissants ; trop longtemps, la méchanceté des uns a trouvé des complices dans l'ignorance et la lâcheté des autres ; trop longtemps, les hommes sont restés sourds à la voix de la raison, de la justice et de la nature ; trop longtemps, ils ont pris le mensonge pour la vérité. Et voici ce qu'est la vérité : Qu'est-ce que la vie, sinon un perpétuel mouvement d'assimilation qui incorpore aux êtres les molécules de la matière sous ses diverses formes et les leur arrache bientôt pour le combiner à nouveau de mille autres manières ; un perpétuel mouvement d'action et de réaction entre l'individu et le milieu naturel ambiant qui se compose de tout ce qui n'est pas à lui ; telle est la vie. Par son action continue, l'ensemble des êtres et des choses qui constituent la nature tend perpétuellement à l'absorption de l'individu, à la désagrégation de son être, à sa mort.

La nature ne fait du neuf qu'avec du vieux, toujours elle détruit pour créer, elle ne fait jamais sortir la vie que de la mort, et il faut qu'elle tue ce qui est pour donner naissance à ce qui sera. La vie n'est donc possible pour l'individu que par une perpétuelle réaction de lui même sur l'ensemble des êtres et des choses qui l'entourent. Il ne peut vivre qu'à la condition de combattre la désassimilation que lui fait subir tout ce qui existe, par l'assimilation de nouvelles molécules qu'il doit emprunter à tout ce qui existe.

Aussi les êtres, à quelque degré de l'echelle de perfection qu'ils soient placés, depuis les zoophytes jusqu'aux hommes, sont-ils pourvus de facultés leur permettant de combattre la désassimilation de leur organisme en s'incorporant de nouveaux éléments empruntés au milieu dans lequel ils vivent. Tous sont pourvus d'organes plus ou moins parfaits destinés à les avertir de la présence de causes pouvant amener une brusque désassimilation de leur être. Tous sont pourvus d'organes leur permettant de combattre l'influence désorganisatrice des éléments.

Pourquoi auraient-ils tous ces organes s'ils ne devaient pas s'en servir ? s'ils n'avaient pas le droit d'en faire usage ?

Pourquoi des poumons sinon pour respirer ; pourquoi des yeux sinon pour voir ; pourquoi un cerveaux sinon pour penser ; pourquoi un estomac sinon pour digérer la nourriture ? Oui, cela est ainsi : par nos poumons, nous avons le droit de respirer, par notre estomac nous avons le droit de manger, par notre cerveau nous avons le droit de penser, par notre langue, nous avons le droit de parler, par nos oreilles nous avons le droit d'entendre, par nos yeux nous avons le droit de voir, par nos jambes nous avons le droit d'aller et de venir.

Et nous avons droit à tout cela parce que par notre être nous avons le droit de vivre. Jamais un être n'a d'organes plus puissants qu'il ne doit avoir ; jamais un être n'a une vue trop perçante, une oreille trop fine, une parole trop facile, un cerveau trop vaste, un estomac trop bon ; des jambes, des pattes, des ailes on des nageoires trop fortes.

*(A suivre).*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

**Nécrologie**. — Ernest Renan. — Cet homme qui vient de mourir, était un bourgeois. Un heureux du jour, appointé, renté pour distribuer la sagesse officielle. Il avait toutes sortes de raisons pour aimer la vie, et il ne dissimulait pas qu'il la trouvait exquise.

Nous ne parlerions pas de ce jouisseur discret et indiscret, s'il n'avait, à sa manière, fait œuvre de révolutionnaire. Par sa *Vie de Jésus* et par tous ses autres écrits, il a contribué plus que personne à détruire la légende chrétienne : il a poussé au libre examen, au scepticisme, à la négation de croyances stupides qui étaient une force sociale. Il a enlevé aux gouvernants l'appui de cette doctrine qui prêchait aux malheureux la résignation dans la souffrance.

Il ignorait probablement la portée de son œuvre de démolition, mais elle est réelle. D'autres loueront en lui l'artiste, l'habile ciseleur de phrases, le philosophe légèrement épicurien qui inclinait à une narquoise indifférence. Il nous plaît, à nous, de constater qu'il a miné, pour sa part, une des forteresses de la société, et qu'il a aidé, sans le vouloir, à la jeter par terre dans un avenir que nous espérons prochain. Et de toutes les louanges dont on va fleurir sa tombe, celle-ci ne sera pas la moins vraie : ce sera peut-être la seule qui restera.

***

*Enfin*. — Ça ne pouvait pas durer. De toutes parts on sommait le gouvernement de faire son devoir. Il a pris une grande résolution. La voici, d'après son organe officiel, le *Temps*. Songez qu'il a fallu trois conseils des ministres pour aboutir à la solution ci-après : « on examine la question de savoir s'il ne conviendrait pas de substituer la cavalerie à l'infanterie, de façon à n'avoir à Carmaux que des troupes à cheval. »

Un point, c'est tout. A quelle sauce accommoder les grévistes ? Faut-il les mitrailler à l'aide de cet excellent fusil Lebel ? Ou bien, vaut-il mieux les faire sabrer par un escadron requis pour la circonstance ? Les paris sont ouverts.

***

*Heureuse surprise*. — Nous n'avions pas assez d'impôts, on va les augmenter. Nos gouvernants, pressés de partir en vacances, avaient bâclé le budget en un tour de main. Mais voici qu'il s'agit de mettre la main à nos poches et de se refaire un gâteau substantiel. La marine demande quarante millions, la guerre, l'agriculture, la justice crient famine... on va tondre les contribuables jusqu'à la peau. Vont-ils continuer à tendre la gorge sans murmurer ? Voici la situation : nous sommes placés entre la voracité des uns et la lâcheté des autres. A qui le dernier mot ?

***

*La misère*. — On finira par ne plus les plaindre. Cette fois, ce n'est pas un vieillard, incapable de gagner sa vie, c'est un homme dans la force de l'âge, 46 ans, qui se suicide, parce qu'il manque d'ouvrage.

Ah ! ça, est-ce qu'on s'asphyxie, quand des boucheries regorgent de viande, les boulangeries de miches appétissantes, quand on trouve un restaurant ou un marchand de vin à chaque coin de rue ?

On prend ce dont on a besoin pour sa subsistance. Et après ? Nous voudrions bien voir la tête que feraient nos bourgeois s'ils n'avaient pas mangé de deux jours. Ils se baisseraient à terre et ramasseraient les épluchures. Comme les chiens, que d'ailleurs ils ne valent pas !

***

« Il y a deux jours que nous n'avons pas mangé. » Je vois mon fils mourant et je ne puis le soula» ger. Je souffre trop. Volontairement nous nous » donnons la mort. »

La mère et le fils ne tardèrent pas à expirer.

On les enterre aujourd'hui. Il est question d'installer à Paris un grand service de secours qui s'appellerait « l'Assistance publique ». Mais ça ne presse pas.

***

*Sollicitude gouvernementale*. — Il faut être juste, même et surtout avec ses ennemis. Ainsi la police vient de faire acte d'humanité : c'est un devoir de le reconnaître. Une cinquantaine de pauvres diables, sans pain, sans abri, se chauffaient, la nuit dernière, autour des bouches de chaleur des Halles. La police, au cœur tendre, ne saurait voir un malheureux couché dehors. Les agents sont venus et, gracieusement, ils ont offert aux misérables une planche au poste, une cellule au Dépôt.

***

*Victoire*. — Qui donc disait que les députés « socialistes » n'auraient pas l'énergie nécessaire pour sauver les mineurs de Carmaux ? Ils l'ont eue : en voici la preuve :

« Le citoyen Baudin vient d'adresser un télégram» me au citoyen Chassaing, lui demandant d'aller » voir le ministre de l'intérieur pour le prier de » donner des ordres au directeur de la maison d'ar» rêt d'Albi, afin qu'il ne fasse pas raser les mous» taches des prisonniers, etc. »

Voyez vous ces deux *citoyens*, qui vont trouver un troisième *citoyen*, pour qu'il ordonne à un quatrième *citoyen*, etc.... Si, après ça, les mineurs de Carmaux ne sont pas contents, c'est qu'ils seront bien difficiles.

***

*Civilisation*. — Notre invincible armée vient de se couvrir de gloire, au Dahomey. Les soi-disant civilisés ont mis en déroute les soi-disant sauvages. Et ça n'a pas coûté cher, une vingtaine de morts, une trentaine de blessés. Les Dahoméens ont un drôle de caractère : ils trouvent mauvais qu'on leur vole leur territoire, ils le défendent.

Nous ne connaissons que les chiffres officiels : ajoutons les malades, les victimes du climat, des épidémies, etc., on peut multiplier par quatre, et l'on approchera du chiffre réel : 200 sur 2,000, le dixième. Et ce n'est pas fini.

Mais, d'autre part, nos législateurs sont frais et dispos, et tous les membres du cabinet jouissent d'une santé florissante.

Par conséquent, tout va bien.

***

*Liberté individuelle*. — Une fille B..., mère d'un haut personnage, qui barbotte dans *les mœurs*, accuse un individu de lui avoir volé ses bijoux, et tenté de la violer.

On arrête l'homme, on le jette à Mazas, on l'y garde trois semaines, après quoi, un juge d'instruction, ne parvenant pas à le trouver coupable, le met en liberté. Mais, vous savez, n'y revenez pas, autrement...

L'homme est déshonoré dans son quartier, réduit à la misère... Mais pourquoi diable a-t-il eu la naïveté de se faire arrêter ?

***

*Une élève de la Fouilleuse*. — Cette « professionnelle », qu'on arrêta l'autre jour en compagnie de l'assassin de Fontenay, elle a été rendue à son père. Et le même jour elle filait de la maison, pour regagner le trottoir. Ce n'est pas qu'elle soit nativement vicieuse. Mais, toute jeunette, elle donnait des inquiétudes. Et son père, en homme avisé, la mit en correction à *la Fouilleuse*. Une excellente maison d'éducation. Au lieu d'en sortir guérie assagie, elle y apprit le métier de fille publique.

***

*Pas bourgeoise*. — Une qui ne l'est pas, c'est la gosseline venue au monde, l'autre nuit, sur un banc des boulevards. Elle débute par la rue et l'hôpital. Les agents, ces bons agents, auraient bien voulu la conduire au poste. Mais ce n'est que partie remise. Dans trois ou quatre jours, on mettra à la porte de l'hôpital la mère et l'enfant, aussi débiles l'une que l'autre. On les retrouvera sur un banc ; ce sera le moment de les cueillir.

***

Carmaux. — On se rappelle comment a débuté la grève de Carmaux. Les mineurs avaient pris d'assaut les bureaux de la Compagnie, ils forcèrent l'ingénieur, objet de leurs rancunes, à signer sa démission et se contentèrent de le laisser partir.

Celui-ci, sorti sain et sauf de leurs mains, put ensuite désigner ses agresseurs, ils ont été condamnés à des peines variant entre quatre jours et quatre mois de prison.

Pendant que l'ingénieur réintègre ses fonctions, les mineurs condamnés auront le temps de réfléchir à la naïveté qu'ils eurent de se fier aux promesses de leurs exploiteurs, et apprendront à connaître ce que valent leurs promesses, fussent-elles signées.

***

Dijon. — Le compagnon Durey, qui avait été condamné à un an de prison comme gérant du *Père Peinard*, vient d'être arrêté dans cette ville, sans que signification du jugement lui ait été faite. Ce compagnon, déjà faible de santé, est enfermé au droit commun, sans que les camarades puissent le voir, ni lui faire passer de l'argent.

*Légalement*, on ne pouvait l'arrêter avant que signification de son jugement lui ait été faite ; de plus c'est à Ste-Pélagie qu'il devrait subir sa peine puisqu'il a été condamné à Paris, mais la haute des robins ne regarde pas à une illégalité de plus ou de moins, lorsqu'il s'agit d'un anarchiste. Il n'y a pas à protester, mais que MM. les juges ne s'étonnent pas si, étant habitués à se considérer comme hors la loi, les anarchistes s'exercent à agir en conséquence.

***

Les gens de justice ont depuis longtemps mérité notre mépris et notre haine, mépris d'eux et haine de leurs fonctions.

Qu'ils ne s'étonnent pas si leurs actes d'injustice appellent la révolte, leurs infamies la vengeance.

Ravachol restera une grande figure parce qu'il a vécu au plus haut degré ces sentiments de révolte et de vengeance.

est consolant de penser qu'il surgira toujours
vengeurs tant qu'il y aura des opprimés. C'est
pourquoi nous enregistrons avec plaisir la condam-
nation du compagnon Hubin obtenue par les moyens
habituels que l'on va voir.

C'est le compagnon Hubin qui parle :

« Le 2[e] août dernier, un individu, se disant anar-
chiste, venant de Lyon, se présenta chez moi et me
demanda l'hospitalité. Je la lui accordai de bon
cœur. Bientôt, tout en causant des événements du
jour, il me proposa de faire une *plaisanterie*,
c'est-à-dire d'envoyer une lettre de menaces au
procureur général de Reims, nommé van Cassel.
Je refusé et l'en ai dissuadé, car étant seul anar-
chiste connu de ma commune, je savais que mon
habitation suivrait l'envoi d'une pareille missive.
Il prit l'air convaincu et il ne me parla plus de sa
proposition ; mais ayant été forcé de m'absenter,
mon faux ami en profita pour faire écrire par ma
belle-sœur la lettre que vous venez de lire et pour
me dénoncer. Vous me poursuivez ; le reste s'enchaîne,
on m'arrête, on perquisitionne, on saisit un cahier
d'écriture de ma sœur, on reconnaît l'écriture, donc
me voilà coupable et vous allez me le faire voir. Mais
je veux que vous sachiez que si jamais j'ai l'inten-
tion de faire justice de l'un de vous, je ne le pré-
viendrai pas et mon seul regret est de n'avoir pas
tué le gendarme qui m'a arrêté.

« Condamnez-moi, messieurs ; Je doute que
votre conscience soit aussi tranquille que la
mienne. »

Il fut aussitôt condamné à 13 mois de prison,
100 francs d'amende et 10 ans d'interdiction de sé-
jour.

Hubin s'écrie alors : « Compagnons, restez fer-
mes pour la défense de notre cause ! Vive l'anar-
chie ! »

Le public, très sympathique, ne lui ménagea pas
les marques d'approbation, malgré la menace du
président de faire évacuer la salle.

***

Enregistrons encore avec plaisir :

Lille. — L'anarchiste Dupont, qui a fait, la se-
maine dernière, une conférence socialiste ultra-
violente à Lille, est poursuivi pour excitation au
vol, à l'assassinat, à l'incendie et au pillage, pour
outrages à l'armée et excitation à la désobéissance
des soldats envers leurs chefs.

Qu'importe que les uns frappent pourvu que les
autres écoutent !

## Allemagne

M. de Vollmar se charge de montrer par des
faits combien le peuple serait libre après l'avène-
ment du socialisme orthodoxe. Il poursuit brutа-
lement quiconque est même soupçonné d'indépen-
dance. Un libraire de Munich avait l'audace de
mettre en vente *Der Sozialist*, journal des indé-
pendants. Il a été aussitôt chassé du parti, ce qui
peut-être ne l'aurait pas beaucoup plus gêné qu'une
excommunication religieuse. Mais, en même temps,
défense a été faite aux travailleurs d'acheter quoi
que ce soit chez lui. Si les ouvriers obéissent,
comme ils le font trop souvent en Allemagne et
ailleurs, à cette discipline quasi-militaire recom-
mandée par « leurs chefs naturels », voilà un pau-
vre diable ruiné. Jusqu'ici, les patriotes seuls
avaient usé du boycottage contre les révolution-
naires ; les socialistes, qui traitent ainsi les héréti-
ques en révolution ne craignent-ils pas de laisser
voir trop tôt le bout de l'oreille et de faire deviner
prématurément qu'ils entendent simplement substi-
tuer une tyrannie nouvelle à la tyrannie capita-
liste ?

(D'après *Der Sozialist*).

## Autriche-Hongrie

Le 10 septembre a paru le premier numéro d'un
journal socialiste indépendant, *Die Zukunft*, qui va
guerroyer contre les pontifes d'Autriche-Hongrie le
même combat que *Der Sozialist* de Berlin contre
Liebknecht, Vollmar et autres. La presse
est libre en ce pays ; aussi a-t-on saisi le journal
dès son apparition, sous prétexte d'excitation à la
guerre civile. Il est à présumer que bon nombre
des numéros suivants auront le même sort et que
les rédacteurs de *Zukunft* ne tarderont pas à faire
connaissance avec la douce bête appelée magistra-
ture.

***

Le mois dernier, à la suite d'une dénonciation
faite par un nommé Nypl, tisseur à la blanderie de
Warndorf, on a fait à Nachod une série de visites
domiciliaires qui n'ont pas abouti. On a néanmoins
arrêté trois ouvriers : Koccala, Welle et Kubicek,
et une instruction a été ouverte contre eux. Le dé-
nonciateur avait parlé de dynamite : il a été bien
entendu impossible d'en trouver une once. Mais
comme la police ne peut pas se tromper, le 15 sep-
tembre les trois accusés ont été menés, les chaînes
aux mains, à la prison centrale de Kœniggratz.
Nypl fait de son mieux pour que l'accusation pa-
raisse sérieuse : il a même essayé d'acheter moyen-
nant deux florins, le témoignage d'un jeune homme
qui a refusé.

L'idée seule de la dynamite a affolé les bourgeois
et les fabricants de Nachod. Nous comprenons leur
terreur jusqu'à un certain point ; ils se rendent
compte qu'après tout « ça pourrait bien être vrai »,
et qu'en tout cas quelque mésaventure de ce genre
leur arrivera probablement un jour ou l'autre. Ils
ont raison : ce n'est toujours que reculer pour mieux
sauter.

(D'après l'*Arbeiter Zeitung*, de Vienne.)

***

Les paysans de la Galicie viennent de faire une
petite révolution, mais une révolution telle que
peuvent la concevoir des gens aussi doux que les
Ruthènes. Le Ruthène souffre et se résigne, tant
que cela est possible, puis, quand l'oppression de-
vient intolérable, il ne brise pas le joug, mais tâche
de s'y soustraire en s'esquivant. C'est ce qui est
arrivé à la frontière russe. Les paysans se plaignent
depuis longtemps, d'être écrasés d'impôts, exploités
par les grands propriétaires et aussi de recevoir à
tout moment des coups de bâton : bien entendu on
ne tint aucun compte de leurs plaintes, tout en se
fiant en leur patience à la fois surhumaine et bes-
tiale.

Un beau jour on apprit que de grands change-
ments se produisaient dans la propriété rurale et
que les pauvres gens vendaient à vil prix ou don-
naient même ce qu'ils avaient dans l'intention de
s'en aller en Russie, où, croyaient-ils, des terres
domaniales considérables leur seraient affermées à
bon compte. Comme à l'époque des grandes migra-
tions, des villages entiers se mettaient en branle et
abandonnaient la terre natale pour chercher le bon-
heur dans la despotique Russie. Aucun raisonne-
ment n'y faisait ; les paysans ne voulaient pas
croire qu'ils allaient tomber de la poêle dans le feu
et se disaient ingénument : « On ne peut pas être
plus malheureux ». Ordre fut donné aux autorités
de tout mettre en œuvre pour arrêter l'émigration.
Mais les fonctionnaires reçurent des réponses qui
réduisaient à néant toute leur rhétorique officielle :
« Oui, monsieur le commissaire, je pourrais rester,
vous n'avez besoin de rien ajouter ; mais dites moi
comment je vivrais cet hiver. Les salaires en na-
ture que j'ai reçus pendant l'été sont digérés de-
puis longtemps. Restent les coups de trique que
mon maître, pendant que nous battions le grain,
m'a libéralement distribués et dont je garde un
aimable souvenir. Mais est-ce assez pour que je ne
m'en aille pas ? »

Certes, l'ironie des paysans ruthènes est fort sub-
tile. Cependant ils auraient peut-être mieux fait de
prendre les bâtons qui servaient jusque-là à les
rosser et d'en éprouver la résistance sur quelques
nuques honorables et administratives.

(D'après l'*Arbeiter Zeitung* de Vienne).

## Espagne

Valence. — A eu lieu dans cette ville un congrès
général socialiste-légalitaire. Toute la presse, sans
distinction, le considère comme un *four complet*.
L'élément légalitaire est presque nul en Espagne
et le peu existant vient de décréter son impuis-
sance.

***

Nous n'avons pas encore le compte-rendu du
procès des quarante anarchistes de Jerez, qu'on a
forgé contre nos camarades pour rébellion et asso-
ciation de malfaiteurs. Le procès devait avoir lieu
ces jours-ci. La presse bourgeoise donne des dé-
tails sur quelques-uns de nos amis. Parmi les plus
remarquables est *Salvochea*.

Avant son arrivée à la prison, de grandes précau-
tions furent prises par la police. Un escadron de
cavalerie faisait le service de patrouille. Salvochea
refusa la ration qu'on donne aux prisonniers et ne
voulut pas nommer de défenseur. Quand le juge
voulut l'interroger, il refusa de répondre, en ajou-
tant qu'il ne reconnaissait à personne le droit d'
l'interroger comme un criminel et qu'il prendrait
sur lui la responsabilité de ce refus.

N'ayant pas voulu signer ses déclarations, il va
être procédé contre lui pour outrage à la magistra-
ture.

## Portugal

Lisbonne. — La propagande anarchiste continue
son progrès dans ce pays. Le dernier dimanche
d'août, dans la salle du Centro-Operario, eut lieu
une conférence contradictoire entre socialistes et
anarchistes.

La presse bourgeoise même n'a pu ne pas cons-
tater que la propagande anarchiste gagne toujours
plus de terrain dans la masse des travailleurs à Lis-
bonne. Cette même presse ajoute : « Que c'est une
propagande parfaitement consciente et qui vaincra
par la logique de ses principes le socialisme pos-
sibiliste et le soi-disant parti révolutionnaire.

La salle où la conférence eut lieu était remplie
de fond en comble.

Les conférenciers étaient Luis de Figueredo
(socialiste), directeur du journal *O Protesto Opera-
rio*, et notre compagnon Albino de Moraes (anar-
chiste), rédacteur du journal anarchiste *A Re-
volta*.

Le thème sur lequel devait se porter la discus-
sion était : « Etant ou devant devenir le *travail* es-
sentiellement une *fonction collective*, comment dé-
terminer le *travail individuel* et donner, par con-
séquent, à chacun d'eux le produit intégral de son
travail ? »

L'orateur socialiste s'étant surtout acharné à
faire des sophismes, style parlementaire, il fut fa-
cile au compagnon Moraes de convaincre l'audi-
toire, avec des arguments et des exemples bien
choisis, sur la netteté des idées anarchistes à ce
sujet.

La conférence fut une défaite *pour* le parti des
endormeurs.

***

*A Revolta*, journal anarchiste, a commencé le
11 septembre la 2[e] série de sa publication, malgré
toute sorte de difficultés pécuniaires. Ces cama-
rades sont obligés de prendre au repos de la nuit le
temps qu'ils dédient au journal.

Courage, compagnons !

## Hollande

Nous annonçons avec plaisir la réapparition de
*Anarchist*, notre excellent confrère de langue hol-
landaise. Il paraît le premier samedi de chaque
mois. Administration : H. van Bloppoel, Lamber-
tusstraat, A. 56, Kralingen (Pays-Bas).

***

Amsterdam. — Les socialo-démocrates ont mérité
le nom qu'ils se donnent si volontiers, ils ont été
vraiment révolutionnaires ; il ne s'agissait, il est
vrai, que d'une démonstration pour l'obtention du
suffrage universel. Mais la démonstration de La
Haye, qui avait été défendue sous prétexte de dan-
ger cholérique par le bourgmestre d'Amsterdam, a
pourtant eu lieu, et près de 6,000 manifestants se
sont rendus à La Haye avec 135 bannières et la fan-
fare socialiste d'Amsterdam ; ils se sont réunis à
l'endroit convenu. Des discours révolutionnaires
ont été prononcés du haut des trois tribunes sans
que la manifestation ait été troublée ni par la po-
lice, qui s'était éclipsée, ni par la troupe consignée
toute la journée.

La veille, le 17 septembre, avait eu lieu à Ams-
terdam une procession de 15 à 20,000 manifestants
et cette procession, qui avait été également inter-
dite par le bourgmestre d'Amsterdam, s'est prome-
née de 8 heures du soir à minuit sans que la police
ait osé essayé de la disperser.

Dans ces deux villes et ailleurs encore, les socia-
listes étaient jusqu'à présent toujours et partout
reçus à coups de sabre et de gourdin. Maintenant,
malgré l'interdiction, ils ont préparé, annoncé ou-
vertement, exécuté ces manifestations au nez des
autorités ébahies de tant d'audace et, deux jours
après, le ministère a présenté au Parlement un
projet de loi pour l'introduction du suffrage uni-
versel. Que cette loi soit votée ou non, cela im-
porte peu. Ce qui importe, c'est la preuve que les

socialo-démocrates, dont la plupart se moquent du suffrage universel et de tout le tremblement parlementaire, savent que le seul moyen d'obtenir quelque chose des gouvernants c'est de leur forcer la main.

L'influence morale de cette manifestation révolutionnaire peut être grande. Après avoir appris comment on se moque des défenses du gouvernement, il est à espérer que les socialistes néerlandais mettront à profit les leçons de l'expérience, et qu'enfin ils réclameront carrément leur part de bien-être et qu'ils répondront à un refus en prenant de vive force ce qu'on ne veut pas leur accorder.

### République Argentine

La constitution de la République nous dit qu'elle a été fondée pour contribuer au bonheur du genre humain ; mais elle y contribue d'une drôle de manière. Les soldats du 3e régiment d'artillerie en savent quelque chose. On les fouette, on les martyrise, on les tue ! Chaque caserne a sa chambre des tortures.

(*Perseguido*).

* * *

Mais on se révolte un peu partout. A Buenos-Ayres se sont constitués des groupes nombreux : La *Libre Initiative*, *Toujours de l'avant*, la *Revanche*, les *Fils de la Plata*, les *Affamés*, les *Déshérités*, *Ravachol*, les *Revendicateurs*, d'autres encore.

A La Plata est né le groupe des *Martyrs de Chicago*.

A Lujan, le groupe *Avenir* vient de publier une brochure sur l'Anarchie.

A Rosario, à Campana, à Chivilloy, à Patagones, à Jigoy, à Tucuman, à Mendoza surgissent d'autres communautés d'anarchistes, désabusés de la politique radicale.

On s'insurge jusque dans le Paraguay. Les *Fils du Chaco* ont lancé un manifeste qui a mis la police sur les dents. Les arrestations ont été nombreuses.

(*Perseguido*).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Appel aux Compagnons de Nancy. — Camarades, depuis quelques temps vous semblez oublier que pour être efficace, la propagande anarchiste doit être constante et que la propagande individuelle, pour être bonne, n'en est pas moins intéressante au développement de l'idée. Il faut, à côté, ces groupes où l'on apprendra à se bien connaître et aimer, où les jeunes viennent s'éclairer à l'expérience des vieux, et où les vieux viennent retremprer leur énergie dans la jeunesse.

Tous les jours la bourgeoisie commet des infamies sur lesquelles il est nécessaire d'ouvrir les yeux du peuple, tous les jours elle commet des injustices contre lesquelles il est de notre devoir de nous révolter ; la vie n'est pas trop longue et nous n'avons pas de trop de tous nos instants pour combattre cette monstrueuse société bourgeoise que nous devons avoir à cœur de ne pas léguer à nos enfants. D'ailleurs, la bourgeoisie nous montre l'exemple, elle frappe fort et va vite en besogne. Chicago, Xères, Montribson, Liége, Walsall, Versailles, Rouen, Paris et beaucoup d'autres encore nous appellent à la revanche, ne l'oublions pas, et que le dernier mot soit à la révolution sociale, à L'ANARCHIE.

Quelques camarades sont décidés à réagir et, à cet effet, vont organiser des réunions. Très prochainement nous feront connaître l'endroit et l'heure par la voix des journaux anarchistes.

A la suite des affaires de mai, un certain désarroi s'est mis parmi les anarchistes, désarroi qui paraît ne pas devoir cesser de sitôt et qui, dans tous les cas, nous est très préjudiciable, par l'isolement dans lequel nous nous trouvons.

Il me semble que, sans organisation, on pourrait remédier à cet état de choses, d'une manière très simple et très efficace.

Pourquoi les groupes n'entreraient-ils pas en relation pour discuter les questions qui intéressent plus ou moins la cause de l'anarchie ?

Prenons, par exemple, cette question de tactique qui est à l'ordre du jour. Un groupe pourrait prendre l'initiative de distribuer aux groupes voisins, ou avec lesquels il était en relation, une circulaire contenant la manière propre de voir de ce groupe et invitant les compagnons à la discuter. Les résultats de ces discussions, communiqués au groupe initiateur, pourraient être résumés par ce groupe qui enverrait le tout résumé aux autres différents groupes et lorsque la discussion serait close ou qu'un autre groupe aurait trouvé un autre question plus intéressante, ce groupe prendrait à son tour l'initiative d'une nouvelle circulaire.

Faisant ainsi on obtiendrait un double résultat : 1° On s'habituerait à discuter soi-même sans avoir besoin d'attendre et de lire les journaux pour se faire une opinion ; 2° des relations d'amitié s'établiraient entre compagnons se connaissant peu ou pas du tout, et notre cercle de propagande, en même temps que nos moyens de propagande iraient je crois, en augmentant.

Morlanwelz. — Les compagnons du centre sont informés que si le payement du journal n'est pas effectué pour le 23 octobre, le compagnon Dumont se verra forcé de ne plus s'occuper du journal, ne pouvant le payer.

Nouzon. — Afin de faciliter la tâche du groupe qui vient de se former ici, et pour l'éducation des travailleurs qui viendront à nous, les camarades qui peuvent disposer de brochures ou journaux, ainsi que les correspondances, sont priés de les adresser au copain Emile Roger, rue de la Chapes, n° 10, à la Forge-de-Nouzon, Ardennes.

Les déshérités leur sauront gré de cette marque de solidarité.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

*Fait significatif*. — C'est à Sargeat, petite commune du canton d'Aix-les-Thermes, dans l'Ariège, que se produit ce fait.

Les terrains communaux rapportent plus de trois mille francs par an, et cette somme est employée à quoi ? A acheter des métairies pour les rendre communales.

Parfois, le propriétaire de la métairie hésite à la vendre. Pour le décider, on lui en laisse la jouissance sa vie durant, tout en lui payant le prix.

Depuis une vingtaine d'années, le domaine communal s'est ainsi tellement agrandi qu'on prévoit le moment où tout le territoire de la commune sera communal.

Voilà certes un village où l'appui mutuel pourra donner à tous le bien-être, notamment aux enfants, aux vieillards, aux malades. Voilà un village où déjà chacun jouit d'une grande liberté.

Darnaud.

Nous prions notre ami de vouloir nous envoyer des renseignements détaillés à ce sujet. Les habitants sont-ils des anarchistes conscients ou sans le savoir ?

Dédié aux ouvriers français et belges :

« Le grand art, me disait un industriel américain, est de bien savoir doser les nationalités pour assurer le bon fonctionnement du travail. Chez moi, tout va pour le mieux. Jamais de grèves, jamais de plaintes. J'ai des Allemands, des Islandais, des Canadiens, des Portugais, des Polonais, des Hongrois, et je m'arrange habilement de manière à les faire toujours se disputer entre eux. De temps en temps, on me prend comme arbitre. Je suis à la fois le maître, le confident et le juge : tout marche comme sur des roulettes ! »

## CONVOCATIONS

St-Denis. — Tous les samedis, soirée familiale, salle Masonneau, rue Moulin, 9.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste-révolutionnaire se réunit tous les mardi soir à 8 h. 1/2, salle Brou, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Dijon. — Le groupe *les Resolus* se réunit tous les samedis, 24, rue des Gaudrons, de 8 à 11 heures du soir.

Levallois-Perret. — Rendez-vous des compagnons anarchistes, salle Mézeroitte, rue Gravel, tous les samedis à 8 heures du soir.

Avignon. — Tous les dimanches à 2 heures de l'après-midi, réunion du groupe : *Les Libertaires vauclusiens*, au café de Champfleury, derrière la gare des Voyageurs. Communications importantes. Causeries et concerts.

Amiens. — Le compagnon Paulet prie ses amis et correspondants de prendre bonne note de sa nouvelle adresse, 20, rue Guidé (boulevard du Jardin des Plantes).

— Dimanche 16 courant, à 5 heures précises du soir, salle Levêque, réunion des anarchistes. Sujet : des Grèves et la Grève générale.

Quelques camarades ont décidé de se grouper sur un terrain large et conciliant. Leur but : démontrer par la discussion des diverses doctrines socialistes, la possibilité, l'inéluctabilité de l'anarchie.

L'*Autonomie individuelle* se réunira tous les lundis, salle Georget, 34, rue Aumaire, à 8 h. 1/2 du soir. Première conférence, lundi 17 octobre sur « l'Anarchie scientifique ».

*Les Egaux, club libre d'études sociales des XIIe et XXe arrondissements*. — Tous les socialistes, sans distinction de nuances, sont informés que des réunions contradictoires ont lieu tous les quinze jours, salle Firino, 144, boulevard de Charonne, pour discuter les questions de théorie et de tactique qui divise les travailleurs.

La prochaine réunion aura lieu le samedi 15 octobre, à 8 h. 1/2, et aura pour ordre du jour : Le parti révolutionnaire et le mouvement corporatif. Les lecteurs de la *Révolte* sont invités. Entrée libre.

## PETITE CORRESPONDANCE

P. à Levallois. — Reçu mandat. — Commission faite à B.

H. D. à Bordeaux. — Bien reçu le *Petit Républicain*, mais le bonhomme est si bête qu'il n'y manque été pris au sérieux ni comme anarchiste, ni comme avocat ; il dépasse même un peu la mesure comme candidat.

B. à Fourmies. — L'abonnement se poursuivra.

Le compagnon V. Forêt prévient les camarades que son adresse est 23, place d'Erlon, Reims.

V. — Nous ne connaissons personne à Albi.

F. L. à Malakoff. — Vers défectueux, sujet avec un rapport trop indirect avec nos idées.

Un C. D. C. — Nous savons que les *Chevaliers du travail* ont des ramifications en Europe ; mais leur organisation, basée sur un égoïsme étroit d'intérêt corporatif et surtout de membres syndiqués, les fait se tenir à l'écart du mouvement socialiste ; nous n'avons aucune relation avec eux, nous n'avons pas d'adresses.

G. à Domarain. — Commission faite à l'*Endehors* et au *Peuple*. — Je n'ai plus de nouvelles de B.

V. à New-York. — D. à Gand. — P. à St-Etienne. — C. à Reims. — B. à St-Rambert. — D. à Lille. — M. à Avignon. — C. à Agen. — A. M. à Chaux-de-Fonds. — P. à Lyon. — F. à Alger. — V. à Ladèves. — C. à Argenteuil. — P. à St-Nazaire. — S. à Tarare. — G. Les Portes. — Z. à Fribourg. — B. à Bruxelles. — G. à Marseille. — P. à St-Etienne. — G. à Domarin. — M. à Roanne. — E. à Bourg. — B. à Cognac. — T. à St-Quentin. — G. à Lempdes. — B. à Limoges.

Reçu timbres et mandats.

**La RÉVOLTE est en vente :**

**Bordeaux**

Chez Mme Maury, place Intérieure-d'Aquitaine.
Mme Chaboulot, kiosque 28.
Papeterie St-André, place Puy-Berland, 32.
Rue Chartreuse, 10.
M. Tailleur, rue Gratiolet, 17.

*Le Gérant-imprimeur* : A. Ritzerfeld.

Paris. — Impr. A. RITZERFELD, 140, rue Montmartre.

SIXIEME ANNÉE, N° 6. DIX CENTIMES DU 22 AU 28 OCTOBRE 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## DÉCLARATIONS D'ÉTIÉVANT

*Suite et fin* (1)

Aussi par nos jambes avons-nous droit à tout l'espace que nous pouvons parcourir ; par nos poumons, à tout l'air que nous pouvons respirer ; par notre estomac à toute la nourriture que nous pouvons digérer ; par notre cerveau, à tout ce que nous pouvons penser et nous assimiler des pensée des autres ; par notre faculté d'élocution, à tout ce que nous pouvons dire ; par nos oreilles à tout ce que nous pouvons entendre, et nous avons droit à tout cela parce que nous avons droit à la vie et que tout cela constitue la vie. Ce sont là les vrais droits de l'homme ? Nul besoin de les décréter : ils existent comme existe le soleil. Ils ne sont écrits dans aucune constitution, dans aucune loi, mais ils sont inscrits en caractères ineffaçables dans le grand livre de la nature et imprescriptibles.

Depuis le ciron jusqu'à l'éléphant, depuis le brin d'herbe jusqu'au chêne, depuis l'atome jusqu'à l'étoile, tout, dans la nature, le proclame. Tout en elle est solidaire, et le mouvement général éternel qui est la condition de la vie se compose du mouvement général et éternel de chacun de ses atomes qui est la condition de la vie, pour chacune des créatures.

Les mouvements des infiniments petits, comme ceux des infiniments grands se répercutent et réagissent indéfiniment les uns sur les autres. Et, puisque tout réagit sur nous, nous avons droit de réagir sur tout, car nous avons droit de vivre et la vie n'est possible qu'à cette condition.

Par le fait de notre naissance, nous devenons copropriétaires de l'univers entier et nous avons droit à tout ce qui est, à tout ce qui a été et à tout ce qui sera. Chacun de nous acquiert par sa naissance droit à tout, sans autres limites que celle que la nature elle-même lui a posées, c'est-à-dire dans la limite de ses facultés d'assimilation.

Or, vous dites : c'est à moi ce champ, c'est à moi ce bois, c'est à moi cet étang, cette prairie, cette moisson, cette maison ; à vous qui dites cela, je réponds : quand vous aurez fait en sorte que vos propriétés, fractions de ce grand tout qui, par son action constante sur mon organisme, me pousse, de même que vous, vers la tombe, cessent de m'y pousser, je reconnaîtrais que vous seuls avez droit d'en jouir.

Quand vous aurez fait en sorte que les influences désagrégatrices de la nature n'aient d'action que sur vous, vous seuls aurez droit de puiser dans la nature de quoi réparer ce que la nature vous enlève. Mais, tant que l'humidité agira sur moi comme sur vous, la source et l'étang seront à moi comme à vous.

Tant que vous n'aurez pas empêché la chaleur du soleil de me faire transpirer comme vous, elle mûrira fruits et moissons pour nous comme pour vous.

Un homme de vingt ans n'a pas en lui une seule des molécules qui constituaient son être dix ans auparavant, aussi, messieurs, quand vous aurez fait en sorte que, soit par la pluie, soit par le vent, soit de tout autre façon ce qui a été à moi ne s'incorpore à vos propriétés, vous aurez le droit de m'empêcher de m'incorporer en retour ce qui me concerne de vos propriétés.

Mais, tant que vous n'aurez pas fait en sorte que nous puissions, nous, *hors parte*, les parias, vivre sans nous assimiler constamment des éléments que nous ne pouvons puiser que dans le grand tout, nous aurons droit comme vous à ce grand tout et à chacune de ses parties, car nous somme nés comme vous, nous sommes semblables à vous et nous avons droit à la vie et au bonheur comme vous.

Si nous étions d'espèce animale inférieure à vous, je comprendrais cette exclusion, notre mode de vivre serait différent ; mais puisque nous sommes organisés comme vous, c'est que nous sommes vos égaux et que nous avons des droits égaux aux vôtres sur l'universalité des biens.

Et si vous me dites que telle chose est à vous car vous en avez hérité, je vous répondrai que ceux qui l'ont laissée n'avaient pas le droit de vous la laisser. Ils avaient droit de jouir de l'universalité des biens durant leur vie comme nous avons le droit d'en jouir pendant la nôtre, mais ils n'avaient pas le droit d'en disposer après leur mort ; car, de même que par notre naissance nous acquérons droit à tout, par notre mort nous perdons tous nos droits, car alors nous n'avons besoin de rien.

De quel droit ceux qui ont vécu voudraient-ils nous empêcher de vivre ?

De quel droit un agrégat de molécules voudrait-il empêcher ses propres molécules de se réagréger d'une façon plutôt que d'une autre ? Quoi, parce qu'un homme dont la vie ne fut qu'une minute dans l'immensité des temps a habité un coin de terre, il en pourrait disposer pour l'éternité ? Y a-t-il rien de plus stupide que cette prétention d'un être éphémère faisant des donations perpétuelles à des êtres, à des institutions passagères ?

Nous ne devons pas respecter ces prétentions de gens qui veulent vivre alors qu'ils sont morts, qui veulent avoir droit à tous les biens, alors qu'ils en n'ont plus besoin, et qui veulent disposer après leur mort de choses dont ils n'avaient droit de disposer que selon leurs besoins pendant leur vie.

Et si vous me dites qu'ils avaient droit d'en disposer, car cela était une partie du produit de leur travail qu'ils avaient économisée je vous répondrai que s'ils n'ont pas consommé tout le produit de leurs travail c'est qu'ils ont pu le faire, que s'ils n'ont pu le faire, c'est qu'ils n'en avaient pas besoin, ils n'y avaient pas droit, que par conséquent ils ne pouvaient en disposer en votre faveur, et vous céder des droits qu'ils n'avaient pas.

Le droit cesse où s'arrête le besoin.

De même, si vous me dites que telle chose est à vous parce que vous l'avez achetée, je répondrais que ceux qui vous l'ont vendue n'avaient pas droit de vous la vendre. Ils avaient le droit d'en jouir suivant leurs besoins, comme nous avons le droit d'en jouir selon les nôtres. Ils avaient droit d'aliéner leur part de jouissance et de vie, mais non d'aliéner la nôtre : ils pouvaient renoncer au bonheur pour eux mais pas pour nous et nous n'avons pas à respecter des transactions qui se sont passées en dehors de nous et contre notre droit.

La nature nous dit prends et non pas achète — car dans tout achat il y a un dupeur et un dupé — l'un qui tire profit de la transaction tandis que l'autre est lésé. Mais si chacun prend ce dont il a besoin personne n'est lésé, attendu que chacun ayant ainsi ce dont il a besoin, il a aussi tout ce à quoi il a droit.

La transaction commerciale est certainement une des principales cause de corruption pour l'humanité, de malheur pour les hommes.

Il n'est pas inutile de remarquer à ce sujet que tout ce qui, dans le fonctionnement social actuel est contraire aux règles de la philosophie naturelle est, en même temps, une source de maux et de crimes, et que si tous les individus avaient à leur disposition l'universalité des biens, s'ils étaient assurés d'avoir, demain et après, ce qui leur faut pour vivre et être heureux, ainsi qu'il y ont droit, les neuf dixièmes des meurtres seraient supprimés, car ils ont pour mobile ce que vous appelez vol.

Il faut bien nous pénétrer de cette vérité, que du moment qu'un homme vend quelque chose, c'est qu'il n'en a pas besoin ; que dès lors il n'a pas droit d'en disposer et d'empêcher ceux qui en ont besoin de s'en emparer, attendu que par le fait même qu'ils en ont besoin, ils y ont droit !

De même que le vol, la prostitution disparaîtrait par l'application de nos théories philosophiques. Pourquoi une femme se prostituerait-elle alors qu'elle aurait à sa disposition tout ce qui peut assurer son existence et son bonheur ? Et comment un homme pourrait-il l'acheter puisqu'il ne pourrait lui donner que ce qu'elle aurait droit d'avoir ? Et ainsi de tous les crimes, de tous les vices, qui disparaîtraient parce qu'auraient disparu leurs causes.

L'être humain n'est bien sain et complet que par le libre exercice de sa pleine volonté.

D'où viennent le mensonge, la duplicité, la ruse ? sinon de la contrainte inspirée par les uns à d'autres. Ce sont les armes des faibles, et les faibles n'y ont recours que parce que les forts les y contraignent.

Le mensonge n'est pas le vice du menteur,

(1) Voir le numéro 5.

mais bien de celui qui le contraint à mentir. Enlevez la contrainte, cessez de parler de coercition, de châtiment, et nous verrons si le menteur ne dit pas la vérité.

Que les uns cessent de contester à d'autres le droit à la vie, au bonheur, et la prostitution, l'assassinat disparaîtront, car les hommes naissent tous également libres et bons. Ce sont les lois sociales qui les font mauvais et injustes, esclaves ou maîtres, spoliés ou spoliateurs, bourreaux ou victimes. Chaque homme est un être autonome, indépendant, c'est pourquoi l'indépendance de chacun doit être respectée. Toute atteinte à notre liberté naturelle, toute contrainte imposée est un crime qui appelle la révolte.

Messieurs, je sais bien que mon raisonnement ne ressemble en rien à l'économie politique enseignée par M. Leroy-Beaulieu, ni à la morale de Malthus, ni au socialisme chrétien de Léon XIII qui prêche le renoncement aux richesses au milieu de monceaux d'or et l'humilité en se proclamant le premier de tous. Je sais bien que la philosophie naturelle choque de front toutes les idées reçues, soit religieuses, soit morales, soit politiques. Mais son triomphe est assuré, car elle est supérieure à toutes théories philosophiques, à toutes les autres conceptions morales, *parce qu'elle ne revendique aucun droit pour les uns, qu'elle ne revendique également pour les autres, et qu'étant ainsi d'absolue légalité, elle porte en elle-même l'absolue justice.* Elle ne se plie pas aux circonstances de temps et de milieu — et ne proclame pas alternativement bon ou mauvais le même acte.

Elle n'a rien de commun avec cette morale à double face qui a cours parmi les hommes de ce temps-ci et qui fait qu'une chose est bonne ou mauvaise suivant les latitudes et les longitudes.

Elle ne proclame pas, par exemple, que le fait de s'emparer d'une chose et de ne laisser à la place que le cadavre du précédent possesseur est tantôt affreux, tantôt sublime. Affreux si l'affaire se passe aux environs de Paris, sublime si elle a lieu aux environs de Hué ou de Berlin. Et comme elle n'admet ni punition ni récompense, elle ne réclame pas, dans le premier cas, la guillotine pour les uns, l'apothéose pour les autres. Elle substitue à toutes les innombrables et changeantes règles morales inventées, par les uns, pour asservir les autres, qui prouvent par leur nombre et leur mobilité mêmes leur fragilité : la justice naturelle, immuable règle du bien et du mal qui n'est l'œuvre de personne mais résulte de l'organisme intime de chacun. Le bien, c'est ce qui nous est bon, ce qui nous procure des sensations de plaisir, et comme ce sont les sensations qui déterminent la volonté, le bien c'est ce que nous voulons, le mal ce qui nous est mauvais, ce qui nous procure des sensations de douleur, c'est ce que nous ne voulons pas « *Fais ce que veux* »

Telle est l'unique loi que notre justice reconnaisse, et ainsi elle proclame la liberté de chacun dans l'égalité de tous.

Il en est qui pensent que personne ne voudrait travailler, si personne n'y était contraint, — ils oublient que nous avons tous des forces à dépenser, — que l'immobilité c'est la mort, — que nous sommes forcés de dépenser nos forces pour les renouveler sans cesse et que la santé et le bonheur ne se conservent qu'au prix de l'activité, — que personne ne voulant être malheureux et malade, tous devront mettre en activité tous leurs organes pour jouir de la possession de toutes leurs facultés, car une faculté dont on ne fait pas usage n'existe pas et c'est une part de bonheur de moins dans la vie de l'individu.

Non, demain comme aujourd'hui, comme hier, comme toujours, les hommes voudront être heureux, toujours ils dépenseront leur activité, toujours ils travailleront, mais le travail de tous étant productif de richesse sociale, le bonheur de tous et de chacun en sera augmenté et chacun pourra jouir ainsi du luxe auquel il a droit, car le superflu n'existe pas et tout ce qui peut exister est nécessaire.

L'homme n'est pas seulement un ventre, il est aussi un cerveau, il a besoin de livres, de tableaux, de statues, de musique, de poésie, comme il a besoin de pain, d'air et de soleil ; mais de même que dans sa consommation il ne doit être limité que par ses facultés de consommation, dans sa production il ne doit être tenu que par sa faculté de production et, consommant selon ses besoins, il ne doit produire que selon ses forces. Or, qui pourrait mieux que lui connaître ses besoins ? Qui pourrait mieux que lui connaître ses forces ? Personne ; par conséquent, l'homme ne doit produire et consommer que selon sa volonté.

L'humanité a toujours eu conscience, en quelque sorte, qu'elle ne serait heureuse et que toutes les belles qualités de la nature humaine ne pourraient s'épanouir que dans le communisme.

Aussi les anciens donnèrent-ils pour base à leur âge d'or la propriété commune, et jamais il ne vint à la pensée des natures d'élite qui, parmi eux, poétisaient l'avenir tout en le plaçant dans le passé, que le bonheur des hommes fût compatible avec la propriété individuelle. Ils savaient, par intuition ou par expérience, que tous les maux et tous les vices de l'humanité découlent de l'antagonisme des intérêts créés par l'appropriation individuelle, non limitée aux besoins, et jamais ils ne rêvèrent une société sans guerres, sans meurtres, sans prostitution, sans crimes et sans vices qui ne fût également sans propriétaires.

C'est parce que nous ne voulons plus ni guerres, ni meurtres, ni prostitution, ni vices, ni crimes que nous luttons pour la liberté et la dignité humaines. Malgré tous les bâillons, la parole de vérité retentira sur la face de la terre et les hommee tressailleront à ses accents, ils se lèveront au cri de liberté pour être les artisans de leur bonheur. Aussi, sommes-nous forts de notre faiblesse même car, quoi qu'il puisse advenir de nous, nous vaincrons !

Notre asservissement enseigne aux hommes qu'ils ont droit à la révolte, notre emprisonnement, qu'ils ont droit à la liberté, et, par notre mort, ils apprennent qu'ils ont droit à la vie.

Quand tout à l'heure nous retournerons en prison, et que vous, vous retournerez dans vos familles, les esprits superficiels penseront que c'est nous les vaincus — erreur — car nous sommes les hommes de l'avenir et vous êtes les hommes du passé.

Nous somme demain et vous êtes hier. Et il n'est en la puissance de personne d'empêcher que la minute qui s'écoule ne nous rapproche de demain et ne nous éloigne d'hier. — Hier a toujours voulu barrer la route à demain, et toujours il a été vaincu dans sa victoire même, car le temps qu'il a passé à vaincre l'a rapproché de sa défaite.

C'est lui qui a fait boire la ciguë à Socrate, qui a fait abjurer, dans la torture, Galilée qui a brûlé Jean Huss, Guillaume de Prague, Giordano Bruno, qui a guillotiné Hébert, Babeuf, qui a empoisonné Blanqui, qui a fusillé Flourens et Ferré. Comment s'appellent les juges de Socrate et ceux de Galilée, ceux de Jean Huss, et ceux de Guillaume de Prague, et ceux de Giordano Bruno, et ceux d'Etienne Dolet, et ceux d'Hébert, et ceux de Babeuf, et ceux de Blanqui, de Flourens, de Ferré ? Personne ne le sait, tout le monde l'ignore ; ils sont le passé, ils étaient déjà morts alors qu'ils vivaient. Ils n'ont pas même eu la gloire d'Erostrate, tandis que Socrate est éternel, que Galilée est encore debout, que Jean Huss existe, que Guillaume de Prague, Giordado Bruno, Etienne Dolet, Hébert, Babeuf, Blanqui, Flourens, Ferré vivent

Aussi serons-nous heureux dans notre malheur, triomphants dans notre misère, car nous serons vainqueurs dans notre défaite. Nous serons heureux, quoi qu'il nous arrive, car nous sommes certains qu'au souffle de l'idée rénovatrice d'autres êtres arriveront à la vérité, d'autres hommes reprendront notre tâche interrompue et la mèneront à bien, à fin. Et qu'un jour viendra ou l'astre qui dore les moissons luira sur l'humanité sans armées, sans canons, sans frontières, sans barrières, sans prisons, sans magistrature, sans police, sans lois et sans dieux, libre enfin intellectuellement et physiquement, et que les hommes réconciliés avec la nature et avec eux-mêmes pourront, dans l'universelle harmonie, étancher leur soif de justice.

Qu'importe que l'aurore de ce beau jour soit empourprée des lueurs de l'incendie, qu'importe qu'au matin de ce jour la rosée soit sanglante, pourvu qu'il luise.

La tempête est utile. Le soleil est plus brillant après l'orage.

Et il luira, il rayonnera, le beau soleil de la liberté, et l'humanité sera heureuse.

Alors, chacun abritant son bonheur derrière le bonheur de tous, personne ne fera plus le mal, car personne n'aura intérêt à faire le mal.

L'homme libre dans l'humanité affranchie pourra marcher sans entraves de conquête en conquête au profit de tous, vers l'infini sans borne de l'intellectualité.

L'énigme moderne : Liberté, Egalité, Fraternité, posée par le Sphinx de la Révolution, étant résolue,— ce sera l'Anarchie.

Georges Etiévant.

# BIRIBI

Afin de vengeance il faut que les crimes de nos ennemis soient connus, il faut que les pièces du procès que nous faisons à la société soient publiées, afin que la revanche dont nous avons le désir et nous efforçons de hâter la venue apparaisse comme un acte de justice et d'humanité.

C'est pourquoi nous publions ce qui suit, on verra que Darien, en publiant *Biribi* n'a pas tout dit et n'a rien exagéré.

Celui dont nous tenons ces faits faisait partie de la classe 83 ; envoyé aux compagnies de biribi, il se trouvait en 86 au Sénégal, dans le Haut-Fleuve.

Formés en colonne soit disant pour aller tuer des noirs, ils furent, en réalité, occupés à construire une ligne de chemin de fer. Ce fut un prétexte pour les désarmer.

En fait d'outils ils avaient des boîtes à biscuits qui servaient à transporter la terre à dos d'homme ; quant aux moellons ils se portaient à bras, aux moindres murmures, des coups de trique, avec accompagnement de huit à quinze jours de prison ?

La nourriture d'un prisonnier se compose uniquement de *vingt-cinq grammes de riz par jour !*

Notre camarade a fait quarante-cinq jours de ce régime et pour ne pas mourir de faim rongeait des écorces d'arbre et mangeait de l'herbe.

Mais cela est peu en comparaison des supplices que d'autres endurèrent.

Un nommé Prévost fut attaché par les pieds et par les mains et exposé en plein soleil (on sait combien est terrible le soleil du Sénégal). Le malheureux est devenu enragé ; il poussait d'horribles cris pour demander de l'eau ! Ces hurlements importunaient sans doute les gradés, aussi un caporal, un natif de Reims, sortit de sa case son revolver au poing, et brûla la cervelle du disciplinaire Prévost. Ces ofls et

...s assassins appartenaient à l'infanterie ...rine.

...otre exploit : ils étaient alors campés à ...enath et quatre hommes étaient punis de ... le sous-lieutenant (dont nous publie... un jour le nom, eut l'idée de les attacher ...terre comme des crucifiés en plein soleil.

...soir, deux étaient morts d'insolation, ...s d'atroces souffrances (sur l'acte de décès ... dysenterie), les deux autres n'étaient ...e en meilleur état — on les fit rentrer en ... Ils avaient tellement souffert et s'é... ...s fait débattus qu'ils avaient les poignets ...s jusqu'aux os. Pour leur peine on les ... de boire et de manger : ils en arrivèrent à ...e l'urine du baquet aux immondices. Ils ...moururent. Nous n'avons que le nom d'un ... un certain Laurent.

...quelque temps de là mourut Prosper As... ...de Paris ; voici comment : le sous-lieute... ...le surprit faisant ses besoins hors du ...l'assigne il le fit mettre aux fers. On lui ...ura si fort les poignets qu'au bout de huit ...s, quand on le délivra, les mulots lui a... ...ent rongés les doigts ; ils ne moururent pas de ... mais il n'eut pas le temps d'en guérir, un ...ent (de Versailles) lui logea une balle de ...ver dans la tête. La famille Astier fut ...rtie que son enfant était mort des fièvres.

...n autre camarade, nommé Racabombe, ...ait cherché à se sauver reçut une balle dans ...aisse, tirée par le caporal déjà cité, le ca... ...al passa sergent et Racabombe fut mis en ...on, mais ils ne voulut pas laisser à ses ...reaux le plaisir de le tuer ; il se lança ...re un trône d'arbre pour se casser la tête, ...avec un courage et une ténacité suprêmes ...mença trois fois, quand il se lança la ...ième fois il avait déjà la tête ouverte, en... ...il est mort. Heureux ceux qui pouvaient se ...der, même comme cela.

...n désespéré trouva moyen, en mourant, de ...ager un peu son compagnon. Ils étaient ...s deux punis de prison et amarrés par les ...ds au cour-barrit (appareil en bois dans le... ...el on vous passe les pieds), mais le nôtre ...nt les pieds plus petits, parvint à se retirer ...cette position et voyant que son camarade ...uffrait beaucoup, lui dit : « J'en ai assez, si ...veux tu vas avoir à boire ».

— Qu'est ce que tu veux dire, demanda son ...

— Oh, c'est bien simple, répondit-il, je vais ...re mine de m'enfuir, alors tu crieras à la ...rde, ils me tueront, ça vaut mieux que de ...uffrir encore.

...e courageux garçon fit ce qu'il avait dit, ...ire appella à la garde, le caporal (un autre) ...oursuivit le fugitif et lui déchargea cinq ...ups de revolver.

...e survivant, pour avoir appelé à la garde, ...à boire, ajoute celui qui nous parle, mais ...a ne l'empêcha point d'y passer deux jours ...s tard, tué lui aussi. Si incroyable que cela ...araisse, c'est la plus grande vérité — je ne ...is dis même pas tout. Quand un individu ...ait par trop malade, le revolver était là pour ...a complète guérison. Ah, si nous avions eu ...s armes, quelle boucherie nous aurions ...t ! mais ils savaient ce qu'ils faisaient quand ...nous désarmèrent.

...e m'arrête, car si j'entreprenais de vous ra...ter toutes les horreurs dont je fus témoin ...n'en finirais pas aujourd'hui. — J'ai vu la ...arde de bien près et j'ai une terrible haine ...r ceux qui m'ont fait souffrir et mourir les ...camarades.

...ur les quatre-vingt-dix disciplinaires que ...ions à cette expédition, nous revînmes ...e en France et deux moururent à l'hôpital ...Rochefort.

---

...s compagnons ont l'intention de faire pa...re une brochure sur ce sujet ; ils ont grandement raison, car les faits sont instructifs et irréfutables, plus que n'importe quel argument.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

*Nos sauveurs.* — Un ouvrier, blessé sur la voie publique, est conduit à l'hôpital. On le panse, et la blessure étant légère on le laisse aller. Les agents le saisissent, on le traîne au poste ; on l'y pause à la mode policière : il en meurt.

Il a de la chance : sans cette heureuse aventure, il était poursuivi pour outrages aux agents et rébellion.

Patience...

***

*Leur humanité !* — Une pauvre femme de 76 ans, jetée à la rue par son vautour, est recueillie par un travailleur. Celui-ci, chargé de famille, demande au préfet de faire admettre l'infortunée à Nanterre.

— Pas de place pour les infirmes, répond la brute administrative ; on ne prend que ceux qui peuvent travailler. Qu'elle meure de faim, ou bien au Dépôt.

De là en correctionnelle. Mendicité, vagabondage, son affaire est sûre : on lui réserve un logement.

***

*Au Dahomey.* — Continuation des exploits de notre brave armée : officiers et soldats rivalisent de vaillance, c'est à qui tombera sous les balles de l'ennemi.

Et la carte à payer grossit à vue d'œil.

Le bourgeois trouve ça très bien. Des héros ! monsieur ! En attendant, il prend son absinthe au café chic, dîne en ville copieusement, songe avec ces demoiselles et trouve que la vie a du bon.

Savoir ce que ça durera...

***

*Braves gens !* — La préfecture entretient, quelque part, cinq ou six argousins qui veillent sur la tête précieuse d'un commissaire... le fameux Dresch.

L'autre nuit, ces espèces, n'ayant personne à passer à tabac, descendent dans la rue, ramassent quelques filles de trottoir et se saoulent en si noble compagnie.

La petite fête a duré jusqu'au matin.

Ces drôles sont avisés. Ils sentent qu'ils jouissent de leur reste. Et alors...

***

*Une brute.* — Les savants assurent que l'exercice du pouvoir sans contrôle conduit à l'épilepsie, à la folie furieuse.

Témoins nombre de despotes connus. Il a le même effet sur les simples valets de prétoire. Le doyen des mouchards a tellement l'habitude d'arrêter les gens qu'il voulait dernièrement arrêter un cocher d'omnibus.

Histoire de s'entretenir la main.

— L'autre, en homme qui connaît son monde, lui a offert une correspondance pour Charenton.

***

*L'hiver a des charmes.* — D'un journal « républicain » :

« Le pâle soleil de ces jours mélancoliques d'automne nous fait songer aux frissons de l'hiver : « qu'il fera bon s'envelopper, avant longtemps, des « chauds vêtements, des soyeuses fourrures qu'apporte, avec elle, la saison des frimas. »

— Eh ! vous autres, grelotteux de la Maubert ou des Halles, on va se chauffer dans les parages du parc Monceaux !

Si ça peut vous faire plaisir...

***

*Plaisirs de châtelain.* — Du même journal :

« Pour apprivoiser les oiseaux, on leur coupe les « deux ailes. Cela suffit pour les rendre familiers. « C'est un passe-temps que je recommande aux « jeunes châtelaines. »

Ce que c'est que la distraction !

Nous avions cru lire :

« Supprimez deux patrons, trois ou quatre jureurs, et les autres deviendront familiers.

« C'est un passe-temps que je recommande aux jeunes prolétaires. »

***

*Trop tôt.* — On ne saurait trop insister sur la férocité de cet être cuirassé d'égoïsme, qu'on appelle : le bourgeois.

Quiconque lui fait peur est indigne de vivre. Annonce-t-on l'arrestation d'un anarchiste : vite, tôt, qu'on l'exécute, qu'on le guillotine ; pas besoin de jugement.

Quand ces gredins (les bourgeois) tremblent dans leur peau, c'est bon signe. On les verra bientôt s'aplatir comme chiens couchants.

Pour le quart d'heure, ils crient victoire. En sont-ils bien sûrs ? A notre avis, c'est trop tôt.

***

*Mourir pour la patrie... e...* — A vous, jeunes gens, qui aspirez à l'*honneur de servir* sous les drapeaux.

Le mois dernier, un jeune soldat, gravement malade à la suite de marches forcées, se présenta à la visite.

— Voulez-vous me foutre le camp ! hurle le major, vous n'êtes pas malade...

L'autre fait demi-tour... et tombe évanoui... On le porte à l'hôpital... il y meurt.

Et ça se passe comme ça dans pas mal de régiments.

Si le cœur vous en dit...

***

*Notre argent.* — Dans leur bêtise, ils ont mis à la tête du ministère de la guerre l'individu qui, précisément, désorganisa la défense en 1870.

Ce paltoquet réclame, pour l'année 1893, la jolie somme de 634 millions. Moyennant quoi Chauvin et Cie pourront digérer en toute tranquillité.

Depuis 1871, ça fait *18 milliards* qu'on a tirés de nos poches.

Dans quelles autres poches sont-ils passés ?

***

Un galonné, sorti tout neuf de la fabrique école de Fontainebleau, insultait un pioupiou à une heure du matin, rue Saint-Georges, sous prétexte que le pauvre diable ne l'avait pas salué.

Un professeur agrégé de l'Université, qui passait, défendit de verte façon l'insulte en disant à l'insulteur : « Vous faites-là un vilain métier, vous êtes un idiot, on ferait mieux de vous envoyer au Dahomey. »

L'officier a demandé l'arrestation du diseur de vérité — ce qui fut fait.

Espérons qu'on expédiera l'officier au Dahomey où Behanzin fait de la bonne besogne.

***

A Carmaux. — Les mineurs attendent toujours et sont prêts à continuer. Pendant ce temps-là, le gouvernement les traite comme ils méritent d'être traités. Le préfet leur interdit toute manifestation et tout attroupement sur la voie publique. — A la niche, bas les pattes ou gare au fouet.

Aussitôt le comité a réuni tous les mineurs grévistes sous les ordres de Baudin, député ; Duc-Quercy, aspirant. Inutile de dire que la réunion a été très calme.

Par contre, on a accueilli avec reconnaissance la nouvelle que le ministre de l'intérieur dispensait les dix condamnés d'Albi de se faire couper la barbe. Décidément, le gouvernement est tout plein gentil.

Depuis le 12 octobre, en vertu des ordres de ce même ministre, la gendarmerie à cheval chasse les grévistes sur les routes et, renforcée de chasseurs à cheval, disperse tous les groupes autour des puits. Cinq grévistes ont été arrêtés pour l'exemple.

On annonce l'arrivée de MM. Ferroul et Cluseret. Grand bien ils fassent aux meurts-de-faim.

***

*En joue !...* — A Carmaux, ça se corse. La comédie va tourner au drame. On a joué trois actes : renvoi de l'ingénieur, réintégration du maire, violation du suffrage universel.

Et voici le dénouement. Dernière scène ; acteurs : ouvriers, soldats.

Aux ouvriers on serine, avec larmes dans la voix : mes amis, mes chers amis, ne sortez pas de la légalité. C'est votre calme qui fait votre force, etc...

Quant aux prétoriens, sabre au clair, Lebel au cran d'arrêt, ils attendent...

Et, dans l'air, on pressent la voix nette et brutale du commandement :

— Attention... à vingt-cinq mètres, en joue...!...

* * *

Le Luc (Var). — Les compagnons de Toulon ont donné une conférence dans cette localité où les idées ont été développées devant plus de 600 citoyens. Un réquisitoire véhément a été fait contre la société actuelle sans que les gros bonnets de l'endroit, qui assistaient à la réunion, aient eu le courage de venir à la tribune défendre l'ordre de choses actuel.

## Espagne

Nous recevons la lettre ci-dessous, inutile d'y ajouter de commentaires :

« Prison de Barcelone, 30 septembre 1892.

» Camarades de *la Révolte*,

» La comédie qui se joue sur notre compte est par trop infâme et se prolonge au delà de toute pudeur.

» Depuis huit mois nous sommes emprisonnés dans les plus sales conditions possibles, sans que l'on ait eu la pudeur de nous informer de notre crime.

» Pas un juge à l'horizon, pas l'ombre d'un procès, pas un doute d'accusation, rien ne vient nous rappeler que nous vivons encore.

» La conspiration du silence faite par la presse de toute couleur et par la justice, nous fait disparaître dans le brouillard épais de l'oubli.

» Cet oubli est d'autant plus criminel que les misérables nous ont mis au milieu des maladies les plus infectieuses, de l'air le plus corrompu, et la privation d'aliments la plus rigoureuse.

» Non seulement on nous donne une nourriture de moitié au moins insuffisante, mais si exécrable que les chiens n'y résistent pas — nous en avons eu la preuve qui a été tentée par un de nos compagnons de chaîne. — Avec cela, la gale, la teigne, la syphilis et nombre d'autres maladies contagieuses nous guettent avec tant de sûreté que plus de quatre-vingt-quinze pour cent des hommes sont couverts de plaies et la vue de leurs corps est hideuse. Nous sommes obligés de dormir par terre cote à cote avec eux, de respirer le même air, de nous faire mordre par la même vermine, grouillante et puante.

» Néanmoins, jusqu'à présent, nous avons pu nous défendre à force d'efforts de toute sorte, mais la mauvaise et insuffisante subsistance qu'on nous jette en pâture aidant, il ne nous est maintenant plus possible d'échapper à l'infection dégoûtante qui déjà nous tourmente.

» Cette autorité de coquins espère-t-elle nous décourager et nous persuader des bienfaits de son pouvoir, ou cherche-t-elle à nous assassiner sournoisement, comme déjà *elle a assassiné ma compagne ?*

» Tout nous le fait croire, car les gredins n'osent pas nous faire un procès et redoutent de rendre l'affaire publique.

. . . . . .

» Et bien, il faut qu'on le sache, nous ne nous laisserons pas manger par les misérables et quels que soient leurs efforts pour nous affaiblir, toujours nous serons prêts et décidés à faire face à l'orage, qu'il éclate aujourd'hui ou qu'il éclate demain.

» Magistrats espagnols, pas plus que les assassins de Chicago et de Montbrison, vous n'arrêterez le courant que bientôt vous lavera les tripes et quelle que soit la profondeur et l'ignominie de vos cachots, toujours vous entendrez notre voix, non pas plaintive, mais menaçante.

» *Vive l'Anarchie !*

» *Vive la Révolution !*

P. Bernard. »

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Paris. — Il se produit un véritable réveil dans les corporations : les ouvriers deviennent indifférents à la politique, mais, en revanche, ils s'intéressent au mouvement corporatif. Les syndicats reçoivent des adhésions en masse ; les anarchistes peuvent y faire de la propagande aisément.

Le 13 courant, les menuisiers avaient une réunion dans la grande salle de la Bourse. Elle était convoquée par la chambre syndicale, composée en majorité d'anarchistes. Plus de cinq cents camarades avaient répondu à notre appel. L'ordre du jour était : « De l'éventualité de la grève générale du bâtiment. »

La réunion a été excellente. Sans bureau, chacun parlant en pleine liberté, les camarades présents se sont engagés à faire de la propagande en vue d'un mouvement général.

Les jeunes camarades de la corporation avaient fait imprimer la défense d'Etiévant qu'ils ont distribuée à profusion. Excellente soirée pour la propagande. D'autres réunions auront lieu prochainement.

Voilà comment nous comprenons la propagande anarchiste parmi les groupements ouvriers.

Nous recevons la lettre suivante :

« Londres, 16 octobre 1892.

» Cher compagnon,

» A propos de l'arrestation de Francis, divers journaux français ont parlé de Malatesta et de moi en termes qui pourraient donner à croire que nous nous sommes prêtés à une interview scabreuse. On va même jusqu'à m'attribuer la paternité d'un article paru dans un grand quotidien français sous la signature C..., article, du reste, sympathique au compagnon arrêté et à sa famille.

» Je déclare de la façon la plus formelle que jamais je n'ai été interviewé au sujet de l'arrestation de Francis ; Malatesta ne l'a pas été davantage. De plus, je n'ai écrit d'article là-dessus dans aucun journal.

» Pour couper court à toutes insinuations possibles et estimant ma responsabilité engagée devant les amis qui avaient envoyé des fonds, je vous prie d'annoncer que quatre cents francs ont été remis à Francis, le 19 septembre, sans préjudice des sommes de moindre importance, employées pour lui et sa famille.

» Bien sincèrement à vous,

» Ch. Malato. »

Ajoutons que ce qu'ont avancé divers journaux, entre autres le *Petit Parisien* l'envoi d'argent à Londres, par des soi-disants cambrioleurs, n'est qu'un canard payé sans doute par la police.

Brésil. — Les amis qui veulent avoir des renseignements sur la colonie anarchiste « La Cécilia » peuvent s'adresser au compagnon Francisco-Puig Mayol, colonie Cécilia, près de Palmeira, province de Parana (Brésil).

## PETITE CORRESPONDANCE

Adam. — J'ai relu la machine, les phrases ne se relient pas assez ensemble.

J. B. à Saint-Quentin. — Votre poésie contient de beaux vers, mais la fin tombe à plat.

Nico Lahuterre. — *A Populo* contient de beaux passages, mais le souffle est trop inégal. — L'autre article ne se tient pas assez serré.

Loire. — Vers trop incorrects, sujet trop particulier.

E. Renoult. — Vos deux extraits de *Au-delà* sont fort intéressants, mais ne touchent pas suffisamment aux questions que nous étudions.

A. T. à Amiens. — L'article en question ne valait pas plus que l'entrefilet que nous avons mis.

Le compagnon Paris demande aux compagnons de Roubaix un exemplaire du *Cri du Travailleur*, celui qui a été cause de l'arrestation de Lorion.

Le compagnon P. F., qui a donné une conférence au mois de février à la Tour-du-Pin, est prié de donner son adresse au compagnon J. Montgourdin, 19, rue Saint-Clair, La Tour-du-Pin.

Le compagnon Rossi Eugenio prie les compagnons de prendre note de son adresse pour l'envoi de brochures de propagande : Ponte Pignolo, Vérone. — Nous n'avons pas les brochures demandées.

Les compagnons qui sont en correspondance avec Ducros Marius sont priés de ne plus rien lui envoyer, ce compagnon étant forcé de quitter Besseges.

G. M. à Olivet. — Nous ne faisons pas de publicité.

B. à Rennes. — Nous prenons note, ça va bien.

B. à Liège. — Vous trouverez l'adresse dans ce numéro.

C. à Bességes. — Reçu mandat, abonnement servi.

B. à Marseille. — Le camarade en question n'a pas de la localité et n'y a été que de passage.

V. à Villeneuve. — Bien reçu mandat, mais pour demande des localités désignées.

Anonyme. — Premier fait bien banal à force d'être répété. — Quant au deuxième, relatif à l'engagement que l'on exige chez Potin, des garçons que l'on renvoie, de ne pas se marier, il nous semble si barbare que nous voudrions être certain avant de l'avancer.

U. D. — Nous sommes à la recherche d'une sérieuse critique de la *Débacle*, de Zola, mais la matière est trop restreinte.

D. à Lyon. — Bien reçu. — Souscriptions non pas encore passé, faute de place.

G. à La Palisse. — B. est inconnu au 17 de la rue de Paris à Vichy.

Marc Lenoir. — Nous ne sommes nullement en situation de trouver de l'occupation aux copains, notre qualité d'anarchistes étant une recommandation suffisante auprès des exploiteurs.

G. à Médéah. — Avez reçu brochures ? *La Peste* tirée, mais les autres je n'ai pas connaissance qu'elles doivent être réimprimées.

R. à Lille. — La compagne B. a bien reçu les premiers 10 fr., mais c'est le deuxième versement qu'elle n'a pas avoir reçu.

Klémencie. — Nicolet vous accuse réception de 5 francs et vous salue.

Aux compagnons des Arcades et à Escudier. — Roger de Nouzon a reçu almanachs.

M. à Nantes. — P. à Mc Donald. — H. à Roubaix. — J. T. à Pantin. — P. P. au Havre. — P. à Lyon. — R. à Romans. — B. à Marnat. — C. à Lunay. — B. à Rennes. — W. à Calais. — G. à Médéah. — G. à Villeneuve. — J. à Charenton. — Fonds. — M. à Monte-Carlo. — P. à Lille. — B. à Marlanwelz. — F. à Amiens. — D. à Vienne. — G. à Trélazé. — C. à Dijon.

Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Amiens. — Dimanche 30 courant, à 5 heures précises du soir, salle Levêcque, réunion des anarchistes. Suite des sujets.

Nouzon. — Réunion du groupe « les Déshérités » le dimanche 23 octobre, à 6 heures du soir, chez Michaux, rue Voltaire, à Lanvaux.

ORDRE DU JOUR

1. Communications diverses.
2. La propagande dans les Ardennes.
3. Choix d'un local pour réunions.
4. Causeries et chants.

*Les Egaux*, Club d'Études socales des XIe, XIIe et XXe arrondissements. — Soirée amicale le dimanche 23 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Fenal, 144, boulevard de Charonne.

Tous les socialistes revolutionnaires sont invités. — Entrée libre.

*L'Autonomie individuelle* n'a pu tenir la réunion annoncée pour lundi dernier, le propriétaire de la salle ayant refusé, au dernier moment, de prêter son local.

Le Groupe continuera néanmoins la tâche qu'il s'est tracée ; il se réunira dorénavant tous les lundis, salle Richer, 33, faubourg St-Antoine, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour du lundi, 24 octobre : *L'Anarchie scientifique*. Réception cordiale est assurée aux contradicteurs et adversaires.

Bourgezeau. — Les *Insoumis vendéens*, qui viennent de se grouper, invitent les malheureux à venir discuter leurs intérêts, tous les samedis soir, chez M...

*Le Gérant-imprimeur* : A. Ritzerfeld.

Paris. — Impr. A. RITZERFELD, 140, rue Montmartre.

SIXIEME ANNÉE, N° 7. DIX CENTIMES DU 29 OCTOBRE AU 4 NOVEMBRE 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## DÉCLARATIONS

DE

### G. ETIÉVANT

A la suite de la publication des « Déclarations de G. Etiévant, nous avons reçu la lettre suivante :

« Clichy, le 22 octobre 1892.

« Camarade,

» Ainsi que je vous l'avais promis, je vous adresse ci-inclus la première partie des « Déclarations » de mon fils Georges. Cette partie est d'autant plus nécessaire, qu'elle élucide, éclaire, la seconde, qui, malgré les lourdes et irrégularités signalées, a encore son cachet et sa valeur particulière. Vos lecteurs, généralement éclairés, comprendront sans doute, sans trop de peine la pensée, quelque fois mal rendue, par la *Cocarde*.

» Cette première partie est certifiée *ne varietur*, conforme à l'original. Seulement je vous rappelle que le tout devait être revu par Georges qui m'a dit que le tout n'était, pour ainsi dire, qu'un canevas, un sommaire, dont il avait le développement dans la tête.

» Votre tout dévoué

» ETIÉVANT, père ».

Nous sommes heureux de donner intégralement, le travail de notre compagnon. Sitôt que nos fonds le permettront, nous publierons le tout en brochure, corrigé d'après le manuscrit de l'auteur.

---

#### PREMIÈRE PARTIE

Aucune idée n'est innée en nous : toutes elles nous viennent, à l'aide des sens, du milieu dans lequel nous vivons. Cela est si vrai que s'il nous manque un sens, nous ne pouvons nous faire aucune idée des faits correspondants à ce sens. Par exemple, jamais un aveugle de naissance ne pourra se faire une idée de la diversité des couleurs, parce qu'il manque de la faculté de réceptivité nécessaire pour percevoir le rayonnement des objets. En outre, suivant nos aptitudes, aptitudes que nous apportons en naissant, nous possédons, soit dans un ordre d'idées, soit dans un autre, une plus ou moins grande faculté d'assimilation provenant de la plus ou moins grande faculté de réceptivité que nous avons à ce sujet. C'est ainsi, par exemple, que les uns apprennent facilement les mathématiques, et que les autres ont une aptitude plus grande pour la linguistique. Cette faculté d'assimilation qui est en nous peut se développer dans une proportion variable à l'infini de chacun à chacun, par suite de la multiplicité de sensations analogues perçues. Mais, de même que si nous nous servons presque exclusivement de nos bras, ceux-ci acquerront une plus grand force, mais aux dépens d'autres membres ou parties de notre corps et qu'ils deviendront plus aptes à remplir leur rôle à mesure que les autres deviendront plus inaptes, plus notre faculté d'assimilation s'exercera par suite de la multiplicité des sensations analogues développées dans un ordre d'idées, plus, relativement à l'ensemble de nos facultés, nous présenterons de force et de résistance à l'assimilation d'idées venant d'un ordre adverse. C'est ainsi que si nous sommes arrivés à croire telle chose ou telle idée véritable et bonne, toute idée contraire nous choquera et que nous présenterons à son assimilation une très grande force de résistance, alors que cette même idée paraîtra à un autre si naturelle et si juste qu'il ne pourra se figurer que, de bonne foi, l'on puisse penser autrement. De tous ces faits nous pouvons avoir chaque jour des exemples, et je ne crois pas que l'on puisse sérieusement en contester l'authenticité. Ceci posé et admis, et comme tout acte est le résultat d'une ou plusieurs idées, il s'en suit que, pour juger un homme, pour arriver à connaître la responsabilité d'un individu dans l'accomplissement d'un acte, il faut pouvoir connaître chacune des sensations qui ont déterminé l'accomplissement de cet acte ; apprécier la force de chacune d'entre elles, savoir quelle est la faculté de réceptivité ou la force de résistance que chacun a pu rencontrer en lui ainsi que le laps de temps pendant lequel il aura été soumis à l'influence de chacune d'abord, de plusieurs ensuite, et de toutes après.

Or, qui vous donnera la faculté de percevoir et de sentir ce que les autres perçoivent et ressentent, ou ont perçu et ressenti ? Comment pourrez-vous juger un individu si vous ne pouvez connaître exactement les causes déterminantes de ses actes ? Et comment pourrez-vous connaître ces causes et toutes ces causes, ainsi que leur relativité entre elles et la plus ou moins grande faculté de réceptivité qui sera en lui, si vous ne pouvez pénétrer dans les arcanes de la mentalité de chacun et vous identifier à lui de façon à connaître son *moi* parfaitement ? Mais il faudrait pour cela connaître le tempérament de chacun mieux que bien souvent l'on ne connaît le sien propre, avoir même un tempérament semblable, se sonmettre aux mêmes influences, vivre dans le même milieu pendant un laps de temps analogue à celui qu'il y aurait passé, seul moyen que vous puissiez avoir pour vous rendre compte du nombre et de la force des influences de ce milieu, comparativement à la faculté d'assimilation que ces influences ont pu rencontrer en lui.

Il y a donc impossibilité de juger nos semblables, résultant de l'impossibilité où nous sommes de connaître exactement les influences auxquelles ils obéissent et la force des sensations déterminantes de leurs actes, comparativement à leurs facultés d'assimilation ou à leur force de résistance. Mais si cette impossibilité n'existait pas, nous n'arriverions ainsi qu'à nous rendre un compte exact du jeu des influences auxquelles ils auraient obéi et de la relativité qu'il y a entre elles et la plus ou moins grande force de résistance et la plus ou moins grande faculté ou puissance de réceptivité qu'ils peuvent posséder pour réagir contre ces influences ou pour se les assimiler ; mais nous ne pourrions pas pour cela connaître la responsabilité dans l'accomplissement d'un acte, pour cette bonne et magnifique raison que cette responsabilité n'existe pas.

Pour bien se rendre compte de la non-existence de la responsabilité, il suffit de considérer le jeu des facultés intellectuelles chez l'homme. Pour que la responsabilité existât, il faudrait que ce soit la volonté qui détermine les sensations, de même que celles-ci déterminent l'idée, et celles-là l'acte. Mais bien au contraire, ce sont les sensations qui déterminent la volonté, qui lui donnent naissance en nous et qui la dirigent. Car la volonté n'est que le *désir* que nous avons de l'accomplissement d'une chose destinée à satisfaire un de nos besoins, c'est-à-dire à nous procurer une sensation de plaisir et à éloigner de nous une sensation de douleur, et, par conséquent, il faut que ces sensations soient ou aient été perçues pour que naisse en nous la *volonté*. Et la volonté, créée par les sensations, ne peut être changée que par de nouvelles sensations, c'est-à-dire qu'elle ne peut prendre une nouvelle direction, poursuivre un nouveau but, que si des sensations nouvelles font naître en nous un nouvel ordre d'idées, ou modifient en nous l'ordre d'idées préexistant. Cela a été reconnu de tous temps et nous le reconnaissons nous-mêmes tacitement, car, en somme, faire plaider devant vous le *pour* et le *contre*, n'est-ce pas prouver que des sensations nouvelles, vous arrivant par l'organe de l'ouie, peuvent faire naître en vous la volonté d'agir d'une façon ou d'une autre, ou modifier votre volonté préexistante ? Et, comme je l'ai dit en commençant, si l'on est habitué, par suite d'une longue succession de sensations analogues, à considérer telle chose ou telle idée comme bonne et juste, toute idée contraire nous choquera et que nous présenterons à son assimilation une très grande force de résistance.

C'est pour cette raison que les personnes âgées adoptent moins facilement les idées nouvelles, attendu que dans le cours de leur existence elles ont perçu une multiplicité de sensations émanant du milieu dans lequel elles ont vécu, sensations qui les ont amenées à considérer comme bonnes les idées conformes à la conception générale de ce milieu sur le *juste* et l'*injuste*. C'est aussi pour cette raison que nous pouvons constater que la notion du juste et de l'injuste a sans cesse variée. Mais, d'une façon ou d'une autre, celui que l'argument aura frappé ne pourra pas faire que sa volonté ne soit déterminée dans un sens, et celui que l'argument aura laissé indifférent ne pourra pas faire que sa volonté ne soit restée la même, et par conséquent l'un ne pourra s'empêcher

d'agir d'une façon et l'autre d'une façon contraire, à moins que de nouvelles sensations ne viennent modifier leur volonté. Bien que cela ait l'air d'un paradoxe, nous ne faisons aucun acte bon ou mauvais, si minime soit-il, que nous ne soyons forcés de faire, attendu que tout acte est le résultat de la relativité qu'il y a entre une ou plusieurs sensations nous venant du milieu dans lequel nous vivons, et la plus ou moins grande faculté d'assimilation qui est en nous. Or, comme nous ne pouvons être responsables de la plus ou moins grande faculté d'assimilation qui est en nous, relativement à un ordre de sensation ou à un autre, et que nous ne pouvons également être responsables de l'existence ou de la non-existence des influences provenant d'un milieu dans lequel nous vivons et des sensations qui nous en viennent, et que par suite nous ne pouvons être responsables de la relativité qu'il y a entre elles et notre plus ou moins grande faculté de réceptivité ou de résistance ; nous ne pouvons pas être responsables non plus du résultat de cette relativité, attendu qu'elle est non-seulement indépendante de notre volonté, mais qu'elle en est *déterminante*. Donc, tout jugement est impossible et toute récompense, comme toute punition, est injuste, si minime soit-elle et si grand que puisse être le bienfait ou le méfait.

On ne peut donc pas juger les hommes, mais seulement les actes, pourvu qu'on ait un critérium suffisant. Or, ce critérium n'existe pas. En tout cas, ce n'est pas dans les lois qu'on pourrait le trouver, car la vraie justice est immuable et les lois sont changeantes. Il en est des lois comme de tout le reste. Or, si ces lois sont bonnes, à quoi bon des députés et des sénateurs pour les changer ? Et, si elles sont mauvaises, à quoi bon des magistrats pour les appliquer ?

Georges ETIÉVANT.

## Revue des journaux

### De langue allemande

*Der Anarchist* publie une lettre de Berkmann à Emma Goldmann. En voici la plus grande partie :

« J'étais convaincu que, comme prolétaire et par-» dessus le marché comme anarchiste détesté, je » n'avais à attendre des juges, aucune équité ; mais » je n'avais pas pensé que l'on procéderait à mon » jugement avec tant de bassesse et de raffinement. » J'ai été, comme on fait en Russie pour les prison-» niers politiques, expédié par voie administrative. » La comédie n'a pas eu tout duré deux heures. Au » galop le « juge » m'a condamné à vingt-deux ans » de réclusion pénitentiaire. Naturellement on ne » m'a pas laissé le temps de parler. Une paire » d'heures après ma condamnation, on m'a conduit » à mon nouveau « domicile ». La classe dominante » et ses représentants agissent selon la logique. » Nous, les Anarchistes, nous nous trouvons sur » leur route, nous les combattons, bref, nous som-» mes leurs plus dangereux ennemis. Si l'un de » nous devient leur prisonnier de guerre, son pro-» cès est court ; la bourgeoisie a la force : elle s'en-» tend à faire de la justice une dérision. *Si nous, les » Anarchistes, nous agissions de même, si nous al-» lions de l'avant, inflexiblement, sans nous retour-» ner jamais, si nous faisions aussi à ch que tyran » et à chaque exploiteur un court procès, la puis-» sance de la classe dirigeante crèverait comme une » bulle de savon.* Car cette puissance est néant sans » l'appui du prolétariat.

» Malheureusement les travailleurs ne se rendent » pas compte qu'ils ont droit à toutes les jouissan-» ces de la terre, et que tous les maîtres sont de » trop, depuis le plus petit exploiteur jusqu'au » tzar. Mais vous, les convaincus, vous, qui con-» naissez nos ennemis, il ne faut pas que ma con-» damnation vous empêche de continuer l'agitation » et de propager la doctrine de l'anarchisme, jus-» qu'à ce que tous les hommes soient libres. Croyez, » chers amis, que je ne me trouve pas malheureux. » J'ai conscience d'avoir bien agi et c'est pour un » révolutionnaire le suprême bonheur, la plus » haute joie. Je sais aussi qu'il y a encore des cou-» rageux, hommes et femmes qui, malgré la prison » et l'échafaud, travaillent à détruire la société ac-» tuelle.

» Avec cette lettre je prends congé de tous les » amis et compagnons et je leur dis à tous : adieu. » Je ne pourrais écrire qu'une fois par mois et très » peu. On pourra me voir une fois tous les trois » mois.

» ALEXANDER BERKMANN ».

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

*Messe rouge.* — Premiers froids. Les fauves sont revenus au gîte, et voici la ménagerie au grand complet. Les noirs ont supplié leur bon Dieu d'entretenir la férocité des rouges, et ceux-ci se sont remis à mordre. On va manger du prolétaire à s'en donner une indigestion.

***

*A la vapeur.* — Ainsi, messieurs, c'est bien entendu : aucune affaire ne sera remise, hors en cas de force majeure, deuil, maladie, etc ...

— Et le mariage, monsieur le président ?

— Oh ! le mariage, ce n'est pas un événement imprévu.

— Eh bien, et le mariage de Toutée la Vertu avec la fille de la mère Emile, la tenancière du *Bal des Vaches*, est-ce que c'était prévu ? Après ça qui se ressemble...

***

*Un de moins.* — Dans le monde qui s'intéresse à notre « brave armée », on se demande avec angoisse s'il est possible qu'un galonné des hautes classes ait expédié dans l'autre monde un de ses collègues et amis.

La chose, à vrai dire, nous laisse indifférents. Ça prouverait, contrairement au proverbe, que les loups se mangent quelquefois entre eux.

Bah ! de la besogne de moins pour Behanzin.

***

*Bourgeois, dormez en paix !* — Certains jouisseurs, au dire de la rousse, auraient été tutoyés d'assez près.

Bijoux, galette, des industriels sans scrupules leur ont tout emprunté. Même, il y a eu de la casse : on les a bousculés quelque peu.

Ça demandait une répression énergique. En un tour de main, la police a râflé tous les sans-logis qui émaillaient les bancs du boulevard.

— Voyons, est-ce que ceux qui exproprient les bourgeois s'oublient à refiler la comète ?

Non, évidemment. Mais pour rassurer le bétail en alarme, il fallait bien arrêter quelqu'un.

***

*Travaux parlementaires.* — La Chambre recèle une « commission du travail » qui étudie les moyens d'améliorer la condition des ouvriers.

Hier, dix minutes de séance, après quoi, bravement piteusement les feuilles humanitaires, « la commission s'est séparée sans prendre aucune décision. »

— Heureusement. Pour une fois, les travailleurs l'ont échappé belle.

***

*Probité patronale.* — Concevez-vous l'audace de cet ouvrier ? Son patron refusait de lui payer sa quinzaine. Fort de son droit, l'ouvrier insistait, insistait.

Que fait le patron ? Il a recours à l'arbitrage : il appellent deux sergots qui emballent le réclamant. Et, comme de juste, on l'a passé à tabac.

***

*Bouteille à l'encre.* — Depuis des mois, on nous rase avec cette comédie des faux-poinçons sur les effets d'équipement militaires. Un jour, on annonce que les coupables sont arrêtés ; le lendemain, on les rend à leur petite industrie. Ça varie comme un thermomètre, la conscience d'un juge instructeur.

Supposez par là-dessus qu'on la rembourre de billets de mille. Ce qu'elle devient élastique ! Ah ! par exemple, si l'on vole un pain.

***

*Exemple à suivre.* — Enfin ! en voilà un qui se rebiffe !

Un ouvrier, taquiné par des sergots. Il en assomme trois : il en a fallu huit pour le conduire au poste.

Ils sont en tout 8,000. Avec 1,000 gas d'attaque, on aurait raison de toute la clique. Comme disent MM. les parlementaires : « Voici une question qu'il serait opportun de mettre à l'étude.

***

*Gaspillage.* — Budget de la préfecture de police pour 1893 : 26 millions.

Avec cette somme, à 1,000 francs l'une dans l'autre, ça fait 26,000 familles qu'on tirerait de la misère.

Il vaut bien mieux entretenir des chiens de garde, sans cela que deviendrait *la société ?*

Les gueux n'ont qu'à se serrer le ventre si, d'ailleurs, ils y sont depuis longtemps habitués.

***

*Avis aux amateurs.* — Quelques feuilles policières insinuent que l'individu repêché à Saint-Denis serait la victime d'une vengeance des compagnons. Vraie ou fausse, la nouvelle a du moins un avantage : elle fait savoir à qui de droit qu'il y a péril à manger le morceau. Si l'on tamponne les mouchards, ça donne à réfléchir à d'autres, et c'est toujours autant de gagné.

***

Un cocher houspillait un client, à la grande joie de deux cognes, tranquillement appuyés à la boutique d'un marchand de vin.

Et deux « citoyens paisibles » entamaient ce colloque :

— Pourquoi les agents n'interviennent-ils pas ?

— Pour recevoir des coups !

— Mais le public...

— Peur d'être rossé par ces braves agents...

En attendant, le bourgeois recevait une raclée. C'était bien fait, on ne se balade pas en sapin. C'est un sage qui l'a dit : les honnêtes gens vont à pied.

***

*Un progrès.* — Dont le besoin ne se faisait pas sentir. On sait que le mouchard Bertillon est l'inventeur d'un système de mesurage destiné, en apparence, à reconnaître les récidivistes, mais en réalité pour bien prendre le signalement des militants arrêtés individuellement ou dans les manifestations populaires.

Le système fonctionne à la préfecture. On va l'étendre à toute la France. On organise une école d'anthropométrie et, désormais, quiconque tombera dans les pattes des argousins sera mesuré des pieds à la tête.

Dans dix ans, tous ceux qui déplaisent au pouvoir *auront leur dossier*.

— Liberté, égalité, fraternité, qu'on se le dise.

***

Il paraît que les Dahoméens et les Tonkinois ne veulent pas se laisser manger sans rien faire, comme nos bons mineurs de Carmaux.

Ils descendent en ce moment quelques officiers et nombre d'imbéciles qui ont préféré se faire empaler et couper dans des pays où ils n'avaient que faire d'aller au lieu de vivre utilement à Bruxelles ou à Londres.

***

Sa Majesté Carnot s'est payé le luxe de gracier soixante prisonniers à l'occasion de son voyage à Lille.

Ce sont 60 mineurs condamnés récemment par le tribunal de Béthune.

Le roi est bien bon.

***

AGEN. — Les camarades ont commencé leurs réunions publiques, aux environs d'Agen, par si-

Nos idées ont été assez bien accueillies ... mouchards peu nombreux, étant donné le ... affreux qu'il faisait ce soir-là. Brochures et ... ont été distribués. Nous vous en demandons ... peut-être bientôt d'autres.

... n'y a pas d'orateurs, mais des camarades ... de la bonne volonté, de la jeunesse et quelque ... dans la tête. Leur langage simple, sans ... épatantes, est mieux reçu et compris d'ailleurs ... par le public spécial de la campagne. On va ... lancer et peut-être faire tout le département, si ... les plus petites localités.

... imprimer la chose dans la *Révolte*, cela ... donner la même idée ailleurs à des camarades.

## Allemagne

Pour ne point en perdre l'habitude, les policiers ... Berlin ont perquisitionné, au commencement du ..., dans les bureaux du *Sozialist*. Ils ont chargé ... un certain nombre de numéros du journal ; ... fait prévoir de nouvelles poursuites, infailliblement accompagnées de condamnations.

* * *

... Magdebourg, cinq camarades ont été condamnés ... sous prétexte de faux serment. Ils avaient été ... comme témoins dans un procès antérieur ; ... l'affirmation contraire de deux policiers, ils ... déclaré n'avoir pas entendu le mot « misérable » prononcé, prétendait l'accusation, par un ... et qualifiant le mode de gouverner en vigueur en Allemagne. Pour s'être refusés à témoigner complaisamment, les cinq pauvres diables ont ... chacun 17 mois de prison. Cela ne prouve ... d'une manière évidente que le régime allemand ... d'ailleurs n'importe quel gouvernement ne soit point misérable. On s'y verrait plutôt ... la racaille judiciaire n'hésite jamais entre la ... d'un mouchard et celle d'un ouvrier : toutes ... préférences sont acquises au mouchard, de ... que le groin des porcs se tourne naturellement vers l'ordure.

(D'après *Der Sozial s[illegible]*)

* * *

Pendant la campagne électorale pour les élections ... dans trois quartiers de Berlin, les socialistes ont malmené et brutalisé de leur ... les indépendants et les anarchistes : ceux-ci ... réunions ont été assommés. Les voix ... n'en ont pas moins considérablement ... ce qui montre le succès de l'agitation ...

(D'après *Die Autonomie*).

* * *

... de Bochum une cartouche de dynamite a ... secoué la maison du directeur de fabrique ... Les dégâts sont malheureusement sans ... et le principal intéressé n'a pas eu une ... Cependant il semble qu'on ait eu peur, ... une prime de 300 marks est promise à qui arrêtera l'auteur de l'explosion. Espérons que le bourgeois fera l'économie de sa prime.

(D'après *Die Autonomie*).

## Autriche-Hon[illegible]

Le sieur Anton Borsch, orfèvre à Prague, s'est ... de boycotter un ouvrier F. Kl., parce que ... ne voulait pas travailler à prix réduits. Le ... patron voulait payer 4 florins par semaine au ... de 7 florins qui étaient convenus. F. Kl. eut ... de laisser là le travail et de s'en aller à ... Mais là, partout où il se présentait, on lui ... de l'employer. Il avait été précédé par une ... circulaire adressée à tous les fabricants : ... moi la liberté que je prends ; un de ... ouvriers part pour Vienne, etc., etc. Le drôle ... F. Kl. » Il est probable que le Borsch en ... serait peu tranquille si l'ouvrier congédié ... (mais pour cela il lui faudrait de l'argent) ... carte-circulaire aux amis de Prague : « Je vous ... une fameuse crapule, bonne à supprimer, ... etc. Le drôle s'appelle Anton Borsch. » Maintenant, peut-être avant de mourir de faim, F. Kl. ... l'idée de retourner à Prague et d'endoctriner fortement ou même de supprimer son ancien ...

(D'après l'*Arbeiter Zeitung*, de Vienne).

## Russie

Le 7 septembre une bombe de dynamite a éclaté pendant la messe, à Varsovie, dans une église grecque orthodoxe. D'après la version officielle, c'est un catholique qui a fait le coup par fanatisme religieux et les nihilistes ne sont pour rien dans l'affaire. Cependant, la censure de Pétersbourg a interdit aux journaux russes de divulguer l'affaire. Serait-ce qu'on a, là bas, les nerfs trop sensibles pour tolérer le mot seul de dynamite, et les fâcheuses images qu'il évoque, ou craindrait-on quelques révélations embarrassantes ?

(D'après *Die Zukunft*, de Vienne).

## Italie

Nos camarades de Biella s'étaient rendus en corps au village de Ponderano pour faire de la propagande au milieu des paysans. Attaqués par les gendarmes, ils se sont si bien défendus aux cris de « Vive l'Anarchie ! vive Ravachol ! » que les défenseurs de l'ordre ont dû se réfugier dans un poste de police.

(*Producteur*).

* * *

Schicchi a été arrêté à Pise. Il avait été arrêté, on le sait, à Barcelone, en février, sous l'accusation d'avoir fait une explosion au palais du capitaine général de Barcelone. Il fut détenu jusqu'à présent, en prison. Relâché il y a quelques temps, sans être poursuivi, il s'est rendu en Italie, où il avait conçu l'étrange projet de se venger sur les consuls et les consulats espagnols.

A son arrestation il déclara être l'auteur de l'explosion d'une bombe près du consulat espagnol à Gênes. Il déclara aussi que son intention avait été de faire sauter le consulat espagnol à Livourne et l'ambassade espagnole à Rome. Il déclare aussi — disent les journaux italiens — avoir tué un commissaire de police à Barcelone.

* * *

Maintenant, dans notre parti, il y a un peu de confusion, due aux organisateurs, mais l'idée anarchiste gagne du terrain.

Dans les futures élections on prévoit une très grande abstention.

Le gouvernement marche à la banqueroute. Une révolution est inévitable.

Les socialistes ont perdu grandement du terrain, eux qui, autrefois, exerçaient sur le peuple une très grande influence ; aujourd'hui ils sont confondus avec les bourgeois radicaux, pour conquérir quelques places dans le parlement. Beaucoup d'entre eux passent à nous. Ici, notre idéal, en ce moment, traverse une crise très salutaire, qui le rendra libre d'un vieux fond de parlementarisme et d'autoritarisme que encore lui restait.

Il se manifeste entre nous un courant nouveau, tout jeune et révolutionnaire, aussi studieux que plein d'élan, qui fait présager de bonnes espérances.

Les amis de la libre initiative s'accroissent tous les jours. Il fallait cela pour l'éclaircissement des idées.

Avec raison, donc, nous pouvons pousser le cri de *la Favilla*, le vieux journal socialiste, évolutionné récemment à l'anarchie :

— On marche !

## Suisse

Nous extrayons du *Peuple*, de Lyon, ce passage d'une lettre que lui adresse un de ses correspondants :

« Me trouvant de passage à Saint-Pierre-du-Bourg, j'allais trouver le maire de cette commune pour avoir un billet de logement. Sur ma demande, il me répondit qu'il ne pouvait me le délivrer pour le motif que la commune possédait un prisonnier et il serait impossible de me faire passer la nuit avec un tel individu, qui ne possédait pas toute sa raison, surtout quand il exposait ses idées anarchistes.

» Le prisonnier en question était donc un anarchiste et enfermé comme tel et non comme fou, comme vous allez le voir. J'appris en outre qu'il était expulsé de France, depuis le 1er mai dernier ; je n'ai pu savoir son nom ; il a été employé à Paris aux pompes funèbres et doit être certainement connu des camarades parisiens, il était venu habiter Saint-Pierre-de-Bourg son pays natal, depuis son expulsion.

» De retour ici, me dit encore le Maire, cet individu chercha à convertir les jeunes gens à l'anarchisme, il aurait certainement fini par en convaincre plusieurs et à leur ôter le respect de Dieu, de l'autorité et de la propriété, c'est pour cela que nous avons pris la décision de l'enfermer, non pas dans une maison de santé, cela coûterait 600 francs par an à la commune, puis ce n'est pas un fou comme un autre, il raisonne très bien quand il ne parle pas de la question sociale ; mais, dès qu'il aborde celle-ci il s'agite violemment, surtout quand il parle de mettre en commun les propriétés du couvent ; et d'ailleurs, comme a dit le curé, « des gens comme ça, qui ne reconnaissent aucune loi, aucune autorité, ne méritent pas de pitié ».

» J'appris encore qu'il était enfermé depuis près de six mois dans un cachot où on lui fait passer pour toute nourriture une livre de pain par jour, si cela dure encore six mois il ne sera plus qu'un cadavre. C'est ce que souhaitent ceux qui l'ont emprisonné, aussi vais-je me hâter de me mettre en relation avec les camarades suisses, afin d'obtenir justice.

» C'est égal, elle est jolie la liberté suisse. Pendant le peu de temps que j'ai parcouru la républiquette j'y ai constaté de monstrueuses iniquités ; la bourgeoisie de ce pays est certainement la plus infecte qu'il existe au monde ».

Malgré l'iniquité du fait, nous qui connaissons l'esprit inquisitorial, policier, vexatoire, des ménagers qui gouvernent la libre Helvétie, nous pensons que le récit du correspondant du *Peuple* n'a rien d'exagéré : il ne se trouvera même personne dans le monde politique suisse pour réclamer des explications au gouvernement cantonal qui pratique un si grand mépris pour la liberté individuelle.

Dans cette république pseudo-libérale on a tellement avachi les caractères que les individus s'y croient indépendants, parce qu'ils subissent sans regimber, l'exploitation des capitalistes et des gouvernants.

Voilà un pauvre camarade qui risque de rester encore longtemps en prison, à moins que, l'avarice de ses persécuteurs ne les pousse à l'expulser pour ne pas avoir à payer la livre de pain qu'on lui donne.

## République Argentine

Paraná. — « [illegible] Il n'y a absolument aucun travail à faire, même en s'offrant pour la nourriture. Je suis resté plus de quinze mois sans rien faire. Je suis maintenant, depuis trois mois, aux Ateliers du Chemin de fer, mais c'est un travail qui ne durera pas, car il part tous les deux jours un train de voyageurs composé de deux wagons.

» Avec cette situation économique, nous avons encore eu, ces deux ans, une invasion de sauterelles qui ont tout dévoré et nous les avons encore pour cette année, on ne fait rien pour les détruire et le nombre en est si grand que l'on ne peut rien faire.

» Le gouvernement n'ayant plus maintenant ni banque ni crédit, où il puisse puiser, augmente les patentes et les impôts et surtout les *moultes* (amendes).

» Les patentes et les impôts doivent se payer six mois à l'avance, ceux qui ne l'ont pas fait sont taxés d'une amende du double, payable dans les vingt-quatre heures, sinon la saisie, où, s'il n'y a rien à saisir, la prison, à raison de 50 centavos par jour.

» Nous avons eu cette année les élections pour un nouveau président. Comme l'opposition était assez forte et aurait pu faire passer son candidat, le gouvernement a parlé d'un complot, ou a arrêté tous les chefs influents et l'on a décrété l'état de siège pendant trois mois. Aussitôt le président nommé (qui ne doit entrer en fonction que dans six mois), on a élargi les prisonniers sans aucun procès.

» Enfin, comme en Argentine on n'a réussi ni en industrie, ni en agriculture, on pousse maintenant au militarisme, et l'on va déclarer la guerre au Chili. On a un prétexte. C'est un territoire dans la Terre-de-Feu, complètement inhabité dont on ne connaît même pas bien l'emplacement. Tous les

journaux font une campagne pour cela. Dans toutes les villes tous les jeunes gens de la bourgeoisie se sont fait inscrire comme volontaires. C'est un engouement général ; on fait l'exercice dans les rues, et bientôt on y mettra le peuple de force ».

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous publions ce fragment de correspondance pour montrer quel est l'état des esprits en Bohême:

« Notre journal *Omladina* (*La Jeunesse*) est un organe de la jeunesse tchèque progressiste — recrutée parmi les ouvriers et les étudiants — dans nos rangs il y a des socialistes de toutes les fractions : social-démocrates-nationaux, social-démocrates-internationaux, socialistes-indépendants, anarchistes. . , mais tous, sans exception, des révolutionnaires. Notre journal ne peut pas écrire aussi librement que le vôtre, — vous savez ce que c'est que la liberté de la presse chez nous — néanmoins il a donné plusieurs articles anarchistes. Nous voulons publier bientôt en tchèque *le Roman rouge*, de Catulle Mendès (nihiliste), et *Aux Jeunes gens*, de Kropotkine. Notre radicalisme a été la cause de beaucoup de conflits avec les socialistes orthodoxes, pourtant ce serait une erreur que de croire tous les social-démocrates tchèques hostiles à l'anarchie ; bien au contraire, en Bohême, il y a beaucoup de social-démocrates qui l'admirent sincèrement. Par exemple, l'*Omladina* (N° 8) dit : « L'anarchisme est une doctrine qui prêche l'humanitarisme pur, et le genre humain parviendra à l'anarchie par le progrès et le perfectionnement. »

« *Nowy Vék Svobody* (*la Nouvelle Ere de la Liberté*) a écrit (25 août 1892) : « L'anarchie et la social-démocratie sont deux sœurs, et plus d'une fois elles ont donné la preuve de la communauté de leur origine. Encore maintenant, il arrive souvent de rencontrer des opinions entièrement fausses, non seulement sur l'anarchie, mais aussi bien sur la social-démocratie, et cela se voit dans le parti de la démocratie même. Quand nous lisons dans les journaux bourgeois que les ouvriers sont des idiots, nous n'en sommes pas surpris, mais que devons-nous dire, quand un journal *ouvrier* se permet d'écrire que la partie théorique des journaux anarchistes n'est que des balivernes, comme le font par exemple le *Sournois* et le *Soudruh*, dont les rédacteurs se disent socialistes. Chaque socialiste doit savoir pourtant que ce sont les hommes les plus radicaux qui font la conquête de tout ce dont jouissent les plus modérés, par conséquent on pouvait espérer que les hommes raisonnables ne permettraient point, au moins par reconnaissance, que les martyrs du progrès soient déshonorés. .

« Nous lisons dans le *Socialni Demokrat* du 25 août 1892, les lignes suivantes : « Nous ferons observer que nous, social-démocrates, nous rendons hommage à l'anarchie ; cependant, à cause de la lutte politique, nous devons éviter de nous créer des adversaires dans les affaires du parti »

« Moi-même j'honore les idées anarchistes, et leur propagande est un devoir pour moi. »

---

Un camarade de Besançon, qui poursuit le projet d'une brochure sur l'horlogerie et son avenir, serait très reconnaissant aux correspondants étrangers de la *Révolte* s'ils voulaient bien lui fournir des renseignements sur : la date de l'apparition de l'industrie horlogère, de l'implantation des fabriques, les chiffres les plus marquants des douanes ou traités de commerce, des importations et exportations depuis les vingt dernières années, des prix, etc., enfin de tous les renseignements dont il pourra tirer parti pour la cause.

Adresser à la *Révolte* ou à Reuge, rue de Viguier, 3, à Besançon.

Le copain se fera, bien entendu, un plaisir d'envoyer sa brochure à ceux qui lui auront aidé.

---

Le compagnon Martinet Paul, de Troyes, prévient les camarades que, depuis sa sortie de prison, il demeure à Ste-Savine, rue de l'Ecole-Normale, n° 13 (Aube). Ne plus rien lui adresser à son ancienne adresse.

Il remercie les camarades qui sont venus en aide à sa femme et à ses six enfants, pendant ses trois mois de détention.

Les gouvernants présents et futurs peuvent être assurés qu'il en est sorti avec un peu plus de haine et il leur envoie l'assurance de son plus profond mépris, en attendant mieux, car, s'il peuvent paralyser la bouche pendant de longs mois, ils n'empêcheront jamais aux cerveaux de penser.

MARTINET PAUL.

---

Un de nos amis désirerait se procurer les numéros 3, 11 et 15 de la 5e année du *Révolté*. Il en offre 1 fr. pièce. S'adresser à Leleu, 23, rue du Four-St-Adrien, Arras.

---

Pour compléter notre collection du *Révolté*, nous aurons besoin :

De la 1re année : N°s 4, 8 ;
— 2e — » 18, 19, 20, 22, 23, 26 ;
— 3e — » 2, 4, 18.

Nous offrons 0 fr. 50 pour chacun des numéros qui nous seront envoyés.

---

Pour recevoir franco : *Souvenir*, *le Rêve d'un Niveleur* et *l'Histoire tragique de Jacques Cueux*, il suffit d'envoyer 0 fr. 20 à Martinet, rue de l'Ecole-Normale, 13, St-Savine — Au profit de la propagande.

## CONVOCATIONS

PARIS. — Des camarades de province convoquent les compagnons de Paris à assister à la réunion du groupe des 2e et 13e arrondissements, qui aura lieu le samedi 29, à 8 h. 1/2 du soir, aux « Vendanges de Bourgogne », 19, rue Pascal, pour discuter sur la grève de Carmaux et l'hypocrisie de la presse vendue au sujet de la réunion de la salle Lavier.

---

Le groupe « *L'Autonomie individuelle* » réunion lundi prochain, 31 octobre, à 8 h. 1/2, salle Bertin, 35, rue Pastourelle.

Ordre du jour traité par un compagnon du groupe : « Anarchie et Révolution ».

Les contradicteurs sont invités.

---

*Les Egaux*, Club d'Études sociales des XIe, XIIe et XXe arrondissements. — Soirée amicale le dimanche 23 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Firino, 144, boulevard de Charonne.

ORDRE DU JOUR

Communisme et individualisme.

Tous les dimanches à 8 h. 1/2 du soir, même salle. Soirée familiale. Entrée libre.

---

Des camarades des 13e, 14e et 15e arrondissement, ayant reconnu l'utilité de se voir tous les dimanches, viennent de former un nouveau groupe qui prendra pour titre « *les Libertaires de la Rive gauche* », et se réunira de 2 heures à 6 heures à partir du dimanche 30 octobre, rue de la Gaîté, 25, salle d'Apollon.

Tous les compagnons sont priés d'assister à cette première réunion, qui aura pour base la tactique à prendre.

---

ST-DENIS. — Tous les samedis, soirée familiale, salle Masonneau, rue Moulin, 9.

---

LEVALLOIS-PERRET. — Rendez-vous des compagnons anarchistes, salle Mézerette, rue Gravel, 85, tous les samedis à 8 heures du soir.

---

NANCY. — Réunion générale de tous les camarades, le dimanche 6 novembre, au café du Marché, place du Marché.

*Sujet de la discussion* : La situation.

---

MONTREUIL. — Réunion de la *Commune anarchiste*, le lundi 31, chez Méreaux, 19, rue Armand Carrel.

---

Le groupe anarchiste de Bellevue se réunit tous les samedis à 8 heures du soir, ainsi que les dimanches à partir de 2 heures du soir, à son local, rue des Moulinets, n° 3, angle de la rue de Champagne.

Dimanche 30, à 2 heures grande soirée aimable suivie de causerie par plusieurs compagnons.

Pour toutes communications ainsi que pour [illegible] copains qui ont des brochures à [illegible] écrire à Tessier, à l'adresse du groupe.

---

LILLE. — Le groupe anarchiste se réunira [illegible] laminet des Garçons Boulangers, rue [illegible] mes 73, le dimanche 30 octobre, à [illegible] melle.

---

NARBONNE. — Le groupe *les Exploités*, [illegible] tous les jeudis et dimanches, à 8 heures [illegible] au local convenu.

Nous invitons tous les travailleurs à venir [illegible] ter avec nous les théories libertaires.

## PETITE CORRESPONDANCE

P. à Lyon. — *Ce que veulent les Anarchistes*, l'ai pas. — Je ne connais pas le XX[illegible] *Plume*, 31, rue Bonaparte.

F. à Liége. — C'est vrai, j'avais oublié de [illegible] sur votre fiche.

P. à Lyon. — Les camarades n'ont pu trouver numéro demandé. — Adressez-vous au Père [illegible] qui a publié l'affaire *in extenso*.

W. à Calais. — Nous transmettons votre observation à l'*Endehors*.

Zisly. — Il y a de bonnes citations de faites votre article ; mais il y en a d'autres qui n'ont voir avec l'anarchie. Et puis nous devons laisser journalistes bourgeois de se citer eux-mêmes.

X. à Porto. — Reçu les vieux timbres, mais chez de vous procurer ceux qui portent la mention *provisorio*, ils peuvent se vendre aux collectionneurs.

A. O. — Convocation arrivée trop tard. Le dernier délai.

L. F. — Vérité trop banale.

H. N. à Albi. — Il serait trop fastidieux de les discussions qui peuvent survenir au sujet de marchie. Bon si les deux types avaient reçu une paire de gifles chacun.

G. à Lagresle. — Avons expédié le colis de numéros. Envoyez ce que vous pouvez pour la propagande.

B. M. à Avignon. — Votre travail s'écarte trop son sujet pour des considérations à côté.

Le compagnon Brussey, de Lacoste (Vaucluse) mande l'adresse du compagnon Chabrolin, de Marseille, et s'il a reçu ses lettres, ainsi que l'adresse compagnon qui est actuellement à Malicorne (Bouches-du-Rhône).

V. P., M. P. — Entendu.

Le compagnon Chapoton, tailleur, est prié de donner de ses nouvelles au compagnon Philippe, Bordat, 15, rue de la Monnaie, Narbonne.

*Productor*. — Nous vous avions demandé l'adresse de *El Justiciero*.

D. à Vienne. — Pas de place pour la [illegible] ordures, et puis bien minime.

Un compagnon, qui a quitté Saint-Etienne, désirait avoir des nouvelles des compagnons Samuel, Bernard et Crépot.

Le compagnon Charles Galeau, de Saint-Denis, prie de donner de ses nouvelles à Voyez, au club.

Le compagnon Guérineau prévient les camarades du *Pot à Colle* et tous ses copains que sa nouvelle adresse est 61, rue du Ruisseau, à Bois-(Seine).

Reims. — Notre dépositaire fait appel à ceux quels il fait le service pour qu'ils soldent leur [illegible] sinon il se verra forcé de leur cesser.

Ceux qui sont en relation avec le compagnon [illegible] sont priés de prendre note de sa nouvelle adresse, place Drouhet d'Erlon.

D. à Merlanwelz. — F. à Liége. — C. à Verviers. — G. à Meru. — D. à Toulon. — P. à Lyon. — à Reims. — B. à Roubaix. — T. à St-Quentin. — *Peinard*. — P. A. à Mantes. — P. à St-Denis. — W. à Calais. — J. à Grenoble. — A. à Nice. — à Narbonne. — P. à Vendin. — C. et B. à Lyon. — B., rue de la F. B. — P. G. à Nîmes. — à Londres. — P. à Lille. — P. à Bourges. — à Joigny. — D. D. à Lille.

Reçu timbres et mandats.

*Le Gérant-imprimeur* : A. RITZERFELD

Paris. — Impr. A. RITZERFELD, 140, rue Mouffetard.

SIXIEME ANNÉE, N° 8 — DIX CENTIMES — DU 5 AU 11 NOVEMBRE 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## La Justice en Espagne

Nous avons reçu la lettre ci-dessous qui fera voir à nos lecteurs comment les juges entendent la justice quand ils ont le cynisme d'avouer la vérité :

C'est une chose curieuse que la façon dont on exerce la justice en ce pays maudit. Il est vrai que la prostituée qui porte ce nom n'est guère intéressante nulle part, mais ici plus qu'ailleurs, plus qu'en Russie même, elle est particulièrement odieuse et sale.

Celui qui n'est pas riche est constamment à la merci du dernier et plus infâme des policiers ; je ne crois pas qu'aux temps de l'inquisition, des lettres de cachet et de la Bastille, cela ait pu être pire. On arrête, pour le plaisir d'arrêter, en période de calme aussi bien qu'en celle d'agitation, des gens de toutes les catégories pauvres ; le policier commence à les faire chanter et, s'il n'y réussit pas, il les conduit au juge son patron qui emploie de plus grands moyens ; c'est d'abord le criminaliste qui se laisse facilement corrompre et ensuite le juge sous forme de caution ou de cadeau à sa maîtresse.

Les voleurs de profession qui sont connus sont exploités odieusement par la police qui, toujours, est complice de la façon suivante :

Un policier se trouve avoir besoin d'argent, vite il avise un de ses clients et lui dit : « As-tu cent sous ? — Non ! Allons ! de quinzaine », et il l'empoigne : le malheureux en a pour quinze jours. C'est ainsi que ceux qui n'ont pas d'argent ou ne veulent pas subir cette exploitation se voient condamnés à faire la navette à la prison éternellement ; ils ne sortent que pour revenir une heure ou deux après et souvent on les attends à la porte ; de sorte, qu'il ne leur est plus permis de tenter de travailler ni de rester libre. Au contraire, si ce sont des gens qui ont la chance d'être plus adroits, ils s'accordent fort bien avec les mouchards et c'est avec joie qu'on les laisse libres.

Mais si ce sont des gens sans travail, des pères de famille — et de ceux-là les prisons sont pleines, — qui ont le malheur de tomber dans les griffes des gredins préposés à l'*ordre*, il n'y a pas de pitié ; coupables ou non, on les emprisonne impitoyablement et au bout de 25 ou 30 mois, si ces étranges magistrats n'ont pu trouver aucune accusation, on les met en liberté le plus naturellement du monde, sans que personne ne songe à élever la moindre protestation, tellement la peur et la prostitution sont grandes.

C'est ainsi que, sous prétexte d'*ordre*, on nous prit dans notre lit, sans avoir rien fait absolument, il y a neuf mois. Nous sommes là neuf, oubliés ainsi, dont un Espagnol et huit Français ; trois seulement d'entre nous sont anarchistes, ce qui, jusqu'à un certain point, expliquerait notre capture et non notre interminable détention ; les autres sont des trimardeurs ignorant jusqu'au nom d'anarchie, prétexte pour lequel ils ont été pris.

Eh bien ! non seulement on a oublié que nous sommes là, mais les juges ignorent jusqu'à notre cause, au point qu'il est impossible de savoir quel est le juge chargé de notre prétendu procès, bien qu'il y ait un juge spécial pour ces sortes d'affaires.

Bien des fois des camarades s'étant fait porter pour la visite du président de l'audience, qui a lieu tous les samedis, il leur a été répondu, chaque fois, d'une façon différente ; une fois pour complot contre le consulat d'Allemagne, une autre fois pour le pétard de la place Royale, pour désordre public ou perturbation de l'ordre public ; jamais il ne leur a été fait la même réponse ; c'est déjà pas mal cynique, mais en comparaison de ce qui vient de se passer ce n'est rien.

Un camarade du dehors ayant voulu s'occuper de nous, n'a pas pu découvrir le juge qui est chargé de nos affaires ni rien savoir et, en désespoir de cause, il nous a priés d'aller le demander au président à la visite du samedi.

Nous y sommes allés et quel ne fut pas mon étonnement lorsque, grossièrement, ce monsieur m'interpella ainsi : « Qu'est-ce que vous venez faire ici ? vous êtes condamné, vous vous moquez de la justice ».

Justement surpris, je lui réponds que je n'en sais rien et que je suis venu demander ou en est notre affaire, quel est le juge qui en est chargé et savoir si on se décidera bientôt à nous dire la cause de notre emprisonnement ? Vous savez fort bien, répondit-il, que votre cause est entre les mains de M. Vidal, criminaliste du juge de l'hôpital, et que vous êtes condamné. Il a fallu l'intervention du sous-directeur de la prison pour le convaincre que je n'étais pas condamné et, sans autre explication, il m'a renvoyé.

Huit jours après, sur mes instances, il m'envoyait un monsieur pour me prévenir qu'on s'était trompé, que je n'étais pas condamné et que notre cause était entre les mains d'un nommé Morlets, criminaliste du juge du Parquet et non Vidal, juge de l'hôpital ; le monsieur nous prévenait aussi que notre cause était toujours dans sa première période, en *sumario*, comme ils disent, c'est-à-dire aussi avancée que le premier jour.

Les camarades ont été prévenus qu'ils pourraient sortir moyennant 1 000 francs de caution. Quant à moi on a refusé de me dire combien, pour la raison que j'ai demandé sur papier libre le prix de ma rançon.

Et maintenant, savons-nous la vérité ? bien malin qui pourrait l'affirmer. En tous cas, voilà comment on comprend la justice ; que ceux qui méditent des châteaux en Espagne réfléchissent et disent s'il est possible de trouver quelque chose de plus abominablement inique.

Prison de Barcelone, 18 octobre 1892.

P. B.

## LES BEAUTÉS DU PATRIOTISME

Lorsqu'il était permis aux catholiques de faire leurs mascarades dans la rue, ils rendaient grâce au Seigneur, si le soleil daignait les favoriser par l'éclat de ses rayons.

Les chanoines de Dijon à leur tour pouvaient chanter le *Te Deum* car leur procession a été favorisée par un temps superbe. Malgré la pluie du matin ils ont pu, à la queue leu leu se rendre à l'autel de la revanche où les *De profundis* traditionnels ont été prononcés par Monseigneur le maire de Dijon et autres officiants civils qui, pour la circonstance, avaient pris des allures de prêtres faisant un enterrement. Des larmes, aussi artificielles que les couronnes, ont été versées à profusion au pied du monument élevé à la mémoire des braves qui sont morts pour la patrie.

La patrie ! cette nouvelle divinité qui a déjà coûté tant de sang et pour laquelle on prépare de nouvelles hécatombes.

La patrie ! cette marâtre abominable qui demande à ses enfants tous les sacrifices, toutes les abnégations, pour ne leur donner en échange, que la misère, la prison et la mort.

La patrie ! cette ogresse qui dévore toutes les forces sociales, absorbe toutes les intelligences, qui a des arsenaux de lois pour protéger les puissants et opprimer les faibles et c'est pour cela que ces braves sont morts, et c'est cette religion qui doit remplacer les autres cultes.

Les apôtres du système ne reculent devant rien pour imposer la nouvelle foi et malheur à quiconque osera discuter leur théorie métaphysique, les pontifes ne se borneront pas à excommunier les hérétiques, le moyen n'est pas assez expéditif ; ceux-ci auront à subir des châtiments terribles dignes des temps de l'inquisition.

Les catholiques nous prêchent l'amour du prochain, le pardon des offenses, et ils ne manquent pas une occasion de nous donner l'exemple de l'intolérance et de la cruauté. Les patriotes nous prêchent le courage comme étant une vertu civique, et pourtant la lâcheté se trouve dans tous leurs actes. C'est ainsi que dimanche ils ont failli massacrer deux compagnons qui avaient eu la force de caractère de venir protester énergiquement contre la guerre et proclamer la fraternité des hommes en demandant l'abolition des frontières. Il paraît que cette manifestation n'était pas du goût des chauvins, car ils se sont empressés d'essayer leur vaillance en se ruant sur eux comme des bêtes fauves, à deux cents contre un, et c'est à coups de poings, de cannes et de parapluies qu'ils ont répondu à nos amis qui ont dû subir pendant plus de vingt minutes les brutalités de ces sauvages qui, certainement,

eur auraient fait un mauvais parti sans l'intervention d'autres compagnons venus à temps pour les dégager. Les journaux locaux ont prétendu que, sans la police nos camarades auraient été assommés : c'est un mensonge, car la police laissait parfaitement faire ; ce n'est que quand ils ont vu que le compagnon Catineau, parvenait à se faire écouter, qu'ils sont venus le cueillir et l'emmener au poste.

De son côté le compagnon Monod était parvenu à regagner son domicile, et, de sa porte, il put haranguer la foule à trois reprise différentes. Les gendarmes s'amenèrent pour l'arrêter, sans y réussir. Ils furent également contraints de relâcher le camarade arrêté.

Détail à noter dans cette circonstance : ce sont encore les travailleurs, ceux qui ont encore le plus à souffrir de la Patrie, qui étaient les plus acharnés. Quant aux pontifiants comme d'habitude ils ont eu la sage précaution de s'esquiver, laissant aux autres le soin de venger leur divinité.

Il est regrettable d'avoir à se défendre contre des frères de misère, les anarchistes l'ont compris et ils ont répondu aux insultes et aux coups par des paroles de paix, estimant qu'il était préférable de réserver leur énergie pour une occasion où ils pourront frapper plus sûrement et surtout ceux qui exhortent les masses au courage et qui savent si bien se cacher quand il y a le danger.

L'anniversaire du 30 octobre a Dijon sera à l'avenir un prétexte aux anarchistes pour affirmer leurs idées internationalistes.

On finira bien par comprendre leur bonne foi et leur désintéressement personnel. Ce jour-là, les galonnés, les médaillés et tous ceux qui vivent des erreurs populaires rentreront sous terre, et alors : Patrie, Religion, Propriété et Autorité disparaîtront pour faire place à une société basée sur la solidarité.

## L'Exposition des Misères

M. Edmond Picard prend part au referendum de l'*Indépendance* sur l'Exposition et le fait avec une puissante ironie, qui n'a du paradoxe que l'apparence.

Tout le monde propose des fêtes, dit-il. Ne vaudrait-il pas mieux une exposition qui pût aider aux réformes sociales ? Le plus efficace ne serait-il pas de mettre sous les yeux du public les misères intenses qui sont pour les uns l'aliment des révoltes, pour les autres l'aliment des pitiés et de l'ardent désir de modifier nos sociétés européennes où les uns meurent par manque de nécessaire, ou les autres se dégradent, par excès de superflu ?

Ne saurions-nous avoir le courage de réunir dans une exhibition qui serait à la fois salutaire et terrifiante, les poignantes iniquités qui rongent par dessous, notre brillante et mensongère organisation ? Ce serait nouveau et rare. L'impression serait décisive. Ce serait :

### LE PALAIS DES MISÈRES

Dans cet ordre d'idées :

1° Comme à Paris on réédifia la Bastille et ses alentours, on construirait une de ces horribles impasses où les ouvriers se débattent contre la misère et contre la mort. On n'oublierait aucun des affreux détails que les enquêtes récentes ont révélés.

2° On choisirait dans toutes les industries des ouvriers représentant le mieux les déformations, les infirmités, les maladies qu'elles causent. Pensez aux blancs-cerusiers dévorés par la colique de plomb, aux faiseurs d'allumettes dont le visage est rongé par le phosphore, aux mineurs courbaturés, aux casseuses de sucre dont les doigts sont usés jusqu'à l'os, à tous ces infortunés, prématurément dégradés, déprimés et tués, à tous ceux pour qui la vieillesse est presque inconnue. Il y a un de vos correspondants qui propose d'exhiber un couple de chacune des races humaines. Montrons nos sauvages plutôt que ceux de la Mélanaisie et de la Polynesie.

3° On n'établirait des restaurants qui ne serviraient que des repas tels que les ouvriers en mangent.

4° On prendrait dans les maisons de refuge et les dépôts des mendicité des groupes caractéristiques de malheureux que l'absence ou l'insuffisance de travail contraint au vagabondage.

5° On pourrait aussi former un groupe des filles d'artisans que la pauvreté livre à la prostitution lamentable du coin des rue.

6° Dans une section spéciale, des diagrammes démontreraient l'écart immense qui existe entre les conséquences de la vie ouvrière et de la vie bourgeoise, au point de vue de longevité, de la maladie, des épidémies, de la mortalité des enfants, de la criminalité, de l'alcoolisme, etc.

7° Une autre section montrerait les falsifications de tous genres des denrees alimentaires destinees a la classe ouvrière, avec les troubles physiologiques qu'elles engendrent.

8° Enfin on convierait les nations de race européenne à realiser, chacune en ce qui la concerne et sur les emplacements qui leur seraient attribues, une exhibition analogue : Paris, Londres, Berlin, Vienne, Hambourg, Edimbourg, révéleraient, en spécimens saisissants, les ignominies de leurs quartiers pauvres.

(*La Réforme*, de Bruxelles).

## Revue des journaux

### De langue allemande

Carneggie a l'intention d'imiter Pullmann et de fonder sur les bords du Lac Supérieur une ville qui portera son nom. On achètera pour cela dix mille acres de terrain. La ville, préparée pour loger vingt mille habitants sera construite par la compagnie Carneggie : aucune maison n'y sera vendue, toutes seront louées. C'est un moyen infaillible de parer aux grèves : on pourra ainsi éloigner immédiatement de la ville tout ouvrier qui déplaira et tout gréviste, en l'expulsant de son logement. Ce système fonctionne déja à Cristal City, où la grande compagnie de miroiterie possede toute la ville et s'est rapidement débarrassée de quiconque la génait.

(*Freiheit*)

***

Hambourg, pendant le choléra, a perdu quotidiennement 14 millions de marcks ; pour cette somme on aurait pu prendre les mesures préventives les plus efficaces. Mais...

(*Freiheit*)

***

Depuis quelque temps, on vend en Allemagne des savons à l'effigie de Bebel, Liebknecht et autres personnages de marque. Veut-on par là conseiller aux travailleurs social-démocrates de se laver le corps ? nous ne pourrions le dire. Ce n'est pas en tout cas l'usage d'une telle marchandise qui leur éclaircira l'intelligence. Mais un autre produit industriel plus nuisible que le savon Bebel, c'est la bouteille d'eau « Prolétaires de tous pays, unissez-vous ! » Vous avez la puissance en vos mains, si vous vous unissez. » La bouteille de goutte, comme symbole de l'idée qui doit réunir tous les prolétaires, voilà une admirable invention et qui honore grandement les fortes têtes de la social-démocratie.

(*Die Autonomie*)

***

Né dans l'ordure et l'ignorance de l'Asie, le choléra a pris des forces chez les paysans et les travailleurs de la sainte Russie, pieux, stupides et crevant de faim et de là il a fait son entrée triomphale dans les rues de Hambourg, de Berlin et de Paris. Il a d'abord rendu visite aux pauvres diables affamés et épuisés par le travail et il s'est plu à chercher les ruelles étroites et les taudis obscurs. Mais quand il en a eu assez de la misère il a frappé aux portes des riches et il a appelé les roupables tremblant et claquant des dents : « Je suis l'humanité foulée aux pieds, je suis la solidarité du genre humain que vous avez poussée dehors. Je me venge de vos crimes contre la souffrance des pauvres : c'est dans leur détresse, engendrée par vous, que j'ai grandi. » Et le riche ne sait que répondre. Il se tait et sa maison aussi devient déserte.

(*Arbeiterstimme de Zurich*)

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

*Nos morts.* — Voici la semaine douloureuse où chacun songe à ses morts avec un souvenir plus ému.

Pensons aux nôtres. Nous en avons, un peu partout, car les gouvernants nous assassinent sur tous les points du globe.

On n'a pas toujours le temps de parcourir un cimetière, la vie nous retient les uns et les autres : il faut faire son œuvre et gagner son pain. Mais, courbés sous la tâche quotidienne, implacable, souvenons-nous de ceux qui ont versé leur sang pour l'idée, ce sang généreux qui la vivifie et la fait mûrir.

Nous sommes l'avant-garde, car nous n'ignorons pas que plusieurs d'entre nous paieront de leur liberté, peut-être de leur tête, la révolte contre l'iniquité sociale.

Eh bien, camarades, les mieux trempés, dans la vie, les plus résistants et les plus énergiques, ceux sont la main est la plus loyale, et la plus virile, dont ceux que les morts ne quittent pas.

Donc, pensons aux nôtres, disons-nous qu'il faut tenir, coûte que coûte, imiter au besoin leur exemple et ne reculer devant aucun sacrifice pour l'avancement et le triomphe de nos idées.

***

*Reprise des affaires.* — Pas brillante, mais ça va marcher ; les théâtres se rouvrent, voici la ménagerie du Luxembourg et le Guignol du Palais-Bourbon. On annonçait une première sensation, ça a été un four, mais on va s'y remettre. Et si les paillasses ne font pas recettes, le budget est là pour les consoler.

Allons, vache à lait, bonne bête de contribuable, du courage à la poche et en avant la musique...

***

*Du même tonneau.* — Voilà Ferry-Famine, qui fourre son nez dans les affaires de l'Algérie. On n'a donc pas tout volé, par là-bas ! Il reste donc des indigènes à razzier, des terrains à vendre, des puits de vin, à toucher !...

Allez, les chacals, à la curée.

***

*Une victime.* — Celui-là c'est un cocher, condamné pour vol et dont on a pu reconnaître l'innocence. Il demande qu'on lessive son casier. Et il crève de misère, espérant une décision de ces bons justiciards. Il l'attendra longtemps.

***

*Un cumulard.* — Ça devait arriver : les cambrioleurs avaient la partie trop belle : on vient d'en pincer un, rue Cambronne. Et dame, on est bien marri d'avoir mis le grappin dessus. C'est, paraît-il, un estimable sergot. Oh ! un simple sergot ! Il travaillait dans l'autre partie à ses moments perdus.

D'aucuns disent qu'il est révoqué ; d'autres, plus malins, qu'on va le nommer brigadier.

***

*Pas malin.* — Un qui va être salé, par exemple, c'est ce financier qui vient d'effaroucher la gaîté des gogos. Il n'emporterait que 400 000 balles. Maladroit, quand on vole plus d'un million, on appelle ça « faire ses affaires ». S'il avait eû plus d'énergie, il nous aurait fait des fois l'an prochain.

***

… — Celui-ci, plus roublard, soulageait … de haut parage, nos demi-mondaines, … du boulevards. Ils promettait le con… dare-dare, et les ratisseuses y allaient fran… de leurs billets de mille. Aussi, comme … des écorchées : « ce qu'il va falloir cou… pour rattraper ça ! »

… n'a pas eu de veine, on l'a cueilli l'autre … C'est bien dommage.

***

… — Voici un frocard. On l'a pris la main … sac. Un pourceau. Il inculquait d'im… pratiques à des larbins, des militaires et … de pauvres enfants. De ces derniers il en a … une douzaine. Son enseignement était *gra*… pour les adultes, *obligatoire* pour les enfants. … on lui donne le ruban violet !

***

*… ouvrières.* — Un égoutier, au cours de son … vient de tomber asphyxié ! ses chefs l'a… fait descendre dans une fosse non aérée. Il … une femme et trois enfants, dans la misère, … entendu … va décorer le conducteur des travaux, s'il ne … déjà.

***

*Trop parler nuit.* — Un réserviste a voulu con… que son capitaine faisait ses eaux grasses dans … fournitures de l'ordinaire. (Diffamation, loi de … sur la presse. Le Conseil de guerre, que ça ne … pas, lui inflige six mois de prison, six mois … de pas trouver assez de beurre dans les hari…

… prix qu'est le beurre, c'est pour rien.

***

*… drôles.* — Deux grooms du Comptoir d'Es… Les jolis enfants avaient ébranlé un écha… et coupé des tuyaux de gaz pour assister à … explosion et à une chute d'ouvriers.

… ouvrier, est-ce que ça compte ? Parlez-leur … vieux messieurs qui achètent les faveurs de ces … ordures.

***

*… question sociale.* — « Il n'y en a pas. Il y a des … riches et des pauvres : tant pis pour ces der… La fortune avant tout. Plus on gagne d'ar… mieux on comprend son intérêt. Les ou… souffrent ? Eh bien, qu'est-ce que ça nous … puisqu'ils n'ont ni capitaux, ni machines, … en passent par nos exigences. Ils sont li… d'ailleurs de crever de faim. »

… s'exprime l'économiste attitré de la société … répondant au reporter du *Figaro*. Il a …000 livres de rentes, maison de ville et maison … campagne, plus 12,000 francs par an pour sali… de temps à autre, au Collège de France.

… ajoute : les ouvriers ont leurs bras : qu'ils s'en …

— Eh ! oui, parbleu, qu'ils s'en servent !…

***

*… des travailleurs.* — Ce sont les gâteux du … En huit jours, ils ont siégé dix minutes. Ils … 300 à 25 francs par jour et par tête, ça fait, en … jours, 60,000 francs : 6,000 francs par mi…

… trouvez que c'est cher ? Pas trop ! Ils au… pu confectionner quelque loi homicide. … heureusement pour nous qu'ils ne font rien.

## Italie

… — Le tribunal a jugé 13 compagnons cou… d'avoir chanté des chants révolutionnaires. … ont été acquittés, mais trois ont été condamnés … peines variant entre trois et huit mois de …

***

… — L'*Ordine* nous apporte un grand mani… abstentionniste adressé aux prolétaires d'Ita… lie à l'occasion des prochaines élections législatives.

L'idée des candidatures de protestation a fait son temps. Dans la plupart des cas, elles sont devenues des candidatures prétexte. C'est ainsi que presque partout on a abandonné la candidature Cipriani pour porter des candidats légaux.

## Autriche-Hongrie

Le *Socialist* de Berlin, est arrêté à la frontière par l'administration des postes austro-hongroises ; il ne peut plus passer que sous enveloppe fermée, comme correspondance, ce qui équivaut, en somme, à cause des frais, à une interdiction pure et simple. Il est vrai que la monarchie de là-bas est « libérale ».

(D'après *Die Zukunft*, de Vienne).

## Espagne

Un grand propriétaire, Gostenis, tardait à faire ses vendanges. Un beau matin, venus on ne sait d'où, apparurent tout à coup sept cents bons diables qui, avec une merveilleuse connaissance de la division du travail, si bien prônée par les économistes, vous eurent fait ces vendanges en un tour de main, emportant chacun corbeilles et paniers remplis. Voilà des gens qui commencent à comprendre les saines théories de la propriété.

(*Productor*).

## Etats-Unis

Denis Sullivan, superintendant de la Compagnie de chemins de fer Toney-Island et Brooklyn, avait maltraité un ouvrier du nom de Gateley. Celui-ci a tiré dessus et l'a blessé mortellement. Après quoi Gateley a été arrêté et mis en prison, comme c'est l'habitude.

(*Freiheit.*)

***

Après huit mois de lutte contre la *Gazette officielle de New-York*, boycottée par les associations ouvrières, la *Typographia n° 17* a lamentablement capitulé. On a inutilement dépensé des millions de dollars pour soutenir un journal spécial et acheter un matériel.

Ainsi finissent nécessairement toutes les luttes pacifiques et légales.

(*Der Anarchist.*)

***

Tout comme chez nous ! Le capitaliste Vanderbilt vient d'acheter 4,000 hectares en un tenant dans la Caroline du Nord pour s'en faire un parc de chasse. Quarante fermes se trouvaient dans le territoire acheté. On les a rasées et les fermiers sont partis pour faire place aux sangliers et aux chiens.

# BIBLIOGRAPHIE

Le compagnon E. Edinger publie chez Léon Hayard, 17, rue Saint-Joseph un « pamphlet révolutionnaire » intitulé : *Carnot et Ravachol aux Enfers*, d'un style très gai et d'une pensée très forte. Prix : 15 centimes ; 20 centimes par la poste. Nous le recommandons aux camarades. Le compagnon Edinger prépare toute une série d'autres brochures, dont les titres suivent :

*Le Droit au Vol* ;
*Rescision du Contrat social* ;
*Contre l'Hérédité* ;
*L'Equilibre infini* ;
*Le Calife Haroun-al-Rothschild et son Grand-Visir Saadi-Carnot* ;
*L'Internationale des Suicidables* ;
*Manuel de l'Affamé* ;
*Christ, le doux anarchiste.*

---

*Nouvelle Organisation de la République*, par E. Leverdays. 1 vol. : 3 fr. 50, chez C. Carré, éditeur, 58, rue Saint-André-des-Arts. — Le volume de M. Leverdays est une affirmation nouvelle que les travailleurs n'ont rien à chercher dans les changements politiques ; que, pour eux, plus ça change plus c'est la même chose, vrai travail de Pénélope où l'on refait ce que, précédemment, l'on a défait.

Ainsi, M. Leverdays qui, certainement, devait être de très bonne foi dans son rêve de fédéralisme, on sent cela à son style, à toute l'indignation que l'on sent bouillonner en lui, lorsqu'il dévoile les turpitudes des gouvernants bourgeois, M. Leverdays, dans son projet de fédéralisme, croit sérieusement faire œuvre de transformation sociale. Les changements politiques qu'il préconise, doivent, selon lui, transformer la situation des travailleurs. Erreur de tous ceux qui croient que le système politique engendre la situation économique quand c'est tout juste le contraire ; que c'est l'appropriation du sol, des outils, des capitaux, qui engendre l'ordre politique, ce dernier n'étant, quelles que soient ses formes, qu'un instrument de domination aux mains de ceux qui possèdent.

M. Leverdays qui a écrit un livre admirable : les *Assemblées parlantes*, a, dans ce livre, avec une puissance de logique étonnante, des aperçus originaux, fait, de main de maître, le procès du gouvernement parlementaire. C'est son œuvre de destruction. Dans sa *Nouvelle Organisation*, Pénélope reparaît, reprenant les morceaux, qu'a fait de l'État M. Leverdays, et voulant en faire cadeau à chaque commune, se figurant, sans doute, qu'étant morcelées, les assemblées parlantes cesseront d'être des assemblées parlantes ! qu'elles se bonifieront parce qu'au lieu de commander à l'État, elle commanderont à une commune !

Il est vrai que l'auteur renverse le système. Au lieu de venir d'en haut, l'initiative viendra d'en bas. Il y introduit des éléments nouveaux : le contrat synallagmatique ! « Tout élu qui ne remplira pas ses promesses sera passible d'une pénalité quelconque ». Mais cela n'est pas neuf et est toujours enfantin.

Si l'élu trahit ses mandants, il est bien évident que ce ne sera que pour se ranger du côté du pouvoir ou bien pour s'en emparer pour lui et ceux de sa coalition. S'il échoue, il subira le sort commun de ceux qui ne réussissent pas dans leurs entreprises, et ce n'est pas parce qu'on l'aura menacé d'une pénalité que cela l'arrêtera, puisqu'il aura l'espoir de l'éluder par sa réussite.

Mais s'il réussit ce sera lui qui appliquera la pénalité à ceux qui voudront le molester. Règle générale : quand un élu trahit ses mandants, c'est qu'il s'est ménagé une bonne sinécure qui lui vaudra mieux que son mandat de député et, y eût-il une loi pour le punir, c'est si facile de la tourner à celui qui est dans ceux qui l'appliquent ou la font.

Les ambitions sont aussi mesquines, aussi remuantes, aussi rapaces dans les petites localités que dans les grandes agglomérations. Partout où il y aura une commission chargée de vouloir et d'agir pour l'ensemble de la communauté, il y aura lutte et compétition, non seulement pour faire partie de cette commission, mais encore pour y obtenir la prépondérance.

Avec son fédéralisme, M. Leverdays se figure avoir renouvelé la société ; mais, si on l'analyse, on verra qu'il n'y a rien de changé. Les communes seront autonomes, l'armée ne serait plus permanente et serait composée de la totalité des citoyens, voilà le progrès. Mais, comme ces communes seront forcées d'avoir des relations entre elles, elles choisiront, dans leur sein, des délégués qui devront former le conseil cantonal chargé de régler ces rapports.

A leur tour, ces conseils cantonaux, pour leurs relations réciproques, choisiront, parmi eux, des délégués pour les relations d'arrondissements, ceux-ci choisiront un conseil de district qui formera un conseil national. Et voilà la filière rétablie ; au lieu d'être nommés indépendamment les uns des autres, ces divers conseils par un nouveau système de parthogenèse politique s'engendreront les uns les autres, sans accouplement ; mais ne voilà-t-il pas nos conseils municipaux, d'arrondissement, généraux, et jusqu'à la chambre législative, de rétablis dans tous leurs échelons.

M. Leverdays nous dit que les communes, cantons, districts, seront maîtres chez eux, l'échelon supérieur n'aura rien à y voir, cela est bon, mais s'il se crée des difficultés dans leurs rapports entre égaux et que ces différents devront être tranchés par l'échelon supérieur, cela peut nous mener loin. Et dans ces assemblées, n'est-ce pas le vote qui devra décider de l'application d'une mesure ? toujours l'arbitraire, la minorité sacrifiée à la majorité, absolument comme dans les

centralisations les plus intolérantes, les plus outrées.

L'innovation de M. Leverdays consiste en ce que, il n'y aura que le conseil communal d'élu directement par le suffrage universel. Ceux des délégués qui auront, dit-il, fait leurs preuves dans les conseils communaux, seront envoyés dans les conseils cantonaux qui, à leur tour, enverront, dans les conseils d'arrondissement ceux qui auront le mieux travaillé parmi eux, et ainsi de suite jusqu'au conseil national.

Nous savons que ce sont toujours les médiocres, pourvu qu'ils aient de l'aplomb, qui obtiennent l'appui du suffrage universel, ce dernier demande à être raccroché, le système de M. Leverdays ne changera rien à la chose et son homœopathie politique n'aura même pas pour effet d'atténuer le poison qu'il prétend nous diluer.

Hélas! le défaut de M. Leverdays est le défaut de tous ceux qui croient qu'en changeant le système politique, on en change les résultats; erreur profonde qui a fait que le peuple s'est fait massacrer pour passer de la Royauté à la République, pour résister à l'Empire, à la Royauté, et repasser à la République, se trouvant, à chaque gouvernement, aussi Gros-Jean que devant, toujours aussi misérable, toujours aussi exploité.

Nous l'avons dit, l'ordre politique n'est que la résultante de l'ordre économique dont il reçoit toute l'impulsion, sans avoir, lui, aucune action sur son impulseur. Et tous les politiciens du monde pourront user leurs veilles à la recherche de systèmes nouveaux, ils peuvent être mûs par les meilleures intentions du monde, à l'égard des travailleurs, s'ils ne se résolvent pas à saper définitivement le droit de propriété et l'ordre capitaliste, ils pourront bien trouver des noms nouveaux à leurs rouages, des modes de recrutements originaux, ils n'en continueront pas moins à tourner dans le cercle vicieux des institutions connues; ils pourront faire un amalgame plus ou moins réussi, la machine politique contribuera toujours à assurer la soumission des gouvernés, l'exploitation des spoliés, au profit de la classe qui détiendra la richesse et le pouvoir.

Si les politiciens ont bien su agencer leurs rouages, la machine fonctionnera sans bruit et sans arrêts; s'ils les ont placés à contre-sens, la machine grippera ou éclatera, mais ils ne feront pas que celui qui possède ne continue d'exploiter celui qui n'a rien; que celui qui gouverne ne se débarrassera pas, en le fourrant au clou, du gouverné qui ne voudra pas obéir.

Voilà pourquoi, malgré toute sa valeur, malgré toute son honnêteté, M. Leverdays n'est arrivé à accoucher que d'un vieux retapage de fédéralisme qui ne change rien à la situation économique du travailleur, et ne saurait, par conséquent, l'intéresser à son fonctionnement.

Mais si son livre ne vaut rien au point de vue de reconstruction sociale, il n'en reste pas moins un document précieux dans sa partie critique du système bourgeois parlementaire. M. Leverdays y est le ferme démolisseur qu'il a été dans les *Assemblées parlantes*, c'est déjà quelque chose.

---

Nous avons reçu : *Dans cent ans*, de Richet; Ollendorf, éditeur. Nous en ferons la critique prochainement.

---

Les camarades de la Chaux-de-Fonds viennent de faire paraître une petite brochure intitulée : *Les Anarchistes et ce qu'ils veulent, dialogue entre ouvriers*. Prix : 10 centimes; le cent : 7 fr. 50.

Adresser les demandes à Nicolet, 14, rue du Progrès, à Chaux-de-Fonds (Suisse).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les compagnons qui auraient des livres, brochures, dont ils voudraient disposer pour la bibliothèque soit à titre de prêt, soit à titre de don, peuvent les faire parvenir à l'adresse ci-dessus.

---

Reims. — Le dépositaire de cette localité fait appel à ses clients pour qu'ils soient plus réguliers dans leurs règlements, sinon il se verra forcé de cesser.

## SOUSCRIPTION
### Pour les Détenus

Listes précédentes : 1,203 35.
D. à Lyon, 2 fr. 50. — B. à Maison-Alfort, 1 fr. — B. boulevard Pereire, 1 fr. — L. au Mans, 0 fr. 25. — Groupe de Chaux-de-Fonds, 4 fr. 50. — De Neuchâtel, 2 fr.

Deux brûleurs de loups de Saint-André-le-Gaz et de La Tour-du-Pin, 2 fr. 50. — V. à Montfort, 0 fr. 75. — Groupe de la Chaux-de-Fonds, 2 fr. 50.
Total : 1,220 35.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 6 376 25.
P. à Arras, 0 fr. 50. — Garonnais, 0 fr. 50. — E. S. à Vertaizon, 0 fr. 50. — C. B. 1 fr. 05. — B. à La Machine, 0 fr. 20. — D. à Lyon, 2 fr. 50. — V. à Paris, 1 fr. 35. — G. à Gisors, 3 fr. 75. — L. au Mans, 0 fr. 35. — A. à Paris, 0 fr. 60. — Un Beaujolais, 100 fr. — J.-E. B. 14 fr.

A. à La Garenne, 1 fr. 50. — G. F., rue Clignancourt, 4 fr. — Un anonyme, 0 fr. 10. — G. à Istres, 0 fr. 50. — M. à Nonancourt, 0 fr. 75. — O. B. 10 fr. — Frid-Rick d'Arras, 0 fr. 75. — B. et P. à Lacoste, 0 fr. 50. — Un ami, 1 fr. — Anonyme, 0 fr. 50. — M. à Bill zois, 1 fr. — L. à Arras, 0 fr. 30.
Total : 6,522 fr. 75.

## CONVOCATIONS

Groupe « *les Libertaires de la Rive gauche* ». — La première réunion du groupe ayant pleinement réussi, les camarades et tous ceux qui veulent discuter avec nous sont invités à assister aux réunions données par le groupe, tous les dimanches de 3 à 6 heures, rue de la Gaieté, 25, salle d'Apollon, au premier.

Dimanche, 6 novembre, un compagnon traitera de l'Idée et de l'Etre dans la société actuelle.

---

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste-révolutionnaire se réunit tous les mardi soir à 8 h. 1/2, salle Brou, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

---

Reims. — Il est grand temps de propager les idées anarchistes ; pour cela il serait nécessaire de nous grouper sérieusement. Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Peinard* sont invités à la réunion qui aura lieu le samedi 5 novembre et à la soirée familiale du 12 courant, salle Bigelot, 4, place d'Erlon.

---

Roubaix. — Tous les samedis soir, à 8 heures 1/2, réunion, 144, rue d'Inkermann : causerie par un compagnon.

Les compagnons qui veulent s'occuper de la gérance de la bibliothèque sont convoqués le dimanche 6 novembre, à six heures du soir, 144, rue d'Inkermann.

---

Dijon. — Le groupe *les Résolus* se réunit tous les samedis, 24, rue des Gaudrons, de 8 à 11 heures du soir.

---

Avignon. — Tous les dimanches à 2 heures de l'après-midi, réunion du groupe : *les Libertaires Vauclusiens*, au café de Champfleuri, derrière la gare des Voyageurs. — Communications diverses. Causeries et concerts.

---

Le groupe « *l'Autonomie individuelle* ». — Lundi 7 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Bertin, 35, rue Pastourelle, conférence par un compagnon du groupe.

Ordre du jour :
Sociologie et An-archie.
Les contradicteurs sont invités.

---

Tous les dimanches, à 8 h. 1/2 du soir, salle Firino, 144, boulevard de Charonne. — Soirée amicale organisée par *Les Egaux*, Club d'Etudes sociales des XI^e^, XII^e^, et XX^e^ arrondissements.

Les lecteurs de *la Révolte* sont invités.

Quelques camarades des *Egaux* du XX^e^ ont l'intention de publier tous les mois un placard de propagande internationale anarchiste. Adresser toutes communications aux compagnons Petitjon, 2, rue d'Alembert, à Montreuil-sous-Bois, [illegible] passe de la Loi, Paris-Charonne.

---

St-Denis. — Tous les samedis, soirée [illegible] salle Masonneau, rue Moulin, 9.

---

Levallois-Perret. — Dimanche, 13 [illegible] 1892, salle Mezerette, rue Gravel, 85, [illegible] soirée artistique, Bal, à 8 h. 1/2 du soir.

---

Amiens. — Tous les dimanches, de [illegible] soir, réunion des anarchistes, 64, rue de [illegible] de la Hotoie.

Tous les premiers et troisièmes dimanches [illegible] férence.

---

Les compagnons du V^e^ et XIII^e^, se [illegible] tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 19, rue [illegible] aux « Vendanges de Bourgogne ».

Ordre du jour :
La propagande par tous les moyens [illegible]
Entente de tous les compagnons si [illegible] de Francis a lieu.

## PETITE CORRESPONDANCE

B. à Saint-Quentin. — Ne trouve pas trace [illegible] ception du mandat, ni ne m'en rappelle pas.

L. rue Alibert. — Ça sera fait.

E. L. à Marseille. — L'individu est bien [illegible] mais des plus suspects.

G. V. à Gaïa. — Reçu timbres, quels sont les [illegible] méros qui vous manquent ?

Yves Guyot. — Si vous faites partie de la [illegible] des Gens de Lettres, tant pis, nos lecteurs [illegible] seront. Vous avez certainement raison, il [illegible] été très instructif de comparer le Guyot [illegible] le Guyot député-ministre.

X. Y. Romans. — Le morceau de A. K[illegible] donné dans le numéro 12 de notre cinquième [illegible] *Comtes et Chevaliers* n'a qu'un côté trop [illegible] *Esprit et Analyse*, il n'y a que la fin de bonne.

Marat. — Envoyez, nous verrons.

A. B. à Marseille. — Nous n'avons pas la [illegible] en question.

B. E. à Perpignan. — Très bien, au [illegible] l'envoi sera fait.

B. à Roubaix. — Bon.

Le compagnon Prévost prie le compagnon [illegible] Bourges de lui donner son adresse.

Le compagnon Bernard, *le Mitron* prie le compagnon Mollet de lui donner son adresse, très [illegible] tant.

Tous deux à Chaux-de-Fonds.

Le compagnon Bérard, de Marseille, demande [illegible] dresse du compagnon Chevalier récemment [illegible] pour Paris.

Les compagnons de Cette demandent au compagnon [illegible] Dôle de donner de ses nouvelles.

C. à Dijon. — Demande des nouvelles de [illegible] loux.

L. à Aldershot. — Parfaitement « notre [illegible] puisque c'est nous qui en prenons la responsabilité [illegible] nous ne voulons pas subir les exigences [illegible] me, et parce que vous prenez un abonnement [illegible] quarante sous, il faudrait que nous nous [illegible] porte-injures. Vous avez encore une drôle [illegible] nière de comprendre l'anarchie, vous, et l'[illegible] individuelle.

J. F. Amsterdam. — L'envoi sera fait.

D. à Vienne. — Bon.

L. R. à Pont-d'Avignon. — Je ne me rappelle [illegible] avoir reçu la convocation.

T. à Saint-Quentin. — Pour éviter les [illegible] poste, réglez que tous les quinze jours.

E. La Haye. — S. P. à Bordeaux. — F. [illegible] quières. — S. à Cette. — H. C. à Tonnerre. — [illegible] Médéah. — V. à Alger. — M. à Anger[illegible] Mantes. — D. à Reims. — T. à Mézières [illegible] Lyon. — F. à Amiens. — B. à Nancy. — [illegible] — B. à La Seyne. — A. B. à Londres [illegible] Reims. — M. à Nantes.

Reçu timbres et mandats.

---

*Le Gérant-imprimeur* : A. RITZERFELD.

Paris. — Impr. A. RITZERFELD, 140, rue [illegible]

SIXIEME ANNÉE, N° 9. DIX CENTIMES DU 12 AU 18 NOVEMBRE 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LE PRINCIPE ANARCHISTE

A ses débuts, l'anarchie s'est présentée comme une simple négation. Négation de l'état et de l'accumulation personnelle du capital. Négation de toute espèce d'autorité. Négation encore des formes établies de la Société, basée sur l'injustice, l'égoïsme absurde, et l'oppression, ainsi que de la morale courante, dérivée du Code romain, adopté et sanctifié par l'Eglise chrétienne C'est sur une lutte, engagée contre l'autorité née au sein même de l'Internationale, que le parti anarchiste se constitua comme parti révolutionnaire distinct.

Il est évident que des esprits aussi profonds que Proudhon ou Max Stirner, et surtout Bakounine, ne pouvaient se borner à une simple négation. L'affirmation — la conception d'une société sans autorité, marchant, libre à la conquête du bien-être matériel, intellectuel et moral — suivait de près la négation; elle en faisait la contre-partie. Et dans les écrits de Bakounine, aussi bien que dans ceux de Proudhon et de Stirner, on trouve des aperçus profonds sur les fondements historiques de l'idée anti-autoritaire, la part qu'elle a jouée dans l'histoire, et celle qu'elle est appelée a jouer dans le développement futur de l'humanité.

« Point d'Etat ou point d'autorité » avait un sens profond dans leur bouche. C'était un principe philosophique et pratique en même temps, qui signifiait que tout l'ensemble de la vie des sociétés, tout, — depuis les rapports quotidiens entre individus jusqu'aux grands rapports des races par dessus les Océans, — pouvait et devait être reformé, et serait nécessairement réformé tôt ou tard, selon les grands principes de l'anarchie — la liberté pleine et entière de l'individu, les groupements naturels et temporaires, la solidarité passée à l'état d'habitude sociale.

Voilà pourquoi l'idée anarchiste apparut du coup grande, rayonnante, capable d'entraîner et d'enflammer les meilleurs esprits de l'époque.

Disons le mot, elle était *philosophique*.

Aujourd'hui on rit de la philosophie On ne riait cependant pas du temps du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, qui, en mettant la philosophie à la portée de tout le monde et en invitant tout le monde à acquérir des notions générales de toutes choses, laisait une œuvre de révolutionnaire dont on retrouve les traces, et dans le soulèvement des campagnes, et dans les grandes villes de 1793 et dans l'entrain passionné des volontaires de la Révolution. A cette époque là, les affameurs redoutaient la philosophie.

Mais, les curés et les gens d'affaires aidés des philosophes allemands au jargon incompréhensible, ont parfaitement réussi à rendre la philosophie ridicule. Les curés et leurs adeptes ont tant dit que la philosophie c'est de la bêtise, que les athées ont fini par y croire. Et les affairistes bourgeois, — les opportunards blancs, bleus et rouges — ont tant ri du philosophe que les hommes sincères s'y sont aussi laissé prendre. Tous hommes d'affaires ! Quel tripoteur de la Bourse, quel Thiers, Napoléon ou Gambetta ne l'ont-ils pas rêvé pour mieux faire leurs affaires ! Aussi, la philosophie est passablement en mépris aujourd'hui.

Eh bien, n'en déplaise aux curés, aux gens d'affaires et à ceux qui répètent ce qu'ils en ont appris, l'Anarchie fut entrevue par ses fondateurs comme une grande idée philosophique Elle est, en effet, plus qu'un simple mobile de telle ou de telle autre action. Elle est un grand principe philosophique. Elle est une vue d'ensemble qui résulte de la compréhension vraie des faits sociaux, du passé historique de l'humanité, des vraies causes du progrès ancien et moderne. Une vue que l'on ne peut accepter sans sentir se modifier *toutes* nos appréciations grandes ou petites, des grands phénomènes sociaux comme des petits rapports entre nous tous dans notre vie quotidienne.

Elle est un principe de lutte de tous les jours. Mais si elle est un principe puissant dans cette lutte, c'est qu'elle résume les aspirations profondes des masses, un principe, faussé par la science étatiste et foulé aux pieds par les oppresseurs, mais toujours vivant et actif, toujours créant le progrès, malgré et contre tous les oppresseurs.

Elle exprime une idée qui, de tout temps, depuis qu'il y a des sociétés, a cherché à modifier, et un jour transformera les rapports mutuels, depuis ceux qui s'établissent entre hommes renfermés dans la même habitation, jusqu'à ceux qui pensent s'établir entre groupements internationaux.

Un principe, enfin, qui demande la reconstruction entière de toute la science, physique, naturelle et sociale.

***

Ce côté *positif*, reconstructeur de l'Anarchie n'a cessé de se développer. Et aujourd'hui, l'anarchie a à porter sur ses épaules un fardeau autrement grand que celui qui se présentait a elle a ses débuts.

Ce n'est plus une simple lutte contre des camarades d'atelier qui se sont arrogé une autorité quelconque dans un groupement ouvrier. Ce n'est plus une simple lutte contre des chefs que l'on s'était donné autrefois, ni même une simple lutte contre un patron, un juge, ou un gendarme.

C'est tout cela, sans doute car sans la lutte de tous les jours — à quoi bon s'appeler révolutionnaire? L'idée et l'action sont inséparables si l'idée a eu prise sur l'individu; et sans l'action l'idée elle même s'étiole.

Mais c'est encore bien plus que cela. C'est la lutte entre deux grands principes qui, de tout temps, se sont trouvés aux prises dans la Société, le principe de liberté et celui de coercition, — et qui en ce moment, vont de nouveau engager une lutte suprême.

***

Regardez autour de vous. Qu'est-il resté de tous les partis qui se sont annoncés autrefois comme partis éminemment révolutionnaires? — Deux partis seulement sont en présence : le parti de la coercition, et le parti de la liberté : Les anarchistes, et contre eux *tous* les autres partis, quelle qu'en soit l'étiquette.

C'est que contre tous ces partis, les anarchistes sont seuls à défendre en son entier le principe de la liberté. Tous les autres se targuent de rendre l'humanité heureuse en changeant, ou en adoucissant la forme du fouet. S'ils crient « à bas la corde de chanvre », c'est pour la remplacer par le cordon de soie, appliqué sur le dos, qu'ils promettent de rendre l'humanité heureuse. Sans fouet, sans coercition d'une sorte quelconque, — sans le fouet du salaire et de la faim, sans celui du juge et du gendarme, sans celui de la punition sous une forme ou sous une autre, — ils ne peuvent concevoir la société. Seuls, nous osons affirmer que punition, gendarme, juge, faim et salaire n'ont jamais été, et ne seront jamais un élément de progrès ; et que sous un régime qui reconnait ces instruments de coercition, si progrès il y a, le progrès sera acquis *contre* ces instruments, et non pas *par* eux.

Voilà la lutte que nous engageons. Et quel jeune cœur honnête ne battra-t-il pas à l'idée que lui aussi peut venir prendre part à cette lutte, et revendiquer contre toutes les minorités d'oppresseurs la plus belle part de l'homme, celle qui a fait tous les progrès qui nous entourent et fut toujours foulé aux pieds!

***

— Mais ce n'est pas tout.

Depuis que la division entre le parti de la liberté et le parti de la coercition devient de plus en plus prononcée, celui-ci se cramponne de plus en plus aux formes mourantes du passé.

Il suit qu'il a devant lui un principe tout puissant, capable de donner une force terrible à la révolution Et il travaille à s'emparer de chacun des courants qui forment ensemble le grand courant révolutionnaire. Il met la main sur la pensée communaliste qui s'annonce en France et en Angleterre. Il cherche à s'emparer de la révolte ouvrière contre le patronat qui se produit dans le monde entier.

Et au lieu d'un auxilliaire, nous trouvons dans ces deux directions un adversaire adroit, malin et s'appuyant sur toute la force des préjugés acquis, qui fait dévier le socialiisme dans des voies de traverse et finit par effacer jusqu'au sens socialiste du mouvement ouvrier.

Et l'anarchiste se voit ainsi forcé de travailler sans relâche et sans perte de temps dans toutes ces directions.

Il doit faire ressortir la partie grande, phi-

losophique du principe de l'Anarchie. Par cela, il remodèlera les idées, il entamera les mensonges de l'histoire, de l'économie sociale, de la philosophie, et il imposera le cachet anarchiste à la pensée du siècle.

Il a à soutenir la lutte et l'agitation de tous les jours contre oppresseurs et préjugés, — l'esprit de revolte, en un mot partout où l'homme se sent opprimé et a le courage de se révolter.

Il a à déjouer les savantes machinations de tous les partis, jadis alliés et aujourd'hui hostiles, qui travaillent à faire dévier dans des voies autoritaires, des mouvements nés comme simple révolte contre l'oppression du Capital et de l'Etat.

Et enfin, dans toutes ces directions il a à trouver, à deviner, par la pratique même de la vie, les formes nouvelles que les groupements, soit de métier, soit territoriaux et locaux peuvent prendre dans une société libre, affranchie de l'autorité des gouvernements et des affameurs.

La grandeur de la tâche à accomplir n'est-elle pas la meilleure inspiration pour l'homme qui se sent la force de lutter? Et n'est-elle pas aussi le meilleur moyen pour apprécier chaque fait séparé qui se produit dans le courant de la grande lutte que nous avons à soutenir?

## INFAMIE JUDICIAIRE

Un de nos camarades nommé Etienne Requet dit Louis Perrault, a été condamné à six mois de prison par le tribunal correctionnel de Bône (Algérie) pour port d'armes prohibées.

Il fut arrêté sous le nom de Alphonse Gungers, au mois de mai dernier dans un café de ladite ville.

Son crime? Il était porteur d'un revolver et soupçonné d'entretenir une correspondance avec le compagnon Brulet en traitement à l'hôpital militaire de Bône et condamné, il y a deux ans, par le conseil de guerre de Grenoble, à 10 ans de travaux publics pour voies de faits envers un traîneur de sabre galonné.

Dix ans de travaux public, c'est dur, surtout pour Brulet qui, connu comme anarchiste était traité comme tel. Il est donc permis de supposer que Brulet aspirait à la liberté et que Requet, un camarade, le dissuadait peu. C'est tout.

L'infirmier réserviste Vannier servit d'intermédiaire, provoqua les confidences, extorqua de l'argent des deux côtés pour ses complaisances et en conclusion se fit mouchard comme tout bon soldat et joua le Lhérot dans l'affaire.

Une correspondance sans gravité fût surprise.

Aussitôt, Brulet, quoique malade, fut enlevé de l'hôpital, mis en cellule où il resta plus de cent vingt jours.

Il n'en est pas encore mort mais c'est partie remise pour faire durer le supplice plus longtemps.

On aura sa peau une autre fois.

Quand à Requet on l'emprisonna.

Pour démêler la trame de cette horrible affaire, M. Gautier juge d'instruction à Bône eut besoin de cinq mois pleins.

Cependant notre camarade resta incarcéré sans aucune communication extérieure, livré à toutes les souffrances que la rancune des gens de robe sait imaginer, soumis sans défense à l'influence pernicieuse et aux tête à tête répugnants des collègues de M. Rabaroust.

A Bône, on n'a pas la bonne fortune d'arrêter un anarchiste tous les jours. Aussi, quand cette aubaine arrive, faut-il en profiter.

M. le juge d'instruction Gautier — que la gloire de M. Atthalin empêchait de dormir — fut pris d'une crise d'imagination.

Il rêva qu'il tenait les fils d'un formidable complot dans lequel tous les anarchistes allaient pouvoir être englobés.

C'était la fameuse association de malfaiteurs que M. Quesnay de Beaurepaire n'avait pu découvrir. Quel triomphe pour Bône et son juge d'instruction! On allait sauver la Métropole.

Pour ce roman ridicule, éclos dans la délicuescente cervelle d'un magistrat algérien, on dérangea plus de vingt camarades qui furent perquisitionnés, interrogés et malmenés.

M. Lascoux, juge d'instruction à Paris trouva le moyen d'étendre l'affaire et d'y mêler, il n'a jamais su pourquoi, plusieurs personnes qui y étaient complètement étrangères.

Malheureusement, après avoir tout remué, on ne trouva rien que ce qui était, c'est-à-dire une correspondance bénigne d'anarchistes.

Cela ne fit pas le compte de M. le juge d'instruction de Bône, qui espérait beaucoup de cette affaire pour se mettre en vedette et briguer de l'avancement. Déçu, il s'acharna par dépit sur sa victime, dont le plus grand tort était d'être innocent. Et voilà comment, par le fait de la vengeance imbécile d'un magistrat de province ambitieux, désirant se distinguer en servilité, notre camarade a été séquestré pendant cinq mois et condamné en outre à six mois de prison pour port d'armes prohibées. Ce qui fait en tout onze mois de prison pour un délit dont la pénalité est généralement de seize francs d'amende.

Du reste, dans cette affaire, comme dans toutes celles où il s'agit d'anarchistes, l'esprit de persécution, de méchanceté qui caractérise les robins, s'est donné libre cours.

Bône est une petite ville de la province de Constantine où la canaille opportuniste et gouvernementale est souveraine. On peut tout s'y permettre et, à la rigueur, rien ne serait aisé comme d'y faire crever en douceur, sans bruit, les individus gênants.

L'Algérie n'est-elle pas la terre traditionnelle du crime hypocrite? N'est-ce point là que la Patrie cache ses lents assassinats par détention dans les compagnies de disciplines, travaux publics, et pénitenciers de toutes sortes?

Chaque pierre de ses monuments couvre un crime; chaque mètre de son sol recèle un cadavre et tous les cailloux de ses routes ont été arrosés des sueurs et du sang des révoltés.

Ce que l'inquisition militaire a fait disparaître de malheureux dans ce grand *in pace* est inimaginable. Et cela continue.

Le charnier est en permanence.

La dyssenterie, la fièvre, le silos, la crapaudine, les travaux meurtriers au grand soleil, ou dans les mines en laissent-ils rechapper, le revolver des chaouchs y pourvoie.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. — Mardi une bombe était déposée au siège de la Société de Carmaux, 11, avenue de l'Opéra. Découverte par un employé qui s'empressa d'aller chercher le concierge, la bombe fut remise à des agents qui la transportèrent aux bureaux du commissaire de police de la rue des Bons-Enfants, où ils étaient à peine arrivés, qu'une explosion épouvantable se fit entendre, brisant les cloisons, crevant les murs, mettant tout en miettes dans le bureau.

Le secrétaire du commissaire, un sous-brigadier des gardiens de la paix, un gardien de la paix, et un employé de la Société de Carmaux sont tués; un inspecteur de police mortellement atteint est conduit à l'Hôtel-Dieu; un autre agent, en apprenant la nouvelle succombe à la rupture d'un anévrisme.

La presse bourgeoise, fidèle à ceux qui la payent pousse, à cette occasion, ses cris de mort contre les anarchistes, s'attendrissant sur les victimes pour mieux faire ressortir la sauvagerie des autres.

L'explosion se serait produite au siège de la Société de Carmaux, probablement, comme on l'a fait remarquer, ce seraient des employés, des comptables qui en auraient été victimes. Or, s'ils sont les auxiliaires de la Compagnie dans l'exploitation qu'elle fait subir aux mineurs, ils ne sont pas les plus coupables, ni ne doivent en être responsables. Le hasard plus logique a voulu que ce fussent des policiers qui soient atteints. Que les journaux bourgeois pleurent sur le sort de leurs défenseurs, nous ne pouvons ni ne voulons y prendre part.

Aussitôt la nouvelle de l'explosion reçue, M. Loubet est allé pleurer dans le gilet de la Chambre, se plaindre de l'impuissance du gouvernement qui est désarmé! et réclamer de bonnes petites lois contre les anarchistes.

Les députés boulangistes, appuyés par l'*Intransigeant* et les députés soi-disant socialistes, en ont profité pour crier encore une fois au martyre et déblatérer contre les anarchistes.

Tas de farceurs! vous savez bien que vous n'avez rien à craindre de la répression et que vous serez les premiers à l'approuver, si même vous ne la votez pas.

***

En fait de progrès, l'on vient d'inventer un nouveau fusil, plus léger, plus maniable et plus meurtrier surtout que le Lebel. D'autre part, il est question de créer quatre nouveaux régiments de cavalerie. Encore une cascade de millions à faire jaillir du budget.

***

A la Chambre, on s'est occupé, cette semaine, des règlements d'atelier, on a décidé, naturellement que le patron seul a qualité pour les établir. L'ouvrier ne compte pas.

***

Même sollicitude à l'égard « des accouchées ». On leur accorde un repos de quinze jours. Mais qui les paiera? Le patron s'y refuse et l'on ne songe pas à lui forcer la main. La commune alors? Pas davantage: Elle est chargée et surchargée d'impôts. Reste l'Etat. En principe, il ne dit pas non, sachant bien où prendre l'argent. Mais ça ne l'intéresse guère de venir en aide à ceux qui souffrent.

D'ailleurs, rien ne presse... on verra...

***

Depuis des années, les instituteurs réclament une augmentation de traitement. Jusqu'ici leur demande était classée: il n'en était que cela. Mais voici venir l'échéance de 93 il faut ménager le bétail électoral.

On leur propose, comme os à ronger, une décoration.

Ruban jaune, couleur du rire de ceux qui la recevront et qui attendaient mieux.

***

— Finie l'aventure de Carmaux, on sait de quelle façon. Les journaux policiers ou simplement soumis se félicitent de ce brillant succès. Mais chacun termine sa petite fanfare, par une note que les mineurs feront bien de méditer. « Le préfet à pleins pouvoirs pour rappeler les soldats, si les circonstances l'exigeaient.

***

Au Dahomey, les tueries se suivent et se ressemblent. Et l'on ne sait plus au juste où se trouve le corps expéditionnaire. Ce que l'on sait bien, par exemple, c'est qu'un transport ramène à Marseille près de huit cents blessés, la plupart en pitoyable état.

Quant aux morts, on n'en parle déjà plus.

***

Encore un nom à coucher sur le livre d'or de la préfecture. Celui d'un commissaire de police qui avait fondé une banque véreuse, pour l'exploitation des naïfs. On l'a gratifié de quatre mois de prison.

***

Toujours lâche la foule moutonnière, en présence des argousins. Une femme, exténuée, s'affaisse sur un banc. On la relève, on la fait entrer au restaurant, on lui donne quelques sous à la sortie, un mouchard l'arrête mendicité... Il y avait là cent personnes, pas une n'a protesté.

* * *

...au château de Vaux, l'affameur des casseuses de ... fait élever une fontaine en marbre blanc ... M. Carnot voit le chef-d'œuvre, en félicite chau... l'artiste et le financier. Magnifique, cette ... elle pourrait fonctionner tout un jour ... les larmes que l'exploiteur a fait couler. ... Louis XIV aussi visita ce château de Vaux. Plus ... que le roi d'aujourd'hui, il calcula ce que le ... avait dû voler pour amasser tant de ri... et le lendemain de sa visite, il fit coffrer ... surintendant.

* * *

— Deux Sénateurs, en séance :
— Voyons, cette armée coloniale, en avons-nous ... besoin?
— Certes! Et le prestige de la France!...
— ... l'honneur du drapeau français!
— Mais ça va nous coûter les yeux de la tête?
— Bah! plus un peuple paie d'impôts, plus il ... sa prospérité.

* * *

— Un député se demande si les personnes riches ... accorder leur sensibilité avec les théories ... chaque jour plus puissantes.
Ces délicats n'ont qu'une chose à faire : vivre ... trois francs par jour et les gagner en travail...

* * *

A la terrasse d'un café, entre gens chic :
— Les individus qui n'ont pas d'argent, comment ...-ils pour vivre?
— Dame, ils travaillent.
— Peut-on se dégrader de la sorte!
Pour moi un homme qui se résigne à travailler ... une monstruosité de la nature.

* * *

Le bourgeois s'ennuie : on lui fait la vie trop ... il demande des émotions. On lui sert le ... de la femme coupée en morceaux.
Pour un gouvernement adroit, il y aurait quelque ... à faire. Il amuserait le public avec quelques ...-gens bien dressés, quelques coups de cou... habilement fo mis aux époques de trouble, ... jusqu'au dépeçage. Ça détournerait l'atten... des infamies sociales, et ça ferait passer un ... deux.

* * *

L'ouvrier s'amuse quelquefois, on crée, à son ... des cafés-concerts où il trouve d'intéressants ... après le labeur de la journée. Et même, on ... des primeurs. Dans un bouis-bouis sis au ... d'un quartier populeux, nous avons vu une ... de douze ans, court vêtue d'en haut et d'en ..., qui chante des gravelures relevées d'une danse ... que suggestive.
L'assistance abrutie ne lui ménage pas les ap...
Quand l'ouvrier s'amuse, il ne songe pas à faire ... révolutions.
C'est un calcul malpropre, mais bien bourgeois.

* * *

*Égalité républicaine.* — On sait que les détenus ... Sainte-Pélagie ont toujours joui de divers pri... que les gouvernements les plus autoritaires, ... respecté. Il appartient aux ex-radicaux, actuelle... au pouvoir de chercher à les restreindre. Ils ... successivement enlevé le droit aux détenus de ... leurs visiteurs dans leurs cellules, puis, ... à petit, rendu quelques détails de règlement ... de plus en plus vexatoires. Aujourd'hui ils ... tout simplement à biffer, sur les listes ... les détenus sont tenus de présenter à la pré..., des gens dont ils veulent recevoir la visite, ... des personnes qui déplaisent à l'adminis... Au compagnon Duret ils lui ont biffé toute ... liste, au camarade Habert, ils lui en ont biffé ...

Seulement il faut se hâter d'ajouter que ses ... de rigueur ne sont prises que contre les ... Le nommé Drumont, catholique, lui a ..., avant de se constituer prisonnier, à ler faire le ... de la cellule qui lui plaisait, en faire expulser ... qui a dû en prendre une autre moins ..., de plus, il peut recevoir tous ses visi... chez lui. Ce qui prouve que les discussions ... hommes politiques, ne sont que des querelles ... « ...-toi que je m'y mettes » ; ils ont des égards ... pour les autres ne sachant pas, si, aujour-d'hui au pouvoir, ils ne seront pas à terre demain. Il est toujours bon de se ménager des amitiés. Il n'y a qu'avec les anarchistes que la guerre soit sérieuse, aussi contre ceux-là pas besoin de ménagements.

* * *

Turin 1er novembre.

L'anarchiste français Gallo, dit Zo d'Axa, rédacteur en chef du journal l'*Endehors*, a été arrêté, la nuit dernière, à Altessano, près de Vinaria Reale (Piémont). Le 24 septembre, M. d'Axa, qui est sous le coup de trois ans et demi de prison, en vertu de condamnations prononcées par la Cour d'assises de la Seine, avait quitté Londres pour l'Italie, où il est arrivé au commencement d'octobre. Il envoyait récemment à son journal un article sur la magistrature milanaise. On ignore si c'est là le motif de son arrestation.

Il n'y a pas besoin de motifs pour arrêter un anarchiste, on ne se donne la peine d'en inventer que pour le condamner.

Ce petit travail nécessite un certain talent il faut édifier dans le vide, découvrir des textes oubliés, établir enfin une culpabilité que personne n'eût soupçonnée, et ainsi sauver l'ordre, le tszar et la Patrie.

Nous devons reconnaître que les sauvés savent se montrer reconnaissants et qu'ils paient les services rendus, ils paient en monnaie de singe, il est vrai, mais ils paient, témoin ce qui vient d'arriver au procureur ci-dessous dont le nom est à retenir.

M. Regnault, procureur général près la Cour d'appel de Besançon, vient de recevoir, par l'intermédiaire de la chancellerie, les insignes de chevalier de l'ordre de Sainte-Anne de Russie.

« Cette distinction lui a été accordée par l'empereur de Russie en récompense du talent dont il fit preuve lorsque, étant procureur de la République à Lyon, il fut chargé des poursuites contre une bande d'anarchistes lyonnais, au nombre desquels se trouvait le prince Kropotkine ».

(*Lyon Républicain*, 10 octobre 1892).

* * *

MM. les gouvernementaux ont droit à la reconnaissance de ces bons carmausiens, qui ont été bien sages, et se sont bien laissé faire.

MM. Les gouvernants ne leur ont rien accordé, les délégués mineurs ont déclaré qu'il fallait être content et que les défenseurs du suffrage universel avait bien mérité de la patrie.

Le lendemain les députés applaudissaient le discours suivant.

**M. le Ministre.** — Des grâces individuelles, oui; mais non point l'amnistie. Il y a une grande différence. Il ne faut pas laisser croire aux ouvriers qu'ils peuvent recommencer ce qu'ils ont fait à Carmaux. (Applaudissements). Rideau, la pièce est jouée.

* * *

Mézières. — Le parquet de Rocroi, d'accord avec celui de Charleville, intente des poursuites contre Fortuné. Le *Petit Ardennais*, canard bourgeois, annonçait l'affaire Fortuné au rôle des Assises pour le mois prochain, des camarades de Revin, de Nouzon, une femme de Revin seront poursuivis en correctionnelle pour avoir flanqué le commissaire spécial de la gare de Vireux à la porte de la salle, le jour où Fortuné a fait sa réunion à Revin. Quoique n'ayant pas de preuves, ils seront condamnés assurément, plusieurs copains ainsi que cette courageuse compagne ont déjà comparu à l'instruction.

* * *

Lille. — On se rappelle ce fermier de Wattrelos qui, dernièrement, fusillait des ouvriers qui avaient empiété sur sa propriété et les événements qui suivirent.

Plusieurs des manifestants, traduits devant le tribunal correctionnel de Lille, viennent d'être condamnés, l'un, Clément, pour avoir arboré un drapeau rouge et crié : Vive Ravachol! à deux ans de prison; un deuxième, Charles Demeestert, à quatre mois.

Le fermier, lui, est mort de phtisie à l'hôpital. Mais, fût-il vivant, on ne l'aurait certes pas inquiété. Un défenseur si féroce de la propriété, c'est bon à soigner.

* * *

Lyon. — *Conférences Millerand.* — Les politiciens lards doivent baigner dans la crème. Une douzaine d'éminents élus de Lyon, républicains avancés à la manière du fromage et socialistes à l'eau de rose, avaient imaginé d'exhiber aux Lyonnais, dans la vaste salle Bellecour, l'immense talent du marchand de parlote, *Mr Millerand*.

Prix des places : 1 franc les premières, 0,50 les secondes; la fanfare des pompiers prêtait « son gracieux concours ».

Et en avant la musique! Zim, boum!... Les souffrances du peuple... un coup de grosse caisse... Citoyens... les élections s'approchent... etc., etc.

Malheureusement pour les organisateurs, une musique sur laquelle ils n'avaient pas compté, a accueilli le bureau, qu'on prétendait imposer au public, par des réclamations énergiques, que rythmait la *Carmagnole*.

Pendant une heure, c'est un boucan infernal, au milieu duquel on perçoit de temps en temps, le verbe de M. Millerand.

Ce qu'il a dû être dégoûté, le pauvre garçon, de n'avoir pas pu placer son avocasserie!

Les temps sont durs pour le radicalisme!

Les quelques anarchistes qui, par curiosité, y étaient allés de leurs dix ronds, jubilaient d'autant plus qu'ils se gardaient bien d'interrompre. En eussent-ils eu l'envie, ç'aurait été peine inutile, les blanquistes s'étant chargés du chahut.

Le début de M. Millerand ayant pris fin, le président a brusquement levé la séance, en refusant, bien entendu, de donner la parole aux contradicteurs qui s'étaient fait inscrire.

Rien de tel, pour discréditer tous ces farceurs, qui n'avaient vu dans leur réunion qu'un moyen de retaper leur popularité décroissante et terne.

Bah! ils n'ont pas tout perdu : 3,000 places à 0,50 et 1 fr., la salle gratis. C'est pas déjà si bête, et la caisse électorale est maintenant garnie.

* * *

Perpignan. — La conférencière Paule Minck donnait dernièrement une petite représentation dans cette ville. A un moment elle se permit de critiquer la conduite de ceux qui, d'accord avec leurs principes s'unissaient en se passant de maire et de curé.

Un compagnon ayant voulu relever la palinodie de la conférencière, il fut bousculé et menacé d'être frappé.

Ce camarade a fait preuve, certainement, de bons sentiments; mais est-ce que ce que dit Mme Minck, porte à conséquence? C'est son métier de parler, comme à la fontaine de couler.

## Belgique

Bruxelles. — *La jeune garde socialiste* avait organisé le dimanche, 30 octobre, un meeting de protestation contre l'impôt du sang.

Divers orateurs ont démontré que les travailleurs n'avaient rien à gagner dans les conflits internationaux : que leur intérêt était de vivre unis, que seuls leurs exploiteurs avaient besoin de les diviser pour mieux les exploiter. On a conclu par un ordre du jour que l'assemblée a adopté d'enthousiasme, réclamant le désarmement, équivalant, disent les considérants, à la révolte des soldats, puisque la bourgeoisie n'acceptera pas.

Le compagnon Villeval, gérant de la *Misère* vient d'être condamné, par la cour d'assises du Brabant, à deux ans de prison, pour articles parus dans ce journal.

## Italie

On est en pleine période électorale. Le fameux parti ouvrier socialiste italien s'est allié à tout pour obtenir l'élection de ses chefs. Sa conduite a fini par dégoûter tout le monde. Même Costa et Monticelli, qui tiennent, le premier la Romagne, le dernier la Vénitie, s'en sont détachés et leurs journaux respectifs se font une sourde guerre.

Le *Socialismo Popolare* ayant perdu l'espoir du succès, a presque renoncé à porter la candidature de son directeur, Monticelli. Dans son article de fond, il déclare ne s'être jamais fait d'illusions au sujet de la portée des élections et reconnaît que seule, la Révolution pourra nous délivrer de la vermine qui nous ronge. Aux camarades d'Italie de ne pas se laisser prendre, en tout cas, par ces déclarations retardataires d'une source trop suspecte. C'est le jeu des collectivistes d'Italie, qui se penchent aux anarchistes dans le but de s'en servir.

Les collectivistes d'Italie se sont trop vite fait de grandes illusions au sujet de la possibilité d'enrégimenter les masses ouvrières, système allemand. — La montagne a accouché d'une souris.

Il arrive en Italie ce qui est arrivé en Espagne; les masses se sont dégoûtées des aspirants à tous les fauteuils avant même de les essayer, de sorte qu'il n'existe d'autre mouvement populaire important que le mouvement anarchiste.

La *Lotta di Classe*, l'organe officiel du fameux parti ouvrier, donne un manifeste signé par quelques petits idiots de Milan, qui voudrait être le programme commun des revendications dudit parti, la plateforme électorale. Il promet :

1° La journée *légale* de huit heures;

2° L'État cédera aux familles agricoles les terrains *incultes* (campagne romaine) à long bail;

3° Impôt progressif, etc., etc.

A propos des terrains *incultes*, observons que pour les rendre *productifs*, il faudrait y fondre d'abord plusieurs millions et ensuite plusieurs années. Peut-être que les *candidats* feront les avances nécessaires! Somme toute, ils sont encore plus bêtes que dans les autres pays, et avec cela bien plus ambitieux.

Les urnes donneront, en attendant, une nouvelle occasion (dans cinq ans), quatre ou cinq représentants — sur cinq cents. — C'est ce qu'ils appellent un moyen direct et pratique.

## Portugal

A Porto, les ouvriers des tabacs sont en grève. Le centre ouvrier socialiste de cette localité a décidé de s'abstenir de la comédie électorale.

***

*A Tribuna*, journal socialiste de Lisbonne, en parlant des prochaines élections législatives qui vont avoir lieu au Portugal, dit : A chaque jour le principe de l'abstention électorale fait un grand pas au milieu des classes ouvrières. L'expérience de tous les temps nous démontre que l'homme ne peut être libre qu'en se dirigeant soi-même. Déléguer quelqu'un, c'est abdiquer sa propre dignité. C'est ce principe qui nous conduit au parlementarisme, source de l'autorité, prétexte et justification de tous les abus. Au Portugal comme ailleurs, on est près d'en avoir soupé des tremplins de la politique.

## États-Unis

Les massacres de nègres continuent dans le sud. Autour de Clarkville, les exploiteurs blancs ont entrepris de véritables chasses à courre contre les gens de couleur, parce que ceux-ci s'organisaient. Un beau jour, on avait, paraît-il, tiré sur un planteur, sans que d'ailleurs la peau de cet honorable gentleman eût été le moins du monde endommagée. Ce fut le signal d'une razzia en règle contre les nègres du voisinage. On en fusilla deux tout de suite; il y en eut, de plus, un grand nombre de blessés et un plus grand nombre encore d'emprisonnés. Ceux qui ont pu s'échapper ont fui dans les bois. Naturellement, les meurtriers n'ont pas été inquiétés : la justice ne se dérangera que pour refroidir quelques nègres.

(D'après *Freiheit*.)

***

Dernièrement, à Spartanburg, la magistrature a fait étrangler une petite négresse de *quatorze ans* : cela dans l'intérêt de la loi et de l'ordre. Mildred Brown — c'est le nom de la victime — avait empoisonné, par vengeance, un enfant confié à sa garde. Ce meurtre juridique est monstrueux de sauvagerie et de bestialité : voilà une de ces actions d'éclat qui comptent dans la vie d'un juge et qui remplissent d'admiration en même temps que de secrète jalousie les confrères des deux mondes.

(D'après le *Vorbote*.)

## Angleterre

Documents pour servir à l'histoire de la bonne société. Un médecin célèbre de Londres a fait part à lady Frédéric Cavendish des progrès de l'alcoolisme dans sa clientèle riche. Le *delirium tremens* devient de plus en plus fréquent chez les femmes de la haute aristocratie de naissance et d'argent. L'alcool n'empêche pas que ces dames recourent en outre au chloral, à la chlorodine, à la morphine. Comme les mâles ne sont pas moins pourris et abrutis que les femelles, cela promet une jolie descendance de dégénérés. Tout cela aidera singulièrement à la révolution.

(D'après le *Vorbote*.)

## Russie

Le journal officiel *Tekaterinos lawstice Guberustice Wjedomosti* donne des détails sur les très graves conflits entre travailleurs et représentants de l'ordre, qui se sont produits dans le village de Jusowka. Les émeutiers étaient surtout des mineurs et des ouvriers de fabrique. Ils ont repoussé, malgré une fusillade nourrie, la garnison locale. Nombre de cosaques ont été blessés; 23 travailleurs ont été tués et 100 blessés. En deux jours 200 maisons ont été brûlées. Les dégâts matériels sont de un million et demi de roubles. Seule l'arrivée de deux bataillons d'infanterie a mis fin à la lutte : le village a été cerné et les ouvriers d'abord knoutés, puis envoyés en prison. On en pendra le plus possible.

## Danemarck

Le mouvement des socialistes indépendants gagne le Danemark, après l'Allemagne et l'Autriche. Un journal analogue au *Socialist* de Berlin et à la *Zukunft* de Vienne expose les doctrines du nouveau parti; elles sont nettement révolutionnaires, fort sympathiques à l'anarchie et repoussent l'agitation parlementaire, qui a donné à Copenhague comme partout des résultats piteux.

## Galicie

Pendant une assemblée du parti libéral à Alexandrowatz, une bombe de dynamite a éclaté dans la cave de la maison. Simples dommages matériels; les représentants du peuple et les niais qui se font duper par eux avec une si touchante naïveté se sont tirés de là tout à fait sains et saufs. C'est une expérience à recommencer.

# CONVOCATIONS

Groupe de propagande de Paris des V$^e$ et XIII$^e$ arrond. convoque tous les compagnons le samedi 12 à 8 h. 1/2 du soir aux vendanges de Bourgogne 19 rue Pascal.

Ordre du jour : 1° les anarchistes de Berlin; 2° le grand meeting; l'arrestation d'Axa et la presse vendue.

Les égaux. Club libre d'études sociales des XI$^e$ XII$^e$ et XX$^e$ arrondissements Réunion publique contradictoire le lundi 12 novembre à 8 heures 1/2 du soir salle Firino 144, boulevard de Charonne.

Ordre du jour : La production et la consommation dans la Société future.

Tous les dimanches, même salle à 9 heures précises soirée amicale. — Entrée libre.

Les Libertaires de la Rive gauche. A la demande du D$^r$ Junqua. Dimanche 13 novembre de 3 à 6 heures, 25, rue de la Gaîté il sera traité :

1° De la femme dans la société actuelle. — 2° De la femme au point de vue de l'idée.

Toutes les compagnes sont spécialement invitées.

**Montreuil**. — Réunion de la *Commune-anarchiste*, lundi 14 novembre, à huit heures du soir, chez Méreaux, 19, rue Armand-Carrel.

**Saint-Chamond**. — Le groupe *Les amis de Ravachol* se réunit tous les dimanches matin, au café Bonnefoy, rue de l'Hôtel-de-Ville et invite tous les travailleurs à venir y discuter leurs intérêts et le droit à l'existence pour tous, ainsi que des mesures à prendre pour organiser des conférences suivies.

**Armentières**. — Le groupe des *Malfaiteurs humanitaires* se réunira le dimanche 13 octobre à 5 heures 1/2 du soir à l'estaminet de la bonne habitude route de Niepf.

Ayant pour devise de propager les idées par tous les moyens possible, il fait, un chaleureux appel à tous les révoltés d'Armentières et les environs. Les lecteurs du *Père Peinard* et de la [illegible] spécialement invités de venir se joindre [illegible]

Il est un devoir pour nous d'éclairer [illegible] rades de misère qui sont logés à la même [illegible] non pas en cherchant à améliorer cette [illegible] qui nous ronge jusqu'à la moelle mais en [illegible] les moyens de la faire disparaître.

Ordre du jour : Formation d'une [illegible] causeries de propagande, chants et poésies [illegible]

**L'Autonomie Individuelle**. — [illegible] heures 1/2 du soir, salle Martin, 35, rue [illegible] relle, conférence par un compagnon de [illegible] Sujet traité : Évolution et révolution. Les [illegible] dicteurs sont invités.

**Marseille**. — Les lecteurs de la [illegible] Peinard sont invités à assister à la [illegible] d'un concert qui aura lieu ce soir [illegible] vembre.

Ordre du jour : Le 11 novembre 1887. — [illegible] tyrs de la Propagande. Brasserie Geismar [illegible] 1$^{er}$, rue des Petites-Maries.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCES

**Montreuil**. — Les compagnons de la [illegible] de Montreuil-sous-Bois, font appel à l'initiative [illegible] compagnons communistes-anarchistes, [illegible] rentes industries, pour, organiser la production [illegible] la consommation, dès à présent, des communistes [illegible] chistes.

Nous nous organisons, à Montreuil, [illegible] de créer du mobilier, pour le mettre [illegible] disposition des individus, groupes ou [illegible] anarchistes qui nous en feront la demande.

Avis aux travailleurs qui veulent, en attendant la révolution, organiser la mise en pratique des [illegible] communistes anarchiques : tailleurs, [illegible] couturières, paysans, menuisiers, ébénistes [illegible] graphes, etc., enfin toutes les industries qui [illegible] exécuter quelque travail sans trop de frais [illegible] mençons par celles-là, ensuite l'expérience [illegible] on pourrait faire plus, etc., etc.

La Commune anarchiste de Montreuil.

P. S. — Les compagnons qui auraient l'[illegible] d'entrer en relations avec la commune [illegible] de Montreuil-sous-Bois, s'adresser, 19, rue [illegible] Carrel, chez Méreaux.

Les camarades qui ont fait une collecte [illegible] soirée familliale du boulevard de Charonne [illegible] produit 4 fr. et rue Pastourelle 2 fr. Nous [illegible] d'annoncer que les produits en ont été expédiés [illegible] camarade actuellement détenu comme [illegible]

**Saint-Chamond**. — Les camarades qui [illegible] des brochures en trouveront chez le compagnon Garonant, rue Victor-Hugo, 4.

**Marseille**. — Nos lecteurs de cette ville [illegible] vent se procurer toutes nos brochures chez [illegible] chon, kiosque 3, Cours Belzunce, en face l'[illegible]

Ils y trouveront également, *Désarmement, [illegible] tement* de H. Fèvre, et les chansons de Brand [illegible]

# PETITE CORRESPONDANCE

E. à Daumazan. — R. à Langon. — G. à [illegible] — D. à Chartres. — M. à Tournus. — F. à [illegible] dam. — P. à Lausanne. — J. à Saint-Imier. — P. à Brooklyn. — S. à Genève. — R. à [illegible] S. à Aix. — B. au Mans. — B. à la Machine. — [illegible] Fournès. — S. à Saint-Prix. — R. à [illegible] Brest. — P. à Mantes. — P. à Saint-Étienne. — [illegible] à Vertaizon. — V. P. M. P. — W. à [illegible] C. à Dijon (les deux). — G. à Marseille. — [illegible] Azay. — B. à Limoges. — P. à Foussais. — [illegible] à Nîmes. — R. à Lausanne. — Reçu timbres [illegible] dals.

B. à Puget-Ville. — Il n'y a eu qu'un volume [illegible] librairie n'existe plus.

La mère de Bougniat désire son adresse [illegible]

M. à Armentières. — Le N° 52 n'est pas [illegible] non plus que le 51.

C. à Agen. — Reçu mandat. — Ne [illegible] l'abonnement en cours, qui commence au 1$^{er}$ [illegible]

F. Cardenal à Barcelone. — Votre adresse [illegible] lettres étant détruites après réponse, nous ne l'avons pas conservée.

*Le Gérant-imprimeur* : A. RITZE[illegible]

Paris. — Impr. A. RITZERFELD, 140, rue M[illegible]

I.I.S.G. COLLECTIE UGO FEDELI

SIXIEME ANNÉE, N° 10. DIX CENTIMES DU 19 AU 25 NOVEMBRE 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois. . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LEUR PEUR

Le nouvel attentat qui vient de se produire a eu le don de réveiller les terreurs folles des dirigeants qui recommençaient à s'assoupir.

Tous les ventrus, tous les satisfaits qui vivent de l'exploitation des masses, tous ceux dont le métier interlope consiste à protéger leurs jouissances ou à leur procurer de nouvelles satisfactions, se sont sentis repris de leurs relâchements d'entrailles à la nouvelle de l'explosion de la rue des Bons-Enfants; tous, jusqu'aux pseudo-socialistes qui aspirent à remplacer la bourgeoisie dans l'exploitation de la bêtise électorale, tous se sont unis dans le même concert d'injures, de vociférations et de cris de mort : « Bêtes féroces! bandits! lâches! misérables! » tout le vocabulaire y a passé; et contre qui ces « honnêtes gens » s'en sont-ils pris, tout d'abord, sans même réfléchir au préalable, sans mot d'ordre, dans le même cri du cœur? — contre les anarchistes!

* * *

Une bombe se trouve placée où l'on supposait que devaient se réunir les exploiteurs d'une compagnie minière connue par l'exploitation qu'elle fait subir à ses mercenaires, aussitôt un cri de fureur s'élève : « Il n'y a que les anarchistes capables de faire cela. »

Eh bien, messieurs, cette unanimité dans votre accusation prouve seulement que vous reconnaissez les anarchistes sincères dans leur déclaration de guerre au capital, non seulement sincères, mais aussi, capables de mettre leurs théories en action. Vous savez que, pour eux, la campagne qu'ils mènent contre l'exploitation ne se borne pas à des déclamations dans le but de se faire porter au pinacle; vous savez que, convaincus que le capital doit disparaître, ils sont hommes à lui porter les premiers coups.

Convaincus que l'exploitation de l'homme doit cesser, certains qu'elle finira du jour où ceux qui en sont victimes cesseront de s'y prêter, ils vont prêchant le redressement des caractères, le respect de soi-même, et de l'individualité humaine, aspirant à la révolte générale, sachant bien que c'est la conclusion logique ou doivent aboutir ceux qui ne voudront plus se courber devant personne. Les uns attendent l'explosion générale, d'autres, plus impatients, se mettent, dès aujourd'hui, en lutte ouverte avec la société. Ce ne sont pas vos lois restrictives qui arrêteront le mouvement; les idées se répandent et s'infiltrent; chacun se les adapte selon le degré d'impulsivité qu'il peut en recevoir.

* * *

Maintenant, qui a fait le coup? Nous n'en savons rien, ni ne tenons à le savoir. Est-ce un anarchiste? — Est-ce le baron Reille lui-même, comme l'insinue Rochefort dans son journal? Que nous importe, il nous suffit de vous avoir vu trembler, d'avoir entendu vos lamentations et vos aveux, oui, vos aveux pour accepter l'acte comme anarchiste, puisque vous le désignez comme tel.

Seulement quand vous traitez les anarchistes de misérables, de lâches, de couards se cachant sous le voile de l'anonymat pour perpétrer leurs crimes, vous oubliez, imbéciles que vous êtes, qu'il y a quelques semaines, vous étiez forcés de vous incliner devant la grandeur, le courage et le stoïcisme que l'un de ceux que vous aviez, — avant de le connaître, — traité de lâche et de couard, déployait devant la mort. Vous oubliez que vous aviez été forcés de reconnaître la crânerie d'un gamin condamné aux travaux forcés; vous oubliez enfin qu'à chaque fois que vos lois envoient un des nôtres, soit en prison, soit au bagne, vous êtes forcés de rendre justice à leur attitude, à leur désintéressement.

Eh! vous savez bien que vos calomnies ne sont que des calomnies, mais vous savez aussi que, pour les imbéciles, il en reste toujours quelque chose, vous semez votre venin, comme la vipère sème le sien contre l'imprudent qu'elle mord et qui l'irrite.

Mais, détail à noter, dans tous vos accès de fureur, il s'en détache cet aveu formidable contre vous tous, — même les plus violents dans leurs injures — vous avez été forcés de reconnaître que si des actes semblables étaient possibles, c'est que les dirigeants avaient « fait aux travailleurs trop de promesses sans les tenir; qu'il était temps de chercher à adoucir le sort de la classe ouvrière, si digne d'intérêt, si digne de pitié, » etc., etc.

Certes, ce sont là de bonnes dispositions qui s'envoleront avec la peur qui les a suscitées; mais comme elles ne se font jour que lorsque les réclamations se font un peu énergiques, il est bon de les sténographier au vol; cela enseigne aussi aux travailleurs ce qu'ils ont à faire pour obtenir satisfaction.

* * *

Il n'y a jusqu'à M. Loubet qui, traitant les anarchistes de scélérats indignes de figurer dans aucun parti politique — ce dont ils seraient bien marris — n'oublie, lui aussi, que le mardi de l'attentat, à la Chambre, sous le coup de l'émotion, il s'écriait à la tribune : « Il y en a, parmi ceux qui prêchent la révolte et la guerre à la société qui, je le sais, sont sincères dans leurs revendications et espèrent de bonne foi réaliser leur idéal; ceux-là, je les supplie, je les supplie instamment de réfléchir qu'ils perdent la République! »

Que nous importe, à nous, votre République, si elle ne sert qu'à couvrir notre exploitation, si elle continue à nous frapper lorsque nous cherchons à développer notre idéal de justice et d'humanité.

Nous sommes adversaires de tous gouvernements : Monarchie, Empire, République, nous leur faisons la guerre, sous quelle épithète qu'ils se cachent, sous quelle forme qu'ils revêtent.

Vous voulez faire des lois spéciales contre nous, oubliez-vous que celles que vous avez ont toujours couvert ou pallié les crimes de ceux de votre monde, que vous n'avez jamais inquiété ceux dont la rapacité causait la mort de centaines d'exploités, que vous attendez qu'un Lesseps soit à l'article de la mort, pour lui demander compte de ses crimes, de ses tripotages, de ses extorsions? Ne l'avez-vous pas qualifié de Grand Français?

Avez-vous oublié que vous avez torturé le texte des lois que vous possédez — et elles sont nombreuses! — pour remplir vos geôles de ceux qui se contentent de faire la guerre par la plume ou la parole à votre exploitation, et que même en torturant le texte, s'il ne donnait pas ce que vous demandiez, vous passiez outre et condamniez quand même?

Avez-vous oublié que n'ayant pu obtenir des jurés la condamnation de Mariette Soubeyre et de Béala, vous les avez fait condamner par vos appointés pour un délit qui était tombé depuis longtemps en désuétude?

Oubliez-vous qu'en dépit de vos textes de lois, vous détenez encore un des nôtres pour quelques mois en prison alors que légalement il aurait dû bénéficier de la réduction qui est acquise à celui qui fait son temps en cellule?

Mais que feront donc de plus vos lois d'exception, quand celles que vous possédez sont si élastiques et la conscience de ceux qui les appliquent plus élastiques encore? Tas d'imbéciles qui s'imaginent endiguer un torrent avec une poignée d'allumettes.

* * *

Vous vous voilez la face parce que cinq victimes, cinq de vos chiens de garde, ont péri dans la lutte et vous oubliez que, deux jours auparavant, vous vantiez les terribles effets de vos fusils Lebel sur les Dahoméens, que vous vous extasiez devant les cadavres éventrés par vos obus à la mélinite; vous trépigniez de joie parce qu'un de vos bouchers à la solde vous télégraphiait : « La plaine est tellement encombrée de cadavres que nous avons dû les réunir en tas pour les brûler! » Vous avez poussé des cris de triomphe, vous avez hurlé à la victoire, vous avez acclamé vos assassins à gages qui, disiez-vous, se couvraient de gloire, vous avez exigé, pour eux, une distinction honorifique : une décoration.

Eh bien! est-ce qu'en résultat, vous ne nous dépassez pas de cent coudées? Est-ce que vous n'êtes pas nos maîtres en actes de tueries? Non seulement nous n'avons pas autant de victimes à notre actif, mais nous ne dansons pas de joie à l'annonce de la mort de vos défenseurs. Nous avons le respect de la vie humaine; ce n'est pas sans un serrement de cœur, que nous voyons faucher la vie de nos semblables; nous qui rêvons le bonheur pour tous, ce n'est pas sans

un profond sentiment de tristesse que nous songeons aux victimes qu'entraînera fatalement la lutte qui ne fait que s'ouvrir.

Nous déplorons les victimes, mais ne voulons pas être dupes du sentimentalisme idiot que vous essayez de faire vibrer chez la foule; après avoir dénombré les victimes nécessaires, nous jetons un regard sur les misères engendrées par votre état social. Nous voyons les misérables se suicider parce que votre société leur refuse du travail, parce que vos spéculateurs ont accaparé les produits utiles à l'existence; nous nombrons ceux que fauchent les maladies engendrées par la misère, les privations, par les mauvaises conditions d'existence que leur fait votre rapacité; ceux qui périssent pour vous conquérir de nouveaux pays à exploiter; nous voyons les travailleurs s'exténuer à produire, être privés de toutes les jouissances de la vie, le plus souvent du nécessaire; nous voyons la mendicité et la prostitution, produites par votre accaparement de toutes les jouissances sociales, se développer et prendre de plus en plus de l'extension; aussi, après avoir eu un sentiment de regret sur la disparition des victimes expiatoires, comprenant qu'elles ne peuvent entrer en ligne de compte avec tous les maux que vous causez, avec tout le bien que vous empêchez, nous nous contentons de baisser la tête et de laisser passer la justice vengeresse des exploités.

Et si ceux, qui, au péril de leur vie, viennent au milieu de vos jouissances, vous rappeler, par un acte brutal, que le travailleur souffre, qu'il connaît toute l'injuste de son sort, et ne veut plus accepter une situation imméritée; si ceux-là apportent dans leurs actes, toute la grandeur d'âme, tout le désintéressement, toute la fermeté d'un Ravachol, d'un Hœdel, d'un Reinsdorff, d'un Spies, d'un Parsons, d'un Fischer, d'un Engel et d'un Decamps, ceux-là nous les saluons, comprenant que lorsqu'il s'agit de l'indépendance de l'humanité, il serait puéril d'attarder sa pitié sur ceux dont la résistance au Progrès a rendu la disparition nécessaire.

## SAUVAGERIE!

. . . . . .

De notre côté, nous tirâmes des masses de coups de canon sur les hordes sauvages, et, en moins d'une heure, les Dahoméens étaient dans la déroute la plus complète et se sauvaient dans tous les sens, laissant le sol littéralement jonché de cadavres. Nos balles Lebel font des blessures effroyables, ainsi que j'ai pu en juger, et presque toutes mortelles : des éclatements de crânes, des poitrines défoncées, des jambes brisées en six ou sept endroits. Les Dahoméens ont comme armes moitié fusils à pierre, moitié fusils allemands et chassepots français vendus par les Allemands — nos fusils, pris par eux en 1870, qui, maintenant, tirent sur nous. Nous avons eu six morts, dont un commandant (le commandant Faurax), et un sous-lieutenant, et onze blessés. Les Dahoméens ont eu 400 morts et 600 blessés, dont beaucoup ont dû succomber à leurs blessures. C'était une vraie boucherie et, après le combat, nous avons fait un immense bûcher de tous les cadavres, et nous les avons brûlés. Nous leurs avons pris deux cents fusils. (*Le Journal*).

A méditer par ceux qui traitent les anarchistes de sauvages!

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Toujours plus longue, toujours plus corsée la série des infamies bourgeoises. Puisque la société ne se lasse pas d'en commettre, ne nous lassons pas de les signaler.

* * *

Trois gamins, dont le plus âgé a treize ans, ont dérobé à l'étalage quelques menues friandises. Arrêtés, traînés en justice, ils sont acquittés comme ayant agi sans discernement. Mais envoyés en correction jusqu'à leur majorité.

Pour un biscuit, pour un bâton de sucre d'orge, sept ans de prison.

* * *

A la 8e chambre, trois mois de prison à un pauvre diable, sans antécédents judiciaires, pour avoir pris une pomme de terre dans un champ. Deux mois à un autre qui s'est fait servir à dîner dans un restaurant sans avoir de quoi payer. Le malheureux n'avait rien mangé depuis quarante-huit heures.

* * *

Règlement à l'amiable du Panama. Vol de quinze cents millions. L'affaire va enfin avoir son épilogue : On fera semblant de poursuivre, mais on ne rendra pas l'argent.

* * *

Mardi, 8 novembre, quinze ouvriers tombent d'un échafaudage; la plupart sont grièvement blessés; plusieurs d'entre eux resteront estropiés toute leur vie; à la maison, la femme se désole, les enfants demandent du pain, la misère noire s'installe au foyer. Ce fait-divers n'a ému personne; il y avait d'autres infortunes si intéressantes!

* * *

Ils s'en vont par bandes, les meurt de faim que la société oublie de plaindre. En une semaine, voici : rue de l'Ouest, un pauvre bougre de soixante ans, asphyxié; avenue du Maine, un déménageur quatre coups de revolver; sous le pont de la Concorde, deux vieillards de quatre-vingts ans, qui se jettent à l'eau; dans le fossé des fortifications, un employé qui saute du haut du talus; au logis, la femme et quatre enfants dans la misère; à Saint-Cyr, près Coulommiers, le père, la mère, quatre enfants qui se tuent, etc., etc. On n'en parle pas dans les journaux dévoués : ça gênerait la digestion de nos seigneurs et maîtres.

* * *

La dynamite aura beau faire : elle n'atteindra jamais au chiffre de victimes que l'Etat sacrifie chaque jour, au Dahomey, au Tonkin, partout où l'on promène les trois glorieuses couleurs.

Partout et toujours, le dernier mot reste aux honnêtes gens.

* * *

Sa Majesté le Capital n'entend pas qu'on essaie de le détrôner. Il exige une saignée des mécontents, l'exécution sommaire de tous ceux qui ne trouvent pas que tout le monde est repu, quand le bourgeois a bien dîné.

***

Un ex-galonnard, aussi particulier de l'honnêteté Boulange, qui étale ses malpropretés dans un journal bourgeois, indique un remède sûr contre les tentatives de révolte. C'est bien simple : promettre une forte prime aux dénonciateurs, exécuter sans jugement les dénoncés. L'animal n'a même pas conscience de son infamie : il trouve cela tout naturel.

***

Le pilier de l'ordre social, le sinistre travailleur de la Roquette est troublé dans sa quiétude. Les propriétaires, qui lui font couper des têtes, ne veulent pas le loger, précisément parce qu'il coupe des têtes. Ils sont la peur. On peut loger le fonctionnaire officiel dans les bâtiments de l'Etat, aménager un local à la Morgue ou au Champ de Navets : il y sera chez lui.

***

Un poète rentré, de ceux qui verdissent sous la coupole, nous rappelle au respect de la vie humaine. Il reconnaît que la misère est profonde, mais on s'ingénie si bien à la soulager! Il apporte à son tour son obole : la voici : « Humble poète, je ne puis apporter que mon émotion devant la souffrance : elle est sincère. » C'est tout, mais ça vaut son pesant d'or.

***

Les gorilles de l'Académie préparent leur comédie annuelle, à propos des prix de vertu. L'un d'eux, perdu de sales débauches et de rhumatismes honteux gagnés, va faire l'éloge de Monthyon, ce vieillard malpropre qui a réussi à déshonorer, en les ridiculisant de façon médiocre et grotesque, les meilleures tendances du cœur humain.

***

En Algérie, l'on vient de condamner un maire, le nommé Sapor, un voleur. Autrefois le pillage des indigènes était un monopole réservé aux despotes galonnés. Voici maintenant les civils qui s'y mettent : ça sera pire : les soudards ne songeaient guère qu'à noce : les autres veulent faire leur pelote, et ça les rend encore plus voleurs.

***

Ils ont une ignoble coutume, les chiens de garde de l'ordre capitaliste. Ils s'adressent aux papelots pour recueillir des informations sur le compte du premier venu. Ils ramassent tous les potins de la loge, et vont rédiger leurs écritures chez le troquet du coin. On voudrait les rendre responsables de leurs infamies. Mais voilà : ça gênerait diablement « l'action de la justice ». Aussi soyons sûrs qu'il y a encore des beaux jours pour cette industrie de mouchards.

***

Le *Figaro* et le *Gaulois* réclament une saignée, afin de ne pas manquer « aux principes immuables des gouvernements ».

Une saignée et la Société est sauvée — et tous les bourgeois de sommer le gouvernement de faire la saignée.

Pauvres fous, ce n'est pas vous qu'on pourra saigner, vous n'avez plus de sang dans les veines, mais croyez-vous que nous nous laisserons faire?

***

Le cas de M. Clément-Bertin, 15, passage Petit, à Malakoff, est tout à fait particulier. M. Bertin devait *neuf francs*. Un huissier de Paris, chargé de recouvrer cette somme, a trouvé bon de faire *quatre-vingt-onze francs de frais*. M. Bertin, qui est père de famille, a payé les neuf francs de principal et donné vingt-cinq francs d'acompte sur les frais. Mais le charmant huissier continue les poursuites et va faire vendre — si ce n'est déjà fait — le mobilier du malheureux.

S'il y avait moins de Clément-Bertin, il n'y aurait plus d'huissier.

Cela viendra.

Mais alors ils la trouveront mauvaise d'avoir fait quatre-vingt-onze francs de frais pour une dette de neuf francs.

***

M. Coutaud, 41, rue des Sept-Arpents, à Pantin, a perdu sa femme, enlevée par le choléra. Il a cinq enfants, que son salaire à l'usine Lucas et Descambres ne suffit pas à nourrir.

Nous tenons le fait du *Figaro*. L'organe des capitalistes avoue donc que le salaire de cet ouvrier ne lui suffit pas à nourrir lui et ses enfants. Cet ouvrier travaille et mendie! MM. Lucas et Descambres, ceux qui vous nourrissent manquent de pain, entendez-vous? Eh bien, vous avez raison de les mépriser.

***

Saint-Germain-en-Laye. — Le sieur Chauvin, vingt-trois ans, originaire de Reims, qui vient de quitter le service militaire avec le grade de sergent-major, est tombé d'inanition devant la Légion d'honneur, des Loges.

Un voiturier voulut lui donner un morceau de pain à manger, mais il ne put l'avaler et mourut étouffé.

On a transporté le cadavre au commissariat.

Que la Société laisse mourir de faim ceux qui se sont faits les complices de ses forfaits, cela nous toucherait peu; mais probablement que le pauvre diable avait préféré chercher du travail que d'accepter l'offre qui est faite à ceux qui sortent du régiment : entrer dans la police.

* * *

Voiron. — Un compagnon faisant ses vingt-huit jours, assistant à une réunion dans cette localité, montait à la tribune pour y dénoncer l'abrutissement de la caserne, des chauvins avant voulu protester et faire mine d'assaillir la tribune, le camarade dégaina et fit reculer les patriotes.

Dénoncé par le maire de Voiron à l'autorité militaire, ce compagnon expie, en ce moment, de soixante jours de prison, d'avoir cru à l'existence de la liberté de dire ce que l'on pense.

* * *

Reims. — La cour d'assises de la Marne vient de condamner à deux ans de prison et trois mille francs d'amende l'anarchiste Dupont pour avoir, dans une conférence faite à Damery, excité au meurtre et au pillage.

L'anarchiste Meunier a été également condamné à six mois de prison et deux cents francs d'amende pour avoir crié : Vive l'anarchie ! et excité un soldat à la rébellion.

* * *

Lyon. — Aujourd'hui a comparu devant le conseil de guerre l'anarchiste Dufournel.

Soldat au 22e de ligne, à Montélimar, il déserta, il y a un an, et se rendit à Bruxelles, où il collabora au journal la *Réforme*. Rentré en France en juillet 1892, il fut arrêté et transféré à Lyon.

Dufournel, qui a été déjà condamné pour port d'arme prohibée et rébellion, a comparu aujourd'hui pour désertion à l'étranger en temps de paix.

Les débats, présidés par le colonel Martin, du 9e de ligne, ont été assez mouvementés.

Après lecture de l'acte d'accusation, l'interrogatoire a commencé.

D. — Pourquoi avez-vous déserté ?

R. — Parce que je ne voulais pas être soldat.

D. — Votre père est mort de chagrin en apprenant votre conduite.

R. — Non, il est mort de faim. Comment voulez-vous que je ne sois pas anarchiste ? Je considère que c'est le seul parti possible et qui puisse soulager mon existence.

Dufournel a fait à ce moment une longue dissertation anarchiste, semblable à toutes celles faites par les membres de son parti.

Après la plaidoirie et le réquisitoire, le président a demandé à Dufournel s'il avait quelque chose à dire pour sa défense.

— Je suis anarchiste, a-t-il répondu ; je le serai toujours, mais jamais je ne serai soldat !

Le conseil s'est retiré pour délibérer et a rapporté un verdict condamnant à cinq ans de travaux publics. Dufournel, qui a accueilli tranquillement ce verdict et s'est retiré sans manifester la moindre émotion.

(*L'Eclair*).

* * *

Saint-Etienne. — Le camarade Tennevin sorti depuis peu de prison, où il venait de subir trois ans, avait entrepris, à sa sortie, une série de conférences de propagande dans la région de Saint-Chamond, Rive de Gier, etc.

Ayant eu l'imprudence, quoique étant sous le coup d'une interdiction de séjour, de traverser la ville de Saint-Etienne, le procureur de cette ville vient de le faire arrêter et condamner à un jour de prison ! oh ! on ne lui a pas fait un procès de tendance, ce n'est pas pour délit de parole qu'il est condamné ; c'est pour rupture de ban !

En vrais disciples d'Escobar ceux qui portent la robe, savent trouver de ces casuistiques.

Et le gouvernement continue à être désarmé !

* * *

Aurillac. — Un soldat appartenant au 339e régiment territorial, se sentant malade, en revenant d'une marche militaire, avertit le médecin-major Rivière du 139e de ligne. Celui-ci ne voulut point le reconnaître malade et le soldat dut continuer sa route.

A deux cents mètres de la caserne le malheureux tomba, épuisé, râlant. Malgré cela on l'obligea à continuer sa marche.

Il est mort en rentrant à la caserne.

Cet homme habitait le village de Saint-Cernin où son régiment venait de manœuvrer.

Il laisse trois enfants en bas âge.

L'autorité militaire cache soigneusement ce fait qui a soulevé une juste indignation à Aurillac.

Le major Rivière traite les serviteurs de la patrie comme un troupeau de brutes. On voit qu'il les connaît bien.

A quel point l'avait-on abruti ce pauvre réservo pour qu'il se soit laissé mourir au lieu d'encourir n'importe quelle punition.

## Italie

Les socialistes et radicaux de Turin avaient offert la députation à de Amicis. « Pour qui me prenez-vous ? » leur a-t-il répondu. « Je suis un travailleur, et il n'y a rien à faire dans cette boîte. »

(*Sempre avanti*).

## Espagne

On ne compte plus ceux qui meurent de faim, « maladie » fort commune, dit l'*Imparcial*. Mais l'épidémie ne sévissant encore que sur la foule des prolétaires, on n'y faisait pas attention ; maintenant c'est le tour des petits employés ; un maître d'école d'Almeria vient de mourir d'inanition.

* * *

Nos amis de Sabadell, en Catalogne, ont publié le premier numéro du journal anarchiste le *Bavachol*. Ce journal paraît quand il peut, par souscriptions volontaires, chez Joaquin Pascual, Huerta Nueva, n° 79, 1 Sabadell, Catalogne.

## Etats-Unis

Notre camarade, le poète anarchiste Edelstatt, vient de mourir à Denver de la maladie des pauvres, la phtisie. Il était un de ceux qui, par leur science et leur talent, auraient pu vivre grassement en se faisant une place dans la société des jouisseurs. Il préféra lutter, souffrir et mourir.

## Russie

Quatre cents juifs russes fuyaient leur pays, mais, à la frontière autrichienne, les douaniers ont tiré dans le tas. La bande effarouchée, hurlante, a repris le chemin de la « chère patrie », laissant ses morts et ses blessés sur la frontière et semant les bords de la route de ses familles épuisés.

## République Argentine

*Vive la Patrie !* Un torpilleur de Buenos-Ayres ayant fait naufrage, on vit arriver à la côte une embarcation avec tous les officiers du torpilleur sains et saufs, mais sans autres matelots que deux rameurs. D'après le récit des officiers échappés, les matelots se trouvaient tous dans la cale, à l'exception de deux, au moment où le navire toucha, n'ayant pas eu le temps de sortir, ils furent tous engloutis par les vagues, mais on entendit un cri suprême s'élever du torpilleur : « Vive la Patrie ! Vive la Patrie ! »

Un marin que les officiers croyaient mort apparut quelques jours après et raconta les choses autrement. D'après lui, les officiers, revolver au poing, s'étaient emparés du seul bateau de sauvetage qu'ils avaient à bord, s'y étaient placés avec deux rameurs, brûlant la cervelle aux matelots qui voulaient se jeter avec eux dans l'embarcation, puis s'étaient éloignés en hurlant : « Crevez, tas de bandits ! » Le survivant, accroché à un espar, put se sauver à la nage. Que fera-t-on de cet incommode témoin ? « Vive la Patrie ! »

## Suisse

Chaux de Fonds. — *Les mœurs de la police politique suisse.* — Ce qui prouve bien le rôle de notre police et ses attaches à la police internationale, en sont les décorations qu'a reçues le mouchard Voidet. Tous les amis qui ont passé dans cette souricière qu'on appelle *Terre de Liberté*, ont été traqués par ce policier, aussi le roi d'Italie le fit appeler pour surveiller le congrès de Capolago et le décora, à la suite de son rapport sur les anarchistes, de l'ordre de Sainte-Marguerite. Le pendeur russe l'avait aussi décoré pour son dévouement à la police russe.

Or, ce triste personnage vient de mourir : d'une attaque d'apoplexie, disent les uns, d'un coup de poignard d'un défenseur de l'humanité, disent les autres.

Celui qui doit le remplacer à la tête de la police suisse serait un nommé Eyger dit le *Grotte*, policier de Fribourg, ville connue dans le monde entier, par ses institutions abrutissantes en questions politiques et religieuses.

Cet honnête homme serait le héros d'une histoire qui se serait passée sur un bateau à vapeur, faisant le service de Morat et que l'administration a étouffée, étant forcée de couvrir ceux qui la servent, ne pouvant trouver que des individus semblables pour les besognes malpropres qu'elle leur destine.

Voilà l'individu que le gouvernement fédéral nomme à Genève, grand maître de l'ordre de la mouche en remplacement de l'infâme Voidet, quoique la majorité du peuple de Fribourg soit indignée. Voilà le personnage qui traite les anarchistes de canailles, les expulse, sans oublier les déserteurs, qui ne peuvent habiter nulle part, dans ce pays soi-disant libre ; mais sa liberté ne consiste qu'à recevoir les grands voleurs de la Haute, les Lords Anglais, et affameurs de l'Irlande, ainsi que les bourgeois, capitalistes et monarques du monde entier. Ce n'est que pour cette classe de gens que la liberté et le droit d'asile existent en Suisse. Quant aux prolétaires, le seul droit d'asile qui leur est réservé, c'est la faim et la prison. Et dire que « le peuple Suisse ne voit pas encore clair c'est grâce aux belles paroles des endormeurs politiciens.

Il faut que ce peuple soit rudement avachi, et borné pour se croire libre et approuver les iniquités sociales qui se déroulent chaque jour à ses yeux, en voici un exemple :

Il y a un mois à Saint-Guillaume, une pauvre mère de famille tombait dans la rue mourante de faim ; les passants voulurent la relever, pour la transporter dans une pharmacie afin de lui donner les soins que réclamait sa position : la police intervint et s'y oppose en prétendant que cette femme était saoûle. On la traîne en prison ; le lendemain, lorsqu'on alla voir la prisonnière, l'on ne trouvât qu'un cadavre.

Les rapports médicaux-légaux, prouvèrent que cette femme n'avait rien mangé depuis quatre jours. Autre exemple : Fait qui se passa récemment à la Chaux-de-Fonds.

Une cartomancienne et sa famille (mari et enfants) ayant élu domicile dans cette ville, réussit à soutirer, une somme de trois mille francs, à une vielle femme superstitieuse : Le fait ayant été découvert par la police, homme femme et enfants, (le dernier de 18 mois), furent tous incarcérés préventivement. Donc coupables et innocents vécurent en famille dans la même cellule, et l'on donna au bébé de 18 mois ainsi qu'au père, à la mère et aux autres enfants, la nourriture infecte de la prison. Disons entre parenthèse que l'aîné des enfants avait au plus 7 ans. Le père et la mère furent condamnés par le tribunal criminel de Neuchâtel à des peines variant de 10 à 15 mois de prison. Et les enfants qui, cependant ne sont pas responsables, au point de vue de la loi des actions de leurs parents, et qui sont mineurs, dans une maison de correction.

Et le juge d'instruction de Chaux-de-Fonds, qui a instruit cette affaire, et qui a lui même fait incarcérer les enfants, collaboreau journal ouvrier socialiste de la localité auquel il envoie des articles sur le socialisme autoritaire et la philanthropie.

Nous jugeons une fois de plus que les socialistes autoritaires et les bourgeois peuvent marcher la main dans la main.

Compagnons, que pensez-vous de la libre Helvétie ??...

## Angleterre

L'hiver s'annonce sous de tristes auspices pour ceux qui gagnent leur vie en travaillant. La crise sévit en plein. Non pas une de ces crises qui arrivent à la suite d'agiotages extraordinaires, mais la crise régulière, celle qui sévit en Angleterre tous les onze ou douze ans et qu'il serait facile de prévoir si quelqu'un avait intérêt à le faire.

Les chants des déguenilles résonnent de nouveau dans les rues de Londres, et aux meetings des sans-travail des milliers accourent et demandent : Que va-t-on faire ?

Plus de 90 000 sont sans travail au Nord. Près de 90 000 tisserands viennent d'être jetés sur le pavé dans le Lancashire. Ils n'ont pas voulu accepter une réduction de 5 0/0 sur leurs maigres salaires et les patrons enchantés de ralentir la production pour écouler les produits que l'Inde n'achète

pas, ont fermé les filatures. Pas de travail dans l'imprimerie, point de travail dans le bâtiment, encore moins chez les tailleurs et les juifs de Whitechapel, sans travail au nombre de 10 000, après avoir vainement imploré le Grand Rabbin se proposent de faire une manifestation des va-nus-pieds, en traversant Londres nus-pieds en cortège lamentable.

Les meetings sur le Trafalgar Square ont recommencé. Les conservateurs n'y avaient vu qu'un piège tendu aux libéraux au pouvoir, et eux-mêmes qui avaient défendu les meetings dans le square, lancèrent une agitation pour recommencer les meetings. Plus malins que çà, les libéraux ont rouvert le square pour les meetings qui en demanderont au préalable l'autorisation.

Peu importe les sans-travail y accourent et des socialistes leur parlent de municipalisation de la propriété.

Un fait est d'ailleurs certain. C'est que l'attitude des foules n'est nullement douce pour les riches. Après tant de promesses, tant de commissions d'enquête parlementaire réunissant des piles de matériaux, dont vingt livres comme celui de Marx pourraient être faits contre les bourgeois, après les promesses électorales et les tendres paroles adressées aux électeurs ouvriers — il n'y a rien de fait et nous, anarchistes, le savons assez — rien qui *puisse* être fait par ces messieurs.

La loi des huit heures? On n'y croit plus. Elle serait morte-née si jamais elle était votée.

Entre temps les corporations du bâtiment se sont donné elles-mêmes les huit heures. Désormais, elles l'ont décidé, on travaillera 47 heures par semaine en novembre, 46 en hiver et de 50 en été. Ce qui fera une moyenne annuelle de 48 heures pour les six jours de la semaine.

Ajoutons enfin que le cri général dans les meetings des sans-travail, c'est :

Nourrir les enfants à l'école, municipaliser les tramways, les chemins de fer, le gaz et, peut-être, aussi les boulangeries.

Ne plus travailler que huit heures par jour.

Tout cela est archi-modeste, on le voit. Les anarchistes d'ailleurs, ne perdent pas leur temps et, profitant de l'agitation, ils tiennent en province de nombreux meetings sur les places publiques, propageant notre programme et démontrant l'impossibilité de rien obtenir par la voie pacifique.

* * *

On a lu les faits concernant l'accident de Thirsk en Ecosse. Le train-express marchant 80 kilomètres à l'heure est venu heurter un train de marchandises. Tout le train a été abîmé et le feu a pris aux wagons. 7 tués sur place, 11 grièvement blessés. Et, comme les tués et les blessés sont des riches, on a beaucoup parlé de l'accident.

La cause de l'accident est bien simple. Holmes, un travailleur depuis huit années, au service de la compagnie, faisait le service des signaux. La veille, il avait quitté son travail à six heures du matin. Il avait marché 3 kilomètres jusqu'à sa maison. A huit heures il était couché. Mais son enfant étant malade, il le prit dans son lit. Vers midi, l'enfant fut pris de convulsions. Le père courut chercher un docteur. Après deux heures de courses, il revint sans docteur, pour trouver l'enfant mort. A six heures il devait rentrer au service. Il alla prier ses chefs de le remplacer, disant qu'il ne pouvait pas tenir debout. On refusa, il télégraphia aux supérieurs à York et on refusa encore, si bien que Holmes, après avoir de nouveau fait une course à la maison et cherché vainement quelqu'un pour rester dans sa maison, entra dans la guérite des signaux à huit heures.

Harrassé de fatigue, il tint bon jusqu'à deux heures de la nuit. Il laissa passer un premier express, puis un train de marchandises, puis il s'endormit du coup. Réveillé en sursaut, il ouvrit la voie au deuxième express, et celui-ci vint s'écraser sous ses yeux.

Et, en pleurant sur les cadavres de leurs fils, femmes et enfants mutilés par le train ou consumés dans les flammes, les riches messieurs apprirent avec étonnement que ces ouvriers ont aussi des enfants qu'ils aiment, et qu'eux aussi peuvent ne pas tenir debout après une nuit de service et une journée de courses.

Appris pour un jour : — «Les fainéants abrutis qui se réunissent au Trafalgar Square et ces autres fainéants qui quittent les filatures, etc. » C'est ainsi que l'organe en chef des conservateurs, le *Standard* commençait hier son article de fond...

Il leur faut des catastrophes pires que des accidents de chemins de fer pour que ces « fainéants abrutis » de la haute pègre comprennent quoi que ce soit!

* * *

Le 11 novembre, un grand meeting organisé par les anarchistes de Londre, a eu lieu, comme toujours, à South Place, en commémoration de nos martyrs de Chicago. Cette fois-ci, les anarchistes, seuls, organisaient le meeting, et il a été plus nombreux que jamais. Alors qu'on le faisait avec le concours des social-démocrates, on n'a jamais vu la grande salle aussi comble — et aussi enthousiaste que vendredi passé. De nombreux travailleurs du parti ouvrier indépendant étaient venus y prendre part. Et plusieurs télégrammes des provinces annonçaient des meetings semblables un peu partout.

Dimanche, un autre meeting, tout aussi comble, a eu lieu chez les allemands au club de Crafton Street, fondé par les socialistes indépendants séparés de la vieille démocratie sociale.

D'autres meetings ont aussi eu lieu le même jour dans les quartiers excentriques de Londres.

* * *

Dimanche, le 13, dans l'après-midi, une immense manifestation a eu lieu au Trapalgar Square. Ce jour était l'anniversaire de ce qu'on nomme à Londres « la bataille de Trafalgar Square » de 1887, pendant laquelle la police malmena si terriblement les ouvriers sans travail; et les travailleurs de Londres qui s'étaient donné rendez-vous dimanche au Square, vinrent en nombres que personne n'avait osé prévoir.

On évalue à plus de 100,000 le nombre des manifestants. L'immense Square et une rue voisine étaient littéralement bourrés de monde.

Les discours parlaient surtout de la misère actuelle et du chômage qui atteint jusqu'à un tiers et la moitié de divers métiers.

Quant aux décisions, hélas, c'était toujours l'appel aux autorités de donner du travail.

### Allemagne

Le premier numéro du journal anarchiste qui devait paraître à Berlin — le premier journal anarchiste sur territoire allemand — a été saisi au nombre de 4,000 exemplaires.

## CONVOCATIONS

Amiens. — Réunion des anarchistes le dimanche 27 courant, à 5 heures du soir chez Levecque, Faubourg de la Hotoie, 64. Sujet en discussion : De la propriété.

Le club libre les Egaux du XX[e] informe les compagnons que les réunions n'auront plus lieu salle Firino. Un avis ultérieur indiquera le nouveau local.

Roubaix. — Réunion tous les samedis soir à 8 heures, rue d'Inkermann 144.

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis soir, à 8 h. 1/2 chez Godfrin, avenue de Paris, 428.

Groupe de propagande de Paris des V[e] et XIII[e] arrondissement.

Convoque tous les compagnons le samedi 19 à 8 h. 1/2 du soir au vendange de Bourgogne, 19, rue Pascal.

Tous les compagnons Anarchistes de Paris et de la Banlieu sont priés de faire tout leur possible pour se trouver Dimanche 20 novembre à 2 heures précise de l'après-midi salle d'Apollon, 25, rue de la Gaîté à Montparnasse pour une communication de la plus haute importance.

Soubrié.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

La Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, Paris, ayant fondé une bibliothèque et recevant en don tous les volumes qu'on veut bien lui envoyer, un camarade nous fait observer qu'il serait bon que les anarchistes y envoient des journaux, brochures, livres et placards dont ils peuvent disposer.

Les camarades du Cannet (Cannes) ayant formé une bibliothèque d'Etudes sociales, prient les camarades qui auraient des livres ou brochures à mettre à leur disposition de les adresser : boulevard du Cannet, Maison Cauvin chez Pogni, Cannet (Alpes-Maritimes).

Les camarades de Limoges invitent les orateurs anarchistes qui se trouveraient à passer dans leur région à leur écrire au sujet de conférences, adresse : Beaugiron, Chemin du Petit-Tour, 4.

Chartres. — Les compagnons qui veulent entrer en relations avec le compagnon Delique, son adresse est 10, rue de la Grenouillère.

A la demande de plusieurs groupes du midi, le compagnon Dumas doit entreprendre une tournée de conférences, très prochainement.

Les groupes avec lesquels il n'a pas de correspondance et qui désireraient qu'il s'arrêtât dans leur localité, sont priés d'écrire le plus tôt possible à l'adresse ci-dessous, afin qu'il puisse fixer son itinéraire de Saint-Etienne à Toulon, etc., etc.

Adresser lettres et observations à A. Dumas, modeleur, à la Petite-Chemmée. Terrenoire (Loire).

Chaux-de-Fonds. — Les communications au groupe doivent être adressées à A. Von Gunten, rue du Progrès, 103.

Clairvaux. — Les camarades Berthault et Bourguier, tous deux détenus, rappellent aux camarades qu'il leur est loisible de recevoir toute correspondance, et que des nouvelles des camarades leur arrivant de temps à autre, leur feront toujours plaisir, étant déjà privés de visites par suite de l'éloignement de la prison.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 6.522 75.

B. à Victor-la-Coste, 0,25. Jeanquimarche, 0,50. — *Vente de vieux timbres*, 13 fr. — J. à La Chaux-de-Fonds, 2 fr. — H. à Clermont-Ferrand, 0,50.

Total : 6.563 50.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon F. Risser est prié de ses nouvelles au compagnon Humbert.

Brunet. — C'est fait.

Le compagnon Ruffel est prié de donner de ses nouvelles aux amis de Grenoble.

Les compagnons qui ont demandé l'adresse du compagnon Paul-François Durcy, peuvent lui écrire à Sainte-Pélagie, où il purge une condamnation d'un an, comme gérant du *Peinard*.

C. P. à Foussais. — Nous ne connaissons pas de journaux socialistes quotidiens à Paris. — A Lyon, il y a le *Peuple*, 1 rue Mazard.

H. à Clermont. — En effet, la lettre attribuée à E. Reclus par le *Gil Blas* n'est qu'une fumisterie de ce journal. Notre compagnon l'a démentie.

A. K. à Genève. — Nous ne connaissons pas, impossible de faire votre commission.

Le camarade qui a demandé des nouvelles des camarades de Saint-Etienne peut leur écrire.

Aux compagnons de Grenoble. — Les Egaux acceptent la proposition du compagnon L. P. G.

Mme Vve P. à Lyon. — P. B. demande pourquoi ne répondez pas à sa dernière lettre?

G. M. — Le *Casseur de Pierres* un peu faible. L'autre pièce sera insérée.

A. A. à Estagel. — S. à Grenoble. — M. d'A. à New-Bedford. — A. D. à San Francisco. — C. à Argenteuil. — V. à Maestricht. — G. à Lagnieu. — P. à Saint-Nazaire. — L. A. à Romanèche. — M. à T. à Saint-Quentin. — F. à Castelsaloux. — M. à Nouancourt. — J. à Chaux-de-Fonds. — B. au Mans. — A. à Romanèche. — B. à Evian. — H. au Havre. — C. à Dijon. — S. à Tarare. — C. à Roubaix. — P. à T. à Saint-Quentin. — M. à Chantenay. — P. à Lyon. — V. à Lyon-Vaise. — B. à Saint-Amand. — Reçu timbres et mandats.

*Le Gérant-imprimeur* : P. Siguret.

Paris. — Impr. P. SIGURET, 140, rue Mouffetard.

SIXIEME ANNÉE, N° 11. DIX CENTIMES DU 26 NOV. AU 3 DÉCEMBRE 1892

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois. . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UN PEU DE MORALE

### UNE DETTE

A la suite du dernier attentat, le parlement a menacé la presse d'un faisceau de lois restrictives, aussitôt toutes les feuilles tarées ont crié comme un seul homme : Haro sur l'anarchie! l'accusant de compromettre par la hardiesse de ses théories et la violence de ses démonstrations, la chère liberté d'écrire. Des écrivains que les murs de Sainte-Pélagie englobent et d'autres encore que l'exil protège contre les tribunaux, savent à quoi s'en tenir sur cette liberté et les lois nouvelles qui auront pour but de la restreindre ne pourront rien changer à leur condition. Elle s'est aussi lamenté, la douce presse, sur le sort des malheureuses victimes; elle a pleuré les existences détruites subitement, la vanité des espoirs désormais inutiles, les jeunes épouses laissées seules dans l'indescriptible calme de la lutte pour la vie et les pauvres petits privés de pères. Mais la longue tirade sur les « lâches assassins dont l'anonymat assure l'impunité, ressemble fort à la chanson que chante le voyageur poltron sur une route obscure pour se donner l'illusion de la bravoure.

* * *

Il fut un temps où la presse n'avait pas l'âme aussi charitable, où les pleurs tombaient moins facilement de ses paupières rougies. Je crois même que, loin de s'apitoyer sur les faibles et les victimes, c'est elle qui sonnait l'hallali pour exciter encore au massacre.

C'est une page d'histoire, douloureuse certes mais utile à se rappeler et dont les représentants de la fraction socialiste, qui, l'autre jour, ont protesté pour anathémiser les coupables, n'ont pas l'air de vouloir beaucoup se souvenir. Cependant ce n'était pas là quelques familles seulement, plongées dans la douleur; c'étaient toute une ville en feu, tout un fleuve en sang, toute une population minée par une famine horrible, qui se débattait, agonisante, entre les griffes de l'abominable petit Thiers; c'étaient des ouvriers aux mains rendues calleuses par un travail constant, des vieillards lamentablement inoffensifs, des mères aux mamelles taries par la misère, des enfants chétifs que l'on égorgeait dans les rues, dans les casernes, dans les squares, dans les cimetières.

Pourquoi, en cette séance où les députés affolés se rejetaient les responsabilités, pourquoi un socialiste, un ancien communard ne s'est-il levé au nom des mitraillés de 1871, au nom des cadavres jetés dans les tranchées sanglantes, pour leur rappeler à ces indifférents d'autrefois, cette époque et cette boucherie et en bafouer leurs larmes menteuses? Mais il faut oublier bien des choses pour siéger au Palais Bourbon.

* * *

Si les survivants n'ont plus le culte de la revanche et s'ils ont pardonné aux fusilleurs d'antan, d'autres trop jeunes pour avoir connu les misères de 1871, mais dont l'enfance a été bercée des récits terribles de cette époque, sauront sans doute s'en souvenir pour achever l'œuvre commencée, et au cri d'espoir qu'a poussé Cladel : « Elle grandira notre graine et notre idée aussi! Les petits se lèveront un jour, rien n'est perdu !... » nous pourrions répondre si la mort stupide n'avait fauché ce vaillant : Regarde, frère, elle a germé l'idée et les petits sont prêts à se lever, car la haine n'a jamais été plus vivace!

## UN PEU DE STATISTIQUE

Le hasard nous ayant fait tomber sur un numéro du *Journal des Mines, Forges et Salines*, nous y avons découvert la petite statistique suivante, bien caractéristique dans son implacable rigidité, et d'autant moins recusable qu'elle émane de bourgeois intéressés à ne démasquer qu'une minuscule partie de la vérité.

Les chiffres que nous allons faire ressortir se rapportent aux districts miniers de Dortmund.

En 1857, il y avait dans ces districts 299 exploitations minières.

En 1890, il n'y en avait plus que 175.

Les petites Compagnies avaient été absorbées, englouties par les grandes, en vertu de cette fameuse concurrence dont les économistes bourgeois chantent journellement les prodigieux bienfaits.

En 1857 aussi, il y avait dans les 299 exploitations 30,600 mineurs occupés, c'est-à-dire environ 103 ouvriers par exploitation.

En 1890, malgré la diminution de moitié des compagnies exploitantes, nous arrivons aux chiffres suivants :

Mineurs occupés : 127.000; c'est-à dire 730 ouvriers par exploitation.

Que conclure de ces premières données? C'est que l'intensification du machinisme, la libre concurrence suppriment de plus en plus le petit industriel, le petit patron, les petites compagnies, pour concentrer les capitaux dans des mains privilégiées de plus en plus restreintes, pour créer ces immenses armées industrielles dont Fourier, prédisait déjà, il y a quatre-vingts ans, l'arrivée inévitable.

Notons aussi qu'en 1857 chaque mineur produisait en moyenne 131 tonnes par an, tandis qu'en 1890 il en produit 277.

En présence de cette plus grande quantité de production, quelle a été l'attitude de la vermine capitaliste?

Écoutons ces chiffres, plus éloquents qu'une dissertation sociologique :

1° Les salaires attribués aux ouvriers parvenus à produire deux fois plus vite ont baissé de 35 p. c.

2° Voici comment les bénéfices de l'exploitation sont répartis :

67 0/0 du bénéfice total sont attribués aux quinze bourgeois fainéants qui détiennent la possession totale des mines et des moyens de production, c'est-à-dire que chacun d'eux obtient 4 0/0 du bénéfice, soit 40.000 francs sur 1.000.000 (quarante mille sur un million).

Le reste, c'est-à-dire 33 0/0 est partagé, sous forme de salaires, aux 127.000 ouvriers.

Sur 1.000.000 francs, les 127.000 ouvriers obtiennent 330.000 francs, ce qui fait fr. 2.60 par travailleur!!!

Résumons-nous :

L'état de la civilisation, en 1890, dans les districts miniers de Dortmund, peut être esquissé de cette façon :

Chaque fois qu'un malheureux prolétaire s'éreintant dans les mines dix heures par jour parvient à recueillir la modique somme de fr. 2 60, le bourgeois hébété, ventripotent, somnolent, qui fait partie de la Compagnie, accumule la somme de 40.000 francs!

En termes plus clairs :

La fainéantise crasse du capitaliste de Dortmund est payée 15,400 fois plus chère que le labeur persévérant, que le travail de forçat du pauvre mineur!!

Comment s'étonner, en présence de faits aussi palpables, de la rupture de l'équilibre social?

Comment s'étonner de la formation de fortunes monstrueuses, telles que celle des Rothschild, des Rockfeller (685 millions de francs), des Vanderbilt (780 millions de francs), des Jay Gould (600 millions de francs)?

A côté de cette accumulation des capitaux, comment s'étonner de l'extension effrayante du paupérisme, de l'alcoolisme, des catastrophes commerciales, des cas de suicide ou de folie?

Oui! Une révolution violente est inévitable; de plus en plus le cataclysme social approche. L'armée prolétarienne, groupée dans les usines, dans les mines, dans les champs, affamée par la voracité des bourgeois, se ruera bientôt comme une avalanche sur la caste monopolisatrice, décrétera son expropriation pure et simple et trainera les oppresseurs dans la poussière des rues!

(*L'Homme libre*).

---

Pour compléter notre collection du *Révolté*, nous aurons besoin :

— 2e — » 20, 22.
— 3e — » 2, 4, 5 (ou tout au moins, la feuille de supplément de ce numéro) et 18.

Les camarades de Chaux de Fonds qui en auraient, peuvent les remettre au compagnon Nicolet, 14, rue du Progrès, ceux de Genève au compagnon Steiger, 14, rue Thalberg.

## Revue des Journaux de Langue Allemande

*Der Anarchist*, dans un article conçu avec beaucoup de logique établit la légitimité et l'utilité de l'action violente et individuelle. Les peuples qui ne seraient point capables de prendre conscience de l'injustice sociale et de s'en indigner, devraient être dès lors considérés comme condamnés à l'irrémédiable servitude. A ne juger que les apparences, les nations dites civilisées sembleraient parvenues dès maintenant à cet état d'apathie presque bestiale. Les masses au moins se montrent peu disposées à la fameuse action collective préconisée par les gens prudents. Mais ce n'est point un motif suffisant pour que les individus qui ont une conscience nette de l'universelle iniquité renoncent eux aussi à leur qualité d'hommes libres et cessent d'exercer leur droit à la révolte. Chacun a le droit de se rebeller contre toute atteinte portée par la Société ou par autrui à sa personnalité et de manifester comme bon lui semble en quel mépris il tient les lois auxquelles il n'a point consenti. Les actes de révolte seront proportionnels au nombre des individus qui se seront rendus compte de la tyrannie sociale et qui l'auront prise en haine par le seul fait de l'avoir reconnue. Ainsi, parallèlement par la propagande écrite ou parlée et par les actes individuels la Révolution se prépare.

***

La *Freiheit* apporte un document nouveau pour l'histoire de l'esclavage contemporain. Le voici dans son intégralité :

« Ce n'est un secret pour personne qu'un commerce régulier de viande humaine s'exerce entre les capitalistes américains et les planteurs du Guatemala. Les habitants des îles Gilbert sont attirés hors de leur patrie ou emmené de force et entraînés dans la partie la plus méridionale du Guatemala. Là les pauvres diables inoffensifs, dans une atmosphère de fièvres, par une chaleur torride, doivent travailler sur les plantations des « gentlemen blancs. » Le travail est dur, l'alimentation mauvaise, le climat meurtrier. Et pour cela on promet aux malheureux esclaves un salaire de 3 dollars par mois.

Nous disons « promet ». Car seulement l'infime minorité des esclaves reçoit ce salaire de mendiant. Le plus grand nombre succombe en effet à la fatigue dès la première année et le reste peut s'estimer heureux de revoir son pays.

On connaît l'aventure du bateau d'esclave *Tahiti*. Il coula à fond, il y a environ un an, avec 400 esclaves à son bord. Les marchands ne s'effrayèrent pas pour si peu. La semaine dernière il y avait en vue de San Francisco un autre bateau d'esclaves le vapeur *Montferrat* qui avait débarqué 388 esclave au Guatemala. Cette campagne rapportait 38,000 dollars aux entrepreneurs soit 100 dollars par tête. De Guatemala, le bateau retournait aux îles Gilbert pour charger une nouvelle cargaison de viande humaine. Ce honteux trafic se fait avec l'approbation expresse des missionnaires chrétiens installés aux îles Gilbert et les autorités de Guatemala et les habitants de cette République où l'on a la crainte de Dieu s'enrichissent volontiers avec cet or ensanglanté. »

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — Rien de changé depuis la semaine dernière : il n'y a qu'une mauvaise loi de plus. Elle était bien inutile : les justiciards ne la réclamaient pas : ils se trouvent suffisamment armés. Ils nous prouvent assez souvent qu'ils savent torturer les textes : et que tout anarchiste accusé est d'avance assuré du maximum. D'ailleurs, nous sommes hors la loi.

Ces « honnêtes gens » qui s'acharnent après notre peau, les voici sur la sellette, à leur tour. Ils ont fait semblant de poursuivre de gros voleurs ; aussitôt ceux-ci leur renvoient la balle. Ils leurs disent : Mais nous vous avons gavés ; vous nous avez pris à la gorge, c'est vous qui êtes des voleurs. Voilà un pavé dans les roues du char républicain : de tous côtés on annonce des révélations ; et déjà l'un des gros bonnets de la politique a jugé à propos de se disculper. Il a nié, en séance publique, mais aux compères, il avouait cyniquement. Mais oui, j'ai reçu tant. J'ai donné tant à Pierre, tant à Paul, et le reste à Jacques. Et après ? c'était pour sauver la République : l'assiette au beurre. Vous dites qu'il y a dans le code un article 177 qui a prévu le cas de malversation : on s'asseoit dessus, et tout est dit. Faisons comme le patron : humons des cigares exquis, soyons gais de bonne composition.

***

Depuis le 15 novembre il y a cent mille hommes de moins à l'atelier, cent mille esclaves de plus à la caserne. On leur apprend le maniement du fusil : la théorie, la pratique surtout. Nous aurons des grèves, et aussi des expéditions coloniales. Il faut bien dresser des travailleurs à trouer la poitrine de leurs frères ; il nous faut aussi de la chair à canon pour combler les vides creusés par les balles et les maladies contagieuses.

Cependant, symptôme inquiétant pour d'aucuns, rassurant pour d'autres, on avoue que le chiffre des insoumis, augmente tous les jours.

***

Un galonnard écrit du Dahomey : mon épée est toute rouge de sang ; nous avons fait merveille à Kana : le général était si content de mon savoir faire qu'il m'a invité, grand honneur ! à partager son absinthe. — On se soûle, on tue. Et le lendemain, on est tué. C'est ça, leur civilisation.

***

Un des puissants du jour, un de ces vampires industriels qui sucent le sang des travailleurs a carotté, paraît-il, l'administration pour une forte somme. Quelques naïfs, à l'annonce d'une poursuite s'imaginent qu'on va le condamner, lui faire rendre gorge. Eh ! non : ça va s'arranger à l'amiable ; au pis aller, si le gredin attrape une amende, il rognera le salaire de ses ouvriers.

***

On a enfin trouvé pour l'exécuteur des basses œuvres de la Société bourgeoise, le logement qui lui convenait : les écuries de l'ex-empereur. Voilà qui caractérise nettement le régime : ils ont besoin d'un tortionnaire pour supprimer les gêneurs ; mais ce boucher sinistre a les mains souillées ; on le tient à distance ; ils le reléguent à l'écurie. S'ils se rendaient justice, ils iraient y rejoindre.

***

On a relevé, boulevard Saint-Germain, une pauvre vieille de 86 ans, qui mourait de faim. Les sergots n'ont pas eu de chance : elle leur a claqué entre les pattes pendant qu'ils la transportaient au poste. On ne pourra pas l'envoyer en prison.

***

Pendant que les meurt de faim tombent dans la rue, un journal, ami des gouvernements, demande qu'on élève un hospice pour les chiens. En effet, ça manque dans la collection des bienfaits de l'assistance publique. Et nos mondaines se préoccupent de la santé de leurs pauvres chéris. Voici venir l'hiver, tueur des pauvres gens ! mais si doux pour les levrettes en paletot.

***

Un employé des postes vient d'occire un sergot dont il caressait la femme. L'autre trouvait ça mauvais. L'affaire, en soi, n'a rien qui nous intéresse : un de plus ou de moins... on en raccolera toujours. Mais ce qui est typique, c'est ce cri du cœur du postier. Le commissaire l'envoyant au Dépôt : — Comment ! on m'arrête, moi, un employé de l'administration !

***

Les valets de l'Hôtel de Ville (6,000 fr. par an à ne rien faire) ont visité l'asile de la Ville-Evrard. On leur a servi, à nos frais, un modeste déjeuner, à 30 fr. par tête. Pendant qu'ils se bourraient la panse, deux cholériques passaient de vie à trépas ; vite, on jette sa serviette, on se sauve, on ne s'arrête qu'à Corbeil, en face des réservoirs d'eau de la ville. Au retour, la bande était très émue, mais pas de l'eau qu'elle avait mise dans son vin.

***

Ils vont adjuger l'entreprise de réfection du macadam. Une dépense de 30 millions. Une Compagnie française propose un rabais de 1% 0/0. Une autre anglaise de 10 0/0 seulement ; on pencherait pour celle-ci. Est-ce que les Anglais arroseraient par hasard ? Ce n'est pas dans leurs habitudes ; mais la somme est ronde... et l'atmosphère de l'Hôtel de Ville est bien troublante.

***

Un de ces hideux philanthropes qui voulait moraliser la rue a organisé, paraît-il, une société de *patronage des condamnés libérés*. L'autre jour, un pauvre diable va lui conter son histoire et demander du travail. L'autre lui propose un engagement dans la légion étrangère, ou l'émigration à Buenos-Ayres. Ça ne prit pas. Au cours de son récit, le solliciteur hasarde : ils m'ont condamné, mais j'étais innocent. L'autre se lève, se hérisse, et d'une voix tonnante : Je n'admets pas qu'on dise que la justice se trompe : la justice est infaillible, elle ne se trompe jamais. Sortez, misérable, ou je vous fais arrêter !

***

D'autres ont installé des asiles de nuit, soi-disant pour empêcher les meurt de faim de crever dans la rue. Mais, dans ces antres de la charité bourgeoise, ne pénètre pas qui veut. Il faut passer par les pattes de quelques drôles, clients assidus des assommoirs du quartier. Ils sont insolents, goualeurs ; ils malmènent le pauvre troupeau des misérables. Et si l'un d'eux se rebiffe, on lui supprime la soupe et le morceau de pain. D'autre part, il faut montrer des papiers en règle, et tout le gibier vagabond est signalé le lendemain à la préfecture : on sait qu'elle lui réserve, elle aussi, un logement.

***

Bismark vient d'avouer que la dépêche qui motiva la déclaration de guerre en 1870 avait été falsifiée de sa main. Ce faux en écriture causa la mort de deux millions d'êtres humains — il paraît qu'ils sont morts pour la Patrrrie !

M. Bismark est évidemment le grand homme de la société bourgeoise, le premier des hommes d'Etat et des assassins, ce qui est tout comme.

***

Un baptême :

La baronne James de Rothschild s'est convertie au catholicisme.

Dans son zèle de néophyte, elle voulait distribuer un milliard aux pauvres, mais on lui fit remarquer que ces pauvres étaient plus heureux qu'elle, car les biens de la terre ne font pas le bonheur, et seuls sont à plaindre ceux que Dieu a condamnés à vivre dans l'opulence !

La baronne de Rothschild s'est faite convaincre.

***

On va faire semblant de poursuivre les administrateurs du Panama et *autres*, disent les journaux officieux ; la comédie est amusante.

En voici un des dessous : Mons Loubet a mis entre les mains le registre secret de la Société de Panama et dans ce registre il a lu la liste complète des pots de vin distribués au monde parlementaire.

Il est probable qu'on va condamner quelques boucs émissaires, acheter le silence des autres, quant à Loubet, il gardera le registre comme un excellent moyen de gouvernement.

Il est aussi édifiant de connaître comment le registre fameux est devenu la possession du ministre en chef. Il faut se rappeler la faillite de la Société de Dynamite, dans laquelle fut compromis l'ancien ministre Barbe, quelques sénateurs et le sieur Arton.

Arton, pris la main dans le sac, donna pour rançon le registre secret et l'affaire fut étouffée.

Nous nous arrêtons, ne voulant pas être indiscret, ce qui donnerait une sincérité aux malédictions dont les députés et sénateurs accablent la presse anarchiste — la seule coupable comme chacun le sait.

***

Saint-Etienne. — Le compagnon Tennevin a été arrêté samedi matin au moment où il arrivait de Chambon et se rendait à la gare pour prendre le tram pour Roanne.

Le soir, il a été condamné à vingt-quatre heures de prison, pour contravention à l'arrêt d'interdiction de séjour prononcé contre lui par la Cour d'assises de l'Isère, il y a deux ans.

Ainsi, qu'on se le dise, le fait de traverser une ville interdite, en tramway ou en chemin de fer,

constitue un délit qui peut être passible d'une condamnation à cinq années d'emprisonnement, comme ne laissant remarquer, en réclamant l'application de ce maximum, les charmants reptiles du journal la *Lorre*.

Ophidiens, sauriens et batraciens sifflent à qui mieux mieux. Pensez donc, le mouvement anarchiste ne disparaît pas, au contraire.

Et dans la Loire surtout — malgré que le policier Lépine, bombardé préfet de la Loire, ait juré de l'extirper en six mois. — il ne fait que croître et acquérir de nouvelles sympathies, en même temps que sa propagande s'accuse par les manifestations les plus diverses et presque incessantes.

Permettez-moi de rappeler celles de ces derniers mois.

En mars dernier, la *Révolte* annonçait la reconstitution du groupe l'*Alliance*, qui s'occupait immédiatement de l'organisation d'une bibliothèque et s'apprêtait à dire son mot pour les élections et le 1er mai.

Mais, en avril, la moitié des membres du groupe — tous ceux connus par la police — étaient arrêtés et détenus deux mois et demi. Ils n'étaient relâchés qu'après l'affichage d'un placard où l'on dénonçait à la population la conduite de la magistrature en cette occasion.

L'œuvre de protestation contre le suffrage fut faite par un syndicat, dont les intérêts eussent été menacés par l'élection d'un candidat *socialiste*.

Puis, le 26 août, un membre du groupe, un mineur, tirait quatre coups de revolver sur son gouverneur, et, quelques jours après, le groupe distribuait à profusion (22,000) dans tout le bassin houiller des manifestes expliquant les motifs de l'acte de notre copain.

Enfin, le 1er novembre, 200 affiches, placardées sur tous les murs de la ville montraient à tous ce que les anarchistes pensent de la politique et des élus (La police les lacéra, mais trop tard en cette circonstance.)

Joignez à cela les conférences de Tennevin à Rive-de-Gier, Saint-Chamond et le Chambon, où sont maintenant constitués des groupes, ainsi qu'en Champagne et Bellevue (faubourgs de Saint-Etienne); joignez y encore que les anarchistes ont répandu en quantité des écrits dans les ateliers; qu'au sein des corporations ils ont su se créer de fortes et solides amitiés; que beaucoup de membres des partis socialiste et ouvrier tendent à se rapprocher d'eux, et vous avouerez qu'à l'heure où le pot de terre, dans sa lutte contre le pot de fer, prend pour avocats des marmites en fer, tous les journalistes vendus ne sauraient crier trop fort pour étourdir l'opinion publique et l'égarer.

Mais toutes ces criailleries ne sauraient nous émouvoir beaucoup et la propagande anarchiste se poursuivra de plus belle. Le groupe l'*Alliance*, entre autres projets, met à l'étude de ses prochaines réunions la publication d'un manifeste-programme, qu'il se propose de rédiger aussi clair et aussi complet que possible et de le semer à profusion, comme les candidats charlatans leurs professions de foi — ainsi nommées sans doute parce qu'ils n'en ont point.

***

NANCY. — Six compagnons viennent d'être victimes d'un procédé les plus habituels de la police : voir perdre leur travail aux propagandistes.

A la suite d'une réunion, elle avait réussi à savoir que plusieurs copains travaillaient dans une usine et y faisaient de la vive propagande. Prenant prétexte de placards anti-militaires affichés dans Nancy elle fit irruption dans l'usine, arrêta les anarchistes et les traîna menottes aux mains dans une dépendance où on les déshabilla, interrogea, etc. On les relâcha au milieu de la nuit. Mais le résultat était atteint. Les journaux débitèrent par-dessus leurs insanités. D'après eux, à une réunion d'anarchistes, en date du 6 novembre, on se serait entretenu de l'explosion de la rue des Bons-enfants (laquelle n'eut lieu que le 8). La bourgeoisie n'a pas manqué à ses nobles traditions de peur, les anarchistes étaient devenus foison, on en comptaient disait-on une centaine dans la seule usine visitée par la police. Nous sommes loin de compte, mais il y reste tout de même suffisamment de cerveaux ensemencés et ils sauront expliquer à leurs camarades la cause de leur misère et la *seule voie qui puisse les en tirer*.

A l'entrée du grand jardin public de Nancy, un arrêté interdit entre autres catégories l'accès du parc aux *mal-vêtus*. Leurs haillons troubleraient la promenade de digestion de ces messieurs et dames.

## Italie

Sont maintenant connus tous les résultats des élections législatives. Les faits ont dépassé de beaucoup nos plus optimistes prévisions. Non seulement pas un nouveau charlatan de socialiste n'a pu *passer*. Mais plusieurs des anciens *représentants socialistes* à la Chambre sont restés en panne y compris : Costa, Cavalloti, Imbriani.

Voilà encore une manifestation vraiment significative de la volonté populaire. Et maintenant aux illusionnés du parti ouvrier à peser combien valent les moyens légaux que les gouvernements mettent à la disposition des exploités pour la conquête de leurs légitimes droits. Comprendront-ils une fois pour toute que le suffrage universel n'est autre chose qu'un leurre, qu'un éclatant moyen d'abrutissement universel ? Si l'arme du bulletin de vote valait quelque chose croyez-vous encore que le gouvernement, la bourgeoisie qui, après tout, est bien moins bête que la masse, aurait bien voulu nous la mettre en main ?

D'autre part ces élections sont la preuve la plus éclatante que l'abstention prêchée par nos camarades d'Italie, a été pratiquée sur une très vaste échelle. La presse d'Italie en convient généralement, bien que chacun cherche à en donner l'explication différente. Ces compagnons d'Italie nous témoignent une grande effervescence et progrès dans la propagande de nos principes en même tant que la presse dite socialiste tout en pleurant sur l'indifférence avec laquelle ses candidats ont été reçus, engage, bien avec découragement, les prolétaires à augmenter l'envie électorale, en promettant un prochain grand triomphe (dans 5 ans) de quelqu'un de ses candidats.

Pauvres malheureux, vous nous feriez bien rire avec votre toupet, mais nous n'en avons pas le temps, la tristesse que nous inspire vos procédés nous donne bien une autre envie.

***

Pendant la récente période électorale, (élections législatives), ont paru en Italie, plusieurs journaux anarchistes qui se sont particulièrement appliqués à faire, avec la propagande des principes communistes-anarchistes, la campagne abstentionniste.

Citons : A Gênes, le *Sergiano*, à Imola, *La Plebaglia*, à Biella, *L'Urlo della fame*. En plus un grand nombre de manifestes anarchistes-abstentionistes ont été lancés dans tous les plus importants centres électoraux.

Le *Sempre Avanti*, *L'Ordine*, *L'Uguaglianza Sociale*, la *Favilla* et tous les autres organes anarchistes ont mené une forte campagne abstentioniste en s'attachant à démasquer les jésuitiques et fallacieuses promesses de prétendus candidats-représentants du peuple. Le truc des candidatures de protestation a été partout abandonné.

## Espagne

Le *Productor*, et *Anarquia* publient chacun un numéro spécial dédié à la mémoire des anarchistes pendus à Chicago. Très bien, si ce n'est un peu d'affectation idolâtre qu'on y remarque. Pour l'occasion on a aussi publié plusieurs numéros uniques dans plusieurs villes d'Espagne.

## Portugal

LISBOA. — Avons reçu l'excellent organe communiste-anarchiste *A Revolta*. Nous constatons d'après ses articles que nos principes font des pas gigantesques dans ce pays et que surtout après le fiasco social-démocrate dans les récentes élections politiques. Plusieurs illusionés ont fini par se rendre à la vérité de nos principes en admettant comme nous que, seule, la force pourra nous délivrer de l'esclavage actuel.

## Belgique

Les camarades de Verviers, Liège et le Centre, viennent après entente, de décider l'apparition pour le commencement de janvier, d'un nouveau journal intitulé la *Débâcle* qui sera le continuateur de l'*Homme libre*, mais en plus grand format.

Ces camarades organisent, à cet effet, pour le 25 décembre, une réunion où sont convoqués tous les anarchistes belges.

L'ordre du jour portera : *La propagande par la presse*.

Adresser tout ce qui concerne le nouveau journal et la réunion à l'administration de *l'Homme libre*, rue Saint-François, 35, Saint-Josse ten Noode, Bruxelles.

# BIBLIOGRAPHIE

La *Bibliothèque Socialiste bulgare de Sofia* vient de publier sa VIIe livraison; c'est la *Commune de Paris et la notion de l'Etat*, de M. Bakounine, traduction de D. Brane, préface de Kropotkine.

La Bibliothèque a déjà publié : Les *Bases scientifiques de l'anarchie*. — *Darwinisme et Socialisme*. — *Anarchie*, par Malatesta. — *Karl Marx et sa doctrine*, par Merlino. — *Paroles d'un Révolté*. — *L'Internationale*, de B. Malon. — *L'anarchie dans l'Evolution socialiste*. — Les *Martyrs de la Commune de Paris*, par A. Arnoult.

Doit paraître prochainement : *Evolution et Révolution*, d'Elisée Reclus.

Nos amis de Prato ont commencé la publication d'une revue mensuelle, la *Questione sociale*, dont la plupart des rédacteurs sont anarchistes. Aussi les autorités constituées se sont empressées de faire saisir ce numéro comme elles avaient précédemment saisi sept numéro de la *Tribuna dell' Operaio*, cinq brochures de la *Bibliothèque de Propagande* et sept numéros de la *Plèbe*. Ces saisies successives sont pour nous une bonne note en faveur des publications. Prix de l'abonnement : en Italie, 5 francs par an; à l'étranger, 6 francs. Numéro détaché, 25 centimes. S'adresser à Prato, Toscane, à la *Typografia Popolare*.

Le beaux vers de Mario Rapisaldi, *Giustizia*, viennent de paraître en troisième édition à Catane, Niccolò Giannetta, via Lincoln.

Les *Coulisses de l'anarchie*, par Flor O'Squarr, 1 vol. 3 fr. 50, chez Savine, éditeur.

Un livre que l'auteur aurait bien voulu faire acheter aux anarchistes, en les flattant un peu; aux bourgeois, en y débinant les anarchistes, en leur promettant des révélations épatantes; de sorte qu'il est arrivé à faire une petite salade où les anarchistes sont présentés comme des gens très sincères, risquant leur peau et leur liberté pour la défense de leurs idées, mais étant incapables, pour la plupart, de comprendre et de raisonner ce qu'ils veulent.

L'auteur parle des estampeurs qui ont tiré de l'argent aux canards bourgeois, en leur apportant des romans inventés à plaisir, que les cancons achetaient comme nouvelles fraîches de l'anarchie, et ce sont ces mêmes romans, c'est auprès de ces mêmes estampeurs que M. Flor O'Squarr est allé prendre ses renseignements pour faire son livre! On peut juger par là de la valeur de ces potins de coulisse.

Les *Cœurs utiles*, par P. Adam, 1 vol. 3 fr. 50, chez Kolb, 8, rue Saint-Joseph. — Dans ce volume, l'auteur y continue le procès que nous lui avons vu faire déjà, dans *Robes Rouges*, mais d'une manière moins heureuse, il nous semble.

Ainsi, il nous démontre des professeurs et des institutrices forcés de s'engager dans un cirque, l'enseignement ne leur donnant plus les moyens de vivre; cela est fort possible, mais c'est la manière dont ils s'y trouvent amenés qui nous paraît moins probable.

Plus loin, ces professeurs-bateleurs devenus, les hommes, des entremetteurs, les femmes, des catins, se trouvent mêlés au monde politique pour faire se battre ensemble deux républiques de l'Amérique du Sud, afin de leur écouler un stock d'armements et d'équipements qu'un député français a acheté à bas prix du gouvernement. Tous ces tripotages ne nous étonnent pas, il doit s'en passer bien d'autres dans le monde officiel, mais encore ici, ce sont toutes les combinaisons machiavéliques, où l'auteur a cru bon d'y ajouter en surplus sa note évocatrice de mondes inconnus, qui nous semble sortir de la réalité.

Malgré tout, l'ouvrage est à lire, et s'il ne nous donne pas l'impression de la réalité, dans son ensemble, on peut se dire que les coquineries des tripoteurs dont il nous parle, sont, elles, bien réelles; nous en sommes victimes tous les jours.

A Lire : l'*Harmonie*, revue de philosophie libertaire, 25, rue Saint-Jacques, Marseille.

En vente chez Marpon.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*Commune anarchiste* de Montreuil

Compagnons,

Dans un de ces derniers numéros, la *Révolte* publiait un article « Principes anarchistes » où elle établissait que les anarchistes avaient été, surtout, négateurs dans leurs actes, dans leurs discours et dans leurs écrits.

Elle faisait entrevoir que le moment était près où il faudrait qu'il se créât un courant positif, qui prouverait, par la production, par l'échange anarchiste, la supériorité de notre économie sur l'économie politique et bourgeoise actuelle.

Nous aussi nous avons cette pensée, et, depuis un an, nous cherchons le moyen de la mettre en pratique.

Certes nous rendons justice aux éléments qui composent le courant négatif : nous admirons leur courage, leur désintéressement, leur mépris de la prison, du bagne et de la mort; nous apprécions les services passés, présents et futurs : mais nous croyons nécessaire, indispensable, le courant positif, et nous sommes convaincus que, du contact de ces deux courants, jaillira l'étincelle qui enflammera les masses. Cette conviction nous a amenés à former la commune anarchiste de Montreuil, et dans la dite commune un atelier d'ébénisterie. Depuis plusieurs mois, nous nous cotisons pour la location de l'atelier et pour l'achat de la matière première, car nous ne pouvons encore songer à la prise de possession de la matière première et à l'expropriation de la propriété terrienne et immobilière.

Au mois d'avril nous louerons notre atelier, nous aurons les fonds nécessaires et nous commencerons à produire des meubles utiles, solides et ayant le cachet de leur originalité.

Ces meubles seront faits par nous, après notre journée de travail salarié, nous donnerons chacun, tous les jours quand nous le pourrons, une heure plus ou moins sans rétribution aucune.

Le meuble une fois fait, sera mis au tas, sans estimation de valeur, et tout anarchiste, qui aura produit personnellement ou dans un groupe, quelque chose d'utile, mis au tas, aura le droit de le prendre s'il en a besoin.

Nous n'admettons pas la spéculation, c'est-à-dire qu'un compagnon qui gagne bien sa vie et peut se suffire, prenne au tas pour améliorer sa situation, tandis qu'il y aura à côté de lui des compagnons réellement dans le besoin, qui ne pourront rien avoir, parce que le premier compagnon aura pris sans nécessité.

Voilà notre but. Si les camarades, de n'importe quel pays, trouvent juste ce que nous voulons faire, nous faisons appel à leur initiative, pour se grouper comme nous par corporation, et produire quelque chose d'utile et le mettre au tas.

De cette façon, sans argent, autre que pour l'achat de la matière première, le loyer et le transport, nous organisons la production et l'échange anarchiste.

Notre profit se trouvera dans la suppression du payement de la main-d'œuvre et des intermédiaires patrons commerçants.

Nous pensons que cette première note donnera satisfaction aux compagnons qui nous ont écrit, nos faibles ressources ne nous permettant pas les correspondances personelles, et qu'elle éveillera l'initiative de beaucoup de compagnons.

Correspondre avec le compagnon Méreaux, rue Armand-Carrel 19, Montreuil-sous-Bois, Seine.

---

Buenos-Aires, 22 août 1892.

Citoyens, je lis dans le supplément de la *Révolte* du 29 juillet passé, un article portant pour titre : « Une nuit à l'asile de la rue Saint-Jacques ».

Le fait que vous citez n'est malheureusement pas isolé. Tous ceux qui se sont vus obligés de demander l'hospitalité à ces asiles en savent quelque chose. Des scènes vraiment révoltantes de cynisme s'y passent journellement, et il ne faut rien moins que l'évangélique patience du malheureux pour pouvoir les supporter.

Il y a quelques années, me trouvant à Paris, sans ouvrage et sans argent, l'on m'indiqua l'asile de la rue Tocqueville. N'ayant jamais fréquenté ces établissements, j'étais loin de m'attendre à ce que j'allais y voir. Si mes souvenirs me sont fidèles, j'eus d'abord à me laver les pieds (gonflés par une longue marche : du Hâvre à Paris) en compagnie de 5 à 6 autres malheureux, avec la même eau et le même baquet. Cela fait il fallut passer à la désinfection, comme un pestiféré. Je n'étais pas au bout de mes surprises. L'heure de la distribution des vivres ? étant venue, on nous fit ranger, les uns derrière les autres, et passer devant un bureau fermé où était ménagé une petite lucarne. Par cette ouverture on vous jetait une bouchée de pain — c'est le mot, à peu près 200 grammes, — que l'on devait demander au distributeur (directeur de l'asile) avec force politesse, et ensuite remercier avec non moins de platitude. J'ai vu appliquer un véritable coup de baguette sur les mains d'un *trimardeur* qui avait oublié d'être *poli*. La distribution finie, prière générale avant de se coucher, tout le monde à genoux ou debout, c'était obligatoire. Ensuite au lit. Le lendemain à 5 heures du matin tout le monde debout. Refaire chacun son lit sous les yeux des inspecteurs, jusque là rien de bien extraordinaire, mais ce que je n'oublierai jamais ce fut ce qui se passa ensuite dans la cour de l'établissement.

En effet, tous les deux ou trois jours le directeur, un petit rougeaud gros et grand qui se faisait appeler : *Mon Capitaine* (obligatoire) distribuait des effets, tels que souliers, pantalons, paletots, etc., à ceux qui en faisaient la demande. Voici comment la chose se pratiquait, et qu'on n'aille pas croire que j'exagère, plus d'un malheureux à Paris pourrait en témoigner : on nous fit former le demi cercle puis *le capitaine* ? se dirigeant vers l'un de nous : « Comment ! c'est encore vous ? espèce de crapule, échappé de Mazas; qu'est-ce que vous voulez, — sale fainéant ? — Mon capitaine, je voudrais... — Taisez-vous ou je vous fout à la porte ! Après cinq ou six minutes de ces gracieusetés, le misérable ainsi insulté, faisant le poing dans sa poche — car un geste ou une parole de sa part ! les *servants* du capitaine l'auraient empoigné et jeté dehors — se voyait refuser sa demande. Cette petite scène se répétait autant de fois qu'il y avait de solliciteurs, les uns obtenant l'objet de leur désir, les autres s'en allant comme ils étaient venus.

Pour ma part (probablement j'avais tapé dans l'œil de ce *brave* capitaine), lui ayant demandé une paire de souliers, il eut la condescendance de me l'accorder, en me prévenant charitablement qu'un voyou comme moi finirait inévitablement à Mazas ». Là-dessus il me renvoya et comme j'étais posté le dernier, la distribution fut close.

Voilà, fidèlement rapporté, ce que j'ai vu de mes propres yeux, et il est permis de se demander comment de pareilles canailleries dégradantes autant pour celui qui en est l'auteur que pour ceux qui en sont victimes, sont possibles dans une ville comme Paris.

Ces établissements, tels qu'ils existent sont une honte pour ceux qui les tolèrent, et un attentat permanent à la fierté et à la dignité de l'homme.

Notre correspondant ajoute quelques réflexions qui montrent qu'on se fait des illusions sur nos institutions qui étant toutes fondées sur le principe d'autorité ont toujours un côté défectueux. Il y a des gens qui se plaignent que les curés leur prennent trop d'argent aux baptêmes et aux enterrements, quand il leur serait si facile de se passer des curés. — Se passer des asiles de nuit n'est pas toujours possible, mais qu'on ne s'étonne pas que les gens qu'on y emploie deviennent facilement des députés au petit pied : « Quand on prend du galon, on ne saurait trop en prendre. « Ce qui est monstrueux, c'est qu'on ait encore besoin d'asiles de nuit, d'asile de jour.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 6.503 50.

D. à Cavaillon, 0,55. — De Rio-de-Janeiro : Juan Vila, 3.000 reis; Gardin dom Pedro, 2,000; Flaurent, 4,000; journaux vendus, 400; Grandcolas, 3,000; Lacour, 2,000; total : 15,000 reis, change déduit, 18 fr. — Un ami par Méreaux, 0,50. — La sœur de l'emballeur, 3 fr. — Groupe les *Sans-Drapeau* de La Réole, 2,55.

Total : 6,587 70.

## SOUSCRIPTION
### Pour les Détenus

Listes précédentes : 1,220,35.

B. à Saint-Amand, 1 fr. — La sœur de l'emballeur, 5 fr. — Un sans-patrie, 2 fr.

Total : 1,228,35.

## PETITE CORRESPONDANCE

B. à Paris. — En effet, très bien, l'article « ... *sons* ». Insérerons.

Garonnais. — Réexpédions le numéro. — C'est facile à comprendre que ceux dont l'évolution faite n'attendent pas ceux qui sont en retard, ... rôle des minorités plus évoluées, de pousser les ... rites arriérées.

A. à Mantes. — Impossible de relever toutes ... âneries des plumitifs.

R. à Laugon. — Réexpédions les numéros ... l'avaient déjà été à leur apparition. — Les ... de Grenoble sont désireux d'avoir des nouvelles ... compagnon Auffret.

Le compagnon B. de Grenoble demande à ... s'il a reçu sa lettre ?

G. à Thire. — W. à Calais. — M. à Auxerre. — G. à Trélazé. — E. à Salon. — C. à Reims. — ... Thiré. — R. à Bordeaux. — B. à Limoges. — ... Palisse. — L. à Arras. — P. A. à Mantes. — G. ... Marlières. — G. à Médéah. — C. à Nevers. — ... Toulon. — M. à Gara-Taurel. — Mme R. à ... — P. à Lyon. — P. à Alexandrie. — G. à ... N. E. à l'Échenot.

Reçu timbre et mandats.

L. à Arras. — L'auteur de ces brochures n'est ... connu des camarades.

Merci au camarade de Verviers, qui nous a ... voyé les numéros de première et deuxième année ... *Révolté*.

Voiron. — Reçu lettre. — Bon.

## CONVOCATIONS

Les libertaires du XIV^e^ arrondissement, ... d'Appollon, 25, rue de la Gaieté, dimanche 27 ... 3 à 6 heures.

Famille et anarchie.

---

Groupes anarchistes des V^e^ et XIII^e^ arrondissements. Samedi 26 novembre, à 9 heures du soir, salle Messiez, 127, rue Mouffetard, au premier.

La loi contre les anarchistes.

---

Des compagnons de Marseille, vu l'indifférence de beaucoup d'entre nos camarades ont décidé de former un groupe permanent de lecture et de propagande sous le nom des *Vengeurs*. Pour cela ils invitent les compagnons à se réunir samedi 5 courant, au bar du *Rendez-Vous Dauphinois*, place Saint-Martin.

---

XIX^e^ arrondissement. — Plusieurs socialistes désirant donner de l'extension à la propagande, convoquent tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père-Peinard* pour le mercredi 30 novembre, salle Ménaud, rue de Flandre, 55 à 8 heures du soir.

---

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis soir, à 8 h. 1/2 chez Godfrin, avenue de Paris, 128.

---

Levallois-Perret. — Réunion des compagnons tous les samedis soir, salle Mezerette, rue de Grenelle, 85.

---

Montreuil. — Réunion de la *commune anarchiste*, lundi 28 courant, à 8 h. 1/2 du soir chez Méreaux, 9, rue Armand Carrel.

---

Armentières. — Tous les compagnons anarchistes et tous les révolutionnaires indépendants qui sont partisans de la propagande, des idées d'humanité et de liberté, se réuniront le 27 novembre, à 5 heures du soir, Estaminet de la *Bonne Foi*, route de Nieipp. Causerie par un compagnon de passage, sur la propagande révolutionnaire, potins et faits divers.

---

La Réole. — Le groupe les *Sans Drapeau* se réunit tous les samedis soir, à 8 heures du soir, salle des *Prévoyants de l'avenir*, chez Lanoire fils, Grande Rue.

---

Carcassonne. — Réunion du groupe *L'Hydre anarchiste*, Square Gambetta local convenu.

*L'Imprimeur-Gérant*, P. Siguret.

Paris. — Impr. P. SIGURET, 140, rue Mouffetard.

SIXIEME ANNÉE, N° 12. DIX CENTIMES DU 4 AU 10 DÉCEMBRE 1892.

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Le Régime Parlementaire

Nous avons souvent fait la critique du régime parlementaire. Mais jamais dans nos critiques, si violentes qu'elles fussent, nous en sommes allés jusqu'à affirmer qu'un tiers des élus du peuple pourraient être achetés au besoin, directement, par une compagnie de voleurs capitalistes pour leur aider à voler des milliards à la nation.

La Chambre s'est chargée elle-même de nous prouver que dans nos critiques nous restions toujours bien en-deça de la vérité.

Un tiers des élus du peuple, — cent quatre-vingt représentants du peuple — *ont été* achetés par la Compagnie du Panama, pour lui permettre de piller la nation française en lançant une entreprise véreuse. Et il n'a pas fallu pour cela ni dix milliards, ni même cinq, ni même un milliard. Cinq méchants millions ont suffi largement pour acheter cent quatre-vingt députés, nombre de sénateurs, les présidents et 420 autres jouisseurs.

On savait bien que dans la diète de la république polonaise; le gouvernement russe tenait toujours à sa paie une bonne moitié des députés. Mais ceci, nous pensions, c'est de l'histoire assez vieille. Ce n'est plus possible aujourd'hui avec tous les moyens d'information que possède la presse. Cela se saurait, cela serait colporté par la presse, et sur les centaines de journaux qui se publient aujourd'hui il se trouverait, du moins, un seul rédacteur qui braverait les procès en diffamation et raconterait le tout. Passe pour un, dix, vingt députés. On n'en pourrait acheter cent.

Eh bien, nous ne connaissions pas encore assez la dépravation complète de tout ce qui touche de près ou de loin à la politique. Nous voyons aujourd'hui qu'avec la somme de cinq millions — une bagatelle, après tout, quand on fait des affaires de centaines et de milliers de millions — on tient facilement dans ses poches un tiers des représentants du peuple. Et comme nous savons que les Reinach sont assez financiers pour ne dépenser que ce qu'il faut, — il est évident qu'avec cinq ou dix autres millions ils auraient eu un autre tiers de la chambre. S'ils ne l'ont pas fait, — c'est qu'ils avaient traité avec la Compagnie du Panama à forfait et ne dépensaient que ce qu'ils trouvaient strictement nécessaire. Ils n'ont pas acheté les autres deux tiers parce qu'ils n'en avaient pas besoin.

Nous, les anarchistes — les seuls, à part deux ou trois penseurs, qui avons attaqué en face le système parlementaire — le système même, et non pas les individus — nous savions bien comment le héros de la guerre abolitionniste de 1861 en Amérique, le général Grant et ses bandes noires, avaient pillé les États-Unis. En quelques années tout l'immense territoire, encore libre et ouvert aux colons, de l'immense continent avait été volé à la nation. Tout ce qui avait la moindre valeur, — plaines fertiles, rivières navigables, côtes riches en pêches variées destinées par la nature pour devenir des voies de communication, rivages aux bords des lacs et des rivières, chutes d'eau du Niagara etc., etc. tout, tout, avait été volé à la nation par l'intermédiaire du Sénat et des employés de Grant, pour devenir propriété d'entrepreneurs de chemins de fer, de lords anglais achetant des trois-cent mille hectares à la fois, de compagnies anglaises, allemandes, juives ou américaines, d'aventuriers de tout pays.

Nous savions comment le Canada avait été volé aux Canadiens de la même façon par le parlement canadien et la compagnie de la ligne du Pacifique, — si bien qu'il ne reste plus du Canada qui n'appartienne à la dite compagnie, sinon ce que personne ne tient à posséder.

Nous savions comment les parlementaires serbes et bulgares — patriotes, cela va sans dire — mettant en taille régulière le pays pour enrichir les bandes noires. Nous avons vu, — et Merlino l'a si bien dit dans l'*Italie telle qu'elle est* — comment les parlementaires italiens, tous patriotes, bien entendu, et ex-conspirateurs, pillent régulièrement les ressources du pays..... Nous savions tout cela.

« Mais, le régime parlementaire est si jeune dans ces pays » — Nous disaient les parlementaristes, auxquels nous en parlions. « Ils en sont encore aux premières noces du parlementarisme. Et quant à l'Amérique, elle est si riche, qu'elle n'y regarde pas de si près, pourvu qu'on lui fasse des routes ferrées et qu'il y ait du mouvement. Mais chose pareille ne pourrait se faire en Angleterre, en France, ou en Allemagne. »

Et voilà qu'on apprend que malgré le suffrage universel, malgré la lutte des partis qui auraient intérêt à dévoiler les vols commis par les autres malgré toutes les garanties que la France possède pour avoir un parlement composé de gens plus ou moins honnêtes, il n'en est rien! Elle est mise à sac par les « représentants » tout comme la Bulgarie ou quelque méchante République Argentine.

Vol partout. Vols de la Société de la dynamite; vols du syndicat du cuivre, vols sur les voleurs enfermés dans les prisons, vols sur les soldats envoyés aux colonies, vols sur les soldats enfermés à Paris. Vol colossal enfin, de la toute petite épargne par le moyen du Panama. Toute la France mise à sac par les parlementaires, les élus, les radicaux farouches comme Maret et les non moins farouches admirateurs du drapeau blanc. Voleurs au gouvernement, voleurs à la présidence, voleurs au Sénat, voleurs à la Chambre, voleurs dans les palais de l'injustice, voleurs dans les prisons. La flotte, l'armée, l'intendance. Voleurs dans les boudoirs, voleurs dans les commissions, voleurs dans la presse, voleurs partout!

Rien n'est sacré pour eux.

Le patriotisme c'est pour couvrir le pillage en grand.

[illegible]

— c'est pour vous voler.

Le génie français perçant les « isthmes » — c'est le grand coup, — le vol des milliards, formés de sous volés aux portiers, aux paysans, aux bonnes d'enfants.

Tout cela par le moyen de cette œuvre de génie, de cette incarnation du génie bourgeois, — le gouvernement représentatif.

L'apologie de Ravachol, chantée trois mois après sa mort, en face de l'univers entier, par 180 députés, Floquet et Carnot en tête, certes aucun de nous, n'a jamais poussé si loin ses rêves. Et cependant c'est une réalité.

* *

Chaque fois, à la veille des grandes révolutions, il y a eu de ces grands effondrements. C'était déjà l'affaire du collier lors de la chute de Wilson. Ce l'est encore, au centuple.

Ce n'est plus seulement le régime de la propriété et des aventures bourgeoises qui s'écroule.

C'est *leur* régime entier; *leur* régime de gouvernement représentatif, de suffrage universel et de voleurs auxquels on livre toutes les affaires et toute la vie économique du pays, c'est leur régime entier de représentation et de tout ce qui s'en suit, qui s'écroule.

Point de faiseurs de lois!

Point de gouvernement.

Emiettement géographique de tout ce qui constitue aujourd'hui le gouvernement!

Emiettement de toutes les fonctions que les gouvernements s'attribuent en ce moment, et organisation libre, volontaire, locale et temporaire de tout ce qui constitue les fonctions de la vie de la Société.

Voilà le cri qui doit surgir dans chaque cerveau qui pense. Avec 250.000 louis en main, Arton et Reinach, mieux que tous les philosophes du monde, auront prouvé aux plus imbéciles l'imbécilité de tenir un corps de législateurs.

## Les Commissions Parlementaires

Quand nous disions. — Mais comment voulez-vous que 500 députés sachent tout, qu'ils aient une idée sur l'armement et sur les tuyaux de cheminées, l'enseignement universitaire et l'engraissement des cochons, la fabrication de vos perverses lois et le percement des égoûts auxquels ces lois devraient être jetées? Quand nous disons cela, on nous répond : « On nomme des commissions. La Chambre choisit des ingénieurs, s'il s'agit d'un canal; des artilleurs quand il s'agit de nouveaux canons; des docteurs quand il s'agit d'hygiène. Elle écoute leurs rapports de spécialistes désintéressés et

elle vote en se basant sur ces rapports et en se guidant par son gros bon sens. »

Ah fichtre! Reinach se fiche des commissions. La réponse est plus simple : « J'achète la Commission et j'achète les votants, c'est sûr et peu coûteux, après tout! »

Ainsi, l'entreprise du Panama s'effondrait; ce n'était plus un secret pour personne. On savait qu'en neuf ans, 1881-90, la Compagnie avait soutiré au public une somme équivalente au quart à peu près de la contribution payée aux Allemands, soit 1.329.693.070 francs, 1330 millions.

Là-dessus elle avait dépensé pour remuer la terre, bâtir et creuser au Panama même 369.766.709 francs. Le reste, c'est-à-dire plus des trois quarts de l'immense somme — sauf 16 millions restés en caisses, a été dépensé pour acheter des banquiers, des capitalistes, des gouvernements ou payer des administrateurs. Ainsi, 215 millions pour payer les intérêts de la dette; 155 millions en pâture aux banquiers pour « réaliser la somme ; » 130 millions en pâture aux ... l'isthme ou dépensés pour refaire de nouveaux contrats, à 33 francs le mètre cube au lieu de 7 francs et indemniser ceux qui ne demandaient qu'à creuser à ce prix. Bref, 360 *millions* dépensés productivement pour creuser le canal et 970 *millions* de dépenses en plus, jetées aux gouvernements et aux banquiers.

C'était l'effondrement évident. Aucune entreprise ne peut supporter un milliard dévoré en plus des dépenses utiles. Et comme la Compagnie demandait une loterie, la Chambre nomma une commission d'ingénieurs et de financiers pour l'éclairer sur ce sujet.

Ils étaient 11 à la Commission, 6 contre la loterie et 5 pour. Aussitôt Reinach lui paie 200.000 francs et les commissions après avoir repoussé le projet par 5 voix contre 6, l'acceptent maintenant par 6 voix contre 5. La Chambre, après que 180 députés ont eu la patte graissée, vote le projet.

Voici à quoi se réduisent les fameuses commissions de spécialistes auxquels s'adresse la Chambre pour s'éclairer. C'est *un* homme qui fait la pluie et le beau temps en se faisant payer 200.000 francs — *un* vendu qui donne à la loterie la sanction du gouvernement et qui amène des milliers de pauvres gens à verser leurs épargnes dans ce que tout le monde, sauf eux, sait être un gouffre.

Tout le parlementarisme est là ! Tout le *gouvernement des majorités* s'exprime dans ce fait. La majorité, c'est le crapaud du marais, souvent un crapaud qui se vend au plus donnant.

Et qu'on ne nous parle pas que les choses changeraient si la Chambre était composée de socialistes. Insultez tant que vous voulez les républicains vendus aujourd'hui, mais n'oubliez pas que jadis la plupart de ces hommes n'étaient pas plus mauvais que le sont aujourd'hui les chercheurs de sièges du parti socialiste.

Devenus hommes du gouvernement, ils sont devenus des crapules. Nantis du pouvoir, ils sont des gredins à pendre. Et quiconque saisira ce pouvoir le deviendra peu à peu à son tour.

On dit que nous, anarchistes, tablons sur des hommes vertueux qui n'existent pas. Eh bien non. C'est parce que nous prenons les hommes tels qu'ils sont et ne croyons pas à la vertu des charlatans élus, que nous n'en voulons pas pour nous gouverner.

Et l'histoire contemporaine se charge elle-même de nous donner raison.

## L'EXTRADITION DE FRANÇOIS

Une certaine agitation commence à se produire en Angleterre au sujet de l'extradiction de François malheureusement — trop tard, pour l'empêcher.

Puisque son extradition était demandée, « comme complice avant le fait » de l'explosion du café Véry, et puisque tout le monde savait qu'il n'avait eu rien à voir dans cette explosion, on pensait généralement que son extradition serait refusée.

La police a produit deux séries de témoignages : 1) ceux de Bricoud et de sa femme, qui ne furent pas acceptés par le juge anglais, comme sans serment et venant d'un complice et 2) ceux d'un certain Lange, confiseur de la rue Saint-Denis et de la concierge Molard, donnés sous serment.

Bricoud et sa femme représentent François comme complice.

Le 22 juin, cette digne paire a commencé ses racontars, et à les croire, Meunier serait l'auteur de l'explosion et François lui aurait prêté ses habits deux jours avant. Ils racontent bien d'autres choses.

Mais le juge anglais a absolument refusé d'entendre ces témoignages intéressés. Ils n'ont pas été donnés sous serment et ils viennent de gens poursuivis eux mêmes comme complices.

Restent les témoignages de Lange, que les juges croient être au service de la police et ceux de la concierge.

Lange s'est rencontré au bar africain avec Lapeyre et François. Lapeyre connaissait Lange et lui présenta François comme un copain. C'était le jour de l'explosion. François se serait mis à se vanter qu'il ferait sauter tout Paris pour venger Ravachol, qu'il donnerait pour cela sa vie et continuerait jusqu'à ce qu'il soit arrêté. Vous verrez ce soir, il y aura un coup, aurait-il dit.

— Contre qui, demanda Lange, n'est-ce pas contre Q. de Beaurepaire?

— Contre tous ceux qui ont pris part à poursuivre Ravachol.

Lapeyre protesta contre un pareil langage tenus dans un bar.

Le lendemain, dit Lange, je rencontrai de nouveau François qui me demanda ce que je pensais du coup, je le félicitai, comme s'il en était l'auteur et il ne le nia pas ».

Voilà ce que le juge (et le barreau anglais en général) considèrent comme un aveu accablant. L'alibi de François étant établi (il dînait au moment de l'explosion avec Bricoud et 10 travailleurs, très loin du café Véry), ils considèrent ces paroles comme un aveu de complicité. « Pourquoi, disent-ils, un homme irait s'accuser lui-même devant un étranger? »

La concierge Molard établit le fait que Meunier était venu voir François et que François tenait les mêmes propos avec lui. « Je ne serai pas François, disait-il, si Lhérot ne saute pas. Je ferai sauter ceci et cela ».

C'est sur ces deux témoignages que le juge a accordé l'extradition, d'autant plus que François se reconnaissant anarchiste, cela équivalait pour le juge se reconnaître dynamiteur.

Il fut donné 15 jours à François pour appeler et mercredi le 30, c'est le dernier jour du terme.

On s'efforce en ce moment de soulever l'opinion publique, généralement hostile aux extraditions. Mais jusqu'à dimanche, on n'a pu obtenir que d'un journal radical, la *Weekly Dispatch* de parler contre l'extradition.

La presse de Londres est presque toute aux mains des conservateurs qui ragent contre tout anarchiste et ont une peur terrible de l'agitation parmi les sans-travail qui grandit en ce moment et quelques organes un peu plus avancés sont aux mains, ou bien de la *Fabian Society* qui rage contre tout socialiste révolutionnaire (après avoir acclamé jadis les martyrs de Chicago), ou bien dans les mains du « Parti Ouvrier » qui est un jouet entre les mains des conservateurs.

On voit si la position est en faveur de François.

Mais, s'il y avait du temps devant soi, on pourrait encore espérer de réveiller le sentiment toujours hostile aux extraditions, d'autant plus que si François était extradé sur des preuves si insignifiantes, ça serait renoncer pour toujours au droit d'asile.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — Le meilleur moyen pour étouffer un scandale, c'est de prescrire une enquête. Et les gouvernants l'ont bien compris. Une trentaine « d'honorables » s'assemblent autour d'un tapis vert. Comme au tripot, au claque dent. Ils citent quelques douzaines de compères et de complaisants; on n'a rien à faire, qu'à perdre son temps qui nous coûte fort cher. La Commission noircit beaucoup de papier; les secrétaires enregistrent nombre de dépositions. Et quand c'est fini, quand on ne sait plus de quel côté pousser les investigations, on s'aperçoit qu'on n'a rien fait, et que la situation est aussi embrouillée qu'au premier jour.

C'est ce que souhaite le gouvernement, et ce désire la Chambre. Et le tour est joué.

Les députés n'ont pas vendu leur vote; on l'a acheté: il y a une nuance, comme on voit. Ces malandrins en appellent à la France honnête, à celle qui travaille, qui épargne, et qui gobe, hélas, les boniments de saltimbanques!

C'est à se demander lequel est le plus monstrueux, du cynisme des voleurs, ou de l'aveuglement des volés.

Après tout, les peuples n'ont que les gouvernements qu'ils méritent. Mais ça craque tout de même, leur machine gouvernementale, et nous finirons par en découvrir de raides. Malgré toutes les précautions, certains forbans politiques seront exécutés; ces sacrifiés mangeront le morceau et nous pourrons évaluer, à quelques millions près, ce que dévorent les honnêtes gens qui nous exploitent, en dehors de leur râtelier ordinaire, le budget.

* * *

Autre comédie, qui montre leur absence complète de sens moral. Un sénateur a voulu donner son coup de balai dans les écuries d'Augias. Il dit : vous clamez contre les tripotages du Panama, soit. Mais c'était une entreprise privée; on ne vous mettait pas la main au gousset. Ici nous avons mieux : une maison de banque officielle : le crédit foncier. Il relève de l'État. Et les inspecteurs des finances ont le droit, à tout propos, d'éplucher ses opérations. Eh bien, c'est le pillage, comme à Panama : malversations chantées, spéculations véreuses, bénéfices scandaleux dont ne profitent pas seuls les actionnaires, etc., etc., c'est honteux.

Croyez-vous, répond le Ministre des finances, moi pas. L'établissement fonctionne à merveille, prospère, et je ne trouve pas mauvais qu'il ait une comptabilité hardie. Est-ce votre avis messieurs? Et le bétail sénatorial opine du bonnet.

L'interpellateur, au reste, a été naïf; il laisse percer le bout de l'oreille; ce qu'il réclame, ce n'est pas une gestion plus probe; il veut un changement de personnel. Parbleu!

* * *

Au lendemain de Mai 71, des brutes galonnées, furieuses de la résistance des fédérés, s'efforcèrent de salir ceux qu'on n'avait pu égorger. L'un de ces bouchers versaillais, l'assassin de Millière, se distingua dans cette chasse aux vaincus. On ne sait ce qu'était devenu ce drôle authentique. Les [illegible] ne lui ont pas glissé dans le sang; il a fait son chemin, et voici qu'on le propose pour le grade de général de division.

Pendant ces vingt années, ils ont grandi les enfants des proscrits que le misérable envoya au bagne ou au poteau de Satory; à cette heure ce sont des hommes... et ils se souviennent.

— République... régime de liberté... affranchissement des masses... etc... or, rien qu'à Paris, nous subissons un millier de tyranneaux, plus insolents et plus voraces les uns que les autres :

| | |
|---|---|
| Sénateurs | 200 |
| Députés | 576 |
| Conseillers municipaux | 80 |
| | 856 |

Sans compter les fonctionnaires et plumitifs de tout poil et de toute provenance qui mordent à belles dents au gâteau du budget.

On propose de fonder un prix destiné à récompenser l'homme qui aura trouvé quelque chose de plus bête qu'un contribuable.

***

Tous les ans, à pareille époque, ou nous rebat les oreilles de la discussion du budget. Et l'on dresse, aux yeux effarés du bourgeois, le spectre des douzièmes provisoires. Cette année, calme plat. L'on est en train de laver son linge sale, et la besogne a de l'ampleur. Et l'on entend, dans les couloirs de la Chambre, des colloques dans ce goût :

— Et la discussion du budget ?

— On ne sait plus quand on l'entamera.

— Et le budget ?

— Oh ! pour lui, il est entamé depuis longtemps.

***

Dernièrement dans un grand hôpital, un chef de service ordonne un médicament pour un malade. Il n'y en a plus à la pharmacie, répond un employé. On porte l'affaire devant le Directeur. Ce satrape qui ne devrait s'occuper que du personnel, le prend de haut. Comment ! Un médecin qui se permet de formuler une réclamation ! Il doit savoir qu'une certaine quantité de médicaments a été prévue pour l'année. S'il n'y en a plus nous attendrons à l'année prochaine.

***

D'ailleurs, on ne peut parler de cette Assistance publique sans avoir à signaler quelque criante infamie. Voici encore deux gredins qui s'appropriaient l'argent des pauvres, à l'aide de mandats fictifs, on nous dit bien qu'ils sont arrêtés mais parions qu'on étouffera l'affaire. Voler des meurt-de-faim, mais c'est passé en pratique depuis pas mal de temps ; d'ailleurs les misérables n'ont qu'à se débarrasser de l'existence : on trouve toujours une corde pour se pendre, un réchaud pour s'asphyxier. Et c'est encore une façon pratique de résoudre la question sociale.

***

Nous n'avons pas de temps à perdre pour relever maint scandale qui s'étale dans ce que Voltaire appelait le pot comique. Cabotins de moyenne ou de basse marque, voilà qui ne nous intéresse guère, et nous mettons l'engeance tout entière au panier : la boîte aux ordures. Notons cependant un mot d'un de nos « grands compositeurs » un maître applaudi. Un cabotin l'engueule : froissé dans son génie l'autre riposte d'un ton impérieux : Je vous ferai corriger par mon frère, qui est *colonel de gendarmerie*.

***

De temps à autre, quelqu'un de ces gredins qui nous pillent et nous dévorent, finit par se faire justice. En voilà deux en une semaine. Ce financier de haut vol à qui on s'apprêtait à faire rendre gorge, et qui emporte avec lui les secrets les plus crouslillants du Panama.

L'autre est un « bon gendarme ». Il s'est jeté sous les roues d'une locomotive. On ignore, disent les journaux, la cause du suicide. C'est un moment lucide, une heure d'honnêteté, tout simplement.

***

Ils ne savent qu'inventer pour reconnaître les hauts faits de leurs grands capitaines, au Dahomey. Il est question d'élever le général à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur. Les Peaux-Rouges ont de ces attentions délicates ; quand un chef a scalpé carrément des Faces-Pâles, on lui décerne aussi quelque distinction bien sentie. L'homme qui tue frappe d'admiration l'homme qui rampe. Mais nous n'avons pas le monopole de la reconnaissance, on la rencontre tout aussi expressive, dans les tribus des Nez-Percés et des Pieds-Plats.

***

Ils ont beau dire et beau faire, il leur faudra lâcher la proie. La masse bourgeoise résiste ; après un quart d'heure d'affolement, elle revient à ses jouissances égoïstes, sans se demander si elle n'a pas mérité les terribles avertissements qu'on lui adresse de temps à autre, aveugle volontaire ; tant pis pour les possédants. A peine quelques-uns avouent qu'ils ont bien un peu mérité ce qui leur arrive. Ils le font de mauvaise grâce et s'en prennent à leurs chefs de file. Ils disent des choses dans le goût de celle-ci : « Les plus hautes puissances » du monde ont proclamé que la force prime le » droit ; elles ont, les premières, donné l'exemple » de la violation de toutes » les lois divines et humaines », comme disaient les anciens. Les maîtres de la politique du monde ont détruit de leurs propres mains tous les fondements moraux de » l'autorité. Tout cela ne se fait pas impunément, » on ne méprise pas en vain les notions essentielles » de la conscience de l'humanité ».

Après cela, il faudrait voir si l'on n'a pas le devoir d'aiguiller autrement la direction du train. Mais non, l'on mange, l'on boit et l'on danse. Savoir ce que ça peut encore durer.

***

D'autres poussent à la répression, sans se douter que c'est le moyen le plus assuré de hâter l'heure de la débâcle sociale. Ils disent : « La seule poli» tique sérieuse, c'est de faire sentir le poids de la » loi, de la justice, à ceux qui se croient tout permis, d'avoir une police vigilante et active, d'opposer en un mot aux incohérences révolutionnaires le gouvernement légal du pays ».

Et après ? Et que faites-vous donc autre chose pour l'instant ? Ça craque tout de même, et vous n'en avez pas pour longtemps.

***

Cueilli dans un journal de satisfaits : Il s'agit d'un financier de marque. « Il pesait le pour et le » contre de l'invitation à dîner. Ce devait être » modeste, un dîner chez ce caissier à quatre mille » francs d'appointements. Peut-on vivre avec » quatre mille francs par an ? »

Le fait est que c'est bien modeste pour un homme qui gagne mille francs par jour. Heureusement que de temps à autre, un de ces beaux fils se trouve condamné à fabriquer des chaussons de lisière et à bouffer des haricots.

Ça fait tout de même compensation.

***

Notre ami Anatole Cerfbeer nous fait observer la bévue d'une feuille de proie et de joie, du boulevard. Elle s'étonne que M. Edouard Chantalat, peintre des aristocraties et des élégances, ajoute la feuille, et portraitiste du prince Henri de Bourbon et de Mme Segond-Weber, s'abaisse à crayonner et à colorer un Félix Pyat. Or, Anatole Cerfbeer, éditeur testamentaire des *Œuvres Posthumes* du socialiste révolutionnaire, se permet de rappeler que Mme Segond-Weber est précisément la très pieuse et attachée fille d'un pro'étaire, soldat de la Commune de 71, tué, exécuté par le parti conservateur et réactionnaire.

***

Le compagnon Borda a été condamné à six mois de prison par le tribunal correctionnel de Nantes. Il déclare que sa condamnation lui dictera sa conduite future.

Les jugeurs ont compris ?

## Angleterre

On lit dans la *Revue des Deux Mondes*, du 1er juillet 1892, à propos du : *travail des femmes* :

— *Starvation wages*, des gages avec lesquels on meurt de faim.

Dans la confection des vêtements à bon marché, une femme, en travaillant quinze heures, peut *finir* quatre vestes par jour : chaque veste lui est payée 0 fr. 50, ce qui fait un total de 2 francs ; mais elle doit se fournir elle-même de fil et souvent payer la location de sa machine à coudre. Dans l'industrie de la chemiserie, qui emploie presque exclusivement des femmes, et où elles sont payées à la douzaine, elles peuvent gagner environ 1 fr. 50 par jour, en travaillant de sept à huit heures du matin à onze heures du soir. Mais de leur gain de la semaine il faut déduire l'achat du fil et la location de la machine, c'est-à-dire environ 4 francs. Même prix dans l'industrie des manteaux et dans celle de la fourrure. Dans l'industrie de la fabrication des chaînes et des anneaux en fer, les salaires sont plus bas encore. Pour un travail très rude, très fatigant, qui ne s'exercerait même pas toujours dans des conditions de décence absolue, les femmes gagneraient de 6 à 8 francs par semaine. C'est-à-dire quelquefois un peu plus, quelquefois un peu moins de 1 franc par jour... Mais les autres ne vivent pas dans des conditions plus heureuses.

C'est pitié de lire leurs dépositions devant la Commission d'enquête. J'ai honte d'avouer, disait l'une, quelle est ma nourriture habituelle : souvent le jeûne. Les autres jours, je prends une tasse de thé et un peu de poisson. Je ne mange pas de la viande une fois en six mois. Je mange principalement du lard, disait une autre, et de temps à autre, j'attrape un morceau de beurre ! Une jeune fille de quinze ans, dont la nourriture se composait exclusivement de pain et de pommes de terre, se plaignait de ne jamais manger à sa faim, et un inspecteur de fabrique disait que, dans son district, il s'en fallait de peu que les femmes ne mourussent d'inanition.

Le cœur se serre quand on lit de pareilles choses. Je ne sais cependant s'il n'y a pas quelque chose de plus triste encore, c'est l'embarras de la commission lorsqu'il lui a fallu conclure. Les malheureuses étant payées à la tâche et à la pièce, toute limitation de la durée de leur travail aurait encore diminué leur salaire déjà insuffisant. Quant à trouver un moyen légal d'amener la hausse des salaires, la Commission n'a pas perdu son temps à le chercher. Son enquête n'a abouti qu'à une constatation d'impuissance.

## Italie

Les camarades de notre excellent confrère le *Sempre Avanti* s'étant proposé de publier pour la fin de cette année une espèce d'Almanach anarchiste illustré, prient les compagnons d'envoyer des articles pour l'occasion. Les originaux en français seront traduits.

***

— Pour paraître, de par l'initiative des groupes anarchistes de Biella (Piémont) une brochure sur Ravachol, la Théorie et l'Action. Cette brochure sera composée d'une cinquantaine de pages et mise en vente au prix de 0,20 centime. S'adresser à P. Pagella, 4-6, Vicolo, Merula-Alessandria-Piemonte, Italie.

***

Plusieurs journaux anarchistes italiens, espagnols, et portugais traduisent de la *Révolte*, les déclarations d'Etievant.

***

En fait de liberté de presse le compagnon Domanico a ramassé, en quelque mois, une vingtaine de procès pour publications de journaux et brochures anarchistes.

***

La cour d'appel de Gênes vient de rendre un verdict d'acquittement à l'égard de 28 anarchistes condamnés précédemment pour délit d'anarchisme de 10 à 4 mois de reclusion par le tribunal de Sarzana.

***

La brochure *Individualisme* publié par *L'Ugualianza Sociale* organe anarchiste sicilien vient d'être saisie par le fisc.

***

En réponse des insinuations malignes que la presse bourgeoise a fait circuler sur son compte, le compagnon Schicchi récemment arrêté sous l'inculpation de divers attentats à la dynamite, a écrit aux camarades du dit journal la lettre suivante :

Chers compagnons,

Je me trouve bien, très bien. Ne croyez pas aux calomnies que les journaux bourgeois inventent sur mon compte.

Je suis, et resterai toujours le même. Salut à tous. Votre Paul Schicchi.

Prisons judiciaires de Pise.

***

Ponderano. — Ponderano est une petite ville de deux mille habitants, à 3 kilomètres de Biella. Ces jours-ci, on a inauguré le local d'une coopérative,

un banquet fut donné à cette occasion, des discours socialistes y furent prononcés. Un ami inconnu ayant crié Vive l'anarchie ! Vive Ravachol ! il s'ensuivit un petit tumulte. Deux camarades furent entraînés à la maison communale. Un piquet de soldats fut mandé de Biella.

Le lendemain quand on voulut les emmener, toute la population était ameutée derrière le cortège, réclamant leur mise en liberté, mais personne n'osait commencer à tomber sur les soldats.

Les camarades ont été condamnés l'un à un mois, l'autre à 24 jours de prison.

Ici la jeunesse est sympathique à nos idées, mais c'est encore très platonique. Seulement la fureur de perquisitions qui s'est abattue ici un peu à tort et à travers, a excité un peu les esprits contre les défenseurs de l'ordre.

## Portugal

Les anarchistes de Porto viennent de traduire en portugais la brochure de P. Kropotkine : *Gouvernement Révolutionnaire*. » Seulement, pour ne pas compromettre la liberté future, — dit le compagnon traducteur dans sa préface, — nous nous déclarons simplement anarchistes, sans prendre parti entre les collectivistes-anarchistes genre espagnol, ou communistes-anarchistes. La même idée est partagée par « *A Revolta* », l'organe anarchiste portugais. Nous nous réservons d'exprimer plus tard notre opinion à ce sujet.

***

Nous recevons du Portugal, *le 11 novembre : Aux Martyrs de Chicago*, Lamigo, imprimerie libre. Fraternelle poignée de mains à nos vaillants amis d'outre-monts.

## Bohême.

La police a découvert à Prague une société secrète, qui s'intitule : *Prague souterraine*, possédant armes, munitions et dynamite. Les bourgeois qui voient partout des Ravachol, clament hautement que c'est une association d'anarchistes prêts à appliquer la théorie de l'expropriation.

## Chili

Un groupe d'études sociales vient de se constituer à Valparaiso en vue de la propagande contre le fanatisme religieux et le préjugé de patrie, ces fléaux du Chili et de tant d'autres pays.

S'adresser pour les renseignements à Orfanotti Filippo, calle Piramide, n° 8.

## Espagne

Notre ami, le tisseur Adsef, qui eut une part si considérable dans le mouvement de propagande à Barcelone, surtout dans la presse clandestine, vient de mourir après quatre années de maladie. A la place de ce vaillant, mort à la tâche, combien se présentera-t-il de jeunes ?

***

Notre compagnon Sampayo, de Jérès, vient d'être mis en liberté et on lui a rendu les 1510 francs envoyés il y a plus d'un an par les compagnons de Barcelone pour les prisonniers de Jérès. La magistraille a mis le temps à rendre l'argent volé. Mais elle l'a rendu. Nos amis ne s'étaient pas lassés de crier : Au voleur ! et les voleurs agacés ont fini par lâcher prise.

## Australie

La mine aux mineurs — Trente mille ouvriers de l'Australie du Sud se sont associés pour exploiter des mines de cuivre. Chacun apporte une quote-part de 12 francs pour commencer la besogne. Mais on ne nous dit pas s'il y aura égalité entre les travailleurs ni quelle sera la répartition des profits.

*Recht voor Allen.*)

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le camarade Paolo Schicchi, détenu à la prison de Pise (Italie), demande que quelques compagnons veuillent bien lui adresser de la lecture, des livres français notamment.

Morlanwelz. — Le compagnon Dumont prévient les compagnons que sa nouvelle adresse est : 8, quartier de Waireaux.

## PETITE CORRESPONDANCE

Bordat, à Narbonne. — Paulet, d'Amiens, demande une réponse à sa lettre du 15 novembre ; adresse, 20, rue Guide.

Le compagnon S. Sauve, d'Aix-en-Provence, accuse réception des chansons révolutionnaires et des brochures envoyées par le compagnon Maurice de Marseille (bar des Cinq parties du monde), pour la propagande.

Agence, Genève. — G. à Nevers. — S. à Londres. — E. à Salon. — E. à Barcelone. — O. à Beauvais. — F. à Beu-la-Rouah. — G. à Châlon. — V. à Houssais. — N. à Chaux-de-Fonds. — D. à Puiseaux. — F. à Amiens. — B. à Limoges. — C. à Reims. — G. à Saint-Quentin. — Groupe de purée.

Reçu timbres et mandats.

E. G. à Nîmes. — Reçu ; commission sera faite.

Pour compléter notre collection du *Révolté*, nous aurons besoin :

— 2e — » 20, 22.
— 3e — » 2, 4, 5 (ou tout au moins, la feuille de supplément de ce numéro) et 18.

Les camarades de Chaux de Fonds qui en auraient, peuvent les remettre au compagnon Nicolet, 14, rue du Progrès, ceux de Genève au compagnon Steiger, 14, rue Thalberg.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

Nous extrayons du *Figaro*, la lettre suivante adressée à Miss Maud Gonne, par un membre du Comité d'amnistie irlandais.

Londres, 1892.

Chère miss Gonne,

Je suis allé à Portland, avec notre vice-président, M. Armstrong, vendredi dernier. Nous avons visité dix des prisonniers. Je me souviendrai toujours de leur reconnaissance pour notre visite.

Un deux, M. Kevitt, n'a remercié avec des larmes dans les yeux, il était si heureux à la pensée qu'il n'était pas oublié par ses compatriotes !

Il n'avait pas vu d'autres figures que celles des employés de la prison depuis *onze ans et trois mois*.

Un autre des prisonniers, Flanagan, n'avait pas vu un ami depuis neuf ans ; il n'avait reçu aucune communication du dehors, pas même une lettre depuis cinq ans.

M. Kevitt souffre terriblement d'une maladie qu'il a gagnée en prison. Je n'en suis pas surpris, l'endroit est si sombre !

Cela doit être affreux pour ces pauvres gens, l'hiver. J'ai vu six hommes attelés à une voiture remplie de pierres, accompagnés par un geôlier armé. Il pleuvait à verse, les prisonniers étaient très légèrement vêtus. C'est étonnant qu'ils ne soient pas tous malades. A côté de ces malheureux exposés à la pluie, le geôlier, enveloppé dans un caoutchouc, donnait des ordres rigoureux.

Un autre des prisonniers, Peter Callaghan, est devenu borgne en prison par suite de l'incurie de l'assistant du médecin. Callaghan était un peu sourd et le médecin qui le soignait, ayant hâte d'en finir, a cassé la seringue de verre dans l'oreille du patient ; les morceaux de verre sont restés dans la plaie, l'inflammation est survenue et le malheureux a entièrement perdu un œil.

Quelques-uns de ces infortunés ont été wagnés de leurs souffrances actuelles en devenant [illegible] docteur Gallagher, John Duff et, je crois, un autre. Faites connaître ces tristes faits à tous vos amis.

Sincèrement à vous.

Joseph Sherman
Secrétaire honoraire de l'Association de l'amnistie, à Londres.

## CONVOCATIONS

Soirée familiale donnée par le groupe des Universitaires de la Rive Gauche, le dimanche 4 décembre, à 9 heures du soir, salle Messiez, 127, rue Mouffetard, au bénéfice de la propagande.

Une causerie sera faite par un Compagnon du groupe sur la propagande par le fait.

N.-B. — Le groupe ne se réunira pas comme à l'ordinaire de 3 à 6 heures rue de la Gaîté.

Le groupe de propagande de Paris, des 5e et 13me se réunira tous les samedis soir à 8 h. 1/2, salle Messiez, 127, rue Mouffetard au premier.

*Soupe-Conférence*. — Dimanche 11 décembre rue, salle Favie, 13, rue de Belleville.

A midi distribution fraternelle de 5,000 soupes.

A 2 heures grand Meeting public et contradictoire, sujet : *La Misère et son remède*.

Les organisateurs invitent les compagnons à venir exposer leurs idées aux Crève-la-Faim et les compagnes à leur donner un coup de main. Toutes celles qui voudront bien servir la soupe sont priées de se trouver à la salle Favié à 11 heures du matin.

Les Egaux Club libre d'études sociales XIe XIIe et XXe. Réunion publique contradictoire le lundi 12 novembre à 8 h. 1/2 du soir salle Constant, 38, rue des Boulets.

Ordre du jour :

La loi contre la presse et les scandales du Panama.

Groupes des travailleurs communistes anarchistes du XIIe. Dimanche 4 décembre, 1892 à 2 heures très précises salle Mazin, 166, rue de Charenton. Réunion publique et contradictoire au profit des familles des détenus politiques.

Entrée : 20 centimes.

Les députés et conseillers de l'arrondissement sont spécialement invités.

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis soir, à 8 h. 1/2 chez Godfrin, avenue de Paris, 428.

Levallois-Perret. — Réunion des compagnons tous les samedis soir, salle Mezerette, rue de Gravel, 85.

Levallois-Perret. — Dimanche 4 décembre 1892 soirée Artistique, salle Mezerette, 80, rue de Gravel.

Conférence, bal et bataille de Fleurs. Paix à 8 h. 1/2 du soir.

Saint-Ouen. — Des compagnons voulant réorganiser le groupe, convoquent les compagnons de Saint-Ouen, de Saint-Denis, de Levallois et de Batignolles à assister à la réunion qui aura lieu le samedi 3, à 8 h. 1/2 du soir chez Fath, 6, avenue des Batignolles (proche la mairie), Saint-Ouen.

Domrémy. — Soirée familiale chez Guillot, coltier route de Lyon, dimanche 4 décembre, de 5 à 8 heures du soir.

Les camarades de la Grive, Bourgoin, Tour du Pin et environs sont priés d'y assister et d'y amener leurs compagnes.

Amiens. — Tous les dimanches, réunion de 5 à 7 heures du soir, 61, rue du Faubourg de la Hotoie. — Tous les premiers et troisième dimanche, lectures, causeries, chants, poésies, divers.

*L'Imprimeur-Gérant*, J. Lécuyer

Paris. — Impr. J. LÉCUYER, 140, rue Mouffetard.

SIXIEME ANNÉE, N° 13 — DIX CENTIMES — DU 11 AU 17 DÉCEMBRE 1892.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA NOUVELLE LOI

Attendu que ceux qui ne commandent pas doivent obéir, que ceux qui n'ont pas de quoi manger doivent se serrer le ventre, etc., etc.

Il est défendu d'exprimer son mécontentement, toute parole qui ne sera pas la louange des maîtres ou des riches sera punie de deux ans de prison.

Ceux qui approuveront publiquement les explosions vengeresses seront passibles de la même peine.

Les militaires étant assimilables aux animaux, quiconque les rappellerait à leur dignité d'homme et les provoquerait à l'insubordination subira deux ans d'emprisonnement.

Comme on voit c'est déjà gentil, mais ceci ne donne qu'une petite idée de ce qu'est la liberté de la presse et de la parole.

L'ancienne loi ne permettait, en aucun cas, d'arrêter préventivement un orateur ou un journaliste.

On était toujours condamné, mais on ne subissait pas en plus de sa condamnation plusieurs mois de prévention.

Or ça le gouvernement ne pouvait pas le tolérer davantage, vous comprenez bien cela, et il demande carrément à la Chambre la permission de coffrer, de par son bon plaisir et sans autre forme de procès, tous ceux qui déplairaient à sa Majesté.

La Chambre refusa, mais ce qu'elle ne voulait pas accorder sous cette forme trop cynique, elle le donne enveloppé dans du papier.

Les députés votèrent qu'il n'y aurait pas d'arrestation préventive mais que l'auteur des crimes dont il est parlé plus haut, sera, dans les trois jours, cité devant la Cour d'Assises.

S'il fait défaut, peu importe, la Cour d'Assises le condamnera et ordonnera son arrestation immédiate.

La Cour pourra aussi prononcer immédiatement la saisie et la confiscation des écrits incriminés.

Vous voyez le coup.

En trois jours sans qu'il ait le temps de se retourner, un homme se trouvera condamné et emprisonné pour une parole qu'il aura dite ou qu'il n'aura pas dite, sur la foi d'un rapport policier.

Voilà le grand rempart que la bourgeoisie vient d'élever.

Eh bien! il ne nous va pas à la cheville — et si la bourgeoisie n'en avait point d'autres pour se protéger il y a long temps qu'elle serait crevée. Il faut être borné comme un Loubet pour se figurer que la loi nous bâillonera. — C'est par trop de présomption.

Quant à la liberté nous savons trop bien qu'ils n'en ont aucun souci et nous ne comptons, pour assurer la nôtre, que sur nos moyens personnels.

L'Etat, notre ennemi, vient donc de donner un grand coup d'épée dans l'eau : maladroit!

## NOUVELLES POURSUITES

Le camarade Siguret, qui a signé, comme gérant, deux numéros de la *Révolte*, est assigné à comparaître aux assises du 15 décembre.

Il s'agissait de faire vite, paraît-il, on a brûlé les étapes, sans passer par un juge d'instruction, comme cela se fait d'habitude, on le met directement en jugement, on ne garde même plus les formes.

L'article incriminé : *Leur Peur*. Le délit relevé : Avoir appelé l'officier qui commande l'expédition du Dahomey : boucher à la solde de la bougeoisie, avoir relevé le fait que cette dernière avait trépigné de joie à la nouvelle des massacres; d'avoir acclamé ses assassins à gage, en demandant pour eux une décoration.

Comme on le voit, il en faut très peu pour scandaliser les escrocs qui nous gouvernent. Pareils à ces catins sur le retour qui affectent de jouer aux femmes prudes quand elles ne sont plus en état de rôtir le balai, ces filous crient au scandale, pour une épithète qu'ils qualifient de malsonnante, quand eux-mêmes sont capables de se livrer aux pires turpitudes. Espèrent ils ainsi faire oublier au public leurs filouteries du Panama ?

Le camarade Siguret condamné, cela fera-t-il que la conquête du Dahomey ne soit pas un acte de piraterie et de brigandage, cela atténuera-t-il les horreurs dévoilées par la dépêche que nous citions, à la suite de l'article incriminé ?

Filous et bandits ! voilà l'épithète que vous réserve l'histoire impartiale, c'est un de vos organes, le *Figaro*, qui l'avoue dans l'entrefilet suivant :

« Toulon. — Grâce à M. Reymonenq, chaudronnier par vocation et conseiller municipal socialiste par accident, les séances de l'Hôtel de Ville de Toulon sont quelquefois égayées par des incidents dont la drôlerie mérite à coup sûr d'être signalée.

« C'est ainsi que, la semaine dernière, M. Reymonenq, joignant sa voix à celles de tous ses collègues, consentit à voter des félicitations à nos troupes du Dahomey et au général Dodds : « Je voudrais pourtant, prend-il soin d'ajouter, que l'on recommandât au général Dodds de ne rien piller. Ce n'est pas ainsi que des socialistes entendent la civilisation. »... *A-t-on jamais poussé plus loin la sensibilité révolutionnaire ?*

*La population ne partage pas, Dieu merci*, les scrupules de M. Reymonenq, et les patriotes toulonnais sont prodigues de manifestations en l'honneur du général et de Mme Dodds.

Demander que les Dahoméens ne soient pas pillés, c'est le comble de la cocasserie pour vos organes. Ce n'est pas nous qui leur faisons dire.

Assignation a été également lancée, paraît-il, contre le *Père Peinard* et l'*Endehors*.

## L'UTOPIE GOUVERNEMENTALE

L'histoire moderne se charge chaque jour de démontrer combien la conception anarchiste est juste, et combien elle répond aux besoins mêmes de la société : — non pas d'une société imaginaire, mais bel et bien d'une société, telle que l'ont faite son histoire, son développement actuel, ses goûts et ses moyens.

Prenez les révélations du Panama. Elles nous donnent sans doute un argument palpable, compréhensible pour tous. Elles ouvrent les yeux à ceux qui ne s'étaient jamais donné la peine d'approfondir les choses et qui vivaient sous l'illusion d'un parlement utopique, d'hommes doués de vertus qu'ils ne possèdent pas, d'un gouvernement comme il n'en a jamais existé, et d'une probité des gouvernants qu'on ne rencontre ni dans le passé, ni dans le présent.

Mais elles ne nous apprennent rien qui ne fût connu par ceux qui connaissaient déjà la société, les hommes et le régime gouvernemental et parlementaire. Ce n'est qu'une confirmation de ce que nos prédécesseurs avaient prévu, prédit et précisé il y a quarante ans.

On apprend que *tout* est vendu dans ce monde.

Le Sénat, la Chambre, la Présidence vendent leurs faveurs, la ci-nommée justice, le clergé, la presse, la haute et la basse société vendent leur appui. Vous en doutiez encore ? On vous le prouve en ce moment, chèques en mains.

Les élections, c'est cent sous pièce ; vingt à trente mille francs l'élection; « point d'argent, point d'élection », nous diront MM. Floquet et Carnot. L'élu, c'est mille francs en moyenne, à moins d'être le onzième membre d'une commission parlementaire, auquel cas Sans Leroy vous dira que ce poste vaut 200,000 francs. Un ministre — c'est Barbe qui vous l'apprendra — peut bien être payé un demi-million, s'il n'est qu'un oiseau de passage. Au cas contraire, il peut se rembourser ailleurs.

Un curé, c'est selon la grandeur et la richesse de sa paroisse. Le nonce est payé en proportion des curés qu'il commande, et le pape en proportion des rentrées du Denier de Saint-Pierre. La proportion est si correcte, que Marx y verrait à coup sûr une confirmation de sa théorie de la valeur, proportionnelle au travail socia-

lement nécessaire pour produire telle bête plus ou moins nuisible.

Tant l'avocat, tant le juge, — à moins qu'il ne soit malin, auquel cas il se fait payer en avancements, en émoluments, en croix de Saint-Anne (russes), ou en délégations aux affaires à grosse caisse et à gros revenus.

Un journal — c'est tant par tête d'abonnés, à moins que ce ne soit un *Télégraphe* avec ses 2,000 lecteurs, patronnés par Freycinet. Il n'y a pas jusqu'aux journaux des farouches révolutionnaires radicaux et « socialistes » parti ouvrier, qui ne vendent leur complicité, leur silence et leurs colonnes aux Compagnies véreuses de la finance.

C'est le Panama qui nous apprend tout cela. Mais, comme si les « révélations boulangistes » de Mermeix ne nous en avaient pas appris tout autant sur les effets de l'or orléaniste — et russe — qui faisaient la politique et les passions politiques du moment. Comme si chaque jour ne nous révèle pas quelque nouveau pillage, des prisons, des casernes ou des caisses de bienfaisance; quelque nouveau vol grandiose à la loterie, — vol accompli par ceux que jadis nous croyions honnêtes! Comme si la tactique des ambitieux n'est pas « d'user » tel homme politique, réputé honnête, en lui mettant en mains un budget de deux milliards et toutes les facilités du vol plus ou moins légal. Comme si les faits du Panama ne sont pas les faits de chaque jour, et que, à part les indifférents, qui ne veulent rien savoir, l'opinion publique n'était pas depuis longtemps persuadée que si un tel n'a pas trempé dans le Panama, il a trempé dans autre chose!

* * *

Et qu'on ne crie pas à la décadence de la France. Qui ne sait que la fortune de l'honnête Bismarck lui vient des « opérations heureuses » — du vol de Bourse — opérées pour son compte par son banquier Bleischreder, qui vendait des confidences sur la marche prochaine des événements qui feraient la hausse ou la baisse de demain! Qui ne sait l'orgie de finances qui se fait sur la bourse de Berlin et la part qu'y prennent les journaux et les hommes des partis politiques!

Qu'on ne nous parle pas non plus de l'Angleterre, où les opérations capitalistes se font tellement en grand que les pour-cent payés aux ingénieurs, les émoluments pour les rapports aux compagnies, et la possibilité d'opérer en grand, ailleurs que dans le pays même, offrent de telles facilités d'enrichissement, devant lesquelles les 20,000 francs d'un député français ne sont qu'une pauvre aumône. Si l'on calculait seulement les louis de la République Argentine, du Canada, de l'Egypte, de la flotte russe, des concessions de chemin de fer du monde entier, etc., etc., qui affluent dans les poches des politiciens anglais sous des formes plus ou moins légales — on comprendrait que les achats du bétail législatif, faits par Lesseps, ne furent que l'enfance de l'art.

A part les millionnaires de la politique anglaise et les rares exceptions qui se trouvent partout, même dans une Chambre, — combien de nos de politiciens anglais ne figurent-ils pas en tête des prospectus des compagnies plus ou moins véreuses de celles qui pillent le Canada l'Argentine, le Pérou, l'Egypte, le monde entier, ou qui nettoyent la petite épargne de l'Angleterre pour ne vivre ensuite que de ce que vivent les roses!

Quant aux Etats-Unis, n'en parlons pas. Il suffit de les nommer pour évoquer dans l'esprit le pillage sur une échelle colossale, l'achat de toutes les convictions, le Dollar, le Tout-Puissant à la lutte.

La politique, c'est la politique. C'est l'art d'acquérir de l'influence comme fabricant d'opinion publique, et d'user cette influence pour arrondir son magot.

(*A suivre*).

# L'INFLUENCE NÉFASTE

DE

# L'INDUSTRIALISME

Nous trouvons dans le *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, séance du 15 octobre 1891, des détails intéressants sur la situation des ouvriers de filature et de tissage à Lillebonne, centre d'une région qui depuis le XIIIe siècle eut pour principale industrie le tissage des toiles.

Cette industrie prit une extension considérable à la fin du siècle dernier par l'introduction des métiers à filer, d'abord, puis des moteurs hydrauliques que le peuple ne vit pas sans inquiétude remplacer le travail manuel, et lorsque, vers les dernières années de la restauration, la machine à vapeur remplaça la chute d'eau, favorisant la création de nouveaux et puissants établissements, l'industrialisme prit son essor pour atteindre progressivement l'immense développement dont il nous enserre aujourd'hui. Car les observations que nous présente cette étude impartiale d'une seule région, pourraient s'appliquer avec quelques variantes aux autres centres manufacturiers de notre contrée.

Il existe aujourd'hui à Lillebonne huit usines dont les propriétaires possèdent également d'autres établissements semblables à Grischet et à Bolbec. Ils se livrent uniquement à la production du gros fil et des toiles de coton les plus communes, articles qui ont l'avantage d'être toujours nécessaires et de ne point subir les caprices de la mode. Leurs bénéfices, et, par suite, le travail des ouvriers en sont plus assurés.

Ils passent pour extrêmement riches. On cite telle famille qui, ayant fondé en 1840 une humble fabrique à moteur hydraulique, possédait en 1880, aux termes d'un acte authentique, une fortune de 40 millions. Cependant, d'après l'opinion générale, ce n'est pas la maison la plus puissante du groupe Lillebonne-Bolbec.

Du reste, il convient d'ajouter que les mêmes raisons qui, dans l'industrie, permettent l'accumulation rapide de bénéfices prodigieux, mènent parfois à des pertes énormes, à la ruine, au suicide. Il y a douze ans, à Lillebonne même, le chef d'une importante usine, voyant ses affaires compromises, se tuait. Quelques années après, l'usine fermait définitivement ses portes, et 600 ouvriers se trouvaient du jour au lendemain sans travail et sans pain. Dans cette profession, en effet, s'il y a gain, le patron seul en profite; s'il y a ruine, elle atteint l'ouvrier non moins cruellement que celui qui l'emploie.

Au mois d'août de l'année dernière, 2251 ouvriers travaillaient aux usines de Lillebonne. Un quart ou un cinquième d'entre eux vivant en dehors de la ville dans les communes environnantes, font, chaque matin, 2 à 6 kilomètres pour venir gagner leur journée, et le soir, ils parcourent la même distance. Il y a quelques années le nombre des ouvriers était plus considérable, mais le perfectionnement des machines tend à diminuer considérablement la demande de bras.

Ce sont donc 2251 paires de bras humains qui, chaque jour, de six heures du matin à six heures et demie du soir, vont se constituer les esclaves volontaires des gigantesques machines. La journée de travail est habituellement de onze heures, exceptionnellement et pour certains ouvriers seulement, elle peut atteindre douze, treize et même quatorze heures. L'ouvrier travaille à ses pièces, et le salaire est proportionné au rendement.

Les salaires qui ont toujours diminué depuis la fondation des usines, se sont considérablement abaissés depuis vingt-cinq et surtout depuis quinze ans. Cependant les femmes qui gagnent le moins parviennent encore à un salaire de 30 francs par quinzaine, soit 2 fr. 50 par journée, car la quinzaine est de douze journées. Le plus souvent elles gagnent 3 fr. ou 3 fr. 50. Les tisseuses les plus habiles, celles qui ont les doigts les plus agiles et les yeux les plus fins, arrivent à se faire des quinzaines de 45 fr. Il y a quinze ans, elles gagnaient 80 fr., c'est-à-dire plus de 6 fr. 50 par journée de travail.

Les hommes les moins payés dans les filatures gagnent encore 40 francs par quinzaine. Il y a trente ans, ils gagnaient 6 francs par jour.

Les ouvriers les mieux payés sont les ouvriers d'état, menuisiers, serruriers, forgerons. Ils gagnent de 4 fr. 25 à 5 francs par jour. Les *encolleurs* pour leur rebutante besogne ont de 5 à 6 francs. Un contremaître enfin est payé 6 francs par jour, soit 72 francs par quinzaine. Dans un tissage, il peut surveiller jusqu'à 100 métiers, et 20 tout au plus dans une filature.

Presque toutes les familles d'ouvriers vivent au jour le jour, sans économies et à crédit sur la paye de la première quinzaine. Aussi, en cas de surproduction, les patrons ayant coutume de réduire non le nombre des ouvriers mais celui des journées de travail, il en résulte une gêne cruelle dans les ménages. Cependant il s'en trouve de plus prévoyants, non seulement suivant les familles, mais encore suivant les villages.

Dans les environs ils ont encore des jardins, de l'air et de l'espace, mais les plus mal logés paraissent être ceux qui habitent Lillebonne même. Les habitations ouvrières ont été beaucoup améliorées depuis quelques années, on en a beaucoup construit et elles ne sont point encore délabrées, mais elles sont trop étroites, trop serrées les unes contre les autres. Quelque bonne volonté que l'on ait, il est difficile d'être propre quand on demeure à 6 ou 8 personnes dans deux pièces, avec quelques mètres carrés de terrain en guise de cour et de jardin, avec le ruisseau de la rue en avant, une colline en arrière, et de chaque côté une habitation pareille et tout aussi encombrée. Une vérité que l'hygiène fera comprendre de plus en plus, c'est qu'il faut absolument de l'espace à l'homme, aussi bien pour sa santé et pour son repos que pour la dignité de sa vie.

On a, du reste, depuis quelques années réalisé de grands progrès à Lillebonne, en vue de la salubrité et de la bonne tenue des rues. On a procuré une eau limpide et abondante aux habitants. D'ailleurs, en dépit des nombreux enfants pauvres dont la saleté afflige les regards, la population a le goût de la propreté et même de la tenue. Aux instants de repos, quand les jeunes ouvrières des usines, vêtues de mousselines claires, les cheveux relevés et très soignés, jouent et rient entre elles, elles ont moins l'apparence de paysannes que de jeunes demoiselles appartenant à la classe aisée des villes, le teint pâle et blond est de la plus grande douceur. Malheureusement les dents noires, les traits imperceptiblement tirés même dans les jeunes visages disent la santé usée par le travail excessif, le mauvais air, l'atmosphère surchauffée. De très bonne heure, dès 22 ou 23 ans, souvent auparavant, la grâce et la légèreté de la jeunesse se sont évanouies, elles paraissent pesantes et fatiguées.

(*A suivre*).

## Revue des Journaux de Langue Allemande

*La Freiheit* publie divers documents intéressants empruntés aux conversations et aux correspondances suprêmes des condamnés de Chicago.

Peu de jours avant l'assassinat légal, Engel disait à ses gardiens : « Je n'ai attendu voir d'autre. Je suis content et j'irai à la potence comme maintenant je vais au lit. Croiriez-vous que la potence me fasse peur ? Voyez-vous cette idée là de l'esprit ; car elle est mexacte. Personne n'a regardé la mort dans les yeux avec autant de tranquillité que moi. Je suis anarchiste, j'aime mes principes et comme ils sont opposés à l'ordre existant des choses rien n'est plus naturel que de vouloir m'étrangler. Mes ennemis sont contents des choses actuelles, moi pas. Je veux un changement et comme moyen de cette transformation, j'ai prêché la Révolution sociale ».

La Révolution sociale implique la guerre contre les autorités établies, contre ce qu'on appelle la loi solidement défendue par la police, par les soldats et au cas par les meilleures armes. Comment pouvons nous, nous le peuple échapper à la puissante griffe du capitalisme, qui cherche à nous étrangler lentement, mais d'autant plus sûrement ? Tout le monde ne peut pas se payer des canons des carabines Winchester ou de bons revolvers. Non : la dynamite seule s'offrait à nous comme le moyen que nous cherchions. Nous avons reconnu qu'une bombe ordinaire fait autant d'effet, quand il le faut, que cent revolvers et coûte beaucoup moins.

Voilà pourquoi la dynamite est notre arme. C'est maintenant et ce sera dans l'avenir l'arme du peuple. La petite bombe a pris la place de l'artillerie massive. Quand on a l'une, l'autre devient inutile. La dynamite, et la dynamite seule, peut se mesurer avec les gourdins de la police, quand celle-ci se rue sur le peuple. Il leur faudra bien respecter la dynamite, car c'est une force plus puissante qu'eux. Croyez-vous que quand on peut mourir pour une cause aussi glorieuse, on désire vivre. Non, et s'il y a des gens capables d'un tel désir, je ne suis pas de ceux-là.

Parsons écrivait de même à un ami : « Parfaitement, nous devons être assassinés par l'Etat. Qu'est-ce que cela a d'extraordinaire et de surprenant ? Rien, absolument rien ! Le meurtre est la seule occupation au male de l'organisation sociale appelée l'Etat. Qui donc sinon l'Etat, par le fait même de ses tendances et de ses lois fait des criminels, des mendiants et des esclaves de la majorité des hommes ? — Au diable l'Etat, m'écriai-je ! Et pour cette parole l'Etat dit que je dois mourir. C'est ainsi. Car si je continue à vivre, mon devoir est d'égorger l'Etat. »

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Ce qu'il y a de plus clair dans le gâchis actuel, c'est que la caisse du Panama est à sec. Dès lors, à quoi bon se gêner, on peut accorder quelque satisfaction à l'opinion publique, en poursuivant les administrateurs. Ils n'ont plus d'argent pour acheter des votes ; il faut accabler ces pelés, ces galeux de qui vient tout le mal. On est d'accord pour les pendre, et c'est à qui tiend a la corde.

Mais leurs complices ? les 150 vendus de la Chambre. Qui va les démasquer ? La Commission d'enquête ? Allons donc. Les loups ne se mangent pas entre eux. Mais leur semblant de zèle a tout de même soulevé de violentes colères. Les empoupponnés se révoltent. Ils exhibent une fournée d'articles de leur code desquels il appert qu'eux seuls, magistrats, ont qualité pour rechercher et punir les voleurs, on leur arrache ce monopole ; ils crient comme des arrosés qu'on écorche ; ils ne veulent pas qu'on fasse la lumière.

Rassurez-vous, marchands d'injustice. Les députés ne la feront pas. Ils s'agitent, se démènent ; c'est pour la galerie ; c'est du battage, comme on dit dans l'argot de la pègre. Un de leurs chefs de file, qui les connaissait à fond, disait de cette canaille : sur 750 représentants du peuple, il y en a 700 qui prennent et 50 qui comprennent.

En tout cas, ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne reverra pas les millions égarés entre des pattes trop connues, pas plus que les gogos ne retrouveront la galette qu'ils ont naïvement versée aux aigrefins du Panama.

***

Les lecteurs de *La Révolte* se soucient fort peu de la douzaine de faiseurs ou de malandrins dont la réunion constitue ce qu'on appelle un ministère. Aussi ne perdons-nous pas de temps à raconter les divers actes de la comédie qui se joue en ce moment. Les ministères, c'est comme la pluie ; ça peut tomber sans qu'on s'en préoccupe, l'ennuyeux, c'est que la pluie fait de la boue ; tandis que la chute d'un ministère ébranle toujours un peu la machine gouvernementale... ça finira peut-être par la faire craquer.

***

Un exploiteur Américain vient de crever, laissant une fortune de plus d'un milliard. Il n'est pas le seul de son espèce, paraît-il, de l'autre côté de l'Atlantique. Si c'est là le progrès réalisé par la grande République, il est tout bonnement monstrueux. Cet accaparement des ressources vitales a quelque chose d'effroyable, c'est la condamnation éclatante de notre régime économique. L'individu qui, en volant les travailleurs, a amassé plus d'un milliard est un ennemi social, et sa disparition en fait et en droit, est de première nécessité. Il est aussi dangereux que les fauves à face humaine que l'on appelle des conquérants et comme eux il doit être mis au ban de l'humanité. Dernièrement, un de ces vampires, propriétaire d'immenses territoires, interdisait la culture sur ses terres, et retirait, par son propre caprice, à l'humanité un nouvel outil de travail et de nutrition.

Même pour ceux qui admettent la société actuelle, l'individu qui amasse des milliards, dispose d'une puissance qui est un péril. C'est l'ennemi. Contre lui, la revendication est légitime ; et ce plutôt sera le mieux.

***

Le 30 novembre, on appelait, à la 8e Chambre, l'affaire de la Société des Dépôts et comptes courants. Encore une bien noire de vol, en grand. Les puissants seigneurs de ladite n'ont pas daigné se déranger. Ils avaient envoyé leurs avocats. D'ailleurs l'ouverture de l'audience coïncide avec l'heure du déjeuner, on se carre dans une salle à manger bien garnie, bien chauffée, et l'on envoie à sa place un pasochien, un légiste nécessiteux, nous allions écrire, un laquais. Cette sérénité gastronomique démontre que ces Messieurs ont pleine confiance dans l'issue du procès.

***

Les scandales de ces derniers jours ont rejeté au second plan les terreurs bourgeoises. On ne parle plus des affreux dangers que les anarchistes font courir à la Société. Mais si les mouchards, livrés à leurs seules inspirations, battent les buissons et reviennent bredouilles, ce n'est pas faute de zèle de la part de certains journaux. Il y a une presse policière, qui soutient, à tant par mois, la République. Leur République ne va pas sans une magistrature et une police ; dans leur monde, on est heureux de les avoir, et même d'en être, et même on en est. Ces bien écrivains se font limiers et procureurs volontaires de la République. Ils recherchent, dénoncent, accusent, avec qu'elle volupté ils sermentent juges et le reste ! car, pour eux le même homme peut remplir tous les emplois de justice, depuis l'invention du crime, jusqu'à l'exécution de l'accusé.

***

Deux soldats se disputent, dans la rue ; survient un individu, chauve, bedonnant, en pantoufles, en gilet de flanelle ; mais la face rouge ; il était soûl, probablement ; la moustache rebiffée, écumant de rage : c'était un galonné d'ordre supérieur. Pour l'avoir envoyé promener, l'un des soldats vient d'attraper 5 ans de travaux publics.

Pourquoi le sabreur n'avait-il pas endossé son harnais ? ou en donne un à chacune des verminés qui nous dévorent ; le sergot a le képi et les bottes, le juge, sa livrée, rouge ou noire, le calotin, sa soutane et son rabat. Ne pourraient-ils demeurer ainsi dans leur repaire, ou ne sortir qu'avec la livrée qui les signale à qui de droit ?

***

Un jeune soldat, surmené, crève de fatigue aux manœuvres, par la brutalité du major qui refuse de le reconnaître malade ? Bien. Un mois après, sa mère meurt de chagrin. Restent une fille et deux garçon, 16 et 17 ans, que feront ces jeunes gens quand la Société leur mettra le flingot entre les mains ? Ils se le demandent, et trouvent que la vie est dure, parfois. Pas tant que ça, si l'on sait deviner ce qui reste à faire.

***

Il serait question, d'après un journal bourgeois, de donner cet hiver une grande fête de nuit... dans les égouts de Paris.

Nos maîtres ont enfin trouvé le vrai local où doit s'achever leur orgie. Pourvu que la fête soit complète et que les convives restent sous la table.

***

Chaumont. — A propos d'un entrefilet paru dans le journal le *Temps* et dans lequel il se trouvait visé, le syndicat des gantiers a publié une protestation, bien anodine, certes, et point du tout anarchiste, mais qui permet d'espérer que ces travailleurs, comprenant la vérité de nos idées et la grandeur de notre but, viendront à nous dans un temps rapproché ! Sans être partisan des syndicats dont l'horizon est trop borné, et qui, la plus part du temps, ne servent que de tremplins aux politiciens du quatrième état — nous leur donnerons, cependant, comme exemple malgré ses défauts, inhérents à tout groupement reposant sur une base autoritaire, celui des ségissiers qui compte pas mal de gars d'attaque, et où se fait une bonne et sérieuse propagande.

Notons en passant que le compagnon Hamblot, attaqué par le *Temps* du Panamiste Hébrard, lui a répondu dans une longue lettre, modérée dans la forme, mais catégorique et anarchique dans le fond, que le journal bourgeois s'est bien gardé de reproduire.

Allons, les gars de Chaumont, un peu d'énergie, que diable ! vous avez été assez longtemps la dupe des politiciens radicaux, n'allez pas vous livrer aux polichinelles du quatrième état. Dites-vous bien que ces gens-là sont des ambitieux de la taille du Dodin que vous avez congédié. Soyez maintenant des hommes libres. Venez à l'anarchie, à la Révolution, qui, seule, peut vous émanciper.

## Etats-Unis

New-York. — Un spécimen de l'organisation ouvrière au profit de l'anarchie, nous vient de l'Amérique. C'est l'œuvre du confrère *Il Grido degli Oppressi* et de la propagande faite par le compagnon Merlino dans sa tournée de conférences aux Etats-Unis. Voici en résumé de quoi il s'agit, d'après ledit journal :

« Dans le but de séparer nettement la classe ouvrière de la classe capitaliste — dans aucun pays cette séparation n'étant plus nécessaire qu'ici ; étant donné que le remède réside dans l'union des travailleurs — dans le but aussi d'initier et régler les rapports entre ouvriers italiens et américains, qui sont généralement organisés par de vastes associations, nous invitons les ouvriers italiens résidant sur le sol des Etats-Unis à s'unir en associations de résistance et d'émancipation. Que toutes ces associations s'unissent en emblée et forment la grande *Association des Travailleurs italiens* sur ces bases : 1° détruire la cancrerie des marchandeurs, boss (courtiers du travail) et banquiers ;

2° Résister aux patrons ;

3° Instruire les ouvriers dans leurs droits ;

4° Les préparer à la lutte finale pour leur complète émancipation.

Voici nos propositions, ajoute le *Grido* : Si nous savons persévérer, nos îles grossiront et le jour s'approchera où nous pourrons jouir des fruits de notre œuvre, jouir nous-mêmes d'un peu de bien-être et assurer à nos fils une existence humaine.

A ce programme qui, en soi, ne comporte rien d'anti-anarchiste et qui, pourtant, nous laisse défiants, nous ne pouvons que crier : casse-cou !

Il y a si peu de marge entre mener cette propagande pour faire de l'agitation et finir par s'y adonner exclusivement en vue de sa réalisation, en lâchant le programme de ce que l'on est convenu d'appeler des « utopies », que nous ne voyons pas sans inquiétudes des camarades se vouer à cette propagande.

Du reste, qu'importe, tant qu'il y en a d'autres pour se vouer à l'élucidation de notre idéal. Les hommes passent et l'œuvre reste.

### Angleterre

**L'extradition de François.** — L'appel devant le « Queen's bench » (banc de la reine) est venu jeudi passé, devant deux gros bonnets de la magistrature, et ils ont refusé de permettre un appel dans lequel les documents de la police française seraient discutés.

Il n'y a plus d'appel possible contre la décision de ces deux juges, et François est en France en ce moment, aux mains d'une police qui cherchera à faire un procès à sensation pour étouffer les votes du Panama.

L'un des juges, lorsque l'avocat commença à parler du caractère politique de l'explosion Véry, interrompit l'avocat par ces mots :

« Voulez-vous me faire croire qu'une explosion dans laquelle aucun fonctionnaire n'a été tué, et seulement des particuliers,est un crime politique? »

Ceci pourrait faire croire que les juges anglais seraient prêts à reconnaître le caractère politique à une explosion dirigée contre des fonctionnaires. Mais il faut y ajouter que tous les conservateurs désirent une ligue internationale contre *toutes* les explosions, quelles qu'elles soient, et travaillent dans cette direction

Ajoutons que seulement deux journaux hebdomadaires, *Weekly Dispatch* et *Reynold's Newspaper* ont protesté contre l'extradition Le journal *Daily, Arwinch* qui est aux mains des soi-disant socialistes en robes de velours — nous parlons de la *Fabian Society* — s'est distingué, au contraire, par ses attaques violentes : il poussait à l'extradition.

Les messieurs qui jadis acclamaient la bombe à Chicago,espèrent « arriver » bientôt et s'empressent de couper leurs vieilles attaches

### Brésil

Curytiba (Parana). — Il m'est difficile, souffrant encore du typhus comme je le suis,de vous envoyer tous les détails que les amis réclament sur la colonie Cecilia, cependant comme beaucoup de camarades sont venus me voir pendant ma maladie, j'en sais assez pour être à même de vous dire que les nouvelles sont bonnes et que, pour le moment, on ne peut accepter d'autres associés que les membres d'une famille dont le père serait cordonnier, car nous pensons monter bientôt un atelier de cordonnerie

Certes, nous eussions volontiers accepté d'autres copains, mais la récolte n'a pas été brillante, et un faux frère vient de nous emporter 1,250 fr., c'est-à-dire le fond et le tréfond de notre caisse, sur lesquels nous comptions pour acheter des vivres pour les nouveaux arrivants. Le mal est fait et nous ne le réparerons qu'avec beaucoup de persévérance et de bonne volonté.

[illegible] les camarades sont trop impatients pour re[illegible] leur voyage jusqu'à l'année prochaine, ils [illegible] qu'à venir et à fonder auprès de nous [illegible] colonie socialiste. Le climat est bon, [illegible] n'auraien[illegible] [illegible]ver du terrain et tous les compa[illegible] une nouvelle [illegible] en quatre pour leur aider dans on pourrait tro[illegible] [illegible]rces; mais l'important est [illegible]gnons se mettraien[illegible] [illegible]ffets qui leur seront né[illegible] la mesure de leurs [illegible] [illegible]té. Puis des semen[illegible] qu'ils emportent tous les [illegible] de ménage; nous [illegible]cessaires, soit d'hiver, soit [illegible] entre eux une [illegible]ces, des outils, des ustensil[illegible] [illegible]oir [illegible] conseillons aux camarades d'a[illegible] pas [illegible] tout correspondance suivie, afin de ne [illegible] ut, car [illegible] de emploi et d'apporter tout ce qu'il fa[illegible] [illegible] avisé est excessivement cher. Si nous éta[illegible] pour nou[illegible] leur départ, nous les prierions de faire quelques achats [illegible] vous

Quant au voyage, votre qualité d'émigra[illegible] vous fe[illegible] sans doute avoir le passage gratuit [illegible] pour[illegible]ez vous adresser pour l'obtenir à M. E. Odei [illegible]o Gianini, indiquant la colonie Cecilia comme [illegible] de votre voyage; M. Odero étant un peu mon ami, ce serait pour vous une recommandation.

Que tous les journaux amis nous envoient leurs publications dès le 15 octobre.

On vient de m'apprendre à l'instant que les colons polonais et italiens de Sainte-Barbe, lassés d'attendre leurs subsides, viennent de se révolter en saccageant les magasins. — C'est d'un bon exemple pour l'avenir. — Les bourgeois en ont la *traqueta*. Naturellement, pour les apaiser, on a envoyé contre eux un bataillon de soldats, puis M. Correia, avec 700 contos (1,700,000 fr.) pour les paiements arriérés.

Adresse pour correspondre avec la colonie : A. Cappellaro, colonie Cecilia près Palmeira (Parana) Brésil.

### Espagne

Une incroyable infamie de plus à l'actif de la justice Espagnole; notre compagnon Joseph Vega (un communiste) vient d'être condamné à 12 ans de prison *mayor*, comme ils disent, pour avoir publié un manifeste communiste anarchiste pendant l'état de siège de Barcelone.

Je dois vous dire que ce manifeste n'avait absolument rien d'agressif, il ne s'appliquait même pas à la situation du moment pour laquelle il n'avait pas été fait; il n'était, non plus, pas clandestin. C'était une pièce théorique, rien de plus, faite avant la grève sans la prévoir

Il a même été autorisé par le gouvernement civil, mais pendant que se distribuait le manifeste l'état de siège s'est déclaré et voilà tout le crime qui va coûter 12 ans à notre ami qui a voulu en prendre la responsabilité tout seul

Je vous envoie ci-joint la copie complète de l'acte du jugement que j'ai traduit et dont je certifie la rigoureuse exactitude.

Ce tissu d'infamies vous édifiera sur ce pays de gredins et, si vous le croyez utile, vous en pourrez tirer des conséquences ou en publier des extrait si non tout

Le camarade nous envoie, en effet, un long document contenant les délibérations et les considérations du jugement. Mais étant donné le délit reproché au camarade Vega, et la condamnation qui le frappe, inutile de faire des commentaires et la publication du document n'en dirait pas davantage.

***

La Cour martiale a prononcé son arrêt dans l'affaire des anarchistes de Xérès. L'arrêt, scellé, et escorté par des soldats a été envoyé à Liville. On sait cependant que ce sont les travaux forcés pour la plupart des accusés. On en a étranglé quatre Les autres auront la guillotine sèche.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous avons reçu une communication importante de la *Commune anarchiste* de Montreuil. Le manque de place nous force à la renvoyer à la semaine prochaine.

On demande un jeune homme d'environ 16 à 18 ans, ayant très bonne écriture et sachant l'allemand. S'adresser à la *Révolte*.

Nous avons reçu d'un groupe de purée, 1 fr. 20 pour la colonie la Cécilia.

Les compagnons qui font paraître des brochures peuvent en envoyer quelques exemplaires au compagnon Brault, box 137, Spring-Walley, Bureau Co (Ill.) E. U. Il leur en sera tenu compte.

Lille. — Le groupe le *Forçat* d'accord avec les camarades de toute la région, ayant pris l'initiative de la publication d'une série de brochures révolutionnaires, nous prie d'annoncer la première : *La Dynamite et l'Anarchie*, prix 0,15 centime, adresser demandes et mandats au compagnon Mauduit, 45, rue de Valenciennes, à Lille.

Pour paraître dans les premiers jours de janvier 1893 *La Libre Initiative*, organe de propagande internationale anarchiste, publié par les Egaux. Adresser la correspondance aux compagnons Petitjon, 2, rue d'Alembert, à Montreuil-sous-Bois et Joh, 8, impasse de la loi, Paris-Charonne.

## PETITE CORRESPONDANCE

A. C. Paris. — Reçu l'extrait de l'*Individu contre l'État*. Seulement, autant que possible, nous préférons prendre chez les bourgeois les extraits qui sont un argument contre la société actuelle, ou en faveur d'une meilleure organisation, mais pour combattre les socialistes autoritaires, — c'est chez les socialistes eux-mêmes que nous devons prendre[illegible] non chez les bourgeois. — Nous avons déjà [illegible] des fragments de cet ouvrage dans le n° 4 du [illegible] volume et le n° 17 du second.

H. D. L. — Vrai, mais un peu vague

B. à Avignon. — J'ai écrit à M. M[illegible] qu'il vous remette, le dimanche, les invendus [illegible] manche précédent.

F. à Amiens. — Nous n'aurons des *Paroles d'un Révolté* que vers le 15 ou le 16 décembre. — [illegible] aux camarades qui en demandent de patienter [illegible]

G. à Trelazé. — Reçu mandat. Quand [illegible] quiderez-vous? Nous avons besoin d'entrer [illegible] fonds.

H. à Hénin-Liétard. — Vous devez depuis [illegible] tobre.

P. à Vendin-le-Vieil. — Nous n'avons pas [illegible] trait de L. Michel.

P. D. aux Divières. — Ne connaissons pas [illegible]

## CONVOCATIONS

Tous les compagnons des XIe, XIIe et XVe [illegible] informés que les réunions hebdomadaires [illegible] libre d'études sociales les Egaux ont lieu [illegible] lundis, salle Constant, 98, rue des Boulets, [illegible] rue de Charonne, et que les discussions contra[illegible] toires sur les faits d'actualité et les questions [illegible] théorie et tactique sont suivies avec intérêt

Le groupe de propagande de Paris, des [illegible] 13me se réunira tous les samedis soir à 8 h. [illegible] salle Messiez, 127, rue Mouffetard au premier.

Le groupe anarchiste de Belleville invite tous [illegible] lecteurs, du *Peinard* et de la *Révolte*, à une [illegible] familliale avec causerie par plusieurs compagnons [illegible] le Dimanche 11, à 4 heures du soir au local, [illegible] des Mouliniers, 3.

*Soupe-Conférence.* — Dimanche 11 décembre [illegible] salle Favié, 13, rue de Belleville.

A midi distribution fraternelle de 3.000 soupes [illegible]

A 2 heures grand Meeting public et contradictoire [illegible] sujet : *La Misère et son remède.*

Les organisateurs invitent les compagnons [illegible] venir exposer leurs idées aux Crève-la-Faim et les compagnes à leur donner un coup de main. Tous celles qui voudrons bien servir la soupe sont priés de se trouver à la salle Favié à 11 heures du matin.

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis soir, [illegible] 8 h. 1/2 chez Godfrin, avenue de Paris, 128.

Levallois-Perret. — Réunion des compagnons tous les samedis soir, salle Mézerelle, rue de [illegible]vel, 85.

Amiens. — Tous les dimanches, réunion de [illegible] 7 heures du soir, 64, rue du faubourg de la H[illegible] — Tous les premiers et troizième dimanche [illegible] lures, causeries, chants, poésies, divers.

Armentière. — Les groupes des malfaiteurs [illegible] manitaires se réunira le Dimanche 11 décembre [illegible] au local convenue. Ordre du jour : propagande [illegible] volutionnaire, *Poésie chant* et faits divers.

Montreuil-sous-Bois. — Réunion de la commune *anarchiste*, lundi 12 à 8 h. 1/2 du soir, chez M[illegible] 19, rue Armand Carrel.

Dijon. — Groupe *Les Résolus*, tous les samedis [illegible] de 8 heures à 11 heures, chez Catineau, [illegible] Chaudronnerie.

Marseille. — Notre appel n'ayant pas été entendu des camarades, nous le renouvelons en les [illegible] instamment de se trouver les samedis et jeudis [illegible] Rendez-vous dauphinois, place Saint-Martin, [illegible] d'arriver à la constitution d'un groupe sérieux.

Spring-Walley (E. U.). — Le groupe se réunit [illegible] les samedis soir à 7 h. 1/2 chez Besland [illegible] Allemand.

Ceux qui veulent correspondre avec le groupe peuvent s'adresser au compagnon Brault, box [illegible] Spring-Walley, Bureau Co (Ill.) E. U.

*Le Gérant-imprimeur* : J. Lécuyer

Paris. — Impr. J. LÉCUYER, 140, rue Mouffetard

SIXIEME ANNÉE, N° 14. DIX CENTIMES DU 17 AU 23 DÉCEMBRE 1892.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'INFLUENCE NÉFASTE
DE
## L'INDUSTRIALISME

(*Suite et fin*).

C'est le soir, vers six heures et demie ou sept heures, sur les routes montueuses qui mènent de la vallée de Lillebonne aux villages situés sur les hauteurs, qu'on peut le mieux observer les ouvriers des usines. Ils marchent par petits groupes, lourdement, presque toujours muets; les hommes ont l'air très calme et mélancolique, le visage maigre et le teint terreux. Leurs lourds paniers de provisions aux bras, ils font ainsi, soir et matin par la plaine, la gelée ou la neige, leur trajet de quelques kilomètres. Les visages, malgré la fatigue, annoncent une véritable détente, une satisfaction visible de pouvoir enfin respirer l'air pur du soir, loin de l'assourdissement de la machine. Il n'est pas douteux que, dans la belle saison, ce supplément d'effort musculaire, au moins quand il n'est pas trop prolongé, ne soit aussi bienfaisant qu'agréable,

En effet, si certains muscles sont surmenés, d'autres sont accablés d'inaction. La rapidité, la monotonie, la continuité d'un petit nombre de mouvements répétés indéfiniment pendant onze ou douze heures; l'immobilité forcée de la plupart des membres, qui serait à elle seule un supplice; l'impossibilité de se soustraire à cette besogne quotidienne, de prendre un jour de congé sans être renvoyé, font de cette profession la plus éprouvante qu'on puisse rêver. La caserne militaire qui tue la pensée, l'imagination et jusqu'à la mémoire, n'est rien en comparaison de la caserne industrielle du tissage et surtout de la filature. Je visite un de ces établissements, qui n'est nullement inférieur aux autres, et je note un petit fait entre mille, que je cite à titre d'exemple : Un enfant de treize à quatorze ans, suivant le va-et-vient du métier, a pour fonction d'épousseter un rouage. Son travail consiste à courir continuellement trois pas en avant, trois pas en arrière, sa brosse tendue pour écarter ces filaments de coton dont l'air est rempli. Pieds nus et bras nus, vêtu d'un pantalon de toile et d'une chemise, par trente degrés de chaleur, il continue sa danse d'écureuil en cage. On se prend à espérer que ce mouvement va bientôt cesser, que c'est une corvée d'un instant; mais non, il doit durer des heures, des journées, des années entières, sans autre interruption que le temps de prendre la nourriture et le sommeil indispensables. Toujours, et toujours il fera trois pas de course en avant et trois pas de course en arrière, sans trêve, ni merci, sans arrêt de l'infernale machine. Sysiphe, avec son rocher, était plus heureux, en comparaison; il pouvait au moins le prendre où il voulait, le pousser à son gré de l'épaule ou des reins, soulager un muscle en faisant travailler l'autre; il avait plus de liberté, d'indépendance dans ses mouvements. C'est là le côté pénible du travail des manufactures. Tel ouvrier n'exerce jamais que ses jambes; tel autre est réduit pour toute sa vie à quelques mouvements des doigts et de l'avant-bras, ou bien a osciller sans interruption d'une jambe sur l'autre, le doigt levé, le cou tendu. Cette absence de variété dans les mouvements est inhérente à la profession. De là une usure particulière de l'organisme, un hébétement spécial de l'ouvrier d'usine. Il faut y joindre le défaut d'air pur, les odeurs fades de la colle et des huiles chauffées, la trépidation énervante des planchers.

Les hommes qui vivent de la vie intellectuelle oublient généralement à quel point le surmenage quotidien des muscles tue l'activité cérébrale. Le servage de la machine fait de l'homme un automate, éteint l'imagination, oblitère le souvenir, empêche de penser à autre chose qu'au présent et à ce qui doit suivre immédiatement, dans un délai de quelques heures, à la prochaine besogne, au prochain repas, au retour sous la pluie. La prévoyance à plus longue échéance qui s'impose par intervalles n'est guère possible que les jours de repos; il est facile de comprendre que, si au point de vue économique, l'ouvrier d'usine vit au jour le jour, au point de vue intellectuel cela est encore plus vrai. Cette torpeur est rendue invincible par l'ignorance générale, l'incuriosité à peu près absolue à l'égard des sciences, des arts, de la littérature, des passions intellectuelles et politiques de leur époque et a même une influence considérable sur la fécondité de la population, la natalité y est comme en Angleterre de 30 à 35 pour 1,000 habitants. Tout calcul, toute pensée d'avenir devenant impossibles aux ouvriers des usines qui acceptent la vie au jour le jour, insouciants même de l'accroissement des charges de famille.

Beaucoup d'ouvriers venus de l'agriculture ne résistent pas à ce travail excessif. Ils perdent d'abord de l'appétit, puis le sommeil, et retournent aux travaux des fermes. Les ouvriers faits à ce milieu spécial ne se soutiennent eux-même que grâce à un régime très excitant. Dans cet air fade et surchauffé comme dans les pays intertropicaux, les épices, les condiments irritants sont indispensables pour stimuler l'estomac. Aussi consomme-t-on beaucoup de salaisons, de harengs saurs, de morue, beaucoup de charcuterie à l'ail, de café mélangé d'eau-de-vie.

L'alcool est consommé le soir, en famille, à des doses souvent étonnantes. L'énergie factice qu'il communique est la seule joie de cette existence sans distraction et sans pensée, sans horizon ni espoir d'un sort meilleur. Aussi paraît-il à certains ménages pauvres et surchargés d'enfants aussi indispensable que le pain lui-même.

La probité est poussée jusqu'au scrupule. Au milieu des quartiers populeux, entre des rues fourmillant d'enfants pauvres, de vastes jardins, des vergers, étalent impunément la séduction de leurs arbres pliant sous les fruits mûrs. Les barrières ne ferment souvent ni jour ni nuit et n'ont pas même de serrures. La mauvaise qualité des clôtures est ici, comme partout, un excellent indice de l'honnêteté universelle. Cependant il y a beaucoup de misère et le sort habituel des imprévoyants et des faibles est ici ce qu'il est dans le reste de la France, de voir leur vieillesse abrégée par la souffrance et les privations.

Quelle que soit la condition des ouvriers des manufactures, il est certain qu'ils la trouvent encore préférable à celle des ouvriers de l'agriculture, et que ceux-ci ont le plus souvent la même opinion. Leurs salaires sont des plus médiocres. La journée d'homme, sauf pendant le mois d'avril et la récolte des foins, pour lesquels le fermier traite à forfait avec un entrepreneur, est de 2 francs sans la nourriture, ou de 1 fr. 25 avec la nourriture. Les femmes sont généralement nourries et gagnent 0 fr. 60. Pour laver, elles ont de 0 fr. 75 à 1 franc. Encore en hiver, le travail manque-t-il souvent, surtout depuis l'introduction des machines à battre. Beaucoup de journaliers ne sont occupés que deux jours la semaine. Alors le problème est celui-ci : avec 2 fr. 50, nourrir, vêtir, loger, chauffer et blanchir une femme avec 6 ou 7 enfants pendant sept jours et soi-même pendant cinq. Ce problème, sur tous les points de la France se résout de la même manière : pain sec, eau claire, haillons sordides, une paillasse et la mendicité. Les 60 ou 80 francs réservés sur les gains exceptionnels du mois d'août servent à payer le loyer de la maison.

Cependant il y a moins de mendiants qu'on ne pourrait s'y attendre. Cela paraît tenir à ce que dans toutes les communes rurales du canton, il y a beaucoup de petits fermiers et une proportion très faible d'ouvriers. Il est peu de chaumières qui n'aient point un peu de terre comme annexe. Malgré cela, la misère et les privations sont extrêmes, et l'on ne doit point s'étonner si le personnel des usines trouve aisément à se recruter parmi la population agricole.

## L'UTOPIE GOUVERNEMENTALE

(I. — *Suite*).

Et la question se pose : que faire donc?

Retourner au gouvernement personnel ? comme si les scandales de l'Empire, de Guizot, et de la vieille monarchie n'avaient pas assez

démontre que les vols de la monarchie, c'est le vol d'une bande et de ses clients.

Aujourd'hui l'argent des entreprises financières a coulé des poches du paysan pour se répartir entre les prêtres, les royalistes, les impérialistes, les opportunistes et les radicaux, sous la monarchie il aurait coulé dans les poches des prêtres et des royalistes et de ceux qui se seraient fait les lèche-assiettes de la monarchie.

Sous l'Empire ou sous la dictature il aurait coulé dans les poches des impérialistes et de leurs lèche-assiettes, ou des suppôts de la dictature. Qu'on se souvienne seulement des orgies de l'Empire, des bandes noires jacobines, des festins boulangistes, ou des opérations de Laur.

D'ailleurs, ni le peuple, ni la bourgeoisie qui n'entend pas qu'on limite la pluie des louis aux seuls favoris, ne tolérerait la monarchie. Inutile d'en parler.

***

Une « Chambre honnête » ?—C'est encore le rêve de quelques utopistes. Mais où la trouver? Comment parvenir à la constituer? comment maintenir la probité, si elle avait de la probité pour commencer ?

Dans un moment d'enthousiasme révolutionnaire le peuple peut arriver à élire un corps d'honnêtes gens, — sans doute très nuisibles à la révolution, mais pourtant honnêtes. On l'a vu sous la Commune. Mais la Commune n'a vécu que 70 jours, et la Convention a assez prouvé ce que valent les élus, même en période révolutionnaire, si leur pouvoir dure quelque temps. Aurait-on oublié comment le Marais s'appliqua au pillage, et comment ce Marais, enrichi et soutenu par tous les pillards, finit par guillotiner ceux qui le gênaient ?

Et puis, où chercherait-on cette Chambre honnête ? Le Conseil Municipal de Paris, lors de l'emprunt de la Ville de Paris — autre Panama, décemment voilé encore — ne nous a-t-il pas donné un avant-goût de ce que serait une Chambre, puisée dans une nouvelle couche — celle qui donne les conseils municipaux ?

Nous ne savons pas ce que pourrait être l'élection dans les utopies de Cabet ou du social-démocrate moderne. Nous ne le saurons jamais, puisque c'est de l'utopie. Des êtres qui ne seraient plus des êtres humains feraient peut-être des élections modèles, — ou n'en feraient pas du tout.

Mais avec les hommes, tels qu'ils sont, l'élection, c'est déjà la corruption. Sera élu celui qui saura mieux corrompre.

Et vous voulez que de ce système sorte une Chambre honnête? Ce n'est pas de l'utopie, c'est du rêve en plein jour. Vous voulez que ces cinq ou six cents élus, auxquels vous livrerez toute la vie économique du pays — les milliards du budget, le droit d'entraver ou de favoriser les entreprises industrielles, le droit de permettre ou de défendre la récolte des millions, et tout le reste — vous voulez que ces hommes restent intègres ?

Mais la vie, chaque jour, à chaque instant, par la bouche de chacun de ceux qui se préparent un jour à faire partie de ces élus, ne vous démontre-t-elle pas l'insanité de ce rêve ?

Vous riez précisément de ce que les rêves des utopistes contenaient de plus ou moins juste — leurs rêves économiques qui ne demandaient pas que l'on changeât la nature humaine en gardant l'entourage de l'homme, — et vous gardez la partie la plus utopiste, l'utopie gouvernementale, dont l'inanité vous est démontrée chaque jour!

La « Chambre honnête » étant un rêve dont vous-même savez l'impossibilité — que reste-t-il ?

Disséquer les fonctions du gouvernement et procéder par analyse.

Fonction administrative du gouvernement ? — Qu'est-elle ? En avez-vous besoin ? Que contient-elle qui ne fût du domaine du groupe libre et de la fédération des groupes ?

Fonction judiciaire ? — A quoi sert-elle, sinon à fabriquer dans nos prisons les grands criminels, à pervertir les conceptions de justice, à empêcher la justice dans les rapports sociaux ?

Fonction économique ? — Qu'est-elle encore ? Que devrait-elle être ? Et si la fonction économique d'une société ne peut être remise aux gouvernants — comment parvenir à l'organiser ?

Fonction militaire ? — Comment organiser la défense d'un pays sans le ruiner ? Et ainsi de suite.

Faites cette analyse que nous avons si souvent faite. Prenez une à une les attributions des gouvernements, au lieu de discuter des gouvernements en bloc. Discutez l'application territoriale et l'application fonctionnelle de ces attributions. Et avez toujours en vue les hommes, *tels qu'ils sont*, au lieu de votre utopie biblique d'élus du ciel. Et vous viendrez à comprendre que vous n'avez nullement besoin ni de ce merle blanc, la Chambre honnête, ni de cet autre merle blanc, — le Conseil honnête de la Commune.

D'ailleurs, le voudrez-vous ou non, l'histoire vous imposera l'Anarchie. Elle s'y prend déjà par la voie des négations en vous démontrant l'impossibilité, l'inanité de vos utopies gouvernementales.

*(A suivre.)*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris — (D'un journal bourgeois.) « Le Simple bon sens exigerait que les imposés de France s'entendissent pour déclarer que de même qu'ils mettent à la porte un domestique qui gagne sur la dépense, de même ils refusent absolument de confier une minute de plus le soin de gérer leurs finances à des intendants dont la malhonnêteté n'est plus discutable. Mais une pareille discussion serait trop sage pour qu'ils y songent. Ils préféreront aller chez le percepteur, comme les moutons à l'abattoir : mon beau Monsieur, la majorité est en appétit : qu'elle nous mange !

***

Un avocat vient de se suicider. Il avait, paraît-il, fait acquitter un individu dont il reconnut plus tard la culpabilité. Il se retira du barreau, et se jeta dans la littérature, qui ne lui réussit pas, avait-il des remords d'avoir arraché une victime à la juste vindicte judiciaire? C'est propable : la plupart de ces défenseurs de la veuve et de l'orphelin sont à tu et à toi avec les coquins qui les font vivre. Ils saliront pour la forme, et seraient bien fâchés « d'entraver l'action de la justice ». Ce qui tend à prouver que ce légiste inconséquant se repentait de son habile plaidoirie, c'est qu'il a vraiment mal fini; il lègue ce qu'il possédait au moment du suicide, à son ancien concierge, lequel est sergot.

***

Nous avons raconté, en son temps, l'histoire de ces fournitures militaires que le gouvernement français acceptait, bien qu'elles fussent revêtues de fausses marques apposées avec de faux poinçons. On n'entend plus parler des poursuites ; et il faut croire que le principal inculpé a su faire taire les accusations.

L'affaire du Panama nous montre avec la dernière clarté comment on achète les consciences intéressées. Ce scandale est courant, et ne surprend plus que les naïfs. Mais la France n'en a pas le monopole. En Allemagne, scandale tout aussi instructif. Un nommé Ahlvard a dénoncé les malversations du manufacturier Loewe, qui fabrique, pour le compte de l'armée allemande, des fusils qui éclatent ou ne partent pas. On a jeté l'accusateur en prison ; on lui fait son procès ; c'est dans l'ordre; il sera condamné. Même comédie chez nous; on poursuit un journaliste pour avoir raconté l'histoire des bêtes à moitié crevées, et bonnes tout au plus à produire du noir animal, que certains bouchers fournissaient à la troupe. Nous sommes pas suspects de tendresse pour l'armée, mais il nous est bien permis de trouver ignoble le fait de nourrir de charogne les malheureux qui ont endossé le harnais patriotique. Partout et toujours les gouvernants sont les mêmes; ils pillent, volent, et quand on leur met le nez dans leurs ordures, ils vous jettent en prison.

***

Un qui n'ira pas, c'est ce richissime fabricant de sucre, qui avait fraudé la douane de 300.000 francs. Nous disions qu'on ferait semblant de le poursuivre; et qu'au pis aller il en serait quitte pour se rattraper sur le samire de ses ouvriers. Il y a manqué. Le ministère public, dans son réquisitoire, lui donne raison : à la douane d'être plus vigilante. L'autre a bien fait de la rouler. Puissance du veau d'or... il est toujours debout.

Les conseillers municipaux ne mettent pas d'eau dans leur vin, mais voici un justiciard qui ne sera guère embarrassé pour mettre du sucre dans son café.

***

Au Dahomey, les natifs de France ne se contentent pas de se livrer à une ignoble boucherie. Ils ont enrôlé pour une prime de 15 francs, des sénégalais et des Kabyles qui complètent la besogne. Voici ce que raconte un blessé, retour de la-bas :

« J'ai vu une Amazone, les jambes et un bras coupés, agiter encore avec rage un sabre devant eux. A grands coups de crosse ils vous l'abattirent. A cette besogne-là, ils étaient plus zèles qu'à se battre, au premier coup de fusil, ils déguerpissaient, disparaissaient. L'officier qui les commandait criait : En avant ! se retournait, plus personne ; du reste, reparaissant tous, le combat fini. Si, pendant à la ceinture d'un Dahoméen, ils trouvaient une bouteille d'alcool, aubaine fréquente du reste, vite ils vous l'avalaient d'un coup de bec ! Ah ! ce sont de jolis fumistes !

« Le massacre expédié, ils prenaient les cadavres par les pattes et les traînaient à un bûcher où ils mettaient le feu. Ce tas d'hommes flambait, crépitait. C'était d'un effet sinistre. Il y en avait de quatre à cinq cents à chaque tuerie ; derrière un arbre parfois on en trouvait, couchés sur le dos les uns des autres, une demi-douzaine qu'une même balle avait traversés après avoir traversé le tronc qu'ils avaient pris pour abri. D'autres, tous comme ils nous canardaient du haut d'un arbre, restaient empêtrés dans les branches, et d'autres encore, pour se cacher, s'étaient enfouis d'eux-mêmes dans des trous, et en courant on marchait dessus sans s'en apercevoir. »

Le journal, qui relate ces horreurs, s'applaudit de la bravoure de notre jeune armée.

Sauvages, va !...

***

Dédié aux meurt-de-faim, qui ramassent des croûtes dans les ruisseaux boueux, et qui acceptent avec résignation les duretés du sort : « la meilleure » saison pour les dîners est celle-ci : L'entrée de » l'hiver, avec les grandes chasses, fournit à la fois » le gibier et la volaille, les venaisons et les terrines de grives, les huîtres et les foies gras, les » truffes enfin, complément suprême de toute gourmandise, dont l'éclosion souterraine s'accomplit » au moment même où, dans les campagnes en liesse, se préparent les salaisons merveilleuses, » ressource des jours mauvais ».

***

Avec la belle société qu'ils nous ont faite, la femme est obligée à se vendre, et l'amour est devenu un commerce hideux. L'autre jour, un bourgeois a fait condamner par un tribunal une femme « qu'il avait honorée de ses faveurs » et rentée, à condition qu'elle n'aurait plus d'amants. Les juges ont arraché à cette femme son dernier morceau de pain. Ils n'ont pas compris que la société force la pauvre créature à redevenir la femelle des forêts préhistoriques. Il lui faut un Adam qui la protège et lui donne les fruits de sa récolte, le butin de sa chasse. Seulement, dans la lutte pour la vie, l'Adam qu'elle veut ne se dresse plus armé de la hache de silex : il l'a remplacée par un carnet de chèques.

Encore une jetée au pavé, au trottoir. Elle a des petits : graine de soldats et de filles publiques. L'un finira au bagne, et l'autre à l'hôpital.

***

Aveu d'un possédant :

Ceux qui pratiquent le vol à l'étalage et qui, somme toute, sont souvent forcés à ces déplorables rapines, ne sont tout simplement que des gens qui n'osent pas mendier. Ils reculent devant cette abjection de tendre la main pour qu'on y dépose une pièce de monnaie, empruntée ou due, comme on voudra, à la naïve commisération humaine, et ils aiment mieux violer la loi que de ramper honteusement devant elle. Il y a là-dedans une honnêteté que notre Code reconnaît en rechignant, mais dont il convient pourtant à certaines heures.

Possible, mais il faudrait se demander aussi pourquoi les misérables sont forcés de recourir à cette extrémité, pourquoi ils crèvent de faim devant des amas de vivres inutiles. Mais ceci dépasse l'entendement d'un bourgeois.

***

**Le bon Faurax.** — Le commandant Faurax a été pleuré par tous les soldats placés sous ses ordres « tous les canards bourgeois ont donné cette note.

C'est possible, mais alors ce sont des larmes de crocodile qui ont coulé des yeux de ces braves qui soutiennent si courageusement, là-bas, l'honneur du drapeau français !!!

Avant d'être commandant à la Légion étrangère, dit Faurax était capitaine au 2e bataillon d'Afrique. C'est en cette qualité (?) qu'il fut envoyé au Tonkin et embarqué avec sa compagnie.

A Suez, deux *joyeux* voulurent profiter de la nuit pour s'échapper et tentèrent de gagner la terre à la nage.

Malheureusement, le factionnaire crut à un accident et cria : Deux hommes à la mer !

Aussitôt tout fut mis en œuvre pour repêcher les naufragés, qui furent retrouvés sur un navire requin et ramenés bord du *Canton*.

Le lieutenant Passard, dit *Coco*, sur l'ordre du capitaine Faurax, qui surveillait lui-même l'exécution, les fit mettre à la crapaudine avec des cordes neuves que l'on arrosa ensuite pour les faire serrer encore davantage ; tant et si bien que lorsque, le lendemain, on les relâcha par ordre du médecin, averti par les passagers, il fut impossible de retirer les cordes sans enlever, avec, des morceaux de viande.

Le soleil aidant, les blessures s'aggravèrent tellement qu'on fut obligé de débarquer les deux malades à l'hôpital de Colombo (ou de Singapour) pour les amputer des deux bras.

C'est égal, les soldats doivent bien pleurer sur la mort d'un aussi bon commandant !

***

Besançon. — « La Fédération des Travailleurs socialistes de l'Est » vient de tenir ici un congrès, mais sans aucun succès.

Les délégués, devant un maigre auditoire, ont lu leurs rapports : « Nous demandons et .. Nous demandons... et » (réformes... lois ouvrières... accidents...).

A la deuxième séance, il n'y avait pas trois cents personnes. On y a lu les anodines résolutions du congrès, puis on a parlé d'internationalisme.

Le citoyen Marpaux a fait une conférence sur le *Piétinage de Patrie*, pleine d'arguments adroitement présentés.

Il n'y a pas eu de contradicteur.

***

Les ouvriers monteurs en boîtes s'étaient mis de nouveau en grève et viennent de capituler. Les patrons n'ont rien voulu céder, un certain nombre d'ouvriers sont rentrés, les autres ont été congédiés.

Leur syndicat est pourtant une corporation importante. Les résultats sont bien piteux !

***

Beauvais. — Profitant de la disparition d'une maison concurrente, la principale manufacture de tapis a réduit dans les proportions suivantes le salaire de ses ouvriers : Ce qui, jusqu'à présent, était payé à l'ouvrier, 43 francs, ne l'est plus que 30, ce qui était payé 33 fr. 50 est réduit à 18,85 ; même maintenant 13 fr. 80 ce qui valait auparavant 23,85.

C'est donc un rabais, absolument injustifié, de 30 0/0 sur des salaires déjà insuffisants.

Avant cette réduction, un bon ouvrier arrivait, sans peine, à gagner 4 fr. 50 par jour. C'était la misère. Aujourd'hui, sans travailler moins, il gagne 2 fr. 50 ou 2 fr. 75. S'il n'a que lui à nourrir, il peut ne pas mourir de faim ; s'il est chargé de famille, il lui reste la ressource d'envoyer ses enfants mendier dans les rues. Notez que cette diminution coïncide avec l'entrée de l'hiver ; on espère fermer la bouche aux ouvriers en les menaçant du froid et de la faim.

Les ouvriers de Beauvais comprendront-ils l'infamie de ce procédé capitaliste, et sauront-ils trouver la véritable solution pour sortir d'esclavage ?

## Belgique

La grève qui a éclaté à Tilleur, dans les mines de Horloz, mardi dernier, s'est terminée par une émeute le jeudi. Les grévistes ont marché toute la journée dans les rues. La nuit venant, la police eut peur des rassemblements. Elle s'empressa d'afficher un ordre pour prohiber les rassemblements.

Les grévistes reçurent les policiers à coup de pierres.

Alors la troupe chargea les grévistes tirant à bout portant.

Un mineur est tué, trois mineurs et une femme sont blessés.

Les assassins reçoivent les remerciements de l'Etat et des riches.

La bande des assassins triomphe.

## Italie

Turin. — Les compagnons qui peuvent disposer de journaux, brochures, etc., sont priés d'en envoyer au compagnon Conelli, via S. Francesco de Paolo, 20, Turin. Italie, qui se charge de les propager.

## Angleterre

La misère va en croissant à Londres et les ouvriers sans travail ne voient aucune issue. La semaine passée, ils avaient organisé une manifestation nocturne, qui devait se faire aux flambeaux. A minuit, un millier d'hommes déguenillés se mirent en marche, de l'Est de Londres. Ils traversèrent la cité. Mais lorsqu'ils entrèrent dans les quartiers riches, la police s'opposa à la colonne et elle l'eut bientôt dispersée. Quelques débris seulement arrivèrent jusqu'au square de Trafalgar.

Les riches ne doivent pas être inquiétés dans leur sommeil par les chants des meurt-de-faim. La police veille à cela.

## Autriche

Trieste. — A l'occasion de l'anniversaire du 11 novembre, nos camarades de Trieste ont lancé un petit placard-manifeste qui a été distribué à 100,000 exemplaires.

Le journal *Il Proletario* qui publie des traductions des articles de la *Révolte* a eu huit numéros de saisis sur huit numéros parus !

C'est à cet idéal de liberté qu'auraient voulu nous ramener les ex-radicaux du Palais-Bourbon.

## Etats-Unis

Chicago. — Un nouveau groupe anarchiste vient de se constituer.

***

Le 11 novembre, malgré la pluie et le froid, plus de cinq mille compagnons, sont allés de Chicago au cimetière de Waldheim pour célébrer la mémoire des condamnés de 1886. Divers discours ont été prononcés : le plus important est celui de Robert Steimert qui est publié en partie dans le dernier numéro du *Varbote*, nous en donnerons des extraits quand la suite nous sera parvenue. A cette occasion, on avait bien entendu, mobilisé toute la police : par extraordinaire il n'y a pas eu de collision.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

On nous demande l'insertion suivante :

Monsieur le Secrétaire de Rédaction
du journal *l'Intransigeant*,

Voulez-vous, comme suite au compte-rendu de l'affaire Francis (*Date* du 3 décembre) avoir l'obligeance d'insérer ceci :

Rien n'est vrai, en effet, des prétendus propos attribués au compagnon relativement à l'explosion de chez Véry. Sous cet aspect, sinon la conversation même sur laquelle table l'accusation, du moins le fond est controuvé ; les détails, s'il y en a, comme je crois le comprendre d'après une autre feuille, les détails sont inventés.

Je pourrais même ajouter que je ne connais pas ce **Lange**, témoin bien extraordinairement prolixe, s'il a pu déposer assez longuement sur un sujet d'entretien sur lequel j'aurais prié que l'on se tût dès les premiers mots prononcés. Enfin !

Je ne connais pas Lange. Je ne connais pas, du moins, ce nom ; la troisième personne présente, — connaissance banale, rencontrée ici ou là, comme tant d'autres : en un groupe, en quelque réunion publique. Le particulier se dit anarchiste, on l'accepte comme tel sans plus d'enquête, la chose n'étant pas du plus palpitant intérêt — cette troisième personne, dis-je, en portait un autre, nom. D'où cette conclusion. — dilemme dont les deux termes impliquent même moralité pour le public, à qui *l'Intransigeant*, en ces derniers temps, révéla bien d'autres dessous.

Ou Lange ne fut pas l'une des trois personnes présentes, se substitue à l'une d'elles ; et qu'est-ce que sa déposition ?

Ou Lange est un autre nom de cette personne, qui en changerait ainsi pour des besoins de métier. Dans ce cas encore, qu'est son témoignage ?

Les Allibert et les Buret, Monsieur, ne vont pas qu'en un seul camp, ne « travaillent » pas qu'un seul parti.

*Telle est mon affirmation,*
*Telles sont mes hypothèses.*

Remerciements anticipés.

C. Lapeyre.

*Commune anarchiste de Montreuil.*

Compagnons,

Beaucoup de compagnons et des plus sincères veut, sans doute, nous accuser de paralyser, par notre essai, la propagande révolutionnaire, peut-être, iront-ils jusqu'à nous traiter de réactionnaires.

Nous allons prouver que notre œuvre est et sera un sérieux point d'appui et un argument irréfutable pour les propagateurs de nos idées. Nous prétendons même que nous serons des propagateurs aussi, et des propagateurs très écoutés.

Y-a-il parité, entre les orateurs, les écrivains anarchistes, qui sèment les idées de révolte contre la société actuelle, qui peignent la société au lendemain de la révolution, et montrent aux masses le bonheur résultant de nos théories appliquées ;

Entre les révoltés conscients, qui, ne pouvant plus supporter les injustices présentes, les souffrances endurées par eux et les leurs, se révoltent et se vengent de ceux qui les oppriment et les maltraitent ;

Enfin, entre les travailleurs, qui pénétrés de l'idée que tout doit se faire par évolution, essayent, par la mise en pratique, dès aujourd'hui, des théories communistes anarchistes, de faire comprendre de démontrer ce que sera la société future, et de préparer les hommes par l'évolution aux habitudes, aux mœurs, à la solidarité anarchistes ?

Si nous réussissons, notre réussite ne sera-t-elle pas pour vous ce point d'appui cet argument dont nous vous parlions ?

Quand on vous objectera l'impossibilité, la difficulté de la mise en pratique du communisme anarchique et que vous répondrez :

Voyez ce que nous faisons, voyez la prospérité que nous procure la pratique de nos théories. Point de malheureux parmi nous, les plus nécessiteux étant ceux qui, les premiers, ont droit à la prise au tas ; point d'envie ni de jalousie, tout étant commun à tous ; point de calomnie ni de médisance chacun produisant selon ses forces ; point de maître, point de chef, la solidarité seule liant toutes les volontés, unissant toutes les causes,

point de familles accablées, de vieillards d'enfants abandonnés, point de prostitution de vol, tout être vivant parmi nous ayant le droit de prendre ce qu'il lui faut pour vivre, et nul n'ayant droit au superflu quand il y a des malheureux.

Croyez-vous que ces arguments seront sans portée, et pensez-vous toujours que nous aurons paralysé la propagande révolutionnaire ?

Nous croirons, nous, avoir bien agi et avoir fait faire un grand pas à l'évolution des esprits vers le communisme anarchiste.

Voilà ce que nous tenions à dire, pour bien affirmer la fermeté de nos principes à ceux qui pourraient en douter, et nous sommes sûrs que notre conduite mieux que nos paroles prouvera notre sincérité.

De chacun selon son tempérament, selon son milieu, selon son point d'évolution.

Ceci dit, nous reprenons notre appel aux initiatives en expliquant le but que nous poursuivons.

Nous avons créé, pour notre part, un atelier d'ébénisterie dans la commune anarchiste de Montreuil ; maintenant nous faisons appel à l'initiative des terrassiers, maçons, charpentiers, couvreurs, serruriers, menuisiers, peintres, etc., pour qu'ils se groupent par corporations, dans la commune de Montreuil et partout ailleurs où il se trouve des anarchistes.

Voici pourquoi :

Le premier besoin de toute société a ses débuts a été de cultiver la terre ; les métiers les arts sont venus ensuite, à mesure que la production, les besoins et les loisirs se sont développés.

Malgré tout et toujours la population des campagnes restera la plus nombreuse, la plus utile. Nous devons donc, par synthèse et par nécessité, amener les paysans à nos idées.

De tous les métiers, les terrassiers sont les ouvriers qui ont le plus l'habitude de remuer la terre ; ils sont, par conséquent, ceux qui pourraient immédiatement rendre service aux paysans anarchistes.

Au mois de février, les travaux des champs commencent par les labours du printemps ; les terrassiers, les dimanches et lundis de paye, les jours de chômage, pourraient aller aider les paysans anarchistes des communes environnantes à labourer et ensemencer leurs champs, leurs jardins.

Ce travail, comme tout ce que nous ferons, serait absolument gratuit.

Il ne coûterait aux paysans ni frais de voyage, ni nourriture, ni logement, ni outils. Tout serait à la charge de la commune anarchiste, si les groupes jugeaient à propos de se fédérer, ou à la charge du groupe s'il conservait son autonomie.

L'effet de cet acte anarchiste communiste serait immense dans les campagnes. Pensez donc ! voir les ouvriers faire le travail du paysan sans qu'il lui en coûte un sou.

De même nous ferions à la fenaison, à la moisson, à la vendange.

Comme nous ne travaillerions que pour des anarchistes convaincus, vous pensez bien qu'ils participeraient au tas, au moins pour le bénéfice que nous aurions procuré.

Si ces mêmes anarchistes paysans se trouvaient avoir des réparations à faire aux murs de clôture aux immeubles, des constructions de mur, maison et hangars, les groupes intéressés terrassiers, maçons, charpentiers, couvreurs, menuisiers, serruriers, peintres, etc., se concerteraient aussitôt pour faire les travaux demandés ou même jugés nécessaires par lesdites corporations.

Toutes les fournitures et tous les frais seraient encore et toujours à la charge des groupes.

Pour le mobilier et les vêtements, les paysans anarchistes, contribuant à la mise au tas, auront droit de prendre au tas ce qui leur sera nécessaire.

Etant donné le caractère positif des paysans, au bout de trois ans de cette pratique communiste anarchiste, nous devrions avoir amené à nos idées tous les villages où nous aurions travaillé.

Alors nous verrions la propriété se disloquer, nous verrions les paysans mettre leurs champs en commun et se constituer des villages communistes anarchistes un peu partout.

La solidarité, l'amitié entre paysans travaillant ainsi en commun, faisant échange de leur production sans argent, sans estimation de valeur, remplaceraient les vieilles haines entretenues par l'égoïsme bourgeois si fatal au progrès de l'humanité.

Ainsi se trouveraient occupés les ouvriers sans travail, ainsi l'on pourrait féconder les terres incultes faute de bras, et accroître à notre profit la richesse sociale.

Par là aussi nous arriverait la matière première nécessaire à nos industries ; tout vient de la terre ; en gagnant à notre cause, à notre économie les paysans détenteurs de la terre, nous aurions ses produits, ses richesse. Nous faisons appel à l'initiative des compagnons que ces idées pourraient séduire, nous les prions de se grouper.

Correspondre avec le compagnon Méreaux, rue Armand Carrel, 19 à Montreuil-sous-Bois (Seine).

---

Nous avons reçu de P. à Eragny, 25 francs pour les organisateurs des soupes-conférences. Les camarades sont priés de venir les chercher.

---

Des nouvelles que nous recevons du compagnon Faugoux, nous informent qu'il est toujours dans les mêmes dispositions d'esprit qu'il s'est montré devant la Cour d'assises de Versailles.

Il attend son transfert et envoie le bonjour aux camarades.

---

« Le compagnon Joseph Métis est prié de donner son adresse à la *Révolte* pour un ami qui désire correspondre avec lui. »

---

Vienne. — Les camarades qui écrivent au compagnon Delalé, sont priés de prendre note de sa nouvelle adresse : 15, rue Victor Faugier.

---

Marseille. — Les compagnons qui ont reçu des listes de souscriptions pour *L'Agitateur* sont priés d'en faire parvenir le montant le 24 décembre au plus tard le journal devant commencer sa publication la première semaine de janvier.

Prière d'addresser les fonds à l'*Agitateur*, 7, rue Baudear, Marseille.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Le *Beau Monde*, par O. Métenier, 1 vol. 3 fr. 50, chez Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 15, rue de Grenelle. — Un recueil de petites nouvelles, bien pâles et bien incolores, où nous ne voyons pas grand chose à relever. Quelle belle satire il y aurait eu à faire, pourtant, sous ce titre !

* * *

*Nihilisme et Anarchie*, par E. de Cyon, 1 vol. chez Calmann Lévy, 3, rue Auber. — Ouvrage tiède-leux, écrit avec la plus entière mauvaise foi, qui ne vaut pas la peine d'une réfutation.

* * *

Nous avons reçu et rendrons compte au fur et à mesure que le temps nous le permettra. De chez Alcan, 108, boulevard Saint-Germain :

*L'Evolution du Droit*, par G. Tarde ;

*Le Socialisme contemporain*, par G. de Laveleye ;

*Mon Utopie*, par Th. Secrétan.

De chez Lemerre, 23-31, passage Choiseul :

*Le Miroir des Légendes*, par B. Lazare.

De chez Lecourtois, 38, rue Daubenton :

*Théorie et Pratique du collectivisme intégral révolutionnaire*, de E. Boulard.

De l'Association générale des Etudiants :

*L'Annuaire de 1892-93*.

De la librairie de la *Voix de Paris*, 155, rue Montmartre :

*Histoire de Cent ans*, par A. Bertezène.

* * *

Nos camarades de *Sempre avanti* préparent l'apparition d'un almanach qui paraîtra avec gravures et dessins.

---

## PETITE CORRESPONDANCE

L. à Saint-Louis. — P. à Angers. — C. à Dijon. — C. à Argenteuil. — V. P. M. P. — T. à Albi. — J. au Havre. — Mme M. à Roanne. — M. à Faenza. — B. à La Machine. — T. à Tenez. — W. à Flixecourt. — G. à Orléans. — G. à Brest. — D. à Calais. — C. à Ivry. — A. à Casteljaloux. — G. à Domerain. — F. à Saint-Denis. — P. à Grenoble. — F. à Liége. — J. B. à Spring-Valley. — L. F. à Montargis. — P. à Amiens. — B. à Spezia. — M. à Avignon. — P. à Arras. — M. à Angers. — B. E. à Perpignan. — C. à Dijon. — P. à Saint-Chamond. — J. V. à Roubaix. — T. à Saint-Quentin. — C. à Reims. — A. à Angers. — C. à Barbaste. — B. à Tarare. — B. à Arcet.

Reçu timbres et mandats.

D. à Paterson. — P. à Lille. — L. à Arras. — C. à Dijon. — P. à Lyon. — A. A. à Saint-Savournin. — C. P. à Lisbonne. — L. à Montpellier. — S. à Cette. — G. à Méru. — P. G. à Nîmes. — M. à Nantes. — M. à Morlanwelz. — R. à Besançon. — G. à Marseille. — P. P. au Havre.

Reçu timbres et mandats.

D. à La Houssaye. — Le journal vous est régulièrement expédié. — Réclamez à la poste. — Nous envoyons les numéros qui vous manquent.

Delaurier. — Votre article s'occupe d'élections qui ne doivent pas être faussées à. Nous sommes adversaires de toute élection, même non faussée.

D. à Calais. — Faisons passer vos observations à l'*Endehors*.

Un compagnon, Tours. — Pouvons envoyer pour 1 fr. 25.

---

## CONVOCATIONS

**XIXe arrondissement**. — Tous les camarades sont convoqués pour le mercredi 21 décembre à 8 heures du soir salle voisin, rue de Flandre, 18.

---

Les Egaux Club libre d'études sociales des XIe, XIIe et XXe ouvre sa réunion publique le lundi 19 décembre à 8 h. 1/2 du soir, salle Constant, 98, rue des Boulets.

Ordre du jour : discussion contradictoire sur les associations coopératives de consommation et le socialisme révolutionnaire.

Les membres de la Moissonneuse et de l'Economie sociale de Charonne sont particulièrement invités.

---

Armentières. — Tous les révolutionnaires de tous les crève de faim d'Armentières et environs sont invités à la réunion privée et contradictoire qui aura lieu le dimanche 25 décembre à 5 heures du soir à l'estaminet de la *Bonne Flanquette*, place du Rond-Point.

Ordre du jour : causerie par un compagnon de passage, poésies, chants, faits divers.

---

Nancy. — « Les anarchistes de Nancy, organisent pour le samedi 24 décembre courant, un réveillon anarchiste.

Les camarades sont cordialement invités à cette soirée familiale où l'on entendra chants et poésies révolutionnaires. »

---

Marseille. — Le groupe les *Rénovateurs* se réunit tous les jeudis et samedis, rue Beauveau, 7, au premier.

Le groupe la Jeunesse Révolutionnaire se réunit tous les dimanches au Bar Flory Allées des Capucines, 69.

---

Saint-Quentin. — Les lecteurs et lectrices du *Père Peinard* et de la *Révolte* sont invités à se réunir chez Fournival, rue Chaussée Romaine, le dimanche 25 décembre à 6 heures du soir.

Ordres du jour : choix d'un nouveau local.

En permanence : nouvelles tactiques de propagandes.

---

Lille. — Les compagnons qui sont en correspondance avec Havez de Pierre, de la Jappe à Lille, sont priés de ne plus lui rien envoyer à cette adresse quittant cet endroit pour un temps indéterminé, ils peuvent envoyer correspondances et lettres, à Edmond Mauduit rue de Valenciennes, 6, Lille, en indiquant à qui il faut remettre, initiales (H. D. P.).

Le compagnon demande des nouvelles de son frère Hipolyte de Roubaix, n'ayant pas l'adresse pour y aller.

---

Dijon. — Soirée familiale anti-cléricale pour le samedi 24 courant à 9 heures du soir salle de la Renaissance rue James-Demontry, tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* y sont invités. Entrée 20 centimes donnant droit à un billet de tombola causerie chant et poésies révolutionnaires.

---

*L'Imprimeur-Gérant*, J. Lecuyer.

Paris. — Impr. J. LECUYER, 140, rue Mouffetard.

SIXIEME ANNÉE, N° 15. DIX CENTIMES DU 24 AU 30 DÉCEMBRE 1892.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 5 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'UTOPIE GOUVERNEMENTALE

(*Suite.*)

II

Les radicaux et socialistes, pressés de devenir à leur tour membres du gouvernement, n'ont su rien trouver pour la société socialiste qu'ils disent rêver, que des parlements plus ou moins raffraîchis par l'entrée de travailleurs — il n'en est pas moins certain que les sociétés actuelles cherchent et expérimentent de nouveaux systèmes qui puissent se substituer au gouvernement représentatif. Des revenants du passé, qu'ils s'appellent royalistes, blanquistes ou marxistes, peuvent certainement rêver la monarchie ou la dictature militaire ou jacobine, — c'est-a-dire toujours le gouvernement personnel ou du petit groupe; mais l'histoire et le progrès ne tiennent guère compte des revenants. Ils passent outre.

Ce qui est certain, c'est qu'en ce moment ceux des pays de l'Europe et de l'Amérique qui possèdent depuis longtemps des parlements qui connaissent le régime constitutionnel par expérience, et qui n'ont pas eu la tête tournée par leurs succès militaires, comme les Allemands, — ces pays cherchent la solution du problème politique dans deux directions : d'une part, dans la subdivision territoriale des pouvoirs du gouvernement, et d'autre part dans la division des fonctions qui furent autrefois considérées comme attributs sacro-saints de l'Etat.

Le cri de *home rule* devient général en Angleterre.

Pour les myopes, il ne signifie qu'une certaine indépendance pour l'Irlande. Mais en réalité, le principe de *home rule*, que l'on voit de plus en plus s'invétérer dans la vie anglaise, signifie la limitation et l'extinction des pouvoirs du parlement national.

Des partis de *home rule* ou d'indépendance se forment déja en Ecosse et au pays de Galles, et les libéraux s'empressent de reconnaître ce principe, que l'Ecosse, l'Irlande, le pays de Galles et l'Angleterre proprement dite devraient avoir chacune son propre parlement. Le « Royaume-Uni » doit devenir, disent-ils, une fédération de quatre Etats indépendants. Telle est, du moins, sa *tendance* actuelle. Et si les chefs du parti ne l'admettent que très platoniquement, il ne faut pas oublier que tout chef de parti politique n'est que l'homme du *compromis* entre son parti et les partis opposés. Au sein des travailleurs et des bourgeois radicaux anglais, cette tendance devient de plus en plus prononcée.

Pourquoi le serait-elle, si le pays se trouvait satisfait du régime parlementaire centralisé qu'il possède ? Mais c'est qu'il ne l'est pas, qu'il en sait l'impossibilité et qu'il cherche de nouvelles institutions.

Mais, cette idée une fois admise, il est évident qu'elle ne pouvait pas se borner aux quatre. Le principe de division une fois reconnu juste, il devait être poussé beaucoup plus loin, et il l'a été en effet.

Un cri que l'on peut continuellement entendre dans les meetings ouvriers anglais, c'est : *home rule*, indépendance pour chaque cité, pour chaque village, pour chaque unité, pour chaque groupement.

En France, il est certain que l'idée de la commune est déjà maintenant si généralement répandue, que le premier fait de la Révolution sera de proclamer des communes qui ne reconnaîtront presque rien à l'Etat. Eh bien, la même chose se produit en Angleterre.

L'idée la plus populaire, la plus pénétrée dans les masses anglaises, en ce moment, n'est plus la *nationalisation* du sol. Elle l'était, sans doute, il y a sept ou huit ans; elle ne l'est plus. Au contraire, l'idée acclamée aujourd'hui par les groupes avancés, c'est la *municipalisation de la propriété*.

Qui donc douterait qu'en France, le jour où les communes seront proclamées — et elles le seront, les crimes de la Chambre et son incapacité y poussent mieux que toute la propagande révolutionnaire — qui donc douterait que le jour où elles seront proclamées, elles considéreront comme propriété municipale tout ce qui existe pour l'usage de la ville, qu'elles exproprieront en conséquence les possesseurs de toutes ces choses, et que dans certaines villes, du moins, l'initiative sera prise d'exproprier les maisons habitées et très probablement aussi, les moyens d'existence. Pour peu que la Révolution dure, elle sera forcée de le faire. Eh bien ! la même idée grandit et mûrit aussi en Angleterre. On s'y habitue, on s'y fait comme à quelque chose qui doit arriver.

Ainsi voilà un point, la municipalisation, — non la nationalisation — de la propriété, sur lequel un accord s'établit inconsciemment dans les deux pays de l'Europe qui sont les plus avancés dans leur évolution.

N'exagérons rien. On ne pense pas encore, ni en Angleterre, ni en France, à municipaliser l'ensemble des richesses. Pour la plupart, pour les grandes masses, cette idée ne s'étend pas encore sur les objets de consommation, ni même sur tous les moyens de production. Mais l'idée est là, l'essence de l'idée existe. Et il ne s'agit que d'accomplir un *développement* naturel d'une conception qui existe déja.

Ajoutons aussi que cette idée de communalisation de la propriété s'est développée presque spontanément — par les événements mêmes plutôt que par l'effort des théoriciens. Et ajoutons aussi qu'elle n'est nullement limitée aux villes. Au contraire, elle a même pénétré bien plus profondément à l'égard des mines ou de la propriété foncière qu'à l'égard des grandes et petites manufactures des grandes villes. Cela se comprend. La portée sociale de la houille ou du sol est plus facilement comprise que la portée sociale de la manufacture.

***

La Commune est donc un point acquis, en France comme en Angleterre. Mais ce n'est pas tout.

Le Conseil municipal est encore un Parlement. Et comme dans les grandes villes anglaises ses fonctions s'étendent sur une trop grande étendue et un trop grand nombre de citoyens, un nouveau pas a été fait récemment par la conception de décentralisation territoriale.

Chaque grande ville anglaise est une agglomération de plusieurs villes, qui se trouvent absorbées par une ville principale. Le Conseil municipal de Londres est pour cela un Conseil de comité (on dirait en France, de département) qui commande aux cinq millions d'habitants d'une dizaine de villes séparées qui avaient chacune une administration séparée. Et si, il y trois ou quatre ans, on a acclamé entre radicaux, cette nouvelle « Commune de Londres » qui naquit par le Conseil du comité, en lieu et place des petits *vestries*, ou petits gouvernements de boutiquiers locaux, des petites villes séparées — aujourd'hui il y a déja un mouvement opposé.

(*A suivre*).

## Une Entrevue avec Berkmann

Les journaux français publient à qui mieux mieux des interviews sollicités des plus fangeuses racailles parlementaires et judiciaires; quiconque, dans cette belle escroquerie panamesque, a été assez malin pour manger la grenouille — et les têtards manqueront au printemps prochain, tant les banquiers, les entrepreneurs et les fabricants de lois se sont montrés voraces — devient aussitôt une manière de héros sympathique à la bande innombrable des reporters. En face de toutes ces histoires de haut estampage, il nous plaît de raconter l'entrevue qu'a eu, le 24 novembre, avec Alexander Berkmann, l'un des compagnons rédacteur de l'*Anarchist*.

La prison de Pittsburg est une grande construction massive, au bord de la rivière, défendue par de hautes murailles et des gardiens rogues et brutaux.

Après une large demi-heure d'attente, on se décide à introduire le visiteur muni d'un permis en règle, non sans l'avoir soigneusement fouillé. Un labyrinthe de longs corridors, coupés de place en place par des portes de fer; puis le gardien ouvre une cellule et crie: « C'est là. »

Le compagnon hésite et recule sur le seuil, tant le spectacle est douloureux. « Sur un escabeau, son bonnet dans les mains blanches et transparentes, notre ami était assis. Le changement de son aspect était si grand que je ne le reconnaissais pas d'abord. Le visage était jaune comme cire; les joues tombantes, le corps décharné, réduit au squelette; seuls les yeux, ardents d'audace et de courage, faisaient reconnaître le Berkmann de jadis. Je ne pouvais comprendre qu'en trois mois un homme eût ainsi changé. Et cela était si triste que je ne pouvais dire un mot; j'étais paralysé d'effroi... Nous nous regardions ainsi avec stupeur; car Berkmann non plus ne pouvait parler. L'un des gardiens se tenait près de lui; l'autre devant la porte: « Qu'est ce que vous avez à vous regarder comme ça? » hurla l'une des brutes; « Vous n'avez que vingt minutes et il faut parler anglais ».

Berkmann, néanmoins, parla russe; de temps à autre, il reprenait l'anglais: « Eh bien, dit-il, ma vue te fait peur? Crois-tu que les prisons américaines valent mieux que les prisons russes? Ah! les classes dirigeantes d'Amérique paient bien leurs gardiens, pour que ceux-ci accomodent leurs prisonniers à la façon russe. Et vrai, le traitement est ici plus grossier et plus brutal qu'en n'importe quelle prison de Russie. Là bas au moins les gardiens ont encore quelque chose d'humain; car le russe est sensible; ici ils ne s'échauffent que pour les dollars. Mais qu'importent nos souffrances à la crapule bourgeoise? Et à nous donc! On ne peut pas m'enlever mes convictions. Mais, dis-moi, où en est le mouvement en Europe et ici? » Cela surtout tenait au cœur du prisonnier et il se montra plein de la joie à la nouvelle de l'attentat de Paris. Toutes ses paroles décellaient l'énergie, la confiance, l'indomptable espoir dans l'avenir de la cause. Le temps passait vite. Une solide poignée de mains. « Salut aux compagnons! » cria-t-il encore. Puis on l'emmena et il se perdit dans les corridors, où il marchait d'un pas ferme, la tête haute et chantant *La Carmagnole*.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — La comédie continue, agrementée d'intermèdes curieux. L'autre jour, elle tournait au drame: il était question d'applatir une bonne fois les malandrins qui nous gouvernent et nous grugent: ils se sont raccrochés aux branches. Et pour faire preuve d'énergie, ils ont coffré quatre des voleurs du Panama.

Personne, parmi les compagnons, ne se méprendra sur la portée de cette manœuvre. Ce n'est pas le souci de la justice qui arme nos gouvernants c'est l'instinct de la conservation qui leur a forcé la main. Elle allait être renversée, l'assiette au beurre; on allait se voir arracher les ministères et les recettes générales, et les grasses sinécures.... tout ce qui fait que ces messieurs sont républicains. Vite, on pare le coup, on jette un os à l'opinion publique. En voilà pour une quinzaine au moins. Il va couler des torrents d'encre et de bêtises à propos des quatre sergents du Panama.

On va voir, dans leurs exercices variés, quoique toujours les mêmes, les clowns de la chronique et les augures du Premier-Paris.

Et puis après?

On a saisi quatre individus; et en même temps, des papiers, ce qui est plus important. Mais trop tard, la saisie: on n'a ramassé que des rogatons. On va travailler là-dessus, mais on fera piètre besogne. D'ailleurs, on n'a pas mis le grappin sur les corrompus. Il y a en a: puisqu'on trouve les corrupteurs; l'un ne va pas sans l'autre. Pourquoi les uns se promènent-ils dans les couloirs de la Chambre, pendant que leurs frères arpentent les cellules de Mazas? Ils sont couverts de l'immunité parlementaire; c'est-à-dire qu'ils ont tout le temps de brûler leur petits papiers et de mettre la frontière entre leur précieuse personne et les juges trop curieux.

Ce que nous pouvons espérer de mieux c'est que le dépit l'emporte, chez les incarcérés, sur la prudence, et qu'ils se mettent carrément à manger le morceau. Qu'ils nomment les farouches et les austères, les Tartufes et les Ratapoils qui ont passé à la caisse.

Et tu verras, peuple souverain, incurable et magnanime ganache, quelle belle collection de gredins ton vote imbécile avait fauilés au pouvoir.

Allons, allons, ça se décolle tous les jours un peu plus; et voici venir le centenaire de 1793, le vrai centenaire, celui-là: préparons-nous à le fêter de la bonne façon.

Au dernier moment le gouvernement vient demander des poursuites contre une douzaine de députés ou sénateurs.

Douze prévaricateurs sur cent quatre!

La part du feu.

* * *

Pendant qu'ils achèvent de digérer leurs pots de vin, les voleurs du Parlement n'oublient pas de gonfler la note à payer par les bons contribuables. Sous prétexte de dégager les vins d'un impôt de quelques centimes, et, en réalité pour engraisser les gros faiseurs et les propriétaires des départements vinicoles, ils viennent de voter près de 200 millions d'impôts nouveaux. Ils peseront naturellement, sur les travailleurs qui ont déjà tant de peine à joindre les deux bouts. C'est dans l'ordre, et les rufians auraient bien tort de se gêner, puisque le populo patient se laisse tondre, sans murmurer.

* * *

Et toujours l'éternelle histoire des gros voleurs qui se moquent de la justice, et des petits qu'elle prend à ses trébuchets. Deux gredins ont manifesté, à leur manière, le farouche respect de la sacro-sainte propriété. Le premier: un patron qui fait arrêter un apprenti, de 14 ans, sous prétexte qu'il avait égaré un *outil*. Chose inouïe: le commissaire de police, attendri par les larmes du gamin, se disposait à le relâcher; l'autre a maintenu sa plainte, férocement; et le gamin va récolter six ans de correction, six ans de bagne; espérons qu'à la sortie, il grossira les rangs des révoltés.

Le deuxième gredin, plus vil encore, si possible, que le premier, est un charcutier qui a fait appréhender un miséreux pour avoir dérobé à son étalage la valeur *d'un sou* de rognures. Le pauvre diable n'avait pas mangé depuis trois jours et les sergots ont été obligés de *le porter* au poste. Ci, probablement, un mois de prison. Il n'en coûterait pas plus pour dévaliser tout l'étalage, ou pour se faire servir un repas sérieux.

* * *

La sinistre machine a fonctionné, l'autre matin, sur la place de la Roquette. Ils ont saigné un cambrioleur dont le crime, à leurs yeux, était, non pas d'avoir démoralisé une serrure, mais d'avoir *descendu* deux de ces imbéciles affairés qui se font les auxiliaires bénévoles de la police. Il y avait là-bas tout l'état-major des bêtes de proie: justiciards, policiers, sergots, hirondelles de potence, etc.... Mais la foule était absente, cette fois. On est écœuré de la tuerie légale: on répugne à ces scènes d'abattoir. Et même, des gens bien pensants commencent à reconnaître que c'est rudement lâche, cette société qui s'abat, avec toute sa force, sur un seul individu, désarmé, ligotté, qu'on mène, qu'on porte même à la boucherie.

Mais, alors, il faudrait être logiques, et pour vous épargner le spectacle de ces horreurs, remiser définitivement votre hideux couperet.

* * *

Portrait du nouveau procureur général, tiré d'un canard bourgeois, qui croit l'avoir flatté: « Trapu, « courtaud, avec un ventre autour duquel on peut « faire un petit voyage, la barbe grisonnante et des « lunettes à cheval sur un appendice bien planté, « M. le procureur-général a, dans toute sa per- « sonne, l'allure d'un brave propriétaire, dont les « digestions sont faciles, et qui savoure, loin du « tintamarre boulevardier, la joie de vivre confor- « tablement. »

En deux mots: un pot à tabac inoffensif.

Il ne faudrait pourtant pas s'y fier. C'est un gras, ce nouveau justiciard; il fera la chasse aux maigres; attention: les miséreux n'ont qu'à bien se tenir.

* * *

En août 1890, la magistrature de l'Isère, profitant des troubles qui avaient eu lieu le 1er mai à Vienne, traîna en Cour d'assises 18 anarchistes. On se rappelle que 15 furent acquittés.

Les jugeurs avaient à cœur leur défaite, ils viennent de condamner à 3 mois de prison un des anarchistes qui leur avait échappé. Le motif invoqué est provocations au meurtre non suivis d'effet.

Le compagnon se nomme Gros; en son honneur on avait doublé le poste militaire et rempli la salle de soldatesque.

La conduite de Gros à l'audience a montré dans quel mépris il tenait toute la valetaille judiciaire.

C'est lui qui a prononcé le réquisitoire contre les exploiteurs Grenoblois. Il a cité la réponse du sieur Isérable répondant aux doléances de ses ouvriers affamés: « Si votre salaire ne vous suffit pas, allez travailler ailleurs! Quant à moi je ne puis donner davantage, je veux faire fortune avant 50 ans. »

Evidemment ce fait non contesté suffit à désigner Isérable aux justes vengeances. D'ailleurs tous les bourgeois industriels pensent comme lui sans compter ceux qui ont encore à doter leur fille [illegible] chement.

Gros n'a pas autrement provoqué au meurtre. L'interrogation a été instructive:

*L'accusé.* — Bien jeune, j'ai été habitué au travail; je suis ouvrier boulanger depuis l'âge de 14 ans! J'étais alors un adepte enthousiaste de l'idée du compagnonnage. J'ai été reçu aspirant compagnon boulanger et ai fait mon tour de France. En arrivant à Fontainebleau j'ai été arrêté avec trente-trois sous dans ma poche et condamné à un mois de prison pour vagabondage. En sortant de prison, je me suis placé comme garçon [illegible] à Paris et bientôt je suis arrivé à gagner [illegible] francs par mois, nourri et logé. Mais j'avoue que ma condamnation m'avait coupé les bras. J'avais tout [illegible] pour rester un honnête homme. Et c'est alors que les idées de révolte m'entrèrent dans l'esprit, c'est depuis cette époque que je suis socialiste.

— Il résulte des renseignements fournis par la police de Vienne que vous avez travaillé chez M. [illegible] gavière et que vous n'étiez pas précisément le modèle des ouvriers! Vous vous adonniez, paraît-il, à la boisson?

— C'est une erreur! Mon frère seul avait certain défaut. Lui ayant reproché plusieurs fois son inconduite, il me répondait: « Bah! je suis garçon. Cela n'a pas d'importance! » Mais je défie à qui que ce soit de venir prouver que je me mettais en ribote et de dire que je me suis montré en état d'ivresse dans les rues de Vienne! Du reste, je ne gagnais que 3 fr. 50 par jour, j'avais trois enfants, une femme à nourrir, et mon salaire suffisait à peine pour donner le pain quotidien à la maison. Comment aurais-je donc fait si j'en avais porté la plus grande partie au cabaret! (Sensation).

Quant au motif de son procès il répond:

J'avais toujours eu l'intention de faire une manifestation pacifique, et lorsque je suis rentré chez moi, après la réunion, j'étais loin de m'attendre à un résultat semblable. Du reste, je ne tenais pas à avoir un succès de planche; je ne suis pas un [illegible] botin, je suis tisseur! Quand au pillage [illegible] quant à ma péroraison du 1er mai, elle a été à peu de chose près la même que celle de la veille. J'ai encore préconisé les revendications énergiques. J'ai dit que les femmes tendaient à remplacer les hommes dans les ateliers, parce qu'elles travaillaient à meilleur compte et que, probablement à cause de leur faiblesse de caractère, on exige d'elles un travail énorme. Oui, on ne leur donne pas même le temps de manger. Et c'est les mains sales, pleines d'huile, qu'elles étaient obligées de prendre leur nourriture, dans la poussière dans la crasse! On donne bien à l'animal le temps de prendre sa provende, pourquoi ne donnerait-on pas aux travailleuses une heure pour manger.

Je ne dis que la vérité, mais je ne veux pas que l'on impute à mes paroles un sens qu'elles n'ont pas. Quant à les renier, jamais! Je serais un misérable si je faisais cela.

— Mais, si vous aviez la conscience si tranquille, pourquoi avez vous pris la fuite?

— Je ne suis pas parti de suite. J'ai encore travaillé le 2 mai. C'est alors que des camarades sont venus me dire: On va te faire un procès de [illegible] dances. La prévention sera probablement [illegible] gue. Ensuite, ils m'ont engagé à fuir et je [illegible] cause de mes enfants. Certes, je l'avais [illegible] tranquille! Mais j'ai réfléchi que mes enfants [illegible]

raient avoir faim. Je suis immédiatement parti pour Genève où j'ai travaillé dès le premier jour.

— Avez-vous appris votre condamnation par défaut ?

— Oui.

— Comment se fait-il alors que vous ne vous soyez pas rendu.

— Les considérations qui m'avaient fait fuir existaient et existent toujours et si la police de Marseille ne m'avait pas arrêté, je ne serais pas encore là. (Hilarité).

*Le président.* — Gros, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

*L'accusé.* — Je maintiens que j'ai dit toute la vérité et que le sens de mes paroles est bien celui que j'ai rapporté ici. Si je n'avais pas demandé à ce que la manifestation soit pacifique, le lendemain je serais descendu dans la rue avec les autres !

La belle tenue et les réponses humaines et si justes du compagnon lui ont conquis toutes les sympathies du public et de la presse et sa condamnation a fait crier à l'infamie.

***

Rue Alibert, il existe un ménage dont le mari est paralytique, la femme pour subvenir aux besoins tient un débit de lait, journaux, etc., avec cela deux enfants. C'est dire si on a dû mal à vivre, mais enfin, tant bien que mal on joint les deux bouts, cela vaut mieux que d'aller faire des travaux de couture.

Oui, mais, on a compté sans le propriétaire, un monsieur Noury qui possède quinze maisons de premier ordre rue Alibert, et plus de quatre-vingts autres à Bellevue. Ce monsieur a toujours été exactement payé pendant les douze années que ces pauvres gens sont restées chez lui; mais ayant trouvé à louer sa boutique dans de meilleures conditions, il vient de les jeter dans la rue en leur signifiant congé, leur enlevant du coup les moyens de vivre; car il n'est pas dit qu'ils pourront trouver à s'installer ailleurs, se créer une nouvelle clientèle.

Ces pauvres gens sont allées consulter un de nos amis, leur voisin, parce qu'ils avaient entendu dire qu'il était anarchiste, et lui demander s'il était possible qu'il existât des gens aussi féroces, des lois assez stupides pour autoriser des individus à faire ainsi le mal.

Notre ami n'a pu que leur répondre que ce parasite était dans son droit, et que c'était pour cela que les anarchistes veulent la suppression des lois, la mise en commun de la propriété.

Que c'était pour cela aussi qu'il y avait parfois des individus qui se révoltaient et faisaient payer aux jouisseurs leur férocité et leurs cruautés inutiles.

***

Charleville. — Le compagnon Tisseron vient de sortir de la prison de Rethel, où il a passé 6 mois pour avoir prêté la main à la désertion d'un nommé Lorette, qui, se voyant découvert le dénonça à son colonel ainsi que les compagnons, Moray qui fut condamné à huit mois, Maillait à 8 mois et Leroux, à 18 mois.

Leroux, en allant en appel, s'étant disputé avec les gendarmes qui le conduisaient, se jeta à la rivière, pour échapper à leurs brutalités, et s'y noya.

## Suisse

Inutile de rappeler encore une fois le contraste qui existe entre la légende des libertés helvétiques et la triste réalité, c'est une chose assez connue; mais ce qui l'est moins, c'est la haine avec laquelle on poursuit dans notre pays tout ce qui touche de près ou de loin les anarchistes et leurs idées. Il n'existe guère de contrée où la peur de l'anarchie n'est plus souvent manifestée par les politiciens de toutes les opinions. Les socialistes autoritaires surtout, lorsqu'ils veulent faire risette aux bourgeois, ne manquent pas de nous tomber dessus. Ah! par exemple, il ne faut pas leur demander d'arguments de discussion; leur seule et unique tactique consiste à réduire ce que bien avant eux les bourgeois ont toujours dit de nous, que nous sommes des malfaiteurs ou des fous. » Quand par hasard nous rencontrons l'un d'eux, il fait son possible pour se dérober à la discussion, ou s'il est seul, il dit comme nous.

Il n'existe parmi les groupements ouvriers aucun moyen de discussion, et un adversaire de la coterie autoritaire est sûr d'y rencontrer le plus de partialité possible. Les journaux ouvriers, dont l'abonnement est presque toujours obligatoire pour les membres des syndicats et des sections genfloennes, ne se distinguent guère des journaux bourgeois radicaux, si ce n'est par quelques campagnes contre certains patrons un peu plus exploiteurs que d'autres ou n'ayant pas le moyen de fermer la bouche à la critique.

La *Sentinelle*, journal ouvrier de la Chaux-de-Fonds, est un modèle assez réussi de rédaction modeste. Il porte en sous-titre ces mots : *Intéresser, instruire*. On n'est pas surpris d'y lire, par exemple, un article *glorifiant* l'issue de la grève de Carmaux en même temps que les victoires du général Dodds au Dahomey, et donnant ces faits comme des « triomphes du socialisme. »

Un autre rédacteur du même journal peu prétentieux, ne se gêne pas pour y insérer un article de Kropotkine, auquel il ajoute deux lignes pour terminer, et qu'il signe de ses initiales.

Notre nouvelle brochure intitulée : *Les Anarchistes et ce qu'ils veulent* a fait à la Chaux-de-Fonds et aux environs, l'effet d'un caillou dans le marais des politiciens. Rédigée sous forme de dialogue entre ouvriers, elle explique les points principaux du communisme libertaire et réfute les plus sérieuses objections qui s'élèvent contre lui.

Les socialistes autoritaires auraient là une belle occasion de discuter nos idées et de nous répondre s'ils croyaient pouvoir le faire. Or, tout ce que la *Sentinelle* a pu trouver comme réponse, c'est de déclarer qu'elle se joignait à la bourgeoisie pour défendre le suffrage universel injustement calomnié par les anarchistes.

Elle proteste également contre le qualificatif d'ambitieux et d'intrigants appliqué à toute la bande des chefs du parti ouvrier qui se bousculent, se salissent et intriguent les uns contre les autres pour attraper une fonction ou entrer dans une combinaison politique quelconque.

La pauvre *Sentinelle* a perdu une belle occasion de se taire, car lorsqu'on a le toupet de défendre le suffrage universel et la bourgeoisie, ce n'est ni par vertu ni par désintéressement, et on ressemble fort aux vautours défendant la pourriture dont ils vivent.

Nous n'avons pas manqué de lui faire de la réclame en montrant à tous nos collègues d'atelier l'article en question, qui a provoqué chez un grand nombre une indignation légitime. C'est ainsi que nous donnons suite à notre propagande individuelle, et celle-ci portera sûrement ses fruits; nos ennemis ne tarderont pas à s'en apercevoir.

Nous ne manquons pas de faits révoltants à mettre sous les yeux du peuple. L'égalité devant la loi fait des siennes chaque jour; nous avons vu acquitter le Directeur de la Compagnie de navigation du Léman, quoique sa rapacité démontrée eût causé l'explosion d'une chaudière et la mort de vingt-six personnes; mais pour compenser, on ne manque pas de distribuer chaque jour l'amende et la prison aux pauvres diables qui ne peuvent payer les impôts parce qu'ils manquent de pain à la maison. Malgré leur répugnance habituelle, les journaux bourgeois enregistrent des faits de plus en plus nombreux de suicides par misère. Et le froid ne fait que de commencer : gare cet hiver !

Les affaires militaires ne sont pas tout rose ici; nous voyons augmenter la brutalité des traîneurs de sabres, mais l'esprit de dignité se manifeste également. Une compagnie entière, à Bellinzona, s'est révoltée contre les officiers instructeurs qui n'ont pu venir à bout des mutins. Dans le canton de Vaud, un soldat qui était tracassé par son officier instructeur eut avec celui-ci une altercation à la suite de laquelle il le frappa au visage. Il devait avoir vraiment raison, car on ne l'a condamné qu'à soixante-quinze jours de prison. Autrefois, la plupart des jeunes gens terminant leur école de recrue, revenaient enthousiastes; il n'en est plus de même à présent; les pauvres bougres éreintés, malmenés, brutalisés ne me, reviennent dégoûtés. Les bourgeois ne s'en doutent pas, mais il règne sourdement une réelle animosité contre le militarisme. Le gouvernement vient d'essayer une mobilisation de la Landsturm, c'est-à-dire des éléments trop jeunes, trop verts ou réformés de l'active et de la réserve. On a arraché de leurs foyers des malheureux souvent faibles, malades ou misérables, on leur a mis sur le dos une livrée militaire, sur l'épaule un vieux fusil; et après la perte de deux journées de travail, on leur a donné l'espoir qu'ils seront appelés pour d'autres répétitions. C'est ainsi que les bourgeois travaillent mieux que nous à la propagande anti-militaire et anti-patriotique. A nous de redoubler d'efforts pour les aider à se suicider.

## Allemagne

Les socialistes allemands ont tenu leur congrès annuel le 14 novembre à Berlin. Ils ont décidé de ne point chômer le 1er mai et de se réunir seulement le soir, dans les salles et dans les brasseries : leur sagesse a été louée en général par les journaux bourgeois de toute nationalité, y compris *le Temps* de Paris. Ils renoncent en effet de plus en plus à l'action révolutionnaire et se contenteront de plus en plus de vaines paroles et de sièges au parlement comme nos radicaux. Un passage intéressant du rapport est celui, où tout en injuriant les « jeunes socialistes », les orthodoxes reconnaissent que la plupart des dissidents ont en réalité passé à l'anarchie. Comment concilier cela avec une autre allégation du même rapport prétendant qu'aucun point de doctrine ne distinguait les novateurs, mais que ceux-ci agissaient simplement sous l'impulsion de la haine personnelle et de la basse jalousie ?

## Russie

La scène se passe à Kowno. Trois hommes se tiennent devant la porte d'une fabrique; la sœur de l'un d'entre eux, portant un enfant dans ses bras traverse la rue pour rejoindre le groupe. Un officier russe arrive à fond de train et pique droit sur la femme qui échappe par hasard et à juste le temps de se jeter le long du mur. L'un des hommes dit : « Voilà qui est indigne d'un officier. » Le soudard alors veut charger le groupe, mais il se jette sur une voiture et pendant ce temps les trois hommes rentrent dans la fabrique. Ils l'entendent s'éloigner et ressortent. La brute galonnée fait faire demi tour à son cheval revient au galop et leur demande grossièrement une allumette pour son cigare. On lui fait observer qu'il pourrait mettre plus de politesse dans sa requête. La dessus le galant homme s'en va brusquement. Trois semaines après, par ordre du gouverneur, les trois hommes étaient exilés, sans interrogatoire, sur la simple dénonciation du traîne-sabre. Voilà une nation amie qui entend comme il faut le respect de l'armée; il est probable qu'on ne tardera point à suivre ici d'aussi louables exemples et quelques années de bagne distribuées avec sagacité en diverses villes inspireront au peuple une terreur salutaire de l'uniforme.

***

La *Libre Russie* annonce que l'on construit en ce moment, sur la Clyde, pour le gouvernement russe des bateaux munis de cages en fer destinées au transport des condamnés politiques.

## Etats-Unis

Paterson. — Peu de nouvelles. Les grévistes d'Homestead retournent au travail; la légalité les a tués, et, hélas! ils ne sont pas les premiers, ni les derniers à être vaincus par la grève des bras croisés. Les journaux annoncent que le camarade Neeb, condamné comme vous savez à quinze ans de prison pour l'affaire de Chicago doit être gracié et libéré jeudi prochain 24 novembre, en l'honneur du jour de remerciements à Dieu (Thanksgiving-day). La propagande continue de plus belle, particulièrement en anglais, français et italien. Dimanche dernier, 13 novembre, en commémoration de l'assassinat de nos amis de Chicago, nous avons eu une splendide réunion devant une nombreuse assemblée. Les orateurs italiens, anglais et français ont été fort applaudis pour leur développement d'idées et principes. Je regrette, et bien d'autres déplorent comme moi les luttes intestines qui existent parmi nos camarades de langue allemande, aussi le résultat est arrêt complet, de toute façon, parmi les environnants; chacun reste sous sa tente. On oublie l'idée quand on ne pense qu'à se venger. De qui ? De quoi ?

## Espagne

*Prison de Barcelone 1892.*

Camarades de *La Révolte*,

Nos juges ont enfin simulé le réveil; le 28 novembre dernier ils ont envoyé leurs valets nous prévenir que notre cause passait entre les mains du Procureur de la Reine; c'est un pas en avant, à moins que dans quelques jours, comme c'est un peu l'habitude, elle ne revienne à son point de départ comme il a été fait pour un camarade emprisonné depuis 28 mois pour les mêmes raisons que nous (délit d'anarchisme) et dont la cause est toujours à l'instruction.

On dit que le nouveau ministère libéral s'appliquera à réparer les arbitraires sauvageries de son prédécesseur, mais notre qualité d'anarchistes nous fait mépriser des sentiments affichés par tout gouvernant, blanc ou bleu, et nous savons d'avance que nous n'avons rien à attendre que ces messieurs ne soient obligés de nous donner.

Pourtant il serait grand temps d'en finir avec cette odieuse comédie où se joue, non seulement notre liberté mais notre santé ainsi que la vie de ceux que nous aimons.

Déjà, malgré nos précautions préventives, la gale nous dévore, les ulcères déchirent nos chairs tandis que la vermine fouille nos plaies; nos nuits sont des nuits de tourments et d'insomnies absolument semblables à cet enfer décrit par les écrivassiers cléricaux; nos tortures deviennent chaque jour plus insupportables et nous n'osons plus tendre la main aux amis qui nous viennent voir.

Si c'est avec de pareilles monstruosités que les bourgeois espèrent désarmer notre haine et nous convaincre des bonnes qualités de leur justice vraiment nous les plaignons.

Il est vrai qu'à ce jeu-là, M. Garcia Bajo, notre premier juge spécial, a gagné une croix quelconque et que mes enfants y ont perdu leur mère, c'est la seule explication qu'on puisse donner à cette comédie, couverte en drame, par des messieurs qui croient à l'impunité de leurs crimes.

M. le Procureur de la Reine comprendra-t-il, maintenant que tout dépend de lui, qu'il est temps de mettre un terme à ces interminables détentions?

Nous ne demandons pas plus de clémence que nous n'en accorderions à ces gens-là dans un moment de lutte mais puisqu'ils prétendent à la justice qu'ils l'appliquent. Nous ne réclamons rien de plus.

PAUL BERNARD.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

SAINT-CHAMOND. — Les camarades qui désirent des brochures peuvent s'en procurer chez le compagnon Garonand, 4, rue Victor Hugo où elles sont en vente.

Le groupe des *Forçats de Lille*, d'accord avec les camarades de la région, ayant pris l'initiative d'une série de brochures révolutionnaires nous prie d'annoncer la première : La *Dynamite et l'Anarchie*, au prix de 15 centimes l'exemplaire et, pour les groupes, à 10 francs le cent : adresser demandes et mandats à la nouvelle adresse du compagnon Edmond Mauduit, rue Philippe de Commine, 51, Lille.

CETTE. — Les compagnons ayant l'intention d'embarquer dans ce port, sont prévenus que les camarades de l'endroit ne sont nullement en situation de leur faciliter le passage gratuit, et matériellement dans l'impossibilité de leur fournir l'argent nécessaire.

LAUSANNE. — Les compagnons de cette localité, venant de former une bibliothèque, demandent aux compagnons qui peuvent disposer de journaux et brochures, de bien vouloir leur adresser, 5, Escaliers de la Caroline, chez E. Blanchard.

ETATS-UNIS. — La rédaction du *Grido degli oppressi*, nous prie d'annoncer que sa nouvelle adresse est, 75, Illinois street cor Franklin, Chicago (Ill). Etats-Unis.

## SOUSCRIPTION
### Pour les Détenus

Listes précédentes : 1,228,35.

Groupe français-allemand, La *Revanche des Mineurs* de Springs Walley, 25 fr. — Un copain par Méreaux, 2 fr. — Vve Charbonneau, 1,25. — B. à Bucharest, 5 fr. K. à Potsdam, 5 fr.

Auguste et Marianne, 1 fr. — B. à Alfortville, 1 fr. — Un copain par Méreaux, 1 fr. — Groupe de Nîmes, 5 fr.

Total : 1,277,60.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 6 587 70.

E. à Salou, 0,75. — C. à Bizerte, 2 fr. — Groupe anarchiste à Saint-Nazaire, 10 fr. — D. à Reims, 0,50. — Jeanquimarche, 25 fr. — Un anonyme (en timbres), 0,45. — Vve Charbonneau, 1,25. — B. à Bucharest, 5 fr.

G. N. S., 0,05. — C. à Chaumont, 2 fr. — R. à Wasigny, 0,50. — R. à Potsdam, 5 fr. — P. à Eraguy, 25 fr. — S. à Reims, 0,60. — E. M. à Londres, 1 fr.

Par E. P. des compagnons réunis à Will Grove, 2,35. — T. à Fontenay, 0,50. — E. M. à Candebec, 0,75. — Un copain par Méreaux, 1 fr. — P. B. par R., 0,30. — J. G. à Beaucaire, 0,30. — L. à Daumazan, 1,50. — Groupe de langue française. La *Revanche des Mineurs* de Walley-Falls, 10 fr.

Total : 6.714 25.

## PETITE CORRESPONDANCE

La Solidarité, Agen. — G. à Chaux-de-Fonds. — C. S. à Meurcourt. — P. à Lille. — G. à Brest. — G. à Medéah. — B. à la *France*. — P. à Narbonne. — D. à Rouen. Z. à Nice. — C. à Turin. — B. à Saint-Quentin. — D. à Roubaix. — G. à Saint-Chamond. — P. à Saint-Nazaire. — G. à Gisors. — M. P. à Thuir. — G. à Beaucaire. — E. à Daumazan. — M. à Bességes. — G. à Pont-de-Cé. — A. à Damery. — P. G. à Nîmes.

Reçu timbres et mandats.

Le compagnon Jean Couralis prie les compagnons Rébuffat et Traverso jeune de Marseille de vouloir bien lui donner leurs adresses afin de pouvoir leur envoyer deux volumes de J. Richepin pour la bibliothèque du groupe.

Ecrire à Jean Couralis, pêcheur, chez Giselard, Louis, pêcheur, au Grau-du-Roi, près d'Aigues-Mortes (Gard).

E. C. rue Monge. — Nous n'avons pas à nous occuper de réclame. Tout journal a droit de discuter n'importe quelle personnalité, Vous ou autre.

Le compagnon Réano prie les camarades de Saint-Etienne, chez qui il a laissé des brochures, de bien vouloir les lui envoyer chez E. Blanchard, 5 Escaliers de la Caroline, Lausanne.

Le compagnon Henri Camalet désirerait se mettre en relation avec les compagnons du nouveau groupe les Vengeurs. Ecrire à l'adresse qui suit : M. Camalet, Henri, carbonnier à Mascara, place Géry, province d'Oran (Algérie).

Le compagnon Toutain, boulanger à Fontenay-Saint-Pierre, demande à entrer en relation avec les camarades de Mantes.

B. à Hiraumont. — *La Société au lendemain de la Révolution* est épuisée, nous en préparons une nouvelle édition.

Le compagnon Ruffel prie les compagnons qui correspondent avec lui de lui envoyer ses lettres chez Gachenot, à Médéah.

Le compagnon Babé voudrait correspondre avec les compagnons du Vimeu.

P. à Amiens. — *Force et Matière*, chez Reinwald, rue des Saints-Pères.

P. A. à Angers. — 1789 pas encore imprimée.

Le compagnon Anou, à Damery, prévient les compagnons de Londres de ne rien envoyer à l'adresse de Michiels. — Dorénavant expédier à son nom.

C. à Villefranche. — Le morceau de Claime est passable, mais il y a mieux.

Jean G. — *Andante anarchiste* manque de bases.

## CONVOCATIONS

PARIS. — Nous inspirant des idées de solidarité, nous avons résolu entre camarade de faire Dimanche 25 décembre salle Georget, 38, rue Aumaire une soirée familiale à 8 h. 1/2 du soir.

Nous espérons que tous les camarades de Paris et de la Banlieue n'hésiteront pas à répondre à notre appel et nous prêter leur concours. Le bénéfice sera remis pour les femmes et les enfants des compagnons détenus dans les prisons de la Bourgogne et qui acceptent de souffrir pour nos idées.

Lundi 26 décembre à 9 heures du soir, quelques compagnons se réuniront chez Sabatier, 84, rue de la Glacière. Urgence.

Le groupe d'études sociologiques le *Progrès social* convaincu que la solution de la question sociale ne peut s'induire que de l'étude des phénomènes sociaux invite tous les compagnons à assister à ses séances les mardis à 8 h. 1/2 salle Eichmann, 5, rue Keller, mardi 27 décembre.

Ordre du jour : socialsites et sociologues.

MONTREUIL. — La *La Commune Anarchiste*, réunion lundi soir 26 courant, chez Méraux, 19, rue Armand Carrel.

CALAIS. — Les camarades désireux de développer la vente publique des journaux, sont priés de se réunir le samedi soir, 24 décembre, à 8 h. 1/2 dans le but de se concerter à cet effet, café Duquesnoy, rue du Temple.

BELLEVUE. — Dimanche 25 décembre Réveillon et grand bal, au local Anarchiste, 3, rue des Moulmiers.

DIJON. — Samedi, 14 courant, soirée familiale anti-cléricale à 9 heures du soir, café de la *Renaissance*, rue James Demontry.

Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont invités.

SAINT-CHAMOND. — Le groupe les *Amis de Ravachol* se réunit tous les dimanches matin au café Bonnefoi, rue de l'Hôtel-de-Ville, 5, et invite tous les travailleurs et lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte* à venir s'unir à lui pour la propagation des idées révolutionnaires, car l'heure des grandes luttes approche, et il faut nous solidariser pour pouvoir vaincre. L'utopie gouvernementale et les fraîches chontés de la haute pègre, qui nous spolie de la plus grande part du maigre salaire qu'il nous jette à la face.

AMIENS. — Dimanche 25, à 5 heures du soir, 64, rue du faubourg de la Hotoie, Réunion extraordinaire des anarchistes.

Sujets : 1° Suite et fin des études sur la propriété. 2° Inauguration de la *Bibliothèque Eclectique de la jeunesse Libertaire*. Les camarades qui peuvent disposer de brochures, journaux, etc., pourront les remettre au lieu de la réunion ou les adresser au compagnon F. Paulet, 20, rue Guidé.

LA CHAUX DE FONDS. — Les anarchistes de la Chaux de Fonds organisent pour le Lundi 2 janvier un petit dîner, qui sera suivi d'une soirée familiale, tous les compagnons de la région sont cordialement invités. Prix du dîner 1 fr. 50.

BRUXELLES. — « Nous invitons tous nos amis à la *Réunion générale* qui aura lieu, le dimanche 25 décembre, à 10 heures du matin, à la Colline, rue de la Colline, Bruxelles.

« Ordre du jour : *Propagande de la presse*. Le soir, à 8 heures, grande soirée : causeries, chants et poésies anarchistes.

« Une tombola au profit de la propagande sera organisée.

« Les camarades de Bruxelles ainsi que ceux des faubourgs, sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le samedi 24 courant, à 8 heures du soir, à la Colline. Urgence.

« Les camarades de la Bohême, de l'affranchissement et du XX^e^ siècle sont spécialement invités. »

*L'Imprimeur-Gérant*, J. LÉCUYER.

Paris. — Impr. J. LÉCUYER, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNÉE, N. 16. DIX CENTIMES DU 31 DÉC. 1892 AU 8 JANV. 1893.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'UTOPIE GOUVERNEMENTALE

(II. — *Suite.*)

Les travailleurs radicaux demandent en ce moment une nouvelle subdivision des conseils municipaux et des comités. Ils veulent des « Conseils de district » — ce qui équivaut à reconnaître l'indépendance, dans presque toutes les gestions économiques, de toutes les petites agglomérations rurales et des petits arrondissements de chaque grande cité.

L'idée est ainsi d'avoir dans Londres, dans Manchester et chaque autre grande ville *plusieurs* communes indépendantes — comme qui dirait les communes de Montmartre, de Belleville, etc. ; — et, dans les campagnes, d'avoir la Commune rurale, très petite mais très indépendante, *mise en possession du territoire de la Commune*, menant elle-même son ménage agricole, et souveraine dans toutes ses attributions, très larges, qui engloberaient la plupart des attributions actuelles de l'Etat actuel.

Bref, c'est un idéal de commune rurale, maîtresse de son sol, de sa justice, de son éducation, de sa police intérieure, qui se dessine au sein du peuple anglais, — à tel point que le parti libéral, actuellement au pouvoir, a dû accepter en gros ce programme et en faire son mot d'ordre aux dernières élections.

***

Voilà les tendances, bien réelles, qui se dessinent en ce moment.

Ce n'est certainement pas l'idéal anarchiste. Loin de là. Mais ce ne sont pas non plus des anarchistes qui tracent ce but prochain. Ce sont de simples libéraux, des hommes qui supportent le ministère actuellement au pouvoir en Angleterre, — mais qui ont le bon sens de comprendre qu'un parlement tout puissant ne peu plus continuer de vivre, du moment où l'on voudra modifier la moindre des choses dans le régime actuel de la propriété.

Ce qu'il nous importe à nous, anarchistes, de relever dans ces faits, c'est que *deux* tendances opposées, concernant l'organisation politique de la Société, sont maintenant en présence.

L'un cherche à *conserver* à tout prix la machine gouvernementale, à *étendre* les pouvoirs de l'Etat central, à *renforcer* le pouvoir. Les monarchistes français, les amoureux de la dictature boulangiste ou monarchiste, les conservateurs anglais, l'empereur d'Allemagne, etc. sont dans ce camp.

L'autre tendance cherche à *subdiviser* le pouvoir, à le *limiter* dans ses attributions, à lui *enlever* des mains les fonctions qu'il s'est arrogées au cour de l'histoire.

On comprend aisément, combien cette tendance vient confirmer nos conceptions anarchistes. En demandant l'abolition de l'Etat, nous résumons, et nous développons jusqu'à ses dernières conséquences logiques, une tendance *réelle* du mouvement historique.

***

Mais, outre cette tendance, à la subdivision territoriale du pouvoir, il en existe aussi une à limiter les *fonctions* de l'Etat qui resterait toujours Etat, quelle que soit l'étendue de son territoire, s'il continuait à tenir entre les mains d'un Conseil de la commune tout ce que tient aujourd'hui un parlement. Nous allons analyser cette autre tendance.

III

Nous avons parlé des tendances à la décentralisation territoriale qui se font déjà jour dans la société actuelle. La Commune indépendante — tel est, sans nul doute, l'idéal qui se dessine dans les esprits des grandes masses en France et en Angleterre.

Mais si la Commune reste Etat ; si elle continue à être gouvernée par un corps législatif qui se pose en gérant de toute la vie communale — il n'y a rien de fait. C'est un Etat au territoire réduit — une république de Paris ou de Londres qui se fait sur le modèle de la république de Genève ou de Bâle, et voilà tout. rien n'est changé, au fond, et tous les vices des grands Etats s'y retrouveront. En effet, on sait déjà, par une expérience déjà faite un peu partout, que les petites républiques ne valent nullement mieux que les grandes. Elles ont tous les défauts, tous les vices. Elle tombent même plus facitement aux mains des petites coteries ; elles favorisent encore plus le pillage des fonds publics ; elles tombent d'autant plus dans le favoritisme, l'étroite combinaison des petits intérêts de famille.

On a déjà eu un avant-goût de ce que serait la Commune de Paris si Paris devenait Commune. On a aussi vu, lors de l'emprunt de la Ville de Paris que les farouches du Conseil Municipal sont faits de la même pâte que les farouches de la Chambre, et que le livre de chèques a pour eux le même attrait qu'il a eu pour les cent quatre « du Palais Bourbon ».

Et on sait qu'il n'y a pas de pires voleurs en Amérique que les Conseils municipaux de New-York, de Chicago et autres grandes villes, élus par le suffrage universel de la libre république démocratique, ni de pires voleurs en Italie ou en Espagne, que les Conseils municipaux de de Milan, de Turin, de Madrid, et ainsi de suite. On nous parlera, peut-être du Conseil municipal de Londres.... Mais il est né d'hier et il ne fait que s'essayer à manier les millions. Après quelques années, les démocrates auront fait leur apprentissage de gouvernants, et ce sera la même chose.

On nous dira enfin qu'il y a des riches et des pauvres en ce moment ; qu'il y a banques et bourses ; qu'il y a toutes les tentations... Mais alors même que tout cela serait disparu, restera LE POUVOIR, ce grand corrupteur des hommes. Et si ce pouvoir s'agrandit de toutes les fonctions économiques de la production et de la distribution des produits, il deviendra bientôt tyrannie, pire que l'ancienne.

***

Voilà pourquoi nous sommes fermement persuadés que la Commune-Etat aurait tous les inconvénients de la Nation-Etat, et pourquoi nous demandons l'abolition de l'Etat dans la Commune, aussi bien que dans la Nation.

Eh bien, en ceci, nous marchons encore d'accord avec la tendence qui s'affirme de plus en plus — la tendence à décentraliser les *fonctions*, aussi bien que les territoires.

Un exemple expliquera notre idée.

Une des fonctions de l'Etat a toujours été l'éducation. Eh bien, l'Angleterre rompt avec cette tradition. Il est vrai que les Huxley et toute la clique d'aspirants au ratelier de l'Etat qui les suivent, demandent à grands cris un ministère de l'instruction publique. Mais, la Nation a marché dans un sens opposé. Pour l'instruction primaire, du moins, elle a préféré le School Board, un Conseil des écoles séparé, qui est élu tout-à-fait indépendamment de l'Etat et qui constitue un corps indépendant du gouvernement, est chargé d'une fonction spéciale, l'instruction primaire, et rien de plus.

Loin de nous l'idée de considérer ces Conseils scolaires comme un idéal, ou même un acheminement vers l'idéal.

Notre idéal est tout autre. Mais, ce que nous tenons à constater, c'est qu'une nation lorsqu'elle a voulu réformer son éducation, n'a pas chargé l'Etat de cette fonction. Au contraire elle la lui a enlevée, et l'a confiée, non à des députés, qui sont toujours des bonnes à tout faire, mais à des gens, hommes et femmes, élus spécialement pour s'occuper des écoles. Le fait est que les écoles y ont décidément gagné.

Il est évident que, au sein d'une organisation élastique, les conseils des écoles anglais sont bientôt devenus eux-mêmes de petits gouvernements, et en ce moment les messieurs et les dames du School Board sont des fonctionnaires qui tyrannisent les instituteurs avec leur fonctionnarisme. Mais l'organisation générale des écoles primaires a tout de même gagné immensément à être séparée de l'Etat. Et il y a, dans plusieurs communes de province, des conseils d'écoles qui remplissent leurs fonctions infiniment mieux que tout ce que l'on pourrait jamais espérer d'un ministère.

(*A suivre*).

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — On commence à voir clair dans le gaspillage des caisses du Panama. Cette entreprise désastreuse a englouti treize cents millions, répartis comme suit :

Achat et transport de machines, salaires, travaux faits pour le percement de l'isthme, cinq cents millions. Restent huit cents millions. C'est une somme, quelques uns ont été dépensés en frais de publicité, affiches, brochures, annonces dans les journaux. En calculant largement, on peut évaluer ces frais à 20 millions.

Et le reste ? Il y a des ministres, sénateurs, députés, les « hommes du monde », les loups-cerviers de la banque, qui ont empoché l'argent des chèques.

Il y a le gouvernement qui a fait sa main : Pour gouverner, dit Rouvier, il faut de l'argent. Et quand les chambres n'en donnent pas suffisamment, on est bien heureux d'en trouver par les relations personnelles. D'accord. Mais ce qu'on n'admet pas, c'est que les gouvernements aillent prendre cet argent dans les poches des souscripteurs d'une affaire industrielle, qui ne l'ont pas donné pour cet usage. C'est purement et simplement un détournement de fonds.

Tout cela ne fait pas huit cents millions. On trouvera la différence dans les comptes des *entrepreneurs*. Ils ont pris par dizaines et par centaines de millions. Pour n'en citer qu'un, Eiffel, l'homme de la Tour, exigeait 29 fr. 93 pour un mètre cube de déblais évalué couramment 8 francs. Il a empoché, de ce fait, quelque chose comme 16 millions. Et les compères et complices ? On nous a parlé aussi d'un individu qui, chargé de fournir des pierres de Smyrne pour la construction des bureaux de l'administration, aurait réussi à toucher, pour le même chargement de navire, *trois cents fois* le montant de la charge, sans qu'il soit prouvé que ledit navire ait jamais abordé à Panama ! Pour peu qu'ils soient une cinquantaine on arrivera à reconstruire le total. Il doit y avoir des moyens de leur faire rendre gorge. Ceux de ces misérables dont les pères n'avaient pas volé, sont des parvenus dont l'insolence n'a d'égale que leur déloyauté. Ils ont dépouillé, avec la cotte et la blouse, les sentiments d'honneur qu'on rencontre d'ordinaire chez l'ouvrier. Si la Commission d'enquête a l'énergie de leur arracher les millions volés, on pourra rendre aux souscripteurs du Panama le tiers au moins de l'argent qu'ils ont versé. Mais il ne faut pas se bercer de cette illusion. Ce qui est bon à prendre est bon à garder : un proverbe que nos législateurs ne feront pas mentir.

***

De *l'Evènement* :

« Les anarchistes sont là qui guettent la Société française, tellement affolée qu'elle ne les voit plus montant comme le mascaret et s'apprêtant à la submerger. Pendant que les bourgeois se disputent sur le Panama, les anarchistes se préparent à les écarter. »

A-t-il assez la frousse, ce policier volontaire ? Mais il ne fera prendre le change à personne. La société se dissout d'elle-même et nous assistons tranquillement à la débâcle. On nous accuse, à tort ou à raison, d'employer la dynamite ; elle n'endommage le plus souvent que des maisons : c'est la *panamite* qui fait sauter le gouvernement bourgeois ; et cette constatation n'est pas pour nous attrister.

***

Du *Radical* :

Recommandé aux ouvriers qui ont voté pour nos maîtres actuels.

« Ces vieux que nous laissons mendier le long des rues et des chemins, épiant le regard du gendarme ou du sergent de ville ; que nous contraignons de passer les nuits accroupis derrière des bornes ou couchés dans les fossés de la route ; qui, à la campagne, finissent par être trouvés morts de faim derrière quelque haie ; ces veillards nous ont tout donné d'eux-mêmes, leur sang, leur savoir, leur travail, leurs produits, leurs douleurs. Et quand il s'agit de leur rendre quelques bribes de tout ce qu'ils ont créé, nous les repoussons, nous leur refusons le peu de nourriture dont leur âge a besoin, le matelas pour leurs pauvres muscles endoloris, la petite douceur qui serait la joie de cette enfance finale, et permettrait, à l'homme qui a terminé son cycle, de s'endormir à jamais sans souffrance dans une caresse sociale.

« Les sauvages ont la franchise de supprimer leurs vieux d'un coup, sans souffrance, dans l'enivrement d'une fête ; nous autres, hypocrites, pendant que nous dévorons en goinfres le fruit du travail ancestral, nous condamnons l'ancêtre à l'agonie lente, à tous les froids, à toutes les faims, à toutes les humiliations. »

Et vous ne trouvez pas de remède à ce monstrueux égoïsme social ? Et les pauvres vieux continuent à se serrer le ventre, à crever au coin des bornes, comme des chiens galeux. La société n'a pour eux ni pain ni gîte ; à part l'ignoble boule de son et la geôle, Elle réserve toutes les jouissances de la vie aux gredins qui la volent et lui font des lois.

***

Le deuxième conseil de guerre de la Seine vient de condamner à mort un soldat. Son crime : avoir ramassé un tronçon de cigarette dans la cour du pénitencier ; refus de la remettre au sergent de garde ; et quelques rudes taloches appliquées sur le mufle du dit. Le soldat sera passé par les armes ; « la discipline étant la principale force des armées, etc., etc.

***

Un pauvre diable, nommé Prieur vient d'attraper 5 mois de prison pour vagabondage. Il crie à ses juges : vous êtes des bourreaux ! En désignant un des trois hommes à robe noire ; celui-là a dormi tout le temps !—5 ans de prison.

La société est sauvée.

Un courtier à la commission avait vendu des échantillons à lui confiés. Pris de repentir, il offre à son patron de le rembourser. Celui-ci le fait arrêter.

Réflexion de *L'Eclair*, journal cependant bourgeois.

« Ce patron aura à se reprocher un jour peut-être d'avoir fait un grand coquin d'un pauvre diable qui n'avait été qu'un voleur d'occasion.

« Tout se paye dans la vie : cet inflexible payera, et il ne se trouvera personne pour le plaindre. »

***

*Les députés peints par eux-mêmes.* — Pour gouverner, il faut de l'argent, et quand les Chambres n'en donnent pas suffisamment, on est bien heureux d'en trouver par ses relations personnelles.

Quant à ceux qui m'interrompent, — j'ignore qui ils sont, — s'ils avaient été autrement défendus et servis, peut-être ne seraient-ils pas sur ces bancs à l'heure qu'il est.

Extrait du discours prononcé par M. Rouvier, ancien ministre des finances, dans la séance de la Chambre des députés du mardi 20 décembre 1892. *Journal officiel.*

***

A propos de l'explosion dernière on a arrêté le compagnon Puschel. Depuis six semaines il n'a été interrogé qu'une fois — il n'est accusé de rien — néanmoins on le garde avec rigueur, dans une cellule obscure où le gaz est constamment allumé. Ce régime a achevé de lui faire perdre la santé — aujourd'hui il crache le sang — attend-on sa mort pour lui ouvrir les portes ?

***

Les opportunistes ont assez volé le peuple, les socialistes demandent à ce que ça soit leur tour. C'est ce qui résulte d'un placard rouge abondamment répandu et signé de trente six noms de possibilistes en appétit.

***

Il y a tant de voleurs au Parlement que les dénonciateurs en sont fatigués, ils entrent en composition et se font pot de vinier à leur tour, mais tout fini par se savoir, la majorité se sent coupable, elle sacrifie quelques galeux publiquement, et pense être en sûreté, c'est une erreur. Une nouvelle liste de nom va paraître et, en tête, on y lira le nom d'Hyppolite Carnot. Il y a bien aussi la liste des journalistes influents qui ont fait chanter la Compagnie, mais elle est si longue que tout le personnel des journaux bourgeois y passerait — et la préfecture n'a pas sous la main de quoi les remplacer.

***

AMIENS. — La misère et la rapacité d'un propriétaire ont provoqué un quadruple suicide. Le sieur Poineau, sa compagne, et deux de leurs enfants âgés l'un de 11 ans, l'autre de 3 mois, ont été trouvés asphyxiés. Ce drame a soulevé une terrible protestation de la part des gens de la localité. C'est peu ; il faudrait voir à empêcher le retour de pareilles horreurs.

***

BEAUVAIS. — Aux élections pour le Conseil des Prud'hommes, en 91, le 5e à peine des électeurs inscrits se sont prêté à la comédie du vote. Et les patrons ont profité de ces abstentions pour mettre la haute main sur le Conseil. C'était à prévoir. Du moment qu'on reconnaît une autorité, on a toutes chances de se voir manger la laine sur le dos. Si, au moins, les abstentions provenaient du travail des idées anarchistes ! Nous voulons l'espérer. Aux camarades de Beauvais à nous éclairer sur ce point, et à mettre leurs actes en harmonie avec leurs principes.

***

BORDEAUX. — Un pauvre fou, dans un accès de délire, avait tué une femme. On l'arrêta. Les médecins ont déclaré qu'il ne pouvait à aucun degré être rendu responsable. Cela n'a pas empêché le jury de repousser les circonstances atténuantes, et le fou a été condamné à 5 ans de réclusion.

Ce verdict se passe de commentaires. Et que penser des justiciards du parquet qui ont livré lâchement à l'imbécile férocité de ce jury ? Sont-ils moins abrutis que leurs devanciers du moyen-âge qui condamnaient, par arrêt en forme, le crapaud qui servait à une sorcière, et le bouc qui la portait au sabbat ?

***

COGNAC. — Un patron tailleur, le nommé S... a coutume, paraît-il de payer ses ouvriers en monnaie de singe. Ce procédé n'a pas été du goût d'un jeune compagnon de 18 ans, qui l'a forcé de cracher, et lui a administré, en pleine rue, une énergique volée. Au grand contentement d'une cinquantaine de passants qui approuvaient hautement cette façon catégorique de le mettre au pas. Le tout parle de soi ; et la morale en est évidente.

A bon entendeur, salut.

***

NANCY. — A l'occasion du prochain tirage au sort, on a trouvé, placardées sur les murs, des affiches engageant les conscrits à ne pas prendre part à l'opération. On leur signalait, en outre, les beautés du régime militaire et le mensonge odieux de ce mot de *patrie* dont les bourgeois nous ressassent les oreilles.

La police a commencé par déchirer les affiches. Puis sont arrivées les perquisitions chez les compagnons Prud'homme, rue des Jardiniers, et David, rue du Lavoir Saint-Jean. Naturellement, on n'a rien saisi. Mais la malfaisance policière a eu pour résultat, elle le cherchait pour sûr, de priver David de son travail, à la suite des allées et venues des mouchards, sont patron l'a remercié.

Pour achever l'immonde besogne, on a fait venir les deux camarades au bureau du commissaire central, histoire de les faire connaître des agents, à eux deux ils empêchent la police de dormir. Savoir si elle aura le dernier mot.

***

RIVE-DE-GIER. — Des perquisitions ont été opérées la semaine dernière chez un certain nombre de compagnons, et notamment chez l'un d'eux qui avait logé le compagnon Teunevin. On a saisi de nombreux papiers dont on ne connaît pas encore l'importance. Mais la police saura bien découvrir de quoi inquiéter les camarades. Ce sont choses de son métier. Nos amis devraient déchirer et brûler toute correspondance aussitôt reçue et vérifiée.

***

SAINT-ETIENNE. — Le même jour, à la première heure, les commissaires de police de Saint-Etienne fouillaient les domiciles de huit de nos camarades. Ils ont fait four et en ont été pour leur courte déconvenue. Il s'agissait de trouver des indices ayant trait à l'explosion de la rue des Bons-Enfants. Ce n'est pas qu'ils espérassent trouver quelque

chose; mais ça fait diversion; les badauds cessent pendant 24 heures de songer aux valeurs panamistes, et c'est toujours autant de gagné.

* * *

BOURGES. — On se rappelle que le compagnon Fortuné avait été condamné par le tribunal correctionnel de cette ville pour divers délits de réunion. En appel, la Cour vient de confirmer le jugement qui le condamnait à quatre mois de prison.

La Cour venait de rendre son arrêt lorsque l'un des nombreux anarchistes qui se trouvaient dans la salle, le compagnon Bedu, cria : « Vive l'anarchie ! »

Immédiatement arrêté, il est amené à la barre et, séance tenante, condamné à six mois de prison. Il accueille sa condamnation par un nouveau cri : « Vive l'anarchie ! »

Bedu et Fortuné sont ensuite conduits dans la cour du Palais, où attendait la voiture cellulaire. Là un nouvel incident se produit. Au moment où les condamnés montent en voiture, deux autres compagnons crient avec eux : « Vive l'anarchie ! » Ce sont les nommés Patureau Léon, journalier et Petit Pierre, marchand de charbon, demeurant l'un et l'autre aux Justices. Un troisième individu, le nommé Métairie, a crié : « Vive Fortuné ! »

Arrêtés tous les trois, ils ont été conduits au poste de police. Le soir, après avoir été interrogés par le commissaire de police, ils ont été relâchés. Ils seront poursuivis à leur tour pour tapage injurieux.

## Irlande

Les patriotes révolutionnaires irlandais doivent perdre tout espoir dans la conquête pacifique de l'indépendance nationale que les libéraux gladstoniens leur avaient promis, et recourent de nouveau aux moyens violents.

La veille de Noël une terrible explosion se faisait entendre à Dublin, dans un passage étroit, aux portes du bureau de la police secrète. On trouvait à la porte un mouchard, Synnot, qui compte sept années de service de mouchardise politique. Il avait le bras arraché, la poitrine déchirée, et il mourut quelques heures plus tard. Le mur de l'édifice était lézardé, les vitres en face, chez le portier de l'hôtel de ville de Dublin, étaient brisées ; mais ses enfants qui dormaient près des fenêtres, n'avaient heureusement reçu aucune blessure.

Dans les journaux irlandais, tous les partis nient pour une relation quelconque avec l'explosion qui doit être l'œuvre de quelque groupe secret.

## BIBLIOGRAPHIE

*La Débâcle*, par ÉMILE ZOLA, (1 vol. Charpentier, 1892). — Quand on ouvre un livre de M. Zola, l'on doit s'attendre à rencontrer ce qu'il appelle brutalement *la bête humaine*, représentée sous un aspect repoussant. Chacun de ses romans est une sorte de leçon intellectuel : l'esprit du lecteur, révolté par des promiscuités honteuses, oppressé dans la nuit morale, et vide de toute espérance, y traîne à travers les pages le boulet de la fatalité.

*La Débâcle* n'est pas pour modifier cette impression pénible ; le sujet, il est vrai, commandait nécessairement un livre triste, mais pas d'une tristesse comme la sienne, déprimante et désespérée en montrant la corruption, il devait indiquer le remède, un remède quelconque ; montrer aussi qu'il restait quelques parties saines dans l'organisme social. Et surtout ne pas s'embourber dans l'avachissement bourgeois. C'est pourtant ainsi que l'auteur a mené son œuvre.

Donnons-en d'abord un résumé. Il se propose de raconter, non pas précisément la campagne de 1870, mais bien la *Débâcle de l'Empire*, après ses dix-huit années de prospérité apparente, de trompeuse splendeur. Ledit désastre amené par la « corruption impériale. »

Au premier plan, deux personnages : Jean Macquart, un paysan rengagé, et Maurice Levasseur, un jeune bourgeois, fraîchement reçu avocat. Le premier représente la discipline, l'esprit militaire, le patriotisme même, tel qu'on les comprend dans les classes bien pensantes ; l'autre, le chauvinisme, l'enthousiasme aveugle et imbécile, vite refroidi par les fatigues du métier, l'imprévu et la brutalité du commandement, après s'être voulu mal de mort, le caporal et le *bleu* se prennent d'amitié et font la campagne côte à côte jusqu'à Sedan. Ils se battent ensemble, ensemble sont faits prisonniers ; ils s'évadent, se sauvent le vie l'un à l'autre ; après la guerre, Jean, l'homme du *devoir*, rejoint l'armée de Versailles ; et Maurice l'enthousiaste s'engage dans les bataillons de la Commune. Ils se retrouvent face à face sur une barricade de la rue de Lille où Jean, le discipliné, cloue de sa baïonnette Maurice l'insurgé.

Autour de ces deux acteurs principaux, les comparses : c'est Loubet, le parisien tricoteur et gouailleur ; Lapoulle une brute paysanne qui ne sait pourquoi on lui a mis le flingot entre les pattes, et qui demande à voir le Roi ; Pache, le souffre-douleurs de l'escouade, un simple qui prie le bon Dieu à chaque alerte, et Chouteau, le peintre montmartrois, l'habitué des réunions publiques, beau parleur, bavard et bruyant ; au demeurant bon troupier.

En fait d'officiers : le lieutenant Rochas, l'homme imbu de la légende napoléonienne, le lecteur imbécile de *Victoires et conquêtes*, qui croit fermement que le soldat français est invincible ; le capitaine Baudouin, un pète-sec, dur aux hommes et en même temps officier de salon, toujours près-rasé, assuré du plus bel avancement par les hautes protections que lui valent ses succès d'alcôve et sa voix de ténor ; le colonel Vineuil, un fanatique, impassible sous la mitraille, et qui brise son épée, plutôt que de la rendre ; enfin, le général Bourgain-Desfeuilles, une brute galonnée, ignare et bourrue, qui ne sait pas lire une carte d'état-major, et regrette son lit moelleux et l'absinthe du boulevard. Nous omettons un épisode pornographique comme tous ceux que M. Zola glisse à dessein dans chacun de ses romans.

Dès la première défaite, cet animal multiple qu'on appelle une armée s'affaisse et devient bétail d'abattoir. Pas d'ordre, pas de ressort : on avance, on recule, sans savoir pourquoi ; l'incurie de l'intendance est monstrueuse ; le soldat n'a pas de vivres, on ne sait lui préparer ni logement, ni cantonnement ; bientôt l'esprit de rébellion change cette armée en une horde tumultueuse dont on ne peut rien espérer ; le soldat devient insolent, pillard, les chefs ne sont plus obéis et ne savent où donner de la tête ; et tout sombre dans le chaos. Ces pauvres gens n'ont qu'une préoccupation : manger, manger d'abord ; ensuite ils se battront tout de même, puisque c'est leur métier, mais ils voudraient à toute force rejoindre leurs foyers.

Et pour bien marquer que c'est la fin, non seulement de l'armée, mais de l'Empire, l'auteur met en scène l'Empereur, le bandit couronné, tantôt caché derrière les rideaux d'une fenêtre, tantôt en pleine campagne, assis sur un pliant, regardant les balles et les obus hacher ses troupes, et rentrant du champ de bataille, le fard de ses joues délayé par une sueur d'angoisse, les moustaches amollies et pendantes. C'est la figure de l'Empire qui s'effondre.

Survient la Commune. Elle achève la débâcle de la France. Ce qui croule à Sedan, ce n'est que l'Empire ; ce qui tombe en 1871, c'est la société elle-même, en qui vingt ans d'empire ont épuisé tout principe de vie intérieure. Mais derrière cette France impériale, épuisée, finie, arrive une autre France, saine celle-là, vigoureuse, qui, après Sedan, défendra pied à pied le territoire envahi, et couronnera son œuvre de régénération par l'écrasement de la Commune.

On se demande tout d'abord ce que vient faire la Commune dans cette histoire. Et pourquoi rattacher maladroitement cet épisode au récit de la guerre avec la Prusse, on n'en trouve aucun motif plausible, sinon que M. Zola éprouvait le besoin bourgeois de baver sur les vaincus et de donner des gages aux sauveurs de la Société. C'est peut-être pour lui le meilleur moyen d'entrer à l'Académie. Il n'ignore pas, en effet, qu'un des quarante pontifes de cette assemblée gâteuse, le sinistre Maxime du Camp, doit son fauteuil à l'ignoble acharnement avec lequel il a poursuivi nos frères de 1871. Il peut entrer dans ce cénacle de ramollis et donner la main au mouchard habillé de palmes vertes : les deux feront la paire, et l'Académie n'y perdra rien de son lustre. Autre grief non moins justifié : M. Zola ne démontre pas du tout comment la pourriture impériale a démoralisé l'armée. Du jour au lendemain, ce bel ordre de troupes tourne à la débandade, sans espoir possible. Pourquoi ? Qui a vaincu ? Nous ne voyons d'ailleurs qu'une des deux forces en présence, accordons-lui que sa conception de la France impériale est juste et que toutes les énergies étaient taries. Encore faudrait-il nous expliquer en quoi consistait la supériorité de l'adversaire. La victime n'a pas été égorgée par une main anonyme, et c'est l'impression que laisse le roman avec son trou vide à la place de l'Allemagne. D'ailleurs il rapetisse trop la France et avilit trop la France d'alors. Il y restait des âmes fières, des caractères énergiques, des hommes d'action, et ce serait le certainement qu'on trouverait la justification de la Commune.

Puis, quel amalgame d'horreurs dans la seconde partie ; horreurs gratuites, uniquement accumulées pour le plaisir de faire de la description ! Guerre étrangère, guerre civile, le sang, la faim, la soif, la variole, la vermine, la pourriture, les massacres, les trahisons, les délations, l'alcoolisme, la folie, toute la bête humaine étalée dans tout son jour, sous tous ses aspects. Et pour comble d'ironie sauvage, M. Zola s'affirme partisan de la guerre. Il en fait l'apologie : « elle est grande, » elle est sainte, elle est nécessaire à l'existence » des nations. Est-ce que la vie n'est pas une » guerre de chaque seconde ? Est-ce que la condition même de la nature n'est pas le combat » continu ? la force entretenue et renouvelée par » l'action, la vie renaissant de la mort, toujours » jeune ? »

Donc, malheur à ceux qui succombent ! Malheur à ceux qui n'ont pas de quoi vivre : la faiblesse, la misère, les iniquités sociales sont éternelles. On ne saurait concevoir une humanité pouvant exister autrement. Pour qu'il y ait des heureux, il faut qu'il y ait des misérables. Tant pis pour les meurtris, les souffre-douleurs, les peine-à-vivre. Il faut qu'ils continuent à crever le froid, la faim, à subir la neige et la torture de décembre, pour qu'un petit nombre de privilégiés continue à se payer toutes les jouissances de la vie. La lutte pour l'existence, c'est l'écrasement de milliers d'êtres humains, pour permettre à M. Zola et à ses pareils d'écrire des livres ronflants ; au coin de leur feu, bien logés, bien rentés, en bons bourgeois qui n'ont qu'à se laisser vivre. Et il faut voir comme il se rebiffe contre les courageux qui ont levé le drapeau de la révolte, dans Paris vaincu et affamé. Il faut voir comme ce jouisseur ventru maudit l'héroïque défense de la Commune ; il l'accuse de trahison ; elle fait reculer le progrès, elle est la honte de l'humanité. Et il applaudit à l'égorgement des 35,000 victimes de la semaine sanglante.

Pour remettre du cœur au ventre des repus, ses pareils, il leur fait entendre que notre nouvelle armée est saine et vigoureuse : on a forgé du fer et des hommes. On peut recommencer les deux tueries : celle de la frontière et celle de la rue ; tout ira bien, on a procédé au relèvement.

Ah ! oui, il est propre, le relèvement ! On M. Zola a-t-il vu que nos gouvernants aient changé quoi que ce soit aux pratiques de l'empire ? La corruption. Mais n'est-elle pas à l'ordre du jour, et plus générale encore qu'il y a vingt-deux ans ? Elle s'étale partout : au lieu de quelques laquais et d'une trentaine de chambellans, n'avons-nous pas aujourd'hui toute une Chambre qui est accusée de s'être fait acheter, deux cents individus tarés, qui protestent aujourd'hui, pour la forme, et qui se vanteront de leurs tripotages quand la tourmente actuelle se sera passée. Est-ce que l'argent n'est pas aussi omnipotent et aussi recherché ? La plaie n'a fait que s'agrandir.

Et le pouvoir ? On a changé l'enseigne des affiches, mais le régime est aussi despotique, aussi vil que le précédent, avec, en plus, une armée de fonctionnaires, de tous poils et de toute provenance, un budget de trois milliards gaspillé, tiré à mauvaise fin : la République fait une complète banqueroute. C'est le crève-cœur final pour les généreux qui avaient cru en elle et qui ont échappé à la boucherie de 1871.

Et la moralité ? Les agents des mœurs ont doublé, les scandales de ces fauves ne se comptent plus : ils arrêtent les honnêtes femmes et se font les pourvoyeurs des maisons de tolérance. Cette prostitution, dont l'iniquité sociale est en grande partie la cause, puisqu'elle ne laisse à la femme que le choix entre se vendre ou mourir de faim. Et la presse, est-elle assez avilie ? Jamais on n'a vu pareille cohue de journalistes d'antichambre et de cuisine : valets du pouvoir ou pourvoyeurs de la basse débauche.

Le voilà, le relèvement dont se vante M. Zola. Ce relèvement pourra, comme nous le disons plus

haut, le pousser à l'Académie ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il mène à une nouvelle *Débacle* qui sera encore plus désastreuse que la première : on nous prendra trente milliards cette fois, et deux autres provinces, on laissera peut-être Paris pour la tourbe des jouisseurs et des écrivains bourgeois, ces ciseleurs de phrases qui appellent un gouvernement fort, lequel amasse des millions d'hommes aux frontières et assure aux élus de la fortune la sécurité dans leurs jouissances.

Qu'importe, après cela, que le livre renferme un certain nombre de pages bien écrites ! C'est le moindre de nos soucis. Il est aisé d'écrire une belle page, au coin de son feu, dans la caresse des tentures et la profonde jouissance du confortable. D'ailleurs, M. Zola l'avoue lui-même. Il ne connaît de livres bien faits que les livres *qui se vendent* et les siens sont du nombre. Donc il est satisfait.

Il dit, quelque part, dans la préface de l'*Assommoir* : « On m'appelle révolutionnaire, buveur de » sang, etc. Ah ! si l'on savait quel honnête et » paisible bourgeois je suis, sagement occupé » dans mon coin de littérature, etc. »

C'est bien cela : il fait des livres, il les vend ; il caresse parfois le goût public, il s'oriente vers les aspirations populaires ; alors il écrit *Germinal*, avec un profond mépris pour le mineur et une vénération pour la famille bourgeoise. Et le lendemain il écrit la *Débâcle*, où, sans rime ni raison, il trouve moyen de sortir de son sujet pour jeter l'insulte et l'outrage à ceux qui ont versé leur sang pour lui assurer sa belle fortune et la tranquillité dans son commerce. C'est bien le bourgeois égoïste, dur aux misérables, à plat ventre devant les jouisseurs et les gouvernants. Il est complet.

*EN VENTE :*

**DIEU ET L'ÉTAT**

Deuxième édition, par BAKOUNINE, 0, 60 cent. l'exemplaire ; 1 fr. avec portrait.

Nous avons reçu des camarades de Buenos-Ayres, la réédition du premier numéro du *Révolté* paru en 79. Nous le tenons à la disposition des camarades au prix de 0 fr. 50.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Quelques camarades ont une combinaison pour organiser plusieurs réunion publiques à très bref délai à propos des Panamistes et pour lancer un grand manifeste populaire pour la rentrée des Chambres. L'argent manque, les camarades qui veulent des renseignements, s'adresser chez Sabatier, 64, rue de la Glacière, Paris, le bénéfice, (s'il y en a un) sera exclusivement employé à une propagande sérieuse.

Réunion des *copains au courant*, lundi 2 janvier à 9 heures du soir à l'adresse ci-dessus.

TRÉLAZÉ. — Le groupe d'études sociales de Trélazé ayant l'intention d'organiser prochainement une tournée de conférences prie les compagnons ou les groupes anarchistes de la région de l'Ouest, qui voudraient profiter du passage du conférencier, de bien vouloir s'aboucher avec eux, écrire à cet effet au compagnon. Sevry Emile à la Pyramide Trélazé, (Maine-et-Loire).

MARSEILLE. — Le groupe les *Vengeurs* désirerait se mettre en communication avec les groupes existants. Adresser les lettres à L. G. Bar du *Rendez-Vous Dauphinois*, place Saint-Martin. — Urgent.

Les *Vengeurs* désireraient correspondre avec le compagnon Thennevin.

ALGER. — Par suite des tracasseries policières l'apparition du journal la *Marmite Sociale* organe de combat se trouve retardée aux premiers jours de janvier.

Adresser la correspondance à Chapoton, 13, rue Dupuch.

REIMS. — Réunion du groupe samedi soir 31 décembre à 8 h. 1/2, salle Bigelet place d'Erlon, 4.

## PETITE CORRESPONDANCE

D. à Vienne. — R. à Romans. — Z. à Bucharest. — H. à Houdan. — E. à Salon. — C. à Thizy. — H. à Birmingham. — J. à Loir. — T. à Saint-Quentin. — D. à Paterson. — O. à Firminy. — M. à Beaujeu. — P. à Bourges. — P. à Lavaveix. — B. B. à Saint-Pourçain. — A. L. à Romanèche. — R. à Roanne. — H. à Hénin-Liétard. — A. à Angers. — A. à Damery. — C. à Reims. — D. à Roubaix. — C. à Chaumont. — Reçu timbres et mandats.

F. à Fenquières. — C'est le compte. — Convocation arrivée trop tard.

G. à Lagresle. — Pour faire plaisir aux camarades nous mettons la petite correspondance à leur disposition, mais nous ne pouvons insérer les choses qui ne sont que personnelles.

Bahé. — Écrivez à Henri Fossé, serrurier à Fenquières-en-Vimeu (Somme).

Tennevin et Meunier, de Nantes, sont priés de donner leur adresse à Trélazé.

F. à Amiens H. au Havre et T. à Saint-Quentin. — Les brochures demandées sont épuisées.

B. à Valence. — Reçu mandat. — Nous n'avons pas de défense de Moineaux.

S. C. à Aigues-Mortes. — Fait trop commun pour mériter d'être relevé.

B. E. à Perpignan. — Bien.

T. à Reims. — Entendu.

Le compagnon Broussouloux envoie toutes ses sympathies aux camarades chez lesquels il est passé et prie ceux qui sont en correspondance avec lui de prendre note de son adresse au journal (*El Productor*) Calle San Ologario, 2, Barcelone.

Le compagnon Tennevin est prié de lui écrire.

Nous avons à la disposition du groupe anarchiste brestois 5 fr. de brochures du compagnon A. S. d'Anvers.

Que les camarades de Brest veuillent bien désigner lesquelles ils préfèrent.

M. P. à Thuir. — L'*Esclave Vindex* n'est plus en librairie. Ne se trouve que par occasion.

## CONVOCATIONS

Dimanche, 8 janvier 1893, salle Favié, 13, rue de Belleville, à 2 heures de l'après-midi, grand meeting public et contradictoire.

Ordre du jour : 1° Les scandales de Panama ; 2° La juiverie cosmopolite et les tripotages financiers ; 3° Pourriture parlementaire et misère croissante du peuple.

Les différentes questions de l'ordre du jour seront traitées successivement par différents orateurs.

Prix d'entrée : 30 centimes.

Le groupe de propagande de Paris, des 5me et 13me se réunira tous les samedis soir à 8 h. 1/2 salle Messiez, 127, rue Mouffetard au premier.

SAINT-DENIS. — Réunion tous les samedis soir, à 8 h. 1/2 chez Godfrin, avenue de Paris, 428.

LEVALLOIS-PERRET. — Réunion des compagnons tous les samedis soir, salle Mézerette, rue de Gravel, 85.

AMIENS. — Dimanche 8 janvier 1893, à 5 heures du soir, 64, rue du Faubourg de la Hotoie, Réunion des anarchistes. Ordre du jour : 1° De l'Anarchie ; 2° Causeries ; 3° Punch fraternel ; 4° Poésies, chants divers ; 5° Tombola. Entrée : 10 centimes pour couvrir les frais.

AMIENS. — Tous les dimanches, réunion de 5 à 7 heures du soir, 64, rue du faubourg de la Hotoie. — Tous les premiers et troizième dimanche, lectures, causeries, chants, poésies, divers.

DIJON. — Groupe *La Vérité*, tous les samedis soir, de 8 heures à 11 heures, chez Catineau, 4, rue Chaudronnerie.

SPRING-WALLEY (E. U.). — Le groupe se réunit tous les samedis soir à 7 h. 1/2 chez Besland saumiste Allemand.

Ceux qui veulent correspondre avec le groupe peuvent s'adresser au compagnon Brault, box 437, Spring-Walley, Bureau Co (Ill.), E. U.

MARSEILLE. — Le groupe *La Jeunesse Révolutionnaire* se réunit tous les dimanche au Bar Florentin, des Capucines, 69.

Les *Rénovateurs* se réunissent tous les [illegible] samedis à l'International Bar rue Beauvau.

**En vente à la « Révolte »**

**Le Révolté**, *septième huitième et neuvième année cartonnée*, chaque . . . .
**La Révolte**, *première, deuxième, troisième quatrième et cinquième années* chaque . . . .
**Mémoire de la Fédération jurassienne** . . . .
**Supplément Littéraire de la « Révolte »** *première année*. . . . .
**Le Salariat** . . . . .
**Les Prisons**, *Kropotkine* . . . . .
**Richesse et Misère** . . . . .
**Peste Religieuse** . . . . .
**Entre Paysans** . . . . .
**Evolution et Révolution** *par Elisée Reclus* . . . . .
**La Morale anarchiste** . . . . .
**Le 11 novembre** (*eau-forte*) . . . . .
**Bakounine** (*burin*) . . . . .
**Proudhon** *id.* . . . . .
ensemble . . . . .
**La Loi et l'autorité** . . . . .
**L'anarchie dans l'Evolution Socialiste** . . . . .
**Esprit de révolte** . . . . .
**Dieu et l'Etat**, *de Bakounine* . . . . .
— — — *avec portrait* . . . . .

*Sous Presse :*

**1789 — 1889**, *par Kropotkine* . . . . .
**La Grande Révolution** . . . . .
**Défense d'Etiévant** . . . . .

Les brochures de la *Révolte* sont en vente à Paris, à la librairie Fayet, 85, rue du Temple.

**La RÉVOLTE est en vente**

**Bordeaux**

Chez Mme Maury, place Intérieure-d'Aquitaine.
Mme Chaboudot, kiosque 28.
Papeterie St-André, place Puy-Berland, 31.
Rue Chartreuse, 10.
M. Tailleur, rue Gratiolet, 17.

**Dijon**

Chez Damidot, rue des Forges, 58.
Catineau, 4, rue de la Chaudronnerie, et dans tous les kiosques de la ville, ainsi que le *Père Peinard*.

**Bruxelles**

Rue de la Colline, 22.

**Alais**

Chez Mme Heimann, libraire, 27, rue d'Avèze.

**Limoges**

Chez J. Rosier, chemin du Puy-Lancaud. On trouve également le *Père Peinard*.

**Mc Donald**

Chez Pierret.
On y trouve également le *Père Peinard*, le *Bonheur des mineurs* et l'*Homme libre*.

**Alger**

Chez Gineste, 31, rue de Bab-el-Oued et chez tous les d'Alger aux Consulats, 27.

**Domarain**

Chez Guillot, cafetier.
On y trouve également le *Père Peinard*, l'*Endehors* et les brochures anarchistes.

*Le Gérant-imprimeur* : J. LÉCUYER.

Paris. — Impr. J. LÉCUYER, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNÉE, N. 17. DIX CENTIMES DU 7 AU 13 JANVIER 1893.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'ANNÉE 1892

*1893 !* — Que d'espérances n'ont pas été mises dans cette date ! 1688 et 1789 s'accordaient si bien, — pourquoi 1793 et 1893 ne s'accorderaient pas de même !

Et l'année centenaire s'avance, grosse de promesses, de menaces, d'espérances. Débâcle de la république des jouisseurs en France.

En Angleterre, — impossibilité de résoudre par la voie parlementaire toutes les questions, déjà mûries de désintégration du pouvoir, de régime foncier, de corruption aristocratique. Folies du potentat, et mouvement républicain prononcé en Allemagne. Délâbrement du régime autocrate en Russie, sous les coups d'un déficit insondable, de la famine, du choléra, de la prise d'armes des seignenrs dépossédés. Dissolution des régimes bourgeois en Italie et en Espagne.

Et, au milieu de tous ces genres de mort — la crise économique s'annonçant chaque jour de plus en plus aigue. Les chants des ouvriers sans travail dans la rue, leurs réunions nocturnes, et l'impatience des riches d'en finir au plus tôt par une saignée. Les révoltes des mineurs allemands, belges, français. Les révoltes agraires qui se suivent en Italie et en Russie et les petites révoltes de tout genre en Espagne.

Qui sait, si avec tous ces éléments de révolution, l'année se passera sans que le drapeau rouge flotte dans les rues de Paris ou de Berlin ?

* * *

Il aurait déjà flotté, sans doute, si la grande masse des travailleurs socialistes dans tous les pays du monde ne s'était laissé bercer de promesses et mener par des chefs, avides du pouvoir, ne s'était mise à la remorque de la bourgeoisie dans l'espoir d'en obtenir quelques concessions utiles. Car ce qui manque en ce moment en France, comme en Allemagne, comme en Angleterre, c'est un parti socialiste *révolutionnaire*, — un parti resté populaire, ayant la confiance du peuple, et prêt à marcher à la Révolution sociale. Les compromis, les alliances électorales, les arrangements de programmes, les concessions et les poignées de mains distribuées aux corrupteurs bourgeois, pesent en ce moment sur les partis socialistes ; ils les rendent impotents, — impopulaires, disons le mot. Les masses du peuple s'en méfient, tout autant qu'elles se méfient des radicaux.

Ce n'est pas d'eux que viendra la révolution.

* * *

Quand nous jetons un coup d'œil sur l'année écoulée, ce qui nous frappe le plus, ce sont les mouvements spontanés des masses et les révoltes spontanées des hommes de cœur.

C'est par l'émeute de Xérès qu'a débuté l'année. Des paysans des environs de Xérès, et les anarchistes de la ville avaient conçu le plan audacieux de s'emparer de la vieille cité espagnole. Ils ont succombé devant la force militaire et quatre braves, égorgés par les bourgeois, ont payé de leurs vies leur audacieuse tentative. Mais ils ont montré que la race des révoltés est loin de s'éteindre en Espagne. Ils ont réveillé le courage des endormis. Ils ont montré ce que peu d'hommes peuvent faire quand ils se jouent de la vie, s'inspirent de l'idée révolutionnaire, et marchent de l'avant.

Bientôt ce mouvement fut suivi par la grande grève et les révoltes des mineurs de Bilbao, et par l'agitation des sans-travail en Portugal.

* * *

Puis vinrent les émeutes des sans-travail à Berlin. Las de supporter la misère, ils se sont révoltés et la capitale prussienne qui n'avait vu d'émeute depuis 1848, se trouva mise sans-dessus-dessous pour trois jours par ceux qui — sous les malédictions des partisans de l'ordre, bourgeois et ouvriers, capitalistes et socialistes, — n'écoutèrent que la voie de leur indignation. Hannovre, Leipsig, et d'autres petites villes encore, ne tardèrent pas à suivre l'exemple, et les affaires se corsaient en février passé, devant la poussée des va-nus-pieds. Vienne ne tarda pas à faire de même. Les sans-travail de la paisible et joyeuse capitale de l'Autriche se sont révoltés encore, contre l'avis de tous les partisans de l'ordre, qui s'empressèrent, les judas — de nier la révolte, les francs exploiteurs — de la maîtriser par le sabre.

Puis vinrent les grandes grèves. Reprenant la série des grèves qui mirent en émoi le monde des jouisseurs en 1891 ; les chargeurs de navires dans la colonie de New South Wales, en Australie, firent leur grève grandiose. Elle bouleversa toute la colonie et ce ne fut qu'avec force concessions que la bourgeoisie parvint à y mettre fin.

En même temps, vinrent les grandes grèves des porteurs de charbons à Londres qui menacèrent la capitale de rester sans feu ni lumière ; les grèves grandioses des mineurs et des ouvriers constructeurs de navires dans le Nord de l'Angleterre ; la grève de Durham qui jeta des centaines de mille hommes, femmes et enfants dans la misère noire et sema les germes d'une haine profonde contre les exploiteurs ; la grève des filatures du Yorkshire qui dure encore, et ainsi de suite.

* * *

Enfin, en juillet, éclata la grande grève aux usines de Carneggie aux Etats-Unis. Pendant cette lutte les travailleurs des Etats-Unis résistèrent pour une première fois, l'arme au bras, aux bandits armés de Pinkerton, qui depuis six ans massacraient impunément les grévistes. Cette fois-ci, les travailleurs, aidés de la population, résistèrent au débarquement des soldats du capital. La lutte fut terrible pendant toute une journée le peuple assiégea la targe des mercenaires, et vers le soir finit par y mettre le feu, sur quoi les gredins furent forcés de se sauver à la nage, en abandonnant leurs tués et blessés.

Cette lutte continue encore, et prend un caractère très aigre entre les grévistes et les faux-frères qui sont venus les remplacer.

* * *

Toute l'année, d'ailleurs, est signalée de luttes entre travailleurs et exploiteurs aux Etats-Unis. Les massacres des mineurs au Tennesse, et les révoltes des mineurs qui, à plusieurs reprises, ont essayé de s'emparer des mines ; la grande grève sur les chemins de fer à Pittsburg, aussi terminée par des luttes sanglantes tel est le bilan de l'année dans cette forteresse des exploiteurs, la République Transatlantique.

En France, enfin, il y a eu la grande grève de Carmaux, qui promettait de prendre un caractère plus âpre que les grèves précédentes du même bassin houiller, ce qui a amené la bourgeoisie à unir toutes ses intrigues pour l'étouffer. Pour dénouement elle a eu l'explosion des Bons Enfants.

Enfin, l'année se termine par les bagarres qui ont eu lieu ces jours-ci à Bristol, entre ouvriers sans travail et la milice, et par une grande grève qui vient d'éclater parmi les mineurs d'Allemagne et qui prend un caractère menaçant ; tandis que l'agitation des sans-travail anglais fait trembler les riches qui s'ingénient à trouver les moyens de l'étouffer, soit par l'intrigue, soit dans le sang.

Si l'année 1891 a marqué le réveil des masses ouvrières et a apporté un caractère d'âpreté et de révolte, jadis inconnu, — celle qui vient de s'écouler, on le voit, n'a fait que renforcer ce caractère. Les masses rongent le frein. Elles n'en veulent plus, de l'exploitation. Malheureusement les socialistes plus ou moins embourgeoisés font tout pour étouffer ces révoltes, s'ils ne cherchent pas à en tirer profit pour y pêcher des candidatures. Et les anarchistes n'ont pas encore essayé d'y jeter le poids de leur énergie et leur force d'attaque.

---

Enfin, la revue économique de l'année serait incomplète si nous n'y ajoutions la banqueroute du régime capitaliste sous les formes les plus variées.

Exploité par l'Etat et le seigneur, le paysan russe est réduit à la misère complète. Et un déficit des récoltes en 1891, un peu plus grand que de coutume, a suffi pour rompre l'équilibre instable qui se maintenait encore. Près de la moitié de la Russie eut à souffrir d'une

famine terrible. Le pain sec manquait à des populations entières, tandis que les trafiquants du monde entier s'enrichissaient en spéculant sur le blé, et un tiers de la récolte russe était emporté. L'Allemagne aussi souffre, jusqu'en ce moment même, dans certaines parties, de la cherté des vivres et même du manque de pain. D'autre part, la récolte médiocre de 1892 en Russie n'a pas pu réparer les affaires. Et la famine règne en ce moment sur une large étendue de l'Empire, ainsi qu'en Finlande.

Les pestes ne manquent pas de faucher une population, préparée à toutes les maladies par la pénurie. Le choléra sévissait tout l'été en Russie. Il a sévi à Hambourg, et si l'hiver a arrêté ses progrès, la science prévoit sa réapparition dans l'Europe entière au printemps prochain. Et c'est encore à nos exploiteurs que nous devons cette peste.

Mais ce n'est pas seulement l'Orient qui est dans une situation semblable.

La crise industrielle sévit déjà dans tous les centres industriels. Elle atteint de fortes proportions en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, et tout porte à croire que les affaires continueront à s'empirer en 1893.

Et, notons ceci : Dans les pays de grande industrie, et dans toute industrie qui n'est pas spécialement protégée par l'Etat, on constate que malgré la réduction des salaires, malgré l'exploitation de l'affamé, malgré les armes dont l'exploiteur est armé, les affaires des exploiteurs eux-mêmes vont de mal en pis. Dans l'industrie des cotons et de la houille en Angleterre, les deux tiers des patrons eux-mêmes se reconnaissent incapables de mener l'industrie, même avec l'exploitation actuelle du travailleur.

Ils se voient forcés d'abdiquer, de reconnaître que s'ils ont su écrémer les progrès du siècle, ils sont absolument incapables de continuer. Eux-mêmes reconnaissent que l'échéance approche, d'autant plus que les travailleurs déclarent bien haut qu'ils ne veulent plus travailler de longues heures, ni donner pour une maigre pitance l'intensité et l'énergie au travail, qu'ils donnaient auparavant.

L'échéance approche que le travailleur se reconnaît lui-même et veut conquérir sa place dans l'univers. Beaucoup de capitalistes même sont forcés de l'avouer.

Tout le monde a encore frais dans la mémoire l'ébranlement produit dans le monde entier par les explosions de Paris.

Maisons en ruines et escaliers réduits en poussière ont plus frappé les repus que toutes les émeutes des bassins houillers, ou les coups de fusil de Xérès et de Homestead.

Avec effroi, ils ont entrevu que l'*homme*, l'*individu*, se révoltait. Avec effroi ils ont vu dans Ravachol, non pas un forcené ou un bandit, mais un homme doux et bon, et déclarant néanmoins une guerre à mort à toute la société. Passe encore s'il était un bandit, un fou; mais ils ont dû reconnaître en lui un homme de cœur qui ne demandait qu'à être et bienveillant pour tout le monde.

Aussi, pareille impression n'a pas été produite sur toute la société depuis le procès mémorable de Véra Zassoulitch. Et même alors, l'impression était moins large et plus superficielle, Ravachol fut une révélation. On peut le constater par le bouleversement des idées produit par ces deux procès; et l'impression dure encore, on peut la lire dans les revues d'année.

L'explosion du restaurant Very, produite sous les yeux des argus de la police entière, a frappé, ébahi. Mais elle n'a pu produire la même impression que la découverte dans Ravachol de l'opposé à tout ce que les repus s'étaient imaginé.

Le même fait s'est produit en Belgique. Les explosions de Liége avaient mis en émoi tout le pays. Et lorsque les bourgeois voulurent poursuivre, ils se virent en présence d'hommes comme Moineau, dont le caractère intègre et élevé a arraché des paroles d'admiration jusqu'à ses bourreaux, tandis que ses paroles ont fait vibrer les cœurs de tous ceux qui avaient seulement conservé le moindre germe d'honnêteté.

Même chose encore dans les procès faits en France, soit après les explosions, soit après le 1er mai. Les défenses des compagnons, et surtout celle d'Etiévant, l'attitude de tous les accusés, leurs fières réponses et larges conceptions resteront longtemps pour dire quels hommes viennent s'inscrire dans les rangs des anarchistes.

Et maintenant revenant à nous-mêmes, nous devons constater partout un surcroît d'activité anarchiste.

La scission entre social-démocrates en Allemagne a eu pour résultat la création, dans le parti indépendant, d'un champ de propagande anarchiste. L'idée anarchiste pénètre dans les rangs de ce parti, et si elle n'est pas toujours bien comprise, elle s'infiltre dans les esprits et s'impose. Le parti Indépendant est forcé de devenir anarchiste comme le fut récemment la Ligue socialiste.

Aux Etats-Unis, Merlino a créé un excellent journal anarchiste *Solidarity*, et ce journal devient déjà le germe de groupes anarchistes américains. L'anarchie ne sera bientôt plus une école allemande; italienne ou hébraïque, aux Etats-Unis. Elle s'acclimatera sur le sol américain, comme elle s'est acclimatée en Angleterre.

En même temps on voit un surcroît d'activité anarchiste en Italie, en Espagne, en Portugal, et 1892 a vu la création de nombreux journaux et de groupes actifs en Italie.

Mentionnons enfin les premiers pas de la littérature en langue russe — négligée depuis Bakounine — et l'activité des anarchistes bulgares.

En général, si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur les progrès de nos idées en Europe, nous devons reconnaître que les progrès de l'anarchie ont été plus rapides en 1892 que dans aucune de ces dernières années.

Et cependant, aucun parti n'a été plus persécuté que le nôtre. On a calculé que plus de 700 années de prison ont été distribuées aux socialistes indépendants en Allemagne. Mais si la même addition était faite pour la France, l'Angleterre (qui a eu cette année ses premiers procès anarchistes à Walsall et à Londres, l'Autriche, l'Espagne, l'Italie, la Belgique, ce seraient des milliers d'années de prison distribuées à nos frères.

Notre martyrologe est long, très long, et encore les années de condamnation ne diraient rien. Qui comptera les petites persécutions, les arrestations arbitraires, les souffrances des femmes et des enfants, restés sans pain et souvent sans gîte, les molestations de la police allant d'atelier en atelier pour demander le renvoi des travailleurs anarchistes, le manque de pain et du strict nécessaire.

Et malgré tout, l'anarchie est vivante, croissant, forte et grandissant chaque jour, pénétrant les esprits, les enflammant de sa critique inébranlable, de son idéal constructif, de son souffle de liberté et d'égalité vraies, à la solidarité qui s'entrevoit, de sa philosophie qui sera la philosophie du siècle qui commence, des dévouements qu'elle rassemble et fait converger, sans chefs ni maîtres, vers un but commun.

Contre une force pareille, rien ne peut lutter. Elle doit vaincre, elle doit conquérir le monde.

(*A suivre.*)

# CONSTATATIONS

Les patriotards, forcés de constater la pourriture qui fut leur idole, se refusent à brûler ce qu'ils adoraient.

Ils ont la singulière attitude de ce bourgeois cocu qui s'écria en apprenant les infidélités de son épouse : j'aimerai mieux ne pas le savoir!

Ainsi le *Temps* ne s'en prend pas aux voleurs mais à la *faiblesse imprévoyante* des uns et à la *haine aveugle* des autres qui ont causé ce qu'il appelle la crise.

On poursuit Rouvier et savez-vous ce qu'il trouve à répondre à l'accusation qui pèse sur lui? Il crie à haute voix du haut de sa tribune, et l'*Officiel* imprime :

« Ce que j'ai fait, tous les hommes politiques l'ont fait, — oui, dans tous les temps et dans tous les pays. »

Déroulède reproche à Clémenceau d'être à la solde de C. Hertz, et celui-ci s'indigne :

« J'ai toujours obéi à ma conscience! »

C'est vrai, mais elle est vendue.

Tout cela navre le *Temps* qui les supplie de se taire; pensez donc si on finissait par tout savoir, il n'y aurait plus de politique possible. Que diraient les franco-russes s'ils apprenaient que tel gros bonnet a signé l'acquit du plus gros chèque et que Cronstadt fut une victoire du billet de banque français? Andrieux lui-même, le louche délateur menaçant la chèvre et le chou, en garde les preuves secrètes ou à peu près. Ne touchez pas à la patrie!

Une patrie de voleurs, insinuent les journaux étrangers. — Le *Temps* réplique vertement, tel gavroche retorquant : vous en êtes un autre!

Une citation s'impose :

« Il y aurait autant de sottises que d'hypocrisie à passer sous silence tant de symptômes graves et concordances de l'existence d'un *mal universel*, dont le cas actuel n'est qu'une manifestation temporaire et locale. Il ne nous plaît certes pas beaucoup d'apposer un *Tu quoque*, aux réquisitoires de certains bons apôtres. Mais il est essentiel de noter une série de phénomènes qui démontrent que les Etats et les Sociétés en voie de transition politique et sociale ont de tout temps et sous toutes les latitudes assisté à des déplorables scandales. »

Et l'auteur rappelle qu'en Angleterre eurent lieu aussi, et souvent, des *scandales* et de *tristes révélations*, (sic) de même aux Etats-Unis, en Allemagne, en Belgique, en Italie, en Espagne; il termine par ces mots : « On ne voit pas très bien quel peuple, quel Etat, quel régime aurait le droit de faire parade d'une vertu arrogante. »

Et le *Temps* ne donne pas de conclusion, elle est pourtant bien claire : Ce *mal universel* est le produit direct des institutions que, à l'envi les uns des autres, se sont données les peuples — tant que ces institutions existeront, il y aura des corrupteurs et des corrompus. — C'est ce que le *Temps* a voulu prouver et il y a réussi.

Donc, il faut détruire ces institutions, source du mal, nous ne demandons même qu'une chose, qu'on n'emploie plus la force armée à les maintenir, car nous sommes convaincu qu'elles tomberont de leur propre poids.

Toutes les institutions politiques sont des parasites et des chancres sur le corps social. Pourquoi les conserver? Leur inutilité est une raison suffisante de s'en débarrasser. Qu'on rende la liberté aux individus et aux communes, ou plutôt qu'ils la prennent, et l'organisation de la propriété se fera selon les mœurs et les besoins, les groupements volontaires feront le reste.

A ce point de vue la réunion de la maison du peuple fut intéressante, puisque les paroles d'Allemane furent comprises :

« Qu'entendez-vous par coalition révolution-

naire? Pour ma part, j'estime qu'on n'y doit mêler aucune question électorale. Il faut rendre la révolution anonyme. Que tous les hommes de bonne volonté se lèvent! Que l'on forme dans chaque quartier une section populaire d'action.

Là-dessus on a voté un ordre du jour comportant trois résolutions pratiques :

1° L'organisation des sections populaires d'action. Ça peut servir.

2° La nomination d'un comité de onze membres avec les pouvoirs et la mission de mettre ses troupes en mouvement et de les diriger.

Voilà un rouage plus inutile, stérilisant et néfaste. Cette enrégimentation, ce pouvoir, quelle copie de ce que vous voulez détruire! Ce n'est pas la peine vraiment...

*Ils* sont incorrigibles, ces gens qui veulent être gouvernés! Pour nous, nous ne voulons pas plus d'Allemane que de Rouvier.

Quant au numéro 3, à la convocation du peuple au Palais-Bourbon, le 10 janvier, jour de la rentrée des Chambres, c'est bien anodin; si on attend le signe des chefs pour commencer la danse, on attendra longtemps. Les événements n'attendent pas d'ordre.

---

M. H. Rochefort vient d'éprouver le besoin de dire une imbécilité de plus.

Au sujet de l'explosion de la Préfecture de Police, il accuse les gens de là-dedans d'en être les auteurs, cela nous ne lui contestons pas, cette explosion nous ayant l'air d'une belle fumisterie. Mais revenant sur celle de la rue des Bons Enfants, il l'attribue également à la Préfecture et en donne pour preuve : que si c'était un attentat d'un *dynamiteur de profession*, ce dernier se serait réfugié à Londres, et lui, Rochefort, en aurait été avisé par Louise Michel.

Les gens qui nous gouvernent sont assez canailles pour échafauder tous les crimes possibles, mais nous ne savons par exemple, s'ils auraient le courage physique de pousser leurs canailleries jusqu'au bout. Il se pourrait, après tout, que les résultats aient dépassé leurs prévisions. En tout cas, si c'est eux qui ont échafaudé cette affaire, ils ont pu se convaincre devant l'indifférence publique que la mort de policiers n'est pas trop mal vue de la population. Seulement nous ferons observer à M. Rochefort, qu'il n'y a que des individus révoltés contre l'ordre de choses actuels, écœurés par les injustices sociales qui essaient de punir les auteurs de celles qui les ont le plus froissés, mais on ne fait pas profession de dynamiter, n'ayant aucun salaire à en tirer.

Puis, voyez-vous l'auteur d'un attentat quelconque, n'étant nullement soupçonné, mais se réfugiant exprès à Londres pour charger Louise Michel de renseigner Rochefort sur sa personnalité et ses actes!

M. le marquis vous devenez gaga.

---

# Revue des Journaux de Langue Allemande

*Der Anarchist* de New-York (5 décembre) présente quelques remarques judicieuses au sujet de la propagande. L'idée anarchiste, par sa grandeur et son élévation, exerce nécessairement un attrait irrésistible pour tous les hommes : chaque individu ne peut la considérer qu'avec faveur, tant que cette contemplation demeure platonique. Mais ce sentiment se transforme en manifestations variées, parfois même contradictoires aussitôt que se montre le côté réel de cette idée et qu'il s'agit de la faire passer dans l'ordre des faits. Les hommes alors comprennent que cette idée ne peut pas être ainsi contemplée avec une satisfaction toute esthétique comme un tableau de maître ou une belle statue, mais qu'elle prend tout l'homme, toute sa pensée, toute son activité. Mais le monstre de l'habitude se redresse dans toute sa puissance; les hommes d'affaires, d'argent, d'oppression se sentent menacés dans leurs intérêts et la sympathie qu'ils auraient éprouvée pour l'idée anarchiste se change en une haine sauvage. Alors commence la lutte sans merci entre eux et les représentants de l'idée.

Entre les ennemis implacables et les défenseurs passionnés de l'anarchie, il y a toute une série d'esprits intermédiaires qui, selon les phases du combat, penchent plus ou moins ouvertement vers les uns ou vers les autres. Quand la propagande se fait active et que l'autorité réplique selon les pays, par la pendaison ou la guillotine et pour le moins par la prison et le bagne, un petit nombre seulement revendique sans faiblesse la responsabilité de l'idée. L'extension semble arrêtée momentanément, on fait peu de recrues en apparence. Mais les masses n'en sont pas moins frappées par tant de courage et d'énergie. A d'autres moments au contraire, la propagande reste plus énergique; les hostilités violentes semblent suspendues; alors un plus grand nombre d'adhérents se rallie à nous d'une façon directe et effective : mais combien y en a-t-il qui, au premier conflit, tourneront bride!

Ainsi apparaît l'erreur de ceux qui, victimes d'anciennes habitudes, considèrent au fond l'anarchie comme un parti politique et mesurant sa force à l'extension nominale, à la puissance de l'organisation, au succès extérieur de la propagande. Notre propagande ne saurait faire le raccolage pour une organisation quelconque; elle doit simplement consister à répandre l'idée de révolte contre toute autorité et à inspirer aux hommes une conscience plus nette de leur dignité, c'est-à-dire développer leur autonomie dans la pensée et dans l'action.

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Voici l'ordre et la marche de l'enterrement de première classe réservé à la question du Panama. On ne fera plus de poursuites : avant le 10 janvier une ordonnance de non-lieu mettra hors de cause les dix sénateurs et députés compromis en conséquence, au jour du procès, les quatre pensionnaires de Mazas ne seront pas interrogés sur les faits relatifs aux hommes politiques, et s'ils gardent le silence à ce sujet, on leur garantit un acquittement.

On va liquider l'affaire avant la rentrée des Chambres, et passer l'éponge sur tous les scandales que l'on connaît ou que l'on soupçonne. Le gouvernement à stylé ses valets de prétoire et l'audience du 10 janvier ne sera qu'une comédie dont la mise en scène a été soigneusement réglée à l'avance. Et voilà!

Nous n'avons jamais espéré ni prévu un autre dénouement. Il y en avait un possible : le peuple, la masse des volés aurait pu faire rendre gorge aux voleurs; il paraît qu'ils se résignent à être battus et contents; grand bien leur fasse; laissons-les à leurs stériles regrets.

Cette fin banale ne sera pas du goût de nos bons socialistes, qu'on a pu voir, moustaches rebiffées, roulant des yeux terribles, et ne parlant de rien moins que de descendre dans la rue. Que les bourgeois se rassurent, si toutefois ils ont daigné prendre peur : quand on veut renverser un gouvernement, on ne l'avertit pas quinze jours à l'avance, on ne l'invite pas à masser ses troupes sur un point désigné; si les socialistes hasardent quelque démarche, ce sera la ridicule promenade au Palais-Bourbon; on leur donnera de l'eau bénite et ils se retireront en bon ordre, comme ils étaient venus.

***

*Les tracasseries policières qui recommencent.* — Dans la maison où se trouve le bureau de la *Révolte*, habite le beau-frère de notre camarade Grave, ouvrier et père de famille ne s'occupant pas de politique mais recevant quelquefois la visite des amis de notre compagnon.

Il faut croire que cela intriguait nos policiers, car lundi dernier, 2 janvier, profitant de ce que la femme était seule, avec ses petits enfants, trois policiers, dont un exhiba un chiffon multicolore, firent irruption dans le domicile de ce citoyen et sans plus de prétexte firent ouvrir armoire et commode et s'emparèrent d'une liasse de lettres, de trois photographies, d'une carte d'électeur, du livret militaire appartenant au compagnon Grave, qui, sachant sa qualité d'anarchiste suffisante pour lui attirer les tracasseries policières, et connaissant les habitudes de ces messieurs de s'emparer de tout, avait prié son beau-frère de lui conserver ses papiers personnels.

Les lettres emportées sont toutes des lettres d'auteurs nous autorisant pour la reproduction de passages de leurs œuvres dans notre supplément, nous doutons fort que la police y découvre les éléments d'une association de malfaiteurs, y ajouteraient-ils les trois couvertures de brochures qu'ils ont saisies!

Seulement, comme le commissaire, dont nous ignorons le nom, qui a pratiqué cette perquisition, n'a pu s'emparer de ces papiers qu'au mépris de toutes bonnes raisons, même d'ordre bourgeois, nous sommons M. le procureur d'avoir à nous faire rendre ce qui nous appartient.

Il faut vraiment être policier pour s'imaginer que notre compagnon aurait été assez bête, non seulement de conserver quelque chose de compromettant, mais encore d'aller le fourrer chez un père de famille pour le mettre dans l'embarras.

***

On a ramassé, la semaine dernière, une dizaine d'individus morts de faim ou de froid, sans parler de ceux qu'on a trouvés asphyxiés ou pendus à domicile. Une façon de clore l'année tout à fait bourgeoise. Ces faits sont devenus si communs qu'on ne s'en étonne plus. La société est ainsi constituée que les uns gaspillent leurs richesses, et les autres, au coin des rues, crèvent de faim. Les uns jouissent, les autres se résignent. Quant à ceux qui veulent détruire ce bel ordre social, ce sont des misérables, des assassins, des anarchistes dont on espère avoir raison. On fait fausse route, si l'on s'embarque sur cette espérance; nous aurons trop longtemps encore pour alliés la faim, le froid, le dénuement, la misère noire. Un jour ou l'autre les déshérités se lasseront de cette vie atroce; et les gouvernants auront beau jeu.

## Italie

Les camarades de Prato, coupables d'avoir traduit et publié la brochure *Evolution et Révolution* et qui étaient poursuivis de ce chef ont été acquittés.

Détail amusant, le procureur avouant, dans son réquisitoire qu'il n'a pas lu la brochure, mais est convaincu quand même que les inculpés méritent la corde!

## Angleterre

On a ouvert il y a quelques jours à Londres le congrès de la « cloche de bois ». Le socialiste Wade organisateur de la réunion des sans-travail à Trafalgar Square y a traité ses auditeurs de faibles et de lâches si de ce jour ils ne cessaient immédiatement de payer leur loyer tant que leurs femmes et leurs enfants n'auront pas le nécessaire.

« Imitez-moi, depuis 7 ans, je n'ai pas donné une obole à mon propriétaire. » Les travailleurs doivent faire comme les Irlandais qui au lieu de payer espèces sonnantes et trébuchantes, distribuent aux vautours de bons coups de gourdin, et si ceux-ci réussissent à vous chasser de la place, à vous évincer de votre logement. Eh bien! il faut aller camper devant la chambre des communes. L'orateur a été vivement applaudi et 980 sociétés se sont formées au moment même pour offrir leur concours à tout camarade menacé d'expulsion.

## Allemagne

Les habitudes russes se répandent de plus en plus : les perquisitions et les arrestations arbitraires redoublent de fréquence. Dernièrement les travailleurs berlinois s'étaient entendus pour faire paraître un journal, à leurs frais et en rognant sur leurs minces salaires. La police en défendit la publication, sous prétexte que l'inspiration du journal serait anarchiste. Il faut remarquer qu'alors personne n'en avait pu lire une ligne ni contrôler l'exactitude de ces soupçons. N'importe.

On tombe sur le poil de Leimert qui s'était désigné comme rédacteur responsable. Une partie des argousins le conduit en prison, le reste confisque les 500 premiers exemplaires du journal. Puis après cet exploit les défenseurs de l'ordre s'en vont à l'imprimerie et détruisent la composition.

Presque en même temps, emprisonnement de six compagnons à Berlin, de 23 à Hambourg et Altona; perquisitions partout.

(D'après *die Autonomie*).

***

Le respect des Berlinois pour l'impératrice semble fort médiocre. Dernièrement celle-ci s'était fait conduire chez un joaillier de la Friedrichstrasse. Assitôt devant la boutique se forme un rassemblement de femmes, appartenant à ce qu'on appelle le « bas peuple ». Quand la souveraine sortit, elle fut saluée de réflexions désobligeantes; et même l'une des femmes qui était là passa sa tête par la portière de la voiture et avant que les domestiques aient pu l'éloigner adressa à l'impératrice quelques paroles peu aimables. Pour que de pareils incidents ne se renouvellent pas, désormais un grand nombre d'agents sont mobilisés chaque fois que sort la famille couronnée. Qui sait si après les paroles on n'en serait pas venu aux actes ?

### Belgique

Bruxelles. — Le camarade chargé de la vente nous écrit qu'il passe en Cour d'assises le 15 ou 16 de ce mois, pour avoir vendu la *Révolte*. Ça c'est un comble !

## BIBLIOGRAPHIE

Paraît, cette semaine à Bruxelles, *La Débâcle*, 35, rue Saint-François, à Saint-Josse ten Noode (Bruxelles).

***

A Londres vient de paraître le *Tocsin*, 1 Woburn Building Tavistock square, London, N. C.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*Commune anarchiste de Montreuil.*

A chacun sa tâche, selon ses forces, selon ses aptitudes.

Le travail que nous avons entrepris (destruction de l'Etat, de la propriété, de la religion et de l'argent; création sans argent de la production, de l'échange et de la consommation dans la société communiste anarchiste) est assez vaste pour que toutes les énergies, toutes les initiatives, toutes les intelligences puissent s'utiliser.

Nous pensons, compagnons, qu'assurer la production, l'échange et la consommation, anarchiquement, au lendemain de la Révolution, est une œuvre immense, et qu'elle mérite d'être étudiée, essayée dès aujourd'hui, si nous ne voulons pas être surpris par la révolution, si nous ne voulons pas nous trouver incapables de nous organiser pendant et après la révolution.

Voyez combien de siècles il a fallu à la bourgeoisie pour créer l'industrie et le commerce actuels ; voyez combien compliqués en sont les rouages, quelles connaissances techniques il faut avoir, pour assurer la nourriture, à heure voulue, à tout le monde, pour transporter marchandises, voyageurs, correspondances, pour mettre en œuvre toutes ces mines, toutes ces grandes usines, tous ces ateliers.

Et la culture ! changer les idées égoïstes des paysans, les persuader qu'ils auront avantage à faire la culture en commun, avec les machines, leur démontrer les avantages de la culture scientifique.

Tout cela vous semble faisable en quelques jours, en quelques heures, pendant la bataille, sans études, sans organisation, sans essais précédents! Si vous croyez ce travail possible, nous disons, nous, qu'il est impossible. Souvent nous entendons citer 89, 93; mais est-ce que depuis longtemps la bourgeoisie ne tenait pas la production, le commerce, la banque, les moyens de transports.

Politiquement, le tiers-état avait sa place aux états généraux, ses droits étaient légalement garantis.

Economiquement, nous l'avons déjà dit, les bourgeois avaient presque toute la fortune. La noblesse, la royauté étaient ses débiteurs, et soutiendrez-vous que les embarras financiers de Louis XVI n'ont pas hâté la révolution?

La Bourgeoisie avait aussi la philosophie, la littérature, la presse, les sciences et les arts. Enfin elle avait coupé toutes les racines de la monarchie, et l'arbre ne tenait que par un prodige d'équilibre fait de l'habitude. Le moindre vent, le moindre choc devaient le jeter bas. C'est ce qui arriva et tout le monde fut surpris.

Nous aussi nous avons notre philosophie, mais combien jeune, combien contestée, et surtout, combien peu répandue; notre littérature s'ébauche, nos arts aussi; notre science, notre production, nos échanges, nos communications, notre presse tout cela est à étudier et créer.

N'ayant rien, nous prétendons détruire, subitement et à remplacer ceux qui ont tout !

Ne sachant pas, n'ayant rien pu faire, nous prétendons anéantir ceux qui ont la science et les moyens de tout faire!

Eh bien ! non, cela est impossible, et nous croyons qu'il est nécessaire, pour nous, d'étudier de créer la production et les échanges communistes anarchistes.

Ignorant les moyens de défense d'une place forte que l'on assiège, on peut, dans le premier élan, en tenter l'assaut; mais une fois l'impossibilité d'une surprise démontrée, on ouvre les tranchées et les travaux d'approche, on coupe les vivres et les communications. Dans ce cas le génie est aussi utile que l'artillerie

Pour toutes ces raisons matérielles, et pour bien d'autres morales que nous n'énumérerons pas aujourd'hui, nous avons fait appel à l'initiative et non à la bourse de nos camarades. Nous croyons, en effet, que tout groupe doit se suffire par lui-même pour pouvoir durer.

La commune anarchiste de Montreuil commencera, ainsi que nous l'avons dit, la production anarchiste et l'échange entre anarchistes produisant, le premier avril prochain. Nous avons fait appel à l'initiative des compagnons de toutes les corporations et de tous les pays, nous avons essayé de démontrer l'utilité immédiate de toutes les productions, sans vouloir rien régler, laissant entières toutes les initiatives, laissant chacun juge de la meilleure manière d'agir selon les besoins selon l'utilité du milieu où l'on se trouve. Que chacun s'organise et agisse comme il l'entendra; nous ne cherchons qu'à appeler l'attention des compagnons sur une idée qui nous a paru juste. Nous cherchons la discussion, nous la soutiendrons, et nous essaierons de prouver, par nos actes et par nos paroles que ce que nous poursuivons est nécessaire au développement de l'anarchie.

Notre dernier appel a été entendu, et dans notre commune, nous avons eu formation, outre nos ateliers d'ébénisterie, un atelier de peintres en bâtiments et un autre de terrassiers.

Nous réitérons nos appels à tous les métiers, à tous les individus qui pourront produire quelque chose d'utile pour alimenter le tas anarchiste. Plus il y aura, plus les besoins pourront être satisfaits. La production sans salaire, l'échange sans estimation de valeur, les satisfactions des besoins les plus pressants, voilà ce que nous ferons en commençant.

Notre production, nos échanges doivent dès le début profiter aux nécessiteux seuls, les mieux favorisés parmi nous doivent faire beaucoup de sacrifices, jusqu'à ce que, les situations se trouvant égalisées par notre production de plus en plus abondante, tout le monde puisse consommer et compenser ainsi les sacrifices faits et même améliorer sa situation.

Correspondre toujours avec le compagnon Méreaux, rue Armand Carrel, 19, à Montreuil-sous-Bois (Seine). Réunion du groupe lundi 9 courant à cette adresse.

## PETITE CORRESPONDANCE

D. à Beaucaire. — N. à Vazerac. — P. à Lille. — Jean Pierre. — T. à Tenez. — K. à Belgrade. — F. à Luxeuil. — B. à Tarzout. — C. à Turin. — A. à Angers. — P. à Bordeaux. — Z. à Nice. — L. à Verviers. — L. à Edimbourg. — Reçu timbres et mandats.

L. à Edimbourg. — *Deux Camarades* est la signature du dessinateur et du graveur.

Le compagnon David de Nancy prie les camarades de lui adresser leurs correspondances chez Richard, à Londres.

La police étant parvenue à intimider la seule marchande de Montauban qui eût consenti à vendre le journal, les compagnons sont priés de ne plus rien envoyer à son adresse.

B. à Cognac. — L'envoi sera fait exactement.

Zisly. — La 1re nous ne l'avons pas; 2° Nous n'avons pas de relations avec cet individu; 3° Nous ignorons.

B. à Limoges. — Nous n'avons pas l'*Or*.

H. L. à Paris. — La pandestruction est une blague des bourgeois. Non seulement nous ne voulons pas retourner à l'état sauvage, mais nous voulons, au contraire, développer le savoir de chacun et profiter de toutes les connaissances que la science met au service de l'homme pour vaincre la nature. C'est la destruction des institutions politiques et économiques que nous voulons, mais non le savoir.

« Ne plus rien envoyer à V. Leleu, 5, rue de l'Ermite, à Arras. Il y a danger. — Nouvelle adresse : 23, rue du Four-Saint-Adrien. »

## CONVOCATIONS

Le groupe d'études sociologiques le *Progrès social*, convaincu que la solution de la question sociale ne peut s'induire que de l'étude des phénomènes sociaux, invite tous les compagnons à assister à ses séances salle Buchmann, 5, rue Keller.

Lundi 9 janvier à 8 h. 1/2 évolution du socialisme (l'utopie communiste). Les contradicteurs sont instamment invités.

---

Groupe communiste du 19e et 20e arrondissement : samedi 6 janvier 1893, à 8 h. 1/2 salle Panterelle rue de l'Atlas, 13.

Ordre du jour : du groupement par affinités pour la propagande.

Dimanche 7 soirée amicale.

---

En raison des meetings des 6 et 7 courants au Tivoli-Vauxhall le meeting organisé par les compagnons, pour le 18, à la salle Favié est renvoyé au samedi 14, à *la salle du Commerce*, avec le même ordre du jour.

---

Le groupe de propagande de Paris, des 5me et 13me se réunira tous les samedis soir à 8 h. 1/2 salle Messiez, 127, rue Mouffetard au premier.

---

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis soir, à 8 h. 1/2 chez Godfrin, avenue de Paris, 428.

---

Levallois-Perret. — Réunion des compagnons tous les samedis soir, salle Mézerette, rue de Gravel, 85.

---

Amiens. — Tous les dimanches, réunion de 5 à 7 heures du soir, 64, rue du faubourg de la Hotoie. — Tous les premiers et troizième dimanche, lectures, causeries, chants, poésies, divers.

---

Dijon. — Groupe *La Vérité*, tous les samedis soir, de 8 heures à 11 heures, chez Catineau, 4, rue Chaudronnerie.

---

Spring-Walley (E. U.) — Le groupe se réunit tous les samedis soir à 7 h. 1/2 chez Besland saumiste Allemand.

Ceux qui veulent correspondre avec le groupe peuvent s'adresser au compagnon Brault, box 457 Spring-Walley, Bureau Co (Ill.) E.U.

---

Villefranche. — Le groupe anarchiste de Villefranche organise pour dimanche 14 courant, une soirée familiale à Anse au café Riondelez, à 3 heures du soir :

Grand assaut de chants, déclamations et poésies révolutionnaires.

Départ de Villefranche, à 2 h. 30. Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, tous les révolutionnaires sont invités.

*Le Gérant-imprimeur* : J. Lécuyer.

Paris. — Impr. J. LÉCUYER, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNÉE. N. 18. DIX CENTIMES DU 14 AU 20 JANVIER 1893.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

### AUX COLLECTIONNEURS ET MARCHANDS D'AUTOGRAPHES

*A la suite de la perquisition, dont a été victime un de nos amis et dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, nous avons écrit au Procureur de la République pour réclamer la restitution des lettres qui nous appartiennent.*

*Notre réclamation étant restée sans réponse, nous ignorons encore si nous avons eu affaire à des agents de police ou à de simples cambrioleurs. Par ce temps de* Panama *il nous est permis de tout supposer. M. Rouvier ayant avoué avoir touché des pots-de-vins pour les besoins de la politique, cela prouve que tous les moyens leur sont bons pour faire de l'argent, il se pourrait que l'on tentât de faire argent de ces lettres puisqu'elles émanent d'auteurs connus, tels que MM. Zola, Ajalbert, Descaves, O. Mirbeau, Manouvrier, Bernard Lazare, H. France, P. Adam, M. Barrès, Reibrach, Yves Guyot, etc. Si un jour ou l'autre, ces messieurs trouvaient de ces pièces dans le commerce, il y a là une responsabilité de délicatesse que nous déclinons, nous les prions de faire remonter cette vilenie, si elle se produit, à ceux qui nous ont dévalisé.*

*Au cas où on présenterait, à MM. les marchands et collectionneurs, des autographes où il serait question de notre supplément, nous les prévenons qu'il y aura toute probabilité pour qu'ils aient affaire à nos voleurs, nous les prions de les faire empoigner comme tels.*

*De plus, il nous a été enlevé des papiers d'identité, ceux qui les ont peuvent s'en servir pour commettre quelque malpropreté en notre nom, nous prenons acte que ces papiers nous ont été enlevés le 2 janvier et qu'actuellement nous ignorons en quelles mains ils sont.*

## L'ANNÉE 1892

(*Suite*)

II

France. — L'année qui vient de finir a été signalée par deux ordres de faits qu'il importe de caractériser : l'affaissement de plus en plus prononcé des institutions qui nous régissent, l'explosion d'actes révolutionnaires, véritables actes de révolte, au sens où nous l'entendons, et qui ont fait d'autant plus de propagande qu'ils étaient plus actes de révolte.

On a vu, d'une part, la tourbe gouvernante et légiférante s'effondrer sous la réprobation générale et s'étaler dans la boue; de l'autre, une poignée de résolus, mettant leur énergie au service d'une idée, et sacrifiant les uns leur liberté, d'autres leur vie pour sa réalisation.

Exposons brièvement les faits :

L'année débute par le procès d'Anastay, cet officier qui tue pour voler, et dont le crime jette un jour sinistre sur certains côtés peu connus de l'armée. Suit la série des misères et des horreurs, fruits de notre organisation sociale. Ce sont des adultères qu'on dénoue à coups de pistolet (affaire Deacon), les scandales de la police des mœurs, les crimes qui se commettent sous le couvert de l'autorité, dans les bagnes pénitentiaires (affaire de la Fouilleuse), la fuite de notaires, de banquiers qui lèvent le pied, emportant la caisse et les économies des bonnes gens crédules; plus de 80,000 individus qui meurent de faim, 70,000 qu'on enferme dans des asiles d'aliénés, et, brochant sur le tout, 250,000 affaires criminelles. Voilà pour le côté social.

En politique, l'écroulement. D'abord, un peu partout, la grève des électeurs. Un quart à peu près se rendent au scrutin. On est las de la comédie électorale, de hissser au pouvoir un tas de pantins dont la seule préoccupation est de remplir leurs poches. Aux élections municipales, on renomme à peu près le même personnel, par indifférence : tout au plus quelques conseillers se disant socialistes et se signalant par des excentricités grotesques. Et le 22 septembre, on organise une mascarade pour fêter l'anniversaire de la fondation de la République. La foule gobeuse n'en demande pas plus; elle est cependant volée, car on ne lui en donne pas pour son argent.

Il suffit cependant d'une grève et d'un scandale à sensation pour mettre à nu le vice de la machine gouvernementale. Aucune des grèves tentées n'a réussi, parce que toutes invoquaient le respect de la légalité. Seule, la grève de Carmaux a tenu quelque temps l'affiche, parce qu'elle se compliquait d'une question politique. Elle s'annonçait comme une protestation en faveur du suffrage universel, dont les droits étaient méconnus. Nos maîtres d'alors ont proprement bafoué le souverain : ils l'ont promené de dérision en dérision, après quoi une sentence arbitrale a remis les choses en l'état; il a fallu redescendre à la mine; résultat : deux mois de chômage, de privations, de souffrances pour les travailleurs, ajournement indéfini de la solution de la question sociale. Seuls, quelques malins ont battu la grosse caisse sur le dos des mineurs, et se sont taillé une réclame impudente pour les futurs scrutins. Le tout clos par l'aventure de l'avenue de l'Opéra, sur laquelle la lumière est loin d'être faite et qui n'a rien prouvé, sinon que la police, ce palladium de la société bourgeoise, est impuissante à lui garantir la sécurité. Il n'y a pas là de quoi nous émouvoir.

Néanmoins, « la société » reprenait haleine, et s'allait remettre à ses gouvernants du soin de son avenir, lorsque survient le scandale du Panama. Toute la bande des faiseurs de lois, des rongeurs de budget, on la voit s'abattre comme une meute affamée sur la caisse d'une entreprise privée, se faire acheter chèrement ses suffrages, et avouer sa canaillerie avec un cynisme qui n'a d'égal que la patience des individus dépouillés. Leur République, qu'ils disaient si forte au dedans, si respectée à l'extérieur, ils nous la montrent en proie aux plus sales fripouilles et aux plus impudents filous qu'on puisse rencontrer au coin d'un bois. Et l'on voit deux classes de gredins, aussi répugnants les uns que les autres : d'un côté des corrompus, c'est-à-dire des coquins, capables de mettre leur conscience aux enchères; de l'autre, leurs dénonciateurs, s'adonnant par goût à leur malpropre métier; car il ne faut pas se méprendre sur le mobile qui fait agir ceux qui crient à la corruption, à la vénalité; ils sont tout bonnement furieux de n'avoir point pris de part à la curée. Ils se méprennent toutefois s'ils se figurent que le peuple les mettra, cette année, à la place des autres; il les croit sans doute, mais cela ne l'empêche pas de les mépriser. Donc, de ce côté, c'est l'effondrement à brève échéance. Et c'est tant mieux.

Combien plus rassurante et plus honnête l'autre face du tableau !

Partout, à toute heure, une multitude d'actes d'énergie qui secouent l'apathie de la foule. Elle commence à comprendre, la masse des exploités, que nous croyions, à tort, gangrenée par la pourriture bourgeoise. D'abord les mêmes faits de chaque jour, jeunes gens se dérobant à la servitude militaire, soldats secouant le joug de l'ignoble discipline, prévenus civils tenant tête à leurs juges, et même se livrant contre eux à des voies de fait.

Puis, la série des explosions. On visait à la tête, on s'en prenait aux vrais coupables, aux défenseurs brutaux de l'infamie sociale, à ces robins homicides dont chaque jour est marqué par quelque attentat à la liberté individuelle. Boulevard Saint-Germain, chez un justiciard qui s'était comporté en bête féroce contre certains prévenus : dégâts matériels seulement, mais comme résultat moral, la peur, la peur qui saisit le bourgeois aux entrailles. Rue de Clichy, autre explosion plus grave que la précédente, dirigée aussi, de l'aveu de son auteur, contre un des sièges de l'ordre judiciaire. Cette fois, c'est de l'affolement.

Entre temps, survient la manifestation annuelle du 1er mai, organisée par les seuls socialistes, ces aspirants à l'assiette au beurre, elle promet d'abord d'être pacifique : une simple promenade, avec visite aux *autorités constituées*, mais on annonce que les anarchistes ont décidé d'y prendre part; aussitôt la frousse reprend nos gouvernants. On mobilise un corps d'armée, on remplit les casernes, pour un peu on décréterait l'état de siège. Cela ne suffirait pas à rassurer les trembleurs. Alors, piétinant sur la *loi*, on fait une rafle générale des anarchistes : cent quatre-vingt en une

seule matinée, à Paris et sur tout le territoire. Une fois cette précaution prise on a du champ devant soi, on terrorise la masse inconsciente, et la journée se passe sans incidents.

Mais dans l'intervalle, la révolte ne chôme pas. Une nouvelle explosion, celle du restaurant Véry : deux morts, plusieurs blessés, la maison démolie. La peur, l'ignoble peur galope de plus belle les cerveaux de nos dirigeants. Ravachol et Simon passent en cour d'assises et sont condamnés à perpétuité.

Béala et Mariette Soubère acquittés. Mais pour être ressaisis par la correctionnelle, et condamnés cette fois, car la justice ne lâche jamais ceux qui lui tombent entre les pattes.

Dans le public, après le premier moment de stupeur, arrive la réflexion. On discute, on raisonne. Et Ravachol apparaît sous son vrai jour. De vulgaire assassin, comme ils le qualifiaient, il passe au rang d'apôtre; c'est un homme d'énergie, un convaincu, qui a secoué le joug de la tyrannie sociale, et sacrifie carrément sa vie pour le triomphe de l'idée. Ils auront beau faire et beau dire : sa figure grandit, son nom devient un symbole, et la contagion gagne jusqu'aux écrivains, aux penseurs qui voient dans ses actes autre chose que le coup de désespoir d'un homme poussé à bout. Et le jour où l'ignoble société, pour d'autres actes qu'elle lui reproche, livre sa tête au tortionnaire officiel, le révolté marche à la mort, la tête haute, en chantant; il meurt fièrement, sans une défaillance, après avoir fait trembler et réfléchir.

Et l'Idée fait son chemin.

Les compagnons étonnent le public par la fermeté de leur attitude. Nos camarades du procès de Versailles, Faugoux, Etievant, etc., acceptent crânement la responsabilité de leurs actes. Et partout où, dans un prétoire, comparaît un anarchiste, on rencontre un homme qui dit son fait à la société et à sa loi : oui, j'ai voulu faire acte de révolte; je ne demande pas de grâce, car je ne reconnais pas votre justice. Vous avez la force, pour le moment. Contre la force, on ne proteste pas : on la subit ou on l'écrase.

Cette fière attitude donne à penser aux masses; on se dit qu'il y a là des hommes, et que ces hommes sont peut-être dans le vrai, qu'il faut voir et savoir ce qu'ils veulent. Et pourquoi pas ?

Le gouvernement, lui, fabrique une loi pour bâillonner la presse anarchiste : l'autre, il ne la redoute pas; elle est servile ou complice. Mais, quoi qu'il en ait, quoiqu'il ne ménage ni les amendes ni les années de prison, l'idée s'impose, elle sollicite les cerveaux; on en parle, quelques-uns y arrivent, et leur nombre ne fera que grossir.

Voilà à peu près le bilan de l'année 1892 en France. Il est fait pour nous donner du cœur à l'ouvrage, et pour consterner nos gouvernants. Ils baissent l'oreille pour le quart d'heure. Le régime de la République opportuniste, qu'on flétrit maintenant du nom de panamiste, ce régime agonise. Il tient encore debout, pour un temps. Mais il craque et sombrera à la première secousse violente. Tout le monde le sent, tout le monde le voit. Et les gens avisés commencent à prendre leurs précautions pour ne pas être ensevelis sous les décombres de la maison qui s'écroule.

L'aurore de 93 s'annonce. Et l'édifice pourri tombera sous cette boue que ses soutenueurs eux-mêmes ont soulevée. A nous de hâter sa chute définitive. Espérons et travaillons.

---

Nous avons reçu des camarades de Buenos-Ayres, la réédition du premier numéro du *Révolté* paru en 79. Nous le tenons à la disposition des camarades au prix de 0 fr. 50.

---

# REVUE DES JOURNAUX

## *DE LANGUE ESPAGNOLE*

**1889-92 — 15 novembre.** — Voilà trois ans de passés depuis que la République a été proclamée en ce pays du Brésil. Ce n'est pas pour rappeler cette date et la signaler à l'attention du peuple, que nous en faisons mention, c'est pour dire à ce peuple :

Demande-toi : Ma situation économique s'est-elle améliorée ou aggravée ? La tyrannie mise en fuite, ai-je conquis la liberté ? Mon travail est-il plus rémunéré qu'auparavant ? Les riches ont-ils réfléchi aux inégalités sociales et adouci les souffrances des misérables ?

Était-ce bien la peine de « faire » la République ? Au peuple de répondre.

(*Gli Schiavi Bianchi* (Brésil).

***

Homestead. — Les effets désastreux de l'autoritarisme en tous les actes de la vie se révèlent à chaque pas. Témoin les comités ouvriers. Pour la millième fois, les derniers événements d'Homestead viennent de nous donner raison. Aussitôt que fut constitué le fameux comité des cinquante, en dix heures les Pinkertons ont tout démoli, et semé pour vingt ans la terreur chez les ouvriers des États-Unis. Ils se regardent comme les maîtres absolus, les seuls arbitres de la reprise du travail. Les anarchistes de cette ville et de Pittsburg avaient envoyé des émissaires pour provoquer une insurrection générale en Pensylvanie. Mais le comité, sans écouter nos camarades, les a d'abord incarcérés, puis expulsés de la ville. Toute la presse bourgeoise a applaudi à cet acte de sauvagerie, et félicité de leurs sentiments conservateurs ces *sages* ouvriers. Ainsi a fini le premier acte de la tragédie.

Passons au second.

Après le navrant spectacle donné par cette assemblée moutonnière, le gouverneur de Pensylvanie envoie à Homestead 8,000 miliciens armés de fusils, de canons, etc. Et le comité décide de recevoir les ennemis avec musique et banquets. Ceux-là, on ne les jette pas en prison, on ne les chasse pas de la ville. C'étaient des *hommes d'ordre*. Une commission s'organise pour offrir une sérénade au général et à ses miliciens. On abreuve, on acclame les scuteneurs de Frick et de Carneggie. Carneggie lui-même, escorté des soldats, passe la revue de ses usines, et remet de l'ordre partout. Les grévistes sont traqués.

Ainsi finit le second acte.

A quand le troisième ? Un correspondant de *The Herald* à Homestead écrit à son journal : « Il règne en ce pays une misère horrible. Les propriétaires de magasins de comestibles ne veulent plus faire de crédit. En visitant les quartiers de grévistes, j'ai vu la majeure partie des ménages manquer de charbon, par une température atroce. Les ouvriers se promènent par les rues, en chapeaux de paille, en vêtements d'été, usés jusqu'à la trame. Dans une maison, j'ai vu un robuste mécanicien laver lui-même ses pauvres hardes, sa compagne étant au lit, agonisante. Il m'a dit : Nous ne savons pas si nous pourrons passer la semaine. Qu'allons-nous devenir ? Enfin, auprès d'une masure inhabitée, j'ai rencontré une bande qui faisaient cuire des pommes de terre et des racines. Ils m'ont dit qu'ils n'avaient pas chez eux de quoi manger et qu'ils se nourrissaient « à la grâce de Dieu. » C'était justement le jour de la grande fête.

Et voilà comment se termine la tragédie d'Homestead !

Donnera-t-elle à réfléchir aux ouvriers aveuglés par les préjugés autoritaires.

L'avenir nous l'apprendra.

(*El Despertar* (New-York.)

***

La bourgeoisie se défend. C'est tout naturel. Tout être vivant a l'instinct animal de la conservation, et repousse son ennemi avec les armes qu'il trouve à sa portée.

Le prolétariat veut s'affranchir. C'est un obstacle et une menace pour la bourgeoisie; aussi elle a recours aux gibets, aux dragonnades, aux prisons, pour conserver la jouissance de ses privilèges.

A notre tour, nous la combattons sans trêve ni merci, et le combat n'aura de fin que lorsque nous l'aurons anéantie.

Oui, la bourgeoisie a établi son règne sur la pire injustice, elle est abominable. Nous n'avons pas à perdre notre temps à l'éclairer, nous nous contentons de lui rappeler ce que Sénèque disait à Néron : Tu as beau immoler force victimes, il faudra bien que tu disparaisse à ton tour.

(*El Productor* (Barcelone.)

***

*Statistique.* — L'Espagne possède : 9 archevêques, 46 évêques, 1,239 chanoines, 855 prébendiers, 16,981 curés de paroisse, 5,771 vicaires, 10,878 sacristains, 5,533 acolytes, 13,224 aumôniers ou chapelains.

En outre, détenteurs de biens de main-morte : 37,363 religieux profès, 22,900 novices, 7,862 frères lais ; au total : 148,147 individus qui consomment et ne produisent rien.

Adonnés à l'agriculture, non seulement ils produiraient d'excellent fumier pour engraisser la terre, mais leur travail serait une source de prospérité pour le pays.

Personne ne mourrait de faim, personne ne ferait d'insurrection pour réclamer du travail.

(*La Anarquia* (Madrid.)

***

La scandaleuse affaire de Panama vient à l'appui de ce que nous n'avons cessé de répéter, ce pourquoi on nous traite d'exaltés, de têtes brûlées ou en démence, à savoir : que la presse bourgeoise se vend comme une vile prostituée, au plus offrant.

Plus il se prépare de scélératesses, et plus cher on achète son silence ou sa complicité.

Non seulement en France, mais dans le monde entier.

*La Anarquia* (Madrid.)

---

## *DE LANGUE ALLEMANDE*

Un journal anglais à posé cette question :

« Quel pays est le plus heureux : celui où un seul homme est en état d'acquérir une fortune de 75 millions de livres (1 milliard 875 millions de francs), comme Jay Gould, mort récemment ; ou celui où cette possibilité n'existe pas ? »

A cette question répond le *Vorbote* de Chicago, dans son numéro du 21 décembre. On ne voit pas que les pays où l'industrie est encore nulle ou peu développée, et où il n'y a pas de millionnaires, soient plus heureux que les autres; c'est le bien-être général d'un pays qui permet, et sous réserve de le supposer heureux; et « il n'est heureux que en comparaison des autres pays, restés en arrière dans leur développement matériel et intellectuel. » Pour que, dans un pays, il y ait un réel bonheur, il faut que le peuple jouisse des produits de son travail. « On ne peut dire un pays heureux que si son bien-être n'est sous le contrôle d'aucune classe sociale, que si la propriété est commune à tout le peuple, et sert également au bien de tous. Là où la situation sera telle, personne ne sera plus en état d'acquérir une fortune qui lui permette d'exploiter et d'asservir autrui. »

***

La *Freiheit* de New-York (24 décembre) rappelle les faits de l'année 1892. Elle a été dure pour les anarchistes : il ne faut pas pourtant qu'ils se dérangent. Ils doivent être prêts à répondre à tout appel, et sans cesse montrer leur vitalité. Que notre presse se répande de plus en plus, que nos écrits de propagande circulent de main en main. « Les temps sont graves, conclut la *Freiheit*. Chaque jour de nouveaux symptômes annoncent que d'importants événements vont se produire, où les anarchistes ont à jouer un puissant rôle... En avant ! Agissons encore, l'année qui vient ! Compagnons, soyez actifs, soyez persévérants. »

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Une loi du 2 novembre 1892 a réglé, paraît-il, la situation des filles mineures employées dans l'industrie. Comme tout ce que fabriquent nos soi-disant démocrates, cette loi ne vaut pas grand chose; telle qu'elle, elle paraît encore trop libérale à messieurs les patrons. Ils sont furieux qu'on se mêle de fixer le nombre d'heures de travail; d'aucuns rognent le salaire des ouvrières, d'autres les mettent à la porte brutalement. Ainsi un fabricant de sucre 50 fois millionnaire vient de jeter sur le pavé quarante jeunes filles âgées de moins de dix-huit ans. La journée, dans ses usines, est de onze et douze heures, au minimum. Il chasse sans pitié les malheureuses à qui la loi n'en inflige que dix.

C'est le même gredin que le ministère public félicitait dernièrement de la façon habile dont il a su frauder le fisc.

On signale, un peu partout à Privas, et à Aubenas, à Saint-Chamond, à Rive de Gier, etc... des grèves provoquées par cette férocité patronale; ces grèves sont pacifiques: c'est dire qu'elles n'aboutiront pas. La faim, le froid, le dénûment ramèneront les malheureuses esclaves au bagne industriel. Ainsi : des gouvernants qui volent, des patrons qui exploitent, et des malheureux qui se résignent. Voilà le bilan de l'année commençante. Est-ce que ça va durer encore longtemps!

***

Une note, qui a fait le tour de la presse, annonce que le satrape de l'intérieur a interdit la circulation en France, du journal *Le Tocsin*, publié à Londres. *Le Tocsin*, entre autres choses peu agréables à nos gouvernants, racontait avec pièces à l'appui, la jolie anecdote qui suit.

Lors de l'explosion de la rue des Bons-Enfants, la police arrêta un jeune anarchiste, V. Rabe, de nationalité allemande. On ne relevait contre lui aucun indice, mais il fallait bien arrêter quelqu'un... Sauver la société. Pendant que le camarade attendait, au Dépôt, son expulsion, on lui proposa doucement de se faire mouchard. La chose lui parut forte, mais pensant qu'il pourrait soutirer d'utiles renseignements sur le rôle et le nom des agents secrets, il fit semblant d'accepter. On l'engagea à 250 francs par mois, il fut expulsé pour la forme et revint à Paris. Il simulait l'homme zélé, ardent à suivre une piste; une heureuse acquisition, ce jeune indicateur. Au bout de quelques jours, il se rendit à Londres, et fit part aux amis de sa situation. Ceux-ci lui conseillèrent de jouer son rôle jusqu'à ce qu'il fût en possession des renseignements désirés.

Cependant, à la police, on avait hâte de le voir à l'œuvre. On le fit venir à Paris, on lui remit un questionnaire dont voici les principales lignes :

1° Pourrait-on savoir où est Meunier ?

2° Si l'on apprend qui est l'auteur de l'affaire de la rue des Bons-Enfants et où il se trouve, venir de suite à Paris.

3° Surveiller les agissements des anarchistes, surtout des *intelligents*...

4° Fréquenter leur club, se mettre au courant de leurs idées, de leur projets, etc...

Rabe promit d'apporter plus de zèle dans l'exercice de ses *délicates* fonctions, et revint à Londres où il raconta tout au long ce que nous venons de déposer. Il va sans dire que le camarade a scrupuleusement versé pour la propagande révolutionnaire les sommes que lui remettait l'agent de la Préfecture.

***

La semaine dernière, des camarades apposaient des affiches à Saint-Ouen, survinrent deux ou trois policiers qui s'apprêtent à lacérer les dites affiches et à mettre le grappin sur les afficheurs. Ceux-ci ne se sont pas laissé faire. Ils ont riposté à coups de revolver, et les mouchards, qui n'étaient pas dix contre un, ont prudemment battu en retraite. Il est bien moins hasardeux de lécher un litre dans l'arrière-boutique d'un troquet bon enfant.

Moralité : aide-toi..... la rousse ne t'arrêtera pas.

***

Pourvu que nos gouvernants aient la chance de tomber sur un crime à sensation, quelque femme coupée en morceaux, ou un autre fait-divers dans le même goût, ils espèrent sauver la situation. Par exemple, s'ils mettent eux-mêmes la main à la pâte, ils feront bien ne ne pas trop montrer le bout de l'oreille. Sous l'Empire, en cas de difficultés intérieures, on découvrait un complot, on mobilisait les « blouses blanches ». Les bourgeois épouvantés renonçaient à leurs velléités d'opposition: ils s'abandonnaient, repentants et soumis, à la forte main qui avait déjà, en 1851, sauvé « la famille et la propriété. »

Aujourd'hui, pour faire diversion aux découvertes de la Commission d'enquête, on nous sert la bombe de la préfecture et les manifestations révolutionnaires. C'était un vieil obus, chargé de poudre, à peu près inoffensif. Déposée dans la préfecture même, par un policier, elle était trop clairement une bombe de famille. Il faudra trouver mieux, ces attentats soi-disant anarchistes et ces menaces démentes sont des plaisanteries usées et qui ne peuvent plus produire d'effet.

***

Il vaudrait bien mieux faire acte d'humanité et ne pas traiter en parias les malheureux qu'on envoie au Tonkin ou au Dahomey. Ceux qu'on rapatrie reviennent le dos à peine couvert d'une mince vareuse avec laquelle ils ont fait toute la traversée. Ces pauvres diables anémiés, exténués, et habitués au climat chaud de là-bas, rentrent grelottants dans leurs foyers : bien souvent, alors, les fièvres les reprennent, et ils restent malades pendant de longs mois. Comme compensation, on leur sème à tout bout de champ qu'il ont soutenu « l'honneur du drapeau. » En réalité, ils ont risqué leur peau pour défendre les comptoirs de quelques voleurs, commerçants ou même négriers, et pour ouvrir de nouveaux débouchés à l'industrie florissante des pots-de-vin. C'est ça la gloire, et voilà ce que ça rapporte, la patrie....

***

**Les volés**. — A propos des affaires panamistes, l'opinion ne veut rien croire des boniments que les intéressés lui content.

Le peuple commence à réfléchir que le milliard et demi, que les voleurs se sont partagé n'est pas venu au monde tout seul, mais qu'il est le produit du travail, qu'en définitive les travailleurs n'en auraient jamais rien revu de tous ces millions, qu'ils ont été les premiers volés, comme toujours. Le régime social actuel n'est que l'organisation du vol, le vol du produit au producteur.

Cette simple affaire du Panama prouve à l'ouvrier qu'un bon emploi des richesses qu'il produit ferait disparaître la misère et avec elle les malheurs et les crimes qu'elle enfante.

Il est naturel que l'homme travaille en vue de son bien être; aujourd'hui pourquoi et pour qui les travailleurs font-ils leur dur labeur ? pour permettre à quelques-uns de se pourrir dans un luxe monstrueux, pour corrompre les consciences, pour nourrir un million de fonctionnaires inutiles, civils et militaires, tandis que les travailleurs eux-mêmes et leurs familles vivotent misérablement ou meurent lentement de privations ou de maladies.

Oh les fous et les lâches !

***

Reims. — Plus de deux cents ouvriers tisseurs viennent de se mettre en grève. Leur patron diminuait le salaire de 1 fr. à 1 fr. 25 par jour. Il proposait de les nourrir *gratuitement* à des fourneaux économiques de son invention. C'est-à-dire que, en échange de leur 1 fr. 25, il leur donnerait pour 0 fr. 60 environ de mauvaise soupe, de légumes moisis, de conserves avariées. Il faut que les exploiteurs volent par tous les moyens possibles.

***

Privas — Les ouvriers grévistes ont eu gain de cause. Les patrons ont fini par accepter la journée de dix heures, sans diminution de salaire. Ils vont se rattraper sur les amendes et les malfaçons.

***

Saint-Chamond. — Ici, les patrons ont le dessus. La reprise du travail est presque décidée par les ouvrières en lacets de Saint-Chamond et d'Izieux. Elles acceptent le principe de la loi du 2 novembre 1892, c'est-à-dire onze et même douze heures, suivant les cas, et reprendront le travail avec une diminution de salaire de 10 centimes par jour.

***

Romanèche (Saône-et-Loire). — Les compagnons avaient organisé une soirée de famille pour Noël plus de 200 personnes répondirent à leur invitation, parmi lesquelles beaucoup de paysans de la localité et des environs. Cette soirée devenait ainsi une sorte de réunion régionale, son plein succès constitue un beau résultat.

Quand le compagnon Monod eut parlé sur la misère, ses conséquences et son remède, au milieu de la plus grande attention, un cultivateur du pays a pris la parole et exposé sa manière de voir; il a fait preuve d'étude et de logique sur plusieurs points importants, sur d'autres nous n'étions pas de son avis, mais il était visible que nous n'avions pas devant nous un adversaire obstiné mais un ami allant vers la lumière et se délivrant des vieux préjugés; plus profonde a été la causerie d'un assistant que nous ne connaissions pas et qui est fermier dans le voisinage; il a démontré combien était pervertissant et criminel l'enseignement donné aux enfants dans les écoles primaires.

C'est un abrutissement systématique dans le but de fournir à la bourgeoisie des esclaves soumis, des défenseurs aveugles; on leur enseigne que payer l'impôt est un devoir et un honneur, qu'il faut respecter les puissants, et être prêt à se faire tuer ou à tuer pour la Patrie et l'Etat, qu'on érige en divinités nouvelles, plus sanglantes que les anciennes. Ainsi, on fait des fils du peuple les instruments de son oppression et de son malheur.

L'enseignement primaire n'est que la corruption savante de l'enfance.

Le compagnon a terminé sa causerie en engageant ses compagnons de travail à étudier sérieusement les idées sociales nouvelles afin de nous, émanciper et de pouvoir, dans un avenir prochain nous organiser en groupes libres pour la production et la consommation de ce qui est nécessaire à la vie.

Il a été scrupuleusement écouté; il y a tout lieu de croire qu'il a été compris.

En résumé bonne et féconde soirée pour l'Idée.

## Russie

Kieff. — Le capitaine Bieldinski qui aurait contribué à l'arrestation d'une quarantaine d'étudiants nihilistes, vient d'être empoisonné.

## Italie

Pesaro. — Une bombe a fait explosion dans le domicile du député Vaccai.

A Naples on a découvert six individus qui déménageaient l'arsenal, à eux six ils portaient 20 bombes d'artilleries. Le *Sempre Avanti* ajoute : que diable voulaient-ils faire de ces vingt bombes !

## Irlande

Pendant les dernière élections en Irlande, la lutte était très ardente entre les patriotes parnellistes et les nationalistes qui avaient rompu avec leur ancien chef pour se mettre à la remorque du parti libéral.

Un des élus de ce dernier parti, Michel Davitt, avait été élu avec une forte pression de la part des curés. Encycliques épiscopales, pression personnelle des corbeaux noirs et intrigues avaient été mises en jeu pour forcer la main aux électeurs.

L'élection a été contestée devant un tribunal irlandais qui vient de casser l'élection.

Ainsi voilà l'homme le plus populaire en Irlande, dont l'élection est reconnue nulle, parce qu'il est catholique fervent, il s'est laissé entraîner par ce parti des prêtres, qui a toujours été si néfaste à l'Irlande.

### Autriche

A Sechshaus, près de Vienne, une réunion a eu lieu dans laquelle quelques individus ayant parlé une pétition au parlement pour obtenir des secours ou du travail un tollé général de colère a noyé la motion. L'assemblée ayant reconnu qu'il ne faut pas demander, qu'il faut prendre.

### Portugal

Nos camarades d'*A Revolta* s'occupent de la publication d'une *Bibliothèque Anarchiste*, qui débutera par la *Défense* d'Etiévant. Rappelons que le journal *A Revolta* n'a pas de prix d'abonnement. Paye qui veut et comme il veut. Que ceux qui peuvent l'aider dans sa propagande n'y manquent point.

### Etats-Unis

Le passif des banqueroutes aux Etats-Unis s'élève pour l'année 1890 à l'ébouriffant total de 11,150,047,118 dollars c'est-à-dire à plus de 65 milliards de francs, plus du dixième de la fortune totale du pays. Faire faillite est donc la spéculation qui nourrit le mieux son homme; elle vient immédiatement après les incendies.

***

Rockfeller a donné 1 million pour fonder une université baptiste dont les membres sont requis de prier pour lui. Au même moment il élevait de 2 centimes le prix du pétrole et gagnait par là un million deux cent mille francs en un seul jour. Bénéfice, 200,000 francs.

***

A Portland (Orégon) paraît depuis quelque temps un organe *Freedom* dans lequel sont discutées toutes les idées d'émancipation. La livraison que nous avons devant les yeux contient quelques articles importants entre autres un article excellent du compagnon Daermig sur le communisme. Le prix de l'abonnement est de 2 dollars; la livraison coûte 20 centimes; s'adresser à la *Freedom publishing Company Portland* (Orégon).

***

Le journal anarchiste italien, *Grido degli Oppressi*, qui se publiait à New-York, est transféré à Chicago. Nouvelle adresse: n° 75, Illinois street, corner Franklin, Chicago.

### Brésil

Pérou. — Le préfet de Castrovireina s'était entendu avec le maire pour faire payer un droit sur le marché. A peine l'édit avait-il paru que paysans et paysannes se précipitent dans le palais; ils s'emparent des deux complices et se préparent à leur couper le cou, mais ils se jettent à genoux, ils pleurent, ils demandent qu'on leur laisse signer un nouvel édit abolissant le premier, et le peuple bonasse à la naïveté de les lâcher. Ils se vengeront au premier jour.

***

Un padre du Pérou a été condamné à mort, il est vrai que le digne homme avait fait rôtir en place publique de Bambamarca, une pauvre femme comme sorcière et fait assassiner un pauvre homme sous un prétexte du même genre.

---

A la dernière heure, le commissaire de police du quartier, nous transmet la réponse du procureur de la République qui dit ignorer la perquisition dont nous parlons en première page.

Le parquet est hors de jeu, bon, reste à la Préfecture de police, et à la police ministérielle à nous répondre.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Angers-Trélazé. — Le compagnon Pierre André, vend les journaux anarchistes sur la voie publique, et porte à domicile. Les journaux de langue française peuvent lui envoyer une dizaine d'exemplaires, il réglera après avoir vendu.

Suisse. — Nicolet avise les compagnons français qu'il a expédié les brochures, *Ce que veulent les anarchistes*, à tous ceux qui lui en ont demandé.

Ceux qui en demanderont encore sont priés d'ajouter 1 fr. 20 par cent brochures pour l'affranchissement qui est obligatoire.

*Aux abonnés de Suisse* — Les abonnés de la Suisse sont avisés qu'il va être pris remboursement pour le premier semestre de cette année.

A. Nicolet.

Les *Entretiens Politiques et Littéraires*, deviennent bi-mensuel à partir d'aujourd'hui. Ils paraîtront désormais le 10 et le 25 de chaque mois, chez l'éditeur E. Kolb, 8, rue Saint-Joseph.

## BIBLIOGRAPHIE

Alfred Bertezène: *Histoire de Cent Ans* (1792 à 1892), tome I. Librairie de la *Voix de Paris*, 155, rue Montmartre.

L'auteur paraît être très satisfait de son livre: « Je peux dire comme Rousseau dans ses *Confessions*, et même à plus juste titre, que mon œuvre est sans exemple et que je n'aurai pas de longtemps d'imitateur. » Nous ne chicanerons point l'auteur sur la valeur de son ouvrage. En tout cas, il a le grand mérite de n'avoir point le préjugé des individus; l'auteur dit en toute sincérité ce qu'il pense, il n'a point d'idoles. « Personne, monarchiste, républicain ou socialiste, ne trouve grâce devant lui, s'il n'est un véritable ami du droit et de la fraternité. Etre républicain ne constitue pas pour lui, par grâce spéciale, un brevet de vertu, de talent et de désintéressement. Que la République soit, comme on l'a dit, au-dessus du suffrage universel, c'est possible; mais au-dessus de la vérité et de la justice, jamais! »

***

Un autre ouvrage du même auteur, *Histoire de la Basse République* (1870-1890), est écrit dans le même esprit d'indépendance des hommes et de défiance des gouvernants, quels qu'ils soient. Il fait connaître l'histoire, pour éviter les fautes dans lesquelles sont tombés ceux qui nous ont devancés, et parmi les livres d'histoire que nous possédons, il n'en est pas dont l'esprit soit meilleur.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### pour la propagande révolutionnaire

G. à Apt, 0,50. — M. à Tours, 0,70. — Jeanquimarche, 25 fr. — G., 0,40. — P., 0,25. — H., 0,35. — Pierre Ferrié, 1 fr. — Clermont-Ferrand, excédent d'écot, 1,65. — G. N. S., 0,50. — C. à Aigues-Mortes, 0,50. — N. à Draveil, 20 fr. — L. R., 1 fr. — L. à Calais, 0,75. — C. à Constantine, 0,50.

Total: 27,55.

*N.-B.* Les totaux que nous avons donné jusqu'à ce jour comprenant toutes les sommes reçues depuis l'apparition de la *Révolte*, voila beaux jours que ces sommes ont été employées à leurs destinations respectives, selon que les circonstances l'ont exigé. Nous croyons bon d'en revenir à notre point de départ.

Cette observation s'applique également aux listes de souscriptions pour les familles des détenus.

## SOUSCRIPTION

### Pour les Détenus

G. à Apt, 0,50. — Chartres, collecte entre copains, 5,50. — J. à Perpignan, 1,50. — B. à Argenteuil, 2 fr. — Un copain par Méreaux pour les enfants des détenus 10 fr. — C. W. à Ashwel, 2,25. — L. au Mans, 0,70.

Total: 22,45.

## PETITE CORRESPONDANCE

P. à Lille. — G. à Auvillers. — V. à Lodeve. — S. à Nimes. — B. à Bruxelles. — L. à Troyes. — Z. à Nice. — B. à La Machine. — E. C. à Agen. — B. à Milan. — G. à Médéah. — C. à Béziers. — P. à Levallois. — S. à Cette. — D. à Saint-Henri. — M. à Nonancourt. — C. à Argenteuil. — M. à Fourchambault. — L. F. à Amiens. — T. à Saint-Quentin. — P. à La Roche-sur-Yon. — P. à Saint-Etienne. — J. au Bois-d'Oingt. — D. à New-York. — J. à Chaux-de-Fonds. — H. au Havre. — M. à Angers. — P. à Saint-Nazaire. — A. à Damery. — P. A. à Angers. — P. M. à Beaune. — G. à Angers.

Reçu timbres et mandats.

Th. à Nice. — N'avons pas encore eu le temps de vous répondre; à un de ces jours.

Bruxelles. — Il y a longtemps que notre opinion est faite sur ces deux types.

Les compagnons de Lausanne accusent réception des brochures envoyées de Londres et Mantova.

M. à Agen. — L'*Endehors* parait toujours, je pense.

Le compagnon Robert Louis prie les compagnons qui sont en correspondance avec lui, de lui adresser aux initiales A. J. P., poste restante, rue du Louvre.

V. G. à Londres. — Le compagnon en question vient de partir pour l'Amerique, nous n'avons pas son adresse.

Prière au copain Robinet de Saint-Quentin d'écrire rue Alibert à L. qui a perdu son adresse.

Le compagnon Cattala, tailleur en Espagne est prié de donner de ses nouvelles à la compagnonne Alba et au compagnon Lécuyer au bureau du journal.

Le compagnon Gauthey informe les compagnons avec lesquels il est en correspondance que sa nouvelle adresse est: 167, boulevard Voltaire.

## CONVOCATIONS

Les Egaux, Club libre d'études sociales XI^e^ XII^e^ et XX^e^ arrondissements.

Réunion tous les samedis au Château Rouge maison Becker, 21, rue des Vignoles.

Le groupe de propagande de Paris, des 5me et 13me se réunira tous les samedis soir à 8 h. 1/2 salle Messiez, 127, rue Mouffetard au premier.

Saint-Denis. — Dans le but de donner un peu d'attrait et de vigueur au groupe, les camarades ont décidé d'organiser une série de soirées familiales. En conséquence, ils convoquent tous les compagnons de Saint-Denis et de la banlieue-Nord, ainsi que les lecteurs de la *Révolte* et du *Peinard*, pour la première soirée qui aura lieu samedi, 24 janvier, salle Godfrin 428, avenue de Paris.

Un compagnon fera l'historique du mouvement anarchiste. Organisation d'une réunion publique, chants et poésies.

Argenteuil. — Un groupe de compagnons désireux de profiter de l'effervescence qu'amènent, dans les masses, les scandales des tripotages parlementaires ont résolu de reformer le groupe anarchiste qui avait été disloqué à la suite des arrestations arbitraires du 1^er^ mai. Il faut prouver à nos gouvernants que leurs vexations ne sont pas faites pour nous intimider, et qu'il y a toujours de nouveaux combattants pour remplacer ceux qui tombent.

A cet effet, ils convoquent tous ceux qui veulent s'instruire ou travailler à la diffusion des idées, à se réunir tous les samedis chez Chaberl, marchand de vin rue du Port, 24.

Le Havre. — Réunions tous les dimanches après midi, au local anarchiste. Tous les copains sont invités.

Avignon. — Les anarchistes et toutes les personnes s'occupant des questions sociales sont invités à assister à la *soirée familiale* qui aura lieu le samedi, 14 janvier, au café Lagier (porte Saint-Roch).

Le compagnon Dumas fera une causerie; chants révolutionnaires, déclamation, etc. A la fin de la soirée aura lieu une tombola au profit de la propagande.

*Le Gérant-imprimeur*: J. Lécuyer.

Paris. — Impr. J. LÉCUYER, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNÉE. N. 19. DIX CENTIMES DU 21 AU 27 JANVIER 1893.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'UTOPIE GOUVERNEMENTALE

(II. — *Suite.*) (1)

Enfin, et ceci confirme encore nos prévisions. Les conseils des écoles se sont bientôt aperçu qu'ils ne pouvaient vivre s'ils ne se composaient que par élection. Si libre qu'elle soit, si ouverte qu'elle soit à tout le monde, l'élection — il est temps de le savoir — ne donne jamais les meilleurs hommes. Elle ne donne que les médiocrités et surtout les intrigants. Aussi les Conseils des Ecoles ont-ils introduit le système du volontariat. Si vous vous intéressez à l'éducation, vous allez au School board de votre localité et vous vous proposez comme inspecteur volontaire. Vous êtes accepté, et alors vous visitez les écoles, vous aidez les instituteurs et institutrices dans leur lourde tâche; vous leur donnez des conseils. Bref vous exercez vos facultés comme vous voulez pour prendre une part active à l'éducation, sans autre titre que votre propre désir de le faire. En outre, tous les instituteurs font une *guilde*, une corporation indépendante, — en attendant que l'instituteur lui-même cesse d'être un salarié et devienne lui-même un volontaire.

* * *

Ici encore, nous ne pouvons enregistrer qu'un principe. Avec les programmes établis par l'Etat, les examens, la supervision de l'Etat et le reste, toute l'instruction prend une fausse direction. Mais ce qui nous intéresse dans cette organisation, ce sont ces deux points.

Un corps spécial pour l'instruction, au lieu du ministère habituel; et le volontariat, admis comme principe de l'institution.

Rompez complètement avec l'Etat; rompez avec les élections; basez-vous sur le volontariat seul, soyez conséquent, en un mot, aux principes même de cette institution, — et vous aurez pour l'instruction une organisation, contre laquelle aucun anarchiste n'aura rien à redire.

* * *

Mais, ce qui est fait pour cette branche importante, se fait aussi un peu partout, dans d'autres directions.

Nous avons mentionné ailleurs, comment l'Etat est forcé d'avoir recours aux citoyens volontaires en cas de guerre pour qu'ils organisent les secours aux malades et aux blessés. Nous avons parlé de l'organisation des transports qui s'effectuent sans l'intervention de l'Etat. Nous avons parlé des institutions de sauvetage. Et nous pourrions ajouter les volontaires armés, la société privée pour la défense des côtes d'Angleterre, la Société anglaise de garantie mutuelle en cas de pertes qui évite de s'adresser aux tribunaux, les organisations des gens de la Bourse, et tant d'autres.

Toutes, elles indiquent *où va* le développement actuel.

Il va à la *décentralisation territoriale*. Il va à *l'émiettement des fonctions* qui étaient jadis des fonctions de l'Etat. C'est la tendance.

* * *

Aussi, à ceux qui parlent de réformer la Chambre et le Sénat, et d'élire des gouvernants honnêtes nous n'avons qu'une réponse :

Utopies ! Utopies d'autant plus fausses qu'elles sont gouvernementales et vont à rebours des tendances modernes.

Cherchez la solution — vous n'en trouverez pas d'autre que de suivre la tendance du siècle, de l'accepter en principe, et de pousser le principe jusqu'au bout. Et alors vous serez forcé de reconnaître que l'Anarchie seule peut vous donner la solution.

Point de Parlements nationaux. Point de parlements régionaux — cet autre rêve de quelques radicaux. La Commune, le groupe, la fédération des producteurs.

Et, dans la Commune — point de parlement municipal. *Division des fonctions et volontariat pour chacune des fonctions.* Les volontaires du Pain, les volontaires des habitations, des transports, et ainsi de suite.

Ce ne sera pas encore l'Anarchie. Non, certes. Mais ce sera déjà un pas vers l'Anarchie. Et, quoi que vous fassiez, quoi que vous disiez, où que vous chantiez, vous serez forcés de faire ce pas.

La monarchie ne peut pas être ressuscitée. On n'en voudrait pas.

La dictature se rendrait détestée sur le champs;

Le régime parlementaire est mort et ne sera plus ressuscité. — Que reste-t-il donc ?

La Commune — et pas plus de parlementarisme dans la Commune que dans la Nation.

(1) Voir les numéros 13, 14, 15 et 16.

## LES MASSACRES DU PANAMA

Ah, que le sang devait bouillir chez la vieille mère ouvrière, quand elle lisait cette danse des millions, racontée par Charles Lesseps !

Un million à un tel pour qu'il se taise, deux millions à celui-là pour qu'il parle. Douze millions à tel syndicat de la mafia bourgeoise pour qu'il ne fasse pas la guerre. Trente-trois millions à un Eiffel parce qu'il était puissant !

Les millions coulaient comme de l'eau.

Tu sais maintenant, vieille mère, d'où venaient ces richesses qui t'éblouissaient. Tu sais qu'on les a volées sur ton pain, ta viande, ton vin, que c'est du sang et de la sueur de tes fils que l'on a trafiqué.

Et encore on ne t'a parlé que des millions de francs.

Et pourquoi vous, juges intègres, indignés de cette danse des millions, n'avez-vous pas encore soufflé un seul traître mot de toutes les vies humaines que ces gredins ont massacrées dans les marais du Panama, sous le climat mortel de l'isthme !

Ne savez-vous donc pas, Messieurs les gantés, quelle hécatombe de vies humaines fut cette entreprise ? Ne savez-vous donc pas, combien de travailleurs on a envoyé mourir sans hôpitaux, sans gîte, souvent sans nourriture, couchant au bord des marais, dans les brumes ou sous le soleil ardent, — tout cela pour faire danser les millions ! !

Car même pour voler, même pour se mettre entre eux le couteau à la gorge et se passer les millions volés, — il leur faut encore, aux jouisseurs, qu'il y ait des milliers et des milliers de travailleurs faisant la mise en scène d'une entreprise utile.

Et pour cette mise en scène ils ne se sont pas gêné de massacrer au Panama ! Ils savaient bien que le canal ne serait pas terminé. Ils savaient que le canal n'était qu'une pompe aspirante des millions. Mais pour que cette pompe continuât de fonctionner — que de milliers d'hommes n'ont-ils pas massacré, sciemment massacré dans l'isthme !

On pleure les millions du Panama. Mais qui donc pense à dire un mot des massacres du Panama.

Peut-être, sentent-ils que si le souvenir des cadavres humains enfouis dans l'isthme était réveillé, les mères, les femmes, les orphelins seraient saisis d'un désir fou d'en finir avec ces gredins par la justice populaire.

En sus des morts par la maladie, il nous semble nous rappeler qu'il y eut des grèves qui furent réprimées par les troupes colombiennes, qui fusillèrent les grévistes. Seulement les détails ne sont pas assez présents à notre mémoire pour les relater tout au long.

S'il y a quelques-uns de nos camarades qui possèdent des renseignements, nous les prions de nous les communiquer. Il serait bon de mettre toutes les turpitudes à jour.

La danse des millions prouve seulement que la conscience de nos parlementaires est à vendre, mais l'assassinat de nos camarades prouve la crapuleuse solidarité des gouvernants et des exploiteurs.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — A quelque chose malheur est bon. A défaut d'autre résultat, le Panama nous rend le service de déconsidérer un peu plus ce qu'on appelle la justice. Elle devient suspecte à la foule. Elle a proclamé l'innocence de Wilson; on commence à dire qu'elle rendra blancs comme neige les voleurs du Panama.

Elle existe pourtant, la justice, et même elle fonctionne. Elle condamne à dix mois de prison un vieillard qui dérobe un chou et trois carottes; elle enferme au Dépôt, avec la lie des souteneurs et des escarpes, un gamin de quinze ans qui prend un journal dans un kiosque. Un agent abominablement ivre tombe dans la rue; un petit garçon se moque de lui; la brute lui envoie dans le ventre un coup de pied qui le renverse. Le père de l'enfant s'interpose, on l'arrête, on va le jeter en prison pour outrages aux agents.

En revanche, les tortionnaires légaux sont doux pour les atroces parents qui torturent de pauvres petits êtres sans défense, les brûlent à petit feu, leur brisent les os, etc. Mais ils sont impitoyables pour le prévenu qui les remet à leur place.

La foule, en voyant ces agissements, perd le respect de la justice. Et tous les autres respects. Cette année, au 1er janver, on a remarqué l'attitude moqueuse des passants devant les cortèges officiels, autour des guimbardes escortées de municipaux, pleines d'habits brodés, de toques et de robes multicolores; on ricanait, on haussait les épaules, on lançait des plaisanteries mordantes. Et ce n'étaient pas de légendaires gavroches, mais des bourgeois. Pas des bourgeois ignares et satisfaits. Mais de ceux qui sont aussi pauvres que les ouvriers, aussi cultivés que les riches, et dont la conscience, la dignité et le cœur ont souffert.

Tant mieux, cela prouve que l'idée libertaire fait son chemin; on se lasse de saluer l'*autorité*. La société se défend avec ses gendarmes contre les résolus qui se révoltent pour prendre le champ du voisin ou l'usine du patron; mais les gendarmes ne peuvent rien contre l'anarchie morale, contre la revolte sourde et permanente des esprits ulcérés par l'injustice. Un peu de réflexion, d'énergie, et ceux-là aussi deviendront peut-être des révoltés conscients.

***

Par contre, le bougeois sans idée, celui qui croit encore au spectre rouge, aux hommes providentiels, celui-là exhale des plaintes. Il a le besoin de se sentir protégé. Autrefois, il clamait contre les pouvoirs exhorbitants accordés aux juges d'instruction. Il n'était question que de les réduire. On invoquait la liberté individuelle, l'inviolabilité du domicile, etc. Aujourd'hui, on réclame des arrestations, des emprisonnements, des perquisitions. Tous les jours on excite le zèle des magistrats, ce fameux zèle qu'on trouvait excessif. Toujours le bêlement du mouton qui réclame contre le loup le coup de dent du chien de garde, en attendant que le chien de garde dévore son protégé le mouton.

***

A propos d'un infanticide qui a fait quelque bruit, ces jours derniers : réflexions sensées du bourgeois Sarcey.

« Ce crime a bien des excuses dans notre civilisation. Une pauvre fille est séduite, puis abandonnée. Aussitôt que la faute devient trop visible, on la chasse de son atelier, si elle est ouvrière, de sa place, si elle est domestique, parfois même de son coin au foyer paternel. On la jette à la rue.

Le Code, plus impitoyable encore que les mœurs, lui enlève tout recours contre le père. Elle n'a le droit de lui rien demander; quelle misère et quel désespoir! .. Elle étouffe l'enfant qui vient de naître, cet enfant qui lui a causé déjà tant de chagrins et qui menace d'être pour elle toute la vie une charge et un opprobre »

Très bien, mais il reste à conclure et à indiquer le remède. Mais il faudrait, pour cela, toucher à l'arche sainte de nos institutions. Et dame...

***

Le directeur du *Temps*, qui a touché, pour sa part, un million et demi dans le Panama, daigne s'apercevoir qu'il fait froid et que des malheureux ont faim dans la rue. Il est d'avis de soulager la misère causée par le froid et le chômage, et voici pourquoi : ce faisant, il espère enlever tout prétexte de révolte aux misérables. Il n'a pas de pitié, il veut tout bonnement sauver sa caisse, et il lâchera quelques centimes un de ces jours.

D'autres, moins malpropres, disent que la misère doit être soulagée tout simplement parce qu'elle est la misère; simple devoir de solidarité sociale.

Mais aucun de ces plumitifs ne recherche les causes de cette misère, ni les moyens d'en prévenir le retour. On lâche quelques écuelles de soupe; c'est un fait-divers qui se reproduit tous les ans, à pareille date.. et le jésuite rouge donne la main au jésuite noir qui prêche la résignation, la souffrance; car le Christ a dit : Il y aura toujours des pauvres parmi vous.

***

Nos républicains gouvernementaux viennent encore de se mettre à plat-ventre devant l'empereur russe. A sa première injonction, ils viennent de faire expulser quatre réfugiés polonais. D'après les journaux bourgeois, des agents russes accompagnaient les commissaires de police qui sont allés arrêter ces compagnons!

Les travailleurs arriveront-ils à comprendre que, empire ou république, les gouvernements sont tous pareils et n'ont qu'une fonction : assurer la bonne marche de l'appareil à les exploiter!

***

La haine de nos gouvernants est à longue portée. On se rappelle que Zo-d'Axa, de l'*Endehors*, ayant été condamné à deux ans de prison, avait cru meilleur d'aller prendre l'air hors de France. S'étant rendu à Jaffa, le consul de là-bas, en vertu de nous ne savons quels textes d'avant 89, vient de le faire arrêter et renvoyer en France.

Seul, notre confrère C. Sainte-Croix a protesté, dans la *Révolution*, contre cet abus de pouvoir. La presse bourgeoise trouve l'arrestation très bien, du moment qu'il s'agit d'un anarchiste.

***

Nos maîtres, énervés par cette série lugubre du Panama, et jaloux d'épargner leurs complices, tentent de créer une agitation à côté. Les voici qui s'en prennent aux anarchistes. On a affiché, dans nombre de villes, des placards intitulés : *A bas la Chambre!* Vite, tôt, perquisitions à Paris, on nous vole nos papiers; en province, on fait main-basse sur tout ce qui semble là à convenance des policiers. Ils en deviennent ridicules. Ainsi, le 2 janvier, à Clermont, on envahit le domicile du compagnon Hinaut, pour y chercher les fameuses affiches; on n'en trouve pas. Alors, pour ne pas s'en retourner les mains vides, les mouchards saisissent une petite marmite où le camarade fabriquait de la colle de pâte. Un engin formidable! Puis, histoire de faire perdre au camarade une demi-journée, on le fait venir au bureau du commissaire central. Même comédie à Saint-Etienne, à Nancy, etc. Décidément, ils sont aussi bêtes que mal intentionnés!

***

Furieux de cette déconvenue, les mouchards se sont retournés contre les nihilistes de Paris. Il fallait donner des gages aux bourgeois, par ce temps d'émeutes qui s'annoncent et lécher un peu plus servilement les bottes du tsar.

Cinq réfugiés, Demsky, Injeefski, Abramoffscky, Voiekhowsky, et Perl ont été empoignés à domicile, comme des malfaiteurs. Ils n'avaient commis aucun délit, la police n'a rien trouvé chez eux qui justifiât cette brutale violation de domicile, et on va les conduire à la frontière. Et après? Est-ce que ça vous empêchera de trembler dans votre peau, de craindre les révélations de vos complices, dans le Panama, et de vous enliser de plus en plus dans le mépris général?

Vos ennemis, vous les mettez hors la loi. Soit. Ceux que vous envoyez par les chemins se tiennent les juifs errants de la révolte, une race qui peu à peu s'étend sur le vieux monde et qui le mangera.

***

SAINT-OUEN. — Des camarades de Saint-Ouen nous écrivent pour démentir l'entrefilet que nous avions reproduit d'après des journaux bourgeois, par lequel des camarades collant des affiches, ayant été attaqués par des sergots, auraient riposté à coups de revolver.

Il n'y a eu, paraît-il, qu'un coup de revolver de tiré, et il a été tiré par les sergots.

Nous avions inséré cet entrefilet, la crânerie de l'acte nous l'ayant fait accepter comme vrai. Mais puisqu'il ne l'est pas, rétablissons la vérité.

***

CLAIRVAUX. — Une lettre du compagnon Bourguer, détenu politique dans cette prison, nous fait part des vexations qu'on leur fait endurer. On leur a supprimé la faculté de recevoir nos journaux. De plus, une demande d'autorisation à recevoir quelques amis, que le camarade a adressée au ministre, est restée sans réponse.

Si nos camarades avaient trempé dans le Panama, on aurait des égards pour eux; mais des individus qui n'émargent nulle part, ça ne compte pas pour nos gouvernants.

***

NANCY. — Dans la nuit de mardi à mercredi, des placards « *Dynamite et Panama* » étaient affichés sur les murs de Nancy.

Le jeudi, les mouchards de la sûreté sont venus faire des visites domiciliaires chez les compagnons Prudhomme, Serrure et Flageollet.

Pour ne pas perdre la main, vendredi soir, d'autres placards ont été apposés; ces placards sont : *A bas la Chambre et Mort aux voleurs!*

## Belgique

LIÉGE. — Il se produit en ce moment, en Belgique, un mouvement dont nous pourrions tirer parti. Les socialos-démocrates vont rater leur *soufflage* universel et comme ils seront acculés par la masse des ouvriers, à qui ils promettent du fromage, les chefs seront bien forcés de marcher de l'avant ou ils seront devancés par la masse.

Pour se convaincre de la véracité de ce que j'avance on n'a qu'à relever le mouvement qui vient de se produire à Gand : En dépit des exhortations au calme par leur chef Anseele et la défense de la Police, ils sont descendus dans la rue.

Dans le Hainaut, le Borinage, et le Bassin de Liége la patience des ouvriers est à bout; il ne se passe pas de jour où on ne signale des actes de révolte envers les patrons.

Tous cela fait présager un orage formidable où l'ouvrier prendra une éclatante revanche de toutes les canailleries qu'on lui fait souffrir.

## Russie

*Deux ennemis* — Le tsar, le Nord; le Nord est pire, disait Victor Hugo, en décrivant la retraite de Russie. Les agents du tsar s'efforcent maintenant d'être pires que le choléra. Ce fléau ayant fait l'an dernier en Russie 250,000 victimes, et devant commencer bientôt ses ravages — Il sévit déjà en Pologne avec une nouvelle rigueur — les tribunaux se sont mis à prononcer contre les malheureux impliqués dans les troubles causés par la brutalité avec laquelle on a appliqué certaines mesures sanitaires, des condamnations terribles : jusqu'à présent ils ont prononcé trois cents condamnations à mort et plus de mille condamnations aux travaux forcés à perpétuité dans les mines de la Sibérie.

(*Réforme*).

***

Il s'est produit un cas d'insubordination très caractéristique, dans un régiment caserné à Okhta, non loin de Pétersbourg.

Une compagnie de ce régiment, outrée des sévices de son capitaine, a résolu de déserter. Mais au lieu de s'en aller de ci de là, chacun de son côté, les soldats se sont formés militairement, et sont partis en bon ordre avec armes et bagages, pour ne pas éveiller les soupçons de l'autorité.

Une heure après leur départ, on courait à la poursuite des fugitifs, on les trouva qui se disposaient à camper pour la nuit.

Un de leurs officiers leur demanda ce que signifiait cette conduite, leur parla des devoirs militaires et les exhorta à regagner la caserne. Il leur représenta qu'ils seraient fusillés s'ils désertaient de la sorte avec leurs armes et leurs effets d'équipement; à toutes ses remontrances, ils répondirent qu'ils n'avaient pas le temps d'approfondir les chinoiseries du code martial, qu'ils étaient décidés à cesser la vie d'esclaves qu'on leur faisait mener, et qu'il allaient retourner chacun dans ses foyers.

## Italie

Notre camarade Luigi Mominari a fait à Vérone, le 17 décembre, une conférence à cinq cents personnes environ qui se trouvaient dans la salle. Le sujet choisi était *Les mensonges conventionnels*, par Max Nordau. Aucun auditeur n'a combattu le discours anarchiste de notre compagnon.

(*Sempre Avanti*).

## Espagne

De nouveaux groupes anarchistes sont en formation un peu partout.

Deux nouveaux viennent de se créer à Madrid, et font une active propagande.

A *Olaveaga* (*Bilbao*) formation du groupe : *La Solidaridad*, composé en majeure partie de jeunes.

A *Jerez*, nouveau groupe pour protester contre les exactions policières, et affirmer la solidarité avec les camarades détenus.

A *Sestao*, groupe de compagnes, sous le titre : *L'avant-garde* ; elles font de nombreuses conférences, et disent : La persécution fortifie les idées, il est temps de prouver aux bourgeois et à leurs valets que nous sommes décidées à ne plus tolérer leurs forfaits et à stigmatiser leurs cyniques vengeances.

***

Deux autres groupes en formation à *Villanova*, (Catalogne) et à Baricaldo.

Le mouvement s'accentue et l'anarchie gagne tous les jours du terrain.

## Amérique du Sud

La Plata. — Les ouvriers cordonniers qui s'étaient mis en grève ont repris le travail après triomphe complet de leurs revendications. La propagande s'en est ressentie, et les campagnes prennent faite et cause pour la ville.

La propagande fait également de grands progrès en Patagonie, à Campana, et dans toute la province de Corrientes.

A Montevideo, les compagnons du groupe *Ravachol* font de nombreuses recrues et inondent la contrée de brochures et de journaux.

## Etats-Unis

*Les miracles de la Grande République.* — Le 1er mai 1865, lorsque la guerre civile était virtuellement terminée, la statistique générale de l'armée unioniste comprenait 897,097 individus ayant pris part à la lutte. O merveille ! le nombre des vétérans pensionnés comprend actuellement 980,000 individus, vingt-huit ans après la guerre les soldats au lieu de diminuer en nombre, ont augmenté de deux cent mille chequards.

***

Dans toute l'Amérique a été célébré le 5e anniversaire de la mort des martyrs de Chicago. Partout où sont constitués des groupes anarchistes on a fait des meetings, exalté le courage et la noble attitude de nos camarades, et sans bravades maladroites, on s'est bien promis le cas échéant, de ne pas perdre de vue le magnanime exemple qu'ils ont donné.

## Allemagne

Nous n'avons pas le monopole des infamies gouvernementales. L'Allemagne arrive bonne première, elle aussi, dans la course à la corruption. Le *Vorwaerts*, organe attitré du parti socialiste allemand, vient d'infliger une dure surprise au monde officiel de l'empire, en publiant une liste de cent cinquante quittances de payements secrets faits sur le célèbre fonds guelfe, de 1866 à 1890. Aux démentis officieux, le journal socialiste répond en annonçant la publication des noms des bénéficiaires grands dignitaires, politiciens, militaires, gentilshommes, agents provocateurs, fonctionnaires, dames de la noblesse, tout le personnel de l'ordre moral bismarckien se trouve compromis par ces révélations qui produisent de l'autre côté du Rhin une émotion indescriptible.

Par la désignation des personnages, on devine la nature des services secrets qu'ils ont rendus à la Prusse et à la cause du pangermanisme. Ces révélations complètent celles de Bismarck, sur la falsification de la dépêche d'Ems, et montrent sur quel monceau de turpitudes repose l'organisation bourgeoise dans tous les pays.

## Brésil

Une grève si minime soit elle où les grévistes ont fait preuve d'énergie active, laisse qu'elle qu'en soit l'issue, un souvenir durable, crainte salutaire chez les uns, encourageant exemple pour les autres.

A ce titre ce qui vient de se passer au Brésil est à noter :

Les ouvriers employés à la construction d'une ligne de chemin de fer de la Compagnie Sapucahy n'étaient pas payés depuis plusieurs mois. Ils se mirent en grève, et épuisèrent vainement tous les moyens légaux ; quelques uns se lassèrent et résolurent un autre moyen : ils se présentèrent au nombre d'une douzaine chez le conducteur en chef des travaux et, à peine cet ingénieur s'était il montré, qu'ils s'emparèrent de sa personne et l'entraînèrent dans une forêt voisine où les attendaient une partie des autres grévistes.

Puis ils sommèrent la Compagnie de les payer dans la huitaine, faute de quoi ils exécuteraient leur otage, ce qu'ils feraient également si on mettait la police à leurs trousses.

Trois jours après les payeurs soldaient intégralement tous les ouvriers qui avaient pris part au mouvement. Quand aux légalitaires ils ne touchèrent absolument rien.

Il n'y a évidemment rien d'anarchique dans ce mouvement, si ce n'est l'initiative spontanée des grévistes, c'est à ce titre que nous en parlons.

***

Rio-de-Janeiro. — Le groupe *La Jeunesse* a fait imprimer la brochure de notre ami P. Kropotkine *Aux jeunes gens*. Ils disent, dans leur circulaire d'envoi : nous sommes las des conflits qui s'élèvent à tout propos dans le Sud-Amérique, et provoqués par l'idée de patrie. Nous proclamons la fraternité de tous les peuples ; supprimons les frontières, et nous opposons à toute entreprise militaire contre n'importe quel pays.

***

On a arrêté et on expulsera probablement, le compagnon Botti. Son crime est d'être l'éditeur du journal anarchiste *Gli Schiavi Bianchi* qui paraît à San-Paulo.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*Commune anarchiste de Montreuil*

Compagnons,

La matière est indestructible, elle est en état d'évolution, de transformations permanentes.

Nous disons cela pour prouver que nous ne pouvons rien détruire, mais seulement aider à l'évolution, à la transformation matérielle et sociale, en évoluant et en nous transformant nous-mêmes.

Pénétrés de cette vérité, nous voulons procéder selon les lois naturelles, et rechercher quelles sont les forces et les réactifs qui transforment les sociétés.

La cohésion et l'affinité sociales nous paraissent être le travail et l'amour. Les réactifs, selon nous, sont l'ancienne philosophie, les religions, l'ignorance, l'état, la propriété et l'argent.

Ces réactifs décomposent la société et produisent la misère, les maladies, la haine, la paresse, tous les vices, toutes les exploitations humaines, tous les crimes, toutes les guerres coloniales, internationales et civiles.

Le travail, au contraire, unit tous les hommes dans la culture de la science et des arts, dans la présentation des individus, dans la production de l'utile et du beau, dans la satisfaction de tous les besoins, de tous les plaisirs par les échanges libres. L'amour combine tous les êtres dans la liberté, l'égalité et la fraternité ; en effet, en dehors de cette trinité les hommes ne peuvent pas s'aimer. C'est l'évidence, cela ne se démontre pas. Nous avons pensé, avec raison croyons-nous, que le travail et l'amour devaient former la nouvelle société que nous voulons tous établir.

C'est pour cela que notre commune anarchiste a organisé le travail pour tous ses membres, pour créer une production agréable par l'utilité que nous lui reconnaîtrons, par le bien-être qu'elle procurera à tous les travailleurs de notre commune, mais aux travailleurs seuls.

Pour avoir le droit de consommer, il faut avoir produit.

Notre bien-être étant le résultat du travail de tous pour la satisfaction de tous, doit forcément amener entre nous l'amour et toutes les vertus qui en dérivent.

Notre commune produira, de suite, ce qui manquera aux plus nécessiteux parmi ses membres. Si nous ne pouvons pas le produire, nous ferons appel aux compagnons aptes à le produire, soit dans notre commune, soit ailleurs, nous mettant à leur disposition pour leur donner ce que nous produirons dont ils manqueraient. Ces échanges se feront, ainsi que nous l'avons dit, sans estimation de valeur, entre travailleurs anarchistes.

Notre travail, n'ayant qu'un but, établir parmi nous l'égalité matérielle, le bien-être égal pour tous, doit forcément amener l'égalité morale ; nous ferons aussi tous nos efforts pour établir parmi nous l'égalité intellectuelle par l'étude. Du reste, la pratique des vertus est la meilleure méthode de les enseigner, et le bien-être que procure le travail commun moralise toujours les hommes.

Nous sommes convaincus que l'attraction qu'exercera notre bien-être sur les malheureux, surtout quand ce bien-être n'exigera qu'un effort insignifiant, nous attirera beaucoup d'adeptes, et que notre commune se développera très vite.

Nous préconisons toujours la supériorité de nos idées, de notre économie sociales, sur l'organisation, sur l'économie actuelles, et nous sommes plus miséreux que les autres !

Pouvons-nous, avec de telles preuves, convaincre et attirer ceux qui souffrent et voudraient trouver mieux et non pis ?

Nous croyons que l'on ne prouve le mieux que par une amélioration, et qu'il faut que cette preuve appuie la théorie immédiatement. De là nous est apparue la nécessité des communes anarchistes, pour la production, la consommation et les échanges communistes anarchistes.

Croyez-vous, compagnons, que les hommes habitués à tout se procurer avec de l'argent, élevés dans le respect de la propriété, de la religion, de l'Etat, n'ayant en un mot que des mœurs bourgeoises, pourront, du jour au lendemain, sans évolution, changer toutes leurs habitudes, leur manière de vivre, perdre tout d'un coup cet esprit de lutte, cet état d'antagonisme continuels qu'a créés parmi nous l'organisation sociale actuelle ?

Pensez-vous qu'un entraînement, une pratique

des mœurs anarchistes précédant la révolution ne sont pas nécessaires?

Etes-vous sûrs que la révolution est si proche que certains le disent, et que les événements semblent le faire prévoir?

La facilité avec laquelle la forme républicaine permet de changer les hommes au pouvoir, de donner satisfaction aux nouvelles ambitions, de favoriser l'accès du pouvoir au quatrième état, tout cela ne nous semble pas devoir éloigner la révolution?

La bourgeoisie est plus souple, plus ouverte que la monarchie. La masse n'a pas le temps d'étudier les théories, elle se fatigue des discours, elle est plus positive, elle veut des actes, des faits, elle veut du bien-être. Ceux qui lui montreront les moyens de se le procurer en se le procurant eux-mêmes, seront écoutés, seront imités, seront suivis.

Pour ces raisons naturelles, morales, politiques et pratiques nous avons formé la commune anarchiste de Montreuil, pour bien mettre en évidence, pour bien faire comprendre à la masse la différence qu'il y a entre notre anarchie et l'autorité et l'administration bourgeoise; entre notre communisme et leur propriété et leur argent; entre notre production sans salaire, agréable, utile, bien faite, saine, et leur production salariée, désagréable, souvent inutile, mal faite et malsaine; entre notre consommation sans argent, libre, égalitaire, donnant satisfaction à tous les besoins, à tous les désirs, conservant, améliorant la race humaine, et leur consommation tarifée, inégale, donnant satisfaction aux besoins, aux passions, aux vices des riches seulement, et détruisant la race humaine par les abus des riches et la misère des travailleurs, des pauvres; entre nos échanges sans estimation, n'ayant pour but que la compensation des différences climatériques pour la satisfaction des besoins généraux par la loyauté et la probité et leurs échanges commerciaux n'ayant pour but que le lucre par la fraude et la tromperie.

Compagnons, nous arrêtons là notre démonstration et nous réitérons nos appels aux initiatives. Nous avons assez dit pour être compris de ceux qui ont la volonté de comprendre. Nous avons dit toute notre pensée, nous ne devons pas abuser plus longtemps de la place. Nous remercions aussi les compagnons qui nous ont témoigné de la sympathie, et nous leur disons à revoir. S'ils voulaient, s'ils pouvaient venir assister à nos réunions, à nos causeries bi-hebdomadaires, nous apprendrions à nous connaître, à nous estimer, à nous aimer.

Correspondre toujours avec le compagnon Méreaux, rue Armand Carrel, 19, à Montreuil-sous-Bois (Seine).

---

Les compagnons qui ont des correspondances avec le compagnon Dumas, sont priés de s'adresser à partir du 16 janvier à Delaporte chez Canepa, 23, rue Alezard, Toulon.

---

Aigues-Mortes (Gard). — Si les compagnons de Nîmes, à l'exemple des groupes de diverses localités tels que Bordeaux, Paris et même Marseille qui font de temps en temps des tournées de conférences dans la banlieue pouvaient faire de même, pour la Région du Gard, en allant vers la mer tel que Aigues-Mortes et les alentours, quelques conférences feraient beaucoup de bon ouvrage surtout les jours de foires, marchés et même les samedis et dimanche : jours que les ouvrières qui travaillent la terre dans les Mase (fermes ou propriétés) se réunissent très souvent dans les mêmes cafés pour trinquer ensemble fraternellement et puis causer politique ) Ils ont la comparaison facile très intelligents et ne demandent qu'à s'instruire sur les affaires couleur claire jus de chique, du gouvernement.

Bref il y aurait de la propagande a faire.

## BIBLIOGRAPHIE

L'*Hermine*, par G. Lafargue-Descazes, 1 vol. chez Savine. — L'auteur, sans doute, pour plaire au goût du moment, a cru bon d'ajouter, comme nom générique, à son œuvre, le mot *Israël*, comme si la magistrature n'était pas une maladie de notre race, de nos mœurs et de nos institutions.

L'*Hermine*, en effet, nous transporte dans ce monde d'individus qui se sont arrogé, moyennant rétribution, bien entendu, le droit de juger les actes de leurs contemporains, les moyens de disposer de leur liberté et de leur vie, au nom de l'entité sociale qu'ils ont pour mission, affirment-ils, de défendre.

Pour justifier d'un droit pareil, il faudrait que ces individus fissent preuve d'une mentalité et d'une moralité bien au-dessus des plus éclairés de leur justiciables. M. Lafargue-Descazes, nous les montre pareils au commun des mortels, passifs des mêmes passions, des mêmes aberrations qui les entraînent à accomplir les mêmes crimes qu'ils punissent chez les autres.

Ce que nous pourrions reprocher à l'auteur, c'est d'avoir embarrassé son livre des questions d'actualités, en visant certaines situations qui ont fait scandale, mettant des noms d'une transparence trop claire. Ce sont des petits moyens de réclame qui ne vont pas à une œuvre sérieuse. Y a-t-il besoin de mettre des noms, pour savoir que les juges sont des hommes comme les autres, que, à la solde d'une classe qui les paie pour assurer sa tranquillité, ils ne peuvent en être que les valets, que la justice, la vraie, celle que ne se décrète pas mais réside dans les faits, n'a rien à voir dans leurs petites comédies!

Mais enfin, tel qu'il est, le livre de M. Lafargue-Descazes, vient dire quelques-unes de leurs vérités à ce monde qui se croyait inviolable, il leur enlève les oripeaux de théâtre dont ils s'affublent pour éblouir le vulgaire, et nous les montre en tout semblables au commun des mortels, le livre est à retenir par les anarchistes et à prendre place dans leur bibliothèque, à côté de *Robes Rouges* de Paul Adam.

## PETITE CORRESPONDANCE

B. à Saint-Marcellin. — P. à Narbonne. — C. à Reims. — P. à Lyon. — P. à Lille. — P. à Mac-Donald. — M. à Nantes. — G. à Bourgoin. — D. à La Haye-Descartes. — T. à Mézières. — C. à Agen. — E. R. à Siciez. — M. à La Tour du Pin. — R. à Pamiers.

Reçu timbres et mandats.

Nico Lahuterre. — Vers insuffisants.

Le compagnon Didelet Alberi, de Reims, est prié de répondre au compagnon Bourguer.

A. F. à Porpiguan. — Entendu. — Prenons note. Merci.

J. D. à Roanne. — Commission faite.

X. — Nous avons des *Esprit de Revolte*.

Le copain Tisseron, 10, cours de la Neuville, à Charleville, demande l'adresse du compagnon Schlebach, de Liége.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Liste précédente : 27,55.

A. à Liége, 0,75. — B. par P. à Nancy, 1 fr. — B. à Constantinople, 2 fr. — M. J. par G. à San Francisco, 7 fr. — T. à Pantin, 2 fr. — Gugusse à Montereau, 0,25. — P. F. à Dijon, 1 fr. — Un soldat au 10e Hussards, 0,25.

Total : 39,80.

## SOUSCRIPTION
### Pour les Détenus

Liste précédente : 22,45.

G. à San Francisco, 7 fr. — P. F. à Dijon, 8 fr.

Total : 37,45.

## CONVOCATIONS

Paris. — Les camarades des quartiers Saint-Lambert, de Plaisance et de Necker qui désireraient fonder un groupe d'études sont priés de s'adresser au compagnon A. Henriet, 46, rue des Morillons, quartier de Saint-Lambert.

---

Prière à tous les compagnons anarchistes de Paris et de la banlieue de se trouver samedi, 21, janvier 1893 à la grande soirée familiale et conférence qui aura lieu à 8 heures 1/2 du soir à la salle Georget au premier, 38, rue Aumaire.

Ordre du jour :

Grande soirée familiale à l'occasion du Centenaire de l'exécution de Louis Capet dit Louis XVI.

Chants et poésies révolutionnaires.

Conférence par un compagnon qui prendra pour texte *Cent ans après*.

Entrée libre et facultative.

Une quête sera faite en faveur des enfants et des femmes des compagnons détenus.

Il est urgent à ce que tous les compagnons prennent part à cette soirée familiale.

Soubrier.

---

Groupe des *Communistes Anarchistes* du 19e et 20e arrondissement, samedi, 21 janvier salle Jeandrelle, 13, rue de l'Atlas.

Dimanche, 22 soirée familiale.

---

Montreuil. — Réunion de la *Commune anarchiste* le lundi 23 courant à 8 heures 1/2 du soir chez Méreaux, 19, rue Armand Carrel.

---

Argenteuil. — Réunion du groupe tous les samedis soir à 8 heures 1/2, chez Chabert marchand de vin, 24, rue du Port.

---

Narbonne. — Le groupe les *Exploités* invite les travailleurs à venir discuter avec eux, les théories sociales et travailler à la Révolution future. Les réunions du jeudi sont très intéressantes, car il y a toujours un sujet d'actualité développé par un camarade du groupe.

Ordre du jour du jeudi, 26 janvier. La propriété individuelle, son origine, ses causes et conséquences. Réunion au local convenu les jeudis et dimanches à 8 heures du soir.

---

Les compagnons qui nous demandent des *Paroles d'un Révolté* sont priés de patienter quelques jours, l'ouvrage étant en réimpression.

---

## La RÉVOLTE est en vente :

**Dijon**

Chez Damidot, rue des Forges, 58.

Catineau, 4, rue de la Chaudronnerie, et dans tous les kiosques de la ville, ainsi que le *Père Peinard*.

**Bruxelles**

Rue de la Colline, 22.

**Alais**

Chez Mme Heimann, libraire, 27, rue d'Avéjan.

**Limoges**

Chez J. Rosier, chemin du Puy-Lannaud. On y trouve également le *Père Peinard*.

**Mc Donald**

Chez Prémaux.

On y trouve également le *Père Peinard*, le *Réveil des mineurs* et l'*Homme libre*.

**Alger**

Chez Gineste, 31, rue de Bab-el-Oued et chemin d'Alger aux Consulats, 27.

**Domarain**

Chez Guillot, cafetier.

On y trouve également le *Père Peinard*, l'*Endehors* et les brochures anarchistes.

**Perpignan**

Kiosque place Arago.

Le compagnon Tourner porte à domicile aussi le *Peinard*.

---

*L'Imprimeur-Gérant*, J. Lécuyer.

Paris. — Impr. J. LÉCUYER, 140, rue Mouffetard.

I. I. S. G.
COLLECTIE
UGO FEDELI

SIXIÈME ANNÉE, N. 20. DIX CENTIMES DU 28 JANVIER AU 4 FÉVRIER 1893.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA COMMUNE

On aura beau faire ce que l'on voudra, c'en est fait de la république bourgeoise. Elle doit mourir.

Comme la neige, pourrie et sale d'une grande ville, elle se fond sans attendre le soleil levant, dans la brume, le froid et le brouillard, se rangeant elle-même, laissant après elle la boue et les ordures fétides des orgies d'hier.

Il y a des mots qui tuent, et ils ont été prononcés. Après eux — l'écroulement complet.

— « J'ai payé tel ministre ; dit l'accusé. — « Le couteau à la gorge ? » ajoute le juge.

— « Oui, comme on donne sa montre au brigand au coin du bois ! »

« Des brigands, les gouvernants, — juge et accusé tombent d'accord pour le proclamer bien haut, à la face du monde entier.

***

Il y en a qui s'acharnent après Baïhaut, d'autres après Floquet, d'autres encore après Reinach, ou les soi-disant patriotes Boulangistes.

Mais le peuple sent déjà que dans cette chasse à l'individu, c'est l'intrigue qui travaille ; car c'est tout le système, tout l'ensemble qui est atteint à la fois. Carnot contre Freycinet, Freycinet contre Floquet, et ainsi de suite, en descendant l'échelle depuis ses sommets jusqu'au Parti-Ouvrier ou aux blanquistes boulangistes — qu'y a-t-il là-dedans si ce n'est le « va-t-en que je m'y mette, que je roule à mon tour dans les carosses des rois! »

Tous brigands! Tous détrousseurs, dans la mesure de leurs moyens, grands ou petits, — depuis le ministre qui vend son pouvoir, jusqu'au minuscule journal qui vend ses colonnes pour un *Bulletin Financier*, ou pour les annonces des *Comptoirs Nationaux, d'Escompte et d'Escroquerie*.

Tous échangeant leur appui ou leur silence contre des chèques du Panama, des titres d'emprunts Tunisiens et autres, ou contre les roubles alliancistes russes, les louis Uzes des orléanistes, l'or américan ou allemand.

Voilà ce qui reste au peuple français — aux peuples du monde entier — de cette horde de docteurs, d'avocats, de savants, de mercantis journalistes, qui sont venus s'abattre sur le peuple, jouir à ses dépens, se dispenser de travailler et de produire, pour le gouverner, l'éduquer, l'avachir!

Ce n'est plus une révision de la Constitution qui se fait en ce moment. C'est une révision de tout le système gouvernant, jacobin, capitaliste, qui s'opère dans les cerveaux.

***

La république bourgeoise ne peut plus durer. Elle-même a déjà signé son arrêt de mort.

Et puis?

Galvaniser encore le cadavre? Essayer de le ramener à la vie? — Personne n'y pense plus.

Et entre-temps, tous les dangers s'accumulent sur les têtes de la Nation qui s'est laissé si souvent escamoter la liberté et l'égalité, qu'elle aimait avec tant de passion.

L'or des intrigants travaille au-dedans; les baïonnettes se hérissent aux frontières; et les porteurs de soutanes se mettent déjà en marche, la croix d'une main, le stylet dans l'autre.

***

Ah! elles travaillent sans relâche, les intrigues des monarchiens. L'alliance franco-russe que Diderot sollicitait jadis à la Cour de la coureuse couronnée, Catherine II, — on sait ce qu'elle a donné à la France: le foyer des émigrés à Mitau, deux invasions, et la Restauration imposée par les piques des cosaques.

Et, fidèles aux traditions de famille, c'est encore par Pétersbourg qu'ils espèrent arriver. Car ils ont trouvé un allié qu'ils croient puissant. Dans la Marie-Antoinette russe qui rêve maintenant, en mariant son fils à une Orléans, de rétablir le trône et l'autel à Paris.

Les soutanes, alliées fidèles de la Bourse très chrétienne, travaillent de leur côté; tandis que les petits coquins, tels que les Victor, cherchent appui chez des nigauds couverts du manteau révolutionnaire. Eux aussi, restent fidèles aux tradition de la famille.

A la frontière enfin — se prépare l'invasion que les pitres cherchent à conjurer par l'alliance d'un pays qui ne saura jamais défendre ses propres frontières, — tandis qu'il n'y a qu'un moyen de conjurer la guerre et l'invasion, — la Révolution.

***

Tout y aboutit, d'ailleurs. Tout y mène forcément la France, depuis février et juin 1848, jusqu'à mai 1871, et la débâcle actuelle.

Mais, quelle Révolution?

— La Commune, c'est évident! Tous les sages du monde ne sauraient empêcher maintenant la proclamation prochaine des Communes, et la fédération des Communes.

C'est forcé, et les sages ne refont pas l'histoire à volonté.

Que ce soit dans un mois ou dans un an, avant la guerre ou pendant que le canon grondera aux frontières — il n'y a pas d'autre issue de l'impasse actuelle. Et la Commune *sera* proclamée dans les grandes villes. Il s'agit seulement de savoir, si le peuple français saura lui-même choisir son moment, ou si la Commune lui sera imposée, comme la République, par l'ennemi.

***

Mais, — quelle Commune? Là est toute la question.

La Commune des Guesde, des Brousse, des Vaillant et autres lumignons de la politique? La Commune des lambeaux rapiécés de tous les vieux drapeaux? La Commune des compromis impossibles entre le passé et l'avenir? Des vieilles vétilles rebaptisées en jargon révolutionnaire?

On peut prévoir où elle aboutirait.

Aux niaiseries des fanfarons galonnés; à la corruption dantonienne de tout ce qui reste d'honnête dans les masses ouvrières; aux guillotines jacobines tranchant les têtes des révolutionnaires.

A la parlotte municipale, à l'impotence, à la défaite, aux hontes de la Restauration Capitaliste, aux horreurs de la Terreur Blanche.

Non! Pas cette Commune, pour rien au monde! Mais la Commune du Grand Inconnu, du Grand Méconnu, — le Peuple. La Commune de cette masse, dans laquelle les fautes, les vices, les défaillances de chacun viennent se noyer, se perdre, s'émousser, pour donner place à l'esprit collectif.

La Commune du Peuple, — petit dans chacune de ses unités mais grand dans son ensemble aux moments de réveil — ce peuple qui osait à peine se montrer en 1871, mais courait aux remparts, mourait au Père Lachaize; qui n'osait encore s'affirmer devant les galonnés de l'Hôtel-de-Ville mais qui devra s'affirmer enfin, sous peine de tueries autrement savantes que celles de 1871.

La Commune sans exploiteurs, sans Dieu et sans maîtres, faisant du feu de tout l'échafaudage du passé, et marchant, la tête haute, au Communisme et à l'Anarchie.

Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, c'est la seule issue possible de l'impasse dans laquelle l'histoire a refoulé l'humanité.

Mais cette Commune ne tombera pas des cieux. Pour l'avoir, il faut l'aimer, — elle, et non pas les impostures, — il faut travailler pour elle. Il faut la conquérir.

L'Anniversaire du 21 janvier 1793. — On fête ce jour-là. Pour nous, c'est le jour où la fameuse Convention s'est décidée à vaincre sa lâcheté. Elle a signé l'arrêt de mort de Louis XVI, le jour où elle a vu que la Commune allait massacrer les Conventionnels eux-mêmes, si l'arrêt n'était pas signé.

Eux-mêmes ont perpétué la légende royale en mettant tant de lenteurs et de façons pour se débarrasser de cet être dangereux, que le peuple lui-même aurait dû culbuter des fenêtres des Tuileries alors qu'il l'avait sous ses piques.

Oui, mais alors la Révolution devenait *populaire* au lieu de rester *parlementaire*; et c'est ce que les soi-disant républicains de la Convention, — les Robespierre et tout le reste — craignaient plus que la monarchie.

# REVUE DES JOURNAUX

## DE LANGUE ITALIENNE

MILAN. — M. l'avocat Turatti, dans la *Critica sociale*, parlant des affaires du Panama et du comité d'*action* fondé par les chefs socialistes à Paris « pour le sauvetage de la République en France », s'exclame : « Voilà bien de la propagande par le fait, autrement efficace que les « bafouillages et les bombes anarchistes ». Ce n'est certainement pas nous, cher avocat, qui perdrons notre temps et nos poumons à constater vos bafouillages, à vous, et à vos prétentieux et scientifiques collaborateurs. La science de votre ambition et l'intérêt de vos poches, vous étouffe de trop, chers enflés qui vous croyez et proclamez si souvent « les sauveurs de l'humanité ». Vous êtes trop *profonds*, et dans votre profondeur, nous ne pouvons voir *clair*.

* * *

Les derniers numéros de l'*Ordine*, de Turin ont été saisis pour des articles qui avaient été publiés par d'autres journaux anarchistes dans d'autres villes d'Italie. Mais la justice, on le sait bien, est bien plus sensible que le baromètre. A Naples il fait souvent chaud lorsqu'il neige à Turin !

A Livourne aussi, on vient de saisir le *Sempre Avanti*. L'article incriminé est une correspondance « de l'Espagne »

* * *

D'après une correspondance envoyée à notre confrère le *Sempre Avanti*, il paraît que le journal la *Tramontana*, qui se publie à Barcelone, tout en se disant anarchiste, soutient les intérêts de la maçonnerie. En plus il constate que ledit journal n'a jamais manqué, à l'occasion des différentes explosions de dynamite à Paris, d'organiser des meetings d'indignation pour flétrir ces actes en se dégageant de toute solidarité avec les auteurs, qu'il décrit comme des sauvages, des criminels, des assassins vulgaires ! Nous avions jusqu'à présent bien douté de l'authenticité anarchiste dudit journal, mais jamais nous n'avions pensé qu'il en serait arrivé à un tel point. Le silence que nos confrères le *Productor* et l'*Anarquia* observent à ce sujet, n'est pas pour nous édifier. Nous attendons.

* * *

Le *Faville* prépare la traduction en Italien du livre de Kropotkine : La *Conquete du Pain*

* * *

A Rome paraît un nouvel organe anarchiste illustré, l'*Asino*.

* * *

Les journaux d'Italie révèlent la découverte de ce qu'ils appellent un petit Panama. Il est question d'une émission de papier de la part des banques supérieures (royales) qui serait double à la quantité autorisée par le Parlement. C'est la bagatelle de 300 millions qu'on *a imprimé* en plus. Où sont les voleurs ? C'est un rébus qu'on résoudra difficilement en Italie.

## DE LANGUE ESPAGNOLE

Le *Productor* traduit du livre « Les Droits de l'homme », de Tomas Paine, les paragraphes suivants :

« Pendant plus de deux ans, depuis le commencement de la guerre américaine, et pour une période encore plus grande, en plusieurs de nos Etats il n'existait aucune forme fixe de gouvernement ; l'ancien était resté aboli et le nouveau était trop occupé à la défense, pour dédier son attention à l'établissement de nouvelles formes gouvernementales.

Néanmoins, pendant ce lapsus gouvernemental, l'ordre et l'harmonie ont été conservés aussi complets que dans n'importe quel pays d'Europe. Il y a dans l'homme une aptitude naturelle, et encore plus dans la société qui contient une plus grande variété d'habiletés et de recours, pour s'arranger à n'importe quelle situation elle puisse se rencontrer. Au même moment où cesse un gouvernement formel, la société commence à manœuvrer par soi-même et se transforme en une association générale, où l'intérêt commun produit la sécurité aussi commune. »

Ralph Waldo Emerson, le grand philosophe de Massachussetts, dans un discours qu'il prononça en 1855 à propos des événements de Kansas, a dit : « J'aime à voir la disparition de la terreur qui a soulevé la désunion et l'anarchie. Massachussetts, dans ses temps héroïques, ne possédait aucun gouvernement, c'était l'anarchie, tout individu était son propre maître, son propre gouverneur, et jamais il n'y eut aucun conflit, depuis le cap Cod jusqu'au mont Hoosac. »

## DE LANGUE PORTUGAISE

Nous avons reçu *O Emancipador*, revue socialiste révolutionnaire qui vient de paraître à Porto. Ledit journal est, dans son ensemble, favorable aux principes anarchistes. Après avoir constaté l'insuffisance et même le ridicule des moyens dits légaux pour la conquête de la vraie liberté et de la vraie justice, fait appel à la révolution immédiate, à l'expropriation violente. La décadence morale, dit-il, et intellectuelle qui atrophie actuellement les partis ouvriers avancés ne vient d'autre origine sinon de la mauvaise orientation que les socialistes de profession lui ont imprimée jusqu'à aujourd'hui. C'est sous cette pression autoritaire qu'on a fait un patient mouton de ce qui aurait dû être indomptable lion.

## DE LANGUE ALLEMANDE

Dans un long article sur « le vertige de Panama », *Die Autonomie* (Londres, 3, décembre) fait d'intéressantes réflexions. Après avoir nettement résumé les faits (les ministres, les députés, les grands journaux achetés par la Compagnie qui voulait assurer le vote d'un projet de loterie, la mort mystérieuse d'un des principaux corrupteurs, l'autopsie de son cadavre, les poursuites autorisées contre dix députés, les soupçons qui pèsent sur 104 autres, etc.), ce journal ajoute : « Nous, anarchistes, ne nous étonnons aucunement de tels événements, par nos paroles et par nos écrits nous avons toujours mis le peuple en garde contre les dangers de l'autorité... Comme l'histoire nous l'apprend, comme nous le voyons chaque jour, par ses principes mêmes, un gouvernement, une autorité, qu'on l'appelle démocratique ou monarchique que ce soit une libre république ou une dictature révolutionnaire, entraîne toujours les mêmes événements que nous voyons aujourd'hui se produire en France ; quelquefois les suites en sont pires... Chaque jour, des faits analogues se passent au Parlement des Etats-Unis : seulement, on ne les met pas en lumière... En Allemagne, en Angleterre, les partisans de réformes trouveraient des causes à de tels événements : le suffrage restreint, le vote n'ayant pas lieu le dimanche. En France, le suffrage est universel, on vote le dimanche. Ceux donc qui expliqueraient ainsi ces faits, n'en donneraient pas les véritables raisons...

» Il ne faut pas chercher ces raisons ailleurs qu'en ceci : la base des Etats actuels est l'autorité, qui fatalement traîne après elle l'hypocrisie, le deuil, le meurtre, le vol et la fraude. Et aussi longtemps que les hommes ne renverseront pas ces bases, qu'ils ne régleront pas eux-mêmes leurs affaires, qu'ils mettront aux mains d'autrui le soin de leur bien-être, ils seront dupes... Et l'affranchissement n'est possible que par une forme sociale communiste-anarchiste, qui a pour base l'entière liberté de l'individu.

»Pour nous anarchistes, les révélations sur l'affaire du Panama peuvent être d'une incalculable utilité. Chaque jour nous apporte de nouveaux argu-ments. Et ce sont ces corrompus qui ont pleuré des larmes de crocodiles sur l'exécution d'un dénonciateur et de quelques soutiens de la société actuelle, nommés policiers, qui se réjouissent quand un de nos compagnons est emprisonné ou monte sur l'échafaud. Eh ! que sont les victimes déjà propagande par le fait en comparaison des victimes du Panama... Les victimes d'une révolution sont bien peu nombreuses auprès de celles que, seulement en France, frappe chaque année le capital... Espérons que les travailleurs qui, jusqu'à maintenant, ont cru une autorité nécessaire, reviendront bientôt de leur erreur. Espérons qu'ils renverront tous les charlatans politiques, libéraux, radicaux ou socialdémocrates, et qu'au lieu de dépenser leur énergie à l'escroquerie des votes et des réformes, ils emploieront leurs forces matérielles et intellectuelles à la propagande des idées révolutionnaires et anarchistes. »

* * *

De cette conclusion on peut rapprocher cette phrase du *Vorbote* (Chicago, 28 décembre) :

« Le sauveur du monde n'a pas encore paru, et il ne paraîtra pas tant qu'on l'attendra du ciel. Mais si l'on tourne les regards vers la terre... le sauveur peut n'être pas loin ; et ce sauveur, ce rédempteur, c'est le peuple lui-même, s'il utilise sa force de géant à renverser les idoles qu'il sert et auxquels il sacrifie pieusement aujourd'hui, les idoles de la richesse, du vol légal, du meurtre, de la crédulité qui prosterne les fronts, du préjugé, de la routine et de l'autorité violente. »

* * *

A rapprocher encore cette conclusion d'un article paru dans *Der Anarchist* (New-York, 31 décembre) :

« Toujours plus loin s'étendent les cercles et toujours plus serrés deviennent les rangs des combattants qui préparent la fin prochaine de la société de voleurs aujourd'hui dominante. C'est la la *Révolution sociale* ! Sur les ruines de la société de l'injustice s'établira une vie nouvelle, une société nouvelle de justice, où personne ne sera le valet d'un autre, où chacun jouira suivant ses besoins, et, pour cela, que tous tendent, de leur savoir et de leur pouvoir, à établir l'*anarchie* et le *communisme*. »

* * *

Dans *Freiheit* (New-York, 24 décembre), nous trouvons de curieux renseignements sur le militarisme américain :

« Le militarisme de modèle européen, c'est-à-dire une armée dont le but avoué est de maintenir le prolétariat abaissé devant la ploutocratie, projette en Amérique son ombre sanglante. Qu'on écoute seulement ce que le ministre de la guerre Elkins (le gaillard est lui-même un entrepreneur millionnaire) a dit au Congrès, dans son rapport de l'année : « Avec les Indiens tout est terminé. Le pays est si bien colonisé par les blancs et les Indiens sont si peu nombreux que nous n'avons plus à les craindre. Les troupes de l'Union ne sont plus employées, au profit de la civilisation, contre les Indiens. On peut les rappeler. Mais, maintenant, dans les grandes villes et les centres industriels, les salariés font courir un nouveau et grand danger à l'ordre et à la propriété. Les socialistes et les anarchistes rendent nécessaire la présence de nombreuses troupes.

« Les fonctionnaires locaux, gouverneurs d'Etats, maires, shériffs et autres élus sont trop mous dans la répression des troubles ouvriers. Ils ne veulent perdre aucune voix, et, à cause de cela, ils ne prennent pas les mesures énergiques nécessaires pour protéger la propriété. Mais un pouvoir central fort, qui n'a pas à compter avec des pertes locales de voix, doit veiller énergiquement. Les gens qui ont de gros capitaux placés, doivent se sentir à couvert et en sécurité. Il faut donc que des troupes stationnent dans le voisinage des grands centres industriels, puisqu'on ne peut autrement tenir en respect les socialistes. Le congrès désignerait les

...tes villes auprès desquelles un camp serait ...li. Ces villes, si elles voulaient participer à ...protection, auraient à donner un terrain d'en... mille acres, sur lequel on pourrait établir le ... militaire. »

« Nous ne pensons pas que l'ordre stupide puisse ...primer plus nettement. Elkins, d'ailleurs, ...pas le premier qui parle ainsi. Déjà le vieux ...mpu, Grant, ce César manqué, a cherché de ...me manière à ameuter contre les travailleurs ...complices de ses vols. Le général Molineux alla ...re plus loin quand il fit de longs discours sur ...nière de maîtriser les soulèvements de tra...eurs. Et, dans la pratique on n'a pas laissé la ...rie en arrière. On a, l'un après l'autre, fait ...les vaisseaux de guerre, en face des grandes ...situ es au bord des lacs; ce sont des forts ...ants qui menacent les travailleurs. On a aussi, ...s de Chicago par exemple, établi des retran...ents de camps militaires. »

***

Le même journal a découvert, dans le *Pfalz ...er*, l'annonce suivante, « qui se passe de ...mentaires » :

« 200 domestiques! 200 domestiques! La Saint-... approche! Qu'on arrête donc bien vite le ...sonnel qui manque encore dans les auberges ...estiques de grand et de petit service, palefre... On en offre un grand choix, un choix uni... à l'agence concessionnnée (la plus ancienne, ...us probe de toutes) de Madame Auguste ...er, née Nolde, à Kœnigsberg (Prusse), ...dtische Langgasse, n° 19.

« *N.-B.* — Provision modérée. 200 domestiques! ...domestiques! »

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — **L'étouffement du scandale panamiste.** — Tout être intelligent en France comprend que la Commission d'enquête, le tribunal jugeant les Lesseps, et tout le reste n'ont qu'un but — celui de jeter en pâture quelques noms et de sauver les gros voleurs. Faire semblant de rechercher la vérité, pour mieux la cacher au peuple — tel a toujours été le principe des gouvernants.

S'il fallait une preuve à l'appui, les paroles suivantes de Delahaye la donnent entière.

« A la Commission d'enquête on le harcèle pour avoir les noms des députés corrompus. Il répond avoir eu en mains une liste de 172 sénateurs, députés et fonctionnaires achetés par le Panama. On lui demande la liste ou les noms, et il répond :

« Permettez-moi de m'étonner de toutes ces questions, lorsque je vois l'avocat général *se lever [illegible] Charles Lesseps de ne pas prononcer les noms*, dès qu'il paraît vouloir les laisser échapper (*c'est parfaitement vrai*); lorsque je vois le liquidateur judiciaire de la Société du Panama, M. Monchicourt, se désintéresser de ces noms, et manquer à tous ses devoirs en négligeant pour les trouver, lui qui représentait la justice et les actionnaires, tous les moyens qu'il avait eus en sa possession.

« Permettez-moi de m'étonner de votre insistance, lorsque je vois le président de la Cour lui-même rester indifférent en face d'aveux comme ceux de Charles Lesseps :

« Si j'ai donné 600,000 fr. à Cornélius Herz, — répondu Lesseps — c'est qu'il avait des protecteurs et des amis très haut placés pour risquer de l'avoir comme adversaire. »

« Le président de la Cour ne s'est pas même risqué à en demander les noms, et c'est à moi que vous venez me les demander. »

Très vrai! On les lui demande parce que l'on sait d'avance qu'il ne les communiquera pas.

Mais, que penser de ce Delahaye à son tour? il accuse 175 personnes d'avoir volé. Il en a les noms. Il a copié la liste; il croit à son authenticité. Et quand on lui demande les noms, lui aussi refuse de les nommer!!

Il est évident qu'il veut qu'on en découvre quelques-uns, mais pas tous!

Tous ces loups sont bien gentils — ils ne se mangent pas entre eux, tant qu'il y a du gâteau opportuniste ou monarchiste, sur la planche.

***

Le Panama n'empêche pas la police de continuer clandestinement ses petites perquisitions chez les anarchistes. On nous cite nombre de camarades qui ont reçu des visites de ce genre.

Le parquet les désavouant, la police de la préfecture s'en lavant les mains, c'est donc la police occulte du ministère qui est coupable de ces violations de domicile et qui n'ose l'avouer. C'est elle qui nous a volé nos lettres et nos papiers. Les journaux bourgeois ont reçu pour mot d'ordre, d'annoncer que nous avons eu affaire à de simples voleurs et que le gouvernement n'y est pour rien. Voleurs! à coup sûr puisque on nous dévalise et qu'on n'ose en prendre la responsabilité, mais cela n'implique nullement l'innocence de ceux qui nous gouvernent.

***

*Du Radical*. — « Grève sur Grève, aux quatre points cardinaux : à Roubaix, à Nancy, à Nantes, dans toute l'Ardèche.

Grève partout : dans les tissages, les filatures, les soieries, les raffineries.

La cause, partout la même; les patrons se sont mis en révolte contre la loi.

Les employeurs ont l'habitude de prêcher avec beaucoup de componction le respect de la loi, quand elle est faite à leur profit; mais quand la loi veut se mêler de protéger le personnel travailleur, les dits employeurs se mettent de suite en état d'insurrection.

C'est ce qui vient de se produire à propos de cette bien innoffensive et inefficace loi du 2 novembre, timide essai tenté pour réagir contre l'étiolement de la race et le surmenage des femmes et des enfants. Les enfants, a dit la nouvelle loi, ne travailleront plus que dix heures, et les femmes onze seulement.

Ah! c'est ainsi, répliquèrent de suite les patrons, eh bien! nous commençons par flanquer à la porte les mineurs qui chercheront désormais leur pâture parmi les cailloux de la route; secondement, nous réduirons de dix pour cent le salaire des femmes, qui n'ont plus besoin de manger autant, puisqu'elles vont travailler moins.

Comme devaient le faire jadis les chassepots dans une circonstance célèbre, les grèves sont parties toutes seules.

Il semble que cette fois on ne pourra pas ergoter sur les responsabilités, et que s'il y a des meneurs dans l'affaire, ce sont incontestablement les patrons, violateurs de la lettre et de l'esprit de la loi contre les ouvrières qui la défendent. Cependant on parle d'envois de gendarmes, non pas contre les patrons, mais contre les grévistes.

Ces employeurs trouvent si étrange que des lois puissent être dirigées contre eux, que cette fois, ils s'imaginent encore qu'il y a mal donne, et ceux de la région rouennaise poussent la naïveté de leur prétention jusqu'à demander qu'on ajourne l'application de cette nouvelle législation. Ils signent une pétition pleurarde, où ils font remarquer qu'il leur va falloir augmenter leur outillage mécanique, et que cela leur coûtera de l'argent, tandis qu'ils étaient si heureux sous le précédent régime, qu'ils pouvaient user et abuser jusqu'à satiété de l'outillage humain, qui ne leur coutait rien.

Naturellement, cette pseudo-révolte s'apaisera rapidement, déjà les ouvrières ont eu gain de cause en maints endroits, et la raffinerie Lebaudy, entre autres, a repris les jeunes casseuses de sucre; mais ce mépris de la loi, affiché par ceux qui en ont si souvent prêché le respect, n'en est pas moins un exemple qu'ils auraient dû s'abstenir de donner.

Une solution qui serait tout à fait définitive, ce serait de supprimer et la loi, et les patrons, et de laisser le travail à l'initiative individuelle et aux libres groupements.

***

Les ouvriers limonadiers paraissent de cet avis, au moins en ce qui concerne le respect et l'efficacité de la *loi*. Dans une réunion tenue la semaine dernière, ils ont voté un ordre du jour portant qu'on ne pouvait plus compter que sur une action énergique, et qu'on s'engageait à revendiquer « même par la force », le droit au travail. D'après la décision prise, des groupes se formeraient, à un moment qui serait fixé chaque jour, sans être jamais le même, de façon à dérouter les embûches policières, et on marcherait sur les bureaux de placement. La corporation rend les placeurs responsables de toutes les misères, et elle veut en finir avec cette situation.

Voilà qui est logique; qui veut la fin veut les moyens.

***

D'une statistique publiée par le ministère de la Justice, il résulte que nous avons actuellement en France 16,932 individus qui se font actuellement 200 millions de revenus, en griffonnant du papier timbré.

2,388 avoués de première instance, 290 d'appel, 5,038 huissiers, 379 commissaires-priseurs, et 8,867 notaires.

La valeur numérique de toutes les charges et études représente un capital de 850 millions.

Si peu qu'on fouille notre immonde état social, on découvre ainsi de monstrueux monopoles, des industries savamment outillées pour voler le contribuable. Et ça dure depuis des années et des années. Il faut avouer que Jacques Bonhomme est bien patient.

***

En additionnant *les revenus* de trois milliardaires américains et de cinq ou six de leurs congénères anglais, on arrive au total formidable de plus de cinq milliards de capital, et 255 millions de revenus partagés entre neuf individus seulement.

Pour réunir ce revenu, il faudrait 212,500 petits employés et ouvriers à 1,200 francs par an, et nombre d'ouvriers n'arrivent pas annuellement à gagner cette somme.

Combien d'employés à 90 francs par mois, combien d'ouvriers à 3 fr. ou 3 fr. 50 par jour, avec moins de 300 jours de travail, par suite des chômages!

***

On a pu lire dans tous les journaux : « Dernièrement la chambre des appels correctionnels de Paris a confirmé une condamnation à 10 mois de prison prononcée par le tribunal de Pontoise contre un vieillard qui avait dérobé dans un champ 3 carottes et un choux.

Ce pauvre vieux affamé s'en était fait une maigre soupe puis était allé se constituer prisonnier.

***

Aux ouvriers, qui croient encore à la bienveillance des patrons.

On vient de lire, à la chambre syndicale des *ouvriers tailleurs* les procès-verbaux d'un syndicat patronal, occulte, fondé pendant la grève de 1889, et qui fonctionne encore.

On y trouve de curieuses révélations. Un patron annonce que la police protège spécialement la maison de chaque syndiqué; une autre propose des remerciements aux mouchards quand la grève sera finie. On crée un fond de caisse pour faire insérer des nouvelles décourageantes dans les journaux réactionnaires; celui-ci émet l'avis qu'il faut « effrayer les ouvriers français en les menaçant de les remplacer par des étrangers; » cet autre déclare que les travailleurs doivent être considérés comme des enfants et traités comme tels; tous blâment énergiquement un patron qui a donné « le mauvais exemple » en accordant l'augmentation demandée par les ouvriers; un, plus canaille que les autres, insinue qu'il serait habile de paraître céder et d'acquiescer à l'augmentation, quitte à rediminuer quelque temps après.

Mais la pensée maîtresse, celle qui revient sans cesse, c'est de se procurer les noms de ceux qu'on appelle les meneurs, d'en avoir les listes et de les

procurer à tous les patrons syndiqués, afin qu'ils ferment dans l'avenir impitoyablement leurs ateliers à ces ouvriers assez hardis pour réclamer quelque chose. Ce qui a été fait.

Les ouvriers en présence de cette tyrannie ne trouvent pas d'autre moyen que d'opposer au groupement patronal un groupement ouvrier. Et après? Ce n'est pas une solution. Tant que le salaire sera le maître du travail, il n'y aura rien de fait. Il faut détruire le capital, et sur les ruines du patronat, établir des groupements libres, selon les aptitudes de chacun.

## Belgique

Bruxelles. — Réniers, marchand de journaux, rue de la Colline comparaissait, cette semaine, devant le jury sous l'inculpation d'avoir vendu *La Révolte* et l'*Endehors*.

L'avocat de l'accusé a fait ressortir que ces journaux paraissaient en France et qu'il était très facile au ministère d'en empêcher la vente en les arrêtant à la frontière. De plus, le vendeur était dans l'impossibilité matérielle de s'assurer du contenu des deux ou trois cents journaux qu'il met en vente.

Comme il s'agissait de journaux anarchistes Réniers n'en a pas moins été comdamné à trois mois de prison et 150 fr. d'amende.

* * *

Le nouvel organe anarchiste, *La Débacle*, vient de faire paraître à Bruxelles son premier numéro. Il est à lire d'un bout à l'autre, on n'en peut rien citer. Son succès est assuré. Grâce à lui et à l'union des anarchistes belges pour la propagande, l'idée gagne chaque jour des adhérents.

Nous saluons avec autant de joie l'apparition de son frère, *la Lutte pour l'Art*. Ce journal s'est donné pour but d'élever les cœurs et les courages. Il y réussira superbement, car il y a en lui la force et la valeur nécessaires.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, le 23 janvier 1893

Mon cher confrère,

Nous avons été fort surpris à la lecture des lignes que la *Révolte* du 21-28 janvier a consacrées au premier numéro de notre seconde année, et en particulier à l'article de M. Pujo, — qui m'a prié de le remplacer ici. Je voudrais signaler à vos lecteurs les inexactitudes dont nous avons été émus.

Vous nous décernez le titre de nihilistes : permettez-nous de le refuser. Le néant, ce n'est pas là le rêve que poursuivent les apôtres du sentiment de l'absolu. Anarchistes, si vous voulez, ou, plus simplement, individualistes, nous nous *concentrons* pour être plus purement nous mêmes; nous nous retirons dans le *domaine personnel* pour éviter l'éparpillent sensationnel du dilettante et garder toute l'intensité de la vie. Mais ceci n'est ni l'égoïsme ni l'égotisme. L'individu retrouve en soi et l'univers et les souffrances d'autrui, révélées par la sympathie. Vivre pleinement, c'est aimer, c'est développer ses instincts sociaux, c'est être prêt au dévouement. Vivre pour soi, c'est vivre pour tous. Le bonheur d'une personne ne saurait cesser d'être relatif, s'il n'est conçu dans le bonheur universel.

La vie soufferte, l'Art ensuite viendra. Sans effort, comme l'expression ligée de ce que fut autrefois la lutte de tous les instants. Après la conquête du Bien, ou le renoncement définitif, l'individu se reposera dans la contemplation du Beau, souvenir de ces efforts passés et de cet idéal qui n'est plus, puisqu'il est devenu demi-réalité. Ainsi l'Art sera parce que la Vie aura été, mais la Vie ne sera pas pour l'Art, mais pour elle-même; et l'Art sera social, parce que la Vie n'aura pas été égoïste.

Agréez, mon cher confrère, l'assurance de ma sympathie.

Jean Bertéval,
Secrétaire de l'*Art et la Vie*.

Pour paraître :

L'*Horizon nouveau de la Science et de l'Art*.

Revue mensuelle *illustrée*. Nous extrayons du programme ces quelques lignes : « Le caractère » principal de la Revue sera *social*; nous vivons » au milieu du peuple, nous connaissons ses aspi- » rations, nous prendrons la défense de cette partie » de l'humanité depuis si longtemps foulée aux » pieds, et nous ne nous lasserons pas de revendi- » quer ses droits. »

Cette Revue traitera également des questions artistiques : elle accueillera, avec plaisir, toute collaboration; avis à ceux de nos amis qui pourraient lui envoyer des articles, prose ou poésie. — Ils seront traduits.

Adresse : *Camerata*, Santa Maria della Porta, n° 22 (Italie).

## PETITE CORRESPONDANCE

M. à Tournus. — J. L. à Châteauroux. — A. P. à Lille. — V. à Villa Nova de Gaia. — R. G. à Villiers. — G. Les Portes. — D. à Toulon. — D. à La Haye. — S. à Bucharest. — P. à Choisy-le-Roi. — P. à Genève. — B. rue Folie-Regnault. — F. à Amiens. — E. R. à Nantes. — G. à Brest. — P. à Lens. — A. L. à Romanèche. — L. à Grenoble. — C. G. à Trélazé. — P. A. à Angers. — B. à Saint-Nazaire. — Reçu timbres et mandats.

E. G. à Cornesburgh. — Reçu les 2 fr. 75 de J. Grand-Girard. L'adresse ça va, quoiqu'il vaudrait mieux au nom du journal.

L. B. à Saint-Ouen. — Le livre de Naquet ne doit plus être en librairie.

V. C. à Recanati. — Merci des renseignements, nous utiliserons. L'individu en question est un maître tapeur.

M. à Beaujeu et Jean-Pierre. — Envoyons les numéros à nouveau.

B. à Ponderani. — Le journal vous est toujours envoyé exactement. — Quels sont les numéros qui vous manquent?

Mormain. — Le compagnon Antoine, dont nous vous avons donné l'adresse demande la vôtre.

Les compagnons Abel et Ernest demandent des nouvelles de Bligny.

A. à Estagel. — Dans les règles, oui, mais les anarchistes ont l'habitude s'en passer.

J. B. — Vers de *Dynamite* insuffisants.

*Un bon Enfant* à Grenoble. — Trop pâlots et trop pleins de restrictions les articles du *Lyon-Républicain* — L'abandon des poursuites n'implique nullement de précédents en faveur d'autres camarades.

Zisly. — Ce ne sont pas des vers, c'est de la prose rimée.

P. B. à Barcelone. — Le morceau de Châteaubriand a été publié déjà dans la cinquième année.

Le camarade Chambrelain de Marseille est prié de donner son adresse pour un camarade qui la demande.

P. A. à Angers. — *La Société au lendemain de la Révolution* est épuisée, mais nous allons la mettre en réimpression.

(Le grand Jésuite) est prié de donner de ses nouvelles aux camarades de Reims chez lesquels il a séjourné quelque temps; il y a urgence, les adresses sont toutes les mêmes.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Liste précédente : 39,80.

Mme D., 10 fr. — *Vente vieux timbres*, 20 fr. — Jeanquimarche, 25 fr. — M. à Beaujeu, 0 fr. 30. — Le groupe de Saint-Nazaire, 5 fr.

Total : 100,10.

## SOUSCRIPTION
### Pour les Détenus

Liste précédente : 37,45.

Horvinox, 2 fr. 50. — Visite d'un camarade, Houssaye, 0 fr. 50.

Total : [illegible]

## CONVOCATIONS

Les Egaux, Club libre d'études sociales XI[e] XX[e] arrondissements.

Réunion tous les samedis au Château [illegible] maison Becker, 21, rue des Vignoles.

Dimanche 29 courant à 2 heures de l'après grand meeting public, salle Favié, 13, rue [illegible] leville, en l'honneur du 5me anniversaire de cution de Watrin; 2° les filous de Panama.

Tous les compagnons anarchistes de Paris la Banlieue sont priés d'y assister.

Le groupe de propagande de Paris, des 13me se réunira tous les samedis soir à [illegible] salle Messiez, 127, rue Mouffetard au premier.

Le groupe abstentionistes de Montreuil Egaux des XI[e], XII[e] et XX[e] organisent le dim 3 février à 2 heures, salle Bron, 57, rue de Montreuil une réunion publique contradictoire l'application des théories communistes anarchistes dans la société actuelle.

Les membres du groupe la *Commune* de Montreuil sont particulièrement invités à exposer leurs idées.

Une collecte sera faite au profit des détenus politique.

Groupe des communistes anarchistes du XX[e] arrondissements.

Samedi 28 janvier, salle Jeandrelle et Deu 29, soirée familiale, 13, rue de l'Atlas.

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis 8 h. 1/2 chez Godfrin, avenue de Paris, 129.

Levallois-Perret. — Réunion des compa tous les samedis soir, salle Mezerette, rue [illegible] vel, 85.

Tous les compagnons d'Argenteuil sont pr se réunir dimanche 29 janvier à 2 heures communication très importante, une conf sera faite par un compagnon de passage qui dra pour texte : « De la constitution des g anarchistes ». Chez Chabert, 24, rue du Pont

Reims. — Soirée familiale, dimanche à 3 heu salle Bigelot, 4 place d'Erlon.

Angers. Soirée familiale tous les dimanches midi, place Dubouffay, chez Mme Vve Morin.

Amiens. — Tous les dimanches, réunion 7 heures du soir, 64, rue du faubourg de la [illegible] — Tous les premiers et troizieme dimanche tures, causeries, chants, poésies, divers.

Le Havre. — Réunions tous les dimanches midi, au local anarchiste. Tous les copains vites.

Spring-Walley (E. U.) — Le groupe se réu les samedis soir à 7 h. 1/2 chez Bestand sa Allemand.

Ceux qui veulent correspondre avec le g peuvent s'adresser au compagnon Brault, Spring-Walley, Bureau Co (Ill.) E. U.

*Le Gérant-imprimeur* : E. L. Lan

Paris. — Impr. E. L. LANGLOIS 140, rue M

SIXIÈME ANNÉE, N. 21. DIX CENTIMES DU 5 AU 11 FÉVRIER 1893.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA SITUATION

Tout semble bien calme en ce moment. Les réunions publiques ne sont ni plus ni moins animées, ni plus nombreuses que de coutume. Aucune agitation dans la rue. Et cependant, l'on sent que la France traverse une de ces périodes pendant lesquelles germent les révolutions.

Le branle est donné aux idées, à la critique. La confiance ébranlée ne peut plus revenir, et l'esprit populaire ne s'arrête plus à tel nom ou à tel autre; on ne se demande plus *qui* gouvernera. On songe à l'avenir et on cherche à le sonder. On sait que ce sera quelque chose de nouveau — la période d'accalmie du passé étant close à jamais.

Des orages s'accumulent un peu partout, au dehors comme au dedans. On a lu la lettre d'Haussonville au *Soleil* : c'est le programme orléaniste — que tout le monde savait d'ailleurs, avant qu'Haussonville l'ait publié en noir sur blanc.

Le programme le voici :

« Les élections vont venir. Si elles sont tumultueuses, si le parti du désordre prend de l'ascendant, nous, orléanistes, serons appelés par la bourgeoisie à rétablir l'ordre. Parfaitement. Alors, la bayonnette, l'or et le goupillon rétablissent la sécurité des « affaires ». On fusille les uns, on coffre les autres, on achète le silence des troisièmes. Et l'alliance Gallifet-Rothschild est bénie par le prêtre.

Si les élections se passent tranquillement, l'orléanisme espère encore y gagner. La presse — cléricale, orléaniste, ploutocrate et radicale ont eu pour mot d'ordre de n'attaquer que les opportunistes. Pour eux, il n'y a de chéquards que dans le camp républicain : et c'est ce que l'on a propagé avec force coups de tambour en province. On a travaillé, avec un accord touchant, dans le camp clérical, monarchiste et boulangiste (Andrieux et Drumont n'y sont pas pour rien) pour faire tourner les élections au profit des « restaurateurs ». Et la Chambre aura sa majorité orléaniste, si elle ne l'a pas déjà.

Alors, un nouveau scandale aidant — et il y en a des tas en réserve — on restaure, par un truc ou par un autre, le Philippe en question.

Au besoin, on fera la guerre. On mettra Gallifet en prééminence, — l'alliance franco-russe n'est faite que pour restaurer les Orléans. Si la France a le dessus, c'est le chauvinisme à outrance, c'est Gallifet acclamé et armé de grands pouvoirs. Et si elle est battue, on pourra offrir aux Allemands toujours le même Philippe pour signer la paix.

Voilà ce qui se rumine dans les salons, les banques, les boudoirs de la haute pègre, les réunions des curés et des officiers de haut grade.

* * *

Pour nous, ces rêves nous rappellent des rêves de jeune demoiselle à la sortie du couvent. Rien, rien à la lettre, n'en sortira pour les revenants, et l'histoire fera son chemin dans une tout autre direction.

Mais ces rêves se font; on y croit en haut lieu; la banque et les soutanes y travaillent dès longtemps par une conspiration tramée de longue date à Rome, à Paris, à Pétersbourg; et ces messieurs ne s'arrêteront ni devant les saignées, ni devant la guerre. Est-ce qu'ils auraient plus de scrupules que la dame Eugénie de triste mémoire?

* * *

Leurs rêves, avec la force d'intrigue et de pouvoir qu'ils possèdent, sont donc un élément avec lequel il faut compter. Ils précipiteront la révolution.

Sans colère, il est possible que le peuple prendrait encore patience, qu'il hésiterait de se lancer dans l'inconnu. Mais, quand il y a une *situation révolutionnaire* — et elle est là, personne ne s'y trompe — ce n'est généralement pas le peuple qui précipite les événements. Et il est plus que probable que leurs complots auront cet effet.

C'est pourquoi le calme apparent d'aujourd'hui pourra vite céder la place à l'effervescence révolutionnaire. Quand les nuages s'entre-choquent et l'air est plein de vapeurs étouffantes, l'orage éclate facilement; la moindre rupture d'équilibre suffit à le provoquer.

* * *

Etant donnée cette situation, il est presque inutile d'insister sur la nécessité de se serrer les coudes, de se pénétrer de la gravité du moment que nous traversons et de ne pas perdre de vue pour un seul moment que d'ici bientôt les événements peuvent réclamer toute l'énergie du parti de la révolution.

Nous ne croyons certainement pas aux plans d'action savamment combinés à l'avance; mais nous savons tous que lorsqu'il faut prévoir l'inconnu, se préparer à des circonstances graves dont on prévoit l'arrivée, c'est *l'esprit collectif* seul qui peut les deviner et trouver ce qu'il est possible de faire, étant données les forces alliées et les forces hostiles du moment.

Nous savons bien que nous sommes petits comme nombre. Mais nous savons aussi que nous sommes les porteurs d'une idée *vraie* qui *doit* se faire jour et *se faire* jour dans la révolution qui s'annonce, et nous savons enfin que nous sommes restés seuls les porteurs du grand drapeau de la révolution sociale, échu entre nos mains depuis la désertion des autres partis socialistes.

Et si chacun se pénètre de ces idées et cherche avec les autres ce qu'il y a de mieux à faire dans chaque localité — l'esprit collectif d'un parti aussi bien pénétré d'idées communes que le nôtre, trouvera bien la manière d'agir la plus conforme au triomphe de nos idées.

Il suffit que l'élan soit pris dans cette direction.

## DANS CENT ANS

A la lecture de ce beau titre : *Dans Cent Ans!* (1) qui ne se sent battre le cœur et ne s'émeut d'une espérance? Quand, après ce siècle si chargé d'événements, un autre siècle de luttes et d'efforts aura passé, quand, après la génération qui vit la Commune de Paris et la naissance dans toutes les parties du monde de groupes anarchistes conscients, trois générations nouvelles auront successivement accompli leur œuvre, quels seront les fruits de l'immense labeur? Quelles victoires aurons-nous remportées sur la barbarie héréditaire? Quel pas aurons-nous fait vers la justice et la fraternité?

Est-ce que dans cent ans les faméliques se promèneront encore les yeux hâves et le ventre creux devant les magasins de victuailles? Est-ce que les malheureuses filles déambuleront à la sortie des usines, cherchant à vendre leur corps pour avoir de quoi manger? Les fabriques seront-elles encore des bagnes, les collèges encore des casernes? Y aura-t-il encore des églises, des tribunaux, et les murs noirs des prisons se dresseront-ils toujours au milieu des villes? Rois, princes ou présidents seront-ils encore entourés d'hommes courbés devant eux et de femmes prostituées d'avance? L'ignoble parasitisme des prêtres et des magistrats, des traîneurs de sabre et des mouchards sucera-t-il encore la substance sociale? Les hommes auront-ils encore la naïveté de se donner des maîtres?

— Oui, nous répond tranquillement l'auteur.

« Nous aurons pourtant fait un pas dans la voie du progrès, mais un pas si petit, qu'il sera difficile de le mesurer. »

Cent années après la Commune qui renversa la colonne Vendôme en abdication des gloires, des haines et des rancunes nationales, il y aura toujours des frontières entre les Etats, et même elles seront à peu près ce qu'elles sont aujourd'hui, si ce n'est que l'Alsace-Lorraine ne sera plus terre allemande (page 37). Les empires coloniaux subsisteront encore avec les mêmes maîtres. Les Anglais auront conservé la possession de l'Inde et les Français

(1) 1 vol. 3 fr. 50 chez Ollendorff, rue Richelieu.

auront gardé l'Indo-Chine (page 45). L'Allemagne sera probablement en république, mais la monarchie anglaise, « coexistant avec une liberté complète », subsistera, quoique dans un sens démocratique, et dans la Sainte Russie les moujiks chanteront toujours dévotement l'hymne au Tsar (page 57). L'auteur nous promet que dans cent ans les haines nationales seront « moins fortes et les jalousies moins violentes et que peut-être alors on songera sérieusement à l'institution d'un tribunal d'arbitres, destiné à juger les différends internationaux » (page 66). Les religions subsisteront, sauf le fétichisme et le judaïsme (!) mais il y aura toujours des musulmans, des brahmanistes, des bouddhistes et des chrétiens, les uns protestants, pratiquant une religion, raisonnable et raisonnée », les autres catholiques suivant avec indifférence les pratiques d'un culte incompris et répétant les paroles d'un dogme rigoureux (p. 136, 137). On votera toujours, mais le vote ne sera plus aveugle, ou du moins ne paraîtra plus l'être (p. 112). Il y aura toujours des riches et des pauvres, mais on sera rapproché de l'égalité des fortunes et des conditions (p. 113). Tout le monde lira son journal

Pour nous consoler de la lenteur de ces progrès, compliqués de reculs, l'auteur nous dit que la vitesse future des trains sera de cent kilomètres à l'heure (page 69) et qu'en 1992, on fera le tour du monde en trente ou quarante jours, peut-être moins encore (page 75). Nous aurons aussi des machines aériennes (page 76), et l'Isthme de Panama sera percé (p. 175). Mais l'auteur ne nous dit pas si les ingénieurs et boursicotiers s'y seront pris de la même manière que MM. de Lesseps, Eiffel et Reinach.

La société européenne, constituant une démocratie parlementaire, penchera vers une sorte de socialisme dont « le programme a été nettement formulé par les socialistes doctrinaires, les seuls dont l'opinon ait quelque valeur » (p. 107 à 109). Si nous comprenons bien cette dernière phrase, l'évolution centenaire de l'humanité civilisée l'aura suffisamment développée pour que les catéchismes d'un descendant de Brousse ou de Guesde soient alors entendus avec quelque faveur. En même temps l'Etat aura pris un pouvoir de plus en plus grand. La dette publique sera augmentée et l'Etat aura besoin d'impôts de plus en plus lourds (p. 120).

Voilà le bilan des cent années. Toujours la hideuse propriété et le hideux commerce et la misère qui en est la contre-partie ! Toujours l'ignoble prêtraille, l'immonde magistrature et le cauchemar Etat, devenu plus pesant, plus oppresseur, et par-dessus tout la police du quatrième Etat qui point à l'horizon :

> C'est donc pour ça que les épées
> Ont relui du nord au midi !
> Pour ça que les têtes coupées
> Sur les pavés ont rebondi !

Ah ! si l'auteur de *Dans Cent Ans* avait raison, il serait bien difficile de ne pas succomber au désespoir, de ne pas se laisser aller comme une épave au va-et-vient des flots!

Cependant l'auteur nous parle de la méthode sévère qu'il a suivie pour arriver à ses prédictions, et il semblerait au premier abord que cette méthode est vraiment scientifique. Il prend « les courbes des grands phénomènes sociaux et les prolonge suivant la ligne probable (p. 7). « Etant donné un mobile qui se déplace suivant une certaine courbe, on peut, d'après la connaissance des éléments de cette courbe, prévoir quelle sera, à tel ou tel moment, sa position dans l'espace » (p. 101 à 103).

Fort bien, la méthode est bonne. Mais encore faut-il que la courbe soit observée, qu'on en connaisse exactement le point de départ, la direction, la vitesse et surtout la perturbation produite par la différence des milieux.

Sans parler ici d'erreurs de chiffres, et elles ne manquent pas dans cet ouvrage, nous pouvons signaler aussi de graves méprises dans les faits qui enlèvent d'avance toute valeur aux déductions qui en sont faites. Ainsi l'auteur se trompe quand il nous affirme que la terre se partage et se morcelle chaque jour davantage (p. 124 et 151) ; il n'en est point ainsi, même en France, même en Amérique et en Australie, où pourtant les terres non encore labourées ont une si vaste étendue : le monopole des grands propriétaires et syndicataires les accapare au contraire de plus en plus.

L'auteur se trompe aussi quand il déclare que l'Inde et la Chine continueront de se maintenir à part du monde civilisé (p. 103, 104), et quand il ajoute naïvement que dans un siècle « leur immense marché commencera à s'ouvrir au monde européen » (p. 180). Faut-il donc lui apprendre que ce marché, « tout fermé qu'il est » représente déjà plus de cinq milliards et que les chinois, si impuissants qu'ils soient, n'en sont pas moins les vainqueurs des Français, expulsés par eux de l'Ile Formose. Les points de départ sont donc mal observés, mal observée aussi la courbe de développement. L'auteur compare les peuples à des coureurs suivant le même chemin, mais à une certaine distance les uns des autres, passant par les mêmes lieux et découvrant à des moments divers les mêmes paysages (p. 105). Cette comparaison, appliquée surtout au peuple russe et aux occidentaux, est fausse en tous points, car les chemins des deux coureurs ne sont pas les mêmes ; celui des occidentaux pendant le dix-neuvième siècle, celui des orientaux pendant le vingtième n'offrent aucun parallélisme : facilité des communications, science, philosophie, étude des questions sociales auront tellement changé le milieu que toute assimilation entre les deux évolutions nationales devient absurde.

Autre erreur d'observation et des plus graves. L'auteur croit à l'action des lois. Il s'imagine que l'impôt sur le revenu suffira pour corriger l'inégalité des fortunes (p. 124). Ignore-t-il donc que le « marchand met toujours l'impôt dans sa facture ? » Il ne manque pas d'Etats où l'impôt sur le revenu existe : en Angleterre notamment. Est-ce que la propriété s'y morcelle, ou même présente la moindre tendance au morcellement ? Mais non, nulle part la propriété n'est plus centralisée et c'est là, dans ce pays conservateur par excellence, qu'en désespoir de cause, on pense le plus à la reprise violente des terres par la « nationalisation du sol. »

Ici nous touchons au point le plus faible de l'argumentation. Notre constructeur de courbes néglige les perturbations causées par les brusques changements, c'est-à-dire par les révolutions. Sans doute il ne nie pas l'existence de ces événements, mais, d'après lui, ces « à coup » sont suivis d'une réaction plus ou moins violente, et le résultat est le même, après une génération, que si la révolution n'avait pas eu lieu (p. 108). Cette observation serait juste si la révolution n'avait pas été causée par l'introduction d'un élément nouveau, par l'influence de faits jadis inertes ou d'idées non encore écloses. La rencontre des Grecs et des Indous sur les bords de l'Hydaspe, l'arrivée des barbares dans le monde romain, la découverte de l'Amérique ont modifié toutes les courbes qu'un savant d'alors aurait pu tracer d'avance. Tout prophète négligeant ces éléments dans l'histoire de l'humanité eût perdu son écheveau, comme M. Richet perd le sien en négligeant l'idée dominante des révolutionnaires d'aujourd'hui : Ni Dieu ni maître ! Chaque révolution antérieure s'est faite par des hommes qui livraient leurs âmes à de nouveaux conducteurs religieux ou politiques. La révolution qui s'annonce est tout autre. Elle implique la destruction des lois. Elle nie la religion, elle nie l'autorité, elle nie la propriété, elle nie le capital ; et désormais il faut que les prêtres et gouvernants, propriétaires et capitalistes comptent avec elle. Nous leur promettons de déranger les courbes si savamment tracées sur le papier en prévision de l'histoire du vingtième siècle.

L'auteur de *Dans Cent ans* est un savant consciencieux, c'est aussi un homme sincère, animé des meilleures intentions ; mais pour nous son livre est comme non avenu. Qu'il le mette courageusement au pilon ! Les anarchistes se chargent de le récrire en entier.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — (*Du Soleil*). — La Chambre avait envoyé au Sénat une loi contre la presse : le Sénat lui en renvoie deux.

Les lois contre la presse rachètent toutes les fautes et toutes les hontes. Une loi contre la Presse a suivi la longue grève de Carmaux et les explosions de dynamite. Une loi contre la presse est la rançon du scandale panamiste. La presse est toujours coupable.

Si la liberté du travail a été violée à Carmaux, si les maisons à Paris ont sauté, les journaux n'y sont pour rien. Mais si le pays l'a su, s'il a compris qu'il n'y avait plus ni gouvernement ni police, c'est la faute à la presse. A bas la presse.

De même les journaux ne sont pas cause qu'une foule de ministres, de sénateurs, de députés, se sont vendus à divers prix. Mais pourquoi l'ont-ils raconté ? Sans eux, les voleurs voleraient paisiblement, les volés n'en sauraient rien, tout le monde serait tranquille et content. Au lieu que, maintenant, tout le monde est mécontent, aussi bien les concussionnaires et les escrocs que leurs victimes.

A qui la faute ? à la presse. A bas la presse !..

***

L'agitation continue contre les agissements des placeurs, mais elle tend à ne pas produire grand résultat, car les sans-travail, se bornent à clamer leurs doléances, sans prendre de décision. Ils se réunissent tous les jours à la Bourse du travail, et chaque corporation défile à la tribune pour faire le procès aux placeurs. Ceux-ci louent des personnes, comme d'autres jadis en vendaient, et le ministre de l'intérieur leur déclare que leur profession est des plus naturelles, et doit être laissée entièrement libre. Quant aux sans-travail, on a commencé à les tenir en respect au moyen d'une forte escouade de sergots. Puis ceux-ci ont disparu ; mais on peut être sûr qu'ils ne sont pas loin. Cependant ils n'en mèneraient pas large si les deux mille inoccupés qui viennent exhaler leurs griefs savaient agir. Ils se bornent à porter leurs humbles remontrances aux gouvernants, aux chequards qui se moquent de leurs souffrances comme de leur première profession de foi. Oui, mes bons amis, votre situation est digne d'intérêt... mais, revenez un autre jour. Quand on veut être bien servi, on fait ses affaires soi-même. Il y a longtemps que le bonhomme l'a constaté ; notre ennemi, c'est notre maître, je vous le dis en bon français.

***

Partout les directeurs des bagnes industriels semblent décidés à ne pas reconnaître la loi sur l'arbitrage facultatif, comme, d'ailleurs, la loi dépourvue de sanction sur les syndicats.

L'individu qui préside au commerce vient de lancer une circulaire dans laquelle il s'adresse au bon vouloir de *messieurs* les patrons, tandis qu'il fait sentir durement aux ouvriers qu'il leur en cuira, s'ils ne recourent pas à l'arbitrage. Quand on désire amener la paix, il faudrait tenir la balance égale entre les deux parties en lutte ; mais c'est bien le moindre souci de nos gouvernants.

ils ont transféré l'arbitrage au juge de paix pour que le pouvoir politique n'ait plus, comme à Carmaux, à se faire prendre le doigt entre l'arbre et l'écorce. Et c'est tout. Ils disent à l'ouvrier : déguerpis-toi ; mais si tu bouges, gare à la peau. En revanche, nous entendons faire respecter les droits et privilèges de messieurs les patrons. Ils auraient bien tort de se gêner puisqu'on les laisse faire.

***

Encore une classe d'exploitées : celle-là par l'Etat capitaliste. Les ouvrières cigarières gagnent de 3 francs à 3 fr. 50 par jour. En défalquant les dimanches, jours de fête, et l'inventaire, elles n'ont guère que 280 jours de travail par an. Ce qui ramène le salaire quotidien à 2 fr. 65. C'est dérisoire. Voilà qu'on s'obstine à faire cet inventaire en décembre, alors qu'il faut plus d'argent pour se nourrir et se chauffer. Ajoutons, pour ces pauvres femmes, les jours d'indisposition et de maladie.

Quand elles se sont usé la santé, quand elles auraient besoin d'une alimentation plus solide, de soins plus assidus, on les transporte à la préparation du tabac, ce qu'on appelle la *mouillade*. Dans une salle ruisselante d'humidité, elles grelottent, les pieds dans l'eau, jusqu'à ce qu'on leur montre la porte, à 60 ans, avec 400 francs de retraite. Et combien arrivent à cette retraite ? 2 pour 100 à peu près. Le gouvernement leur jette cette aumône, après les avoir volées pendant quarante ans.

***

A Marseille et à Plouescat (près Brest) le tirage au sort a été l'occasion de conflits très graves entre les conscrits et la gendarmerie, la foule énergiquement soutenu les premiers.

Il y a là une indication à ne pas négliger.

***

Simple curiosité :

Si l'on s'enquiert des honoraires des avocats qui plaident dans le procès du Panama voici ce que l'on apprend :

Pour la défense de M. Ch. de Lesseps, Me Barboux aurait reçu 30,000 francs.

Pour la défense de M. Eiffel, Me Waldeck Rousseau aurait consenti à accepter la bagatelle de 100,000 francs., etc., etc.

***

Si nos gouvernants tripoteurs ne savent point corrompre chez leurs confrères les 150 députés et sénateurs chequarts, chez les anarchistes ils s'entendent à merveille.

La semaine dernière, ils ont tout inspecté minutieusement chez un tourneur du faubourg Antoine et chez un ébéniste de Bagnolet ; des morceaux de cire noire en bâton ont été vérifiés en tous sens, (dame, ça pouvait aussi bien être de la chocolat !) jusqu'aux paillasses qui ont été ouvertes, mais nul chèque panamesque n'a été trouvé, pas même le moindre grain de poudre pouvant servir à faire sauter le palais des voleurs n'a été signalé.

Et pendant ce temps les députés soupçonnés mettent leur galette à l'abri.

Probablement que ces perquisitions chez d'honnêtes gens sont des prétextes pour donner au pères bourgeois le temps d'opérer leur déménagement afin de pouvoir les acquitter.

***

Pendant que des bandes de malheureux crèvent de faim, les valets de l'Hôtel de Ville continuent à offrir, aux frais du contribuable, les gueuletons à 30 fr. par tête. Ils appellent ça : inspecter le régime alimentaire des hôpitaux. Ils se font servir à table par les plus jolies des infirmières, et sans doute après boire, plus d'un de ces sultans daigne jeter le mouchoir.

Ces orgies ne sont rien auprès du Panama, mais elles sont tout aussi instructives. Qui en fait les frais ? Le contribuable, le populo qui choisit ces vitres pour ses représentants, et qui n'a pas toujours du bleu tant qu'il en voudrait boire, ni même à sa soif. Mais il est si patient, si crédule, tranchons le mot, si stupide qu'il s'imagine que ça ne lui coûte rien. Et pourtant, le malheureux, c'est lui qui solde la note, et le pourboire ... et le reste... Est-ce qu'il ne pourrait pas se débarrasser de cette valetaille comme le fauve secoue la vermine qui ronge son épiderme ?

***

Bourges. — Mercredi, 18 janvier, venait devant la cour d'assises l'affaire du compagnon Fortuné qui, à la précédente session, avait été condamné, par défaut, à deux ans de prison. Le prétexte, toujours le même : excitation au meurtre et au pillage, provocation des militaires à la désobéissance, etc. ; le camarade a présenté très crânement sa défense, mais comme il essayait de développer ses idées anarchistes, le président lui a retiré la parole. Néanmoins, le camarade a réussi à exposer quelques théories, après quoi, naturellement, on l'a condamné à dix mois de prison. Il est sorti de l'audience en criant : *Vive l'anarchie !* à quoi les compagnons présents ont répondu *Au revoir !*

Comme tous les individus qui sentent le pouvoir leur échapper, les hommes de justice ont frappé sans justice ; ça n'empêche pas l'autorité de branler dans le manche, et la propagande se fait son chemin.

***

Rive-de-Gier. — La grève des métallurgistes s'annonce comme devant être sérieuse : les patrons ont refusé de recevoir les propositions des ouvriers et ceux-ci paraissent décidés à ne plus compter que sur leur énergie. Les manifestations dans la rue sont incessantes, et des patrouilles de grévistes, parmi lesquels de nombreuses femmes, surveillent les ateliers qui sont tous fermés ; on lance des pierres contre les fenêtres des usines, et les gendarmes ont fort à faire pour disperser les rassemblements. On chante la *Carmagnole*, on crie Vive la *Révolution sociale*. Il est à présumer que les travailleurs passeront des paroles aux actes, et sortiront de la légalité pour rentrer dans le droit.

Naturellement, les justiciards prennent fait et cause pour les exploiteurs. Dix jours, quinze jours de prison pour tout gréviste qui affiche le mépris de l'autorité représentée par le gendarme. Elle jouit de son reste, l'autorité. Nous verrons bien si elle durera.

## Espagne

Un journal bourgeois a la franchise d'exposer ses incertitudes dans les termes ci-après :

« Progressistes ou modérés, conservateurs ou démocrates, avec tous nos essais de réaction ou de liberté, n'avons-nous pas fait une atroce plaisanterie à cet excellent peuple ; pendant qu'on le foule aux pieds dans la rue, qu'on lui brûle le sang dans les manufactures, qu'on l'empoisonne dans les mines, qu'on le relègue aux champs, qu'on lui assigne la besogne patiente et providentielle de l'âne et du bœuf, nous autres, bien cambrés dans nos vestons de coupe anglaise ? que faisons-nous assez pour lui ? en chantant les louanges de Giordano Bruno et en sifflant la mémoire de Torquemada ?

La réponse à son article, notre confrère peut la trouver dans l'attitude des travailleurs en général vis-à-vis de la politique, et dans leurs tentatives d'affranchissement.

*El Productor.*

***

La misère est telle, dans la région de Saragosse, qu'il se forme des bandes de malfaiteurs, qui, sous les ordres de capitaines, attaquent, pillent les maisons isolées et, à l'occasion, massacrent les habitants qui se défendent.

Une *cuadrilla* de sept brigands commandés par un chef n'a pas craint d'attaquer la caserne des cantonniers voisine du pont du Gallego ; reçus à coups de fusil, ils ont fait feu à leur tour, mais ont fini par prendre la fuite.

On a relevé des traces de sang qui ont permis à la gendarmerie de rechercher les criminels.

Tout le pays, surtout vers Novera et vers Pastriz, est sous le coup de la terreur inspirée par ces bandes de brigands.

A Bourgos, les ouvriers sans travail ont attendu, aux portes de la ville, les paysans qui rapportaient leur pain et autres provisions chez eux et les ont dévalisés.

La population est très alarmée.

La misère atteint, dans la région de Burgos et notamment à Cantabrana, un degré tel que les malheureux vont chercher dans les ordures ménagères, la nuit, les débris qu'ils mangent et n'hésitent pas à dévorer même des viandes corrompues de toute espèce d'animaux.

## Autriche

Vienne. — Comme partout, misère noire des travailleurs, détresse générale du peuple. Du 15 novembre au 20 décembre 1892, il y a eu 36,638 femmes sans asile et 26,674 enfants mourant de faim dans la rue. Et, en présence des souffrances de la classe ouvrière, on ne songe dans les classes dirigeantes qu'à augmenter les dépenses militaires.

## Angleterre

Les poursuites commencent. C'est Ben Tillett qui est poursuivi maintenant à Bristol. Dans cette ville, les ouvriers sans travail voulaient faire une manifestation de nuit. Tillett les y a invités. La police s'y est opposée, on a mandé la troupe et il y a eu bagarre.

Tillett est poursuivi comme ayant incité à l'insurrection. Et puisqu'il est si facile de trouver « l'excitation à la résistance » dans chaque discours il sera condamné — s'il ne donne des gages au parti qui gouverne.

## Italie

De nouvelles explosions ont eu lieu à Rome. Le télégraphe parle de deux explosions, le 22 janvier. L'une, à la porte d'une maison Via San Claudio, qui brisa quelques vitres ; l'autre, Via Borgogna, sous les fenêtres de l'hôtel d'Angleterre. Un mur démoli et fenêtres brisées. Le télégraphe parle d'une vengeance contre le proprio de l'hôtel, auquel appartenait aussi la maison de la rue San Claudio.

***

L'Italie a aussi son petit scandale de Panama. C'est le scandale de la Banque Romaine. Tous les gouvernants y avaient tripoté plus ou moins. Le vol n'est que de quelques millions seulement, et ces petits vols ne comptent pas aujourd'hui.

***

Deux compagnons ont été condamnés à Florence à 4 mois de prison et 300 francs d'amende pour avoir réédité une poésie révolutionnaire. C'est la 21me édition qui a été saisie, les autres sont passées, mais à Florence la justice n'est pas la même que dans les autres villes d'Italie.

***

Palerme. — *Un conflit sanglant.* — 600 paysans, hommes et femmes, de la commune de Caltavuturo, faubourg de 6,000 habitants situé près de Termini, se sont emparés de terrains appartenant à la commune et, armés de pioches, ont commencé à les défricher.

Un peloton de soldats et de gendarmes essaya en vain de déloger les envahisseurs, qui marchèrent ensuite sur la maison communale.

La troupe fit usage de ses armes à feu. Six des manifestants furent tués et plusieurs blessés.

## Belgique

Bruxelles. — La cour d'assises du Brabant a condamné, la semaine passée, le compagnon Albin Villeval à deux ans de prison et les frais, pour articles parus dans le journal anarchiste la *Misère*. C'est la deuxième condamnation du camarade.

Heureusement qu'il a su filer. Cela lui fait en tout cinq ans.

Par la même cour, le compagnon Reniers a été condamné à trois mois de prison et 150 francs d'amende pour avoir vendu la *Révolte* et l'*Endehors*. C'est le comble de la canaillerie, cela !

— Depuis quelques jours les *Sans-travail* se baladent dans les rues et vont d'une administration communale à l'autre, décrire leur triste situation et demander à ce que l'on fasse faire des travaux de terrassement, etc., pour y remédier un peu.

Partout ils ont reçu la même réponse, qui peut se résumer en ceci : Nous pleurons sur votre triste sort et comme nous vous aimons tout plein, nous demanderons au conseil communal de voter, pour vous, un subside de quelques pains ; tant qu'aux travaux, nous nous en occuperons bientôt, en attendant, brossez-vous le ventre.

Dans la nuit de lundi à mardi un grand nombre de placards ont été affichés sur les murs de la ville, surtout dans les quartiers populeux, engageant les sans-travail à aller prendre ce qui leur manque dans les magasins où il y a trop de tout. Le placard faisait aussi appel à la révolte.

Le lendemain, tous les camarades connus ont reçu la visite de la police, qui a perquisitionné ; partout ils s'en sont retournés bredouille.

## Allemagne

Berlin. — Le 22 janvier a eu lieu une réunion anarchiste très tumultueuse, au cours de laquelle un orateur a déclaré qu'il aimait mieux voler que de souffrir la faim devant des magasins bondés d'approvisionnements.

La police a dispersé la réunion et a procédé à des arrestations.

La police peut arrêter les hommes, elle n'arrêtera pas les idées.

## Hollande

Hollande. — Il vient de se produire un fait important, une évolution considérable du parti socialiste vers l'anarchie.

Le 15 de ce mois, le congrès réuni à Zwolle s'est prononcé, sur la proposition de M. *Domela-Nieuwenhuis*, pour la tactique révolutionnaire, et a déclaré que le parti doit poursuivre « le renversement de l'ordre existant par tous les moyens à sa disposition, légaux ou illégaux. »

Les socialistes hollandais rompent donc, en ce qui concerne la tactique, avec leurs coreligionnaires politiques de Belgique, d'Allemagne et de France. Ils n'ont fait d'ailleurs, que suivre l'exemple donné par les paysans des provinces de Frise et de Gromingue, qui ont commencé une sorte de « petite Jacquerie » et paraissent résolus à secouer le joug de la propriété. Espérons qu'ils suivront la voie dans laquelle ils s'engagent ; comme ils le disent avec raison ; le prolétariat moderne ne peut rien attendre de la bourgeoisie, et dans la lutte pour son émancipation ne reculer devant aucun moyen. L'édifice social n'est pas plus solide en Hollande qu'en France : un vigoureux coup d'épaule et nous arriverons à le démolir.

## République Argentine

Buenos-Ayres. — Un nouvel organe de combat le *Lavoriamo*, c'est-à-dire *Travaillons !* est publié par nos compagnons de langue italienne. Adresse : Suarez, 280, Boca, Buenos-Ayres. Très prochainement paraîtra un autre journal anarchiste français, ayant pour titre *Le Révolté*. Des placards, des feuillets détachés ont paru à La Plata, à Patagones, Lujan, Campana, Corrientes, Rosario et autres lieux de l'Argentine.

(*Productor*).

## Etats-Unis

Un syndicat de brasseurs vient de se constituer en Amérique pour monopoliser la vente de la bière aux Etats-Unis, et qui sait, peut-être dans le monde. Capital actions 200,000,000 francs, avec un milliard d'obligations. A quand le monopole du monde entier.

(*Solidarity*).

## Brésil

« Une lettre de camarades de Rio-de-Janeiro nous apprend que les cinq compagnons dont les noms suivent : Bonifacio, Minhao, Peres-Lazaro, Laguna-Antonio, Fontana, Alexandre et Jean Vila ont été arrêtés, simplement parce qu'ils s'étaient réunis pour protester contre l'assassinat des Anarchistes de Chicago.

Le camarade Lacour, qui recevait la *Révolte* a été expulsé.

Une lettre plus récente, nous apprends que ces compagnons sont toujours en cellule (depuis deux mois) sans air, ayant à peine la place de se coucher à terre, séquestré de leurs amis.

« De plus le sieur Bernardino do Silva, chef de la police de cette ville va intercéder auprès du gouvernement pour faire déporter d'aussi *pernicieux* individus qui, comme il est avéré, viennent spécialement au Brésil implanter leurs principes anarchistes. »

Nous espérons bien qu'il se trouvera là bas un compagnon pour déporter ce mouchard, et dans le royaume des taupes encore.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le groupe les *Forçats de Lille*, informe les compagnons que sa brochure *Dynamite et anarchie* est parue au prix de 0,15 l'exemplaire.

Adresse : Ed. Mauduit, 51, rue Philippe de Commine.

Toulon. — Le groupe anarchiste la *Révolte des travailleurs* fait appel à toute la jeunesse socialiste de Toulon, si elle est désireuse de s'instruire, pour qu'elle vienne discuter et étudier avec le groupe toutes les questions politiques et scientifiques concernant la lutte pour l'acheminement de la liberté et l'harmonie sociale de l'humanité.

Une bibliothèque se trouve dans le local elle contient un grand nombre d'ouvrages scientifiques et littéraires. Tous les citoyens d'à quelle nuance qu'ils appartiennent sont invités à y venir s'instruire et discuter deux fois par semaine le mercredi et samedi à 8 h. 1/2 du soir au local du groupe rue Garibaldi, 7, chez M. Nivert.

Beauvais. — Le compagnon Deneux, étant parti, les camarades sont priés de ne plus rien envoyer à son adresse. Ceux qui veulent correspondre avec le groupe, s'adresser à la *Révolte*.

## PETITE CORRESPONDANCE

V, à Damery. — P. à Lille. — B. à Londres. — P. à Bourges. — P. à Lyon. — Z. à Nice. — M. à Fossombrone. — Van O. à Mouscron. — J. C. à La Housaye. — T. à Saint-Quentin. — S. à Nimes. — B. à Roubaix. — R. à Romans. — E. à Rotterdam. — A. des J. à Genève. — G. à Méru. — L. à Poinçonnet. — R. à Bruxelles. — D. à Vienne. — M. à Toulon. — B. à Chaumont. — O. à Beauvais. — P. A. à Angers. — V. à Lyon-Vaise. — S. P. à Bordeaux. — Chaux-de-Fonds. — B. à Limoges.

Reçu timbres et mandats.

D. à Blanzy. — Reçu timbres. Le journal est toujours exactement envoyé. Dites-nous les numéros qui vous manquent, nous réexpédierons.

Mathurin. — Reçu lettre, utiliserons sans doute ; commission faite au *Peinard*.

E. M. rue Parmentier. — Nous ne connaissons ce compagnon que de nom, ne sommes pas en relation avec lui.

H. D. L. — *Petit-Bleu* à Rouvier n'a pas [illegible] samment de portée.

Pythiem. — *Noel Libertaire* un peu trop [illegible] bique !

Zisly. — Reçu le *Paria*. C'est une preuve [illegible] tive, vous avez raison, continuez.

Le compagnon Zisly, 85, rue Ordener, demande adresses des compagnons Richard, Beaufils, [illegible] Combomoreil.

S. P. à Bordeaux. — Entendu, c'est bien [illegible] cela que nous ferons.

*La Débâcle*, Bruxelles. — Envoyez 10 exemplaires chaque numéro, à la librairie Fayet, 87, rue du Temple.

Le compagnon Bligny répond aux compagnons [illegible] et Ernest qu'il demeure toujours même adresse.

A. P. à Nice. — Vos vers n'ont aucun rapport [illegible] nos idées, impossible d'insérer.

Le groupe de Toulon remercie le groupe de Lyon de l'envoi des brochures.

Le groupe Bervladi. — Il ne faut jamais douter les bonnes intentions.

L. Vincent, Paris. — Ce n'est pas nous qui faisons le service des libraires.

## CONVOCATIONS

**19e Arrondissement**. — Travailleur, [illegible] forges le fer, qui brasses la bière, qui pétris le pain, qui raffines le sucre, dois-tu jouir de tes produits. Ou bien est-ce la classe des repus, le capital employant tout les trucs pour tromper le Populo.

Le gâchis est à son comble. La Révolution s'avance à grand pas. Il faut qu'elle pénètre dans l'arrière boutique comme dans la mansarde, pour reviser la société bâtarde qui laisse mourir de faim ses petits.

Donc arrière tout ce qui dégrade l'humanité, en avant pour la sociale.

Dans ce but une grande réunion publique contradictoire est organisée par la jeunesse socialiste du XIXe le samedi 4 février à 8 h. 1/2 du soir salle des 2 Canons, 140, rue de Flandre.

Entrée 4 sous pour les frais.

La réunion publique et contradictoire du groupe Abstentionniste de Montreuil, solidairement avec les Egaux des XIe XIIe et XXe [illegible] fait insérer dans le journal pour le dimanche 5 février salle Brou, 57, rue de Paris à Montreuil. Bois est remise au dimanche 12 février à 2 [illegible] même endroit avec les mêmes sujets pour discussion.

Les camarades du groupe du 19e et 20e de l'Atlas, sont prévenus que dorénavant le groupe se réunit, 124, rue Oberkampf chez Dumont au premier à 8 h. 1/2.

Samedi 4 et dimanche 5, soirée amicale. Les camarades de la commune de Montreuil sont invités à venir exposer leur idée.

Dimanche 5 février, conférence salle Cosmos, 38, rue Aumaire à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour :

1° Théories et tactiques ; 2° nécessité de l'instruction scientifique, entrée 0 fr. 15 pour la propagande, une quête sera faite pour les frais.

Saint-Etienne. — Groupe de Bellevue. Tous les lecteurs de la *Révolte* sont invités à une grande soirée de famille, dimanche 5 février, rue des Cloutiers, 3.

Montreuil. — Réunion de la *Commune anarchiste*, le lundi soir à 8 h. 1/2 chez Mercadier, rue Armand Carrel.

Villefranche. — Dimanche 19 février, soirée familiale à 3 heures du soir à Anse.

Chants, poésies, déclamations.

Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, et les révolutionnaires y sont invités.

Les brochures de la *Révolte* sont en vente à Paris, à la librairie Fayet, 85, rue du Temple.

*Le Gérant-imprimeur* : E. L. Langlois

Paris. — Impr. E. L. LANGLOIS 140, rue Montmartre.

SIXIÈME ANNÉE, N. 22. DIX CENTIMES DU 11 AU 17 FÉVRIER 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 5 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## BRUITS DE GUERRE

Il semblerait qu'avec le choléra en perspective, toute guerre devrait être considérée comme impossible. Et cependant il n'en est pas ainsi.

Chaque épidémie de choléra dure trois ans. Elle naît dans les Indes, elle entre en Europe, elle parcourt l'Europe plus ou moins et ne s'éteint qu'au bout de trois ans. C'est établi aujourd'hui.

L'épidémie actuelle a mis deux ans pour venir des Indes, par la Perse, l'Afghanistan, le Caucase, jusqu'aux frontières d'Allemagne. Plus de 250,000 personnes en ont péri l'an passé en Russie. Maintenant, troisième année, elle doit commencer en Allemagne, et elle commence en effet.

Nous ne parlons évidemment que du choléra qui se propage par voie de terre. Il a été importé, l'an passé, par les chiffons contaminés, à Hambourg, à Brest, à New-York. Mais ces épidémies locales, importées par mer, ne deviennent dangereuses que lorsqu'elles débarquent dans un foyer de pestilence comme Naples et Marseille lors de la dernière épidémie, ou Hambourg l'été passé. Outre ces épidémies locales il y a la grande épidémie, celle qui suit son chemin régulier par voie de terre et va entrer ce printemps en Autriche et en Allemagne.

Eh bien, malgré cette épidémie que l'on prévoit, il y a de nouveau un remue-ménage militaire et des préparatifs qui font croire qu'en haut lieu on croit à la possibilité de la guerre en 1893.

Il y a beaucoup d'indices de ce genre et un des plus frappants, ce sont les préparatifs qui se font *dès aujourd'hui* dans la flotte russe pour la campagne du printemps prochain. Tandis que les cuirassés russes ne sont jamais prêts à quitter les ports d'hivernage avant le mois de mai, le *Journal officiel* russe publie déjà, avec force explications ambiguës, l'ordre donné à la flotte russe d'être prête, cette fois-ci, pour la campagne prochaine dès avril. On annonce une visite en France qui va être rendue en avril. Mais pourquoi cette hâte, qui coûtera des millions au Trésor déjà appauvri? Pourquoi pas en août?

Nombre de petits faits du même genre indiquent que les gouvernants croient la guerre possible en été 1893.

A ce propos, citons une anecdote : Il y a à Cronstadt (le port de Pétersbourg) un prêtre qui jouit en Russie d'une vénération qui touche à l'idolâtrie. Il paraît que c'est un homme d'une grande simplicité et d'une rare bonté, d'allures très sympathiques. Le peuple de Cronstadt et de Pétersbourg l'adore et tout le monde connaît en Russie « Jean de Cronstadt ».

Eh bien dans toute la Russie on se raconte aujourd'hui que le prêtre Jean a fait une prophétie. Il y aura une guerre en 1893 et la Russie y perdra la Pologne, les provinces baltiques, et un morceau dans le sud-ouest, jusqu'au Dniester et Odessa.

S'il a réellement fait la prophétie, cela prouverait seulement qu'il a dit ce que tout le monde pense. En effet, s'il y a guerre à courte échéance, la Russie sera attaquée par l'Allemagne, l'Autriche et la Roumanie, et elle perdra dans ce conflit la Pologne et une partie des provinces baltiques, et peut-être aussi la Bessarabie, *ne fait pas l'ombre d'un doute* pour quiconque connaît le pays et ses forces militaires, l'état misérable des réserves et le peu de soldats qui peuvent être lancés sur la frontière occidentale. La séparation de la Pologne est d'ailleurs, à juste titre, considérée comme la plus heureuse aventure qui pourrait arriver à la Russie. En tout cas, la « prophétie » est considérée si probable qu'elle produit sensation. Aussi le gouvernement a-t-il donné au prêtre l'ordre de déclarer qu'il n'avait jamais fait la prophétie. Et c'est ce qu'il vient de faire par une lettre au *Novoie Vremya*.

Evidemment, la prophétie se propage et on n'y croit que plus fort.

Les alliancistes franco-russes feraient bien de méditer ces faits.

LE

## PILLAGE ORGANISÉ

Le Panama est bel et bien enterré cette fois-ci. L'épuration dont on a tant parlé ne se fera pas, et les affaires vont reprendre leur cours — avec un peu plus de malice, peut-être: ce sera tout le changement.

Mais tout de même les scandales récents ont révélé quelque chose de plus que les vols dont tout le monde se doutait plus ou moins. Ils ont soulevé un coin du voile dont l'organisation économique actuelle aime à se couvrir. Ils en ont dévoilé l'essence. Des Panama? Mais il s'en produit tous les jours! Toute l'organisation actuelle n'est qu'un vaste Panama — une vaste organisation de pillage et d'escroquerie sous le patronage et avec le secours de l'Etat.

* * *

Voici un paysan. Il travaille du matin au soir, sans connaître ni l'aisance ni le repos.

Il produit des richesses. Mais, après avoir payé le maître du sol — un Lesseps ou un Baïhaut quelconque, ou un fils des Lesseps d'autrefois, — après avoir travaillé à entretenir le notaire, l'avoué, le juge, le banquier et toute la bande de brigands qui mangent, boivent, dorment, débauchent et jouissent à son compte — que lui reste-t-il? Eh bien, si par hasard il lui reste encore quelque chose, il ne pourra pas l'employer ni à perfectionner sa culture ni à améliorer son cheptel. Les Reinach et les Lesseps le guettent, et s'ils flairent ses écus ils sauront les lui rafler.

— « Les affaires, monsieur, disait un américain; je vais vous les expliquer en deux mots. Vous avez acquis cent écus. Eh bien, je l'apprends, et je me dis de suite: les cent écus doivent passer dans ta poche; il n'y a pas à tortiller. Et d'une façon ou d'une autre je les y fais passer. »

C'est le vrai tableau des « affaires ». Si ce n'est pas Lesseps, c'est Eiffel; si ce n'est pas Arton, ce sera le ministre de la justice ou des travaux publics qui raisonneront comme l'américain — et ils finiront par avoir vos écus. Et une fois qu'ils en auront dérobé des millions, alors — vite la baignoire d'argent, le cuisinier Trompette et la danseuse du cirque!

Que vous le vouliez ou non, ce sera fait. Vous êtes fait pour cela; vous n'êtes sur la terre qu'à condition de procurer des écus à ceux qui entretiennent les danseuses. Car si vous ne vous y faites pas de bonne grâce, on vous chassera de la terre pour vous remplacer par des moutons, ainsi qu'on l'a fait en Angleterre, ou on vous fusillera comme on l'a fait à Fourmie.

* * *

Ici, ce sera le banquier qui vous enseignera d'abord le chemin de la banque, et puis vous serrera la vis au lendemain d'une mauvaise récolte; là, ce sera le vendeur de bétail qui vous forcera d'acheter deux vaches, alors qu'avec cent écus vous ne vouliez qu'en acheter une; avec le billet à ordre, il aura vos vaches et vos écus: il vous aura vous-même. Aujourd'hui, c'est l'avoué ou le notaire qui vous ruinent; demain ce sera le percepteur des impôts ou l'employé des finances: il faut bien des baignoires d'argent au ministres!

Tous vous guettent, tous tâtent votre sacoche. Ils doivent vous guetter; ils sont faits pour cela, et vous êtes fait pour leur procurer des danseuses. Pensez seulement! Ils sont fonctionnaires ou banquiers; ils écoutent Patti et savent quelques mots de latin — et vous n'êtes pour eux qu'un simple paysan! qui ne connaît que son fumier!

Et s'ils ne vous ont pas tout volé, si en dépit de leurs efforts vous avez encore gardé quelques écus — alors ils lanceront sur vous les grands maîtres de l'art — les pillards artistes.

Si vous êtes un croyant, le curé vous volera vos écus par le moyen de la banque catholique qui vous promettra le paradis en plus des in-

terêts que devront vous rapporter vos versements et qui volera tout. Si vous êtes libre-penseur, ce seront les franc-maçons qui vous pilleront. Lesseps en tête. Et si vous n'êtes ni l'un ni l'autre, la banque orléaniste vous nettoiera la sacoche par le syndicat des vendeurs de vin, le syndicat du sel ou des cuivres, ou le syndicat de l'escroquerie tout court.

* * *

Car le pillage actuel c'est l'essence de la société bourgeoise.

Cela s'enseigne dans les écoles sous le nom d'économie politique, de jurisprudence, de science du gouvernement. C'est mis à la portée de quiconque sait lire par le journal, le romans, l'œuvre d'art. C'est sanctifié par la religion, la science, la philosophie — toutes élaborées par les soutanes, les toges, les bonnets de docteurs, les toques d'académiciens, — par les pillards gradés, en un mot.

Enlevez au paysan tout, sauf le strict nécessaire, faites-en un prolétaire qui n'a pas quinze jour de vie s'il ne se laissait piller — mais cela s'enseigne à mots couverts dans les universités. Surtout, pillez-le de la façon légale — la loi est faite pour cela — et l'art d'en faire s'enseigne aux bourgeoiseaux!

Si le seigneur est trop bête et ne sait pas piller sans trop faire crier — on organisera l'Etat. Et l'Etat écorchera le paysan, en payant de gras émoluments sur les vingt milliards dont il dispose, aux ministres qui encouragent le vol, aux députés qui le facilitent comme Hébrard, aux professeurs qui enseignent la haute école du vol, — à toutes les grandes prostitutions de la science, du barreau, du gouvernement.

Mais surtout on lancera le bourgeois sur ceux qui travaillent. Celui-ci saura les écorcher mieux que le seigneur de triste mémoire n'a su le faire, mieux qu'un Guizot et un Morny, mieux que le curé, mieux que le tsar russe.

Il les écorchera en leur faisant croire qu'il les initie à l'art d'écorcher les autres.

Tu as cent écus, mon brave homme? Veux tu en avoir cent dix? Alors passe-les moi, je les ferai « rapporter ». Verse-les dans mes caisses panamistes. Et si tu ne les revois plus et tu te mets à crier, alors je te répondrai, brave homme, que tu as été volé en voulant t'enrichir aux dépens d'autrui, et qu'entre loups et voleurs on ne se mange pas. Après tout, je chercherai à te procurer une nouvelle occasion de te rattraper, sur un nouveau Panama. Et tu te rendras à mon jugement. »

« Pillons légalement, puisque c'est nous qui faisons les lois par nos domestiques, les députés les ministres, les journalistes et les savants. Pillons, et gorgeons-nous de luxe, en enseignant dans les écoles que c'est nous qui faisons la richesse du pays et donnons à manger aux meurts-de-faim. Ne marchandons pas non plus quelques sous en plus à ceux qui font nos calèches, nos meubles de luxe et les parures de nos danseuses! Car l'ouvrier qui aura dansé le dimanche dans un bal de la banlieue et aura lu nos feuilles dépravées se considérera le supérieur du paysan qui ne danse qu'au son de la musette et, dans l'espoir de « parvenir » à son tour, il nous laissera faire en attendant. »

Voila leur système.

* * *

Le pillage, le vol, l'escroquerie organisés, ordonnés par la loi, avec la sanction et par l'intermédiaire de la loi, du haut en bas de l'échelle — des Panamas tout le long — c'est là l'organisation bourgeoise.

Un tiers de la nation vivant aux dépens des deux autres tiers qui travaillent; gaspillant les fruits de leur labeur, les empêchant de produire ce qu'il leur faut, en les attirant vers les travaux de luxe pour la haute et basse pègre; ne leur permettant jamais de s'assurer le lendemain ou d'augmenter leurs forces productives — toute leur science du gouvernement et du pillage est là.

Est-ce par des changements de gouvernements que l'on peut remédier à cela?

Est-ce par des lois des huit heures ou des boniments sur la protection du travail?

Est-ce par n'importe quelle réforme que l'on peut réformer cet immense système de pillage et de gaspillage du travail humain.

Rien, absolument rien que la prise de possession de tout ce qui sert à produire, de TOUTE la richesse sociale, et son utilisation pour les besoins de tous. — rien que la *Révolution sociale* ne saurait porter remède aux maux engendrés par ce système.

D'ailleurs, ce système se morfond déjà, il se désagrège lui-même et ne demande plus qu'un dernier choc pour être culbuté dans la boue.

# REVUE DES JOURNAUX

## *DE LANGUE ALLEMANDE*

D'une lettre de Berkmann, écrite à l'*Anarchist*, nous détachons le passage suivant :

« Il me suffisait de m'approuver moi-même ma conviction est mon guide, elle m'a suffi, me suffit, et me suffira. Galilée a-t-il abandonné quoi que ce soit, parce que le monde entier était contre lui? A-t-il, pour cela, renié sa conviction? Non, mille fois non! Vous comprenez que je ne veux pas m'égaler à Galilée, je ne le prends que comme exemple. Galilée tenait à sa conviction au point de mourir pour elle, bien que, de son temps, il n'eût aucune amitié d'esprit, et je sais que des centaines et des milliers d'hommes sympathisent avec moi; un Most peut dire et faire ce qu'il veut. Il y a beaucoup de révolutionnaires qui sympathisent avec moi et avec mon acte, et aucun n'hésite à l'affirmer ouvertement dans les lettres qu'ils m'écrivent. Dans un temps où nous avons de tels hommes, nous pouvons être sûrs qu'ils chercheront à pousser, de toutes manières, la propagande de nos idées; qu'ils n'épargneront rien, pas même leur vie, pour réaliser l'œuvre grande et juste. Et, dans cette conviction, à vous tous, chers amis, connus et inconnus, je dis adieu! Qui que vous soyez, vous êtes mes frères, si vous êtes honnêtes et justes, si vous aimez les parias, si vous aidez à soutenir leur cause. Vive l'esprit libre! »

* * *

« Pendant que l'attitude des *jeunes* devient de jour en jour plus rude, les *vieux* s'efforcent de devenir gens de cour. Qu'on écoute ce que Bebel a dit naguère au Reischstag, à l'occasion du débat de la loi militaire : « .... Je ne prends la parole » que sur les mots de sa conclusion, où le chan» celier de l'Empire a relevé que les recrues social» démocrates ont accompli leur devoir militaire » avec un plaisir et une joie entiers. Cela ne » m'étonne pas, et démontre seulement que ces » messieurs de la droite et du gouvernement ont » une idée très fausse des aptitudes des social» démocrates. Je crois que la promptitude avec » laquelle ceux de mon parti se sont conformés à » la discipline prescrite est un acheminement vers » la discipline que leur prépare la vie... La social» démocratie est, dans une certaine mesure, une » école de militarisme. »

(*Freiheit* de New-York, 14 janvier.)

* * *

Le 6 janvier au soir, un lieutenant, qui s'était enivré en compagnie de deux amis, pour taquiner les passants de la *Grevaugasse*, s'est amusé à les grossièrement insulter d'abord, puis à leur donner des soufflets, enfin à les frapper de coups de sabre. (D'après *Arbeiter-Zeitung*, de Vienne, 20 janvier.)

* * *

« Le tribunal supérieur du canton de Lucerne a condamné une pauvre femme à sept mois de prison pour une fraude de 3 fr 55... Cela fait un mois de prison par 50 centimes. Si l'on appliquait la même mesure aux gros fraudeurs, une fraude de cent mille francs serait condamnée de 200,000 mois de prison, soit 16,666 ans. »

(*Der Sozialist*, de Berlin, 21 janvier.)

* * *

Ed. Hudson, qui a travaillé comme forçat aux mines de charbon du Tennessee pendant deux ans, raconte ceci : Les hommes sont partagés par groupes, et l'on désigne à chacun une tâche qu'il doit accomplir dans la journée; ceux qui ne l'achèvent pas complètement sont frappés avec un instrument analogue au knout des Russes. Beaucoup de forçats sont morts de ce traitement : les victimes sont couchées le visage contre terre, deux hommes les tiennent, et chaque coup de knout fait couler le sang. Beaucoup laissent tomber sur eux des blocs de pierre, pour devenir incapables de travailler.

(*Freiheit*, New-York, 21 janvier.)

* * *

Une princesse d'Arenenberg a envoyé, de Salzborg en Belgique, dans un wagon de luxe, son chien mort, pour qu'on l'enterre.

(*Freiheit.*)

* * *

En 1892, il y a eu, en Amérique, 6791 meurtres et assassinats, ce qui donne une moyenne de 20 par jour. 240 personnes arrêtées, et qui tentaient de s'échapper, ont été tuées par des agents de police. Il y a eu en outre 3860 suicides.

(*Freiheit.*)

* * *

En Hollande, règne une grande détresse, et l'on remarque un esprit très révolutionnaire dans la population; chaque jour se produisent des altercations avec la police. A Leenwarden, les sans-travail ont attaqué plusieurs soldats; un soldat a succombé à ses blessures.

(*Die Autonomie*, Londres, 14 janvier.)

## *DE LANGUE ESPAGNOLE*

*Les victimes du Panama.* — Nous lisons dans une revue portugaise : « Dans cet horrible climat » (Panama), les hommes meurent comme mouches, » dans la proportion de 60 pour 100. D'après l'an» nuaire de l'*Ecole Centrale*, sur 27 ingénieurs, » sortis de cette école, jeunes et robustes, et en» trés en 1885 et 1886 au service de la Compagnie, » 11 sont morts en 1887. Sur 30 employés arrivés » le 29 octobre par le paquebot *Washington*, 13 » étaient morts le 24 novembre suivant.

» Et dans ces 60 pour 100 nous ne comptons pas » les malheureux qui succombent à l'hôpital.

» Le chiffre réel des morts ne sera jamais connu, » mais les calculs les plus justifiés les élèvent à » *trente mille* ».

Trente mille travailleurs morts dans une seule entreprise! Voilà un chiffre qui sert d'unité pour nombrer combien d'autres milliers de victimes se paie cet odieux régime capitaliste auquel nous sommes soumis. Est-ce qu'il n'est pas temps de mettre fin à ces hécatombes?

(*El Productor*, 26 janvier, Barcelone.)

* * *

A propos du procès de Jérez :

« Nous ne nous faisons pas d'illusions, et n'espérons pas changer le cours des événements : la voie ouverte à nos idées est semée non de roses, mais

d'épines; ce qui nous attend, c'est la prison, les travaux forcés, la mort peut-être.

Eh bien! les morts d'autrefois ont triomphé, grâce à leur sacrifice; nous avons passé du moyen-âge à l'état moderne; ainsi nous arriverons à la société future. Toutes les forces de l'absolutisme ont été impuissantes à comprimer l'élan révolutionnaire qui les a réduites en poudre. Ainsi en sera-t-il des obstacles qu'un libéralisme menteur oppose au progrès des idées anarchistes: soldats, canons et gibets seront tous inutiles: la presse, à notre service, est une arme autrement redoutable que le fameux mélange de charbon, de salpêtre et de soufre.

Nous avons signalé, avec preuves à l'appui, les procédés infâmes employés contre nous par les hommes qui se réclament de l'ordre; la barbarie des soi-disant philanthropes; les idées rétrogrades des soi-disant libéraux; l'odieuse partialité des individus qui parlent à tout propos de justice, la brutalité avec laquelle on cuisine les lois en faveur des seuls capitalistes contre leurs adversaires: on voit comment, à l'aide de cette législation odieuse, les classes dirigeantes transforment notre civilisation en un état social aussi barbare que celui des Cafres.

Tant mieux: la révolution n'en sera que plus formidable, et toutes les infamies bourgeoises ne feront que hâter l'heure de son avènement.

(*La Anarquia*, Madrid, 20 janvier 1893.)

***

A mesure que s'approche la date d'ouverture de l'Exposition de Chicago, les gouvernants redoublent de précautions en vue d'une grève.

Toutes les Compagnies qui emploient des ouvriers du fer s'efforcent d'empêcher l'entente entre travailleurs. Il y a lieu pourtant d'espérer de grandes luttes, cette année, entre patrons et ouvriers.

(*El Despertar*, New-York, 15 janvier.)

***

La dernière explosion de dynamite à Séville coïncidant avec celle de Dublin, a fait faire à nos ennemis cette réflexion désastreuse: qu'il y a entente parfaite entre les anarchistes du monde entier.

(*El Despertar*, New-York, 18 janvier.)

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — La dernière phrase de l'avocat ancien ministre Waldeck, plaidant pour M. Eiffel qui n'a touché en trop que 27 millions:

« Vous acquittez M. Eiffel et vous garderez vos sévérités pour ceux qui ne pardonnent point à ces hommes d'avoir fait à la grande humiliée de 1870 l'aumône d'un peu de gloire! »

Allons, Patrie, dis merci à ces voleurs à qui tu dois le peu de gloire que tu as.

***

La *Libre Parole* a publié des fac-simile de lettres prouvant que M. Tanon, procureur général actuel, connu au Palais pour sa haine contre les anarchistes, est un vulgaire protégé de l'accusé Bavier.

***

Extrait du *Figaro*.

Ils prononceront un discours en latin auquel le président répondra en français. L'abbé Lerebours, curé de la Madeleine et de l'Elysée dira la messe à laquelle assisteront M. et Mme Carnot, les ministres et leurs femmes et les officiers de la maison militaires.

A l'*Ite missa est*, les cardinaux et les invités entreront dans la chapelle et iront s'agenouiller devant le Président de la République qui leur imposera la barette, et s'inclinera ensuite devant eux. On se rendra au salon d'honneur, les archevêques revêtiront la robe cardinalice, etc., etc.

Quel tas de cabotins que nos maîtres!

***

Les victimes.

« Au numéro 90, rue des Boulets habitaient un ouvrier ébéniste nommé Gloor, sa femme âgée de 35 ans et leurs cinq enfants. Depuis cinq mois Gloor est sans ouvrage. Hier le bureau de bienfaisance lui refusa tout secours.

« Mme Gloor entendant ses enfants réclamer en pleurant: Du pain! du pain! et n'ayant plus de lait pour nourrir le dernier-né, enjamba l'appui de la fenêtre et se jeta dans la rue.

« Elle s'est tuée.

« Une collecte a été faite parmi les voisins pour donner à manger aux orphelins. Un ouvrier demeurant passage Gustave a recueilli la fillette née il y a dix jours. »

Quand sera-t-on las de tolérer ces horreurs?

Tout naturellement se manifestent dans le peuple les sentiments d'humanité, cela n'étonnera que les bourgeois, comme les étonne aussi la patience résignée des pauvres.

***

De Camille de Sainte-Croix, dans le journal *La Révolution*.

« Ce n'est l'heure ni de réformer sagement, ni d'améliorer les lois. C'est l'heure d'abolir les lois existantes.

« Demain nous en fera d'autres. »

Non, non, mille fois non, nous ne voulons pas plus celles de demain que des lois d'aujourd'hui: Il n'y a pas plus de bonnes lois qu'il n'y a de bons maîtres.

***

14,704 lettres pour un plat du jour. — Un journal socialiste de Buda-Pesth, raconte une histoire qui rappelle le fameux dossier des chats dont la production a la Chambre belge, par M. Houzeau, excita une si grande hilarité. Une malheureuse servante de Vienne, mourant de faim, entra dans un hôpital, dévora là le dîner et partit dans l'après-midi du même jour, laissant une dette de 20 kreutzers (cinquante centimes). Le gouvernement autrichien écrivit, pour ce fait, au ministère de l'intérieur hongrois et le pria de rechercher la jeune fille.

Le ministre de l'intérieur Hongrois écrivit alors aux 66 chefs de comitats (gouverneurs de province) et aux bourgmestres de 25 villes libres. Les 66 gouverneurs écrivirent à 412 juges de sièges supérieurs et aux bourgmestres de 148 villes ayant une magistrature régulière.

Les 412 juges écrivirent à leur tour aux notaires de 6,700 communes. Ces 6,700 notaires firent rapport aux 412 juges, les 412 juges et les 148 bourgmestres aux 66 gouverneurs, les 66 gouverneurs et les 25 bourgmestres des villes libres royales au ministre de l'intérieur que la servante, en dépit des recherches les plus minutieuses, n'avait pu être retrouvée.

On voit que l'administration hongroise n'a rien à envier à la nôtre.

***

Quatre-vingt-dix-sept mille personnes sont mortes de misère en 1891. Tel est le bilan officiel mis à l'actif de la société actuelle. Il y a quelque temps, le docteur statisticien officiel de Paris, Bertillon, chiffrait à 195,000 les individus mourant annuellement de la misère et des conséquences qu'elle entraîne.

A vous, travailleurs: que ce bilan reste gravé dont votre mémoire: ayez toujours ce chiffre devant les yeux: 97,000 morts, 97,000 assassinats, dont la classe bourgeoise que vous soutenez de vos votes est seule responsable.

***

Ils vont bien les honnêtes gens! chaque jour amène son scandale. Et l'Enquête sociale se fait toute seule; on n'a qu'à lire les faits divers.

Voici le plus édifiant de la semaine.

Une fille est assassinée, outre sa clientèle payante, elle avait deux amants de cœur. Deux individus qui gagnent leur vie, en dehors de leur immonde métier. Le premier est tout simplement un type. Il tenait registre des recettes galantes, et travaillait, le jour, dans les bureaux d'une compagnie de chemin de fer. Il voit, du même coup son emploi retiré, sa marmite renversée. Un désastre! Il n'en revient pas. Il se demande ce qu'on lui veut et pourquoi on le tourmente. Lui, un honnête travailleur! Il l'aurait pris de très haut avec qui l'aurait traité de souteneur.

Ils sont, dans ce goût, un grand nombre, qui vivent de la prostitution, ouverte ou clandestine; on en trouve à tous les étages de l'édifice social. Il y a d'abord, le souteneur officiel, patenté, vrai fonctionnaire, qui exerce son édifiante industrie derrière un vitrage dépoli. Puis, on a l'embarras du choix. Voici le patron de brasserie à femmes, l'entrepreneur de spectacles à bon marché, le directeur de théâtre, (parfaitement!), le vieux monsieur rente qui commandite les jolies boutiques où l'on vend autre chose que de la parfumerie ou du papier à lettres. Et le fonctionnaire, désireux d'avancer, de fleurir de rouge sa boutonnière, et qui ferme les yeux sur les sorties de madame, ses toilettes, ses dessous luxueux, et le justiciard qui symbolise la magistrature couchée, et le faux homme de lettres qui a su piper une riche héritière ou une grue de haut vol, et qui, dans un coquet hôtel, se plaint du vague à l'âme, et tourne au pessimisme.

Et tant d'autres!

Et toute cette vermine toise insolemment l'homme de peine qui trime douze heures par jour pour gagner 3 francs, ou le libertaire qui crève la faim plutôt que de s'acoquiner à leurs immondes pratiques!

Et cette tribu de saligauds s'intitule: les honnêtes gens!

Canailles!

***

Quelques ouvriers, en petit nombre, il est vrai, — mais il en est — se figurent qu'on peut attendre quelque chose de bon de la nouvelle loi sur l'arbitrage. D'abord, l'arbitrage est facultatif: c'est dire que la partie qui est de mauvaise foi, le patron, n'y voudra pas recourir. Mais supposons qu'il accepte, l'ouvrier n'en sera pas plus avancé. Voici, en effet, ce qui se passera.

— L'arbitre écoute leurs doléances; puis: voyons votre contrat.

— Nous n'en avons pas.

— Mais alors.

— Entre un salariant et un salarié il n'y a pas de contrat. Le salariant est le maître; il fait à lui tout seul les conditions; c'est à prendre ou à laisser. Si on a très faim, on prends; si on peut se serrer le ventre encore quelques jours, on laisse, et c'est un plus affamé qui se décide à subir le salaire dont on n'a pas voulu. Donc, pas de contrat, le simple bon plaisir du maître; et c'est pour remplacer ce bon plaisir que les ouvriers se déclarent en conflit avec leurs employeurs.

Et bien, où il n'y a pas de contrat, il faut consulter le droit.

Le droit ne dit rien. Il n'est pas inscrit de droit pour les ouvriers dans la loi. La loi protège toutes les propriétés, excepté celle de l'ouvrier, qui exige que l'on emploie un ouvrier peut lui rogner, lui soutirer, lui arracher quelque portion de sa propriété. Et quand on prend ainsi tout à l'ouvrier, quand on porte ainsi atteinte à sa possession, à son bien et qu'il réclame, ce n'est pas contre le spoliateur, c'est contre lui qu'on envoie les gendarmes.

***

Dans la manufacture d'allumettes de Pantin-Aubervilliers, les ouvriers sont traités comme des bêtes de somme. On nous cite le cas d'un malheureux, atteint depuis des mois de l'horrible nécrose phosphorée. Il lui a fallu subir la suppression d'une grande partie du maxillaire supérieur, son palais suinte des humeurs, et l'on va lui extirper le reste des os attaqués.

Et on parle de ne plus lui payer ses journées s'il ne se remet au travail.

C'est épouvantable que dès qu'il y a quelque part une hiérarchie on traite l'homme subordonné comme on ne traiterait pas un animal.

***

Rive-de-Gier. — La grève continue. Depuis qu'elle est commencée, les journaux bourgeois ont

prétendu que les ouvriers métallurgistes sont des hommes « calmes et raisonnables » qui ne demandent pas mieux que de faire appel à l'ingérence préfectorale. Or ils viennent d'adopter un ordre du jour portant qu'ils n'ont pas songé un seul instant à s'adresser au préfet, lequel n'est intervenu jusqu'ici dans la grève que pour mettre ses sergots et ses gendarmes au service des patrons, et pour assommer les travailleurs.

Voilà des grévistes clairvoyants. Mais ont-ils entrepris la lutte avec la détermination bien arrêtée d'en finir avec l'exploitation patronale ? S'il n'est question que de reviser les tarifs et de réglementer les heures, on fera un compromis ; et les ouvriers auront mis plusieurs semaines de privations et de souffrances au service du seigneur capital; piètre résultat : ce qu'il faudrait, ce serait d'en finir une bonne fois avec la tyrannie de l'Etat et du patron, son protégé et son complice. Jusque-là, rien de fait.

* * *

Saint-Omer. — Le garde Debouck surprit le braconnier Aubin tendant des lacets et lui tira un coup de revolver qui le blessa au ventre.

Le garde tira ensuite plusieurs coups de revolver bien que le blessé fut hors d'état de s'échapper.

Aubin a été transporté à l'hôpital de Saint-Omer.

Son bourreau n'est pas arrêté.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le compagnon Brumy demande si un compagnon était disponible pour conférence chez lui. lui écrire à cela au plus tôt possible à la ferme de Parana à Lacoste.

Alger. — Les groupes qui ont reçu la « *Varmite* » sont priés d'envoyer au plus tôt leurs demandes, si oui ou non, nous continuons l'envoi du journal. En même temps, ils sont invités à régler au plus tôt, car il nous est impossible de continuer à faire paraître le canard si chaque numéro n'est pas réglé de suite. Nous avons entrepris cette propagande en comptant la poursuivre, aussi nous faisons à nouveau un pressant appel aux camarades. Le 2e numéro paraîtra vers le 15 février. Nous n'expédierons qu'à ceux qui en feront la demande.

## PETITE CORRESPONDANCE

L. à Bordeaux. — D. à Calais. — B. à Hiraumont. — C. à Tunis. — J. B. à Spring-Walley. — O. à Firminy. — D. à Jaillen. — G. à Châlons. — A. à Ensival. — G. à Chaux-de-Fonds. — M. à Avignon. — C. à Agen. — C. A. à Biella. — S. à Tarare. — P. à Saint-Etienne. — F. à Amiens. — C. à Dijon. — D. à Reims. — B. à Fournès. — P. D. à Anduzes. — P. à Narbonne. — C. à Montluçon. — C. à Reims. — D. à Rouen. — N. à Albi. — B. à La Machine. — P. A. Angers. — G. à Trélazé. — G. à Brest. — T. à Saint-Quentin. — H. au Havre. — F. à Mustapha. — B. à Saint-Amand. — D. à Carmaux. — M. à Nantes. — E. à Ancône.

Reçu timbres et mandats.

J. D. à Verviers. — *Produits Terre et Industrie*, complètement épuisés.

Les compagnons d'Alger accusent réception aux compagnons de Saint-Chamond et Lausanne.

B. à La Seyne. — Reçu le trimestre dernier le 1er novembre pour finir fin janvier.

T. F. à Lodèves. — Commission faite. Quand il y aura moyen d'en trouver un meilleur, vous nous le direz.

P. G. à Limoges. — Nous avons envoyé le n° 16, où vous trouverez la liste de nos brochures.

H. à Rotterdam. — Reçu le mandat, mais la bande était faite avant.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Liste précédente : 100,10.
D. à Blanzy, 0,45. — A. D. 0,50. G. M. rue S. 5fr. — Thériez. 0,50. — *Vente vieux timbres*, 2 fr. 05. — X., Tunis, 20 fr. — A. L. à Saint-Louis, 5 fr. — L. V., 0, 50. — F. S., 0,25. — B. à Fournes, 0,50.
Total : 134,85.

## SOUSCRIPTION
### Pour les Détenus

Liste précédente : 40,45.
Depuis la Comedia, 0,45. — Un compagnon, 0,55. — F. S., 0,25. Total : 41,70.

## CONVOCATIONS

Les Egaux, Club libre d'études sociales XIe XIIe et XXe arrondissements.

Tous les socialistes révolutionnaires, sans distinction de nuances qui sont écœurés des compromissions politiciennes, des tripotages financiers et résolus à ne plus se mêler à la comédie du vote sont convoqués à la réunion qui aura lieu le samedi 11 février à 8 h. 1/2 salle Becker, 21, rue des Vignoles (au Château Rouge).

Ordre du jour :

Formation d'un comité abstentioniste pour préconiser la grève des élections, lors des élections municipales et législatives.

Dimanche 12 février à 2 heures de l'après midi salle Brou, 37, rue de Paris à Montreuil-sous-Bois. Réunion publique contradictoire organisée par les Egaux des XIe XIIe et XXe et les abstentionistes de Montreuil sur l'application des théories communistes anarchistes dans la société actuelle. Les camarades du groupe la Commune anarchiste de Montreuil et le groupe des Ve et XIIIe arrondissement sont particulièrement invités.

Groupe des communistes anarchistes du XXe, réunion samedi 11 et dimanche 12 février soirée amicale chez Dumond, 124, rue Oberkampf au premier.

Le groupe de propagande de Paris, des 5me et 13me se réunira tous les samedis soir à 8 h. 1/2 salle Messiez, 127, rue Mouffetard au premier.

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis soir, à 8 h. 1/2 chez Godfrin, avenue de Paris, 428.

Levallois-Perret. — Réunion des compagnons tous les samedis soir, salle Mézerette, rue de Gravel, 85.

Amiens. — Dimanche prochain, 12 février à 3 heures précises du soir, réunion des jeunes compagnons libertaires, chez Lerecque, 64, Faubourg de la Hotoie. Ils font appel à tous les camarades qui pourraient disposer de brochures, « entre paysans » les invitent à les apporter au lieu de la réunion à seule fin de les aider dans la propagande qu'ils ont entreprise.

Saint-Etienne. — Groupe de Bellevue. Tous les dimanches jusqu'à nouvel ordre soirée de famille, rue des Mouliniers, 2.

Le groupe des Exploités de Narbonne, réunion générale le dimanche 12 février à 8 heures du soir, buvette de la Nation.

Ordre du jour. — De l'organisation d'une grande soirée familiale au profit des détenus. Présence indispensable.

Le Havre. — Réunion tous les jeudis soir à 8 heures 1/2 au local, 11, rue Saint-Julien.

Seraing. — A l'occasion de l'anniversaire du 18 Mars, grand concert chez Legrand, salle de la réunion rue Molinay Seraing, avec le concours du cercle dramatique la Plébienne et d'amateurs.

Prix d'entrée 25 centimes au profit de la propagande anarchiste.

Verviers. — Les ouvriers *Solidaires* Verviers dimanche 5 mars à 10 heures du matin au réunion général et annuelle.

Samedi 4 mars tous les compagnons anciens nouveaux des différents groupe de Verviers et environs sont invités à se réunir au Dison.

Ordre du jour : Anniversaire de la Commune.

Angers. Soirée familiale tous les dimanches midi, place Dubouffay, chez Mme Vve Moreau.

Amiens. — Tous les dimanches, réunion de 7 heures du soir, 64, rue du faubourg de la Hotoie. — Tous les premiers et troisième dimanche, tures, causeries, chants, poésies, divers.

Spring-Walley (E. U.) — Le groupe se réunit les samedis soir à 7 h. 1/2 chez Besland salon Allemand.

Ceux qui veulent correspondre avec le groupe peuvent s'adresser au compagnon Brault, box Spring-Walley, Bureau Co (Ill.) E. U.

## La RÉVOLTE est en vente

**Dijon**

Chez Damidot, rue des Forges, 58.
Catineau, 4, rue de la Chaudronnerie, et dans les kiosques de la ville, ainsi que le *Père Peinard*.

**Bruxelles**

Rue de la Colline, 22.

**Alais**

Chez Mme Heimann, libraire, 27, rue d'Avéjan.

**Limoges**

Chez J. Rosier, chemin du Puy-Lannaud. On trouve également le *Père Peinard*.

**Mc Donald**

Chez Premaux.
On y trouve également le *Père Peinard*, le *Réveil des mineurs* et l'*Homme libre*.

**Alger**

Chez Gineste, 31, rue de Bab-el-Oued et chez d'Alger aux Consulats, 27.

**Domarain**

Chez Guillot, cafetier.
On y trouve également le *Père Peinard*, l'*Endehors* et les brochures anarchistes.

**Perpignan**

Kiosque place Arago.
Le compagnon Tourner porte à domicile aussi *Peinard*.

**Lens**

Chez Pluyette, qui la crie dans la rue, ainsi que *Père Peinard*, et porte à domicile.

**Brest**

Demeules, 135 bis, qui porte à domicile toutes publications anarchistes.
Guérenneur, 2, rue Graveran.

**Lyon**

Chez Paris, rue Pierre Corneille.
Le compagnon vend également les journaux anarchistes italiens,

**Bordeaux**

Rue de la Chartreuse, 10.
Cours Cicé, 17.
Kiosque 27. Cours Victor Hugo. Mme Chal...

*Le Gérant-imprimeur* : E. L. Lang...

Paris. — Impr. E. L. LANGLOIS 140, rue Mouffe...

SIXIÈME ANNÉE. N. 23. DIX CENTIMES DU 18 AU 24 FEVRIER 1893.

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

# DEMAIN

« Ne nous faisons point illusion : nous sa-
» vons que la victoire définitive nous coûtera
» encore bien du sang, bien des fatigues et des
» angoisses. »

On nous traîne devant les tribunaux, on nous jette dans les geôles, on essaie d'étouffer l'idée, dans le sang ou dans la boue. Vaines tentatives. Elle existe, elle grandit, elle s'impose. Une génération se lève, qui réclame le droit à la vie, au bonheur, par le libre exercice de l'initiative individuelle. Et la société se sent prise d'effroi. Elle n'est plus accoutumée à vivre « sous cette tente dressée pour le repos » dont parlait autrefois un orateur doctrinaire. Elle vit dans une atmosphère inquiète, entre la crise de la veille et la crise du lendemain. Tant mieux. C'est la désorganisation qui commence. On croit se tirer d'affaire par des expédients : on s'estime habile d'esquiver la lutte, d'écarter un danger du moment en négociant avec toutes les prétentions, toutes les fantaisies : misérable tactique ; elle ne fait que préparer de plus graves difficultés, une irrémédiable impuissance.

En a-t-elle pour longtemps encore, cette société basée sur l'injustice et la force brutale ? Elle s'appuie sur trois forces, qu'elle croit dévouées et résistantes. Son armée, sa police, sa magistrature. Voyons-les d'un peu près.

Et d'abord l'armée. Qu'est-ce que le soldat ? Un esclave en uniforme, une machine qui doit obéir au doigt et à l'œil, on lui prend trois ans de sa vie, on l'affuble d'un costume qu'ils appellent « la livrée » de l'honneur. Leur instinct se révèle dans ce mot : « livrée » : costume de valet. Entre leurs mains, le soldat n'est pas autre chose. Ils le dressent aux besognes homicides ; ils lui donnent une arme ; cette arme, on te la confie pour assurer aux possédants la jouissance paisible des richesses et du pouvoir. Ceux qui veulent détruire notre bel ordre social, ce sont des *révoltés*, des malfaiteurs, c'est l'ennemi. Si, quelque part, une grève éclate ; si les travailleurs, exaspérés par la rapacité patronale, revendiquent le droit à l'existence, la rémunération plus équitable de leurs labeurs, tu accourras, jeune soldat, baïonnette au canon, pour « rétablir l'ordre. »

Puis, comme nous sommes environnés de peuples qui nous menacent, tu nous feras de ta poitrine un rempart, tu voleras à la frontière, pour défendre la patrie. Quoi de plus beau ? Quel rôle plus glorieux ? « *C'est le sort le plus digne d'envie !...* Crois cela. Au fond, cela veut dire : Toi qui n'as rien au soleil, pauvre diable qui n'as que tes bras pour capital, va te faire tuer pour conserver, à celui-ci ses domaines, à celui-là ses immeubles, à cet autre ses titres de rente, à nous tous nos fonctions et nos emplois. Grâce à l'éducation chauvine et cléricale, ton dressage est fait ; tu acceptes d'obéir, de servir des maîtres : tu fais ton devoir.

Et les prétoriens ont recueilli, d'une oreille docile, ces enseignements. Mais voici qu'une imprudence les éclaire : quelques-uns de leurs maîtres déconseillent l'obéissance passive ; d'autres parlent d'une armée *nationale*. Plus de soldats, des citoyens. Alors on discute. Certains esclaves, conscients de leurs droits, se dérobent à la servitude, et ceux qui courbent encore la tête et l'échine sous la brutalité du commandement, ceux-là même se prennent à réfléchir. Ils se demandent pourquoi donner leurs plus belles années, leur vie souvent, mourir sur des plages lointaines, de la fièvre jaune, ou de la balle d'un Pavillon-Noir, pour des maîtres bien gras, bien repus, qui promènent sur les boulevards leur insolente prospérité. Pourquoi ? La question est posée, elle tue l'obéissance passive ; demain cette obéissance sera jugée et rejetée.

Les puissants du jour ont bien vu ce symptôme inquiétant : l'armée leur échappe ; ils font appel à une autre force, autrement dévouée, la police.

On naît poète, a dit quelqu'un : il aurait pu ajouter, avec bien plus de certitude : on naît policier. Certains individus apportent, en naissant, les instincts, le tempérament de la bête de proie ; mettons, pour être complet, du chien de garde. Race servile, qui refuse le travail et préfère se plier aux caprices et aux ordres du maître, en échange d'une pitance assurée. Le maître garnit sa mangeoire. Il la nourrit, cette meute précieuse, à certains jours même, il la fouaille ; mais l'animal n'en devient que plus docile, mieux dressé à toutes les sales besognes.

Eh bien, là aussi, dans ce milieu rampant, voici que le dévouement menace de faire défaut ; la bête devient exigeante, car elle a conscience de sa valeur ; on a besoin d'elle : on en passera par ses exigeances. Elle demande aujourd'hui plus de pâtée, et moins de travail. On augmente les cadres, on augmente les appointements. Cela va bien pour quelques jours.

Mais le danger n'est qu'écarté ; il n'a point disparu. Déjà même, ces espèces, se sentant serrées de près, plaident les circonstances atténuantes : « Vous savez, ce n'est pas notre faute : nous sommes commandés... au fond, nous voudrions bien ne pas faire ce métier... mais il faut vivre... Mais vienne le jour où nous pourrons briser l'attache... En attendant, comme ils sont lâches, il suffit de les tenir en respect : quand ils sauront qu'on est bien décidé à secouer cette vermine, ils lâcheront la pâtée et la niche : au besoin, ils mordraient leurs protégés de la veille. En vérité, ces rabatteurs de gibier ne sont rien moins que sûrs pour qui utilise « leurs aptitudes. »

Restent les justiciards, la valetaille des légistes, en robe rouge ou noire. Mais que peuvent-ils sans les pourvoyeurs ? Ce sont messieurs de drap fin, d'allures timides, de mains blanches, qui n'aiment pas à mettre la main à la pâte. C'est trop salissant. Valets sans doute, on n'en saurait imaginer de plus dociles, de plus décidés aux homicides complaisances ; mais encore faut-il qu'ils n'aient à redouter aucune sanction de leurs injustices, autrement ils suent la peur. S'ils n'ont pas, à portée, un peloton de municipaux, une escouade de sergents de ville, adieu leur dévouement.

En somme, « la société » aurait tort de compter absolument sur ces trois ressources : on voit comme elles sont précaires. Et nos gouvernants prennent à tâche d'achever l'œuvre de désorganisation. Ils n'ont vu, dans leur avènement au pouvoir que le droit de s'emparer de tout, de toucher à tout, de disposer de tout, en donnant à leurs passions et à leurs fantaisies libre carrière. Ils ont mis la main sur l'organisation publique tout entière, l'administration, les finances, l'enseignement, les places, les faveurs, ils se sont précipités dans les affaires du pays avec autant de présomption que d'incapacité. Ils ont réussi à tout désorganiser.

Et, c'est tant mieux. A ce régime, tout s'use et s'abaisse. Ils ont fini par créer cette situation indéfinissable où il n'y a pas de gouvernement possible, parce qu'il ne peut s'appuyer sur rien. Ils n'ont plus d'hommes : et les choses croulent quand les hommes manquent ; allons, nous pouvons leur faire crédit de quelques jours de patience ; ils n'en ont plus pour longtemps.

---

Les journaux socialistes, comme le *Parti ouvrier*, le *Parti socialiste*, le *Socialiste*, conspuent unanimement les grands voleurs et constatent la misère et le malheur du peuple, mais ne considèrent plus le bulletin de vote comme l'unique sauveur, et vengeur, ils n'ont plus confiance en leurs candidats pour faire la révolution, commenceraient-ils à comprendre qu'elle ne se fait pas par procuration, comme on commande un lapin sauté à un gâte-sauce ?

J. Allemane déclare à ses copains :

Mais, pour que nos coup portent juste, que de véritables résultats répondent à nos efforts, il est indispensable que l'ambition, l'autoritarisme disparaissent de nos rangs ; car ce n'est que par une confiance réciproque que les socialistes seront et demeureront forts.

Aux travailleurs opprimés, à la classe moyenne dépouillée, rejetée dans le salariat, il faut offrir toutes les garanties que doivent réclamer des hommes voulant vivre libres, et, pour ce faire, notre allure doit être celle d'administrateurs conscients, et non celle des gens rêvant de dictature, car si des luttes sanglantes nous étaient imposées

par les ennemis de la justice sociale, ces derniers devraient en assumer toute la responsabilité, et ils n'auraient aucunement à se plaindre si, désireuse d'en finir avec des résistances criminelles, la Révolution les frappait d'une façon terrible.

Que les soldats de la Sociale s'élèvent donc au-dessus des mesquineries des ambitieux et des politiciens, qu'ils serrent leurs rangs, et que le spectacle de leur résolution redonne au peuple, quelque peu dévoué, la confiance et l'énergie qui enfantent les grandes et belles choses dont s'honore l'humanité.

Gardons-nous, surtout, de croire que le triste suffrage dont nous jouissons peut nous sauver de la corruption et du gâchis, car il est fils de l'intrigue, et si les honnêtes citoyens ne veulent continuer d'être ses dupes, ils doivent se hâter d'en imposer la suppression au plus tôt.

En imposer la suppression, à qui ? cela ne dépend que des électeurs, à eux de ne pas voter.

Mais cela n'est pas suffisant, tous les gens sincères et logiques le penseront.

Cesser d'être un troupeau électoral, c'est bien mais cela n'est rien si vous ne vous organisez pas, si vous ne faites pas vos affaires vous mêmes, si vous ne fraternisez pas sur un pied de liberté et d'égalité absolues.

Naturellement des groupes se formeront entre gens se connaissant, s'aimant et ayant une confiance mutuelle.

Les relations des groupes entre eux se feront par libre entente, exactement comme les relations d'individu à individu dans chaque groupe.

Voilà ce que chacun n'a qu'à vouloir : ce n'est ni bien difficile, ni bien terrible.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — La question ouvrière à l'ordre du jour, c'est la formation de « comités d'usines. »

C'est-à-dire, l'organisation de tous les travailleurs d'un atelier en une sorte d'association qui se charge d'exécuter la commande du patron.

Le patron déclare avoir besoin d'un objet dans telle condition, le « comité d'usine » le lui fournit : il en résulte une sorte de forfait.

Il semble, à première vue, que ce soit un progrès ; il n'y a plus de maître ni de serviteurs ; il ne reste que des contractants égaux en droits réciproquement engagés ; l'ouvrier membre du « Comité d'atelier » retrouve la dignité de l'homme en face de l'industriel ; il n'y a plus à proprement parler d'employeurs ni d'employés, il ne subsiste qu'un entrepreneur d'une part, et des travailleurs en régie de l'autre.

Cette organisation est encore impuissante, puisqu'elle ne fait pas du travailleur le véritable associé de l'entreprise ; mais, au moins, l'ancienne bête de somme redevient un être humain.

Le Comité d'usine devient libre de son recrutement, de son règlement : le patron cesse d'être possesseur d'hommes, on ne lui doit plus que des produits industriels ; il ne peut plus injurier, flanquer sur le pavé selon son caprice, imposer la famine, baisser à volonté les salaires, favoriser l'un au détriment de l'autre : en un mot, les mœurs de la liberté succèdent aux hontes de l'esclavage.

En théorie, c'est très séduisant ; mais il faudrait voir la pratique. Le patron se moque parfaitement des tentatives d'émancipation de ses esclaves ; il a le capital, il est le maître ; et le pis qui pourrait lui arriver, ce serait de suspendre ses commandes, pour un temps ; la faim ramènerait les serfs à l'usine. Il n'y a qu'une solution : supprimer le patron, c'est-à-dire se passer de lui.

***

Les sans-travail se réunissent toutes les après-midis dans la salle de l'ancienne Bourse du travail, et votent des ordres du jour demandant la suppression de l'industrie des marchands de chair humaine, c'est-à-dire des placeurs.

A chaque séance, on dénonce de nouvelles infamies, et la réunion demeure calme, ce qui est singulier de la part de gens qui souffrent de la misère et de la faim. Ils envoient délégation sur délégation aux *pouvoirs publics*. La Chambre les renvoie aux calendes grecques ; elle refuse le tour de faveur demandé pour la loi sur la suppression des bureaux de placement. Ce refus dédaigneux va-t-il éclairer les naïfs solliciteurs ?

Les députés, eux, ne travaillent pas, mais ils émargent ; et quand ils sont repus, tout le monde doit avoir dîné. Les travailleurs qui geignent tous les jours peuvent continuer à exhaler respectueusement leurs doléances ! tant qu'ils ne montreront pas les dents, on se rira de leur détresse. On danse un peu partout : à l'Opéra, à l'Elysée, à l'Hôtel de Ville, tous les repaires bourgeois ont leur orchestre et leurs sauteries... les sans-travail dansent à leur manière..... devant le buffet.

***

Les tribunaux français, tiennent à faire leur cour au tsar et à se montrer dignes des tribunaux russes. C'est un véritable scandale que cette condamnation à trois ans de prison pour rupture de ban d'expulsion et port d'armes prohibées qui vient d'être prononcée contre le malheureux prince circassien Nakachidzi, coupable de vouloir délivrer la Russie de l'horrible régime qui pèse sur elle, et devant qui les juges français qui l'ont condamné feraient d'humbles courbettes si, au lieu de revendiquer courageusement les droits du peuple russe, il s'était mis au service des oppresseurs de sa patrie et venait perdre à la roulette des milliers de roubles volés aux malheureux mourant de faim.

***

Dans la Thiérache. — La principale ressource des habitants, dans cette contrée, c'est la vannerie, qui occupe 15,000 ouvriers environ. Par suite de la concurrence des fabriques belges, les salaires sont dérisoires. Et les patrons parlant de les abaisser, les ouvriers se sont mis en grève.

Naturellement, l'autorité prend fait et cause pour les exploiteurs. Le préfet de l'Aisne a réquisitionné un bataillon du 45e de ligne, des paquets de canonniers à cheval, et toutes les brigades de gendarmerie disponibles. Le tout à l'occasion d'une réunion tenue à Origny-Sainte-Benoîte le 2 février.

Ces mesures odieuses ont produit l'effet attendu. Les ouvriers, laissés à eux-mêmes, auraient paisiblement discuté leurs intérêts. Provoqués par l'attitude insolente des représentants de la force publique, ils ont tenu une réunion tout à fait tumultueuse, et le conflit s'est aggravé. L'entente entre patrons et ouvriers est devenue tout à fait problématique ; en 1889, les ouvriers, par leur énergie, avaient fait capituler leurs exploiteurs ; s'ils savent défendre leurs droits, nul doute que le résultat soit le même.

***

Saint-Étienne. — Toujours le respect de l'autorité ! Pendant les opérations du tirage au sort, un conscrit, Joseph Vinet, a refusé de tirer son numéro. Sur interpellation du secrétaire général, il a déclaré qu'il ne connaissait, après Dieu, aucun maître, et qu'il ne voulait pas tuer ses frères.

Voilà un homme qui n'est pas anarchiste. Il croit en Dieu, mais il ne s'abaisse point devant l'autorité. Celle-ci l'a fait conduire en prison, on demande en vertu de quel article de loi nos gouvernants ont bien pu ordonner cette arrestation.

***

Lyon. — Un conscrit, âgé de vingt et un ans, déjà condamné, l'année dernière, pour cris séditieux, arrivait vendredi à Villeurbane, pour le tirage au sort. Au chapeau, des rubans rouges, avec une pancarte portant ces mots : *A bas la patrie* !

Il fut aussitôt arrêté et conduit à la permanence. Au sortir de la mairie, quelques compagnons tentèrent de l'arracher aux agents. Ils ne purent y réussir, malgré l'approbation de la foule ; mais l'effet était produit, et l'année prochaine nous sommes assurés de manifestations plus catégoriques et peut-être couronnées de succès.

***

Bolbec. — Une nouvelle grève vient d'éclater à l'usine Vivier : 600 ouvriers tisseurs ont cessé le travail, réclamant une augmentation de 10 0/0 sur le salaire. Les ouvriers fileurs se solidarisent avec ceux du tissage, et demandent une augmentation fixe de 25 centimes par jour.

Le Parlement a voté des droits protectionnistes, mais des patrons voudraient garder pour eux tout l'avantage de la situation. De là la grève qui ne devrait prendre fin que par la capitulation des exploiteurs et la victoire des ouvriers.

***

Le Mans. — Grève d'électeurs. Dans une section électorale, aucun candidat ne s'est présenté. Il s'agissait de compléter le Conseil municipal. Sur 3,500 inscrits, seulement 190 votants. Les voix ont été réparties entre diverses personnes dont la mieux partagée en a obtenu neuf. Il y a là un indice à relever. La population se lasse de la comédie électorale : et son abstention est d'autant plus significative qu'il s'agissait d'intérêts locaux, de questions de clocher qui passionnent généralement plus que les questions de politique générale. Il reste aux ouvriers à se bien persuader que toute ingérence autoritaire est non seulement inutile, mais nuisible. Et, par suite, à s'en débarrasser.

***

Vendin-lès-Béthune (Pas-de-Calais). — Les grévistes de cette localité, se figurant qu'on peut attendre quelque chose d'une loi, ont remis au juge de paix de Béthune la liste de leurs revendications.

Mais le directeur de l'usine ne veut pas entendre parler d'arbitrage, et a refusé énergiquement de se rendre à l'invitation du juge.

Les ouvriers ont décidé de continuer le chômage.

On a envoyé des gendarmes contre les ouvriers, naturellement.

## Espagne

La persécution continue contre les anarchistes.

On a saisi le n° 3 du journal *La Voix de Revolte*, jeté le rédacteur en prison, et perquisitionné dans le logis d'un autre compagnon.

Peine perdue.

(*De El Productor*).

***

La série noire continue. A Bornos, on meurt de faim.

A Arcos de la Frontera, les ouvriers, exténués, menacent d'entrer de vive force dans les magasins.

A Bijor deux mille ouvriers demandent du pain ou du travail.

A Bilbao on a jeté sur le pavé un millier de travailleurs. Dans cette ville, travailleur est synonyme de meurt de faim.

Sous peu, la garde civique sera impuissante à contenir la foule des désespérés qui s'achemine vers la révolution.

Au premier jour, on verra cet édifiant spectacle : l'état de siège décrété pour maintenir l'état de faim !

De toute façon, ça finira mal.

Et le plus tôt possible !...

De (*La Anarquia*).

## Italie

La tuerie de Caltavaturo a été plus sanglante que les journaux ne l'avaient annoncé d'abord. Sept paysans sont morts sur le coup et plusieurs des 21 blessés succomberont certainement. Il va sans dire que l'on procède aux arrestations de ceux qui ont eu la chance d'échapper aux balles.

## Suisse

Genève. — Les journaux bourgeois de cette ville ont fait grand bruit autour de l'arrestation de deux anarchistes, Carry et Thaute, inculpés de promenade nocturne dans l'intérieur de l'église russe. Un de nos amis nous communique une lettre du compagnon Carry qui se défend lui et son camarade de ladite accusation qui ne serait qu'un prétexte de la part de la police genevoise pour avoir le plaisir de les mettre à l'ombre et les expulser ensuite.

***

On nous écrit de « La Chaux de Fonds »:

La réunion des anarchistes jurassiens, tenue le 2 janvier, a été très importante. Une cinquantaine de compagnons et quelques socialistes, après un modeste banquet, ont entamé une discussion sur l'impuissance des moyens légaux pour affranchir le peuple.

Au cours de la séance, la plupart des socialistes ont adhéré franchement à l'idée communiste-anarchiste : on leur a fait comprendre et reconnaître que, pour supprimer les iniquités sociales, le bulletin de vote est une arme ridicule, impuissante, et qu'il faut résolument entrer dans la voie révolutionnaire.

Grande agitation, à la Chaux de Fonds, dans le milieu ouvrier : la baisse des salaires est continue; le froid, la faim, la misère surexcitent les souffrances des travailleurs. Aux camarades à tirer la morale de cette situation; pour exposer la justesse de nos idées, et semer l'esprit de révolte sans lequel il n'est pas de dignité humaine.

## Russie

Ce malheureux pays est en proie à tous les fléaux: famine, choléra, malfaisance des gouvernants. Celle-ci se donne carrière. A la suite de la disette affreuse que l'on sait, une crise financière aiguë a surgi. C'était inévitable. Cette crise est due principalement à l'épuisement des classes rurales, écrasées par les impôts qui pèsent en majeure partie sur elles.

Pour remédier au désastre, le czar ne trouve d'autre expédient que de changer son ministre des finances et d'en nommer un qui, non content d'augmenter, dans des proportions considérables, les droits déjà énormes qui grevaient l'alcool, la bière, le sucre, etc., — va rétablir l'impôt le plus inique, par ce qu'il pèse exclusivement sur les classes pauvres, l'impôt sur le sel !... Cet impôt est d'autant plus désastreux que des millions de paysans vivent presque exclusivement de la salaison du poisson, et qu'en outre, par suite du mode de perception, l'Etat ne tire qu'un faible profit de cette taxe dont tout le bénéfice reste à des intermédiaires rapaces.

Le paysan tolère encore tout cela, d'autant plus que l'on fait mine de réduire les impôts directs et d'imposer légèrement les classes riches qui auparavant ne payaient rien.

Néanmoins, l'autorité décline dans plusieurs districts, les paysans se révoltent; ils brûlent les cabanes des préposés au fisc, et reconduisent parfois ces vampires à coup de fourche. Ils comprennent enfin que notre ennemi, c'est notre maître : de là, à discuter sa légitimité, la pente est toute indiquée; on avance, puis on le renverse, ce maître et c'est le seul moyen de tout faire rentrer dans l'ordre.

***

Une chose intéressante est signalée par plusieurs observateurs parmi les paysans russes. Autrefois, il y avait parmi eux la ferme conviction que « bientôt », sans trop savoir comment, la terre serait prise aux seigneurs et partagée entre les paysans. C'était une croyance générale. Aujourd'hui la croyance s'est modifiée. Le paysan est persuadé que c'est la nationalisation du sol qui « approche ». Comment l'idée s'est infiltrée ? Comment se *fera* la nationalisation — il ne saurait le dire. Mais ils sont convaincus que toutes les terres seront bientôt prises aux seigneurs qui ne les cultivent pas eux-mêmes, et les font si mal cultiver, et que chacun de ceux qui voudront avoir de la terre pour la cultiver, en aura sa quote-part.

Il ne faudrait pas en conclure que le paysan attendra le changement les bras croisés. Mais ce sont les agitateurs, les penseurs de la classe des paysans qui préparent les esprits à ce changement qui *doit* venir.

On le voit, ils sont bien plus avancés dans leurs visées que les ci-nommés libéraux constitutionalistes qui, eux, ne voudraient qu'une parlotte, la liberté de la pensée, l'abolissement des institutions communalistes et la carte-blanche pour le règne du capital.

## Portugal

Dans ce malheureux pays longtemps asservi au despotisme clérical, le peuple semble indifférent aux infamies de ses maîtres. Et cependant, que de motifs de révolte ! il y règne une misère affreuse que vont aggraver les nouveaux impôts proposés par le gouvernement. Ces mêmes impôts ont provoqué une série d'insurrections en Espagne, mais en Portugal, il est à peu près certain qu'ils ne donneront lieu à aucun mouvement local. Et pourtant, si le peuple savait... mais le temps de révolte paraît encore bien éloigné pour le pauvre Portugal.

Cependant, qui sait?... il suffit parfois d'un incident.

## Brésil

La République brésilienne, possède tout comme la française, sa collection de journaux policiers. Sur la dénonciation de l'un d'eux, la *Gazetta de noticias*, de Rio-de-Janeiro, la police a mis en état d'arrestation plusieurs de nos camarades à Saint-Paul. Leur crime était de faire de la propagande, à l'aide de *La Révolte*. Le journal brésilien demande qu'on déporte tous les individus qui font de la propagande anarchiste.

Nos amis de *Gli schiavi bianchi*, relèvent vertement l'ignoble attitude du journal bourgeois, et demandent quel crime on peut imputer aux compagnons arrêtés. Celui de lire et de distribuer *La Révolte* ? Cette mesure stupide ne fera qu'accroître la haine des anarchistes contre l'autorité et la diffusion de leurs idées.

## République Argentine

Il paraît que nous avons là-bas des représentants. Nous, c'est-à-dire, les gouvernants. Ces représentants, tout comme de simples députés, font les poches des compatriotes. On nous cite un fait qui s'est passé à Buenos-Ayres, en 1890. La ville était soulevée, et l'on invitait les étrangers à se faire délivrer une feuille d'identité par leurs représentants. Quatre compagnons se présentent chez celui qui est payé par la France. L'individu leur demande pour rédiger cette feuille, huit piastres fortes, c'est-à-dire *40 francs*. Le papier, avec la signature du budgétivore, valait bien 5 centimes. Comme les camarades se récriaient, il les menaça de la police. Mais la police, en temps d'émeute, on ne la trouve pas ; elle est tapie au fond de ses repaires. Finalement, le voleur officiel marchanda, tant et si bien qu'il offrit sa marchandise pour 15 francs. Malgré ce rabais, les compagnons l'envoyèrent promener. Il en fut pour ses frais de canaillerie; ça ne l'empêche pas de représenter dignement là-bas l'*honneur et la force de la patrie*.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*26 janvier 1892.*

Rédaction de la *Révolte*

Chers compagnons,

Les groupes de Chicago s'étant assemblés afin de tenir un congrès anarchiste international dans le courant de 93 :

J'ai été chargé de correspondre avec les groupes et les compagnons français à ce sujet.

Je demande donc aux groupes et aux compagnons de langue française ce qu'ils pensent d'un congrès universel à Chicago. Aussi ce que les groupes pourraient faire collectivement pour envoyer les compagnons délégués pour ce congrès.

D'autres compagnons ont été chargés de correspondre dans leurs langues avec les groupes de différents pays.

Correspondre avec Lambert, Hôtel Victoria, Chicago (Ill.).

***

Si ledit congrès ne doit élaborer ni principes, ni programme auxquels devraient se conformer les anarchistes, s'il se borne à être une réunion où les camarades pourront venir y apporter les aspirations de leurs frères de luttes, écouter les espérances de ceux des autres localités, nous croyons, pour notre part, qu'il serait désirable que les anarchistes puissent s'y rendre en plus grand nombre possible, et nos camarades de Chicago ont raison de poursuivre la réalisation de cette idée. Aux groupes et aux camarades, partisans de cette idée à voir les moyens pratiques pour trouver les fonds nécessaires au voyage de ceux qu'ils chargeront d'aller y porter leurs idées.

Cecilia, 8 décembre 1892.

Cher compagnon,

J'espère que tu auras reçu ma dernière lettre écrite de Carytiba et que tu auras expédié les *Révoltes*. Je fais suite avec la présente pour donner quelque renseignement sur la colonie Cecilia, avec prière de les publier sur la *Révolte*, ne pouvant pas répondre directement à tous les copains qui, voulant nous rejoindre, nous demandent des éclaircissements.

Avant tout il faut que tous les camarades sachent que le sieur Puig-Mayol n'a plus rien à faire et à voir avec la Colonie Cecilia.

Entre nous soit dit, ce n'est pas nous qui avons expulsé le sieur Puig Mayol, mais c'est lui qui nous a quittés en emportant le fond social, composé de 500,000 reis (fr. 1,250) et un fusil, ce qui ne nous empêche pas de tenir la caisse à la disposition de tous, plutôt que de nommer une autorité parmi nous.

La Colonie composée du village *Anarchie* de 22 maisonnettes en bois est placée à 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, à 17 kilomètres de la petite ville de Palmeira; le chemin de fer passe à 18 kilomètres mais dans une année ou deux il passera bien plus près.

Le climat est tout à fait bon, il n'y a ni les fortes chaleurs tropicales ni le froid de Sibérie; maintenant que nous sommes en été, le thermomètre marque 30 degrés au soleil à midi, mais pendant la nuit il descend jusqu'à 10, ce qui donne une fraîcheur suffisante. Les maladies contagieuses ne peuvent pas prendre pied ici, en effet, tout le monde jouit d'une bonne santé et d'un très bon appétit, ce qui nous fait trouver bons les mets ordinaires que nous sommes obligés de manger tant que nos ressources ne seront pas augmentées.

Le gouvernement du Brésil nous a cédé, ce terrain, comme pour tous les colons, à la seule condition du payement après cinq ans, mais quant à ça, nous avons le temps; nous ne payons aucun impôt, nous n'avons rien à voir avec les autorités du pays, ni pour service militaire, ni pour autre chose, sauf à nous faire payer les travaux que nos colons font sur les routes pour son compte.

Le terrain total de la Colonie est de 200 hectares à peu près, mais jusqu'à maintenant nous n'avons cultivé que 2 hectares de vignobles, 15 de maïs blanc, 6 de pommes de terre, 4 de haricots et 3 en jardin qui nous fournit les légumes pour notre table, le restant est en prairies ou en bois.

Notre étable et basse cour sont composées de 4 bœufs, 2 vaches, 2 chevaux, 50 poules et 14 porcs, mais nous espérons que le tout augmentera peu à peu, et plus d'une fois en voyant toute cette mangeaille il nous vient l'envie d'en manger, mais nous prenons patience en vue de la prospérité générale.

Nous ne travaillons pas seulement la terre, mais nous tâchons de notre mieux de cultiver aussi le cerveau des enfants en leur imprimant nos justes principes suivant une instruction tout à fait différente de celle de la bourgeoisie.

Nous menons une vie entièrement libre, sans aucune loi, sans aucun règlement et nous nous trouvons parfaitement bien sauf quelques petites chicanes entre les femmes, pas encore convaincues des principes anarchistes, mais on passe outre. Tout le monde travaille selon ses forces, poussé seulement par l'envie de bien faire et, comme vous voyez, tombe de soi-même l'observation que nos adversaires nous lancent quand ils disent qu'en Anarchie personne ne travaillera.

Quant au moral des individus, nous pouvons franchement dire qu'ici il s'est beaucoup amélioré, soit pour la sociabilité comme pour cet esprit de bienveillance envers ses semblables en tolérant mutuellement les défauts dont chacun a hérité, enfin nous vivons tous en bonne harmonie, bien mieux que dans une seule famille de la société bourgeoise.

Il y a bien encore beaucoup de préjugés à déraciner, mais que voulez-vous, on ne peut pas faire tout à la fois; ce qui nous tourmente le plus, c'est que le libre amour n'a pas encore pénétré dans le cœur de nos compagnes, ce qui produit beaucoup d'ennui à ceux qui sont seuls, et malgré cela personne n'a manqué de respect aux femmes. Nous serions bien aises que quelques femmes convaincues viennent nous rejoindre bientôt.

Pour le moment nous ne pourrions pas accepter d'autres compagnons que 2 ou 3 cordonniers (avec famille) et un forgeron (déjà demandés) et plusieurs femmes émancipées des préjugés de la société bourgeoise. Nous ne pouvons pas faire venir d'autres personnes en plus, et puis ils manqueraient des vivres. Nous avons bon espoir que dans quelques mois nous pourrons presque doubler la colonie.

La vie que nous conduisons ici est encore une vie de sacrifices, car il nous manque beaucoup de choses utiles et bien difficilement ceux qui sont habitués à la vie facile de la ville pourront s'habituer de but en blanc. Notre nourriture se compose actuellement de pain, pommes de terre, pâtes, riz, maïs blanc et des légumes que nous fournit notre jardin, mais de temps en temps nous tuons quelque porc.

Ici sauf quelques serpents à sonnettes (qui ne mordent que quand on leur marche dessus) il n'y a pas de bêtes dangereuses; au contraire il y a des singes qui se sauvent en vous faisant la grimace, des tatous, espèce de tortue avec un museau de cochon d'Inde, des lézards qui se battent avec les serpents, mais qui ne touchent pas l'homme, des lièvres et renards le tout bon à manger et avec des jolies fourrures que je collectionne, sans compter un grand nombre de jolis oiseaux comme les perroquets et les oiseaux mouches.

La semaine prochaine nous commencerons la récolte du seigle, des haricots et des pommes de terre et le tout promet bien. Comme vous voyez la Colonie a un avenir assuré, mais pour le moment nous ne pouvons pas encore aider la propagande comme on espère de le faire pour l'avenir, si on peut implanter quelque industrie productive, et à cet effet nous avons décidé de lancer des actions de 25 francs chacune remboursable peu à peu après trois ans (1). Pour la France nous comptons sur vous pour retirer les fonds qu'on voudra bien vous adresser en donnant au souscripteur un reçu provisoire en attendant qu'on vous envoie les titres définitifs. Plusieurs compagnons de France nous ont déjà offert leurs services.

Voilà la première colonie anarchiste qui se fonde et qui ne tombera plus, et nous espérons que malgré la grande misère qui règne partout, beaucoup viendront à notre secours pour soutenir, non seulement la Colonie Cecilia, mais la propagande, car nous comptons sur de beaux bénéfices avec une scierie ayant à notre disposition une assez forte chute d'eau.

Voilà la vérité entière.

Nous recevons déjà plusieurs journaux anarchistes mais nous prions tous les journaux de langue italienne, française, espagnol, anglaise et portugaise, de nous en envoyer quelque copie chaque numéro.

Bien des salutations à tous les copains.

Adresse : A. Cappellaro, Colonie Cecilia près Palmeira, Parana (Brésil).

---

(1) Pour éviter toute affaire pouvant donner lieu à des tripotages commerciaux, notre journal doit s'abstenir du maniement de toute affaire financière autre que des souscriptions volontaires. Pour une affaire de ce genre nous conseillons à nos camarades d'avoir en Europe un représentant spéciale. (N. D. L. R.).

## SOUSCRIPTION
### Pour les Détenus

Listes précédentes : 12,55.
F. à Mustapha, 0,50. — Un ami de Boiery, 1 fr. — Compagnons de Chartres, 5 fr. — Nantes par G. U., 1,50. — Deux conscrits anarchistes de Choisy-le-Roi, 1,05. — X. à Grigny, 0,50.

Total : 51,25.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 134,85.
N. à Albi, 0,50. — C. à Montluçon, 0,20. — B. à Lacoste, 0,30. — Chicago : L. Raffuzzi, 5 fr ; Pierre Lambert, 5 fr. — Boso Franc, 2,50. — Gustave Broche, 2,50. — Gustave Guidon, 1,25. — Arnala Hehessen, 1,25. — Henry Larte, 1,25. — Alphonse Python, 1,25. — A. L. à Saint-Louis, 5 fr. — R. au Tlélat, 3 fr. — Compagnons de Chartres, 5 fr. — Nantes par G. U., 1,50. — V. à Grigny, 0,50.

Total : 170,85.

## PETITE CORRESPONDANCE

M. C. à New-Bedford. — V. H. à Bruxelles. — J. à Perpignan. — M. à Roanne. — P. à Saint-Didier. — M. à Tournus. — P. à Lausanne. — E. R. à Ancône. — G. à Marseille. — P. à Rive-de-Gier. — D. à Calais. — Z. à Nice. — C. à Argenteuil. — P. à Lyon. — W. à Bruxelles. — M. à Mantova. — E. à Fontenay-le-Comte. — M. à La Tour-du-Pin. — M. à Asnières. — M. à Billezois. — A. L. à Chambois. — A. à Puget. — P. à Bruxelles. — C. à Dijon. — P. A. à Angers. — V. à Grigny. — C. à Chaumont.

Reçu timbres et mandats.

*Progrès social.* — Si vous ne croyez pas au communisme, vous avez raison de le combattre, mais la *Révolte* étant un organe anarchiste, elle n'insère que ce qui entre dans sa ligne de conduite. Merci de votre proposition, mais il y a trois ans que nous avons traité la question, nous n'avons pas le temps de revenir en arrière.

Groupe l'*Humanité*, Genève. — Reçu extrait. Utiliserons.

Raut Hulyem. — *A mes grands frères* manque de précision et de clarté.

John Harl. — Votre article a du bon, mais serait à refaire.

Le compagnon Chabrolin fait savoir aux camarades qui ont demandé de ses nouvelles que son adresse est 4, rue du Croissant, à Bône.

E. R. à Ancône. — Avons envoyé brochure et numéros demandés.

Frocourt. — Distribuez les invendus.

R. au Tlélat. — Reçu réponse. Merci.

S. à Concordia. — Les timbres de l'Argentine sont très difficiles à placer. Pourtant tâchez de nous envoyer de l'émission actuelle, des 3, 6 et 14 de centavos, nous arriverons peut-être à les placer à prix égal. Si vous pouviez avoir aussi des surcharges de l'Uruguay, ou bien des valeurs les moins usitées, cela se placerait peut-être mieux.

La colonie *Cecilia* se rappelle au souvenir du compagnon Vernet de Bornes-sous-Etoiles pour les outils de mégissier et les chaines qu'il a promis.

H. E. — Le journal avait été expédié; réexpédions.

Le nommé Gaston Martelet, parti de chez lui le 10 février, s'il est hors Paris, est prié de se rendre chez son oncle Martelet, 4, rue du Mont-Laurant, qui lui a trouvé un emploi, ou se rendre au bureau du journal l'*Intransigeant*, 142, rue Montmartre, pour y travailler.

G. à Lillers. — C'est vous qui êtes dans l'erreur, les épidémies sont les suites des guerres, et non celles-ci les suites de celles-là. L'affirmation de notre collaborateur repose sur des observations scientifiques démontrées.

E. R. à Salles-d'Aude. — Faure est à la prison de Clairvaux.

Le compagnon Tennevin est prié de donner son adresse à Steiger, 14, rue Thalberg, Genève.

Un camarade habitant *Beauvais*, désirant se mettre en relations avec les compagnons de cette localité, les prie de donner une adresse au compagnon Paulet, 20, rue Guide, Amiens.

A. Berteaux. — Quand on est si sûr que cela de son affaire, ce n'est pas la peine de discuter.

## CONVOCATIONS

Compagnons,

Les révélations sur Panama, les corrup[...] lementaires ont sérieusement endomma[gé ...] sainte de la bourgeoisie : le suffrage [...] Jamais, en aucun temps, les adversaires [...] supercherie n'ont eu meilleur terrain pour [...] trer la justesse de leurs arguments en [...] l'abstention.

Il est donc indispensable que tous ceux [...] partisans de cette manière d'agir, quelle [...] l'école à laquelle ils appartiennent, se [...] et conviennent d'une tactique à suivre afin de [pré]parer la *grève des électeurs*.

Quelques compagnons ont pris l'initiative [...] réunion qui aura lieu le samedi 18 février [...] 8 h. 1/2 salle Grandjean, 281, rue Saint-[...] cet ordre du jour sera traité, tous les [...] révolutionnaires y sont invités.

---

Quelques compagnons habitant le XVIII[e arron]dissement considérant la période d'agitation [dans] laquelle nous allons entrer font appel à [...] des camarades pour la formation d'un [...] groupe, pour cela les invite à se réunir [...] 8 h. 1/2 du soir chez Borgeat, rue Ramey, [...]

---

Les camarades initiateurs du groupe qui [se réu]nit le samedi, 124, rue Oberkampf, ne voulant [...] perdre leur temps dans des disputes stériles [pro]venant du mélange de tempéraments [...] rents, n'invitent que les camarades décidés [à dis]cuter et à s'instruire sérieusement, voulant [...] des résultats, ils font un fonds de caisse [...] semer l'idée aux élections futures, samedi [...] sion et dimanche chants. Les camarades qui [...] dront, voudront bien comprendre qu'en [...] travant dans notre manière de faire, ils [...] acte d'autorité, à eux d'agir selon leur [...] ment.

---

Vendredi à 8 h. 1/2 du soir salle Georget, [...] Aumaire, conférence.

Ordre du jour : évolution de la Femme.

Entrée, 0,15.

---

Groupe des communistes anarchistes du [...] réunion samedi 11 et dimanche 12 février [...] amicale chez Dumond, 124, rue Oberkampf [...] mier.

---

Le groupe de propagande de Paris, des [...] 13me se réunira tous les samedis soir à 8 [...] salle Messiez, 127, rue Mouffetard au premier.

---

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis [...] 8 h. 1/2 chez Godfrin, avenue de Paris, 128.

---

Levallois-Perret. — Réunion des compagnons tous les samedis soir, salle Mézerette, rue [...] vel, 85.

---

Saint-Etienne. — Groupe de Bellevue. Tous [les] dimanches jusqu'à nouvel ordre soirée de [...] rue des Mouliniers, 2.

---

Dijon. — Groupe d'études sociales *la* [...] réunion tous les samedis soir de 8 à 11 h[eures] rue Vannerie, 15.

---

Amiens. — Dimanche 19 courant à 5 heures [du] soir salle Lévêque, réunion des anarchistes. [Or]dre du jour : 1° le carnaval des enseignes et [...] jugé des étiquettes; 2° le suffrage universel; 3° [...] et poésies.

---

*Le Gérant-imprimeur* : E. L. La[nglois]

Paris. — Impr. E. L. LANGLOIS 140, rue Mo[uffetard]

SIXIÈME ANNÉE, N° 24 — DIX CENTIMES — DU 25 FÉVRIER AU 3 MARS 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LES TRAITÉS D'EXTRADITION

S'il fallait encore une preuve du degré d'infamie dans lequel est tombée la fameuse république des Etats Unis — celle que les social-démocrates nous représentent comme modèle — on le trouverait dans le traité d'extradition que la République vient de conclure avec la Russie.

Il y a deux ans, le secrétaire aux affaires étrangères avait bâclé ce traité, — moyennant finance, cela va sans dire. La *Révolte* en a parlé alors. Le traité contenait la phrase traditionnelle excluant les réfugiés politiques, — mais un paragraphe suivant abolissait cette même clause. Tout réfugié, accusé d'avoir comploté contre la vie du tzar ou des membres de sa famille, serait extradé.

Or, on sait, on a vu dans l'affaire François, ce que cela veut dire. Il a suffi du témoignage de deux agents secrets, ou même d'un seul, qui affirmait avoir entendu dire par François quelques paroles en l'air pour qu'il fût extradé. Aussi, suffira-t-il à un procureur impérial russe de fabriquer deux témoignages — comme on en a, 25 roubles pièce, — pour affirmer que tel réfugié russe a comploté (depuis la promulgation de la nouvelle loi) un assassinat dirigé contre le tzar. Cela suffirait pour que le refugié soit arrêté aux Etats Unis, sur ordre du procureur russe, et extradé par un juge qui, moyennant finance, ne manquerait pas de trouver les témoignages probants.

A cette époque, on ne présenta pas le projet de traité au Sénat. Les voix des sénateurs qui, on le sait, se vendent ouvertement aux Etats-Unis — bien plus ouvertement qu'à Paris — n'avaient pas encore été achetées à cette époque.

Aujourd'hui, c'est fait, et un télégramme de l'agence Reuter, du 7 février, annonce que le Sénat a ratifié le traité qui, après avoir fait exception pour les prisonniers politiques, fait la contre-exception contre ceux qui auront comploté pour enlever la vie sacrée du tsar ou de ses parents.

En lisant ce télégramme dans l'*Intransigeant*, nous avions pensé un moment qu'il s'agissait d'une communication de l'ambassade russe, comme on en rencontre fréquememnt dans les journaux de l'alliance franco-russe.

Mais nous trouvons le même télégramme de l'agence Reuter dans le *Messager officiel* du gouvernement de Russie, et le traité est bel et bien signé. Le texte n'en est pas encore connu, mais les quelques lignes du télégraphe indiquent que ce doit être le traité préliminaire, conclu il y a deux ans.

L'argent russe a facilement eu raison de la minuscule agitation que quelques politiciens avaient bien voulu faire aux Etats-Unis, contre le projet de traité, — et toute l'agitation n'est jamais sortie de ce cercle étroit.

Ajoutons à ce sujet que le gouvernement anglais a aussi affirmé nettement l'attitude qu'il allait prendre dans les futures questions d'extradition.

La semaine passée, on discutait au parlement anglais la question de savoir si on ne mettrait pas en liberté les Irlandais qui sont depuis huit et dix ans en prison pour complots de dynamite.

Les Irlandais insistaient d'autant plus sur leur mise en liberté qu'il était prouvé que des agents provocateurs avaient travaillé à activer ces complots. On avait relâché un fénian qui avait été condamné sans preuve aucune, et les Irlandais demandaient qu'on relâchat les autres.

Le ministre de l'intérieur, Asquith, se chargea de répondre, et sa déclaration fut bien nette. « S'ils avaient combattu *les armes à la main, contre la force armée*, ils seraient reconnus comme condamnés politiques. Mais, comme ils ont comploté dans l'obscurité et voulaient se servir d'explosibles, — ils ne pouvaient pas être considérés comme criminels politiques, et les dynamiteurs *ne le seront jamais*. La preuve est dans l'affaire François qui, ayant été accusé d'avoir participé à une explosion, a été extradé. Jamais dynamiteur ne sera reconnu *politique, quel que soit le motif et l'objectif de son attentat.* »

C'est net. Inutile de dire que le radical Asquith a été applaudi à outrance par toute la Chambre et que les conservateurs se sont empressé de lui adresser leurs félicitations pour un discours qui exprimait aussi bien leurs vues.

Inutile de dire aussi que Asquith est presque socialiste, qu'il a beaucoup fréquenté les socialistes, et; qu'arrivé au pouvoir, il brûle d'autant plus du désir de brûler ses vieux vaisseaux. Quelques patriotes irlandais et quelques vieux rats de la politique radicale lui ont reproché la violence du *ton* de son discours, — au point de vue de l'impression qu'il produira en Irlande; mais tous — conservateurs, radicaux et « socialistes », en ont approuvé le fond.

C'est bon. Pour être reconnu désormais *politique* en Angleterre, il faudra organiser une bande et livrer une bataille rangée aux troupes. Sans cela, on sera extradé, si on est demandé par son gouvernement,

## REVUE DES JOURNAUX

### De langue allemande

D'après *Solidarity, der Anarchist* rapporte les faits suivants :

« Un gardien d'une prison du Tenessée raconte que les prisonniers noirs et sales du travail dans les mines, sont enfermés dans les salles sans avoir occasion de changer d'habits ou de se laver. Les prisonniers sont fouettés. Un homme se tient à la tête, un autre aux pieds, tandis qu'un troisième frappe avec les deux mains. Les hommes qui ne remplissent pas la tâche qui leur est assignée (extraire de deux à quatre tonnes de charbon par jour), sont liés par les pieds à un piquet, couchés ensuite sur un tonneau, on leur attache les mains, et, dans cette posture, ils sont frappés avec une grosse corde. Sur cinquante détenus qui travaillent dans chaque fosse, on en frappait ainsi, tous les jours, de un à huit. Le travail dans les mines est dur, et l'air souvent y est si mauvais que les prisonniers tombent et qu'on doit les emporter. Les lits sont noirs, sales, nauséabonds. Les détenus dorment dans leurs vêtements de travail et n'en changent qu'une fois par semaine. Dans bien des cas, les condamnés doivent travailler dans six pouces d'eau et là où il n'y a pas le quart de l'air suffisant pour que vive un homme. Il faut boire de l'eau stagnante. Et les rapports des fonctionnaires de la prison mentionnent un grand nombre d'hommes tués tandis qu'ils cherchaient à s'enfuir. »

* * *

Dans le même journal nous lisons cette nouvelle empruntée à des journaux américains :

« Carneggie veut imiter Pullmann et fonde sur le bord du Lac Supérieur une ville qui portera son nom. On achètera, dans ce but, dix mille acres de terrain. La ville, qui pourra contenir 20,000 habitants, sera construite par la compagnie Carneggie. Aucune maison ne sera vendue, on en louera seulement. Ce système fonctionne déjà à Cristal City, ou une grande compagnie possede toute la ville. »

* * *

Le même journal relève dans *die Zukunft* qui paraît à Vienne, la note suivante en tête du n° 9 :

« Nous prions les compagnons étrangers d'employer, pour les envois d'argent, les mandats-postaux et non les timbres, car les lettres arrivent ouvertes et les timbres manquent en tout ou en partie. Cela est arrivé une demi-douzaine de fois. »

* * *

*Der Sozialist* rapproche d'anciennes et de nouvel les paroles de Liebknecht. Voici ce qu'il dit aujourd'hui :

« Toute la société capitaliste d'aujourd'hui, avec toutes ses monstruosités, sans exception, doit disparaître et les maux actuels ne peuvent disparaître qu'avec le système du capital. Cela nous l'avons dit de tout temps, mais jamais un social démocrate n'a prétendu que nous voulions renverser l'état actuel par la violence et la conspiration. »

Et voici ce qu'il disait autrefois :

« Les révolutions ne se font pas avec la permission de l'autorité supérieure; l'idée socialiste ne peut pas se réaliser dans l'état actuel, elle doit le renverser pour pouvoir prendre vie. Pas de paix avec l'état actuel. »

***

Dans *Vorbote* nous trouvons des renseignements sur les traitements que les sous-officiers infligent aux soldats dans un régiment en garnison à Schwerin. La coutume est dans ce régiment de frapper les hommes, au hasard, de leur tirer les oreilles presque jusqu'à leur arracher, de les forcer à rester agenouillés fort longtemps, tout cela sans même avoir de prétexte ; et, quand les sous-officiers, à court d'imagination, ne maltraitent pas corporellement les soldats, ils les accablent des plus grossières injures.

### De langue Espagnole

1893. — Travailleurs, un siècle s'est écoulé depuis que la bourgeoisie s'est servie de votre bras pour détruire l'ancien régime. Elle vous promit : *liberté, égalité, fraternité!*

Avec ces belles paroles, elle vous a séduits, lancés dans des luttes fratricides, elle a resserré vos chaînes d'esclaves salariés ; au nom de ces grands principes, elle a exploité vos pères, vous et vos enfants ; elle a bâti des prisons ; elle vous a fait des taudis et s'est élevé des palais, elle a prostitué vos femmes et vos filles, elle vous a décimés sur les champs de batailles, dans les mines ; elle fait plus de cas d'un cheval, d'un chien, que d'un travailleur ; tel est le commentaire qu'elle a fait de ces trois mots : liberté, égalité, fraternité.

Eh bien, savez-vous comment vous devez les comprendre, à votre tour? Pour être libres, il faut abolir l'autorité ; pour être égaux, détruire la propriété individuelle et mettre tout en commun ; pour être frères, abolir toutes les distinctions de classes, les monopoles, les privilèges.

Si vous comptez finir vos malheurs en présentant des plaintes et d'humbles remontrances, les bourgeois hausseront les épaules, et se riront de votre détresse.

Cherchez-vous la fin de votre esclavage, la liberté? Elles ne se demandent pas : on les prend. Et le plus tôt sera le mieux. Si non la bourgeoisie ne vous opposera que des sarcasmes en attendant qu'au lieu de pain elle vous donne des coups de fusil.

*El Perseguido.*

(Buenos-Ayres, janvier, 1893).

***

Jerez. — Un an s'est passé depuis que le monde du privilège fut atterré par l'entrée à Jerez des *bandes anarchistes*, comme on les appelait dans la presse bourgeoise.

Et dans toute cette année, on n'a rien trouvé de mieux que de poursuivre, arrêter, condamner uniquement les *révoltés*. Et cependant, on jugeait en connaissance de cause, on voyait la monstrueuse exploitation de l'homme dans les fertiles plaines de la riche Andalousie, la grande propriété, concentrée en quelques mains avides, l'autorité prêtant sa force aux exploiteurs.

On a parlé beaucoup, promis monts et merveilles : qu'en est-il résulté? Après les opinions émises par toutes sortes de personnages, seul le martyre des opprimés s'est maintenu...

Eh bien, malgré l'aveuglement volontaire des privilégiés, envers et contre tous, la marche en avant doit se faire, et s'il faut renouveler pour cela les épisodes les plus terribles de la Révolution française, on les renouvellera.

En attendant, la bourgeoisie peut tourner en dérision nos efforts et nos cris de souffrance : elle ne tardera pas à payer ces insultes. C'est une affaire de temps et ses jours sont comptés.

*El Productor.*

(Barcelone, 12 janvier.)

***

Le nombre des victimes causées par l'explosion de grisou dans les mines de Tochcritt s'élève à 130.

Les journaux bourgeois en ont à peine fait mention.

La mort d'un repu, ou de deux ou trois inutiles, arrivée par décrépitude, leur est plus sensible que celle de 130 travailleurs qui ont succombé dans la lutte acharnée pour l'existance.

La bourgeoisie est ingrate autant qu'infame : Elle piétine les sacrifiés qui la font vivre : elle passe leur mort sous silence.

Souvenons-nous de cet oubli : ne songeons qu'à nos frères, seuls dignes de mémoire pour leurs souffrances, leur abnégation et leur héroïsme.

*La Anarquia.*

(Madrid, 2 février.)

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

« Le système qui est l'instrument du banditisme financier, le système qui met aux mains d'une poignée de malfaiteurs les pouvoirs publics, les Chambres, les ministères et la présidence, doit disparaître. »

Cette phrase, extraite de l'*Officiel*, est la seule à retenir de la séance où nos gouvernants ont essayé de se refaire une virginité politique. Peine perdue, d'ailleurs, de parler à un député d'honneur, de dignité, de respect à la parole donnée et même de simple honnêteté. Ils se soucient de tout cela comme un poisson d'une pomme. Ils ne connaissent que les arguments *sonnants*. Lorsqu'on leur disait, l'autre jour, qu'il vaut mieux être trois à défendre une opinion équitable que trois cents à barboter dans les tripotages de la finance, ils riaient avec mépris. Comme on leur parlait de travailler à la lointaine réalisation d'un idéal, ils levaient les épaules en criant : « Mais vous serez morts! *Qu'est-ce que cela vous rapportera?*

C'est le système qu'il faut changer, en commençant par balayer toute cette canaille : premier travail d'assainissement.

***

Dans le cours de l'année 1891, on a signalé en France 267 grèves, auxquelles ont pris part 108,944 ouvriers.

La durée de ces grèves a été essentiellement variable : 159 n'ont duré qu'une semaine, 50 se sont prolongées pendant quinze jours, 19 ont dépassé un mois, 30 ont persisté de 31 à 100 jours, 5 enfin ont dépassé 100 jours.

Les ouvriers ont obtenu gain de cause dans 91 cas ; dans 106, par contre, ils n'ont rien obtenu et ont dû reprendre le travail aux mêmes conditions qu'avant la lutte. Dans 67 cas, une transaction est intervenue.

Les ouvriers qui ont réussi à faire triompher leurs demandes sont au nombre de 22,449, tandis que ceux qui ont éprouvé un échec sont 32,106. Un écart de *dix mille*. On ne compte pas les souffrances, les maladies, les décès survenus parmi les ouvriers à la suite de ces grèves, non plus les mois de prison.

Quant aux patrons, ils ont fait d'excellentes affaires et sont plus que jamais décidés à tondre et à pressurer l'esclave docile qui s'estime heureux de leur être asservi.

***

Besançon. — Ici, comme dans un grand nombre de localités, le tirage au sort a provoqué des déclarations anarchistes, à la stupéfaction des dirigeants. Un camarade a déclaré ne pas reconnaître la loi ni les nationalités, puis il est sorti sans tirer son numéro. Le secrétaire général de la préfecture, ahuri, ne parvenait pas à comprendre. Il a fallu lui expliquer que ce jeune compagnon l'envoyait promener, lui, sa république et sa loi. D'où fureur comique du galonné administratif.

D'autres camarades ont préféré ne pas se présenter du tout. Chacun est libre d'agir comme bon lui semble, mais on trouve qu'ils auraient sagement fait d'expliquer à l'avance les motifs de leur abstention. Protester est préférable, car un acte public et clairement motivé porte avec lui sa propagande. Reste la question de l'incorporation. Doit-on se refuser à entrer au régiment, ou bien faut-il profiter du séjour à la caserne pour essayer d'instruire les camarades de chambrée? Les deux modes d'agir ont leurs partisans : c'est affaire de tempérament ; l'essentiel est de concourir d'une manière ou de l'autre au renversement de l'autorité.

***

Grenoble. — L'idée anarchiste gagne du terrain. Dernièrement, le parti ouvrier organisait une conférence à l'effet de poser une candidature pour les prochaines élections. Le compagnon Gros, récemment sorti de prison, a pris la parole, démontré en termes clairs et vigoureux, l'inutilité du suffrage universel ; il a dévoilé la tactique des meneurs soi-disant socialistes qui attisent les grèves, indifférents à la misère des ouvriers et ne songeant qu'à se tailler à l'aide de leurs effronteries une réclame électorale. Témoins leurs agissements à Commaux, à Rive-de-Gier et partout où les travailleurs, ignorant leurs véritables intérêts, se laissent prendre aux boniments des saltimbanques politiques. Il leur a dit des vérités si bien appropriées que l'auditoire a très chaudement accueilli l'exposé des idées anarchistes. Il y a là un bon terrain pour les luttes futures.

***

Nancy. — Ville lorraine, frontière, patriote, etc, etc... Pays de cocagne du soudard. Un galonné fut paraît-il, insulté, l'autre jour, rue de la Commanderie. Insulté ? par qui, et comment ! N'importe. Le colonel du régiment a, par la voie de l'ordre, invité les officiers à sortir armés, et à faire feu sur le premier venu qui les regarderait de travers.

Même ordre aux simples soldats. Car, ajoute Ramollot, quand on a l'honneur de porter une arme, c'est pour s'en servir.

Il a raison, le pandour. Quand on a, ne disons pas l'honneur, ce serait une bêtise, mais l'occasion de porter une arme, c'est pour en faire usage. Et par arme, il n'est pas nécessairement besoin d'entendre sabre ou coupe-choux. Les pékins peuvent en avoir aussi des instruments de défense, et le beau malheur quand ils larderaient la peau d'un traîne-rapière ivre ou insulteur, comme le sont ces espèces, au sortir des bouges plus ou moins propres où ils vont préparer, avec des créatures faciles, la grande œuvre de la *défense nationale*.

***

Rive-de-Gier. — La grève des métallurgistes s'accentue : elle est aggravée par les provocations policières. Les mouchards ne demandent qu'une occasion de lancer la force armée sur les ouvriers. Lorsque ceux-ci font mine de se diriger vers les ateliers où les dissidents ont repris le travail, des détachements de gendarmes leur barrent la route, chargent brutalement, renversent les enfants et les femmes. Et les policiers ricanent, provoquent des ripostes aussitôt suivies d'arrestations.

Cette situation ne pourra qu'empirer si les travailleurs se bornent à des plaintes, à des récriminations sans portée. C'est ce qui vient d'arriver à Nancy. Les cordonniers ont dû céder, la faim les a ramenés au bagne industriel, sans autre résultat que trois semaines de privations et de souffrances. C'est l'issue fatale de toute grève dont le but n'a pas été de se débarrasser du joug patronal : tôt ou tard, le gréviste succombe, et l'exploiteur redouble ses procédés ignobles, avec plus de sécurité qu'auparavant.

***

Angers. — Les camarades nous informent que Borda, de Nantes, est entre les mains des argousins, sous prétexte d'avoir, par lettre, insulté le procureur de la République. Notre ami a été roué de coups, il est resté trois jours au pain et à l'eau, naturellement, le tout suivi de perquisitions chez sa sœur, et chambardage général.

### Algérie

Alger. — Une grande misère règne à Alger, où l'on compte plus de 3,000 ouvriers sans travail. Ce qui grossit chaque jour le nombre des attentats contre les personnes et les propriétés. A qui la

toute ? Aux possédants qui, de parti pris, se refusent à prendre leur part des charges sociales. Le mécontentement gagne les casernes : des soldats s'échappent par petites bandes du bagne militaire, et se défendent énergiquement dès que l'on tente de les reprendre.

Les camarades font de bonne propagande et saisissent toutes les occasions de manifester. Ils ont dernièrement délogé de la Bourse du Travail les sociale-autoritaires, malgré le concours des meuchards qui soutenaient les futurs prétendants à l'assiette au beurre. La foule a compris, pris fait et cause pour les anarchistes, et acclame la Révolution sociale.

Naturellement les policiers ont riposté par des arrestations et des perquisitions arbitraires; histoire de se faire un peu plus détester, et de hâter le moment où il leur faudra déguerpir.

* * *

Bone. — Ici, comme un peu partout, c'est le chômage, compliqué de la misère noire. Un hiver rigoureux, peu ou point de travail, des habitations malsaines, nauséabondes, et une indifférence complète des bourgeois, du possédant, vis-à-vis des meurt-de-faim. Ceux ci n'ont même pas la ressource de se concerter pour secouer le joug de l'autorité; peu nombreux, ne recevant que de rares journaux, et bourgeois encore, ils sont réduits à une résignation inquiétante. Cette torpeur s'étend à presque toute l'Algérie et la Tunisie. C'est déplorable. Aux quelques compagnons de là-bas à s'armer de courage, à faire de la propagande, par la parole, par l'écrit, si possible. Il faut faire toucher du doigt aux déshérités les infamies et les hontes du régime capitaliste, leur donner conscience de leur dignité d'hommes : ils se relèveront, et ce sera la première phase de la lutte à entamer contre toutes les vermines et les fléaux qui les dévorent.

## Belgique

A Bruxelles et à Gand, les manifestations des sans-travail prennent une tournure énergique. On crie dans les rues : A bas l'autorité ! Du travail ou la révolution ! Naturellement, les gouvernants font appel à la force armée. Mais ils ne comptent pas trop sur les soldats, on n'est pas rassuré sur leurs dispositions; et leurs premiers coups de fusil pourraient bien atteindre les exploiteurs.

La gendarmerie est sur pied. Elle procède, non sans peine, à des arrestations qui ne font que grossir les griefs et envenimer les esprits échauffés. Les anarchistes ont fort à faire pour dissuader les sans-travail de recourir à la blague fameuse, le suffrage universel, considéré là-bas comme une panacée. Si les masses populaires s'en remettaient du soin de leurs intérêts à une Chambre élue dans les mêmes conditions que nos panamistes, c'en serait fait pour longtemps de leurs revendications. Pas de comédie parlementaire : que la question se vide entre le peuple révolté et la royauté bourgeoise qui crève de ses infamies.

## Espagne

Valence. — Vendredi 10 février, jour anniversaire du quadruple assassinat de Xerez, grande réunion organisée par nos amis de Valence. Plus de 3.000 personnes, tant de la ville que des localités voisines, avaient répondu à l'appel des compagnons. Malgré la présence de nombreux mouchards, les camarades ont vigoureusement flétri les immondes pratiques de la Société bourgeoise. Ils ont rappelé les meurtres commis à Chicago, à Berlin, à Vienne, et le plus récent de tous, le drame sanglant de Saint-Étienne.

Aux applaudissements de la foule, ils ont proclamé leur résolution bien arrêtée d'en finir avec l'autorité, le capital, l'exploitation de l'homme par l'homme. Et rappelant les martyrs anarchistes, ils ont déclaré qu'on ne doit pas les pleurer, on les imite et on les venge.

Cette réunion a provoqué une agitation de bon augure dans toute la province de Valence.

## Angleterre

Ils y passeront tous, les gros bonnets de la clique bourgeoise après le Panama, le scandale des banques italiennes : voici maintenant le lord-maire de Londres. Cet honorable industriel avait fondé une maison de libraire-éditeur, au capital de 20 millions de francs. Une fois les actions placées, et les fonds entrés dans sa caisse, la maison tomba en faillite. Et le lord-maire disparut en même temps que les fonds à lui confiés. Il est en Amérique, où il prêche la tempérance et l'honnêteté.

Il n'y a néanmoins procès : ça fera connaître une fois de plus la profonde immoralité de la classe bourgeoise et ses turpitudes. Quant aux actionnaires, ils ne reverront jamais leur argent. Cependant, il pourront se consoler en pensant que des Panamas, il y en a partout, et qu'ils se trouvent en *belle et nombreuse société*, comme disent les bonimenteurs des forains. Ce n'est pas beaucoup, mais c'est tout ce qui leur reste.

## Italie

Doit paraître, à Palerme, *L'Anarchista*. Adresse, compagnon Franco Domenico, 191 via Castro.

## Hollande

*Recht Voor Allen*, l'organe des socialistes hollandais, vient de transférer ses bureaux Damrake, 100, Amsterdam.

## Etats-Unis

*Grido degli Opressi*, organe anarchiste de langue italienne, vient de se fixer E. Van Buren street, 200, Chicago.

## CONTRASTES

Jeudi dernier, le conseil de guerre de Paris acquittait un sergent qui avait brutalisé un réserviste.

Hier le conseil de guerre d'Alger condamnait à la peine de mort deux soldats du 2e bataillon d'Afrique, nommés Pavot et Ayrolles, qui avaient frappé un sergent.

(*Figaro du 7 février.*)

## BIBLIOGRAPHIE

L'*Aube*, par A. Tabarant, 1 vol., chez Charpentier et Fasquelle, éditeurs, 18, rue de Grenelle. L'*Aube* est une histoire anecdotique des événements qui ont suivi la convocation des Etats-Généraux, précédés de la prise de la Bastille. L'auteur a éliminé de son récit les personnages qui encombrent l'histoire, ce sont les petits, les ignorés qu'il met en scène et fait parler, nous ne pouvons que le féliciter de sa tentative, il y a assez longtemps que l'on nous rase avec des personnages dont on a fait les moteurs des événements, quand, la plupart du temps c'est le contraire; il y a une tentative à faire pour rétablir l'histoire telle qu'elle est, c'est-à-dire, une série de faits, d'événements s'enchaînant, découlant les uns les autres, entraînant les foules dans leur succession logique, faisant agir les individus, les impulsant sous la pression des faits du moment, les écrasant parfois dans leur marche ascendante, comme le lourd pachyderme des forêts d'Afrique ou de l'Asie, écrase le malheureux bestiole qui se trouve sous ses pas.

Trop longtemps on a fait pivoter l'histoire autour des individus, trop forte a été la part d'action que l'on a faite à ceux ci sur l'enchaînement de ceux-là. Il est temps de revenir à des notions plus saines et plus justes.

Tout dans la nature est action et réaction. Tel astre qui subit la force attractive d'un astre plus puissant, en entraîne parfois d'autres, dans son orbite, ayant même parfois assez de force pour ralentir la force attractive de celui qui l'entraîne. Mais combien est infime cette part de réaction comparée à celle qui l'entraîne à travers les espaces sidérés, en quelles fractions infinitésimales elle se chiffre lorsqu'il s'agit de l'exprimer par des chiffres.

Il en est ainsi de l'histoire et des individus. Chaque individu peut réagir sur le milieu qui l'enserre, chaque être peut essayer d'arrêter ou de hâter la marche des événements qu'il prévoit mais cette action est bien minime comparée à l'action du milieu sur ces individus, combien peu elle pèse dans l'histoire de l'humanité.

Et c'est ce qui explique l'énorme somme d'efforts qu'il faut déployer pour arriver à faire prévaloir une idée vraie, c'est pourquoi la marche du progrès est si lente et si difficile.

Les idées marchent, mais si nous faisons le martyrologe de ceux qui ont succombé à leur frayer la route, que de victimes pour un si mince résultat ! Est-ce à dire qu'il faut se décourager, est-ce conclure qu'il faut tout abandonner ? Non, c'est une constatation à faire pour ceux qui se dépitent de ne pas voir se réaliser immédiatement leur rêve, c'est un point à noter pour rabattre l'outrecuidance de ceux qui se croient les moteurs de tout.

Bien lente est la marche de l'idée, bien petite est l'influence des individualités sur la marche des événements, mais si petite soit elle, cette influence existe, et si l'effort d'une individualité, prise à part, est peu appréciable, ajouté aux efforts d'autres individualités, elle se précise et se fait sentir. Cet effort, parfois, paraîtra émaner d'une individualité venue à l'heure propice, mais cette individualité ne sera elle-même que le résultat de la masse d'efforts des individus du milieu ambiant, des générations passées, parfois.

Est-ce à dire que M. Tabarant a réussi à vous faire l'histoire exacte des événements de 89, à bien nous caractériser la physionomie des soulèvements de la population d'alors; nous demandons à faire des réserves lorsqu'il apprécie ceux qu'il appelle les brigands, sur ses commentaires des incidents Réveillon et sur les auteurs des pillages d'armes dans les couvents et les hôtels.

Peut-être a-t-il trop cru sur parole, les folliculaires bourgeois qui avaient intérêt à dénigrer ce qui sortait de l'initiative immédiate du populo, à flétrir ce qui n'était pas fait légalement, n'émanant pas des autorités reconnues par la bourgeoisie commençant à se saisir du pouvoir, mais enfin la tentative étant bonne, mérite d'être citée, et d'être lue.

---

Nous avons reçu et rendrons compte au fur et à mesure de la lecture :

De chez Perrin : *L'ennemi des Lois* et *Toute licence, sauf contre l'amour* de M. Barrès.

De chez Alcan : *Les Races et les langues* de A. Lefèvre.

De l'*Art social* et *Luttes stériles*, de G. de La Salle.

De chez S. Empis : *Bains de sons*, par l'ouvreuse du Cirque d'été.

De chez Savine : *Des Impositions Municipales*, de A. Desplanques.

La *France aux Français*, de Ed. Marchand 1893, Comte René de Morgan.

Imprimerie Allemane : *Société du mariage civil*.

D. V. Barrucaud : deux brochures *Triomphe* et *Boudhisme*.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Cognac. — Le compagnon Bourdin étant forcé de quitter Cognac, les camarades sont prévenus d'adresser ce qui concerne le groupe au compagnon Troizard, rue de Bordeaux prolongée.

***

Marseille. — Le numéro 6 de l'*Agitateur* nous annonce que son gérant vient de recevoir six citations, tant pour la correctionnelle que pour la cour d'assises !

Outre nos camarades répartis un peu dans toutes les prisons de France, on s'occupe d'agrandir le pavillon de la presse à Sainte-Pélagie, agrandissement nécessité par l'abondance des locataires.

Vive la liberté ! monsieur.

***

La *Lutte pour l'art*, organe littéraire, rédigé par des compagnons de Bruxelles, 25, rue de Paris, Ixelles, est en vente chez Mme Fayet, 85, rue du Temple, où se trouvent également la *Révolte*, le *Père Peinard*, la *Débâcle* et toutes les publications anarchistes.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

### Circulaire d'un Ministère introuvable

*Le Ministre de l'agriculture aux agriculteurs.*

Citoyens,

Un heureux hasard m'a suggéré une pensée qui ne s'était jamais présentée à l'esprit de mes prédécesseurs ; c'est que vous appartenez comme moi à l'espèce humaine. Vous avez une intelligence pour vous en servir, et, de plus, cette source véritable de tout progrès, le désir d'améliorer votre condition.

Partant de là, je me demande à quoi je puis vous servir. Vous enseignerai-je l'agriculture ? Mais il est probable que vous la savez mieux que moi. Vous inspirerai-je le désir de substituer les bonnes pratiques aux mauvaises ? Votre intérêt le fait naître, et je ne vois pas comment mes circulaires pourraient parler à vos oreilles plus haut que votre propre intérêt.

Le prix des choses vous est connu, vous avez donc une règle qui vous indique ce qu'il vaut mieux produire ou ne produire pas. Mon prédécesseur voulait vous procurer du travail manufacturier pour occuper vos jours de chômage. Vous pourriez, disait-il, vous livrer à ce travail avec avantage pour vous et pour le consommateur. Mais de deux choses l'une : ou cela est vrai, et alors qu'est-il besoin d'un ministère pour vous signaler un travail lucratif à votre portée ? vous le découvrirez bien vous-mêmes, si vous n'êtes pas d'une race inférieure frappée d'idiotisme, hypothèse sur laquelle est basé mon ministère et que je n'admets pas. Ou cela n'est pas vrai ; en ce cas, combien ne serait-il pas dommageable que le ministre imposât un travail stérile à tous les agriculteurs de France par mesure administrative ?

Jusqu'ici, mes collaborateurs et moi nous sommes donné beaucoup de mouvement sans aucun résultat, si ce n'est de vous faire payer des taxes, car notez bien qu'à chacun de nos mouvements répond une taxe. Cette circulaire même n'est pas gratuite. Ce sera la dernière. Désormais, pour faire prospérer l'agriculture, comptez sur vos efforts et non sur ceux de mes bureaucrates ; tournez vos yeux sur vos champs et non sur mon hôtel de la rue de Grenelle.

(*Le Libre Echange.*) Frédéric Bastiat.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 170, 85.

Chaumont-en-Vexin, 1,45. — E. à Daumazan, 0,50. — G. N. S., 0,75. — C. M. à St-Henri, 0,15. C. rue St-Jacques, 0,40. — H. au Vésinet, 1 fr. — L'ami à D. 0,40.

Total : 175,50.

## SOUSCRIPTION

### pour les détenus

Listes précédentes : 54,25.
Groupe la *Revanche des Mineurs*, 25 fr.

Total : 76,25.

## PETITE CORRESPONDANCE

B. à Limoges. — En effet, c'est de l'argent que nous sommes forcés d'avancer.

A. C. à Turin. — Ai envoyé à nouveau le n° 22.

Le compagnon Marcel du café Phocéen est prié de donner de ses nouvelles, 8, rue des Treilles, Angers.

F. à Lunay. — C. à Reims. — P. R. à Orbetello. — P. à St Nazaire. — P. à St-Chamond. — L. à Arras. — S. à Cette. — B. à Grosthuiren. — P. à Châlons. — F. à Amiens. — G. à Trélazé. — G. B. à Naples. — H. à Paterson. — M. à Faienza. — B. à Cognac. — P. A. à Angers. — Reçu timbres et mandats.

Le compagnon Emile Héron, 15, place du Marché au Vésinet, demande à entrer en relation avec les compagnons de cette localité et de Saint-Germain.

C. à Loudun. — 1789 dans quelques jours. — La biographie de d'Axa, demandez chez Vanier, 19 quai Saint-Michel. — Ne connaissons personne à Loudun.

A. Berteaux. — Il y a deux catégories de gens, avec lesquels nous croyons qu'il est inutile de discuter : 1° les prétentieux — qui ne sont ordinairement que des imbéciles. — 2° ceux de mauvaise foi. Ne vous connaissant pas, nous ne pouvons vous ranger dans la deuxième catégorie, mais la suffisance avec laquelle était rédigée votre proposition de cartel, pardon !... votre offre de discussion nous permet de vous ranger hardiment dans la première. Dont acte.

Le compagnon H. Duton, 10, rue de la Crèche, Bordeaux, demande l'adresse de Hubert Coudry.

L. au Poinçonnet. — Ne redevez rien, Hermentaire Maurice. — Nous insérons avec plaisir tous les articles qui sont envoyés lorsqu'ils rentrent dans l'ordre des idées que nous défendons. Mais nous vous prévenons que nous ne faisons ni Kabbalisme, ni Hermétisme, ni Mysticisme. Ceci suggéré par votre signature.

*Der Anarchist.* — Inutile d'envoyer à Verviers, il n'y a plus de camarades allemands.

Les compagnons d'Alger demandent au compagnon Marmande s'il a reçu les lettres qui lui ont été expédiées ?

H. à Saint-Crépin. — La *Société au lendemain*, dans un mois.

Gouziou à Houtzdale. — Mettez-nous de côté les nouveaux timbres du centenaire, principalement les 3, 4, 6, 7, 12, 24, 30 90 cents, 1, 2 et 5 dollars, si vous pouvez vous en procurer, nous pourrons les liquider avec profit pour la propagande.

## CONVOCATIONS

Le groupe du XVIII[e] arrondissement se réunira le vendredi 24 février, au 1[er], chez Boudignot, 96, rue des Martyrs (coin de la rue Marie Antoinette).

Ordre du jour : *Le droit à tout par un compagnon.*

Troyes. — Les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte* sont priés de se réunir le Dimanche 27 courant à 4 heures du soir, chez Unterwale, marchand de vins, rue du Gros Raisin, 11. Extrême urgence.

Amiens. — Réunion tous les Dimanches à 5 h. du soir, salle Lévêque, 64, rue du faubourg de la Hotoie.

Ordre du jour : des Dimanches 26 février et 5 mars, Le suffrage universel, suite et conclusion. — Organisation d'une grande soirée familiale avec tombola gratuite.

Samedi 25 février, à huit heures et demie du soir, salle Becker (au château rouge), 21, rue [illegible], réunion des groupes : Les travailleurs communistes-anarchistes du XII[e], les Egaux, [illegible] d'études sociales des XI[e], XII[e] et XX[e] et le groupe abstensionniste de Montreuil.

Ordre du jour : La propagande anarchiste.

Tous les compagnons des XI[e], XII[e] et XX[e] et des communes de Bagnolet, Montreuil, Vincennes, Fontenay-sous-Bois sont spécialement invités.

Le compagnon H. Duton invite les compagnons de Bordeaux à assister, le dimanche 26, [illegible] pour organisation d'un banquet et soirée [illegible] à l'occasion du 18 mars.

Vendredi 24 février, à 8 h. 1/2 du soir, [illegible] Georget, 38, rue Aumaire. — Conférence par un compagnon. — Ordre du jour : Révolution. — Entrée : 0 fr. 15.

Mardi 28 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle de concert de l'Etoile Belge, maison Goossens, 238, faubourg Saint-Antoine, près la rue de Reuilly. — Conférence par un compagnon. — Ordre du jour : Travail et Vol. — Entrée : 0 fr. 15.

Quelques compagnons habitant le XVIII[e] arrondissement, considérant la période d'agitation dans laquelle nous allons entrer, font appel à l'initiative des camarades pour la formation d'un nouveau groupe, pour cela les invite à se réunir samedi, à 8 h. 1/2 du soir, chez Borgeat, rue Ramey, 51.

Les camarades initiateurs du groupe qui se réunit le samedi, 124, rue Oberkampf, ne voulant pas perdre leur temps dans des disputes stériles provenant du mélange de tempéraments trop différents, n'invite que les camarades décidés à discuter et à s'instruire sérieusement, voulant obtenir des résultats, ils font un fonds de caisse pour semer l'idée aux élections futures, samedi, 3 session et dimanches chants. Les camarades qui voudront voudront bien comprendre qu'en nous travant dans notre manière de faire, ils feront acte d'autorité, à eux d'agir selon leur tempérament.

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis soir, 8 h. 1/2, chez Godfrin, avenue de Paris, 42.

Levallois-Perret. — Réunion des compagnons tous les samedis soir, salle Mezerette, rue de Neuvel, 85.


## EN VENTE A « LA RÉVOLTE »

KROPOTKINE

Les Paroles d'un Révolté ..... 1 [illegible]
La Conquête du Pain ..... 2 [illegible]
L'Anarchie dans l'Evolution sociale ..... [illegible]
Les Prisons ..... [illegible]
Un Siècle d'attente (1789-1889) ..... [illegible]
La Morale anarchiste ..... [illegible]

E. RECLUS

Evolution et Révolution ..... [illegible]

MALATESTA

Entre Paysans ..... [illegible]

BAKOUNINE

Dieu et l'État ..... 1

EN PRÉPARATION :

La Société au lendemain de la Révolution (*nouvelle édition*) ..... [illegible]

**LA RÉVOLTE est en vente dans toutes les bibliothèques des gares de chemins de fer** (*Service de la Maison Hachette*).


*Le Gérant-Imprimeur :* E. L. Langlois.

Paris. — Imp. E. L. LANGLOIS, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNÉE, N° 25 — DIX CENTIMES — DU 4 AU 10 MARS 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## COLONISATION ANARCHISTE

La lettre du compagnon Cappellaro sur la colonie Cecilia, que nous avons insérée dernièrement, a eu le don d'égayer les plumitifs de la presse dite grande, à l'instar de certains numéros. Elle contenait un aveu naïf qui, étant donné l'esprit bourgeois, ne pouvait manquer d'être mal interprété, et devait ainsi fournir aux pisseurs de copie, l'occasion de dire quelques bêtises de plus sur l'idée anarchiste. Aussi, nos journaleux bourgeois n'ont pas raté l'occasion et se sont rués dessus, comme gorets sur... une perle ! L'*Eclair*, le *Journal des Economistes*, ont sortis leurs âneries. Il n'y a pas jusqu'à Coppée dans le *Journal*, et Montorgueil dans le *Paris* qui, tout en disant d'excellentes choses, n'ont pu s'empêcher de ressasser les bêtises de leurs congénères, tant le journalisme, le besoin de faire de la copie à heure fixe, abêtit les hommes, les coule dans le même moule.

Les doléances du compagnon Cappellaro, sur le manque de femmes dans la colonie, ont fourni à M. Coppée, entre autres, l'occasion d'en conclure que l'idéal de l'anarchie était de mettre les femmes en commun, de retourner à l'état de promiscuité dont nos ancêtres sont sortis depuis des milliers d'années.

C'est « par hasard » que M. Coppée a lu le numéro de la *Révolte* qui contenait la lettre du compagnon Cappellaro, il y a vu matière à faire un article, et le voilà parti là-dessus à « réfuter » les idées anarchistes — qu'il ne connaît pas — sur une phrase qui lui paraît controversable. C'est bien là le journalisme : broder sur un sujet que l'on ignore toutes les insanités qui vous passent par la tête.

M. Coppée n'avait pas besoin de nous dire que c'était « par hasard » qu'il a lu la *Révolte*, car, s'il l'avait lue plus assidûment, cela lui aurait évité de dire bien des bêtises.

Ne lui en déplaise, l'idéal de l'anarchie n'est pas de mettre les femmes en commun ; l'anarchie proclame la femme l'égale de l'homme, reconnaît son indépendance, sa plus complète autonomie, jusques et y compris les choses de l'amour.

L'union des sexes, en anarchie, n'est subordonnée à aucune formalité, à aucune réglementation. S'unissent ceux qui se plaisent mutuellement, dans les conditions qu'ils débattent ensemble, pour la durée que leur sympathie mutuelle est seule apte à mesurer. Il n'y a pas de droits de l'homme sur la femme, de la femme sur l'homme ; aucun autre lien, que leur consentement mutuel, ne les retient. La confiance et la franchise, l'un envers l'autre, dans leurs rapports, doivent être leurs seules règles.

Ces unions seront-elles temporaires ? seront-elles durables ? Il en sera ce que seront les individus : à ceux qui aimeront durablement, de savoir se faire aimer de même ; aux sympathies de se découvrir et de se faire accepter. La seule liberté doit régler les rapport des sexes.

Le compagnon Cappellaro, en se plaignant de ce que les compagnes de la colonie Cecilia n'ont pas encore compris le libre amour, a certainement avancé là une énormité, étant donné la délicatesse des sentiments qui font agir en amour, ceux dont le cerveau est un peu affiné, ceux dont le besoin physique se complique des sentiments et sensations qui doivent donner l'estime, l'affection qui vous fait préférer tel individu à tel autre. Si, en parlant d'amour libre, il entendait que les femmes de la colonie devraient *se dévouer* indistinctement au soulagement de tous les mâles de la colonie, le camarade Cappellaro aurait dit une bêtise, mais si M. Coppée avait étudié les idées qu'il prétend critiquer, cela lui aurait évité d'en dire à son tour. Surtout, quand il ajoute que ce sont des femmes à gros numéros qu'il faut envoyer aux colons de la Cécilia.

Gardez donc cela pour votre société bourgeoise, M. Coppée. Si nos camarades souffrent et se plaignent du manque de femmes, ils savent, malgré tout, respecter leur indépendance. A la citation que vous faites du passage où le compagnon Cappellaro se plaint « que le libre amour n'a pas encore pénétré le cœur de leurs compagnes, ce qui produit beaucoup d'ennui à ceux qui sont seuls » vous oubliez d'ajouter la suite : « et malgré cela, personne n'a encore manqué de respect aux femmes ! » Ce qui prouve que, même quand ils se font une fausse conception de leur idéal, les anarchistes sont tellement convaincus de l'autonomie individuelle, ils savent la respecter dans chaque individu. Ce n'est que dans un cerveau bourgeois que pouvait éclore l'idée de mettre la femme en commun et de l'assimiler à de la marchandise ou à un bétail.

Mais où M. Coppée est radieux, c'est de l'idée qu'ont eu certains anarchistes d'aller tenter au loin, la réalisation de leur idéal : « Pourquoi s'attarder dans la vieille Europe ? Le sol est épuisé, la place rare et le pain cher. En route, le monde est grand ! Il y a de la place de l'autre côté de l'équateur. » Si l'idée d'émigrer pouvait s'emparer de tous les anarchistes et les amener à débarrasser de leur présence et — surtout — de leurs revendications, la vieille Europe, M. Coppée serait tranquille et le monde bourgeois pourrait digérer à l'aise.

Désolés nous sommes, M. François, de détruire vos illusions, mais les anarchistes n'ont nullement l'intention de quitter la place. L'Europe possède une civilisation, des connaissances, des moyens de communications et de développements auxquels nous ne voulons pas renoncer, tout un outillage que nous voulon mettre en œuvre à notre profit, tout un héritage des générations passées et que la nôtre a contribué à augmenter. Nous ne voulons pas retourner à « l'état nature » comme le croient bêtement certains de vos confrères ; nous voulons jouir de tout ce qui existe, de toutes les connaissances humaines et les élargir, nous revendiquons cet héritage et c'est au cœur de la place que nous lutterons, pour l'obtenir. Nous ne vous l'abandonnerons pas, soyez-en assuré.

Libre à ceux de nos camarades qui, désespérant de l'avenir, vont chercher, loin de la civilisation, un sol libre où ils espèrent réaliser plus vivement leurs conceptions d'une société meilleure. Le manque de ressources, — et l'appel de fonds que les colons de la Cecilia adressent à leurs frères d'Europe en est la preuve — ne tardera pas à leur rappeler que dans la société actuelle, tout s'enchaîne, il est impossible à toute tentative, si isolée soit elle, de se soustraire complètement à sa funeste action. La bourgeoisie, partout, détient le sol, les produits et les moyens de production et pèse de tout son poids même sur ceux qui veulent en sortir.

Toute tentative anarchiste ne peut être complètement anarchiste par ce fait que subsiste à côté d'elle l'organisation bourgeoise qui la domine. C'est ce que n'ont pas compris M. Coppé et les imbéciles qui trouvent plus facile de faire de l'esprit que de chercher des raisons, mais c'est ce que résume admirablement M. Montorgueil dans son article du *Paris* :

« ... Faut-il donc toujours en venir là ? Le capital, cause de cette inégalité qui afflige l'homme sensible, le devrons-nous subir encore dans les temps futurs, qu'un petit village fondé sur les plus purs principes de l'altruisme ne s'en affranchit point ! Après un an de fonctionnement, Anarchie en est là : l'amour et l'argent le dominent tyranniques comme en notre vieux monde.

« Ce serait à désespérer de voir jamais l'aube radieuse, si l'on ne se disait qu'il n'y a que les adolescents pour croire qu'une société se fait en réduction. Ce qui est possible en grand ne l'est pas nécessairement en petit, ou réciproquement. Ce fut l'erreur de Cabet, de Fourier, de Considérant, d'avoir cru à l'expérimentation rationnelle d'une idée qui appelle, pour être réalisée, la refonte morale de toute la société ancienne.

« Ne tentons point de réaliser ces utopies sur des terres d'asiles : elles ne ménagent que des déceptions. Bornons-nous à rêver. Et c'est ici que le rêve devient véritablement de l'action, en ce sens qu'il modifie l'âme, la façonne et la dispose mieux que ces tentatives isolées, toutes pareilles à ces constructions candides que, sur le sable, au bord des flots, les enfants qui les édifient prennent pour des cités. »

M. Montorgueil a su trouver la note juste, sauf dans le dernier paragraphe. Le rêve est bon pour ceux qui, tout en aspirant un avenir meilleur, savent parfaitement s'accomoder de la société actuelle, mais les déshérités, mais ceux qui veulent rompre avec l'infamie actuelle, ceux là ne peuvent se contenter de rêver, ils veulent realiser leur idéal. De là, selon les tempéraments, selon l'acuité des sensations, des essais de réalisation comme la colonie Cécilia, comme la commune de Montreuil, l'agitation sous toutes ses formes écrits, actes ou paroles. Si l'état d'âme des « rêveurs » prépare les générations à accepter les transformations, celui des « agissants » en facilite la realisation.

## L'ÉTAT MALFAITEUR

Nous traversons en ce moment une période, qui, espérons le, ouvrira les yeux à maint travailleur sur le vrai rôle de l'Etat dans la création du prolétariat et le maintien de l'exploitation actuelle.

A mesure que les masses ouvrieres deviennent plus conscientes de l'exploitation et qu'elles prennent une attitude plus menaçante, les politiciens s'empressent de déclarer qu'eux aussi ne demandent pas mieux que d'améliorer la position de l'ouvrier par des lois. — « Exposez vos griefs leur dit-on, nous chercherons les moyens de les réparer. »

Les griefs sont exposés, on les discute — et la premiere chose dont on s'apercoit, c'est que l'Etat lui-même a surtout crée cette situation intenable. Fidèle à son rôle, sa mission et son but, c'est lui qui a toujours jeté dans la balance de la lutte entre exploiteurs et exploités, le poids de son armée, de sa police, de ses juges et de ses monopoles crées en faveur de l'exploiteur. C'est lui qui sanctionne et systématise l'oppression.

Et les travailleurs s'aperçoivent, qu'impuissant de jamais faire le bien, l'Etat, le pouvoir, n'a toujours existé qu'à condition de créer des privileges et des monopoles et de livrer les uns à l'exploitation des autres. Otez-lui cette fonction et il ne reste plus rien, que ce qui se fait dans la société et doit se faire sans son intervention.

Ainsi l'Etat, l'autorité, crée d'abord, ou du moins perpétue et légalise le mal; et lorsque les lésés se révoltent contre le mal, l'Etat se décide à le guérir par quelques palliatifs, soit en créant un nouveau privilege, soit en divisant les exploités et rejetant l'exploitation de tous sur une partie des travailleurs.

En parlant de guerre, Victor Hugo faisait dire à un enfant : — « Pourquoi les blesser si on les guérit après ? » Eh bien, blesser pour guérir ensuite tant bien que mal, c'est le résumé de la situation.

On demande à l'Etat de guérir les blessures qu'il a faites lui-même. Et s'il fait la moindre des choses dans cette direction, aussitôt on s'écrie : « Vous voyez bien que l'Etat est nécessaire; lui seul pouvait atténuer le mal! »

On demande à l'Etat des écoles pour le peuple. Il en donne quelques-unes, mauvaises pour la plupart, très chères toujours et presque toujours très abrutissantes, — et la démocratie de s'écrier : « Vous voyez bien ce que l'Etat peut faire; sans lui vous seriez restés des ignorants. »

Mais la pensée du travailleur pénètre déjà au-delà de ces balivernes, elle creuse plus profond et s'aperçoit que si l'Etat se décide à faire quelque chose, ce n'est toujours que pour atténuer le mal qu'il a lui-même infligé.

Qui donc a crée l'esclavage? Qui donc l'a maintenu en massacrant les serfs révoltés, si ce n'est l'Etat?

Qui donc a sanctionné, systématisé, légalisé le servage, si ce n'est l'Etat? Qui donc en a fait une institution sacrée, si ce n'est cette sœur de l'Etat, l'Eglise? Qui donc a toujours massacré les serfs révoltés?

Qui donc, plus tard, a systématisé, légalisé et sanctionné le salariat, si ce n'est encore l'Etat? Qui a ruiné le paysan, lui a enlevé le sol et l'a livré — déguenillé et affamé — à l'exploiteur industriel?

Et qui enfin, si ce n'est toujours l'Etat, a tout fait, jusqu'à nos jours mêmes, pour empêcher les travailleurs de s'unir, de s'organiser, de lutter avec les armes qui leur tombent sous la main contre le vampire capitaliste?

Eh bien, maintenant que les parlements sont assaillis de tous côtés de demandes de lois, soi-disant protectrices du travail, et que les faits de l'exploitation capitaliste, sont beaucoup discutés, ce rôle de l'Etat apparait dans toute sa splendeur.

Prenez l'industrie des chemins de fer, — celle qui entre toutes est la plus soumise à l'Etat, la plus réglementée par l'Etat.

Eh bien, c'est l'industrie dans laquelle l'exploitation du travailleur atteint ses dernières limites.

On sait bien pourquoi : passe encore une grève de tisserands ; mais si c'est une grève des employés de chemins de fer, on sait si l'Etat se gêne de les terroriser, de les remplacer par la troupe, de les fusiller ! Juges, bourreaux et soldats, tout est mis au service de ces monopolistes, constitués par l'Etat.

Dans aucune industrie, le travaillevr n'est autant l'esclave de la Compagnie. Il est embrigadé soumis à une surveillance militaire, à une hiérarchie étatiste. Il est exploité comme nulle part.

Il y a quelques mois à peine, nous racontions la catastrophe d'Ecosse. Un aiguilleur, exténué par le sur-travail, après vingt-quatre heures passées sans sommeil, s'endormait pour dix minutes et, réveillé en sursaut, lançait un train express sur un train de marchandises. Et un tribunal le condamnait, lui, n'était ce que pour la forme, pour ne pas condamner la Compagnie.

Mais si ce n'était que vingt quatre heures ! L'autre jour on découvrait qu'un jeune garde avait été écrasé dans une petite station perdue de l'Ouest de l'Angleterre, entre deux wagons, après avoir passé *vingt-trois heures* de suite à raccrocher et décrocher des wagons pendant une terrible tempête de neige, et on apprenait que pendant quatre jours précédents il avait fait chaque jour dix-huit heures du même travail. Il n'en pouvait plus, il s'affaissa sous les roues d'un train.

Ailleurs, la même enquête découvrait que les ouvriers travaillaient jusqu'à 24 heures sans interruption et que quelques-uns d'entre eux avaient fait deux fois vingt-quatre heures de travail avec *vingt minutes* de repos.

Ailleurs, on apprenait que tel ouvrier venait de faire *soixante-et-une heures* de travail, coupées de deux repos de quatre heures chacun ; ou bien quarante-deux heures, avec une heure d'interruption. Et ainsi de suite... on n'en finirait pas, si on voulait citer tous les faits voilés par cette enquête, faite en Angleterre après le désastre d'Ecosse.

Que n'apprendrait-on pas si on faisait seulement une pareille enquête en France, sur les lignes auxquelles « les concessions scélérates » furent accordées, il y a un an ou deux, moyennant force chèques, bien entendu.

Quelles horreurs, à faire dresser les cheveux, n'apprendrait-on pas, si on faisait une enquête sérieuse sur le travail des mines — cette autre industrie soumise à l'Etat!

Eh bien, c'est encore à l'Etat que l'on vient demander aujourd'hui de remédier à ces maux, qu'il a créés, fabriqués lui même!

Qu'importe que cet Etat, ce gouvernement, ou ce parlement aient une composition plus ou moins démocratique! Qu'importe s'il était même composé entièrement de ceux qui s'intitulent pompeusement socialistes puisqu'ils seraient appelés à légiférer sous la menace de l'exploiteur qui déclarerait qu'il fermera boutique, et retirera son capital pour aller le placer ailleurs — en Turquie ou en Chine — si on empiète sur son droit à l'exploitation. Qu'importe! Puisque si le parlement n'était pas prêt à s'emparer lui même de toute l'exploitation de l'industrie — ce qu'il ne peut pas faire — il devrait chercher à accomoder le loup et la chèvre!

Voilà pourquoi, il se produit en ce moment, surtout en Angleterre, un mouvement nouveau dans les esprits ouvriers.

Ils commencent à comprendre — cela se répete, du moins, de plus en plus souvent — que demander à ceux qui vous ont infligé la blessure de la guérir, est simplement bête. Et ils se disent : — « Si l'Etat légifere, en notre faveur, ce ne sera toujours pas ce qu'il nous faut. Il créera quelque nouveau privilege, en faveur d'un quatrième état, contre un cinquième.

« Et puis, il n'y aura rien de fait. La mine, le chemin de fer, le dock resteraient toujours aux mains des exploitateurs. Et ceux-là nous donneraient toujours la même réponse — Nous n'y pouvons rien, nous devons vous exploiter, puisque nous-mêmes ne parvenons pas à joindre les deux bouts.

« N'oublions pas non plus l'essentiel. L'intervention de l'Etat démoralise l'ouvrier. Ils veulent bien nous jeter en pâture une loi de huit heures, mais à condition de nous tenir sous leur tutelle — et nous n'en voulons plus.

« Il faut bien qu'un jour ou l'autre tout l'aménagement du chemin de fer, de la mine, de l'usine, soient remis à nous-mêmes. Nous serions prêts au besoin, si cela ne peut se faire autrement, à les payer — à nous racheter, comme les serfs rachètent leur liberté — pourvu qu'ils ne se mêlent de rien, qu'ils nous laissent toute l'organisation.

« Ils n'ont rien su organiser, qu'à condition de nous exploiter outrageusement, de nous mener de crise en crise, de nous traiter en esclaves. Ils ont ainsi prouvé leur incapacité, et nous n'avons pas besoin d'eux pour vivre. Nous pouvons organiser l'industrie nous-mêmes.

« Et dans cette organisation, l'Etat n'aurait rien à voir, nous seuls pourrions la mener à bonne fin ».

Voilà les idées qui germent maintenant dans les cerveaux de ceux qui autrefois supportaient le joug sans murmurer. Nous ne faisons que les résumer. Leur trait essentiel que nous tenons surtout à constater, c'est qu'au contraire du socialiste étatiste, l'ouvrier n'a aucune confiance en l'Etat et pleine confiance en soi-même.

En Angleterre surtout, ces idées deviennent des idées courantes.

L'idée territoriale, communaliste, en France; l'idée du métier, hostile à l'intervention de l'Etat, en Angleterre ; et l'idée ouvrière aux prises avec le socialisme étatiste, en Allemagne, — voilà en peu de mots le résumé de la situation.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Lyon, le 21 février 1893. — Le marquis de Morès et le frère Guérin, son compagnon d'armes en guerre sainte, ont réapparu lundi soir dans nos murs. Ils y venaient avec l'intention de donner en la salle des fêtes des Folies-Bergère, une conférence à la fois contradictoire et privée sur : le Panama, les scandales juifs et la question sociale.

Ces messieurs, il faut le croire, entretiennent en notre ville de bien étranges relations, car de répugnants individus se chargent, chaque fois, de les y recevoir et de les y exhiber ensuite. Ils n'ont qu'à se montrer pour faire sortir des jésuitières, des cercles et des congrégations catholiques, qui abondent en la cité de Fourvières, sur la rive droite de la Saône, une nuée de jeunes lévites aux dents toujours prêtes à mordre, aux griffes toujours prêtes à déchirer pour défendre le noble croisé. Peut-être exacerbe-t-on leurs nerfs par des pratiques clandestines, des macérations et des jeûnes avant de les lancer dans la mêlée révolutionnaire où, depuis quelque temps, ces tartufes en herbe ont, paraît-il, leur poste de combat. A côté de moi, lundi, un de ces néophytes tomba soudain en une crise d'hystérie à la vue d'un drapeau rouge qu'agitait, dans la salle, un groupe de blanquistes. L'écume aux lèvres et le regard fou, ce forcené trépignait, montrant le poing au chiffon rouge.

Une autre catégorie de Lyonnais acclament volontiers le marquis de Morès et signent au besoin les cartes d'entrée à ses instructions-conférences. Ce sont les pseudo-socialistes qui, dans l'effervescence populaire, ne voient qu'un tremplin pour sauter jusqu'au pouvoir, les faux frères qui usurpent le nom de révoltés pour le salir ensuite par d'indignes compromissions, d'un mot les rédacteurs et les partisans du *Peuple*. Tous les révolutionnaires honnêtes et convaincus le savent ici, mais il faut qu'on l'apprenne aussi à la *Récolte*, où peut-être on l'ignore, le *Peuple* est une feuille qui, même dans le parti socialiste modéré, ne doit plus s'appeler révolutionnaire : c'est une vendue, une prostituée de plus.

C'est donc dignement escortés par la *Croix*, d'une part, et le *Peuple*, de l'autre, que devant une salle comble, les citoyens de Morès et Guérin ont fait leur apparition. Voilà de quoi dégoûter déjà les honnêtes gens! Mais que penser quand on entend ces hommes, comme nous les entendîmes hier, se proclamer communards (*sic*) et protester de leur admiration pour les fusillés de la semaine sanglante. On se demande si ce sont aussi les hommes-liges de Drumont, le monomane du prépuce, si ce sont bien les mêmes qui prétendent résoudre la question sociale par un autodafé d'israélites, une bénigne révision de la constitution et la remise, à chaque ouvrier, d'un livret de la Banque de France, démocratiquement organisée?

Nous ne ferons pas à ces deux polichinelles l'honneur de discuter leurs théories, mais, comme réponse à cette énigme à la fois écœurante et folle, voici notre simple avis : A Guérin, qui est un enfant du peuple, qui a travaillé et souffert, dit-il, et qui cependant amuse à des enfantillages la bonne volonté de ceux qui souffrent et travaillent encore, nous ne pardonnons pas. Quant au marquis, c'est plutôt, croyons-nous, une sorte de Don Quichotte, un spadassin hébété et mâtiné de philanthrope à l'eau-de-vie. Il n'est poussé dans ses chevauchées sociales que par le chevaleresque honneur de ses quartiers de noblesse; il se croit tenu de faire le bonheur du peuple comme un seigneur du moyen-âge pris de subite tendresse pour ses serfs ou encore Henri IV promettant, tous les jours, à ses sujets, la poule au pot. Mais, surtout, le marquis a du tempérament. Privé des violents exercices du quartier de cavalerie, il lui faut les duels de la vie politique, les pugilats avec la police et le vacarme des réunions publiques. Comme fresque, comme décor et comme pose, ce n'est pas mal trouvé. Nous le félicitons en particulier du veston sévère, et façon dolman, boutonné très haut et ne laissant voir autour du cou qu'une étroite bande de col.

Mais nous le félicitons surtout du concours généreux qu'il nous prête. Car la réunion de lundi a été pour nous — tous les bourgeois le reconnaissent — un véritable triomphe.

Les compagnons Simon, Le Tessier et Dumortier ont prouvé devant plus de deux mille personnes que notre seule religion était le respect de la personnalité individuelle en faisant courageusement respecter la liberté de la tribune.

Sans l'intervention de nos camarades l'impopularité des deux antisémites une fois constatée par les hurlements hostiles et les sifflets prolongés qui ont accueilli leur entrée, la réunion toute entière se serait passée à discuter certaines personnalités lyonnaises, à se poser des questions mesquines de partis et de clochers, toujours aussi sales qu'ennuyeuses. Grâce à l'énergie des compagnons, grâce à leur présence d'esprit les deux conférenciers ont pu tant bien que mal développer leurs théories (?) malgré l'opposition violente et systématique des blanquistes qui à diverses reprises ont entonné la *Carmagnole* en agitant un drapeau rouge. Puis une fois dégoûtée par les âneries des deux *leader* de l'antisémitisme, la salle s'est trouvée merveilleusement disposée à entendre la doctrine anarchiste brièvement mais clairement exposée par les compagnons Monod, Le Tessier, et Dumortier.

Nous avons eu le plaisir de constater que la masse commence à s'habituer à l'idée, que les cris souvent répétés : « A bas la patrie! A bas la propriété! » soulevaient plus de bravos que de sifflets.

Somme toute, excellente soirée pour la cause, et triomphe complet de la tactique qui consiste à exposer un peu partout et simplement nos idées. Grâce au caractère de moralité, de franchise et de bon sens dont elles sont empreintes elles ne tardent pas à séduire les milieux les plus hostiles en apparence.

Encore une fois, donc, tous nos remerciements à MM. de Morès et Guérin. La *Libre Parole* m'apprend d'ailleurs ce soir qu'ils sont contents de leur petite équipée. C'est un succès prétend Drumont. Il faut croire que les forts de la Villette considèrent comme un succès de n'avoir pas été laissés pour morts sur la place. Qu'ils ne se laissent donc pas s'émouvoir par ce succès, puisque succès il y a. Qu'ils continuent leur croisade et leurs pérégrinations, qu'ils nous préparent de belles salles, qu'ils fassent bien comprendre aux assistants ce que c'est que des saltimbanques, qu'ils montrent, avec preuves à l'appui, comment ils espèrent accaparer le mouvement révolutionnaire — puis qu'ils se tiennent en repos. Pourvu qu'il se trouve la quelques compagnons aussi dévoués que ceux des Folies-Bergère, ces deux bourgeois n'auront fait que nous rendre service ou plutôt à la cause que nous aimons et chaque fois nous pourrons, comme lundi, lever la séance aux cris de : Vive l'Anarchie!

Il y aura de l'écho.

***

Lille. — Les policiers saisissent avec empressement toute occasion de manifester leur bêtise et leur malveillance. L'autre jour, l'un de ces drôles a conduit au poste le compagnon Poissonnier, vendeur de *la Révolte* et d'autres feuilles anarchistes. On l'a gardé vingt-quatre heures, histoire de lui faire perdre sa journée, et de lui donner à réfléchir. Il serait si heureux en vendant des canards bourgeois! mais le camarade a fait la sourde oreille, et les policiers en ont été pour leur arrestation arbitraire. Une de plus ou de moins, ça ne compte guère dans le tas, mais ça grossit tout de même la note à payer qu'on leur présentera un jour ou l'autre, et sans prendre de gants.

***

Rive-de-Gier. — La grève des métallurgistes continue, et les « autorités » font leur possible pour que l'ouvrier crève de faim, tout en l'excitant à se révolter, histoire de lui donner du plomb en guise de pain. La force armée est sur pied, des patrouilles incessantes de gendarmes fondent sur les grévistes, on en arrête quelques uns sans motif ou pour des raisons futiles, on les condamne à huit ou quinze jours de prison, et la « société » se félicite d'être si énergiquement défendue. Mais nos gouvernants trouvent que ça ne va pas assez vite, les voici qui redoublent de vexations. Le compagnon Phillioux, verrier, vient d'être arrêté à son domicile; il aurait, paraît-il, en réunion publique, outragé le gouvernement et la magistrature. On se demande comment il a pu faire, et s'il est possible d'outrager des individus aussi décriés que nos panamistes et nos justiciards.

***

Rodez. — Tous les ouvriers mégissiers de Millau sont en grève, sauf ceux de deux ateliers dont les patrons ont accepté les conditions de la chambre syndicale. Les grévistes demandent que le salaire quotidien soit de 4 francs, que les heures supplémentaires soient payées le double de ce qu'elles sont payées actuellement, enfin qu'on ne prenne plus de femmes pour épiler les peaux.

Le conflit semble devoir se prolonger. Mais il n'a pas le caractère d'une lutte sans merci contre le patronat. Il entre dans la lutte un esprit de jalousie et d'animosité contre les femmes et les non syndiqués, dont les exploiteurs sauront tirer parti. Il serait plus logique de s'entendre contre la tyrannie patronale, sans exception de personnes; le succès serait plus probable, quoique bien douteux encore, puisqu'on respecte la légalité.

***

Saint-Etienne. — Il se produit ici une agitation de bon augure à propos de la grève de Rive-de-Gier. Dans une conférence publique tenue le 25 février, la femme d'un verrier et deux ouvriers ont prononcé des discours très énergiques, un véritable appel à la révolution.

On engage les grévistes à persister dans leur attitude, et l'on décide de se cotiser pour les aider à soutenir la lutte.

***

Vendin-les-Béthune. — Toujours la grève. Les ouvriers, comme le directeur du charbonnage, sont absolument décidés à ne rien céder. Aucun gréviste ne se présente pour reprendre le travail, et aucune ronde de nuit n'est faite aux abords des fosses.

Un grand calme continue à régner, cela donne à penser que les ouvriers ont des ressources, et jusqu'ici, d'ailleurs, la police et la force armée ne sont pas intervenues. Donc, pas de causes de désordre. S'il en survient, on peut assurer à l'avance qu'elles ne viendront pas des ouvriers.

## Angleterre

Une misère noire décime la population de Londres. D'après une statistique récente, on trouve : 1.292.737 individus dénués de toute ressource ; 2.166.503 malheureux gagnant à peine de quoi vivre. Ainsi, la moitié de la population de Londres vit dans la privation et le dénûment le plus complet; un quart est à peu près à l'abri de la misère, et l'autre quart... possède toutes les richesses.

Cette statistique n'a pas besoin de commentaires. Elle est plus écrasante pour la société bourgeoise que les plus violents discours. Et ce qui n'est pas moins monstrueux c'est l'inconcevable résignation de tous ces meurt de faim.

***

Le 20 février, la journée de huit heures, ou plutôt les 48 heures par semaine, va être introduite, à titre d'essai, pour un an, dans les usines de fer de Salford (Manchester) des bourgeois Mather et Platt. Les salaires anciens seront maintenus, mais on ne fera plus que 48 heures. Le travail commencera à huit heures moins le quart et durera jusqu'à midi; il recommencera à une heure pour durer jusqu'à cinq et demie. Samedi il sera terminé à midi.

Evidemment, les patrons ont fait appel à l'énergie des travailleurs et sont sûrs d'obtenir en 48 heures ce qu'ils obtenaient jusqu'ici en 53 heures. Les ouvriers n'en voulaient plus, et le travail devenait de moins en mois productif.

## Suisse

Quelques jeunes calicots, en rupture de boutique, avaient mêlée à une farce de carnaval le nom respectable et respecté de S. M. Carnot, premier magistrat de France. Toute la presse domestiquée a supplié le susdit personnage de ne pas envoyer ces pauvres enfants gémir sur la paille humide des cachots. Et S. M. a bien voulu faire droit à cette humble requête.

Le Conseil fédéral a riposté par l'envoi de ses sentiments de sincère amitié et de respectueuse estime. L'incident est clos. L'affaire est classée.

Cette misère a tenu en haleine, pendant huit jours, *l'opinion publique européenne*. Il a coulé des torrents d'encre et de bêtise : on a mis en avant la dignité de la France, le prestige national, etc...

Tas de cabotins!...

## Italie

Rome. — Même comédie qu'à Paris.

Les gouvernants sont pris la main dans le sa-

On leur crie : au voleur ! aussitôt pour faire diversion, ils invoquent le péril social. La police de Rome vient de mettre en état d'arrestation vingt-sept de nos camarades soupçonnés d'avoir joué un rôle plus ou moins actif dans les dernières explosions. Ils seront poursuivis pour affiliation à une société de malfaiteurs. On a trouvé chez eux, probablement parce qu'on l'y avait déposé, tout un attirail d'armes à feu et de substances explosives.

Les canailles de là-bas espèrent, à l'aide d'un procès retentissant, étouffer le bruit qui se fait autour de l'affaire des Banques. Peine perdue. Au train que prennent les choses, nous allons voir tous les gouvernants de l'Europe appliquant les mêmes procédés, vol, pillage des caisses publiques et privées, etc., etc..... Ça prépare la liquidation générale. Elle pourrait bien commencer dès cette année.

## Etats-Unis

Nous avons parlé du traité d'extradition des réfugiés politiques, conclu entre les Etats-Unis et la Russie. Le traité, ratifié finalement par le Sénat (c'est le Sénat qui ratifie les traités signés par le président de la république) reste encore plus ou moins secret. Mais les journaux américains disent que le traité d'extradition n'est qu'une partie du traité signé. Il comprendrait, en outre deux clauses. Pour acheter aux Etats-Unis le traité contre les réfugiés la Russie s'est engagé à soutenir par armée de terre et de mer la doctrine de Monroë — l'Amérique entière aux Américains, c'est-à-dire, le Canada, les îles du golfe de Mexique et le reste aux Etats-Unis, — ainsi que des privilèges pour la pêche dans la mer de Behring.

Les Américains croient toujours, comme les Français à la fable convenue du colosse militaire russe. En vérité, le colosse a toujours, proportions gardées, les mêmes pieds d'argile qu'il avait en 1853.

* * *

La guerre fratricide entre grévistes et remplaçants continue.

La semaine passée, les grévistes d'une mine de Pennsylvanie, qui avaient été remplacés par des Negres, se sont rassemblés au nombre de 150. C'étaient pour la plupart des Hongrois, des Italiens et des Français.

Arrivés à l'ouverture du puits au moment de la sortie, ils ont fait feu sur les Negres, qui étaient environ soixante. Les Negres ont riposté, mais ils ont été mis en déroute et se sont sauvés par la fuite.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Paris, 25 février 93.

Mon cher Grave,

Je tiens beaucoup à relever, amicalement, dans votre compte-rendu de mon roman l'*Aube*, certaines appréciations qui, sortant du champ de la critique littéraire, pourraient donner à penser à ceux de vos lecteurs qui ne me connaissent pas, que je suis un sacré jean foutre d'écrivain bourgeois.

Vous dites, en effet : « Nous demandons à faire des réserves lorsqu'il (*il*, c'est Tabarant) lorsqu'il apprécie ceux qu'il appelle les brigands, sur ses commentaires des incidents Réveillon et sur les auteurs des pillages d'armes dans les couvents et les hôtels. Peut-être a-t-il trop cru sur parole les folliculaires bourgeois qui avaient à dénigrer ce qui sortait de l'initiative du populo, etc. »

Halte-là ! Je vous prie de croire que les folliculaires dont vous parlez ne furent guère mes inspirateurs, et que les brigands pillant l'exploiteur Réveillon, mettant à sac couvents et hôtels, m'ont toujours semblé infiniment plus intéressants que les patriotes à cocardes et les Camille « desmoulinisant » au Palais-Royal. Mais l'*Aube* est un livre conçu d'après les procédés de documentation impersonnelle. Les opinions que vous y apercevez sont celles des hommes de l'époque, non les miennes qui ne transparaissent que par synthèse. Lorsque je fais crier aux pauvres bougres : « Vive le duc d'Orléans ! », m'accusez-vous d'être orléaniste ? Il faut bien distinguer entre un roman purement descriptif de mouvements, de formes et de couleurs, et un ouvrage didactique ou subjectif.

A vous et la Révolution.

ADOLPHE TABARANT.

En parlant des appréciations de M. Tabarant sur les *brigands* de 89, nous nous sommes servis d'une expression impropre. En effet, dans l'*Aube*, ce sont les personnages qui parlent, l'auteur n'intervenant nullement, par ses réflexions, dans l'action de son roman. Mais, malgré cela, si nous nous sommes mal exprimé, notre observation n'en reste pas moins juste. M. Tabarant n'ignore pas que, tout en laissant parler les personnages qu'il met en scène, selon leur caractère, leurs tempéraments et leurs idées, il y a une façon de présenter les faits, de grouper les situations qui force la conclusion du lecteur. C'est même là, selon nous, le talent de l'auteur, de savoir amener le lecteur à conclure par lui-même dans le sens où il veut l'amener sans avoir besoin de lui poser la conclusion, rien que par sa manière de savoir poser les faits.

C'est ce que, à notre avis, M. Tabarant n'a pas su faire, sur quelques points, en laissant trop dominer la note des historiens bourgeois.

Le compagnon Brunet ayant été demandé par les compagnons d'Angers pour aller faire une conférence, vient de se procurer une bicyclette sur laquelle il se propose de faire la route.

Cette combinaison, réduira les frais de voyage, de plus elle lui permettra de visiter les plus petites localités. Les camarades se trouvant sur la route de l'ouest et qui désirerait que le compagnon Brunet, s'arrête chez eux, pour donner des réunions sont priés de lui écrire, rue Louis-Blanc, 71.

Brunet se propose de commencer sa tournée le 15 mars.

SAINT-QUENTIN. — Une collecte faite à la sortie de la conférence donnée le 22 janvier par les compagnons Ballenghein, de Saint-Quentin, et Georges, de Paris, a produit la somme de 10.75 qui a été remise à ce dernier compagnon pour la transmettre à la compagne Francis.

*Avis aux camarades de tous pays*

Les anarchistes Roannais mettent en garde tous les copains contre des correspondances qu'ils pourraient recevoir estampillées du tampon *le Groupe les Révoltés de Roanne* et du tampon *les Sans-Pitié et le Groupe l'Attaque*. Ces tampons sont actuellement au parquet de Roanne ; ils ont été saisis chez un camarade et les Panamistes Roannais ne veulent pas nous les restituer, toujours le respect de la propriété !!!

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 175 fr. 50.

L. V. à Spring Walley, 1 fr. — A. L. à Saint-Louis, 10 fr. — Des copains de Chartres, 0 fr. 70. — Anonymes, Creusot, 2 fr. 50. — B. à Bucharest, 10 fr. — B. au Mans, 3 fr. 50.

Total : 203 fr. 20.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 76 fr. 25.

Un groupe de compagnons du XX<sup></sup>e et de Clichy, 11 fr. 50.

Total : 87 fr. 75.

## PETITE CORRESPONDANCE

D., à Vienne. — Bien reçu du camarade et le montant.

A. L. — *But d'arrêt* n'arrêterait rien du tout, c'est le système qui est à changer et non à limiter.

Ch. Albert. — Le journal était tiré quand nous avons reçu votre lettre.

Yu à Langon. — Les articles que vous demandez ont été faits. Justement nous préparons une réédition de la *Société au lendemain de la Révolution*. Chaque question vient à son temps et a son utilité. A ceux qui sont nouveaux dans le mouvement, nous ne pouvons que conseiller de lire notre collection, nous ne pouvons, nous, revenir en arrière.

L., à Maubeuge. — Le meilleur et dernier ouvrage de tératologie est celui de Darest. *Tératologie expérimentale*. Alcan ou Reinwald vous le procureront sans doute.

Au camarade qui a envoyé des vers. — Vous me trouverez, 140, rue Mouffetard, sûrement tous les matins, sauf le jeudi, le mardi et le mercredi jusqu'à 10 h. du soir.

Le compagnon Ricard de St-Etienne ... donner son adresse à Edmond Mauduit, ... vard Philippe de Commine, Lille, pour ... le concerne.

H. C., à Tonnerre. — Si ça ne vous dé... de les ramasser, vous pouvez envoyer ... les timbres courants n'ont qu'une valeur ... nime : 0 fr. 50 le mille, à moins qu'il ... quelques-uns moins communs, et pouvant ... der aux collectionneurs.

A. L. à Saint-Louis. — Avons expédié les ... ros demandés.

A. P. — Un peu faible *En ce temps-ci*, ... à l'occasion.

J. L. B. — Votre article est un peu confus ... que de précision.

M. à Lille. — Quand il vous faudra les ... res, vous n'aurez qu'à le dire.

E. B. à Paris. — Nous répartissons la ... pour les enfants de Granger et de Decamps ... lesquels il a été très peu fait jusqu'à présent.

R. à Langon. — S. à Nîmes. — A. à Dam... à Beauvais. — T. à Saint-Quentin. — M. à Man... — P. à Lyon. — S. à Zaandyk. — C. à Londres ... C. à Como. — F. J. Bd Hausmann. — G. à M... — R. à Chauvigny. — F. à Liège. — Anonymes ... Creusot. — B. à Vienne. — C. à Romans ... G. à Domaran. — L. à Troyes. S. P. à Bordeaux ... D. à Roanne. — B. au Mans. — D. à Reims. — ... Nice. — L. à Reims. — P. à Troyes. — D. à R... baix. — A. à Angers. — A. C. à Renwez. — B. à ... sent. — B. à Seraing. — Reçu timbres et mandat.

## CONVOCATIONS

Tous les compagnons sont invités lundi 6 ... salle Georgel, 38, rue Aumaire, à 8 heures ... Conférence libre et contradictoire. Critique ... théories individualistes.

Samedi 4 mars, à 8 heures 1/2, salle du Commerce, 94, faubourg du Temple, grande réunion publique et contradictoire.

Ordre du jour : la misère et ses conséquences ; suppression des bureaux de placement ; les grands financiers du Panama.

Entrée : 0 fr. 25.

Le groupe du 18e arrondissement (Montmartre) se réunira tous les vendredis, salle Boudinot, ... premier, rue des Martyrs, 96, au coin de la rue Marie-Antoinette.

Ordre du jour : l'idée de patrie.

Le compagnon Roussel convoque pour le samedi 4 mars, à 8 h. 1/2 du soir, chez Renaud, 94, faubourg du Temple, les compagnons des 10e, 11e, ... et 20e arrondissements, partisans de la formation d'un comité de propagande abstentionniste pendant la période électorale.

Prière à tous les compagnons anarchistes de Paris et de la banlieue de se trouver vendredi ... mars, à 8 h. 1/2 à la grande réunion publique qui aura lieu à la Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, et samedi 4 mars à la salle du Commerce, à 8 h. 1/2, 94, faubourg du Temple.

Bourgoin. — Réunion le dimanche 5 mars, à 2 h. de l'après-midi, au Casino.

AMIENS. — Les anarchistes sont convoqués d'urgence pour le dimanche 5 mars, à 2 heures du soir, salle Lévêque.

Ordre du jour : organisation d'une grande soirée familiale avec tombola gratuite. Les camarades qui pourraient disposer de quelques dons sont priés de les adresser au compagnon Paulet, 20, rue G... ou de les remettre au lieu de la réunion.

ROANNE. — Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont invités à une réunion le samedi 4 mars, à 8 heures du soir, chez Charton, épicier, rue Jacquart, faubourg de Clermont.

Ordre du jour : causerie par un compagnon, question du 18 mars 71 et question de la *Révolte* et du *Père Peinard*.

SAINT-ETIENNE. — Groupe de Bellevue — Samedi 4 mars, causerie par plusieurs compagnons.

Dimanche, pour la clôture des bals, grande tombola, rue des Mouliniers, 3.

*Le Gérant-Imprimeur* : E. L. LANGLOIS.

Paris. — Imp. E. L. LANGLOIS, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNÉE. N° 29 — DIX CENTIMES — DU 11 AU 17 MARS 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## MÉDITATIONS SIMPLISTES

Simpliste! Ainsi fut jadis qualifiée, par l'un des grands pontifes du socialisme collectiviste, autoritaire, étatiste et gendarmique, la conception d'une société anarchiste, dans laquelle seraient remplacées — l'usurpation propriétaire par la mise en commun du sol et de ses richesses, — le vol commercial par la libre jouissance, au gré des besoins de chacun, des produits naturels ou artificiels de la terre ou de l'industrie, — le service de l'usine et de l'atelier par le travail facultatif en commun, devenu par cela même délassement et distraction, — la misère par le bien être, — l'oppression étatiste par la libre initiative individuelle, — l'argent par la gratitude réciproque, — les parlements, les codes, la magistrature, la police, les prisons, le fonctionnarisme, . . . . . par rien!

Simplistes, parce que nous poursuivons la destruction complète de l'Etat, ce formidable instrument de l'asservissement de l'individu.

Simplistes, parce qu'aux affirmations des doctrinaires, socialistes, républicains ou autres, nous opposons négation sur négation, ramenant par de successifs élagages chaque question à son point de départ, dans le but de mieux apprécier le bien ou le mal fondé de son principe; — parce qu'enfin, nous refusant, à l'inverse du faux révolutionnaire en question, à renforcer par de nouveaux étais la masure en ruines de la société actuelle, nous en proposons la démolition radicale et le remplacement par un nouvel édifice reposant sur des bases autrement solides et composé de matériaux indestructibles.

Simplistes! Et notez bien que dans cette épithète de simplistes, cet alambiqué et pseudo-machiavélique pêteur de soufre sous-entend une ironique arrière-pensée de simplesse plutôt que de simplicité.

Il est de fait qu'au prime abord, notre conception présente une moins grande complication apparente que le système socialo-collectiviste, où tout est d'avance réglé, prévu et pesé à un centigramme près.

Songez donc! Point d'autre loi que la loi naturelle! Point d'autre organisation que la libre entente entre les individus! Plus d'autorité à exercer lucrativement! Plus de fonctions grassement rémunératrices! Plus de faveurs à vendre à haut prix! Plus d'eau trouble où pêcher miraculeusement! Rien que l'eau claire et transparente de la liberté.

Mais le peuple, qui, dans l'analyse des causes de ses souffrances ne cherche pas midi à quatorze heures, aime les idées simples. Il ne s'est jamais soulevé en faveur d'une théorie savamment compliquée, mais, chaque fois, seulement pour secouer le joug devenu trop pesant. Les insurrections ne furent jamais qu'instinctives. La famine, le pain cher, telle fut toujours leur cause. L'esprit de révolte est seul l'âme des révolutions. Si, parfois, une idée surnagea par dessus le torrent des fureurs populaires, elle fut toujours assez simple pour se résumer en un mot inscrit sur un drapeau.

Jusqu'à ce jour, le peuple abusé s'en remit à quelques intrigants du soin de soulager ses maux. Il commence à comprendre ce qu'il lui en coûte. Ses mandataires, à peine assis en fonctions, n'ont rien de si pressé que de renforcer leur autorité et d'assurer leurs privilèges. Les choses changent de nom, les institutions d'étiquette; les exactions, les abus persistent. Et le peuple, trompé, patiente encore, attribuant la persistance de ses maux à la nécessité d'une période de tâtonnements.

La conception anarchiste, si simple en son principe, devient complexe en son application.

Le point de départ est clair : autonomie complète de l'individu : anarchie.

Mais l'individu, par ses propres forces, est incapable de subvenir à ses besoins. Force lui est de s'associer avec ses semblables; d'où entente, d'où organisation.

Cette entente, cette organisation, les anarchistes les veulent libres, réglées uniquement et directement par les intéressés, non par une administration centrale, ignorante des besoins individuels de chacun.

Mais, par la multiplicité de ses besoins, la vie contemporaine est complexe. D'un bout du monde à l'autre, par une série ininterrompue d'intermédiaires, les hommes se rendent des services réciproques; chaîne continue dont les anneaux sont la production, l'échange, la consommation.

De cette immense complexité, qui fait que tout homme est solidaire de son semblable même le plus éloigné, est issue cette vaste conception du communisme, dont le collectivisme n'est qu'une réduction dénaturée, en ce qu'il n'embrasse qu'une faible partie du problème.

L'organisation actuelle est vicieuse parce que chacun ne profite pas, dans la mesure de ses besoins, des richesses produites par tous et à la production desquelles il a contribué pour sa part. C'est que cette production n'est pas organisée en vue du bien être général, mais pour le plus grand bénéfice d'un petit nombre, parasites ou même producteurs, détenteurs des matières premières et des instruments nécessaires à leur modification.

On produit aujourd'hui pour gagner de l'argent, non pour satisfaire les besoins sociaux. Et cependant, le but logique de la production n'est il pas de suppléer à l'insuffisance des produits de la nature? N'est-ce pas la l'idée maîtresse qui devrait la régler, au lieu de ne venir qu'après une foule de considérations d'intérêt privé? Tel article est il lucratif? Vite, on en fabrique tant et plus, sans discernement, au petit bonheur. D'où surproduction, encombrement sur le marché, chômages, faillites, désastres de toutes sortes.

Donc, si le mal social réside dans cette déviation du but primordial de la production, n'est il pas indispensable, pour en rechercher le remède, de procéder du composé au simple en réduisant l'équation à sa plus simple expression? Cela ne vaut il pas mieux que de surcharger l'organisation existante de réformes inefficaces en ce sens qu'elles ne détruisent pas le mal, mais se bornent à le pallier.

Le communisme, répondant par son organisation à cette réciprocité universelle, est autrement complexe que la conception collectiviste. Il est plus logique, en même temps, parce qu'il procède d'un point de départ simple : « A chacun selon ses besoins ».

La formule fondamentale collectiviste : « A chacun selon ses œuvres » implique déjà toute une préalable organisation productrice, puisqu'elle ne vise que la répartition des richesses déjà produites. L'édifice construit par la suite sera donc défectueux, car il aura été édifié sur des ruines encore existantes. Je sais bien que, plus tard, se déroule tout un système d'organisation visant la production. Mais faute d'avoir fait table rase du dernier vestige de la société capitaliste et étatiste, les collectivistes sont condamnés à l'illogisme et par conséquent à l'impuissance de résoudre définitivement la question sociale.

Ils substitueront, par exemple, les bons de travail à la monnaie. Où est le changement? La propriété, pour collective ou nationale qu'elle deviendra, n'en restera pas moins propriété, puisque, bien que sous une autre forme, le salaire subsistera.

Si donc, la propriété est le vice capital de l'organisation actuelle, c'est elle qu'il faut détruire radicalement. Il n'en doit survivre aucune trace.

D'ailleurs, c'est méconnaître la lutte que, de tous temps, a soutenue à son profit l'individu contre l'Etat et cette indéniable évolution qui tend chaque jour à affranchir le premier du joug du second, que de vouloir annihiler celui-là à l'avantage de celui-ci.

C'est aussi méconnaître les liens d'universelle solidarité qui engagent tous les êtres humains à l'égard les uns des autres que de vouloir distribuer la vie moderne par collectivités.

Du reste, substituer à l'antagonisme individuel d'aujourd'hui l'antagonisme entre collectivités, où est le progrès?

Enfin le collectivisme est un *système*, le communisme, non. Car l'un ne rime à rien de réel en ce qui concerne les conditions de la vie contemporaine, tandis que l'autre découle directement de la loi naturelle, son principe fondamental, et se règle dans ses applications sur l'universalité des rapports réels et obligatoires existant entre individus.

Le premier germe de toutes pièces dans le cerveau d'un philosophe de cabinet, le second a toujours formulé l'expression des aspirations latentes de l'espèce humaine.

L'un, quelque simple ou compliqué se fasse-

t il, ne sera jamais compris par le peuple, tandis que l'autre est la limite vers laquelle tend consciemment ou inconsciemment l'évolution sociale, car son principe logique et simple est rigoureusement scientifique et son application, tout en sauvegardant l'intérêt commun, fournit à l'individu la faculté d'épandre en tous les sens sa personnalité.

---

Notre confrère de la *Révolution*, tout en reproduisant notre article sur le *Devoir*, semble se formaliser du passage où nous disions que la *Révolution* n'allait pas dans le grand public. Notre confrère nous dit qu'il a deux millions de lecteurs.

Considérant la *Révolution* comme un journal rédigé par des hommes de convictions, organe de principes, par conséquent, nous supposions que son public était plus ou moins restreint, un organe de ce genre étant toujours au dessus du niveau de la moyenne qui fournit le gros public des journaux à grand tirage, ce n'était donc nullement une parole de dénigrement à son égard, bien au contraire, nous le sortions de cette presse pourrie pour laquelle nous avons le plus profond mépris. Le rédacteur de la *Révolution* a donc eu tort de se formaliser de cette appréciation.

Après tout, s'il veut s'y ranger quand même, cela le regarde.

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Des cambrioleurs masqués viennent de dévaliser un original de la rue Galilée. C'est un bonhomme à voir. Il entasse chez lui toutes sortes de richesses, sans autrement y tenir. Les louis, les billets de banque et les valeurs mobilières trainent dans tous les coins. Les obligations à lots lui paraissent surtout bonnes à être grignotées par les souris. Les policiers en ont trouvé qui moisissaient dans la cuisine.

Quant aux immeubles qu'il possède sur le pavé de Paris, il ne s'en occupe pas. Sans les contributions, il oublierait qu'ils existent. Il ne se dérange pas pour toucher ses loyers, on les lui apporte, très incomplets et il les abandonne sur la table où son concierge les dépose. Quand on le paie, on le paie. Nombre de locataires ne l'ont jamais payé, mais il n'a jamais songé à les expulser ni a les poursuivre. Bonne pâte, comme on voit.

Mais il ne faudrait pas conclure de là que c'est un philanthrope: c'est tout bonnement un individu trop riche pour s'occuper de ces misères. Voilà qui juge une civilisation et une société : un individu qui en arrive à ne plus tenir compte des richesses, car elles l'encombrent, et dans la rue, à sa porte, des milliers d'hommes qui meurent de faim.

Respectez donc la propriété!...

***

Arles. — Les camarades doivent être bien avertis qu'il ne faut perdre aucune occasion de faire de la propagande. C'est ce qu'a compris le compagnon Raymond Pujol. Dans une conférence, le 24 février, en Camargue, il a exposé les principes anarchistes avec une précision d'idées et une clarté d'impression qui ont enlevé les suffrages de son auditoire. Voilà un exemple à suivre. Il n'est pas besoin pour faire de bonne besogne, d'être un orateur de profession. Le camarade Pujol, ouvrier agriculteur, a parfaitement su se faire comprendre, et c'est l'essentiel. Il suffit d'exposer l'idée anarchiste le plus clairement et le plus simplement possible : elle a sa force propre, et fait son chemin par elle-même, il ne faut que dissiper les calomnies amassées contre elle par la canaillerie bourgeoise.

Donc, aux compagnons de marcher de l'avant : il y a un bon terrain de culture dans la contrée d'Arles comme dans toute la région du Bas-Rhône.

***

Avignon. — Le groupe *Les Libertaires Vauclusiens* avait organisé, le 25 février, une réunion qui a été un triomphe pour l'idée anarchiste. 700 personnes avaient répondu à l'appel des compagnons. Les adversaires avaient à leur tête le député maire Pourquery de Boisserin et l'avocat Pons, se disant socialiste chrétien. L'exposé de leurs doctrines a soulevé les rires et les huées de l'auditoire. Mais celui-ci a repris son sérieux lorsque le compagnon Montant, de Marseille, a développé les théories anarchistes avec une clarté et une vigueur qui ont soulevé les applaudissements.

Après lui le compagnon Gros a traité de la propagande par le fait et stigmatisé de la belle manière la ridicule comédie du patriotisme : aussi l'assistance a-t-elle remporté la meilleure impression. Nos idées pénètrent dans la population et si les journaux bourgeois dénaturent à plaisir le caractère de cette réunion, tous ceux qui y ont pris part sont unanimes à constater que l'idée anarchiste gagne beaucoup à être connue, et qu'il faut décidément compter avec elle.

***

Charleville. — La semaine dernière, une explosion de dynamite, au village de Mauberl-Fontaine, a fortement ébranlé le repaire d'un contre-maître, connu pour sa rosserie à l'égard des travailleurs. Malheureusement, les pierres seules ont souffert.

La police s'est mise en campagne : tous les mouchards, officiels et volontaires, sont sur pied : perquisitions, menaces, interrogatoires, on emploie toutes les armes de l'arsenal policier : on ne trouve rien. Les ouvriers ont compris cet acte de révolte, ils l'approuvent et regrettent ouvertement qu'il n'ait pas eu de résultat plus direct. Bon signe.

Aussi la canaille possédante a-t-elle redoublé de brutalité. On nous cite le cas d'un ouvrier jeté à la rue parce qu'il était en retard pour son loyer, et dont la femme était en couches.

Un jour ou l'autre, on réglera les comptes et le vautour se verra délivrer sa quittance dûment signée et paraphée par qui de droit.

***

Chatellerault — Le plus canaille des patrons, c'est assurément l'Etat. Surtout parce qu'il est à peu près irresponsable. C'est ce qu'a compris le directeur de la manufacture d'armes. Il s'en donne à cœur joie, le budgétivore. Non content d'envoyer les ouvriers à la messe, il installe des garde-chiourmes qui traquent les travailleurs, ne leurs permettent ni de s'asseoir, ni de parler, pas même de manger le moindre morceau de pain.

Ces brutes, nous parlons des inspecteurs, contremaîtres, etc., infligent des amendes aux ouvriers libres-penseurs, rognant ainsi leur maigre salaire. De sorte que les ouvriers ne gagnent que 55 à 60 francs par mois. Et l'on vient d'afficher dans les ateliers un avis par lequel on les prévient qu'en cas d'accident, les blessés ne toucheront aucune indemnité!

Heureusement qu'on ne les met pas à l'amende pour s'être fait mutiler. Ça viendrait peut-être, si les travailleurs toléraient plus longtemps cette ignoble tyrannie.

***

Nantes. — Le compagnon Borda, condamné à six mois de prison pour vagabondage, vient d'être acquitté par la cour d'appel de Rennes. C'est assez dire que le vagabondage était purs invention de la police : car les hommes de proie ne relâchent un anarchiste que lorsque l'évidence les force à lâcher prise.

Sorti de prison, le camarade écrivit au Procureur de Nantes pour protester contre l'inique arrestation dont il avait été victime. Monsieur Vindicte a trouvé fort mauvais qu'on lui mette le nez dans ses ordures; il poursuit Borda pour « injures à un magistrat dans l'exercice de ses fonctions ». Le camarade, arrêté à Angers, a été transféré à Nantes. Cette fois, il est sûr de son affaire ; mais il s'en moque; et le justiciard ne fera que le rendre plus âpre à la réalisation de son idée : ce sera le seul résultat de cette nouvelle infamie.

***

Montpellier — M. Gide, professeur à la Faculté, a entrepris une série de conférences sur « la question sociale ». Pour lui, comme pour tous les satisfaits, il n'y a pas de question sociale : il y a seulement deux catégories, deux classes : ceux qui mangent et ceux qui sont mangés. Il est de ceux qui mangent. Donc, pour lui, tout va bien.

Ce qui le dérange, dans son optimisme, ce sont les idées anarchistes et leur progrès qui s'impose. Cela l'empêche de digérer à loisir, aussi n'a-t-il pas assez d'anathèmes contre les révoltés qui trouvent que tout va mal et qu'il faut mettre bas la société. Cependant, il est bon homme, au fond : comme nous, il hait la guerre, et il veut la paix; mais il se borne à un vœu stérile. Pas même, puisqu'il se partisan des armées permanentes, et qu'il lance une tirade sonore, ronflante, sur le patriotisme. Et pour suprême argument, il décoche cette phrase :

« La révolution ne pourra aboutir que lorsque les masses seront prêtes, il faut pour cela une lente préparation. »

Si lente que nous ne verrons jamais l'aurore de cette révolution.

C'est évident : si l'on se croise les bras, l'on ne verra venir que l'Etat, de plus en plus centralisateur, tyrannique, en vertu de notre organisation sociale : le riche deviendra de plus en plus riche et le pauvre, de plus en plus pauvre; on reverra les beaux jours de la République romaine : un million de citoyen vivant dans un luxe effréné, grâce au labeur de cinquante millions d'esclaves.

Heureusement que nous avons la révolte et que de nouveaux barbares viendront détruire ce despotisme intolérable.

Non, plus d'Etat, plus d'autorité, plus de bas nous en avons assez, nous en avons par-dessus la tête; il nous faut une société où chacun disposera comme il l'entend de son initiative, deviendra un *homme* dans toute la force du mot. Cette nouvelle société ne sera peut-être pas très favorable aux buveurs d'eau sucrée : on n'y pensera guère à écouter les tirades plus ou moins heureuses d'un parleur pour ne rien dire; on n'y traitera plus en belles phrases, du patriotisme, du drapeau, de l'honneur national et autres balivernes : le beau malheur!...

***

Choisy-le-Roi — Il y a ici une sorte d'émulation entre la canaille possédante et les exploiteurs des bagnes industriels : c'est à qui pesera le plus brutalement sur les travailleurs.

On nous cite le cas d'un propriétaire, ancien sacristain, qui vient de jeter à la rue un ouvrier, père de plusieurs enfants, qui ne pouvait payer son terme. Il a procédé d'une façon si barbare que la femme de l'ouvrier est tombée malade et son dernier né est mort pendant le déménagement. Le même propriétaire laisse sa fille, une idiote qu'il a abrutie, errer dans les rues et disputer la pitance des chiens du voisinage.

Dans la tuilerie, une brute de contre maître s'acharne à exaspérer les travailleurs, à leur infliger des amendes, des retenues de salaire. Il veut les réduire à la misère noire. Ils ne se doutent pas, tous ces vampires, que leurs infamies dépassent la mesure. Le moment approche où il faudra payer et gare la casse : on leur soldera en une fois et de la bonne façon l'arriéré de plusieurs années de haine et de souffrance.

***

Lyon. — Dernièrement venait devant la cour d'assises l'affaire du compagnon Simon, poursuivi pour excitation au meurtre et au pillage, etc..., etc.... Simon s'est défendu avec une rare énergie. Il a dit notamment : « Si, par anarchiste, on entend l'homme qui veut être libre dans toutes les fonctions de sa vie, dans le travail, dans le repos, dans son amour et ses affections, dans ses besoins, dans l'exercice de sa pensée et de sa parole, oui, je suis anarchiste!... » Puis il a expliqué sa dure vie de peinard; ce qu'il sait, il l'a appris seul; dès l'âge de onze ans il gagne sa vie, et il lui est arrivé, ayant faim, d'avoir dans sa poche l'argent d'autrui : il a enduré la faim.

Aujourd'hui il a à sa charge son père, un vieillard infirme que la société a jeté au rancart comme un cheval fourbu ou un outil rouillé.

La police a voulu le flétrir, la justice s'apprête à le frapper, n'importe, il sera toujours et quand même révolutionnaire.

Le jury l'a acquitté.

A ce propos, nos amis de Lyon relèvent une phrase du ministère public regrettant de ne pas pouvoir nous poursuivre comme association de malfaiteurs.

Les gens de loi feraient bien mieux de restituer ce qu'ils ont pris violemment dans nos domiciles au cours des perquisitions d'avril 1892. Voici bientôt un an que les faits se sont passés, et l'on n'a encore rien rendu à la plupart de nos camarades.

Il faut croire que la société dans laquelle nous vivons n'est que fange et corruption, pour que nous, soi-disant malfaiteurs, nous soyons réduits à réclamer aux honnêtes gens ce qu'ils nous ont volé.

***

La Croix-aux-Bois (Ardennes). — Il vient de se passer ici un acte de révolte qui a produit une excellente impression sur tous les habitants. Le camarade Pierret-Bigot devait être saisi. Les gen

gendarmes sont venus, assistés d'un huissier. Au moment où celui-ci s'apprêtait à « opérer », toute la famille s'est mise à briser les meubles, la vaisselle, etc., et le fils du compagnon, après avoir traité l'huissier de verte façon, lui est tombé dessus et lui a administré une solide volée. L'animal implorait les gendarmes qui ne se pressaient pas trop d'abréger son épreuve. Ils ont fini par arrêter le jeune Pierret, dont l'attitude était hautement approuvée. Bon exemple à suivre. Lorsque ces espèces sauront de quoi il retourne, ils y regarderont à deux fois avant de se prêter aux infamies légales. Quelques réceptions dans ce genre leur feront passer l'envie de mal faire en attendant le moment de la vraie liquidation.

***

Rive-de-Gier. — La grève des métallurgistes n'aura pas eu le retentissement de celle de Carmaux : cela tient à ce que les députés « socialistes » n'ont pas donné comme dans le Tarn.

Il ne faut pas s'en plaindre : les ouvriers n'ont pas été roulés par leurs élus, et pas un de ces saltimbanques n'a trouvé de réclame pour sa réélection.

Ce qui est plus grave, c'est la défaite de l'ouvrier : voilà qu'on retourne à l'usine; la faim, la misère y ramènent, et l'exploiteur est devenu plus exigeant. En outre, il a noté les militants, ceux qu'il appelle les meneurs de la grève : ceux-là vont être réglés, et vivement.

Résultat : un mois de privations, de souffrances inutiles, régime plus dur du bagne industriel, recul de la question sociale. Et toutes les grèves finissent de cette façon désastreuse quand elles n'ont pas pour objectif la suppression de l'exploiteur, la reprise par les producteurs des richesses qu'on leur vole tous les jours.

***

Pertuis (Bouches-du-Rhône). — Un groupe vient de se former ici, avec le double but de réunir les camarades de la localité pour échanger leurs idées et faire de la propagande dans les campagnes.

L'occasion est d'autant mieux choisie que la contrée est en proie à une misère noire, produit de notre triste organisation sociale. Aussi ne compte-t-on plus les suicides et les attentats contre la propriété. Il y a de bonne besogne à faire : faire comprendre aux exploités que tous leurs maux viennent des gouvernants, de l'autorité sous toutes ses formes : ce qui est d'autant plus en situation que les tyranneaux de là-bas s'en donnent à cœur-joie. Ils sont plus durs encore que pendant le 16 mai. Tant mieux pour l'idée : cette barbarie provoque des révoltes et fait réfléchir aussi les timides, qui voient qu'on n'a rien à gagner avec un maître, même et surtout quand il s'affuble de l'étiquette républicaine.

***

Saint-Claude. — Les socialistes perdent chaque jour du terrain, et ceux qui sont de bonne foi reconnaissent peu à peu la justesse de l'idée anarchiste. Ils discutent encore pour la forme, et aussi parce qu'on ne se dépouille pas en un jour des vieilles conceptions sur lesquelles on a vécu dès l'enfance, état, propriété, etc... Mais le travail se fait tous les jours, on leur fait comprendre que la société anarchiste, loin de leur enlever, leur assurera, au contraire, les biens qu'ils réclament, la liberté, la propriété de soi même et des fruits de son travail, le libre exercice de l'initiative individuelle. Ils commencent à ne plus faire fonds, comme par le passé, sur la vieille rengaine électorale, la panacée du suffrage universel. Une fois guéris des hommes, ils aborderont les idées avec plus de confiance et d'énergie, et arriveront, comme nous, à l'esprit de révolte qui, seul, les affranchira.

## Autriche-Hongrie

Vienne. — La misère est plus grande que jamais en Autriche : mais les gouvernants, à l'encontre de leurs similaires d'Europe, n'affectent point l'hypocrisie de plaindre les classes souffrantes. Ils les laissent crever de faim et de froid, tout simplement.

L'hiver est tellement rigoureux que des bandes de loups affamés rôdent autour des villages de la Galicie et attaquent journellement les habitants. Eh! les loups, les louves et les louveteaux à deux pattes, qui grelottent de froid et se serrent le ventre devraient bien en faire autant. Est-ce que l'instinct de la conservation porterait moins haut chez eux que chez les animaux?

## Suisse

Saint-Imier. — Une manifestation vient de se produire, qui peut avoir les plus heureuses conséquences. C'est à propos des agissements du sieur Spielman, un fabricant de boîtes de montres, dont la rapacité a provoqué une grève. L'autorité a pris fait et cause pour ce voleur patenté; en réponse à cette provocation, 600 ouvriers, hommes et femmes, drapeau rouge en tête, ont parcouru les rues de la localité, avec chants révolutionnaires, aux cris de : « Vive l'anarchie! vive la révolution sociale! » et ont bombardé l'usine Spielman à coups de pierres. Les gendarmes qui gardaient les abords de ce bagne n'ont pas osé se défendre contre le flot révolutionnaire. Le préfet a menacé de tripler leur nombre. Un ouvrier lui a répondu : « Nous avons des fusils et des cartouches, et nous saurons au besoin nous en servir. »

Voilà parler. Ce n'est ni par des remontrances, ni par des paroles de paix qu'on force les exploiteurs à capituler : il faut affirmer son droit et montrer qu'on est résolu à le faire triompher coûte que coûte; le reste va de soi.

## Etats-Unis

Dans certains états, la situation des malheureux est pire qu'en Europe. C'est l'habitude dans le Tennessee d'arrêter les ouvriers sans travail et de les louer à des entrepreneurs. Cet usage s'étend à la Virginie, comme le prouve l'annonce suivante publiée dans un journal de Norfolk, Va..., par le chef de police Fast. « Ceci est pour notifier à tous les pêcheurs, bûcherons et fermiers, que le chef de police de Norfolk leur fournira des vagabonds et les louera pour trois mois, avec permission de les faire travailler *avec chaîne et boulet*, s'il le faut; ou bien on louera ces vagabonds à des directeurs de travaux publics dans cette ville, pour travailler avec chaîne et boulet pendant trois mois. Par la présente, j'ordonne à tous les policiers d'arrêter, selon la loi, tous les ouvriers qui n'auront pas de moyens visibles d'existence; et si le nombre de ces vagabonds dépasse la demande, je les enverrai en prison pendant trois mois pour être nourris au pain et à l'eau. Ceci est fait, sur la demande du Conseil d'hygiène, comme mesure sanitaire, et d'après les pouvoirs que m'accorde l'article 883 du code de la Virginie. »

Nos amis du *Réveil des Mineurs* qui relatent cette infamie ajoutent : « Quelles crapules que ces bourgeois! Mais ils tombent mal en parlant d'assainissement public. C'est justement ce que nous voulons; la société est dévorée de punaises, elles ne font que sucer le sang des travailleurs, et il est temps de faire un nettoyage complet. »

*Nos lecteurs trouveront, dans le N° de cette semaine, une liste de souscription dont le produit doit servir à élargir notre propagande, en nous permettant de publier des brochures nouvelles, et à venir aussi en aide aux familles des camarades détenus.*

*Nos amis sont priés de la faire circuler. Les acheteurs au numéro doivent la réclamer au libraire.*

# Dans les Publications

La *Revendication sociale* est une nouvelle revue paraissant à Bruxelles. Son premier numéro intéressant manque de précision.

On y lit un article sur le suffrage universel, où celui-ci n'est pas considéré comme une panacée infaillible, mais comme un droit. Nous croyons qu'il n'est ni l'un ni l'autre. L'asservissement de la minorité à la majorité est aussi ignoble que celui de la majorité à une minorité ou à un seul.

Toute autorité est un mal, qu'elle émane de Dieu ou du peuple.

M. Michel Benoit, qui parle de justice absolue et de droits, ne voit-il pas que les minorités ont au moins le droit de refuser le joug des lois de la majorité. Un peu de bonne foi, s. v. p.

D'une étude de M. O. Moulin sur la misère, nous citons ce passage où est prouvée la fatalité qui pèse sur la classe des exploiteurs, en ne lui permettant de vivre que pour le mal de l'humanité et par l'injustice.

« La masse des abus sociaux pèse si lourdement sur chacun de nous que les efforts individuels, si vigoureux, si ardents qu'ils puissent être, sont impuissants à la soulever. Lorsqu'un homme veut résister au système, il est broyé sans merci. Je suppose, par exemple, qu'un chef d'industrie veuille donner à ses ouvriers le salaire légitimement dû à leur travail : il devrait fermer à l'instant son établissement. En effet, la concurrence ne lui permettrait jamais d'exiger des consommateurs le prix réel des produits que d'autres arrachent par la faim au travail des misérables et peuvent, ainsi, vendre bien au-dessous de la valeur équitable.

» Aussitôt qu'un travailleur parvient à s'affranchir du salariat, à peine a-t-il franchi la limite qui sépare les deux classes que la concurrence sociale l'oblige impérieusement à devenir un petit despote, à spéculer sur la misère de ses anciens compagnons d'indigence. Il suffit qu'il ait besoin d'un employé, d'un ouvrier : à l'instant, cent concurrents affamés se précipitent pour se disputer cette chance de salut, offrant chacun son travail pour un plus maigre salaire, et il faudrait que le patron fût doué d'un bien rare désintéressement pour ne pas préférer, parmi les concurrents, celui qu'un besoin plus urgent oblige à offrir la plus forte somme de travail pour le plus mince salaire. Plus on avance dans cette voie, plus la lutte sociale oblige chacun de nous à spéculer sur la misère du pauvre et à exploiter sa détresse. L'individu, en général, n'y peut rien; c'est le système qui est vicieux. Aussi est-il absurde d'attendre aucune réforme utile, dans cet ordre de faits, de l'initiative individuelle ou d'une meilleure interprétation des devoirs moraux.

### De langue italienne

A Calta-Girone (Catania), les ouvriers, en nombre considérable se sont révoltés contre la municipalité. Armés de faux et de pioches, ils ont sérieusement alarmé *l'autorité*, d'où intervention de la force armée, dispersion des attroupements, après une collision furieuse entre soldats et manifestants. Cause du soulèvement : la misère. Une chose à signaler, c'est que, poussée par la peur, la municipalité décida de laisser *pendant trois heures* le pays aux mains des révoltés. Le jour viendra sans doute où l'on ne pourra plus déterminer le nombre d'heures où les révolutionnaires seront libres. — Maintenant règnent l'ordre... et la faim.

(*Sempre Avanti.*)

***

Le 24 février a été cité à comparaître le gérant de *Sempre Avanti*, pour excitation à la révolte au moyen d'images.

L'article poursuivi est intitulé *Revendication*, le tribunal a attribué à ce mot le sens de *Révolution* ! Deux numéros ont été saisis.

(*Sempre Avanti.*)

***

En Sicile, on signale une considérable agitation parmi les travailleurs. Le mouvement se propage de jour en jour, à Palerme surtout. Il y a un an, pas un ouvrier ne parlait de questions sociales, aujourd'hui on les discute. Un journal, *Il Fascio di Palermo* s'est fondé pour cela, d'autres sont annoncés.

(*L'Emancipazione.*)

***

Dans un petit pays de la Sicile, Caltavuturo (province de Palerme), près de 800 paysans, poussés par la faim et la misère, ont pris possession de quelques terrains communaux et les ont déclarés propriété commune. Dix huit misérables, sous les ordres de quelques bourgeois, se sont ruées sur les occupants, ils en ont tué dix et blessé plusieurs. Les assassins n'ont naturellement pas été poursuivis.

(*La Fanilla*).

***

A Brunn (Moravie), on a arrêté 7 ouvriers et 2 femmes pour menées anarchiques. On a saisi trois caisses d'imprimés révolutionnaires qui étaient en leur possession.

***

L'Australie aussi a son Panama.

D'après la voix unanime de l'opinion publique de Londres et d'Australie, le cabinet de la reine Victoria a décidé de mettre en état d'accusation les ex-directeurs de la « Mercantile Bank » accusés d'avoir au mois de novembre publié une situation financière absolument fausse. Parmi les directeurs poursuivis sont : Sir M. Davies, ex-président de la chambre législative de Victoria, récemment anobli par la reine, et J. Bell, ex-ministre de la reine.

(*Sempre Avanti*, 8 février.)

***

A Palerme, dans le palais Carini où avait lieu un grand bal, une bombe a éclaté avec bruit. Tous les

danseurs eurent une terreur épouvantable. — Arrestations à profusion.

*(Sempre Avanti.)*

***

### De langue allemande

Nous traduisons de *l'Anarchist*, de New-York, l'appel suivant :

« Les compagnons de Spring Valley se sont efforcés vainement, depuis longtemps déjà, de trouver quelqu'un qui parlât bien la langue anglaise et qui se déciderait à venir s'établir ici un certain temps, pour y pousser avec plus de vigueur l'agitation parmi la population de langue anglaise... Les compagnons qui seraient prêts à répondre à notre vœu sont priés d'envoyer les communications au compagnon A. Wisherat, Spring Valley, Box 259 (Ill.) »

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Bordeaux, le 4 mars 1893.

Dimanche dernier, 26 février, les compagnons Deketlaer et... Jules (je dis Jules comme je pourrais tout aussi bien dire Joseph ou Gabriel, vous comprenez !) étaient partis en tournée de propagande jusqu'à Langon, petite ville de 4,000 habitants, à 42 kilomètres de Bordeaux.

Ils passèrent la plupart du temps avec le compagnon Goua, de Langon. Lundi soir, ils manquèrent le train qui devait les ramener à Bordeaux.

Ils se mirent alors en devoir de rentrer chez le compagnon Goua, lequel les accompagnait.

Chemin faisant, ils s'aperçurent qu'un individu les suivait, s'arrêtant quand ils s'arrêtaient pour écouter leur conversation.

L'un des compagnons l'interpella alors et lui demanda s'il était un espion et finit par le traiter de mouchard ! En même temps, il s'approchait de cet individu avec l'intention de lui foutre le pied au cul, comme chacun en a le droit, du reste, quand on surprend un curieux en train de regarder chez vous par le trou de la serrure ; mais le brave Langonnais, pris d'une frousse indescriptible, s'enfuit en hurlant : « A l'assassin ! ». Comme bien on pense, nos trois compagnons se tordaient de rire devant ce... courage par trop timide.

A quelques pas de l'endroit où la scène se passait se trouvait le *cercle des Jumiors* dont, paraît-il, le Langonais en question faisait partie. A ses cris tout le Cercle sortit et une *quinzaine* de braves Langonais, armés de bâtons et de revolvers, se ruèrent comme des brutes sur nos trois compagnons.

La bataille corps à corps dura ainsi plusieurs minutes et, accablé sous le nombre, le compagnon Deketlaer se décida enfin, mais trop tard malheureusement à faire usage de son revolver. Un premier coup fut tiré en l'air ; voyant que cela ne produisait aucun effet sur ses adversaires, il se dégagea complètement et tira en plein dans le tas. L'un des lâches fut atteint au flanc. Il n'eut pas le temps de tirer davantage et tomba assommé sous les coups de matraques. Bien qu'il fût à terre, ne donnant plus aucun signe de vie, ces braves Langonais, ces infects crétins, continuaient à le frapper à coups de poings, à coups de pieds, à coups de bâtons, et lui ayant arraché son revolver des mains, ils l'ont déchargé deux fois sur lui. Il reçut une balle dans l'aine, alors que déjà peut-être il était mort.

Tandis que cela se passait avec notre malheureux compagnon Deketlaer, le compagnon Goua, qui avait été reconnu par ses compatriotes, était moins malmené, et le compagnon Jules, à moitié assommé (il avait reçu entre autres coups un terrible coup de clef en pleine figure), avait pu fuir dans un bois avoisinant la route, d'où il tira quelques coups de revolver sans toucher personne. Jusqu'ici, la police n'a encore pu mettre la main dessus. Car il en est ainsi, ce sont les attaqués que l'on poursuit.

Deketlaer et Jules étaient deux de nos meilleurs compagnons.

Deketlaer n'était âgé que de trente ans ; il laisse une veuve, bonne compagnonne aussi, et quatre enfants du plus jeune âge.

Je vous ai raconté cette affaire aussi simplement que cela m'a été possible ; il y a encore bien des détails secondaires que je n'ai pas cru devoir reproduire ici, à seule fin de ne pas allonger ma lettre outre mesure.

Comme il y a plusieurs versions sur cette histoire, je tiens à vous déclarer que d'ores et déjà, je prends toute la responsabilité de ma narration.

***

Marseille, le 5 mars 1893.

Chers compagnons de la *Révolte*,

En ce moment, on (?) fait circuler dans le groupe une liste sur laquelle des compagnons, encore peu au courant des manœuvres louches de nos adversaires, ont encore la naïveté de mettre leurs noms et leurs adresses.

Nous croyons qu'il y a là un piège grossier sur lequel nous attirons l'attention de tous les compagnons de Marseille et de France, si cette manœuvre se fait ailleurs.

Il est inutile, croyons-nous, de signer quoi que ce soit, présenté par qui que ce soit, les anarchistes n'ayant pas d'association à faire entre eux et n'ayant que l'idéal de l'affranchissement de l'humanité comme lien moral.

Le groupe *Les Rénovateurs*.

***

Le compagnon Brunet nous prie de faire savoir que le camarade qui lui avait promis la bicyclette vient de lui manquer de parole ; il se trouve donc, par conséquent, dans l'impossibilité d'entreprendre le voyage annoncé.

L'idée étant bonne, il fait appel aux compagnons qui pourraient lui en prêter une ou lui en faciliter l'emprunt ou l'achat.

Correspondre à son adresse : 71, rue Louis-Blanc, Paris.

***

Reims. — Le compagnon Foudrimer, rue Croix-Saint-Marc, 58, prévient tous les camarades qu'il tient à leur disposition toutes les brochures anciennes et nouvelles concernant la cause.

## PETITE CORRESPONDANCE

F. à Londres. — Vous avez peut-être raison, mais ne connaissant pas assez le camarade en question, pour pouvoir dire oui ou non, nous nous abstenons.

V. B. — *Histoire vécue* est intéressante, mais manque de forme pour être insérée.

Zisly. — Reçu le N° 4 du *Paria*.

J. B. à Grosthuiren. — *La Guerre* est vraie, mais ne fait que répéter des choses déjà dites, et il vous faudrait la remettre en français.

A. L. — Il est évident que tout individu qui croit une chose bonne a le droit de la mettre à jour.

*Haïtroca*. — Le fait doit être vrai, la guerre ne servant qu'à cela, mais les considérations doivent être erronées, je ne crois pas que les officiers portent cette médaille.

*Pijaire*. — Fait journalier. N'aurait d'importance à être relevé que si les mouchards avaient été empêchés d'accomplir leur sale besogne.

*Débâcle*. — Envoyez 10 exemplaires en plus chez Fayet et 4 exemplaires des numéros parus.

W., à Maubeuge. — Voici le titre exact du volume : *Production artificielle des monstruosités, essai de tératologie expérimentale*, par C. Darest. — Reinwald, éditeur.

La convocation de la salle Messier, rue Mouffetard, avait été composée, mais, encombrés de copie, elle est, par erreur, restée sur le marbre avec d'autre composition. Également celle relative à la conférence de Saint-Maur.

*Nicolet*, à Chaux-de-Fonds, à *Débâcle* et *Tocsin*. — Tout reçu. Merci.

Les camarades sont priés de prendre en note de ne plus rien envoyer à Frénéal, de Tarare.

*Dutheil*. — Prenons l'adresse en note. Ferons ce que nous pourrons. Avions remis à votre adresse quand nous avons reçu la lettre.

*E. A.*, à Bordeaux. — Les 0,45 actuels ne valent rien ; les 0,20, pouvez envoyer.

*Mansard*. — Le journal était tiré et expédié quand nous avons reçu votre convocation.

*L. M.*, à Mantova. — Bien reçu. Merci.

*H. K.*, à Florence. — Envoyons les brochures. Merci de votre obligeance, mais ne connaissons personne à Florence.

Le compagnon *Henri Vagner* est prié d'écrire au plus vite à Victor Glentzlin, 315, Straight street, Paterson, N. J., Etats-Unis.

*Jules P.*, dit *F. Semon*, de Lyon, est prié de donner de ses nouvelles à son frère Claudius P., chez son patron.

*Louise M.*, *Zutak* qui ont quitté leurs parents le 28 février, sont priés de donner de leurs nouvelles.

Charles-Albert. — Votre collègue J. Lam. demande votre adresse, que nous avons égarée.

Albi. — En effet, *aux Jeunes Gens* épuisés.

T. à Mézières. — H. L. rue Pajol. — S. à Buenos-Ayres. — F. à Tarare. — P. à Grenoble. — B. à Perthuis. — S. à Reims. — M. à Saint-Claude. — D. à Toulon. — B. à Alger. — C. à Montevideo. — N. E. à l'Ecluse. — M. à Armentières. — V. à Carcassonne. — H. à Alais. — C. à Agen. — B. à la Machine. — D. à Vienne. — G. à Limoges. — F. à Valbelle. — V. à New-York. — F. à Reims. — T. à Londres. — C. à Dijon. — P. à Saint-Etienne. — F. à Amiens. — B. à Limoges. — S. à Londres. — C. à Besseges. — N. à Toulouse. — M. à Nantes. — B. à Rotterdam. — D. à Carmaux. — C. à Argenteuil. — P. A. à Angers. — B. à Hiraumont. — B. au Hâvre. — P. à Lyon. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Samedi 11 mars 1893, salle du Commerce, 91, faubourg du Temple, conférence organisée par la Jeunesse anarchiste.

Des compagnons traiteront la Prostitution et le vol dans la société capitaliste.

Entrée : 0,30 c. Gratuité pour les femmes.

Mardi 14 mars 1893, salle du concert de l'Hôtel Belge, 208, faubourg Saint-Antoine, la Jeunesse anarchiste du faubourg Antoine convoque tous les socialistes et tous les ouvriers que les questions sociales intéressent.

Ordre du jour : les élections.

Groupe des travailleurs communistes-anarchistes du XII^e^, cercle des égaux des XI^e^, XII^e^ et XX^e^ et les abstentionnistes de Montreuil.

Dimanche 12 mars, à 2 heures, réunion contradictoire, salle Branger, 2, place du Théâtre d'Adamville, à Saint-Maur-les-Fossés.

Ordre du jour :

Le suffrage universel et ses conséquences ;

L'impuissance parlementaire ;

Le Panama et les tripotages financiers.

Des orateurs révolutionnaires prendront la parole.

Sont spécialement invités les conseillers municipaux de la commune et le député de la circonscription.

Entrée facultative.

Par suite d'une cause indépendante de la volonté des organisateurs la réunion sera privée, on trouvera des lettres à l'entrée de la salle.

Départ des trains de la Bastille pour le parc Saint-Maur : midi 5, 1 h. 5, 2 h. 5, aller et retour 1 fr. 10 c.

Les Egaux des XI^e^, XII^e^ et XX^e^, les abstentionnistes de Montreuil et le groupe des travailleurs anarchistes du XII^e^. Samedi 11 mars, à 9 heures, chez Becker, 21, rue des Vignoles. Urgence.

Levallois. — Anniversaire de mars 1871.

Dimanche 12 mars, salle Mezerette, 86, rue de Gravel, à 8 h. 1/2, grande soirée anarchiste au profit des compagnons détenus.

Conférence sur la nouvelle tactique révolutionnaire. Chants et poésies de révolte. Piano par divers compagnons. Le père La Purge est invité.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste se réunit tous les mardis à 8 h. 1/2, salle Brou, 57, rue de Paris.

Dijon. — Le groupe d'études sociales *la Vérité* se réunit tous les samedis de 8 h. 1/2 à 11 h. du soir chez le compagnon Catineau, 15, rue Vannerie.

On y trouve *la Révolte*, *le Père Peinard*, *l'Endehors* et les brochures anarchistes.

Grenoble. — Tous les compagnons sont invités à assister à une soirée familiale en l'honneur du 18 mars, dont l'annonce sera publiée dans le journal *le Ralliement* le jour même.

### Spectacle d'essai du Théâtre d'Art Social

*Matinée du 12 mars 1893*

Salle des Fantaisies-Parisiennes, 42, rue de Rochechouart.

*Le Baiser de la Chimère*, prologue en vers, de Jean Richepin.

*Reconquise*, un acte en prose, par S. Lepeslier.

*La Cloche de Caïn*, trois parties en prose, par A. Linert.

*Ave Libertas*, épilogue en vers, par G. de la Salle.

Spectacle privé. — Écrire, pour les invitations, au secrétariat du Théâtre d'Art Social, 15, boulevard Saint-Germain.

*Le Gérant-Imprimeur* : E. L. Langlois.

Paris. — Imp. E. L. Langlois, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNÉE. N° 27 — DIX CENTIMES — DU 18 AU 24 MARS 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . — 3 »
Trois Mois . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . Fr 8
Six Mois . . . — 4
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

Nous insérons la conférence que Kropotkine a faite à Londres pour ouvrir une série de meetings que nos amis du groupe de la *Freedom* se proposent de donner pour la propagande de l'anarchie. Pour nos lecteurs habituels, cette conférence contient beaucoup de ce qu'ils savent déjà ; mais, comme nous avons toujours de nouveaux lecteurs, il leur sera probablement agréable de trouver un aperçu général du sujet.

## UNE CONFÉRENCE SUR L'ANARCHIE

I

Cette conférence est la première d'une série de meetings organisés pour discuter sur l'anarchie et le communisme, et les camarades m'ont demandé, pour entrer en matière, de donner un aperçu général de l'anarchie.

C'est ce que je vais faire ; mais je dois avouer que je me serais senti infiniment plus à l'aise si, au lieu de me borner à un court aperçu, je pouvais donner dix ou douze soirées pour développer tout ce qu'il y aurait à dire sur l'anarchie. Tellement le sujet devient vaste, tellement il demande de développements.

Lorsque nous entrons dans les rangs anarchistes, après avoir fait précédemment partie de quelque groupe socialiste ou radical, — nous voyons dans l'anarchie simplement un mode d'action qui mène plus directement et plus sûrement au but que nous nous proposons d'atteindre — la révolution sociale.

Mais peu à peu, à mesure que nous approfondissons l'idée, nous commençons à nous passionner pour l'idéal anarchiste, et nous découvrons que, loin d'être une utopie ou une conception purement théorique, l'idéal anarchiste est le résumé d'une tendance innée des sociétés humaines — la tendance qui a toujours fait la force des masses et qui leur a empêché d'être complètement asservies dans le cours de l'histoire par les minorités, avides de richesses et de pouvoir.

Plus tard encore, à mesure que nous considérons les rapports qui existent entre nos conceptions historiques et sociologiques, et nos conceptions sur l'ensemble des faits de la Nature, nous découvrons peu à peu que les conceptions anarchistes sur les rapports sociaux ne font qu'une partie des conceptions qui se font jour, surtout vers la fin de notre siècle, sur l'ensemble des faits de la Nature ; que le mode même de penser de l'anarchiste diffère essentiellement du mode de penser qui fait actuellement la base même de tout l'enseignement scientifique, et que si ce mode nouveau de penser était appliqué à l'ensemble de nos connaissances, l'aspect général de la science serait complètement modifié.

C'est que l'anarchie est plus qu'un mode d'action, plus qu'une utopie, plus qu'une simple théorie sociale.

C'est une application aux affaires sociales d'un mode de penser, d'une manière de raisonner et de concevoir l'ensemble des faits de la Nature, d'une philosophie en un mot — qui se fait jour actuellement parmi les penseurs de l'époque et qui, à n'en pas douter, fera la philosophie du vingtième siècle. Nos idées sur les phénomènes sociaux changent en même temps que les idées courantes sur l'ensemble de l'univers et sur l'ensemble de nos connaissances.

J'ai donc à envisager l'anarchie sous ces trois aspects : comme mode d'action, comme théorie sociale et comme partie d'un système général de philosophie. Seulement je vais les prendre dans un ordre inverse, et, après avoir développé quelques idées pour rattacher nos principes au mode de conception général des faits naturels, j'envisagerai l'anarchie comme théorie sociale et enfin j'en parlerai comme mode d'action.

---

Il vous est certainement arrivé de lire, dans des études sur le développement général de la pensée humaine, cette réflexion si juste. A une certaine époque l'homme croyait que la Terre se trouve au centre de l'univers et que soleil, planètes et étoiles tournaient en vingt-quatre heures autour de notre globe. L'homme étant l'être supérieur sur la Terre, tout l'univers existait pour lui. Pour lui, le Soleil, la Lune, les étoiles décrivaient leurs orbites autour de sa demeure, la Terre ; tout avait été créé pour lui, et le créateur supposé de l'univers avait ses yeux fixés sur lui pour le défendre de l'élément de désordre, du mauvais élément, le diable. Cette science et cette philosophie avaient régné, souveraines pendant les plus sombres périodes de l'asservissement de l'homme. Les puissantes théocraties de l'Orient en furent l'expression.

Mais, lorsque les idées et les hommes commencèrent à s'affranchir du joug religieux, on s'aperçut bientôt qu'un rôle beaucoup trop important avait été attribué à la Terre et à l'homme. On découvrit qu'au centre de notre système de planètes se trouvait le Soleil, et que ce Soleil, immense en comparaison de la Terre, n'était qu'un grain de sable au milieu des milliards d'autres soleils, aussi grands et bien plus grands encore que le nôtre.

Dans chaque ouvrage d'histoire philosophique, vous trouverez des pages superbes dans lesquelles on raconte l'influence de ce changement d'idées concernant la structure de l'Univers. Toute la pensée de l'époque, dans toutes ses applications aux rapports sociaux en subit le contre-coup ; et on pourrait écrire d'autres pages, non moins superbes, pour dire comment l'affranchissement matériel de l'homme influa sur ses conceptions cosmogoniques concernant l'univers.

---

Eh bien ! un fait analogue se produit aujourd'hui. Nous entrons dans une époque qui voit un changement tout aussi important se produire dans l'ensemble de la science, dans l'ensemble des conceptions philosophiques. Une philosophie nouvelle s'annonce, et l'Anarchie, loin d'être une simple utopie, ou une théorie creuse, comme on l'a dit quelquefois, se présente au contraire comme une partie essentielle, fondamentale de cette philosophie nouvelle. Elle en est la partie qui traite des rapports sociaux.

Prenez toujours la conception de l'Univers, dont je viens de parler.

La philosophie newtonienne (ou plutôt la philosophie qui a primé pendant ces derniers trois siècles en s'appropriant les découvertes de Newton) nous a parlé du soleil comme d'un maître du système planétaire. C'est lui qui tient enchaînées la Terre, les planètes, les comètes sur leur orbite. Par son attraction puissante il les maintient à une certaine distance, et les fait décrire autour de lui leurs grands cercles. Il est le cœur, l'âme, le roi, le gouvernant du système. L'ordre parfait, rigide, règne dans le système grâce à sa puissance ; et s'il y a des causes de désordre ou de perturbation, ce ne sont que des perturbations passagères. Bientôt la force d'attraction de l'astre puissant fera rentrer dans l'ordre, et cet ordre durera des périodes infinies puisque les perturbations elles-mêmes se complaisent et se détruisent mutuellement pour rétablir le cycle ordonné. — Adorez l'astre lumineux ! chantez la gloire du Grand Géomètre ! » — s'écriait l'astronome.

Tout cela change aujourd'hui. On découvre que les espaces infinis outre les planètes et les soleils sont peuplés d'infiniment petits, — de petites masses de matière qui circulent dans tous les sens, qui ont leur vie propre, et dont les effets si petits qu'ils soient pour chacun d'eux, sont immenses quand ils s'additionnent. Ils modifient entièrement la force des géants, placés au centre du système. Kant et Laplace faisaient dériver les planètes d'une agglomération centrale. Aujourd'hui on déplace le centre de gravité. L'agglomération centrale ne serait elle-même que le résultat de l'action des infiniment petits, et ce sont eux, ces petits parias, qui bâtissent les planètes, qui maintiennent la chaleur du Soleil, qui par leurs tourbillons maintiennent la vie du tout. Encore un pas, et l'attraction elle-même, que l'on avait (contrairement à Newton) placée au centre de l'astre radieux, ne serait qu'une résultante des mouvements des molécules, des infiniment petits...

En un mot, sans entrer ici dans des détails par trop techniques — jusqu'à présent on a toujours envisagé la somme, le résultat, sans trop s'enquérir de l'origine de ce résultat, sans s'attarder sur les pauvres unités qui font la somme. Aujourd'hui, au contraire, l'attention se porte sur les infiniment petits — sur ceux auxquels on accordait à peine un regard furtif — et le résultat tant qu'on ne se sera pas

attardé à connaître les petites actions individuelles, les petits individus qui s'additionnent dans la somme. Un mathématicien dirait après avoir étudié les intégrales — qui sont des sommes et des résultats — on va porter aujourd'hui son attention sur les infiniment petits dont se compose toute intégrale.

Voilà où marche l'astronomie et plus que l'astronomie — la conception générale de l'univers, la cosmogonie.

Eh bien, ce que nous voyons se produire dans l'étude de l'univers se répète dans toutes les branches de la science, y compris celle qui a trait aux rapports entre hommes.

L'Anarchie n'est qu'une partie la plus importante, de notre manière générale de concevoir la Nature — de cette philosophie qui s'annonce et qui pourrait être désignée sous le nom de philosophie synthétique, si Spencer n'avait déjà employé ce nom, pour désigner un système, dont il a tiré des conclusions si incomplètes et si contradictoires et, partant, si souvent opposées aux nôtres.

La pensée anarchiste n'est ainsi qu'une des branches de la pensée philosophique générale, qui promet de devenir *la* pensée philosophique du monde civilisé.

Quelques autres exemples, pris aussi dans le domaine des sciences, vont mieux encore confirmer cette idée.

*(A suivre).*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Le plat du jour, ce sont les infamies de la police. Depuis la déposition de Me Coltu, devant la cour d'assises, on a une nouvelle preuve de ce que sont les individus qui détiennent notre liberté, notre vie, notre honneur. On sait que tout citoyen peut tomber entre les pattes sales d'un mouchard, et que, si ce dernier y a le moindre intérêt, il peut être soumis au supplice de la torture, exposé à choisir entre l'affection qu'il a pour les siens et quelque abominable mensonge. Les emplois publics sont tenus par des drôles pour qui tous les moyens sont bons, et qui, pour conserver leur place, se conduisent comme des laquais.

La police est faite par des gredins qui méritent le bagne. L'un vous arrête, uniquement parce qu'il veut faire du zèle; un autre vous mesure des pieds à la tête, et veut à toute force reconnaître en vous un récidiviste; un troisième fait chanter les femmes et abuse de leur faiblesse.

Ils ne sortent donc jamais de leurs bouges, ces gredins? Ils ne se mêlent donc jamais à la foule, qui les écraserait comme d'immondes reptiles?

***

Dimanche dernier, une dizaine de sergots ont assommé un pauvre diable d'ivrogne, coupable de les avoir regardés de travers. Pour toute oraison funèbre, l'un d'eux disait, dans un débit de vins, où il faisait *son service* : « Sale histoire, le pante est crevé!... »

La veille, les purs du conseil municipal avaient voté une augmentation de traitement aux inspecteurs et garçons de bureau des commissariats. Ils se sont empressés de reconnaître ce bon office.

***

Les « honnêtes gens » sont furieux. Et il y a de quoi. La police les arrête, comme de simples anarchistes, et la justice les retient. Ils poussent des clameurs indignées; à quoi bon? C'est leur faute. Ils ont eux-mêmes dressé à la chasse les policiers.

De deux choses l'une : ou les policiers sont des brutes, ou leurs chefs sont des misérables qui laissent le champ libre aux instincts féroces de leurs subordonnés. Il en résulte ceci : qu'une accusation formulée par n'importe qui, contre les gens les plus honorables, est accueillie aussitôt, sans examen : voilà par exemple, un individu auquel on a volé sa montre, du moins c'est lui qui le dit. Il assure que cette montre lui a été volée par des gens qu'il désigne, le mari et la femme, gens jusqu'alors au-dessus de tout soupçon, que fait la police? Elle accueille d'emblée l'accusation, arrête les prétendus coupables, sans vouloir entendre leurs explications.

Le mari est écroué à Mazas, la femme à Saint-Lazare : Nul, dans le personnel policier, n'a jugé bon de s'enquérir de leurs antécédents : accusés, donc coupables. Il a fallu pour les jeter en prison, une simple dénonciation, sans valeur morale. « Ce monsieur et cettedame m'ont volé ma montre! » Et ça suffit pour une arrestation et pour une incarcération! Si la torture existait encore, on les y soumettrait pour les faire avouer, et aussi pour leur faire dire l'endroit où ils ont caché l'objet du vol. C'est tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus inique et en même temps de plus bête.

Il n'est pas mauvais que les policiers happent dans le tas quelques-uns de ces imbéciles ou de ces satisfaits qui croient à la nécessité d'un gouvernement fort : ça les fait réfléchir, et ça augmente, si possible, le mépris qui monte autour des mouchards. En attendant qu'on se débarrasse une bonne fois de cette vermine.

***

Nouveau mode de recrutement. — Malgré les avantages que l'on semble offrir aux engagés volontaires, il paraît que le nombre n'en est pas suffisant.

Aussi le gouvernement a-t-il inventé un nouveau système de faire contracter des engagements.

Les procureurs de la république, attachés aux différents parquets, ont pour mission d'exhorter, tous les jeunes gens arrêtés pour vagabondage, ou autres délits peu graves, à contracter un engagement dans l'armée.

On leur fait entrevoir l'avantage qu'ils ont d'éviter une condamnation qui serait inscrite à leur casier judiciaire, et les priverait de leurs droits de citoyens!!..

On ne manque pas de leur vanter les beautés du militarisme, et on leur offre en échange de la condamnation de quinze jours ou un mois qu'ils auraient pu encourir, la perspective d'aller s'embastiller dans une caserne, en attendant qu'on les envoie mourir au Tonkin, ou au Dahomey.

Puis pour s'assurer de leur personne on les garde en prison le temps que les pièces nécessaires à leur engagement soient prêtes; ce qui fait, que le plus souvent ils restent plus longtemps en prison que s'ils s'étaient laissé condamner.

Combien de jeunes gens se laissent prendre à ce piège, et ne sont pas longs à s'en repentir.

Nous avons vu à la maison d'arrêt de Marseille, un jeune homme de dix-huit ans engagé dans ces conditions, qui, désespéré après quarante jours d'attente a tenté de se suicider, en se pendant avec un morceau de sa couverture.

Il n'a dû d'échapper à la mort, qu'à la rupture de sa corde improvisée.

Revenu à lui, et pressé de questions sur le mobile qui l'avait fait agir, il a déclaré, que c'était le repentir de s'être engagé, et a demandé à résilier son engagement, ce qui ne lui a pas été permis.

Et quatre jours plus tard, il rejoignait, entre deux gendarmes, le corps auquel il avait été affecté.

Et l'on appellera le conscrit, un engagé volontaire!

***

Tout ce qu'on a vu, jusqu'à présent, dans l'affaire du Panama, n'est rien à côté de ce que l'on va voir.

On va confronter Freycinet, Rane, Clémenceau avec Charles de Lesseps, car il y a, dans leurs dépositions, des contradictions flagrantes sur lesquelles il faudra bien s'expliquer clairement.

Cette fois, Ch. de Lesseps ne pourra plus s'enfermer dans le secret professionnel, dans la réserve voulue, qui lui ont si mal réussi dans le dernier procès.

Il faut qu'il parle, maintenant, il faut qu'il dise tout.

Comme on le voit, les précautions prises par nos gouvernants pour étouffer ou réduire les scandales du Panama n'ont servi à rien.

A la dernière heure, ils éclatent avec une nouvelle et formidable intensité.

Bourgeois, par un dévouement cynique, a voulu sauver à tout prix ses amis.

On s'explique, maintenant, pourquoi Arton n'a pas été retrouvé.

Quelle bande!

***

En voyant les proportions qu'a prises le chantage exercé sur la Compagnie du Panama par les individus les plus influents du personnel parlementaire, on comprend le mot de Ch. de Lesseps. J'ai donné l'argent comme on donne sa montre à des voleurs au coin d'un bois; mais n'excuse nullement les financiers qui dirigeaient l'entreprise.

Depuis quinze ans, ces malandrins vivent du pillage de la fortune du pays. Et quand on les prend la main dans le sac, quand il leur est impossible de nier, ils répondent : C'est vrai, mais nous avons agi dans l'intérêt supérieur de la République.

Eh bien, elle est propre leur République.

Les inconscients même commencent à en avoir assez.

La République opportuniste a beau se débattre, ses destins sont fixés. Elle est enlisée dans le Panama, elle n'en sortira pas. Elle s'enfonce lentement dans la fange.

Lentement, mais sûrement, comme disait Gambetta.

Il faut voir à ce qu'on ne nous en fasse pas une autre.

Des gouvernants, quel que soit leur titre ou leur étiquette, il n'en faut plus. Les meilleurs ne valent rien.

***

Voici le système mis en pratique par les gredins qui nous gouvernent.

Imposer à l'activité humaine toute la gêne possible, élever des obstacles, multiplier les entraves, décourager l'initiative, menacer le travail heureux de lois spéciales qui en détruiront les fruits; puis quand la misère apparaît, on offre des secours.

Les gens qui vivent librement de leur travail se moquent du gouvernement et des politiciens; ils sont indépendants.

Les politiciens ne veulent pas qu'on soit indépendant. Il faut qu'on ait besoin d'eux, qu'on ne puisse subsister que par leur protection, par leur faveur, par leur grâce.

La commission du budget est saisie actuellement de demandes de secours s'élevant au total de douze millions. Les fonds secrets sont maigres; la Compagnie de Panama n'est plus; les élections approchent. Douze millions de libéralités serviront bien les bons candidats.

Mais si tout le monde vivait librement de son travail, personne ne se soucierait de leurs aumônes.

***

Les députés que Mazas nous envie, en attendant qu'il les loge, ne perdent pas une occasion de léser les intérêts des travailleurs.

Bien mieux : quand ils pourraient adoucir la rigueur de la lutte économique, on dirait qu'ils prennent plaisir à l'aggraver.

Pour les femmes, par exemple, à qui cette lutte est si rude, la prétendue révision des patentes opérée dans le budget fournissait le moyen de faire quelque chose. Un des éléments de calcul de la patente des grands magasins est le nombre de leurs employés. On propose de ne compter les femmes que pour la moitié de leur nombre réel. De la sorte, les grands magasins auraient été conduits à donner surtout du travail aux femmes.

On aurait peut-être cessé de voir de vigoureux gaillards vendre des gants, des jarretières, des corsets, des épingles, et de la pâte de raisin; ce qui n'eût pas été un mal. Et beaucoup plus de femmes auraient pu gagner honnêtement leur vie : ce qui eût été un bien.

La chambre n'y a pas consenti. Quand il s'agit de « protéger » les femmes en réglementant le travail qu'elles ont trouvé, de manière à ce qu'il leur profite le moins possible, tout le monde en est. Mais leur réserver un travail nouveau, un travail qui leur convient, jamais!

On dirait qu'ils ont des raisons pour grossir la foule des femmes sans moyens réguliers d'existence.

***

Il n'y a pas de question sociale pour les bourgeois, ils ont bon souper, bon gîte et le reste, ils s'amusent. L'autre dimanche, 20,000 idiots se pressaient au Palais des machines pour assister à la lutte émouvante de deux brutes aux biceps proéminents. Deux imbéciles, s'épuisant en un travail au-dessus des forces humaines, histoire de parcourir une distance de 1,000 kilomètres sur une

grande comme la main! Voilà le spectacle qui passionnait la canaille digeratte!

Le bourgeois ganache et goberu a passé son après-midi à dévorer des yeux les deux animaux lancés à toute vitesse. On pariait avec fureur; les louis sortaient des poches pendant qu'au dehors des milliers de meurt-de-faim cherchaient du pain, un abri contre le froid et la pluie!

Quel état social, et comme il appelle un vigoureux coup de balai!

***

SAINT-QUENTIN. — Les brodeurs avaient demandé à leurs patrons une augmentation de salaire. Les exploiteurs n'ayant daigné faire de réponse, les ouvriers se sont mis en grève. On compte à Saint-Quentin vingt-et-un ateliers de broderie, qui occupent 500 ouvriers, auxquels il faut ajouter 700 à 800 ouvrières et enfants occupés aux métiers.

Voilà 1,200 travailleurs sur le pavé. Ils ont en perspective plusieurs semaines de privations et de souffrances, et la rentrée à l'atelier, avec peut-être renvois et réductions de salaires, s'ils respectent la légalité et se bornent à renouveler à leurs exploiteurs leurs très humbles remontrances.

***

VIENNE. — Dimanche, 26 février, avait lieu une réunion à l'effet de voter des subsides pour les grévistes de Rive-de-Gier. Les orateurs socialistes, après avoir exposé la situation déplorable des travailleurs, n'ont trouvé d'autre remède que le choix de nouveaux mandataires plus honnêtes que la fripouille qui nous fait aujourd'hui des lois.

Pietre consolation. L'atmosphère du Palais-Bourbon est comme l'air d'une chambre de malade qui n'a pas été renouvelé. On y contracte la pourriture parlementaire, et tel qui venait avec de bonnes intentions est emporté dans le courant panamiste. C'est ce qu'a fait ressortir le compagnon Dumortier: il a montré l'inanité du suffrage universel, et conclu à la nécessité d'une révolution sociale, fût-elle amenée par la force. L'auditoire a parfaitement compris l'exposé des idées anarchistes, et s'est séparé au cri de: « Vive l'anarchie! Vive la révolution sociale! »

## Espagne

Nos camarades de Jerez, transférés dans les prisons de Cadix, où, pendant dix-huit mois, on les a torturés, viennent d'être acquittés par le jury. C'est à la peur qu'on doit ce résultat: puisque le même ministère public, qui demandait à Jerez *soixante ans* de prison, concluait à Cadix à la mise en liberté. Cela tient à l'attitude énergique des révolutionnaires d'Andalousie. On ne doute pas qu'ils n'eussent recommencé l'*invasion* de 1891 et la reprise par la force des richesses accumulées par la bourgeoisie. Un jour ou l'autre, une nouvelle tentative se produira.

En ce moment, la canaille gouvernante prend ses mesures en vue du 1er mai. Elle a jeté en prison la compagne Teresa Claramont, dont les conférences entretenaient une grande agitation à Barcelone. Des poursuites sont commencées contre deux journaux: *El Productor* et *El Corsario*. *El Productor* dit à ce sujet: Il est logique que l'ennemi mette en œuvre tous les moyens de conservation dont il dispose. Mais réussira-t-il? On le verra bien. En attendant, préparons-nous à une lutte sans merci, de part et d'autre.

***

Conclusion d'un article de *El Productor* du 2 mars, à propos des élections...

« Les ouvriers qui votent sont façonnés d'une telle pâte qu'ils détestent le nom de révolutionnaires: ils se distinguent par leurs tendances conservatrices, et ce qui est plus sensible, c'est qu'ils ignorent l'histoire, et ne veulent pas s'instruire, s'éclairer.

C'est du temps perdu d'essayer de leur ouvrir les yeux. Élevés pour et par la politique rampante, ils se comportent de la même manière que les fanatiques religieux: ils croient sans comprendre, et se laissent guider par la routine, chère à leurs maîtres. Ils s'y endorment.

Quant à nous, continuons notre propagande parmi les hommes qui savent, qui se rendent compte, travaillons pendant que s'achève la farce électorale.

Les infamies des élus sont bien plus efficaces que toute éloquence pour discréditer le régime.

Mieux vaut un Panama que cent élections.

## Portugal

Après les scandales du Panama en France et les banques en Italie, voici le scandale des chemins de fer, à Lisbonne.

Il paraît qu'on a découvert, dans l'administration des chemins de fer portugais des escroqueries colossales qui rendraient nécessaire l'intervention de la justice. Mais comme de hauts personnages se trouvent mêlés à l'affaire, on n'a jusqu'ici rien fait. Et l'on ne fera rien probablement. En Portugal, comme ailleurs, on préfère étouffer la chose, sous prétexte que l'intérêt et l'honneur du pays y seraient engagés. Dans toutes les affaires où la corruption des classes dirigeantes est mise à nu, il faut faire le silence, il faut qu'aucun représentant de la bourgeoisie au pouvoir ne soit appelé devant la justice ou, si la pression de l'opinion publique se fait trop exigeante, on les prierа respectueusement, comme nos Floquet, nos Clémenceau, et autres flibustiers de ne rien dire qui puisse porter atteinte à l'honneur national.

La raison d'État couvre tous les crimes.

## Etats-Unis

Il s'y passe des horreurs pires que dans la monarchie russe. Dans certains États, les prisonniers sont affermés à des entrepreneurs pour les travaux les plus durs. Le premier paye à l'État tant par jour et par condamné, et dès lors ce dernier lui appartient, corps et âme, n'ayant aucun recours en dehors de son acquéreur.

Dans l'Atlanta, les entrepreneurs et les propriétaires de mines sont de connivance avec les juges, et ceux-ci condamnent le plus d'individus possible pour des peccadilles, de pauvres diables attrapent 3, 5 et 10 ans de travaux forcés. Les magistrats empochent la forte somme et les entrepreneurs font des affaires d'or.

Quant aux condamnés, à peine vêtus, à peine nourris, on les fait pourrir dans les mines, et à la moindre plainte un coup de revolver tranche la question. Ceux qu'on ne tue pas du premier coup, on leur inflige des tortures atroces: on les pend par les pouces de sorte que, de la pointe des pieds, ils peuvent à peine toucher le sol.

Voilà le sort des travailleurs dans la « libre » Amérique. Et l'on ne connaît pas tout!

## République Argentine

Vient de paraître à Buenos-Ayres, un nouveau journal anarchiste de langue française: *La Liberté* Casilla Correo, n° 1298. Paraît tous les dimanches.

Si nous en jugeons par les deux premiers numéros qui nous sont parvenus, ce vaillant petit organe mènera vivement la campagne et fera là-bas une active propagande pour l'idée anarchiste.

# Dans les Publications

Les camarades de Hastings font paraître leur vaillant petit journal le *Réveil des Mineurs*.

Nous extrayons ce qui suit d'un article du 1er numéro:

« On aurait beau se dire anarchiste, si on n'agit pas, si on ne fait pas des efforts pour faire comprendre nos idées aux autres, nous resterons toujours au même point. Pour que la Révolution éclate, il faut faire germer les idées de révolte dans les masses.

« Pourquoi le peuple est-il aujourd'hui si patient? C'est qu'il ne comprend pas les causes de sa misère. S'il les comprenait, quelle haine n'aurait-il pas contre ses maîtres et ses exploiteurs? Notre tâche consiste donc à les lui faire comprendre, à le pousser ainsi à la révolte.

« D'autres encore disent que les ouvriers de tel ou tel pays sont trop abrutis, qu'ils ne viendront jamais à l'anarchie; eh bien, ces gens se trompent; dans tous les pays, il y a des anarchistes, et si les préjugés sont plus fortement enracinés dans un peuple que dans un autre, cela ne veut pas dire que l'on ne pourra pas les détruire. Au contraire, les événements même nous sont d'un grand secours pour convaincre les ouvriers, et ceux-là même que nous croyons en retard seront les premiers à l'œuvre. Personne ne refuse consciemment son bonheur. N'est-on pas souvent forcé de rire en entendant les objections que certains ouvriers font à nos idées? Ils ignorent complètement ce que nous voulons.

En avant donc, compagnons, c'est agir qu'il nous faut: c'est semer partout la révolte et nous verrons bientôt le triomphe de l'anarchie.

***

### De Langue espagnole

Nouveau scandale. Entente entre les chemins de fer de Pensylvanie et les Compagnies qui exploitent les mines de charbon. Ce monopole a fait pousser les hauts cris, et le Congrès a nommé une commission d'enquête.

De ses travaux, il ressort que les Compagnies minières et celles de transports se sont réunies en une seule pour le partage des bénéfices, tout en restant séparées pour la fixation des prix. Il n'y a plus de concurrence: elles battent monnaie sur le dos du public, en spéculant sur le besoin qu'il a de charbon de terre.

Et il arrive ceci: quand le thermomètre descend à 30°, par exemple, on ralentit la circulation des trains, mais on hausse quand même le prix de la houille; on ne fait travailler le mineur que 3 jours par semaine, le reste du temps, il crève de froid ou de faim. Il règne, dans cette région, une horrible misère; elle ne pourra que s'aggraver avec d'aussi odieux procédés d'exploitation.

*El Despertar*, de New-York, 1er fév. 1893.

***

On voulait établir que de bons rapports peuvent exister entre le capitaliste et le travailleur. Pour ce faire, la presse bourgeoise raconte qu'à Holyoque (Massachussetts) on a inauguré le procédé de servir *gratis*, du café chaud aux mécaniciens et conducteurs de trains, de la Compagnie « Elaud » dans cette localité.

Le premier jour que la Compagnie a offert son régal de café, on a donné un somptueux repas: les ouvriers et employés furent introduits dans la salle à manger au son d'un brillant orchestre. Les femmes et les filles des actionnaires servirent de leurs mains, le café et quelque chose avec.

Nous ne comprenons pas pourquoi, ceci étant donné, tous les maîtres n'en feraient pas autant; on sait que les chiens montrent beaucoup de fidélité quand on les caresse. Vous allez voir avec quel héroïsme les conducteurs vont braver la neige et la pluie, pendant que les femmes et les filles de leurs maîtres se prélasseront au lit pendant la grasse matinée.

*El Despertar*, de New-York, 1er fév. 1893.

***

— Nouvelle du jour:

Vient d'être ratifié le traité d'extradition entre la république Nord-Américaine et l'empire de Russie, avec la clause suivante: « Sera extradé quiconque aura commis un attentat contre la vie du czar, ou de l'un des membres de la famille impériale, *sans qu'il soit nécessaire de s'enquérir du mobile qui l'aura fait agir* ».

La France est l'alliée de la Russie. La Suisse, docile aux ordres de la Russie se prépare à expulser ou à jeter en prison les révolutionnaires russes.

Les États-Unis s'apprêtent à suivre cet exemple.

Tous ces États sont des républiques démocratiques unitaires ou fédérales, et se donnent comme le *modèle* d'une république...

Napoléon disait: « Dans un siècle, l'Europe sera républicaine ou cosaque. »

Il se trompait. Il aurait dû dire: « Tous les États seront démocrates-cosaques.

*El Productor* (Barcelone, 16 fév. 1893).

***

### De langue anglaise

Le directeur des chemins de fer de Pensylvanie dément en date du 7 février que certaines mesures

prises récemment l'aient été en prévision d'une grève. Du reste, ajoute-t-il, nous ne la craignons pas, et voici pourquoi :

Prenez un dollar et mettez-le sur une étagère pendant un an, vous aurez toujours un dollar. Mais prenez un homme et mettez-le dans une armoire pendant un an, vous aurez un squelette. Là est la solution du problème capital et travail.

*Journal des Knigts of Labor.*

***

Les travailleurs apprendront avec plaisir qu'une Société vient de mettre un prix de 300 francs pour le meilleur mémoire sur l'extinction du paupérisme. En même temps qu'un prix de 500 francs pour l'invention de la meilleure muselière.

*Journal des Chevaliers du Travail.*

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Paris. — Le compagnon Brunet devant partir sous peu, pour sa tournée, avise les camarades qui veulent s'entendre avec lui de se hâter de lui écrire.

La collecte faite le samedi 11 mars, à la salle du Commerce, a produit 11 fr. qui ont été remis au compagnon Brunet pour la tournée de conférence qu'il se charge de faire.

A la réunion du 4 mars, salle du Commerce également, il a été récolté 8 fr., qui ont été remis par moitié aux compagnes Francis et Collombo.

Les Groupes et les Compagnons qui pourraient disposer de brochures, journaux etc., pour la propagande sont priés d'en envoyer à Guyard, 29, rue Notre-Dame, Cherbourg.

Les compagnons qui font paraître des manifestes en anglais, français etc., peuvent en expédier au compagnon Brault, Jean, Bon 437, Spring Walley, Bureau Co. Ill., appel est fait principalement aux camarades anglais.

Langon, 14 Mars 93

Monsieur le rédacteur,

Au sujet de la rixe que vous relatez dans votre dernier n° qui a eu lieu à Langon, et dans laquelle les idées que vous défendez n'ont pas été le motif de la querelle, permettez moi de vous demander la rectification de ce qui suit :

Le cercle Junior, dont je fais partie, n'a été mêlé en quoi que ce soit a cette triste affaire ; ceux qui y ont pris part se trouvaient, à ce moment, dans l'établissement public situé au-dessous de ce cercle.

Je compte donc voir, dans votre prochain n°, ma rectification justement entendue.

Dans cette attente, recevez mes sincères salutations.

ROUMAZEILLE.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 203 fr. 20.

S. à Reims, 0,25. — Defot 1 fr. — J. A. 1 fr. — B. à Alger, 3,50. — Jeanquimarche, 25 fr. — *Vente de vieux timbres*, 0,95. — S. à New-York, 2 fr. — Auguste et Marianne, 0 fr. 50. — Groupe de Saint-Nazaire, 5 fr. — D. M. à Gallerate, 1 fr. — C. P. à Brooklyn, 5 fr. — Un verrier de Pantin, 0 fr. 75. — V. Lorraine, 0 fr. 75. — E. M. à Caudebec, 0 fr. 50.

Total : 250 fr. 40.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 87 fr. 75.

S. à Buenos-Ayres, 14 fr. — M. à Beaujeu, 0 fr. 60. — Neroly, 2 fr. 10. — E. H. au Vésinet, 2 fr. — G. à Paterson, 5 fr. — P. à Angers, 1 fr. — Auguste et Marianne, 0 fr. 50. — D. M. à Gallerate, 1 fr.

Total : 114 fr. 05.

Quelques unes des listes de souscription que nous avons lancées dans notre dernier numéro nous sont déjà rentrées, nous en commencerons la publication la semaine prochaine. Merci aux camarades connus et inconnus.

## PETITE CORRESPONDANCE

C. S. à Nîmes. — *Prise de Possession* épuisée.

P. de B. à Mascara. — La date de convocation étant passée, je ne vois pas beaucoup l'utilité de l'insertion. C'est le résultat de la réunion qu'il serait important de connaître ?

Le comp. Y. demande l'adresse du compagnon Mansard. Écrire au journal.

Max Robur. — Reçu article, passera.

C'est un fait exprès, sauf le jeudi je suis tous les matins à la maison.

J. L. B. — Votre étude sur les châtiments est très intéressante, mais incomplète il me semble. Nous la relirons.

Groupe abstentionniste. — Convocation arrivée trop tard la semaine dernière.

N. à Toulouse. — Lu les articles. Ça ne vaut pas la peine d'y répondre.

M. P. à Thuir. — Nous ne savons encore quand nous pourrons faire tirer la *Défense* d'Etiévant.

Auguste et Marianne. — Nous n'avons pas la feuille en question.

E. D. à Vienne. — Le journal vous est régulièrement expédié. Réclamez à la poste. — Dites-nous les numéros qui vous manquent nous vous les enverrons.

J. G. à Hastings. — Reçu. Merci des renseignements.

Vernet, 24, rue Assalit, Nice. — Demande l'adresse de Trémolier.

P. A. H. — Reçu *le Signal*. — Article politique. Les individualités nous ne intéressent guère.

Au camarade qui nous a envoyé *le Radical* de Marseille. — Histoires un peu pâlottes.

H. à Clermont. — Bon. — Reçu la visite de C.

Les compagnons d'Estagel demandent au compagnon Bordat de bien vouloir faire, parmi eux, quelques petites causeries. Écrire au compagnon Andrillo, coiffeur.

E. M. — Votre lettre a paru dans la *Révolution*. Nous l'utiliserons pour le prochain numéro. L'*Endehors* n'est pas paru, mais va reparaître.

J. B. — Reçu réponse pour vers. La *Troisième République* : Insuffisants, la forme en est diffuse, et les expressions souvent impropres.

J. Urser. — La forme de votre lettre prouve beaucoup de feu, est véhémente, mais nous croyons que les révolutions ne sont profitables à ceux qui les font que lorsqu'ils savent ce qu'ils doivent faire. Du reste la révolution, pas plus que toute action, ne se prêche pas, elle se démontre. C'est parce qu'ils sont inconscients que les individus acceptent l'oppression.

Raut-Hulyem. — Quand nous répondons à un journaliste bourgeois, ce n'est certainement pas que nous espérons le convaincre, mais pour ceux qui, l'ayant lu, peuvent avoir envie de savoir ce que nous avons à dire.

V. P. M. P. — Reçu le bouquin. Il existe la traduction française. Nous en avons autrefois rendu compte.

*Sempre avanti*. — *Produits de la terre*, épuisés.

J. D. à Prato. — Avons envoyé les numéros. — Pas de nouvelles de O. K.

A. L. — Le même argument pourrait se retourner contre votre système. De tous temps on a promis des réformes, de tous temps on a essayé et ça n'a jamais rien fait. Si les révolutions n'ont pas abouti, c'est justement parce que l'on se contentait de changer le personnel et non le système. C'est pourquoi nous voulons une révolution qui change le système et renvoie le personnel sans en mettre un autre.

Nous ne nous chargeons pas d'impressions.

Le compagnon Tanton quittant St-Quentin, ses correspondants sont avertis de ne plus rien lui envoyer.

J. à Messimy. — G. à Marseille. — K. à Berne. — M. La Haye. — L. à Lyon. — P. à Villefranche. — M. à Madrid. — F. à Daumazan. — T. à Montpellier. — P. à Narbonne. — B. à Carmaux. — F. à Luxeuil. — D. à La Haye-Descartes. — M. à Auxerre. — E. R. à Nantes. — S. P. à Bordeaux. — Deux à C. — G. à Brest. — L. à Dartmouth. — C. à Torino. — A. A. à Estagel. — L. F. à Montargis. — C. S. à Meurcourt. — J. à Troyes. — P. A. à Angers. Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

*Il ne sera tenu compte d'aucune communication qui ne sera pas signée.*

Mardi 21 mars, réunion du groupe abstentionniste du IIIe arrondissement.

Ordre du jour : Tactique en vue des prochaines élections.

Salle Georget, 38, rue Aumaire.

Tous les compagnons sont priés d'assister [illegible] 20 mars, à 8 heures 1/2, salle Georget, 38 [illegible] maire.

Conférence par un compagnon.

Samedi 18 mars, à 8 heures 1/2, salle Georget, rue Aumaire, grande soirée familiale. Causerie [illegible] le 18 mars par un compagnon. Chants, poésies, récits révolutionnaires, au profit des détenus politiques. On compte sur le père La Purge et sur tous les compagnons de Paris et de la banlieue.

Le groupe de propagande anarchiste abstentionniste organise une soirée familiale, samedi 18 mars, salle Georget, 38, rue Aumaire, et invite le compagnon Brunet à lui prêter son concours pour une conférence sur la Commune et les causes qui l'ont perdue.

Levallois-Perret. — Samedi 18 mars, bal de nuit organisé au profit des victimes de l'action [illegible].

Bataille de fleurs et de confettis, salle Mézerac, 86, rue de Gravel.

Saint-Maur-les-Fossés. — Groupe révolutionnaire abstentionniste. — Samedi 18 mars, à 8 h. précises, salle Richard, 16, boulevard Rabelais, Saint Maur, près le cimetière.

Les abstentionnistes de la commune et ses environs sont invités.

Commune anarchiste de Montreuil. — Réunion le lundi 20 mars. — Ordre du jour : 1° Location d'un terrain en vue d'occuper les volontaires pour la culture des céréales, etc. ; 2° Organisation intérieure de l'atelier d'ébénisterie, etc. ; 3° Fondation d'un atelier de peinture, etc. ; 4° Organisation du travail des compagnons cordonniers, etc.

Les cordonniers, ébénistes, terrassiers, peintres qui ont répondu à nos appels antérieurs à cette convocation sont priés d'assister à cette réunion.

Lille. — Le groupe des forçats de Lille invite les compagnons, qui voudraient relever la vente des journaux anarchistes, à la réunion qui aura lieu le 19 mars, à 3 heures, rue Philippe-de-Commines, au taminet du Bien assis.

Présence urgente.

Les vendeurs Désiré, de Marq et Poissonnier, de Lille, sont spécialement invités.

Dijon. — Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont invités à la soirée familiale du samedi 18 mars qui a lieu 15, rue Vannerie.

Causerie sur la commune de Paris, 1871, chants et poésies révolutionnaires.

Entrée libre et gratuite.

Les compagnons Dessoles, Morne et Monod passent en correctionnelle samedi à midi pour avoir résisté aux brutalités de la police. Avis aux compagnons de s'y trouver.

Narbonne. — Le Groupe les *Exploités* réunion générale le 19 Mars. Ordre du jour : Anniversaire du 18 mars. Causerie par un compagnon.

Tous les socialistes y sont invités ; réunion, buvette de la Nation, tous les jeudis et dimanches, à 8 heures du soir.

Grenoble. — Les compagnons sont invités à assister à une soirée familiale en l'honneur du 18 mars.

Le lieu sera annoncé par le journal de la localité, *Le Droit du Peuple*.

Calais. — Les compagnons de Calais sont invités à se réunir le lundi 20 mars, à 8 heures du soir, au local habituel.

Saint-Étienne. — L'Alliance anarchiste organise une soirée pour l'anniversaire du 25 mars. Le local et la date définitive seront données la semaine prochaine. Prière aux membres du groupe d'être exacts à la réunion du samedi 18, où l'on s'entendra pour les mesures à prendre.

Amiens. — Les lecteurs de *la Révolte* et du *Père Peinard* sont priés d'assister à la grande soirée familiale qui aura lieu, le dimanche 26 mars [illegible], à 5 heures du soir, 64 rue du faubourg de la Hotoie.

Ordre du jour : Causeries, poésies, chants, tombola gratuite.

Nota. — A l'entrée de la salle, il sera remis une carte personnelle portant le numéro de la tombola. Entrée gratuite.

Spring Walley. — Réunion du groupe anarchiste chez Reeland, salinniste allemand. Tous les camarades sont invités.

*Le Gérant-Imprimeur* : E. L. Langlois.

Paris. — Imp. E. L. LANGLOIS, 140, rue Moufftard.

SIXIÈME ANNÉE, N° 28 — DIX CENTIMES — DU 25 AU 31 MARS 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UNE CONFÉRENCE SUR L'ANARCHIE

(*Suite*)

II

Un changement du même genre se produit dans les sciences qui traitent des êtres animés.

Là, où l'on parlait autrefois de la création ou de l'apparition des espèces, on étudie aujourd'hui les variations qui se produisent dans l'individu, sous l'influence du milieu, les adaptations de ses organes à des conditions qui varient chaque jour.

L'individu lui-même est traité comme un être complexe, comme une colonie d'infiniment petits, associés entre eux mais gardant leur vie propre. Les organes divers de la plante, de l'animal ou de l'homme, sont considérés comme des agglomérations de cellules, ou plutôt d'organismes, vivant de leur vie propre, s'associant pour former les organes qui s'associent eux aussi, tout en conservant leurs individualités, pour constituer l'individu. — « L'homme ? vous répond aujourd'hui le physiologiste ; mais ce n'est pas un être ; c'est une colonie de micro-organismes, de cellules, groupées en organes. Etudiez-les, étudiez leurs groupements si vous voulez connaître l'homme ! »

Jadis, on nous parlait de « l'âme » de l'homme, et on la douait d'une existence séparée, presque isolée. Aujourd'hui on découvre que ce que l'on désignait l'âme ou l'esprit de l'homme est une chose excessivement complexe, — un ensemble, une agglomération de facultés, qui doivent être étudiées séparément. Elles sont toutes intimement associées, bien entendu ; aucune activité ne peut se produire sans que toutes ne s'en ressentent d'une façon ou d'une autre. Mais elles ont chacune leur vie propre, chacune a ses centres d'action, ses organes. Et, au lieu d'être la science des facultés psychiques de l'individu entier, la psychologie devient une étude des fonctions séparées dont la vie de l'individu se trouve composée.

---

Mais c'est surtout dans la science des sociétés que le changement est de toute évidence.

Je ne parlerai pas de l'histoire, puisque vous tous savez comment le point de vue de l'histoire entière change en ce moment ; comment le culte des « héros » disparaît et le rôle des masses acquiert de l'importance à mesure qu'on l'étudie ; comment les grands faits de l'histoire apparaissent de plus en plus comme des résultats additionnés de mille volontés individuelles. Qui n'a lu — ne serait-ce que la guerre de 1812, dépeinte par Tolstoï ! Ne parlons pas d'histoire ; mais prenons, par exemple, l'économie politique.

Le fondateur de cette science, Adam Smith, intitulait son œuvre fondamentale, *La Richesse des Nations*. La production des nations, leurs importations et leurs exportations, leurs échanges, etc., voilà ce qui occupait alors l'économiste. Mais aujourd'hui l'économie politique ne veut plus entendre parler de la richesse des *nations*. Elle veut savoir si *l'individu*, si chaque individu a ses besoins satisfaits. Elle ne veut plus mesurer la richesse d'une nation par la somme de ses échanges.

Elle la mesure par le nombre des individus qui jouissent du bien-être, comparé au nombre des individus qui végètent dans la misère. Le point de vue est entièrement changé, et l'on se dit qu'avant d'écrire sur la richesse des nations, il faut aller de maison en maison, frapper d'une porte à l'autre et s'enquérir si derrière chaque porte on a eu son repas, si chaque enfant a un lit propre et si dans chaque ménage on a du pain pour demain. Les besoins de l'individu et la mesure de leur satisfaction — voilà ce qui fera le sujet de l'économie politique qui s'élabore en ce moment.

Et enfin, en politique, on ne demande plus quelle est la formule inscrite dans les codes de chaque nation, quelle est l'enseigne de l'Etat. On veut savoir, jusqu'à quel point l'individu est libre, jusqu'à quel point le besoin d'autonomie locale est satisfaite, quel est le niveau intellectuel de chacun, jusqu'à quel point il est l'esclave de ses préjugés, jusqu'à quel point il est libre d'exprimer sa pensée — toute sa pensée, — et d'agir selon les impulsions de son esprit et de son cœur. C'est encore l'individu que l'on veut connaître, sachant que l'état politique de la nation — le résultat — se retrouvera de soi-même quand on connaîtra les individus qui le composent.

---

En un mot, de quelque côté nous portions nos regards dans les sciences de la nature inanimée ou animée, ou bien des sociétés, partout nous trouvons cette tendance, éminemment caractéristique, de l'époque. Jadis on se contentait d'étudier les grandes sommes, les grands résultats ; aujourd'hui, l'attention se porte sur les petites individualités dont les résultats se composent.

Comme le grand astre central s'éclipse pour l'astronome devant les infiniments petits de l'espace ; — de même la nation, l'Etat, se présent au regard comme de simples résultats des agglomérations d'individus qui grandissent aux yeux de l'historien, de l'économiste, du politicien et du réformateur social.

Produit, en même temps qu'instigateur, de cette manière de penser qui commence à dominer dans la science, — l'Anarchie est fille d'un grand mouvement d'idées qui s'empare des esprits et qui devra dominer dans notre développement ultérieur. Elle en est l'application aux affaires économiques et politiques, en même temps que l'affranchissement de l'homme de tous les préjugés imposés à lui par la religion, la science, l'éducation et la législation, qui faisaient miroiter des abstractions pour mieux faire oublier la chose vraie — l'homme qui peine, qui souffre et se débat dans toutes les misères.

(*A suivre*).

## MENSONGES ET PALLIATIFS

Que les ouvriers se réjouissent ! Les pouvoirs publics vont enfin aborder l'étude des questions sociales et bientôt se discutera, dit-on, au Palais Bourbon un projet de loi sur la participation des ouvriers aux bénéfices.

Loi sociale et essentiellement humanitaire, disent les rapporteurs officiels, et dont l'application amènera une grande amélioration dans la situation des prolétaires.

Il est injuste, ajoutent-ils, que les ouvriers, qui pâtissent de toutes les pertes encourues par les patrons et qu'atteignent principalement les désastres survenant dans telles ou telles industries, ne soient pas assurés, en retour, d'une compensation qui les ferait participer aux bénéfices réalisés par ceux qui les occupent.

Il y a là une injustice dont le gouvernement s'est ému, (son émotion ne vient elle pas plutôt d'ailleurs ?) et à laquelle il désire remédier au plus vite. Cette mesure serait, en outre, éminemment habile en ce qu'elle aurait pour effet d'amortir dans une certaine proportion le choc inévitable et redouté de la prochaine révolution.

Autrement dit : Le dogue commence à gronder, empressons-nous de lui jeter un os pour tromper sa faim et gagner du temps.

Cette *grande* réforme a peut-être de quoi charmer ceux qui se contentent d'un programme minimum. Mais pour nous, qui sommes persuadés qu'on ne guérit un mal qu'en en détruisant la cause, elle ne pourrait que nous laisser indifférents, si son caractère spécieux n'était susceptible de tromper quantité de travailleurs. Et dussions-nous passer pour des gens que rien ne contente, nous nous efforcerons d'en signaler l'inefficacité et même l'influence néfaste, sans attendre qu'elles se manifestent d'elles-mêmes.

Il se peut que dans les quelques usines et ateliers où le système de la participation aux bénéfices est en vigueur, les ouvriers gagnent plus qu'ailleurs. Cela est même probable, si les patrons, ne prenant pas le prétexte d'un gain plus élevé assuré à leurs ouvriers, n'en profitent pas pour réduire leurs salaires et si la répartition des bénéfices se fait suivant un principe moyen d'équité conventionnelle.

Mais si l'application isolée d'un tel système produit un heureux effet, la généralisation en serait désastreuse.

En effet, les ouvriers voyant leur gain s'accroître en proportion de celui de leurs patrons, augmenteront le plus possible leur production.

En peu de temps, il en résultera une surproduction, un pléthore inimaginables. Et deux choses se produiront. Nombre d'industries seront forcées de s'arrêter, d'où chômage pour un grand nombre d'ouvriers. Quant à celles qui pourront subsister, elles devront, en raison de cette surproduction, abaisser considérablement les prix de leurs produits, d'où diminution notable des salaires ainsi que, bien entendu, des bénéfices.

Accroître la production, alors que l'une des causes principales de la crise qui sévit en ce moment sur l'industrie et le commerce réside précisément dans la surproduction et l'encombrement sur les marchés, entraînant comme conséquences le chômage et la ruine de tant d'entreprises industrielles et commerciales, voilà le résultat qui attend l'application de cette loi éminemment sociale et humanitaire.

Sans doute, l'élévation des salaires occasionnera en retour un accroissement de la consommation, mais non, croyons-nous, dans une proportion égale à celui de la production, et, en tous cas, cet accroissement ne portera pas également sur toutes les catégories de ces produits.

L'application de cette loi n'aura donc d'autre effet que d'aggraver la crise et d'exacerber la révolution. Ce n'est pas, croyons-nous, le but que vise le gouvernement.

Un tel résultat ne serait pas pour nous déplaire si ces lois soi-disant sociales n'avaient pour effet de berner le peuple et d'endormir son initiative. Dans ce cas, il est de notre devoir d'en signaler l'inefficacité et de bien prouver aux travailleurs qu'ils ne doivent rien attendre que d'eux-mêmes.

Même en se plaçant au point de vue des idées reçues, fruit de l'organisation existante basée sur le principe de la propriété individuelle et d'après lesquelles un patron est le maître absolu du produit du travail des autres, comment prétendre à un résultat seulement passable, tant que l'on ne subordonnera pas la production aux besoins de la consommation, tant que l'on voudra envisager isolément l'un ou l'autre de ces deux facteurs inséparables de la vie sociale?

Or, comme il est à peu près impossible de réglementer la consommation (qui représente la somme des besoins individuels, il est absurde de vouloir légiférer séparément sur la production qui ne saurait avoir d'autre règle que les exigences de la consommation.

Ces considérations seraient byzantines si elles ne tendaient à prouver que, si l'on maintient le principe d'une autorité et d'une intervention de l'Etat dans ces rapports sociaux, cette prétendue réforme ne réformerait rien et serait d'une inefficacité absolue pour résoudre en partie ou en totalité la question sociale.

Tout se tient dans un ordre social et l'on ne saurait tenter d'en modifier un rouage sans se voir dans l'obligation, pour faire œuvre utile, d'en arriver à en bouleverser de proche en proche tout l'ensemble.

L'ordre social actuel est mauvais, non parce que telles ou telles parties en sont défectueuses, mais parce qu'il découle en totalité d'un pricipe foncièrement injuste : le principe de la propriété.

Comment venir proposer au nom de la justice une participation aux bénéfices, alors que l'existence même d'un bénéfice quelconque, que celui-ci soit retenu par le patron ou réparti entre les ouvriers, est une injustice flagrante.

Puisque la production n'a d'autre but que la satisfaction des besoins humains auxquels la nature est impuissante à subvenir par elle-même, qui donc peut prétendre à un bénéfice quel qu'il soit de cette fonction sociale? N'y a-t-il pas là une prétention injustifiable à la spoliation?

Dans la complète organisation d'une société où chaque individu n'est qu'un membre de l'organisme total, apportant, dans la mesure de ses moyens, sa quote-part d'efforts ; il ne saurait y avoir de plus-value au profit de qui que ce soit.

Cette idée d'une participation aux bénéfices est encore une injustice, quoiqu'elle tende à faire répartir une partie des bénéfices aux plus méritants, parce qu'elle admet la légitimité d'un bénéfice quelconque. Elle n'est qu'une nouvelle consécration de l'injuste droit de propriété.

Il est donc nécessaire, si l'on veut atteindre un résultat appréciable, de frapper plus loin et d'aller jusqu'à l'expropriation.

Mais c'est ce que les pouvoirs publics ne feront jamais. C'est donc au peuple qu'il appartient de s'en charger et cela par la révolution.

## Dans les Publications

MAJORQUE (Iles Baléares). — Nous recevons le premier numéro de *La Voz del pueblo*. « La voix du peuple, journal de langue espagnole, paraissant à Palma, calle de Ballester, 5, principal. — Paraît une fois par semaine, avec cette devise : la vérité, de n'importe quelle bouche ; le bien de n'importe quelle main. »

Si nous en jugeons par son premier numéro, nous le croyons destiné à défendre vaillamment les intérêts de la classe ouvrière. Mais il pourrait élargir son programme, car il penche vers le respect de l'autorité, et semble n'attendre la révolution sociale que des progrès de la seule instruction. C'est quelque chose, mais ce n'est pas suffisant.

* * *

GRÈCE. — Paraît à Athènes, le *Socialiste*, journal de langue grecque, en sous-titre : organe de la Grèce et de la Turquie, et en général des groupes combattant pour l'émancipation des ouvriers.

Un numéro par mois, 3 fr. par an.

Ce journal qui entre dans sa troisième année, fait de bonne propagande dans un milieu qui jusqu'ici n'a guère entendu traiter les questions sociales.

* * *

Annonçons la publication d'un nouveau journal, *L'Anarchista*, qui paraîtra à Palerme le premier et le troisième dimanche de chaque mois. S'adresser à Franco Domenico, via Castro, 197, Palerme, Sicile.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. — Le milliard escroqué dans l'affaire du Panama ne doit pas faire perdre de vue les millions que nos gouvernants vont nous extorquer au moyen d'impôts nouveaux : impôts « démocratiques », comme ils disent, imaginés pour parer au déficit que devait provoquer la réforme du régime des boissons.

Cela pouvait se soutenir après le vote de la Chambre ; mais voici le Sénat qui décide que cette réforme ne se fera pas. Aura-t-on l'audace de maintenir à la fois les taxes actuelles et les taxes de remplacement ? Tout est possible, avec des gouvernants décidés à remplir leurs poches et des gouvernés qui se résignent à être tondus à vif.

* * *

Autre carte à payer par le contribuable : retour offensif de Behanzin, deuxième guerre au Dahomey ; révolte ouverte en Annam et au Tonkin ; il faut s'attendre à de nouvelles hécatombes, [...] pendant de faire tuer des hommes, le climat [...] charge bien tout seul.

A Vydah, point réputé le plus sain du [...] il meurt un homme tous les deux jours, [...] ceux qui descendent des postes de l'intérieur [...] être rapatriés, ce sont de véritables squelettes [...] beaucoup meurent en route.

On n'osera jamais publier la statistique [...] elle serait trop lugubre.

Le bataillon d'Afrique, arrivé depuis deux [...] d'Algérie, a perdu de son effectif le quart, et les trois autres quarts sont malades, en six [...] quarante décès.

Ainsi, des centaines d'hommes tués par l'ennemi ou par le climat, des millions engloutis pour le [...] résultat de protéger les sols de certaines [...] commerciales, et la perspective de doubler ces sacrifices d'hommes et d'argent, voilà le bilan de l'année commerciale 1893.

Nommez une Chambre, et voici le pillage et le meurtre organisé encore pour quatre ans.

* * *

On a célébré un peu partout l'anniversaire de la Commune. De Roubaix à Marseille, les soi-disant socialistes et les aigrefins du parti ouvrier se sont mis à table. Entre la poire et le fromage, ils ont écoulé leurs boniments habituels. Le 18 mars est une date pour eux, comme la mi-carême pour d'autres, un prétexte à gueuletons et à réclames électorales. Ils ont le toupet d'assurer que les morts de la semaine sanglante avaient pour objectif de [...] assurer la République telle que nous l'avons. C'est une injure gratuite et sanglante à la mémoire de nos frères de 71. Ils combattaient pour les libertés communales et pour avancer le triomphe de la révolution. Au lieu de s'abreuver de petit bleu démocratique, il faudrait se pénétrer de leur exemple, mais allez donc exiger cela d'un aspirant pa[...]miste !...

* * *

Pour la Mi-Carême, un groupe de camarades avait organisé une mascarade devant ridiculiser le suffrage universel. Un groupe de déguisés devait représenter les candidats de diverses nuances, d'autres, avec des têtes d'ânes, devaient représenter les électeurs. Des pancartes avec des devises, a[...] raient complété le symbole.

Mais la police, avertie à temps, s'amena avant que les camarades fussent tous arrivés au rendez-vous, et dispersa ceux qui étaient présents. Une bagarre s'ensuivit, une demi-douzaine de camarades furent arrêtés.

Notre gérant, le camarade Langlois, qui se trouvait parmi les invités, fut conduit au poste du 10e arrondissement, où opère le sieur Drœsch, pendant que ses camarades étaient conduits au 2[...], ils furent relâchés presque aussitôt.

M. Drœsch qui, au seul nom des anarchistes, a foiré si longtemps dans ses culottes, est, paraît-il, désireux de démontrer qu'il n'a pas le trac lorsque, entouré de tous ses sergots, il a affaire à un anarchiste isolé, réduit à l'impuissance. Pendant plusieurs heures, notre camarade fut malmené, [...] injurié pour qu'il se laissât aller à quelque acte de violence qui permît de le poursuivre pour outrages envers un magistrat dans l'exercice de ses fonctions.

Enfin, de guerre lasse, on l'envoya au Dépôt, où on le garda quatre ou cinq jours. Et ces individus trouvent étrange que, parfois, on se souvienne d'eux [...]

* * *

Dernièrement, boulevard Saint-Jacques, un [...] était dévalisé, à moitié assommé par une bande de rôdeurs. Quelques minutes plus tard, à une dizaine de mètres, un passant était encore attaqué et ne dut qu'à la vigueur de ses poings, de ne pas être traité comme la victime précédente.

Détail à noter : à vingt mètres de là, au coin du boulevard Saint-Jacques et de la rue Leclerc, se trouve la demeure de M. l'officier de paix F[...], gardée, nuit et jour, par deux agents en uniforme et quatre en bourgeois !

Est-ce que ce serait les gardiens de M. F[...] pour rompre la monotonie d'une faction qu'ils s'accordent tous à trouver sérieusement rasante, [...] seraient à détrousser les passants, pour que personne ne se soit dérangé aux cris des victimes.

* * *

Le commissaire de police, du quartier [...] vient de se suicider.

La préfecture laisse entendre qu'il pr[...]

signes de dérangement cérébral, elle avoue par cela même le cas qu'elle fait de la liberté des parisiens et quels abus probables un fou a pu faire de son pouvoir vexatoire et tyrannique. — Gageons que si une de ses victimes lui eut brûlé la cervelle, la folie de ce policier eut été soigneusement cachée.

***

Grève dans les deux manufactures d'allumettes de Pantin et d'Aubervilliers. Provoquée par les injustices et les brutalités du directeur. Ce drôle galonné distribue les amendes à tort et à travers, et chasse sans pitié des travailleurs irréprochables, dont plusieurs comptent de longues années de service. Il refuse, bien entendu, d'améliorer les salaires, et de supprimer l'emploi du phosphore blanc, qui engendre de terribles maladies.

Le syndicat des ouvrières vient d'aviser de cette situation les autres manufactures de France. Si la grève devenait générale, l'Etat en verrait de dures : car l'imprévoyance est telle qu'il n'y a aucune fabrication d'avance. On extorque aux ouvrières le plus de travail possible, et l'on fournit au jour le jour...

Attendons et espérons.

***

Saint-Maur-les-Fossés. — Réunion très nombreuse, dimanche 12 mars. Pendant deux heures, les compagnons Brunet et Georges ont fait le procès à la société actuelle, montré les vices inséparables de son fonctionnement, et la nécessité de la faire disparaître pour lui substituer les libres groupements, suivant les affinités individuelles. Leur conférence avait du succès : mais elle eut été plus concluante, si l'auditoire avait écouté d'aussi bonne grâce la réplique d'un adversaire, possibiliste, de bonne foi, sans doute, mais dont les théories ne soutenaient pas l'examen. Les arguments se réfutaient d'eux-mêmes, par leur propre absurdité. On eut gagné à le laisser s'enferrer jusqu'au bout, et d'ailleurs, partisans de la liberté la plus absolue, il va de soi que les anarchistes doivent la respecter chez leurs contradicteurs.

Bonne journée néanmoins : à la suite de la conférence, on a décidé la formation d'un groupe et l'extention de la propagande.

***

Bordeaux. — Devant la cour d'assises comparaissait dernièrement le compagnon Liard, prévenu d'excitation au meurtre et au pillage, etc... Le camarade a présenté sa défense, et fait l'exposé des idées anarchistes. L'un ne va pas sans l'autre, puisque l'on est poursuivi parce que l'on est anarchiste. C'est une façon de propagande à laquelle la société bourgeoise ne saurait trouver à redire, puisque c'est elle qui la provoque par ses rigueurs maladroites. La vérité n'a guère d'accès auprès des magistrats, nous le savons du reste : mais elle produit son effet sur les hommes de bonne foi, que n'aveuglent pas les prétentions, puisque les jurés de Bordeaux ont déclaré Liard non coupable. Il a donc été acquitté de ce chef, mais retenu pour une condamnation antérieure, encourue à Marseille.

***

Rive-de-Gier. — 16 mars. — Hier, explosion d'une cartouche de grisoutine posée à la porte de Antoine Arbel, maître de forges à Couzon.

De nouvelles affiches menaçant les patrons ont été enlevés par la police.

Des détachements de gendarmerie ont été appelés.

Ils n'empêcheront pas l'action révolutionnaire de ceux qui sont décidés.

***

Eyreux. — Nous apprenons, ce qui ne nous surprend pas, que le compagnon Jouquais, condamné à huit mois de prison, pour les motifs connus, a été très durement traité. C'est l'usage : mais il faudrait savoir en vertu de quel droit la police s'obstine à le pourchasser, depuis sa sortie. Pourquoi aussi la justice garde-t-elle ce qu'elle a pris chez lui, et notamment ses papiers, des certificats de travail, etc... Est-ce pour l'empêcher de trouver de l'ouvrage ? Histoire de lui remettre la main au collet.

Les mouchards et les gens de loi, qui s'obstinent à nous traiter de malfaiteurs, nous donnent un parfait exemple de vol et de mauvaise foi : ces espèces feraient bien de réfléchir et de se dire que tout ne leur est pas encore permis. En tout cas, avant d'accuser les autres, il faudrait se mettre à l'abri de toute suspicion. Est-ce que ça les gênerait de se comporter une fois par hasard, en honnêtes gens ?

***

Nantes. — Samedi dernier, 18 mars, le compagnon Borda était cité devant la cour d'assises pour excitation au meurtre et au pillage, dans une réunion publique à Trignac, près Saint Nazaire. Borda a décliné la compétence de la cour ; il a dit : ce que j'ai dit et fait, je suis prêt à le redire et à le refaire : c'est l'exercice légitime de ma liberté : et je ne reconnais à personne le droit de me juger. Il a terminé en déclarant faire défaut.

La cour, naturellement, a passé outre, et condamné le camarade à deux ans de prison et trois mille francs d'amende. C'est le maximum. Elle infligé l'amende pour pouvoir exercer la contrainte par corps, soit ajouter six mois de plus de détention.

Ils ont la force pour l'instant, et ils en abusent. La police reprochait au compagnon cette seule phrase : « Il faut se servir d'un poignard bien affilé le mettre dans la gorge des richards et le retourner dans la plaie. » L'a-t-il prononcée telle qu'on le rapporte ? Il faudrait, pour le croire, un témoignage plus digne de foi que celui d'un mouchard.

C'est la onzième fois que le camarade se voit poursuivi par la justice. Elle lui fait bonne mesure ; mais elle ne réussira pas à briser son énergie, au contraire.

***

Calais. — Nous avons depuis quelque temps un nouveau commissaire, qui a l'air de vouloir faire du zèle. Dimanche 12 mars, il s'est amené accompagné d'une demi-douzaine de roussins chez les compagnons Erkmann et Walter et chez un autre travailleur ne nous fréquentant pas. Les roussins perquisitionnèrent chez ces compagnons, saisirent nombre d'exemplaires de journaux, brochures et manifestes anarchistes ; ce qu'ils caressaient surtout, c'était l'espoir de trouver des correspondances, mais leur espoir fut déçu. Le côté risible fut quand le commissaire aperçut un petit tas de ciment qu'il prit pour de la dynamite ; avec précaution il en prit une pincée, puis une poignée qu'il renifla, examina, mit le tout dans une boîte et, l'air radieux, emporta le tout au commissariat.

Les compagnons, après avoir été arrêtés le matin à dix heures, furent relâchés le soir à minuit, sauf Erkmann, d'origine anglaise : il était âgé de deux ans lorsque ses parents vinrent en France ». Il est encore sous les verrous, et se trouve sous le coup d'une expulsion. Comme on le voit, le nouveau quart d'œil débute bien : expulsion en perspective, arrestations arbitraires et vols, que les anarchistes calaisiens veillent sur son casier. Gare à lui s'il veut jouer avec le feu.

## Belgique

Pendant que les soi-disant démocrates organisent une agitation en faveur du suffrage universel, qu'ils présentent comme une panacée infaillible, les vrais amis de la liberté font de meilleure besogne. Un cercle socialiste de soldats s'était fondé à Tournai. Mais des mouchards ont éventé son travail et les membres du cercle ont été traqué et mis sur la sellette. Ils ont affirmé leurs idées, et déclaré que s'ils avaient reçu l'ordre de tirer sur le peuple, ils n'auraient pas obéi. Deux caporaux ont été dégradés et quarante soldats envoyés à la compagnie de correction.

Cela ne doit pas décourager les hommes résolus à protester contre le despotisme de l'Etat, au contraire, s'ils étendent leur propagande dans l'armée, les gouvernants se verront privés de ces mercenaires, soldats malgré eux, qui sont obligés de défendre la caisse et les biens des riches, dispensés à prix d'or du service militaire. Lorsque l'autorité ne pourra plus s'appuyer sur des baïonnettes, elle aura vécu.

## Espagne

La manifestation anarchiste du 10 février, à Jerez, a pris des proportions imposantes. Les bourgeois se figuraient que les anarchistes, terrorisés par le supplice de leurs camarades, menacés des prisons et des exécutions, *n'oseraient pas* se montrer.

Déception !

— Rien qu'à Jerez, on comptait plus de 4.000 compagnons venus pour affirmer leurs convictions, leur persévérance et leurs projets d'émancipation, leur indomptable résolution de hâter le grand jour des revendications sociales.

Une preuve : c'est le frère de Lamela qui, avec l'aide des compagnons Guerrero et Barroso, a constitué la commission représentative des manifestants ; la mère de Lamela a accepté avec enthousiasme la couronne offerte par tous les camarades : preuve indéniable que l'appareil du supplice, loin d'intimider les compagnons et la famille des martyrs, n'a fait qu'augmenter leur énergie.

La bourgeoisie de Jerez se l'est tenu pour dit : le progrès marche, la tyrannie recule, et déjà l'on peut voir l'aube du jour où elle sera renversée.

*(D'après El Productor).*

## Etats-Unis

C'est toujours la République *modèle* qui donne l'exemple. Elle mène tous les procédés à leur perfection. En France, nos panamistes ont parfois la franchise de leur canaillerie : ils ferment l'oreille aux réclamations, et piétinent leurs profession de foi. Ici, on fait mieux. Les législateurs de presque tous les Etats présentent des projets de loi en faveur des ouvriers. Cela jette de la poudre aux yeux de la masse votante. Ils disent à leurs électeurs : voyez, nous tenons nos promesses : mais... il y a un mais..., ces lois sont *inconstitutionnelles*. Et les roublards le savent bien. Aussi vont-ils trouver leurs collègues en roublardise, les sénateurs, et les invitent à repousser les projets de loi. Ça se fera plus tard, dans quelques semaines, quand les législateurs seront élus et vérifiés. Après quoi, l'électeur aura pour quatre ans de misère et d'attente... les aura-t-il bien volés ?

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Argenteuil, 19 Mars 1893.

Le 5 mars dernier, M. René Le Cointe, avocat à la cour d'appel et rédacteur en chef du *Radical* d'Argenteuil, est venu ici, accompagné du député Jacquemart, faire une conférence-programme pour obtenir un mandat de député aux prochaines élections. L'auditoire leur a fait un accueil glacial, mais quand un compagnon a parlé des misères de la classe ouvrière qui en est arrivée à mourir de faim, elle qui a tout produit, l'auditoire l'a vigoureusement applaudi, ensuite le compagnon a fait le procès du suffrage universel et a démontré que la révolution seule était capable de changer le sort de la classe ouvrière, le discours de notre compagnon n'a été interrompu que par plusieurs périodes d'applaudissement.

La conférence a si bien tourné à notre avantage que le candidat n'a pas osé en insérer le compte rendu dans son journal.

M. René Le Cointe est allé à Bezons le samedi suivant, le compagnon s'y est rendu et, prêchant ses idées abstentionnistes et révolutionnaires il a été vigoureusement applaudi et félicité par l'auditoire ; le candidat a été battu à plate couture.

Vous le voyez, nous devons saisir toutes les occasions pour exposer nos idées dans le langage qui nous convient et suivant l'instruction que nous avons.

Les paroles justes et sincères qu'un ouvrier peut prononcer à la tribune sont mieux écoutées que les promesses mensongères des candidats fussent-ils avocats.

***

Un groupe de compagnons vient de faire paraître un recueil de chansons sur feuille volante. Les compagnons ou groupes qui en désirent, sont priés d'en faire la demande au compagnon Maurice Manuel, 69, allées des Capucines, Bar Flory, Marseille, à raison de 0 fr. 10 pour une, 1 fr. 50 pour 25 et 5 francs pour cent.

Les compagnons qui auraient des chansons sont priés de les envoyer à la même adresse.

***

Nous recevons la lettre suivante :

Lyon. — Pour peu que cela continue, les embarcadères de chemins de fer ne seront plus que des succursales de la forêt de Bondy, d'historique mé-

moire, si ceux qui y opéraient sont à peu près disparus, les fonctionnaires policiers de la panamitarde et spécialement ceux de la gare de Perrache ont toutes les tendances nécessaires pour pouvoir les remplacer.

Ainsi, il y a quelque temps, un de nos amis fut brutalement arraché d'un compartiment dans lequel il se trouvait, traîné au poste du commissariat sans qu'il y ait eu un aperçu de motif plausible. Une fois que ses poches furent refaites, après avoir été séquestré pendant près de quatre heures et que son voyage fut manqué par suite du retard qu'ils lui avaient fait subir, ils lui permirent de s'en aller: ceci n'est encore rien auprès de leurs saletés journalières et le vendeur du *Père Peinard* et de la *Révolte* ne peut aller retirer ses paquets sans qu'il soit obligé de subir toute sorte d'inquisitions policières et retard de livraison fait à dessein, dans l'intention de pouvoir faire manquer la vente.

Il est vrai que ces écœurants personnages agissent tout en faisant excès de zèle comme ils le disent par ordre de cette sentine à ordures que l'on appelle la préfecture, qui de son côté en est réduite aux expédients les plus bas pour persécuter les anarchistes, et, ne pouvant arriver à les salir, ni les fatiguer dans l'œuvre de propagande à laquelle ils se consacrent, envoie ses mouchards chez les marchands de journaux leur intimer l'ordre de ne plus vendre les journaux anarchistes, sans cela, ils se chargeraient de faire augmenter leurs patentes.

Si on voulait tout remuer on trouverait des panamas de toute sorte.

*L'Initiative Individuelle.*

A l'exposé qui précède, ajoutons ce fait :

Dans la dernière semaine de décembre 92, nous expédions, de Paris, à notre dépositaire de Lyon, un colis de 200 exemplaires de la *Révolte*. Le paquet arriva à Lyon fin janvier 93. La vente étant perdue pour notre dépositaire, il refusa le paquet. La gare de Lyon nous avisa du refus, ajoutant « que le colis était à notre disposition *contre remboursement des frais* ! »

Nous répondîmes à la Compagnie qu'elle était bien bonne, que, pendant qu'elle y était, elle aurait dû nous demander une indemnité. Nous refusâmes le colis, demandant le remboursement des numéros qu'il contenait.

Après plusieurs échanges de lettres, la Compagnie nous répondit qu'elle ne devait d'indemnité qu'en cas de perte, que pour le cas échéant, eu égard au retard, le colis nous serait renvoyé sans frais !

Nous avons de plus en plus refusé le paquet, maintenant notre demande de remboursement, puisque la Compagnie du P. L. M., forte de son monopole, refuse de nous payer la perte que sa mauvaise organisation nous fait éprouver, nous allons voir de quel côté nous pouvons nous tourner pour forcer ces messieurs à remplir les clauses de leur cahier des charges.

D'autant plus que de Lyon, Marseille, Vienne, Angers, etc. nous arrivent des réclamations de nos dépositaires se plaignant de ne recevoir leurs colis que le dimanche et même le lundi, alors que tous nos paquets sont mis en gare de Suresnes, le jeudi après-midi.

Puisque ce sont des filous qui nous gouvernent, nous verrons si on nous empêchera de crier au voleur.

***

Les camarades de Lyon viennent de faire reproduire la photographie de Ravachol qu'ils mettent en vente au profit de la propagande, au prix de 0 fr. 50.

On peut adresser les demandes au compagnon Paris, 140, rue Pierre Corneille, Lyon.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 250 fr. 40.

Un lecteur, 2 fr. — E. à Salon. — Moitié du produit d'une collecte faite à la suite d'une conférence organisée à La Bosse par les camarades de Beauvais, 4 fr.

**Listes.** — Deux à C, 5.

La veuve d'un bon copain, 0 fr. 40. — Un copain, 0 fr. 20. — E. Lienard, 0 fr. 40. — Un peinard, 0 fr. 25. — Un anarchiste, 0 fr. 50. — Goderaux, 0 fr. 20. — Avènement de la Sociale, 0 fr. 10. — Un peinard, 0 fr. 25. — Total, 2 fr. 30.

S. H., trotteur, 1 fr. 50.

Gervais Clause, 1 fr. — Pincemaille, 0 fr. 25. — Groussaud, 0 fr. 25. — Parmentier, 0 fr. 25. — Henguet, 0 fr. 25. — Total, 2 fr.

A. N., 1 fr.

P. G., Limoges, 0 fr. 75.

Un puroulin, 0 fr. 25. — Marius, 0 fr. 25. — Léon, 0 fr. 25. — Paul R., 0 fr. 50. — Imbert, 0 fr. 20. — Bossy, 0 fr. 25. — Lamotte, 0 fr. 50. — Un décidé, 0 fr. 25. — Guenin, 0 fr. 25. — Astieri, 0 fr. 20. — Total, 2 fr. 90.

Jourdan, 1 fr. — A. Canard, 1 fr. — Total, 2 fr.

J. M., 1 fr.

Groupe d'Estagel, 2 fr. 50.

P. Tracal, à Tenes, 0 fr. 75. — F. Regnier, 2 fr. 50. — J. Tranchand, 0 fr. 25. — Total, 3 fr. 50.

Marseille. — Un groupe de fondeurs, 2 fr. 50. — M. Manuel, 4 fr. 80. — Souscription Cheylan, 5 fr. 50. Total, 14 fr. 80.

Jeunes compagnons de Chartres, 6 fr. 50.

Moitié d'une collecte faite à Carmaux, 12 fr. 65.

Sedan : J. Motet, 0 fr. 25. — Henriquet, 0 fr. 50. Dupond, 0 fr. 25. — Total, 1 fr.

Saint-Claude : Groupe ouvrier socialiste révolutionnaire, 2 fr. 05.

Un ami, 1 fr.

Le manque de place nous force à renvoyer à la semaine prochaine la publication des dernières listes reçues. — Total général : 300.35

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 114 fr. 05.

Moitié du produit d'une collecte faite à la suite d'une conférence organisée à La Bosse par les camarades de Beauvais, 4 fr.

**Listes.** — Deux à C, 5 fr.

Un meunier, 0 fr. 20. — Pour les détenus, 0 fr. 40. — Avènement de la Sociale, 0 fr. 10. — Total, 0 fr. 70.

H. S., 1 fr. 50.

Gervais Clause, 1 fr. — Pincemaille, 0 fr. 25. — Groussaud, 0 fr. 25. — Parmentier, 0 fr. 25. — Henguet, 0 fr. 25. — Total, 2 fr.

A. N., 1 fr.

P. G., Limoges, 0 fr. 75. — Sayard, 0 fr. 25. — Total, 1 fr.

Paul R., 0 fr. 50. — Imbert, 0 fr. 30. — Guenin, 0 fr. 25. — Un compagnon, 0 fr. 25. — Une compagne, 0 fr. 25. — N'importe qui, 0 fr. 15. — Ch. J., 0 fr. 70. — Total, 2 fr. 40.

Bouvier, 0 fr. 25. — Un anonyme, 0 fr. 10. — Quillan, 0 fr. 10. — Jourdan, 0 fr. 50. — Jassent, 0 fr. 15. — Canard, 0 fr. 50. — Lelolan, 0 fr. 10. — Total, 1 fr. 70.

Groupe d'Estagel, 3 fr.

Pierre Tracal, à Tenes, 0 fr. 75. — F. Régnier, 2 fr. 50. — J. Tranchand, 0 fr. 25. — Total, 3 fr. 50.

Marseille. — Camarades de Port-Louis, 2 fr.

Jeunes compagnons de Chartres, 3 fr. 50.

Moitié d'une collecte faite à Carmaux, 12 fr. 60.

Liste Sedan : Thévenin, 0 fr. 50. — Willieme, 0 fr. 30. — Total, 0 fr. 80. — Total général : 158 75

## PETITE CORRESPONDANCE

J. B. — Le journal des *Knights of Labor* (Chevaliers du travail) paraît aux Etats-Unis en langue anglaise. Les camarades de *Solidarity*, 85, East Fourth, New-York, vous en donneront l'adresse.

Zisly. — *Ce que doit être l'art*, doit être traité à un point de vue plus large.

A. P. à Lille. — Nous prenons acte de votre promesse.

T. F. à Marseille. — 11, rue Etienne-Marcel.

M. M. à Marseille. — Envoyons les numéros demandés. — Que G. veuille bien réclamer lui-même à la gare, nous allons le faire de notre côté.

P. G. à Limoges. — *Mendiants et vagabonds* épuisés.

Le compagnon Maurice Manuel, bar Flory, 69, allée des Capucines, Marseille, demande un n° 48 de la 2e année de la *Révolte*.

T. à Izi. — Reçu timbres. J'ai envoyé au camarade L. les n°s qui lui manquent. Ce ne peut être que la poste qui les garde.

P. B. Besançon. — Je lirais volontiers votre opuscule manuscrit. — J. R.

Zisly. — Reçu le n° 5 du *Paria*.

Le compagnon Philippe est prié d'écrire au plus tôt au compagnon Hinant.

B. à Lamastri. — La commission est faite au *Père Peinard*.

Liège. — Il nous semble que cela n'a rien à voir avec les idées, simple affaire de relations industrielles. Il est évident que du moment que l'on accepte un service de quelqu'un, bourgeois ou non, on est toujours son obligé.

L. V. P. M. P. — Bien reçu le bouquin.

E. A. à Bordeaux. — Devant tant de dit-on contradictoires, nous préférons nous abstenir. — Les timbres ne peuvent nous servir.

G. du B. à Chartres. — Attendons des *faits qui veulent les anarchistes*.

O. à Firminy. — P. à Saint-Nazaire. — B. à la France. — G. à Auvillers. — H. à Clermont. — K. à Lausanne. — G. V. à Villa Nova. — H. à Houdan. — R. à Romans. — P. à Roanne. — F. à Amiens. — A. à Nice. — E. à La Haye. — D. à Toulon. — D. à Vienne. — T. à Saint-Quentin. — Mme L. à Saint-Quentin. — D. à Roubaix. — P. à Lyon. — G. à Beauvais. — F. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

*Il ne sera tenu compte d'aucune communication qui ne sera pas signée.*

Groupe les *égaux*, réunion le samedi 25, salle Firino, boulevard de Charonne, 144.

Le groupe pensant pouvoir trouver les fonds nécessaires à la publication d'un journal quotidien, invite tous les anarchistes de Paris et de la banlieue à sa réunion, pour discuter de son organisation.

Le groupe d'études sociales du XVIIIe arrondissement, se réunit, tous les vendredis soir, salle Boudignot, rue des Martyrs, 96.

Nous invitons les camarades de chaque groupe à prendre part à cette réunion.

Ordre du jour : les élections prochaines ; entrée libre.

19e arrondissement. — Réunion publique le samedi 25 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle Ambois, 122, rue de Flandre.

Groupe des travailleurs communistes anarchistes du XIIe, les Egaux des XIe, XIIe, XXe, et le groupe abstentionniste de Montreuil.

Dimanche 26 mars, à 2 heures, salle Binet, 11, rue Erard, au premier : Conférence, par le compagnon Brunet, sur l'Agitation abstentionniste.

Amiens. — Dimanche 26 Mars, à 5 heures du soir, 64, rue du faubourg de la Hotoie, grande soirée familiale.

Ordre du jour : causeries, poésies, chants. Tombola gratuite.

Plusieurs compagnons prendront la parole, le compagnon Paulet (en réponse aux Sophismes des princes de l'autorité), traitera de la *Liberté individuelle*.

Trélazé. — Réunion publique et contradictoire par Tennerein et Meunier, pour samedi 25, à 8 h. 1/2 du soir, salle du cirque théâtre Angers.

Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Peinard* sont particulièrement invités d'y assister.

Estagel P. O. — Le groupe d'études sociales fait appel à tous les camarades qui pourraient déposer de journaux et brochures, de les envoyer au compagnon Dagé Honoré, chez qui le groupe se réunit. Réunion tous les dimanches soir.

Saint-Etienne. — Dimanche 26 mars, à 7 h. 1/2, salle Valentin, rue du Jeu-de-l'Arc, 2, au premier, soirée organisée par les camarades de l'Alliance.

Ordre du jour : 1° Causerie ; 2° Chants et poésies.

## La RÉVOLTE est en vente :

### A Nimes

Kiosque du Grand-Temple, côté du bureau de tabac.

### A Brest

Chez Demeule, 135 bis, rue de la Vierge.

Guéreneur, 2 rue Graveran.

Les compagnons portent à domicile toutes les publications anarchistes.

*Le Gérant-Imprimeur* : E. L. Langlois.

Paris. — Imp. E. L. LANGLOIS, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNÉE, N° 23 — DIX CENTIMES — DU 1ER AU 7 AVRIL 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UNE CONFÉRENCE SUR L'ANARCHIE

(*Suite*)

III

Une autre idée, non moins riche en conséquences, se fait aussi jour dans la pensée moderne.

En voyant comme tout se tient dans la Nature, et combien rares sont les cataclysmes qui, semble-t-il, pourraient fréquemment bouleverser toute la vie de notre globe, et des systèmes solaires — l'homme ne peut s'empêcher de concevoir une certaine harmonie dans la Nature et d'en rechercher les causes.

Pourquoi, en effet, suivent-ils leurs routes dans l'espace, sans s'entre-choquer et s'entre-détruire? Pourquoi des éruptions volcaniques ou des affaissements soudains ne viendraient pas de temps en temps détruire des continents entiers et les engloutir dans des laves souterraines ou sous les vagues? Pourquoi les espèces de plantes ou d'animaux ne seraient pas détruites en quelques années, dévorées, anéanties par d'autres espèces?

Pourquoi, enfin, les sociétés humaines sont si stables? Pourquoi durent-elles sans être désagrégées par les bouleversements intérieurs? Pourquoi pas le chaos des cataclysmes continuels?

---

A cette question que l'homme n'a jamais manqué de se poser, la réponse a varié suivant les époques.

Autrefois, la réponse était courte. C'était le créateur qui veillait à la préservation de son œuvre.

Plus tard, on chercha mieux. Et, surtout dans le courant de notre siècle jacobin, l'idée de *loi* vint se substituer à l'arbitraire divin. Mais, au lieu de vivre dans ce que l'on appelle loi naturelle, un simple rapport, entrevu par nous, et sans comprendre le caractère *conditionnel* de chaque « loi naturelle » (elle signifie toujours que *si* telle chose se produit, telle autre se produira nécessairement) on arriva peu à peu à considérer la «loi» — c'est-à-dire le rapport entre phénomènes — comme quelque chose de supérieur aux phénomènes, comme quelque chose d'entravé qui les gouverne et les ordonne.

Toute la science de notre siècle fut conçue sous l'empire de cette idée. Non pas seulement les sciences naturelles, mais aussi celles qui ont trait à l'homme. Non pas seulement la science universitaire, mais aussi le langage du politicien, du réformateur et du révolutionnaire s'en sont ressentis.

L'idée de loi, de discipline, d'ordre, imposée aux choses comme aux individus, pénètre tout notre langage, et nous l'entendons résonner dans les meetings révolutionnaires, aussi bien que dans les cours de l'université bourgeoise. Toute notre philosophie se ressent du jacobinisme de 1793.

---

Mais un nouveau courant se fait déjà sentir dans les sciences et bientôt il devra dominer toutes nos conceptions. Si une certaine harmonie existe dans la Nature (dans certaines limites qu'il est bon de ne jamais oublier), si les grands cataclysmes viennent rarement bouleverser l'ordre des grands faits de la Nature, si toute chose et tout être vivant se trouvent plus ou moins adaptés aux conditions dans lesquelles ils existent, *c'est qu'ils sont les produits de ces mêmes conditions*. C'est le milieu qui les a faits ce qu'ils sont; c'est pourquoi il ne les détruit pas à chaque instant. Le libre jeu des forces constructives et destructives crée lui-même les choses qui représentent l'équilibre le plus durable entre ces forces diverses. Et si harmonie il y a, elle ne peut être que la résultante de ces forces, — toujours variable, toujours renouvelée par ces mêmes forces selon les besoins du moment.

C'est Lamarck et Fourier se donnant la main. L'idée de Lamarck appliquée aux sociétés humaines, et l'idée de Fourier appliquée aux phénomènes de la nature.

---

L'harmonie, l'ordre, là où il y a ordre et harmonie, ne sont pas des produits d'une volonté divine. Ils ne sont pas des produits de lois imposées par l'une des forces actives. Ils ne s'obtiennent qu'à une seule condition, celle d'être un équilibre librement établi entre toutes les forces qui agissent sur un même point. Que certaines de ces forces soient gênées dans leur action par la volonté humaine, elles n'en agissent pas moins, mais leurs effets s'accumuleront pour rompre un jour les digues imposées et produire un bouleversement, un cataclysme, une révolution. L'harmonie n'est pas quelque chose qui dure indéfiniment. Elle ne peut exister qu'à la condition d'être continuellement modifiée, de changer d'aspect à chaque instant, — car rien n'existe, ni dans la nature, ni dans les rapports humains, qui ne change d'un instant à l'autre. Le changement continuel, c'est la vie même de la nature. Et s'il y a une certaine harmonie dans la nature, et si les cataclysmes sont toujours locaux et rares, — c'est précisément parce que, dans les phénomènes naturels, il n'y a pas de volonté qui vienne entraver aucune de ces forces. Chacune a son libre jeu; toutes s'additionnent, et toutes ensemble créent les choses qui durent, en constituant un lien d'étroite solidarité entre toutes les forces infiniment petites qui sont à l'œuvre, entre toutes les individualités groupées étroitement pour constituer le tout.

---

Et on s'aperçoit enfin que l'harmonie de la nature ne doit pas être exagérée. Si les croissances qui ont pris des millions d'années pour se constituer, — tels les êtres ou les continents, — se modifient avec une lenteur incroyable, il n'en est rien pour les phénomènes d'origine récente. Il faut distinguer entre l'harmonie des espaces célestes et ceux de la vie qui se développent d'un pas infiniment plus accéléré.

Les espèces de plantes et d'animaux se modifient et donnent origine à de nouvelles espèces avec beaucoup plus de rapidité qu'on ne l'avait supposé; de même les changements géologiques; et dans cet ordre de faits, l'évolution ne marche jamais de ce pas lent et uniforme qu'on a voulu lui attribuer. Ici, l'évolution est continuellement interrompue de révolutions locales, et ces révolutions, ces périodes d'évolution accélérée, font aussi bien partie de l'harmonie de la nature que les périodes d'évolution ralentie.

---

Voici, en peu de mots, deux grands courants d'idées qui commencent à pénétrer la pensée de notre siècle.

Si nous appelons philosophie, non pas les abstractions métaphysiques, mais les vues d'ensemble sur tous les phénomènes de l'univers, de la vie — des sociétés et des rapports humains, ainsi que l'application de ces vues à chaque petit fait de la vie et de la lutte quotidienne — nous pouvons affirmer que toute la philosophie du siècle est en train de subir une modification profonde. L'anarchie n'est qu'une partie de ces vues d'ensemble. On pourrait dire qu'elle en est l'application aux rapports entre hommes dans la société si la pensée ne suivait généralement pas la route opposée: celle de construire la philosophie de l'univers en se laissant guider par l'observation des rapports humains.

Mais il y a un fait qui domine tout et qu'il est bon de constater: la philosophie qui s'élabore par l'étude des sciences, d'une part, et l'anarchie, d'autre part, sont deux branches d'un seul et même grand mouvement qui s'opère dans les esprits: deux sœurs marchant la main dans la main, et c'est pourquoi nous pouvons affirmer que l'anarchie est plus qu'une utopie, plus qu'une théorie; elle est une vue d'ensemble qui s'impose à notre époque.

IV

Evidemment, elle n'est pas née d'hier. Mais il serait impossible dans cette conférence d'en rechercher les origines. Si on voulait s'en occuper, on en trouverait certainement des traces dans la philosophie de la Grèce.

Au fond, les mouvements *populaires* ont été imbus de principes anarchistes et tout ce qui a été imposé par les *minorités* (de sorciers au début et, plus tard, de prêtres, de savants, de guerriers et d'hommes de loi) était l'opposé des tendances anarchistes des masses. Les masses,

proclamant toujours le *droit coutumier*; les minorités — Etats, Universités, églises chrétiennes et autres — imposant toujours la loi élaborée dans les despoties de l'Orient et aujourd'hui connue sous le nom de *droit romain* ou plutôt de droit bizantin.

La révolte de Judée d'il y a dix-huit cents ans et les mouvements en Orient qui la suivirent; les mouvements religieux du neuvième siècle en Arménie; les mouvements des rationalistes du douzième siècle, et enfin celui des anabaptistes, — tous ont débuté par cette idée fondamentale: égalité de tous, point de fortune privée, point d'autorité, point de loi autre que la conscience de l'homme.

Les recherches récentes des historiens allemands prouvaient que le mouvement de la Réforme a non seulement débuté, mais qu'en réalité il a été fait par le mouvement des anabaptistes qui prêchaient la même révolte contre la loi et l'autorité, et déclaraient qu'il n'y a rien d'obligatoire dans les codes y compris la bible que ce que chacun veut en prendre lui-même. Et ces historiens démontrent que tout le poids de la lutte du siècle fut soutenue par les anabaptistes, massacrés ensuite par milliers lorsque l'Eglise luthérienne — autoritaire et « droit romain », bien entendu — prit le dessus dans le mouvement.

Malheureusement, tous ces mouvements cherchaient appui dans la religion.

Mais lorsque la philosophie du dix-huitième siècle rompit enfin avec toute tradition religieuse et chercha son appui dans la science, elle fut encore anarchiste. A ses débuts, elle énonça les principes qui font, aujourd'hui, le fondement de nos idées. Ainsi, au point de vue, intellectuel, nous sommes les descendants directs de cette philosophie; et, au point de vue de l'action et de l'idéal, nous sommes les descendants de tous les mouvements populaires qui ont eu lieu dans l'histoire. Quel que fût leur aspect extérieur, leur essence fut toujours le communisme et l'anarchie.

Voici pour nos origines. Passons maintenant à l'exposé de nos idées.

(A *suivre*).

---

## Dans les Publications

Italie. — Vient de paraître, à Palerme, un nouveau journal *Giustizia sociale*, organe central du parti ouvrier en Sicile. Il se propose de provoquer une agitation générale au profit des travailleurs. Mais, comme presque tous les organes du parti ouvrier, il hésite à repousser franchement la légalité et même il blâme les actes de révolte individuelle. Il a toutefois ouvert une souscription en faveur des insurgés de Caltaduturo, ces héroïques paysans qui, au nombre de 600, ont tenté de reprendre possession des terres, ou de renverser les autorités établies.

Dans son n° 3, il consacre un long article à la question de 8 heures et au minimum de salaire. Il semble admettre l'exploitation patronale, et se borne à chercher les moyens de l'atténuer le plus possible. Néanmoins il s'annonce comme décidé à soutenir les revendications, même violentes, et nous lui souhaitons d'entrer résolument dans la voie révolutionnaire.

* * *

Italie. — Pour paraître le 1er avril, un nouveau journal hebdomadaire; *Le travailleur Brescian*, organe socialiste-révolutionnaire. Il se propose de propager les doctrines socialistes, et de combattre pour la complète émancipation des travailleurs.

Bonne chance à ce nouveau compagnon de lutte qui s'annonce comme résolu à l'action.

* * *

Suisse. — Les Etudiants socialistes de Genève prennent l'initiative de l'organisation d'un *Congrès international des Etudiants socialistes*, qui aura lieu à Genève, en octobre prochain.

Ce congrès représentera les intérêts des étudiants pauvres, qui demandent à l'instruction leur pain quotidiens et leurs moyens d'existence. Ils annoncent l'intention, une fois entrés dans la vie, de poursuivre, activement, de concert avec les ouvriers, la suppression du joug du capital.

Cette dernière phrase semble indiquer qu'ils espèrent la suppression du capital: autrement ils ne travailleraient que pour le déplacer à leur avantage: ce qui serait un procédé tout bourgeois. Tout en applaudissant à leur initiative, attendons le Congrès annoncé, et les résolutions qu'il ne manquera pas de prendre: on pourra juger alors de quelle manière ils entendent résoudre la question sociale.

* * *

Espagne. — D'heure en heure s'aggrave la situation des ouvriers dans toute l'Andalousie.

A Autequerra, elle est déplorable: le pain a subi une augmentation de plusieurs centimes à la livre. Une multitude d'ouvriers sans travail se pressent chez l'Alcade pour demander des secours.

Il ne serait pas étonnant que la faim les pousse aux plus terribles extrémités.

(*La Revista social*, Barcelone.)

* * *

La Révolution du 18 Mars. — A mesure que passent les années, les grands événements s'accentuent davantage, et leur vraie signification se dégage avec plus de lumière.

Ainsi de la « Commune » de Paris.

« D'Etat à Etat le seul droit commun est le droit du plus fort » a dit Proudhon.

L'Etat français et l'Etat prussien se détestaient: et les choses s'étaient envenimées au point de nécessiter un appel à la force.

Naturellement la victoire échut au plus fort qui humilia le vaincu, lui enleva deux provinces, et frappa une contribution de guerre de cinq milliards.

Il semblait naturel que les deux Etats continuassent à être ennemis: il n'en fut rien. Les travailleurs de Paris, entamèrent la Révolution sociale en refusant de se soumettre à l'Etat français, et au prussien, on vit alors ce qui ne s'était jamais vu: l'armée en déroute, avec la permission de son vainqueur se réorganisant et se lançant avec une barbarie atroce contre ses propres concitoyens.

La France avait proclamé la République, et les soldats du gouvernement formés par une assemblée du suffrage universel, fusillèrent des milliers de travailleurs contre les murs des édifices qui portent cette devise: Liberté, Egalité, Fraternité.

Il appert de là que l'autorité impériale ou républicaine, prend toujours la défense du privilège et refoule les aspirations émancipatrices des travailleurs.

Tous les Etats suivent d'ailleurs la même ligne de conduite, et la conséquence de cet état de choses a été le mouvement anarchiste universel auquel nous prenons part avec enthousiasme et persévérance.

En cet anniversaire, nous saluons les victimes de la barbarie Versaillaise, et nous unissons notre voix à celle du prolétariat anarchiste, qui acclame dans tout le monde civilisé la Commune comme précurseur de l'anarchie.

*El Productor*, Barcelone, 16 Mars.

* * *

La justice bourgeoise. — La civilisation actuelle n'est qu'apparente: et les procédés employés contre les anarchistes sont les mêmes dont on usait, en d'autres temps, contre les libre-penseurs: on mettait à la torture ceux qui ne voulaient pas adorer les Dieux du Sinaï ou du Calvaire: aujourd'hui l'on fait subir le même traitement à ceux qui refusent d'admettre l'omnipotence du dieu capital.

Pour les détenus de Jerez voici comme l'on a procédé. La garde civile extrait de la prison divers arrêtés, on les prend à part et on leur dit:

— N'est-il pas vrai que Salvochea vous a conseillé de marcher sur Cadix?

— Non, répond l'interpellé.

— Tu ne veux pas avouer, à la torture!

Aussitôt on lui attache les mains avec une chaîne qu'on fixe à un clou haut planté dans la muraille. Puis, d'autres bourreaux, armés de verges et de lanières, lui déchirent le corps en frappant à coups redoublés, jusqu'à épuisement, évanouissement de la victime.

Aucun n'a faibli, on n'a pas arraché l'ombre d'un aveu. Mais que dire de ces procédés barbares, et quelle vengeance ils appellent!

D'après *La Anarquia*.

* * *

*La Anarquia* reproduit une lettre du compagnon Juan Fernandez Hamela, frère d'un des assassinés de Jerez. Nous la résumons:

Le 10 février, nous avons organisé une grande manifestation en l'honneur de nos camarades. Nous allions entourés d'une foule de shires, et toutes les troupes sous les armes. L'arrivée de la couronne que nous allions déposer sur la tombe des martyrs a été saluée par les acclamations de la foule. Ce cri de protestation grossi par la distance, a dû résonner aux oreilles des bourgeois comme une clameur de guerre et de vengeance.

En marche, nous avons été accueillis par un grand nombre de compagnes, heureuses de s'associer à notre acte, et comprenant que les anarchistes veulent établir une société libre et régénérée, où la femme sera mise en possession de ses droits et où l'on n'abusera plus de sa faiblesse.

Toutes les infâmies bourgeoises ne feront que hâter l'heure de la Révolution: nous allons conquérir ce droit à la vie qui flotte au-dessus de nos têtes comme la barque des naufragés sur les flots soulevés par une tempête.

*La Anarquia*.

* * *

Une des plus graves critiques dirigées contre les défenseurs de l'idée anarchiste est celle-ci: personne ne voudra plus travailler lorsque le travail sera devenu une occupation nécessaire, mais purement hygiénique et agréable.

Voyons une statistique dressée par *El Tre ...*, journal bourgeois de Séville:

« 54.47 pour cent de la population espagnole se composent de mendiants et d'individus sans profession reconnue. »

A ces 54.47 pour cent il est convenable d'ajouter le clergé, l'armée, la magistrature, la police, ... professions reconnues, mais exercées par des gens qui ne produisent rien, et vivent de notre travail.

En sorte que, ceux-ci mis à part, restent 2... pour cent qui travaillent pour faire vivre ... cent de fainéants.

Voilà notre régime social!

Voilà en réalité notre Etat, organisé par ... et le despotisme maintenu par la violence.

N'ont-ils pas raison les anarchistes de vouloir nettoyer cette sentine?

D'après *La Anarquia* de Madrid.

* * *

Le *Vorbote*, de Chicago, publie une lettre du compagnon Nold, condamné récemment, en même temps que Bauer, à sept ans de réclusion à la suite des affaires de Homestead.

La lettre est datée de la prison d'*Allegheny* et contient les lignes suivantes, caractérisant la piété hypocrite et la cruauté des bourgeois américains:

« Si l'on s'attend à apprendre des nouvelles de la prison, on se trompe, car ici c'est toujours la même invariable ritournelle, à l'exception toutefois du dimanche, où il y a encore moins à « bouffer » que dans la semaine. Je dis expressément « bouffer » car les fourchettes et les couteaux sont absolument inconnus dans ce vaste et peu ruineux ... Les jours de semaine, on nous donne le matin une vague eau de café (*kaffeewasser*) et un pain ... notre dîner de la soupe avec un petit morceau de viande. Le tout est inavalable! Le dimanche nous recevons du thé et du pain pour déjeuner ... le reste de la journée l'on *jeûne*.

« Sauf une heure le matin et une heure à midi, pendant lesquelles on peut arpenter les couloirs, nous sommes isolément enfermés dans nos cellules. »

On voit que les bandits gouvernementaux de la libre Amérique n'ont plus rien à apprendre de leurs aînés de la vieille Europe.

* * *

Le *Zukunft*, de Vienne, organe des socialistes indépendants — et fort teinté d'anarchisme — ... le *Sozialist*, de Berlin, — raconte l'hist...

vante, laquelle, une fois de plus, montre sous leur vrai jour les socialistes autoritaires et étatistes :

Un pauvre bougre d'homme de peine « invité », le règlement sur la gorge, à entrer dans un syndicat, avait refusé d'obéir à cette peu courtoise invitation, en alléguant que ses moyens ne lui permettaient pas de payer des cotisations. En outre, il avait qualifié les pontifes du syndicat de « fumistes » (*Schwindler*) qui ne pensaient qu'à exploiter la crédulité des ouvriers.

Les susdits pontifes portèrent aussitôt plainte contre Andreas Bucher — c'est le nom de l'irrespectueux et récalcitrant ouvrier — auprès du tribunal compétent. Ils prétendirent avoir été gravement insultés par Bucher.

Et le 14 mars dernier, en dépit des excuses de l'accusé, malgré les instances du président du tribunal, qui demanda au « délégué-plaignant » du syndicat s'il ne voulait pas se contenter de ces excuses et retirer sa plainte pour ne pas faire condamner un pauvre diable, Bucher fut condamné au minimum de dix florins d'amende, subsidiairement à quarante-huit heures de prison, sur le refus absolu du délégué syndical de retirer sa plainte.

Ce « quatrième état » promet!

***

Le *Zukunft* publie la statistique suivante du docteur Jadrinzew, l'infatigable explorateur de la Sibérie. M. Jadrinzew a réuni dans un volume, *Matériaux statistiques pour l'Histoire de la déportation en Sibérie*, toutes les données éparpillées dans les archives et les registres des prisons.

De 1807 à 1881, un total de 642.000 personnes ont pris la route de l'exil, parmi lesquelles une centaine de mille accompagnaient volontairement des déportés. Depuis 1807, la déportation n'a fait que « croître et embellir » dans des proportions gigantesques.

| | | | |
|---|---|---|---|
| De 1807 à 1881, le nombre des déportés fut de | | | 10.175 |
| » 1857 à 1867 | » | » | 36.831 |
| » 1877 à 1889 | » | » | 86.336 |

Le traitement infligé à ces malheureux est tel qu'*un dixième des exilés meurt en route!*

Les « républicains » français n'en sont pas moins à plat ventre devant le czar!

***

République Argentine. — La révolution de Corrientes a pris son origine dans la lutte pour la vie. Il y a près d'un an, un grand nombre de soldats révoltés se sont retirés dans les montagnes, avec une foule de travailleurs dépouillés de tous moyens d'existence. En fin de compte, une fraction de politiciens se sont soulevés contre le gouvernement de la province. Mais cette fraction acceptant l'entremise du gouvernement national a déposé les armes, et pris sa part des dépouilles des malheureux. Mais les premiers n'ont rien voulu entendre. Ils luttent pour l'existence et ne se rendront que lorsqu'aura disparu la cause de leur insurrection. Ils ne reconnaissent aucun gouvernement, n'acclament aucun parti, luttent pour le droit de vivre, eux et leur famille, et les troupes du gouvernement ne semblent pas de force à les réduire.

Comment finira ce conflit? Les gouvernants sont impuissants à rétablir la paix, puisque ce sont eux qui ont provoqué la guerre.

Les mêmes agissements se révèlent dans les provinces de Buenos-Ayres, Santa Fé, Santiago del Espero, Cordaba, Tucumau et Catamarca.

Le droit à la vie est le dissolvant de tous les gouvernements et de toutes les constitutions. La propriété, c'est le vol, et les gouvernants qui la maintiennent sont des criminels qui condamnent les peuples à la misère.

(D'après : *El Perseguido*, de Buenos-Ayres).

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — La liberté n'est, pour nos gouvernants, qu'une guitare : Ranc l'a déclaré, et sa déclaration était superflue. L'égalité devant la loi est une simple fumisterie : les récents jugements le prouvent par surcroît. Volez un chou et trois carottes : dix mois de prison; faites chanter une compagnie financière, volez 300,000 francs aux actionnaires, vous serez acquitté.

Reste la fraternité. Nos gouvernants la pratiquent, pour les leurs.

Le ministre de l'instruction publique avait à nommer, ces jours derniers, un maître de conférences à l'école normale d'instituteurs de Saint-Cloud. Il avait à choisir entre tous les professeurs de rhétorique de Paris. Savez-vous quel professeur il a choisi?

Son propre frère, professeur au lycée Lakanal.

Les leçons sont payées *60 francs l'heure*. Vingt leçons pour 1,200 francs. Voilà de la fraternité.

Recommandé aux travailleurs qui suent sang et eau, en s'éreintant douze heures par jour, pour cent sous ou même pour trois francs.

***

Il y a, en ce moment, dans les prisons de France, cinq condamnés à mort, dont deux femmes. Les journaux bourgeois réclament leurs têtes : il leur faut un exemple, car la *criminalité* coule à pleins bords. Le meilleur moyen de se débarrasser des malfaiteurs, c'est de les supprimer. Morte la bête, mort le venin! etc...

Or, voici ce qui va se passer :

S. M. Sadi se fera présenter les dossiers : il prendra son temps pour les feuilleter, s'il y jette un coup d'œil, ce qui n'est guère probable; et les malheureux attendront pendant quarante ou cinquante jours, le bon plaisir de l'Exécutif. Après quoi selon sa digestion, facile ou laborieuse, il fera grâce ou enverra le patient à la guillotine : c'est au petit bonheur.

Et la société sera encore une fois sauvée.

On parle de sauvages, d'hommes incultes et féroces, que les voyageurs rencontrent encore dans quelques îles perdues au fond de l'océan. Pas besoin d'aller si loin : les sauvages, nous les voyons à l'œuvre tous les jours.

***

Des journaux annoncent l'arrestation de Mathieu disant qu'il a été différentes fois condamné pour vol, insinuant que ce sont des faits semblables qui ont motivé son arrestation.

Pour ce qui est des faits actuels, étant donné que Mathieu était forcé de se cacher, de vivre en paria, nous ignorons ce qu'il peut y avoir de vrai, dans les perfidies des journaux bourgeois. Si Mathieu a eu recours, pour vivre, à des moyens que la société condamne, ce n'est pas à elle à lui reprocher, elle qui l'a traité en outlaws.

Mathieu était un travailleur, énergique et intelligent : mais, parce qu'il était énergique et intelligent, il fut amené à se demander pourquoi les uns étaient condamnés éternellement à la misère et au travail abrutissant, pourquoi, d'autres avaient d'autres avaient toutes les jouissances sans rien produire. Il devint anarchiste et se dévoua à la propagande des idées.

Comme notre bonne société est organisée pour la défense des repus, il est défendu d'avoir des idées semblables et surtout de les propager, Mathieu fut poursuivi et condamné pour avoir développé ses idées dans des réunions. Les philanthropes du familistère de Guise où il travaillait, le mirent sur le pavé. Là commencèrent les premières pérégrinations de Mathieu.

Arrivèrent les événements de l'année dernière. La police voulut le mêler aux attentats de Ravachol. N'ayant pu réussir à l'y impliquer, elle profita de la dénonciation d'une misérable femme, la femme du compagnon Viard qui employait Mathieu. Cette coquine était en faillite, elle profita de la grande amitié que Simon et Mathieu avaient pour son mari, pour les engager à déménager des marchandises et à les soustraire ainsi à l'actif de la faillite.

Dénoncée, elle ne trouva rien de mieux que de les accuser de vol. La police, heureuse d'un prétexte pour saler des anarchistes, accueillit d'emblée sa dénonciation, et quoiqu'il fut prouvé, au procès, que c'était le fils Viard, non moins ignoble dans cette affaire que sa mère — qui avait loué les magasins où avaient été remisées les marchandises, nos deux compagnons furent condamnés comme voleurs! La magistrature aussi ignoble que la police n'avait rien à refuser au pouvoir. Elle se vengeait des transes où l'avait plongée les attentats de Ravachol.

C'est la seule condamnation pour vol qu'ait encourue Mathieu, et les journaux bourgeois, non moins ignobles que la police et la magistrature, mentent sciemment en affirmant le contraire.

***

Dernier exploit de la police.

Une jeune fille, séduite par *son patron* et bientôt abandonnée, avait été obligée, pour ne pas mourir de faim, de se livrer à la prostitution. Prise dans une rafle, elle avait été envoyée à Saint-Lazare, puis mise en carte.

A sa sortie de prison, elle trouva une place, heureuse d'échapper à son triste métier. Mais la police avait l'œil sur elle. Elle vint bientôt lui rappeler qu'elle était en carte et qu'elle n'avait pas le droit de faire autre chose que le trottoir.

Désespérée, la malheureuse s'est jetée la Seine.

***

Une de ces phrases bêtes, qui courent le monde, et que l'on répète sans trop savoir ce qu'on dit, est la suivante : *L'argent ne fait pas le bonheur*.

Il y contribue, en tout cas, et dans une société basée sur cet unique ressort, l'argent est la condition indispensable de l'existence. Il suit de là que les riches ont beaucoup plus de chances de vie que les misérables. En Angleterre, où l'on rencontre des fortunes colossales, la statistique a relevé ce fait que leurs détenteurs arrivent à 80 et même 90 ans.

Sans doute, bon nombre de capitalistes crèvent avant l'âge : ceux qui abusent de leur or, qui gaspillent leur santé dans toutes les jouissances malpropres et à haute dose. Mais l'individu qui, dans le confort de son *home*, a bon souper, bon gîte, sans abuser du reste, a des chances de prolonger ses jours au-delà de la limite assignée aux parias, aux meurt-de-faim. Et si l'on nous permet une réflexion d'actualité, les Panamistes condamnés à la prison ont de la chance : pendant deux et cinq ans, ils seront à l'abri des excès de la table et des autres : ils y gagneront dix bonnes années de surcroît, car nul doute qu'ils n'aient gardé quelque monnaie pour prolonger leur honnête existence.

***

Carmaux. — La fameuse grève a produit des effets de nature à faire réfléchir nos arbitres bourgeois. Les travailleurs ont touché du doigt l'oppression de l'Etat autoritaire, et la barbarie a provoqué des actes de révolte. On nous cite le cas de trois énergiques ménagères qui ont arrangé d'une façon qu'elle n'oubliera pas de sitôt une mouchard, au service de la compagnie, qui avait dénoncé des grévistes. Naturellement, la « justice » s'est émue et a frappé brutalement ces braves femmes. Toujours lâche, la justice! Et impitoyable pour les honnêtes gens. C'est dans l'ordre : mais ça provoquera des colères qui auront tôt ou tard leur jour. C'est un honneur d'être condamné par ces espèces, ennemies jurées de tout droit et de toute justice; que les compagnons et les compagnes continuent à braver l'autorité, la loi : on n'est jamais si bien défendu que par soi-même. Et l'on finira bien par avoir le dernier mot.

***

Reims. — Divers groupes avaient projeté de célébrer l'anniversaire de la révolution du 18 mars. La police a jugé à propos de troubler les réunions : et celle des socialistes a dû avorter par suite de cette malpropre intervention.

Les compagnons anarchistes, plus hardis, ont tenu à braver les fureurs panamistes : ils ont organisé une réunion privée, avec discours, chants révolutionnaires, etc... Le commissaire de police et les mouchards se sont introduits : ils ont pu constater une chose, c'est que tous les anarchistes étaient présents dans la salle, qui était bondée. Et pendant deux heures, les mouchards en ont entendu de dures : ils étaient aux premières pour noter avec quel entrain l'on a fait le procès à leur société pourrie, et comme l'on est décidé à les renvoyer dans leurs repaires, en attendant qu'on les remette à leur vraie place. Ils la connaissent aussi bien que nous.

***

Saint-Claude. — Les camarades de cette ville font de bonne besogne, en prouvant que l'on ne doit compter que sur l'initiative individuelle. Ils ont organisé plusieurs coopératives de production, qui réussissent à se maintenir, tandis que les bourgeois, radicaux ou opportunistes, renforcés des collectivistes, n'ont pu faire aboutir leurs entreprises de tramways et de fourneaux économiques. Ils avaient cependant des capitaux, mais où manque l'esprit de liberté, remplacé par la soif de s'enrichir, on ne peut qu'aboutir à la déconfiture. Mais les camarades doivent bien se dire que leurs essais ne sont que des tentatives appropriées à l'état social

actuel : on pourra mieux faire, et d'autre façon, quand on aura détruit les monopoles, les impôts, les octrois, et repris possession des richesses que la bourgeoisie nous a volées. C'est à provoquer ce résultat que doivent tendre les efforts de tous les travailleurs.

***

CALAIS. — L'expulsion du compagnon James Eckman est aujourd'hui un fait accompli. Il a pris le bateau à destination de Douvres (Angleterre) le 21 mars, sous l'œil du commissaire de police et de ses roussins.

Dans cette expulsion c'est encore un garçon de café qui a joué le rôle de mouchard en désignant le compagnon à la police de sûreté, l'accusant d'avoir distribué des manifestes anarchistes dans l'établissement où il est occupé.

— De nouvelles perquisitions eurent lieu le 22 mars, le commissaire s'amena avec ses mouchards chez huit compagnons, retournèrent tout sans dessus dessous sans trouver ce qu'il désirait, mais en revanche raflant les journaux et imprimés anarchistes.

Ah mais c'est un true comme un autre; avec cette prostituée de loi un individu à écharpe peut venir chez vous en maître, et vous voler ce que vous avez de plus cher : les écrits où sont déposés les principes de l'idée. C'est en détruisant les écrits qu'ils espèrent enrayer sinon détruire l'idée.

## Belgique

Une épidémie fait des ravages considérables parmi les animaux domestiques. Il serait donc nécessaire d'abattre le bétail contaminé, et de l'enfouir immédiatement, afin d'empêcher toute consommation et d'enrayer l'épidémie. Tel n'est pas l'avis des dirigeants. Considérant que le nombre des prolétaires devenait trop grand, ils ont fait transporter la viande dans un local aménagé à cet effet, et, sous prétexte de soulager la misère, ont délivré à profusion des bons de cette viande aux personnes déjà atteintes de maladies et à nombre d'individus nécessiteux, semant ainsi les microbes à foison pour l'été prochain.

La guerre ne suffit plus pour débarrasser les gouvernements de l'élément révolutionnaire ou anarchiste. Ils se font la main en attendant les futures boucheries.

## Espagne

Prison de Barcelone, 23 mars 93.

Camarades de la *Révolte*,

Un douloureux accident vient de frapper un de nos meilleurs camarades au moment où il s'apprêtait à de justes représailles.

Depuis la condamnation inique du compagnon Joseph Vega à douze ans de prison par le tribunal militaire, Momo, avait, paraît-il, pris à cœur de venger la sauvage injustice faite à son ami Vega; dans ce but il s'était adonné à l'étude de la chimie et c'est en essayant dans un petit tube, les matières qui devaient lui servir pour la confection de ses engins qu'il s'est tué; le tube a fait explosion au moment où il serrait ou desserrait une vis, lui faisant une horrible blessure au côté et lui enlevant une main.

Momo était un de nos compagnons les plus actifs et les plus dévoués qui s'était donné tout entier et sans réserve à notre belle et tant vilipendée anarchie; il avait surtout un grand et noble cœur, les injustices de toute sorte que prodigue cette société toute d'infamies le faisaient horriblement souffrir et mettaient sur son visage un masque de continuelle tristesse.

La propagande à Barcelone perd un de ses meilleurs et plus sincères apôtres et le gouvernement militaire gagne un répit.

Naturellement ce malheur a servi de prétexte à l'immonde police pour arrêter à tort et à travers et barboter les domiciles pour voler les gens sur qui ces oiseaux de proie ont jeté leur dévolu.

***

La justice, après un an de réflexion, s'est enfin décidée à mettre en liberté huit camarades dont la plupart étaient de malheureux trimardeurs ignorant jusqu'au nom d'anarchie qui avait servi de prétexte à leurs arrestations faites avant le mois de mai de l'année dernière; bien entendu ils n'ont passé devant aucun tribunal, lequel aurait été bien embarrassé de les accuser de quoi que ce soit; on les a mis purement et simplement en liberté un jour où ils ne s'y attendaient plus.

Je reste donc seul en prison et de ce fait ma cause est retournée en *sumario* (à l'instruction). Voilà quatorze mois que les brigands de la justice me privent de ma liberté sans pouvoir m'accuser du moindre délit et pour les besoins de leur vengeance croyant sans doute me ramener à des sentiments plus timides et pour ne pas rendre une ordonnance de non-lieu qui justifierait trop ouvertement leur mauvaise foi, ils ont renvoyé mon affaire à l'instruction de façon à me tenir plus longtemps, pour me refroidir les idées, comme dit un jour le juge *Garcia Bajo* au directeur de la prison — ces paroles m'ont été rapportées par un Français digne de foi qui se trouvait dans les bureaux de la prison un jour que ledit juge venait de m'interroger — Il ne suffit pas aux gredins de la justice d'avoir assassiné ma compagne, il leur faudrait sans doute aussi ma vie et mes enfants en pâture; je ne crois pas qu'ils réussissent.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Prière aux camarades du Vimeu de se mettre en règle avec le dépositaire.

***

Les camarades qui disposeraient de brochures et journaux pour aider à la formation de la bibliothèque du groupe, sont priés de les adresser au camarade François Garinand, 26, place de la Liberté, St-Chamond.

***

*Au Reroltto*, travessa do Hospital 1a 1a Lisbonne, Portugal, demande aux journaux anarchistes de bien vouloir lui faire l'échange.

***

MONTAUBAN. — Un groupe anarchiste est en formation dans cette localité, sous le titre : *les Résolus*. Tous les lecteurs du *Peinard* et de la *Révolte* qui voudraient en faire partie peuvent s'adresser au compagnon Martenot, 6, rue du Collège.

***

Les compagnons qui peuvent disposer de journaux et brochures pour la propagande peuvent les adresser au compagnon Clochet, cordonnier, place Neuve, Givors (Rhône).

*L'abondance des matières nous oblige à remettre à la semaine prochaine la publication de nos listes de souscriptions.*

## PETITE CORRESPONDANCE

Raut. Hulyene. — *Fêtes de bienfaisance*, manque d'originalité et de souplesse dans le vers.

Nicolet, Chaux de Fonds. — Reçu les brochures.

P. G. à Limoges. — Toutes les brochures de Darnaud épuisées. Que voulez-vous en place ?

V. P. M. P. — Bien, tout reçu.

M. à St-Aubin. — Je ne sais pas, nous ne sommes pas en relations suivies.

P. à Lens. — Bien, reçu les deux mandats. Prière aux camarades qui nous ont demandé des *Sociétés au lendemain de la Révolution* de patienter encore 2 ou 3 semaines.

M. M. à Marseille. — N'avons pas conservé votre adresse, pour envoyer les numéros demandés.

P. T., rue de Lyon. — Les vers seront insérés.

Andrews, à Sydney. — Avez-vous encore des numéros du journal imprimé avec des caractères de bois ? Pouvez-vous nous en envoyer 2 ou 3 exemplaires ?

Le compagnon Anan demande adresse de *Dord Bellée*.

J. M. à San-Francisco. — H. F. à Feugnière. — E. M. à Vazerac. — G. à Bruxelles. — P. à Châlons. — H. à Vienne et C. à Romanèche par le *Peinard*. — F. à Reims. — H. à Rotterdam. — H. à Birmingham. — D. à Alger. — B. à Naples. — D. New-York. — P. à Roanne. — J. à Loir. — M. à Angers. — M. à Troyes. — P. à Angers. — A. à Roubaix. — A. R. à Mirepoix. — V. Grigny. — Lillers. — S. à Nîmes. — L. à Bordeaux. — R. à Lausanne. — B. à Puget-Ville. Reçu timbres et mandats.

## AVIS

*Voilà les réunions électorales qui vont commencer. Il serait peut-être bon d'aller y donner nos journaux. Nous avertissons les camarades que nous tenons à leur disposition quelques de vieux numéros bons à distribuer. — Un colis de 5 kilos, coûtant 0 fr. 80, peut en contenir 200 exemplaires.*

## CONVOCATIONS

*Il ne sera tenu compte d'aucune communication qui ne sera pas signée*

PARIS. — Dimanche 2 avril, salle Georget, 36, rue Aumaire, grande soirée au profit des familles des détenus.

Chants, poésies et grande tombola.

1° « Les anti-propriétaires du XII[e] arrondissement », dimanche matin, à 8 h. précises, au lieu convenu. Extrême urgence.

2° « Les Inconnus », tous les mardis et vendredis de 8 h. à 11 h. du soir.

Samedi 1[er] avril, salle Firino, 144, boulevard de Charonne, à 8 h. 1/2 du soir, réunion des « Egaux », club libre d'études sociales des XI[e], XII[e] et XX[e] et les travailleurs communistes anarchistes du XII[e].

Ordre du jour : organisation d'une caisse de secours aux détenus politiques.

19[e] arrondissement. — Grande réunion publique contradictoire organisée par des candidats du Pas-de-Flandre et de la Villette, pour le samedi 1[er] avril, à 8 h. 1/2 du soir, salle Andonis, rue de Flandre, 122.

Ordre du jour : élections municipales; on nous conduira l'anarchie; résultat de l'impuissance parlementaire; grève des électeurs et des locataires.

Entrée : 20 c.

Le groupe « les Amis de Ravachol » se réunit tous les dimanches matins, petite rue de Plaisance, porte B, et invite les camarades à venir en masse à la causerie qui sera faite tous les dimanches par un compagnon, et à apporter leur obole pour aider à la propagation des idées libertaires, par la lecture, le chant, causerie et conférence; le groupe prévient aussi les camarades qu'à partir du 9 avril on fera une promenade familiale tous les dimanches soir; le but de la promenade sera décidé le matin à la réunion du groupe.

Les anarchistes des XI[e], XII[e], XX[e] et de la banlieue de l'Est, samedi 1[er] avril, à 8 h. 1/2 précises, salle Firino, 144, boulevard de Charonne — Le serrurier Bligny, de Montreuil, est spécialement convoqué.

Groupe des travailleurs anarchistes du XII[e] — Les Egaux, des XI[e], XII[e], XX[e] et les abstentionnistes de la banlieue de l'Est, dimanche 2 avril, à 2 h., salle Binet, 14, rue Erard.

Lecture d'un manifeste.

THÉATRE D'ART SOCIAL. — Réunion de la Société le samedi 1[er] avril, à 9 h., salle Georget, rue Aumaire, 38.

Ordre du jour : Organisation des prochains spectacles.

ROUBAIX. — Tous les compagnons sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 9 avril, au local, rue d'Inkermann, 144.

Ordre du jour : les élections législatives; causerie par un compagnon. Urgence.

Le *Père Peinard* et la *Révolte* sont criés et portés à domicile par le compagnon Apparcel, 18, rue de Magenta.

NIMES. — Le groupe anarchiste invite les camarades à se réunir le jeudi 6 avril, à 8 heures 1/2 du soir, chez Baisac, buvette du printemps, pour s'entendre sur les moyens de propagande.

Communication très importante.

Que les camarades soient exacts, autant que possible.

BORDEAUX. — Le compagnon Dutan avise les compagnons de Bordeaux que le local de la rue Fondaudège vient de fermer. Le groupe se réunira cours Saint-Jean, 4, le samedi 8 avril, à 8 heures et demie du soir.

Ordre du jour : Reformation du groupe.

*Le Gérant-Imprimeur* : E. L. LANGLOIS.

Paris. — Imp. E. L. LANGLOIS, 140, rue Mouffetard.

I. I. S. G.
COLLECTIE
UGO FEDELI

SIXIÈME ANNÉE, N° 30 — DIX CENTIMES — DU 8 AU 14 AVRIL 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UNE CONFÉRENCE SUR L'ANARCHIE

(*Suite*)

V

Jusqu'à présent l'économie politique s'était toujours occupée de la richesse des *nations*. Partant, elle étudiait l'annulation des capitaux par les classes possédantes et elle était contrainte dans cette supposition, que si la nation est riche par les classes possédantes, tout le monde sera riche aussi. Mais chacun sait aujourd'hui que cette supposition est fausse, et, sous l'impulsion générale de notre époque, l'attention se porte vers chacun des individus qui compose la nation. C'est aussi notre manière de concevoir l'économie sociale. Nous étudions les individus, leurs besoins et les moyens de les satisfaire.

Nous allons dans la chaumière du paysan, dans la chambre et le taudis du travailleur, dans la maison ou le palais du riche. Là, nous étudions leurs besoins et la mesure de leur satisfaction.

Nous trouvons alors que les trois quarts si ce n'est les neuf dixièmes de la société, manquent du strict nécessaire. Ils travaillent; la plupart sont même écrasés de sur-travail. Et malgré cela, ils manquent de tout. Nourriture insuffisante ; manque de vêtements; absence non seulement de ce qui est reconnu nécessaire par l'hygiène moderne, mais même de ces conditions d'hygiène que l'on trouve encore chez les populations arriérées en civilisation.

Les enfants mêmes ne mangent pas à leur faim. Et partout, en pays civilisé, nous entendons ce cri général : « Les enfants s'étiolent, « on ne peut pas les tenir à l'école puisqu'ils « y viennent le ventre creux. Il faut du pain aux petits affamés, avant de leur donner de « l'instruction. » Le peu de pain qu'il leur faut, manque dans la famille.

Quant à leur vêtement, nous avons tous lu avec effroi ce qui a été dit, il y a quelques mois à peine, sur les loques et l'absence de vêtement chez ces petits de Whitechapel qui venaient aux soirées organisées pour les enfants. Tous, nous voyons leurs loques dans les faubourgs, tous, nous connaissons les petits vendeurs de journaux qui courent, la nuit, nus-pieds, dans la fange gelée de Newcastle et de Glascow ou, transis de froid, s'affaissent sur les perrons des palais dans les grandes villes maritimes.

Et — à quoi bon parler encore des taudis ouvriers en ville, comme à la campagne, après que l'on a déjà publié des volumes d'enquêtes sur ce sujet? Volumes restés comme de raison, paperasse inutile!

Manque de nourriture, manque de vêtement, manque de logements sur toute la ligne. Manque de tout ce qui sert à rendre la vie tant soit peu agréable ou intellectuelle. Qui donc ose aujourd'hui mettre ces faits en discussion?

On nous parle cependant de progrès accomplis et on nous en promet d'autres, bien plus grands encore, à l'avenir. Eh bien, nous nous empressons de reconnaître ces progrès, là où nous les trouvons.

Certainement, les paysans français sont aujourd'hui bien moins misérables qu'ils ne l'étaient il y a cent ans. Avant qu'ils ne se fussent affranchis du servage, avant qu'ils eussent repris possession d'une petite part des terres volées aux Communes par les seigneurs, ils étaient plus misérables qu'ils ne le sont aujourd'hui. Empressons nous de reconnaître ces bienfaits des jacqueries de 1789-1793.

Mais n'oublions pas, non plus, que si les paysans français ne parcourent plus les routes par bandes de milliers de mendiants, — c'est aussi parce que les plus misérables du village ont continuellement émigré en ville, et qu'en ce moment nous les retrouvons dans les faubourgs des cités — prolétaires bien plus misérables que ceux des campagnes d'autrefois.

Certainement dans les centres manufacturiers anglais on constate de grands progrès si l'on compare l'ouvrier de nos jours avec celui des années quarante de ce siècle. Il est vrai qu'ici encore, la misère la plus noire a été refluée dans les faubourgs de Londres, de Glasgow, de Birmingham. Mais ceux qui sont restés connaissent plus d'aisance que leurs pères pendant les années 1840 à 1848.

Mais cette période fut, on le sait aujourd'hui, une des plus noires, des plus terribles dans l'histoire moderne. Ce fut la période d'exploitation effrénée du capitalisme naissant, lorsqu'il tomba comme un vautour sur les populations asservies par la loi bourgeoise, spoliées de leurs terres, réduites à la faim, désarmées pendant six siècles. L'Europe n'avait pas connu une période aussi terrible que celle où le capitalisme s'affirma victorieux, maître des hommes par la loi qui faisait pendre pour grève, et par la faim qui sévissait au sein des paysans chassés du sol.

En prenant cette époque pour point de comparaison, il est aisé de parler d'amélioration. Mais si on se reporte de cent ans, de deux cents ans, ou de trois cents ans en arrière, le tableau change complètement. Si l'on s'adresse, non à ces économistes qui vous font des aperçus généraux sans avoir jamais rien étudié, mais à ceux qui ont donné leur vie à l'étude des salaires et des prix, comme l'a fait Thorold Rogers — le professeur d'Oxford — on voit qu'aujourd'hui, le laboureur et l'ouvrier bien rétribués sont encore bien au-dessous du bien être dont jouissaient au moyen âge le laboureur le plus humble et l'artisan. Les salaires, inscrits au jour le jour sur les registres d'alors, et les prix des denrées, inscrits sur les registres de vente, sont là pour le démontrer.

En présence de faits pareils les panégyristes du progrès bourgeois feraient mieux de garder un silence prudent.

En tout cas, les ouvriers mieux rétribués font la minorité. Que dire des autres? — Les recherches patientes de Charles Booth (le statisticien, bien entendu) sont là pour nous renseigner. Son enquête, faite de porte à porte dans l'est et le sud-est de Londres, prouve que sur les cinq millions d'habitants de la grande cité, un million et demi — plus du quart de la population — n'ont même pas 18 shillings 22 francs 50 par semaine *et par famille* d'assurés. Quand ils ont cette maigre pitance, ils se croient heureux. Mais pendant deux, trois, quatre mois de l'année ils n'ont même pas 100 francs par mois et par famille. Ils sont dans la misère. Et ils ne sont ni dix ni vingt mille dans cette situation : ils font plus du quart de la population de la richissime capitale commerciale du monde.

Que dire des autres villes? Que dire des travailleurs agricoles qui gagnent dix, maximum 13 fr. 75 par semaine et toujours par famille, et qui n'ont cela que lorsqu'il ne neige ni ne pleut, et qu'ils ont du travail!

Que dire enfin de ce dixième de la population des grandes villes, c'est-à-dire des millions qui n'ont *rien* et qui vivent au jour le jour?

Et remarquez que ce quart, ou plutôt ce tiers de la population urbaine de l'Angleterre — de ce pays qui a atteint le plus grand développement industriel et qui vit aux dépens du monde entier, en plus de ses propres richesses, — remarquez que ces millions n'ont leurs cent francs, si peu sûrs, qu'à condition qu'il n'y ait pas crise. Vienne la crise, et ils n'ont même pas leur neuf cents francs par an et par famille.

Or, les crises — les économistes le savent — ne sont pas l'exception ; elles sont la règle. Les unes se produisent par périodes de 10 à 12 ans, avec la même régularité que les taches sur le Soleil, et les sécheresses en Orient. Les autres se suivent par périodes plus longues. les troisièmes n'ont pas de périodes régulières : elles arrivent comme les comètes ; et les quatrièmes enfin sont locales; elles surviennent quand une industrie émigre et quitte son pays d'origine pour se transplanter dans un pays de « bras » à bon marché. Et quelquefois, toutes les quatre s'abattent à la fois.

Alors, c'est la famine tout court, le typhus, la peste — comme en Russie et en Allemagne l'année passée. C'est l'arrêt des industries qui travaillent pour le paysan et chôment faute d'acheteurs. Ou bien, c'est la « famine de coton » du York Shire, ou la crise des sucres, comme à Dundee en 1886, ou la crise des fers d'il y a huit ans. C'est la misère noire, les hom-

mes et les femmes éventrés, les enfants décimés, les familles disséminées, l'émigration forcée et les souffrances au dehors, dans les fièvres paludéennes des pays lointains...

Un petit surcroît de bien-être par-ci par-là, beaucoup de misère partout ; et partout, l'insécurité du lendemain, jusque dans les palais des riches — voilà ce que l'on verrait si, au lieu de parler de grandes sommes éblouissantes, on se donnait à l'étude des unités, des individus.

Mais, quand nous pensons aux luttes incroyables que les travailleurs ont eues à soutenir dans le courant du siècle, pour obtenir le peu qu'ils ont ; quand nous songeons à leurs révoltes, à leurs grèves, à leurs coalitions, et aux misères, à la faim, subis durant chaque grève; quand nous pensons aux martyrs sans nombre que chaque grève, chaque révolte, chaque petit acte de revolte et chaque coalition ont eus à enregistrer et que nous nous rappelons tout ce que ces revoltés, leurs femmes et leurs enfants ont eu à subir chaque fois qu'ils ont cherché à imposer une digue à l'exploitation ; et quand nous voyons se dresser devant nos yeux les cadavres de mai, de juin, — de tous les mois de tant d'années, — que dire alors de ce progrès ?

Si minuscule qu'il soit, ce n'est pas le développement du capitalisme qui l'a fait. Au contraire, il a été arraché au monstre de vive force. Si le capitaliste, aidé de son fidèle laquais le gouvernement, n'a pas réussi, par la loi et par la faim, à réduire l'ouvrier au servage, c'est que le travailleur a eu ses moments de révolte ; c'est qu'il a lutté, au prix de privations sans nom et de victimes sans nombre. C'est, la pierre ou la torche en mains, et quelquefois l'arme au bras, qu'il a arraché au vampire une part infinitésimale de ce qui aurait pu lui revenir des progrès scientifiques du siècle. Chaque sou gagné sur les salaires, chaque liberté conquise à l'atelier, sont marqués de cadavres ouvriers ; et si le travailleur comptait seulement ses victimes, jamais on n'aurait osé lui parler de « progrès accomplis. »

(*A suivre*).

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Foire au jambons, foire aux pains d'épices, foire électorale, nous avons tous les divertissements dans la même quinzaine. Le « peuple souverain » de Paris est invité à se donner 80 nouveaux maîtres. A 6,000 francs l'un dans l'autre, cela fait 480,000 francs qu'on s'apprête à lui tirer tous les ans de sa poche. Avec les jetons de présence, les gueuletons à 30 francs par tête, on atteindra le million. Aussi faut-il voir avec quel entrain chaque aspirant se démène pour décrocher la timbale. Les murs sont mondés d'affiches, jaunes, rouges, bleues, vertes, où l'on convie les badauds à voter pour Casquamèche ou Tartempion. C'est le seul candidat, l'unique, l'incomparable, qui s'améliore en vieillissant, comme le vin de Bordeaux ou le chocolat Menier.

Et en avant la musique !...

Et, comme disent les camelots, passons à la caisse, passons à la monnaie.

Banquistes !...

***

Ils viennent de mettre encore une fois leurs valets à la porte : autrement dit, de renverser un ministère. La chose, en soi, est insignifiante : elle n'a de valeur que comme symptôme de la situation. Il n'y a plus de gouvernement. Le personnel officiel est bafoué, honni, discrédité. La Chambre en conflit aigu avec le Sénat. Le crédit est tué. Les affaires sont arrêtées. Depuis trois mois, on a retiré cent cinquante millions des caisses d'épargne. Et le désarroi ne pourra que croître et embellir.

C'est le moment, pour la République bourgeoise, de donner mesure au fossoyeur. Il attend. L'autre jour, un corbeau magnifique était perché sur le fer de lance qui soutient la guenille tricolore, au sommet du Palais-Bourbon. L'épouvantable odeur de corruption qui s'échappe de la Chambre avait attiré sur son toit l'amateur de cadavres. Les superstitieux affirmaient que sa présence en tel lieu annonçait la catastrophe prochaine.

Espoir prématuré. Les corbeaux ne se mangent pas entre eux. Celui-là n'avait point d'intentions funestes. Il symbolisait le régime de proie, la vaste et continuelle curée dont l'affaire panamiste n'est qu'un petit épisode.

***

Comme quoi les policiers sont la fleur des honnêtes gens — Un ancien inspecteur de police exploitait les grands cafetiers de Paris et des plages *select*, en leur promettant, *moyennant finances*, de leur faire obtenir une autorisation spéciale pour créer des jeux prohibés, tels que la baraque, les petits chevaux, etc.

Pour motiver son influence, il se faisait passer pour un commissaire de police attaché à la sûreté générale et chargé du service des jeux. Les dupes versaient une somme variant entre deux et cinq mille francs et n'entendaient plus parler de lui.

Cet habile escroc s'occupait, en outre, d'affaires véreuses, attirant la confiance des gens par son titre de fonctionnaire. On le dit à Mazas. C'est possible, mais il s'en tirera à bon compte, si même il ne décroche pas une ordonnance de non-lieu. On ne voudra pas bouler un ancien rabatteur de gibier correctionnel. On le renverra à ses chères études.

Quant aux industriels auxquels il aura soutiré de si jolies sommes, impossible de les plaindre ; ils n'ont que ce qu'ils méritent. A voleur, voleur et demi.

***

Angers. — Grande conférence anarchiste au théâtre Molière. La réunion était très nombreuse et organisée par le compagnon Bahonneau, de Trélazé. Le camarade Meunier a fait l'historique du Panama et stigmatisé en termes chaleureux les infamies gouvernementales. Après lui, le compagnon Tennevin a fait un exposé très clair et très bien compris des idées anarchistes. Il a dit en substance : « La société actuelle est mauvaise parce qu'elle repose sur la propriété individuelle, qui est la source de l'antagonisme existant entre ses membres. Les gouvernements, les lois doivent disparaître, car les gouvernements ne sont faits que pour appliquer les lois, et les lois que pour protéger la propriété individuelle. Or, la propriété est la cause de tous les maux actuels. Ce qu'il faut, c'est l'anarchie, c'est-à-dire un état social où il n'y aura aucune loi, aucune autorité, aucun gouvernement, mais qui sera basée sur la propriété commune, le travail commun et la prise au tas. »

Les journaux réactionnaires eux-mêmes reconnaissant que les deux compagnons ont fait d'active propagande. A l'issue de la réunion, on a fait une collecte pour les grévistes de Trélazé et d'Angers.

## Angleterre

Les conservateurs font un dernier effort suprême pour empêcher que l'Irlande reçoive les premiers germes d'un gouvernement autonome. Au parlement, ils empêchent par tous les moyens que la besogne routinière se fasse. L'obstruction, que les Irlandais pratiquaient jadis, est aujourd'hui maniée savamment par leurs adversaires. Le parlement siège jusqu'à deux heures, cinq heures du matin, et rien n'avance.

« Gladstone est vieux, il peut mourir d'un jour à l'autre, et s'il meurt, — disent les conservateurs, — le *home rule* (l'autonomie) irlandais sera enterré. »

Cependant, en gens pratiques, ils ne se contentent pas d'obstruction légale : ils préparent l'insurrection.

Une partie de la population en Irlande est anglaise et protestante. Ce sont des Anglais que le gouvernement, à plusieurs reprises, avait fait émigrer et auxquels il distribuait le sol enlevé aux Irlandais. Ils sont surtout dans la province d'Ulster et leur parti s'appelle orangiste.

Eh bien, les conservateurs arment les orangistes. Le port d'armes est prohibé en Irlande ; mais, à force d'argent on se procure des fusils Winchester, et les orangistes achètent les fusils. Dans un seul district, ils ont déjà armé un millier d'hommes, qui se réunissent clandestinement (au su de la police) la nuit, font l'exercice, et se constituent en compagnies et bataillons.

La force ! C'est bien dans le tableau de ceux qui, contre la force, en face de jures apeurés. Mais ils savent bien que la force prime le droit, et ils déclarent hautement que le jour où l'autonomie irlandaise serait proclamée, la province d'Ulster marchera en armes !

Bonne leçon à méditer, après tout !

***

On vendait l'autre jour une pièce de terrain dans la Cité de Londres. Le prix de 3,900,000 francs pour 250 mètres carrés fut offert et refusé comme étant trop bas. Cela fait plus de 15,000 francs par mètre carré pour un terrain qui autrefois ne valait que quinze sous le mètre. — Qui donc a fait la valeur de ce terrain ? — Les cinq millions d'habitants qui résident à Londres, le commerce universel, le labeur de plusieurs générations. — A qui appartient cette valeur maintenant ? — A un commerçant quelconque. — A qui devrait-elle appartenir selon toute justice ? — A tous, c'est-à-dire à personne. Est-ce avantageux, enfin, qu'elle appartienne à un individu ? — Evidemment non. L'appropriation personnelle de ce qui est nécessaire à tous est la source de toutes les injustices de la société actuelle.

## République Argentine

Signe des temps :

Un fait caractéristique vient de se passer dans la province de Tucuman.

Les élections pour la nomination de quelques députés n'ont pu avoir lieu faute de bureau, d'électeurs et de candidats.

L'abstention des électeurs se comprend ; on se lasse de tout, même d'être mystifié. Mais ce qui est renversant, c'est la grève des candidats dans un pays où tout citoyen se croit l'étoffe d'un homme d'Etat, c'est-à-dire le cachet d'une vaniteuse et orgueilleuse nullité.

***

Ce qu'il y a ici de caractéristique, c'est le sans-gêne des gouvernants. Ils mettent bas le masque et agissent carrément en exploiteurs. C'est plus simple et la situation n'en devient que plus significative. Leur dernier exploit consistait à se remplir les poches. Par un procédé expéditif, sans recourir, on triple les patentes des marchands et la police prête main-forte aux collecteurs du nouvel impôt. Paie, contribuable, ou la prison !... Excellente manière de provoquer la révolte. Elle s'annonce prochaine, tous les terrains sont affermés ou vendus, la propriété va produire ses effets désastreux et le yankee, à l'aise jusqu'à ce jour, va se trouver aux prises avec la détresse inéluctable. Nous verrons s'il utilisera son esprit d'initiative, et de quelle façon il accueillera la suppression du bien-être. Ce n'est pas un résigné, un pleurard de deux choses l'une, il faut qu'il trouve une nouvelle manière d'exploiter son semblable, ou qu'il s'insurge contre l'autorité.

***

Chili. — Les travailleurs du port d'Iquique, au nombre de 1,600 se sont déclarés en grève à la suite des conditions intolérables que leur imposent les exportateurs de salpêtre.

Sur la demande des patrons, le gouvernement a dirigé sur la ville un régiment de ligne. C'est lui qui sera l'arbitre entre les ouvriers et leurs exploiteurs. Le sang coulera peut-être, mais la propriété et le sol seront énergiquement protégés.

## Etats-Unis

Brooklyn. — Samedi soir, 18 mars, à l'occasion de l'anniversaire de la commune un concert conférence suivi de bal a été donné par les groupes suivants :

Les Egaux (français), Solidarity (américain), Radical Arbeiter-Bund (allemand), Persona (espagnol), Solidarieta (italien), Samosprava (slave).

Gierzyladi (slave). La salle était pleine mais ce qui nous a le plus agréablement surpris, c'est l'entrée de nouveaux camarades que jusque ce jour on n'avait pas encore aperçus dans les milieux révolutionnaires je veux parler des noirs, mulâtres, pour la plupart originaires de Cuba. Une cinquantaine d'entre eux hommes et femmes étaient présents, et nous se sentaient heureux d'être au milieu des blancs qui ne leur ménageaient pas leurs sympathie est leurs bravos lorsque un orateur de leur couleur est venu faire la critique de la grande république américaine, la digne sœur comme exploitation et corruption de celle d'Europe ou eux-mêmes se sentent si méprisés par les bourgeois américains. Ils étaient tous jeunes et semblaient plein d'ardeur. Espérons que la propagande parmi eux sera rapide et nous aiderons beaucoup à la réalisation de notre nouvelle société où la différence de couleur sera plutôt un sujet de sympathie plus grande qu'un sujet de dédain.

C'est avec joie que nous saluons nos nouveaux camarades de luttes.

***

Des trimardeurs avaient l'habitude de passer la nuit dans l'écurie d'un riche fermier, Francis Snyder, près de Delewana (Etats Unis). Cela n'était pas du tout du goût de cet humain propriétaire.

Un soir qu'il faisait très froid il se décida à y coucher lui-même, afin de forcer les pauvres diables à loger dehors.

Le lendemain matin son fils le trouva mort de froid.

(*Débâcle*).

## BIBLIOGRAPHIE

*La société de demain et la Révolution*, par un jeune socialiste. L'auteur débute en proclamant que « l'homme est essentiellement libre et doit rester libre dans toutes ses manifestations », et il nous expose tout un plan de réorganisation sociale où les individus de tel à tel âge devront faire telle et telle chose, de tel autre âge à tel autre âge telle autre chose! Comme logique, c'est assez réussi.

Inutile de dire que notre jeune auteur démolit aussi tous les rouages gouvernementaux actuels, mais pour les reconstituer aussitôt par un nouveau personnel.

L'autoritarisme a tellement pénétré nos cervelles, qu'il est impossible à ceux qui proclament la liberté — même de bonne foi — de penser à un état social sans le reconstituer avec tous ses rouages oppressifs. Il est vrai que l'éducation de notre auteur — il se dit licencié en droit — n'a pas été faite pour lui élargir ses conceptions de liberté humaine.

Un bon point pourtant à l'auteur pour sa conception du mariage, qu'il voit libre, sans formalités ni entraves.

---

*L'Ennemi des lois*, par M. Barrès, 1 vol., chez Perrin, 35, quai des Grands-Augustins.

Sous ce titre, éminemment suggestif, M. Barrès nous donne la psychologie intime d'un individu que dégoutent les entraves et les hypocrisies de la société.

Puni pour l'avoir écrit, il revendique hautement devant le tribunal, ce qu'il a écrit, mais il faut croire que son séjour à Sainte-Pélagie, l'a singulièrement refroidi de son prosélytisme. — M. Barrès ne le dit pas, mais cela ressort de sa conduite ultérieure — car devenu riche par un mariage qu'il contracte avec la fille d'un savant milionnaire que son procès a rendu amoureux de lui, il se contente de faire un voyage d'études psychologiques sur les systèmes sociaux, dans les divers pays où les ont élaborés les penseurs qui les ont propagés.

Ayant reconnu, avec sa femme, qu'aucun ne peut satisfaire l'individu, après avoir perdu un chien, l'avoir retrouvé et le voir mourir, il finit par venir s'établir dans une riche propriété, augmentant son ménage d'une princesse russe, également amoureuse de lui, et les voilà, tous les trois — tous les quatre, car le chien mort, a eu un successeur — les voilà jouant le parfait amour, analysant leurs sentiments, disséquant les mobiles de leurs actions jusque dans les plus subtiles déductions, se faisant une vie heureuse, exempte de soucis et de lois!

Cela est bien à M. Barrès, député, fabricant de lois, par conséquent, de nous montrer des individus, intelligents faisant la critique des conventions sociales, démontrant l'inanité des lois, leur caractère oppressif, par le fait qu'elles sont applicables à tous les tempéraments à tous les caractères, alors que la diversité de ces caractères, de ces tempéraments, échappe justement à la réglementation. Nous ne pouvons que féliciter M. Barrès de démontrer l'inanité du travail qu'il est appelé à faire à la Chambre.

Mais, faire affranchir des lois des individus qui ont cinquante mille francs de rente, cela est très facile, étant donné que c'est ce qui se passe dans la vie réelle. La loi n'est-elle pas faite contre le pauvre pour défendre le riche. Lorsque des individus n'ont plus que des rapports de politesse à avoir ensemble, la tension s'en efface vite.

Nous aimerions à voir M. Barrès changer de procédé nous donner des héros, analystes de leurs sentiments, soucieux de leur dignité et désireux de se rendre libres mais comme cela se rencontre le plus souvent : forcés, en même temps, de lutter pour la conquête du morceau de pain journalier, forcés, à chaque instant, de défendre cette dignité et cette liberté contre les empiètements de la loi, n'ayant plus cette barrière d'or qui les mets à l'abri des tracasseries de la « vindicte sociale ».

Nous serions curieux de voir M. Barrès tenter cette description pour voir quelles conclusions il en tirerait. Le riche peut se rendre libre quand il veut, ses états d'âme ne nous intéressent que médiocrement, même quand il parle comme nous, s'il reste toujours à l'état spéculatif, ses constatations n'ont de valeur que comme argumentation en faveur de ceux qui veulent se rendre libres, eux aussi, mais en sont empêchés de par les lois, et aussi de par l'existence de ceux qui possèdent.

Dans son avertissement provisoire M. Barrès écrit : « Ce n'est pas de systèmes que nous manquons, mais d'énergie : l'énergie de conformer nos mœurs à nos façons de sentir ».

Parfaitement, et c'est ce que nous cherchons à faire comprendre tous les jours. Mais alors c'est ici où se dresse la difficulté pour ceux qui ne possèdent pas les moyens de s'affranchir des lois, et où se dessine la lutte. M. Barrès évite même de pousser la conséquence jusqu'au bout, car à la page 117 il fait bâiser ainsi son « ennemi des lois ».

« Passeraient-ils par la mairie et l'église? Ils estimèrent que, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé leur philosophie générale et les mœurs à en déduire, *le mieux était de se conformer aux exigences de l'époque*, d'autant qu'à s'y soustraire ils risqueraient de se diminuer pour la tâche qu'ils entreprenaient ».

Ce n'est guère conformer son action à sa façon de sentir, aussi combien nous aimons mieux la petite plaquette du même auteur : *Toute licence sauf contre l'amour*, plus vibrante, moins subtile et plus vécue, car l'auteur y attaque une chose tangible, une façon d'opérer, ce qui vaut mieux que de fendre des cheveux en quatre, comme il s'amuse à faire dans ses subtilités psychologique d'*Un homme libre*, de l'*Ennemi des lois*.

A signaler surtout le premier chapitre : l'*Enrégimentement de la jeunesse*.

---

*Le Socialisme contemporain*, par E. de Laveleye, 1 vol., chez Alcan, 108, boulevard St-Germain.

C'est la septième édition de cet ouvrage, qui, à son début, pouvait être un résumé assez fidèle des diverses doctrines socialistes qui avaient cours. Mais, depuis une quinzaine d'années, d'autres aspirations se sont fait jour, des faits importants dans l'histoire du socialisme se sont accomplis et ont transformé l'idéal socialiste, modifiant la manière de voir même des écoles qui restent réfractaires à ces nouvelles tendances.

M. de Laveleye n'en tient aucun compte dans sa nouvelle édition, se contentant d'y faire une timide allusion dans sa préface. Pour lui, paraît-il, l'évolution socialiste s'est close du jour où il en a entrepris l'histoire.

La mauvaise foi peut prendre toutes sortes de formes.

---

La *France sociale et politique* (année 1891), par A. Hamon, 1 vol., 6 fr., chez Savine, 12, rue des Pyramides.

Pour ceux qui ont lu l'*Agonie d'une société*, la *France politique et sociale* de 1890, du même auteur, en collaboration avec M. Bachot, inutile de leur présenter le volume, c'est la continuation des précédents.

Pour ceux qui ne les connaissent pas, c'est la revue des événements de l'année.

Tous les tripotages, tous les scandales financiers et politiques, tous les faits économiques et sociaux de l'année 91 le lecteur les trouvera dans le volume avec l'opinion de la presse de l'époque.

Fêtes de la classe riche, suicides de misereux, coups de bourse des capitalistes, grèves de travailleurs, promesses de gouvernants, procès politiques, répression des réclamations ouvrières, M. Hamon a patiemment relevé tous les événements, se contentant de les annoter ou de les classer de façon à ce que le contraste fit réfléchir le lecteur et l'amenât à se demander pourquoi tant de richesses d'un côté, tant de misère de l'autre? Pourquoi tant de férocité à poursuivre les uns, tant de mansuétude pour couvrir les autres?

Nombre de faits racontent aussi la vénalité de la presse.

---

*Les transformations du droit*, par G. Tarde, 1 vol., chez Félix Alcan.

M. Tarde est magistrat, c'est dire qu'il partage les préjugés de sa caste, bien qu'il affiche une certaine indépendance de pensée qui pourrait séduire quelques naïfs.

Dans l'ouvrage cité plus haut, il entreprend de démontrer que le *droit civil*, non plus que le *droit criminel*, ne doit être transformé à l'aide des théories évolutionnistes. Il faut s'en remettre tout bonnement au progrès (?), qui marche à pas de tortue. En fait de régime des biens, de condition des personnes, de droit naturel, M. Tarde estime que nous sommes relativement bien partagés : le mode actuel de propriété et sa transmission est tout ce que l'on peut attendre de moins imparfait.

C'est maigre, avouons-le. Et logique, pourtant, si l'on conserve le code, même en se promettant de l'améliorer, on aboutit à cet optimisme. Il nous faut autre chose de plus substantiel.

---

Nous avons reçu et rendrons compte au fur et à mesure de la lecture :

*Les causes de l'effondrement économique*, par E. Leverdays, 1 vol., 3 50, chez Carré, éditeur, 58, rue St-André-des-Arts.

*Contes populaires*, par Ch. Tétard, 1 vol., 1 25, à la bibliothèque de l'*Art social*, 8, imp. de Béarn.

*Qu'est-ce que le quatrième Etat?* par Mgr Fèvre, 1 broch., 0 75, chez Delhomme et Briguet, éditeurs, 13, rue de l'Abbaye.

*Guide des postes, télégraphes et téléphones*, 1 fr., par Artigues, 15, rue du Louvre.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Camarades,

A la suite d'une réunion tenue ces jours derniers, il a été décidé la formation d'une caisse de secours pour les camarades détenus.

Le groupe « les Solidaires » prie les camarades de bien vouloir adresser ce qu'ils pourront au comp. Dessolas, 22, rue des Rigoles, Paris. La première collecte a produit la somme de 9 fr. 10 qui ont été partagés entre les compagnes F., C. et G.

***

AMIENS. — *La Muse Libertaire* prie les auteurs et éditeurs de poésies, chants, etc., de bien vouloir adresser leurs catalogues ou spécimens, au compagnon A. Dumont, 15, rue St-Roch.

***

Le groupe de Seraing a donné une soirée-concert à l'occasion de l'anniversaire du 18 mars, qui a produit 123 fr. 75. Frais, 63 fr.; versé 15 fr. à *la Révolte*, 15 fr. à *la Débâcle*, 10 fr. à la compagne Marcotty, détenu; reste en caisse pour propagande ultérieure, 20 fr. 75.

***

GROUPE LA SOLIDARITÉ

Ce groupe se propose :

De faire propagande des principes socialistes-anarchistes parmi les ouvriers italiens à Londres;

De se mettre en rapport avec les groupements et les camagnons soit de l'Angleterre soit d'autres pays afin de constituer une fédération des anarchistes italiens résidant à l'étranger;

D'aider de toute sorte et d'une façon suivie la

propagande révolutionnaire en Italie et partout où l'activité du groupe puisse s'exercer utilement.

Les membres du groupe se déclarent convaincus de la nécessité de se connaître bien entr'eux et cultiver des rapports de bonne amitié afin de pouvoir se fier l'un de l'autre au besoin.

Ils reconnaissent aussi être indispensable de prendre des engagements mutuels et de les tenir.

Ils consentent donc à former entr'eux une association libre, mais solidaire, unissant leurs forces pour atteindre au plus tôt le but commun, qui est l'émancipation économique, politique et morale de toute la masse ouvrière par la révolution.

Les membres du groupe pensent que les efforts des anarchistes convaincus devraient être dirigés à provoquer un tel événement (la révolution sociale) en gagnant la sympathie et la confiance des masses par une conduite sérieuse énergique et évidemment désintéressée.

Le groupe se réunit toutes les semaines, a une caisse formée par les contributions des membres et fait sa correspondance par son secrétaire.

Les membres du groupe qui voudraient se retirer, pourront le faire en donnant avis de leur détermination.

Adresse: 35, East Str. Theobald's Road W. C. London.

## PETITE CORRESPONDANCE

G. C. à Pantin. — Ayons envoyé les numéros.

L. à Bordeaux. — Nous n'avons pas plus peur d'attaquer la franc-maçonnerie qu'autre chose. Quand nous en avons eu l'occasion nous avons dit ce que nous en pensions. S'ils sont néfastes, ce n'est pas comme francs-maçons, mais comme politiciens et exploiteurs. C'est à ce sens général que nous leur faisons la guerre tous les jours.

M. à Saint-Aubin. — Prenons note. Les brochures seront envoyées au fur et à mesure de leur apparition.

J. Ursus. — Nous sommes toujours heureux des observations amicales que les camarades veulent bien nous faire. Contrairement à vous, nous ne croyons pas que le principal soit de faire croire à une réalisation immédiate de notre idéal, il suffit, selon nous, de travailler à relever les caractères et de démontrer que cette réalisation « peut être immédiatement obtenue » si les individus *savent vouloir*. Vous voyez que nous convergeons au but que vous indiquez sans faire appel à d'autres sentiments que la raison qui doit être notre seul guide si nous ne voulons pas éprouver de déceptions.

Lamor. — Nous avons l'adresse demandée. Veuillez nous envoyer la vôtre que nous n'avons plus.

D. à Beaucaire. — Ce ne peut être que la faute de la poste. Quels numéros vous manquent? Nous vous les ferons parvenir.

E. C, rue Marie-Stuart. — Distribuez les journaux vous-mêmes, nous en sommes débordés.

C. P. à Roanne. — Nous regrettons que vous n'ayez pas pu continuer la vente du journal.

B. à Châlons. — Faisons passer les 5 fr. au comp. Bernard de Barcelone.

L. B. à Paris. — Nous ne connaissons rien en chimie.

D. à Bordeaux. — Nous préférons nous taire.

P. G. à Limoges. — La *Société* sera prête dans un mois. — *Préjugés*, impossible de s'en procurer. Votre nom? Chaque fois que vous demandez quelque chose, nous ne gardons pas les lettres.

Anon à Damery. — Nous ne connaissons pas la brochure *la Terre et le Paysan*.

B. à Spring-Walley. — B. au Havre. — O. à La Couture. — B. à Argenton-Château. — D. à Rouen. — F. à Reims. — T. à Pantin. — L. M. à Mantova. — Genova. — J. à Perpignan. — G. à Marseille. — Mélivier. — M. à Santiago. — P. à Châlons. — G. à La Palisse. — P. A. à Angers. — F. à Amiens. — Reçu timbre et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 300 fr. 35.

**Listes.** — Bruno, 0 fr. 50. — Un sans pain, 0 fr. 25. — Père de famille, 0 fr. 50. — Total, 1 fr. 25.

H., 2 fr.

Gens qui forgent, 5 fr. 50.

Bruant, 0 fr. 15. — Million, 1 fr. 45. — H. Monnoter, 0 fr. 25. — Mennar Xavier, 0 fr. 25. — Un anarchiste, 0 fr. 20. — A bas les frontières, 0 fr. 20. — Total, 2 fr. 50.

Groupe anarchistes d'ouvriers boulangers, 3 fr. 15. — Groupe anarchiste de corroyeurs, 2 fr. 90. — Total, 8 fr. 05.

Lanoz Ch., 0 fr. 25. — Léon Garnot, 0 fr. 25. — Despinoy, 0 fr. 20. — Fremaux Louis, 0 fr. 20. — Verel, 0 fr. 25. — Buffalo, 0 fr. 50. — Cattelain Etienne, 0 fr. 20. — Un sans-souliers, 0 fr. 30. — Un groupe de peinard, 0 fr. 50. — Total, 2 fr. 65.

G. J., 0 fr. 50. — A. L., 0 fr. 50. — Total, 1 fr.

Albi, 0 fr. 30.

Neroly et Hornonon, 2 fr. 10.

Trois croquants, 1 fr. 25.

Saint-Ennier collecte réunion du 19 mars, 7 fr. 30.

Navano, 0 fr. 50. — Ventura, 0 fr. 50. — H. Douhay, 2 fr. 50. — Total, 3 fr. 50.

B. à la France, 0 fr. 55. — B. C. Firminy, 0 fr. 50. — Un ennemi des maîtres, 0 fr. 30. — Un ami de Ravachol, 0 fr. 50. — Total, 2 fr. 35.

Un rat d'égout, 0 fr. 50.

François, 1 fr. — P., 0 fr. 50. — Ch., 0 fr. 50. — Rouaix, 0 fr. 50. — Total, 2 fr. 50.

Juan Sanchez, 0 fr. 25. — X., 0 fr. 25. — A. D., 0 fr. 25. — J. L. D., 0 fr. 25. — L. C., 0 fr. 50. — Total 1 fr. 50.

F. Flantelin, 3 fr. — « Le Pot à Colle », 3 fr. — G. à Bagnolet, 2 fr. — Démolissons puis construisons, 1 fr. — Un condamné, 1 fr. — Fricassée de patrons, 1 fr. — E. P., 1 fr. — Une nourrice, 1 fr. — Total, 13 fr.

Biella, A. M., 0 fr. 10. — C. G., 0 fr. 25. — M. N., 0 fr. 15. — Cane, 0 fr. 25. — B., 0 fr. 10. — Total, 0 fr. 85.

Anonymes, 0 fr. 50. — G. Bourguignon, 0 fr. 50. — Deynaud aîné, 0 fr. 50. — Deynaud jeune, 0 fr. 50. — Viaud, 0 fr. 50. — Gazay, 0 fr. 50. — Total, 3 fr.

Blanc Joseph, 0 fr. 25. — Richeune B., 0 fr. 50. — Total 0 fr. 75.

Henri Niel, 1 fr. — Cpg du Looking backward, 1 fr. — Total, 2 fr.

Henri F., 0 fr. 20. — Maloigne Marcel, 0 fr. 15. — Ancelle Maxime, 0 fr. 25. — Binard Hypolite, 0 fr. 10. — Binard Paul, 0 fr. 10. — Binard Joseph, 0 fr. 10. — Clerc Arthur, 0 fr. 50. — Total, 1 fr. 40.

Beauvais A. L., 0 fr. 25. — James G., 0 fr. 50. — E. B., 0 fr. 25. — C. Q. K., 0 fr. 25. — L. D., 0 fr. 15. — Bobino, 0 fr. 15. — Un prolo, 0 fr. 10. — R. P., 0 fr. 10. — Un exploité, 0 fr. 10. — Total, 1 fr. 85.

Un socialiste à la manque, 0 fr. 30. — Anarchiste indépendant, 0 fr. 30. — Révolté, 0 fr. 20. — Révolté, 0 fr. 10. — Un ami de la revolte, 0 fr. 10. — Un anarchiste, 0 fr. 25. — Une révolté, 0 fr. 15. — Total, 1 fr. 35.

Total : 368 fr. 80.

## SOUSCRIPTION

### pour les détenus

Listes précédentes. — Total général, 158 fr. 75.

**Listes.** — Collecte du 18 mars à Cholet, 4 fr.

Une peinarde, 0 fr. 75. — Une révoltée, 0 fr. 50. — Révoltés, 0 fr. 20. — Révolté, 0 fr. 20. — Total, 1 fr. 65.

James G., 0 fr. 50. — A. L., 0 fr. 25. — E. B., 0 fr. 25. — C. K. Q., 0 fr. 25. — L. D., 0 fr. 15. — Bobino, 0 fr. 15. — Un prolo, 0 fr. 10. — R. P., 0 fr. 10. — Un exploité, 0 fr. 10. — Total, 1 fr. 90.

Henri F., 0 fr. 20. — Maloigne Marcel, 0 fr. 15. — Ancelle Maxime, 0 fr. 75. — Benard Hypolite, 0 fr. 40. — Benard Paul, 0 fr. 20. — Benard Joseph, 0 fr. 15. — Bénard Raymond, 0 fr. 25. — Clerc Arthur, 0 fr. 50. — Total, 2 fr. 60.

Henri Niel, 1 fr. — Cpg du Looking Bachward, 1 fr. — Total, 2 fr.

Joseph Blanc, 0 fr. 25. — Richeune B., 0 fr. 50. — Collecte 18 mars à Pierrefeu, 5 fr. 20. — Total, 5 fr. 95.

Lieutand aîné, 0 fr. 25. — Mége anarchiste, 0 fr. 30. — S., 0 fr. 50. — Chaudon, 0 fr. 50. — Laguilla, 0 fr. 50. — Tilloy, 0 fr. 75. — Un tailleur, 1 fr. — Dubois, 0 fr. 50. — Total, 3 fr. 30.

A. M., 0 fr. 15. — C. G., 0 fr. 25. — M. P., 0 fr. 10. — C., 0 fr. 25. — B., 0 fr. 15 à Biella. — Total, 0 fr. 90.

P. B., 0 fr. 60.

E. Flantelin, 3 fr. — « Le Pot à Colle », 2 fr. — G. à Bagnolet, 1 fr. — Flantelin, 3 fr. — Un condamné, 1 fr. — Total, 14 fr.

François, 1 fr. — P. Ch., 0 fr. 50. — Rouaix, 0 fr. 50. — Total, 2 fr.

Un rat d'égout, 0 fr. 50.

Un ami de Ravachol, 0 fr. 50.

Navaro, 0 fr. 50. — Ventura, 0 fr. 50. — Total, 2 fr. 50. — Total, 3 fr. 50.

L. B., 0 fr. 50. — Albi, 0 fr. 75. — Total, 1 fr. 25.

Biscuit, 0 fr. 30. — Ravachol, 0 fr. 25. — [illegible] à Decamps, 0 fr. 20. — Un mécontent, 0 fr. [illegible]. Caisson vide, 0 fr. 20. — Marelle, 0 fr. 20. — N. Henri, 0 fr. 20. — Veret Arthur, 0 fr. [illegible]. Cattelin, 0 fr. 30. — Un dynamiteur, 0 fr. [illegible]. Total, 2 fr. 65.

Marseille, ouvriers boulangers, 5 fr. 15. — [illegible] anarchiste corroyeur, 2 fr. 50. — Total, 7 fr. [illegible].

Saint-Aubin, Bruant, 0 fr. 15. — Million, 1 fr. [illegible]. — Monnot H., 0 fr. 25. — Xavier, 0 fr. 25. — [illegible] anarchiste, 0 fr. 20. — Vive la revolution, [illegible]. 0 fr. 20. — Total, 2 fr. 50.

Les égaux du XX^e^, 5 fr.

Bruno à Marcy en Burœuil, 0 fr. 50. — Un sans-pain, 0 fr. 25. — Père de famille, 0 fr. 50. — Un Ravachol en deche, 0 fr. 25. — Total, 1 fr. 50.

Total : 221 fr. 50.

## CONVOCATIONS

*Il ne sera tenu compte d'aucune communication qui ne sera pas signée.*

Dimanche 9 avril, à deux heures de l'après-midi, salle Léger, 108, rue du Temple, Causerie Contradictoire par le compagnon Tortelier.

Ordre du jour : Les élections prochaines.

Entrée : 15 cent.

Samedi 8 avril 1893, salle Mézerette, 86, rue du Gravel, à 8 h. 1/2 du soir. — Réunion des Enfants de la Nature.

Ordre du jour : Les Enfants de la nature se manifestent du 1^er^ mai.

Les camarades initiateurs du groupe qui se réunit le samedi, 124, rue Oberkampf, ne voulant pas perdre leur temps dans des disputes stériles provenant du mélange de tempéraments trop différents, n'invite que les camarades décidés à discuter et à s'instruire sérieusement, voulant obtenir des résultats, ils font un fonds de caisse pour semer l'idée aux élections futures, samedi discussion et dimanches chants. Les camarades qui viendront voudront bien comprendre qu'en nous retravant dans notre manière de faire, ils feront acte d'autorité, à eux d'agir selon leur tempérament.

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis soir à 8 h. 1/2, chez Godfrin, avenue de Paris, 128.

Amiens. — Tous les samedis à 8 heures du soir, réunion de la Muse Libertaire.

Tous les dimanches à 3 heures du soir, 64, rue faubourg de la Notoie, réunion des Anarchistes.

Armentières. — Plougsteert (hameau de la Belgique-Flandre). — Les anarchistes d'Armentières et des environs ainsi que les socialistes de gauche sont (spécialement invités) sont prévenus qu'une grande causerie contradictoire aura lieu le dimanche 16 avril 1893 au « Château de la Deche » à 2 heures du soir :

1^re^ partie. — La Crise économique : 2^e^ partie. — Les Jeunes filles révolutionnaires, leur rôle dans la propagande.

Damery. — Le banquet des cossiers chanteurs révolutionnaires aura lieu dès le courant de mai. Le prix est de 2 fr. 50; la date sera fixée à la prochaine réunion du groupe.

Les copains qui voudraient y assister sont priés d'envoyer leurs adhesion et galette au compagnon Anon, à Damery-Brunet.

Roubaix. — Tous les compagnons sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 9 avril, au local, rue d'Inkermann, 145.

Ordre du jour : les élections législatives; causerie par un compagnon. Urgence.

Le *Père Peinard* et la *Révolte* sont criés et portés à domicile par le compagnon Apparcel, 18, rue Magenta.

*Le Gérant-Imprimeur* : E. L. Langlois.

Paris. — Imp. E. L. LANGLOIS, 140, rue M[illegible]

SIXIÈME ANNÉE, N° 31 — DIX CENTIMES — DU 15 AU 21 AVRIL 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UNE CONFÉRENCE SUR L'ANARCHIE

*(Suite)*

### VI

Y a-t-il jamais eu une époque, dans la vie des sociétés, durant laquelle l'homme n'eût pu vivre *richement* — richement selon les goûts de l'époque — des fruits d'un travail collectif? On prétend généralement que l'homme primitif *devait* nécessairement rester dans la misère, à la suite de son ignorance, et, comme tous les autres, je l'ai cru aussi. Mais plus on étudie les origines des sociétés humaines, plus on s'aperçoit du contraire. A part les périodes de calamités naturelles (changements rapides de climat, tremblements de terre, période glaciaire, etc.) et à part les guerres et les invasions, les primitifs mêmes parvenaient à se donner une vie riche selon leurs goûts avec une quantité très minime de travail. Lisez les descriptions des sauvages laissées par les grands navigateurs des siècles passés; lisez celles de quelques voyageurs récents, et vous verrez que là où la société n'est pas tombée sous le joug des prêtres et des guerriers, l'abondance règne au sein des primitifs. Comme les oiseaux sociables, ils donnent la matinée au travail collectif. Ils prennent leur repas commun, et le soir ils s'amusent. Rien des misères de la vie des prolétaires dans les grands centres industriels de notre époque! La misère ne vient à eux que lorsqu'ils tombent sous le joug d'une autorité quelconque.

Quoi qu'il en soit, — alors même qu'il eût été difficile pour les primitifs de se donner l'aisance, — nous, les civilisés, nous ne sommes plus des primitifs. Au contraire, il n'y a pas un seul économiste, si entiché qu'il soit de théories apprises dans les bouquins, qui, après quelque réflexion, ne reconnaisse ceci : — Avec les moyens de production actuels, s'ils étaient intelligemment appliqués à la production du nécessaire d'abord, et du luxe ensuite, — nous pourrions inonder la terre de produits agricoles et industriels.

Prenant pour point de départ les moyens de productions actuels, l'instruction technique actuelle et la puissance organisatrice de l'industrie actuelle, nous pourrions dès à présent doubler notre production, si la société portait seulement son attention sur cette question vitale — la production pour la satisfaction des besoins de tous. Et il suffirait de diriger l'éducation vers l'étude des besoins de l'homme et des moyens de les satisfaire, pour que dans quinze ans une société civilisée fût en mesure de produire les objets de première nécessité en telles quantités qu'elle devrait limiter cette production, afin de donner encore plus de son temps à la satisfaction des besoins supérieurs : l'art, la science, l'amusement, — la joie de vivre, en un mot de l'être intelligent, développé dans toutes ses facultés.

Chaque homme sérieux est forcé de reconnaître, qu'économiquement parlant, c'est vrai. Et si les défenseurs de l'ordre actuel ont encore quelques objections à soulever, leurs objections sont d'ordre *moral*, non pas économique. Ainsi, pour *excuser* la société actuelle, ils se rabattent sur la paresse innée de l'homme, sur la répulsion au travail, sur la nécessité d'une certaine pression pour l'obliger à travailler, sur la nécessité de se défendre contre les pillards étrangers et les fainéants à l'intérieur — et ainsi de suite. En un mot, ils se perdent en divagations sur la nature humaine, ils entrent en plein dans la question de savoir si la servitude est mieux que la liberté; et alors ils ne font que répéter avec des variantes infinies le refrain des prêtres et des gouvernants, sur la nécessité de gouverner l'homme pour le mener à bonne fin.

Mais tous admettent que *matériellement*, il serait possible de doubler la production, de satisfaire tous les moyens matériels urgents, et de laisser avec tout cela un loisir suffisant pour satisfaire les besoins de luxe.

Ainsi donc, misère pour le grand nombre; insécurité du lendemain pour tous; insuffisance de la production — et cela, malgré les moyens formidables dont nous disposons, — voilà le bilan économique de la société.

L'école marxiste nous parle toujours de plus-value, qui revient aujourd'hui au patron et qui devra revenir un jour à l'ouvrier. Mais il ne s'agit pas de plus-value. La plus-value elle-même est une prime offerte à une catégorie de producteurs aux dépens des autres. Elle est le fruit du système d'exploitation. Et, considérée même comme une méthode d'analyse économique, cette méthode a l'inconvénient de faire errer la pensée dans des abstractions, au lieu de prendre les faits terre à terre.

Voilà, en effet, un homme qui couche sous les ponts, le ventre creux, puisque ce soir il n'y a pas pour lui, ni un taudis, ni une croûte de pain. Eh bien, cet homme, malgré qu'on ne lui ait rien appris dans son enfance, sait bêcher la terre et ne demande pas mieux que de bêcher. Mais il n'y a personne qui en veuille; il n'y a pas un lopin de terre qu'il ose bêcher; il n'y a personne qui lui donne du pain pendant qu'il travaillera la terre; personne pour lui donner la bêche.

Et pendant ce temps-là, des milliers d'hectares restent incultes. En huit mois cet homme, allié à cent autres comme lui, produirait non seulement ce que, tous les cent, ils pourraient manger durant huit mois; non seulement ce qu'il leur faudrait pour un an, encore; mais aussi un surplus qui servirait à nourrir leurs familles et cent autres familles, pour le moins.

Mais la terre chôme et eux chôment aussi. L'homme qui a produit du blé ne trouve pas d'acheteurs. L'homme qui bâtit les maisons se plaint de rester sans travail; celui qui forge les bêches se plaint de ne pas en avoir à forger... Et ainsi de suite.

Parlez à l'ouvrier qui a du travail. Sa femme est au désespoir lorsqu'elle contemple le linge en loques de ses enfants. Son mari se surmène de travail et le linge manque malgré cela. Il est trop cher. Et pendant ce temps le tisseur de cotonnades est au désespoir d'être réduit à ne travailler que neuf mois de l'année; la femme qui a passé toute sa vie à coudre, à raison de vingt sous par jour — vingt-cinq francs par mois — est au désespoir de ne pas avoir à coudre autant de linge qu'elle est prête à coudre; et dans tous les métiers connexes on est prêt à travailler, mais on en est empêché par ceux qui tiennent en main l'industrie.

Parcourez toute la société — partout vous trouverez cela : Besoins urgent non satisfaits; et partout, des milliers et des milliers d'hommes et de femmes prêts à faire le travail nécessaire pour satisfaire ces besoins, mais empêchés de le faire par cette force qui tient l'industrie. Partout, des milliers et des milliers d'autres hommes qui produisent ce dont personne, au fait, n'a besoin, ce qu'on force d'acheter, faute de mieux — la patraque que l'on impose par la réclame.

Partout le même chaos, les mêmes contradictions. Mais la cause du mal n'est pas dans les longues heures de travail, ni dans les salaires insuffisants, ni dans la division injuste des bénéfices — tout cela sont des *conséquences* d'une cause plus générale.

Cette cause c'est que la production n'est pas faite pour la satisfaction des besoins de la société. Elle se fait pour obtenir des *bénéfices*, — pour spolier quelqu'un, pour lui arracher quelque chose en plus. Et tant que la production sera entreprise et menée par l'individu privé, en prévision de son bénéfice privé, — elle devra rester ce qu'elle est; le chaos, le gaspillage de forces humaines, la spoliation naturelle.

C'est pourquoi les sociétés civilisées doivent revenir à la conception que produire la nourriture, le logement et le reste, est un intérêt *social*. Que tout ce qui sert à ce but : sol, instruments de production et moyens d'existence pendant la production doit appartenir à la société — non à l'individu. Pour être productif, le travail humain doit être socialisé. Mais il ne suffirait pas de le socialiser dans chaque usine séparée; il doit être socialisé pour les buts généraux de la production entière de toute la société, et ceci ne se fera que lorsque la société entière reprendra possession de toutes les richesses accaparées aujourd'hui par des individus séparés.

L'expropriation de toutes les richesses et l'utilisation de ces richesses dans un but social — telle est la révolution qui s'impose.

(*A suivre*).

L'*Intransigeant* de lundi dernier donnait un résumé assez exact de l'affaire Francis. Seulement comme il est dit que cet organe des lèche-cul du tzar ne peut parler des anarchistes sans y glisser quelque canaillerie à leur égard, il trouve le moyen de dire que Ravachol a été exécuté « pour toute une série de vols et d'assassinats. »

Ravachol avait assassiné et volé l'ermite de Chambles, mais il fut prouvé qu'il n'avait pas volé pour ses besoins personnels, ce fut un crime dit de droit commun, mais avec des mobiles hautement revendiqués de propagande sociale.

C'est un acte qui est discutable au point de vue de sa légitimité, et l'*Intransigeant* serait libre de l'apprécier selon sa manière de voir, seulement il ne devrait pas oublier que la police, pour salir Ravachol chercha à l'accuser de crimes dont elle n'avait pu découvrir les auteurs, mais dut y renoncer devant sa crânerie à assurer ce qu'il avait fait, à répudier ce qu'il n'avait pas fait.

En rééditant l'accusation de « toute une série de vols et d'assassinats » l'*Intransigeant* se fait tout simplement, l'auxilliaire des basses œuvres policières.

Mais quand on lèche tous les jours le sang des exécutés nihilistes, sur les bottes de leur exécuteur, on est capable de tout.

## Dans les publications

### De langue allemande

D'après le *Vorbote*, M. Wanamaker, directeur général des postes aux Etats-Unis, a fait assurer sa précieuse existence pour la bagatelle de 25,000,000 (vingt-cinq millions) de francs. Il paie annuellement une prime de 850,000 francs.

Le comte Dudley, un des plus grands richards de l'Angleterre, s'est assuré pour 1,200,000 livres sterling (30,000,000) francs, et le prince de Galles, l'ami des petits télégraphistes et de madame Jeffreys, s'est évalué, os et tripes compris, à 16,250,000 fr.

Pour de la carne, c'est de la carne chère.

***

Nos camarades Baver et Nold, récemment condamnés, par le jury de Homestead, à sept ans de réclusion pour complicité (?) dans l'attentat de Berckmann contre Frick, avaient été interrogés de la façon suivante :

— Etes-vous anarchiste ?
— Oui, monsieur.
— Ets-vous né dans ce pays ?
— Non, monsieur.
— *Croyez-vous en Dieu ?*
— Non, monsieur.
— Ça suffit. Tout jury intelligent aura vite décidé de vous.

Voilà comment se pratique la justice en Amérique. Ça n'est pas plus malin que cela !

***

### De langue hollandaise

A Arnhem la police hollandaise a perquisitionné chez un de nos camarades, colporteur de l'*Anarchist* et fait main basse sur une quantité d'écrits de propagande, imprimés en allemand et destinés suivant les policiers, à être introduits en Allemagne.

Touchante solidarité internationale et policière !

***

Dans une réunion de socialistes hollandais tenue à Maëstricht le 2 avril dernier, la motion suivante a été adoptée par acclamation par toute l'assistance :

« La réunion d'ouvriers, tenue à Maëstricht le 2 avril 1893, rappelle qu'il y a aujourd'hui juste vingt ans que le gouvernement néerlandais a commencé une guerre de brigandage contre le peuple atchinois (à Sumatra), proteste contre la continuation de cette guerre, en rejette la responsabilité entière sur le gouvernement, et manifeste de sa vive sympathie pour la vaillante population atchinoise, luttant bravement pour sa liberté et son indépendance. »

Que diront bien de cette manifestation antipatriotique les mufles du quatrième état, qui se sont associés, par acclamation, aux félicitations votées à la bande Doods, proposées par l'étrangleur de... perroquets Déroulède ?

***

A recommander la lecture de la *Société nouvelle*, février 1893, et notamment de l'article de Domela Niewenhuis sur les *Troubles en Hollande*.

# MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. *Simples fripouilles.* — Ainsi qualifie le député Maujan, les faux socialistes ouvriers qui pérorent dans les réunions électorales. Il y a bien, dans son accent, quelque chose de la jalousie d'un concurrent qui se voit distancer de plusieurs longueurs. Mais la volée de bois vert est vivement appliquée, et tombe sur des épaules que tout le monde reconnaîtra. Il commence par rendre justice aux révolutionnaires anarchistes et autres.

« On peut les estimer ceux là !

» Mais les autres, les fruits secs de l'orthographe, » les faux bacheliers et les vrais ratés, dont la cer- » velle est éculée comme les bottes où ils préten- » dent remiser le foin de l'avenir ; mais les énergu- » mènes qui bafouillent sur la politique de sociali- » sation, et qui avalent le formulaire pâteux des » Allemands comme ils avalent du schnick sans » sourciller et sans s'essuyer la gueule ; mais les re- » négats du parti radical, qui ne trouvant pas assez » vite, dans le milieu, une place rétribuée pour » leur redingote, sont allés, en blouse ou en veston, » porter au groupe révolutionnaire d'à côté la crasse » de leurs convictions et les hoquets de leur cons- » cience ; mais ces justiciers en zinc qui opèrent » surtout chez le troquet et qui sifflent encore plus » le petit verre que les partis bourgeois ; mais ces » jolis cœurs du prolétariat qui portent des bagues » au doigt et tant d'amour au peuple, et qui vivent » de la foule comme leurs camarades à trois ponts » vivent des filles ; mais ces pions déchus, ces clercs » d'huissier disqualifiés, parvenus entre deux tour- » nées à décrocher un mandat, et qui ont deux fa- » ces comme ils ont deux fesses, l'une servile et » obséquieuse pour les fonctionnaires municipaux, » et l'autre haineuse, sournoise, aboyante, sous l'œil » soupçonneux de leur comité, mais tous ces sinis- » tres imbéciles qui n'ont ni talent, ni cœur, ni sin- » cérité !...

« Ah ! comme il convient de les traîner en pleine » lumière, et de les marquer, au bon endroit, d'un » coup de pied de vengeur et ineffaçable qui doit » leur donner le cachet artistique qui leur man- » que ! »

Comme c'est bien cela. Et ce qu'il y a de plus édifiant, c'est que les individus ainsi déshabillés peuvent très bien renvoyer au député la monnaie de sa pièce. Socialistes, radicaux, de tout poil et de toute marque, ne valent pas mieux les uns que les autres. On devrait les renvoyer tous à leur place naturelle, à l'égout.

***

L'étoffe à ministres s'amincit de jour en jour ; et l'on descend très bas dans la matière ministrable. On pêche dans la marée gouvernante des individus ridicules ou sinistres. Mais cette collection de magots ne se contente pas d'être repoussante : elle nous coûte les yeux de la tête. Et les voici qui parlent de remanier les impôts.

Ce seront des impôts démocratiques. Ce mot fait avaler aux gobeurs toutes les pilules, toutes les couleuvres. Les politiciens le savent bien, c'est l'A B. C. du métier.

On va imposer les riches, qu'elle chance ! dit l'imbécile votard. Il ne voit pas que c'est lui, en fin de compte, qui paiera la surtaxe. Supposons qu'on augmente l'impôt foncier. Les naïfs croiront que c'est démocratique parce qu'on impose les propriétaires. Seulement les proprios vont se rattraper à la campagne, sur le fermier, qui, à son tour, augmentera le prix des denrées, et diminuera le salaire de ses hommes à gages, à la ville, le vautour se rattrapera sur le locataire, qui se rattrapera sur ses clients, sur ses employés.

Et finalement qui supporte toute la charge ? Ceux qui ne peuvent se rattraper sur personne, parce qu'ils n'ont personne au-dessous d'eux, ceux qui n'ont d'autres ressources que leur labeur quotidien, ceux pour qui s'accroît le prix des choses nécessaires, tandis que leur salaire est menacé par la concurrence, par le machinisme, par le progrès scientifique.

Il n'y a pas d'impôt démocratique.

Il n'y a de démocratique que la suppression de l'impôt.

***

Les gens qui s'amusent réclament la construction d'un Opéra-Comique. Ils ont l'usine à fours de la place du Châtelet, mais elle n'est pas select, et puis, il y a le voisinage. Au milieu de la place, sur les bancs qui entourent la fontaine, campe la tribu des meurt-de-faim, les souteneurs, des traînées de dernière catégorie. Cette vue offusque les bons bourgeois. Il y a des spectacles du plus haut intérêt. Au milieu de la horde famélique, passent et repassent « nos élégantes mondaines » et « les adorables baladresses » des canards boulevardiers, et les souteneurs gantés, les salopes de toute marque, qui viennent en face, sous prétexte de musique, étaler leur marchandise faisandée, et provoquer la luxure des blasés.

Riches échantillons de la faune parisienne : punaise et cantharides !

On voudrait voir un des peine à vivre se lever de son banc, fesser une de ces gaupes, gifler un de ces drôles ! Mais, bon ! la misère a tué chez eux toute initiative : ils n'ont plus de sang !

Garce de société !

***

Ce qu'on gagne à « servir la patrie ».

L'autre jour, sur la route de Villemomble, un homme tombait d'inanition. On le relève, et avec la stupide habitude d'en référer à l'autorité, au lieu de lui donner des soins, on le conduit au commissariat.

Le commissaire l'interroge, et durement. Il a devant lui un vagabond, un homme qui commet le délit de crever de faim. Le malheureux conte son histoire. Il a trente-cinq ans, a fait la campagne du Tonkin, et revint en France atteint des fièvres paludéennes. Les accès qu'il éprouve fréquemment l'empêchent de travailler. Chose surprenante le commissaire l'envoi à l'hôpital. Mais le dépôt l'attend à sa sortie.

Allez donc verser votre sang ou ruiner votre santé pour le compte de la société bourgeoise !...

***

Extrait du *Bulletin des Lois* :

— « Un décret du 11 janvier 1893, gratifie d'une pension, de 8,000 francs M. Gerville-Réache, né à la Pointe-à-Pitre, le 26 juillet 1849, gouverneur de 1re classe des colonies. »

— Motifs de cette largesse. — Anémie paludéenne profonde avec troubles dyspeptiques et nerveux consécutif à un long séjour dans les pays chauds (5e classe des cas de gravité).

A ce budgétivore, qu'on trouve trop malade pour conserver son poste de gouverneur, on octroie celui de trésorier-payeur général de la Corrèze : 25,000 francs par an.

25 et 8 = 33. Et Gerville-Réache, le député, raconte à qui veut l'entendre qu'il est très anémié !

Que lui donnerait-on s'il ne l'était pas !

***

*Civilisation et humanité.* — On lit dans le *Figaro* :

« Colonou, 10 mars 1893.

» La population, malgré tous les efforts, continue à se montrer réfractaire à *l'influence française* ; elle craint surtout les *réquisitions*, rendues indispensables par la nécessité où l'état-major se trouve de ravitailler les postes du Nord, Tory, Allada, Ekpé, Cana, Gobo-Abomey, Kalapa, par la voie

terre. Le Ménué ne sera pas navigable avant juillet ; on est obligé *d'user de l'homme et même de la femme*. La route de la Lama est sillonnée tous les jours par 500 ou 600 êtres humains qui passent avec des caisses sur la tête. »

Comme quoi la gloire de la patrie et la honte de l'humanité sont une seule et même chose.

***

Amiens. — Les ouvriers et ouvrières des filatures de laine et de la filature de coton sont en grève, ils réclament une augmentation de salaire et la journée de onze heures. Ceux des usines David et Huot et de la société anonyme linière, sont également sur le point d'abandonner le travail.

Les ouvriers teinturiers au nombre de 600, ont voté la grève générale.

On attend le député Paul Lafargue.

Il va venir recommander le calme : il faut être bien sage, si l'on veut que les bons patrons s'aperçoivent qu'il faut faire quelque chose pour les ouvriers. Au surplus, notre paternel gouvernement, soucieux des intérêts de la classe ouvrière, ne manquera pas de la protéger contre ses propres entraînements, à l'aide d'un régiment d'infanterie. Il faut faire régner l'ordre, et respecter les gens qui « gagnent » vingt-cinq francs par jour.

***

Narbonne. — Ici la propagande avance assez vite.

Mais nos camarades ont affaire à des ennemis plus implacables que les simples bourgeois.

Ce sont les soi-disant socialistes ouvriers. Dans une de leurs conférences, ces pontifes du 4e état ont empêché le compagnon Montant, de Marseille, de répondre à leurs absurdes théories. Ils ont embrigadé une centaine de pauvres égarés dont les clameurs couvraient la voix du camarade. Mais cette canaillerie a produit sur le public un effet contraire à celui qu'ils attendaient. Il n'est sorte de vexations que l'autorité inflige aux compagnons : affiches déchirées, perquisitions à domicile, renvoi des ateliers, etc. Cela donne à réfléchir aux populations : on se demande quel despotisme installeraient les socialistes autoritaires si jamais ils arrivaient à saisir le pouvoir ; et par retour naturel, on vient aux idées anarchistes. Et bientôt, Narbonne pourra compter comme centre révolutionnaire.

## Algérie

La situation est très critique à Alger, le nombre des sans-travail augmente tous les jours.

Ils se sont réunis dernièrement à près de 2.000. Comme d'habitude les endormeurs socialistes n'ont pas manqué l'occasion de les égarer et leur ont conseillé d'envoyer une délégation aux pouvoirs publics. Naturellement cela n'a rien produit. Alger est une ville destinée, par sa situation même, au débordement des sans-travail et des affamés. C'est à Alger que l'ouvrier débarque, de toute la côte méditerranéenne, pour chercher du travail, et c'est encore sur Alger qu'il se rabat, quand il n'en trouve plus dans l'intérieur.

Dans toute la province, il règne une affreuse famine : les arabes meurent par milliers, et le gouvernement ne distribue que des secours dérisoires. Encore la plupart des ressources en argent et en vivres, envoyées de France, sont arrêtées aux passages, et volées sans vergogne par des fonctionnaires et des juifs.

Il s'est produit dernièrement, à Tlemcen, un fait de sauvagerie atroce, que l'on attribue à des officiers et sous-officiers de chasseurs. Un petit garçon de dix ans a été l'objet d'une tentative de viol. On l'a martyrisé d'une façon épouvantable : labouré son corps de coups d'éperons, appuyé si fortement sur ses flancs des sous, que ces pièces de monnaie adhéraient à la peau comme si on les y avait collées. Les brutes, pour couronner leur œuvre, avaient essayé de l'étrangler.

Sur la plainte des parents, l'autorité civile a ébauché un semblant d'instruction. Puis le dossier transmis à l'autorité militaire. Celle-ci ne veut rien savoir.

Malgré leur habitude d'endurer sans mot dire les brutalités de la soldatesque, les habitants sont outrés : on peut s'attendre à tout de la part de brutes avinées qui jouissent de la plus scandaleuse impunité. A part le *Radical Algérien* tous les journaux de la région font le silence sur cette monstrueuse affaire.

Voilà les résultats du despotisme militaire en Algérie. Et pour être plus sûrs de continuer leurs forfaits, sans provoquer de soulèvement, les traîne-sabre demandent à grands cris qu'on désarme les indigènes. Il y a dans les tribus et dans les douars assez de fusils et de poudre pour armer cent mille hommes. Une insurrection provoquée par la barbarie des galonnés serait formidable : et nous aurions à verser des millions et à faire tuer des milliers d'hommes pour pacifier la colonie.

Après tout, c'est peut-être l'objectif des gouvernants. Cela ferait oublier la famine, les malversations, les crimes quotidiens : et la pauvre Algérie serait noyée dans le sang et le despotisme pour vingt ans de plus.

## Espagne

Un camarade nous écrit de la prison de Madrid :

Mon ami Fo... et moi, nous sommes retenus en cellule depuis un an, espérant le jour que nos inquisiteurs voudront nous faire comparaître devant le jury.

Pour nous consoler provisoirement, le procureur de la reine réclame neuf ans de travaux forcés pour chacun. Cependant la presse bourgeoise elle-même a nommé les coupables ; elle a dit que la police avait fait œuvre de provocation, et que la place de son chef n'était pas là où il est, mais qu'une cellule de la prison devrait le loger, en attendant le dénouement du guet-apens qu'il a organisé.

Ils ont beau mentir, les mouchards, et crier au désordre, emprisonner, torturer et pendre : les idées n'en avancent pas moins pour cela.

***

La preuve qu'elles s'imposent même aux autoritaires. *El Resumen*, dans un brillant article de fonds dû à la plume de M. Figueras, *député ministériel*, osa dire, à la suite des succès de Xérès, l'année dernière, après avoir discuté nos théories et nos aspirations, « que nous étions dans notre droit, que la raison était de notre côté, que les persécutions dirigées contre nous étaient arbitraires et les condamnations criminelles. » Il terminait en conseillant aux bourgeois de capituler, observant que c'était le seul moyen de mettre un terme aux injustices et la seule voie honnête où l'on pût s'engager.

Il règne dans toute l'Espagne une grande agitation causée par la misère, les rigueurs du pouvoir et aussi l'approche du 1er mai. On craint que la manifestation, au lieu d'être pacifique, comme l'insinuent les organes ouvriers, ne soit accentuée par l'initiative révolutionnaire.

***

Les habitants de Saragosse demandent la tête de leur bourreau, un monstre à face humaine qui, au cours de son métier, a *garotté* plus de trois cents victimes. Plus il vieillit, plus il devient cruel et féroce. Il a trouvé moyen de doubler la torture du *garrot* en ricanant des souffrances du patient, à tel point que la foule indignée a dernièrement envahi l'échafaud et voulait massacrer le tortionnaire. Il se retira en haussant les épaules et disant d'un air de mépris : « Mon Dieu, qu'ils sont *délicats*!... c'est à n'y pas croire!... »

Il n'est pas rassuré, car si on lui abandonne les criminels de droit commun, il a été averti qu'à la première exécution d'un révolutionnaire, on le *garrotterait* à son tour. Ce ne serait que justice, et l'œuvre de réparation se compléterait si l'on réduisait à l'impuissance les misérables gouvernants qui le paient et le soutiennent. Après tout, ce bourreau n'est qu'une brute, peut-être inconsciente, les vrais criminels sont ailleurs.

***

Notre confrère en anarchie, *El Productor*, de Barcelonne, vient de changer d'adresse. L'administration s'est installée dans la rue de la Cadena, 53, 1o 2a. Ce journal vient d'ouvrir une souscription pour l'envoi de délégués espagnols à la conférence anarchiste de Chicago.

***

Les nourrices des enfants-trouvés de Malaga sont venues, en tumulte, devant l'hospice, réclamer les quelques misérables piécettes qu'on leur doit. Elles-mêmes meurent de faim. Comment peuvent-elles allaiter les pauvres mômes qu'on leur a confiés ? Bah ! pense-t-on en haut lieu : « Tout cela, c'est de la graine de révoltés. Plus il en mourra, mieux cela vaudra. »

***

Nouveau journal paraissant à Barcelone : *La Tribuna Anarquica*.

***

Madrid. — Nous venons de perdre deux excellents compagnons, Puch et Jacobo Sanchez.

## Italie

Côme, 4 avril. — Cette nuit, sur la place principale de la ville, sur le bord de notre lac, a fait explosion avec une détonation formidable une cartouche de dynamite. L'explosion a semé une grande épouvante, mais n'a causé aucun dégât.

Sur les lieux on a trouvé une autre cartouche de dynamite.

L'autorité informe.

De la *Gazetta Piemontese* :

A la suite de cette information, le journal bourgeois enregistre la série des accusations contre les panamistes italiens ; la plupart des ministres actuels et passés sont soupçonnés de vol, comme ceux de France, et il appréhende que les noces d'argent du despote Humbert ne soient troublées par quelque acte d'audace qui donnerait à réfléchir au maître de l'Italie et à son digne compère, l'empereur allemand.

## Allemagne

Berlin. — Les socialistes d'Etat nous répètent sans cesse qu'en Allemagne, les anarchistes sont « une quantité négligeable » comme jadis, en France, un simple « demi-quarteron. » Mais le gouvernement n'est pas de cet avis. Actuellement, dans la seule ville de Berlin, il n'y a pas moins de cinq procès contre anarchistes.

(*Freiheit*).

## Portugal

Açores. — Grande agitation séparatiste dans l'archipel. Les insulaires revendiquent leur autonomie : « les Açoriens pour les Açoriens ! » Mais l'esprit d'indépendance va déjà plus loin : Le gouvernement providence nous tue » s'écrie un journal. « A ceux qui demandent un bon gouvernement, nous répondrons : Délivrez-nous du gouvernement ! »

(*A Revolta*.)

## Autriche-Hongrie

Le premier numéro du *Sozialiste*, journal des Jeunes de la Galicie a été saisi dès sa sortie. Adresse du journal, Lemberg, Koscielna, 1. Prix, 70 centimes par trimestre.

## Etats-Unis

Les conducteurs de trains se sont mis en grève à Weeling, en commençant par brûler les écuries et les harnachements.

A Monongabela, les mineurs ont fait sauter une machine d'extraction et la baraque des patrons est en grande partie démolie.

(*El Productor*).

## Brésil

A peine les Brésiliens ont-ils fondé leur république qu'ils en sont déjà dégoûtés. Aux dernières élections sénatoriales de Rio de Janeiro, le suffrage dit universel a été représenté par 1456 votants sur une population de 530.000 habitants. C'est une grève complète.

## Australie

D'une lettre d'un camarade de Sydney :

... Les choses marchent ici d'une façon assez écœurante : à Melbourne, point d'agitation pour le principe, au moins, si l'on ne compte pas la propagande des individualistes. Ici, la propagande se

borne, sous l'exigence des conditions actuelles, à des conférences publiques, les dimanches, dans le parc de Sydney et à quelques petits manifestes de temps à autre.

En 1892, les sans-travail de Melbourne se constituèrent en corps de reprise et arrachèrent aux salles de vente plusieurs centaines de meubles que les propriétaires avaient attrapés ici et là, et pour les loyers. Le compagnon J. White, qui prit part à cette besogne et distribua des manifestes, fut condamné à un mois de prison. Toujours des grèves, toujours des arrestations parmi les grévistes d'abord, indignation populaire, enfin, la masse devient indifférente, croyant que toutes les protestations sont inutiles, et, en même temps, n'ayant ni le savoir, ni le courage pour s'aider.

Il pourrait bien se faire que les autorités d'Australie cherchent à provoquer des drames comme à Lyon, à Chicago, à Xérès. C'est surtout pourquoi nous craignons le temps actuel, pour vous et pour nous. Peut-être nous trompons nous sur le danger. En tout cas, nous redoublerons notre propagande afin d'assurer que, quoi qu'il advienne, les idées aient pris racine et qu'on soit impuissants à les supprimer.

Nous avons quelques désaccords sur la tactique ; les idées des autres en ensemble sont en faveur d'une certaine association : moi je crois ces idées réactionnaires, mais elles n'empêchent pas encore notre harmonie.

Enfin, on me demande de plusieurs côtés des manifestes anarchistes pour distribuer. Cela fait espérer.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les camarades qui désireraient avoir des « Défenses de Sébastien Faure » peuvent s'adresser au compagnon Barbier, 10, rue Roger. — 4 fr. le cent.

***

*La Plume*, revue littéraire, fera paraître le 15 avril prochain un numéro spécial consacré à l'*Anarchisme*. Notre camarade André Veidaux, chargé d'en réunir les éléments aura pour colllaborateurs : Kropotkine, Malato, S. Faure, Grave, P. Reclus, Malquin, Mélas, W. Crane, Joannès. — J. Richepin, L. Cladel, Carrère, Th. Jean. — C. Pissaro, Luce, Hels, L. Pissaro et Duclos (Sociologie, Littérature, Art).

*La Plume*, par suite d'un arrangement, en laissera la douzaine à 3 fr. 50 et la demi-douzaine à 1 fr. 75. S'adresser ou écrire à la *Revue*, 31, rue Bonaparte, Paris.

***

La *Révolte*, le *Père Peinard* et les brochures anarchistes sont en vente chez Marius Gauchon, kiosque, cours Belzunce, en face l'Alcazar.

Avis. — Les marchands qui désirent vendre ces journaux les trouveront à cette adresse. M. Gauchon reprendra les invendus.

## PETITE CORRESPONDANCE

Lillers. — C'est à cause du manque de place que la liste n'a pas été publiée dans le dernier numéro.

Tennevin peut-il envoyer les *Réformateurs*, 2 vol. pour E. M. à l'adresse de la *Révolte* ?

R. à Londres. — Reçu. — Entendu.

*Les Egaux*, Chopin. — Convocations arrivées trop tard. Celle de la rue Louis Blanc a été oubliée à l'imprimerie.

J. B. — *Les œufs de Pâques*, pas de notre genre.

L. V. P. M. P. — Vers un peu trop décadents.

*Germinal*. — Pas notre genre.

G. à La Palisse. — Nous verrons le camarade S. avec plaisir.

F. à St-Denis. — Le retard provenait de ce que la remise au Croissant avait été faite après le départ de votre paquet.

C. à Nimes. — Le *Dieu et l'Etat* envoyé n'est que de 0.60. Vous redevons 0.40.

Gros à Grenoble. — Les compagnons de Nantes demandent de vos nouvelles.

Les compagnous sont prévenus de ne rien envoyer au compagnon Puget Philippe jusqu'à nouvel avis de sa part.

Ch. S. — *Caïn et Abel* de Beaudelaire est paru dans le premier volume du *Supplément*.

S. L. à Bucharest. — Même réponse pour le *Chant du Pain* de P. Dupont.

J. B. à Paris. — Les 5 j. sont envoyés à leur adresse.

*Anarquia*. — Avons écrit à Lyon.

Bonnot. — Un colis postal à votre adresse est en souffrance à la gare de Châlons-s-Saône.

P. T. — *Après la Justice*, un peu trop obscur.

J. B. — *Le Rémouleur*, manque de précision.

J. à Rouen. — Envoyé les numéros. — Prenons note.

X., rue Pernelle. — A quoi étaient destinés les onze francs envoyés ? J'avais cru vous écrire pour vous le demander.

B. à Fourmies. — Le journal nous était revenu avec la mention « refusé ».

G. à Villeneuve. — Nous comptons dessus, absolument.

A. L. à Maubeuge. — Avez-vous reçu *La Morale* de Guyau ?

M. V. à Lodèves. — C. à Nimes. — D. à Morlauwez. — B. à La Machine. — C. à Dijon. — C. à Agen. — T. à Mezières. — P. à Lyon. — M. à Nantes. — B. à Valence. — M. à Avignon. — P. à Narbonne. — P. à St-Etienne. — A. à Estogel. — L. à Verviers. — D. à Rennes. — G. à Châlons. — C. à Loudun. — T. à La Palisse. — D. à Vienne. — L. à Orléans. — S. à Aix. — B. à Garennes. — D. à Carmaux. — P. A. à Angers. — T. à Constantine. — B. à Naples. — B., Le Mans. — M. à St-Aubin. — P. à St-Nazaire. — L. à Lyon-Vaise. — M. à Troyes. — L. à Epinal. — C. à Argenteuil. — B. à Victor la Coste. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 368 fr. 80.

**Listes**. — Beaucaire, un laitier, 1 fr. — Bouscarde, 0 fr. 25. — 1 fr. 25.

Métivier, 0 fr. 70. — Gustave, 0 fr. 75. — Un matérialiste humain, 0 fr. 25. — Ugène, 0 fr. 75. — Léon Pedro, 0 fr. 75. — Total, 3 fr. 50.

Girardeau, 1 fr. — Lafayette, 0 fr. 75. — Gallo, 0 fr. 75. — Tartarin, 0 fr. 75. — Sonchet, 0 fr. 15. — Total, 4 fr. 15.

R. à Londres, 0 fr. 50.

Paul Flétri, 1 fr.

Santarel, 0 fr. 25.

E. Suaire, 0 fr. 50. — Etienne Elie, 0 fr. 10. — Hélène Pie, 0 fr. 25. — Gobert, 0 fr. 25. — Coulmier, 0 fr. 25. — Jules Pie, 0 fr. 50. — Jean-Joseph, 0 fr. 10. — Julien Pie, 4 ans, 0 fr. 10. — Georges Malgliocco, 0 fr. 50. — Total, 2 fr. 55.

Anonyme, 0 fr. 25. — Un brûleur de charbon, 0 fr. 25. — Total, 0 fr. 50.

Un partisan de la Table rase, 0 fr. 25.

Un sans patrie, 4 fr.

C.-P. Brooklyn, 5 fr.

Paris, J^r, 2 fr. 50. — Dancy, 0 fr. 50. Mezurel, annonciade, 1 fr. — Total, 4 fr.

Trenton. — John Kuslandski, 5 fr. — J. Klonovitch, 5 fr. — Total, 10 fr.

Grim, Auvillier-les-Forges, 1 fr. 75.

Paris, D., 2 fr.

Saint Louis A. L., 5 fr.

Groupe de Seraing, 15 fr.

P. D., 0 fr. 30.

Rosset, 0 fr. 50. — Sabatier, 0 fr. 10. — Martin, 0 fr. 25. — Gayet dit le Bleu, 0 fr. 50. — Dufour, 0 fr. 50. — Arrighi, 0 fr. 25. — Montait, 0 fr. 25. — Un inconnu, 0 fr. 25. — Fischer, 0 fr. 50. — Total, 3 fr. 10.

Lillen, 2 fr. 50.

E. C., rue Marie-Stuart, 1 fr. 50.

L. au Mans, 0 fr. 55.

Saint-Pourcain, 4 fr. 50. — X., 10 fr. — Total, 14 fr. 50.

V. Brand, 0 fr. 75.

Lausanne, 5 fr.

Carmaux, un révolté militaire, 0 fr. 25. — L'adepte Armand Roch, 0 fr. 25. — Auguste, 0 fr. 20. — Total, 0 fr. 70.

Jeanquimarche, 25 f. — P. R. Ténez, 10 fr. — M. à Agen, 0.55.

Total général, 493 fr. 95.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes. — Total général, 221 fr. 50.

**Listes**. — Un sans patrie, 4 fr.

Un anonyme, 0 fr. 25. — Un brûleur de charbon, 0 fr. 25. — Total, 0 fr. 50.

Un partisan de la table rase, 0 fr. 25.

Edouard Suaire, 0 fr. 50. — Etienne [illegible]

— Emile Michelet, 0 fr. 50. — Georges [illegible] 1 fr. — Un anonyme, 0 fr. 50. — Hélène Pie [illegible] — Un anonyme, 0 fr. 20. — Un anonyme [illegible] — Darlet, 0 fr. 35. — Gobert, 0 fr. 25. — [illegible] 0 fr. 25. — Jules Pie, 1 fr. — Total, 3 fr. [illegible]

Paul Flétri, 1 fr.

Santarel, 0 fr. 25.

Girardeau, 1 fr. — Lafayette, 0 fr. 75. — [illegible] 0 fr. 75. — Tartarin, 0 fr. 75. — Sonchet, [illegible] Excédent, 0 fr. 15. — Total, 4 fr. 15.

R. à Londres, 0 fr. 40.

Métivier, 0 fr. 25. — Gustave, 0 fr. 25. — Un matérialiste humain, 1 fr. 25. — Anonymes [illegible] 0 fr. 25. — 0 fr. 25. — Total, 2 fr. 25.

Lausanne, 5 fr.

V. Brand, 0 fr. 75.

Saint-Pourcain, 10 fr.

L. au Mans, 0 fr. 35.

A. Dehors, 0 fr. 50. — Une amie, 0 fr. [illegible] Dehors, 0 fr. 50. — E. Cabanis, 0 fr. 25. — Total [illegible]

Nimes, collecte faite à la soirée du 19 mars [illegible]

G. D. Lillien, 2 fr. 50.

Devis, 0 fr. 25. — Un futur anarchiste, [illegible] Un anarchiste, 0 fr. 25. — Un jeune [illegible] 0 fr. 25. — Moussy Pierre, 0 fr. 25. — Robert [illegible] — Paque, 0 fr. 50. — Illisible, 1 fr. — Total [illegible]

Rouen, 0 fr. 30.

Grim, 1 fr. 75. — X., 1 fr. 50. — Total [illegible]

Tonnellerie d'El-Biar, Paris, 2 fr. 50. — [illegible] 0 fr. 50. — Mezurel, annonciade, 2 fr. — Total [illegible]

J. Klonowitch, de Trenton, 5 fr.

Réunion du 18 mars à Wasingthon, [illegible] 10 fr. 50.

Carmaux. — Un ami des révoltés, 0 fr. 25. — [illegible] ex-détenu militaire, 0 fr. 25. — Une femme [illegible] révolter, 0 fr. 30. — Auguste, 0 fr. 20. — [illegible] par force, 0 fr. 20. — Un militaire conscient [illegible] — L'adepte Armand Roch, 0 fr. 25. — Total [illegible]

J. B. à Paris, 5 fr.

B. à Maisons-Alfort, 1 fr. — Total général, [illegible]

## CONVOCATIONS

*Il ne sera tenu compte d'aucune communication [illegible] ne sera pas signée.*

Le groupe : les amis de Ravachol informe les [illegible] pagnons et les lecteurs du *Peinard* et de la [illegible] ainsi que les partisans des idées anarchistes [illegible] taires, d'assister à la promenade familiale [illegible] avril, dont le but sera décidé le matin à la [illegible] du groupe, petite rue de Plaisance porte B. [illegible] pagnon Dumas, fera une causerie et nous [illegible] ses impressions sur le développement de [illegible] dans les villes qu'il a parcourues dans sa [illegible] tournée de conférence, ainsi que de la [illegible] néfaste du Capital et du Travail, [illegible] socialisme autoritaire et étatiste.

Le groupe prie particulièrement les jeunes [illegible] pagnons à y assister en masse pour leur [illegible] à avoir conscience de leurs droits à l'existence.

Les camarades des 5^e et 13^e arrondissements [illegible] voudraient aider à la propagation d'un [illegible] abstentionniste sont convoqués à la réunion [illegible] ra lieu le vendredi 14 avril, à 8 h. 1/2, salle [illegible] 127, rue Mouffetard.

Des exemplaires seront à leur disposition.

Les Enfants de la Nature des 15^e, 16^e et 17^e [illegible] dissements, se réuniront samedi, salle [illegible] avenue Kléber. — Ils discuteront de l'[illegible] Elections municipales et législatives, et [illegible] de faire de la propagande abstentionniste.

Les compagnons de Levallois, ainsi que [illegible] pagnons Chabart et Louitche sont spécialement [illegible] vités.

Les compagnons de Lille et des environs [illegible] lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont [illegible] tés à la soirée familiale suivie d'une causerie [illegible] par un compagnon, le dimanche 16 avril 189[illegible] du soir, dans la salle de l'estaminet du [illegible] rue Philippe-de-Comine, 31, Lille.

CHALONS-SUR-MARNE. — Le groupe *Les* [illegible] *de la Marne*, réunion le 16 avril à 7 h. 1/2 [illegible] à la Maison Ronde chez le compagnon [illegible] la cantine de Croix.

DAMERY. — Le Banquet annoncé [illegible] 21 mai, la liste des adhésione sera [illegible] de nuit au profit de la propagande et des [illegible] d'action.

*Le Gérant-Imprimeur* : E. L. LANGLOIS

Paris. — Imp. E. L. LANGLOIS, 140, rue M[illegible]

SIXIÈME ANNÉE, N° 32 — DIX CENTIMES — DU 22 AU 28 AVRIL 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA RÉVOLUTION
### EN BELGIQUE

Était-ce un de ces aveuglements qui donnent le coup de grâce aux pouvoirs qui se meurent ? ou bien une provocation à l'émeute, dans l'espoir de l'écraser ? Toujours est-il que le refus du suffrage universel a ôté aux partis de réforme le dernier prétexte pour retenir l'ouvrier belge.

La Belgique est en pleine effervescence révolutionnaire. Dans toutes les régions ouvrières, la grève générale est à l'ordre du jour.

Mineurs et tisserands quittent les fabriques et les mines ; ils parcourent les villes en colonnes menaçantes que, ni les charges de cavalerie, ni les menaces des fusils chargés à balles, ne peuvent plus retenir.

Dans le Centre, et surtout dans le bassin de Verviers, les travailleurs, las d'attendre, quittent les travaux, avec une unanimité superbe et s'ils hésitent encore sur ce qu'il y a à faire, le premier sang versé peut devenir le signal de la révolution sociale dirigée contre tous les exploiteurs.

Les socialistes assaillis se défendent déjà à coup de revolver ; le bourgmestre-préfet de Bruxelles a été assailli et abattu à coups de canne dans la rue.

La police ne peut rien et la troupe hésite.

C'est une révolution qui s'annonce, et si le trône de Léopold sombre ces jours-ci, la révolution ne pourra pas s'arrêter à la proclamation de la République.

Il y a cependant le danger de l'Allemagne. Depuis longtemps, elle s'est immiscée dans les affaires belges ; depuis longtemps, les gouvernants allemands ont cherché le prétexte d'une occupation militaire et le jour où un soldat prussien entrerait sur le territoire belge, ce serait la guerre européenne.

La clef de la situation est ainsi à Berlin. Travailleurs allemands, c'est à vous de prouver que le socialisme international n'est pas un vain mot pour vous.

A vous de montrer que, million que vous êtes, vous êtes une force, une puissance. A vous d'empêcher la suppression par la force d'une révolution naissante. A vous de prouver que vous n'entendez pas être les gendarmes de l'Europe. A vous d'attaquer chez lui le gouvernement qui hait le peuple et qui se prépare à noyer dans le sang la révolution sociale en Europe.

C'est par votre attitude, sous les fenêtres du palais de Berlin, que se décidera l'avenir : la guerre européenne ou la révolution sociale !

A vous de proclamer la grève générale sur tout le territoire de l'Empire allemand.

Et aux travailleurs français de faire acte de solidarité avec leurs frères belges. C'est la guerre au capital international, à la pieuvre qui étouffe le monde entier, qu'ils proclament en Belgique.

Leurs frères anglais sont déjà sur le point de faire cause commune. Ce soir, lundi, ils vont discuter la grève générale de tout le commerce maritime. Et si cette grève de tous les ports de l'Angleterre commence, ce sera bientôt la grève générale de tous les métiers, imposée par la force des choses.

Le beau printemps remplit les cœurs d'espoir. Partout on sent l'espoir renaître, et c'est l'espoir qui pousse les peuples à la victoire.

Assez de souffrances, assez de misères, assez d'humiliations, assez des panamistes de toute nature ! La terre, l'usine, la machine pour tous !

Grève générale ! C'est le cri qui retentit partout. C'est le mot d'ordre que les travailleurs se passent pour le moment. C'est là que doivent aboutir tous les efforts du moment.

## L'ALCOOLISME CRIMINEL

Quand un « savant », de profession, se mêle de toucher à la question sociale, il est bien rare qu'il n'accouche pas de quelque conclusion féroce ou simplement ridicule. Ceci, à propos de l'alcoolisme. Un médecin vient de publier un long rapport duquel il appert que l'alcoolisme est une véritable maladie volontairement contractée, et beaucoup plus grave que les autres maladies, en ce sens qu'elle a des conséquences nombreuses et fatales. Assurément, l'alcoolisme ne procède pas par contagion — mais il est pire que les maladies contagieuses, par la raison qu'il est héréditaire, et que des générations entières en sont victimes, jusqu'à la mort.

Soit. Vous demandez alors au docteur : Quel remède avez-vous trouvé pour détruire ce fléau ?

— Il continue, sans vous répondre : La scrofule, l'épilepsie, la folie sont, très souvent, le résultat de l'alcoolisme : et ce qu'il y a de pire encore, c'est que des enfants d'alcooliques sont condamnés d'avance et contractent infailliblement le vice des ascendants. C'est dans le sang.

— Vous avez évidemment raison : Mais le remède ?

— Alors il serre la question d'un peu plus près. Nos pères s'amusaient, buvaient, gaudriolaient, mais il n'étaient pas question alors des alcools industriels qui sont mis dans le commerce, à raison de 30 centimes le litre, et qui, en commençant par énivrer les hommes, finissent bientôt par les affoler. C'est l'alcool, qui fournit la majeure partie de la clientèle des asiles et des maisons d'aliénés.

— Eh bien ?

— Laissez moi continuer. Et il continue : En vingt ans la consommation de l'alcool a plus que triplé en France. En 1870, elle était de 1 litre 16 par habitant ; en 1893, elle est de 4 litres 50. C'est épouvantable.

— Je vous crois

— Si l'on ne fait rien pour arrêter cette marche progressive et envahissante, nous sommes perdus.

Car ce fléau contient en germe tous les vices, peut-être même tous les crimes : l'alcoolique est un être de plus en plus inconscient, soumis à l'empire immédiat de son excitant habituel, et capable, à un moment donné, de tuer sans savoir ce qu'il fait.

— Cela s'est vu. Mais comment faire ?

— Oh ! c'est bien simple. Supprimer les trois quarts des cabarets et des débits de boissons.

— Y pensez-vous ? Et le budget, et la caisse où s'alimentent nos vertueux panamistes, vous voulez donc la tarir ? Et puis, nous entrons dans la période électorale. Vous n'allez pas enlever à ce pauvre gouvernement une de ses meilleures armes. C'est au comptoir du troquet que s'agitent, entre deux nausées, les grands problèmes électoraux. C'est là que le « peuple souverain » tient ses assises. Et c'est au courant des flots d'une éloquence « avinée » que sont fabriqués les honnêtes gens qui nous bâclent des lois.

Mais cela n'inquiète guère l'homme de science. Ils sont, pour la plupart, partisans d'un gouvernement fort, qui bâillonne les mécontents, les individus sans importance qui ont l'audace de demander à vivre en travaillant. Le savant ne connaît qu'une chose : son laboratoire. Périssent les principes plutôt qu'une officine de chimiste ou de pharmacien.

Si vous leur disiez tout simplement ceci : oui, l'alcoolisme est une terrible maladie, mais qui la provoque ? Toujours la même cause : la société actuelle, basée sur la propriété individuelle. Pour amasser de l'argent, l'industriel vend à bas prix d'infâmes mixtures ; pour remplir ses coffres, l'État laisse faire : plus l'on consomme, plus l'impôt fait rentrer d'or dans ses caisses. Vous dites que le peuple s'empoisonne. Qu'est-ce que cela peut faire à nos gouvernants ? Pourvu qu'il paie, qu'il paie les gros emplois, les grasses sinécures, qu'il entretienne tous les phylloxéras : l'armée, la magistrature, le clergé, la police, etc.....

Il serait pourtant préférable de jeter bas ce monopole, de secouer toutes ces vermines, et de rendre la fabrication de l'alcool, comme toutes les autres, à la libre initiative individuelle. Lorsque le fabricant travaillera, non pour faire fortune, mais pour assurer la subsistance des camarades, il fournira de l'alcool généreux, de cet alcool que le paysan de Saintonge distille pour son usage personnel et qui est, au dire d'un magistrat de la bas : « la poésie de la vie digestive »

— Mais voilà, pour réaliser ce progrès, comme tant d'autres, il faudrait détruire l'or-

ganisation capitaliste, le gouvernement, la loi, etc....

— A ces mots le savant vous lance un regard torve. Vous n'êtes plus à ses yeux qu'un homme de désordre, un révolutionnaire, un anarchiste....

— Ainsi soit il.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — On sait ce que nous pensons de la « justice », inutile d'insister. D'autre part, tous les compagnons connaissent le résultat des dernières poursuites : l'acquittement de Francis et de Marie Delange; pour Bricou, 20 ans de travaux forcés.

Une seule chose à retenir c'est que, lorsqu'on fait de la propagande anarchiste il faut savoir tenir sa langue, la vantardise ne rapporte que des mois de préventions, aggravés de transes continuelles étant donné que l'on sait bien quand on tombe entre les mains des justiciards, mais on ne sait jamais si on pourra en sortir, fût-on blanc comme l'hermine.

Quant au mouchard volontaire, on voit comme il peut compter sur les avances des policiers de profession. Un commissaire, un juge d'instruction vous engage à manger le morceau, à dénoncer les camarades, il promet, en échange, l'impunité. Tient il sa parole ? le renégat disparaît sous le mépris universel ; mais parfois le jury se regimbe et lui inflige très carrément la forte peine.

De toute façon, un homme à la mer. C'est toute la moralité du dernier procès.

***

Selon son habitude, en période électorale, le *Père Peinard* a fait placarder des affiches « *au populo* ». Il fouaillait dans son langage énergique, les infamies de nos gouvernants et démontrait la nécessité de l'abstention, puis de la révolte.

Ces affiches, on les a déchirées, bien que le compagnon fût candidat, « pour la frime, évidemment, mais enfin, il était en règle avec la loi. »

Plus rosses que leurs congénères, les argousins du XIX[e] ont arrêté le compagnon Ballautz, de Pantin, qui collait des affiches à Paris.

Interrogé par le commissaire, le jeune camarade (il a 18 ans), lui a carrément répondu qu'il était anarchiste, qu'il s'en vantait, et s'est mis à crier : Vive Ravachol ! à bas les bourgeois !

L'arrestation a été maintenue, naturellement. Les voilà bien avancés !...

***

Une épidémie de typhus éclate dans les prisons.

« Bonne affaire ! » ai-je entendu dire par plusieurs bourgeois et même par des ouvriers dignes d'être électeurs, « cela nous débarrasse de gens qui ne valent pas cher. »

C'est possible, mais la maladie peut se propager au dehors et pour en garantir les riches, il se trouve que le moyen le plus sûr est encore d'en guérir les misérables.

Ainsi se confondent l'égoïsme et l'altruisme.

***

Voici la révélation superbe que l'on télégraphie de Paris aux journaux les mieux disposés pour les messieurs qui nous gouvernent (le *Daily News*).

« Depuis l'exposition universelle, le gouvernement français avait été averti par son ambassadeur que le développement rapide du socialisme menaçait la tranquilité.

« Alors, le gouvernement français prêta tous les secours possibles au gouvernement belge, par tous les moyens secrets à sa disposition.

« Les préfectures du Nord, Pas-de-Calais et Ardennes devinrent des succursales du Ministère (clérical) de l'Intérieur Belge, *et un mouvement fut encouragé par le gouvernement français pour empêcher l'immigration d'ouvriers belges.*

« *Le prétexte fut trouvé, dans la concurrence que l'on prétendait faite par les ouvriers belges et la baisse conséquente des salaires.*

« *Mais la vraie raison était d'empêcher qu'en cas de grèves en Belgique, les ouvriers français ne fraternisent avec les belges.*

« Lorsque le comte de Flandre vint dernièrement (à Paris) il reconnut, au nom du roi, l'action cordiale des fonctionnaires français dans les trois départements, que je viens de nommer. »

Ainsi, travailleurs, l'agitation contre la concurrence des ouvriers étrangers, à laquelle des socialistes y compris Guesde, ont pris part, fut *l'œuvre du gouvernement français*, dans le désir d'empêcher les grévistes français et belges de fraterniser.

Le soi-disant patriotisme, encore une fois, est le dernier refuge du coquin.

***

La police, absolument incapable d'arrêter les malfaiteurs de profession, se venge de ses échecs sur les anarchistes. Elle vient d'arrêter le compagnon Dupiat, recherché depuis un an comme déserteur. On se souvient que dans une lettre, publiée par la *Révolte* en mars 1892, le camarade expliquait les motifs qui l'ont poussé à quitter le régiment. Depuis lors, les mouchards avaient perdu sa trace. Ils l'ont retrouvée, les journaux bourgeois répètent à qui mieux mieux, que Dupiat vivait de vols et d'escroquerie. Il faudrait, pour l'établir, autre chose que des racontars de policiers ou de reporters en quête de copie.

***

AMIENS. — Les grèves continuent, et les patrons se décident à des concessions tardives, pour ne pas perdre complètement la partie. Les ouvriers teinturiers, cordonniers, corroyeurs, maçons, n'ont pu réussir à se concerter pour une action uniforme. Les uns sont partisans de la lutte à outrance ; d'autres semblent disposés à se contenter de légères augmentations. Les peintres réclament la journée de onze heures, avec des salaires augmentés. M. Carminchael, fabricant de sacs à Illy sur Somme, vient de faire comme la maison Saint-Frères, application de la journée de onze heures, payée comme celle de douze.

La ville est assez calme parce que la police s'abstient de provocations et que les patrouilles sont moins nombreuses. Les dragons, mandés de Compiègne, ont été dispersés dans les faubourgs, et ne serviront qu'à remplacer les troupes de la garnison d'Amiens, fatiguées par plusieurs jours de service extraordinaire. Attendons.

***

ANGERS. — Non content d'abandonner à ses ouvriers un salaire dérisoire, nous avons un entrepreneur de terrassements qui retient sur le salaire les centimes additionnels, pour parer aux frais des maladies, accidents, blessures, etc...

Dernièrement, un camarade est blessé dans le travail : le patron refuse de payer le retard. Un compagnon prend fait et cause pour le blessé, apostrophe le patron, lui reproche sa canaillerie, et finalement demande son compte, en l'appuyant d'une vigoureuse taloche qui envoie l'exploiteur mesurer le plancher des vaches. Il était là chez lui.

Il renvoie le compagnon au lendemain pour le solde de son travail : le lendemain, au lieu de policiers qu'il attendait, le camarade trouve un patron souple aimable, qui lui donne sa paie et l'engage à continuer son travail.

Voilà une bonne leçon, et qui mérite d'être suivie partout où la même situation se présentera.

***

CLERMONT. — Nous avons relaté, en son temps, la perquisition ridicule opérée chez le compagnon Hinaut. Les mouchards avaient saisi, avec toutes sortes de précautions, une petite marmite dans laquelle le camarade préparait de la colle de pâte. Il est probable que cet engin dangereux les embarrassait, et aussi la gaffe qu'ils avaient commise. Aux réclamations du camarade, monsieur le commissaire a répondu que l'objet en question avait été jeté aux ordures.

Voleurs et canailles, ils l'avouent. Enregistrons l'aveu, en attendant qu'ils aillent rejoindre l'objet volé sur le même tas.

***

GRENOBLE. — Toujours les aneries de l'autorité.

Le vendeur de la *Révolte*, le compagnon Canard, criait le journal dans les rues de la ville. Et les passants s'attroupaient, attirés par la hardiesse du camarade, qui n'a pas sa langue dans sa poche. Survint un sergot qui lui enjoignit, sans raison aucune, de le suivre au poste. Le compagnon refusa carrément de se laisser emmener. L'agent se jeta sur lui et parvint, à l'aide de la foule complice, à l'entraîner. Mais le camarade ne se laissait pas faire et il fallut que les sales bourgeois prêtassent main-forte au représentant de la police.

Canard est prévenu d'outrage aux agents dans l'exercice de leurs fonctions (comme si l'on pouvait outrager ces espèces !) de rébellion et de cris séditieux.

Il aura de la prison, c'est plus que probable, mais en sortira que plus déterminé à remettre les pendules à leur place, quand le moment sera venu.

***

BEAUCAIRE (Gard). — L'arrivée de notre ami Joseph Le Tessier dans notre localité a été le signal d'une série de causeries et de conférences des plus profitables pour notre cause.

Jeudi, une grande réunion contradictoire avait été organisée à la salle des Colonnes, rue Nationale.

Une foule de personnes de toutes classes se pressaient pour entendre la parole vibrante et enflammée du compagnon Le Tessier.

Le sujet était : *De la question sociale et nécessité historique de la Révolution.*

Il nous est impossible de donner une analyse, même succinte, de ce magistral discours, qui a duré plus de deux heures.

Après avoir signalé toutes les contradictions de la société bourgeoise, l'orateur montre comment, historiquement, le salariat a succédé au servage, qui, lui même, s'était substitué à l'esclavage. Il démontre que cette dernière forme d'exploitation de l'homme, fondée sur la propriété individuelle, va disparaître, comme ont disparu et l'esclavage et le servage, emportés par l'évolution économique.

Après avoir insisté sur cette transformation qui crée, à côté d'un nombre toujours plus restreint de potentats de la finance, un prolétariat de plus en plus nombreux et misérable, et fait voir aux petits propriétaires, présents à la réunion, la ruine à laquelle ils courent fatalement, par suite du monopole, de l'extension du machinisme, etc., le conférencier passe à l'étude des moyens pratiques de résoudre la question.

Nous ne pouvons reproduire cette deuxième partie de la conférence.

Avec une rigueur de méthode, une abondance de documents, une puissance d'élocution extraordinaire, l'orateur démontre que, seule, la Révolution violente peut mettre, enfin, un terme aux maux dont souffre la Société moderne.

Cette Révolution, les prodromes avant-coureurs des grands événement sociaux, l'annoncent inévitable, prochaine, imminente. « La société capitaliste agonise ; le fumier panamiste sera son lit de mort ! Qu'au glas de ce monde d'iniquités, le prolétariat réponde par le tocsin d'alarme : Travailleurs, debout ! Haut les cœurs ! C'est à vous qu'incombe la mission historique de pulvériser les vieilles ruines sociales actuelles et d'ériger sur ces décombres un monde nouveau qui ouvrira à l'Humanité une ère de Justice et de Liberté !

« Que le Génie des Révolutions nous inspire. Portons partout le flambeau de la Révolution, qui, en dissipant les ténèbres de l'ignorance, initiera les consciences, bannira le crime, abrogera les frontières, anéantira le privilège et inaugurera la Justice, par l'Ordre, dans l'Anarchie. »

Cette péroraison est saluée par une triple salve de bravos, auxquels se mêlent les applaudissements d'un grand nombre d'auditeurs, venus en adversaires et vaincus par l'éclatante vérité.

Une collecte en faveur des détenus politiques a produit la somme de 7 fr. 10.

*Le Groupe anarchiste de Beaucaire.*

## Belgique

L'expérience ne sert pas à grand'chose puisque nos voisins de Belgique se sont pris d'un engouement irrésistible pour le suffrage universel. Ils le voient pourtant fonctionner à leurs portes, depuis quarante ans, et ses résultats sont désastreux, mais ils sont encore excusables de nourrir des illusions puisque nous voyons, à Paris, après les désastres de l'Empire, et les scandales du Panama, de masses inconscientes se presser autour des urnes électorales.

Ce qui est plus sérieux, c'est l'allure révolutionnaire que prend le mouvement de protestation. La Chambre belge se refuse d'accorder le droit de vote : aussitôt la grève générale est déclarée, on descend dans la rue, on tient tête à la force publique. Et qui peut prédire ce qu'il sortira d'un mouvement insurrectionnel ?

Bruxelles a l'air d'une ville en état de siège : un grand nombre de rues sont barrées. Dans les provinces le nombre des grévistes augmente d'heure en heure ; ils paraissent très décidés à ne pas reprendre le travail tant que la Constituante ne leur aura pas donné satisfaction.

Dans le Hainaut, les grévistes se sont portés en deux bandes vers les charbonnages du Bois-du-Luc, et de Bracquegnies et les ont envahis. Au puits Saint-Amand, ils ont jeté dans la fosse trois ou quatre berlines. La gendarmerie a chargé, revolver au poing ; mais heureusement il n'y a pas eu de victime. A la fosse Saint-Alexandre, les bureaux ont été envahis, mis en pièces ; toutes les vitres sont brisées.

A Gand, les grévistes se sont introduits dans une fabrique en construction et l'ont démolie. Des bagarres se produisent à chaque instant ; aussitôt qu'une arrestation est opérée, les grévistes s'acharnent à délivrer les prisonniers. Le bourgmestre ne répond plus de l'ordre ; il demande des troupes.

A Charleroi, et dans les centres, les incidents de Jolimont où une femme a été tuée provoquent une grande exaspération.

Presque toutes les municipalités du Borinage réclament l'envoi de soldats.

Un meeting de 3,000 femmes a été tenu à Francières : la grève générale a été décidée par acclamation. A la sortie une bagarre : les gendarmes ont été accueillis par une grêle de pierres. Une compagnie de sapeurs est arrivée. Les bourgeois remarquent avec terreur la bonne entente qui existe entre les grévistes et les soldats.

De tous côtés, l'on arrête les socialistes.

Les gouvernants sont affolés. Ils ne sont pas sûrs de réprimer l'agitation. L'armée active atteint à peine 40.000 hommes ; or, demain, il y aura peut-être 250.000 grévistes. Comment garantir l'*ordre* ? Avec la milice ? elle est peu nombreuse, et beaucoup de miliciens tireraient en l'air plutôt que de frapper les ouvriers dont ils partagent les sentiments.

Les réservistes, arrivant dans l'armée régulière, vont y jeter le désordre et l'indiscipline.

Si les Belges savent agir, ils peuvent jeter bas leur royauté bâtarde, et inaugurer un nouveau régime. A nos amis de la *Débâcle*, à tous les anarchistes d'agir sur les masses et de les éclairer sur la véritable allure que doit prendre la Révolution.

***

Ici, comme en France, le vagabondage est un délit. Et la répression tout simplement atroce. Les malheureux, surpris un jour sans logis, sont relégués dans les colonies d'Hoogstraeten et de Merxplas pendant *trois, quatre* et *cinq* ans ! Ce, sous prétexte de leur donner moyen d'amasser un pécule qui leur permette, une fois libérés, de reprendre pied dans la société.

Or, le plus fort salaire que leur allouent les exploiteurs, pour dix ou douze heures, de rude travail, ne dépasse pas *cinq-un centimes* ! Ils exécutent des travaux de luxe dont la façon serait payée trois fois plus cher par les patrons de Bruxelles. Les ateliers de menuiserie et d'ébénisterie sont exploités par des industriels qui en retirent d'énormes bénéfices. Ils ne paient ni la location de l'immeuble, ni l'éclairage, ni le chauffage, etc. D'où il suit que pour un meuble vendu, par exemple, 200 francs, ils ont à payer peut-être 2 fr. 50 de main-d'œuvre et 15 fr. de matière première. C'est épouvantable.

Pour pallier la chose, l'autorité allègue que ces meubles sont destinés aux hôtels des hauts fonctionnaires, aux établissements de l'Etat. Or, on tient d'acquérir la preuve qu'ils sont mis en vente et même exportés à l'étranger. Les travailleurs libres protestent de toutes leurs forces contre ces infamies. Mais à quoi bon ?

En somme, on en conclut que la loi sur le vagabondage a été édictée dans le seul intérêt des exploiteurs. Il est bien évident que les fonctionnaires ne leur livrent pas, par pure bonté d'âme, les esclaves de malheureux envoyés dans ces bagnes : il doit y avoir entente *lucrative*, et la magistrature se fait acheter ces infâmes complaisances. Une campagne est commencée pour amener la fin de ces crimes ; aboutira-t-elle ? Ce n'est pas probable. Pour l'honneur de la justice, on devrait envoyer dans ces repaires et les magistrats et les gouvernants qui spéculent sur la misère et l'impuissance qui meurt-de-faim, après quoi, il faudrait faire place nette et détruire ces lieux de torture. Ça vaudrait infiniment mieux que de gloser à perte de vue sur les avantages du suffrage universel.

## Espagne

Jamais on n'a vu mener un procès comme l'a été celui de Jerez. Aucun membre de la presse n'était admis à l'audience. Les portes étaient closes : c'était la justice rendue en secret.

Le conseil de guerre était présidé par le général Pavia, celui qui a si carrément jeté autrefois par-dessus bord le principe de l'autorité.

Toute l'accusation contre Salvochea reposait sur une lettre, qu'on s'est bien gardé de reproduire, par l'excellente raison qu'elle n'existait pas. L'officier d'artillerie chargé de la défense de Salvochea a réfuté brillamment toute les erreurs de l'acte d'accusation. Malheureusement, il était paralysé par le respect de la hiérarchie, et n'a pu donner à sa pensée toute la vigueur d'expression qu'il aurait souhaitée. Les défenseurs des autres accusés ont montré l'innocence de leurs clients, victimes des fureurs capitalistes de la bourgeoisie de Jerez, et l'acquittement ne s'est pas trop fait attendre.

Salvochea a été condamné à 12 ans de *prison dure* : nous laissons à la conscience de chacun à apprécier cette nouvelle infâmie de la soi-disant justice.

(D'après *La Anarquia*).

## Italie

Quand l'occasion s'en présente, les gouvernants piétinent carrément la justice et la légalité.

Exemple : Dans la nuit du 14 au 15 avril, la police a fait procéder à l'arrestation de 150 anarchistes et socialistes. On les relâcha après les fêtes. Et d'autres arrestations sont imminentes.

Pas besoin d'explications hypocrites ; on a la force on s'en sert. C'est plus franc, et ça légitime à l'avance toutes les représailles.

# BIBLIOTHÈQUE ANARCHISTE [1]

### Sciences et philosophie

30. — *La Religion*, par André Lefèvre, 1 vol., 5 francs, chez Reinwald, éditeur, 15, rue des Saints-Pères.

Dans ce livre, l'auteur détruit l'origine révélée des mythes religieux et démontre qu'ils ne sont que le produit de l'imagination humaine.

31. — *La Civilisation et les Grands Fleuves historiques*, par Léon Metchnikoff, 1 vol. in-8°, 3 fr. 50, chez Hachette, 79, boulevard Saint-Germain.

Je sais que l'ouvrage de M. Léon Metchnikoff n'est pas de ceux qui saisiront d'emblée l'attention du public. Je sais qu'il n'aura pas le succès d'un conte drolatique ou d'un roman, mais je sais aussi que ce livre marque une date dans l'histoire de la science et qu'il restera. (Extrait de la préface d'Elisée Reclus)

32. — *Les Aptitudes et les Actes*, par L. Manouvrier, une plaquette, à l'administration des *Deux Revues*, 111, boulevard Saint-Germain.

Dans cette plaquette, l'auteur démontre que les aptitudes peuvent indifféremment servir aux individus à commettre des actes reputés blâmables et aussi des actes réputés moraux. Les véritables moteurs des actes sont les influences de situation, de milieu et d'éducation.

33. — *Dictionnaire des Sciences anthropologiques*, à 1 fr. 25 la livraison, chez Doin, éditeur, 8, place de l'Odéon.

Livre à consulter pour apprendre à connaître *l'homme*, les influences qui le font agir et l'historique de son développement.

34. — *Revue mensuelle de l'Ecole d'anthropologie de Paris*, 1 fr. le n°, Félix Alcan, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain.

Ouvrage à lire au même titre que le précédent.

### Romans

35. — *La Fin des Bourgeois*, par C. Lemonnier, 1 vol., 3 fr. 50, chez Dentu, éditeur, 2, place du Palais-Royal.

Constatation de la pourriture bourgeoise, et de sa décrépitude, description de ses filouteries et de sa rapacité ne reculant pas devant le crime.

36. — *Les Ventres*, par Paul Pourot, 1 vol., 3 fr. 50, chez Tresse et Stock, éditeur, place du Théâtre-Français.

(1) Voir les premières listes dans les numéros 59 de la 3e année, 4, 14 de la 4e année et 4 de la 5e année.

Histoire d'un artiste étouffé par la mauvaise organisation sociale qui l'empêche de se produire et le fait s'émasculer dans une besogne écœurante pour subvenir aux besoins matériels de la vie.

### Sociologie

37. — *Ministère et Mélinite*, par Hamon et Bachot, 1 vol., 3 fr. 50, chez Savine, 12, rue des Pyramides.

Histoire des pots-de-vin et de la rapacité commerciale des industriels qui les font passer sous jambe ce fameux patriotisme dont ils veulent faire, afin d'assurer leur exploitation, une vertu à l'usage des exploités.

38. — *Patria* par de Gastyne, 1 vol., 3 fr. 50, chez Savine, éditeur, 12, rue des Pyramides.

Démolition du préjugé du patriotisme par un réactionnaire.

### Poésies

39. — *Les Blasphèmes*, par J. Richepin, 1 vol., 3 fr. 50, chez Charpentier et Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle.

Comme l'auteur le dit lui-même, c'est une bible de l'athéisme, seulement il nous semble que l'auteur prête trop d'importance à la divinité en l'attaquant si véhémentement. On ne s'encolère pas contre ce qui n'existe pas. Belles pages à lire quand même.

40. — *La Chanson des Gueux*, du même, chez les mêmes éditeurs.

Belles pages sur les misères des gueux, à côté d'autres bien inutiles, il nous semble.

### Théâtre

41. — *Lidoire*, par G. Courteline, 1 plaquette, 1 fr., chez Marpon et Flammarion, éditeurs, 26, rue Racine.

Satire très réussie contre l'autoritarisme militaire, ayant d'autant plus de valeur que cette satire est sans doute involontaire de la part de l'auteur qui n'y a vu que le côté blague et gaîté.

Ceux des auteurs et éditeurs qui peuvent avoir des livres pouvant rentrer dans cette liste sont priés de nous les faire parvenir, ne nous étant pas possible de connaître tout ce qui est édité.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

FONCTIONNAIRE ET ANARCHISTE

J'enseigne la géographie et l'histoire dans une école du gouvernement. Ce n'est pas pour mon plaisir ; non, mais le salaire que je gagne ainsi suffit aux dépenses de mon ménage ; et si un beau jour en rentrant, je disais à ma femme et à mes enfants — « Ecoutez, mes chéris : on m'a flanqué « à la porte de ma boîte et mardi j'irai toucher mon « traitement pour la dernière fois. » Eh ! bien, ils feraient une drôle de tête et moi aussi. Car ce serait la misère à brève échéance. Souvent je songe à cela, ayant une malheureuse prédisposition à l'inquiétude. Parfois même je me demande ce qu'il y aurait à faire si ce malheur arrivait. Je donnerais beaucoup de leçons particulières. Sans doute, mais si je n'en trouvais pas ? Cas probable, en somme, puisque chacun connaîtrait mon aventure. Ah ! ma foi, ce serait alors très ennuyeux. Aussi je suis très sage afin qu'on ne me mette pas dehors. Un homme sensé trouvera que c'est là en effet ce qu'il y a de mieux à faire. Soit ! mais cela me rend malheureux car cela m'oblige souvent de commettre ces petites infamies que me conseille cette vertu qu'on appelle la prudence. Mes collègues font comme moi ; mais pour eux il n'y a là rien d'infâme car ils ont des convictions très commodes qui leur permettent d'avoir une conduite à elle conforme, et cela sans la moindre difficulté. Quand à moi ma vie est un mensonge continuel car j'ai le malheur d'être un anarchiste et même un vrai : un anarchiste communiste. Je ne le regrette pas car j'aime mes idées ; c'est plus fort que moi. Plus d'une fois j'ai été absolument heureux en m'abandonnant à mon idéal intime qu'un jour on réalisera : la société libre où l'on se comprendra, où l'on s'aimera. Et certes je ne pourrais plus maintenant aimer le monde actuel où l'on *punit* et où l'on *récompense*, ni même désirer la société collectiviste où il y aura des contrôleurs qui proportionneront le salaire à la qualité du travail fourni. Non ! non ! quoique indigne, je suis encore fier de ne pas aimer ces choses et d'avoir quelque chose de commun avec le courageux Ravachol conspué de tout le monde. Mais, il faut que je dise mes lâchetés : cela ne pourra que m'apaiser et je veux rester sincère, pour ne pas perdre la dernière qualité qui me reste.

J'ai cinq cents francs par mois ; eh ! bien, ma

femme, mes deux enfants et moi, nous mangeons tout cela. Comme la vie est chère pour d'autres sur tout !! nous vivons pourtant *simplement*. En fait de domestiques nous n'avons qu'une jeune fille de dix-sept ans, une *cousine*, à qui nous donnons 10 fr. par mois. Son salaire est donc de beaucoup inférieur au mien quoiqu'elle travaille davantage mais son travail est moins intellectuel (Je le crois elle fait les lits et beaucoup d'autres choses, balaie l'appartement, lave la vaisselle, etc., etc.) Il est vrai qu'elle mange chez nous (toute seule, à la cuisine).

Je disais donc que nous dépensons cinq cents francs par mois. Nous avons une nourriture saine et abondante. Cela est nécessaire pour ceux qui travaillent de la tête. Nous sommes bien vêtus car un professeur doit être bien vêtu. Le drap de ma redingote coûte 25 francs le mètre. Notre appartement est bien situé, il est tourné au midi, c'est plus sain. De cette manière les 500 francs y passent quoique nous n'allions presque jamais en voiture et quoique jamais nous n'achetions de bijoux. Seulement voilà. La femme de notre concierge est malade depuis plusieurs semaines et a un tas de drogues à payer. Le médecin a recommandé du Bordeaux. Nous lui en avons envoyé une bouteille. Deux francs cinquante ! Et nous n'avons pas continué. Cela aurait trop coûté. De temps en temps ma femme lui apporte une assiette de bouillon. C'est tout. Aussi je n'aime pas à rencontrer mon pipelet dans l'escalier. Vous comprenez, c'est gênant, quand on est communiste. Je sais bien que l'aumône, en principe, est mauvaise. Tout de même ! Un jour un camarade qu'on expulsait en qualité d'anarchiste a passé chez moi. Il lui fallut de l'argent pour payer son voyage, je lui ai donné 15 francs en lui disant : « Si je pouvais faire plus ! » Je ne l'ai pas accompagné à la gare car il était habillé comme un vagabond. Il ne faut pas se compromettre. La semaine suivante j'ai commandé 200 bouteilles de Bourgogne à mon marchand de vins. Il est vrai que je n'oublie pas mes idées : je donne à peu près quarante francs par an pour la propagande, en cachette, bien entendu. Dans mes meilleurs moments je me dis : « — Au fond, je suis un cochon ! » et j'ai l'impression de quelqu'un qui sent le besoin de se laver.

Il y a autre chose encore.

Quand mes collègues et mon directeur émettent leurs idées nauséabondes sur l'obéissance à exiger des enfants, j'ai l'air d'être de leur avis. Un jour ils ont éventé les anarchistes et je n'ai rien dit. Je suis aussi ignoble qu'eux et par dessus le marché hypocrite.

Vous comprenez maintenant mon état. Je mens toujours ; je ne suis jamais moi même. De temps en temps seulement j'ai un bon mouvement. Vous pensez peut-être qu'en moi même j'appelle à grands cris la Révolution qui me rendra ma liberté ? Cela m'arrive. Je me vois dans la rue donnant le bras à des déguenilles, déguenille moi même et chantant à tue-tête, absolument ivre de bonheur. Mais souvent aussi, hélas ! je songe — « Et si cela ratait ? » — Je perdrais ma place, je deviendrais misérable et à cause de mes habits râpés je ne sortirais plus que le soir, par les chemins où il ne passe personne. Oui ou non, voyons ? Ce mensonge ne peut pas durer. — Si l'on me chasse je me sentirai fort. Je serai avec les pauvres, je serai pauvre !

Ma foi ! demain je dirai à mon directeur ce que je pense de l'anarchie.

RENÉ.

***

Le compagnon von Gunter ayant été forcé de quitter la *Chaux de Fonds* les camarades sont avertis de ne plus rien envoyer à son adresse.

## PETITE CORRESPONDANCE

Bastien. — Reçu, bonjour de tous.

D. F. à L'Arbresles. — Le service sera fait.

G. à Villefranche. — L'abon. de St Bel est servi.

S. à New-York. — Commission faite à Tortelier.

T. à Brooklyn. — Avons envoyé *Paroles* et *Conquête*. La *Société* sera faite dans une quinzaine.

Au camarade qui nous a demandé une grammaire de Volapuck. — Le Soudier, 174, boulevard St-Germain en a édité une.

T. à Gênes. — Envoyons le n° 28.

Pierre Parl. — Reçu l'*Union des Peuples*.

Zisly. — Reçu le *Paria*.

A. A. — Prenons note. De chansons nous n'avons que celles éditées par Brunel. Nous n'avons pas l'adresse de Paillette, demandez au *Peinard*.

A. W. — Nous n'avons pas de manifestes. Lirons les vers de Neroly. L'ab. sera servi.

G. Labastide Bouairoux. — Il y avait le *Peuple*, 1, rue Mozart à Lyon, mais je ne sais s'il paraît toujours.

X. à Modane. — Les timbres poste que l'on doit sortir pour les noces d'argent de Umberto, auront de la valeur pour les collectionneurs. Si vous pouvez en ramasser.

Le comp. Henriet, 12, rue Mathis a trouvé rue d'Allemagne un paquet de *Révolte* contenant les n° 1, 2, 3, 4, 5, 49 et 50 du Supplément. Le camarade qui les a perdus peut les réclamer à l'adresse du comp. Henriet.

Le comp. Dagel d'Estagel, a-t-il reçu le paquet qui lui a été expédié, avenue du Maine.

Lille. — Envoyons les brochures. Mêmes conditions que pour le journal.

Reims. — Nous n'avons pas le n° de la *Plume* en dépôt. Adressez-vous, 31, rue Bonaparte.

B. à Biraumont. — Théodore de Banville a dû publier chez Charpentier, 13, rue de Grenelle, un traité des règles de la poésie.

Montauban. — Les vieux n°s sont pour distribuer, il n'est rien dû.

Louis Castella est prié d'écrire à Gaubert, 102, rue Lafontaine à Bordeaux.

H. à Cette. — G. à Orléans. — H. à Lille. — G. à Grau du Roi. — B. à Naples. — Agence, Genève. — P. à Villefranche. — P. à Toussaint. — J. au Havre. — R. à Bruxelles. — B. à Limoges. — P. B. à Lamastre. — C. et D. à Alger. — B. à Mauziat. — C. à Clermont Ferrand. — R. à Romans. — K. à Belgrade. — A. B. Chaux de Fonds. — T. au Puy. — C. Baucaire. — R. à Jemmapes. — B. à Lavelanet. — F. à Reims. — D. à Toulon. — W. à Paris. — S. à New-York. — G. à Paterson. — G. à Béziers. — F. à Amiens. — L. à Maubeuge. — A. à Angers. — R. à Besançon. — Reçu mandats et timbres.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

**Listes.** — Un ami de Ravachol, 2 fr. 50. — Victor Gbenzglim, 2 fr. 50. — A. Sureau, 2 fr. 50. — W. Herberg, 2 fr. 50. — M. Ciokaerts, 1 fr. 25. — Total : 11 fr. 25.

A. C. Brooklyn, 2 fr. 50.

Sartore et les apprentis dynamiteurs, 2 fr. 50.

R. à Pertuis, 0 fr. 65. — J. à Pertuis, 0 fr. 60. — Total : 1 fr. 25.

G. à Istres, 0 fr. 50.

B. Monaco, 5 fr.

Celestin, à Lamastre, 1 fr. — Victor, à Lamastre, 1 fr. — Total : 2 fr.

Z., à Alger, 1 fr.

J. Bouthelam, 0 fr. 25. — Perrier Eugène, 0 fr. 25. — Un copain en deche, 0 fr. 25. — Eugène Lalance, 0 fr. 25. — Total : 1 fr.

Marianne, 0 fr. 50. — Un mal fouto, 0 fr. 50. — Le compagnon de Marianne, 2 fr. 50. — Total : 3 fr. 50.

Deux révoltés, à Béziers, 5 fr.

L., à la Réole, 1 fr. 50.

Collecte à la réunion de Beaucaire, 7 fr. 12.

Collecte à la soirée du 25 mars, Clarendon Hall, N. Y. Hetty, 0 fr. 75. — Palmer, 1 fr. 25. — N. Achbacher, 0 fr. 50. — C. Schenger, 0 fr. 50. — Hermedy, 0 fr. 25. — Law. r., 0 fr. 25. — F. Fusore, 0 fr. 50. M. Juehn, 0 fr. 50. — H. Massern, 0 fr. 50. — Schmid, 0 fr. 75. — C. Meisher, 0 fr. 25. — Total avec d'autres noms indéchiffrés : 11 fr.

Total général : 354 fr. 65.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

**Listes.** — Mort aux vaches, 2 fr. 50. — Une amie des petites marmites, 2 fr. 50. — Un pied-plat, 2 fr. 50. — Un Brutus, 2 fr. 50. — Frères Ciokaerts, 1 fr. 25. — Total, 11 fr. 25.

A. C. Brooklyn, 2 fr. 50.

Sartore et les apprentis dynamiteurs, 2 fr. 50.

R. à Pertuis, 0 fr. 60. — P.-Q., 0 fr. 65. — Total, 1 fr. 25.

B., à Istres, 0 fr. 50.

B. Monaco, 5 fr.

F., 1 fr. — C., 5 fr. — R., 1 fr. — S., 1 fr. — F., 0 fr. 50. — Total, 8 fr. 50.

V., 1 fr.

Anvers, 2 fr.

B., à Ivry, 2 fr.

F. R., Rotterdam, 1 fr. — R.-A., Rotterdam, 1 fr. — Anonyme, Rotterdam, 1 fr. — Total, 4 fr.

M. à N., 1 fr. — Mustapha, 1 fr. — Total, 2 fr.

Marrano Cosimo, di Jadela, 0 fr. 25. — Marrano Raffaele, 0 fr. 20. — Un anarchiste, 0 fr. 20. — Ramagnasco, 0 fr. 65. — Total, 1 fr. 30.

Guiseppe, 0 fr. 20. — Oliva Alfonso, 0 fr. 30. — Alta Basta, 0 fr. 20. — Jerrara Preste, 0 fr. 30. — L. A. Tranquillo Bocca, 0 fr. 50. — Guglielmo Ricardi 0 fr. 50. — Alberto Limestre, 0 fr. 50. — Bonardo Luigi, 0 fr. 20. — N. N., 0 fr. 20. — Ramagnasco Cesare, 0 fr. 20. — Total, 2 fr. 70.

J. Bouthelam, 0 fr. 25. — Perrier Eugène, 0 fr. 25. — Un copain en deche, 0 fr. 25. — Martin Kinet, 0 fr. 25. — Eugène Lalance, 0 fr. 25. — Total, 1 fr. 25.

C., à Constantine, 0 fr. 50.

B., à Cette, 1 fr.

Marianne, 0 fr. 50. — Un mal fouto, 0 fr. 50. — Le compagnon de Marianne, 2 fr. 50. — Total, 3 fr. 50.

2 révoltés, à Béziers, 5 fr.

L., à La Réole, 1 fr. 50.

C., à Paris, 0 fr. 30.

Collecte à la soirée du 25 mars, Clarendon Hall, N. Y. Jenny Tannler, 5 fr. — Robert Premier, 0 fr. 25. — Anne Sutter, 0 fr. 75. — D. Brocker, 1 fr. 25. — Saint-Just, 1 fr. 25. — Trante, 0 fr. 75. — Anonyme, 1 fr. 25. — Frédéric, 0 fr. 50. — Total, 11 fr.

Total général, 566 fr.

## CONVOCATIONS

*Il ne sera tenu compte d'aucune communication qui ne sera pas signée*

Samedi 21 avril 1893, salle Janton, 118, avenue Kléber, au premier, grande réunion publique contradictoire organisée par les *Enfants de la Nation*.

Ordre du jour : le suffrage universel, vote et abstention.

Dimanche, 23 avril 1893, à 8 h. 1/2 du soir, salle Georget, 38, rue Aumaire, Soirée-Conférence, au profit de la propagande anarchiste. — Entrée 0 fr. 25.

Tous les anarchistes de Paris et de la banlieue ainsi que tous les révolutionnaires sont invités.

Groupe des Egaux des XI^e^, XII^e^, XX^e^. — Les Travailleurs du XII^e^ et les abstentionnistes de Montreuil.

Samedi 22 avril, à 9 heures.

Salle Firino, 144, boulevard de Charonne.

Ordre du jour : La Réunion d'Alfortville.

Commission de propagande anarchiste de la région de l'Est. Les Egaux des XI^e^, XII^e^, XX^e^ ; les travailleurs communistes anarchistes du XII^e^ et les abstentionnistes de Montreuil.

*Grand meeting public.*

Dimanche 30 avril 1893, à 2 heures, salle Beyer (théâtre d'Alfortville), 108, rue Véron, à Alfortville.

Ordre du jour : 1° Le 1^er^ Mai et la Grève générale ; 2° L'action révolutionnaire et l'manité de mises en demeure.

Entrée, 20 centimes.

Des orateurs révolutionnaires prendront la parole.

Prière aux groupes de ne pas organiser de réunion à cette date afin de nous conserver des orateurs.

Samedi 22 avril, réunion des amis de Francis, à 8 heures 1/2 du soir, rue Chapon, 52. — Chants et poésies révolutionnaires. Tombola.

Le groupe d'études sociales du XVIII^e^ se réunit tous les vendredis, salle Boudignot, 96, rue des Martyrs, coin de la rue Antoinette.

Ordre du jour : Les élections prochaines.

## La RÉVOLTE est en vente

**A Toulouse**

Narcisse, 4 rue Maurice Fort, amidonnier.

**A Besançon**

Kiosque Saint-Pierre.

*Le Gérant-Imprimeur :* E. L. LANGLOIS.

Paris. — Imp. E. L. LANGLOIS, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNÉE, N° 33 — DIX CENTIMES — DU 29 AVRIL AU 4 MAI 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

UNE

## INSURRECTION RATÉE

Tout est rentré dans l'ordre, dans la routine de l'exploitation. La grève ne s'est pas généralisée, et le peuple, le cœur serré, sans oser proférer un mot de vengeance, enterre ses morts.

Six tués à Anvers, six à Mons, deux ou trois ailleurs, et nombre de blessés, emportés par le peuple pour les soigner à la maison et les soustraire à la vindicte des bourgeois... Les policiers, les chefs militaires se promenant la tête haute, fiers d'avoir gagné la bataille des canons chargés à mitraille et des fusils à balle contre les pavés, — fiers de ne pas avoir été molestés dans la boucherie, de ne pas avoir subi un seul acte de vengeance !

On parle de victoire; c'est presqu'une défaite. Car le peuple espérait arriver plus loin qu'au suffrage universel lorsqu'il commença à descendre dans la rue.

C'est ainsi que l'Europe a compris le mouvement. On voyait venir la révolution sociale. Et c'est pourquoi le pape d'un côté et le gouvernement anglais de l'autre se sont empressés de conseiller à Léopold de dissoudre la Chambre, lorsque celle-ci finit par céder et par accepter une espèce de suffrage universel baroque, assaisonné à une sauce australienne.

L'Europe voyait la révolution venir, et toute la presse battait l'alarme.

Mais le peuple a manqué d'entrain, de confiance en soi-même, de confiance en la révolution sociale. S'il avait eu cet entrain et cette confiance, tous les mineurs social-démocrates du monde ne lui auraient pas empêché d'entraîner les retardataires, de généraliser la grève, de s'emparer des docks, des usines, des manufactures.

Et, qui sait, si les soldats auraient osé tirer s'ils sentaient qu'ils avaient devant eux des hommes, prêts à engager la lutte par les armes prises dans les boutiques — par toutes les armes valables — et soutenus par l'assentiment, la poussée d'un peuple, révolté contre ses oppresseurs.

Mais cette poussée a manqué et ces hommes ne se sont pas trouvés.

---

C'est qu'on ne fait pas de révolution quand on a pour tout idéal une misérable réforme du parlement, lorsqu'on n'est pas inspiré par un souvenir de révolution *sociale* — quand on s'est trop longtemps laisser leurrer par l'attente de réformes minuscules.

Pendant vingt ans, depuis la mort de l'Internationale, on n'a cessé de dire au peuple qu'il lui suffisait de quelques réformes politiques pour obtenir son émancipation économique.

Pendant vingt ans on s'est moqué de l'idéal communiste, tandis que dans toute l'histoire de l'humanité il n'y a pas eu un seul mouvement révolutionnaire qui n'ait eu le communisme pour mobile, ou pour inspiration des masses.

Pendant vingt ans on a traité de visionnaires ceux qui ne cessaient de parler de l'idéal, et on a cherché à rapetisser les demandes des masses, au lieu de chercher à les agrandir ainsi que l'avaient toujours fait précédemment les révolutionnaires.

On a parlé d'être *pratiques*, en répudiant le socialisme, en le renvoyant à un avenir lointain, en amusant le peuple — ici avec la révision boulangiste ou autre, là — avec des réformes minimes, toujours acceptant comme base inébranlable le maintien de l'exploitation bourgeoise et gouvernementale.

Réduire, rapetisser tout, a été le mot d'ordre. Soyez petits en tout, soyez mesquins! Ne pensez pas aux grandes choses — celles qui entraînent les hommes au dévouement, au sacrifice et aussi à la victoire ; pensez aux petites choses ! Par des moyens mesquins, vous vous ferez chacun pour soi un petit bien-être — précaire, momentané, dans votre petit coin. Imitez le bourgeois qui, lui, pense à son Panama. Et laissez les idées grandes, larges, aux fous, aux idéalistes, aux rêveurs.

Et on l'a si bien chanté sur tous les tons, dans tous les partis, que lorsque le moment est venu aux grandes idées de s'affirmer, il ne s'en est point trouvé dans la besace. Lorsque le moment est venu pour les idéalistes et les rêveurs d'affirmer leur idéal et leurs rêves, il ne s'en est point trouvé.

Une petite concession de la part des bourgeois qui ne leur coûte rien, qui affermit leur pouvoir — et cela suffit. On enterre les morts, pensant aux petits avantages que l'on pourra se procurer dorénavant.

Non! Non! Ce n'est pas par les petits moyens, par les petits rêves de petit bien-être personnel, que l'on arrive à la révolution.

Il faut les grandes idées, les grandes paroles qui fassent battre les cœurs, les inspirer d'ardeur, de courage, de confiance révolutionnaire.

Les anarchistes sauront-ils trouver ces grandes idées, se passionner pour elles et trouver les grands dévouements? Sauront-ils eux, du moins, sortir des petitesses dans lesquelles on a cherché, eux aussi, à les enfoncer sous prétexte de révolutionnarisme? Sauront-ils, eux, du moins, devenir les champions et les porte-paroles de la grande Révolution sociale — celle qui procède en grand et balaie la pourriture bourgeoise jusque dans les cœurs des ouvriers qui s'en sont laissé corrompre?

## UN PEU DE RAISON

« Je ne demanderais pas mieux que de communier sous les espèces de la Sainte Anarchie si ma faible raison ne me démontrait l'impraticabilité d'une pareille doctrine. » — Ainsi parle le B. du *Parti ouvrier*. C'est bien légèrement traiter d'absurde une doctrine essentiellement rationnelle et scientifique — voyons néanmoins les arguments de B. :

1° L'Anarchie est impossible tant que les hommes auront des passions, or comme les hommes auront toujours des passions, etc...

— Vous apercevez tout de suite que B. s'appuie sur le mensonge capital de la religion : les passions sont mauvaises et doivent être comprimées, on sait par quels moyens! code pénal, enfer, etc., — État en un mot. Pour nous les passions de l'homme sont bonnes, elles sont la floraison de la vie — les comprimer c'est faire œuvre de mort, c'est faire le mal, le crime.

C'est pourquoi nous vivons dans le désordre, la souffrance, l'inharmonie que l'anarchie seule, c'est-à-dire la liberté absolue, fera cesser.

2e argument — l'altruisme régnera-t-il jamais au point de supprimer l'égoïsme?

— Où Monsieur B. a-t-il vu que l'altruisme et l'égoïsme fussent deux contraires et que le bonheur de tous soit le malheur de chacun ? C'est une supposition sans fondement.

Mais que dire quand on vous affirme qu'agir c'est faire le mal :

— « On craindrait tant de nuire à son semblable qu'on ne bougerait pas. Plus d'initiative, d'énergie et de courage. — »

Ainsi B. condamne l'anarchie 1° parce que toute passion déchaînée, ce serait effroyable ; 2° parce que personne ne bougerait et qu'il n'y aurait plus d'énergie ! —

Nous avouons ne pas pouvoir suivre B. dans son raisonnement, d'autant plus qu'il s'écrie alors triomphalement qu'à la *Révolte* on se paie de mots ;

Tout compte fait cela vaudrait encore mieux que de prendre des erreurs pour des vérités et des vessies pour des lanternes.

C'est ce que fait continuellement l'anti-anarchiste du *Parti ouvrier* — par exemple quand il prétend que l'appui mutuel, le groupement des individus, l'emploi de leur intelligence pour vivre etc., sont contraires à la loi naturelle, ce qui l'amène à dire que la science est anti-naturelle. Il en est encore à cette conception enfantine du fort mangeant le faible, sans se demander pourquoi le fort mangerait le faible puisqu'il n'a rien à en craindre et n'a aucun intérêt à sa disparition, mais au contraire tout à y perdre.

Le *chacun pour soi* est, quoiqu'il en dise, une chose antinaturelle, contraire au développe-

ment de l'individu et de la race, et il faut une grande mauvaise volonté pour y voir la formule du communisme anarchiste, ou une grande ignorance.

Cette ignorance n'est pas douteuse en ce qui concerne l'idée qu'il se fait du travail: c'est la pure idée chrétienne, — cet homme n'a rien compris depuis son catéchisme.

Qu'est-ce que le travail sinon l'action de l'homme sur les choses? Les forces de l'homme ont pour but de lui adapter les choses, de les faire servir à sa subsistance, à son utilité en général.

Quel autre emploi rationnel pourrait-on faire de son activité? quoi de plus normal, de plus heureux?

Voilà ce qu'ont démontré les penseurs modernes et ce que Hugo disait des abeilles est vrai des humains

O vous dont le travail est joie!

Mais Monsieur B. ne veut savoir que l'évangile. l'homme condamné à gagner son pain avec douleur comme a si bien su le réaliser notre Société catholique et il s'écrie: « ce personnel il faut le payer, car je ne suppose pas que nous ayez la prétention de le faire travailler pour rien » et il ajoute: « vos principes s'y opposent d'ailleurs!! »

Quelle erreur vous faites — travailler pour rien, mais c'est l'idéal! c'est la liberté.

Quoi! alors que chacun aura pour vivre suffisamment, certains vendraient leur activité pour avoir plus qu'il ne leur faut? — cela même est incompréhensible puisque notre devise est: à chacun ses besoins. —

Les chrétiens ont, en effet, inventé la récompense qui pervertit la nature des actes, et la plus grosse, le paradis, négation même de la morale; ce qui les a forcé à la contrepartie, châtiments et Enfer; mais nous ne sommes pas chrétiens, que M. B. nous le pardonne.

# LE SOCIALISME

Aux dernières élections, nombre de candidats se sont présentés avec l'étiquette de socialistes, sans, d'ailleurs, expliquer en quoi consiste leur doctrine. Ils ne l'auraient pu, puisque leur socialisme n'est qu'un mot, un appât pour attirer la foule imbécile. En fait de programme, le seul et unique article est celui-ci: promettre tout ce qu'on demandera, pour se faire élire; après quoi, l'on se met à table, et l'on boit à la santé de cette bonne bête d'électeur.

A l'occasion du 1er mai, les socialistes soi-disant ouvriers vont sortir leurs boniments ordinaires, et notamment la journée de huit heures qui doit faire disparaître les chômages, détruire le pauperisme, et nous mener directement à l'âge d'or.

Un camarade, que préoccupent comme, tous les anarchistes, les questions sociales, et qui raisonne avec autrement de sérieux que les bavards du parti socialiste, a résumé en quelques lignes, les promesses de ces farceurs, et les réponses de l'expérience.

On nous dit: avec 12 heures de travail, un tiers des ouvriers sont condamnés au chômage; avec 8 heures, ce tiers travaillerait. Soit: mais le patron, obligé de payer ce tiers en plus, baisserait d'un tiers le salaire de tout le monde; résultat: un peu plus de misère pour les travailleurs qui réussissaient à joindre les deux bouts.

— Mais, entendons-nous: le minimum du prix des huit heures sera aussi élevé que le prix de la journée de 12.

— Pour cela, il faut une loi: et le gouvernement nous répondra qu'il ne peut pas intervenir dans l'offre et la demande. Et puis, à supposer qu'il l'essaie, les patrons doubleront le prix des denrées et vous serez encore plus malheureux.

— Peut être. Mais avec la journée de huit heures, on supprimera les chômages périodiques.

— Pas le moins du monde: ce qui provoque les chômages, c'est la surproduction: or, avec un plus grand nombre de bras occupés, elle a des chances de s'augmenter, au lieu de disparaître.

— En tout cas, cette réduction des heures de travail supprimerait la concurrence que se font les travailleurs.

— En êtes-vous sûr? La loi d'airain des salaires continuera de peser sur l'ouvrier; il sera toujours réduit à ce minimum indispensable pour soutenir son existence, et, par ce fait, disposé à offrir son travail au meilleur marché possible: il faut vivre, d'abord, on raisonne ensuite.

— Enfin, vous admettez bien que cette hausse des salaires rendra la femme et l'enfant au foyer?

— Hélas! puisqu'elle est suivie d'une hausse immédiate et démesurée des objets de consommation! La femme et l'enfant seront contraints plus encore qu'aujourd'hui de s'étioler dans les fabriques, avec cette aggravation qu'ils n'auront plus rien à espérer de la loi.

Quant aux loisirs ménagés au travailleur, pour se récréer ou pour s'instruire, il est sûr qu'en présence de la cherté des objets de première nécessité, il ne songera qu'à faire chez lui, des heures supplémentaires, et encore sans être assuré du placement de ses produits.

En somme, cette perspective de la journée de huit heures n'est qu'un leurre pour capter les naïfs, et fût elle appliquée, ne produirait que des résultats désastreux.

La vraie solution, c'est de détruire l'ordre social actuel; de nous débarrasser des oisifs, des parasites et des vampires qui ont la prétention de nous gouverner pour vivre sur notre dos. Il faut s'emparer des usines, des manufactures, prendre possession du sol, et organiser des groupements libres: produire beaucoup, pour consommer beaucoup. Et supprimer l'Etat, qui symbolise la société capitaliste. La Révolution seule peut nous amener à ce résultat.

Quant au socialisme que nous prêchent les futurs conseillers ou législateurs, il travaille à la démolition de la société bourgeoise. Le bourgeois, nous n'avons pas à le plaindre, c'est l'ennemi. Mais nous remarquons avec étonnement qu'il forge les propres armes dont il sera terrassé. Il n'est occupé, pour l'instant qu'à construire, à polir, à graisser les rouages de la machine socialiste. Il n'y aura plus, l'occasion venue, qu'à les ajuster. Ce bourgeois stupide ne voit pas que le socialisme convoite sa caisse, ses titres de rente, ses propriétés.

Mais il est un péril qui nous touche de plus près, nous autres libertaires. Dans l'organisation socialiste, la collectivité absorbera l'individu. L'être humain ne sera plus une personne, mais un outil. Une volonté étrangère dirigera sa vie, réglera son activité, disposera des produits de son travail. Plus d'indépendance, partant plus de personnalité.

La moitié du chemin n'est-elle pas déjà faite vers ce dénouement?

Depuis le moment où son père a déclaré sa naissance, jusqu'à l'heure où son héritier déclarera sa mort, à combien de déclarations le citoyen français n'est il pas obligé? Déclaration pour son mariage, pour ses enfants, pour son cheval, pour son chien, pour sa voiture, son piano, son billard, etc., etc., déclaration pour ses achats, ses ventes, ses héritages, ses bénéfices, ses propriétés, son foyer; déclaration pour son commerce ou son industrie, ses procédés, l'origine de sa matière première, la destination de ses produits; déclarations s'il va à la pêche, à la chasse, s'il voyage.

Pas un seul de ses actes n'est libre; il ne saurait faire un pas sans être inspecté, contrôlé, surveillé par les gabelous, les policiers, les gendarmes.

Pour le briser d'avance à cette servitude inouïe, contre laquelle il aurait eu des velléités de révolte, on l'a fait passer par le laminoir militaire, à vingt ans, au moment où son individualité pouvait se dégager et se fortifier; le régiment l'a pris: on l'a déshabitué de penser, on lui a interdit de vouloir, on l'a rompu aux obéissances passives, à l'existence machinale.

Il est prêt à recevoir un numéro matricule dans l'organisation socialiste, collectiviste, il est tout dressé.

Les socialistes n'ont pas besoin de détruire violemment la société bourgeoise; ils n'ont qu'à rester spectateurs de son suicide.

Mais les anarchistes ont une tâche: mettre la main sur cette société qui croule, refaire un nouveau monde sur la base de la liberté individuelle la plus large. Et par conséquent détruire aussi ce socialisme qui serait plus désastreux encore que toutes les organisations autoritaires dont nous avons souffert jusqu'à ce jour.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Pas content, le *grrrand conseil national* du Parti ouvrier. On lui refuse, pour la 1re fois, la galerie des machines. Un local si bien approprié aux exercices de haute voltige, assez vaste pour contenir beaucoup de badauds, et possédant par ailleurs, des portes assez étroites pour ne laisser entrer que les affiliés.

Les pontifes, les grands saliveurs du parti auraient si abondamment lâché les écluses de leur éloquence! Le tumulte aurait peut être étouffé les boniments: ce n'en eût été que plus commode pour faire dire aux orateurs, dans les journaux du lendemain, tout ce qu'on aurait voulu. En ajoutant que leurs discours avaient soulevé des tempêtes d'enthousiasme, on aurait continué et varié la présentation par un concert, une sauterie extraordinairement socialiste! Et l'on aurait eu réponse péremptoire à toutes les appréhensions.

Aux timides, on aurait insinué: Voyez, ce n'est qu'une bacchanale: pas de quoi concevoir des inquiétudes, le peuple s'amusait, voilà tout. Avec sa auguste famille. Simples ébats d'esclaves isrés!

Aux sectaires: voyez si nous avons de l'audace. Nous avons affirmé nos revendications sous l'œil paternel de l'autorité, dans un local qu'elle a mis à notre disposition par la circonstance. On lui a dit ses quatre vérités, le bourgeois n'en menait pas large.

Mais voilà: les gouvernants ont refusé le local. Et les pierrots du parti ont roulé des yeux terribles et retroussé leurs moustaches. Ah! mais.....

En somme, tout s'arrange, on jasera beaucoup chez les troquets, on se donnera un coup de bec (une fois n'est pas coutume) et l'on organisera des délégations pour porter aux pouvoirs publics les sommations du peuple.

Pauvre populo, qui crève de faim, et qui se figure encore que c'est un honneur de choisir ses maîtres. Les uns, les arrivés sont d'infectes canailles, les autres, les aspirants, sont bêtes par dessus le marché. Belle ménagerie, quand elle sera revelée, en octobre prochain!..

***

Aix. — La formation du groupe anarchiste a compris déjà une cinquantaine de camarades a mis en fureur les réactionnaires et les panamistes de la Et comme tout conservateur est double d'un mouchard, ces individus dénoncent les compagnons à l'autorité locale. Ils en seront pour leur canaillerie. Les anarchistes ne sont pas gens à se laisser museler sans répondre: et, d'autre part, ce qu'ils recherchent, avant tout, c'est à propager leurs idées et à dire leur fait à tous les soutenours du régime que nous subissons.

Donc le groupe d'Aix est décidé à faire de la

besogne : bientôt ce n'est pas une cinquantaine, mais cent à deux cents que l'on pourra compter et voir à l'œuvre. D'autant que la région du Bas-Rhône est très bien disposée pour la propagande.

Courage, compagnons.

***

Lyon. — Ce qui, le plus évidemment, ressortait de nos conversations précédentes, c'était que le parti socialiste était le plus uni, le mieux préparé. Ce parti qui se compose principalement des ouvriers, soit teinturiers, des Brotteaux et de la Guillotière, soit *canuts*, de la Croix-Rousse ou de Saint-Just, réclamait absolument une étude sérieuse de son programme, de ses revendications. J'ai donc entretenu de ces questions un certain nombre d'ouvriers de chacun des quartiers mentionnés plus haut. Tous ont été unanimes sur un point : « Monsieur, on parle toujours de nous, d'améliorations à apporter à notre état social : eh bien ! on n'a encore rien fait pour nous, rien essayé de faire. Des paroles, oui, du vent !!! Mais ce n'est pas suffisant pour nous empêcher de crever de misère. »

Quant aux autres questions, ils suivent aveuglément le programme des chefs du parti.

(Du *Figaro*.)

Cet extrait du journal des jouisseurs indifférents est typique et montre bien, en même temps que la sienne, l'inconscience de ces ouvriers qui *suivent aveuglément le programme des chefs*, réclament *l'étude de leurs revendications* et qui sont tous unanimes sur un point : « Nous crevons de misère ! on ne fait rien pour nous ! »

Et eux-mêmes que font-ils ?

Ils votent, ils se nomment des chefs ! lesquels font des programmes, oui, du vent !

Ça ne leur suffit pas ?

***

Anglne. — Les grèves continuent et l'autorité masse des troupes : histoire de faire respecter la liberté du travail. Et les soutenteurs de la justice achèvent ceux des grévistes qui ont échappé aux brutalités des dragons et des gendarmes.

Le citoyen Boulleroi a été condamné à quatre mois de prison ; d'autres à trois mois, huit jours et dix jours. Ceux-là sont notés et assurés de crever de faim après leur sortie.

Les carriers de Trélazé ont eu beaucoup d'énergie. Ils ont attendu les lâcheurs à l'entrée des usines Bessonneau et les ont reçu à coups de pierres. Et vaillamment tenu tête aux charges de la cavalerie.

Plusieurs policiers ont été mouchés et les grévistes paraissent résolus à faire de la bonne besogne.

Qu'ils tiennent bon : ils auront le dernier mot.

***

Marseille. — Elle va bien, la municipalité socialiste. Un de ses membres vient de présenter une demande de crédits pour recevoir dignement le général Dodds à son arrivée, le 10 mai. Le maire s'y est associé. Certains conseillers ont répondu : « Si nous avons des fonds à voter, c'est pour le 1er mai et non pour le général Dodds. » De nombreuses rumeurs ont étouffé cette proposition. Et tout porte à croire que le crédit sera voté.

On va soutirer aux Marseillais une vingtaine de mille francs pour offrir du champagne et des viandes fines aux massacreurs des malheureux Dahomeens. Si encore ce gaspillage était provoqué par des conservateurs, des *hommes d'ordre*, reconnaissants aux brûleurs de femmes d'avoir protégé leurs comptoirs, ça pourrait se comprendre.

Mais s'être fait élire comme socialistes, avoir déblatéré contre le capital, l'exploitation patronale, les armées permanentes, et serrer les mains rouges du sang de pauvres diables qui ne nous avaient rien fait !... Quels paillasses !!!

La leçon sera-t-elle comprise des inconscients qui ont encore la naïveté de voter ?

## Angleterre

Le conflit de Hull entre les ouvriers des docks et la fédération des propriétaires de vaisseaux devient de plus en plus aigu. Tout espoir de conciliation est abandonné. C'est la guerre.

La grève générale des docks est abandonnée pour le moment. La lutte se concentre à Hull.

Dimanche, dans l'après-midi, un terrible incendie a éclaté dans les chantiers des bourgeois Wade. Il y avait eu grève dans leurs chantiers ainsi que dans les docks. Ils avaient engagé des *black-legs*, et leurs chantiers ont été entièrement incendiés. C'est près de six hectares qui étaient entièrement couverts de hautes piles de bois de sapin, avec de trois passages entre les piles. Tout est réduit en cendres. Marins des canonnières, la troupe, les pompiers n'y ont rien pu faire.

Au même moment que se déclarait cet incendie, trois ou quatre incendies plus petits éclataient dans divers endroits des docks. Ils ont été éteints.

Le grand incendie durait toute la nuit. D'autres chantiers de bois ont été atteints ; un hôtel est en cendres. On craignait pour la Grande-Rue, sur laquelle sont placés les grands magasins d'huile.

On a essayé d'incendier ceux-ci, en même temps que le bois ; mais la tentative n'a pas réussi.

Dès que la police qui protège les *scabs* sur un vaisseau, *Rights*, eût abandonné celui-ci pour courir à l'incendie, une bande d'ouvriers attaque le vaisseau. Les volées de pierres pleuvaient sur le navire dont le capitaine et un chargeur se défendaient à coups de revolver. La bande fut dispersée par une patrouille arrivant sur les lieux.

Une heure après, le feu prenait aux magasins d'huile de la Grande-Rue. Il fut éteint.

Les deux feux éclatés en même temps dans le Humbert Docks furent aussi éteints, en jetant la marchandise à l'eau.

Les travailleurs sont décidés à poursuivre la lutte jusqu'au bout. C'est le droit de s'associer qu'ils défendent. — « La lutte durera jusqu'à ce que les hommes tombent de faim », c'est la réponse unanime.

Inutile de dire que si les ouvriers des Trades Unions supportent cette lutte, nombre de travailleurs non syndiqués sont prêts à lutter par toutes les armes.

Dans toute l'Angleterre, les travailleurs se passionnent pour Hull. Les unions les plus pauvres vident leurs caisses et envoient l'argent aux grévistes ; les unes 25.000 fr., les autres, 200 ou 300 fr. La paie au 10.000 grévistes a été samedi de 7 shillings par tête. Typographes, tailleurs employés des chemins de fer, tous envoient leur obole.

***

La loi du Home Rule pour l'Irlande a été votée par la Chambre, par une majorité de 43. La Chambre des lords rejettera cette loi, et alors qui sait si on trouvera un compromis. On dissoudra la Chambre, mais la haine contre les lords va être superbe.

***

A Belfast, en Irlande, les conservateurs poussent les protestants à la guerre civile. Boutiques et cabarets catholiques pillés, dimanche soir, par les bourgeois protestants qui haïssent le paysan irlandais ; vitres brisées dans les maisons. Les conservateurs ont pris la précaution d'armer leurs hommes de fusils, au lieu de pierres.

Ah ! si on avait pris cette précaution en Belgique !

***

Les journaux annoncent qu'on a découvert une machine infernale dans la rue où est le club *Autonomie*.

## Suisse

D'après certains indices, il y a lieu de croire que le procureur général et la police politique veulent justifier leur nécessité et leurs salaires. Ils méditent un coup de balai pareil à celui auquel a présidé le fameux radical Muller, et un rien — au besoin provoqué — leur suffira pour procéder à des arrestations, des perquisitions, des expulsions, des condamnations, etc. La propagande a pris grande extension — à Saint-Imier et à Chaux-de-Fonds — l'idée anarchiste est définitivement implantée, quoi qu'on fasse.

Ces résultats embêtent fort nos gouvernants. Le politicien Favon qui, avec le de Mun suisse Decurtins, a tenu le rôle de premier ténor au congrès ouvrier de Vienne, lequel a recommandé entr'autres insanités, le programme encycliquo-socialiste du pape ! poursuit dans son journal, le *Genevois*, en sus de sa campagne en faveur des syndicats obligatoires, l'idée — très libertaire — du vote obligatoire, qui s'impose devant la négligence et l'indifférence toujours plus grande du corps électoral ! Le même socialiste, dans ses conférences à l'Aube, proposait l'hiver dernier aux gouvernants, de faire interner dans des locaux spéciaux les gens atteints de maladies contagieuses et les anarchistes !

Le monsieur en question est rentier et représente au conseil national les électeurs de Genève. Dernier élu, il est vrai — mais vous voyez par l'exposé de ses idées qu'il aurait mérité de sortir le premier de la soupière dans laquelle il veut nous obliger tous d'urner.

Et dire que les Belges se battent pour obtenir ce dont nous autres Suisses sommes dégoûtés au point qu'il faudra faire des lois spéciales pour nous contraindre au vote — l'abstention étant le poison le plus mortel pour les gouvernants.

Avant hier, le député Liebknecht était à Zurich pour organiser avec quelques comparses la comédie du prochain congrès international. Il s'agit avant tout de faire faire les indépendants et les anarchistes et pour cela tous les moyens seront bons. Ces messieurs du 4e Etat valent encore moins que ceux du 3e.

Le militarisme continue à sévir en Suisse. Les gaîtés du sabre ne se comptent plus et les galonnés s'en donnent à cœur-joie avec notre argent et notre liberté.

L'armée nationale — une belle blague ! — Elle se compose d'esclaves commandés par des brutes — qui sont si bêtes — qui savent si peu modérer leurs instincts qu'ils finiront par amener une révolte.

A l'heure qu'il est, le mécontentement est général et, malgré le silence de la presse — stipendiée et rédigée par des officiers — l'idée qu'il faut réagir d'urgence contre le militarisme est dans toutes les têtes, et le fossé entre soldats et officiers se creuse chaque jour davantage.

***

On attend Guesde à Genève pour le 1er mai. Il y sera reçu par sa caricature, un sieur Héritier qui a fini par décrocher bon dernier un siège de député et qui attend — avec impatience ! — une place au râtelier de l'Etat.

Cet élu ouvrier a été giflé jadis pour ses calomnies jésuitiques par quelques compagnons — et il est tout fiel contre les anarchistes qui s'avisent de mettre les pieds dans l'assiette au beurre à laquelle il aspire.

A Genève, on ne fera pas à Guesde les honneurs d'une réfutation, l'exécuté de Séverine ne méritant rien désormais que l'indifférence.

## Belgique

*E finita la comedia* ! Autrement dit, la farce est jouée et le populo encore une fois roulé. Il a suffi d'une concession dérisoire pour lui faire tomber les armes des mains. Il a sa panacée, le suffrage universel. Il va voir si les alouettes vont lui tomber toutes rôties.

Tout ce qu'il est en droit d'attendre, c'est la continuation de la misère, avec l'espoir en moins. Car de quoi se plaindrait-il ? N'a-t-il pas le droit de nommer ses maîtres ? Le voilà souverain.

Une seule chose à retenir :

C'est la puissance de l'esprit de révolte, l'efficacité de la grève générale. Dès que les gouvernants ont pu redouter le succès de l'insurrection, ils ont mis les pouces. Et si la résistance avait duré, la monarchie peut-être était renversée, et la Révolution libre de produire ses conséquences sociales.

C'est une partie à recommencer.

## Italie

Les « honnêtes gens » sont en liesse : à Rome et dans les villes de quelque importance on bâfre et l'on illumine en l'honneur d'Umberto ! — Noces d'argent ! Ce mot revêt quelque chose de sinistre dans un pays qui n'a plus le sou. D'autant que les intrigues qui se nouent autour de ces vingt-cinq ans de mariage pourraient finir par coûter très cher au pays qui les abrite.

Ce peuple n'a pas de pain et ses maîtres godaillent : à Ravenne, 600 ouvriers ont marché sur la préfecture demandant du pain : on leur a envoyé 120 gendarmes. Et les arrestations de marcher !...

Surtout à l'égard des anarchistes !... Dans la nuit du 22, une formidable détonation a ébranlé le Capitole, à Rome. Un pétard avait éclaté auprès d'un pilier dont le piédestal a été fortement endommagé. Cette explosion a causé une vive panique dans les

phères gouvernementales et aussi dans la population.

Plusieurs arrestations et de nombreuses perquisitions ont suivi.

Les journaux bourgeois clament sur tous les tons qu'on se trouve en présence d'un attentat commis par des anarchistes fort habiles puisqu'ils avaient pu porter l'engin dans une travée du Capitole sans être remarqués des policiers qui se trouvaient près de l'endroit où s'est produite l'explosion.

Si les camarades avaient l'intention de faire sauter la clique impériale et royale, c'est dommage que l'entreprise n'ait pas réussi.

***

En attendant, l'empereur et le roi s'embrassent. Et le pape bénit le fils de celui qui lui a volé ses États. La voilà, la morale des autoritaires. On s'aplatit devant la force, on pressure et l'on ruine un peuple assez naïf pour tolérer ses maîtres. Dans quelque temps les Italiens n'auront plus à choisir qu'entre la guerre et la banqueroute.

Avenir rassurant.

### Allemagne

Le parti socialiste allemand se prépare à fêter le 1er mai. Mais d'une façon tout à fait anodine : un jour de chômage, tout simplement. Le *Vorwaerts*, organe officiel du comité central, consacre chaque jour une grande partie de ses colonnes aux recommandations aux sous-comités de province, tenant compte de leur état d'esprit, de leur situation par devers les autorités locales.

En général, il est arrêté que le 1er mai devra être fêté, non par des manifestations politiques, exception faite des conférences privées n'ayant aucun caractère de revendications agressives, mais par des réjouissances publiques.

Là où les socialistes ne sont pas nombreux, ils doivent se contenter de se réunir dans un local et de s'amuser. Si les ressources le permettent, on organisera des parties de plaisir; on fera des cotisations avec le produit desquelles on organisera un buffet-buvette sur un point déterminé de la campagne; on mangera, on boira, on dansera.

Et c'est tout. Les travailleurs seront bien avancés!...

### Autriche-Hongrie

A Trieste, les travailleurs sont en pleine révolution. Ils organisent des manifestations sur la voie publique, et le 6 de ce mois, plus de 300 ouvriers sans travail ont parcouru les rues en vociférant et en pillant les magasins.

La population bourgeoise est absolument terrorisée; on ferme les maisons. Et l'autorité hésite; elle ne compte que médiocrement sur la force militaire. Et celle-ci pourrait bien être accueillie de manière à la faire réfléchir. Bon signe!

## BIBLIOGRAPHIE

Le numéro de la *Plume* consacré à l'*anarchisme* vient de paraître.

Les 6 exemp. sont laissés à 1,75 au lieu de 0,50 le numéro.

Écrire directement, 31, rue Bonaparte.

***

Paraît cette semaine chez Stock, place du Théâtre Français, la *Société mourante et l'anarchie*, du comp. Grave, avec préface par O. Mirbeau. Nous pensons que, comme pour la *Conquête du pain*, l'éditeur baissera ce volume aux camarades à 2,75.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

22 avril 1893.

Mon cher confrère,

Merci tout d'abord de votre citation de mon volume *Patria*, mais veuillez me permettre une petite rectification :

1° Ne me confondez pas avec mon homonyme Jules de Gastyne; je me nomme Louis Gastine tout court;

2° Je ne suis pas réactionnaire, *au contraire*.

A propos de *Patria* le camarade Zévaco, qui me connaît pourtant bien, m'avait déjà appelé *bourgeois*; à présent vous m'appelez *réactionnaire*; c'est trop. On peut cependant n'être ni bourgeois, ni réactionnaire, ni même républicain sans être pour cela anarchiste.

Je suis assez nettement *anti-gouvernemental* dans mon livre pour que vous ayez la loyauté de ne me coller aucune étiquette.

Veuillez agréer, mon cher confrère, l'expression de mes meilleurs sentiments.

L. Gastine

Si nous avons traité M. Gastine de « réactionnaire » c'est que, dans son livre *Patria*, il y a deux ou trois sorties contre les anarchistes, dignes, tout au plus, du plus vulgaire réactionnarisme.

On peut ne pas être anarchiste, mais ne pas non plus les traiter de stipendiés et d'idiots; si ce ne sont les termes exacts, c'est toujours en des termes approchant que M. Gastine parle d'eux dans son livre.

Maintenant, M. Gastine, depuis qu'il a écrit son livre, a-t-il appris à les connaître mieux, peut-être est-il revenu de son erreur ? Nous en serions très heureux.

***

Les groupes *les Égaux*, *les Travailleurs du XII*e et *les Abstentionnistes* de Montreuil, engagent les compagnons de province à éviter toute relation avec le sieur Bligny, serrurier à Montreuil.

***

Le groupe d'Estagel remercie tous les camarades et groupes qui lui ont fait parvenir des journaux et brochures et notamment *Avenue du Maine Dager*.

***

On nous demande d'annoncer que les 6,50 produits par la soirée familiale de dimanche 23 avril, ont été envoyés à la compagne Colombo.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Auguste et Marianne, 0 fr. 50.
J. Chaillou, 0 fr. 55.
Groupe de Scatonville pour la compagne du camarade tué à Langon, 55 fr.
Jules Henry, 1 fr. 25. — Mary Henry, 0 fr. 50. — Auguste Henry, 1 fr. 25. — Émile Motte, 1 fr. 25. — Mme Rosine Grand-Girard, 0 fr. 25. — Cyprien Grand-Girard, 1 fr. 25. — Delphin Doucey, 1 fr. 25. — Miss Alice Henry, 1 fr. 25. — Total, 8 fr. 25.
Chaux-de-Fonds, 1 fr. 50.
C. H., 0 fr. 25. — M. V., 0 fr. 25. — Un ennemi des parasites, 0 fr. 50. — Une compagne anarchiste, 0 fr. 25. — Un jeune loupiot de dix ans, 0 fr. 25. — Total, 1 fr. 50.
Balle Adolphe, 0 fr. 25. — Pluche Emile, 0 fr. 15. — Q. A., 0 fr. 25. — Boutrez Victor, 0 fr. 15. — Clamart Ed.-Auguste, 0 fr. 50. — Sarazin Jules, 0 fr. 10. — Bouillon Auguste, 0 fr. 10. — Balle Charles, 0 fr. 15. — Cristel Arthur, 0 fr. 25. — Total, 0 fr. 90.
V. Bertrand, 0 fr. 50. — Jean Brault, 0 fr. 50. — C. Bertrand, 0 fr. 50. — F. Raes, 2 fr. 50. — P. Delange, 2 fr. 50. — V. Lamendin, 1 fr. 25. — Mme Brauet, 0 fr. 25. — Total, 8 fr.
Guérin Tisserand, 0 fr. 25. — Février Souillagoud, 0 fr. 10. — Louise Michel, 0 fr. 25. — Léontine, 0 fr. 25. — Robespierre, 0 fr. 25. — Un ami de Ravachol, 0 fr. 15. — Avaucourt, 0 fr. 25. — Murat, 0 fr. 25. — Pierre, 0 fr. 30. — Un ami de Ravachol, 0 fr. 25. Total, 2 fr. 30.
J. B. C., 1 fr.
Groupe de Villefranche-sur-Saône, 7 fr.
Total général, 441 fr. 15.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Auguste et Marianne, 0 fr. 50.
J. Chaillou, 0 fr. 50.
P. R. Ortobello, 0 fr. 60.
B., à Cette, 10 fr.
E. Guchemand, 1 fr. 25.
Un groupe de jeunes anarchistes, 5 fr.
Chaux-de-Fonds, 1 fr. 50.
Groupe de Saint-Nazaire, 5 fr.
C. H., 0 fr. 25. — M. V., 0 fr. 25. — Un ennemi des parasites, 0 fr. 50. — Une compagne anarchiste, 0 fr. 25. — Un jeune loupiot de 10 ans, 0 fr. 25. Total, 1 fr. 50.
Balle Adolphe, 0 fr. 25. — Pluche Emile, 0 fr. 15. — Garraud Alphonse, 0 fr. 25. — Boutrez Victor, 0 fr. 15. — Clamart Ed. Auguste, 0 fr. 50. — Sarazin Jules, 0 fr. 15. — Bouillon Auguste, 0 fr. 10. — Jaquet Émile, 0 fr. 10. — Balle Charles, 0 fr. 15. — Balle Hyacinthe, 0 fr. 25. — Total, 2 fr. 05.
V. Bertrand, 0 fr. 50. — Jean Brault, 0 fr. 50. — C. Bertrand, 0 fr. 50. — F. Raes, 0 fr. 75. — P. Delange, 0 fr. 50. — V. Lamendin, 1 fr. 25. — Mme Brault, 0 fr. 25. — Total, 4 fr. 25.
Guérin Tisserand, 0 fr. 25. — Février Souillagoud, 0 fr. 15. — Louise Michel, 0 fr. 25. — Léontine, 0 fr. 25. — Robespierre, 0 fr. 25. — Sept anarchistes, 0 fr. 15. — Avaucourt, 0 fr. 25. — Murat, 0 fr. 25. — Jean Babanel, 0 fr. 20. — Marcel, 0 fr. 50. — Total, 2 fr. 50.
J. B. C., 1 fr.
Total général, 602 fr. 15.

## PETITE CORRESPONDANCE

*Der Socialist*, Berlin. — Avons expédié le n° 28, c'est par erreur que nous avons expédié le 22 tard. — Pour le mercredi matin, dernier délai.

Groupe de Béziers. — Convocation arrivée trop

B. à Spring Walley. — Reçu mandat. Entendu.

Les camarades qui connaîtraient la prison où sont détenus les frères Paris et le compagnon Fraicoz qui furent condamnés par la cour d'assises du Cantal sont priés d'en informer la compagne Ricard, 8, rue de Générac, Nîmes.

P. R. à Ortobello. — *Der anarchist*, 515, E. 84th street, New-York. — *Die autonomie*, 96, Wardour street London W. Nous ne pouvons disposer des numéros que nous recevons.

*Sempre avanti*, Livourne. — Envoyons les exemp. demandés.

M. à Bourges. — Vous voyez par ce numéro que nous avons utilisé votre manuscrit.

*Débdele*, Bruxelles. — Avons reçu 3 fr. de Mme Fayet, de 1 à 7. — Augmentez l'envoi de 5 exemplaires. — Réclamez les 3 fr. à notre vendeur.

*Recht Voor Allen*. — Envoyons le n° 27. — La 3e année n'a eu que 50 numéros.

G., à Cognac. — Entendu. — Merci.

G. à Villeneuve. — G. à Voiron. — N. à Foesani. — P. à Lyon. — J. D. à Zurich. — D. à Vienne. — G. Les Portes. — C. à Thire. — T. à Montpellier. — G. à Brest. — V. d. B. à Amsterdam. — P. R. à Ortobello. — P. L. à Chicago. — G. à Cornersburgh. — B. à St-Nazaire. — L. à St-Louis. — H. à Lille. — G. à Villeneuve-s-Lot. — P. à Lyon. — D. à Villefranche-s-S. — F. à Reims. — J. à Aiript. — M. à Roanne. — P. A. à Angers. — S. à Nîmes. — W. à Lausanne. — P. à Lavaveix. — B. à Limoges. Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

*Il ne sera tenu compte d'aucune communication qui ne sera pas signée*

Les Enfants de la Nature et les groupes abstentionnistes des XVe, XVIe et XVIIe arrondissement convoquent les camarades de Paris et Banlieue Nord à la réunion qui aura lieu samedi à 8 1/2 du soir, 29 avril, salle Jeant, ou avenue Kléber, 118.

Tous les compagnons du XIXe, de Pantin et d'Aubervilliers, sont convoqués pour le samedi, 29 avril, salle Voisin, 118, rue de Flandre à 8 h. 1/2 du soir. Urgence.

Levallois-Perret. — Réunion des compagnons tous les samedis soir, salle Mézerette, rue de Gravel, 85.

**LA RÉVOLTE est en vente dans toutes les bibliothèques des gares de chemins de fer** (*Service de la Maison Hachette*).

*Le Gérant-Imprimeur :* E. L. Langlois.

Paris. — Imp. E. L. LANGLOIS, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNÉE, N° 34 — DIX CENTIMES — DU 4 AU 10 MAI 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## SOMMES-NOUS A LA HAUTEUR
### DES ÉVÉNEMENTS ?

Les événements de Belgique donnent certainement à réfléchir. Ils ont été ce que seront très probablement les *débuts* des mouvements révolutionnaires en Europe, et ils nous permettent d'examiner la situation des anarchistes à ces débuts.

Il est évident que la révolution sociale ne commencera pas par l'expropriation des usines et des habitations. Cela pourra venir plus tard, si la révolution ne s'arrête pas dans son chemin. Mais, comme toutes les révolutions, elle commencera par tout autre chose, par une grève générale, peut-être, suivie du renversement des gouvernements, ou encore par des luttes politiques.

Toute révolution prend un certain temps pour se développer. Il y a une certaine inertie à vaincre, des idées à propager, des courages à réveiller. Il faut enfin que l'espoir d'un arrangement plus ou moins pacifique, si tenace dans les cœurs, disparaisse peu à peu, pour que la masse prenne en ses propres mains le triomphe de la révolution. Tout cela s'oublie très facilement, surtout quand on a la tête tournée de la légende de la grande Révolution, fabriquée par Louis Blanc et les jacobins en général.

Eh bien, le mouvement belge a été tout ce que pouvait être un mouvement révolutionnaire à ses débuts. Il s'est vite arrêté, il n'a rien produit, il est vrai ; mais il avait en germe tout ce que l'on peut attendre d'un mouvement révolutionnaire, le jour où il commence.

Il était *populaire*, et c'est déjà immense. Des centaines de mille hommes y avaient pris part ; ils étaient dans la rue. Il y avait l'entrain, surtout au début. La masse ouvrière avait tenu promesse. Elle avait promis de faire grève générale au signal, et elle l'avait faite, presque générale. Les travailleurs étaient décidés à empêcher tout travail, et cette décision ils l'ont payée de leurs privations et de leur sang précieux.

Ils avaient tenu leur promesse. Mais les socialistes en général et surtout les anarchistes ont-ils tenu les leurs ? Se sont-ils lancés dans le mouvement avec la résolution de l'inspirer d'idées plus larges, de lui donner un caractère plus révolutionnaire ? Ont-ils fait preuve d'une connaissance de la situation générale et su profiter des fautes de leurs adversaires pour étendre le mouvement et, surtout, pour le rendre plus profond ? L'ont-ils fait ? L'ont-ils essayé seulement ?

Essayé, peut-être ; mais alors sur une échelle si microscopique que cela ne se voit même pas. Et en révolution, il faut que les faits parlent eux-mêmes, bien haut, de façon à être entendus de tout le monde.

On va probablement récriminer maintenant contre les chefs de la social-démocratie. Besogne facile, car ils prêtent bien le flanc à l'attaque. Mais — pourquoi nous, anarchistes, n'avons-nous pas fait mieux qu'eux, à côté ?

Ce n'est pas de récriminations qu'il s'agit en face de l'ennemi. Faites mieux, vous mêmes à côté, et par cela même vous aurez prouvé aux plus incapables que vous aviez raison.

Récriminer, surtout pendant une période de luttes, est presqu'aussi criminel que de passer à l'ennemi. Il n'y a pas de temps à perdre. Il faut agir. Et si vous *savez* ce qu'il faut faire, prouvez que cela *peut* se faire, en entraînant les masses à le faire, en le faisant vous-mêmes.

Tout le temps, nous critiquons les social-démocrates. Il y a même assez de camarades parmi nous, qui ne vivent que de cela et qui seraient bien embarrassés si à leurs critiques, un ouvrier leur criait : — Entendu !

Allez plus loin ! Dites ce que *vous* proposez de faire et commencez en l'exécution !

Les social-démocrates, disons-nous, ont tout fait pour endormir le peuple. — Très vrai, sans doute ! Mais, avons-nous fait ce qu'il fallait faire pour le réveiller ? Avons-nous su faire sentir aux masses qu'il y avait une force capable d'aller bien plus loin que les démocrates ?

Les social-démocrates ont groupé les masses ouvrières belges sur une vétille, le suffrage universel ou les coopératives. C'était rapetisser les revendications ouvrières. — Très vrai encore ! Mais qu'avons-nous fait, nous, pour pénétrer dans les masses, les grouper sur des principes plus larges que le suffrage universel ? Qu'avons nous fait pour grouper, les travailleurs en élevant le niveau de leurs revendications. Car ce n'est certainement pas en cherchant à épater le monde et en leur disant : « je me fiche de tout ; je vote pour moi, faites en autant » que l'on parvient à inspirer dans les masses ce sentiment de solidarité qui, seul, peut les pousser à faire des mouvements d'ensemble et des révolutions.

Les meneurs social-démocrates sont des aristos qui se fichent du peuple. Très vrai encore, surtout pour ceux qui sont au haut de l'échelle. Mais, ne pêchons-nous pas aussi par le même aristocratisme qui consiste à mépriser tous ceux qui n'ont pas atteint le niveau des conceptions anarchistes ? Serions-nous par hasard l'os blanc qui naît anarchiste, comme les vicomtes naissaient jadis vicomtes ?

Nous avons eu notre période d'isolement, elle était nécessaire pour l'élaboration des idées. Mais il est grand temps de rentrer dans la masse.

Nous aimons à nous afficher terroristes. Mais la terreur est de tous les partis. Tous l'ont pratiquée à certains moments, depuis Robespierre qui la pratiquait contre nos grands pères anarchistes, aussi bien que sur les servantes des duchesses, depuis la vierge de la prêtraille, Charlotte Corday, jusqu'aux Italiens, aux Allemands, aux Polonais et aux Irlandais, — tous nationalistes et tout aussi haïsseurs du socialisme que l'était Robespierre.

Certainement les anarchistes comptent parmi eux des hommes superbes de dévouement personnel.

Mais gardons-nous d'en faire notre gloriole. Tous les partis en comptent. Tous les partis ont eu leurs grands martyrs, leurs terroristes, leurs hommes et leurs femmes donnant leur vie pour un acte de vengeance. Mais tous les partis savent aussi d'avance que ces actes ne seront accomplis que par quelques individus isolés, et c'est pourquoi ils travaillent tous à autre chose à côté.

Soyons donc plus modestes. Comme tous les partis nous avons eu, et nous avons nos terroristes, comme nous avons nos théoriciens du terrorisme et même nos parleurs du terrorisme.

Les plus fieffés réactionnaires ont eu leurs terroristes. Seulement, en envoyant leur Corday pour tuer Marat, dont la mort valait bien pour eux une victoire, ils savaient aussi soulever les chouans.

Ils parcouraient les campagnes, ils étaient connus dans chaque village, et quand ils se faisaient tuer par les armées de la Convention, ils mouraient au milieu du peuple qui combattait à leurs côtés.

La Belgique a eu Moineau — cet homme qui comptera parmi les plus beaux martyrs de l'humanité. Mais — a-t-elle eu ces agitateurs sans cesse à la besogne, parcourant chaque ville, chaque bourg et chaque village — non pas seulement pour y faire une conférence plus ou moins réussie, mais pour y laisser — dans chaque village — un groupe d'amis mis en relation avec d'autres amis, partageant les mêmes idées, convaincus après des soirées entières de discussions, *conquis* dans les rangs des autres partis — convaincus et prêts à agir avec ensemble, le jour où ils sauront que d'autres sont prêts à faire de même.

Nous avons eu nos martyrs. Nous avons eu des amis prêts à prendre une salle d'assaut, prêts à défendre leurs arguments à corps défendant, prêts à se faire mettre en pièces par des adversaires rendus furieux.

Mais nous n'avons pas encore eu nos Favrelli — cet homme fervent, persuasif, qui se rendit un jour (du temps de Bakounine) en Espagne, parcourant tout le pays, prenant un à un tous les hommes de valeur pour les persuader, les convaincre, les amener à l'anarchie et groupant ainsi toute une génération qui a fait du mouvement espagnol le mouvement anarchiste le plus compact, le plus répandu et le plus d'attaque en Europe. Témoins, sa vie ; témoins, Xérès.

Nous n'avons pas eu nos agitateurs populai-

res, — ceux qui, s'identifiant avec les mouvements populaires ouvriers, devraient parcourir tout le pays, chaque bourg et chaque village et être connus partout, comme l'était Burns, en Angleterre — malheureusement, social-démocrate — connus comme des frères, vivant de la même vie, nourrissant les mêmes haines que les masses, mais seulement doués d'une conception révolutionnaire plus large; prêts à payer de leur peau leur part dans la moindre des grèves ou des émeutes ouvrières, si petite qu'elle soit par ses résultats — si grave toujours pour ceux qui la font — et pour cela aimés, écoutés comme des frères mieux renseignés.

Et comme nous ne croyons pas aux individus seuls — c'est des nombres d'hommes pareils qu'il faut en ce moment aux anarchistes.

Quelques hommes de cette trempe, que les masses auraient *connus*, non pas le jour où ils paraissent devant un tribunal pour aller aux travaux forcés, mais connus dès longtemps, dans les luttes ouvrières de tous les jours, — quelques hommes résolus à tout risquer pendant le mouvement — et les idées anarchistes n'auraient pas été ce qu'elles sont encore pour le peuple belge — un sphyinx. Le mouvement même aurait pris une tout autre tournure.

Vaincu même, il aurait laissé sa trace dans l'histoire.

Il serait stupide, criminel, de récriminer entre compagnons. Mais heureusement nous ne sommes pas une boîte d'encensement mutuel. Laissons cela à d'autres partis. Laissons à l'avenir d'apprécier le bien ou le mal que nous aurons fait. A nous, contemporains de la grande révolution qui approche, d'analyser nous-mêmes les causes de notre faiblesse, de dire carrément ce que nous pensons nécessaire pour le triomphe de nos idées.

# Dans les publications

## De langue française

A lire dans le n° 4 d'avril de la *Revue de la Société d'anthropologie*, la leçon du Dr Capitan sur *Les maladies dans les diverses conditions sociales*.

***

Vient de paraître : *Le Réveil du Tailleur*, organe corporatif des ouvriers et parties similaires. — Paraît tous les quinze jours. Rédaction et administration, Bourse du Travail, Paris. « *Le Réveil* « *du Tailleur* est fondé afin de dire toutes les véri- « tés, rechercher un mode d'existence où tous se- « ront heureux : à l'aide du travail, de l'étude, et « de l'action nous atteindrons notre *but*, qui est « *bien être et liberté*. »

Bonne chance, camarades, et taillez carrément dans le drap.

***

## De langue italienne

A Sofia, on a arrêté quatre officiers et trois employés de chemin de fer, accusés de participation à un complot contre la vie du prince Ferdinand. Il s'agissait de placer une bombe dans le wagon que devait prendre le prince pour aller à Viareggio.

(*Sempre Avanti*).

***

A Plaisance, on a arrêté le compagnon Mazza, gérant du *Ribelle*, et on l'a condamné à un an de réclusion et à 1,000 francs d'amende pour avoir *excité à la haine des diverses classes sociales*, à quoi l'aurait-on condamné s'il avait excité au meurtre ?

(*Sempre Avanti*).

***

A Ravennes, près de 800 ouvriers armés de pelle et de pioches ont assailli les magasins et les boulangeries et se sont emparés de ce dont ils avaient besoin. Si tous les meurt-de-faim suivaient l'exemple des ouvriers de Ravennes, l'anarchie serait proche.

(*Sempre Avanti*).

***

La récente explosion d'une bombe dans les magasins des frères Armenteras, à Barcelone, explosion qui a causé la mort du compagnon Francisco Momo, a fourni l'occasion à la police de perquisitionner au domicile du compagnon. Les policiers se sont emparés de quelques bombes et de divers documents de très mince importance, cette découverte a fait imaginer à la classe des repus l'existence d'une conspiration anarchiste internationale devant éclater le 1er mai prochain, et donner le signal de l'universelle révolution sociale. La police pour montrer qu'elle existe pour quelque chose a opéré quelques arrestations parmi les compagnons de Barcelone. Les bourgeois respirent, mais les persécutions continuent surtout contre les étrangers anarchistes qu'on veut rendre responsables des récentes explosions.

Le compagnon Francisco Momo, ouvrier chez les frères Armenteras, était occupé dans une mansarde des magasins à charger une bombe, système Orsini, l'explosion se produisit brusquement et le tua.

Francisco Momo était né à Turin, il venait de passer plusieurs années à Buenos-Ayres, où il avait propagé avec énergie les principes de l'anarchie. Sa mort sera regrettée par tous et spécialement par les compagnons de Buenos Ayres.

(*Sempre Avanti*).

***

Près de Tomsk vient de se passer une horrible tragédie. Trois cents déportés conduits en Sibérie se sont révoltés contre les soldats qui les accompagnaient. Cinq d'entre eux réussirent à briser leur chaîne et à s'emparer des armes de quelques chiourmes. Une lutte terrible s'engagea. Huit surveillants furent tués et quarante prisonniers tombèrent pour ne plus se relever. Les autres furent enchaînés comme bêtes fauves et fouettés jusqu'au sang. A destination il n'arriva que la moitié des malheureux, les autres étaient restés en route et devenus la proie des loups.

(*El Secolo*).

***

Dans *Il Grido degli Oppressi*, le compagnon Emmanuel Gonzales demande la réunion d'un congrès international anarchiste à Chicago, pour opposer à l'exposition universelle, triomphe arrogant de la classe capitaliste, la protestation des opprimés pour la liberté et la justice.

***

Pour saluer les anarchistes, le président Cleveland, l'assassin des chers Parson, Spies et autres regrettés compagnons, a fait voter une loi pour empêcher notre entrée aux Etats-Unis.

Vive le pays de la liberté !

(*Il Grido degli Oppressi*).

***

En Floride, vient de se constituer un groupe anarchiste, sous les nom de « les Errants », pour propager nos idées dans cette région.

(*Lavoriamo*).

***

## De langue espagnole

*Cannibalisme républicain.* — Sous ce titre, *A Revolta* de Lisbonne raconte les pérégrinations de cinq compagnons, Bonifacio Minon, Juan Vila, Antonio Taivo, Antonio Fontana et Alexandre Lefebre, que le steamer Tamar a transportés du Brésil (Rio de Janeiro), à Lisbonne.

Après avoir été enfermés — au secret — pendant cinquante-trois jours, dans un infect cachot, privés d'air et de mouvement, nourris comme des cochons, mis dans l'impossibilité de changer de vêtements, — tout ce qu'ils possédaient ayant été volé par les argousins — ils furent embarqués de force, toujours dans le plus grand secret. A bord du navire, dont le commandant a dû être fort peu payé pour les transporter en Portugal, ils furent très maltraités, exposés à toutes les intempéries pendant la traversée, à peine couverts de loques pourries et saturées de sueurs fébriles.

Quelle était le crime de ces hommes ? demande *A Revolta*. C'est le chef de la police brésilienne, l'illustre docteur Bernardino da Silva, qui lui-même nous le racontera.

Voici le rapport par lui adressé au ministre de l'intérieur du Brésil :

« M. le ministre. — Avisé par un agent secret de cette circonscription que plusieurs individus, de nationalité étrangère, disciples ardents du féroce et sanguinaire Ravachol, récemment condamné à mort par la justice française et depuis exécuté, essayent d'implanter dans cette capitale leurs idées anarchistes et s'efforcent de faire des prosélytes parmi nos ouvriers, je me suis empressé de rechercher ces dangereux agitateurs et leurs moyens d'action.

» En dehors des premières indications obtenues par la police, je suis arrivé à la certitude que réellement ces individus étaient les ennemis de tout ordre social, vomis par l'Europe qui les avait poursuivis pour leurs actes criminels et qu'ils tenaient des réunions secrètes où ils discutaient les moyens pour mettre en pratique leurs horribles projets.

» Je fus informé que dans une des dernières réunions de ce groupe, tenue dans la nuit du 11 du mois passé, des discours violents avaient été prononcés, dans lesquels les ouvriers de nos usines furent excités à se révolter contre leurs chefs et directeurs et à proclamer les principes anarchistes qui avaient conduit à l'échafaud Ravachol et au bagne ses complices.

» Les orateurs qui se firent le plus remarquer par leur langage violent et menaçant, sont les nommés Bonifacio Minon, Lazaro Laguna, Juan Vila, Antonio Taivo, tous Espagnols ; Antonio Fontana, Italien ; Marcellus Raux, Canadien et Jules Cacare et Alexandre Lefèbre, Français.

» Arrêtés et incarcérés, ces individus furent interrogés par moi, le 20, et ils reconnurent tous sans la moindre hésitation, être anarchistes. Même ils s'en vantaient ! Ils avaient — suivant leurs propres expressions — déclaré une guerre à mort au capital ; ils réclamaient l'émancipation des travailleurs et prétendaient vouloir niveler la fortune. Tout ceci, ils l'obtiendraient par tous les moyens, par l'incendie, le poignard et la dynamite.

» Tandis que ces féroces anarchistes étaient sous les verroux, un autre de leurs amis, l'Espagnol Antonio Taivo, grâce aux diligentes recherches du délégué (policier) de la 2e circonscription fut arrêté dans sa maison pour être interrogé également par le préfet de police de Rio de Janeiro. Il fit des confessions (sic) analogues à celles de ses amis.

» Parmi les papiers saisis à leurs domiciles, il y avait des lettres provenant d'anarchistes européens, protestant contre l'exécution de Ravachol, des journaux de propagande anarchiste et un article destiné à être publié dans le journal *Paiz* de cette ville.

» Cet article, signé par Marcellus Raux, accuse les autorités de persécuter les anarchistes, de censurer la presse brésilienne afin de l'obliger à louer le gouvernement et de défendre aux étrangers de traiter, par la voix des publications, des principes socialistes, quoique ce droit soit garanti par la constitution.

» Après avoir lu ce rapport qui contient les renseignements précis que vous avez demandés, sans aucun détail superflu, je ne doute pas, monsieur le ministre, que vous ordonnerez l'expulsion de ces étrangers. »

Voilà, ajoute *A Revolta*, la façon d'agir de la République brésilienne envers des anarchistes coupables d'avoir propagé leurs idées. Car c'est pour ce fait qu'ils ont été expulsés.

Nous, de notre côté, jugeons tout commentaire superflu. Seulement, tenons-nous à constater une fois de plus que les gouvernements républicains sont aussi lâches et aussi infâmes que n'importe quelles autorités monarchiennes. A preuve, les crapules que nous subissons en France depuis le 4 septembre 1870.

Si, au moins, cela pouvait servir d'enseignement aux autres peuples.

Aux Belges, par exemple !

***

## De langue hollandaise

Pendant la visite des deux gaupes royales de Hollande à Amsterdam, les révolutionnaires hollandais ont redoublé d'activité. Tous les soirs devant le palais ils distribuèrent des feuilles volantes, des journaux, des pamphlets et des coups de triques sur ce qui sert de figures aux policiers et aux ivrognes patriotes et loyalistes.

Quelques centaines de ces derniers, sous l'œil paterne de la rousse, essayèrent d'envahir le local des socialistes, mais après deux assauts infructueux, ils furent obligés de se retirer pour aller soigner leurs hures ensanglantées. Ça a merveilleusement calmé leur ardeur.

Nombre de policiers, au cours des différentes bagarres, ont eut des abattis et des mandibules désa-

gulés, ce qui — en Hollande — est encore la meilleur manière de discuter avec cette engance.

Le jour de leur départ, au lieu de sortir par la grande porte du palais, les deux reines ont déguerpi par une porte de derrière de crainte sans doute d'être trop chaleureusement acclamées par la foule.

La grande presse et les bons bourgeois sont dans la désolation.

***

**De langue russe**

A la suite des grands froids qui ont sévi cet hiver dans le nord de l'Europe, les récoltes ont été en grande partie détruites en Finlande. Plus de 2,000 personnes sont actuellement déjà à la charge de la « bienfaisance » gouvernementale et bourgeoise. Des villages et les villes sont littéralement envahis par les meurt-de-faim.

Les bêtes de somme et de labour ainsi que les animaux domestiques comme chiens, chats, etc., sont abattus et dévorés par les affamés. Tous les jours des centaines d'individus meurent littéralement d'inanition.

Le czar et sa famille se portent à merveille.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — La journée du 1er Mai s'est passée avec calme ! les socialistes n'ont pas songé à manifester sérieusement ils se sont livrés à leurs exercices ordinaires pour lesquels ils avaient prévenu par avance les autorités, leur demandant en quelque sorte leur assentiment.

A noter seulement la scène tragi-comique de la place du Château-d'Eau. Le député Baudin, de retour d'Amiens, n'avait pas eu le temps de se mettre au diapason ; il a détonné sur l'ensemble. Cela lui a valu quelques heures de captivité qui n'augmenteront pas son prestige, et lui mériteront les reproches des autres chefs.

En somme, il a fait le jeu du gouvernement auquel il a donné des apparences d'énergie. Pour le promeneur badaud, le programme paraissait réglé d'un commun accord entre le gouvernement et les chefs du parti ouvrier.

En province, même attitude réciproque des socialistes et des dirigeants. Tout s'est passé suivant le programme, excepté à Marseille où une collision s'est produite entre la population et la police : celle-ci a sérieusement écopé. C'est toujours ça.

A Nouzon, dans les Ardennes, nos camarades étant allés de l'avant, la force armée a chargé, et on a fait des arrestations, dont celle du compagnon Bouillard. A Trégnac, près de Nantes, le compagnon Meunier a prononcé un discours très énergique.

Partout ailleurs, calme parfait.

Le 1er Mai commence à devenir banal, comme la fête dite nationale, du 14 Juillet : c'est qu'en effet, on ne se réjouit pas à date fixe, et la révolution ne se décrète pas à l'avance : on la prépare en exposant les idées, en les mûrissant ; elle se fait dans la rue, quand elle a été préalablement préparée dans les esprits.

Malheureusement, nous n'en sommes pas encore là.

***

Mossac. — *Les crimes de la propriété !* — Une bouchère de notre ville surprit, dans sa propriété de la banlieue, une pauvre vieille femme, âgée de quatre-vingts ans, en train de couper de l'herbe pour ses lapins.

La bouchère, furieuse, saisit une serpette et en frappa violemment la malheureuse femme. Celle-ci eut le nez et une oreille coupés et a reçu, en outre, des poignets et à la face, de profondes entailles.

On désespère de la sauver.

Heureusement. Si elle revenait à la vie, elle trouverait trois individus pour la condamner, comme voleuse, à un mois de prison. Quant à la bouchère, l'autorité complaisante, excusera son petit moment de vivacité.

***

Saint-Claude. — Nous avons une société des « Femmes de France ». Ces dames se sont donné la mission de soigner les blessés de notre brave armée, de loin, bien entendu. En envoyant de la charpie et des bouteilles de tafia.

En attendant l'heure de l'héroïsme, ces dames font la fête, organisent des bals à grand orchestre, histoire de se décolleter un peu plus qu'à l'ordinaire. Il faut bien faire quelque chose pour nos braves troupiers.

D'autant plus que ces esclaves en uniforme pourraient bien se lasser de porter le harnais, et utiliser contre d'autres que les étrangers ces merveilleuses balles du fusil Lebel. Et quelle danse, alors !

Les ouvriers d'ici, qui commencent à voir clair dans les canailleries bourgeoises, et qui d'ailleurs ne dansent guère, ont reçu de la belle façon les élégants et les nobles dames qui se rendaient au bal. Exploiteurs, voleurs et nocueses : on ne leur a pas mâché les épithètes. Comme morceau d'ouverture, il a été réussi.

***

Valréas (Vaucluse). — Profitant d'une réunion publique et contradictoire, organisée par un groupe d'électeurs, le compagnon Molmerret a pris la parole, et démontré que la Révolution seule peut nous faire sortir de la misérable situation où nous nous trouvons.

Il a distribué aux ouvriers nombre de brochures anarchistes, et l'on vient de fonder un cercle d'études sociales. Dans quelques mois Valréas pourra compter comme foyer d'agitation révolutionnaire, et malgré tous les baillons, la vérité retentira.

Si quelque camarade en tournée désire faire des conférences à Valréas, le compagnon Molmerret met à sa disposition tous les moyens pécuniaires, nourriture, logement, etc. En attendant on peut lui adresser journaux, brochures, etc. ; il les distribuera pour la propagande.

***

Saint-Sayourin. — Les voleurs du Palais-Bourbon parlent de créer une caisse de retraites pour les ouvriers mineurs. Nous engageons nos amis de la mine à refuser énergiquement toute faveur de la part de ces sales individus. Nos camarades n'auront qu'à regarder l'illogisme de cette pension, pour la repousser avec dégoût.

Faire une retraite aux ouvriers mineurs, avec leur argent d'abord, et ensuite avec celui des ouvriers des autres corps d'Etat, sans que ces derniers, tout en versant à la caisse, n'en retirerent pas un centime, c'est tout simplement ridicule et odieux.

Ce que nous réclamons, c'est le changement de système de fond en comble, la Révolution ; et non ces balivernes qui, tout en n'apportant aucun soulagement aux intéressés, ne serviraient qu'à aggraver la misère des ouvriers des autres corporations.

Des réformes, nous savons ce qu'elles valent, et nous n'en voulons plus.

***

Daumazan. — L'anarchie pénètre peu à peu dans les campagnes les plus retirées. Dans certaines localités, les camarades ont beaucoup à faire, parce que les paysans croient encore aux prétendus avantages du suffrage universel. Dans une réunion électorale à Montfa, le compagnon Escaiche a profité de la circonstance, pour faire supprimer l'élection d'un président, l'organisation d'un bureau, etc. Puis devant un auditoire de paysans, il a fait un petit exposé des idées anarchistes. La surprise et l'étonnement des paysans étaient visibles : on ne les a bercés jusqu'ici que de rengaines nationales, l'armée, le service militaire, l'alliance franco-russe, l'Alsace et la Lorraine... aussi le camarade n'a guère été compris : il a provoqué toutefois de sérieuses questions, et bien des travailleurs qui se résignaient jusqu'ici à leur sort, faute de voir la possibilité de l'améliorer, vont étudier les nouvelles idées.

***

Rive-de-Gier. — Le compagnon Fillioux, récemment sorti de prison, se remet à la propagande. Il nous écrit que la grève n'a pas réussi, parce que les grévistes ont manqué d'énergie. L'arrestation du camarade avait produit quelque frayeur : les policiers en ont profité pour mettre la main sur tous les ouvriers qui s'étaient signalés par quelque initiative. Pas besoin de dire que toutes les canailleries étaient imaginées et mises en pratique. Nous avions ici quatre commissaires de police en permanence, sans compter une multitude de mouchards dont on avait inondé le pays. Le nombre des gendarmes est monté jusqu'à 80, et il en reste actuellement la moitié pour monter la garde devant les maisons de nos exploiteurs.

La grève a servi toutefois : elle a montré une fois de plus la rapacité patronale protégée par la force bourgeoise, et plus d'un ouvrier qui ajoutait encore un reste de foi aux boniments des endormeurs socialistes, est venu franchement à nos idées. La prochaine fois, on verra le chemin qu'elles ont fait.

***

Nantes. — La grève s'étend à presque toutes les industries. Aux scieries Guidal et Boutin, tous les ouvriers sont partis. Le travail a cessé à la serrurerie Morisseau, à la chapellerie Duval, à la maison de construction mécaniques Nassivet. Les ferblantiers et brossiers sont en grève ; l'usine Litz a été envahie et pillée. Des dragons parcourent les rues : celles-ci sont très sales par suite de la grève des balayeurs. Dans les maisons Lefèvre Utile, Ducasse et Guidal, les grèves sont complètes. Il en est de même de l'imprimerie Guéneux.

Les grévistes tiennent séance sur séance à la Renaissance, à la réunion des chambres syndicales, à la Bourse du Travail. La grève générale est déclarée. Et les grévistes veillent avec énergie pour empêcher les rentrées partielles dans les ateliers.

Malgré les patrouilles et les provocations policières, la population reste calme : mais elle paraît résolue à mener la grève jusqu'à ses dernières conséquences.

## Angleterre

La grève des ouvriers des Docks, reprend de l'extension. Les ouvriers qui chôment sont plus nombreux tous les jours.

A Hulo, la situation est très tendue : on ne croit plus à la possibilité d'une entente entre patrons et ouvriers, et des deux côtés, on se prépare à une longue lutte. Le travail du port continue, mais il se fait très lentement.

## Espagne

Jusqu'à ces derniers temps, la Catalogne était la forteresse du collectivisme et de l'organisation à outrance, avec son cortège de règlements et de commissions. Les travailleurs avaient perdu toute initiative, ils étaient devenus des machines à verser des cotisations et à obéir au mot d'ordre des chefs.

Heureusement que quelques indisciplinés et, dernièrement, le *Racachol*, malgré les efforts de la police, ont semé l'esprit de révolte et mis en déroute toutes ces organisations autoritaires. Mais les compagnons, déshabitués de l'initiative, ne savent encore se conduire seuls. Il faut la pratique de l'initiative individuelle pour les tirer de là.

C'est *Sabadell*, petite ville industrielle, près de Barcelone, qui s'est affranchie la première.

Il semble triste et désolant aux timides de voir surgir les libres discussions, mais pour les libertaires, qui veulent par dessus tout que chacun ait conscience de sa propre valeur, c'est là un mouvement qui réconforte et qui réjouit.

Ce n'est d'ailleurs qu'une période assez courte à passer : nos camarades arriveront bientôt à s'orienter ; les affinités sauront bien se trouver, et les initiatives surgiront alors nombreuses et agissantes. Quelques-unes déjà se manifestent, et donneront le jour à un nouvel organe de combat, qui continuera la lutte commencée.

Toute la presse espagnole, sans distinction de nuances, se préoccupe vivement du 1er Mai ; les organes ouvriers, outre la journée de huit heures, réclament la suppression des monopoles, des impôts, des octrois et poussent ouvertement à la révolte. Les journaux bourgeois réclament des mesures énergiques de répression, mais ne semblent pas compter beaucoup sur les dispositions de l'autorité. Celle-ci, d'ailleurs, doit compter avec un mouvement très décidé d'insurrection en plusieurs provinces, notamment en Andalousie, où les populations meurent de faim.

## Roumanie

Bucarest. — Les conservateurs ont proposé de nouveaux impôts pour se dédommager des dépenses faites à l'occasion du mariage du prince héritier. Le peuple protesta dans les réunions et le jour du vote de cette loi des milliers de personnes stationnaient près de la Chambre des députés, huant les ministres et les conservateurs, applaudissant les libéraux, qui profitèrent de l'occasion pour regagner le pouvoir perdu.

Comme toujours les mouchards, les sergents dis-

tribuent des coups, firent quelques arrestations. Le peuple provoqué reçut une de ces chasses par une grêle de pierre (on réparait justement quelques rues et la pierres abondait). Les mouchards courageux devant les imbéciles, prirent la fuite devant les hommes défendant leur liberté. On fit appel à l'armée, le peuple barricada un pont. Cinq fois le peuple reçut par une grêle de pierres les charges de la cavalerie, cinq fois cette dernière dut rebrousser chemin laissant bon nombre de blessés. L'infanterie tira sur le peuple qui, à la sortie de la chambre, reçut à coups de pierres les députés, le ministre de la justice eut son chapeau troué, on cracha au visage d'un autre ministre insolent. Le lendemain même attroupement mais l'armée était presque toute sur pied, on échange des coups de pierre et de sabre. Mais le but était atteint, le gouvernement revenu à de meilleurs sentiments assura le peuple par des manifestes que les articles vexatoires seraient rayés de la loi, le maire se déclara contre la loi, bref le peuple eut gain de cause. Et ce fut comme une leçon aux social modérates auxquels les carrossiers avaient fait appel et qui les avaient conseillé de pétitionner à la chambre. Ces gymnastiques populaires, outre leurs résultats immédiats, préparent la future révolution sociale en donnant plus de confiance au peuple dans ses propres forces et en préparant la fraternisation de la blouse et de la tunique, qui apprennent à se comprendre en venant en contact direct dans les rues et sur les baricades. Et ces petites rivières insurrectionnelles se jetant l'une dans l'autre donneront finalement le grand fleuve de la révolte balayant les obstacles.

## Etats-Unis

Un camarade nous écrit de Creston :

Ici l'anarchie est représentée par des Allemands, des Français, Italiens et Espagnols. Proportionnellement les Américains sont rares. Cela tient à ce que leur situation est supérieure à la nôtre, derniers venus. Ils ont la meilleure place au banquet et ne s'inquiètent que de bien vivre. Mais avec les millionnaires que nous avons produits depuis une vingtaine d'années, cela ne tardera pas à prendre une autre tournure. Comme les Yankees sont très intelligents, quand leur situation les obligera de nous écouter, ils nous comprendront facilement et cela ira vite. Dans quelques mois, tous les terrains vierges que l'on peut prendre à un prix nominal seront tous possédés et la question sociale, s'imposera comme ailleurs.

Le changement de l'abondance à la pénurie sera si brusque que les Américains habitués à vivre largement ne se résigneront pas à végéter au sein des richesses, et il n'y aurait rien d'étonnant que ce pays soit le premier à se révolter contre les accapareurs.

Les autorités n'auront rien à opposer contre un peuple armé, et la prise de possession sera plus facile ici qu'en Europe. Blanqui avait raison quand il disait : « Qui a du fer a du pain », les Américains n'en manqueront pas. Tout le monde est ou peut être armé. Tous les quincailliers vendent des armes : pas besoin de permis de chasse ni d'autres formalités. Vous achetez un fusil sans question aucune. Dans un pays neuf, chacun est forcé d'être armé contre les fauves à quatre pattes, et leur extermination ne sera pas achevée, que les fauves à deux pattes voudront empêcher les fusils de se rouiller. Donc, bon augure, et cela ira d'un train surprenant.

***

*Le tableau des droits perçus sur les marchandises aux Etats-Unis* (voyez *Columbia and Canada* de M. Traser Rae, cité par Molinori dans la *Revue des Nations*, p. 63.

« Le fermier va à sa besogne monté sur un cheval dont les fers sont attachés avec des clous taxés 67 % de leur valeur et enfoncés au moyen d'un marteau taxé 54 % ; il coupe un bâton coupé avec un couteau taxé 50 % ; attelle son cheval à une charrue taxée 50 % ; avec des chaînes taxées 67 %.

Il retourne à la maison le soir, et repose ses membres fatigués dans des draps taxés 58 % et sous une couverture qu'il a payée 250 %. Il se lève le matin et passe son humble chemise de flanelle taxée 80 %, son habit taxé 50 % ; met ses souliers taxés 35 % et son chapeau taxé 70 % ; ouvre le culte du foyer domestique avec une bible taxée 25 % et s'agenouille sur un tapis grossier taxé 150 %. Il prend son modeste repas dans une assiette taxée 40 % avec une fourchette et un couteau taxés 35 % ; boit sa tasse de café taxé 47 % ou de thé 78 % ; assaisonne sa nourriture avec du sel taxé 100 % du poivre 297 %, des épices 37 %. Il contemple autour de lui sa femme et ses enfants tous taxés de la même manière ; il prend une chique de tabac taxé 100 % ou allume un cigare taxé 120 % et remercie son étoile de vivre sous le plus libre et le meilleur des gouvernements.

## Afrique

Colonie du Cap. — Les servantes nègres de ce pays, lassées de subir la « tyrannie » de leurs maîtresses, viennent de constituer une association de défense professionnelle et de résistance. Il est interdit aux membres de cette association de s'engager pour plus de six mois comme cuisinière, bonne, etc. Le semestre écoulé, la servante est tenue de faire un rapport à l'assemblée générale sur la façon dont les maîtres la traitent.

Si le rapport n'est pas à l'avantage des maîtres, le nom de ceux-ci est inscrit au « livre noir » ; ils sont boycottés et ne parviennent plus à se procurer de sujets, tandis que la servante qui les quitte est soutenue par la caisse sociale jusqu'à ce qu'elle ait trouvé à se caser dans de bonnes conditions.

Voilà un bel exemple donné par de pauvres négresses aux esclaves blanches de tous les pays.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*La Société Mourante et l'anarchie*, par J. Grave, préface de Mirbeau, qui vient de paraître chez Stock, est à la disposition de nos camarades au prix de 2 fr. 75 c. franco.

***

*La Société au lendemain de la Révolution* 3me édition, 0 fr. 60 c., prise dans nos bureaux, 0 fr. 75 c. franco pour les camarades, 1 franc pour les libraires.

***

Nous avons reçu de Mme veuve Leverdays, 50 exemplaires de l'*Organisation de la nouvelle république* et 50 de *Les causes de l'effondrement économique* que nous nous efforcerons à répandre de notre mieux, parmi les camarades.

***

Nous avons reçu nombre de réclamations de camarades qui, recevant le journal par colis postal, se plaignent de retard. Prières à ces camarades de patientier quelque peu. Nous sommes en train de chercher à nous organiser pour qu'ils reçoivent le vendredi, le journal étant mis en gare le jeudi.

***

Nous avons transmis à la veuve du compagnon tué à Langon les 55 francs que nous avions reçus pour elle.

Cette compagne envoie ses remerciements au groupe de Scatonville.

Voici son adresse : Mme Dubois, 67, rue Saint-Jean, Bordeaux.

***

Aix. — Les compagnons qui disposeraient de livres ou brochures pour la bibliothèque de propaga de qui vient de se former à Aix, sont priés de les adresser au compagnon Siméon Sauve, 25, rue Saint-Hippolyte.

***

Naples. — Le tribunal militaire vient de condamner nos compagnons Pancrazi, Losana, Rivarolo et Condela à plusieurs mois de prison et à cent francs d'amende pour crime d'anarchie.

(*Ordine.*)

***

Chili. — La république aristocratique du Chili a eu ses révolutions et ses contre révolutions, ses guerres, ses crises ouvrières ; elle a eu ses grèves et son parti socialiste ; mais voici que les anarchistes entrent en scène. Un nouveau journal « communiste anarchiste révolutionnaire va paraître à Santiago, sous le titre *El Oprimado*. (L'opprimé.)

Salut à notre confrère !

## PETITE CORRESPONDANCE

P., à Lavaveix. — P. A., à Angers. — Terre et Liberté, *Prise de possession*, *Aux jeunes gens*, *En Espagne* et *Mendiants et Vagabonds*, épuisés.

*Internationalisme et Révolution*. — Insuffisant. Le 1er mai n'a pas une importance révolutionnaire aussi considérable que celle que vous y attachez.

L. D. — *Propos d'un paysan* un peu faible pour la question que vous traitez. Elle est plus complexe.

*Un Voltairien*, St-Mandé. — La question des sœurs ou des laïques dans les hôpitaux est une question bien secondaire pour nous. La question sociale se prend de plus haut : viser à ce que le soin des malades ne soit plus une œuvre de charité publique faite soit par des salariés, soit par les propagandistes d'une œuvre religieuse qui veulent sauver l'âme quand c'est le corps qui a besoin de secours. Il faut une société où les amis, ou les proches compagnons du malade soient à même de pouvoir le soigner.

M., à Troyes. — 2.50 quand nous pouvons profiter de l'envoi d'un autre paquet.

L. E., à Bordeaux. — N° de *La Plume* envoyé. *l'Endehors* ne paraît plus.

C. G., à Rio. — Reçu les 30 fr.

C. P., rue des Rigoles. — Envoyez, nous en rendrons compte.

V., à Châlons. — J'ai passé la commande à la *Plume*.

L., à Grino. — Entendu.

P. G., à Limoges. — Au dos de la brochure vous trouverez la liste de nos publications.

Le compagnon Henocq auquel nous devons la *Société* est prié de nous envoyer son adresse.

E. P., Agen. — Certainement, vous avez raison. La littérature anarchiste se forme peu à peu. Ça viendra.

Régis Meunier. — L'adresse de Duton est 6, chemin du Crousset, commune de Bègles (Gironde).

P. A. à Angers. — Les brochures n'existent plus.

F. à Reims. — Nous avons toujours des Paroles.

P. à St-Chamond. — W. à Lausanne. — P. P. au Havre.

T. à St-Imier. — D. à la Haye. — A. à St-Savournin.

T. à Mézières. — D. à Cognac. — M. à Tours.

S. P. à Bordeaux. — L. à Nancy. D. à Carmaux.

P. à St-Etienne. — P. A. à Angers. — J. à Amiens. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

*Il ne sera tenu compte d'aucune communication non signée.*

Tous les compagnons qui désireraient prendre part à une excursion au salon de peinture sont invités à se trouver dimanche 7 mai, 53, rue Chap... à 1 heure : départ à 1 heure et demie.

Les Egaux, les travailleurs du XIIe et les abstentionnistes de Montreuil. Samedi 6 mai salle du Commerce, faubourg du Temple si la réunion a lieu, au cas contraire se trouver salle Firino au local habituel.

Les travailleurs anarchistes du XIIe Les Egaux des XIe, XIIe et XXe et les abstentionnistes de Montreuil. Dimanche 7 mai à 2 heures salle Binet, 11, rue Erard.

Ordre du jour : La réunion d'Ivry, la manifestation du Père Lachaise.

Les compagnons d'Ivry sont spécialement invités.

Les compagnons de Roubaix sont priés d'assister à la réunion du dimanche 7 mai à 6 heures du soir au local de la rue d'Inkermann : ordre du jour pour les prochaines élections.

1° Les compagnons de Bordeaux se réunissent le jeudi, le samedi et le dimanche cours Saint-Jean.

2° Le compagnon Duton de Bordeaux demande l'adresse et des nouvelles du compagnon Régis Meunier.

*Le Gérant-Imprimeur* : E. L. Langlois

Paris. — Imp. E. L. LANGLOIS, 140, rue Mouffetard

SIXIÈME ANNÉE. N° 35 — DIX CENTIMES — DU 13 AU 19 MAI 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UNE CONFÉRENCE SUR L'ANARCHIE

VII

Ici nous arrivons aux points les plus essentiels de notre programme.

Tous les socialistes sont d'accord sur ce point, que les moyens de production *doivent* appartenir à la société entière, non à des individus séparés. Ils diffèrent beaucoup entre eux sur l'étendue de l'expropriation, la rapidité avec laquelle elle devrait s'accomplir, et surtout sur les moyens d'y arriver. Mais l'idée d'expropriation au profit de l'ensemble de la société leur est commune.

Il faut aussi ajouter que pendant ces dernières vingt années, l'idée a fait d'immenses progrès au sein des masses ouvrières. « La mine au mineur » est une formule que vous avez tous entendue, si vous avez parlé à des mineurs, la « nationalisation du sol » est chose familière en Angleterre. La «municipalisation» des docks, du gaz, des tramways, des édifices publics et des maisons habitées, est encore une chose que vous pouvez entendre chaque jour dans la bouche des travailleurs anglais, tandis que la commune, maîtresse de toutes les richesses, est une idée excessivement répandue en France.

Mais ici, deux écoles se dessinent dans le mouvement socialiste.

L'une, l'école marxiste, part de l'Etat. L'autre, l'anarchisme, part de l'individu et de ses libres groupements.

Pour le marxiste, il s'agirait de faire sur une large échelle ce qui se fait déjà sur une échelle assez grande dans les Etats modernes, surtout en Allemagne.

Des chemins de fer, des forêts, des mines, sont déjà propriété de l'Etat. Pourquoi tous les chemins de fer, toutes les forêts et tout le sol de la nation, toutes les mines et toutes les usines ne seraient-elles pas aussi propriété de l'Etat.

Il y a déjà des fonctionnaires salariés de l'Etat à l'école, à la caserne, à la poste, au télégraphe; il y a des forestiers, des employés de chemin de fer, des mineurs, salariés et fonctionnaires de l'Etat.

Eh bien, tous fonctionnaires, tous salariés de l'Etat! Tout est un service public, la fabrication du drap aussi bien que l'enseignement à l'école. Tout doit être envisagé comme tel, tout travail utile doit être considéré comme un service public et rémunéré comme tel.

Qui représenterait l'Etat? Un parlement démocratique, élu au suffrage universel, avec commissions, au lieu de ministères; et au-dessus du Parlement, le referendum, comme en Suisse, auquel on soumet ses décisions, ou lequel lui les dicte.

Telle est la conception sur laquelle s'est développée le social-démocratisme. C'est un héritage de 1848.

Inutile de dire qu'il n'a pu se maintenir dans cette pureté.

Tous les peuples luttent contre les Etats, les parlements, les cliques politiques.

Et à mesure que leur éducation politique se fait, à mesure qu'ils voient les parlements à l'œuvre et peuvent mieux les juger, ils s'en dégoûtent. On se demande si ce n'est pas une utopie absolument folle, que de vouloir confier la gérance de la production nationale à un parlement.

C'est pourquoi les social-démocrates qui, jadis, ne trouvaient pas d'expressions assez fortes pour condamner l'autonomie des communes, s'empressent aujourd'hui de la reconnaître. Ceux d'entre eux qui ont quelque indépendance de pensée finissent par admettre que l'Etat centralisé serait un administrateur aussi mauvais ou pire, que le capitaliste actuel. Et poussés à bout, ils ont été forcés même en Allemagne, de se prononcer pour l'autonomie des communes, comme unités d'organisation économique.

Continuellement, dans les conditions, qu'ils se croient obligés de soutenir avec les adversaires de l'Etat socialiste, ils sont amenés à faire des concessions à l'esprit anarchiste des temps. Ils maintiennent encore, en *principe*, la centralisation gouvernementale de la production. Soit dès qu'il s'agit de discuter des faits d'ordre pratique, ils se montrent prêts à toutes sortes de concessions, opposées à leur principe. Si bien qu'après les déclarations anti étatistes, bien nettes, que M. Bebel a faites dernièrement au Parlement allemand, je serais fort embarrassé de dire jusqu'à quel point le social démocrate est resté fidèle à son ancien idéal de jacobinisme économique, et qu'est-ce qu'il en a sacrifié à l'esprit des temps.

Il y a dix ans, c'était un parti compacte, en théorie. Aujourd'hui, y a-t-il deux penseurs social-démocrates qui soient *théoriquement* d'accord sur l'extension à donner à l'Etat dans la gérance et l'organisation de la production?

Il faut dire aussi que le parti social démocrate s'occupe fort peu de préciser ses aspirations. Il donne presque toute son activité aux réformes du système de salariat actuel; et comme ces réformes entrent de plus en plus largement dans les programmes radicaux et même conservateurs, il est tout naturel que ce parti se confonde de plus en plus avec les partis politiques qui travaillent au *maintien* du système de propriété privée et de salariat, en les rendant moins odieux au travailleur.

Le parti se divise ainsi de plus en plus en deux fractions, dont l'une se fond avec les partis bourgeois de *réforme* du système actuel; tandis que l'autre, restée socialiste active et voulant un changement fondamental dans les relations économiques, se défait peu à peu de ses préjugés jacobins.

Il y a cependant un point sur lequel les collectivistes sont d'accord. C'est le maintien du salariat. Le salaire serait apportionné (par l'Etat ou la commune ou les associations ouvrières) proportionnellement aux heures de travail et, en partie, aux résultats produits. Les inégalités énormes entre le salaire du ministre et de l'homme de peine disparaîtraient ainsi ou seraient plus ou moins aplanies. Mais le *salaire* — payé en chèques sinon en monnaie — proportionnel aux heures de travail, resterait. Ce serait, disent-ils, le moyen de se prémunir contre les fainéants et les paresseux. Ainsi ils tiennent encore au compromis que Proudhon avait préconisé et même essayé de mettre en pratique en 1848.

Je ne peux pas faire maintenant la critique de ce système qui a déjà été faite ailleurs. (1) Il suffira de dire seulement que nous, anarchistes, ne pouvons pas comprendre comment une Société pourrait s'organiser dans la partie fondamentale de sa vie — sa production — sur deux systèmes diamétralement opposés. Dans tout ce qui a été produit précédemment, on ne rechercherait pas la part de chaque individu. Toute la richesse sociale reviendrait à la société entière — à tous et à chacun. Mais dans la production à faire, on pèserait scrupuleusement le nombre d'heures et de minute données à la production et l'intensité du travail pendant ces heures et ces minutes...

Rompre absolument avec un passé individualiste et marchand, qui est lui-même issu du salariat, et maintenir en même temps le principe vital de ce passé — le salariat ; mais aucune société ne pourrait se maintenir sur ces deux principes, dont l'un est la négation de l'autre. Aussi, il est certain que les collectivistes seront forcés d'entrer de plus en plus dans la voie des concessions, et qu'il seront forcés de se rapprocher de plus en plus du principe communiste, après avoir épuisé toutes leurs armes pour le combattre.

Ils devront faire, par rapport au salariat, ce qu'ils font déjà par rapport à l'autorité.

Ils devront le faire d'autant plus que ces principes ressortent, tous deux, d'une même conception de défiance vis à vis le bon sens des masses, celle qui a créé l'Etat, l'Eglise et le salariat, et qu'en rompant avec cette conception par rapport à l'autorité, ils seront forcés de l'abandonner sous sa forme de salariat.

(*A suivre*).

(1) Le *Salariat Collectiviste*.

## A PROPOS DE L'AFFAIRE BAUDIN

Cela changera... Seulement vous souvient il, ami Baudin, du jour où Ravachol, prisonnier et désarmé, fut, dans le poste voisin de celui

ou vous avez subi si mauvais traitements, littéralement massacré par les agents ? Il saignait comme un porc quand on le transféra et n'était qu'une plaie.

**Qui protesta ? Personne!**

Si. Les députés socialistes protestèrent... qu'ils n'avaient rien de commun avec l'as somme!

(*Eclair*) SÉVERINE.

## Dans les publications

### De langue espagnole

Nos amis de « El Productor » viennent de faire paraître la 3e édition de « Entre Paysans, la brochure italienne du compagnon Malatesta, traduite en espagnol.

Nous en tenons un certain nombre d'exemplaires à la disposition des camarades qui connaissent cette dernière langue.

***

PARAGUAY. — Dans la ville d'Assomption, une troupe de jeunes gens de belle humeur se sont mis à chanter les chansons composées par « El Perseguido » à l'occasion du carnaval.

Leur objectif étant de propager nos idées, ils l'ont atteint, puisqu'un journal, *la Démocratie*, s'est vu dans la nécessité de reproduire ces chansons comme une nouveauté des plus attrayantes.

En prose ou en vers, par la parole ou par le chant, l'essentiel est que le peuple connaisse nos idées.

***

CHILI. — *El Pueblo* de Valparaiso, et *El Obrero* de la Serena, deux journaux ouvriers se font remarquer par leur énergie révolutionnaire et leurs attaques incessantes contre la bourgeoisie.

— Les compagnons de Valparaiso se préparent à publier un journal anarchiste.

Le « Groupe d'études sociales » adhère à cette direction. Ce journal donnera une grande extension à la propagande qui se glisse au Pérou et fait beaucoup de progrès, à ce que nous écrit un compagnon de là-bas.

(*El Perseguido*).

***

AMÉRIQUE. — Le juge Ricks, de la cour suprême des Etats-Unis, vient d'inventer une jurisprudence spéciale. Il avait à juger les mécaniciens du Lake Shore, pour délit de grève. Le président de la société des mécaniciens d'Amérique réclamait une indemnité de 300.000 dollars pour les dommages et préjudices causés par ladite grève. Les chefs des associations ouvrières étaient également poursuivis pour avoir déclaré la grève générale.

Cette dernière, d'après le juge fédéral, est illégale, parce qu'elle cause un immense préjudice au commerce!

Cette décision a provoqué une alarme générale dans tout le pays. Evidemment elle marque une ère nouvelle dans la lutte ouvrière aux Etats-Unis.

Nous noterons avec soin tous les jugements qui vont se modeler sur celui-là. Le juge Ricks va faire école, et sa canaillerie sera certainement imitée par les souteneurs ordinaires de cette république pourrie.

(*El Despertar*, New-York)

***

### De langue anglaise

Nous avons reçu le 1er numéro de *The Commonweal*, nouveau journal communiste anarchiste, qui paraît à Londres, 6, Windmill Street, Tottenham court Road.

Avec la *Freedom*, ce nouveau camarade fera de la bonne propagande en faveur des idées. Nous lui emprunterons, à l'occasion, les nouvelles qu'il donnera sur le mouvement en Angleterre.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. — On lit dans la *Correspondance Tonkinoise*, arrivée par le dernier courrier :

« Les soldats malades qui devaient être rapatriés par le transport le *Shamrock*, sont sortis de l'hôpital et ont été embarqués sur une jonque qui les a amenés en rade, hors la barre. Mais la mer était mauvaise et la jonque est arrivée après une traversée de près de trois heures, après l'heure fixée pour l'embarquement des passagers. Bien que leur place fût retenue à bord, le commandant a refusé de les prendre, et ces pauvres diables déjà malades et encore davantage épuisés par ce premier voyage de trois heures dans une mauvaise jonque, secouée comme un bouchon, ont dû regagner la terre d'exil, l'odieux hôpital.

« Quelques-uns avaient, en descendant à terre, pâles, hâves, épuisés, les yeux gros de larmes et étaient d'autant plus démoralisés que leur espérance avait été complètement déçue...

« C'est une infamie!... »

Mourir pour la patrie!... etc... air connu.

***

Les ouvriers et employés subalternes des chemins de fer émettent la prétention de manger à leur faim et de travailler un peu moins de quatorze heures par jour. Ils ont, à cet effet, tenu un congrès où l'on demande augmentation des traitements, diminution des heures de travail, congés de quinzaine, etc... Ils voudraient aussi que la caisse des retraites fût organisée de manière à ce que le taux des retraites fût élevé et la limite d'âge abaissée.

Ces différentes réformes se traduiraient au bas mot par un surcroît de dépenses d'une centaine de millions. Qui les paiera ? les compagnies ? Pas du tout. Elles font appel à la garantie d'intérêts, votée en 1883, et l'Etat leur doit de ce chef, pour 1893, la jolie somme de 81 millions. Elles les réclament. L'Etat, c'est les contribuables.

Donc, il ne pourra faire face à cette nouvelle dépense que par des augmentations d'impôts ou par des économies sur les dépenses publiques. Sur ces dernières, on serait fou de compter. Pour les impôts, les Panamistes en voteront tant qu'on en voudra. C'est leur métier, dont ils s'acquittent avec une régularité édifiante.

Mais il n'y faut pas compter pour l'instant : la période électorale va s'ouvrir : il ne faut pas effaroucher le bétail payant et votant, et les ouvriers des chemins de fer seront priés de repasser une autre fois... avec la même perspective d'être renvoyés aux calendes grecques. Il n'y a pas de raison pour que ça finisse.

Et puis d'ailleurs, ils sont bien sages : ils ont présenté humblement leurs revendications et désavoué toute idée d'en appeler à la révolte, à la grève générale. Aussi l'administration supérieure a-t-elle daigné faire savoir qu'elle prendrait connaissance de leurs doléances, etc...

Et va-t-en voir s'ils viennent...

***

GIVORS. — Voici comment s'est passé ici le 1er mai.

Peu ou point de chômage, mais aussi point de délégations platoniques auprès des pouvoirs publics.

Le soir, grande réunion salle du théâtre. Tous les orateurs ont conclu à la nécessité de la Révolution. Les compagnons Simon et Le Tessier ont soulevé les applaudissements de l'auditoire (plus de 500 personnes). Ce qui prouve que l'idée marche, c'est qu'ils ont été très bien compris.

En somme, bonne journée pour la Révolution : encore quelques conférences de ce genre et Givors comptera bientôt un effectif de révolutionnaires conscients, prêts au sacrifice de leur personnalité pour le bien-être de l'humanité.

***

MARSEILLE. — Le compagnon Jauffret, qui avait énergiquement protesté contre le despotisme militaire, en criant : « A bas la patrie ! A bas l'armée ! » vient d'être condamné à un mois de prison.

En entendant sa condamnation, le camarade a haussé les épaules et crié de plus belle : « Vive l'Anarchie ! »

Il a vu, de ce fait, sa peine immédiatement doublée, sous prétexte d'outrage à la magistrature.

L'armée, c'est la gloire et la force de la patrie, et la magistrature son plus bel ornement.

***

MONTPELLIER. — Ici, la manifestation du 1er mai a été à peu près comme partout pacifique. Les chefs socialistes n'avaient cessé de le seriner aux ouvriers. Mais, néanmoins, par la propagande faite par nos camarades, la note révolutionnaire n'a cessé de dominer, quoi qu'en disent les journaux réacs et opportunards. Voici des détails sur le mouvement :

Le matin, à 9 heures, une conférence était annoncée à la Bourse du travail et nous avons assisté à un défilé d'orateurs, trouvant la société actuelle mauvaise, mais engageant les ouvriers à voter pour les socialistes et tout serait changé. Mais la note révolutionnaire a dominé quand ils voulaient s'adresser aux pouvoirs publics porter leurs doléances. Après la proposition du compagnon Laborie, on a décidé de manifester dans la rue, ce qui a été accepté à l'unanimité.

L'après-midi, un meeting des ouvriers sans travail a eu lieu à la Bourse du travail, à 2 h 1/2 (il y avait plus de 400 personnes).

Le même spectacle du matin s'est offert à nos yeux (des entraves toujours mises au but à atteindre). Mais le compagnon Puget, dans une courte péroraison a rétabli la discussion sur le vrai terrain révolutionnaire. Après s'être déclaré révolutionnaire anarchiste, il a déclaré, aux applaudissements de la salle qu'il n'y avait que la révolution sociale, avec toutes ses conséquences, pour nous sortir du bourbier où se corrompt l'humanité.

Il a terminé par les cris : Vive la révolution sociale, vive l'anarchie, à bas la patrie !

Après lui, le compagnon Mignon a exposé en termes très clairs l'idée anarchiste, aux applaudissements répétés des citoyens présents. Quelques mots des compagnons Rivollet, Bernard et Laborie ont suffi pour trouver une grande sympathie dans la salle, aussi c'est avec une froideur marquée qu'elle a accueilli les étatistes. Nous devons remercier le citoyen président de l'impartialité dont il a fait preuve à notre égard. En somme, bonne journée pour la propagande et espérons que les camarades ne s'arrêteront pas là. Toute la journée, des journaux anarchistes ont été distribués.

Mais le soir, les collectos devaient prendre leur revanche sur nous, car ils étaient vraiment navrés du travail fait par nous. Aussi, c'est par du chahut qu'ils nous ont accueillis. Ce que voyant nous nous sommes retirés pour ne pas défaire le travail fait dans la journée, sûrs de la sympathie que nous laissions de notre attitude à cet égard. D'après un témoin oculaire on se serait cru dans une réunion d'antrophophages se dévorant entre eux.

Nous saurons, nous aussi, reprendre notre revanche. Inutile de dire que toute la force publique et militaire était sur pied.

***

NANCY. — La journée du premier mai a été, à Nancy, aussi calme que d'habitude. Les troupes sont restées consignées dans leurs casernes respectives. Dès le matin, tous les ouvriers des usines et des manufactures de chaussures sont rentrés dans les ateliers comme d'ordinaire. On a même constaté moins d'absences que les autres lundis.

Comme Nancy est ville frontière, le préjugé stupide du patriotisme y domine encore, et les étrangers étant très nombreux, sont l'objet d'une haine vivace en raison de la concurrence qu'ils font aux nationaux. Aussi les députés Barrès et Gabriel ont profité de l'occasion pour faire ronfler la peau d'âne patriotique et gueuler contre l'élément étranger. Histoire de se tailler une forte réclame en vue des prochaines élections.

Il y a beaucoup à faire pour la propagande ; et les camarades doivent s'y adonner avec d'autant plus d'énergie et de persévérance que le terrain est moins préparé pour la recevoir.

***

SAINT-CLAUDE. — Les bourgeois ont réussi à faire de la manifestation du 1er mai une sorte de mascarade avinée dont les ouvriers ont été les principaux acteurs. C'était un prétexte pour dire : voyez ces travailleurs, ils ne cherchent qu'à se saouler et à faire du désordre dans la rue.

D'autre part, les partisans de Guesde et Cie ont lâché, comme d'habitude, leurs boniments socialo-autoritaires, suivis d'une délégation qui a porté aux autorités les sommations du peuple. La comédie a été couronnée par un petit gueuleton socialiste suivi d'une grande sauterie.

Quand donc les ouvriers comprendront-ils qu'on se moque de leur bonne foi et de leur patience ?

***

SAINT-ÉTIENNE. — Le compagnon Panel, venu récemment de Paris à St-Chamond, fut arrêté le 1er mai, sous prétexte d'outrages aux agents. Il les aurait traité de : vaches, canailles, crapules, etc...

est-ce un outrage? au jugement des magistrats, oui, à coup sûr. Mais qu'est-ce que cela prouve?

Panel a comparu le 5 devant le tribunal correctionnel de Saint-Etienne. Les agents sont venus et naturellement ces honnêtes pratiquants ont été crus sur parole.

En suite de quoi, le camarade a été condamné à trois mois de prison. Alors il a fait entendre que juges et policiers, c'était canaille et compagnie.

Coût : un an de prison.

Il a salué cette nouvelle peine par les cris de : Vive Ravachol! Vive l'anarchie!...

## Algérie

Constantine. — Nous avons dû parler, en son temps, de la condamnation pour désertion du confrère Dufournel, à Lyon. Après sa condamnation, ce camarade fut expédié à Constantine. Ayant tenté de s'évader, pour se déguiser, il changea de vêtement dans le magasin d'habillements où il s'était introduit. Repris, l'autorité militaire parle de le poursuivre pour vol avec effraction.

Probablement, à l'heure qu'il est cette canaillerie doit être commise. Le camarade devait passer en jugement le 25.

## Angleterre

Les grévistes de Hull ont incendié les chantiers de bois d'un de leurs ennemis les plus acharnés. Le feu, s'étendant aux habitations voisines, a causé pour plus de 2 millions et demi de dégâts.

## Belgique

*Grève de soldats.* — Un cas d'insubordination militaire s'est produit mardi au régiment du génie, caserne à Berchem.

A *l'appel de l'après-midi, pour la reprise du travail, tous les soldats, indistinctement firent défaut : ils avaient résolu la grève générale.*

Les motifs de cette détermination sont, paraît-il, le surmenage auquel les soldats sont soumis et l'extrême sévérité avec laquelle les chefs punissent les peccadilles. *Mercredi tout le régiment était consigné.*

***

On sait que la plupart des malheureux envoyés à la colonie de Merxplas sont des ouvriers sans travail arrêtés comme vagabonds, au mépris de toute justice.

Non contents de les priver de leur liberté, les misérables agents des prisons les enferment dans des voitures cellulaires, où l'on ferme hermétiquement les guichets ménagés pour donner de l'air. Et le voyage dure trois heures et demie!

Dernièrement, un de ces malheureux, transféré au dépôt de Bruges, y a été conduit les menottes aux mains et escorté de deux gendarmes. A deux reprises, on a fait traverser une gare pleine de monde à cet homme, dont tout le crime a consisté à perdre pied dans la vie. La Société lui refuse le travail et le vivre, et elle le torture dans son corps et dans sa dignité.

Et il se trouve des gredins pour soutenir un aussi monstrueux état social.

## Suisse

Nous extrayons ce qui suit d'une lettre du compagnon Columbo :

— Le 18 mars, à 4 heures, après-midi, j'étais à travailler à l'atelier : deux gendarmes arrivent et me demandent 4 fr. 20 de droit de séjour : c'est-à-dire l'impôt sur les étrangers. Je n'avais que onze centimes dans ma poche, et je leur réponds que je reviendrais moi-même chez le commissaire dans une demi-heure.

Ils me répliquent qu'il faut payer tout de suite, sinon l'on va m'arrêter. Avez-vous un mandat d'arrêt? Non. Mais vous allez quand même venir avec nous. — Je réponds qu'en vertu de ma liberté, je travaille ; et que je ne céderai qu'à la force.

Je travaillais à la forge : je me suis réfugié à mon étau pour me défendre : mais j'ai fini par succomber. Au bout de 8 jours de détention, sans être interrogé, j'ai été conduit à la frontière. Je n'avais pas fait quatre pas sur le territoire italien que j'étais de nouveau arrêté. »

Patience!..

## Russie

Il court d'étranges bruits sur le voyage du tzar en Crimée. On raconte que près de Kharkov des paysans réduits au désespoir par la misère et ayant appris, par l'extraordinaire déploiement de police et de troupes qui annonce le train impérial, que l'autocrate allait passer, sont venus se coucher en travers des rails pour se faire écraser par le train de luxe de leur maître!

Les soldats accoururent pour les chasser, car le train arrivait. Une partie des paysans assaillirent les soldats à coups de pierres, tandis que les autres, bien décidés à mourir, se recouchaient sur la voie. Les soldats firent feu.

Entre temps, le train impérial était arrivé à toute vitesse, écrasant dix des malheureux désespérés dont le sang éclaboussa les voitures dorées et dont les morceaux de chair, attachés aux roues, furent semés sur la voie. L'attention de la famille impériale aurait été attirée sur l'horrible spectacle par les pierres que les autres paysans qui luttaient contre les soldats jetèrent dans les vitres des wagons-salons.

La mort des pauvres mougicks n'aura donc pas été inutile et le potentat aura pu voir l'image, horriblement réaliste, de toute son autocratie ; car tout le gouvernement russe se résume à cela : un char de luxe, lancé à toute violence et broyant des hommes qui l'éclaboussent de leur sang et de leur chair pantelante.

D'après le récit parvenu par voie détournée — et sur l'authenticité duquel il faut naturellement faire des réserves, bien qu'en Russie, ce soit surtout l'invraisemblable qui soit vrai— outre les dix paysans broyés par le train, trente-trois auraient été tués par les balles des soldats et quinze soldats seraient mort des blessures reçues dans la lutte.

## Colombie

Les ouvriers insurgés de Bogota ont exécuté sommairement plusieurs agents de police. Les postes ont été saccagés à l'extérieur et à l'intérieur, notamment la résidence du directeur général, Gilibert, ancien commissaire de police de Lille, dont Constans avait fait cadeau au gouvernement Colombien.

(*Temps*).

## Inde-Anglaise

Voici à quoi s'occupent les « très honorables fonctionnaires » de S. M. Victoria.

« Les autorités militaires aux Indes s'occupent de recruter des pensionnaires pour les maisons de tolérance, qui constituent une partie essentielle et comme un département des établissements militaires.

« Dans quelque lieu que se trouvent les soldats, on les y pourvoit de femmes indigènes, lesquelles sont placées sous la surveillance d'une tenancière, qui est souvent payée à tant le mois pour ses services, et qui est désignée, patronée, soutenue par les autorités britanniques.

En retour, elle s'engage à accomplir certains devoirs, dont nous passons le détail, ne croyant pas pouvoir les mettre sous les yeux de nos lecteurs.

La tenancière, paraît être un fonctionnaire, tout autant que le chapelain de la reine, l'aumônier du régiment. Elle accompagne le régiment partout où il va, s'adresse aux autorités quand elle a besoin d'argent, pour se procurer de nouvelles pensionnaires, et lorsqu'elle prend sa retraite, on lui délivre des certificats de bons services dûment signés par le colonel et le docteur.

(Extrait du *Woman Herald*.)

## La Havane

Nous recevons le premier numéro de la réapparition du jour anarchiste, « *El Productor* », qui se publie, Gervasio, 31, à La Havane.

Extrait du premier article intitulé : *Malgré tout, nous vaincrons!...* « Difficilement l'on pourrait rencontrer un périodique qui a trouvé plus de difficultés pour vivre que « *El Productor* » nous avions à peine vu la lumière, que l'on nous décourageait de tous côtés. Vous n'êtes pas avec nous, disaient les travailleurs : je vous surveille, car vous êtes dangereux, grondait l'autorité. Il a fallu se plier aux exigences des uns et des autres....

« Nous sommes franchement et décidément partisans de l'anarchie scientifique, appliquée à la société, pour rendre l'homme libre. Nous entendons par anarchie scientifique, la négation du droit de l'autorité, qu'elle provienne de la conquête, de l'élection ou de l'héritage. Nous disons que le principe d'autorité est anti-naturel et que la ruse ou la violence seules ont pu décider l'homme à obéir à un autre homme.

Nous poursuivons la transformation du système actuel de propriété en cet autre : la richesse mise en commun les bénéfices du travail réservés à la collectivité, le groupement par affinités électives, et l'exclusion de tous individus étrangers à la production.

Pour arriver à ce résultat, le présent journal n'adopte aucune association, n'en recommande aucune, et répudie les groupements ouvriers qui se combattent les uns les autres, voulant accaparer chacun à soi les ressources sociales.

Pour la défense de nos idées, nous sommes résolus à tous les sacrifices, à tous les efforts : mais une douloureuse expérience nous a appris à fuir les écueils qui pourraient faire sombrer notre navire.

Nous serons donc modérés dans la forme, pour éviter les poursuites des gouvernants et les discussions ouvrières énergiques dans le fonds, pour que notre propagande relève les courages dans le sein des travailleurs.

Voilà ce que nous nous proposons. »

Bonne chance à ce nouveau confrère.

# BIBLIOGRAPHIE

*Contes populaires*, par Ch. Tetard. (Bibliothèque de l'*Art social*, 5, impasse de Béarn).

Une demi-douzaine de contes, à l'usage des enfants, écrits dans une langue claire et simple.

Ces petits récits sortent du moule banal. Ce ne sont point contes de ma mère l'oie, histoires de revenants, ou de Petit-Poucet, comme les balivernes avec lesquelles on berce d'ordinaire les enfants.

L'auteur y démolit proprement le prestige de l'autorité, et montre la nécessité de la révolte. Un petit livre comme il en faudrait beaucoup.

***

*Claudine Lamour*, par Camille Lemonnier. (1 vol. Dentu, éditeur).

C'est l'histoire d'une cabotine, la chanteuse fin-de-siècle. Une femelle bizarre, qui se croit artiste, on ne sait pourquoi. Elle est flanquée de sa mère, ivrogne et maquerelle, d'un parolier, véritable bête d'encre, qui compose les inepties auxquelles elle met la sauce, d'une bonne camarade, qui change d'amoureux mâles et femelles comme de chemise, et d'un rapin qui se croit de génie parce qu'il a barbouillé quelques affiches drôles.

Tout ce joli monde évolue autour de l'étoile, et chacun fait preuve, avec l'ingénuité d'un cafre, d'une tranquille et parfaite objection.

De ses débuts à Montmartre à son apothéose aux Ambassadeurs, la divette traîne à sa remorque cette flotille verdâtre ; pour son compte, elle est inapte à toute œuvre vaillante, et même à l'amour. Et finalement elle glisse dans la basse bohème, avec l'appréhension de perdre sa célébrité d'aventure.

Et c'est tout. Et ça ne rime à rien.

L'auteur d'*Un mâle* et des *Charmeurs* est cependant un écrivain de race. Son dernier volume ne peut être qu'une erreur : à moins que ce ne soit une fumisterie, une gageure pour épater le bourgeois.

***

*Luttes stériles*, par G. de la Salle. (L'*Art social*, 5, impasse de Béarn).

Un volume de vers. La forme est correcte et l'inspiration ne manque pas. Le principal mérite de ce livre, c'est de s'attaquer aux questions sociales. Nous en avons assez des aligneurs de rimes, qui font des ballades à la lune, ou se lamentent sur les trahisons de l'âme sœur. Il nous faut une poésie plus virile. Et M. de la Salle a tout ce qu'il faut pour nous la donner. Nous lui demanderons seulement d'être plus original, de se dégager complètement de l'imitation des maîtres, de V. Hugo notamment, dont l'influence se révèle dans la facture du vers.

A lire deux belles pièces : *Ave, libertas!* et *Aux gueux l'Avenir!*

***

Le compagnon Bergamasco, de Milan, qui avait traduit en italien, pour la *Tribuna dell' operaio* la

*Société de l'Avenir* d'Emile Darnaud, vient de faire paraître en brochure sa traduction, pour la propagande anarchiste.

* * *

La bibliothèque *Del Proletario*, publie en brochure *Une cause célèbre* (l'affaire Souhain) de Lucien Perrin, traduite en italien par Giuseppe Monaco de Marsala.

* * *

Nous avons reçu et rendrons compte, au fur et à mesure de leur lecture :

De A. Hamon : *Survivances animiques et polythéistiques en Bretagne* (à la *Revue Socialiste*) 8, rue Chabanais.

A. Weill : *Dix Fables oubliées de La Fontaine*, 1 plaquette, chez Sauvaitre, éditeur, 72, boulevard Hausmann.

Du Dr Boyer : *Le scandale de Médéa*, chez l'auteur, 10, rue Hurau.

Cte de Chambrun : *Aux Montagnes d'Auvergne*, chez Calmann-Lévy, éditeur, 3, rue Auber.

*Quelques pages de la vie d'un Imbécile*, librairie de la *Nouvelle Revue*, 18, boulevard Montmartre.

Ch. Letourneau : *L'Evolution Religieuse dans les races humaines*, chez Reinwald, 15, rue des Saints-Pères.

A. Hamon : *Les Hommes et les Théories de l'anarchie*, 1 plaquette, à l'*Art Social*, 5 bis, impasse de Béarn.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Communes anarchistes de Montreuil et Bagnolet. — L'atelier d'ébénisterie étant en fonctionnement, les camarades de la Commune sont prévenus que la nouvelle adresse est rue du Ruisseau, 14, à Bagnolet, chez le compagnon Méreaux.

***

Morlanwel. — Les compagnons du Centre sont prévenus que le compagnon Zenon Roland, 16, rue de la Malaite, à Morlanwelz, a repris la vente de la *Révolte*. Si les compagnons désirent qu'on leur continue l'envoi du journal, ils sont priés de régler directement à la nouvelle adresse.

***

Toulon. — Toutes les communications et correspondances concernant la propagande révolutionnaire anarchiste, doivent être adressées au compagnon Jules Delaporte, rue Garibaldi, nº 7.

*Nos dépositaires qui sont servis par colis postal, sont priés de nous faire connaître exactement la date et l'heure où ils reçoivent le journal pour nous mettre à même de contrôler le service de la gare.*

## PETITE CORRESPONDANCE

C., à Houssaye. — *Travailleurs des Villes*, épuisée, l'autre pas encore tirée.

L., à Maubeuge. — *Philosophie*, de Malato, épuisée.

José Pever, à Barcelone. — Le livre de Flor O'Squarr est édité chez Savine, 12, rue des Pyramides.

Le compagnon Clerc demande des nouvelles du compagnon Stoll.

Aubin. — Pour Matha, écrivez à Clerc, 17, Withcombe str, Pall-Mall, London.

D., à Vienne. — Ce sont les fonds qui manquent.

Zisly. — Portons les 0.15 aux détenus.

Nous n'avons pas de disponible du nº 7 de la *Lutte pour l'Art*.

A. L., à Londres. — Pour les mandats, faites désigner dessus le bureau qui nous dessert : Rue Monge, bureau 29.

Le compagnon Loquier, 34, rue Jeanne-d'Arc, Epinal. — Demande des nouvelles des compagnons Cluzel et Breton.

A. M., à Allevard. — Commission sera faite à M. Soubrié, groupe de la Porte-Saint-Martin. — Convocations arrivées trop tard. Le mercredi avant 9 heures au plus tard.

Durand. — Voyez les listes de bouquins que nous publions. Nous y insérons ceux qui nous semblent le mieux à consulter sur toutes les questions.

E. L., à Marseille. — Merci, utiliserons.

A. P., rue des Rigoles. — En parlant de rendre compte de votre travail, ce n'est pas la lecture de votre manuscrit dont nous voulons parler, mais d'un des exemplaires quand il sera paru. On nous a fait si souvent annoncer des choses qui ne paraissaient pas, que nous avons pris pour méthode de n'annoncer qu'après réception.

Les compagnons qui nous ont demandé du nº de la *Plume*, sont priés de patienter quelques jours, une nouvelle édition devant être prête dans huit jours.

B., à Saint-Rambert. — B., à La Seyne. — L., à Londres. — J., au Havre. — E. C., à Agen. — B., à Buenos-Ayres. — B., à La Machine. — L., à Avignon. — A., à Damery. — N., à Toulouse. — P., à Saint-Nazaire. — P., à Lyon. — L., à Maubeuge. — D., à Saint-Etienne. — M., à Valréas. — V. P. M. P. — C., à Argenteuil. — D., à Lille. — F., à Reims. — J., à Perpignan. — B., à Saint-Voy. — V. A., à Roubaix. — P. A., à Angers. — B., à Londres. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

**Listes**. — Gallafre Adolphe, 0 fr. 50. — Un Ravachol et un exalté, 1 fr. 10. Total, 2 fr. 60.

S. Villacovitch, 0 fr. 06. — Komarek, 0 fr. 06. — Victor, 0 fr. 06. — A. Dehich, 0 fr. 06. — H. Karnach, 0 fr. 06. — Francis, 0 fr. 06. — Total, 0 f. 42.

V., à Châlons-s-Saône, 1 fr. 25. — Total, 1 fr. 25.

Un Narbonnais, 0 fr. 25.

Une amie des petites marmites, 2 fr.

Doct. Giovanni Gerouzi, 1 fr.

Prof. Ildebrando Marianni 1 fr.

Total général, 610 fr. 67.

V., à Grigny, 0 fr. 25.

St-Claude, collecte entre compagnons, 0 fr. 50.

E. D., 3 fr. ; sa dame, 1 fr. 50.

Mme S. S., 1 fr. — Mme A. D., 3 fr. Total 3 fr. 50.

Montluçon, C. A., 0 fr. 50. — P. H., 0 fr. 50. — B. L., 0 fr. 25.

A., à Nantes, 0 fr. 65.

D., à Reims, 0 fr. 50.

Les jeunes compagnons d'Allevard, 1 fr.

Jeanquimarche, 50 fr.

Total général, 673 fr. 17.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

**Listes**. — Un qui voudrait voir les bourgeois pendus au plus haut de la tour Eiffel, 0 fr. 20. — Gallafre Adolphe, 0 fr. 50. — Un groupe de dynamiteurs voironnais, 0 f. 70. — Total, 1 fr. 40.

Un Narbonnais, 0 fr. 25.

L. S., 1 fr.

Une amie de Ravachol, 2 fr.

Zisly, 0 fr. 15.

V., à Grigny, 0 fr. 25.

Montfort-le-Rotrou, 2 fr.

D'une anonyme, 10 fr.

E. D., 3 fr. ; sa dame, 1 fr. 50.

Mme S. S., 1 fr. — Mme A. D., 3 fr.

Les jeunes compagnons d'Allevard, 1 fr.

Collecte faite à un banquet organisé par un groupe d'ouvriers boulangers anarchistes de Marseille, 8 fr.

Total général, 474 fr. 90.

## CONVOCATIONS

*Il ne sera tenu compte d'aucune communication non signée.*

Le groupe les « Egaux », les travailleurs du XII, et les abstentionnistes de la banlieue de l'Est : Samedi 13 mai, à 9 heures, salle Firino, 144, boulevard de Charonne. — Urgence.

La réunion d'Ivry-les-Forges qui devait avoir lieu le dimanche 14 mai est remise au dimanche suivant, 21 courant.

Une convocation ultérieure fera connaître l'adresse de la réunion ainsi que l'ordre du jour.

Saint-Etienne. — Les camarades de [illegible] invitent tous les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte* à une grande soirée de famille qui aura lieu pour le dimanche 14 mai, à 7 heures du soir, rue des Moulinières, 3.

Causerie par plusieurs compagnons. Chants, poésies.

Toulon. — Le groupe la *Révolte des Travailleurs* se réunit deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, à 8 h. 1/2 du soir, rue Garibaldi, 7. Toutes les questions se rattachant à la cause révolutionnaire anarchiste y sont traitées par les membres du groupe. La contradiction est entièrement libre, ainsi que l'entrée.

Bordeaux. — Samedi 13 mai, à 8 h. 1/2 du soir, grande réunion publique et contradictoire, 71, rue d'Espagne.

Ordre du jour : Les Grèves. Décadence et pourriture sociale. Les prisons.

Entrée : 0 fr. 15.

Les anarchistes de Roubaix et environs sont invités à la réunion qui aura lieu le 14 mai, à 8 heures du soir, au local de la rue d'Inkermann, 144.

Ordre du jour :

La propagande en campagne. — Questions de journaux.

## JOURNAUX ANARCHISTES
### En cours de publication

#### De langue française

*Le Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, à Paris.

*La Liberté*, casilla del correo, 1298, Buenos-Ayres.

*Le Réveil des Mineurs*, box 82, Hastings Cambria, Pa, Etats-Unis.

*La Société Nouvelle*, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

*La Débâcle*, 35, rue Saint-François, St Josse ten Voode, Bruxelles, Belgique.

*La Lutte pour l'Art*, 23, rue de Paris, Ixelles, Bruxelles.

#### De langue allemande

*Freiheit*, 167, Willian Street, à New-York (Etats-Unis).

*Die Autonomie*, 96, Wardour Street, Soho square, London W. (Angleterre).

*Der Anarchist*, 515, E. 44 th. Street, New-York.

#### De langue hébraïque

*The Worker's friend*, 40, Berners Street, Commercial road, à London E. (Angleterre).

#### De langue anglaise

*Freedom*, 61, St-Augustine's road, Camden town, London, N. W.

*Solidarity*, 85, East Fourth street, New-York, E. U.

#### De langue tchèque

*Volni Listy*, 79, Johnson, av. Brooklyn, N. Y.

#### De langue italienne

1. *Livourne*, poste restante. — *Sempre Avanti*, hebdomadaire.

2. *Mantoue*. — *La Farilla*, rédacteur, L. Molinari, hebdomadaire.

3. *Turin*. — *L'Ordine*, Via Academia Alberina, 27, hebdomadaire.

4. *Pise*. — *Il Paria*, mensuel, adresse : Johan Bertacchi, rue Vittorio Emanuele.

5. *Messine*. — *Il Tiscatto*, rédacteur G. Nof, hebdomadaire.

6. *Marsale*. — *L'Uguaglianza Sociale*, hebdomadaire.

7. *Chicago*. — *Il Grido degli Oppressi*, 200, Van Buren, Chicago.

8. *Buenos-Ayres*. — *Lavoriamo*, (Loca) Calle Suarez, 280, paraît irrégulièrement.

9. *San Paulo*. — *Gli Schiavi Bianchi*, 162, Avenida Raugel Pestana.

Prière aux camarades de nous signaler les erreurs et les lacunes que nous pouvons avoir faites.

*Le Gérant-Imprimeur* : E. L. Langlois.

Paris. — Imp. E. L. Langlois, 140, rue Montmartre.

SIXÈME ANNÉE, N° 36 — DIX CENTIMES — D° 20 AU 26 MAI 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'INTERNATIONALISME

DES

### SOCIALO-PARLEMENTEURS

Voici quelques extraits d'un discours prononcé par M. Bebel, chef des social-démocrates allemands, au sujet de la nouvelle loi militaire.

C'est le *Vorwarts*, l'organe officiel du 4e état, qui dans son compte-rendu du Reichstag, le 5 mai, nous offre la dégustation de ce morceau d'éloquence parlementaire... et socialiste.

Le cancelier de l'Empire, Caprivi, a été tellement enchanté du débagoulinage de Bebel qu'il a appelé ce dernier digne d'être *commissaire du gouvernement*!

(Regierungskommissarius).

Comme allemand nous ne pouvons admettre un seul instant, que, si à un moment donné des puissances étrangères déclarent la guerre (à qui? Red) l'Allemagne se trouve sans défense. Nous ne pouvons, ni ne voulons envisager tranquillement un pareil danger. *Comme social-démocrates surtout*, nous avons le plus grand intérêt à ce que l'intégrité de l'Allemagne soit maintenue entièrement et fermement, car si jamais la Russie, par exemple, annexait une partie de l'Allemagne, la réalisation de notre but et de nos idéaux serait retardée pour un temps incalculable. L'idée seule que la situation (politique? Red) actuelle de l'Allemagne se développera avantageet feraavancerenmêmetemps les buts de la démocratie socialiste, nous oblige à avoir soin des ennemis étrangers qui ne peuvent nuire à l'Allemagne. *Si sous ce rapport nous sommes d'accord avec tous les partis*, nous différons d'opinion, quant à la tactique à suivre pour obtenir ce résultat. C'est le devoir du gouvernement de prendre à l'intérieur comme à l'extérieur les mesures nécessaires pour que, si des charges sont imposées au peuple, cela se passe de manière à ce que les sacrifices ne soient pas *trop* lourds, *et d'autre part que la défense du pays n'en souffre pas*!

Le chancelier de l'Empire a cité d'une série d'articles parus dans le *Vorwaerts*, de la main de mon ami Engels, certaines expressions: il en a tiré la conclusion que notre système (la milice, l'armement comme en Suisse, Red.) conduirait, tendrait à la destruction de l'esprit de l'armée, (l'esprit (!) militaire?) Or ce que dit le chancelier de l'Empire ne se trouve pas dans cet article. La phrase citée dit seulement que lorsque les gens qui actuellement, comme sous-officiers font preuve d'une sévérité, d'une brutalité, d'une marque d'égards extraordinaires et parfois même de férocité envers les soldats, s'ils étaient en rapport constant avec notre joyeuse et vivace jeunesse des écoles, pourraient redevenir des hommes intelligents et *tendres* (textuellement: *Weich herzig*: tendre de cœur! Red.). *Rires à droite.*

(Les droitiers eux-mêmes ne semblent pas trop croire aux sous-offs angéliques de Bebel et d'Engels).

. . . . . .

Nous avons toujours reconnu qu'il est impossible d'introduire d'un coup le système des milices. *Il faut pour cela de longues années de transition.* Simultanément avec l'introduction de ce système, on doit prendre en mains *l'éducation militaire de la jeunesse nationale.*

En grande partie, les mauvais traitements infligés aux militaires proviennent — je le reconnais — de ce que les sous-officiers en face de l'insuffisante instruction physique (gymnastique militaire (?) Red.) des recrues, perdent souvent patience et se livrent à des voies de fait.

. . . . . .

Il est possible que pour les armes spéciales, artillerie et cavalerie, même avec le système des milices, une plus longue période d'instruction soit nécessaire — ceci la Suisse l'a reconnu aussi — *mais si je suis très loin* de considérer le système Suisse comme exemplaire sous tous les rapports — il est besoin là-bas, au contraire, de nombreuses amélioration pour atteindre ce que l'on exige d'un soldat accompli (gefechtstüchtigen: littéralement, propre au combat. Red.) — il est incontestable que la Suisse peut disposer d'une armée de défense, laquelle, comparée à l'Allemagne est proportionnellement beaucoup plus nombreuse.

Les soulignements sont de nous.

Comme on voit, les Bebel et les Engels Allemands sont aussi infects et aussi repugnants que les porcs de la municipalité Marseillaise qui sont allés baiser les bottes ensanglantées du boucher Dodds.

Qu'une charogne galonnée allemande aille incendier quelques villages en Russie ou ailleurs et éventrer quantité de pauvres bougres, et toute la fraction locale démocrate du Reichstag, Liebknecht et Bebel en tête, viendra le féliciter et lui lécher le cul.

C'est égal, il est beau le 4e Etat.

## UNE CONFÉRENCE SUR L'ANARCHIE

### VIII

Pour bien comprendre cette idée de salaires payés en bons de travail, il faut remonter à ses origines, à 1848. On était très préoccuppé alors, surtout après les échecs subis en mai, de trouver un moyen qui permit de paralyser le capital, sans recourir à l'expropriation. Proudhon qui avait horreur de la violence et qui voyait en noir les conséquences d'une violation jacobine de la propriété privée, devait s'enthousiasmer pour l'idée des bons de travail. Il y aperçut un moyen d'abolir la productivité du capital, sans violenter la propriété dans laquelle il voyait la seule sauvegarde contre l'Etat omnipotent.

Il comprenait que ce qui fait la force du capitaliste, c'est la masse de miséreux, forces de vendre leur travail et leur intelligence à n'importe quel prix. Aussi, rêvait-il une organisation qui permit à chacun de produire et de recevoir *le produit intégral de son travail*, sans passer sous les fourches caudines du Capital et sans abdiquer de sa liberté entre les mains de l'Etat. Il cherchait enfin à utiliser les forces d'une révolution, déjà vouée à la défaite. De là — l'idée de sa Banque populaire.

Imaginez-vous cent mille hommes, recevant de cette banque le crédit mutuel nécessaire pour se procurer les instruments de travail, les machines, les locaux de diverses entreprises industrielles, et versant leurs produits dans des magasins communs. Chacun des membres de la société reçoit un bon de travail représentant le nombre d'heures qu'il a passé à l'atelier, et chaque chose dans les magasins porte l'étiquette représentant le nombre d'heures de travail requises pour la produire. Le « bon » achète la marchandise. Point d'intermédiaire, rien que des frais minimes d'administration générale et maintien des magasins. L'ouvrier n'est plus volé par le capitaliste, il reçoit le produit intégral de son travail. Point d'accommodation de capital possible dans cette entreprise.

Supposez cent mille hommes seulement, organisés de cette façon. — Qu'arrive-t-il?

Aujourd'hui, après avoir travaillé dix heures et reçu cinq francs pour ce travail, l'ouvrier qui va acheter pour cinq franc de marchandise, paie, non seulement le salaire d'autres travailleurs comme lui, — ce qui serait juste, — mais encore le *bénéfice* du patron, la *rente* du propriétaire du sol, le *bénéfice* du capitaliste et les *bénéfices* des intermédiaires. Si vous supprimez ceux-ci par une coopérative — les trois premiers resteraient toujours. Ce qui fait qu'avec cinq francs l'ouvrier n'achète que ce qui *vaut* (en salaires) trois francs seulement. Deux francs — les deux-cinquièmes de sa journée — lui sont volés.

Dans l'organisation de Proudhon, au contraire, les cent mille hommes, organisés autour de la banque populaire, reçoivent le produit intégral de leur travail, — ils reçoivent de la marchandise qui représente les dix heures du travail d'un autre ouvrier.

Voilà le plan de Proudhon.

Avec sa grosse et bonne malice de paysan, — simpliste malgré tout — Proudhon s'imaginait avoir attrapé le capitaliste dans une souricière. Une fois que cent mille hommes pourraient retrouver dans chaque achat le produit intégral de leur travail — qui donc se laisserait exploiter par des capitalistes? Chacun aurait préféré s'inscrire à la banque qui peu à peu offrirait tout — marchandise, nourriture, logement — au prix de revient. L'usine du capitaliste resterait là, sans moyens à exploiter, son magasin sans acheteurs, sa maison sans locataires. L'usine, la maison, le capital, cesserait de rapporter, et l'intérêt sur le capital baisserait. On en offrirait à 2 1/2 pour cent, à deux, à un à un et demi pour cent..... et voilà la révolution accomplie, rien que par l'exemple des cent mille hommes bientôt devenus un million, deux millions, la France entière..... On en a fait de ces beaux

rêves en 1848, — de révolutions par l'arithmétique. Proudhon a fait le sien — le plus intelligent de tous, mais toujours en rêve.

N'accusons cependant pas Proudhon de bêtises qu'il n'a jamais dites. Il n'a pas vu dans son projet un système d'organisation de société *future* — cette bêtise était réservée à ceux qui lui prirent son idée sans examiner son origine.

Lui, n'y a vu qu'un moyen de faire la trouée dans le capitalisme, qu'un truc pour réduire le profit sur les capitaux, qu'un exemple à donner pour démontrer la possibilité et les avantages d'une société d'ouvriers sans capitalistes. « On nous demandait des lois, paragraphe par paragraphe » disait-il, plus tard. Il a fait le projet de celle-là.

---

Eh bien, cette idée très répandue en 1848, à laquelle Proudhon fit prendre corps, n'a cessé, depuis lors, de hanter une partie des socialistes. Ce que Proudhon proposait comme moyen de faire encore quelquechose pour la révolution, après que le socialisme étatiste de Louis Blanc eût forcément raté, ils en firent, eux, malgré l'inconséquence colossale de la chose, un idéal de société future.

Et ils oublièrent l'idée-mère de Proudhon, que Marx, avec son absence bien connue d'honnêteté littéraire, attaquait à poings raccourcis, tout en reprenant à son propre compte les bons de travail, et en répétant, après Proudhon, les mêmes erreurs sur la théorie de la valeur.

Ils ont même passé sans remarquer cette idée essentielle, fort juste, dont le plan de Proudhon est né — que l'exploitation durera tant que les ouvriers n'auront pas d'autres moyens de travailler sans être exploités par le capitaliste — que la révolution doit les mettre à même de vivre sans vendre leur force de travail à l'exploiteur.

Eh bien, cette situation, le communisme l'offre aussi ; seulement, il ne cherche pas à y arriver par les moyens détournés, éducatifs pour ainsi dire, que proposait Proudhon. Il prétend créer cette situation en proclamant le droit de la société entière à toutes les richesses qu'elle possède ; en surprenant la vigilance des capitalistes, mais en se promettant bien d'opposer la force à la force qui maintient, aujourd'hui, la propriété privée. Il cherche à y arriver par la *révolution* communiste.

---

On comprend la haine qu'un homme d'esprit indépendant, comme Proudhon, devait vouer, en 1848, au communisme. Le communisme, à cette époque, c'était la négation de toute liberté. Les chefs d'école, ainsi que leurs partisans, ne s'adressaient-ils pas, en effet, au pape et au tzar pour mettre leurs projets à exécution ! N'étaient-ils pas prêts à acclamer n'importe quel despote et quel despotisme, pourvu qu'il leur fût permis d'expérimenter le communisme ? Leurs plans mêmes ne sont-ils pas la négation de toute liberté — la soumission au grand prêtre, au grand élu, au grand conseil, à tous les grands possibles ? L'idéal monastique ne suait-il pas à travers leurs utopies ? Les plus avancés d'entre eux ne rêvaient-ils pas un jacobinisme effréné ? Violenter la nature humaine pour faire réussir le communisme, était leur devise. Fourier lui-même qui avait proclamé le droit au soleil pour toutes les passions humaines, Fourier qui avait dit que jamais cailloux ne peuvent être arrangés par une main en une mosaïque réussie, que si on les secouait simplement et les laissait s'arranger eux-mêmes. — Fourier, le précurseur de l'anarchie, ne rêvait-il pas pouvoirs et pouvoirs dans sa société communiste ?

On comprend pourquoi l'homme affranchi des préjugés religieux et amoureux de liberté ne trouvait que haine pour le communisme d'alors et pourquoi Proudhon, ayant trouvé un moment de réflexion après les événements de 1848, vint opposer l'*anarchie* à toutes les *archies* et toutes les *craties* des prêtres, des rois, des républiques et des sociétés communistes.

Mais les choses ont entièrement changé depuis 1848. Les partis ont suivi leur évolution naturelle. Les communistes autoritaires d'alors (comme Engels et les marxistes), restés fidèles au principe d'autorité, ont évolué vers un jacobinisme bourgeois qui se contente comme le faisait Louis Blanc au Luxembourg, de subventions accordées par l'Etat bourgeois aux associations ouvrières, d'exploitation des mines et des chemins de fer par l'Etat et de retraites à la vieillesse payées par l'Etat.

Et quant aux communistes, nous n'en voyons plus que les communistes anarchistes, ou ceux qui, craignant de trop affirmer par le mot anarchie, s'appellent communistes libertaires.

Le communisme-autoritaire mort, reste seulement le communisme-anarchiste.

---

Deux idées se sont ainsi affirmées depuis 1848.

L'une est, que le communisme ne peut être qu'anarchiste. Religieux, gouvernemental, jacobin, parlementaire — il répugne à l'homme du siècle. Qui de vous en voudrait ?

L'autre idée est, que le communisme est nécessaire, que lui seul permettrait à chacun de jouir des fruits de son travail, lui seul empêcherait la création de la misère à côté du bien-être, lui seul empêcherait au capitalisme de renaître par l'exploitation de ceux qui seraient forcés autrement de vendre leur force au plus donnant.

Et — qui plus est — lui seul répond au caractère *intégré* de la production moderne, dans laquelle il n'est plus possible de reconnaître la part de chacun dans la production des richesses. Cette part se reconnaissait encore autrefois dans le travil des champs, ou dans l'atelier du petit artisan. Elle ne se reconnaît *plus* dans la production à l'aide des machines s'entre'aidant pour façonner la matière brute, venue de partout.

---

Que n'a-t on pas fait dans l'autre parti, jadis communiste, pour empêcher l'idée communiste de pénétrer dans les cerveaux ouvriers ! Avec quels prodiges de fausse science n'a-t-on pas cherché d'établir une distinction subtile entre ce qui sert à la production — le fer, le charbon, la machine, l'usine — et ce qui sert à vivre — le vêtement, la nourriture, la maison habitée ! A-t on assez propagé à coups de tam-tam cette œuvre de socialisme scientifique de Schaeffle, dans laquelle l'ex-ministre devient tout à coup un dieu des social-démocrates, tirait la science par les cheveux pour établir cette distinction. Qu'en est-il resté ? Qui de vous voudra de cette distinction ? Qui de vous ira au Trafalgar Square dire que les docks de Londres appartiennent bien aux habitants de Londres, mais que les maisons habitées appartiennent de droit au duc de Westminster et doivent rester sa propriété, alors que les docks deviendraient possession communale ?

Le Communisme a fait son chemin, d'autant plus que l'ouvrier a entrevu sa forme libertaire, comme il comprendra bientôt sa forme anarchiste.

---

En effet, garantir l'existence, le nécessaire, du moins, à tous — c'est l'unique moyen de mettre fin à l'exploitation.

Ce sont les miséreux qui font la richesse et la force des riches, car sans eux tout l'or du monde ne profiterait à rien. Et c'est ainsi que la grande masse des travailleurs européens comprennent la révolution ; c'est dans ce sens qu'ils veulent agir.

Voila pourquoi nous sommes communistes, et pourquoi nous recommandons au peuple la prise de possession de *toute* la richesse sociale. La Commune communiste, que, pour ma part, je conçois comme une association, enjambant les murs des cités, où tous se garantissent une certaine très large somme de bien-être, en échange d'un certain nombre d'heures — disons cinq — de travail *manuel* dans n'importe quelle branche de la production, reconnue nécessaire pour garantir ce bien-être.

Et quant à ce qui dépasse ce bien-être et ce qui varie selon les goûts individuels — l'association volontaire pour la production des objets d'art, de littérature, de science et d'amusement selon les goûts individuels.

Tout cela selon les principes du groupement libre, dans un but déterminé et durant tant que l'individu le veut, selon les principes de l'Anarchie que je vais examiner tout à l'heure.

(*A suivre*).

## Dans les publications

### De langue française

*La Liberté*, de Buenos-Ayres, suspend sa publication.

« La cartouchière vide, nous nous replions pour nous approvisionner. »

Avec un peu moins d'indépendance, un peu plus de souplesse d'échine, nous aurions pu éviter cette retraite. Il ne nous plaît pas de continuer la lutte dans l'armée régulière, et puisque les intendances ne ravitaillent que les matriculés, nous préférons la retraite à la perte de notre indépendance.

A ceux qui nous ont aidés, nous disons merci.

A ceux qui ont fait feu sur nous, en face ou traîtreusement par derrière, nous disons : Cambronne !

A tous, au revoir, et avant peu.

Vive l'anarchie !...

### De langue espagnole

Nous recevons le premier numéro de *El Oprimido* l'Opprimé, journal communiste-anarchiste, paraissant à Valparaiso, Correo sobrante, depuis le 25 mars.

Devise : ni dieux ni patrons ; la propriété individuelle est un sol.

Ce nouveau compagnon de lutte entame résolument la question sociale, et pose tout d'abord une distinction à retenir :

« Toute la différence entre l'ouvrier ordinaire et l'ouvrier anarchiste est la suivante. Le premier travaille inconsciemment, d'après le désir ou l'ordre du maître, il se tue à la besogne, sans se soucier de la plus-value que son labeur assure au patron et du pain qu'il dérobe à ses frères de misère.

L'anarchiste, au contraire, n'oublie pas qu'il n'est point seul ; il ne demande pas à vivre heureux pendant que d'autres souffrent ; il ne connaît ni races ni nationalités, il n'a pas l'illusion d'arracher aux riches des avantages durables ; il ne se cantonne pas dans son intérêt particulier, mais se dévoue à la cause de tous les exploités. »

Bonne chance et longue vie au nouveau camarade !

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — Au dernier moment, les journaux annoncent la découverte d'un complot, la fabrication de bombes et l'arrestation de cinq anarchistes à Levallois-Perret.

Cette affaire, si ce n'est pas un coup monté, aura sans doute des suites en cour d'assises, nous reviendrons alors ce que nous devons penser de tout cela.

***

Paris. — Semaine toute au sabre et à la cravache. Un galonné quelconque, boucher de chair hu-

maine a eu la triste chance d'égorger quelques milliers d'hommes et de femmes, qui défendaient leur territoire. Vite on l'acclame, on le bombarde général ; à son retour, une populace abêtie lui dresse des arcs de triomphe, et la presse bourgeoise s'évertue à lécher ses mains teintes de sang.

Dans cette course à la servilité, l'*Intransigeant* arrive bon premier. Son rédacteur, ce foudre de guerre qui se sauve toujours vingt-quatre heures avant le péril, M. le marquis de Rochefort, fait des avances au soudard. Psit ! psit ! joli garçon Boulange, notre regretté Boulange, est passé de vie à trépas. Un grand malheur, un désastre national ; mais sa place est toute chaude : arrivez, on vous fera le lit de la dictature. Et nous sommes là pour changer les draps. Allez-y donc, et vivement, contre la canaille parlementaire !

Canaille, à coup sûr. Mais, et vous autres ?

Ecœurants, ces soi-disant socialistes, ces faux révolutionnaires qui appellent la trique ! Et comme c'est logique, cette attitude de chiens couchants, quant on s'aplatit devant le pendeur de femmes, l'assassin des nihilistes, il est tout naturel qu'on fasse des mamours à un galonné, peut-être moins impotent que la ganache défunte, et qui pourrait, le cas échant, dorer la niche et doubler la pâtée.

— Jean-foutres !

***

En deux ans, on peut gagner une fortune, à fabriquer des bycicclettes, quand on est patron, bien entendu. L'ouvrier, quelle que soit sa journée, arrive tout juste à joindre les deux bouts. Il réfléchit, compare son sort à celui de l'exploiteur, et, tout bien considéré, se taille une part dans les bénéfices. Alors, il a « fait la perruque » il emprunte à l'atelier des matériaux pour travailler à son compte. Cela se pratique couramment, et par des ouvriers qui aujourd'hui renient leurs camarades, tout en gueulant sur les toits qu'eux-mêmes sont de très honnêtes gens.

On crie : au voleur ! le patron appelle les gens de justice. Et les arrestations de marcher. L'atelier se solidarise d'abord avec les prévenus, on décide la grève. Puis à la suite d'on ne sait quelles suggestions, il se fait un revirement : on lâche les compromis, on dit : nous ne sommes pas des voleurs.

Voleurs, c'est bientôt dit. En langage bourgeois, on entend par vol : le fait de s'approprier indûment le bien d'autrui.

Par ce qu'on nous a seriné sur tous les tons que la propriété est chose sacrée, inviolable. Or, il est bien démontré depuis belle lurette, que la propriété c'est le vol. Le capital ne dérive pas d'une autre source : et l'on n'est patron que parce qu'on l'a reçu, ce capital, d'autres qui l'avaient *indûment* prélevé sur le travail, ou qu'on a fait soi-même ce prélèvement.

Alors quoi ? le mieux serait de reconnaître qu'on s'est vu appliquer la loi du talion, de cesser d'exploiter le labeur de ses semblables et de retirer la plainte déposée en justice : la meilleure manière de se dire *clément*.

***

Les étudiants socialistes révolutionnaires internationalistes préparent un Congrès qui se tiendra à Paris, dans la première quinzaine de juin.

Ils font appel aux étudiants de tous les pays qu'un sentiment de justice révolte contre les exploiteurs de tous ordres.

« C'est notre rôle, dans cet assaut donné à la vieille société, d'arracher à la bourgeoisie la science, cet imposant privilège, qui reste entre ses mains, comme le fusil du soldat, un instrument d'exploitation et de règne, un moyen de perpétuer, par sa dictature intellectuelle, sa dictature de classe.

« Nous payerons ainsi une bien petite part de la dette que nous avons contractée envers les travailleurs, nous qui leur devons le peu que nous sommes, et qui ne serions rien si nous n'avions usé le produit de leur travail que notre classe leur a volé. »

Bravo ! jeunes camarades, vous arrivez à l'idée anarchiste, c'est l'avenir.

Travaillez la question sociale, assez d'autres nous donnent le triste spectacle de jeunes gens courant les brasseries, organisant des chahuts au cours d'un salarié plus ou moins libéral.

— A l'action !

***

Cette. — Le 1er mai a été encore plus nul que l'an passé. Les socialos ont donné une représentation publique au théâtre avec la *gracieuse autorisation* du ministre de l'intérieur et de M. le maire, autorisation accordée à condition que la commission répondre de l'ordre — et je vous certifie qu'ils s'y entendent, messieurs du quatrième, vous le lirez plus loin.

Il paraissait étonnant que le maire accordât la salle à ceux qui l'injurient et le bafouent hebdomadairement dans leur torchon local, le *Socialiste cettois*. Tant de magnanimité s'explique facilement, si on considère que le maire en question est candidat futur à la Chambre et que les socialos avaient invité le député actuel — non moins éreinté il y a peu de temps par les mêmes suppôts du *quatrième Etat*.

La chose s'est donc passée en banalité coutumière : nommez-moi, nommez-nous, etc. ; de la question des huit heures, si peu que rien. Voilà qu'un copain de passage à Cette demande la parole. Au premier mot, traitant justement de la question à l'ordre du jour, toute la bande exposée sur la scène pour l'édification des gouvernés futurs, commence à hurler comme un seul homme : agent provocateur, mouchard, on ne le connaît pas, il n'est pas de Cette (leur affiche portait pour en-tête : Manifestation internationale) ; on voulait voir ses papiers, son livret militaire sans doute aussi. C'était d'un cocasse achevé ; ils ont bien mérité du ministre de l'intérieur. Accordons-leur cette satisfaction, le copain n'a pas pu parler. Le public par contre était écœuré et a sifflé vertement les bonshommes du quatrième qui ensuite voulaient parler. Faut-il des commentaires ? Je ne le pense pas.

Disons seulement qu'il sied bien aux congénères de ceux qui ont livré Lorion au bagne, de parler de mouchard.

***

Nimes. — Le 1er mai n'a pas été brillant pour les socialo-autoritaires. Dans la journée, la force publique avait étouffé toute manifestation. Le soir, réunion à la Bourse du travail. Tous les pontifes du quatrième Etat sont venus dégoiser leurs boniments ordinaires. On les recevait au cri de : « A bas les vendus ! nos vingt sous ! ». Il faut vous dire que nos conseillers se sont voté vingt sous par séance, pour s'occuper des affaires municipales.

Après un défilé de conseillers furieux de ne pouvoir placer leurs tartines oratoires, le compagnon Mialle a pris la parole et démasqué ces faux socialistes. Et les camarades, prenant possession de la salle, les conseillers dépités ont levé la séance.

Alors un individu flanqué d'une sous-ventrière tricolore a déclaré la réunion dissoute. Dans l'ardeur de son zèle à nous couper la parole, il a fait un faux pas et s'est aplati tout de son long. Bon présage pour l'autorité.

A la sortie, tout le monde était d'avis que les quelques mots sensés dits à la réunion l'avaient été par les anarchistes. Nos amis ont si bien travaillé qu'un groupe de socialos indépendants est en train de se dissoudre, et de nouveaux propagandistes sont acquis à l'idée.

***

Saint-Chamond. — Le groupe « les Amis de Ravachol » vous envoie la babillarde suivante : les faits se sont passés le 1er mai et jours suivants. Ici nous n'avons pas eu de manifestation organisée, pour une bonne raison : c'est que les organisateurs sont aussi rares ici que les candidats sont communs ailleurs. Mais la gouvernance en avait organisé une ce jour-là ; c'était le conseil de révision ; aussi, les conscrits s'en sont payé une tranche.

Le matin ils ont débouché une troupe sur la place de la Liberté, en chantant le père Peinard, le père Duchêne, et se sont arrêtés bien devant l'église, pour chanter le couplet de Ravachol ; toute la journée on ne voyait que des groupes de conscrits en ballade, chantant les *Anti-Patriotes*, l'*Hymne à l'anarchie* et toutes sortes de chansons anarchistes. Les bourgeois faisaient de sales tranches en regardant cela. Mais le plus beau de l'histoire, c'est le compagnon Panel qui l'a faite, un jeune gars de vingt-deux ans. Il passait en revue d'appel, où il a présenté son livret militaire, sur lequel il avait écrit : « A bas la patrie ! vive l'anarchie ! ». Ce n'est pas maladroit cela, mais aussi il l'a payé cher. Le soir il chantait les *Anti-Patriotes* avec le copain David, quand les flicks qui le tenaient à l'œil lui sont tombés dessus et l'ont emporté de pied ferme.

Le lendemain, toute une bande de jeunes anarchistes qui venaient de faire un tour de campagne, rentraient en ville, lorsqu'ils ont rencontré le copain Garinand sortant de son atelier. Comme il est très sympathique à tous les compagnons, ils l'ont invité à prendre un verre. Alors ils sont allés au café de Paris qui est le rendez-vous des patrons de la municipalité, enfin de tous les gros légumes. Alors, déployant le drapeau rouge, ils se sont mis à chanter et à déclamer tout ce qu'ils savaient. Fallait voir la tête des bourgeois. Mais quand un compagnon s'est levé et a déclamé *Germinal*, alors la frousse les a pris et ils se sont tiré des flûtes daredare.

Maintenant voilà ce que j'ai entendu d'un conscrit marié s'adressant au médecin-major, au délégué du préfet et à M. le maire : « Ce sont ces trois vaches qui m'ont pris pour faire un soldat, moi père de famille, pour aller défendre la propriété d'un tas de rentiers célibataires et tellement pourris qu'ils n'ont pas la moelle de se défendre eux-mêmes. » Mais ils n'ont pas fait semblant d'entendre.

Le mercredi, même flambeau. Mais cette fois notre ami Garinaud a été sucré. Un flick de mauvaise humeur l'apostropha brutalement en lui demandant s'il avait la permission de chanter dans la rue. Il lui répondit : « La permission, nous la prenons ; pour la demander, jamais de la vie ». Alors rouspétance de la rousse. Garinaud lui dit : « Foutez-moi la paix, vous voyez bien que vous faites rassembler le monde ; si vous m'en voulez, allez chercher votre quart d'œil et toute votre clique ; je m'en vais au café Troyaux, vous m'y trouverez ». Ce qui fut dit fut fait. Le flicard est parti chercher sa bande et on est venu pincer le copain et le bloquer.

Vendredi ils passaient tous les trois en correctionnelle. David passe le premier. En entendant les boniments du chef de comptoir, Panel s'est levé pour s'en aller et leur dit : « J'ai soupé d'entendre vos bêtises, je m'en vais ». Mais la patte d'un gendarme l'a arrêté.

David est condamné à six jours de prison, puis Panel trois mois et un jour. Mais l'avocat bécheur trouvant que ce n'était pas assez fadé, fait rappeler Panel pour qu'il s'explique sur les paroles qu'il avait prononcées lors de l'interrogatoire de David. Panel lui répondit : « Ce que j'ai à dire, c'est que vous êtes tous complices, vous et vos roussins, pour nous condamner ». Alors on lui colle un an pour insulte au tribunal.

Panel a reçu cette tuile en ripostant par un vigoureux : « A bas la patrie ! vive Ravachol ! »

Garinaud sucré à six jours.

Vous en tirerez des conclusions le plus possible, en vue de la propagande.

*Le groupe les amis de Ravachol.*

***

Saint-Florent (Cher). — La grève des ouvriers de la maison Labbé frères, est devenue définitive, de par le fait des patrons. A une dernière tentative de conciliation, ils ont répondu : « Nous vous informons que tous les ouvriers n'ayant pas repris le travail ce matin ne font plus partie de notre maison.... Nous venons d'abandonner et céder tous nos travaux d'entreprise et nous limitons quant à présent les affaires de notre maison au personnel qui nous est resté dévoué.

En d'autres termes, nous nous retirons après fortune faite et ne gardons avec nous que *nos domestiques*, aux indépendants à se pourvoir.

Voilà des individus qui ont amassé, en quelques années, plusieurs centaines de mille francs, en spéculant sur le labeur de leurs ouvriers. Ils vont vivre de leurs rentes, en honnêtes bourgeois. Il n'en est que cela.

Si les ouvriers faisaient mine de reprendre ce qu'on leur a volé, la garnison de Bourges n'est pas loin, et les Lebel partiraient tout seuls.

Le capital et le travail sont deux frères :

Comme Abel et Caïn : l'un tue l'autre, et tout est réglé :

***

Marseille. — Nouveaux détails sur l'article des aspirants-législateurs de notre ville, le 1er mai.

Comme toutes les villes, Marseille était mis en état de siège.

Néanmoins, dans l'après-midi, après l'écœurant défilé des délégations, une ébauche de meeting a eu lieu au Lazaret. Quelques conseillers municipaux (futurs candidats à la députation), se figurant que c'est la Révolution, oubliant la modération et le calme que doit conserver tout candidat qui se respecte, et font des discours presque révolutionnaires. La cavalerie a bien vite raison des manifestants qui se replient en bon ordre, député en tête, au château des Fleurs. Là, le meeting peut se continuer, sans danger pour les personnes sacrées des élus. Les ma-

nifestants se séparent aux cris de Vive Boyer! Vive la République!

Les compagnons présents protestent en criant : Vive l'Anarchie, et l'on descend en ville par groupes de deux à trois cents personnes.

Au cours de la journée, quelques compagnons ont été arrêtés et condamnés, cela va sans dire.

Les municipaux socialistes qui ont fait les méchants, le 1er Mai, ont été mis au pain sec, ou plutôt suspendus de leurs fonctions pour un mois. Cela, pour servir d'exemple aux élus socialistes présents et futurs. Il faut que ces derniers soient bien avertis qu'ils peuvent être tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils ne soient pas révolutionnaires, autrement gare au pain sec ou à la suspension.

L'année prochaine, pas un d'eux n'osera seulement mettre le nez dehors.

### Espagne

Le mouvement socialiste a cela de particulier qu'il ne se borne pas, comme en d'autres pays, à des desiderata stériles : les organes du parti ouvrier suivent à peu près tous une ligne de conduite révolutionnaire.

Ce sont : *El socialista*, à Madrid, *la guerra social* à Barcelone; *El grito del Pueblo*, à Alicante; *El obrero*, au Ferrol et la *Bandera Roja*, à Palma.

Il est à noter toutefois que le mouvement socialiste est en baisse : c'est l'idée anarchiste qui est en progrès; à Cadix, on compte plus de 6,000 compagnons à Xérès et dans les autres villes de la province, il n'y a pas de socialistes, tous les ouvriers sont anarchistes.

La propagande fait aussi de grands progrès à Saragosse, à Cordoue et à la Corogne.

Les principaux organes anarchistes sont : *El Productor*, de Barcelone, et *la Anarquia*, de Madrid. Ces deux journaux, quoique assez souvent en désaccord sur les questions de tactique mènent de front le combat contre la société bourgeoise. En ce moment, l'agitation est grande dans toute l'Espagne à propos des élections : l'autorité renforce les garnisons et procède à des arrestations arbitraires. Elle perdra son temps...

### Suisse

L'autre jour, à Lucerne, grande réception de l'empereur allemand, c'est le peuple qui soldera les frais et les platitudes de rapports de nos gouvernants.

Quelle chose triste que l'Europe actuelle, bruyante, ensanglantée, lassée, agioteuse, hideuse comme un champ de foire ou de carnage, et quel piètre spectacle que celui de ces milliers d'hommes, de valeur nulle, empressés, titrés, décorés, endimanchés, ou déguenillés, qui acclament deux souverains vivant de leurs sueurs.

Sujets et rois se valent et se volent, mais ce seront les plus pauvres qui paieront ces fêtes coûteuses, ces danses, festins, noces et carrousels, des princes, des mouchards et des ambassadeurs, tandis que dans la rue des milliers d'imbéciles s'entrent les coudes dans les flancs, se font rudoyer par la police, reçoivent des chandelles romaines sur le nez, avalent de la poussière, le tout pour voir quelques têtes, bonnes au plus pour poignées de parapluies.

## MÉLANGES & DOCUMENTS

### Le salut des agriculteurs

Au moment même où la sécheresse excessive, en dépit de quelques rares ondées, menace d'anéantir les fourrages et d'affamer les bestiaux, le directeur de la station d'essai des graines à l'Institut agronomique de Paris, M. Scribaux, appelle l'attention des agriculteurs sur une plante fourragère, une légumineuse de beaucoup supérieure au trèfle : la vesce velue.

Les analyses de M. Grandeau prouvent que la vesce velue possède une valeur nutritive très élevée. Elle avance d'environ vingt-cinq jours sur le trèfle. Elle fournit dans les bonnes terres jusqu'à 78,000 kilos à l'hectare, dans les terres médiocres, 15 à 20.000 kilos. Elle résiste aux plus grands froids, 27° au-dessous de zéro, alors que le trèfle est détruit par cette température rigoureuse.

Ainsi, résistance aux froids, précocité remarquable, rusticité, tels sont les principaux titres de la vesce velue à l'attention du cultivateur. Cette légumineuse est encore assez rare, il est vrai, et très chère. M. Scribaux engage les intéressés qui en possèdent à produire eux mêmes leurs semences.

D'autre part, comme les semences de commerce sont souvent de mauvaise qualité, le savant agronome recommande expressément d'exiger du vendeur d'en garantir sur la facture la faculté germinatrice, qui doit atteindre environ 90 p. c.

Donc, bonne chance à la vesce velue!

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

15 mai.

Les camarades anarchistes de Londres, préviennent les compagnons du continent, que le mouchard Coulon, démasqué dans le procès de Walsall (Angleterre, fait paraître le nouveau journal l'*Internationale* avec la collaboration du nommé Dupont.

Avis aux camarades.

MATHA.

***

Le compagnon F. Depuit, 151, rue du Quai, à La Madeleine-les-Lille, Nord, se trouvant sans ressources, par suite de manque de travail à cause de ses idées, se voit forcé de mettre en vente :

1 vol. des 8e et 9e année du *Révolté*.

2 vol. des 4 premières années de la *Révolte* et la 5e non cartonnée.

3. Le *Supplément de la Révolte*, 2 vol.

4. L'*Idée ouvrière* du Hâvre, 1 vol.

5. Nombre de brochures.

Il laissera le tout au prix de 15 fr.

SAINT-ÉTIENNE. — Un groupe d'amis ont fait une collecte pour un compagnon détenu, qui a produit la somme de 15 francs.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Engelrest est prié de donner de ses nouvelles à Bernarding, chez Louis Goazious. Box 82, Hasting. Pa. E. U.

La *Débâcle* est priée de ne plus envoyer de journaux à Bernarding, à Scatonville. Lui envoyer 5 exemplaires chaque fois à Hasting.

B., à Puget-Ville. — Le journal avait été expédié.

Pigot., rue des Amandiers. — Nous ne faisons pas d'annonces.

G., à la Garenne-Colombes. — Nous savons que l'on ne fait pas toujours ce que l'on veut.

L., au Château-Lavardens. — Merci des renseignements. Avons envoyé les numéros demandés.

S., à Carouge. — Affaire trop particulière pour être insérée.

H., à Clermont. — Nous tâcherons de faire la commission.

M., à Nantes. — Nous espérons que le service marchera à présent.

Mathurin, à Paris. — Nous tâcherons de parer à cet oubli.

T., à Constantine. — Bon.

Raoul Hulgem. — Demanderait à être abrégé; de plus, le fait nous semble bien invraisemblable.

J. M. D., à Madrid. — Merci, utiliserons.

B., à Cette. — G., à Aix. — A., à Pont-Audemer. — B., à Mirepoix. — M., à Lainoura. — B., à Londres. — K., à Londres. — M., à Avignon. — B., à Dijon. — L., à Beaucaire. — R., à Coursane. — R., à Besançon. — T., à Bucharest. — F., au Vigan. — R., à Londres. — F., à Reims. — S., à Cette. — M., à Sainte-Foy-l'Argentière. — P. D., à Angers. — S., à Buenos-Ayres. — V., à Roubaix. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Des camarades de Genève, 5 fr. 50.

A. D. Moore, 0 fr. 60.

Boniface Escudier, 2 fr. — Antoine Jourda, 1 fr. — Eugène Déjan, 2 fr. 50. — Un vieux briscard, 0 fr. 50. — Lucien Verdol, 2 fr. — Un philosophe, 0 fr. 50. — Total, 8 fr. 50.

Célestin Nicolas, verrier, révolté du 15 [illegible] condamné pour cet acte à un mois de prison par les marchands d'injustice d'Albi, 0 fr. 50. — [illegible] Benaben, 2 fr. 50. — Arthur Savy, forçat de la mine, 0 fr. 50. — Philippe Renoux, verrier, 0 fr. 50. — Elie Benaben, 0 fr. 50. — Total, 4 fr. 50.

B., à Thonon, 0 fr. 50. — B., à Sainte-[illegible] Grande, 5 fr. — S., à Saint-Tropez, 5 fr. — D., à San-Francisco, 5 fr. — Knoté, 4 fr. 75. — A., à La Garenne-Colombes, 1 fr. — Auguste et Marianne, 0 fr. 50. — P., à Plessier-Rozainviller, 3 fr. — B., par D., New-York, 15 fr. — Léon, 1 fr. — [illegible] G.-J., 5 fr. — C. et son beau-frère, 0 fr. 65. — [illegible] à Genève, 5 fr. — E., à Bourg, 0 fr. 45. — [illegible]

Total général : 743,92.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Des camarades de Genève, 5 fr. 50.

G. Mallet, 1 fr. 30. — John Emery, 0 fr. 60. — William Corrick, 0 fr. 60. — S. Mills, 1 fr. 30. — H. Firth, 0 fr. 60. — G. Lenneyng, 0 fr. 60. — D. Moore, 0 fr. 60. — A. Bird, 0 fr. 60. — D. Mc..., 0 fr. 60. — Geg. Poyints, 0 fr. 60. — H. Bas..., 0 fr. 60. — Total, 8 fr.

Boniface Escudier, 2 fr. — Antoine Jourda, 1 fr. — Eugène Déjan, 2 fr. 50. — Un vieux Ravachol, 0 fr. 50. — Lucien Verdot, 2 fr. — Un philosophe, 0 fr. 50. — Total, 8 fr. 50.

Célestin Nicolas, serrurier, révolté du 15 [illegible] condamné pour cet acte à un mois de prison par les marchands d'injustice d'Albi, 0 fr. 50. — [illegible] Benaben, 2 fr. 50. — Arthur Savy, forçat de la mine, 0 fr. 50. — Philippe Renoux, verrier, 0 fr. 50. — Elie Benaben, 0 fr. 50. — Total, 4 fr. 50.

A. B., à Saint-Voy, 0 fr. 70. — B., à Thonon, 0 fr. 50. — D., à San-Francisco, 5 fr. — A., à La Garenne-Colombes, 1 fr. — Auguste et Marianne, 0 fr. 50. — P., à Plessier-Bozainviller. — B., par D., New-York, 10 fr. Total général : 519,20.

## CONVOCATIONS

*Il ne sera tenu compte d'aucune communication non signée*

PARIS. — Les camarades du 19e arrondissement qui sont convaincus que la propagande anarchiste est surtout une propagande de longue haleine, et que celle qui produit le plus de résultats et qui seule fait des conscients est certainement la propagande par la brochure, sont priés de se réunir pour s'entendre à ce sujet, samedi 20 mai, à huit heures et demie du soir, salle Voisin, 118, rue de Flandre.

Les Enfants de la nature se réunissent tous les samedis, à huit heures et demie, 118, avenue Kléber, salle Janton.

Les Egaux, les travailleurs du XIIe et les attentionnistes de la banlieue de l'Est, samedi 20 mai, à 9 heures précises, salle Firmo, 144, boulevard de Charonne.

Groupe de propagande anarchiste de la région de l'Est, samedi 20 mai, à 8 h. 1/2 précises, au lieu convenu.

Samedi prochain, 20 courant, conférence par L. Mansart, à la Maison du Peuple, à 8 h. 3/4 du soir, sur :

L'effondrement du parlementarisme, son remplacement possible par le Communisme libertaire.

BESANÇON. — Groupe d'études sociales indépendant. Réunion tous les samedis, rue d'Alsace, à la salle réservée, café des Bains, 8 h. 1/2 du soir.

Tous les citoyens désirant s'y instruire y sont cordialement invités.

L'ARBRESLE (Rhône), une soirée familiale suivie de bal, aura lieu le samedi 20 mai et une grande conférence contradictoire, le dimanche 21, à dix heures du matin.

*Le Gérant-Imprimeur* : E. L. LANGLOIS.

Paris. — Imp. E. L. LANGLOIS, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNÉE, N° 37. DIX CENTIMES D° 27 MAI AU 2 JUIN 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE
Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE
Paraissant tous les Samedis
AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR
Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## NOTRE FOI

Notre contradicteur du *Parti ouvrier* réédite tous les vieux arguments auxquels nous ne pouvons plus répondre sans répéter ce qui a déjà été dit tant de fois, démontré avec tant de force et de précision.

Si M. B... avait plus lu il ne s'écrierait pas : « Quand on a selon ses besoins et non selon ses œuvres, il faudrait être fou pour se donner du mal ! » ou il ne nous accuserait pas « de bâtir sur des formules toutes faites je ne sais quel État chimérique ».

Si nous suivions M. B..., sur cette route, nous rendrions notre œuvre fastidieuse à nos lecteurs ; néanmoins quelques réflexions sur des points spéciaux sont nécessaires.

Il y a, nous objecte-t-on, certaine passion qu'il faut comprimer, exemple le chauvinisme, donc un pouvoir est indispensable, etc., etc. Eh bien, non : 1° Le chauvinisme, malgré la culture intensive qu'il subit, diminue de force graduellement. 2° Tout pouvoir cultivera toujours les passions qui lui sont utiles. 3° Les passions sincères, que l'on veut comprimer autrement que par la persuasion, s'exaltent et s'exagèrent. C'est pourquoi nous préférons la liberté à n'importe quel régime coercitif.

M. B... affirme encore l'antagonisme de l'égoïsme et de l'altruisme ; nous le nions.

Les mots *égoïste, altruiste*, sont fort difficiles à entendre. Le moi, ne peut agir que sur le non-moi, mais il n'agit que pour soi, puisqu'il est mu par le désir de son bien, de ce qui est favorable à son existence ; le moi ne saurait se sacrifier au non-moi car il n'a pas en lui ce penchant ; les apparences du contraire sont mensongères.

*Se dévouer, se sacrifier*, ne signifient pas : « agir contre soi pour le profit d'autrui », mais se développer exactement vers le bien et les hommes se ressemblent assez pour que ce qui est bon pour l'un le soit pour tous.

Aimer le bien, est-ce être égoïste ou altruiste ? — La question n'a pas de sens.

Il n'y a pas de différence spécifique entre les hommes : leur corps, leur cœur et leur cerveau se ressemblent. L'action par excellence de l'homme sur son milieu étant de se l'adapter le plus favorablement possible sera secondée même inconsciemment par tous ses semblables, ayant les mêmes aspirations.

Enfin notre contradicteur s'apercevant que les arguments raisonnés ne lui suffisent pas emploie les ad hominem et nous qualifie de chrétiens, de célestins, d'archanges — pourquoi ? parceque nous avons la foi.

Oui nous avons la foi en nos croyances.

Du jour où notre raison a compris que 2 et 2 font 4, nous l'avons cru, du jour où nous avons compris que l'homme est un être sensible au bien et au mal, nous avons cru qu'il rechercherait l'un et fuirait l'autre dès qu'il les distinguerait — c'est pourquoi nous sommes convaincus que l'amour du bien est au cœur de l'homme, ce qui est contraire au dogme chrétien n'est ce pas ?

Du jour où la science nous a démontré que la vie ne se développe qu'en liberté, nous avons cru, la première chose étant que l'homme vécut, que pour vivre il fallait être libre — c'est pourquoi nous sommes convaincus que la liberté est au cœur de l'homme.

De la connaissance des sentiments et des aspirations de la nature humaine est venue notre foi.

On nous dit « prenez la bête humaine telle qu'elle est, avec ses vices, avec ce vieux levain d'erreurs et de contradictions léguées par le passé... »

Il faut observer d'abord que nous voulons détruire ce vieux levain d'erreurs, faire cesser l'influence pervertissante du Pouvoir, de l'Etat, du Capital et du Clergé, et l'avertissement de la misère.

En supprimant les causes mauvaises nous devons espérer que les effets disparaîtront.

Baser un système social sur l'étude de l'homme tel qu'il est aujourd'hui, alors que demain il ne sera plus tel, nous semble pure folie — mais l'homme sera-t-il encore pire nous ne voudrions pas d'un système autoritaire, car, au contraire, il faudrait qu'il y ait des anges parmi nous pour leur confier sans crainte le soin de gouverner — êtes-vous un ange M. B. ?

Votre faible raison s'imagine que l'individu est sociable par nature et qu'il n'y a pas besoin de la force pour le rendre tel.

Si les hommes sont des loups les uns pour les autres alors il ne faut pas chercher à les faire vivre en société. Si, au contraire, nous constatons qu'ils se plaisent à se voir, à se parler, à se sourire, à se réjouir, qu'ils s'aiment enfin et se recherchent, il n'y a pas lieu de régler par la force leur désir de vivre ensemble.

Ce qui précède n'implique pas que l'humanité soit parfaite mais seulement sociable.

Nous croyons avec foi que dans la trop fameuse lutte pour la vie ce ne sont pas les plus forts qui survivent mais les meilleurs car ils sont les vrais forts.

La loi naturelle, nous dit-on, c'est le fort tuant le faible — n'est ce pas une erreur ?

La loi naturelle a fait que l'homme capable de science a connu la science et l'industrie ; l'art et la science sont naturels, il n'y a rien d'antinaturel, et nous ne sommes pas en contradiction avec notre loi de nature en écrivant et en pensant.

C'est aussi par obéissance à la loi naturelle que les humains se sont mis en société et non *pour atténuer les effets de celle-ci*, ainsi que M. B. l'avance. C'est encore par l'effet d'une loi naturelle que l'homme enclin à l'erreur s'est trompé ; sa faiblesse ignorante a permis l'édification sociale qui nous fait tous souffrir mais que la connaissance de la vérité fera nécessairement disparaître.

La vérité, pour nous, est que, pour vivre en société, l'homme n'a pas besoin de lois artificielles, basées sur la force armée et faites par des volontés nullement infaillibles : la loi naturelle suffit, a toujours suffit et suffira toujours.

## LA GRÈVE DE HULL

Encore une grande grève vaincue, à Hull. Depuis longtemps, une grève ne s'annonçait avec pareil entrain. Les travailleurs, surtout leurs femmes, étaient décidés à supporter toutes les transes de la faim, plutôt que de céder. Il y allait du principe même des trades-unions plutôt que de salaire : du droit des ouvriers associés de refuser le travail, à côté de ceux qui ne veulent pas s'associer pour lutter contre le vampire.

L'association des entrepreneurs chargeurs de navires était généralement haïe. Et à sa tête se tenait ce même Wilson, l'ami du prince de Galles et le banquier d'un tripot de joueurs et si la haute pègre applaudit le personnage si louche qui va être roi, sous peu, les travailleurs ont bien retenu tout ce qui a été dit sur son compte, lors de l'affaire de dépravation de mineures. Doublement haï, ce Wilson, comme patron et comme ami du Galles.

Enfin, les grévistes avaient le support des trades-unions en général ; et ils avaient parmi eux des hommes qui n'ont pas hésité de déclarer la guerre aux maîtres par le feu et l'incendie.

Bref, tout semblait être en faveur de la grève, et elle est vaincue néanmoins : les grévistes ont dû accepter la loi des patrons et reconnaître les traîtres comme camarades d'atelier.

La leçon de la grève est simple. La grève partielle est condamnée ; pour vaincre, une grève doit être de plus en plus générale.

Le temps des petites escarmouches est passé en effet ; les grosses armées doivent entrer en bataille. Dès qu'il y a escarmouche, les gros bataillons du capital se portent sur le point attaqué. Argent, crédit, intrigue, police, cavalerie, canonnières, — toutes les armes du capital, — accourent sur le point menacé. On ne peut les vaincre qu'en appelant les gros bataillons, à son tour.

Les grévistes l'avaient, du reste, bien compris. Ils voulaient la grève générale des docks anglais ; ils appelaient leurs frères au secours. Mais ceux-ci se sont laissés emmieller par les endormeurs, ou plutôt, ils ne demandaient eux mêmes qu'à se laisser persuader que des secours d'argent suffiraient. Et ils n'ont pas bougé.

Les travailleurs profiteront-ils de cette leçon terrible qu'ils ont payée de tant de misè-

res ? Prendront ils la revanche sur leurs patrons au lieu de s'attaquer comme ils le font en ce moment à de pauvres diables ? Comprendront ils que la tactique des grèves doit être changée, comme la tactique des guerres le fut en 1793 ? Inutile d'envoyer des détachements — ils seront massacrés; il faut mettre en branle les gros bataillons et ceux-ci une fois en marche, dépasseront le but primaire de la grève.

Un point important ressort cependant de cette grève. C'est la haine, le mépris, la haine profonde du travailleur contre le capitaliste. Jamais cette haine ne s'est manifestée aussi bien qu'à Hull, dans les incendies, dans les manifestations, surtout des femmes, dans les discours.

Le capital a vaincu. Mais qu'il se garde bien d'une nouvelle grève à Hull ! La haine n'a fait que doubler.

# DEUX FAITS DIVERS

A l'actif de notre sauvage de société. On nous demande parfois ce que ferait le travailleur, quand on aura supprimé l'argent. Voyons donc ce qu'il fait pour en acquérir. Masser douze heures par jour pour gagner cent sous, perspective peu séduisante. Il est si simple de jouer. Et l'on joue. Et l'on perd. Et finalement l'on vole. La plupart des vols commis par les employés et commis de magasin, soit dans leurs rayons respectifs, soit dans la caisse du patron, n'ont pas d'autre mobile. On commence par prendre cent sous, avec la ferme résolution de les rapporter: on les perd, et alors on prends cent francs ou davantage, de sorte que, de fil en aiguille, on arrive à la forte somme, toujours avec l'espoir de la restituer.

Rien de plus illusoire. Et même, eût-on gagné, il n'est pas sûr qu'on restitue, parce que le joueur, se trouvant en possession d'une somme plus forte, risque tout pour l'augmenter et s'aperçoit de sa sottise seulement quand ses poches sont vides.

C'est ce qui vient d'arriver à cet employé de bureau de bienfaisance, que l'on retrouve à quelques lieues de Paris, la tête fracassée d'une balle de revolver. Victime peu intéressante. Dès le début, grâce à de précédents exemples, on sait où l'on va, et rien de ce qui survient ne saurait surprendre.

Mais que dire de cet autre joueur, qui commence par risquer, lui, une partie de ce qu'il possède ? Il a de la famille, femme et trois enfants. Il est à la tête d'une maison qui marche bien, suffisamment pour donner l'aisance à cinq personnes. Mais voilà, l'amour du jeu qui se dessine. Il commence, il perd, il veut regagner ce qu'il a perdu, puise dans sa caisse, sans songer aux traites à payer. Et finalement, il perd jusqu'à son dernier sou.

Alors il s'entend avec sa femme, commence par lui loger une balle dans la tête, après quoi il recommence la même opération sur chacun de ses enfants, et enfin se brûle la cervelle.

Quatre assassinats, un suicide, voilà le bilan.

C'est homme a vu des gens de sa sorte et de son rang, autrefois commerçants comme lui, s'enrichir avec la chance, c'est-à-dire vivre largement et grassement avec l'argent des autres, ramasse sous les quatre fers d'un cheval, c'est le cas de le dire, et il en a rêvé tout autant.

Et voilà où sa cupidité l'a conduit !

Le pire est qu'il n'y a rien à faire à ça, et qu'en dépit de toutes les précautions, de toutes mesures préventives, on n'y fera jamais rien. C'est dans le sang, ou plutôt dans les mœurs, et notre société souffre de ce mal incurable : Chercher la fortune rapide ; et pour y arriver, recourir à toutes les canailleries, car ceux qui ces jeux sont des canailleries, et ceux qui en profitent n'ignorent pas ce qu'il y a de honte et de misères dans chacun des louis qu'ils emportent ainsi. Mais ils paient, en attendant la débâcle, et sont considérés, jusqu'au moment où la parole est à la cour d'assises ou au revolver.

Pas à plaindre après tout.

Quel besoin ce roquet avait-il d'entasser des louis puisque sa baraque marchait bien ? Mais non, il fallait faire fortune, et pour ce résultat, tous moyens sont bons. C'est la morale courante des *honnêtes gens*, quant aux autres, l'écume de tous les mondes, qui composent le dessus du panier des habitués du turf, voleurs de profession, souteneurs de haut et bas parage, pick pockets, individus sans métier avouable, ils pullulent grâce à nos mœurs avachies. Les gouvernants les regardent d'un œil attendri : ce sont gens faciles à mener, amis des coups de bourse et de vols officiels ; ceux-là ne creusent pas la question sociale ; ils l'ont résolue.

Et de malpropre façon.

Ils sont tout-à fait digne de faire partie du monde dirigeant, et très à leurs place dans cette société.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Il est deux manières de parler du peuple. Etes-vous candidat ? le peuple est magnanime, c'est la fleur et la force de la nation.

Etes-vous arrivé ? le peuple est un ramassis d'ivrognes et de souteneurs, que guette la correctionnelle.

1re Manière :

« Le prolétaire, c'est le damné éternel.

Le prolétaire c'est quelque chose que l'on achète et que l'on revend; qui produit, naît, meurt au profit et au détriment du maître.

Le prolétaire, dans notre siècle d'industrialisme, c'est tout simplement une unité mécanique, une dent d'engrenage dans la fabrication ! C'est un appendice à la vapeur. Par une prétention inconcevable, ça se figure être un homme, ça se figure avoir droit à vivre sans mourir de faim; ça veut penser, ça a des idées politiques.

Et cependant

L'avenir est au prolétaire. Hier, esclave, plèbe, serf aujourd'hui, salarié, demain il sera l'associé.

Et disons-le bien haut : il s'agit aussi bien des prolétaires de la campagne que des prolétaires de la ville. Malgré les efforts que l'on a tentés pour élever entre eux une barrière de haine, ils sont unis par une terrible solidarité, la solidarité des souffrances, de la misère, de l'asservissement.

Un jour viendra où le paysan tendra sa rude main à ce révolutionnaire qu'il croit devoir haïr aujourd'hui, et dira à l'ouvrier : nous sommes frères !

*Yves Guyot.* (Histoire des Prolétaires.)

Cela, c'était le langage du secrétaire de l'homme au chocolat, de l'aspirant conseiller municipal, du bohème sale et dévoré de convoitises bourgeoises. Voici la conclusion du député, de l'ancien ministre, qui trouve que, lui repu tout le monde a dîné.

— « A la Bourse du travail, dans le sous-sol, se réunit une tourbe de gens sans aveu, qui gueulent après le travail sans vouloir en chercher, et qui sont guetté par la correctionnelle. »

Et maintenant, votez, pauvres imbéciles, pour les chevaliers d'industrie qui vous arrangent si proprement !

***

La dynamite est à l'ordre du jour.

C'est son droit, et nous ne songeons pas à nous en plaindre. Mais il faut surveiller de très près ses accointances : elle nous fait l'effet de s'acoquiner avec les pires individus : on la disait, la semaine dernière, à Levallois-Perret. Et quatre compagnons ont, de ce fait, été jetés dans les geôles bourgeoises.

Mais, chose surprenante, ils ignoraient l'existence des bombes : seul, le commissaire de police, avec un flair infaillible, a frappé du pied la terre, en disant : c'est là. Effectivement, c'était là. C'était si bien là que personne autre que les moucharts ne s'en doutait.

Cela donnait à réfléchir.

Mais voici qui dépasse toute vraisemblance. Un pétard éclate rue Denfert-Rochereau, 90, crie à l'anarchie, à la révolution, à la sauvagerie : vite, on ramasse les terribles débris, qu'on porte à la Préfecture. Là, il se trouve que l'engin était enveloppé dans un bulletin de vote portant au dos un rapport d'un officier de paix. Evidemment, c'est un policier qui a fabriqué ce pétard.

Que fait la Préfecture ? Elle cherche la tangente, tout mauvais cas étant niable, et la bêtise des foules insondable. On insinue que l'engin pourrait bien être l'œuvre d'un écolier farceur. Au reste, ce n'était qu'une boîte à sardines, enveloppée dans le dit bulletin. Un bulletin de vote assez grand pour envelopper une boîte à sardines !

Après celle-là il faut tirer l'échelle !

Comme disait Paul-Louis, je veux vous confier une chose, par manière de digression, morale, parenthèse, etc... Ce m'est tout un. Canailles, les dirigeants le sont à haute dose : mais on ne les croyait pas si maladroits. On ne se fait pas prendre la main dans le sac.

Eh ! rastaquouères de la politique, produits adultérins du suffrage universel, contentez-vous donc de vos petits exercices. Poursuivez Baudin, pêchez les bottes du boucher Dodds, pêchez en eau trouble, et méfiez-vous du 23 du boulevard Diderot.

Mais ne gaspillez pas la dynamite : elle est trop précieuse, et l'on n'aime pas à la voir tripotée par des drôles de votre acabit.

***

Saint-Ouen. — En général, nous anarchistes, nous nous occupons très peu d'élections. Mais il se passe quelquefois de si drôles de choses, que nous devons les relever pour l'instruction des pauvres d'esprit qui ont encore la naïveté de voter.

Samedi, 12 mai, un nommé Haku, soit disant socialiste, était venu soutenir la candidature du citoyen Pernin. A peine il avait pris la parole que l'on éteint le gaz, et le Pernin est resté dans l'ombre avec son cornac porte-parole. Furieux, ces deux pitres, avec l'aide du citoyen Basset, ancien maire, font des distributions de coups de poing aux électeurs. Excellent moyen de ramasser des voix.

Ces mêmes individus, dont personne ne veut plus entendre parler, répétaient à qui mieux mieux que les compagnons Simon dit Biscuit et Gustave Mathieu avaient des accointances avec la police, on s'en est bien aperçu. Mais il ne faudrait pas qu'ils continuent ce petit jeu canaille, car les camarades libres sont décidés à leur clouer le bec. Soyez socialistes, candidats, lécheurs de bottes, ça nous laisse froids ; mais pas de canailleries, autrement on saurait vous les faire ravaler.

***

Saint-Florent. — Ça prend tournure, par ici, et les exploiteurs ne sont rien moins que rassurés. Ils avaient fait afficher qu'ils étaient disposés à reprendre les premiers ouvriers qui se présenteraient dans les quarante-huit heures. Aucun ne réintégra les ateliers. Le préfet a vainement tenté de se poser en conciliateur. Les grévistes vont être renforcés par les camarades de l'usine de Rosières, cela fera 700 ouvriers de plus sur le pavé, et des gars d'attaque. Enfin, dans tous les bois des environs, les bûcherons s'organisent. Mauvais signe pour l'autorité. Naturellement, celle-ci fait appel à la force. Le préfet envoie partout des agents pour se rendre compte de l'état des esprits. On renforce la gendarmerie, on fait venir de Bourges des cavaliers et des artilleurs. On mobilise 3,000 hommes contre une population de 4,000 habitants, dont les trois-quarts sont d'inoffensifs paysans. Mais Jacques Bonhomme a le bonnet près de l'oreille, et les moutons de Berry pourraient bien devenir enragés.

Ce serait le commencement de la danse pour les bergers qui les ont si longtemps tondus.

Brest. — Le compagnon Meunier d'Angers a fait une tournée de conférences dans la localité.

Dans la première, devant plus de 700 personnes, il a traité de l'« Inanité des réformes dans la société actuelle ».

Malgré les interruptions des catholiques, presque au complet sous le patronage des ratichons, la conférencier a eu un plein succès.

Le mercredi 10 mai, une deuxième conférence a eu encore plus de succès devant un auditoire de 800 personnes où le compagnon a traité le sujet : « Dieu — Religions — Patrie.

Cette fois tous les cercles catholiques des environs étaient mobilisés et sept ratichons les menaient au doigt quand les vérités du compagnon étaient par trop dures à leurs oreilles. Malgré cela leur dieu des crétins a été assez facilement démoli par le compagnon qui, dit-il, n'existe pas, à moins qu'un autre l'ait engendré lui-même, puisque chaque effet a une cause.

Du coup les braillards restent bouche béante, et ne trouvant pas de réponse à lui donner, battent en retraite en faisant du boucan.

Mais les copains de l'assemblée ont tenu à leur faire montrer qu'ils étaient là pour un coup et ont entonné la *Carmagnole* et la *Marseillaise*.

Meunier continue en disant : « Voilà deux mois que vous beuglez comme des veaux pour demander de la pluie, en avez-vous eu ? » Et l'assemblée d'applaudir à tout rompre.

Le compagnon traite enfin de la patrie qui, dit-il, est là où l'ouvrier trouve son bien-être. Je ne suis ni Français, ni Prussien, dit-il, ma patrie est où je me sens heureux et vous, messieurs les catholiques, votre patrie est Rome, puisque c'est là que vous prenez le mot d'ordre. Puis quelques contradicteurs s'amènent et se font remiser par un gosse de treize ans qui leur tient tête en disant : « N'y a pas de patrie » La série de conférences s'est terminée par une soirée familiale composée de 200 bons bougres et bonnes bougresses qui ont entonné des chansons révolutionnaires.

## Belgique

Le conseil de discipline de la garde civique de Saint-Josse-ten-Noode vient de condamner à 30 francs d'amende ou trois jours de prison le garde A. V..., qui, lors du service d'ordre du 18 avril dernier, a refusé d'abord d'accepter des cartouches distribuées aux gardes de sa compagnie, puis a fini par les accepter en déclarant toutefois « qu'il ne tirerait pas sur le peuple réclamant son droit. »

(*Réforme*).

## Italie

Rome, 18 mai. — Une dépêche de Palerme annonce que dans la commune de San-Giuseppe-Iato, un conflit a eu lieu entre les gendarmes et les paysans de la localité. Le conflit serait survenu à la suite de l'ingérence d'un délégué de la sûreté générale dans une manifestation ouvrière des plus pacifique, mais les paysans ayant protesté, les autorités ont mandé la troupe pour prêter main forte.

Des arrestations ont commencé en masse. Dans la nuit plus de vingt manifestants ont été conduits les menottes aux mains à la prison de Palerme. A la suite de ces faits, l'agitation s'est propagée dans l'île.

De Girgiati on télégraphie également qu'à Ravafusa quatre cents charretiers ont parcouru l'île en agitant des banderolles rouges et en criant : « Du pain, du travail ! A bas la Chambre ! Vive le socialisme ! ». Les paysans et des femmes mêmes, armées de faux, se sont joints aux manifestants.

Des troupes ont été envoyées de Girginti. A leur arrivée, les femmes ont pris d'assaut l'église du Calvaire dans la crainte que les troupes ne s'y logeassent, et se sont mises à sonner les cloches pour appeler d'autres personnes afin de monter la garde. C'est à grand'peine que des scènes sanglantes ont été évitées.

(*Réforme*).

***

Huit cents ouvriers sans travail, las de demander : « Du pain ! du pain ! » ont eu la bonne idée d'en prendre. C'était le seul moyen d'en avoir.

## Allemagne

*Les gaietés du sabre.* — Une enquête est ouverte à Berlin sur le fait suivant.

Il y a quelques jours un lieutenant de hussards, en garnison à Paderborn (Westphalie), nommé Schachten, croisait deux ouvriers, l'officier interpella vivement les deux civils, leur disant de fermer leur gueule « das maul halten ». Cette brutalité révolta les deux travailleurs qui s'apprêtaient à administrer une solide correction à l'insolent personnage. Mais celui-ci avait déjà tiré son sabre, avec lequel il porta à l'un des ouvriers un coup formidable qui trancha net l'avant-bras droit.

Un rapport détaillé de cet acte de sauvagerie, a été adressé au soudard couronné qui encourage les instincts féroces de ses troupes. Il est probable que l'officier, au lieu d'être puni, aura de l'avancement, comme le fusilier Luck, de la garde impériale, décoré l'année dernière pour un fait semblable.

## République Argentine

Bahia Blanca, où l'on comprend la juste valeur du suffrage universel. Aux élections dernières « pas un seul habitant n'a approché des urnes » Mais qu'importe ? Cela n'a pas gêné le préfet. Il a recensé 1865 suffrages sur une centaine d'inscrits et pas un votant.

(*La Liberté*).

## Espagne

On connaît l'histoire du procès de Jerez. Nos camarades accusés ayant été déclarés innocents par le jury, le gouvernement ne s'est point dessaisi de ses prisonniers et les a livrés à un tribunal suprême de guerre. Les domestiques galonnés et décorés n'ont pas fait attendre leur réponse : nos amis Juan Gomez et Manuel Gonzalez ont été condamnés à vingt ans de « prison dure », Juan Lazaro et Firmin Salvochea à 15 ans ; Gaspar Lopez Dominguez à 8 années, Juan Agis, José Maros et José Reguera à 15 années de réclusion, et à des peines moindres les neuf autres accusés.

D'après les considérants du jugement, « rien n'est prouvé contre les accusés, mais le pur raisonnement et même la logique font croire qu'ils sont coupables ! »

A nos camarades l'expression profonde de notre sympathie !

***

Voici quelques détails sur le régime des prisons en ce pays. Un camarade, en prévention depuis le 4 avril 1892, nous écrit :

Rien de nouveau concernant le procès : nous sommes des vivants ensevelis dans l'oubli ou le néant.

Ceux d'entre nous qui grimpent aux lucarnes pour prendre l'air, ou qui glissent quelque mot à leurs voisins sont envoyés au cachot dans les circonstances suivantes : trois jours ou six, à la cellule obscure et au pain sec ; puis quinze, trente, deux mois, trois même dans un autre cachot, sans autres meubles que la gamelle, une couverture, et un autre ustensile que je ne nomme pas et que vous pouvez deviner. On ne peut ni fumer, ni lire, ni écrire, ni se reposer.

Il est des gardiens qui préfèrent frapper les détenus dans leurs cellules plutôt que de faire un rapport au directeur. Heureusement, ce genre de sauvagerie ne réussit pas toujours, les détenus ripostent quelquefois.

Souvent je pense aux peuplades du centre de l'Afrique que mes compatriotes qualifient de barbares et de brutes, et j'en arrive à me demander si cette épithète ne convient pas mieux aux misérables qui nous détiennent.

Pour nourriture, tous les jours un pain gros comme le poing, fabriqué avec de la farine de maïs, de seigle, et du petit son de blé. Il est passable cependant, si on le compare *al rancho* composé de pois chiches, pourris, de pommes de terre non épluchées et de haricots pétrifiés. On fait deux distributions par jour de ce mets mortifère : les vendredis et autres jours d'abstinence, il est remplacé par du riz préparé avec de la morue ou les cafards et autres animaux repoussants pullulent en quantité.

On se demande comment un être humain peut résister à ce régime. Voilà bientôt quinze mois que l'on nous y force, et nous ne savons pas encore quand nous serons interrogés...

Voilà un aperçu des prisons de Madrid.

## Brésil

On vient d'arrêter onze anarchistes à Rio de Janeiro.

Leur crime ? Ils sont anarchistes !

## Autriche-Hongrie

Les sans-travail de Trieste ont fait comme ceux de Ravenne, et le gouvernement, peu sûr de la troupe, n'a pas osé faire charger les pillards.

(*Producteur*).

# BIBLIOGRAPHIE

*Quelques pages de l'histoire d'un imbécile*, écrite par lui-même.

Paris, librairie de la « Nouvelle Revue », 18, boulevard Montmartre.

Si « ne rien aimer, ne rien haïr, soit sagesse », l'auteur avoue qu'il renonce au titre de sage, et se range parmi les simples d'esprit. C'est bien, il débute par un récit fort attachant de sa naissance et de ses premières années. Il tourne en ridicule les âneries de l'état civil, foule aux pieds les préjugés bourgeois, et s'annonce comme un homme affranchi de toute contrainte morale ou sociale.

Puis, soudain, il tourne court : précepteur d'un jeune comte, il en fait une « belle âme », une sensitive qui se marie bêtement avec la fille d'une aventurière, et recueille, en son chemin, toutes les avanies qui sont le lot de la vertu. Ces deux âmes pures et saintes, du précepteur et de l'élève, naviguent avec force tempêtes, sur l'océan de la vie, et finissent par se réfugier dans l'austère devoir, la prière, etc... Deux bigots. Ce n'était pas la peine de si bien commencer.

***

*Mon Utopie*, par Ch. Secrétan. Genève, chez.....

Le volume se compose de deux récits et de trois ou quatre discours ou articles de revue. M. Secrétan est un philosophe, d'allure paisible, qui va prêchant la paix, la prière, l'étude de soi-même et le renoncement aux fausses joies du siècle. Il a bien remarqué que la société est mal construite, mais il imagine des améliorations enfantines, et, ce qui nous le rend à bon droit suspect, il conserve l'amour de l'autorité. Dieu dans le ciel, un gouvernant sur la terre, pas trop méchant, mais tenant à faire marcher son monde, et aimons-nous les uns les autres.

C'est tout. Du volume, on ne peut retenir que quelques aveux, que nous insérerons dans les *Notes et Documents*, aveux qui lui échappent, lorsqu'il oublie un peu son sentimentalisme humanitaire pour voir notre monde social tel qu'il est.

***

*Voyage au pays des Dollars*, par E. Barbier. (Lib. Flammarion, 26, rue Racine, Paris).

Livre écrit sans prétention, et avec quelque bonne humeur. L'auteur nous initie aux détails de la vie privée et publique des Yankees. Au vol de la plume, il effleure tous les sujets : réclames et annonces, guignol politique, mariage, divorce, etc.....

C'est le carnet d'un touriste, qui se contente de regarder sans approfondir, et ne donne que des tableaux de genre et des appréciations superficielles. Au fond, il n'est pas loin d'admirer le Yankee boucheur, affairé, dépourvu de conscience, escroc à l'occasion, quand il y trouve son avantage, hypocrite toujours. Il approuve l'individu qui parvient à faire fortune, une grande fortune : peu importent les moyens.

Livre à lire cependant : il fait du bien par contraste : quand il a montré l'homme d'affaires, le négociant voleur, le politique vendu, etc ... on retire cette impression que la société actuelle est misérable : au vu seul de ce tableau présenté par un de ses partisans.

Nous avons reçu de chez Savine, *Les complicités du Papama* de Gustave Rouanet.

***

*Ébauches*, par Robert Bernier, une plaquette 2.50 à la *Bibliothèque des Modernes*, 10, rue Monge.

C'est un ensemble de petites historiettes, racontant la vie des humbles, où perce, dans quelques-unes, — nous ne pouvons que l'en féliciter — le socialisme de l'auteur.

Le titre d'*Ébauche* donné par l'auteur à son livre prouve qu'il n'a pas la prétention d'avoir fait une œuvre maîtresse, cela est simple, bien dit, sans dégager une forte philosophie qui empoigne le lecteur, mais les quelques idées que l'auteur y a émises nous font espérer pour l'avenir l'œuvre qui s'incruste au cerveau du lecteur et le force à la réflexion.

***

Vient de paraître, chez Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, la 3e édition d'*Esquisse d'une Morale sans obligation ni sanction*, de M. Guyau, dont nous avons rendu compte, dans *la Révolte*, lors de son apparition.

Nous ne pouvons que recommander la lecture de ce livre à ceux de nos camarades qui ne le connaissent pas encore.

***

Vient de paraître à Londres *Der Lumpenproletarier* (*Le Loqueteux*), adresse chez Ch. Rempl, 80, Charlotte str. 3, r. d. Floor, Fitz Roy Square, London W.

Bonne chance à notre nouveau compagnon de lutte.

***

Nous avons reçu et rendrons compte au fur et à mesure de la lecture : De chez Alcan, 108, boulevard Saint-Germain

*De la Division du Travail social*, par E. Durkheim.

*Les Luttes entre sociétés humaines et leurs phases successives*, par Novicow.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Tous les camarades qui ont un peu voyagé, et qui passant dans un village quelconque, y ont laissé seulement une brochure ou journal anarchiste, ont pu constater avec quel plaisir le travailleur des champs les lisait et que la même brochure ne tardait pas à faire le tour du hameau en forçant les paysans à discuter nos idées, surtout si la brochure est bonne et si elle leur explique la cause de leurs peines et le remède pour y mettre fin.

Il faut bien nous *mettre* dans la tête que si la plupart du temps nos idées ne sont pas comprises, surtout par l'ouvrier des champs, c'est que nous n'avons pas pris la peine de les expliquer d'une façon simple et compréhensible.

Les orateurs vont de ville en ville, passant en chemin de fer à travers les petits pays, où pourtant ils trouveraient un élément tout prêt à entendre la bonne parole et à s'instruire, ne demandant qu'à *savoir* comment sortir de la misère.

Pourtant dans la plupart de ces petits villages, il y a au moins un compagnon. Oui, mais ceux qui ont voyagé savent par quel dur labeur est arraché le morceau de pain que mangent ces malheureux compagnons, la plupart du temps ce sont de pauvres cordonniers gagnant 30 et 36 sous par jour, et et ils souffrent d'autant plus qu'il leur est très difficile de faire de la bonne propagande n'ayant pas toujours la facilité de paroles et leur maigre salaire ne leur permettant pas ni de faire venir des orateurs, ni d'acheter la moindre brochure et journaux anarchistes pour les répandre. C'est pour remédier à cela que quelques compagnons parisiens viennent de prendre l'initiative de venir en aide aux *isolés* des campagnes en envoyant, dans la mesure de *leur possible*, brochure, et journaux à ceux qui en feront la demande, pour distribuer dans leur milieu.

En conséquence les compagnons qui se trouveront *seuls dans leur commune* et qui par suite de leur isolement et de leur maigre salaire sont condamnés à l'inactivité, sont priés d'envoyer leur adresse à *la Révolte*.

***

*Aux compagnons à Vienne.* — Le vendeur fait un pressant appel aux camarades de la localité pour l'aider à organiser la vente qui a baissé au point de ne plus couvrir les frais. Il y a indifférence totale des compagnons, en ce moment, pour tout ce qui regarde la propagande anarchiste.

Aux camarades à voir, s'ils veulent laisser perdre dans la région, les résultats d'une propagande de plus de dix ans.

## PETITE CORRESPONDANCE

S. à Buenos-Ayres. — Bien reçu 162 fr. 45 dont 41 francs pour compte du *Persequido*, le reste pour solde des souscriptions C., collection, brochure, souscription aux mineurs, etc.

M. à Gray. — N'avons personne dans votre localité.

Nantes. — L'adresse de Gros est rue Guérin, cité Jules-Simon, Marseille.

Douillet, Vienne. — Le compagnon Gros attend réponse à l'adresse ci-dessus.

C. K. à Londres. — Avons envoyé *La Grève des Electeurs*.

P. G. à Limoges. — *Paroles d'un Révolté*, 1 fr. 25. C'est une erreur de composition qui les a fait noter 0 fr. 10 sur quelques couvertures de *Dieu et l'Etat*.

B. à Montreuil. — Reçu l'article, le lirons.

B. A. à Nantes. — Entendu. — *Préjugés*, impossible de s'en procurer.

Le compagnon Raynal de Marseille est prié de donner son adresse.

Le compagnon Prévost demande l'adresse de Jamière et de Beauvais à la Chaux-de-Fonds (Suisse).

Dupont à Londres. — Votre rectification ne rectifie rien puisque vous reconnaissez avoir reçu de l'argent de Coulon. Remerciez-le tant que vous voudrez c'est votre affaire ; notre conviction est faite, vous ne le remercierez pas par la voie de *la Révolte*.

Qui se ressemble s'assemble.

R. à Saint-Quentin. — J. R. à Nice. — B. à Limoges. — G. V. à Villa Nova. — C. da P. à Lisboa. — G. S. à La Reole. — W. à Calais. — J. à Rouen. — G. à Brest. — J. au Havre. — D. à Fédéral. — P. à Villefranche. — M. à Faenza. — C. à Biella. — G. à Langon. — R. à Wasigny. — J. R. à Roanne. A. à Saint-Savouruin. — B. à la France. — N. à Toulouse. — M. à Troyes. — V. A. à Roubaix. — W. à Haeren. — B. à Seraing. — R. à Saint-Quentin. — E. à Daumazan. — P. A. à Angers.

Reçu timbres et mandats.

Une erreur s'est glissée dans les listes de notre n° 32, détenus et propagande, à la souscription Jenny Tanuler, chaque liste était 22 francs et non de 11 francs. — Total pour les deux 44 francs.

Nous rectifions nos totaux en ce sens.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes :

Un anonyme 0 fr. 30. — Max Robur 0 fr. 70. — D. S. à Bollérie 1 fr. — C. S. A. 0 fr. 25.

**Listes**. — Léon Denamur, 1 fr. 25. — Adolphe Pletincch, 1 fr. 25. — Victor Waterloo, 1 fr. 25. — Hypolyte C. 1 fr. 25. — Alexandre C. 2 fr. 50. — C. G., 1 fr. 25. — Jos Cenis, 2 fr. 50.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes :

Londres. R., 3 fr. — C. C., 0 fr. 30. — R., 1 fr. — L., à Arras, 1 fr. — A. L., à Saint Louis, 20 fr. — M., à Paris, 5 fr. — C. L., 0 fr. 50. — Henri, 5 fr. — Rochet, 0 fr. 50. — Tissot, 0 fr. 30. — Max Robur, 0 fr. 70. — Un anonyme, en timbres, 12 fr. 30. — D. S., à Bollérn, 1 fr. — C. S. N., 0 fr. 25.

**Listes**. — Alexandre C., 2 fr. 50. — C. G., 0 fr. 50. — C. G., 0 fr. 75. — André Fayolle, 1 fr. 25. — Anonyme, 1 fr. — Gosseye Camille, 2 fr. 50. — Emile Robert, 1 fr. 25. — Désiré Alexandre, 1 fr. 25. — Jules Gossiouse, 0 fr. 50.

## CONVOCATIONS

*Il ne sera tenu compte d'aucune communication non signée*

Appel aux camarades du 18e, 19e arrondissement de Pantin et d'Aubervilliers. — Les camarades qui fréquentent les réunions publiques ont tous pu se convaincre que les difficultés de se faire entendre qu'éprouvent tous les orateurs anarchistes proviennent surtout de l'ignorance absolue ou d'une fausse interprétation de nos idées, fausse interprétation propagée à dessein par les journaux bourgeois. N'est-il donc pas nécessaire de répondre aux calomnies en publiant à profusion nos écrits, nos brochures à la fois si claires et si simples ? Nous faisons donc appel aux camarades qui apprécient nos idées et les engageons à secouer leur torpeur et à venir s'entendre avec nous à ce sujet samedi 27 mai, à huit heures et demi du soir, salle Voisin, 15 rue de Flandre. — Prière d'être exact.

Groupe les Egaux, les Travailleurs communistes anarchistes du XIIe, les Abstentionnistes de la région de l'Est, samedi 27 mai, à 9 heures précises, salle Firino, 144 boulevard de Charonne.

Ordre du jour : Apparition d'une nouvelle publication révolutionnaire.

Dimanche 28 mai, à 4 heures, à l'issue de la manifestation du Père-Lachaise, réunion de tous les révolutionnaires-anarchistes, salle Firino, 144 boulevard de Charonne.

Croix-Rouge (Grenoble). — Tous les camarades de la région grenobloise et de la vallée de l'Isère qui voudraient profiter de ce qu'un compagnon se propose de faire une tournée de conférence dans la région, sont priés d'écrire au plus-tôt au compagnon Jourdan Gantier, au grand Châtelet, Croix-Rouge-Grenoble qui les mettra en rapport avec le conférencier.

Roubaix. — Les anarchistes sont invités à assister à la réunion privée, suivie d'une soirée familiale, qui aura lieu, le dimanche après la Pentecôte au local de la rue Inkermann, 144.

Le groupe de Lille se trouvant momentanément désorganisé par suite de la plus complète indifférence des copains, nous avons décidé à quelques-uns de continuer *quand même* la propagande. Pour ce nous vous prions d'insérer la communication suivante :

Les compagnons de Lille et des environs sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le lundi 29 mai, à 8 heures du soir, rue Philippe-de-Comines, estaminet du Bien-Assis.

Il y a extrême urgence. Il s'agit de prendre :

1° Les dispositions nécessaires en vue des prochaines élections, de voir ce que doit être notre rôle par rapport au milieu ;

2° De l'organisation dans divers quartiers de causeries, conférences et lectures commentées.

Ainsi que les amis peuvent le voir, il y a un travail utile à faire, nécessaire même, aussi espérons-nous que notre appel sera cette fois entendu.

Roubaix. — Les anarchistes de Roubaix et environs sont convoqués pour le 28 mai, rue Inkermann, 144. Réunion privée suivie d'une soirée familiale.

Amiens. — Dimanche, 28, à 5 h. du soir, salle Lévêque, réunion des anarchiste. — Urgences.

Beauvais. — Tous les membres du groupe les *Egaux*, de Beauvais, sont convoqués à la réunion qui aura lieu le lundi 29 mai, à 8 heures du soir. Local habituel. *Urgence*.

Troyes. — Réunion samedi 27, à 8 h. du soir, chez Gervais, marchand de vins, rue de la Cité pour la formation d'un groupe abstentionniste pour le Quartier-Bas.

Ordre du jour : De la propagande à faire en vue des élections législatives.

Tous les camarades sont invités.

Le groupe anarchiste la *Révolte des Travailleurs* annonce que son nouveau local est situé cours Lafayette, 62, au Comptoir Marseillais, chez le compagnon Colonna.

Le groupe se réunit le mercredi et le samedi de chaque semaine, à 8 h. 1/2 du soir. Toutes les questions concernant la cause révolutionnaire anarchiste sont traitées par les membres du groupe. La contradiction est entièrement libre.

Toutes les communications et correspondances doivent être adressées au compagnon Jules Delaporte au lieu du local.

*Le Gérant-Imprimeur* : E. L. Langlois.

Paris. — Imp. E. L. LANGLOIS, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNÉE, N° 38. DIX CENTIMES DU 3 AU 7 JUIN 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LETTRE SUR L'ANARCHIE

Une défiance séculaire empêche l'anarchie, et soutient, seule, l'édifice, si lourd, de l'institution gouvernementale.

L'individu a peur du voisin; les hommes se craignent mutuellement, et s'organisent pour se garder les uns des autres. Mon ennemi, c'est vous; j'ai péniblement élaboré tout un Code pénal, tout un ensemble de lois civiles, contre la violence ou la mauvaise foi dont je vous sais capable. La société, — l'actuelle, celle que des siècles ont éternisée dans la pratique, — est éminemment insociable; c'est contre l'autre, le voisin, qu'elle dirige ses foudres, c'est l'homme qu'elle semble redouter, et cette forteresse où elle enferme l'individu est aussi une prison!

Ainsi, les hommes s'empêchent inutilement; leur spontanéité s'embarrasse dans les prescriptions de toute sorte, qu'elle doit respecter; les lois s'accumulent, procédant de la même inquiétude, surchargeant l'action humaine, émasculant les individualités, retardant le progrès, le libre vol dans l'espace inconnu.

L'ennemi commun est oublié : la nature qu'il faut utiliser. L'homme se dépense à cette surveillance réciproque; il est préoccupé de dépasser l'autre, d'arriver plus vite et tout seul. Il redoute le partage et s'isole jalousement de ses semblables.

Si quelque conquête se réalise de temps en temps, si le patrimoine commun s'est trouvé quelquefois augmenté, c'est indirectement, et malgré la loi *sociale*. L'invention est la plus exclusive des propriétés; elle appartient rigoureusement à l'inventeur apparent; le progrès est personnel, il profite à celui-là seul qui en fut le moyen.

Et les inégalités s'accentuent; chacun cherche pour son compte, et, tout d'abord, paralyse autant que possible l'action des autres, dont il craint la concurrence. Le progrès est une course au clocher; il se réalise en haine de l'égalité; l'effort de chacun est pour s'échapper de la communauté; le réseau des lois sociales se distend violemment dans le sens de quelques individualités plus adroites, et la compression en résulte ailleurs, dont les autres pâtissent. L'homme repousse l'homme, et si l'individu s'élève, il triomphe toujours sur les victimes inévitables de sa gloire.

Or cette défiance est une erreur, ou plutôt un illogisme. L'homme est la seule exception réelle aux lois universelles de la sélection. Il lutte pour vivre, mais non contre l'homme; il n'y a pas d'anthropophagie nécessaire. L'être quelconque est un centre actif, épanché dans le sens de la moindre résistance; or, pour l'homme, cette moindre résistance n'est pas dans le sens du voisin.

Car il n'y a pas de faibles dans l'humanité; les individus s'équivalent; les différences physiques, essentielles pour les animaux, disparaissent ici, sous l'identité du véritable instrument humain, la Raison. Tel bœuf aura des cornes plus aiguës, tel cheval, un sabot d'acier, tel lion, une mâchoire plus formidable; l'homme est encore mieux armé; son intelligence le défend contre la nature tout entière, et cette arme est sensiblement d'une même portée chez tous les hommes. L'imagination peut différer, la mémoire, ou quelqu'autre faculté accessoire, mais la Raison est au-dessus des accidents; elle s'affirme intacte en tous les esprits humains, égalisant leurs moyens, élevant les faibles à la dignité des forts, nivelant l'humanité.

La lutte pour la vie serait une dépense inutile; la défense est aussi vigoureuse que l'attaque, les deux efforts se neutraliseraient sans profit.

Les inégalités que nous pouvons constater en l'ordre social actuel, sont sans réelle justification. L'histoire les a transmises au présent, et le fait se perpétue, injustifié, mais consolidé par nos longs consentements. Nous avons bien voulu ces supériorités qui nous écrasent; elles sont fortes de notre tolérance, de l'abandon, à leur profit, d'une partie de nous-mêmes. Que nous refusions notre complicité et elles s'écrouleront, rabaissant à notre niveau immédiatement surélevé leurs quelques cimes orgueilleuses.

L'homme ne savait pas, et c'est pour cela qu'il a voulu. Il voyait l'égalité plus apparente des appétits, et conclut à la défiance mutuelle, à la lutte des individus et des classes, au gouvernement plus ou moins despotique, à la société plus ou moins capitaliste. Il aurait dû voir à côté, l'égalité réelle des moyens, et il aurait conclu plus sagement à l'union franche de ces forces qui s'inutiliseraient en se contrariant, alors que leur parallélisme, leur action commune et d'autant plus efficace, était si facile à obtenir.

L'ordre existe virtuellement; les hommes sont originairement égaux; une organisation accidentelle les répartit inégalement et injustement; mais l'accident est toujours provisoire. Effaçons nos codes, oublions les stupides préjugés qui, seuls, nous éloignent; rapprochons-nous, nous ne sommes plus que des frères : un seul individu indéfiniment répété, avec un seul ennemi, la matière inerte et utilisable. Travaillons ensemble : des malentendus nous isolent, mais l'union est naturelle dans l'identique; l'effort de l'un se multipliera de tous les efforts conjoints, et la Nature, cernée de toutes parts, cédera bientôt; elle livrera ses secrets à l'humanité devenue individu.

## UNE CONFÉRENCE SUR L'ANARCHIE

(*Suite*)

VII

Quelques mots seulement suffiront au sujet des anarchistes *individualistes* que l'on rencontre ça et là.

Qu'il y ait des personnes qui, dégoûtées de la société, rêvent de mener la vie d'un Robinson fabriquant à lui seul le peu qu'il faut, rien de plus naturel. Il se trouvera toujours quelques individus qui, pour un motif ou pour un autre, peuvent préférer la vie isolée, sans rien demander à personne. Rendons-leur cette vie aussi aisée que possible : rien de plus naturel.

Mais, ériger en règle le travail isolé, c'est seulement prouver que l'on n'a jamais essayé de moudre soi-même son blé avec un moulin à bras, comme on en trouve encore dans des villages de Sibérie, ni chercher soi-même l'eau à la rivière. Ériger cet individualisme en théorie, au siècle où tout est produit par un travail de plus en plus enchevêtré de milliers d'êtres humains, et vouloir baser là-dessus la société, c'est marcher à rebours de tout notre développement. Cela pourra exister à l'état d'exceptions, mais jamais ce ne sera la règle.

C'est pourquoi les quelques anarchistes individualistes que l'on rencontre ne sont forts que dans leur critique de l'Etat et de la loi. Quant à leur idéal constructif, les uns tombent dans une idylle qu'eux-mêmes ne voudraient jamais pratiquer, tandis que les autres, comme les éditeurs de la *Liberty*, de Boston, versent en plein dans le système bourgeois actuel. Pour défendre leur individualisme, ils reconstituent l'Etat avec tous ses attributs (loi, police et le reste), après les avoir niés si courageusement. D'autres enfin, comme Auberon Herbert, échouent dans une *Property Defense League* — la Ligue pour la défense de la propriété seigneuriale.

Aussi les anarchistes sont-ils généralement communistes tout de bon. Eh! bien, comme nos camarades d'Espagne, tout en déclarant leurs sympathies personnelles pour le communisme, ils continuent à s'appeler — à tort, ce me semble, — collectivistes, pour affirmer qu'ils ne prétendent pas résoudre d'avance la question de savoir comment chaque groupement répartira sa part de produits.

Quant à nous, nous pensons qu'il est de haute nécessité d'affirmer notre communisme anarchiste, et d'insister sur ce point, qu'il ne s'agit nullement d'une simple question de répartition de produits : il s'agit de se garantir mutuellement, entre tous, un certain niveau de bien-être, afin que personne ne se voie dans la nécessité de *vendre* sa force de travail, ni au capitaliste, ni à l'Etat, ni à la commune, ni à une union de métier.

Il s'agit, pour nous, non pas d'*aboutir* u

jour au communisme; on s'est assez égaré dans cette idée dans les révolutions précédentes. Il s'agit d'*inaugurer* la révolution sociale par le communisme, en se garantissant entre tous le bien-être nécessaire.

Il ne s'agit pas non plus de briser les liens, trop faibles, qui nous unissent encore, mais il s'agit de créer de nouveaux liens de solidarité dans la jouissance commune du bien-être que nous pouvons nous donner, et dans la production de ce qu'il faut pour le maintenir.

Les révolutions bourgeoises ont toujours commencé par jeter l'ouvrier sur le pavé et lui dire : « Demande à l'Etat, à la commune, à l'entité nommé société de te donner du travail et de te payer un salaire ». C'est cela qui les a fait échouer. Nous disons, au contraire : — « Secoue la misère, mange d'abord, échange tes loques contre un vêtement et ton taudis contre un logement salubre. Puis, entends-toi avec tous, pour que ton affranchissement de la misère puisse durer, pour que ton repas ne soit pas un festin d'un jour ! »

L'étude des révolutions précédentes, l'étude de la société et de ses forces productives, le principe enfin de notre philosophie anarchiste, tout ensemble nous amène à cette conclusion pratique.

Toute une série de conclusions importantes, que je ne peux qu'énumérer et dont chacune prendrait une ou plusieurs soirées de discussion, découlent de nos principes et de cette manière d'envisager la révolution.

Chose frappante. Quand on parcourt la littérature née du marxisme, et que l'on y cherche un seul progrès dans les développements des idées, on ne trouve pas un seul point d'économie politique sur lequel l'école ait progressé depuis Marx. Tandis que l'école économique bourgeoise a certainement progressé depuis vingt ans, l'école marxiste est restée stationnaire. Elle se borne à répéter les formules du maître; elle s'embourbe dans des abstractions qui cachent l'incurie de l'analyse; elle récite des formules de progrès que Marx a pu croire vaguement correctes il y a cinquante ans, mais elle n'ose ni les vérifier, ni même les approfondir; elle se complaît dans des affirmations tirées « du livre », mais si saugrenues qu'elles faisaient dire à Marx lui-même qu'il est tout ce que l'on veut, « seulement pas marxiste ». C'est comme pour ceux qui voyaient autrefois toute la sagesse renfermée dans la Bible. « Le livre » stérilise leur pensée.

Par contre, tout comme la philosophie matérialiste vivifie aujourd'hui les sciences naturelles, de même la conception anarchiste vivifie la science économique.

En vous plaçant à ce point de vue, nous ne nous demandons plus, comme l'a fait récemment la Société d'économie politique à Paris, s'il y a une science, l'économie politique. Nous reconnaissons qu'il y a place pour une science — la physiologie des sociétés — qui se poserait pour but l'étude des besoins, et l'étude des moyens de les satisfaire avec la plus grande économie de forces. Science à construire entièrement et qui le sera un jour, d'après la méthode des sciences en général.

En partant de cette idée primordiale, nous ne pouvons plus parler de surproduction que l'Etat régulariserait; nous étudions la production et nous trouvons bientôt que même les nations civilisées produisent trop peu, qu'elles devraient et qu'elles peuvent produire infiniment plus. Nous cherchons et nous entrevoyons les moyens de tripler et de décupler la production industrielle et surtout agricole. Nous voyons les régions naturelles produisant elles-mêmes les fruits de la terre et les objets manufacturés, et ouvrant ainsi une application aux capacités variées, stimulant l'agriculture par l'industrie et l'industrie par l'agriculture, toujours triplant, décuplant les produits.

Nous voyons en même temps cette idée de *rente* qui domine l'économie politique bourgeoise, et qui serait, d'après Ricardo, la prime des avantages naturels de telle localité ou de telle parcelle du sol — nous la voyons s'évanouir devant ce que peuvent l'intelligence de l'homme et les intelligences combinées.

Nous voyons l'homme et la femme sachant le métier et la science — l'homme complet — capable de produire le bien-être de ses bras et capable en même temps d'exercer son intelligence à la découverte scientifique et industrielle, capable de trouver ses jouissances dans les sphères si hautes et si belles de l'art et de la science.

Nous sommes forcés d'approfondir la théorie des échanges, de voir si réellement la valeur d'une marchandise se mesure par la quantité de travail nécessaire à sa production, et d'étudier pour cela les fluctuations des prix, des récoltes, des salaires. Nous sommes amenés à étudier l'origine et la base de cette anomalie qui force l'ouvrier à *vendre* sa force de travail; nous étudions les conditions de la vente en général, et à chaque pas nous découvrons des fictions répétées depuis Adam Smith, variant seulement dans des buts de polémique — toute une science à construire, sans parler de ses rapports avec la question morale et la révision des méthodes mêmes de l'économie politique.

Et enfin notre méthode même s'en ressent. Nous sommes forcés de rompre avec cette idée si chère aux revenants, qu'il peut y avoir deux méthodes différentes : l'une, la méthode scientifique, pour les sciences naturelles, et l'autre, la méthode dialectique, pour les sciences ayant trait à l'homme. Fidèles à la tradition établie par la science moderne dès le siècle passé, nous appliquons à l'économie politique la méthode, la seule méthode scientifique : celle des sciences naturelles.

Bref, si peu nombreux que nous soyons, et si pris que soit notre temps par la lutte de tous les jours, la pensée anarchiste a déjà dû se porter sur tous ces points que j'esquisse à peine, et bien d'autres encore, concernant le principe d'autorité, que je passe sous silence.

Un champ immense s'ouvre ainsi devant le penseur anarchiste. Une fois qu'il s'est pénétré de ce principe fondamental, tout le domaine des sciences économiques (et des sciences humanitaires en général) s'éclaire pour lui d'un jour nouveau. A chaque pas il trouve un nouveau sujet à traiter, dans lequel l'idéal de l'avenir se rattache intimement aux choses du présent, aux gestes du passé, à l'investigation par la méthode scientifique.

Et s'il se trouvait parmi vous des jeunes, capables de s'inspirer de ce principe, las des formules qui servent à couvrir le vide des idées et cherchant un travail indépendant, — ils seraient des centaines qui trouveraient chacun un champ immense à défricher.

Passons maintenant à cet autre principe, le principe essentiel de nos idées, la négation de l'autorité.

*(A suivre.)*

# Dans les publications

## De langue française

Reçu le 1er numéro de *La Lutte pour la vie*, organe révolutionnaire, paraissant tous les samedis, 161, rue de Charenton, Paris.

Extrait d'un premier article :

« Nous voulons détruire tout ce qui existe et qui « est mauvais, pour pouvoir édifier sur les ruines « de cette société une société nouvelle basée sur la « solidarité la plus étroite des intérêts individuels. « Nous croyons que la nouvelle organisation sociale « est seule cause de tous les vices et de tous les « crimes : d'où il résulte que le jour où chaque in- « dividu pourra librement satisfaire à tous ses be- « soins sans exception, et que pour cela il n'aura à « apporter à la production collective qu'une somme « infime d'efforts, ce jour-là, il n'y aura plus ni « vice, ni crime. »

Nous faisons des vœux pour que ce nouveau combattant persévère dans cette propagande.

***

## De langue espagnole

Reçu : *El Corsario*, périodique anarchiste, paraissant à « La Coruna, calle de la Cordeleria, numéro 30, pral :

« *El Corsario*, qui se déclare anarchiste, a pour « objet de propager et de répandre parmi les travail- « leurs les idées d'émancipation et de liberté. Il ac- « cueille tous les compagnons, soit anarchistes, soit « collectivistes, pourvu que tous aient en vue ce seul « but : la Révolution sociale. Bien entendu que « leurs articles ne devront pas s'écarter des limites « que tracent l'harmonie et la logique de nos prin- « cipes.

« Donc, nos colonnes sont ouvertes à tous les « camarades qui sauront instruire les opprimés et « combattre les exploiteurs.

« Notre devise est : Tout pour l'Anarchie et la « Révolution sociale ! »

*La Tramontana*, qui paraît à Barcelone, carrer de Ponent, n° 1, est un journal satirique, en patois catalan, qui fait de bonne besogne et traite de haut les canailles capitalistes et gouvernantes.

*La Tramontana* défend les principes libertaires les plus avancés : elle soutient la nécessité d'une grande réforme sociale, qui transforme le mode de vivre du producteur asservi, et poursuit la destruction du capital.

Elle n'est affiliée à aucun parti, elle se dévoue à la défense de l'intérêt général sans compromis ni préoccupations de secte.

Les dessins qu'elle publie, très spirituels, sont excellents pour répandre ses idées, et c'est une arme très puissante que le ridicule lorsqu'elle est maniée adroitement comme le font nos confrères de *la Tramontana*.

***

## En Autriche

*L'Arbeiter-Zeitung* de Vienne raconte l'aventure presqu'amusante, arrivée à un ouvrier viennois.

L'ouvrier en question, sorti pour chercher du travail, s'arrête un instant pour regarder manœuvrer des troupes de cavalerie.

Tout-à-coup un policier en uniforme arrive et la conversation s'entame :

Le policier. — Qu'est ce que vous faites-là ?

L'ouvrier. — Je regarde.

Le policier. — Combien de temps déjà êtes-vous sans travail ?

L'ouvrier. — Quinze jours.

Le policier. — De quoi vivez-vous ?

L'ouvrier. — De manger et de boire !

Conduit au poste par le policier — pour vagabondage présumé ! — l'ouvrier fut visité au corps, dépouillé de sa montre, mis dans un « panier à salade » et transporté au dépôt avec douze autres personnes dont une femme, quoique réglementairement la voiture cellulaire ne devait contenir que huit personnes. Après avoir été enfermé pendant quatre heures avec quelques ivrognes, couchés par terre dans leurs vomissures, l'ouvrier, accompagné d'un mouchard — il y en a partout ! — put enfin rentrer chez lui. Il ne fut complètement libre — tout est relatif dans la vie ! — qu'après que le mouchard s'était informé, auprès du propriétaire de la maison, s'il payait régulièrement son loyer.

Nous recommandons les procédés policiers autrichiens à la méditation de la rousse française.

Elle n'est pas encore à la hauteur comme on voit et la France ne peut pas se laisser damer le pion, en quoi que soit, par la triplice.

Pas vrai, Millevoye ?

***

## En Hollande

A Osch, dans la province de Brabant, un brigadier de la maréchaussée, qui, pendant les troubles de l'hiver passé s'était distingué par sa crapulerie et sa férocité, a été tué d'un coup de fusil.

Le gouvernement a promis 5,000 francs au dénonciateur du coupable, mais jusqu'à présent personne n'a voulu accomplir cette infâme besogne.

Bien plus : le bourgmestre d'Osch, qui met tout en œuvre pour trouver le coupable a reçu des lettres

de menace lui disant que son tour allait bientôt arriver également.

Pas mal pour un début !

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — La Cour d'assises de la Seine vient de condamner à la peine de mort le compagnon Foret, poursuivi pour vol qualifié.

Vol, c'est bientôt dit. Et dans le cas de Foret, il faut y regarder à deux fois : car il résulte des débats que les passants l'ont empêché, lui et Perrin, de pénétrer dans un immeuble. Ce qui lui a valu sa condamnation, c'est la résistance énergique qu'il a opposée aux policiers amateurs et aux agents. Il les a malmenés, c'était son droit, étant en état de légitime défense. Mais surtout ce qui a exaspéré ses juges, c'est la crânerie avec laquelle il a exposé ses théories anarchistes dont il prit toute la responsabilité. Une demi heure durant, il a dit son fait à la bande d'imbéciles et de malfaiteurs devant lesquels on l'avait traîné.

Foret, comme bien d'autres camarades, malheureusement, se débattait contre une misère noire, et pour assurer sa vie on est obligé parfois de recourir à des pratiques qu'il serait injuste de ne pas excuser.

Il faut tenir compte aussi du milieu où l'on est forcé de vivre, qui exerce parfois sur les natures énergiques une influence désastreuse : on ne connaît pas toujours les individus, et l'on se trouve entraîné sans s'en apercevoir, à des actes que l'on n'aurait pas imaginé tout seul.

En tout cas, ce n'est pas aux bourgeois, aux voleurs légaux et patentés, aux souteneurs gantés et corrects, aux bêtes d'encre payées à tant la calomnie, à jeter la pierre à un homme arrêté.

Ce qui prouve, d'ailleurs, que le compagnon avait conservé sa dignité d'homme libre et d'honnête travailleur, c'est l'attitude énergique qu'il a eue en face des magistrats, sachant bien que cette attitude lui vaudrait le *maximum* de la peine.

Un malfaiteur de profession cherche, au contraire, à sauver sa peau d'abord, sa liberté ensuite ; il nie, il ment au besoin, s'aplatit devant les juges, et il est rare que cela ne lui vaille pas l'*indulgence* de ces espèces.

***

BLOIS. — Dimanche, 21 mai, une réunion publique et contradictoire était organisée par les socialos à la manque : il y avait là un candidat sénatorial, nommé Georges Martin, dont les électeurs de la Seine ne veulent plus et qu'on voudrait faire avaler à nos bons gobeurs de province. Mais ça n'a pas été tout seul.

Le phénomène a donc développé le programme élastique des candidats en rupture de siège; après quoi, le compagnon Breton a pris la parole : c'est un simple travailleur mais il dit bien ce qu'il veut dire et a démontré clairement que toutes nos révolutions ont été jusqu'ici la négation de la liberté et de l'égalité ; que les partisans du 4e État sont des autoritaires plus acharnés que les autres, et que la destruction seule du capital améliorera la situation du travailleur.

Il fallait entendre les hurlements des socialos, qui criaient comme des chiens à qui on retire la gamelle : malgré leurs hurlements, les camarades ont continué à exposer nos idées et fait l'éloge de Ravachol et de la propagande par le fait.

Comme conclusion de ce débat contradictoire, les 5 à 600 auditeurs présents à la réunion, tout en n'ayant pas encore évolué vers l'anarchie, ont semblé encore moins disposés à se laisser embrigader pour la caserne du 4e État.

En somme, bonne journée pour nos idées qui, pour la première fois ont été discutées ici publiquement, et devant un grand nombre de travailleurs.

***

GRENOBLE. — Nous avons ici un commissaire de police dévoré de la rage de l'avancement. On ne saurait expliquer d'autre façon l'insistance avec laquelle il poursuit les compagnons anarchistes.

Le camarade Canard avait été arrêté dernièrement pour avoir distribué *la Révolte*, pour la propagande. Il criait le journal lorsqu'il fut appréhendé au collet par des mouchards et conduit au poste sous l'inculpation de cris séditieux. Comme il protestait contre leur brutalité, ils ajoutèrent le délit d'outrage aux agents ; en suite de quoi, il fut condamné à un mois de prison.

Depuis cette affaire, nous sommes traqués partout et il ne se passe pas de jour que quelque camarade n'ait à subir les vexations de la police.

Le premier repris a été Canard, aussitôt sorti de prison ; on l'a de nouveau insulté, frappé, arrêté sans motif.

Le lendemain, 26 mai, c'est un compagnon de passage dans notre ville qui faisait de la propagande et qui fut arrêté et gardé toute la journée.

Et le surlendemain, deux autres compagnons auxquels on fit passer la nuit au poste, après procès-verbal pour tapage nocturne.

Toutes ces vexations, parfaitement arbitraires, nous donnent à penser que la police est furieuse des progrès de l'idée anarchiste, mais il faudrait que les mouchards se mettent en tête que tout ne leur est pas encore permis ; sans cela ils finiront par trouver à qui parler.

***

BORDEAUX. — Encore un exploit de la belle jeunesse bourgeoise qu'on élève dans le mépris du travailleur, en attendant qu'on lui demande de le fusiller.

Le 7 mai dernier, une bagarre sanglante eut lieu aux environs de la place Henri IV, entre des civils et des étudiants de l'Ecole de Santé navale. L'un de ces derniers, nommé Ziegler, neveu d'un archevêque, a tiré son épée et percé la poitrine d'un jeune homme qui ne lui disait rien; à cette vue, le compagnon Lefeuvre, se jeta sur le misérable, pour le désarmer. La foule prit fait et cause pour le camarade, et il fallut un détachement de policiers et de soldats pour le conduire au poste.

C'est ici qu'il faut voir la canaillerie sociale. L'assassin est reconduit à son école, et jusqu'ici il n'est pas question de le poursuivre. On arrête l'homme qui prend la défense de la victime, on disjoint son affaire d'avec celle de l'étudiant, sans cela impossible de le poursuivre.

Et il comparaît en correctionnelle pour outrages aux agents.

A l'audience, il se contente de répondre : à bas la patrie ! à bas l'armée. Il se déclare ennemi de tout pouvoir, et repousse l'indulgence du tribunal.

Ci : huit mois de prison.

— Vive l'anarchie ! Vive Ravachol ! répond Lefeuvre. Trois autres mois de prison. Ils se confondront avec les 8 premiers, mais ça compte au casier, histoire de préparer au camarade une feuille de récidiviste.

Les maçons qui viennent de se mettre en grève feront bien de méditer ce jugement. Bourgeois, on on peut tout se permettre : travailleurs, on est à la merci de la police et de la justice. Les agents vont faire l'office de provocateurs : se mettre à dix contre un ouvrier inoffensif. Aux ouvriers à prendre leurs mesures, et à s'arranger de manière à avoir le dernier mot.

## Angleterre

La grève de Hull a eu une conséquence tragique. Mardi dernier, le secrétaire de l'Union des ouvriers des docks, Chesterfield, n'a pu survivre à la défaite des travailleurs. Il s'est coupé la gorge avec un rasoir, en laissant une lettre en ces termes :

« Je l'ai fait moi-même. Je ne peux pas supporter la vue de la misère qui va être infligée aux travailleurs par la fédération des patrons. Ils ne tiennent nullement à tenir leurs engagements, ils tiennent seulement à écraser nos hommes.

» Buck, l'argent est en regie. Les clefs dans ma poche. Le billet de cinquante livres à la maison, pour le renvoyer à Sanders, de Rotterdam. C'était un prêt, mais nous n'en avons pas eu besoin. Renvoyez-le. Ma femme sait que je le tenais ici pour plus de sûreté.

» Pourquoi donc ils ne renvoient pas les *blacklegs* et n'ouvrent pas les docks à nos hommes !

» Je n'ai pas de moyens, ma femme est maladive, elle ne peut pas travailler.

» Davis m'a donné hier les clefs. L'argent de sa branche est dans le tiroir, dans la boîte. Vous y trouverez aussi les reçus, 3 livres, 13 schilings, 6 pence. »

Lorsque la grève commença, Chesterfield refusa de toucher ses appointements de secrétaire ; il touchait la paie minime de la semaine, à l'égal des autres grévistes, tout en déployant une activité fiévreuse. La grève vaincue, ne pouvant supporter la vue de la misère tout autour, il préféra mourir. Il râle en ce moment à l'hôpital.

S'il avait été un général qui se serait suicidé à la vue de son armée en déroute, on lui aurait élevé un monument, on en aurait fait un héros.

C'est avec le sang des Chesterfield que les Wilson et autres gredins se paient les châteaux et leurs festins, avec le Galles et autres tripoteurs parmi eux.

## Suisse

Les gouvernants ne respectent la loi, que lorsqu'elle favorise leurs intérêts ou leur ambition. Des camarades avaient l'intention de monter une imprimerie; ils firent les déclarations exigées au Conseil d'Etat de Genève, et au département de justice et police. Comme on supposait que le journal à créer ne serait pas un valet de messieurs, l'autorisation a été refusée. Cependant le camarade Alméras se trouvait en règle avec la *loi* : il a un établissement, est connu à Genève, et paie ses contributions; en quoi il a bien tort, puisqu'aucun texte ne l'y oblige comme on l'a vu récemment dans un procès gagné par un avocat, contre le *département des contributions*.

Les pouvoirs publics à Genève, sont donc *anarchistes*, oh ! sans le vouloir ! Comme tels, nous les signalons à *la Révolte*, car ils violent les lois, qu'ils ont pour mission d'observer, et nous, qu'on traite d'anarchistes, on ne veut pas que nous nous conformions aux lois, quand il s'agit de la propagation de nos écrits ;

Les lois, nous saurons nous en passer.

## Allemagne

A Postdam, une cartouche de dynamite a été placée dans le dépôt des munitions de la caserne des gardes du corps.

Un sous-officier voulut couper la mèche, mais l'explosion se produisit et lui fracassa la main. Plusieurs autres soldats ont été blessés aux yeux et à la tête.

Une enquête est ouverte, ajoutent les canards bourgeois.

On aura la peine de la fermer.

## Italie

Le compagnon Paolo Schicchi vient d'être condamné par la Cour d'assises de Vitterbio — (le Montbrison italien) à 11 ans et 6 mois de travaux forcés.

Officier d'artillerie, du jour où il fut convaincu de l'infamie du militarisme, il déserta. Il vint à Paris, apprit à connaître les doctrines anarchistes et s'en passionna. Il devint un vaillant propagandiste par la parole, la plume et l'action.

Banni de France, puis de Suisse sur l'ordre du gouvernement italien — auquel le Conseil fédéral fait volontiers ces petites gracieusetés — il alla en Espagne, fut arrêté avec ce pauvre Bernard, toujours incarcéré dans de si épouvantables conditions, puis sachant que le juge chargé de son affaire était à vendre au plus offrant, il lui acheta sa liberté pour 400 francs qu'un de nos meilleurs compagnons lui procura.

Convaincu que ceux qui s'arrogent le droit de priver de la liberté — voire de la vie — les hommes leurs semblables — en répondent sur leur tête; convaincu, que la vendetta est nécessaire contre la compagnie de brigands privilégiés qui nous oppriment, convaincu qu'il ne peut être question que de vengeances dans une société héréditairement propriétaire, que la lutte est engagée entre elle et l'individu, que tous les gouvernants sont solidaires, il songea aussitôt libre à la vengeance. Afin de ne pas aggraver la situation des anarchistes de Barcelone, il voulut frapper ailleurs, partit pour Gênes, puis pour Pisa, où il fut arrêté non sans avoir tiré quelques coups de révolver sur les chiens que le procureur du roi avait lancé à sa poursuite. Accusé d'une explosion qui eut lieu au consulat espagnol de Gênes, l'accusé général dut abandonner — et combien à regret, — ce crime, grâce à l'énergie d'un chimiste cité par la défense qui prouva scientifiquement dans cette affaire de dynamite, l'ignorance et la mauvaise foi des experts officiels. Mais, malgré les splendides plaidoyers de nos amis Gori, Molinari, etc.,

malgré les paroles pleines de cœur et d'énergie de l'accusé affirmant son droit de révolte contre toute oppression et faisant au prétoire même le procès à tous les gens de gouvernement et à la pègre judiciaire en particulier ainsi qu'à la civilisation qui les paie, il fut condamné.

Jury de crétins, cria Schiechi aux douze potirons campagnards ignares et ahuris, que le gouvernement avait trié sur le volet pour frapper sa victime.

L'avocat Molinari, révolté contre cette justice produit de la plus bourgeoise, la plus odieuse, la plus poltronne des sociétés, indigné par cet attentat juridique, fit le procès à la loi que ses juges ont fait à leur image, inique et oppressive. Le scandale fut énorme, l'avocat arrêté en pleine audience et jeté en prison.

## BIBLIOGRAPHIE

*Catéchisme du jeune propagandiste* par le compagnon Flaustier, petite brochure à 0 fr. 05 aux bureaux de la *Débâcle*, 35, rue Saint-François, Saint-Josse ten Noode, Bruxelles.

Cette petite brochure écrite par demandes et réponses, passe en revue quelques questions concernant la production, le développement intellectuel et la famille. C'est un des opuscules de propagande à ajouter au stock déjà considérable dû à l'initiative des camarades.

***

*Les complicités du Panama* par G. Rouanet. 1 vol. 3 fr. 50 chez Savine, 12, rue des Pyramides.

M. Rouanet étant socialiste, le titre de ce volume aurait pu lui fournir un beau sujet pour démolir la bourgeoisie et ses institutions pourries. Mais M. Rouanet étant en même temps conseiller municipal, aspirant député, il se borne à prouver les vols des directeurs de la Compagnie, démontrant que ce sont de malhonnêtes gens, sans penser à faire le procès de la société qui est la cause productrice de ces vols. Au fond, il n'est pas loin d'admettre que si ces financiers, s'étaient contentés d'opérer leurs petits tripotages ordinaires, cela aurait pu passer, pourvu qu'ils aient percé le canal. Il n'est indigné que parce qu'ils ont tout raflé.

C'est comme les « pots de vin » les grands coupables ce sont les députés ! — M. Rouanet, guigne la place de l'un d'eux — mais pour ce qui est de la presse, « ce n'est pas des plus corrects, mais puis qu'il est admis que la presse fait de la publicité, un peu plus, un peu moins, ça ne tire pas à conséquence ».

Que de dures vérités il y avait à dire à la société en démontrant que toute cette pourriture fatale, découle de l'organisation sociale et est indépendante des individus.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

### Appel aux révolutionnaires de Troyes, Romilly, Arcis et Aix-en-Othe

Socialistes libertaires convaincus, révolutionnaires sincères, travailleurs de Troyes, Romilly, Axis et Aix-en-Othe, il est très grand temps de nous rallier en foule autour du rouge drapeau de la Révolution sociale libératrice.

Quel que soit le camp dans lequel nous avons jusqu'à présent combattu, unissons-nous.

Sachons enfin comprendre que la Révolution doit utiliser toutes les bonnes volontés, tous les courages et tous les dévouements.

Seuls, les ambitieux et les traîtres ne doivent pas trouver de places dans nos rangs.

Il faut impitoyablement barrer la route aux intrigants politiques qui émettent la prétention de diriger les groupements ouvriers afin de se créer une bonne petite sinécure.

N'ayons pas de rancunes pour les travailleurs, qu'ils ont pu égarer, mais soyons sans pitié pour les chefs qui les ont trompés.

Nous serons bientôt, en agissant ainsi, un groupement aussi puissant qu'incorruptible.

Grâce à notre entente, à notre union, nous arriverons sûrement à faire triompher nos revendications.

Donc, à l'ouvrage, camarades, et serrons les rangs.

Nota : La prochaine réunion générale des groupes aura lieu à Arcis, le 11 juin, chez le compagnon Charlut, marchand de vins.

Béziers. — Les compagnons qui nous ont demandé des *Préjugés et l'anarchie* peuvent s'en procurer au prix de 0 fr. 60 chez l'auteur : François Guy, 9, rue Henri Martin, Béziers.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes :

Eychenne Joseph 0 fr. 50. — Pauly 0 fr. 50. — Jean Marie 0 fr. 25. — François D. 0 fr. 25. — Paul C. 0 fr. 25. — Ferrand 0 fr. 30. — Jean Bouzon 0 fr. 50. — Cot Jean Marie 0 fr. 50. — Un révolutionnaire 0 fr. 10. — N. Jean 0 fr. 50. — Total : 1 fr. 65.

V. Zuikla 0 fr. 25. — Joseph Pruicha 0 fr. 10. — Jan Wiekx 0 fr. 10. — E. L. 0 fr. 10. — Knapp 0 fr. 10. — R. Hirt 0 fr. 10. — Legal 0 fr. 05. — Rossin Teufel 0 fr. 05. — Bohw 0 fr. 05. — Carl Strain 0 fr. 10. — Mefner 0 fr. 10. — Passerou 0 fr. 10. — Poilka 0 fr. 10. — Maske 0 fr. 10. — Total 1 fr. 40.

G. à Arras, 0 fr. 25. — Collecte faite à la réunion des teinturiers à Suresne 1 fr.

Total général : 567 fr.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes :

Un compagnon 0 fr. 70. — Un Ravachol 0 fr. 30. — Le vrai peinard 0 fr. 20. — Pour la Révolution prochaine (dynamite) 0 fr. 40. — Excédent de consommation. — Total : 1 fr. 85.

Eychenne 0 fr. 50. — Sauly, tailleur de pierres 0 fr. 50. — Couzinet, tonnelier 0 fr. 50. — Pierre B. 0 fr. 50. — Argue F. 0 fr. 25. — C. sté Augustin 0 fr. 20. — Un anarchiste 1 fr. — Vive l'anarchie 0 fr. 50. — Eychenne Jean Pierre 0 fr. 50. — Total : 4 fr. 45.

V. Zuikla 0 fr. 25. — Joseph Pruicha 0 fr. 15. — Jan Wiesky 0 fr. 10. — E. L. 0 fr. 15. — Knapp 0 fr. 10. — R. Hirt 0 fr. 15. — Legal 0 fr. 10. — Rossin Teutel 0 fr. 05. — Bohw 0 fr. 05. — Carl Strain Lofner 0 fr. 15. — Passeron 0 fr. 15. — Poilka 0 fr. 15. — Maske 0 fr. 15. — Total : 1 fr. 85.

G. à Arras 0 f. 25. — Collecte faite à la réunion des teinturiers à Suresnes 1 fr. — Docteur L., 0 fr. 75. — T. J., à Marseille, 3 fr. — G. D., à Reims, 0 fr. 60. — C., à Houdan, 0 fr. 65.

Total général : 831 fr. 67.

## PETITE CORRESPONDANCE

Lamidenimportequi. — Avons utilisé, comme avez vu, l'article du *Soleil*. — La lettre un peu trop vieille.

*Sempre avanti*. — Avons envoyé la *Plume*. Merci pour les erreurs signalées, rectifierons.

P. R., à Barcelone. — Avons expédié le volume demandé avec quelques brochures.

L., à Maubeuge. — *Les Primitifs*, par E. Reclus, chez Chamerot, 3 50.

T., à Mézières. — Nous continuerons l'envoi de vieux numéros.

M. — Les *Paroles d'un Révolté*, 1 25, dans nos bureaux. — *La Société mourante et l'Anarchie*, 2 75, chez tous les libraires. Nous n'avons pu obtenir de meilleures conditions de l'éditeur.

Au groupe qui nous a envoyé la note pour les isolés. — Le compagnon-Ami Auguste, à St Savournin, par Gréasque, Bouches-du-Rhône, se charge de distribuer tout ce qu'on lui enverra.

Aix, en Provence. — Pour ce qui est du vote et du suffrage universel, c'est lui donner de l'importance que de faire des manifestations même contre. Les bulletins portant un nom même biffé comptent pour le dépouillement, il est bien plus rationnel de s'en tenir à l'écart et de le traiter par le mépris — tout en profitant de toutes les occasions de démontrer aux électeurs qu'ils n'en ont rien à attendre.

P. S., à Limoges. — Epuisées, les deux brochures.

Aux camarades de Troyes. — Le service sera fait à la librairie de la gare de Romilly, augmenté à celle de Troyes. La maison Hachette n'a pas de dépôts à Aix-en-Othe, ni à Arcis.

Colonie Cécilia. — Pour les indications concernant les conditions et la date du départ des navires s'adresser : E. Odero, Vico Giannini, Gênes (Italie).

J. à Perpignan. — S. à Nîmes. — G. à Brest. — à Domarain. — S. à Beaucaire. — L. à Londres. — T. à Marseille. — R. à Pamiers. — W. à Colline. — B. à Spring. — Walley. — Mustapha. — D. à Cosmaux. — F. à Amiens. — T. à Mézières. — T. à Reims. — L. à Bordeaux. — Reçu timbres et mandat.

## CONVOCATIONS

*Il ne sera tenu compte d'aucune communication non signée*

Samedi 3 juin 1893, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Commerce, 94, faubourg du Temple, grand meeting d'indignation :

Contre la condamnation à mort de l'anarchiste Foret.

Ordre du jour :

1° Les victimes de la bourgeoisie et la Canaille, des jurés de la Seine ;

2° Les odieux verdicts des cours d'assises ;

3° L'affaire du député Baudin ;

4° A qui incombent les responsabilités des crimes commis en 1871 par les soutenеurs de l'ordre ;

5° Les actes de sauvagerie qui ont été commis au Dahomey par les émules de Boulanger et Gaillieffet.

Entrée : 0 fr. 25.

Réunion des Sans-Patrie, le 4 juin, à 5 h. du soir, au local ordinaire.

Ordre du jour :

1° Les dispositions en vue des élections ;

2° De l'organisation de causerie, conférence ;

3° Formation du groupe des abstentionnistes.

Groupe des travailleurs anarchistes du XII°, les Egaux des XI°, XII°, XX° et les abstentionnistes de la banlieue de l'Est.

Lundi 5 juin, à 9 heures précises, salle Firmin, 144, boulevard de Charonne.

Les camarades du XIX° arrondissement, de Pantin et d'Aubervilliers sont convoqués pour le samedi 3 juin, à 8 h. 1/2 du soir, salle Voisin, rue de Flandre, 118.

Liège. — Les camarades de Liège et des environs sont invités à se rendre à la réunion organisée par le groupe d'études sociales, chez Thiriard, rue des Récollets, 13, le dimanche 11 juin, à 2 heures après-midi. — Urgence.

Les anarchistes de Roubaix et des environs sont invités à la réunion privée, le 4 juin 1893.

Ordre du jour :

Socialisme et Anarchie.

Verviers. — Dimanche 11 juin, à 2 heures après-midi, au local, rue de Disan, 180, réunion des anarchistes de Verviers et des environs. — Communication importante.

Centre. — Les camarades du Centre sont priés d'organiser une réunion de tous les camarades pour le dimanche 11 ou 18 juin. Un camarade de Bruxelles s'y rendra.

Bruxelles. — Tous les camarades de Bruxelles et des faubourgs sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 11 juin, à 10 heures du matin, à la Colline, rue de la Colline.

Ordre du jour important.

Spring Wally (L.). — Réunion de la *Revanche des Mineurs*, les 2° et 4° lundi de chaque mois, chez François Malcor.

Tous ceux qui veulent correspondre avec le groupe peuvent envoyer à cette adresse.

*Le Gérant-Imprimeur* : E. L. Langlois.

Paris. — Imp. E. L. LANGLOIS, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNÉE, N° 39. DIX CENTIMES D' 10 AU 18 JUIN 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'Alliance Franco-Russe

Ils peuvent être fiers, ceux qui avaient poussé à l'alliance franco-russe! Elle s'étale dans toute sa beauté. Il n'y a pas de lâcheté que ces gredins ne soient capables de commettre. Lécher les bottes du tzar, c'est trop peu pour ces fiers représentants de la France — fiers envers des Dahoméens désarmés et d'une lâcheté inouïe envers ceux qui commandent des baïonnettes.

On les a vu, la presse intransigeante en tête, envoyer des députations sur la tombe de Katkoff — cet homme néfaste d'abord, par haine personnelle pour Herzen et Bakounine, puis pour voler à son aise l'Université de Moscou et puiser à pleines mains dans les caisses soi-disant impériales, a bavé toute sa vie contre tout, tout, ce qu'il y a eu d'honnêteté en Russie. On a vu les fiers représentants du radicalisme parisien faire des gueules attristées sur sa tombe, pleurnicher pour attraper une décoration et s'attirer la bienveillance du pendeur impérial.

On les a vu, plus tard, mendier des croix de Sainte-Anne à St-Pétersbourg et acclamer les décorations distribuées par le tzar aux Fabreguettes et autres du procès de Lyon, procès qui, — on l'affirme à Pétersbourg, — a coûté deux millions de francs au trésor russe.

On les a vu ensuite, payés en écus sonnants par l'ambassade russe, affirmer tous les mensonges, lors des massacres de Yakouks. La presse boulangiste parisienne aux gages de Mohrenheim, n'allait-elle pas jusqu'à affirmer qu'il n'y avait pas de prisonniers politiques en Sibérie!

Et, dans le monde du journalisme, ne se dit-on pas, à haute voix, le prix très modeste, d'ailleurs, de chacun de ces communiqués émanés de l'ambassade!

Plus tard encore, on les a vu emprisonner et condamner à des années de prison les «bombistes» de Paris — instruments du mouchard Landesen, voler leurs papiers et les communiquer à l'ambassade russe.

Mais alors ils se gênaient encore. Ils volaient les papiers, ils envoyaient des dizaines d'hommes et de femmes au bagne et à Schlüsselbourg, mais encore ils se gênaient, ils n'osaient s'afficher.

Il leur manquait la dernière infamie, celle de le faire au vu et au su de tout le monde. Et ils l'ont fait maintenant dans l'affaire Sawicki.

Sawicki était un jeune réfugié polonais. Il avait été exilé en Sibérie, d'où il parvint à s'échapper et vint à Paris. Ici, il fit la rencontre d'un certain Handelsman qui avait été aussi transporté en Sibérie. Il avait trahi ses camarades, et ses co-exilés avaient eu là un jury d'honneur qui avait prononcé une décision formelle contre Handelsman comme traître.

Sawicki, évidemment, refusa de lui tendre la main et le dénonça aux camarades de Paris. Handelsbourg demanda un jury d'honneur.

Le jury fut d'une négligence absolument coupable. Il se sépara sans rien décider — ce qui fut évidemment interprété par le dénonciateur comme un acquittement. Il tombe sur Sawicki, dans la rue, qui lui donna des coups.

Sawicki tomba sur le misérable pour l'assommer, lui arracher sa canne; l'agile Handelsman sauta dans un fiacre et prit la fuite.

Là-dessus, Sawicki, très excité déjà par toute cette affaire, envoya la canne de Handelsman à un vieil ami de Paris, rentra chez lui et se suicida.

Il laissait un mot, priant un camarade de lire deux paquets de lettres enfermées dans une armoire, et de les brûler.

Mais le consul russe intervint. En vertu d'un traité signé en 1874, il réclamait le droit d'entrer en possession de tout l'héritage de Sawicki. D'autre part, la grand-mère du pauvre suicidé réclamait son héritage et, entre autres, les deux paquets.

Le juge de paix se prononça en faveur de Mme Sawicki et reconnut ses droits. Mais le consul interjeta appel, et les laquais de la cour d'appel ont évidemment décidé en faveur du consul.

Les lettres, qui, probablement, compromettront beaucoup de monde en Pologne, ont été remises à l'ambassade russe. On arrêtera là-dessus des centaines de jeunes gens et de femmes en Russie et en Pologne, on les jettera dans les cachots de la forteresse de Varsovie, on en transportera des centaines en Sibérie; on pendra, peut-être, les choisis.

Voilà l'infamie commise.

Et, dans toute la presse, il n'y a que quelques rares voix pour s'en indigner. Le reste trouve cela tout naturel. Il leur faut les roubles russes et les décorations russes — et il n'y a pas de lâchetés, d'infamies et de platitudes qui les arrêtent.

Mais le reste? Ceux qui n'en veulent ni de croix ni de roubles? Ils feront, comme ils l'ont toujours fait, la sourde oreille. L'alliance russe! Dieu sauve le tsar!

Il y a mieux. Par son arrêt, la cour d'appel déclare que désormais, quiconque des réfugiés russes aura le malheur de mourir sur le sol de la France, — qu'il laisse un testament ou non — ce sera le consul russe qui s'occupera toujours de tous ses papiers.

Voilà où en est la fameuse patrie française, avec les gredins auxquels elle se donne toujours pour être gouvernée. Vous êtes Français? Vous offrez votre maison à un réfugié? Ce sera peut-être pour livrer ce qu'il a de plus sacré à ses ennemis. Vous n'êtes pas maître chez vous et, puisque vous êtes un sujet des brigands au pouvoir, votre maison n'est qu'un guet-apens pour votre ami.

Allons, chantez à tue-tête : *« Dieu sauve le tsar ! »* et aidez à le sauver!

Traître toujours, il vous trahira au moment où vous compterez sur lui, et vous l'aurez mérité par votre lâcheté.

Voici les articles du traité-guet-apens de 1874, en vertu duquel aucun Russe ne doit mourir sur le sol français sans être dévalisé par le gouvernement franco-russe :

Art. 4. — Lorsque l'inventaire (de la succession mobilière) aura été dressé conformément aux dispositions de l'article 2, l'autorité compétente délivrera à l'autorité consulaire, sur sa demande écrite et d'après cet inventaire, *tous les biens meubles, dont se compose la succession*, les titres valeurs, créances, papiers, *ainsi que le testament, s'il existe.*

Art. 9. — Dans toutes les questions, les consuls généraux, consuls et vice-consuls respectifs *représenteront de plein droit les héritiers* et seront officiellement reconnus comme leurs fondés de pouvoirs, sans qu'ils soient tenus de justifier de leur mandat par un titre spécial.

## UN GRAND SAVANT

Il y a quelques jours, venait à la Chambre la discussion de la loi sur les risques du travail. M. Léon Say, l'économiste bien connu, a prononcé un long discours et qu'il devait avoir soigneusement préparé, car les gazetiers n'ont pas tari sur sa forme très pure, très spirituelle même, prétendent-ils. Quant à la pensée de l'orateur, elle peut se ramener à cette thèse que le risque professionnel se trouve compris dans le salaire de chaque profession.

Sur cette affirmation si catégorique, oserais-je, moi qui ne suis pas économiste pour deux sous, me permettre quelques remarques?

Un ami à qui je fais part de cette impertinente intention me conseille de m'abstenir : « Vous passerez, me dit-il, pour un jeune présomptueux! Ignorez vous donc que M. Say est un grand savant, un savant patenté et reconnu, un savant qui écrit des livres, fait école et rend des arrêts? »

Non, je ne l'ignore pas. Mais je ne partage pas tout à fait sur ce point l'opinion de cet ami et voici pourquoi. J'ai toujours cru qu'une des caractéristiques essentielles du savant, c'était, dominant toutes ses spéculations, une conception très généreuse et très large de l'humanité, une soif jamais satisfaite du Bien et du Vrai, quelque chose comme une grande bonté d'intelligence. Et c'est comment j'explique pourquoi les hommes qui se sont vraiment distingués dans les sciences les plus abstraites ou les plus positives, les célèbres mathématiciens et les grands chimistes ont écrit en même temps des pages de philosophie si vivantes et si magistrales. Comme je n'ai encore rien rencontré d'approchant dans l'œuvre de M. Say, je me permets sinon de lui contester

ce titre de savant, du moins de réserver mon appréciation jusqu'à plus ample informé. Et cela sans parti pris, car pourquoi ne me serait il jamais venu à l'esprit de protester en entendant appeler un Reclus ou un Pasteur de grands savants.

Mais voilà que j'abandonne le sujet et M. Say, le grand savant, comme Louis XIV le grand roi a failli attendre.

Donc le risque professionnel se trouve compris dans le salaire de chaque profession.

Avant d'aller plus loin, vous ne me contredirez pas, vous, M. Say, qui jonglez avec les statistiques et les chiffres, si je prétends que la moyenne de ce salaire, en comptant les enfants qui travaillent pour rien et les femmes pour si peu, ne dépasse pas 3 francs.

D'autre part, si je comprends bien ce que vous entendez par risque professionnel c'est tout ce à quoi l'ouvrier se trouve exposé dans l'exercice de sa profession et qu'il accepte implicitement en l'embrassant.

Ceux qui, dans les usines où se fabriquent les acides violents, manipulent ces terribles corrosifs, n'ignorent pas que leur organisme tout entier, l'extérieur et l'intérieur, se revêt d'une couche meurtrière qui, peu à peu, le désagrège.

Les miroitiers savent bien que le mercure s'infiltre lentement à travers les pores et que leurs jours sont comptés.

Les allumetiers n'ont qu'à regarder leurs camarades plus anciens pour constater les affreux ravages de la nécrose des mâchoires à laquelle tôt ou tard ils sont condamnés.

J'en passe et des meilleurs.

Mais sans rechercher les metiers plus spécialement tueurs d'hommes, il n'en est pas qui n'imprime sa marque scélérate sur le malheureux qu'on y condamne. Et cela, les ouvriers le savent bien. Et cependant ils acceptent ce que vous appelez d'un nom charmant les risques professionnels. Et m'est avis que vous les auriez acceptés comme eux, M. Say, si au lieu d'être le petit fils de Jean-Baptiste Say, d'économique et glorieuse mémoire, vous aviez dû, dès l'âge de douze ans, nourrir votre ventre.

Quant à la torture qu'est pour l'homme cette vie si rude, ce labeur sans un jour de trêve, sans une minute de délassement, quant aux influences morales de l'usine sur la femme et sur l'enfant, je ne vous en parle pas, bien que le travailleur les accepte aussi : en votre qualité d'économiste vous ne comprendriez pas toujours.

D'ailleurs si votre ingénieuse theorie s'arrêtait là, elle serait irréfutable. Le risque professionnel ainsi entendu est au-dessus de toute discussion. Ce ne serait vraiment pas la peine — n'est-ce pas ? — que chaque soir le patron fouille les goussets de sa bedaine et donne 3 francs si l'ouvrier ne lui laissait pas chaque soir avec quelques louis de bénéfice un peu de son bonheur et de sa santé. Or voilà précisement ce qu'est le risque professionnel. Ce n'est pas à dire toutefois qu'on se désintéresse absolument du sort des travailleurs. Non, bien sûr, puisque le salaire des métiers les plus dangereux est supérieur à celui des autres. Voyez donc comme tout cela est bien combiné : Pour l'ouvrier qu'on expose davantage 4 francs au lieu de 3. Sur le barême de l'économie politique dix ans de vie en moins sont tarifés vingt sous de plus par jour. Ah ! mais on ne lésine pas quand il s'agit de risque professionnel, et si l'ouvrier ne se déclare pas satisfait c'est qu'il ne le sera jamais. Apprenez si vous ne le savez pas encore, qu'après tout, le risque professionnel est philantrope plus qu'il n'en a l'air.

Sans doute. Même votre tendresse d'âme vous entraine trop loin, M. Say. Et vous prêtez le flanc à vos adversaires quand vous voulez que les accidents proprement dits, ceux qui surviennent inopinément, soient aussi compris dans les 3 francs, que le peintre qui pour 3 francs contracte les terribles coliques de sa profession, que le mineur qui pour 3 francs accepte le supplice du travail souterrain, ne se récrient pas si, pour la même somme, ils doivent dégringoler d'un échafaudage ou périr victime du grisou. Pour ma part je comprends très bien qu'il protestent, car il est fort probable que s'ils pouvaient prévoir ces catastrophes, même crevant de faim, ils tâcheraient de faire un autre métier. Et puis, par simple savoir vivre, peuvent ils accepter tant d'excellentes choses pour une si petite somme ? Non, vraiment, M. Say, vous les comblez. Tout ça pour 3 francs c'est trop. Sincerement vous êtes trop bon !

Mais envers et contre tous, M. Say soutient son dire. Il a même déclaré, avec la sérenité de l'homme d'étude, que si lui, patron, est obligé de nourrir les enfants d'un ouvrier tué dans son usine, il tournera la difficulté en n'employant que des célibataires !

Pour le coup, personne n'en disconvient plus, moi-même je fais amende honorable et vous prie d'excuser mes anciens doutes, vous êtes un grand savant, M. Say, un incomparable savant !

Seulement il y aurait peut-être moyen de faire de la science d'une façon plus rationnelle.

Au lieu d'exposer à l'aide de termes plus ou moins abstraits le fonctionnement économique en honneur aujourd'hui et dont la souveraineté du capital est l'unique principe, on pourrait étudier les moyens de répartir la richesse sociale d'une façon plus équitable entre ceux qui au même titre y contribuent, *au même titre* dis je — et je defie qu'on me prouve le contraire — depuis le patron qui dirige jusqu'au manœuvre qui charrie le fardeau. Cette nouvelle méthode aurait le double avantage de ne pas être inutile et de ne pas rendre suspects ceux qui, comme vous, M. Say, essayent de revêtir des choses odieusement brutales et toutes simples d'une apparence d'honnêteté et de transcendance scientifique.

En ce qui concerne par exemple les risques professionnels, peut-être que, si le but de l'ouvrier n'était pas uniquement de joindre les deux bouts, bouts que par parenthèse il ne joint jamais, si le but du patron n'était pas uniquement de faire fortune, ne verrait-on plus d'ouvriers s'épuisant à ramasser quelque chose en prévision des jours de maladie, ni de patrons tuant leurs ouvriers pour ajouter une fleur rare à leur serre d'hiver, une calèche de plus dans l'écurie de leur maîtresse. Alors la discussion des accidents du travail n'aurait plus raison d'être, car de ce fait le plus grand nombre en serait évité et ceux qui viendraient encore à se produire ne constitueraient plus comme aujourd'hui une calamité sociale. Les individus ne travaillant plus par soif du gain, mais tout simplement pour fabriquer ce qui est necessaire à la communauté et parce qu'ils sauraient que ce lui est nécessaire, viendraient tout naturellement en aide à ceux de leurs frères qui seraient tombés victimes de leur dévouement à cette même communauté.

Mon ami à qui je continue de lire cet article, me fait observer ici qu'il a des craintes sérieuses pour ma raison : « Comment, vous un exalté, un sentimental, vous allez contraindre un homme aussi correct, aussi savant que M. Say à discuter de pareilles fariboles ! »

J'ai tort, assurément. Mais avec votre permission, M. Say, je voudrais écrire quelques lignes encore. Deux mots pour rassurer les lecteurs de la *Récolte*, c'est-à-dire, une poignée de rêveurs et d'exaltés, mais à qui je m'intéresse parce que, quoique moins savants, je les crois plus intelligents et surtout meilleurs que vous.

Voici ce dont il s'agit. En me déclarant votre adversaire sur cette question des risques industriels, je parais épouser l'opinion de vos contradicteurs du Parlement. Or, il n'en est rien. Je gagerais même que, malin comme vous êtes, vous avez déjà deviné ça. De même que vous avez sur les salaires certaines théories à vous — et qui ne sont pas les premières venues, ma foi ! — j'ai dans le cerveau quelques idées générales que tous les Say du monde ne me feraient pas abandonner. Tenez, celle ci entre autres — excusez moi ! — que de la discussion d'une loi ne peut sortir aucun bien puisque c'est de la Loi que naît tout mal. Maintenant si vous poussiez la bonhomie — l'économiste est quelquefois bonhomme — jusqu'à me demander des explications sur ce principe je ne vous les donnerais pas, car ce serait sans allusion à l'expression connue, de la confiture à . . . M. Say.

Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, il me suffit d'affirmer que tout en n'admettant pas vos remarquables conclusions, je ne partage en rien l'opinion de ceux qui veulent à propos de cette question des accidents du travail renforcer encore l'autorité et le prestige de l'Etat. Si je me suis mêlé de cette discussion du Parlement qui en définitive ne me regardait pas, si j'ai mis un pied, moi indigne, dans votre économie, dont je me hâte de sortir, ce n'était pas pour vous convaincre, mais simplement pour émettre cet avis qu'une société qui décerne à M. Say le titre de savant, n'est peut être pas l'idéal et que sans être bien difficile on a le droit de souhaiter mieux.

## Dans les publications

### De langue française

Reçu le 1er numéro du journal *Le Droit du Peuple*, 215, Wootter street, à New-York.

Ce journal se propose de combattre tous les abus quels qu'ils soient, de quelque côté qu'ils viennent. C'est bien, quoique un peu vague. Mais il ajoute : l'Evangile en mains, nous prouverons etc.

Si vous en êtes encore à l'Evangile, vous ne ferez que du socialisme chrétien, qui n'est pas plus pratique que son frère siamois, le socialisme libre-penseur.

— Dieu, Patrie, la France aux Français. . . comme programme, ça ne nous dit rien qui vaille.

Et ça ne peut que contribuer à la perpétuation de la sacro-sainte autorité.

### En Allemagne

D'un procès intenté par un pauvre bougre de tisserand à ses patrons, il résulte qu'en Hanovre il y a des endroits où des salariés ne gagnent 25 pfennig, 30 centimes par jour.

L'ouvrier en question ayant perdu deux doigts au service de ses maîtres, ces derniers conformément à la *législation sur les accidents du travail* — si chère aux Bebel, Liebknecht, Guesde et autres soutenueurs du 4e état étaient obligés à lui payer tous les jours, 40 pour 100 de son salaire, à titre de pension.

Mais au lieu de 40, ils ne lui versaient que 35 pour cent. De là, procès et condamnation des patrons à donner la pension réglementaire, soit 10 pfennig par jour.

Avant son accident, le bonhomme gagnait régulièrement ses 25 pfennig.

Heureusement que peu d'années nous séparent encore du gouvernement social-démocrate en Allemagne. C'est en effet en 1898 — quelle date ! — d'après Saint-Engels, que le socialisme arrivera au pouvoir.

### En Amérique

La presse capitaliste américaine raconte les faits suivants : un nègre accusé de vol et de meurtre a été brûlé vif par la population d'Eufala (Alabama) à la frontière de l'état de Georgie.

Le malheureux fut attaché à un tronc d'arbre, arrosé de pétrole et entouré de branches sèches. Puis on mit le feu au bucher et, tandis que le misérable poussait des hurlements de douleur, la population — composée pour un tiers de blancs — hommes et femmes dansaient une ronde autour de

l'arbre. Parvenu à déchirer les cordes qui l'y attachaient, le supplicié essaya de fuir, mais les brutes, à trois reprises, le rejetèrent dans les flammes pour finalement l'abattre à coups de fusil.

On voit que l'Amérique, sous tous les rapports, est digne de prêter des services de bourreau au czar notre allié. Aussi bien le président Cleveland a-t-il signé l'infâme traité d'extradition avec la Russie.

### En Hollande

Les ouvriers des chemins de fer hollandais organisent, pour le mois d'août prochain, à Zurich, un congrès international des ouvriers de la voie ferrée.

Voilà, au moins, — une fois n'est pas coutume — un congrès utile. Bien comprise, l'entente internationale des travailleurs en question, peut rendre de grands services à la révolution. En effet, que diraient bien messieurs les possédants si, en cas de guerre, par exemple, le transport des soldats devenait impossible ?

Pourvu qu'à ce congrès il ne se trouve pas de cochons comme Basly et Lamendin qui, au congrès international des mineurs, ont tout mis en mouvement pour faire échouer la grève générale.

De pareils congrès donnent bien autrement le trac aux bourgeois que les ridicules et grotesques palabres des socialo-parlementeurs, avec leurs *présidents d'honneur* obligatoires — et non gratuits.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — On se rappelle, qu'il y a quelques semaines que la police a fait annoncer, à grands fracas, l'arrestation du camarade Mathieu. Depuis il n'en est plus question.

Est-ce qu'elle ne serait pas encore arrivée à fabriquer contre lui, les preuves de ce dont elle l'accuse ? Est-ce qu'elle prétend le garder jusqu'à ce qu'elle ait trouvé des témoins de bonne composition, voulant bien déposer, contre lui, ce qu'elle leur soufflera ?

Les anarchistes sont hors la loi, nous le savons, mais c'est un jeu qui peut devenir aussi dangereux pour ceux qui l'emploient que pour ceux contre lesquel il est employé.

***

Paris. — On remet en liberté les camarades arrêtés, l'autre semaine, à Levallois, dans l'affaire des bombes. L'autorité ne pouvait reconnaître plus ouvertement que le complot était de son invention. Quand elle tient un anarchiste, c'est le diable pour lui faire lâcher prise : elle n'en démord que lorsque l'innocence du compagnon saute aux yeux des plus prévenus.

C'est ce qui vient de se passer.

En somme, la police a exécuté la comédie suivante, par ordre, évidemment.

Le boucher Dodds revenait victorieux, une bande d'affolés lui conseillaient de chausser les bottes de la Boulange, et nos voleurs panamistes ne savaient comment détourner l'attention du *glorieux* massacreur de femmes. En bien, on *organisa* un complot anarchiste, histoire de rompre les chiens, et d'effarer le bourgeois.

L'effet produit, on relâche les camarades, et ni vu, ni connu, le tour est joué.

Ça va bien ! mais il ne faudrait pas renouveler souvent une aussi pauvre comédie : la farce pourrait tourner au tragique.

A ce propos, l'*Eclair* publie un interwiew du compagnon Léveillé, nous en détachons ce passage au sujet du nommé Vinchon, dont le nom, parmi les arrêtés, avait tout de suite éveillé notre défiance.

Il fréquentait quelques compagnons de Levallois, depuis deux mois environ, mais ces compagnons, sans être absolument certains de sa qualité, se tenaisnt néanmoins dans une heureuse réserve à son égard, prévenus qu'ils étaient par des compagnons parisiens persuadés eux d'avoir été antérieurement dénoncés par lui.

Quinze jours avant la découverte du fameux panier, Vinchon, sur les conseils de ses patrsns, sans doute, ayant préalablement préparé deux actes de location *antidatés* au 8 avril, vint proposer avec la plus vive insistance à Bondon, compagnon trop peu soupçonneux, de lui louer toute la partie de son jardin où se trouve précisément la cabane qui devait abriser lss *pseudo* engins, invoquant, lui qui n'avait pas de domicile, ou tout au moins inconnu à Bondon qu'il se proposait d'y coucher chaque fois qu'il viendrait à Levallois, que cela pourrait aussi lui servir d'alibi au cas où il se trouverait arrêté comme vagabond. Disons qu'il n'y a jamais couché.

Il y aussi cette remarque à faire, digne d'attention, c'est que ces engins ne pouvaient être dans la baraque que depuis peu de jours, alors que la Préfecture a fait dire dans la presse que depuis longtemps les anarchistes de Levallois étaient surveillés et qu'elle tenait enfin un véritable complot.

La nuit aussi qui a précédé les arrestations Vinchon toujours plus insistant avait obtenu de Bondon de coucher sur une chaise dans son appartement.

Puis il y a aussi ce fait que les compagnons arrêtés le furent, non simultanément, mais bien à l'instant où la meute policière pénétrait dans le jardin et où Fédé sans hésiter et sans tâtonner en grattant le sol du bout de sa canne, disait à Touny :

« C'est là ! »

Il y a encore cet autre fait, que Bondon, très matinal, sortant ce matin-là, comme à son habitude, de très bonne heure avec Vinchon, celui-ci, qui avait son intention, craignant de s'éloigner avant l'arrivée de la brigade, pria Bondon de revenir chez lui, disant avoir oublié quelque chose. Ce quelque chose était leur arrestation.

— C'est vrai, cela, compagnon Bondon ?

— Je l'atteste, répond le compagnon Bondon qui assiste à l'entretien.

Espérons que cette tentative avortée ouvrira les yeux à beaucoup de camarades, trop prêts à accepter parmi eux, nombre d'individus suspects par leurs mœurs et leurs théories.

***

Avant d'aller se refaire une virginité dans leurs bourgs pourris, les malfaiteurs législatifs font des avances à l'ouvrier. Ils le plaignent et se déclarent disposés à voter des lois pour le garantir contre les accidents du travail, ce qu'on appelle les *risques professionnels*. Voilà *treize ans* que le projet de loi fait la navette entre la Chambre et le Sénat.

La question est cependant bien simple.

L'accident survenu dans l'exécution d'un travail est-il un risque professionnel ?

Pour le simple bon sens, c'est oui, évidemment. Mais le patron, l'usurier, raisonne d'autre manière.

« Distinguons, dit ce jésuite. Si l'accident brise des carreaux ou défonce un pan du mur, c'est un risque professionnel, et j'aurai soin de m'assurer à une compagnie sérieuse qui me dédommagera de mes moellons dispersés et de mes vitres sautées en miettes.

« Mais si au lieu d'un toit ou d'une paroi, c'est un bras d'ouvrier qui est cassé, il n'y a plus la risque professionnel. Qui a prié ce bras de se trouver là ?

« Il pouvait se déranger un peu : s'il est cassé, c'est sa faute ; je n'ai rien à y voir, c'est affaire à lui et au maladroit qui n'a pas su le porter ou il n'y avait pas de danger. »

Cette thèse atroce est celle qui a prévalu. Si un cheval est blessé, assurance : si c'est un ouvrier, rien.

Un cheval, ça coûte cher : un homme ne coûte rien : un de perdu, dix de retrouvés : il y en a en foule qui attendent à la porte de l'usine qu'un soit tué pour prendre sa place. Pas de danger qu'on les manque, pas de perte pour l'usinier, donc pas besoin de compenser la perte...

Ainsi pensent et agissent les partisans de l'organisation sociale actuelle : c'est miracle quand un malheureux éclopé obtient quelques sous, une aumône, de l'entreprise qui l'a réduit à mal.

Théorie et pratique tout bonnement monstrueuses : si l'ouvrier avait un peu d'énergie, il donnerait un coup d'épaule à cette société vermoulue, et, en attendant, il ferait une vérité du proverbe, légèrement modifié : qui casse les bras les paie.

***

Un millionnaire, une grande dame, ou même un simple bourgeois cossu, passent indifférents devant un pauvre diable qui crève de faim, une femme ou un enfant qui tombe d'épuisement dans la rue.

Voici, en revanche, comment ces *honnêtes gens* manifestent la *sensibilité* de leur organisme.

Ce, à propos des chiens.

Extrait d'un journal conservateur et honnête :

Avant de les promener chaque jour (les chiens) « on leur fait la toilette avec plus de soin que des « enfants. Ils sont nettoyés des pieds à la tête, peignés, brossés et parfumés. Leur cou n'est plus « emprisonné dans un collier, mais entouré d'une « faveur bleue ou rose. Quelquefois, on leur pique « sur la tête, un nœud de soie comme on leur met « à la patte un bracelet.

« S'agit-il de leur repas ? C'est la maîtresse elle-« même qui prépare les aliments du petit chien, « goûtant la pâtée, pour s'assurer qu'elle est suffi-« samment appétissante. Quant au coucher, presque « jamais on ne laisse à des mains mercenaires le « soin de préparer le lit où ces roquets seront « admis à reposer.

« Ah ! que *To-to* ou *Cri-Cri* ne se lève pas avec la « physionomie fatiguée ! C'est dans toute la maison « la même inquiétude que l'on éprouve quand un « enfant tousse ou se montre avec le teint pâle et « les yeux cernés. Vite, il faut avoir recours aux « remèdes, aller chercher l'homme de l'art, qui « prescrira des médicaments, après avoir très sé-« rieusement ausculté l'animal, lui tâtant le pouls, « lui regardant la langue, tout comme à une per-« sonne naturelle. »

— C'est sans doute un médecin du genre de ceux qui ne se dérangent pas pour une femme en couches, qui succombe, de ce fait, à une hémorrhagie, comme cela c'est vu l'autre semaine. La pauvre ne pouvait payer : il fallait mieux courir chez l'horizontale en vogue, dont les tiroirs sont bondés de louis, gagnés au joli jeu que vous savez.

En vérité, dans une société si dégoûtante, mieux vaudrait être chien.

***

Sainte Florine. — Depuis trois semaines, les mineurs de Sainte-Florine et du bassin, se sont mis en grève, pour la défense du droit de se syndiquer, violé par l'administration de la Compagnie des mines.

Ils ont résolu de ne reprendre le travail que lorsque deux camarades, renvoyés, comme faisant partie du syndicat, auront été rétablis dans leur travail.

Un droit, si minime soit-il, on a toujours raison de le revendiquer : mais, dans la circonstance, les mineurs verront ce que la société en fait, de leur droit. S'ils demeurent calmes, on attendra que la faim les ramène au bagne industriel ; s'ils font appel à la force, on leur enverra des gendarmes et des Lebel ; ils n'ont rien autre chose à attendre de ceux que leur naïve confiance, exprimée par leurs votes, ont hissé au pouvoir. Vous n'avez qu'un droit, celui d'enrichir vos maîtres, à moins que vous ne soyiez décidés à vous passer d'eux. Vous les voyez à l'œuvre : espérons, toutefois, que le capital n'aura pas le dernier mot.

***

Beaucaire. — Mercredi, 31 mai, conférence contradictoire organisée par le cercle socialiste, à la salle du Casino.

Le président, qui s'est nommé lui-même, donne la parole au citoyen Jules Guesde.

Le pontife sort de son recueillement, psalmodie les litanies collectivistes, félicite la population beaucairoise de s'être dotée (riche acquisition) d'une municipalité socialiste, et espère que cet exemple du progrès sera suivi, aux prochaines élections, par une foule de communes.

Quatre pelés et un tondu, sur 1,200 personnes présentes, applaudissent au boniment du commis-voyageur en collectivisme.

Alors, le compagnon Montant, arrivé de Marseille, escalade la tribune, et prend la parole. Il est soutenu par les camarades dont l'attitude énergique en impose au commissaire, qui laisse enfin parler Montant, n'a pas de peine à démolir en quelques mots bien placés, la théorie collectiviste. Il la déshabille avec une dextérité curieuse, et son discours, où chaque argument repose sur un fait, enlève les applaudissements presque unanimes de l'assemblée.

Guesde est rentré dans sa barbe et dans un prudent silence.

Et l'ahurissement des socialos est si complet qu'ils se dérobent, oubliant de faire une collecte que le pontife avait annoncée.

Bonne journée pour la propagande.

***

D'autre part un camarade nous écrit de Genève :

Cher compagnon et ami,

Je te serais bien obligé de vouloir publier cette lettre, afin de donner de mes nouvelles aux compagnons.

Soyez tous assurés que malgré quatre mois de dé-

tention arbitraire et illégale, basée sur un motif aussi faux que mensonger, et malgré la maladie qui me ruine la santé, je reste et serai toujours le défenseur de notre noble cause et de nos droits.

Ici la bourgeoisie est aussi ignoble et scélérate que partout ailleurs, malgré cette proclamation jetée à la tête de l'univers entier : Terre de liberté. Hélas ! il n'en existe absolument rien ; cette liberté est de beaucoup plus restreinte que partout ailleurs. Si je puis sortir un jour de cette bastille moderne où je suis si sévèrement surveillé et séquestré, je veux dévoiler les ignominies et les infamies qui se déroulent tous les jours sous le patronat même de cette justice, qui veut mettre l'*ordre* et la morale aux yeux du peuple.

Ici, tandis que les grands voleurs, les banqueroutiers de tous pays vivent en bonne harmonie avec dame Police, à qui certainement on graisse la patte, l'on coffre des pauvres diables qui ont volé un pain de 35 centimes pour ne pas mourir de faim. J'ai plusieurs témoignages à ce sujet, car je me suis trouvé dans la même cellule.

Est-il juste que l'on extrade de pauvres diables qui ont dérobé une montre de 15 francs ou qui ont négocié un billet à la banque sans pouvoir le retirer, tandis que cette infecte canaille qui se nomme Eiffel se promène tranquillement à Montreux avec ses 35 millions.

Je laisse le peuple y réfléchir et méditer.

Sois donc, cher ami, l'interprète auprès de nos amis, en leur disant que je suis et resterai toujours dans les mêmes dispositions d'esprit, et que sitôt sorti, je recommencerai la lutte, dans le but d'avancer au plus tôt cette révolution sociale qui s'impose de plus en plus.

Une poignée de main fraternelle à tous les compagnons.

« Vive l'anarchie ! vive la révolution sociale ! »

CARRY.

## Belgique

Verviers — Nous recevons, trop tard pour ce numéro, des renseignements sur la grève qui vient d'éclater à Verviers. Nous les publierons la semaine prochaine.

## Suisse

A Saint-Imier, un sieur Robert Gygax, monteur de boîtes de montre, se faisait remarquer depuis longtemps par l'insolence avec laquelle il traitait ses ouvriers, tout en les exploitant effrontément. Les travailleurs ont fini par perdre patience, et lundi 29 mai, aux cris de : « Vive la Révolution ! vive l'anarchie ! » ils ont assailli la fabrique. Le patronat et la société ont passé là un vilain quart d'heure. Il y a eu bataille, et si les camarades ont cédé, ce n'a été que sous la force du nombre. Trente gendarmes arrivaient de Berne ; une partie de la population, abusée par les boniments des radicaux, prenait fait et cause pour le voleur contre les volés. Bref, on a installé à Saint-Imier l'état de siège ; tous les camarades connus ont été arrêtés. Les prisons de Courtelary étant trop petites, plusieurs des compagnons ont été dirigés sur Bienne. On tient à les isoler pour *faciliter* l'instruction et permettre à la *justice d'organiser* sa canaillerie à loisir.

Naturellement, on n'a inquiété ni radicaux, ni socialistes. On sait bien que ces braillards ne sont pas dangereux. De simples aspirants à l'assiette au beurre !

L'ordre règne maintenant dans la rue, mais pas dans les esprits. La classe ouvrière est gagnée à nos idées, grâce à quelques bons propagandistes qui sont entrés dans les syndicats, et ont su s'y faire écouter.

Mais que de misères ! que de familles en détresse !...

Parmi les compagnons arrêtés, dont plusieurs ont femme et enfants, on cite : Dubois, Coullery, Fritz Schneider, Flotrou, Maurer, Mosel, Mérat, Altermatt, etc.

Les arrestations continuent. Elles se montent à une quarantaine. Nous allons voir comment le libre gouvernement suisse entend la justice.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Paris. — Les compagnons sont priés d'assister à la grande réunion publique qui aura lieu le 15 juin à 3 heures et demie, salle du Tivoli-Waux-Hall.

***

Nous avons reçu du groupe du XX<sup></sup> la somme de 66 fr., excédent de la réunion du faubourg du Temple. Cette somme destinée au compagnon Forêt, lui sera remise.

***

ANGLETERRE. — Voici l'adresse exacte de notre confrère, le *Commonweal*, l'excellent journal anarchiste de Londres, qui avait momentanément disparu, vient de renaître.

Adresse : T. Cantwell, 24, Sidmouth News, Gray's inn Road, W. C. London.

***

AUX ISOLÉS DES CAMPAGNES

Les camarades qui nous ont envoyé leur adresse et auxquels nous n'avons pas encore répondu, sont priés de prendre patience, en attendant leur tour. Car il nous est impossible de répondre à tous à la fois dès le début.

D'autre part, les amis à qui nous avons déjà envoyé, sont prévenus que lorsque nous aurons fait un premier envoi à tous les demandants, nous en ferons un deuxième, en reprenant les premières listes, et ainsi de suite, à tour de rôle.

Nous ferons tous nos efforts pour que notre propagande soit bonne et efficace, c'est à dire, permanente. Il faut absolument qu'à la prochaine révolution, la bourgeoisie ne trouve plus de *ruraux* pour l'aider à éteindre, au péril de leur vie, les feux de joie alimentés par ses titres de rente, ses hypothèques et ses feuilles de conscription !

Pour cela il faut apprendre aux *ruraux* que c'est cette force capitaliste qui les fait mourir de faim, en leur arrachant la *terre*. Et alors au lieu d'éteindre à la prochaine, ils *allumeront*.

En avant, pour la Révolution et l'anarchie !

*Le groupe parisien d'aide aux isolés.*

***

Valréas (Vaucluse). — Les compagnons de cette localité invitent les conférenciers de passage dans la région, à venir donner quelques conférences dans le pays ; les frais seront à la charge du groupe.

***

St-Chamond. — Le groupe « les Amis de Ravachol » invite les camarades qui voudraient assister au concert tombola organisé par les copains de St-Etienne, à demander des cartes aux copains Garimand ou Buisson, 26, rue de la Liberté, et engage les lecteurs des journaux révolutionnaires à y assister en masse, pour prendre part à la causerie commune qui aura lieu pour aviser aux mesures à prendre en vue de la propagation de l'idée révolutionnaire pendant la période électorale.

***

*Plusieurs correspondants se plaignent de ne recevoir le journal que le samedi ou même le dimanche.*

*Comme nous avons assuré le service à la gare de départ, nous les incitons à réclamer énergiquement à la gare d'arrivée. Négligence ou mauvaise volonté, il faut savoir à quoi s'en tenir.*

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

**Listes**. — Méphisto, 1 fr. — Ravachol, 0 fr. 50. — Pas d'intensité, 0 fr. 25. — Un couple de révoltés, 0 fr. 20. — Un coup de flingot, 0 fr. 25. — L. M. fils, 1 fr. — L. M. père, 0 fr. 80. — Total, 4 fr.

Toulon, deux trimardeurs de passage, 0 fr. 60. — Auguste et Marianne, 0 fr. 50. — Un antipatriote, 2 fr. 50. — H. L., Paris, 0 fr. 30.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

**Listes**. — L. M. fils, 1 fr. — L. M. père, 1 fr. — Total, 2 fr.

Toulon, deux trimardeurs de passage, 0 fr. 60. — B. Avignon, pour envois de vieux numéros, 0 fr. 80. — Auguste et Marianne, 0 fr. 50. — Groupe anarchiste de Saint-Nazaire, 5 fr. — Un antipatriote, 2 fr. 50. — H. L., Paris, 0 fr. 30.

## Petite Correspondance

G. 8 à Reims. — Entendu. Livre envoyé. [...] chiste Laonnois. — Il n'y a pas de volume [...] complètement de l'anarchie. Lisez *Les Paroles d'un Révolté*, *La Conquête du pain*, *La Société* [...] *et l'anarchie*, et, en général, toutes nos brochures.

Agen. — Le journal est régulièrement [...] la poste le jeudi, devriez recevoir le [...] réclamez à la poste.

L. S. à Bordeaux. — *La Conférence* paraîtra [...] brochure mais elle n'est pas encore prête. *La Lutte pour la Vie*, son adresse est 161, rue de Charenton [...] adressez vous directement.

B. à Valréas. — *Prise de possession* épuisé. *Le Catéchisme du jeune propagandiste*, demandez à la *Débâcle*, 35, rue St-François, St-Josse-ten-Noode, Bruxelles ; nous ne l'avons pas.

Le compagnon Coudry est prié d'envoyer son adresse à Octave à la *Controversia*, 9, calle [...] cia, Valence, Espagne.

Bénézet à Montpellier. — Colonie Cecilia [...] Valmeira (Parana) Brésil.

Le compagnon Raynal fait savoir à ceux qui l'ont demandée, que son adresse est rue Désirée, [...] Marseille.

Le compagnon Duhoux, à Ste-Savine (Aube) prévient les compagnons en correspondance avec lui de ne plus rien lui adresser, quittant définitivement cette localité.

L. J., 44, adresse rue Belle Stendhal, 7, Grenoble, envoie brochures, bonne propagande [...] bien.

Le compagnon Lecuyer, informe Malatesta et son ami l'ingénieur, qu'il a reçu leur lettre du 27 mai, qu'il a reçu leur lettre du 27 mai, qu'il a répondu par plis recommandés avec avis de réception, et que depuis il n'a reçu ni réponse ni avis ; il voudrait savoir si on lui a répondu ou si on n'a rien reçu.

Lui écrire à l'adresse du 27 mai.

F., à Saint-Denis. — Reçu mandat. — Envoyez-nous les lirons.

A., rue de Fontarabie. — R., à Saint-Quentin. — J., à Grenoble. — M., Madrid. — D., à Vienne. — P. R., aux Cabannes. — F., à Luxeuil. — B., [...] Alais. — Jeanquimarche. — L., au Hâvre. — M., [...] Valréas. — A. P., à Rouen. — P., à Bordeaux. — P., à St-Etienne. — L., à Londres. — N., à Toulouse. — B., à Dijon. — R., à Romans. — B., à La Machine. — J. C., à Houssaye. — C., à Arcis-sur-Aube. — F., à Reims. — D., à Jailleu. — B., à Valence. — C. S., à Nîmes. — M., à Valréas. — R., à Saint-Quentin. — P., à Lyon. — P. A., à Angers. — G., à Châlons. — V., à Roubaix. — L., à Londres. — F., à Feuquière. — W., à Lausanne.

Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

AMIENS. — Dimanche, 11 juin, à 5 heures du soir, salle Levêque, conférence sur les grèves et la grève générale par le compagnon Poulet et plusieurs autres compagnons.

TOULOUSE. — Le groupe du *Poignard* se réunit tous les samedis soir à 8 h. 1/2 chez Salge, rue de la Providence, 1.

Le groupe des *Vengeurs*, rue de Remusat, au *Chat Noir*.

LILLE. — Les compagnons de Lille se réunissent tous les lundis à 8 heures du soir, boulevard Victor Hugo, 160, au Chalet du Boulevard ; nous invitons les socialistes de toutes les nuances pour discuter les théories humanitaires.

LILLE. — Réunion privée, le samedi 17 juin, à 8 h. du soir, dans la salle du Bien-Assis, rue Philippe des Commines.

Ordre du jour :

Le suffrage universel, la loi et l'autorité.

Tous les compagnons de Lille et des environs sont instamment invités à cette réunion, organisée par la jeunesse socialiste de Lille.

ROUBAIX. — Les anarchistes de Roubaix et des environs, sont convoqués à la réunion privée qui aura lieu le dimanche 11 juin 1893, à six heures du soir, rue d'Inkermann, 144.

Ordre du jour : les élections législatives.

*Le Gérant-Imprimeur* : E. L. LANGLOIS.

Paris. — Imp. E. L. LANGLOIS, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNEE, N° 40. DIX CENTIMES DU 18 AU 25 JUIN 1893

I. I. S. G. COLLECTIE UGO FEDELI

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## OH! LE GREDIN! OH! LA CANAILLE!

C'est d'**Andrieux**, l'ex-préfet, que nous parlons.

Il ne lui suffit pas de travailler au rétablissement de la monarchie à poigne en France, et de faire flèche de tout bois dans ce but. La vile crapule qui travaille pour les jésuites et la haute banque, a aussi mis la main au maintien de l'autocratie en Russie, en la poussant aux derniers moyens de violence — jusqu'à l'assassinat.

Les faits à la preuve, les voici :

On sait, par ce qu'en ont dit Anatole Leroy-Beaulieu, d'une part, (qui tenait ces renseignements de la famille Miloutine), et, d'autre part, la princesse Jouricoskaya (épousée par Alexandre II, quelques années avant sa mort), qu'Alexandre II, poussé par Loris-Mélikoff, Miloutine et autres, en apprenant, au mois de février, qu'un nouveau complot était préparé contre lui, sans que la police pût mettre la main sur les conspirateurs, avait fini par convoquer une assemblée de notables.

La loi devait être promulguée le 4 (16) mars. Il fut tué le 1er (13) mars.

En arrivant au trône, Alexandre III hésitait. Pendant six semaines environ, il était irrésolu. Il voulait promulguer la loi préparée par son père, tandis que les réactionnaires de son entourage, (Polyrdonos-Ichitchérine, Tieff, Katkoff, en tête), le poussaient à la réaction à outrance. Enfin, le 12 mai, (29 avril), il se déclara souverain absolu, pour la réaction à outrance.

On sait cela.

Aujourd'hui vient de paraître, à Londres, une brochure qui jette une lumière sur ces six semaines.

Ce sont des *documents* que Loris-Mélikoff a légués à un ami et qui sont publiés aujourd'hui par nos amis de la *Presse libre russe*, de Londres.

Ces documents, nous pouvons l'affirmer, sont absolument authentiques, et nous y reviendrons encore plus tard.

Aujourd'hui, c'est de la crapule d'Andrieux que nous tenons à parler.

Ainsi Alexandre III hésitait. Il avait d'abord approuvé le projet de convocation de l'assemblée des notables.

Le vieux Guillaume Ier d'Allemagne lui avait écrit pour lui conseiller d'octroyer une constitution. C'est inévitable, disait-il. Seulement, le vieux renard conseillait les trucs qui lui avaient si bien réussi avec Bismarck. Suffrage restreint, deux Chambres, budget triennal, le budget de l'année précédente étant obligatoire si les Chambres ne le votent pas. Surtout — maintien des domaines impériaux et pas de liste civile.

Que firent les Katkoff et Cie ? Ils invitèrent la crapule en question, le préfet républicain de Paris, de donner son opinion.

Le farceur, après quelques excuses sur son ignorance des affaires russes, procédait ainsi :

« S. M. l'Empereur devrait publier un manifeste dans lequel il serait dit qu'il désire donner au peuple des garanties de bien-être et de tranquillité— non seulement par le respect des lois existantes, mais aussi par l'extension graduelle des libertés, ainsi que le faisait son défunt père.

» Mais, devant les meurtres et les menaces des nihilistes, toutes ces intentions s'arrêtent. Aucun gouvernement ne doit céder devant la force. Lui aussi ne cédera pas.

» *Tant que les conspirateurs ne seront pas effacés du sol russe et ne seront amputés de son corps comme des membres frappés de gangrène* — TOUTES LES LOIS SONT ABROGÉES ET LA PERSÉCUTION SE POURSUIT SANS MISÉRICORDE ! »

Et plus loin :

« *Je ne reconnais pas la cour martiale. Cela ne pourrait amener qu'à des lenteurs.* Quant aux discussions publiques, les lenteurs de la procédure et toute la mise en scène du tribunal jugeant les assassins du souverain, seraient, selon moi, une grande faute.

» Tout ce qui réveille et maintient une sensibilité fausse, est dangereux. Les nihilistes agissent par la terreur. **Il faut contre eux LA CONTRE TERREUR de la part du gouvernement** plus fort. **MAIS AGISSANT SUR LE MÊME TERRAIN.** »

Et plus loin encore :

« Les terroristes doivent être maîtrisés comme des bêtes fauves. Autrement, le gouvernement tombera puisque la révolution sociale est mûre en Russie.

» Point de demi-mesures, seulement avec la fermeté, la confiance peut renaître !

» *Il faut aussi recourir à la force de l'argent.* Il faut acheter un des nihilistes. L'acheté vendra ses complices. Chez nous, en France, les dépenses des fonds secrets sont très grandes. »

Voilà ce qu'écrivait la crapule Andrieux. On imagine si les Katkoff, les Ichitchérine et les Pobyedonostuff ont exploité cette mine d'or pour eux. Si le préfet républicain tenait ce langage — que devaient dire les autres !

On connaît les conséquences. Exécutions ; société secrète pour assassiner des réfugiés russes en Suisse ; le chef de la police secrète de Paris réorganisant celle de Russie ; réaction à outrance, — le cauchemar des dix dernières années !! La faim ! Et toujours des exécutions en masse !

Voilà ce que donne à la Russie l'alliance franco-russe.

Nous posons carrément la question aux politiciens républicains français qui se respectent et, notamment à Rochefort : que pensent-ils de cette crapule d'Andrieux ? Quel rôle cette bête venimeuse jouera en France si jamais elle arrive au pouvoir ?

## LETTRE SUR L'ANARCHIE

L'Autorité quelconque s'exprime par la Loi positive. Or, la loi positive est inutile ou nuisible, c'est-à-dire qu'elle répète la loi naturelle ou qu'elle la contrarie ; le dilemme ne laisse place à aucune issue.

Il est des lois qu'on ignore parce qu'elles nous constituent, parce que les directions qu'elles impriment à notre individu, sont notre forme, notre condition. Ces lois n'émanent d'aucun de nous, elles nous sont imposées du dehors, et nous obligent sans rémission. Elles ne peuvent gêner, car elles ne peuvent surprendre ; elles sont acceptées — forcément — depuis l'humanité, et leur inévitable prévision évite les heurts désagréables.

Nous savons que nous mourrons, si tel accident nous affecte ; nous savons que telles énergies emmagasinées en nous, sont d'une expression nécessaire dans tel ou tel sens nous savons — ou pourrions savoir — toutes les exigences de notre individu. Ces exigences n'ont pas besoin de formule ; un Code qui prescrirait la mort lorsque les conditions physiologiques en seraient réalisées, serait pour le moins absurdement ridicule.

De telles lois échappent évidemment à notre direction ; elles dominent notre vie et en conduisent tous les instants. Il y a un ressort logique entre certaine situation et certain acte ; l'acte résultera inévitablement de la situation. Que la métaphysique admette ou non la liberté, il ne s'agit jamais du caprice ; l'homme libre est toujours guidé par les lois rationnelles — à moins d'une ignorance ou d'un encombrement social ; il agira toujours sainement, s'il sait, si une fausse réalisation gouvernementale ne vient pas embarrasser cette saine expansion.

Donc, il est des lois qui n'ont rien d'arbitraire, qui nous composent beaucoup plus qu'elles nous obligent, qui sont nous et non pas un obstacle à notre individu. Ces lois sont les seules respectables, la révolte serait d'ailleurs absurde ; elle serait illogique puisqu'elle signifierait la révolte contre soi, la négation de son être.

Cela seul est obligatoire, qui est nécessaire ; aucune métaphysique incontestable ne peut dénier cette affirmation. Certaines nécessités nous enferment, oppriment de toutes parts notre individu ; nous les respectons, parce que la résistance est impossible.

Mais qu'une prétendue loi se dresse, à côté, impérieuse, commandée par la force provisoire d'une majorité, immédiatement la résistance devient légitime parce qu'elle devient

possible. Pourquoi cette loi ? Parce que vous la voulez!... Pourquoi la voulez-vous ? parce que votre sensibilité actuelle vous la fait désirable!... mais si ma sensibilité à moi ne l'accepte pas... Et la vôtre même, si elle vous détermine, qui vous en garantit la persistance ? qui vous assure que tout à l'heure votre sensibilité ayant varié, cette loi ne vous semblera pas trop lourde et injustifiée ?

De deux choses l'une, ou vous en avez trouvé la raison dans votre humanité, dans l'élément commun à nous tous, qui fait l'unité de notre espèce ; dans ce cas, c'est une loi naturelle, résultant d'une universalité. — Ou, au contraire c'est votre *individu* qu'il faut en rendre responsable, c'est-à-dire ce qui vous fait *vous* en face de *moi*, l'élément superficiel et variable, alors la loi usurpe son caractère universel, elle m'est illégitimement appliquée, votre force actuelle est seule à la justifier ; vous êtes mon ennemi, et vous serez tout à l'heure le vôtre, quand vos dispositions habituelles auront changé.

La loi est faite pour tous ; elle doit manifester des exigences communes à tous, que tel individu n'aurait pas *capricieusement* voulues, mais qui sont inhérentes à notre commune nature.

Or, ces lois existent : les essais de formule par le moyen parlementaire ou les perfectionnements quelconques du suffrage universel sont parfaitement inutiles ; ils ne peuvent que se tromper ou constater la réalité. Le législateur rabâche la nature, ou il l'empêche ; il est inutile ou dangereux — Toute loi que chaque individu ne trouverait pas en lui, qui ne serait pas la pure déduction de l'homme en général, toute autre loi que les lois naturelles serait abusivement imposée.

La révolte contre elle serait toujours permise parce que la Force peut toujours s'essayer contre la Force.

Maintenant, ces lois déduites de l'homme en général, suffisent-elles à l'organisation complète de l'humanité ?... la question est à résoudre — Ce qui est certain, c'est leur infrangibilité ; elles devraient se formuler au dessus de toute institution positive, et s'il faut descendre aux détails, c'est de leur sommet incontestable.

## *Dans les publications*

### De langue allemande

Le canon monstre, exhibé par Krupp à l'exposition de Chicago a une longueur de 25 mètres et une portée de 25 kilomètres. Chaque coup nécessite une charge de 400 kilos de poudre et coûte la bagatelle de 6,000 francs.

Et les bourgeois s'indignent quand quelque misérable, las de crever de faim, leur applique quelque petite marmite !

***

Pour attraper le plus de voix possible, les socialo-parlementeurs allemands ne négligent rien.

Dans le *Vorwaerts* du 17 mai dernier on peut lire dans la « Correspondance » la réponse suivante faite à un M. C. F. : « Oui, vous avez raison. Maintenant (*sic*), pendant la période électorale, il ne faut pas discuter les dogmes religieux ».

Dame, ça pourrait faire perdre quelques voix, et...

***

*Les beautés du militarisme* :

L'*Arbeiter Zeitung* de Vienne (Autriche) publie la lettre d'un réserviste ayant pris part aux manœuvres du bataillon de pionniers à Krems, du 1er au 27 mai dernier. En voici un extrait :

« En dépit du reglement, on nous a le plus souvent tutoyés, et le premier lieutenant Kula n'a fait que nous insulter constamment. Cet individu, au cours d'un exercice, nous a même dit que, s'il avait un revolver sur lui, il ne manquerait pas d'abattre plusieurs de nous autres comme des chiens. Le lieutenant Hauer, — à l'occasion du passage d'un cours d'eau — s'est écrié : Si vous vous noyiez, il n'y aurait la que demi-mal, mais ce serait dommage de vos uniformes et de votre équipement, tas d'ânes, tas de cochons, tas d'abrutis que vous êtes.

« A un de nos camarades qui lui demandait le permission de s'éloigner pour satisfaire à un besoin naturel, le même lieutenant Hauer répondit : Je ne te laisserai pas aller, quand même la merde te sortirait par la gueule ! »

Partout les mêmes, ces répugnants traîneurs de sabre ! Seulement, à l'étranger, on les punit de temps à autre pour leurs cruautés, tandis qu'en France on donne de l'avancement à ces alcooliques.

***

*Quart-étatiana*

Le citoyen Auer, bouffe-galette social-démocrate au Reichstag, et... procureur-général *in partibus* du quatrième état, adressa, le 31 décembre 1891, l'épître qui suit à un socialiste allemand, nouvellement exclu du sein du parti.

C'est le *Sozialist* de Berlin, le vaillant organe des « jeunes », qui publie cette intéressante pièce :

« D'après une lettre que nous recevons des camarades d'Ottens, vos accusations contre Klusz seraient mal fondées. Nous espérons que vous allez maintenant laisser tranquille cette affaire et ne plus donner lieu à de nouvelles disputes. *Quant à votre exclusion du parti elle ne sera très probablement pas maintenue*, si vous ne recommencez pas à vous disputer avec les camarades. *Répandre le « Sozialist » n'est pas précisément fait pour améliorer vos relations avec les camarades.*

« Salutations.

« J. AUER. »

Comme ça serait rigolo, si jamais cette vermine arrivait au pouvoir.

***

Seule la Populace « Mob » de Marseille, dit le *Vorwaerts*, — qui probablement puise ses renseignements dans le receptacle principal du parti collecteur : le Socialiste, — a acclamé le général Dodds à son retour du Dahomey.

— C'est vrai, dit le *Sozialist* de Berlin, qui relève le propos, mais de cette *populace* faisait partie *le maire socialiste* de Marseille, le nommé Flaissières, qui, officiellement, se reconnaît comme appartenant à la clique (*sic*) collectiviste, à la tête de laquelle se trouvent Jules Guesde et Paul Lafargue.

***

### De langue espagnole

Reçu le premier numéro de *La Controversia*, journal d'études sociales, paraissant à Valence, calle Numancia, quai Bajo.

Ce nouveau journal, franchement communiste-anarchiste, est distribué gratis, et ne compte, pour vivre, que sur la solidarité des compagnons.

« Notre tâche sera dure, car nous ne sommes que des travailleurs et nous n'avons pas d'avances ; mais nous avons confiance en notre énergie, dans la bonté de notre cause et dans la solidarité anarchiste qui nous fera vaincre toutes difficultés. »

Bon courage, camarades ! La plupart des journaux anarchistes ont commencé comme vous, avec presque pas de ressources. Mais l'idée a fait son chemin, et ils vivent. Vous vivrez aussi.

***

Reçu : *El Pueblo*, organe du parti démocratique, paraissant à Valparaiso (Chili).

Ce journal hebdomadaire, qui entre dans sa troisième année, suit un programme révolutionnaire, et, malgré son titre, représente la classe ouvrière et exploitée dont il défend les intérêts avec la plus grande énergie. Certaines de ses déclarations sont réellement anarchistes.

« Ni les ministères passés, ni les présents, ni les futurs, qu'ils soient composés d'une oligarchie de politiciens ou de canailles bourgeoises, ne changeront rien à notre situation.

« Le meilleur sera toujours notre ennemi.

« A quoi bon essayer des combinaisons nouvelles ? Changer de maîtres ? Ça n'avance à rien.

Mieux vaut évoluer de manière à pouvoir s'en passer. »

Il a bien raison.

## BIBLIOGRAPHIE

*Les Baisers morts*, par Paul Vérola. (Bibliothèque artistique et littéraire, 31, rue Bonaparte.)

Ouvrez au hasard un volume de poésies. Vous y trouverez deux notes : éloge enthousiaste de la femme, gémissements du poète dont la grande âme est incomprise. Ils ne sortent pas de là. L'éternel féminin les tourmente, et la société prosaïque ne les apprécie pas plus que les vulgaires épiciers.

C'est désolant... pour eux. Aucun ne songe que la vie est autre chose que l'adoration de son nez et des jupes qui passent ; il y aurait cependant des études superbes à faire sur les misères sociales, sur la condition de cette femme qu'ils divinisent et que le régime actuel condamne à la prostitution ou à la faim.

Les fils de l'azur ne songent qu'à accoupler des rimes : ça ne tire pas à conséquence ; mais il est tout de même regrettable de voir gaspiller à des riens un talent aussi réel que celui de M. Paul Vérola.

*Une Langue*, par Paul Lheureux. (1 vol. in-8, chez Flammarion, 26, rue Racine).

Cette langue appartient à un cabotin, le nommé Poilvert, lequel expectore, à propos de tout et de rien, la bile qu'il amasse contre la société. Rien ne lui plaît : ni l'académie, ni le théâtre, ni les affaires, ni la politique. Et il s'en exprime avec une ardeur qui n'a rien de déplaisant.

Mais ce sont propos d'un désabusé, qui ne vise à rien qu'à faire valoir l'habileté de styliste avec laquelle M. Lheureux les commente et les reproduit.

L'auteur est un moraliste aimable qui voit les défauts de son monde, mais qui les souligne sans appuyer. Il avait l'occasion de faire un beau livre ; il ne donne qu'un croquis d'artiste habile, mais indifférent.

*Mes Conclusions sociologiques*, par le comte de Chambrun. 1 vol., chez Calmann-Lévy, 3, rue Auber.

— Dieu, dans le ciel, son Eglise sur la terre, et l'Etat, religieux en même temps que socialiste : telles sont les dites conclusions.

M. de Chambrun admet toutes les écoles dans sa petite chapelle : il ne repousse que les anarchistes. Qu'il se rassure : ils n'ont pas l'envie d'y pénétrer.

Echantillon de sa manière à la fois incorrecte et bouffie de suffisance :

— « Toutes les sociétés économiques qui préexistent, sont plus ou moins obscures, le grand public *en ignore*. Dans ce grand public, j'ai le droit de me considérer comme faisant partie de l'élite : chaque matin, je lis avec soin le *Journal des Débats* et le *Temps* »..... Avis aux personnes qui seraient désireuses de faire partie de l'élite.

*Un Problème d'art*, par Victor Maurel. Tresse et Stock, éditeurs, Palais-Royal.

— Ce problème est le suivant : « Comment arriver à mettre les organes vocaux en mesure de rendre tous les effets dont l'art vocal est susceptible ? »

C'est bien simple : en suivant la méthode de M. Maurel. L'auteur est un artiste émérite qui a fait ses preuves sur nos grands théâtres. Il éprouve le besoin de mettre en leçons les procédés dont il s'est servi pour briller sur les scènes lyriques. Avis aux débutants qui ont de la voix, et l'ambition de la faire entendre.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — On se rappelle le jugement de complaisance envers le czar au sujet des papiers de Sanwick. L'autre jour, deux étudiants ont tenté de s'emparer dans le local où ils sont sous scellés. Malheureusement, la police veillait et ces deux compagnons ont été arrêtés.

Cela est regrettable, espérons que d'autres réussiront. En tout cas, c'était bien plus pratique que cette parole bête que Lavrof a prononcée dans un

interview ou écrite dans une lettre, nous ne nous rappelons pas au juste.

« Nous avons confiance dans la justice française ».

Paroles d'aspirants au pouvoir, sans cela ils sauraient qu'il n'y a pas de justice, qu'il n'y a que des fonctions salariées, parce qu'elles sont utiles à ceux qui les salarient.

***

Hip ! Hip ! Hourrah !..

Paris n'est plus dans Paris, il se presse et s'écrase sur l'hippodrome de Longchamps.

Toute la bande des jouisseurs, des repus, des exploiteurs est au complet.

Voici, dans sa loge, le *Chef de l'Etat*, encadré par les deux pontifes de la Seine et de la Police. Voici le corps diplomatique, les hauts fonctionnaires, le gratin des honnêtes gens.

Aux tribunes, hommes du monde, politiciens, filles publiques, souteneurs, pick-pockets ; et sur la pelouse, cent mille imbéciles qui viennent perdre en cinq minutes le pain de la quinzaine, le pain de la femme et des enfants.

Tout ce beau monde fraternise sous les espèces du ticket et du crottin !...

C'est le Grand Prix.

D'autres en plus grand nombre, crèvent la faim, couchent sous les ponts, sont râflés par l'immonde escouade des mouchards. De ceux là on n'a cure, des misérables, qui appellent de tous leur vœux une Révolution !

Eh bien, qu'elle arrive !...

Hip ! Hip ! Hourrah !...

***

Les « Coopératives » jugés par un de leurs partisans.

« Les Sociétés coopératives ne sont que l'exploitation d'un grand nombre *d'imbéciles* par un petit nombre de malins très roublards, mais ayant depuis longtemps mis au rancart la conscience et les scrupules. Ces gens-là, ce sont les administrateurs des Sociétés coopératives, lesquels pratiquent la philantropie,... pour leur propre compte. Ils prétendent travailler pour l'amélioration du sort des ouvriers et des petits employés, alors qu'en réalité ils ne songent qu'à s'enrichir.

« Ce serait folie de croire qu'ils pensent à autre chose, et qu'ils ont un autre but que de se faire du bien à eux-mêmes ».

Ne pas oublier que les « coopératives » sont un des grands moyens prônés par les socialos pour résoudre la question sociale.

***

Rive-de-Gier. — Dans la dernière grève, les métallurgistes ont manqué de courage ; aussi paient-ils les conséquences ; on les traite comme des chiens à l'usine, et il ne se passe pas du jour où il n'y ait des renvois, on leur inflige un travail de forçat pour 3 francs par jour. Et les mouchards qui les surveillent font renvoyer tous ceux qui avaient pris une part active à la grève.

Toutes ces canailleries finiront peut-être par ouvrir les yeux à ces travailleurs inconséquents ; ils suivront les bons conseils que leur donnent leurs camarades verriers. Ceux-ci sont plus pratiques. Ils viennent d'obtenir les six bouteilles de garniture que le patron leur volait par cent, mais ils ne se laissent pas endormir par cette petite amorce. Ils savent bien que tant qu'il y aura des patrons, ceux-ci retireront tous les bénéfices du travail. En attendant, c'est toujours autant de pris sur l'ennemi, et puis, comme dit le proverbe : l'appétit vient en mangeant.

Quand les métallurgistes ont repris le travail, ils avaient 27,000 fr. en caisse, plus un versement que leur faisaient les verriers d'une retenue de 5 0/0 sur leurs salaires et dont le montant dépassait 4,000 fr. par mois. Ils pouvaient donc prolonger la lutte et les patrons ne se font pas faute d'exploiter leur lâcheté. Ils n'ont que ce qu'ils méritent. S'ils avaient l'échine moins souple, il est plus que probable que leur situation s'améliorerait. Ils envoient leurs femmes et leurs enfants à la messe et aux processions ; les cafards organisent leur mascarade en pleine rue, avec le concours de nos conseillers républicains ; mais gare au premier ouvrier qui chante dans la rue, même en plein jour, tout de suite procès-verbal et poursuites, et amendes. Il faut bien trouver de l'argent pour payer les pandores et les sergots supplémentaires dont on nous a gratifiés.

Espérons que cette tyrannie fera réfléchir les ouvriers ; la plupart sont de solides travailleurs, qui, une fois désabusés, nous donneront un bon coup de main pour hâter la Révolution sociale.

Amiens. — Encore une infamie à l'actif de la police et de la valetaille juciciaire.

Le 6 mai, deux ouvriers cordonniers, à la suite d'une réunion, s'installèrent de chaque côté de la porte de la maison Demolliens-Magniez, et tendirent leurs casquettes aux camarades.

On espérait ainsi recueillir quelques sous pour les femmes et les enfants des grévistes, qui pouraient littéralement de faim.

Aussitôt les mouchards de se précipiter sur les deux ouvriers, et de les arrêter comme coupables de « mendicité en réunion. »

Et le lendemain, la justice les condamnait à quarante-huit heures de prison.

Il n'est guère de jour où nous n'ayons à signaler quelque haut fait de ce genre. Les mouchards et les gens de là s'en donnent à cœur joie lorsqu'il s'agit de maltraiter les travailleurs.

Ces derniers sauront ils comprendre ?

***

Brest. — Les députés ne ratent pas une occasion, ces temps-ci, pour se montrer, histoire de rencontrer encore quelques gogos d'électeurs qui les faisent grimper sur les marches de l'aquarium.

Comme une nuée de sauterelles, on les voit s'abattre chez nous pour endormir une fois de plus le populo confiant ; on inaugure soit un concours agricole, soit un concours de goinfrerie, de ripaille, à 2 fr. par tête, comme celui qui aura lieu le 23, lors de la réception de Carnot.

Tout dernièrement, deux de ces menteurs sont allés visiter l'arsenal et ont décroché d'un côté et de l'autre quelques ouvriers — des délégués — pour s'entretenir de la situation des ouvriers des ports, en leur promettant comme toujours monts et merveilles. Histoire d'escamoter encore une fois la timbale législative. Quand les naïfs les auront renvoyés au Palais-Bourbon, ils en auront encore pour quatre ans à tirer la langue, à trimer sur le port, à suer sang et eau, tandis que leur député, bien restauré à la broche, leur enverra ses meilleurs souvenirs. Et ce sera bien fait, s'ils ont la naïveté de les nommer encore une fois.

***

Limoges. — Le 31 mai et le 10 juin, conférences par les compagnons Meunier et Tennevin. Sujet : Le Droit à l'existence. Devant un auditoire de plus de 1,000 personnes les, camarades ont exposé nos idées avec la clarté et l'entrain dont ils font preuve à chacune de leurs réunions : toute la salle les a accueillis aux cris de : Vive l'anarchie!

Il fallait voir l'attitude piteuse des mouchards qui suivent les compagnons de conférence en conférence. Ils en entendent de dures : et s'ils n'étaient pas d'une race avilie, qui rend des services pour la niche et la pâtée, ils ont de nombreuses occasions de s'instruire et de juger la société dont ils sont les souteneurs.

La jeunesse vient à nous : elle ne demande qu'à connaître nos idées ; elle a le tempérament révolutionnaire, et c'est elle qui nous aidera à renverser l'ordre de choses actuel, si nous savons l'instruire, et l'amener à adopter notre tactique.

En somme, bonne période pour la propagande.

***

Toulouse. — Un curé qui réclame son mort, cela se voit tous les jours : ce qui est moins commun, c'est un juge de paix qui le rend à la famille, et toute une population qui s'associe à la manifestations des camarades du mort.

Voilà ce que nous avons vu aux obsèques du compagnon Delbosc. Assurément la canaille cléricale n'avait pas l'intention de faire de la propagande en faveur de nos idées : elle voulait battre de la grosse caisse, pour maintenir son prestige qui s'en va, et palper aussi les quelques sous dont elle est avide. Elle a si bien manœuvré qu'un enterrement qui n'aurait été escorté que de quelques amis du défunt, a donné lieu à manifestation imposante. Les camarades en ont profité pour exposer les idées, et, au retour du cimetière, entonner les chansons anarchistes que la population écoutait avec sympathie. Aux camarades à profiter de l'occasion pour élargir leur centre d'action.

***

Avignon. — Les camarades ont compris qu'il faut saisir toutes les occasions de faire de la propagande en faveur des idées. Dernièrement, l'on enterrait civilement la fille d'un compagnon. Une centaine de nos amis se sont rendus au cimetière. Le camarade Julien a pris la parole et fait un tableau saisissant de la misère, de ses causes, de ses effets.

Au retour, en traversant les rues de la ville, on a entonné des chansons anarchistes, et la grande majorité de la population a paru sympathique à cette manifestation.

On s'est séparé au cri de : Vive l'anarchie! Vive la Revolution sociale!

***

Angers. — La police et la magistrature continuent leur besogne d'injustice. Le compagnon Chevry, arrêté lors d'une explosion, et remis en liberté faute de preuves, a écrit au Procureur de la République d'avoir à lui rendre les effets qu'on lui avait volés pendant sa prévention.

L'autre se croit insulté et assigne le camarade en correctionnelle. Là, le chef du comptoir lui demande ce que c'est que l'anarchie.

Le gars lui répond. Je ne suis pas venu ici, pour faire une conférence ; si vous voulez le savoir, descendez au fond des mines, demandez-le à ceux qui extraient la houille, aux terrassiers, qui construisent des tunnels, à tous les travailleurs exploités par votre société de bandits.

Le « ministère public » fait une critique des plus violentes sur le dos des compagnons anarchistes : à l'entendre, s'ils étaient supprimés, le monde marcherait tout seul, car l'autorité n'aurait plus affaire qu'à des gens bien tranquilles, marchant au doigt et à l'œil, un troupeau de moutons, quoi !

Chevry répond : Les anarchistes que vous insultez, ont des théories pour l'affranchissement des travailleurs ; vous ne les connaissez pas, et du reste, vous ne voulez rien faire pour l'ouvrier, vous n'offrez que la prison, la geôle, où vous croyez nous enterrer. Mais, notre tour viendra, et justement vos procédés injustes le feront arriver plus sûrement.

A ces mots, les trois jugeurs ont sursauté jusqu'au plafond, et finalement, le camarade a encaissé quinze jours de prison.

On lui vole son mobilier, il réclame, et on le renferme pour achever de le mettre sur la paille. C'est un exemple pour les ouvriers, qui se figurent être gouvernés par d'honnêtes gens. Voilà les plus considérés : eh bien, ils sont propres!

## Belgique

A Verviers, grève générale des ouvriers tisserands. Cette grève a cela de particulier que tout le monde la trouve juste, hormis les patrons, bien entendu. Et encore ceux-ci ne font pas difficulté d'avouer que le salaire qu'ils abandonnent aux ouvriers est dérisoire. Elle a eu pour résultat de mettre les anarchistes dans le mouvement. Elle a éclaté dans un atelier de tissage à façon, il y a quinze jours ; en une semaine, tous les ateliers ont été désertés. Ce, malgré les clameurs des socialistes qui auraient voulu mener la grève, et traiter avec les exploiteurs.

A part ces sectaires aveuglés par la passion de parti, toute la population de Verviers est sympathique à la grève. Le comité de cette grève est composé d'anarchistes et de travailleurs de toutes les opinions, excepté des socialos qui ont perdu autant d'influence que les anarchistes en ont gagné.

Les grévistes se savent soutenus, et espèrent obtenir gain de cause. Au fond, les patrons sont les premiers à déclarer ouvertement qu'il faut relever les salaires. Ils proposent un tarif minimum : c'est marque de bonne volonté ou plutôt de crainte, car, en somme, ils aiment mieux réaliser des bénéfices moindres que de n'en pas faire du tout.

Les ouvriers tisserands feront bien d'exiger un salaire rémunérateur. Autrement, la grève échoue, c'est du temps et de l'argent perdu, des privations endurées et un avenir un peu plus sombre qu'auparavant. Leur nourriture se compose de pain et de pommes de terre, et quelquefois de la viande. C'est un minimum aussi, cela. Il faudrait vivre plus largement quand on travaille, et qu'on enrichit des patrons. L'occasion est excellente pour traiter d'égal à égal ; que les tisserands ne la laissent point échapper.

## Espagne

Le parti ouvrier espagnol a tous les défauts de ceux des autres pays, et s'il suit une conduite un tant soit peu énergique, c'est que dans son sein il ne s'est pas encore introduit de journalistes, avocats ou bourgeois déclassés, avides de monter au pouvoir par tous les moyens et avec n'importe quel parti ; et puis le parti ouvrier espagnol est sorti du sein de l'*Internationale*, de la région espagnole, qui était en majorité anarchiste ; c'est pour cela qu'il conserve encore dans sa tactique une certaine façon de faire anarchiste, mais c'est insignifiant.

Les socialistes autoritaires espagnols ont un *fétiche*, ouvrier typographe, du nom de Pablo Iglesias, qui est l'indispensable du parti, et délégué perpétuel à tous les congrès nationaux et internationaux ; il est entretenu sans rien faire par le parti Comme école économique, ils appartiennent à l'école de Jules Guesde, Lafargue et Deville, ils ne lisent pas d'autres écrits que les brochures écrites par ces trois personnages socialistes francais et les quelques écrits de Marx et Engel ; il n'y a pas de socialiste en Espagne qui ait écrit une brochure, tout vient de Paris, et quand vous discutez avec un ouvrier instruit et important du parti d'ici, vous entendez les mêmes paroles des trois marxistes, parisiens, répétées comme un vrai *phonographe* ; ils ne savent pas s'inventer une idée neuve, ils obéissent bêtement à leur congrès et c'est tout. Pour le reste ils sont comme tous les marxistes prétentieux, peureux et réactionnaires dans tous les mouvements révolutionnaires où ils peuvent se compromettre, ils se prennent comme sauveurs puritains des ouvriers et professent une haines tupide aux anarchistes et servent très souvent de policiers à l'autorité pour faire coffrer ces derniers, quand ils veulent prendre la parole dans une réunion organisée par les *socialos*.

Quant aux anarchistes d'ici, il y a deux éléments : le plus nombreux, composé de communistes et collectivistes, sans trop faire cas ni s'entêter pour aucune des deux idées économiques dites plus haut. Ceux-ci suivent une tactique un peu vieille et ont certains défauts des partis ouvriers. Ils sont enthousiastes des grandes organisations les plus libres possibles ; cependant, ils ne comprennent pas qu'on puisse rien faire de bon sans de grands troupeaux.

En un mot, ils ne comprennent pas bien l'initiative individuelle et ont beaucoup de préjugés ; une grande partie d'eux vont avec les anarchistes, sympathisent avec les idées et ont assez d'énergie pour s'associer mais ils ne comprennent pas les idées anarchistes, dans leur plus belle conception ; ils ne comprennent pas l'anarchie sans un *quelque chose* qui dirige. En un mot, on ne peut compter sur eux au lendemain de la Révolution pour organiser la production et la consommation sur des bases libres ; ils ne sont bons que pour un coup de collier pour démollir le vieil édifice actuel.

L'autre élément veut aller un peu plus de l'avant et est communiste ; on pourrait dire comme écrit *El Productor*, de Barcelone, qu'ils appartiennent à l'*école française*, tandis que les premiers seront alors de l'*école espagnole*.

Je vous dirai que, malgré ces différences, nous allons tous ensemble et il ne surgit que de simples discussions amicales comme celles qui se sont produites dernièrement entre les anarchistes de Valence et *El Productor*, à propos de l'élection par les anarchistes d'Espagne d'un délégué anarchiste à Chicago.

A vous et à l'anarchie !

## Brésil

Treize anarchistes avec cinq de leurs compagnes et cinq enfants, arrivant d'Europe, débarquaient dernièrement à Santos. A peine avaient-ils séjourné quelques heures, que le chef de la police les fait arrêter, garder à vue, puis finalement reconduire au vapeur « Colombo » qui doit les ramener en Europe. Les compagnons étaient escortés par trente agents et dix soldats d'infanterie.

Les bourgeois négriers, depuis qu'on a aboli l'esclavage, remplacé par la banque et l'agio, ne veulent à aucun prix que la propagande anarchiste ne vienne éclairer leurs nouveaux esclaves. Ils perdent leur temps ; malgré leurs mesures vexatoires, l'idée émancipatrice suit son chemin.

(*El Perseguido*, de Buenos-Ayres).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

### Manifeste du Groupe communiste-anarchiste « l'Homme Libre » à Montpellier

En présence du mouvement en avant qui se produit sur tous les points du globe, et de la sympathie qui se manifeste de plus en plus en faveur des idées que nous propageons, c'est-à-dire de l'idéal communiste-anarchiste, nous nous sommes proposés de former un groupe d'études et de propagande à Montpellier. Le moment nous paraît favorable et nous profitons de l'agitation qui se fait sentir dans le sein de la jeunesse des écoles pour faire appel à ceux qui sont avides de savoir et dont l'esprit philosophique tend à se détacher de ce milieu dissolvant des préjugés stupides et mensongers. Nous leur disons à ces jeunes gens, les fils de nos exploiteurs pour la plupart : venez au milieu de nous étudier et discuter les questions sociales, vous serez reçus en amis, en frères, et si vous avez dans le cœur un levain de solidarité, si vous voulez, comme nous, le bonheur de l'humanité ; si vous aimez ce qui est juste, ce qui est vrai, ce qui est beau, venez parmi nous, nous rechercherons ensemble les moyens propices pour la prompte réalisation de notre sublime idéal. Que notre planète qui, depuis de longs siècles, a vu notre pauvre humanité en proie à toutes sortes de souffrances physiques et morales résultant d'une organisation cruellement barbare où l'injustice et l'iniquité règnent en souveraines, voie briller enfin dans tout son éclat le soleil fécond et vivifiant de la vérité inondant l'univers de ses rayons et donnant naissance à un monde nouveau.

Notre appel s'adresse aussi, cela coule de source, à nos frères de misère, aux prolétaires de tous pays, à ceux qui, comme nous, sont aux prises avec les difficultés et les nécessités de la vie de cette vie de bête de somme, d'esclaves, de forçats du travail, qui est la nôtre dans cette abominable société capitaliste qui nous écrase sous le poids de son égoïsme féroce, de sa rapacité ignoble et de son insolent mépris. Camarades ! sortons enfin de cette indifférence, de cette inertie, cause initiale de tous nos maux ; montrons à nos exploiteurs que nous avons encore quelques gouttes de sang dans nos veines, de ce sang de nos ancêtres : les jacques, les routiers, les gueux, ces révoltés du moyen âge qui portèrent sans hésiter le fer et le feu dans les castels et abbayes, semant la terreur et la mort sur leur passage, s'érigeant en justiciers en face de cette aristocratie féodale et monastique qui les traitait en parias. Regardons à l'horizon, nous verrons apparaître l'aurore sereine de l'émancipation humaine et nos yeux seront éblouis par cette clarté radieuse, habitués que nous sommes aux profondes ténèbres de l'ignorance, de la superstition, du mensonge et de l'hypocrisie. Que la Révolution sociale soit notre but et notre cri de ralliement ; que nos innombrables cohortes prolétariennes se ruent avec le courage que donne à tout homme conscient la satisfaction de la lutte pour le bien-être de tous ; sur cette société capitaliste pourrie de vices. Sus à tous les repus, les parasites qui n'ont rien appris des sévères leçons de l'histoire et qui se berçant d'illusions au milieu de leur apparente sécurité, ne veulent pas s'apercevoir qu'un affreux cataclysme les menace et qu'ils sont fatalement condamnés à disparaître, emportés, broyés, par la tourmente révolutionnaire qui s'amoncelle sur leurs têtes.

Vive la Révolution sociale !

Vive l'Anarchie !

*Le Groupe communiste-anarchiste « l'Homme Libre. »*

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Des copains de Chartres, 4 fr. — B., à Chartres, 1 fr. 10.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Des copains de Chartres, 4 fr. — B. à Hiraumont 0 fr. 15. — L. V., à Chatou, 8 fr. — Rouen : Un socialiste-révolutionnaire, 1 fr. 50. — J. 0,75. — M. à Bourges, 0,40. — Collecte faite à la salle du Progrès, 1 fr. — B., à Chartres, 1,15. — M. à Beaujen, 0,15.

ERRATA. — Dans les listes que nous avons publiées dans le numéro 38, il y en a une qui commence V. Zuickla. Cette liste émane des compagnons du *Volné Lisly*, organe des camarades slaves. Une erreur s'est produite dans la transcription de cette liste. Ce ne sont pas des centimes français qui sont marqués, mais des cents américains. Le total rétabli est 10 francs pour la propagande, 4 fr. 25 pour les détenus.

## Petite Correspondance

M... à Troyes. — *Richesse et misère*, épui...
C... à Chalon. — Pas de chansons nouv...
B... au Mans. — Le type, en effet, nous a ... mais comme je le prévoyais, je n'aurais ... me laisser enfoncer davantage.

Le compagnon de Gray qui nous avait ... prié de vous donner son adresse pour des ... rades de Besançon qui veulent se mettre en r... avec lui.

B... à Miraumont. — Epuisé. *Aux jeunes* ...

C. N. — Nous n'avons que des chans... chées, de Brunel, à 0 fr. 05 et 0 fr. 10. Il y en a ... quinzaine environ.

G. à l'Arbresles. — Entendu.

D. à La Haye Descartes. — Nous n'avons ... brochure en question. Que faut-il envoyer en ...

L. au Havre. — Epuisé. *Aux jeunes gens*.

H. L. à Civray. — A Asnières-les-Bourges, ...

Hipper. — *Vision*, vers trop ordinaires.

Raull Hulvem. — Idée très bonne, vers ... sants.

P. à La Chapelle. — E., à Migennes. — B., ... raumont. — R., à Besançon. — H., à St-Gilles ... C. B., à Aurillac. — G., à Brest. — M., à Chan... — B., à Mauprat. — C., à Argenteuil. — P., ... de Gier. — G., à Marseille. — R., à Bruxelles ... B., à Limoges. — W., à Calais. — R., à Annon... K., à Belgrade. — M., à Marseille. — P. D. ... duze. — M., à Nonancourt. — B., à Ste-F... Grande. — S., à Tarare. — B., à Ste-Florine. — ... au Havre. — F., à Amiens. — L. W., à Baro... — T., à Montpellier. — G., au Havre. — M ... Troyes. — P. A., à Angers. — R., à St-Quentin ... V. A., à Roubaix. — S., à Zanndyk. Reçu tim... et mandats.

## CONVOCATIONS

Considérant le développement inattendu ... prend l'idée de grève générale parmi les ouv... cordonniers, un groupe de compagnons croit ... de se réunir pour s'entendre sur les sujets suiv...

1° De l'utilité d'un groupement corporatif ... national ;

2° De son organisation ;

3° Le compagnon Babet traitera : de la ... d'une grève internationale et coopérative, et de ... conséquences dans la fabrication de la chaus...

Tous les compagnons de Paris et de la ban... sont invités.

La réunion aura lieu salle Georgel, 38, rue ... maire, le dimanche 18 courant, à 2 heures ... l'après-midi.

Aux compagnons des 13e et 14e arrondissem...

Quelques camarades se proposent d'entrepr... la propagande uniquement au point de vue ... idées, et en dehors de toute question de personna...

Ils invitent les camarades qui partagent ... manière de voir à la réunion qui aura lieu ... samedi 18 juin, à 8 *heures précises*, salle M... 127, rue Mouffetard.

MONTPELLIER. — Réunion du Groupe « l'Hom... Libre », dimanche 11 juin, au café du Plan de l'O... vier, rue du Plan de l'Olivier, à huit heures ... soir.

Les anarchistes de Reims se réuniront dima... 18 juin, au local convenu. Question : les élec... et leurs conséquences. Les lecteurs de la Révolte ... voudront en prendre connaissance la que... sont priés de s'adresser à M. A. Fourdrinier, ... deur du journal, rue Croix-St-Marc, 58.

ANNONAY. — Le groupe des *Montagnards* de l'A... dèche convoque tous les copains convaincus ... samedi soir, au local convenu.

BORDEAUX. — Les compagnes et les compagn... sont invités à assister à une soirée familiale ... aura lieu le 24 juin, à 8 h. 1/2 du soir, route d'E... pagne, 71. — Entrée : 0 fr. 20.

Un Ardennais, le compagnon Henriet, 12, ... Mathis, à Paris, demande à entrer en relations ... la propagande avec les camarades isolés ... habitent les Ardennes.

*Le Gérant-Imprimeur* : J. BILLOT.

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard

SIXIÈME ANNEE, N° 41. DIX CENTIMES DU 24 JUIN AU 1er JUILLET 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LETTRE SUR L'ANARCHIE

III

Notre dernière affirmation vaut qu'on la précise, l'Anarchie n'a pas de meilleure justification.

La loi positive ne peut être que la superfétation inutile de la loi naturelle, ou une complication dangereuse des conditions qui nous composent...

Au-dessous de l'Individu est l'Homme ; et le même Homme soutient tous les Individus. Un élément définitif assiste aux évolutions de la surface ; quelque chose, en nous, persiste malgré les siècles, et traverse l'espace pour se répéter en tous les peuples... Nous sommes tous Hommes, et si les unités humaines se distinguent, elles n'en sont pas moins réductibles à la masse commune, dont l'accident ne les a que très peu écartées.

Le milieu où nous habitons a, peu à peu, influé sur notre constitution native, et une couche d'alluvions s'est déposée, que le temps peut emporter, que les circonstances peuvent modifier. Nous différons par cet élément ajouté et non définitif ; nos individus ont émergé de la commune identité et chacun de nous s'est isolé dans une forme qui distinguait son apparence, des autres quelconques.

Mais l'humanité, le *minimum humain*, les composantes essentielles de l'espèce, ont résisté à cette différenciation, leur identité s'est perpétuée, elle est encore retrouvable — et facilement — au-dessous de l'Individu.

Or, le législateur est un homme, mais aussi un Individu. Son acte peut exprimer l'essence définitive de son être, ou l'élément variable qui la complique. La loi positive peut ainsi formuler les lois éternelles auxquelles l'Homme est obligé, ou simplement la volonté issue de circonstances disparues demain, inconnues à côté.

Pourquoi répéter les lois naturelles, fortifier leur redoutable impératif d'une ridicule sanction humaine ? Elles n'ont pas besoin de notre consentement, elles nous enferment inexorablement, que nous le voulions ou non.

Pourquoi ajouter à ces lois naturelles ? votre volonté particulière, déterminée par des circonstances que j'ignore, ne peut qu'embarrasser ma volonté. Ne m'imposez pas votre individu ; mon individu a le même droit à l'existence ; les circonstances qui m'entourent me commandent aussi tel ou tel acte ; laissez-moi agir selon mon milieu, m'approprier aux exigences naturelles, faites en autant de votre côté, mais pour vous seul, et sans prétendre à une assimilation impossible.

Nous sommes identiques et divers ; des lois préexistantes agissent notre identité et sauvegardent notre *minimum humain* ; le surplus, l'élément de différenciation n'appartient qu'à chacun de nous. Je suis maître de mon seul individu, le vôtre est votre propriété ; accommodons-le chacun aux circonstances ambiantes, si ces circonstances sont les mêmes pour nous deux, nos résolutions coïncideront par le fait, mais qu'un gendarme n'oblige pas cette coïncidence, si ces circonstances diffèrent. J'agirai, de mon côté, vous, du vôtre ; ne m'imposez pas votre acte, vous dépenseriez inutilement votre énergie à me gêner.

Ainsi que chacun agisse son Être propre et soit à lui seul son autorité. Notre acte est toujours une résultante ; il n'est pas une absurde émanation du néant ; une réalité est toujours dessous, qui le détermine et le justifie. Notre acte est une réponse aux exigences du dehors, une réaction, une accommodation au milieu ; la réponse sera exacte, la réaction suffisante, si les exigences du dehors sont *sincères*, si une loi artificielle, un supplément d'obligation ne vient pas rompre l'équilibre.

L'Ordre est universel, la logique est naturellement réalisée, à moins que l'homme ne trouble l'Ordre, ne sophistique la logique. Une loi voulue par moi, par nous la majorité, par nous tous, l'unanimité actuelle, une loi que nous immobiliserions par un effort de volonté, que nous projeterions dans l'avenir, pour régir l'acte futur, serait certainement un embarras, un obstacle à notre marche fatale. Demain nous agirons pour satisfaire aux exigences qui nous entoureront ; si ces exigences sont nouvelles, nous agirons autrement qu'aujourd'hui et cette loi voulue aujourd'hui selon notre acte actuel, sera forcément notre ennemie.

Donc plus de lois humaines ; abstenons-nous de prévoir l'avenir. Agissons pour l'instant, tout à l'heure viendra avec ses lois nouvelles, que celles de la veille pourraient contredire. La loi est en nous, ne l'extériorisons pas, elle serait immobile sans la vie qui nous agite, notre évolution ne l'emporterait pas ; modifiée avec nous, toujours appropriée, elle resterait bientôt en retard sur notre actualité fugitive —bientôt donc dangereuse.

Vivons, marchons, et notre loi avec nous ; tout ce qui n'est pas en nous est contre nous. Le Code est une ancre où nous avons imprudemment accroché notre individu d'un jour ; il nous retient, maintenant, empêche le progrès ; coupons le câble, et, immédiatement repartis, nous n'apercevrons bientôt plus, loin, loin, dans le passé, les lois contingentes où nous aurons prétendu enfermer la Vie.

## VIVE L'ARMÉE !

Hespel !...

Un nom de plus au martyrologe militaire, un soldat de plus que viennent de condamner à mort les justiciards galonnés, les bandits qui, pour porter deux infamies ensemble, ont passé par dessus leur dolman la simarre du juge. Il est vrai que les deux oripeaux sont rouges, que sur tous deux il y a du sang.

Qu'avait-il fait celui-là ?

Pour aller en Afrique, il avait peut-être vendu son képi.

Pour aller au conseil de guerre, il avait essayé de s'évader.

Pour aller à la mort, il a jeté une chique au tribunal.

Et les imbéciles qui restent bouche bée devant les tréteaux où de rusés saltimbanques font recette avec les mots « République » et « Patrie » brodés en une lune sur la fesse, si l'on s'indigne, vous disent : « A quoi bon tant crier ? Ces choses-là n'arrivent que si rarement ! » Et cependant, c'est par centaines qu'on les compte les victimes de ces cours martiales où la férocité des jugeurs est à l'aise avec un Code punissant de mort la moindre défaillance.

Ne répond-on pas la même ânerie quand on invoque les cruautés de la caserne ? Et cependant, si les journaux disaient la vérité il ne se passerait pas de semaine que les journaux n'en relatent quelqu'une. Car il n'est personne qui ne rapporte du régiment quelques histoires de brutalité disciplinaire.

Même les fricoteurs, même les malins qui coupent aux corvées, en savent long à ce sujet ; car si ceux-là n'ont pas souffert eux-mêmes, constamment ils ont vu souffrir les autres.

Tantôt c'est au manège, le lieutenant qui, pour instruire un cavalier, lui fait attacher les bras, jusqu'à ce que le pauvre diable tombe et se brise l'épaule.

Tantôt c'est aux colonies, le capitaine d'un détachement qui, jaloux de l'assiduité d'un de ses hommes auprès d'une négresse, le condamne à rejoindre seul le gros de la troupe avec tout son fourniment sur le dos, à travers trente kilomètres de pays révolté.

Tantôt c'est un sergent qui, pendant quatre jours de suite, feint de laisser tomber, par mégarde, la gamelle d'un prisonnier, au moment où le malheureux tend la main pour la prendre.

Une fois, ce fut au cœur de l'hiver, à Grenoble, je me rappelle, un fantassin que l'on jeta dans une mare d'eau glacée sous prétexte qu'il refusait d'exécuter un ordre à coup sûr inexécutable.

Aujourd'hui c'est le major qui s'obstine à ne pas reconnaître malade un homme aux trois quarts mort.

Demain, aux grandes manœuvres, c'est le général autour de qui les soldats tombent comme des mouches sous le soleil des jours de canicule, et qui s'entête à marcher en avant.

Je n'en finirais pas s'il me fallait citer, rien qu'au hasard de la mémoire, tous les faits de ce genre que j'ai recueillis de ci, de là. Et je ne parle pas des menues vexations dont une seule n'est rien mais dont la somme est le plus

affreux des supplices, de ces mille piqûres qu'un chef ingénieux sait faire à la victime qu'il s'est choisie.

Combien d'infortunés qui, pour se soustraire aux persécutions d'un adjudant, sont partis comme volontaires aux expéditions lointaines et qui dorment maintenant sous les hautes rizières de Chine ou sous le sable d'Afrique ? Y a-t-il rien de mieux fait que le régiment pour cette guerre hypocrite et sourde de tous les instants ? Une sorte de proverbe militaire n'est-il pas que le meilleur soldat constamment est en défaut ? Et puisque le galon du grade supérieur a toujours raison, qui peut savoir, à la caserne, en se levant le matin, s'il ne sera pas porté le soir pour le conseil de guerre ?

Or, c'est précisément cette perpétuelle crainte, ce tremblement continuel d'un si grand nombre devant quelques-uns qui est la plus odieuse chose du militarisme. Celui qui fut soldat, même débarrassé de la souquenille, ne peut s'empêcher d'un frisson devant les manches dorées qui, si souvent, le jetèrent en de si affreuses transes. Et quand, pour ses vingt huit jours, il reprend le harnais, déjà façonné à la passive soumission, il trouve tout simple de ramper devant un soudard.

Il est vrai que pour la foule des idiots n'ouvrant jamais la bouche avant leur journal, les scandales militaires sont de négligeables exceptions. Par exemple, en moins de deux mois, le jeu barbare du fleuret n'eut, à Lyon, que deux issues tragiques. De deux sous-officiers amis intimes et condamnés à se battre pour une vétille, l'un par mégarde tua l'autre. Il y eut mercredi huit jours un élève de l'Ecole de santé fut mortellement blessé au cou par le fleuret cassé de son maître d'armes. Et qu'avait-il besoin, pourtant, d'apprendre l'escrime celui-là ? Ce n'était pas comme les autres un tueur d'honneur ; son métier n'était pas de faire des blessures, mais de les guérir ?

Oh ! Je sais bien que vous êtes habiles, messieurs les officiers, à leurrer l'opinion et vous aussi, qui les soutenez, messieurs les gouvernants, parce qu'ils sont vos défenseurs contre la justice du peuple.

D'après le réquisitoire du légiste-sabreur, occupant à Alger le banc du ministère public, Hespel est le plus grand des criminels. Sur la tombe du sergent Cordier un colonel récita, coupé de regrets factices, un larmoyant discours. Mercredi, une note officielle porta l'ordre à tous les journaux où vous avez un pied, de faire mourir le jeune médecin quatre heures après l'assaut, tandis qu'il expira vraiment quelques minutes après avoir été touché ; puisqu'on ne pouvait pas cacher l'affaire, ça l'atténuerait toujours un peu.

Outre ces manœuvres spéciales, vous avez des phrases toutes faites pour en imposer aux badauds, des phrases qu'on exhibe dans les grands jours comme à l'arrivée du boucher Dodds et où l'armée devient une grande famille, une école de discipline, de courage et de probité.

Mais ces phrases sont menteuses, car dans une famille les parents jamais ne tuent leurs enfants. Ces phrases sont menteuses, car votre discipline est tyrannie pour les uns, favoritisme pour les autres ; car ce n'est pas du courage que de se ruer ivre de poudre dans le sang ; car votre probité consiste à trafiquer de tout depuis le fourrier vendant le tabac et le pain de ses hommes, jusqu'au capitaine fermant les yeux, et pour cause, sur la gratte des fournisseurs.

Et sciemment vous mentez encore, quand vous dites que le régiment moralise et dégrossit le conscrit des campagnes, à moins que vous appeliez dégrossi celui qui retourne au village dégoûté du noble travail des champs par l'oisiveté vicieuse des chambrées et pourri des contagions qu'on attrape dans la caserne.

Heureusement que vos mensonges n'abusent pas tout le monde. Déjà nous sommes quelques-uns, décidés à n'en laisser passer aucune de vos iniquités militaires sans vous l'écraser à la face. Nous vous pourchasserons si bien de notre ardente conviction, nous vous assaillerons si violemment de nos insultes, nous cracherons tant de mépris sur votre faux prestige, nous démolirons si souvent et si patiemment pièce à pièce les apparences de raison dont vous masquez vos crimes, que rapidement notre nombre augmentera.

Aujourd'hui nous sommes une poignée, demain nous serons une foule, qui ne se découvrira pas quand défileront vos mascarades, une foule qui ne criera pas aux soldats qui passent : Vive l'armée, je veux dire aux moutons qu'on emmène : Vive l'abattoir !

## Dans les publications

### De langue italienne

Nouveau journal, l'*Emancipazione sociale*.

Paraît à Naples. Adresse : au compagnon G. Bergamasco, fermo in posta, Napoli.

Il poursuit :

1° La transformation de la propriété individuelle en bien commun ;

2° L'abolition de l'autoritarisme sous toutes ses formes ;

3° L'émancipation du peuple des idioties religieuses et le triomphe de la science ;

Et accueillera la collaboration de tous les camarades.

« Nous ne sommes pas infaillibles, et la vérité n'est le monopole d'aucun individu. Donc, loin de nous l'intolérance et l'exclusivisme sectaire. Nous traiterons, à l'occasion, des questions de tactique, en nous gardant de tomber dans le doctrinarisme. Notre devise est : Fais ce que veux. L'anarchie et le communisme sont les deux termes nécessaires de la révolution. »

Bonne chance au nouveau camarade.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — Nous n'avons pas tout dit, en ce qui regarde l'ignoble conduite de la police dans l'affaire du compagnon Forêt. Il nous revient, de source très sûre, que notre camarade a été traité de la façon la plus atroce. On l'a roué de coups, estropié, à tel point qu'il pouvait à peine se tenir debout. Et, comme il restait une preuve de ces brutalités, un habit déchiré et une chemise pleine de sang, la police a fait une perquisition chez le compagnon Gallau, pour faire disparaître ces témoins accablants.

Les mouchards ont profité de l'absence du camarade, il était allé conduire à l'hospice un de ses enfants gravement malade. Il ne restait à la maison qu'une fillette. Fedée et Touny ont essayé inutilement de l'intimider et se sont répandus en injures à l'adresse des anarchistes et en sales propos. Puis, perquisition. On a tout fouillé, et Fedée : Faites-nous voir votre linge : vous devez avoir du linge volé, car les anarchistes n'ont guère de linge neuf !

Avec ça que les camarades peuvent avoir un mobilier confortable lorsque les mouchards emploient tous les moyens pour leur enlever leur ouvrage, en les débinant auprès des patrons, auxquels ils font des menaces pour faire chasser les travailleurs de leur atelier.

Les voleurs ont emporté tout ce qui s'est trouvé à leur convenance. Ils s'étaient mis à vingt pour épouvanter une jeune fille et saccager une maison vide. Gallau a six enfants en bas âge, et il est sans travail parce qu'il est anarchiste.

Voilà comment on nous traite. Aucun des journaux bourgeois et policiers n'a relevé ces canailleries ; mais, il reste acquis, une fois de plus, que les anarchistes sont hors la loi, et que les mouchards peuvent se comporter à leur égard comme des sauvages.

Les camarades sont avertis : à eux de voir comment ils entendent recevoir les argousins quant ceux-ci viendront les voler et les « passer à tabac. »

***

— Fin du procès de Panama, et moralité de l'affaire.

Il est défendu de voler peu.

Il est permis de voler beaucoup.

Prenez un pain chez un boulanger : deux ans de prison.

Volez un milliard, tous les honnêtes gens vous salueront avec respect et si vous n'êtes pas décoré, c'est que vous aurez refusé le petit chiffon rouge.

Une fois nanti de la galette, arrangez-vous de manière à passer trois ans sans être poursuivi, cela n'est pas difficile quand on peut graisser les sales pattes de la magistrature et de la police. Après ce délai, *prescription*. On ne peut plus vous poursuivre.

Et dire qu'on trouve des gens assez simples pour travailler toute leur vie, ne manger qu'un morceau de pain et voter pour cette bande de voleurs qui font et appliquent les lois.

Ils auraient bien tort de se gêner, les aspirants panamistes.

A qui le tour ?

***

— Les bourgeois ne sont pas rassurés.

L'un d'eux exhale ses inquiétudes et sa désespérance à propos du drame représenté au Théâtre Libre, les *Tisserands*.

« La misère les pousse à la révolte, et ils pillent » et ils saccagent, et ils tuent, et on les tue pour » leur apprendre à mieux se conduire en société. » Vous entendez bien que je ne leur donne pas raison, *mais j'incline à croire que tôt ou tard la mas-* » *son leur appartiendra et qu'ils nous mettront à la* » *porte*. Ils pullulent dans le monde, ces misérables à qui l'on dit que l'union fait la force et que » la majorité fait la loi. Nous les y encourageons » fortement.

» Les tisserands ! les ouvriers ! les misérеux ! » Voilà ce qui vaut un soupir ! Voilà ce qui sollicite le penseur. Et encore le penseur peut prendre sa tête à deux mains ; il peut battre le flot à » coups de plume : il ne retardera pas d'une minute l'heure de la grande marée. »

Nous l'espérons bien.

***

Un honnête homme. — Un incident caractéristique s'est produit, l'autre jour, avant l'ouverture de l'audience de la cour d'assises.

Le président ayant — selon l'usage — demandé aux jurés s'ils n'avaient pas d'excuses à faire valoir, l'un d'eux, M. Ardouin, a ainsi exposé les motifs de récusation qu'il invoquait :

« J'estime, a-t-il dit, que la société ne fait pas tout ce qui est nécessaire pour prévenir le crime et, par conséquent, je ne lui reconnais pas le droit de juger. De plus, comme je ne crois pas en Dieu, mon serment n'aurait aucune valeur. »

***

Il y a quelque temps, un marin, nommé Caillebotte, rentré en France et marié depuis un an à peine, devenait fou par suite de fièvres contractées aux colonies et était interné à Ville-Evrard.

Chez lui restait, sans ressources, sa jeune femme, âgée de vingt-sept ans et sur le point de devenir mère.

Elle lutta vaillamment, essaya de travailler, vendit ses rares bijoux, son humble mobilier. Puis, terrassée par la misère, elle tomba malade, son sein tari ne pouvait plus donner de lait à la pauvre petite qu'elle venait de mettre au monde.

Informé de cette situation par des voisins qui, bien que pauvres eux-mêmes, avaient autant que possible aidé la malheureuse, M. Amat, commissaire de police, fit porter la mère et l'enfant à l'hospice de Nanterre.

Il était trop tard. La mère a succombé pendant le trajet. La fillette a été envoyée aux Enfants assistés.

Ce pauvre marin allait au loin porter la civilisation et laissait sa famille au milieu des sauvages.

***

Angers. — Des individus qui ne se gênent guère et qui sont du dernier bien avec l'autorité, ce sont

nos animaux d'église. Ils tiennent le haut du pavé, organisent des mascarades, qu'ils appellent processions, et offrent leur camelote aux imbéciles qui coupent encore dans leurs boniments.

La semaine dernière, ils ont sorti toute leur ménagerie, promené leur polichinelle dans la rue, et vomi des tas d'imprécations à l'adresse des libres-penseurs et des anarchistes qui haussent les épaules en attendant de faire rentrer ces infirmes dans leur boîte, ou de leur botter le cul, s'ils deviennent trop insolents.

Nos gouvernants bourgeois ne voient pas de mauvais œil la comédie cléricale : ça contribue à maintenir la populo dans l'obéissance et ça l'habitue à respecter l'autorité : tous les moyens sont bons pour la canaille ; il n'y a que l'anarchie qui lui fait peur. Elle n'est pas au bout de ses terreurs.

***

Lyon. — Nous venons de perdre ici le compagnon Doumain, emporté à vingt-huit ans, par une affection de poitrine, qu'aggrava pour une large mesure, le spectacle des iniquités sociales.

C'était un propagandiste actif, signalé à la vindicte patronale, persécuté sans relâche, il luttait toujours, et il est mort, on peut le dire, en regrettant de n'avoir pu faire davantage pour la cause.

Sa famille quelque peu cléricale, voulait le faire enterrer religieusement, ce n'est que grâce à l'intervention des camarades auxquels le défunt avait manifesté ses dernières volontés, que nous avons pu l'accompagner à sa dernière demeure, sans que des reptiles de sacristie ne soient venus insulter celui qui avait partagé nos espérances avec tant de sincérité et de dévouement.

Voyons, jeunes gens, la courte existence de ce fidèle compagnon, n'est-elle pas plus honorable que celle de ces jeunes bourgeois qui vivent sans idéal, insultant la misère par leurs inepties, passant leur temps dans les brasseries et la prostitution, empestant l'air de leur souffle infect ?

***

Bordeaux. — Depuis quelque temps, les grèves soulèvent beaucoup d'agitation, et les camarades en profitent pour se faire entendre de la masse inconsciente, et la détourner des politiciens, qui ne voient dans une grève, qu'une occasion de se faire mousser, aux dépens des pauvres naïfs.

Le public, très nombreux, écoute avec une attention mêlée de surprise, les réflexions des anarchistes et des vérités que ceux-ci font entendre, il reste toujours quelque chose d'utile pour l'avenir.

Nous ne restons pas les pieds dans les mêmes souliers, soit en réunion, soit individuellement, nous faisons comprendre aux intéressés que les grèves, comme elles se font, se retournent toujours contre les travailleurs ; ceux-ci, ne s'affranchiront que par la prise de possession dont tout le monde profitera.

***

Troyes. — La semaine passée, un compagnon de passage dans notre ville, a, devant une assistance très nombreuse, exposé l'idéal communiste-anarchiste. Puis il a fait le procès du suffrage universel : cette panacée qui devait résoudre la question sociale, n'est qu'un instrument de domination et d'exploitation aux mains de la classe bourgeoise. Il faut s'abstenir de voter, en attendant que l'on recoure à des moyens plus énergiques.

Le même jour, soirée familiale avec chants et poésies révolutionnaires. Puis des compagnons arcésiens ont décidé de fonder un groupe : « les audacieux d'Arcis. » Tous se sont procuré des brochures de propagande, et l'on ne saurait trop engager tous les camarades à imiter cet exemple, il ne faut pas se laisser devancer par les socialos autoritaires qui demain seront des bourgeois.

***

Saint-Florent. — Il n'y a rien de nouveau ici, sinon la défaite de la grève des chaudronniers de l'usine Labbé à Saint-Florent-sur-Cher ; lutte dans laquelle les malheureux grévistes, après avoir écrit de nombreuses lettres aux députés ouvriers délégués deux d'entre eux au député Thivrier qui, après leur avoir promis son concours et les avoir accompagné jusqu'à Saint-Florent, ne voulut jamais descendre et continua sa route jusqu'à Commentry, au grand ébahissement de la foule et des grévistes venus à la gare pour l'attendre.

Cette défection ou le grotesque se joint à l'odieux, n'a pas suffi aux grévistes, qui informèrent le député Baudin de l'aventure ; celui-ci leur répondit, en les invitant à faire une réunion où un ou plusieurs députés viendraient prendre la parole, ce qui fut fait, mais les pauvres naïfs furent encore une fois leurrés et les trois personnes venues à la gare attendre ces Messieurs s'en retournèrent encore une fois bredouilles.

Je ne pourrais affirmer que cette trahison ait été suffisante pour ouvrir les yeux aux moins clairvoyants, on ne peut jamais savoir, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un bon nombre en gardera longtemps souvenir, et sera guéri pour toujours de leur croyance aux hommes providentiels. Ainsi-soit-il.

***

Bonnes mœurs. — Un pauvre officier, retour du Dahomey et décoré pour avoir fait fusiller beaucoup d'amazones prisonnières (ce colo colonial n'aime pas les dames) devait faire une entrée triomphale à Berck-sur-Mer, sa ville natale.

Tous les patriotards, c'est-à-dire quelques grosses légumes (il n'y a plus que ceux-là qui le soient) ont tant fait des pieds et des mains qu'on pouvait compter jusqu'à dix drapeaux aux maisons dans cette ville de 7,000 habitants, et sur ces dix, trois décoraient naturellement les fenêtres du bordel de la localité.

En dépit de l'attrait de drôlerie que cela offrait, le débarquement du héros ne s'est effectué que devant une centaine de curieux, au cri général : « Il arrive ! il arrive ! »

Les enfants de l'école communale ont chanté sa gloire gynécide, et pour les récompenser, la mère de l'off en question les a comblés de billets de banque de la Sainte Farce.

Pas bête la maman ; aux petits de comprendre la leçon.

Quant aux patriotes, ils ont pu constater l'indifférence de la population : il n'y a plus à compter sur elle.

***

La Palisse. — Réunion très nombreuse et très sympathique, le samedi 10 juin, à l'occasion du passage d'un compagnon, qui a fait une conférence. Une bonne partie des bourgeois et des gavés étaient présents : ils espéraient entendre un socialiste autoritaire, car nous remarquons depuis quelques temps que le négoce et la bureaucratie donneraient volontiers la main au 4e Etat. Il faut bien faire quelques concessions pour ne pas perdre la partie.

Le compagnon leur a servi, à leur grande surprise, un régal tout à fait anarchiste. Il a fait le procès de la société actuelle, et tout passé en revue, le patriotisme, la religion, le gouvernement, le parlement, et la comédie électorale. Tout en disséquant ces rouages de la société capitaliste, il a trouvé des mots si heureux qu'il s'est fait applaudir à mainte reprise par les ouvriers. Il a demandé plusieurs fois le débat contradictoire, mais pas un socialo n'a pris la parole : ils se sont au moins évité le ridicule, car les arguments du camarade n'étaient pas aisés à démolir.

Le 10 juin a été une bonne journée pour l'idée anarchiste dans notre pays : elle fait du chemin : et nous invitons les conférenciers de passage à nous visiter : il y a d'excellente besogne à faire chez nous, et le terrain est très bien préparé.

## Suisse

Les incidents de Saint-Imier sont loin d'être clos, et la presse bourgeoise les commente avec une persistance qui prouve le progrès qu'ont fait les idées anarchistes.

Les jeunes compagnons prenant une part active à la vie des Syndicats ont gagné de l'influence, introduit leurs idées et gagné ainsi beaucoup d'adhérents. Puis la crise qu'a eue à traverser l'industrie horlogère a contribué puissamment à l'expansion des idées. Sans être anarchistes, une masse d'ouvriers blâmèrent l'Etat de ne pas s'opposer à la manie insensée de production et ont reconnu que le bulletin de vote était impuissant à changer l'ordre de choses.

Mais on est d'accord pour reconnaître qu'à Saint-Imier les anarchistes n'ont pas eu besoin de pousser à la roue. Le patron Gygax avait comblé la mesure : la cruche était plus que pleine, elle a débordé.

Ce qui a été abominable, c'est la manière brutale avec laquelle on a procédé aux arrestations. On a jeté en prison des gens dont tout le crime consiste à avoir blâmé les procédés rapaces de Gygax ; un ouvrier a été appréhendé dans son atelier par *neuf* gendarmes : six attendaient dans la rue et trois entrèrent dans l'atelier. Un autre a été arrêté parce qu'il a empêché le pompier qui frappait à coups de hache, de donner un second coup de son instrument au manifestant qu'il avait grièvement blessé du premier.

Nous allons voir comment sera menée l'instruction.

Gygax fait dire par les journaux que l'on n'a pas affaire ici à un cas isolé mais à une attaque systématique et réfléchie contre le système social. C'est son jeu, mais il ne trompe personne. Et encore, quand cela serait, nous ne pourrions que pousser à la roue, nous autres anarchistes : nous n'avons jamais caché notre intention de le renverser, cet ordre social, auquel les bourgeois, voleurs et satisfaits se cramponnent comme à la planche de salut.

Qu'ils continuent, comme Gygax, à voler l'ouvrier, à exiger de lui une soumission d'esclave : l'ouvrier, de son côté, multipliera les actes de révolte, et nous verrons qui aura le dernier mot.

Détail intéressant : Roescher, le préfet de Courtelary, qui a procédé aux arrestations des ouvriers de Saint-Imier, est un ancien membre de la fédération jurassienne.

# BIBLIOGRAPHIE

*Le Calendrier de l'Ere révolutionnaire et sociale*, par A. Regnard. Chez l'auteur, 33, rue Gay-Lussac.

M. Regnard substitue au culte des saints, établi par le calendrier grégorien, le culte des grands penseurs et citoyens qui ont *honoré* l'humanité. C'est remplacer une idolâtrie par une autre qui ne vaut pas mieux. Il faudrait trouver autre chose, et ce n'est pas facile. En tout cas, puisqu'il est révolutionnaire, ne pas oublier la célèbre formule : se guérir des individus. Et puis, c'est le calendrier lui-même, dans tout son ensemble, qui est à réformer, et non dans une partie.

Notre ère part d'un fait insignifiant dans l'ensemble, de l'humanité ; il faudrait lui donner une base historique et astronomique, tout à la fois, assez large, assez incontestable, remontant assez haut dans l'histoire de l'humanité ou de la terre pour que ce point de départ fût accepté, sans contestation, par tous les peuples de l'univers.

Les *Etoiles en voyage*, par l'impresario Schürmann, 1 vol. 3 fr. 50, chez Tresse et Stock, éditeurs, place du Théâtre-Français.

L'auteur doit connaître les gens de théâtre, puisqu'il sert de cornac à travers le monde, aux plus cotés d'entre eux. Dans ce volume, il nous raconte les petits dessous des voyages Coquelin, La Patti et Sarah Bernhardt. Qu'il n'y ait une petite pointe de malice dans ce déballage de travers et de puffisme, qu'il n'y ait un peu de vengeance de la part de l'impresario qui a été forcé de « casquer » plus qu'il ne comptait, nous ne voudrions pas en jurer. Nous ne voyons pas d'autre raison à l'apparition du bouquin, mais les faits racontés ne s'inventent pas, ils doivent être vrais et nous prouvent une fois de plus qu'à force de parader sur les planches — et là-dedans nous y comprenons les bateleurs de la politique — on finit par se croire au-dessus du commun des mortels ; à force de rechercher les bravos, le sens des choses nettes finit par s'atrophier, et on fait la bête en croyant faire le personnage d'importance.

*Si.....*, par A. Chirac, 1 vol. 3 fr. 50, chez Savine, éditeur, 12, rue des Pyramides.

*Si.....*, l'idéal de la société, préconisé par l'auteur, dans ce volume, arrivait à se constituer, il n'aurait rien à reprocher à la société actuelle comme complications, paperasseries et réglementation inquisitoriale.

Bon dieu ! que ces gens de chiffres aiment à paperasser ! à force de coucher des états dans les maisons de banque, ils voudraient codifier tous les actes humains, afin de pouvoir les cataloguer sous une rubrique spéciale dans leur *grand journal* et arriver, c'est là le danger, qu'ils ne puissent se produire, qu'autant que l'on aurait payé ou obtenu des paperassiers l'autorisation de les accomplir.

*Si.....* serait en effet une véritable scie pour ceux qui devraient vivre sous ce régime-là ; aussi nous espérons bien qu'on restera toujours à l'état projet.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Pantin, 16 juin 1893.

Cher concitoyen,

Je ne viens pas faire de polémique, je viens seulement vous demander une rectification dans l'intérêt de la vérité, si cela vous convient.

Dans le numéro de la *Révolte* que je lis à l'instant (18 au 25 juin), je remarque un entrefilet sur les Coopératives, ayant pour titre :

« Les Coopératives *jugées par un de leurs partisans* »

En disant *Jugée par un de leur partisans*, c'est de trop. Un partisan qui jugerait de la sorte ne serait plus un partisan, mais un adversaire ou un ennemi.

Effectivement, l'article dont extrait est donné dans la *Révolte* a paru dans le « Journal des restaurateurs et limonadiers de la Seine » du 24 mai 1893, sous la signature de Guillaume Vidal, un des plus joyeux *épiciers* de Paris que je connaisse (par conséquent, nullement partisan des Coopératives).

La bonne foi du rédacteur a été surprise ou, lui-même s'est oublié.

Recevez, je vous prie, l'assurance de ma considération.

STEINMETZ.
*Gérant de la solidarité.*

Société de consommation, à Pantin.

Dans l'intérêt de la vérité, comme dit notre correspondant, nous insérons sa lettre, mais elle n'enlève rien à nos appréciations.

Tant que la Coopération se borne à son but, qui est d'assurer la vie à meilleur marché, ou de fournir, à prix égal, de meilleurs produits, nous n'en sommes pas adversaires ; où nous en devenons les adversaires, c'est lorsqu'on veut faire croire aux travailleurs que c'est un moyen efficace d'affranchissement et qu'on les transforme en tremplins électoraux.

***

Voiron. — Les tracasseries policières auxquelles nos camarades de Grenoble ont été en butte ces temps derniers, ont eu pour effet de nous faire grouper plus étroitement, et par cela même de nous apprendre à nous mieux connaître.

En conséquence, vingt-deux compagnons s'étant réunis samedi soir à huit heures, ils ont fondé le groupe de la *Jeunesse anti-patriote Voironnaise*.

Beaucoup d'autres compagnons, nous l'espérons, viendront grossir le nombre de ces vingt-deux braves et malgré les turpitudes bourgeoises et les menées policières, les deux groupes de Grenoble et Voiron mèneront de front la lutte contre la bourgeoisie dans le département de l'Isère. Ils organiseront de nombreuses conférences et soirées familiales pour tenir les cerveaux dans un état d'agitation constante.

Nous invitons tous ceux qui veulent s'instruire à venir discuter avec nous nos idées de justice et de liberté.

Nous ferons connaître ultérieurement l'adresse de notre local ou une bibliothèque sera bientôt installée.

A l'œuvre donc et courage.

***

Les groupes de Bordeaux, croyant qu'il serait bon de se mettre en communion d'idées avec les groupes de la région, ont pris l'initiative d'un congrès régional ; ils prient les groupes où les compagnons qui voudraient s'associer à cette idée, de se mettre en communication avec les groupes initiateurs, afin de s'entendre tant sur les sujets à traiter que sur l'époque à laquelle le congrès devra tenir ses réunions.

En conséquence, nous prions les camarades de nous faire part de leur sentiment sur ce sujet.

Nous pensons que nous serons compris et que l'on ne pourra faire aucun rapprochement avec les congrès autoritaires.

Notre but, à nous, doit être la diffusion la plus complète de nos idées et de nous entendre sur la propagande à faire, soit au point de vue général, soit au point de vue des futures élections législatives, soit à d'autres points de vue qu'il serait utile d'analyser.

Pour les communications, s'adresser au compagnon Louis Liard, 4, cours Saint-Jean, Bordeaux.

***

Genève. — Une collecte faite à la société allemande, a produit la somme de 31 francs, qui a été expédiée aux familles des détenus de Saint Imier.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Souchet (aîné) de Saint-Prix, demande aux lecteurs de la *Révolte* à Saint-Pourçain (Allier) de lui faire passer leur adresse.

Gudant à Londres. — Distribuez les invendus à vos clients.

L. à Chambois. — Reçu timbres. — Utiliserons la lettre.

B. à Saint Amand. — Lairet a oublié de payer. — Nous lui avons supprimé l'envoi.

Le compagnon Brussey, prévient les compagnons qui sont en relation avec lui, que sa nouvelle adresse est : Carrières de Saint-Symphorien, près Bonnieux, Vaucluse.

V. à Bosses-sur-Etoiles. — En effet, votre frère a payé pour vous. Nous recevons avec plaisir, les indications et extraits, que les camarades veulent bien nous envoyer. Prière seulement de bien noter le titre et la page des ouvrages.

S. Almeira. — Avons envoyé les portraits.

R. à Béziers. — Nous ne demanderions pas mieux que d'éditer la brochure de Guy, mais c'est une affaire de 600 francs au moins, et nous ne pouvons disposer de ces fonds actuellement.

Félix de Campavelle. — Nous ne demandons pas mieux que de répondre à vos objections. Quant à ce que vous devez faire, nous serions embarrassés nous-mêmes dans votre situation, cela dépend de vos relations ; nous ne pourrions vous conseiller que si nous avions une place à vous indiquer, mais nous ne sommes pas en situation pour cela.

Les camarades de Saint-Etienne prient les compagnons Montant et Vachier de vouloir bien leur donner une adresse où ils pourraient correspondre avec eux. *Pour affaire très urgente* donner cette adresse au compagnon Samuel, rue de l'Epreuve, 1.

Le compagnon Puget demande des nouvelles des compagnons de Narbonne. Lui écrire jusqu'au 30 juin, poste restante à Beaucaire, Gard.

Le compagnon Bernard envoie le bonjour aux compagnons de Nice et Marseille.

F. S. à Meurcourt. — S. à Londres. — H. à Clermont. — G. à Paterson. — R. G. à Villiers. — E. à Salon. — R. à Mantes. — F. à Reims. — V. à Lille. — H. à St-Nazaire. — C. à Izy. — D. à Carmaux. — V. A. à Roubaix. — D. à Vienne. — P. A. à Angers. — G. à Nevers.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes :

J. B. C., 1 fr. — Mortier, 0 fr. 50. — Lambert, 0 fr. 50. — Jeanne, 0 fr. 25.

La Motte d'Aveillans, collecte par un groupe de prolétaires, 3 fr. 50. — V. L., au Mans, 0 fr. 25. — L., au Lude, 0 fr. 60. — Anonyme, 0 fr. 50. — R., à Béziers, 4 fr. 20. — Modat-Pomarède, 0 fr. 20. — Bonnecase, 0 fr. 20. — J. B. C., 1 fr.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Liste : J. B. C., 1 fr. — Mortier, 0 fr. 50. — Lambert, 0 fr. 50. — Rosa. — 0 fr. 25. Total : 2 fr. 25.

Collecte à Roubaix, 1 fr. 50. — Vve L. au Mans, 0 fr. 25. — D., à Puisent, 0 fr. 30. — De Buenos Ayres, 55 fr., dont 4 nacionales de Gay. — De L. Ory, 1 fr., nacionales, 60 fr., plus 2 nacionales de L. Ory pour les détenus. — L. à St-Louis, 10 fr. — B. à Victor La Coste, 0 fr. 30. — Modal-Pomarède, 0 fr. 25. — Bonnecase, 0 fr. 25. — J. B. C., 1 fr. — P. C. à Paris, 5 fr.

## CONVOCATIONS

Camarades,

Les élections approchent, offrant un bon terrain de propagande, il faut en profiter ; à cet effet, les camarades des V^e^ et XIII^e^ arrondissements organisent tous les samedis soirs des réunions contradictoires où sont invités *les camarades appartenant à cette façon de faire* et les travailleurs désireux de s'instruire. De temps en temps ils procéderont à la publication d'un manifeste en plusieurs milliers d'exemplaires, sur l'Anarchie, la Patrie, Propriété, etc. Ils espèrent que cette propagande aura de bons résultats à un double point de vue, c'est qu'elle amènera à nos idées, nombre d'inconscients, et que par la pratique de la discussion, elle habituera nos camarades à prendre la parole, chose indispensable si nous voulons, dans les nombreuses réunions électorales qui vont avoir lieu, boucher avec soin la gueule aux ambitieux et infects candidats.

La 1^re^ réunion aura lieu le samedi 24 juin à 8 1/2 précises.

ORDRE DU JOUR :

1° Exposé de la tactique que les camarades entendent suivre pour arriver à un résultat sérieux.

2° Prière à tous les camarades, soucieux de la réussite de cette action commune, de laisser les questions de personnalités à la porte.

---

Paris. — Dimanche, 25 courant, à 3 heures, réunion des camarades ouvriers cordonniers, salle Georges, 38, rue Aumaire, au premier.

A la suite de la dernière réunion, tenue le 18, il a été décidé qu'il y a lieu de se réunir à nouveau. En conséquence, les compagnons désireux de faire preuve d'initiative sont invités à apporter leur concours afin d'arriver à un résultat pratique.

On traitera les sujets suivants :

1° Formation du groupement corporatif international, ayant pour titre : les *Communistes-Anarchistes* ;

2° De l'utilité d'une Bibliothèque d'ouvrages choisis à lire sur place.

Prière aux camarades d'être exacts à cette réunion. Il s'agit d'organiser la propagande anarchiste sous toutes les formes dans la classe ouvrière.

---

### Election du conseil d'arrondissement du 24 juin 1893

Grand meeting de protestation au sujet du scrutin du 18 juin, à St-Ouen, maison Blanche, salle Debrune, 66, boulevard Victor Hugo, le 24 juin, à 8 h 1/2 du soir.

*Ordre du jour :*

1° Une infâme condamnation à mort (21 blessures reçues par le condamné) ;

2° La conduite des policiers envers la population ;

3° Persécutions contre les anarchistes.

Entrée : 0 fr. 25 pour couvrir les frais.

Les compagnons de Paris et de la banlieue sont spécialement invités — urgence.

NOTA. — La réunion de Levallois-Perret n'aura pas lieu ; elle est renvoyée au samedi suivant.

---

AUX ANARCHISTES LYONNAIS

Camarades.

Il est temps de secouer la torpeur qui nous envahit et ne pas faire seulement de l'anarchie de chambre, car la cause que nous défendons demande autant de courage que d'abnégation et une lutte de tous les instants pour le triomphe de l'humanité, sur la ploutocratie.

A l'œuvre donc, et que nos ennemis et nos adversaires, les politiciens de tout acabit, nous trouvent sur la brèche à l'heure du combat.

En conséquence nous convoquons tous les révolutionnaires abstentionnistes, à une réunion privée qui aura lieu le 26 juin à 8 heures du soir, place de l'Hôpital, 3, salle Merle.

ORDRE DU JOUR :

De la propagande abstentionniste.

Mesures à prendre en vue de la création de l'organe anarchiste.

---

Lille. — Les compagnons de Lille se réunissent tous les lundis à 8 heures du soir, boulevard Victor Hugo, 160, au Chalet du boulevard ; nous invitons les socialistes de toutes les nuances pour discuter les théories humanitaires.

*Le Gérant-Imprimeur* : J. Billot.

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNÉE, N° 42. DIX CENTIMES DU 2 AU 9 JUILLET 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UNE CONFÉRENCE SUR L'ANARCHIE

(*Suite*)

VII

J'arrive maintenant au principe fondamental de l'anarchie — la négation de l'Etat, de la loi et de toute autorité. Passe encore pour le communisme ; il y en a qui nous le pardonneraient, puisqu'ils ne le croient pas possible. Mais — la négation de l'autorité, de la loi, de l'Etat !! C'est, chaque humble travailleur se déclarant l'égal de n'importe qui ! Ceci, on ne nous le pardonne pas, on le combat à outrance.

---

Et cependant, la tendance de l'homme à la liberté est encore bien plus prononcée que sa tendance au bien-être. On l'a bien foulée aux pieds, cette pauvre liberté de l'individu, dans le passé.

Plus que jamais, on la foule aux pieds en ce moment. Science, religion, pouvoir, richesse — tout est ligué contre elle. Mais — chose à remarquer — c'est encore et toujours sous prétexte de garantir la liberté individuelle que l'oppression la plus indigne s'est toujours imposée.

C'est pour se garantir des invasions d'autres tribus et de l'esclavage réservé aux vaincus, que le sauvage subit la domination des guerriers. Et c'est au nom de l'égalité de la tribu qu'il se plie devant l'autorité de ceux qui, connaissant la coutume ancienne, se chargent d'opposer une digue à l'autorité naissante de quelques uns.

C'est pour défendre la masse des paysans contre l'oppression des conquérants, devenus seigneurs, que se constitue l'autorité royale ; et c'est en défenseurs du menu peuple contre les enrichis que se constituent l'autorité du roi, la puissance de l'église, le pouvoir de l'empire, et, plus tard, les monarchies constitutionnelles et les Républiques. Protéger les faibles contre les forts, les pauvres contre les riches, garantir la liberté à l'individu — y a-t-il eu dans toute l'histoire un pouvoir, si odieux qu'il fût, qui n'ait invoqué ce principe pour se constituer ?

---

C'est en laissant à la grande masse, au paysan dans son village, une très grande dose d'indépendance dans les affaires communales, en lui garantissant son *self-government*, que la royauté absolue se maintient — le plus grand despotisme régnant toujours à côté de la plus grande indépendance de la commune rurale. Et c'est seulement au nom des principes républicains — c'est à dire, au nom d'une liberté plus large — que les révolutions de 1648 et de 1793 abolissent les franchises communales.

Enfin, c'est pour avoir su abolir les derniers vestiges du servage personnel, que le capitalisme marchand a pu conquérir l'ascendant et l'autorité qu'il possède en ce moment. L'ex-serf tombe dans la servitude économique pour s'affranchir de la servitude personnelle. L'Europe, depuis un siècle, la Russie en ce moment même, et le nègre aux Etats-Unis en offrent l'exemple et la preuve.

---

En général, l'homme estime si bien le peu de liberté personnelle qu'il possède, que ces mêmes travailleurs qui subissent aujourd'hui la misère infligée par le capital, se révolteraient demain et massacreraient leurs exploiteurs, si ceux-ci se permettaient seulement de traiter l'individu comme le seigneur, entouré de laquais, armés de triques, traitait autrefois le manant. En ce moment même, ce n'est jamais la misère, c'est toujours quelque atteinte aux droits personnels des travailleurs, qui provoque les plus grandes grèves, les plus grandes révoltes.

Ainsi la recherche de la liberté personnelle, le désir de la sauvegarder au milieu des écueils — c'est le fond même de l'Histoire.

---

Aujourd'hui, avec l'instruction qui pénètre les masses, la conception de liberté s'élargit.

Il se peut, qu'à certains moments, lorsque l'espoir d'affranchissement faiblit, les travailleurs qui ne voient pas bien la fourberie des lettrés et ne distinguent pas bien les écueils dissimulés, se laissent entraîner à réclamer de l'Etat telle protection contre le capital, ou telle part du butin dans le budget. C'est ce qui se produit en ce moment. Mais, se trompe bien celui qui bâtit son idéal de société sur cette tendance momentanée. L'ouvrier cherche seulement à arracher quelques concessions à un pouvoir qu'il sent faiblir, mais il ne tient nullement à se donner de nouveaux maîtres.

---

L'esprit philosophique, dont j'ai parlé au début, pénètre d'ailleurs en politique, comme il a pénétré dans le domaine économique. Les abstractions ne suffisent plus. Derrière l'Etat, on voit le fonctionnaire arrogant, mauvais, quand il ne fait rien et encore plus mauvais quand il est pris de la rage d'agir. Derrière l'Eglise on voit le prêtre, derrière la Justice, le juge criminel. Les grands *mots* ne prennent plus. Et au lieu des généralités on cherche la liberté de l'*individu*.

---

C'est cette tendance de l'homme que nous représentons — tendance à laquelle nous devons dans l'histoire les plus beaux moments de progrès, tels que mouvement communaliste du douzième siècle, les révoltes hussites, les révoltes anabaptistes de la Réforme, les revoltes que l'on appelait anarchistes déjà en 1793, et même en 1648.

Tout le développement de notre siècle favorise admirablement cette tendance.

Toutes les formes possibles et imaginables de gouvernement ont été essayées : gouvernement représentatif en grand et en petit, unitaire et fédéral ; suffrage universel, représentation des minorités — et toutes ont admirablement fonctionné pour le maintien de l'exploitation, pour enrayer l'affranchissement de l'ouvrier. Pire que cela, introduites dans une société d'hommes à peu près égaux, parmi les pionniers des Etats-Unis, elles devinrent l'instrument du monopole capitaliste. Où donc le patrimoine commun, le sol et les richesses naturelles, a-t-il été mieux pillé par des particuliers, qu'aux Etats-Unis ? Où donc est mieux édifié le monopole ? en lui donnant des proportions colossales ? pas même en France, pas même en Russie sous le régime absolu.

---

On commence ainsi à comprendre que le régime représentatif est mauvais, non pas parce qu'il permet au peuple d'être mal représenté ; mais parce que son idée mère est celle de ne pas représenter le peuple et de permettre au capitaliste de créer le pouvoir qu'il possède aujourd'hui.

Voilà pourquoi l'idée *progressive* de notre époque n'est pas de centraliser et d'étendre les fonctions du gouvernement. C'était l'idée jacobine du siècle passé — elle n'est plus de notre époque.

L'idée progressive actuelle est de déchirer en lambeaux tout pouvoir central, de lui enlever une à une toutes ses attributions. Ce qu'on demande aujourd'hui, ce n'est plus seulement l'indépendance des *nationalités*, comme on le voulait en 1848. Ceci n'est plus envisagé que comme un préliminaire au développement ultérieur.

Ce que l'on cherche, c'est l'*indépendance* — non l'autonomie — de chaque groupement, si minime qu'il soit : de la ville et de chacun de ses quartiers, du moindre village, de chaque groupe d'hommes qui travaillent tel jour, ensemble, à telle besogne, de chaque pâté de maisons parquées le long d'une même rue. Ce n'est pas nous, anarchistes, qui le demandons, c'est vous, libéral, radical, républicain, qui le demandez, — tous, sauf le conservateur et le chef d'école social-démocrate qui se dit marxiste, mais que Marx répudiait.

---

Sous l'influence des théories jacobines de la Révolution de 1793, il y a eu l'engouement de l'Etat démocratique. Mais cet engouement disparaît devant les froides leçons de la réalité.

L'impuissance de l'Etat de diriger la vie éco-

nomique d'une nation est démontrés. Celle-ci est dirigée par les efforts spontanés des millions qui trouvent, inventent et appliquent les forces de la nature à la production. Elle ne peut l'être par des Chambres.

L'impuissance de l'Etat pour organiser la défense d'un territoire est démontrée. Un territoire n'est défendu que lorsque chacun est pénétré de l'*idée* de le défendre.

L'impuissance de l'Etat d'organiser l'instruction est encore démontrée. Ce qui a été fait de mieux dans l'instruction a été fait depuis cinquante ans *contre* l'Etat qui est toujours conservateur et oppose son poids mort à tout changement.

Dans ses fonctions de protecteur de la morale publique, l'Etat dépraye cette morale. Il ne sait créer que la prison — Université du crime — et c'est la Société encore qui, par ses efforts privés, se voit forcée de se charger de l'homme vomi par la Centrale.

Avec ses milliers de juges et de policiers, l'Etat maintient le monopole et le privilège; mais s'il s'agit, par exemple, de protéger des opprimés, c'est vous, moi, chacun de nous qui nous voyons forcés d'intervenir.

Notre Société pour la Défense des Enfants a découvert cette année plus de mille enfants que leurs parents assommaient, piquaient de fer chaud, faisaient mourir de faim — surtout dans des familles aisées. Et c'est dans l'indifférence et la lâcheté du voisin — indifférence créée par l'éducation étatiste — ainsi que dans l'Etat et la Loi, que cette Société a trouvé les plus grands obstacles à son activité.

Bref, après avoir travaillé un siècle à se donner une machine gouvernementale tant soit peu décente — l'homme découvre à la fin du siècle qu'il ne peut pas se décharger de ses fonctions de citoyen, de voisin, de co-producteur, de membre de la société, en un mot, sur des représentants; qu'il ne peut pas se retrancher dans un château, se réduire au rôle d'électeur et de contribuable et abandonner les soins des relations sociétaires au policier et au gendarme. S'il veut vivre en société, force est de donner son énergie à la vie sociétaire, en être un membre actif, prêt à intervenir dans les affaires de chacun et de tous. S'il s'isole et laisse tout cela au gouvernement, il en subit bientôt les conséquences.

Animal sociable, il doit prendre à cœur chaque moindre fait de la vie sociale — et alors il découvre qu'il n'a plus besoin du gouvernement.

# LETTRE SUR L'ANARCHIE

## IV

Nous n'admettons d'autre autorité que la Raison, c'est-à-dire que nous-mêmes, l'élément éternel de notre être, inaccessible aux individus. Déduisons donc notre sociologie à la clarté de l'évidence, et des seuls axiomes que vérifient tous les instants de notre vie...

L'homme est une force, en proie à d'autres forces; l'affirmation est incontestable. L'intuition nous l'impose, et chaque progrès de la science la vient confirmer. Deux principes s'opposent en l'Univers, l'homme et le non-homme, l'homme et la nature.

La satisfaction humaine se réduit essentiellement à la victoire sur le non-homme, à l'extension de l'homme au détriment de la Nature. L'homme est une force comprimée, son bonheur est donc de surpasser les limites qui l'oppressent, d'épandre son Moi, de déborder autour de lui. La grande lutte éternelle n'a pas d'autre intention: l'homme, peu à peu, envahit l'Univers, c'est-à-dire qu'il se l'assimile; les forces de la Nature sont successivement asservies et obligées à corroborer les directions humaines. L'homme s'augmente de la Nature, et l'utilise contre elle-même, dominant tous les jours la résistance, accaparant, *humanisant* la matière si longtemps rebelle.

L'Etat social fut un des moyens de lutte; il aida beaucoup à la victoire; l'homme s'adjoignit les hommes, son semblable fut sa première conquête, et l'humanité devenue commune, l'homme multiplié par les hommes, repartit plus fort contre la Nature opposée.

Pas assez fort, cependant, pas aussi fort qu'il l'aurait pu!

Rien de plus normal que cette alliance, rien qui pût prêter à l'équivoque, et dans son intention et dans ses moyens. Pourtant que de malheurs en résultèrent, que de sang humain répandu par l'homme, que d'énergies perdues à user des énergies semblables et alliées, que de retard dans cette conquête du monde désormais négligée!

L'humanité s'est entre-dévorée; l'homme s'est détourné de l'ennemi pour se précipiter sur l'homme; le désordre s'est glissé, bientôt intolérable, à la suite de la société; il dure encore, il persistera peut-être longtemps, malgré l'évidence de l'erreur, la facilité du remède!

Sitôt quelques individus rassemblés, une nation, un gouvernement, s'est ébauché; l'homme a oublié la lutte nécessaire, implacable; ses moyens intellectuels ou autres se sont inutilisés en des organisations qui pouvaient satisfaire des ambitions immédiates, des caprices fugitifs, mais qui s'écroulaient le lendemain dans les douloureuses convulsions d'une révolution. Et l'exercice recommençait, préparant de nouvelles déceptions, occupant toute l'énergie humaine.

Il s'agissait de vaincre la Nature; au contraire, c'est l'homme que l'homme voulut dominer; c'est son semblable qu'il essaya d'écraser... Tous les prétextes couvrirent cette néfaste prétention; l'ambition, plus fréquemment; souvent, aussi, une malencontreuse charité... Les prophètes se succédèrent, les législateurs brutaux imposant leur volonté, les autres, plus dangereux, exposant leurs rêveries, accommodant les difficultés sociales à leurs illusions quelquefois sincères. La politique naquit, accaparant indûment l'attention et toute l'intelligence humaine.

Ainsi, pendant des siècles, l'homme a joué au gouvernement, comme l'enfant joue au soldat; heureux à chaque nouvelle combinaison, bientôt fatigué, puis bouleversé lorsque, malgré lui, le progrès fatal le heurtait très violemment aux limites étroites où il s'était stupidement enfermé.

La société n'était pas une fin, mais un moyen; l'individu surtout importait, c'était lui qui luttait et pour lui. L'état social n'était qu'une meilleure attitude de combat, une arme plus commode, diminuant l'effort nécessaire.

Or, cette arme n'a pas encore servi, ou très peu. L'humanité a vieilli et s'est épuisée à la préparer; presque toutes ses forces, jusqu'à présent, se sont dépensées à la fourbir, à organiser ou désorganiser l'inutile gouvernement. L'arme finit par coûter plus cher que l'effort qu'elle aurait évité. Elle coûtera encore et toujours, à moins que l'évidence si longtemps négligée, ne soit enfin si aperçue, à moins que l'homme ne soupçonne enfin les vérités faciles qui toujours s'étalèrent à portée des moindres intelligences.

Le problème est simple, de maladroites préoccupations l'ont seules compliqué. L'homme est une force en conflit. Il s'agit de repousser les forces opposées. La société ne peut donc être que la meilleure organisation des mouvements humains. Mais l'humanité tout entière doit profiter de la victoire, toutes ses forces doivent avoir part aux satisfactions des lendemains; car — et nous verrons pourquoi — toutes doivent concourir à la lutte. La question sociale n'est plus qu'un problème de mécanique; les seules lois sont celles qui gouvernent la force, nous verrons avec quelle facilité s'en dégagent les principes sérieux; ces lois échappent aux caprices de l'interprétation, leur évidence oblige le consentement.

Elles sont l'autorité suprême et inévitable devant elles il faut s'incliner, et on s'incline parce qu'elles nous sont inhérentes, parce que nous n'obéissons qu'à nous mêmes, aux conditions de notre être, en les respectant. Et encore ne nous obligent-elles pas tout entier! Qu'un individu broye par des nécessités imprudemment bravées se hausse à une foi quelconque et trouve dans son idéal la justification de la violation qu'il expie, rien ne lui interdit de se redresser et maudire cette loi impitoyable, la seule cependant qui gouverne l'Univers et limite l'action humaine.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Il faudrait s'entendre. En principe, un syndicat peut avoir du bon, lorsqu'il groupe les ouvriers et organise une résistance effective contre l'exploitation patronale. Mais il ne faut pas sortir de cette ligne de conduite, autrement les meneurs du syndicat se transforment en politiciens de bas étage, et deviennent des tyrans au petit pied aussi dangereux que les gouvernants officiels. Et la pente est très glissante qui mène à cette dénaturation de leurs attributions.

La plupart de ceux qui mènent le mouvement, sont des socialistes autoritaires qui n'admettent pas la discussion quand ils ont décidé. Si on les laisse faire, voici ce qui pourra se produire. On verra des troupeaux d'esclaves sous le fouet de quelques individus, acceptant d'être cinglés, battus et affamés sous prétexte de progrès, et pour préparer l'avènement d'un monde nouveau. Nous aurons alors une jolie collection d'individus déprimés pour lesquels, par habitude et par atavisme, la servitude sera la règle, et que les meneurs habitueront, petit à petit, à accepter toutes les humiliations et toutes les avanies, comme on dresse les chiens de chasse à arrêter, en se servant du collier de force. Le collier de force, le fouet, la cravache et le reste, voilà les instruments, paraît-il, de ce soi-disant progrès social.

Cela ne veut pas dire que nous soyions hostiles aux syndicats. Mais nous voudrions les voir se renfermer dans leur rôle naturel, qui est le groupement, la résistance à l'oppression gouvernementale ou à l'exploitation industrielle. Ils annoncent, en ce moment, des velléités de révolte et refusent de se soumettre aux sommations de l'autorité. Cela n'est point pour nous déplaire, et s'ils tiennent bon, leur initiative sera fructueuse. Mais il faut voir comment la résistance sera menée; on la jugera d'ailleurs, d'après les concessions qu'elle aura su arracher.

* * *

Ce qui se passe dans l'usine législative ne nous intéresse guère. Et nous n'avons pas de temps à perdre à noter les comédies plus ou moins grotesques ou odieuses qui se jouent sur ce guignol. Un mot seulement, à propos de la dernière représentation.

Des naïfs ou des drôles, on a le choix, avaient annoncé, à coups de grosse caisse, d'émouvantes révélations. Mis au pied du mur, ils n'ont pas su prouver ce qu'ils avançaient, de sorte que l'on a trois conjectures devant soi. Les pièces sont-elles vraiment apocryphes? La majorité avait-elle intérêt à les croire fausses? Au profit de qui cette comédie a-t-elle été jouée?

La politique, en tout temps répugnante, a perdu jusqu'au dehors du sérieux. Elle est maintenant comme le roman-feuilleton. Vous savez comment cela se cuisine. Une bête d'encre distille en cent cinquante feuilletons une demi douzaine de banalités qui ne changent jamais. Infanticide, adultère, suppression d'enfant, vol de testaments, etc., on jette tout ça dans la même fiole, et l'on agite avant de s'en servir. Alors il se rencontre un idiot pour dire: « Le roman, c'est l'image des mœurs! » A ce compte, la société ne serait peuplée que de voleurs, d'assassins, d'adultères, etc.

Ce qui est un peu forcé. Certes, les grelins se

manquent pas, et nous en voyons tous les jours des échantillons d'un joli calibre. Mais il reste encore quelques honnêtes gens, des travailleurs, des convaincus. Ceux-là sont écœurés de voir la comédie sociale : l'abjection complète de la Chambre ne les surprend guère : ils notent tout simplement ce dernier trait de mœurs : les soi-disant dirigeants en sont arrivés à passer le temps et à manger leurs vingt-cinq francs en ragots de portière et en racontars à dormir debout.

Preuve excellente de leur inutilité et de leur nuisance. Eux-mêmes nous disent : Le peuple, on s'en moque, on lui vole son argent : c'est bien fait. Pour quoi a-t-il la bêtise de le laisser prendre.

Ça casse tout de même, et bientôt quelques énergiques viendront mettre à la porte cette canaille voleuse et légiférante. En voilà assez. Tirez le rideau, la farce est jouée.

***

Paris. — Au budget de 1894, l'entretien des malfaiteurs de profession qu'on appelle les agents de police, se chiffre par la somme ronde de 26 millions. Pour cette somme, on fournit au public des grosses bottes, des vieux coupe-choux, des revolvers et beaucoup de brutalité.

A quoi sert la police? A organiser le désordre. Elle n'a de sympathies que pour les pires gredins, les souteneurs avérés. Traversez Paris à deux heures du matin, vous verrez l'alliance évidente des policiers et des escarpes. C'est rassurant pour les honnêtes gens.

Voilà pour les sergents de ville, les mouchards de la rue.

Ceux des bureaux se déguisent en agents provocateurs, provoquent de petites émeutes, voire des complots, fabriquent à l'occasion des bombes qu'on retrouve et qui n'éclatent pas, histoire de donner à leurs chefs le mérite d'une fausse vigilance.

Tout cela, bourgeois imbéciles, qui tremblez pour votre caisse, coûte la bagatelle de vingt-six millions par an.

Et ça ne peut que croître et embellir.

***

Saint-Quentin. — Il faut prévoir, de la part de la police, toutes les canailleries possibles et imaginables. Voici ce qui vient d'arriver au compagnon Normand. Il achète, dans la rue, pour deux sous de cerises, donne au marchand une pièce de dix centimes, et s'en va tranquillement. Tout à coup, le marchand le rappelle, et lui crie : Vous m'avez donné une pièce de quarante sous fausse. — Pardon, une pièce de deux sous. Aussitôt, et tout à fait à point, survient un agent qui attendait la réussite du coup monté, et qui arrête le camarade. On va le traduire en justice pour émission de fausse monnaie et outrages au commissaire de police. Tout simplement, pour lui avoir dit, parlant de la sous-ventrière tricolore : Avez-vous mis votre torchon ?

Aujourd'hui, les mouchards ont imaginé cette comédie ; demain, c'en sera une autre, tout aussi malpropre ; aux compagnons de voir s'ils veulent se laisser mettre la main dessus sans se rebiffer.

## Suisse

Pour du nouveau, il y en a, et pas peu.

Après avoir arrêté et enfermé une vingtaine d'ouvriers à Saint-Imier, voici Berne même qui entre en ligue. En effet, toute la presse suisse, ne s'occupe que des troubles de Berne où des ouvriers suisses, en voulaient aux ouvriers italiens parce que, par bénéfice, l'entrepreneur d'un musée en construction, préférait embaucher des maçons italiens.

Au lieu de serrer la vis à l'entrepreneur, nos maçons suisses, s'en sont pris aux ouvriers étrangers. La police, la troupe et la tourbe bourgeoise ont donné, et le sang des prolétaires a coulé ; 200 blessés, dont plusieurs très grièvement, voilà le premier résultat. Le second est l'arrestation en masse, opérée par une bande de soldats, aidés comme toujours par les bourgeois gommeux.

Berne est donc en état de siège, ce qui n'est pas peu humiliant pour nos gouvernants, qui ne cessent de prôner que chez nous, en Suisse, il n'y a pas lieu de craindre des émeutes, les ouvriers étant les plus heureux du monde!

Le Dr Vassilieff, secrétaire ouvrier et son ami l'avocat Steck, sont arrêtés et toute la presse braille que la foule applaudissait la troupe qui les escortait.

La honte et la frousse se sont tellement emparées de notre bourgeoisie, qu'elle fait appel aux citoyens pour former une « garde bourgeoise volontaire de Berne » où fusils, cartouchières, sabres et revolvers seront de rigueur. Toute cette clique, qu'on reconnaîtra par un brassard blanc, qu'elle devra porter, sera commandée par une autre clique, le lieutenant-colonel Bratschi.

L'union ouvrière de Berne et tous les politiqueurs ouvriers se tirent les pieds et affichent qu'ils n'ont rien de commun avec les émeutiers. C'est naturel!

Et le plus fort, c'est que les journaux ouvrent une souscription, dont le produit est destiné à *récompenser les agents de leur courage*!

Dans toute cette affaire, on cherche naturellement des agents étrangers, aussi ne devons-nous pas nous étonner, si un jour, toute la meute policière envahit votre logement et y perquisitionne dans les règles. Avis donc aux copains, et au feu toutes les lettres.

Notre bourgeoisie est embêtée de cette affaire du monde et les meneurs ouvriers au lieu de chercher à faire ressortir les conséquences d'un tel acte, de chercher à démontrer quels sont les véritables ennemis des travailleurs, glissent dessus.

C'est à peine, si les organes ouvriers en parlent. Avec toute leur organisation de travail, leurs syndicats, et tout ce qui en général leur sert de tremplin, les chefs du mouvement ouvrier, voient la masse les déborder ; c'est un bon signe. Dans le camp *ouvrier bourgeois*, c'est une déroute complète et, comme de juste, la bourgeoisie *fine-fleur*, leur tombe dessus et leur dit, qu'eux sèment la révolte et que c'est nous, anarchistes, qui en récoltons les fruits.

Cette tartine a été trouvée par le journal de Genève et tout le reste, de faire chorus.

P. S. Dubois et tous nos amis de Saint-Imier, sont au secret absolu. 220 fr. par mois sont nécessaires pour les familles.

***

Dans sa réponse à une pétition des bourgeois de Berne, réclamant l'expulsion des « agitateurs socialistes, le gouvernement déclarait superbement que « chez nous en Suisse » nos institutions démocratiques garantissaient amplement les possédants contre les revendications des dépossédés éduqués, dès l'enfance au respect des lois, de la propriété et autres balançoires destinées à maintenir séculaire la misère.

Il faut en rabattre de cette superbe confiance dans l'imbécillité des masses là; mise à sac de la fabrique Gygax à St-Imier, a démontré que la patience des pauvres n'était pas chose éternelle; à présent voilà qu'une émeute autrement sérieuse, a mis en émoi la capitale helvétique et nécessité l'intervention des troupes fédérales, l'armée nationale n'étant tout comme l'autre que la garde prétorienne des capitalistes et n'ayant d'autre mission que de maintenir l'ordre, c'est-à-dire le désordre économique.

Voici la cause de cette révolte ouvrière. Il paraît que déjà depuis plusieurs semaines, chaque samedi, il fut congédié sur les divers chantiers de construction de Berne, des manœuvres et maçons indigènes, sous le prétexte de manque d'ouvrage, et alors le lendemain leurs places furent prises par des Italiens qu'on avait fait venir. C'est surtout une société d'entrepreneurs zurichois qui bâtit sur le Kirchenfeld, qui pratiquait cela. Samedi dernier, ils congédièrent de nouveau une cinquantaine d'ouvriers qui purent constater le lundi suivant qu'à leur place, travaillaient un nombre égal d'Italiens nouvellement engagés. Alors ils allèrent de chantier en chantier, cherchèrent leurs camarades bernois qui y travaillaient, formèrent un cortège avec tambours et allèrent lundi après midi au Kirchenfeld pour chasser leurs remplaçants. Une violente lutte s'engagea entre Italiens et Bernois, les échafaudages des bâtiments en construction furent démolis et les premiers moins nombreux furent maltraités et blessés. La police intervint et après une lutte sérieuse fit un grand nombre de prisonniers (on parle de 30 à 50). Les détenus furent mis dans la prison préventive qui est au centre de la ville. Le soir vers 7 heures, une masse compacte de travailleurs manuels assiégeaient la prison, réclamant la mise en liberté immédiate de leurs camarades. La foule devint toujours plus grande, les menaces plus violentes. Les gendarmes arrivés en nombre firent de nouvelles arrestations dans la masse, et à tort et à travers, les policiers se conduisant comme toujours en véritables bêtes fauves. Devant leurs brutalités, une lutte terrible s'engagea. On cria « aux pierres, bombardez-les » on déchaussa le pavé des rues, des tuiles furent prises aux chantiers voisins et un bombardement en règle obligea les gendarmes à se réfugier dans la prison. De temps à autre ils faisaient une sortie, frappant en aveugles à coups de sabre dans la foule, tirant des coups de revolvers et réussissant ainsi à chaque sortie à faire de nouveaux prisonniers, qu'ils traînaient dans la tour où ils les passaient à tabac car cette coutume existe dans toute les prisons suisses. Les vitres sont démolies; à 8 heures et demie, on sonne le tocsin et le corps des pompiers se réunit, croyant qu'il brûlait.

On l'affecta au secours de la police mais un grand nombre refusèrent l'obéissance. Par contre des employés de l'Etat et des bourgeois engagèrent la lutte contre les ouvriers et le combat dura jusqu'après minuit, soit jusqu'à l'arrivée du corps des artilleurs de Thouvre. Il y eut près de deux cent blessés. A 5 heures du matin, arrivèrent les soldats de Lucerne, par train spécial, ils servirent à accompagner une centaine de détenus à la prison centrale. Puis arrivèrent mandés télégraphiquement, les bataillons de l'Oberargan — acclamés par les émargeurs au budget — qui pullulent à Berne et les bourgeois qui ayant eu peur que l'émeute ne secouât les devantures de leurs boutiques, se montrent féroces à présent. Le conseil municipal vient d'organiser une police volontaire, il a voté aux policiers, auteurs d'actes d'atroce bestialité, des remerciements et des gratifications. Le Conseil national et le Conseil des Etats qui étaient réunis en vue de fabriquer de nouvelles lois et de nouveaux impôts, n'en sont pas encore revenus de leur frayeur, quoique tout soit rentré dans l'ordre, et que les insurgés soient livrés aux magistrats, grassement payés, pour frapper les vengeances des gouvernements.

Quant aux meneurs socialistes — aux candidats et élus du parti ouvrier — leur rôle s'est borné à désavouer le mouvement dans leur journal le *Berner Tagwacht*.

La moralité de l'histoire, reste toujours la même. Au lieu de frapper les exploiteurs, on cogne sur des copains que la misère rend inconscients, on s'arme de triques et de pavés pour se défendre contre les brutes policières armées jusqu'aux dents, au lieu de sortir avec le fusil et les cartouches que chaque citoyen suisse a chez lui, et finalement on est vaincu.

Mais devant toutes les gredineries capitalistes, il y a lieu de croire que chez les opprimés, l'esprit de révolte et la haine contre les oppresseurs grandira toujours et qu'aux condamnations injustes, répondront les actes de vengeance individuels.

# BIBLIOGRAPHIE

*Les Tisserands*, la pièce représentée au *Théâtre Libre*, dont nous avons parlé dans un de nos derniers numéros, vient d'être éditée chez Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle, au prix de 4 fr.

Nous la recommandons à nos lecteurs. Il est regrettable seulement que son prix élevé ne la mette pas à portée de toutes les bourses.

*Pages Rouges*, par Séverine.

1 volume, 3 fr. 50, chez E. Empis, 2, rue Chérubini.

Recueil d'articles déjà parus, mais valant du neuf.

Toute de nerfs et de sentiments, Mme Séverine excelle à faire d'émouvants plaidoyers en faveur des misérables et des exploités. Parfois, elle prostitue bien cette pitié sur des Rabaroust et des Clémenceau, dont la qualité de dirigeants devrait pourtant éloigner la pitié.

Certes, nous ne demandons pas que l'on frappe un ennemi à terre, mais lorsqu'un de nos exploiteurs ou de nos dirigeants y est précipité dans l'exercice de ses fonctions, nous n'éprouvons nullement le besoin de le repêcher et ne comprenons pas trop ce sentiment chez une révolutionnaire. Mais comme elle le dit, Séverine est une irrégulière de la révolution; peut-être, est-ce ce sentiment qui lui a fait prendre la défense de ceux des nôtres, alors que les cris de haine et de mort s'abattaient sur eux de toute part, de pseudo-révolutionnaires ne craignant pas de faire chorus avec les bourgeois.

En tout cas, c'est crâne de sa part, et nous devons lui en tenir compte. Et comme elle ne craint

pas de dire leur fait aux exploiteurs, de leur allonger en passant, quelques bons coups de griffe, emportant le morceau, cela nous fait passer ce que ces articles ont parfois de trop « appel à la pitié » quand ce sont des droits que devons revendiquer.

Autant Séverine est vibrante, émue et pathétique dans ses appels à la charité, autant elle est rosse et mordante pour ceux qui l'ont froissée. Les guesdistes et Toutée en savent quelque chose, le cuir doit leur en saigner des lanières dont elle les cingle. Il est bon de dire qu'il ne l'ont pas volé et qu'ils n'ont que ce qu'ils méritent, à lire les articles qu'elle leur consacre.

Mais, où nous ne sommes pas d'accord avec Séverine, c'est sur le récit qu'elle fait des affaires Reinsdorf et Lieske.

Reinsdorf a donné dans un traquenard monté par Bismark dit-elle, et Lieske accusé d'avoir exécuté le commissaire Rumpff, pour venger la mort de Reinsdorf, à laquelle ce policier avait contribué, était innocent de ce meurtre, j'en ai eu la preuve entre les mains, et elle cite des lettres de Lieske et de son frère, mais ajoute que les guesdistes, pour ne pas perdre un martyr, refuserent d'avouer la vérité et l'empêchèrent de publier, lors de l'arrestation de Lieske, les preuves de son innocence.

Ne nous laissons pas égarer par la passion, Mme Séverine, comme vous, nous sommes persuadés que, pour un siège à la Chambre des députés, les guesdistes sont capables de bien des saletés, ils ne craignent pas à l'occasion de faire chorus avec les policiers pour salir les anarchistes qu'ils haissent plus que les bourgeois, sachant que ceux-ci pourront, un moment ou l'autre, leur ouvrir leurs rangs, tandis que les anarchistes ne laissent aucun espoir à leur soif de domination. Inutile donc de travestir les faits pour le seul plaisir de leur mettre une saleté de plus sur le dos. Est-il bien sûr d'abord qu'ils ont réclamé Lieske comme leur. Lieske était anarchiste, il a frappé Rumpf, pour sa participation à l'arrestation et à la condamnation d'un anarchiste, il est mort la tête haute, en anarchiste.

Lieske, arrêté sur de simples probabilités, nia jusqu'au bout, avoir exécuté Rumpff. Essayer de sauver sa tête en jetant le doute dans l'esprit de ses bourreaux, cette tactique lui était bien permise, et le *Révolté* de l'époque se conforma aux dénégations de Lieske, et si l'article de Séverine parut à cette époque, elle eut raison de le publier.

Mais aujourd hui que Lieske est mort, que la vérité ne peut lui nuire, c'est une superfétation de venir le reproduire. Il n'y a plus intérêt à cacher la vérité.

Il est de toute notoriété parmi les camarades, que ce fut bien Lieske qui exécuta Rumpf, ce fut la blessure qu'il se fit à la main en enfonçant son couteau dans la gorge du policier, qui le trahit et amena son arrestation. Et si Lieske, nia jusqu'au bout, sa participation à l'exécution, il affirma ses convictions anarchistes, et en entendant prononcer sa condamnation, ne put s'empêcher de s'écrier : N'empêche que Rumpff est mort.

Quant à Gebhardt, le soi-disant meurtrier de droit commun qui aurait été arrêté après l'exécution de Lieske et reconnu comme le véritable auteur de celle de Rumpf, il n'eut aucune preuve à prouver sa résidence à Paris au moment de la mort du mouchard.

Il est faux de même que l'affaire de Niederwal ou fut pris Reinsdorf, fut un faux complot, comme vous l'affirmez, monté par Bismarck.

Ce fut Reindorf lui-même qui eut l'idée de l'affaire et l'organisa ; il était trop intelligent pour donner dans un complot policier ; seulement, déjà fort malade et nouveau dans le pays, il n'eut pas le temps d'étudier à fond, ceux avec lesquels on l'aboucha, il tomba sur deux traîtres qui le dénoncèrent et le livrerent à la police. Il paya de sa tête sa trop grande confiance.

Si le résultat est le même, la différence mérite pourtant d'être établie.

---

Les camarades de Naples viennent d'éditer en brochure à 0. 05 cent., le discours de Cafiero qui parut dans le *Révolté*, en 1885 : *Anarchia et Comunismo*.

Adresser les demandes à Giovanni Bergamasco, fermo in posta Naples.

---

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous avons fait un tirage des *Déclarations* de G. Etievant.

La brochure est en vente à *la Révolte*, au prix de 0 fr. 10, 7 fr. le cent pour les groupes.

---

Le groupe anarchiste de Grenoble invite le compagnon Pintelon à donner au plus tôt de ses nouvelles. Extrême urgence.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

E. B., à Argenteuil, 1 fr. Groupe anarchiste brestois 0,70. Un ami de Ravachol, 0,30 c.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

E., à Daumazan, 0,25. — Collecte faite au groupe de St-Claude, 1,30.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Breton, de Paris, s'étonne de ne pas recevoir les trois exemplaires des *Préjugés*, demandés à F. Guy, il y a quinze jours.

Le camarade compositeur-typographe qui a demandé du travail à Roubaix, est averti qu'on lui a trouvé une place, mais qu'il prenne connaissance des conditions avant de quitter ce qu'il a.

Le camarade Billot demande des nouvelles du compagnon Voisin, de Bourges.

Lui écrire au bureau du journal.

F. à Lunay. — Avons passé votre adresse au groupe des isolés.

Le compagnon Gafliot Emile demande réponse à ses lettres au compagnon Odero, de Gênes.

R. — Parfaitement, vous pouvez laisser en héritage ce que vous voulez à l'administration d'un journal existant, du parti, en l'avertissant de l'emploi qu'il devrait en faire ; le gérant, ça ne serait pas prudent, car étant susceptible d'attraper de l'amende, l'Etat ferait main basse sur la succession. Vous pourriez encore choisir quelqu'un dont la situation et le caractère vous soient un garant de sa probité, le faire votre légataire en le chargeant d'employer la somme au but ou aux buts que vous lui désigneriez.

B., à Chaumont. — 15 fr. tout compris.

B. à Grosthuiren. — Bien reçu mandat.

S. à Zaandyk. — Nous avons accusé réception du mandat dans le dernier numéro.

M. M. à Marseille. — Comme nous l'avons déja dit plusieurs fois les paquets sont mis à la gare le jeudi. — C'est la faute de l'administration des chemins de fer s'ils n'arrivent pas à l'heure. Réclamez jusqu'à ce qu'ils finissent par régulariser le service.

Cadot, Grenoble. — Pas reçu de lettre de vous que celle de mardi.

M. à Saint-Claude. — Adressez-vous au compagnon Paris, 140, rue Pierre-Corneille, à Lyon.

P. à Terreno're. — Pour les *postes*, adressez-vous à Steiger, 14, rue Thalberg, Genève.

M. à Caudebec. — Reçu mandat. Envoyez, nous utiliserons.

M. à La Tour du Pin. — Employez le numéro en plus à la propagande.

A. C. à Torino. — J'ignore ce qui s'y est fait. Je n'en ai plus entendu parler.

B. à Limoges. — Le camarade en question n'est pas venu à Paris depuis cinq ans.

L. à Buenos-Ayres. — Envoyez toujours ce que vous pourrez récolter de vieux timbres, nous les liquiderons du mieux que nous pourrons pour la propagande.

A. à Bordeaux. — R. fait ce qu'il veut et je n'ai ni à m'en étonner ni à ne pas m'en étonner. Celui qui a été vous raconter cela est aussi timbré que vous.

N. à Toulouse. — M. à La Tour du Pin. — E. C. Maxime. — P. à Saint-Nazaire. — R. à Romans. — C. à Sorède. — E. F. à Lausanne. — S. à Nîmes. — H. à Narbonne. — D. à Toulon. — N. à Vazerac. — J. à Loir. — F. à Amiens. — Mme V. à Dijon. — R. à Saint-Quentin. — D. à Bruxelles. — F. à Reims. — T. à Mézières. — (P. à Tunis, B. à Vienne, F. à Alexandrie et P. à Châlons, pour le *P. Peinard*). — B. à Valence. — V. A. à Roubaix. — P. à Saint-Chamond. — Reçu timbres et mandats.

---

## CONVOCATIONS

Grande conférence publique, samedi 1er juillet, à 8 h. 1/2 soir, salle du Commerce, faubourg du Temple. Ordre du jour : L'Inquisition bourgeoise, le passage à tabac, la torture officielle, réclamations sur les cruautés commises dans les prisons et les bagnes.

Plusieurs orateurs prendront la parole. Il sera perçu 20 centimes pour les frais.

N. B. — Etant donnée l'importance du sujet, les compagnons sont engagés à inviter le plus grand nombre possible d'indifférents.

---

Le groupe d'initiative, ayant pour but de rappeler l'exécution du grand propagandiste Ravachol, a décidé de faire une grande soirée familiale, le 8 juillet, Salle du Commerce : pour cela il convoque les compagnons à la soirée amicale du dimanche 2 juillet 1893, Salle Georget, 38, rue Aumaire, afin de recueillir des fonds.

---

Groupe de propagande des V et XIII arrondissements. — Dimanche, 2 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, salle Messiez, 127, rue Mouffetard.

Soirée familiale au profit d'un camarade, victime de la lutte.

Prière aux camarades de venir faire preuve de solidarité.

---

Les compagnons du groupe *Les Récoltes du Dauphiné*, organisent, à Grenoble, une matinée-conférence familiale pour le dimanche, 9 juillet, à 2 h. de l'après-midi.

Tous les camarades désireux de s'initier à l'idée libertaire, sont priés de prendre des cartes d'entrée, prix 15 centimes, au profit de la propagande.

On trouve des cartes chez les compagnons Gidot, rue du Four, 2, Kar, rue des Prêtres, 3, Jourdan, Grand-Châtelet, à la Croix-Rouge, et Gaillard, rue Saint-Laurent, 52.

Le local sera désigné sur les cartes d'entrée.

---

Reims. — Dimanche, 2 juillet, réunion générale au local convenu.

Un bourgeois ayant porté un défi à un compagnon, viendra discuter à cette réunion, il y a donc urgence à ce que tous les camarades y assistent.

---

Charleville. — Réunion des Sans-Patrie et du Groupe abstentionniste, le 2 juillet, à 7 heures du soir, avenue du Petit-Bois, 26.

---

Bordeaux. — Réunion, le jeudi et le samedi soir du groupe *La Vérité*, 63, Cours Portal, aux Chartrons.

---

Bruxelles. — Réunion de tous les camarades le dimanche, 15 juillet, à 10 heures du matin, à *la Colline*, rue de la Colline. Urgence.

---

Aix-en-Provence. — Tous les lecteurs et lectrices de la *Révolte* et du *Père Peinard*, ainsi que tous les socialistes révolutionnaires aixois et des environs qui veulent s'instruire ou travailler à la diffusion des idées d'humanité et de liberté, sont avisés que le groupe anarchiste *La Jeunesse libertaire* (groupe d'études sociales) se réunit tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, café Victor Hugo, avenue de la Gare, à côté de l'octroi.

Causerie par un compagnon.

Des livres, brochures et journaux anarchistes sont gratuitement à la disposition de tous.

Si des compagnons ou groupes disposaient de livres ou brochures pour la bibliothèque et pour la propagande, ils peuvent les adresser au compagnon Simeon Sauve, rue St-Hippolyte, 26, à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône).

---

*Le Gérant-Imprimeur* : J. Billot

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNEE, N° 43. DIX CENTIMES DU 8 AU 14 JUILLET 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## SYMPTOMES

La blague des étudiants a tourné au sérieux. On a pu voir le quartier latin occupé militairement, une cinquantaine de blessés, (quelques uns disent davantage, on parle aussi de morts), plusieurs centaines d'arrestations, des kiosques brisés, des voitures renversées, des ébauches de barricades, voilà le bilan.

Tant que les étudiants se sont contentés de gueuler, tournant le dos aussitôt que les mouchards faisaient mine de charger, les journaux bourgeois ont pris fait et cause pour eux, mais sitôt que ça menace de tourner au tragique, tous en chœur, avec *l'Intransigeant* que l'on est sûr de voir en tête pour traiter de mouchards ceux qui prennent ses excitations au sérieux, nos bons journaleux se sont dépêchés de crier au péril, en adjurant les étudiants de faire leur police eux-mêmes, en arrêtant les « figures suspectes » qui se glissaient parmi eux pour « faire du désordre. »

Nous connaissons toute la crapulerie de ceux qui nous gouvernent, nous savons qu'ils ne reculeront devant aucun moyen pour mater la population ; aussi pourris que les policiers de l'empire, la provocation par les mouchards ne leur fait pas peur ; ils en ont déjà usé. Mais ici nous ne saisissons pas leur intérêt.

Ils n'avaient en face d'eux que des gens de leur bord, les futurs docteurs, les futurs avocats qui, d'ici à quelques années, formeront leur majorité à la Chambre : c'est la réserve bourgeoise, où ils puiseront les procureurs qui auront à requérir contre les fauteurs de troubles futurs qu'ils avaient à faire taire ; ils avaient tout intérêt à user de modération. Il est de toute évidence que la bagarre du café d'Harcourt n'a été que le seul fait des brutes lâchées et n'a été nullement commandée. Encore une fois, nous ne voyons pas l'intérêt du gouvernement à envenimer les choses.

S'il a lâché le flot de ses brutes, si les collisions sont devenues sanglantes, c'est qu'en effet, il s'était mêlé des éléments étrangers aux étudiants : « Des agents provocateurs » disent les journaux bourgeois. N'y aurait-il pas une autre explication ?

Quand des milliers de misérables sont sur le pavé à la recherche d'un travail impossible ; quand le mécontentement est partout ; quand tous les jours on voit des malheureux se suicider de misère, est-ce qu'il serait téméraire de supposer que ceux qui ont tout à gagner dans une émeute ont hésité à s'y mêler et à faire de la besogne un peu plus sérieuse que celle des étudiants.

Les bagarres du quartier latin prouvent que le régime bourgeois est à son déclin, ses institutions sont pourries, ses hommes détestés, c'est la dégringolade qui s'annonce. La manifestation des étudiants débutant par une blague a manqué de provoquer des accidents sérieux, absolument comme une piqûre d'épingle sur le corps d'un syphilisé peut occasionner un amas de pus au point blessé ; d'autres se reproduiront sûrement jusqu'à ce qu'une plus sérieuse entraîne la conflagration générale où vos institutions disparaîtront une à une.

## LES ÉLECTIONS EN ALLEMAGNE

Les journaux démocrates socialistes chantent victoire ; ils s'enivrent des succès obtenus par leur parti aux dernières élections. Une dizaine, peut-être douze, députés s'appelant « social-démocrates » viennent s'ajouter aux 35 qui représentaient déjà le parti dans le parlement.

Très bien. Seulement, disons les choses ce qu'elles sont en réalité.

D'abord, malgré toutes ces victoires, il n'y a rien de changé. Au contraire. Avec l'ancien parlement, la loi militaire ne pouvait pas passer ; avec le nouveau, elle a une majorité d'une dizaine de voix ; et si elle est renvoyée devant un comité, ce ne sera pas à cause des victoires démocratiques — ce sera à cause de l'opposition qu'elle rencontre dans la grosse bourgeoisie, surtout dans les états de l'Allemagne du Sud.

Ensuite, toutes les victoires social-démocratiques n'ont pas diminué d'une seule les voix dont disposaient les conservateurs ou les gros bonnets de la bourgeoisie. Leurs victoires sont toutes obtenues sur le compte du parti radical (les progressistes) qui, à la veille des élections, s'est scindé en deux fractions. Il est évident que la scission s'étant produite chez les progressistes, très peu de progressistes ont pu entrer au parlement. Les électeurs d'une fraction votaient contre le candidat de l'autre fraction du parti, et ils donnaient leurs voix de préférence au démocrate qui représente absolument le même programme et auquel l'adjectif de socialiste ne pèse nullement.

C'est pourquoi les progressistes ont subi une défaite complète, et en lieu et place des progressistes, dix ou douze social-démocrates sont entrés.

Il était évident d'avance que la scission chez les radicaux qui hésitaient sur la loi militaire, devait profiter aux démocrates qui n'hésitaient pas de s'en proclamer les adversaires. Ils veulent bien un demi-million sous les armes, mais pas plus. Et, dès que la scission devint publique, les correspondants des journaux annoncèrent que les démocrates gagneraient dix ou douze voix.

Richter, le chef progressiste, en apprenant sa défaite et la victoire d'un démocrate, put même s'écrier : « Qu'est-ce que cela fait ! Il est contre la loi militaire ! »

Ce qui nous importe dans la victoire des social-démocrates, c'est seulement l'affirmation du principe républicain. Si une grande partie des social-démocrates (le parti Wollmar) sont démocrates-impérialistes, il n'en est pas moins vrai que le grand nombre sont démocrates républicains. Ce sont eux qui ont réuni le plus grand nombre de voix dans les grands centres industriels. C'est pour les démocrates-*républicains* que la grande masse ouvrière de Berlin s'est prononcée. Déjà, dès 1877, après l'attentat de Hoedel, l'*Avant-Garde* indiquait ce caractère — le caractère vrai — de la propagande des social-démocrates. Elle est républicaine avant tout. Elle attaquait les procédés anti-constitutionnels de Bismarck ; elle s'est attaquée dès lors à la camarilla, et elle a fait ses élections sur la réforme de la loi militaire, comme elle l'a faite la fois passée sur le renvoi de Bismarck. Militaristes, chauvins, ils le sont bien, mais mais ils préfèrent les formes « républicaines » de la Suisse jusque dans le militarisme.

Disons donc le fait tel qu'il s'est affirmé aux dernières élections :

Les *démocrates* ont gagné la journée.

Et les *socialistes* ont été refoulés davantage à l'arrière-plan.

Si vous êtes démocrate à la manière suisse — réjouissez-vous ; pavoisez, illuminez.

Quant à la particule de « socialo » qui se traîne dans leur nom, — n'y faites pas attention ! Ne vous souciez pas des noms. Andrieux-la-crapule ne s'appelle-t-il pas républicain ?

## LETTRE SUR L'ANARCHIE

### V

La longue période de religion instinctive, où s'est reposée l'humanité à son origine, a laissé des traces profondes dans la conviction humaine. La plus tenace est encore le préjugé du droit.

L'homme s'est découvert des droits et immédiatement, leur orgueilleuse énumération fut placée au-dessus de toute discussion.

Ils furent proclamés évidents par eux-mêmes, et celui-là serait encore sacrilège, qui, seulement, oserait les fortifier d'une démonstration dont ils n'ont pas besoin. On ne doute pas des Droits de l'homme ; ils sont, et on s'incline, à peine de la plus cynique immoralité !

Et depuis des siècles, toute la science ou la pratique sociale s'applique à réaliser leur sacro-sainte formule, avec, d'ailleurs, une variété de moyens qui aurait déjà dû faire douter de sa prétendue précision.

Si cette affirmation de notre grandeur n'avait

aucun inconvénient, on pourrait laisser cet innocent joujou aux mains de ceux qu'il réjouit; malheureusement, les équivoques sociales dont nous souffrons, n'ont pas d'autre prétexte. Le préjugé embarrasse la sociologie, il fonde toutes les erreurs où se dispersent les économistes. L'illusion est un peu trop chère à ce prix.

D'abord, elle nous encombre d'une morale, qui empêche la spontanéité humaine et nous surcharge de préoccupations affaiblissantes.

De plus, et surtout, elle est illusion, par le fait, provisoire, au gré d'une sensibilité peut-être fugitive. Un point de départ d'une détermination aussi confuse, réfugiée dans les brouillards obscurs de la conscience, n'oblige pas à la déduction; à la ligne sévère de la vérité toujours identique, tous les détours deviennent possibles; le droit peut être aperçu à l'origine d'une action presque quelconque. Et de fait, il n'est pas une institution qui ne se prévale des droits de l'homme. Tout gouvernement les prétend réaliser et s'intitule leur sauvegarde.

Cette élasticité suffit à leur condamnation. Il faut une base plus solide à la société, et où tous les hommes se puissent retrouver; le concert de l'humanité ne peut s'accorder au diapason incertain d'une foi, qui s'atténue, se modifie selon les individus. Un autre fondement est nécessaire, où la société définitive puisse s'édifier, et aussi la société universelle; une certitude doit dominer toute la déduction sociologique, que personne ne puisse contester, qui reste, inébranlable, dans le temps et l'espace, chez les peuples quelconques du présent, dans les générations possibles de l'avenir.

Or, la plus immédiate des certitudes, est l'affirmation même de notre activité. Nous nous sentons agir à tous les instants de notre conscience, et, par le fait, des résistances nous apparaissent autour de nous, qui nous empêchent. L'homme est un système de forces en équilibre plus ou moins instable, d'où le droit aurait-il pu s'introduire, et que pourrait-il signifier? Les forces se distinguent par leur quantité, toute autre hiérarchie est illégitime, et d'ailleurs inconcevable. A moins d'une métaphysique qui resterait à démontrer, aucune investiture de l'homme n'est vérifiable. Nous constatons la force humaine, et des forces autour; voilà le fait certain, tout le reste est hypothèse, admise trop facilement par notre orgueilleuse puérilité.

Donc, aucun droit; nous sommes parce que nous le pouvons, rien ne nous rattache à l'être que notre puissance. Qu'une force plus considérable nous heurte et nous écrase; que notre force au contraire dépasse celles plus faibles, le fait est absolument le même: la moindre distinction ne se saurait réellement justifier.

Aucun devoir non plus; du moins, au sens où l'entendent le grand nombre des moralistes. Cependant, quelque chose d'analogue!

Le fait nécessaire de la force est l'expansion. Toutes les directions sont également légitimes pourvu que ma force se distende, mon énergie se développe. La conscience morale ne peut-être qu'une habitude de la force, les directions qu'elle me défend sont celles que ma force a longtemps ignorées. Et, en effet, la moralité varie avec les peuples et les siècles, ses interdictions n'émanent donc donc pas d'un principe interne identique en tous les individus, mais d'une accoutumance au milieu si différent en l'univers varie. Un acte immoral se réduit à un acte inusité, dont la surprise seule effraye la conscience.

Cependant, certaines directions restent *rationnellement* obligatoires, parce qu'elles concluent à une plus grande et plus rapide expansion. Le fait inévitable est l'expansion, l'emploi de nos activités; si la science nous montre le moyen de leur meilleur emploi, si la liberté dont nous disposons nous en permet la réalisation, nous *devons* agir, ce moyen, nous efforcer dans cette direction, *à moins d'une absurdité*.

L'impérieuse logique de notre être nous impose l'activité; l'action est une nécessité, la condition de notre être; l'action la plus efficace devient par le fait une véritable exigence de notre réalité.

Un véritable devoir s'élève, envers nous-mêmes: le seul que découvre l'analyse la plus déliée. Nous *devons* nous développer le plus commodément possible; car, nous nous développerons nécessairement, et la plus évidente logique nous commande de diminuer ces obstacles contre lesquels nous serions condamnés à nous épuiser.

Le devoir se déduit donc de la logique et non d'une autorité supérieure; il est la simple conscience de nos nécessités, l'adhésion libre à notre fatalité.

Le devoir rapproche l'idéal, il facilite le fait inéluctable, il aide à nos inévitables réalisations. Nous agirons toujours et quand même; agissons donc le plus efficacement, le progrès nécessaire sera plus rapide, la route si longue de notre évolution sera plus vite parcourue, et la fatigue sera d'autant évitée, à laquelle nous oblige la lutte éternelle.

Si je pose de plus « je dois conclure » de même, si je suis, je dois agir, et choisir l'acte le plus conforme, le plus amplificateur, à moins d'une contradiction, d'un conflit avec ma certitude.

L'immoralité n'est plus qu'un illogisme; c'est l'intelligence qui oblige, et non un principe suspect.

Mais aucun autre devoir ne grève notre liberté. L'anarchie n'accepte ni tradition, ni révélation sacrée, elle n'admet d'autres lois que l'inévitable, d'autres devoirs que ceux d'une incontestable logique. L'homme est tenu envers lui-même; il est lié à son être et ne peut faillir à cette obligation d'agir, sans faire banqueroute à sa nature.

Au-dessous ou à côté de ce devoir, nul autre ne vient prendre place; toutes les obligations dont nous allons composer l'état social, toutes les conditions, les exigences, de l'humanité organisée, ne pourront avoir d'autre origine.

La raison seule, commande ici la foi; la nécessité de l'effort à outrance, est un devoir justifié, logiquement démontré; devant lui seul nous inclinons nos libertés, et cette société seule sera pour nous respectable, qu'aucune autre exigence ne viendra compliquer!

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

La société bourgeoise s'enfonce un peu plus chaque jour dans le scandale et l'infamie: laissons la se débattre dans son bourbier: les balayeurs ne sont pas loin.

Et souvenons-nous.

L'année dernière, le 11 juillet, la tête d'un des nôtres tombait sous le hideux couperet légal. Il fallait du sang aux *honnêtes gens* que son énergie avait terrifiés. Ils l'assassinèrent, et crurent en avoir fini du même coup, avec le mouvement anarchiste.

Erreur de misérables doublés d'imbéciles. Le martyre du compagnon Ravachol a décuplé les forces de la propagande, son sang est devenu une semence de révoltés.

Cela rassure au milieu des hontes de l'heure présente.

Camarades, l'idée marche, chaque jour elle fait des prosélytes, et chacune des injustices des *gens de loi* grossit la phalange des libertaires.

Encore quelques années et le flot montant de l'idée anarchiste aura submergé cette société pourrie qui sombre comme l'avait prédit un de ses coryphées, dans le sang et dans l'imbécillité.

***

VOIRON. — L'idée fait son chemin. De vingt-deux que nous étions au groupe il y a une quinzaine, nous dépassons maintenant la quarantaine, bons compagnons solides et propagandistes convaincus. La jeunesse vient à nous et les socialo-autoritaires pressentant notre force, essaient de nous amener à leur tactique. Peine perdue. Leur « Etat ne nous dit rien qui vaille.

La police avait réussi jusqu'à ce jour à nous empêcher de trouver un local pour nos réunions. Mais un vieux révolutionnaire vient de nous prêter un magnifique pavillon dans son jardin et là, avant devant nous les montagnes du Dauphiné et d'autre part l'immense plaine du Graisivaudan, nous pourrons nous réchauffer le cœur et nous préparer à donner l'assaut aux institutions vermoulues qui nous régissent actuellement.

***

CALAIS. — Pour avoir distribué quelques placards: *Déclaration de soldats anarchistes*, le compagnon Walter vient de tirer trois mois de prison. Il depuis sa mise en liberté, il est journellement en butte aux vexations policières. Si, au lieu de détourner les jeunes gens d'endosser l'uniforme de la servitude, le camarade avait volé des centaines de mille francs aux bons gogos, les mêmes mouchards qui le tracassent aujourd'hui, le salueraient bas bas, et c'est à qui veillerait sur *sa propriété*. Toujours la justice distributive!...

***

ANGERS. — L'œuvre du boucher Dodds n'était pas complète. Après avoir massacré des milliers de Dahoméens, on en promène un demi-cent de captifs qu'on expose, sur nos places, à la curiosité crapuleuse des bourgeois. Et leur luxure aussi est émoustillée à la vue de pauvres filles de 18 à 20 ans qui exhibent leurs bras et leurs jambes pour 50 centimes.

C'est de la marchandise humaine qu'on a fait venir du Jardin d'acclimatation.

Canailles et saligauds, tels sont les individus dont la bêtise populaire a fait nos maîtres, et par lesquels elle se laisse manger la laine sur le dos.

***

SAINT-CLAUDE. — Nous avons fondé ici un groupe ouvrier socialiste révolutionnaire. Il nous partons de cette idée que l'affranchissement de l'homme sera son œuvre individuelle. Par cette initiative individuelle, nous réalisons la Révolution. C'est ainsi que les adhérents de notre groupe ont obtenu la journée de huit heures en ne travaillant pas davantage, tout simplement. Nous ne nous arrêterons pas là, car ce que nous voulons c'est l'expropriation de la Bourgeoisie.

En attendant, elle nous traque et persécute de toutes manières.

Un camarade malade, rentrait chez lui, à minuit, accompagné d'un copain, lorsqu'ils furent accostés par dame mouchard. Le tribunal, conséquent dans sa crapulerie, a condamné le premier pour tapage nocturne, et le second pour complicité! Aidez vous les uns les autres! Soutenez-vous, messieurs les bourgeois: vous aurez un de ces jours un tapage, peut-être pas nocturne, mais qui vous fera perdre l'envie de recommencer.

## Russie

Les masses ouvrières perdent patience de plus en plus. Ainsi, la semaine passée, il y a eu grande révolte ouvrière dans les usines d'un très grand fabricant de cotonnades, Khloudoff, à Iegoriévsk dans la province de Ryazan. Le mécontentement mûrissait depuis quelque temps et il s'est enfin fait jour par une belle révolte.

Deux mille hommes marchèrent contre les usines et la cantine et les saccagèrent entièrement.

Toutes les machines furent brisées. Tous les livres de comptabilité furent mis en bouillie. Une immense quantité de marchandises fut détruite, mise en pièces, en petits morceaux.

Rien absolument ne fut enlevé par les révoltés qui empêchèrent même la foule des curieux d'emporter quoi que ce soit. Ce fut une vengeance à froid, systématique. On ne molesta personne des employés, mais on détruisit tout. Ce ne fut pas un pillage, ce fut une exécution en règle, et lorsque la police arriva sur les lieux, on lui remit le coffre-fort que l'on n'avait pu détruire.

Lorsque la troupe, mandée en toute hâte, accourut vers la fabrique, elle ne trouva personne pour

frapper. Tout était fait, et les ouvriers fraternisaient avec les soldats, avec la conscience nette d'avoir accompli un *acte de justice*.

## Espagne

Espagne. — Nous ne connaissons les événements du 21 juin, que par les journaux bourgeois. Il ne faut donc accueillir leur récit que sous réserves. *El Productor*, et *El Corsario*, deux journaux anarchistes étaient parus la veille : nous n'aurons leur version que dans quelques jours.

Voici le résumé de « Le Libéral » et « Il Imparcial » deux journaux de Madrid.

Le soir du 21, un engin explosif était déposé contre la grille de la maison de Canovas, ancien président du Conseil. L'engin a éclaté entre les mains des hommes qui le portaient. l'un a été tué : c'est le compagnon Francisco Ruiz, dit Alvarez, typographe à la rédaction *La Anarquia* ; l'autre, Francisco Suarez, employé au même journal n'a été blessé ; un troisième camarade a réussi à s'échapper.

Aussitôt l'explosion connue, la police a procédé à de nombreuses arrestations, et dans toute l'Espagne, à l'heure présente, les anarchistes sont traqués.

## Allemagne

On écrit d'Erfurt à la *Gazette de Francfort*, qu'une instruction vient d'être ouverte à propos des traitements cruels que le sous-officier Hoyer, du 71e régiment d'infanterie, infligeait à ses subordonnés. Parmi ses victimes, on cite notamment un troupier auquel Hoyer administra un jour, dans la région du bas-ventre, des coups de pied tellement violents que ses intestins furent déplacés et formèrent, sur certain point, comme une tumeur énorme. Le soldat tomba en syncope. Hoyer le somma de se relever et, comme le malheureux restait couché immobile sur le sol, le tortionnaire le frappa au visage, de telle sorte que le sang coula du nez et de la bouche.

Le soldat fut admis à l'ambulance avec la mention : « Tombé par accident ». Mais, quoique, dans les premières heures, la terreur que lui inspirait le sous-officier l'eût empêché de parler, il finit, sous le coup de douleurs intolérables, par faire des révélations à la suite desquelles Hoyer vient d'être mis en état d'arrestation.

## Etats-Unis

Chicago

En ce pays, où la lutte entre le capital et le travail prend tous les jours de plus grandes proportions, toute décision légale qui intervient à propos de cette lutte et fait pencher la balance en un sens quelconque, revêt une importance considérable.

Or, voici ce qui vient de se passer. L'association des mécaniciens de chemins de fer compte 35,000 membres, et son objet est de grouper les travailleurs contre leurs patrons, dans l'espèce, les compagnies de chemins de fer. Travail contre capital.

La compagnie A, pour ne pas la nommer, emploie un jour des mécaniciens qui ne font pas partie de la dite association. Celle-ci aussitôt entre en guerre, et par l'organe de son président, enjoint aux mécaniciens, employés dans les compagnies B. C. D, dont les lignes se croisent avec celles de la compagnie A, de cesser le service de cette ligne.

La compagnie A, en appelle à la Cour de justice, et la Cour lui donne raison.

Et voici sur quoi elle base sa sentence :

Le congrès a voté une loi obligeant toute compagnie de chemins de fer, à recevoir les wagons d'autres compagnies dans le transit d'un Etat à un autre. La Cour décide que cette obligation s'étend nécessairement *aux employés* de chaque compagnie, puisque toute compagnie travaille au moyen de ses employés.

Comme c'est un délit de s'opposer à l'exécution de la loi, la Cour décide que l'ordre du président des mécaniciens constitue un délit formidable.

Cette décision n'affecte pas le droit des employés d'une compagnie de déclarer la grève, mais elle déclare délit toute grève qui ne reconnaît d'autre motif que celui de porter préjudice à une tierce compagnie. Donc, aux mécaniciens de la compagnie A, deux ans de prison, mille dollars d'amende.

C'est parfaitement légal et parfaitement canaille. Il faut suivre cette jurisprudence de très près. Elle est pire que celle des gouvernements absolus.

(D'après *El Perseguido*

***

D'après *El Vorbote*, de Chicago, le seigneur Wanamacker, directeur général des postes, vient d'assurer sa précieuse existence pour la bagatelle de vingt-cinq millions de francs (25.000.000). Il paie annuellement à la compagnie une somme de 850.000 francs.

Le comte Dudley, un des plus riches propriétaires anglais, est assuré pour un million deux cent mille livres sterling (1.200.000), trente millions de francs. Et le prince de Sales, l'ami des petits télégraphistes et de madame Jaffreys, s'est évalué, tripes et boyaux, à la somme de 16.250.000 francs.

Pour de la viande, c'est de la viande diablement chère.

(El Perseguido, Buenos-Ayres).

***

Sous ce titre : « Organisation et Autorité », *La Controversia* de Valence, engage une polémique avec *El Productor*, de Barcelone, à propos d'une série d'articles de ce journal qui recommandent un mode de groupement où l'autorité se ferait sentir.

« Il est nécessaire de combattre l'autorité sous toutes ses formes ».

Nous disons : l'organisation doit être libre. La vôtre ne l'est pas, puisque si l'on ne paie pas la *cotisation* (toujours tirer à la bourse !) on ne peut en faire partie. En pareille organisation on n'a ni liberté d'action ni initiative, puisqu'il faut plaire à l'association ou cesser d'y appartenir.

Tous les compagnons doivent se voir, se grouper et faire de la propagande suivant leurs inclinations, les affinités et les circonstances. Tout : manifestations, meetings, journaux, brochures, tout absolument, tout est réservé à *l'initiative individuelle*.

Ainsi, en France, au lieu de revêtir un caractère général et centralisé, la propagande est au contraire une mosaïque aux tons multiples et infiniment variés.

Mais, sans passer la frontière, sans sortir de la capitale, prenons pour exemple Valence. Voici plus d'un an qu'il n'y a plus de *groupes*, sinon des groupes *libres*, selon les affinités. Valence, qui était autrefois un *centre*, avec président, secrétaire, trésorier, jours de tenue, etc..., aujourd'hui on n'a plus rien de tout cela. Eh bien, la propagande y est plus active que jamais.

La propagande individuelle est et sera toujours la plus efficace, celle qui produira les résultats les plus importants.

La liberté !... que chacun soit un *centre* de propagande. Si l'on se réunit, que ce soit d'après les affinités, le seul tempérament, et pour les besoins du moment. Point de règlements, de formalités, l'*initiative individuelle*, tant pour la propagande que pour la lutte.

# BIBLIOGRAPHIE

M. Remy de Gourmont est un lettré, subtil et délicat, connaissant à merveille l'art de ciseler les phrases ; nos lecteurs ont pu en juger par les deux articles de lui, que nous avons reproduits.

L'horreur de la bêtise bourgeoise lui inspire de beaux cris de révolte, la haine de la platitude lui fait trouver des accents émus en faveur de l'émancipation de l'esprit humain.

Malheureusement pour lui, l'esprit humain se trouve contenu dans le cerveau d'un petit cénacle d'artistes, littérateurs, pour lesquels doit peiner le restant de ce que l'on est convenu d'appeler la masse.

Son horreur de l'autorité provient de ce qu'elle a la prétention de le plier, lui artiste, aux mêmes entraves que le commun des mortels.

Si elle se contentait d'opprimer le troupeau des corvéables, il ne s'en apercevrait même pas.

Cet esprit de réactionnarisme n'est pas particulier à M. de Gourmont ; nombre d'artistes et de littérateurs, poussent cet orgueil à son extrême degré.

Autrefois, l'homme croyait que la terre, les plantes et les animaux avaient été créés, en seule vue de lui être utile. Poussant plus loin son antropocentrisme, il s'imaginait que le soleil avait été créé dans le but unique de l'éclairer et de faire pousser ses carottes, la lune pour égayer de sa douce clarté les nuits qui lui auraient été trop sombres, les étoiles pour lui servir de point de repère. Il est revenu de cette illusion, les artistes l'ont reprise pour leur compte. L'humanité n'a été faite que pour eux, ils se croient de plus en plus une élite ; en dehors de leur petite chapelle, l'humanité n'existe pas.

Quand parut l'article : *Le Jouet patriotisme*, nous voulûmes le lire, espérant y trouver une large vue humanitaire de la question, mais nous fûmes déçus. Nous sentîmes bien vibrer l'indignation du lettré contre des obligations qu'il jugeait indignes de lui, mais il ne nous expliquait pas que les hommes sont égaux, qu'ils ont un égal droit de vivre, et peuvent vivre sans avoir besoin de se tuer. Qu'il n'y a que ceux qui les exploitent qui ont intérêt de les diviser.

Dans l'*Idéalisme*, jolie petite plaquette qu'il vient de publier au *Mercure de France*, M. de Gourmont, nous précise encore cette première impression.

« L'idéaliste, dit M. de Gourmont, ne saurait admettre qu'un seul type de gouvernement, l'anarchie ; mais s'il pousse un peu plus avant l'analyse de sa théorie, il admettra encore, avec la même logique (et avec plus de complaisance) la domination de tous par quelques-uns, ce qui, d'après l'identité des contraires est spéculativement homologue et pratiquement équivalent. »

« L'identité des contraires » ! certes, nous ne voulons pas chicaner M. de Gourmont sur des mots, mais ne voilà-t-il pas une phrase qui semble vouloir dire beaucoup, et qui ne dit rien. Bêtions-nous du clinquant des mots. Il n'est pas, que nous sachions, vrai que l'autorité et sa négation fussent semblables que l'oppression et la liberté soient identiques. Deux choses identiques se ressemblent en tous points, si elles ont des points différents elles ne sont plus identiques, eussent elles d'autres points de contact.

« De tous les plaisirs » nous dit l'auteur, dans un autre passage, que peut procurer la littérature, le plus délicat est certainement : « Ne pas être compris. »

Certes, nous « comprenons » que M. de Gourmont a voulu faire là de l'ironie : mais, au fond, n'est-ce pas la pensée de bien des littérateurs, y compris M. de Gourmont. Ecrire seulement pour ce qu'ils appellent une élite, n'être que quelques uns à se délecter d'un assemblage de mots où le fond disparaît sacrifié à la forme et dont ils se congratulent, n'est-ce pas le propre de ceux qui ne veulent être que des littérateurs, de purs littérateurs.

Réduire la littérature à ce point, c'est, selon nous, aussi fort et aussi intelligent que ces vieux fossiles se réunissant dans quelque vieux café d'un fond de province, pour deviner la dernière charade ou le dernier rébus de quelques journaux illustrés, radieux sont-ils, lorsqu'ils peuvent voir figurer leur pseudonyme dans la liste des premiers arrivés au numéro suivant.

Ecrire pour le seul plaisir de se délecter les yeux ou les oreilles par la forme harmonique que l'on aura su donner aux phrases ; rechercher exprès des tournures de phrases, connues seulement de quelques invités, ressemble au bavard qui parle pour le seul plaisir de parler, incapable de se souvenir de ce qu'il a dit.

Nous ne comprenons l'art d'écrire que si l'on a des idées à expliquer, à élucider, à propager.

Si réellement, vous écrivez pour vous seul, à quoi bon vous faire imprimer. Si, déjà vous faites tirer à plusieurs exemplaires, c'est que vous cherchez à faire du prosélytisme. Pourquoi, à priori, ce dédain de la masse, est exclusivisme à son égard ?

La masse est en retard, la masse est ignorante, à qui la faute, si ce n'est à la mauvaise organisation sociale qui fait qu'elle est forcée de produire alors que vous ne faites rien. Vous ne devez pas rechercher son approbation en descendant à son niveau, mais pourquoi ne chercheriez-vous pas à lui faire comprendre les beautés dont vous jouissez. Pourquoi ne chercheriez-vous pas à lui faire gravir les hauteurs où vous vous tenez.

Voilà ! c'est qu'il est plus facile d'agiter des grelots, de faire luire du clinquant, d'écrire dans un langage que l'on est seul à comprendre, d'employer des mots qui échappent au commun des mortels, que de développer une idée dans des termes clairs, précis, compréhensibles de tous, sans sortir de la vulgarité.

Pour qui a quelque peu lu les auteurs anciens, qui connaît les racines, il est facile de créer des

mots ou de ressusciter des archaïsmes, mais il est difficile à qui veut se faire comprendre des ignorants, de dire des choses claires sans tomber dans la vulgarité. Voilà pourquoi nombre de littérateurs s'enferment dans leur tour d'ivoire, méprisant la masse dont c'est, pourtant, le travail qui les font vivre et leur crée les loisirs et le luxe dont ils ont besoin pour rester délicats et se quintessencier.

Ici, ce n'est pas tout à fait le cas de M. de Gourmont qui dit de très bonnes choses dans un langage, beau et clair, mais qu'il se méfie de cette tendance à l'aristocratisme, on se figure que c'est de la puissance de pensée, ce n'est qu'impuissance de vaniteux. M. de Gourmont vaut mieux que cela, nous lui souhaitons qu'il n'aille pas s'y enliser.

*Chansons tristes*, par Paul Sainte-Brigitte, 1 vol. chez Godenne, à Malines (Belgique).

Des vers, et même de beaux vers. L'auteur est un exécutant de mérite, mais ses chansons, tristes toujours, sont toujours aussi des plaintes de résignés. La vie est mauvaise, tant pis ; au lieu de se révolter, il se lamente, c'est beaucoup d'encre et de temps perdu.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous avons expédié, pour le compte du groupe parisien d'*aide aux isolés*, six paquets de cinq kilos chacun, de brochures et de vieux numéros.

C'est quelque chose, mais ce mode de propagande doit être beaucoup plus agrandi. Elle est excellente, et il est à désirer que tous les camarades isolés nous fassent connaître leur adresse et les besoins présumés de leur localité. Comme le disaient les camarades dans leur note du numéro 39, il faut hâter la révolution, et pour qu'elle soit efficace, semer nos idées parmi les campagnes, afin que les paysans, comprenant leur véritable intérêt, prennent possession de la terre et aident les compagnons des villes à consommer la ruine de la société actuelle.

Donc, encore une fois, les compagnons qui se trouvent *seuls dans leur commune*, et que leur maigre salaire condamne à l'inactivité, sont invités à envoyer leur adresse à la *Révolte*.

Il leur sera fait envoi de brochures et de journaux dans la mesure de leur demande.

Bordeaux, 3 juillet. — *Congrès régional de Bordeaux.*

Compagnons,

Parmi les adhésions que nous avons reçues, quelques groupes nous demandent l'époque à laquelle nous comptons les convoquer.

Nous attendons pour cela un plus grand nombre d'adhésions ; en conséquence, nous prions les groupes et compagnons qui ont adopté cette idée, de bien vouloir nous écrire le plus tôt possible, afin qu'il n'y ait aucun retard.

Pour les communications, s'adresser au compagnon L. Liard, 48, rue des Retaillons.

### Les grands hommes

Faut-il en faire des demi-dieux ? ou bien peut-être faut-il leur confier le soin de diriger la multitude des vies obscures, obscure comme était la leur avant leur célébrité ? D'abord, eux-mêmes qu'en doivent-ils penser ? Eux qui savent comment cela est arrivé ; eux qui connaissent la chose dans ses détails et qui ont vu la belle œuvre péniblement s'élaborer ! Hélas ! ce que quelques-uns d'entre eux en pensent, nous ne le savons que trop ! Victor Hugo, par exemple ! S'il ne s'est jamais pris pour une lanterne, c'est qu'il se croyait phare.

En parlant du Créateur, il disait : « Nous deux ! » — Un autre, dont j'ai oublié le nom, disait en des termes que j'ai oubliés aussi : « Mon génie m'isole ; je ne trouve personne qui me comprenne. C'est très embêtant car, parfois, je me sens horriblement seul. » — Dire combien de *grands hommes* ont été rendus stupides par la gloire ; combien ont été éteints par l'Académie française, ce serait long et ennuyeux.

Mais les autres ? les grands hommes qui sont restés sincères, comment ont-ils dû se juger ?

Que les jeunes, jeunes de tout âge j'entends, avant de se mettre à l'œuvre aient senti de la grandeur en eux et cru à leur force cela est bien certain ; mais plutôt enthousiasmés par la beauté de ce qu'ils concevaient qu'infatués d'eux-mêmes et stupidement orgueilleux, ils n'étaient pas ridicules. Il fallait bien qu'ils crussent que quelque chose de beau pouvait sortir d'eux pour vouloir réaliser leur rêve et poursuivre cet idéal jamais atteint.

Qu'on croie donc en ce qu'on fera ! c'est naturel. Mais être orgueilleux de *ce qu'on a fait* !

« Et toi, grand artiste qui es arrivé et qui connais » temples avec complaisance ton brillant passé, ne » feras-tu donc plus rien de nouveau. Ton cerveau » est-il déjà vide ? — Oui, j'entends bien : ces » chefs-d'œuvre c'est ton idéal que tu as enfin réa- » lisé. Ton but était donc bien rapproché que tu l'as » atteint. Tu as été un grand artiste... soit ! Mais » tu n'es aujourd'hui plus rien. L'artiste est celui » qui crée et non celui qui a créé. »

Vivre, c'est avancer, et ceux qui s'arrêtent sont bien morts. D'ailleurs combien peu il a été fait ! La laideur est encore partout et personne n'a fait le chef-d'œuvre définitif.

Il apparaîtra peut-être un jour aux hommes, ce monument splendide, animé d'une vie si puissante que tous en seront pénétrés et qu'un même élan d'amour les jettera en avant, vers le Beau, enfin vainqueur. Mais ce chef-d'œuvre là ne sera pas signé, ce sera celui de l'humanité entière. Le savant patient qui, sous des centaines d'observations faites par lui, découvre enfin le constant, le fixe, *la loi*, va-t-il aussi s'arrêter et se faire décorer ? Non ! combien de fois dans ses recherches n'a-t-il pas vu des points d'interrogation poindre à l'horizon du connu !

Deux cents ans après Newton, nous ne savons rien de l'attraction universelle. Nous ne savons rien du tout. Il faut chercher : voilà l'essentiel.

*(A suivre).*

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Un vitrier-barbouilleur 5 francs.

Liste :

J. F. 0,25. — Ch. M. 0,10. — D. B. 0,15. — M. W. 0,10. — M. 25 à 0,85. — G. J. 25. — 2 anarchistes à Coursan 0,35. — 1 anonyme à Coursan 0,15. — Toby à Coursan 0,50. — 1 anarchiste militant : 0,15. — E. Reuvière 0,50 = 4,90.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Lyon : Un groupe de jeunes par L. 5 francs. — X. 1 franc. — Un vitrier barbouilleur 5 francs. — Groupe de Saint-Nazaire 5 francs.

Liste :

Barbaza à Coursan 0,25. — 3 anarchistes à Coursan 1,35. — E. V. 0,25. — J. C. à Coursan 0,50. — E. Reuzière 0,50 = 2,85.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le Groupe des ouvriers juifs. — Reçu le n°, continuez.

H. R., à Cherbourg. — Pour les *Pestes religieuses* adressez-vous à Steiger, 14, rue Thalberg, à Genève.

T., à Villeneuve. — La *Débâcle*, 35, rue Saint-François, Saint-Josse ten Noode, Bruxelles.

A. F. — Voyez réponse ci-dessus, vous pouvez prendre pour la durée que vous voulez, le *Torsin* ne paraît plus.

M., à Londres. — Reçu et remis.

L. Isolé, à Londres. — Paris, 140, rue Pierre-Corneille, Lyon.

G., à Voiron. — Tout est payé.

Robinet à Saint-Quentin. — Le comp. Loquier, à Epinal, demande de vos nouvelles.

Chavinier. — La *Société Nouvelle*, 12 fr. par an, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

Le compagnon Lambert, du Havre, est prié de donner son adresse au compagnon Adam, 34, rue des Gravilliers.

V., à Lille. — *Richesse et Misère* épuisée, ainsi que les autres demandées la semaine dernière.

P. à Grenoble. — R. à Fontaine. — L. à Verviers. — O. à Saint-Etienne. — T. à Villeneuve. — W. à Calais. — G. à Voiron. — M. à Armentières. — B. à Nantes. — D. à New-York. — K. à Aix-les-Bains. — B. à Saint-Voy. — S. P. à Bordeaux. — R. à Lavelanet. — F. à Reims. — G. à Villeneuve. — B. à La Seyne. — B. à Valréas. — P. A. à Estagel. — P. à Saint-Etienne. — D. à Gênes. — B. à Monaco. — B. à Pamiers. — P. A. à Angers. — B. à Francfort. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Jeunesse libertaire et cosmopolite, grande réunion familiale privée, dimanche 9 juillet, à 4 heures de l'après-midi, salle de la Boule d'Or, avenue des Ponts.

Causerie ; Chants et Déclamation.

Groupe de propagande des V^e^, XIII^e^ arrondissements, salle Messiez, 127, rue Mouffetard, réunion samedi 8 juillet à 8 h. 1/2 du soir.

ORDRE DU JOUR :

1° Les événements de la semaine ;
2° Anarchie et Patrie.

Prière aux camarades d'être exacts.

Les compagnons des différents syndicats de l'alimentation sont invités à se réunir vendredi 7 juillet à 9 h. 1/2 du soir, rue Jean-Jacques Rousseau, près de la Bourse du Travail.

ORDRE DU JOUR :

Discussion sur les moyens de propagande pendant la période électorale qui va s'ouvrir.

Le compagnon Brunet est spécialement invité.

Des camarades, fidèles au souvenir, informent tous ceux qui sont convaincus que Ravachol n'a d'autre impulsion que l'amour du mieux, qu'ils ont décidé de ne pas laisser passer l'anniversaire de son martyre, (le mardi 11 juillet prochain), sans lui témoigner leur sentiment de deuil et de solidarité.

Or, n'étant pas à proximité de la sépulture de l'immense propagateur pour y déposer leur souvenir, (soit fleurs ou autres), ils ont choisi le monument de Diderot, cet autre illustre précurseur de l'anarchie comme le fut d'ailleurs tout penseur à quelque temps qu'il ait appartenu.

Diderot s'est suffisamment affirmé dans ses œuvres dont entre autres cette maxime :

« La nature n'a fait ni serviteur, ni maître, je ne veux ni donner, ni recevoir de lois. »

Donc, pour tous ceux qui pensent que l'anarchie n'est autre que l'humanité ayant trouvé sa voie.

Rendez-vous à la statue du célèbre philosophe, sise boulevard St-Germain, *dimanche 9 juillet*, ceci en vue des camarades que leurs occupations pourraient retenir le mardi 11.

Le Groupe : *L'Initiative individuelle.*

Beauvais. — Samedi 8 juillet à 8 h. 1/2 du soir, salle du Colysée. — Conférence par le compagnon Paulet, d'Amiens, sur les causes et effets des grèves d'Amiens et la grève générale.

Le dimanche 9, à 8 heures du matin, le compagnon Paulet fera une causerie au groupe « Les Egaux » sur l'évolution anarchiste.

Amiens. — Dimanche 9 juillet à 3 heures du soir, salle Lévêque, réunion des anarchistes ; causerie par les compagnons Dumont et Paulet.

Avignon. — Les réunions du groupe « Les Libertaires » ont lieu tous les dimanches, à 2 h. 1/2 de l'après-midi, chez Blanqui, cafetier, derrière la gare des voyageurs (Champfleury). De 3 à 4 heures, communications diverses ; ensuite, lecture, causerie et chants.

Saint-Claude. — Le groupe ouvrier socialiste révolutionnaire se réunit tous les samedis soir, à 8 heures, avenue de Belfort.

Les compagnons soucieux de travailler à l'avènement de la Révolution sociale sont invités à ne manquer aucune réunion.

*L'Imprimeur-Gérant*, J. Billot.

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNEE, N° 44. DIX CENTIMES DU 15 AU 21 JUILLET 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA SITUATION (1)

### GRÈVE GÉNÉRALE

Pendant dix jours, Paris est livré à la férocité lâche, inouie et ignoble des agents de police.

Armés de sabres-baïonnette, de revolvers et de toutes sortes d'armes déguisées, dressés à toucher violemment en rangs serrés d'escouades de cent ou de deux cents gredins à la fois, — ils ont massacré le peuple, manifestants et passants, hommes, femmes et enfants... Ah, qu'ils se sentaient heureux de venger leurs haines inassouvies contre tout ce qui s'appelle citoyen, heureux de pouvoir revenir aux beaux jours de l'Empire, après lesquels ils avaient soupiré pendant plus de vingt années.

Haute banque, finance et clergé les ont poussés en-dessous. Il y a longtemps qu'ils rêvaient « la leçon » à donner au peuple de Paris. Une insurrection noyée dans le sang, ils la rêvent, la préparent depuis quinze ans avec l'argent des bandes noires internationales.

Et, pour qu'il n'y ait pas de doute possible, la bande d'imposteurs qui s'appellent représentants du peuple, leur a donné entière absolution.

En pleine séance de la parlotte, par vote formel, elle a dit aux policiers-assassins :

« Continuez à massacrer, la patrie saura vous récompenser. Les renforts sont là : massacrez ! »

— Toujours le même cri, le cri historique de la parlotte :

« Tuez les loups, les louves et les louveteaux ; la patrie vous admire ! »

« Tuez, sans pitié ! »

Peu nous importe que le mouvement ait commencé à propos d'un bal de peintres. Toutes les révolutions, sans exception aucune, ont débuté sur des vétilles. C'est ce qui fait les situations révolutionnaires, que chaque bagatelle peut mettre le feu aux poudres.

Les étudiants ont eu leur moment de révolte. Que chacun ait le sien !

---

Peu nous importe encore que des étudiants, que la majorité des étudiants, ait désapprouvé l'entrée en scène des travailleurs et l'ait blâmée. Toujours est-il que parmi les étudiants il y en a qui sont fiers de se voir à côté des travailleurs, qui l'ont dit et qui continuent à lutter, alors que la question sociale surgit des pavés.

N'idéalisons rien et sachons que si la police tue, frappe, assasine dans les rues, c'est qu'elle sait qu'ils comptent par milliers les travailleurs abrutis, ou embourgeoisés qui, en ce moment même, désapprouvent ceux d'entre eux qui descendent dans la rue, qui brûlent les kiosques, qui arrachent les grilles des arbres et répondent aux coups de baïonnette et de stylet des assassins policiers par des coups de barres de fer.

On ne récrimine pas à un moment d'insurrection, comme on ne récrimine pas sur la lâcheté des camarades, quand on défend une barricade. On agit, on regarde en avant, non pas en arrière.

Quand on massacre le peuple, il y a deux camps : ceux que l'on frappe, massacre et assassine, et ceux qui frappent, massacrent et assassinent, comme ils l'ont fait, les gredins, en assassinant l'étudiant Carrère.

A un moment d'insurrection, les événements se déroulent vite. Les étudiants — c'est déjà de l'histoire ancienne ! — les travailleurs sont dans la lutte.

Sauront-ils, eux, lutter à leur tour avec la vaillance nécessaire ? Sauront-ils donner, du moins, leur appui à ceux d'entre eux qui voudront lutter ? Ont-ils la fierté personnelle du révolté qui fait bouillir le sang à l'idée que les repus, les voleurs de tous les Panamas, les pillards, la haute pègre en un mot, ait livré la cité aux bandes d'assassins de la plus pire espèce ?

Sentiront-ils, eux, que le moment est enfin arrivé de détrôner les bandes de pillards qui vivent du sang du peuple, les culbuter à l'égoût, briser enfin les chaînes qui pèsent sur quiconque travaille, produit, bâtit et nourrit ?

Comprendront-ils enfin que *personne* ne leur donnera la liberté ? qu'ils doivent la *prendre* eux-mêmes, l'arracher à ceux par qui ils se sont laissé asservir.

---

La grève générale est le mot d'ordre, surgi spontanément. Eh bien, il faut qu'elle se fasse !

Travailleurs, quittez les usines, les chantiers, les boutiques, les tramways, les fiacres !

Qu'à un moment donné, toute cette bande de voleurs, d'égorgeurs, d'assassins, de panamistes, de maniaques enjuponnés, de manieurs d'or, de filouteurs et d'agioteurs sur la vie humaine, se trouve, elle, sur le pavé, sans pain, sans viande, sans gaz, sans fiacre, — sans esclaves en un mot, — entourée d'un peuple qui ose les regarder en face, et ne courbe plus le dos sur *leur* besogne !

Entrez joyeusement dans un nouvel avenir ! Déclarez une fois pour toutes que vous ne reprendrez pas le travail, à moins que vous sachiez que tout effort, fait par vous, sera pour le bien-être de tous — que le règne des parasites est fini, qu'ils ne vous ramèneront plus dans le joug.

Qu'ils peinent eux-mêmes, à côté de vous, à la tâche ! Que la tâche soit pour donner le pain à tous ! Alors seulement le travail reprendra.

---

Elle est nette la situation : et les flots d'encre qui viennent de couler ne réussiront pas à en dénaturer le caractère.

Des étudiants, des gamins, protestent, à leur manière, contre une décision de justice. Aussitôt, fidèle à son rôle, la police assomme les manifestants. Il y a mort d'homme. Sur ce les esprits s'échauffent, les têtes se montent : la gaminerie prend les proportions d'une émeute, et d'autres acteurs entrent en scène. Pas des fils de bourgeois, ceux là : la presse vendue les traite de « professionnels », d'individus sinistres, fauteurs de désordre, etc.

Pourquoi pas, simplement, des misereux, des victimes de l'infamie sociale, qui saisissent l'occasion de faire œuvre de révoltés ? Kiosques brisés, omnibus brûlés, barricades, pillage d'une boutique, c'est besogne trop rude pour des efféminés d'étudiants.

Aussitôt, le pouvoir perd la tête : non content, de lâcher sa meute ordinaire, il appelle l'armée : il met Paris en état de siège : Et comme il a peur que la rive droite ne tende pas la main à la rive gauche, il ferme la Bourse du travail.

C'est bien là, en effet, que la révolte avait raison d'être. Aux ouvriers, on avait ouvert ce local pour établir leurs syndicats, organiser le groupement, la résistance à l'exploitation patronale, et aussi à la pression des gouvernants. C'était un foyer d'insurrection : on l'éteint.

Que font les ouvriers ? Rien. Et leurs délégués ? rien non plus. On voit sortir seulement une pâle protestation des *élus de Paris*, avec appel au calme, au sang froid, c'est-à-dire à l'obéissance, à la résignation. Piètre résultat ! Un seul délégué montre un peu d'énergie : celui du syndicat des chemins de fer. Il fait entendre à la police qu'il garde ses papiers et sa caisse : car elle serait capable de les lui *voler*. Et il les emporte, ce qui permet à ses collègues d'en faire autant.

Mais le résultat s'impose néanmoins : ces messieurs sont jetés à la porte : et la Bourse est fermée.

Pourquoi si peu de résistance, alors que depuis des semaines, on criait sur les toits qu'on était résolu à toutes les révoltes ? Pourquoi ? Parce que les syndicats ont dévié de leur institution première ? Au lieu de se fortifier, de se grouper contre l'exploiteur, pouvoir ou patron, ils ont joué au parlementarisme, élu des présidents, des secrétaires, une hiérarchie : c'est là que le pouvoir les attendait. Il leur a donc ouvert cette Bourse, puis il les a appointés, payés ; dès lors, ils étaient ses obligés, ses domestiques : et les meneurs n'ont plus vu dans leur fonction qu'un moyen de se faire mousser, de préparer une candidature,

(1) Nous avons reçu, sur la situation, ces deux articles de deux de nos collaborateurs, nous croyons bon de les donner tous les deux.

de se faire une position. Qui dit candidat, dit homme à tout faire, et à tout avaler. Le pouvoir l'a bien compris : premièrement, il leur supprime la galette, et puis il les met tout simplement à la porte.

Ce n'est pas plus difficile que ça.

Et ça devait arriver, en dehors même d'une situation anormale, dès lors qu'on se soumet à *la loi*. Vous l'acceptez ? Alors, subissez-en les conséquences.

Elle exige des déclarations, une reconnaissance de vos statuts préalablement épluchés. Sinon, à la porte. Et l'on vous y met. Domestiques du pouvoir, aspirants aux emplois publics, vos délégués sont deux fois impuissants à vous défendre. Et cette autorité de la loi s'impose à quiconque, si haut placé qu'il soit, qui accepte la légalité. Voyez la Chambre : elle ne pouvait faire autrement que d'approuver le coup de vigueur du gouvernement.

Mais le mal n'est pas irréparable. Que la Bourse du travail soit fermée, c'est dur pour l'état-major qui y faisait ses orges ; mais il ne faut pas pour cela laisser attenter à la liberté des syndicats. Ils peuvent fonctionner ailleurs que dans un local officiel, et avec bien plus d'efficacité.

Maintenant, à quoi bon récriminer contre les brutalités de la police ? Elle est ce qu'elle doit être, ce qu'elle ne peut pas ne pas être. Une horde dressée à massacrer quiconque dérange le bourgeois dans ses jouissances, et le politicien dans l'exercice du pouvoir.

Au fond, nos gouvernants sont enchantés de l'affaire. Ils ne savaient comment résoudre cette question de la Bourse du travail. On n'osait pas souffleter brutalement ces ouvriers, qu'on implorait, en 1889, contre le Boulangisme, et dont on se prépare à exploiter, cette année encore, l'inépuisable naïveté. Le prétexte, on le lui a fourni : l'émeute du quartier latin : une bonne petite émeute, qu'on l'accuse même d'avoir encouragée et accentuée, et nos fiers socialistes n'ont pas bougé. Ils devaient, à les entendre, se faire tuer sur les marches de la Bourse du travail : ils ont trouvé plus opportun de protester en douceur, en absorbant des bocks.

Et le pouvoir reste maître du terrain, maître du jour et de l'heure. Si vous êtes bien sages, il vous rendra votre local, vos mensualités, et la faculté de recommencer vos petits exercices, à condition de les exécuter paisiblement sous son œil paternel.

La vraie moralité de l'incident, à notre avis, c'est la suivante :

Certains, parmi les compagnons, se plaignent parfois de l'indifférence de la foule, et même de l'apathie des camarades : on leur dit que la Révolution n'est pas probable, que le pouvoir est trop fort, trop bien armé. . . .

Eh ! pas tant que ça !

Vous l'avez bien vu.

Pendant trois jours, ceux qu'on appelle les émeutiers ont été les maîtres de la rue : avec un peu d'adresse et d'énergie, ils auraient mâté la police et transformé l'échauffourée en belle et bonne Révolution.

Et alors, on procédait à l'expropriation, à la reprise de la richesse publique qu'on nous a volée, et qui sait où le mouvement se serait arrêté ?

Partie perdue : soit. Mais excellente leçon. Elle a montré que ce pouvoir si fort, si sûr de maintenir l'ordre, peut être mis en échec à propos du moindre incident : de là à le renverser, il n'y a qu'un pas.

Il faudra bien qu'on arrive à le franchir.

## A MADRID, EN BOHÊME

On se bat à Paris, on se bat à Madrid, en Bohême.

A Madrid, ce sont les balayeurs des rues qui ont ouvert la bataille. Ils ont fait grève, et lorsque le conseil municipal les a remplacés, ils ont marché contre la municipalité. Puis ils ont brûlé les dépôts de balais, et chassé les remplaçants.

La police et la troupe ont marché sur eux. Mais se retirant dans leurs quartiers, ils ont disputé chaque pas du terrain aux soldats. Leurs femmes, superbes de courage, combattaient dans les premiers rangs, tandis que les hommes, armés de leurs *navajas* — longs couteaux effilés — repoussaient les attaques.

La troupe a tiré à balle, et il y a nombre de blessés de part et d'autre.

En Bohême, ce sont les travailleurs socialistes de Straschitz, près de Prague, qui ont résisté à la police. Un meeting socialiste était annoncé et beaucoup d'ouvriers se sont réunis ; mais le meeting fut prohibé par la police.

Les travailleurs attaquèrent la police et la bagarre fut si violente, que *trois bataillons* d'infanterie et un escadron de cavalerie furent envoyés sur les lieux.

Les femmes, se mettant en avant, et poussant les hommes, la foule résista aux charges de la troupe à coups de bâton. Ce ne fut que par des charges à la baïonnette et des charges de cavalerie, que les travailleurs furent dispersés.

Quatre-vingt dix hommes et femmes sont poursuivis pour rébellion.

## *Dans les publications*

### De langue française

Vient de paraître : *Le Progrès social*, rue Alberti, n° 12, à Nice.

Ce journal, hebdomadaire, se propose de traiter les questions sociales, et s'adresse tout particulièrement aux ouvriers.

### De langue espagnole

Nouveau journal anarchiste : *La Conquista del Pan* à Barcelone, Poniente, 45, Entre.

« Nous entendons par anarchie un état social basé simplement sur la liberté, l'égalité et la fraternité.

— Nous entendons par liberté, l'absolue autonomie et indépendance de l'homme et de la femme en tous les actes de la vie, et en toutes leurs manières de se comporter ;

— Par égalité, la non-existence de privilèges, la suppression de la propriété individuelle, la libre association des hommes selon les affinités, et la mise en commun de toutes les productions.

La fraternité sera la résultante de la liberté et de l'égalité.

Les moyens que nous emploierons pour arriver à ce résultat seront évidemment révolutionnaires, et les compagnons ne peuvent manquer d'être de notre avis.

— Bonne chance au nouveau camarade.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. — Le groupe l'*Initiative Individuelle* qui, par la voie de la *Révolte* avait annoncé son intention de commémorer la mort de Ravachol, en allant déposer des fleurs sur la statue de Diderot, a tenu sa promesse dimanche dernier. Le compagnon et la compagne qui portaient les fleurs achetées à l'aide d'une souscription, sont parvenus à les déposer sur la statue avant d'être cueillis par les agents que la préfecture avait envoyés en nombre pour les en empêcher.

Contrairement à ce qui se passe d'habitude, ces camarades ont été relâchés sans avoir été passés à tabac. Les agents étaient tellement étonnés de leur propre mansuétude qu'ils n'ont pu s'empêcher de le faire remarquer en disant aux camarades : « Hein ! on vous relâche sans rien vous faire, ça ne vous empêchera pas d'aller dire quand même que l'on vous a passés à tabac ! »

Les camarades de Chaumont s'associent de cœur aux camarades de l'*Initiative Individuelle*.

***

NANCY. — Ici, comme partout ailleurs, l'anarchie fait des progrès.

Elle se glisse même dans l'armée, ce qui est un symptôme on ne peut plus rassurant. L'autre semaine, sur le plateau de Malzéville, il y avait des manœuvres : les soldats tiraient à blanc, ce qui n'a pas empêché une balle de siffler aux oreilles d'un galonné. Malheureusement, elle a atteint un simple soldat ; elle s'est trompée d'adresse, mais l'intention y était, et le fait donne à réfléchir aux soudards. A deux pas de la frontière, en pays chauvin, en terre canardé, il ne s'agit plus, comme ils disent, que de *rectifier le tir*.

***

REIMS. — Dans sa séance du 27 juin dernier, le Conseil de guerre a condamné une fournée de jeunes soldats, à des peines très rigoureuses, pour des délits insignifiants. C'est l'ordinaire, on abrutit la recrue au régiment, et pour l'achever, on la jette aux compagnies de discipline.

L'un des condamnés est un compagnon qui a pris part à la journée du 1er Mai, à Clichy. Il était poursuivi pour insoumission à la loi militaire. A l'audience, il a déclaré être anti-patriote et adversaire des institutions patriotiques. Le Conseil lui infligea le maximum, un an de prison.

Cette justice ne fera qu'accroître chez le camarade la haine du bagne militaire, et son ardeur à la propager parmi ses compagnons de servitude.

### Suisse

Le 13 juin, les compagnons Carry et Thaulet ont comparu en cour d'assises, sous la prévention (style judiciaire) de tentative et de complicité de vol à main armée. On avait essayé de pénétrer de vive force dans l'église russe et accueilli à coups de revolver le concierge, un nommé Lehner. Les deux auteurs avaient réussi à s'échapper, en laissant sur le terrain une toque en fourrure, un revolver, et un coup de poing américain.

On a cherché à prouver que la toque en fourrure appartenait à Carry et le revolver à Thaulet. L'accusation n'avait que ces indices : la police les trouva plus que suffisants pour arrêter les deux hommes. Toutefois, on n'en voulait guère à Thaulet, lequel n'est pas un socialiste militant. Mais Carry était de bonne prise. C'est un compagnon énergique, et les camarades se souviennent d'une lettre qu'il adressait dernièrement à *la Révolte* et dans laquelle il traitait comme ils le méritent les bourgeois féroces du gouvernement de Genève.

Les deux accusés se renferment dans un système de dénégation absolue : Thaulet ne s'est rencontré que deux ou trois fois avec Carry ; celui-ci ne le connaît que de vue, et la différence de langue empêchait une fréquentation suivie. Thaulet est Autrichien et comprend à peine le français.

Mais la police était trop heureuse d'avoir un anarchiste sous la main : s'il n'est pas l'auteur, il est bien capable de l'être, et cela suffit pour le condamner. Voilà, en résumé, toute l'argumentation du ministère public.

Me Racine, défenseur de Carry, n'a pas eu de peine à démontrer les invraisemblances de l'accusation. Ce qui a exaspéré les imbéciles qui rendent la justice, c'est l'attitude décidée du compagnon qui a revendiqué hautement le droit d'être anarchiste et de propager ses idées.

Résultat : Thaulet a été acquitté, et Carry condamné à *quatre ans* de prison.

En entendant le verdict, Carry se lève vivement et s'écrie d'une voix vibrante : « Vive l'anarchie ! Vive la Révolution sociale ! »

Puis, se tournant vers le public où se trouvaient nombre de camarades : « Compagnons ! travaillons ferme pour la bonne cause ! »

Les mômiers hypocrites ne se doutent pas que des procès de ce genre font une excellente propagande pour l'idée anarchiste. Ils se figurent paralyser la cause en frappant sans pitié les compagnons qui la défendent : c'est tout juste le contraire qui se produit.

### Angleterre

Nos camarades, Houres Cantwell, et Ernest Young, éditeurs du journal *Commonweal*, qu'ils ont recommencé à publier et qui va très bien, ont été traînés devant le tribunal.

Dimanche, le 2 juillet, les anarchistes avaient organisé au Hyde Park un meeting, très réussi, pour protester contre le servilisme de la population de Londres à propos du mariage d'un quelconque de la vermine se disant royale.

Les policiers qui en veulent depuis longtemps à la *Commonweal* ont poursuivi Cantwell et Young pour avoir affiché un manifeste sans indication d'imprimerie, concernant la vermine royale, et qu'ils l'ont collé sur d'autres affiches.

Lundi, ils ont passé au tribunal, mais l'accusation a été abandonnée, vu que le propriétaire des affiches couvertes par le manifeste fait une autre poursuite civile.

## Espagne

Voilà que les questions de tactique reprennent plus acerbes que jamais dans la presse anarchiste. Elles ont été soulevées par le nouveau journal la *Controversia, de Valence*. Nos amis sont animés d'excellentes intentions; mais il nous semblent aller trop loin dans la polémique. Voilà la *Controversia* qui accuse *El Productor* et *La Anarquia* d'émarger aux fonds des reptiles ou de passer à la caisse de « Loyola ». C'est bientôt dit et c'est peu sérieux : d'autant que la *Controversia*, pour se défendre à son tour, répond qu'elle est alimentée comme les autres organes anarchistes, à l'aide des souscriptions volontaires.

En ce qui concerne *La Anarquia* ce n'est guère le moment de la prendre à partie. La rédaction est sous les verrous depuis l'affaire de l'explosion dans le jardin de Canovas : il faut y regarder à deux fois avant de jeter la défaveur sur des compagnons énergiques, et qui sont à la peine en ce moment pour avoir essayé de briser l'autorité.

Quand au *Productor*, il a créé un centre anarchiste important et malgré des procédés de tactique discutables, il fait de bonne besogne.

Le mieux pour l'instant, tout en réservant chacun son initiative privée et en gardant ses vues personnelles, c'est de faire face à l'ennemi, et nous n'avons pas trop de toutes nos forces pour l'amener à composition.

En attendant qu'on l'abatte.

## Autriche

VIENNE. — Un soldat du 99e régiment d'infanterie, en garnison à Znaïm, s'est vengé d'un gradé qui, depuis des mois, le maltraitait pour les motifs les plus insignifiants. Christ — c'est le nom du gradé — s'étant endormi sur son lit, à trois heures de l'après-midi, dans la journée du 16 juin ; le troupier Prax saisit subitement son fusil, qui était chargé, et tira sur Christ en visant le cœur. Christ fut tué sur le coup. Trois hommes du même régiment se trouvaient dans la salle ; ils n'avaient pu intervenir pour sauver Christ, tellement l'acte commis par Prax avait été rapide et inattendu.

## Belgique

VERVIERS. — Maintenant que la grève des tisserands de Verviers est presque terminée, qu'il ne reste plus en grève environ 680 grévistes, il est de tout intérêt que les lecteurs de *La Révolte* soient mis au courant des faits qui se sont passés à cette grève. Avant d'entrer dans la grève, elle-même, il faut que vous sachiez que bien avant la grève politique du mois d'avril, pour le suffrage universel, il y avait à Verviers un grand mouvement d'organisation. Jusqu'alors on avait formé des ligues, club, association ou groupement, mais toujours affiliés à un parti politique quelconque, et malgré l'ardeur et le zèle du parti et des propagandistes, on s'apercevait que la dépense dépassait de beaucoup le résultat acquis, quand un beau jour, le cri de syndicat par atelier fut lancé, et spontanément chaque fabrique, chaque atelier, eut son syndicat.

Ces syndicats ne ressemblent en rien aux syndicats du parti ouvrier, car les premiers ont pour mission le relèvement moral et matériel de ses membres et de pratiquer la solidarité envers d'autres groupes en grève. Quant à la politique et à sa philosophie, toute discussion sur ces questions est interdite au sein du syndicat, n'ayant donc aucune tendance, le groupement est autonome et cependant aucun ne peut échapper, car aujourd'hui chaque ouvrier d'atelier est syndiqué dans les conditions indiquées ci-dessus ; c'est une véritable organisation de travail et de solidarité, c'est ce que les anarchistes rêvent après la révolution pour la production. Mais revenons à la grève. On était en pleine organisation quand éclata la grève générale pour le suffrage universel; les lecteurs de *la Révolte* connaissent suffisamment le résultat obtenu, pour nous dispenser de le rappeler, disons seulement qu'à Verviers 20,000 hommes firent huit jours de grève, et l'ouvrier, ce jour là, vit qu'il était une force, puisque de par la grève toute activité industrielle n'existait plus, la production avait cessé, cette grève eut donc comme résultat de faire constater au travailleur une force qu'il ignorait et que cette force était lui-même, cela ne fit que fortifier les ouvriers dans leur rôle de syndicat et de solidarité.

On reprit donc le travail, mais avec l'organisation que nous avions, il était impossible d'aller longtemps sans qu'une grève n'éclatât ; c'est ce qui se produisit. Les ouvriers tisserands étaient dans une situation misérable et intenable de l'avis même des journaux les plus conservateurs ; le syndicat de l'établissement Houben fut le premier à faire grève et avant avait convoqué le personnel des autres tisserandiers pour discuter la chose.

A cette séance nous avons assisté à un spectacle singulier :

Les Socialistes qui avaient été les premiers pour faire la grève politique sans aucune organisation, furent les plus récalcitrants à l'idée de grève, ils prétendaient qu'une grève avant d'éclater devait avoir été discutée; ensuite qu'un bon fond de caisse devait exister, enfin, qu'un Comité-Directeur devait en prendre la direction ; les ouvriers n'eurent pas de peine à leur répondre que tout cela n'était que secondaire, qu'en ce moment l'industrie traversait l'intensité d'une reprise des affaires et qu'après tout ils étaient bien libres de faire grève sans les socialo-démocrates, celà les mit dans une colère et revinrent à la charge en nous faisant des discours kilométriques qui ne voulaient rien dire et que tous trouverent très indigestes ; l'influence qu'ils avaient autrefois n'existait plus, et ils le constatèrent, car huit jours après, le premier établissement se mettait en grève ; cela fit tâche d'huile, car en huit jours de temps les principaux ateliers de tissage étaient en grève, et le nombre des grévistes atteignit le chiffre de 1,800

Un comité de grève fut nommé et le hasard voulut qu'une grande partie du comité fut composée de tous anarchistes. On forma un comité d'arbitrage, et sur les quatre membres nommés, le choix tomba encore sur deux anarchistes des quatre. C'est ce qui mit en colère les grands pontifes du parti ouvrier, eux qui avaient toujours été se placer à la tête de ces grèves, ils en étaient exclus de celle-ci. Celà les mit dans une rage facile à comprendre, d'autant plus que les élections vont venir, et pensaient se tailler une réclame électorale. Ils firent de la contre-propagande, pensant ainsi faire échouer la grève, ne voulurent pas faire cause commune avec les grévistes ; aussi, les grévistes ont eu leur revanche en refusant l'argent que ces arlequins voulaient donner pour soutenir la grève pécuniairement après quinze jours d'attente. Le motif de leur obstination contre le mouvement gréviste était de ce que les grévistes n'avaient pas été les consulter ni leur demander leur avis.

Ce qu'on a ri de cela, car ils se croient sans doute plus intelligents et plus fins que les autres, ces abrutis-là. Eh oui! je comprends, ils sont conseillers communaux (*sic*); inutile de vous dire ce que l'on pensait d'eux. Une grande partie des grévistes étaient partisans d'aller les attendre à la fabrique en faisant du charivari. Enfin, bref, on a eu que mépris pour ces gens ; ils sont tombés dans la déconsidération ; ce sont des hommes à la mer. Qu'ils disparaissent dans l'oubli!

Si les pontifes de Vervies furent exclus de cette grève, ceux de Bruxelles accoururent à leur secours, organisant une conférence par Volders, de Bruxelles, le parti ouvrier de Vervies voulait par là regagner la popularité et la confiance perdues. Le comité de la grève dut s'en méfier et avec raison, car le soir, à la réunion, Volders demanda au comité s'il lui était permis d'intervenir dans la grève. Cela donna lieu à un vote. Nos amis firent leur possible pour mettre les délegués des quarante-cinq fabriques en grève contre toute influence extérieure. L'entrée de Volders fut votée, considérant que la grève avait besoin du concours moral de tous.

Volders fit son entrée ainsi que deux avocats catholiques, avec des conditions, c'est qu'ils resteraient sur le terrain de la grève. Volders, furieux, déclara hautement que si sa présence devait jeter la méfiance, il repartirait pour Bruxelles. L'assemblée le retint à la condition qu'il restât dans son rôle, c'est-à-dire de nous apporter tout son savoir, sans arrière-pensée ni sans but électoral. Le soir même il fit une conférence à Ensival et eut comme contradicteur ses amis du parti ouvrier même. Volders, nous devons l'avouer, fut correct, prit la défense des grévistes, ne ménageant pas ses paroles assez dures pour ses amis. Enfin, celà dura trois semaines et Volders resta à Verviers les trois semaines. Le parti ouvrier lui payait ses journées et son déplacement. Voilà les mangeurs de cotisation, car nous devons le dire, l'intervention de Volders n'est pas justifiée, du moment qu'on se passait facilement de lui au commencement. Aujourd'hui donc, les ouvriers ont repris le travail avec le tarif ouvrier qui peut faire une augmentation en moyenne par semaine de 6 à 7 francs. Quand aux patrons, ils augmenteront le prix de l'étoffe de 10 à 15 centimes au mètre, déclaration faite par les fabricants eux mêmes ; au consommateur, voilà le résultat de la grève, il reste toujours une minorité en grève qui attend que leur patron accepte le tarif. Ce tarif est un tarif minimum de salaire et qu'on essaye de faire adopter par tous pour l'uniformité des prix.

Pour nous, anarchistes, qui avons été poussés dans le mouvement gréviste, qui avons examiné qu'elle était l'opinion de la majorité des ouvriers en ces moments critiques, nous pensons devoir dire qu'il y va de tout intérêt que les anarchistes interviennent dans ces grèves qui se multiplient un peu de tous côtés, premièrement, parce que, en ces moments, on peut s'enquérir des sympathies qui se manifesteront après, si on adopte une tactique à part, par l'adhésion au mouvement, de bien des personnes, ensuite empêcher que des politiciens s'accaparent des mouvements dans un but électoral, car sans l'intervention des anarchistes, eh bien, nous aurions vu des bandes de politiciens venant un peu de tous côtés s'abattre dans notre localité et nous aurions vu les revendications des grévistes être sacrifiées au profit de la politique.

Voilà ce que nous avons obtenu, car pendant la grève, ils sont venus les politiciens, les Debrouckère, les Wardyns, les Anseels, les Demblon et malgré leur talent, malgré les déclarations de nécessité politique, ils ont pu constater que l'ouvrier Verviétois est trop intelligent pour se laisser plumer et c'est avec indifférence qu'on a accueilli leurs discours, faits, pour le dire en passant, en dehors du mouvement gréviste, sous les auspices du parti ouvrier.

Enfin, toutes les tentatives qu'ils ont faites, ont échoué misérablement devant des hommes qui étaient grévistes, mais, qui voulaient aussi, garder leur indépendance, aussi, nous devons nous féliciter de cette grève, car la confiance que l'on a porté aux anarchistes à cette occasion montre que leurs idées ont fait du chemin et le mépris que l'on a eu pour les pontifes de la grande doctrine collectiviste, nous ont montré le peu de considération qu'ils avaient sur la classe ouvrière.

# BIBLIOGRAPHIE

L'*Atelier Chantorel*, par Frantz Jourdain
1 vol. Charpentier : 3 fr. 50

Voici un livre que nous avons plaisir à recommander aux camarades.

Bien écrit, et surtout bien pensé. C'est l'histoire des jeunes gens qui se destinent à l'architecture. L'auteur, avec une sûreté de coup d'œil remarquable, et une grande dextérité de main, a mis à nu les défauts et les misères de l'enseignement officiel, à l'école des Beaux-Arts.

Dorsner, son héros, comme le Claude de Zola, est un artiste de race, rebelle aux procédés de l'école ; tout en faisant des compositions originales, et précisément à cause de cela, il est refusé à tous les concours ; l'Institut n'admet que les médiocres, ceux qui se traînent dans l'ornière ; les autres sont des révoltés qu'elle excommunie. Et Dorsner finit aux gages d'un brasseur d'affaires, tandis que son ami Pierre Durand, un peintre d'avenir, crève de misère et de maladie, pour avoir été fidèle au grand art.

Ce qui nous a frappé, dans le livre de M. Jourdain, c'est ce mérite, et il n'est pas mince chez un architecte, d'avoir admirablement compris et rendu la vraie physionomie de l'artiste, et bafoué sans ménagement les idioties de l'école. Puis il sort de l'architecture, aborde la peinture, la sculpture, et

dans ce domaine il se montre amateur éclairé, très libre dans ses jugements, et même un maître, au sens où l'entendent les artistes.

Ce qu'on doit louer aussi, c'est la qualité du style, sobre, clair, coloré, aussi éloigné des sécheresses du classique que des ridicules de messieurs les décadents.

En somme, beau livre. Avis aux camarades qui s'intéressent aux questions d'art.

---

*Les Races et les Langues*, par A. Lefevre, 1 vol. de la *Bibliothèque* scientifique internationale, 6 francs, chez Félix Alcan, 108, boulevard St-Germain.

Dans ce volume, l'auteur y étudie la formation du langage, son évolution, comment certains idiomes ont pu se détacher de tel autre, par l'introduction de lettres nouvelles dues à une conformation spéciale du larynx, modifiant la prononciation.

Livre un peu aride et abstrait, pour celui qui ne connaît pas les langues dont il est question, mais renfermant un tas de choses qu'il est bon de connaître et ouvrant nombre d'aperçus sur l'évolution humaine.

Nous avons reçu et rendrons compte au fur et à mesure de la lecture :

De chez Dentu, *Un Fils de 89*, par A. Boutique.

Librairie Guillaumin, *Les Bourses du Travail*, par G. de Molinari.

Librairie Storck, *L'Inversion sexuelle*, Dr J. Chevalier.

## ERRATA

Une faute d'impression s'est glissée dans notre V^e^ lettre sur l'anarchie ; A la 2^me^ page, 2^me^ colonne, 5^me^ alinéa, lire : Si je pose deux, plus deux, je dois conclure à quatre.....

## Avis

Nos correspondants voudront bien nous excuser, si leur copie passe en retard, mais à chaque numéro nous sommes forcés d'en retrancher.

## Avis

Pour assurer le service du journal, nos correspondants sont invités à nous faire connaître exactement l'heure et le jour où ils le reçoivent. Nous transmettrons leurs réclamations au chemin de fer qui paraît disposé à expédier avec la régularité désirable.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous avons reçu l'appel ci-joint :

Lyon, le 2 juillet 1893.

Camarade de la *Révolte*,

Appel aux camarades de la région sud-est :

Dans une réunion privée des compagnons lyonnais, tenue le lundi 26 juin 1893, les camarades convoqués afin de s'entendre pour fonder un organe anarchiste, pour la région lyonnaise, ont décidé que : vu le courant sympathique qui se manifeste de plus en plus chez les travailleurs conscients vis-à-vis de nos idées libertaires et de rénovation sociale ; vu la période électorale qui s'annonce prochaine, il était d'absolue nécessité de créer à Lyon un organe de lutte pour la diffusion de nos idées. Aussitôt la période électorale ouverte, nous entrons en lutte ouverte contre tous les politiciens, à quelque école qu'ils appartiennent.

Les camarades qui collaboreront au journal s'efforceront de démontrer aux travailleurs exploités l'inanité des prétendues réformes sociales, préconisées par les candidats socialistes avides du pouvoir et des privilèges qui en découlent ; et l'utilité d'une transformation complète de la société capitaliste, pour arriver à l'émancipation de la classe des travailleurs. La date de l'apparition du journal est fixée au commencement d'août. Des listes de souscription circuleront dans tous les milieux qui nous sont sympathiques et seront envoyées de même à l'adresse des compagnons militants les plus connus de la région. Les camarades qui seront détenteurs des listes ou qui voudraient correspondre avec les collègues de Lyon pourront adresser, correspondance et gazette au compagnon Sanlaville, cordonnier, rue Tramassacre, 26, Lyon, trésorier.

Camarades, les compagnons de Lyon, sont prêts à tous les sacrifices pour la réussite de la tâche qu'ils se sont imposée ; que tous ceux de la région, qui pensent qu'il y a autre chose à faire que de se croiser les bras devant la situation misérable qui nous est faite et notre esclavage toujours croissant, unissent leurs efforts aux nôtres et la vie du journal est assurée.

En avant et vive l'Anarchie !

*Les compagnons Lyonnais.*

***

### Les grands hommes

(*Suite*)

Et puis il y a autre chose. « Toi, romancier en « vogue, tu as lu Balzac ? Tu te rappelles ce passage « qui te fut si suggestif ? Avoue que tu lui dois « bien quelque chose, à Balzac. Oh ! ne te fâche « pas : Balzac avait comme toi des créanciers. Une « autre fois, dans la rue, cet enfant qui eut ce cri « sincère, tu te souviens ? tu as brodé là-dessus une « nouvelle et certes ce qu'elle renferme de mieux « c'est ce cri. Tu lui dois aussi quelque chose à cet « enfant. Et chez toi, à table, n'as-tu jamais rien « observé dont tu n'aies tiré parti ? A qui l'honneur « dans ces cas-là ? C'est difficile de faire les parts. « Et les maîtres qui t'enseignèrent autrefois tant de « choses, les oublies-tu ? Ah ! que de choses ont « traversé ta vie qui l'ont fait tel que tu es ! Tout « seul, tu n'aurais rien fait, n'est-ce pas ? »

***

« A toi, savant illustre, je veux te rappeler une « heure de ta vie que tu as peut-être oubliée. « C'était le soir. Tu te promenais avec un de tes « collègues. Vous étiez tous deux de pauvres pions « inconnus. Tu cherchais déjà l'explication qui plus « tard a fait ta gloire. Vous en causiez ensemble. « Soudain ton collègue dit une parole si juste que « du coup bien des choses devinrent claires pour « toi. Il t'avait mis sur la voie. Eh ! bien, tu n'as « rien dit. L'autre n'avait compris qu'à moitié et il « continua d'émettre des hypothèses fausses. Toi « tu te taisais, tu le quittas bientôt pour méditer « sur tout cela. Et vraiment dans les rues désertes, « sous les becs de gaz, tu filais comme un larron de « nuit. »

Ah ! grands hommes ! En donnant votre nom à votre chef-d'œuvre vous volez bien des collaborateurs.

HENRI.

***

Nous tenons à la disposition des camarades la nouvelle édition de la brochure de A. Hamon : *Les hommes et les théories de l'Anarchie*.

Prix : 0 fr. 10 l'exemplaire. — 7 fr. le cent pour la propagande.

***

Les groupes, sur leur demande, recevront des exemplaires (pour prendre connaissance) d'un *Manifeste* paru à l'occasion de la prochaine période électorale.

Écrire, *sans retard*, à l'éditeur Ed.-P. Lapeyre, éditeur, à Bordeaux.

***

Les compagnons de Londres font part aux amis du continent, du décès du compagnon Saint-Martin, cuisinier à Londres.

Ce camarade était à la fois un propagandiste dans un milieu très réfractaire à nos idées, et un homme de cœur auquel on put faire appel dans tous les actes de solidarité au profit des compagnons réfugiés à Londres.

***

Un camarade a reproduit la photographie de Ravachol.

Le compagnon est représenté de la maison d'arrêt de Montbrison, au moment où les gendarmes le conduisent à l'instruction.

Cette photographie est mise en vente au prix de 0 fr. 50 cent.

Adresser les demandes à *la Révolte* qui les fera parvenir.

## PETITE CORRESPONDANCE

P. et L. à Paris. — Lapie, Librairie Internationale, Little Goodge Street. — Fitzroy Sq. — London W. demande de vos nouvelles.

Le compagnon Léon Mauri prie le compagnon Antoine Agresti de lui donner son adresse par la voie du journal.

Zisly. — D. est toujours à Foix. Reçu.

*Paris.* — Il n'y a pas à éduquer les sauvages, mais à les laisser se développer tout seuls. — Nous n'avons pas le *Parvenir*.

P. Coudert. — Vos vers sont animés de bonnes intentions, mais ne sortent pas assez de la moyenne pour pouvoir être insérés.

L. S. à Londres. — *De la condition humaine* manque de précision, trop pessimiste.

H. H. — *Quatrains policiers* humoristiques, mais pas notre genre.

G. L. rue Véron. — Bonnes idées, mais trop confuses.

A. S. rue de Tournon. — *La loi des brezets*. Nous n'avons pas à demander l'amélioration d'une loi, mais à les détruire toutes. Cela tient à l'organisation sociale et ne peut se changer qu'avec elle.

V. A. à Roubaix. — Je ne connais pas la brochure *Le Christ et l'Anarchie*.

Le compagnon Camalet est prié de donner son adresse à D. de Mascara. Urgence.

K. à Pantin. — G. M. à Valbelle. — Remis vos lettres au groupe des Isolés.

G. à Médéah. — Nous n'avons pas d'affiches abtentionnistes.

L. à Nancy. — L'envoi a commencé au n° 25. J'ai oublié de noter quand a commencé l'envoi de 2 exemplaires.

Le compagnon Paul D. demande à la *Débâcle* s'ils ont reçu lettre.

P. M. à Juiz du Fora. — Continuons l'envoi. Comptons sur vous.

P. London. — Reçu par P. P. 12.50.

Max Robur. — Merci du renseignement nous allons nous en occuper.

Le compagnon Peyron Dominique informe les camarades avec lesquels il est en correspondance que sa nouvelle adresse est chez : Aubergier, 90, rue de la Bibliothèque.

Ne plus rien envoyer à Lagarde, boulevard de Clichy, 134 ; donnera prochainement son adresse.

G. L. demande à Féraud, s'il a reçu lettre Fabry. — 2. Italgo qui a fait les 6 mois avec vous, demande votre adresse, poste restante à Gênes.

M. à Chantenay. — N'avons pas pour l'instant « les Primitifs », sitôt reçus, vous enverrons exemplaire.

L. à Arras. — D. à Toulon. — M. à Nantes. — G. à Marseille. — M. à Tournus. — C. à Barbaste. — R. à Saint-Quentin. — T. à Montpellier. — N. à Toulouse. — B. à Perthuis. — N. E. à l'Echenol. — P. D. à Beaucaire. — C. à Béziers. — *Groupe d'études sociales*, La Bastide Rouairoux. — F. à Reims. — R. à Saint-Quentin. — L. à Neuville-aux-Bois. — V. à Lille. — E. à Fontenay-le-Comte. — P. G. à Nîmes. — B. G. Les Portes. — H. à St-Nazaire. — C. à Argenteuil. — V. à Lodève. — D. à Carmaux. — P. à Mons. — M. à Amsterdam. — J. à Grenoble. — V. rue de Jarente. — F. à Amiens. — O. à Beauvais. — P. A. à Angers. — B. à La Machine. — V. A. à Roubaix. — M. B. à Lyon. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

GROUPE DE PROPAGANDE DES V^e^ ET XIII^e^ ARRONDISSEMENTS.

Samedi soir, à 8 h. 1/2, réunion, salle Messier, 127, rue Mouffetard.

ORDRE DU JOUR :

Ce qu'il y a d'illogique à fêter la prise de la Bastille, alors qu'elle est encore debout.

LILLE. — Tous les lundis, réunion boulevard Victor-Hugo, 160, au *Chalet du boulevard*, pour discuter les théories humanitaires.

MARSEILLE. — Groupe les *Indomptables*. Tous les samedis soir à 9 heures, réunion au Bar-Isnard, plaine Saint-Michel.

*L'Imprimeur-Gérant*, J. BILLOT.

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard

SIXIÈME ANNEE, N° 45. DIX CENTIMES DU 22 AU 28 JUILLET 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Lettres sur l'Anarchie

VI

La morale anarchiste est d'une facile condensation. Quelques syllogismes la résument et l'imposent.

Je suis, donc une force. — Je suis force, donc je dois agir. — L'intelligence et la liberté complètent ma force, elles doivent donc concourir à mon action, la diriger pour l'accroître.

Ainsi, la déduction s'étale au grand jour de la Raison. Le devoir résulte de la plus immédiate certitude, et sans intervention suspecte. — Si je suis, — et je n'en puis douter — la plus impérieuse de mes facultés ordonne mon action la plus efficace possible; je ne puis refuser, sans contrarier bien plus qu'une sensibilité simplement réceptive et à la merci de toutes les influences, bien plus qu'une volonté accrochée à un désir actuel et fragile : la Raison qui impose ses lois, la Raison qui constate évidemment les conditions de l'Etre, et les formules aussi certaines que leur réalité.

Cette morale s'élève donc au-dessus des contingences, même les plus respectables; elle dépasse la relative solidité des sentiments les plus unanimement humains, une évidence éternelle la soutient, qui l'immobilise bien au-delà du caprice, indubitable et définitive, nécessairement applicable, et d'ailleurs, spontanément appliquée.

L'action normale de l'Etre est morale, c'est-à-dire qu'elle est logique. L'action se continue dans l'Etre, c'est-à-dire qu'il se déploie contre les résistances; il lutte de toute sa réalité contre les réalités opposées, tous ses attributs ont la même direction, et l'intention humaine quelconque, pure de toute préoccupation acquise, n'est que la constatation de cette unanime direction. L'homme tout entier converge vers l'Action; agir est le fait constant, la forme éternelle de la réalité; l'intelligence défaille, la liberté manque son but, si elles ne contribuent de tout leur possible à cette fin nécessaire de l'Etre qu'elles modalisent.

Donc, l'Intelligence doit éclairer la route de l'Action, et la Liberté y dirige l'homme !

Or le premier pas intellectuellement imposé, est l'association. Les hommes reconnaissent facilement leur quantité sensiblement égale. La force brutale d'un individu ne surpasse guère celle d'un autre quelconque; en tout cas, nous avons vu l'équivalence s'établir à la faveur de l'instrument rationnel dont tous les hommes ont la même jouissance.

Mon expansion est possible — permise — dans tous les sens; je puis donc heurter mon voisin si la résistance est actuellement moindre de son côté : il est une valeur offerte, que j'ai le droit de choisir, si je le puis. La lutte serait donc légitime, rien n'obligerait au respect du semblable, si la Raison n'intervenait !

Or elle intervient, et ordonne l'abstention.

Mon voisin est mon semblable, il peut donc me résister, il peut même m'attaquer. Son possible n'est pas inférieur au mien, il peut autant que moi, ou à peu près; la différence est généralement inappréciable. Ce que je gagnerai peut-être sur lui, il peut le gagner sur moi; nos deux droits s'équivalent, se *détruisent*.

Je comprends mon véritable intérêt; la lutte m'obligerait à la résistance, une partie de mes énergies seraient inutilement immobilisées, des représailles seraient à redouter, une oppression à craindre, et précisément équivalente au bénéfice éventuel de mon homicide.

Je comprends nécessairement cela, mon intelligence conclut alors à la neutralité. Je m'abstiens de l'homme pour être épargné; j'évite une lutte inutile, un gain qu'il me faudrait rembourser. Nous convenons de nous respecter réciproquement, nous en convenons sans hésitation possible, impérieusement déterminés par le bon sens le plus rationnel.

Un contrat est à l'origine de la société et fonde seul le droit à l'existence. Je n'ai pu contracter avec d'autres que mes semblables, la nature-autre conserve dont le droit de m'écraser; je ne puis réclamer contre la tuile qui m'assomme, mais l'homme mon identique, *doit* me respecter, parce qu'il *doit* comprendre l'inutilité d'une mutuelle opposition. Il doit se détourner de moi, parce qu'il *doit* savoir ma force capable de le repousser; il est imbécile, il renie sa raison, il se nie lui-même si cette résolution ne résulte pas, irréfutable, de sa claire intelligence. C'est une nécessité logique qui devient une véritable obligation morale....

Sans sortir de lui-même le MOI se trouve lié au NON MOI; l'égoïsme raisonné aboutit déjà au respect du semblable; la tolérance des activités voisines est la première indication de l'intelligence; elle s'impose à l'action humaine et la limite, nous verrons d'ailleurs les explication qui la complètent.

Un contrat soutient réellement la société; mais un contrat dont les termes n'ont rien d'arbitraire et sont définitivement déduits des plus claires évidences : agir son MOI; l'agir efficacement, donc respecter le MOI étranger qui résisterait certainement au point d'inutiliser l'effort.

La logique l'ordonne, et son ordre persiste, impérieux dans le temps comme dans l'espace. Aujourd'hui et demain, ici et plus loin, l'homme doit se détourner de l'homme et chercher ailleurs les satisfactions de son Besoin. La logique est éternelle; aussi longtemps que l'humanité, le *Contrat de Tolérance* devra demeurer, obligeant toutes les activités, parce qu'il obligera toutes les intelligences.

## UN ARTICLE DU « PEUPLE »

Le *Peuple* du 1er juillet contient un article de Joseph Le Tessier, intitulé comme le livre du compagnon Grave : *La Société mourante et l'Anarchie*. Ce n'est pas une appréciation critique de l'ouvrage, mais simplement à propos de quelques affirmations y contenues, l'exposition de certaines idées sur les rapports du collectivisme et du communisme anarchiste.

Avant de présenter quelques remarques, sur son article, à mon ami Le Tessier, je tiens à déclarer que je ne le ferais pas si je ne considérais — avec lui, je l'espère — l'organe choisi par lui comme le simple véhicule de sa pensée, et pas du tout comme le fidèle représentant de ses aspirations sociales.

Ceci dit, venons au fait :

De deux constatations découvertes dans le livre de Grave :

1° Que l'éducation anarchiste est encore à l'état embryonnaire ;

2° Qu'une révolution est imminente ;

Le camarade Le Tessier tire cette conclusion : La révolution prochaine sera collectiviste, inaugurant une ère de collectivisme.

Pour avoir le droit de conclure ainsi, il faudrait avoir péremptoirement démontré à côté des deux prémisses admises, que le collectivisme s'impose, que le grand nombre le comprend et le désire, qu'il est, pour employer une expression de l'article, une nécessité historique. Or, c'est ce que Le Tessier affirme à diverses reprises, mais ne démontre pas. C'est ce qu'il serait, d'ailleurs, assez malaisé de démontrer étant donné un certain mouvement, sensible surtout depuis quelques années et qui semble se produire régulièrement du collectivisme vers l'anarchie, mouvement qui provient de la crainte que suscite en tous les esprits vraiment sains, la diminution de liberté qui, fatalement, se produira, concurremment avec un bien-être plus grand, si l'on l'on veut, dans la société collectiviste.

Mais cette question de savoir si nous devons traverser le collectivisme avant d'arriver à l'anarchie-communiste, même résolue dans un sens affirmatif, a-t-elle pour un anarchiste l'importance énorme que lui accorde notre camarade ? Je ne le crois pas. Je dirai même que cette conviction doit lui rester à peu près indifférente, ou que si elle l'émeut en une certaine mesure, ce ne doit pas être pour l'éloigner de l'anarchie, comme ce qui semble se passer chez Le Tessier, mais au contraire pour l'y attacher plus solidement encore.

Et tout spécialement à l'auteur de l'article en examen, cette façon de voir s'impose.

En effet, puisque d'une part il est sincèrement convaincu, dit-il, que le communisme anarchiste, bien que compris et désiré seulement par un tout petit nombre d'individus,

est la seule doctrine fondée en raison ; puis que, d'autre part, il croit que le collectivisme désirable comme une introduction nécessaire à l'anarchie, mais pas en lui même, est sur le point de devenir une réalité — ses hésitations se comprennent elles ? Sa place n'est-elle pas tout indiquée au milieu de nous quand ses affirmations au sujet du degré de développement respectif où en sont aujourd'hui le collectivisme et l'anarchie signifient clairement que le premier sur le point d'aboutir peut se passer d'un partisan, aussi distingué et utile soit-il, tandis que la seconde, si en retard encore, a besoin, pour aller en avant, du moindre dévouement, du plus obscur propagateur ?

En quittant la question de tactique pour considérer plutôt les principes, je crois que pour établir des rapports aussi étroits qu'il le fait entre le collectivisme et l'anarchie, pour faire sortir l'une de l'autre, notre camarade n'a pas assez approfondi l'antagonisme irréductible qui se dresse entre ces deux conceptions sociologiques.

Personne ne peut nier que tous les systèmes dont la base est la transformation du capital personnel en un capital collectif, comportent en même temps la nécessité d'un gouvernement très autoritaire, dont la tâche sera d'assurer le fonctionnement nouveau de la machine sociale, de répartir, pas même également entre tous, le pain social.

L'anarchie d'autre part, son nom l'indique assez, repose uniquement sur le culte aussi développé que possible de l'autonomie individuelle. Peut-on, quand on a bien pénétré cette irréductible opposition, ne pas accuser le camarade Le Tessier d'un peu de naïveté, dirions-nous presque, tout comme on trouverait naïf celui qui, désespéré de ne pas atteindre le soir même le but de son voyage, prendrait la route opposée. Qui ne lui conseillerait de faire quelques pas sur le bon chemin, plutôt que des kilomètres en sens inverse ?

Pour observer la plus stricte loyauté de discussion, je veux examiner l'esprit bien plus que la lettre de cet article très court relativement à l'importance du sujet et où l'expression infailliblement ne signifie pas toujours la pensée.

Or, en de nombreuses causeries que nous avons eues avec Le Tessier sur cette question, j'ai cru démêler que les deux points qui le préoccupaient particulièrement étaient ceux-ci :

1° Une période collectiviste n'est-elle pas une expérience nécessaire pour que la conviction anarchiste s'implante dans la masse.

2° Le bien être relatif qu'assurera le collectivisme ne permettra-t-il pas à la propagande anarchiste d'être infiniment plus efficace qu'en pleine société bourgeoise.

Ces deux idées ne sont pas sans valeur, mais je ne les crois pas suffisantes pour justifier la conversion d'un anarchiste en collectiviste.

En effet, nous devons, par tous les moyens possibles, tâcher, même avec la conviction de ne pas réussir, de supprimer cette expérience qui deviendra comme est devenue douloureuse l'expérience parlementaire.

D'autre part, est-on bien sûr que la phase collectiviste soit favorable à la propagande anarchiste. L'enseignement historique ne nous apprend-il pas que la pire autorité fut toujours celle des vrais démocrates ? L'éducation collectiviste ne sera-t-elle pas de nature à indisposer la foule contre nous, surtout dans les premiers temps ou la foule constatera que l'autorité soutient une cause moins mauvaise que celle dont elle avait pris la défense jusqu'alors ? Ce nouvel état de choses ne déformera-t-il pas les esprits et les cœurs dans le sens de la centralisation et du nivellement ? La dignité et l'initiative individuelle ne s'abîmeront-elles pas dans la collectivité toute puissante et impersonnelle ?

Actuellement nous n'avons qu'une bouchée de pain, c'est vrai, mais cette bouchée de pain nous pouvons aller l'acheter où bon nous semble et cet acte de liberté conserve en nous le sentiment de notre inviolable individualité. Cette autonomie relative nous permet sinon de le fortifier, du moins de l'entretenir par l'exercice notre liberté. Certes, nous ne voulons pas le contester, le collectivisme supprimerait immédiatement beaucoup de ces misères qui nous révoltent, mais un peu comme l'aumône qui calme momentanément la souffrance tout en rendant la plaie inguérissable parce qu'elle tue chez le pauvre l'énergie nécessaire pour s'affranchir à jamais de la pauvreté.

D'un mot, ce qu'il faut à la propagande anarchiste, c'est un peu de liberté. Or, tout me porte à croire qu'au sein d'une société collectiviste la répression contre les seuls ennemis qui lui resteraient serait tellement atroce que pour des siècles peut être disparaîtraient et l'idée et le nom d'anarchie.

*(A suivre.)*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Les bourgeois du *Soleil* ne sont pas satisfaits. Ils nous le font savoir par la plume de l'un d'eux, qui signe « Jean de Nivelle. » C'est un plumitif qui exécute de petits exercices sur la corde lâche de la chronique. C'est lui qui extrait la philosophie des incidents quotidiens, à l'usage des vieux messieurs qui regrettent l'homme au parapluie, et des douairières édentées qui n'ont pas les moyens de penser.

Voici la dernière bourde dont il vient d'accoucher. Il trouve mauvais qu'une compagnie ait déposé une couronne à la statue de Diderot, en commémoration de l'anniversaire de Ravachol.

Et il se demande : Qu'est-ce que Ravachol peut bien avoir de commun avec Diderot ? Ceci, tout simplement : l'un et l'autre étaient ennemis de l'autorité, ils l'ont sapée, le premier, par ses écrits, le second par ses actes. Seulement, il y a une nuance et sérieuse : la manière de Diderot n'était point pour troubler vos jouissances ; mais l'audace du compagnon vous a fait passer le frisson dans les moelles. Et vous n'êtes point encore rassurés.

Vous n'avez pas tort, bourgeois, de trembler pour votre caisse et pour votre peau. Ravachol a été un précurseur ; et l'on s'attache à son souvenir, non point, comme l'insinue votre porte-plumes goguenard, par envie de se singulariser, mais pour vous rappeler que son exemple n'a pas été perdu.

Citons une phrase typique du monsieur vexé : « Il « y a deux moyens d'être célèbre : ou faire un chef- « d'œuvre, ce qui est rare et assez difficile ; ou lan- « cer une énorme bêtise, ce qui n'est pas, autant « qu'on pourrait le croire, à la portée de tout le « monde. »

C'est parfaitement à la portée des bêtes d'encre du *Soleil*.

***

Ceux qui rêvent de révolution pacifique sont de belles âmes, mais elles se leurrent évidemment. Toutefois, on peut croire que l'époque révolutionnaire aiguë qui ne peut tarder, sera moins violente, moins sanglante que l'état présent. Les persécutions, emprisonnements, tortures et mort font partie du système que nous subissons — le droit de disposer de la liberté et de la vie des hommes n'appartient pas seulement à l'Etat, qui en use on sait comme, mais encore à des individus puissants de par leurs écus ; nous voulons parler des grands propriétaires terriens.

Ils prennent à leur solde des brutes à face humaine qui gardent leurs terres, le fusil en mains, arrêtent et font condamner quiconque ne leur agrée pas et le tuent si la fantaisie leur en vient — ainsi ils gagnent leur existence, on les paie pour cette besogne.

Pour avoir traversé la lande du seigneur vous ne risquez pas la hart mais un coup de fusil.

Nous n'hésitons pas à conseiller à ceux qui veulent faire une promenade dans les champs, de s'armer d'un revolver, c'est prudent — il y a des bêtes féroces.

Des faits qui le prouvent arrivent journellement : voici le dernier :

**Chalamont, 16 juin.**

Un cultivateur des environs, M. Bellistant, âgé de 43 ans, a été assassiné dans un bois par le garde Genton. Il était veuf depuis quelque temps et laisse deux enfants en bas âge.

Le garde assassin était à la solde de M. Baboin, richissime propriétaire, qui terrorise le pays par ses 7 gardes-chasse.

Genton, qui était armé d'un fusil, laissa fuir Bellistant s'éloigner et lui tira alors un coup qui l'atteignit en plein dos ; la mort fut instantanée.

De tels faits devraient suffire pour faire se révolter une population où seraient quelques hommes de cœur — il n'y aurait pas de jury pour condamner ceux qui apprendront au sieur Baboin et à ses chiens qu'ils ont la peau tendre et que l'égalité humaine est une vérité.

***

La veille du jour où les anarchistes de Levallois-Perret ont été arrêtés pour la fameuse affaire des bombes, un individu dont on n'a pas le signalement, mais qu'il serait utile de connaître, s'est présenté dans un des bureaux de la préfecture de police, quai des Orfèvres, et a demandé à parler à M. Fédée. On l'a envoyé à la caserne de la Cité, où se trouve le bureau de ce dernier.

On ignore ce qu'ils se sont dit, mais, ce qui est certain, c'est que c'est à la suite de cet entretien qu'on a décidé d'aller à Levallois-Perret et, le lendemain, les anarchistes étaient arrêtés.

Ce renseignement est absolument certain. D'ailleurs, le chef de bureau où cet individu s'était d'abord présenté, furieux qu'on l'ait envoyé à Fédée sans lui avoir demandé ce qu'il voulait, a fortement engueulé le garçon de bureau coupable d'avoir, par son étourderie, privé son chef des bonnes notes que lui aurait valu son zèle dans une affaire de cette matière.

C'est dommage qu'on n'ait pas pu nous donner le signalement de ce mouchard, nous aurions été fixés.

***

AIX. — Conférence organisée par le groupe, le 17 juin, dans la salle de l'Eden. 600 personnes avaient répondu à l'appel des camarades.

Le compagnon Jouvarin a exposé en termes clairs et précis, les maux dont souffre la société, et le remède à cette misère par le communisme anarchiste. Il s'est attaqué au suffrage universel, cette duperie ; il a prouvé, dans une argumentation très serrée, que l'homme peut très bien se passer de maîtres et que les gouvernants sont les plus dangereux adversaires de la liberté.

Ses déclarations ont provoqué d'unanimes applaudissements.

Le citoyen Tressan, ex-anarchiste, candidat en herbe du parti ouvrier, a essayé d'une réplique. Son discours peut se résumer dans la phrase connue : ôte-toi de là, que je m'y mette.

Le compagnon Jouvarin lui a répliqué, et a fait savoir à ce futur représentant du 4e Etat que la masse n'est pas encore ce troupeau de moutons dont on exploite tous les quatre ans l'ignorance et que le temps est proche où les parasites et les exploiteurs seront balayés par la poussée de l'idée libertaire.

Bonne soirée pour la propagande anarchiste, grâce à l'initiative des camarades. Il faut espérer que la boule de neige continuera à grossir et ce sera une ville de plus gagnée par la Révolution sociale.

***

LYON — A l'occasion des troubles de Paris, nos soi-disant socialistes avaient convié le peuple à une grande réunion publique. Bon nombre de travailleurs bien intentionnés étaient venus croyant entendre parler des révolutionnaires, au moment, surtout, où le peuple de Paris versait son sang ; la déception a été complète ; après avoir nommé *scientifiquement* un bureau et traité, selon leur verbiage habituel, les gouvernants et policiers de voleurs et d'assassins — lesquels ne s'en portent pas plus mal pour cela — ces farouches socialistes-révolutionnaires ont proposé bénévolement à l'assemblée, un ordre du jour ridicule à présenter dans *deux jours* aux goinfres du maire Gailleton, demandant la mise en accusation de l'auvergnat Dupuy et de son séide Lozé ; vrai, les épiciers de la Guille-

tière qui avaient pris un peu la frousse et commençaient à se barricader dans leur arrière-boutique en voyant le peuple aussi nombreux et résolu dans la rue, n'ont, je crois jamais tant ri qu'à l'issue de la réunion tombée en eau de boudin. Un compagnon a pu néanmoins parler et développer cette thèse qui a été la mieux goûtée de toutes, que les pouvoirs publics ne peuvent se mettre en accusation eux-mêmes, que parlementer avec eux, c'est parlementer avec des loups et que les mises en demeure ne signifient rien, la force est tout. — Une seconde réunion à propos des mêmes faits eut lieu à la bourse du travail ou notamment la grève générale a été acclamée en principe et sur le terrain de l'expropriation.

Nous nous sommes réunis dimanche passé en une soirée familiale pour fêter l'anniversaire de la mort de Ravachol et trouver ainsi l'occasion de faire quelque argent pour le journal que nous devons lancer dès la période électorale commencée. Entre les chants, les déclamations, deux camarades ont évoqué, non sans éloquence, le souvenir de cette grande figure de révolté, rendu hommage à son courage et à son dévouement à la cause et démontré la logique et la légitimité de ses actes qui ont donné à l'idée un si vif essor. La soirée a été des plus agréables et la quête fructueuse. La propagande ne se ralentit donc pas et le nouvel organe fera évidemment de la bonne besogne, aussi nous prions ceux des camarades de la région lyonnaise à qui nous avons demandé leur concours et qui n'ont pas encore répondu, de le faire au plus tôt, il y a urgence. L'utilité d'un journal réellement indépendant se fait trop sentir à Lyon, où la misère sévit en ce moment d'une façon intense, à en juger par le nombre de suicides, de crimes et de vols que la presse bourgeoise enregistre en partie et sans commentaires, bien entendu; il paraît, à ce que cette dernière nous annonce qu'un nouvel et illustre pétomane vient d'arriver dans nos murs. Heureux Lyonnais!

***

Cadenet (Vaucluse). — Une conférence a eu lieu, dans notre petite localité, sur la question sociale, devant environ 300 personnes. Le conférencier s'est efforcé d'expliquer aux cultivateurs les causes de leur misère, et le remède qu'on doit chercher. Il a été compris et applaudi : c'est la première fois qu'ils entendaient un orateur anarchiste et, au lieu de se trouver en présence d'un malfaiteur (terreur répandue par les bourgeois), ils ont rencontré un ami qui leur a exposé les causes de leur malaise et le moyen d'y remédier. Ses paroles ont fait très bonne impression, et l'on se disputait les journaux anarchistes qui ont été distribués après la réunion.

***

Grenoble. — Nous sommes dans une ville où la police se croit tout permis. A Paris, elle arrête les honnêtes femmes qui ont le tort de se trouver dans la rue à neuf heures du soir : ici, il est défendu d'être anarchiste. La canaille policière nous recherche et sitôt qu'elle a découvert un compagnon, elle n'a pas de repos qu'elle ne l'ait fait renvoyer de son atelier, privé de son pain. Quand le patron refuse, elle le menace, lui fait des contraventions, le persécute de mille manières jusqu'à ce qu'il ait cédé. Les mouchards ne reculent devant aucune infamie, et ils s'attaquent aux compagnes qu'ils supposent, plus faciles à décourager que les hommes.

On ne peut même plus chanter dans les environs de la ville, et trois compagnons ont été condamnés pour avoir chanté le *Père Duchêne* en pleine campagne.

Nous sommes tous à nous demander le jour et l'heure où les mouchards fabriqueront quelque complot ou affaire de bombes pour nous envoyer au bagne ou à l'échafaud.

Ils sont capables de tout.

Ils affichent la prétention d'empêcher le compagnon Canard de circuler dans la ville pour son commerce. A tout bout de champ, la police lui fait des avanies, lui dresse des contraventions; il faudra que ça finisse, ce système de persécutions continuelles.

## Espagne

Nos amis de *La Controversia* nous reprochent de n'avoir pas bien saisi le différend qui les sépare de *El Productor*. Nous n'avons accusé personne : nous nous sommes contenté de déplorer que les discussions qui surviennent entre organes anarchistes, à propos de questions de tactique, se fassent sur un pareil ton d'acrimonie, alors que nous n'avons pas trop de toutes nos forces pour faire face à l'ennemi commun. Entre gens convaincus et entre camarades, ces divergences d'opinions doivent se discuter d'une façon plus courtoise.

## Russie

**De très graves nouvelles nous arrivent de la province des Cosaques du Don. Toute la population du territoire dont fait partie la grande ville de Kriviansky, s'est soulevée contre le gouvernement. Tous les Cosaques étant soldats, et ne se séparant jamais de leurs armes, épées, lances, fusils, ce mouvement est autrement sérieux que s'il s'agissait d'une simple révolte de paysans. Le gouvernement s'est ému, et le général Martynev, commandant de la province, a lancé un ordre du jour sévère, dont voici la conclusion. Les habitants du territoire de Kriviansky, auraient-ils oublié que le gouvernement a en mains des forces suffisantes, pour réprimer les résistances les plus obstinées, jusqu'à complète extermination des rebelles.**

**Cette fois, et le fait est hor de doutes, admis et commenté par la presse officielle, les paysans, loin de se laisser intimider par ce féroce ordre du jour, se sont vaillamment défendus et ont victorieusement repoussé le régiment qui devait les mettre à la raison. Le commandant d'un bataillon, 14 officiers et nombre de soldats ont été tués. Il a fallu envoyer quatre autres régiments d'infanterie, les Cosaques de Novocherkassk, ayant refusé de marcher, et le commandant des Cosaques d'Oremberg ayant affirmé qu'il ne répondait pas de ses hommes.**

(*La Russie libre*).

# BIBLIOGRAPHIE

*La Chevauchée d'Yeldis*, par Francis Vielé-Griffin, 1 vol., 3 fr. 50 chez Vanier.

Des vers : et qui se laissent lire.

L'auteur s'affranchit des entraves de la prosodie : il entrelace les mesures au gré de sa fantaisie; et cela produit néanmoins une rhytme agréable à l'oreille. C'est un bon exécutant.

Mais, dans ces vers, rien à prendre ni à retenir : toujours les guitares poétiques, amour déçu, tristesses de la vie, et les pièges de l'éternel féminin... etc.

C'est de l'art pour l'art : besogne de dilettante qui n'intéresse que les gens qui ont du temps à perdre et des rentes à manger.

*Un fils de 89*, par A. Boutique, 1 vol., 3 fr. 50, chez Dentu, 3 et 5, place de Valois.

C'est l'histoire de deux frères, l'un artiste sceptique frondant le système politique actuel; l'autre, industriel, ayant toujours à la bouche les mots de liberté, égalité, se réclamant des principes et des conquêtes de 89, mais autoritaire, arrogant envers ses ouvriers qu'il exploite formidablement au nom de la liberté.

C'est une satire assez piquante de la bourgeoisie industrielle de notre époque. Mais le scepticisme de Philippe Laffaiteur, (le frère artiste) est du simple dilettantisme assez commun chez les artistes et ne concluant à rien. Nous voyons, dans le livre de M. Boutique, des ouvriers se mettre en grève, réclamer des améliorations, acclamer le fameux général, mais en dehors de cela, des réclamations plus formelles se font jour, des problèmes sociaux surgissent et réclament une solution; cela manque dans le livre de M. Boutique qui est à lire, pourtant, pour la part de démolition qu'il comporte de la société bourgeoise.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le compagnon Carry, dont nous avons relaté la condamnation, nous écrit, de la prison de Genève :

Je viens vous demander d'être une fois encore l'interprète auprès de nos amis et compagnons.

Après 140 jours de prévention, ces hommes à figure de tigre ou plutôt canines, grands serviteurs et exécuteurs des hautes œuvres de la bourgeoisie Genevoise, se sont enfin décidés à nous faire sortir des oubliettes où ils nous avaient laissé si long temps.

Résumer les débats du procès, cela me paraît inutile, vu la longueur, (cela a duré de 9 heures du matin à 10 heures du soir). Quatre années de prison, voilà la solution, pour *m'être foutu de ces Messieurs*.

J'avais beau ouvrir les yeux grands comme des fenêtres pour voir des juges : je n'en trouvais pas, mais en retour, j'ai vu 15 ennemis écumant de rage par la colère et la haine qu'ils avaient contre deux anarchistes.

O surprise! notre ami Thaute a été acquitté. Mais je suis sûr qu'ils crevent de remords en ce moment, ces chers juges!!!

Toutefois, il est bon de dire que notre ami rédacteur et son canard le *Père Peinard*, a reçu son baptême comme d'habitude, sans oublier notre ami Grave qui a eu sa part du bouillon.

Ce qui nous a fait plaisir, chers amis, c'est que l'avocat bécheur nous a fait une théorie anarchiste en plein tribunal (*sic*) en lisant le *Père Peinard* et mes lettres écrites aux amis.

Je profiterai de cette occasion, pour donner ce petit avis aux compagnons :

Vous n'ignorez pas que le pantin de Nazareth, dans ses moments de lucidité, disait à ses disciples :

J'enseigne ma nouvelle religion par la parole; il est de votre devoir de l'enseigner aux autres par l'action afin de mettre les hommes sur le bon chemin.

Eh bien, mes amis! Puisqu'un procureur en fait de même que son prédécesseur; qu'il nous fait la propagande par la parole, n'oubliez pas que votre devoir est de la faire par l'action et rien que par l'action, telle est votre tâche. Donc, en avant et toujours en avant, la Sébastine. Voilà le meilleur remède pour ouvrir le chemin de la liberté.

Amis, ne vous découragez pas, travaillez sans relâche à démolir et à enterrer cette ignoble pourriture chancelante, que l'on nomme Autorité gouvernementale, n'oubliez pas que *tous les moyens sont bons* contre cette bande infecte d'exploiteurs bourgeois. Rendez coup pour coup à ces bandits aussi lâches que fourbes, qui se maintiennent au pouvoir par des mensonges et des menées aussi lâches que criminelles, enfermant sans pitié dans leurs cachots les défenseurs de l'humanité. « Montrez à ces buveurs de sang que votre courage et votre énergie est bien au-dessus de leur lâcheté et perfidie. »

Quant à moi, soyez assurés compagnons, que ni les prisons, ni les cachots Suisses, pas même la guillotine de l'infâme Deibler, ne me feront trembler, ni changer de conviction.

Je prouverai, s'il le faut, qu'il y a encore des hommes qui savent souffrir pour une cause juste et humanitaire, et capable de sacrifier leur vie pour hâter le triomphe de la vérité, en tenant avec fierté ce cher drapeau rouge, auquel des milliers de martyrs ont inscrit de leur sang, notre belle devise : *Ni Dieu, ni Maître*.

Adieu, chers amis, en attendant de pouvoir recommencer la lutte, je m'associe à vous de tout cœur, pour crier à pleins poumons : Vive l'Anarchie. Vive la Révolution sociale!

Nous donnons, à titre de document, le manifeste ci-dessous, que l'on nous communique :

## Congrès ouvrier international de Zürich

### Appel aux Trades' Unions de l'Angleterre

Compagnons!

En vue du prochain Congrès international qui aura lieu à Zürich au mois d'août, les soussignés, membres des Trades Unions, appellent d'urgence votre attention sur les faits suivants :

Dans les années 1889 et 1891, des Congrès ouvriers internationaux eurent lieu à Paris et à Bruxelles : à Paris il y eut même — à cause des rivalités existantes entre possibilistes et marxistes — deux congrès siégeant en même temps l'un à côté de l'autre. Au congrès « marxiste », des délégués anarchistes furent admis d'abord, mais au moment où ils essayèrent de parler sur l'ordre du jour, ils furent *violemment* et *brutalement expulsés*.

Un ordre du jour, présenté par les délégués anglais affirmant la nécessité de la mise en commun de la terre et de tous les instruments de travail, fut arbitrairement supprimé, et le délégué italien Merlino fut expulsé de vive force pour avoir présenté un ordre du jour analogue, déclarant l'inanité des

palliatifs et des réformes législatives. Ce fait provoqua les protestations indignées des délégués anglais qui, à l'exception de quelques membres de la famille de Marx et d'un ou deux politiciens, abandonnèrent en masse la salle du Congrès, suivis par les délégués italiens, espagnols, hollandais, etc.

Encore plus odieuse fut la conduite de la clique marxiste à Bruxelles. Là, les meneurs allemands et français s'entendirent secrètement pour exclure d'avance tout délégué ayant des opinions anarchistes. En conséquence de leurs intrigues, plusieurs délégués d'organisations ouvrières de Belgique, d'Espagne et d'autres pays — d'aucuns représentant des dizaines de milliers d'ouvriers — ne furent pas admis rien *qu'à cause de leurs opinions*.

Pour le prochain Congrès de Zurich, les mêmes dictateurs se sont réunis récemment en conciliabule secret à Bruxelles, dans le but d'exclure du Congrès, non seulement les anarchistes de tous les pays, mais aussi les socialistes indépendants de l'Allemagne, les Hollandais (qui à un congrès national récent, se sont déclarés antiparlementaires) et d'autres qui pourraient s'opposer à leur politique et à leur autorité.

Certes, les anarchistes sont opposés à toute action parlementaire, qu'ils croient non seulement inutile, mais dangereuse, car elle fait perdre aux ouvriers la confiance en eux-mêmes et dans leurs propres efforts et les détourne de la seule voie qui mène à leur émancipation : la Révolution.

Mais est-ce là une raison pour les exclure d'un Congrès ouvrier ? N'y a-t-il pas un grand nombre d'ouvriers qui, comme les anarchistes, n'ont pas de confiance dans la politique, encore moins dans les palliatifs préconisés par les social-démocrates ? N'y a-t-il pas, d'ailleurs, d'autres points sur lesquels tous les ouvriers, social-démocrates et anarchistes pourraient se trouver d'accord et devraient agir ensemble : par exemple, les grèves, les manifestations des sans-travail, le 1er Mai, etc. ? La participation aux élections n'est pas la seule question à l'ordre du jour du Congrès de Zurich.

Le but principal de ces assises du travail devrait être de *créer un sentiment de solidarité entre tous les ouvriers*, non pas d'accentuer et de perpétuer les divisions existantes.

Les anarchistes, dans quelques pays (par exemple en Espagne), représentent la grande majorité des ouvriers organisés ; les exclure du Congrès, c'est ôter à celui-ci le caractère international.

Compagnons ! notre force consiste dans l'union. Les organisations ouvrières sont fondées sur ce principe, et, en Angleterre du moins, il n'y a pas de société syndicale qui refuserait d'admettre dans son sein un ouvrier, à cause d'opinions !

A l'heure actuelle, il y a plusieurs anarchistes occupés à fonder et à renforcer des Unions. Partant, nous, comme membres des Unions, vous exhortons à ne pas vous en faire imposer par lesdits meneurs, à exiger qu'*aucun délégué au Congrès de Zurich soit forcé à une déclaration de principes comme condition de son admission*. Nous vous demandons au nom des intérêts commun de la classe ouvrière, *de donner des instructions précises à vos délégués, de ne pas permettre qu'il soit fait, à Zurich, aucune exclusion, à cause d'opinions, mais que tous les délégués d'associations ouvrières régulièrement constituées soient admis et aient le droit d'être impartialement entendus*.

Certes, ce n'est pas beaucoup que de demander cela, et nous avons pleine confiance dans vos sentiments libertaires et souhaitons un prochain triomphe de la cause des travailleurs.

Londres, juillet 1893.

---

Le compagnon Paulet d'Amiens, tient à la disposition des groupes, à raison de 25 % de remise, la brochure de S. Faure, *Autorité ou liberté*. Prix : 10 centimes.

Lui écrire : 29, rue Guide à Amiens. — Envoi franco, contre mandat ou timbres-poste.

## SOUSCRIPTION

### pour les détenus

Listes :

Saunier : 0.50, Miot : 0.50, Bailliot : 0.15, Mme B. : 0.10, Pauline Arbor : 0.50. Collecte « La Plume » : 0.40. Letout 0.05, Gascheau : 0.10. A. V. 0.65. Total : 2.95.

B. à Nancy, 0.50. — B. à Allortville, 1 fr. — C. W. à Ashwell, 2 fr. — Un sans patrie de Troyes, 0.50. — Anarchistes d'Amiens, 4 fr.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### pour la propagande révolutionnaire

Listes :

Saunier : 0.50, Miot : 0.50, Bailliot : 0.15, Mme B. : 0.10, Pauline Arbor : 0.50. Collecte « La Plume » : 0.40. Letout 0.05, Gascheau : 0.15. A. V. : 0.70. Total : 3.05.

B. à Nancy, 1.50. — A. L. à Saint-Louis, 5 fr. — Médeah, 1 fr. — Un sans patrie de Troyes, 0.50. — T. à Pantin, 1 fr. — P. à Paris, 5 fr. — Jean qui marche, 50 fr. — L. à Saint-Denis, 0.50. — Anarchistes d'Amiens, 4 fr.

## PETITE CORRESPONDANCE

A la *Débâcle*, Bruxelles. — Prière d'envoyer un ou plusieurs exemplaires au compagnon Henriet, 12, rue Mathis, Paris.

Feraud demande à G. L. de lui donner son adresse chez R., 45, rue T.

Le compagnon Mauri, Léon, qui, dans le dernier numéro du journal, demandait un renseignement, est-il celui qui, vers 1885, était employé chez Girard, rue d'Uzès, à Paris ?

Si oui, dire quelle ville il habite.

*Léon Mauri*. — Nous avons l'adresse de Agresti à votre disposition.

Le compagnon Camalet demande au compagnon Ludovic Gros s'il a reçu lettres du mois de février et mai. Répondre à l'adresse : Camalet, chez Maruenda, Perregaux (Oran) Algérie.

*H. L.*, 17, *Paris*. — Reçu *le Matin*. Merci.

J. M., à Fossombrone. — Les œuvres de Proudhon sont en vente chez Flammarion, 26, rue Racine.

L. T. à Londres. — Il y a, comme vous, une foule de camarades sincères qui, chaque fois, qu'on leur désigne un mouchard, éprouvent le besoin de le défendre, sous prétexte qu'on ne leur apporte pas une attestation signée de la préfecture de police comme quoi elle occupe bien lesdits individus. Jusqu'à présent, la préfecture s'étant refusée à nous laisser consulter ses registres, nous sommes forcés de nous en tenir aux présomptions morales que nous fournissent les agissements des individus soupçonnés. Quant à ceux qui ne veulent pas voir clair, cela les regarde, nous n'éprouvons pas le besoin, nous, de les aider dans leur besogne de Terrre Neuve. Leur imbécilité nous est aussi dangereuse que si c'était de la mauvaise foi.

M. à Nonancourt. — *Causeries* épuisées.

B. à Monaco. — Le cas de B. est en effet compliqué, mais trop particulier pour s'en occuper dans le journal.

L. D. — Votre article *La violence des anarchistes* nous semble réprouver la propagande théorique. C'est la seule raison d'être au journal, vu que, selon nous, la propagande par l'acte, ne se prêche pas.... Elle se fait.

A. B. à San Petro. — Entendu. La commission est faite.

Le compagnon Aime Bovet, Chaux de Fonds, fait savoir que son adresse est chez Mme Monnin, 73, rue de la Serre.

Coudert. — Nous soumettrons vos vers à la même personne. En fait de vers nous n'en admettons pas de passables, nous n'en choisissons que de « très bien faits ».

St-Claude. — Lépine ou Lozé, l'un ne vaut pas mieux que l'autre et ces changements de personne nous laissent froids.

F. à Liège. — D. à Bruxelles. — S. à Agen. — T. à Thizy. — B. au Mans. — P. à Saint-Nazaire. — S. M. à Auxerre. — B. à Spring-Walley. — C. à Bône. — L. M. à Avignon. — G. à Brest. — L. à Nancy. — Agence, Genève. — H. à Narbonne. — S. à Genève. — C. à Agen. — S. à Genève. — W. à Lausanne. — F. à Reims. — B. à Annonay. — Tunis. — D. à Zurich. — A. à Bordeaux. — Toulouse. — L. au Havre. — B. à — T. à — L. à Lyon. — H. à Saint-Nazaire. — P. à La Chapelle. — B. à Saint-Quentin. — La Palisse. — Reçu timbres en mandats.

Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Groupe de propagande des Ve et XIIIe arrondissements.

Réunion samedi 22 juillet, à 8 heures et demie du soir, salle Messiez, 127, rue Mouffetard.

---

Saint Nazaire. — Dimanche 23 juillet, à 2 heures de l'après-midi, réunion chez Bertreux, rue de Nantes, en face la gare ; tous les compagnons sont invités.

ORDRE DU JOUR :

La propagande sur l'anarchie et les élections.

---

Annonay. — Le groupe anarchiste « Les Montagnards de l'Ardèche » convoque tous les camarades.

Le samedi soir, à 8 heures et demie, au local habituel.

Causerie, par un compagnon, sur les événements de la semaine.

---

Les Ardenais habitants Paris et les environs désireux d'aider à la propagande de l'idée anarchiste dans les Ardennes, sont convoqués à la réunion du groupe *Les Libertaires Ardennais*, le 22 juillet, à 8 heures et demie *du soir*, salle [illegible] 53, rue Louis-Blanc.

---

Les compagnons de Besançon préviennent leurs amis voisins, qu'un congrès régional aura lieu les 15 et 16 août prochains et espèrent que les idées données à cette occasion leur procureront l'avantage de voir de nombreux camarades, et échanger leurs vues sur les moyens de propagande et [illegible].

Pour tout ce qui concerne propagande et [illegible] s'adresser au compagnon Reuge, 3 rue du Vigier, à Besançon.

---

Les socialistes, anarchistes et autres [illegible] mieux social, des localités situées sur la route de Besançon à Nancy, sont prévenus qu'un compagnon passera d'ici peu dans leurs localités respectives et se tient à leur disposition pour des conférences sur Dieu, les préjugés, la question sociale et la solution anarchiste.

Ce sera pour fin août.

Ecrire, dès aujourd'hui, au compagnon Reuge, rue du Viguier, à Besançon.

---

Roubaix. — Les anarchistes de Roubaix et environs sont invités à la réunion du dimanche 23 [illegible] rue d'Inkermann, 154.

Ordre du jour : Les élections.

---

Les groupes anarchistes de Grenoble organisent un Congrès régional et invitent tous les groupes et les compagnons isolés qui voudraient y assister, principalement ceux de la région.

Ordre du jour : Attitude à prendre pendant la période électorale et entente pour présenter des candidats abstentionistes aux prochaines élections.

Le Congrès se réunira le dimanche 30 juillet, à deux heures de l'après-midi chez le compagnon Jourdan au Grand-Chatelet, près Grenoble.

---

**LA RÉVOLTE est en vente dans toutes les bibliothèques des gares de chemins de fer** (*Service de la Librairie Hachette*).

*L'Imprimeur-Gérant*, J. Billot.

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SIXIEME ANNEE, N° 46. DIX CENTIMES DU 29 JUILLET AU 4 AOUT 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Logique Bourgeoise

Cette semaine, deux crimes à sensation : un fils maltraite sa mère, la menace de mort, parce qu'elle lui refuse de l'argent que d'ailleurs elle n'avait pas. Un jeune homme égorge un boulanger, et se voyant sur le point d'être pris se fait sauter la cervelle.

Là dessus, la presse bourgeoise sort les vieux clichés : ce sont des repris de justice, ces deux misérables, ils voulaient de l'argent pour courir les bouges et faire la fête, en compagnie d'anciens camarades retrouvés, piliers de prison pour la plupart ou paresseux n'ayant d'autre école que celle du vice. Il faut purger la société de cette engeance dangereuse, etc., etc.

Et après ?

Que voulez-vous que fasse l'individu qui sort de prison ? La société le repousse : et d'ailleurs, elle est si mal constituée que nombre de jeunes gens dits honnêtes ne trouvent pas l'occasion de vivre de leur savoir, d'utiliser leurs connaissances, leurs diplômes, ou le métier qu'ils ont appris. Le *repris* de justice, on l'appelle ainsi dès la première condamnation, car il est sûr que la justice le *reprendra*, se trouve pris entre les deux branches d'un dilemme terrible : ou voler, ou mourir de faim. Mendier, il n'y faut pas songer ; on ne fait pas l'aumône à des jeunes hommes vigoureux, et on leur dit : pourquoi ne travaillez-vous pas ? Ils répondent : parce que, sortant de prison, on me refuse du travail. Ils sont nombreux, à Paris, ceux qui se trouvent dans cette alternative. On les compte par milliers, or, la société est bien venue à les traiter de souteneurs, de rôdeurs, de cambrioleurs, la honte de la capitale, et à réclamer une répression impitoyable !...

Mais ces souteneurs, ces voleurs, c'est vous qui les faites ! De par votre logique barbare, vous les condamnez à la peine de mort. Un pauvre diable, à bout de ressources, entre dans un restaurant, se fait servir un maigre repas de vingt-cinq sous, qu'il ne peut payer. Délit : filouterie-aliments. La première fois quinze jours de prison. Et casier judiciaire. La flétrissure définitive. Il ne pourra plus se caser.

Il a payé cependant et devrait être quitte. Vous autres, quand vous avez soldé une facture, un billet à ordre, vous trouveriez fort mauvais qu'on vous considérât comme encore débiteur. Et c'est justice. Lui, point. La note d'infamie le suit partout : dans la société, où elle le fait jeter à la porte de tous les ateliers, au prétoire, où elle le gratifie de récidiviste, et lui fait infliger le maximum dès la seconde infraction.

En toute sincérité, on peut soutenir que le sinistre gredin qui a inventé le casier judiciaire a provoqué des milliers de vols, d'assassinats ou de suicides. Et voilà comment on protège la société !

De quel front reprocher à des parias, à des hors la-loi, les méfaits qu'ils sont obligés de commettre, sous peine de crever de misère ? Pour ceux que vous appelez les honnêtes gens, la faim est déjà mauvaise conseillère qu'est-ce donc pour ceux que vous condamnez à ne vivre que de vol, et qui voleront demain comme aujourd'hui, parce que c'est fatal, jusqu'à ce qu'ils songent à tuer, pour faire ce qu'ils appellent un bon coup ?

Il en sera ainsi tant que durera votre ignoble loi pénale, tant que les prisons vomiront sur la voie publique des individus pourris dans vos geôles, que la société s'est empressée de punir, au lieu de leur donner du pain. Voilà pourquoi vous rencontrez en quantité, sur le pavé de Paris, des libérés comme le parricide de la rue de Sèvres et le meurtrier de la rue de Saintonge.

Les malfaiteurs ! mais c'est vous qui les faites, ce sont vos lois infâmes qui les provoquent, c'est votre désastreuse organisation économique qui les réduit à crever la faim ou à s'armer d'une pince-monseigneur et d'un revolver. Et encore estimez vous heureux que les privations, le manque de nourriture aient affaibli leur cerveau, anéanti leur énergie ; que le séjour de vos prisons ait développé chez eux les instincts de ruse et de bassesse : sans cela, l'armée des libérés se jetterait à l'assaut de votre Bastille capitaliste, et comme leur effectif grossit de jour en jour, votre compte serait bientôt réglé.

## UN ARTICLE DU « PEUPLE »

(*Suite*)

Le passage le plus intéressant de cet article, c'est parce que le débat s'y élève, celui où mon ami Le Tessier essaye de montrer que la supériorité immédiate du collectivisme sur l'Anarchie réside en ce point que le premier s'appuie uniquement sur l'expérience, la seconde sur des idées *à priori*.

Voilà l'erreur que je tiendrais le plus à détruire dans l'esprit du camarade, car c'est de là que procède la suite de ses idées sur les rapports du Collectivisme et de l'Anarchie.

Certains socialistes, Jules Guesde entre autres, croient que le Collectivisme tout entier peut sortir de l'expérience, c'est-à-dire n'a besoin de s'étayer, contrairement à l'Anarchie, d'aucune considération métaphysique.

Si j'emploie le mot « métaphysique », c'est simplement pour avoir avec l'« expérience » un terme d'opposition commode et pas le moins du monde pour soulever à propos de cet article l'insondable question qui domine et divise toute la philosophie, celle du spiritualisme et du matérialisme. Cette discussion me semble sans valeur et je tiens ces deux grandes divisions de la philosophie pour deux façons différentes de regarder le monde. Chaque philosophe opte pour l'une ou pour l'autre suivant son tempérament, quelquefois même suivant ses dispositions du moment, sans jamais être absolument ni définitivement convaincu. D'ailleurs, en l'espèce, un des grands mérites de l'Anarchie est précisément que la logique vous y amène, soit que l'on procède de l'une ou de l'autre théorie.

J'appellerai donc métaphysiques certaines notions générales sur l'absolu, l'idéal, le vrai, le beau, le bien, notions qui, sans être innées, peuvent se fixer en nous à la suite d'une élaboration de l'expérience très lente et très compliquée — comme l'enseignent par exemple les philosophes de l'école anglaise moderne — mais qui ne sont jamais le résultat immédiat de la constatation d'un fait particulier et contingent, comme les idées à l'ensemble desquelles on réserve le nom d'expérience.

Or, de l'expérience seule il est impossible de faire sortir la moindre doctrine sociale et bien plus impossible encore de propager cette doctrine, à la supposer conçue, si l'on n'a pas recours, comme idée initiale, à une au moins de ces considérations métaphysiques qui sera par exemple le droit au bonheur.

De l'économie politique la plus savante, de l'étude la plus approfondie des rapports du capital et du travail, vous ne ferez pas sortir le droit à la révolution si l'ensemble de vos spéculations scientifiques n'est pas dominé par un large sentiment que la science ne vous fournit pas et qui est d'une façon générale le désir du bien.

Vous avez beau démontrer par exemple que nous marchons vers une crise économique, parce que d'une part l'ouvrier gagnant très peu pour fabriquer beaucoup ne peut pas consommer ce qu'il fabrique, — et que de l'autre le patron fait fabriquer beaucoup pour gagner beaucoup, si vous vous lancez dans la mêlée révolutionnaire avec cette seule constatation scientifique, vous ne serez pas toujours compris de la foule et, de plus, vous n'aurez pas le droit de continuer la lutte le jour où un économiste bourgeois aura trouvé le moyen de parer à la crise sans bouleverser la situation respective du patron et de l'ouvrier, sans enlever au premier pour donner au second.

Et les Collectivistes le savent si bien que dans leurs brochures pas plus que dans leurs discours, ils ne négligent cet appel aux nobles sentiments et aux droits de l'homme, droits antérieurs cependant à toute expérience. Quand Guesde prend la parole dans une réunion publique, il sait bien que sa froide exposition des théories collectivistes ne séduirait personne, ne lui attirerait pas un partisan de plus, si elle n'était immédiatement suivie d'une vibrante tirade qui, réveillant l'enthousiasme du prolétaire, met en son cœur la volonté de lutter pour la réalisation du nouvel

état de choses qu'on veut de lui démontrer possible.

Et vous-même, camarade Le Tessier, dans une lettre où vous répondez à la surprise que causa parmi les Anarchistes l'ennuis votre premier article, vous dites en propres termes :

« Ce que je vois avant tout dans la question sociale, ce sont des misères morales sans nom à supprimer, des meurt-de-faim à rassasier, des ouvriers à soustraire à l'exploitation et à la domination capitaliste, de pauvres petits êtres à arracher au Moloch qui les atrophie et les tue pour les rendre à la communauté qui les élèvera et les instruira, des femmes à sortir des bagnes industriels et des trottoirs, pour les élever jusqu'aux nobles œuvres de l'amour et de la maternité ; c'est le vieillard à délivrer des affres de l'abandon et du désespoir, c'est une oppression bourgeoise à anéantir, c'est une justice à fonder. »

Mais prenez garde, camarade, ou je me trompe fort, ou voilà du sentiment, voilà de la métaphysique, voilà des phrases que le caractère purement empirique de votre science sociale devrait vous interdire de prononcer.

Cette métaphysique qui occupe une si large place dans tout mouvement révolutionnaire, ne la méconnaissez donc pas, camarade. Restreignez-la autant que vous voudrez, mais ne la répudiez pas tout à fait.

Si vous ne voulez pas parler de la dignité foncière de l'être humain qui, toujours froissée tant que subsistera la moindre parcelle d'autorité, ne sera pleinement satisfaite que dans l'individualisme le plus absolu, — faites du moins appel à la conscience du droit, que chacun sent en soi, à la libre satisfaction de ses tendances naturelles.

Si la raison ne suffisait pas à démontrer la nécessité d'un principe philosophique qui préside aux transformations sociales, les enseignements de l'histoire nous viendraient en aide, qui ne se démentent pas à travers les siècles. Ce fut toujours d'une considération métaphysique, d'une donnée *a priori* que procédèrent les grands mouvements historiques. Le fait d'expérience, la crise économique ne fut que le prétexte qui mit le feu aux poudres.

La Révolution de 93 se composa de deux révolutions bien distinctes, celle des paysans affamés qui parcouraient les campagnes, pendant les seigneurs sur leur passage et brûlant les châteaux ; celle des bourgeois qui, jouissant avant 89 d'un bien-être relatif, poursuivaient l'abolition des privilèges et l'égalité des classes. De chaque côté une idée initiale : chez le peuple, la revendication du droit au pain, chez le bourgeois la revendication de l'égalité politique. Seulement la révolution bourgeoise démarqua, si je puis ainsi dire, le mouvement populaire et l'engloba. Ceux qui n'avaient que faim et qui voulaient manger acceptèrent de lutter pour ceux qui voulaient accéder, comme les nobles, aux honneurs et aux dignités.

Cet exemple d'hommes qui, n'ayant pas de souliers aux pieds, combattaient pour l'égalité devant la loi, nous autoriserait même à dire que plus l'idée initiale s'éloigne de l'expérience, moins elle touche aux intérêts immédiats et premiers de l'homme, plus le mouvement a chance de réussir et d'être imposant ?

Exploitez un malheureux, affamez-le, réduisez-le à la misère, il y a cent à parier contre un qu'il supportera sans murmure toutes les souffrances ; essayez seulement de le léser dans le moindre de ses droits politiques, aussitôt vous le verrez prendre les armes et descendre dans la rue.

Si vous n'avez pas le droit de dire, vous autres collectivistes que vous devez vous appuyer et qu'en effet vous vous appuyez uniquement sur l'expérience, vous ne pouvez pas affirmer non plus, comme il vous arrive si souvent de le faire, que nous n'y recourrons jamais.

Pour prendre deux exemples entre mille, quand nous montrons que l'enfant à peu près livré à lui-même et simplement dirigé avec douceur est, en thèse générale, bien supérieur au pauvre être qu'une autorité brutale et bête frousse et déforme à chaque instant est-ce autre que de l'expérience ? Quand Kropotkine, dans sa remarquable étude sur « l'appui mutuel et les sociétés d'animaux » prouve que la prospérité des espèces est en raison directe de la solidarité qu'elles déploient, quand il en déduit que l'homme doit comme les autres animaux trouver le bonheur dans l'association et non dans la lutte, ne se fonde-t-il pas uniquement sur la sienne naturelle, sur l'expérience ?

Pour les raisons que nous avons essayé d'exposer le plus clairement possible aujourd'hui et dans le précédent numéro de *La Révolte*, nous croyons qu'en anarchiste convaincu ne doit pas abandonner, même momentanément, la cause qu'il croit vraie, en faveur d'une théorie qui est à peu de chose près une forme nouvelle de ce Protée à mille faces qu'on appelle gouvernement.

Voilà pourquoi, aussi, je suis convaincu que mon ami Le Tessier trouvera simplement une crise de doute déterminée en lui par le peu de satisfaction morale que procure immédiatement la propagande anarchiste, satisfaction nécessaire aux natures d'enthousiasme et de premier mouvement comme la sienne. Mais de cette crise, il sortira victorieux pour servir *efficacement* la cause qu'il aime et qui est aujourd'hui la seule digne de dévouement.

# ABOUTIRA-T-ELLE ?

Coupé dans un journal bourgeois :

Quatre individus, dont les antécédents sont des plus déplorables, comparaissaient hier devant le tribunal correctionnel de Lyon sous l'inculpation de vol.

Après de courts débats, les magistrats de la quatrième chambre condamnaient Etienne D... et Alphonse T... à deux mois de prison chacun ; Antoine Ch... à six mois de prison et à la relégation, enfin le nommé Louis Kuppfer, sujet allemand, à huit mois de prison et à l'expulsion du territoire français.

A peine le jugement était-il prononcé que Kuppfer se levait et s'écriait : « Ou nous vengera ! »

Aussitôt les deux gendarmes de service se précipitèrent sur le récalcitrant, et, en un clin d'œil, le collèrent contre le pilier qui est situé à la porte de sortie.

Kuppfer essaya de se dégager, mais à peine avait-il fait un mouvement que les gendarmes se jetaient sur le prévenu et lui assénaient, sur la nuque, un tel coup que la victime de cette inqualifiable brutalité tombait aussitôt sur le banc qui se trouvait devant elle. On la retira inanimée de la salle d'audience.

Une émotion indescriptible se produisit, et devant les protestations des membres du barreau, M. le substitut Picon déclara qu'il allait ouvrir une enquête.

Aboutira-t-elle ?

Devant un substitut parlant d'ouvrir une enquête au sujet d'un fait qui vient de se passer sous ses yeux, le reporter a la naïveté de se demander si l'enquête aboutira.

Mais non, elle n'aboutira pas, ou tout au moins ce ne sera pas dans le sens où le désirent ceux que cet acte odieux révolta.

Le gendarme en question, décoré probablement déjà, obtiendra dans les brigades centrales un poste avantageux où il pourra déployer sur un plus vaste théâtre son talent d'assommeur.

Lozé, le chef de bande, ne vient-il pas d'être pourvu d'une sinécure vers laquelle il n'aurait jamais osé lever les yeux, avant d'avoir fait refroidir dans la rue quelques braves gens ?

Si vous n'avez pas simplement cent lignes pour faire votre métier, M. le journaliste, mais aussi parce que vous indignez tentative de meurtre couverte par la loi, comprenez donc qu'un gouvernement dont le principe est la force a besoin d'un certain nombre de suppôts ne reculant pas devant l'emploi de la force. Si les agents de l'autorité faillissaient un seul instant, surtout à de certaines heures où l'opinion publique est soulevée, c'en serait fait de l'Etat.

Voilà pourquoi les gouvernants, malgré les éloquentes protestations, ne peuvent qu'encourager ces excès de zèle et jamais ne pourront la bêtise jusqu'à les réprimer sévèrement.

Sans doute, les scènes de ce genre sont peu bles à leur délicatesse. Sans doute ils lui gnent les brutes qui, dans l'élégant cabinet haut fonctionnaire, viennent prendre leurs avec, sur leurs doigts, le sang mal lavé émeutes. Mais il se dit que les laideurs nécessaires pour que force reste à la loi quand par hasard il n'est pas trop superbe il se dit aussi qu'il n'a pas le courage d'abdonner son luxe pour que disparaisse la son cortège de laideurs.

Pour rien au monde la délicieuse maîtrede maison, trônant au milieu de ses invi n'aurait voulu descendre à la cuisine et soigles volailles. Mais pour rien au monde non elle ne voudrait perdre la phrase flatteuse ses hôtes sur la finesse du rôti.

## Dans les publications

### De langue espagnole

Vient de paraître à Barcelone, le premier numéro de *La Conquista del Pan*, hebdomadaire anarchiste.

Nous lisons dans ce même numéro que nos camarades Domingo Mir, Antonio Prats et Tous Claramunt, détenus depuis plusieurs mois pour la grève des docks de Barcelone ont été condamnés par le conseil de guerre : les deux premiers à 6 mois de prison et la dernière à 4 mois.

Le commissaire du gouvernement, dans son réquisitoire, avait demandé pour les trois accusés *quatre ans et demi* de prison.

***

Le même journal consacre un article au compagnon Ruiz, qui s'est tué en portant une marmite au domicile de l'assassin Canovas, pour faire expier à ce gredin la mort de nos copains de Jerez.

Ruiz, était un brave compagnon, un énergique défenseur des idées émancipatrices.

Après lui, d'autres viendront pour accomplir l'œuvre de vengeance qu'il n'a pu mener à bonne fin.

***

Le système du salariat en maintenant le travail forcé, a délivré le capitaliste de travailler et de produire selon ses forces. Qu'il travaille ou non, l'esclave a son existence assurée : son maître le loge et le nourrit, car il représente un capital. Mais le salarié d'aujourd'hui ne peut vivre que si le capitaliste a besoin de son travail : sinon, celui ci garde son argent et l'autre est réduit à la misère et à la faim. Sans parler des dommages que cause une situation déplorable, elle s'accentue de jour en jour, les crises deviennent plus aigues, et l'on se demande combien de temps encore durera la patience du salarié.

*La Anarquia* (Madrid) juin 1893.

***

LES ANERIES DE LA JUSTICE. — Quand elle n'est pas canaille, elle est idiote.

Témoin ce fait raconté par *El Productor*.

Un alcade de la province d'Almeiria, pour falsification de documents et autres peccadilles du même tonneau vient de se voir infliger 3038 années de prison, correspondant à 217 délits, à raison de quatorze ans par délit.

Comme la justice ne rit pas, on se demande si l'alcade devra vivre trente siècles et huit ans pour parfaire sa peine.

Simon, pourquoi lui infliger une peine qu'il ne peut faire.

Nous opinons, dit *El Productor*, pour qu'il vive 3.000 ans, il aura le temps de s'ennuyer.

***

### De langue portugaise

A *Recolta*, de Lisbonne, annonce la formation d'un nouveau groupe anarchiste dans cette ville.

Ce groupe : *Os Invisiveis* (Les Invisibles) devait lancer, à l'occasion du 11 juillet, un manifeste commémoratif, concernant Ravachol.

***

L'état ouvrier fera surgir une oppression économique ; puis on verra s'élever l'ascendant illégitime de l'ouvrier plus instruit qui voudra diriger ses compagnons, celui de l'ouvrier qui voudra contrôler les besoins de l'estomac de chacun, celui du politicien qui voudra juger et diriger tout le monde.

Est-ce bien la peine de détruire l'oppression bourgeoise pour la remplacer par une multiple oppression ouvrière ?

Menteur, mille fois menteur, celui qui prône le socialisme autoritaire : il abuse outrageusement de la bonne foi et de la crédulité des pauvres travailleurs.

*A Récolta* (Lisbonne) juin 1893.

***

### De langue italienne

A Buenos-Aires, un nouveau journal anarchiste de langue italienne : *Lavoriamo*.

Bonne chance et longue vie !

***

### De langue anglaise

Nous n'avons pas la prétention d'indiquer à chacun ce qu'il doit faire : il devra travailler selon ses aptitudes et ses goûts. La servitude n'est pas un accessoire obligé de la coopération industrielle, en parfaite liberté, avec beaucoup de succès. Chacun choisit son œuvre, et tous prennent leur part des produits. Lorsque les hommes reconnaîtront à chacun le droit d'employer les moyens de production, chacun, naturellement, choisira le labeur qui lui convient le mieux. Et quand un groupe aura décidé de travailler en coopération, il n'en consultera pas un autre pour savoir ce qu'il devra faire, et comment il devra s'arranger pour produire. L'essentiel, c'est que les groupements soient libres, temporaires, et travaillent pour le bien-être général.

Freedom (Londres) juin 1893.

La question sociale aujourd'hui est précisément la même qu'il y a trente ou cinquante ans. C'est la même que l'humanité a toujours été appelée à résoudre : le progrès contre la barbarie : elle la continuera tant qu'il restera un homme ou une classe d'hommes qui par un procédé quelconque se permettront de régenter les pensées et les actions des autres hommes.

*Solidarity* (New-York) mai 93.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Derniers échos des émeutes. — D'après les renseignements que l'on communique, il serait absolument exact que les derniers événements auraient été *voulus* par le gouvernement. Afin de pouvoir tripatouiller les élections à leur aise, Dupuy et Carnot auraient désiré opérer une petite saignée salutaire à Paris, afin de terroriser la province : de là, l'appel des régiments de province à Paris, l'envahissement de la Bourse du travail afin de provoquer.

Ce ne serait que sur les rapports des officiers assurant « qu'ils n'étaient pas sûrs de leurs hommes », que le gouvernement aurait reculé.

L'acte de l'officier de cuirassiers qui, sur l'ordre de charger, fit mettre sabre au fourreau à ses hommes, et que la presse bourgeoise a tant applaudi, n'aurait été provoqué que parce que cet officier voyait ses hommes sur le point de le faire d'eux-mêmes, et qu'il craignit des actes d'insoumission plus caractéristiques.

***

Suresnes. — Les teinturiers de la maison Guillaumet et Cie se sont mis en grève, à l'occasion du renvoi d'un camarade qui avait pris une part active à la grève précédente. La situation est très tendue. Les patrons ne veulent pas reconnaître le syndicat, et les ouvriers sont décidés à tenir jusqu'au bout. Espérons qu'ils obtiendront gain de cause.

***

Beauvais. — Le samedi soir, 22 juillet, MM. Rousset, de la Bourse du travail de Paris, et Zévaès, rédacteur au *Socialiste*, sont venus faire, sous les auspices du citoyen Fortin, ex-conseiller municipal de Beauvais, une conférence soi-disant socialiste, mais dont le but n'était que de préconiser les candidatures ouvrières, car ces commis-voyageurs en socialisme prétendent qu'il n'y a qu'un moyen de faire la Révolution : Un gouvernement ouvrier, et alors le paupérisme aura vécu.

Ces bons apôtres (!) avaient certainement compté sans la lumière. Le compagnon Morel ayant pris à son tour la parole, a fait entrevoir en quelques mots que ces Messieurs ne voulaient en réalité que décrocher la timbale qui donne droit à 25 francs par jour et que le seul moyen pour la classe ouvrière d'obtenir son affranchissement était de s'organiser elle-même librement pour la Révolution, par la grève générale. Ayant voulu réfuter notre camarade, ces socialos à l'eau de rose ont été obligés de se taire, l'auditoire ne voulant plus les écouter.

Pour la première réunion contradictoire, bonne journée aux anarchistes.

***

Saint-Claude. — Un propriétaire, ces jours derniers, s'en fut trouver son fermier pour lui prêcher l'abstinence, le bonheur des parasites quand les autres la pratiquent au profit de ceux-là.

Il s'exprima ainsi :

L'hiver, vous avez du blé : faites-en du pain et mangez-le ; vous avez des pommes de terre, ne les mangez pas moins ; vous avez de la bonne eau à ma fontaine : gardez-vous de la manger, mais buvez-la. L'été, vous avez des légumes et un soleil chaud : c'est la vie assurée ; du vin, de la viande, c'est beaucoup trop cher pour vous qui devez payer un fermage beaucoup trop cher aussi.

Cette histoire locale, véridique et bien contemporaine, hélas ! est fertile en sujets d'études sociologiques. Il nous semble que le fermier qui travaille a le droit imprescriptible de vivre d'une façon appréciable, produisant tout et le propriétaire ne produisant rien, a le droit logique de se priver ou tout au moins de consommer ses produits seulement.

Il paraît que nous sommes dans l'erreur, car la bourgeoisie nous fait dire : si vous ne travaillez pas, seriez-vous même notaire, pour le plus grand malheur des humains, vous devez vous gorger. Autrefois, l'on avait que de ces républicains, aujourd'hui, ce ne sont même plus des puritains, néanmoins, les fermiers tant opprimés contribuent beaucoup à leur malheur : tout d'abord en s'atrophiant l'esprit avec des journaux hautement bourgeois ; aussi ils ne sont plus capables de s'aider à leur émancipation, ne sachant plus de quoi il tourne.

Opprimés de la terre, cette mère dont l'ingratitude n'est que dans ceux qui l'ont aliénée, taillables et corvéables à merci, vous laisserez-vous faire encore longtemps ? Quand vous voudrez.

***

Saint Quentin. — Le compagnon Normand, dont il était question, il y a quelques semaines, à propos d'une pièce de deux francs fausse qu'on l'accusait d'avoir fabriquée, vient de passer en correctionnelle. On l'accusait d'avoir émis de la fausse monnaie. L'accusation ne tenait pas debout, et l'on a été forcé de l'acquitter de ce chef. Mais on l'a retenu pour insultes au Commissaire de police, et on lui a infligé dix jours de prison.

Ce commissaire est un individu à tenir à l'œil. Il se vante, paraît-il, de faire la chasse aux anarchistes, et quand il a volé quelque journal ou brochure qui traite de nos idées, il refuse de les restituer sous prétexte que ces sortes de publications ne se rendent pas.

Mouchard et voleur, ça va bien ensemble. Mais il ne faudrait pas abuser du privilège : à force d'aller au puits, la corde s'use... Avis à qui de droit.

***

Avignon. — Il y a du courage à se dire anarchiste, par le temps d'avachissement général qui court. Et l'on paie très souvent sa franchise par la perte de son travail. C'est ce qui vient d'arriver aux compagnons Chevalier et Barra. Employés à l'usine de la société de St-Gobain, ils faisaient de la propagande parmi leurs camarades, et le succès de leurs conversations a frappé le directeur de ce bagne industriel qui n'a trouvé rien de mieux que de les jeter sur le pavé, sans autre motif que leurs idées.

Ce bagne est présidé par le duc de Broglie, un de ceux qui, au 16 mai, voulaient « faire marcher la France ». Un peu partout, les hauts barons de la féodalité industrielle se sont partagé le territoire, comme un pays conquis, et réalisent des fortunes colossales. Ce scandale devrait éclairer les travailleurs aux dépens desquels on échafaude ces grandes fortunes. L'idée anarchiste fait ce travail, et, quoi qu'en pensent nos bourgeois, à Avignon, la voici implantée : les camarades n'auront pas perdu leur temps.

***

Clermont. — Nous n'avons pas l'habitude de relever les infamies qui se commettent dans certains ateliers, parce que nous estimons que chacun sait ce qu'il doit faire, et qu'en fait de justice à obtenir, on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

Mais il nous faut relater le cas du compagnon Planet, peintre aux ateliers de la Compagnie P. L. M. Comme ses idées et ses allures déplaisaient aux surveillants et contre-maîtres, ces gredins n'ont pas eu de repos, tant qu'ils ne l'ont pas fait chasser de l'atelier. Voilà le camarade sans travail, avec trois enfants en bas-âge, et on l'a renvoyé sans aucun motif avouable. C'était un bon ouvrier, dont personne n'avait à se plaindre. Et l'on s'étonne après cela que des camarades perdent patience et cassent la gueule au saligaud qui leur enlève leur pain.

Ça n'arrive pas encore assez souvent.

***

Grenoble. — Les socialos, à la remorque de Jules Guesde, viennent de montrer, une fois de plus, leurs tendances autoritaires. Au congrès de Voiron, ils ont refusé d'entendre un compagnon de Lyon, régulièrement délégué. Ce qui n'a pas empêché les camarades de prendre la parole dans la soirée familiale qui a remplacé la réunion, et l'un d'eux a fait une causerie qui a vivement impressionné l'auditoire.

A Grenoble, même comédie de la part des soi-disant socialistes. Ils ne veulent pas qu'on discute le suffrage universel. Quiconque refuse la discussion sait être dans l'erreur ; mais ces ambitieux tiennent tant à l'assiette au beurre, qu'ils ne reculent devant aucun moyen pour empêcher qu'on ne la renverse. Le parti ouvrier, dans l'Isère, est aussi intolérant qu'à Paris : ils sentent que le peuple leur échappe, et ils usent de tous les procédés pour ramener à leur opinion les bonnes dupes qui pourraient leur servir de vache à lait. Peine perdue.

## Espagne

Nos amis de *El Productor* se montrent très affectés d'une note où la *Révolte* aurait donné à entendre qu'ils ne sont pas sans tenir à une certaine organisation autoritaire. Ils l'attribuent à la lecture de *la Controversia* dont nous accepterions sans contrôle les assertions les plus risquées.

Comme nous le disions dans le numéro 45, il est certain que l'on peut discuter certaines questions de tactique, mais on devrait apporter dans ces discussions le moins d'acrimonie possible; entre camarades, il est facile et nécessaire de s'expliquer sans animosité ; la manière la plus simple d'y parvenir, c'est de se soucier exclusivement de la vérité, et *El Productor* sait bien que c'est la ligne de conduite de la *Révolte* où l'on ne fait acception de personnes, se préoccupant uniquement de l'élucidation et de la défense de l'idée anarchiste.

# BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu et rendrons compte au fur et à mesure de la lecture :

De chez Dentu : Le *Monde Nouveau* de L. Michel ; *Nouvelle Revue*. *En Auvergne*, de J. Ajalbert ; la *Cité Chinoise* ; la *Cité Française* ; *Sur la Terre et par la Terre* de G. E. Simon.

Flammarion : *Nos femmes et nos enfants*, de Roger Milès.

Librairie illustrée. — *Nouveaux Contes Cruels*, par A. de Villiers de l'Isle Adams.

Alcan. — *Le Droit d'Association*, par L. D. Weill. *La Question Sociale*, par Th. Ziegler. *Les Bases économiques de la question sociale*, par A. Loria. — *Les lois sociologiques*, par G. de Greef.

Du chez Savine. — *L'abrégé de Paris*, Zéphirin Ilaganasse. — *Les Prétendants à la Couronne*, de Ibsen.

J. Lebègue et Cie, Bruxelles. — La *Législation directe par le peuple* de Rittinghausen.

---

L'Inversion sexuelle, par le Dr J. Chevalier, chez Storck, éditeur, 18, rue de l'Hôtel-de-Ville, Lyon.

Comme le titre l'indique, c'est une analyse des différents cas de perversion de l'instinct génital; l'auteur cite à l'appui nombre d'observation. Ce que nous relèverons seulement là-dedans, c'est l'appréciation de l'auteur qui prétend que c'est parce que l'on a voulu donner à la femme une éducation aussi forte que celle de l'homme, que s'est développé, chez elle, le lesbianisme.

Savoir soigner son pot au feu et racommoder les chaussettes de son mari, voilà à quoi doit se borner le savoir de la femme, l'auteur ne le dit pas expressément, mais cela découle de ses réflexions.

Certainement, si l'auteur n'était pas sous le coup du préjugé de l'infériorité intellectuelle de la femme, au lieu d'accuser des méfaits qu'il constate la forte éducation donnée à la femme, peut-être aurait-il vu qu'il fallait plutôt en rechercher les causes dans les conditions sociales et dans la façon dont est donnée cette instruction.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Un groupe de compagnons ayant pris l'initiative de fonder un journal local et régional, le *Libertaire Vauclusien*, à l'approche des élections, les camarades de la région qui voudraient soutenir avec nous la lutte sont priés d'adresser fonds (1) et copies au compagnon Roudier Laurent, Villa Veradier, à Pont-d'Avignon (Gard).

***

*Un coup d'œil sur la situation*, le manifeste anti-électoral permanent du groupe *E. S. A. R.* de Bordeaux, vient de paraître.

3 fr. 50 les cent exemplaires; 30 fr. le mille.

Chaque cent exemplaires sont accompagnés d'une affiche timbrée, pour publicité. S'adresser à Ed. P. Lapeyre, *éditeur*, 9, rue Cousin, à Bordeaux.

***

Aux Compagnons Jurassiens
*Suisse et France*

Les anarchistes bisontins, vu la situation critique dans laquelle se trouvent plongés les paysans et les ouvriers des villes par suite de la sécheresse et de la crise industrielle que nous subissons, croient le moment favorable au développement de la cause.

A cet effet, une réunion des compagnons du Jura (Suisse et France), a été décidée, à seule fin de s'entendre pour obtenir une propagande collective qui, nous le croyons, serait plus efficace et plus économique.

La réunion aura lieu les 13 et 14 août, date de la fête internationale de musique, à Besançon.

Vu l'importance de la discussion, nous espérons que chacun fera son possible pour y assister.

En attendant cette humanité pour laquelle nous travaillons, nous crions avec vous : Vive l'anarchie !

***

La chambre syndicale de la passementerie, à la main, informe ses adhérents que son nouveau siège provisoire est, 76, boulevard de Belleville, maison Masson.

Lettres et communications doivent être adressées à ce nouveau siège, où se traite tout ce qui concerne le fonctionnement de la chambre syndicale.

***

Zurich, le 19 juillet 1893

Aux socialistes indépendants et aux anarchistes de tous les pays.

Compagnons,

Le club des « Socialistes Indépendants de Zurich » avait chargé il y a quelque temps, une commission de recevoir toutes les lettres et demandes en matière du congrès et de vouloir en donner toutes les réponses nécessaires.

C'est en vain que nous attendîmes jusqu'à ce moment ci des demandes ou des mandats en rapport de cect, et comme il n'y a que peu de semaines qui nous séparent du congrès, il est absolument nécessaire que la commission en soit avertie. Quant à la question de l'envoi des délégués au congrès, les organisations et groupes des socialistes indépendants et anarchistes auront probablement déjà pris leur parti. Pour nous, la chose principale est de savoir, si les partis révolutionnaires antiparlementaires de l'étranger nous enverront des délégués. C'est alors que nous pourrons prendre aussitôt nos mesures, pour une conférence spéciale en cas de cission ou de suppression de ces tendances.

C'est pourquoi que nous adressons la prière à nos confrères de tous lieux qui ont bien l'intention d'envoyer des délégués au congrès, d'en faire rapport sitôt que possible à notre commission.

On est prié de vouloir adresser les lettres et les correspondances se rapportant à ce sujet, *au plus tard le 1er août* :

*à M. Hermann Piesch.*

Kirchgasse, 21 (Centralwerkstatte) à Zurich.

Tous les organes ouvriers révolutionnaires sont priés de reproduire.

N. B. — Samedi le 5 août à 8 heures et demie du soir, au Plattengarsen, réunion des « Socialistes Indépendants ». Les délégués y sont invités.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Brunel étant demenagé, les camarades qui veulent des chansons sont priés de s'adresser à la *Révolte* ou au *Peinard*.

La *Débâcle*. — Brault, à Spring Walley, n'a pas reçu votre journal depuis sept semaines.

Les compagnons qui veulent correspondre avec le groupe de Spring Walley peuvent écrire à François Malcor, Spring Valley, bureau Co (Ill.), E. M., ou bien à J. Brault, box 437, même localité.

D. à La Haye. — Envoyons à nouveau le numéro 43.

B. à Lemastre. — Il y a, comme cela, une foule d'articles qu'il serait bon de répandre, mais c'est toujours la question de fonds qui arrête.

B. à Feilens. — Prenons note. Passons votre lettre au groupe d'aide aux isolés.

Mme C., St-Jimier. — Avons réexpédié le 44. Le premier envoi a été intercepté, car il ne nous est pas revenu.

G. à Albigny. — Nous ne connaissons pas la brochure en question.

Soubrier. — J'aurais un renseignement à vous demander. Pouvez-vous me donner votre adresse ?

L. à Bordeaux. — La *Conquête du pain* et la *Société mourante*, 3 fr. 50 chez l'éditeur Stock, place du Théâtre-Français; 2 fr. 75 à la *Révolte*.

P. à La Chapelle. — Reçu 6 francs de l'abonnement.

T. L. à Montpellier. — Nous ne faisons pas de manifeste anti électoral. Les groupes de Bordeaux en font un. Voyez-les.

Le compagnon Paris étant parti de Lyon, prière de ne plus rien expédier à son adresse.

Ballé demande à Tisseron et Thomassin s'ils ont reçu ses lettres.

L. à Epinal. — Passons votre lettre au groupe d'aide aux isolés.

S. à Saint-Amand-les-Eaux. — Ce sera fait.

V. A. à Roubaix. — Il y a des *paroles*, si vous expédiez préalablement le montant; car il faut payer l'éditeur en les prenant.

*Débâcle*. — Même réponse : pas le sou pour aller en chercher.

Prière au copain Lecuyer, de donner des nouvelles à Robinet, rue de la Fere, 58, à Saint Quentin.

A. D., rue de Flandres. — N. S., à Milan. — B., à Béziers. — G., à Lilliers. — H., à Besançon. — B., à Villefranche. — V., à Villa Nova de Gaia. — P., à Saint-Nazaire. — L., à Lyon. — J. C., à Houssaye. — C., à Grando-Roi. — V., à Lille. — L., à Lyon. — F., à Reims. — M., à Troyes. — P. A., à Angers. — F., à Amiens. — V. A., à Roubaix. — H., à Saint-Quentin. — M. à Rosnne.

Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes :

Gugusse à Montereau : 0.25 ; Armand Pechard : 6.60 ; Guenette : 2.64 ; Mertangoli : 1.32 ; Total : 10.61.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes :

S. à La Palisse : 0.50 ; S. à Saint-Genis : 1.00 ; Un ami : 0.50 ; V. L. et P. G. : 3 fr. ; Rutal : 1 fr. ; 20 fr. ; V. : 1 fr. ; G. à Zaandam : 7 fr. ; Gugusse à Montereau : 0.25 ; Total : 27.05.

Pichard : 6.60 ; Latrype : 3.96 ; Guenette : 2.64 ; Mertangoli : 1.32 ; Total : 14.52.

## CONVOCATIONS

Paris. — Le groupe « Les libertaires ardennais » se réunit tous les mercredis, 53, rue Louis-Blanc, à 8 heures 1/2 du soir.

Ordre du jour de la prochaine réunion :

Du mouvement anarchiste dans les Ardennes.

Pour la correspondance, s'adresser au compagnon Henriet, 12, rue Mathis, Paris.

Groupe de propagande des Ve et XIIIe arrondissement. — Réunion samedi, 29 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, aux Vendanges de Bourgogne, 19, rue Pascal, au premier.

Ordre du jour : Les élections.

Prière aux camarades d'être exacts, il y a urgence.

Le samedi 5 août, au local habituel, 127, rue Mouffetard, un camarade collectiviste développera ses théories en contradiction avec un compagnon anarchiste.

Groupe communiste-anarchiste « L'homme libre » Montpellier.

Réunion tous les mercredi et dimanche à huit heures et demie du soir, au café du Plan de l'Olivet, salle du premier étage. Tous les camarades sont invités à se rendre à ces réunions, il y a urgence.

Les compagnons de Roubaix sont invités à la réunion du dimanche 30 juillet, chez Lorthiois, rue d'Inkermann, à 7 heures du soir, ordre du jour : De l'attitude des anarchistes pendant la foire électorale.

Angers. — Les compagnons sont invités à se rendre le dimanche, 30 juillet, chez Héricher, rue de Paris, 46, de 8 heures à 11 heures du matin.

Un compagnon expliquera son idée sur la marche à suivre en vu des élections.

La propagande ayant besoin de prendre de l'extension, des candidats ont pris l'initiative de nouvelles tactiques qui seront expliquées dimanche matin, tous les compagnons sont donc priés de n'y pas manquer.

**LA RÉVOLTE est en vente dans toutes les bibliothèques des gares de chemins de fer** (*Service de la Maison Hachette*).

*L'Imprimeur-Gérant*, J. Billot.

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

(1) L'initiative étant une des principales qualités anarchistes, nous insérons les appels qui nous sont envoyés, mais il est évident que tout ce qui concerne demande de fonds, annonce de publications etc., est publié sous la responsabilité du signataire.

SIXIÈME ANNEE, N° 47. DIX CENTIMES DU 5 AU 11 AOUT 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An ..... Fr. 6 »
Six Mois ..... — 3 »
Trois Mois ..... — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. ..... Fr 8 »
Six Mois ..... — 4 »
Trois Mois ..... — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UNE CONFÉRENCE SUR L'ANARCHIE

(*Suite*)

VIII

La critique de l'Etat, du gouvernement, de la loi et de l'autorité en général, a été faite si souvent et si bien dans les publications anarchistes, depuis Proudhon et Bakounine, que je peux me dispenser de la refaire aujourd'hui. Il y a cependant quelques points spéciaux sur les quels il faut insister.

Les socialistes allemands, admirateurs du rôle providentiel de l'Etat, ont beaucoup cherché, on le sait, à diminuer la part qui incombe à l'Etat dans l'exploitation actuelle. Selon Marx, l'Etat serait, en effet, intervenu pour aider l'accumulation primaire du capital. Mais depuis lors, le développement de la force du capital se fait en vertu des lois économiques seules, sans que l'Etat ait à y aider. L'accumulation du capital et l'asservissement du travailleur iront toujours grandissant — que l'Etat s'en mêle ou qu'il ne s'en mêle pas.

Cette théorie simpliste, comme on les aime en Allemagne, a pu avoir sa valeur historique — pour détourner l'attention des travailleurs de la politique et la diriger vers les faits économiques — mais elle n'en est pas moins fausse pour cela.

---

Le fait est que jamais, à aucune époque de son existence, l'Etat n'a cessé et ne cessera d'intervenir en faveur de celui qui possède contre celui qui ne possède rien. Dans cette fonction il a pris son origine, et telle est, jusqu'à présent, sa raison d'être.

Loin de laisser capitalistes et travailleurs lutter librement, l'Etat intervient toujours en faveur des possédants.

Toutes les fortunes colossales de nos jours et toutes celles qui en dérivent ont été faites avec la connivence, si ce n'est avec l'aide direct de l'Etat. Pillage des terres vierges dans les deux Amériques et dans l'Europe orientale ; monopoles des chemins de fer, des grandes constructions navales, de Panama, de Suez, des chemins de fer du Pacifique ou du Canada ; monopoles du cuivre, de la banque, des mines et des coups de bourse ; exploitation des colonies, partout vous retrouvez l'Etat aidant à la constitution des fortunes des millionnaires et des milliardaires. De nos jours, comme au moyen-âge, l'Etat *fait* les grandes fortunes.

Il aide aussi à la création des fortunes moyennes. Sans parler des marchés qu'il ouvre dans les colonies et qu'il maintient dans les pays retardataires, — où est donc l'industriel ou le commerçant qui n'apprécie l'aide des Etats pour ses commandes, qui ne rêve devenir fournisseur des armées — ne serait-ce que de quelque despote d'Orient, — et qui n'apprécie une « position politique » pour arrondir sa fortune ? La politique « rapporte » aussi bien en Angleterre, pays du grand capital, qu'en Afghanistan ou en Allemagne.

Ce que l'Etat faisait, il y a trois et dix siècles, en faveur des « compagnons » du roi, il le fait encore en faveur des commensaux du gouvernement ou en faveur de telle classe au profit d'une autre. Si l'on veut parler de lois historiques, on pourrait plutôt dire que l'Etat faiblit à mesure qu'il ne se sent plus capable d'enrichir une classe de citoyens, soit aux dépens d'une autre classe, soit aux dépens d'autres Etats — dès qu'il manque à sa mission historique. Réveil des exploités — et faiblesse de l'idée de l'Etat sont, historiquement parlant, deux faits parallèles.

---

D'autre part, l'Etat du *laisser-faire*, dont les économistes libéraux aiment à nous parler, et contre lequel les social-démocrates aiment tant à briser leurs lances, est un produit de l'imagination qui n'a jamais existé et n'existera pas puisqu'il serait une contradiction de principes.

Au fond, les économistes libéraux (M. Molinari et Adam Smith, y compris) n'en ont jamais voulu — leur idéal ayant toujours été de *ne pas* laisser-faire, de *ne pas* laisser passer, mais au contraire, de faire beaucoup en faveur du capitaliste. Carte blanche pour l'exploitation, garantie par l'Etat — ils n'ont jamais eu d'autre idéal. Que dire alors des réalités ?

Depuis les lois contre les coalitions ouvrières, édictées par la grande Révolution et depuis les lois draconiennes anglaises contre les grévistes (que l'on pendait en 1813 et envoyait au bagne jusqu'en 1848) jusqu'aux fusillades de Fourmies, de Belgique, d'Espagne, d'Italie et d'Airolo, en Suisse, jusqu'aux canonnières mouillées en rade de Hull, et jusqu'aux promesses à Guillaume II de sabrer les mineurs, — quand est-ce que l'Etat n'a pas pris le parti du capitaliste contre le travailleur ? On a beaucoup sabré et fusillé d'ouvriers, mais a-t-on jamais seulement rossé les exploiteurs ?

Et en ce moment même, les meneurs de la démocratie et du quatrième Etat, ne rêvent-ils pas à leur tour de sabrer la « canaille » en France, la *mob* en Angleterre et le *gesierdel* à Berlin ? Ils l'ont assez prêché dans leurs journaux. Et ils sont logiques. Qui veut l'Etat doit en vouloir les conséquences.

L'Etat est la force qui perpétue ce qui existe. Et si demain la révolution social-démocrate parvenait à émanciper un dixième des travailleurs du joug capitaliste, elle devrait — devenue chef de l'Etat à son tour — sabrer les autre neuf dixièmes, voués à l'exploitation.

---

Ainsi, l'Etat crée les fortunes des exploiteurs, aujourd'hui comme autrefois. Et il maintient, par la force, l'exploitation au profit d'une minorité — que le nom de cette minorité soit noblesse, clergé, bourgeoisie ou quatrième Etat.

Mais si ce n'était que cela !

Le fait est, cependant, que l'Etat est un ensemble, un système infiniment plus compliqué qu'on ne le pense.

D'abord la force actuelle ou capital n'est pas seulement dans ses écus, ou dans ses usines et ses terres. Elle est surtout dans la pauvreté des masses, dans l'impossibilité pour le prolétaire de vivre sans se vendre au capitaliste. Et l'Etat maintient soigneusement cette pauvreté, cette vie du jour au lendemain et ces cohortes de va-nu-pieds, qui se portent là où l'ouvrier et le capitaliste entrent en lutte. Il a pour cela toute une série infinie de moyens directs et indirects.

Ici, il maintient la pauvreté par les impôts, qui écrasent le paysan, et les monopoles créés en faveur de ceux qui possèdent. Là, il empêche les mécontents de s'entendre. Là encore, il crée le monopole de l'éducation et empêche de le briser d'une façon ou d'une autre. Par l'armée, par le culte du patriotisme et de la discipline, par le décorum du pouvoir et de la loi, et par l'ascendant donné aux autorités, aux titres scientifiques, à la fausse science, — par mille canaux divers il fausse l'opinion publique en faveur du possédant.

C'est tout un système machiavélique qu'il faut étudier au moment où il s'élabore et où le légiste dit encore, sans voiler sa pensée par les sophismes modernes, pourquoi le roi ou le pape doivent agir ainsi et empêcher le peuple de faire cela.

(*A Suivre*)

## Lettres sur l'Anarchie

VII

La Raison, où nous avons vu le fondement de la morale anarchiste, interdit l'hostilité, l'antagonisme des semblables. Elle oblige au respect mutuel les activités humaines dont l'intérêt n'est évidemment pas dans le conflit ; et c'est dans la contradiction, la négation de sa propre fin, que nous avons reconnu la sanction suffisante de cet ordre de l'Intelligence.

Or, la déduction se poursuivant, découvre un nouveau devoir, également fort de la même origine rationnelle.

L'homme détourne de l'homme a toujours

un ennemi; la Nature est devant lui, la matière offerte, la résistance opposée à son expansion et qu'il lui faut dominer pour la satisfaction de ses besoins, pour la réalisation nécessaire de ses virtualités.

Et la victoire n'est pas toujours facile; elle n'est, d'ailleurs, jamais complète. Derrière l'obstacle dépassé, un autre obstacle se dresse, le besoin se prolonge au-delà des satisfactions quelconques, toujours un refus empêche l'appropriation humaine et irrite notre activité.

La lutte sera éternelle, toujours le conflit persistera, jusqu'à l'improbable réduction à l'Unité, jusqu'à l'humanisation universelle, l'assimilation des forces autres à la force humaine.

Heureusement, d'ailleurs, car la victoire restera possible, et la victoire c'est le bonheur de l'homme; l'inertie finale serait le néant!

Donc il faut vaincre.

Mais l'homme isolé surpasse difficilement le milieu qui l'oppresse, la Nature reste impitoyable et cède rarement à son action insuffisante. Même rassuré sur l'offense du voisin, même avec la neutralité garantie, l'homme, malgré toutes ses forces disponibles, est encore inférieur aux résistances obstinées qu'il voudrait franchir. Il lutte nécessairement, et trop souvent s'épuise sans résultat, sans conquérir l'espace où son Etre se puisse voluptueusement distendre.

Cependant, à côté de lui, d'autres luttent aussi, et s'acharnent contre le même obstacle. Ces hommes, rationnellement dirigés, ont le même ennemi, la même direction. Les besoins généraux, les exigences fondamentales, ne peuvent différer profondément en les individus semblables que totalise l'humanité. Des mêmes aspirations résultent les mêmes efforts, et les mêmes efforts sont d'une alliance possible.

Or, l'expérience la plus constante, et aussi les conclusions certaines de la Mécanique proclament la considérable plus-value des forces combinées. L'addition des efforts est une véritable multiplication. La coordination devient possible; rien ne se perd dans cet échange de tous les instants où le surplus des uns profite toujours à quelqu'un des autres, où la répétition est épargnée à chaque individu, des débuts si souvent pénibles.

La collectivité tout entière organise son action; l'homme ne s'égare plus en des tâtonnements que lui évite désormais l'expérience; si tel effort dépasse tel résultat immédiatement désiré, le reliquat est utilisé pour le résultat prochain.

Les produits les plus divers même du hasard ou de l'erreur, trouvent toujours un besoin conforme actuellement béant en l'humanité si diverse. L'effort commun, quantitativement accru, est qualitativement amélioré. Et le partage du bénéfice social, de quelque façon qu'il se réalise, s'il est équitable, laisse inévitablement à chacun, une part supérieure à celle que lui aurait valu son effet isolé.

Ainsi constate la Raison qui n'en saurait douter. L'alliance se trouve donc indiquée, que la Volonté ne peut plus refuser. Elle est un des moyens d'expansion rationnellement reconnus, donc obligatoires, de par la morale intellectuelle, qui est la morale anarchiste. C'est toujours, et seulement, la Raison qui ordonne, la loi est toujours en nous, elle reste l'expression des profondes conditions de notre Etre.

Ainsi se complète l'association. Déjà la *neutralité* était rationnellement commandée; *l'alliance* est la seconde déduction, aussi évidente, de notre primordiale nécessité à l'action.

L'homme doit agir, il doit agir intelligemment, c'est-à-dire le plus économiquement possible. Donc, il doit s'abstenir du voisin, éviter le conflit; donc aussi, de par la même raison, il doit combiner son effort socialiste, son action. L'effort commun s'augmente d'un formidable coefficient, et l'organisation de cette action sociale multiplie les chances de la victoire.

L'humanité ordonnée s'avance, forte d'elle-même et des individus, de la force propre du membre et des forces unitaires qui la composent; rien ne lui résiste, car elle sait, et sa science accroît encore son possible, elle sait la dispersion des forces naturelles, et la facilité de leur appropriation progressive. Elle est une contre la multiplicité, elle peut diviser pour mieux vaincre et la Nature peu à peu s'incline sous l'homme rationnellement conduit. Car elle est le désordre impuissant contre l'ordre...

Qu'importe l'origine historique de la société, le véritable principe de l'attraction humaine? Qu'importe que l'agglomération soit la réponse à telles ou telles exigences provisoires survenues le long des âges et peut-être disparues? L'instinct a simplement devancé la Raison; la société actuelle fut la très imparfaite réalisation des impérieuses déductions que peut apercevoir une logique éclairée. Des volontés accidentelles dominantes l'ont peut-être imposée, elles ne furent que les interprètes — infidèles — d'une vérité que leur ignorance, ou le caprice, infectait d'erreurs.

L'anarchie admet la société, mais elle refuse les ancêtres quelconques, l'autorité des plus anciennes traditions. Le présent seul commande le présent, le Moi seul dirige le Moi. Si la raison — la mienne qui est aussi la vôtre — répond négativement à la question anxieuse de ma conscience, rien ne m'oblige plus à la société, je puis me séparer, renier les siècles de vie commune, et recommencer dans l'isolement ma véritable existence rationnelle. Si la société m'apparaît, au contraire, une évidente déduction de mon Etre, si l'individualisme poursuivi conduit à l'association, je dois accepter le fait social, à moins d'illogisme, de révolte contre moi même — la seule révolte qui soit absurde.

Or la société est logique, elle est donc morale. Je dois m'associer, demander, organiser la collaboration de mes semblables — quitte, bien entendu, à déterminer exactement les conditions de cette association.

---

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — La fédération du bâtiment a été fondée, il y a quelques années, par des politiciens, elle était composée de groupes fictifs et de quelques syndicats. Les membres des syndicats s'aperçurent bientôt qu'ils servaient aux ambitieux, les groupes perdirent de leurs influences et les syndicats adhérèrent. Dernièrement, une délégation avait été désignée pour aller trouver le conseil municipal et la Chambre afin de mettre ces messieurs en demeure d'appliquer les prix de série, inutile de dire qu'ils ont été bernés d'une belle manière, et qu'ils sont revenus avec une belle veste. Le 28 courant, ils rendaient un compte fidèle de leurs démarches; ils avouèrent en toute sincérité l'inutilité et le ridicule qu'il y avait d'aller implorer les budjetivores, puisqu'ils ne répondaient que par le dédain et le mépris à toutes les supplications des ouvriers, que pour eux ils n'iraient plus jamais quémander quoi que ce soit aux pouvoirs publics. Le délégué des menuisiers prit la parole et dit que sa chambre syndicale s'était tenue un peu à l'écart de la fédération, parce que sa ligne de conduite était contraire à l'esprit de son syndical. Nous sommes socialistes et nous nous abaissons jusqu'à demander l'application des prix de série qui nous ont été accordés il y a onze ans; n'est-ce pas indigne d'hommes qui croient marcher de l'avant? De l'avant, quant ils n'ont les yeux tournés que vers le passé.

Je crois que l'expérience est suffisamment faite, puisque chacune de nos corporations sont fatiguées d'attendre en vain des améliorations. Puisque dix ans de supplication n'ont abouti à rien, sommes-nous enfin décidés à reprendre possession de notre dignité. Puisque chaque corporation est acculée à faire un mouvement partiel, pourquoi ne pas nous unir et faire un mouvement d'ensemble. La corporation des menuisiers se serait déjà mise en grève, mais elle vous attend, car elle a la certitude que vous ferez la grève générale. C'est le seul moyen qui nous reste, voulez vous l'employer? Les délégués approuvèrent ce raisonnement et prirent successivement la parole pour l'appuyer. Des propositions de grève générale à bref délai furent faites, seulement il y avait un obstacle: un congrès du bâtiment de France est convoqué pour le 21 septembre, il n'était guère possible de faire la grève avant cette époque, mais il fut décidé de remettre le sort de cette grève à la merci du congrès. La *grève générale du bâtiment*, au moins à Paris, a été décidée pour le 1er octobre, et nous tâcherons les délégués de province à nous suivre.

Voici une décision qui peut être grosse, qui sait si d'autres corporations en dehors du bâtiment ne suivront pas? Quoi qu'il arrive désormais, la confiance dans les politiciens est finie, au moins pour les corporations du bâtiment; c'est donc aux camarades à rentrer dans les syndicats, et y faire une ardente propagande. L'heure de la lutte approche, il faut s'y préparer, il ne faut plus regarder les syndiqués comme des ignorants servant aux ambitieux mais comme des camarades, qui veulent s'affranchir.

* * *

ANGERS. — Le compagnon Pierre André vient de faire six jours de prison pour insultes aux agents. Il avait *insulté* ces gredins en prenant la défense d'un enfant qu'ils avaient roué de coups et passé à tabac. Un bon bourgeois aurait passé son chemin sans déranger ces brutes, mais un anarchiste ne pouvait tolérer une pareille sauvagerie. Aussi, parce qu'anarchiste, on l'a fourré au bloc, lestement expédié et les six jours ont été fait dare dare. C'est bien mal connaître le compagnon André de se figurer que ça va le faire tenir tranquille; il n'en sera au contraire que plus décidé à propager ses idées anarchistes; et dès sa sortie il a recommencé la vente des journaux et brochures en attendant mieux.

* * *

BESANÇON. — Le « groupe d'études sociales » a commencé la campagne abstentionniste, et son activité lui vaut les injures et les calomnies habituelles des socialos. L'*Avenir social* de Dijon insinue que nos camarades, en haine des socialistes, s'apprêtent à soutenir une candidature bourgeoise. Comme c'est vraisemblable! et comme il est de bonne foi, le plumitif qui avance cette canaillerie, lorsque dix lignes plus haut il avoue que les anarchistes sont ennemis du suffrage universel.

Il conclut:

« Les travailleurs qui ne savent pas distinguer « entre ces deux mots: anarchie et socialisme pourront faire la distinction et ne nous confondront « plus avec les partisans de la propagande par le « fait. »

Parfait. La confusion serait difficile.

D'un côté, des poseurs, des saltimbanques qui demandent à manger, à leur tour, au râtelier national.

De l'autre, des libertaires qui veulent renverser l'assiette au beurre, et supprimer députés, fonctionnaires, voleurs et pillards de tout poil et de toute provenance.

Impossible de se tromper.

---

## Suisse

Nos amis de Saint-Imier sont encore au cachot, rien n'annonce leur mise en liberté — au contraire on parle de les laisser là jusqu'aux assises qui doivent avoir lieu en automne. Messieurs les bourgeois enquêteurs y mettent bougrement du temps, mais il est vrai qu'ils sont grassement payés pour leur sale besogne, et lorsqu'ils présenteront leur note, c'est le peuple, comme toujours, qui payera.

Quant à nos camarades, on espère qu'en les réduisant, eux et leurs familles, à la misère, on aura raison; car en pareil cas c'est toujours la famine qui est la meilleure arme dans la main de nos dirigeants.

Deux de leurs complices, le rédacteur [illegible] et le renégat Schwitzguebel, tous deux à

s'intitulant pompeusement *Comité directeur*, ont eu le toupet de provoquer une assemblée populaire à Saint-Imier même où tant de compagnons et d'enfants pleurent les absents. Nos deux exploiteurs, on le devine, ont d'abord constaté que le vallon de Saint-Imier s'était écarté de la *route noire*, qu'en employant le bulletin de vote et en restant sur le terrain légal, les ouvriers, dans leurs revendications, auraient obtenu gain de cause.

Selon eux, les lois sur les fabriques, sur les assurances, etc., ont produit des résultats pratiques merveilleux, et en même temps ils se demandent ce que seraient devenues les *masses affamées* par le développement du machinisme, si ces lois n'eussent pas existé.

Toutes ces rengaines sont résumées par ces mots prononcé par Schwitzguébel. « *Nous n'avons pas le droit de conseiller la violence*, et nous voulons faire de notre chère Suisse le flambeau de l'internationalisme *en restant dans la voie légale* ». Il pommade ensuite le parti ouvrier suisse en le conviant à suivre les moyens pacifiques pour ménager les innocents, les familles, victimes des émeutes.

« Crapule ! » jura un voisin en entendant ces paroles. En effet, une fessée administrée par les femmes des détenus eût dû en être la récompense, car il y a quelques années encore, ce farceur écrivait :

« La Société humaine marche, l'Etat est toujours le sabot.

« L'action politique du parti socialiste est plus difficile à déterminer parce que nous nous trouvons en présence de deux tendances générales bien accentuées : les uns préconisent la participation des classes ouvrières à la politique courante et la conquête par elles du pouvoir politique dans l'Etat. Les autres, au contraire, préconisent l'abstention en matière d'action politique dans l'Etat.

« La tactique de politique étatiste ne nous paraît pas être la vraie.

« Les anarchistes, en élargissant le problème social, en y introduisant, à côté de la transformation de la propriété, la *destruction de l'Etat* RAISONNENT LOGIQUEMENT.

« Les mesures suivantes nous paraissent indispensables au salut de la Révolution, au même titre que la lutte armée contre ces ennemis :

« Confiscation, par les insurgés, du capital social, propriétés terrienres, mines, habitations, édifices religieux et publics, instruments de travail, métaux précieux, bijoux et pierres de valeur, etc.

« *Destitution de toutes les autorités publiques*.

« *Abolition de toute intervention étatiste* dans le paiement des dettes collectives ou privées : suppression de tous les impôts : *Auto-da-fé de tous les titres de rentes, de propriétés*, de valeurs financières, etc. »

Après ça, on peut tirer l'échelle, des commentaires paraissant superflus.

Disons, cependant, qu'à l'époque où il nous donnait raison, ce loup, aujourd'hui mouton, réunissait ses amis d'alors, aujourd'hui détenus, et, par une nuit noire, debout sur les fondements d'une usine en construction, il leur fit jurer que pas une usine ne s'implanterait dans ce vallon alors tout à la cause.

Des anarchistes présents à cette assemblée l'ont vivement pris à partie, et l'auditoire, peu convaincu du reste, crut entendre les lamentations de Jérémie lorsque Schwitzguébel expliqua pourquoi il avait retourné sa veste.

---

De l'émeute de Berne, pas de nouvelles, si ce n'est que le gouvernement prend des mesures pour expulser les étrangers.

Il paraît que, craignant l'intervention des *indépendants* au Congrès de Zurich, Bebel et d'autres social-démocrates auraient dénoncé comme agitateur dangereux l'excellent camarade, Max Muller.

Les autorités viennent de prononcer son expulsion et annoncent que d'autres sont imminentes.

A propos de ce Congrès de Zurich, nous aurons très probablement l'écœurant tableau suivant :

Les Socialistes, la police et le Gouvernement marchant la main dans la main, pour interdire aux Anarchistes ou *Indépendants* l'entrée au Congrès. Une petite dénonciation au Procureur fédéral et le tour est joué.

Délégués étrangers, méfiez-vous, car Zurich sera une souricière. Le matou fédéral saura faire son ronron pour mieux vous pincer.

---

La fête du Grutli, société ouvrière politique suisse, a eu lieu ces derniers temps à Neufchâtel.

La presse bourgeoise n'en est pas satisfaite, car là aussi on a constaté un mouvement vers l'Anarchie.

Quoique fassent aujourd'hui les meneurs Grutléens, la mer monte et menace de faire chavirer le vaisseau sur lequel se cramponnent des députés, des avocats, des bedaines et pas mal de fonctionnaires ou désirant l'être un jour. — Tout ce monde s'est embarqué entraînant de nombreux naïfs qui les lâchent maintenant qu'ils s'aperçoivent qu'ils ont été la dupe de politiciens ambitieux.

L'avocat Scherrer de Saint-Gall, devenu anarchiste d'occasion, s'écrie que la société ne pouvant fournir du travail à l'individu, celui-ci a le droit de voler ! (1)

L'assemblée vote sa solidarité aux émeutiers de Berne et de Saint-Imier, et nos Grutléens, si pacifiques autrefois, jettent par dessus bord journalistes, bourgeois, endormeurs et conseillers d'Etat qui s'étaient fautilés dans la barque dans le but, bien compris aujourd'hui, de s'emparer du mouvement ouvrier en Suisse.

La presse pleure toutes ses larmes de crocodiles et l'ambitieux, guettant un tremplin, calcule les chances d'un retournage de veste.

---

# BIBLIOGRAPHIE

Le *Docteur Pascal*, par E. Zola, 1 vol. 3.50, chez Charpentier et Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle.

Tout le monde connaît les œuvres de Zola, ses qualités, comme ses défauts de styliste ; du reste, pour nous, ce n'est que le côté secondaire de l'œuvre. Le *Docteur Pascal*, en ce sens, n'est pas inférieur à ses aînés, ce n'est donc pas cela que nous voulons examiner. C'est la théorie fausse sur l'hérédité, qui découle de l'idée (fausse) qu'il s'est faite de la théorie darwinienne.

Comme pour tous ceux qui ont voulu parler de l'évolution, sans en connaître un mot, la « lutte pour l'existence » est, pour M. Zola, le seul facteur du progrès, les ascendants transmettent, à leur descendance, les aptitudes qui les ont fait triompher ; le plus fort mange le plus faible, et tout est pour le mieux, dans le meilleur des monde bourgeois.

Mais, dans le cas étudié par M. Zola, dans la famille Rougon, l'ascendant type de la famille n'a pas que des qualités, elle a des tares : hystérique, elle tourne à la folie, elle prend un amant ivrogne, déséquilibré, dont elle a des enfants qui se mélangeront à ceux de son premier mari dont l'équilibre et la lourdeur ne préserveront pas la race d'être envahie par les tares de l'alcoolisme, de la folie et de la dégénérescence.

Il y a même cela de particulier : emporté par son optique spéciale de ne voir que vices et défauts dans la race humaine — ses honnêtes gens, étant de purs passifs — M. Zola nous fait assister à la déchéance complète de la famille Rougon, en trois générations, laissant espérer, sans oser l'affirmer, toutefois, que le fils de Pascal et Clotilde puisse échapper à la tare héréditaire.

Etant donnée la mauvaise organisation sociale qui détraque les uns par excès de jouissance, crève les autres par misère, surmenage ou privation, si les effets de l'hérédité étaient aussi absolus que M. Zola veut bien le dire, nous n'aurions pas à chercher un avenir meilleur ; avant une demi-douzaine de générations l'humanité croulerait dans l'épuisement, l'imbécillité ou la folie. Quelles sont les familles qui peuvent se vanter d'être absolument indemnes d'une des nombreuses maladies héréditaires que nous devons à notre belle organisation sociale ?

Lorsque Flaubert voulut écrire son roman réactionnaire, *Bouvard et Pecuchet*, il fouilla les bibliothèques et les encyclopédies, digérant mal quelques bribes des sujets qu'il voulut faire étudier à ses héros, leur fit dire ou faire nombre de bêtises puis crut avoir écrit l'histoire de deux individus qui veulent s'essayer à tout et ne sont bons à rien.

(1) Ne connaissant pas l'avocat Scherrer, nous laissons à notre correspondant la responsabilité de l'épithète qu'il lui applique : anarchiste d'occasion. Quant à l'ouvrier qui, ayant cherché du travail, si la société lui en refuse, évidemment il a le droit de vivre, et de s'emparer de ce dont il a besoin. Ce n'est pas du vol, c'est de la prise de possession. Cela devient du vol quand l'individu en fait un métier et s'habitue, comme le bourgeois, à vivre en parasite.

Il ne s'aperçevait pas que c'était lui qui avait vécu l'histoire en l'écrivant.

Cette façon de procéder est celle de nos romanciers actuels : un point de science préoccupe l'opinion publique, vite, ils font deux ou trois interviews, dévorent deux ou trois bouquins sur le sujet, puis font un roman qui a la prétention d'être scientifique et de traiter une question que les savants qui l'étudient dans tous ses détails depuis trente ans, ne connaissent pas à fond, eux-mêmes.

Ainsi a fait M. Zola pour la question de l'hérédité.

Il a dû, autrefois, entendre dire que les qualités ou tares morales et physiques, se transmettaient à la descendance ; que des cas d'atavisme — qu'il appelle hérédité en retour — se produisaient dans les familles et faisaient qu'un des rejetons reproduisait une ressemblance physique avec un aïeul, oncle ou tante quelconque, ramenant au bout de deux ou trois générations, un caractère moral et physique, une anomalie dont la génération précédente avait été indemne. Et M. Zola a fait vingt romans sur l'hérédité.

Seulement, il ne savait pas que, même les lois naturelles, ne sont pas si absolues qu'elles ne subissent d'autres lois qui les influencent, les perturbent, ou les modifient, selon le degré de force et de cohésion, que présentent les influences modificatrices.

Ainsi, la « lutte pour l'existence, » se trouve complétée par la loi de « l'association pour la lutte » et ce ne sont pas toujours les plus forts ni les plus intelligents qui sont les vainqueurs.

L'hérédité, elle aussi, n'est pas absolue et se trouve combattue par les influences mésologiques d'éducation, de circonstances, de situation sociale qui détruisent l'hérédité ou la font dévier.

M. Zola, dans les alliances qu'il fait contracter aux membres de la famille Rougon, fait bien intervenir le caractère et l'état pathologique du nouvel individu qui vient ajouter ou contrebalancer, à telle qualité ou tare primitive, mais le problème n'est pas si simple que semble le croire M. Zola, et le produit du mélange de deux caractères physiques et moraux ne se déduira pas aussi facilement que du mélange de deux corps connus.

D'abord chaque individu peut avoir, à l'état latent, des tares ou qualités morales et physiques, qui, sans être visibles chez lui, n'en apporteront pas moins leur contingence à ses tares ou qualités dominantes et actives, ainsi que dans la transmission à la descendance.

Il peut se produire encore que telle qualité ajoutée à telle autre qualité, en engendre une troisième tout à fait inattendue et qui semblerait n'avoir aucun rapport avec les précédentes, si l'étude psychologique ne nous démontrait qu'elle n'en diffère que par la qualité quantitative, comme il peut se faire aussi que deux qualités s'annihilent et ainsi de suite, la répercussion est à l'infini.

Puis, ce que M. Zola ignore totalement et qui réduit sa théorie, complètement à faux, c'est qu'au fond, il n'y a pas, en morale, ni vertu, ni défaut, il y a des aptitudes qui, appliquées indifféremment à l'un ou l'autre cas, produiraient ce que l'on appelle l'honnête ou le criminel, et feront de l'individu, selon sa situation, selon son éducation, l'habile boursier qui râfle honnêtement l'argent des gogos, ou le vulgaire escroc qui estampe ses dupes ; chourineur qui « descend » les pantes au coin d'une rue, à minuit, ou le glorieux soldat qui sert son pays, le hardi explorateur qui « aide à la civilisation des peuplades arriérées. »

Quant à la donnée du roman, la voici en quelques lignes : Pascal est le fils de la Félicité de la *Fortune des Rougon*, c'est le mieux équilibré de la famille ; ayant voué son existence à l'étude, il a mené une vie d'anachorète, et reste jeune malgré les années qui s'accumulent sur sa tête. C'est lui qui fait l'étude physiologique et psychologique de la famille, défendant ses documents contre sa mère qui veut les détruire.

Il a élevé sa nièce, Clotilde, fille du Saccard de l'*Argent*. Il en devient amoureux, celle-ci, l'aime également, et finit par le préférer malgré les 34 ans qu'il a depuis qu'elle a un jeune homme, beau, intelligent, qu'elle ne voit pas sans déplaisir. Zola nous la présente comme la mieux équilibrée, malgré quelques poussées vers le mysticisme qui ne sont que le besoin de mieux, la soif d'idéal, l'impossibilité de connaître.

Ils ont un enfant qui vient apporter un point d'interrogation à la conclusion de l'œuvre.

A noter les pages sur l'amour de Pascal et Clotilde, comme une magnifique description de l'amour libre, dans ce qu'il peut avoir de plus pur et plus élevé.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

On nous demande l'insertion suivante :

A partir du 15 août paraîtra deux fois par mois, *La Revue anarchiste* (Science et Art).

Le concours des Intelligences et des Actes pour l'intégrale Liberté.

Adresser tout ce qui concerne *La Revue anarchiste* aux secrétaires gérants : Charles Chatel et André Bels, 32, rue Gabrielle, Paris.

Abonnements : 5 francs l'an ; extérieur 6 francs.

***

Plusieurs camarades de province, nous demandent si nous ferons tirer la *Grèce des Electeurs* de Mirbeau. Oui, si les commandes en valent la peine : nous avons encore les clichés. Cela reviendra à peu près à 3 fr. le mille. Les camarades qui en désirent n'ont qu'à expédier le montant de leur demande. Plus 0,60 de colis postal.

***

On nous informe que les camarades d'Aubignan (Vaucluse) seraient disposés à recevoir un conférencier, pour réunions dans cette localité.

Avis aux camarades qui passeraient par là.

Ecrire au « Cercle républicain » à Aubignan.

***

Avis. — Nous venons de faire tirer la *Grande Révolution* de P. Kropotkine. Elle est à la disposition des camarades au prix de 0,10 c. l'exemplaire, 7 fr. le cent.

***

A l'occasion de la période électorale, à partir du lundi 31 juillet, une permanence est établie salle Horel, rue Aumaire, tous les soirs, des 8 heures 1/2.

De là, les compagnons se rendront dans les réunions pour y recommander l'abstention.

***

Sous le nom : *L'Avenir Social*, vient de se former à Roanne, un nouveau groupe d'études dont le but est de faire une active propagande par l'initiative, en réservant à chacun le soin de propager les convictions acquises par l'étude et les discussions faites au groupe.

On se propose d'organiser des soirées familiales, des conférences, des excursions à la campagne comme à la ville, afin d'activer l'évolution pour un meilleur avenir.

La bourgeoisie reconnaît la profonde pourriture de l'état social actuel, et son impuissance, à elle, à trouver une solution. La Révolution est nécessaire, mais elle ne se produira qu'autant que les nouvelles idées auront pénétré les masses.

***

Les groupes de Bordeaux prient les autres groupes de province et de Paris d'ouvrir une souscription en faveur de la compagne et des quatre enfants en bas-âge laissés par le copain tué à Langon.

Leur situation commence à être des plus critiques.

S'adresser à Lapeyre, 9, rue Cousin, Bordeaux.

***

Nous avons reçu pour remettre au groupe *d'aide aux Isolés*, 1 exempl. des *Paroles d'un révolté*, et 1 fr. d'un anonyme.

***

Aux camarades de la région lyonnaise. — Les groupes anarchistes lyonnais *La jeunesse libertaire* de Lyon, ainsi que la commission d'organisation du journal *l'Insurgé*, organe communiste-anarchiste, annoncent irrévocable son apparition pour le samedi 12 août et invitent les camarades de la région à faire tous leurs efforts pour propager cet organe dans leur localité et dans leur milieu, demandent instamment la prompte rentrée et des listes de souscription et de tout l'argent que des compagnons pourraient adresser au journal.

Le journal sera envoyé à toute personne qui en fera la demande au prix de six fr. le cent. Galette et correspondance, adresser au compagnon Sanlaville, trésorier, rue Tramassac, 26.

***

Bordeaux. — Congrès régional. — Le groupe initiateur informe les groupes et compagnons, ayant répondu à son appel, que vu le peu d'adhésion recues, il croit devoir renoncer momentanément à ce congrès.

Nous souhaitions voir discuter cette idée avec intérêt, il n'en a pas été ainsi, nous le constatons avec regret.

Nous pensons que les camarades sérieusement occupés à une propagande plus pressante n'ont pu adhérer à ce congrès.

Avons-nous été insuffisamment compris ? Aurions nous dû donner de plus longs développements ?

Quand nous reprendrons cette idée nous la formulerons avec moins de brièveté.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### pour la propagande révolutionnaire

M. à Rouen, 0 fr. 80. — Pierrefeu, 1 fr. — E. B. à Carmaux, 1 fr. 65. — E. B., rue des Boulangers, 0 fr. 45. — G. L. à La Réole, 0 fr. 50. — Anonyme, 1 fr.

Listes :

Un révolté, 0 fr. 25. — Un qui prend J.-B. C. pour un fumiste 0 fr. 10. — 0 fr. 35.

## SOUSCRIPTION

### pour les détenus

L. à Buenos-Ayres, par S. 1 fr. — 261, Pierrefeu, 1 fr. — H. rue des Boulangers, 0 fr. 45. — Soubrier, 0 fr. 50. — Grégroire, 0 fr. 50. — Henri, 0 fr. 50. — G. à Langon, 0 fr. 25.

Listes :

Un révolté, 0 fr. 25. — A bas les ponties socialos à la manque, 0 fr. 15. — A bas le candidat perpétuel, 0 fr. 15. — Un partisan de l'abstention, 0 f. 10. — 0 fr. 65.

## PETITE CORRESPONDANCE

G., à Cognac. — Liard n'a pas l'adresse que vous lui demandez, il va vous écrire.

Prière à Hubert d'écrire à Liard, 48, rue des Retaillons, à Bordeaux.

Buenos-Ayres. — Reçu de L. par S., 60 nacionales, change déduit, 87 fr., et de B. par S., 38 fr.

J. E., à Daumazan. — Entendu. Merci. L'abonnement sera servi.

M., à Brest Recouvrance. — L'abonnement était fini de fin mai.

M., à Rouen. — Vous trouverez le journal à la Guerre, ou chez Poulette, route de Dieppe à Boudeville.

V. de Bergh, à Amsterdam. — Votre abonnement était fini de fin mai, et vous aviez été averti deux fois.

F., à Arras. — Envoyons à nouveau le n°. Reçu timbres.

E. M. rue des Cendriers. — Oui, nous avons encore l'eau forte de Chicago. 1 fr. 50. — Faisons passer votre lettre au groupe et *aux isolés*.

D. P., à Marseille. — Commission faite à R., à Chauvigny. — Nous ferons imprimer aussitôt que nous aurons une feuille complète.

J. Reig. — *Tabac* est humoristique, mais pas assez caractéristique pour entrer dans notre cadre.

A celui qui nous a envoyé *le Frou*. — Il y a, malgré beaucoup d'incorrections, de la verve et de l'inspiration, mais ne rentre dans notre cadre que par les deux ou trois lignes de conclusion, trop tirées par les cheveux.

Reçu les fragments des *Contemplations* et de *Sur la terre*. Utiliserons.

Thales. — Reçu fragment de Nietsche, utiliserons. Recevrons avec plaisir ceux que vous enverrez.

J. de Camprewell. — Il nous faudrait toute la quatrième page pour répondre à vos questions dont la plupart sont des plus insignifiantes.

Au camarade qui nous a envoyé l'article sur Tolstoï de l'*Idée libre*. — Intéressant, mais pas à reproduire.

B. à Dijon. — Reglé 37 à 40 inclus ?

R. à Londres. — 3 ou 4, c'est le même affaissement.

Le compagnon Raymond ayant changé d'adresse prie ses correspondants de ne plus lui envoyer.

Max Robur. — Nos renseignements sont exacts. L'individu en question est connu bien là, et était déjà fortement soupçonné d'être la boite.

W. à Mayeux de Lyon ; E. P. à Bruxelles ; Rouen ; M. à Billezois ; M. à Avignon ; C. à Rotterdam ; M. à Tours ; C. P. à Bruxelles à Lyon ; H. à St-Nazaire ; F. à Reims ; D. à Bruxelles ; N. T. à Mézières ; B. à Lyon ; L. à St-Crépin ; R. à St-Quentin ; P. A. à Angers ; N. à Toulouse.

Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Paris. — Tous les compagnons de Paris et banlieue sont spécialement invités à assister à la grande soirée familiale, qui aura lieu le samedi 5 août, à 8 heures 1/2, Maison Blanche, Boulevard Victor Hugo, 66, Saint-Ouen.

Les compagnes et les compagnons qui peuvent prêter leurs concours pour le chant rendront service à la propagande.

Les compagnons anarchistes des xe, xie et xiie arrondissements et la banlieue est de Paris sont prévenus qu'à l'avenir, les réunions n'auront plus lieu, salle Firino, boulevard de Charonne. Tous les camarades qui pour raient disposer de temps pour l'affichage des manifestes-abstentionnistes sont priés de s'adresser à la permanence établie chez Merigeau, 83, rue des Haies, de 8 heures du soir à 9 heures du soir.

Roanne. — Réunion du groupe l'Avenir social le vendredi à 8 heures du soir, rue Bravard 12.

Paris. — Groupe de propagande des ve et xiie arrondissements. Réunion samedi 5 août, à 8 heures du soir, salle Messiez, 127, rue Mouffetard.

ORDRE DU JOUR :

Collectivisme et anarchie ;
Autorité et Liberté.

Beauvais. — Tous les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte*, sont convoqués pour le samedi 7 août, à 8 heures 1/2 du soir, au local habituel.

Extrême urgence.

Bordeaux. — Les compagnons sont priés d'assister à la réunion du groupe, 4, cours Saint-Jean, le samedi 5 août, à 8 heures du soir.

Sujet : Tactique à suivre pendant la période électorale.

Bruxelles. — La ligue ouvrière de Saint-Josse-Ten-Noode, organise pour le lundi 8 août, à 8 heures du soir, une conférence publique et contradictoire en la salle de la Maison des Brasseurs, chaussée de Louvain, 33, Saint-Josse-Ten-Noode.

Les camarades sont priés d'y assister.

Dijon. — Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont invités à une réunion qui aura lieu, le samedi 5 août, à 8 heures 1/2 du soir, aux vendanges de Bourgogne, rue du Drapeau, prochain place de la République.

Sujet traité : Attitude à prendre au sujet des prochaines élections.

Il y a urgence.

Saint-Quentin. — Tous les électeurs de la *Révolte* et du *Peinard* sont convoqués, salle Hénot, rue des Patriotes, dimanche, 6 août, à 8 h. 1/2 du soir.

ORDRE DU JOUR :

La Foire électorale.

*Le Gérant-Imprimeur :* J. Billot.

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNÉE, N° 48. DIX CENTIMES DU 12 AU 17 AOUT 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UNE CONFÉRENCE SUR L'ANARCHIE

(*Suite*)

Par un immense réseau d'institutions, l'Etat divise les citoyens ; il leur empêche de veiller à leur propre sécurité et à leurs intérêts d'ensemble, et, après les avoir rendus impuissants à se protéger eux-mêmes, il leur envoie son juge, sa loi, son fonctionnaire, pour les défendre contre eux mêmes.

Dès qu'il voit se créer une institution quelconque — école, syndicat, société, peu importe, il s'en empare, la réglemente, l'incorpore à l'Etat. Faites acte d'initiative utile, mais sans autorisation, sans timbre, sans numéro officiel — et vous verrez ce qu'il en coûte.

D'autre part, si la force matérielle du capital est immense, — bien plus immense encore est la force, constituée en faveur du capital, par l'ensemble des institutions de l'Etat, des préjugés de gouvernement, de discipline, maintenus et enseignés par l'Etat. Toutes les conceptions sur ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, sur le bien et sur le mal, sur les droits des individus et leurs rapports mutuels — toutes ces conceptions vitales dans la vie d'une société sont viciées chaque jour, à chaque instant, par l'enseignement donné à chacun, dès son enfance, par l'ensemble des institutions de l'Etat.

Voilà pourquoi, voyant le rôle multiple de l'Etat, analysant ses fonctions actuelles et historiques, et comprenant la variété de ses influences multiples, — nous arrivons à la *négation de l'Etat*.

Non pas du *Gouvernement*, comme on l'a dit quelquefois, mais de l'*Etat*. C'est l'ensemble d'institutions, de formes de la vie publique, de rapports entre hommes, d'idées et et de principes, qui s'appelle Etat, et dont nous cherchons à démontrer la nuisibilité d'une part et l'inutilité d'autre part.

L'Etat est une croissance historique, qui, dans la vie de tous les peuples, est venue à une certaine époque se substituer lentement, peu à peu, aux confédérations libres de tribus, de communes, de groupes de tribus, de villages et de groupes de productions divers (pêcheurs, cultivateurs, artisans), — et c'est contre cette croissance historique et tout ce qui en découle, que nous luttons.

Nous la voyons se substituer à un moment donné aux groupements libres, et nous voyons quel appui formidable elle donne aux minorités, quelle force elle leur communique, pour asservir les majorités.

Tout un ensemble de faits y ont contribué. Le désir des minorités de guerriers, de connaisseurs de la loi, de savants et de prêtres, — de dominer les masses. La nécessité de se garantir contre les invasions étrangères. L'Eglise qui doit toujours l'obéissance à l'autorité avant tout. Le droit romain, c'est-à-dire le droit byzantin, qui, à son tour, tire son origine des despoties de l'Orient. Tout le passé de l'humanité, ligue contre son avenir.

Eglise, loi, force militaire et force de la richesse acquise par le pillage des voisins, faisant cause commune pendant des siècles, travaillant lentement à élaborer, pierre par pierre, empiètement par empiètement, saisie par saisie, cette institution colossale qui a fini par pénétrer dans chaque recoin de la vie sociétaire, du cerveau et du cœur humains, — cette pieuvre qui a nom « Etat ».

C'est cette pieuvre que nous tenons à démolir, pour retourner aux libres rapports d'hommes affranchis, qui se fédèrent, se groupent et s'unissent selon les besoins du moment qui dureront ce qu'ils dureront : des années ou des décades, ou bien des jours ou des mois.

D'ailleurs, la pieuvre se meurt déjà, à mesure que l'esprit d'indépendance se réveille dans l'individu, — et, le voyant, nous demandons que l'on lui porte le coup mortel.

Nous savons que la route à parcourir pourra être longue. Mais nous savons aussi que cette lutte sera d'autant plus longue, si chaque individu hésite à s'affranchir, lui, personnellement, des préjugés qu'il a reçus en héritage.

Nous ne nous faisons pas d'illusions sur les difficultés de la lutte que le travailleur aura à soutenir pour son affranchissement. Nous ne voulons pas assurer les travailleurs que le capitalisme finira par se dévorer lui-même. De pareilles affirmations font bien dans le tableau quand un professeur hégélien les adresse à un jeune auditoire d'étudiants qui veulent croire que tout se fasse pour le mieux, pendant qu'ils discuteront philosophie ou chanteront des chansons d'amour. Nous parlons aux travailleurs et cherchons la vérité.

Eh bien, connaissant la force du capital et de l'Etat, et voyant leurs racines profondes dans les cerveaux, comme dans les faits contemporains, nous prévoyons de grandes luttes.

Aussi, cherchons-nous tout d'abord à affranchir les cerveaux des préjugés étatistes qui, tout comme les préjugés religieux, font le suppôt le plus effectif du capital et nous faisons appel surtout à l'*initiative* de chacun. La somme des initiatives individuelles, seule, pourra vaincre dans la lutte.

Etudiant surtout *la vie*, telle qu'elle est, dans toutes ses manifestations, nous ne pouvons pas nous imaginer porteurs de la sagesse socialiste qui nous permettrait de prévoir les mille péripéties de la lutte actuelle et prochaine ainsi que les solutions des grands problèmes sociaux que l'humanité cherche en ce moment.

Réglementer, chercher à tout prévoir et tout ordonner, serait simplement criminel. Et nous faisons appel à l'initiative de chacun, à toutes les initiatives. Voilà pourquoi, — sans attendre l'abolition du servage, mais d'ores et déjà, — nous demandons à chacun qui veut travailler avec nous, d'agir surtout selon sa propre initiative. Nous ne croyons pas être le sel de la Terre, et ne voulons diriger personne.

Prenez vous même l'initiative. Habituez-vous à agir vous-mêmes — toutes les révolutions ont échoué faute d'hommes d'initiative. Vous ferez des fautes, pour sûr. Nous tous, en faisons chaque jour. Mais il vaut mille fois mieux que vous fassiez des fautes et les reconnaissiez vous-même par expérience, que de n'être bon qu'à obéir.

Si vous trouvez qu'un tel agit mal, qu'il s'engage dans une fausse voie, ne perdez pas votre temps dans des critiques continuelles qui finiraient par devenir acerbes et par diviser les forces.

Dites carrément, entièrement, votre opinion et *faites mieux à côté !*

Un tel met-il son énergie sur une fausse piste? Développez ailleurs autant d'énergie que lui ! Trouvez des camarades et travaillez dans l'autre direction, qus vous jugez meilleure. Mais n'attendez jamais la permission de personne. Certainement ne perdez jamais de vue l'intérêt commun et n'oubliez jamais que l'anarchie c'est la possibilité pour *toutes* les forces et toutes les nuances d'opinion de se produire. Mais, à part cela, agissez selon ce que votre idée et votre cœur vous disent. Voilà les principes d'action qui déjà s'appliquent entre anarchistes.

Jusqu'à présent, on a toujours dit aux travailleurs : groupez-vous et obéissez à ceux qui seront au sommet de l'organisation.

Nous disons : « groupez-vous avec ceux qui pensent comme vous et agissez selon votre initiative ! »

« Et quand le moment viendra pour agir plus en grand, guidez-vous par ces deux principes : expropriation du capital et abolition de l'Etat, et sans perdre de vue l'ensemble du champ de bataille, prenez vous-même l'initiative de les mettre en action. »

## DÉCLARATIONS DU COMPAGNON FORET

Nous donnons aujourd'hui les déclarations que le camarade devait faire devant la cour d'assises : le président l'a empêché de les prononcer, mais il a pu nous faire parvenir le texte :

« Je n'ai pas ici à me défendre : mais je ne puis entendre, sans protester, les accusations

SIXIÈME ANNEE, N° 48. DIX CENTIMES DU 12 AU 17 AOUT 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UNE CONFÉRENCE SUR L'ANARCHIE

(*Suite*)

Par un immense réseau d'institutions, l'Etat divise les citoyens : il leur empêche de veiller à leur propre sécurité et à leurs intérêts d'ensemble, et, après les avoir rendus impuissants à se protéger eux-mêmes, il leur envoie son juge, sa loi, son fonctionnaire, pour les défendre contre eux mêmes.

Dès qu'il voit se créer une institution quelconque — école, syndicat, société, peu importe, il s'en empare, la réglemente, l'incorpore à l'Etat. Faites acte d'initiative utile, mais sans autorisation, sans timbre, sans numéro officiel — et vous verrez ce qu'il en coûte.

D'autre part, si la force matérielle du capital est immense, — bien plus immense encore est la force, constituée en faveur du capital, par l'ensemble des institutions de l'Etat, des préjugés de gouvernement, de discipline, maintenus et enseignés par l'Etat. Toutes les conceptions sur ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, sur le bien et sur le mal, sur les droits des individus et leurs rapports mutuels — toutes ces conceptions vitales dans la vie d'une société sont viciées chaque jour, à chaque instant, par l'enseignement donné à chacun, dès son enfance, par l'ensemble des institutions de l'Etat.

---

Voilà pourquoi, voyant le rôle multiple de l'Etat, analysant ses fonctions actuelles et historiques, et comprenant la variété de ses influences multiples, — nous arrivons à la *négation de l'Etat*.

Non pas du *Gouvernement*, comme on l'a dit quelquefois, mais de l'*Etat*. C'est l'ensemble d'institutions, de formes de la vie publique, de rapports entre hommes, d'idées et de principes, qui s'appelle Etat, et dont nous cherchons à démontrer la nuisibilité d'une part et l'inutilité d'autre part.

L'Etat est une croissance historique, qui, dans la vie de tous les peuples, est venue à une certaine époque se substituer lentement, peu à peu, aux confédérations libres de tribus, de communes, de groupes de tribus, de villages et de groupes de productions divers (pêcheurs, cultivateurs, artisans), — et c'est contre cette croissance historique et tout ce qui en découle, que nous luttons.

Nous la voyons se substituer à un moment donné aux groupements libres, et nous voyons quel appui formidable elle donne aux minorités, quelle force elle leur communique, pour asservir les majorités.

Tout un ensemble de faits y ont contribué. Le désir des minorités de guerriers, de connaisseurs de la loi, de savants et de prêtres, — de dominer les masses. La nécessité de se garantir contre les invasions étrangères. L'Eglise qui doit toujours l'obéissance à l'autorité avant tout. Le droit romain, c'est-à-dire le droit byzantin, qui, à son tour, tire son origine des despoties de l'Orient. Tout le passé de l'humanité, ligué contre son avenir.

Eglise, loi, force militaire et force de la richesse acquise par le pillage des voisins, faisant cause commune pendant des siècles; travaillant lentement à élaborer, pierre par pierre, empiètement par empiètement, saisie par saisie, cette institution colossale qui a fini par pénétrer dans chaque recoin de la vie sociétaire, du cerveau et du cœur humains, — cette pieuvre qui a nom « Etat ».

C'est cette pieuvre que nous tenons à démolir, pour retourner aux libres rapports d'hommes affranchis, qui se fédèrent, se groupent et s'unissent selon les besoins du moment qui dureront ce qu'ils dureront : des années ou des décades, ou bien des jours ou des mois.

D'ailleurs, la pieuvre se meurt déjà, à mesure que l'esprit d'indépendance se réveille dans l'individu, — et, le voyant, nous demandons que l'on lui porte le coup mortel.

---

Nous savons que la route à parcourir pourra être longue. Mais nous savons aussi que cette lutte sera d'autant plus longue, si chaque individu hésite à s'affranchir, lui, personnellement, des préjugés qu'il a reçus en héritage.

Nous ne nous faisons pas d'illusions sur les difficultés de la lutte que le travailleur aura à soutenir pour son affranchissement. Nous ne voulons pas assurer les travailleurs que le capitalisme finira par se dévorer lui-même. De pareilles affirmations font bien dans le tableau quand un professeur hégélien les adresse à un jeune auditoire d'étudiants qui veulent croire que tout se fasse pour le mieux, pendant qu'ils discuteront philosophie ou chanteront des chansons d'amour. Nous parlons aux travailleurs et cherchons la vérité.

Eh bien, connaissant la force du capital et de l'Etat, et voyant leurs racines profondes dans les cerveaux, comme dans les faits contemporains, nous prévoyons de grandes luttes.

Aussi, cherchons-nous tout d'abord à affranchir les cerveaux des préjugés étatistes qui, tout comme les préjugés religieux, font le suppôt le plus effectif du capital et nous faisons appel surtout à l'*initiative* de chacun. La somme des initiatives individuelles, seule, pourra vaincre dans la lutte.

---

Etudiant surtout *la vie*, telle qu'elle est, dans toutes ses manifestations, nous ne pouvons pas nous imaginer porteurs de la sagesse socialiste qui nous permettrait de prévoir les mille péripéties de la lutte actuelle et prochaine ainsi que les solutions des grands problèmes sociaux que l'humanité cherche en ce moment.

Réglementer, chercher à tout prévoir et tout ordonner, serait simplement criminel. Et nous faisons appel à l'initiative de chacun, à toutes les initiatives. Voilà pourquoi, — sans attendre l'abolition du servage, mais d'ores et déjà, — nous demandons à chacun qui veut travailler avec nous, d'agir surtout selon sa propre initiative. Nous ne croyons pas être le sel de la Terre, et ne voulons diriger personne.

Prenez-vous même l'initiative. Habituez-vous à agir vous-mêmes — toutes les révolutions ont échoué faute d'hommes d'initiative. Vous ferez des fautes, pour sûr. Nous tous, en faisons chaque jour. Mais il vaut mille fois mieux que vous fassiez des fautes et les reconnaissiez vous-même par expérience, que de n'être bon qu'à obéir.

Si vous trouvez qu'un tel agit mal, qu'il s'engage dans une fausse voie, ne perdez pas votre temps dans des critiques continuelles qui finiraient par devenir acerbes et par diviser les forces.

Dites carrément, entièrement, votre opinion et *faites mieux à côté !*

Un tel met-il son énergie sur une fausse piste? Développez ailleurs autant d'énergie que lui ! Trouvez des camarades et travaillez dans l'autre direction, qui vous jugez meilleure. Mais n'attendez jamais la permission de personne. Certainement, ne perdez jamais de vue l'intérêt commun et n'oubliez jamais que l'anarchie c'est la possibilité pour *toutes* les forces et toutes les nuances d'opinion de se produire. Mais, à part cela, agissez selon ce que votre idée et votre cœur vous disent. Voilà les principes d'action qui déjà s'appliquent entre anarchistes.

---

Jusqu'à présent, on a toujours dit aux travailleurs : groupez-vous et obéissez à ceux qui seront au sommet de l'organisation.

Nous disons : « groupez-vous avec ceux qui pensent comme vous et agissez selon votre initiative! »

« Et quand le moment viendra pour agir plus en grand, guidez-vous par ces deux principes : expropriation du capital et abolition de l'Etat, et sans perdre de vue l'ensemble du champ de bataille, prenez vous-même l'initiative de les mettre en action. »

## DÉCLARATIONS DU COMPAGNON FORET

Nous donnons aujourd'hui les déclarations que le camarade devait faire devant la cour d'assises : le président l'a empêché de les prononcer, mais il a pu nous faire parvenir le texte :

« Je n'ai pas ici à me défendre : mais je ne puis entendre, sans protester, les accusations

portées contre moi, parce que je ne suis pas coupable des faits qui me sont reprochés. Mon passé n'est pas ce que l'avocat de la République vient de vous dire.

« Ce passé, c'est celui d'un grand nombre de travailleurs qui naissent dans la misère et qui n'ont pour vivre que leur savoir. A 18 ans, j'allais en prison pour la première fois. Ce fut la cause de mes malheurs, car en prison, l'on ne trouve point des leçons de travail et de probité, et l'homme qui entre honnête dans cette sentine, en sort perdu, si courte que soit la durée de la peine. Donc, ce n'est pas un moyen de répression, c'est un milieu corrupteur pour l'homme qui y a été conduit, parfois à la suite d'une minute d'égarement.

« A ma sortie, on profita de ma situation de libéré pour me donner un salaire moindre, pour la même somme de travail. Au bout de dix mois, le patron qui m'exploitait, froissé de mes idées, me jeta à la porte en m'accusant d'actes d'improbité qu'il a été impuissant à établir.

« Me Duroyaume vous a fait entendre dans quelles circonstances je devins anarchiste : dans la société actuelle, l'homme ne peut vivre qu'au détriment de ses semblables, et l'ouvrier ne trouve du travail que lorsqu'un de ses frères devient infirme ou crève à la peine du reste, l'antagonisme est partout : l'industriel souhaite la ruine de son concurrent ; le commerçant provoque la faillite de son voisin, l'ouvrier arrache le pain à l'ouvrier, en donnant son travail à un prix moindre, et pour ne pas mourir de faim.

Est-il étonnant qu'en présence de cet état de choses, des hommes s'écrient : Sus à cet antagonisme, auteur principal de la misère!

« J'ai toujours vécu de mon travail, et si je fus privé de mes moyens d'existence, c'est à cause de mes idées, ce qui est inique, puisque la loi elle-même proclame la liberté de conscience.

« Vous avez remarqué, dans la plaidoirie de mon défenseur, ce qui m'empêcha de travailler à Paris : les déceptions et les déboires dont je fus victime. Lors de mon arrestation, j'allais entrer comme homme de peine dans une raffinerie de Saint-Ouen.

« Vers la fin de janvier, j'étais dans une détresse absolue : sans relations, sans parents, sans ressources pécuniaires. Je n'avais que deux partis à prendre : celui de me suicider ou de prendre, pour vivre, ce que cette société marâtre me refusait à la sueur de mon front.

« Se suicider, je trouve que c'est lâche : c'est abandonner les armes dont la nature nous a dotés, avant de s'en être servi ; c'est se dérober, par la fuite, à la lutte contre l'adversité. Mais c'est renier la vie, et ne pas comprendre que tout homme, sur la terre, a le droit de vivre, car elle produit assez pour nourrir tous ses enfants.

« J'ai donc préféré le second moyen. C'est tout ce que j'ai à vous dire, et quelle que soit la peine que vous prononcerez, je me considérerai comme victime de la société ; car vous m'aurez frappé, mais non rendu justice, et je ne souhaite qu'une chose, c'est que la conscience de mes accusateurs soit aussi nette que la mienne. »

## Dans les publications

### De langue allemande

*Le Sozialist*, l'organe des jeunes, paraissant à Berlin, vient de se déclarer nettement anarchiste.

Quelques personnalités qui, dans le parti jeune, voulaient jouer le même rôle que les Liebknecht et autres vieilles barbes dans la social-démocratie officielle, se sont retirés du *Sozialist* après avoir expliqué, dans un manifeste plus loquace que probant les mobiles qui les faisaient ainsi agir.

Le *Sozialist* reproduit dans son dernier numéro, et intégralement ce manifeste en l'annotant. En outre, il publie plusieurs lettres de compagnons et de groupes qui félicitent le journal de son attitude et l'engagent à continuer sa propagande anarchiste.

Le même numéro consacre quelques lignes émues à Ravachol qui fut « un homme et un frère, dont le souvenir nous sera toujours cher et doux. »

Bravo, les camarades !

### De langue hollandaise

Le *Recht voor Allen* raconte les faits suivants qui se sont passés la semaine dernière à Foxham, un petit village de la province de Groningue.

Un ouvrier révolutionnaire, nommé Venema, avait depuis longtemps refusé de payer l'impôt. Par décision du tribunal on allait procéder à la vente judiciaire et publique de ses meubles.

Le jour dit arrivèrent à son domicile l'huissier, flanqué de deux témoins assermentés, le bourgmestre de l'endroit, 10 policiers et 9 gendarmes à cheval.

De tout côtés le populo était arrivé pour assister à la solennité ... et rendre dérisoire l'exécution de l'arrêt.

A neuf heures, l'huissier commence la lecture des pièces officielles, conditions de vente, etc. Cette lecture terminée, toute l'assistance, composée de plusieurs centaines de personnes, éclate en bravos ironiques, qui durent une dizaine de minutes.

L'huissier tremble, le bourgmestre est pourpre de colère, les gendarmes prennent à la main leur fusil et les chevaux cabrent.

Le silence se rétablit. L'huissier d'une voix mal assurée, demande : Combien offre-t-on pour ce fauteuil ?

Les bravos recommencent de plus belle, et après surenchère le fauteuil est vendu ... *un sou !*

A chaque offre de l'huissier, le même manège recommence. Le bourgmestre réclame le silence, ce qui immédiatement provoque de nouvelles et terribles clameurs de joie. Les policiers et les gendarmes chargent la foule, ce qui interrompt quelque peu la vente.

Enfin le calme est revenu. Une chaise est vendue 2 centimes, une voiture d'enfant 5 centimes *(il compris l'enfant qui se trouve dedans)*.

Toute la vente, qui dura des heures, avait rapporté à peine *un frone* et les frais montaient à plus de... 40 francs que l'Etat sera obligé de solder lui-même.

Dix minutes après la vente judiciaire, l'« exécuté » rentre en possession de ses meubles et de son enfant.

Voilà un bel exemple de solidarité révolutionnaire, que les pauvres bougres, surtout ceux qui habitent la province, feraient bien de méditer et de suivre.

De cette façon on pourrait refuser sans inconvénient de payer l'impôt... et le terme, ce qui ne serait déjà pas si bête.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — Le nommé Dupuy, avait promis, à l'occasion du 14 juillet, de s'occuper des détenus politiques. Les compagnons anarchistes n'ont demandé aucune grâce ; mais il était intéressant de voir ce que déciderait l'Auvergnat de Paris.

Il a tout bonnement gracié des fils de profession, des panamistes et quelques honnêtes gens sur lesquels la main de la justice s'était égarée.

Pendant ce temps, Gardrat, le gérant du *Père Peinard*, très malade, agonisait dans un cachot de Pélagie, on l'a transféré en *voiture cellulaire*, à la Santé ; et, quand on l'a vu perdu, à l'hôpital Laennec. Le compagnon vient d'y mourir.

Et Pélagie garde ses pensionnaires, à part deux ou trois individus suspects qu'on s'est empressé d'élargir.

A Clairvaux, Sébastien Faure et Fortuné.

A Embrun, Pierre Martin dont la peine est également expirée.

Et combien d'autres dans les différentes prisons du territoire !

Nous ne demandons rien aux canailles qui ont fait le pouvoir comme les pègres font les poches des passants ; mais on se souviendra.

Saint-Quentin. — Il ne faut pas toucher à l'armée. La grande muette est fragile, et le moindre heurt pourrait disloquer la machine qui assure le bon fonctionnement des canailleries gouvernementales.

La cour d'assises de l'Aisne, composée de gaillards, vient de condamner le compagnon Massey à deux mois de prison pour outrages à l'armée en la personne du boucher Dodds ; le camarade aurait dit, en réunion publique : « Honte à ceux qui jettent des fleurs sous les pas d'un assassin. »

Il avait été déjà condamné en 1890 pour excitation des soldats à la révolte contre leurs chefs. Ce n'est pas cette seconde injustice qui le fera changer d'avis.

***

Saint-Claude. — Le comité collectiviste, a donné une réunion publique à l'occasion des élections communales. Le groupe ouvrier socialiste révolutionnaire ne pouvait laisser s'écouler cette période où les esprits sont agités sans jeter des idées de socialisme vrai.

Ainsi le compagnon Bayle a commencé de lire un rapport qui se résume en ceci : Nous ne faisons pas de politique, laquelle se résume elle-même dans les individus, vu les sectes, et qui se caractérise dans la fourberie, la ruse, le mensonge, en un mot le crime social. Nous ne faisons pas de tactique électorale, car un socialiste qui l'est réellement, ne demande, ne prend ni ne donne des délégations de pouvoir. Dire que nous ne votons pas est la plus profonde des erreurs car, en somme, chacun de nous dit ceci : Je pense, donc je suis, si je suis, j'ai des droits, si j'ai des droits, ils sont imprescriptibles par le fait de leur existence, en nous proclamant homme, nous votons pour chacun de nous. Nous ne votons pas pour les autres, car nous considérons cet acte mauvais ; or, l'on ne fait pas ce que l'on trouve mauvais c'est lâche, bête ou méchant. Nous considérons le vote et ses conséquences comme étant le pire des maux, celui qui aliène l'individu en proclamant par le fait de sa raison d'être, les dieux et les maîtres.

Ainsi, voici comment nous entendons ce que l'on appelle le Conseil municipal. Chaque habitant d'une localité que l'on nomme commune est intéressé aux parties que gère le Conseil municipal, et chacun doit y avoir voix auditive et surtout délibérative. Ceux que vous nommez vos conseillers fricotent au bénéfice de ceux qui ont de l'argent. Quand tous les intéressés auront adopté une manière de faire, des volontaires l'exécuteront. Afin d'obtenir un résultat plus complet, les divers intérêts seront spécialisés, d'où le groupe. En conséquence, nous aurons par l'indépendance de l'individu qui ne refusera pas de discuter ses intérêts afin de les unir avec ceux de ses semblables, d'où le groupe, lequel sera indépendant par la qu'il parlementera ses droits avec ceux des autres groupes qui le voudront bien. L'Etat est un dieu laïque, nous n'en voulons pas, il est et ne peut être que mauvais.

Pour la journée de huit heures que vous inscrivez dans vos programmes, nous la réalisons avantageusement par voie individuelle : que tous en fassent autant, il est bien prouvé que l'on fait autant de travail et du meilleur en 8 heures qu'en 12, par la que l'on fait prévaloir le mobilier intellectuel ; du reste, c'est l'expropriation bourgeoise qui presse et pas le travail.

La meute payée par les radicaux ne savait de quoi il retournait et croyait que le compagnon parlait au bénéfice des collectos, l'a interrompu pour ne plus le laisser finir. A la sortie elle a été désabusée quand les compagnons ont affirmé l'anarchie dans toutes ses conséquences avec Ravachol pour soleil.

***

Nevers. — Il y a quelques semaines, les journaux d'ici ont fait grand bruit de l'arrestation du compagnon Thuriault, chez lequel on aurait trouvé six cartouches de dynamite. Ces cartouches étaient sous un hangar où tout le monde pouvait pénétrer, et par conséquent les y déposer au besoin. La police ne s'y est pas trompée : elle connaissait de longue main ce dépôt ; si même elle ne l'a pas provoqué. Voilà le camarade en prison et au secret : on a saisi cette occasion pour le jeter sur la paille, car, au moment de son arrestation, il était en train de liquider une faillite amenée par la mauvaise foi d'un patron. Celui-ci lui avait avancé des fonds pour monter un atelier, lorsque Thuriault l'eut très bien organisé, l'autre a réclamé les fonds, et provoqué la faillite, histoire de mettre la main sur un atelier

bien outillé, et cela, pour rien : c'est le vol tel que le pratiquent les exploiteurs, avec la complicité de la loi.

La dynamite est arrivée fort à propos pour couvrir cette canaillerie. Si à propos même qu'on se demande qui avait intérêt à la faire découvrir. Thuriault et ses nombreux amis sont convaincus que c'est une vengeance de quelque gredin qui lui en veut, parce qu'il est anarchiste, ça pourrait être la vérité, mais il sera difficile de la tirer au clair, parce que gredins, police, et justice se tiennent comme les cinq doigts de la main.

***

Gué d'Hossus (Ardennes). — Notre petit patelin vient d'avoir sa première réunion anarchiste. Les compagnons Maillefait et Tisseron ont exposé nos idées devant les bonnes gens d'ici, qui les ont bien comprises. Les petits bourgeois n'avaient pas osé venir à la réunion : mais leurs femmes ont écouté les orateurs derrière la chambre de réunion, et l'on discute beaucoup les idées qui ont été exposées.

La plupart des ouvriers n'ont pas osé venir de peur de la police ou des patrons. Mais cette timidité passera lorsque nos doctrines auront pénétré dans les cerveaux et développé l'esprit de révolte sans lequel il n'y a pas de dignité humaine.

L'important c'est d'avoir implanté l'idée, et nous espérons bien qu'à l'aide des journaux, des brochures et des conversations, elle fera ici son chemin.

***

Voiron. — La jeunesse anti-patriote voironnaise a fêté de la belle façon le 14 juillet. Ils ont commencé par une superbe distribution de brochures et de journaux, puis, suivant le programme, on s'est rendu à la revue : malgré la police, la *Guenille tricolore* et la *Marseillaise* ont été huées, et les cris de : Vive l'Anarchie, vive Ravachol, à bas la Patrie, se sont fait entendre, à la grande consternation des imbéciles patriotards.

Jamais chose pareille ne s'était vue à Voiron aussi les bourgeois sont atterrés ; ce n'est que le commencement, ils en verront bien d'autres : voilà assez longtemps que ça dure, leur orgie patriotique, et leur vol légal ; on va leur mettre le nez dans leurs infâmies, et nos jeunes compagnons, dont le nombre s'accroît tous les jours, travaillent activement à la propagande.

***

Montauban. — Il ne faudrait cependant pas que l'autorité se croie tout permis. La voilà qu'elle recommence ses actes d'arbitraire, elles vient de faire fermer le kiosque de la Bourse, où l'on vendait la *Révolte* et les autres publications anarchistes. On se demande en vertu de quel droit. Le droit du plus fort, parbleu. C'est-à-dire du plus lâche.

Et ça se fait un peu partout. De droite et de gauche, on nous écrit que les commissaires de police et les sous-moucâards, tracassent les vendeurs. Dans certains pays, on va plus loin : on arrête le journal : il n'arrive pas au destinaire. Il faudrait pourtant savoir si ces gredins entendent piétiner leur *loi* qu'ils prêchent si assidûment de respecter leur loi, on s'en moque, mais eux devraient au moins ne pas la bafouer si ouvertement : ils nous donnent un bon exemple, et qui sera suivi.

***

Saint-Crépin. — Il est défendu de chanter autre chose que des grivoiseries ou des couplets patriotards. Si l'on lance une chanson révolutionnaire, on est jeté sur le pavé. C'est ce qui vient d'arriver à un compagnon d'ici, ouvrier dans la fabrique de boutons, et que son exploiteur a renvoyé pour avoir chanté un couplet révolutionnaire sur le fusil Lebel.

Il ne faut pas débiner l'arme sacrée des capitalistes : ils la réservent pour trouer la peau de leurs esclaves : mais il faut croire qu'ils ne sont guère rassurés puisque le seul fait d'entendre un refrain anarchiste leur fait perdre la tête.

***

Brest. — Lundi 24 juillet les anarchistes brestois ont conduit à sa dernière demeure le compagnon Mallejol qui, toute sa vie a travaillé au triomphe des idées communistes-anarchistes et est mort « la suite d'une longue et cruelle maladie occasionnée par la misère on peut le dire — partage ordinaire des travailleurs.

La cléricochonnerie avait bien essayé de s'emparer de ce mourant, mais ferme dans ses convictions le camarade montra la porte à l'ensoutané et plus tard à la bonne sœur qui voulut l'entortiller.

A peine si le cadavre était refroidi, M. Vautour venait réclamer le montant de son loyer et tenter d'arracher à un orphelin les quelques sous que la maladie de son père avait pu lui laisser!

Puis ensuite c'est l'administration des Pompes funèbres qui fait courir de 7 h. du matin à 3 h. du soir les deux camarades qui font les démarches nécessaires, se refusant à accorder un convoi gratuit, sans doute parce qu'il devait être civil.

Ces tracasseries idiotes ne font que prouver le mauvais vouloir des *administrations* à notre égard: n'empêche que l'idée fait son chemin ici, et que nous attirons à nous tous les hommes de bonne foi.

***

Carmaux. — Un camarade nous écrit pour nous signaler la situation du compagnon Villémejane.

Aussitôt incorporé au 115e de ligne, à Carcassonne, il fut tourmenté par ses chefs : il tentait de *démoraliser* l'armée : on découvrit, dans sa chambrée, un exemplaire de *La Révolte* ou du *Père Peinard*, les brutes du Conseil de guerre l'ont envoyé, pour ce méfait, achever son temps dans une compagnie de discipline.

Mais laquelle ? on ne le sait pas encore. Le camarade n'a écrit à aucun de ses amis : c'est sûrement qu'on l'en empêche : et, d'autre part, son ardeur de propagandiste le poussera à causer avec les camarades du bagne militaire, il est à peu près certain qu'on tâchera de se défaire de lui par quelque canaillerie régulière, on enverra son bulletin de décès à la suite de quelque maladie contagieuse et complaisante : ou quelque galonné ivre lui cassera la tête d'un coup de revolver.

Si quelque camarade peut se procurer des nouvelles de Villiméjane, qu'il les fasse parvenir. D'ailleurs, note est prise de sa situation : on va voir et savoir.

## Algérie

A travers les mensonges des journaux bourgeois, on ne saurait se faire une idée exacte de la condition des travailleurs.

La misère est très grande par ici, les ateliers presque déserts et les pauvres ouvriers, après une journée de dur labeur, maigrement payés, oublient leur misère en buvant de mauvais vin ou des boissons alcooliques encore plus délétères. Ce vice, provoqué par l'alimentation défectueuse et la rapacité des exploiteurs s'empare de l'homme qui a passé la trentaine et ne le lâche plus. Aussi nos idées trouvent-elles un terrain bien peu disposé, et il faut beaucoup de persévérance de la part des camarades pour semer les idées et les faire comprendre de ces pauvres misereux.

Quelques compagnons ont l'intention de fonder à Oran et à Bône des groupes d'études, excellente idée. C'est justement dans les endroits les plus ingrats à la culture intellectuelle, qu'il faut dépenser le plus d'énergie, mais une fois l'idée implantée, elle est d'autant plus vivace, qu'on a eu plus de peine à la faire éclore.

## Suisse

Les amis de Genève, nous avertissent que le sieur Pierret, autrefois exécuté à Saint-Denis comme mouchard, aurait encore joué un rôle de délateur dans le procès Carry.

***

Suisse. — Tout clérical, tout bourgeois gavé et trembleur, tout bon gouverne est quelque peu mouchard. Aussitôt qu'on trouble sa digestion ou les malpropretés de son commerce, il pousse des cris de bête qu'on égorge, et appelle son souteneur naturel, le gendarme.

C'est ce que vient de faire le *Journal de Genève*, à propos de la dernière lettre du compagnon Carry, parue dans la *Révolte*, et datée « de la prison de Genève » :

« On se demande comment on a pu donner l'autorisation de laisser mettre à la poste des choses pareilles. »

Bon mouchard ! Il espère bien que l'autorité va prendre note de sa dénonciation, et comme ils disent, dans leur patois hypocrite, « resserrer » le camarade.

Mais, que dirait-il, s'il se trouvait à Genève quelque compagnon peu endurant qui lui botte le cul pour lui apprendre à vivre?

***

Zurich. — Le congrès socialiste vient de décider l'expulsion, de son sein, des délégués anarchistes.

Pour ne pas jouer continuellement les Cassandre, en venant toujours apporter une note discordante, nous avons gardé notre opinion pour nous, lorsqu'il a été question d'y envoyer des camarades.

Mais, en l'occurence, il est bien évident que les anarchistes n'ont que ce qu'ils méritent. Quand on a affaire à des gens d'aussi mauvaise foi que le sont les collectivistes (les têtes de colonne) on ne perd pas son temps à discuter avec eux.

## Belgique

Verviers. — Dans la nuit de jeudi à vendredi, vers deux heures, une violente explosion a mis en émoi la commune d'Ensival.

Une cartouche de dynamite avait été placée au soupirail de la cave de la maison de M. Louis Herck, directeur associé de la ferme A. Sauvage et Cie, demeurant rue de Verviers, à Ensival.

Par la force de l'explosion, la grille du soupirail s'est détachée de la pierre où elle était scellée et a été complètement tordue. Ses restes informes sont dirigés vers la rue.

La maison occupée par M. Herck n'a plus un seul carreau intact. Les maisons voisines ont également beaucoup souffert sous ce rapport.

Mais la force de l'explosion s'est portée plus encore sur les immeubles situés en face que sur la maison visée par l'auteur de l'attentat. Aussi, les maisons se trouvant dans cette direction ont fortement souffert : toutes les vitres se sont brisées et certaines parties des murs ont été ébranlées.

Les dégâts de ce genre se sont produits à plus de cinquante mètres de l'immeuble de M. Herck. Rue de l'Abattoir, notamment, on remarque de nombreuses vitres brisées.

Herck est un des rares patrons qui ont refusé d'adopter le tarif des salaires présentés par les tisserands en grève. On attribue cet attentat à ce sujet.

## Angleterre

Le manifeste aux Unions ouvrières que nous avons publié dans notre numéro du 22 au 28 juillet (n° 45), concernant le Congrès de Zurich, est signé par les Unions ouvrières suivantes :

A. Stevens, F. Hyde, branches n° 1, et n° 2, de l'Association des ébénistes l'« Alliance » ;

H. Taylor, E. Triggs, H. Gibson, J. A. Daun, Hy. Dicken, K. Hessen, A. G. Maher, J. F. Wilson, G. Whitmell, G. L. Lythaby, John Turner, de l'Union des commis de magasins ;

H. M. Finley, J. Pope, M. Gabriel, S. T. Wornuld, A. T. Sprake, H. A. Isaac, W. Wilson, C. Joe, W. Clark, E. J. Lawes, T. P. Mullins, de la Société nationale des artistes et dessinateurs en lithographie ;

Edward Mosslener, Union des ouvriers boulangers et pâtissiers ;

W. M. Wess, Chas. Thomson, Société des typographes de Londres ;

C. W. Mowbray, W. Hadden, Terence A. Flynn, J. Armstrong, E. Madden, H. Roland, Société amalgamée des tailleurs et Fédération des tailleurs de Londres ;

George Fraser, W. M. Berry, John Hall, J. Donald, vice-président ; James Adam, John Williamson, Sam Pirrie, Charles Clyne, Alek. Lamb, William Calder, William Beatie, Robert Mutet, Union des ouvriers en cordages et préparateurs de chanvre, d'Aberdeen ;

Alexander S. Morrison, George Duncan, Union des lithographes d'Aberdeen ;

John Davidson, James Shepherd, Sociétés des constructeurs de navires en fer et de chaudières, d'Aberdeen ;

George Cummings, David Law, Alex. Allan, W. M. Brown, Alex. B. Allan, D. Macleod, James Taylor, de la Fédération nationale écossaise des peintres en bâtiments et navires ; branche d'Aberdeen ;

Alex. Smith, Hugh Bryce, W. M. Porter, W. M. Grant, Jim Salter, W. L. Downie, P. Steel, W.

pearns, Union nationale des cordonniers, branche d'Aberdeen

James Massie, macons et tailleurs en pierre, branche d'Aberdeen

W M Brunton, W M Law, John Hebson, John Millar, George Barn, Thomas Gilchrist, John Rodger, W M Mackay, Robert Barclay, R Beveridge, A Douglas, H Beveridge, G H Hislop, H Turnbarn, T Ferguson, H Roole, J Gray, C Pearson, W Dons, R Campbell, selliers et ouvriers en harnais, branche d'Edimbourg.

Ben Warner, George Ward, Union amalgamée en bonnetterie, de Leicester.

W Taylor, J Sandal, H Banbury, Geo Cores, W Matthews, Union nationale des cordonniers, branche n° 1 de Leicester.

Et W Macqueen, Union des peintres en bâtiments et décorateurs, branche de Leicester.

Prière d'adresser les communications concernant le manifeste à W Wess ou J Turner, 61, St Augustine's Road, Camden Town, Londres N. W.

### Cochinchine

BELLE CONDUITE D'UN ANNAMITE

THANHOA. — Les courses étaient commencées, lorsqu'on vit un Annamite s'avancer tranquillement sur la piste, un fusil sur l'épaule, se faisant suivre d'un jeune boy qui portait une cartouchière.

A quatre mètres environ du mirador, sur lequel M. Jabouin, procureur de la République se trouvait placé, l'Annamite s'arrêta, et s'adressant au magistrat, l'appela « Procureur ! » M. Jabouin se retourna et reçut un coup de fusil en pleine poitrine.

On se précipita sur l'Annamite, mais il eut encore le temps d'abattre d'un autre coup, aussi réussi que le premier, MM. Boquel, Denjoy et Garnier, magistrats.

Quant aux Annamites, nombreux quelques minutes auparavant, ils avaient déserté le champ de courses aussitôt l'exécution terminée. Justice était faite.

## BIBLIOGRAPHIE

*Revue moderne d'esthétique*, par M. Griveau, 62, rue Sainte-Placide.

M. Griveau est auteur d'un volume : les *Eléments du Beau*, publié chez Alcan, boulevard Saint-Germain, où il expose des théories d'esthétique originales, en se basant sur les *Documents du langage*.

A l'aide de la *Revue* qu'il vient de fonder, il se propose de créer un grand courant d'opinion en faveur des questions d'esthétique. L'œuvre est louable, et nous en signalerons les résultats, s'ils nous paraissent justifiés et de nature à solliciter l'attention des camarades qui s'interessent aux questions d'art.

*La Question sociale est une question morale*, par Th. Ziegler. 1 vol. 2 50, chez Alcan.

M. Ziegler, professeur à l'Université de Strasbourg, trouve que le monde ne va pas trop mal, mais qu'il pourrait aller mieux. Il voudrait resoudre la question sociale, afin de digérer en toute sécurité. Et c'est bien simple. Il suffit d'embrasser la morale. Soyons philosophes, humains, compatissants, faisons l'aumône, et surtout maintenons la nations de l'Etat pour s'opposer à la *tendance naturelle des hommes à l'anarchie*.

Et voilà.

C'est bénin, bénin mais le livre renferme quelques vérités à l'adresse des dirigeants et des faux socialistes on peut le lire et en tirer quelque profit.

*Critique des Mœurs*, 1 vol. par Paul Adam, E. Kolb, éditeur.

M. Paul Adam n'est pas le premier venu. Ce n'est pas non plus le dernier. Ils sont bien une douzaine à notre connaissance, qui régentent leurs crapules de contemporains et administrent des tournées de bois vert sur des épaules qui ne l'ont pas volé.

Mais voilà : est-ce de l'indignation franche ? Ne serait-ce pas plutôt de la haute voltige littéraire ? Dans sa *Critique des Mœurs*, M. Paul Adam fustige vertement les infamies sociales ; il nous exhibe, avec art, les bassesses de l'amant, les rouerie de la jeune fille à marier ou à prendre, la basse et ridicule comédie de l'adultère, etc., etc.

Il y a même des pages de revolte. Mais ça ne sonne pas franchement. Il y a des restrictions et un mélange de religiosité bâtarde qui gâte les pages les mieux venues.

M. Paul Adam nous a donné *Robes Rouges*, nous étions en droit d'attendre mieux que son petit dernier. Il est à lire, néanmoins ; car, au milieu des défaillances de lettré, ou de concessions au nouveau mysticisme, il renferme quelques études vraies et la vérité, d'où qu'elle vienne, est toujours bonne à recueillir.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

AUX ISOLÉS DES CAMPAGNES

Nous rappelons aux camarades de province, qu'il existe à Paris un groupe de compagnons qui se sont donné pour tâche de venir en aide aux complètement *isolés* dans les villages, et qui, par suite de leur maigre salaire, ne peuvent se procurer ni les journaux, ni les brochures nécessaires à la propagande.

Il s'agit de démontrer aux paysans que nous ne voulons pas les dépouiller de leur lopin de terre, mais que au contraire, elle n'appartienne plus à personnne, et que les fruits soient à *tous*.

Leur dire, que si nous sommes parfois *violents*, c'est que ce moyen nous semble nécessaire pour hâter l'avènement de notre idéal, le bien-être, la liberté et la science pour tous.

Donc, que les camarades perdus au fond des campagnes, nous envoient leur adresse par l'intermédiaire de *La Révolte*, qui se charge de l'expédition des paquets.

Il n'est guere possible, cependant, de répondre à des demandes venant de centres où il y a déjà un certain nombre de compagnons : à ceux ci d'organiser la propagande autour d'eux.

LE GROUPE PARISIEN D'AIDE AUX ISOLÉS DES CAMPAGNES

P. S. — Le groupe remercie le compagnon anonyme qui a bien voulu lui venir en aide dans sa tâche.

∴

Le compagnon Meyer, remercie les camarades qui l'ont aidé pour l'achat de brochures destinées à la propagande et les informe qu'il en tient un certain nombre à leur disposition.

***

Le *Père Peinard* vient de faire tirer des affiches au *populo*, 2 fr. le cent. S'adresser, 4 bis, rue d'Orsel.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

B. à Maizy, 2.20 ; L. B. 0,25 ; P. B. à Lamastin, 1 fr. *Vente de vieux timbres*, 20 fr. — K. à Potsdam, 5 fr.

## PETITE CORRESPONDANCE

Colonie Cecilia. — Prenons note de votre postale.

M. à Valréas. — Bien reçu les deux mandats. Envoyé les brochures et bouquin.

G. à Loudun. — Entendu.

V. C. à Recanati. — Toujours les mêmes adresses. Des arrangements intérieurs nous forcent à faire l'expédition où nous imprimons.

H. P. rue du Poteau. — Pour la plupart des articles en question lisez *La Société mourante et l'Anarchie* et la brochure *La Société au lendemain de la Révolution*.

F. à St-Denis. — Distribuez les invendus.

B. à Limoges. — Et la *Conquête du pain* envoyée le 15 septembre est-elle réglée ?

H. à Rotterdam. — Reçu mandat, avons envoyé le nouveau le livre.

A. T. à Alais. — Trop peu important pour insérer.

K. à Postdam. Reçu 2 dollars par les anarchistes d'Amiens à repartir selon l'indication.

Carlon et Guillot sont priés de bien vouloir donner leurs adresses à Bertgues, 19, Carbuition s'entendre W. à Londres pour communications importantes.

Thenevin. — Le compagnon Eugene, 178, rue de Paris, Lille, demande votre adresse.

M. à Saint-Claude. — Expédions aux adresses indiquées. *Philosophie* épuisée, que faut-il envoyer en place ?

F. G. à La Loge. — Transmettons votre lettre au groupe d'*aide aux isolés*.

Le compagnon J. Vernet, 9, rue Perrollerie, demande adresse de son frere Louis.

R. D. à Marseille. — Déposer dans l'urne qu'un bulletin, même nul, c'est prendre part au vote. Pour que l'on est compté comme votant. Nous croyons que la seule conduite logique pour les anarchistes c'est s'abstenir. Par conséquent, ne pouvons insérer.

Zisly. — *Freie arbeiter Stimme*, 133 W. 12 th street, New-York, E. U.

H. P. à Menetou-Couture. — Le camarade B. n'est pas le même. Vous recevrez un paquet de brochures cette semaine.

Le compagnon L. Dauphin, de St-Josse (Pas-de-Calais), informe les camarades qui correspondent avec lui de ne plus rien lui envoyer jusqu'à nouvel ordre.

Saphi à Bordeaux a-t-il reçu la lettre de Dreyfus, Séaton-Street 34, Hamstead Road-Londres N. W.

Prière au compagnon Salat de Vienne, de dire s'il a reçu une lettre des compagnons Dore et Callingham.

S. à Chaux de Fonds. — C. à Novara. — B. à Avignon. — G. à Méru. — G. à Brest. — B. à Limoges. — P. à Choisy-le-Roi. — M. au Poinconnet. — B. à Rennes. — F. à Liege. — A. à Saint-Savonnin. — G. à Brest. — F. à Reims. — G. J. à Pierry. — S. à la Chaux de Fonds. — M. H. à Fourchambault. — P. à Saint-Nazaires. — V. à Lille. — F. à Amiens. — M. à Saint-Claude. — C. à Agen. — A. à Cette. — L. à Orléans. — G. à Brest. — H. à Chartres. — P. A. à Angers. — M. à Beauvais. — L. à Compiègne. — M. à Chantenay. — L. au Havre. — D. à Carmaux.

Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

PARIS. — Le groupe « Les Libertaires Ardennais » se réunit, 53, rue Louis-Blanc, tous les mercredis.

Les groupes anarchistes et abstentionnistes des XI^e^, XII^e^ et XX^e^ arrondissements, se réuniront désormais tous les samedis, à 9 heures du soir, chez le compagnon Daguenet.

Passage Rolleboise, 14

Le passage donne rue des Vignolles, 16.

N.-B. — Pendant la période électorale, une permanence est établie à la même adresse.

Les copains qui pourraient disposer d'un moment pour aider à afficher seront les bienvenus.

SAINT-ÉTIENNE. — Dimanche 13 août, à 6 heures du soir, réunion de tous les camarades au local du groupe de Champagne et Bellevue, rue des Mouliniers, 3. Ordre du jour : organisation de la chasse aux candidats.

Tous les compagnons sont priés d'être exacts.

ST-CLAUDE. — Réunion du groupe ouvrier-socialiste révolutionnaire tous les samedis à 8 heures du soir.

ANGERS. — Les compagnons se réunissent tous les dimanches matin chez Hériché, rue de Paris. Tous les travailleurs s'interessant à la question sociale sont invités à venir discuter avec les anarchistes.

AMIENS. — Dimanche 13 courant, à 5 heures du soir, salle Lévêque, 64, rue du faubourg de Hotoie. Réunion extraordinaire des anarchistes. Extrême urgence.

*Le Gérant-Imprimeur :* J. BILLOT

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNEE. N° 49. DIX CENTIMES DU 19 AU 25 AOUT 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UNE CONFÉRENCE SUR L'ANARCHIE

*(Suite)*

IX

L'appel à l'esprit d'initiative, qui fait l'essence de l'anarchie, est déjà une réponse à cette objection que l'on aime à nous adresser — celle de ne pas être de notre de notre siècle, de professer des idées qui n'ont pas d'application immédiate.

Eh bien, il suffirait que vous fassiez connaissance avec le premier groupe anarchiste venu, pour vous assurer que nos principes ont une application immédiate, qu'ils sont déjà mis en pratique par des millions d'individus, disséminés sur toute la surface du globe.

Cette série de conférences à laquelle vous assistez est l'œuvre de quelques compagnons qui en ont pris l'initiative ; les meetings anarchistes qui comptent chaque semaine par centaines ici, en France, en Italie, en Espagne, etc., et dans lesquels les mêmes idées sont propagées par des milliers d'orateurs, sont encore un résultat de l'initiative de petits groupes distincts, agissant spontanément. De même nos journaux, de même nos publications si nombreuses. De même chaque acte de révolte, grand ou petit. Point de programme officiel, point de bible, sur laquelle on jure, point de « centre » : point de gouvernement d'aucune sorte,, ni ouvert ni occulte.

Et cependant, ce qui me frappe surtout dans notre mouvement, c'est ce remarquable ensemble, avec lequel il se développe — l'admirable ensemble, avec lequel certaines idées germent à certains moments. A un moment donné, une question vient se poser dans les groupes. Sans mot d'ordre, sans pression aucune, on voit la même question surgir dans des milliers de groupes, et ces milliers se mettent d'accord, quelquefois pour modifier des idées qui ont été courantes pendant longtemps dans le parti. Le même but et la liberté entière de discussion et d'action établissent l'entente bien mieux que les prescriptions des Comités publics et occultes.

De plus en plus on s'aperçoit entre anarchistes que pour contrebalancer des influences qui peuvent surgir et qu'on n'approuve pas, — c'est de déployer autant, et plus, d'activité dans la direction que l'on préfère. Et puisque les influences personnelles n'ont aucun semblant de sanction autoritaire, cela suffit.

Et si, par suite de cette liberté absolue de l'anarchiste de professer ses idées et de les mettre en action — quelles qu'elles soient ; — si, par suite de cette liberté, telle idée sera quelquefois poussée jusqu'à des conséquences extravagantes, — où en est le mal ?

Elle sera librement énoncée et librement mise en pratique. Et la pratique montre bientôt ce qu'il y a de juste dans l'idée (elle en a toujours quelque chose) et ce qu'elle contient d'extravagant ou de nuisible.

Puisqu'il n'y a pas d'autorisation à obtenir, les idées sont bientôt mises en pratique et l'expérience est bientôt faite.

La liberté, et, partant, la franchise absolue règnent dans nos relations. Non pas cette liberté que l'on érige en statue pour la mutiler sitôt acclamée, mais la vraie liberté, celle qui doit régner entre égaux.

Ainsi, voilà un parti déjà nombreux, qui compte des adhérents partout, et qui fait preuve d'un ensemble remarquable dans son libre développement, ainsi que d'une énergie que nos adversaires ne sont pas les derniers à reconnaître.

Une fois devenu anarchiste, vous pouvez ainsi appliquer, dès aujourd'hui même, vos principes dans vos relations quotidiennes avec des milliers de camarades ainsi que dans toute votre activité, sans être gêné, sans aucune intervention autoritaire. C'est déjà une école de liberté, d'affranchissement, d'initiative, d'action.

Mais il y a autre chose.

On parle souvent d'État social-démocrate qui devra une être phase intermédiaire du développement des sociétés.

Si la *tendance* des sociétés eût été dans cette direction, nous n'y aurions pu rien faire. Mais puisqu'elle ne l'est pas, et, la preuve qu'elle ne l'est pas, c'est que dans le courant des vingt et quelques années que le parti anarchiste existe, il a déjà contribué à modifier profondément les idées courantes à ce sujet au sein des socialistes.

Prenez les publications socialistes d'il y a vingt ans. Elles sont profondément imbues d'un esprit jacobin, autoritaire.

Idéal futur, idéal présent, organisation de l'Internationale et du parti révolutionnaire : tout y est imbu de l'idéal autoritaire de 1793. Nous mêmes nous lui avons payé un certain tribut.

Ce qu'on rêvait alors dans le camp autoritaire, c'était une organisation presque militaire des métiers, gouvernée par un tel en Allemagne, un tel en France, un tel ailleurs, avec la dualité suprême, Mar-Engels, pour le globe entier.

Quelques revenants le rêvent encore : mais ils n'osent plus l'avouer. Ils sont forcés de se déclarer anti-étatistes, alors même qu'ils sont aussi étatistes que Louis XIV. Ils sont forcés de reconnaître l'indépendance des groupes, et pour gouverner ils doivent avoir recours aux moyens souverains et ils achètent les soumissions avec les subsides.

On est loin, on le voit, de l'idéal théocratique d'il y a vingt ans, basé sur le servilisme volontaire.

Et le jour où la Révolution embrasera l'Europe de ses flammes, — la parole sera à l'énergie, à l'audace, à l'initiation, pour entamer l'expropriation et l'abolition de l'État.

Ce qui pourra surgir de ces luttes ne sera plus l'État collectiviste, social-démocratique. Ce sera une résultante de toutes les énergies agissant librement. La fable des Jacobins gouvernant la France en 1793, est une fable mensongère, propagée par ceux qui se croient le Sel de la Terre, destiné à gouverner les troupeaux humains. Les Révolutions ont toujours été, et la prochaine sera encore le résultat de toutes les initiatives populaires.

Ce qui en surgira, ne sera certainement pas l'État des théoriciens hégéliens. Ce sera autre chose. Et ce que les conditions nouvelles auront conservé de l'État, sera déjà frappé de malaise, voué à la destruction, cela portera déjà les germes du progrès vers l'Anarchie. Ce qu'il y aura de conservé de l'État ne sera qu'une survivance, comme ces survivances des temps passés qui existent aujourd'hui et qui se meurent peu à peu.

L'anarchiste, on le voit, a un immense champ d'action, ouvert devant lui, dès aujourd'hui même. Il n'a qu'à agir avec énergie.

*(La fin au prochain numéro).*

## Lettres sur l'Anarchie

VIII

La morale anarchiste a reconnu la logique, — le devoir — de l'association. Nous devons nous abstenir de certaines directions, et agir en commun nos efforts ainsi détournés.

Pourquoi ? Nous l'avons vu !

Parce que l'*égalité* approximative des quantités individuelles neutraliserait certainement les tendances en conflit. Je risquerai de perdre ce que je risque de gagner ; le bénéfice possible compenserait seulement la perte éventuelle, et l'homme, inutilement dépensé dans les directions d'où il serait repoussé, négligerait d'autant la marche en avant, l'expansion ailleurs, qui est le progrès !

Nous le devons aussi, parce que la *similitude* des organisations individuelles facilite le parallélisme des efforts, d'où pourra résulter la coordination, l'appropriation mutuelle, — donc, la plus-value pour chacun !

L'égalité est donc le fondement de ces premiers devoirs. Les hommes peuvent et doivent désarmer réciproquement et s'associer, parce qu'ils sont semblables. La *similitude* est le lien entre les prémisses et notre conclusion.

Par elle, l'association devient une loi rigoureuse que le Moi impose au Moi, et que l'anarchie accepte.

Or, la conséquence ne peut dépasser la cause. L'obligation sociale s'arrête donc où s'arrête la similitude. Les hommes ne doivent associer que leur partie commune. La logique ne leur ordonne rien au-delà : la loi est limitée au seul fait dont elle dépend.

Nos lecteurs n'ont pas oublié la distinction posée plus haut entre l'*homme* et l'individu : la substance identique de l'humanité et les modifications partielles que les diverses circonstances du milieu avaient pu apporter à la surface de chaque unité humaine.

Les hommes, bien évidemment, se reconnaissent ; tous les siècles de l'histoire nous séparent très peu de nos ancêtres, et chacun de nous retrouve ses traits essentiels en les peuples quelconques de l'univers actuel.

Physiquement, ces caractères communs ont permis à la science de former définitivement l'espèce humaine et d'en formuler l'unité absolue.

Moralement, les mêmes grands mobiles ont toujours et partout agité la masse humaine. L'homme est resté à la merci des mêmes sentiments dont l'éducation individuelle a pu modifier l'expression, mais que l'observateur le moins attentif découvre identiques malgré le mensonge des apparences. Une langue commune a toujours été possible, et il n'en est aucune, dans la diversité actuelle, dont un étranger ne puisse pénétrer jusqu'à l'âme et vibrer de toutes les palpitations qui sont celles du peuple créateur.

Intellectuellement, la raison n'a jamais perdu son empire universel. Elle reste le suprême recours auxquels tous les peuples peuvent atteindre ; son unité domine notre multiplicité, qu'elle synthétise. Elle se dresse inaccessible aux influences ambiantes, dernier refuge de l'éternelle identité humaine.

Cependant l'individu s'isole dans la foule ; le Moi ne s'égare pas dans le Moi-autre qui l'entoure ; la personnalité distingue les unités fondamentalement identiques.

Le premier regard de l'homme suffit à l'arracher de la masse homogène où il ne se peut absolument confondre ; ce n'est qu'en pénétrant plus à fond, au-dessous de la superficialité acquise, que l'humanité apparaît, c'est-à-dire l'identité.

Longtemps parallèles, les tendances qui font l'homme divergent à un moment donné ; les circonstances diverses du milieu en modifient la direction, précisément au point d'affleurement où elles prennent contact avec ce milieu..., à la limite de l'homme, à la surface.

Ainsi, deux éléments composent l'homme normal, deux groupes de forces résistant, autant que possible aux forces ambiantes et conquérant également à l'extension. Aussi bien que l'élément commun, doit-on respecter l'élément propre à chacun, qui est l'*individualité* ?

Ici le devoir ne se peut déduire : la réciprocité qui le fondait et obligeait la raison n'est plus d'une évidente nécessité.

Le caprice du milieu a fait mon individu ; d'autres circonstances ont pu faire le vôtre différent du mien. S'il plaît à ma force d'envahir l'espace dont la vôtre profite, qui m'en empêchera ?...

La force représentée par votre unité *humaine* est tenue en respect par celle, identique, qu'enferme votre *humanité* ; le conflit, entre elles, est interdit. Seule la force de votre *individu*, le superflu de votre humanité pourra lutter contre mon *individu* et se défendre. La victoire restera au plus fort !

Mais rien ne peut prévenir cette lutte. L'expansion est le fait ordonné de notre être ; si je dois respecter mon semblable, c'est que je dois m'épandre et que le conflit des identiques n'en serait pas le moyen.

A côté de l'*homme* identique est l'*individu* divers ; l'inégalité des antagonistes laisse, en un risque, une chance de victoire ; la lutte est donc rationnellement permise. L'absurdité ne la condamne pas ; elle est possible, donc morale...

En d'autres termes, et pour nous résumer, l'action d'un homme quelconque n'empêche pas absolument la rivalité des activités voisines.

Si votre domaine actif m'agrée, je puis vous le disputer à condition que je laisse intact votre *minimum humain*, ce que vous avez de commun avec moi, ce qui vous fait *homme* entre les autres êtres...

J'ai autant de « droits » sur vous que m'en donne la supériorité de ma force. Mais ces droits s'arrêtent avec mon possible, ils ne peuvent descendre au-dessous de l'*individu* ; l'*homme* reste sacré à l'homme. Le contrat social dont la raison commande les termes, la place en dehors de la lutte, il a le droit de vivre, son nécessaire est à l'abri des cupidités voisines. Le superflu, les ornements de sa réalité essentielle sont seuls en litige.

Dans le conflit des forces humaines, chacun retire sa mise — la même pour tous. Le reste est au plus diligent ! (1).....

*(A suivre.)*

# LA PROPAGANDE

## PAR LE FAIT ET LES LÉGALISTES

On sait que ce que reprochent le plus aux anarchistes, les légalistes, c'est la propagande par le fait.

Ecoutons-les, lorsque la légalité les frappe :

. . . . . .

Quelques prévenus déclarent nettement que s'ils ne se soumettent pas à la loi de 1884, c'est qu'elle est une véritable infamie dirigée contre les syndicats.

Nous n'en voulons pas, disent-ils. Elle nous force à livrer les noms de nos membres à la préfecture, c'est-à-dire à nos patrons, qui nous mettent à l'index, du jour où ils nous savent secrétaires d'une chambre syndicale.

Cette loi gêne de cent façons le libre exercice de nos droits. Elle a créé des servitudes sans compensation.

. . . . . .

Vous donnez à la loi l'interprétation qui vous est favorable, a déclaré M. Flandin.

— Mais, monsieur le président, n'est-ce pas toujours ainsi qu'on interprète la loi ? (Rires).

. . . . . .

Nous ne voulons pas reconnaître cette loi et nous n'y obéirons pas tant qu'on ne l'appliquera pas aux francs-maçons et aux congrégations religieuses.

— Mais si la loi est mauvaise, insinue l'ingénu Flandin, faites la réformer.

— C'est pour qu'on la change que nous n'y obéissons pas.

— Mais il faut obéir aux lois même mauvaises.

— Si on l'avait toujours fait, monsieur le président, il n'y aurait jamais eu de révolution. Nous serions encore sous l'empire ou sous la royauté.

N'est-ce pas là de la propagande par le fait ? Seulement chacun la fait selon son tempérament. Les anarchistes y risquent leur peau, les légalistes un petit procès dont ils se font une réclame électorale.

---

(1) Ici nous ne saisissons pas bien la pensée de l'auteur, nous attendons la suite de son raisonnement pour nous former une opinion.

## *Dans les publications*

Reçu le 1er N° de l'*Insurgé*, organe communiste-anarchiste de la région du Sud-Est. 0,10 centimes le numéro, Lyon, 26, rue Tramassac.

Il prend pour devise : L'*Homme libre dans l'humanité libre*. Les premiers numéros seront consacrés à la lutte électorale ; mais il annonce pour la suite une étude sérieuse et impartiale des questions économiques.

Bonne chance au nouveau compagnon.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Les journaux bourgeois enregistrent avec une satisfaction évidente, peut-être payée, les exploits du nouveau préfet de police.

C'est un foudre de guerre, ce Vidocq parvenu ses coups d'essai sont des coups de maître. Il débute par augmenter son personnel, et puis, vite tôt, la chasse aux misérables. Toutes les nuits on râfle les malheureux qui commettent le crime d'être sans gîte et sans pain. On fait des battues comme dans un bois. Et chaque matin l'on apprend que les mouchards ont arrêté une cinquantaine de pauvres filles que l'ignoble société oblige à se vendre pour vivre. Lozé faisait abattre les chiens et assommer les passants ou les consommateurs aux terrasses des cafés, son successeur, plus vil que lui, s'attaque aux pauvres êtres sans défense.

Comme c'est bourgeois, canaille, cette façon de protéger l'ordre social. Et dire que des milliers d'imbéciles vont voter, dimanche, pour assurer cette façon de le maintenir.

***

PARIS. — Du nommé Yves Guyot, ancien ministre :

« L'Egalité devant la loi, la liberté ne sont plus « que de naïves et vaines inscriptions qui devraient « être biffées de la façade de nos monuments. Bien « Mais alors, qu'est-ce que la loi ? Un instrument « de privilège et de spoliation. Qu'est-ce que la « politique ? Non point l'art de conduire un pays « vers des destinées plus grandes et de l'acheminer « vers un idéal de justice de plus en plus élevé, « mais l'art de donner à une partie de la nation « la plus large part du domaine légal. »

Nous n'avons jamais dit autre chose.

Et il conclut :

1° Le progrès est en raison inverse de l'action coercitive de l'homme sur l'homme et en raison directe de l'homme sur les choses.

2° Est nuisible toute institution ou mesure législative, gouvernementale, fiscale, etc., qui a pour objet de restreindre l'activité intellectuelle ou productive de l'homme.

3° Est pernicieuse, toute institution qui a pour objet de protéger un individu ou un groupe contre une concurrence, car elle a pour résultat l'apathie et l'étiolement des intéressés.

Ces conclusions sont tirées d'un volume qui a paru, sous ce titre : *Tyrannie Socialiste*. Pour l'auteur, le socialisme, c'est l'absorption de l'individu, la pire des tyrannies.

Très bien ; mais, après ces belles déclarations, l'auteur ne se fera pas faute de rechercher à redevenir ministre, et à contredire par ses actes la franchise de ses aveux. C'est la morale sournoise et Tartufe est encore plus gredin depuis qu'il a quitté sa soutane pour endosser la redingote du faiseur de lois.

***

AGEN. — Pour la période électorale, nous avons déjà fait paraître quatre manifestes abstentionnistes, et nous en faisons un nouveau tous les deux ou trois jours. Chaque manifeste est accompagné d'une chanson (sur un air très connu) tournant en ridicule les candidats du patelin. On lit, on commente le manifeste, on chante partout les chansons, et le manifeste s'enlève très rapidement. C'est de bonne propagande.

Naturellement, nous avons nos candidats *pour la forme*, et dans les réunions on ne laisse pas les fumistes parler seuls au populo.

ça marche, et nous constatons tous les jours que le dégoût de la politique augmente chez les ouvriers.

***

ISSOIRE ET LOMAC. — Les habitants des communes de Marigny et Lusigné, ont le malheur de posséder un château habité par des riches, nommés Levallois, auxquels appartient la forêt qui ombrage ces deux communes.

La sécheresse qui sévit actuellement plonge dans la misère et la désolation les malheureux fermiers dont les bêtes crèvent de faim, faute de pâturages, ce qui les conduit à la ruine. Les paysans ont exposé leur situation aux Levallois pour les attendrir sur leur sort, et sollicité la permission de faire paître leurs troupeaux dans leurs bois, ce qui les aurait sauvés de la famine. Ces messieurs ont refusé énergiquement, la misère du peuple ne les atteignant pas.

Les paysans outrés d'une pareille insolence, ont résolu de se venger en incendiant la forêt.

Or, vendredi soir 30 juin, vers 5 heures, le feu a été mis dans les bois de ces crapules. Il fut presqu'aussitôt éteint. Une autre tentative d'incendie eut lieu le lendemain matin au lever du soleil, sans résultat. De nombreuses personnes payées par les Levallois gardaient les bois pour les préserver.

Cependant à 11 heures du matin, en plein midi, malgré les gardes, le feu fut rallumé de nouveau. Cette fois il ne put être éteint qu'à 7 heures du soir, c'est-à-dire quand la forêt fut entièrement brûlée.

Les habitants des deux communes qui étaient accourus pour éteindre, ont pris des lièvres et des lapins qui se sauvaient affolés devant l'incendie.

Ainsi, de cette belle forêt verdoyante et giboyeuse, il ne reste plus pour cacher les ruines des richards et de leurs putains, que les troncs noirs des arbres que les flammes n'ont pu consumer. Seul le château montre son insolence, il a l'air de jalouser le sort de la forêt.

Malheureusement, parmi les bois incendiés se trouvent quelques petites parcelles appartenant aux travailleurs; mais ils devront en vouloir aux Levallois qui sont seuls coupables de ce sinistre par leur révoltante canaillerie.

Il y a environ un mois la forêt de Chinon a été également incendiée.

Ces faits sont de bon augure, et montrent que les paysans ne seront pas les derniers à se mettre de la partie.

***

VALRÉAS (Vaucluse). — C'est une tactique, parmi les socialos maintenant, de répondre aux arguments de leurs adversaires par des injures et même des coups de fait. Dernièrement, dans une réunion organisée par le candidat socialiste Barbier, le compagnon Delmerret, dont la critique vigoureuse avait démoli tout le boniment électoral, a été brutalement assailli, et ce n'est que grâce à son énergie et au concours de quelques compagnons qu'il est sorti sain et sauf de la salle.

Les socialos sont furieux : ils voient renverser cette assiette au beurre après laquelle il courent depuis longtemps, et qui leur échappe. Il n'y a pas de foin au râtelier, et les ânes de braire et d'essayer à mordre.

Mais gare à la riposte !...

## Autriche-Hongrie

Nous n'avons rien à envier ici aux filous du Panama. C'est même cuvée et même chasse à l'argent. Les gouvernants le volent en gens assurés de l'impunité.

115 000 florins ont été enlevés de la caisse mutuelle du bassin houiller Hermann, près Veky. Les ouvriers avaient amassé cette somme grâce à un travail pénible dans les carrières. Il n'est même pas question d'instruire cette affaire, et les coupables, que chacun désigne, ne seront même pas inquiétés.

Autre scandale.

La caisse mutuelle des entreprises industrielles, sise Davins Johann Starch, accuse un déficit de 1.976 fl. 000. Nous disons un million neuf cent soixante-seize mille florins, soit près de deux millions.

Les riches seigneurs ont donc extorqué près de quatre millions à de pauvres diables d'ouvriers mineurs.

En 1880, ces mêmes ouvriers réclamaient une légère augmentation de salaire et reçurent, en réponse... des balles. Leurs veuves et orphelins pleurent encore aujourd'hui. Une masse de gens honnêtes prirent alors le chemin du cachot. La plupart y sont encore détenus : leur crime est impardonnable : ils n'ont pas voulu crever de faim, et ont eu l'audace de réclamer l'argent qu'on leur avait volé.

Cependant la haute société de Vienne se rue en festins et en plaisirs : la cour organise fêtes sur fêtes, et jamais on ne s'est tant amusé. On annonce, il est vrai, que les récoltes sont compromises. Qu'est-ce que cela fait ? L'hiver prochain, le peuple se serrera un peu plus le ventre, et les dirigeants n'en perdront ni une contredanse ni un coup de dent.

## Espagne

On vient de publier la statistique judiciaire pour l'année économique 1892-93. Il ressort de ce document que, pendant ce laps de temps, 20.000 individus ont été acquittés ou renvoyés faute de preuves suffisantes.

Voilà qui juge une société.

20.000 Espagnols innocents ont été poursuivis ; 20.000 Espagnols innocents ont fait des mois et même une année de prison préventive ; 20.000 Espagnols ont été frappés dans leur crédit, leur réputation, leur situation de fortune, et la plupart sont condamnés à la faim, au manque de travail, à la plus noire misère.

Si nos législateurs n'étaient pas des brutes, appointés et valets du pouvoir, il y aurait de quoi les épouvanter. Et ils s'étonnent que la plupart de leurs victimes deviennent des révoltés.

Ce qui nous étonne, au contraire, c'est que les révoltés ne soient pas plus nombreux.

(D'après la *Tramontana*, 20 juillet)

***

*El Productor* annonce que la conférence anarchiste de Chicago s'ouvrira le 15 septembre prochain, et qu'il va très prochainement nous donner le texte de l'avis envoyé aux compagnons de toutes nationalités par les organisateurs.

Notre camarade P. Kropotkine assistera à la séance et à la solennité préparée en l'honneur des martyrs de Chicago.

A Séville, la semaine passée, nombreuses explosions, dont une a causé de graves dégâts. Les bourgeois de cette ville sont dans la plus grande anxiété, parce que la propagande anarchiste prend une extension menaçante.

Mais on se demande si la police, en présence de ces progrès, n'a pas elle-même provoqué les explosions pour se procurer l'occasion de jeter en prison les plus connus des propagandistes.

D'après *El Corsario*.

## Italie

Le compagnon Bernard, qui avait été arrêté à Rome, avec d'autres compagnons italiens, pour délit d'association de malfaiteurs, vient d'être l'objet d'une crapulerie du gouvernement italien. Les journaux bourgeois, aussi crapules que le gouvernement, ont affirmé que sur sa demande il avait été dirigé sur la frontière autrichienne. C'est aux mains des gendarmes français que l'ont remis les sbires italiens.

Le compagnon Bernard était déserteur.

Comme l'extradition n'existe pas pour ces délits, devant les protestations du compagnon, le gouvernement français a dû le relâcher, lui donnant quinze jours pour quitter le territoire français.

***

— Comme partout, la discipline militaire est horrible ; les soldats sont traités en esclaves, pire même que des esclaves, car on leur laisse par dérision le nom d'hommes libres, alors qu'ils sont condamnés à la faim et aux mauvais traitements.

Il se passe des horreurs notamment à la 5e Compagnie de discipline, on inflige aux pauvres soldats des marches forcées, puis, quand ils rentrent au quartier, exténués de fatigue, noirs de poussière, après 17 heures de jeûne, on leur jette un morceau de pain noir, amer, peuplé de vers.

Dans cette Compagnie, on incorpore tous les hommes qui ont encouru quelque punition. Comme logement, on leur donne une cellule très petite, humide, sans air ; on les y laisse 60 ou 70 jours, au pain et à l'eau, et si quelqu'un d'entre eux se plaint de cet atroce régime, on le met aux fers.

Les tortures de l'Inquisition, dont on a fait si grand bruit, ne devaient pas être si brutales.

Les malheureux tombent en défaillance : la maladie, les épidémies les déciment : il n'est pas rare d'en trouver qui ont perdu soit un œil, soit les dents, soit un bras, on les garde quand même, jusqu'à ce que, brisés par la faim ou le désespoir, ils tombent pour ne plus se relever.

Et le colonel de cette Compagnie a la cruauté de leur dire que la patrie a besoin de leurs bras, qu'ils sont des soldats comme les autres et qu'on attend d'eux la même vaillance à défendre la patrie.

Il a le front d'appeler armée ce « brigandage national. »

Mais vienne le moment où nous pourrons quitter cette géhenne, et lui faire payer au juste prix les tortures où nous avons été maintenus.

## Suisse

Les anarchistes expulsés du congrès ouvrier de Zurich, en ont fait un à part, et plus de 500 personnes assistaient à la réunion de jeudi au Platzengarten. On a beaucoup parlé, beaucoup pérorer, mais nous ne voyons pas que cette réunion ait produit quelque résultat pratique.

On n'improvise pas un congrès en vingt-quatre heures : et puis, à quoi bon crier sur les toits qu'on fera ceci, et cela, et autre chose encore. Il faut laisser cette dépense de salive aux social-démocrates. Ils en ont besoin pour dissimuler l'inanité des réformes qu'ils proposent. Ils vont décréter la journée de huit heures, la grève (partielle) et encore, dans des cas déterminés, puis ils feront la chasse aux emplois et aux sinécures.

Tout cet attirail de congrès n'est que de la pose : il n'en sortira que de la réclame pour les coryphées du parti. Le populo n'en sera ni plus ni moins avancé. Il y a autre chose à faire.

# BIBLIOGRAPHIE

*Fabrique de Pions*, par Zéphirin Raganasse, un volume 3 fr. 50, chez Savine.

L'auteur est, certainement, un réactionnaire et un autoritaire de la plus belle eau. Il est sûrement de la boîte aussi, et a dû souffrir de quelque passe-droit, dont il se venge dans un pamphlet virulent contre les âneries universitaires.

Ne nous en plaignons pas, cela nous vaut une critique serrée de l'enseignement officiel. Un bouquin à placer, dans notre *bibliothèque anarchiste*, à côté de l'*Instituteur*, de Chèze.

Le réactionnarisme de l'auteur se sent à quelques phrases qui lui échappent au sujet des manques de discipline — dont il se plaint — que l'on tolère aux élèves ; la trop grande indulgence que l'on accorde à leurs désobéissances. La nécessité, qu'il fait ressortir, de brider dès l'enfance la volonté des individus, pour obtenir plus tard, des soldats parfaitement disciplinés !

Le monsieur a, aussi, des tendances aristocratiques très développées ; car, page 228, il se plaint amèrement qu'en France « les gens du peuple » n'ont jamais pu faire de différence entre le professeur et l'instituteur !

Evidemment ce monsieur est professeur et se croit à cent coudées au-dessus de l'instituteur comme si chacun n'avait pas son utilité sociale et sa valeur respective.

Mais en revanche, quelle vigoureuse critique de l'autorité pédagogique, de la routine administrative, universitaire ! Quelle volée de bois vert il applique aux restes momifiés de l'enseignement du moyen-âge. *Fabrique de Pions* est à lire d'un bout à l'autre.

Les *Scandales du quai d'Orsay*, par Paul Boell, une plaquette 2 francs, chez Savine.

M. P. Boell était candidat. Dupuy lui a suscité un concurrent. M. Boell furieux, se venge en dévoilant au public quelques-unes des saletés qui se commettent dans le monde diplomatique.

Ambassadeurs ou consuls, employant l'influence que leur donne leurs fonctions, à patronner des entreprises commerciales particulières, faisant servir l'autorité du pavillon national à imposer des marchés onéreux aux populations soumises au protectorat français. Diplomates, traînant par leur incapacité et leur vénalité, le prestige français dans

la boue et les « pots de vin », voilà le monde que M. Boell nous dévoile. Il le connait, il en fait partie.

Chaque fonctionnaire qui a à se plaindre de ses chefs hiérarchiques, éprouve, depuis quelque temps, le besoin de s'en venger, en dévoilant au public, les turpitudes dont il a été témoin ou acteur.

Ils ne nous apprennent certainement rien de nouveau ; depuis longtemps nous savons ce que ce monde-là vaut, mais quand nous disons à nos camarades de misère que les gouvernants ne sont que les suppôts du capital, il n'est pas mauvais que de temps à autre, une voix sortie de leur camp, vienne apporter les preuves de ce que nous avançons.

Et encore, ils ne nous disent pas tout. Ils ont bien trempé eux-mêmes, dans quelque affaire malpropre dont ils ne tiennent pas à se vanter ; ils ont bien quelques amis à couvrir ou à ménager ; il y a en outre des secrets, qu'ils ne peuvent, sans danger pour eux, révéler au public.

Mais avec le peu que l'on sait nous pouvons juger de ce qu'on nous cache.

---

Est paru le premier numéro de la *Revue anarchiste*, le nº 0 75 — abonnement 5 francs l'année, extérieur 6 francs. Adresse, 32 rue Gabrielle.

Ce nº contient un article de Bernard Lazare sur l'entente impossible, sur lequel nous aurions nombre de réserves à faire.

Les anarchistes peuvent s'entendre, aussi bien entre eux, qu'avec tous ceux qui, sans étiquette, mènent le combat contre la société actuelle, en vue d'une action temporaire, mais une entente définitive ne serait possible qu'à condition que chacun fit le sacrifice des points qui les divisent, ce serait un amoindrissement. Marchons ensemble quand nous avons le même acte à accomplir, tirons chacun de notre côté quand nous différons de vue ou de manière d'agir, voilà la seule méthode rationnelle, le reste n'est ni logique ni même pratique, vu que, malgré tous les programmes communs, on ne se gêne pas de se prendre aux cheveux quand on est en désaccord.

---

*La conversion d'André Savenay.* — Roman socialiste, par Georges Renard. Dentu Ed., 3, place de Valois.

Histoire d'un jeune homme riche, ruiné par la fuite d'un banquier, et qui se met à piocher la question sociale. Instruit par les conversations du père Deschamps, une vieille barbe de 48, et séduit surtout par les beaux yeux de sa fille Jeanne, il se convertit au socialisme, et épouse la jeune apôtre.

Ça finit par un mariage, comme tous les romans destinés à bercer la sieste d'un bon bourgeois.

Dans ce livre, bien écrit à coup sûr, au point de vue du style, on trouve de tout, du bon, de l'excellent, et du pire.

De vertes critiques de la société capitaliste, et un tableau piquant de la corruption électorale.

Mais l'auteur, qui n'est pas cependant un naïf, se borne aux revendications banales ; il a presque tout résolu quand il a demandé la création d'une caisse de retraites pour les invalides du travail et l'impôt progressif.

C'est maigre !

Il nous fait l'effet d'un de ces malins, qui savent orienter leur barque au vent qui souffle, et qui d'ailleurs n'y ont pas grand mérite ; car, lorsqu'il s'épanchent en tirades colorées sur la misère du peuple, c'est, comme dit Rabelais « le dos au feu, le ventre à table, et avec une écuelle bien profonde. »

Il a néanmoins, de belles révoltes contre les infamies sociales, et nous pourrons les lui emprunter pour le supplément.

Mais, ce que nous ne saurions laisser passer, c'est la calomnie suivante : « les chevaliers de la dynamite, qui, encouragés quelquefois par la police, « font à la bourgeoisie si grand peur et si grand « bien par leurs éclats de violence. »

Il faut laisser cela aux péroreurs de réunions publiques qui remplacent l'action par des insinuations canailles, ou aux journalistes vendus à la Préfecture. Les anarchistes terrorisent la société bourgeoise ; mais ils le font à leur corps défendant, et cette société est si terrifiée qu'elle les condamne à mort pour une simple tentative de vol de lapins.

La police a un intérêt évident à faire croire qu'elle a la main dans certaines explosions, mais celles-là ratent toujours, ou sont préparées si maladroitement, qu'on voit la ficelle.

Les autres, sont l'œuvre de convaincus, qui ont en horreur et la police et la justice, et veulent hâter par ce moyen l'avènement de la Révolution sociale.

M. G. Renard est assez intelligent pour s'en rendre compte, et c'est pour cela que nous tenons à relever la calomnie gratuite qui dépare un de ses meilleurs chapitres.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Genève. — Les camarades de cette localité viennent de faire tirer, en brochure, les articles de Elisée Reclus, *A mon frère le paysan*, parus dans le supplément de la *Révolte*.

Prix : 3 fr. 50 le cent, s'adresser à Steiger, 14, rue Thalberg.

***

Sur les 66 fr. que nous avions reçus pour le compagnon Forest, nous avons pu lui en remettre 10. Les autres ont été remis à sa compagne qui se trouve dans le plus grand besoin, ayant un enfant à sa charge.

***

Londres. — Un groupe vient de publier, en arménien : 1º *Entre paysans*. 2º *Défense de Sophie Bardine*. 3º *Droits politiques*, par Kropotkine. 4º *Décomposition des Etats*. 5º *L'Anarchie*. 6º *A mon frère le paysan* (sous presse). Sont en préparation : 7º *Dans quel sens nous sommes anarchistes*, tirée de *Dieu et l'Etat*. 8º *Les Minorités révolutionnaires*.

S'adresser à M. Voymich, 15, Augustin Road, Hammersmith, London W.

Le concours des compagnons orientaux ne serait pas déplacé.

***

Londres. — Malatesta ayant eu ses papiers et effets brûlés par un incendie prie ses correspondants de lui envoyer, à nouveau, leur adresse. Toujours, 112, High street, Islington N. London.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

D. à Lyon, 10 fr. ; L., 1 fr. ; X., 5 fr. ; Un groupe d'ouvriers, 0.65.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

K. à Potsdam, 5 fr. ; De la part d'Auguste et Marianne, 0.50 ; Zisly, 0.15 ; D. à Lyon, 10 fr.

## PETITE CORRESPONDANCE

L. au Havre. — Aux *Jeunes Gens* et *Richesse et Misère* épuisées.

L. à Cempuis. — Pour le *Catéchisme du Propagandiste*, écrire à l'adresse que nous avons donnée ou à la *Débâcle*. Nous n'en avons pas.

La compagne Dubois, de Bordeaux, remercie le compagnon G., de Paris, du mandat de 20 francs reçu.

G. G., tip. — Vers trop incorrects pour insérer.

P. à Toussais. — Vous deviez votre abonnement depuis le 1er mai. Il se trouve soldé maintenant jusqu'au 31 octobre.

G. à Bazancourt. — Avons fait passer au *Peinard* votre demande d'affiches.

C. à Houdan. — *Un fils de 89*, par A. Boutique, chez Dentu, 3, Place Valois.

Le compagnon Guérin, de Villeneuve-sur-Lot, demande au compagnon Blouin, d'Agen, s'il a reçu lettre ?

N. à Toulouse. — Ne prenant aucun bénéfice sur le tirage de la *Grève des électeurs*, impossible de faire aucune réduction.

B. à Perthuis, et P. R. à Agen. — Faisons passer vos lettres au groupe d'*aide aux isolés*.

P. à Tarbes. — Nous avons remis au groupe d'*aide aux isolés* les 2 fr. 50 de la vente des brochures qu'il vous avait fait expédier.

Le *Socialiste* à Rennes. — Nous n'avons pas ... le nº 5.

Les camarades qui nous ont demandé des ... de Ravachol, sont priés de patienter un peu, ... en attendons.

D. à Reims. — Volume expédié.

L. à Bordeaux. — *Aux jeunes gens* et *Province ... cago* épuisés.

J. C. à Saint Imier. — Expédions à nouveau ... nº 47.

Le comp. Brun, de Perthuis, demande l'adresse de Alliraud, de Toulon. Urgence.

Duchman. — Bien reçu l'article, mais il y a ... fortes raisons pour ne pas insister là-dessus ... on ne peut pas dire tout ce que l'on sait ... se taire. — Vaut mieux que vous distribuiez ... même les nos que vous avez. Nous en avons ... qu'il nous en faut.

H. à Rotterdam. — J'envoie, pour la ... fois, le nº 45.

Au camarade qui nous a envoyé l'entretien ... G. Ville — Ça n'aurait été que répéter ce que ... avons déjà dit.

Renoult. — Votre article *De la Prostitution* ... fortement à discuter à notre avis.

A partir du 1er septembre prochain, les ... et l'administration de la *Débâcle* seront transférés de la rue St-François, 35, à la rue Linnée ... Josse-ten Noode. Toutes les communications ... ressant le journal et la propagande devront ... adressées au compagnon D. Villeval, éditeur ... nistrateur.

Les camarades qui sont en correspondance ... notre ami L. Dauphin, empêché temporairement ... peuvent s'adresser à la même adresse.

En outre, nous prévenons nos amis que ... *cle* se voit dans la nécessité de suspendre sa ... cation, faute de fonds, pour un temps que ... abrégerons le plus possible.

A tous ceux qui nous ont aidés dans notre ... merci, et à bientôt. Des autres, des indifférents ... comme de ceux qui portent atteinte à la propagande, par quelque moyen que ce soit, nous ne ... dirons rien.

R... demande à S..., de Cette, s'il a reçu ... pour l'ami A...

B. à Carmaux. — Le camarade Villemeyre ... à la 3e Compagnie de discipline de Mecheria ...

Tournus. — Nous n'avons pas d'affiches.

La *Débâcle* a-t-elle reçu lettre et 0.25 de ... quais, Rouen ?

N. Chaux de Fonds. — C. à Biella. — R. au ... — L. à Valleron. — S. à Valréas. — M. à ... C. à Argenteuil. — D. à Toulon. — M. à ... D. rue de Flandre. — L. à Lyon (10 fr. ... 9 fr. brochures). — V. à Carcassonne. — R. ... xelles. — P. G. à Limoges. — Le C. à Nantes. — ... à Chambois. — M. à Nantes. — V. A. à ... H. à Saint-Nazaire. — C. à Loudun. — ... télimart. — S. à Messimy. — D. à Alger. — ... Piacenza. — L. à Londres. — C. à Lyon ... B. à Nîmes. — P. A. à Angers. — Reçu ... et mandats.

## CONVOCATIONS

Carmaux. — Tous les dimanches, à 4 heures du soir, réunion du groupe communiste-anarchiste « *Le Redoutable* » au local convenu.

---

Perthuis. — Le groupe se réunit tous les ... medis soir, à la *Cascade*.

---

Les anarchistes de Roubaix et environs ... invités à la réunion qui aura lieu Dimanche ... rue d'Inkermann, 144. Très urgent.

---

Cette. — Les compagnons sont instamment ... de se réunir samedi soir, 19 août, café de la ... On discutera l'attitude à prendre en présence ... élections. *Extrême urgence*.

---

**LA RÉVOLTE** est en vente à ... chez Marius Blain, 4, rue Romarin.

On y trouve également *le Père Peinard*, ... *la Débâcle* et tous les journaux et publications ... chistes.

---

*Le Gérant-Imprimeur* : J. Billot.

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mo...

SIXIÈME ANNÉE, N° 50. DIX CENTIMES DU 26 AOUT AU 1er SEPTEMBRE 1893

I. I. S. G. COLLECTIE BOGO FEDER

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An ..... Fr. 6 »
Six Mois ..... — 3 »
Trois Mois ..... — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. ..... Fr. 8 »
Six Mois ..... — 4 »
Trois Mois ..... — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UNE CONFÉRENCE SUR L'ANARCHIE

*(Suite)*

X

Il est évident, d'après l'exposé que je viens de faire, que nous sommes un parti révolutionnaire.

Ici, en Angleterre, on a déjà oublié la révolution de 1648, et on ne connaît pas du tout celle de 1793. Ce que l'on sait des deux, c'est le mensonge conventionnel des historiens des classes possédantes. Et l'on a complètement oublié les grandes insurrections des paysans, ainsi que le grand mouvement des idées — très anarchistes pour l'époque — qui firent 1648.

Aussi est-on généralement porté à se représenter une révolution comme une extermination mutuelle entre individus, sans qu'aucun changement profond des institutions résulte du massacre.

« Si la révolution change quelque chose, cela ne dure pas : il n'y a que l'évolution lente qui produise des changements sérieux dans les relations sociales. » — C'est l'affirmation à la mode.

Eh bien, le fait est qu'aucun changement durable dans les rapports économiques et politiques n'a jamais été accompli autrement que par les révolutions, et que toute évolution ne fait que reprendre l'œuvre inachevée d'une révolution précédente.

Les luttes personnelles et le sang versé ne sont que des accidents de la lutte.

Comme dans une guerre, le succès ne se mesure pas par le nombre de soldats tués à l'ennemi, mais par les positions conquises, — de même les succès d'une révolution ne se mesurent pas par le nombre d'ennemis exterminés, mais par les institutions démolies et par la prise de possession. C'est le fait d'avoir pris possession d'une telle hauteur, d'un tel village, ou d'un tel fort, qui décide du succès d'une bataille. Et chaque soldat sait qu'il vaut mieux forcer une armée à capituler, que de chercher à l'exterminer; l'extermination coûte à l'exterminateur — quelquefois très cher.

D'ailleurs, le jour est parfaitement bien fait sur les luttes de la Révolution française. On sait aujourd'hui que ce qui l'a rendue terrible et terroriste, c'étaient les complots, vastes, immenses, tramés par des royalistes, pour retourner à des institutions qui déjà n'existaient plus.

---

L'essence d'une révolution est de changer rapidement — en s'attachant à l'ensemble, plutôt qu'aux détails, — les institutions que l'on ne pouvait pas modifier tant qu'on cherchait à les réformer pièce par pièce, sans toucher aux principes fondamentaux.

Elle abat les grands obstacles au progrès. Elle ébauche les grandes lignes, et s'inspire des grandes idées. Et, dans sa hâte nécessaire de courir au plus essentiel, elle laisse à l'évolution qui viendra, le soin de remplir les cadres, tracés par elle. C'est cette œuvre de remplissage que l'on nous met sous les yeux, en évitant bien d'en indiquer l'origine.

---

Parcourez l'Angleterre et vous y trouverez partout des ruines de châteaux des nobles. Les paysans révoltés, aidés des bourgeois, ainsi que des soldats de Cromwell, ont démoli ces forteresses, ces bastilles des seigneurs féodaux, et avec elles ils ont mis fin au féodalisme seigneurial.

L'abolition définitive du servage, ou plutôt des relations issues du servage en France, ainsi que l'abolition du servage même dans l'Europe occidentale, furent l'œuvre profonde et durable, de la Révolution française; les armées de la République l'ont promenée en Europe au bout de leurs baïonnettes.

L'Etat centralisé, le gouvernement représentatif, la domination de la bourgeoisie — tout le développement de notre siècle sont l'œuvre de la révolution anglaise de 1648 et de sa fille — la révolution de 1793.

Tout ce qui caractérise notre siècle, notre science, notre industrie, notre éducation civique, nos écoles, notre suffrage universel, notre démocratisme et notre respect des nationalités — et, en même temps, notre prolétariat, l'écrasement du prolétaire, notre servilité devant la loi, notre parlementarisme absurde — tout cela tire son origine des idées, mises d'abord en circulation, puis en pratique par les deux révolutions.

Autre chose à signaler.

Ayant déjà fait sa « Grande Révolution » des 1648, cent cinquante ans avant la France, et son isolement insulaire aidant, l'Angleterre a pu profiter de 1793 pour modifier ses institutions dans le sens du démocratisme jacobin, sans traverser une nouvelle tourmente. Sous le souvenir, encore frais alors, des châteaux pris d'assaut et de Charles Ier, avec l'exemple vivant de la *Carmagnole* en France, et surtout, — avec le pouvoir déjà acquis par la bourgeoisie laborieuse, — l'Angleterre a pu profiter des progrès nouveaux accomplis en France, sans se jeter dans les mêmes luttes civiles. Les classes opprimées ont su imposer leur volonté, et les classes possédantes ont su faire à temps des concessions.

D'autre part, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et, en partie, l'Autriche, héritaient peu à peu des progrès déjà accomplis par la voie révolutionnaire en Occident.

Et si le développemment prodigieux de l'industrialisme moderne n'avait posé à notre siècle un problème tout nouveau, le problème social dans sa phase industrielle et marchande, il se pourrait que le tour de faire la grande Révolution des siècles fût aujourd'hui à l'Allemagne — tandis que les deux pays occidentaux pourraient faire de grands progrès, sans passer par des commotions aussi violentes que celle de 1793.

N'était-ce l'aveuglement de la bourgeoisie, qui ne cède en rien à l'aveuglement des aristocrates, on pourrait même espérer que, grâce aux révolutions précédentes, l'Angleterre et la France seraient à même d'accomplir des changements sociaux bien plus profonds que ceux de 1793, avec des luttes civiles bien moins acharnée que celles soutenues par nos grands-pères.

N'était-ce cet aveuglement !

Mais puisque l'aveuglement existe et 1871 en a donné la preuve sanglante, le seul, l'unique moyen de réduire le sang qui sera versé dans les luttes prochaines, c'est d'être une force invincible, par l'esprit révolutionnaire, par le fonds revolutionnaire des idées, par la profondeur de ces idées, ainsi que par le nombre, la force et la sûreté de l'attaque.

---

D'ailleurs on a trop abusé récemment du mot Evolution. En général, les analogies, puisées dans le monde animal et végétal, ont peu de valeur, vu notre colossale ignorance de ces deux mondes. Mais encore faut il que les analogies soient justes. Cependant les géologues et les darwiniens qui voulaient représenter toute l'évolution organique comme une série de changements imperceptibles, ont fait fausse route.

Les révolutions, ainsi qu'un darwiniste de renom, Lloyd Morgan, vient de le reconnaître, sont tout aussi bien une loi de la nature, que l'évolution lente. Nous évoluons lentement; mais chaque homme a ses périodes de révolution rapide de l'ensemble de ses idées. Les climats, les espèces changent aussi avec lenteur; mais ils ont aussi leurs périodes de révolution rapide. Il en est de même pour les sociétés.

*(Faute d'espace, la fin est renvoyée au prochain numéro.)*

---

On connaît assez dès aujourd'hui les résultats de la farce de dimanche, pour apprécier la besogne du suffrage universel. C'est presque partout le même personnel qui va revenir. Mieux que cela : le détail électoral a tenu, dès le premier tour, à remettre en lumière les plus tristes individus : les Rouvier, les Wilson et les autres échantillons de la moralité politique.

Ça nous promet du propre pour les quatre ans qui vont suivre.

Heureusement que la gangrène n'a point infecté le noyau de résolus, qui bataillent pour la destruc-

tion de la société. Il y a eu, de la part des compagnons, un réveil et un effort qui donnent à réfléchir et qui ont porté leurs fruits. Dans nombre de localités, un candidat abstentionniste a fait campagne, et des affiches aussi solidement pensées que éloquemment rédigées ont éclairé le peuple sur sa situation. Lyon, Bordeaux, Marseille, Agen, Reims, Romans, Choisy-le-Roi, Le Havre, Dijon, etc... ont été couverts de placards où la vérité n'était pas mâchée à nos gouvernants.

Aussi les abstentions sont nombreuses : on peut les évaluer au tiers des inscrits. Rien qu'à Paris 160 000. Il faut sans doute faire la part du découragement, du jemenfoutisme, mais aussi constater le travail et la marche en avant de l'idée anarchiste.

Hardi, compagnons ! il faut continuer la lutte dans les réunions, à coups d'affiches, et en semant les manifestes et les grèves des électeurs. Si égaré, si abusé qu'il soit ou qu'il paraisse, le peuple a conscience de son malaise, il se tournera vers qui conque lui offrira le vrai remède, il se dégoûtera promptement de ses nouveaux maîtres, qui sont les anciens, et nous aurons chance de l'amener à nos idées.

## Dans les publications

### De langue grecque

Nouveau journal, à tendances libertaires : *Le Metarrythmistès*, à Athènes.

Ce journal traite avec une certaine largeur de vues la question du communisme, et il rappelle à l'Etat capitaliste que sa tyrannie provoque la révolte en vertu du mot antique : « nos esclaves sont nos ennemis. »

Bonne chance au nouveau confrère, et courage ; car il y a fort à faire dans ce pays, berceau de la liberté naguère, et qui a sommeillé bien longtemps dans une inertie incompréhensible.

***

### De langue italienne

*La Fiaccola*, de Mantoue, publie une petite brochure de L. Molinari, consacrée au compagnon Paolo Schicchi.

Schicchi est un jeune homme de 27 ans, instruit, intelligent, et qui vient d'être condamné à 12 ans de réclusion pour avoir propagé par le fait ses idées communistes-anarchistes.

Cette brochure est une excellente biographie du jeune révolutionnaire ; avis aux camarades qui connaissent la langue italienne.

Prix : 0 fr. 05. Ed. Fantuzzi, via Vigevano, 3 et 5, à Milan.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — L'ouvrier, le votard aveugle qui soutient de son travail et de son suffrage l'exploitation gouvernementale et patronale, est moins à l'abri que tout autre des brutalités de la police. La semaine dernière, un travailleur qui se dégageait d'une rixe, a été appréhendé, jeté en prison, on l'a gardé dix jours, et il a fallu que son innocence fut évidente pour qu'un juge d'instruction se décidât à le relâcher.

Là dessus, il hurle à l'arbitraire et les journaux en quête de copie sortent les clichés d'usage en faveur de la liberté individuelle. Et après ? Puisque vous instituez une police et une justice, elles font leur métier, qui est de vous prendre au collet et de vous traîner à Mazas. Quand il serait si simple de faire ses affaires soi-même et de se passer de toute cette clique.

***

La farce est à moitié jouée : une fois de plus, le bétail électoral vient d'abdiquer entre les mains de sinistres saltimbanques, et de leur donner tout pouvoir d'user et d'abuser de la richesse publique. Après le Panama, l'expérience est triste ; ils sont donc incurables, ces pauvres gens qu'on dépouille, qu'on opprime, cyniquement et à visage découvert : ils se laissent conduire au scrutin comme les moutons à l'abattoir.

Notons cependant un symptôme, les abstentions sont nombreuses, elles atteignent largement le tiers des inscrits : à quoi les attribuer, au découragement, à la lassitude, au travail des camarades, aux progrès de l'idée anarchiste ? Il y a un peu de tout cela, sans qu'on puisse décidément mesurer la part de chacune de ces causes dans le résultat. Toutefois, l'idée marche, de nombreux compagnons se sont présentés pour la forme, et ont fait entendre d'utiles vérités. Il ne s'agit que de continuer, et bientôt il faudra que l'on compte avec nous.

***

Au congrès de Zurich, le citoyen Bonnier, qui demandait l'expulsion des anarchistes, s'est exprimé comme il suit :

« Il y a incompatibilité entre l'idée anarchiste « et l'organisation ouvrière. Toujours les anarchistes « ont soulevé des difficultés au groupement du « prolétariat. On peut ranger les anarchistes en « deux catégories, les agents provocateurs de la « bourgeoisie et les inconscients. »

Voilà.

Inutile de relever cette calomnie que les socialos, possibilos et autres champignons politiques ont inventée par peur des progrès de l'anarchie. Il serait si facile de leur riposter.

« On peut ranger les adhérents au parti ouvrier en deux catégories : les meneurs qui spéculent sur la bêtise de leurs affiliés pour pêcher un mandat quelconque, une grasse sinécure, et les imbéciles qui se laissent leurrer, et jeter à la porte de la Bourse du Travail sans souffler mot.

***

Un adulte qui commet une infraction à la loi, (style du code) encourt généralement une peine de un à six mois de prison, un enfant, pour le même fait, attrape cinq ou six ans. On déclare qu'il a agi sans discernement, partant qu'il n'est pas responsable, et puis on l'enferme dans une maison de correction jusqu'à sa majorité.

C'est le comble de l'illogisme et de l'injustice. Six, huit ans de prison à un enfant ! Aussi la plupart s'affolent, s'ils demeurent en cellule, ils s'abrutissent et sortent décidés à tous les mauvais coups. D'autres, moins résistants, se résignent au suicide, comme ce gosse qui vient de se pendre à la petite Roquette. Voilà un suicide de plus à l'actif de notre ignoble société. Et combien d'autres qu'on ignore, et qui sont ensevelis derrière les murs des cachots ?... Et ces gens là se disent civilisés ! Mieux vaudrait vivre au Dahomey, au Congo, chez les peuplades soi-disant sauvages : on y trouverait plus d'humanité.

***

Dijon. — Les camarades ont vigoureusement mené la campagne abstentionniste. Un compagnon s'est mis candidat pour la forme, ce qui a permis au groupe anarchiste de placarder 700 affiches de trois textes différents. Elles ont été lues et commentées par le public.

Le compagnon Brunet est venu faire quelques conférences, il a développé avec une impitoyable logique les principes de l'anarchie, et les différents auditoires l'ont applaudi.

Nous allons continuer la lutte, et comme ici la propagande a toujours souffert des compétitions personnelles, nous avons décidé, qu'avant d'entrer au groupe, on devra laisser toute question de personnalité à la porte, pour s'occuper exclusivement des questions de principe et de tactique.

***

Valréas (Vaucluse). — La propagande marche avec beaucoup d'activité. Tous les samedis, nous donnons une réunion, où les idées sont développées par quelque compagnon. Elles ont produit une impression favorable, parce qu'elles ont été présentées par un ouvrier occupant une bonne situation, ce qui a beaucoup étonné et surpris les ignorants qui ne voient dans les anarchistes que des individus décriés et fainéants.

Ensuite parce que la population est fatiguée d'être exploitée par une bande de voleurs et de fumistes qui lui ont beaucoup promis et n'ont rien fait, ils ne peuvent rien faire.

Dans une réunion tenue par le maire, les conseillers et toutes les grosses bêtes, le plus grand s'est rangé à nos idées, ce qui a fait beaucoup d'impression sur les autres qui reconnaissent son savoir.

En somme, il se produit ici un mouvement très favorable pour l'anarchie.

## Allemagne

Le *Socialist*, journal indépendant des social-démocrates, et organe de l'élément jeune de ce parti, s'est déclaré carrément adversaire de la doctrine légalo-autoritaire patronnée par Liebknecht, Bebel et compagnie. Il achève de se poser en journal résolument anarchiste.

Certains rédacteurs qui voulaient suivre les errements des chefs du vieux socialisme-démocratique officiel, se sont retirés de la rédaction en lançant un manifeste dans lequel ils exposent les raisons de leurs dissentiments.

Le *Socialist*, le reproduit entièrement dans son dernier numéro, avec les commentaires qui se désignent de cette situation. Et il insère nombre de lettres de compagnons et de groupes qui approuvent son attitude et l'engagent chaudement à persévérer dans la ligne de conduite anarchiste.

## Espagne

Un enfant de onze ans se dirige vers la mer à Carthagène, avec l'intention de se tuer.

— Pourquoi veux-tu te suicider ?

— Parce que je suis las de la vie.

— Las de la vie ! un enfant de onze ans. Enigme incompréhensible ?

Voici son histoire.

Il vivait avec ses sœurs et un parent. Famille pauvre : on le met en service chez des bourgeois. Et si tu ne contentes pas les maîtres, si tu reviens chez nous, pas de pain et à la porte !

Et le voilà entre la mort, par inanition, ou le suicide !

Etre las de la vie, à onze ans.

Ah ! conscience humaine !

*De « El Productor »*

## Italie

Il sévit ici depuis quelque temps, une vraie rage de procès contre des anarchistes.

Impossible de les relater tous : signalons toutefois celui de Barbiani, à Crémone, celui de Vienne contre douze compagnons : les poursuites intentées au *Sempre Avanti*, pour son numéro 31, et à la *Propaganda*, de Naples, pour son unique numéro.

On voit que la classe bourgeoise ne désarme pas.

Cette semaine sera donnée à Milan, la première représentation d'une comédie en trois actes, intitulée « Gens d'honneur », par le compagnon Pedro Gori.

C'est une critique très vigoureuse de la Société bourgeoise.

Excellente idée d'emprunter le théâtre comme moyen de propagande pour nos idées.

***

Comment on écrit l'histoire. — Nous nous lisions, en France, que l'émeute du quartier latin était le fait des étudiants, auxquels se sont joints des individus plus énergiques, que l'on n'a pas nettement reconnus. Mais aucun journal n'avait, à propos, fait intervenir les anarchistes. C'est eux cependant, les seuls coupables. Ecoutez la *Nazione* de Florence, n° du 6 juillet ; c'est édifiant.

« A Paris, le coup était prémédité. Les anarchistes, « trop peu nombreux pour provoquer avec leurs « seules forces une révolution, ont profité d'une mani- « festation *bourgeoise* pour pêcher en eau trou- « blé. Ces anarchistes étaient des vagabonds, des « repris de justice et autres victimes de l'infâme « *société*.

« Ils ont blessé grièvement les agents, en criant « Vive l'armée ! (comme c'est vraisemblable !) mort « au préfet ! mort aux sergots ! Et ces pauvres agents « se sont laissé frapper sans mot dire.

« Le préfet Lozé, et le ministre Dupuy, méritent « la destitution pour leur mollesse, leur lâcheté et

« croyable à réprimer l'émeute. Ils ont laissé piller « une partie de la Préfecture, et brûler 200 kiosques « à journaux. — Pourquoi ne pas faire avancer im- « médiatement la cavalerie, et balayer cette tourbe.

« Une autre faute grave du gouvernement, c'est « de tolérer les publications anarchistes telles que « *la Récolte* et le *Père Peinard*. Ce dernier est écrit « dans un langage absolument pornographique.

« D'ailleurs il est reconnu que les anarchistes sont « une dangereuse association de malfaiteurs inter- « nationaux qui ne reculent devant aucun méfait. »

***

« On vient de mettre en circulation des pièces « fausses de 2 lires, à l'effigie d'Humbert Ier millésime « 1887.

« Cette monnaie arrive de Paris, où elle a été fa- « briquée par des anarchistes qui en ont écoulé une « grande partie en France et en Suisse. »

Et voilà !...

La bonne société de Florence, sait à quoi s'en te- nir sur notre compte.

S'il se trouve à Florence, quelque compagnon peu endurant qui botte le cul au rédacteur de cette pe- tite ordure, le plumitif ne l'aura pas volé.

## Russie

Nos républicains français, qui lèchent les bottes du tzar, se gardent soigneusemet de faire connaître à leur public les infamies journalières dont l'autocrate se rend coupable. Ceux-là, surtout qui mangent du juif, parce que ce juif ne veut pas leur entr'ouvrir sa caisse, et acheter au plus juste prix leurs consciences d'honnêtes gens.

En Russie, le juif est un paria, comme il l'était au moyen-âge, dans les états chrétiens, on lui assigne des lieux de résidence : et gare à lui, s'il en sort, même par ordre supérieur, par exemple, pour faire son service militaire, amendes, prison, confiscation, voilà son pain quotidien.

Nulle part, la corruption des fonctionnaires, n'est aussi grande que dans l'empire du tzar : aussi les juifs fortunés, ont la ressource d'acheter la bienveil- lance des fonctionnaires et de la police. La moitié des bénéfices réalisés par les juifs de la classe moyenne, leur est nécessaire pour acheter la pro- tection des mouchards. Plusieurs industriels ra- content qu'ils paient des sommes considérables pour rester « en bons termes » avec l'autorité. « Des offi- ciers de police vont chez eux, commandent des vê- tements ou d'autres marchandises, et ne les paient jamais naturellement, les commerçants n'osant pas réclamer.

Le juif qui refuse de graisser la patte à ces drôles est obligé de déguerpir dans les vingt-quatre heu- res, et pour aller plus vite, on l'enchaîne, menottes aux mains, avec les condamnés aux mines de Sibé- rie.

Cet autocrate magnanime, qui daigne agréer l'en- cens de nos panamistes, fait déporter, de par son bon plaisir, des centaines d'individus *soupçonnés* d'être mécontents ou révolutionnaires : en route, on s'arrange pour que l'escorte se trouve attaquée, rébellion. Aussitôt on égorge ou l'on fusille les pri- sonniers ça va plus vite, et l'on est sûr qu'ils ne reviendront pas.

Cela se passe couramment en Russie, le peuple y meurt de faim, la peste et le typhus y sont installés à l'état endémique, et tout va pour le mieux dans la famille et l'entourage de notre *auguste allié*.

***

Les journaux de l'alliance franco-russe se sont bien gardés de souffler mot des derniers sinciden ts. Il ne faut pas effrayer les imbéciles patriotards.

Quoi qu'il en soit, le bruit courait ces jours-ci qu'on a découvert à Pétersbourg une vaste conspi- ration organisée contre la vie du czar.

On a procédé à l'arrestation de plusieurs officiers du régiment de Préobrajenski, dont cinq se sont suicidés.

Dans cette conspiration se trouveraient compro- mis plus de deux cents individus, appartenant en majeure partie à l'aristocratie russe.

Dans les caves du palais de Gatschina on a trouvé une bombe avec une mèche prête à fonctionner.

Il pourrait se faire cependant que le coup ait été monté par la police de là-bas, aussi experte que celle de France aux œuvres de provocation. Nous saurons bientôt ce qu'il en est.

## Angleterre

LES GRANDES FORTUNES ANGLAISES

Il est peu de pays où la propriété soit moins divisée qu'en Angleterre. Outre que la terre est entre les mains de quelques milliers de privilégiés, dont les revenus atteignent quelquefois un million de livres sterling (25 millions de francs), la fortune mobilière est possédée par une faible minorité qui se restreint de jour en jour quoi qu'on en dise, et quels que soient les progrès de la petite épargne qui ont pour contre partie une énorme majoration des capitaux employés dans l'industrie. En fin de compte l'équilibre change constamment et toujours au profit des capitalistes de profession et au détri- ment des travailleurs.

D'après les déclarations reçues par le service de l'enregistrement de 1892, on n'aurait pas compté moins de 156 successions de plus de 100,000 livres sterling (2,500,000 francs, en seules valeurs mobi- lières.

Voici la nomenclature qu'en donne le *Statist*, journal de statistique anglais :

| | | |
|---|---|---|
| 61 de plus de | 100.000 | 1 307 022 liv. st. |
| 35 — | 150 000 | 5.580 896 — |
| 24 de 200 à | 300 000 | 5 680 762 — |
| 18 de 300 à | 500 000 | 6.445 589 — |
| 6 de plus de | 500 000 | 3.030 658 — |
| 10 de 500 à | 1 000 000 | 7 433.806 — |
| 2 de plus de | 1 000 000 | 3.706.476 — |
| Total | | 39.313 799 liv. st. |

C'est-à-dire 972.844.975 francs.

La moyenne était de 3 814 225 francs. La plus grosse succession était celle de Frank-Clarke Hills, fabricant de produits à Deptford, qui mourut en laissant à ses héritiers près de 50 millions de francs.

Les possesseurs de ces immenses fortunes ont presque tous vécu exceptionnellement vieux, de sorte qu'on pourrait en tirer la conclusion que la durée de l'existence paraît proportionnelle à la richesse.

Si l'on admet que la propriété se transmet en moyenne, une fois tous les vingt-cinq ans, il est à présumer que l'Angleterre contient vingt-cinq fois plus de fortunes supérieures à deux millions et demi, c'est-à-dire que 3800 propriétaires détiennent à eux seuls 25 milliards de francs en valeurs mo- bilières.

## États-Unis

ETATS-UNIS. — Les camarades qui ont pris l'ini- tiative d'un congrès anarchiste à Chicago, font appel au monde entier. Leur manifeste publié dans le numéro de *El Despertar*, 1er août, expose qu'ils ont choisi l'occasion de l'exposition internationale, afin de profiter de l'immense retentissement que la publicité peut donner à la cause.

Voici les principaux points sur lesquels portera la discussion :

1° Déclaration de principes auxquels puissent adhérer tous les anarchistes ;

2° Des théories sociologiques, de leur étude et du meilleur procédé pour agrandir la propagande ;

3° Des méthodes ou tactiques pour assurer l'unité d'action dans toutes les parties du monde ;

4° Recherche des moyens à adopter pour dissiper les préjugés répandus contre l'anarchie ;

5° La presse anarchiste : Comment on doit la sou- tenir ;

6° Attitude que devront prendre les anarchistes à l'endroit des écoles socialistes et des réformateurs industriels.

La conférence s'ouvre le *16* septembre.

Le Comité accueillera avec satisfaction toutes les communications orales ou écrites des compagnons dans l'intérêt de la cause.

Nous voyons, avec regret, les camarades de Chi- cago tomber dans le travers de tous les congrès : vouloir élaborer une règle unique. Les 1er et 2me para- graphes semblent modifier cette tendance.

1° Un programme unique, contentant tout le monde, ne peut être qu'un compromis, un amoin- drissement de l'idée.

2° On ne réduit pas l'action d'après un plan prévu à l'avance. Elle est selon les temps, les lieux, les circonstances et les individus.

## BIBLIOGRAPHIE

La *Sociologie criminelle*, 1 vol. par Enrico Ferri, député, professeur à l'université de Pise. — Chez Bousseau, 14, rue Soufflot, Paris.

M. Enrico Ferri est un des plus brillants repré- sentants de l'Ecole italienne qui, ces temps der- niers, a instauré l'*anthropologie criminelle* et refondu le code pénal italien.

On connaît les conclusions de cette Ecole. Il existe un type de *criminel-né*, reconnaissable à ses anomalies physiques. Quiconque a des oreilles en anse de pot, le front bas, le nez de travers, la mâchoire inférieure saillante a été, est ou sera un malfaiteur dangereux. Comme le libre arbitre n'existe pas, on ne saurait prévenir ces dispositions criminelles, et l'individu n'est pas guérissable. Donc, il faut le mettre dans l'impuissance de nuire, et l'enfermer, *pour toute sa vie*, non dans une pri- son, mais dans un *manicome*, sorte d'hôpital où il sera détenu, étudié, et finalement disséqué pour le plus grand profit de la science, et la plus grande gloire de ses représentants.

M. Ferri nous assure très sérieusement que les données de son anthropologie sont confirmées par la statistique, et que, d'autre part, l'école positi- viste, en niant, elle aussi, le libre arbitre, donne raison à sa théorie de l'incurabilité du crimi- nel-né.

Donc... et puis, comme il faut faire quelque chose et qu'il y a aussi des *criminels d'occasion*, il faut améliorer le régime pénitentiaire, supprimer la cellule, qui est trop douce, et armer le pouvoir contre les défaillances de l'autorité judiciaire. Il voudrait, notamment, donner au ministère public un recours d'appel contre le verdict d'une cours d'assises, lorsque celle-ci acquitte un individu ma- nifestement coupable. Et il condamnerait très bien, comme nos valets de prétoire, un accusé simple- ment *capable du fait*.

Or, maintenant, suez, graves auteurs !... Ce n'était pas la peine de soulever des montagnes de bouquins pour arriver à une conclusion aussi peu pratique.

Puisque l'homme n'est pas libre, il n'est pas punissable ; et, d'autre part, vous avouez vous- même que la plupart des honnêtes gens présentent les mêmes traits caractéristiques que les crimi- nels-nés.

Ce n'est donc pas leur structure physique qui est la cause de leurs crimes, c'est l'organisation défec- tueuse de la société. C'est surtout la misère. Et vous même avouez que les trois quarts de vos gens honorables auraient enfreint la loi pénale, s'ils n'a- vaient bon souper, bon gîte... et le reste.

Dès lors, à quoi bon torturer des malheureux vic- times de cette infamie sociale ? A quoi bon, surtout, cette atroce répression, cette réclusion à vie, que n'osa proposer jusqu'ici aucun despote, si barbare fût il ? Pour faire disparaître l'effet, supprimez la cause : refaites cette société sur un nouveau plan où l'individu trouvant son existence assurée, et le libre exercice de l'initiative individuelle, ne son- gera pas à empiéter sur la liberté et les droits de son voisin.

Quand au code pénal, il n'est ni à refaire, ni à refondre : à brûler, tout simplement.

Ces réserves faites, nous reconnaissons que le li- vre de M. Ferri est instructif, attachant, et que sa lecture peut, par contraste, donner de saines notions de l'humaine nature quand elle n'est pas détournée par la société.

*Les lois sociologiques*, par M. de Greef, 1 v. chez Alcan.

Pour guérir une société, il faut avant tout con- naître sa structure et son fonctionnement.

Partant de là, l'auteur étudie le mécanisme des sociétés actuelles, et trouve qu'il est conforme aux lois de l'évolution. Les sociétés, dans leur dévelop- pement, suivent la même marche que l'individu : mais comme leur existence, est moins limitée dans l'espace et le temps, on distingue moins aisément les phases qu'elles parcourent.

Néanmoins, d'après M. de Greef, nous sommes en progrès, et l'humanité s'achemine vers un avenir qu'on peut envisager avec sécurité.

Raisons de philosophe, qui les a réunies en volume pour leur donner une publicité que n'a pas sa chaire de professeur.

---

Le droit d'association et le droit de réunion devant les chambres et les tribunaux.
P. G. D. Weill, chez Alcan, 1 vol. 3.50.

— L'auteur, juge au tribunal de la Seine, a voulu faire tout bonnement l'historique de ces deux droits. Il avoue qu'ils sont primordiaux, mais qu'en fait aucun gouvernement ne se résigne à les abandonner aux citoyens. Sous ce rapport, la Convention, la 2e et la 3e République se sont montrées aussi tyranniques que les rois d'antan et le despote Bonaparte.

C'est qu'en effet l'exercice du gouvernement est incompatible avec une certaine somme d'initiative laissée aux gouvernés. On ne saurait mieux démontrer la puissance du gouvernement, et la nécessité de s'en défaire.

M. Weill n'a pas cherché ce résultat : mais il ressort de son livre, et ce simple récit est aussi concluant qu'une charge passionnée contre les institutions qui nous régissent.

---

*Soleil ou la religion et les caractères de notre siècle* par M. B. Manussohn, 1 vol. 2 fr., chez Alcan-Lévy, 24, rue Chauchat.

L'auteur a eu la délicate attention de nous envoyer son œuvre. Dans une espèce de dialogue, M. Manussohn met en scène : Soleil, Usurier, la Pitié, Nihilanarche, etc., mais l'allégorie est si lourde que nous avouons ne pas avoir saisi la pensée philosophique que l'auteur a voulu en dégager.

Il y a un bon passage contre les méfaits du Capitalisme, mais une bien mauvaise critique des idées anarchistes que l'auteur ne connaît pas, car il ne prêterait pas aux anarchistes l'idée de revenir à l'état primitif.

---

La *Tyrannie Socialiste* par Yves Guyot, 1 vol., chez Delagrave, 15, rue Soufflot.

M. Yves Guyot est cet individu qui en 72 ou 73, sous le pseudonyme Véranneau, écrivait des articles d'un réactionnarisme furieux dans le *Bien Public*, pendant que les *Droits de l'Homme*, qui paraissaient en même temps, publiaient, sous son véritable nom, des articles d'un radicalisme des plus rouges, et d'un socialisme pleurard.

Depuis, sous le pseudonyme d'*un vieux petit employé*, il attaqua, dans la *Lanterne*, les vices de la Préfecture de police dont il fut bien aise de se servir plus tard étant ministre.

Il y a quelques années, il publia dans le même journal, son autobiographie (sans doute) sous ce titre suggestif : *Un drôle*.

Depuis, M. Yves Guyot est devenu député, ministre et économiste. Une triple raison pour écrire une œuvre de mauvaise foi, s'il n'était, déjà, la mauvaise foi personnifiée.

M. Yves Guyot aurait pu nous donner une critique sérée du socialisme d'Etat, une réfutation vigoureuse du gouvernementalisme à outrance où voudraient nous entraîner certains socialistes ; mais quand l'économiste veut tenter cette besogne, l'ex-ministre se réveille et vient le ramener à des notions plus saines, dans l'art de tromper le public. Si le gouvernant veut justifier l'ingérence de l'Etat (bourgeois) cela gêne le partisan du « laissez faire, laissez passer » de sorte que le livre de M. Guyot, malgré ses prétentions à la discussion scientifique n'est qu'un ramassis de vieux clichés et de contradictions.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Notre dernière édition d'*Entre Paysans* étant épuisée, les camarades qui en désirent sont priés de s'adresser au groupe d'Agen qui en fait faire un tirage qu'il a mis en vente à 5 francs le cent, *franco* ; une réduction est faite sur les demandes plus importantes. Adresser lettres et mandats au comp. Blouin, place du Marché couvert, Agen (L. et G.). »

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### pour la propagande révolutionnaire

Souscription faite par le compagnon Ph. Gourceaux.

C. Légat, 0.25 ; B., 0.50 ; F., 0.75 ; S., 0.50 ; F. Malcor, 2.50 ; J., 0.75 ; A. Joly, 0.50 ; D. Régismond, 0.25 ; D. Wallin, 0.50 ; D. Jamolet, 0.75 ; B. Lerbier, 1.25 ; Ch. Gédéon, 0.75 ; G. Lilrez, 1.25 ; Henry, 0.50 ; Un ami, 0.75 ; Peter, 0.25 ; A. Descarpenterie, 0.25 ; Ph. Gourceaux, 1.25 ; un oublié, 0.50. — Total 14.

Un ouvrier, 4 reis ; Nicolas, 1.000 ; Joseph, 500 ; Un anarchiste, 2.000 ; un lamineur, 500 ; Léon Legros, 500 ; Henri Gilbert, 500 ; Paul Mertens, 2.000 ; Guillaume Mertens, 2.000 ; un révolté de deux ans, 1.500. — Total : change déduit, 15 fr.

---

2 copains 0.75 ; B. au Mans, 3.50 ; L. à C., 0.40 ; C. à Brooklyn 1 fr. ; B. au Tlélat, 3.85 ; L. à Lude 1 fr. ; L. à Saint-Louis, 5 fr. ; Groupe de Rio-de-Janeiro par B. 30.000 reis dont 10.000 pour les *Paroles d'un Révolté* (change déduit 35 francs.

## SOUSCRIPTION

### pour les détenus

Souscription faite par le compagnon Ph. Gourceaux.

B. Légat, 0.50 ; J., 0.50 ; S., 0.50 ; F. Malcor, 2.50 ; J., 0.75 ; M., 0.25 ; A. Joly, 0.75 ; D. Régismond, 0.25 ; D. Wallin, 0.75 ; D. Jamolet, 0.50 ; D. Lerbier, 1.25 ; Ch. Gédéon, 0.50 ; J. Lilrez, 1.25 ; Henry, 0.75 ; un ami, 0.50 ; Peter, 0.25 ; Ph. Gourceaux, 1.25. — Total 13.50.

A. Belté, 0.45 ; un gniaf carthaginois, 0.50 ; un Soudanais serrurier, 0.50.

## PETITE CORRESPONDANCE

*Une petite communiste.* — Nous avons lu vos différents articles, il y a quelques idées de bonnes, mais nous sommes en désaccord sur la plupart avec vous. Laissons crier les imbéciles que ça effraie.

Au camarade qui nous a demandé des renseignements sur la *Formation des Mondes.* — Lockyer a dû publier un volume sur une hypothèse, qu'il a formulée, dans la collection Alcan. Adressez-vous à ce libraire, nous n'avons pu nous procurer le titre exact.

Egaux. — Convocation arrivée trop tard la semaine dernière.

L'ami A. a pris connaissance, par l'intermédiaire de S., de sa carte. Il prie le compagnon B. de donner de ses nouvelles à S. Choses importantes à lui communiquer.

*Sempre Avanti.* — Réclamez à la poste. Ce ne peut être que la poste italienne qui les égare.

B. à Lavelanet. — Il y avait eu erreur. Je vous avais porté six mois d'abonnement pour vous au lieu de trois à C.

Balle accuse réception colis postal à Henry et de brochures à Nicolet.

Le comp. G. Casse de Loudun, demande au comp. H. F. urdin s'il a reçu une lettre du 13.

*P. inard* et *Débâcle.* — Faire savoir à Chevalloz où il en est de son abonnement.

*Productor*, Barcelone. — Pas reçu lettre non annoncée ?

Le comp. Bergamasco de Naples devant faire 14 mois de prison, avertir les comp. de ne plus rien écrire à son adresse.

L. à Aigues-Morte. — Nous avons passé votre lettre au comp. Barbier, 10, rue Roger, qui possède les défenses de Faure.

B. à H. — Vous pouvez. — Ça va bien pour le règlement.

C. F. à Milan. — Au dos des brochures expédiées vous trouverez la liste de celle que nous pouvons vous fournir. Il reste encore quelques exempl. de la *Morale*.

L. au Lude. — Il y a eu erreur : quand vous avez renouvelé votre abonnement, vous aviez négligé de joindre la bande, j'ai cru à un abonnement déjà non servi, il y a eu deux fiches faites. — Vous deviez recevoir deux numéros ?

L. à Boulogne-sur-Mer. — Reçu timbres. La *Revue anarchiste*, 32, rue Gabrielle, Paris.

V. à Lille. — Pour *Entre Paysans*, adressez-vous aux camarades d'Agen.

Rault-Hulyem. — Bien obscur votre ... la *Morale*.

Luce-Hifer. — Vers trop faibles.

A. H. à Halberstadt. — Nous croyons les appréciations de notre collaborateur vraies. ... l'évidence.

P. Coudert. — Viellots les vers de ...

T. à Besançon. — Trop de bonne vierge ... *Petit Soldat*.

A. L. rue Véron. — Idées excellentes pour ... part, mais demanderait trop de travail à ... pied.

B. à Hiraumont. — B. à Dijon. — A. R. ... gny. — G. à Orléans. — B. à Coursan. — ... Hâvre. — B. à Sainte-Foi-la-Grande. — C. ... de St-L. à Lavardens. — P. à Bourges. — ... thampton. — G. à Châlons. — T. à Montpellier ... G. à Vienne. — T. à Constantine. — B. à ... P. à St-Quentin. — F. à Reims. — H. à ... zaire. — B. à Romans. — H. à Houdan. — ... Roubaix. — F. à Amiens. — P. A. à Angers ...

Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Groupe d'Etudes et de vulgarisation. — ... VIIIe — rue Mouffetard, 127, salle Meyssier. — ... prise des causeries, samedi 26 août, à 8 h.

Collectivisme et communisme. — Autorité ... berté. — De l'organisation.

Les citoyens collectivistes qui ont accepté ... discussion et ceux qui voudront y prendre ... sont prévenus que la discussion s'ouvrira à ... précis. — Invitation est renouvelée aux camarades étrangers à l'idée anarchiste, et rencontrés ... les réunions électorales.

---

LILLE. — Réunion des camarades, le samedi 26 courant et dimanche 27, soirée familiale ... chants et poésies révolutionnaires au Cha... boulevard Victor-Hugo, 160.

---

DIJON. — Tous les lecteurs de la *Révolte* et ... *Père Peinard* sont invités à assister aux ... conférences qui ont lieu tous les samedis, *Au ... danges de Bourgogne* (salle réservée), rue ... peau, près la place de la République.

Nous espérons que l'accueil le plus ... l'entente la plus parfaite présideront à ... nions.

---

CETTE. — Les compagnons sont priés de ... samedi, 26 août 1893, café de la Gare, ... fond, à 8 h. 1/2.

Conférence publique et contradictoire sur ... trie, et les derniers évènements d'Aigues-Mortes.

Les socialistes sont spécialement invités.

---

SAINT-DENIS. — Le groupe anarchiste « Les ... corruptibles », convoque tous les camarades ... pathiques à l'idée anarchiste, ainsi que les ... de la *Révolte* et du *Père Peinard*, à se réunir ... medi 26 août, salle Bonnard, rue de Paris ... le débit de tabac, près la place de la Caserne.

*Extrême urgence.*

---

AMIENS. — Tous les dimanches à 5 h. ... salle Lévêque, 64, rue du Faubourg de la ... réunion des anarchistes.

Causeries, chants et poésies.

---

Les anarchistes de Roubaix et environs sont ... voqués à la réunion qui aura lieu dimanche ... rue d'Inkermann, 144.

---

**LA RÉVOLTE** est en vente à ... chez Marius Blain, 4, rue Romarin.

On y trouve également *le Père Peinard* ... *la Débâcle* et tous les journaux et publications anarchistes.

---

*Le Gérant-Imprimeur* : J. BILLOT

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mou...

SIXIEME ANNÉE, N° 51. DIX CENTIMES DU 2 AU 8 SEPTEMBRE 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UNE CONFÉRENCE SUR L'ANARCHIE

X

*(Suite)*

Ainsi, nous sommes un parti révolutionnaire, et nous ne nous en cachons pas. Nous le disons aux travailleurs comme aux bourgeois, aux opprimés comme aux oppresseurs. Et puisque nous concevons la révolution, non comme un changement de gouvernement, mais comme un changement profond dans les institutions et dans tous les rapports entre individus, nous travaillons à révolutionner les idées, aussi bien que les tempéraments.

Quant à nos modes d'action, on aime nous représenter comme *le* parti de la violence. Il faut, cependant, dans l'intérêt de la vérité, dire les choses ce qu'elles sont.

Si vous parcourez dans votre mémoire les actes de violence qui se sont produits durant les dernières vingt et quelques années, voici ce que vous verrez :

D'une part, le massacre, l'orgie du massacre, à Paris, en 1871 ; trente-cinq mille travailleurs massacrés aux applaudissements de la Chambre de Versailles et de la bourgeoisie européenne ; les massacres de paysans et de mineurs à Fourmies, en Belgique, en Italie, en Espagne, — ils sont sans nombre ; les brigands de Pinkerton, enrôlés pour massacrer les ouvriers en grève ; les prêtres incitant un idiot pour frapper l'anarchiste Louise Michel, qui prend la défense de celui qui logea une balle dans son crâne ; le gouvernement russe, instituant la Sainte-Alliance et incitant une demi-folle qui tire sur un professeur allemand, en le prenant pour Lavroff ; les conservateurs anglais organisant la révolte dans l'Ulster contre la loi du home rule ; et ensuite, des bombardements et des massacres sans fin, d'Indiens au Canada, de Tonkinois à Bac-Lé, de misérables à Alexandrie, et ainsi de suite ! — toujours au nom de l'ordre et de la loi, et avec la bénédiction des clergés. Ceci pour les gouvernants.

D'autre part dans le camp des révoltés, je vois le social-démocrate Hœdel et le républicain Nobiling, tirant sur l'empereur d'Allemagne ; l'ouvrier tonnelier Otero, tirant sur le roi d'Espagne ; l'attentat contre le roi d'Italie, fait par Passananite, un mazzinien plutôt que tout autre. Viennent ensuite les meurtres égarés et politiques et les explosions à Londres, œuvre de nationalistes irlandais qui abhorrent socialisme et anarchie. Puis je vois trente à quarante potences en Russie, et des social-démocrates, des constitutionalistes et des jacobins marchant à la mort et au bagne, mais pas d'anarchistes. Je vois ensuite des attentats nombreux à la dynamite, faits par des mineurs qui n'ont probablement jamais entendu parler d'anarchie ; et enfin, la bombe anarchiste de Chicago, les émeutes de Bénevent et de Xérès, et les explosions récentes à Paris, faites par des anarchistes.

Que conclure de ces faits ?

— Que bourgeois et gouvernants, malgré les moyens légaux dont ils disposent, n'ont jamais hésité d'avoir recours à la violence ni même au massacre en grand, pour supprimer leurs ennemis.

Et que d'autre part, il n'y a pas un seul parti politique ou social, qui ait hésité de recourir à la violence, du moment qu'il s'est vu traqué, opprimé, mis hors la loi et la coutume, par les forts du jour. Les anarchistes ont fait comme leurs devanciers.

Nous n'avons pas l'habitude de porter nos doléances devant nos ennemis. Aussi, aucun journal anarchiste ne prétend même pas donner une liste complète des ignominies qui se commettent chaque jour contre les anarchistes. Mais si quelqu'un voulait faire la liste plus ou moins complète des années de prisons que l'on distribue aux anarchistes en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne, aux Etats-Unis et en Angleterre, il verrait que, par an, elles se montent à *plusieurs centaines* d'années, — non pour des actes, mais pour des paroles prononcées. Il verrait aussi que les anarchistes en Europe et aux Etats-Unis sont traités absolument comme les révolutionnaires le sont en Russie ; — ce qui nous indigne pour la Russie, mais ne nous indigne nullement ailleurs ; enfin, vous verriez que, les anarchistes étant des travailleurs on les affame quand on ne les tient pas en prison, — soit en envoyant des policiers, pour les faire renvoyer des ateliers, soit en pratiquant l'interdiction de séjour dans chaque ville où l'anarchiste pourrait gagner son pain.

La presse que vous lisez ne vous le dit certainement pas. — Parbleu ! Ce ne sont que des travailleurs ! ! Est-ce qu'elle s'en occupe ?

On s'est beaucoup apitoyé dans la presse sur les victimes des anarchistes ; on a crié contre la violence. Eh bien, s'il y a un parti au monde qui ait le droit de protester contre la violence, ce n'est certainement pas un seul des partis politique existants, qu'ils soient du gouvernement ou de l'opposition.

Tous, ils sont pour la violence. Tous, ils la prêchent tous les jours. Ils la conseillent à mots couverts ; ils l'ont pratiquée et ils sont prêts à la recommencer ! Supprimer l'ennemi par la mort, frapper pour terroriser, — c'est leur devise, le plus saint article de foi de leurs religions !

Il n'y a qu'un seul parti qui soit conséquent et qui cherche à supprimer la violence des relations entre hommes, en demandant l'abolition de la peine de mort, l'abolition de toutes les Bastilles et les prisons, l'abolition du droit même d'un homme de punir un autre homme. C'est le parti anarchiste.

Lui seul aurait le droit de parler en pareille occasion.

Mais comment ose-t-on encore nous parler de la vie humaine rendue sacrée, lorsque dans l'intérêt des porteurs d'actions, on bombarde Alexandrie, on massacre à Bac-Lé, on tue dans les mines, sur les chemins de fer, sur les navires et lorsque la profession de foi fondamentale de tous les autoritaires, révolutionnaires ou non, est de supprimer par la guillotine, le garrot et la potence, quiconque osera se mettre en travers de ce que eux considèrent comme salut public ou comme avantage de la société !

Respect de la vie humaine ? Respect de chaque individu ? — d'accord ; mais commencez, vous, adorateurs du juge et du bourreau, par l'inscrire dans vos codes, comme nous l'avons fait dans notre programme !

FIN

## AU PAYS DU MILITARISME

Vendredi dernier, le grenadier Paul Schroeder, du premier régiment de la garde, en garnison à Potsdam-lez-Berlin, s'est logé une balle dans la tempe. Avant de se donner la mort, Schroeder est allé jeter lui-même dans la boîte postale une lettre adressée à son père, à Berlin.

L'infortuné s'était vu infliger huit jours d'arrêts de rigueur, parce que, lors d'un exercice à la plaine de Bornstedt, une boucle manquait à son pantalon.

Schroeder qui, avant son entrée au service, était auxiliaire postier, était le fils adoptif des époux Tritter, demeurant dans la Kormestrasse, à Berlin. C'était un jeune homme d'une conduite exemplaire, d'un caractère doux et affectueux, sachant le plus grand gré aux époux Tritter de leur sollicitude pour lui, il était pour eux un soutien.

Voici quelques passages d'une lettre adressée par lui, le 29 juillet de l'année dernière, à ses parents adoptifs :

« ..... Nous avons un nouveau caporal, Stenbrink, qui avait cherché à se faire bien venir auprès de vous, me soufflète tous les jours, souvent jusqu'au sang. Dimanche j'ai passé une bien affreuse journée. Il faisait une chaleur intolérable. Mon lit n'ayant pas été trouvé bien fait, j'ai dû, pendant deux heures, rester au lit, les bras tendus et tenant dans chaque main un fusil ; on m'avait fait endosser au préalable deux manteaux épais et on m'avait fait relever le collet ; puis on m'avait obligé de me coiffer d'un casque dont la chaînette avait été

serrée aussi fortement que possible. Je respirais à peine.

Après ce supplice, mes vêtements de dessous étaient trempés. Un homme placé derrière moi m'administrait de temps à autre un coup de baguette. Je suis très affaibli ; j'ai des douleurs dans la poitrine et je ne songe pas à manger. Je ne sais vraiment plus si je suis soldat prussien ou esclave africain.

Et tout ceci ne sont encore que des vétilles ! Je n'oserais transcrire ici la liste des termes malsonnants et injurieux par lesquels on nous appelle. Je perds tout courage ; je me sens abruti ; je vis dans une anxiété continue ; je ne suis plus en état de faire quoi que ce soit. Je me console parfois par cette pensée de la Bible «Ceux qu'ils auront abaissés seront élevés.»

Cette lettre poignante est, comme on le voit, d'un jeune homme croyant et pieux, qui offre en consolation aux siens des pensées de la Bible et qu'on n'accusera certes pas d'être un athée et un socialiste. Voici des extraits d'une autre lettre adressée par lui à un ami, avec la mention : « confidentielle», le jour même où il écrivait à ses parents adoptifs les lignes ci-dessus :

« Je vous supplie de vous occuper de ce que je vous écris. Si le département de la guerre en était saisi, je saurais prouver ce que j'avance. Je ne voulais pas vous écrire tout ce qui se passe ici, mais je n'y tiens plus et comme ma chère mère m'a dit que vous me viendriez certainement en aide, je rassemble tout mon courage, il faut que cela finisse. Faites que je ne sois pas puni ; car on n'ose pas écrire d'ici ce que l'on pense. Avant d'agir, renseignez-vous d'une manière très précise au sujet des faits que je vous raconte. On ne saurait prendre trop de précautions ; je frémis à l'idée d'être enfermé dans une forteresse.

Merci d'avance. — Prière de déchirer l'enveloppe.

Ces accents sont bien ceux de l'angoisse et de la désespérance.

Notons que ces deux lettres ont été écrites six semaines après la réponse à une lettre de M. Trittler en faveur de Schroeder :

« Potsdam, 4 juin 1892.

Je déplore que votre fils adoptif ait été maltraité par un homme de sa compagnie ; mais j'estime que Paul Schroeder a eu tort de ne pas signaler le fait. Il a été recommandé expressément à tous les soldats de ne laisser passer aucun mauvais traitement sans avertir immédiatement leur chef : leur devoir est de se plaindre.

(Signé) Von Rex
capitaine-commandant. »

Le pauvre garçon qui vouait à ses parents adoptifs une affection sans bornes, n'a pu attendre que ceux qui sont humiliés soient élevés. Il n'est plus !

Schroeder avait été puni sévèrement deux fois pour des vétilles, pour n'avoir point remarqué qu'une boucle manquait à sa culotte et pour s'être rendu sans permission à Berlin, pour embrasser les époux Trittler, qu'il aimait par dessus tout !

« Aujourd'hui, dit *Vorwaerts*, deux vieilles gens, affaissés par la douleur, pleurent sur la tombe de l'infortuné. »

Le suicide de Paul Schroeder est le troisième constaté depuis peu dans la même compagnie. Les lettres du malheureux valent tout un réquisitoire contre le militarisme, contre ce Moloch auquel le Reichstag a sacrifié à nouveau le 6 juillet...

Les morts se lèveront et parleront...

## Dans les publications

### De langue hollandaise

Le *Recht voor Allen* rend compte d'un meeting en plein air qui a eu lieu dimanche dernier à Heerenveen, dans la province de Frise.

Ce meeting, dont l'ordre du jour portait la seule question : « Suppression de la majorité » a réuni dix mille assistants, qui, par leur attitude intransigeante, ont protesté contre la lamentable direction que voudraient donner aux masses prolétariennes, les grands chefs social-démocrates marxistes.

***

Le même journal, à la suite des dernières bagarres d'Amsterdam, adresse un vehément et très catégorique appel aux travailleurs, dont nous faisons suivre ici la traduction : Nous serions impardonnables si nous exposions nos femmes, nos enfants et nous-mêmes aux coups de sabres et de casse-tête de la police.

Les chances ne seront égales que si nous nous aidons comme la police. Tandis qu'à présent nous risquons tout bonnement de nous faire assommer par les sicaires de la bourgeoisie. Quand enfin, le peuple, provoqué par les bourgeois, fera-t-il valoir ses droits, les armes à la main ? Quand entendra-t-on, dans nos rues aussi, hurler le « à la lanterne ? » Quand ? Les gouvernants paraissent vouloir bâter cette heure. Eh bien, alors aux armes !

***

### De langue allemande

A paru, à New-Yorck, le premier numéro de « *Die Brandfackel* », (La Torche), journal anarchiste mensuel. Ce premier numéro contient un article de Alexandre Berkmann, le camarade qui, lors de la grève de Homestead, essaya de supprimer le directeur d'usine Frick, et pour cet attentat fut condamné à vingt ans de travaux forcés. L'article en question intitulé : « Ruecksichtslos » (Sans égards) témoigne de l'inébranlable énergie du compagnon Berckmann.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Une infamie de plus à l'actif de la valetaille judiciaire.

Le compagnon Gustave Mathieu vient d'être condamné à un an de prison et deux ans d'interdiction de séjour. Ouvrier chez Mme Viard, veuve de l'ancien membre de la commune, il avait, sur ses ordres formels, transporté chez deux personnes des objets que Mme Viard l'accusa, plus tard, d'avoir détournés. Celle-ci est revenue depuis sur ses déclarations ; de sorte que le camarade devait être remis en liberté ; mais il est anarchiste, et militant, dès lors, il doit être condamné ! Et les trois gredins de la 10e chambre l'ont frappé sans rien vouloir entendre.

Ce n'est pas cette nouvelle injustice qui changera les idées du compagnon Mathieu, elle ne fera qu'le rendre plus énergique, et tous les camarades noteront cette canaillerie ; en temps et lieu, on saura se la rappeler et agir en conséquence.

***

— Encore une crapule qui renie ses opinions d'antan. C'est le nommé Humbert (Alphonse), ex-communaliste, ex-rédacteur du *Père Duchêne*, aujourd'hui président du conseil municipal, et depuis dimanche, député, de par le suffrage des inconscients de Grenelle. Ce triste individu est atteint jusque aux moelles de la pourriture bourgeoise.

L'autre jour mourait notre ami Pichio, un des rares artistes qui ont eu le courage d'adopter les idées révolutionnaires et d'y rester fidèlement attachés. Son tableau, « le Triomphe de l'ordre » est demeuré célèbre, et avait soulevé contre lui les haines de tous les gredins dont les palinodies nous écœurent. Humbert ne pouvait manquer de se joindre à la bande des renégats.

Quelques camarades allèrent le trouver pour demander un emplacement au Père-Lachaise. Jamais ! jamais ! répondit brutalement le gavé d'aujourd'hui, et l'on fut obligé de conduire Pichio, dans un de ces charniers que l'administration dédaigneuse a ménagés dans la banlieue.

Le camarade est mort à la peine, mais mort debout, et sa fière attitude cinglait au vif les canailles qui se vautrent aux pieds des voleurs dont le suffrage universel a fait nos maîtres d'un jour.

***

Grenoble. — Décidément les mouchards font tout ce qu'ils peuvent pour nous faire perdre patience.

Ils ont arrêté, jeudi 17 août, le compagnon Pierre Martin, qui venait de purger une condamnation à cinq ans de prison. Ils avaient eu déjà l'infamie de lui refuser le bénéfice de leur loi de 1832, qui réduit du quart la peine subie en cellule. Mais il n'y a pas de justice pour les anarchistes.

Pierre Martin a été arrêté par ce simple motif qu'on était en période électorale, et qu'il fallait l'empêcher de faire de la propagande abstentionniste. On a profité de l'occasion pour écumer la liste des localités où il lui est permis de résider.

Canailles et trembleurs, voilà nos gouvernants aujourd'hui.

***

Saint-Savournin. — Dans notre commune : 231 inscrits, 70 abstentions, 70 électeurs las de la comédie parlementaire ! Quant aux votards, il paraît logique que le gouvernement leur réserve ses faveurs ordinaires : service militaire, impôts progressifs, coups de fusil en cas de grève, etc... Qu'il nous, qu'il nous laisse tranquilles ! Nous voulons l'ignorer.

***

Aigues-Mortes. — On a mené grand bruit de l'affaire des Italiens.

Des deux côtés des Alpes on s'est regardé en chiens de faïence : et la *Gazetta di Napoli* a été jusqu'à écrire un article : *Veut-on la guerre ?* Parole flamme et vent du midi ! L'affaire semble terminée.

Et maintenant, qui a eu tort ? Qui a eu raison ? Ce sont les Italiens qui ont commencé, assommant les Français qui revenaient prendre leur place au chantier. Les Français ont riposté. L'Italie a largement été rudoyée. Donc, manche à manche.

Mais il faut voir la question de plus haut. Les coupables ? Ils sont connus : ce sont les patrons avec leur rage d'exploiter. Le rêve de l'entrepreneur, c'est de ne pas payer de salaires, tout au moins de les diminuer dans des proportions fantastiques. Tant qu'ils exploitent la misère, soit qu'ils profitent de la sobriété des travailleurs étrangers, eux ne songent qu'à s'enrichir. Ils n'admettent pas que le travail ait sa valeur propre.

Leur avidité a été meurtrière une fois de plus, elle a réveillé des haines qui ne devraient pas exister, de raison d'être.

On nous reproche de nous élever contre l'infâme capital. Eh oui, infâme, car c'est lui qui excite les rixes entre travailleurs, qui causera peut-être des guerres où des milliers d'hommes périront. C'est lui qu'il faut frapper dans ses œuvres vives par l'anarchie, sinon le vingtième siècle vaudra le dix-neuvième, c'est-à-dire pas cher.

***

Bordeaux. — Les assassins bourgeois viennent de se venger une fois de plus des terreurs que leur inspire l'anarchie.

Ils ont condamné le compagnon Liart à quatre mois de prison, pour atteinte à la liberté du travail. Il a commis le crime d'éclairer et d'amener à ses idées ses camarades, les ouvriers peintres, qui étaient en grève. Dès le début, les mouchards étaient lancés à ses trousses, épiant chacun de ses gestes, recueillant et dénaturant chacune de ses paroles. Ils se sont mis à 20 pour l'arrêter.

Le jour de son jugement, toute la police était sur pied, et il fallait être ami de ces gredins pour pouvoir entrer dans la salle d'injustice.

Ce parti pris de canaillerie est excellent pour la propagande : le public voit et juge : et son jugement a autrement de portée que les âneries bégayées par les trois invalides du comptoir.

***

Angers. — La semaine dernière, les policiers ont fait des perquisitions chez plusieurs de nos amis et leur ont volé les affiches du Père Peinard au populo. Le compagnon Pierre André a été arrêté totalement en pleine rue, et dépouillé de toute sa provision de journaux et d'affiches. Les mouchards n'ont pas de procédé uniforme : dans certaines localités, ils laissent faire ; ailleurs ils se jettent sur les anarchistes, arrêtent à tort et à travers, et toujours assurés de l'impunité. Les affiches étaient légales, donc on ne devait pas les saisir : mais qu'importe ce que la loi pour les escarpes qui la représentent.

Il suffit d'un policier qui désire de l'avancement pour que des mesures brutales soient prises, au contentement de messieurs les bourgeois. Ces gens-là ne se doutent pas qu'un jour ou l'autre ils pourront être à leur tour la proie des roussins, en attendant qu'on refoule définitivement la meute au chenil.

LIMOGES. — Nous avons eu ici un commencement de grève générale. La grève des électeurs.

Dans une circonscription, sur 24.704 inscrits, 10.057 seulement se sont prêtés à la comédie électorale. Près de la moitié. Ça n'empêche pas le monsieur élu de se dire député et de retenir des aujourd'hui sa place au guignol parlementaire. 25 francs par jour, ça se trouve, tout de même dans les quatre fers d'un imbécile de votard.

Dans l'autre circonscription, ils sont quatre qui se disputent l'assiette au beurre. Quel que soit l'élu, les électeurs seront toujours logés à la même enseigne : misère et compagnie, pendant que Monsieur le député fumera d'excellents cigares, à la santé des dix mille idiots qui lui auront fait neuf mille francs de rente (et le tour de bâton) pendant 4 ans.

***

ALGÉRIE. — Encore un qui n'a pas le respect de l'autorité.

A une séance du conseil de guerre, à Constantine, un joyeux, Kerharec, était accusé de voies de fait envers le caporal chargé de la gymnastique. Comme le président l'interrogeait et lui demandait de répéter devant le conseil le geste qu'il avait fait au caporal, Kerharec saisit son mouchoir et une courroie en cuir qu'il portait à la ceinture, et après avoir roulé le tout, le jeta à la tête du colonel, en s'écriant : Tiens, voilà comment j'ai fait !

Séance tenante, à l'unanimité, Kerharec a été condamné à la peine de mort.

A sa sortie, le condamné, loin de regretter son acte, s'en vantait hautement.

Parfait.

Le colonel alla ensuite noyer son ressentiment dans l'absinthe, et ses acolytes chercher dans les bouges du quartier arabe des sensations originales, bien dues à d'honnêtes gens qui viennent de sauver la discipline et la société.

## Suisse

A Bagnes, dans le Valais, un compagnon a réussi à grouper autour de lui et à pénétrer de ses idées une quinzaine de paysans, de vrais fils de la terre, à la parole lente et aux mains calleuses, qui connaissent les idées, les examinent et les discutent. De vrais paysans anarchistes, et qui plus est lisant Buchner, Letourneau, etc..., car ils ont une bibliothèque bien garnie.

Les compagnons arrêtés à la suite de l'affaire de Saint-Imier ont été libérés sous caution de 1.500 fr., après 72 *jours* de détention préventive. Attendons maintenant ce que décidera *la justice*.

Quelques amis de Genève vont faire paraître un journal local destiné à la défense des intérêts ouvriers et à la propagande anarchiste parmi les syndiqués.

L'idée marche, et fait chaque jour des progrès.

## Autriche-Hongrie

QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT ! — A tout moment, depuis quelques mois, on entend parler de suicides de jeunes recrues de l'armée hongroise.

Il y a quinze jours, c'était un jeune soldat qui, ne pouvant supporter les fatigues du service et devant marcher quand même, avait essayé de fuir puis, ayant été ramené à la caserne, s'était brûlé la cervelle pour échapper au châtiment qui l'attendait.

Il y a deux jours encore, un cas semblable s'est produit absolument dans les mêmes circonstances.

S'il faut en croire les journaux hongrois, tous ces découragés étaient des jeunes gens d'une constitution faible envers lesquels certains officiers se montraient impitoyables.

## Allemagne

LE COMBLE DE LA DISCIPLINE. — Un capitaine du 2 régiment d'artillerie de la garde a fait communiquer aux hommes de la 1re batterie de ce régiment l'ordre du jour suivant :

« L'artilleur X... est puni de trois jours de salle de police pour avoir injurié un cheval du service royal. »

Le délit de l'artilleur coupable consistait simplement dans le fait d'avoir, dans un moment de colère, dit à un cheval de l'attelage de sa batterie : « Cochon d'animal ! »

Le capitaine, soucieux de l'honneur des chevaux militaires, n'a pas demandé si l'attitude du quadrupède ne pouvait pas avoir provoqué l'exclamation offensante du soldat.

# BIBLIOGRAPHIE

M. E. Simon, ayant été consul de France en Chine, s'y est épris de l'organisation familiale qui a résisté aux transformations politiques de ce pays, s'est perpétuée jusqu'à nos jours : dans le volume *La Cité chinoise*(1) il nous en trace un tableau absolument idyllique.

Selon l'auteur, la famille chinoise est l'organisation la plus parfaite : elle assure le bien-être à tous ses membres, en les groupant autour du patrimoine ancestral, se transmettant de génération en génération, mais rendu inaliénable.

Si la famille devient trop nombreuse, elle essaime, une partie va, sur un terrain qu'elle acquiert, essayer de former un nouveau noyau familial, recevant, en attendant, aide du noyau primitif.

C'est la famille qui, paraît-il, juge des délits, et punit ses membres délinquants. L'auteur explique ainsi la population de misérables qui existent en Chine. Ce seraient les membres indignes que les familles auraient retranché de leur sein.

Que l'organisation familiale chinoise soit parvenue à empêcher l'immixtion de l'Etat dans certaines de ses affaires, qu'elle soit parvenue à atténuer, pour beaucoup de ses membres, les causes de misère, cela est fort possible. Mais M. E. Simon, par le peu de bien qu'il a pu constater, ne s'est-il pas laissé enjôler par l'enthousiasme et ne s'en est-il pas exagéré les effets ?

Ce qui nous le ferait supposer, c'est qu'il nous dépeint des paysans qui, par la délicatesse des sentiments qu'ils expriment, ne seraient pas déplacés dans le salon le plus select. De plus, quoiqu'en dise M. Simon, si nous nous en rapportons à ce que racontent d'autres voyageurs, l'Etat, en Chine, y est tout aussi omnipotent, sinon plus, qu'en Europe, la misère grouille dans les villes et y coudoie des fortunes colossales qui, là-bas comme ici, ne peuvent s'établir qu'au détriment de quelques-uns sûrement.

Frappé de ce qu'il a vu en Chine, et du contraste de misère et d'opulence qu'il n'a vu qu'en Europe, M. Simon imagine un mandarin chinois, chargé par son gouvernement de venir étudier la civilisation européenne et de lui faire un rapport sur ce qu'il aura vu.

C'est le rapport de ce mandarin fictif que M. E. Simon nous donne dans le volume suivant : *La Cité française*, à la même librairie.

Notre fausse civilisation y est mise à nu. Son excès de richesse d'un côté et d'extrême misère de l'autre, ses arts portés à un haut degré de puissance et la pauvreté intellectuelle de la partie déshéritée de sa population y sont décrits avec verve. Son égoïsme y est fustigé avec ampleur. Mais où il nous semble que l'auteur se trompe encore, c'est lorsqu'il attribue tout le mal à la religion, laissant dans l'ombre les méfaits de l'organisation économique et politique.

La religion, comme tous les pouvoirs, a apporté à l'humanité son fardeau d'exploitation et d'oppression, mais son développement a été parallèle à celui des pouvoirs politique et économique ; la part néfaste de l'un dans l'exploitation de l'humanité n'a pas été inférieure à celle des autres. Aujourd'hui, la religion est de bien peu de poids dans les institutions humaines. Il y a longtemps qu'elle ne serait plus, tuée par l'indifférence, si elle n'était soutenue par l'autorité et le capital.

Enfin, dans un dernier volume : *Sur la terre et par la terre*, M. E. Simon nous apporte la conclusion de son œuvre.

Selon lui, pour parer à la misère qui nous dévore, il n'y a qu'à constituer, en Europe, des groupements familiaux, tels qu'ils existent en Chine, avec patrimoine commun, indivis et inaliénable.

Le moyen, il ne l'indique pas trop. Il nous cite une tentative faite en Angleterre, grâce à la générosité d'un lord anglais qui fait les premières avances à quelques familles qui se libèrent ensuite et prospèrent, grâce à leur prévoyance et leur économie. Mais M. E. Simon fait une critique trop victorieuse de l'égoïsme bourgeois, de l'exploitation que le capital fait subir aux travailleurs pour que nous puissions croire qu'il s'arrête un seul instant à croire à la généralisation du lord anglais, et qu'il envisage cette supposition comme un moyen sérieux. Il repousse les moyens violents. Que reste-t-il alors ? Il ne le dit pas, mais évidemment l'ordre, l'économie, l'entente et une réforme légale ! c'est maigre. Et c'est forcé d'aboutir à ces remèdes de bonne femme, quand on veut respecter chez les possesseurs actuels le produit de l'exploitation qu'on leur reproche.

« On ne fonde rien, dit M. Simon, à la page 230 de son volume, sur des collections d'individus, même quand ces individus sont réunis au nom d'intérêts mieux définis que ceux qui existent maintenant dans les groupes naturels ou de sympathies personnelles. Les sentiments changent ; les intérêts varient aussi selon les lieux et les industries », et il part de là pour demander des règlements qui limitent l'initiative et l'indépendance individuelle, fixent aux individus des conditions égales de salaire et de travail. Quel illogisme !

C'est que M. Simon part de la fausse conception dont partent les partisans de l'Etat dont il cherche à amoindrir le rôle ; conception qui leur fait considérer les sociétés humaines comme préexistantes à l'individu.

Pour les partisans du gouvernementalisme, c'est l'Etat qui représente la société et qui a tous les droits ; les individus, eux, n'existent que pour le bon fonctionnement des rouages administratifs ; leur existence ne compte pas, ils doivent se sacrifier pour le plus grand bien de l'entité société.

Quand Auguste avait tué, il disait que la Pologne était ivre. Quand l'Etat touche exactement ses impôts, peu lui importe qu'une catégorie d'individus crèvent de faim ; la société est riche !

Ayant constaté la fausseté de cette allégation M. Simon croit avoir trouvé le remède en demandant d'enlever, à l'Etat, ses prérogatives, et de les donner à une autre entité ou au groupe qui en tiendra lieu. Or, comme l'Etat, la Famille n'existe que parce que deux individus ont pu, primitivement s'associer.

Ils en engendrent d'autres qui y restent s'ils y trouvent leur bonheur, mais l'existence de la famille est subordonnée à l'existence des individus, que ceux-ci se dissocient, la famille est détruite, elle n'a donc pas d'existence propre. Que m'importe donc, à moi, individu, que l'Etat, la famille, soient grands, forts, riches et puissants, si c'est au détriment de ma propre force, de ma propre puissance, de mon propre bonheur.

Arrivé sur la terre, sans l'avoir demandé, je n'ai qu'à chercher à y vivre dans les meilleures conditions possibles, n'ayant d'autres devoirs que ceux de la réciprocité, ne devant rien à aucune de vos entités. La Société, la Famille, n'existent pour moi qu'autant que j'y trouve des conditions certaines de libre développement, si elles veulent se prévaloir de leur antériorité à mon existence pour entraver ma liberté d'action, mon intérêt bien entendu m'ordonne de m'y soustraire.

Il est de toute évidence que l'individu a tout intérêt à associer ses efforts, à d'autres individus, pour lutter contre le milieu ambiant. Mais encore faut-il que cette association augmente la puissance des individus qui s'associent, si elle n'a pour effet que d'augmenter la puissance des uns au détriment des autres, elle ne répond pas à son but.

Les sociétés humaines, par conséquent, n'ont et ne peuvent avoir aucun intérêt propre, leur raison d'être consistant à faciliter aux individus l'éclosion de leur personnalité, de leur activité. Les groupements ne peuvent reposer sur aucune loi primordiale, sur une base fixée arbitrairement et antérieurement aux individus, eux seuls étant juges du mode d'emploi de leur activité, du choix de leurs moyens, étant les seuls aptes à juger de la direction de leurs affinités de tempérament ou de conceptions qui doivent les guider dans leurs groupements.

C'est en oubliant ces vérités primordiales, que les sociologues qui s'occupent de créer des sociétés futures à l'image de leurs conceptions, en arrivent à tant d'inconséquences.

Malgré tout, les ouvrages de M. Simon sont à lire, pour leur vigoureuse critique de la société actuelle.

(1) Un vol. 3.50, à la librairie de la *Nouvelle Revue*, 18, boulevard Montmartre.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

SAINT-CLAUDE. — Les compagnons de Moirans, qui ne l'on croyait indifférents aux idées, viennent au contraire d'affirmer hautement leurs vues anarchis-

les Ceux de Saint-Claude, enchantés de cette déclaration demandent à entrer en relations avec ces camarades. Pour ce faire, les lecteurs de la *Révolte*, du *Père Peinard*, de l'*Insurgé*, et les compagnons habitant les cantons de Moirans, et de Morez, pourront s'adresser au comp. Basle François, diamantaire, 1, rue du Pré-Saint-Claude. Nous pourrons développer par là notre activité et agrandir le champ de la propagande.

***

Nous recevons la lettre ci jointe :

Perros-Guirec, 22 août 1893

(Côtes-du Nord.)

Monsieur le Directeur de *La Révolte*.

Monsieur,

On m'envoie l'article paru dans votre journal sur le roman que j'ai publié il y a dix huit mois sous le titre : *La Conversion d'André Savenay*.

Je n'ai rien à dire de la façon sommaire dont il est exécuté. Je ne protesterai pas même contre la façon hardie dont vous travestissez mes idées en soutenant que je me borne à réclamer « une caisse de retraites pour les invalides du travail et l'impôt progressif ».

Cela fera rire quelque peu ceux qui me connaissent.

Mais je ne saurais laisser passer sans protestation l'injurieuse insinuation d'être un socialiste de hasard, « un de ces malins, comme vous dites, qui orientent leur barque au vent qui souffle ».

Il est dur, Monsieur, d'avoir passé en exil une bonne partie de sa vie et d'être resté fidèle à sa cause vaincue pour s'entendre, après cela, adresser de pareils reproches M. B., mon compagnon d'exil en Suisse, avec qui j'ai le regret de ne pas être d'accord sur tous les points, mais avec qui je m'honore d'avoir toujours été en excellents termes, pourra vous dire si je mérite d'être ainsi traité.

J'entends bien. Vous voulez me punir de la sorte d'avoir dit que certains attentats prétendus anarchistes ont été organisés par la police. Or, dans le même article, vous reconnaissez vous-même que la police a eu part à certaines explosions, mais que « celles-là ratent toujours ou sont préparées si maladroitement qu'on voit la ficelle. » Je n'ai pas dit autre chose et je pourrais vous renvoyer aux aveux bien connus de M. Andrieux dans ses *Mémoires*.

J'ai songé si peu à calomnier le parti anarchiste que j'ai mis toute ma conscience à exposer fidèlement ses idées dans mes *Études sur la France contemporaine*. Les procédés dont votre journal use à mon égard n'ajouteront pas à mon estime pour un parti dont je respecte l'idéal et réprouve les moyens d'action, parce que l'emploi de la violence et des explosifs me semble absolument contraire à cette absence de contrainte qui est l'idéal anarchique.

Je puis me tromper ; mais, disant franchement mon opinion, je réclame pour elle le respect que j'accorde à celle des autres.

Veuillez agréer, monsieur, mes salutations distinguées.

Georges RENARD,

*Professeur à l'Université de Lausanne.*

M. G. Renard n'est pas content de la façon dont on a apprécié son livre, et il trouve surtout que l'on n'en a pas dit assez long. De cela peu nous chault, et nous ne nous en occuperions pas, si sa lettre ne contenait une de ces petites perfidies que les adversaires quand même de l'anarchie, lancent aux anarchistes lorsqu'ils sont à bout d'arguments.

« Je respecte l'idéal anarchiste » nous dit-il; et, parce qu'il en repousse les moyens violents qu'acceptent les anarchistes, dans son livre il les traite de « chevaliers de la dynamite » et d'agents provocateurs.

Ainsi, selon M. Renard, l'idéal anarchiste est très respectable, mais cet idéal « respectable » n'a pour effet que d'engendrer des adeptes qui ne le sont guère. Comprenne qui pourra cet illogisme.

Jusqu'ici, nous aurions cru que c'était un moyen d'améliorer les humains que de leur offrir un idéal : selon M. Renard, c'est le contraire. S'il ne veut pas nous expliquer cette contradiction, nous allons le faire pour lui.

C'est que les aspirations anarchistes, présentées comme un idéal lointain, comme une sorte de rêve très difficile à réaliser, ça ne gêne pas les bourgeois de le « respecter » et même de l'admirer; ils renchériront sur nous. Comment donc! s'écrient-ils. C'est ça l'anarchie! mais c'est magnifique! nous en sommes! Seulement, voilà, l'homme est encore trop mauvais, c'est difficile à réaliser, dans cinq ou six mille ans, peut-être pourra-t-on y arriver, en attendant, il nous faut accepter la Société telle qu'elle, en tâchant de l'améliorer graduellement. Et on se donne ainsi un brevet de libéralisme, et on peut prendre sa part de l'assiette au beurre, en ayant l'air de travailler à son renversement.

Seulement, à côté de cela, il y a des individus qui se sont enthousiasmés de cet idéal, et veulent travailler à sa réalisation. Au lieu de s'arrêter devant les obstacles et de se contempler le nombril, en attendant qu'ils disparaissent, ils travaillent à les renverser, sans s'occuper si cela trouble la digestion de quelques repus. Voilà des gaillards qui sont passablement en...nuyeux et dont il faut se débarrasser; on les qualifie de mouchards, et voilà comment il se fait que l'anarchie serait l'idéal de la perfection humaine s'il n'y avait pas... d'anarchistes.

Maintenant, pour prouver à M. Renard que nous n'avons personnellement rien contre lui, nous avons fait choix de quelques passages de son livre, que nous ne demandons pas mieux que d'insérer dans notre supplément, si son ire est un peu calmée.

***

La *Revue Anarchiste* nous demande d'annoncer que son adresse est 32, rue Gabrielle, Paris. Son prix est de 0.15 le numéro, 5 fr. l'année.

***

SAINT-SAVOURNIN. — Les Humanitaires (Groupe Anarchiste) — Les anarchistes protestent de toute leur force contre les faits inqualifiables qui se sont produits à Aigues-Mortes, ils en font remonter la responsabilité aux capitalistes éhontés, qui exploitent d'une façon ignoble les prolétaires.

Le groupe engage les anti-patriotes à faire une agitation énergique contre les gouvernements aux abois, qui se voyant perdus ne craindraient pas de lancer les peuples dans une lutte fratricide.

Les Humanitaires envoyent à leurs frères d'Italie, en même temps que leurs regrets, l'expression de leurs sentiments fraternels.

## A NOS CAMARADES

Etant donnée à notre égard l'attitude incorrecte de *M. Stock*, l'éditeur de la *Société Mourante*, nous cessons nos relations avec lui, mais en restant maîtres de l'ouvrage.

Un camarade nous a proposé de faire l'avance d'une édition à bon marché, nous prions ceux qui nous ont demandé des exemplaires de patienter un peu. D'ici quelque temps nous pourrons leur offrir la nouvelle édition à 1 fr.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Q. à Haute-Roche, 0.40. — B. à Saint-Victor-la-Coste, 0.25. — Jeanquimarche, 25 fr. — Un vieux savoyard, 50 fr. — C. à Romainmotier, 2 fr. — Zisly, 0.45. — G. C. à Pantin, 1 fr. — Vve C. à Houdan, 1 fr. 25.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Un vieux Savoyard, 50 fr. — Collecte faite dans une manifestation publique à Dijon, 2 fr. — J. P. à Vienne. — M. G. à Valbelle, 0.60.

## PETITE CORRESPONDANCE

Benoit Valette, à Roanne. — Bien inutile de relever cela.

C. à Lunay. — N'avons pas la *Liberté de l'amour*. Que faut-il envoyer en place ?

Zisly. — 14, Progrès, Chaux-de-Fonds.

*L'Insurgé* et *Revue Anarchiste*. Envoyez G. et à Rolle, libraire, angle des rues Ramey et Floreal.

Le *Libertaire Vauclusien* a-t-il reçu lettre de Zisly ?

P. à Mustapha. — Merci des renseignements, Us liserons. — La date est utile pour la vente, tandis que la distribution de numéros n'est qu'un fait accessoire.

A. à Saint-Maurice-sur-Fessard. — Le *Producteur* 1 fr. pour 3 mois. Nous pouvons lui faire parvenir.

Barbier. — Convocation de la soirée familiale a été oubliée.

L. à Bordeaux. — Je n'ai plus le manuscrit.

*Peinard*. — *Sempre Avanti*, Livorno, demande l'échange.

Sténograf. Buenos-Ayres. — Reçu timbre. Merci.

*Lâche*, débute très bien, mais la conclusion est un peu faible comme argumentation.

Les camarades qui correspondent avec le compagnon Delalé sont priés de prendre note de sa nouvelle adresse : 13, rue du Repentir, à Vienne (Isère).

La compagne Dubois, de Bordeaux, accuse réception de 4 francs des compagnes de Reims et 0,50 de Langon.

M. à Troyes. — Et les 100 postes que le comp. J. doit depuis six mois, quand va-t-il se décider à les payer ?

M. à La Haye. — B. à Lyon. — M. à Nonancourt. — P. à Villefranche. — G. à Romainmotier. — C. à Tunis. — G. à l'Arbresle. — N. à Chaux de Fonds (10 fr.)

*Sempre avanti*. — A. A. à Saint Savournin. — G. à Carpentras. — B. E. à Perpignan. — C. à Mézieres. — M. à Avignon. — M. B. à Lyon. — L. à Grenoble. — B. à Nîmes. — D. à Vienne. — G. à Valbelle. — G. à Cognac. — N. à Boult-sur-Suippe. — V. A. à Roubaix. — P. A. à Angers. — T. à Laeken.

Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

PARIS. — Groupe d'Etudes et de vulgarisation des V^e^ et XIII^e^, réunion samedi 2 septembre à 8 h. 1/2 du soir, salle Messiez, 127, rue Mouffetard.

Suite des causeries, sur l'organisation du travail et les préjugés.

ROUBAIX. — Les anarchistes de Roubaix et environs sont convoqués à la réunion qui aura lieu le dimanche 3 septembre, à 7 heures du soir, rue d'Alkermann, 144.

ORDRE DU JOUR :

Résultat des élections.

MONTPELLIER. — Le groupe « anarchiste communiste » l'Homme Libre », se réunit le samedi de chaque semaine, au local habituel, café du Pin de l'Olivier, Place de l'Olivier.

AMIENS. — Tous les dimanches à 3 h. du soir, salle Lévêque, 64, rue du Faubourg de la Hotoye réunion des anarchistes.

Causeries, chants et poésies.

**LA RÉVOLTE** est en vente à Lyon chez Marius Blain, 4, rue Romarin.

On y trouve également *le Père Peinard*, *l'Insurgé*, *la Débâcle* et tous les journaux et publications anarchistes.

*Le Gérant-Imprimeur :* J. BILLOT.

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SIXIÈME ANNEE, N° 52. DIX CENTIMES DU 9 AU 15 SEPTEMBRE 1893

L.I.S.G. COLLECTIE

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LES ÉMEUTES

De nouveau, pendant tout un mois, l'émeute ouvrière n'a cessé de gronder en Europe et aux Etats-Unis.

La vague est venue cette fois ci de l'Orient. En Bohême, pendant plusieurs jours, le gouvernement était aux abois. Les grèves éclataient dans les centres miniers et industriels. Mais ce n'était plus une cessation tranquille du travail pour ceux qui en avaient devant eux. Ceux qui n'en avaient pas — les désœuvrés forcés — accouraient par milliers, non pas pour remplacer leurs frères, mais pour faire cause commune avec eux, prendre part à leurs manifestations, livrer bataille à la police et à la troupe quand elles venaient prendre la défense des riches. Repoussés ici, les manifestants se répandaient dans la ville, rossaient les bourgeois dans la rue, pillaient les magasins, donnaient l'assaut à une usine mal protégée ; quelquefois ils se barricadaient dans quelque faubourg, et livraient combat, en s'armant de ce qui leur tombait sous la main : pierres, madriers, briques, lingots d'acier.

---

Puis, ce fut le tour de Vienne. La capitale autrichienne fut mise sans dessus dessous pendant plusieurs jours par les ouvriers sans travail, soutenus par ceux qui, en jargon social-démocrate et bourgeois, s'appellent *populace*, *Gesindel* ou *mob*. Les faubourgs étaient en révolte ouverte, et les télégrammes trahissaient la terreur des possédants.

---

Ce fut ensuite l'Italie. Les rixes d'Aigues-Mortes auxquelles les social-démocrates peuvent se vanter d'avoir bien contribué pour leur part, ces rixes avaient provoqué un mouvement d'indignation dans toute l'Italie. Mais — chose frappante — les fureurs populaires se portèrent bientôt, non sur les étrangers, mais sur les exploiteurs de la chère patrie. Plus intelligents que les chauvins de la démocratie sociale, les travailleurs italiens profitèrent de l'agitation pour régler leurs comptes avec leurs compatriotes exploiteurs.

A Naples le mouvement prit un caractère tout à fait sérieux. Il éclata à la suite de la grève des cochers. Comme par un coup de théâtre, une grève qui ne devait intéresser qu'un petit groupe de travailleurs, devient une emeute populaire. Le peuple pillait les magasins, surtout d'aliments.

Avec des fusils enlevés aux armuriers, on se battait contre la police.

Des hôtels bourgeois furent pillés, le sang coulait.

Les riches demanderent des troupes à Rome, ce qui leur fut refusé, vu l'esprit émeutier de la capitale. On trouva enfin quinze mille soldats qui furent envoyés à Naples. Quinze mille seulement puisque de tous côtés venaient des demandes de troupes. Dans beaucoup de villes et de pays, grands et petits, il y avait des émeutes. Les autorités civiles abdiquèrent tous leurs pouvoirs entre les mains des militaires, et Naples est encore jusqu'à présent sous le gouvernement du sabre. Treize cents hommes sont en prison. Tout le mouvement avait pris soudain des proportions imposantes : la presse est unanime à dire que depuis 1848 il n'y a pas eu de mouvement aussi sérieux en Italie.

---

Chose à remarquer. Aussi bien en Autriche qu'en Italie, on se plaint entre bourgeois de l'esprit mutin de la troupe. Les officiers hésitent à se lancer sur le peuple. Les soldats expriment ouvertement leur répugnance de marcher contre le peuple et de se faire massacreurs de femmes et d'enfants pour les beaux yeux des gouvernants.

On l'avait déjà remarqué à Paris, lors des émeutes Lozé. En face de mouvements plus étendus et plus populaires, la troupe a encore plus ouvertement exprimé sa répugnance de se faire le bourreau de la guerre civile.

---

Viennent ensuite les emeutes en Espagne, à St-Sébastien, dirigées ouvertement contre le gouvernement. L'indépendance provinciale fut le drapeau de ces émeutes, qui bientôt prirent un caractère éminemment populaire, dirigé contre les gouvernants et les possédants. Ici encore, le gouvernement, voyant l'esprit indécis des soldats, a dû faire force promesses pour apaiser le courroux populaire.

---

On a aussi lu certainement, dans les journaux quotidiens, qu'en ce moment, il y a chaque jour des rixes et des émeutes en Angleterre, surtout dans le pays de Galles. La grève des mineurs n'est malheureusement pas générale ; mais elle est très étendue, et les grévistes font preuve d'une aigreur dans leurs rapports avec les exploiteurs, qui prouve que l'ère des grèves paisibles touche à sa fin, en Angleterre comme ailleurs. Malheureusement les rixes ne sont trop souvent que des luttes entre misérables qui se disputent le droit d'être exploités pour ne pas mourir de faim.

---

Enfin, au moment où l'on s'y attendait le moins, l'exposition de Chicago est devenue le théâtre d'une émeute populaire.

Le 30 août, une masse énorme, inattendue, d'ouvriers sans travail, se tenait en face de l'Exposition, autour du monument de Christophe Colomb. Les discours prononcés étaient d'une violence extraordinaire. Pendant ce temps, une colonne de 500 Italiens et Slaves marchait pour s'emparer des fusils qu'un club ouvrier avait en sa possession. Ils furent repoussés. Bientôt une lutte sérieuse s'engagea entre la foule et la police. Un chemin de fer fut démonté et la foule se défendait à coups de boulons et de madriers. Bref, le tout prit soudain un caractère si sérieux qu'une batterie de mitrailleuses Gatling, arriva au galop prendre position devant les bâtiments de l'Exposition, qui allaient être envahis d'un moment à l'autre!..

Manifestation de Sans-Travails, devenant tout à coup une menace de pillage de l'Exposition, cela ne peut que donner à réfléchir.

---

La conclusion à tirer de tous ces faits est évidente.

Il n'y a plus de grèves ni de manifestations de désœuvrés, que les anarchistes puissent traiter avec dédain. On sait comment elles commencent, personne ne sait plus comment elles finiront. — Une émeute? — Non, Sire, une révolution, disait on au siècle passé. D'un jour à l'autre la vie, les faits peuvent donner la même réponse au sceptique.

L'esprit égoïste, étroit, autoritaire et conséquemment avili des unions ouvrières est certainement un courant de leur existence. Mais il y a aussi l'autre courant qui ruisselle sous la surface et qui travaille l'esprit de l'ouvrier, l'inspirant de haine contre tout ce qui estriche et range, d'impatience de secouer la misère, d'espoir pour l'avenir. L'un — officiel, de pose et de montre, limité aux unionistes organisés, l'autre — profond, souterrain, révolutionnaire, se ramifiant dans la masse des souffrants. Les deux courants existent, mais continuellement le second prend le dessus sur le premier et le déborde.

C'est pourquoi, dans tous ces mouvements les anarchistes ont pris part : sans s'afficher comme « parti », mais comme hommes de cœur, agissant là où le peuple fait preuve d'un esprit de revolte.

---

Que manque-t-il à ces mouvements pour prendre des proportions et une importance plus grandes ?

Les blanquistes nous parleront du moyen d'ensemble, de direction, mais nous savons que l'ensemble ne se crée pas artificiellement, et que la « direction » n'a toujours été qu'une chaîne attachée à tous les mouvements populaires.

Ce qui manque, c'est l'audace ! l'audace de se dire qu'on en a assez, et que, au lieu de se faire écharper en combattant avec les policiers, on fera désormais un pas décisif pour frapper capital et Etat au cœur même.

Après l'ère des actes individuels, celle des

émeutes populaires touche aussi à sa fin. Elle a préparé le terrain, et le temps est très proche où il faudra, au sein de l'émeute populaire, déployer le drapeau de la révolution.

Que la pensée populaire prenne seulement cette direction, que l'audace grandisse dans les cœurs — et le drapeau de tous les écrasés surgira bientôt dans les émeutes qui ne cesseront et ne cesseront pas d'agiter la vieille société.

## UN GROTESQUE

Nous n'avons pas d'encre ni de temps à perdre pour relever les insanités qui pullulent dans certains journaux. Mais il est des calomnies qu'on ne saurait laisser sans réponse. En voici une avancée par M. Barrès.

M. Barrès (Maurice), homme de lettres, avait quelque peu déserté l'étude de son *moi*. Il paradait sur les tréteaux législatifs : il se croyait quelque chose, peut-être quelqu'un. Et il a voulu le montrer. Mais l'action lui a porté malheur. Il ne réussit que dans le rêve, et encore ! Quand il contemplait son nombril le monsieur n'était que ridicule ; il est devenu malpropre. Et nous le prouvons.

L'autre semaine, des compagnons en tournée à Neuilly, ont pris la liberté grande de jeter des bâtons dans les roues de son char électoral. Ils auraient même étrillé quelques-uns des gardes du corps de M. Barrès. Aussitôt l'*Echo de Paris* crie à la garde ; il appelle la police, il réclame l'arrestation des coupables. Jusque là, il se comportait en bourgeois. Mais il passe la mesure : et publiquement, dans un journal à grand tirage, il traite les compagnons de mouchards, d'auxiliaires de Dupuy qui veut à toute force empêcher sa réélection. M. Barrès a eu l'occasion de connaître des anarchistes, et il sait fort bien qu'il a lancé là une belle et bonne calomnie. Il aurait dû laisser cette besogne aux plumitifs de la préfecture payés pour cela. On va le combattre dans son fief électoral. Eh bien ! quoi n'est-ce pas le droit des anarchistes aussi bien que du premier citoyen venu ?

M. Barrès a perdu là une belle occasion de se taire, et de s'éviter une mauvaise action. Ça ne lui a guère profité, puisqu'il n'a ramassé qu'un chiffre de voix dérisoire, et la petite infamie lui reste pour compte. Le voici remis, renvoyé à ses chères études. Il écrira quelques pages pour l'ébattement d'une douzaine de snobs et de cailletes hystériques pour qui le pathos décadent est de la littérature. Et son *moi*, son fameux *moi* ! il pourra le caresser à son aise et à loisir.

Qu'il nous rende le service de ne plus faire parler de sa suffisante personne : ce sera toujours ça de gagné.

## A AIGUES-MORTES

Les si douloureux événements d'Aigues-Mortes n'ont pas fait grand bruit dans la presse bourgeoise. Aussi bien depuis quelques jours ces messieurs ne mettent plus guère le nez hors du lupanar électoral. Ils conservent leurs tartines pour autre chose, car ils savent bien où le bât les blesse en cette affaire. Ils savent bien que le sang répandu est la conséquence logique et directe de l'organisation bourgeoise du travail.

Voyez plutôt les faits.

De tous les salins d'Aigues-Mortes seuls ceux de Mourgues appartiennent à une compagnie indépendante. Tous les ans cette compagnie fait exécuter les travaux de lavage, avant les compagnies concurrentes, par des ouvriers français qui ensuite vont se prêcuter aux salins de Peccais pour se faire embaucher.

Or, il leur fut répondu cette année qu'on ne pouvait les recevoir, car on attendait six cents Italiens qui devaient travailler à *des prix de beaucoup inférieurs*. Cent cinquante ouvriers sur huit cents furent cependant admis.

Dès leur arrivée les Italiens en grand nombre résolurent d'attaquer les ouvriers français, ce qui fut fait mercredi à coups de pierres et de pelles américaines. La gendarmerie put enfin éviter le massacre des cent cinquante Français par leurs quatre cent cinquante agresseurs.

C'est pour se venger de cette attaque que les ouvriers français se portèrent en masse contre les Italiens. Ce fut pendant toute la journée du 17 un massacre, que la force armée fut impuissante à empêcher, une véritable tuerie où de chaque côté les adversaires firent preuve d'un incroyable acharnement.

Sur qui pèsent les responsabilités de ces tristesses si ce n'est sur le patron, sur le patron qui a trompé les italiens en ne leur gardant pas toutes les places qu'il leur avait promises, sur le patron qui a volé les Français en diminuant le salaire accoutumé ?

Si ces étrangers ont, pour travailler en France, quitté leur pays, c'est que sans doute ils n'y trouvaient plus leur vie. Donc, peut-on leur en vouloir d'avoir vu rouge lorsqu'ils ont trouvé prises une partie des places qu'ils se croyaient réservées.

Quant aux ouvriers français, sont-ce des bourgeois patriotes, sont-ce des chauvins chanteurs de Marseillaise qui osent les blâmer d'avoir donné la chasse à des Italiens venant en France leur prendre le pain qu'ils mangeaient là depuis si longtemps ?

Non, bourgeois, vous n'avez pas le droit d'être sévères avec les malheureux qui s'étaient égorgés dans la lutte pour la bouchée de pain que vous mesurez à leur ventre.

Non, vous n'avez pas le droit de les juger ces crève-faim, ces inconscients, presque ces brutes, quand vous, les riches, vous les raffinés, vous les instruits non seulement vous tuez vos frères pour atteindre à la sinécure enviée, mais encore vous vendez vos femmes et vous prostituez vos filles.

Ne les jugez donc pas, mais au contraire, à deux genoux remerciez-les ces hommes qui se mangent entre eux quand ils ont faim plutôt que de toucher à vos richesses.

N'essayez pas non plus, c'est inutile, de mettre un masque douloureux à votre vénale face d'usuriers. Réjouissez-vous au contraire et battez des mains comme autrefois les empereurs de la décadence latine lorsque les gladiateurs mourants les saluaient du regard, *te morituri salutant !*

Mais non, vous n'oserez pas rire non plus, parce que vous savez vous autres, — ce que ne savaient pas les empereurs de Rome — comment finissent les décadences. Et vous vous demandez, anxieux, si l'heure est proche qui doit venir où vos victimes affamées ne s'entretueront plus, mais se prendront par la main pour marcher contre vous.

## Dans les publications

Nouveau journal : *La Società Socialista*, à Athènes (Grèce).

Ce journal, bi-mensuel, se propose de traiter la question sociale, au point de vue le plus large et le plus impartial. Il n'est pas anarchiste, et semble plutôt puiser ses inspirations dans le socialisme démocrate allemand. Mais son premier numéro ne donne prise à aucune critique grave : il faut attendre, et nous suivrons de près son feuilleton : *Les Races du Socialisme*.

∴

### De langue hollandaise

Les délégués hollandais au congrès de Zurich rapportent (ce que jusqu'ici nous ignorions en France) que les socialo-parlementaires pour les mettre à la porte les indépendants et les anarchistes exclus, avaient fait appel à la police — qui d'ailleurs n'a pas eu à intervenir.

Cette cordialité entre les socialo-démocrates et la police suisse n'a rien de surprenant. Le directeur de la police du canton de Zürich, le nommé Vogelsanger, est un social démocrate des plus convaincus, faisant partie, depuis de longues années et simultanément, de la police et de la grande organisation socialiste collectrice marxiste.

A l'époque de son élévation à la dignité de directeur de la police cantonale, les torche-cul socialistes exultaient de joie, parce que le gouvernement suisse, parce que cette nomination avait prouvé que les socialistes étaient parfaitement capables de remplir toutes les fonctions.

Nous n'avons jamais dit autre chose !

∴

### De langue allemande

Le *Vorwaerts*, le moniteur officiel de la fraction social-démocrate au Reichstag, écrit dans un de ses derniers numéros : Hambourg, la ville des millionnaires, est représenté au Reichstag par trois social-démocrates. C'est ainsi que contre la richesse inouïe d'un petit groupe, la grande masse des déshérités proteste — avec le bulletin de vote.

C'est à faire frémir les bourgeois !

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — C'est fait. Le deuxième et dernier acte de la comédie électorale vient de finir. La ménagerie législative est au complet. Il y manque bien deux ou trois fauves qui, à vrai dire, en étaient le plus bel ornement. On ne verra plus Sa Suffisance Floquet et sa Canaillerie Clémenceau. Mais il reste assez d'aigrefins et d'imbéciles envoyés là par la masse inconsciente. En voilà pour quatre ans de tripotages de marchés, de pots de vin, plus cyniques que jamais, puisque le suffrage vient de refaire à nos panamistes une virginité. Le régime se ferre de plus en plus malpropre, jusqu'au jour, plus proche peut-être qu'on ne pense, du coup de balai définitif.

***

Angers. — Les affiches apposées par les camarades ont eu le don d'exaspérer les mouchards et les bourgeois. Aussi a-t-on mis en œuvre tous les procédés canailles pour empêcher le bon travail des compagnons. Philippe, Maru, Pierre André, Maillard, ont été appelés devant les soi-disant magistrats pour avoir à répondre d'affichage, de discours anarchistes, et même de candidature : car les valets de chez nous se figurent qu'on n'a pas le droit de se moquer de leur loi et de leurs boniments perpétuellement, à toute heure et à tout propos, on leur rappellera qu'il existe des résolus qui font le procès à l'infecte société bourgeoise, et n'auront de cesse que lorsqu'elle aura été jetée à bas.

***

Montpellier. — On connaît le drame qui s'est passé à l'église Ste-Anne. Une femme a tué à coups de revolver un sieur Jean, notaire, qu'elle accuse de lui avoir volé sa fortune. Naturellement, on l'a arrêtée : il faut toujours qu'on arrête. L'autorité n'est faite que pour ça. La femme fait bonne contenance : elle a conscience d'avoir accompli un acte de justice, en tuant son voleur.

Cette affaire a plus d'importance qu'un assassinat banal, comme on en lit tous les jours divers des journaux. On saisit là, une fois de plus, le vice de cette société qui repose uniquement sur la propriété privée et sur le capital. Pour s'assurer ce capital il n'est sorte d'infamie que les gens ne soient poussés à commettre. Et cela durera tant qu'on n'aura pas mis en commerce la richesse générale. Quelques exemples comme celui qu'on vient de donner ici ne pourront que hâter le moment où l'on pourra procéder à la reprise.

***

MEZIDIERS. — Voici finie la comédie électorale, et l'on peut dire que jamais elle ne nous avait fourni spectacle plus écœurant. Le pontife possibiliste J.-B. Clément s'en est donné à ventre déboutonné. Ce sont les pauvres ouvriers qui payaient les frais de tournée, en rognant le déjeuner de leurs enfants.

Le chiffre des abstentions a été assez élevé : les bourgeois et les socialos ont vomi des charretées d'injures à l'adresse des anarchistes, ces empêcheurs de danser en rond, mais qui savent bien, et cela par la persuasion, arracher le bandeau des yeux de leurs camarades de misère inconscients. Il faut que le pontife Clément et toute leur clique en fassent leur deuil.

***

NOGENT-SUR-MARNE. — L'Avre captée par la ville de Paris, fournissait, dans notre vallée, la force motrice à une demi douzaine d'usines. Pour pouvoir s'emparer de la rivière, la ville dut indemniser les usiniers, avec la clause qu'ils continueraient leur industrie, en substituant la vapeur comme force motrice à l'eau qui leur était enlevée.

Mais quelques-uns de ces exploiteurs ayant palpé la forte somme, se sont fort peu souciés de tenir leurs engagements. Deux ou trois viennent de fermer leur usine, jetant dans la misère quelques centaines d'ouvriers. Ceux qui restent ont profité de l'abondance des travailleurs inoccupés pour réduire les salaires. Et ceux qui édifient leur fortune sur l'exploitation des misérables, viendront nous parler de leur travail et des risques qu'ils ont couru ! — Des risques, en effet, il devrait y en avoir si les travailleurs avaient conscience de l'exploitation qu'ils subissent.

***

VIENNE-(ISÈRE) — La rapacité capitaliste vient de faire éclater une nouvelle grève parmi les ouvriers cardeurs, ces derniers demandent 25 centimes de l'heure, pour un travail répugnant, et où ils sont assujettis, à toute heure de la journée à des accidents horribles : il n'est pas rare de rencontrer à Vienne une malheureuse ayant laissé un bras dans les cardes, ce qui les réduit à mendier leur pain. Les exploiteurs, dont pas un ne dépense moins de 20.000 francs pour leur intérieur trouvent que 25 centimes de l'heure, ce qui multiplié par 11 donne 2 fr. 75, est beaucoup trop et déclarent cyniquement que les ouvriers sont par trop exigeants.

Canaille va !

Les élections se sont passées ici dans le plus grand calme, les moutons sont allés à l'abattoir en silence, sur 22.000 inscrits, 14,000 ont voté, donc 8,000 voix pour le candidat abstentionniste.

L'heureux décrocheur de la timballe est encore C. Jouffroy, le même qui en 1890, au moment du procès des anarchistes de Grenoble, fit mettre par le fusilleur Constans la ville de Vienne en interdiction de séjour, ce qui obligea nos amis Buisson et Pierre Martin à l'exil de leur ville natale pendant cinq ans, ce dernier fut obligé pour embrasser sa vieille mère en sortant de prison de l'appeler dans un coin reculé de la campagne. 18 localités aux alentours sont interdites à notre vaillant ami. Votre crétinisme ira trop loin, M. Jouffroy, et rira bien qui rira le dernier.

***

VALREAS. — Les travailleurs d'ici viennent d'être bien surpris : ils ne connaissaient les anarchistes que par les boniments des journaux officieux.

Ils sont encore sous l'impression des conférences données par le compagnon Montant qui, dans trois réunions publiques, a tenu l'auditoire sous le charme de la vérité. Ordinairement, en période électorale, on assistait à des scènes de pugilat : dans les 3 conférences le plus grand silence et la plus sympathique attention n'ont cessé de régner.

Les candidats, quoique présents, n'osaient pas affronter la tribune, pour la contradiction.

Encore de bonnes journées pour la propagande.

***

AIGUES-MORTES. — Nouveaux détails sur l'affaire. Les patrons, les coupables étaient tellement connus qu'ils avaient pris la fuite avant que la manifestation fut commencée. Et la terreur était telle, dans leurs bureaux, que les employés payaient à guichet ouvert sans s'assurer si les réclamants n'avaient pas déjà touché.

Quant aux Italiens, qui s'embauchent comme chiffonnols (terrassiers), ce sont de pauvres travailleurs qui n'ont aucune idée de la sociale. Ils arrivent, le crucifix d'une main et le poignard de l'autre, et avec ça patriotards dans l'âme. Il est bien difficile de leur inculquer des idées de révolte. Ils l'auraient cependant belle, dans leur pays, où ils crèvent de faim en ce moment : ils pourraient faire comme nos pères, à nous, des jacqueries et un 93.

Et ils réussiraient, car les prolétaires sont beaucoup plus émancipés qu'il y a un siècle, et les libertaires d'ici seraient là pour leur donner un coup d'épaule au besoin.

***

ALGER. — En chiffres ronds, sur 15.000 électeurs dans notre circonscription, nous avons eu 7.000 abstentions. Malheureusement, les 7.000 abstenus ne sont pas tous anarchistes. La plupart sont les indifférents ; mais en politique l'indifférence constitue un progrès, car elle exprime le dégoût. La majorité des abstenus font le raisonnement suivant : « Celui-là ou un autre, cela m'est égal ; je suis fermement persuadé que tous se valent et ne visent au mandat que dans leur intérêt personnel. Malgré leurs belles promesses, après l'élection ils ne penseront plus à nous, si ce n'est pour augmenter les impôts et par conséquent notre misère. » Ces braves gens ont évidemment raison et je crois que l'homme indifférent sur le choix du maître, parce qu'il est convaincu que ce maître, quel qu'il soit, le tondra toujours, est bien près de ne plus en vouloir de maîtres. Il suffit d'une étincelle pour faire jaillir la vérité dans son cerveau. La plus grande part sont effrayés par le mot anarchie, parce qu'on leur a dit que nous sommes des monstres, ce mot est pour eux synonyme de brigandage. Pourquoi ? Parce-qu'ils se font une idée absolument fausse du but vers lequel nous tendons ; ils ne se doutent pas qu'ils sont aux antipodes de la vérité ! Il nous faut donc faire de la propagande le plus possible et un des meilleurs moyens est celui des publications.

***

BOULT-SUFFEL. — *Leurs Élections* ! Très curieuse à observer, l'évolution qui se fait dans les mœurs électorales, bien favorable, il nous semble, à l'éclosion, au progrès des idées nouvelles.

Même dans nos campagnes relativement arriérées, où si rare est l'affinement de la culture intellectuelle, si peu répandu le goût des fortes lectures développant le jugement, les promesses, les boniments de candidats laissent fort indifférents. Le scepticisme, autrefois la marque des esprits forts, maintenant si répandu, si bien porté dans un certain monde, gagne aussi nos paysans. On finit par être convaincu que plus ça change, plus c'est la même chose, et l'on écoute ces phraseurs les mains dans les poches, avec l'indifférence dédaigneuse d'un malin qui la connaît, et auquel on tenterait vainement de monter le coup. On vient donc là pour rire un peu, s'amuser un brin aux dépens de bonshommes qui se prennent toujours au sérieux. C'est toujours autant de passé.

Détail caractéristique qui prouve bien le chemin perdu par tant de pratiques surannées, c'est l'envoi au bureau d'un président grotesque, inénarrable... Et cela sans protestation aucune. Le laisser faire dans toute sa beauté. On n'attache donc plus d'importance à cette mise en scène, à cette ridicule parodie du parlementarisme. Progrès bon à noter.

Un incident souvent renouvelé, et dont il nous paraîtrait utile de tirer la moralité, c'est l'absence complète de questionneurs. Silence sur toute la ligne. Est-ce dédain ou ignorance ? Ou faut-il en conclure que tous ces gens sont contents de leur sort, que ce sont bourgeois bien rentés, satisfaits, n'ayant rien à désirer qui auraient tort de se plaindre et de venir embêter un pauvre candidat par d'embarassantes questions ? Oh ! que nenni !

C'est qu'il ne suffit pas d'avoir des droits, mais qu'il faut surtout la faculté de les exercer. C'est qu'il nous importe peu d'avoir des tas de libertés dans les lois, solennellement décrétées dans les parlements de bavards, si la tyrannie des mœurs, le féroce égoïsme des possédants, ne les rendent toutes illusoires ou à peu près.

On se tait donc, on n'use pas de cette liberté tant vantée, parce qu'on craint les conséquences, les représailles, les œuvres basses de vengeance sournoise, parce que, pour l'humble ouvrier, pour l'employé, pour tous les petits, pour l'immense troupeau des salariés, il n'y a pas de liberté morale complète sans l'indépendance économique, parce que l'intolérance mesquine et tracassière de nos dirigeants nous interdit formellement l'usage de ces soi-disant libertés.

Voilà donc les fruits de cette éducation officielle, dite libérale, arche sainte sur laquelle on ose à peine porter une main sacrilège. Qu'a-t-elle fait de nous ? des trembleurs et des lâchement résignés. La société se partage en deux camps : ceux qui tremblent et ceux devant qui on tremble. On a tellement bourré nos intelligences des notions de respect, d'autorité, que nous perdons contenance devant un monsieur quelconque, pourvu qu'il soit galonné ou qu'il fasse sonner des écus. Imbécillement, servilement, nous nous inclinons encore (trop nombreux hélas) devant la sainte hiérarchie. Quand en finirons-nous avec ces ridicules superstitions, ces préjugés stupides où sombre la dignité humaine !

Ah ! dans une telle indigence, ils nous la baillent belle, ces bons candidats, avec leur liberté de conscience, leurs séparation des églises ajournée aux calendes grecques pour cause d'insuffisante préparation des esprits. Et c'est avec une jolie dose d'aplomb qu'ils viennent vous dire, pour se tirer d'affaire : « La séparation ! mais nous ne demandons que cela ; seulement oh ! ils font une toute petite réserve : faites-la d'abord dans les mœurs, et alors nous la voterons des deux mains ».

Eh ! parbleu ! fumistes que vous êtes, voulez-vous offrir à ceux qui ne possèdent pas le moyen de se séparer personnellement de toutes les églises, sans compromettre le pain de la famille ! Vous ne le donnerez pas ce moyen, car la chose fût-elle possible et elle l'est en grande partie, vous ne décrèterez pas l'aisance générale, dont la conséquence immédiate serait l'affranchissement moral des individus, la fin des superstitions, l'épanouissement de l'être humain dans une liberté illimitée.

Quoiqu'il en soit, ce fameux suffrage universel, qui, dans la pensée de ses inventeurs, devait être une panacée universelle, est bien malade en ce moment. Il nous semble patauger dans une mer de boue. Le flot de l'abstention monte toujours (ici même dans une excellente proportion) et qui sait s'il ne succombera bientôt sous l'indifférence et le mépris universel !

Mettez ensemble ignorance et misère, intelligence et argent, et de ces éléments hétérogènes naîtra un produit hybride, presque toujours mauvais, qui s'intitulera pompeusement : élu du suffrage universel !

C'est le comble du grotesque, et une telle conception d'organisation politique, une aussi colossale aberration feront sans doute l'étonnement de la génération de demain, qui nous l'espérons, jouira de l'organisation idéale de l'humanité que nous appelons de tous nos vœux : l'An-archie.

## Allemagne

AH ! QUEL BONHEUR D'ÊTRE SOLDAT. — On écrit à la *Volkszeitung* du Sleswig-Holstein à la date du 29 juillet : J'ai été témoin, aujourd'hui, à Kiel, d'un fait révoltant et qui jette un jour singulier sur la façon dont certains officiers traitent les troupiers. Non loin de la rade, j'ai rencontré une petite section de soldats de la marine dont chacun portait un paquet de linge sous le bras. Le dernier portait sur ses épaules une baignoire énorme, qui avait à peu près un mètre de diamètre.

Subitement, un officier qui les suivait accourut au grand galop, se rua sur le malheureux qui portait la baignoire et lui envoya en pleine figure une volée de coups de poing qui l'aveuglèrent et le blessèrent à tel point qu'il s'affaissa après avoir laissé la baignoire rouler par terre. L'officier continua à le trapper pendant quelque temps, puis il s'éloigna aussi rapidement qu'il était venu. Pourquoi cet accès de fureur ? Je n'ai pas pu le savoir. J'imagine que le porteur de la baignoire ne marchait pas assez vite au gré de l'officier.

## Brésil

Depuis les arrestations de novembre, nous étions un peu disloqués, chacun travaillait de son côté ; nous ne pouvions faire mieux dans ce pays de singes. Quelques compagnons espagnols ont trouvé moyen de se réunir et de se concerter contre leurs exploiteurs : on les a arrêtés, mis au secret, en attendant qu'on les expulse. Voilà la grande liberté de la libre Amérique. Vous êtes suspect d'être anarchiste : tout de suite vous passez pour un incendiaire, assassin, etc... Et il faut voir la presse pourrie cracher ce qu'elle a de plus sale sur les travailleurs. Leur République est encore plus autoritaire que ne l'était le bon homme d'empereur qu'ils ont mis à la porte : tous les individus qui nous gouvernent, c'est canaille et compagnie.

## République Argentine

Le 18 mai 1890, *El Perseguido*, le premier journal anarchiste, paraissait avec un tirage de 500 exemplaires. Il tire aujourd'hui à 3.500, compte un grand nombre d'abonnés et de correspondants et sa vie est assurée.

Il a publié les brochures « le Salariat » et « aux Jeunes Gens » de P. Kropotkine, « Entre Paysans » de Malatesta, « Evolution et Révolution » d'Elysée Reclus, et « l'Anarchie », avec l'aide du groupe *El Porvenir*, de Lyon. Il a tiré cent mille exemplaires de différents manifestes, et tous les jours des conférences provoquent la création de nouveaux groupes.

Comme on le voit, par tous ces travaux, la propagande dans tout le Sud Amérique est purement communiste-anarchiste et le tout a été obtenu par souscriptions volontaires.

Ce résumé de nos efforts et la lecture de nos journaux et brochures en diront plus long aux compagnons de la conférence de Chicago que tout ce que pourraient raconter des délégués ; tous nos travaux sont la représentation la plus véritable des anarchistes de l'Amérique du Sud et la moins coûteuse, puisque chacun de nos délégués imprimés ne coûte guère que dix centimes.

(D'après *El Perseguido*).

## BIBLIOGRAPHIE

*Peints par eux-mêmes*, par Paul Hervieu, 1 vol., chez Lemerre, 3 fr. 50.

Etude « très fouillée » de cette « élite » qu'on appelle encore, dans les milieux bourgeois, le monde. C'est-à-dire les gens titrés du *noble faubourg*. Au lieu d'imaginer une intrigue, qui eut été banale, l'auteur a trouvé plus adroit de les faire parler eux-mêmes, à quoi il a merveilleusement réussi. C'est une série de lettres où l'on voit agir et parler avec une ingénuité de Cafres, sous le voile transparent de phrases correctes, tous les représentants de la faune héraldique.

Le viveur, ruiné au jeu, vigoureux amant d'une comtesse qu'il décide à se faire avorter ; la jolie marquise, qui se fait peindre par un artiste de talent, et qui voudrait bien le payer en nature, mais elle n'ose pas, ce monsieur n'est pas *né* ; le vieux prince qui indique avec une stratégie savante, à son fils, la façon de s'y prendre pour amadouer l'humeur rogue d'un archi-millionnaire, et lui flouer ses millions en épousant sa fille ; et la petite dinde, snobbie d'hier, qui se hausse aux manières des Rohan et des Montmorency.

Tout ce monde vit dans une promiscuité tranquille, en déplacement, au château de Pontarmé ; sa morale est simple : fais ce que veux, même lorsque c'est canaille, et borne toi à sauver les apparences.

Dès lors qu'on a titre, équipages et langage select, on peut valser, trahir, tricher au jeu, se faire avorter ; l'essentiel est que personne ne s'en aperçoive.

Les gens du monde lisent beaucoup ce livre qui les intéresse comme un fidèle miroir. Et c'est justice. Il est à savourer d'un bout à l'autre.

---

*Nos Femmes et nos Enfants*, par Roger Milès, un volume 3.50, chez Flammarion, 26, rue Racine.

Dans les velléités d'indépendance qui se font jour dans le camp féminin, dans le mouvement qui porte la femme à s'émanciper du joug de l'homme et à reconquérir son individualité, en développant son intelligence, et en réclamant, pour son cerveau, la même part d'éducation qui doit le développer, l'auteur n'a voulu voir que le désir de certaines à conquérir le droit d'aller prendre des bocks dans les brasseries, et de mener la « vie de garçon. »

Pour l'auteur, la femme doit être élevée pour le *foyer*, ne recevoir juste d'éducation que ce qu'il faut pour les besoins de la vie courante : savoir lire, écrire, tenir ses comptes, faire des confitures, soigner le pot-au-feu et rapetasser les chausses de son mari.

Jeune fille, elle ne doit rien connaître de la vie. C'est en baissant les yeux et rougissante qu'elle passera des bras de ses parents dans ceux de celui qu'ils lui auront choisi pour époux. Ce dernier verra ce qu'il aura à parfaire de son éducation pour l'approprier à son usage personnel.

La femme trop instruite est un fléau pour son mari, elle peut arriver à se croire supérieure à lui, et comme, jusqu'à présent, c'est l'homme qui a eu cette croyance, cela peut avoir des inconvénients dans le ménage.

Enfin, l'auteur termine par la petite tirade obligatoire contre le relâchement de la discipline scolaire qui a pour effet d'envoyer au régiment des sujets qui croient avoir tout appris et ne savent plus obéir.

Que M. Milès pleure sur la disparition de l'obéissance, si elle est vraie, cette lézarde, dans l'édifice de l'éducation nous ne pouvons que nous en réjouir, assez longtemps on a plié et abaissé la dignité humaine pour qu'elle se révolte enfin, et nous donne des hommes et des caractères.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les listes de souscriptions qui ont circulé avec l'entête « Conférence Montant dans la Campagne », une liste du groupe de la Capelette ont produit la somme de 7 fr. et celle des « Rénovateurs » 6 fr. 50. — Total : 13 fr. 50 — Ont été expédiés aux compagnons de Pertuis-Vaucluse.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Un fileur, 0.50. — T. S. à Marseille, 3 fr. — V. P. à Puget-Ville, 0.15. — G. à Lyon, pour protester contre l'arrestation du compagnon Genin. — N. à Montauban, 0 fr. 50. — B. à Londres, 5 fr.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Henri et Etienne, 0.50. — L., rue d'Allemagne, 0.50.

## PETITE CORRESPONDANCE

P. T., à Cette. — Conquête expédiée.

B., à *Puget-Ville*. — Idem.

B. R., à Friedrichshagen. — Numéros expédiés.

A. L., à Bordeaux. — Transmis votre lettre au « Peinard ».

S. P., à Tunis. — Je n'ai pas conservé le compte.

L. V. P. M. P. — Je vous enverrai les adresses, mais ne comptez guère sur un résultat. C'est une erreur de croire que vous gagnerez votre vie à faire de la littérature dans les journaux. Là dedans on ne conserve sa personnalité que lorsque on a déjà un nom ou que l'on n'a pas besoin d'y gagner sa vie.

J. B., à Spring Walley. — *Préjugés et l'anarchie* épuisés.

A. L., à Bordeaux. — *Mendiants et vagabonds* épuisés.

G. C., aux Crêts. — Avons transmis votre lettre au groupe *d'aide aux isolés*.

C., à Verviers. — Le bulletin que vous nous avez retourné, contenant de la correspondance, nous avons payé 0 fr. 20 de surtaxe.

H., à Rotterdam. — Recevrons les renseignements avec plaisir. — Mettrons au net.

P., à Troyes. — Les camarades de Clairvaux ne peuvent recevoir la *Révolte*.

G., à Arras. — Est-ce 6 mois ou 3 mois qu'il faut inscrire ?

Le compagnon Muller, de Reims, actuellement rue Bellot, 10, à Paris, demande, dans un but de propagande, l'adresse du compagnon Renaud, de Bazancourt.

D., à Bordeaux. — Il y a une foule de brochures qui seraient bonnes, mais que nous ne pouvons éditer, faute d'argent.

F., à Reims. — Merci de votre exactitude à régler le journal. Ceux qui vous ont accusé ont eu tort.

B., à Limoges. — Ça va bien ; j'aurai oublié de l'effacer lors du règlement.

C. F., à Milan. — *Der Anarchist*, 432, E. 14 th, New-York. — Envoyons ce que nous avons de brochures.

Ton., à Paris. — Tu fais erreur. — Les [illegible] l'emportent sur les abstentions.

Au camarade qui a envoyé le *Matin*. — L'article de Wolmer n'est que de la politique.

C. F., à Alais. — Si vous croyez réussir, [illegible] mais je dois vous prévenir que les [illegible] habituellement, coûtent de l'argent aux [illegible] qui les organisent.

H. G. — Le morceau de l'*Homme* [illegible] intéressant comme historique, mais n'a [illegible] rapport avec nos idées. — Vos réflexions sont [illegible] lentes, mais trop phrasées, pas assez argumentées.

L. A. G., à Bellecombe. — Ce sont de vieux [illegible] bres que l'on nous donne. — Nous laissons [illegible] votre lettre au groupe d'aide aux isolés.

B., à La Machine. — Mme H., à Alais. — P., à Grenoble. — F., à Reims. — B., à Puget-Ville. — A., à Cette. — L., à Lyon-Vaise. — Mme D., à Cognac. — L., à Aix-les-Bains. — L., à [illegible] S., à Reims. — F., à Amiens. — L., à Epinal. — [illegible] Havre. — P., à Lens. — S. P., à Bordeaux. — [illegible] Montluçon. — P., à Brieulles. — D., à Toulon. — P. A., à Angers. — H., à Saint-Nazaire. — P., à Saint-Etienne. — B., à Besançon. — M., à Valreus. — D., à Foix. — V., à Lille.

Reçu timbres et mandats.

P. C. L. D. à D. — Ne connaissons pas de journal s'occupant des forains.

## CONVOCATIONS

La réunion projetée par le groupe des 5e et 13e [illegible] remise à une date ultérieure, le contradicteur [illegible] parti faire ses 28 jours. Donc, réunion pour [illegible] 9 septembre, 127, rue Mouffetard, salle Messier.

Ordre du jour : continuation de la discussion sur le travail libre.

---

Angers. — Tous les dimanches matin, à 9 heures, les compagnons se réunissent chez Philippe, 48, [illegible] de Paris.

Les ouvriers s'intéressant à la question sociale sont invités à venir discuter avec les anarchistes.

Tous les dimanches, à partir de 3 heures du soir, les compagnes, avec leurs bébés, se réunissent au groupe anarchiste, et invitent toutes les ouvrières à se joindre à elles pour causer ensemble de leur misère.

La bibliothèque est à la disposition de tous.

---

Troyes. — Les compagnons troyens et les lecteurs de la *Révolte* et *Père Peinard* sont prévenus qu'une conférence Sébastien Faure est en voie d'organisation. — S'adresser, pour l'organisation, au compagnon Pannetier, 6, rue de l'Eau-Bénite.

---

Le groupe les « Egaux de Beauvais » organise une réunion privée — avec chants révolutionnaires — pour le samedi 16 septembre, à 8 h. et demie du soir.

Le compagnon Morel traitera : 1° Les groupements ouvriers ; 2° Le socialisme actuel et futur.

Au local habituel.

---

Bordeaux. — Le compagnon Dutou invite tous les compagnons et les gens sympathiques à nos idées ainsi que les compagnons de la région, à se rendre sans faute le 16 septembre, à 8 h. et demie du soir, 4, Cours St-Jean.

Extrême urgence d'y assister vu l'importance de la chose.

Vue et entente d'un organe.

Les compagnons de la région qui ne pourraient pas venir, sont priés de faire connaître par écrit leurs intentions. Adresser lettres au groupe, 4, Cours St Jean, au compagnon Dutou.

---

Tous les anarchistes sont priés de se rendre, [illegible] dimanche 10 courant, à 4 heures du soir, au « Cercle Anarchiste », 3, rue des Moulinières. Très urgent.

*Le Gérant-Imprimeur* : J. Billot.

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard

I.I.S.G. COLLECTIE UGO FEDELI

SEPTIÈME ANNEE, N° 1. DIX CENTIMES DU 16 AU 22 SEPTEMBRE 1893

I.I.S.G. COLLECTIE HUGO FEDELI

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . — 3 »
Trois Mois . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . Fr 8 »
Six Mois . . . — 4 »
Trois Mois . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS LECTEURS

Avec ce numéro, la *Révolte* commence sa septième année (15ème année d'existence avec le *Révolté*). Notre sixième année s'est terminée, non sans tracasseries, mais du moins sans interruption. L'existence de notre journal devenant de plus en plus stable, cela prouve que la propagande s'étend.

Nous avons lancé, cette année, en plus du journal, 5 brochures (50,000 exemplaires) plus deux rectifications, *Dieu et l'Etat* et *La Société au lendemain de la Révolution* (6,000 exemplaires). Cette semaine nous faisons encore réimprimer *Aux Jeunes Gens* (8,000 exemplaires) et pendant la période électorale nous avons lancé 60,000 *Grève des Electeurs*.

La propagande marche, il n'y a qu'à continuer, que la persévérance des camarades redouble, et au lieu de 100,000 brochures, nous en aurons un million par année.

*L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au numéro prochain la suite des « Lettres sur l'anarchie ».*

## L'INSURRECTION DES MINEURS

Grève au début, insurrection en ce moment. Douze comtés de l'Angleterre en feu, un demi-million d'hommes, chassés des mines, furieux contre leurs maîtres.

Des bandes parcourant le pays et mettant le feu aux mines, saccageant les magasins, rançonnant les cabarets, brûlant les papiers des maîtres et tenant bon devant les soldats qui hésitent de tirer. Voilà le bilan de la semaine.

Ces messieurs, la haute pègre, s'étaient dit que leurs revenus ne correspondaient plus aux besoins de leurs dames et damoiseaux. Il leur faut, voyez vous, un château en pays minier, un logement à Londres pour la saison de juin et juillet, un palais au bord de la mer pour la saison d'août, un château en pays de chasse pour la saison de septembre, et une poussée jusqu'à Monte-Carlo en hiver.

C'est le train de vie d'un monsieur civilisé.

Et comme les prix de la houille étaient « bas » — un tiers, cependant, plus hauts qu'ils ne l'étaient il y a six ans — les gredins ont annoncé aux mineurs la résolution de leur fédération d'exploiteurs, de réduire les salaires de 25 pour cent et de fermer les mines, si les mineurs n'acceptent pas la réduction.

La tonne de charbon se vend au consommateur de 25 à 35 francs. La dessus, le mineur est payé un shelling cinq pence (1 fr. 95). Et c'est sur ces deux francs à peine que devait porter l'économie de 50 centimes par tonne.

Les mineurs qui, tout l'été durant, n'avaient pu travailler que deux à trois jours par semaine et n'avaient gagné que de 10 à 15 francs par semaine (tout cela, des chiffres *officiels*) refusèrent net d'accepter la proposition.

Vivre avec 10 ou 15 francs par semaine, dont 3 de loyer — autant valait accepter la guerre, la fermeture des mines!

Ils firent cependant un dernier effort. Les mineurs du Nord ayant refusé la grève générale, ceux du Centre poussèrent la bonhomie jusqu'à accepter une réduction de douze et demie pour cent.

Leur offre fut refusée. La fédération des exploiteurs ferma les mines, et un demi-million d'hommes furent jetés sur le pavé.

Les mines ne fument plus et, avec elles, les usines de fer se ferment. La coutellerie s'arrête, les usines de dentelle se ferment. La cessation du travail fait tache d'huile.

Heureusement, cette fois-ci, la grève n'est plus une guerre de bras croisés.

Cela commença dans le pays de Galles. On saccagea les usines, on brûla les papiers. Maintenant la même chose se fait dans le Centre, et un tiers de l'Angleterre est en insurrection.

Partout, les choses se passent de même. D'abord on s'en prend aux *black legs* — des mineurs que l'on a fait venir d'Ecosse pour remplacer les grévistes. On les maltraite ; puis on attaque les bâtiments ou le patron les tient enfermés ; on y met le feu si l'on peut.

Si on voit des chars de charbon sortir de la mine, on s'en empare, on les dirige dans les quartiers populeux, et là, les femmes se les partagent. On pille quelques magasins — ceux qui ne font pas crédit.

Mais bientôt le caractère de la grève change. La fureur des mineurs se porte là où elle doit se porter — sur le maître.

Une colonne de mineurs se forme et se met en marche. Fous, affamés, ils s'arrêtent devant les cabarets et se font donner à manger et à boire. Puis, ils vont à la mine. Là, ils saccagent les ascenseurs ; ils mettent le feu aux bâtiments, ils envahissent les bureaux, s'emparent de tous les papiers, les mettent en pièces, en font un auto-da fé. Guerre à tous les papiers des exploiteurs! Guerre à la paperasse qui consigne l'esclavage! On les brûle partout, sans pitié.

Voilà les tas de charbons. Dans dix minutes ils sont couverts d'huile, de graisse — et ils flambent.

Voici les chantiers de boiseries. — Feu! Ils flambent et les fumées sinistres, les feux montants, sèment la terreur aux alentours. A bas les télégraphes! au diable les rails de chemins de fer locaux!

Soyez sûr que pas un des maîtres n'a osé se montrer au pays minier. Ils sont à Londres, en Norwège, en Italie, peut-être. Mais pas un, pas un de ces coquins qui posent en philantropes comme Lord Masham, n'a osé montrer le nez. Autrement, vous auriez entendu parler de son cadavre lapidé par les femmes.

La police, la troupe accourt de partout. D'Ecosse, de Norwick, de Londres. Vingt soldats ici, cinquante par là, assiégés par mille mineurs et n'osant tirer, de peur d'être grillés. Cavalerie, infanterie, police armée de coutelas marins — et on brûle néanmoins, sous leurs nez les bâtiments des maîtres.

Mais laissons la parole à un journal bourgeois, ministériel :

« Douze comtés, du Sommerset au Yorkshire, sont affectés de cette façon. Un demi-million d'hommes, non seulement sans travail, mais poussés au désespoir par la faim. Ajoutez-y leurs femmes et leurs enfants, et chaque jour de nouvelles usines se ferment faute de charbon. Tout le Midland est un vaste camp militaire... On ne se fait pas d'idée à Londres de la gravité de la crise... Les raisonnements et les exhortations des meneurs (embourgeoisés) n'ont aucune prise sur les esprits, et si ces hordes se révoltent, toutes les ressources militaires du pays n'y pourront rien! »

Parfaitement! Nous n'avons jamais dit autre chose. La troupe réprime facilement une insurrection politique dans une ville, mais elle ne peut rien contre une insurrection populaire.

D'ailleurs, la soldatesque, même la soldatesque louée de l'Angleterre, hésite devant un soulèvement populaire.

A Featherstone, vingt-six soldats qui occupaient un bâtiment de la mine, furent tenus assiégés toute la nuit par les mineurs. On ne pouvait pas trouver un magistrat pour proclamer la loi martiale, et l'officier refusait de faire tirer sans ordre d'un magistrat.

On trouva enfin un perruque et juponné. La on lut le Riot Act et on prévint le peuple qu'on allait tirer. La foule répondit par une grêle de missiles, lancés sur le magistrat et les soldats.

On ordonne feu! Deux soldats seulement déchargent leurs fusils — en l'air.

L'officier rage, menace de brûler la cervelle aux soldats et ordonne de faire feu une seconde fois.

Treize hommes tombent dans la foule.

Mais la foule ne bouge pas. « Tirez, tirez toujours, sacrés mâtins! » on leur crie de la foule, mais personne ne bouge; si bien qu'un cri d'admiration s'échappe des assassins.

Puis, lentement, la foule se met en marche, en rangs compacts, emportant ses blessés — et met le feu à un pont sous le nez des soldats.

Vous avez raison, journal ministériel. Toute

la soldatesque du pays n'y ferait rien si ces hommes se ruaient sur les soldats.

Oui, la grève générale, — la vie même indique cette solution.

« Utopiez, disiez-vous lorsqu'un anarchiste vous développait cette idée, il y a quelques années à peine, au Congrès ouvrier de Londres?

Eh bien, voilà une deuxième fois en cinq ans, que l'Angleterre en prouve la possibilité.

Les mineurs du Ford s'imposent en ce moment 25.000 francs par quinzaine pour venir en aide à ceux du centre. Pourquoi ont-il suivi les conseils endormeurs de Burns et de Hardie? Pourquoi eux aussi n'ont-ils pas fait grève?

Mais, même sans eux, la grève se généralise. Les chemins de fer ont déjà réduit d'un quart, le nombre de leurs trains. La coutellerie chôme à Sheffield, faute de charbon, et — gare aux messieurs si les affileurs de Sheffield restent sans travail! Les usines de fers se ferment. Nottingham manque de charbon et l'on parle déjà de fermer tous les ateliers de dentelles. Hull qui, en septembre, envoie généralement à Londres 30.000 tonnes de charbon par semaine, n'en a envoyé que 960 tonnes la semaine passée; et les pauvres de Londres, en achetant au panier, paient cinquante francs la tonne — quand il y en a! L'immense maison Whiteley se déclare incapable d'accomplir les ordres, et toute l'industrie anglaise est plus ou moins en souffrance, faute de charbon.

Une grève générale *volontaire* de tous les métiers ne se fera peut-être jamais.

Mais frappez l'industrie à ses points vitaux — les docks, le charbon, et la grève générale *forcée* s'imposera immédiatement.

Oui, la grève générale! Internationale, si possible. Nationale ou locale au pis aller — et ce sera un bon commencement de révolution *sociale*. Un en a assez eues de politique. Il est temps de frapper la société bourgeoise dans ce qui la fait vivre.

# LA POLITIQUE

## Le revers de la médaille

Inquiets du succès des candidatures ouvrières, — succès qui sans conteste possible est un symptôme alarmant pour la société bourgeoise — les divers partis politiques daubent à qui mieux mieux sur la bande des Guesde et autres collectivistes qui véritablement ne s'attendaient pas à cette tuile.

Ce brusque revirement de l'opinion à leur égard, les étonne et les offusque. Pendant toute la période de la comédie électorale, les partis d'opposition n'avaient pas assez d'épithètes flatteuses pour les chevaliers errants du socialisme. Le *Figaro*, le *Gaulois*, toute la presse conservatrice, l'*Intransigeant* même, heureux de pouvoir jouer un mauvais tour à la vieille guitare radicale, faisaient gentiment risette aux farouches du parti ouvrier. Mais le résultat n'a pas été celui qu'elle pensait : les votards énervés par le malaise persistant de notre fin de siècle, se sont affirmés en grand nombre de réformes essentiellement *sociales*, sans se douter que les socialistes seront aussi impuissants d'y apporter un remède efficace sans changer de fond en comble l'ordre des choses — ce qui est totalement impossible par le système des assemblées parlantes —. Or, disons-nous, une bonne partie de ce qu'on appelle le peuple souverain, prenant au sérieux cette protestation contre les ordures de la chambre dernière, y a envoyé siéger plus spécialement dans les centres laborieux — des ouvriers plus qu'on ne s'y attendait à en voir.

Cette situation devient un péril imminent pour la bourgeoisie, car tant que l'inanité des réformes projetées par le parti ouvrier ne se fera pas sentir à la jobardise des électeurs nécessiteux, le quatrième état prendra d'autant plus d'extension que toutes les autres opinions tendent à s'éteindre de consomption et de décrépitude.

Ce n'est donc pas le cléricalisme qui est l'ennemi, c'est le socialisme qui le devient, et tous les partis bourgeois, oubliant leurs vieilles rancunes, font alliance devant le danger pour le combattre sérieusement.

Cette lutte sera drôle assurément, puisque en maintes occasions, l'élément collectiviste prêta son concours à la majorité moderne qui justement s'acharne le plus après lui, d'autre part, le parti réactionnaire ayant fait ces derniers temps œuvre de protestation en faveur sant tant soit peu sa chance.

Le principal bâton jeté d'un commun accord dans les roues du char des élus socialistes est le reproche d'internationalisme. Nos opinions anarchistes ne peuvent s'y associer, nous ne pouvons au contraire que leur reprocher à notre tour l'indécision qu'ils affectent en cette question et c'est pourquoi le débat nous sera intéressant.

Un secours venu des démocrates allemands a servi, paraît-il, aux frais des candidatures ouvrières en France. Quelques-uns des intéressés ne trouvent rien de mieux que de nier avec indignation; d'autres avouent prétextant la réciprocité ainsi que la solidarité ouvrière; les adversaires affirment avec preuves à l'appui et crient à la trahison. quel sera le résultat de cette querelle? L'avenir nous le dira, mais il n'en est pas moins certain que l'idée de coalition internationale y sera fortement mise en jeu et qu'elle ne pourra qu'y gagner.

Quand à nous, ils est grandement temps de semer plus ouvertement nos idées, car la foule se lasse enfin de toujours se nommer des maîtres et pendant que le tiers et le quatrième-état se disputent aigrement le pouvoir, sachons nous souvenir de la fable: Les voleurs et l'Ane, du bon Lafontaine :

survint un troisième larron
Qui savait maître Aliboron ...

# *Dans les publications*

## De langue allemande

*Patron roublard.* — Le propriétaire d'une grande filature de Sebnitz (Saxe), vient de " réduire " à *dix heures*, la journée de travail de ses esclaves.

Le *Sonntags-Zeitung*, organe social démocrate, qui relate ce haut fait, ajoute victorieusement que depuis cette remarquable innovation, la production quotidienne des ouvriers de cette usine a *considérablement augmenté*.

Voilà donc du socialisme bien pratique — pour les patrons.

Et maintenant en avant pour les *trois huit!*

***

Sur 367.345 mineurs exploités dans les différentes entreprises minières d'Allemagne, 721 ont péri accidentellement dans le courant de 1892.

Soit *deux* sur mille.

Le nombre des repus qui meurent accidentellement est certes plus considérable encore.

Seulement, les causes sont différentes.

Eux, les bourgeois, en matière de crevaison accidentelle, ne connaissent guère que le trépas par indigestion.

***

L'*Arbeiter-Zeitung* de Vienne, en parlant de l'élection de Jules Basile, *alias* Guesde, à la Chambre, appelle cet individu " le plus grand orateur de France ".

Comme orateurs nous avons déjà eu les Favre, les Gambetta, les Cassagnac, les Piou et quantité d'autres blagueurs sinistres et imbéciles.

Basile ne déparera certes pas cette collection de sonores fripouilles.

D'ailleurs, ne va-t-il pas au Parlement pour parler et pour mentir?

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Après les écœurements de la farce électorale, voici venir les saturnales idiotes des patriotards. On prépare une « réception enthousiaste » aux marins russes, aux esclaves de l'autocrate qui a les mains rouges du sang des nihilistes et des révolutionnaires. Il faut bien s'aplatir. Ces bourgeois foirards sont de la race des chiens couchants.

Toute la bande jouisseuse et voleuse s'apprête à « fêter dignement » cette solennité. Radicaux repus, graisseux socialos maigres mais qui sentent la curée, pachydermes de la bourgeoisie, loups-cerviers du commerce et de la banque, tout ce joli monde va s'embrasser, en versant un pleur d'attendrissement.

On parle d'ouvrir une souscription *nationale* de ramasser 100,000 francs pour abreuver de champagne des brutes inconscientes, passives, et cela juste à l'approche de l'hiver, au moment où le froid et la faim vont décimer des milliers de misérables.

C'est ça, le patriotisme! Eh bien, il est propre. Tas de jean-foutre!

***

TOULON. — Tous les copains du Midi seront écœurés d'apprendre la conduite du conférencier normand, Nahon, pendant la foire électorale. Le compagnon Nahon a déserté la lutte pour soutenir une candidature ouvrière, en disant : laissons les bourgeois se manger entre eux, et faisons voter les ouvriers pour les ouvriers. Les socialos, bien qu'habitués dans leur parti à de canailleries de ce genre, n'en revenaient pas. Il a eu beau crier à la fin de ses boniments : vive la révolution! à bas la patrie! il n'en est pas moins avéré qu'il s'est comporté en renégat. Et il le sentait si bien qu'il prenait toutes ses précautions pour ne pas se trouver en face des compagnons.

Est-ce l'ambition ou la sottise qui l'ont entraîné, on ne sait au juste, le fait est qu'il jette un grand discrédit sur nos idées au moment même où la propagande anarchiste est en pleine activité.

***

LILLE. — Ici, comme partout, les abstentions ont été nombreuses, on peut les évaluer au tiers des inscrits. Le parti socialiste est décidément organisé et il est incroyable à quel point les ouvriers se laissent prendre aux boniments de ces saltimbanques. Ceux-ci d'ailleurs, ne reculent devant aucune infamie, ils se sont alliés à la police et aux conservateurs contre les anarchistes. Et ils vont criant sur les toits qu'ils ont 30 représentants collectivistes à la Chambre.

S'ils sont une demi-douzaine, c'est tout le bout du monde, et encore ne sont-ils pas d'accord entre eux. Le pontife Guesde fait bande à part et repose dans son nuage; il a enfin décroché cette timbale après laquelle il soupirait depuis tant d'années; on va le voir se décrasser, devenir bourgeois. La plupart des élus soi-disant socialistes sont des roublards, des malins, comme les Goblet, les Millerand et les autres, et il faut l'incurable sottise des votards pour s'imaginer que ces gaves, ces repus d'hier et d'aujourd'hui s'intéressent à la question sociale.

Les quelques autres, soi-disant ouvriers, sont des ouvriers qui n'ont jamais travaillé, et qui trouvent bien plus malin de se faire voter des rentes par les vrais travailleurs. Le mot « socialisme » est à l'ordre du jour. Alors les habiles s'en emparent, et font miroiter aux yeux des naïfs les promesses les plus alléchantes.

Oui, les alouettes vont tomber toutes rôties, mais dans l'assiette des élus; ces messieurs sont à la curée, c'est la grande danse des millions qui va reprendre un branle plus enragé que jamais; quand aux pauvres inconscients qui ont coupé encore une fois

dans les promesses de ces sauteurs, s'ils dansent à leur tour, ce sera, comme maintenant, devant le buffet.

***

Saint-Claude. — Le compagnon Sanlaville a fait une conférence dans notre localité où la population entendait en public, pour la première fois la parole anarchiste. Aussi jamais conférence n'avait attiré autant d'auditeurs.

Il a commencé par réfuter les calomnies lancées contre les militants de l'idée. Les anarchistes des voleurs ! Allons donc ! des volés. Eux des incendiaires ? Ils sont allés au Dahomey les incendiaires ; c'était les bourgeois qui les y menaient. Eux des assassins ? L'on ne peut prouver à leur actif dix victimes chaque année et ceux qui les accusent en font pendant ce temps cent quatre-vingt cinq mille. Ce sont eux les assassinés.

La bourgeoisie estimant le peuple parfait imbécile fait inscrire dans les lieux évidents : liberté, égalité, fraternité. En fait l'ouvrier a la liberté d'associer sa misère et de mourir de faim. Les bourgeois les ont toutes. Les penseurs disant la vérité meurent dans les geoles. L'égalité est que ceux qui produisent meurent de faim et ceux qui ne font rien se gavent de superflu. La fraternité consiste à se manger les uns les autres. L'on affirme, quand l'on dénonce ce qui est, le trop savoir. Non, car quand l'on est bien pénétré qu'une chose est mal, on la supprime. L'on nous enseigne le respect de la propriété, du ciel, du territoire, pendant ce temps l'on barbotte nos poches. L'on avilit la femme, la perle de l'humanité. Tout est mauvais en régime bourgeois parce que les bases sont mauvaises elles-mêmes.

Le bonheur peut exister pour l'homme, en régime communiste-anarchiste, en supprimant ceux qui accaparent tout, direction et moyens de production. Les hommes ayant brisé leurs chaînes reprendront leur essort naturel, s'uniront chacun avec ceux qui leur conviendront par leurs aptitudes affinitaires par leur bonne volonté, travailleront, jouiront et consommeront à volonté ; ce qui est d'autant plus possible que le travail sera un agrément parce qu'il sera fait par la mécanique.

La science ayant remplacé la routine et le mangez-vous les uns les autres, il y aura abondance de tout.

Pour cela, nous devons bien nous pénétrer que nous ne devons pas voter parce que c'est choisir le loup qui nous mangera. Nous devons au contraire supprimer ce qui fait la raison d'être de nos ennemis par les institutions. Nous ne commandons donc à personne de se servir de la violence, la seule arme efficace, car à la force l'on ne peut logiquement qu'opposer la force. Ceux qui nous reprochent d'être violents ne sont parvenus que par la violence. Nous ne vous demandons, nous, pas de sinécures, mais d'apprendre et de réaliser avec nous pour tous. Nous nous disons justement supprimez tout afin de libérer l'homme. Soyons solidaires et respectons l'homme le seul être qui soit sacré.

Le citoyen Delmores, gérant du *Montagnard*, organe républicain-socialiste, après avoir dit que le parti socialiste devait s'abtenir de voter, dans son canard fait un appel fervent au bénéfice de ce : ôte-toi de là que je m'y mette. Il veut à tout prix que le compagnon ait fait appel à la violence quand effectivement il a dit ne pas la commander parce qu'elle ne se commande pas, mais s'impose. Il aurait probablement voulu faire un appel au commissaire. Il voudrait l'anarchie sans anarchistes, cela se conçoit. Il fait le procès de ceux qui ne lui conviennent pas. Le compagnon lui répond vertement en lui disant que les ambitieux seuls préconisent le bulletin de vote afin de vivre sans rien faire sur nos côtes. Nous n'avons pas à nous proccuper de ceux qui, anarchistes, ne plaisent, par là, pas aux intrigants et à juste titre.

Cette conférence produira un bon résultat dans toute la région, où il y a du superflu et partant de l'espoir de vivre pour tous quand tous voudront. Les compagnons en retireront le plus de profits possibles par leur activité constante, leur bienséance consistant à avoir supprimé en eux tout germe d'autorité.

L'homme reconquis, débarrassé des entraves qui paralysent sa valeur inconnue jusqu'à ce jour. Voilà le seul but à poursuivre. La tactique est la conséquence des tempéraments et des lecteurs anarchistes.

***

Bieuelles (Meuse). — Les paysans commencent à comprendre que l'autorité n'est bonne qu'à leur faire du mal, et ils la bravent ouvertement. Les sécheresses de cet été ont empêché de nourrir le bétail. L'autre jour, les cultivateurs se sont réunis et ont décidé en commun accord de lâcher toutes les bêtes le même jour et à la même heure dans les prés communaux et dans les bois de l'Etat. L'affolement des gardes a tel été qu'ils ont renoncé à faire des procès-verbaux.

A Montfaucon, les paysans refusent de payer l'impôt, se plaignant du grand nombre de fonctionnaires, de parasites, qui consomment largement et ne produisent rien : ils ont compris que voter c'est se donner des verges pour se faire fouetter, et ils viennent aux idées anarchistes.

## Algérie

Oran. — Les compagnons du groupe oranais envoient des nouvelles peu rassurantes sur le mouvement en Algérie. Il règne là-bas une indifférence à peu près complète à l'endroit des idées ; seul les espagnols déploient quelque initiative. Cependant, les algériens commencent à ressentir les effets désastreux du régime, et si la crise continue, il faut prévoir que les mécontents viendront à nous.

Ce qu'il est nécessaire de faire comprendre, c'est que le mouvement doit être organisé par des camarades français ; car il est interdit aux étrangers de faire des réunions.

Aux quelques compagnons de là-bas à marcher de l'avant, et à faire de la propagande. Il y a tout à faire et la besogne ne manquera pas de sitôt.

## Angleterre

Les femmes forment une partie considérable des colonnes de mineurs et font preuve d'un courage admirable en face des soldats.

La mine du lord Wacham, achetée pour 4,000,000 francs (ces pauvres gens, dont les mines ne rapportent rien !) et dans laquelle il vient de mettre 3,750,000 fr. en réparations, est « une scène de désolation : » Tout est détruit, bâtiments, ponts, installations électriques, machines, ascenseurs.

A Frimbe, près Llanelly, dans le pays de Galles, il y avait toute une rue de maisons modèles pour les mineurs. Avec la grève, ils ont été chassés de ces maisons, et des mineurs écossais y furent logés. Toute la rue n'est plus qu'un amas de décombres. Dans la maison de l'intendant, toutes les fenêtres sont brisées ; on a essayé plusieurs fois d'y mettre le feu par la poudre. L'intendant, sa femme, et un de ses employés ont été assommés à coups de canne. La police arrive trop tard.

1,200 hommes marchent militairement. Ils attaquent la mine en quatre détachements, de quatre côtés à la fois. Le directeur Zincken, est rossé et fuit sous une volée de pierres. Tous les papiers sont détruits. Ensuite la colonne se porte à Birdwell. Les bâtiments sont entièrement saccagés. Le feu est mis au charbon, aux wagons. Les wagons allumés sont lancés sur la grande voie du chemin de fer pour faire dérailler les trains.

On a essayé d'ouvrir l'armoire de fer, mais l'arrivée de la troupe a empêché de finir.

Attaques du même genre à Waterloo, près Leeds, dans le district de Mansfied, etc.

Machines détruites à Watn, près Mexborough ; maisons saccagées, paperasse brûlée.

A Barrow tout est si bien détruit que le beau lord Litz William, propriétaire, ne fera plus jamais marcher sa mine.

Tout détruit et brûlé à Watnam, près Nottingham. Surtout la paperasse et les machines.

Et ainsi de suite, un peu partout.

## Suisse

Chaux-de-fonds. — Nos amis de St-Imier passeront probablement aux assises du Jura vers fin décembre.

D'ici là, amis et ennemis se préparent à la lutte, qui promet d'être chaude.

On ne sait encore sur quel terrain se placera la défense, ni quels seront les avocats chargés de cette cause. Pour le moment, on rit beaucoup dans le monde ouvrier, d'une aventure arrivée au monde fouisseur de Saint-Imier. Il s'agit d'un certain *Charmillot*, notaire, avocat, capitaine, etc., etc., qui s'était beaucoup fait remarquer lors des troubles de St Imier, pour son zèle à dénoncer, arrêter et insulter nos amis. Il est naturellement inscrit comme *témoin à charge* ; mais voilà qu'un beau jour on découvre qu'en *gérant* les petites économies que de naïves familles lui avaient confiées, le digne bourgeois et homme d'église à l'occasion avait tout simplement fourré le tout dans sa poche. Vous jugez de l'effarement des gens de sa classe, obligés de le poursuivre malgré tout.

Cité à comparaître aux assises sous la prévention de vol et abus de confiance, cet homme de loi s'est logé deux balles — on ne dit pas où — car il n'en est pas mort.

Nos amis, lors des assises, vont sans doute exiger la présence dans les débats d'un témoin à charge aussi honnête. Ce sera amusant !

Voler les pauvres diables, les salir ensuite, puis les livrer à la haine bourgeoise s'ils osent un jour réclamer, ça se voit tous les jours dans le monde huppé, rentié, se croyant tout permis. C'est canaille mais c'est logique.

## Etats-Unis

Beaucoup de camarades d'Europe se figurent qu'ici en Amérique, nous vivons comme des coqs en pâte. Ils se trompent beaucoup. Il faut travailler comme un forçat si l'on veut gagner un maigre salaire ; car le capitaliste est sans entrailles. La vie est très chère, et les ouvriers les plus favorisés gagnent un dollar, par jour, soit 5 francs. Or, pour vivre à peu près, il en faudrait au moins trois ; car toutes choses sont hors de prix.

Certaines compagnies poussent la rapacité au points suivant : pour être embauché, il faut louer une maison leur appartenant, c'est-à-dire leur rendre ce qu'elles abandonnent à regret comme paiement du travail.

Telle est la situation.

A nous, anarchistes, d'en profiter pour démontrer au travailleur les vraies causes de son esclavage, et les moyens de s'en affranchir.

## Monaco

Le 29 août, la police d'ici a commencé la première escarmouche contre les anarchistes.

Deux compagnons distribuaient *La Révolte* : on les a suivis, arrêtés et finalement expulsés du territoire monégasque. Ce, malgré les offres du compagnon Bestoso qui s'offrait à répondre pour eux, et leur assurer le nécessaire : car les roussins prétendaient les trouver en état de vagabondage.

Les maladroits : ils ont mis le feu à la mèche : l'idée anarchiste va se répandre dans cette région où l'on n'a connu jusqu'ici que le jeu, le vol, la prostitution autorisés.

## Allemagne

Coupables du crime d'attentat à la sécurité de l'empire, les compagnons dont les noms suivent viennent d'être condamnés.

Wiese et Wilzke à 9 mois, Renthaler à 6 mois, Hermann et Grüberg à 4 mois ; les camarades laissant femmes et enfants dans la plus profonde misère, il est fait appel à la solidarité anarchiste.

Adresser les fonds au camarade G. Wegner, Coeslinerstrasse, 7, II, Berlin N., ou à l'office du journal *Sozialist*, 91, Alte Jakobstrasse, Hof 3 Treppen, Berlin.

(*Freedom*, Septembre 1893).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le groupe des travailleurs communistes-anarchiste du XII^e^, a dans sa séance du 9 septembre, décidé de fonder une bibliothèque socialiste qui prendra pour titre : Bibliothèque sociologique des travailleurs du XII^e^.

Le but des organisateurs et des initiateurs est d'appeler à eux tous les socialistes sincères désireux d'évoluer dans un sens absolument anarchiste.

A cet effet un local vient d'être loué, mais ce local n'étant libre qu'au mois prochain, nous prions les camarades qui voudraient nous aider dans notre tâche, soit par l'envoi de brochures, journaux, publications périodiques de bien vouloir adresser leurs envois au compagnon Denéchère, 51, rue de la

Gare de Rosny (Paris-Bastille), ou au 161, rue de Charonne, siège futur de la bibliothèque.

Les camarades ont par des prêts ou des dons volontaires à leur disposition un certain nombre d'ouvrages, mais il est de toute utilité pour la bibliothèque, d'avoir en sa possession les ouvrages de Buckner, Haeckel, Darwin, Herbert Spencer, Tolstoï, Herzen, Bakounine et Elisée Reclus.

Aux compagnons qui pourraient disposer de ces ouvrages de bien vouloir les adresser aux adresses ci-dessus.

Le groupe des Travailleurs communistes anarchistes du XIIe.

***

Victor Pourri dit Pierrette, chassé comme mouchard du groupe dest-Denis, vient de nouveau de se signaler à Genève en vendant à la police les compagnons Thauté et Carry, ce dernier a été condamné à 4 ans de prison à Genève. Le groupe de Genève l'a exclu de ses assemblées comme mouchard.

Aux compagnons à donner la récompense que mérite ce nouveau Chaumartin.

***

Avignon. — Le groupe organisateur du journal *Les Libertaires Vauclusiens* previent tous les détenteurs de listes de souscription qu'ils aient à les retourner le plus vite possible. Il avise en outre tous ceux qui se sont intéressés à notre journal, que des difficultés non prévues nous forcent d'ajourner la publication de cet organe.

Nous les remercions bien vivement. Comme il reste de l'argent en caisse, nous allons publier un manifeste que nous répandrons le plus possible. Tous ceux qui nous ont envoyé de l'argent ou qui renverront les listes de souscription sont priés de nous donner une adresse exacte afin que nous leur envoyions des manifestes.

***

Marseille (Banlieue). — Le groupe Mempenti Capelette avait organisé une conférence. Vendredi à la salle du café des Trois-Mûriers où le compagnon Moulant a fait comprendre avec beaucoup d'éloquence que la propriété individuelle était le vol. Plus de 100 cents personnes qui y assistaient ont écouté avec beaucoup de calme et d'attention l'exposé de nos idées ; cela a produit un bon effet sur la foule, bien que tout le monde ne fût pas convaincu, il ne s'en est pas moins dégagé de cette réunion un bon courant de sympathie pour les idées. Bonne soirée pour la propagande.

Un plateau placé à la sortie a produit 5 fr. 15 pour la propagande.

***

*Nos abonnés en Suisse sont prévenus que le camarade Nicolet, va prendre remboursement sur eux. Prière d'y faire bon accueil.*

***

*Compagnons.* — Quelques camarades, anciens militants de la ligue des anti patriotes, pensent qu'il serait nécessaire, urgent même de se regrouper, et de reprendre la propagande anarchiste de plus belle.

En effet depuis quelque temps, les groupes rendez-vous des camarades du même quartier et des mêmes idées font absolument défaut, et le besoin de se voir, de se consulter et se serrer les coudes se fait plus que jamais sentir.

Les gouvernants s'apprêtent à faire des réceptions de gala aux marins Russes. Ces fêtes patriotiques ne nous donnent-elles pas un excellent moyen de propagande anti patriotique et par conquant anarchiste. Ceux qui sont de notre avis, nous les prions de venir pour s'entendre avec nous, pour la réformation des groupes, ou sections anti-patriotiques.

Et les moyens de propagamde les plus efficace.

Donc à dimanche le 17 septembre 1093 ; à 2 heures de l'après midi à la salle Micaise, 1, rue des Petits Carreaux.

Matières à discussion

Les fêtes patrioliques Franco-Russes et l'attitude des anarchistes.

***

Nous avons reçu d'un groupe de Paris, un appel pour provoquer des souscriptions en faveur d'un journal quotidien. Adresser Brunet, 71, rue Louis-Blanc. Blaye, 22 bis, rue Chignancourt.

Le groupe a déjà reçu :

Collecte entre camarades, 6 fr. — Collecte à la réunion de Saint-Ouen, 12 fr.

Quant à nous, nous avons déjà dit ce que nous pensions d'un journal quotidien, nous n'y reviendrons pas. Nous souhaitons que ces camarades trouvent au plus vite les 500 000 fr. nécessaires à la création d'un quotidien.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### pour la propagande révolutionnaire

Groupe de Saint-Nazaire, 5 fr. — Groupe de Nantes, 10 fr. — V. M., 2 fr. 50. — Collecte faite à la réunion organisée par le groupe de Mempenti-Capelette, 5 fr. 15. — D. D., rue Riquet, 0.25.

## SOUSCRIPTION

### pour les détenus

B., tourneur à Nantes, 0,50. — M. M., 2 fr. 50. — L. M., à Berck, 3 fr. 50. — F. G., à Arras, 1 fr. 50. — D. D., rue Riquet, 0,25.

## PETITE CORRESPONDANCE

Toulon. — Toutes les correspondances concernant la propagande révolutionnaire anarchiste doivent être adressées au compagnon L. Delaporte, 62, cours Lafayette, Comptoir Marseillais.

Tous les journaux, brochures et publications anarchistes se trouvent chez les libraires et dans les kiosques de la ville.

Mare en Espagne est prié de donner de ses nouvelles à Thirion.

S. D. B. — Nous ne nous posons pas en académie littéraire et préférons de bonne prose aux vers bons ou mauvais, car les règles de la versification sont souvent gênantes pour l'énonciation et le développement de la pensée.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les vôtres laissent à désirer.

O. Jeardi. Marseille. — *Sempre avanti.*

Livorno. — *La Favilla.* Mantova.

V. à Lille. — A quoi bon faire l'honneur à ce monsieur d'en parler. Le mépris de ceux qui le connaissent est suffisant.

B. à Thonon. — Nous n'avons plus la *Société Mourante.* Nous vous avertirons quand paraîtra l'édition populaire.

Un compagnon demande un rendez-vous avec les frères Spenengel de Courbevoie, c'est *urgent* pour la cause.

Le compagnon L. B. qui habite la banlieue de Paris, prie les compagnons qui le connaissent de ne plus lui envoyer de compagnons. Le motif est sérieux il faut en tenir compte.

Le compagnon Maurice Ardaine est prié de donner son adresse au Bureau de *la Révolte.*

AVIS. — Les groupes et compagnons de Paris et de la province sont informés que le groupe « Les Libertaires Ardennais », va, à l'occasion prochaine du départ de la classe, publier un manifeste aux conscrits.

Les compagnons ou groupes qui en désireraient un spécimen, sont priés de s'adresser à Henriet, 12, rue Mathis, Paris.

D. D. rue Riquet. — La *Revue Anarchiste*, 32, rue Gabrielle.

Roubaix. — Demandez la *Peste Religieuse*, à Steiger, 14, rue Thalberg, Genève. Je n'ai pas cette quantité.

M. à Troyes. — Paris n'est plus à Lyon.

Le *Sempre Avanti* de Livourne, demande l'échange aux journaux et revues ci après :

L'*Art social*, *Essai d'art libre*, la *Lutte pour l'art*, la *Revue blanche*, de Paris.

L'*Harmonie* de Marseille.

L'*Insurgé* de Lyon.

La *Société Nouvelle* de Bruxelles.

Huisch. — Donnez-nous l'adresse de Dervaux ? Ardemont n'est pas dans le *Bottin*.

L. à Epinal. — Je ramasse les vieux timbres, mais il ne faut faire aucun frais pour les envoyer. Ça vaut 1 fr. le mille.

L. L. à Paris. — Mardi, mercredi et vendredi toute la journée.

H. F. à Feuquière. — C'est maigre, il y a déjà 0 02 c d'aff par exemp. - Enfin, continuez.

A. A. à Buigny les-Gamaches. — Faisons votre lettre au groupe d'Aide aux Exilés.

Amiens. — Bien reçu votre rappel, nous l'adressons pour ceux qui voudront y répondre ?

D. F. à Villefranche. — Supplément accordé.

2 vol., 10 fr. pièce.

S. à Langon. — C. à Montoire. — M. à Tarbes. — B. à Nice. — D. à Carmaux. — B. à Bourges. — M. à Marseille. — F. à Liège. — M. à Rosans. — C. à Bruxelles. — C. à Béziers. — C. à Agen. — B. à Bourgoin. — G. à Marseille. — A. B. à Bourges. — H. E. à Bourg. — L. à Nancy. — C. à Argenteuil. — F. à Reims. — C. à Saint-Vincent. — M. à Lyon. — S. à Tarare. — C. à St-Imier. — M. à Brest. — V. A. à Roubaix. — M. à Troyes. — V. à Angers. — A. à Castelsarrasin. — Bien touchés mandats.

## CONVOCATIONS

Paris. — Le groupe *Les Libertaires Ardennais* réunit tous les lundis, à 8 heures du soir, 38, rue Louis-Blanc.

Le groupe du 5e et 13e arrondissement organise une conférence pour samedi 16 septembre, à 8 heures 1/2 du soir, salle Mazard, rue Saint-Hyacinthe, 13.

ORDRE DU JOUR

Socialisme et anarchisme.
La guerre de demain.
Les prochaines élections municipales du quartier.
Groullebarbe.

Paris. — Le groupe d'études sociales du XIIe se réunit tous les mardis, chez Warin, 31, rue des Abbesses. — Ordre du jour de mardi prochain : campagne abstentionniste, ses résultats.

Saint-Denis. — Le groupe les Insoumis invite tous les compagnons et les lecteurs de *la Révolte* et du *Peinard* à se rendre à la réunion du groupe qui aura lieu samedi soir, salle Bonnet, rue de Paris, 96, à 8 h. 1/2.

Causerie par un compagnon.
Chant et poésie.

Nantes. — Les compagnons anarchistes et révolutionnaires communistes sont invités à se réunir tous les dimanches matin, de 9 h. à 11 h. au café du Centre, rue Rubens.

Besançon. — Le groupe d'*Etudes sociales* se réunit tous les samedis, rue du Château, brasserie *Ivonnaise* (salle à part).

Cette. — Le groupe se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir. *Café du Gard* (salle du fond).

Dijon. — Le groupe les *Résolus* se réunit tous les samedis de 8 h. 1/2 à 10 h. du soir chez le compagnon Hinaut, chemin des Charbonniers près de la rue Marceau, tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* y sont cordialement invités. Ordre du jour : Organisation de soirées familiales.

Lille. — Les groupes anarchistes les Forçats du Chalet, convoquent tous leurs adhérents, ainsi que tous les anarchistes de Lille et environs, et les lecteurs des journaux la *Révolte* et le *Père Peinard*, à la réunion qui aura lieu le lundi 18 septembre 1893, à 8 heures du soir, café du Chalet, 160, boulevard Victor-Hugo, Lille.

ORDRE DU JOUR :

Formation d'une bibliothèque anarchiste.
De la propagande dans les campagnes.
Organisation d'une tournée de conférences dans la région du nord.
Questions diverses.

*Le Gérant-Imprimeur* : J. Billot.

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNEE, N° 2 — DIX CENTIMES — DU 23 AU 29 SEPTEMBRE 189

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA GRÈVE SE GÉNÉRALISE

La grève se généralise, plus rapidement que l'on n'osait l'espérer.

Les mineurs belges ont décidé la cessation du travail. Ceux du Nord de la France ont acclamé la grève générale. Le bassin de la Loire est prêt à faire cause commune.

Espérons que les mineurs allemands seront aussi entraînés dans le mouvement. Depuis longtemps ils veulent la grève générale des mines. Ils l'ont annoncée à plusieurs reprises, et à contre cœur ils l'avaient ajournée sous la pression des chefs de la démocratie sociale. Espérons que maintenant ils verront la nécessité d'agir par eux mêmes, qu'eux aussi éteindront les feux de leurs mines.

Ce serait alors la grève presque générale des mineurs, l'arrêt soudain de toutes les grandes industries — un moment qui pourra devenir un moment solennel et inaugurer la révolution ouvrière internationale.

---

De fait, l'Internationale se reconstitue plus forte, plus solidaire que jamais. Le Français, le Belge brisent les frontières élevées par les maîtres. Ils se solidarisent. Et, aux approches de l'hiver, ils s'imposent toutes les souffrances qu'amène la grève pour frapper d'un coup de massue l'exploiteur international.

La haine dans les cœurs, à la vue des femmes et des enfants souffrant la faim, — il est certain qu'il y aura des mines saccagées, de la paperasse patronale brûlée, des dépôts de charbon incendiés, des Watrin abîmés.

Mait le temps est où il faut aussi faire un pas de plus.

Il serait temps pour le peuple d'affirmer hautement son droit à la richesse que de ses mains il a produite.

C'est lui, le mineur, qui a fait la mine. Chaque mètre des boiseries porte les traces du sang de ses pères et frères qui ont péri à creuser la terre, à enfoncer la pioche dans la houille, à l'extraire pour créer l'industrie moderne.

Ils l'ont faite, la mine. En tout droit et justice elle leur appartient. Et ils peuvent affirmer ce droit, hautement, en face du monde entier, sans qu'une seule conscience puisse se revolter à cette affirmation. Nul n'a le droit de leur empêcher de travailler à leur œuvre.

Ils le peuvent. Pourquoi ne le feraient-ils pas ?

---

Que dans la Loire ou le Borinage, dans le Nord ou au Yorkshire, le mineur, réduit à l'inaction par la cupidité de ses maîtres, reprenne seulement possession d'une seule mine. Qu'il affirme en face de l'univers entier son droit à son œuvre, baptisée de son sang. Qu'il s'empare de la mine, des machines et des chevaux, de l'outillage et du charbon des dépôts et qu'il descende dans la mine pour envoyer le charbon, — non aux maîtres mais à ses frères qui en manquent.

Et cet acte d'expropriation fera infiniment plus pour la révolution sociale et l'affranchissement des peuples, — plus que tout ce qui a été dit et écrit jusqu'à ce jour, plus que tous les actes d'héroïsme individuel.

---

Les socialistes qui auraient pu et dû lancer cette idée parmi les mineurs, ne le feront pas. Ils sont trop engagés en ce moment vis-à-vis de leurs alliés électoraux de la bourgeoisie. Ils ne le feront pas. Les bourgeois radicaux et conservateurs ne le feront pas, non plus.

Seuls, les anarchistes libres de toute concession et de toute alliance peuvent faire germer cette idée dans les cerveaux des mineurs révoltés.

Seuls porteurs du drapeau rouge des opprimés, seuls porteurs de l'idée communiste, — saurons-nous suivre ce que les événements mêmes nous dictent ?

Trouverons-nous en nous-mêmes la force nécessaire pour suivre le courant qui nous pousse à l'avant-garde de la révolution des opprimés, des misèreux, des va nu pieds.

## Lettres sur l'Anarchie

### IX

Prévenons toute obscurité ; notre déduction ne doit laisser aucune place à l'équivoque.

Les hommes ont des besoins communs et des besoins particuliers. Or, ces besoins communs ont à leur service une force sensiblement la même pour chaque unité humaine : il est donc d'une évidente sagesse de consentir au respect mutuel de ces besoins identiques. Chacun aura le droit de manger, de pourvoir à toutes les exigences fondamentales de son être, et nul ne pourra devancer les autres avant que l'humanité ne soit tout entière haussée à ce minimum. Il est des instants où le vol du voisin, l'oppression pourra paraître plus profitable que la conquête ailleurs ; mais, nous l'avons vu, une comptabilité mathématiquement certaine, affirme l'équilibre des profits et pertes. Un autre calcul aussi incontestable, garantit même le bénéfice final d'une alliance humaine universelle.

Jusqu'ici, la logique prononce sans hésitation, et notre morale a sa suite ; elle réprouve la lutte homicide, et ordonne, au contraire, la société dans des limites que nous allons encore préciser.

Une fois atteinte cette universelle moyenne, tout l'homme n'est pas encore satisfait. Les besoins particuliers aussi réels que les autres, restent en suspens et réclament leur tour. A moins d'essayer l'impossible nivellement général, l'assimilation complète des individualités, à moins de refaire l'œuvre des siècles en remontant le long du passé jusqu'à l'identité primitive, il faut tenir compte de ces réclamations et obéir aux exigences du présent.

Or, ces réclamations particulières ne sont plus à l'unisson ; ce besoin n'est plus le parallélisme des besoins fondamentaux ; *sur l'homme identique s'est greffé l'individu divers* et la force au service de mes appétits personnels dépasse peut-être celle dont les vôtres disposent. Ici, l'identité n'est plus évidente ; la réciprocité ne s'en peut déduire avec toute la certitude d'un devoir.

Il semble donc que les activités pourront s'exercer sans frein, la concurrence sera permise, chacun prendra ce qu'il peut, lorsque, bien entendu, chacun aura prélevé l'indispensable !

L'un conflit reste donc possible entre les individualités éparses et, le plus souvent, divergentes. Le pain de tous est sauf, aucune conquête particulière n'est *morale* avant cette essentielle satisfaction dont nous avons déduit la nécessité. Mais la lutte est simplement retardée ; elle recommence au lendemain de l'équilibre universel.

Le pain sec ne suffit pas, et l'humanité maintenant déchaînée, va s'élancer à la poursuite du superflu !

Chacun s'efforcera pour soi, cherchant avidement la nature qui se laisse assimiler, les aliments dont il se puisse augmenter. Bientôt, les uns, plus rapides, auront diminué la nature utilisable, par l'excessive satisfaction de leur Moi exagéré. Ils occupent la place, leur expansion démesurée gêne la possibilité des autres, condamnés à dépérir à l'étroit dans l'univers encombré. Le plus grand nombre sera opprimé, resserré, la « propriété privée » se dressera, impitoyable à toutes les issues, heurtant immédiatement la moindre tentative d'activité. L'espace ne sera plus libre, d'autres obstacles compliqueront ceux naturels et déjà suffisants.

A part la garantie du nécessaire, *le droit à la vie* reconnu et consacré la société actuelle, sera recommencée !

Mais cette usurpation est-elle légitime ? La propriété est-elle réellement un obstacle respectable ?

On l'a prétendu ; et, en dehors des fragiles métaphysiques dont elle se prévaut, ses défenseurs ont voulu lui trouver une justification dans la sociologie rationnelle, la seule que nous voulions admettre !

Leur raisonnement est irréprochable, mais leur conclusion s'arrête illogiquement ! — Tu

aurais pu faire ce que j'ai fait : les hommes sont égaux, dis-tu, donc leurs possibles s'équivalent, ou à peu près ; tu n'as rien fait. J'ai travaillé, la propriété récompense mon effort, nous sommes payés selon nos mérites.

Très bien ! Certainement la force — le travail sous une forme quelconque — est à l'origine de la propriété privée, tu as ce que j'aurais pu avoir. Mais pourquoi ne pas aller jusqu'au bout ? pourquoi ne puis-je plus avoir ce que tu as ? La situation n'a pas changé. Tu as arraché à la nature rebelle la propriété dont tu jouis ; mon droit vaudra le tien si, à mon tour je te l'arrache, malgré ta résistance. (1). La Force provisoire ne peut fonder le droit éternel : le fait seul en résulte.

La morale anarchiste — la Raison — m'ordonne, il est vrai, de te respecter ; elle m'interdit la lutte, mais seulement avec mon semblable, avec l'homme en toi... l'élément nécessaire à ton humanité comme à la mienne. Je puis te disputer le surplus : un contrat que ma raison accepte, le garantit la vie en garantissant la mienne, et, avec la vie, tous les moyens nécessaires, ce qu'il te faut pour ne pas déchoir de l'humanité, tout ce qu'exigent tes appétits normaux ; mais au-delà, rien ne m'arrête plus et je puis aller jusqu'au bout de mes forces sans dépasser mon droit.

La propriété privée reste donc un simple fait. Elle deviendrait un droit si un partage équitable était possible. Il faudrait que la répartition des valeurs fut la même en tout l'espace, et celle de l'humanité actuelle, définitive pour tous les temps. Ces deux identités se pourraient accommoder : chaque individu recevrait un lot représentant le maximum de ses conquêtes rationnellement possibles. Sans le partage il aurait pu avoir au-delà, s'il avait été accidentellement plus fort ; mais le même accident l'aurait pu faire plus faible et il aurait pu avoir moins. La moyenne serait donc acceptable : elle devrait être acceptée à moins d'une absurdité *immorale*. Et l'humanité ainsi divisée, se perpétuerait sans guerre légitime, chacun jouissant de sa sphère isolée, et sans conflit possible.

Or, la diversité des lieux, l'incessante survenue de nouveaux ayants droit empêchent cette définitive transaction. Elle seule pouvait immobiliser la possession aux mains individuelles : elle seule aurait pu constituer la propriété privée.

Elle est impossible : donc, plus de propriété, le fait reste seul et aucune autorité réellement incontestable ne le peut dénier.

Tout appartient à tous, ou plus précisément au preneur : l'espace est à celui qui l'occupe. Je prends autour de moi, je m'arrête aux limites de ta vie, j'unis même mes efforts aux tiens pour renverser les résistances trop obstinées ; mais aucune loi n'oblige ma volonté à un partage des bénéfices.

Plus de propriété : elle n'est pas le vol, puisqu'il n'y a plus de propriétaires ; mais elle n'est pas plus le droit. L'univers est le champ offert aux activités quelconques ; la force seule y mesure le droit.

Ainsi, la guerre apparaît une fatalité inéluctable : chacun peut prendre et reprendre, sauf la vie du prochain, tout appartient à tous ! L'alliance de la veille n'empêchera pas la lutte de demain, lorsque les alliés disputeront le butin réalisé, exigeant chacun la meilleure part, s'acharnant respectivement à l'exclusion des autres.

(1) Notre camarade, ici, se laisse emporter un peu par l'abstraction de son raisonnement. Il vient de constater que les besoins superflus des hommes échappent à la généralisation, parce qu'ils ne sont pas les mêmes chez tous. S'il devait y avoir combat, il nous semble que ce serait pour les besoins qu'ils ont de communs, leur diversité devant avoir pour effet immédiat d'augmenter les chances de les satisfaire et de diminuer les occasions de luttes.

N. D. L. R.

Tel est l'avenir qui semble menacer l'humanité. Aujourd'hui le désordre n'est pas encore trop considérable : des lois séculaires que protège la tradition, règlementent toujours quelque peu cette course à la propriété. Un ordre factice retarde le bouleversement final. Mais la lumière se fait, la Raison, peu à peu, dissipe les préjugés. Les souffrances d'ailleurs, ont donné l'éveil et dirige l'attention : les déshérités de la société actuelle regardent de plus près les droits qu'on leur oppose et dont ils pâtissent ; les appétits s'exacerbent, ne s'arrêtent plus qu'à l'inévitable, et les vagues références de la vieille morale sociale ne suffisent plus à leurs pressantes exigences.

Demain tout s'écroulera et aucun préjugé n'accrochera plus la propriété privée emportée dans l'universelle débâcle.

Plus de propriété ! si la Raison ne la justifie pas, qu'elle disparaisse de la société anarchique que nous voulons définitive.

Mais il faut la remplacer : si l'anarchie refuse l'hypocrite usurpation, elle ne veut pas condamner la société à la lutte perpétuelle, à l'antagonisme irrémédiable des activités. La raison dont elle procède est la formule de l'Ordre Universel ; son application sociale édifiera certainement l'ordre social qui ne repose ni sur le mensonge abusivement imposé, ni sur l'erreur d'une sensibilité fugitive.

Nous vérifierons cette possibilité et, au grand jour de l'évidence, nous essayerons la fondation de la société anarchiste, l'organisation rationnelle de ce désordre dont nous menacent les défenseurs intéressés du présent douloureux.

# VIVE LA RUSSIE ! VIVE LE TZAR !!

Dans le douzième et dernier chapitre de son livre : « Le royaume de Dieu en nous », dont l'édition anglaise est en préparation, le comte Léon Tolstoï raconte comment, le 29 septembre de l'année dernière, il voyageait dans un des districts de l'empire russe, où, à cette époque, une terrible famine sévissait.

Il assistait à l'arrivée d'un train express qui transportait un général et une compagnie de soldats. Ces militaires étaient en route pour Toula où il devaient châtier quelques paysans qui avaient osé résister aux exigences d'un jeune et influent seigneur.

Voici comment Tolstoï relate la façon dont en Russie s'exerce la « justice » — *non*, dit-il expressément, *comme un fait extraordinaire ou isolé*, mais parce que c'était la première fois qu'il lui était donné d'en avoir connaissance personnellement.

« Lorsque tout était prêt, le général-gouverneur de Toula, ordonna que le premier des douze paysans dénoncés comme les principaux instigateurs de la révolte, fût extrait de la prison. Cette première victime était un père de famille âgé de quarante ans à peu près, et dont la loyauté et l'honnêteté étaient proverbiales dans son village, où il était aimé et estimé par tout le monde.

« Il lui fut ordonné de se déshabiller et de se coucher sur un banc. Le paysan ne demanda même pas grâce ; il savait d'avance que ce serait inutile.

« Sans mot dire il esquissa le signe de la croix et se coucha. Deux policiers alors accoururent pour le maintenir sur son banc. Un savant médecin était là également, afin de pouvoir prêter le concours de sa science, le cas échéant. Les deux forçats chargés de l'exécution crachèrent d'abord dans leurs mains, puis firent claquer le knout et commencèrent leur œuvre.

« On s'aperçut après quelques minutes que le banc était trop petit, et qu'il était extrêmement difficile d'y maintenir le malheureux qui gémissait et se tordait.

« Le gouverneur donna alors l'ordre de transporter un autre banc. Pendant ce temps la pauvre victime martyrisée était là, debout, le regard sinistre, la tête frémissante, les paupières nues, tremblantes. Lorsque l'autre banc fut apporté, on y lia le misérable et de nouveau, les bourreaux frappèrent à tour de bras. A chaque coup, les blessures devenaient plus terribles, et le sang coulait à flots, des flancs, du dos et des jambes du condamné. Et à chaque coup, la victime poussait un soupir à fendre l'âme, et qui, vain, il essayait d'étouffer.

« De la foule montaient les sanglots des femmes, des mères, des enfants et des parents du torturé et de ceux qu'attendait une peine identique. Le gouverneur comptait les coups sur ses doigts et fumait tranquillement sa cigarette.

« Après avoir reçu une cinquantaine de coups de knout, le paysan cessa de gémir et de se tordre et le très savant médecin s'approcha pour lui tâter le pouls. Il se pencha même pour écouter si le cœur du malheureux battait encore, et, après un court examen, il communiqua au représentant de l'autorité impériale que la victime avait perdu connaissance et que de nouveaux coups pourraient mettre sa vie en danger.

« Mais le gouverneur général était devenu enragé à la vue du sang : il ordonna aux bourreaux de continuer l'exécution interrompue. Après le *soixante-dixième* coup seulement — soixante-dix paraissait être, pour des raisons inconnues, le nombre sacré des coups à distribuer, sous peine de manquement grave au principe de justice ! — il se montra satisfait.

« Alors le haut seigneur ôta sa cigarette de la bouche et, paisiblement, dit :

« — Assez ! Au prochain ! »

Voilà peuple français, toi qui rampes à plat ventre devant le porte-couronne tortionnaire de toutes les Russies, voilà quelque chose que tes immondes journaux, rédigés par des mouchards, des voleurs et des souteneurs, ne font pas mis sous les yeux.

Il est vrai, qu'au fond, tu parais tellement avachi, tellement enlisé dans toutes les hontes et toutes les purulences, que le récit de faits pareils ne doit guère t'émouvoir.

N'est-ce pas ? le tzar est notre ami, et avec volupté tu lécherais les bottes aux crapuleux pochards, aux brutes galonnées, qui dans quelques jours d'ici débarqueront à Toulon pour ensuite fraterniser avec les nôtres.

Si le sang qu'il a versé et les larmes qu'il a fait couler n'ont pas éteint toute lueur d'intelligence chez l'étrangleur Alexandre III, avec quel profond mépris, quel indicible dédain doit-il te considérer, toi, peuple français — le plus spirituel du monde, comme modestement tu t'appelles toi-même : — Esclave volontaire, larbin ébonté, tu te moques — ou tu feins de te moquer — de la platitude des Allemands envers l'insipide Guillaume II, et du loyalisme des Autrichiens en face du gâteux François-Joseph. Mais tu fais mille fois pis, tu es mille fois plus méprisable par les lamentables pitreries que tu exécutes tous les jours devant le knout moscovite.

Français, mon ami,
Ne saute pas à droit,
Saute pour tout le monde !

Et après avoir fait le beau comme un chien vil, on ne te récompensera même pas. Pas le moindre morceau de sucre sur le bout de ton nez, et que tu pourras happer au sacrement : un, deux, trois, du dresseur !

C'est toi-même qui, sébile au bec, vas porter ta belle galette au fouetteur de femmes.

Et demain, sous n'importe quel prétexte et afin de créer un dérivatif à la révolte dans son empire, le tzar déclare la guerre à un de ses cousins bien aimés, et toi, peuple français, tu trouveras tout naturel de te faire casser les côtes pour venir en aide à ton allié. Lui, bon prince, agréera ton enthousiasme, ton argent et tes troupiers.

Mais si la guerre éclate, la « guerre sainte », qui doit te rendre (?) l'Alsace et la Lorraine (les deux provinces aimées, que depuis vingt-trois ans tu pleures avec une touchante uniformité de diapason — et qui au fond se foutent de toi), c'est en vain que tu appelleras à ton secours ton excellent ami le tzar, qui te laissera tranquillement rosser.

Tu auras beau geindre et t'arracher les cheveux comme une vieille prostituée à qui son marlou a bouloffé le magot, pour la laisser entre les mains des mœursiers...! Il t'abandonnera.

Cependant, il aura un seul mot pour toi :

Imbecile !

Et tu ne l'auras pas volé !

Car, quoiqu'en disent les Rochefort, les Juliette Adam et autres Delpit, ce n'est pas l'alliance avec le *peuple* russe, ce peuple de martyrs que tu conclus. C'est au contraire pour ta honte éternelle, l'amitié de son chourineur que laissement tu mendies. C'est grâce à ta complicité que ce bourreau peut continuer à pendre, à torturer et à déporter les hommes fiers et les femmes héroïques qui, là-bas, luttent désespérément pour la liberté.

Et tu es tellement déchu, tellement émasculé, que tu ne trouve même plus un mot de protestation, lorsque les bandits qui te gouvernent livrent au tzar des papiers qu'ils ont volés aux morts, et dont la divulgation aura pour conséquence la pendaison de quelques libertaires.

Voilà où tu en es, cent ans après ta fameuse révolution !

C'est tout simplement infâme !

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Ainsi qu'ils l'avaient résolu, les mineurs de la région du Nord ont commencé la grève générale. La grande coalition des affamés s'organise. Les travailleurs se sont aperçus enfin qu'étant le nombre, ils sont la force, à la seule condition qu'ils soient l'union.

Que va-t-il advenir de cet immense effort ?

Déjà, les gouvernants commencent les hostilités. C'est un véritable corps d'armée qui occupe le Nord et le Pas-de-Calais. Et l'on sait de quel côté vont partir les provocations. Les mouchards entreront en scène : les gendarmes et les policiers pousseront au désordre, et nos panamistes ne sont pas hommes à reculer devant un nouveau Fourmies.

Et les mineurs, que feront-ils ? On sait comment finit une grève. Lassitude ou misère, presque toujours les deux, ramènent les esclaves au bagne capitaliste. Et *l'ordre*, un moment ébranlé par un semblant de révolte, reprend une nouvelle force accrue par la défaite des exploités.

Il en sera toujours ainsi, tant que les grévistes n'auront pour objectif que des réformes impuissantes : renvoi d'un contre-maître, augmentation de salaire, causes de retraites, etc. Au pis aller, les Compagnies feraient mine de céder quitte à se reprendre, cruellement, une fois le travail reintégré.

Ce qu'il faut, une fois établi le principe de la grève générale, c'est d'aller carrement de l'avant, de procéder à la reprise de la richesse volée, sol, sous-sol, outillage, etc., de supprimer en fait le patronat et la Compagnie, et de s'installer en ses lieu et place.

Autrement, la faim aura raison des plus tenaces : c'est l'affaire de quelques semaines. Et puis des politiciens surgiront pour se tailler une fructueuse réclame sur le dos des mineurs sacrifiés. Ce serait un recul de l'idée, et l'affermissement de la société exploitante.

A nos amis de là-bas d'envisager cette situation et d'agir en hommes libres.

***

— C'est bien entendu : nos « vaillants amis » de Russie nous rendent visite : le Czar nous envoie ses esclaves en uniforme ; on va les soûler d'acclamations et de champagne, et nous serons de nouveau le premier peuple du monde.

Et pourquoi cette manifestation « grandiose ? » Pour sceller l'alliance de deux nations amies ? Allons donc ! Le véritable motif, on le glisse sous les portes, on va le coller sur tous les murs.

C'est un pressant appel à la poche. En 1883, la Russie nous a emprunté 200 millions. Ces millions sont mangés. On a les dents longues là-bas, et le moment est venu de regarnir le ratelier. Et à qui emprunter encore ? aux idiots que l'on va griser d'enthousiasme à l'aide des fêtes de Toulon.

On va donc convertir le 6 0/0 1883 en 4 0/0 1893. Cette opération aura pour effet d'écumer une centaine de millions : elle aura lieu du 13 septembre au 9 octobre. Elle est commencée. Notez la date ultime : 9 octobre. La flotte n'arrivera que cinq ou six jours plus tard, lorsque les résultats seront connus.

Si, par hasard, un hasard invraisemblable ! la vache à lait refusait de se laisser traire, qui sait ce qu'il adviendrait de la visite ?

A noter aussi, l'attitude écœurante de la presse bourgeoise. Elle ne souffle mot de la râfle de millions qui se prépare. Elle a ses raisons. Le rouble pleut en ce moment sur les bords de la Seine : c'est pour attirer les louis, qu'on ne reverra plus. Les journalistes vendus préparent des fêtes, organisent des réjouissances : ces réjouissances où l'on se procure, à l'œil, voitures, cigares, fins soupers... et le reste, aux dépens des imbéciles qui envoient leur souscription.

Pendant que la foule abrutie applaudira sur le passage des marins russes, son argent prendra doucement le chemin de la frontière : on l'utilisera là-bas, pour l'armée, pour la flotte, pour les appétits des hauts fonctionnaires : et s'il revient jamais, ce sera pour aider à nous écraser, si le vent tourne, et si les gouvernants de France et de Russie affolés ont besoin d'une diversion.

***

Brest. — Il faut croire maintenant que les idées libertaires font sérieusement leur chemin ici. En effet, sur 23,793 inscrits, on n'a trouvé que 11,111 imbéciles ou fourbes pour déposer le bulletin souverain.

En 1889, sur 21,000 inscrits, il y eut 10,000 votants et 11,000 abstentions.

Ce serait donc 2,000 voix de gagnées à l'abstention pour cette année.

Ce résultat provient en grande partie des conférences du compagnon Meunier qui se trouvait ici pendant la période électorale.

Le copain a dégoisé des vérités qui étaient goûtées comme du petit lait par le populo, qui ne lui ménageait pas les bravos. Il y a même jusqu'à des bourgeois qui l'approuvaient.

Nos affiches abstentionnistes ont été beaucoup lues aussi.

***

Carmaux. — On se souvient des abominables condamnations prononcées, à la suite de la grève, par le tribunal d'Albi, en octobre 1892.

Les camarades frappés « par la justice » ont été remis en liberté, mais avec interdiction de rentrer dans le département. On les rejeta de leur cellule sur le pavé, loin des leurs, sans argent, sans asile, sans travail.

Et voici que les gouvernants manifestent une fois de plus leur haine pour les travailleurs. On vient de signifier aux élargis d'avoir à payer les frais du jugement qui les a condamnés, montant ensemble à 600 francs. Comme ils sont dans l'impossibilité de les payer, on va les remettre en prison.

Parce qu'ils ont souffert, et qu'ils ont crié misère, on les a condamnés ; parce qu'ils ne peuvent payer le prix de leur condamnation, on va les frapper encore !...

Ces infamies feront-elles réfléchir ceux de leurs camarades qui ont eu la faiblesse ou l'inconscience de donner leurs suffrages à la bande de gredins qui nous gouverne ?

***

Castelialoux (Lot-et-Garonne). — Les bourgeois d'ici sont aussi canailles que leurs semblables des autres localités : sitôt qu'ils savent qu'un ouvrier a des idées anarchistes, ils lui refusent tout travail. Ce qui oblige beaucoup de camarades à partir. Mais avant de s'y décider, ils ont fait de bonne besogne, et jamais le nombre des abstentions n'avait été aussi élevé. Il y a quatre ans, tout le monde allait voter : aujourd'hui on est fatigué de cette comédie qui n'aboutit à rien.

Les compagnons ont fait des réunions où ils ont exposé nos idées, malgré le parti pris des adversaires de faire du tapage et de les empêcher de parler. On a tout de même réussi à faire comprendre que voter c'était continuer notre esclavage, et la propagande a fait beaucoup de progrès.

***

Toulon. — Un camarade nous écrit pour rectifier ce que nous avons dit de l'attitude du compagnon Nahon. Le conférencier aurait recommandé partout l'abstention : ce n'est qu'aux enragés du vote qu'il aurait dit : Si vous y tenez tant que ça, votez au moins pour un ouvrier. D'ailleurs, il aurait terminé par : Vive l'anarchie ! Vive la Révolution !

Tant mieux si le compagnon a suivi cette ligne de conduite ; mais sa concession était dangereuse : quand on est anarchiste, on ne recommande aucun mode de perpétuer l'autorité. Qu'importe un député ouvrier ? Ceux-là ne valent pas mieux que les autres, et peut-être sont-ils plus à redouter.

# BIBLIOGRAPHIE

*L'Evolution religieuse dans les diverses races humaines* par Ch. Letourneau, 1 vol., chez Reinwald, 15, rue des Saints-Pères.

Pour l'*Evolution religieuse*, comme pour ses autres ouvrages, l'*Evolution de la Morale*, l'*Evolution de la Propriété*, l'*Evolution politique*, etc. M. Letourneau s'est servi des documents apportés par les voyageurs, sur la vie, les mœurs, les croyances des peuplades qu'ils ont visitées, aussi des récits que les historiens nous font des coutumes de leur époque.

Ces documents, il les scrute, les analyse et les classe de façon à leur assigner leur place chronologique dans l'évolution humaine.

Mais, sous les mythes les plus enjolivés, les plus enchevêtrés, les plus subtils, les plus affinés, il sait retrouver la pensée primitive et démontrer que les religions les plus compliquées ont la même origine : l'ignorance de l'homme à s'expliquer les phénomènes naturels ; sa tendance à diviniser les êtres dont il avait senti la force. Ce qui prouve bien que ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme à son image, mais, au contraire, l'homme qui a créé Dieu à la sienne.

Dans son livre *La Religion*, M. A. Lefèvre a développé ce thème d'une façon plus large, plus magistrale, plus complète, en prenant chaque mythe, en cherchant, sous l'humus que les traditions et les adjonctions populaires et séculaires y ont déposé, le point de départ primitif, mais le livre de M. Letourneau, en traitant la question à un autre point de vue, le complète et mérite d'être lu et consulté !

*Soutanes politiques*, par Jean de Bonnefon, 1 vol., 3 fr. 50, chez V. Havard, éditeur, 168, boulevard St-Germain.

M. de Bonnefon est un écrivain ultra catholique, mais fort peu tendre pour les cléricaux. Nos lecteurs du *Supplément*, ont lu deux articles : *Agence matrimoniale et l'Eglise*, et *la Dynamite*, qui font partie de son livre ; ils peuvent juger que M. de Bonnefon ne met pas de gants pour dire leur fait aux politiciens et aux hypocrites de son parti. Tudieu ! comme il les étrille : Pape, cardinaux, évêques, moines, prêtres et cagots, çà qu'il leur en conte de dures.

A côté de cela, M. de Bonnefon nous vante les vertus des simples du clergé, les dévouements de ses prêtres obscurs, la grandeur de l'Eglise et les bienfaits de la religion.

Hélas ! il nous suffit de relire le rôle historique de la religion et du clergé — même quand il est bas — pour constater tout le mal qu'ils ont fait. Que nous importe qu'il y ait des croyants parmi eux, si leurs croyances ne sont que des erreurs. Que nous importe leur dévouement et leur abnéga-

tion, quand cette abnégation et ce dévouement ne contribuent qu'à nous maintenir plus fort sous le joug de ceux qui nous oppriment et nous exploitent. Le mal qu'ils contribuent à faire, n'en est pas moins le mal, quoiqu'ils le fassent inconsciemment. Et comme ces dévoués et ces humbles que nous montrent M. de Bonnefon, ne sont que des instruments aux mains des pourris du haut-clergé qu'il nous dépeint, nous laissons M. de Bonnefon juger des résultats qu'ils peuvent produire.

---

*Le Carnet d'un Réveriste*, par Jean Drault, 1 vol. 3 fr. 50, chez Henri Gautier, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins.

M. J. Drault est rédacteur à la *Libre Parole*, aussi, forcement, il mange du juif dans son *Carnet*, c'est une monomanie, qui perd de son sel à force de se prolonger; car ce que l'on reproche aux juifs, c'est leur rapacité et leur habileté commerciale, à faire payer quarante sous ce qui en vaut dix. Or, c'est cette habileté qui fait le fond du commerce et de l'industrie, sous ce rapport, juifs et catholiques, protestants, islamites se valent, et ce n'est pas manque de volonté d'y atteindre, de la part de ceux qui n'y réussissent pas.

Le reste du livre est un recueil de plaisanteries assez réussies sur le métier militaire, quelques-unes même, assez acérées pour emporter le morceau en démontrant l'idiotie de certains règlements, mais, au fond, ce n'est que de la blague à fleur de peau, démontrant que l'auteur n'a pas eu beaucoup à souffrir des idioties qu'il tourne en ridicule.

L'anarchie étant à l'ordre du jour, M. Drault n'a pas manqué, non plus, d'introduire dans son livre, l'anarchiste Bavot, qui gueule tout le temps, se plaint de tout, invective son caporal qui ne lui répond pas, mais baisse l'échine devant les officiers, et menace toujours de tout faire sauter, sans jamais mettre ses menaces à exécution.

Il se peut que M. Drault ait vu de ces anarchistes là, mais s'il a cru créer un type, il se trompe grandement. Les bravaches sont de tous les partis; les antisémites doivent en avoir leur part, et le Bavot de M. Drault ne prouve rien contre l'anarchie. S'il y a des anarchistes qui menacent et n'exécutent pas, la plupart du temps, ils ont au moins le mérite de ne jamais s'humilier devant quelque autorité que ce soit, et le Bavot de M. Drault est le type du premier gueulard venu et non celui de l'anarchiste, pas même celui du gueulard anarchiste.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Nous recevons de la ligue des anti-patriotes, un long appel que le manque de place nous empêche d'insérer en entier. Nous en détachons la conclusion.

La ligue des anti-patriotes se prépare à publier différents manifestes à l'occasion des fêtes franco-russes. Les groupes de province qui voudraient nous aider à cette propagande soit par des fonds, soit en distribuant les manifestes, n'ont qu'à écrire au compagnon Essert, 27, rue des Rosiers, Paris.

***

La ligue des anti-patriotes a encaissé :

Liste I : 42 fr. — Souscription faite au cercle des Isréelites : 4 fr. 55. — Souscription à la salle Nicaise : 4 fr. 30. — En tout : 50 fr. 85.

***

Le compagnon Victor Bardot, boulevard Voltaire, 14, à Dijon, avertit tous les compagnons et groupes avec lesquels il était en correspondance de ne plus lui écrire, car, par suite de la propagande abstentionniste il a été mis hors de son emploi et est obligé de quitter Dijon.

***

Amiens. — Aux Camarades. — Les anarchistes d'Amiens ont pris l'initiative de protester contre l'alliance franco-russe et les fêtes ridicules qui se préparent. Ils font appel à *tous les compagnons* pour recueillir les fonds nécessaires à la publication d'un manifeste qui serait distribué dans toutes les villes où les manifestations « chauvines » doivent donner lieu à des mascarades.

Aux camarades de se presser.

Adresser les correspondances et les fonds au compagnon A. Scalabre, 59, rue des Coches, à Amiens.

***

Appel aux Jeunes Gens de Bordeaux

Camarades,

Dès notre bas âge, on nous élève dans l'ignorance, on nous souffle mille et mille superstitions, et surtout la plus dangereuse, celle qui a nom : *l'autorité*.

Nous voici « citoyens », hommes faits ; débarrassons-nous des erreurs, de la masse de préjugés qui nous retient !

Formons un groupe.

Au sein de ce groupe, nous discuterons les idées libertaires, nous nous entretiendrons de l'émancipation intégrale de l'humanité, des moyens d'assurer le bien-être et les joies de la vie aux millions de déshérités qui souffrent dans la société actuelle.

Réunion, pour la jeunesse, au groupe, cours St-Jean, n° 4.

***

Appel aux Groupes et Camarades

La période que nous venons de traverser semble avoir secoué l'apathie des camarades. Des projets surgissent pour la réorganisation de groupes disparus, pour la fondation des groupes nouveaux.

Ces tentatives demeureront-elles infructueuses ? Les initiateurs se heurteront-ils aux mêmes causes d'insuccès ? Faudra-t-il reconnaître, avec les adversaires du groupement, qu'il n'y a rien à attendre des groupes, rien à espérer des éléments qui les composent ?

Les camarades du Groupe d'études et de vulgarisation — groupe fondé en dépit des observations pessimistes et décourageantes des uns, du parti-pris et de l'obstruction des autres — pensent qu'il y a beaucoup à faire avec les groupes, mais ils croient aussi qu'il est absolument nécessaire de former ceux ci sur de nouvelles bases.

Dans le but d'examiner d'abord les causes de dislocation des groupes, ensuite les nouvelles conditions favorables à leur existence et à leur développement, le Groupe d'études et de vulgarisation fait appel à tous les camarades pour prendre part à la discussion qui aura lieu rue Mouffetard, 127, salle Messiez, sur cet ordre du jour :

Initiative individuelle et tactique générale.

Des groupes, de leur but, de leur moyen.

Cet appel s'adresse exclusivement aux camarades qui veulent tenter quelque chose par le groupement ; quant à ceux qui ne croient qu'à la propagande individuelle, qu'ils s'abstiennent d'apporter leur parti-pris dans cette discussion.

Les faits montreront qui a raison.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le compagnon Emile Bidaut, 97, Charlotte Street Fitzroy Square London W., demande l'adresse du secrétaire des Anti-Patriotes qui se réunit rue des Petits-Carreaux.

Le camarade Tony Charrel, à New-York, est prié de donner de ses nouvelles à l'adresse ci-dessus.

Le compagnon Albert demande l'adresse de Lambert.

C., à Agen. — Pas reçu les affiches annoncées.

P., à Vincennes. — Bon comme chanson, mais pas assez soigné pour le *Supplément*.

B. M., à Bilbao. — L'abonnement est de trois pesetas par trimestre.

Henry, à Lyon. — J'ignore. — Adressez-vous directement à la colonie Cecilia près Palmeira (Parana) Brésil.

Thomassin, à Mézières. — Nous avons mis dans le paquet d'il y a quinze jours, le dernier exemplaire de la *Société Mourante* qui nous restait ; comment a-t-il disparu ? — En tout cas nous ne pouvons en envoyer d'autres jusqu'à nouvel ordre. Nous avons rompu avec l'éditeur Stock et ne voulons plus en prendre à ce monsieur. — Pour la *Revue Anarchiste* je lui fais passer votre demande.

S., à Genève. — Reçu les deux paquets.

P., à Vincennes. — Avons fait passer chanson au *Père Peinard* qui demande à entrer en rapport avec vous.

C. S. La Villette. — Reçu lettre, prenons note.

J. D. Paris. — Reçu l'article du *Figaro*, le lirons. Merci.

*Pot à colle.* — Si nous insérions votre note concernant le sieur B. nous en serions inondés de semblables qu'il nous serait impossible de contrôler. C'est à vous de le signaler à tous ceux avec lesquels vous êtes en relation, c'est plus simple, plus expéditif, et évite les discussions oiseuses. Quant à ce que nous prenons note et n'insérerons plus rien de lui.

H. L. 17. — Reçu *Respect filial*, le lirons.

La *Revue Anarchiste*. — Envoyez nous deux exemplaires.

Mueller. — L'adresse de Renaux est rue du Sabâtre, 53, Reims.

B. à Marseille. — Le volume de Louise Michel chez Keva, rue Berthollet et Tetard, à Lyon, 7, impasse de Béarn.

L. à Bordeaux. — N. à Toulouse. — P. à Roubaix. — B. à Nîmes. — B. à Serains. — C. à Turin. — N. E. à l'Echenot. — B. à Chaumont. — C. à Turin. Maxime. — C. à Turin. — B. à Dijon. — C. à Turin. J. E. à Biarritz. — B. à Unieux. — P. à Villefranche. L. à Neuville-aux Bois. — F. à Amiens. — V. à Lyon. — D. à La Haye. — *Le Peuple*, Bruxelles. — V. à Lyon. à Chaux-de-Fonds. — C. à Brooklyn. — L. à Nancy. P. A. à Angers. — C. à Barbaste. — L. à Nancy. zaire. — D. à Roubaix. — B. à Lyon. — S. de Lyon. Molfetta. — L. à Reims.

Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

### pour la propagande révolutionnaire

O. à Castelljaloux, 0,50. — B. à Tarzout, 1,20. — P. C. à Tarbes, 0,35. — J. C. à Houssaye, 0,60. — Moreau-Bourgeois, 0,45. — C. à Brooklyn, 2 fr. — M. à Valence d'Agen, 0,45.

Dans le prochain numéro, nous donnerons le total omis par erreur.

## CONVOCATIONS

La ligue des antipatriotes invite les compagnons aux réunions publiques suivantes :

Lundi, 25 septembre, à la salle Biron, 60, rue de Bretagne.

Mercredi, 27 septembre, à la salle du Lion d'Or, rue Grenela.

Jeudi, 28 septembre, à la salle Martin, 68, rue du Faubourg St-Denis, à huit et demie du soir.

Ordre du Jour :

Les fêtes franco-russes.

---

Samedi, 23 septembre, à huit et demie du soir, à la salle Janau, 58, boulevard de Ménilmontant.

Ordre du Jour :

1° Réformation du groupe les « Antipatriotes » du vingtième.

2° L'agitation antipatriotique.

---

Les antipatriotes du onzième arrondissement se réunissent le mardi, 26 septembre, rue d'Angoulême, 70, salle Thomas.

---

Samedi, 23 septembre 1893, à St-Ouen, grande réunion publique et contradictoire organisée par les antipatriotes anarchistes, salle de la Maison-Blanche, 66, boulevard Victor-Hugo.

Ordre du Jour :

1° La grève des mineurs.

2° Les fêtes franco-russes.

3° Ce que peuvent faire les élus socialistes à la Chambre.

4° Mouvement révolutionnaire international.

5° Pourquoi sommes-nous antipatriotes.

---

Roubaix. — Les anarchistes de Roubaix et des environs sont invités à la réunion qui aura lieu dimanche 24 septembre, à sept heures du soir.

Ordre du Jour :

Le marchand de journaux.

Questions diverses. Très urgent.

---

Saint-Nazaire. — Réunion tous les samedis à huit heures du soir, chez Vince, rue des Chantiers, Penhouet. Tous les travailleurs y sont invités.

---

Trignac. — Réunion tous les dimanches soir, à huit heures, chez Veilon. Tous les travailleurs sont invités.

---

*Le Gérant-Imprimeur :* J. Billot.

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNEE, N° 3. DIX CENTIMES DU 30 SEPTEMBRE AU 6 OCTOBRE 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## INTERNATIONALISME OUVRIER

ET

## CHAUVINISME SOCIAL-DÉMOCRATE

Deux faits récents méritent toute notre attention. C'est, d'une part, le sentiment de solidarité internationale, dont les mineurs belges et français font preuve en ce moment ; et d'autre part, le sentiment de nationalisme étroit et de chauvinisme détestable, affirmé au Congrès international de Zurich.

Nationalisme chauviniste des messieurs du quatrième état international ; et internationalisme d'ouvriers qui, heureusement, n'appartiennent pas à cette docte clique.

---

On sait pourquoi et comment la grève des mineurs anglais a éclaté. Il y a cinq ans environ, une grève presque générale commençait en Angleterre et en Ecosse. Immédiatement les prix de charbon montaient de 4 à 5 francs la tonne dans toute l'Angleterre. Pendant que les travailleurs subissaient la faim et la misère, les propriétaires des mines écoulaient à des prix élevés leurs stocks de charbon, et les intermédiaires faisaient fortune.

Les mineurs obtinrent enfin une augmentation de *50 centimes par tonne*, et ils reprirent le travail. Mais les prix ne baissèrent que fort peu. Il restèrent trois et quatre francs au-dessus de ce qu'il avaient été en 1887. Cela dura quatre ans. Cependant, une baisse d'un franc environ se produisit dans le courant de l'été passé. En même temps, une coalition formidable des patrons se constituait, et elle annonça alors son intention de réduire d'un quart les salaires des mineurs.

Londres, avec ses cinq millions d'habitants et ses innombrables usines, est bien un consommateur qui compte sur le marché ; et à Londres la tonne se vendait, l'été passé, de 26 à 35 francs.

Là-dessus, 2 francs sont payés au mineurs ; 5 à 10 francs, selon les distances, représentent les frais de transport, et si nous mettons encore 5 francs pour les frais généraux de la mine, ce qui serait deux fois trop en réalité, il y a toujours 14 à 20 francs, qui se répartissent entre la pègre haute et basse, vivant aux dépens des travailleurs.

En bonne économie — la première pensée devrait, semble-t-il, se porter sur ces 14 à 20 francs, empochés par la pègre ; ce sont ces bénéfices des rouleurs en calèche qui empêchent au travailleur anglais, et même au petit bourgeois, d'allumer les feux quand il en a grandement besoin.

Mais en économie bourgeoise, c'est tout à rebours. Puisque les lords, propriétaires du sol qui perçoivent tant par chaque tonne extraite, sont une force ; puisque les vautours intermédiaires sont encore une force et le commerce est dans leurs mains — c'est vers l'endroit le plus faible que se sont portés les patrons. Ils décidèrent de faire leurs économies sur les deux francs payés aux mineurs, et non sur les 14 à 20 francs jetés en proie aux vautours et encore moins sur les propres bénéfices.

C'est là-dessus, sur cette réduction du quart des salaires, que la grève a éclaté. — Les patrons savaient que les mineurs du Nord, sortis il y a quinze mois à peine d'une grève, terrible par la misère qu'elle avait infligée, ne pourraient pas faire cause commune avec le centre. Ils avaient compté sur cela.

---

On connait aussi les événements de la grève. Le courroux des mineurs ne se porta plus seulement sur les *blacklegs*. Il se porta sur les affameurs, et pendant plusieurs jours les mineurs incendiaient, saccageaient les mines.

Ce caractère violent de la grève devait évidemment susciter des sympathies sur le continent grâce à la propagande des Chevaliers du Travail, grâce surtout à l'esprit international qui se développe entre travailleurs ; — les mineurs belges et français décidèrent de venir en aide aux Anglais en quittant les mines.

Quiconque sait ce que signifie une grève pour les salariés, ne peut qu'admirer ce sentiment de solidarité à travers les barrières élevées par la bourgeoisie. Quiconque sait ce que chaque mère souffrira pendant une grève en voyant ses enfants affamés, son mari abattu par la faim et s'affaissant elle-même, faute de nourriture, — quiconque sait cela comprendra quelle abnégation il faut pour se mettre en grève, à peine sortis d'une grève précédente, et alors que la cessation du travail en Angleterre permet juste de gagner un peu plus que de coutume.

Eh bien, c'est surtout l'appel aux sentiments de solidarité internationale qui retentit dans les meetings des mineurs et qui enlève les indécis.

Les grandes idées qui faisaient battre les cœurs aux débuts de l'Internationale, lorsque des travailleurs français vinrent dire à ceux des deux mondes qu'ils ne s'émanciperaient qu'en formant un faisceau international contre l'exploitation qui ne connait pas de frontières — ces grandes idées raniment de nouveau les cœurs écrasés par la misère.

---

Quel contraste ignoble à côté de cela — le congrès des Etatistes réunis à Zurich.

Les Hollandais, par la bouche de Domela Niewenhuis, sont venus maintenir que si une guerre européenne éclatait, il serait du devoir des travailleurs de refuser toute assistance aux massacreurs — soit par le refus du service militaire, soit en déclarant la grève générale internationale dans les gros métiers, surtout nécessaires en temps de guerre.

Idée grande, incomprise, mais qu'il eut été du devoir du Congrès de lancer.

Tous, nous savons combien les passions chauvinistes s'allument lorsque le canon tonne aux frontières, tous nous connaissons les manifestations sauvages de chauvinisme insensé à ces époques. Mais ce n'est pas pour rabâcher les vieilles rengaines que des congrès internationaux ouvriers sont convoqués. C'est pour lancer en circulation des idées nouvelles, contraires à celles qui sont chères aux exploiteurs bourgeois ; c'est pour réveiller la pensée ouvrière, pour l'inspirer d'idées d'émancipation, de révolte contre les chaînes qui tiennent l'ouvrier attaché au char du bourgeois. C'est enfin pour lancer des idées qui, alors même qu'elles auraient peu de réalisation immédiate, paralysent cependant l'action des exploiteurs, mettent un frein à leurs orgies, les forcent de compter avec une force nouvelle qui surgit autour d'eux et les menace.

Eh bien, qu'ont-ils répondu à cela, les délégués se disant ouvriers et internationaux ?

Que M. Plekkanoff ait débité des sottises, cela ne tire pas à conséquence ; il n'en est pas à ses premières. Que, en vrai slave issu d'un passé esclavagiste, il eût été plein de morgue à l'égard de Niewenhuis et plein de déférences pour ses maîtres allemands — passe encore, puisque dans sa foi naïve il les croit probablement porteurs de la sagesse humaine.

Mais c'est le rapporteur de la Commission du Congrès qui, en fidèle écolier d'Engels, a cru devoir insister sur la nécessité pour le progrès européen que l'Allemagne *civilise* la Russie, en lui lançant ses armées, sa mitraille et ses baïonnettes. Et les délégations allemande, anglaise, italienne, polonaise et bulgare, loin de protester contre le langage du rapporteur, se sont empressés de l'approuver.

La résolution platonique du Congrès s'oubliera ; elle ne dit rien. Restera ceci, que le congrès de Zurich, soi-disant international ouvrier, a proclamé *la nécessité pour l'Allemagne de civiliser la Russie, en lui faisant la guerre* — ce qui implique que la France républicaine ferait fort bien de civiliser à son tour l'Allemagne monarchique, que les Etats-Unis feraient bien de civiliser la monarchie anglaise, que Français, Anglais, Allemands et tout le reste rentrent entièrement dans le vœux des travailleurs en civilisant le Congo, le Tonkin, l'Abyssinie, et ainsi de suite ! !

Voilà où nous en sommes, après vingt ans d'instruction Engelsienne ! ! Ne disons certainement pas Marxiste, car Marx certainement eût hautement protesté contre cette espèce de Marxistes.

---

Eh bien, ce qui nous frappe dans cette atti-

tude du Congrès de Zurich, ce n'est pas l'imbécilité d'un pareil langage dans un congrès se disant socialiste et international. Ce que nous tenons à relever, c'est que cette imbécilité découle logiquement du *fait primordial*, mis à la base même de la social-démocratie. L'absurdité de la conséquence saute aux yeux, mais elle découle logiquement de leurs principes fondamentaux.

Une fois que la social-démocratie avait accepté l'idée de l'état civilisateur; une fois qu'elle avait conçu le socialisme comme une immense machine, mise en marche par le gouvernement devenu propriétaire et payeur de salaires; une fois qu'elle avait conçu le socialisme dans des Etats, qui ne sont que la continuation des Etats actuels, — *elle devait* arriver un beau jour à cette conception que le «grand» Etat allemand doit porter la civilisation en Orient au moyen de sa mitraille et de ses obus.

On attache généralement peu d'importance aux principes. Mais une fois qu'un parti s'attèle à un principe faux, il doit fatalement arriver aux conclusions les plus absurdes. C'est ce que les social-démocrates ont fait et démontré à Zurich.

# MALHEUR AUX PAUVRES

On va les traquer, les peine-à-vivre, on va le pousser en prison, le troupeau lamentable des meurt-de-faim. Jusqu'à ce jour, on se bornait à leur voler le vivre et le gîte : on les rejetait à la rue, mais là, du moins, ils étaient chez eux. La pluie transperçait leurs pauvres hardes, élimées jusqu'à la corde, la canicule les rissolait. Mais ils avaient l'air libre, et avec l'air l'espérance. C'était trop encore pour les esclaves. Voici que, de par l'incurable bêtise du *peuple souverain*, les escrocs du Panama, les coupeurs de bourses officiels se voient quatre nouvelles années de pillage, de vols, de bombances assurés. Il faut qu'ils jouissent en toute sécurité de ce reste : et pour ce faire, qu'aucune note discordante ne trouble l'harmonie du festin.

Ils ont choisi un nouvel exécuteur de leurs basses œuvres, un chien plus hargneux que son prédécesseur, on l'agace, on l'excite, on le pousse à mordre : il y vient. Les plus acharnés, dans cette chasse à l'homme, sont les journaleux bourgeois, pour la plupart escrocs et souteneurs, plus ou moins frottés d'orthographe et de littérature. Tous les matins ils réclament des rafles, ils applaudissent aux coups de main de l'ignoble police des mœurs, ils crient aux repris de justice, aux récidivistes, aux vagabonds. Comme si l'infecte société ne serait pas la première cause de leur déclassement : vagabonds, récidivistes, eh! oui, c'est votre justice qui, les frappant de prison pour des peccadilles, souvent pour rien, leur a enlevé le travail et le vivre. C'est votre stupide préjugé qui, au sortir de la geôle, les condamne à voler encore ou à crever de faim.

N'importe : il faut purger la rue, et votre préfet s'est mis à l'œuvre. Il a débuté par les plus faibles, les pauvres filles qui harponnent leur pain dans la boue. Défense de s'offrir aux luxures bourgeoises, si l'on n'a pas une toilette élégante. Comment, drôlesse, tu aspires à l'honneur d'émoustiller les sens d'un repu, et tu as l'audace de sortir en cheveux, avec une jupe de quatre sous, et des bottines fatiguées, et qui sait, des dessous suspects! Et tu promènes une frimousse pâle, émaciée par les longs jeûnes, les veilles torturantes, et les stations interminables à l'angle des rues! Tu n'as donc pas conscience de ta fonction sociale? Tu as été conçue et mise au monde pour l'esbattement des bourgeois, les maîtres, et pour accomplir ta mission, exercer ton sacerdoce, tu dois être élégamment chiffonée, avoir le sourire aux lèvres, et des dessous pleins de promesses. Et tu te permets d'étaler en pleine rue ta vertueuse misère! Mais ce déballage de honte, cette exhibition de crève-la-faim, cela soulève le cœur des catins de la haute, des salopes bourgeoises, tes rivales, ces chameaux vêtus de soies et de fourrures, qui ont des amants dans tous leurs tiroirs, sans avoir comme toi, l'excuse, la suprême excuse de la faim.

Donc, à Saint-Lazare! Ta vue odieuse ne fera plus faire la grimace aux *honnêtes gens*. Et puis, l'on a besoin de se graisser la patte, dans ce bouge : et l'entreprise réclame les ouvrières à l'œil. Te voilà à l'abri.

Quant à l'ouvrier sans travail, dont la femme pleure au logis, dont les gosses crèvent la famine, et qui bat le pavé en quête d'un labeur qui semble le fuir, gare à lui s'il s'assied un quart d'heure sur un banc pour reprendre haleine, gare à lui, surtout, s'il est mal vêtu. A Nanterre, mendigo! Ton galurin, rougi par le soleil détrempé par l'averse, ta cotte déchirée aux coudes, ton grimpant qui s'effrange, et tes godillots en gueule de poisson mort, crois-tu que ça ne trouble pas la digestion de tes exploiteurs? tu les gênes : tu es un reproche vivant et permanent contre leur existence de jouisseurs. On va te coffrer.

Donc, à Nanterre, et sans jugement. Une simple mesure administrative.

Et comme le porte ton arrêté de séquestration, tu y seras détenu *jusqu'à nouvel ordre*. Ça veut dire jusqu'à ce que tu crèves, de maladie ou autrement.

On parle de progrès, d'humanité, de sentiments altruistes, on invoque comme une des plus précieuses conquêtes de 89, la liberté individuelle. Voilà le cas qu'ils en font, les gredins que ton vote imbécile vient de rehisser au pouvoir! Défense d'avoir faim, défense d'être sans travail et sans logis, sinon au bloc!...

Ah! ça, de quelle pâte es-tu donc pétri pour endurer, sans mot dire, une aussi monstrueuse tyrannie? on te gruge, on te vole, on te jette au cachot, et tu n'opposes à ces barbaries qu'une stupide résignation.

Ah! oui, en prison, c'est la niche et la pâté, mais quelles! les chiens de tes maîtres n'en voudraient pas. Te voilà donc au dernier degré de dénûment : tu n'as plus rien à perdre : rien à regretter : qu'est-ce que tu risquerais à te rappeler que tu es le nombre, partant la force, et à jeter bas cette société basée sur le vol, l'injustice, l'infâmie de toute nature? Ce que tu risquerais? Pas plus que ce qui t'arrive alors que tu es résigné. Mais tu aurais fait œuvre d'homme, prouvé que la misère et la souffrance n'ont pas épuisé toutes tes énergies.

Il est toujours temps d'affirmer son droit à la vie : il reste toujours aux opprimés une dernière, et pourquoi pas? une victorieuse ressource : la révolte!

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

ANGERS. — La propagande anarchiste se développe dans toute la région, et l'ouvrier même soumis commence à comprendre qu'on n'est jamais si bien servi que par soi même.

Les ouvriers du nommé Malbert, gros fabricant de chaussures, après une grève bien menée, ont obligé leur exploiteur à en passer par leurs conditions.

Ces jours derniers se sont réunis à la mairie les anciens soldats blessés en 70. Depuis 23 ans, ils attendent le morceau de pain que leur doivent bien les richards dont ils ont défendu les immeubles et les capitaux. Mais rien ne presse. Ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de se nourrir de leurs souvenirs ou de crever de faim. La patrie n'est pas reconnaissante : c'est là son moindre défaut. On propose aux anciens braves une médaille en fer-blanc pour décorer leur poitrine et amuser leur vieillesse. Autant les couronner dans un concours agricole, et les signaler comme des bêtes curieuses à l'étonnement des jeunes générations anti-patriotes.

***

RENNES. — Le conseil de guerre vient de condamner à cinq ans de travaux publics un sergent de la réserve. Ce galonné se trouvant chez un coiffeur dans une tenue négligée, fut brutalement admonesté par un capitaine. Il répara, sans mot dire, le désordre de sa tenue. Mais quelques jours plus tard, rentré dans la vie civile, il rencontra son insulteur, et le remit vertement à sa place. D'où jugement et condamnation.

Au bagne pour avoir traité un jean-foutre comme il le méritait. Excellent moyen de dégoûter de la caserne les naïfs qui s'y résignent à trois ans d'esclavage et d'abrutissement.

***

PUGET VILLE (Var). — Au premier tour de scrutin, les abstentions étaient nombreuses : au second les moutons de Panurge ont rappliqué en plus grand nombre à la boîte aux votes ; malgré cela nous comptons, pour le département le joli chiffre de 32.345 abstentions sur 81 000 inscrits. C'est plus du tiers.

Nous avons vu marcher au scrutin tous les différents partis étatistes, sans distinction de nuances ; on peut dire que la lutte s'est dessinée entre votards et anti-votards ; et nous avons lieu d'être satisfaits du résultat.

Si la Chambre défunte s'est suicidée par le Panama, espérons que la prochaine finira par la banqueroute, qu'elle mettra la clef sous la porte elle-même à moins qu'une énergique poussée ne la force à déguerpir un peu plutôt qu'elle ne l'aurait voulu.

## Suisse

SAINT-IMIER compte deux conseillers municipaux élus en qualité d'ouvriers par les ouvriers ;

On sait que le bris des vitres de l'usine Gygax provoqua un trac épouvantable dans le monde des rentiers, des émargeurs et autres possesseurs de devantures, on sait encore que ce trac indicible donna lieu à des arrestations où l'odieux se disputait au grotesque. Par contre, ce que l'on sait moins, c'est que — à part le maire Matthey qui se réserva la capture de A. D — aucun conseiller municipal appartenant au monde où l'on encaisse, ne voulut remplir cette besogne de policier appréhendeur. Tous l'esquivèrent et en fin de compte elle fut dévolue — vous devinez à qui — aux deux conseillers ouvriers qui l'acceptèrent et l'accomplirent avec enthousiasme et comme si ce métier de pourvoyeur des geôles leur était depuis longtemps familier!

Accompagnés d'une horde de policiers armés, les biceps tendus, ils secouèrent rudement les portes sans pitié pour les femmes et enfants frappés de terreur ; forts en gueule, ils hurlèrent le fameux « Au nom de la loi, je vous arrête! » fiers de pouvoir, au moins une fois dans leur vie de valets, donner des preuves publiques de leur servilisme!

C'est compréhensible que les possédants, pour maintenir leur toute puissance sur la masse et réprimer les élans de la misère, s'appuieront toujours sur la police, mais les bourgeois qui consentent à mettre eux-mêmes la main à la pâte, à se transformer ostensiblement du moins, en policiers recors, sont bien rares. C'est qu'au fonds de leur nature généralement cultivée, le *mépris* de la police est aussi fort que leur désir de s'en servir. C'est ce sentiment qui a dicté la conduite des conseillers huppés de Saint-Imier qui ont su faire exécuter une besogne qui leur répugnait par les élus ouvriers et c'est la honte de ces derniers de l'avoir acceptée.

On dit que l'armée des déshérités augmente chaque jour : c'est vrai, mais il est bon de constater que chaque jour aussi la bourgeoisie se fortifie dans ses retranchements, que chaque jour elle s'assimile des éléments nouveaux qu'elle sait prendre, au besoin, parmi ceux qui lui sont tendus par les suffrages des ouvriers. Dans cette époque, où il est si fort question de la conquête des services publics

par la masse ouvrière, il nous a semblé utile, nécessaire, de signaler la *couarde* conduite de ces deux élus ouvriers de Saint-Imier. Elle constitue une honte dans le mouvement ouvrier et le parti ouvrier ne fait que la laver en la signalant comme il convient.

Puisse ce pilori d'infamie être salutaire pour tous ceux qui, étant placés comme ces deux ouvriers de Saint-Imier, seraient tentés de suivre leur exemple de félonie. Dans la lutte contre l'ennemi commun il ne doit pas y avoir de « places » pour les chacals !

## Espagne

C'est une véritable insurrection qui s'organise contre le paiement des impôts.

A Lerida, un agent des contributions a été exécuté.

A Alforga, la seule annonce de leur arrivée a provoqué un véritable bouleversement.

A Montroig, le collecteur de l'impôt a renoncé à le recueillir, en présence de l'attitude menaçante de la population.

A Montblanch, au cri de « A bas l'impôt ! les insurgés se sont portés sur la maison du collecteur, qui s'est empressé de s'évader. Ils ont enjoint à leurs voisins de ne pas payer. Les autorités ont donné leur démission. Les personnages influents essaient d'apaiser le conflit, mais ils perdent leur temps et leurs peines.

A Prodelle, le collecteur s'est présenté pour réclamer le paiement. On a répondu que le premier qui s'aviserait de payer serait écharpé sur place.

A Reuss, même situation : la population et la troupe sont en présence ; on se regarde et l'on se mesure, en attendant d'en venir aux mains.

A Villor del Arzobispo, on a apposé un avis sur la maison du collecteur, portant peine de mort contre quiconque s'aviserait de payer l'impôt.

A Chulilla, des groupes s'opposent à ce que les contribuables pénètrent dans la maison du collecteur.

Nous n'avons pas d'autres renseignements pour le quart d'heure ; mais nous espérons bien que ce n'est pas tout.

D'après « *El Productor.* »

# BIBLIOGRAPHIE

*Les bases économiques de la constitution sociale*, par Achille Loria. 1 vol. chez Alcan, 7 50.

Ouvrage très sérieux, très documenté, dans lequel l'auteur développe la thèse suivante : la propriété capitaliste s'est constituée par la suppression violente de la terre libre ; elle ne peut persister que grâce à une série *d'institutions connectives* non économiques, destinées à discipliner l'égoïsme des classes propriétaires, à combattre ou à vicier l'égoïsme des classes travailleuses et à leur faire accepter une forme économique qui les opprime, et contre laquelle leur intérêt véritable les pousserait fatalement à se révolter.

Les plus importantes de ces institutions sont : la morale, le droit et la constitution politique ; toutes elles sont dominées dans leur essence même par les rapports de l'économie, toutes elles découlent, par une logique fatalité, des conditions de persistance du revenu capitaliste.

Pour les détruire, ou tout au moins les transformer dans un sens favorable à l'égalité entre les travailleurs, M. Loria est d'avis que la société sera obligée de rétablir la terre libre, accordant à chacun le droit d'occuper l'étendue de terre cultivable par son travail et il assure que sur la base de la propriété libre de la terre, s'établiront l'association spontanée du travail, la forme économique adéquate et l'équilibre social.

Il l'assure, mais l'assertion est gratuite, il ne fournit aucune preuve à l'appui. Dans l'organisation qu'il préconise, la morale, le droit, la politique, resteraient encore les institutions connectives de la société et dès lors, on verrait se reconstituer l'infamie capitaliste. D'ailleurs, comment revenir à la terre libre ? En exproprian t en bloc tous les propriétaires actuels ? Ce serait la Révolution. M. Loria n'en parle pas. Il semble tout attendre des lois de l'évolution. C'est nous renvoyer, selon aux calendes grecques, au moins à un avenir très éloigné, si éloigné, qu'il me paraît invraisemblable.

Et puis, en conservant le gouvernement, *l'autorité*, il est certain que l'on verra se reproduire l'oppression capitaliste, soutenue par les légistes et les baïonnettes.

M. Loria, toutefois, a le mérite d'avoir nettement discerné et défini les causes de la triste organisation sociale actuelle. Son livre est un réquisitoire magistral contre nos démocraties éhontées, et à ce titre, il est à lire et à étudier de très près.

---

Nous avons reçu, et rendrons compte, au fur et à mesure de la lecture.

De chez Lecène et Oudin, 17, rue Bonaparte, *Les Contemporains*, par Jules Lemaître. — *Impressions de Théâtre*, par Jules Lemaître.

De chez Savine, 12, rue des Pyramides. *La Formation des Mondes*, par Eugène Turpin. — *Le Bestiaire*, par Camille Lemonnier.

De chez Carré, 58, rue St-André-des-Arts, *La Centralisation*, par E. Leverdays. — *L'Origine de la Famille*, de la *Propriété privée* et de *l'Etat*, par Frédéric Engels.

De chez Gautier, 51, quai des Grands-Augustins, *La Pédale humanitaire*, par Jean Drault.

De la librairie de la « Voix de Paris », 155, rue Montmartre. *Histoire de Cent ans*, par Alfred Bertezène.

De chez Lemerre, 27 et 31, passage Choiseul, *L'Inconnu*, par Paul Hervieu. — *L'Alpe Homicide*, par Paul Hervieu.

De la librairie Guillaumin et Cie, 14, rue Richelieu, *La Société moderne* et la *Question Sociale*, par Borin-Fourret.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

La Bibliothèque sociologique des travailleurs du XII^e^ fait appel aux camarades qui désirent lui venir en aide, soit par l'envoi de brochures, collections de journaux et publications socialistes, à adresser provisoirement leurs envois au compagnon Denèchère, 41, rue de la Gare de Reuilly, en attendant que le siège social soit désigné pour la Bibliothèque.

***

*La Revue anarchiste* prévient ses lecteurs qu'un imprévu changement administratif nécessité par l'encourageant accueil qui lui est fait depuis sa naissance, l'oblige à ne publier son numéro 4 que le 15 octobre. Les abonnés jusqu'à ce jour recevront franco, en compensation de ce retard involontaire, le numéro exceptionnel illustré, en préparation, et qui, consacré aux Actes de Ravachol, paraîtra sur 60 ou 80 pages. Un prochain avis donnera renseignements à ce sujet.

Bureaux : 32, rue Gabrielle, Paris.

***

AVIGNON. — Nous apprenons avec plaisir que les camarades d'Avignon viennent de créer un groupe d'études sociales ayant pour titre : *L'Avenir social*.

Nous ne pouvons qu'applaudir à l'arrivée dans nos rangs de ces nouveaux soldats qui, nous en sommes certains, ne failliront pas devant nos ennemis « La Bourgeoisie et le Capital », le jour du grand combat.

***

CETTE. — Le groupe se réunit à son nouveau local, *Café de la Révolution*, rue de la Révolution (salle du fond). — Appel est fait aux jeunes.

***

La ligue des Anti-Patriotes a reçu : Listes précédentes, 50 fr. 85 ; Liste n° 4, 10 fr. 45 ; Collecte faite à la Salle Favié, 4 fr. ; Collecte à la ligue du 3^e^, 3 fr. ; Deux gueules noires, 2 fr. ; Jean et Julie, 60 cent.

Total : 70 fr. 90.

N. B. Les camarades qui ont des listes sont priés de les rendre. Ça presse.

***

Nous recevons de Neufchâtel (Suisse), la lettre suivante :

Compagnons de *La Révolte*,

Extradé du canton de Genève le 12 juillet dernier, par ordre du juge d'instruction de Chaux-de-Fonds, je viens par la présente, vous prier de signaler les canailleries de la bourgeoisie Neuchâteloise qui peut rendre des points à celle de Genève quand il s'agit de torturer un citoyen, tant au physique qu'au moral.

Parti de Genève le 12, ficelé comme un saucisson, car sur la feuille de conduite l'on avait noté ces deux mots : TRÈS DANGEREUX, l'on m'amena à Nyon où je passai la nuit, rongé par la vermine et sans dormir. Le 13, à 6 heures, 2 cognards vaudois, revolver au côté, vinrent me chercher, après m'avoir enchaîné de telle façon que les mains en devinrent toutes bleues. Je dus rester dans cet état jusqu'à midi, à l'arrivée à Grandson. De Grandson, le sergent, moins canaille toutefois que ses collègues de Nyon, m'embarqua pour Neuchâtel, où je passai la nuit. Le 14 au matin l'on m'emmena à la gare pour partir à Chaux-de-Fonds. là, pendant une demi-heure, je dus subir les insultes d'un de ces beaux sires de la gendarmerie.

Pendant le trajet de Neuchâtel à Chaux-de-Fonds, je m'arrangeai de manière à faire sauter les chaînes qui m'attachaient les mains ; j'y réussis, toutefois, débarqué à Chaud-de-Fonds, le cognard m'emmena à la gendarmerie par les rues détournées, je cherchais bien l'occasion pour me tirer, mais impossible. Ce ne fut qu'arrivé au bâtiment des prisons où se trouve la gendarmerie, que je bousculai ce chien de garde et que je me tirai des pieds. Mais hélas, j'avais compté sur mon courage plus que sur ma force, car j'étais affaibli par cinq mois de séjour en prison à Genève, où l'on est soigné comme des chiens. Par trois reprises différentes je tombai, trois fois je fis faire la culbute au cognard, c'est alors qu'il se fit prêter main-forte par deux abrutis qui m'empoignèrent. Je ne pus me défendre, car à la dernière chute je m'étais demis l'épaule, de plus une dizaine de cognards arrivèrent pour me traîner dans l'infecte prison de la Chaux-de-Fonds. En entrant dans ladite prison, je fus frappé à plusieurs reprises par ces tristes sires, puis enfermé presque nu dans une cellule dégoûtante où, grelottant de froid, je dus rester jusqu'au lendemain à 2 heures de l'après-dîner. Avant de partir de Chaux-de-Fonds, pour être ramené à Neuchâtel, l'on m'enchaîna les pieds et les mains avec ce qu'ils appellent la « chaîne de sûreté ».

Donc, depuis le 15 juillet, l'on me mit dans un cachot *spécial aux grands criminels*, où les murs ont 1 m. 50 d'épaisseur, les barreaux de fer sont doublés et d'une telle force, qu'on les prendrait pour des arbres de machines à vapeur ; les portes sont en chêne de 0 m. 06 d'épaisseur et blindées en fer, et comme si les murs n'étaient pas assez solides, ils sont garnis de plateaux de sapins de 0 m. 10 d'épaisseur, pour faire le luxe de la cellule, une fenêtre de 0 m. 50 de haut. La lumière est tellement rare qu'à peine si je pouvais lire deux heures par jour.

Je restai dans cet ignoble réduit rongé par les puces et les punaises pendant un mois. De ce cachot l'on me mit dans une autre cellule afin que j'eusse un peu plus d'air, car je dépérissais de jour en jour. (Je pense que c'est une erreur de la part de ces si braves Messieurs les justiciers, car ils ne sont pas, à ce que je crois, si humains qu'ils ont l'air de le faire croire aux imbéciles qui les écoutent). Dans cette nouvelle cellule une surprise nouvelle m'attendait : je trouvai deux camarades victimes de la bourgeoisie ; en plus, le lendemain, je dus ajouter à la vermine qui me rongeait déjà une autre espèce celle des poux. Voilà comment, ces beaux Messieurs de la haute logent et soignent ceux qu'ils font enfermer, non content de les priver de liberté il faut coucher dans une literie remplie de vermine. (Autre fait). Depuis mon arrivée à Neuchâtel toute correspondance, tant celle que j'écris que celle que je reçois, m'est complètement séquestrée et de plus je suis soumis à une surveillance si étroite que presque voudrait-on m'empêcher de parler. Voilà chers compagnons, comme l'on est traité en Suisse, en ce pays libre et démocratique ou la liberté de conscience existe, soi-disant.

Quand donc, peuple Suisse, comprendra-tu qu'il faut te débarrasser de cette bande de vampires d'exploiteurs et de fainéants qui ne sont bons qu'à manger l'argent que tu gagnes en t'esquintant à travailler pendant que ces repus te boivent le sang. A vous compagnons, de lui montrer, à ce peuple aveugle, que tous les moyens sont bons pour exterminer ces gredins qui nous traitent de canailles. Que la dynamite, le feu, les poisons, le poignard fassent un débarras complet de tous ces tyrans, grands voleurs de la classe ouvrière.

Rendez au centuple à ces bandits de tous pays les coups qu'ils nous font supporter et n'ayez pas peur de noyer cette clique de sauvages qui se disent civilisés dans le sang, dont ces bourreaux s'abreuvent tous les jours et songez à venger les Ravachol, les Duval, les Pini, les Simon dit Biscuit et criez avec moi :

Mort aux bourgeois, mort aux exploiteurs.

Vive l'anarchie, vive la Révolution Sociale.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes, 719 fr. 81.
B..., à Tarzoul, 1 fr. 20. — G..., à Albigny, 0 fr. 45. — B..., à Alfortville, 1 fr. — Total, 2 fr. 65.
Total général, 722 fr. 46.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes, 1 173 fr. 15.
L..., à Calais, 2 fr. — E..., à Daumazan, 0 fr. 60. — G. J..., (en timbres étrangers), 6 fr. — E. V..., 1 fr. — S. M..., 1 fr. — Jean qui marche, 50 fr. — Montier, 0 fr. 50. — G..., à Albigny, 0 fr. 45. — Deux Gueules Noires, 2 fr. — B..., à Alfortville, 3 fr. 50. — P..., à Valence-d'Agen, 0 fr. 15. — Total, 64 fr. 20.
Total général, 1,237 fr. 34.

## PETITE CORRESPONDANCE

Les camarades qui ont publié des affiches ou manifestes pendant la période électorale sont priés de nous en faire parvenir deux exemplaires de chaque.

P. D., à Roubaix. — Employez les invendus à la propagande.

A. L., à Bordeaux. — Nous avions déjà un article sur ce sujet quand j'ai reçu le vôtre, c'est pourquoi je n'ai pas inséré.

J. G., à Toulon. — Votre appel n'a pas de conclusion. — Trop court comme article.

J. B., à Spring Walley. — Quand on n'insère pas c'est que ça ne vaut pas la peine.

*L'Insurgé*. — Expédiez quelques exemplaires à J. Brault, Box 437, Spring Walley, Bureau Co, Etats-Unis.

G. J. — Certainement, pensons utiliser.

Nahon. — Le journal était tiré quand j'ai reçu votre lettre. Du reste, la rectification a été faite.

Les compagnons de Roanne demandent des nouvelles de P. Martin.

T. P. T. Café de l'*Avenir*. — Moutier demande l'adresse de C. E. P. M.

P., à Troyes. — Avons fait passer la lettre à son destinataire.

Gumist. — *Le vieux travailleur*, bon d'intention, mais mauvais vers.

Henri Lejean. — *Respect Filial* contient de bonnes choses, votre conclusion est excellente, mais vous partez d'un faux point de départ. L'appellation de père et de mère, n'évoque pas l'idée d'accouplement, mais l'idée de figures bonnes ou mauvaises selon ce qu'ils ont été pour vous dans votre enfance.

J. Lambert, tailleur, demande l'adresse de son frère Antoine Lambert.

G. L. S et M., à Morwich. — Votre frère a reçu carte postale, attend adresse pour répondre.

M. P. à Thuir. — E. M. à Caudebec. — B. à Valence. — L. C. à Nantes. — T. à Montpellier. — V. à Gand. — N. à Vazerac. — B. à Oran. — *Sempre avanti*. — J. P. à Tunis. — D. à Vienne. — B. à Lyon. — T. à Mézières. — C. à Romanche. — B. à la Seyne. — B. à Nîmes. — L. à Reims. — L. à Nancy. — D. à Roubaix. — M. à Carthagène. — P. A. à Angers. — G. à Brest. — P. à La Chapelle-Herlaumont. — B. à Maizy. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Paris. — Groupe des travailleurs communistes-anarchistes du XII^e^, réunion le mardi, au local convenu, à 9 heures. Urgent.

La Jeunesse antipatriote du XX^e^, réunion au local convenu, samedi 30 septembre, à 8 h. 1/2.

La Ligue des Antipatriotes du XX^e^, réunion au lieu habituel, samedi 30 septembre, à 8 h. 1/2. — Discussion sur la rédaction d'un manifeste.

Groupe d'Etude et de Vulgarisation, rue Mouffetard, 127, salle Messiez, samedi 30 septembre, à 8 heures du soir. — Reprise des causeries. — Ordre du jour : Patriotisme et civilisation. — plusieurs orateurs prendront la parole.
Les camarades désireux d'étudier nos idées sont invités à nouveau.

Le groupe cosmopolite des ouvriers tailleurs, réunion tous les jeudis soir, 127, rue Montmartre, au premier.

*Ligue des antipatriotes*. — Grand meeting de protestation contre les fêtes franco-russes organisé par la ligue des antipatriotes, dimanche, 1^er^ octobre, à 1 heure et demie de l'après-midi précis, à la salle du Commerce, 94, faubourg du Temple.

Ordre du Jour :

1° Les fêtes franco-russes.
2° La grève générale.
3° Attitude des révolutionnaires.
Entrée : 20 centimes.

*Ligue des antipatriotes*. — Réunion lundi, 2 octobre, à 8 heures et demie du soir, au local convenu.

Ordre du Jour :

Adoption des manifestes.
Urgence.

*Ligue des antipatriotes* des 2^e^ et 3^e^ arrondissements, réunion tous les mercredis, à 8 heures et demie du soir, salle Biron, 60, rue de Bretagne.

*Ligue des antipatriotes* du 11^e^ arrondissement, réunion tous les mardis, à 8 heures et demie du soir, 70, rue d'Angoulême.

*Ligue des antipatriotes* du 18^e^ arrondissement, réunion tous les lundis, à 8 heures et demie du soir, salle Warin, 31, rue des Abesses.

*Ligue des antipatriotes* du 20^e^ arrondissement, réunion tous les samedis, à 8 heures et demie du soir, salle Juneau, 68, boulevard Ménilmontant.

Dimanche, 1^er^ octobre, à 2 heures de l'après-midi, grande matinée familiale, 94, rue d'Angoulême, salle de l'Harmonie.

Dimanche prochain, 1^er^ octobre, à 1 heure et demie précise de l'après-midi, salle du Commerce, 94, faubourg du Temple, grand meeting public organisé par les anarchistes de Paris et de la banlieue.

Puteaux. — La Jeunesse libertaire organise une soirée familiale pour le dimanche, 1^er^ octobre, à 2 heures et demie, rue de Paris, 173.
La discussion étant libre, les membres des autres écoles socialistes sont priés d'y assister.
Chants et récits de poésies.

Marseille. — Le groupe anarchiste « La Révolte des Travailleurs » se réunit au comptoir Marseillais, 62, cours Lafayette, tous les mercredis soir et dimanche après-midi.
« Les Rénovateurs libertaires » y donneront chaque fois une causerie familiale sur la question sociale et les préjugés modernes.
Correspondre avec J. Delaporte, à cette adresse.

Saint-Etienne. — Le groupe de Champagne et de Bellevue invite tous les compagnons et les lecteurs de la *Révolte*, du *Peinard* et de l'*Insurgé* à assister à la soirée de famille qui aura lieu le dimanche, 1^er^ octobre, à 7 heures du soir, rue des Mouliniers, n° 3.
Causerie par un compagnon.
Chants, poésies, bal.

Amiens. — Dimanche, 1^er^ octobre, à 5 heures du soir, réunion du groupe d'études sociales, chez Lévecque, 64, rue du faubourg de la Hotoie. Les anarchistes sont invités. Sujet : Organisation d'une grande soirée familiale.

Grenoble. — Les anarchistes et tous les lecteurs du *Père Peinard*, de l'*Insurgé* et de la *Révolte* sont priés d'assister à la soirée familiale qui aura lieu le dimanche, 8 octobre.
Causerie, chants et déclamations.

S'adresser aux compagnons Cadot, rue de..., 2; Guinet, rue Saint-Laurent, 53; Carré, rue... Prêtres, 3, et Gauthier.

Angers. — Tous les dimanches matin, à 10 h..., les anarchistes se réunissent chez Philippe, ... Paris, 48. Ménard et Meunier se rendent aux ... nions.
Les travailleurs s'intéressant à la question ... ciale sont priés de venir discuter avec les ... chistes.

Mont-à-Leu. — Grande réunion dimanche, ... heures de l'après-midi, rue Perrière Mont-à-... 472, estaminet du Progrès. Tous les compagnons ... Lille, Roubaix, Tourcoing et les environs sont ... d'y assister.
Conférence sur l'anarchie par un compagnon.
Chants et poésies par les compagnons ... Henry, comique; Adolphe Tenerd; Cent ... clamateur.
Emile, de Nancy, Thomas, d'Armentières, ... Célestin, de Mons-en-Barœul, sont invités.

Reims. — Réunion dimanche 1^er^, *au Cruchon*, ... rue de Cernay.

Troyes. — Le groupe Communiste-Anarchiste ... *La Fraternité* de Troyes vient d'organiser des réu... nions générales suivies de soirées familières ... les mois.
La première aura lieu le samedi 7 octobre, ... 8 h. 1/2 du soir, au *Salon de Marx* (petite ... Carte d'entrée : 50 centimes, donnant droit à ... consommation de 30 centimes.
Les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* ... invités à y assister. — Ordre du jour : 1° Conférence Sébastien Faure ; 2° Chants et poésies.

## En Vente à LA RÉVOLTE

—o—

*Le Révolté*, septième, huitième et neuvième année, cartonnée, chaque... 5
*La Révolte*, de la première à la cinquième année, chaque... 6
*Mémoire de la Fédération jurassienne*... 2
*Supplément littéraire de la Révolte*, premier et deuxième volume, chaque... 10
*Le Salariat*, Kropotkine...
*Les Prisons*, Kropotkine...
*Entre Paysans*...
*Evolution et Révolution*, Elisée Reclus...
*Le 11 novembre*, (eau-forte)... 1
*Bakounine*, (burin)...
*Proudhon*, (burin)...
— (ensemble)...
*La loi et l'autorité*...
*L'Anarchie dans l'évolution socialiste*...
*Esprit de Révolte*...
*Dieu et l'Etat*, Bakounine...
— — (avec portrait) 1
*Un Siècle d'attente*, par Kropotkine...
*Défense d'Etiévant*...
*L'Agriculture*, Kropotkine...
*La Société au lendemain de la Révolution*, 1
J. Grave, prise dans nos bureaux...
*Les hommes et les théories de l'anarchie*, par A. Hamon...
*La Grande Révolution*, Kropotkine...
*Aux Jeunes gens*, id. ...
*La Conquête du pain*, id. ... 2
*A mon frère le Paysan*, E. Reclus...
*Paroles d'un Révolté*, Kropotkine (édition à 3,50)... 1

**En préparation :**

*La Société mourante et l'Anarchie*, J. Grave, préface de Mirbeau (édition populaire)... 1
*Conférence anarchiste*, Kropotkine...

*Le Gérant-Imprimeur* : J. Billot.
Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNEE, N° 4 — DIX CENTIMES — DU 7 AU 13 OCTOBRE 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS CORRESPONDANTS

*Nous nous expliquons maintenant certains retards dans la réception du journal. Deux colis expédiés de Paris jeudi dernier, et devant être remis à domicile, ne l'étaient pas encore samedi matin, et notre vendeur est arrivé juste au moment où la police* BARBOTAIT *ses paquets. A nos correspondants de prendre leurs mesures et de prévenir les agissements des mouchards.*

## UN CYNIQUE

A l'*Estafette*, parait il, se trouve un homme assez abject pour défendre contre les révolutionnaires, non plus de façon détournée, comme l'avaient fait les politiciens jusqu'alors, mais avec des accents qu'il voudrait faire croire indignés, la sentine de hontes qu'est la société moderne et qui représente pour cette brute « les droits de la civilisation, le bien de nos enfants, la liberté, la fierté du travail, l'honneur de la raison française. »

Le nom du drôle qui met si facilement en doute la sincérité de tant de gens à la fois, c'est Peyrouton. Or, il est bon qu'on le retienne, car à notre époque d'aveulés et de cyniques, celui là dépasse la mesure.

Seulement ce n'est pas sur les collectivistes de la *Petite République* qu'il fallait baver votre venin, vous qui vous jugez digne d'endosser les infamies présentes. Ceux-là sont des politiciens comme vous et qui attendent d'être un peu plus puissants pour vous donner la main. Ne voyez vous donc pas des bourgeois, vos amis, qui la leur tendent déjà ?

C'est à nous qu'il fallait adresser votre phraséologie baroque, à nous qui ne voulons pas plus d'état collectiviste que d'état capitaliste, parce que la tâche essentielle d'un gouvernement, quel qu'il soit, est d'élever, dans la perversion, des hommes comme vous pour le défendre au jour des justices suprêmes. A nous qui, non seulement sommes internationalistes, mais qui voulons que disparaisse jusqu'à ce mot de nation au nom duquel le sang des humbles tant de fois rougit la terre. C'est à nous qu'il fallait cracher vos insultes, car nous seuls nous les méritons. Or vos insultes grandissent ceux qui les méritent.

Et voilà pourquoi c'est nous qui vous répondons.

Quand on est de ceux qui prétendent représenter une nation, élus par la moitié des citoyens, et que de cette moitié on achète les trois quarts, on reste à boire, au cabaret, le fond des caisses électorales, mais on a la pudeur de se taire.

Quand on chourine, pour les voleurs, d'humbles épargnistes, on claque leur gelette en compagnie de femmes au chignon jaune, mais on ne parle pas d'honnêteté. Ne vous suffit-elle donc pas l'admiration des foules qui, sous les lampes électriques, vous regardent aux terrasses des tavernes, tandis que de votre poche les pinces-monseigneur sortent à demi ?

Quand on numérote des bouges plutôt que de laisser prendre à ceux qui travaillent de quoi nourrir la femme qu'ils aiment et ses petits, quand on s'empiffre de mangeaille, tandis qu'à la porte des enfants crèvent de faim et des femmes, pour manger, vendent leur corps, on serre sur ses reins la sacoche où s'entasse le gain de ces prostitutions, mais on ne traite pas les autres de vicieux.

Quand on se met cinquante pour saoûler une prostituée qu'on déshabille ensuite et qu'on jette dans la rue, puis quand on se cache au moment où d'ignobles juges vont condamner la malheureuse, on ne devrait pas parler de justice.

Quand on a besoin pour être heureux des gourmades d'un maître, comme les vieilles catins qui ne pourraient plus vivre sans la quotidienne rossée du souteneur, on courbe l'échine sous le bâton. Mais on laisse en paix ceux qui sentent en eux la conscience de se bien conduire en n'obéissant qu'à eux-mêmes et qui prêchent à leurs frères la conquête de cet Idéal.

Ah ! vous nous traitez d'ambitieux, de lâches, de rhéteurs, monsieur le journaliste !

Mais vous ne comprenez donc pas combien grotesques en votre bouche sont ces épithètes, vous qui nous donnez chaque jour l'écœurant spectacle de la chasse aux sinécures, et qui formez une Cour auprès d'un rastaquouère en place et qui troquez votre conscience contre le vote d'un imbécile ; vous qui tremblez comme feuille à l'idée seulement que pourrait disparaître le régime qui fit votre fortune.

Non, ce ne sont pas des ambitieux, ceux qui aiment mieux la misère et la persécution que ne pas dire tout haut ce qui les révolte. Non, ce ne sont pas des ambitieux ceux qui ne veulent plus de maîtres. Car d'un maître seul viennent les faveurs ; que ce maître soit un souverain, au conseil de ministres ou le vote, arraché par un tribun, d'une populace en démence.

Non, ce ne sont pas des lâches les hommes qui se lèvent, une poignée dans chaque nation, et qui, jusque dans la nuit des cachots, jusque sous le couperet des guillotines proclament leurs croyances, insoucieux des haines qu'ils soulèvent et des supplices qu'ils souffrent.

Lâches bien plutôt ceux qui déclament leurs théories sociales derrière une haie de baïonnettes.

Lâches ceux qui, sans crier gare, assassinent dans la rue, les jeunes filles et les petits enfants.

Quant à votre dernière insulte, quant à ce nom de rhéteur que vous nous lancez en plusieurs reprises, comme une heureuse trouvaille, ce n'est plus, pour y répondre, une indignation qui nous monte aux lèvres, mais un rêve, un rêve de pitié. Ah ! c'est nous qui sommes les rhéteurs, nous qui voudrions que l'homme emploie pour son bonheur le temps qu'il consacre à votre ignoble politique, à vos discussions absurdes et menteuses ; et que sa vie s'écoule calme, occupée seulement aux belles et bonnes besognes ; que le paysan fasse pousser son blé, que l'artisan exerce son métier, que le poète caresse ses rimes et le peintre peigne sa toile, sans rien plus.

Vils rhéteurs, n'est-ce pas, vous qui l'êtes lorsque vous forcez l'enfant à venir dans vos écoles et que vous emplissez de mensonges son cerveau vierge encore qui aspire aux vérités.

Sut-on jamais mieux que vous, même aux temps des sophistes, dire noir et blanc tout ensemble et ne se pas compromettre ?

Dites moi, par exemple, vous le folliculaire qui écrivites ces lignes et qu'on vous paya, si ce n'est pas de la rhétorique et de la rhétorique criminelle qu'aligner tant de creuses périodes pour prouver qu'une société est bonne où, par milliers chaque année de par les statistiques, on meurt de faim et de misère ?

Tenez, c'était il y a un mois à peine, un des vôtres, M. François Coppée, dont le cœur montait aux lèvres devant le multicolore cynisme de vos hâbleries électorales et qui, dans ce même journal, vous flagellait de sa maîtresse plume.

Le traiterez-vous d'ambitieux et de lâche celui-là ? Il est vrai que si son article n'est pas un jeu littéraire, mais le résultat sincère de ses réflexions tardives, vos injures ne le saliraient pas plus qu'elles ne nous salissent.

Pour la paix de notre conscience et notre fierté, il nous suffit d'avoir été les premiers à vouloir que les platoniques vœux des grands penseurs de l'Humanité, depuis Socrate et Jésus jusqu'aux modernes philosophes libertaires deviennent avec l'idée de la science, une réalité.

Mais qu'avons-nous affaire de Socrate et de Jésus, me direz-vous. C'étaient de pauvres gens et nous avons besoin d'or et nous voulons des maîtresses. Socrate et Jésus moururent pour avoir bravé l'Autorité et nous nous accroupissons, nous autres, devant les sceptres et nous léchons le fourreau des sabres.

## Lettres sur l'Anarchie

X

Nous avons vu la difficulté. Les hommes ne s'arrêtent pas toujours aux satisfactions essentielles que leur garantit le contrat social, le consentement nécessaire de leurs semblables. Et leurs exigences individuelles n'ont plus la

similitude qui obligerait au respect mutuel. Tous les hommes sont hommes et défendent leur vie avec autant d'acharnement, mais les individus qui émergent de la masse sont d'inégale persistance. Dans le conflit possible, il reste une chance de victoire dont on ne peut exiger le sacrifice. Mes appétits particuliers dépassent les vôtres, s'il arrive qu'ils vous gênent, pourquoi m'abstiendrais-je? Je n'ai pas à craindre de représailles puisque je suis plus fort que vous.

L'humanité une fois rassurée, l'homme une fois sauf, rien ne limite donc plus l'action individuelle. La propriété semble aujourd'hui un obstacle; elle s'écoulera demain avec la force accidentelle du possesseur actuel.

Or, il faut prévenir le pillage, l'instabilité dont les multiples inconvénients apparaissent évidents. La continuité des efforts permet seule le progrès, et l'incessante trépidation de l'homme à la poursuite d'une propriété exclusive qu'il lui faudra ensuite défendre contre les retardataires, comporte une dépense de force qui empêche ou ralentit l'heureuse ascension. L'avenir s'édifie sur le présent; il faut un point d'appui solide à l'essor de l'activité humaine.

La propriété privée aurait pu être cette base si elle avait réellement satisfait tout le monde. — Mais que du fond du malheur une faible protestation s'élève, la raison obligée de l'admettre l'aura bientôt multipliée de sa puissance, et la plainte timide d'un seul, dominant le tumulte des satisfactions insolentes, dispensera sans effort aux quatre vents de l'esprit, les principes insaisissables du cruel préjugé.

Or, ces plaintes sont nombreuses, elles clament très haut l'insuffisance sociale de la propriété privée dont l'exagération fatale fait toute les douleurs de l'heure présente.

Il faut autre chose et mieux. La critique de la propriété va nous aider à trouver, le mal, bien souvent, indique le remède.

L'intention de l'acte humain quelconque, est la nutrition, l'assimilation à l'une ou l'autre des composantes de l'homme. On mange, on aime, on pense, le ventre, le cœur, le cerveau sont les trois centres attractifs par où l'être s'augmente, les trois exigences fondamentales dont les effets résument toute l'activité humaine.

Or, l'assimilation suppose plusieurs éléments: l'être accru est un total, une simple juxtaposition des valeurs qui ont permis un accroissement. La nourriture du Moi est un supplément à son être, qu'il puise quelque part ailleurs qu'en lui-même.

Un homme travaille, il s'accroît d'un fruit que son intention arrache aux richesses obscures du sol. Cet accroissement ne résulte donc pas seulement de son propre effort; la nature y contribue. Si l'homme est allé au devant du fruit, la nature a bien fait la moitié du chemin. Le travail n'est pas absolument créateur, la nature collabore à l'esprit humain. L'homme il est vrai, l'approprie, il met un peu de lui même dans son *produit*, mais la nature y met encore plus du sien.

Si cet homme était seul nul doute qu'aucune revendication ne soit à craindre. Mais à côté de lui, d'autres, en grand nombre, travaillent et voudraient s'accroître. Cet homme n'enlève rien aux autres s'il se contente de la part de fruit représentant son effort. On peut même admettre l'inépuisable productivité de la nature, qui permettrait l'appropriation du fruit tout entier. La nature féconde est à la disposition de tous; elle reste l'éternelle alliée toujours utilisée, toujours utilisable. Ma récolte ne gêne personne; elle représente mon effort personnel que multiplie le perpétuel coefficient de la nature. Les valeurs appropriées par chacun n'ont pas cessé d'être à la portée de tous. Tous en peuvent toujours autant; l'égalité n'est pas encore atteinte; le contrat de tolérance protège encore cette approbation; il est d'une évidente sagesse de le consentir. Le voisin se retrouve tout entier après ma moisson; et, autour de lui, l'univers n'a pas changé!

Or il aurait changé, si le moissonneur prétendait interdire à jamais le champ où il moissonne et le réserve définitivement à son exclusive exploitation.

La fécondité est peut-être illimitée, mais non l'espace fécond: le diminuer, c'est restreindre le possible humain.

La propriété définitive est donc une évidente usurpation; elle embarrasse les autres activités, elle provoque le conflit, elle commence même la lutte. Le propriétaire attente à mon activité possible, il empêche le choix dans les directions favorables à mon action, il comprime d'autant cette action qui est cependant ma loi, — la seule! — l'exigence fondamentale de mon être. Le propriétaire est l'agresseur, il sort de chez lui, et empiète sur les autres, il oblige à la légitime défense.

On marche sur un sol hérissé de barrières! comment me développer dans les limites de plus en plus resserrées où je suis enfermé?

Or, il faut que je marche; l'immobilité serait la mort, la négation de ma fatalité. Je marche donc contre l'ennemi, au risque de broyer ma faiblesse contre les remparts trop solides de l'égoïsme voisin.

Malheur à cette société où la violence devient nécessaire, où le vol inévitable se hausse à la dignité des plus impérieuses vertus! La révolution est à ses portes, et une révolution sans lendemain, toujours renouvelée de ses cendres jusqu'à la catastrophe finale, la ruine universelle et sans justice, sous la malédiction exaspérée.

Cette société, nous en pâtissons, et elle se prétend définitive! Elle croit pouvoir vivre avec la mort cependant imminente, depuis le premier jour, mais qu'elle a encore évitée à la seule faveur des distractions qui font oublier, et des illusions qui font quelquefois aimer.

La révolution est fatale; elle sera morale tant que persistera l'usurpation, tant qu'elle restera le seul moyen de vivre, la seule issue aux exigences impérieuses, tant que les uns empêcheront les autres et viendront compliquer d'un obstacle nouveau les difficultés naturelles que l'homme a déjà tant de peine à vaincre.

Un pillage n'est pas une société. L'ordre ne reviendra qu'avec l'anarchie, la loi inviolable à laquelle chacun adhère comme à sa propre nécessité.

La propriété est raisonnablement admissible; elle doit être admise jusqu'au moment où elle gêne l'activité voisine. Aucun devoir n'enferme l'humanité; mais l'intérêt particulier commande le respect du semblable; la similitude persiste, — donc aussi l'obligation, — quel que soit l'emploi de la force humaine; le fruit qui représente cette force est donc respectable. L'indivision doit commencer pour le reste. Si tu empruntes aux valeurs limitées de la nature, si tu l'augmentes d'une force acquise, tu t'erigeras au dessus des autres et pourras évidemment les conquérir; mais cette conquête, cette oppression facile restera provisoire comme le fait qui l'aura permise. — A mon tour, je serai bientôt le plus fort, et je me vengerai. — Le risque est trop considérable. Le métier de propriétaire est déjà difficile, il le deviendra de plus en plus à mesure que se dissiperont les préjugés dont s'auréole encore ce droit contestable. L'indécision universelle, la libre et *paisible* possession des richesses naturelles me payera suffisamment de cette possession exclusive que menace toujours l'envie si légitime du voisin... Je préfère, — je dois préférer — cette solution dont l'avantage évident oblige ma raison. Je viole la loi d'expansion, je résiste inutilement à ma fatalité, si mon être libre ne choisit pas ce moyen intelligent de s'épandre.

Que les détenteurs indus gardent les fruits mais qu'ils rendent le fonds; il y aura toujours des fruits jaillissant sous l'effort de la main, mais le fonds ne pourrait jamais suffire à tous les désirs. — Qu'on l'immobilise donc, ce fonds impartageable, et qu'il reste tout entier à tous sans attribution particulière. Tout par chacun ne peuvent l'avoir; tous l'auront donc par tous. Dans l'espace redevenu libre, désencombré de la propriété, chacun pourra se développer, agir pour son plus grand bien, et aucune raison ne persistera, — ni même un prétexte — dont une plainte se puisse légitimer.

La Nature pourra se montrer avare, la plus satisfaction ne sera pas immédiate, mais pour la lutte nécessaire, l'homme comptera un ennemi de moins.

(*A suivre*).

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Brieulles-sur-Meuse. — Nous avons formé dernièrement un cercle d'études composé de jeunes gens de 18 à 30 ans; ils comprennent et adoptent avec enthousiasme les idées communistes-anarchistes et leur attitude ne laisse pas que d'intimider et de faire réfléchir les gros bonnets du pays.

Les paysans aussi viennent à l'idée, et c'est précisément les procédés violents des exploiteurs qui amènent ce résultat. La propriété n'est plus respectée par les possédants qui volent sans vergogne le travailleur; celui-ci en conclut naturellement qu'il doit leur rendre la pareille, et s'emparer au besoin du champ que ses labeurs seuls ont fécondé. Quand nous aurons réussi à faire comprendre au paysan que la terre qu'il cultive est à lui, qu'il l'a faite sienne par son travail, il agira avec une logique encore plus intraitable que l'ouvrier des villes, et le jour n'est pas loin où nous verrons ce triomphe de nos idées.

***

Toulon. — Nous ne sommes pas plus avancés que sous l'empire, et notre municipalité socialiste rendrait des points, en fait de canaillerie, au plus effronté des anciens badinguesards.

Le maire, Ferrero, avait des idées libertaires, tant qu'il est resté correcteur d'imprimerie et anarchiste. Maintenant qu'il a hérité de quelques centaines de billets de mille, et qu'il a décroché la sous-ventrière tricolore, le voici à plat-ventre devant les soudards de l'autocrate russe.

Il oublie ce qu'il criait autrefois, d'après les informations moscovites, qu'il faut *treize cents hommes* pour extraire un kilogramme d'or aux mines de Sibérie, et que cet or souillé de sang va se perdre dans la cassette de la brute couronnée, qui excelle à pendre les nihilistes et à fouetter leurs compagnes.

Le jour de l'arrivée à Toulon de ses argousins galonnés, arborons à nos fenêtres, un fouet et un lasso, c'est le moins que nous devions faire.

***

Saint-Florent (Cher). — La grève des usines Labbé, survenue il y a quelques mois, et provoquée naturellement par la rapacité patronale, vient d'avoir un triste épilogue. Ceux des ouvriers qui avaient été notés par les mouchards des frères Labbé furent congédiés et remplacés. Il n'est rien de si bourgeois que de jeter un père de famille à la rue. Ce n'est pas tout: les canailles se tiennent comme les doigts de la main, et les proprios dont le terme n'était pas payé ont expulsé leurs locataires. Cette éviction a été accueillie d'abord avec stupeur, mais bientôt toute la population a pris fait et cause pour les expulsés, et tel que la grève avait trouvé indifférent ou même qui la trouvait inopportune, reconnaît aujourd'hui qu'elle était justifiée et largement par la brutale attitude des possédants.

## Espagne

La terreur est à l'ordre du jour, depuis l'acte de haute justice du compagnon Paulino Pallas. Il a tenté de faire sauter Martinez Campos, un gal

de haute marque, et bourreau des anarchistes de Xères. C'est lui, et les journaux bourgeois faisent soigneusement ce fait, qui fit infliger à nos camarades l'abominable supplice du garrot. Il a failli payer de sa vie ce crime légal : il l'a échappé pour cette fois mais ce n'est que partie remise, et le compagnon Pallas, qu'on va fusiller, sera vengé par un autre résolu.

Ce Martinez Campoz est l'homme le plus détesté de toute l'Espagne, et l'une des causes de cette haine, c'est la somme énorme qu'il prélève chaque année pour prix de ses services : 300.000 pesetas, soit au change du jour, plus de 250.000 francs. Il faut que des milliers d'êtres humains soient privés de pain et de logis, pour engraisser ce vampire dont le grand titre de gloire est d'avoir relevé la monarchie actuelle en Espagne.

Quant au compagnon Pallas, c'est un ouvrier lithographe, âgé de 32 ans, qui nourrissait de son travail sa compagne, ses quatre enfants, et la mère de sa compagne. Après avoir inutilement cherché du travail en Amérique, en France et à Barcelone, son pays natal, il pensa qu'il aurait été lâche de ne pas se révolter, il s'arma décidé à frapper. Et il a frappé juste. Voilà comment la société capitaliste arrive à faire d'un travailleur, un justicier. Entre la lâcheté de la mendicité et la lâcheté du suicide par misère, il a choisi la révolte.

Tous les compagnons approuveront son acte héroïque, et nous sommes assurés que la solidarité des camarades n'oubliera pas ceux que sa mort va laisser dans une misère encore plus grande que par le passé.

***

*(Autre correspondance.*

Le 23, le maréchal Martinez Campos, faisait à Barcelone une revue des troupes. On sait que ce fut ce coquin qui rétablit la monarchie d'Alphonse XII en Espagne et qu'il a toujours été un des plus farouches contre les anarchistes. C'est à lui que l'on doit surtout les exécutions nombreuses d'anarchistes.

Il était à cheval, assistant au défilé des troupes, lorsque deux bombes furent jetées aux pieds de son cheval.

La dynamite a fait ce qu'elle fait ordinairement. Comme toujours elle a frappé à tort et à travers, sans atteindre l'individu visé. Elle a blessé mortellement un gendarme, tué le cheval de Campos et blessé légèrement deux officiers et deux policiers.

Quant à Campos, il en a été quitte pour une légère blessure. Le soir même il assistait à un congrès littéraire : quelques jours plus tard il paraissait à l'enterrement des policiers, et, seulement au bout de la semaine il eut de la fièvre, due à un morceau de ses habits, qui avait pénétré dans la blessure. Moyen, peut être, de se faire octroyer une pension par la reine.

Celui qui avait jeté la bombe était un anarchiste, Paulino Pallas. Il fut arrêté sur le champ. Il déclara hautement avoir voulu tuer Campos et son entourage, n'avoir aucun complice et avoir accompli son acte de son propre mouvement.

On perquisitionna chez un grand nombre d'anarchistes à Barcelone et à Madrid, mais on ne trouva aucune trace de complot. Inutile de dire que la nouvelle de l'attentat a été reçue en Espagne avec joie, puisque le faiseur de trônes est généralement haï.

A Xères et à Cadix les anarchistes se proposaient de faire de grandes manifestations que la police s'empressa d'empêcher. Une cour martiale fut vite convoquée.

Paulino Pallas a eu une attitude superbe de dédain envers la pègre haute et basse qui le jugeait. Il n'a qu'un regret, c'est de ne pas avoir tué Campos. Le télégraphe dit qu'on l'a empêché de parler, mais il aura toujours dit aux galonnés de quoi les faire pâlir, sur quoi les juges se sont empressé de le faire sortir de la salle. Au fond, il n'a comparu devant cette espèce de tribunal que pour entendre la sentence d'être fusillé, à quoi il a répondu : « D'accord ! »

Il est marié, il a des enfants, et on lui a permis d'embrasser ses petits ; mais ni sa femme ni sa mère n'ont été admises à le voir.

On voulait le garroter comme ils ont garrotté Moncasi, Otero et nos frères de Xères. Mais puisqu'il est réserviste, on le fusillera.

***

L'Espagne inscrira encore un martyre de plus à côté des noms de Moncasi, d'Otero, et de nos frères de Xères, tombés dans l'espoir de donner enfin une impulsion aux forces révolutionnaires du pays.

***

Grande agitation à Xères, où il y a 7,000 paysans sans travail.

***

Une dépêche de Barcelone, datée du 1er octobre, est ainsi conçue :

« Les autorités sont en possession de la clef d'un complot anarchiste et elles ont des preuves que Pallas avait des complices parmi les anarchistes étrangers. Un italien, Mancini, a été arrêté aujourd'hui ».

Une autre dépêche annonce l'arrestation de Emilio Prieto, directeur du journal républicain *El Ideal*. Il aurait été dénoncé par Olves, comme complice de la bombe jetée dans la maison de Canovas del Castillo.

## Autriche-Hongrie

Les dernières nouvelles des journaux parlent d'un grand complot, organisé surtout parmi des socialistes-indépendants, dont l'organisation aurait disparu.

Puisqu'on a cherché à relier ces arrestations aux manifestations qui ont eu lieu récemment à Prague, et qui étaient menées par les « jeunes Tchèques, » — il est bon de remarquer que les anarchistes n'ont rien à voir avec ceux-ci, et que l'on cherche évidemment à créer de la confusion.

Les jeunes Tchèques sont un parti nationaliste, qui veut l'indépendance de la Bohême et qui pour cela (ce qui est le comble de la bêtise) tourne ses yeux vers l'empire russe.

Les anarchistes Tchèques ne se sont jamais mêlé de ce mouvement, et ont toujours prêché et souvent pratiqué la révolte contre tous les exploiteurs, aussi bien Tchèques qu'Allemands.

## Suisse

S'il y a encore des motifs pour croire qu'il suffirait d'être comme la Suisse pour avoir de la justice et une défense pour les faibles, voici un fait qui, ajouté à la suite des démonstrations déjà faites, dessillera les yeux des moins clairvoyants, fait qui démontrera surabondamment qu'entre la Russie et la libre Helvétie, la différence n'existe que sur l'étiquette.

La veuve de l'un de nos amis, mort récemment à Paris, ayant trois enfants en bas-âge, crut pouvoir se faire diminuer *0.50 cent par mois* sur son loyer qui est de 27 fr. 50, à cet effet elle porta 27 francs seulement au régisseur de sa maison, un nommé Lenoir, rue du Rhône, à Genève, celui-ci lui renvoya son argent parce qu'il manquait 50 centimes ; la veuve revit, quelques temps après, le régisseur qui ne lui dit rien, elle attendait donc qu'on vint chercher l'argent ou qu'on la mette en demeure d'avoir à le porter, lorsqu'un beau matin (le 23, à 10 heures) un homme (si l'on peut appeler ça un homme) vint s'asseoir sans façon au milieu de sa cuisine et sans même lui dire qui il était (il avait peut-être honte de le dire), la somma d'avoir à ouvrir la porte de sa chambre, afin, dit-il, de procéder à une saisie ! Ebahissement, colère et refus de la pauvre femme, elle invectiva même un peu l'huissier, car c'en était un, qui sortit ; la pauvre mère se ferma chez elle, crainte de revoir ce sale oiseau, mais un moment après, l'huissier revenait avec un serrurier et un gendarme, et tous les trois, l'un armé de la Loi, l'autre de ses crochets et le troisième de son sabre, sommèrent d'ouvrir sous peines de poursuites, etc ; refus de la veuve, cris des enfants, rien n'y fit, la porte sauta, les trois malfaiteurs entrèrent et saisirent *cela sans aucun jugement*, car en Suisse, ce pays d'égalité, on peut saisir *tout* ce que possède un pauvre diable au profit du propriétaire, sans jugement, on ne prend même plus la peine de savoir si le saisissant a tort ou raison, qu'importe au propriétaire, il sait bien qu'il saigne à blanc son locataire pour que celui-ci ne puisse plus avoir aucun moyen pour réclamer.

Enfin, le lendemain la veuve allait être vendue si elle ne portait ses deux mois de location dont l'un n'était pas même dû et si elle ne donnait pas 4 fr. pour l'Etat, car naturellement, si ce dernier entretient les malfaiteurs, il faut au moins que ce soit avec l'argent des spoliés.

Comme on le voit, la justice de ce pays, si elle laisse à désirer, est au moins expéditive quand il s'agit des pauvres diables.

Nous attendons qu'on veuille bien nous montrer la différence qu'il y a entre le pays le plus autocrate et ce pays qu'on appelle libre, entre certains malfaiteurs et les plus vulgaires cambrioleurs.

Et maintenant, naïfs, demandez une république comme la Suisse et criez vive les lois.

# BIBLIOGRAPHIE

*Les Bourses du travail*, par G. de Molinari, 1 vol. 3 fr. 50, chez Guillaumin, 14, rue de Richelieu.

M. Molinari est économiste. Il disserte gravement sur la *richesse des nations*. Et cette richesse se compose de deux éléments : capital, travail. Deux frères ennemis. Le capital est d'origine légitime ; d'après l'auteur, c'est du travail accumulé : donc, il doit primer le travail en puissance, autrement dit, le capitaliste peut se passer de l'ouvrier. Celui ci doit s'estimer très heureux que l'homme d'argent consente à utiliser sa vigueur et ses aptitudes.

Néanmoins, M. de Molinari ne s'abuse pas sur la prépondérance scandaleuse du capital ; il veut bien admettre que le travail cherche une rémunération plus large et surtout plus assurée de la création des Bourses du travail.

Seulement il faut que les ouvriers soient bien sages et que les bourses ne soient pas gérées par les syndicats. Ceux-ci se proposent pour but de monopoliser le marché du travail, et ils réclament, pour atteindre ce but, la suppression des bureaux de placement. Mais ils sont impropres à remplir le rôle d'intermédiaires entre les entrepreneurs et les ouvriers.

Alors que faire ? Etendre les marchés des produits et des capitaux. Faire la part encore plus belle au capitaliste et la lutte encore plus dure au travailleur.

Cette conclusion ne nous étonne pas de la part d'un économiste. Ces messieurs sont gens froids, pondérés, calculateurs, philosophes : ils découpent la société en petites tranches, la disséquent, l'étudient, et finalement trouvent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

L'ouvrier se plaint ? Qu'il soit laborieux, rangé, économe, il deviendra patron, et la société comptera un soutien de plus.

Quant à celui qui se révolte, on ne lui doit que la justice, et nous savons ce que ce mot veut dire dans la bouche des capitalistes qui sacrifieraient des milliers de vies pour la conservation de leurs jouissances personnelles.

*La Société moderne et la question sociale* par J. Borin-Fournet, 1 vol. 3 fr. 50, librairie Guillaumin, 14, rue Richelieu.

Les réclamations des travailleurs se faisant plus vives et plus conscientes ; la conscience de leur situation se dessinant plus clairement à leur compréhension, les bourgeois ont la puce à l'oreille et se demandent comment cela se terminera.

Ils comprennent que leur règne est à son déclin et voudraient bien endiguer le flot montant des revendications prolétariennes.

Les uns se tournent, de suite, du côté des baïonnettes, les autres — sans repousser ce moyen très propre à dénouer les situations trop tendues — voudraient bien, avant d'en arriver aux mesures extrêmes, trouver les moyens d'endormir le bon populo et le ramener à sa bonne soumission d'antan.

M. Borin-Fournet est de ceux-là. Royaliste catholique, il a compris que la royauté a fait son temps, et ne reviendra plus. Il engage ses amis à se rallier au régime républicain puisque le peuple n'en veut pas d'autre : « Pourquoi laisser la démagogie envahir les places et sinécures, quand on y serait si bien soi-même, et que l'on pourrait faire de la si bonne besogne pour sauvegarder les intérêts compromis des possédants » et il exhorte les hommes au pouvoir, à ne pas être trop exclusivistes : « Pourquoi réserver toutes les places à votre bande ? Pourquoi ne feriez-vous pas une petite place à ceux qui ne demandent pas mieux que de se rallier ; n'avons-nous pas, au fond, les mêmes intérêts à défendre ? »

Selon M. Borin Fournet, la religion est encore le meilleur moyen pour tenir le peuple dans l'obéissance ; c'est sur elle qu'il compte pour prêcher aux travailleurs le respect de l'Autorité et de la Richesse ; mais les maîtres doivent prêcher d'exemple pour entraîner leurs serfs à croire en Dieu. Donner aux ouvriers une éducation morale et religieuse ! Expli-

quer aux enfants en termes appropriés à leur âge, pourquoi Dieu a permis ces inégalités de fortune, d'intelligence et de bonheur !

Mais, malgré tout, c'est un moyen qui reste bien aléatoire, étant donné le vent d'incrédulité qui souffle sur l'humanité, il recommande aux exploiteurs de modérer leur appétit. « Un juste intérêt est dû aux capitaux et à « l'intelligence » du capitaliste, celui-ci peut prélever sa quote-part en toute assurance, mais qu'il évite de se montrer trop rapace ! » En bon français : Tondez, mais n'écorchez pas !

Les classes possédantes et dirigeantes ont, selon M. Borin Fournet, été créées et mises au monde pour veiller au bien-être et à la bonne direction du « bas peuple ». Sans les capitaux et les capitalistes, les travailleurs ne sauraient quoi faire de leurs bras, l'Humanité ne pourrait exister. Ce monsieur est arrivé à la fin du XIXe siècle sans s'apercevoir de l'absurdité de ces prétentions, sans remarquer que le rôle des dirigeants s'efface tous les jours devant l'initiation des masses populaires ; que les jours sont proches où les dirigeants iront rejoindre, dans le néant, les royautés vermoulues et disparues.

Un peu moins d'outrecuidance, MM. les privilégiés. La masse populaire contient encore nombre d'abrutis, dont l'imbécilité et l'ignorance font votre force, dont l'obéissance à vos lois vous maintient encore dans vos privilèges, mais le nombre des travailleurs s'instruisant et ne voulant plus accepter votre joug, s'accroît tous les jours ; à l'heure actuelle ils sont une force, la preuve, c'est que vous discutez leurs réclamations et vous êtes forcés de compter avec eux. Remisez donc vos prétentions à nous imposer votre tutelle, nous voulons faire nos affaires nous-mêmes, apprenez-donc à vous conduire vous mêmes avant de prétendre à veiller sur les autres. Vous n'êtes pas fait d'une autre pâte que la nôtre, et vos prétentions à vous croire supérieurs ne prouvent que votre imbécilité.

Quant aux remèdes que prétend apporter M. Borin-Fournet, est-ce bien utile de s'arrêter à les critiquer ? Il suffit de les citer. Développer la petite propriété, empêcher qu'elle se divise à la mort du chef de famille, création de banques de crédit agricoles, organisation de commissions mixtes de patrons et d'ouvriers pour fixer un minimum de salaire, participation aux bénéfices, etc. Voilà tout ce qu'il a trouvé, ce n'est pas neuf, quelques-uns de ces moyens, mis actuellement en pratique — la participation aux bénéfices, entre autres — démontrent que c'est pour les patrons des moyens de pressurer davantage encore leurs ouvriers. Les ouvriers n'ont qu'un moyen de s'émanciper, c'est de supprimer l'exploitation du capital : on n'améliore pas le choléra. On en guérit ou on en crève !

---

La *Pédale humanitaire*, par J. Drault. 1 vol. 3,50 chez Gautier, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins.

C'est une charge assez réussie, contre l'enjouement du bycicletisme qui menace de tout envahir. Ça n'est pas de la force de 36 chevaux, mais ça fait rire.

Le *Bestiaire* par C. Lemonnier, 1 vol. 3,50, chez Savine, 12, rue des Pyramides.

Un recueil de nouvelle, macabres, pour la plupart, où l'on montre l'humanité sous un sale jour. L'auteur y a développé ses qualités d'écrivain, mais nous avons vainement cherché une pensée philosophique dans ses nouvelles. Livre que l'on lit avec plaisir, mais dont la mémoire ne garde aucune trace.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Des compagnons heureux de donner à la propagande anarchiste, la plus grande extension possible éditeront au moins une fois par mois une petite plaquette de 4 à 16 pages, contenant soit des articles inédits, soit des reproductions de pages déjà publiées dans les journaux ; ces petites brochures compléteront la publicité faite déjà par les livres et les publications plus importantes des journaux et des différents groupes anarchistes.

Ces écrits seront remis aux compagnons et aux groupes pour être DISTRIBUÉS.

Le groupe ne compte pour la mise en marche de cette propagande que sur la bonne volonté des camarades. Ceux qui voudront l'aider à augmenter le plus promptement possible, le nombre des publications et l'importance du tirage, seront les bienvenus.

Adresser les correspondances à la *Révolte* ou à Ritzerfeld, 7, avenue des Ternes, Paris.

* * *

Une première brochure étant sous presse nous informons les compagnons qui désireraient en faire la distribution qu'ils peuvent nous adresser dès maintenant le montant d'expédition du colis — 3 kilos, 0 fr. 60 en gare, 0 fr. 85 à domicile — 5 kilos, en gare 0 fr. 80, à domicile 1 fr. 05.

500 brochures correspondent à 3 kilos environ.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 722 fr. 46.
D'Auguste et Marianne, 0 fr. 50. — Montreuil, une Révolutionnaire, 1 fr. — L., au Mans, 0 fr. 25. Total : 724 fr. 21.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1,257 fr. 34.
D'Auguste et Marianne, 0 fr. 25. — F., à Arras, 0 fr. 75. — Un malheureux sans pain, 0 fr. 25. — Une révolutionnaire, Montreuil, 1 fr. — Henri, 10 fr. — A. T., à Illiers, 0 fr. 50. — L., au Mans, 0 fr. 25. — L. V., à Spring-Walley, 1 fr. — C., à Saint-Vincent, 0 fr. 30. — Lille, moitié d'une collecte faite dans un baptême anarchiste, 2 fr. 50. — Total : 16 fr. 80.
Total général : 1,254 fr. 14.

## PETITE CORRESPONDANCE

Les compagnons en communication avec Merigeau, 83, rue des Thaies, sont priés de ne plus rien envoyer à cette adresse.

Le compagnon Léon Maury est prié de donner de ses nouvelles à sa mère, urgent.

Groupe de la Capelette. — Voyez la liste publiée dans votre dernier numéro.

M. de la C. — Bien reçu votre lettre, mais trop faible pour insérer.

Elie Murmain a besoin d'entrer immédiatement en relations avec Mollet, Gauthier et Jahn.

Prière d'envoyer adresse à la *Révolte*.

G. L., à Perpignan. — Avons fait l'envoi. Les compagnons d'Estagel demandent au compagnon Vérité s'il pense à eux, au sujet des brochures, poésies, etc.

Clerc, 17, Witcoubs Street, Pall Mall Londres. — demande aux compagnons Darnaud, de Foix et Nicolet, de Chaux de Fonds, de lui faire parvenir quelques brochures s'ils peuvent en disposer pour la propagande.

Le compagnon Paul Bernard, de Barcelone, prévient les camarades d'avoir à cesser toute correspondance avec lui, pour le moment.

B., à Mauziat et à . — La *Conférence anarchiste* vous sera envoyée quand nous l'aurons faite tirer.

H. V., à Paris. — Entendu.

Le compagnon Edmond Mauduit prévient les camardes que sa nouvelle adresse est :

Rue de de la Plaine, 73, Lille.

Le compagnon A. P. M. de Cette, est prié d'écrire à l'adresse ci-dessus, il y a urgence.

B., à Grostenireu. — Le *Potager* de Gressent doit coûter 6 ou 7 francs. — Journaux anarchistes anglais : *Freedom*, 61, Saint Augustine Road, Camboden-Town, London N. W. *Commonweal*, 24, Sidmouth Nems, Grays in Road London W. C. — *Solidarity*, P. O. Box 2618, New York. — *The Torch*, 3, Edmunds Terrace, Saint John Wood, London N. W. — Les *Paroles d'un Révolté* ? Certainement 1 fr. 25.

A. V., à Lelon. — A votre disposition.

J. à Aiript. — D. à Beaucaire. — B. à Brassac. — G. à Paterson. — J. au Hâvre. — S. à Saint Prix. — H. à Narbonne. — M. à La Louvière. — H. à Eberfeld. — G. J. (vieux timbres). M. à Vienne. — M. C. à Paris. — P. G. à Nimes. — F. à Liège. — R. à Argenton. — F. à Amiens. — C. et R. à Lavelanet. — M. à Toulouse. — C. à Izi. — L. L. à Maubeuge. — F. à Rouen. — P. à Bordeaux. — Limoges (par le *Peinard*). — L. à Reims. — L. au Hâvre. — L. à Epinal. — D. à Carmaux. — C. à Saint-Vincent. — C. St G. à Geaume. — P. A. à Angers. — V. à Vienne. — C. à Agen. — A. à Cette. — B. à Dijon. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Un certain nombre de Compagnons du XIXe arrondissement décidés à faire une propagande sérieuse, sont en train de former un groupe dans lequel l'obstacle que rencontrent toujours les anarchistes lorsqu'ils veulent faire une propagande efficace, c'est-à-dire l'argent, serait écarté par le moyen des cotisations fixes.

Cela ne plaira peut-être pas à tous, mais nous invitons tous les compagnons sérieux qui seront de notre avis, surtout ceux du XIXe arrondissement à assister à la réunion que le groupe donnera lundi 9 octobre, 53, rue Louis-Blanc.

Ordre du jour : Organisation du Groupe — Fixation du montant des cotisations.

---

Samedi 7 octobre à 8 h. 1/2 grande soirée familiale salle Tassart, 67, rue de Ménilmontant, organisée par la jeunesse antipatriotique du XXe. Chant, poésie et conférence par un compagnon sur le patriotisme et de l'alliance franco-russe. « Le père *Lapurge* est invité.

---

Le groupe d'études et de vulgarisation des XIIe, XIIIe arrondissements rappelle aux camarades l'appel publié dans *La Révolte* du 23 septembre et, de nouveau, invite les groupes et les compagnons à assister à la réunion du samedi 7 octobre, à 8 h. du soir, salle Messiez, rue Moufletard, 127. Ordre du jour : 1° Initiative individuelle et tactique générale ; 2° Le but de la fondation des groupes et des moyens d'en assurer l'existence ; 3° De l'organisation de la propagande dans les campagnes.

N. B. Le groupe espère que les camarades à cette discussion intéressera, viendront nous apporter leur part d'observation afin d'arriver à une plus rapide extension de l'idée.

---

SURESNES-PUTEAUX. — Réunion des camarades samedi 7 octobre au local convenu.

Le groupe de la Jeunesse libertaire de Puteaux organise pour le 20 octobre une grande réunion publique, salle Paulus, 73, rue de Paris.

---

SAINT DENIS. — Samedi 7 octobre 1893, à 8 h. 1/2 grande réunion publique et contradictoire organisée par les anti-patriotes.

Salle Guidé, 25, cours du Lendit à Saint-Denis.

Ordre du jour :

1° Les fêtes franco-russe. — 2° Les crimes du tzar. — 3° La grève générale, attitude des révolutionnaires. — 4° L'attentat de Barcelone. — 5° Patriotisme des exploiteurs.

---

SAINT-DENIS. — La jeunesse anti-patriote réunie tous les samedis chez Massonneau, 9, rue Mo... Causerie par un compagnon.

Les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* tous les travailleurs sont invités.

---

REIMS. — Réunion générale du groupe, le dimanche 8 octobre, à 3 heures, au *Cruchon-d'Or*, rue Cernay. Tous les compagnons sont cordialement invités.

Ordre du jour : Nécessité d'une Conférence. — Urgence.

---

**La REVOLTE est en vente :**

A HYÈRES.
Chez M. Viandin, 9, rue du Temple.

A BORDEAUX
Cours Saint-Jean, 4.
Place Nansouty.
17, rue Gratiolet.
10, rue de la Chartreuse.
Boulevard Cauderau, près la route de Saint-Médard.

---

*Le Gérant-Imprimeur* : J. BILLOT.

PARIS. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNEE, N° 5 — DIX CENTIMES — DU 14 AU 20 OCTOBRE 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## La Conférence de Zurich

ENTRE

ANARCHISTES ET SOCIALISTES RÉVOLUTIONNAIRES

Les deux derniers numeros de la *Freiheit* contiennent un compte-rendu assez détaillé de la conférence qui fut tenue à Zurich par les anarchistes expulsés du Congrès social-démocrate, ainsi que les socialistes Indépendants d'Allemagne et les délegués hollandais et anglais qui n'ont pas voulu faire cause commune avec les démocrates autoritaires.

Il s'est trouvé, en tout, plus de soixante personnes réunies. Des expressions de sympathies leur furent envoyées par la délégation officielle française, par plusieurs villes suisses ; des telégrammes de sympathie leurs sont parvenus de diverses villes allemandes et autrichiennes.

Tous étaient évidemment animés d'un seul désir : celui de s'instruire mutuellement sur la route à suivre dans la propagande révolutionnaire.

On est arrivé à se mieux connaître, à se renseigner sur la marche du mouvement dans divers pays, a echanger des idées.

Ce qui nous intéresse dans cette conférence, et ce qui le rendra interessant à tout anarchiste, ce ne sont pas les résolutions votées, ce sont les idées emises, les débats. On sait combien le hasard préside à toutes les réunions de ce genre, et d'ailleurs, aucun des révolutionnaires présents n'a songé à représenter qui que ce soit. Il a emis ses idées, presque toujours partagées par des groupes de camarades, et voila tout.

On a payé, dans ce Congrès, un petit tribut aux vieilles habitudes, en votant sur des résolutions. Au fond, on aurait mieux fait, — et probablement on le fera dans des réunions suivantes de ce genre, — de simplement résumer en peu de mots les opinions emises et de dire : deux, ou trois, ou quatre opinions se sont trouvées en présence, et ceux qui les ont soutenues les ont résumées comme suit.

C'est ce que nous allons faire, sans tenir aucun compte du nombre de voix que tel résumé d'opinions, ou tel autre, ont réuni après les débats. Nous sommes sûrs que les camarades présents à la Conférence n'attachent eux-mêmes aucune importance à cette espèce de statistique des opinions.

Prenons chaque opinion pour ce qu'elle vaut en elle même, sans nous préoccuper du nombre d'adherents qu'elle a pu avoir à un moment donné. Ceci n'a aucune importance, ni aucun interêt.

La Conférence a duré quatre jours et on a abordé diverses questions qui sont sur les levres de chacun d'entre nous.

A l'ouverture des débats il est bien fait ressortir que l'on est ici, non pas pour prendre des résolutions qui pourraient être obligatoires pour qui que ce soit, mais uniquement pour s'éclairer mutuellement sur les buts et moyens d'affranchissement de l'humanité.

On a voulu savoir d'abord si anarchistes et socialistes révolutionnaires peuvent faire œuvre utile ensemble, et on avait mis la question : *Notre attitude vis-à-vis la société bourgeoise et la democratie sociale.*

Les uns se sont déclarés franchement anarchistes ; les autres font des réserves ; ils ont déclaré ne pas considérer l'anarchie comme réalisable, ou réalisable de sitôt ; on a parlé d'étapes successives.

Les déclarations des indépendants sont tres explicites. Landauer se declare anarchiste et discute les objections, ou plutôt les doutes énoncés par Watts et par Gilles ; tandis que Werner résume ainsi les idées des indépendants : la société bourgeoise est bâtie sur la libre concurrence qui est l'oppression des plus faibles par les plus forts. L'asservissement n'est pas seulement physique ; il est aussi intellectuel. Les institutions de l'État, le gouvernement représentatif y compris, servent à maintenir la propriété privée. C'est pourquoi il est absolument erroné de vouloir réformer, d'accord avec la société bourgeoise. Que l'Etat soit monarchie ou république, il défend les intérêts des possédants. Nous voulons inspirer les prolétaires pour une lutte de démolition complète de cette société. Ce qui nous sépare surtout de la démocratie sociale, c'est notre conception nouvelle de la morale et du droit. Les démocrates gardent les vieilles conceptions de droit et de morale : nous avons complètement rompu avec elles.

Nieuwenhuis montre la nécessité de placer la lutte économique au dessus des luttes politiques. Rien à voir avec le parlementarisme tactique révolutionnaire ; tel est le cri parvenu jusqu'au congrès officiel d'Amérique, de Hollande, de France. Les Hollandais pensent que les anarchistes communistes et le socialistes révolutionnaires peuvent marcher la main dans la main.

Le résumé suivant des débats est accepté à l'unanimité :

« Considérant que toute la servitude et la misère ont leur origine dans l'oppression et l'exploitation de la grande masse par une minorité ;

» Et que les opprimés doivent travailler à l'annihilation de la société actuelle par tous les moyens qu'ils possèdent légaux et illégaux, pacifiques et violents, —

» Nous déclarons que ceux qui reconnaissent cela, socialistes révolutionnaires et anarchistes communistes, peuvent travailler ensemble et ne sont pas des ennemis irréconciliables. »

Peut-être, eut il mieux valu affirmer simplement qu'il y a beaucoup de commun entre les aspirations des uns et des autres, et que tout en travaillant séparement — ce qui est infiniment mieux, tant qu'on n'est pas d'accord sur beaucoup de questions secondaires, — on pourra néanmoins tres bien agir ensemble dans certains cas.

C'eût été plus juste et un meilleur résumé des opinions. Toujours est-il certain que, plus un parti révolutionnaire abandonnera les vieilles pratiques autoritaires, plus il trouvera les anarchistes prêts à agir en commun avec lui.

Sur la question du 1er mai, tous sont d'accord que les travailleurs devraient en faire un jour de manifestation et sortir dans la rue — non en habit de fête, mais en haillons, remarque un camarade. Lorsque les autres manifestent un dimanche, il faut s'en tenir à la date du premier mai et manifester ce jour là comme le font les anarchistes anglais. Ce jour pourrait devenir l'occasion d'une grève générale.

Ceci amène la discussion sur la grève de tous les métiers et les grèves en général.

La grève générale sera alors sûre de vaincre, remarque un camarade, si les travailleurs la font avec la résolution de ne pas souffrir la misère, — s'ils rompent entièrement, non seulement avec l'idée du « contrat de travail » mais aussi avec tous les autres préjugés. Elle serait alors la révolution sociale et elle ne peut avoir d'autre signification.

On peut résumer la discussion en disant que tous se prononcent en faveur de la lutte économique par les grèves et la plupart acceptent la résolution suivante :

« 1. La lutte économique est bonne pour révolutionner et éduquer les mœurs ouvrières, — que les grèves réussissent ou non. Il faudrait pour cela soutenir chaque grève et en profiter pour répandre des notions plus saines ;

» 2. Le mouvement ouvrier devrait être soutenu par tous les moyens, d'autant plus que les unions ouvrières devront devenir le germe de la société socialiste ;

» 3. La grève générale ne peut être autre chose que le commencement de la révolution sociale. »

Remarquons que cette résolution, que l'on a votée en lui opposant une autre résolution, est beaucoup plus affirmative que ne l'ont été les débats. Au fond, elle ne les résume pas, mais va beaucoup plus loin que les opinions émises par les camarades présents. Ainsi, la deuxième partie du second paragraphe n'a même pas été discutée, du moins on n'en trouve pas de trace dans les débats. Et nos amis conviendront que c'est une question trop grave pour être resolue si cavalierement.

Mais puisqu'il fallait se décider entre deux résolutions — celle-ci et une autre, encore plus accentuée dans le même sens — on a voté pour elle ; on a fait comme on fait dans le cas d'un plébiscite, cité par Proudhon, où l'on est demandé de trancher vingt questions à la fois par

un simple *oui* ou un *non*. On aurait certainement évité ces difficultés si l'on s'était dit d'avance qu'on ne votera pas de résolutions, et qu'on se bornera à résumer les débats.

Quant aux débats, ce qui en ressort, c'est que tous voudraient prendre une part active au mouvement gréviste, dans l'espoir de l'utiliser pour faire pénétrer des idées plus larges de révolution sociale.

Nous pouvons ajouter que ce désir se manifeste un peu partout. Et, qu'en même temps que cette tendance, le désir de s'affirmer de plus en plus hautement, de ne rien sacrifier de nos principes et de rester dans le mouvement gréviste en simples tirailleurs, aimés par leurs camarades pour leur audace et leur initiative anarchiste. Tous sont unanimes à reconnaître que cette tâche est *très* difficile, mais beaucoup pensent qu'il vaut la peine de la tenter, comme l'ont fait déjà Jean, Martin et tant d'autres.

Revenant à la conférence, quelques camarades tiennent à accentuer davantage leurs sympathies pour le mouvement ouvrier et Gonplowicz les résument comme suit :

« L'essentiel pour chaque révolution, c'est le cataclysme économique, qui s'opère non pas en un jour mais pas à pas. Le premier acte de la révolution est accompli par les progrès de la technique, qui attire toujours de nouvelles couches de la population dans les rangs du prolétariat. Le but de la propagande est d'éclairer les prolétaires sur leur position comme classe, et ensuite de les organiser en métiers. Le but principal des unions de métiers est de réduire la journée de travail, leur arme principale — la grève. Les caisses de résistance sont les caisses militaires du prolétariat. Ensuite, le but des unions de métier ainsi que des organisations militantes économiques qui s'y joignent, est d'arracher aux capitalistes chaque jour, dans un combat corps à corps, une partie de leur pouvoir économique. De nouvelles organisations surgissent, comme les Bourses de travail en France, certaines Unions en Amérique, les Associations coopératives en Belgique et les Unions anglaises produisant sans patrons, et elles émancipent le travailleur de plus en plus du capital, etc., forment des noyaux de société communiste. Lorsque ces noyaux auront assez progressé pour remettre au prolétariat la majeure partie du pouvoir économique, — alors vient le temps de la grève générale qui représente la fin de la révolution sociale.

« Les moyens de combat du prolétariat sont ainsi les organisations économiques, les grèves et la propagande révolutionnaire. »

Nous avons traduit cette longue déclaration, inutile de dire que nous ne la partageons nullement, ni comme idée, ni comme expression.

---

*La guerre* est l'objet de la discussion qui suit.

Là-dessus les opinions sont unanimes. L'empêcher par tous les moyens; en cas de déclaration de guerre, faire la grève générale, ou du moins celle des métiers qui font marcher la guerre. La déclaration de Nieuwenhuis, boycotée par les officiels, est acclamée.

---

Sur la question du *parlementarisme*, les opinions sont divisées. Quelques social-démocrates anglais présents, après avoir condamné les parlements comme institutions bourgeoises, ajoutent :

« Jusqu'à quel point la tribune du parlement peut être utilisée pour dévoiler les crimes de l'exploitation actuelle — dépend de l'expérience de chaque pays séparé, et de ses conditions spéciales. Cependant les expériences faites jusqu'à ce jour sont certainement de nature à faire considérer la tribune parlementaire comme une source de corruption, plutôt que comme un instrument de propagande révolutionnaire. »

L'opinion prépondérante est exprimée comme suit :

« Considérant que le parlementarisme (le gouvernement représentatif) est une forme de gouvernement tout comme les autres et en conséquence doit naturellement empêcher l'affranchissement de l'humanité;

« Considérant ensuite qu'il vaut mieux faire la propagande au sein du peuple qu'au milieu des représentants des classes régnantes;

« Et enfin que le parlementarisme si on lui a passé son petit doigt, s'empare entièrement de l'homme et le mène à la corruption;

« Le Congrès passe à l'ordre du jour sur toutes les propositions en faveur du parlementarisme. »

---

Dernière question : *Propagande révolutionnaire.*

A l'unanimité, on fait cette déclaration :

. . . . . .

(blanes dans la *Freiheit*) :

« Inspirer les organisations et les actes du prolétariat d'un esprit révolutionnaire;

« Amener l'indépendance et l'initiative individuelle (*individuelle Selbstständigkeit*) à son plus grand développement possible.

« C'est ce que nous comprenons par propagande révolutionnaire. »

La-dessus, le Congrès est terminé.

---

# INCOHÉRENCE BOURGEOISE

C'est la fin ! La critique bourgeoise s'effondre dans le gâtisme; la société qu'elle approuve va sombrer dans la Révolution ! Il n'y avait déjà plus rien de pur; il n'y a même plus rien de solide dans les principes dont notre pitoyable société se voudrait justifier. Rien n'a résisté à l'influence rétrécissante de l'égoïsme de plus en plus remarquable. Le mensonge est devenu inconscient, il ne s'affirme plus, crâne et déterminé, il se glisse, s'insinue sous les haillons d'une apparente logique. Le bon sens, cette faculté normale, ce minimum intellectuel que l'imbécile même peut atteindre est radicalement infesté, bouleversé, sans guide, au hasard des plus inconcevables incohérences.

L'homme de la vieille société, — le bourgeois, — ne voit même plus la lumière; et il croit la voir, ce qui est la pire des calamités, l'illusion irrémédiable à laquelle il faut se résigner — jusqu'à la Révolution qui remettra les choses au point, et redressera le jugement affaissé, la conscience enchevêtrée d'erreurs. Il y a si longtemps que l'abomination se perpétue que l'injustice se consolide dans la réalité... Comment douter d'aussi vénérables traditions ? On accepte donc ce bloc et d'autant plus facilement qu'on en profite. Le coffre du fils hérite du capital paternel, son cerveau, son cœur héritent aussi des préjugés intéressés, des mensonges où le père s'est complaisamment accroupi. Et la pratique s'accumule, confirmant les plus invraisemblables institutions, sans que la Raison, asservie par la longue observation des iniquités sociales, ose seulement se redresser et maudire.

Nous ne chercherons pas loin nos exemples. Tous les jours, tous les instants démontrent cette inconscience, cette universelle aberration. La vérité n'est plus la vérité; une morale arbitraire dirige nos contemporains où il leur plaît d'aller, la société tout entière s'oriente sur ce pôle décevant, incertain comme le mensonge.

La récente grève du Nord fut une occasion favorable dont profitèrent abondamment nos bizarres logiciens un peu effrayés cependant de sa menaçante ténacité. Ce qu'elle dût provoquer d'incohérentes appréciations dans la masse bourgeoise qui craignait d'en pâtir, nous pouvons le deviner par les incroyables échantillons quotidiennement servi par la presse unanime. Ce fut la concentration dans l'absurde, la rencontre inattendue des partis extrêmes — bourgeois ! — sur le vaste terrain de l'étrange, de la naïveté déconcertante.

Écoutons le *Journal* (5 octobre), une feuille d'opinion moyenne, et que nous prenons au hasard. Cockney a la parole, un rédacteur qui ne vaut ni plus ni moins que les autres :

« La guerre du charbon approche de sa fin. Ce résultat est dû à la ferme attitude des propriétaires qui, cette fois, n'ont pas voulu céder, non pas tant à cause de l'augmentation des salaires demandée, mais parce qu'il devenait urgent de savoir qui, des patrons ou des ouvriers, devaient exploiter les mines. »

Il paraît qu'on avait des doutes; certains esprits mal faits prétendaient que les ouvriers travaillaient seuls pour engraisser les propriétaires d'énormes dividendes à peine diminués d'un chétif salaire. Ce paradoxe avait été soutenu; M. Cockney se félicite que la vérité ait enfin éclaté : on sait maintenant que les propriétaires exploitent seuls, et ce fainéant d'ouvrier devra désormais se contenter de son sort opulent.

Hélas, nous ne l'inventons pas; c'est un journal sérieux qui imprime de pareilles drôleries, et le bon lecteur passe dessus sans se heurter à l'absurde, sans crier qu'on se moque de lui !...

D'ailleurs, M. Cockney continue :

« Heureusement, le froid ne s'est pas encore fait sentir, sans cela quelle reconnaissance ils (les pauvres) auraient pour M. John Burns et consorts (les grévistes) *grâce auxquels* ils voient leurs enfants mourir de faim et de froid. »

Ainsi, c'est la faute au mineur si les pauvres diables crèvent de froid; le patron ne veut pas lâcher un petit morceau, il en a besoin pour ses pantoufles et son coupe, l'ouvrier voudrait résister et garder au moins le pain, le nécessaire qui lui assure à peine son salaire. Personne ne veut céder; l'un ne veut pas mourir, l'autre a peur de dégonfler, il redoute un pli dans la feuille de rose où il repose ses voluptés — C'est évidemment l'ouvrier qui a tort. M. Cockney lui reproche vivement son égoïsme et l'adjure de rabattre d'aussi exorbitantes prétentions. C'est au nom des pauvres diables qu'il parle, il est bien charitable ce brave M. Cockney.

Plus loin encore, puisque nous y sommes. Un anarchiste a été surpris au moment où il s'emparait ouvertement et tranquillement de bijoux qu'il pensait utiliser au soulagement de quelques « sans-travail », alors qu'ils scintillaient sans profit dans la boutique d'un joaillier — C'est évidemment maladroit et inopportun. La société permet le vol, elle l'encourage, mais sous certaines formes; elle s'est donné la peine d'organiser toute une procédure compliquée pour l'escamotage des produits du producteur, c'est bien le moins qu'on obéisse à son innocent caprice, et qu'on fasse l'honneur d'une préférence aux moyens de voler qu'elle a eu l'attention d'imaginer.

Cet anarchiste a donc eu tort; il l'aurait eu si facile autrement ! cette bonne vieille société a des manies, elle aime qu'on vole à sa façon, pourquoi la contrarier ? — J'aurais compris un léger châtiment pour le manque de déférence, à ce jeune anarchiste se mêlant d'innover.

Les juges de Londres ont pensé différemment, M. Cockney nous l'apprend sans s'étonner de cet illogisme; ils ont commis un médecin pour procéder à l'examen de l'état mental de ce jeune imprudent ! Pourquoi ?... M. Cockney le sait-il ? Quelque lignes de plus et il pouvait nous l'expliquer. Pourquoi ne les a-t-il pas ajoutées ces quelques lignes si intéressantes, nous lui aurions peut-être pardonné celles qui précèdent.

Encore une fois, M. Cockney n'est qu'un exemple entre mille. Toute la morale sociale s'en va

en lambeaux ; les solutions divergent au gré des intérêts et de la force qui les soutient. — Personne ne sait plus, tout le monde croit savoir ; c'est presque la fin de la fin.

La société retombe en enfance, — la mort ne va pas tarder. — Mais qu'elle se dépêche, c'est un cadavre déjà pourri que nous allons enterrer.

## Dans les publications

### De langue anglaise

« La loi est nécessairement le véritable obstacle à tout progrès. Elle fait des esclaves, et renforce l'ignorance et la soumission à toutes les infamies de l'autorité. Lorsque celle-ci s'appuie en outre sur la religion, alors nous voyons éclore la série des crimes pour lesquels l'histoire n'a pas assez de sévérités. Mais la lumière et la liberté finissent toujours par se dégager des entraves. Torquemada et Loyola sont aujourd'hui au pilori de l'histoire. Giordano Bruno et Galilée, des révoltés au Panthéon. Les générations futures sauront bien mettre à leur vraie place les hommes qui ont joué un rôle sur le théâtre de la vie : d'un côté, parmi les maudits, les Bismarck et les égorgeurs ; de l'autre, les émancipateurs de la pensée, comme Bakounine, les vaillants, comme Ravachol. Car les anarchistes sont à l'avant-garde de l'humanité. »

D'après *The Commonweal*, 30 septembre 1893.

***

### De langue grecque

Le *Socialiste*, qui paraît à Athènes depuis le 1er mai 1890, vient d'atteindre le tirage de 3,500 exemplaires. Ce chiffre, qui peut paraître modeste, a cependant son éloquence dans un pays où la vie intellectuelle a longtemps sommeillé, et où on semblait s'en remettre au destin dans la lutte pour l'existence. Sans doute, le *Socialiste* n'est pas encore arrivé à l'anarchie : il conserve certains préjugés qui le font pencher vers le 4e Etat ; mais il est très éclectique dans sa rédaction, et nombre de ses articles pourraient être signés par des compagnons militants.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Paris. — Notre infâme organisation sociale continue à porter ses fruits. La bête humaine s'en donne à cœur joie à Versailles la guillotine, à Paris la vengeance conjugale.

Vendredi, au petit jour, comme des malfaiteurs qui travaillent dans l'ombre, les bouchers officiels ont saigné un misérable que la justice leur abandonnait. Deux jours auparavant, un fou assommait sa femme par jalousie, d'autres assurent pour donner carrière à des instincts lubriques en dehors de l'alcôve légale. Peu importe : il reste que, de par la barbarie de nos lois, on arrive, au meurtre, pour trancher une situation qui se dénouerait elle-même sous le régime de l'union libre.

Toutes les bêtes de proie, police et justice, se sont ruées sur le meurtrier. Et l'on parle dès aujourd'hui de la peine capitale. Alors, il n'y a pas assez de sang versé ? Il vous en faut d'autres ? canailles et bandits.

A noter un détail atroce. Un commissaire de police va perquisitionner chez la mère du meurtrier. Pourquoi ? Enfin. Cette femme est innocente, évidemment. Or voici ce qu'elle assure à un reporter de journal : « Avant de se retirer, le commissaire *m'a arraché une poignée de cheveux*, afin de les comparer à ceux trouvés dans les mains de ma bru, et qui ne sont pas les miens, je vous le jure. »

Voilà comment se comportent les brutes auxquelles le bon plaisir de nos bourgeois confie l'honneur de la liberté de tous.

Et vive l'alliance franco-russe ! Nos mouchards sont dignes de fraterniser avec les assassins de là-bas.

***

Angers. — Les cordonniers, déformeurs et monteurs sont tous en grève. Il y en a près de huit cents. Leur exploiteur, qui est pour l'instant en villégiature, a fait dire, par dépêche télégraphique, qu'il daignerait examiner leurs réclamations dans cinq ou six semaines et qu'ensuite il diminuera probablement le salaire de cinq francs par semaine.

Un camarade nous écrit que l'occasion est excellente. Pendant que le gros voleur promène ses loisirs et sa charogne dans les villes d'eaux, les travailleurs ont une chose bien simple à faire : s'emparer de l'usine et la faire marcher pour leur compte. Faire le travail en commun, et se partager les revenus. L'autre garde la fortune qu'il a amassée en pressurant ses esclaves, à ceux-ci de prendre sa place et de travailler pour eux-mêmes.

Voilà de l'excellente propagande par le fait.

***

Besançon. — Un de nos plus ardents camarades de lutte, le compagnon Von Gunten qui se donnait tout entier à la cause, vient d'être expulsé et renvoyé en Suisse.

Vendredi matin, 6 courant, notre ami était appelé au bureau du commissaire central et ce dernier lui disait : « Vous êtes un homme très dangereux pour la sécurité publique, allez faire la propagande chez vous en Suisse. Par ordre du ministre, nous vous expulsons de France, et vous allez prendre le premier train pour la frontière. » Oui nous comprenons que les soutenteurs du régime capitaliste qui préparent de grandes fêtes où ils ripailleront en compagnie du plus grand tyran d'Europe, le czar de Russie, fouetteur de femmes et d'enfants, nous comprenons, disons-nous que les représentants de la bourgeoisie française trouvent dangereux et craignent les malheureux travailleurs qui pourraient troubler leurs fêtes, par des actes de propagande.

Nous sommes surveillés de très près par la meute policière. Chaque foi que nous sortons, nous sommes filés, en plus, toujours par ordre de la police, tous les locaux de réunion nous sont refusés.

Mais qu'importe toutes ces persécutions ? L'extension de l'idée pour laquelle tant de camarades ont donné leur liberté et leur vie, ne s'arrêtera pas.

La persécution ranime l'ardeur et l'énergie ; on se sent plus unis, on se sent les coudes, on ressent plus de solidarité, et malgré notre petit nombre de militants la propagande prendra de l'extension.

Pour jeter un défi à la meute policière, nous allons répandre à profusion des journaux, des manifestes et des brochures dans la ville et les centres ouvriers environnants.

Nous faisons appel aux groupes parisiens, qui ont pris l'initiative de faire paraître des manifestes pendant la période des ripailles franco-russes, de nous aider en nous envoyant, s'ils le peuvent, des manifestes qui seront très bien distribués.

***

Dijon. — La mascarade franco-russe fait tourner toutes les têtes. Il éclot des projets d'une insanité rare. D'autres sont bonnement candides. Tel celui des lycéens de notre ville qui se proposent d'offrir aux marins russes la géographie du camarade Elisée Reclus. Voilà qui va plaire à l'autocrate de toutes les Russies. La théorie des frontières et des races, notamment est faite pour inspirer aux esclaves de singulières réflexions sur la légitimité des pouvoirs. Ajoutons qu'Elisée est le meilleur ami du compagnon Pierre Kropotkine, une victime d'Alexandre, et que celui-ci ne l'ignore pas.

Il serait bien plus simple d'offrir aux brutes de l'escadre un souvenir plus couleur locale : un fouet par exemple, un knout, en sucre ou en chocolat pour leur rappeler les douceurs du pays natal.

***

Lens. — Voici les députés socialistes qui viennent se tailler une réclame, à l'occasion de la grève : voici l'inévitable Baudin, qui *se met à la disposition du peuple*. On sait ce que ça veut dire, d'autres viendront, on attend les Guesde, les Lafargue, et d'autres saltimbanques. Ils vont pousser à la résistance, mais légale. C'est-à-dire prêcher le calme, l'inaction, en un mot, la résignation. Si la troupe fait mine de prendre ses Lebel, on trouvera les *représentants du peuple* au café, attendant les événements.

Déjà le sang a coulé, à Drocourt, un mineur écrasé par les chevaux ; un gamin de dix-sept ans la main droite abattue d'un coup de sabre, puis c'est la justice qui condamne les grévistes par fournées, pendant que l'autorité masse les régiments. Pour protéger les scandaleux profits des Compagnies, on mobilise une armée, on blesse grièvement les travailleurs, en attendant qu'on les tue comme à Fourmies.

Aux camarades de là-bas à faire comprendre aux ouvriers leur véritable intérêt, et de se montrer à la hauteur de la situation.

***

Saint-Etienne. Une réunion de mineurs tenue à la Bourse du Travail a décidé de prendre part à la grève générale. Les ouvriers ont fait preuve d'énergie et d'initiative. Car, deux heures durant, les députés socialos ont cherché à les dissuader de s'associer au mouvement. Ils ont tenu bon et télégraphié aux camarades du Nord de ne pas se laisser abattre. Un accord va se faire avec les mineurs des autres bassins ; aussitôt conclu, la grève.

Si elle s'étend à toute la région du Sud-Ouest, les capitalistes et les gouvernants en verront de dures.

### Espagne

Ils ont exécuté Pallas. Il est resté ferme, courageux jusqu'au dernier moment, excitant l'admiration de ses bourreaux et de toute la presse européenne.

Enfermé par les gredins dans une chapelle, pour les dernières 24 heures de sa vie, il a parlé aux coquins tonsurés, d'anarchie, de révolte.

Marchant à l'échafaud, il a crié à la foule : « Viva la anarquia ! »

Et chose qui ne s'est vue depuis cent ans — la foule a été saisie par son cri et lui a répondu : *Viva la anarquia !*

Pourquoi ne s'est-elle pas jetée sur le champ sur les bourreaux. Il serait bien temps de le faire.

### Italie

Nous pouvons regarder avec satisfaction le chemin parcouru. Les idées gagnent du terrain chaque jour, et la propagande grandit. Notre presse croît tous les jours, et les persécutions policières nous font un supplément de publicité.

Les camarades de Bologne, de Lugo, ont été condamnés comme « malfattori ». La sympathie populaire ne s'y est pas méprise, elle a sifflé les juges et applaudi les anarchistes.

Dans toutes les villes le cri qu'on entend le plus souvent, c'est : A bas les mouchards ! à bas les sergots !

Le gouvernement est à la veille de faire banqueroute, et le scandale des Banques va couler une bonne partie des sénateurs et des députés qui ont volé à pleines mains.

Et, brochant sur le tout, la misère prend des proportions effrayantes, et le brigandage dans la basse Italie est à l'ordre du jour. Un souffle de révolte agite les paysans, et tout fait prévoir un changement de régime.

### Suisse

Lu dans le *Journal de Genève* de ce jour, ces entrefilets sans commentaires.

« 684 ouvriers et ouvrières des industries textiles se trouvent actuellement sans ouvrage à Bâle. Comme ils ont à leur charge 953 enfants et 468 adultes, il en résulte 2105 personnes qui sont dans la misère. »

Bâle compte au moins 150 millionnaires dont quelques uns en ont 50 et plus !

Voilà pour la situation de l'ouvrier ; quant à celle des paysans elle est tout aussi triste ; les campagnes sont ruinées et ce sont les capitalistes les vrais propriétaires de la terre.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Un groupe de compagnes annoncent l'intention de recommencer les *soupes-conférences*. Pour ce faire, elles se proposent d'aller demander aux bourgeois un peu de leur superflu pour donner du pain à ceux qui n'ont pas le nécessaire. Si l'on désire entrer en relations avec elles, écrire aux initiales Mmes C. et O., 62, boulevard Beaumarchais, Paris.

***

Les camarades d'Agen ayant fait tirer *Entre Paysans* tiennent cette brochure à la disposition des groupes au prix de 5 fr. le cent. Adresser les demandes à Blouin, kiosque du Marché.

***

GROUPE DE PROPAGANDE COMMUNISTE PAR LA *brochure à distribuer*

Avec ce numéro, nous distribuons notre première brochure. Les demandes dépassent le tirage (10.000 ex.), nous serons donc obligés de réduire pour contenter tout le monde, et nous compléterons par de vieux numéros.

Nous saisissons cette occasion pour annoncer aux camarades qu'une souscription est ouverte dans *La Révolte* spécialement pour cette propagande ; il nous faut répandre des *milliers* d'exemplaires : nous ferons donc appel à la bonne volonté de tous.

Nous préparons une deuxième brochure ; mais nos ressources restreintes nous obligent à faire appel à la solidarité des anarchistes. Quelques camarades, plus fortunés que le grand nombre, cherchent souvent à faire œuvre de propagande, mais ils en sont empêchés par des considérations personnelles : nous leur offrons aujourd'hui l'occasion de faire œuvre active.

***

Les camarades de Buenos-Ayres qui ont fait réimprimer le n° 1 du *Révolté*, viennent de nous en expédier, à nouveau, 500 exemplaires. Nous en faisons profiter les camarades qui voudraient se rendre compte des débuts de l'idée, en le leur laissant à dix centimes.

***

AUX ISOLÉS DES CAMPAGNES

Le groupe parisien d'aide aux *isolés*, fait savoir aux camarades, qu'il va répandre son œuvre de propagande momentanément interrompue.

Notre but, nous le rappelons, c'est d'aider les anarchistes complètement isolés, à reprendre nos idées dans leur milieu, par l'envoi de brochures et journaux.

Nous prions les copains qui trouveraient notre propagande utile, de bien vouloir envoyer leur obole, soit directement à la *Révolte* ou bien à l'adresse ci-dessous.

En outre, les isolés qui nous ont envoyé leur adresse et qui n'ont pas eu de réponse, sont priés, en cas de déménagement, de la renvoyer au compagnon Pierre Baressy, 6 rue Fauvet, Paris-Batignolles.

***

TOULON. — Le compagnon Nahon nous a envoyé la semaine dernière, trop tard pour être insérée dans le numéro 4, une lettre par laquelle il affirme s'être toujours tenu sur le terrain de l'abstention la plus complète, et n'avoir jamais recommandé aucune candidature. Dont acte.

***

Aux camarades de la Suisse Romande.

Le groupe de Genève vous avise de l'apparition du journal bi-mensuel *l'Avenir*. Vous voudrez bien le demander à tous les kiosques de journaux de Genève, Lausanne, Neuchâtel et Chaux de Fonds et faire le plus de propagande possible dans vos milieux et dans les localités environnantes où vous croirez bon de le faire.

Les dépositaires qui ont reçu des paquets de journaux sont aussi invités de faire ce qui dépend d'eux pour les écouler ; ils voudront bien nous en adresser le montant en temps et lieu, et aussi tout abonnement, souscription et tout ce qui concerne le journal doit être adressé à l'administration, rue du *Cendrier*, 17, à Genève.

***

La Ligue les *Anti-patriotes* de Paris a reçu les sommes suivantes :

| | |
|---|---|
| Liste n° 1, Londres | 28 95 |
| Liste n° 2, Paris | 21 30 |
| Liste n° 3, Paris | 4 25 |
| Meeting de la « Salle du Commerce » pour la famille Pallas | 60 » |
| | 14 » |
| Collecte faite par le compagnon Lucas, à l'issue du meeting, Salle du Commerce, pour la famille de Pallas | 7 15 |
| TOTAL | 135 65 |

La *Ligue* prie les camarades d'excuser son retard. Elle rendra compte des sommes reçues, et enverra les manifestes aussitôt qu'on aura eu raison des persécutions policières et des nombreux obstacles qui s'opposent à la propagande.

## A NOS ABONNÉS

Depuis quelque temps, il ne se passe pas de semaine que quelques-uns de nos abonnés ne se plaignent de ne pas recevoir son exemplaire. Nous prions ceux auxquels ça arrive de réclamer auprès de leur bureau de poste respectif. Le journal est régulièrement mis à la poste le jeudi.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1274 fr. 14.

J. G. B. rue Spontini, 4 fr. — C. C. à Montevideo, 50 fr. — Jeanquimarche, 25 fr. — X. Fournès, 0,50. — L. T. Marseille, 0,25 — E. B. pour le groupe anarchiste de St Nazaire, 5 fr. — B. au Mans, 1,75. — S. à Saint-Tropez, 5 fr. — P. à Lacoste, 2 fr. — O. B. 20 fr. — V. à Grigny, 0,40.

Total : 113 fr. 90.

Total général : 1388 fr. 04.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 724 fr. 21.

Jeanne et Clotilde, pour la compagne de P. Pallas, 1 fr. — Lambert Fournès, 1 fr. — B. au Mans, 1 fr. 75. — S. à Saint-Tropez. — Pour la compagne de Pallas, Horvinon, 5 fr. — V. à Grigny, 0,50.

Total : 9 fr. 25.

Total général : 733 fr. 46.

## PETITE CORRESPONDANCE

L., à Montpellier. — Il nous faut les convocations le mercredi matin avant 9 heures. La vôtre est arrivée trop tard.

D., à Capelette. — Avons expédié les 7 fr. de brochures. Pour la convocation même observation que ci-dessus.

M., à Valréas. — Ai envoyé les brochures. — Pas reçu Lambert.

Jeanne et Clotilde J., à Montluçon et C. St G., à Geaune. — Nous n'avons pas encore vu le camarade qui nous a promis d'avancer les fonds de l'édition populaire de la *Société Mourante*. Veuillez patienter un peu ; nous l'annoncerons sitôt parue. Elle contiendra un chapitre nouveau.

D. V. — Avons expédiés, en gare. — La *Conférence* pas encore parue. Pas l'Or.

A., à St-Maurice sur-Feessard. — Nous avons besoin des numéros étrangers que nous recevons. Nous ne recevons plus rien non plus du Danemarck.

C., à St-Vincent. — Quand la nouvelle édition de la *Société Mourante* sera prête nous l'annoncerons. Elle ne dépassera pas le prix annoncé. Aff compris.

Au camarade qui nous a envoyé la *Dépêche*. — Lu l'article de Jaurès. Bien long pour ne pas dire grand chose.

P. R., à Ortolbello. — *Mercure de France*, 15, rue de l'Echaudé, Paris. — La *Revue Blanche*, 17, rue des Martyrs. — La *Plume*, 31, rue Bonaparte. — La *Société Nouvelle*, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

El Rebelde. — Avons envoyé la liste demandée.

A.-L. à Boulogne. — Aucun frais, attendrons la nouvelle adresse.

L. Trident, poste-restante-Colbert, Marseille. — Demande des nouvelles de son frère de Cette.

H., à Dijon. — Avons fait passer votre lettre à la ligue des *Anti-Patriotes*.

Groupe la *Hyène*, à Toulon. — Nous partageons votre manière de voir sur diverses questions. Quant à la question de fidélité dans l'amour, c'est affaire aux individus, il n'y a aucun système à ériger en principe.

*Revue anarchiste*. — Expédiez à Chavinier, rue Gambon, 3, Agen, ce qui a paru de votre *Revue* et, par la suite, 2 exempl. de chaque numéro qui paraîtra.

Les camarades d'Agen demandent l'adresse de Bourguignon, charpentier.

H., à St-Nazaire. — Pas d'adresse à Lorient.

V. B., à Pugel. — *Conférence* pas encore tirée. — Nous n'avons pas à notre disposition les manifestes annoncés par la ligue des *Anti-patriotes*.

C. R. — Bien reçu *Tablettes du Faucre*, mais les apophtegmes qu'elles contiennent manquent de vigueur et pas assez neufs.

V., à Grigny. — Je ne sais pas si la *Plume* a les numéros sur l'anarchie, demandez-lui, son adresse 31 rue Bonaparte.

Louis à Paris. — Reçu votre lettre. Tout est plat en ce moment que les Fourmisiens [illegible] leur société chorale à Toulon, fêtez l'arrivée des rins russes, ne nous étonnent pas outre mesure.

Ligue des *Anti-patriotes*. — Nous avons reçu pour votre souscription, 5 fr. de A. M. Ils sont votre disposition.

A. M. — En effet, il y a à faire, nous utiliserons votre lettre.

M. à Chantenay. — Envoyons les 25 brochures le paquet. Il a toujours été expédié 25 exemplaires au libraire.

Jarroux à Bellegarde, Ancelle à Buigny, Binet à Moncey, Favre à Thonon, Barbet à Epinal, à Cret. Réclamez à la gare les colis que vous expédier le groupe d'aide aux isolés. — Boudier, Chavinier, Jourdan, Bardot, Salut V. à Grigny. — Bavis. — Réclamez également colis demandés de la brochure à distribuer.

M. à Amsterdam. — G. à Voiron. — P. à H. C. à Cabasson. — D. à Roubaix (2). — B. à bello. — C. à Argenteuil. — J. à Loire. — B. à Machine. — S. à Saint-Prix. — D. à Toulon. — B. à B. à Paris. — D. à Gênes. — D. rue de Flandre. — M. à Valréas. — T. au Bouchet. — G. à Les Ports. — M. à Tours. — M. rue Gabrielle. — B. à Prin — T. à Montpellier. — B. à Vienne. — A. à St Mau rice s. Fessard. — C. St G. à Geaune. — B. à St Nazaire. — J. à Grenoble. — C. à Agen. — B. à Pu get. — B. à Lyon. — P. à St-Etienne. — F. à Ams terdam. — W. à Lausanne. — N. R. à Vienne. — gorre. — L. à Nancy. — P. A. à Angers. — M. à Chantenay. — R. à Mirepoix. — L. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

La fusion entre les groupes « Les Révolutionnaires anarchistes du XIX^e^ arrondissement » et « les Libertaires Ardennais » s'étant faite sur le principe mis en discussion, tous les camarades qui sont en communion d'idée avec nous sont invités à la réunion du groupe, lundi 16 octobre.

Groupe d'études et de vulgarisation des 5^e^ et 13^e^ arrondissements. — Réunion samedi, à 8 h. 1/2 du soir, salle Messiez, 127, rue Mouffetard.

Ordre du jour : 1° Capital et travail ; 2° Socialisme et anarchie.

PUTEAUX. — Réunion des camarades, le samedi 14 octobre à 8 h. 1/2, au local convenu.

Le groupe *la Jeunesse libertaire de Puteaux* organise le 21 octobre, à 8 h. 1/2, salle Paulus, 75, rue de Paris, une grande réunion publique.

Ordre du jour

1. La situation révolutionnaire dans la cinquième circonscription de Saint-Denis ;
2. La question internationaliste et les manifestations franco-russes ;
3. La grève générale ;
4. La misère et ses conséquences.

DIJON. — Réunion du groupe, samedi 14, à 8 h. du soir, chemin des Charbonniers, près de la rue Marceau.

Tous les camarades sont priés d'être exacts à cette urgence.

ROUBAIX. — Dimanche 15 courant, grande réunion privée, rue d'Inkermann, 144, estaminet Parisien.

Ordre du jour : l'impuissance des partis ouvriers au pouvoir. Tous les socialistes en général sont invités ainsi que le citoyen Descamps de *l'abc forçat*, tous les citoyens qui voudraient assister pourront se procurer des invitations au local.

Les compagnons de Verviers, Dijon, Ensival, Lambermont, sont invités à se réunir, dimanche 2 octobre, au local, rue de Dison, à 11 heures du matin.

Ordre du jour :

1. Congrès de Bruxelles ;
2. Entente pour les élections de 1894.

Urgence.

*Le Gérant-Imprimeur* : J. BILLOT

PARIS — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard

SEPTIÈME ANNEE, N° 6 — DIX CENTIMES — DU 21 AU 27 OCTOBRE 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 5 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA FIN DE LA GRÈVE

La grande grève des mineurs anglais touche à sa fin. Les patrons cedent et le travail reprend. Sur 260.000 grévistes, plus de 50.000 ont déjà repris le travail, et ils versent 50.000 shellings par jour à la caisse de résistance. — Les patrons ont accepté les conditions des ouvriers et les autres patrons ne tarderont pas à céder. Ils reconnaissent *leur* fédération d'exploiteurs battue cette fois ci, et la Bourse des Charbons salue leur défaite par une baisse des prix de 10 francs la tonne.

Ce n'était pas, nos lecteurs le savent, une grève proprement dite. C'était ce qu'on appelle en Angleterre un *lock-out* (pron. *loque daoute*). C'est-à-dire les patrons demandaient une réduction du quart des salaires, et comme les mineurs l'ont refusée, les mines furent fermées et plus de 300.000 hommes furent jetés sur le pave.

C'est bien simple aujourd'hui. Un vote des patrons et un million d'êtres humains sont refoulés pour deux mois, trois mois, une demi-année, dans la plus noire des *misères* !

Les mineurs anglais et écossais sont tous fédérés et forment une puissante organisation composée des fédérations du centre, du pays de Galles, du nord et de l'Ecosse. Toutes ensemble, elles constituent la grande fédération des mineurs ; mais chacune garde son autonomie. Lorsqu'il s'agit d'une grève, on tient des congrès spéciaux ; mais les décisions des congrès sont toujours soumises au vote des fédérations qui décident en appelant au vote de chaque mineur.

A cette fédération ouvrière, les patrons ont opposé la leur. Eux aussi se sont fédérés, et, vers la fin de l'été passé, ils ont essayé de se mesurer de forces avec les travailleurs. Ils ont annoncé une réduction du quart des salaires qui ne fut pas acceptée, sur quoi ils ont fermé toutes leurs mines d'un commun accord.

Jamais on ne saura quelle était la vraie intention des patrons. Ils savaient d'avance que la réduction ne serait pas acceptée. Il était matériellement impossible aux ouvriers de l'accepter. Autant valait crever de faim.

Les patrons savaient qu'il y avait grève : ils la voulaient.

Etait-ce pour faire monter les prix du charbon ?

Etait-ce aussi pour provoquer les mineurs, les forcer de se révolter et les écraser ensuite par la soldatesque ? Tel est bien le plan des conservateur anglais.

Provoquer des émeutes, les faire écraser dans le sang par le gouvernement libéral. Rendre Gladstone et les libéraux impopulaires. Si possible, provoquer des émeutes encore plus sérieuses, terroriser les bourgeois et établir pour quelques années un gouvernement fort. Peut-être arriver jusqu'au césarisme démocrate — rêve qui hante une grande partie des conservateurs depuis le temps de Beaconsfield.

Il est fort probable qu'il y ait eu là-dedans de l'un et de l'autre. La cupidité des uns s'alliant à la stupidité des autres. Et le *lock out* fut prononcé par les maîtres. Les serfs de la mine relevèrent le défi.

Pas tous, malheureusement. L'Ecosse, le Nord, sortis à peine d'une grève partielle, épuisés et affamés, s'imposèrent 6 fr. 25 par tête et par semaine, versés pieusement à la caisse de résistance ; mais ils continuèrent à extraire le charbon.

Ça chauffait aux débuts de la grève. Machines brisées ; bureaux envahis, la paperasse patronale brûlée. Le feu mis aux tas de charbon, ailleurs, les tas sont pillés et le charbon passé dans les corons, où la ménagère n'a pas de quoi allumer le feu. Son mari, toute sa vie, au risque continuel de sa vie, a extrait du charbon, et elle n'a pas de quoi allumer son feu ! elle sert à ses enfants de la bouillie de farine réchauffée sur des débris de chaises. Elle leur passe les pommes de terre crues !

Cela s'annonçait sérieux. Mais les districts miniers furent bientôt inondés de troupes. Impossible de bouger sans se trouver en présence d'un uniforme rouge ! Alors commença la mort lente sous les baïonnettes de l'Etat.

Depuis « la famine de coton » de la guerre américaine, jamais pareille misère ne s'est vue en Angleterre.

Pendant l'été passé les mineurs n'avaient eu que deux, trois jours par semaine de travail. Cela veut dire douze, quinze francs par semaine. Tous endettés chez les marchands du village. Et là-dessus — la grève, avec six, cinq ou même quatre et deux francs par semaine, payé par la caisse de résistance. Et point de crédit !

Depuis deux mois ils subissent la misère noire. Pour sauver les enfants de la famine les dames charitables ouvraient des distributions de soupe aux lentilles, des cuisines comme celles de Folstsi en Russie durant la famine.

Avec toutes leurs grandes organisations centralisées, les unions ouvrières des autres métiers ne faisaient rien de sérieux. Quelques secours arrivaient bien à la caisse de résistance, mais c'était une goutte d'eau dans l'océan des misères.

Il fallut que l'opinion publique s'émut des souffrances des mineurs pour que des secours plus sérieux commencent à affluer.

Les anarchistes de Londres furent parmi les premiers à porter le débat sur la place publique et appeler, au Trafalgar Square, aux va-nus-pieds de Londres, semant la haine contre les riches. Puisqu'il y a eu révolte, en plus de la grève, ils faisaient d'autant plus cause commune avec les mineurs et prenaient l'initiative de passer le chapeau entre d'autres va-nu-pieds pour recueillir quelques francs.

D'autres socialistes en firent autant, et cela força la main aux unions ouvrières d'une part et aux travailleurs radicaux. Les secours commencèrent à affluer.

Londres, la Londres ouvrière, commença à se remuer, à gronder contre les affameurs.

Alors, la cause des patrons fut perdue. Il y en eut parmi eux des défaillances qui offrirent de rouvrir leurs mines, et les mineurs décidèrent de reprendre le travail, dans chaque mine qui serait reouverte aux anciennes conditions. Chaque mineur qui a repris le travail paie en ce moment, 1 fr. 25 c. par journée de travail, à la caisse de résistance.

La coalisation patronale fut ainsi vaincue. Maintenant, ce n'est plus qu'une affaire de quelques jours pour que la plupart des mines soient reouvertes aux anciennes conditions.

Voici, compagnons mineurs, français, belges, allemands, en très peu de mots l'histoire de cette grande grève.

Cette histoire vous touche de près. Changez les noms, les accidents de la lutte ; mais c'est la même lutte qui se reproduit en France, en Allemagne, en Belgique, en Angleterre, en Russie.

Des gens qui, en vertus de lois vieilles, faites aux temps passés de l'esclavage et du servage, possèdent le *droit de propriété* sur la mine, ont droit de vie et de mort sur vous. S'ils le veulent, ils vous permettent de travailler pour vous exploiter. S'ils ne le veulent pas, ils vous affament.

Chaque mètre du puits, chaque mètre des galeries, a été fait de vos mains. Chaque mètre des boiseries est marqué du sang de vos frères, de vos pères, des larmes de vos femmes, de vos mères.

Trouvez dans toute la mine un seul point qui porte la trace du travail de vos maîtres !

L'idée, l'aménagement général ? Mais vous, mineur, si au lieu d'avoir travaillé dans la mine dès l'âge de douze ans, vous aviez pu fréquenter l'école, si, dans cette école, au lieu de vous bourrer la tête de préjugés, on vous avait enseigné la science des roches et l'art de les creuser et d'en extraire le charbon — si vous aviez reçu l'éducation que l'Etat réserve à quelques fils de bourgeois, — est-ce que vous, d'accord avec vos frères du coron, n'auriez pas su aménager la mine, tout aussi bien ou mieux que l'actionnaire qui ne l'a jamais vue, et qui a acheté des actions avec de l'argent volé dans un Panama quelconque ?

La mine vous appartient, à vous qui l'avez creusée — et vous devez la reprendre.

Ne comptez pas qu'un gouvernement vous la rende. Tous, dans les gouvernements, sont intéressés à maintenir l'exploitation.

Ne comptez pas sur vos députés. Tous, vous le savez, deviennent bien vite Panamistes — les plus rouges comme les plus bleus et les blancs.

Entre messieurs, ils ont leurs intérêts, et ces intérêts sont opposés aux nôtres.

Comptez sur vous mêmes.

Les paysans de 1793 n'ont compté sur personne. Ils ont repris la terre aux seigneurs, et pendu ceux qui prétendaient la reprendre aux paysans, en s'appuyant sur les armées russes et allemandes.

Faites de même, et vous ne serez plus à la merci de ces maîtres, avides de votre sang.

# Une grande fête se prépare

Réjouissez-vous, Peuples de l'Europe! Vos maîtres ont enfin compris qu'à celui qui sans cesse produit, travaille et peine, il fallait aussi sa part de joie.

Qui donc accusait les gouvernants de ne rien faire pour vous, producteurs de toutes richesses? Sous l'influence de quel détestable esprit de dénigrement a-t-on pu proférer une odieuse calomnie, pendant que le trésor public vous consacre des milliards, et que des hommes de sciences et de sincère dévouement s'épuisent en labeur cérébral afin de vous procurer de splendides réjouissances?

N'est-il pas bien évident, travailleurs intègres et loyaux, qui pourtant fûtes assez ingrats pour prêter une coupable attention aux pernicieux discours des ennemis de la vérité, n'est-il pas évident, dis-je, que c'est pour vous uniquement, pour vous qu'ont été créés ces chefs-d'œuvre de combinaison mécanique, grâce auxquels on peut porter la mort à des distances considérables, en répétant la délicieuse opération un nombre invraisemblable de fois à la minute, pour vous encore que d'infatigables ingénieurs construisirent ces gigantesques être flottants à la carapace d'acier, aux innombrables gueules, toujours prêtes à vomir des trombes de fer, et ces audacieux torpilleurs dont l'agilité n'a d'égale que la traîtrise! Surnaturels prodiges en qui la vapeur met une âme formidable.

Toutes ces œuvres grandioses, d'un art admirable autant que destructeur, — représentant un capital énorme et des efforts inouïs — ont-ils un autre but, une autre raison d'être que votre gloire et votre plaisir?

Oh! je sais bien que cet or, transformé par des hommes au cerveau génial, en magnifiques et monstrueux engins, ayant été prélevé sur le fruit de votre travail, vous en êtes en réalité les véritables possesseurs. Mais je sais aussi que tant est grande votre patience, inconcevable votre crédulité, il eût été possible à vos dirigeants de rester sourds longtemps encore à vos timides réclamations.

Dans leur munificence, ils ne l'ont pas voulu. Aussi votre discrétion va recevoir sa récompense, et vous serez comblés, vertueux prolétaires! au delà de vos désirs.

Malheureusement! Il faut dire le fait si navrant que ce soit, peuples, vous manquez d'enthousiasme. De misérables questions de bien-être matériel semblent primer en vos cœurs l'amour sacré de vos patries respectives.

C'est pourquoi, les hommes politiques et les représentants de la presse, en qui le sentiment patriotique se conserve pur, à l'ombre protectrice des chèques et des feuilles d'émargement, organisent ces représentations évocatrices des anciennes gloires, au cours desquelles des matelots russes et français, braves gens dont la spontanéité naturelle est avantageusement remplacée par l'obéissance passive, vont jurer de s'unir quand sonnera l'heure du carnage.

On espère ainsi, tout en attirant dans les coffres faméliques, mais reconnaissants du czar les épargnes des incorrigibles gogos; raviver, en commençant par la France, cette soif de mitraille contagieuse, qui permit jadis au grand empereur, d'entraîner en une mutuelle boucherie tous les hommes valides de notre vieux continent, ne laissant pour féconder les flancs des jeunes vierges que les boiteux et les rachitiques.

Si ces habiles pilotes de l'opinion, voient leurs louables efforts couronnés de succès, oh! alors peuples, ce sera sublime.

Par millions, les plus beaux et les plus vigoureux d'entre les jeunes hommes, iront, superbes de bravoure et de docilité moutonnière, s'aligner devant les canons et les fusils, tant de fois perfectionnés; puis, dans ces masses compactes, des projectiles à la trajectoire terriblement précise, se succédant avec une stupéfiante rapidité, ouvriront, là des sillons profonds et rectilignes, plus loin, dans de vastes brèches étoilées et sanglantes. En quelques minutes, plaines et coteaux seront couverts de cadavres déchirés et blessés, hurlant dans une terrible agonie.

Ce n'est pas tout encore; après que de l'immense charnier sera sorti le dernier râle, après que le dernier tronçon pantelant aura tressailli son spasme suprême, la peste ira porter ses ravages dans les rangs de ceux qu'auront épargnés les admirables engins que l'humanité dpit au génie capitaliste.

Ce sera beau, vous dis-je, ce sera sublime!!

Pourtant et malgré tout, ce n'est pas aux combats entre les armées de terre, mais bien aux luttes navales, que d'après les plus sures prévisions, est réservé l'honneur d'atteindre au suprême degré d'horrifiante splendeur. Et c'est aussi pourquoi, dans les entraînements préliminaires de ce drame incomparable, les marins en qualité d'acteurs principaux, sont les plus fêtés par les journalistes et les financiers, que leur professionnelle ardeur combative rend inaccessibles aux pusillanimités du vulgaire, pourvu bien entendu qu'il y ait espoir de profit et que leurs héroïques personnes soient à l'abri de tout danger.

Oui c'est surtout sur mer que le spectacle sera surhumainement grandiose! Sous l'effort titaniques des torpilles, les énormes forteresses mouvantes, sauteront jusqu'aux nues, déterminant au sein de l'atmosphère d'effroyables tempêtes et grâce aux gravures coloriées que le prix modique des journaux illustrés met à la portée des plus humbles les mères pourront contempler avec orgueil, au milieu d'informes débris les membres épars de leurs enfants, s'élevant dans les airs sur un fonds lumineux, ainsi qu'en une glorieuse apothéose.

Quand à savoir, qui sortira vainqueur de ces homériques hécatombes, Oh! cela importe peu prolétaires du vieux monde. Car de toute façon n'êtes-vous pas certains, ceux qui survivront du moins, de retrouver votre collier de misère séculaire, avec cette différence qu'exsangues et moralement — aveulis, comme après les grandes crises infécondes, vous le supporterez à la satisfaction de vos exploiteurs, avec encore beaucoup plus de patience et de résignation.

Réjouissez-vous! travailleurs de l'Europe une grande fête se prépare.

# A TRAVERS LES DÉCORÉS

Quand parurent, à l'*Officiel*, les listes des derniers décorés, classés par ministères, on commenta l'absence des Travaux publics.

Le *Figaro* l'explique de la façon suivante:

A la veille du 14 juillet, M. Viette soumit — comme tous ses collègues — ses propositions au conseil des ministres. Au premier rang des chevaliers à créer figurait le jeune M. Huguet, chef du cabinet — et par surcroît neveu — de l'honorable ministre des travaux publics.

Nous croyons savoir que l'honorable M. Carnot souleva quelques observations sur ce choix, que l'âge du candidat, aussi bien que l'insignifiance des services rendus, paraissait difficile à justifier. M. Viette, très carré, déclara que nul mieux que lui ne pouvait apprécier la légitimité de cette promotion, et le timide M. Carnot s'inclina.

Mais on avait compté sans la chancellerie... on sait qu'avant d'être sanctionnées par le président de la République, les décorations doivent être approuvées par le conseil de l'Ordre.

Celui-ci constata que le neveu de M. Viette n'était pas encore *décorable*, n'ayant pas le temps de service strictement nécessaire pour pouvoir être décoré — même avec des services exceptionnels.

En conséquence la liste retourna, expurgée du nom du candidat trop précoce, à la présidence — et de là au cabinet de l'oncle de M. Huguet.

Grande fureur de ce dernier. Il déclare que si ses propositions ne passent pas dans toute leur intégrité, il remettra son tablier... Grand émoi à l'Elysée: songez donc, presque une crise ministérielle à la veille des élections!

Le général Borius est dépêché à la chancellerie pour demander au général Février de donner un léger croc en jambe aux règlements qui régissent la matière; réponse catégorique du grand chancelier, lequel déclare à son tour qu'il donnera sa démission lui-même plutôt que de sanctionner une telle illégalité!

Grave perplexité de M. Carnot. Des amis s'interposent.

Ils arrivent à ce résultat imprévu: que M. Viette retire sa liste... pour la garder, préférant ne décorer personne, plutôt que ne pas décorer son neveu.

***

Cette piquante histoire m'en remémore une autre, son digne pendant, où vous verrez que si certains attendent leur décoration sans la recevoir, d'autres la reçoivent sans l'attendre.

Vers 1880 M. X..., alors procureur de la République à Lyon, avait obtenu d'un sien ami et protecteur, influent sans doute à Pétersbourg, la promesse, — promesse banale en notre Wilsonienne époque — que dans peu on le décorerait d'un ordre russe, St-Lazare peut-être ou Wladimir. Au moment où les sympathies de la France allaient visiblement déjà vers notre grande alliée de Cronstadt quelle aubaine pour un magistrat et quel gage précieux d'avancements futurs! Puis comme l'exotique rosette ferait bien sur la toge des grands jours, sur l'habit noir de soirée, voire au veston gris-souris des villégiatures!

Sur ces entrefaites M. X..., nommé procureur général quitta Lyon. Or, un jour, comme il commençait à craindre qu'on l'oubliât aux chancelleries russes il eut l'inexprimable chance de rencontrer le dispensateur en question des crachats moscovites qui de très loin vint vers lui, mains tendues et bouche pleine de congratulations cordiales.

Tête du protégé qui préparait déjà sa formule de rappel courtoise tout à la fois et pressante.

Tête du protecteur qui constate affreusement vierges les revers du protégé.

Explication tumultueuse: Le procureur jure n'avoir pas reçu le moindre bout de ruban. L'homme influent exhibe une lettre timbrée de Russie qui annonce l'envoi, tel jour, du brevet et de l'insigne à *M. le procureur de la République à Lyon*.

Tout venait de la nomination récente d'un fonctionnaire dont on n'avait pas tenu compte dans les bureaux de la Chancellerie. La décoration, simplement, s'était trompée de boutonnière.

Il n'y avait pas de temps à perdre, M. X... saute dans le premier express pour Lyon, arrive au domicile de son prédécesseur, manque défaillir en voyant large et multicolore sa rosette qui s'étale à la poitrine de l'indélicat collègue, et, sans exorde en phrases saccadés presque agressives lui expose le fait.

Celui-ci qui vient de fêter le verre en main et au grand jour cette promotion aussi méritée qu'inattendue, comme disaient les journaux de la ville, et qui complaisamment se regarde passer dans les vitrines, se défend comme un diable et ni menaces ni prières ne veut rien entendre. Sait-on s'il n'a pas lui aussi au consulat russe des amis influents?.....

Et l'infortuné M. X... claque la porte en jurant que ça ne se passera pas ainsi!

Il en réfère à son protecteur, qui lui-même expose le fait aux bureaux russes où un certain

# LA RÉVOLTE

## SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours


## SOMMAIRE


Aux officiers Russes, **Michelet.**
La Justice en Russie, **Michel Fon-Viéline.**
Un Homme, **F.-M. Dostoiewski.**
Rosmersholm.
Le Champ de la Bastonnade, **Ivan Tourgueneff**
L'Exécution de Pallas, **A. C.**
Socialisme et Despotisme, **St-Marc Girardin.**
Le Bachelier, **Zéphirin Raganasse.**
Mélanges et documents.


## AUX OFFICIERS RUSSES

Messieurs,

Encore un sacrifice humain, hier même (20 juillet 1851). Varsovie saisie d'horreur a vu, sans cause ni prétexte, quatre prisonniers tout-à-coup tirés des cachots, jugés et condamnés par vos tribunaux militaires, écrasés sous le bâton.

Nul complot récent qui explique cet événement atroce. C'étaient d'anciens prisonniers politiques. Leurs familles croyaient que l'arrivée de l'empereur, la célébration prochaine du vingt-cinquième anniversaire de son avènement pourraient leur valoir leur grâce.

C'est la grâce qu'ils ont eue!

Est-ce bien vous, messieurs, vous pleins de l'esprit de la France, nourris d'elle et de sa pensée: vous Français bien plus que Russes, qui pouvez ordonner ces barbaries, ces ignobles supplices?

Nous n'ignorons pas l'épouvantable terreur qui pèse sur vous. Une main de fer vous rive à ces affreux jugements et vous fait signer ces arrêts. Plus d'un briserait son épée, s'il ne risquait que de mourir.

Nous vous connaissons, nous savons que quand vous êtes loin des regards, vous hasardez d'être humains. Je pourrais dire où et comment, mais je ne vous dénoncerai pas. Il est à croire qu'au 20 juillet, vous avez réduit le nombre des victimes qu'on vous demandait. De trente quatre qu'on vous fit juger, trente vivront ils vont en Siberie!

Quel était le crime de ces Polonais? celui de penser exactement comme vous.

Qui plus que vous déteste, exècre le gouvernement barbare de ces Allemands bâtards qui écrasent la Russie? La plupart d'entre vous, messieurs, si on leur ouvrait le cœur, qu'y trouverait-on, sinon la révolution, la foi du 14 décembre l'impérissable étincelle de Pastel et de Ryleieff? Désolante fatalité, d'aller à travers l'Europe, combattant les complices de vos pensées, les martyrs de votre foi, ceux dont vous enviez la mort!

Vous admirez ces Hongrois que brisa en 1849 l'intervention russe. Les supplices qui suivirent, les outrages exécrables qu'ont subis des femmes héroïques, vous les ressentez comme nous.

Vous admirez ces héros de la révolution polonaise, qui en 1837, du fond de la Siberie, par un coup d'inexprimable audace entreprirent d'armer le desert: vous étiez plus morts qu'eux le jour où ils tombaient sous le bâton, sous les coups de vos soldats en larmes et désespérés.

Quel poignard dut percer vos cœurs lorsqu'en 1849, du gibet Wisniowski cria cette grande parole: « Aimez vous et pardonnez. »

Ceux d'entre vous qui servaient en 1831 auront toujours aux yeux et au cœur une désolante image, de quoi gémir à jamais et se reveiller dans leurs nuits. Ils se souviennent de *Cronstadt*, le solennel martyre de l'armée polonaise, dans ce port si fréquenté, sous les yeux indignés de tous les marins du monde. Plusieurs centaines de braves prisonniers de guerre et par capitulation, refusèrent d'adjurer la patrie et de se faire Russes. Battus, gueris, rebattus quand leurs blessures se fermaient, ils persévérèrent invincibles jusqu'à ce que les charrettes les emportassent en lambeaux, chairs informes, hideuses, où rien ne rappelait plus l'homme.

Quels sont vos sentiments secrets dans ces terribles épreuves? nous ne les ignorons pas. Qu'il me soit permis de dire un fait.

Dans une guerre très récente, un de vos jeunes officiers, arrivant dans une ville du pays envahi, se trouva logé chez une grande dame qui pleine de ressentiment contre les Russes et la Russie le fit recevoir par ses gens et refusa de le voir. A grand'peine il réussit à pénétrer jusqu'à elle, et d'abord parla très haut. Elle, immuable, héroïque, répondit comme eût répondu la Patrie même à l'ennemi.

... Le cœur du jeune homme n'y tint pas, et saisi d'admiration: « Madame, dit-il, en se jetant à ses pieds et versant des larmes, nous sommes plus malheureux que vous.... et moi-même que vous voyez, j'ai tous les miens en Siberie. »

Ainsi donc, vous avancez, muets, pâles, l'arme au bras, pour exécuter malgré vous l'arrêt d'une fatalité ennemie. Vous avancez tête basse, sans regarder derrière vous ni devant vous. Derrière est la Sibérie peuplée de noblesse russe, le Caucase ou l'abattoir où l'on vous fait massacrer. Et vous n'en allez pas moins.

Derrière est la révolution à laquelle vous sympathisez, la France et les idées françaises qui sont votre substance même... et vous n'en allez pas moins.

Ayez pitié de vous-mêmes. Et que risquez-vous enfin, sinon de mourir?

Mais ne mourrez-vous pas déjà?

Cette vie n'est ce pas une mort!

. . . . . .

Michelet (1).

(1) La Pologne martyre, Russie-Danube, 1 vol. in-12. 1863.

## LA JUSTICE EN RUSSIE

« La Commission d'enquête commença les recherches. (Il s'agissait d'une conspiration). Un grand nombre de personnes, dans les deux capitales, furent arrêtées sur le soupçon d'affiliation aux sociétés secrètes. Dans toutes les provinces de l'empire il y eut de nombreuses arrestations, et les captifs amenés à St-Pétersbourg, furent enfermés dans la forteresse. La premier temps, on les conduisait directement au Palais d'Hiver pour y être interrogés par l'empereur lui-même; on les introduisait en sa présence les mains liées avec des cordes derrière le dos, comme si on les avait fait entrer, non dans le palais d'un souverain, mais dans un bouge de police. L'empereur de toutes les Russies, oublieux de sa dignité, se permettait d'adresser des injures, des gros mots, et de menacer des châtiments les plus terribles ces malheureux qu'on lui présentait les mains liées, et qui se trouvaient complètement en son pouvoir.

La Commission d'enquête, composée de plats courtisans, suivait l'exemple du maître et procédait en véritable tribunal d'inquisition.

Les prévenus se trouvaient soumis à la captivité la plus rigoureuse, dans les casemates de la forteresse, sans cesse menacés de la torture pour aveux incomplets. Des menaces de ce genre furent adressées, par la Commission, à plusieurs d'entre eux, en pleine séance. Pour briser leur énergie, on avait recours à tous les moyens de nature à frapper leur imagination et à les remplir d'inquiétude: tantôt c'étaient des menaces de torture, tantôt des promesses fallacieuses. La nuit venue, la porte du cachot s'ouvrait, l'on jetait un voile sur la tête du prisonnier, on le conduisait par des corridors et des passages demi-obscurs, dans la salle, éclatante de lumières, où siégeait la Commission. Là, on lui ôtait le voile; il se trouvait en présence des inquisiteurs, lesquels lui adressaient des questions sur des sujets le menant à l'échafaud, et, sans lui accorder un moment de réflexion, exigeaient, séance tenante, les réponses promptes et catégoriques. Parlant au nom du souverain, ils promettaient à l'accusé, en cas d'aveux francs, grâce pleine et entière; ils n'admettaient aucune excuse, aucune justification; *ils inventaient des dépositions fausses*, soi-disant faites par des collègues d'infortune, et l'on allait jusqu'à rejeter parfois les demandes de confrontation. Celui qui refusait de répondre, soit par ignorance des faits, soit pour ne point amener, par un mot imprudent, la perte d'un innocent, était emmené et jeté dans un cachot sombre et humide, détenu au pain et à l'eau, chargé de lourdes chaînes, aux mains et aux pieds. Le médecin de la forteresse avait l'ordre d'examiner si les forces du captif lui permettaient de supporter des tourments encore plus violents.

Après tout cela, les dépositions arrachées aux victimes peuvent-elles être considérées comme des aveux? Bien souvent, ces dépositions étaient contraires à la la vérité. L'on comprend aisément que des hommes soumis à des traitements pareils aient pu laisser échapper des propos tellement incohérents qu'un homme dans son état normal n'aurait jamais pu en tenir de semblables, et n'aurait jamais été à même de nuire ainsi à ses collègues.

En général, dans tout ce procès, le gouvernement agit constamment avec la plus insigne partialité, procédant à la fois et à titre d'accusateur et en qualité de juge inexorable. Quelle justice, quelle équité pouvait-on attendre d'une Commission d'en-

quête se plaisant à fouler aux pieds, de propos délibéré, toutes les garanties, nommales si l'on veut, mais enfin inscrites dans la jurisprudence russe ?

La haute cour suprême adopta, pour base de son arrêt, le rapport de la Commission d'enquête. Elle ne se donna même point la peine de faire venir les accusés en sa présence ; elle ne songea point à leur faire confirmer les aveux soi-disant faits par eux ! *Les accusés n'ont eu leurs juges qu'une seule fois, ce fut le jour de la lecture de l'arrêt!*

*Mémoires* (1840).

MICHEL FOU VIÉLINE.

# UN HOMME

Un jour que j'étais malade et couché à l'hôpital, Sirotkine se trouvait étendu sur un grabat peu loin de moi ; je liai conversation avec lui, il s'anima en me racontant inopinément comment on l'avait fait soldat, comment sa mère l'avait accompagné en pleurant et quels tourments il avait endurés au service militaire. Il ajouta qu'il n'avait pu se faire à cette vie, tout le monde était sévère et courrouce pour un rien, les supérieurs étaient mécontents de lui.

— Mais pourquoi l'a-t-on envoyé ici ? Et encore dans la section particulière ? Ah ! Sirotkine ! Sirotkine !

— Oui, Alexandre Petrovitch ! je n'ai été en tout qu'une année au bataillon ; on m'a envoyé ici pour avoir tué le capitaine Grégori Pétrovitch.

— J'ai entendu raconter cela, mais je ne l'ai pas cru. Comment as-tu pu le tuer ?

— Tout ce qu'on vous a dit est vrai, la vie m'était trop lourde.

— Mais les autres conscrits la supportent bien cette vie ! Bien sûr, c'est un peu dur au commencement, mais on s'y habitue et l'on devient un excellent soldat. Ta mère a dû te gâter et te dorloter, je suis sûr qu'elle t'a nourri de pain d'épice et de lait de poule jusqu'à l'âge de dix-huit ans !

— Ma mère c'est vrai, m'aimait beaucoup. Quand je suis parti, elle s'est mise au lit et elle y est restée... Comme alors la vie de soldat m'était pénible, tout allait à l'envers. On ne cessait de me punir. Et pourquoi ? J'obéissais à tout le monde, j'étais exact et soigneux, je ne buvais pas, je n'empruntais à personne, — c'est mauvais quand un homme commence à emprunter.

Et pourtant, tout le monde autour de moi était si cruel, si dur ! Je me fourrais quelquefois dans un coin et je sanglotais. Un jour, ou plutôt une nuit, j'étais de garde. C'était l'automne, il ventait fort et il faisait si sombre, qu'on ne voyait pas un chat !

Et j'étais si triste, si triste !

J'enlève la baïonnette de mon fusil, et je la pose à côté de moi ; puis j'appuie le canon contre ma poitrine, et avec le gros orteil du pied — j'avais ôté ma botte — je presse la détente. Le coup rate : j'examine mon fusil, je mets une charge de poudre fraîche, enfin je casse un coin de mon briquet et je redresse le canon contre ma poitrine. Eh bien ! le coup rate de nouveau.

Que faire, me dis-je ? Je remets ma botte, j'ajuste de nouveau ma baïonnette, et je me promène de long en large, le fusil sur l'épaule. Qu'on m'envoie où l'on voudra, mais je ne veux plus être soldat. Au bout d'une demi-heure arrive le capitaine qui faisait la grande ronde. Il vient droit sur moi. « Est-ce qu'on se tient comme ça quand on est de garde ? » J'empoigne mon fusil et je lui plante la baïonnette dans le corps.

On m'a fait faire 4 000 verstes à pied...

C'est comme ça que je suis arrivé dans la section particulière.

Il ne mentait pas ; je ne comprends pourtant pas pourquoi on l'y avait envoyé.

(*Souvenirs de la Maison des Morts*).

F. M. DOSTOÏEWSKI.

# ROSMERSHOLM

Une nouvelle société dramatique, *l'Œuvre*, a fait jouer, pour sa première représentation, une pièce en quatre actes d'Ibsen, *Rosmersholm*.

Rosmersholm, c'est le domaine des Rosmer : l'antique demeure où depuis des siècles, de père en fils, les Rosmer se lèguent les traditions, la foi des ancêtres ; l'asile où les vieilles croyances, les vieux préjugés s'abritent immuables. Rosmersholm, c'est d'un mot la société actuelle. Une phrase dite au commencement de la pièce résume le drame : « On ne se détache pas facilement des morts, à Rosmersholm. » Leurs portraits pendent au mur, solennels — pasteurs, officiers, fonctionnaires — et l'on dit qu'ils reviennent la nuit, sous la forme de chevaux blancs. Les morts, ce sont les préjugés d'autan, défunts en réalité, mais encore vivants dans l'esprit des hommes, qui ne s'en séparent qu'à regret. Et la vie s'écoule, à Rosmersholm, paisible, monotone et morte. C'est dans cette atmosphère de calme et d'immobilité qu'a grandi Jean Rosmer, pasteur du district, marié à une femme malade et de cerveau faible, que l'impossibilité d'enfanter désespère. Cette femme, n'est-ce pas le passé, le passé débile et moribond dont l'union avec le présent (Jean Rosmer) ne peut être que stérile ? Or, un jour, une jeune femme venue d'une région lointaine, Rebecca West est entrée à Rosmersholm et s'y est installée. Elle a apporté avec elle une atmosphère nouvelle, des idées d'émancipation et de révolte, et voici que la vie a changé à Rosmersholm. Rosmer a reconnu en elle des aspirations dont il ne se rendait pas compte, il a tendu de toute la force de ses désirs vers l'avenir rayonnant. Rebecca, de son côté, s'est prise d'une passion sauvage pour lui, elle a voulu qu'il fût son compagnon de lutte, celui qui accomplira l'œuvre qu'elle rêve ! Car, seule, elle est impuissante, mais, à eux deux, s'ils s'affranchissent, ils affranchiront le monde. Pour atteindre ce but, il faut que la femme du pasteur, que Félicie disparaisse ; il faut qu'hier cède la place à demain ; il faut que Rosmer commence une nouvelle vie, sans attache avec le passé, libre ! Et Rébecca suggère à Félicie de lui laisser le champ libre, elle la pousse au suicide. Et Félicie se précipite un jour du haut de la passerelle dans le torrent du moulin. L'avenir, personnifié en Rébecca West, est venu se placer entre le passé et le présent, il a rompu leur union inféconde, il a tué le passé. Désormais, Rosmer va pouvoir commencer une existence neuve et joyeuse, s'affranchir, affranchir les autres... Eh bien, non ! car il faudrait pour cela qu'il oubliât le passé, les morts ; et *l'on ne se détache pas facilement des morts, à Rosmersholm* Rosmer a rompu avec l'Eglise, il a renié sa foi, la foi de toute sa race, mais il ne peut oublier la morte, et il évite toujours de prendre la passerelle d'où Félicie s'est précipitée. Le passé est mort, mais il n'a pas le courage de s'en détacher à jamais. De son côté, Rébecca a perdu son énergie au contact de cet homme faible ; le milieu a agi sur elle. « Rosmersholm m'a brisée, dit-elle... En venant ici, je me sentais tant de courage à l'âme et si ferme de volonté. Maintenant, je suis courbée sous le joug d'une loi étrangère. A l'avenir, je crois que je n'oserai plus rien entreprendre. » Et plus loin : « Rosmersholm m'a énervée. Il a mutilé ma force et ma volonté. Il m'a abîmée. Le temps est passé où j'aurais pu oser n'importe quoi. J'ai perdu la faculté d'agir, entends-tu, Rosmer ? — Et comment ? comment ? — En vivant avec toi. C'est l'esprit des Rosmer, le tien en tout cas, qui a été contagieux pour ma volonté, et qui l'a rendue malade. Elle a été pliée sous des lois qui lui étaient étrangères. » N'est-ce pas là un bel exemple de l'influence des milieux, et de l'action déprimante que la société exerce sur les caractères les mieux trempés ? La passion sauvage que Rébecca nourrissait pour Rosmer s'est peu à peu atténuée, transformée en simple communion intellectuelle ; ils ont vécu chastement. L'union du présent avec l'avenir ne s'est pas accomplie, elle est restée toute platonique, ils ne sont pas l'un à l'autre. L'heure de l'affranchissement n'est pas venue : Jean Rosmer, cœur droit mais timoré, n'est pas mûr pour l'émancipation. Et quand, par un suprême effort de volonté, il veut enfin s'unir à Rébecca, définitivement, il est trop tard, c'est elle qui refuse : car elle comprend que leur union est inutile, que rien n'en pourrait plus sortir ; que lui vivra toujours avec la morte, et qu'elle-même a son côté a perdu toute énergie à jamais. C'est alors que Rébecca West fait à Jean Rosmer l'aveu de son crime : qu'elle lui apprend avoir poussé volontairement Félicie au suicide. Et Rosmer s'écarte d'elle avec horreur. Ibsen ne [illegible] il pas nous montrer par là l'homme [illegible] de se jeter dans la mêlée, se retournant [illegible] et terrifié par les ruines déjà amoncelées — [illegible] doutes et se demandant si la eau « qui [illegible] pas criminelle ». Et alors tout est fini : [illegible] pourra plus sortir de ce doute, il ne s'affranchira jamais — parce qu'il n'a pas su oublier l'[illegible] il entraîne Rébecca dans sa chute. Vivre [illegible] est désormais impossible. N'ayant pu se détacher la morte, ils vont la rejoindre et se précipitent [illegible] le torrent, à la même place, comme attirés par [illegible]

Tel est, dégagé des contingences [illegible] merveilleux drame anarchiste, tout en [illegible]

Oui, nous sommes comme Jean Rosmer, [illegible] avons le désir d'agir, mais nous ne le pouvons [illegible] que notre rupture avec le passé n'est pas [illegible] irrémédiable. Nous aurons toujours trop de [illegible] ces à vivre avec le passé, avec les morts [illegible] se détache pas facilement des morts à Rosmersholm [illegible] — et c'est pourquoi nous ne détruirons [illegible] assez. Notre cerveau, comme celui de Mme [illegible] est rempli de chevaux blancs imaginaires qu'il [illegible] drait chasser une fois pour toutes. Ne vivons [illegible] avec les morts ; rompons pleinement avec [illegible] ses anciennes et tournons-nous joyeux vers [illegible] nir. Alors seulement nous pourrons faire de [illegible] et de tous des hommes libres ! Je crois que [illegible] là ce qu'Ibsen, dont on connaît les convictions [illegible] tement anarchistes, a voulu dire.

Il y a dans *Rosmersholm* des personnages [illegible] second plan remarquablement conçus. [illegible] Kroll qui se cramponne désespérément au [illegible] tandis que tout autour de lui s'impr[illegible] neuves, jusqu'à ses élèves et ses propres [illegible] — Pierre Mortensguard, en qui Ibsen a [illegible] tous les politiciens, radicaux, socialistes et [illegible] cauteleux et venimeux et n'ayant d'autre but [illegible] son ambition ; Ulric Brendel, le hors-la-loi [illegible] qui, loin de la foule, comme un avare, s'est [illegible] de ses splendides visions, sans souci de la [illegible] et de la solitude, et qui, lorsqu'il se décide à [illegible] partager sa joie aux hommes s'aperçoit que [illegible] magnifiques rêves ne répondent plus à rien [illegible] tre désespéré « à sec d'idéal », dans sa nuit. [illegible] Brendel, le gueux ironique et quelque peu [illegible] que, mais grand et qui ne fait pas rire, « car [illegible] eu le courage de vivre à sa guise, ce qui vaut [illegible] quelque chose. »

*Rosmersholm* fut précédé d'une conférence [illegible] M. Léopold Lacour, un peu trop terre à terre.

Profitons de l'occasion pour souhaiter la bienvenue à *l'Œuvre*. Espérons que cette entreprise, à laquelle nulle intention commerciale ne préside, se laissera pas détourner par le succès des [illegible] préoccupations esthétiques et sociales qui [illegible] semblent les siennes, qu'elle nous donnera [illegible] souvent de belles émotions d'art et de révolte, [illegible] qu'elle se rendra, pécuniairement, accessible [illegible] public désireux de s'instruire, mais ne disposant pas de beaucoup de fonds.

# LE CHAMP DE LA BASTONNADE

Quand j'allai voir Ovcianikoff, je le trouvai assis dans un grand fauteuil en maroquin, lisant la *Vie des Saints*. Un angora gris était au rouet sur son épaule. Il me reçut à sa manière avec une politesse pleine de convenance et nous causâmes.

Entre autres choses, je lui dis :

Sincèrement, Louka Petrovich, autrefois, votre temps, il faisait meilleur vivre n'est pas ?

— Oui, à quelques égards : nous avions plus de tranquillité, plus de contentement au cœur, mais il faut se souvenir que nous étions [illegible] nous autres du temps passé, et toujours [illegible] en réalité mieux aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, et ce sera mieux encore pour nos [illegible] et nos neveux.

— Eh bien, savez-vous, Louka Petrovich, que je m'attendais à un éloge sans réserve de votre bon vieux temps ?

— Non pas ! J'ai peu à me louer du bon vieux temps. Oserai-je vous citer un fait qui vous fera comprendre quel temps méritent nos préférences. Vous êtes aussi bien seigneur terrien que [illegible] votre grand-père. Eh bien ! vous ne [illegible]

ce qu'il faisait ; vous êtes une toute autre génération. Il y a sans doute encore des gens qui nous oppriment, mais c'est que peut-être il n'en saurait être autrement. On tasse la recoupe sous la meule pour avoir le regain, mais non je ne reverrai pas. Dieu en soit loué, ce que j'ai trop bien vu au temps de ma jeunesse.

— Quoi donc ! par exemple ?

— J'ai nommé votre grand-père ; c'était un rude voisin, un petit potentat. Vous connaissez, je suppose... Comment ne connaîtriez-vous pas vos terres ? Vous connaissez le grand cône de terrain qui s'étend du champ de Tchapline à celui de Maline ? Vous venez d'y faire vos avoines... Eh bien ! il m'appartient, tel qu'il est, il est à moi. C'est votre grand-père qui nous l'a pris ; il est allé chevaucher de ce côté, s'est arrêté au delà de sa limite, a étendu la main et a dit : « Ce terrain est à moi. » Et de ce moment, sans accord ni ensaisinement, il a emporté le morceau. Feu mon père, homme droit, probe, mais vif en ces occasions (on ne veut pas être mangé) ne pouvant dompter sa colère, porta plainte en justice. Il n'avait pas été seul dépouillé ; les autres, effrayés, se tinrent tranquilles. On annonça à votre grand-père que Pierre Ovcianikof venait de réclamer son champ devant les magistrats. Votre grand-père envoya sur l'heure, chez nous, son menoeur Bauch avec sa bande, prendre mon père, qui fut entraîné chez le redoutable seigneur. J'étais alors un tout petit garçon ; je suivis les pieds nus. On le mena devant votre perron, sous vos fenêtres, et il fut passé par les verges. Votre grand-père était là, appuyé sur la balustrade du balcon, et votre grand'mère à une fenêtre ; tous les deux regardaient. Mon père cria à la dame : « Maria Vacilievna, intercédez, je vous prie ; vous, du moins, ayez pitié. » Elle fit un mouvement vague et regarda d'un autre côté. Ils ont finalement tiré de mon père qu'il renonçait à son champ, et l'ont obligé à remercier toute l'assistance de ce qu'on le relâchait labouré de coups, mais vivant. Tel est votre seul titre de propriété sur ce champ d'avoine. Demandez, pour voir, à vos vieux paysans, le nom de ce champ-là ; tous vous répondront *le champ de la bastonnade*, nom emprunté au prix même qu'il a coûté.

Ivan Tourgueneff.

(*Mémoires d'un seigneur russe.*)

# L'EXÉCUTION DE PALLAS

De notre correspondant particulier :

Barcelone, 6 octobre

PRÉLIMINAIRES

Avant-hier soir, ainsi que *la Dépêche* l'a annoncé dans son service télégraphique, la confirmation, par le tribunal suprême de guerre et de marine, de la sentence de mort prononcée contre Paulino Pallas, était remise à la capitainerie générale par l'auditeur militaire, M. Alcocer, venu expressément de Madrid.

LA NOTIFICATION DE LA SENTENCE

Hier matin, à la première heure, les sons de la diane jaillissaient à peine des murailles de Montcuich que les portes de la forteresse s'ouvraient toutes grandes et que des pelotons d'infanterie, le fusil sur le bras, baïonnette au canon, venaient occuper successivement les rampes de la route qui relie le fort à Barcelone.

La consigne qui nous était communiquée était rompue peu à près au profit de notre ami Lostan, député aux Cortès — et député républicain — pour l'arrondissement de Villafranca. Celui-ci voyait le condamné, s'entretenait un instant avec lui et envoyait peu à peu à Madrid le télégramme suivant :

*A son Excellence monsieur le Président du Conseil des Ministres*

« Nous supplions instamment Votre Excellence que le gouvernement conseille la grâce de Pallas. En toute loyauté nous devons vous dire que la concession de cette grâce serait une mesure de noble clémence et un acte de haute politique.

» Signé : Baldamero Lostan, *député de Villafranca* ; Valles y Ribot, *député de Villanueca*.

Nous savions déjà que Pallas, à une question adressée par le député Lostan, avait dit :

» Si l'*indulto* n'arrive pas, je sais ce qui m'arrivera, je serai fusillé. Ceci importe peu : je meurs pour une idée, et si la société d'aujourd'hui ne me rend pas justice, elle le fera dans l'avenir. On s'est efforcé de me faire transiger, avait il ajouté, l'homme qui transige se nie lui-même, et je ne transige ni en religion, ni en principes anarchistes ».

Il était 9 heures et préalablement à la cérémonie de la mise en chapelle — ce souvenir lugubre de l'inquisition disparue — notification de la sentence devait être faite au condamné.

A cet instant, escorté d'un piquet d'infanterie, Pallas, la tête haute, presque arrogant, traversait la place d'Armes, dirigé vers le secrétariat du fort, où se trouvaient réunis le greffier et le juge d'instruction.

A peine le condamné arrivait il devant lui, que le juge, senor Obregon, lui adressait ces paroles :

« Faites-nous la faveur de vous agenouiller ; nous allons vous lire la sentence. » — Jamais ! a riposté Pallas, je ne veux pas m'agenouiller ; si on m'y oblige de vive force, je le ferai ; mais qu'il soit établi que je cède à la violence. »

Et comme deux soldats s'approchaient pour appuyer la dégradante formalité dictée par la loi, Pallas, visiblement contraint, a plié le genou droit pour écouter, impassible, la terrible prose qui le raie du nombre des mortels.

Un détail restait à remplir entre le juge d'instruction et le condamné : celui-ci devait signer sa sentence ; il l'a fait sans hésiter, mais non sans formuler la plus stupéfiante des déclarations : « — En signant ma condamnation, a-t il dit, je signe également celle du fiscal.

— Mais ce n'est pas le fiscal qui vous condamne, c'est la loi, a pu s'empêcher de répliquer le juge instructeur.

— Eh bien ! a ajouté Pallas, toujours froid, toujours calme, que ceux qui ont fait les lois les appliquent. Au reste, la peine du talion : œil pour œil, dent pour dent ».

LA MISE EN CHAPELLE

Un instant après, le condamné a traversé la place d'Armes dans la direction de la Capilla, sa station dernière avant sa mort, toujours accompagné du piquet de service. Au milieu de la place, soudain, ainsi qu'il l'a fait le jour de l'attentat, ainsi qu'il l'a fait en plein tribunal en écoutant son verdict, une fois encore il pousse son cri de : « Viva la anarquia ! »

Je vous ai dit plus haut que l'entrée de la chapelle était rigoureusement réservée aux prêtres et aux frères de la Charité chargés des soins spirituels du condamné. Ils auront peu à faire. Pallas se refuse obstinément à recevoir aucune « consolation » de l'Eglise et de ses mandataires. Cependant, deux hommes qui ont la spécialité des derniers soins à donner aux suppliciés, les PP. Goberna et Domenech, de la compagnie de Jésus, sont auprès de Pallas. Celui ci écoute leurs exhortations, impatient, fébrile, et finit par entamer une sorte d'hymne anarchiste.

La chapelle (capilla) ! les lecteurs auront gardé le souvenir de la description que j'en ai donnée lors de l'exécution de l'assassin Montpart. C'est d'un spectacle écœurant, atroce, digne d'une législation surannée, d'une époque à jamais condamnée, disparue.

Ah ! un mot cependant : elle a été le théâtre, cette chapelle, de la plus émouvante scène qu'il soit possible d'imaginer. Dans cet appareil de mort ont eu lieu les déchirants adieux du condamné avec sa mère, sa femme et ses enfants. Pour la première fois depuis son arrestation, Pallas a montré une émotion d'autant plus saisissante qu'elle avait été plus énergiquement contenue.

« *Hija mia* (fille mienne), a-t-il dit à l'enfant qu'il tenait entre les genoux, souviens-toi que ton père allait chaque jour t'acheter un peu de lait, et qu'il s'efforçait de donner du pain à toute la famille. Si, un jour, a-t-il ajouté en s'adressant aux trois enfants, si un jour, grandis, vous entendiez dire que je suis mort criminel, affirmez que c'est mensonge et que je suis mort luttant pour ma famille et pour les besogneux ».

Tragique a été le dernier instant de cette entrevue : étreignant sa mère, qui versait un torrent de larmes, Pallas s'est écrié : « Ces larmes d'une mère coûteront des rivières de sang à la bourgeoisie ! Meure l'infâme bourgeoisie ! Vive la Révolution sociale ! Vive l'anarchie ! »

L'EXÉCUTION

Cinq heures du matin ! Nous sommes là quelques uns, la tête alourdie par une nuit sans sommeil, les yeux fatigués par la mouvante clarté des lampes qui nous éclairaient pendant que nous écrivions ces lignes.

Des glacis de la citadelle, où nous voilà placés, nous voyons surgir des profondeurs de la mer le soleil radieux, étincelant comme en un jour de fête. Sa chaleur dissout et refoule graduellement vers les monts voisins les brumeuses exhalaisons échappées à la terre pendant la nuit. De la plage jusqu'au pied du Tibidabo, nous voyons se dérouler les innombrables terrasses de la cité comtale. Les grandes cheminées des usines jettent bientôt dans la transparence de l'air d'épais nuages de fumée : ce sont les faubourgs qui s'éveillent. Voici, maintenant que, du côté de Sans, du Poble-Sec, de Gracia, des rues voisines de Barcelone, apparaissent de longues files d'hommes et de femmes qui se dirigent vers nous. Ah ! c'est que, eux aussi, veulent assister au dernier moment du condamné. — Que, volontiers, nous leur céderions notre place !

Dans l'éloignement de San Martin, à présent, dans la direction de Poble-Nou, se distinguent de longues files de cavaliers ; ce sont deux escadrons de lanciers de Bourbon commandés pour tenir la foule à distance et assurer une large place au drame judiciaire qui va se terminer.

Deux autres escadrons de cavalerie, sous le commandement du colonel Lopez Diaz, et un bataillon du régiment d'infanterie d'Asie prendront position sur les flancs de la montagne de Montuiech, prêts à réprimer tout désordre qui pourrait se produire. De ci, de là, des gendarmes.

C'est qu'une grande inquiétude pèse sur tous les esprits. Des lettres anonymes, terriblement menaçantes, paraît-il, ont été adressées aux plus hautes autorités, à des grands personnages de la bourgeoisie. La est, dès lors, l'explication du déploiement de forces que nous avons sous les yeux, forces d'autant plus imposantes qu'elles sont immédiatement appuyées par la garnison de Montguic, composée d'un bataillon d'infanterie et d'un régiment d'artillerie de forteresse.

Neuf heures sonnent à l'horloge du fort. C'est l'heure suprême. A ce moment précis, une rupture s'opère dans l'une des lignes du carré formé par la troupe : celle qui borde immédiatement le fossé N. O. de Montiuich. C'est le condamné qui apparaît. Pendant qu'on l'attendait d'un autre côté, il a été amené jusque sur le lieu de l'exécution par une porte basse de la forteresse ayant accès sur ce fossé. Pallas se trouve ainsi entouré d'un triple cordon-

e soldats, avant même d'avoir été vu par la oule.

Il est pâle et garde toujours son attitude ferme et résolue. Peut-être la trouverait-on un peu théâtrale. Oh! le cadre est superbe autant que tragique. De tous côtés, les sabres au clair; les fusils, baïonnettes au canon, reluisent au soleil. La foule épaisse, compacte, s'agite, frémissante, sous les talons des soldats.

D'un coup d'œil, au milieu du piquet qui l'accompagne, Pallas a tout vu, tout saisi, l'immense tableau qui s'est formé autour de lui. Alors, d'une voix incroyablement puissante, et que les échos de la colline répercutent au loin, cet homme qui va mourir jette pour la dernière fois son grand cri de défi : « Vive l'anarchie! »

Est-ce une illusion? Dans la foule, du milieu des assistants, le même cri a retenti, illusion partagée, en tout cas, au moins par la garde civile, qui, sans gare ni gare, charge les curieux à coups de plats de sabre, provoquant un désordre, une fuite insensée.

Ce désordre se manifeste jusqu'au point où je suis placé. Mais il ne nous empêche pas de percevoir un crépitement de coups de feu, rapide, strident.

Justice est faite! Pallas a vécu, fusillé presque à bout portant.

A travers la foule, qui s'écoule lentement sur les glacis de la forteresse, dans les sentiers ravinés qui les sillonnent, je dégringole vers la ville, anxieux de coordonner mes notes et de les mettre à la poste.

Cependant, sous l'impression causée par ce drame de deux jours, que j'ai vu de si près, une pensée m'obsède que je puis bien exprimer; c'est que, d'où que l'on regarde, à quelque point de vue qu'on se place, du haut des splendeurs da la fortune ou d'en bas, des plus humbles rangs de la famille humaine, où règne la misère, où grouille le besoin, le fait de Pallas ne peut laisser personne indifférent. Il me paraît digne, en tous points, de l'attention des « conducteurs de peuples ». Pallas n'a pas agi, n'a pas parlé seulement en son nom, il s'est montré la personnification d'une cause ; celle des besogneux, des meurt-de-faim. Ouvertement, raisonnant, implacable, il s'est déclaré l'ennemi résolu de la société qui vient de le supprimer. Le supplicié nous paraît être un de ces morts « qu'il faut qu'on tue ».

Il serait peut-être plus généreux de s'employer à soulager efficacement les misères de ceux au nom de qui il a mis tant d'orgueil à mourir.

A. C.

(*La Dépêche de Toulouse.*)

---

## SOCIALISME ET DESPOTISME[1]

Il y a entre le socialisme et le despotisme une conformité de principes que les socialistes et les conservateurs essaient de nier chacun de leur côté. Les socialistes veulent que le socialisme ait quelque chose de libéral, et les conservateurs que le despotisme soit favorable au maintien de la société : grande erreur. Le socialisme procède de l'idée que l'État est maître absolu des actions, des sentiments et des pensées de tous les membres de l'État : le despotisme procède de la même idée.

Les circonstances ont fait que dans l'occident l'alliance ne s'est pas formée d'une façon stable et régulière entre le socialisme et le despotisme. Ils ont l'un à l'égard de l'autre des penchants et des goûts réciproques qu'ils cachent et dissimulent par une sorte de discrétion. Il n'y a pas d'alliance publique.

Que les conservateurs, qui ont un certain goût pour le despotisme, se plaignent de cette alliance qui discrédite le despotisme ; que les libéraux, qui ont un goût caché pour le socialisme et qui croient qu'on peut en tirer quelque chose de bon se plaignent de cette alliance? soit! Quant à moi qui n'aime ni le despotisme ni le socialisme, et qui sait que c'est, sous des noms différents, un égal anéantissement de l'individu et de la société, je ne suis pas fâché de cette alliance qui montre ce qu'ils sont l'un et l'autre. Les conservateurs, qui croient qu'ils n'ont rien à craindre du despotisme, voient ce qu'ils peuvent en attendre. Le jour où le despotisme pensera qu'il a quelque intérêt à sacrifier les intérêts sociaux aux appétits antisociaux, il peut le faire ; il le fait en Pologne. Les libéraux, qui s'imaginent que le socialisme peut fournir quelque expédient pour améliorer la société, verront que le socialisme sert d'instrument très commode au despotisme et l'aide dans les violences.

St-Marc Girardin.

Journal des *Débats*, 15 juillet 1864.

(1) Il va sans dire qu'il s'agit du socialisme d'État.

---

# LE BACHELIER

En France, où presque tous les jeunes gens, dans la bourgeoisie, aspirent à être fonctionnaires, — et ce n'est pas, comme on pourrait le croire, par excès de modestie, — le baccalauréat, exigé dans presque toutes les administrations publiques, a dû prendre une importance exceptionnelle. Il est devenu l'indispensable couronnement de l'éducation universitaire. En attendant de faire des hommes, dans l'intérêt du pays, l'université se borne à fabriquer des bacheliers, pour le service du gouvernement.

Le baccalauréat, jugé par les produits, a aujourd'hui, même parmi les professeurs, de très nombreux adversaires, dans leurs attaques, acharnées autant qu'inefficaces, ils semblent avoir méconnu un de ses avantages les plus précieux qu'il est juste et utile de signaler. Nous serions bien embarrassés en France si nous n'avions pas, pour nous apprécier mutuellement, sans prendre la peine de nous étudier et de nous connaître, ces diplômes de tout genre qui sont, en quelque sorte, notre passeport intellectuel. Ce n'est plus possible aujourd'hui de se tromper sur la nature d'un homme, puisque l'État lui-même se charge, avec sa compétence habituelle, de la constater officiellement et d'une manière définitive, de lui donner le titre, comme il le fait pour les monnaies. Ce contrôle commence par le baccalauréat, en dehors duquel la valeur d'un homme ne peut être mesurée avec précision ni paraître incontestée.

Bachelier, licencié, agrégé, docteur, polytechnicien, Saint-Cyrien, normalien, chartiste, mandarin à bouton d'or ou à bouton de cristal, chaque citoyen français, entre vingt et trente ans, se procure, si la fortune le lui permet, son petit ou grand diplôme, son certificat intellectuel, et après avoir reçu l'estampille de l'État, il n'a pas besoin d'autre chose pour réussir. Désormais, calé, consacré, il pourra couler une vie paisible et heureuse, mesurer l'ardeur de son zèle au chiffre de ses appointements et renoncer, dans l'intérêt de sa santé, à des études qui ne lui sont pas nécessaires, puisque sa position est assurée.

Avec cet admirable système, dans la préparation d'un examen et la recherche d'un diplôme, on est tout naturellement amené à ne pas voir autre chose que le traitement, la considération et la sécurité auxquels ils peuvent donner droit. Les professeurs constatent chez leurs élèves ces nobles préoccupations et il est bien rare qu'ils en soient surpris.

---

Les deux principales épreuves du baccalauréat sont la version latine et la composition française. Ce mot d'épreuves est très caractéristique et les candidats le trouvent fort bien choisi.

La version latine offre cette particularité d'avoir été établie pour apprécier les connaissances latines de candidats qui, en général, n'en ont pas du tout. Il est facile de se rendre compte de cette faiblesse incontestable, quand on se rappelle comment procèdent les élèves de rhétorique pour traduire une page de latin. Un externe est chargé de procurer à ses camarades la traduction, car il la trouve presque toujours dans la bibliothèque de la ville. Partout où existe une bibliothèque publique, l'art de traduire une version latine est un art en décadence.

La composition française, lettre, discours ou dissertation semble avoir des côtés plus pratiques et de plus sérieux avantages. L'élève devrait pouvoir y faire preuve de qualités personnelles, mais on lui a appris, malheureusement, à s'en passer. [illegible] lui aussi du baccalauréat, le professeur trop [illegible] cupé, et quelquefois malgré lui, par ses [illegible] par ses conseils, non pas de faire briller [illegible] l'examen, trois ou quatre élèves supérieurs, [illegible] faire réussir, tant bien que mal, une vingtaine [illegible] lèves médiocres. Sa rhétorique banale, [illegible] style communes et plates, ont été plutôt [illegible] qu'utiles à l'élite de la classe, mais il a [illegible] traper sur le reste qui n'aurait pas compris [illegible] chose : il a sacrifié la qualité à la quantité.

Il semble d'ailleurs que l'Université, par le [illegible] même des sujets donnés au baccalauréat, ait [illegible] empêcher, autant que possible, le candidat de [illegible] œuvre personnelle, d'être lui-même. A en juger [illegible] la monotonie, la stérilité, la lourdeur pédagogique de ses compositions, elle a l'air de croire que ceux qui aspirent au baccalauréat se destinent à l'enseignement. Tantôt ce sont des dissertations pseudo-littéraires qui ne demandent pas autre chose qu'un goût médiocre et discipliné et qui, traitées avec originalité, paraîtraient au jury remplies d'erreurs ; tantôt des lettres de grands hommes, presque toujours du dix-septième siècle, qui n'effraient pas le courage des candidats les moins intelligents, mieux habitués que les autres à exprimer des idées impersonnelles. Cette triste année de rhétorique est consacrée en grande partie, dans tous les lycées et collèges de France, à faire écrire par les élèves, très souvent médiocres, des lettres d'hommes de génie, de Corneille à Racine, de Racine à Boileau, de Lafontaine à Molière. Pour la partie littéraire, c'est la meilleure préparation au baccalauréat. Tant bien que mal, les rhétoriciens fabriquent les lettres qu'on leur demande. Le style en est bête à pleurer : on les dirait écrites par un normalien. Le professeur corrige cette prose lourde, plate, verbeuse — dont il est responsable — avec une conviction qui pourrait sembler puérile, si elle n'était pas obligatoire. — Ce n'est pas du Molière que vous me mettez là — dit-il sévèrement à l'élève humilié. Et, reprenant le devoir, il le corrige, il le refait, et quand il a fini : — Voilà, dit-il, comment aurait écrit Molière!

Il est facile de se représenter l'état d'esprit du candidat à la veille de son examen. Pendant un an on l'a travaillé, surmené, abêti. L'Université l'a rempli de phrases toutes faites, de jugements stéréotypés, d'une lourde masse de débris littéraires : il n'a plus qu'à se vider — qu'on me permette l'expression — devant les examinateurs. Toute cette littérature, qui lui a été administrée comme un [illegible] vement, ne peut lui laisser autre chose qu'une impression de dégoût ; et il n'a plus désormais qu'un désir, trop naturel : échapper à cette contrainte par le baccalauréat, puisque c'est la seule issue. Avec quel plaisir il laissera de côté, pour toujours, ces auteurs grecs, latins, français, qu'il a fallu copier, réciter ou traduire! Il ne les verra plus désormais qu'à travers les commentaires du professeur, ces fatigues de la classe et les ennuis de l'examen. On pourrait croire qu'il ne passe son baccalauréat que pour avoir le droit de ne plus les lire, de ne plus en entendre parler.

Zéphirin Raganasse.

(*Fabrique de pions.*)

(à suivre.)

---

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

Vos maux, encore un coup, viennent des vices de la société, détournée de sa fin naturelle par l'égoïsme de quelques-uns, et jamais vous ne serez mieux tant que ceux-ci feront seuls les lois. Si vous aviez quelque chose à attendre d'eux, s'ils ne désiraient et ne cherchaient, selon la justice, que le plus grand bien de tous, s'élèveraient-ils aussi au-dessus de tous? se réserveraient-ils si exclusivement l'administration des affaires de tous? Est-ce par zèle pour vos intérêts qu'ils vous en interdisent le soin? est-ce pour eux ou pour vous, pour votre avantage ou pour le leur qu'ils réclament la domination? si pour le leur, à quel titre, et d'où ce privilège? si pour le vôtre, ils vous jugent donc incapables de discerner vous-même ce qui vous est bon ou mauvais? vous êtes donc des brutes, suivant eux.

Lamennais.

(*Livre du Peuple.*)

---

L'Imprimeur-Gérant, J. Billot.

ne laisse pas de se produire. Comment arranger la chose ? Certes on pourrait tout bonnement déposséder l'illégitime détenteur de la rosette en faveur du vrai destinataire. Mais on ne joue pas de ces tours là à un magistrat français. Sait-on si un beau jour on n'aura pas besoin de lui dans quelque importante et délicate affaire d'extradition ?

Pour réparer sa bévue le malheureux chef de bureau réfléchit longtemps, le front dans ses mains. Lorsqu'il releva la tête une imperceptible ironie errait sur ses lèvres.

M. X... reçut sa croix et l'audacieux procureur garda la sienne.

Or depuis qu'on eut l'idée de recommander, par un signe terrible, à l'admiration de leurs contemporains, ceux qui ne s'y recommandaient pas d'eux-mêmes, aucune décoration peut-être ne fut plus honnêtement gagnée.

## Dans les publications

### De la langue italienne

Nos amis du *Sempre Avanti*, de Livourne nous font savoir que ce journal a été saisi à l'occasion d'un article sur Pallas. Voici l'article :

*Victime de l'Idéal.* — Un conseil de soudards composé d'individus au sens moral perverti, abrutis par la discipline et par l'exercice du devoir professionnel, a condamné à mort le compagnon Paulino Pallas.

C'est un nouvel assassinat légal, consommé froidement par la bourgeoisie terrifiée qui éprouve une joie âcre et féroce à abuser de sa force du moment pour étouffer dans le sang les tentatives hardies des champions de l'Idée.

Mais l'irrésistible frénésie de répression qui l'a prise n'empêche pas la sympathie et l'admiration populaire d'accompagner le calme souriant, et le courage sublime et le sacrifice généreux des martyrs de l'idée anarchiste.

Il a agi de sa propre initiative ne faisant partie d'aucune société secrète, trouvant indigne pour un anarchiste d'obéir à une autorité. Comme il l'a dit au conseil de guerre, il regrette de n'avoir pas tué le général Martinez Campos. Il a écouté la sentence avec une impassibilité fière, sans forfanterie déplacée.

Cette fermeté superbe nous rappelle la sévère figure du philosophe de Nole en présence des suppôts de l'Inquisition. Aujourd'hui Bruno a un monument au Champ de Fleurs, mais Pallas en aura un plus grand et impérissable dans le cœur de tous les opprimés pour lesquels il a offert sa vie en sacrifice.

Ne pleurons pas cette victime de la lutte ! Il s'est conduit en homme, et nous devons le juger en homme.

Des hommes comme Ravachol et comme Pallas ravivent l'enthousiasme et relèvent la foi des hésitants et l'idéal suit sa marche ascendante vers la perfection humaine.

### De langue espagnole

Nouveau journal anarchiste *El Rebelde, Le Révolté*, qui paraît à Saragosse, Prudencio, 46, Silleria.

Si nous en jugeons par les deux premiers numéros, le camarade fera une rude guerre à la société capitaliste et bourgeoise. Il a d'ailleurs adopté la devise de *El Perseguido* de Buenos-Ayres. « Condamnés par la société présente à être opprimés ou oppresseurs, exploités ou exploiteurs, nous nous révoltons contre elle. »

Bonne chance et longue vie au nouveau camarade.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Saint-Claude. — Un proprio vient d'être volé par son propre garde assermenté. Celui-ci s'est tout bonnement approprié les fruits qu'il était chargé de garder. On ne l'a pas poursuivi, probablement pour ne pas décourager les pauvres individus qui acceptent le métier de chiens de garde, mais il est à noter que ce garde-voleur ne se fût pas fait scrupule d'arrêter quiconque eût imité son exemple. Enfin, il a fait tout de même œuvre méritoire en volant un peu les grands voleurs.

***

Dans les montagnes du Jura, la réaction se fait vite contre les socialistes officiels, et l'esprit ouvrier semble évoluer lentement vers l'anarchie.

A Genève, la grève des maçons et terrassiers a fini par sombrer. Les hommes du 4e État, qui la dirigeaient, n'ont cessé de prêcher le calme, l'ordre. On conseillait de livrer à la police les compagnons qui pousseraient à la révolte. Et toute cette pleutrerie a abouti à un recul. Les patrons malins, ont créé un second syndicat d'ouvriers maçons qui acceptaient leurs propositions, et la guerre s'est faite entre les deux syndicats : elle a fini faute d'argent et de crédit, comme finissent toutes les grèves dites *des bras croisés*.

Tous les journaux bourgeois font des articles sur le vote obligatoire, sous peine de fortes amendes. Vu l'indifférence toujours croissante du corps électoral, il y a des chances de voir le code s'enrichir d'une nouvelle loi punissant tous les électeurs, qui ne votent pas. Ce serait le bouquet ! On craint toutefois que l'électeur malgré lui ne glisse dans l'urne un bulletin combustible ; espérons que cette crainte sera le commencement de la sagesse et qu'on laissera mourir le suffrage universel sous l'indifférence et le mépris.

### Angleterre

La grève continue. La misère entre grévistes est réellement terrible ; c'est le vrai mot. Partout on fait des collectes pour les mineurs, et les messieurs brutalisent les collectionneurs.

Dimanche passé les anarchistes ont tenu à Londres un excellent meeting, sur la grève, au Trafalgar Square. Ils ont tout dit là-dessus, sans se gêner, aux applaudissements de la foule.

Les chapeaux passés ont produit une collecte de 40 fr. environ. L'argent fut envoyé à un camarade dans une localité minière. Il acheta pour 40 fr. de pommes de terre et de navets et annonça qu'à 4 heures il les distribuerait à qui en voudrait.

Dès dix heures du matin des femmes et des enfants accouraient sur la place désignée. A 4 heures ils étaient foule, et se prenaient deux ou trois pommes de terre chacun.

Ils les mangeaient toutes crues sur place, comme ils le font d'ailleurs dans toutes les autres distributions.

Ceux qui accumulent des montagnes de charbon pour les riches et qui l'envoient aux quatre coins du globe, n'ont même pas de la poussière de charbon pour cuire leurs pommes de terre !

On parle de vingt mille femmes prêtes à marcher sur Londres et à se faire fusiller en route.

***

La manifestation en faveur des mineurs en grève, qui a eu lieu dimanche au Hyde Park, a été imposante. On comptait autant de manifestants qu'il y en a eu au 1er mai.

L'essentiel de la manifestation était sa spontanéité. Un journal du soir en a pris l'initiative, il y a huit jours. Il a convoqué « tout Londres » au parc, — et tous y sont venus : tous les groupements ouvriers et des masses d'ouvriers non syndiqués, plus de 200,000 hommes. Pas de comité d'organisation, pas de cet argent que l'on dépense généralement, en masse pour toutes les manifestations politiques. Quelques représentants des unions se sont rencontrés deux jours à l'avance pour s'entendre sur les routes à suivre par les divers contingents, — et tous ont tenu à se rendre aux lieux convenus malgré la boue et le temps incertain. La « résolution » ne dit rien. Les discours les plus modérés concluaient à l'expropriation des mines, à l'abolition du salariat, et à l'approvisionnement de charbon par les communes.

***

Les compagnons anarchistes de Manchester sont aux prises avec la police. Chaque dimanche ils parlent dans les rues et sur les places publiques. On les laissait faire tant qu'ils réunissaient peu de monde. Maintenant on trouve qu'ils empêchent la circulation. Plusieurs ont été condamnés à l'amende. Dimanche passé, ils parlaient encore à leur poste. Mais la police est venue les arrêter. La foule a pris parti pour les anarchistes ; elle a lapidé les sergots, sur quoi onze arrestations.

***

Deux manifestes ont été adressés aux mineurs, — l'un par *Freedom*, l'autre par les anarchistes communistes de Manchester.

L'un et l'autre insistent sur ces points : — généraliser autant que possible les grèves ; les faire dans le but avoué d'exproprier les capitalistes et de prendre possession par les groupements volontaires des travailleurs ; opposer à l'attaque active des capitalistes contre leurs esclaves salariés, une résistance active, au lieu d'une tactique de famine passive qui est sûre d'amener la défaite.

***

Nos amis de la *Freedom* de Londres sont entrés avec le numéro d'octobre dans leur huitième année. Depuis trois ans le journal a huit pages au lieu de quatre.

De nouveaux groupes anarchistes surgissent partout en province, et dans le courant de l'année le tirage est monté de 700.

Le tirage est de 2.250 à 3.000 et coûte de 225 à 300 francs par mois ; appel est donc fait aux souscriptions.

Chaque numéro donne plus d'une page en petits caractères aux correspondances des groupes sur leur activité ; il contient en outre une colonne spéciale réservée aux communications des compagnons qui se sont mis à tâche de travailler dans les trades-unions.

Nos meilleurs vœux de succès à notre confrère.

### Espagne

La tombe où l'on a enseveli Pallas est gardée par des sentinelles et protégée par un double mur en pierres, bâti en toute hâte.

C'est que le bruit avait couru que les anarchistes avaient volé son corps. Le gouvernement a fait ouvrir la fosse et affirme que le corps y est toujours. Mais le bruit public affirme qu'il n'y est plus, qu'il est déjà embaumé....

### États-Unis

Malgré son renom de libéralisme, la *grande République* est un gouvernement d'autoritaires, établi, comme tous les autres, sur la propriété privée et l'omnipotence du capital. Il ne fait pas bon, là-bas, être anarchiste ; les plus violents vous traitent d'assassin, d'incendiaire, les autres d'hallucinés. Et l'on refuse de vérifier les idées anarchistes. Les compagnons arrivent cependant à les imposer. Le 2 septembre, la compagne Lucie Parson a fait à Spring Walley, une longue conférence, où elle a démontré l'impuissance des gouvernants, et surtout leur mauvais vouloir, puis l'inutilité de l'armée, de la police, et de toute la bande des parasites qui vivent sur le dos des travailleurs. La compagne a été très applaudie ; et quand elle a demandé la contradiction, les soi-disant socialistes n'ont pas soufflé mot. Elle se propose de faire une série de conférences, où elle n'aura pas de peine à prouver aux américain que le dieu Dollar est la cause de toutes les infamies et de tous les crimes, et l'idée anarchiste fera de nouveaux progrès.

## BIBLIOGRAPHIE

*1893*, par le comte René de Morgan. 1 plaquette, chez Savine, 12, rue des Pyramides, 0 fr. 75.

D'après l'auteur, le seul terrain d'entente possible, c'est le *socialisme humanitaire*. Si vous demandez ce que c'est que le socialisme humanitaire, Drumont et Morès vous le diront. Ce sont les deux prophètes de M. de Morgan. Eux seuls ont la doctrine, lisez, lisez Drumont et Morès.

Voilà ce qui est substantiel !

L'auteur dit au peuple : « Ne te laisse pas aller à la violence ; n'as-tu pas le bulletin de vote ? »

Il vient d'en faire un bel usage !

*Des impositions municipales en vue de la suppression des octrois*, par A. Desplanques. 1 plaquette, 2 fr., chez Savine.

M. Desplanques est animé de bonnes intentions. Il veut supprimer les octrois. Mais il les remplace par une série de taxes municipales tout aussi coû-

leuses. Il n'y a de changé que le nom de l'impôt. Au lieu de payer 2 fr. 50 de droits d'octroi, on paiera une taxe de cinquante sous pour revenu de propriétés, débits de boissons, balcons, etc.
C'est, comme on dit vulgairement, découvrir saint Pierre pour habiller saint Paul.
Peu m'importe le nom de l'impôt que je paie : ce que je réclame, c'est de n'en pas payer du tout.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Choisy-le-Roi. — Le Groupe d'aide aux isolés prévient les camarades qu'ils doivent adresser tout ce qui concerne le Groupe au compagnon Pierre Daressy, cordonnier, 6, rue Fauvel, Paris.
Les compagnons qui trouvent notre propagande *utile* à la cause, peuvent adresser leur obole directement à la *Révolte* qui se charge des expéditions.

***

Il vient d'être fondé à Choisy-le-Roy, un cercle philosophique pour l'étude et la vulgarisation des sciences naturelles, avec bibliothèque, conférences scientifiques, etc.
Nous prions les camarades qui pourraient nous envoyer des bouquins pour la bibliothèque, de les envoyer chez M. Aug. Vaillant, 17, rue de la Raffinerie, à Choisy-le-Roy (Seine).

***

La *Revue anarchiste* (du 15 au 31 Octobre) publie *Quand on veut plaire au Czar*, par Victor Barrucand; *Alexandre III*, par Alphonse Humbert; *Esquisse d'un Etat d'esprit*, par Camille Mauclair; *Excitations*, par Maxime Romain; *Des Faits*, par les Semeurs; *Paulino Pallas*, par Henri Gauche; *Une fripouille*, par Noctiluca; *Représentation d'Art*, par A.-Ferdinand Herold: Au soleil.
La *Revue anarchiste*, paraît tous les 15 jours; 0.15 le numéro. — 5 francs l'an. Secrétaire : Charles Chatel, 32, rue Gabrielle, Paris.

***

Londres. — *Avis aux compagnons et groupes de province*. Un groupe anarchiste de déserteurs et réfractaires réfugiés à Londres, vient de faire un nouveau tirage à vingt mille exemplaires du manifeste de Tolstoï sur « le Conseil de Revision » paru récemment dans le *Figaro* et la *Révolte*. Tous les camarades qui voudraient en distribuer doivent s'adresser au compagnon *Emile Bidault, Charlotte Street, 97, Fitzroy Square London W.*
Le groupe demande seulement que les camarades payent le port, soit *3 francs le mille* rendu franco.
Les camarades peuvent envoyer des timbres-postes français ou anglais.

***

La rédaction de l'*Insurgé*, organe communiste-anarchiste, paraissant toutes les semaines, demande aux copains et dépositaires de la *Révolte* et du *Père Peinard* ainsi qu'aux groupes anarchistes de France, de bien vouloir, s'ils désirent vendre ou recevoir l'*Insurgé* d'adresser les demandes à l'*Insurgé*, rue Tramassac, 26, Lyon, qui leur enverra un numéro gratis pour qu'ils prennent connaissance du but qu'il poursuit.

***

Bruxelles. — Les socialistes-révolutionnaires organisent pour le premier novembre un congrès national, au local de la Ligue ouvrière socialiste, maison des Brasseurs, chaussée de Louvain, (Saint-Josse ten Noode).

ORDRE DU JOUR : PRINCIPALES QUESTIONS :

La propagande chez les sans-travail.
Le socialisme agraire et les moyens de propager dans la campagne les idées révolutionnaires.
S'adresser pour les renseignements au secrétaire du groupe d'Etudes sociales, établi chez Bauveroy, rue de la Charité, 4, (Saint-Josse ten Noode).
A ce congrès, tous les trucs parlementaires seront rejetés, aucun vote ne sera émis. Chacun exposera son opinion, l'adoptera qui voudra.
Enfin, paraîtra la semaine prochaine un journal révolutionnaire : *Le Libertaire*, à 0 02 centimes le numéro. Administrateur : Henri Willems, rue Vouck, n° 39, Saint-Josse ten Noode.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 733 fr. 46.
R. V. 2 fr. ; T. V. 1 fr. ; P. 1 fr. ; M. O. 0.20 ; M. 0.50 ; P. G. de Limoges pour la compagne de Pallas, 0.30 ; pour la compagne de Pallas, V. P. à Eyzin, 15 fr. ; pour la compagne de Pallas, le groupe club anarchiste allemand, 2 fr. 05 ; pour la compagne Pallas, Pallas, 0.50 ; Houssaye, pour la compagne Pallas, 0.45.
Total, 22 fr. 95 ; total général : 756 fr. 46.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes :
T. à Pantin, 0.25 ; T. V. 1 fr. ; B. 1 fr. ; G. 0.25 ; P. : 0.50 ; Buenos-Ayres, par S. brochures et souscription, 68 fr. ; H. à Chartres, 5 fr.
Total, 76 fr. ; total général : 1.464 fr. 04.

## SOUSCRIPTION
### POUR LA PROPAGANDE PAR LA BROCHURE A DISTRIBUER

Nous publions notre première liste de souscription de la première plaquette à distribuer. Nous préparons une deuxième brochure. Nous comptons sur les camarades qui veulent coopérer à cette propagande. Bien entendu, nous ne totalisons pas les sommes envoyées seulement pour le prix de l'expédition du colis postal. — Dès que nous aurons réuni la somme nécessaire, cette brochure paraîtra. En attendant, les camarades peuvent toujours nous faire connaître le nombre d'exemplaires qu'ils pourront distribuer afin que nous puissions régler notre tirage, selon les demandes et l'argent dont nous disposerons.
Groupe initiateur, 50 fr. — Un ami, 10 fr. — B. 1,50. — E. R. 5 fr. — M. St-Etienne, 1,60. — J. à Grenoble, 1,20. — B. à Dijon, 0,10. — D. à Villefranche, 1,40. — Janquimarche, 2,50. — B. à Ars, 2 fr. — Un groupe de compagnons, 2,50. — V. 0,60. — M. à R. 1 fr. — Souscription à la sortie d'une réunion : B. 0,20 ; R. 0,30 ; Michel, 1,30 ; son fils, 0,10. — Un bourgeois qui comprend sa nuisibilité, 10 fr. — Un groupe de conscrits, 2,50. — Trois paysans anarchistes, 1,80. — Une tournée d'absinthe en moins, 1,20. — Un groupe socialiste qui approuve, 4 fr. — Un ex-candidat dans la purée, 0,10. — R. à Levallois, 1 fr. — Un fonctionnaire écœuré, 2,10. — La compagnie de N. 0,50. — Trois gniaffs, 0,60. — Un groupe d'étudiants, 12 fr. — No No, 0,50. — Marquis, 0,25. — Un professeur en Sorbonne, 5 fr. — Trois de ses auditeurs, 3 fr. — Un groupe de soldats, 1,35. — Un littérateur, 5 fr. — Un groupe de compagnes, 15 fr. — *La Révolte*, 35 fr.
Total : 183 fr. 40. — Reste en caisse : 23 fr. 40.

## PETITE CORRESPONDANCE

S. H., rue Truffaut. — Ai envoyé les brochures demandées. — La brochure à distribuer était envoyée aux camarades qui, voulant se charger de la répandre, nous envoyaient les frais d'envois, mais il nous a été imposible d'en faire le service à nos lecteurs, cela aurait absorbé le tirage, et notre but qui est d'agrandir notre cercle d'action n'aurait pas été atteint.
Grenoble. — Ai envoyé. — Pour la *Carmagnole* de 93, nous allons nous occuper de la trouver.
H., à Chartres. — Pas de camarades à Loches.
Marcq en Barœuil. — Brun à Perthuis, et Montagard, place Portail Matheron, à Avignon. Nous n'avons pas d'autre adresse dans le Vaucluse.
Léonus à Bordeaux. — Nous pouvons envoyer autant de vieux numéros que vous désirerez.
*El Derecho à la Vida* demande l'échange avec les diverses publications anarchistes. Adresser, provisoirement, les correspondances, calle du Général Roudeau, 128, Montévidéo.
Les camarades de Toulon remercient le compagnon inconnu des brochures qu'il leur a expédiées. Du produit de la vente, ils ont fait venir de Genève des brochures : *A mon frère le Paysan*.
A. M., à Cartagena. — *Les Tisserands*, 4 fr. chez Charpentier, 11, rue de Grenelle. — Avons reçu le portrait.
Aux camarades qui nous ont envoyé le *Chant de la Chemise*. — Il a été publié, autrefois, dans la *Révolté* de Genève, nous verrons à le reproduire un de ces jours.
Groupe *antipatriote du XV*. — Trop tard pour la convocation de la semaine dernière. Il nous faut la copie le mercredi avant 9 heures du matin.
R., à Romans. — Ayant rompu avec M., nous ne voulons plus lui prendre de *Société Mourante*. Voulez-vous attendre l'édition que nous préparons, ou faut-il vous retourner vos 2 fr. 75 ?
R. V. — Entendu.
S. M., rue Hermel. — L'envoi sera fait.
J. M., à Beaujeu. — Reçu timbres. — Les abonnements ont du bon, la vente chez le libraire aussi, comme ça vous arrangera le mieux.
Au camarade de Genève qui a envoyé *Chants Pacifiques*. — Des choses pas mauvaises, mais trop de bon Dieu à la clef.
M. à Troyes. — Le camarade étant majeur, sa mère ne peut pas être inquiétée.
La Capelette (Group) Marseille. Reçu 7 fr. pour brochures.
L. à Maubeuge. — L'*Origine des Espèces*, 3 fr. chez Flammarion. — La *Descendance de l'homme et la sélection sexuelle* 12 fr. 50, chez Reinwald.
H. au Havre. — S. à Roanne. — M. à St-Etienne. — G. V. à Gaia. — Un isolé à Mauy. — G. à Brest (2). — G. à Marseille. — N. à Toulouse. — R. au Tlelat. — L. B. à Marseille. — G. à Mens. — M. à Allevard. — S. à Beaucaire. — H. à St-Nazaire. — C. à Arcis. — B. et D. à Roubaix. — M. à Troyes. — P. à Angers. — F. à Amiens. — J. à Villefranche. — V. à Lille.
Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Paris. — Le groupe des V° et XIII° arrondissements, réunion samedi soir à 8 h. 1/2, salle Massiez, rue Mouffetard, 127. Ordre du jour : 1° Socialisme et anarchie ; 2° Socialisme autoritaire et patriotisme.
Plusieurs camarades prendront la parole.
N. B. — Les camarades du groupe font de nouveau appel à l'initiative individuelle et espèrent que chacun portera sa part d'étude sur les questions proposées.

La jeunesse antipatriote du 20° arrondissement convoque les camarades, afin de discuter sur la tactique en vue de la formation d'un groupe stable pour faire une propagande contre l'idée de Patrie.
Pour cela nous convoquons les compagnons sérieux à la réunion du 21 octobre 1893, à 8 heures 1/2, salle Chabroche, ancienne salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

Saint-Denis. — Réunion du groupe tous les samedis, à 8 heures et demie du soir, chez Raynaud, 10, rue Moulin.

Lille. — Réunion le samedi et dimanche au chalet du boulevard Victor-Hugo, 130.

Puteaux. — Samedi, 21 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Paulus, 73, rue de Paris, grande réunion publique et contradictoire organisée par la « Jeunesse libertaire. »
Ordre du jour :
1° La situation révolutionnaire dans la 5° circonscription de Saint-Denis.
2° La question internationaliste et les manifestations franco-russes. — La misère et ses conséquences.
Le groupe fait appel aux camarades de Paris pour assister à cette réunion. De son succès dépend pour l'idée une active propagande.

Reims. — Réunion générale du Groupe le dimanche 22 octobre, au Cruchon d'Or, rue de Cernay ; les compagnons sont cordialement invités.
Ordre du jour : Question de la conférence.

Troyes. — Samedi, 11 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, au Salon des boulevards, grande conférence publique et contradictoire.
Sujets : L'internationalisme, l'alliance franco-russe et la triple alliance.
Carte d'entrée de 50 centimes est en vente chez le vendeur de *La Révolte* et du *Père Peinard*.

*Le Gérant-Imprimeur* : J. Billot

Paris. — Imp. J. Billot, 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNEE, N° 7 — DIX CENTIMES — DU 28 AU 3 NOVEMBRE 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UNE SUGGESTION

Depuis trois ou quatre ans les masses ouvrières en Europe sont travaillées d'un profond courant de révolte contre les conditions actuelles. Les grèves immenses, les émeutes, à peine contenues par la soldatesque, éclatent chaque jour.

Pendant longtemps, le mouvement gréviste ouvrier a suivi sa propre ligne de conduite, sans se laisser enrégimenter par les partis de politiciens. C'est à peine si l'on voit dans ces grandes révoltes populaires l'action des Chevaliers du Travail — non pas du grand maître, mais la masse ouvrière des Chevaliers.

Aujourd'hui, les politiciens — les uns, socialdémocrates et les autres revêtus du manteau socialiste pour cacher leur dévouement au Pape, aux Orléans, ou tout simplement au veau d'or de la Bourse — tout ce tas de soi-disant socialistes — cherchent à s'emparer du mouvement ouvrier, à l'enrégimenter, à en faire une machine électorale au profit de ceux d'entre eux qui visent à devenir les gouvernants futurs.

Tout porte à croire qu'ils n'y réussiront pas. Les grèves, de plus en plus, prennent un caractère violent, et ceux qui comptent les bulletins électoraux des bourgeois au même titre que ceux des ouvriers, ne tiennent pas trop à se trouver compromis dans des destructions de machines, des auto dafé de paperasses, des watrinages et autres actes de révolte.

Toujours est-il qu'ils sont capables de faire beaucoup de mal, en prêchant leur tactique endormante et en pratiquant (comme tous les aspirants au pouvoir) la démoralisation par l'argent sur une grande échelle.

Il nous incombe de faire tout en nos forces, pour que les grandes idées du communisme ne deviennent pas un instrument d'abrutissement du peuple entre leurs mains.

D'autre part, nous pouvons affirmer à nos lecteurs en pleine connaissance de cause, que des commotions économiques, encore plus grandioses que celles des dernières années, sont en voie de mûrir.

Des grèves monstres se préparent déjà, tout le monde en parle, et elles viendront.

Plusieurs grands métiers, qui font la vie même de l'industrie et du commerce anglais, complètent leur réorganisation pour déclarer la guerre au capital, au même moment en Angleterre, aux Etats-Unis, en Belgique, en France.

Si les manifestations crapuleuses de Toulon et le chauffage du chauvinisme qui se fait aujourd'hui ne nous amènent pas la guerre Européenne — des grèves, équivalentes à une grève générale, ne tarderont pas d'éclater, et personne ne peut dire quelle en sera la marche et le dénouement.

Il serait simplement déplorable si *tous* les anarchistes ne voyaient que le mouvement gréviste. Cela ne peut d'ailleurs pas arriver. Mais il est absolument *nécessaire*, ce nous semble, et il est *urgent*, qu'une partie d'entre nous travaillent dans cette direction.

Il est évident qu'un journal ne peut pas tout faire. *Il ne doit pas tout faire*. Il faudrait donc des groupes, formés dans le but de travailler tout spécialement dans cette direction.

Jusqu'à présent, depuis que le journal existe, nous avons fait ce que nous avons pu pour tenir nos lecteurs plus ou moins renseignés sur le mouvement ouvrier. C'était facile aux temps jadis, quand une grève était déjà un événement. Ce n'est plus possible aujourd'hui.

Rien que pour se renseigner, il faudrait déjà plusieurs groupes, ou plusieurs amis, qui s'en chargent spécialement.

C'est vite dit : « grande grève de mineurs ou de mécaniciens; » mais cela ne dit rien. L'intérêt n'est plus dans le mot. Il est dans les mille petits faits accessoires de la grève. Machines brisées ici, paperasse brûlée par là, boutiques pillées, crédit organisé par les grévistes, actes de solidarité, etc.

Une grève, aujourd'hui, c'est très souvent un essai en petit d'une vie plus ou moins communiste dans un petit village. C'est tout un monde.

Eh bien tout cela doit être dit, raconté aux travailleurs des autres pays, des autres localités, des autres métiers. Il faut que l'acte de révolte, accompli dans un petit trou de village reçoive du retentissement et réveille l'esprit de révolte ailleurs. Ce n'est pas la presse bourgeoise qui le fera; encore moins la presse démocrate. C'est à nous à le dire, à le placarder s'il le faut.

De même pour l'acte de solidarité, l'acte d'appui fraternel, d'essai de communisme, d'esprit d'organisation libre du ravitaillement — bref, des mille actes secondaires dont on trouvera quelques traces dans nos chroniques des grèves, mais qu'il faut voir sur place pour bien les raconter.

Enfin, il y a les endormeurs. Ce n'est pas assez de leur donner un coup de griffe dans le journal. Il faut les exposer sur les lieux — critiquer leur action et faire circuler cette critique *partout*.

Les grèves du Nord se passent en ce moment — et l'anarchiste est réduit à se renseigner là-dessus par les journaux bourgeois, qui ne diront rien tant qu'il n'y aura pas de coups de dynamite !

Nous avons plein les oreilles des platitudes toulonnaises, comme nous les avions récemment pleines, tantôt des vertus, tantôt des roublardises des boulangistes. — Mais qu'est-ce que cela nous fiche, tout ça, quand nous avons à côté de nous les grands mouvements profonds des masses ouvrières, qui — SEULES — peuvent faire, accomplir, achever les RÉVOLUTIONS, (nous ne parlons pas des changements de gouvernements !)

Pour tout cela, il faut des camarades qui s'attèlent à cette besogne, et s'y attèlent drûment.

Juste en ce moment, il y aurait à inonder les régions minières de placards, de manifestes, de brochures, montrant aux mineurs la portée des grandes luttes ouvrières, leur sens, leur avenir. La brochure — racontant aux belges et aux français les grandes luttes engagées aux Etats-Unis et en Angleterre, l'écroulement du système exploiteur et les luttes qui se préparent; le placard, — semant la haine contre le monstre du Capital qui l'écrase et qui tue les générations ouvrières.

Quel immense champ d'action pour les jeunes qui s'étiolent à ne rien faire, ou s'épuisent dans des projets gigantesques qu'ils ne réaliseront pas!

Et, pour commencer, si un groupe se constituait déjà, dès demain, rien que pour *renseigner* les camarades sur les luttes ouvrières, pour réunir par voie de correspondance ou par les journaux locaux tous les renseignements concernant chaque grève et chaque révolte ouvrière, quel immense service il rendrait déjà aux journaux anarchistes! Que de relations amicales il établirait avec un tas de petites localités où l'anarchie reste jusqu'à présent inconnue. Ce serait un début et le reste viendrait inévitablement.

Nous n'avons pas à attendre que l'on nous lance dans cette direction; chacun n'a qu'à en prendre lui même l'initiative et constituer pour cela le groupe nécessaire.

## LA GUERRE DES MINEURS

La semaine passée, tout annonçait la fin de la grève en Angleterre. Il n'en est rien aujourd'hui, et la guerre a repris de plus belle. Les patrons se sont ravisés soudain et ont déclaré ne vouloir faire aucune concession. Sur quoi la guerre a recommencé.

A Saint-Helens, les maîtres avaient commencé à faire extraire du charbon en cachette. Les mineurs l'ayant appris, s'y sont portés en masse; ils ont démoli quelques bâtiments et une lutte très sérieuse a commencé entre eux et la police accourue en toute hâte.

Les policiers assaillis par une grêle de pierres, ont dû se retirer en toute hâte dans leurs postes, que la foule a bombardés de pierres. La lutte a duré deux jours entiers.

La solidarité entre mineurs est réellement touchante. Ici une veuve apporte à la caisse de résistance les économies de toute la vie de son mari. Et quand on lui dit : « Mais vous êtes vieille, de quoi vivrez-vous ? » elle répond : « Si mon mari était en vie, il en aurait fait autant. »

Ailleurs, un mineur qui, à force de privations, a réussi à acheter une maisonnette, hypothèque la maisonnette et porte le tout à la caisse. Et ainsi partout.

Dans une autre mine, la devanture d'une maison d'un faux frère a été sautée par la roburite, le nouvel explosible employé dans les mines.

En France, la grève continue dans le Nord, et prend un caractère plus violent.

Nous prions instamment quelques camarades du Nord de nous donner un exposé détaillé de la grève et de ses divers accidents. Les faits avant tout : le lecteur saura lui-même les juger.

# Lettres sur l'Anarchie

(*Suite*)

XI

Nous avons vu l'Anarchie conclure à l'inaliénabilité des fonds utilisables. Les activités se pourront employer selon leurs plus favorables directions; la propriété ne sera plus l'étroit carcan où s'immobilise le propriétaire lui-même.

Toutefois, la longue expérience des siècles et aussi la psychologie la plus certaine, démontrent la presque nécessité d'une exploitation localisée et continue.

Une certaine acclimatation est indispensable à la bonne production et une connaissance approfondie des ressources de son fonds — que peut seule permettre la fréquentation assidue. La nature a des préférences, elle ne s'accommode pas indifféremment à toutes les exigences, il faut la connaître et lui demander, surtout ce qu'elle donne le plus facilement et au prix du moindre effort.

De plus, si tout l'espace était perpétuellement disponible, des conflits seraient toujours à redouter. Certains lieux, certains moyens apparaissant plus favorables seraient encombrés de désirs, chacun voudrait être le premier à la distribution des faveurs naturelles, et la guerre seule déciderait entre les concurrents qu'aucun droit particulier ne viendrait armer.

D'ailleurs, l'homme a besoin d'être appuyé; il ne suffit guère à sa solitude. Le milieu le complète, souvent même, l'enveloppe comme d'une caresse nécessaire à sa sensibilité. Dans la lutte âpre et sans trêve, le cœur en détresse s'accroche à tous les prétextes; il se repose un instant aux contours familiers de la nature habituelle; la Nature l'intéresse et lui semble répondre à cette instinctive affection. La même montagne a vu le père, elle regarde le fils courbé sur ce même sol où chaque pas révèle l'effort du père. La maison assiste aux douleurs et aux joies: elle finit par y prendre part. Elle est le cadre où la famille est à l'aise; elle reste et conserve dans ses coins et recoins le souvenir et la trace de ceux qui ne sont plus. Elle est l'éternel symbole, le lien du passé au présent; son immobilité rassure l'instabilité humaine. L'homme se retrouve toujours dans la nature amie; avec elle il s'engage sans frayeur dans l'avenir obscur que chaque jour renouvelle.

Il faut donc immobiliser quelque peu la possession, mais sans la soustraire au choix universel. Je garderai le fonds qui m'agrée, mais je rendrai à la collectivité, l'équivalent exact de la perte qu'elle subit par mon fait, mon appropriation à l'humanité d'une possibilité qu'il me faut lui rembourser. Je suis définitivement propriétaire, à condition d'une rente perpétuelle. Je n'enlève rien aux autres, puisque je restitue immédiatement la valeur dont je leur interdis l'usage.

En raison des évidents avantages de la *localisation*, la collectivité convient de la garantir toutes les fois que personne n'en pourra souffrir; or, personne n'en souffre, si je paie aux autres la faculté dont ils sont diminués.

Ainsi les individus peuvent choisir et s'harmoniser au milieu qui convient à leurs goûts. Le propriétaire n'est plus éternellement attaché à son fonds: il peut changer, si des aptitudes nouvelles se révèlent en lui, qui trouveraient ailleurs un meilleur emploi. Un fils n'est plus condamné à la succession du père; les vocations, désormais, se peuvent réaliser; chacun peut essayer selon ses tendances, à charge, bien entendu, de tenir compte à la société, du capital dont il demande l'exclusive exploitation. L'adaptation exacte devient possible et facile; les produits ainsi appropriés sont d'autant plus efficaces.

Les incapables ou les inactifs ne peuvent plus bénéficier seuls d'une situation qui supplécrait à leur impuissance; personne ne travaille pour eux, et les avances de la nature ne leur reviennent que selon le partage; leur seul produit leur reste après qu'ils ont servi à la société la rente qu'ils appliquent aujourd'hui à leur exclusif entretien.

Un jour, peut-être, luira, où les forces de la nature, suffisamment domptées, épargneront tout l'effort humain et fourniront spontanément les satisfactions que l'homme est encore obligé d'arracher péniblement. Les machines, déjà, remplacent bien des muscles et facilitent d'autant la conquête des valeurs; l'économie doit profiter à tout le monde, car la nature ignore les individus et s'offre indistinctement à tous les appétits. Le jour où elle donnera tout pour rien, personne ne pourra prendre plus que les autres, sans diminuer leur part éventuelle et s'exposer à la lutte; le partage équitable s'effectuera selon les termes du contrat social; la Raison, prévenant les conflits, devra préférer l'égale répartition au pillage, où chacun pourrait perdre autant qu'il pourrait gagner.

Peut-être la nature suffit-elle déjà aux exigences humaines; peut-être le total des redevances représentant sa contribution spontanée arriverait-il à satisfaire la collectivité! En tous cas, chacun resterait toujours libre d'augmenter sa part en aidant, personnellement, à la production naturelle. L'effort serait toujours recompensé, mais par son seul produit; la société ne perdrait rien à en garantir le bénéfice. Le progrès resterait donc possible: l'audacieuse entreprise de quelques activités s'aventurant dans l'inconnu à leurs risques et périls. Les individualités, nécessaires à l'avancement social, pourraient toujours s'élever à l'abri des jalousies efficaces, car elles ne seraient plus haïssables, leur élévation n'étant pas faite de la chute des autres!...

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — A vous meurt-de-faim, ouvriers sans travail et sans gîte, à vous hôtes des asiles de nuit, pauvres hères de tout poil et de toute provenance, qui êtes allés niaisement voir manger les ogres russes. Voici ce qu'ils ont dévoré ou plutôt gaspillé en un seul repas : 1.200 litres de potage, 800 kilos de filet de bœuf, 700 faisans, 500 galantines truffées, 500 litres de salade, russe naturellement; 500 kilog de raisins, 2.000 pommes, 2.000 poires (et pas à deux sous la livre), 4.000 tasses de café, 2.000 bouteilles de champagne, 500 de fine champagne, 12.000 petits pains, 25 barriques de vins fins. — Et pour se dégraisser les mâchoires on a servi 12.000 cure-dents.

Et maintenant serre ta courroie, pauvre idiot, et gueule dans la rue : Vive la Russie! Vive le Tzar! Dans huit jours, si tu pousses ce cri passé de mode, on te fourrera au clou, et tu verras le menu qui te sera servi.

***

L'orgie franco-russe a été interrompue un instant par un acte de révolte que la presse bourgeoise s'ingénie à dénaturer. Voici le fait : Pendant que des milliers de brutes en délire hurlaient, avenue de l'Opéra, sous les fenêtres du cercle militaire, on entendit un coup de révolver. Il avait été tiré par le compagnon Willisse. Arrêté, le camarade a pu à bien établir la portée de son acte : « Si j'ai tiré la foule, c'est parce que cette foule imbécile m'exaspère, et que je suis dans la misère. J'assume hautement la responsabilité de ce que je viens de faire ». Là-dessus et pour détourner l'attention publique, les journaux vendus s'empressent de dire que le camarade est alcoolique. C'est un mensonge. Nous connaissons Willisse.

Ce compagnon a été dans le mouvement dès le début : il ne boit pas, et a toujours passé pour un homme doux et inoffensif. Il a été renvoyé du chemin de fer d'Orléans pour avoir pris part à la grève, *par solidarité* avec ses camarades, bien qu'il n'en fut pas partisan. Depuis, il n'a pas trouvé de travail suivi parce qu'on le regardait comme trop vieux, il a 37 ans : cependant il est très actif et a encore la force d'un jeune. Voilà une nouvelle victime de la cruauté patronale : mais pas un mot, il faut le répéter bien haut, le compagnon a protesté à sa manière contre l'infamie sociale, et sa manière n'est pas de celles que nous désapprouvons; il serait à désirer que tous les exploités eussent pareille énergie, avec une meilleure opportunité. — A ce propos, nous tenons à rappeler le cas du compagnon Edinger. Ce camarade a tiré un coup de revolver, lui aussi, sur un sergot qui voulait l'arrêter. On l'a jeté en prison, naturellement, il y a de cela quelques semaines; depuis lors, on n'a plus entendu parler de lui. L'a-t-on passé à tabac? Le fait-on agoniser de faim et de sévices, c'est plus que probable, étant donnée la férocité policière, mais qu'on n'espère pas le faire oublier : il faudra bien qu'on juge son affaire *publiquement* un jour ou l'autre. En tout cas, notre devoir est de faire le possible pour que l'acte de révolte ne soit pas étouffé, avec son auteur.

***

Dans un des derniers numéros de l'*Echo de Paris*, Séverine, à travers un long fouillis de réticences, se plaint de ne pouvoir trouver un journal où elle puisse écrire ce qu'elle pense sur l'actuel ballement franco-russe!

Si Séverine avait de moins mauvaises fréquentations, elle saurait qu'il existe des journaux socialistes qui ne se sont pas gênés de dire ce qu'ils pensaient et où la porte est toujours ouverte à ceux qui veulent dire la vérité.

***

Lens. — Les socialistes de bonne foi, s'ils en sont encore, peuvent méditer sur ce qui les attend dans la société bourgeoise, qu'ils ne veulent pas démolir. Au dernier procès contre les grévistes de Carthune, deux témoins à décharge déposaient en faveur d'un inculpé. Rappelés sept fois par le président, sept fois ils ont fait *exactement* la même déposition. Sur ce, le tribunal les condamne à six mois d'emprisonnement et 50 francs d'amende, parce que *leurs dépositions étaient en contradiction avec celle du gendarme appelé à témoigner*. Voilà. Le fait d'être en désaccord avec un gendarme implique le faux témoignage.

Là-dessus, nos bons socialistes poussent les hauts cris, et Me Millerand refuse de plaider devant pareil tribunal. C'est parfait, mais il faudrait réfléchir.

Ces juges, que vous abhorrez aujourd'hui, ce sont vous qui les faites, et quand ils frappent un anarchiste vous admettez volontiers qu'ils font œuvre de préservation sociale. Ils sont ce qu'ils doivent être : on les nomme pour condamner, et ils condamnent. Et vous trouvez mauvais qu'ils soutiennent le gendarme. Mais, le gendarme, c'est le pivot du tribunal, c'est le rabatteur indispensable de tout bâtier correctionnel. Entre malfaiteurs, la première condition, c'est de se prêter aide et assistance. Ils n'y manquent pas. Et si vous vous rebiffez contre cette alliance édifiante, on saura vous faire passer à votre tour, sous les fourches caudines de la justice. Tant qu'il y aura des juges, vous pouvez être assurés du retour de pareilles atrocités.

***

Lille. — On voit assez fréquemment des militaires déserter parce qu'on leur fait la vie trop dure et que le métier de soldat est devenu un métier de forçat. Mais ce qui est significatif et qui doit donner à réfléchir aux *autorités*, c'est le fait d'un soldat du 51e de ligne qui vient de déserter pour ne pas être exposé à tirer sur les mineurs grévistes du Pas-de-Calais. Des brutes patriotes lui ont arraché ses armes et ses effets, pour qu'il ne les emporte pas en Belgique.

Mais ils l'ont laissé s'évader, c'est l'essentiel. Espérons que son exemple sera suivi par bon nombre de ses camarades, c'est déjà trop d'être esclave; il ne faut pas devenir assassin.

***

Limoges. — Il y a ici près de 2,000 ouvriers sans travail. Les chambres syndicales, assez mal inspirées il faut le dire, demandent à la municipalité d'ouvrir des chantiers, de créer des travaux. On peut être assuré qu'elle n'en fera rien. Ceux des ouvriers qui travaillent ne font que trois quarts de jours, et même demi-journée; et la misère s'annonce redoutable à l'entrée de l'hiver. Cependant messieurs les patrons font la noce à Toulon, à Paris; leurs ateliers sont gardés et protégés par la police, et les contre-maîtres et les gratte-papier continuent à toucher régulièrement de bons mois. Mais l'ouvrier, est-ce que ça compte? Il faudrait pourtant aviser à ce que ça finisse, ce régime d'exploitation.

### Autriche-Hongrie

Les journaux annoncent à grands coups de tambour un grand complot anarchiste, découvert à Vienne.

Dans la nuit du 24 au 25, des proclamations appelant à la vengeance furent affichées dans le faubourg nord de Vienne, Leopoldstadt, qui, on le sait, est depuis longtemps très agité par suite de la misère générale.

Les aigles impériaux, sur les boîtes à lettres, avaient été couverts de noir.

Là dessus, perquisition chez les anarchistes, saisie de littérature et arrestation de douze personnes.

### Belgique

La grève charbonnière vient encore de se terminer dans le bassin de Seraing, en faisant une nouvelle victime parmi les hommes de cœur.

Le compagnon Deveshauser, persécuté par ses patrons, vient de tirer à bout portant sur son directeur, Dubois, de la société anonyme de Marihaye. Ce camarade, croyant qu'il existait un peu d'humanité dans le cœur d'un bourgeois, avait été trouver ce dernier pour mettre fin aux persécutions de ses subordonnés. Pour toute réponse, on lui a dit qu'il était un meneur, et qu'aucune tracasserie trop sévère ne saurait lui être infligée. Il a tranché le différend par un coup de revolver. Le voilà dans les griffes de la police: il sera torturé, n'en doutons pas; il sera défendu aux assises par Me Leroyer, qui a fait preuve de courage dans l'affaire Moineau.

### Espagne

L'autorité est moins rassurée et plus féroce que jamais. Dans toute l'Espagne on organise la chasse aux anarchistes: on les jette au cachot, sans formalités; on supprime les journaux. *El Productor* ne peut plus paraître, tant les mouchards ont menacé les imprimeurs de Barcelone.

*La Anarquia* a suspendu sa publication, depuis que ses rédacteurs sont au secret, dans les prisons de Madrid. Les autres organes anarchistes, *El Corsario*, *El Rebelde*, loin de se laisser intimider, continuent hardiment la propagande. Elle s'allonge la liste des crimes de l'autorité espagnole: la note à payer n'en sera que plus forte, et les gouvernants n'ont pas fini de trembler pour leur caisse et pour leur peau: qu'ils se le tiennent pour dit.

### Etats-Unis

Encore un fou qui s'y met.

Il fit irruption dans la galerie de la Bourse des spéculateurs sur le blé, et déchargea les six coups de son revolver sur les agioteurs en bas. Un gros légume, Sennet, fut tué raide; un autre fut blessé.

Les journaux disent qu'il était fou. Mais quand on songe à la misère terrible qui règne parmi les sans-travail aux Etats-Unis, on se demande si ce n'est pas cette misère qui l'a inspiré dans son acte.

## BIBLIOGRAPHIE

*Les Luttes entre les Sociétés humaines et leurs phases successives*, par J. Novicow, 1 vol., 10 fr. chez Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.

Voici un ouvrage de haute valeur scientifique, écrit dans une langue claire et substantielle, et qui appelle un examen détaillé.

L'auteur développe la thèse suivante:

L'univers est le théâtre de luttes et d'alliances perpétuelles. La lutte pour l'existence est un phénomène universel. Elle est tour à tour chimique, astronomique, biologique et sociale. Entre les plantes et les animaux, la lutte prend deux principaux aspects: l'élimination et l'absorption. Même chez les animaux nous observons des luttes économiques et mentales.

La résultante de la lutte est l'adaptation au milieu. Au point de vue psychologique, adaptation au milieu signifie la conception la plus exacte de l'univers.

La lutte, en éliminant les moins adaptés au milieu cosmique, produit une concordance de plus en plus grande entre le sujet et l'objet.

La concordance entre le monde interne et externe constitue la jouissance.

Enfin le progrès n'est qu'une accélération de l'adaptation.

Toutes ces données sont développées dans une série de chapitres, fortement documentés et avec une logique serrée.

Ces principes une fois établis, M. Novicow suit leur marche appliquée aux luttes entre les sociétés humaines.

La lutte a commencé par être physiologique; il a fallu s'assurer d'abord le vivre, puis, le besoin satisfait, en satisfaire un autre, non moins impérieux: la génération; ceux qui l'ont emporté, ce sont les plus forts, c'est-à-dire les mieux adaptés au milieu. La lutte économique, débutant par le brigandage, a passé par la guerre régulière, pour aboutir à l'exploitation gouvernementale. La lutte politique, de vol de territoires a abouti à la prise de possession du pouvoir. Et, enfin, la lutte intellectuelle, la forme de lutte la plus élevée, est celle de nos sociétés actuelles. C'est elle qui transformera le monde, et l'avenir est aux plus intelligents.

Arrivé à ce point de son étude, l'auteur démontre que l'Etat est non-seulement impuissant, mais que son rôle est nuisible dans la lutte mentale. Elle est une force indépendante de lui, et qui finira par le réduire à son minimum. Elle amènera la formation d'un grand état international, rêve caressé de M. Novicow, ou il voit la solution de la question sociale. Une fédération européenne.

La science qui sera la plus cultivée et qui doit amener cet âge d'or, c'est la sociologie. Par malheur la sociologie en est encore à ses commencements. Pour se constituer sur une base positive, elle devra livrer un combat à mort à la métaphysique. L'homme doit sa supériorité sur les autres animaux à son intelligence. Seul, ici-bas, il a l'idée de causalité. Mais si l'homme est capable d'attribuer chaque effet à une cause, il n'a malheureusement pas la faculté miraculeuse de découvrir d'emblée la cause véritable. Attribuer les phénomènes à une cause qui n'est pas réelle, constitue le plus grand obstacle au progrès de la science. Or, tant que l'humanité persistera dans la conception biblique de l'univers, tant qu'elle attribuera tous les phénomènes naturels aux caprices d'une divinité, elle nagera en pleine métaphysique. On ne pourra établir des lois sociales qu'en admettant le déterminisme dans le domaine psychique, comme on l'admet déjà dans le domaine de la matière inorganique.

Une fois ce résultat obtenu, il faudra renoncer à la politique de l'empirisme, et se mettre franchement aux théories socialistes. Pas le socialisme d'Etat, l'autre.

En quoi il consiste, ce qu'il fera, ce que nous pouvons en attendre, l'auteur ne le dit pas clairement. Et c'est, il faut l'avouer, par une déception que se termine cet ouvrage si lumineux et si nourri de raisonnements et de faits. Comment! vous avez établi, avec une maestria remarquable, le fait des guerres, les horreurs et les infamies des gouvernements; la nécessité de la suppression de la guerre, l'arbitrage international, et cela vous le demandez au socialisme!

Mais vous oubliez donc que le socialisme n'est un mot de passe, lancé par une tourbe de politiciens qui ne cherchent qu'à s'en faire des rentes!... Après cela, que vous ne soyiez pas tendre pour l'anarchie, cela se conçoit: mais vous avez au moins le tact de ne pas la calomnier: elle est pour vous l'ennemi, mais l'ennemi avec lequel on aura un jour à compter.

En résumé, nous regrettons les conclusions de M. Novicow: nombre de ses chapitres sont d'un savant et d'un philosophe impartial qui dissèque la société, en montre à nu les vices, avec force preuves à l'appui et du ton tranquille d'un homme que la vérité n'effraie pas. A ce titre, son ouvrage est à lire, à étudier mûrement, et les camarades, qui prendront la peine de le faire, y trouveront, à côté d'erreurs évidentes provenant d'un parti pris anti-anarchiste, d'excellentes données sur une foule de questions qui intéressent le révolutionnaire, c'est à dire en matière sociale, l'homme de bonne foi.

Nous avons reçu:

De chez Reinwald, rue des Saints-Pères, *La Religion*, par André Lefèvre. — *L'Anthropologie*, par P. Topinard.

De chez Savine, *Les soutiens de la Société* — *L'Union des Jeunes*, par H. Ibsen.

Calmann Lévy, 3, rue Auber, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, par Anatole France.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

### LES EMPRUNTS RUSSES EN FRANCE

Dans un dernier numéro, nous avons dit que toute l'agitation et l'enthousiasme en faveur de l'alliance franco-russe n'était que le fruit de la réclame payée en faveur des emprunts que le tzar fait émettre en France. Le *Figaro* nous en apporte la preuve par la liste suivante:

« Quoi qu'en pensent, extérieurement seulement il est vrai, certains gouvernements, l'amitié de la France et la confiance des capitalistes français ne sont pas choses à dédaigner. Ce qui s'est passé et se passe encore à propos des emprunts Russes émis en France le prouve surabondamment.

Sans remonter plus haut qu'à la fin de l'année 1888, et sans tenir compte des emprunts Russes suivants: 5 % 1822, 4 % 1867 et 1869, 5 % 1878 2e emprunt d'Orient 5 % 1879 3e emprunt d'Orient, 4 % 1880, 6 % 1883, 4 1/2 % intérieur consolidé, 4 % 1889 obligations Koursk-Kharkof-Azof, 4 % 1889 obligations Orel-Griasi, 3 % et 5 % obligations du Chemin de fer Transcaucasien, qui représentent une circulation en France de plusieurs centaines de millions sans doute, la Russie a émis et placé en France depuis la fin de l'année 1888, huit emprunts pour un capital nominal de 3,963,756,000 fr. En voici le détail:

« 1° *Le 10 décembre 1888*, la Banque de Paris, avec le concours des principaux établissements de Crédit de notre place, de MM. Baring et Hambro à Londres, et de MM. Hope, à Amsterdam, a émis un emprunt Russe 4 % or (dit 4 % or 1889) de *500 millions de francs*, divisé en 1 million d'obligations de 500 francs, offertes au public au prix de 432 fr. 25 par obligation, ou 86 45 %. Cet emprunt avait pour but de rembourser l'emprunt Russe 5 % 1877 et de parfaire le dernier paiement à la Banque de l'Etat prévu par l'ukase du 1er/13 janvier 1881.

« Le *29 mars 1889*, MM. de Rothschild ont émis un emprunt Russe 4 % or (dit Consolidé 1re série) de 700 millions de francs, représenté par 1 million 400,000 obligations de 500 francs, offertes au public au prix de 448 fr. 75 par obligation, ou 89 75 %. Cet emprunt était destiné à la conversion et au remboursement des emprunts 5 % 1870, 1871, 1872, 1873 et 1884 (obligations consolidées des Chemins de fer Russes, 1re, 2e, 3e, 4e et 7e séries).

3° *Le 24 mai* 1889, MM. de Rothschild ont émis un emprunt Russe 4 0/0 or (dit Consolidé 2e série) *de 1-241,992,000 francs*, représenté par 2,483,984 obligations de 500 francs, offertes au public au prix de 457 fr. 50 par obligation, ou 91 50 0/0. Cet emprunt était destiné à la conversion et au remboursement du solde des emprunts consolidés 5 0/0 1870, 1872, 1873 et 1884 (obligations consolidées des Chemins de fer Russes, 1re, 3e, 4e et 7e séries).

4° *Le 20 février 1890*, la Banque de Paris avec le concours des principaux Etablissements de Crédit de notre place, de MM. Baring et Hambro, de Londres, et de MM. Hope, d'Amsterdam, a émis un emprunt Russe 4 0/0 or (dit 2e émission 1890) *de 360 millions de francs*, divisé en 720,000 obligations de 500 francs, offertes au public à 465 francs par obligation, ou 93 0/0. Cet emprunt était destiné au remboursement des emprunts Russes 5 0/0 1864 et 1866 et à la conversion facultative du 6e emprunt 5 0/0 1855.

5° *Le 3 avril 1890*, MM. de Rothschild ont émis un emprunt Russe 4 0/0 (dit 3e émission 1890) *de 300 millions de francs*, représenté par 600,000 obligations de 500 francs, offertes au public à 465 f. 875 par obligation, ou 93 175 0/0. Cet emprunt était destiné à la conversion et au remboursement de l'emprunt 5 0/0 1892.

6° En vertu d'un ukase du *4/13 août 1890*, un emprunt 4 0/0 or (dit 4e émission 1890) *de 41,764,000 francs*, a été émis par MM. de Rothschild pour le remboursement de la totalité des obligations 5 0/0 du Chemin de fer de Kharkof-Kremenschong.

7° *Le 29 janvier 1891*, MM. de Rothschild ont émis un emprunt Russe 4 0/0 or (dit Consolidé 3e série) *de 320 millions de francs*, divisé en 640,000 obligations de 500 francs, offertes au public à 483 fr. 75 par obligation, ou 97 15 0/0. Cet emprunt était destiné à la conversion et au remboursement de l'emprunt 4 1/2 0/0 1875 (obligations des Chemins de fer Russes).

8° Enfin, *le 15 octobre* 1891, le Crédit Foncier de France, avec le concours de tous les Etablissements de Crédit de Paris, de MM. Hambro, de Londres et de MM. Hope, d'Amsterdam, a émis un emprunt Russe 3 0/0 (dit 3 0/0 or 1891) *de 500 millions de francs*, représenté par un million d'obligations de 500 fr., offertes en souscription publique à 398 fr. 74 par obligation, ou 79 75 0/0.

En résumé, comme nous l'avons déjà dit, depuis le *10 décembre 1888*, il a été émis en France *huit emprunts Russes* or, dont 7 en 4 0/0 et 1 en 3 0/0, pour une somme globale, en capital nominal, de *3 milliards 963,756,000 fr.*

En ajoutant la valeur des titres des emprunts que nous avons d'autre part énumérés, on peut facilement admettre qu'il circule en France des valeurs Russes pour 4 milliards et demi au moins.

Nous nous hâtons de dire que, si les capitalistes français ont si largement prêté leur concours à la Russie, le gouvernement Russe a, d'une part, fort bien administré les finances du pays, et, d'autre part, témoigné (et témoigne encore) pour la France d'une amitié qui, dans l'état présent de l'Europe, doit nous être particulièrement sensible.

(*Supplément du Figaro*, 16 septembre 1893)

Ajoutez à cela, celui qui est en cours et l'arrosage que l'on répand sur la presse à l'occasion de chaque émission financière, et vous aurez la clé de bien des enthousiasmes.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

L'*Œuvre*, qui dans les premiers jours de novembre fera représenter l'*Ennemi du Peuple*, d'Ibsen, nous informe que des places de troisième galerie seront mises à la disposition des camarades qui voudront bien en faire la demande à l'administrateur, 23, rue Turgot.

Envoyer le montant des places en mandat poste — le coupon sera adressé immédiatement à l'adresse indiquée.

***

Souscriptions reçues pour le groupe d'*Aide aux Isolés*, S. P. à Saint-Denis, 2 fr.

***

*Aux isolés des campagnes.* — Les camarades qui se trouvent complètement isolés et qui, par suite de leur maigre salaire, ne peuvent se procurer les brochures ou journaux nécessaires pour répandre l'idée anarchiste dans leur milieu, et qui voudraient se charger de les distribuer, sont priés d'envoyer leur adresse au compagnon Pierre Daressy, rue Fauvet, 6, à Paris.

Les camarades à qui il a déjà été fait un *premier envoi* sont priés également de nous prévenir en cas de déménagement.

Le groupe remercie le camarade inconnu qui lui a envoyé pour les isolés un paquet de brochures et journaux, et il engage tous les amis que la propagande anarchiste intéresse à en faire autant en envoyant leur obole au compagnon Daressy, ou à *La Révolte*, qui se charge des expéditions.

***

Nous avons reçu d'un groupe de Pertuis, pour faire parvenir aux grévistes du Nord : Tardy, 3 fr.; Tebre, 1 fr.; Bonnet, 50 c.; Testa, 25 c.; Mme Caire, 25 c.; Garcin, 50 c. En tout 5 fr. 50.

Nous avons envoyé 10 fr. à un camarade de Vendin-le-Vieil avec charge de les verser à la caisse des mineurs.

***

Aux souscripteurs du *Libertaire Vauclusien* :

Des difficultés imprévues nous empêchent de faire le manifeste annoncé. Nous avons décidé de partager la somme de 12 francs que nous avons reçue des listes de souscription aux trois journaux anarchistes, *la Révolte*, *le Pernard* et *l'Insurgé*.

Merci à tous.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1 464 fr. 04.

*Libertaire Vauclusien*, 4 fr. : Henri, 0,45 ; G., à Istres, 0,50 ; Gj., 10 fr. ; St-Vincent, 0,30 ; P. et son neveu, 3 francs.

Total : 18 francs 25.

Total à ce jour : 1 482 fr. 29.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 733 fr. 56.

Pour la compagne de Pallas, deux anonymes, 3 f. ; Gj., 10 fr., pour la compagne de Pallas : un groupe de travailleurs de la ville, 5 fr., dont moitié pour la compagne de Pallas et l'autre moitié pour Decamp ; B., 1 fr., id. ; D., pour les enfants de Pallas, 10 fr. ; Toulon K. R., pour la famille Pallas, 7 fr. 20 ; pour la compagne de Pallas, douze jeunes anarchistes parisiens, 25 fr. ; S., à Amplepuis, pour la compagne de Pallas, 5 fr.

Total 73 francs 65.

De Brest, pour la compagne de Pallas :

Collecte à la sortie de la conférence Meunier, au Treillis Vert ..... 6 10

Du compagnon M. ..... 0 75

Des carriers-mineurs de l'entreprise Beinel et Teissier ..... 1 60

Total ..... 8 45

Total à ce jour : 807 fr. 11.

Nous avions, à titre de solidarité, dès le début, fait parvenir, aux amis du *Productor*, la somme de 35 francs pour remettre à la famille de Pallas. Mais devant la solidarité spontanée des camarades, nous nous empressons de faire un nouvel envoi de 50 fr.

## SOUSCRIPTION
### POUR LA PROPAGANDE PAR LA BROCHURE A DISTRIBUER

*Deuxième liste*

J. H., rue Truffaut, 2 fr. — P., et son neveu, 3 fr. Total : 5 fr.

Liste précédente : 23 fr.

Total à ce jour : 28 fr.

Nous recevons de nombreuses demandes pour la *Brochure à distribuer*. La 1re est épuisée. Nous ne pourrons expédier que la 2e, lorsqu'elle sera parue, et nous en fixerons le tirage précisément d'après le chiffre d'exemplaires demandés.

## PETITE CORRESPONDANCE

P. C. — Groupe de Bordeaux. Pour l'adresse, écrire au journal *El Productor*, 2, Arcos de San Pablo, à Barcelone.

Brest. — Le copain Meunier, qui s'établit à Brest et répare la chaussure, demande du travail. Avis aux camarades qui pourraient lui en procurer.

J. H., rue Truffaut. — Entendu.

Le compagnon V. Glentzlin fait savoir aux camarades que sa nouvelle adresse est 77, Vive Street, Paterson, N. J.

G. à Médéah. — Vous devez à partir du n° 42.

Aux camarades qui ont envoyé la *Dépêche* et le *Gennois*. L'article la *Question Féminine*, manque de netteté. — L'*Elaboration au Progrès*, un peu pâle, mettons en réserve.

C. à Tunis. — C'était un oubli.

F. à Saint-Denis. — Reçu mandat. — Distribuez les invendus à vos clients.

Henri Simon (alias V. A.) — Nous passons votre lettre concernant la *Revue anarchiste*.

M. B. à Lyon. — *Evolution et Révolution* épuisée. — Reçu mandat.

M. à Lille. — Ne connaissant pas les compagnons de la Ligue des Anti-Patriotes, je leur fais passer votre lettre et je vous ferai part de leur réponse.

S. à Nîmes. — Reçu mandat. — Merci du renseignement.

Un camarade demande un exemplaire de l'*Affiche* portant la date du 19 avril 1890, et désirerait même en échange une collection complète de la *Révolte*.

S'adresser à S. Mougin, 17, rue Hermel, passage Piver, Paris.

Bavis, à Lyon. — Vous n'avez pas retiré votre paquet de brochure à la gare ? Il est à votre disposition chez Blain, 5, rue Romarin.

Zisly. — Nicolet a reçu lettre et journal.

Le compagnon Camalet, cordonnier, chez Mme Menada, à Perregaux (Oran) Algérie, demande à entrer en relation avec un camarade de Tunis.

*Groupe d'aide aux Isolés.* — Nous avons reçu d'un camarade 60 : *anarchistes et ce qu'ils veulent*. Ils sont à votre disposition.

Pallange, Bordeaux. — Vous trouverez également, dans votre paquet 50 exemplaires de la même brochure, remis par le même camarade, pour la propagande des compagnons de Bordeaux.

R. à St-Tropez. — L. au Vigan. — F. à Liège. — G. à Médéah. — M. à Tournus. — T. à Pertuis. — N. à Chaux-de-Fonds, 20 f. — B. à Séraing. — T. à Langeac. — V. à Saint-Quentin. — L. à Elbeuf. — C. à Houssaye. — D. à Villefranche. — M. à Avignon. — D. à Roubaux. — L. B. à St-Nazaire. — H. à Brest. — J. à Monthuçon. — P. A. à Angers. — L. à Reims. — V. à Bruxelles. — Reçu lettres et mandats.

## CONVOCATIONS

Dimanche 29 octobre 1893, grand meeting public et contradictoire, organisé par la Ligue des Anti-patriotes, à deux heures de l'après-midi, rue Chaynes, 12, rue d'Allemagne.

ORDRE DU JOUR

L'attentat de Barcelone et l'exécution de Pallas.
Les fêtes franco-russes.
La grève générale et la grève des mineurs.
Les meurt-de-faim et le patriotisme des exploiteurs.
Tous les compagnons sont invités.

Samedi 28 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, réunion de la jeunesse antipatriote du XXe arrondissement, au local habituel. — Urgence.

Saint-Denis. — Tous les camarades de la banlieue sont invités à la soirée familiale qui aura lieu le 28 octobre, chez Raymond, 10, rue Madeleine. Causerie par un compagnon, chants et poésies révolutionnaires.

Amiens. — Samedi, 28 courant, à 8 heures du soir, salle Biancart, route d'Allonville, conférence sur le suffrage universel et ses conséquences.

— Tous les dimanches, à 3 heures du soir, salle Lévêque, 64, rue du faubourg de la Hotoie, causeries, chants et poésies.

— Dimanche 29, réunion extraordinaire : organisation d'une grande soirée familiale pour l'anniversaire des pendus de Chicago.

Nantes. — Les compagnons anarchistes et révolutionnaires-communistes sont invités à se réunir tous les dimanches matins, de 9 à 11 heures, au café du Centre, rue Rubens.

Reims. — Réunion générale du groupe, le dimanche 29 octobre, à 3 heures, au Cruchon d'Or, rue de Cernay.

Villefranche-sur-Saône. — Le groupe invite tous les lecteurs de la *Révolte*, du *Père Peinard* et de l'*Insurgé*, à une sortie de campagne, le Dimanche 5 novembre, au Café Neuf, de 2 à 5 heures, à Saint-Georges. Chants, poésies et distribution de brochures et journaux.

Sont spécialement invités les camarades de Belleville.

*Le Gérant-Imprimeur* : J. Billot.

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNEE, N° 8 — DIX CENTIMES — DU 4 AU 11 NOVEMBRE 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois. . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AU PEUPLE FRANÇAIS

Tiens peuple de France, jamais tu n'étais tombé si bas !

Depuis qu'à travers les siècles tu traînes ta vie lamentable, à côté de quelques heures de vraie grandeur, tu as connu bien des jours de lâche affaissement, bien des jours d'aveuglant délire, et des années durant tu en as gardé le rouge au front.

Tu as courbé la tête sous d'atroces despotismes, tu as fléchi le genou devant la soutane des prêtres, tu as fait les croisades et tu as brûlé des hérétiques, tu t'es ébaudi en place de Grève à voir écarteler la chair de tes enfants... Mais alors tu n'avais pas pris la Bastille.

Plus tard un homme t'as dit : « Suis moi », et parce qu'il avait fière allure, un regard d'oiseau de proie et une vaillante épée, tu l'as suivi au bout du monde. Tu es revenu de cette équipée, hâve, sanglant, décharné, tes os te trouant la peau et sans regarder même, en ta lassitude, à qui tu tombais en partage. Ce fut comme une maîtresse trop puissante pour tes reins et qui te les cassa. Mais en la suivant tu avais du moins l'excuse de la gloire et cette maîtresse te laissait honneur lorsqu'à son bras tu traversais l'Europe.

Quelque temps après tu retrouvas dans le chignon d'une prostituée l'aigle qu'avait aux cheveux ta première femme, et comme un vieillard ensorcelé tu te laissas reprendre. Cette fois encore tu en vis de rudes. Après que cette catin t'eût mis à sec, ses maquereaux bellement t'étrillèrent.

C'était la suite funeste d'un péché de jeunesse. Mais tu semblais sincèrement guéri de ton goût pour les filles. Tu juras de vivre sage et calme, sans plus songer aux escapades, qu'aux grands délices qui grisent et dont tu reviens la tête en sang comme les ivrognes qui trébuchent au bord des trottoirs. Tu brises même pour qu'il ne serve plus, l'aigle que trop pressée de fuir t'avait laissé la courtisane.

Aujourd'hui la fièvre t'a repris et c'est depuis qu'on t'a fait voir un aigle, un aigle noir cent fois plus hideux et plus féroce que celui des Bonaparte. Il a deux têtes. L'une de ses serres se crispe sur un globe et l'autre sur un glaive. Mais aussi hideux qu'on le dessine, aussi repoussant qu'il apparaisse, en noir, sur la soie jaune des drapeaux, jamais il ne voudra dire assez de honte, de cruauté, ni de misère, représentant celui qui décime son peuple et qui l'affame. Ce ne sera pas le désir de la gloire qu'invoquera ton enthousiasme pour ce lâche et dont les hauts faits se mesurent aux potences qu'il dresse ? Ce ne sera pas non plus l'excuse de la peur, toi qui sais comment se font les barricades et qui n'avais cette fois qu'à rester méprisant pour être digne !

Dans un de tes bons jours tu avais composé un chant de révolte et tu l'entonnais chaque fois que tu partais en guerre pour une cause juste. Maintenant, ta *Marseillaise*, tu la brailles quand tu es ivre d'alcool, non plus de liberté et tu accouples ses fières mesures à la mélopée languissante gémie par les esclaves russes.

Un jour dans ta colère, tu coupas la tête d'un roi. Cet homme était bon cependant, tu le reconnus, et plus malheureux que coupable. Mais tu ne voulus pas, et tu fis bien, qu'un seul puisse se trouver chez toi qui ait porté ce nom. Il n'y a pas encore longtemps que tu chassas les derniers descendants des monarchies défuntes, comme s'ils eussent vicié l'air où tu respires.

Aujourd'hui, comme en une hâte de te prostituer, tu n'attends même pas que le tzar vienne en personne et te donne sa botte à lécher. C'est devant ses officiers que tu t'accroupis. Tu lasses leurs bras de présents, tu jonches leur route de fleurs, tu emplis leur ventre de mangeaille ; puis au paroxysme de ta démence tu leur conduis tes filles et tes sœurs pour que quelque chose de cette race lamentable, victime et bourreau tout ensemble, te reste dans le sang.

Et ceux pour qui fut trop forte l'émotion de te voir en cette fange et qui te crient leur rage, tu les assommais déjà quand on te les arracha des mains !

Aussi sois désormais sans crainte, il ne tardera pas à te rendre lui-même visite, le souverain livide, à qui la peur fait sauter sa plume dans les doigts, quand il signe derrière sa triple haie de gardes un ordre de supplice. Et peut-être, honneur suprême, s'installera-t-il chez toi, ce maudit que la vengeance guette aux quatre coins d'Europe et qui doit tant rire à cette heure des puériles craintes que lui inspira le peuple régicide !

Le calcul de tes maîtres était bon et leurs ressources suffisantes puisque dans l'éblouissement des loges bariolées qu'ils t'agitèrent, comme aux taureaux, devant les yeux, la dernière lueur de ta raison vient de s'éteindre. Et maintenant que tu es bien saoûl, tu ne comprends plus l'importance de ce qu'ils t'ont fait faire. Tu ne vois pas comme leur face exulte de tant de docilité, tu ne vois pas les vieux débris des tyrannies que tu as brisées reprendre courage devant ton enthousiasme imbécile pour la nation d'absolutisme, tu ne vois pas les prêtres, les démons noirs, se pendre aux cloches de l'Eglise quand l'amiral et son escorte entrent en une ville ! Pourvu que ce ne soit pas ton châtiment de retrouver, barrant ta route, ces mêmes officiers, ces mêmes soldats russes, quand, redevenu livide et repris d'un de tes grands frissons de liberté, tu voudras continuer l'œuvre qui est la tienne et qui consiste à briser les despotismes au lieu de les flagorner.

Mais de tout cela, pour l'heure, tu ne te soucies guère, et si tu te recueilles un instant c'est pour regarder le char funèbre d'un de ceux qui jadis te menèrent au massacre. Une seule honte ne te suffisait pas pour remplir cette semaine, il t'en fallut deux.

Donc, tu les as bien regardés les officiers venus de l'étranger pour déposer leur hommage sur le tombeau de celui qui fut dans le meurtre un haut dignitaire. Tu as compté les boutons de leur vareuse et les grains de leurs épaulettes, tu as frémi aux éclairs des casques, au scintillement des cuirasses.

Tant mieux que tu les aie vus de près, car tu les reconnaîtras peut être quand ils te planteront leur latte dans les côtes.

Tu t'es écrasé contre les murs pour leur laisser plus vaste le passage. De tes enfants, de tout petits ont roulé sous les fourgons, d'autres ont dégringolé des arbres où ils s'étaient juchés pour mieux voir. Or, ces choses sont bien. Tant mieux qu'il y ait eu de ton sang dans ces funérailles et des lambeaux de ta chair aux roues de ce char. Sans un peu de ce liquide rouge qui coule de tes flancs, l'enterrement de ce massacreur d'hommes n'eut pas été logique.

Et non-seulement tu payes de tes sous le spectacle de ce cheval en robe noire tenu en laisse derrière un corbillard et suivi, comme au cirque, par la foule des garçons d'écurie en voyante livrée, — mais tu exécutes surtout, de façon merveilleuse, la consigne donnée.

Les Russes avaient demandé qu'on ne les compromît pas. Il ne serait pas convenable, avait renchéri le gouvernement de rosser ses ennemis en si solennelle occurrence, donc reste calme ! Et pendant que dura cette funèbre et diplomatique mascarade, impassible, correct, le regard planté dans celui de tes maîtres, tu restas replié sur les jarrets, prêt à bondir, comme le caniche attendant un geste pour happer le morceau de sucre qui lui chatouille le museau.

Bravo, peuple de France !...

Depuis que tu fais pleurer ceux qui t'aiment, tu n'étais jamais tombé si bas !

## L'ÉDUCATION FUTURE

I

Le siècle qui va finir n'aura point passé en vain. Il a creusé dans l'histoire un sillon que nul n'effacera. Une révolution s'est accomplie plus profonde que celles qui bouleversent les empires : *quelque chose est changé* dans la manière de procéder de l'esprit humain. On pense autrement qu'autrefois. Et cela est si vrai, que celui qui revit le passé par l'histoire, est sans cesse obligé de faire effort sur lui-même, pour comprendre les hommes et les choses de ces temps, rapprochés par la date, lointains par la distance parcourue. Il lui semble être transporté dans un autre monde et parmi des êtres d'une nature différente.

Ce grand phénomène historique, auquel nul autre ne peut être comparé, *l'avènement de la*

science, appartient à notre époque. Les génies des autres âges n'ont été que des précurseurs, leurs plus grandes découvertes que des éclairs. Aujourd'hui la science est constituée. Elle possède, désormais, son outillage, ses méthodes; elle pousse à fond ses analyses, elle bâtit de grandioses synthèses; en même temps, elle repétrit la cervelle humaine sous une forme nouvelle et tout à l'envers du vieux moule. La science et l'esprit de la science sont partout. Quiconque pense, pense selon ses formules, et celui là même qui veut la combattre, est forcé d'emprunter son langage. Son influence pénètre jusque dans les couches sociales profondes, indirectement, il est vrai, et par ses productions matérielles, ses machines, ses chemins de fer, ses télégraphes; elle change les habitudes de la vie et la direction des idées. Transformation irrésistible : l'enrayer est aussi impossible que d'arrêter une planète dans son orbite.

Tout se tient, tout s'enchaîne. Telle conception de l'univers et de ses lois, de l'homme et de la société, telle morale et aussi telle pédagogie. L'ancien monde eut la sienne, autoritaire, compressive, négative, tendant à l'amoindrissement de la vie, en parfaite concordance avec sa philosophie sans substance et sa morale édifiée dans le vide. Avec une logique non moins rigoureuse, l'esprit moderne, l'esprit de la science impose un idéal tout opposé d'éducation, d'une éducation positive, émancipatrice et expansive, ayant pour but l'agrandissement de l'être et le développement de toutes ses activités, conséquence irréfragable d'un concept nouveau de la nature et de la vie, de la destinée humaine et de l'organisme social. Cela s'impose. Conserver dans l'enseignement ce qui n'est plus dans les idées, ni dans les mœurs, élever les enfants au vingtième siècle comme s'ils devaient vivre au treizième, c'est un état contradictoire et violent qui ne peut pas durer [illegible] contre la logique.

Notre époque a été une époque de doute et de transition. De là sa tristesse que tous ont sentie, et dont on n'a pas compris ou pas voulu dire la raison profonde. Chacun de nous, en son propre être et pour sa part, a dû refaire cette laborieuse histoire de son siècle. Nous avons reçu de nos pères, en outre d'hérédités cérébrales obscures, toutes les figures du vieux monde, l'empreinte profonde des idées d'avant la science. Alors il nous a fallu, arrivés à l'âge où l'on pense, oublier avant d'apprendre, détruire avant de construire et sur un autre plan, défaire et refaire pierre à pierre l'édifice de notre éducation. Dur travail, et ingrat, qui ne va pas sans d'intimes souffrances. Plus d'un en est sorti brisé; et combien sont restés à mi-chemin, associant, on ne sait comment, dans leurs cerveaux, des idées disparates, inconciliables, résumant en eux-mêmes tout le désordre intellectuel de leur temps.

Ne léguons pas une pareille tâche à ceux qui viendront après nous. Faisons, s'il se peut, à nos fils une âme plus sereine que la nôtre; qu'ils ignorent nos luttes et nos contradictions. Laissons leur une heureuse enfance du cœur, un esprit simple et droit en face des réalités, une imagination délivrée de fantômes. Préparons-les, non comme on le dit trop souvent, en vue de la *lutte pour la vie*, mais de l'aide réciproque pour la vie, en vue et dans l'espoir de la pacification sociale. Que la génération qui nous suivra reçoive de nous quelque chose du moins dont elle se souvienne : l'éducation de la raison et de la science, cette éducation guérisseuse et libératrice, progressive par essence et telle qu'on puisse y ajouter toujours, sans avoir rien à rejeter jamais.

II

Eliminant résolument de la formule les facteurs imaginaires, la science considère l'être humain comme un tout solidaire, comprenant des organes, des énergies, des facultés de divers ordres, dont les activités multiples s'expriment par cet ensemble d'actes physiques, intellectuels et passionnels qui est la vie. Concevez ces éléments, de nature différente, comme atteignant chacun la limite la plus élevée de son développement normal, et, en même temps se coordonnant, s'équilibrant, se concertant dans une parfaite harmonie : c'est l'idéal scientifique, le type de l'homme résumant toutes les conditions de perfection et de bonheur. Réaliser en soi-même cet idéal, s'en rapprocher du moins, le plus possible, c'est toute la morale; travailler à le reproduire en autrui, c'est toute l'éducation.

La première condition de l'ordre, en toutes choses, est l'*intégralité*. De même que l'être, à qui manque un sens, un organe, l'homme, auquel une des facultés essentielles à l'espèce fait défaut, est un exemplaire incomplet et difforme. Ainsi que la santé physique consiste dans la pondération des divers systèmes organiques et leur fonctionnement synergique, la santé intellectuelle et morale est la résultante des facultés normalement développées et toutes harmoniquement convergentes. C'est la disproportion des facultés, les unes inconsciemment ou systématiquement déprimées, les autres exaltées outre mesure et jetées hors de voie, faute de contrepoids, qui fait toutes ces organisations malheureuses et nuisibles, déséquilibrées, et ces luttes intérieures, qui assombrissent l'existence, comme aussi ces étranges maladies endémiques de l'âme, qui effraient dans l'histoire, et dont l'humanité n'est pas encore guérie.

Les sociétés sont des résultantes : elle valent ce que valent les hommes. Comment le tout serait-il sain quand la partie est viciée? Et comment l'accord serait-il dans les faits, quand la discordance est au fond des esprits? L'histoire ne se fait pas toute seule; en définitive, les événements dépendent des volontés, les formes [illegible] arrivent toujours à se modeler sur les idées. La cause profonde des grands désordres sociaux est dans l'inégalité excessive qu'il y a entre les hommes, au point de vue intellectuel, et dans la divergence absolue de leurs pensées. Cette inégalité, conséquence fatale de certains facteurs naturels ou historiques, tout a été fait, semble-t-il, consciemment ou inconsciemment, pour la porter à l'extrême, non pas seulement par l'ignorance dans laquelle on a laissé les masses, mais plutôt par l'éducation à l'envers qui leur a été faite, la contre-éducation, antirationnelle et immorale, différente et divergente, tendant à exagérer les oppositions au lieu de les atténuer.

Il semble qu'il n'y ait plus d'idées communes entre les hommes, ni de langue pour se comprendre. Si, pourtant, il y avait un fond commun de raisonnement, on pourrait espérer de s'entendre. L'entente viendrait, entre des êtres semblables, aussi naturellement, aussi nécessairement que la discorde et la guerre, entre des êtres foncièrement dissemblables, contradictoirement organisés. Hâtons-nous donc de mettre un peu d'ordre dans les cerveaux, si nous voulons qu'il y en ait dans les choses. Nous ne savons pas au juste quelle sera la formule sociale de demain. Quelle qu'elle soit, si nous voulons que l'évolution, inévitable, imminente, s'accomplisse par l'accord des volontés réfléchies, non sous la poussée aveugle des instincts, il est temps de donner aux hommes une éducation qui les rapproche, au lieu de les diviser.

L'infinie complexité des sciences, des arts, des industries modernes, exige absolument que celui qui veut atteindre un certain degré de perfection dans une sphère quelconque, se spécialise dans un ordre donné d'étude ou d'apprentissage; d'autre part, l'individu, dans le grand corps social, où il joue le rôle d'organe, est obligé, comme tout organe, de s'adapter à un mode déterminé de fonction. Cette nécessité de la division du travail peut être une condition de progrès et de bonheur pour l'individu, comme pour la société elle-même. Il serait fou, dis je, de considérer le développement absolu, intégral comme la part accordée au bonheur individuel et la spécialisation comme un sacrifice fait aux réciprocités sociales. Cela n'est vrai que dans une certaine mesure. La spécialisation peut être un élément de bonheur individuel, en tant qu'elle correspond à la diversité des organisations et des aptitudes; tandis que, d'autre part, la société a un intérêt suprême au développement équilibré et normal de tous ses membres. Au reste, ces choses ne sont pas inconciliables; il suffit que chacun soit mis en possession d'un certain degré de culture intégrale, comme d'une large base ferme et bien liée, sur laquelle, alors, pourra se superposer, sans rupture d'équilibre, la spécialisation fonctionnelle, ainsi que de solides fondements, bien nivelés, portent sans fléchir le poids inégal des parties les plus élancées de l'édifice. Mais la spécialisation à outrance, étroite et commencée trop tôt, sans base d'instruction générale, est la cause la plus active de la misère et de la désorganisation sociale. C'est la forme moderne de l'esclavage. Elle fait des êtres instinctifs, incapables de raisonner, sans défense contre les chocs subits des événements, voués d'avance à toutes les exploitations : des machines et non pas des hommes. Or, la machine travaille, inconsciente, engrène, mord le fer... jusqu'au jour où, trop surchargée, elle éclate et broie tout. Quelle peut donc être la pensée de ceux qui parlent de borner l'éducation des enfants du peuple à l'apprentissage d'un métier? Mais c'est la formule même et la doctrine secrète du despotisme!

On ne change point les cerveaux, en un jour ni en vingt ans. La génération sacrifiée qui s'agite aujourd'hui achèvera ses destinées. Laissons passer le flot trouble. — Tout notre espoir est dans l'enfance.

Voilà pourquoi la grande œuvre de notre temps, c'est l'éducation. C'est elle qui réclame tous les efforts, tout le dévouement de ceux dont la pensée va au-delà des vaines luttes du moment, et qui ne prennent point pour une aurore les rougeurs de ce soir orageux.

*Extrait du Manifeste aux partisans de l'Instruction intégrale.*

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Les journaux bourgeois annoncent ce qui suit. Le préfet de police vient de réorganiser le service de surveillance des cercles. Le personnel de ce service a été considérablement augmenté; les inspecteurs devront entrer dorénavant dans les salles de jeu. Et voilà les pontes rassurés. En bon français, ça veut dire : les mouchards, qui jusqu'à ce jour restaient à la porte, et ne touchaient que de minces aumônes, feront désormais partie du bâtiment et passeront à la caisse, plus nombreux et mieux appointés que jadis. Leur présence donnera au vol la consécration officielle. Après cela, il faudrait être bien naïf pour gagner sa vie en travaillant ou dévalisant les voyageurs au coin d'un bois. Faites-vous mouchards et vous aurez des rentes.

Comme disait Zola, quand il avait le courage de son opinion : *Quelles canailles que les honnêtes gens!*

***

ANGERS. — Toujours la grève. Elle prend des proportions menaçantes. Les patrons refusent de faire aucune concession et les ouvriers cordonniers, au nombre de mille à douze cents, parcourent les rues, criant, en s'apprêtant à la reprise de ce qu'on leur vole depuis si longtemps. Devant le grand nombre des manifestants, la police est impuissante et le maire, apeuré, a fait distribuer 500 bons de

pain : une bouchée par homme. Si le chômage et la misère continuent, on peut s'attendre à quelque acte de révolte qui réveillera messieurs les bourgeois.

***

Domarin (Isère) — On vient d'arrêter un compagnon sous prétexte de rébellion envers les agents. On l'accuse également d'avoir oublié à dessein de faire ses vingt-huit jours. L'arrestation n'a pas eu lieu sans difficultés : le camarade opposait une résistance très énergique et très naturelle. Les gendarmes ont dû réquisitionner des maladroits de bonne volonté, comme on n'en trouve que trop souvent. Dans le trajet de la Verpillière à Vienne, aux personnes que le convoi rencontrait, le compagnon lançait des exemplaires des journaux anarchistes et chantait la Carmagnole au nez des pandores ahuris. On va le traduire en police correctionnelle où sûrement il sera condamné. Un propagandiste de plus, et un travailleur solide quand viendra la débâcle.

***

Elbeuf. — Le 21 octobre, fête aux flambeaux organisée par un épicier patriote. Une centaine d'imbéciles suivaient, en gueulant des refrains de circonstance. Pas un seul lampion aux fenêtres. On a crié maigrement : Vive la Russie !

Cependant, sous les fenêtres du cercle, des commerçants, une douzaine de camarade ont envoyé un solide : Vive Ravachol ! vive l'anarchie ! qui a fait rentrer précipitamment dans leur boîte la bande d'exploiteurs apeurée. Sont survenus des sergots, mais trop tard ; ils sauveront la société un autre jour.

***

Saint Etienne. — Pendant que la populace abrutie criait devant une caserne : Vive la Russie ! deux compagnons, Didier et Teyssier, ont riposté par les cris de : A bas l'armée, à bas la Russie ! vive l'Anarchie !

Ci : trois mois de prison pour l'un et deux mois pour l'autre.

Défense de penser autrement que les gredins au pouvoir, et surtout de le crier dans la rue. Et vive la liberté !

## Italie

Un camarade nous écrit :

Je ne sais si vous avez connaissance de ma mésaventure de Gênes. Cette saleté de la police mériterait plus qu'une mention. En touriste je passais de Milan à Gênes, à Sampierdarena pour aller à Rome et je m'arrêtais à Sampierdarena pour voir Galleani. Le pauvre diable, depuis vingt mois, a toujours deux mouchards à ses trousses, de sorte qu'il a dû cesser de voir les copains pour leur éviter des ennuis. J'étais avec un étudiant arménien, on nous demanda nos papiers et nos moyens d'existence, nous pûmes satisfaire en tout. Cela ne contenta pas le questeur (le préfet de police), de Gênes, qui me connaissait de nom pour avoir lu beaucoup de mes lettres à Galleani, comme il me le dit lui-même. On nous mit à la Tour, prison médiévale terrible, on nous passâmes deux jours et une nuit sur les dalles, entre deux fenêtres à barreaux sans vitres, dans un courant d'air perpétuel. On nous fit un procès-verbal et on voulait nous laisser pourrir dans la Tour, heureusement que des amis intervinrent et on nous transporta à la prison Saint-André, où l'on nous fit payer 72 centimes une chambre passable. La police prit toutes les informations possibles et, ne trouvant pas ce qu'elle voulait trouver, nous garda en prison vingt jours entiers, se faisant un plaisir de nous torturer moralement. Ainsi, après nous avoir communiqué, le 13, le décret d'expulsion, elle nous dit qu'on nous enverrait à Chiasso, frontière suisse, le lendemain. Toute la journée nous la passâmes dans l'anxiété de l'attente et les deux jours suivants aussi ; enfin, le 15, on nous mit les fers et la chaîne aux mains et par les rues on nous conduisit à la voiture cellulaire pour partir à la gare. Nous devions partir avec deux gendarmes, en coupé de troisième, seuls ; c'est ce qu'on appelle une correspondance extraordinaire. La voiture se mettait déjà en marche lorsque survint un carabinier nous disant que le questeur suspendait le voyage. C'était de peur que les amis de Sampierdarena, qui avaient su notre départ, ne nous fissent quelques démonstrations d'amitié.

Notez que dans notre décret d'expulsion il est dit : « Malgré le manque d'informations précises, leur présence dans le règne d'Italie constitue un sérieux péril à la sécurité publique ». Je leur dis que je choisissais la frontière autrichienne, étant expulsé de Suisse, mais ils me dirent que c'était impossible et que en tout cas je devrais attendre encore un mois, jusqu'à ce que l'ordre vienne de Rome, etc ; je fus forcé d'accepter la perspective de la prison suisse, afin d'échapper à la saloperie italienne.

Heureusement que nous avions de l'argent pour payer notre voyage et que le prince de Naples passait justement alors par Chiasso, ce qui fit que je passais inaperçu au milieu de toute une ruche de mouchards !

Le 17 septembre, après vingt jours de prison, j'étais libre et je filais vers Bucarest, et m'arrêtais ici pour deux ou trois jours. En prison, j'ai vu des pauvres diables arrêtés pour les démonstrations sans qu'ils sussent même s'il y avait eu quelque chose, mais la police voulait à tout prix sauver la patrie et elle arrêta tous les pauvres diables qui restaient à la maison ; j'ai vu des enfants de dix à douze ans, tenus des jours entiers à la Tour, je ne parle pas de nos camarades qu'on avait arrêtés dans leurs lits et jugés pour les démonstrations. Je n'ai rien vu de plus sale et de plus arbitraire que la police de Gênes !

Un pauvre diable, après avoir expié sa peine, est tenu encore cinq, dix ou vingt jours même à la Tour, puis, les fers aux mains, renvoyé dans son pays. Un compagnon avec sa famille, qui vivait depuis vingt ans à Gênes et travaillait tout le temps, fut arrêté sans cause, sans procès, tenu dans la terrible Tour dix-huit jours, puis cinq en prison, et, les fers aux mains expédié dans sa ville natale, en Piémont, je crois. Et ils parlent encore d'unité italienne !

C'est là qu'un déserteur français, ami de Brûlé, put me donner quelques nouvelles de lui. Il me dit qu'après la tentative d'évasion de l'hôpital on le tint six mois en cellule et qu'on ne le laissa jamais avec les autres, de peur de quelque révolte. On le maltraite de toute les manières, « bref, on veut le faire crever », me disait mon interlocuteur, pauvre diable évadé de Biribi, et que la police tenait depuis cent jours en prison sans cause, ne l'appelant jamais à l'instruction, soi-disant, attendant des informations. C'est comme cela qu'on fait avec tout déserteur : on le détient de trente à cent jours en prison puis on l'expédie à une des frontières voisines, si non en France, comme ils l'ont fait dernièrement ! Et on ne donne qu'une soupe par jour aux détenus et 600 grammes de pain, fait aux haricots et autres saletés. Heureusement que les gardiens sont plus humains qu'en France et peuvent passer beaucoup de choses... C'est une chose qu'il ne faut pas laisser inaperçue que cette infamie policière, on expulse donc tout ce qui est ou paraît être anarchiste ! Il paraît que le questeur Sironi veut à tout prix avancer à Rome. C'est pourquoi il lui faut des hécatombes de victimes, pour monter si haut en sauvant la patrie !

On me fait faire une collection de mandats d'expulsion ; j'en ai déjà quatre, sous peu il faudra vivre dans quelque ballon dans les airs.

## États-Unis

États Unis. — Nous trouvons, dans *El Despertar*, du 15 octobre, quelques renseignements sur la conférence anarchiste internationale de Chicago.

Les conférences ont été secrètes, car la police s'est opposée à toute manifestation. Etaient présents : vingt-six délégués, dont trois femmes. Etaient représentés pour l'Amérique, Chicago, New-York, Brooklyn, Pittsburg, New Heaven et Philadelphie pour le reste du monde, l'Espagne et Cuba. Néanmoins, l'on peut soutenir que la conférence avait un caractère international, puisque des délégués étaient américains, autrichiens, allemands, russes, juifs, espagnols, et un, indien.

En outre, la conférence avait reçu de nombreuses adhésions individuelles et de divers groupes. La plus grande partie du temps a été employée à la discussion d'un Manifeste « où seront définis les principes anarchistes, aussi clairement que possible, à la portée de toutes les intelligences ».

Une autre question, « d'importance capitale », c'est la création d'un journal anarchiste hebdomadaire, rédigé en anglais. Cette nécessité, unanimement reconnue, les compagnons de Chicago ont offert de se constituer en comité pour hâter la publication, en proposant d'ouvrir une souscription entre tous les groupes et individus anarchistes de la région.

On a agité aussi, en principe, la « constitution d'un Centre International de Relations, et la publication d'un Bulletin, organe de ce centre, ce, pour faciliter les rapports entre les groupes de nationalités différentes ».

Quant à la tactique, en thèse générale, création de groupes et pénétration dans les sociétés de résistance.

La conférence témoigne hautement son admiration pour l'acte héroïque de Paulino Pallas, qui a voulu supprimer un représentant de la tyrannie sociale.

*El Despertar* annonce, pour son prochain numéro, des détails plus complets. Nous attendons d'en avoir pris connaissance pour apprécier, à notre tour, les travaux de la conférence.

***

Un camarade nous écrit de Paterson :

Depuis le printemps, c'est-à-dire depuis cinq grand mois, dans toutes les corporations, le travail est nul ou à peu près à Paterson, on compte plus du tiers d'ouvriers inoccupés, 12 à 13,000. Et cette situation ne tend qu'à s'aggraver. Le plus malheureux, c'est que les ouvriers ne se rendent pas compte des causes de leur misère. Ils se figurent que si l'Etat voulait prendre en main leurs intérêts, les affaires iraient mieux. Pure illusion ! Les patrons l'entretiennent soigneusement, ils en profitent.

Pendant que l'ouvrier rumine, le patron digère tranquillement les produits de son vol, car pour être voleurs ils le sont autant, sinon plus, qu'en Europe. Avis aux camarades qui seraient tentés de venir chercher du travail de ce côté-ci de l'eau : leur situation serait affreuse, et ils n'auraient pas l'espérance d'en sortir, car la population aveuglée n'est point encore lasse des politiciens qui cependant l'exploitent et la grugent à jet continu.

## BIBLIOGRAPHIE

*L'origine de la Famille, de la propriété privée et de l'Etat*, par Frédéric Engels, 1 vol. 3 fr. 50, chez Carré, rue Saint-André-des-Arts.

L'auteur démontre qu'il a existé, à l'origine, un état de nature, où les êtres humains vivaient en commun, et où l'on ne connaissait pas la propriété individuelle. De la promiscuité pure et simple, on passa au mariage par groupes, avant d'arriver à ce que nous appelons la monogamie, la forme actuelle du mariage instituée par le code civil.

Les hommes, d'abord réunis en tribus, ignoraient la division du travail : elle n'existait que de sexe à sexe. La première grande division s'accomplit quand des tribus de pasteurs se détachèrent de la masse. L'échange naquit. Cependant la terre cultivée resta longtemps encore propriété de la tribu, ou de la *gens* qui en confiait l'exploitation aux communautés de familles, puis finalement aux individus. Ceux-ci n'avaient d'ailleurs que certain droit d'occupants.

Le développement de la production nécessitant des travailleurs plus nombreux, on fit la guerre pour se procurer des esclaves. Alors la *gens* se transforma : la famille particulière s'établit, et une 2e division du travail devint nécessaire, après la découverte du fer. Il y eut le métier, à côté de l'agriculture.

Et 2e différence. Il y avait hommes libres et esclaves. Il y eut dès ce moment riches et pauvres. Les familles se partagèrent le sol, où l'on arriva petit à petit à la propriété privée comme on était arrivé à la monogamie.

Alors survint une troisième division du travail : les échangistes, qui ne produisent pas, les marchands. Engels les appelle classe de parasites, de véritables vermines sociales, qui, sous forme de salaires, pour des services insignifiants, écrème la production indigène, comme la production étrangère, acquiert richesses et influence sociale.

Avec le commerce vient la monnaie. Puis les prêts, l'intérêt, l'usure. Le sol devient une marchandise, et avec l'argent, le commerce, la propriété foncière, et avec l'argent, le commerce, la propriété foncière, une nouvelle classe s'enrichit, appauvrissant la masse, et comme il se produit des conflits entre exploiteurs et exploités, il faut une puissance qui organise la lutte sur le terrain légal : cette puissance c'est l'Etat.

L'État, c'est-à-dire la preuve vivante que la Société est mal organisée pour arrêter ou contenir l'antagonisme des classes. Cette nouvelle puissance issue de la société, se plaça au dessus d'elle et lui devient de plus en plus étrangère. L'État n'est donc pas *l'image de la réalisation de la raison*, comme le prétendait Hegel.

Et l'État devra disparaître.

Mais, l'auteur, dont nous admettons jusqu'ici les données, tourne court, et n'offre d'autre palliatif, d'autre remède que le socialisme bien compris. On sait comme il le comprend, lui et son école.

N'importe, livre à lire, et qui détruit beaucoup de préjugés en cours sur la société, ses origines et son fonctionnement.

## Dans les publications

« Quand deux patrons armés d'un outillage industriel également développé, luttent à qui expulsera l'autre du marché, ils se battent sur le dos de leurs ouvriers : à qui mieux mieux ils diminuent les salaires et prolongent la journée de travail ; ils remplacent les hommes par les femmes et les enfants, l'ouvrier habile par le manœuvre. Cette lutte pour l'existence des patrons, si elle ne perfectionne ni physiquement ni intellectuellement les deux concurrents, aboutit à la dégénérescence physique et à la dégradation intellectuelle et morale de la classe des salariés ».

(*L'Ère nouvelle*) PAUL LAFARGUE.

Pour cette constatation, nous ne pouvons qu'approuver l'auteur, mais il n'en est pas de même pour ce qu'il suit.

« Tant que la Société est divisée en classes antagonistes, c'est-à-dire tant *qu'il faut contenir une classe*, l'existence d'un État est une fatalité, que ni eau bénite libre échangiste ni exorcismes anarchistes ne peuvent détruire. La classe opprimée qui, *pour le moment* est la classe révolutionnaire, doit s'emparer de l'État et en tourner toutes les forces contre la classe qu'elle doit déposséder ».

Il y a là un aveu à retenir, quant à l'argument, Engels se charge de la réponse dans son *Socialisme utopique et Socialisme scientifique*.

« Dès qu'il n'existe plus de classe à maintenir dans l'oppression, dès que la domination de classe, la lutte pour l'existence basée sur l'*anarchie* (?) de la production, les collisions et les excès qui en découlent sont balayés, il n'y a plus rien à réprimer, un État devient inutile. Le premier acte par lequel l'État se constituera réellement le représentant de toute la société — la prise de possession des moyens de production au nom de la société — (nous aimons mieux l'expropriation au nom de personne) — sera en même temps son dernier acte comme État.

« La société libre ne peut tolérer l'existence d'un État entre elle et ses membres. »

Ce pauvre État semble en train de perdre ses derniers défenseurs. Quoi l'État qui devait tout faire, tout régler, l'État socialiste sous lequel le mot *vivre* aurait signifié *obéir*, qui eut entrepris une lutte à mort contre les anarchistes, cet État là n'existera pas aux vœux de MM. P. Lafargue et F. Engels, ou du moins n'existera qu'un jour et simplement pour prendre possession des moyens de production ; notre avis est qu'on s'en passera aussi pour cela, et forcément, car si on n'attendait que lui on attendrait longtemps ; la prise de possession se fera simultanément et spontanément, il n'y a que ceux qui sauront prendre, qui sauront garder.

***

Nous extrayons d'une analyse du livre de L. Paulian, sur les mendiants, par L. Marle, dans l'*Ère Nouvelle* :

Tout d'abord M. Paulian nous transporte avec lui-même au sein du Paris mendiant. Il nous montre :

« L'ouvrier paresseux et ivrogne » auquel il ne
« faut pas aller dire que « le travail relève l'homme,
« que le travail fait son bonheur, qu'il constitue la
« seule garantie de sa liberté et de sa dignité, qu'il
« n'y a pas d'argent plus précieux, plus sacré et
« qu'on épargne davantage que celui qu'on a gagné
« par un rude labeur ! »

Traduction libre : les conditions du travail actuel le rendent avilissant par l'obéissance qu'il exige, épuisant par l'excès ; ouvrier et malheureux est synonyme ; quant à l'épargne, elle n'est que pour le patron parce qu'il exploite ses esclaves. Conséquence : mieux vaut voler que mendier ou travailler.

« Trouver la somme forte, voilà l'idée fixe. Eh bien, chez le mendiant, l'idée fixe, c'est de ne pas travailler. Il y a des gens tellement réfractaires au travail qu'ils aiment mieux mener l'existence la plus misérable que de s'astreindre à une occupation régulière. »

Croyez-vous, sentencieux M. Paulian, que ce soit bien la haine du travail qui éloigne des ateliers et des usines tous les exploiteurs de charité qui émaillent nos boulevards et nos rues ?

Croyez vous que ce soit la haine du travail *honnête* qui fasse les voleurs, les prostituées et les mendiants ?

Non. Quand un homme ou une femme voient qu'en volant, en tendant la main ou en vendant leur corps, ils gagnent plus qu'en travaillant 12 ou 14 heures par jour, ils n'hésitent pas et vont du côté de leur intérêt personnel — vers la vie sans effort et sans labeur.

Ajoutons que, pour compléter le tableau, M. Paulian se plaint amèrement de la sollicitude expressive des juges pour les miséreux. — On voit que ce profond psychologue a des rentes. Le tribunal dont suit l'exploit semble avoir entendu sa plainte ; voici le compte-rendu d'un spirituel journaliste :

*Le vieux de Neuville*

Lefebvre, François-Marie-Jules-Osvalde, paraît si vieux qu'on a peine à croire qu'il aille encore aux champs.

C'est pourtant en train de glaner que l'ont surpris deux gendarmes en tournée, dans la matinée du 19 septembre.

Le vieux qui n'y voit plus guère ramassait tout. Il a cependant vu venir les gendarmes, mais quelque diligence qu'il ait faite, pour séparer le bon grain de sa cueillette, il n'a pas réussi à leur donner le change.

Il glane 6 jours de prison.

On demande quel âge avait le coupable et à combien se montait son vol.

## A LIRE

Sous le titre : *Dans les publications*, nous avons commencé dans notre *Supplément* à faire l'analyse des journaux et revues littéraires qui nous semblaient devoir intéresser les camarades.

Sous le titre plus laconique *A lire*, nous commençons aujourd'hui la liste des articles qui paraîtront, et qui, tout en ne valant pas d'être insérés dans notre *Supplément*, méritent d'être lus.

Ne pouvant lire toutes les publications, nous faisons appel aux camarades pour nous envoyer celles qui leur sembleront contenir des choses dignes d'être signalées.

L'article de Gramont : *La question des loyers*, dans l'*Éclair* du samedi 28 octobre.

*Après les fêtes*, de Coppée, dans le *Journal*, du jeudi 16 octobre.

*Le Passé et l'avenir de la guerre*, par Ch. Letourneau, dans la *Revue de l'école d'anthropologie* du 15 septembre.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

La *Lutte pour la vie* ayant cessé de paraître prévient les camarades de ne plus rien adresser, 161, rue de Charenton. A l'avenir envoyer lettres et communications au compagnon Denechère, 41, rue de la Gare de Reuilly.

L'administration de l'*Œuvre* nous prie de réparer l'oubli qui a été fait dans sa dernière communication : le prix des places est fixé à 2 fr. les troisièmes galeries.

Le deuxième spectacle aura lieu dans les premiers jours de la semaine prochaine.

Nous recevons une lettre du compagnon S. Faure où il avertit les camarades que son emprisonnement expirant le 6 novembre, il prie les camarades qui sont en relation avec lui, de lui adresser, dorénavant, leur correspondance à son ancien domicile, 25, rue Ramey, Paris.

## PETITE CORRESPONDANCE

Henriet. — Convocation arrivée trop tard.

Sentinelle du XVIII<sup></sup>. — Même observation.

J. à Montluçon. — Ai envoyé les brochures. Certainement, vous y viendrez.

*Peinard*. — Envoyez 8 exemplaires à Bernard, Box, 249, Spring Walley, Bureau 60 (Ill.) États-Unis. — *L'Insurgé*, envoyez-en 5.

P. à Rive-de-Gier. — Entendu. — L'abonnement reçu ne paie que jusqu'à fin septembre passé.

Le *Renard de Cain*. — Un peu nuageux votre article. — Certainement la persuasion doit être une arme envers les exploités, mais si ces derniers voulaient attendre d'avoir persuadé les exploiteurs ils en auraient pour jusqu'à l'extinction du soleil.

A. M. et N. M. — Comment donc ! mais les camarades nous font plaisir en nous envoyant leurs observations. — Le placard en question, en effet, très bien, mais ça sera à revoir plus tard. En ce moment, pour raison de fonds, nous ne voulons pas dépasser 8 pages. Nous cherchons quelque chose d'un peu saillant pour la deuxième *Brochure à distribuer*, ne dépassant pas ce nombre de pages.

M., rue Hermel. — Bon.

D., rue de Suez. — L'édition sera prête dans 5 ou six semaines, j'espère.

Martinax. — *Saturnales bourgeoises* est ... dépasse son but par conséquent. — On avez vu que les russes aient la peau huileuse ? Toutes les bourgeoises n'ont pas la peau flétrie.

## CONVOCATIONS

Samedi, 4 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, réunion des « Enfants de la nature », chez M. B..., marchand de vins, 34, rue d'Armaillé, en face l'Église. Les anarchistes des Ternes, Passy, Levallois sont invités.

Samedi 4 novembre 1893, salle Lagores, ... des Entrepreneurs et 1, rue de l'Abbé-Groult, Grand Meeting public et contradictoire.

Ordre du jour : Les Grèves.

Entrée : 0,25 centimes.

Tous les compagnons sont invités.

PUTEAUX. — Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, sont invités à se réunir samedi 4 novembre, à 8 heures du soir, salle Marty, ... rue de Neuilly, à Suresnes.

Ordre du jour : De nos moyens de propagande.

RIVE-DE-GIER. — Le groupe communiste-anarchiste L'INDESTRUCTIBLE convoque tous ses membres sans exception à la réunion qui aura lieu le samedi 11 novembre à six heures et demie du soir, au local habituel.

TROYES. — Samedi 11 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, au Salon des Boulevards, grande conférence publique et contradictoire.

*Sujets traités* :

L'internationalisme, l'alliance franco-russe et la triple alliance.

Tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont invités d'y assister.

Entrée : 50 centimes.

SAINT-ÉTIENNE. — Tous les camarades sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le dimanche ... novembre 1892, à 5 heures du soir, au cercle anarchiste, 3, rue des Mouliniers.

Les camarades de La Ricamarie, de Chambon et de Firminy sont *spécialement* invités. *Urgent*.

CHARLEVILLE. — Les compagnons sont prévenus que pour se voir et discuter, en buvant une chope, il faut se rendre *avenue du Petit-Bois*, 26, tous les dimanches de 6 à 11 heures du soir. On invite les socialistes franc du collier.

*Le Gérant-Imprimeur* : J. BILLOT.

PARIS. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNÉE, N° 9 — DIX CENTIMES — DU 12 AU 19 NOVEMBRE 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Lettres sur l'Anarchie

XII

Résumons nos conclusions actuelles :

Le Moi nous apparaît un centre isolé, donc absolument autonome. Quelques liens le semblent rattacher à la collectivité, mais leur innéité n'est pas évidente; l'histoire qui les a probablement noués, les pourrait également dénouer, ils ne peuvent donc contribuer à la morale éternelle.

Le centre se révèle actif : le Moi est une quantité de force que d'autres forces empêchent ; il ne s'arrête donc qu'aux limites de sa puissance, les seules lois qui l'obligent sont celles qui obligent la force en lui.

Or, la force est condamnée à l'action incessante, le Moi devra donc agir et s'épandre. Cette force — en l'homme — est certainement libre et intelligente ; l'expansion sera donc libre et intelligente.

Cette nécessité est notre seul devoir, et, d'autant plus impérieux qu'il se réaliserait quand même — mais plus lentement et plus douloureusement si la science n'y prenait garde... Nous sommes obligés d'agir toute notre réalité ; mieux vaut, évidemment — puisque nous le pouvons ! — éviter les résistances trop pénibles, choisir l'issue la moins défendue. Aucune autre obligation n'émerge nettement de l'obscurité où se débat la conscience. La même limite s'impose à l'Etre et à la liberté.

Le Moi agira donc, mais, selon les circonstances, il s'abstiendra, si l'expression immédiate n'est qu'une illusion.

Illusion ! l'expansion à l'encontre du Moi voisin, donc, s'abstenir de la vie du prochain.

Illusion ! l'expansion au hasard des richesses naturelles, donc, s'abstenir d'une certaine propriété privée.

Dans le désordre universel des forces en conflit, l'intelligence humaine entrevoit le moyen certain de l'ordre, un contrat peut assurer le bénéfice de chaque activité sans porter la moindre atteinte aux activités concurrentes ; ce contrat doit être immédiatement souscrit, de par la loi que l'homme accepte en acceptant la vie. Tout le monde a réellement contracté ; la raison dirige l'homme quelconque, elle préexiste donc à l'individu. Elle a déjà consenti pour les générations à venir, et la volonté imbécile ou capricieuse lui pourra seule refuser son adhésion.

A la suite de cette morale, la loi positive peut prononcer sans sortir de l'Anarchie. Elle n'aura d'ailleurs qu'une valeur mnémotechnique, précisant les indications parfois confuses d'une raison encombrée de sensations, ou alourdie de souvenirs. Le code sera le simple manuel de la vie rationnelle, de la vie qu'on aurait vécu en toute sincérité, mais dont la conscience, ainsi plus nette, augmentera encore l'intensité.

Cette loi n'est plus haïssable ; elle n'est plus la volonté d'un seul ou d'une majorité fugitive ; elle reste l'éternelle et unanime volonté, l'expression de l'évidente nécessité, le véritable droit divin. Le législateur n'apparaît plus l'odieux blasphémateur qui prétend ordonner son semblable et peser de tout son individu sur les individus accidentellement plus faibles ; il se hausse, ou déchoit à la simple dignité d'interprète passif, de greffier de la Nécessité ; il enregistre le Raisonnable. La loi anarchiste n'est à la discrétion de personne ; elle formule implacablement l'Inévitable, elle résulte de la Réalité, d'ailleurs interrogée, comme le fruit résulte de l'arbre que rien n'empêche.

Aucun individu n'est méconnu, tous ont leur leur place dans la nouvelle cité, construite de leur commune humanité ; mais tous n'y auront jamais que leur place. L'espace reste ouvert pour tous ; et, si quelques-uns n'y trouvent plus l'assistance à laquelle a pu les habituer un trop indulgent passé, les autres — le plus grand nombre — ne s'y heurteront plus aux obstacles qui, trop souvent, inutilisèrent l'effort. Les uns y perdent, mais précisément ce qu'ils prennent aux autres ; et tout le monde y gagnera la certitude dans le présent, avec la confiance dans l'avenir.

L'Autorité, aujourd'hui au service de quelques égoïsmes, ne sera plus que la gardienne infaillible et respectable de la Raison, investie d'ailleurs par la profonde volonté humaine. Elle protégera le Moi contre les erreurs possibles de la sensibilité (1) et, si le criminel persiste — maintenant sans excuse — il ne subira jamais d'autre peine que celle prononcée par sa propre Raison en son nom, au nom de la saine humanité !

Certes, la société n'est pas complète avec le contrat dont nous avons esquissé les termes essentiels ; d'innombrables détails sont encore à prévoir, tout un édifice reste à construire ; — mais la base définitive est trouvée — le droit naturel que le droit positif devra respecter, et simplement déduire. Les circonstances diverses exigeront des solutions dont l'énumération, forcément limitative serait forcément incomplète ; aussi la formule des principes est-elle nécessairement abstraite, elle n'est suffisamment compréhensive qu'à cette condition. La morale fondamentale, solidement appuyée sur la réalité ultime, domine par le fait, l'indéfinie universalité ; si les principes sont trop haut, s'il faut descendre jusqu'à la prévision des accidents successifs de la vie morale, que ce soit toujours de leur sommet incontestable.

Quant aux difficultés de l'application, les quelques satisfaits du présent, y croient trouver l'excuse de leur égoïste inertie. Comment arriver à la rigoureuse évaluation de cette participation naturelle ? A l'équitable répartition des ressources qui ne sont l'œuvre de personne ?

Comment ? Peut-être n'en savons-nous rien encore, mais nous le saurons, et nous le pourrons. La société actuelle a fait des prodiges qui auraient paru invraisemblables à nos ancêtres presqu'immédiats. L'impôt n'ignore pas le chétif grain de blé silencieusement semé au plus profond d'un vallon écarté ; il sait atteindre jusqu'à la pauvre chique de tabac du marin perdu sur le vaste océan. La société nouvelle sera plus facile à satisfaire ; nous ne lui demanderons jamais pareille habileté.

Le temps est une autre excuse. Pourquoi n'attendrions-nous pas ? Les conceptions sociales — et surtout leur réalisation, — sont l'œuvre des siècles ; le passé les a profondément imprimées en chacun de nous, tellement, que l'expression instinctive du plus grand nombre répéterait exactement la société actuelle, si la Révolution pouvait faire table rase et anéantir les moindres traces extérieures du présent !

Mauvaise défaite ! L'homme est libre, si le passé facilite l'avenir, il ne l'allège pas ; l'humanitée, lancée sur une pente, peut toujours réagir et remonter. Certes, un effort est nécessaire, mais qui le refusera s'il aperçoit le gouffre béant où la société va s'écrouler ? D'ailleurs, il en faudra bientôt, et de plus considérables, pour défendre — en vain — les jouissances indues que menace la justice immanente ! Economisons les brutalités d'une Révolution. Le progrès n'est qu'une incessante perte d'habitude ; cela empêche-t-il le progrès ? des siècles d'ignorance nous ont enfoncé dans le désordre, mais ils n'ont pu y emprisonner à jamais la libre initiative.

Et si l'habitude est trop longue à perdre, que les retardataires se souviennent que la Révolution abrège l'évolution. 89 a vite oublié la monarchie absolue cependant affirmée par des siècles, et 93 ignorait déjà le roi, recule dans le plus lointain passé. La sensation brutale s'impose immédiatement à l'accoutumance ; la catastrophe imminente réveillera les activités engourdies et précipitera la marche ; que les retardataires s'en souviennent, et qu'ils se dépêchent !

(1) Notre camarade doit faire, ici, confusion : le Moi qui se protège ne fait pas d'autorité, mais œuvre de Liberté. En Anarchie il n'y a plus place pour aucune autorité.

## Dans les Publications

(De langue italienne)

Bienvenue à deux nouveaux journaux anarchistes : *Demoliamo* à Rosario de Santa-Fé, *El Derecho á la Vida* à Montévidéo.

La propagande dans toute l'Amérique du Sud, de la part soit des compagnons de langue espagnole, soit des compagnons de langue française, augmente tous les jours d'activité.

Signalons aussi l'*Uomo Umano*, journal illustré paraissant toutes les semaines.

A Marsala, les anarchistes ont publié un manifeste commémorant Paolo Schicchi, condamné à douze ans de réclusion comme propagandiste.

***

*En Sicile :*

Tous les journaux italiens — la *Giustizia Sociale* comme *Sempre Avanti*, comme la *Propaganda* et la *Farilla*, — nous donnent des nouvelles des révolutions de Sicile.

Ouvriers et travailleurs agricoles sont en pleine révolte. Devant les agissements du gouvernement, ils se lèvent pour défendre leur liberté, et pour s'opposer à la dissolution de leurs associations les *Fasci des lavoratori*, dont on a arrêté les présidents et les secrétaires.

La terreur sévit en Sicile, mais, malgré l'envoi de nombreux contingents de bersaglieri, les dirigeants sont impuissants. Poussés par la faim, par la misère, dénués de pain, de vêtements et d'abris, les paysans Siciliens s'insurgent. A Syracuse, la foule a envahi l'Hôtel-de-Ville, dévastant tout pour protester contre les nouvelles taxes. La Jacquerie commence aux violences gouvernementales ou répond par la violence; avec la répression augmente la révolte.

Le parti ouvrier lui-même, social-démocrate, est obligé de donner son approbation à la révolution. Turati lui-même et les rédacteurs de la *Critica Sociale*, malgré leur inféodation aux social-démocrates parlementaires allemands, ne peuvent plus prêcher la légalité.

Ainsi en sera-t-il partout; lorsque le peuple se soulèvera, excédé de misère, de souffrances et d'injustices, les meneurs autoritaires et légataires seront forcés de suivre le courant, sinon ils seront emportés par lui.

L'exemple de la Sicile est bon, il est présent comme enseignement, il montre ce qui vaudra un jour le parlementarisme.

Tous nos vœux sont pour les camarades Siciliens. Leur œuvre sera féconde puisqu'ils allument la flamme des révolutions, et si le sang coule dans la terre des bergers Syracusains ce ne sera pas un sang inutile.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — « Nous sommes à bout de forces, à « bout de misère. Il nous faut courber la tête, avouer « que nous sommes vaincus, subir sans conditions « le despotisme du capital, enfermer dans nos cœurs « l'espoir d'une prochaine revanche. »

Ainsi se lamentent les délégués mineurs du Pas-de-Calais : sur quoi ils décident la reprise du travail. Ainsi finit toute grève *des bras croisés*. Sept semaines de souffrances, des mois de prison, des expulsions de la mine, un surcroît de misère : voilà le bilan. Les délégués continuent ;

« Mais la démonstration est faite, une fois de « plus, que le travailleur n'a nulle amélioration de « son sort à espérer, nulle équité à attendre que « d'une révolution sociale. »

Et bien, alors !

Les pauvres délégués n'en reviennent pas de leur déconfiture. Ils ne peuvent se l'expliquer. « Des dé- « putés socialistes sont venus nous soutenir, nous « encourager. » Oui, mais ils sont repartis, revenus à Paris, manger leurs 25 francs et préparer des rentrées de fonds supplémentaires. C'est tout ce que peuvent faire des députés. Ils n'ont pas faim, les députés, ils n'ont pas besoin de travail : la grève ne leur taillait aucune réclame, ils l'ont plantée là. Et d'ailleurs, elle ne rimait à rien. Des lors qu'elle se bornait à réclamer des améliorations anodines, qu'elle reconnaissait la propriété patronale, elle devait succomber un jour ou l'autre. Et toute grève analogue aura le même sort : la seule qui ait chance de réussir, c'est celle qui aura pour objectif la reprise de la mine, et l'exploitation en commun par les travailleurs. Jusque-là, chaque grève vaincue accroîtra la force et l'insolence du capital. Il pourra tout se permettre, puisqu'il aura pour lui la force publique et la résignation des exploités.

***

Amiens. — Le compagnon Dumont, qui a pris une part active dans la grève des ouvriers teinturiers amiénois a été arrêté jeudi 16, et poursuivi, selon la formule, pour « entrave à la liberté du travail et voie de fait avec violence ». Voici ce qui s'est passé :

Notre ami ayant rencontré trois de ces sales personnages que l'on trouve toujours dans les grèves, il administra une maîtresse correction à ces suppôts de la bourgeoisie : devant le commissaire de police du quatrième arrondissement il a, dit-on, déclaré qu'étant anarchiste, il n'avait rien à cacher, qu'ayant rencontré des traîtres à la classe ouvrière, il avait cogné dessus et qu'il croyait n'avoir rien à se reprocher. Etre anarchiste et avoir été candidat abstentionniste, plus avoir frappé sur des renégats, en voilà certainement plus qu'il n'en faut pour aller en correctionnelle et être condamné : il vient de l'être à trois mois de prison.

Camarades, Dumont est l'aîné de quatre orphelins, la solidarité s'impose : que ceux qui peuvent distraire quelques gros sous de leurs maigres salaires, envoient leur obole au camarade Paulet, 20, rue Guide, qui les remettra aux intéressants frères et sœurs de celui qui ne croyait pas à la grève des bras croisés.

***

Besançon. — La ligue des antipatriotes a expédié des manifestes qui ont été distribués et ont produit un excellent effet.

Naturellement la police a fait une tête, une sale tête, selon sa coutume, elle chercha par toutes les tracasseries imaginables à empêcher la vente des journaux anarchistes. Elle arrête les vendeurs et les conduit au poste sous des prétextes imaginaires, pas exemple, pour ivresse. Mais les camarades ne lâchent pas pied, et leur attitude énergique oblige les roussins à les remettre en liberté.

L'idée marche et la persécution ne fait que la fortifier.

***

Carmaux. — Dimanche 22 octobre, à Carmaux, était provoquée par le député social-démocrate de Toulouse, Calvinhac, une réunion publique au profit des grévistes du Pas-de-Calais. Dès le début, on jucha au fauteuil présidentiel le ridicule et prétentieux fétiche Calvignac, et Baudin fut acclamé président d'honneur. Un second président d'honneur ayant été réclamé, quelques compagnons, pour faire une diversion, proposèrent Pallas. Les socialistes de Carmaux qui sont, au fonds, des révolutionnaires, auraient certainement ratifié cette proposition. Mais alors, Calvinhac, qui professe une haine et un mépris profond pour les anarchistes — sans doute parce que au contraire de lui ils ne sont pas des ambitieux insatiables, mais sont sincères et désintéressés, — Calvinhac alors se fâcha tout rouge, en essayant vainement de salir Pallas, dont la pure mémoire plane si haut au-dessus de cette boue. De par sa seule autorité Calvinhac évinça Pallas et le remplaça par Jaurès. La réunion se termina ensuite sans incidents, les camarades ne voulant rien provoquer qui put porter préjudice aux grévistes du Pas-de-Calais.

Un mot aux camarades. Ils eurent grandement tort de vouloir mettre le nom de Pallas en si mauvaise compagnie. Pallas, lui, n'a jamais vécu aux dépens du peuple; il n'en a jamais retiré et plus que pour sa part, que son lot personnel de misère et de douleur. Calvignac, lui, puise mensuellement dans la poche du peuple comme maire, il y puise encore — car là encore il n'entend pas ne pas être rétribué — comme secrétaire du syndicat des mineurs. Pallas est mort héroïquement et généreusement pour les morts-de-faim, Calvignac en vit grassement et cupidement. On ne peut pas accoler une si noble mémoire à une pareille personnalité. Laissez Calvinhac à sa mairie ou il est roi fainéant, à ses honneurs, à ses rétributions, mais laissez aussi Pallas planer là haut, dans l'immortel souvenir humain, en son auréole de martyr.

Il nous plaît, pour notre part, à nous l'imaginer, notre sublime Pallas, là-bas, dans les fossés de Montjuich, dressant sous les rayons du soleil méditerranéen, sa vengeresse et rayonnante silhouette, et, les yeux remplis à la fois de la haine inextinguible des tyrans et de l'amour sans bornes pour les déshérités, clamant à pleins poumons, sous les canons des fusils abaissés vers lui, ce cri que, quoi qu'on fasse, on ne parviendra jamais à étouffer : « Vive l'Anarchie ! »

***

Callas (Var). — Pendant que Toulon dépensait 300.000 francs pour abreuver de champagne les esclaves russes, on ramassait au bord d'un fossé, le cadavre d'un vieillard octogénaire, mort de faim. Tout le monde le connaissait et, depuis quelque temps, on remarquait sa face amaigrie, on savait qu'il mourait d'inanition.

Finalement, il s'est affaissé sur un chemin. Personne ne songeait à lui tendre un morceau de pain, un vieillard, un être improductif, à quoi bon, mieux vaut gaver des traîneurs de sabre, soutenir des salopes de haut goût. Le parquet de Draguignan, la gendarmerie, un médecin, tout procède aux constatations légales. Le procureur regrettait de ne pouvoir arrêter le vagabond, le gendarme de le pousser à coups de botte, et le médecin de l'étudier comme un phénomène curieux. Voilà la société.

***

Verviers. — Le compagnon Gustave Mathieu vient encore une fois d'être traqué par la justice. On sait qu'en dernier lieu, sa peine de cinq ans de prison fut réduite à un an. Histoire de ne pas l'acquitter. Comme il avait opposé une énergique résistance aux gendarmes qui l'ont arrêté, ces brutes ont dressé procès-verbal pour outrage aux agents, rébellion, etc... De ce chef, le tribunal correctionnel de Verviers vient de lui infliger quatre nouveaux mois de prison, *qui ne se confondront pas* avec les précédents.

***

Vienne. — Le compagnon Guillot, arrêté à Lyon, jugé et poursuivi pour rebellion et outrages aux agents vient d'être condamné à un mois de prison. En entendant l'arrêt il s'est écrié d'une voix forte : « Vive l'Anarchie ! » Séance tenante le ministère public a pris des réquisitions et le camarade pour ce cri, a récolté *deux ans* de prison ! Cette infamie parle assez d'elle-même sans qu'il soit besoin de commenter. Il n'y a pas de loi qui punisse ce cri de : Vive l'Anarchie ! Les trois grédins ont donc exercé une basse vengeance.

## Espagne

Espagne. — Une bonne nouvelle pour nos lecteurs : très prochainement nous reverrons sur la brèche notre vaillant confrère *La Anarquia*, de Madrid.

Les compagnons Ernesto, Alvarez, Cecilia Fernandez, Edouard Garcia de la Pedrosa et Rufina Manoz, ont été remis en liberté, sous caution de 2.000 pesetas. L'autorité madrilène n'a pas pu encore établir leur participation aux derniers actes de révolte.

La souscription ouverte par *La Tramontane* en faveur de la famille de Pallas et des compagnons arrêtés pour l'affaire de la Grand-Via, s'est montée en une semaine à 702.50 pesetas, ainsi réparties : aux familles de ces camarades 188.40, et à la famille de Pallas, 348.60.

(*De El Corsario.*)

## Italie

Plus un gouvernement se sent ébranlé, plus il devient féroce. Nos amis du *Sempre Avanti* viennent d'en faire l'expérience. Pour quatre articles où le journal disait franchement sa façon de penser sur les choses et les hommes du jour, le gérant a été condamné à *quatre ans et demi* de prison.

Si la Révolution continue son chemin en Italie on peut être assuré qu'il ne les fera pas.

## Etats-Unis

Est-ce qu'il serait donné, une fois par hasard, de rencontrer un représentant de l'autorité tenant à se faire pardonner sa situation, et à se conduire en homme ?

On connaît Altgeld, le gouverneur de l'Illinois qui a fait relâcher comme innocents, ceux de nos camarades qui avaient survécu au massacre de Chicago. Voici qu'il comprend sainement ce que doit être la justice. Une femme avait été condamnée en 1897 pour participation dans le meurtre de son mari. Le père de cette femme était condamné à vie, et la mère à 14 ans de prison. Cette femme a trois enfants : un de 2 ans, un autre de 5 ans, qu'on a été forcé d'admettre dans un asile de secours, et une troisième infirme. Altgeld, étudiant la situation, a dit : « Je considère qu'au point de vue social, la prison pour

subit cette femme fait plus de mal que de bien. La mère serait beaucoup plus utile à la société, en soignant et en élevant sa petite famille; elle le faisait avant sa détention, elle n'y faillira pas si je la fais mettre en liberté.

Et il a ordonné la mise en liberté. Il ajoute, preuve qu'il a bien étudié la situation : « Il y a beaucoup de gens dans cet Etat (Illinois) qui ont les mains rouges de sang, et que la justice n'a pas poursuivis par ce qu'ils ont argent et influence. Ce qui justifie le proverbe : « Habille les pêchers en haillons, et un fétu de paille les percera, habille-les en or, et le bras puissant de la loi ne pourra percer ce vêtement. » Cette justice est injuste, par ce qu'elle ne frappe que le pauvre, le sans amis. »

D'après *Freiheit* du 21 novembre 1893.

# BIBLIOGRAPHIE

Les *Images sentimentales*, par PAUL ADAM, 1 vol. 3.50, chez Ollendorff, rue de Richelieu.

Ce sont les images qui ont traversé le cerveau de M. P. Adam, depuis son enfance jusqu'à ce jour. Elles ont été matière à tartines de journal, puis reliées et refondues, elles font un volume de grosseur honnête, où l'on trouve de tout, excepté quelque chose d'intéressant. M. Paul Adam est venu au monde, on l'a élevé, mis au collège, il s'est lâché dans la vie, a fréquenté des lettrés, des filles, des rastaquouères, des souteneurs de la Villette, et finalement il voudrait être un de ces eunuques philosophes qui regardent s'agiter la foule avec ses passions grotesques.

Mais qu'est-ce que cela peut bien nous faire ?

---

*Leur beau physique* par HENRI LAVEDAN, 1 vol. 3.50, chez Kolb, rue St Joseph, 8.

— Pour les héros de M. Lavedan, pas de question sociale : ils sont millionnaires. Ces messieurs ne connaissent qu'une chose : la toilette. L'un cultive la botte, un autre la chaussette, un troisième le caleçon ; c'est l'homme des dessous ; celui-ci soigne la cravate, cet autre le chapeau, le gant, etc. Chacun dans son genre est génial, irrésistible.

M. Lavedan se garde bien d'apprécier, de juger : il raconte, très simplement et très finement à la fois ; et sa vingtaine de chapitres constitue le plus sanglant réquisitoire contre ces désœuvrés.

Voilà les gens du monde : les élégants qui mènent la haute vie : ils ne pensent pas ; à peine s'ils mangent ; ils ne font que s'habiller et se déshabiller.

Le livre se lit tout d'une haleine, avec un charme qui n'exclut pas une critique amère, et c'est le meilleur éloge qu'on puisse adresser à l'auteur.

---

*Les opinions de M. Jérôme Coignard*, par ANATOLE FRANCE, 1 vol. 3 fr. 50, chez Calmann-Lévy.

Ce M. Coignard est un abbé sans sou ni maille, amoureux des belles filles et de la dive bouteille, mais réduit, par la maigreur de son escarcelle, à se nourrir de philosophie. De quoi il enrage, malgré l'apparente bonhomie de ses conversations. Aussi ne se gêne-t-il pas pour malmener, en paroles, bien entendu, les ministres, qui sont des sots, les académiciens, des têtes vides, l'armée, la justice, etc... L'armée est un ramassis d'imbéciles, racolés par des ruffians, et conduits à la gloire, c'est-à-dire à la boucherie, par des gredins empanachés ou couronnés. Quant à la justice, elle ne s'inspire pas des intentions de l'accusé : elle fait, purement et simplement, œuvre de vindicte sociale : a-t-elle tort ou raison ? Ce point reste dans le doute ; ou plutôt, lisant entre les lignes, on découvre que la belle indignation de Coignard n'est que simple rhétorique, histoire d'amuser le tapis et d'exposer, de manière peu banale, les opinions de M. A. France. En fait, pour l'auteur, l'armée, quoique monstrueuse, est nécessaire, et il faut une justice, malgré sa nuisance, et il faut, malgré ses crimes, un gouvernement. Parce que M. Anatole France et ses confrères en scepticisme ont besoin de vivre à l'abri d'un pouvoir fort, pour digérer paisiblement, et nous déduire à loisir leurs petites histoires. Ces histoires, au fond, ne sont que paradoxes, jeux d'esprit, d'un philosophe qui ne tient pas autrement à nous persuader. Comme dit M. Jules Lemaître, ce sont divertissements de mandarins.

Et cependant, lisez les dissertations de ce brave abbé Coignard, à certains moments, il frappe fort et juste, or la vérité, de quelque bouche qu'elle tombe, est toujours bonne à recueillir.

# COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

PARIS. — Les cours de l'*Ecole d'Anthropologie* ont recommencé vendredi 3 novembre. Ils ont lieu tous les jours de 4 à 6 heures. Les camarades qui peuvent disposer de temps trouveront certainement un profit intellectuel à les suivre.

Demandez le programme, 15, rue de l'Ecole de Médecine.

***

Nous détachons ce fragment d'une correspondance reçue :

Paris, 25 octobre.

Compagnons,

Voici deux francs pour l'œuvre de la brochure à distribuer.

Si vous voulez nous permettre de vous donner notre avis, nous pensons que les camarades feraient bien de rééditer le placard de 1882, l'*Anarchie*, maintenant épuisé et que l'on trouve à grand peine à la Bibliothèque nationale sous la cote L.B $\frac{57}{5101}$. Les théories anarchistes y sont exposées avec une netteté qui frappe l'esprit et qui serait nous le croyons très profitable à la propagande.

De plus ne pourrait-on rien tirer des nombreux manifestes ou affiches publiés par les groupes pendant la période électorale. J'ai vu au cours d'un voyage dans les villes du midi plusieurs affiches différentes, entr'autres une à Nîmes, dont les termes m'ont frappé.

Fraternité.

Un ami et une amie
D. M. et N. M.

Nous prenons note de l'avis de nos correspondants, et si d'autres camarades veulent nous envoyer le leur, ainsi que les documents en possession, ils nous feront plaisir.

***

DIJON. — Les camarades ont pris l'initiative de faire paraître, sous forme de brochure, un journal. Titre : *La Mistoufle*. Tous les compagnons désireux de collaborer à la rédaction de cette feuille peuvent adresser leur copie au compagnon Poirel, 23, rue Vannerie, à Dijon.

Ce, pour activer la propagande.

***

Un camarade nous écrit de Nîmes :

La *grève générale* étant à l'ordre du jour, je crois qu'il est nécessaire que tous les compagnons exposent leur manière de voir sur cette grave question.

Voici la mienne :

Pour amener la grève générale, que devons-nous faire ? Trouver un motif qui frappe la masse des travailleurs de façon à produire un arrêt dans toutes les branches de production. Mais pour qu'un mouvement d'ensemble se réalise, il faut que le point de départ soit un sujet de nature à satisfaire l'intérêt général ; sinon, on n'aboutira à rien.

Pour arriver à un résultat sérieux, il ne faut pas se borner à des revendications impuissantes, telles que : augmentation de 0 fr. 10 sur les salaires, vérification des livres par les syndicats, etc...

L'idée qui doit servir de base, je la trouve dans l'article de *La Révolte*, intitulé : *la grève se généralise* : « C'est lui, le mineur, qui a fait la mine, « chaque mètre de boiserie porte les traces du sang « de ses pères et frères qui ont péri à creuser la « terre, à enfoncer la pioche dans la houille, à « l'extraire pour créer l'industrie moderne, elle leur « appartient. »

On peut appliquer cette formule à toutes les branches de production, et dresser une revendication générale.

Dire, aux travailleurs de l'usine : ce sont vos pères, c'est vous tous qui avez créé cet immense outillage qui sert à l'industrie, il vous appartient ;

— Aux travailleurs des ateliers : c'est vous qui transformez la matière première en objet de consommation ; ils vous appartiennent.

— Aux paysans : ce sont vos pères qui ont desséché les marais, tracé les routes, creusé les canaux, fécondé la terre, défriché les landes : c'est votre travail qui fournit à l'existence matérielle des hommes : cette terre nous appartient. Et ainsi pour toutes les catégories de travailleurs.

Une grève générale provoquée sur cette base aurait un immense effet sur l'organisme social. Il est probable que le mouvement ne se définirait pas d'ensemble, mais il se généraliserait très promptement.

Supposons que les mineurs, après entente internationale, cessent le travail, en proclamant le droit à la mine, bientôt toutes les industries que la mine entretient seraient atteintes, et en premier lieu, les moyens de transport. Par la force des choses, les travailleurs prendraient fait et cause pour les ouvriers de la mine, en proclamant leurs droits à l'outillage industriel. L'arrêt dans la fabrication entraînerait le chômage dans toutes les branches de production. Ce qui mettrait le peuple dans cette alternative : ou mourir de faim, ou prendre au tas les produits dont il a besoin pour vivre. La première supposition n'étant pas admissible, la deuxième s'imposerait : le peuple proclamant son droit à toutes les richesses et à tous les produits.

Ce serait la Révolution Sociale, prélude de l'Anarchie.

***

VALENCE. — Le Groupe d'études sociales informe les camarades que, par suite de difficultés avec le bistrot, il se réunira, dorénavant, les samedi et dimanche, à 8 heures du soir, rue Belle Image, 4, au 1er étage.

Adresser les communications et correspondances, au compagnon A. Benevise, 43, rue Roderie, Valence (Drôme).

***

GENÈVE. — Le compagnon Steiger, 24, rue Thalberg, rappelle aux camarades qui redoivent des *Peste religieuse*, de bien vouloir solder leur compte. Le groupe ayant besoin d'entrer dans ses fonds pour faire une nouvelle édition.

***

ORLÉANS. — Les compagnons Moulinier et Colas désirent entrer en relations avec les camarades de la région, afin de s'entendre pour former un groupe d'études sociales.

Ecrire à Moulinier, ferblantier, à Saint Jean de Ruelle, près Orléans (Loiret).

***

Les imprimeurs de Genève ayant refusé d'imprimer l'*Avenir*, nos camarades préviennent les compagnons que ce n'est qu'un léger retard, ils sont en train de prendre des mesures pour passer outre aux obstacles que leurs suscitent les policiers.

***

La *Revue anarchiste* nous demande d'insérer l'avis ci-après :

« Sur les *Actes de Ravachol*, nous préparons un numéro exceptionnel, qui paraîtra, artistiquement illustré, en janvier.

« Pour nous aider dans cette tâche, nous ne saurions trop prier ceux de nos lecteurs ayant connu le propagandiste ou sachant, sur lui, des choses irrévélées, de nous adresser leurs notes.

« Afin d'étudier toutes les circonstances qui, logiquement, ont amené notre compagnon à bellement agir, des documents ayant rapport à sa vie intime, publique et captive, matérielle et morale, nous sont nécessaires ; seraient-ils d'apparence insignifiante, nous utiliserons précieusement les plus petits détails psycho-physiologiques.

« Ce numéro aura de 80 à 100 pages et sera vendu 1 franc. Pour nous rendre compte du tirage nécessaire, nous invitons nos lecteurs et les groupes de nous dire, dès maintenant, ce qu'ils espèrent prendre d'exemplaires.

« Ecrire à *La France Anarchiste*, 32, rue Gabrielle, Paris. »

***

Les camarades du *Groupe parisien d'aide aux isolés*, font un nouvel appel aux compagnons que leur isolement et leurs maigres ressources empêchent de travailler à la propagande.

On tient à leur disposition journaux et brochures envoyés gratuitement.

Ecrire au compagnon Pierre Daressy, 6, rue Fauvet, à Paris, ou à *La Révolte*.

## A LIRE

*La Misère et le Socialisme agraire en Italie* par H. de Kerdiant dans le *Soleil* du 2 novembre.

*Le jour, 7 novembre. Manifeste des internationalistes*, malgré l'article dans lequel il est encadré.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Un groupe de terrassiers, pour la compagne de Pallas. Un breton, 1 fr. Goujon, 0.50. Maunier, 0.50. Ducordier, 0.50. Grandjean, 0.50. Bachelier et Javotte, 1 fr. Lalleur, dit mort aux pendeurs, 0.50. Un prêt à partir au bagne, 1 fr. Blamon, 1 fr. Un Italien qui crie : mort aux vaches ! 1.50. Desforges qui crie : vengeance, 1 fr. Un sans patrie, 1 fr. Bourceau, 1 fr. Lecerf et sa compagne, 1 fr. Un dans la purée 1 fr. Deniau, 1 fr. Péan, 1 fr.

Total : 15 fr.

Pour la compagne Pallas, les compagnons de Marseille, par J. B. 20 fr. id. Paris. Un groupe de bijoutiers par L. D. 3.50. d'Alais, id. un compagnon 3 fr. id. L. L. à Paris, 1 fr. — R. V. et son ami, 5 f.

Collecte faite pour la famille Pallas, le 6 novembre, au club *Autonomie* à Londres. Remis par L. 13.50.

## SOUSCRIPTION
POUR LA PROPAGANDE PAR LA BROCHURE A DISTRIBUER

Listes précédentes.

A. M. et N. M. 2.10. — P. M. à Saint-Marsal, 0.15. P. à St-Etienne, 0.45. B. à Roanne, 2.40. Mabdi à Charlres, 1.50. S. à Brassac-les-Mines, 0.30. Un ami 1 fr. G. à St-Chamond 0.30. Excédent d'écot à un déjeuner d'amis, 5.75.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes :

Vente de fonds de l'Exposition envoyés par B. de New-York, 65.40. Vente de vieux timbres, envoyés par G. J. 6.50. P. à la Mouline, 1.05. J. Léon et A. Bailly, 2 fr. D. à Speranza, 2 fr. B. à Victor la Coste, 0.26. W. à Adélaïde, 24 fr. F. à Arras, 0.50. Un ami, 0.50. A. B. à Vasigny, 2 fr. D. B. 1 fr. pour Villesse 1 fr. pour la famille Pallas. D. Puisent le haut Berger, 0.15. Jeanquimarche, 25 fr.

## PETITE CORRESPONDANCE

*Débâcle*. — Le compagnon Brault demande si vous avez reçu les six dollars qu'il a expédiés il y a trois mois ? — Le même camarade demande l'adresse du compagnon qui lui a expédié les *Pastes religieuses*.

Paul D. à Lyon demande des nouvelles de A. P. M. de Cette.

F. G. à Arras. — Nous attendrons.

J. D. Fluntern Zurich. — On est édité *Gouvernement révolutionnaire*.

L. à Reims. — Bon. Nous allons réclamer encore.

H. à Ortobello. — Je vous envoi les numéros demandés. — Réclamez à la poste. Le journal est expédié régulièrement.

G. à Avignon. — C'est une gravure de 25 sur 45 environ, sans la marge.

Le compagnon Aubès demande des nouvelles du compagnon B. Combes.

A. L. à Blamont. — Vous êtes inscrit pour un envoi de la 2e brochure. — La *Lutte pour la vie* ne paraît plus.

Un de nos camarades demande l'adresse d'un compagnon de Vitré ?

Groupe anarchiste : *Les réfractaires et déserteurs réfugiés à Londres*.

Tous les compagnons de province qui ont reçu des manifestes « En Russie », sont priés d'en accuser la réception.

Le compagnon Dotou, de Bordeaux, aux compagnons du Groupe des Réfractaires de Londres, a reçu envoi.

Le compagnon Fabre demande des nouvelles du compagnon Tosca.

*Le compagnon M. demande aux camarades qui ont étudié l'idée, de s'occuper un peu de mots, le voici refusés de la monnaie dans les rapports sociaux.*

T., à Londres. — La *Société mourante*, à 1 fr., sera prête dans 6 semaines.

R., à Ortobello. — Bien reçu timbres.

T., à Podensac. — B., à Nîmes. — N., à Toulouse. — P., à Rive-de-Gier. — J. de M., à Bruxelles. — B., à Marseille. — D., à Speranza (10 fr.). — L., au Havre. — L., à Maubeuge. — T., à Mézières. — M., à Armentières. — P., à St-Etienne. — M., à Vienne. — *Semper Avanti* (2). — D., à Zurich. — L., à Lyon. — S., à Peyrins. — T., à Mezières. — D., à Carmaux. — D., à Reims. — D., à Roubaix. — B., à Spring-Walley. — Z., à Nice. — V., à Lodève. — L. B., à St-Nazaire. — O., à Beauvais. — H., à Brest. — A., à Cette. — V., à Lille. — M., à Troyes. — F., à Amiens. — B., à Lyon. — R., à Jemmapes. — M., à St-Etienne. — L.-T., à Nantes. — L., à Verviers. — C., Ch.âteauroux. — P., à Bourges. — D., à Rennes. — R., à Nice. — S., à Brassac-Zisly. — F., à Arras. — Agence, Genève. — T., à Mac Donald (2). — A. A., à St Savournin. — T., à Limoges. — H., à Alais. — G., à Beaucaire. — M., à Trélazé. — S. P., à Bordeaux. — L., à Milwaukee. — D., à Rouen. — *Mercure de France*. — B., à Puget-Ville. — F. B., à Cognac. — D., à Roubaix. — P.-A., à Angers. — H., à Brest. — B., à Annonay. — M., à Troyes. — M., à Nonancourt. — D., à Bordeaux. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Les camarades des XIIIe XIVe et XVe arrondissements sont priés de se trouver samedi à 9 h. du soir chez Mechin, md de vins, 23, rue de Vanves.

Samedi, 11 novembre à 8 h. 1/2 du soir, salle Mazard, 13, rue Saint-Hippolyte, conférence publique par le groupe des Ve et XIIIe.

*Un conseiller municipal est inscrit pour la contradiction.*

Tous les camarades sont invités.

Groupe l'Idée Nouvelle. — Un punch-conférence aura lieu le vendredi 17 novembre à 8 h. 1/2, dans les salons du Café Corraza (Palais-Royal, galerie et rue Montpensier, 12).

Avec le concours de MM. Paul Adam, Jean Ajalbert, Victor Barrucand, Jean Carrère, Charles Chatel, A. Retté, Decrept, A. Hamon, Bernard Lazare, J.-H. Rosny, de Mme E. Collot, etc., etc.

Bernard Lazare parlera sur la *Liberté*.

Entrée : 60 centimes.

On trouve des billets au siège du groupe, 62, bd Beaumarchais.

CHICAGO, 11 NOVEMBRE 1887

Quelques camarades ennemis de l'autorité, tombèrent victimes de la bourgeoisie. Afin de renouveler la mémoire de tous les compagnons, afin de mettre en lumière les actes qui se sont produits à Chicago, actes renouvelés assez souvent depuis quelques temps, nous convoquons les camarades à la *Grande Soirée familiale*, organisée par la Jeunesse antipatriote, le samedi 11 novembre 1893, à 8 h. 1/2, 70, rue d'Angoulême, au 1er étage.

Chants, poésies revolutionnaires et conférences, par un compagnon.

Entrée : 0 fr. 15 pour les frais.

A l'occasion de l'aniversaire de l'assassinat de Chicago, un certain nombre de compagnons de Paris, organisent pour le samedi 11 novembre 1893 à 8 h. 1/2 du soir, salle de la maison Blanche, en face la mairie de Saint-Ouen, une Grande soirée familiale précédée d'une conférence sur les Potences. Tous les revolutionnaires sont invités ainsi que leurs compagnes.

Entrée : 0,50, donnant droit à une consommation.

LILLE. — Le Groupe les Forçats de Lille invite les compagnons de Lille et des environs ainsi que les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte* à l'assemblée qui aura lieu mercredi, 15 novembre, à huit heures du soir, estaminet de la petite pointe, Léon Gambetta, coin de la rue André, pour le départ d'un conscrit qui va rejoindre à l'Anglaise.

BORDEAUX. — Les compagnons sont priés d'assister d'urgence à la réunion du Groupe qui aura lieu le samedi 18 novembre, à 8 h. 1/4, cours Victor-Hugo, 25.

1. — Communications importantes.

2. — Entente pour la tournée du compagnon Sébastien Faure.

LONDRES. — Groupe anarchiste : *Les Réfractaires et déserteurs réfugiés à Londres*. Réunion du groupe le dimanche 12 novembre 1893 à 3 heures de l'après-midi au club « Die autonomie », salle du 1er étage, Widmill Street. Tous les camarades, qui, partisan d'une propagande anti-patriotique de longue haleine, sont cordialement invités à assister à cette réunion. Ordre du jour : De la nécessité d'une cotisation hebdomadaire. — Compte-rendu financier.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

Extrait d'un compte rendu de l'exécution capitale de l'empoisonneur A. Neill :

« Le trouble nerveux était si violent qu'on craint qu'il succombât à une attaque d'épilepsie avant d'être conduit au supplice. »

Quelle sollicitude !

Sur les 23,000,000 francs encaissés par la banque de Monte-Carlo, 1 million a été affecté au fonds de réserve et 800,000 francs ont été distribués à divers journaux. Il n'y a pas que le baron de Reinach.


## En Vente à LA RÉVOLTE

—o—

*Le Révolté*, septième, huitième et neuvième année, cartonnée, chaque.... 5 »
*La Révolte*, de la première à la cinquième année, chaque..... 6 »
*Mémoire de la Fédération jurassienne*..... 2 »
*Supplément littéraire de la Révolte*, premier et deuxième volume, chaque.. 10 »
*Le Salariat*, Kropotkine..... » 10
*Les Prisons*, Kropotkine..... » 10
*Entre Paysans*..... » 10
*Evolution et Révolution*, Elisée Reclus..... » 10
*Le 11 novembre*, (eau-forte)..... 1 75
*Bakounine*, (burin)..... » 35
*Proudhon*, (burin)..... » 35
— (ensemble)..... » 50
*La loi et l'autorité*..... » 10
*L'Anarchie dans l'évolution socialiste*..... » 10
*Esprit de Révolte*..... » 10
*Dieu et l'Etat*, Bakounine..... » 60
— — (avec portrait)..... 1 »
*Un Siècle d'attente*, par Kropotkine..... » 10
*Défense d'Etiévant*..... » 10
*L'Agriculture*, Kropotkine..... » 10
*La Société au lendemain de la Révolution*..... 1 »
J. Grave, prise dans nos bureaux..... » 60
*Les hommes et les théories de l'anarchie*, par A. Hamon..... » 10
*La Grande Révolution*, Kropotkine..... » 10
*Aux Jeunes gens*, id..... » 10
*La Conquête du pain*, id..... 2 75
*A mon frère le Paysan*, E. Reclus..... » 05
*Paroles d'un Révolté*, Kropotkine (édition à 3.50)..... 1 25

**En préparation :**

*La Société mourante et l'Anarchie*, J. Grave, préface de Mirbeau (édition populaire)..... 1 »
*Conférence anarchiste*, Kropotkine..... » 10


*Le Gérant-Imprimeur* : J. BILLOT.

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

L.I.S.G. COLLECTIE UGO FEDELI

SEPTIÈME ANNÉE, N° 10 — DIX CENTIMES — DU 18 AU 24 NOVEMBRE 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA VENGEANCE

La semaine dernière une dépêche annonçait qu'une bombe venait d'éclater au *Liceo*, le théâtre le plus luxueux de Barcelone, tuant une vingtaine de personnes, en blessant une cinquantaine.

La dépêche ajoutait que cet attentat était dû aux anarchistes qui voulaient venger Pallas, que ce soit vrai ou faux, la légende s'est faite : pour tout le monde maintenant ce sont les anarchistes qui ont jeté la bombe, et, chose étrange, parmi les anarchistes dont la vie est plutôt faite de solidarité et d'affection mutuelle, il s'en est trouvé très peu pour désavouer complètement cet acte, tel que l'ont présenté les dépêches. La plupart y ont applaudi.

Cela dénote un état d'âme que la bourgeoisie fera bien de méditer.

Elle a été féroce et impitoyable pour les anarchistes, elle les a traqués comme des fauves. Pour une parole plus forte qu'une autre à la tribune, pour un article plus violent que d'habitude dans un journal, pour affiliation à un groupement anarchiste, c'était des années de prison qu'elle distribuait, alors qu'elle tolérait des violences bien autrement fortes chez ceux de son monde. Pour de simples délits sur la voie publique où d'autres auraient attrapé huit jours de prison, un anarchiste était sûr d'avoir six mois.

Qui sème le vent récolte la tempête.

Traqués, mal menés, persécutés, les anarchistes, dont la raison d'être est de combattre l'autorité et l'exploitation, n'ont plus eu de ménagements à garder. Ils ont accepté la lutte et se sont défendus. La bourgeoisie redouble de férocité, elle n'a réussi qu'à provoquer des représailles.

En France elle faisait assommer de coups les compagnons de Clichy qui avaient voulu affirmer, les armes à la main, leur droit de manifester; quelques temps après, on essayait de faire sauter les juges qui avaient prononcé la condamnation de nos camarades.

Le jour où devait passer en jugement l'auteur des explosions, sautait la boutique du délateur qui l'avait livré à la police (1).

En Espagne, l'exécution des insurgés de Xérès, aurait engendré l'acte de Pallas dont l'exécution aurait engendré l'explosion du *Liceo*. Les bourgeois parlent de mettre les anarchistes hors la loi — n'y sont-ils pas déjà ? — de les emprisonner en masse, de les traquer sans pitié. — La veille de l'explosion de Very, la bourgeoisie avait fait emprisonner tous les anarchistes qu'elle connaissait, cela empêcha-t-il la vengeance de s'accomplir ?

La violence entraîne la violence. Plus les anarchistes seront persécutés, plus âpre deviendra la lutte qu'ils soutiennent. Lorsque la bête est acculée, elle force sur les assaillants. Que la bourgeoisie en fasse son deuil, elle ne pourra plus arrêter les revendications.

Fidèle à son habitude, obéissant à sa couardise habituelle, et à ceux qui la paient, la presse bourgeoise a répandu des larmes intéressées sur les victimes dont elle se moque absolument, réclamé l'arrestation des anarchistes qu'elle redoute si fort.

Jusqu'à M. Clemenceau, ce Robespierre en papier mâché qui s'apitoie et anathémise :

« Mais tuer, broyer des malheureux qui sont en dehors de la bataille apparemment, sans autre raisqn que le besoin du meurtre pour le meurtre et du sang pour le sang, cela ne s'était pas vu depuis Néron. La dynamite fait du premier fou une machine de carnage plus dangereuse que Néron lui-même. »

Certes, si nous avions la bombe en mains et qu'il nous fallut la jeter au milieu d'une assemblée de bourgeois anonymes, sachant qu'elle va tuer femmes et enfants, quelle que soit notre haine de la classe bourgeoise, plus d'un parmi nous, reculerait devant cette hécatombe.

Mais peut-être aussi, si nous avions souffert encore davantage de cette horrible société qui broie tant de malheureux, s'en trouveraient-ils aussi parmi nous qui n'auraient pas ces scrupules.

Les ruffians de la politique devraient songer à une chose, la guerre s'est déplacée, on souffre toujours des institutions politiques, on les abomine, mais on ne hait plus les hommes politiques sachant que leur disparition n'amènera aucun changement, on se contente de les mépriser. C'est tout ce qu'ils valent.

La guerre est devenue sociale, on voit que tous nos maux viennent des institutions économiques. C'est aux individus qui les représentent que vont les haines des exploités. Et dans cette guerre-là, personne n'est en dehors de la lutte. On en crève ou on en vit.

Etait il plus activement que les bourgeois du *Liceo* mêlé à la lutte, l'ouvrier mineur qui, par solidarité avec ses camarades avait pris part à la grève, puis, que les compagnies minières ont férocement rejeté sur le pavé, et que la misère vient de pousser au suicide, en se faisant sauter, lui aussi, par la dynamite.

Est-ce que, davantage, que le plus obscur bourgeois, ils sont dans la lutte active ceux qui crèvent de misère, meurent de froid ou de faim, ou passent une vie triste et misérable, sans avoir jamais pu assouvir complètement un de leurs désirs ?

Des millions de pauvres souffrent et meurent dans notre société sans jamais s'être inquiété de la place qu'ils y occupaient et qu'ils auraient dû y tenir ; sans jamais s'être demandé d'où venait le luxe de leurs exploiteurs ? Pourquoi ceux-ci avaient tout à satiété sans rien produire ? Pourquoi eux-mêmes n'avaient, en retour de leur production que la misère et les privations ? Cela les a-t-il empêché d'être emportés par la tourmente ?

La lourde machine sociale ne les en a pas moins broyés, ils sont morts à la peine, à côté des richesses et du luxe qu'ils avaient contribué à produire, après avoir passé leur vie dans la misère et les privations.

Ils étaient pourtant hors de la lutte et c'est sur eux qu'est retombé tout le poids de la guerre !

Le bon bourgeois qui n'exerce aucune industrie, n'exploite directement personne, vit des rentes que lui rapporte son capital placé en valeurs de banque, peut, lui aussi, se croire hors de la lutte : La société est mal organisée ? il y a des misérables qui crèvent de faim ? Oh ! que cela est triste ! qu'il en est marri ! il les plaint de tout son cœur ? Peut-être même, participera-t-il à quelque fête de bienfaisance, et se fendra-il de son louis pour venir en aide aux détresses que lui signale son journal. Avec cela, il a la conscience tranquille, il a aidé, autant qu'il a pu, à réparer les injustices du sort ; il n'est pas mêlé aux choses de la politique ; n'a jamais apporté une entrave aux revendications des miséreux ; son capital rapporte, mais n'employant personne, il ne peut-être accusé d'exploitation, on ne peut donc le rendre responsable du mal qui sévit sur cette vallée de misère. Tout est pour le mieux !

Par contre, s'il y a des exploités qui se contentent de l'aumône que leur jettent les repus, assez avachis pour ne plus souffrir dans leur dignité, il y en a d'autres qui ont raisonné leur misères, scruté les causes qui l'engendrent et ne veulent plus l'endurer.

A l'heure actuelle quelques-uns des exploités ne veulent plus accepter de crever de faim. Témoin, le compagnon Villisse qui tirait sur la foule acclamant les sbires du pendeur de Russie, témoin ce Leauthier, dont parlaient les journaux d'hier, qui, à bout de ressources, a tenté d'assassiner ce diplomate bulgare, disant qu'en tuant un bourgeois, il était sûr ne pas frapper un innocent.

Ils se sont dit que leur misère était faite du luxe des riches, que leur excès de travail provenait de la paresse et du faste des parasites. Ils se sont rendu compte que si leurs enfants étaient vêtus de guenilles, et mangeaient parfois du pain sec c'était pour que les femmes des bourgeois puissent étaler, dans des théâtres somptueux, des rivières de diamants sur leur gorge à l'air, de la soie et de la dentelle, s'emmitoufler de fourrures, alors qu'il y en a qui vont pieds-nus.

Et rien que le fait d'attribuer aux anarchistes la bombe du *Liceo*, prouve que la bourgeoi-

(1) Mais un point qui est resté obscur et qui mériterait pourtant d'être éclairci, ce serait de savoir qui avait fourni les renseignements à la police, renseignements qu'elle fit publier par les journaux, et qui lui permirent d'accuser Ravachol des explosions, alors que rien encore n'aurait dû lui faire connaître sa présence à Paris.

sie s'en inquiète au milieu de son luxe et qu'elle commence à comprendre qu'il y en a qui ont le droit de lui en demander compte.

Certes, pour en arriver à exécuter cet attentat, il faut avoir le cœur creusé par la haine, corrodé par les souffrances endurées. Pour qu'un anarchiste dont la préoccupation maîtresse est celle de la justice, puisse en arriver à applaudir, froidement, la mort de tant de personnes coupables seulement d'être de la classe des privilégiés, il faut qu'ils soient bien profondément ulcérés.

Que les bourgeois qui sont atteints, leur jettent l'anathème, c'est la logique humaine.

S'ils réfléchissent aux misères qu'engendre l'ordre social dont ils tirent leur profit, aux vies humaines fauchées par leur avarice, ils devraient s'étonner que Paris existe encore.

## Dans les Publications

### (De Langue Espagnole)

*Sauvons-nous!...*

Un de plus!...

Victime de l'injustice sociale, il a eu le courage d'un héros, la constance et la sérénité du martyr.

Torturé par la misère, il a fait un acte de haute justice; condamné, il a marché à la mort la tête haute, foudroyant du regard ses misérables exécuteurs.

Il fut une victime parce qu'il souffrit la faim et la misère, parce qu'il fut exploité et tyrannisé, parce qu'il fut prolétaire, parce qu'il endura toutes les injustices que la Société actuelle réserve à l'homme qui est né pauvre.

Il fut un héros, parce qu'ayant conscience de l'esclavage qui pesait sur ses frères, il s'est révolté contre la société bourgeoise, il a fait à ses idées anarchistes le sacrifice de la vie.

Il fut un martyr, par ce qu'il est mort pour ses convictions, parce qu'il a souffert d'un visage impassible tous les tourments que lui ont infligés les riches et les satisfaits.

Un de plus au catalogue de nos martyrs!

Un de plus à venger!

Du sang, toujours du sang!

La société bourgeoise nous abomine.

Le peuple ignorant ne nous comprend pas.

Les uns nous jettent en prison, nous martyrisent, nous condamnent au dernier supplice.

Les autres regardent avec indifférence le sacrifice de tant de vies d'hommes généreux qui luttent pour le bien-être et l'émancipation de l'humanité.

Aux victimes succèdent les victimes, aux martyrs les martyrs!

Et le peuple demeure impassible en présence de tant de barbarie!

Quand donc ce peuple, ce peuple qui peine et qui souffre, ce peuple toujours exploité et tyrannisé comprendra-t-il que ces martyrs versent leur sang pour sa cause, dans son exclusif intérêt?

Le 6 octobre est une date que nous n'oublierons jamais.

Elle nous rappellera un sacrifice et une vengeance.

Anarchistes, travailleurs, vous tous qui souffrez sous l'oppression capitaliste, souvenez-vous des dernières paroles du martyr:

La vengeance sera terrible.

Vive l'Anarchie!

(*El Despertar*, New-York, 1er novembre).

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Annonay (Ardèche). — Voici que l'idée pénètre dans ce pays de montagne, où l'on vénérait jusqu'ici l'autorité, où l'on se résignait à une vie dure et précaire. Quelques camarades ont pris l'initiative de parler aux miséreux de leurs droits: on les comprend, on les approuve, on attendant qu'on adopte leurs théories. Dernièrement, à l'occasion d'un départ de conscrits, on a fait ressortir les horreurs de la vie de caserne, de l'esclavage, et les jeunes gens étaient tout oreilles. Malheureusement, le préjugé autoritaire subsiste encore vivace, à ce point que nos amis ne peuvent trouver une salle pour leurs réunions. Mais ils ne se découragent pas pour cela, et quand leur nombre aura grossi, ils sauront bien s'imposer dans la localité.

***

Angers. — Toujours la grève des cordonniers. Elle prend une tournure nouvelle, grâce à une canaillerie des patrons. Ces gredins ont résolu de tourner la difficulté. Ils ont loué, à Doué-la-Fontaine, près d'Angers, un établissement où ils vont faire fabriquer de la chaussure à bon marché. Ils ont racolé tous les individus sans travail: maçons, terrassiers, valets de ferme, etc... Ils espèrent, en trois mois, former des ouvriers, et par la réduire à la famine les vrais cordonniers. C'est un calcul qui pourra leur coûter, pendant les mois d'apprentissage, quoi qu'il arrive, comme dit le compagnon qui nous envoie ces renseignements, depuis le temps que les vrais cordonniers ne font rien, ils auraient pu se fabriquer des bottes pour marcher à la conquête de leurs droits.

***

Bourg. — Encore un haut fait à l'actif de la *justice* et de la *propriété*. Le garde particulier du bourgeois Babouin trouva un miséreux, du nom de Bellissant, en quête d'un lapin dans les bois du dit Babouin. A la vue du chien de garde, le miséreux déguerpit; l'autre lui envoya un coup de fusil dans le dos, et le tua.

On organisa la comédie judiciaire: le gardien fut traduit, pour la forme, en Cour d'assises, et naturellement *acquitté*. Sur le simple soupçon d'avoir voulu voler des lapins, le compagnon Forêt, fut, on s'en souvient condamné à mort, il avait essayé de porter la main la sacré-sainte propriété.

Et voilà ce que messieurs les bourgeois appellent la justice distributive!

***

Brest. — Samedi 11 novembre a eu lieu en la Salle de Venise une réunion familiale à l'occasion de l'anniversaire des martyrs de Chicago.

L'assistance se composait d'environ 400 personnes parmi lesquelles à peu près une centaine de compagnes. Au début une bonne copine chante une chanson révolutionnaire et se fait applaudir par l'auditoire tout entier. Puis c'est le compagnon Meunier qui prend la parole. Il fait l'apologie du procès des martyrs de Chicago et conclut à la non responsabilité des condamnés; puis le copain fait le martyrologe des garottés de Xérès; des guillotinés de France, tel que Ravachol; de Pallas, fusillé en Espagne, etc., etc., qui sont tous morts héroïquement pour la cause: l'humanité.

Puis parlant de l'explosion de Barcelone, dans laquelle, comme le disent tous les journaux bourgeois, c'est la société d'élite qui a été atteinte, le copain dit qu'une société de barbares comme on nous appelle ne pouvait s'y trouver pour payer des places qui se louaient jusqu'à 25 francs et plus.

Meunier continue en disant que la Société d'élite chancelle partout et fait appel à l'énergie des compagnons, pour que le jour du chambardement arrivé les socialistes-révolutionnaires soient près pour l'action commune.

Puis enfin viennent les chansons anarchistes et les poésies révolutionnaires et la tombola annoncée, après quoi on se sépare au chant de la *Carmagnole* entonnée par l'assistance debout. Excellente soirée pour la propagande anarchiste.

***

Givenchy (Pas-de-Calais). — Il y a ici une centaine de mineurs. Ils attendaient tranquillement l'issue de la grève. Le village était calme, on n'y voyait ni policiers, ni soldats, ni gendarmes.

Passe une brigade de ces brutes, racolant pour le compte des compagnies. Quelqu'un crie dans la foule: Vive la grève!... Un gendarme saisit son revolver, et tire dans le tas. Un homme tombe, mortellement atteint: on l'enterre, le lendemain, au petit jour. Il n'en est que cela. Peut-être même le gendarme aura-t-il une récompense, pour avoir *fait son devoir*. Et la grève est finie.

***

Laon. — Conférence par le compagnon Grosjean devant un public spécial, celui de la Cour d'Assises. Le camarade était poursuivi pour provocation des militaires à la désobéissance, et outrage à la magistrature. Son interrogatoire s'est transformé en discussion entre le président et lui, sur les théories anarchistes. L'accusé (style judicieux) les a développées devant un nombreux public, ou se trouvaient beaucoup de soldats. Finalement, on l'a condamné à six mois de prison et 1,500 francs d'amende. Remarquez ces 1,500 francs: ça veut dire six autres mois, à l'aide de la contrainte par corps: un tel point à la justice, qui organise elle-même des réunions où l'on fait d'excellente propagande.

***

Saint-Ouen. — Le compagnon Gallo nous signale une nouvelle canaillerie de la police à son endroit. Non content de le voler, on a tenté, dimanche dernier, de lui enlever son jeune fils, âgé de treize ans. Les policiers affichaient la prétention d'enfermer l'enfant dans une maison de correction jusqu'à sa majorité. Ils ont été vertement reçus par le compagnon, sa femme et sa fille, qui les ont obligés à déguerpir. Il existerait, paraît-il, une loi qui permet à l'Etat d'enlever les enfants lorsque les parents ne les élèvent pas dans le respect des institutions bourgeoises.

Puisque ces drôles invoquent la loi, ils devraient se souvenir qu'il en est d'autres (le Code Pénal notamment) qui poursuivent le vol, et ne pas laisser dire que certains agents de l'autorité, farouches contre les anarchistes, seraient coutumiers de doubler viser les poivrots qu'ils rencontrent. Mouchards et escarpes, ça peut aller ensemble; mais alors on remule ses petites fonctions sans inquiéter les travailleurs.

## Italie

Comment on pratique le respect de la liberté individuelle!

Dimanche dernier, 5 novembre, une réunion d'anarchistes était tenue à Milan. A peine la discussion avait commencé, qu'une foule de policiers envahit la salle, mirent les menottes aux soixante-trois assistants, et les transportèrent en sûreté voitures à la prison.

C'est un crime d'être anarchiste. Nous sommes hors la loi. Ne vous étonnez donc pas que quelques-uns s'en souviennent, de temps à autre, en vous mettant hors l'humanité.

## Espagne

*Les bombes de Barcelone*. — On ne sait rien de positif sur l'explosion dans le théâtre de Barcelone. Le seul fait positif, c'est que, pendant la représentation de *Guillaume Tell*, au théâtre du Lycée, une terrible explosion s'est produite dans le parterre du théâtre. Il y a eu quinze ou vingt personnes, hommes et femmes de tuées, plusieurs blessées.

Une terrible panique s'est alors produite. Le gaz n'avait pas été éteint, autrement il y aurait eu infiniment plus de tués et de blessés dans la poussée qui s'est produite aux portes.

Le gouvernement a saisi l'occasion au bond pour faire la chasse aux anarchistes de Barcelone. On a arrêté tous les compagnons; on perquisitionne chez tous les côtés. Toutes les garanties constitutionnelles, qui prétendent précisément garantir les citoyens contre l'arbitraire des enragés, — toutes ces garanties sont suspendues par une loi vite votée. On pourra donc arrêter, condamner, exécuter sur un simple soupçon.

La France, domestique servile de tous les réactionnaires, s'apprête à faire la chasse aux anarchistes français. L'Espagne veut prendre l'initiative d'un Congrès international contre les anarchistes.

C'est tout ce que l'on sait, le reste est du roman fabriqué par les policiers et leurs alliés fidèles, les journalistes.

Le télégraphe avait commencé par annoncer que deux bombes avaient été jetées des galeries dans le parterre. L'une avait éclaté. L'autre fut trouvée intacte sous une chaise, elle aurait frappé quelque chose de mou. Il ajoutait que l'anarchiste qui les avait jetées était arrêté au moment où il descendait

de la galerie. C'était Soldani, italien. Le télégramme faisait sensation.

Mais, depuis lors, le télégraphe en a rabattu tous les jours ; et aujourd'hui, il ne reste plus rien de cette fable des premiers moments.

Au lieu d'une bombe, on en aurait trouvé quatre du même type, sous les chaises du parterre. Elles n'avaient donc pas été jetées de la galerie !

Ensuite on apprit que *personne n'a rien vu jeter, ni par Soldani, ni par personne autre.*

Personne, dans un théâtre bondé de public, *n'a rien vu* tomber des galeries ; ni quatre, ni trois, ni deux, ni une bombe !

Samedi, Soldani n'avait plus rien jeté. Le télégraphe disait cependant qu'il avait sur lui un mouchoir *percé* de trous, qui correspondaient aux vis des bombes inexplosées, trouvées dans le parterre. Mais plus un traître mot pour l'accuser d'avoir jeté la bombe !

Lundi, l'agence Reuter était encore plus explicite. Voici textuellement, ce qu'elle nous apprenait :

« Le pouvoir exécutif a maintenant les mains libres. Il va procéder sommairement contre les anarchistes. Ceux qui ont été arrêtés jusqu'à présent, « l'ont été sur de simples soupçons ». Les vrais coupables peuvent être ou ne pas être parmi eux. *En tous cas, il n'existe aucune preuve tangible contre ceux qui ont été arrêtés.*

***

Nous comprenons le sentiment de haine qui a dû s'emparer des camarades espagnols après l'exécution de Pallas. Nous comprenons aussi la haine *contre la bourgeoisie entière* qui a dû s'en emparer soudain, après l'explosion terrible qui a détruit la semaine passée la ville de Santander, tué un millier d'hommes, femmes et enfants et détruit une ville entière, simplement à cause de la cupidité d'un exploiteur.

On sait que le vaisseau explosé avait à bord 1700 caisses de dynamite, destinées à être vendues clandestinement aux mines. Sur ces 1700 caisses vingt seulement furent déclarées à la douane. Elles furent débarquées aussitôt et remisées sur le quai. Alors que le vaisseau prit feu, personne ne se doutait qu'il eût 1680 caisses de dynamite à bord. La foule se pressait autour, pour sauver la cargaison, ou pour admirer l'incendie. Un autre vaisseau était venu s'amarrer bord à bord, pour aider le déchargement.

Personne ne soufflait mot des 1680 caisses que le vaisseau en feu contenait dans sa quille, lorsque, à un moment donné, le propriétaire du vaisseau cria : *Sauve qui peut ! la dynamite va prendre feu*, et sur ces mots, l'explosion inouïe se produisit, se produisit, semant le deuil dans un milieu de familles et mettait le feu à la ville.

Mille hommes tués, une ville détruite, pour satisfaire la cupidité d'un patron ! On ne parlait que de cela la semaine passée, et on comprend les haines qui surgissaient dans les cœurs.

***

Espagne. — L'explosion de Barcelone a mis le comble à la fureur aveugle des gouvernants. Par toute l'Espagne, les anarchistes sont traqués, jetés en prison, on parle de les déférer aux conseils de guerre, plus expéditifs et plus impitoyables que la juridiction civile. La persécution, si elle fait des victimes, amènera de nouveaux défenseurs à l'idée. En attendant, nous devons mentionner la disparition du journal anarchiste « *El Productor* ».

Dans un manifeste, publié par « *El Corsario* » du 5 novembre, les compagnons expliquent pour quelles raisons le journal cesse de paraître. D'abord il n'a jamais fait les frais. Il a vécu six ans sans pouvoir équilibrer les recettes et les dépenses. Non par la faute de ses lecteurs. Mais, chaque grève lui a coûté, chaque acte arbitraire, chaque désastre de famille mettait les camarades dans l'impossibilité de faire face aux frais d'abonnement. Puis est survenue l'affaire Pallas. Et, sur l'instigation des policiers, tous les imprimeurs de Barcelone ont refusé de prêter leurs presses. Ceux qui n'opposaient pas une mauvaise volonté formelle affichaient des exigences telles, qu'elles équivalaient à un refus. Enfin, ce qui est à noter, et de très près, les rédacteurs du journal donnent un troisième motif : « Il est avéré que dans notre pays, comme dans plusieurs autres, se sont créés de *nouveaux courants* révolutionnaires, logiques ou non, que nous n'apprécions pas pour le moment, mais dont force nous est de tenir compte ; d'autre part, on a inventé et propagé cette calomnie que l'existence de « *El Productor* » était comme une chape de plomb, pesant sur toutes les initiatives et paralysant les meilleures intentions. Cette calomnie, à force d'être répétée, a fini par ouvrir une énorme brèche dans notre camp. »

Pour toutes ces raisons, dont une seule est suffisante pour tuer le journal, les compagnons ont résolu, comme ils disent, de *brûler leurs vaisseaux*, et de cesser la rédaction.

Ils ajoutent :

Mais si « *El productor* » disparaît, nous autres ne disparaissons pas, nous continuerons à servir la grande cause de l'anarchie par tous les moyens en notre pouvoir : restent à régler deux questions : la répartition des sommes recueillies pour les détenus ; la publication du Mémoire sur la Conférence de Chicago.

La première sera opérée par les soins de « *El Corsario* », le mémoire sera rédigé et publié aussitôt que seront parvenus les documents originaux.

La Rédaction de « *El Productor* » envoie son salut révolutionnaire à tous les compagnons, et réitère ses vœux pour le prochain triomphe de l'Anarchie.

***

On connaît les démêlés de l'Espagne avec le Maroc. Les deux États sont en guerre, et voici comment se comportent les magnanimes Espagnols, qui n'ont pas assez d'anathèmes pour l'explosion de Barcelone.

Extrait d'un journal officieux :

« La charge (des Espagnols) a été brillante et « terrible. Beaucoup d'ennemis sont tombés *et ont* « *été achevés*, parce qu'il était impossible d'arrêter « la fureur des soldats. On ne les a contenus qu'après « qu'ils eurent *décapité* les prisonniers.

Voilà la guerre, voilà ce que produit l'idée de patrie, voilà cette civilisation qu'on célèbre à l'envie : c'est la barbarie purement et simplement.

Nous n'avons reçu cette semaine aucun des journaux anarchistes espagnols. Si le silence continuait nous prendrions des mesures pour que les camarades d'Espagne ne soient point privés de la lecture d'une publication anarchiste.

***

Hollande. — Les camarades socialistes-révolutionnaires de Hollande ont beaucoup progressé depuis les derniers événements. Leur fédération se composait en 1891 de 56 sections ; elle en comprend actuellement 118. Elle dispose de quatorze journaux, dont l'un, le *Recht voor allen* paraît trois fois la semaine. Tous ces journaux, franchement hostiles à la tactique des endormeurs parlementaires, proclament que dans leurs luttes de classes, les travailleurs devront lutter par tous les moyens possibles, légaux ou illégaux, pacifiques ou violents. »

Les anarchistes hollandais publient deux journaux : *Anarchist* et *Licht en Waarheid* (Lumière et Vérité).

(*Rapport sur le mouvement ouvrier*, publié en français).

# BIBLIOGRAPHIE

*Una Questione ardente*, par Napoleone Colajanni. — Brochure publiée à Rome, via Poli, 20, dans la « Bibliothèque de la *Rivista Popolare*, 0 fr. 30.

Dans cette brochure « Une question Brulante », Colajanni prouve avec un grand luxe d'arguments et avec une véritable éloquence que les affaires d'Aigues-Mortes et autres tueries de ce genre sont uniquement dues à la concurrence des travailleurs, qui, pour avoir un morceau de pain se ruent dans la servitude des salaires de famine. Les ouvriers se haïssent et s'entretuent quand ils se disputent la pitance. Unis contre les patrons ils s'aimeraient en frères.

Mais que faire pour résoudre cette « Question brûlante » de la solidarité ouvrière ?

Que faire ?

C'est ici que triomphe la platitude parlementaire ? M. Colajanni, qui est député, n'a pas de conseil à donner, mais, dit-il, « cette question commence heureusement à être l'objet des travaux législatifs ! »

Dormez sur les deux oreilles, ouvriers ! On pense à vous dans cette boîte !

***

Vient de paraître : l'*Almanach du Père Peinard*, en vente, 4 bis, rue d'Orsel, 0,25.

Nous n'avons pas encore eu le temps de le lire, mais il contient des dessins des plus suggestifs.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

Nous reproduisons le rapport ci-après, adressé par le Dr Longo à ses collègues de la Société médicale du XVIIe arrondissement :

« Messieurs et chers Confrères,

» J'ai l'honneur de demander à notre Société de vouloir bien adresser aux Pouvoirs publics le vœu suivant :

« Tout être humain ne pourra habiter un local « d'une capacité intérieure à *cent mètres* cubes. »

» Je n'ai pas besoin de vous dire, Messieurs, combien est loin de l'idéal l'état actuel des logements dans notre arrondissement, principalement dans les quartiers pauvres. D'énormes blocs de maçonnerie, sans cour suffisante, obscurcissant la rue sont subdivisés en cellules obscures, qu'on décore du nom d'appartement ou de logement. Dans chaque logement sont entassés la famille, le chien, le chat, les oiseaux, — sans compter les fleurs, qui exhalent de l'acide carbonique pendant toute une nuit de huit heures. Chacun de ces logements, vous le savez tous, est en moyenne d'une capacité de trente mètres. Vous savez tous que la plupart de ces logements sont composés d'une seule pièce, tout à la fois cuisine et chambre à coucher, que cette pièce est diminuée, quant à sa capacité, par le mobilier. Tous vous connaissez la conclusion de cet état de choses : la maladie, la misère, la mort. Je vous demande de pousser le cri d'alarme.

» Disons bien haut ce que la physiologie, l'hygiène et surtout notre pratique nous enseignent.

» Pour la vie humaine, il est indispensable d'introduire, par la respiration, de l'air dans nos poumons. Chaque inspiration introduit dans nos poumons 500 centimètres cubes d'air. Deux inspirations de 300 centimètres chacune soit 600 centimètres, ne renouvellent pas aussi bien l'air pulmonaire qu'une seule de 500. En d'autres termes, nos inspirations sont plus fréquentes dans un air confiné, et malgré leur répétition, le renouvellement de l'air pulmonaire ne se fait pas aussi bien que par des inspirations moins fréquentes dans un air pur.

» Quatorze à dix-huit respirations se font par minute, 20,000, chiffre moyen, en 24 heures, pour lesquelles il est nécessaire d'avoir 10,000 litres d'air pur, soit 10 mètres cubes.

Il ne suffit pas d'avoir 10 mètres cubes d'air, il faut chasser du local l'acide carbonique que nous expirons. En 24 heures 500 litres, soit 16 litres par heure. Or, vous savez que 4/1000 d'acide carbonique dans l'atmosphère qui nous entoure, est un chiffre qui ne peut se dépasser. Seize litres d'acide carbonique expirés par heure, c'est de quoi vicier 4 mètres cubes (16/5000 = 4/1000). Le minimum d'air qu'un homme puisse exiger est donc de 4 mètres cubes par heure — en ne considérant que la quotité d'acide carbonique. Je ne vous apprendrai rien en vous rappelant que les hygiénistes ont élevé ce chiffre à 10 mètres cubes par heure. Car, vous savez qu'il y a autre chose dans un local que de l'acide carbonique ; que le feu dans la cheminée recèle, la lampe qui fume, prennent l'oxygène utile, rejettant les gaz les plus dangereux. Laissons cependant le chiffre adopté par les hygiénistes, de dix mètres cubes par heure, et tenons-nous en seulement à celui de 4 mètres cubes, au-dessous duquel survient l'asphyxie.

Quatre mètres cubes d'air pur, par heure, sont nécessaires à la vie dans un lieu clos. A-t-on le droit de considérer un logement comme un lieu clos ?

Oui !

Un malade, une vieille femme, un nouveau-né ne peuvent sortir, il redoutent le froid, ils mettent des bourrelets aux portes, aux fenêtres, et ne se décident une fois par jour à entr'ouvrir une petite lucarne que lorsque l'asphyxie commence son œuvre par ces mille petits signes que nous connaissons tous. Lorsque la porte s'ouvre, l'air qui parvient dans le logement clos, c'est de l'air qui a passé de chambre en chambre dans toute la maison, passé de chambre en chambre dans toute la maison, vaste caserne, de l'air qui est allé ventiler déjà les alvéoles pulmonaires du tuberculeux d'en haut, du

catharreux d'en bas. A chaque entrebaillement de porte, c'est l'odeur ammoniacale des cabinets; c'est le graillon de la cuisine. A chaque ouverture de la fenêtre, c'est le tapis d'en haut qu'on secoue, et dont la poussière, population tourbillonnante de milliards de germes entre dans le logis de dessous. Plutôt que de s'exposer à tous ces inconvénients, combien de fois n'avez-vous pas entendu les malheureux répondre : « J'aime mieux ne pas ouvrir et ne respirer que nos odeurs à nous. » Enfin, pendant la nuit, tout est calfeutré, et l'air se sature de gaz funestes.

Oui, mille fois oui, un logement est un lieu clos, il faut, par être humain, adulte ou nouveau né, 4 mètres cubes d'air pur à l'heure. Quatre mètres cubes à l'heure, c'est 96 pour 24 heures. Le logement restant clos et vide doit avoir une capacité de 96 mètres cubes. Estimons, pour être au dessous de la réalité, à 4 mètres cubes, la capacité du mobilier et nous aurons les *cent mètres cubes* demandés pour chaque unité humaine.

Mais les hygiénistes, avec raison, demandent 10 mètres cubes d'air pur à l'heure et non 4, ou aller les prendre ? dans la cour, dans la rue. Tout local de 100 mètres a droit de prendre 6 mètres cubes d'air pur par heure. Par un temps calme, dans une rue étroite, aux étages inférieurs, la prise de ces 6 mètres est difficile; il faut une rue large ou tout au moins une cour large. Il faut également que le local ne soit pas subdivisé en pièces trop petites ou l'air ne pourrait plus circuler.

Ce n'est pas tout. La lumière est aussi nécessaire que l'air. C'est dans une rue large, dans une cour spacieuse, que le local prendra sa lumière.

Résumant ma requête d'une façon pratique, je viens vous demander l'envoi aux pouvoirs publics des conclusions ci-vantes.

Considérant que l'air et la lumière sont nécessaires à la vie; que l'air et la lumière sont distribués en quantité très insuffisante aux habitants des quartiers pauvres, la société des médecins du XVII^e^ arrondissement exprime les vœux suivants :

1° Tout lieu d'habitation devra avoir une capacité *minima de cent mètres cubes* pour chaque unité humaine.

2° Ce local prendra jour sur une rue dont la largeur sera égale au moins à la hauteur totale de la maison, ou sur une cour à surface égale à un carré dont le côté mesurera la hauteur de la maison.

3° Chaque pièce de ce logement devra être d'une capacité minima de 30 mètres cubes et être percée d'au moins une fenêtre à surface minima de deux mètres carrés.

D. Longo.

Ce vœu, inspiré par un profond sentiment d'humanité, qui honore la science, n'avait aucune chance d'être accueilli par les pouvoirs publics, aussi les médecins auxquels il a été lu, se sont ils empressés de le repousser, tout en reconnaissant le bien fondé de ses desiderata.

### LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE

Bien que nous soyons censés vivre sous le régime de la souveraineté populaire, rien n'est, en réalité, moins conforme aux théories d'une véritable démocratie, que les institutions corrompues et corruptrices qui nous régissent aujourd'hui.

Le peuple qui, dans de généreux emportements, a maintes fois versé son sang pour conquérir une liberté idéale, est maintenant aussi avancé qu'il y a un siècle sous le rapport des droits, purement illusoires d'ailleurs, que le suffrage universel a eu la prétention de lui octroyer.

Souverain en titre, il est totalement frustré de ses attributions essentielles par des tyranneaux hypocrites qui, sous le couvert de la légalité, s'emparent des pouvoirs dont il est le seul dépositaire.

On a beau le flatter en affirmant qu'il est maître de ses destinées; on finira par comprendre qu'on ne saurait mentir plus impudemment, puisqu'il est de toute évidence que rien n'est plus faux.

Sous ce régime de la bourgeoisie opportuniste, le peuple a autant de libertés qu'il en avait au temps de la monarchie absolue; il n'en a aucune.

Avec cette différence qu'il avait alors le sentiment de son esclavage moral, tandis qu'aujourd'hui il croit sincèrement posséder une souveraineté qui, de fait, lui échappe entièrement.

On objectera qu'il nomme lui-même ses mandataires ? c'est encore un sophisme, un argument absolument spécieux.

Car ne sait on pas, d'une part, de quelle façon scandaleuse se font ces consultations populaires ? Au moyen de quelle corruption insensée, de quelles falsifications des résultats, de quelles tromperies manifestes on parvient à *faire* les élections ?

Et ignore-t-on, d'autre part, la conduite de nos députés lorsqu'ils sont élus ?

Infidélité à leur programme, tripotages honteux, dilapidation de la fortune nationale, voilà comment nos représentants librement élus, exercent en notre nom la souveraineté que nous leur déléguons.

Il y a, du haut en bas de cette savante organisation destinée à capter la volonté populaire, une pourriture si complète et qui décèle si bien l'infamie de ceux qui l'exploitent, que l'écroulement de tout cet édifice n'est plus assurément qu'une question d'années peut-être même de mois.

E. Millay.

(Le *Chablais Indépendant*)

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Toulon. — Tous les révolutionnaires anarchistes se réunissent au Comptoir Marseillais, 62, Cours Lafayette, le mercredi, samedi, dimanche au soir, pour la propagande; et le dimanche, après midi, pour l'apéritif.

Chaque fois, causerie intime par un copain. Le groupe demande, à un camarade de Paris ou tout autre grand centre, de lui indiquer *par lettre* la manière de s'y prendre pour organiser une soirée familiale.

Correspondre avec Delaporte.

***

La *Revue anarchiste* (n° 7, du 15 au 30 novembre) publie sur la grandeur d'une page un portrait avec signature autographe de « Paulino Pallès », dessiné paa L. Hayet. — « Il n'y a pas d'innocents », par Gabriel Randon. — « La grève », par Théo Praxis. — « Des Faits » par les Uns. — « Un ennemi du peuple », par Victor Barrucand. — « Pour m'expliquer », par Camille Mauclair. — « Lettre d'Allemagne », par Karl Hartzer. — Au Théâtre-Libre. — « Œuvres et ouvrages », par Emile Hilde. — « Périodiques, Placards, Sur les murs, Expositions, Brochures de propagande, Conférences ».

13 cent. le n°. Bureaux : 32, rue Gabrielle, Paris.

***

Nous avons reçu pour le groupe d'*Aide aux isolés*, 1.80 de J. D. P. à l'Arbresle.

## A LIRE

*Le mineur de Béthune*, par Tony Révillon. — *Radical* du 12 novembre 1893.

*Leur Pitié*, par Séverine, *Journal*, 11 novembre.

*Les amis du bien* par A. France. — *Echo de Paris* du 15 novembre.

La *Vieille Gourgandine* par E. Bergerat. — *Journal* du 14 novembre.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1,482 fr. 29.
Du 12 novembre : 130 fr. 36.
L. à la Villette, 0 fr. 45 ; Stens, à Arras, 5 francs; C., à Houdau, 0 fr. 50; *vente de vieux timbres*, 5 fr. ; R., à Marseille, 2 francs ; G., à La Palisse, 1 franc ; D., à La Villette, 3 francs. Total : 16 fr. 95.
Total général : 1,629 fr. 60.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 807 fr. 11.
Du 12 novembre : 6 francs.
De la part d'Auguste et Marianne pour la famille Pallas, 1 fr. ; Id., 0 fr. 50 ; Véron de Montfort, pour les familles Decamps et Pallas, 2 francs ; Rouveyrolles, 5 francs ; G. à La Palisse, 1 fr. 50; M. à Saint-Etienne, pour les enfants de Pallas, 0 fr. 60 ; pour Willisse, 1 franc. Total 11 fr. 60.
Total général : 879 fr. 71.

Nous avons 60 francs à envoyer à Barcelone, sur la souscription du 3e versement de Pallas ; mais, étant donnés les événements, ne sachant en quelles mains pourraient tomber la somme, nous attendons.

## SOUSCRIPTION
### POUR LA PROPAGANDE PAR LA BROCHURE À DOMICILE

Listes précédentes : 28 francs.
L. L., 1 fr. 50 ; M. à Saint-Etienne, 1 franc ; un groupe de sculpteurs sur bois, 3 francs.
Total : 5 fr. 50.
Du 12 novembre 13 fr. 65.
Total général : 57 fr. 45.

## PETITE CORRESPONDANCE

*Insurgé*. *Revue Anarchiste* : Prière d'envoyer aux numéros parus et 2 exemplaires chaque semaine à Lomans, marchand de journaux. Adresse : A. Bollo, Hiraumont — Rocroy.

Marseille. — Groupe des Sans-Patrie. Pour les brochures demandées, adressez-vous à Nicolet, 17, rue du Progrès, à Chaux de-Fonds (Suisse).

Le compagnon Saurel, 15, rue de l'Hospice, à Cette, demande à correspondre avec le compagnon Chapodan.

Les compagnons Coudon et Vitre de Lyon sont priés de donner leur adresse ?

M. à Nancy. — Ai envoyé les portraits. — Réglement tous les mois pour éviter les frais de poste.

P. D. au Hâvre. — Envoyons *Parole* et *Conquête* à la Société Mourante dans un mois.

*El Rebelde* et *El Corsario*, envoyez des exemplaires à Antoine Bernaben, à Saint-Eugène (Oran) Algérie.

C. à Agen. — L. à Reims. — B. à Lyon. — P. à Choisy-le-Roi. — F. à Liège. — N. à Toulouse. — D. à Alger. — G. à Marseille. — C. à Argenteuil. — M. à Saint-Denis. — H. à Rotterdam. — P. P. au Hâvre. — B. à La Machine. — 261 à Pierrefeu. — D. à Bordeaux. — D. à Roanne. — P. M. à Beaune. — R. à Pamiers. — J. H. à Rotterdam. — S. à Bucharest. — J. de M. à Bruxelles. — L. rue de la Tombe, Issoire. — S. à Nimes. — G. à Cambrai. — B. à Lyon. — L. à Maubeuge. — M. à Chaux-de-Fonds. — M. à Auxerre. — H. à Tonnerre. — P. à Saint-Etienne. — B. à Seraing. — R. à Bordeaux. — V. à Lille. — P. A. à Angers. — P. à Saint-Nazaire. — Br. à Lyon. — M. à Chantenay. — G. à La Bastide-Rouairoux. — M. à Nonancourt. — Reçu timbres et mandats.

## CONVOCATIONS

Paris. — Groupe « *la Jeunesse antipatriotique du XI^e^* ». Réunion samedi 18 novembre 1893, à 8 heures 1/2, salle Normand, 92, boulevard Menilmontant.

Tous les jeunes gens sont invités à venir discuter sur la question de patrie.

Amiens. — Dimanche 19, à 5 h. du soir, salle Lévêque, grande soirée familiale au profit de la famille Dumont et de Gustave Mathieu, détenu à la prison d'Amiens.

Ordre du jour

Conférence sur l'Anarchie, chants, suivis d'une grande Tombola.

Avignon. — Nous faisons appel à tous les révolutionnaires sans distinction d'opinion ni d'école, voulant par une vigilance constante combattre nos oppresseurs par tous les moyens qui sont à notre disposition.

Nous espérons que tous les misereux répondront à notre appel pour la cause qui nous est si chère.

Réunion samedi 18 et dimanche 19 novembre, Bar du Printemps, place de l'Horloge.

Bordeaux. — Les compagnons sont priés d'assister d'urgence à la réunion du Groupe, qui aura lieu samedi 18 novembre, à 9 h. 35, rue des Menuts, local du Groupe *la Jeunesse libre*.

1. Communications importantes.
2. Entente pour la tournée Sébastien Faure.

*Le Gérant-Imprimeur* : J. Billot

Paris. — Imp. J. Billot, 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNÉE, N° 11 — DIX CENTIMES — DU 25 NOVEMB. AU 1er DECEMB. 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'ANARCHIE S'IMPOSE

Ils sont forcés d'en convenir, nos gouvernants, nos bourgeois que la peur rend féroces : l'évidence leur arrache cet aveu pénible : l'idée anarchiste a pénétré les cerveaux : et chaque jour amène de nouvelles recrues impatientes d'en finir avec l'infamie sociale. Il y a quinze ans, lors de l'apparition du *Révolté*, les anarchistes existaient à peine, disséminés dans quelques localités connues : l'année dernière, au meeting qui suivait l'arrestation de Ravachol, rien qu'à Paris, 3,000 compagnons se solidarisaient avec le hardi démolisseur, et des télégrammes d'adhésion affluaient de tous les points du monde. Depuis lors, le mouvement n'a fait que s'agrandir, et l'idée sollicite les intelligences dans toutes les classes de la société.

Les plus obtus des bourgeois, les possédants, les membres de l'Académie, reconnaissent qu'il y a quelque chose à faire. Mais quoi ? Ils ne le savent au juste, et ceux qui le devinent n'ont pas le courage d'en convenir. L'un propose la charité, cette honte ; l'autre, la participation aux bénéfices, un leurre ; un troisième, la création de caisses de retraite, un palliatif dérisoire. Pas un ne veut regarder en face le problème ; pas un ne veut avouer que la solution, la seule, est dans la suppression de l'autorité, sous toutes ses formes, dans le groupement libre des initiatives, et dans la transformation de la propriété : cependant ils sont bien et dûment avertis. C'est désormais un fait : plutôt que de tendre lâchement la main au coin d'une rue, les résolus sont décidés à faire des exemples, à revendiquer, de haute lutte, leur part de ce qui appartient à tous.

On arrête un compagnon, on le jette au cachot : et la presse vendue le calomnie, cherche à dénaturer le caractère et la portée de son acte. On les a vus, cette semaine, à l'œuvre ; toute la meute a lancé sa bave, c'est à qui arriverait le premier dans la course à l'ignominie, à la délation. On voyait réunis, dans un touchant accord, et les bourgeois féroces des *Débats*, et les pontifes du *Temps*, et les souteneurs, et les loups cerviers, et la bande des rastaquères qui se servent de la plume comme de la pince-monseigneur, et les jolis messieurs dont le métier, l'art de vivre consiste à étaler, dans les feuilletons, les secrets d'alcôve des filles haut tarifées : tous ces honnêtes gens ont insulté les anarchistes : nous sommes des fous, quand nous ne sommes pas des criminels.

Et après ?

Le bourgeois qui a bien dîné, trouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et que les trouble-fête sont des misérables dont il faut purger la société. Mais, pour un qui tombe, dix autres se dressent, aussi implacables, aussi logiques que leur compagnon. Et voici que vous avez affaire à des révoltés *conscients*. En voici un sur le compte duquel vous ne pouvez entasser vos ordures : il a un passé sans reproche, même à votre point de vue : c'est un ouvrier laborieux, modeste, tranquille, que votre avarice a jeté sur le pavé : il réfléchit, il s'arme, et plutôt que de se jeter à l'eau, comme une fillette en désespoir d'amour, d'allumer un réchaud, comme un esclave abruti de résignation, il va droit à l'ennemi, et frappe un jouisseur, sûr, comme il le disait, de ne pas frapper un innocent.

Qu'importe la victime ? Et même, qu'importe le justicier ? Ce qu'il faut voir, c'est l'idée qui arme son bras, c'est la contagion, l'heureuse contagion de cette idée qui va faire de tout exploité un juge impitoyable de son exploiteur. Ah ! vous n'avez pas fini, voleurs, de trembler pour votre caisse et pour votre peau : votre terreur durera autant que votre lâche égoïsme : dussiez-vous recourir aux mesures les plus féroces, bâillonner la presse anarchiste, emprisonner rédacteurs, conférenciers, militants de toute allure, toutes les précautions que vous prendrez se tourneront contre vous. Comme dit le compagnon Leauthier : « la semence est jetée, rien ne l'empêchera de germer.. » Tous les anarchistes pensent de la même manière sans se connaître : on n'a pas besoin de se voir...

A cette heure, aux champs comme à la ville, dans le plus humble village comme au cœur de Paris, des hommes se lèvent qui ont conscience de leur droit à la vie, et qui sont résolus à le faire triompher. Sans doute, nous ne sommes pas les premiers : toujours et partout, depuis que l'homme exploite l'homme, il s'est trouvé des révoltés. Mais la plupart, isolés d'ailleurs, obéissaient à une impulsion purement instinctive ; on étouffait leur voix dans leur sang, et la terreur achevait ce que préparaient le despotisme et l'ignorance. Le droit était violé, une fois de plus ; il l'est depuis des siècles et des siècles. Mais enfin nous voyons l'aurore de cette *justice immanente* annoncée, en un jour de franchise, par un de vos tribuns. En nos jours s'est levée une race d'hommes qui a reconnu, et qui proclame le droit à la Révolte. Entendons-nous, toutefois, il ne s'agit pas de crier sur les toits : il faut piller, voler, assassiner, etc..... ce sont propos d'énergumènes sans consistance, et le plus souvent d'agents provocateurs. Et ça ne rime à rien, d'autant qu'on peut répliquer au conseilleur : Eh bien, et toi qui pousse les autres à la révolte, pourquoi restes-tu à noircir du papier, à saliver dans une réunion publique, au lieu de mettre la main à la pâte, comme les camarades. En bonne foi que répondre ?

Ce qu'il faut dire, ce qu'il faut ne pas se lasser de répéter, c'est ceci : Même en l'état actuel de l'agriculture, la terre produit amplement de quoi nourrir tout le monde ; l'outillage industriel assez perfectionné pour produire à bon compte tous les objets nécessaires à la consommation ; et cependant des milliers, des millions d'êtres humains meurent de misère ou de faim. Pourquoi ? par ce qu'une bande de voleurs, les nôtres ou leurs pères, ont accaparé la terre, en n'abandonnant à qui la cultive que juste de quoi ne pas crever à la peine ; parce que d'autres ont accaparé la machine, l'atelier, la mine, ...., qu'ils produisent et surproduisent, et préfèrent engorger leurs magasins plutôt que de donner au producteur sa part légitime du produit.

Eh bien, paysan, cette terre qui devrait te faire vivre, cette maîtresse avide que tu fécondes de tes sueurs, on te l'a volée, elle est à toi, tu peux la reprendre ; ouvrier, cet outillage, ces machines, c'est toi qui les a créés, qui les mets en œuvre : « à toi de les reprendre, si tu veux vivre libre ; mineur, c'est toi qui as creusé ces puits, c'est ton sang qui a cimenté ces boisages, c'est ta vie qui s'échappe par la fumée des hauts-fourneaux : la mine, mais c'est toi qui l'a faite, donc elle t'appartient : ainsi de suite, pour chaque classe de travailleurs. On ne dit pas à tel ou tel individu : révolte toi ! On dit à tous : voilà votre situation économique, elle est lamentable, et pourquoi, parce que ceux-là seuls consomment qui précisément ne produisent pas. Est-ce une situation révoltante ? Si oui, si ton tempérament te pousse à l'action, à l'action *consciente*, tu ne feras que reprendre ce qui t'est légitimement dû. Sinon, si tu te résignes à être exploité, ravale tes larmes, refoule tes angoisses, laisse au logis ta femelle et tes petits qui crient famine, et va dans la rue, va suivre la charogne illustre du boucher qui fusilla tes frères en 71, va reluquer les broderies des hauts fonctionnaires que tu engraisses de ton labeur, va contempler d'un œil bêtement attendri les esclaves du pendeur moscovite qui daigne boire ton champagne et empocher l'or du dernier emprunt.

Heureusement, comme nous le disions au début, les cerveaux s'éclairent, l'idée les pénètre, elle s'empare de leurs forces vives. Chaque jour grandissent parallèlement l'épouvante des bourgeois et la puissance de l'idée anarchiste : le sang des martyrs est une semence de révoltés. Décidément les grands jours se lèvent, jours d'épreuve peut-être, mais aussi jours de triomphe ; car la société, telle qu'elle est aujourd'hui, n'en a plus pour longtemps.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. — Les journaux bourgeois ont imprimé une masse de sottises, à propos du discours filandreux de Coppée. Il avait quelque chose de bon parce qu'il attirait l'attention des possédants sur la question sociale.

Est-ce que d'aventure on suppose qu'ils en ignorent l'existence ? Ils la connaissent bien et très bien.

comme tout ce que l'on a fait soi-même, artisans du paupérisme, frères de la misère, ils la connaissent, comme on dit, dans les coins. S'ils en frissonnent, qu'on ne croie pas que ce soit par ce que ses souffrances, leur œuvre, leur mettent au cœur des étreintes de douleur. Pas du tout. C'est parce qu'ils savent qu'elles ne peuvent être guéries que par un remaniement complet de la société, et que la société, pour eux, c'est le droit de spéculer, de s'enrichir, de tailler à merci ceux qui n'ont rien.

Et Coppée a répété cette sottise, il y aura toujours des pauvres.

Eh bien, non, il n'y aura pas toujours des pauvres, un jour viendra où la société, grâce à l'anarchie, sera organisée de telle sorte que tout individu de par son droit d'être humain, aura le pain de la vie matérielle assuré.

Et ce jour là sera supprimée la charité, cette insolence des conquérants à l'égard des conquis.

***

Nous détachons du récit publié par le *Temps*, au sujet d'une conversation qu'un de ses correspondants aurait eue avec Léauthier, le passage suivant. Il s'agit de la lecture des journaux anarchistes :

J'ai trouvé leurs articles assez « forts » (dans le sens d'excessifs). Mais quand j'ai eu souffert, quand j'ai vu combien il était difficile de gagner son pain, quand j'ai eu un peu d'expérience de la vie, j'ai vu que ces journaux avaient raison et je me suis mis à les lire avec passion. Je les lisais sans cesse et je pensais toujours à ce que j'y avais lu. Je travaillais cependant. J'ai toujours travaillé jusqu'à ces derniers temps. Qu'est-ce que je demande à la société, aux bourgeois ? Pas l'aumône, mais du travail. Si l'on ne m'en donne pas, je proteste contre cette organisation sociale qui est impuissante à m'occuper pour me faire vivre. Comme je ne suis rien dans la société, si ma protestation n'entraîne pas un scandale, qui attire forcément l'attention sur mes griefs, c'est comme si je ne me plaignais pas. C'est pourquoi j'ai essayé d'assassiner un bourgeois. J'ai cherché un homme qui eût la rosette, ce qui est bien la marque qu'on est bourgeois. Je l'ai trouvé au bouillon Duval. J'ai frappé. Remarquez que je ne veux pas voler, non. Je me suis même livré pour mieux montrer qu'en tuant, je ne faisais autre chose que de la propagande.

— Vous aviez le dessin de tuer n'importe qui, moi même ?

— Vous même comme un autre. Vous n'avez pas la rosette, mais vous marquez bien, ça suffit.

Le fonctionnaire dit à son prisonnier que les gens nécessiteux n'ont qu'à s'adresser à l'assistance publique.

— Ah oui ! une fichue organisation. Avant d'être secouru, il faut attendre longtemps ; on a le temps de mourir. Et puis je ne veux pas recevoir l'aumône.

— Aviez-vous des relations avec des anarchistes de Paris ?

— Aucune. Tous les anarchistes pensent de la même manière sans se connaître. On n'a pas besoin de se voir.

— Cependant vous avez écrit à Sébastien Faure ?

— Parce que je l'ai connu à Marseille. Ah ! vous l'avez lue cette lettre ? Comment la trouvez-vous ?

Léauthier pose cette question de l'air satisfait d'un homme qui aurait écrit un chef-d'œuvre.

— Vous « posez » donc, vous aussi, comme Ravachol ?

— Je ne pose que devant un appareil photographique, réplique Léauthier avec vivacité, mais sans colère.

L'interlocuteur de Léauthier lui demande s'il y a des anarchistes à Marseille.

— Beaucoup. Il y en a partout, dans les villes et même à la campagne, ne vous y trompez pas. On « respire » ces idées-là maintenant, et quand même le *Père Peinard* et la *Révolte* ne paraîtraient plus, ça ne ferait rien. Le parti progresserait quand même. La semence est jetée ; rien ne l'empêchera de germer.

L'anarchiste poursuit par une attaque à fond contre l'armée. Il affirme ensuite qu'il n'y a pas de fous dans sa famille, et comme le fonctionnaire lui fait remarquer qu'il y a un Dieu qui nous juge tous :

— Un Dieu ! s'écrie-t-il, un Dieu ! Vous croyez à ça ? Je n'ai jamais cru à un Dieu, ni n'ai fait semblant d'y croire. Un Dieu !

Et il hausse les épaules.

— Vous avez joué votre tête.

— Si vous croyez que je ne le sais pas !... Je ne me fais aucune illusion, allez ! Avant d'agir, j'avais tout calculé. Je savais que l'on me guillotinerait. Je marcherai à l'échafaud avec courage, avec la tranquilité que vous me voyez en ce moment, de la même manière que je vais rejoindre ma cellule 50.

C'est sur ces mots que l'entretien a pris fin.

***

Besançon. — Les compagnons Magnien et Fasola ont été arrêtés au moment où ils placardaient des affiches : A bas le Tzar ! — Ces affiches glorifiaient l'explosion de Barcelone, recommandant au peuple au premier coup du tocsin de guerre, de se précipiter sur les propriétaires et de leur faire rendre gorge, au lieu d'aller à la frontière, et enfin d'offrir au dernier tzar, non des fêtes, mais une bombe.

Magnien a été condamné à deux jours de prison, pour avoir crié : Vive l'anarchie ! à ceux qui crient à bas l'anarchie, le gouvernement promet une place de mouchard ou un bureau de tabac.

***

Lyon. — La bourgeoisie affolée vient de montrer une fois de plus le cas qu'elle fait de la propriété, quand ce n'est pas la sienne. Lundi matin, une bande de policiers s'est ruée dans les bureaux de l'*Insurgé*, on a procédé à un pillage en règle, papiers, lettres personnelles, brochures, et tout ce qui concerne le journal. Ils n'ont pas fait d'arrestations : ce n'était pas dans le programme : on sauvera la société un autre jour.

***

Marseille. — En temps ordinaire, tous les Français sont égaux devant la loi. C'est-à-dire qu'on pourrait, à la rigueur, appliquer la loi à tout contrevenant. Dans la pratique, ça n'arrive jamais. Les lois sont faites pour être violées, au bénéfice de ceux qui les font, au préjudice de ceux qui les subissent. Quant aux anarchistes, il est entendu que ceux-là sont hors la loi.

La semaine dernière, un engin explosif a éclaté près de la salle de garde de l'hôtel du commandant du 15e corps : on en a été quitte pour la peur et pour une violente commotion. Le général était d'ailleurs absent, ce que personne n'ignorait à Marseille. Aussitôt la presse bourgeoise de hurler que les anarchistes voulaient sacrifier de malheureux soldats, etc.... Et, sur le champ la police se met en campagne. Vous croyez qu'elle cherche les auteurs de l'attentat ? Pas le moins du monde. Elle n'en veut qu'aux anarchistes : arrestations arbitraires, violations de domicile, perquisitions brutales, tous les procédés policiers sont mis en œuvre. Dans la seule journée de lundi, 20 novembre, 66 compagnons ont vu leur maison envahie, mise à sac par la bande des mouchards. Et l'on n'a rien trouvé que des journaux.

Il fallait pourtant faire un exemple. Et l'on a mis la main sur un dynamiteur qui voulait se faire sauter lui-même. Un pauvre diable sans travail et sans espoir s'apprêtant à faire partir une cartouche de dynamite qu'il avait placée..., dans sa bouche. Un mois de prison, pour détournement de dynamite au préjudice d'une compagnie minière. On n'a pas osé le poursuivre pour tentative de meurtre. Et cependant c'était facile. Le ministère public était de force à soutenir que ce malheureux causait un dommage à la société en la privant d'un esclave, d'une machine qu'elle aurait pu exploiter longtemps encore. Ça viendra : mais il arrivera peut-être autre chose qui fera réfléchir nos gouvernants.

***

Puget-Ville (Var). — Après l'orgie, il faut payer la casse. Et chez nous, on n'a pas perdu de temps. Sitôt partis les Moscovites, s'est présenté monsieur le percepteur, avec sa note de contributions, *immédiatement* exigible, sous peine de saisie, vente aux enchères, etc..., le tout par ordre de nos gouvernants. Pour surcroît de malechance, les autorités locales nous ont *dotés* d'un *chemin de fer du littoral* construit uniquement pour donner de la valeur à des terrains improductifs, et emplir certaines poches. De ce fait, on nous impose vingt centimes par francs pendant 99 ans. Et le chemin de fer ne marche pas ! Et il ne marchera pas !... Il n'a rien à véhiculer en faits de produits du littoral.

Mais il a amené des louis dans pas mal de caisses besogneuses, et nos bons votards récoltent ce qu'ils ont semé.

## Espagne

Excepté *El Corsario*, journal anarchiste arrivé ce matin, nous n'avons cette semaine aucune correspondance d'Espagne, aucun journal, à parties pour ces *socialistes* qui ne sont point pour déplaire au pouvoir, et qui fulminent contre l'attentat de Barcelone. Comme tout le monde, nous sommes informés que le gouvernement fait arrêter tous les anarchistes qu'il marche à pieds joints sur sa loi, et qu'il se réduit aux conjectures à propos des auteurs de l'explosion. Cela ne l'empêche pas de décréter l'état de siège, de déférer nos amis au conseil de guerre et va commander froidement des assassinats : il figure que la terreur fera cesser les actes de révolte, plus une force est comprimée, plus elle éclate avec violence, et puis, le temps de l'anarchie est à la fin venu.

## Italie

En Sicile le mouvement communiste-révolutionnaire prend de jour en jour de l'extention et revêt un caractère menaçant pour la cause de l'ordre. Les *Fasci dei Lavoratori* (faisceaux de travailleurs) se propagent dans cette île épuisée par la misère comme une traînée de poudre ; chaque jour voit des révoltes nouvelles contre la force publique, des communes entières refusent de payer les impôts. Il est sévèrement interdit aux soldats de frayer avec la population. Chaque semaine, on envoie des sous-officiers aux compagnies de discipline, à cause de leurs relations avec les révolutionnaires.

Plusieurs provinces du nord, entre autres les Romagnes de l'Emilie sont prêtes à répondre par un soulèvement général aux représailles que le gouvernement menace d'exercer en Sicile. Allons, en marche, comme dit le *Sempre Avanti*, ça marche si l'on va de l'avant.

## États-Unis

Hasting. — Nous traversons dans les Etats-Unis une crise terrible, et nos camarades d'Europe ne pourraient se faire une idée des souffrances qu'ont à subir les ouvriers dans ce pays si riche. Déjà au printemps les usines et les mines commencaient à se fermer et des millions d'ouvriers se trouvaient sans travail durant tout l'été. Comme toujours la misère était plus grande dans les villes. Dans les petits centres, les ouvriers pillaient les fermiers, et comme la récolte était bonne et les fruits en abondance, ces derniers n'étaient généralement pas trop regardants.

Les patrons ont, comme toujours, profité de la situation et partout et dans tous les corps de métiers, les réductions de salaires se sont suivies rapidement, tant et si bien que là où l'on travaille un peu, l'ouvrier gagne à peine de quoi vivre. De plus, dans bien des places, les ouvriers ne peuvent se faire payer le peu qu'ils ont gagné. Je pourrais citer bon nombre de places, non-seulement dans la Pennsylvanie, mais dans presque tous les autres états ou les ouvriers travaillent actuellement pour une maigre pitance qu'ils se procurent dans les magasins des compagnies, mais ne voient jamais un sou en payement de leur travail. Leur condition est mille fois pire que l'esclave noir avant la guerre de sécession. Mais que voulez-vous, ce sont des Souverains, des Electeurs !!!

Les mineurs de la Pennsylvanie, surtout, qui déjà l'hiver dernier n'avaient guère travaillé et n'ont généralement rien fait du tout depuis le commencement de l'été, se trouvent dans un dénuement complet. Dans bien des places ils ont recours à la charité publique !

Maintenant voici l'hiver qui vient et si le travail ne reprend point, il faudra crever de faim et de froid. En été, on peut encore se tirer d'affaire de quelque façon, mais en hiver dans ce pays où la terre est couverte de neige pendant 4 ou 5 mois consécutifs. Comment va-t-on faire ? C'est une question que plusieurs se posent et nous sommes confiants qu'il n'en manquera pas qui prendront la où il y en a. Déjà dans divers endroits plusieurs individus sont rentrés résolument dans les magasins, et sur le refus des commerçants de leur donner ce qu'ils demandaient, ont pris ce dont ils avaient le plus besoin. Il faudrait que ces actes se généralisent et que les crève-de-faim proclament hautement et en masse leur droit à la vie.

SUPPLEMENT AU NUMERO 11

# LA RÉVOLTE

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

## SOMMAIRE

ET APRÈS, **Séverine.**

LE CHAMP DE BATAILLE DE WATERLOO, **P.-J. Proud'hon.**

L'ACTE DE BARCELONE, **Charles Albert.**

BAKOUNINE (*à suivre*), **Adolphe Reichel.**

POSITIVISME, **E. About.**

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

## ET APRÈS ?

Devant l'attentat de Barcelone, devant l'agression dont M. Georgevitch a été victime, une stupeur envahit le monde où l'on mange. Elle est faite de malaise, d'effroi, de colère...

A regarder passer les foudres anarchistes, ce monde-là a, dans les yeux, ce que devaient avoir les civilisés d'antan en voyant arriver les hordes barbares, incultes et frénétiques, se ruant à l'assaut de la vieille Europe.

— Que sont ces gens-là ?...

Leur dialecte est incompréhensible, leurs armes sont terrifiantes, leurs dieux sont inconnus ! Ils ignorent la pitié, le respect, l'admiration ; tuent les femmes, arrachent la barbe des prêtres, mutilent les statues. Braves ils sont, et aventureux, comme tous ceux qui n'ont rien à perdre... La faim les a chassés de leurs steppes arides, de leurs cahutes démantelées, ignorants du luxe, instinctifs vers le bien-être, revendiquant la part de joie assurée par la nature à tout homme que la société ne vole pas, ils marchent à la conquête du pain.

Si dénuée a été leur vie qu'ils s'appliquent d'abord à cette seule victoire, bornant aux champs des appétits l'action de leur volonté. Tout ce qui s'en écarte leur est offense, les irrite, les blesse, excite leur matérielle rancune...

Sont-ce donc des brutes ? Non, puisque ceux qui marchent en tête, sans pour cela être des chefs, manifestent, au contraire, une intellectualité rare, avide de science, divinatrice d'inéprouvées sensations. Non, puisque le désir, comme un fluide, circule à travers cette multitude — non pas seulement la convoitise bestiale que pourraient faire supposer les actes, mais, à l'insu même, souvent, de qui l'éprouve, l'aspiration vague vers un idéal pressenti, encore qu'irrévélé.

Ils ne savent pas... ils voudraient savoir ! Leur âme ingénue et féroce, logique suivant la loi naturelle, s'insurge contre le privilège, s'exaspère contre le monopole. « Pourquoi ? » est leur devise. Et, de ce que les plus tôt venus ont accueilli tous les fruits à portée de la main que recélait le pommier édénique, ils n'en veulent point être privés ! Ils scieront le pied, couperont l'arbre, et fourrageront à l'aise, à terre, la récolte que portait en défi, loin de l'atteinte des hommes, son front orgueilleux.

Ainsi les Barbares dévastèrent Rome et Byzance ; ainsi furent brûlées les bibliothèques, par des gens qui ne savaient pas lire, et en voulaient à l'alphabet d'être hiéroglyphique, aux manuscrits d'être si mystérieux ! Ce ne fut pas seulement le triomphe de la matière dans son écrasante animalité, mais la douleur de l'ignorance, se traduisant par la destruction des trésors dont elle n'avait pas eu sa part.

Car le plus sauvage de ces sauvages connaissait le charme, subissait la puissance de l'image, de la légende, de la mélopée, balbutiée rauquement en fourbissant les lances, en aiguisant les haches...

Pas suffisamment, — puisqu'il lui restait contre l'Art, contre la Science entrevus, de la colère assez pour lancer la torche !

⁂

Pourquoi la société antique ne s'est pas défendue ? Parce que, des siècles et des siècles avant le mot célèbre, « ils étaient trop. »

Ils menacent d'être trop, encore aujourd'hui ; et le plus surprenant n'est ni leur nombre ni leur doctrine, mais l'inconscience, la sérénité des adversaires qu'ils rencontrent devant eux. Si la peur en trouble quelques-uns ; si la fureur en anime quelques autres ; si de braves gens protestent, au nom de la pitié ; si des roublards s'indignent, au profit des intérêts, personne ou presque personne n'approfondit les choses, n'a le courage de crier tout haut ce qui commence à sourdre tout bas dans le cratère du volcan.

La vérité, c'est que l'édifice où nous naquîmes est fichu... les charpentes craquent, le sol se crevasse ! Je n'approuve ni ne blâme, remarquez ; (ce que je pense étant subversif, on ne me laisserait pas dire) — je constate.

Si l'explosion de Barcelone m'épouvante et m'attriste, si l'agression d'avant-hier dérange l'équilibre de mes ordinaires jugements, il faut bien convenir tout de même que ce ne sont là, en dépit du chiffre des victimes, en dépit de cette théorie de l'impersonnalité dans la responsabilité commune, qu'incidents de guerre, épisodes d'une lutte sans merci.

Qu'on ne se récrie pas de ces mots : « incidents, épisodes », appliqués à si lugubre catastrophe, à si menaçante innovation. Je ne saurais traiter avec légèreté, avec insouciance, une partie dont la vie humaine est l'enjeu ; et je ne saurais, non plus, être suspecte d'insensibilité à l'égard des morts.

J'étudie — peut être avec un peu plus de bravoure qu'il n'est d'usage — une situation devant laquelle beaucoup font l'autruche, se cachant la tête pour ne point voir.

A quoi bon ? Ne vaut-il pas mieux l'envisager fermement ? N'est-ce même pas le devoir pour toute créature de bonne foi et de bonne volonté, que d'examiner le mal et d'y chercher remède ? N'y a-t-il donc rien à faire que de se croiser les bras et d'attendre, en un superbe égoïsme, plutôt que s'attacher à découvrir le terrain d'entente, le moyen sauveur — ménager d'existences, de haines, et de deuils ?

⁂

— Utopie ! utopie ! crient les politiciens.

Utopie ? Pourquoi ? Savez-vous qu'à être si péremptoire, si hostile à toute conciliation, si dédaigneux de la douceur et de la fraternité, vous leur donneriez presque raison, à ces désespérés qui se réfugient dans le crime comme les désespérés de Numance, de Carthage, ou de Sarragosse, sur leurs toits incendiés ? Toute bête acculée devient féroce. S'ils n'ont plus d'espoir, si toute issue leur est fermée, tout recours interdit, comment s'étonner qu'ils abdiquent leur humanité pour devenir des fauves ?

Sévir ? Oui, je sais ; de plus autorisés préconisent, demandent cela. Ils veulent que l'on mette les pontons du bagne, cette pauvre petite guillotine de quatre sous qu'on exhibe honteusement, les matins d'exécution, à la Roquette, et un exemplaire de poche du Code, en travers du torrent !

Ils veulent « réprimer par la terreur ».

La terreur de quoi ? De la mort ? La plupart des assassins vulgaires, aujourd'hui, la narguent, marchent à elle avec forfanterie. Donc, celui qu'une idée, bonne ou mauvaise, soutient, paie sa « dette », sans plus d'émoi qu'un gentleman règle un banco perdu. C'est correct, tout naturel ; on s'exécute, ou on est exécuté, sans récriminations.

Puis, qui a donné la mort, en pareil cas, tient ordinairement la vie pour peu de chose. Ici, les faits parlent. Voyez, dans tous les États d'Europe, les récentes suppressions d'anarchistes — pas un qui ait demandé grâce ou ait lâchement fini.

Le bagne ? Misère ici ou misère là, le fouet des chiourmes ou la poigne du contre-maître, ça ne les change guère... et ils font des prosélytes !

Philosophiquement, je ne crois pas qu'aucune intimidation puisse être exercée contre eux. Invoquer leur miséricorde ? Ils ne sauraient en avoir, gueux vivant parmi les gueux, les oreilles si ouatées des soupirs de la détresse que les cris de leurs victimes ne sauraient parvenir jusqu'à leur entendement, amollir un cœur pétrifié par les larmes ouvrières !

La lettre de Léauthier qu'a publiée le *Figaro* en dit long, là-dessus. Ce garçon que tous ceux qui l'ont connu affirment être un doux — comme Ravachol, d'ailleurs — émet sa théorie de massacre avec un calme, une lucidité à faire réfléchir les moins clairvoyants.

— On lui coupera le cou !

Soit, coupez-lui le cou, si vous y trouvez la moindre assurance contre qui serait tenté de

l'imiter. Emplissez, à les bonder, les cachots de Barcelone, faites fonctionner le *garrote* jusqu'à ce que le bourreau en ait la crampe!

Et après? Aurez-vous mis sous clef tous les tranchets et toute la dynamite de l'univers? Aurez-vous guillotiné ou étranglé à jamais l'esprit de révolte?

On sait bien que non. Cela serait-il nié, que l'histoire de ces dix dernières années suffiraient à l'établir. Le flambeau que les coureurs du vieux Lucrèce se repassaient de main en main semble transformé en mèche — un compagnon succède à un compagnon : Ravachol n'est pas jugé que Véry saute; puis c'est Pallas; puis c'est Léauthier...

Il ne s'agit plus là de ces complots, de ces associations où tout danger était conjuré quand la police tenait le fil de l'intrigue, avait coffré les affiliés. Le péril est permanent parce que ces gens sont des isolés, ayant l'idée souvent pour seul chef, pour seul confident, pour seul complice.

Il est impossible, quoi qu'on en aie, d'englober, dans une rafle gigantesque, les anarchos des deux mondes. Les plus enragés contre eux pousseraient des cris de paon si tel outrage à la liberté était commis. Puis, c'est impraticable; puis, ça leur ferait de la propagande!

Alors?...

Alors, sentant la profonde inutilité du châtiment, on en va déployer les pompes, suivre le cérémonial, dans le but de rassurer les esprits. C'est le système du cautère sur la jambe de bois.

Je le crois détestable, et dangereux. Faites donc de l'hygiène. Améliorez le sort des malheureux, si vous les souhaitez moins accessibles aux hantises de représailles, renoncez à votre indigestion de superflu, pour que les pauvres aient du nécessaire à leur faim; en une espèce de nuit du 4 Août, bien que nous soyons en novembre, faites abnégation de vos avantages usurpés, comme s'y résignèrent les nobles, voilà un siècle!

Ainsi, on ne sauve pas grand chose, mais on gagne du temps — c'est toujours ça? Puis, on laisse une réputation de générosité...

SÉVERINE.

*L'Écho de Paris*, 17 Novembre.

# Le champ de bataille de Waterloo

Bruxelles, 7 septembre 1858.

Avant-hier dimanche, je suis allé, en compagnie de quatre excellents Bruxellois, Félix Delhasse, Eugène Van Bemmel, Haeck et Dulieu, qui ont voulu me faire les honneurs de la journée, visiter le champ de bataille de Waterloo. Nous sommes partis de Bruxelles à sept heures du matin par le chemin de fer du Luxembourg; puis après une course d'environ vingt minutes, nous avons pris une traverse à travers la forêt de Soignes, et nous sommes arrivés après deux heures d'une promenade fort agréable, sur le plateau de Mont-Saint-Jean, où s'est donnée la bataille. J'avais lu plusieurs récits de ce grand drame, et tout nouvellement, je l'avais étudié dans la relation très détaillée et très exacte du colonel Charras. Je connaissais par la carte les moindres déplis du terrain : si bien qu'en arrivant sur les lieux, je pouvais nommer jusqu'aux moindres taupinées. Mais il n'est pas de description qui vaille la vue des lieux, et voici quelles ont été en substance mes impressions.

Si le ciel, en ordonnant la défaite de Napoléon, a voulu compléter le châtiment par la mesquinerie du théâtre, il ne pouvait choisir un lieu plus approprié que l'emplacement même où s'est passé le combat, entre les deux villages de Plancenoit et Mont-Saint-Jean. Il n'y a pas de pays au monde moins pittoresque, plus trivial, plus vulgaire, plus dénué de tout ce que l'imagination souhaite comme encadrement à une lutte héroïque. Un sol ondulé, toujours et uniformément ondulé, sans accidents tranchés, sans caractère, sans rien qui fasse trait ou point de mire nulle part, comme le nez au milieu du visage, ni éminence prononcée, ni enfoncement un peu considérable : partout un aspect tel que les géographes le racontent des immenses et invariables plaines de la Russie : voilà Mont-Saint-Jean. C'est à tel point que je n'ai nullement été surpris de ce que m'a dit un vieux paysan, originaire de Plancenoit même, et qui servait justement en 1815, dans les rangs français : il ne savait pas, le bonhomme, le jour de la bataille, qu'il était à deux pas de son village, tant l'uniformité du pays, jointe au tourbillon des armées, l'avait désorienté. Ce ne fut qu'après deux jours de fuite, du côté de France, qu'il apprit enfin que la bataille avait été perdue entre Mont-Saint-Jean et Plancenoit; et qu'alors, se donnant à lui-même son congé, il se décida à retourner sur le lieu du désastre, qui était celui de ses pénates.

Mais l'œil de l'homme de guerre aperçoit, il faut le croire, dans un pays, des choses que n'y voit pas du tout l'artiste.

Plusieurs semaines avant la bataille, Wellington, qui s'attendait à une invasion de la Belgique de la part de l'empereur, avait parcouru la route de Bruxelles jusqu'à Charleroi; il avait noté la position de Mont-Saint-Jean, et, sans en faire part à personne, il s'était dit que là il arrêterait l'armée française. Tout ceci est maintenant devenu historique; et quand on suit en détail, sur le terrain, on trouve bien misérables les critiques que Napoléon vaincu en a faites. Le pauvre empereur a été pris dans un vrai traquenard, si bien pris, que jusqu'à la mort il ne paraît pas avoir clairement compris les causes de sa défaite.

Je ne vous ferai pas, à mon tour, la description de la bataille, il faudrait au moins cinquante pages; mais j'ai vu les pièces, j'ai consulté les documents officiels, et j'ai pu noter les distances et les heures. Quant aux manœuvres, outre qu'il n'y en a presque pas eu, c'est chose dont les soldats font beaucoup trop de bruit, et qui, à mon avis, ne prouvent pas plus de génie chez nos hommes que l'habileté aux dominos ou aux échecs. J'ai voulu me rendre compte de cette tactique, et je ne crains pas de formuler ainsi mon opinion.

Eh bien! mon cher ami, autant le retour de l'île d'Elbe dénote peu de sens moral dans l'empereur, autant son entreprise de 1815 montre peu de prudence et de discernement. Toute cette stratégie, à l'analyse, est scandaleuse et fait pitié.

Qu'est-ce donc qu'il y a, me direz-vous, sur ce fatal plateau, qui ait pu procurer à Bonaparte un pareil désastre? Des riens : une grosse ferme sur la route, appelée la Haie-Sainte, avec murs de clôture, et verger entouré d'une haie; à gauche, à 1,500 mètres, une autre ferme de même espèce, avec des restes de vieux château; en face, au haut de la pente très douce qui monte pendant 2,200 mètres de la Haie-Sainte vers Mont-Saint-Jean, un chemin qui coupe la route perpendiculairement, encaissé à gauche, bordé de haies à droite. Figurez-vous l'armée anglaise sur cette croisée, les batteries dans le chemin creux, les soldats derrière, cachés par un repli du terrain; puis, des détachements qui garnissent les deux fermes dont je vous ai parlé. Voilà les obstacles qu'il s'agissait de forcer, pour arriver à Bruxelles.

A un kilomètre de distance, rien de tout cela ne se voit. La Haie-Sainte, petite comme une baraque, la ferme et les ruines du château de Hougoumont se laissent voir à peine dans un bouquet de bois; le chemin de traverse ne se voit pas du tout. C'était peut-être le métier de l'empereur de découvrir et d'apprécier toutes ces choses : le fait est qu'il ne devina rien, ne sut rien, ne comprit rien.

La bataille a duré depuis onze heures et demie du matin jusqu'à neuf heures et demie du soir; pendant tout ce temps, la ferme de la Haie-Sainte, placée sur la route même, a été prise, perdue, reprise, je ne sais combien de fois; l'autre ferme, à gauche, prise, perdue, reprise, reperdue, tant et si bien qu'il a été tué sur un ou deux points peut-être vingt mille hommes, sans que rien fût décidé.

Pourquoi, direz-vous, ne passait-on pas entre ces deux fermes, pour arriver droit au chemin de croisement et enlever la position? Pourquoi ne tournait-on pas la droite?

C'est en effet ce que tenta Napoléon. Après avoir bien canonné l'armée anglaise (les boulets passaient par dessus le chemin), Napoléon ordonna à Ney de faire charger par la cavalerie, en passant à gauche de la route, entre la Haie et Hougoumont. C'est ainsi que se firent ces douze ou quinze charges épouvantables, où la moitié de la cavalerie française fut tuée, où tant d'Anglais trouvèrent la mort; il y eut des batteries écrasées, des carrés anéantis; mais Wellington faisait avancer à fur et mesure ses réserves; les vivants remplaçaient les morts, tant et si bien que les nôtres durent renoncer à leur prise. A droite, les mêmes tentatives furent tées, avec encore moins de succès.

Je vous demande quel génie il y a à jeter ainsi masses d'hommes les unes sur les autres, de ma que le poids le plus lourd, ou la matière la plus sistante finisse par briser l'autre? Il n'y eut autre chose à Waterloo, ou, pour mieux dire, à M Saint-Jean, puisque Waterloo est à trois kilo plus loin. Napoléon agissait ici comme mar Wellington était l'enclume : toute la question de savoir lequel des deux serait le premier u

Il y avait cinq heures que durait cet e quand un premier corps de Prussiens débouch droite de Napoléon, sur le village de Plan Vous concevez l'effet de cette diversion. Il en sulta que les charges de Ney ne purent être appuy par l'infanterie, occupée ailleurs. Deux heures tard, arrive un deuxième corps de Prussiens fit rétrograder toute l'aile droite de l'armée çaise, laquelle se trouva ainsi prise en tête et flanc. Alors Napoléon fit avancer la garde : elle guère que la peine de mourir. Depuis le matin attendait sur la chaussée, un peu en arrière champ de carnage, vers un cabaret qu'on appe Belle-Alliance; c'est là que Prussiens et vinrent se rencontrer, après avoir écrasé, mas mis en compote tout ce qui se trouvait entre

La perte des alliés monta à 22,000 hommes des Français à 35,000, total 57,000 hommes.

Ajoutez que tout fut pris : parcs, fourgons, ges, etc., et que la dissolution de l'armée fran fut complète, absolue.

De tout cela on a fait, en France, une légende perbe, qui fait pleurer les niais. Ah! si les Pr siens n'étaient pas arrivés! — Sans dou Prussiens devaient arriver : Wellington les dait trois heures plus tôt qu'ils ne parurent deux généraux étaient convenus, la veille, de jonction; les mauvais chemins empêchèrent Blucher d'arriver à l'heure dite. Il n'y eut que poléon qui ne les attendit pas; il croyait les anéantis à Ligny!...

Si du moins Grouchy était venu! Sans doute core : malheureusement, Napoléon lui-même ordonné, la veille, à Grouchy, de poursuivre restes de l'armée prussienne, pendant que lui dierait Wellington; et Grouchy, au moment commença la bataille le 18 juin, vers midi, se vait à sept lieux de Mont-Saint-Jean. Il n'aurait arriver par des chemins de traverse, défoncés, neuf ou dix heures de marche, juste à temps être enveloppé dans la déroute.

Tout cela est maintenant expliqué, éclairci ne manque à la certitude. Les militaires, tels Jomini, le colonel Charras, font à l'empereur critiques de détail. Il aurait dû livrer bataille tre heures plutôt, attaquer les fermes avec des non avec des fusiliers; faire avancer les bata en échelons, etc. Ce sont là des misères. La est que Napoléon, mis au banc de l'Europe, avec coalition des peuples contre lui, s'était engagé la Belgique véritablement à tâtons; qu'il ne ni ne soupçonna la force de ses ennemis; qu'il devina rien de leur plan; que, plein de mépris les deux généraux anglais et prussien, il ne cun état de leurs combinaisons; tandis que qualifiait *faute de métier*, était chez eux le d'un calcul profond. Ainsi, à midi, en donnant signal du combat, il disait : Nous avons neuf ces sur dix. Le malheureux!... Wellington et cher, de leur côté, disaient : Nous le tenons quand on lit l'histoire avec un peu d'attention est de leur avis.

En 1815, au commencement de juin, 750,000 mes de troupes alliées marchaient sur la France plutôt sur l'empire; elles avaient pour elles, le dire, le droit, le vœu des populations.

. . . . . . . . . .

en un mot, toutes les forces morales que les rialistes, comme Napoléon, comptent pour rien qui, en dernière analyse, sont tout.

En Belgique, où il entrait avec 124,000 h Napoléon allait rencontrer devant lui les deux mées anglaises et prussiennes, formant ens 219,000 hommes, presque le double.

Naturellement il chercha à les séparer pour battre en détail; mais il n'y réussit pas. Il arrive trop tard; puis à Quatre-Bras il est re A Ligny, il n'ose, le soir de la bataille, se la poursuite des Prussiens, qui se retirent ordre, et se retrouvent le surlendemain à W au nombre de 90,000 hommes.

Que sert d'ailleurs de supputer les fautes déceptions de l'empereur? Wellington et aussi firent des fautes; ils eurent plus d'a

compte : à la guerre, comme au jeu, on fait toujours des fautes, et l'on a des mécomptes. Balancez donc les fautes de l'un par celles de l'autre, et vous arriverez à ce résultat, peu glorieux que la victoire, le talent étant à peu près égal entre les joueurs, est restée en définitive aux plus gros bataillons.

En ce moment, l'aspect du champ de bataille n'est plus tout à fait le même qu'en 1815 : il y a eu des coupes de bois ; on a ramassé les terres, à l'endroit où se faisaient les charges de Ney, et qui formaient comme un petit mamelon ; et l'on en a bâti un monticule conique, de 150 pieds de haut, portant un énorme lion de fonte, avec l'inscription 18 juin 1815. C'est le lion hollandais, la patte posée sur un globe, la face du côté de la France, qu'il semble menacer encore. J'ai ramassé auprès de lui une touffe de serpolet dont je vous envoie un brin ; c'est la seule relique que je me sois soucié de rapporter de Mont-Saint-Jean.

Tous les ans, une masse d'Anglais vont faire ce pèlerinage ; il y a, m'a-t-on dit, une fabrique de ferrailles qu'on leur vend pour des débris de la bataille de Mont-Saint-Jean ; on raconte l'histoire d'un crâne d'officier prussien qui fut vendu fort cher à un amateur berlinois, et qui avait été offert tour à tour à d'autres amateurs pour un crâne d'officier anglais et un crâne d'officier français. L'opéra bouffe s'est emparé de cette ridicule montre de reliques pour en égayer la populace ; c'est tout le souvenir qu'a conservé ici le peuple de la bataille dite de Waterloo.

En France, c'est autre chose : personne n'a vu le Mont-Saint-Jean ; plus d'un réfugié se ferait même conscience de le visiter ; ils pleurent comme des veaux à ce souvenir. On compare Napoléon à Roland, tué à Roncevaux le Mont-Saint-Jean, pays découvert s'il en fut, aux Thermopyles ; on accuse la fatalité, la trahison ; on chante le mot de Cambronne ; et il ne manque pas de gens qui rêvent une revanche de cette triste journée.

En passant dans le chemin creux derrière la ferme de Hougoumont, j'ai trouvé une récolte superbe de mûres, dont je me suis régalé comme je faisais à douze ans. Si la métempsychose est vraie, je dois avoir dans les veines des atomes de plus d'un soldat français. Sans doute, c'est leur âme dégrisée qui vous parle en ce moment par ma plume véridique.

Adieu, cher ami, et moquons nous des chauvins.

Tout à vous,

P.-J. PROUDHON.

(*Revue Trimestrielle de Bruxelles*).

## L'ACTE DE BARCELONE

Jamais peut-être en moins de temps le deuil ne s'abattit parmi ceux qu'avait assemblés la joie. Jamais le sourire ne fit si vite place en tant de faces humaines, aux grimaces vilaines des morts violentes.

Une fraction de seconde à peine et ce ne fut plus que débris où tout à l'heure des nudités de femmes et de claires toilettes tachaient si joliment la foule sombre des frocs noirs.

Quand de leur pensée revint l'usage à ceux tout proches qu'avait épargné l'explosif, les mots leur manquaient pour dire ce tableau. Ce fut plus tard qu'ils racontèrent les crânes défoncés, les ossatures mises à nu, les mutilations macabres des visages, les intestins croulant de plaies béantes, la confusion des membres arrachés aux troncs, puis — comme la plus navrante de tant d'horreurs — les quelques-uns immobilisés en leur stalle et, dans la mort, attentifs encore au spectacle de la scène.

Les hurlements des blessés, le râle des mourants, l'effarement de cette foule s'écrasant aux portes, l'angoisse des parents inhabiles à reconnaître les leurs en ces chairs emmêlées, autant de chocs qui ne sortiront plus de vos mémoires, à vous qui les avez vues, et mettent encore en vos nuits d'affreux sursauts.

Cependant si, par impossible, à la même minute où ce t engin porta la mort en une salle de gaîté, il vous eût été donné de voir ensemble tous ceux qui souffrent en ce seul pays de Barcelone, les mères qui n'ont plus de pain pour leurs enfants, les vieillards qui tombent au bord des routes et plus ne se relèvent, les robustes que l'usine détruit peu à peu, les malingres qu'elle achève et ceux qu'elle estropie, puis rejette comme outils cassés, et les tout petits dont elle noircit l'âme avec le corps, et les jeunes filles qu'elle prostitue, d'un mot tous les meurtris de la vie, tous les éclopés de la lutte, peut-être que l'agonie de cette humanité lamentable, vous eût impressionnés davantage que cette poignée d'heureux brusquement anéantis.

Vous auriez compris, du moins, que si cela ne vengeait pas directement ceci, ceci du moins expliquait cela.

Pourquoi des innocents? crie l'opinion. Mais pourquoi ceux qui frappent entendraient-ils ce cri quand le même qu'ils poussent — eux et tant d'autres moins violents — reste sans réponse?

Oui, pourquoi des innocents? Qu'ont ils fait ceux qui du monde ont toutes les souffrances alors que d'autres en ont toutes les joies? Qu'ont-ils fait ceux qui naquirent un jour avec la faim et qui — jusqu'à ce que la mort les prenne — n'ont pas une fois senti leur ventre rassasié?

Qu'avaient-ils fait les deux vieillards dernièrement trouvés morts en leur taudis, asphyxiés par le charbon? Leur reprochera-t-on de n'avoir pas lutté, puisque longtemps ils vécurent, la femme gagnant huit sous pour douze heures de travail, et l'homme quatre?

Qu'ont-ils fait les petits êtres enfermés à neuf ans dans un bagne et relâchés à vingt marqués pour le crime?

Qu'ont-elles fait les malheureuses qui, bien avant le temps des amours fécondes, estropient leur corps et s'en servent de gagne-pain? Pour l'une, que j'entendis, c'était une machine et qu'elle comparait — devenue cynique après des mois de ce nouveau métier — à sa machine à coudre gardée par le propriétaire en payement du terme.

Riches, que vous ont fait les pauvres pour que jamais avec eux vous ne désarmiez? manqueraient-ils de patience peut-être ceux qui attendent des siècles à vos genoux et s'épuisent à demander ce qu'ils pourraient prendre?

Pourquoi, dans vos douillettes lectures, cette rubrique toujours vous émotionne « Attentats anarchistes », et cette autre jamais « Drames de la misère? »

Innocents! coupables, est-ce bien les mots qu'il faut dire? Non, mais victimes, de l'imperfection humaine mettant des siècles à disparaître et qu'il faut du sang pour laver.

Victimes ceux qui justifient d'aussi farouches haines, victimes de la rouille que voyait déjà Saint Jean sur leurs richesses et qui commence à s'élever contre eux pour les dévorer comme un feu.

Victimes, ceux qui croient au meurtre pour le meurtre et ne se disent pas que l'idée, si belle de justice, se traduit par des actes de ce genre si elle vient en de certains cerveaux. Ils pensent tenir l'énigme quand ils ont parlé de folie. Or ils ne se trompent qu'à moitié. Ce sont bien des fous qui ont commis cet acte. Mais leur folle conduite prouve que leur revendication ne l'est pas, car de façon ou d'autre, doit disparaître une société qui vous rend fou si on la regarde de trop près.

Comparés aux vides machines entraînées jusqu'au détraquement final par l'impulsion reçue, ceux qu'une idée fixe obsède paraissent atteints de démence. Fous inoffensifs, si c'est une préoccupation d'art qui les tourmente, mais fous dangereux quand l'idée fixe est la misère des autres et qu'elle envahit lentement des natures trop logiques ou trop ardentes.

Instruits ou pas, exaltés ou froids, victimes aussi ces fous trop sages qu'une aveugle destinée pousse vers les actes de ce genre. N'ont-ils pas pris pour eux la besogne qui salit les doigts et qui sur la tête appelle le vocable d'assassin? En proportion de ce que leur acte fut conscient et réfléchi — or l'événement de leur arrestation nous fera connaître l'état d'âme des fous de Barcelone — n'ont-ils pas fait le sacrifice de leur être physique, mais surtout moral, et de l'opinion des hommes dont si peu savent s'affranchir. A ceux en effet dont la parole platonique prêche l'amour et la justice, et où comme aux chauds rayons d'un soleil, la fleur d'intégrale liberté s'épanouit vont les admirables sympathies des masses, tandis que les blasphèmes, les insultes et les gestes d'horreur à ces fous arrosant la tige du sang qu'il lui faut pour croître.

Sorti pur de l'épreuve historique où l'on fit passer, comme en un crible, l'époque exaspérée de 93, Marat n'en demeure pas moins le terrifiant démagogue, au lieu que beaucoup, moins cruels d'apparence, ont reçu l'absolution, pour qui la guillotine fut un moyen personnel — trop souvent.

Seulement, pour juger ainsi, il faut qu'affranchi des vaines apparences par l'habitude de la pensée pure, l'esprit sache envisager sans frémir les calculs terribles où les inconnues des équations signifiaient des vies humaines ; il faut songer surtout que si la solution du problème est positive, l'humanité encore y gagnera.

Or en notre siècle où tant de ceux qui savent professent qu'il ne faut pas laisser à la foule le temps de savoir aussi, cette implacable lucidité n'est l'apanage que de quelques-uns et l'homme du Licco reste parmi les exploités même, celui qui tue pour tuer.

Voilà pourquoi, mais par la seule équité, nous avons pris soin de dégager — et quelques autres avec nous — ce qu'il y a, malgré tout, de logique en cette explosion de révolte et presque de sublime en cet insouci de l'opinion.

Sans parler des plumes vénales et qui protestèrent à ce sujet d'une indignation trop intéressée pour être sincère, nous comprenons de reste que les cœurs saignent devant telle misère. Sans doute elle est pour le penseur affreusement dure la loi qui fait naître ici bas les meilleures choses d'odieuses tourmentes. C'est une des mille formes qu'emprunte l'humaine imperfection pour soulever des tempêtes dans les cerveaux où règne le besoin d'absolu. Le génie de quelques-uns et non des moins grands comme Pascal, ne fut rien autre précisément que l'histoire de leur lutte avec cette angoissante contradiction.

Mais ce n'est pas que cette loi soit triste, une raison de la nier.

L'histoire serait la d'ailleurs pour nous apprendre que les apôtres des généreuses convictions toujours se dressèrent en face du monde, les pieds dans le sang. CHARLES-ALBERT.

## BAKOUNINE

A l'invitation d'un ami de Moscou, Bakounine fit, au printemps de 1844, une courte visite à Paris, et revint si excité par l'impression que la puissante activité de la population parisienne avait faite sur lui, qu'il réussit facilement à triompher de mon jugement contre elle, et, bien qu'avec répugnance, je me laissai enfin décider à séjourner là-bas, au moins pendant les fêtes qui célébraient alors les journées de juillet ; pourtant je réservai encore mes résolutions définitives. Mais ici aussi il fut obvié, par l'enchaînement du destin comme par la direction facilement docile de ma nature, à une rupture possible de notre étroite liaison, et aussitôt à Paris, je trouvai une occupation convenable et productive pour mon activité musicale, si bien que les quinze jours que j'avais promis de séjourner en cette ville devaient se transformer en presque autant d'années.

Si Bakounine avait jusque-là dirigé ses efforts préalables vers une révolution peut-être trop attendue d'une manière plutôt théorique et spéculative il trouva à Paris non seulement une occasion suffisante de se joindre aux éléments révolutionnaires d'une manière active (en cela il fut assez aidé par sa possession de la langue française et par ses relations avec le Rédacteur du *National*, Marrast), mais encore il se sentit encouragé à cultiver ses forces morales au point de pouvoir être prêt à prendre une part agissante dans un mouvement qui peut-être surviendrait. Aussi s'occupa-t-il de plus en plus ardemment des révolutions déjà arrivées en France, et des actes et des paroles des

hommes d'état qui avaient dirigé leur cours, ou qui s'y étaient perdus ; et cela me donna mainte occasion de le taquiner au sujet de son livre *éternel*, qu'il écrivait chaque jour, sans jamais l'achever. Que, dans les rapports sans cesse plus étroits de notre amitié, il y eût de nombreux points où nous n'étions pas d'accord, cela ne doit pas être nié ; car le cataclysme où fatalement devaient conduire ses idées destructives était encore trop loin de ma tranquille manière de voir, pour que je pusse, sur ces questions, parler comme lui avec satisfaction. Cependant je ne pouvais ni ne voulais soulever d'objections contre ses sympathies, et cela fortifiait ses efforts révolutionnaires. Et, comme il a déjà été dit, ces efforts comprenaient des changements non seulement de l'état politique, mais aussi de l'état social, et Proudhon lui-même qui, dans son livre : *Qu'est-ce que c'est que la Propriété?* avait jeté le gant à la bourgeoisie, ne dédaignait pas de consulter ce Russe, connu comme Hégélien avéré.

Après un discours ouvertement tenu dans une réunion des émigrés polonais, où il s'était vivement prononcé, non peut être *quoique Russe mais parce que Russe*, contre les mesures prises à Pétersbourg à l'égard de la Pologne, il lui fut, à la prière du gouvernement russe, interdit par le gouvernement français de séjourner plus longtemps en France, et Guizot transmit d'autant plus volontiers cet ordre à Bakounine que l'opposition du pays lui causait déjà assez d'ennuis, et il n'endurait presque plus les étrangers turbulents. Bakounine retourna à Bruxelles, où les nouvelles sur toutes les éventualités parisiennes pouvaient facilement lui parvenir ; et lorsque, en février de l'année suivante, se produisit à Paris la révolution, je le trouvai, dès le matin du second jour, au milieu des Montagnards les plus excités, dans une caverne du faubourg Saint-Antoine. La nature excessive de l'émigré russe avait été si importune au gouvernement renversé, le nouveau gouvernement provisoire de la République française pensait si peu à entreprendre avec lui quelque chose, que, malgré les soupçons d'un parti socialiste à lui opposé et qui avait cherché à le faire passer pour un émissaire du gouvernement russe, (ces soupçons étaient tombés très vite), on crut au mieux se délivrer de lui en le faisant aller à Berlin, mais sans caractère officiel ; là, on s'en croyait sûr, sa parole ardente dans les cercles révolutionnaires serait d'un grand secours à la propagation de la Révolution. Aussi conclut-il là-bas, autant qu'il m'est connu, d'étroites relations avec Waldek et ses compagnons ; je n'ai pas su qu'il ait pris une part active au soulèvement berlinois de 49 ; mais sa participation à la révolution qui arriva bientôt à Dresde reste hors de doute ; il y joua même le rôle de chef actif ; et plus tard on s'en entretenait encore, avec les récits les plus gais comme les plus terribles. Quand, avec l'aide de la Prusse, le soulèvement de Dresde eut été vaincu et que la ville eut été prise, les chefs durent se rendre, et quelques-uns d'entre eux, parmi lesquels Bakounine, furent emprisonnés à Chemnitz ? et bientôt transférés à la forteresse de Konigstein, où ils avaient en perspective une mort prochaine. Seul, le refus certain de Bakounine d'introduire un recours en grâce sembla vouloir retenir le développement de la sentence judiciaire : pourtant des considérations politique peuvent aussi s'y être opposées, et le jugement ne comporta qu'un emprisonnement perpétuel dans une forteresse. Mais, au bout d'un an, il fut changé en une extradition sur le territoire autrichien, à la demande de son gouvernement : car Bakounine était aussi accusé d'avoir pris part aux troubles de Prague. Je joins à ces notes deux lettres, datées encore de la forteresse de Konigstein, qu'il m'adressa : malgré le sentiment d'une solitude désolée, on y voit qu'il était encore traité de manière humaine.

Après son transport dans une forteresse de Moravie, je restai sans nouvelles de lui ou sur lui, et je n'ai appris que par des renseignements incertains qu'on lui infligeait le traitement le plus cruel, comme à un grand criminel : il avait des chaînes aux deux bras, qui lui ôtaient toutes liberté de mouvement. Cette période dura jusqu'au moment où il fut livré au gouvernement russe, à la demande de celui-ci, et où, à Schlüsselburg, sous le régime, d'ailleurs barbare, de Nicolas, il trouva un traitement sévère, il est vrai, et pourtant plus humain encore que celui qu'il avait subi dans sa forteresse autrichienne. Nicolas alla même si loin qu'il demanda à Bakounine un franc aperçu, d'après les expériences qu'il avait faites à l'étranger, de l'état des mouvements révolutionnaires. Le prisonnier consentit à ce désir avec sa franchise habituelle, mais il se refusa de la manière la plus nette à faire toute communication, quelle qu'elle soit, qui eût pu compromettre des personnes de son parti : si bien que Nicolas, sur les notes de Bakounine, mit, de sa main, l'indication que l'on devait tenir plus loin, sous une garde étroite, cet homme aussi dangereux qu'intelligent. Au sujet des événements postérieurs de sa vie, je renvoie volontiers aux communications qu'Alexandre Herzen a transmises dans ses Mémoires : il était mieux renseigné que moi-même sur tous les événements de la vie de Bakounine. Je dois encore à Bakounine la connaissance personnelle de Herzen, car j'étais présent, quand les deux combattants les plus résolus de la Révolution slave se rencontrèrent pour la première fois, peu après la révolution française, sur la place Bourbon, où était située ma demeure. Bien que Herzen, avec son sens politique incomparablement plus grand, ne put se satisfaire des conceptions de Bakounine, qui tendaient à la destruction de tout ce qui existait, et encore moins les partager, pourtant, grâce à son regard clair et pénétrant, il ne manqua pas de sympathie pour cette nature admirablement douée ; et personne n'a réussi mieux que lui à donner une image frappante de quelques traits de son être, si peu de place qu'ils prennent en des croquis très sommaires.

Lorsque, en avril 48, en compagnie d'Etienne Arago, alors chef de l'administration des Postes, j'accompagnais Bakounine à la poste, je ne prévoyais pas que je devais pour si longtemps perdre de vue mon vieil ami, et encore moins que, lui, allait vers de si longues années de la plus dure captivité, dont l'idée seule, déjà aux jours antérieurs, avait toujours été pour lui la plus terrible perspective. Et pourtant il a eu la force de supporter et de surmonter cette rude épreuve de souffrance et de privations, grâce à la souplesse de son intelligence, et malgré de sensibles sacrifices de santé et de vigueur corporelle.

Après la mort de l'Empereur Nicolas, la mère de Bakounine chercha, en son nom personnel, à obtenir auprès d'Alexandre II une demande de grâce pour son fils, mais en vain. Sur la foi de l'indication du père, Bakounine avait été, il est vrai, extrait du Schlosselburg, mais pour être envoyé aux extrêmes confins de la Sibérie, dans la contrée de l'Amour ; et, pendant le voyage, il trouva inopinément à Tomsk, chez une tante de ma femme, la photographie de l'ami laissé à Paris, et il en saisit l'occasion de me communiquer le traitement qu'on lui infligeait. Le récit de sa fuite, heureusement réussie, sur un navire américain quittant la Sibérie, son arrivée à Londres, et son activité révolutionnaire immédiatement reprise, avec laquelle il se consacra, mais encore sans résultat, à la libération de la Pologne, ont été décrits par Herzen, et je le revis pour la première fois en l'année 68 ici, à Berne, à l'occasion d'un premier congrès de la paix. Tous les dangers et toutes les privations auxquels il avait été exposé ne semblaient pas avoir brisé la puissance de son esprit et de sa volonté, et, bien que son aspect extérieur ne montrât plus l'élégance et la grâce du brillant officier d'artillerie de la garde, mais lui donnât plutôt l'apparence d'un prophète ou d'un réformateur, comme nous aimons à les voir représentés dans les tableaux, je lui retrouvai un courage et une force intellectuelle que rien n'avait brisés, et son entourage immédiat, qui l'accompagnait comme d'une cour faite à son image, aidait en quelque chose à l'imposant de toute sa figure. L'élégance de vêtements et d'allure extérieure qu'il avait coutume de montrer autrefois, avait cédé, il est vrai, devant une indescriptible négligence ; mais, en somme, elle ne seyait pas moins à l'homme âgé que l'élégance au jeune homme, et ne faisait que relever une incontestable dignité qui imprégnait toute sa figure.

*(A suivre.)* Adolphe Reichel.

# POSITIVISME (1)

L'école à laquelle j'appartiens se compose d'esprits positifs, rebelles à toutes les séductions de l'hypothèse, résolus à ne tenir compte que des faits démontrés. Nous ne contestons pas l'existence du monde surnaturel : nous attendons qu'elle soit prouvée et nous nous renfermons jusqu'à nouvel ordre dans les bornes du réel. C'est là, dans un horizon étroit, dépeuplé de toutes les apparitions souriantes et de tous les fantômes menaçants, que nous cherchons à tirer parti d'une humble condition d'une vie courte.

Les systèmes théologiques, depuis le plus grossier fétichisme jusqu'au christianisme le plus épuré, mettent tous à notre service une solution complète et absolue du grand problème. Mais il n'en est pas un qui ne commence par exiger un acte de foi, c'est-à-dire une abdication partielle de la raison humaine. Nous qui parlons à la terre, au nom de la terre, n'avons pas le droit de demander rien de tel. En acceptant la loi de ne rien affirmer sans preuves, en nous interdisant les ressources de l'hypothèse, nous nous condamnons à donner plus d'une fois des solutions incomplètes comme la science de notre temps. Elles peuvent être acceptées par les hommes de tout pays, de tout climat, de toute religion. On a vu les dogmes les plus sublimes chercher en vain à s'établir sous certaines latitudes ; la variété infinie des races et des civilisations fait que la terre est partagée entre une multitude de dogmes religieux ou simplement métaphysiques. C'est pourquoi il n'était peut-être pas inutile de chercher un système de règles purement pratiques que l'absence de tout dogme et de tout élément surnaturel fit accepter aux chrétiens comme aux musulmans, aux déistes comme aux athées.

E. About.

(1) *Le Progrès*, 1 volume, chez Hachette, 79, boulevard Saint-Germain.

# MÉLANGES & DOCUMENTS

Du *Soleil*, du 28 octobre :

« Pour convertir les campagnards au socialisme, « on n'a qu'à reconnaître le droit de propriété à « ceux qui cultivent eux-mêmes la terre, en le re« fusant à ceux qui la font cultiver par d'autres, et « perçoivent une partie de son produit. « La terre « aux paysans. » Telle est la formule. Quand elle « sera entrée dans la tête de chacun de ceux qui « cultivent eux-mêmes les champs, la révolution « agraire sera faite, car les socialistes auront con« quis les neuf dixièmes de la population rurale. »

---

« Si l'on révélait aux paysans toute l'étendue de « leurs souffrances et de leurs misères, la révolte « ne tarderait pas à se produire. »

*(Discours, à Landerneau, 8 octobre 1893.)*

De Mun.

---

Ce qui fait que je demeure actuellement dans la lune, c'est que les hommes y sont amateurs de la vérité, qu'on n'y voit point de pédants, que les philosophes ne se laissent persuader qu'à la raison, et que l'autorité d'un savant, ni le plus grand nombre ne l'emportent point sur l'opinion d'un batteur en grange, quand il raisonne aussi fortement.

Bref, en ce pays son ne compte pour insensés que les sophistes et les orateurs.

Cyrano de Bergerac.

---

De toutes les semences confiées à la terre, le sang versé par les martyrs est celle qui donne la plus prompte moisson.

*(La Recherche de l'Absolu.)*

Balzac.

---

« La main qui fait l'aumône mériterait d'être coupée. »

Guerrazzi.

---

Le premier qui inventa les fossés était sans doute un homme faible, car la société ne profite qu'aux gens chétifs. Placés aux deux extrémités du monde moral, le sauvage et le penseur ont également horreur de la propriété.

*(La peau de Chagrin.)*

Balzac.

---

Le Capital fait le tumulte et les disputes, et est timide par nature. Cela est très vrai, mais ce n'est pourtant pas toute la vérité. Le capital abhorre l'absence de profit ou un profit minime, comme la nature a horreur du vide. Que le profit soit convenable, et le capital devient courageux : 10 0/0 d'assurés, et on peut l'employer partout ; 20 0/0, il s'échauffe ; 50 0/0, il est d'une témérité folle ; à 100 0/0 il foule aux pieds toutes les lois humaines ; 300 0/0, et il n'est pas de crime qu'il n'ose commettre, même au risque de la potence.

F. J. Dunning.

*L'Imprimeur-Gérant*, J. Billot.

De plus, l'occasion ne pourrait être plus belle pour les ouvriers sans travail de s'emparer des usines et des mines que les patrons ne peuvent tenir ouvertes, et de prouver qu'ils sont plus capables que les capitalistes de diriger le système industriel en produisant pour consommer et non pour entasser comme actuellement. Souhaitons qu'un assez grand nombre de prolétaires comprendront clairement la situation et que la misère de cet hiver sera le coup de mort pour le système bourgeois.

Au moment où j'écris cette lettre, je vois dans un quotidien que le maire de Chicago, Carter Harrisson a été assassiné chez lui par un Irlandais nommé Pendergast. On dit qu'il est fou, et qu'il a tué Harrisson parce que celui-ci lui avait promis une place avant son élection et n'a pas tenu sa promesse. Le journal dit que c'est malheureux que l'assassin n'est pas un anarchiste, parce qu'alors, dit-il, *nous aurions une bonne excuse pour les pendre tous*. Canaille, va !

Serait-ce une insinuation pour fabriquer quelques faux anarchistes qui fournirait à ces assoiffés de sang, l'occasion de pendre encore quelques compagnons qui les gênent ? Ces sales journalistes sont capables de tout.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

# En quoi consiste le métier des armes

POUR CONSTATER

### QUE LA VIOLENCE EN EST LA CARACTÉRISTIQUE (1)

Les individus, qui, par vocation, choisissent un tel metier, décèlent évidemment, par cette élection, une propension naturelle à la brutalité. Ils savent que le métier du militaire est de tuer et, malgré ce, ils entrent en cette carrière des armes. Il y a certainement chez ces individus une organisation physiologique qui les rend, pour remplir les conditions meurtrières de la profession militaire, plus aptes que ne le seraient d'autres individus portés par leur manière d'être vers le commerce, l'industrie, l'art, la science. Les militaires professionnels sont donc des prédisposés sur lesquels les conditions mésologiques de la profession retentiront fortement pour déterminer un état d'âme spécial, constatable en temps de paix aussi bien qu'en état de guerre.

Les militaires professionnels se recrutent dans la classe riche (noblesse et grosse bourgeoisie) et dans la classe moyenne. Pour ce « beau métier des armes », la source du recrutement est à peu près la même que pour les corps médical, enseignant des lycées et colleges que pour les magistrats, les hommes de science, artistes, littérateurs, ingénieurs. Tous ces individus, de ces professions diverses, appartiennent à la même couche sociale, généralement à l'esprit cultivé, aux manières polies, fort éloignées de la brutalité.

Un certain nombre de professionnels militaires le sont pour ainsi dire héréditairement ; fils et descendants de militaires professionnels, disposés à une adaptation rapide par leur organisme héréditairement déterminé, par leur éducation familiale soumise à l'influence de la profession paternelle.

Les individus, qui élisent pour la vie militaire, passent en grande partie par des écoles spéciales. Là, ils subissent une éducation qui sera d'autant meilleure qu'elle les appropriera mieux à la mission qui leur incombe, c'est-à-dire à la guerre. Nécessairement il en résulte la glorification de tous les grands tueurs d'hommes, l'exaltation des grands conquérants, et, comme conséquence inéluctable, celle des actes qui, inévitablement, accompagnent les conquêtes, les combats, les batailles. Ces aspirants à la profession militaire vivent dans une atmosphère où apparaît, comme but de leurs efforts, l'imitation des célèbres hommes de guerre. Annibal, César, Tamerlan, Gengiskhan, Charlemagne, Wallenstein, Tilly, Condé, Turenne, Maurice de Saxe, Bonaparte et sa pléiade de généraux, de Moltke, etc., leur semblent enviables par les illustres actions qu'ils ont accomplies.

Le candidat au métier des armes vit tout entier plongé dans ce monde des massacreurs de peuples et il en résulte pour lui la conception d'une infinie supériorité de ces hommes sur le reste des humains. De même que le peintre place ses illustres prédécesseurs, les Holbein, les Raphael, les Michel-Ange, les Rubens, les Murillo, bien au dessus des plus illustres représentants de la science, de la philosophie, de l'art dédical, oratoire, etc., de même le militaire ne voit aucun homme qui puisse égaler ses héros.

Par cette éducation appropriée, le professionnel militaire, subissant comme tout être l'imitativité naturelle, est poussé à l'imitation de ses héros dans l'état de guerre, de même qu'il est poussé à maintenir dans l'état de paix sa manière d'agir. Bien entendu, l'ambiant social réagit sur cette tendance pour atténuer ces agissements suivant l'interne disposition de chacun. De là résulte que ces agissements en l'état de paix seront identiques en nature à ceux constatés en temps de guerre, mais toujours d'un degré d'intensité moindre et de formes plus ou moins diverses, suivant l'état cérébral de chaque individu. De la diversité de ces formes, nous n'avons pas à nous occuper en ce mémoire, où nous étudions la criminologie professionnelle, c'est à dire les caractères communs à ces formes, caractères déterminés par la profession.

« Chacun de nous, a écrit M. Marandon de Montyel (1), porte en son cerveau un criminel qui sommeille et dont le réveil dépend en partie du degré de sa léthargie, en partie du degré de l'excitant, de sorte que le délinquant de demain, selon les circonstances, sera peut être vous, peut-être moi. » Citant cette pensée profonde d'un aliéniste criminaliste, j'ajoutai (2) : « On peut même dire que le criminel ne sommeille pas dans le cerveau, mais qu'il y est fort bien réveillé. » Voyons donc sous quelle forme ce réveil se manifeste chez les professionnels militaires.

La violence, nous venons de le constater, est la caractéristique de la profession militaire en l'état de guerre. Il est conforme à la logique que, dans l'état de paix, on constate des formes atténuées de la violence. Il serait, en effet, irrationnel de voir des individus qui, en l'état de guerre, sont violents, devenir d'une angélique douceur en l'état de paix. On pourrait objecter que, les conditions mésologiques étant changées, les effets doivent être modifiés. Ils le sont aussi, mais en degré et non en nature. Cela est compréhensible, car, à l'état de paix, les conditions mésologiques du professionnel militaire ne diffèrent point tant qu'on ne croit *a priori* de celles existant à l'état de guerre. S'il n'y a plus d'ennemi sur lequel peut la violence, il reste le subordonné que le professionnel considère comme valant moins que lui, comme un inférieur, un être molestable à son gré, un individu d'une autre classe que lui. Il reste le civil, qui, encore plus que le subordonné, semble, au professionnel, un étranger. Sans être considéré comme d'une autre race, il apparaît au professionnel comme un homme d'une autre caste, ne pouvant être comparé avec lui qui a l'honneur de porter l'uniforme. Un monde les sépare : l'Officier, le Pékin, ainsi qualifié par une sorte de mépris.

Il y a plus d'affinité entre professionnels-militaires de peuples différents qu'il n'y en a entre le pékin et l'officier d'un même pays. Il ne faut point s'en étonner puisque, le but des armées étant le même, quel que soit le pays, l'éducation doit être analogue, quel que soit le pays. De cette éducation résultent un même état d'esprit, une même manière de voir, des conceptions analogues à peine modifiées par les différences de caractères des individus et des nations. D'ailleurs, cette analogie de profession, de classe, qui fait considérer comme des inférieurs des étrangers, ceux qui n'exercent point la même profession, qui ne sont point de la même classe sociale, fussent ils du même pays, se présente dans un grand nombre de professions, de classes sociales.

A tout observateur des phénomènes sociaux, l'ouvrier français, par exemple, apparaît plus proche de l'ouvrier allemand que du capitaliste français. L'artiste a plus d'affinité pour l'artiste d'une autre nation que pour le bourgeois, le philistin de son pays. Un littérateur considère plus un littérateur étranger qu'un militaire, un financier national. Cet état d'esprit constatable dans les grandes divisions professionnelles et sociales n'est que la transformation de l'esprit de clan subi par toute l'humanité à une époque antérieure.

Cet esprit de clan a évolué, accroissant sans cesse la collectivité qu'il embrasse : d'abord restreint à la petite tribu et dans la tribu à la profession, il s'est avec le temps, étendu à la nation, et dans la nation à la profession, puis aux professions analogues, formant ainsi de grandes divisions. Grâce à la rapidité des communications, à l'uniformisation qui se produit chez les peuples de civilisation aryienne, cette expansion s'est accrue et devant l'esprit de classe, de profession, se sont abaissées les frontières. On peut même prévoir que l'évolution continuant, cet esprit de classe embrassera de plus en plus des collectivités grandes. Déjà, certains philosophes communistes, suivis et écoutés par une minorité importante, préconisent et démontrent l'équivalence professionnelle. Comme conséquence, il en résultera la disparition de cet esprit professionnel. Par suite de l'évolution sociale due aux transformations économiques, les classes sont appelées à disparaître, et comme conséquence, l'esprit de classe, à son tour disparaîtra. C'est là un avenir peut-être prochain ; mais aujourd'hui il n'en est pas ainsi, l'esprit professionnel existe, et chez le militaire, on le trouve à un haut degré.

Cette constatation ne peut se faire si on étudie le professionnel dans le monde, dans un salon où se coudoient militaires et industriels, financiers et hommes de lettres, etc. C'est là un milieu neutre, où les caractéristique professionnelles et même individuelles disparaissent, sauf pour un observateur sagace et attentif. En ce milieu mondain, sur tous les assistants, il y a comme un vernis qui cèle à des yeux inattentifs l'essence individuelle et professionnelle, qui crée momentanément une autre manière d'être, due à l'éducation policée, aux frottements mondains, à la compagnie des femmes. En un salon, le Moi de l'officier, du savant, du financier, sous l'influence du milieu, est superficiellement et momentanément modifié. Cette modification disparaît dès que l'individu se retrouve dans son milieu naturel et reparaît dès qu'il revient en l'ambiant mondain. Ce n'est donc pas là qu'il faut observer le professionnel militaire pour connaître la forme criminelle caractéristique de la profession. Il faut l'observer à la caserne, dans l'exercice de sa profession, à l'état de paix, et dans le milieu civil quand les « pékins » ne sont pas de même couche sociale que lui.

(1) Extrait de *Essai de Psychologie du Militaire professionnel*, volume à paraître prochainement.

(1) *Archives d'Anthropologie criminelle*. Mai 1892.

(2) *Almanach de la Question sociale pour 1895*, p. 168.

## BIBLIOGRAPHIE

*Petit catéchisme socialiste* par A. Tabarant, 1 brochure 0,10, 51, rue St-Sauveur.

Dans cette brochure de 18 pages, l'auteur a réuni, par demandes et réponses, différentes questions qui intéressent la propagande socialiste. L'ensemble n'en est pas mauvais, sauf les petits manque de

ogique qu'en sa qualité de parlementariste l'auteur ne pouvait manquer de commettre.

Page 5, il affirme — avec les anarchistes — que la transformation de la société ne peut s'opérer par étapes, le capital faisant, de tout progrès, un moyen nouveau d'exploitation. Page 12, il préconise un programme de réformes ! Reconnaissance du droit au travail ! création de caisses de retraites, minimum de salaire, journée de huit heures, etc.

Et cela se termine par l'affirmation que l'Etat collectiviste serait un idéal d'autorité bénigne. Avis à ceux qui veulent en goûter !

---

*Les soutiens de la société* 1 vol. par H. Ibsen, 3,50, chez Savine, 12, rue des Pyramides.

Dans *Les soutiens de la société*, Ibsen fait une critique acerbe de ceux qui forment le monde bourgeois et composent ce que l'on appelle la « bonne société ».

Voleurs, escrocs, exploiteurs sans vergogne, commerçants sans scrupules, n'hésitant pas à sacrifier la vie de leurs exploités pour réaliser un bénéfice plus considérable, agioteurs combinant des rafles sur les gogos, voilà le portrait de ceux qui sont les soutiens de la société.

Mais, comme dans la plupart des pièces d'Ibsen, cette critique ne se soutient pas, à la fin tout s'arrange au gré de tous, les coupables s'amendent, les vertueux triomphent et tout est pour le mieux.

Le même volume contient l'*Union des jeunes*. Ici nous assistons à un chassé-croisé de politiciens sans scrupules et sans convictions, tournant aux mieux de leurs intérêts, cherchant à faire servir la masse électorale à leur ambition.

L'aristocratisme intellectuel d'Ibsen s'accentue, il nous semble, dans cette pièce. Et il ressortirait que toute cette critique qu'il fait de la majorité des hommes politiques, ce ne serait que par dédain de la masse et qu'il se croit bien au dessus du vulgaire.

Ont déjà paru à la même librairie : I *Les Revenants — Maison de poupée* ; II *Le Canard Sauvage, Romersholm* ; III *Hedda Gabler* — IV *La Dame de la Mer — L'Ennemi du peuple* ; — V *Solness le constructeur*.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Paris. — Les camarades de la *Jeunesse Antipatriote*, du XX^e^ ont fait imprimer une poésie, s'adressant à la jeunesse, intitulée la *Grève Martiale*, elle est vendue 0 fr. 05 pièce et 2 fr. 50 le cent pour la propagande. Tous les camarades de province qui en désireraient, doivent écrire au compagnon E. Murch, 14, rue des Cendriers, à Paris. Les camarades ont un fond de caisse en vue de faire le plus de propagande possible. Les camarades qui désireraient nous aider peuvent s'adresser au compagnon ci dessus.

***

Avis aux lecteurs et abonnés de *L'Insurgé*

Nous prévenons nos lecteurs que vu le pillage opéré dans notre local, nous ne pourrons paraître cette semaine ; mais, malgré toutes les canailleries gouvernementales, nous pensons reparaître bientôt sur la brèche. Vive l'homme libre dans l'humanité libre !

Vive l'anarchie !

*Le gérant de* L'INSURGÉ :
SANLAVILLE.

***

New-York. — Les camarades du *Grido degli oppressi* nous prient d'annoncer qu'ils préparent la réapparition de leur organe à New-York.

Adresser les correspondances à L. Raffuzzi, 116, Bleecker street, New-York.

***

*Publication de propagande socialiste-anarchique*

*La Favilla*, de Mantoue, vient de publier la brochure : Entre Paysans « fra contadini » de Malatesta. Prix : 0 fr. 15 c.

25 exemplaires, 3 francs et 10 francs le cent.

Avis aux camarades qui savent l'italien.

***

Les compagnons de Montpellier demandent au compagnon S. Faure de vouloir bien les prévenir, lorsqu'il viendra dans le midi, afin d'organiser une conférence.

***

La première conférence du groupe de l'Idée nouvelle a eu lieu chez Corazza, au Palais-Royal, et l'affluence des camarades a été telle qu'un bon nombre d'entre eux, cependant munis de cartes, n'ont pu pénétrer dans la salle.

Des mesures seront prises pour que pareil contretemps soit évité à l'avenir.

***

Un camarade de Roanne nous propose une idée qui a son bon côté pratique : il se produit et il se produira des grèves, il faudrait rédiger un manifeste où l'on traiterait à fond la question gréviste, et ce manifeste une fois composé, serait tiré à des milliers d'exemplaires, distribués sur le théâtre de la grève. Le travailleur verrait d'un coup d'œil, ce qu'il peut attendre des endormeurs parlementaires ou des meneurs qui cherchent à se tailler une réclame pour une future élection. En outre, on lui dirait ce qu'il peut attendre d'une grève *des bras croisés*, et comment il doit s'y prendre pour se substituer au patron.

L'idée est soumise aux camarades qu'ils nous envoient leur appréciation.

***

Un grand nombre de camarades se plaignent de ne pas trouver la *Révolte* dans leur localité. Nous les invitons à la réclamer à la gare, s'il y en a une ; la maison Hachette sera prévenue et fera le nécessaire.

## PETITE CORRESPONDANCE

Berthold Albrecht, âgé de 35 ans, né à Ruhla, ville d'un duché saxon, a dû quitter la Suisse pour échapper aux tracasseries du gouvernement, obéissant aux ordres du czar, qui demandait son expulsion, sous prétexte d'agitation nihiliste.

Depuis deux ans on est sans nouvelles de lui.

Tous les camarades qui pourraient donner des renseignements sont priés de les adresser au compagnon Justin H. Schwab, 50, First street, New-York, City.

***

Camarades de Saint Nazaire — Il y a 54 invendus à relever, chez Billorget.

C. à Plensaye. — Les vers pas assez corrects. Demure, 8, rue de la Doire, Roanne, demande l'adresse de Françon.

Jean, de Roubaix, est prié de ne plus écrire à Roanne, ses lettres passent par le *cabinet noir*.

L. à Reims. — Bien lu l'article de l'*Eclaireur de l'Est*, mais il est trop bête pour y répondre.

M. à St Jean-de-Ruelle. — Bien reçu. Le comp. Colas Ph. est prié de donner son adresse à Brion, à St-Jean-de-la-Ruelle (Loiret).

Le comp. Régis Menier est prié d'envoyer son adresse à Duton, 6, rue Grousset, à Bègles (Gironde).

***

Le compagnon Fabre demande des nouvelles du compagnon Calixte Tosca.

***

Aux compagnons qui nous ont envoyé :

La *Science politique* du *Petit Provençal* — bien faible. — C. G. — *Au régiment*, devrait être autrement dit. — *Réveil*, vers. — manque d'originalité. — *La voix de l'or*, vers trop faibles.

## A LIRE

*Le Journal*, 18 novembre : *Les Délaissés*, par Séverine.

*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre : *Foules et Sectes*, par E. Tarde, malgré le parti pris du magistrat et la faiblesse de ses conclusions.

*L'Intransigeant*, 20 novembre : *Bombes opportunistes*, H. Rochefort.

*Libre Parole*, 19 novembre : *L'Enfant du Pauvre*, P. Méry.

*De l'Air*, par O. Mirbeau, dans l'*Echo de Paris*, du 21 novembre.

*Le Réveil Social*, du 19 novembre : *La Dynamite*, par Henrius.

L'*Avenir Social*, du 19 novembre : *Révoltés-Résignés*, par F. T.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 879 11
Alais, 2 10. — L. G., Paris, pour la famille Pallas, 0 75. — R. B., à Thonon, 2 15. Total : 5
Total général : 884 11

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1 629 60
N., à Chaux-de-Fonds, 0 50. — Trois compagnons 1 fr. — Groupe de Saint-Nazaire, 3 fr. — 5 fr. — Total 10 50.
Total général : 1 640 10

***

Le compagnon Willisse, à Mazas, à écrit à divers camarades et n'a reçu aucune réponse. A qui s'en prendre ? A l'administration malveillante, évidemment.

## CONVOCATIONS

Les « Enfants de la Nature » invitent tous les Parias des Ternes et de Passy aux rendez-vous de tous les samedis, à 8 heures 1/2 du soir, Maison Bessière, en face l'église des Ternes, 34, rue d'Armaille ; Causeries, chants et poésies.

***

Les compagnons des XIV^e^ et XV^e^ arrondissements sont convoqués pour le samedi, 25 novembre, chez Méchin, 23, rue de Vanves.

P. S. — On causera sérieusement au sujet de la propagande par la brochure.

***

Les *Sans-Patrie*, club international tous les dimanches, à 2 heures de l'après midi, salle Thomas, 70, rue d'Angoulême.

***

Samedi 2 décembre, à 8 h. 1/2, salle Thomas, 70, rue d'Angoulême, grande soirée familiale, suivie de conférence, organisée par la *Jeunesse Antipatriote* du XX^e^.

Entrée : 0 fr. 20, pour les frais et pour la propagande.

***

Groupe d'étude et de vulgarisation des 5^e^ et 13^e^ arrondissements, samedi 25 novembre, salle Moisiez, rue Mouffetard, 125, à 8 h. 1/2 du soir. Causerie sur l'évolution des idées anarchistes.

***

Orléans. — *Les Libertaires Guêpins*, nouveau groupe, invitent les travailleurs, désireux d'améliorer leur sort, à venir discuter avec eux les théories sociales.

Réunion tous les samedis, à 8 heures, au Gros-d'Or, rue des Ormes Saint-Victor, chez Mme Poirot.

Les groupes de compagnons qui disposeraient de brochures et journaux peuvent les envoyer, car il y a beaucoup à faire.

***

Narbonne. — Les anarchistes sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le dimanche, 26 novembre, à 8 heures du soir, au local convenu. Ordre du jour : Formation d'un groupe. Vente de journaux anarchistes.

***

Une grande soirée familiale sera donnée au profit de la propagande au Chambon-Fugerolles, chez Frecon, route Nationale, le 3 décembre à 3 heures du soir.

Les camarades de Saint-Etienne, de la Ricamarie et de Firminy sont spécialement invités.

***

Genève. — Samedi, 25 novembre, soirée familiale au bénéfice du journal l'*Avenir*. Elle aura lieu à la brasserie Theuss, route de Carouge.

On peut se procurer des cartes à l'Administration du journal, 17, rue du Cendrier, et auprès des camarades.

Il y aura tombola, avec portraits de Ravachol, Pallas, etc...

*Le Gérant-Imprimeur* : J. Billot.

Paris. — Imp. J. Billot, 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNÉE, N° 12 — DIX CENTIMES — DU 2 AU 8 DECEMBRE 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA GRÈVE DES MINEURS

La grève des mineurs du centre de l'Angleterre s'est terminée par une victoire presque complète des grévistes. Lorsque la misère avait atteint des proportions vraiment effroyables, le gouvernement proposa sa médiation, et, puisqu'il a tout intérêt en ce moment à chercher appui chez les travailleurs, sans quoi il est sûr de la défaite aux prochaines élections, la médiation fut en faveur des grévistes. Les mineurs ont repris le travail aux anciennes conditions, sauf à réviser les salaires, s'il le faut, en février prochain.

Ainsi voilà 267.000 hommes qui ont été jetés sur le pavé pendant trois mois; une population d'un million environ a dû subir une misère noire, comme en Russie pendant la famine; d'autres centaines de mille hommes ont dû se refuser le feu à cause des prix exorbitants du charbon — et toutes ces souffrances, tout ce chaos jeté dans la vie et l'industrie du pays ne se sont produits que pour permettre aux propriétaires des mines d'écouler à des prix fous les stocks de charbons qu'ils avaient accumulés. Les patrons alléchés par les bénéfices des années précédentes, avaient, en effet, immensément augmenté l'extraction de la houille et enrôlé un nombre considérable d'ouvriers : il leur fallait vendre à tout prix le charbon en magasin, et ils trouvaient ainsi tout avantage dans la grève.

Le sang montait à la tête en lisant les souffrances des mineurs. Nous avons entendu nous-mêmes des hommes et des femmes les plus pacifiques, les plus opposés à toute violence, riches et pauvres dire et répéter : « c'est trop fort; à leur place j'aurais fait tout sauter. »

---

Telle quelle, la grève a eu une importance immense; aucune grève, depuis vingt ans, n'a eu la même portée pour modifier les idées courantes sur les rapports économiques dans la société. Un principe nouveau a été proclamé.

Jusqu'à présent, les bourgeois, les savants et la plupart des meneurs ouvriers avaient dit, et les travailleurs l'avaient cru, que si les prix du charbon ou de toute autre marchandise baissent, les salaires *doivent* baisser. C'est une loi économique, pensaient-ils. Et, lorsque les patrons voulaient leur imposer une réduction de salaires, les travailleurs ne demandaient qu'une chose : « Prouvez-nous que les prix ont baissé ; nous accepterons la réduction ». Les socialistes avaient toutes les peines du monde à faire pénétrer dans les cerveaux des idées plus saines. Celle-ci tenait bon, et on a vu des groupements considérables de travailleurs accepter pour règle générale l'échelle mobile des salaires, basée sur les prix de vente du charbon.

La cupidité des exploiteurs s'est enfin chargée elle-même d'ouvrir les yeux. Les propriétaires des houillères du centre, à force de se faire la concurrence eux-mêmes avaient fait baisser les prix de vente de la houille, mais cette fois encore, ils invoquèrent les bas prix. — Tenez, disaient-ils, voici nos contrats. Nous nous sommes engagés à livrer le charbon à tel prix ; et si nous vendons à ce prix, sans réduire les salaires, nous y perdrons tous nos bénéfices. Vous devez donc accepter la réduction ».

Cet argument produisait autrefois son effet. Mais cette fois-ci les mineurs y restèrent absolument sourds. Ils répondirent :

« Vos contrats vous imposent des prix très bas ? Cela ne nous regarde pas ! Vous y perdrez tout votre bénéfice ! Cela ne nous regarde pas non plus. Nous voulons un certain bien-être, en échange de notre travail.

« Prenez-vous en aux lords de la terre, aux compagnies de chemin de fer, aux intermédiaires qui empochent tant et tant sur le charbon, ou bien passez-vous de tout bénéfice; cela ne nous regarde pas le moins du monde. Et si vous trouvez que la mine ne vous rapporte rien, qu'elle vous ruine, — eh bien, allez-vous en ! Encore une fois, cela ne nous regarde pas.

« Une fois que nous travaillons, nous voulons manger à notre faim, et vivre comme des hommes, non comme des bêtes de somme. »

« Un salaire qui fasse vivre ! *Living wage?* » Tel fut le mot d'ordre, — un mot qui en deux ou trois mois est devenu absolument populaire dans tout le pays et sera désormais le mot d'ordre des grèves à venir. Ce n'est pas encore le socialisme, mais c'est bien placer la question pour commencer, et que le reste s'ajuste de façon à le garantir ! Et cette idée a si bien germé et poussé, qu'elle a fini par se répandre dans tout le pays durant ces trois mois. — En faut-il une preuve ? La pretraille s'est empressée de la relever, de la faire voter dans une de ses conférences ! Si ces messieurs l'acceptent, c'est que tout le monde l'a sur les lèvres.

---

Mais cela équivaut à proclamer *le droit à l'aisance*, pour commencer. L'aisance du travailleur donnant la mesure pour juger et condamner les institutions actuelles.

On comprend, on prévoit alors les hurlements des riches messieurs.

— « Mais qu'est-ce que c'est que ce salaire qui laisse vivre ? » — hurlent-ils dans leur presse. « Les mineurs se donnent le luxe de tenir des pigeons, il y en a qui ont un piano dans leurs maisonnettes; leurs femmes portent des jaquettes en peluche de soie. » Et ainsi de suite.

Autrefois, on l'aurait nié. Aujourd'hui, on s'est borné à répondre : — Pianos ? jaquettes de soies ? Et pourquoi, s'il vous plaît, les mineurs se les refuseraient ? Ils travaillent, pourquoi ne se reposeraient-ils pas au piano ?

Les riches hurlent de rage; mais cela se dit et se répète d'un bout à l'autre du pays.

Voilà sur quels points la lutte s'est faite. Un certain bien-être garanti, c'est par là qu'il faut commencer. Et si les patrons ne peuvent pas le garantir; si dans la société actuelle l'intermédiaire, le riche, le patron s'enrichissent au prix du bien-être de l'ouvrier, — il faut reviser les bases mêmes de la société. Nationaliser les mines, municipaliser la consommation, chercher autre chose s'il le faut; mais le bien-être de l'ouvrier, tel qu'il l'a déjà conquis, ne doit pas être réduit. L'agrandir, si possible, mais ne pas le réduire.

Voilà pourquoi la grève qui vient de se terminer est considérée en Angleterre par les travailleurs comme une étape nouvelle dans le mouvement ouvrier. Le travailleur ne veut plus mendier une maigre pitance, *il réclame son droit à l'aisance*,

Et dès qu'il l'a fait, et qu'il a prouvé qu'il n'en démordrait plus — qu'est-il arrivé ? — Un bon quart des bourgeois se sont empressés de lui envoyer leurs sympathies et leurs secours pour la lutte. La moitié ont avoué qu'il avait raison.

C'est ainsi une bataille gagnée par les mineurs, non pas pour eux-mêmes, mais pour entièrement modifier dans l'avenir le caractère des révoltes ouvrières.

Les bourgeois se chargeront sans doute de prouver aussi la nécesssité de l'autre pas à faire. Celui de n'attendre rien de personne, et de prendre possession des mines, des usines et de tout ce qui sert à produire.

Alors les travailleurs gagneront encore plus dans l'estime des bourgeois, d'autant plus qu'ils leurs auront coupé les moyens de rester bourgeois.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. — On ne sait au juste qui l'emporte, de la canaillerie ou de la bêtise, chez nos gouvernants. Les voici qui reviennent à l'explosion du restaurant Véry. L'autre jour, trois bonshommes sinistres autant que ridicules ont évoqué l'affaire, un huissier grotesque a hurlé par trois fois dans la salle le nom du compagnon Meunier, après quoi, l'homme à la robe rouge, le pourvoyeur de la guillotine, a requis la peine capitale contre le camarade, accusé d'assassinat, de tentative d'assassinat et de destruction d'une maison habitée à l'aide d'engins explosifs.

Et Meunier a été condamné, par contumace, à la peine de mort. Pas de débats, pas d'instruction, pas de défense : ça s'est passé en famille, et d'après le programme arrêté d'avance.

Et nos justiciards ne s'arrêteront pas en si beau chemin. Ils viennent de déterrer ou d'imaginer un nouvel exploit de Ravachol : il ne serait pas impossible qu'on le poursuivit encore, et naturellement il fera défaut encore plus que Meunier. Décidément, ils sont trop bêtes : au XIII[e] siècle ça s'expliquait encore, aujourd'hui c'est tout bonnement monstrueux.

***

Le *Figaro* nous trouve durs : nous avons le tort, à ses yeux, de prendre *vivement* la défense des meurt-de-faim. Voilà des gens qui ne lui reviennent guère. Aussi faut-il voir comme il les arrange quand ceux-ci sont victimes d'un accident. L'autre jour, près de Châteaudun, de pauvres diables ont été écrasés sous un bloc de rocher. Mais, au dire du reporter figariste, cela ne vaut pas la peine de s'émouvoir. Ces neuf êtres, sept jeunes gens et deux femmes, étaient des miséreux, de la canaille, quoi ! des gens n'ayant pas de quoi se bâtir une maison, ni même payer un propriétaire, et qui se nichaient dans un creux de rocher !

Ah ! s'il fût arrivé un écroulement dans un tripot, quelles larmes de crocodile. Pour peu qu'il se trouvât dans le bouge un marquis de X... ou un vicomte de B..., on parlerait de l'illustre famille que l'horrible événement met en deuil.

Mais il s'agit ici de gens qui avaient la vie dure, qui travaillaient du matin au soir pour gagner quelques sous, juste de quoi ne pas mourir de faim, et qui la nuit, étaient trop heureux de se terrer dans un trou de roche.

Qu'ils crèvent ! qu'est-ce que cela fait ? Cela fait que parfois on interrompt de la belle manière certaines représentations théâtrales, à la grande terreur des digérants. Si cela ne les éclaire pas, c'est qu'ils sont volontairement aveugles, et dans ce cas, s'il leur arrive une danse imprévue, ils seraient mal venus de se plaindre.

***

« A la moindre tentative faite contre les organisations ouvrières, le prolétariat a pour devoir absolu de déclarer la grève générale. Le comité de la dite grève fera son devoir, et la déclarera, le cas échéant. »

Voilà qui est clair. Le Comité central de la grève générale sis à la Bourse du Travail, attend que le gouvernement viole la loi sur les syndicats. Il nous semble que c'est déjà fait, et que la plupart même des syndicats ont passé par ses volontés ou se sont excusés humblement devant la justice. Toutefois, cette nouvelle attitude prouve que les travailleurs sont las d'expériences toujours stériles ou désastreuses : qu'ils tiennent parole cette fois, et la société capitaliste verra beau jeu.

***

Imphy (Nièvre).

Une conférence organisée aujourd'hui avec, pour ordre du jour : *Capital et Travail*, a donné, malgré un temps affreux, le plus beau résultat.

Le compagnon Laval, devant un public de 200 travailleurs a développé l'origine du capital et la série de vols par lesquels il a passé pour arriver à se constituer.

Démontrant l'origine du travail, il a fait ressortir fort à propos que tout ce qu'a créé la nature doit être logiquement la propriété de tous les êtres humains ; il a expliqué aussi que la production étant le résultat du concours de toutes les forces et de toutes les intelligences elle doit être aussi la propriété commune : que par conséquent chacun des membres de l'humanité a le droit de dépenser les forces que lui a donné la nature, de la façon qui lui est le plus agréable et aussi de prendre au tas tout ce qui lui est nécessaire pour la satisfaction de *tous* ses besoins. Les applaudissements qui ont souligné son discours prouvent que le camarade a été compris et que les travailleurs sont bien disposés à faire leur profit de ce qu'ils ont entendu.

Le garde-champêtre et Mo sieu le maire assistaient à la réunion ; ce dernier ayant voulu ricaner, a été vertement relevé par l'orateur, et invité par l'auditoire à monter à la tribune : il s'est empressé de filer à l'anglaise.

Après la réunion, presque tous les auditeurs se sont empilés dans la salle du café où, jusqu'à une heure du matin, on a chanté des chansons révolutionnaires et récité des poésies, tout cela fort applaudi. Près de 80 brochures anarchistes ont été enlevées à plaisir pendant que des copains distribuaient gratuitement à tous *La Révolte* et *Le Père Peinard*.

Le nommé Bernis qui avait essayé de faire rater la réunion en refusant la salle au dernier moment faisait un nez incroyable devant la perspective de la recette de son heureux concurrent. En somme, excellente journée et bons résultats assurés. C'était la première fois que nos idées étaient abordées dans ce petit pays où les ouvriers sont traités comme de véritables chiens et ne gagnent pas leur vie.

***

Bourg-Levêque. (Maine-et-Loire.)

Le dimanche 12 novembre, le camarade Ménard, après avoir fait le procès de la société actuelle, expliquait devant 150 à 200 personnes, ce qu'on entendait par communiste-anarchiste.

L'auditoire, en partie composé de paysans, suivit avec une attention soutenue l'exposé d'idées dont il entendait parler pour la première fois.

Considérés, avant le passage de notre ami comme des gens de sac et de corde, les Révolutionnaires trouveront là, désormais, un milieu de braves gens, lassés de l'exploitation des grands propriétaires terriens, comprenant parfaitement leurs droits à l'existence, et décidés, le cas échéant à mettre tout en œuvre pour l'affranchissement général.

A l'issue de la conférence le camarade distribuait gratuitement bon nombre de brochures et de journaux et prenait l'engagement de donner à bref délai de nouvelles réunions.

Le lendemain constitution définitive d'une chambre syndicale de carriers à la Forêt.

Après avoir expliqué qu'à son avis, les chambres syndicales étaient appelées à propager dans une large mesure l'idée de la suppression du patronat, le camarade engageait les carriers à entretenir des relations constantes avec leurs voisins paysans, afin de prouver à ces derniers que tous les travailleurs avaient des intérêts identiques, diamétralement opposés à ceux des bourgeois politiciens de tout acabit et que, seule, l'abolition de l'autorité et de la propriété individuelle mettrait un terme au chaos économique que nous subissons.

## Algérie

Mascara (Algérie). — Les sbires de la troisième République sont aussi répugnants à Mascara que partout ailleurs.

Le 23, à 6 h. 15 du matin, au moment où, venant de me lever, j'ai ouvert ma porte, j'ai trouvé rangés en cercle devant elle les beaux Messieurs ci-après :

Le sous-préfet, le procureur, le substitut, un juge, le quart-d'œil avec sa sous-ventrière, l'inspecteur de police, un brigadier et deux agents.

Ils ont fait immédiatement une perquisition dans le cours de laquelle ils m'ont barboté tous mes journaux, un chansonnier, des lettres de famille et enfin deux ouvrages manuscrits, non encore livrés à la publicité.

L'un de ces ouvrages était une discussion des actes de Ravachol, l'autre, une comédie en trois actes ridiculisant le vote.

Ils étaient tout de même passablement déconfits de ne pas en trouver davantage, et ils sont assez naïfs pour croire que si j'avais eu quelque chose je l'eusse gardé chez moi.

A coup sûr, ils peuvent être de mauvais drôles, mais ils ne sont pas malins.

Et dire qu'il y a plus d'un an que je ne fais pas de propagande, découragé par son inefficacité à Mascara. Que serait-ce donc si j'en avais fait ?

Mais je crois bien qu'ils m'obligeront à recommencer.

## Angleterre

Londres. — Le mercredi 8 novembre, notre camarade Nicoll a été remis en liberté. On se souvient qu'il avait récolté 18 mois de prison pour « excitation à la révolte ». — A sa sortie, de nombreux compagnons l'attendaient. Son fils Victor lui sauta au cou, et le suivit, pendu à son habit, criant : Papa, tant sa joie était grande de le revoir. — Tous se rendirent, en groupe, malgré les argousins, dans un café de la rue de Liverpool, où une fête suivie d'un copieux déjeuner, eut lieu.

D'après le *Commonweal*, du 11 novembre.

***

On continue à Manchester de combattre pour la libre propagande. Le camarade Stochton a été condamné à une amende de 40 livres pour avoir essayé de tenir un meeting dans l'endroit maintenant fameux d'« Ardwick green ». — Dimanche dernier, un camarade du *Labor church*, nommé J. Birch, a été aussi arrêté. — Avec leur audace habituelle, les anarchistes se moquent des juges à leur barbe. — Je ne sais pas si le pouvoir va continuer ces persécutions ; mais, certainement, elles sont pour nous l'occasion d'une immense propagande. C'est en foule que les curieux viennent à nos meetings, et les lecteurs à nos ouvrages et journaux. Que souhaiter mieux ? Nous avons la sympathie des travailleurs.

L'autre jour encore, un mouchard qui trouvait bon de faire du désordre dans un de nos meetings, fut honteusement expulsé, — et, un orateur du parti modéré qui nous avait raillés à New Cross, n'eut que le temps de prendre ses jambes à son cou, il court encore. — Ça ira!

D'après le *Commonweal*, du 11 novembre.

***

Le lendemain de Noël, jour de chômage, il sera tenu, au Club de l'Autonomie, 6, Windmill Street, Rottenham court road, une réunion générale de tous les anarchistes communistes du Royaume-uni. —

D'après le *Commonweal*, du 11 novembre.

## Dans les Publications

Un nouveau journal se publie à Bruxelles, *Le Libertaire*, 0 fr. 02 cent., 29, rue Wonck.

Cet organe, franchement révolutionnaire, publie d'excellents articles à lire, dans son dernier numéro : *Fin de siècle et fin de classe*, et l'Opinion *d'un littérateur sur les assassins de Barcelone*. *Le Libertaire* est rédigé en français.

***

*De Langue Allemande*. — « On s'attend de la part des journaux anarchistes et révolutionnaires à des articles en l'honneur des compagnons pendus à Chicago. Et la presse vendue insinue que nous sommes atteints de la maladie à la mode, le culte des personnalitées. On connaît cependant notre dédain pour les ridicules cérémonie de l'Eglise catholique ; le cultes des personnalités est un préjugé légué par les siècles, et nous autres anarchistes devons avoir précisément le souci d'élaguer tous les préjugés. Si nous rappelons le souvenir de nos camarades assassinés, c'est pour stigmatiser la conduite infâme des juges, et entretenir l'ardeur de la propagande, il faut qu'elle soit de chaque jour, de chaque instant, et l'exemple des camarades étranglés pour l'idée à Chicago peut servir puissamment. »

D'après *Lumpenproletarier*. (Londres).

***

Aucun véritable socialiste, ni aucun démocrate socialiste, cultivé en ce sens depuis 25 ans, n'a jamais méconnu que le parlementarisme était la dernière forme de la tyrannie de classes.

Et pourtant les socialistes cherchent tous à jouer un rôle politique, à capter un mandat : lorsque l'on tire les choses au clair, on s'aperçoit que toute la démocratie socialiste allemande (et l'Allemagne n'est pas privilégiée sous ce rapport) n'est qu'un pompeux néant.

(*Freiheit*, New York, novembre 23)

***

*Vorbote*, de Chicago, fait une étude sur la liberté de la presse. Etude un peu superficielle, mais qui se termine ainsi : « La liberté de la presse n'est réellement possible que là où les classes dirigeantes n'ont pas à craindre pour leur sécurité matérielle et lorsque cette presse n'a aucun intérêt d'argent à se bâillonner elle-même. »

Ce qui équivaut à réclamer la suppression des classes dirigeantes et de la presse vénale, mais l'auteur de l'article ne le dit pas expressément.

***

— Les morts du 11 novembre aux vivants.

« Lorsqu'un membre (de la grande famille humaine) souffre, tous les autres membres souffrent aussi. Rappelez-vous la liste déjà longue des compagnons victimes de leur dévouement à l'idée : Xéres, Dorshmend, Ravachol, Pallas et tant d'autres. Lorsque les chaînes seront brisées, il y aura pour chacun de la misère et de la joie. Pour arriver à cette joie, combattez toujours ; et lorsque poindra la jeune aurore, nous serons depuis longtemps ensevelis dans l'éternel sommeil. Mais d'ici là, vous autres morts nous rappellerons : ne cessez pas la lutte, la victoire est au bout. »

Vos frères « légalement assassinés » en novembre en 1887 par la brute : *Ordre et propriété*.

*Der Anarchist*. (Berlin).

## UNE INFAMIE

Gustave Mathieu avait fait appel de l'injuste condamnation à quatre mois de prison dont il avait été frappé, sous prétexte d'injures aux gendarmes.

Dans son interrogatoire, Mathieu a nié énergiquement les actes de rébellion et injures envers les gendarmes. Il a déclaré que les gardes de Saint-Michel l'avaient littéralement assommé, et qu'il n'avait jamais eu la pensée de se servir de son pistolet contre le gendarme Révolte.

La cour a rendu un arrêt élevant de *quatre mois* à *six mois* la peine prononcée par le tribunal de Vervins.

Les conseillers à la cour ont voulu renchérir sur l'infamie des magistrats de première instance.

(*Intransigeant*)

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

(Séance du 21 novembre 1893)

(Extrait de la *Semaine Médicale* n° 67-1893, comptes rendus de l'Académie de médecine.)

***

Un double inconvénient résulte de l'absorption des poussières insolubles, de celles du charbon en particulier, une imperméabilité plus ou moins considérable des poumons et la prédisposition locale à la tuberculose. Il reste à l'administration le devoir de veiller à ce que les ateliers soient vastes, largement aérés et bien ventilés.

Dr Lancereaux.

***

Il me semble que la ventilation n'est pas un moyen prophylactique suffisant; elle transporte, en effet, les poussières d'un ouvrier à l'autre sans en débarrasser complètement l'atelier.

Dr Le Roy de Méricourt.

***

Le rapport du Dr Longo, paru dans notre avant dernier numéro, a provoqué dans la presse une polémique assez vive. L'*Eclair* notamment a jugé à propos d'interwiever les professeurs Robin et Cornil, qui, sans être de l'avis du Dr Longo, n'ont pas trop osé contester ses chiffres. Voici, à l'appui, l'opinion du docteur Mathias Duval, collègue de ces *princes de la science*, membre de l'académie de médecine, etc., etc...

« Comme résultat moyen de la respiration, on « admet que l'homme adulte excrète par vingt-qua« tre heures 850 grammes d'acide carbonique, ce « qui fait en volume à peu près 400 litres. La con« naissance de ce chiffre a un résultat pratique qui « sera de nous enseigner combien il faut d'air pur « pour suffire à la consommation d'un homme adulte « de vigueur moyenne. On admet qu'une proportion « d'acide carbonique de 4/1000 dans l'air respiré est « déjà nuisible. Or, si nous rendons en vingt-quatre « heures 400 litres d'acide carbonique, cela fait par « heure 16 litres, c'est-à-dire précisément de quoi « vicier 4 mètres cubes (16/4,000 = 4/1,000). Il faut « donc au moins 4 mètres cubes d'air par heure « pour suffire à notre respiration. Mais tenant compte « des diverses combustions et décompositions qui « se produisent autour de nous et qui contribuent « largement à vicier l'air, les hygiénistes ont pres« que doublé ce nombre, et il est généralement « admis que, pour que toutes les conditions de « l'hygiène soient remplies, un homme *doit disposer « de 10 mètres cubes d'air pur par heure.* »

(Cours de physiologie, par M. Duval, page 508 3e édition.)

On le voit, les savants officiels eux-mêmes donnent raison aux assertions du Dr Longo. Evidemment, ils se refusent à les mettre en pratique, de même que l'*Eclair* n'insère pas la lettre rectificative du docteur : mais qu'est-ce que cela fait ? Le principal est d'avoir établi la vérité.

***

A la suite de la publication de son rapport, le Dr Longo a reçu la lettre suivante :

Monsieur et très honoré confrère,

Des maisons *saines* et bien *aérées* pour les classes laborieuses qui ont le plus besoin de toute leur vigueur physique, pour résister aux fatigues du labeur quotidien qui fait vivre la famille, voilà une question vitale dont on s'est occupé, je le sais, mais qui n'a pas été résolue et qui est loin de l'être.

— Vous avez bien fait de jeter le cri d'alarme ; si d'aucuns se bouchent les oreilles pour ne point entendre, on criera plus fort et il faudra bien qu'on nous écoute.

Il y a longtemps déjà, je ne suis plus un jeune comme vous, que je suis parti en guerre pour défendre ces idées ; c'était à la campagne et j'avais un journal à ma disposition ; je déplorai le manque *absolu d'hygiène* que l'on remarque dans la plupart de nos villages où *tout est à faire* sous ce rapport ; il y a là une promiscuité dont on ne se fait pas d'idée ; certaines habitations, des huttes obscures, abritent tant bien que mal, contre les intempéries des saisons, grouillant pêle mêle dans l'ordure, enfants, hommes, femmes, vieillards et animaux. Il y aurait des volumes à faire sur ce sujet et on serait étonné de la résistance qu'offrent ces pauvres gens, résistance due en grande partie à l'air plus pur qu'ils respirent lorsqu'ils sont dehors.

Mais à Paris à part certains quartiers privilégiés, où l'air est plus respirable qu'ailleurs, nous sommes absolument d'accord avec vous pour réclamer ou non des règles les plus élémentaires de l'hygiène, de remettre en discussion la question de la salubrité des logements ouvriers, qui importe beaucoup plus que la formation d'un plus ou moins grand nombre de groupes parlementaires.

Déjà en 1889, à l'exposition universelle, la société d'*économie sociale* par le Congrès international relatif au même, objet avait présenté de beaux modèles d'habitations ouvrières ??? — On avait bien formulé un vœu tendant à recommander la formation de *sociétés nationales*, dont le but serait d'encourager les patrons, les municipalités, les associations ouvrières elles-mêmes, à construire des maisons d'un prix de location peu élevé et d'une salubrité parfaite.

Nous n'ignorons pas que l'ancien ministre du commerce, M. J. Siegfried, député du Havre, a jeté la base de la Société Française des habitations à bon marché; nous savons aussi la prospérité de l'œuvre merveilleuse des cités ouvrières de Mulhouse et le succès relatif d'entreprises similaires au Havre, à Rouen, à Lille, à Lyon, à Chauny, à Guise, que j'ai cité maintefois dans mes articles.

Eh oui, la meilleure garantie de la civilisation, a dit l'anglais Disraeli, c'est le logement; « la maison, le « chez soi » est l'école de toutes les vertus domestiques. » Et il y a encore à Paris, comme je le disais ces jours-ci dans l'*Eclair*, il y a encore à Paris 20.000 logements où il est impossible de faire du feu, 10.000 où l'on n'est éclairé par *aucune fenêtre*; il y a la cité Philippe où de pauvres diables vivent au milieu de détritus de toute sorte ; la cité Doré, des biffins, la rue Ste-Marguerite, etc., que nous devons signaler énergiquement aux pouvoirs publics comme des foyers dangereux d'où peuvent partir d'un jour à l'autre les germes contagieux pouvant contaminer tous les quartiers de la capitale.

La solidarité est ici saisissante ; encore un coup vous avez bien fait, continuez. Dr Mora.

Certes, il y aurait fort à dire sur les remèdes du Dr Mora : l'œuvre des habitations à bon marché, appel aux patrons, dispositifs parlementaires, etc. etc., mais elle apporte une preuve de plus, en citant des faits, de l'état d'insalubrité où l'on fait étioler les travailleurs.

***

Les Beautés du Parlementarisme

« M. Gustave Isambert raconte ce matin l'amusante histoire d'une commission qui avait été nommée, par la Chambre, au commencement de la dernière législature, pour *examiner* les projets de loi sur la liberté d'association. Or, cette commission n'avait, tout d'abord, rien à *examiner*, rien à se mettre sous la dent. A peine deux projets très incomplets, très insuffisants, qui équivalaient à des pages blanches avec ce titre en belle ronde : **Proposition de loi sur la liberté d'association**. C'était imposant, mais assez maigre. M. Gustave Isambert, rapporteur provisoire, fatigué de n'avoir rien à rapporter, même provisoirement, allait aviser aux moyens de faire cesser cette disette, lorsque le président du conseil d'alors annonça à la tribune le dépôt du projet de loi tant attendu. La promesse fut tenue au bout d'un an. Alors, on doubla la commission. On était onze, on fut vingt-deux. On était nombreux, et l'on avait un fort *projet à examiner*, enfin. On allait pouvoir travailler. Hélas ! du jour où les commissaires, au nombre de vingt-deux, eurent quelque chose à faire... ils ne firent plus rien.

« Telle est l'anecdote. On en tirera, sans doute, cette double moralité : qu'il ne faut pas toujours prendre les velléités laborieuses de nos représentants pour des résolutions sérieuses et que la tâche accomplie n'est pas en raison directe des participants. Nous n'avions pas besoin de cet exemple, d'ailleurs, pour goûter médiocrement les assemblées où les commissions trop nombreuses. »

*Le Temps, n° du 10 septembre.*

## AVIS

Malgré que nous n'ayons pas encore couvert les frais que nécessitera la publication de la deuxième brochure à distribuer, nous allons bientôt en opérer le tirage. Elle se composera de l'*Interview de Rothschild*, et d'un patron de Roubaix. Prière aux camarades de nous adresser leurs demandes pour fixer le tirage.

Afin de stimuler le zèle des camarades qui ne semblent pas avoir compris toute l'importance de cette propagande, nous avons fait faire des listes de souscriptions que nous tenons à leur disposition.

***

Dans toute la France, les policiers ont fait des perquisitions chez les camarades, et de partout nous est arrivée la même note : « On a saisi des brochures « et journaux anarchistes ; aucune arrestation n'a « été opérée ». De quel droit les mouchards se permettent-ils de saisir et d'emporter les imprimés dont le dépôt a été légalement fait, qui sont vendus ou distribués publiquement, et n'ont été l'objet d'aucune poursuite ? Il y a là une manœuvre canaille dans le but d'enrayer la propagande. Nous engageons tous les compagnons volés à réclamer hautement la restitution des dits imprimés et qu'ils ne se lassent pas : les mouchards seront obligés de les rendre, de mauvaise grâce évidemment, mais ils les rendront.

## Erratum

C'est par erreur du metteur en page que l'article *En quoi consiste le métier des armes*, s'est trouvé placé, sans signature, dans le numéro du journal. Il avait été remis à l'imprimerie pour le *Supplément* et est extrait du livre : *Essai de psychologie du militaire professionnel*, que Hamon vient d'éditer chez Charles, 8, rue Monsieur-le-Prince.

## Questions?

Nous recevons souvent de camarades, des questions sur tel ou tel point de propagande, auxquelles nous n'avons pas toujours le temps de répondre aussi longuement que nous le désirerions.

Dorénavant, sous le titre ci-dessus, nous insérerons toutes celles qui nous sembleront devoir intéresser la plupart des camarades. Les réponses qui nous parviendrons seront transmises à l'auteur de la question.

Inutile de dire, que lorsque la réponse nous semblera de nature à être insérée, elle prendra place dans le journal.

Le compagnon M... demande aux amarades qui ont étudié l'idée, de débiter en peu de mots le rôle néfaste de la monnaie dans les rapports sociaux.

## BIBLIOGRAPHIE

*Les Progrès Modernes*, importance de leur rôle dans le présent et dans l'avenir, par A. Bocher. — 1 vol. : 3 fr. 50. Chez Ollendorff.

Au dire de l'auteur, la vapeur et l'électricité ont transformé le monde matériel ; mais, dans le monde moral, il n'y a toujours rien de fait. Ça ne va pas. La justice est lente, l'armée est mal outillée, nos colonies ne rendent pas, la race jaune se fait envahissante, la Bourse et la Finance nous empruntent notre argent sans l'ombre de délicatesse, et pour comble de malheur on laisse les espions étudier à loisir les côtés défectueux de notre belle patrie.

Donc, il faut réformer, réformer, réformer. Et l'auteur propose cette besogne à la nouvelle Chambre, qui a devant elle quatre ans.

Un cataplasme sur une jambe de bois.

*Les Enfants s'amusent*, par Pierre Weber et Willy. 1 vol. 3 fr. 50. Chez Simonis-Empis.

Une brochette de chroniques lestement troussées : ces enfants qui s'amusent ce sont les deux auteurs ; ils font une collection des potins et des scandales de l'année ; c'est du Grec-Claude, avec parfois des calembours un peu moins risqués, ou à peu près moins violents. Ils glissent, ces enfants, ils n'appuient pas. C'est de la satyre à fleur de peau, de l'esprit de boulevard, de la mousse de champagne, ça pétille, ça gratte légèrement le palais, mais ça s'évapore tout de suite, il n'en reste que le souvenir. Et encore.

C'est drôle, mais à la longue ça fatigue comme les grimaces des clowns ou les facéties « Auguste » enfin, ça fait toujours passer une heure ou deux.

Darien vient de faire paraître l'*Escarmouche*, journal satirique illustré qui en est à son troisième numéro. Nous ne pouvons que nous féliciter de l'apparition de ce nouveau camarade de lutte, tout en souhaitant que son ironie prenne plus d'allure et de mordant. Dans ce genre, il faut que le morceau porte, à chaque coup de griffes. A l'auteur de *Biribi* et de *Bas les cœurs*, on a le droit de demander mieux.

## A LIRE

*Revue Anarchiste*, du 15 au 30 novembre : *Des Faits*, par Les Uns ; *Il n'y a pas d'Innocents*, par P. Hanon.

*Le Socialiste*, organe de M. Guesde, député, contient dans son numéro du 18, un article intitulé : *Gare la Bombe*, qui va, de plein droit, dans notre *boîte aux ordures*.

Aussi l'article intitulé : *Crime Rituel*, signé E. Lepelletier, dans l'*Echo de Paris*, du 22 novembre. *Questions sociales* de Thomas Grimm, *Petit Journal* 13 septembre.

***

Article de Paul Adam, *Critique des Mœurs*, dans *Entretiens Politiques et Littéraires*, du 26 novembre. Belles pages sur les événements d'Espagne et éreintement de la *Révolte*. Il ne nous déplaît pas qu'on nous « bêche », parfois, comme d'affreux conservateurs. A d'autres de faire mieux. Les bouts de phrase incriminés font partie d'articles qui paraîtront incessamment en brochure. Les lecteurs jugeront.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Des compagnons de Bruxelles qui recueillent chaque jour les exilés des différents pays, et de France particulièrement, ont dû faute d'argent, cesser la publication de la *Débâcle*.

Ils ne renoncent pas cependant de contribuer pour leur part à la propagande, et dans ce dessein projettent de faire paraître une série de brochures en langue française. Titre de la première : *Le Patriotisme et l'alliance Franco-Russe*. — Sous presse.

Les camarades qui trouveront bon d'aider dans leur œuvre ceux de Bruxelles, peuvent envoyer leur obole à Emile Fourot, 46, rue de Liancourt, à Paris, qui se charge de la transmettre aux destinataires.

***

La *Propagande Anarchiste*, dans la *Dépêche de Tours*, du 22 novembre :

L'auteur y va de ses petites imbécilités contre les anarchistes, mais il reconnaît que leurs attentats sont l'indice d'une situation économique qui doit être changée. Preuve que les actes *monstrueux* de ces *énergumènes* d'anarchistes ont atteint leur but, puisqu'ils forcent les bourgeois à trouver eux-mêmes, que leur société a besoin d'être améliorée.

## PETITE CORRESPONDANCE

Isly et Bloin de Marseille. — Reçu *Paria* et Brochures. Merci. Nicolet.

Louña. — Lu l'article *Après?* de la *Libre Parole*. A quoi bon répondre à ces gens-là. Les réponses à leurs questions existent. S'ils les ignorent c'est que ça leur est plus commode pour leur argumentation.

R. F. à Marshall. — Avons expédié les *Soutanes politiques* de Bonnefon et La *Conquête du Pain*. — Le Garnet d'un *réservisle* de M. J. Drault est en réimpression.

Les camarades de la Croix-Rousse demandent des nouvelles du compagnon Doré.

Au camarade qui nous a remis la note sur Tressaud. — Cet individu ne vaut pas la peine qu'on s'occupe de lui.

T. C. à Besançon. — Il y a des éléments d'un article dans votre lettre, mais le temps nous manque pour mettre sur pied.

Au camarade qui nous a envoyé une lettre sur la *Grève Générale*. — Que l'on en soit partisan ou non, elle n'en tends pas moins à devenir une arme de combat auxquels se rallient tous les travailleurs. Et cette arme de combat est excellente, car elle entraînerait fatalement la révolution ; ça serait aller à contre sens que de s'y opposer. Quant à la durée de temps dont aurait besoin la propagande, personne n'est maître des événements. Il faut les prendre tels qu'ils se succèdent.

A. à la Garenne de Colombes. — Ne vous tourmentez pas. Maintenant que nous savons, nous attendons.

H. à Brest. — Ai fait passer la lettre au groupe d'*aide aux isolés*.

Le *Libertaire*. — Expédiez 5 exemp. de chaque numéro à Bernarding, Box 249, Spring Walley (Ill.), Etats-Unis.

L. à Chambois. — Les déclarations n'ont guère d'effet sur ceux qui ont le trac.

E. W. — Bien reçu.

V. à Huisseau. — Dites-nous les numéros qui vous manquent, nous vous les enverrons.

T. à Nodeusac. — La *Société Future* n'existe plus.

Le comp. Muller prévient les camarades que sa nouvelle adresse est chez Scalabre, 7, imp. des Sts-Claires, Amiens.

F. Plantelin. — Lucien l'a écrit à E., la lettre lui est revenue. — Envoie-lui ta nouvelle adresse.

Bidault, à L. — Le compagnon Denéchère a reçu envoi. Merci.

V. P. M. P. — Service fait. Ce sont bien les conditions.

C., à Montoire. — L., à Hautmont. — L., à Villefranche. — M., à Nancy. — O., à St Etienne. — C., à Montluçon. — S., à Rouen. — P., à Brieulles. — D., à Carmaux. — L., au Havre. — D., à La Haye-Descartes. — V., à Lyon. — C., à Thiré. — C., à Houssaye. — D., à Toulon. — B., à Lyon. — V., à Lyon. — V., à Lille. — W., à Boult sur Suippe. — R., à Romans. — E. à Mayenne. — M. F., à l'Echenal. — N., à Toulouse. — F., à Amiens.

Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION

POUR LA PROPAGANDE PAR LA BROCHURE A DISTRIBUER

Listes précédentes : 57.45.

A. à Marseille, 0.40. — Groupe « ni Dieu, ni Maître » de Romans, 3 fr.

Total général : 60.45.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1640.10.

A., à La Garenne de Colombes, 0.25. — Excédent d'écot, 5.50. — E. M., 10 fr. — Jean qui marche 25 fr. — T. par G., 1 fr. — B., à Paris, 0.50 = 42.25.

Total général : 1682.35.

## SOUSCRIPTION

pour les détenus

*Listes précédentes*, 884 fr. 11.

A. à La Garenne de Colombes, 0.25. — Le groupe de mineurs de Souque-Negre, pour la famille Pallas, remis par H. Fr. 8 fr. — Collecte faite pour la famille Pallas à la réunion du 11 novembre par le groupe de Mac Donald, 9 fr. 35. — Le Hâvre, par L. 2 fr. — B. à Paris, pour la veuve Pallas 1 fr. — Amiens, 2 anonymes, 0.70. — Total, 21 fr. 30.

Total général . . . 905 fr. 41.

## CONVOCATIONS

Tous les dimanches, à 8 h. 1/2 du soir, soirée familiale. Maison Duprat, 11, rue Ramey.

Chants et poésies anarchistes.

***

Le groupe « La jeunesse Antipatriote du XX^e^ » organise, pour le samedi 2 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Thomas, 70, rue d'Angoulême, une « grande soirée familiale » suivie d'une conférence sur la religion du Patriotisme, par le compagnon Sébastien Faure. La soirée étant faite exclusivement pour la propagande, nous y invitons les compagnes et compagnons à y venir en nombre.

Entrée 0 fr. 20 centimes.

Dimanche 3 décembre, à 2 h. de l'après-midi, réunion du club international les « Sans-Patrie » on y trouera la poésie la *Grève Martiale*.

***

Paris. — Groupe des travailleurs communistes anarchistes du XII^e^. — Bibliothèque sociologique des travailleurs du XII^e^.

Dimanche, 3 décembre à 2 heures, réunion publique, salle Mazin, 161, rue de Charenton (place Rambouillet).

Ordre du jour

1. La guerre sociale contre la bourgeoisie capitaliste et gouvernementale.

2. Les événements d'Espagne.

Des orateurs révolutionnaires prendront la parole.

Entrée : 20 centimes.

***

Le groupe des V^e^ et XIII^e^ convoque tous les camarades à assister à la réunion qui aura lieu samedi soir 2 décembre, salle Messiez, 127, rue Mouffetard, à 8 heures 1/2 du soir.

Ordre du jour

Evolution et Révolution.

Organisation d'un grand méeting.

***

Le camarade Barrucand fera une conférence sur l'*Œuvre d'Ibsen*, le vendredi 8 décembre, à l'Hôtel Continental.

Entrée : 3 francs.

On trouve des billets, 62, boulevard Beaumarchais.

***

Bordeaux. — Le groupe : La Jeunesse Libre organise une série de conférences publiques et contradictoires, à cet effet le groupe convoque les compagnons à la première, qui aura lieu le samedi 2 décembre, 262, rue d'Ornano.

Ordre du jour : Le peuple et la bourgeoisie. — Les anarchistes et les gouvernements. (Entrée 0 fr. 15).

## LA RÉVOLTE est en vente :

A Lille, chez le compagnon Hoden, 14, cours Gloner, qui porte à domicile.

A Marseille, chez Gauchon, kiosque, cours Belzunce.

On y trouve également la *Revue anarchiste*, et toutes nos brochures.

A Roubaix, chez P. Devilers, chez Mme Vve Berranger, rue Paul Bert, maison Delcroix.

Le compagnon porte à domicile.

A Lyon, chez Blain, 4, rue Romarin.

On y trouve également la *Revue anarchiste* et l'*Harmonie*.

A Nîmes, kiosque, boulevard des Calquières, en face l'ancien lycée.

Kiosque, en face le bureau de tabac du Grand Temple.

**Amiens**

Chez Richard, 27, rue de la Hotoie.

*Le Gérant-Imprimeur :* J. Billot.

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNÉE, N° 13 — DIX CENTIMES — DU 9 AU 16 DECEMBRE 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA CHASSE A L'OURS

Tous les journaux en parlent d'anarchie. L'anarchie est devenue une rubrique régulière dans toute la grande presse, non pour l'étudier mais pour savoir comme on tuera cette peste sur la terre.

En Espagne on a déjà arrêté plus de deux cent vingt compagnons et les arrestations continuent toujours. Chaque jour on en fait des nouvelles, chaque jour on annonce quelque nouvelle découverte à sensation, mais on se garde bien d'annoncer qu'on ait fait la moindre découverte pour prouver que Soldani ou n'importe qui de ceux qui sont déjà dans les géoles ait eu la moindre connection avec la bombe du théâtre du Lycee.

Est-ce un mouvement républicain qui se prépare, et les républicains — archi-bourgeois, on le sait, — s'empressent-ils tout bonnement de coffrer les anarchistes, pour empêcher tout mouvement révolutionnaire pendant que ces messieurs courront prendre possession des ministères, abandonnés par les partisans de la très gracieuse et très féroce reine ? Ça en a bien l'air en tout cas. Que de fois les « républicains » espagnols n'ont-il pas publié dans leurs journaux qu'une seule chose les empêchait de proclamer la république, — la crainte des mouvements révolutionnaires qui seraient tentés par les anarchistes !

En Angleterre l'anarchie est aussi devenue une rubrique permanente dans la presse et dans le Parlement. Chaque jour, quelque conservateur adresse au gouvernement la question, pourquoi la *Commonweal* n'est pas encore poursuivie ? et le gouvernement à beau répondre qu'il ne veut pas faire de la réclame à Samuels en le poursuivant pour des excitations générales qui ne tomberaient sous le coup de la loi anglaise qu'au cas où le journal désignerait la personne ou les personnes qu'il faut tuer, ce que la *Commonweal* se garde évidemment de faire.

Peu importe : ces amis, ces social-démocrates — les tories, — demandent que l'on tire la loi par les cheveux, qu'on la viole comme on voudra, pourvu que les anarchistes « actifs et académiciens », soient tous fourrés dedans sur le champ.

De très intéressantes révélations se font dans ces débats. On apprend ainsi que des « représentations » très urgentes ont été faites par des gouvernements étrangers pour chauffer l'ardeur du gouvernement anglais et l'amener à poursuivre les anarchistes en bloc. Cela a été affirmé hautement samedi passé au Parlement. Entre temps, après avoir dit qu'il ne défendrait pas un meeting anarchiste au Trafalgar-square et qu'il se bornerait à poursuivre les orateurs au cas où ils s'aviseraient à prêcher le meurtre sur la place publique, le gouvernement s'est néanmoins empressé de prohiber un meeting qui devait être tenu dimanche passé. Aussi les compagnons de Londres ont-ils tenu à cœur de se rendre sur le square, aussi nombreux que possible. Là, ils ont vendu des centaines de ce même exemplaire de la *Commonweal* acclamée par des milliers de travailleurs qui sont toujours heureux de voir et de donner des coups de poing à la police, ou de huer la troupe : plusieurs compagnons ont été arrêtés tout de même, et seront certainement condamnés.

Bref, c'est la chasse aux anarchistes un peu partout. Fidèles à leurs traditions, les monarchistes en France, avec leur fidèle Constans, ont même essayé d'organiser un complot anarchiste pour rire : Ainsi Rochefort affirme avoir en mains les preuves *écrites*, d'une tentative d'embauchage dans ce but. Et la *Réforme* de Bruxelles précise ; elle donne les noms. C'est un certain D..., rédacteur d'un des journaux de la coalition monarchiste, qui aurait proposé à F..., « auteur d'un livre à sensation sur les anarchistes » (*Les Coulisses*), de fabriquer un complot. Cependant, les compagnons ont fait un bon bout de chemin dans leur éducation politique depuis la Révolution sociale et la boîte à sardines d'Andrieux et F..., tout en refusant la proposition, a pu répondre au journaliste policier en lui montrant toute l'impossibilité de la machination avec des hommes qui, « s'ils s'y mettent à trois pour accomplir un acte, c'est le bout du monde ». — Très bien dit, M. F...!

Bref, l'anarchie est à l'ordre du jour, en France, en Allemagne, en Angleterre, et il ne nous reste qu'à en profiter pour semer à large main nos idées. Les brochures, les journaux s'écoulent par milliers.

Nous sommes surtout un parti qui cherche à faire la trouée dans les idées invétérées d'autorité, de soumission, de confiance à la machine gouvernementale, — un parti de révolte contre toutes les ignominies du passé. A nous de profiter de ces moments, quand les yeux de tous sont tournés vers nous, et qu'on nous demande de tous les côtés : « Mais enfin, que voulez vous ? ou allez-vous, que demandez-vous ? A nous de semer nos idées à large main, surtout dans ces moments d'effervescence, de les faire pénétrer dans les plus sombres recoins qui nous restaient inaccessibles. Ce serait juste le moment de répandre par centaines de mille des manifestes anarchistes, de résumer en peu de mots ce que nous voulons, ce que nous exigeons de cette marâtre de société.

## AUX ARTISTES

Les détracteurs de l'idée anarchiste se rencontrent dans tous les milieux ; or, malheureusement le *milieu artiste* partage les préjugés et les instincts rétrogrades de la grande et petite bourgeoisie. Et pourtant, si le mot *art* ne comportait pas la négation de tout autoritarisme, combien d'artistes vraiment tels pourrions-nous aimer et admirer ? Il existe comme un divorce entre le groupe dit « artiste » et l'*idée nouvelle*. Les uns, par tempérament soumis, les suiveurs, les élèves d'*un tel*, qui copient *le Maître*, pourront difficilement comprendre la plus simple des idées libertaires, pas plus que les agenouilles devant le passé, les dévots des formules mortes ne comprennent un art actuel de santé et de vie. Et parmi les autres, ceux qui sont *eux mêmes*, les meilleurs dont les œuvres sont faites de notre vie et de notre intellectualité contemporaines, combien ont eu le courage de réfléchir, de penser ? Bien peu, à coup sûr ; et ces quelques hommes, nous les aimons par dessus tous les autres, car ayant conscience d'eux-mêmes, ils ont conscience de leur art. Ils ont épuré leurs sensations et les ont élevées vers l'Idée. Ce ne sont plus des impulsifs, des incohérents. Combien pourtant parmi cette élite pourraient s'élever au-dessus des secondaires manifestations sensorielles, se hausser à la sérénité du beau et du vrai ! De ceux-là nous sollicitons quelques instants d'attention, et nous les invitons à discuter quelques minutes avec nous.

Après que nous avons exposé nos idées, la première objection qu'on nous fait généralement est celle-ci : la Société actuelle est une monstrueuse coalition des intérêts de quelques-uns contre le bien être, contre la vie même de tous, c'est un fait indéniable. Nous vous concédons encore que la Société d'autrefois avec ses serfs et ses corvées, ses tortures et ses exactions, mais aussi son décor somptueux valait peut-être mieux que la nôtre, qui possède aussi ses serfs de l'usine, de la mine et du labour, plus lourdement asservis, écrasés que jamais ! Nous comprenons combien faux et tyrannique est le dogme *Patrie* dont le décor guerrier n'égale même pas les pompes magnifiques réglées par un clergé habile à parer son idole de tous les prestiges de l'art. Mais, ce qui nous paraît monstrueux, ce que nous n'admettrons jamais, c'est votre mode de propagande par le fait, c'est la carrière par vous ouverte aux instincts iconoclastes des foules, c'est l'appréhension de voir un fanatique mettre le feu au Louvre, et faire sauter Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, sous le stupide prétexte que le Louvre est fait pour les raffinés et non pour les ouvriers, et que les monuments du culte ne sont autre chose que les abris de la canaille ensoutanée.

Cette objection est, il faut l'avouer, à priori d'une bonne foi douteuse. Nul n'a le droit de faire un procès de tendances ! Et d'où vous vient tant de suspicion ? Nos écrits ? Vous ne les avez pas lus ! Nos théories vous sont inconnues. Sachez le donc : si nous sommes avant tout des hommes d'action, affamés de justice et de vérité, si nous sommes prêts à

tous les martyres pour le triomphe de l'Anarchie, les actions inutiles nous répugnent; bien plus, nous les tenons pour signes de faiblesse. En quoi la destruction des collections d'art pourrait-elle aider à la réussite de nos idées? La Société pourrie que nous subissons est-elle solidaire des trésors du Louvre, et les tableaux de l'Ermitage de Pétersbourg ont-ils jamais envoyé quelque malheureux en Sibérie. Ce que nous détruirons, c'est la Société d'Iniquité : ce que nos frères supprimeront, c'est sa Majesté le Pendeur, le pourvoyeur des bagnes de l'Oural.

Soyez un peu logiques. Les prêtres de ce Dieu d'intolérance que nos pères ont adoré et dont nous n'avons pas encore secoué complètement le joug ont fini par comprendre l'inanité des persécutions dirigées contre les manifestations plastiques des anciens cultes; ils s'occupent peu, les adeptes du Jéhovah roublard, des temples de la Grèce et de Rome encore debout dans leur beauté mutilée, car ils savent que la Minerve du Parthénon ne peut plus leur faire concurrence, et que les dieux de Ninive et de Babylone sont ensevelis dans leur linceul de sable. Tous ces splendides débris sont aujourd'hui sans âme comme au surplus Notre-Dame de Paris et le Dôme de Strasbourg.

Nous disons donc aux artistes : rassurez-vous ; il en est parmi nous qui, autant que vous le faites, chérissent les chefs-d'œuvres du passé, et ceux-là sont garants des autres.

Voyons, demain, vous qui nous combattez, ne serez-vous pas des nôtres? Resterez-vous sourds à la vérité? L'intérêt même de votre art exige que vous rejetiez la défroque du vieil homme, cette défroque aux poches bourrées d'absurdes préjugés, de stérile égoïsme.

Autre objection. Vous ajoutez : Si cette société d'argent, déjà si incompréhensive d'art, faisait place, à une société prolétarienne, fondée sur l'assouvissement des basses convoitises, nous, les opprimés d'aujourd'hui serions les parias de demain ; demain, verra le règne des pires béotiens, car si les bourgeois d'aujourd'hui distinguent difficilement un chromo de Bouguereau d'un chef d'œuvre de Léonard, les ouvriers aiment l'image d'Epinal et ne peuvent goûter les eaux fortes de Rops ni les chefs-d'œuvre de Rodin. Et que ferons-nous de nos deux mains inhabiles à tisser le lin, à bêcher la terre? Ne sommes-nous pas les fervents de la beauté, les fils de ceux qui chantaient [illegible] à la victoire ailée de Samothrace, les hallucinés et les fous qui jettent leurs chansons dans le vent, qu'émeuvent seulement les prestiges de la ligne, les somptuosités de la couleur! Nous mettra-t-on à la porte de la cité, tout en nous couronnant de fleurs, par ce que nous ne saurons rendre d'autres services que de découvrir aux hommes un peu de l'Eternelle Beauté?

O artistes égoïstes, lequel d'entre vous ne donnerait pas, chaque jour, quatre heures de *carcere duro*, de *hart labour*, pour avoir le droit d'œuvrer à sa guise pendant les vingt heures qu'on lui laisserait pour rêver et créer! Nous ne vous en demandons même pas tant, car notre labeur sera libre de toute contrainte, et nul garde-chiourme, maître ou contre-maître ne nous obligera à travailler contre notre gré. Donnez à la société votre contingent de rêve cristallisé en belles œuvres, et elle s'estimera heureuse de vous avoir. Il n'y aura plus ni bourgeois lettrés, grâce à une éducation menteuse, ni prolétaires asservis à la tâche pénible de tous le jour, déformatrice des facultés, châtreuse d'énergies intellectuelles. Chacun pouvant contenter ses besoins sans efforts excessifs, aura le loisir de se cultiver suivant sa nature. Car on en verra plus des millions d'hommes travaillant pour une poignée de privilégiés, et chacun apportera sa quote-part nécessaire sans épuiser ses forces.

Alors, plus que jadis, plus qu'aujourd'hui, l'artiste aura un public, un grand public compréhensif, dont l'éducation artistique se fera sans entraves et qu'aucune routine ne retiendra dans son admiration pour les œuvres vraiment belles, longuement caressées et bellement venues.

La nécessité de produire hâtivement, pour la satisfaction ou la vanité d'un bourgeois que vous méprisez, n'existera plus et l'humiliation du salaire fera place à la fière joie d'avoir œuvré selon votre vision, et d'avoir procuré des jouissances esthétiques aux autres hommes. Alors, pour la première fois depuis des siècles, l'artiste sera parfaitement conscient de son rôle, n'étant plus obligé de flatter la foule, ou l'empereur ou le juif.

Soyez des nôtres. Nous apportons l'avenir, et la vérité marche devant nous, belle, radieuse, sans robe de soie, mais aussi sans haillons. Notre idée est faite de bonté envers les humbles, d'épouvante contre les puissants, ces animaux de proie dont tous, artistes et ouvriers, sommes les victimes aujourd'hui. Venez à l'anarchie : là est l'avenir, la délivrance de l'humanité.

## Dans les Publications

Celui qui ne veut pas raisonner est un fanatique!
Celui qui ne peut pas raisonner est un imbécile!
Celui qui n'ose pas raisonner est un esclave!

Nous entendrons encore beaucoup de discours sur les droits du capital et du travail, de la part de ces penseurs superficiels qui s'imaginent que notre système économique actuel est le plan définitif et permanent de la production de la richesse. Toutes ces déclamations là, touchant les droits, les devoirs de chacun etc., c'était très bien il y a quelques années. Mais, maintenant, les travailleurs intelligents n'en veulent plus. Ils savent que les droits du capital veulent dire le monopole de l'argent, des usines, des marchés, tandis que les droits du travail, dans cette vertueuse association signifient seulement le mince privilège d'être engagé par un exploiteur, et de ne prélever sur tout le gain produit que le strict nécessaire pour leur subsistance quotidienne!

Les droits du capital et du travail! Allons donc! Voilà leur sens véritable :

Droits du maître et de l'esclave!!

(Du *Lucifer* de novembre.)

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. — Les journaux bourgeois n'ont pas raté l'occasion de rééditer leurs calomnies à l'endroit des anarchistes. Prenant pour thème la conduite de Marpeaux, lors de son arrestation, ils disent que c'était un ouvrier rangé, travailleur, et qu'en un an de temps il est devenu anarchiste, cambrioleur, assassin.

Ils soulignent cette progression.

C'est bientôt dit, mais qu'est-ce que ça prouve? on sait ce que nous pensons du vol et des voleurs : inutile de revenir sur cette question. Mais, dans l'espèce, les bourgeois sont mal venus à se plaindre et à jeter la pierre. Celui qui en arrive à ne plus vivre que de vols, emploie, dans la lutte pour l'existence, des moyens bourgeois, qui en font un parasite de la société, au même titre que le patron qui vit en exploitant les ouvriers, ou l'homme de finance qui fait fructifier ses capitaux : tous les deux sont des produits de la société actuelle : qu'ils se débrouillent comme ils l'entendront.

Mais il est un autre cas : celui de l'ouvrier qui cherche du travail, se voit rebuté de partout, qui se trouve acculé à cette alternative de crever de faim ou de mendier.

Or, par le fait qu'il existe, tout individu a le droit de vivre. Si la société, qui devrait être faite d'appui mutuel, est organisée de façon que les uns vivent aux dépens des autres, elle n'a pas le droit de se montrer froissée, lorsqu'un spolié se révolte et prend de vive force ce qu'elle refuse de donner à son travail.

Le cambriolage, il est vrai, n'est pas une reprise : c'est un procédé purement bourgeois, mais il faut tenir compte des tempéraments : le premier venu n'a pas l'héroïsme d'un Pallas. Une société qui ne laisse d'autre ressource aux individus que la mendicité ou le vol, n'a que ce qu'elle mérite lorsqu'ils adoptent ce dernier procédé. Et quand un Marpeaux tue un Colson, c'est celui qui tue que nous plaignons. Le policier est victime du risque professionnel comme le couvreur ou le maçon qui tombe d'un échafaudage. Et puis, en fin de compte, quand un homme se respecte, il y a des métiers qu'il ne fait pas.

* * *

Tels maîtres, tels valets. Les uns dilapident la fortune publique, les autres dépouillent les particuliers. Nous parlons des sergots. Tantôt on les voit se ruer comme des brutes sur les passants, tantôt ils se livrent, dans les Champs-Elysées, à d'ignobles chantages contre les étrangers. En voici un autre qui cumulait le double emploi de souteneur et de voleur. Il vivait aux crochets d'une fille publique et partageait avec elle le produit de sa prostitution et les louis qu'elle volait à ses amants de rencontre. Ce gredin ne se serait pas gêné d'arrêter une honnête femme, ou d'assommer un passant inoffensif. Il écrasait la face des poivrots à coups de botte, et rouait de coups les malheureux sans-gîte, sous l'œil complaisant de son brigadier. Et combien sont-ils dans la bande, qui pourraient rendre des points à cet Alphonse en uniforme? Gare aux poches, compagnons, quand vous apercevrez un sergot!

* * *

Il paraît décidé que les employés des omnibus ne travailleront plus que douze heures par jour. Les bourgeois, qui ne font rien, appellent ça un progrès. C'est tout bonnement ignoble, et au fond, tout le monde en est convaincu. Ajoutez deux heures pour manger, huit heures pour dormir, que reste-t-il pour se sentir un être intelligent, vivant, raisonnant? Et à ce taux de travail, on gagne juste de quoi ne pas mourir de faim.

Quand il serait si simple de s'organiser pour que le travail ne comportât que quelques heures, sans fatigue excessive, et avec la vie assurée!

Est-ce que la terre sera toujours un bagne, et l'homme un forçat?

* * *

Plus de 1,200,000 hommes de toutes les nations du continent ont pris part aux grandes manœuvres d'automne. Ils ont brûlé 60,000,000 de cartouches et ont occasionné une dépense se montant à 150 millions.

Quelques centaines de ces hommes sont morts d'insolations, de fatigues excessives ou de mauvais traitements. Leurs familles ont été jetées dans la misère; des champs ont été pillés, des maisons détruites.

Avec ces 150 millions, à mille francs l'une dans l'autre, ont aurait fait vivre cent cinquante mille familles pendant un an.

* * *

ANGERS. — L'autre jour, un camarade de Juigné-sur-Loire arrivait à Angers, lisant sur son chemin *la Révolte*. Comment, lui crie le garde-champêtre, tu es un anarchiste! Eh bien tu vas coucher au clou. Le compagnon sans s'émouvoir lui envoie une maîtresse torgnole, renverse le gibier en uniforme, et envoie rouler son képi dans le ruisseau. Puis il continue sa lecture et son chemin. Le lendemain, le garde champêtre lui faisait des excuses, tout en pleurant l'avarie survenue à son couvre-chef. Excellent procédé : soignez un chien de garde, il vous mord ; houspillez-le, il fait le chien couchant. Avis aux camarades qui seraient aux prises avec ces bipèdes écœurants.

* * *

AMIENS. — Il s'est produit ici un fait qui démontre à quel point la terreur s'est emparée de no

...ments. Le tribunal jugeait quelques camarades arrêtés sans rime ni raison, uniquement ... qu'ils sont anarchistes. Dans la salle, une ...aine de Compagnons, qu'on avait dévalisés la ...lle, regardaient d'un air goguenard la comédie ... la justice. Soudain, le gaz s'éteint. Toute la ...ique bourgeoise pousse les hauts cris. La maison ...sauter, on court, on téléphone ; surviennent les ...mpiers, le commissaire, les sergots ; tout bien ...aminé, l'eau avait envahi le compteur du gaz, un ...up de pouce du concierge et la lumière reparait. La clique respire, mais elle a eu une belle peur.

***

Bordeaux. — Ici, comme dans toutes les villes ... France, les mouchards se sont exercés au métier ... cambrioleurs, avec, en plus, l'assurance de l'im...unité. Ils ont volé les journaux et l'almanach du *...re Peinard*. La police fait des collections à bon ...arché ; elle compte évidemment sur la complicité ... les encouragements de sa digne sœur ; la magis...ture. Mais c'est un petit jeu dont on finira par ...lasser. Avis à qui de droit.

***

Brest. — Un camarade nous suggère un nouveau ...de de propagande. Il prend plusieurs *Révoltes* et ... vend chez les fournisseurs auxquels il a affaire ...n place chez le cordonnier, chez le boulanger, ...ez le coiffeur, etc. ; il les engage à lui faire de la ...blicité puisqu'il leur fait gagner de l'argent. Il y ...a une idée. Chaque camarade pourrait s'ingénier ...placer de la sorte trois ou quatre exemplaires par ...maine. Tout de suite le tirage augmenterait par ...ite la propagande et la diffusion de nos idées.

***

...eims. — Malgré un déploiement ridicule de ...rces policières, près de 200 mouchards, malgré la ...cherie de la Compagnie du Gaz, qui nous a retiré ...lumière au début de la séance, nous avons fait ...ne belle réunion où le Compagnon Morel a dépeint ...ec une vérité saisissante l'exploitation de l'ouvrier ...r le patronat, et la nécessité de détruire la société ...pitaliste, cause de toute notre misère.

Le lendemain, Dimanche 26 novembre, deuxième ...férence où Morel a expliqué pourquoi nous ...mmes anarchistes, ce que nous devons faire, et ...mment nous arriverons à faire triompher l'idée ; ...ès sa causerie, qui a été très écoutée, chants ré...olutionnaires et grand enthousiasme.

...eux bonnes soirées pour la propagande.

***

Sainte-Marie-de-la-Mer. — Dans un petit café ...re camarades, le compagnon Pujol a fait une ...serie sur les infamies de la société actuelle, et ... la blague du suffrage universel. Il a fait enten... que c'était une mauvaise action d'aller voter, ... on consacre par là l'ordre de choses établi, on ...end complice des canailleries de nos dirigeants. ... il a fait toucher du doigt l'injustice criante de ...*priété individuelle* ; vers la fin de la séance il ...tribué des brochures qui ont été accueillies ... empressement, et dont la lecture aura pour ... d'amener nombre d'adhérents à l'idée. Bonne ... et qui sera suivie d'autres qui porteront leurs ...s.

***

...use. — Ici, comme dans toutes les grandes ... perquisitions en masse, pillage des domiciles, ...e journaux et brochures, vol de papiers d'af...t de famille, en un mot, tous les procédés ... des souteneurs de la société bourgeoise ...ne, les policiers n'ont rien trouvé pour pro...des arrestations. Mais il est à croire qu'ils ...ectionner leur méthode ; quelqu'un d'entre...rera une bombe ridicule ou une explosion ...nde ; alors, vite, tôt, arrêtez, emprisonnez ...oir comment ils seront reçus ...!

## Etats-Unis

... d'après *El Despertar* du 15 novembre les ...ons adoptées à la suite de la conférence de ...

Considérant que tous les modes de production, de distribution et d'échange de la richesse générale se trouvent actuellement aux mains des classes privilégiées, qui de la sorte détiennent en leur pouvoir l'existence des travailleurs.

Considérant que les paniques, crises monétaires ou industrielles ne sont que le résultat de la mauvaise foi et de la rapacité desdites classes ; que les pauvres et les travailleurs, nullement responsables de cet état désastreux, en supportent néanmoins les plus dures conséquences.

Nous décidons :

De rappeler la parole du cardinal Monning : « quiconque a faim, quiconque est privé des objets nécessaires à la vie a le droit de le prendre partout où il les rencontre. »

Considérant que la menace permanente d'une guerre s'est abattue sur l'Europe, qu'elle provoque sur le continent la désolation et la ruine, et qu'elle n'a d'autre cause que la cupidité et le bon plaisir des hommes au pouvoir.

Considérant que les travailleurs du monde entier n'ont rien à gagner, et tout à perdre à ces œuvres de destruction, et que dès lors ils doivent s'opposer à ces préparatifs de mort et de destruction.

La conférence décide :

De recommander aux compagnons du monde entier de provoquer une entente internationale entre les travailleurs ; de conseiller aux travailleurs, en cas de guerre, de déclarer la grève générale, qui, en paralysant la production, coupera les vivres aux armées ennemies. Cette conduite servira de protestation énergique contre la barbarie de la guerre, et poursuivra en même temps l'abolition de l'exécrable système du salariat.

Considérant qu'un des moyens les plus puissants et les plus économiques de propagande et d'agitation, c'est un *journal*, dans lequel, outre les théories, ceux qui travaillent pour la cause trouveront facilité de communiquer, d'échanger leurs vues, et de suggérer de nouveaux modes d'emploi des diverses initiatives ;

La conférence décide,

De déployer tout le zèle nécessaire pour asseoir aussi solidement que possible le journal *Solidarity*, qui sera administré avec la plus stricte économie et prendra grand soin d'éviter le personnalisme et de ne jamais sacrifier la vérité à l'esprit de parti ;

De rappeler aux compagnons du monde entier l'urgente nécessité de former partout des petits centres de propagande, afin de distribuer les journaux et brochures, d'établir une correspondance entre les différents centres, et s'arranger de façon que nous travaillions en intime accord les uns avec les autres.

A notre avis, le travail des dits centres devra se borner à imaginer des modes de propagande, laissant à l'initiative individuelle le soin de déterminer l'opportunité ou le moyen, selon que l'acte devra être individuel ou collectif.

Se déclarer solidaires de tous les déshérités, sans distinction de sexe, de credo, de couleur, de race ou de travail, doit être le premier objectif de tous ceux qui adhèrent aux conclusions de la conférence.

Quant au mode de travail dans la société de l'avenir, la plus grande tolérance à l'égard de toutes les opinions doit être notre règle, d'autant que la forme future de notre société sera en grande partie déterminée par des circonstances sur lesquelles nous n'avons aucune action. L'intransigeance que manifestent certains radicaux est la plus détestable reparition de cet esprit d'intolérance qui, aux premiers âges s'est traduit par des bûchers et des potences, et qui se manifeste encore aujourd'hui sous cent formes désastreuses.

---

Nous reviendrons sur ces déclarations, dont quelques unes nous semblent mériter des critiques, ou tout au moins, des éclaircissements.

---

Etats-Unis. — Les citoyens de la « Libre Amérique » sont encore plus ennemis de la liberté que des Européens, habitués cependant à des siècles de monarchie. Ils sont partisans d'une ligue internationale en vue de faire la chasse aux anarchistes dans le monde entier. Ce qu'ils demandent, c'est un protectionisme à outrance, que tout le monde crève, pourvû que leur situation soit assurée. C'est un effet de l'adoration du dieu Dollar.

Dernièrement, 10 hommes qui se sont échappés de Sibérie ont été débarqués à San-Francisco par un navire qui les avait recueillis en mer. Aussitôt le commissaire russe les a fait jeter en prison, et son gouvernement réclame impérieusement leur extradition.

Ces malheureux ont rédigé une adresse au peuple américain, demandant qu'il proteste contre cette barbarie qui veut les remettre à leur bourreau. Les pauvres seront sûrement déçus, car le peuple américain est dénué de tout sentiment d'humanité.

On pourrait remplir des volumes avec le récit des atrocités qui se passent dans ce pays ; le peuple est tellement endurci et égaré par la chasse à l'or que rien ne peut l'émouvoir. Il lui faudra la misère noire et le despotisme pour le faire sortir de sa torpeur ; il pourrait bien les avoir et plutôt qu'il ne le pense, car la situation économique devient de plus en plus tendue et nos gouvernants sont encore plus cupides et plus féroces que ceux du vieux continent.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

Du chaos des choses peut naître l'harmonie (parole dite par M. Léon Denis de Tours, à la conférence spirite donnée à l'Emulation le 5 novembre 1829.)

Si on attend l'intervention de l'Etat on n'arrivera à rien. Il faut agir par soi-même. (Delporte, du *Parti Ouvrier belge*, conférence à la Ruche ouvrière, le 2 avril 1889.)

***

Bourgeois révolutionnaires ! ! le temps n'est plus aux circonlocutions, aux réticences, à la diplomatie, au parlementarisme. La révolution que nous attendons est comme le sphynx, elle dévore ceux qui ne lui répondent pas. Êtes-vous avec les gens qui veulent vivre de leur travail contre ceux qui veulent vivre du travail d'autrui ? Avec la révolution sociale contre la révolution politique, avec le travail contre la propriété, avec le crédit contre l'intérêt, avec la liberté contre l'autorité, avec l'anarchie contre le gouvernement, avec la science contre la force ?

E. Cœurderoy.

***

### GLOIRE AUX DÉVORANTS !

Les hommes apprécient ceux qui les mènent en raison du mal qu'ils font. L'homme bienfaisant ne s'impose pas. On le critique, on le ridiculise, pourquoi se gênerait-on avec lui. Le savant qui trouve remède à des maladies réputées incurables ; le voyageur qui acclimate la plante qui nourrira des millions de pauvres gens ; l'inventeur qui met aux mains de l'ouvrier un instrument de travail plus producteur et moins pénible ; le particulier qui fonde des institutions devant atténuer les injustices et les cruautés du sort — tous ces hommes vivant pour le bien sont à peine connus des foules. Mais celui qui ruine, torture, massacre, celui-là est vraiment populaire ! Les fronts s'inclinent devant lui et alors même qu'il tombe du pouvoir, il reste encore auréolé de gloire. Ce qu'il coûte de labeur, de souffrances, de vies, on le calcule, on le dit, mais qu'importe, les masses sont moutonnières ; elles tendent le dos aux ciseaux et la gorge au coutelas, elles gravissent, éternelles résignées, les mêmes voies douloureuses. C'est à peine, si, parfois, quelques mouvements de résistance, ondulations à peine visibles, frissons bientôt réprimés apparaissent sur l'immense cohue. On peut changer de berger non point de méthode. On donne d'autres noms aux stations du même Calvaire ; cela suffit à l'impuissance, à la vanité humaine, et les empires s'écroulent, les peuples se dispersent, les doctrines se succèdent, les civilisations se superposent, laissant des vestiges dont le sens et la portée finissent par ne plus être compris ; et nous en sommes toujours à dire avec le plus ancien des poètes de la Grèce : « La terre est pleine de maux, pleine de maux est la mer ! »

C'est la lecture d'un article de l'*Economiste Européen* qui me ramène à Hésiode ! Quelle singulière machine que le cerveau. Sait-on jamais où s'accrochent les fils qui le font mouvoir ? Ils sont d'une si extrême ténuité qu'on ne les sent ni ne les aperçoit. Avant la théorie des microbes, ne nous a-t-on pas fait celle des atômes crochus ; mais il semble aujourd'hui que les causes premières ont elles aussi, des véhicules plus rapides qu'au temps des coches.

Notre excellent confrère Edmond Théry a fait le compte des dépenses militaires que vaut à l'Europe, depuis 1865, le génie de M. de Bismarck. Le tableau comparatif dressé pour les cinq années qui depuis

cette époque sont comme les premières stations du calvaire, est plus éloquent que tous les discours.

*Dépenses totales "guerre et marine"*

Millions de francs

| Années | 1869-70 | 1880-81 | 1890-91 | 1892-93 | 1893-94 |
|---|---|---|---|---|---|
| France | 436.1 | 510.3 | 1 016.4 | 905.7 | 880.0 |
| Russie | 601.2 | 613.6 | 758.8 | 982.3 | 1 107.4 |
| Allemagne | 172.5 | 373.6 | 511.4 | 512.2 | 521.5 |
| Autriche | 252.0 | 188.5 | 237.0 | 342.6 | 353.4 |
| Italie | 217.3 | 188.5 | 709.6 | 978.4 | 832.4 |
| Angleterre | 452.0 | 665.0 | 700.6 | 45.6 | 47.0 |
| Belgique | 31.0 | 27.8 | 43.1 | 43.6 | 470.3 |
| Espagne | 143.1 | 127.8 | 154.0 | 200.3 | 71.3 |
| Hollande | 35.3 | 40.5 | 69.7 | 69.1 | 30.7 |
| Suisse | 4.8 | 4.8 | 11.1 | 17.2 | |
| | 2 716.3 | 2 783.4 | 3 981.7 | 4 422.1 | 4 758.0 |

Ce n'est pas tout. Il n'y a là que les dépenses directes, mais faut-il bien faire entrer en ligne de compte les pertes qui, de cet état de choses, résultent pour l'économie générale.

« En résumé dit I. Thiery, on peut affirmer que la politique bismarckienne vaut à l'Europe une augmentation de pertes ou dépenses improductives de plus de 3 *milliards 500 millions de francs par an*. Si l'on admet — ce qui est d'ailleurs rigoureusement vrai — que ces nouvelles pertes et augmentations de dépenses improductives sont, pour une très lourde part, supportées par les classes laborieuses... on comprendra mieux la cause du progrès des idées socialistes en Europe. Le socialisme européen s'est développé en raison du militarisme : il serait facile de le démontrer en analysant les conséquences de l'augmentation des impôts nouveaux sur le budget d'une famille qui n'a que son travail pour vivre. »

Et maintenant, admirez, glorifiez M. de Bismarck, vous voyez ce qu'il coûte au monde. C'est état d'efforts de tous contre tous qu'on appelle la Paix, c'est encore la France qui en souffre le moins, mais il en est qui pour s'arracher aux intolérables douleurs d'une misère croissante pourraient être tentés de faire comme les loups en hiver et de s'aventurer jusque dans les rues des villages cherchant qui dévorer au risque de tomber sous les coups du chasseur.

Cependant Bismarck est grand ; sa politique est glorieuse, c'est l'envie qui seule empêche les Welches d'en convenir ; s'il mourait, on lui élèverait aussitôt des statues, et ceux-là mêmes auxquels ses doctrines auront par coûter le plus cher, tous les Allemands qu'il a courbés sous le joug prussien, porteraient son deuil. Le genre humain, comme la gent batracienne, n'estime que les dévorants !

(*L'Echo de Paris.*) A. Saissy.

## BIBLIOGRAPHIE

Madame Leverdays, mère, poursuivant la publication des œuvres posthumes de son fils, vient de publier chez G. Carré, 58 rue Saint-André-des-Arts, la *Centralisation*, une critique de l'ouvrage de Dupont-White : *Les chemins de fer*.

Précisément sont parues : *Les causes de l'effondrement économique*, dont nous avons donné des extraits dans notre *supplément*.

Ces deux ouvrages de Leverdays contiennent, comme les précédents, de très bonne choses, étant donné l'époque où ils furent écrits, l'auteur faisait preuve d'une rare indépendance d'esprit. Les défauts de la société bourgeoise y sont dépeints avec une réelle vigueur.

Mais, malheureusement, tout en parlant du système économique, M. Leverdays ne l'a vu qu'au point de vue politique, tout en comprenant les défauts de l'argent, de la Propriété telle qu'elle est constituée il croit qu'avec une meilleure direction politique, le système peut se modifier, il n'a pas compris que pour empêcher les mauvais résultats qu'il attaque, il ne suffit pas changer les étiquettes gouvernementales, ni les hommes au pouvoir, il faut, avant tout, mettre bas le système économique qui nous régit.

Malgré ce manque de vision les ouvrages de Leverdays sont à lire, ne serait-ce que pour la critique virulente qu'il fait de la bourgeoisie, et qui se soutient tout le long de l'œuvre de Leverdays.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos camarades que les *assemblées parlantes* qui reste l'œuvre capitale de Leverdays est en dépôt chez l'éditeur Carré.

*Le Libre Penseur*, par L. Rosendorf, une brochure 0,60 à la *Librairie sociale*, 31 rue Saint-Sauveur.

Cette brochure contient bien quelques bonnes phrases à l'adresse de l'exploitation bourgeoise, mais, ce que l'auteur vise principalement, c'est le « cléricalisme » dont il faut, avant tout », dit-il, se débarrasser.

Le cléricalisme abattu, cela n'empêcherait pas la bourgeoisie de continuer à nous exploiter. Détruire le cléricalisme ce serait une saignée de moins, ce serait bien, mais détruire l'exploitation bourgeoise est encore mieux, vu que sa destruction entraînerait forcément celle des hommes noirs.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les compagnons de Roubaix, demandent aux camarades qui peuvent disposer de brochures, journaux, placards pour la propagande, de bien vouloir leur en adresser chez le compagnon Avez, 75, rue des Longues-Haies.

***

Tous les compagnons qui ont reçu les manifestes *Réponses aux fusilleurs*, et qui n'en auraient pas accusé la réception, sont priés de le faire : nous avons besoin de savoir si les adresses des camarades sont toujours bonnes.

*Les Déserteurs et Réfractaires réfugiés à Londres.*

***

Charleville. — Une poignée de *Sans-Patrie* a envoyé directement à fr. au compagnon Fortune à Clairvaux.

***

Nous avons perdu un de nos excellents compagnons, Léopold Ritzerfeld, atteint de phtisie depuis deux années. De semaine en semaine, de jour en jour, nous le voyions dépérir ; il n'était plus qu'une ombre, animée de grands yeux et d'un bon sourire ; mais sa pensée était toujours à l'anarchie et son énergie révolutionnaire ne faillit jamais. C'est lui qui lança l'idée de la « brochure à distribuer » et il eut la joie d'éditer la première. Sa tête était pleine de projets que nous tâcherons de réaliser. C'est ainsi que nous entendons l'héritage.

## PETITE CORRESPONDANCE

A. R. S. — Si vous voulez correspondre avec le groupe *Les réfractaires et déserteurs de Londres*. Voici l'adresse : L. Bidault, 97, Charlotte street, Felzroy Square London W.

A. S. rue de Tournon. — Les questions de politique gouvernementale ne nous intéressent pas. Laissons nos diplomates faire des prévisions. C'est au monde économique que nous nous attaquons.

M., à Aix. — Les *Gueux* de Richepin, chez Charpentier, 11, rue de Grenelle.

B., à Pithivier. — Ni *Dieu, ni Maître* ne paraît plus.

Nitsipab, à Valence. — Merci, avisons la maison Hachette, de faire le service. Continuez à la réclamer.

G. L., à Chicago. — Reçu lettre intéressante, mais rien de saillant.

Nicohol. — Une intention excellente mais vers un peu faible.

Pythien. — Même réponse.

Paulet. — Pas d'adresse à Breteuil.

Fernanand. — Remis votre lettre à G. Vous n'avez pas mis votre adresse ?

Durand de Bollène, aux compagnons du groupe de refractaires de Londres. — Reçu envoi de : *En Russie*.

P. A. à Angers. — B. à Vidauban. — S. à Nîmes. — C. à Agen. — L. à Reims. — V., à Bruxelles. — Z. à Nice. — G. à Voiron. — B. à Pithiviers. — D. à Alpar S. 100 fr.). — L. à Londres. — B. à Bayans. — S. P. à Bordeaux. — C. à Chalons. — D. à Dijon. — J. F. à Estagel. — M. du C. à New-Bedford. — J. à Monthucon. — P. à Rive de Gier. — Léonus à Bordeaux. — B. à Bruges. — T. à Charleville. — M. à Vienne. — C. à Bagnes. — B. à Lyon. — L. à Baumont. — D. à Bollène. — C. à Argenteuil. — H. à Brest. — J. E. à Daumazan. — C. au Chambon. — P. A. à Angers. — D. à Foix. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 903 fr. 41.
Par J. à Chaux de Fonds : 3 fr. — Par Pallas, dem. Grenoble : collecte faite à 0 fr. 70 ; excédent d'en. 1 fr. 30. — Issue d'une réunion : 3 fr. — En tout, anarchistes de Reignac, 4 fr. — Alain, fr. même, pour la famille Pallas, 1 fr. — de Toulouse, par N., pour la famille Pallas : Total : 36 fr. 50.
Total général : 941 fr. 91.

## SOUSCRIPTION
POUR LA PROPAGANDE PAR LA BROCHURE

Listes précédentes : 60 fr. 15.
A. V., à Estagel, 1 fr. — R., à Lagnes, 5 fr. 50. — V., 0 fr. 50. — Liste L. J. N. Morvan, 0 fr. 50.
Total : 7.2 fr. 50.
Total général : 68 fr. 20.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1.682 fr. 30.
E. à Migennes, 0,25. T. S., à Marseille, 0,50 ; C., 0,50 ; D., 0,70 ; L. V., 0,50 ; Anonyme, 1,50.
Total : 3 fr. 95.
Total général : 1.686 fr. 30.

## CONVOCATIONS

Paris. — Le groupe la « Jeunesse anarchiste du XX^e^ », convoque tous les compagnons à la réunion qui aura lieu le dimanche 10 décembre, à 2 h. de l'après-midi, salle Thomas, 70, rue [illegible].

Ordre du jour

Pourquoi le Meeting n'a pas eu lieu.
Lucas est *spécialement* convoqué.

***

Amiens. — Dimanche 10 courant, à 1 h. précises du soir, salle Lévêque. Conférence sur les iniquités sociales, et sur « les grandes lois de la nature, par plusieurs compagnons, avec le concours assuré du compagnon Paulet.

***

Bordeaux. — Réunion publique et contradictoire samedi 9 décembre 1893, à 8 h. 1/2 du soir, salle d'Espagne, 71.

Ordre du jour

Le Peuple et la Bourgeoisie
Les Anarchistes et les Gouvernements.

***

Charleville. — Réunion des copains tous les dimanches de 6 à 11 heures du soir, rue Barthelemy, 26.

***

Rive-de-Gier. — Tous les samedis, réunion du groupe communiste-anarchiste. L'adresse, l'heure et au local convenu.

***

Londres. — Grande soirée familiale organisée par le groupe : *les Déserteurs et Réfractaires de Londres*, au bénéfice de la propagande anarchique, le dimanche 10 décembre, au Gymnase, « Widwill Street, n. 6.

1re partie. — Grand Concert international.
2e partie. — Théâtre : *Le Tréteau de Thespis*.
3e partie. — Bal de nuit.
Prix d'entrée : 6 pences.
Vu l'importance du programme on commencera à 9 heures précises.

*Le Gérant-Imprimeur* : J. B.
Paris. — Imp. J. Billot, 140, rue [illegible]

SEPTIÈME ANNÉE, N° 14 — DIX CENTIMES — DU 17 AU 24 DECEMBRE 189

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LES RESPONSABILITÉS

Aux applaudissements de la Chambre, y compris ceux des députés socialistes, le gouvernement avait déclaré qu'il prendrait des mesures spéciales contre les anarchistes!

En haine des anarchistes, la Chambre venait de repousser l'amnistie! son premier acte a été de proclamer sa haine contre ceux qui souffrent, et le premier acte d'un souffrant a été de jeter une bombe dans le cloaque parlementaire.

Les oies du Capitole viennent de voter des lois spéciales contre les anarchistes: ces lois ne peuvent rien contre eux, elles ne prouvent que le crétinisme et la peur de ceux qui les ont votées.

D'abord, à l'heure actuelle, il y a des anarchistes partout, jusque dans vos rangs. Feriez-vous des râfles entières, de ceux que vous connaissez, demain il en sortirait d'autres que vous n'avez même pas soupçonnés. Les auriez-vous tous coffrés, vous ne ferez pas qu'il n'y ait plus de malheureux crevant de faim, plus de malheureux sans gîte et sans vêtements, plus d'enfants réclamant du pain, plus de femmes forcées de se prostituer pour vivre, plus de mécontents. Au désespoir, vous répondez par des mesures de haine, c'est juste à la hauteur de vos caractères, la suite nous apprendra ce qu'elles sont capables d'engendrer.

---

Les mesures sont prises contre les anarchistes: cela n'empêche pas tous les radicaillons, tous les plumitifs, depuis les Xau, l'homme des panamistes Letellier, en passant par Caliban, cet écrivassier qui se figure intéresser le public en le bassinant de ses démêlés avec les directeurs de théâtres, jusqu'aux socialistes pseudo-révolutionnaires, de crier haro sur les anarchistes, et de les accuser de faire le jeu de la réaction en provoquant, par leurs actes, des mesures de répression.

Il s'agirait pourtant d'être logiques: les adversaires de l'ordre social actuel, reconnaissent que cette société est à détruire, frappés de l'impuissance du parlementarisme, de l'inanité des réformes qui se retournent contre l'esprit qui les dicta, ils déclarent ne plus rien attendre des pouvoirs publics qui ne sont que les défenseurs des privilégiés; ils n'ont plus d'espoir qu'en l'action continue, individuelle ou collective; ils doivent donc agir en groupes ou séparément, et il est bien évident que leur action ne sera pas de nature à plaire à l'autorité et que celle-ci n'aura pas à leur voter des remerciements. Que les radicaux et les faux-révolutionnaires qui voudraient bien prêcher le mécontentement, sans le seul espoir d'y pêcher des places, aient peur d'être atteints, de cela peut nous chaut; c'est à eux à ne pas se mettre entre les revendications des déshérités et les prétentions des exploiteurs. Ils n'ont que les résultats de leur situation fausse.

---

Ils ont tous braillé contre les atrocités des anarchistes, ces fous, ces énergumènes, ces stipendiés de la police: « nous passons des épithètes. Depuis M. Magnard, le directeur du *Figaro* qui, pour faire mousser son journal, insère plus d'une fois des articles qui trouvent asile dans notre supplément; jusqu'à M. Barrès, cet écrivain échassiforme à tête d'autruche, qui fit l'*Ennemi des lois*, mais ne peut pardonner aux anarchistes de l'avoir combattu aux dernières élections, en tant que candidat, malgré les risettes qu'il avait la prétention de leur faire.

Il n'y a pas jusqu'à M. Guesde, cet individu qui a toujours vécu aux crochets du collectivisme, qui ne réédite ses sorties épileptiques contre l'anarchie, lui dont l'insupportable orgueil, et l'incommensurable pédantisme sont les seules raisons pour qu'il ne se soit pas encore rendu à la bourgeoisie.

En présence de la débauche d'invectives de ces messieurs, il nous plaît de leur mettre le nez dans leurs ordures.

---

Certes, la propagande anarchiste est loin de se donner comme but de faire des résignés, d'endormir les impatients, de prêcher le respect des privilèges.

Si, pour notre part, nous ne nous reconnaissons pas le droit de conseiller, dans le journal, les actes de violence à qui que ce soit, il est évident que nous cherchons à démontrer aux individus que ce ne sont ni la résignation, ni l'inertie, ni la confiance aux promesses des endormeurs qui amèneront des améliorations à leur sort, que ce n'est pas leur avachissement qui amènera leurs exploiteurs à moins les pressurer.

Nous constatons un état de choses, chacun en tire les conclusions conformes à son tempérament. Lorsqu'un acte de révolte se produit, il est certain que nous y avons notre part de responsabilité, nous ne cherchons pas à la décliner, mais que chacun reconnaisse la sienne.

---

Le député qui fait les promesses les plus hardies, bien résolu à ne pas les tenir, l'écrivain qui, dans un moment d'émotion sincère dévoile les turpitudes du système bourgeois, sans compter le Panamiste chequard qui vend son vote, ni le juif qui signe les conventions scélérates, ni le folliculaire qui livre la Banque de France à Rothschild, ni la tourbe des députés fameliques qui, pour voyager à l'œil, bazardent toutes les fonctions publiques; tous, tous vous contribuez à faire des révoltés, tous vous ajoutez un brin de fil à la mèche qui s'allume dans l'ombre.

Voilà sept ans que nous faisons notre supplément: si nous avions voulu, nous ne l'aurions rempli qu'avec des aveux bourgeois, rien qu'avec des cris de colère des soutenueurs les plus avérés du système qu'ils attaquaient dans un moment de sincérité ou de rancune personnelle. Nous n'avons eu que l'embarras du choix, nous avons dû écarter tout ce qui n'était pas dit d'une façon correcte.

Vous supprimeriez la presse anarchiste que vous n'empêcheriez pas de dresser ce dossier formidable, contre vous, dressé par vous-mêmes.

Ah! messieurs, pour vous faire mousser, pour vous distinguer de vos concurrents dans la faveur du public, dans la chasse aux places, vous avez cru bon de vous tailler un drapeau dans le tas des réclamations des déshérités, il vous a semblé tout naturel d'attirer les impatiences, et lorsque, dans ceux qui vous ont écoutés, il y en a qui, impatients d'attendre, désespérés de l'avenir, se mettent à exécuter les menaces qui n'étaient que dilettantisme chez vous, vous vous voilez la face et criez à l'abomination de la désolation, plus fort que les policiers payés.

Il n'est pas à la portée de tout le monde, M. Barrès, de se faire entretenir par deux femmes riches, comme votre André Maltère de l'*Ennemi des lois*, ce ne serait, du reste, pas du goût de tout le monde non plus, et alors au lieu de s'amuser à tendre des cheveux en quatre lorsque la misère vous poigne, on s'en prend aux législateurs dont vous avez si bien peint le rôle néfaste.

Il se peut, M. Guesde, que vous ayez cru la révolution faite parce que vos déclamations vous ont fait nommer député, mais si le prêche révolutionnaire n'était, chez vous, qu'un prétexte à vous faire goberger par ceux qui coupaient dans vos violences de langage, un moyen de décrocher une place parmi ceux qui font les lois, il y en a qui ont cru à vos déclamations, il y en a qui ont pris pour argent comptant ce que vous leur avez dit, et, s'ils sont venus aux anarchistes, c'est vous qui leur avez ouvert la voie.

---

Quand, vous tous qui hurlez, serez allés, prêchant aux déshérités, le calme, la résignation, les beautés de la société bourgeoise, la confiance en la bonté des possédants, vous aurez le droit de crier haro sur ceux qui se révoltent. Mais quand on fait la critique de l'exploitation bourgeoise, quand on a appelé, de ses vœux, un ordre de choses nouveau, quand on a flatté, ne fût-ce qu'un seul jour, qu'un seul moment, les réclamations des déshérités, on devrait avoir la pudeur de se taire; rien ne dit que ce n'est pas vous qui avez ouvert la voie à celui qui agit.

---

Et maintenant, puisque la Chambre s'est refait une virginité par un baptême de sang, nous

allons la voir à l'œuvre, nous verrons de quel amour débordant elle fera ces améliorations sociales qu'elle promet au peuple, nous verrons comment elle persuadera à tous les déshérités, à tous les malheureux, qu'elle a réellement bien mérité du *peuple* et que la vie de tous ses membres, vie consacrée au bien public, est une existence vraiment saine.

LES

# PRINCIPES DANS LA RÉVOLUTION

Jusqu'à présent, dans notre série d'articles sur l'expropriation et sur le caractère qu'il serait désirable, selon nous, d'imprimer à la prochaine révolution, nous nous sommes surtout attachés à faire ressortir quels principes, quelles idées générales devraient et pourraient déjà être affirmés par la révolution sociale. Maintenant, nous allons essayer d'indiquer comment ces principes, — s'ils sont affirmés pendant la période révolutionnaire — peuvent servir de point de départ pour une société marchant vers l'anarchie, comment l'évolution, (qui toujours s'empare des idées fondamentales d'une révolution précédente) pourrait en marchant sous l'impulsion anarchiste reçue, élaborer dans toutes ses manifestations variées une société anarchiste.

Lors de l'apparition de la *Conquête du Pain*, et de la *Société Mourante*, de Grave, nous avons pu lire dans la presse bourgeoise des critiques très variées de nos principes — les unes très intelligentes, et la plupart assez consciencieuses. Mais toutes — et ceci s'applique surtout aux critiques parues depuis dans la presse socialiste — pèchent par un côté commun.

Bourgeois universitaires et démocrates socialistes semblent également incapables de comprendre la marche des révolutions et la part qui revient dans ces tourmentes aux partis avancés.

Lorsqu'une société a vécu pendant un certain temps sous le régime de certains principes, tels que le salariat, la propriété privée, et le gouvernementalisme de notre époque — et qu'elle commence à voir les effets désastreux de ces principes, ils s'y forme une minorité, qui commence à protester contre ces bases de la société, qui les critique et cherche à les remplacer par de nouvelles idées. Tels — les socialistes en général.

A mesure que cette minorité grandit, il s'y forme une nouvelle minorité qui recherche sur quels principes nouveaux la société pourrait se reconstruire. Certains esprits construisent de toutes pièces une utopie et disent à la société : — « Sois ceci, si tu veux être heureuse! » Tel les les utopies de Platon, de Thomas Moore, de Cabet, etc. Novateurs, ils le sont sans doute, jusqu'à un certain point, mais en général, leurs utopies sont calquées sur le modèle même de la société à laquelle elles veulent se substituer. Elles en maintiennent les éléments essentiels. Ainsi Platon maintient le servage ; les utopistes du moyen-âge maintiennent la suprématie de l'Eglise. Cabet — l'autorité jacobine de l'Etat.

D'autres — et les démocrates plus ou moins socialistes, et mêmes plus ou moins anarchistes, sont de ce nombre, — effrayés de l'immensité des changements nécessaires, s'adonnent à la recherche des compromis. Ils maintiennent le plus possible des anciens principes de la Société qu'ils critiquent. Ils en maintiennent, par exemple, l'Etat, le gouvernement représentatif, le salariat, l'hiérarchie, les catégories de travailleurs, etc., etc., ils en changent seulement les noms pour désigner qu'ils veulent les *améliorer*. Puis ils cherchent à fauiller dans ces institutions du passé quelques lambeaux isolés de leurs idées nouvelles, aussi modestement vêtus que possible, et ils espèrent que ces intrus modifieront peu à peu le reste. Un peu de propriété commune, ils l'admettent volontiers, — même un peu d'anarchie ; — pourquoi pas ? en effet, cela donne un peu de vie au tableau, et cela ne nuit pas, pourvu que l'essence de l'ancienne société son salariat, son organisation pyramidale, sa hiérarchie et sa soumission, soient maintenus. Ceux-là s'appellent souvent révolutionnaires, parce qu'ils sont près à user de *procédés* révolutionnaires pour le triomphe d'une idée qui ne l'est pas. Mais s'ils étaient francs avec eux-mêmes, ils se diraient *réformateurs* tout court, alors même qu'ils soient prêts à faire couper plus de têtes que Robespierre n'en a jamais fait couper de sa vie.

Et enfin, il se forme encore une minorité qui procède tout autrement. Elle étudie les tendances de la Société, elle en analyse les causes complexes. Elle découvre alors que ces tendances variées se rattachent à un certain principe, et la minorité révolutionnaire formule ce principe, elle s'en fait le porte-drapeau.

Le principe peut être faux, comme la foi et l'amour chrétiens, dont on nous parle souvent en ce moment. Ou bien, il n'est que la conséquence d'un principe, comme, par exemple, la coopération. Dans ce cas là, la minorité a fait fausse route : elle est condamnée par l'histoire. Ou bien, ce peut être un principe juste, qui résume une tendance vraie, comme l'Anarchie, — et alors il exerce une influence profonde sur les esprits.

C'est ce que fait, à ce moment de l'histoire, la minorité anarchiste. Elle résume toutes les tendances de la Société moderne, toutes ses aspirations diverses mais convergentes, dans ce double principe de Communisme et d'Anarchie. Celle-ci menant à celui-là. Elle maintient que dans la liberté absolue de l'individu la société trouvera sa vraie voie vers la solidarité. Que sans cette liberté de l'individu, la solidarité n'existera pas ; et que les sociétés cherchent cette liberté pour arriver à leur idéal de solidarité.

Les *réformes* dont nous venons de parler, celles qui donnent un peu de liberté à côté de la servitude, un peu de propriété commune à côté du salariat et un peu d'anarchie sous l'égide du gouvernement, peuvent s'accomplir sans révolution. Que ces réformes suscitent des conflits, et qu'il y ait dans ces conflits des cadavres à enfouir ou à pleurer, cela ne change rien à l'affaire : ce n'est toujours pas une révolution, puisqu'aucun principe nouveau et large n'y est affirmé.

Mais pour affirmer un principe nouveau — l'anarchie dans notre cas, — il faut une révolution, dans les idées et dans les faits. C'est pourquoi nous prévoyons la révolution, nous comptons sur elle et nous la préparons, dans les esprits et dans les faits de la vie quotidienne.

Arrive la période révolutionnaire, préparée par toutes les forces multiples de la société, la nôtre y compris, — et notre devoir est tracé d'avance.

Il est celui d'affirmer le principe dans la vie et dans les relations humaines et de le jeter à la base des institutions nouvelles. Répudiants tout compromis, il est de faire notre possible, l'impossible même, pour introduire le nouveau principe dans tout l'ensemble des rapports humains.

Une révolution ne crée pas des institutions toutes faites : c'est l'évolution subséquente qui les élabore. La révolution ne fait qu'en élaborer les éléments essentiels. Elle en jette seulement les fondements. Elle cherche à conquérir un champ aussi large que possible ; à détruire les institutions, les préjugés, les fausses idées léguées par l'ancien monde, et en même temps à jeter les fondements ou même les germes seulement des institutions, qui pourront plus tard, se développer sur le nouveau principe. L'évolution qui suivra, à remplir les cadres. Elle reçoit en héritage mille ébauches commencées sur tout le champ de l'activité humaine, et elle s'applique à les édifier en plein. Mais le caractère général, l'idée dominante des institutions qui viendront sera déjà donnée par la révolution. De cette idée, du principe jeté à la base de la société nouvelle, dépendra pendant de longues années tout le développement ultérieur.

C'est ainsi qu'ont procédé la grande Révolution en France et la Révolution des Communes au douzième siècle ; et c'est pourquoi l'une et l'autre ont imprimé leur cachet à l'Europe entière, l'une — pendant notre siècle, l'autre — les trois siècles qui la suivirent.

Eh bien, c'est précisément ce que nos politiques n'ont su ni comprendre, ni même deviner.

— « Quelles lois ferez-vous ? Quels code nous proposez-vous ? nous demandent-ils en chœur, dans la presse bourgeoise et par la bouche de démocrates plus ou moins socialistes et anarchistes ?

Ont-ils seulement jamais pensé à ce que c'est une révolution ? à ce qu'est le rôle d'un parti révolutionnaire avant et pendant une révolution ?

Nous en doutons fort. Pourquoi s'en préoccuperaient-ils, d'ailleurs, puisque les uns la chassent de leurs idées comme un cauchemar irritable, et les autres n'y croient pas ; tandis que ceux qui se disent révolutionnaires ne voient que dans la barricade, ou dans l'émeute au jour fixé d'avance !

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — On les savait lâches et mouchards, journaleux vendus ; un de ces gars, disait-on, le premier venu, mangerait son père à la moutarde au-sel pour une pièce de cent sous. D'ailleurs, de l'ignominie franco-russe, ils étaient tombés au dernier échelon de l'avilissement.

Lâches, ils l'étaient, les voici féroces, depuis l'aventure de samedi, un incident de la vie parlementaire, toute la meute hurle à la mort contre les anarchistes. Et les plus implacables sont précisément les plus malpropres, ceux qu'on est obligé de tutoyer, mais à qui personne, dans les gens qui se respectent, n'oserait toucher la main.

Certains, bourgeois bourgeoisant, et pour cela conservent un reste de tenue. Les *Débats*, le *Figaro*, le *Soleil*, tout en appelant la répression, emploient le langage de la bonne compagnie. D'autres, politiques, envisagent avant tout la liberté de la presse d'écrire, et ne plaignent pas un panamiste à qui la peur fera suer ses billets de mille volés.

Mais, l'ignominie s'étale à son aise dans les feuilles de joie. Tels ces patrons de maisons de tolérance qui regrettent le beau temps de l'Empire où on *faires* marchaient si bien. Prenez au hasard : les pornographes du *Gil Blas*, les gavés du *Figaro*, les souteneurs du *Gaulois*, ce directeur, homme du monde, qui débuta dans la vie, par décrasser le crier d'une gadoue de haute marque et encore écrivait comme un porteur d'eau, les aigrefins du *Journal*, dont la plupart frisent la correction

les voleurs de *la Lanterne*, qui jadis cultiva cette fleur d'honnêteté, le puant Yves Guyot et les gredins littéraires de l'*Echo de Paris*, dont les plus huppés, ceux qui soutiennent la vente, sont un pédéraste notoire et un assommant délayeur de niaiseries scatologiques. Et tant d'autres, dont il serait trop long et trop dégoûtant de mettre à nu la laideur morale.

Quel marais et quelle pestilence ! Et quel coup de balai, s'il fallait nettoyer ces écuries d'Augias !

Paris. — Pour une fois donnons la parole à la Préfecture. Voici le *communiqué* qu'elle adresse aux *grands quotidiens*.

« Quatre-vingt-cinq vagabonds ont été arrêtés dans la nuit d'hier, aux Halles, et *envoyés au Dépôt*.

« *Chaque nuit* depuis le commencement de l'hiver, le nombre des malheureux ainsi ramassés varie entre cinquante et cent. *Tous sont des ouvriers ou des employés sans travail et, généralement, nuit parmi eux n'a subi de condamnation.* — Pas de commentaires.

***

Rive-de-Giers. — Comme la plupart des camarades, nous avons reçu la visite plus que matinale du commissaire de police, accompagné de plusieurs de ses argousins. Avec leur brutalité habituelle, ils ont mis tout sens dessus dessous, ce qui ne nous étonne pas, puisque ces espèces ne cherchent qu'à nuire et à traquer les honnêtes travailleurs.

Ils sont partis bredouilles, à leur grand soulagement toutefois, car s'ils avaient seulement aperçu l'ombre d'un engin explosif, la frousse les aurait pris au ventre, et ils courraient encore...

***

Thézan. — Voici une commune intelligente, qui pratique la grève des électeurs. Dernièrement ceux-ci étaient convoqués pour élire trois conseillers municipaux. Aucun citoyen ne se présente à la mairie ; à la suite de ce fait, le sous-préfet demande à Honoré Sibade, chargé de présider le scrutin, de lui soumettre des propositions pour une nouvelle convocation. Réponse : Je ne saurais préciser aucune date. Les électeurs de Thézan sont également désintéressés dans la question ; ils attachent très peu d'importance à toutes les questions de politique pure.

Pour eux, comme pour moi, le plus tard tard possible, *jamais mieux*, sera le mieux.

Cette lettre affichée dans un café du Thézan a provoqué une hilarité approbative et unanime. Et il fallait voir la tête du sous-préfet !...

***

Toulouse. — Des perquisitions, sans résultat, comme toujours, ont été faites chez quelques compagnons. Messieurs de la police furieux de cette déconvenue et rendus enragés par l'attitude narquoise des camarades perquisitionnés résolurent de se venger et voici ce qu'ils ont trouvé :

Les camarades allaient quelquefois boire et passer quelques heures chez un quelconque troquet. La police fit interdire alors l'entrée de l'établissement aux soldats et aux agents d'administration. Le patron du café, étonné, et il y avait de quoi, de la mise à l'index de son établissement, alla demander des explications ; il était naïf ; les agents le lui firent bien voir : on le colfra et on essaya de le passer à tabac, histoire de lui inculquer le respect de l'autorité. Heureusement ils avaient affaire à un homme énergique et qui sut les tenir en respect. Le lendemain toute la bande policière, depuis le plus gros jusqu'au plus petit, fût d'une politesse exquise à l'égard du bistrot. Ils voulaient l'acheter; chose parfaitement inutile, ce dernier ne sachant au sujet des anarchistes que le nombre de consommations qu'ils prenaient chez lui.

Malgré tout, les camarades signalés ont dû s'abstenir d'aller dans cet établissement, la police menaçant de le faire fermer.

C'est la mise à l'index systématique des compagnons que les tracasseries policières n'avaient pu jusqu'ici troubler. Et puis messieurs les bourgeois s'étonneront si à leur tour on les met à l'index.

## Espagne

Le régime de terreur inauguré à la suite de l'affaire de Barcelone a eu pour résultat non pas d'abattre le courage des camarades, mais de jeter un certain désarroi dans les groupes, dont la plupart sont dissous, le plus grand nombre de leurs membres étant en prison. A l'heure qu'il est, plus de trois cents compagnons sont arrêtés. Et l'on sait quel est le régime de la *carcel* (prison) en Espagne. Presque point de nourriture, pas du tout de vêtements : on nous cite le cas de camarades obligés l'été dernier de marcher presque nus. Ajoutez l'horrible saleté entretenue à plaisir dans ces repaires, où les détenus contractent des plaies et d'affreuses maladies.

Enfin la prévention est laissée à l'arbitraire du juge. Il peut vous garder des mois, même des années, sans vous interroger. Ou vous relâche, un beau matin, si vous avez la vie trop dure, si ce régime atroce n'a pas réussi à vous tuer.

Et ces gens-là parlent de *barbarie* ! Les arrestations ont produit un autre résultat. Les souscriptions, les abonnements, rien ne rentre ; les journaux ne peuvent plus vivre, et celui qui tenait encore « *El Corsario* » prévoit le moment où il sera forcé de cesser de paraître. Déjà le numéro de la semaine dernière a été omis, faute de fonds, et non pas, comme l'insinuaient les souteneurs bourgeois, par crainte des poursuites. Les compagnons de « *El Corsario* » disent hautement qu'ils prennent la responsabilité de leurs actes et se solidarisent avec les auteurs de toute révolte. Mais il faut tenir. L'imprimeur, le papier, les frais de toute sorte... ont absorbé au-delà de toute ressource.

Cette situation, espérons-le, va peut-être s'améliorer : les juges ne trouvent rien, ils relâcheront peut-être la plupart des camarades, et ceux-ci reprendront avec plus d'énergie que jamais leur œuvre d'assainissement social.

Attendons.

## Italie

Le gouvernement persiste dans son système de répression à outrance. Il s'en prend pour l'instant aux journaux : le gérant du *Sempre Avanti*, de Livourne, est poursuivi devant trois juridictions, pour avoir, remarque le journal, dit la *vérité, rien autre chose que la vérité*.

A Turin, l'*Ordine* a été saisi trois fois par le fisc, dans le même mois, et cette semaine, quatrième saisie pour un article relatif à l'amour libre. On essaie de tuer le journal en lui coupant les vivres ; avis aux camarades qui pourraient l'aider.

A Brescia, deux compagnons ont été jetés en prison et sont poursuivis comme faisant part d'une *association de malfaiteurs*.

Cette persécution a pour résultat de secouer l'apathie dans laquelle commençaient à s'endormir quelques camarades et de donner un nouvel élan à la propagande.

## Brésil

Les troubles actuels ont causé et causent encore la ruine d'un grand nombre ; le plus triste, c'est que la majeure partie des victimes, pour ne pas dire toutes, sont des travailleurs, des pères de famille. Et pourquoi ? parce que les assassins, tant au pouvoir qu'aspirant à le conquérir, ne s'inquiètent pas des moyens. Que de crimes commet la bourgeoisie au nom de liberté et de patrie ! Que de victimes nous avons à venger !

La presse bourgeoise, sans distinction de partis, fait une remarque très juste, à savoir que les travailleurs se massacrent les uns les autres pour une liberté mal comprise et pour une question de patriotisme stupide qui ne sert qu'à nous diviser ; ce qu'elle n'approuve pas, par exemple, c'est que nous, travailleurs, nous révoltions contre les classes privilégiées.

Lorsqu'un anarchiste lance une bombe aux pieds d'un bandit comme Martinez Campos, tous les journaux bourgeois, y compris les républicains, n'ont pas assez d'anathèmes, assez d'idiotes calomnies contre les compagnons.

Par exemple « la Campana de Gracia », journal républicain de Barcelone, qui traite l'acte de Pallas de sauvage et de criminel ; nous autres disons que c'est un acte digne d'éloges.

Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que Martinez Campos n'ait pas été atteint par la bombe ; mais nous ne perdons pas l'espérance de le voir succomber à la prochaine occasion.

Les vrais criminels sont les plumitifs qui, comme ceux de la « Campana de Gracia » poussaient au meurtre et à la fusillade sommaire dans la dernière guerre civile en Espagne.

Leurs calomnies, au reste, n'ont pas de quoi beaucoup nous surprendre ; ils ont tant de raisons de les publier.

(*El Perseguidor*), Buenos-Ayres, 11 novembre 1893.

## République Argentine

La révolution qui vient d'éclater ici, a été plus sanglante qu'on ne le prévoyait. Dans la province de Santa-Fé, les colons, qui sont tous étrangers, ont mis la main à la pâte et ce n'a plus été une insurrection pour rire, comme en font les Argentins. Ceux-ci, après trois heures de combat, ou l'on blesse un homme et dévaste un arpent de terre, se congratulent mutuellement sur leur héroïsme. Et amis comme devant. Cette fois, la pratique n'était pour rien dans l'affaire : il y avait à se défendre contre la faim, résultant des charges écrasantes imposées par le gouverneur. Le gouvernement a pris peur, il est intervenu et a tenté tous efforts pour étouffer la révolution ; il procède à une répression féroce qui rappelle celle des journées de mai 71 ; tous ceux qui sont soupçonnés d'avoir pris part au mouvement sont assassinés ; femmes et enfants ont le même sort. Et voilà mise à feu et à sang, par des gouvernants affolés de vengeance, cette province de Santa-Fé, la plus belle, la plus riche de l'Argentine. On enrôlait jusqu'aux étrangers que leurs consuls ont eu toutes les peines du monde à protéger contre le racolage officiel. Mais ces gredins n'y ont rien perdu ; car ils vendaient 5 francs à leurs nationaux le certificat nécessaire pour échapper à la conscription forcée. Bien entendu, leurs gouvernements n'en verront pas un centime. C'est une bonne aubaine, un pot-de-vin couleur locale.

Pendant les troubles, la police était sur pied, se ruant sans raison sur la foule, et frappant à tort et à travers. En Europe, on croit généralement que les consuls sont des agents chargés de veiller aux intérêts de leurs nationaux : il n'en est rien ; ce sont des fainéants qui se mettent avec la police, et se moquent de leurs nationaux comme d'une guigne. En quoi, après tout, ils ont raison, quoique volant l'argent qu'on leur donne ; mieux vaut se protéger soi-même, et par la force, quand il le faut ; ça fera réfléchir nos ministres et réveillera l'indolence des gouvernés.

# BIBLIOGRAPHIE

*Folle de Haine*, par Jean Dalvy. 1 vol. 3 fr. 50, chez Simonis Empis, 2, rue Cherubini.

L'auteur ayant eu la gracieuseté de nous envoyer son ouvrage, nous voudrions en parler avec le plus de bienveillance possible, mais, malgré notre bonne volonté, nous sommes forcés d'avouer que son héroïne ne nous inspire pas du tout l'intérêt dont l'auteur cherche à l'envelopper.

Diane Valauris, a un père qui, officier républicain sous l'empire, a été forcé de démissionner de son grade, et s'est fait gruger par une loge maçonnique.

Dans cette loge, Valauris, fait de très mauvaises connaissances qui vivent à ses crochets et dont l'un, Cazales, tente de séduire sa fille.

Diane est aimée par un officier (encore) qui, par suite de péripéties diverses, assez invraisemblables, du reste, se sauve avec elle en Angleterre, où ils se marient.

Ils y restent quelque temps. Puis, Roger, voulant régulariser sa situation, vient se constituer prisonnier au corps, où, en raison des motifs honorables de sa désertion on ne lui inflige que 6 mois de prison.

Rentré dans la vie civile, comme son beau-père, il fait du républicanisme sincère, tandis que ceux qui l'entourent, une bande d'escrocs et d'aigrefins, le bernent, l'estampent, le poussent en avant pour tirer les marrons qu'ils s'approprieront.

C'est une peinture assez vraie du monde des politiciens, mais pourquoi n'y a-t-il que les militaires de sincères là-dedans. Ordinairement ils ne font pas de politique, et, quand ils y entrent, c'est pour l'exploiter comme les autres.

Cazales, l'ami du père, s'est fait l'ami du gendre; il devient ministre, fait, dans la loge, calomnier Roger et Diane, afin de briser leur situation et les avoir à sa merci. Les persécutés se réfugient à Paris où ils traînent la misère. Roger essaie de vivre de sa plume, mais la presse est fermée aux inconnus,

de même que la perte des éditeurs : à bout de ressources, Roger vend pour 300 francs à un usurier littéraire, faisant partie de la Société des gens de lettres, le roman qu'il a mené avec amour, qui devait lui annoncer la fortune et la gloire, et que l'autre fait, sans vergogne, paraître sous son nom.

Puis un beau jour Diane va trouver Cazalès pour obtenir une place pour son Roger. Cazalès donnera la place à condition que Diane paiera de sa personne. Diane promet à échéance, espérant échapper, mais finit par succomber.

Roger est ensuite chassé de sa place, il continue à crever de faim. Cazalès, lui, est chasse du ministère, mais sait obtenir des compensations: ma foi, ils ont de sales mœurs dans ce monde là, mais leurs malheurs ne nous émotionnent pas. Nos sympathies sont pour ceux qui tentent d'en sortir.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Compagnon,

Je passais dimanche dernier devant le monument élevé à Champigny pour les soldats tués en 1870.

Dimanche étant l'anniversaire de la cérémonie des patriotes, j'ai pu prendre copie d'une affiche manuscrite à l'encre rouge sur papier blanc, qu'un camarade avait collé sur un des piliers de la grille; je vous l'envoie, car ayant été arrachée et les journaux bourgeois n'en ayant pas parlé, il est peut-être bon que nos journaux relatent le fait pour la propagande de l'idée.

Voici la copie :

Aux hommes.

Nous aussi nous avons le cœur étreint en présence de ces morts Français et Allemands, pas comme ces jongleurs de sentiment qui font tout ce qu'ils peuvent pour que dans une guerre plus atroce l'on en fasse beaucoup plus sous le prétexte que nous avons une revanche à prendre.

Oui, peuple, tu as une Revanche à prendre, mais pas à la frontière, c'est sur toi-même. Verse ton sang à l'avenir pour briser la loi qui t'oppresse et conquérir ta liberté.

Ton ennemi n'est pas l'étranger. C'est celui qui t'exploite.

A bas les patries !

A bas les exploiteurs !

Vive l'anarchie libératrice de l'humanité !

Je crois, compagnons, que l'acte de ce camarade peut servir d'indication pour la propagande contre les patriotards brutes et inconscients, qui profitent des anniversaires des tueries pour raviver la haine des peuples. Nous, nous devons profiter des mêmes anniversaires pour faire voir à la masse ignorante son erreur et son devoir.

A vous et à l'idée.

Jean Bernard.

7, rue de Joinville.

***

Les journaux annoncent la mort d'un jeune socialiste, Robert Bernier, qui avait fait quelques essais littéraires dont quelques-uns ont été reproduits dans notre supplément. Tous s'accordent à le reconnaître comme un sincère et un convaincu. Les quelques relations que nous avons eues avec lui, nous confirment ce jugement. Les sinceres sont trop rares pour que nous ne les saluions pas au passage.

***

Le compagnon Sebastien Faure invite les camarades de Montpellier et de Toulouse qui désirent organiser une ou plusieurs conférences à se mettre en rapport avec lui en lui écrivant à Marseille, poste restante, son adresse jusqu'à nouvel ordre.

***

Le n° 9 de la *Revue anarchiste* (15-31 décembre 93) publie :

Un fragment autographe d'un poème inédit de Auguste Vaillant, ayant pour titre *Rêves étoilés*, ainsi qu'une réponse de S. Merlino à Paul Reclus et divers articles.

Bureaux : 32, rue Gabrielle Paris.

***

*L'Art Social*, 5, impasse de Bearn, entreprend, sous la direction de G. de la Salle et de A. Hamon, la publication de *Documents pour servir à l'histoire de notre époque*.

Sous ce titre seront reproduits les manifestes et placards intéressant le mouvement révolutionnaire actuel et qui sont à conserver.

Les camarades qui en possèdent peuvent les adresser à Hamon, 142, avenue de Clichy.

## PETITE CORRESPONDANCE

*L'Ordre*, paraissant à Turin, demande l'échange avec *La Matinée*. — *Harmonie*. — *La Société Nouvelle*. — *Le Libertaire* et *L'Avenir*.

Colonie Cecilia. — Le compagnon Biscle chez Mme Ferlé, faubourg Despoulettes, Montelimart, Drôme, demande à correspondre avec vous et désire des renseignements pour son admission dans la colonie.

P. à Alais. — Merci, ça peut se trouver à l'occasion.

L. à Reims. — Et le volume expédié ? — Nous avons été forcés d'avancer l'argent. — Et les brochures.

Max Robur — Charles Duclos — Duchmann — Reçu articles, passeront à leur tour.

Renoult — Vraiment tout ce que nous avons publié de vous, ne faisait pas prévoir le recul du dernier que vous avez envoyé.

V. à Lille. — Et les 10 *Moraes* expédiées le 16 novembre ?

Zisly — Avant de décider si Jésus-Christ est anarchiste, il faudrait savoir s'il a existé. — Puis, il y a bien d'autres chiens à peigner en ce moment. Il y a plus de deux mois que nous avons eu des nouvelles de B.

Laplace à Londres. — Nous avons dit ce que nous pensions de cette affaire, nous ne voyons pas l'utilité d'y revenir.

M. à Valréas. — La Société Mourante sera prête dans 4 ou 5 semaines. — G. doit 1.85 pour les 2 vol. expédiés.

C. à Houssaye. — Relais la commission au *Peinard*.

Londres. — B. à Chaux-de-Fonds a reçu les deux paquets.

Groupe de Roubaix. — Merci du renseignement. Écrivez à P. Rimaud.

T. à Dijon. — Reçu mandat. — Nous donnons la liste aussi souvent que nous pouvons, mais il faut compter avec le manque de place. Pour la bibliographie, c'est par oubli que, des fois, on ne donne pas le prix.

Auguste et Marianne. — Votre numéro nous revient, où faut-il l'adresser ?

Vulgus. — *Barbares*, un peu mou, et un peu rédition de ce qui a été dit.

Luce Hiver. — *Capital*, intentions excellentes, vers faibles.

Pétrus. — Votre moyen est radical, c'est la révolution, c'est ce que se dit tous les jours dans les publications anarchistes, c'est un moyen de le faire comprendre aux travailleurs que nous cherchons.

Amiens. le compagnon Dumont demande des nouvelles du camarades A. D. de Roubaix, qui est passé chez lui il y a 6 mois.

Ecrire Dumont Charles, 16, rue Saint-Roch, Amiens.

L. R. F. à Nîmes. — *Nihilisme et Anarchi*, de *E. de Cyon* est une anerie de bourgeois rétrograde.

Léonus. — Il envoye les listes à la même adresse.

O. de cette demande au gérant de *l'Insurgé* à qui il doit envoyer l'argent des derniers numéros ?

M. à Saint-Claude. — Nous étions pour cesser l'envoi.

L. à Berne. — L'abonnement se paie d'avance.

G. L. à Valleron. — L. à Reims. — M. à Valréas. — B. à La Machine. — B. à Brassac. — G. à Chalon-sur-Saône. — H. à San-Francisco. — P. à Toussais. — F. à Liége. — N. à Nozerac. — C. à Beziers. — M. à Geneve. — P. M. à Beaune. — A. à Roubaix. — E. M. à Caudebec. — C. à Izy. — L. à Aix-les-Bains. — P. à Trident. — S. à Tarare. — S. à Geneve. — *Sempre avanti*. — G. à Marseille. — E. à Fontenay-le-Comte. — D. à La Haye. — C. à Biella. — L. à Reims. — Q. à Reims. — V. à Lille. — M. à Chantenay. — A. à Cette. — T. à Montpellier. — P. A. à Angers. — H. à Brest. — G. à St-Amand-les-Eaux. — F. à Amiens. — L. à Orleans. — Reçu Timbres et Mandats.

Souscription pour les Isoles. — Chaillot 0.50.

## SOUSCRIPTION

POUR LA PROPAGANDE PAR LA BROCHURE A DISTRIBUER

Listes précédentes : 68,20.

J. E., à Daumazan, 0,90. — Chaillot, 0,50. — Braud, 1,70. — Groupe de sculpteurs sur bois, 2 versements, 2,50. — Histoire de puits carrés, 3,50. — La gerbe de camarades de La Chapelle, 10 fr. — Pierre, 1 fr. — Ch. S., 1 fr. — La Bourine, par F., 2,50.

Total : 24 fr. 30.

Total général : 91,90.

## SOUSCRIPTION

pour les détenus

Listes précédentes : 941,91.

H. pour la famille Pallas, 1 fr. — Chaillot, 1 fr. — B. à Pithiviers, 0,50. — Alais, 1 fr. 10 et 1 fr. pour la famille Pallas. — M. pour Villine, 1 fr.

Total : fr. 05.

Total à ce jour : 947,51.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1686,30.

Chaillot, 1 fr. — Deux employés anarchistes de l'administration centrale des postes, 1 fr. — Un ami, 0,50.

Total : 2 fr. 50.

Total à ce jour : 1688,80.

## CONVOCATIONS

Groupe la *Jeunesse Anti-Patriote*, du 20e arrondissement, réunion tous les samedis à 8 1/2 soir, Chaboche, boulevard Ménilmontant, 92.

***

Tous les dimanches, *Les Sans-Patrie*, Club international, Salle Tromas, 70, rue d'Angoulême, au 1er.

***

Amiens. — Dimanche 17 courant à 5 heures du soir très précises. — Réunion du Groupe d'Etudes sociales, chez Leveque, 61, faubourg du Court.

Ordre du jour

Pourquoi nous sommes anarchistes.

Plusieurs compagnons prendront la parole.

Il y a urgence à être exacts.

***

Bordeaux. — Ne pouvant se réunir le samedi par suite des réunions organisées par lui, le groupe « la Jeunesse Libre » se réunira tous les jeudis à 8 h. au local, 35, rue des Menuts.

Samedi 16 décembre, réunion publique et contradictoire à la salle de danse Duplan, 98, rue Condercet, près du Stand, quartier de la place Picard, aux Chartreux. — Entrée : 0 fr. 15.

***

Cette. — Les anarchistes se réunissent tous les samedis soir, café du Gard, rue du Pont-Neuf.

***

Saint-Jean-de-la-Ruelle (Loiret). — Lundi, 5 décembre, à 7 heures du soir, réunion privée organisée par le groupe « les Libertaires Guêpins » à Champogny, au local convenu.

Ordre du jour

L'anarchie, ses moyens, son but. La misère ses causes et ses conséquences.

Les compagnons Delale, Duplat et Lapeyre prendront la parole. Après la conférence, poésies et chants révolutionnaires.

***

Perpignan. — Dimanche 18 décembre, de 2 à 5 h. de l'après-midi, réunion au café Palais de l'Esplanade.

Causerie, par un compagnon, sur l'idée d'anarchie et les moyens de la réaliser.

Tous les compagnons sont invités.

*Le Gérant-Imprimeur* : J. Billot.

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNÉE, N° 5 — DIX CENTIMES — DU 25 AU 31 DECEMBRE 1893

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS TRÈS IMPORTANT

*Intimidés par des manœuvres policières, un certain nombre de porteurs ou de dépositaires ont refusé, cette semaine, de vendre le journal. Il faut qu'ils se rassurent.* **La police ne peut inquiéter ni porteur ni vendeur,** *nos honorables, dans leur cacade, ayant oublié de les viser spécialement. Et nous engageons fortement tous les camarades à réclamer le journal dans tous les kiosques et chez tous les libraires où ils l'achètent d'habitude, et le réclamer avec insistance.*

*En outre, et pour fournir ceux qui voudront l'être directement, une permanence est établie tous les* **jeudis soir,** *de huit heures à minuit, à* **la Révolte,** *140, rue Mouffetard. Tous ceux qui se présenteront seront amplement servis.*

## ART OFFICIEL

Si l'on venait vous dire que, comme remède à la misère croissante et comme solution à la question sociale, le gouvernement n'a rien trouvé de mieux que d'établir un impôt sur les seringues, à un premier mouvement d'abasourdissement succéderait chez vous un accès de fou rire qui pourrait, vu son intensité, devenir dangereux pour votre santé.

A la suite de l'explosion du Palais Bourbon, nos dirigeants affolés prennent une série de mesures tout aussi grotesques que celle ci-dessus supposée et d'une égale efficacité pour prévenir le renouvellement de pareils avertissements.

Ces gens, troublés cette fois directement dans leur quiétude et qui n'avaient jusqu'alors bougé, tant que le danger n'avait menacé que les autres, s'émeuvent, et, pour se garantir des dynamiteurs, imaginent... quoi? .. La fermeture d'un théâtre et l'expulsion d'un traducteur de Hauptmann! Nous attendons pour un de ces jours l'arrestation de Lugné Poë, comme affilié à une association de malfaiteurs. Ce serait logique.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le théâtre de « l'Œuvre » a été fermé non parce qu'il donnait en représentation des œuvres d'auteurs peu en odeur auprès du gouvernement, mais parce qu'il allait représenter un drame — purement psychologique, d'ailleurs, et sans portée sociale apparente, — traduit par un écrivain suspect d'anarchisme!

Si, à présent, MM. les dynamiteurs ne sont pas réduits à l'impuissance, la société n'a qu'à boucler ses malles.

Nous ne saurions, en conséquence, que vivement engager nos amis et connaissances, avant d'acheter la traduction d'un ouvrage étranger, serait-ce le « Struwelpeter » allemand ou les œuvres de Walter Scott, de s'enquérir avec soin des opinions du traducteur. Car malheur à vous si l'on parvenait à prouver qu'à un certain moment le traducteur de pareilles œuvres s'est préoccupé des questions sociales dans un sens hostile aux institutions établies.

Vous ne tarderiez pas à être poursuivi, en raison de cette fameuse « entente commune » qui en dit autrement long qu'elle ne paraît.

Songez donc! faire gagner de l'argent à un ennemi du gouvernement! N'y a-t-il pas là une preuve palpable d'un appui plus que moral donné à ce révolutionnaire?

Ce que la vie va être difficile!

Toutefois, la fermeture des Bouffes-du-Nord n'est qu'un prélude. Car ils ne s'en tiendront pas là.

On m'a dit, — et quelque invraisemblable qu'elle puisse paraître, cette nouvelle, vu ce qui se passe, est plausible, — on m'a dit que toutes les pièces de théâtre, opéras drames, comédies, etc., allaient être expurgées en vue d'éviter toute excitation directe ou indirecte à la guerre civile.

Ainsi est dans « Guillaume Tell », — et l'influence néfaste de cet opéra est flagrante, puisqu'au cours d'une de ces représentations, à Barcelone, un anarchiste, emballé à fond par les accents de révolte dont cette œuvre est remplie, a tiré brusquement de sa poche une bombe de dynamite, (ces gens-là en ont toujours sur eux) et l'a lancée sur le public, — dans Guillaume Tell, donc, il est question de remplacer le cri : « Malheur à nos tyrans », que poussaient précisément les acteurs du Liceo, au moment de « l'attentat », par ceux :

« Honneur aux dirigeants ».

ou :

« Gloire aux gouvernements! »

Plus loin, le passage : « La liberté pour nous conspire » — le rapprochement de ces mots : « liberté » et « conspire » pouvant porter aux pires réflexions, seraient remplacés par :

« L'autorité pour nous conspire. »

et le reste à l'avenant.

Au dénouement, ce ne sera plus Guillaume qui tuera Gessler, mais celui-ci qui enfermera l'autre dans un dilemne et le précipitera, ainsi enchaîné, dans le lac des Quatre-Cantons. De même, dans « Mignon », jusqu'ici, le vieux Lothario mettrait le feu au théâtre pour venger Mignon. Voilà certainement encore un pernicieux exemple, et je me demande même si ce n'est pas, vu cet exemple, aux anarchistes que l'on doit attribuer l'incendie qui détruisit l'Opéra-Comique, il y a quelques années, justement un soir où l'on jouait Mignon. Dorénavant, ce vieux vagabond de Lothario tirera en échange un feu d'artifice représentant la France et la Russie se donnant la main, pour la saine édification des misereux du poulailler, pendant que l'orchestre exécutera un pot pourri sur la *Marseillaise* et l'*Hymne Russe*.

Et plaignez-vous maintenant, surtout si je vous apprends que Wagner, Ibsen, Tolstoï seront totalement interdits comme étant d'un remaniement trop compliqué! Resteront intacts, par contre, Claretie, Ohnet, Sardou et Scribe.

Une aurore nouvelle s'allume à l'horizon pour l'art et les artistes. Sur les décombres des vieilles révoltes, sur les ruines du romantisme, du réalisme, du naturalisme et du symbolisme, va resplendir enfin, limpide et serein (j'allais écrire serin), l'astre pollué de l'art officiel.

Ce renouveau me réjouit. J'y vois se révéler la seconde enfance de la Société, signe de décrépitude physique et morale et nous pourrons bientôt contempler avec joie l'ordre bourgeois s'effondrer spontanément dans le gâtisme, et l'autorité s'écraser à jamais dans un abîme de ridicule.

C'est la grâce que je vous souhaite, ainsi-soit-il.

## L'ART COMMUNISTE

D'une conception égoïste de l'Art naissent d'innombrables malentendus. — « Que feriez-vous si le hasard vous jetait dans une île déserte, où cependant vous auriez nourriture et matériaux », demandait à je ne sais plus quel sculpteur officiel, un jeune artiste de mes amis. — « Je ne ferais plus rien en sculpture », répondit-il. Il est facile de voir ce que pouvait être la Beauté pour ce manœuvre. La foule qu'il demandait autour de sa pensée vêtue de marbre ou de bronze, il la désirait non pour qu'elle communiât avec lui même, mais pour qu'un vain bruit s'élève bien vite dédaigné d'ailleurs, pour de plus palpables avantages.

Celui-là est un des nombreux échantillons de cette race de pseudo-artistes qui nous encombrent prêtres du Poncif, agenouillés devant quelques formules déclarées par eux inviolables et saintes. Persuadons-nous bien que ceux-là seuls dédaignent le travail manuel et se refusent à comprendre l'idée libératrice. Ils ne savent pas qu'aucun travail inutile et contre leurs goûts ne pourrait leur être imposé, et se refusent d'avance à toute besogne en dehors de leurs occupations pourtant stériles. N'ignorent-ils pas aussi que le travail des mains est, ainsi que Renan le déclarait lui-même, en une de ses heures de belle sincérité, le fécond adjuvant du travail du cerveau.

L'Anarchie réalisée du sommet à la base, tous les besoins de l'homme satisfaits, les complexes et les simples, les individualités se développeront harmoniquement. Or, les vrais artistes comprendront que du fait même de la liberté sans conditions et sans limites résultera, parallèlement à l'épuration et à l'élévation pro-

grossive du goût, l'élimination des mercenaires et des médiocres.

L'imbécile rimeur qui ne trouverait personne à supplicier de ses méchants vers si son gousset n'était plus riche que ses rimes, d'ailleurs désabusé peut-être par une compréhension plus nette des choses telle qu'elle parviendrait aux cerveaux libérés dans une société meilleure, trouverait-il des complices salariés de sa pitoyable besogne ? Tout au plus, tant que cette infirmité lui durerait, attristerait-il les échos de sa chambre solitaire.

Ou le rapin inhabile à charmer les yeux des hommes par de belles lignes suavement colorées, trouverait-il prétexte à culotter, sans rien produire, d'innombrables pipes ?

Et qu'on n'objecte pas la possibilité d'un isolement. Le pur artiste trouvera, infailliblement, dans l'harmonie future, les échos qui lui sont nécessaires pour s'attester à lui même que son travail n'a pas été vain.

Toute hostilité sera vaincue du jour où la pensée ne sera pas susceptible de s'acheter ou de se vendre ; mais on *elle se donnera*.

Puis, un des facteurs de cette élimination des mauvais ouvriers dont je parlais plus haut sera celui-ci. Pour qu'une conception artistique se réalise, une nécessité s'impose : celle d'une collaboration non plus seulement *mentale*, mais d'ordre matériel. Pour qu'une œuvre soit mise au jour, il faut de multiples conditions, et, dès à présent, une solidarité, toute d'artifice il est vrai, puisque basée sur de probables salaires, se réalise. Si l'œuvre est un poème, les artisans du papier, de l'encre et de l'imprimerie, s'unissent ; si c'est un drame lyrique, des voix et des instruments travaillent à son harmonique traduction.

C'est ainsi que des méchants produits s'imposent à nos yeux, comme à nos oreilles, grâce à la complicité du métal. Sans notre consentement, la *machine d'gloire*, dont parla si bellement Villiers de l'Isle-Adam, fonctionne et le public abusé l'accompagne de ses bravos. Que l'on ne compte pas, surtout, pour atténuer ou détruire cet enthousiasme, sur la Critique, aujourd'hui sténographe infidèle ou servante à gages.

Une seule ressource nous demeure, il est vrai : laisser le livre vierge moisir sur les parapets, laisser le drame endormir les ouvreuses et les directeurs fermer boutique. Il n'en reste pas moins acquis que la, comme ailleurs, dans le domaine pourtant sacré de la pensée humaine, les marchands font autorité, contribuant à étouffer, dans l'âme du peuple, les germes des fleurs de beauté qui luttent obscurément pour s'épanouir au jour.

Malheur au pauvre ! voilà le cri qui accueille tout novateur.

Pourquoi ne peut-on nous écrire, non plus l'histoire des oubliés et des dédaignés, mais celle des dévoués et des avortés ?

> Maint joyau dort enseveli
> Dans les ténèbres et l'oubli
> Bien loin des pioches et des sondes...

Si l'artiste a depuis longtemps dame Pauvreté pour épouse, il doit s'habituer aux ténèbres. La bonne nouvelle qu'il nous apporte demeurera dans l'inconnu. Mais si son cœur est hardé d'un triple airain, s'il est prêt à boire de la honte à pleines lèvres, à tout affronter sans pâlir, peut être pourra-t il se justifier devant sa conscience d'avoir lutté quand même contre la bêtise au front de taureau et d'avoir imposé son œuvre. Au reste, combien peu de courages ont cette taille et n'est-ce pas le plus souvent parmi les humbles et les faibles que la Beauté choisit ses témoins.

Tous ces heurts, tous ces froissements seront inconnus de l'Avenir.

Quand, la besogne accomplie, l'outil déposé, il s'accoudera sur cette même table, si belle alors d'avoir servi au travail — noble intermède aux yeux royaux de l'esprit — sans fatigue démoralisante, tous les penseurs l'attesteront, l'artiste œuvrera. Et, s'il n'a pas erré dans sa course, s'il a pu, serait ce une minute à peine, saisir au vol, dans le champ de l'Idée, les purs papillons du beau, qu'il soit en paix sur le sort de son œuvre.

Ses frères libres l'aideront à la propager et tous, avec lui, manieront pour lui, qui le composteur, qui la presse, etc.

J'ai parlé de l'écrivain, l'exemple est probant et peut servir pour tous. Une chose est acquise : la nécessité pour l'artiste de traduire sa pensée pour la propager, en une forme accessible aux sens, et comme conséquence, d'appeler à son aide ceux qui taillent le marbre ou broient les couleurs, ceux qui font mouvoir les presses et ceux-là qui donnent au métal et au bois façonnés par leurs mains de belles âmes chantantes.

Or, en admettant même, comme ne manqueront pas de l'objecter les amis du présent odieux que le niveau intellectuel ne s'élève pas dans le libre avenir, il est, dès maintenant admis que pour trouver l'indispensable contingent de bras et de cerveaux qui lui seront nécessaires, l'artiste devra justifier d'une vocation réelle et son œuvre s'éclairer, aux yeux de ses compagnons, d'un reflet, au moins, de l'universelle beauté.

Donc, plus de productions inutiles ou de simple dépravation. Dans l'un et l'autre cas, le livre est l'unique mobile et, la soif du gain supprimée, qui pourra songer à nous servir ces petites ordures dont se repaissent les âmes bourgeoises, celles qui *pensent bassement*.

Restent les esprits futiles et ceux qui s'illusionnent sur la valeur de leurs travaux. Encore faudrait il prouver que la aussi le mirage d'un revenu possible n'est pas l'unique secret de prétentions vaniteuses. A ceux-là l'humanité répondra par le silence et le refus d'être complice.

Faut-il parler aussi des « abstracteurs de quintessences », pauvres byzantins dont il restera peu de traces... Demain, peut être, la terre grondera comme un volcan, bavant des flammes. Que deviendront les « violons pâles et les orchidées ? » Quand le coq rouge aura chanté, s'il reste debout une seule tour d'ivoire, qu'y pourra-t-on trouver pour l'intellectuelle nourriture ? quelque simulacre dérisoire, parfumé d'encens, bercé par les psaumes des névrosés.

Or, l'Avenir est à ceux qui sont délivrés et qui délivrent, si l'Art n'était pas la négation même de toute autorité et de tout sectarisme, si dans la cité future, l'artiste devait verser tous ses dons, avec la pensée secrète d'en rajeunir le culte, aux pieds des idoles abattues, il faudrait, en effet, le reconduire aux portes, le front diadémé de fleurs, escorté de frivoles musiques.

Mais de telles craintes sont chimères : l'art est la vie exaltée, c'est le perpétuel évadé des prisons de la routine, des préjugés et des règles et, mieux qu'Eros, il a des ailes. Dès la première minute où, saisissant le pinceau, l'ébauchoir ou la plume, les artistes exécutent leur pensée, c'est pour nous, les obscurs. C'est à nous, la foule, qu'ils doivent songer, non pour rapetisser leurs concepts à la taille de nos préoccupations coutumières, mais bien pour nous en délivrer, pour essuyer de nos fronts la quotidienne poussière avec la rosée du vrai, les souffles du large.

Délivrés eux mêmes, ils acheveront d'user les dernières chaînes, les invisibles qui nous meurtrissent, les plus pesantes en vérité, en donnant à leurs œuvres ce je ne sais quoi d'inimitable qui est la caractéristique des grandes choses, cette beauté toute sensible qui vient du plus intime du cœur.

Ah ! les phrases sont vaines et la plume inhabile à décrire ce que seront alors les rêves engendrés par la pensée libre, quand l'autorité des *maîtres* aura vécu. Que de fêtes ! La vie vivre sera chantée, d'autres désirs naîtront, pourront s'écrire, sur la Vie et l'Amour, choses belles et nouvelles ; et nous les rons, les peintres, les musiciens, les sculpteurs, les poètes, de toutes nos facultés rajeunies, sogne autrement belle et féconde que consiste à leur baiser les pieds. Nous rerons à cet idéal dont ils sont les mécomplétant ainsi leur œuvre, parce *comprendre, c'est aimer*.

## REVUE DES JOURNAUX

### De langue Espagnole

A l'occasion des événements de Barcelone, la presse s'est coalisée contre nous, républicains, conservateurs, libéraux, tous ont fait appel à des mesures répressives, tous ont essayé de nous salir et de salir les grandes et généreuses idées que nous défendons, ou nous traite de criminels, nous serait bien facile de prouver que la presse, ce n'est pas nous, ce sont les bourgeois qui se mettent en actualité.

Quand les peuples, courbés sous le poids de chaînes, et d'injustices sans nombre se sont obligés de recourir à une révolution pour mettre la cruauté de leur sort, ils ont toujours demandé moyens pacifiques, ils ont adressé des pétitions aux pouvoirs publics les invitant à étudier et à appliquer les réformes reconnues indispensables pour le soulagement de leurs maux.

Et si vous écoutiez avec une sérieuse attention les griefs de ceux qui produisent, et qui n'ont aucune part à la richesse sociale, vous verriez que la cruauté des possédants seule a provoqué tous les mouvements populaires.

Pourquoi se sont révoltés les esclaves de l'ancienne Rome ? Pourquoi les serfs du Moyen-âge ? Pourquoi le prolétariat d'aujourd'hui a-t-il fait couler des flots de sang pour la conquête de son indépendance ?

Parce que les patriciens, les seigneurs féodaux et la bourgeoisie actuelle, ont eu constamment pour but de s'enrichir, de vivre dans une orgie perpétuelle avec un cynisme complet ils possèdent, et des milliers, les millions de travailleurs, auxquels ils abandonnent à peine de quoi réparer l'usure de leurs forces : aussi, a-t-elle sur cette tyrannie lente, la haine et la vengeance s'emparent de leurs cerveaux des exploités.

Et c'est justice.

Avez-vous tenu registre, tyrans de toutes époques, de tant et tant de victimes immolées sur les autels de la liberté ?

Vous sentez-vous émus, journalistes vendus à vendre, lorsque survient une explosion de poudrière ou l'effondrement d'une mine ?

Comment voulez-vous qu'il reste en nos cœurs un atome de pitié pour une race de bêtes fauves qui a dévoré tant de nos frères d'esclavages ?

Croyez-vous que nous avons oublié les massacres de la *Commune*, les 35,000 travailleurs assassinés durant une semaine ?

Croyez vous que nous oublions les massacres de Chicago, de Fourmies, de Xeres, etc... ?

Non, race maudite, non ! Si vous plaignez quelques repus que nous avons traités de cette manière, rappelez-vous les milliers, les millions d'hommes broyés par la faim, le froid, la misère, vos machines, jetés en prison, fusillés, etc. Et soyez logiques : avouez que nous avons raison de vous faire cette guerre sauvage et sans merci pour faire disparaître de la planète tous ces crimes et injustices et préparer la bienfaisante anarchie.

(De « *El Corsario* », 3 décembre).

* * *

### De langue Anglaise

Les camarades de Manchester ont eu de nombreux démêlés avec la police à cause du meeting [illegible] wick Green. « Huit personnes ont été arrêtées le 4 novembre, parmi lesquelles six ont reçu une amende de 21 shillings, sans compter 40, pour les [illegible] Llerb Stockton et James Birch ont été condamnés à deux mois de travaux forcés.

A Leicester, grand centre de fabrication de

donnerie, où il existe un puissant groupe anarchiste-communiste dont fait partie notre camarade Georges Cores, on a fait, parmi les sans-travail, une vigoureuse propagande des idées et une active campagne d'agitation.

A l'heure actuelle, il y a, dans cette ville, plus de 1,200 ouvriers bottiers et cordonniers qui chôment. Ils sont pour la plupart membres de « l'Union ». Leur situation est voisine du dénûment complet, et quelques uns d'entre eux sont dans la misère depuis plusieurs mois déjà. Cet état de choses en était venu au pire, quand le camarade Cores — membre de l'Union — avança l'ultimatum suivant :

« Les ouvriers sans travail, bottiers et autres, réunis en meeting, invitent les autorités à prendre des mesures immédiates pour le soulagement des misères auxquelles ils sont soumis, de par le funeste système de production moderne. Ils font savoir que des centaines d'hommes vigoureux et ne demandant qu'à s'employer, sont dans une pauvreté si affreuse qu'avant peu, si une prompte assistance ne leur est pas apportée, ils considéreront comme leur devoir de briser la légalité pour pourvoir à leurs subsistances. »

Des acclamations chaudes et réitérées accueillirent la proposition du camarade Cores — ainsi que le discours suivant de W. Kinton — qui tous deux se sont exprimés avec le plus grande énergie. — Il n'en a pas été de même lorsque l'alderman Juskip, qui pourtant eut naguère une influence prépondérante dans l'Union, essaya d'effrayer la foule et proposa des amendements. On ne l'écouta pas. Hué, sifflé, il dut se retirer, malgré ses récriminations.

L'ultimatum fut adopté à la grande majorité, avec des cris d'enthousiasme.

Que les camarades nous imitent; ils feront ainsi de bonne propagande révolutionnaire. Et bientôt, on pourra dire, avec vérité : « Dans ce pays, il faut compter avec l'Anarchie ! »

(Du *Communeal* du 25 novembre.)

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

PARIS. — Du *Radical* :

Je ne suis pas de ceux qui houspillent les magistrats. Je trouve même stupéfiant qu'ils puissent tirer une justice à peu près propre du tas de lois absurdes et contradictoires qu'ont entassées les pouvoirs publics.

Nous crions contre certains jugements ; mais si les juges allaient jusqu'au bout de leur droit, et ne faisaient pas, comme on dit, une cote mal taillée, nous en verrions de belles. Nous avons voté, par dessus le marché, une prime à la délation. L'immonde canaille qui trahira ses camarades n'encourra aucune peine, et ses propres crimes lui seront pardonnés.

C'est d'une jolie morale. Espérons qu'on ne s'en tiendra pas là et qu'on le gratifiera d'une bonne somme, ainsi que du ruban de la Légion d'honneur.

Autrefois, les législateurs étaient des hommes qui s'en allaient philosophant et méditant dans la solitude, et qui, après s'être efforcés de s'abstraire des misérables préoccupations du moment, recherchaient ce qu'ils croyaient le plus équitable, et en même temps le plus propre à la société dont ils faisaient partie.

Aujourd'hui, les lois s'accumulent selon les incidents, tirées au sort des événements et des opinions du jour. Montesquieu serait bien embarrassé d'ajouter un chapitre à son *Esprit des lois*, car les nôtres n'en ont aucun. C'est même pourquoi nous avons dû inventer le jury, qui, ne s'occupant pas plus de l'esprit que de la lettre, rend ses sentences au petit bonheur.

De l'*Intransigeant* :

Emile Gaboriau nous a montré dans ses romans judiciaires des policiers d'une finesse incroyable. Il aurait bien dû en envoyer quelques uns à la préfecture de police. Ceux qui y fleurissent aujourd'hui semblent en effet se disputer la palme de la balourdise.

La perquisition opérée chez M. Paul Reclus, fils du naturaliste Elie Reclus et neveu du célèbre géographe Elisée, constitue entre autres une de ces gaffes gouvernementales qui profitent uniquement à ceux qu'elles ont la prétention d'atteindre.

Et tout ce développement de cambriolage administratif, pourquoi ? Parce que l'accusé Vaillant lui a envoyé, au moment de perpétrer son attentat, une sorte de testament énigmatique qui semblait indiquer de la part du testateur des projets, non de dynamite, mais de suicide.

Non contents de retourner ses papiers et ses matelas, les argousins ont saisi toute la correspondance échangée entre M. Paul Reclus et sa femme. Comme il est agréable pour deux jeunes mariés de voir leurs confidences et leurs billets du matin palpés et déchiffrés par des ignobles mouchards de la race des Clément et des Fédée !

Ainsi, parce qu'il prend fantaisie à un désespéré dont la faim, l'inquiétude de l'avenir et le surmenage du présent ont peut-être désagrégé le cerveau de vous adresser une lettre à vous plutôt qu'à un autre, vous vous voyez sans plus d'information, pris d'assaut dans votre lit, tandis que vos tiroirs sont forcés, vos vêtements fouillés et vos malles éventrées.

Comme s'il n'eût pas été infiniment plus convenable et plus habile de faire prévenir par lettre, M. Paul Reclus, d'avoir à se présenter au palais de justice, à une heure désignée, pour y montrer à un juge d'instruction la lettre de l'accusé Vaillant.

Mais c'est la manie des gens de la préfecture de déployer à propos de tout ce qu'ils appellent dans leur argot prétentieux « l'appareil de la justice ». Je sais ce qu'ils feindront de nous répondre : Que tous les Français sont égaux devant la loi et que « l'appareil de la justice » doit être déployé pour l'ingénieur Paul Reclus, exactement comme pour le plus humble des « compagnons ».

Nous leurs ferons alors observer qu'ils y ont mis plus de formes quand il s'est agi des sénateurs et des députés chéquards, qu'on invitait mystérieusement par petit bleu, à venir causer un instant avec M. Franqueville.

***

PARIS. — Les journaux bourgeois mènent grand bruit de l'arrestation du compagnon Merigeau. C'est dans l'ordre, et les mouchards font leur office. Seulement ils le font avec un zèle intempérant ; on voit percer le bout de l'oreille. Ils annoncent avec force détails terrifiants, qu'on a trouvé chez Merigeau des substances dangereuses, de la poudre chloratée, de l'acide sulfurique, etc. . S'il avait eu une marmite sur le feu pour faire sa soupe, il était cuit. La frousse est arrivée à un point tel qu'on ne pourra plus acheter un cent de clous, ou une mèche de lampe, sans être dénoncé à la Préfecture. Si la situation n'était pas d'ailleurs déplorable, ce serait à hausser les épaules, et à siffler ces vilains merles qui font de si sale besogne. Quant aux agissements des mouchards officiels, ils se passent dans l'ombre, et l'on peut compter qu'ils inventeront de belles canailleries. Mais la lumière se fera à l'audience, et l'on verra, une fois de plus, ce que l'on peut attendre des *honnêtes gens*.

***

BORDEAUX. — Ici la population est livrée au bon plaisir d'une bande de policiers qui s'en donnent à cœur joie. Au sortir d'une orgie ou à la suite d'un parti quelconque, ces espèces, sans ombre de raison, envahissent les domiciles des anarchistes, font main basse sur tout ce qui se trouve à leur convenance, insultent les femmes, brutalisent les hommes, et s'en vont chargés de journaux, de brochures, d'imprimés de toute sorte, qu'on n'a pas le droit de saisir puisqu'ils n'ont pas été poursuivis. Voilà une association de malfaiteurs qui n'a rien à craindre des rigueurs de la nouvelle loi.

***

SAINT-ETIENNE. — Il y a des localités qui ont le privilège des vexations policières. Saint-Etienne est de ce nombre. A propos de tout et de rien, les mouchards se mettent en campagne. Le Parquet s'étant fait adresser une lettre anonyme l'avisant qu'on voulait faire sauter la police et l'hôtel de ville, a prescrit aussitôt des perquisitions. Trois mineurs, soupçonnés de receler des cartouches de dynamite, ont vu leurs logements pillés, et ont été mis en état d'arrestation. On n'a rien trouvé chez eux ; mais ils devaient avoir de la dynamite ; cela suffit pour les faire coffrer et mettre sur la paille leurs femmes et leurs enfants. Cela s'appelle de la politique d'apaisement.

***

VIERZON. — Deux grèves existent actuellement ici ; d'une part, les monteurs de la maison Hache, qui ne veulent plus travailler à des prix inférieurs à ceux des autres fabriques ; de l'autre, les bûcherons qui en ont assez des salaires de famine que leur abandonnent, à regret encore, de rapaces marchands de bois.

Pour achever de rendre la misère intolérable, le percepteur vient d'adresser à ceux qui n'ont pas payé leurs contributions, un avis, dont le coût est de 1 fr. 50, disant que ceux qui n'auront pas payé sous trois jours seront saisis et poursuivis. Ce gredin espère se faire bien venir du pouvoir en jetant quelques malheureux de plus dans la rue. Voilà qui prouve à quel point les grévistes sont bien inspirés d'être calmes, on les tondra jusqu'à la chair vive. C'est le sort inévitable des résignés.

## Espagne

Du *Figaro*. — De Barcelone, rien de nouveau. Le juge d'instruction n'a rien découvert, mais en attendant il fait arrêter tous ceux qui sont ou ont l'air d'être anarchistes. Le nombre des arrêtés dépasse déjà 300. On va les embarquer dans un vieux bâtiment (remarquez bien que je dis *exprès*), à destination de Fernando. Arriveront ils ?

Le plaisantin figariste espère bien qu'ils *n'arriveront pas*. Trois cents assassinats d'un coup, c'est ça qui donne l'idée d'un gouvernement fort.

En attendant d'exécuter sans jugement les compagnons, on tue les journaux. *El Rebelde*, de Saragosse, a vu ses bureaux pillés et ses rédacteurs jetés en prison. *El Corsario* ne paraît plus qu'une fois par semaine, et encore au prix de quels sacrifices. *El Productor* a cessé sa publication. *La Anarquia* ne peut renaître. Patience.

## Hollande

A partir du 1er janvier, l'*Anarchist*, notre organe, va paraître bi-mensuellement. Les idées marchent bien ici. Depuis la réapparition de l'*Anarchist* (il y a 2 ans), nombre de groupes se sont formés. Nous avons édité plusieurs manifestes, à l'occasion du 1er mai, du mouvement pour le suffrage universel, des explosions, etc. Une brochure (Etudes sur la Révolution) a été épuisée en quelques mois ; en un mot, nous pouvons dire que la Hollande compte maintenant vraiment un *mouvement anarchiste*.

Les socialo-démocrates ici sont assez révolutionnaires, et surtout dès la conférence de Zurich ils se sont tournés vers nous. Le parlementarisme a peu de succès, et les parlementaires ici ne forment pas le parti officiel, mais l'*opposition* !

A Hoogezand-Sappemeer, villages en Groningue, une section du parti social-démocrate a manqué de se nommer *groupe anarchiste*, mais à cause de la grande liberté, dont les sections jouissent ici, on n'a pas encore fait ce pas.

A l'occasion de la Conférence nationale des socialistes, cinq sections ont proposé de s'abstenir des élections, et de ne les pas employer même comme moyen d'agitation.

Surtout au nord, l'Anarchie s'impose dans la population de paysans, dont la misère est presque incroyable. Le mois passé, il est arrivé cinq, six fois par semaine, qu'on mit le feu dans une maison de quelque fermier riche.

Le gouvernement a fait de la hâte à envoyer des marechaussées (gendarmes).

Quand la Révolution viendra, en Hollande, la campagne sera prête, on peut en être sûr.

## Suisse

Après la grande frousse que la bombe de Vaillant a semé dans le monde bourgeois, il fallait bien que notre gouvernement s'applatisse une fois de plus. Pour un manifeste gros comme la main qui a été répandu dans nos contrées au moment où sautait la Chambre de Paris, voilà que des camarades sont arrêtés et conduits dans les prisons de Neufchatel. Les camarades Jeanner, Monnin, Bitterlin — celui-ci français qui sera expulsé et servira de tête de turc comme *étranger* — van Gunten et Renge fils, en tout cinq, sont partis le matin après avoir été interrogés sur le *délit* d'avoir distribué de ces manifestes. Il est bien entendu qu'aucune lettre ne doit leur être adressée.

Scherb, le procureur fédéral qui mange au ratelier à raison de 10.000 francs par an, n'a pas mal de besogne, le pauvre homme !

Il y a d'abord les affaires de Berne où une quantité de pauvres diables sont au _clou_, voici bientôt 6 mois.

Puis, une autre affaire plus grave préoccupe notre police et doit troubler le sommeil de bien des bourgeois : c'est un important _coup_ de dynamite commis à Zurich, il y a quelques semaines ; malgré toutes les recherches, la police ne peut trouver les traces des cartouches et du tonneau de poudre, qui ont l'air d'être en lieu sûr.

Les dernières arrestations qui ont eu lieu à la Chaux-de-Fonds ne sont pas étrangères à cette affaire, bien que le motif avoué soit le manifeste lancé l'autre jour.

Il faudra voir où cela conduira et je vous communiquerai mes réflexions et les renseignements que je croirai utiles pour la cause.

Vaillant avec sa bombe a remué le monde, et si les bourgeois et leurs presses braillent des malédictions contre les anarchistes, le vrai peuple au contraire montre tout autre chose que de la colère. Sous l'impression de cette propagande là, le nombre des anarchistes augmente et laisse bien en arrière les fumisteries légales de nos « partis ouvriers ». Tous, dans leurs journaux, réprouvent les attentats et le peuple, lui, est loin d'éprouver leur emballement à ce sujet.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

L'ARSENAL DES LOIS

Les Chambres vont bientôt recommencer à fabriquer des lois. Un jurisconsulte qui prépare une modification nouvelle vient de se livrer à un curieux calcul, celui des lois, décrets, ordonnances rendus depuis 1789, et il en a compté plus de *deux cent mille*, dont voici du reste le détail :

Depuis le fameux décret du 4-11 août 1789 proclamant Louis XVI restaurateur de la liberté française, jusqu au décret du 22 prairial an II (21 mai 1793) constituant le tribunal révolutionnaire, il a été rendu 1,219 actes de gouvernement, soit une moyenne annuelle de 300 actes.

Du 31 mai 1789 à la fin de la première République, le total des lois et décrets a été de 8,615 (moyenne annuelle, 718).

Le premier empire a donné 10,372 lois, sénatus-consultes, décrets (moyenne annuelle, 1,037).

Les lois et ordonnances royales publiées sous Louis XVIII ont été au nombre de 18,648 (2,072 par an).

Sous Charles X, les lois actes et ordonnances ayant atteint le nombre de 15,810, la moyenne annuelle est montée à 2,635.

Sous Louis-Philippe, il a été publié 37,192 actes officiels (moyenne, 2,066).

Sous la seconde République 12,386 décrets ont paru au *Moniteur*, soit une moyenne de 2,477 par an.

Le second Empire en a donné 45,589, dont la moyenne est de 2,533.

Enfin, depuis le 4 septembre 1870 jusqu'au 21 décembre 1892, la troisième République a rendu 38,854 lois ou décrets, ce qui porte à 2,675 la moyenne annuelle.

Comme on le voit, ce n'est pas la quantité de lois qui nous manque en France ; mais le tout n'est pas d'en avoir beaucoup, mais d'en avoir de bonnes.

(*Intransigeant* du 21 novembre).

## BIBLIOGRAPHIE

L'*Eclair avant la Foudre*, poèmes révolutionnaires, par Luz. Corsin.

1 plaquette, 2 fr. au bureau de la *Revue Européenne*, 62, rue de Turenne.

La Foudre, c'est la Révolution sociale. Et l'Eclair, qui précède la foudre, ce sont les poésies que M. Corsin dédie, aux bourgeois comme une menace, au peuple comme un espoir. La plupart de ses chants sont d'assez heureuse venue ; on y sent même circuler parfois comme un souffle de révolte ; mais l'auteur n'a pas su se dégager des vieilles rengaines, la Patrie, la République, et d'un certain sentimalisme pleurard qui jure avec les vrais accents révolutionnaires.

Vers faciles, inspiration de bon augure, mais ce n'est pas tout à fait ça.

***

Le *Sempre Avanti*, de Livourne, vient d'éditer un opuscule de Giovanni Rossi, *Cecilia, essai de communisme anarchiste. Un épisode d'amour à la colonie Cecilia*. Prix 0 fr. 25.

Le même journal va faire paraître *Les anarchistes et ce qu'ils veulent* — *Les Déclarations d'Etiévant*.

Avis aux camarades qui connaissent l'Italien.

Le *Sempre Avanti* accompagne ses brochures de la note suivante :

Le but de notre bibliothèque est la propagande de l'idéal communiste-anarchiste, dans incessante les villes et les campagnes, partout où se rencontrent nos frères de misère, hélas ! si nombreux.

Quiconque, ami ou adversaire, se préoccupe avec bonne foi de la question sociale, doit contribuer au succès de cette propagande, selon ses aptitudes et les ressources dont il peut disposer.

Adresse : Journal *Sempre Avanti*, Livorno, Italie.

Le *Sempre Avanti* prépare, pour le premier janvier, un *numéro extraordinaire* qui contiendra des critiques d'art, des vers et des articles de propagande.

La rédaction en sera très soignée et le format égal à celui du journal littéraire la *Vie Moderne* qui paraît à Mil n.

***

Nous avons reçu :

De chez Charpentier et Fasquelle : *Esope*, comédie en trois actes, de Th. de Banville.

*Le Bal du Paré parisien*, par Guy Tomel.

*L'Astre Noir*, par L. Daudet.

De Mme Odin : *Semailles*, contes pour la jeunesse, par Emile Odin.

*Bréviaire de l'Athée*, brochure par O. Beck.

De la Librairie Mondaine : *Un peu plus Tard*, 1 vol., par Potonié-Pierre.

Librairie Jules Souque : *L'Arriviste*, 1 vol., par Alcanter de Brahm, et *L'Evolution Dramatique et Musicale en 1893*, du même.

De chez Lemerre : *Mon Franc-Parler*, par François Coppée.

De chez Dentu : *Les Malthusiennes*, par A. Boutique.

De chez Paul Lacomblez : *La Nouvelle Carthage*, par Georges Eckoud.

De Willy : *Sources perdues*, édité chez Stock.

De M. Joseph Leroux : *Vos Nationalités et vos Patries*, discours prononcé sur la tombe de Pierre Leroux.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Jean Misère. — Impossible d'envoyer en ce moment de l'argent en Espagne, pour la famille Pallas, il pourrait tomber entre les mains de la police. Attendre que le trac des gouvernants soit un peu calmé.

***

*L'Avenir*, Genève. — Le compagnon Clerc, de Londres, demande si vous avez reçu la liste de souscription numéro 43 qu'il vous a expédiée, contenant 14 fr. 40 ?

***

*L'Art Social*. — Envoyez 5 exemplaires à Hamelin, Lambezellec Aello, près Brest. La *Mistoufle* 20 exemplaires, même adresse.

***

A la *Revue Anarchiste* succède la *Revue Libertaire*, paraissant dans le même format tous les 15 jours, sur 16 pages sous couverture. — 5 francs l'an, 15 centimes le numéro. — Bureaux : 32, rue Gabrielle.

Le premier numéro que nous venons de recevoir, contient un autographe d'Auguste Vaillant, et des articles de Merlino, Charles Albert, Mauperthuis, Gaston Dubois, Emile Hilde, etc.

***

Les compagnons Lyonnais soucieux de propager l'idée dans les campagnes viennent de rééditer l'excellente brochure de Malato : *Les travailleurs des villes aux travailleurs des campagnes*. Prix de la brochure 0,10, 5 francs le 100, 40 fr. le 1000. Adresser demandes et argent au compagnon Jacome, Montée du Gourguillon, 43, Lyon.

***

Un photographe de Genève vient d'éditer la photographie de Bakounine. 0,25 le portrait-carte, 0,50 la carte-album. S'adresser à Meistrug, 29, rue de la Croix d'or, Genève.

***

Nous venons de faire tirer *Les Temps nouveaux*, série d'articles parus dans la *Révolte*, sous le titre *Conférence anarchiste*. Cette brochure dépassant de beaucoup nos autres formats, nous sommes forcés de la mettre à 0 fr. 25, vu les frais d'envoi. Nous la laisserons aux groupes à raison de 15 francs le cent.

***

Nous avons commencé cette semaine les premiers envois de la seconde brochure à distribuer. Les camarades qui nous enverront le montant des frais du colis recevront dans le courant de la semaine.

## PETITE CORRESPONDANCE

A. C. à Boulogne-sur-Mer. — En anarchie, chacun fait ce qu'il veut et il ne s'enrégimente pas.

M. Palussière. — Votre travail est intéressant mais demanderait à être revu et réduit pour pouvoir publier.

E. Renoult. — Si vous êtes si sceptique que cela, pourquoi vous amusez-vous à écrire ? Vous admettez tous les points de vue, vous éprouvez le besoin de tartiner sur un objectif qui n'est pas le vôtre ! C'était donc vous que vous visiez lorsque vous avez écrit l'article : *Pessous d'âmes*. Votre lettre nous prouve qu'il n'y a pas que les spiritualistes qui cachent faire de la métaphysique.

B. à Lyon. — Z. à Nice (?). — C. M. à Gand. — G. à Orléans. — Mme D. à Cognac. — G. à Nimes. — L. à Orléans. — P. à Saint-Nazaire. — B. à Valence. — G. à Hasting. — G. à Boudeville. — S. à Beaucaire. — T. à Montpellier. — H. à Brest. — D. à Dauphin. — L. à Orléans. — C. au Chambon. — G. à Amiens. — P. A. à Angers. — L. à Dinan.

Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION

POUR LA PROPAGANDE PAR LA BROCHURE A DISTRIBUER

Listes précédentes : 91,50.

L. et sa compagne, 1 fr. — Anti patriote, 0,50. — B., rue d'Allemagne, 0,50. — E. S. V., 0,15.

Total : 2 fr. 15.

Total général : 93,65.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 947,51.

X., 1 fr. — Collecte faite entre compagnons de la rue d'Allemagne, pour la compagne de Vaillant, 7 fr. — Lyon : pour Vaillant, 5 fr. ; pour Léauthier, 5 fr. — E. J. V., pour Léauthier et Pallas, 1 fr. — L. L., 0,50. — Une dame de bonne volonté, 5 fr.

Total : 24 fr. 50.

Total général : 972,01.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1,688,80.

X., 1 fr. — B. à Unieux, 0,40.

Total : 1 fr. 40.

Total général : 1690,20.

## CONVOCATIONS

Bordeaux. — Samedi, 23 décembre 93, grande réunion publique et contradictoire, rue de Pessac, à la salle de danse à la Belle-Etoile.

Ordre du jour : Le peuple et la bourgeoisie. Les anarchistes et les gouvernants.

Entrée : 0 fr. 15.

*Le Gérant-Imprimeur* : J. Billot.

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNÉE, N° 16 — DIX CENTIMES — DU 30 DÉCEMBRE AU 5 JANVIER 1894

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## UN RÉVOLTÉ

On ne peut lire sans émotion l'affaire du cocher Moore qui s'est déroulée ces jours-ci devant les tribunaux. Les maniaques de l'« œil pour œil et dent pour dent » n'ont pas manqué de l'envoyer pour six ans aux travaux forces, et le farceur radicalisant qui répond au nom de Lockroy n'a certainement pas compris que c'était son *devoir* de venir leur dire : « Dans toute cette affaire c'est à moi la faute, laissez cet homme tranquille ».

On connaît l'affaire. Moore était cocher, et il était poète. Victor Hugo l'avait connu, il avait apprécié ses vers, pour le sentiment dont ils étaient imbus; il l'avait encouragé. Mais Moore tenait à son métier. Lorsqu'une grève éclata à l'Urbaine, il en était; il souffrait aux grévistes l'esprit de révolte qu'il avait puisé d'abord dans l'enseignement de sa vie de travailleur et puis, — avouez le donc, messieurs, aussi dans les vers de votre poète chéri.

Chassé de l'Urbaine, mis à l'index par les autres Compagnies, il tomba dans la misère. Alors, il pensa à Lockroy qui lui avait prodigué des poignées de main et donné du « cher ami » pendant les élections. Mais le Numa Roumestan de Paris fit comme font les Roumestan. Il n'osa rien refuser, il prit des rendez-vous et les esquiva ensuite adroitement avec l'aide de ses valets. Mal lui en prit cependant un jour, car Moore alla le trouver et déchargea sur lui son revolver à bout portant. Il ne fit d'ailleurs que le blesser légèrement.

Tout homme de cœur aurait compris que dans la circonstance, il se devait à soi-même de prendre la défense de Moore et d'arracher aux jurés un verdict d'acquittement, et aux maniaques de la Vengeance, appelée Justice, leur victime. Mais le pantin qui s'appelle le premier élu de Paris n'y comprit rien. Il vint au tribunal, déposer contre Moore et le faire envoyer au bagne. Ils sont comme ça les bourgeois : un Moore n'est pour eux qu'un travailleur — pire qu'un paria.

Moore n'est pas un anarchiste; il est un révolté; et ce qui l'a fait un révolté, il l'a si bien dit, qu'il a exprimé les sentiments de bien d'autres révoltés comme lui. *Le travailleur en a assez de toutes les misères que lui fait la société.* Il n'en peut plus et il est résolu à ne plus laisser traîner les choses comme elles ont traîné jusqu'à ce jour.

— « M. Lockroy s'était moqué de moi — a dit Moore — et il m'envoyait promener. Je ne pouvais pas lui demander de réparation par les armes. On aurait ri de moi... On ne se bat pas avec nous. Nous sommes les malheureux, *forcés de défendre notre honneur par les moyens violents.* On nous donne des poignées de main, on nous fait des promesses, et, après, on nous fait poser... Je me suis, ce jour-là, posé en justicier, moi qui ne suis pas méchant — je n'ai jamais seulement donné une claque à un enfant — *parce que j'en avais assez d'être exploité, mortifié, bafoué* par les Compagnies, par la police qui nous dresse des contraventions... *Avec une vie dure, à ne pas pouvoir y arriver, avec dix-huit heures de travail par jour,* sans compter le compteur... Je ne buvais pas, j'ai été sobre, économe et puis pas moyen d'arriver, — et on nous humilie!... Oui, j'ai tiré sur Lockroy... des socialistes comme ça, il y en a à la douzaine. »

---

Toute l'histoire de la révolte d'un prolétaire est dans ces mots.

Jadis, c'était le bourgeois qui se révoltait, et ce qu'il y a de plus beau dans la poésie jusqu'à nos jours a été écrit pour chanter la révolte contre l'oppresseur qui foulait aux pieds les libertés bourgeoises. Quand au prolétaire, il souffrait, et laissait les traces de ses lamentations dans les chansons à fendre le cœur, chantées par les misérables au siècle passé, dont Erckman et Chatrian ont conservé la trace dans « l'Histoire du paysan de 1793. » Si le misereux avait son moment de révolte, on le pendait haut et court, et le bourgeoiseau payé de la littérature le vouait à l'exécration publique, dans son histoire menteuse, dans sa prose hypocrite, ou dans sa poésie doucâtre. Mais le prolétaire a lu le bourgeois. Il s'est pris d'enthousiasme pour le héros de Schiller, de Victor Hugo, de tant d'autres...

Il a enfin senti en soi le souffle de révolte. Il a senti sa dignité humaine « mortifiée, bafouée, » comme a dit Moore. Et, quand, jetant un regard sur la société entière, il a cherché où était le tyran, il l'a trouvé dans l'ensemble de la classe qui possède tout, et qui méprise du fond de son cœur ceux mêmes qui lui ont donné tout, — force, santé, intelligence, énergie, esprit d'invention, — pour agrandir ses jouissances, et qui méprise celui qui les laisse faire, — « parce que le manant n'a pas les vertus des nobles, » dira l'aristocratie; parce que — ajoutera le bourgeois — il n'a pas le fier esprit d'indépendance de nos ancêtres du tiers-état.

---

Eh bien, maintenant, le paria ouvrier, lui aussi, à son tour, fait preuve du même esprit. Il reprend la tradition de vos « fiers ancêtres. »

Toute la civilisation moderne a contribué à réveiller cet esprit de révolte chez le travailleur et rien désormais ne saura plus l'arrêter dans sa marche pour la conquête de l'avenir.

Faites vos lois qui sueut la peur; lâchez sur l'anarchiste tous vos sbires et vos bourreaux, — vous n'y pouvez plus rien! Au-delà de l'anarchiste, restera le révolté.

Jonchez les routes de cadavres, faites des allées de potences sur les routes, comme on en a faites autrefois, embarquez des cargaisons d'anarchistes pour des pays lointains, comme on vient de faire en Espagne, — rien, rien, n'arrêtera cet esprit!

Vous pouvez entraver le libre développement de l'*idée* anarchiste, mais vous n'en ferez le réveil du révolté que plus terrible. Vous pouvez imprimer, par la persécution, une férocité au réveil du paria moderne qu'il n'aurait pas eue, — vous pouvez cela. Mais quant à empêcher le développement de l'esprit de révolte, vous n'y pouvez plus rien!

C'est fait. Le vent de révolte a soufflé.

Le travailleur a lu. Il pense. Vous-mêmes avez tenu à lui prouver plus que votre nuisibilité, — votre inutilité. Vous-mêmes vous vous êtes dépouillés de votre dernier prestige. Et gardez vous qu'il ne suive vos exemples de froide férocité.

Que parlez vous persécutions! Tant qu'il y aura des hommes qui diront, comme Moore : « J'étais exaspéré, *j'en avais assez!* » et tant qu'il y aura des hommes qui n'ont rien, RIEN — comprenez-vous l'atroce profondeur de ce mot? — rien qui attache à la vie, — tant qu'il y aura ceci, il y aura cela.

## RÉPONSE D'UN ARTISTE

Camarades,

Votre article « Aux Artistes » a été inspiré d'un bout à l'autre par une inexacte interprétation du mot « artiste ».

Si vous accordez un tel qualificatif à ces mercantis de toile peinturlurée ou de papier noirci, qu'ils modifient suivant la mode en cours, vous prêchez dans le désert.

Qu'espérer, en effet, d'un appel, quelque éloquent soit-il, de ces marchands d'art? Seriez-vous bien aise de voir entrer en nos rangs... indisciplinés ces bas commerçants que je ne saurais comparer qu'aux proxénètes vendeurs d'amour?

Notre petit nombre fait un peu notre force, car il engendre la solidarité et l'unité d'action.

Mais si, comme je le suppose, vous n'estimez digne du nom d'artiste que l'homme épris de ce que la nature a de plus beau et de plus grand, et qui, pour le traduire, recherche la forme la plus noble, insoucieux du succès, inébranlable en la poursuite de l'idéal, contempteur de toute compromission, inutile alors est votre appel.

Cet artiste-là est des longtemps anarchiste.

L'idéal grandiose qu'il rêve est incompatible avec toute idée d'autorité. L'élévation de ses aspirations lui fait répudier aucun maître, et son amour du beau est un sûr garant de la générosité de son cœur.

Il aime le peuple parce qu'il hait l'injustice et que le peuple est l'immémoriale victime d'une exécrable injustice. Son sang se révolte à la pensée du long martyre de l'humanité,

parce qu'en son imagination vive, il souffre le même martyre. Son esprit éclaire lui fait apercevoir la cause de ces souffrances. Il en sait le remède, et son tempérament expansif le pousse impérieusement à prêcher l'affranchissement, par ses œuvres, par l'exemple de sa vie simple et indépendante.

Scrutez les œuvres des grands artistes en eux vous trouverez disséminés tous les principes de l'anarchie.

Cette fierté irréductible, cette impatience du joug, ce mépris de la platitude et de l'asservissement, telles sont les qualités du véritable artiste.

Que quelques esprits timorés, mi artistes, mi-bourgeois redoutent pour la compréhension de leurs œuvres l'avènement de cette ère heureuse que vous et moi désirons si ardemment, il n'y faut prendre garde. Ce n'est là qu'un dernier vestige de la préoccupation du succès.

Le peuple, s'il en est encore à « l'imagerie d'Epinal », est plus que la bourgeoisie, parce que plus près de la nature, accessible aux grands sentiments généreux : si son éducation artistique n'est pas faite, il sait vibrer et sent ce qui est vraiment humain.

Qu'importe qu'au début la beauté de la forme lui échappe! Quand toutes facilités lui seront données d'étudier, comparer et apprendre à pénétrer les œuvres d'art, nul doute que chez lui se révèle maint critique aussi sûr, aussi perspicace qu'il en est en la bourgeoisie actuelle. Cette période d'éducation à franchir, il la franchira d'autant plus vite qu'en ses jugements il sera aussi guidé par son cœur, au contraire de bon nombre de nos Aristarques bourgeois.

Et d'ailleurs, qu'importe le jugement d'autrui ? La mission de l'artiste n'est-elle pas de poursuivre sa route vers l'idéal entrevu, indifférent aux critiques, n'écoutant que la voix de son cœur, heureux si, à sa mort, il a conscience d'avoir, par son œuvre, contribué à l'éducation et à l'affranchissement de l'humanité.

Cet art sans sanction du véritable artiste est l'équivalent de la morale sans sanction de l'anarchiste.

Sans doute, il est bien rare, un tel artiste. Précisément comme est rare l'anarchiste digne de ce nom. Pour l'un comme pour l'autre, un grand cœur est nécessaire, et les grands cœurs sont rares.

Quant à l'autre objection, que les actes de vandalisme qui se produisent au cours de toute révolution peuvent faire hésiter à susciter la révolte, elle n'est qu'une mauvaise raison.

Sans doute, pendant la longue période d'insurrection qui précédera l'ère de paix, bien des monuments, bien des œuvres seront détruits, et ce sera grand dommage. Mais telles sont les nécessités de la guerre.

Et leur disparition empêchera-t-elle les générations à venir d'avoir une conception artistique tout aussi élevée que celle des Raphaël, Michel Ange, Victor Hugo ou Wagner ? Et les œuvres de ces génies sont-elles donc *nécessairement indispensables* à la création d'œuvres grandes et fortes?

Un ordre nouveau engendrera des formules nouvelles et l'absence de prédécesseurs, garantissant de la routine, sera peut-être un bienfait.

De plus, l'accessibilité de l'art à tous nous assurera d'une inépuisable variété.

Voici le moment où il faudra résolument opter entre le passé et l'avenir. Tant pis pour qui choisit le passé. Pour nous, notre choix est fait. Et dussent le Louvre, Notre-Dame et tous les chefs-d'œuvre passés et présents périr dans la tourmente, qu'elle vienne enfin la Révolution libératrice ! Même à ce prix, nous estimerons n'avoir pas trop cher payé notre définitif affranchissement.

---

Nous avons reçu la lettre suivante :

Chers Camarades,

Sans le titre « Les principes de la révolution », répondant aux critiques qui vous ont été adressées par des « démocrates plus ou moins socialistes, et plus ou moins anarchistes », vous dites que ceux là « s'adonnent à la recherche des compromis », et que, au contraire, notre devoir c'est d'affirmer les principes. Vous ajoutez que enfin la révolution ne fera que jeter des germes d'institutions, qui pourront plus tard dans l'évolution subséquente, se développer.

Ne sachant pas d'autre anarchiste qui ait critiqué les théories de Kropotkine, je suppose que l'épithète de « démocrate-anarchiste » est adressée à moi — et je la repousse. Car enfin il me paraît que nous devrions pouvoir discuter des questions de principe sans nous jeter des épithètes à la tête l'un de l'autre. Nos théories ont certainement besoin d'être approfondies. Or, le ton dédaigneux que vous prenez dans l'article en question, ne me paraît pas fait pour encourager la discussion, mais bien pour faire croire que hors d'une certaine façon d'entendre le Communisme et l'Anarchie il n'y a pas de salut.

Vous dites qu'il faut s'en tenir aux principes ; et c'est justement des principes qu'il s'agit, je ne peux pas souscrire à la « liberté *absolue* de l'individu » et je ne sais pas me résigner à considérer comme faisant partie intégrante des principes anarchistes la « négation de la valeur », qui est un phénomène naturel indéniable, ni à accepter comme des « principes » la prise au tas ou le raisonnement ou les autres formules qu'on nous a servies dans ce dernier temps.

Je soutiens que dans aucun temps — pas même après que l'« évolution subséquente » à la révolution sera accomplie — la production ne pourra être organisée sur la base du « fais ce que veux », ni la consommation sur la prise au tas. Il faudra un plan, des pactes libres mais qui lient, des arrangements permanents, fondés, je crois, sur un principe de justice non pas sur — eh ! bien sur le hasard et sur l'harmonie préétablie.

Au surplus, j'avoue que ce qui arrivera dans le cours de l'évolution subséquente » à la révolution m'intéresse médiocrement. Nous, comme parti militant, nous avons besoin de savoir ce que nous devons faire, aujourd'hui, demain, « pendant la révolution » (ou si vous préférez, l'insurrection) et « le lendemain de la révolution ». Et c'est bien cela que *Conquête du pain* et *Société Mourante* nous ont voulu indiquer. Je pourrais citer page après page d'en ai cité quelques unes dans la *Société Nouvelle* et prouver que justement parce qu'on est parti de principes que je considère comme erronés — et contradictoires à la vraie nature et essence de la société humaine, on est arrivé à des compromis fort compromettants.

Je m'arrête ici aujourd'hui. Il me semble qu'une bonne discussion « sur les principes » ne pourrait que contribuer à élucider les idées et dissiper les erreurs qui se sont insinuées, comme cela était inévitable, dans la conception de l'Anarchie. Si vous le voulez bien, j'y contribuerai volontiers de ma part.

Bien à vous

S. MERLINO.

---

Merlino est absolument dans l'erreur, s'il pense que notre article « Les principes de la Révolution » est une réponse à son article « L'individualisme dans l'anarchie, » paru dans la *Société Nouvelle* de Bruxelles. C'est le premier d'une série, — d'un volume, peut-être, dans lequel l'auteur se propose de discuter à fond les principes qui pourraient guider la révolution pour lui inspirer un cachet anarchiste, ainsi qu'à l'évolution qui suivra.

Quant à polémiser séparément avec chacun de nos critiques, nous n'y tenons nullement. Nous pensons qu'une discussion ne devrait jamais se faire entre deux personnes, mais toujours entre deux *opinions* mises en présence.

Aussi, avons-nous toujours cherché, dans nos articles de théorie, à *grouper* les objections, très souvent à les compléter, et à formuler l'essence des opinions contraires à la nôtre, avant d'y répondre.

Réussi ou non, nous l'avons cherché, parce que la discussion la plus utile et la plus sérieuse est celle où l'on ne cherche pas à prouver à qu'un tel a mal ou faiblement exprimé son opinion, mais où, la rendant impersonnelle, on la renforce soi même au besoin, et en fait ressortir l'idée fondamentale.

Suivant cette méthode, nous répondons aux objections en les classant, non par noms d'auteurs, mais par l'essence de chacune d'elles. C'est ainsi que celles des objections de Merlino qui sont basées sur la « route économique » se trouveront forcément classées avec celles inspirées sur la même conception, des Marxistes, de Bernard Shaw, et de plusieurs amis anarchistes.

Et, toujours suivant la même méthode, les reproches au caractère spontané, — chaotique, nous dit-on, mais dérivant d'une idée générale. — que nous croyons utile dans la révolution, se trouveront compris avec ceux qui ont cessé d'être faits à l'Anarchie en général, soit dans la polémique de Greulich, de Brousse, soit dans le rapport de Joukovsky et Lefrançais sur les services publics, — soit dans les critiques des blanquistes des socialistes révolutionnaires allemands et des possibilistes, soit enfin dans les discussions qui se font depuis vingt ans entre anarchistes, ou dans les lettres que nous avons reçues de compagnons et amis, depuis que les articles sur l'expropriation et la société au lendemain de la révolution ont commencé à paraître dans *La Révolte*.

L'idée fondamentale de toutes ces objections étant, selon nous, celle d'une démocratie, d'un gouvernement populaire, vers lequel les efforts des révolutionnaires devraient être dirigés, — l'expression de *démocratie* plus ou moins *sociaiste ou anarchiste* nous semble en résumer le sens précis. Et c'est cette idée que nous analysons.

Merlino veut que l'on *discute* les principes. C'est ce que nous faisons, sur le plan que nous venons d'indiquer. En lisant la série proposée il trouvera notre réponse, bonne ou mauvaise, non-seulement à ses objections, mais aussi à celles qui ont été exprimées auparavant sur le même ordre d'idées. Ne pouvant pas traiter séparément les mille nuances qui se produisent, nous sommes forcés de discuter surtout l'idée générale. C'est, aussi, peut être, la méthode la plus utile.

---

## BELLES MAXIMES!

Mieux vaut souffrir que mourir.

Mieux vaut souffrir que mourir! Voilà, si je ne me trompe pas, un adage qui suffirait vraiment à condamner notre vieille société. Comment! Il est donc des humains qui ont assez souffert pour qu'on ait inventé cette maxime toute à leur intention? Il est donc des gens qui ont voulu se tuer parce qu'on leur avait dit qu'il valait mieux souffrir? C'est probable, je dirai mieux, c'est certain.

Et c'est pour ces individus, victimes de l'autorité, que d'autres individus ont pensé, conçu, ont conclu, qu'il valait mieux souffrir que mourir.

Ils ont passé leur temps à moraliser au lieu de soulager les infortunés.

Ils ont pensé mieux que cela : leurs actes le prouvent. En effet, celui qui ne veut pas mourir et qui ne veut pas non plus souffrir, celui qui veut rester libre et se révolter, en dépit des résignés, on le tue.

Belle contradiction entre l'adage et le châtiment suprême.

Et les philosophes qui disent de pareilles maximes dans le genre de celle-ci, voici, aux devantures des librairies, leur nom s'étaler

lettres d'or sur des bouquins aussi gros qu'indigestes.

Et le pédagogue qui apprend toutes ces maximes par cœur dit aux enfants qu'on lui confie, qu'ils doivent faire ceci, qu'ils doivent faire cela, non pas parce que c'est naturel, mais parce que Monsieur un tel l'a affirmé.

C'est pourquoi, le jour où les élèves ont été bien sages, sous leurs yeux éblouis, le maître recueilli ouvre un beau livre, et lit ce beau passage :

Mieux vaut souffrir que mourir.

Puis, comme personne n'y comprend rien, le magister très digne donne l'explication suivante : « Mes enfants, il ne faut pas croire, que « s'il vaut mieux souffrir que mourir », c'est parce que la mort est terrible et que les souffrances les plus grandes qu'on puisse endurer ne sont rien à côté de cette mort qui vous effraie. S'il vaut mieux souffrir que mourir, c'est parce que nous devons en quittant la vie, si c'est dans notre volonté, nous acquitter des dettes contractées envers la société avec laquelle nous avons signé un contrat en naissant. Vous semblez être surpris, et cela vous étonne fort que ce soit en venant au monde qu'on vous ait fait signer.

« Aucune contrainte n'a cependant été employée, on ne vous a nullement forcés, mais c'est bien vous qui avez contracté cet engagement en réclamant bruyamment quelques gouttes de lait, quelques caresses, des soins sans cesse nécessaires, jusqu'à ce qu'enfin vous ayez reçu une éducation et une instruction qui vous permette de faire pour d'autres ce qu'on a fait pour vous, — La société vous a prêté : c'est à vous de lui rendre.

« Donc, si votre caractère ne s'accorde pas avec ceux de vos compagnons, si vous êtes mécontents de l'organisation sociale, si vous en souffrez, vous souvenant qu'elle vous a nourris, qu'elle vous a vêtus, qu'elle vous a instruits, vous vous tairez. Vous soutiendrez cette organisation jusqu'à ce que vous ne lui deviez plus rien. Ainsi, vous aurez accompli votre *devoir* ! »

Les enfants baillent à l'énoncé de ce petit sermon, et le professeur fier de son éloquence, heureux de son savoir et de la haute mission qu'il vient d'accomplir, entrevoit, dans un tourbillon de poussière qu'un rayon de soleil illumine, la face paternelle de M. Prudhomme qui lève la main pour le bénir.

Et les enfants grandiront, vieilliront, enseignant à leur tour, sans jamais y comprendre un mot, les « nobles pensées », bases de notre morale, bien vieilles déjà mais toujours rajeunies.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Chaque jour amène son arrestation motivée, comme on sait, sur le simple soupçon d'être ou de paraître anarchiste. Aussitôt un compagnon coffré, la police envoie à la presse vendue, aux mouchards officieux, une petite note dans laquelle on insinue que le camarade était affilié à une bande de cambrioleurs. Cela jette un peu de boue sur l'idée, et l'on peut toujours trouver un demi millier d'idiots pour gober ces boniments. Et la police, enhardie, continue son plan de poursuites : un jour elle arrête Evrard, lequel allait tranquillement à son travail ; le lendemain, c'est le tour de Lardereau ; tous les matins, on va servir aux bourgeois le récit d'une arrestation d'anarchiste, opérée la veille au soir. En prenant son chocolat matinal, le pachyderme sautera d'aise en voyant comme la société est *protégée*. Enfin, les *honnêtes gens* vont donc pouvoir reprendre la série des digestions heureuses, interrompues par une musique infernale.

Bourgeois précieux, bourgeois suave, prends garde aux fantaisies de l'orchestre, et souviens-toi qu'on danse à certains jours ailleurs que devant le buffet.

Quant aux camarades, ils feraient bien de modérer leur manie d'écrire, et en tout cas de détruire chaque lettre aussitôt reçue, car toutes les arrestations de ces jours-ci ne sont arrivées qu'à la suite de lettres imprudemment conservées. Donc, n'écrire qu'en cas de nécessité, et encore !...

***

Angers. — La grève des cordonniers ouverte le 16 septembre, vient de se clore par la réussite des ouvriers. Les patrons acceptent le tarif de 1891, dont la diminution avait motivé la grève. C'est bien : mais il reste à régler la question de la misère et des privations que les camarades se sont imposées pendant trois mois. Il faudra boucher ferme pour rattraper le temps et l'argent perdus : mais au contraire du bourgeois, l'ouvrier sait mettre au service des idées et de la liberté de son travail, la patience et l'énergie nécessaires pour reprendre sa dignité d'homme et de producteur.

***

Lille. — Le 25 septembre, une cartouche de dynamite avait été déposée sur la fenêtre d'un garde-champêtre, pour rappeler ce haut fonctionnaire au sentiment de sa parfaite nullité. Les policiers cherchaient depuis lors le coupable : ce ne pouvait être qu'un anarchiste. On poursuivit donc le compagnon Emile Arnoult : mais il fallait être sûr d'une condamnation, et, devant le jury, faute de preuves, on pouvait craindre un acquittement.

L'affaire vient de venir devant le tribunal correctionnel de Lille, qui a condamné Arnoult à 2 ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour. Il est évident qu'Arnoult, à lui tout seul, composait une association de malfaiteurs.

***

Nantes. — Les socialos ont fait une conférence, il y a huit jours, au théâtre de la Renaissance. Ils ont cogné à tour de bras sur les anarchistes, ces metteurs de bâtons dans les roues. « La bombe de « Vaillant est venue juste à point pour nous empê- « cher d'agir, s'exclamait un député raseur. » Les cieux à caboche ont empêché ces braves gens de sauver la société. C'était chose faite si la sacrée bombe n'avait pas éclaté le samedi, la Révolution sociale était faite le dimanche, et le peuple heureux le lundi. Et nous voici au ban de la société. Aucun lien de solidarité ne saurait nous rattacher les *paisibles* travailleurs qui n'emploient en fait d'arme explosible que le précieux bulletin de vote.

Ces socialos sont pires, si possible, que les bourgeois. Ceux-ci n'affichent pas la prétention de faire le bonheur du peuple ; au contraire, ils le tondent et l'écorchent avec sérénité ; les autres sont des menteurs, d'effrontés blanquistes. Mais ce populo est si peu éclairé encore sur son véritable intérêt qu'il prend leurs vessies pour des lanternes, et leurs balourdises pour argent comptant, il a tant de misère et de patience à mettre au service de quiconque l'exploite et le fait marcher.

## Italie

En Sicile, la misère est complète ; dans les campagnes, les paysans refusent de payer les impôts et seraient en pleine révolte, si les chefs des *Fasci* ne les retenaient pas. Ces derniers font comme nos socialistes : ils déchaînent l'ouragan et sont tout étonnés de recolter la tempête. Elle les balancera prochainement. Les gouvernants viennent d'envoyer dans l'île encore dix mille hommes de troupes, qu'on a répartis sur les points les plus menacés. Mais ils sont impuissants contre une population qui est toute entière en insurrection latente. Et le mouvement révolutionnaire déborde la Sicile : il a passé le détroit et s'étend à la péninsule. A Naples, à Rome, à Bologne, on organise des sections des *Fasci*, dans l'Italie méridionale et dans l'Italie centrale et bientôt on aura encadré une armée plus nombreuse que celle de Sicile et dont le gouvernement ne peut venir à bout.

Dans les villes, les banques tombent les unes après les autres, ou pourrait dire les unes sur les autres, engloutissant l'épargne du pays, accumulant ruines sur ruines. Voilà la Banque populaire de Gênes qui vient à son tour de suspendre ses paiements. Tous les établissements de crédit y passeront.

Pendant ce temps, Humbert rappelle au pouvoir le ministre à qui l'on impute une partie de la détresse du pays. On ne saurait mieux seconder la cause de la révolution.

# MÉLANGES & DOCUMENTS

Cette effroyable épée de Damoclès, aux millions de tranchants et de pointes, ne peut indéfiniment demeurer suspendue sur l'Europe, où les affaires sont paralysées, où les mères ne dorment plus, où les travailleurs, excités par la faim, s'unissent au-dessus des frontières pour livrer assaut à la société qu'ils éprouvent orgueilleuse et maraître. Il n'y a pas à se dissimuler que le socialisme a partout grandi à mesure et à proportion des armements contemporains, qui ont appauvri de plus en plus les peuples et rendu la vie chaque jour plus précaire pour les masses. L'anarchie, partout, se livre à cette propagande par le fait, contre laquelle toutes les armées ne sauraient lutter.

(*Journal*)

Le Grand-duc de Bade.

***

Dédié à ceux qui n'ont pas de quoi se vêtir :

Le czar en voyage.

Voici des indications sur les bagages d'Alexandre III en voyage. Il n'y a pas moins de 300 malles, et il faut 14 wagons pour les contenir.

# BIBLIOGRAPHIE

**Les Malthusiennes**, par A. Boutique. 1 vol. 3 fr. 50, chez Dentu, éditeur, place de Valois.

*Les Malthusiennes*, le titre l'indique, sont des femmes qu'effraie la maternité et qui demandent à la pratique, aux procédés en usage, les moyens de ne pas avoir d'enfants, recourant, au besoin, à l'expérience des faiseuses d'anges lorsque les moyens préventifs n'ont pas réussi.

C'est un acte d'accusation contre la Société qu'a dressé là M. A. Boutique, et qui aurait gagné en virulence et en précision s'il avait été élagué de quelques détails qui rappellent trop le feuilleton.

Femmes d'ouvriers, déjà encombrées de gosses et que la peur de ne pouvoir continuer à les nourrir fait avoir recours aux manœuvres abortives ; employées de magasins, pour qui une grossesse serait la perte de leur gagne-pain, et préférant risquer une opération qui peut les tuer ; professionnelles ou bourgeoises qui ne veulent pas déformer leur taille, ou cacher un adultère, M. Boutique les fait défiler sous les yeux du lecteur. Une foule de petites saletés qu'engendre l'ordre social actuel y sont flagellées de main de maître. Et ce nouveau volume de l'auteur peut prendre place à côté de son précédent : *Un Fils de 89 !*

***

**Semailles**, par E. Obin. 1 vol. 3 fr. Librairie de la *Revue Européenne*, 64, rue de Turenne.

Ce sont des contes pour la jeunesse qui, ma foi, ne sont pas trop mal réussis. Il y a bien un passage où l'une des enfants en scène refuse des « coccinelles » par ce qu'elle veut « des bêtes à bon dieu » qui nous empêcherait de le recommander pour apprendre l'entomologie, mais, à ce détail près, c'est encore mieux que ces histoires bêtes où l'on n'apprend aux enfants qu'à convoiter des richesses fabuleuses, à admirer de beaux messieurs et de belles madames, n'œuvrant jamais de leurs dix doigts, ou le pauvre populo est toujours misérable et soumis.

Il y a, entre autres, l'histoire d'une république de fourmis, complètement anarchiste.

***

**L'Ordre par l'Anarchie**, par Daniel SAURIN. Librairie de *la Révolte*, 0,30 c.

Cette brochure reproduit, avec une logique plus serrée et une forme plus littéraire, la série des *Lettres sur l'Anarchie* parues dans le journal.

Nous engageons tous les camarades à étudier cette démonstration scientifique de la *nécessité* de l'anarchie, et à nous faire parvenir leurs observations. De la discussion jaillit la lumière, qui s'impose à toutes les intelligences, même bourgeoises, pourvu que le lecteur se laisse guider, non par ses préjugés d'éducation ou d'origine, mais par la seule *bonne foi*.

***

*Le Bas du Pavé Parisien*, par Guy Tomel. 1 vol. chez Charpentier, 11, rue de Grenelle.

L'auteur doit chroniquer dans un journal bourgeois où l'on aime à n'être pas trop dérangé par le spectacle de la misère. Il se joue dans la description de pauvres métiers où s'usent les déshérités qui vivent, comme il dit, en marge de la société régulière. Il n'a pour les misérables aucun blâme, mais aussi aucune pitié ; il les a pris comme sujet d'étude dans ses excursions de reporter ; ça lui paraît drôle, cette détresse, il la note, et passe. Dans la 2e partie, *Autour de la Préfecture de police*, il est plus précis et trop largement documenté, à notre avis. Les figures qui représentent l'attirail des cambrioleurs, les fausses clefs, les photographies, l'art de se camoufler, tout cela n'entre pas dans le bagage ordinaire des connaissances d'un reporter, et il a dû fréquenter beaucoup, nous ne dirons pas les malfaiteurs, mais les peu intéressants individus qui émargent au budget de la police. Ça peut-être très bien porté dans le monde qui a besoin d'être soutenu, mais ce n'est pas à proprement parler un certificat de bonnes vie et mœurs.

Lisez néanmoins le livre de M. Guy Tomel : vous y trouverez d'attrayantes descriptions du monde misérable, et plus équitables que l'auteur, vous plaindrez ces victimes de l'infamie sociale qui n'ont pas l'air, hélas, de vouloir se révolter.

## A LIRE

*Les Mécontents*, par Séverine, dans le *Journal* du 5 décembre.

*Chronique lithographique : Les Empoisonnés*, par Litho, dans la « Fédération lithographique » de décembre.

*Chronique*, par Henri Bauer. *Echo de Paris*, 9 décembre.

*Aveugles volontaires*, par Henry Maret. *Le Radical* du 9 décembre.

*Les Invalides*, par Gustave Geffroy, dans le *Journal* du 11 décembre.

Dans *Harmonie*, la conférence sur *la liberté*, de Bernard Lazare ; *Un Ennemi du peuple*, par Eugène Renoult, etc.

*Trois Lettres*, par Séverine, dans le *Journal* du 16 décembre.

*Indications politiques*, par H. Fevre, *Entretiens politiques et littéraires* du 10 décembre.

*Pas de Pitié*, par F. Quay-Cendre, dans le *Peuple* (de Lyon), 5 décembre.

*Les Parisiens*, de Joseph Caraguel, du *Journal* du 18 décembre.

*La Muse anarchiste*, dans *l'Eclair* du 17 décembre.

*Ce que contient une bombe*, par Henry Maret, *le Radical* du 27 décembre.

Même numéro, *Barardage*, par un Parisien.

*En pleine peur*, par O. Mirbeau, *Echo de Paris* du 25 décembre.

---

Il nous est absolument impossible de faire entrer dans notre Boîte aux Ordures toutes les insanités qui ont été débitées ces temps derniers sur les anarchistes. Signalons cependant, pour son jésuitisme spécial, la *Chronique parisienne* signée G. Reynald, parue dans *l'Avant-Garde de l'Ariège* du 18 décembre, et *Les Associations de Malfaiteurs*, par Henri Joly, du *Figaro* du 24 décembre.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

La compagne Merigeau accuse réception des sommes suivantes :

Des copains du XIIe, 5 fr. — 6 copains de la Bastille, 1 fr. 15.

***

Les compagnons Lyonnais soucieux de propager l'idée dans les campagnes viennent de rééditer l'excellente brochure de Malato : *Les travailleurs des villes aux travailleurs des campagnes*. Prix de la brochure 0,10, 5 francs le 100, 40 fr. le 1000. Adresser demandes et argent au compagnon Jacomo, Montée du Gourguillon, 43, Lyon.

***

S'il se trouve parmi les lecteurs de *la Révolte*, quelqu'un qui ait séjourné comme soldat d'infanterie de marine ou d'artillerie au Sénégal (camp de N'Diago) de 1888 à 1889, sous le lieutenant Mauger, prière d'écrire au compagnon Beaure, chemin de Ruchoux, à Limoges (Haute-Vienne).

***

AVIS AUX LECTEURS DE L'*INSURGÉ*

La difficulté de trouver un imprimeur, par la frousse qui court, fait que nous sommes obligés d'attendre quelques semaines pour le faire reparaître.

Les dépositaires de toutes les localités qui n'ont pas réglé leur compte sont priés de le faire ; ils n'ignorent pas que les capitalistes sont très rares parmi nous.

L'ADMINISTRATION DE L'*Insurgé*.

## PETITE CORRESPONDANCE

Les compagnons qui étaient en correspondance avec le compagnon Guislain peuvent lui réécrire de nouveau rue Louis-Blanc, 45, à Paris.

B. à Lyon. — *L'Homme selon la Science* 7 fr. chez Reinwald, rue des Saints-Pères.

M. P. à Thuir. — Nous expédions le n° demandé. — Tous nos envois sont affranchis, refusez toute surtaxe.

Zisly demande à ceux qui correspondent avec lui, de lui adresser leurs envois à son nom et non à celui du *Paria*.

Au camarade qui nous a envoyé la *France* de Bordeaux. — L'article : *Vieux cocher Jeunes* est, au fond, des plus réactionnaires.

Un Bellevillois. — L'article *La Société*, très bien d'intention, mais trop faible d'argumentation.

Julien Bernarding, box 249 à Spring Valley (Ill.) prie les camarades d'Amérique de se mettre en relation avec lui pour le bien de la propagande.

V. à Lille. — N'avons pas la chanson *à Biribi*. — Les autres brochures épuisées.

Un ami. — Reçu *l'Allental*. Peut aller. La conclusion n'est elle pas un peu faible ?

Clerc, à Londres. — *L'Avenir* a bien reçu souscription.

L. à Reims. — B. à Valence. — B. à St-Claude. — P. à St Etienne. — E. à Lescar. — R. à Villiers. — P. à Grenoble. — T. à Illiers. — M. à Troyes. — B. à Spring-Valley. — S. à Alexandrie. — G. à La Palisse. — T. à Tence. — E. à Bourg. — V. à Lille. — C. à Houssaye. — L. au Havre. — C. à Turin. — B. à Cannes. — D. à Carmann. — B. à Bourges. — L. à Rouen. — P. A. à Angers.

Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION

POUR LA PROPAGANDE PAR LA BROCHURE À DISTRIBUER

Listes précédentes : 93,65.

T. à Illiers, 0,30. — Groupes de Villefranche, 2,60. — Un indépendant (des sectes) 1 fr. — X., 0,50. — N. à Toulouse, 0,30. — Un sans-patrie, 0,50. — Un vrai fanancias de France auvergnia, 0,50. — Un pied plat, 0,60. — C. B. 0,50. — Picotin 0,50. — Un révolté, 0,50.

Un dat de vlaamogen, rouden aan een [illegible] 1,50. — Pour que les sculpteurs se réveillent, 1,50. — Pour que les membres du parti ouvrier se laissent plus monter le coup par leurs chefs, 1,50. — Pour que les typographes deviennent plus [illegible] clôstes, 0,50. — Idem pour les pédalistes, 0,50. — Guillaume, Louis et François, 0,45. — Pour la propagande, 1,50. — Une anarchiste, 0,50. — Pour la voffice contre l'injustice envers les faibles, 1,50. — Pour le bonheur de tous, J. K., 0,20. — Armons-nous les uns les autres, 0,50. — Au lieu de combattre le socialisme, combattre d'abord le capitalisme, 0,50. — Nous combattons l'autoritarisme des socialistes, car il est un mal comme le capitalisme, 0,25. — Pour le triomphe de nos idées, 0,50. — Pour la ratrice de Pallas, 0,10. — Pour anéantir le [illegible] tisme, un libertaire, 0,25. — A la mémoire de Ravachol, 0,25. — Un agent de change, 1 fr.

Total : 11 fr.

Total général : 113,45.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1.688 fr. 20.

R. à Chartres, 3 fr. — C. à St-Henri, 0,50. — 0,60. — Un sans patrie, 1 fr. — C. S. V. 0,50. — Un groupe de camarades, 2 fr.

Total : 7 fr. 70.

Total général : 1695,90.

## SOUSCRIPTION

pour les détenus

Listes précédentes : 972,01.

Groupe anarchiste de langue allemande, pour Pallas, 1,10. — Moreau, Gérard et Barral, 3 fr. — Une decharde, 0,50. — X, pour Villine, 5 fr. — Pour la famille Vaillant, D., à Tarare, 0,050. — X., 0,50. — Horvinox, 4 fr.

Total : 14 fr. 60.

Total général : 986,61.

## CONVOCATIONS

RIVES-DE-GIERS. — Tous les samedis, réunion du groupe communiste-anarchiste, « l'Indestructible » à l'heure et au local convenu.

***

TOULON (Var). — Le groupe révolutionnaire anarchiste « la Révolte des Travailleurs », se réunit tous les soirs au local convenu.

Y correspondre avec Jules Delaporte ou André Senes.

*La Révolte*, *le Père Peinard*, *l'Insurgé* et autres publications anarchistes, se trouvent dans tous les kiosques, librairies et marchands de journaux.

**LA RÉVOLTE est en vente :**

A Lille, chez le compagnon Hoden, 14, cours Gambetta, qui porte à domicile.

A Marseille, chez Gauchon, kiosque, cours Belzunce.

On y trouve également la *Revue libertaire*, et toutes nos brochures.

A Roubaix, chez P. Devilers, chez Mme Yves Delranger, rue Paul Bert, maison Delcroix.

Le compagnon porte à domicile.

A Lyon, chez Blain, 4, rue Romarin.

On y trouve également la *Revue libertaire* et *l'Harmonie*.

A Nîmes, kiosque, boulevard des Calquières, en face l'ancien lycée.

Kiosque, en face le bureau de tabac du Grand Temple.

*Le Gérant-Imprimeur* : J. BILLOT.

PARIS. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Montmartre.

SEPTIÈME ANNÉE, N° 17 — DIX CENTIMES — DU 6 AU 13 JANVIER 1894

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AVIS

*La police, qui, dans la matinée de lundi, nous avait volé la moitié de la copie du journal, vient de saisir le reste à la poste. Nous ne recevons plus rien, et ce que nous envoyons est expédié directement au cabinet noir. Les camarades nous excuseront si ce numéro ne contient pas tous les documents avec lesquels nous devions le composer.*

## BONNE ANNÉE

L'Anarchie a eu ses étrennes. Sur tous les points de la France, la police est venue dès l'aube lui souhaiter la bonne année, (la bonne, espérons-le!)

Depuis longtemps les anarchistes étaient déshabitués d'une telle prévenance et leur reconnaissance en est grande. Au jour des récompenses il en sera tenu compte.

Mais si la police se mêle de remplir ses devoirs de civilité envers nous, la Société bourgeoise est bien malade. Que va penser celle-ci d'une telle fraternité?

Car, il n'y a pas à se le dissimuler, les perquisitions du jour de l'An n'ont été faites qu'en vue de faire de la réclame à l'Anarchie et de lui créer de nouveaux partisans. C'est la seule moralité qui se dégage de ces visites on ne peut plus amicales.

Supposer, en effet que le gouvernement a cru porter à l'Anarchie un coup redoutable en bouleversant les tiroirs et en cambriolant quelques vieux papiers aux domiciles des camarades, serait vraiment lui accorder une dose d'imbécillité par trop incommensurable! Et le flair? Le fameux flair qui sait dépister les plus machiavéliques complots qu'en leurs malfaisantes autant que vastes associations, les anarchistes ourdissent, paraît-il, en commun? Le méconnaissez-vous? La subtile perspicacité des Fédor et autres fins limiers est au-dessus d'un pareil soupçon de bêtise.

Non, il n'y faut voir qu'un subit et irrésistible élan d'affection qui a précipité la police dans les bras de l'Anarchie.

Lépine a trouvé son chemin de Damas. Ce personnage bizarre et ténébreux a jusqu'ici trompé son monde.

Pourtant, mais soutenu par son inaltérable dévouement à la Cause, il a gravi un à un les degrés du trône préfecto-policier dans le secret espoir de mettre en l'avenir son omnipotence au service de l'Anarchie.

Maintenant parvenu au pinacle, il se démasque. Bravo, compagnon Lépine, voilà de bonne propagande! Cette gaffe intentionnelle portera un rude coup à l'autorité. Bien débuté! Félicitations sincères!

Cette façon homœopathique de tuer l'autorité par elle-même est assez originale. Jusqu'à présent, je m'étais demandé comment les hommes d'Etat dits « à poigne » étaient assez naïfs pour n'avoir pas remarqué que jamais on n'a pu étouffer une idée par la persécution.

Notre Préfet de Police paraît l'avoir compris et, très habilement mettant à profit l'expérience acquise, il exagère à tel point le grotesque des tracasseries que, du coup, il aggrave s'il est possible la déconsidération qui pèse sur sa bande en particulier et sur l'Autorité en général.

Jusqu'ici, on s'était contenté de molester ou d'arrêter directement les auteurs présumés d'un soi-disant « délit. »

Aujourd'hui, on arrête et écroue au Dépôt Elie Reclus parce que son fils est anarchiste et on va bouleverser le domicile d'un ami monarchiste de cet anarchiste parce que ce dernier a, paraît-il, une fois ou deux secouru un autre anarchiste qui a jeté, exaspéré par la misère, une bombe à la Chambre des Députés! Il est vrai que cette bombe eût pu tuer dix chiens qui, on le sait, ne valent pas moins de vingt honorables.

Cette fois, la balourdise est trop colossale pour que je ne me refuse pas, jusqu'à preuve du contraire, à croire qu'elle n'a pas été commise à dessein en faveur de l'Anarchie.

J'en félicite ses auteurs en la leur souhaitant à mon tour bonne et heureuse, accompagnée de plusieurs autres.

## CONTRE LES SYNDICATS

La campagne continue, ce dont nul ne pourra s'étonner s'il veut seulement se souvenir que la France est gouvernée par le représentant le plus autorisé de la Compagnie d'Anzin, qui mettait naguère tout un département en état de siège, dans le seul but d'anihiler l'action d'un syndicat.

Le droit d'association a toujours été la bête noire des Périer, des Thiers, également de la Compagnie d'Anzin. Toute cette aristocratie qui s'est créée du temps de Louis-Philippe, en profitant de son passage aux affaires pour s'offrir *gratis pro Deo* l'immense capital du sous-sol national, n'a jamais eu de plus grande crainte que de voir les gens s'unir pour lui demander un jour des comptes, et devenir par l'association assez forte pour les exiger.

Sous le régime de Louis-Philippe et depuis lors, tout le règne de ces administrateurs des compagnies et de la France n'a été qu'une longue lutte sanglante et judiciaire contre le droit primordial qu'a tout citoyen de s'associer avec ses concitoyens. Les épisodes de cette lutte contre les associations politiques forment le martyrologe de l'ancien parti républicain, alors que les temps héroïques n'étaient point passés. Maintenant que les hommes des grandes compagnies ont compris qu'en somme ils pouvaient tout aussi bien gouverner la France sous la République que sous la royauté ou l'empire, la campagne n'est menée qu'avec plus d'acharnement, suivant les indications du moment, elle s'exerce plus particulièrement contre les associations professionnelles, mais on peut s'attendre sous peu à voir les sociétés politiques également traquées, puisque les syndicats dissous de par la loi de 1884 se reformeront naturellement en association de plus de vingt et une personnes et tomberont ainsi, comme tous nos comités électoraux républicains, d'études sociales et autres, sous la loi de 1831, qui a été le plus bel instrument du règne des Casimir-Périer, des Thiers et autres serviteurs de l'aristocratie naissante du temps de Louis-Philippe.

En avant donc les condamnations.

Pour l'heure, celle qui vient d'être prononcée par la cour d'appel de Bordeaux et qui, au dire et selon l'espoir du *Temps*, « semble appelée à faire jurisprudence en la matière », tord le cou tout net au syndicat.

Il s'agissait « en l'espèce », comme on dit, de deux anciens employés de tramways de Bordeaux auxquels la Compagnie avait retiré leur travail, mais qui n'avaient nullement renoncé à pouvoir encore un jour ou l'autre conduire des tramways et par conséquent étaient restés, comme de juste, au milieu de leurs camarades du syndicat.

Où est notre bonne loi de 1884, se sont écriées les Compagnies gouvernantes, où est cet excellent piège à syndicats, si habilement fabriqué ?

Et tout de suite le piège a fonctionné, et la cour d'appel de Bordeaux a condamné à l'amende les deux syndiqués « attendu » dit l'arrêt, que l'esprit de la loi du 21 mars 1884 révèle avec la certitude de l'évidence qu'un individu qui volontairement ou INVOLONTAIREMENT est sorti de la corporation ne peut plus rester légalement dans le syndicat professionnel. »

Il est clair comme le jour que dès lors les syndicats ont vécu ; pour détruire le plus puissant de tous, quel qu'il soit, il suffira aux Compagnies de faire sortir *involontairement* de la corporation un de leurs travailleurs syndiqués, autrement dit de le révoquer, ce dont on ne se fera pas faute.

Comme le syndicat trouverait odieux de mettre à son tour à la porte de l'association professionnelle ce malheureux privé de travail, ledit révoqué sera d'abord condamné à l'amende, et comme conséquence immédiate, le syndicat sera à son tour dissous, « attendu qu'il sera composé de personnes ne faisant pas partie de la corporation. »

C'est ainsi qu'est traité le droit d'association quand les républicains tombent aux mains

des compagnies. Les autres droits peuvent s'apprêter à subir le même sort, comme on s'en aperçevra prochainement.

## LE JOUR DE L'AN DE VAILLANT

Mme Marchal, la compagne de Vaillant, est dangereusement malade. Elle est atteinte d'une congestion pulmonaire compliquée de pleurésie. Auguste Vaillant lui a écrit hier de la prison de la santé, où il est écroué, la lettre suivante :

PRISON DE LA SANTÉ

N° d'écrou : 57

Chère mignonne.

Je viens de recevoir ta lettre qui me crève le cœur. Je pleure comme un enfant, moi qui croyais te serrer encore une fois dans mes bras; mais ce qui me fait le plus de mal c'est de voir que, toi aussi, tu te mets contre moi. Oh! il ne manquait plus que cette souffrance suprême! Toi que j'adorais et que j'adore à la folie, pourquoi me faire souffrir ainsi? Si j'ai agi comme je l'ai fait, n'est ce pas parce que je vous voyais souffrir toutes les deux? Tu sais bien que moi je me contentais de peu de chose; si je souffrais, c'était pour vous et, quoi que j'aie fait et quoi qu'on en dise, et en admettant même au pis aller que je me sois trompé (ce que je nie), c'est vous deux les dernières qui devez me donner tort. Enfin je comprends que la vie est triste pour toi, mais et moi donc, crois-tu donc que c'est pour mon plaisir que je vais monter sur l'échafaud ou bien passer ma vie aux travaux forcés, ma vie n'est-elle pas brisée? toi au moins tu restes dans la société, tu peux travailler, te refaire un intérieur; tu peux rencontrer encore un compagnon, vous aimer et passer votre vie heureux, tandis que moi, si je continue à vivre, je n'aurai que le souvenir du passé qui ne pourra que raviver ma douleur pensant à toi surtout qui as su me faire goûter un peu de bonheur sur terre, car toi qui connais ma vie si malheureuse, tu sais que tu es la seule qui m'ait aimé, enfin ne parlons plus de cela, car il y a de quoi faire devenir fou un cerveau mieux équilibré que le mien, je n'aurais jamais cru que l'on puisse souffrir tant et continuer à vivre.

Dis-moi, ma chérie, pourquoi te fâches tu parce que je t'ai demandé de m'apporter des journaux? Je ne vois pas en quoi cela peut te compromettre, on sait bien que je suis anarchiste, et c'est tout naturel que je demande des journaux à ma compagne. Tu sembles vexée également parce que j'ai pris un avocat autre que celui que tu m'adressais. Voyons, comprends moi, n'est-ce pas naturel que je fasse défendre mon acte, qui est un acte anarchiste, par avocat qui soutient nos théories? M° Saint Méry, n'est pas anarchiste, donc il ne peut comprendre les motifs qui m'ont poussé à me révolter, il aurait pu me défendre comme un vulgaire assassin, mais je veux être défendu comme anarchiste, car je soutiens que je ne suis pas un criminel. Dans ta lettre tu ne me parle pas de ce que t'ai demandé dans ma dernière, mon pantalon ainsi que la lettre que je t'ai écrite le jour de l'explosion et qui peut servir à ma défense.

Quant à ma petite, je t'ai toujours conseillé de ne pas la garder au cas où tu resterais seule, remets la entre les mains de la famille de sa mère. Simon ne la refusera pas, du reste, tu sais que cette petite n'a pas d'amitié pour moi, donc, il vaut mieux pour elle qu'elle reste dans la famille de sa mère, qui a son même caractère.

Dans ta prochaine lettre, dis-moi ce que fais Georges pour que je puisse lui écrire, dis-moi également si tu peux continuer à correspondre avec moi même quand je serai à la Nouvelle, au cas où j'irai.

Adieu, ma mignonne, embrasse Ninie pour moi, je t'embrasse de toute mon affection.

Celui qui t'aimera jusqu'à son dernier souffle.

Auguste VAILLANT.

---

Mme Marchal étant dans l'impossibilité de lui répondre, la petite Sidonie Vaillant vient de lui envoyer une lettre de premier de l'An, ainsi conçue :

Mon pauvre père,

Je viens non pas te souhaiter une bonne année, car elle commence bien tristement pour nous, mais ne te décourage pas, il faut espérer que nous verrons la fin des mauvais jours, je suis jeune, j'ai du temps devant moi, j'ai bien réfléchi depuis que tu es parti, et si Marie se sépare de moi je n'aurai pas à lui en vouloir, car elle m'aime bien, tu le sais; enfin, mon pauvre père, il n'y a qu'elle qui sait ce qu'elle a souffert : tu lui demandes si elle veut toujours correspondre avec toi, tu n'as pas besoin de faire une pareille réflexion car tout ce qui te touche l'intéresse, mes meilleures étrennes auraient été de te voir mais, comme l'on a dit encore hier à maman c'est impossible.

Pourquoi donc ces hommes sont-ils si méchants? Ne te tourmente pas, cher père, c'est tout ce que j'ai à te dire pour le moment. J'aurais bien voulu pouvoir t'embrasser pour tes étrennes, mais puisque c'est impossible, reçois mes souhaits de bonne année et défends toi de ton mieux. Mon plus grand désir serait de te voir acquitté. Je me souviendrai de tes leçons, et quoique j'entende dire que tu es un assassin, je suis sûre que ce n'est pas vrai.

Je finis ma lettre en t'embrassant. Ta fille qui t'aime.

Sidonie VAILLANT.

*P.-S.* — Tu ne nous dis pas comment va ta jambe. Pourvu que tu ne sois pas estropié! Prend courage. On ne l'abandonnera pas, mille baisers.

## LE JURY

Voici la liste complète du jury de la première session de janvier 1894, dans laquelle comparaîtra Vaillant :

JURÉS TITULAIRES

M. Adam (Paul-Gabriel), né à Avesnes (Nord), le 25 avril 1856, professeur à l'école d'Alfort, rue de Narbonne;

M. Pinton (Jean), né à Saint-Agnan (Creuse) le 4 mars 1849, pelletier, rue de Charonne;

M. Limaux (François), né à Paris, le 16 septembre 1844, marchand de bois, rue Erard;

M. Petit (Antoine), né à La Rochelle (Creuse), le 29 mai 1842, maçon, rue Vandamme;

M. Jugié (Alfred-Achille), né à Paris, le 1er mai 1843, marchand de tabac, rue Fessard;

M. Courtelois (Louis Gustave), né à Reims (Marne), le 15 août 1850, négociant, rue du Temple;

M. Masson (Léon), né à Coulommiers (Seine-et-Marne), le 2 juin 1843, quincaillier, boulevard Saint Germain;

M. Morand (Albert-Georges), né à Paris, le 9 avril 1858, serrurier, passage Chausson;

M. Klotz (Henri Balthazar), né à Paris, le 27 janvier 1843, entrepreneur de serrurerie, rue de Belloy;

M. Maxant (Louis-Charles-Marie), né à Paris, le 20 août 1838, rentier, avenue Beaurepaire, à Saint Maur;

M. Lombard (Jules-Victor), né à Lihus (Oise), le 28 mars 1837, propriétaire, rue de Vaugirard;

M. Lyon-Alemand, né à Paris, le 12 mai 1852, conseiller municipal, rue de Charenton;

M. Manteau (Louis-Paul Georges), né à Paris, le 25 janvier 1857, menuisier, rue Rodier;

M. Michaud (Edouard-Claude), né à Versailles (Seine-et-Oise), le 20 mai 1855, entrepreneur de couvertures, rue de la Mare;

M. Leveilly (Jean-François), né à Arcueil (Seine), le 7 février 1832, propriétaire, rue Camille-Desmoulins;

M. Graindorge (Auguste-Maurice), né à Belleville (Seine), le 10 août 1855, cultivateur, rue Adélaïde-Laval à Bagnolet;

M. Duperrier (Charles-Jean-Arthur), né à Toulouse (Haute-Garonne), le 29 juillet 185c, docteur-médecin, boulevard Aago;

M. Jubert (Eugène), né à Paris le 3 février 1844, propriétaire, rue Philippe-de-Girard;

M. Jury (Jean), né à Brassac-les-Mines (Puy-de-Dôme), le 24 mai 1834, marchand de vins, rue du Volga;

M. Loilier (Charles-Earie), né à Paris, le 7 février 1832, chef de bureau, rue Doudeauville;

M. Cochois (Paul-Auguste), né à Ancy-le-Franc (Yonne), le 30 avril 1846, marchand de pierres, rue de Valmy;

M. Le Chatellier (Henri-Louis), né à Paris, le 8 octobre 1850, ingénieur des mines, rue Notre-Dame-des-Champs;

M. Le Brun (Henri-Marie), né à Paris, le 2 mai 1849, quincaillier, rue des Martyrs;

M. Mayer (Georges), né à Metz (Moselle), le 2 septembre 1858, chef des travaux publics, rue Vallersexel;

M. Liné (Eugène), né à Ailly-sur-Noye (Somme), le 27 novembre 1851, peintre, rue de l'Alma, à Courbevoie;

M. Despagnat (Jean-Antoine-François), né à Bonnize (Creuse), le 3 juillet 1863, entrepreneur de maçonnerie, rue de Lévis;

M. Adenis (Jean-Marie), né à Paris, le 22 septembre 1849, jardinier, rue Michel-Bizot;

M. Kaulek (Rodolphe), né à Paris, le 9 août 1851, chimiste, quai National, à Puteaux;

M. Jandelle (Louis-Julien-Edouard), né à Bois-le-Roi (Seine), le 11 novembre 1847, architecte, rue Rébeval;

M. Parent (Louis-Marie-Joseph), né à Paris, le 10 janvier 1854, architecte, boulevard des Invalides;

M. Fay (Eugène-Henri), né à Paris, le 3 avril 1830, notaire, rue Saint-Florentin;

M. le baron de Rothschild (Gustave-Emmanuel-James), né à Paris, le 1er février 1829, banquier, avenue de Marigny.

M. Gasne (Louis-Antoine), né à Paris, le 8 septembre 1847, marchand de fer, rue du Faubourg-du-Temple;

M. Morençais (Henri-Théodore-Albert), né à Précigné (Sarthe), le 31 mars 1834, ancien magistrat, rue de Rome;

M. Lyon (Gustave-Frantz), né à Paris le 19 novembre 1857, ingénieur, rue Rochechouart;

M. Jugand (André-Victor-Frédéric), né à Paris, le 12 mai 1850, entrepreneur de menuiserie, rue Gauneron.

JURÉS SUPPLÉANTS

M. Hudry (Henri-César), né à Chaussin (Jura), le 20 novembre 1831, propriétaire, rue du Bel-Respiro;

M. Robinet (Louis-François), né à Paris, le 12 novembre 1847, marchand de vin, rue de Flandre;

M. Lefevre (Louis-Eugène), né à Beauvais (Oise), le 3 septembre 1837, fabricant de chaussures, rue de la Butte-aux-Cailles;

M. Stouls (Marie-Joseph-Ernest), né à Saint-Dié (Vosges), le 14 mars 1847, ingénieur, rue de Babylone.

La session d'assises de la première quinzaine de janvier, sera, comme on le sait, présidée par M. le conseiller Caze. C'est hier mardi que s'est ouverte cette session.

## GRANDES MANŒUVRES DE POLICE

Lundi matin, soixante commissaires de police ordinaires, autant de secrétaires près les commissariats de police, quatre commissaires de police divisionnaires, des inspecteurs de police, des gardiens de la paix, environ cinq cents hommes de police, ont été mobilisés dans le seul département de la Seine, et le ministre de l'intérieur les a envoyés pour faire des perquisitions, des saisies, des arrestations et mettre les mains sur les explosifs les plus variés et les plus dangereux.

Il s'agissait évidemment de sauver la société dans la matinée et de monter l'après-midi au Capitole. C'eût été un merveilleux jour de l'an.

Patatras! Rien, moins que rien! On a saisi des brochures qui se trouvent partout, des journaux qui se vendent sur la voie publique, sous l'œil des sergents de ville. On a simplement montré que certains journaux peuvent être achetés et lus dans la rue, mais qu'on ne peut pas les garder chez soi après lecture, sans s'exposer à les voir placer sous scellés par un magistrat.

Mais de poudre, point. Ni de marmites à renversement.

Une telle mise en mouvement des troupes et des officiers de police ne va pas sans causer un peu de trouble dans les affaires, il en résulte toujours une certaine inquiétude préjudiciable au commerce; aussi, quand on s'offre la fantaisie de semblables manœuvres, faut-il se justifier en trouvant des choses extraordinaires.

Où sont les choses extraordinaires?

Sans compter que MM les cambrioleurs peuvent, pendant ce temps, comme à Clamart, se déguiser en « quart d'œil » et perquisitionner dans les coffres-forts.

Avant de commencer de nouvelles grandes manœuvres de police, il faudrait, peut-être, songer à cela, même quand on est pris, comme M. le ministre de l'intérieur l'a été, de l'envie folle de montrer qu'on est un grand tacticien.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Comme cela vous rajeunit, tout de même! Voici que tout à coup on se trouve reporté au bon temps, de 1868 à 1870, alors que la police ne démarrait pas de chez vous. C'était délicieux. Sur le coup de cinq heures du matin, on carillonnait — et de quelle poigne — à notre porte. Oh! on ne se faisait pas d'illusions. On connaissait le truc. Si on demandait: « Qui est-là? » Une voix adoucie répondait: « Je viens vous chercher de la part d'un de vos amis. » Et puis, la porte à peine entrebâillée, se ruaient jusqu'à 6, 8, 10 argousins, ayant à leur tête un personnage très brutal, fort impoli. Et c'était, pendant une ou deux heures, un véritable saccage. Vous voyez cela d'ici, quand on se met en devoir de fouiller dans les papiers d'un homme de lettres. Que dis-je, fouiller. On ramasse le tout pêle-mêle, sans faire la moindre distinction entre des papiers intimes, des manuscrits littéraires, des journaux. A la vérité, des cambrioleurs y mettraient plus de formes. Le plus joli, c'est que, sous le nez même des policiers, on retire les pièces les plus compromettantes. J'ai allumé paisiblement ma cigarette avec une lettre de Mazzini qui m'eût envoyé au bagne.

Et voilà que ça recommence! Autrefois c'était parce qu'on faisait profession de républicanisme. Alors on vous disait complice de fabricants de bombes Orsini ou Lepet. Aujourd'hui on vous traque parce que vous êtes anarchiste. Vous êtes suspect de dynamitisme, tout comme Ravachol ou Vaillant. Après? Les perquisitions, les arrestations et les condamnations — ce qu'on écopait! — n'ont pas empêché l'Empire de dégringoler dans la boue. Les idées marchent quand même. Bien plus, les persécutions ne font que grossir le parti de l'opposition. Les bêtises du 1er janvier 1894 font pour l'anarchie plus et mieux que des années de propagande. Vous avez beau faire, tas de bourgeois. Au bout du fossé, la culbute.

***

Paris. — Hier, en ouvrant le *Temps*, nous avions eu une agréable surprise. En première page, on pouvait lire les lignes suivantes:

N'est-il pas étrange que la prison soit devenue, surtout à l'entrée de l'hiver, un objet d'envie pour bien des vagabonds et des malfaiteurs et que le moyen imaginé par la société pour se défendre et réprimer les délits et les crimes soit considéré comme une prime à les commettre? Vous avez lu l'histoire de ces malheureux qui, ces jours-ci, ont lancé des cailloux dans des glaces de magasin et qui, interrogés sur les mobiles de ces actes stupides, ont tranquillement déclaré qu'ils n'avaient eu d'autre but que de se faire ouvrir les portes de la prison pour y passer, à l'abri des intempéries, les plus rudes mois de l'année. Ces faits ne sont pas rares.

Voilà un préambule qui promet, pensions-nous. Enfin, le journal ministériel par essence et bourgeois par excellence en arrive à reconnaître, lui aussi, que la misère est extrême et qu'il faut songer avant toutes choses à guérir ce mal de la faim qui est au fond de tant d'actes insensés ou atroces!

Oh! naïfs que nous étions! Nous connaissions peu le *Temps* et ses tendances!

Les malheureux crèvent la faim au point de rêver pour toute nourriture l'immonde gamelle de la maison de détention qu'est-ce que cela prouve? Comment remédier à ce navrant état de choses? Ecoutez le *Temps*:

Il y a là, nous semble-t-il, une démonstration pratique de *l'insuffisance ou des vices de notre système de répression*. N'y a-t-il pas quelque chose à réformer dans tout cela?

En effet, et puisque les malheureux se font mettre en prison pour y trouver une maigre soupe et un méchant grabat, il n'y a qu'à faire en France comme en Angleterre: laisser les prisonniers mourir de faim ou à peu près. De la sorte, par cette guillotine sèche, on réduira ce que le *Temps* appellerait « l'armée du vagabondage » et ce qui est en réalité le peuple des meurt-de-faim. En tout cas, il faut agir.

Si les lecteurs du *Temps* ne peuvent plus acheter tranquillement leurs marrons glacés ou leurs cadeaux du jour de l'an, sans être exposés à voir un malheureux avide du bien être de la maison départementale briser les glaces de la boutique à coups de cailloux, il n'y a plus de société possible.

Et l'on dit que les opportunistes ne demandent pas de réformes!

(*Intransigeant* 28 décembre.)

***

Grenoble. — A la suite de l'explosion de la Chambre, la police se rua chez un de nos camarades, Joseph Jourdan, le forçant de se lever *au milieu de la nuit*.

Par la température rigoureuse qu'il faisait alors, il contracta les germes d'une maladie qui l'emporta en huit jours, miné qu'il était déjà par les privations et les fatigues de la lutte.

C'est un ardent et un enthousiaste que la cause anarchiste perd en lui à cette heure où nous aurions besoin d'être si nombreux.

Un de plus à ajouter à la liste des victimes de l'arbitraire.

## Espagne

Voici ce que nous détachons d'une lettre qu'on nous communique:

Savez-vous ce qui se passe dans ce pays doré qu'on appelle l'Espagne? Non! jamais vous ne pourriez vous le figurer.

Des persécutions atroces, des tortures sans nom: arbitraires vexations, supplices, déportation, assassinats.

Nous sommes en butte à tout cela, nous autres, les anarchos, en Espagne. Depuis que notre ami Paulino Pallas, démontra à la société bourgeoise que les hommes de cœur préfèrent cent fois la mort à l'esclavage, on ne traque pas les fauves des forêts avec plus de rage qu'on nous traque dans ce pays légendaire des châteaux de cartes.

Pallas l'avait dit: « La vengeance sera terrible ».

Un mois après son exécution jour pour jour, le théâtre « del Liceo » de Barcelone était jonché de cadavres... les bombes qui n'avaient pu tuer Martinez Campos tuaient, hachaient les corps de 15 señoritas et de 10 caballeros.

Après l'action de Pallas, plus de 500 compagnons furent enfermés dans les prisons militaires de Barcelone seulement.

Il y a eu des arrestations en masse à Madrid, Valencï, Sevilla, Cadix, Malaga, Bilbao, Valladolid, Cordoba, Tarragone, Gerona, Jerez de la Frontara, etc., etc... Chaque prisonnier est passé à tabac d'une manière atroce, dans les prisons l'inquisition est rétablie, c'est affreux ce qui s'y passe.

A Valencia, grâce à l'indication d'un voisin je pus échapper des griffes de la police. Il y eut 46 arrestations et les 46 détenus furent jetés par terre, piétinés, frappés à coups de nerfs de bœuf plombés pour ne pas dire où je m'étais réfugié.

La prison de « San Gregorio » est en réparation, il y avait dans le « patio », dans la cour, une grille qui pesait 1440 kilogs environ. Cette grille devait être transportée au 2e étage. Pour ce travail le directeur de la prison choisit 8 compagnons les plus faibles. Les « cabos de vara », les prévosts, au nombre de 8, un pour chaque compagnon, se mirent à côté de chacun d'eux, et au signal donné le chef-gardien dit: « En l'air, la grille! à l'épaule! » Les pauvres faisaient tout leur possible pour lever l'énorme masse de fer, ils ne pouvaient y arriver... « Frappez! » cria le gardien-chef. Et les nerfs de bœuf firent leur besogne.

Les coups pleuvaient dru, l'un des compagnons éreinté s'écria: « No se pende! » ça ne se peut pas!

Alors le bourreau s'écria: « Si à 8 vous ne pouvez pas la lever, que deux de vous se retirent et nous verrons si à 6, ça vous est plus facile ».

Et les coups de pleuvoir... et comme les malheureux n'en pouvaient venir à bout: « Qu'on en retire deux autres! » cria le chacal.

Les quatre malheureux tombèrent l'un après l'autre évanouis sous le bâton. L'un d'eux est mort.....

. . . . . .

« La vengeance sera terrible! »

La presse espagnole ne dit pas un mot de tout cela, *Le Libéral*, l'*Impartial* et les grands journaux de Barcelone se sont bornés à dire que: « Le cuirassé « Navarre » a embarqué une centaine d'anarchistes pour les déporter à Fernando-Pôo.

La cause des déshérités est universelle, qu'une infamie se commette à Paris, en Chine ou en Espagne, ça n'en est pas moins une infamie.

Les journaux anarchistes ne paraissent plus. Le dernier qui reste sur la brèche, *El Corsario*, est poursuivi pour apologie de Pallas, excitation au meurtre et au pillage, etc., etc... Nos excellents compagnons de ce journal nous écrivent que la vie n'est plus tenable, mais que néanmoins ils feront le possible et l'impossible pour combattre jusqu'à la fin le bon combat.

## Italie

Chiaramonte est une petite ville de Sicile qui compte dix mille habitants. Cent vingt-neuf propriétés vont y être vendues par autorité de justice, les propriétaires n'ayant pu payer leurs impôts.

Le chiffre des impôts qu'ils n'ont pu payer est curieux à connaître.

Il ne dépassait 40 francs que pour 7 des insolvables;

Pour 11, il ne les atteignait même pas;
Pour 16, il n'atteignait pas 30 francs;
Pour 58, il n'atteignait pas 20;
30 ne devaient au fisc que 10 francs;
7 ne lui en devaient que 5.

# MÉLANGES & DOCUMENTS

Dans *l'Université de Paris*, bulletin des étudiants, où chaque mois ces futurs budgétivores et propriétaires étalent naïvement leur profond amour pour toutes les tyrannies, surtout pour celle qui a nom *propriété*, nous trouvons avec étonnement, en parcourant une étude sur Zola, un *Credo* à la vie que nous citons volontiers:

« Donc il faut voir de près et tout voir. Ce n'est point du rêve, mais de la science qu'il faut faire sortir la métaphysique. Et à quoi aboutira toute philosophie? A sentir la vie circuler dans le monde, à se laisser emporter par le courant, à aider la nature dans son œuvre éternelle; le philosophe, comme le romancier, pense qu'il est impie de ne pas se faire soi-même l'agent, et comme il l'a dit, la dupe de la nature, de vivre pour son bonheur propre, contrairement aux instincts qui poussent les sociétés à se créer et à se perpétuer. Puisque « tout possible veut se voir réalisé », que « toute réalité aspire à la conscience », que « toute conscience obscure aspire à s'éclaircir »; puisque le monde a un but et travaille à une œuvre mystérieuse », soyons hommes et vivons. Renan, comme M. Zola, a été un enthousiaste de la vie. Cela, parce qu'il avait confiance en elle, parce qu'il croyait au progrès continu et indéfini des êtres, parce qu'il sentait chaque jour « Dieu se réaliser » davantage dans l'homme et qu'il entrevoyait des temps où des êtres plus parfaits peupleraient des mondes plus beaux. Pour lui, l'univers va s'exaltant, se purifiant et se rapprochant toujours de splendeurs inconnues que nous ne pouvons prévoir. »

***

*L'Art et la Vie*, dans son intéressant numéro de décembre, donne une précieuse traduction d'une

nouvelle de Ralph Iron, dont le titre symbolique est *le Chasseur de Vérité*. C'est à lire.

D'une étude sur le chef-d'œuvre d'Ibsen, la conclusion juste et éloquente est à extraire, car elle précise l'allure libertaire de cette revue, dont nous avions eu peut-être raison de douter à un certain moment, ce qui prouve que l'effort perpétuel est nécessaire pour ne pas dévoyer et tomber dans le fossé de la contradiction. C'est de *l'Ennemi du Peuple* qu'il s'agit.

Avec cette comédie, il n'y a plus à trébucher dans tant de controverses. Le symbole est d'une lucidité cristalline, toute française. On ne peut indiquer la voie du Devoir avec plus de fermeté, de mâle simplicité. Conforme tes paroles à tes pensées, tes actes à tes paroles; parles ce que tu penses et agis ce que tu parles. Loin de courber jamais un seul genou devant la sottise et le mensonge, « si majoritaires, si puissants soient-ils, dresse-toi en une attitude de révolte, et de toutes tes forces combats les. Intronise en toi la noblesse intellectuelle et morale, l'harmonie, l'ordre, et tu ne relèveras que de toi-même, tu seras vraiment un homme fort et indépendant. Prends conscience de la dignité d'homme de ton devoir et de ton pouvoir d'être libre; respecte en autrui cette même dignité; et aide-le, s'il en est besoin, à atteindre pareil but. Délivre-toi du joug des morales et des codes pharisiens; donne à ta personnalité toute son expansion, jusqu'aux confins nécessairement tracés par la reconnaissance de l'expansion d'autrui, et que la raison saura bien te découvrir et te faire respecter. Sois prêt aux sacrifices et aux abnégations exigés pour l'avènement du Vrai et du Juste.

La régénérescence morale ainsi poursuivie en toi-même, ton intérieure Jérusalem nouvelle ainsi édifiée, aux rythmes de la lumière et de la joie, la régénérescence sociale, la cité extérieure surgiront peu à peu, taillées d'après le plan des premières. Tu seras un des soldats d'autant plus vigoureux et bien équipés de l'armée des revendicants, que tu auras renoncé toute insolente prétention à dominer du haut des avantages mesquins et méprisables des Honneurs et de l'Argent. Tu rougiras de nourrir tes besoins au détriment de ceux des semblables, car il y aurait large place pour tous au soleil si certains, méconnaissant de leurs privilèges, naturels ou acquis — peu importe! — n'accaparaient toute la lumière. Ton énergie désintéressée ne se promettra de seule récompense que ton propre bonheur par et pour le bonheur de tous. Ton âme sera prête aux sacrifices et aux abnégations exigés pour l'avènement du Vrai et du Juste. Et tu pourras acclamer enfin cette Rénovation sociale, cette Renaissance universelle que nous espérons, et dont les premières pourpres, qui flamboieront d'époque en époque plus éclatantes, fleurissent déjà nos horizons lointains.

C'est là, si je ne me trompe, le sens de haute et généreuse anarchie qui se dégage de la philosophie d'*un Ennemi du Peuple*.

Et maintenant, messieurs les vaillants directeurs des scènes d'avant-garde du *Théâtre Libre* et de l'*Œuvre*, — car pour leurs confrères, subventionnés ou non, ne serait-il pas naïf d'interpeller leur initiative? — à quand la représentation des *Soutiens de la Société* ou de *Soleurs le Constructeur*?

## BIBLIOGRAPHIE

Joseph Leroux, *Vos nationalités et vos patries*. Brochure excellente au fond, malgré l'enguirlandement de bondieuseries vieillottes. Les commentaires filandreux de M. Joseph Leroux et sa lettre à M. Cremer, « chevalier de la Légion d'Honneur, » n'ajoutent rien aux fortes paroles de Pierre Leroux, reproduites dans cet opuscule.

## A LIRE

*La Garantie d'intérêt*, par Henry Maret. *Radical* du 1er janvier.

*L'agent provocateur*, par H. Rochefort. *Intransigeant* du 1er janvier.

*La Foule*, par H. Bauër. *Echo de Paris* du 1er janvier.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

*Le Père Peinard* communique à la presse la lettre suivante :

Après vingt cinq ans de République, il s'est produit ce que n'aurait pas osé l'Empire : ce matin, en guise d'étrennes, les bureaux du *Père Peinard* ont été mis au pillage. Ce qui n'a pu être emporté (journaux, brochures, etc., parus depuis un et deux ans), a été lacéré et mis en miettes.

Je ne réprouve pas, je constate. La République bourgeoise porte ses fruits naturels. Ils ont été longs à pousser, n'importe! Née dans le sang des massacres de mai 1871, elle finit par le cambriolage légal, et l'étranglement d'une « guitare » (la liberté de la presse) dont les j...-f... aujourd'hui au pouvoir ont si bellement joué sous le second empire.

Je ne vous prie pas d'insérer, ne sachant pas si vous épousez ces façons fin de siècle. A vous de juger l'attitude qu'il vous sied de tenir devant de pareils actes.

A l'anarchie!

Pour le *Père Peinard*,
Emile POUGET.

*
**

### AVIS

Nous tenons à la disposition des camarades la nouvelle édition du livre de J. Grave : *La Société Mourante et l'Anarchie*. Prix 1 fr.

Adresser les demandes à *La Révolte*, 140, rue Mouffetard.

## SOUSCRIPTION

POUR LA PROPAGANDE PAR LA BROCHURE A DISTRIBUER

Listes précédentes : 93,65.

T. à Illiers, 0,30. — Groupe de Villefranche, 2,60. — Un indépendant (des sectes) 1 fr. — X., 0,50. — N. à Toulouse, 0,30. — Un sans patrie, 0,50. — Un vrai faunacias de France auvergnia, 0,50. — Un pied plat, 0,60. — C. B. 0,50. — Picotin et son ami, 0,50. — Un révolté, 0,50.

Om dat de vlaamgen rouden aan ons komen, 1,50. — Pour que les sculpteurs se réveillent, Ch. T., 1,50. — Pour que les membres du parti ouvrier ne se laissent plus monter le coup par leurs chefs, 1 fr. — Pour que les typographes deviennent plus anarchistes, 0,50. — Idem pour les pédalistes, 0,50. — Guillaume, Louis et François, 0,45. — Pour la propagande, 1,50. — Une anarchiste, 0,50. — Une révoltée contre l'injustice envers les faibles 1 fr. — Pour le bonheur de tous, J. K., 0,20. — Aimons-nous les uns les autres, 0,50. — Au lieu de combattre le socialisme, combattre d'abord le capitalisme, 0,25. — Nous combattons l'autoritarisme des socialistes, car il est un mal comme le capitalisme, 0,25. — Pour le triomphe de nos idées, 0,50. — Une admiratrice de Pallas, 0,10. — Pour anéantir le despotisme, un libertaire, 0,25. — A la mémoire de Pavachol, 0,25. — Un agent de change, 1 fr.

Total : 11 fr.

Total général : 113,45.

### LA RÉVOLTE est en vente :

A Lille, chez le compagnon Hodeau, 14, cours Gloner, qui porte à domicile.

A Marseille, chez Gauchon, kiosque, cours Belzunce.

On y trouve également la *Revue libertaire*, et toutes nos brochures.

A Roubaix, chez P. Devilers, chez Mme Yve Béranger, rue Paul Bert, maison Delarein.

Le compagnon porte à domicile.

A Lyon, chez Blain, 4, rue Romarin.

On y trouve également la *Revue libertaire* et l'*Harmonie*.

A Nimes, kiosque, boulevard des Calquieres, en face l'ancien lycée.

Kiosque, en face le bureau de tabac du Grand Temple.

A Roanne, chez le marchand de journaux, près la barrière du faubourg Clermont.

On y trouve également le *Peinard* et l'*Ennemi*.

A Saint-Nazaire, chez H. Le Breth, maison Penhoust.

Le compagnon porte les journaux anarchistes à domicile.

A Brest, chez les compagnons Guérennec, 2, rue Graveran et Demeulle, 155 bis, rue de la Vierge.

Les compagnons portent à domicile.

A Mac Donald, chez le compagnon J. H. Tyneaux, ainsi que toutes les publications anarchistes.

A Londres, Sudant, 37, Charlotte street, Latin librairie internationale, 14 a Little Goodge st. Fitz Roy Square W.

On trouve également chez le compagnon Lapie les journaux et brochures en toutes langues.

A la *Librairie internationale*, 30, Goodge street.

On y trouve les journaux anarchistes de toutes langues.

A VIENNE

Chez Perrier, cours Remestang;
Prunières, rue des Serruriers;
Arthaud, rue Ponsard;
Perrin, buraliste, quai de Gère;
Gallet, buraliste, place Saint-Louis;
Berthaud, buraliste, rue Saint-Martin;
Moussier, dépositaire, rue Cuvière.
On y trouve également *le Père Peinard*.

## JOURNAUX ANARCHISTES

### En cours de publication

#### De langue française

*Le Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, à Paris.

*Le Réveil des Mineurs*, box 82, Hastings Cambria Pa, Etats-Unis.

*La Société Nouvelle*, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

*La Lutte pour l'Art*, 23, rue de Paris, Ixelles, Bruxelles.

#### De langue allemande

*Freiheit*, 167, Willian Street, à New-York (Etats-Unis).

*Die Autonomie*, 96, Wardour Street, Soho square, London W. (Angleterre).

*Der Anarchist*, 515, E. 44 th. Street, New-York.

#### De langue hébraïque

*The Worker's friend*, 40, Berners Street, Commercial road, à London E. (Angleterre).

#### De langue anglaise

*Freedom*, 61, St-Augustine's road, Camden town, London, N. W.

*Solidarity*, 83, East Fourth street, New-York, E. U.

#### De langue tchèque

*Volni Listy*, 79, Johnson, av. Brooklyn, N. Y.

#### De langue italienne

1. *Livourne*, poste restante. — *Sempre Avanti*, hebdomadaire.

2. *Mantoue*. — *La Favilla*, rédacteur, L. Molinari, hebdomadaire.

3. *Turin*. — *L'Ordine*, Via Academia Alberina, 27, hebdomadaire.

4. *Pise*. — *Il Paria*, mensuel, adresse : Jahan Natacchi, rue Vittorio Emanuele.

5. *Messine*. — *Il Turcatto*, rédacteur G. Noe, hebdomadaire.

6. *Marsale*. — *L'Eguaglianza Sociale*, hebdomadaire.

7. *Chicago*. — *Il Grido degli Oppressi*, 2005, Van Buren, Chicago.

8. *Buenos-Ayres*. — *Lavoriamo*, (Boca), Calle Suarez, 280, paraît irrégulièrement.

9. *San Paulo*. — *Gli Shiavi Bianchi*, 162, Avenida Raugel Pestana.

Prière aux camarades de nous signaler les erreurs et les lacunes que nous pouvons avoir faites.

*Le Gérant-Imprimeur* : J. BILLOT.

PARIS. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNÉE, N° 18 — DIX CENTIMES — DU 13 AU 20 JANVIER 1894

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## A NOS CORRESPONDANTS

*En l'absence de notre ami Grave, arrêté samedi dernier, un autre Compagnon a pris l'administration du journal. Pour lui faciliter la besogne, prière à tous les correspondants et aux camarades d'envoyer lettres, mandats, etc., à l'adresse : **Administration de la RÉVOLTE**, 140, rue Mouffetard.*

*Malgré les vexations policières, nous devons continuer à paraître, à tout prix.*

## ULTIMATUM

Un homme exaspéré par la misère, outré par la violence organisée qui règne du haut en bas de la société actuelle, jette une bombe au sein du Corps législatif. Cet homme, appréhendé, se déclare anarchiste.

Alors, aubaine inespérée! vous posant en martyrs, avec une précipitation que seule peut dicter la peur la plus honteuse, vous édictez une loi jésuitiquement rédigée, ouvrant la porte aux plus hypocrites, aux plus perfides interprétations. Du coup, anarchiste et malfaiteur deviennent pour vous synonymes et vous assimilez en bloc tous les partisans de la doctrine à une association de criminels.

Ah! il eût fait beau voir, jadis, qu'on vous traquât aveuglément, vous royalistes, vous bonapartistes, vous républicains, parce qu'un Cadoudal, un Fieschi, un Orsini, pour frapper un empereur ou un roi, massacrait tout son entourage!

Et cependant, pour vous ils étaient des héros, ces violents, et de tels actes que vous reprouvez aujourd'hui parce qu'ils sont contre vous dirigés, les avez-vous assez exaltés autrefois! Si de ces actes individuels on vous eût tous indistinctement rendus responsables, ah! vous auriez certes crié à l'arbitraire, vous n'eussiez pas eu assez d'anathèmes à jeter à la tête du gouvernement d'alors! — Aujourd'hui, la personnalité d'un roi, d'un empereur ne paraît plus comme jadis le principal obstacle à l'affranchissement du peuple. La question politique a fait place à la question sociale, la lutte des partis à la lutte des classes. C'est la guerre des pauvres contre le riche, issue des conditions même de l'organisation que si jalousement vous défendez.

Vous seuls êtes les responsables, vous qui, dans la lutte pour la vie, n'intervenez jamais que pour favoriser l'écrasement du faible par le fort, alors que la simple neutralité vous ferait peut-être épargner. Etonnez-vous après cela que de pareilles révoltes se produisent! Ne vous en prenez qu'à vous-mêmes.

Nous, nous offrons au peuple un idéal de bonheur dans la liberté absolue de l'individu, génératrice de l'harmonie complète entre les hommes. Et c'est nous que vous appelez malfaiteurs!

Non! vous le savez pertinemment! Une doctrine professée par des hommes tels qu'Elisée Reclus, Pierre Kropotkine, Henrik Ibsen, n'est pas une doctrine de sauvages. Et si nous prêchons la révolte, si devant certains meurtres nous nous taisons, c'est parce que nous savons que seule, la violence peut tuer la violence et assurer ensuite le règne bienfaisant de la paix.

Vous, vous employez la violence pour perpétuer l'Injustice. Et votre excuse est nulle, parce que l'intérêt qui vous guide est purement personnel, abject, méprisable. Sous le prétexte de sauvegarder la société, mais en réalité pour conserver vos privilèges, vous violez sans vergogne toutes les libertés, en feignant de confondre une doctrine toute de fraternité avec ces actes individuels de révolte que vous seuls provoquez.

Si nous ne réprouvons pas, comme vous hypocritement, ces manifestations de désespoir, c'est que nous savons pas quelle somme de souffrances a dû passer le révolté qui y a recours.

Et c'est lorsqu'il est tant besoin d'apaisement, d'adoucissement des souffrances du peuple que vous préparez de nouvelles rigueurs!

Ah! prenez garde! la Révolution qui vous effraie, parce qu'elle vous déposséda au profit de tous, vous la précipitez sur vos têtes et, d'ici qu'elle éclate, que de vengeances ne préparez-vous pas?

Pensez vous donc, Pygmées, arrêter le courant formidable qui partout se manifeste? Croyez-vous étouffer l'idée au fond des prisons?

L'idée est indépendante des personnalités. Vous pourrez pendant quelques temps fermer la bouche à tels ou tels, mais, un beau jour, lorsque vous y songerez le moins, un rien fera déborder le trop-plein des colères en silence amassées. Que pèserez vous, alors?

Malheureux! consultez l'histoire. Elle vous apprendra que jamais une idée de justice ne put être anéantie, mais que sa force d'expansion s'accroit en raison des obstacles qu'elle rencontre.

Trois siècles de persécutions n'ont pas tué le christianisme. Bien plus, le sang de nos martyrs fut la seule vivifique que furent impuissantes à tarir les fureurs patriciennes d'alors.

Vous le savez et un pareil aveuglement vous égare.

Allez! Frappez! Emprisonnez! Persécutez au hasard! A vous incombera toute la responsabilité de ce qui pourra arriver!

## JOURS D'ÉPREUVE

Voici venus les jours d'épreuve: on nous traîne à l'amphithéâtre; on nous livre aux bêtes et tous les animaux de proie s'acharnent sur la chair vive qu'on désigne à leurs crocs. C'est le jour du corbeau, de la bête immonde et puante, qui flaire le futur cadavre, et s'éjouit rien qu'à l'odeur du futur. Voici le mouchard, l'ignoble mouchard, qui démoralise la serrure, viole le domicile, cambriole au nom de la loi, insulte à la pudeur de la femme, à l'innocence de l'enfant. C'est, à sa suite, le plumitif bandit, qui bave sur les victimes et tâche à salir le travailleur, le peine à vivre qui le nourrit, l'engraisse, lui, sa femme et ses petits, quand il en a, car cette espèce est volontiers nomade, elle se fait un plaisir, un devoir, à tout le moins une habitude de traîner l'amitié, de toucher de toutes mains, laquais éhonté de quiconque à la pièce de cent sous facile, drôles à pousser du pied, dans la rue, comme le cloporte qu'on dédaigne d'aplatir, maître policiers, maître marlous, champignons réussis de la pourriture d'encrier. C'est encore le gredin ceinturé de tricolore, qui a sur la conscience des centaines d'arrestations arbitraires, qui a jeté sur la paille des familles de travailleurs, qui a commandé la charge aux jours d'émeutes provoquées par la police, à qui, le 1er janvier, on attache au revers de l'habit le petit chiffon rouge, du sang qu'il a versé, c'est enfin le traitant enrichi de la dépouille des pauvres diables de souscripteurs, c'est la vieille bête sénatoriale qui fait sous elle rien qu'à songer qu'un libertaire pourrait se rendre aux abords du Luxembourg, c'est le faiseur de lois homicides, qui vend son vote au plus offrant et dernier enchérisseur, c'est l'homme de finance, le loup cervier de la Bourse, c'est l'individu devenu machine à écrire, et qui broute à son aise dans les pâturages du budget, c'est le Bourgeois pansu, le pachyderme sourd et féroce, dont on dérange l'animale digestion, et qui crie à la garde, aux sergots, réclame des lois d'exception, une répression sanglante, impitoyable, la fusillade sommaire, sans jugement, au mur, l'anarchiste! ne viendra plus nous troubler dans la sécurité, dans l'abjection de nos jouissances.

Et voici enfin, à notre grand regret, pour notre tristesse, une tristesse infinie, voici le pauvre populo, le populo gobeur et naïf, la bête de somme asservie au capitalisme, satisfaite de sa maigre, oh! très maigre litière, et qui se rue, qui hurle à la mort contre les résolus qui ébranlent l'ordre social, qui essaient d'arracher aux voleurs de vie ce pouvoir, cette force qu'ils emploient à broyer les soumis, les inconscients, les misérables.

Or, écoutez, vous autres, qui n'êtes pas anarchistes, vous à qui l'évidence crève les yeux,

et qui obstinément vous refusez à voir le péril qui vous guette et vous attend. On veut nous tuer: on nous vole, on nous dépouille, on nous arrête, on veut nous amener à composition par la famine. A la poste, on arrête nos correspondances: on saisit le journal, on intimide, on maltraite les dépositaires et les vendeurs. Cela se fait au grand jour, au vu et su de la plèbe abrutie qui ricane ou qui passe indifférente. Les maîtres, ceux, hélas! que nous subissons, pour un temps! étalent un cynisme dans l'arbitraire que l'Empire n'avait pas connu. Il ouvrait les lettres, il glissait des mouchards dans tous les milieux, mais il avait honte de son infâmie! Et, pourtant, quelle belle collection de chenapans il avait su réunir pour la seconder dans ses basses œuvres!... Mais il ne violait pas les domiciles, il ne dressait pas de listes de suspects. Car ils en ont fait une, demandez aux bureaux de postes. A cette heure en France, il y a deux mille suspects à qui l'on ne peut faire parvenir une correspondance, deux mille citoyens que guette l'homme de police, dont aucun n'est sûr de coucher dans son lit, pour peu qu'il plaise à une brute avinée de lui mettre la main au collet et de le traîner en prison.

Vous laissez faire, vous autres, gens bien notés, ça ne vous atteint pas: sort. Nous sommes l'avant garde: sur nous logiquement doivent tomber les premiers coups. Mais prenez garde: on note vos allures, on épie vos conversations, vos démarches, et l'on saura bien vous coffrer le jour où vos allures inquiéteront les fauves dont vous avez fait vos maîtres pour l'instant.

On vous traînera, vous aussi, et plus tôt peut-être que vous ne pensez, à la géôle, au prétoire, à la centrale, et vous n'aurez pas à vous plaindre, car vous applaudissez à la torture, vous forgez les menottes dont on vous meurtrira les poignets.

Quant à nous, à l'encontre de la racaille bourgeoise, nous allons le front haut; c'est le moment de se cacher, montrons-nous. Il nous restera toujours, à défaut de groupement, de réunions, de journaux, le fier sentiment de la liberté humaine, un mépris tranquille pour les basses œuvres des pourris et de leurs laquais à gages, l'indomptable résolution d'en finir avec cette société marâtre qui nous refuse l'air et le pain, et aussi quelque part... la foudre.

# LES EXPLOITÉS

DANS LES PLATRIÈRES

« Nous n'avons ni logis ni famille. Nous travaillons, dans cette saison, pendant neuf heures à raison 0 fr. 35 à 0 fr. 40 l'heure. Le travail est entre les mains de trois tâcherons: le premier est riche à plusieurs millions et ne s'occupe de rien. Il a cédé le travail à un Allemand qui s'est enrichi à nos dépens et, à son tour, a cédé l'exploitation à un troisième tâcheron.

» Celui-ci embaucha les ouvriers, à condition qu'ils mangeront chez lui, qu'ils se fourniront même de tabac — un paquet de trois sous pour quatre sous. On paie encore le coucher à condition que, faute de couchettes, on couchera sur les fours à plâtre ou ailleurs et nous payons 2 fr.50 par jour, sinon pas d'embauche.

» Nous ne pouvons nous acheter ni une paire de mauvaises chaussures, ni une chemise de trente sous et les poux nous dévorent. La plupart de nous sont couverts de loques et de lambeaux de sacs à plâtre. Les passants qui nous voient sur les routes se sauvent, nous effrayons les femmes et les enfants et cependant nous ne faisons de mal à personne.

» Nous demandons à être libres, que les jours de paie on nous remette notre argent et qu'on nous laisse manger et coucher ailleurs que chez notre tâcheron ».

C'est ainsi que s'exprime dans la lettre qu'il nous adresse un ouvrier d'une carrière à plâtre des environs d'Argenteuil.

***

Cette pitoyable existence n'est pas particulière aux misérables occupés dans la carrière ou travaille notre correspondant occasionnel. Elle est celle de tous les ouvriers carriers du bassin de Paris. Ça s'explique: dans les carrières à plâtre ou à chaux, on n'emploie pas ouvriers proprement dits, ayant un métier. On y exploite la misère des pauvres diables.

On embauche qui se présente.

Le premier venu, quelle que soit sa profession, réduit par le malheur, poussé par la faim et qui, trop fier pour tendre la main au passant, veut gagner le morceau de pain qu'il mange, fait l'affaire du patron... pourvu que ce malheureux n'ait ni femme ni enfants. C'est la seule condition exigée.

Le patron plâtrier n'occupe pas les pères de famille. Ce genre de malheureux, pour subvenir aux besoins de leur famille, sortiraient de la carrière le maigre salaire gagné. Or, il faut que tout y reste, le travail et le salaire.

L'homme fait partie du matériel de ces bagnes, comme les outils, comme les chevaux. Au cheval l'écurie, à l'homme la cantine: c'est tout ce que le maître consent à sacrifier au travail. Il reprend, par la cantine obligatoire, les les quelques sous qu'il fait semblant de payer comme salaire.

***

Lors de la visite que j'ai faite aux plâtrières d'Argenteuil pour me rendre compte par moi-même de la triste existence des carriers, j'eus, avec un jeune employé une conversation édifiante sur les cantines ouvrières. Comme je passai très près de fours à plâtre en activité, ce jeune homme, l'œil interrogateur, s'approcha.

— Vous êtes le surveillant, sans doute? lui dis-je.

— Non, Monsieur, répondit-il, je suis employé aux écritures. Et, me voyant intéressé par ce qui se passait autour de moi, la cuisson des pierres plâtrières, leur broyage sous de grosses meules verticales, il continua complaisamment et m'apprit qu'il gagnait cent-trente francs par mois, n'avait que trois heures environ de travail par jour pour tenir ses écritures au courant. Son travail fait, il surveille les ouvriers par plaisir, pour passer le temps.

Ce jeune inconscient a des instincts de chien de garde... chiourme. On trouve ça pour 130 francs par mois.

Sa jaquette bien propre, ses souliers de chasse lui font croire sérieusement à sa supériorité sur les malheureux déguenillés dont des sacs à plâtre, attachés autour du ventre, cachent mal la nudité, et qui, à quelques pas de là, peinent, couverts de poussière, mangés par la vermine et le ventre creux.

***

Répondant à mes questions, le petit monsieur continuait, plein de son importance.

— Oh! pas intéressants du tout, ces ouvriers, expliquait-il. Tous des mendiants, des fainéants, des voyous trop heureux de trouver ici, pour un travail facile, le gîte et la pâtée! Ils gagnent 35 centimes de l'heure et mangent à la cantine, là à deux pas.

Du geste, l'employé me montrait une bâtisse longue et sale, hermétiquement close, elle ne s'ouvre qu'aux heures des repas et reste inaccessible, même alors, à quiconque n'est pas du chantier.

— Ils mangent tous à la cantine? demandai-je.

— Forcément. Tous les ouvriers doivent manger à la cantine. C'est la condition de leur embauche. Ainsi, un ouvrier embauché le matin, qui ne s'y présente pas pour déjeuner est renvoyé à la reprise du travail l'après-midi.

— Mais pourquoi cette obligation?

— Dame, le plâtre, ça ne donne pas de gros profits. Il faut bien que le patron se rattrape sur quelque chose, et la cantine, c'est son bénéfice le plus clair.

Le ton cynique de ce petit crapaud me scandalisa, il crut que je n'avais pas bien compris et ajouta:

— Vous comprenez? En réalité, ces gens-là travaillent pour leur nourriture et ne gagnent pas autre chose! La paie se fait tous les quinze jours, c'est-à-dire qu'on arrête les comptes, le patron se rembourse d'abord et donne à l'ouvrier ce qui lui revient. Pas grand chose! La plupart du temps rien, quelquefois deux ou trois francs et souvent sa quinzaine ne suffit pas à solder ses dépenses à la cantine.

***

« — Dans ce cas, m'a dit un ouvrier que j'avis ensuite, il faut rester un jour ou deux sans manger. »

La cantine ne fait pas crédit.

En ce moment, on travaille huit heures par jour dans les carrières que j'ai pu visiter. Le travail représente 2 fr. 80 pour l'ouvrier.

Cherchez ce qui lui reste au bout de la quinzaine quand la cantine est payée et que la retenue de deux pour cent a été faite sur le salaire, sous prétexte d'assurances, ô ironie!

# LES SUSPECTS

En vertu d'une réquisition de M. Meyer, juge d'instruction, le chef de brigade devra saisir et transmettre de suite à la direction les lettres et correspondances adressées aux individus dont les noms suivent:

Denechere, 41, rue de la Gare de Reuilly.
Moreau Montéléon, 13, ruede la Nation, Colombes.
Bastard Elysée, 23, rue du Canal, Saint Denis.
Chabard Paul, 118, boulevard Montparnasse.
Martin Constant, 5, rue Jocquelet.
Coudry, 48, rue Pixéricourt.
Chaumont, 7, passage Rivière.
Blaye, 22, rue de Clignancourt.
Bécu, 112, rue Montmartre.
Daressy, 6, rue Favart.
Pouget, 24, rue Véron.
Grave, 140, rue Mouffetard.
Brunet Georges, 71, rue Louis-Blanc.
Galau père, 24, rue Saint-Pierre, à Saint-Ouen.
Faure, Sébastien, 24, rue Ramey.
Guerlinger, Pierre, impasse Lesné, à Saint-Denis.
Pierron Jules, 32, cour Ragot, Saint-Denis.
Charles, dit le « tailleur ».
Borde.
Chauvière.
Tresse.
Mayeux, route Stratégique, Suresnes.
Reclus, Elisée, 26, rue des Fontaines, Sevres.
Reclus, Elie, 62, boulevard Port Royal.
Reclus Paul, ingénieur. (Pas d'adresse!!!)
Fries ou Frize, Charlotte street, Londres.
Galau, Charles-Louis-Joseph, chez Delebecque, 30, Fitzroy street, Londres.
Femme Dubois, Edfliards square, à Chelsea.
Deffendi, 112, Higg street, Islington, Londres.
Delorme Louis, Warren street, 15, Tottenham court road.
Delebecque, Ernest, 30, Charlotte street, Fitzroy square, Londres.
Nicolet, à Chaux-de-Fonds (Suisse).

Cenci Sante, à Chaux-de-Fonds.
Ottina, à Zurich.
Michel Louise, 39, Alfred road, Londres (sous le nom de Louise Fauvelle).
Bassi, à Londres.
Rappa, à Londres.
Raoul, à Londres.
Pourcy Victor, en Suisse.
Pomati Amilcar, 32, Grafton street, Fitzroy square, à Londres.
Pawels Joseph, sous le nom de E. Productor, à Barcelonne, San Olégario.
Paulowitsch.
Patti, J., à Tunis.
Parmeggiani, Louis, Londres.
Pacini Isaia, à Lugano (Suisse).
Pacieri, à Lugano (Suisse).
Ortiz, dit Trognon, Londres.
Niquet, Ferdinand, Genève.
Nicktine, 33, Bernard street, Russel square, à Londres.
Mauritz Ernest, 49, Gover street, Londres.
Matha, Londres.
Maraco Alexandre, Dean street et Oxford street (Hyde Park), Londres.
Mari Alfred, à Lugano.
Marco, Gênes.
Maraccini Maurice, à Lugano.
Mancini, Auguste.
Malato Charles, 60, Great Titchfied street, Londres.
Malatesta, Emile, 112, High street Islington, Londres.
Malagoli-Denis.
Rocher, Londres.
Femme Rousset, Londres.
Hamann, Zurich.
Rolli, Canals Lane, Londres.
Richer, 26, Warren street, Londres.
Richard, 57, Fitzroy square, Charlotte street, Londres.
Brocher, 137, Camberwell new-road, Londres.
Femme Broche, 6, avenue du Théâtre, à Lausanne (Suisse).
Kropotkine, Londres.

Et vive la liberté !

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — De la « *Vie contemporaine* », essentiellement conservateur.

« Lorsque dans nos journaux nous lisons en première page les articles éloquents d'indignation « contre les actes atroces commis par quelque « anarchiste, nous joignons nos imprécations à « celles de l'écrivain, comme lui, nous sommes « épouvantés de ces forfaits dont les auteurs ne « respectent ni l'innocence ni les lois, crimes à la « fois contre les personnes, la société et la patrie, « qui jettent la terreur dans les esprits, dont, jus- « qu'à ce jour inconnus dans l'histoire et n'ont « d'autre nom dans les langues que celui d'atten- « tats anarchistes.

« Et quant, passant à la troisième page, nous « apprenons ici, qu'une famille entière s'est sui- « cidée pour ne pas mourir de faim; là, qu'une « mère entourée de ses enfants a allumé un réchaud « pour échapper, avec les êtres qui lui sont chers, « aux mêmes angoisses; plus loin qu'une jeune fille « s'est noyée pour ne pas tomber dans le déshon- « neur, parce qu'elle ne parvenait pas à gagner « sa vie, ou qu'un jeune homme s'est tué parce qu'il « se trouvait sans moyens honnêtes d'existence, « songeons-nous toujours aux *rapports immédiats* « qui existent entre les sombres lignes de la première « page et les malheurs que nous trouvons à la troi- « sième, songeons-nous que s'il n'y avait pas de mi- « sères mourant de faim, il n'y aurait pas d'anar- « chistes; car ceux-ci ne sont que des désespérés « forts et résolus, les autres sont des désespérés « faibles et soumis; tous, au même titre, sont les « produits et les victimes de notre état politique, « économique et social. »

Il ne faut pas demander à un écrivain bourgeois plus qu'il ne peut donner : exiger de lui qu'il comprenne nos théories et la portée de nos actes : mais l'aveu de celui-ci, dénué d'artifice, nous l'avons trouvé bon à relever.

***

— Allons, ça marche ! ça marche ! comme disait Rodin, l'ancêtre de nos actuels gouvernants, de par la lâcheté générale, nul n'est désormais à l'abri des cambriolages officiels. Les gredins qui ont fait le pouvoir, comme on fait les cartes, veulent établir la liste complète de tous ceux qui, *quoique n'étant pas anarchistes*, sont en relations avec eux et pourraient leur venir en aide par amitié personnelle.

C'est pour arriver à ce beau résultat qu'on nous vole nos listes d'abonnés, et que nos lettres et mandats sont retenus à la poste.

Il s'agit de dresser une *liste des suspects*.

Les mesures prises autorisent tout. Et si le premier venu ne se trouve pas un jour compromis comme faisant partie d'une association de malfaiteurs, c'est qu'il aura une fière chance.

Quant à nous, pas besoin de dresser une liste de suspects. Tous les misérables qui nous pillent et nous égorgent se font assez connaître : et il faut bien espérer qu'un jour ou l'autre il sera fait justice à chacun, selon ses œuvres.

***

— Douze degrés au-dessous de zéro ! Bourgeois féroces, dans vos appartements bien clos, bien chauffés, songez-vous à ces chambres aux airs mal joints, aux fenêtres branlantes, où des miséreux n'ont pour s'envelopper que de lamentables haillons ? Et ceux qui ont le ventre creux ? Le froid, la faim, le chagrin, tout cela les mine pendant des semaines et des mois. L'homme s'étiole et la femme est atteinte en sa maternité, et l'enfant s'amincit, s'éteint...

Vous autres, vous avez des opéras, des théâtres à femmes des palais, des musées... Et les pauvres, n'ont ni pain ni feu !... Vous dépensez des millions pour nourrir et engraisser des bêtes de proie, des hommes de police, et vous lésinez sur des dépenses qui, en supprimant la misère, supprimeraient le délit, le crime... et l'homme de police ! Et vous hurlez lorsqu'un révolté se dresse contre cette organisation homicide et vous rappelle aux sentiments d'humanité. Une seule chose nous étonne. C'est que les miséreux soient si résignés.

***

La bombe du 9 décembre, c'est Vaillant qui l'a lancée ; mais ce sont les crimes de la bourgeoisie qui l'avaient chargée. La nitro-glycérine qu'elle contenait, c'était les misères humaines accumulées, c'était le refus de l'amnistie, c'était toutes les souffrances des prolétaires, des damnés, des éternels exploités. Dussions-nous être poursuivis, nous ne devons pas séparer notre cause de celles des malheureux et nous nous solidarisons avec eux sur le terrain de la misère humaine.

Clovis Hugues, discours du 7 janvier.

## Espagne

Les compagnons Codina, Cerezuelo, Bernard, Bocherini, Navarro, Arche ont été remis aux autorités militaires pour passer en conseil de guerre comme coauteurs et complices de Pallas dans l'attentat contre Campos le 24 septembre 1893. Plusieurs d'entre eux ont avoué leur participation au complot ourdi dans une taverne où ils se réunissaient souvent. Parmi les détenus, plusieurs ont déclaré qu'ils ont essayé de déterrer le corps de Pallas, mais que la police a déjoué leur projet.

Salvador Franch a persisté à affirmer qu'il a lancé la seconde bombe au théâtre du Liceo, quand il s'aperçut que la première n'avait pas éclaté. Salvador restera à l'hôpital de Saragosse jusqu'à ce que les médecins permettent son transport à Barcelone.

## Italie

Les ouvriers qui travaillaient à la nouvelle route vicinale de Castelvetrano ont assailli hier des guérites et deux postes d'octroi et les ont incendiés. Ils ont ensuite mis le feu au bureau central d'octroi, au bureau du percepteur des taxes, à ceux de l'enregistrement et de la justice de paix.

Les troupes ont pu éteindre ces incendies.

Les émeutiers ont délivré les prisonniers enfermés depuis quelques jours dans la prison.

La force publique a pu protéger la mairie, la banque, la poste et le télégraphe.

Les manifestants portaient devant les troupes les portraits des souverains qu'ils acclamaient.

Plusieurs arrestations ont été opérées.

Des renforts ont été expédiés à Castelvetrano où se sont rendus le préfet et le procureur du roi.

# MÉLANGES & DOCUMENTS

### LES DEUX CÔTÉS DE LA QUESTION SOCIALE

On lit dans le *Figaro* :

Grâce à ce froid sibérien, ce n'est pas seulement sur les lacs, étangs et cours d'eau du Bois de Boulogne qu'on a patiné hier, mais à Vincennes, à Versailles, à Villebon, à Meudon, et partout il y avait foule.

Mais le record est toujours tenu par le Cercle des Patineurs où la glace n'a pas atteint moins de dix centimètres et demi.

Les traîneaux, hier, ont fait fureur. On aurait pu se croire sur la Néva. Bon pour l'alliance !

Toujours mêmes habitués et beaucoup de figures nouvelles, entre autres :

« M. et Mme H. Ridgway, comtesse de « Camondo, duc et duchesse de Doudeauville, « vicomte et vicomtesse de La Rochefoucauld, « vicomtesse et Mlle de Trédern, comte de « Lindemann, M. Eugène Fischoff, Mme Croger, « Mme de Iturbe, comtesse et Mlle de Puyse- « gur, comte Serge de Morny, comte et com- « tesse de Santovenio, baron Tucker, charge « d'affaires de Bavière, etc. »

Très remarqué le nouveau costume avec boléro, gilet ajusté et jupe courte, tout en cuir, que portaient quelques élégantes. Rien n'est plus gracieux, d'ailleurs que cette nouvelle peau, qui imite à s'y méprendre le velours avec ses reflets soyeux. C'est la dernière application d'Henry Petit, le tailleur sportif du boulevard Malesherbes. Ces costumes pleins d'originalité étaient de plusieurs nuances : loutre, mordoré, brique ou vert olive foncé.

Le prince Henri d'Orléans — un fanatique du patin — et le duc de la Force n'ont pas quitté le Cercle de la journée.

---

On lit dans tous les journaux :

**Les victimes du froid.** — La température glaciale a fait beaucoup de victimes.

Mme Maria Mouriez, âgée de 42 ans, journalière, demeurant 35, rue de Flandre, est tombée sans connaissance, avant-hier soir, à neuf heures, dans la rue d'Allemagne. Transportée dans une pharmacie, elle est morte en y arrivant.

— Une autre ouvrière, Mme de Villepois, est morte subitement en sortant de chez elle, 43, rue Perceval.

Le suisse de l'église Notre-Dame-de-la-Croix-de-Ménilmontant trouvait une jeune fille endormie dans une des chapelles des bas côtés. Avec l'aide des gardiens de la paix, il a transporté la malheureuse chez un pharmacien de la rue des Amandiers, où un médecin a constaté qu'elle mourait de froid et d'inanition.

— Un cocher, nommé Milange au service de M. Louis, tripier, rue des Envierges, saisi par le froid, est tombé de son siège sur la chaussée, boulevard de Belleville.

Dans sa chute il s'est fracturé le crâne. Son patron a demandé à le garder chez lui pour le faire soigner.

— Impasse Bessières, à Clichy, des agents ont trouvé une femme étendue sur la chaussée. Elle était gelée : on ne put la réchauffer. Elle était âgée de 60 ans et s'appelait Madeleine Blondeau.

— A Levallois-Perret, un ouvrier forgeron, M. Durecq, qui venait voir ses amis, a été

rappé de congestion. Il est mort sur le trottoir, rue de Courcelles.

— Sur les fours à plâtres de Mazagran, à Argenteuil, on a trouvé un inconnu mort de froid. Son cadavre a été transporté à la Morgue d'Argenteuil.

***

LA QUESTION SOCIALE

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, sans le faire suivre d'aucun commentaire inutile, le *communiqué* que la préfecture a adressé *aux grands quotidiens* :

« Quatre-vingt-cinq vagabonds ont été arrêtés dans la nuit d'hier, aux Halles, et *envoyés au Dépôt*.

« *Chaque nuit*, depuis le commencement de l'hiver, le nombre des malheureux ainsi ramassés varie entre cinquante et cent. Tous sont des ouvriers ou des employés sans travail, et généralement, nul parmi eux n'a subi de condamnation. »

***

On nous signale d'autre part un fait des plus révoltants.

Une pauvre vieille femme, Mme Audic, âgée de 59 ans, infirme, et occupant, grâce à la bonté d'âme du propriétaire de son hôtel, un réduit obscur de la rue Secrétan, s'est vue refuser son inscription sur la liste des indigents du bureau de bienfaisance du XIX^e^ arrondissement, sous le fallacieux prétexte qu'il s'en faut de quelques mois pour qu'elle atteigne sa 60^e^ année et qu'elle n'habite pas à Paris depuis 4 ans.

Il est absolument indifférent à l'administrateur et à la visiteuse du bureau de bienfaisance, qu'impotente, infirme (elle est contrefaite et boiteuse) elle ne gagne que 60 à 70 centimes par jour. Ils ne s'inquiètent pas qu'elle ait recueilli, à la mort de sa fille, l'enfant de celle-ci et que toutes deux pour vivre doivent se contenter d'un aussi maigre salaire. Elle n'habite pas Paris depuis 4 ans !

De plus, un médecin lui ayant donné un certificat constatant l'impossibilité absolue où elle est de gagner sa vie, la pauvre vieille remet ce certificat à la visiteuse ; celle ci le garde, par devers et se contente de répondre qu'il ne faut pas que la malheureuse compte sur rien.

Mais qu'ont-ils donc dans le cœur ceux qui ayant à remplir un poste aussi délicat et demandant tant d'amour des pauvres, peuvent ainsi, froidement condamner au désespoir et à la mort, des êtres aussi intéressants et aussi inoffensifs qu'une pauvre vieille femme infirme et une enfant ?

Nous voulons espérer qu'il nous suffira d'appeler l'attention de la municipalité sur des faits aussi révoltants (et certainement ils ne doivent pas être isolés), pour que cela cesse et qu'on rende au plus vite aux malheureux tout ce qui leur est dû.

(*Réveil-Social*, 7 décembre)

***

LE DROIT A L'INSURRECTION

Tous les gouvernements se sont crus ainsi indestructibles, et, dans leur mépris pour le peuple, ils se sont dit : — Nous n'avons pas besoin de lui donner aucune satisfaction. Nous pouvons nous moquer de nos promesses et de nos serments, et de ses revendications et de ses réclamations.

Puis, un beau jour, au moment où ils paraissaient les plus forts, les uns se sont écroulés, les autres ont glissé à terre.

Des exemples comme le 10 août devraient être instructifs pour les conservateurs. Malheureusement pour eux et pour nous, ils ne les connaissent que pour recommencer les actes qui peuvent précisément en provoquer le retour. Tous nos gouvernants, en France, ont pris avec le soin le plus scrupuleux la route qui avait conduit leurs prédécesseurs à la Révolution.

Les historiens monarchistes se répandent naturellement en de violentes indignations contre l'insurrection du 10 août, et trouvent tout naturel que Louis XVI n'ait prêté serment à la Constitution que pour la violer.

C'est une vieille habitude monarchique et théologique : on ne conteste jamais aux gouvernants le droit de faire tout ce qu'ils veulent, et on conteste toujours le droit au peuple de faire les choses les plus simples.

L'humanité se partage depuis fort longtemps en deux classes : les gouvernants et les gouvernés, les bergers et les moutons.

Ceux-ci sont destinés à être tondus tout au moins quand ils ne sont pas destinés à faire des côtelettes.

Si devant cette perspective de mouton de Panurge, ils deviennent moutons enragés, haro sur eux ! et non sur les chiens !

Et cependant le berger et les chiens peuvent être alliés aux loups.

C'était le cas le 10 août.

Ah ! on pourra faire de longs discours sur le droit à l'insurrection : en définitive, c'est lui seul qui ouvre les portes de l'avenir.

Tous les grands réformateurs ont été des insurgés contre les préjugés de la veille, des violateurs de lois, des sacrileges de l'ordre public existant. Tel était Socrate, tel était Jésus, tel était Luther, tel était Voltaire, tels ont été tous les grands hommes de la Révolution à qui nous devons, en définitive, l'ère moderne, l'ère datant de la Déclaration des *Droits de l'homme*, tandis que toutes les autres ères ont daté d'une conquête humaine ou divine — ce qui revient au même — l'une représentant la force et l'autre l'habileté.

Mais vraiment, le droit à l'insurrection est une question étrangement casuistique ; autant vaudrait contester à Latude le droit de s'évader de la Bastille.

Il y a des constitutions qui sont des Bastilles pour les peuples. Dans ce cas, le droit à l'insurrection c'est le droit à l'évasion.

Et ce droit, personne ne l'a jamais contesté pour les victimes des lettres de cachet.

YVES GUYOT.

(*Les Droits de l'homme*, 12 août 1876.)

## BIBLIOGRAPHIE

*Mon Franc parler* par F. Coppée, 1 vol. 3 fr. 50 chez Lemerre 23-31 passage Choiseul.

Le franc-parler de M. Coppée, n'est au fond, que le verbiage d'un esprit étroit, d'un égoïste qui nous la fait à la sensiblerie, d'un monsieur qui prétend jouer à l'indépendance, lorsqu'il n'est qu'un parfait rétrograde, un endormeur fieffé.

Il y a, comme cela, des gens qui, sous prétexte de prendre la défense de quelqu'un ou de quelque chose, déblatèrent contre, pis que ne feraient des adversaires avérés. M. Coppée est de ceux-là.

Il faut l'entendre, le bon apôtre, s'apitoyer sur les misères des « pauvres gens » ! Il pleure comme un veau à l'énoncé de leurs souffrances ; il n'a pas de malédictions assez vives contre les politiciens prévaricateurs qui ne s'occupent pas d'améliorer le sort de la masse, il leur a vite dit leur fait, puis, petit à petit, le monsieur se calme, se fait pathelin et recommande aux misérables d'être calmes, humbles, résignés, patients, et d'attendre des jours meilleurs.

Le franc parler de M. Coppée, ne lui fera pas tort d'une once dans l'estime des exploiteurs, qu'il continue à se proclamer le « poète des humbles » ce sont les bourgeois qui lui faciliteront l'écoulement de ses poésies et de sa prose, dans l'espérance qu'elles aideront à émasculer ceux dont ils craignent les révoltes.

Heureusement qu'aujourd'hui on ne se résigne plus et que les rengaines de M. Coppée, restent ce qu'elles sont, des sentimentaleries pleurardes, qui ne touchent plus personne, qu'on ne lit, justement, qu'à cause des autres vérités qu'il est prie de lancer contre les exploiteurs.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Lundi dernier 8 janvier, à 2 heures, M. Léon de Rosny a repris ses conférences à l'École des Hautes études à la Sorbonne. Il traitera de la foi, du doute et du rôle du système nerveux en matière religieuse d'après les philosophes de l'Extrême Orient.

## PETITE CORRESPONDANCE

Leonus à Bordeaux. — Réclamez colis à la gare.

Le compagnon L... cordonnier, acquitté aux compagnons S... et B... employés de... de leurs trois bons de poste, et les remet... nom de sa compagne et de ses enfants.

P. S. B., rue Jouffroy. — Intention... Vers un peu faibles. A retoucher.

***

## AVIS

Nous tenons à la disposition des camarades la nouvelle édition du livre de J. Grave, *La Société mourante et l'Anarchie*. Prix 1 fr.

Adresser les demandes à *La Révolte*, 140, rue Mouffetard.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1,695 fr. 90.
Périer, 10 fr. — Jean-qui-marche, 25 fr.
Total : 35 fr.
Total général : 1,730 fr. 90.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 986 fr. 61.
Barra, Girard, L. M., Ensemble : 2 fr.
Total : 2 fr.
Total général : 988 fr. 61.


## EN VENTE A LA RÉVOLTE

**Le Révolté,** septième, huitième et neuvième année, cartonné, chaque...
**La Révolte,** première, deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième année, chaque...
**Mémoires de la Fédération jurassienne**...
**La Société au lendemain de la Révolution,** prise dans nos bureaux...
**Supplément littéraire de la « Révolte »** collection complète, 1^er^ et 2^e^ volumes, chaque...
**Le Salariat**...
**Esprit de Révolte**...
**Les paroles d'un Révolté**...
**La conquête du Pain,** Kropotkine...
**La Loi et l'Autorité**...
**Un Siècle d'attente,** Kropotkine...
**Portraits de Bakounine et Proudhon**, Novembre 1887 (eau-forte)...
**La Société mourante et l'Anarchie,** J. Grave...
**L'Anarchie dans l'Evolution socialiste**...
**Dieu et l'Etat,** Bakounine...
Pris dans nos bureaux...
**L'Agriculture**...
**Défense de G. Etiévant**
**Les Hommes et les Théories de l'Anarchie,** Hamon...
**La grande Révolution,** P. Kropotkine...
**Jeunes Gens**...
**L'ordre par l'Anarchie,** D. Saurin...
**Les Travailleurs des villes aux Travailleurs des Campagnes**...
**A mon frère le paysan,** E. Reclus...
**Les Temps Nouveaux** (Conférence de Kropotkine)...

**LA RÉVOLTE est en vente**

A Lille, chez le compagnon Hoden, 11, rue... ner, qui porte à domicile.

A Nimes, kiosque, boulevard des Calquet... face l'ancien lycée.

Kiosque, en face le bureau de tabac du Temple.


*Le Gérant-Imprimeur* : J. B...

PARIS. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNÉE, N° 19 — DIX CENTIMES — DU 20 AU 27 JANVIER 1894

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## LA FEMME ET L'ANARCHIE

Elle est poignante, la lettre écrite à Vaillant par sa compagne, au lendemain de sa condamnation à mort, et combien caractéristique, quant au degré évolutionnel de l'esprit féminin vis-à vis de l'Anarchie.

Elle saura, dit-elle d'une part, jusqu'au dernier moment disputer au bourreau la tête de son ami, mais ailleurs, elle le supplie d'implorer sa grâce ; et ces deux cris sortent directement du cœur, leur contradiction en est une preuve certaine.

La femme en ces matières n'a guère d'opinion, son sentiment seul la guide et l'expose à des incohérences semblables.

Son premier cri, à la nouvelle que son ami va mourir est un cri de revolte. « Je disputerai sa tête au bourreau et, s'il meurt, au moment de sa mort, je m'écrierai : Vive Vaillant ! Vive l'Anarchie ! » Mais un espoir lui vient : S'il était possible de le sauver par la grâce ! et elle fait tout pour le décider à l'implorer.

Là se revèle la tare héréditaire de l'esclavage qui, depuis tant de siècles est la condition de la femme.

La femme, dans la société actuelle, supporte la plus lourde part des charges sociales. Pendant que l'homme lutte et peine au dehors pour apporter le nécessaire au logis, à elle incombe tout le fardeau des travaux domestiques, — non pas les moins pénibles — auquel viennent s'adjoindre encore toutes les fonctions de la maternité et la responsabilité de résoudre un problème parfois inextricable, la jonction des deux bouts.

Souvent, même, lorsque l'apport de l'homme est insuffisant, elle doit s'exiler aussi du foyer et chercher au dehors un travail plus ou moins rémunérateur.

Sous cet écrasement, un certain fanatisme se glisse en elle, lui fait accepter son sort avec résignation, et si parfois la révolte lui monte au cerveau, celui-ci aveuli par une longue inaction faiblit sous le choc, la raison chancelante est inapte à suivre la droite ligne de la logique.

Parfois cependant, héroïque et sublime en sa revolte, sa colère s'exalte de toutes les souffrances, de toutes les dures privations si longtemps endurées et on la voit se dresser au premier rang, plus énergique encore que son homme.

Mais, plus généralement, un grand découragement la prend à la pensée du gigantesque effort à tenter pour culbuter l'édifice qui l'écrase de sa masse énorme.

Elle qui sait combien est malaisée la gestion du ménage s'effraie à la perspective d'une lutte dont l'issue lui paraît incertaine et qui lui semble, quelqu'en soit le résultat, devoir, en attendant, aggraver sa misère.

Sa vision, de plus courte portée que celle de l'homme, est tout immédiate et si le combat de demain doit faire manquer le pain au logis, que lui importe l'abondance entrevue d'après-demain.

L'homme doit donc agir seul, sans le bienfaisant appui, aux heures de faiblesse, d'une égale fierté au cœur de sa compagne.

Bien plus, en ces moments il a doublement à lutter contre lui et contre la déprimante influence de sa chère amie !

O femmes, vous l'autre moitié de notre rêve, si vous saviez quel déchirement est le nôtre, lorsqu'après des années d'efforts pour élever votre âme à la hauteur de notre idéal, un rien, tout à coup, un mot détruit tout cet échaffaudage à grand peine amoncelé et nous fait constater brutalement l'inanité de nos espérances.

Car c'est ainsi que nous aimons, nous anarchistes.

Quel crève-cœur pour nous, de vous voir si lointaines et de nous sentir sevrés, par le fait de votre éducation rétrograde, de l'idéal bonheur d'un réciproque épanchement et d'un commerce parallèle d'idées et de sentiments.

Pourquoi, dans la lutte sans merci nécessaire à la réalisation de notre commune félicité, pourquoi nous faut-il user une partie de nos forces à vous traîner à notre remorque et à vaincre votre obstination à rester en arrière ?

La politique n'est pas votre fait ?

Mais ce n'est pas de la politique ! Il ne s'agit pas ici de modifier la forme du gouvernement, de placer tel ou tel au pouvoir.

Notre but est plus vaste. Ce que nous poursuivons, c'est notre bonheur, le vôtre, c'est le renversement de tout un édifice de préjugés, de fausses conventionnelles, d'inégalités criantes, de toute une organisation despotique et injuste qui sur vous pèse encore plus que sur nous et vous ravale, c'est la destruction du mensonge qui règne, au profit de la vérité, c'est la disparition de cette honte, la prostitution, c'est l'épanouissement de l'individu dans la libre nature, tout à la joie de vivre et d'aimer, c'est l'avènement de l'Harmonie et de l'Amour entretenus par la liberté et la mutuelle confiance.

Fière alors et libre, l'égale de l'homme, non plus femelle mais femme, tu seras, dans toute la beauté du terme, — sa compagne !

Le veux tu ? Eh bien ! sois avec nous.

## DÉCLARATION DE VAILLANT

A la fin de son interrogatoire, Vaillant a fait la déclaration suivante, que nous reproduisons en entier à titre de document :

Messieurs,

Dans quelques minutes vous allez me frapper ; mais en recevant votre verdict, j'aurai au moins la satisfaction d'avoir blessé la société actuelle, cette société maudite où l'on peut voir un seul homme dépenser inutilement de quoi nourrir des milliers de familles, société infâme qui permet à quelques individus d'accaparer toutes les richesses sociales, pendant que l'on voit des cent mille malheureux qui n'ont pas seulement le pain — que l'on ne refuse pas aux chiens — et que l'on voit des familles se suicider faute d'avoir le nécessaire.

Ah ! messieurs, si les dirigeants pouvaient descendre parmi les malheureux ! Mais non, ils veulent rester sourds à leurs appels. Il semble qu'une fatalité les pousse, à l'instar de la royauté du dix-huitième siècle, à rouler dans le précipice qui les engloutira. Car malheur à ceux qui restent sourds aux cris des meurt-de-faim. Malheur à ceux qui, se croyant d'essence supérieure, se reconnaissent le droit de laisser croupir et d'exploiter ceux qui sont en dessous d'eux, car il arrive un moment où le peuple ne raisonne plus ; il se soulève comme un ouragan et s'écoule comme un torrent. Alors on voit des têtes sanglantes au bout des piques.

Parmi les exploités, messieurs, il existe deux sortes d'individus : les uns, ne se rendant pas compte de ce qu'ils sont et de ce qu'ils pourraient être, prennent la vie comme elle vient, croient qu'ils sont nés pour être esclaves et se contentent du peu qu'on leur donne en échange de leur travail ; mais il en est d'autres, au contraire, qui pensent, qui étudient et, jetant un regard autour d'eux, s'aperçoivent des iniquités sociales. Est-ce de leur faute à ceux-là s'ils voient clair et souffrent de voir souffrir les autres ? Alors ils se jettent dans la lutte et se font les porteurs des revendications populaires.

Messieurs, je suis un de ces derniers. Partout où je suis allé, j'ai vu des malheureux courbés sous le joug du capital ! Partout, j'y ai vu les mêmes plaies qui font verser des larmes de sang, jusqu'au fond des provinces inhabitées de l'Amérique du Sud où j'avais le droit de croire que celui qui était fatigué des peines de la civilisation pouvait s'y reposer à l'ombre des palmiers et y étudier la nature ! Eh bien, là encore plus qu'ailleurs, j'y ai vu le capital qui, semblable au vampire, venait sucer jusqu'à la dernière goutte de sang des malheureux parias.

Alors je suis revenu en France, où il m'était réservé de voir souffrir les miens d'une manière atroce. Ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Las de mener cette vie de souffrance et de lâcheté, j'ai porté cette bombe chez ceux qui sont les premiers responsables des souffrances sociales.

On me reproche les blessures de ceux qui ont été atteints par mes projectiles ; permettez-moi de faire remarquer en passant que, si les bourgeois n'avaient pas massacré ou fait massacrer pendant la Révolution, il est probable qu'ils seraient encore sous le joug de la noblesse. D'autre part, additionnons les morts et les blessés du Tonkin, de Madagascar, du

Dahomey, en y ajoutant les milliers, que dis-je, les millions de malheureux qui meurent dans les ateliers, dans les mines, partout où le capital pressure.

Ajoutons-y encore ceux qui meurent de faim, et tout ça avec l'assentiment de nos députés. A côté de tout cela, combien pèse peu ce que l'on me reproche aujourd'hui !

C'est vrai que l'un n'efface pas l'autre, mais en somme, ne sommes-nous pas en état de défense en répondant aux coups que nous recevons d'en haut ? Oh ! je sais bien que l'on me dira que j'aurais pu m'en tenir aux revendications par la parole ; mais que voulez-vous ? plus l'on est sourd, plus il faut que la voix soit forte pour se faire entendre.

Il y a trop longtemps que l'on répond à notre voix par des coups de prison, par la corde et par la fusillade, et ne vous faites d'illusion, l'explosion de ma bombe n'est pas seulement le cri de Vaillant révolté, mais bien le cri de toute une classe qui revendique ses droits et qui bientôt joindra les actes à la parole. Car, soyez-en sûrs, l'on aura beau faire des lois, l'on n'arrêtera pas les idées des penseurs ; de même qu'au siècle dernier toutes les forces gouvernementales n'ont pu empêcher les Diderot et les Voltaire de semer les idées émancipatrices parmi le peuple, toutes les forces gouvernementales actuelles n'empêcheront pas les Reclus, les Darwin, les Spencer, les Ibsen, les Mirbeau, etc., de semer les idées de justice et de liberté qui tiennent la masse en ignorance, et ces idées accueillies par les malheureux fleuriront en actes de révolte comme elles l'ont fait en moi — et cela jusqu'au jour où la disparition de l'autorité permettra à tous les hommes de s'organiser librement suivant leurs affinités ; où chacun pourra jouir du produit de son travail, et où disparaîtront ces maladies morales que l'on nomme préjugés ; ce qui permettra aux êtres humains de vivre dans l'harmonie, n'ayant plus comme aspiration que l'étude des sciences et l'amour de leurs semblables.

Je termine, messieurs, en disant qu'une société où l'on voit des inégalités sociales comme nous en constatons autour de nous — où nous voyons tous les jours des suicides causés par la misère, la prostitution qui s'étale à chaque coin de rue, une société dont les principaux monuments sont des casernes et des prisons — une société pareille doit être transformée le plus tôt possible, sous peine d'être rayée, dans le plus bref délai, de l'espèce humaine. Salut à celui qui travaille par n'importe quel moyen à cette transformation ! Voilà l'idée qui m'a guidé dans mon duel contre l'autorité, mais comme dans ce duel je n'ai que blessé mon adversaire, à lui de me frapper à son tour !

Maintenant, messieurs, quelle que soit la peine dont vous me frappiez, peu m'importe ; car regardant cette assemblée avec les yeux de la raison, je ne puis m'empêcher de sourire de vous voir, atomes perdus dans la matière, raisonnant parce que vous possédez un prolongement de la moelle épinière, vouloir vous reconnaître le droit de juger un de vos semblables.

Ah ! messieurs, combien peu de chose est votre assemblée et votre verdict dans l'histoire humaine à son tour est également bien peu de chose dans le tourbillon qui l'emporte à travers l'Immensité et qui est appelé à disparaître ou tout au moins à se transformer pour recommencer la même histoire et les mêmes faits, véritable jeu perpétuel des forces cosmiques se renouvelant et se transformant à l'infini !

---

Nous donnons les déclarations du compagnon Vaillant telles que les journaux les ont reproduites. Nous avons comparé les différentes versions, et réuni un texte complet. Si nous réussissons à trouver le manuscrit, nous le donnerons tel quel. Dès aujourd'hui, les camarades sont avertis que nous gardons la composition au cas où un groupe voudrait la faire tirer en manifeste.

---

# REVUE DES JOURNAUX

## De langue anglaise

I

De Bohême, un camarade a écrit à la *Freedom* une lettre très explicite sur la situation de la commune dans ce pays. Là, comme partout, sous la triple oppression de l'Etat, de l'Industrialisme moderne et de l'usure, les paysans ont dû promptement abandonner la plupart de leurs institutions et coutumes communales. Pourtant, ils en ont heureusement gardé quelques-unes ; ils sont restés fidèles à leurs habitudes de solidarité et d'assistance mutuelle. C'est même là ce qui leur permet de résister tant bien que mal aux tristesses et aux misères des jours présents.

« J'ai souvent vu — écrit le camarade — un cultivateur payer en labourant leur champ, tel tailleur ou tel cordonnier qui lui avaient rendu service. De même, en hiver, par les temps de froidure et de neige, chaque fermier prête, à tour de rôle, son chariot et ses chevaux, pour conduire les enfants aux écoles des villages voisins. Même aide mutuelle lors des incendies : chacun quitte son travail, quel qu'il soit, et se rend sur le lieu du sinistre, serait-ce à plusieurs milles de là ! Même coopération pour l'entretien des routes, etc., etc... Et pourtant, leur faut-il des lois pour les obliger à agir ainsi ? Que non. Mais un tel mépris accablerait celui qui s'y refuserait, que chacun s'y soumet.

« Tous ces gens-là, — dit encore le camarade — n'entendent rien ni à l'anarchisme, ni au socialisme. Mais, ils ont beaucoup à dire sur l'injustice qui les oblige à un travail pénible dont une aristocratie accapare tous les produits. L'Etat, ils ne le connaissent que comme une chose au nom de laquelle on leur extorque des impôts et des contributions, au nom de laquelle, encore, on leur inflige de lourdes amendes s'ils cultivent plus de trois pieds de tabac. Quant aux élections parlementaires, il y votent en tous points selon les ordres des prêtres. Ils savent aussi que s'ils expriment un peu haut leurs convictions aux oreilles des prêtres ou des mouchards toujours aux aguets, ils peuvent s'attendre à la prison.

De nos jours où les discussions vont leur train, au sujet du communisme anarchiste, beaucoup de personnes qui, pourtant, ne professent pas ces théories, admettent volontiers que les principes en sont honnêtes et justes. Mais, objectent-elles, le peuple est encore bien trop ignorant ; et il faudra de nombreuses années pour faire son éducation dans ce sens.

Pour moi, — conclut le camarade, — je suis né dans un village de Bohême, j'ai passé une grande partie de ma vie parmi ses habitants pauvres et ignorants. Après avoir beaucoup réfléchi à leur condition, à leurs coutumes et à leurs mœurs, j'en suis venu à cette conviction que, ce qui leur manque, ce n'est pas tant cette éducation que l'on objecte, mais seulement quelques petites explications.

D'ailleurs, je pense qu'ils se révolteront bientôt, car ils n'ont rien à perdre que leur pauvreté.

(*Freedom* de décembre 1893)

II

Désormais, le *Commonweal* publiera en quatrième page, sous la rubrique « La lutte du travail » une compilation de tous les faits et documents ayant rapport aux péripéties et aux phases de la vie du travail. Au camarade Mowbray (235 Edgware Road, London, W.) qui s'occupe spécialement de cette œuvre et en prend la responsabilité, devront être adressées toutes les communications.

III

Les ouvriers indigènes des mines de Witwatersrand, dans le sud africain ne sont pas d'aussi doux et paisibles esclaves que leurs frères blancs d'Europe. Le système de spoliation et de labeur cruel qu'ils enduraient les a conduits à se révolter. Plus de 2.000 des ouvriers de ce district où le travail se fait avec accompagnement de coups de pierres et de bâtons, — sans compter d'autres petits agréments — s'étant rebellés, ont mis à sac les usines et brisé le matériel. L'agitation s'est propagée à plusieurs autres centres miniers. Bravo ! c'est un exemple à suivre.

IV

Les lords de l'Amirauté viennent de recevoir une salutaire leçon. Puisse-t-elle leur servir d'exemple ! Ils avaient refusé aux esclaves des chantiers de Chatham de chômer le jour où devaient avoir lieu les assauts de boxe. Les ouvriers, au nombre de 3.000, passant par dessus tout refus, ont pris congé d'eux-mêmes. Voilà qui est bien fait !

***

*Commonweal* du 23 décembre.

LA PRESSE ANGLAISE ET L'ATTENTAT DU PALAIS BOURBON

En Angleterre aussi bien qu'en France, la presse bourgeoise prodigue volontiers à ses lecteurs les billevesées et les erreurs. C'est ce qu'il appert de diverses coupures du *Times*, du *Daily Telegraph*, du *Sun*, etc., insérées dans le *Commonweal* du 23 décembre. En tête des quotidiens de Londres, ni plus ni moins qu'en ceux de France, on a pu lire des titres comme : « Les anarchistes et leurs œuvres sanglantes ; » « Honteux exploits des dynamiteurs », etc., etc.

A tout ce bavardage, les demi-socialistes ont ajouté leurs hâbleries, clamant bien haut que le socialisme n'était pas l'anarchie — qu'il fallait ne pas confondre — que l'anarchie n'était qu'un parti de destruction, etc.

Le *Commonweal* a tôt fait de régler le compte de ces adversaires. Aux premiers, aux bourgeois dont l'occupation consiste à tromper le peuple, il montre le peu de portée de leurs vaporeuses élucubrations. Tout ouvrier qui a déjà — ne serait-ce qu'une fois — entendu parler d'anarchie, n'écoute pas la presse bourgeoise. Aux seconds, c'est-à-dire aux pseudo-socialistes, le *Commonweal* propose une discussion sur ce sujet : « Qu'est-ce que le vrai socialisme ? »

***

Le *Commonweal* parle aussi de Vaillant, mais d'une façon laconique. Son appréciation est très énergique : Nous savons, dit-il, — que, quelle soit la peine à lui infligée, Vaillant saura l'endurer sans trouble ni faiblesse. Car les hommes qui agissent d'après leur seule initiative, en pleine conscience de leur autonomie, ont leur vie entre leurs mains, et sauront toujours faire face aux condamnations.

***

Quant aux attentats, ce sont les conséquences naturelles du système actuel d'exploitation et de concurrence sans merci. — Leur cause, il faut la chercher dans la misère et dans la position injuste des travailleurs. Les vrais coupables, ce sont ceux qui n'ont rien fait pour prévenir ces injustices et ces misères : ils en subissent les conséquences.

***

## De langue Espagnole :

1893-1894. — Une année qui finit, une autre qui commence.

1893 est écoulé. Pour les uns, ce fut une année de jouissances, pour d'autres une année de misère, de faim, de tortures sans cesse renouvelées.

Voici 1894 : que nous réserve cette nouvelle année ? Evidemment la même situation : le bien-être, les joies du luxe, pour une poignée de privilégiés ; la souffrance pour la masse des travailleurs. Aux riches les festins et l'oisiveté dorée, aux pauvres les peines et le travail.

Nous, les opprimés, nous qui endurons la faim, le froid, le fardeau des labeurs atroces, dérisoirement payés, nous espérons pourtant quelque chose de ce nouvel an.

Nous serons, il est vrai, décimés par l'exploitation bourgeoise : la faim nous guette ; on nous réserve les geôles, les bagnes, les gibets et tous les instruments de torture ; nous savons qu'on

forcera à peiner comme des bêtes de somme pour arracher à nos exploiteurs, comme par charité, un misérable morceau de pain : oui, tout cela nous le savons. Mais aussi nous avons la ferme conviction que la lutte pour l'émancipation de l'homme sera plus énergique, que la révolte s'étendra sur les deux mondes, que les actes de révolte, individuels ou collectifs iront toujours se multipliant, que nos idées se propageront avec rapidité, prenant possession du cerveau des prolétaires, et qu'enfin nous verrons apparaître l'aurore de la triomphante anarchie.

Chaque année qui s'écoule est un pas de géant vers le triomphe de la Révolution : chaque année qui s'achève est une étape nouvelle parcourue qui nous approche du règne de l'illimitée liberté, sans ingérence d'un pouvoir inique et pervers, de l'égalité dans les conditions de vie, de la solidarité, de la fraternité entre tous les êtres humains.

L'année qui vient de passer nous laisse d'inoubliables souvenirs : les uns, attristants à cause des héros que nous avons perdus, des victimes qui ont succombé, du grand nombre de compagnons qui ont souffert et souffrent encore dans les prisons et les bagnes capitalistes ; les autres, joyeux à cause des triomphes obtenus de la propagande effectuée, des actes virils réalisés.

Pour l'année que nous entamons, si nous prévoyons des persécutions et des souffrances, nous espérons aussi de plus grands et décisifs triomphes.

« *El Despertar* » (New York, 1er janvier)

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

*Les quotidiens ont clamé à tous les échos, cette semaine, la saisie du livre de* GRAVE, **la Société mourante et l'Anarchie**. *Ça se fait très sommairement. Au mépris de la loi, qu'il est tenu cependant de respecter, un individu sanglé d'un chiffon tricolore vole 1 500 exemplaires. Il n'en est que ça. Ses chefs le félicitent de son dévouement, et la bête bourgeoise trouve le procédé tout naturel. Soyez un militant, écrivain de valeur, dialecticien serré, pressant, irréfutable : joignez à ces qualités une vie toute de loyauté et de sacrifices pour l'idée, on vous fourre au bloc : ce pendant que les gredins arpentent le boulevard en toute liberté.*

***

Paris. — La voici revenue, sur l'eau, pas sur le bouillon, la fameuse *viande à militaires*. On leur sert, aux défenseurs de *la patrie* ! ! !... des rebuts qu'on n'oserait pas abandonner aux mendigots et aux rentiers du bureau de bienfaisance. Sur quoi, la presse bourgeoise pousse les hauts cris, et réclame une enquête, des réformes, etc... afin que les esclaves en uniforme soient mieux sustentés. Ah ! ça, et *l'honneur* de servir sous les drapeaux, est-ce que ça ne suffit pas pour leur insuffler l'héroïsme ? S'il faut encore les engraisser, on se demande où l'on s'arrêtera dans la voie des dépenses obligatoires.

***

Pour une fois, Lombroso, le savant maniaque qui voit partout des criminels, a trouvé la note juste. Il dit, dans une lettre au *Figaro* : Le meilleur remède (contre la crise actuelle) ce serait un meilleur traitement des malheureux, pour ne donner pas de prise à des réactions justes.

Le pire de tous les remèdes serait certainement la violence et la cruauté de la répression, ainsi qu'on fait en France. Et voilà justement celui qu'emploient nos gouvernants féroces : cherchez du côté des gens au pouvoir, c'est par là que vous aurez chance de trouver vos fameux criminels-nés.

***

Du *Figaro* :

Le gouvernement s'est ému de la proposition de M. Gauthier de Clagny, relativement au vote obligatoire. Il estime que l'initiative d'une telle proposition doit lui appartenir. Aussi les ministres ont-ils résolu de devancer l'honorable député et d'élaborer un projet imposant également à l'électeur l'obligation du vote, mais avec des dispositifs différents.

Le projet gouvernemental admet quatre manquements successifs, auxquels il applique les quatre pénalités suivantes :

1. La première fois : le délinquant est déclaré *non votant*, et notification de cette nouvelle qualité lui est faite par voie d'huissier ;

2. La seconde fois : le délinquant devra conjuguer vingt fois le verbe : *J'ai refusé de remplir mes devoirs d'électeur sans excuse valable* ;

3. La troisième fois : il sera condamné à porter dans le dos, pendant toute la durée de la législature en cours, un écriteau avec ces mots : *J'ai refusé de voter comme les autres* ;

4. La quatrième fois : il sera inscrit d'office sur la liste du jury de la Cour d'assises dans le procès des anarchistes.

Le gouvernement espère, grâce à ces vigoureux moyens de répression, parvenir à augmenter dans des proportions considérables le nombre des votants. Tel n'est pas notre avis. On n'arrive à rien de bon avec la violence.

Il nous semble, au contraire, que si, dans chaque section de vote, les opérations du scrutin étaient conduites par de jeunes femmes aimables, il y aurait beaucoup moins d'abstentions et les majorités seraient plus compactes.

***

Saint-Etienne. — Les policiers tiennent en ce moment le record de la bêtise. A-t-on assez fait de mystère et de scandale à propos de ce prétendu sceau de l'alliance anarchiste ? Les malins de tout poil et de toute provenance riaient du bon tour joué aux camarades : on allait cornant aux oreilles du bourgeois affolé que les anarchistes formaient une vaste association de malfaiteurs : on avait découvert le sceau : trente mille arrestations étaient imminentes ; finalement, paraît-il, on l'a retrouvé pour les besoins de la cause. Mais les policiers ne sont pas contents : en haut lieu on leur a fait savoir qu'il n'était pas permis d'être si maladroit, qu'on serait disgracié, etc. C'est bien fait, on n'est pas si bête !

## Espagne

On a été un peu étonné de voir avec quelle facilité les anarchistes récemment arrêtés faisaient des aveux complets. On sait maintenant de quelle façon on opérait pour arracher des renseignements à Codina, Cerezuello et à leurs compagnons.

Les anarchistes sont mis dès leur arrestation, au régime de la morue et du pain *sans eau*. Au bout de quelque jours de ce régime ils sont tourmentés par une soif dévorante. On les amène alors devant le juge d'instruction qui a devant lui, sur son bureau et bien en évidence, une carafe d'eau et un verre. L'effet est irrésistible.

Le prisonnier se précipite instinctivement vers la carafe, mais les gardes le retiennent de force. Le juge dit alors : « Si vous me dites la vérité, si vous avouez tout, cette carafe vous appartient et on vous en donnera même une autre ; mais si vous n'avouez pas, si vous ne dites pas la vérité, on continuera à vous donner du pain et de la morue sans eau. »

Le malheureux anarchiste, torturé par les souffrances effroyables que la soif lui fait endurer ne résiste plus. Il se met à tout raconter afin de pouvoir faire cesser la soif qui le tourmente.

Cette réédition du supplice de Tantale, avec la morue en plus, ne manque pas de barbarie et méritait d'être signalée.

## Etats-Unis

La situation générale aux Etats-Unis est désastreuse : l'on s'attendait bien que tôt ou tard nous descendrions au niveau européen, l'évolution s'est accomplie plus vite qu'on ne pouvait le prévoir et nous avons ici une situation identique à celle de Londres. Une extrême misère coudoyant l'opulence extrême et comme le machinisme est à ce que je crois plus fort, plus développé que n'importe où, la crise ne cessera pas, au contraire, elle s'empirera et d'ici une couple d'années, ce ne sera pas 3 millions de sans travail que l'on comptera, mais plus de la moitié de la population sera réduite à la misère complète. Pensez, rien que l'industrie minière et celle du coton, ces deux branches seules, verront 300 000 de bras remplacés par les machines qui sont déjà en fonction de ci et de là et la concurrence forcera leur entrée dans toutes les mines, dans tous les champs dans un bref délai. Comment alors pourvoir aux besoins des crevés de faim ? Ce sera impossible et si les masses ne sont pas imbues de leurs droits s'ils ne considèrent pas toutes les richesses sociales comme leur appartenant, elles tomberont comme des mouches.

Ceci est-il à redouter ? Je ne le pense pas. La situation elle même aide à la prorogation du socialisme et comme la population est peut-être la plus intelligente du monde entier et surement la plus instruite, du budget de l'instruction pour chaque Etat égale celui de la France toute entière, l'évolution socialiste s'opérera rapidement et nous serons ici à la hauteur des événements. Les trades unions comprennent un nombre grossissant de socialistes, le congrès qu'ils ont tenu récemment ici a été ouvert par un discours sinon anarchiste du moins, produit par un des nôtres, Henry D. Loyd, un millionnaire. Il leur a démontré l'inanité des secours aux sans travail toujours augmentant et a conclu au communisme. Il a été vivement applaudi et tous les délégués à l'exception de 3 ont voté l'impression de son discours par 20 000 exemplaires.

Il y a ici le Sunset club composé en majorité par des socialistes bourgeois. L'ordre du jour pour leur dernier meeting était. Que faire pour des sans travail ? Le président a ouvert la séance en disant que si nous ne pouvons résoudre la question à l'ordre du jour, il en viendra une autre question. Que feront les sans travail de nous, » et comme la première question n'a pas été résolue, reste la seconde. Comment va-t-elle se résoudre ? Assurément par la force, si c'est nous qui sommes les plus forts. Que ferons-nous de notre victoire. Comment utiliserons-nous notre triomphe. C'est la une étude à faire d'avance. Préparons-nous, l'heure s'approche. Ne laissons rien d'imprévu autant que possible. Préparons l'avenir.

Que vous dirais-je de la situation, tout est au plus mal.

La misère est indescriptible, et les drames de la misère que signale la presse capitaliste sont incalculable. Dans le but d'apaiser et atténuer les effets désastreux de cette crise, dans la plupart des villes, il s'est constitué des comités pour la distribution de secours aux infortunés.

Cette situation avait été, un bon prétexte pour quelques-uns de nos amis à New-York dans le but d'agiter la masse, lui faire toucher du doigt, le but qui la blesse, et en outre lui montrer son droit à la vie. Les plus vaillants, Emma Goldman et autres, ont été emprisonnés, depuis tout est au calme plat.

Les anarchistes ne peuvent guère se réunir sans avoir le monde policier à leurs trousses, et pendant ce temps, le peuple se meurt de faim.

Le nombre d'ouvriers sans travail est d'environ 5 000 000. Chicago en a, au plus bas, 200 000 pour son propre compte.

Les nombreuses faillites financières, ont conduits, aux faillites industrielles et commerciales ceci conduisant à cela.

Toutes les branches de l'activité se trouvent encore paralysées, et rien n'indique une reprise, avant que le stock considérable qui a été accumulé, ne soit écoulé.

Comme en 1787, en France, des bandes affamées, parcourent le pays, de là la création de ces sociétés pour la distribution de secours, car les malheureux commencent à prendre la louable coutume de se servir, et c'est ce que nos bourgeois veulent à tout prix empêcher, en organisant la charité, où de bonnes dames et non moins bons messieurs donnent aux infortunés de la fortune, les miettes qui tombent de leur table.

Une des principales cause de cette situation insolide, est la concentration des moyens de production, entre les mains de quelques-uns.

En Europe vous ne pouvez vous faire une idée de cette centralisation, et si une révolution ne venait bientôt y mettre arrêt, avant peu, un syndicat capitaliste, nous gouvernait politiquement et économiquement.

Il n'en sera rien, car le nombre des révoltés augmente tous les jours.

### Hollande

Les Comités de plusieurs Associations ouvrières d'Amsterdam avaient convoqué, vendredi dernier, au local *Constantia*, un meeting de protestation contre les agissements de la police, lors des manifestations du second our de Noël. La salle était archi-comble et plusieurs meneurs socialistes ont pris successivement la parole.

Fortuyn et Kol se sont déchaînés avec plus ou moins de violence contre les agents de la police, « cette lie de la population », et contre les « froids scélérats » qui les lâchent sur le peuple affamé, réclamant hautement le droit au travail. Geel, parfaitement rétabli, a prêché le calme dans la fermeté. « Nous avons juré de marcher à votre tête, a-t-il dit aux « sans travail » suivez-nous donc! » Mais le clou de la séance a été le discours de Domela Nieuwenhuis, renchérissant de vigueur sur les orateurs prolétaires qui l'ont précédé et suivi.

« Le temps est venu, s'est-il écrié, le temps où, à côté du pauvre hâve et blême, on peut voir le riche pâle et tremblant d'angoisse. Ce n'est point dans les palais qu'on se trouve sur des roses! Partout la réaction s'organise. L'Italie affamée est debout. Sur tous les points on fait la chasse aux socialistes. La société n'est plus nulle part basée sur l'ordre et sur le droit, mais sur la seule violence! Pour le travailleur, qui commence à y voir clair, il n'y a de salut que dans lui-même, car il n'y a pas à compter sur les législateurs conservateurs de privilèges et d'abus.

« La preuve éclatante que le socialisme gagne du terrain, c'est le renfort apporté aux corps de la police et de la gendarmerie, stipendiés pour courir sus au peuple et enrayer sa marche en avant. Mais cette marche a commencé, puissante, irrésistible. Elle broiera tout sur son passage, les plats valets de la tyrannie comme les brigands du capitalisme et de l'autorité. On peut étouffer la parole, on n'enchaîne point le libre esprit. Le prolétariat est réveillé, et le combat s'annonce, implacable et sans merci. Chaque coup de sabre des policiers, chaque martyr ouvrier avance l'heure de la victoire! »

## MÉLANGES & DOCUMENTS

### LES IMPOTS EN ITALIE

D'un journal suisse, la *Gazette de Lausanne*, nous extrayons des détails *significatifs* sur la situation en Italie. Après avoir établi qu'une famille d'artisans de Florence, qui gagne 2,380 francs par an, paie 565 francs 63 c. d'impôts, ce journal ajoute :

Nous avons calculé les impôts qui grèvent le budget de la famille d'un manouvrier habitant la Romagne.

Le manouvrier dont il est question a gagné dans une année 586 lires et 72 centimes. Il a acheté 7 hectolitres de blé, et, comme le blé est frappé d'un droit de 5 fr. par 100 kilog., c'est à peu près 26 fr. que le manouvrier a payés de ce chef, partie au gouvernement, partie aux gens qui jouissent de cette protection des droits de douane. Il a acheté aussi 7 hectolitres de maïs, et sur cette quantité il a payé une somme de 5 fr. Il n'a rien payé pour le vin... parce qu'il n'en a pas bu. Autrement, il aurait payé un impôt, lequel, dans les communes dites *ouvertes*, ne grève que le pauvre qui achète le vin au détail.

Le manouvrier consomme 1 kilogramme de sel par semaine. Il le paye 35 centimes au gouvernement, qui, en déduisant le coût du sel, a réalisé, sur la consommation de l'année, un bénéfice de 15 fr. 60. Pour s'éclairer, notre manouvrier achète pour 20 centimes de pétrole par semaine, soit pour 10 fr. 40 par an; sur cette somme, le gouvernement perçoit 7 fr. 10. Enfin, pour s'habiller, cette famille a dépensé dans l'année 15 fr. 25, et, sur cette somme, grâce à la protection douanière, on lui a pris 3 fr. à peu près.

En tout, faisant la somme, on trouve que ces pauvres gens ont payé au gouvernement et aux personnes qui jouissent de la protection 57 fr. 90, soit presque le *0 0/0* de leur gain annuel. Il faut noter que dans les communes dites *fermées*, où il y a un octroi, on paye des impôts bien plus lourds que dans l'exemple que nous venons de donner.

Plus loin, la *Gazette de Lausanne* décrit de la manière suivante la misère des populations italiennes :

Dans les petites communes siciliennes, le peuple est réduit à manger du pain fait en mêlant presque un tiers de *terre* à la farine. Dans *les riches* plaines de la Lombardie, le peuple doit se contenter, pour sa nourriture, de la *polenta*, faite avec de la farine de maïs. Et les plus pauvres ne peuvent même pas y ajouter le sel, qui est pourtant *indispensable à l'être humain*. On voit les enfants, s'ils parviennent à pénétrer dans la cuisine de quelques bourgeois, voler le sel et le manger à pleine main.

C'est une grande injustice que tout un peuple doive endurer de telles souffrances à cause de la *mégalomanie d'un petit nombre d'individus*.

(*Petit Journal*, 14 janvier 1894.)

***

### COMMENT ON EST SOIGNÉ A PARIS

Ce qui suit est absolument vrai. Je ne nomme pas l'hôpital — hospice — maison de santé — où le fait s'est passé? Je dirai seulement qu'on y a des chambres payantes, et très cher, et que la maison est sous la surveillance des plus hautes autorités parisiennes.

Donc une jeune dame, fort malade à la suite d'un accident, est amenée dare dare en la maison en question. Le médecin l'examine et paraît inquiet. Peut-être sera-t-il nécessaire de faire une opération. Cependant on attendra vingt-quatre heures et on fera une tentative pour l'éviter. Aussi la malade prendra une certaine dose de belladone, en six pilules, à ingurgiter toutes les deux heures. Le médecin reviendra le lendemain matin voir si l'opération chirurgicale est indispensable.

Bon. La malade attend ses pilules. La journée se passe. Elle les réclame. On lui dit qu'elles ne sont pas prêtes. Elle patiente. Vient le soir. « Mes pilules! » Que voulez vous? La pauvrette ne tient pas du tout à être chirurgiquée. L'infirmière lui apporte alors une pilule. Bien. C'est la première, les autres suivront. Oui, mais les heures s'écoulent. Pas de seconde pilule. Réclamation. L'infirmière déclare alors que la première pilule contenait la dose entière de belladone. « Comment! celle que je devais absorber en douze heures? C'est comme cela! » Mais c'est de l'empoisonnement! En tous cas, si le chirurgien décide l'opération, il faudra qu'il sache ce qui s'est passé.

Le bonheur a voulu que la nature ait opéré toute seule. Car vous devinez bien que la pilule était simplement de mie de pain. Sans doute M. le pharmacien était sorti!... Bref, avec quelle joie la malade apprend qu'il est inutile de la charcuter! Et le médecin s'est applaudi de l'efficacité de son traitement.

Si je disais tout!... On casse une sonde dans le corps de la malade. « Bah! dit l'interne, ça sortira tout seul!... »

N'est-ce pas qu'on est bien soigné à la maison X... Et dire que la jeune femme en a réchappé. Elle peut dire qu'elle a l'âme chevillée dans le corps.

(*Le Radical*)

UN PARISIEN.

***

### LA CIVILISATION FRANÇAISE EN AFRIQUE

C'était en 1885. L'armée française allait porter la civilisation en Afrique et rétablir l'ordre entre les peuplades ennemies. Mais qui soutiendra-t-elle? Yourah ou Bokary? Le hasard voulut que ce fût le roi Yourah, père de Dinah-Salifou.

Voilà donc nos soldats partis en guerre pour assurer la paix. Ils encadrent fortement les troupes du roitelet africain, tandis que nos canonnières bombardent la capitale de Bokary. Puis, la victoire était certaine et l'ennemi en déroute, on donne le signal de l'assaut.

Mais laissons la parole au docteur Vigné d'Octon, député de l'Hérault, qui fut témoin de ce beau fait d'armes comme médecin de la marine (1).

« Là, j'assiste au plus horrible spectacle qui se soit jamais reflété en des prunelles de *civilisé*. Certes, en ma qualité de médecin, je suis moins que tout autre sensible aux terrifiantes visions de la mort; pourtant ce qui s'étale sous mes yeux me paralyse et me glace.

« Le village étant pris et Bokary tué, les troupes blanches ont gagné le bord, et il ne reste plus sur les décombres que les auxiliaires de Dinah-Salifou. O la triste, la lugubre, l'épouvantable besogne que ces gens-là accomplissent, une écume de plaisir aux lèvres! L'un d'eux, en ricanant, éventre une femme mourante et s'amuse à lui casser les dents sous ses talons; un autre émasculé voluptueusement une sorte d'Hercule qui râle encore, et les deux bras carbonisés demandent grâce; un troisième va deci delà, piétinant tous les cadavres avec une indicible frénésie, et plongeant la lame de sa zagaie dans tous les yeux où brille un dernier éclair d'agonie.

« Celui-ci entortille de sanglants intestins le canon de son fusil, et son voisin s'acharne à vieille dont la maigre carcasse palpite.

« Ils vont, pris d'une atroce rage, rechercher les mourants et leurs loques flottantes les font ressembler à des oiseaux de proie. D'ailleurs, des nuées de vautours et de corbeaux voltigent autour d'eux et, par des croassements très doux, manifestent leur joie de cette besogne qui leur prépare des festins de cadavres déciquetés et dépecés.

« Je vois une fillette de six à sept ans dont le corps a été tranché en deux parties égales, et auquel les coups anatomiques de nos amphithéâtres font des tronçons, un enfantelet de frère sans doute, couché, son petit crâne aplati comme un fromage, et j'aperçois, se tendant vers eux, les bras rouges et raidis d'un cavavre gisant, le ventre ouvert, une marmelade de viscère.

(1) *Au pays des fétiches*.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Le compagnon Cappellaro ayant quitté la colonie Cécilia prie ceux qui veulent correspondre avec lui d'écrire à Curitiba, Parana, Brésil.

Il recevra volontiers toutes publications anarchistes.

Libertaire. Bruxelles. — Envoyez à l'adresse de l'*Administration de la Révolte*.

Très prochainement *grande Conférence* publique organisée par les Libertaires de Paris, salle du Commerce, 94, Faubourg du Temple.

Cette conférence sera donnée par le compagnon Georges Brunet.

*N.-B.* — Un avis ultérieur fera connaître la salle définitive.

Les lois sont faites pour être violées, c'est entendu. Violées par ceux-là même qui les votent et par les sous-ordres qui les appliquent. Cette semaine, on a saisi en diverses localités, des numéros de la *Révolte* saisi, c'est trop peu dire, volé! La loi ne permet cependant pas cette fantaisie policière et nos correspondants feront bien de réclamer. En ce moment, nous établissons un dossier des exploits de la police: quand il sera de grosseur raisonnable, les cambrioleurs officiels peuvent être assurés que l'affaire ne sera pas *classée*.

## PETITE CORRESPONDANCE

Un compagnon italien offre d'occuper, à bon prix, un camarade typographe. Ecrire à la Revue.

E. Darnaud. — Nicolet. « l'Harmonie » (Marseille). « La Mistoufe », E.-H. Tavel, à Londres, avez-vous reçu Le Paria? répondre.

H. Z. — Je ne connais pas ces deux compagnons.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1,695 fr. 90.
Un camarade parisien 10 fr.
Un copain et sa compagne 2 fr.
Un compagnon 5 fr.
Un compagnon 1 fr.
Un compagnon 1 fr.
Total : 19 fr.
Total général : 1,714 fr. 90.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 988 fr. 61.
Pour la compagne Vaillant : les copains du 12e : 1 fr.
Un humain, Roanne, 3 francs. — Francois 1 fr. — Ernest 0 fr. 50.
Total : 11 fr.
Total général : 999 fr. 11.

*Le Gérant-Imprimeur* : J. BILLOT.
PARIS. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNÉE, N° 20 — DIX CENTIMES — DU 27 JANVIER AU 3 FÉVRIER 1894

L.L.S.G. COLLECTIF LIGO FEDERL

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## La Déclaration de Vaillant

On a lu le procès de Vaillant, et les plus indifférents parmi les bourgeois, les moins sensibles d'entre eux, ont du être frappés de ce passage de sa déclaration dans le quel Vaillant a parlé des motifs qui poussent l'ouvrier à se révolter contre la société entière. Ceux d'entre eux qui n'ont pas perdu la capacité de réfléchir, et qui n'ont médité ce passage, devront comprendre toute l'absurdité de la campagne féroce, engagée en ce moment contre les anarchistes par les réactions réunies. Il avait été, en effet question un moment de faire un traité d'alliance entre tous les gouvernements pour l'extradition des anarchistes sur une simple demande de la police de n'importe quel pays. Le journal officiel du cher allié de la France, le tzar Russe, annonçait déjà à l'avance que le tzar est prêt à conclure cette alliance internationale, quel que soit le gouvernement qui en prenne l'initiative ; l'assentiment du tzar était acquis d'avance. L'Angleterre ayant refusé d'y adhérer, le projet a été abandonné pour le moment, mais on essayera d'y revenir plus tard. D'ailleurs, si l'alliance entre gouvernants n'est pas encore établie a ce point, elle existe de fait, et les procédés « russe » que l'on a mis en pratique en France reçoivent l'approbation morale des réactionnaires de l'Europe entière.

Triomphent ils pour cela? Non : décidément non. Ils restent obsédés : un trouble vague les saisit, et, tout en défendant des mesures draconiennes — à chaque pas on les entend se poser cette autre question : — « A quoi bon ? »

La déclaration de Vaillant ne les aura certainement pas rassurés. Le travailleur hait son exploiteur. Il le hait d'autant plus qu'il a été trompé par lui dans ses espérances. Il le hait comme exploiteur, et il le hait encore comme jongleur politique — comme trompeur, qui a d'abord fait croire a l'ouvrier qu'il s'intéressait à son sort, et ensuite ne s'est intéressé qu'au Panama.

Certainement, des milliers et des milliers de travailleurs restent indifférents, a dit Vaillant ; et c'est cela qui cache aux yeux la vraie situation. Certainement des milliers d'entre eux ne pensent qu'aux petites choses de la vie quotidienne. Mais il y en a quelques uns, parmi les millions, qui ont compris leur situation atroce dans la société actuelle, — les bourgeois eux même les ont éclairé la dessus, et cela suffit pour que les actes, comme celui de Vaillant, se produisent, que peut y faire la réaction ? — — Ceux même qui crient « SUS aux anarchistes » s'empressent de le reconnaitre, et constamment, dans un même numéro de chaque journal réactionnaire on lit dans une colonne, la demande de poursuite féroce, et dans l'autre, l'aveu que ces poursuites, n'aboutiront qu'à envenimer la lutte,

« Puisque ce n'est pas une organisation », disait l'autre jour un journal réactionnaire anglais, — « puisque ce n'est pas une organisation qui fait accomplir, ou qui commande ces actes, — qui peut y faire la répression ? Et puisque ceux qui les accomplissent ont fait leur compte avec la vie, et portent sur eux-mêmes le poison ou le revolver pour se suicider, ce n'est pas la peur de l'échafaud qui les retiendra » — Et ils auraient pu ajouter que si Vaillant, aimé à la folie par sa femme et adorant son enfant, va frapper les gouvernants sans aucun espoir de sauver sa tête, — que dire alors de ceux qui n'ont même pas la joie de l'attachement personnel pour les retenir à la vie ? S'ils étaient logiques, ils auraient dû conclure : « C'est à l'ensemble des conceptions du travailleur sur la société, qu'il faut s'en prendre. Et tant que la société restera ce qu'elle est, il n'y aura rien de fait ».

---

— « Mais ce n'était qu'un député » répondait Vaillant quand on lui reprochait au tribunal les blessures qu'il avait causées.

Et le correspondant d'un journal anglais, — une personne très hautement estimée dans les cercles gouvernementaux français, — ajoutait : « Et ces mots, *ce n'était qu'un député*, revenant continuellement dans la bouche de Vaillant, résumaient les haines que le travailleur a vouées à ceux qui lui ont tant promis, et qui ont causé tant de souffrances dans les familles par leur aventure tonkinoise et tant de malheurs par leur Panama ». — Il y a des mots qui tuent !

Ainsi, jusque dans le camp bourgeois on commence à comprendre que les actes récents révèlent quelque chose, dont ni les jouisseurs, ni même les socialistes absorbés de questions économiques et politiques ne s'étaient pas aperçus.

C'est l'individu, l'homme, l'être humain qui se révolte dans la classe ouvrière.

Avant c'était une classe qui luttait pour augmenter son bien-être, soit par les moyens légaux, soit par la révolte. Et les bourgeois de nous lancer ce reproche :

— « Votre socialisme, vos grèves, ne sont qu'une question du ventre, d'appétits non satisfaits, pour les travailleurs ».

Eh bien, aujourd'hui, c'est l'être humain qui réclame sa part d'homme libre dans la société, et quand on la lui refuse, se révolte seul, contre tous ses oppresseurs en bloc. Voilà ce que Moore, ce que Vaillant viennnent de déclarer. Et c'est ce qui fait leur force.

Si le républicain des temps de Louis-Philippe n'avait été mû que par une haine abstraite de la royauté, il y aurait bien eu des luttes politiques dans la presse ou dans la Chambre, mais on n'aurait pas vu ces dévouements qui poussaient la jeunesse républicaine à se sacrifier pour attenter, pendant quinze années de suite, contre la vie du roi bourgeois.

Mais *tout* révoltait alors le républicain sincère. Et l'orgie d'enrichissement acclamée par Guizot, et la présence de ce gros bourgeois qui patronisait les dépravateurs de la conscience publique, et tout le train de la vie sous la monarchie bourgeoise, et toute l'atmosphère que l'on respirait. Alors ceux qui étouffaient dans cette atmosphère sacrifiaient leur vie pour aider les autres à secouer la torpeur morale qui les envahissaient.

---

Il en est de même en ce moment pour la jeunesse ouvrière. Elle aussi suffoque dans son atmosphère ; elle n'en peut plus.

Jamais, sauf pendant l'époque de la Grande Révolution, on n'a dit de si belles choses au travailleur. Jamais on n'a tant fait pour réveiller en lui l'espoir d'un meilleur avenir et la confiance dans la possibilité de le réaliser.

La science lui a dit : — « Tu peux tout. Ose seulement ! Savoir, c'est pouvoir. Il n'y a que ton ignorance qui te tienne sous le joug ». Et il a voulu apprendre, savoir. Mais l'ogre du capital lui a bientôt crié : « Halte-là ! je t'enseignerai ce qu'il te faut pour que, machine vivante, tu produises plus, mais tu n'iras pas plus loin ! Pour d'autres, pour mes enfants, les grandes jouissances de la science et de l'art ». S'il avait seulement pu lui empêcher en même temps de ne pas les entrevoir. Mais il n'a pas pu cela ; l'ouvrier — un sur mille, peut être, mais cela suffit — les a entrevues. Il en a senti la beauté, il les a voulues... Que fait en ce moment Vaillant dans sa cellule de condamné à mort ? — Il cherche à résumer ce qu'il a pu acquérir de savoir, ce qu'il a médité. Il résume sa philosophie de prolétaire, dont l'académicien rira, peut être, mais qui — Renan l'aurait certainement dit — est plus profonde que celle de l'Académie, puisqu'elle est la philosophie de l'homme de peine.

C'est de ces philosophies, exposées par fragments, par des données du peuple, que se sont composés les écrits qui, de Perse, des Indes, de Judée, ont remué les cœurs du monde entier, malgré toute leur incohérence, mais fortes de leur profondeur *humanitaire*, qui parlait aux cœurs des souffrants s'inquiétant peu de ce qu'en penseraient les satisfaits.

---

Voilà pourquoi, le jour même où Vaillant lisait sa déclaration, on publiait des extraits d'un nouveau livre de Tolstoï dans lesquels on pouvait lire, *presque dans les mêmes termes que ceux de Vaillant*, même pensée : les travailleurs *doivent* haïr les riches, les riches eux-mêmes le leur ont enseigné, et les riches leur paient

de la même monnaie, tandis que tous, jusqu'au plus réactionnaire d'entre eux, *savent* que la haine du travailleur n'est que trop juste. *L'homme* DOIT se révolter dans l'ouvrier, et il se révoltera, et toutes les persécutions du monde n'y pourront rien, parce que, le persécuteur sait lui même qu'il est dans le faux.

Tout ce que la réaction pourrait, ce serait de provoquer des haines encore plus profondes, d'ajouter de nouvelles souffrances à celles qui sont déjà inévitables.

Vaillant athée et terroriste, Tolstoi chrétien et opposé à l'usage de la force, parlant le même langage dès qu'ils viennent à apprécier les faits actuels, — quelle plus éclatante condamnation des infamies du jour aurait-on pu imaginer?

## LA VÉRITÉ

L'homme qui le premier s'appropria une parcelle de terrain, que cette appropriation fût violente ou le fait d'un long séjour constituant ce que plus tard on nomma « droit acquis », cet homme devint du coup un ennemi déclaré de la vérité, car jouissant dès lors d'un privilège, il eut tout intérêt à étouffer dans le principe toute chose susceptible de faire entrevoir à ses semblables le caractère usurpatoire de sa spoliation.

Tous ses efforts se concentrèrent donc à maintenir par n'importe quels moyens tout mensonge pouvant en apparence légitimer son acte et à entretenir le plus possible l'ignorance et l'erreur, auxiliaires de l'obéissance. Il dut, à cet effet s'associer d'autres individus qu'il fit bénéficier dans une certaine mesure de certains avantages, ou se liguer avec quelques imitateurs intéressés comme lui à l'obstruction de la vérité.

Dès ce jour, l'autorité était constituée.

L'histoire de l'humanité n'est que l'histoire de la longue lutte soutenue par le privilégié en vue de perpétuer chez le spolié l'inconvenance de l'injustice dont il est la victime.

Passez en revue toutes les oppressions, toutes les persécutions dont la tradition nous a légué le souvenir, et vous y trouverez toujours la même cause, cette préoccupation d'assurer le règne du mensonge, cette horreur jalouse de la vérité.

Chacune des étapes parcourues, marquée du sang d'une révolution fut un acheminement vers un degré supérieur de vérité.

A chaque convulsion, les privilégiés de l'époque, dépossédés en tout ou en partie, furent, il est vrai, immédiatement remplacés par d'autres privilégiés. Mais tout simplement parce que ces intrigants avaient, au cours de la lutte, pris l'engagement, si le pouvoir leur était confié, de faire triompher la Vérité.

Sans doute l'idéal de vérité varia suivant les temps, mais seulement dans sa forme. Le fond en resta constant.

Toujours, l'aspiration de l'humanité fut l'affranchissement de l'individu et l'amélioration des conditions de son existence.

Jamais, au grand jamais, une révolution ne se fit sous une autre impulsion. Les prétextes furent divers, mais l'espoir resta toujours le même, et la foule insurgée ne désarma que, ou vaincue par une force supérieure, ou lorsqu'elle crut avoir assuré un état politique ou social susceptible à ses yeux de réaliser ces désidérata.

Que si la condition *sine qua non* de cet affranchissement et de cette amélioration ne parut pas toujours être la reprise pure et simple du sol illégitimement accaparé, chaque fois, cependant, une parcelle de cette vérité fut mise à jour, dénaturée sans doute plus tard et à leur profit par les hommes chargés de la réaliser.

Mais, si d'une part, les efforts de la masse eurent pour but de faire rendre gorge aux privilégiés, d'autre part, ceux-ci, après chaque secousse, s'occupaient de profiter des avantages passagers qui leur avaient été provisoirement attribués et d'affermir leur autorité pour retarder le plus possible un nouveau soulèvement.

C'est ce que les dirigeants de toutes les époques appelèrent maintenir l'ordre.

Au nom du maintien de l'ordre, ils ne firent que consacrer chaque fois plus solennellement le désordre, fruit de la spoliation primitive.

Cet antagonisme entre l'autorité et l'humanité ne pourra cesser que lorsque cessera l'injustice première, lorsqu'il sera fait retour à tous des richesses détenues par quelques-uns, lorsque la Vérité luira tout entière et sera comprise par la masse.

Dans ce duel immémorial entre voleurs et volés, on veut nous persuader que les torts sont du côté des volés qui réclament leur dû. Evidemment, c'est le lapin qui a commencé!

Tout homme qui élève la voix pour enseigner aux ignorants la vérité, pour leur signaler la cause de leur misère, tout homme qui s'insurge contre la violence organisée et légalisée qu'on veut nous faire prendre pour de l'ordre, est immédiatement appréhendé, honni, emprisonné et, si possible, supprimé. Et depuis tant de siècles, l'erreur s'est si profondément infiltrée dans le sang des foules asservies que celui qui proteste contre le désordre est cependant considéré comme ennemi de l'ordre.

Toutefois, chaque goutte de son sang versé vient s'ajouter à l'humus fécond où s'alimente l'arbre vivace de la Vérité, que n'ont pu étouffer qu'en apparence des siècles de mensonge, mais dont les rameaux se développent en dépit de toutes tortures, opiniâtrement.

Faites en donc votre deuil, vous dirigeants, qui avez recours à la calomnie dans l'espoir de nous annihiler.

Malgré vous, la Vérité se fera jour. Contre elle tous vos efforts s'useront, se briseront toutes vos rages.

Mieux que la calomnie, la Vérité poursuit son chemin pas à pas, obstinément, rompant, avec le temps, tous les obstacles.

Pensez-vous donc l'arrêter en sa marche, l'arrêter et l'immoler?

Depuis des siècles, vos prédécesseurs ont entrepris ce travail de Pénélope et n'y ont pas réussi.

Croyez-vous obtenir meilleur résultat?

En vous opposant de toutes vos forces au rayonnement de la Vérité, vous perpétuez le désordre dont vous et vos complices profitez mais dont souffre l'immense majorité des humains.

Vous nous persécutez, nous qui voulons remplacer cette confusion créée par la violence et l'illégitimité par une société de liberté et d'harmonie.

Vous, vous vous faites des défenseurs acharnés du vol originel, nous, nous voulons qu'il soit rendu à chacun ce dont il fut dépouillé.

Qui de vous ou de nous mérite la haine?

Certes! de vous qui éternisez le crime ou de nous qui voulons l'abolir, les malfaiteurs — c'est vous!

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. A cette heure, il existe un individu nommé Meyer, et de son métier juge d'instruction, qui dispose, au gré de ses digestions, de la liberté de tous les Français. Un mot de lui, et vite, tôt, un policier vient vous cueillir à domicile, vous fourre à Mazas au secret; il n'en est que cela. Meyer a trouvé dans ses dossiers de quoi vous faire pendre. Il s'occupe en ce moment de sauver la société, qui lui a remis pleins pouvoirs; et l'on nous assure qu'il a proposé pour l'avancement le mouchard précieux qui a déposé l'autre jour une simili bombe dans les corridors de la Préfecture. On avait besoin de rassurer les fauves du Palais-Bourbon qui trouvent que la *répression* n'est pas assez énergique. Il fallait trouver prétexte à coffrer une douzaine de compagnons. Malheureusement l'apprenti fabricant de bombes officielles a montré le bout de l'oreille: une oreille d'âne! on l'a vertement tancé. Il est question de le mettre à la portion congrue: plus de bonis, plus de gratifications on lui enlèvera même sa ligne rieuse recette: les pièces de cent sous qu'il extorque aux malheureuses qu'il fait *travailler* sur le boulevard. On l'écaille, on va le forcer à vivre en honnête homme: ce qui serait la mort sans phrases pour un gredin de cet acabit. Heureusement qu'il prend des leçons à bonne école, et qu'un de ces jours il va nous servir une explosion mieux combinée. On verra.

***

Ça passe un peu: et ce n'est pas trop tôt. Mais jamais on n'a vu couler pareil torrent d'encre et de sottises; ce, à propos de la fillette du compagnon Vaillant. Pas besoin de recourir aux offres exquises d'un juif affamé de réclame, ou à la déclaration charité d'une duchesse qui fait de ses millions l'emploi que l'on sait. Le plus simple, à notre avis, c'est de placer l'enfant chez un camarade gagnant bien sa vie, et en mesure d'élever la fillette dans de saines conditions matérielles et morales; on contribuera, par une cotisation régulière, aux frais d'entretien. Laissons les bourgeois faire étalage de leur charité gueularde: ces espèces ne sont pas pour sympathiser avec nous.

***

Tout fonctionnaire qui traite avec des fournisseurs, se fait largement graisser la patte, une vilaine patte, et broute grassement au ratelier du budget. C'est une vérité banale, à force d'être répétée et prouvée: mais il est toujours intéressant de les prendre la main dans le sac. Ça y est, cette semaine. Ouvriers qui portez le poids du jour et de la labeur, contribuables qui vous saignez aux quatre veines pour assurer la *défense nationale*, vous êtes bien et dûment avertis qu'à la Marine, on vole votre argent: et l'on vole dans tous les marchés où l'Etat fait appel à l'industrie privée. Ça ne nous surprend et ne nous émeut pas autrement: mais on note, et ça grossit le dossier des agents de l'autorité. Et gare à la note à payer si l'on s'adresse à votre *patriotisme*: cette fois, il faudra vider le fond du bas: et vous, serez sur la paille: et vous ne l'aurez pas volé.

***

Ont-ils versé assez de larmes de crocodile, les torchons quotidiens, sur le trépas douloureux de cette famille bourgeoise, qui s'est saturée d'acide carbonique, plutôt que de renoncer aux huîtres et au vin de Champagne? Des bourgeois qui avaient un logement de 1,200 francs, eau, gaz, une bonne, une fille qui tapotait du piano, et qui, avant de prendre congé, laissent 10 francs à la dite bonne, 50 francs sur un meuble, et dans l'appartement de quoi réaliser un billet de mille. Pauvres gens! qui redoutaient le pain sec, le travail, les fardeaux du devoir, et qui ont bouclé leurs malles, pour ne pas se donner la peine de gagner leur vie. Qu'en dites vous, ouvriers qui avez femme et enfants, et qui gagnez cinquante sous par jour pour donner la pâture à votre nichée? Et vous autres, misereux, qui couchez sous les ponts, avec deux ronds de pain dans le ventre, et un demi-setier à la Wallace? Croyez-vous que ces honnêtes gens puissent affronter les rigueurs de la lutte de la vie? Ils ont bouclé leurs malles, et sont partis pour un monde meilleur. Grand bien leur fasse. De cette espèce de bourgeois lâches et veules, il n'en disparaîtra jamais assez.

***

M. Dhers, commissaire de police du quartier Saint-Germain l'Auxerrois, a fait, l'autre nuit, une rafle de vagabonds qui, depuis quelque temps, encombraient le quartier des Halles. Soixante-quatre pauvres diables ont été arrêtés et consignés au poste de la rue des Prouvaires.

*Sans commentaires.*

***

Le procès du jeune Lebaudy est plein d'enseignements. Qu'il ait dépensé la totalité de ses énormes revenus ou qu'il les ait dépassés, peu nous importe. Mais quelle singulière disposition d'esprit chez un jeune homme, entre les mains de qui le hasard de la naissance a placé une fortune qui est une puissance — et qui n'a d'autre idée que de faire la noce. Aussi quelle singulière éducation il doit avoir reçue ? Avoir vingt ans, disposer de la force que donnent les millions, et ne rechercher d'autre joie que l'amour vénal, que les applaudissements de petits crevés, bêtes à faire plaisir, n'est-ce pas le comble de la nullité ? C'est qu'aussi dans ces maisons à fortune colossale, on est tellement en adoration devant l'argent qu'on ne songe à rien qu'à faire de l'enfant une poupée luxueuse. Vous pouvez être certain que dès son enfance, ce gamin a été suivi par une masse de laquais galonnés, plats comme limandes, qu'il a reçu des leçons de professeurs qui ne songeaient qu'à conserver leur place et à encaisser de la bonne galette, si bien que d'éducation morale, il n'était pas plus question que de voyage dans la lune. La conscience de l'élève était bien le dernier de leurs soucis. Sans incriminer personne spécialement, on peut bien affirmer que personne ne s'est jamais avisé d'inculquer à ce moutard la moindre notion de justice. Qui donc était auprès de lui, quand il a commencé à se lancer dans la haute vie — on dirait plutôt la basse vie, — où il n'a rencontré que des filles, des souteneurs du grand monde et des usuriers. Voilà ce que nous ne savons pas. Pour réveiller l'intérêt de ces mentors, il a fallu la question d'argent, ces centaines de mille francs, jetés au gouffre de la filouterie ambiante. Nul n'a compris qu'il dépensait bien plus que de l'argent, celui qui jetait au vent ses facultés, son intelligence possible, cette énergie de jeunesse qui ne se retrouve plus. Je me soucie fort peu des billets de banque que Shylock lui a subtilisés. Mais ce qu'il faut regretter, c'est la force perdue. Supposez un homme de vingt ans, riche à millions, et ayant une conscience... que de bien à faire, que de progrès à réaliser, que de misères à soulager... Mais il paraît que les millions abêtissent et démoralisent : ils ne sauraient faire autrement.

***

De *La Croix (de Morlaix)* :

Jacques Misère a faim. Sous ses haillons, le froid lui roidit les membres pendant que la faim lui tord les entrailles.

Il trime dur, le malheureux, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, pour gagner un morceau de pain à sa famille et payer l'affreux galetas où il s'abrite avec ses petits.

Et, pendant qu'il travaille, sa pensée marche ; il songe au bourgeois qu'il enrichit par son labeur et dont le riche équipage l'éclaboussé tout à l'heure.

Pourquoi tout aux uns et rien aux autres ? se dit-il.

. . . . . .

Le bourgeois passe dans l'usine, pour examiner l'ouvrage, et tout à coup, Jacques Misère se redresse, menaçant :

« Tout aux uns, rien aux autres, dit-il ; c'est injuste ! Tu as trop de richesses, part à deux. »

Le patron sourit de mépris. « Fais ton paquet et va-t-en ! »

Jacques Misère est parti. C'est la famine, c'est la mort.

Il lui restait quelques sous ; il en a acheté des clous et de la poudre... Il a fabriqué une bombe.

Il rôde maintenant aux abords de l'hôtel du bourgeois vivant et repu. Il allume la mèche.

***

Du « *Parti ouvrier* » :

On s'est ému, du danger que la chère personnalité de M. Dupuy avait couru le jour de l'attentat. Un clou avait failli égratigner ce crâne d'autant plus précieux, qu'il est phénoménalement vide. On a versé, sinon des torrents de larmes, du moins des flots d'encre pour exprimer dans tous les quotidiens la profonde indignation que « cet acte exécrable » avait soulevé dans les cœurs français.

Il s'est passé ces jours derniers un fait — oh ! de si minime importance que j'ose à peine en causer. Voilà :

Deux agents en tournée ont découvert, sur la berge du bassin de la Villette, entre deux pierres de taille, trois enfants âgés de huit, dix et treize ans.

Ils étaient morts.

Le froid les avait tués !

Comme vous voyez, c'est un modeste fait divers sur lequel les quotidiens, si indignés l'autre mois, ont gardé un silence qui s'explique...

Ah ! bon Dieu ! pendant que dansent les écus des pauvres gens dans la poche des panamistes encore au pouvoir ; pendant que la ripaille des voleurs insulte à la misère des volés ; pendant que le champagne coule à pleine coupe dans les soirées officielles, des pauvres gosses meurent de froid ! C'est la fin, mes vieux. Ça se paie ces monstruosités là !

***

Nantes. — Une délégation d'ouvriers sans travail est allée trouver le maire, pour lui exposer la situation et lui demander d'y porter remède. L'un des délégués, marié et père de quatre enfants en bas âge, lui ayant dit qu'il n'avait travaillé que six mois sur douze en 1893, M. le maire lui a répondu qu'il aurait dû économiser pendant ces six mois de travail pour vivre avec sa famille pendant toute l'année.

Si ce pauvre malheureux ne s'était pas trouvé interdit par une pareille réplique, il aurait pu conseiller au maire de Nantes d'appliquer cet esprit d'économie à la gestion des affaires de la ville ; celle-ci serait moins obérée et on ne serait pas à la veille d'un accroissement d'impôts de plus de 250,000 francs, qui ne boucheront pas le trou béant du déficit.

Pour en revenir au cas de notre pauvre délégué, M. le maire veut faire vivre les personnes pendant un an avec 500 fr. de salaires environ ; c'est à peu près 23 centimes par jour, à peine de quoi acheter le pain de méteil qu'il trouve si bon pour les ouvriers.

***

Toulon. — L'individu qu'on appelle, en langage officiel, ministre de la marine, vient de télégraphier au port des instructions brutales ordonnant le renvoi immédiat de tout ouvrier de la marine professant des idées anarchistes.

*On ne devra s'arrêter à aucune considération ni de famille ni de services anciens.*

Par contre, il est fortement question de décorer les hauts fonctionnaires qui volent depuis des années le prix du blé et de l'approvisionnement.

C'est logique et le contraire nous eût étonnés.

## Chine

Comme un fleuve qui roule, roule ses eaux puissantes, et finit par couvrir d'immenses étendues, l'anarchie gagne le monde entier. La voici en Extrême-Orient. Les pêcheurs riverains du fleuve Jaune répudient toute formule de gouvernement, toute autorité, et s'affranchissent carrément de toutes les conventions sociales.

Il n'est pas de pays qui, autant que la Chine, ait passé par toutes les phases possibles des révolutions et des formes de gouvernements. Sous la fermentation continuelle des mécontents, qui se chiffrent par millions dans cet immense territoire, la révolte est à l'ordre du jour, et des groupes très denses et très nombreux travaillent activement, à démolir toute autorité, et à se libérer de tout pouvoir. Voilà, pour nos lettrés bourgeois, un *péril jaune* autrement redoutable que l'infiltration pacifique des coolies aux Etats-Unis.

## Italie

D'une lettre d'un camarade, bien placé pour se rendre compte des événements, nous extrayons ce qui suit :

Je vous envoie quelques informations sur le mouvement social en Italie.

La Sicile est en pleine insurrection : les travailleurs ne peuvent supporter plus longtemps la famine et la misère, ils se soulèvent contre le pouvoir, et parcourent les rues, en criant : à bas les taxes !... à bas les municipalités ! A Giardinello, à Partinico, à Balestrate, à Parco, à Monreale, etc... il y a eu des collisions sanglantes entre la troupe et le peuple. On a brûlé diverses mairies et la plupart des registres de l'impôt. Le syndic de Monreal ayant protesté contre l'état de siège, et dit hautement qu'on ne nourrit pas le peuple avec du plomb, a été destitué par télégramme, et déféré à l'autorité judiciaire. Chose à noter : Dans certaines communes, on met en avant les jeunes garçons et les jeunes filles : ce sont eux qui crient : à bas les taxes ! et la troupe n'ose pas tirer dessus.

Les journaux bourgeois avouent un chiffre de 150 morts assassinés par l'armée, mais ce nombre est de beaucoup inférieur à la réalité. Un député sicilien a porté à la tribune un échantillon du pain dont se nourrissent les paysans. C'est, dit *L'unguaglonza sociale*, une sorte de composition inorganique, dans laquelle entrent toutes sortes de détritus, mais presque pas de blé : elle est verdâtre, cassante, intolérable à l'odeur et au goût. Et l'on mange de ce pain ? Dites-nous quel estomac serait assez solide pour se l'assimiler ? Les paysans sont moins bien nourris que les forçats.

Pour parer à cette situation désastreuse, le gouvernement envoie des troupes : les soldats massacrent leurs frères : et l'on n'a jamais vue barbarie plus atroce que celle du corps d'armée qui dévaste la Sicile.

En outre des massacres, on arrête tous les camarades connus pour leurs doctrines libertaires : cela fait un grand bien à la propagande : car le peuple ouvre les yeux et reconnaît que nous sommes dans le vrai et que le seul moyen de résoudre la question sociale est de renverser tout gouvernement et de se grouper entre camarades pour s'assurer la subsistance et les fruits du travail. Donc, la Révolution s'annonce : et nous ferons le possible pour ne pas nous laisser surprendre et dépouiller par les politiciens bourgeois.

## Suisse

Le 10 décembre, au lendemain de l'explosion du Palais-Bourbon, quelques compagnons anarchistes répandirent à la Chaux-de-Fonds un factum imprimé à Paris et intitulé : *Guerre des pauvres contre les riches*. On y lisait que tout malheureux a le droit d'user des moyens que la nature met à sa disposition, pour semer la mort parmi les bourgeois, surtout quand ils sont réunis pour s'amuser... au théâtre, à la Chambre, etc.

Les accusés, renvoyés devant le tribunal correctionnel de la Chaux-de-Fonds, sont un Français, Bitterlin, de Dijon, et quatre Suisses, Monnin, du Jura bernois ; von Gunten, de l'Oberland bernois ; Janner, du Tessin ; Reuge, Neuchâtelois. Ils sont prévenus tous les cinq d'avoir distribué un Manifeste « de nature à troubler la paix publique en menaçant la population d'attentats pouvant compromettre gravement les personnes, et contenant, en outre, une provocation expresse à commettre un délit de nature à compromettre gravement la personne et la propriété d'autrui », — délit prévu par les articles 12 et 196 du Code pénal neuchâtelois.

Bitterlin a nié avoir pris une part sérieuse à la distribution du manifeste : un inconnu lui aurait remis deux de ces feuilles qu'il a innocemment passées à des camarades.

Von Gunten, lui, en a reçu tout un paquet, — également d'un inconnu — et il l'a distribué de son mieux sans en faire mystère, dans les rues et les cafés.

Reuge, à la demande de von Gunten, s'est rendu avec celui-ci au Locle pour distribuer aussi dans cette grande localité industrielle, 500 ou 600 exemplaires du Manifeste.

C'est encore von Gunten qui a remis des exemplaires à Janner, lequel les a distribués sans penser à mal. Von Gunten paraît donc avoir été le chef de la distribution et le dépositaire des manifestes, dont il est d'ailleurs établi qu'il reçut plusieurs paquets pendant la journée.

Sur les vingt témoins entendus, la plupart étaient cités par la défense. Le trait caractéristique de leurs dépositions, c'est qu'elles établissent avec une frappante unanimité *la bonne conduite des accusés*. Quatre d'entre eux au moins sont connus à la Chaux-de-Fonds dans le monde des ateliers, comme des hommes rangés, laborieux, et, en apparence, très pacifiques. Plusieurs soutiennent de leur travail une mère, des sœurs, des frères. Des témoins fort honorables ont dit tout leur étonnement de retrouver dans les rangs des anarchistes quelques-uns de ces braves garçons qui ne passaient nullement pour des énergumènes.

Le défenseur — un jeune député socialiste de la Chaux-de-Fonds au Grand Conseil neufchâtelois —

a établique l'anarchie est une opinion, une doctrine, et qu'il n'y a pas de délit d'opinion. Il s'est avisé de démontrer que saint Basile, saint Chrysostôme, saint Ambroise, saint Jérôme et saint Clément, s'ils ne fabriquaient pas de bombes, étaient du moins des adversaires de la propriété et de francs communistes.

Le jury a répondu *non* à toutes les questions, et le tribunal a condamné les cinq prévenus à quatre mois de prison et 1,000 francs d'amende chacun.

C'est raide, et *la Suisse libérale* dit à cette occasion :

« Sachons nous rappeler qu'il y a dans notre pays des malheureux auxquels nous devons aide et secours. Sous ce rapport, je ne crois pas que la société actuelle ait la conscience bien nette. »

## BIBLIOGRAPHIE

*Les Rois*, par Jules Lemaître. 1 vol. 3 fr. 50 chez Calmann-Lévy.

*Les Rois* — Le nom de M. Jules Lemaître recommandait le volume à notre étude déception. M. Lemaître, un fin critique, un esprit délié, subtil même, dépourvu, semblait il de préjugés bourgeois, nous devait une dissection impitoyable de ce qui demeure encore parmi nous de l'antique monarchie. L'écrivain a pondu de la copie très inférieure à ses feuilletons hebdomadaires. Il a vu la question par son tout petit côté ; il imagine un jeune souverain qui cède à la poussée socialiste, mais s'arrête aux demi-mesures, et perd la couronne et la vie, après s'être déshonoré en réprimant une insurrection que sa veulerie avait tout au moins autorisée, et c'est tout. Pas un mot de la question sociale. M. Lemaître ne l'ignore pas, cependant, mais il passe ; ça ne l'intéresse qu'entre la poire et le fromage, en fumant d'excellents cigares, et pour dire quelque chose, entre gens de lettres repus. Il est d'autant plus à blâmer, ou à plaindre, comme on voudra, que, contrairement aux habitudes de la gent écrivassière, il a de la tenue, du style, une rare clairvoyance, et la franchise de s'asseoir sur les préjugés quand ils le gênent. Pourquoi a-t-il reculé devant cette besogne de nettoyer l'écurie d'Augias ?

Ne serait-il au fond, qu'un lettré, un mandarin, un dilettante, pour qui toutes les manifestations de l'activité humaine ne sont que matières à paradoxes, et qui danse, moins lourdement que la plupart de ses confrères, sur la corde lâche de la chronique ?

Il a raté l'occasion de faire un beau livre et un bon.

***

L'*Avant Courrière*, 21, rue Gazan, nous fait parvenir son règlement, où nous lisons qu'elle est une association de personnes qui demandent, pour la femme, le droit de servir de témoin dans les actes publics et privés, et, pour la femme mariée, le droit de toucher le produit de son travail et d'en disposer librement.

A cet opuscule est jointe une proposition de loi, rédigée par Mlle Chauvin, docteur en droit.

Comme l'enfer, l'entreprise de ces dames est pavée de bonnes intentions. Mais c'est tout. A supposer qu'elles obtiennent ce qu'elles demandent, en quoi leur situation sera-t-elle améliorée ? Voyons, Madame ou Mademoiselle, y tenez vous tant que cela à comparaître devant un monsieur banal, bête à faire pleurer, sanglé d'une sous-ventrière tricolore, et à signer au mariage de deux inconscients qui se jurent une fidélité réciproque, un amour éternel ? ou bien, à rédiger un bail, à affronter le répugnant contact d'un huissier, ou de tout autre homme de loi ?

D'autre part, sans l'assistance du Code, qui vous empêche de garder le produit de votre travail, et d'en faire tel usage que bon vous semblera ? Il nous semble que dès aujourd'hui vous en prenez largement à votre aise, même avec votre mari ou votre amant ?

La tentative de ces dames part évidemment d'un bon naturel. Mais où perce, avec une clarté désespérante, leur naïve illusion, c'est quand elles s'adressent aux pouvoirs publics. Comment vous demandez une *loi* ! D'abord vous ne l'aurez pas. Nos panamistes ont bien d'autres chiens à peigner. Il leur faut continuer le régime des pots de vin et des sinécures, ordonner des arrestations arbitraires, voler le budget, et quatre ans, vous savez, ce n'est pas tout pour faire une *honnête* fortune. Ces messieurs passeront à l'ordre du jour. A moins que l'une d'entre vous ne soit assez jolie et assez hérétique pour affronter les caresses intéressées du gorille qui serait nommé rapporteur. Et encore, elle en serait pour sa honte et son sacrifice : on étranglerait votre innocent projet entre deux interpellations à grand orchestre.

Il est bien plus simple de faire ses affaires soi-même : de renoncer à la joie de contempler un citoyen maire dans la gloire de son sacerdoce, et de mettre purement et simplement dans sa poche le produit de son travail. Après cela, mariez-vous, prenez pas, mettez au monde de futurs *défenseurs de la Patrie*, il n'en sera ni plus ni moins.

Ayez donc le courage d'être libres et de ne rien demander à nos maîtres, en attendant que ces individus soient renvoyés à leur place naturelle, c'est-à-dire à l'égoût.

## A LIRE

*L'Insaisissable*, par Séverine. (*Journal* du 20 janvier.

*Le Droit des femmes*, par Clémenceau (*Justice* du 23 janvier)

*La lettre volée*, H. Rochefort. (*Intransigeant* du 24 janvier).

*Les nombreuses familles*, F. Sarcey, (*Radical*, du 24 Janvier.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Bien qu'on nous vole pas mal de lettres, il en arrive quelques-unes ; et nous serions heureux d'y trouver des renseignements sur le mouvement social en province et à l'étranger. Nous en sommes réduits aux télégrammes des quotidiens bourgeois, ou la mauvaise foi le dispute à la bêtise, la plupart du temps. Ecrivez-nous, camarades : si la police ouvre votre lettre, elle y trouvera une nouvelle pièce au dossier de ses canailleries ; si elle nous la laisse parvenir, ses agissements seront notés et relevés comme il convient. Pas besoin de signature, les faits parleront d'eux-mêmes, et nous saurons en faire ressortir la moralité.

***

De tous côtés on nous réclame des exemplaires du livre de Grave : *La Société mourante et l'Anarchie*. Impossible, en ce moment, de satisfaire à aucune demande.

Mais nous prenons note de toutes : et nous ferons en sorte de contenter tout le monde, dès que l'ère de pillage sera close, et que nous aurons affaire à des gouvernants tant soit peu civilisés.

***

Plusieurs de nos correspondants se plaignent de n'avoir pas reçu le journal. Nous l'avons expédié à tout le monde, et c'est évidemment les intermédiaires qui se le sont approprié. Nous ferons un nouvel envoi.

## PETITE CORRESPONDANCE

E. M. — Il faut connaître l'italien.

Avignon. — « Léon Blanchard prie les camarades de ne plus rien lui envoyer. »

L., à Courbevoie. — Merci. Trop *personnel*, pour être inséré.

O. M., à Bruxelles. — R. R. à Gênes. — 2, à Lyon. Il faut savoir l'italien. D'ailleurs, j'attends lettre du camarade pour indiquer les conditions de voyage et de travail. Au prochain numéro.

A. B., poste restante, Bruxelles. Voyez D. Villeval, 56, rue Linné, ou J. Tordeur, 39, rue Wonck.

L. à Amiens. — B. à la Machine. — R. à Romans. — M. à Armentières. — B. à Mardeuil. — B. à Bruqq. — L. à Verviers. — R. à Badarau. — G. à Bruxelles. — M. à Lugano. — B. à Novaci. — R. à Spring Walley. — P. à Serona. — V. à Bruxelles. — W. à Lausanne. — B. à Hope Church. — F. à Machecoul. — F. à Feugnières. — D. à Bruxelles. — M. à La Tour du Pin. — L. au Hâvre. — D. à Carmaux. — R. à Saint-Quentin. — V. à Lille. — S. à Fontacq. — M. à Troyes. Reçu timbres et mandats.

Les camarades dont les initiales ne figurent pas dans ces accusés de réception pourront voir si leur argent a été barbotté en chemin ; ils verront dans les talons des mandats, pour quelle somme le moment sera venu.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1,714 fr. 90.
Un compagnon, 0 fr. 50.
Un ami de Vaillant, 0 fr. 50.
B. Argenteuil, 0 fr. 50.
Deux copains de Bourges, 2 fr. 50.
Total : 4 fr.
Total général : 1,721 fr. 90.

## SOUSCRIPTION
### POUR LA BROCHURE A DISTRIBUER

Listes précédentes : 113 fr. 45.
Bibliothèque sociologique des travailleurs :
A. D., 1 fr.
Père Jean, 0 fr. 30.
Son fils, 0 fr. 50.
Un coup de crochet, 0 fr. 30.
Un Déchard, 0 fr. 10.
Un bourgeois révolté, 0 fr. 50.
Un ciseleur anarchiste, 0 fr. 50.
Total : 4 fr. 10.
Total général, 117 fr. 55.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 999 fr. 11.
Un ami de Vaillant, 0 fr. 50.
B., Argenteuil, 0 fr. 40.
Total : 0fr. 90.
Total général : 1.000 fr. 01.

**La Révolte** est en vente, à Marseille, [illegible] nouin, kiosque fin de siècle, en face de la [illegible]

## EN VENTE A LA REVOLTE

**Le Révolté,** septième, huitième et neuvième année, cartonné, chaque
**La Révolte,** première, deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième année, chaque
**Mémoires de la Fédération jurassienne**
**La Société au lendemain de la Révolution,** prise dans nos bureaux
**Supplément littéraire de la Révolte** » collection complète, 1er et 2e volumes, chaque.
**Le Salariat**
**Esprit de Révolte**
**Les paroles d'un Révolté**
**La conquête du Pain,** Kropotkine
**La Loi et l'Autorité**
**Un Siècle d'attente,** Kropotkine
**Portraits de Bakounine et Proudhon** Novembre 1887 (épuisé)
**La Société mourante et l'Anarchie,** J. Grave
**L'Anarchie dans l'Evolution socialiste**
**Dieu et l'Etat,** Bakounine
Pris dans nos bureaux
**L'Agriculture**
**Défense de G. Etiévant**
**Les Hommes et les Théories de l'Anarchie,** Hamon
**La grande Révolution,** P. Kropotkine
**Aux jeunes Gens**
**L'ordre par l'Anarchie,** D. Saurin
**Les Travailleurs des villes aux Travailleurs des Campagnes**
**A mon frère le paysan,** J. Reclus
**Les Temps Nouveaux** (Conférence de Kropotkine)

*Le Gérant-Imprimeur* : J. Reclus

Paris. — Imp. J. BILLOT, 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNÉE, N° 21 — DIX CENTIMES — DU 3 AU 10 FÉVRIER 1894

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

**ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS**

## EUX ET NOUS

A l'heure où nous écrivons ces lignes, on ne sait encore si le docile exécuteur des basses œuvres de la haine bourgeoise signera une sentence de grâce, ou s'il laissera, comme ils disent en leur patois barbare, tortureur de la langue française, *la justice suivre son cours*. Les feuilles de joie, les journaux vendus, qui tous les mois passent à la caisse des reptiles, après avoir aboyé contre le hardi libertaire qui a troublé le marais panamiste, exécutent la parade de la clémence. Il sied d'être généreux, surtout quand on est le plus fort. Il sied à notre honnête société, après un arrêt impitoyable, de prêter l'oreille à la voix de la pitié. Que voulez vous ? l'homme n'a pas tué : il n'est pas séant qu'on le tue. Voilà tout ce qu'ils imaginent pour donner le change sur leurs véritables sentiments. Car, au fond, tous ces drôles seraient enchantés de passer une nuit place de la Roquette, au milieu des filles des souteneurs, des mouchards, public obligé des assassinats commis au nom de la loi. Quant à se demander quelle est la valeur d'une vie humaine, et de quel droit la société se fait assassin, voilà qui dépasse leur entendement. Ce sont choses où un plaisantin de nature et de métier n'entend goutte. Ah! ça, est-ce que vous croyez que ces espèces sont aptes à se préoccuper des problèmes sociaux ? Ce qui est à leur portée, c'est de rogner les jupes d'une danseuse, d'applaudir aux profondes et parfaites inepties d'un cabotin en vogue, de faire les chiens couchants devant quiconque détient une portion de la manne budgétaire, de ramper aux pieds des grands voleurs impunis parce que puissants, de faire litière de tous les sentiments d'honneur, de dignité personnelle, ou même de simple tenue. Et les autres ? la bande qui broute au râtelier de l'État, le troupeau des brutes domestiquées, et les fonctionnaires, et le haut commerce, et la banque, et tous les phylloxéras qui nous dévorent, toute cette tourbe est prête à applaudir au tortionnaire légal. Au petit jour, quand les animaux de proie rentrent au repaire, dans les champs et les bois, la troupe des fauves à face humaine sortira de ses antres pour aller se repaître de sang. Et le populo, le pauvre populo, berné, volé, par ces misérables, abruti par la lecture de feuilles vendues, dira qu'après tout il fallait bien protéger l'ordre social.

Oui, protégez-le : cimentez ses assises dans un bain de sang : baignez les montants de la guillotine de la pourpre éclatante du martyre, vous ne savez pas quelle immense propagande vous faites à l'Idée. Ils sont encore nombreux, en ce pays saturé de vos boniments frelatés, les hommes libres, les grands cœurs à qui le sacrifice en impose et qui se laissent séduire à l'auréole du sacrifié.

L'individu répugnant, qu'ils ont installé à la tête de la répression, disait l'autre jour, à la Chambre : « Un résultat très précieux, c'est la salutaire terreur répandue dans le camp des « anarchistes. Leur jactance dissimule mal de « profondes inquiétudes. Il y a lieu de s'en féli- « citer. »

Il est toujours opportun de se féliciter d'un mauvais coup, alors que l'on se figure qu'il a réussi. C'était si difficile ! Vous avez une armée, une magistrature, une police, des millions à votre disposition : tout cela pour crocheter les serrures, violer les domiciles, insulter à la pudeur des femmes, à l'innocence des enfants. Les hommes, vous les jetez en prison : sans dire quel crime vous leur imputez. Association de malfaiteurs ? Délits de presse ?... quoi encore !... Et vous volez les lettres dans les bureaux de poste, et vous vous vantez de ces exploits ! Et malgré les réticences de votre discours, à la Chambre, croyez-vous que nous n'avons pas saisi le fond de votre pensée ? Vous l'avez dite à des confidents : l'officiel n'en parle pas : cette cynisme déparerait la gravité de l'organe gouvernemental. Oui, vous allez nous poursuivre.

Et après ? que trouverez-vous ? Rien. Si : vous trouverez quelque chose, les papiers inventés par vos mouchards, peut-être les bombes dont ils ont reçu la commande. Ça suffit, il est vrai, nous avons vu, cette semaine un justiciard frapper de trois ans de prison, un camarade, excellent ouvrier, excellent père de famille, uniquement parce qu'à l'audience il s'est déclaré anarchiste. Et le tour des autres s'avance.

N'importe, nous restons ce que nous avons toujours été : dédaigneux des faveurs et des avantages de la domesticité, décidés à nous passer de ces fantoches sanglants que vous baptisez de nom de loi, d'autorité, de patrie, à détruire la propriété, à redevenir des hommes libres sur le libre sol qui appartient à tous. Et vous aurez beau faire : la poussée de l'idée est irrésistible : contre tous obstacles elle fait son chemin, elle vous écrasera pauvres bourreaux d'un jour. Vous pouvez remplir les geôles, décimer les familles, arracher le pain de la bouche des petits enfants, et verser le sang des militants qui se sont dressés contre votre ordre social. Nous sommes bien tranquilles : allez.

Montez à votre tribunal, Bridoisons de guillotine, aiguisez le couperet, rajeunissez dans un bain de sang vos instinct de fauves dérangés dans la sécurité de leurs jouissances : l'idée anarchiste sortira plus vivace encore de la tourmente. Ne savez vous pas, que partout et toujours, le sang des martyrs a été une semence de révoltés ?

## POURRITURE

Grand scandale, l'autre jour à l'aquarium parlementaire ! Môssieu le ministre, pour justifier l'interdiction d'« Ames solitaires », traduit en français par A. Cohen, est venu lire à la tribune une ou plusieurs lettres adressées par ce dernier à des amis et pour la circonstance volées à son domicile.

Nasica Raynal ayant mis à sec les tiroirs des anarchistes, en désespoir de cause, s'est efforcé d'édifier les cinq cents et quelques pseudo-honorables, pour quatre ans sacrés rois par la bêtise humaine, sur la noirceur de l'âme de ce malfaiteur étranger que notre Patrie bien aimée était sur le point d'accueillir définitivement en son giron maternel.

Ce hollandais à double face qui, d'une part, sollicitait la noble qualité de Français, se permettait d'autre part de ne pas trouver admirable l'indescriptible enthousiasme que le passage des Russes à Paris a provoqué au sein du premier peuple du monde, et de s'en ouvrir à ses amis dans des lettres tout intimes.

Ah ! mon gaillard ! C'est ainsi ? Tu te permets de faire le dégoûté à l'aspect de cette imposante manifestation patriotique que tu traites de « saloperie russe ! » Attends voir un peu ! Non seulement tu n'auras pas ta naturalisation, mais tu iras nous critiquer de l'autre côté de la frontière. La France n'admet en son sein que ses flagorneurs !

Et tous les Panamitards de l'Aquarium de battre des nageoires en signe d'approbation aux paroles du grand dispensateur des fonds secrets. L'interpellateur, un compère sans doute, rentre dans sa coquille et renonce à poursuivre la discussion.

. . . . . .

Le long des colonnes et à la même page du journal dans lequel nous avons lu ce compte-rendu, s'étalaient les quelques lignes suivantes. Il s'agit d'une revue jouée dernièrement en un théâtre que nous ne nommerons pas pour n'être pas soupçonnés de lui faire de la réclame :

« Assez gentille aussi, dans sa discrétion, et, « surtout fort plaisamment interprétée, est la « scène où une cocotte, dont le patriotisme « s'exalte, raconte comment elle a vraiment « offert aux officiers russes les... distractions « qui n'étaient pas prévues dans les programmes « officiels.

« Les officiers russes n'auraient pas demandé « mieux que de profiter d'une aussi cordiale « hospitalité, . . mais ils n'avaient pas le temps, « Mlle X. . . a dit ces couplets sur l'air de... avec « un tas de petits sous-entendus très pimentés. »

Comment trouvez-vous les « petits sous-entendus très pimentés ?

On s'est indigné fort de la « saloperie russe » di Cohen, mais cette saloperie toute française fait doucettement palpiter les sens blasés des amateurs de gravelures, ballets et entrechats fin-de-siècle.

Ce touchant accord entre le patriotisme et la pornographie n'est pas pour nous surprendre. C'est dans l'ordre. Mais il nous a plu d'établir un rapprochement entre l'hypocrite tolle contre l'indignation que provoque l'aplatissement de tout un peuple aux pieds de quelques soudards

et ce racolage pornographique à tant la ligne bienveillamment accueilli par la bourgeoisie.

Entre un homme sincère, artiste de valeur qui a rendu de grands services à l'art français, mais qui entend garder son franc parler et les excitations à la prostitution qui constituent le fond de toute pièce de théâtre, la bourgeoisie ne saurait hésiter; toutes ses sympathies sont d'ores et déjà acquises à ces derniers.

D'ailleurs, l'art est de plus en plus envahi par la pornographie et la prostitution.

Qu'importe la valeur d'un drame, d'une comédie, d'un opéra, s'il n'y est pas donné aux spectateurs l'alléchant spectacle de plantureux décolletages et de retroussés risqués. Sans cet obligatoire assaisonnement, votre pièce sera sinon refusée, du moins renvoyée aux calendres grecques, et, fut-elle jouée, elle tombera sous les coups de la critique déçue — et le public opinera du bonnet.

Signe certain de la décrépitude d'une société! L'Opéra est subventionné et « l'Œuvre » persécute! Les théâtres de rendez-vous ne peuvent plus suffire à l'affluence et se multiplient.

Pas plus bégueule que tout autre et non jaloux des lauriers d'aucun Bérenger, nous ne craignons pas la Vérité, même crue, et le spectacle des plaies sociales n'a rien qui nous effraie, au contraire. Ce sont choses à traîner au grand jour pour l'édification du peuple.

Mais grande est la différence entre l'art et ces mœurs de lupanar. Nous ne voyons pas ce que les Grilles d'égout et le Pétomane peuvent avoir de commun avec Ibsen ou Wagner.

Le grand écart ou la danse serpentine, surtout en cage à lions, sont plus puissantes attractions que Rosmersholm ou Parsifal.

Quelles émotions intenses et « pimentées » ne font elle pas naître aux alentours de l'épigastre de ces anthropomorphes en décadence, celle qui lève la jambe bien haut... plus haut! et celle qui risque chaque soir sa vie en un groupe de bêtes féroces!

Pensez donc! si le maillot de l'une allait crever et si un fauve faisait jaillir le sang de celle-là! Quelle aubaine!

Pourriture!

La Bourgeoisie s'effondre dans la merde qui n'a même pas, comme au temps de Flaubert, l'excuse d'être à la vanille.

A nous! Peuple, un bon coup d'épaule, et culbutons cette pourriture vermoulue.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Il est des mots d'une éloquence terrible et qui éclairent certaines questions de formidable façon. Un homme, un ouvrier, père de famille, passe en police correctionnelle sous prévention d'un délit que les juges estiment très grave, il n'a ni volé ni tué, mais c'est ainsi. Le tribunal le condamne à trois ans de prison. Lui, pâle, ne dit pas un mot, mais au milieu de l'auditoire, un cri a jailli : — Mes pauvres enfants! — Qui l'a poussé? la mère, la mère des enfants du condamné.

Et si ce cri se pouvait traduire, il signifie :

— Mais, messieurs les juges, ce n'est pas seulement l'homme que vous frappez. C'est encore et surtout ces innocents qui ne vivent que de lui et par lui. Trois ans! La maison vide, le travail du père manquant, trois petits êtres sans pain et sans ressources! Mais ils n'ont rien fait, ces pauvres petits! Pour celui que vous jugez coupable, c'est la prison. Pour eux qui n'ont commis aucune faute, c'est la mort. Mes pauvres enfants!

C'est pourtant vrai, ce que dit cette malheureuse mère! L'impitoyable loi va devant elle, en aveugle, en sa brutalité de justicière. Et elle ne voit pas qu'en frappant celui-ci, elle tue ceux-là. Car enfin en prison le père mangera, il aura un toit sur sa tête, un lit où se reposer. Mais les enfants! Qui leur donnera du pain, le père absent? Qui paiera le propriétaire? Qui les vêtira? Quel que soit le dévouement de la femme, vous savez bien qu'il lui sera impossible de subvenir à leurs besoins, si bien que pour un délit dont ils n'ont même pas conscience, les petits souffriront, pleureront, mourront.

A quoi on répond : — Que voulez-vous que nous y fassions! L'homme n'avait qu'à se bien conduire, suivant la loi! — si bien que c'est toujours le même qui paie. Mais ces enfants, dont la loi va faire des misérables, que direz-vous s'ils deviennent à leur tour des révoltés plus dangereux encore que leur père!

***

*De l'Autre mangeant :*

L'institution cacochyme et malhonnête qu'on appelle ironiquement sans doute « l'Assistance publique » n'a jamais su que s'assister elle-même.

On y distribue aux amis de la maison des bons de pain que ceux-ci revendent et si, de temps en temps, un malheureux y touche une boule de son, c'est afin qu'elle puisse figurer sur les livres et justifier ainsi les quarante millions qui disparaissent annuellement dans ce gouffre.

Comme les donateurs ne savent jamais où passent les dons qu'ils font à l'assistance, leur générosité a fini naturellement par se refroidir. On vole aux soldats du Tonkin le vin, le chocolat et les couvertures que les âmes compatissantes leur envoient.

On vole au ministère de la marine les blés nécessaires à la nourriture de nos équipages. Il y a toute sorte de chances pour que les farines de l'Assistance publique suivent le même chemin détourné.

*Et c'est dans tous les services le pillage et le vol organisés.*

***

Les révélations contre les vols de la marine inspirent aux collectivistes des articles où ils laissent déborder toute leur indignation. Les commissions d'enquête nommées pour tirer au clair les accusations portées par la *Justice* sont aussi l'objet d'allusions ironiques. Et ils sortent les vieux clichés sur la pourriture sociale. « On nous la baille belle, disent-ils : les commissions auront des yeux pour ne point voir et une indifférence toute prête pour dégager leur responsabilité; est-ce que jamais les bourgeois se mangent entre eux? »

C'est peut-être bien comme mouvement, mais ça n'est pas du tout au fond, dans la note collectiviste, — la vraie. En couvrant de leur mépris une administration chargée d'assurer les subsistances à un grand nombre d'hommes, les collectivistes ne s'aperçoivent point qu'ils portent leur plume sacrilège sur l'embryon de la sacro-sainte organisation collectiviste de l'avenir.

En ce temps-là les arsenaux s'appelleront peut-être magasins généraux. Si l'on en croit les réticences discrètes des prêtres d'Eleusis du collectivisme, ces magasins généraux seront chargés de centraliser les produits du travail et de les distribuer suivant des règles, — qui restent à déterminer. Assurément il faudra qu'ils soient gérés par quelqu'un. Que ces administrateurs de ces arsenaux soient élus ou choisis au concours, il n'y a pas de raison pour qu'ils demeurent tous, sans exception, des modèles de prévoyance, d'intelligence et de probité. Comme il suffit, dans ces organisations compliquées et automatiques, qu'une seule dent vienne à se briser dans l'engrenage pour que tout se détraque, on peut avoir un avant-goût de la sécurité qu'offrira le système, surtout lorsqu'il sera universalisé.

Force leur sera donc d'organiser un contrôle, de créer des commissions et alors on pourra dire — si le gouvernement laisse assez de liberté à la presse — que les collectivistes ne se mangent pas entre eux.

Ils affirment il est vrai, — certains, avec une foi naïve, — que l'homme de Hobbes se transformera en un clin d'œil, lorsqu'il sera place dans le milieu complet, lorsqu'il respirera un air nouveau. La chimie qui ajoutera simplement aux vieux mélange bourgeois d'azote et d'oxygène, que l'humanité respire depuis des siècles pour son malheur, une substance nouvelle collectiviste. Et alors la comptabilité-matières des magasins généraux ne connaîtra pas les erreurs de nos arsenaux bourgeois.

***

A VOUS JEUNES CONSCRITS

Samedi, le conseil de guerre du 12e corps a acquitté à l'unanimité, — la loi ne permettant pas malheureusement, de faire plus! — un sous-officier du 14e d'infanterie, prévenu de voies de fait envers un inférieur.

Le 15 décembre dernier, à l'exercice, le sergent Raynaud, trouvant que le jeune soldat Maurice ne manœuvrait pas assez vite, pour le réveiller, lui porta dans le creux de la poitrine un coup avec le canon de son fusil. Maurice fut pris immédiatement d'un abondant saignement de nez. Visité, trois heures après l'événement, par le médecin du corps, il était envoyé à l'hôpital, d'où on le laissait sortir au bout de six jours.

D'après un journal local, c'est la déposition du médecin qui a convaincu les juges de l'innocence du coupable, en établissant l'indignité de la victime.

Maurice, après sa sortie de l'hôpital, ne s'était il pas avisé de se représenter à la visite médicale, en prétendant souffrir encore du coup reçu?

« — Je l'ai fait mettre à la diète, a dit le témoin, ce système a eu un effet curieux (sic). Maurice a demandé à reprendre son service deux jours après. »

Le mauvais soldat, qui ne veut pas mourir de faim! Si Maurice était malade, il lui était cependant bien simple de le prouver : il n'avait qu'à trépasser.

Peut-être alors, le médecin eût-il cru à sa maladie et le conseil de guerre à la brutalité de son supérieur?

***

Bordeaux. — A Paris, les représentants de l'ordre (saluez, bourgeois!) gardent un reste de pudeur. Ils hésitent avant de violer le domicile d'un compagnon, et ne se risquent que munis d'un mandat régulier. Ici, c'est une autre paire de manches. La valetaille policière entre en campagne à propos de tout et de rien : au lieu de s'adresser aux souteneurs, aux escrocs avérés, aux voleurs de toute catégorie, qui fourmillent, les sergots bien stylés attaquent les camarades, les molestent, les arrêtent, font en sorte de leur enlever leur gagne-pain. Ça dure depuis pas mal de temps cette course à l'infamie : mais on s'en lasse.

Avis à qui de droit.

***

Toulon. — La grève des tonneliers se poursuit avec cette circonstance aggravante que ce sont les patrons qui ont acculé les ouvriers à la cessation du travail et ont fermé eux-mêmes les ateliers.

Une réunion a eu lieu lundi à l'hôtel de ville entre patrons et ouvriers. Les patrons ont persisté dans leurs premières prétentions. Une nouvelle entrevue aura lieu demain, mais il est plus que probable qu'elle restera sans résultat.

On se rendra compte de l'oppression et de l'autoritarisme des patrons par ce seul fait. Les patrons tonneliers avaient une livraison importante à faire à la marine par suite d'une adjudication. Les délais de livraison étaient brûlants. Ils avaient l'intention de demander à M. le commissaire général une prolongation de deux mois, prétextant une maladie générale chez les ouvriers. Maladie opportune, on en conviendra.

Les ouvriers, avisés de cette intention, sont allés chez le commissaire général lui expliquer la vérité sur la situation de leur corporation, et ils n'ont eu aucune peine à convaincre ce fonctionnaire qui a promis de n'accorder aucun sursis ni délai à Messieurs les patrons.

Cette nouvelle approbation, venant après l'appui de la municipalité au président de la juridiction consulaire, montre bien que les ouvriers ont pour eux le bon droit et la justice.

La situation des ouvriers tonneliers de Toulon est des plus intéressantes. Ils sont en majorité chargés de famille, et un chômage prolongé serait pour eux la ruine.

***

Toulouse. — Les ministres sont canailles et leurs agents tout bonnement des idiots. L'un d'eux s'est avisé d'arrêter le compagnon Nareisse, vendeur de la *Récolte*. Sous quel prétexte, il ne l'a pas dire : Uniquement pour faire acte de brute galonnée et sanglée dans un uniforme. Il faut savoir que le compagnon est un brave ouvrier, qui ne perd pas une heure de travail, et qui jouit de l'estime de toutes les personnes qui le connaissent.

Honnête homme et travailleur, cela suffit, par le temps qui court, pour soulever la haine des gredins qui détiennent, à un titre quelconque, une parcelle d'autorité.

## Allemagne

A Berlin, la semaine a vu les grandes manifestations des ouvriers sans travail. La police les a dispersées avec une brutalité inouïe, si bien que la population de la capitale allemande, qui en a vu déjà de belles, n'en a pas moins été exaspérée. La presse bourgeoise s'est mise à tonner contre le gouvernement et force a été aux meneurs socialo-démocrates d'entonner la même note. Ces messieurs qui, l'an passé, n'avaient qu'injures contre les manifestants affamés, cherchent maintenant à repêcher la popularité en se mettant à la tête du mouvement.

Les sauveurs de l'ordre bourgeois sont à l'œuvre.

## Angleterre

Une agitation assez sérieuse se produisait depuis quelque temps dans les docks du gouvernement. D'autre part, le gouvernement radical du moment était très sérieusement attaqué par les socialistes, et les nouvelles élections peuvent venir d'un moment à l'autre. Il fallait donc refaire la virginité des radicaux, et comme les grands mots n'ont plus de prise sur les travailleurs, le gouvernement a donné ordre d'introduire sur-le-champ la journée de huit heures, ou plutôt de quarante-huit heures par semaine, dans tous les docks de l'Etat.

Plus de 20,000 hommes, dont 15.000 à Woolwich, tombent sous le coup de la nouvelle loi. Ils étaient payés 17 shellings pour une semaine de cinquante-quatre heures; ils recevront maintenant 20 shellings (25 francs) pour quarante-huit heures.

Sur quoi, grandes jubilations! Heureusement, il y a déjà parmi les travailleurs des hommes pour leur expliquer qu'avec tout ça ils sont volés, exploités et employés à fabriquer les engins qui serviront à tuer leurs frères.

***

L'extermination des Matabélés se poursuit avec une férocité inouïe. C'est par milliers qu'on les extermine à coups d'obus dans leurs rencontres avec les flibustiers de la Compagnie africaine. Le reste est massacré dans les forêts. Les pauvres Matabélés voyant que le courage le plus héroïque ne peut rien contre les couards féroces, n'y comprenant plus rien, se suicident, se pendent aux arbres de la forêt. Plutôt mourir par la corde que de crever de faim.

Car, après les obus, la famine! Les forêts sont pleines de cadavres de blessés qui meurent dans les futaies, quand ils n'ont pas la force d'en finir avec la vie.

Tout leur bétail leur est pris et distribué entre les flibustiers engagés par la Compagnie.

Ne croyez pas que ce soient des misérables engagés dans les taudis de Londres. Non, ce sont des jeunes gens de *bonnes familles* qui font ce métier sauvage. Ils écrivent à leurs parents des lettres très littéraires, dans un joli style bon écolier et imbues d'une froide férocité. Ainsi, l'un de ces gredins de « bonne famille » écrit à ses parents :

« Ted Storey et moi nous nous sommes engagés pour le Compagnie, sous la condition que nous recevrons chacun une ferme de 5,000 hectares et vingt placers aurifères. Quand leur dernier régiment des « enragés » nous a attaqués, nous étions retranchés dans notre camp de wagons. Aussi, quand ils nous ont approchés à une distance de cinquante mètres, nous les avons tout simplement fauchés avec nos canons tirant trois cents coups à la minute. Le reste s'est retiré dans la forêt. Alors nos hommes à pied sont sortis, et ils les tuaient dans les buissons, *comme des chiens*. Tout le temps nous leur avons pris des bestiaux par milliers. Tout cela va être partagé entre nous tous, qui sommes allés comme volontaires pour la Compagnie... Dès que leur roi va être pris, le pays des Matabélés appartiendra à la Compagnie, et je serai propriétaire d'une grande ferme. C'est un pays superbe pour le fermage et pour toutes sortes d'entreprises agricoles.

Oh les gredins!... Tout cela est lu, admiré par la presse, soutenu par les grands de la haute pegre, et ces gredins ont encore le courage de s'apitoyer sur les « victimes innocentes » du Lycée ou du Palais-Bourbon.

***

La lèpre capitaliste. — A la dernière conférence des mineurs de la Grande-Bretagne, il a été évidemment beaucoup question de la dernière grève. A ce sujet, il a été démontré jusqu'à l'évidence combien cette grève avait été *voulue* par les propriétaires des mines, simplement pour mieux vendre tous les restes, toutes les poussières de charbon accumulés dans les mines. Il a été prouvé par des chiffres qu'au moment où les propriétaires fermaient les mines, ils réalisaient déjà de larges bénéfices.

Quant aux intermédiaires, la part de ces vautours est immense et atteint, comme nous l'avions déjà remarqué, au moins 19 à 20 francs de bénéfice net sur chaque tonne vendue aux consommateurs de Londres.

Pour ce qui en est des chacals propriétaires qui ont provoqué la grève et réduit près d'un million d'êtres humains à la famine, les bénéfices distribués aux actionnaires de différentes compagnies minières sont plus éloquents que tout ce que l'on pourrait dire à ce sujet. Malgré les prix artificiellement hauts auxquels le capital de chaque entreprise industrielle est toujours estimé — et l'on en sait quelque chose, ne serait-ce que par le Panama — les bénéfices distribués à la fin de cette année se sont montés de 15 à 20 0/0 pour les Compagnies principales, de 7 à 12 0/0 pour la plupart des Compagnies, et de 5 à 7 0/0 pour les autres.

Il y a loin de là, on le voit, à la ruine dont ces messieurs nous parlaient. Et puis, alors même qu'ils ne réaliseraient aucun bénéfice et se ruineraient, est-ce que cela regarde l'ouvrier? Si la possession des mines ruine ces messieurs, tant mieux! Qu'ils s'en aillent! Les travailleurs n'ont pas besoin. Qu'ils libèrent le territoire, et les travailleurs sauront bien extraire le charbon sans ces messieurs, les chacals.

Aussi, la nationalisation des mines a-t-elle été votée à l'unanimité par la conférence.

***

Un mouvement très sérieux des ouvriers sans travail se produit à Londres, et une imposante manifestation est préparée pour samedi, 3 février. Les discours prononcés aux meetings des sans travail, tenus toujours à Tower Hill, sont absolument imbus d'exaspération. On répand toute sorte de bruits sinistres dans la ville : on parle d'agents répandus parmi ce qu'on appelle en langage bourgeois « La population criminelle » de la capitale, qui embaucheraient des coupe-gorge pour piller les magasins pendant la manifestation. Bref, une vague inquiétude gagne la population.

Et, pendant ce temps les sages qui prétendent gouverner, discutent à perte de vue les travaux qui pourraient être faits, les colonies agricoles que l'on pourrait lancer, et ainsi de suite. On nourrirait bien une centaine de familles, rien qu'avec le coût de l'encre dépensée dans ces discussions, sans compter les « honoraires » de ces messieurs, payés dans la presse pour leurs élucubrations, et encore moins les « honoraires » des législateurs.

Et la faim, la misère, continuent leur œuvre dans les taudis de la richissime capitale marchande de l'univers et l'exaspération grandit toujours.

## Espagne

Le 25 janvier, lorsque le préfet de Barcelone, Larrocca, montait dans son carrosse, planté devant un poste de gendarmes, il fut approché par l'anarchiste Ramon Morull Casas, qui lui déchargea son pistolet dans la figure. La balle a pénétré dans la mâchoire supérieure et elle y reste encore. Morull a été arrêté, tandis qu'un *compagnon qui était venu, on suppose, l'accompagner, a réussi à s'échapper.*

L'opinion générale est que Larocca a reçu la balle pour la part trop active qu'il a prise dans les tortures auxquelles les anarchistes, arrêtés après l'explosion du Lyceo, ont été soumis par la canaille bourgeoise.

## Italie

L'agitation révolutionnaire continue à se répandre en Italie. Elle a gagné la péninsule, et ce royaume qui semblait si fort, s'est trouvé du coup si bien ébranlé, que l'on se demande en Italie si la royauté peut survivre au coup que les paysans siciliens lui ont porté.

Crispi, le chef actuel, comprend toute la gravité de la situation, et demande que le roi fasse ce qu'Alexandre II avait fait peu avant sa mort : il demande, comme Melikoff l'avait fait, qu'on lui donne pleins pouvoirs pour six mois. Le parlement, renvoyé paître ses herbes natales, lui, procéderait d'un côté à amuser les travailleurs par des soi-disant « réformes organiques » qui feraient miroiter devant eux des illusions d'amélioration de leur sort, et d'autre part le roublard achèterait les députés et les agitateurs socialo-démocrates, pendant qu'il massacrerait impitoyablement les vrais révolutionnaires. Une grande partie de la bourgeoisie ne demande pas mieux; mais le roi ne veut pas se prêter de bonne grâce à ce prologue de son renvoi; il tient beaucoup à son immense liste civile et ne veut pas lui-même risquer de la perdre.

La dictature de Crispi n'ayant pas réussi, le plan de réformes pour rire n'a pas été abandonné. Le parlement s'amusera, en attendant, à discuter un projet de loi agraire semblable à celui que Gladstone avait inventé pour amuser les Irlandais. Et, pendant ce temps, les réserves sont appelées en toute hâte, et les localités qui s'agitent sont inondées de troupes. Les Siciliens sont désarmés et le peuple massacré en Toscane.

A Massa et à Carrare, l'insurrection avait pris soudain un caractère de violence inattendu. A un moment donné, deux bandes, l'une de 200 hommes et l'autre de 400, ont essayé de prendre possession de la ville. A Massa, les insurgés entraient dans toutes les maisons, enlevant les armes sur lesquelles ils pouvaient mettre la main. Lorsque la troupe arriva, ils soutinrent des combats rangés contre les soldats et, se voyant battus, ils se retirèrent dans les montagnes, où les bandes tiennent la campagne depuis huit jours, livrant de petits combats à la troupe, barricadant les routes, coupant les communications et pillant les riches.

La situation est si sérieuse que l'état de siège a été proclamé et qu'il est absolument défendu d'exporter de Carrare n'importe quelles provisions, de peur qu'elles n'aillent approvisionner les bandes dans les montagnes.

Inutile de dire qu'il y a nombre d'anarchistes de tués et que, quoique le mouvement soit attribué directement aux anarchistes, on arrête par centaines les démocrates aussi bien que les compagnons.

Nombre de petites émeutes sont signalées de diverses autres parties de la péninsule, aussi bien que des explosions par ci par là.

On discute très sérieusement dans l'entourage du pape où il ira se réfugier lorsque la révolution aura balayé les puissants du jour.

***

« Ce n'est pas un mouvement politique, » dit le général Heutsch dans son rapport sur Carrare, c'est un mouvement aux tendances antisociales, qui vise la dissolution de l'Etat italien, la destruction de la propriété privée et de la famille. » Quant à la famille, ajoutons seulement que d'après les journaux bourgeois, trois mille femmes ont suivi leurs frères et maris dans l'insurrection de Carrare et se sont retirées avec eux dans les montagnes; elles font preuve d'un courage admirable.

***

L'agitation continue à se répandre dans la péninsule. A Pise, les boulangers et les cochers se sont mis en grève. Alors qu'ils tenaient un meeting sur la place publique, la cavalerie est venue les disperser. Les grévistes les reçurent avec des pierres, et il y eut une bagarre assez sérieuse. D'autres grèves ont aussi éclaté dans les villages des environs, — partout avec rixes contre la police.

— « C'est cela qui serait le moment pour une grève générale dans la péninsule, » — se disent les travailleurs italiens. Eh bien, qu'est-ce qui l'empêche?

## Russie

Des perquisitions en masse se font à Pétersbourg. Des centaines d'hommes, femmes et enfants seront envoyés en Sibérie, et c'est au servilisme des patriotes français que la jeunesse russe devra ces nouvelles victimes.

Réjouissez vous, vils laquais qui avez crié à tue-tête *Vive le Tsar !* et baisé les semelles des marins russes !

Pendant les dernières perquisitions pratiquées en masse à Paris, des correspondances ont été découvertes venant de Russie. Tout a été immédiatement transmis à la police secrète de Pétersbourg. Il n'y a pas de complot, bien entendu, et il n'y en a nul besoin ; des correspondances suffisent. On arrête, on perquisitionne, on découvre de la littérature clandestine ou quelque lettre encore, et des centaines de familles vont être plongées dans le deuil, et en France on continue à crier : *Vive le laquaisme franco-russe !*

***

On annonce d'Essen, dans la Prusse rhénane, qu'une cachette de dynamite a été découverte à Gelsenkirchen, en Westphalie. Elle avait été pratiquée dans le flanc d'un coteau et contenait trente-deux cartouches. Un mineur a été arrêté à la suite de cette découverte.

### République Argentine

La « Casilla » du Perseguido est aux mains de la police. Elle saisit toutes les correspondances. Six compagnons ont été expulsés il y a un mois pour Montévidéo. Plusieurs autres sont en prison. Les poursuites continuent : les camarades sont traqués et les sauvages de l'Argentine font tous le possible pour arriver à la destruction des anarrhistes. C'est le contraire qui arrivera.

## MÉLANGES & DOCUMENTS

*Journal Officiel.* — Chambre des Députés. — Séance du 27 janvier 1894.

M. le ministre. — J'ai sous les yeux un numéro de la *Révolte* qui signale parmi les publications à répandre, la dernière brochure de M. Elisée Reclus : *A mon frère le paysan*. Dans ce même numéro, le rédacteur de la *Révolte* rappelle qu'une doctrine professée par des hommes tels qu'Elisée Reclus, Kropotkine et autres, est une saine doctrine. Je puis donc dire qu'on ne saurait contester un seul instant que M. Reclus est un des hommes les plus importants du parti anarchiste.

Examinons quelques passages de la brochure que voici ; voyons ce que sont les doctrines de Reclus, et si c'est à tort ou à raison qu'on l'a classé parmi les anarchistes chez lesquels il pouvait y avoir intérêt à faire des perquisitions.

Dans la brochure en question, M. Elisée Reclus examine quels sont les droits à exercer par le paysan vis-à-vis des propriétaires, de ceux qui possèdent, et le premier cas dont il s'empare et qu'il analyse, c'est le cas de celui qui a reçu de ses parents un héritage. Il dit :

« Quand nous aurons la force, laisserons-nous tous ces produits du labeur humains, les laisserons-nous dans les coffres-forts de l'héritier ? Aurons-nous le respect de cette propriété ? Non, mes amis, nous prendrons tout cela ; nous déchirerons ces papiers et ces plans, nous briserons les portes de ces châteaux, nous saisirons ces domaines. »

Voilà pour le premier cas.

Maintenant, il examine le second.

Dans le premier cas, il prend position contre l'héritage de celui à qui on le transmet sans qu'il ait rien fait pour le gagner ; il a simplement pris la peine de naître. Voici le second :

« Et cet autre, ne pauvre, sans parchemins, que nul flatteur ne vint admirer dans la cabane ou la mansarde maternelle, mais qui eut la chance de s'enrichir par son travail probe ou improbe ? Il n'avait pas une motte de terre où il pût reposer sa tête, mais il a su, par des spéculations ou des économies, par les faveurs des maîtres ou du sort, acquérir d'immenses étendues qu'il enclôt maintenant de murs et de barrières. Respecterons-nous cette deuxième propriété ? » (Interruptions à l'extrême gauche.)

A gauche et au centre. — A l'ordre ! ces interruptions sont intolérables !

M. le Ministre. — C'est M. Reclus que l'on interrompt. Vraiment, messieurs, vous manquez d'égard envers lui.

Je continue ma citation :

« Non, cette deuxième propriété, nous ne la respecterons pas plus que la première. Ici encore, quand nous aurons la force, nous viendrons mettre la main sur ces domaines et dire à celui qui s'en croit le maître : En arrière, parvenu ! tu n'as pas su travailler, continue ; mais la terre que d'autres cultivent n'est pas à toi. Tu n'es plus le maître du pain.

« Ainsi nous prendrons la terre ; oui, nous la prendrons. » (Très bien ! très bien ! à l'extrême gauche. — Exclamations sur un grand nombre de bancs.)

Vous dites : Très bien !

M. Jaurès et plusieurs membres à l'extrême gauche. — Oui, très bien !

***

Procès-Charnay. — Catéchisme du soldat

R. Je considère que l'idée qu'on se fait maintenant de la patrie est une idée fausse. La vraie patrie, c'est celle qui n'opprime pas les malheureux au profit des puissants. C'est la patrie officielle, la patrie des privilégiés, que je combats, que j'attaque.

D. Très bien, mais votre brochure n'est pas écrite pour les philosophes, et l'individu sans éducation qui lira ce que vous écrivez sur la patrie, se dira que la patrie, c'est ce qu'il faut haïr. En ce qui concerne l'armée, vous avez dit que sans le service obligatoire, personne ne serait sous les drapeaux.

R. On n'est pas soldat par plaisir.

D. Vous avez dit que le soldat vivait dans les casernes comme les voleurs et les assassins ?

R. J'ai voulu dire par cette expression que le soldat était privé de sa liberté et moins bien traité que le pensionnaire des prisons. La constatation en a été faite cent fois.

D. Vous avez écrit que la caserne était une école de vices honteux qui engendrent la pourriture physique et morale.

R. La caserne n'a jamais été considérée comme un lieu de moralité. C'est encore une idée banale.

D. Vous avez écrit que le soldat devenait ivrogne et fainéant ?

R. C'est une idée qui ne m'est pas personnelle. Des militaires eux-mêmes ont écrit cela.

D. Pour vous, le métier de soldat est l'abolition de toute dignité, il est antisocial et nuit aux besoins de l'humanité.

R. Absolument.

D. Vous êtes officier de réserve. Quand vous irez faire vos 28 jours ou autre chose, professerez-vous les principes indiqués dans votre brochure ?

R. Nullement. Dans ma brochure je défends une idée. Le soldat qui frappe un officier, est fusillé ; l'officier qui frappe un soldat, n'est pas inquiété. Cela prouve que le code militaire est en contradiction avec les principes égalitaires de la République et du code civil.

D. Nous arrivons ensuite au passage de la grève qui est le plus grave.

R. Je réponds simplement que j'ai voulu montrer que les conflits entre les ouvriers et les soldats étaient abominables.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les compagnons ont lu cette semaine, le compte rendu du procès Mérigeau. Le camarade, un solide travailleur, un brave compagnon, a été condamné uniquement parce qu'à l'audience il s'est déclaré anarchiste. Théoricien, mais anarchiste. Ceci, c'est de la canaillerie gouvernementale, il n'y a pas à s'en étonner. Mais il résulte de l'enquête et de nos informations particulières et *précises* que Mérigeau a été la victime des agissements d'un agent provocateur. Cet individu s'est présenté chez Mérigeau à deux heures du matin, et lui a remis une fiole d'acide et de la poudre ; en le priant de les garder jusqu'au lendemain : deux heures après, la police était dans le passage des Haies et à 6 heures du matin, Mérigeau était arrêté.

Nous avons les preuves *écrites* que l'individu en question fait partie d'une bande qui moucharde les copains du XII[e] et que la Préfecture soudoie. S'ils protestent, nous les nommerons, et nous reproduirons les lettres qu'un mouchard authentique a eu la maladresse de laisser prendre.

Lorsque les camarades seront édifiés sur les agissements de ces misérables, justice sera faite : inutile de dire comment. Nous avons assez à faire avec les gouvernements, sans nous laisser paralyser par les judas qui jettent le trouble et la défiance au moment où nous devons serrer les rangs pour faire face à l'ennemi.

***

On nous a demandé d'annoncer une conférence qui serait faite 108, rue du Temple, salle Léger, le lundi 5 février, à 8 1/2 du soir.

Nous n'avons pas de raison de suspecter la sincérité des compagnons qui l'organisent. Mais nous savons, d'autre part, qu'il s'y trouvera des individus, se disant anarchistes, et dans les meilleurs termes avec la police.

En conséquence, nous conseillons aux camarades qui s'y rendront de faire bonne garde, et d'exécuter carrément les mouchards, s'ils sont reconnus.

## PETITE CORRESPONDANCE

M. à Saint-Aubin du Jura. — Rien reçu : enverrai brochures ; excepté *Société mourante* : ce n'est pas le moment.

M. à Dijon. — Rien reçu. Envoyez à l'adresse : administration de la Révolte.

Ne plus rien envoyer au *Perseguido*, de Buenos-Ayres, la police saisit tout.

Nicolet à Paris, J. à Bellegarde, E. G. à Santa-Fe, reçu journal et lettres ; merci.

Je ne puis répondre pour le moment. Prière de ne rien m'écrire, la correspondance à moi adressée étant volée.

G. à la Tour du Pin. — M. à Voiron. — L. à Reims. — H. à Brest. — G. à Marseille. — F. à Villefranche. — P. à Bordeaux. — P. à St-Etienne. — B. à Saint-Amand. — P. à Bascousse (Suisse). — D. à Bollène. — P. à Boufarick. — B. à Spring-Walley. — C. à Marseille. — M. à Troyes. — F. N. (S. et O.). — H. P. Suisse. — H. à Brest. — O. à St-Etienne. — F. à Reims.

Reçu timbres et mandats.

*Aux abonnés de Suisse.*

Il va être pris remboursement à *La Révolte* du 1[er] janvier à fin juin.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1,781 fr. 90.
Un nouveau compagnon, 2 fr.
Un copain, 1 fr.
Jean qui marche, 25 fr.
Pour la revue libertaire, 6 fr.
Pour la propagande 10 fr.
Total : 44 fr.
Total général : 1,765 fr. 90.

## SOUSCRIPTION
POUR LA BROCHURE A DISTRIBUER

Listes précédentes : 117 fr. 35.
Un compagnon, 5 fr.
Total : 5 fr.
Total général : 122 fr. 35

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 1,000 fr. 01.
5 comp. du XII[e] pour Merigeau, victime des infamies policières : 2 fr.
Pour la compagne Merigeau : 20 fr.
Pour les détenus : 5 fr.
Total : 27 fr.
Total général : 1.027 fr. 01.

**LA RÉVOLTE est en vente :**

A Lille, chez le compagnon Hoden, 14, cours Gloner, qui porte à domicile.

*Le Gérant-Imprimeur* : J. Billot.

Paris. — Imp. J. BILLOT. 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNÉE, N° 22 — DIX CENTIMES — DU 10 AU 17 FÉVRIER 1894

# LA RÉVOLTE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE
Paraissant tous les Samedis
AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR LA FRANCE
Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50
Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

POUR L'EXTÉRIEUR
Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## APRÈS ?

C'est fait. La bande panamiste est vengée. Mais la question sociale n'est pas résolue. Il n'y a qu'un meurtre de plus à l'actif de l'abjecte société bourgeoise. Eh bien, ce n'est pas avec du sang, dût elle en verser des flots, qu'elle effacera les crimes qu'elle commet tous les jours. Elle invoque la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent : à ce compte, elle aura mérité les pires représailles, car, du fait de sa rapacité séculaire, des millions d'hommes sont morts de faim, de froid, de misère. Et, pour souligner l'atroce ironie du sort, le chef des gouvernants actuels est à la tête d'une fortune princière, édifiée sur les souffrances et la mort de milliers de mineurs. Mais, dans l'affaissement des caractères, devant le culte du veau d'or, cela semble tout naturel. Certains même, poussent l'avilissement, ou l'inconscience, jusqu'à se pénétrer de respect pour ces louis entassés dans le même coffre-fort. Et, pendant que le pauvre peuple, abruti de travail et de sophismes autoritaires, courbe l'échine, et paisiblement gave ses maîtres, ceux-là font un signe à la meute qu'ils nourrissent pour ces homicides besognes. Et la meute sort de sa bauge ; elle s'assemble, au petit jour, sur une place sinistre : elle est avide de la perdu sang Nous les avons vus, l'autre matin, les abjects servants de la guillotine; toute la bande était là. Municipaux à cheval, casqués, ceinturonnés, sabre au clair, avec, dans le regard, l'atonie de la brute passive, qui attend des ordres, et les exécute sans sourciller. Et les chacals de la rousse, et les gredins de la presse vendue, et la cohue des filles, des souteneurs, tous les rebuts, tous les déchets de l'espèce humaine, tout ce qui rampe dans la fange, qui jappe et applaudit aux coups de force de l'autorité. Et, pendant que ces fauves se délectaient à l'avance, flairant l'odeur du sang répandu, voici qu'une porte s'ouvre.

Toutes les têtes ont avancé, identiques, dans la même direction. C'est qu'on a vu les battants se retirer, et l'homme apparaître. Ah ! qu'elle est énergique sa face, et quel acier dans ses yeux, dardant ferme, visant haut, embrassant d'un mouvement d'étendue la place entière, ses alignements et ses groupements d'uniformes, arrêtant un éclair sur les curieux, qu'il dédaigne et avec raison, car il va mourir et eux se repaissent de son angoisse. Il bombe sa poitrine extraordinairement, s'arcboutant à cet effet sur le bras des aides qui le soutiennent. Elle est évidente, sa volonté de majesté dans cette marche au supplice, et cela sans forfanterie. Il y a dans ce port de tête trop de mépris pour qu'il ne soit pas réel. Non, je n'ai jamais vu de regard d'homme tomber de plus haut sur d'autres hommes. A mi-chemin de la guillotine, il la regarde bien en face et, prenant son temps pour prononcer, maître de sa parole, maître de son souffle, il jette, il claironne d'une voix grave et forte, nullement étranglée : « Mort à la société bourgeoise ! Vive l'anarchie ! » Cela dit, sans esquisser même le recul instinctif que les familiers des exécutions connaissent, il se couche sur la planche. . .

« C'était un crâne, celui-là ! » s'écrie un agent enthousiasmé.

Certes oui, c'était un crâne !

Au milieu de l'immonde cohue venue là pour savourer son agonie, lui seul avait la face haute, le regard fier, et l'indomptable énergie de l'homme fort. C'était lui, le véritable justicier. Ils se sont découverts, ils ont baissé le front, et un frisson d'angoisse a passé sur cette foule, alors que les montants de la guillotine se sont éclairés de la pourpre éclatante du martyre.

Et maintenant qu'adviendra-t-il de cet acte de basse vengeance ?

Nous n'avons pas la naïveté de proférer des menaces, elles seraient à tout le moins déplacées. Il est bien plus logique et plus simple d'attendre que le fait ait produit ses conséquences. Et c'est la justice qui les amènera, non pas, celle d'en haut, à laquelle personne ne croit plus, et qui n'a servi, pendant des siècles qu'à asseoir sur la patience des exploités les plus insolentes dominations : non pas la justice des hommes, cette prostituée au service de tous les gouvernants, pourvu qu'ils la battent en la nourrissant : non : mais l'autre, celle qui sort fatalement de la nature même des choses, et qui rend à chacun selon ses œuvres. Au jour où celle-là rendra son arrêt, les meurtriers éprouveront la vérité vengeresse de cette parole autrefois proférée par des misérables qui l'ont payée pendant des siècles et des siècles : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !

## RÉPONSE A RAYNAL

Nous n'avons guère l'habitude de nous occuper de ce qui s'élabore au sein du grand Guignol dont vous êtes un des principaux personnages.

Mais, du haut d'une tribune d'où les paroles se répercutent dans toute la France, vous avez gratuitement émis, dans le but de tromper le peuple sur nos doctrines, certaines appréciations qu'il est de notre devoir de relever.

Vous sentant perdu, sinon comme ministre, car une majorité s'achète, du moins comme politicien dans l'opinion publique, si la vérité sur l'Anarchie était portée à la tribune, vous avez mis toutes voiles dehors. Mauvaise foi, calomnies, âneries surtout, tout vous était bon.

Nous ne vous chicanerons pas sur les vieux clichés ultra connus, les « dangereuses chimères », les « pernicieuses utopies », qui rentrent dans la catégorie des âneries. Temps perdu, ces choses là sont incurables.

Mais avec votre scélératesse, légendaire depuis les fameuses conventions, vous avez fait diverses citations, notamment de la brochure d'Elisée Reclus : « A mon frère le paysan », suspendant intentionnellement votre lecture aux passages explicatifs des paragraphes susceptibles de tromper le peuple sur les intentions des anarchistes.

Vous avez lu : « Ainsi, nous prendrons la terre, oui nous la prendrons, » mais vous vous êtes bien gardé de finir la phrase : « Nous la prendrons, mais à ceux qui la détiennent sans la travailler, *pour la rendre à ceux qui la travaillent.*

Ah ! mais, c'est que la question est changée ! Vous vous permettez, après cette citation tronquée, d'ajouter « qu'il n'y a qu'un mot pour qualifier cette théorie : c'est la théorie du droit au vol ! »

Mais c'est que le reste de la phrase prouve précisément le contraire. C'est une restitution, une intervention en vue de faire cesser un vol dont vous, vous proclamez le droit, que nous nous proposons.

Qui donc, en effet, commet le vol, de celui qui détient sans les travailler, sans les cultiver, de vastes espaces de terrain, qui ne sont que l'héritage ou le fruit direct d'une violence primitive, alors que des milliers d'hommes meurent de misère qui pourraient vivre sur cette terre volée, ou de ceux qui signalent cette iniquité et qui proclament le droit pour tous de rentrer en possession des biens dont ils ont été spoliés.

Ah ça ! si un escarpe nous dévalise et que dans la suite, plus forts, nous lui reprenons ce qu'il nous a grinché, c'est nous qui sommes les voleurs ?

Les socialistes qui, s'ils sont pour la plupart des ambitieux, se sont au moins donné la peine d'étudier ces questions et concluent comme nous, quoique la comprenant autrement, à la nécessité de l'expropriation, ont saisi le sens de la citation, malgré la mauvaise foi qui l'avait écourtée. Mais tous ces ânes bâtés qui ne voient en leur mandat de député que la facilité de toucher des pots de vin et de se procurer force avantages et honneurs, et n'ont d'autre préoccupation, ont applaudi des quatre fers à votre sotte conclusion.

Vous avez tenté de tromper le pays et l'épithète de malfaiteur que vous octroyez si bénévolement se retourne contre vous.

Vous vous prétendez « sensible au sort des travailleurs. Vous sortez, dites-vous, du peuple et le représentez. »

Dites plutôt que vous en êtes sorti et si bien sorti que vous méconnaissez les plus élémentaires de ses droits, les premiers de ses besoins.

Quant à la représentation dont vous parlez, nous n'y voyons que celle d'une bien écœurante comédie dont vous êtes le protagoniste.

Lorsqu'on a à son actif un crime comme celui de Fourmies, dont vous êtes solidaire, on a la pudeur de se taire et de ne pas mettre en

avant de prétendus sentiments d'intérêt pour les malheureux. Les seuls intérêts qui vous touchent sont ceux que vous touchez du capital volé aux travailleurs.

Un mot encore pour un fait personnel, comme on dit chez vous.

Vous vous félicitez de la salutaire terreur répandue dans le camp des anarchistes. Leur jactance, dites-vous, dissimule mal de profondes inquiétudes.

Jactance nous plaît. Jactance nous rend hilares.

Est-ce parce que les cambriolages et les exactions de vos subalternes n'ont pu refroidir notre ardeur à dénoncer au peuple le crime social dont il est la victime et dont vous vous faites l'apologiste?

En ce cas, va pour jactance!

Quant à la salutaire terreur, à la profonde inquiétude que vous vous targuez d'avoir suscitées en nous par vos procédés arbitraires, risible est votre illusion.

Quand on a le courage de braver jusqu'à la mort pour une idée, ce n'est pas quelques crochetages de serrures, quelques papiers volés qui nous feraient hésiter à remplir la tâche sacrée que nous nous sommes imposée.

Notre seule inquiétude est que la révolution qui vous fait tant de peur, n'arrive avant que le peuple ne soit suffisamment éclairé et qu'il ne retombe dans les mêmes errements qui ont si souvent fait avorter ses révoltes.

Notre salutaire terreur!

Pauvre hère!— intellectuellement parlant, bien entendu; car nous ne vous supposons pas la naïveté de voire complice Rouvier qui prétend n'avoir amassé après plusieurs ministères que dix mille francs de rente, et votre pelote est sans doute meilleure; — oui, pauvre hère! qui prétendez étouffer l'idée de justice qui germe et se développe actuellement sur le globe entier!

Vous nous paraissez vous identifier avec le peureux qui se hâte de taxer de lâcheté son ennemi pour n'en être pas suspecté. Croyez-vous donc avoir tant d'empire sur notre tranquillité morale?

Tenez! Laissez-nous pour finir vous narrer ce que nous vîmes l'autre jour:

Un épileptique roquet harcelait de ses glapissements un puissant et impassible terre-neuve. Après quelques minutes de ce manège assourdissant, sans même se retourner, le terre neuve se contenta de lever sur le caniche une patte dédaigneuse.

C'est tout l'honneur que nous croyons devoir vous faire.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — Un sou et un sou, ça fait deux sous. Jugez. Je lis dans une Revue scientifique qu'on a imaginé un appareil pour transporter à travers les étroites galeries de mines les malheureux qui ont subi un coup de grisou ou un autre accident, soit un éboulement qui leur a cassé quelque membre. Actuellement, on les place sur un brancard qui trop large, anguleux pendant l'interminable montée à travers les ténèbres, les secoue, les tord et leur cause mille souffrances. Il s'agirait d'y substituer une claie, faite de joncs tressés, une espèce de hamac qui se plierait à la forme du corps et faciliterait singulièrement le douloureux transport. Le prix de revient de l'appareil... oh! dam! vous comprenez bien que ces pauvres actionnaires de mines n'ont pas des cent et des mille à dépenser... Ce prix est *j'ose à peine formuler* le chiffre, tant il est effrayant!... Bref, ça coûte trois francs! Il en faudrait un certain nombre disposés en différents points sur toute l'étendue de la mine, mettez cinquante... mettez cent!... ça ferait 300 francs!... Alors vous comprenez, on y regarde à deux fois... et la seconde fois se prolonge si fort que décidément on n'achète pas les claies. Trois cent francs d'augmentation sur le budget de dépenses! Comme vous y allez! on voit bien que nous n'êtes pas actionnaire...

C'est qu'aussi, en vérité, ces mineurs sont insatiables. Est-ce qu'on n'avait pas eu l'idée de munir chaque ouvrier d'une petite cartouche de parement analogue à celle qu'on donne aux soldats en temps de mobilisation. Ça, c'était trop fort. Mais ça coûte de l'argent, ces machines là, de l'argent entendez-vous!... Après tout, est-ce que ça regarde les dividendiers, que les ouvriers soient pansés plus tôt ou plus tard, qu'ils souffrent ou qu'ils crèvent...

Bref, on a refusé la claie, on a refusé les cartouches... et les grands actionnaires de mines peuvent s'offrir une loge de plus à l'Opéra quelconque!... Ainsi va la vie, et c'est comme ça qu'on fait les bonnes républiques!

***

Nous l'avons dit et redit — et l'événement vérifie la justesse de nos précisions. Dès lors que l'on pactisa avec l'autorité, elle vous fouaille, pour peu que vous ayiez l'imprudence de la discuter. Voyez ce qui arrive au *Parti socialiste*. Ses inspirateurs, sinon ses rédacteurs, sont des personnages officiels, conseillers municipaux, députés. Ils n'avaient pas assez d'anathèmes contre les anarchistes qu'ils accusent d'avoir provoqué les lois de répression. Et, quoique s'étant abstenus pour la forme, de prendre part au vote, ils n'étaient pas fâchés de voir bâillonner les empêcheurs de manger en rond autour de l'assiette au beurre.

Mais il arrive ceci: que le pouvoir, armé de ces lois, tombe sur les innocents socialistes: on les empoigne, on les jette à Mazas, au secret... Ils passeront en jugement, et par le temps de réaction qui court, ils sont assurés d'encaisser la forte peine.

C'est qu'on ne fait pas au pouvoir sa part. Il veut tout, et se rue sur quiconque, ami ou ennemi, le dérange dans son œuvre de rapine et de spéculation. Si le procès qu'on annonce avait pour résultat de dessiller les yeux des socialistes et de les pousser résolûment dans la voie de la révolte, on pourrait dire qu'à quelque chose malheur est bon.

***

Bourges. — Les camarades qui, au 1er janvier, avaient été arrêtés sous l'inculpation de... Association de malfaiteurs, viennent d'être mis en liberté. (Hum!).

Voyez, ce que la canaille est canaille.

Chez l'un des camarades, on a trouvé un obus, oui, messieurs, un obus. Vivement le copain est mis au secret, défense de tourner, de siffler, de chanter; on fait venir un homme de l'*art*, on lui demande des renseignements sur cet obus, c'était un engin non chargé et qui devait avoir servi avant 70. Le père de Pertucas fut alors mandé et déclara alors que l'obus lui servait d'enclume et que c'était lui qui l'avait trouvé il y a plus de 12 ans: Mince de propriété!

Et voilà l'affaire réglée: ça n'a duré qu'un mois. C'est peu.

Mais les deux copains de Bellaire, c'est autre chose, terrible!!!

Association de malfaiteurs, toujours. Patureau encore tout seul, mais, eux, ils étaient l'association.

Chez l'un qui ne savait pas lire, ils trouvaient un numéro de l'Internationale et chez l'autre qui savait, ils ne trouvèrent rien. Ça n'a mis aussi qu'un mois. Et les enfants! ça, ne compte pas! On les fait crever de faim, pour *leur apprendre à vivre*.

L'un d'eux, qui est assez âgé, a terriblement souffert. Il était sans nouvelles de sa famille, il croyait même que tous étaient dans sa condition.

Il faudra qu'ils nous en demandent pardon un jour. Ça viendra!

La police, au jour de l'arrestation, n'avait pas oublié de signaler le fait aux journaux, mais pour la mise en liberté, mot.

C'est un oubli.

Le camarade Patureau, qu'ils traitaient de repris de justice, leur fait dire qu'il n'a subi aucune condamnation.

***

Marseille. — Un de nos sympathiques concitoyens, M. L..., directeur d'une compagnie de bateaux... étrangers, possède, aux Chartreux, une villa où, par ces temps ci, il ne se rend pas souvent. Pourtant, l'un de ces derniers jours, la fantaisie lui vint d'aller faire un tour du côté de sa propriété. A son grand étonnement, il trouva la porte ouverte. Il entre dans le jardin, et se voit reçu par un petit chien de luxe, très amical, qui accourt vers lui avec force gambades et se met à le caresser. Un peu étonné, le maître de céans se dirige vers la maison dont la porte et les fenêtres ouvertes témoignent que la maison est habitée. Un homme en veston et pantoufles se promenait en fumant son cigare. M. L..., légèrement ébaubi, le regarde avec attention. Son étonnement est à son comble, lorsqu'il s'entend interpeller par l'intrus, qui lui demande d'un ton sévère:

— Que faites-vous ici?

— Mais j'allais justement vous poser la même question. Je suis le propriétaire.

— Ah! vous êtes le propriétaire? Eh! bien, prouvez-le, il ne suffit pas de se dire propriétaire pour qu'on vous croie. Il faut des titres, des papiers...

— Et vous, en avez-vous des titres et des papiers?

— Moi, je passais, la maison m'a plu et je me suis établi, avec mes meubles. Il y a un mois et demi que je suis ici.

— Mais vous êtes chez moi et vous allez me faire le plaisir de déguerpir.

— A votre aise, faites-moi mettre dehors. Pour moi, la société me doit le couvert, comme à tout être humain. Je trouve une maison inhabitée, je m'y installe, rien de plus naturel. Si vous avez des droits, faites-les valoir. Sinon, je reste.

M. L... se retire furieux et un peu décontenancé. Quel parti prendre en présence de cet audacieux bernard-l'hermite? il se rend chez le commissaire de Saint-Just et lui compte son cas.

— Mais, la chose est délicate, répond le magistrat de police. Je ne puis procéder à une expulsion ni enlever des meubles sans un ordre de M. le procureur de la République. Adressez une plainte au parquet et sitôt l'ordre donné je l'exécuterai.

De plus en plus interloqué, M. L... prend courage pour la rédaction de la plainte. — On ne se trouve pas tous les jours dans des situations pareilles! — Il accumule les arguments, afin de bien établir qu'il est chez lui et maître en sa maison, il pèse ses mots et, enfin, la plainte signée, il l'a fait parvenir à M. le procureur, en son parquet.

L'affaire en est là. M. L... attend impatiemment le jour où il pourra remettre les pieds chez lui, sans qu'on lui demande ce qu'il y fait.

## Espagne

Il faudrait remonter loin dans l'histoire pour retrouver un exemple de la sauvagerie aveugle appliquée au peuple espagnol par son gouvernement aux abois.

Ce n'est plus de la peur, simplement, c'est de la folie furieuse, du délire.

Certes, partout la même peur fait commettre les mêmes idioties, les mêmes lâchetés à ceux qui voient se dérober sous leurs pieds la terre bonne de l'assiette au beurre; l'Espagne ne saurait échapper à cette loi fatale du déclin; elle n'a d'ailleurs jamais été précisément la terre classique, un modèle de liberté; non! mais l'infamie qui l'écrase aujourd'hui est sans nom.

Avant les explosions du théâtre du Liceo nous avions, pour nous protéger des méfaits policiers, les garanties de la constitution qui interdisaient à cette vile et rampante espèce, l'accès des domiciles privés pendant la nuit, l'arrestation de quiconque sans mandat régulier, etc., etc. Cela n'empêchait pas les mouchards de n'en faire qu'à leur tête, de vivre aux crochets de prétendus malfaiteurs et de les arrêter sans le moindre délit lorsque ceux-ci n'avaient pas dans leur poche le « Duro » nécessaire pour calmer la fureur du gredin légal.

Cela n'empêchait pas le juge de faire pourrir préventivement, pendant des années entières, dans les prisons, les innocents, pour permettre aux sicaires « criminalistes » d'exploiter leur désespoir et leur soutirer tout l'argent possible.

Les geôliers n'en assassinaient pas moins les détenus à coups de trousseaux de clefs, à coups de barres de fer ou de nerfs de bœufs.

L'insulte n'en était pas moins aux lèvres empropres de ceux à qui tant de victimes songeaient parfois à se plaindre.

L'argent confié à la poste n'en fondait pas moins et l'on n'était pas moins volé effrontément à la douane comme dans toutes les administrations de l'Etat.

C'est dire que les garanties constitutionnelles n'offraient pas une bien grande sécurité;

moins cette situation, pour si révoltante qu'elle soit, était passée dans les mœurs du pays et presque acceptée.

La levée des garanties ne serait donc pas d'une bien grande importance si le gouvernement n'y avait ajouté la plus lâche des provocations.

On a livré la population entière de la Catalogne au bon plaisir des mouchards avec ordre de ne rien respecter, et comme bien on pense les misérables se sont acquittés de leur sale besogne.

C'est plus que le régime des suspects ; les argousins se sont introduits partout, et partout on a pillé, saccagé, désolé et emprisonné. Les prisons sont pleines de malheureux ; d'anarchistes, direz-vous ? Mais non, de tout ce que le hasard et le bon plaisir a fait tomber sous les griffes des oiseaux de proie ; leur nombre ? qui le sait ! les prisons sont pleines, les casernes, les forts, tout regorge.

On croit tenir les coupables, ils ont avoué, nous dit-on ; mensonge ! La vérité c'est que le monde perd le nord.

Si on tenait les coupables, pourquoi, alors, toutes ces victimes qu'on torture et qu'on malmène ? pourquoi exciter inutilement tant de haines ?

Ce qui est vrai c'est qu'après l'œuvre ignoble des mouchards est venue celle plus ignoble encore de la magistrature.

Une fois le gibier rabattu, celle-ci s'est immédiatement occupée de savoir à quelle sauce elle l'accommoderait.

C'est là où l'infamie n'a plus de bornes. L'odieuse magistrature, d'accord avec le gouvernement, a décidé d'envoyer, en masse, tous les malheureux empilés dans les geôles, dans quelqu'île lointaine d'où on ne revient jamais, et pour ajouter encore à la sauvagerie comploiée par les gens de l'ordre, on a fait venir des embarcations entièrement pourries qui certainement ne supporteront pas une semblable traversée.

Ce ne sont donc pas seulement des exportations, ce sont des noyades en bloc que projette le gouvernement de Sagasta.

On conçoit aisément la peur qui fait trembler tant d'inconscientes victimes ; la folie s'est emparée d'eux, les langues ont marché, chacun a voulu inventer sa petite histoire pour essayer d'échapper à une si affreuse perspective, et voilà comment tant de complots qui n'ont jamais existé ont fait baver la presse bourgeoise.

Avec cela on a tué la presse indépendante, la presse anarchiste est étranglée, — momentanément, espérons-le. Plus une voix ici ne peut s'élever contre les agissements sauvages d'un gouvernement couvert de boue.

Déjà beaucoup de détenus sont à fond de cale, enchaînés comme des fauves, et on ne permet à personne de leur famille de les visiter. Qu'adviendra-t-il de tout cela ? Où s'arrêtera la férocité des dirigeants Espagnols ? nul ne saurait le prévoir. Le peuple est bien las et bien malheureux.

Quant à nous, anarchistes quand même, nous ne désespérons pas ; de semblables mesures ne sauraient nous épouvanter, car nous préférons mourir en combattant que mourir lâchement par le suicide ou par la faim.

Je ne sais si cette lettre vous parviendra, j'ai pris toutes mes mesures pour cela en tout cas ; et si elle vous parvient, veuillez la publier afin qu'une voix s'élève, non pas pour protester, mais pour faire savoir à tous où sont les provocateurs et aussi pour dire aux amis qu'on ne se rend pas.

(De la *Revue libertaire*).

## Italie

Ce n'est pas seulement dans le Midi que la misère sévit et peut pousser la population à des actes de désespoir : le Nord en a sa part aussi. La Valteline, par exemple, doit subir le fléau avec une terrible intensité si l'on en juge par une statistique des ventes d'immeubles pour défaut de payement d'impôts effectués dans cette province.

Dans la commune de Mello, une maison de colons a été vendue, faute du payement de 4 fr. 26 d'impôts.

A Chiavenna, deux lots de châtaigniers, pour une dette de 92 centimes.

A San Sebastiano, une partie d'une maison pour une dette de 2 fr. 39.

A Morbegno, un lot de châtaigniers, pour 2 fr. 18.

A Colonna, un lot de châtaigniers, pour 2 francs.

Dans la même commune, les 9, 16 et 23 décembre dernier, vingt propriétés ont été mises en adjudication pour des dettes de « quelques francs et souvent de quelques sous. »

A Barica, adjudication de deux prés et de deux champs, pour 9 fr. 31 d'impôts.

A Virido, Erlorelo, San-Martino et Valmasino, plusieurs ventes de propriétés, pour dettes d'impôts inférieures à 10 francs.

A Ardenno, on vient de mettre en adjudication cinquante-six propriétés, parmi lesquelles plusieurs débitrices de cotes minimes.

Les cotes de moins de 1 franc, pour lesquelles on fait des ventes d'immeubles, sont nombreuses dans les communes de Barolini, Tirano, Traona, Vorceia, Casolo, Pranzero, Cosio, Regoledo, etc.

Les ventes affichées, d'après le *Bulletin officiel* de la préfecture de Sondrio, sont au nombre de 363 pour le mois de décembre seulement.

En moins de cinq mois « deux mille familles ont été expropriées et jetées sur le pavé pour n'avoir pu payer l'impôt au percepteur. »

Cette douloureuse nomenclature est de nature à prouver aux chercheurs de difficultés internationales qu'un tel état de choses est un suffisant stimulant pour l'indignation des populations, sans que la fameuse légende de « l'or étranger » ait lieu d'être invoquée. Mais il devrait aussi provoquer les très sérieuses méditations des hommes d'Etat qui ont assumé la tâche méritoire de soigner le malaise de ce pays : il n'y a pas d'ordre public possible là où règne un tel désordre fiscal.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

Nous lisons dans la *Tribuna* de Rome du 11 octobre 1893 la correspondance qui suit :

Les « *carusi* » sont des enfants de 8 à 15 et 18 ans, qui montent sur leurs épaules le minerai de souffre en grimpant le long des puits étroits, du fond des galeries profondes à la surface.

Les « *picconieri* », c'est-à-dire les hommes qui détachent le minerai avec des pioches au fond des galeries, se procurent un ou plusieurs « carusi » en avançant aux parents une somme de 100 à 150 francs en farine ou en froment. Ainsi pris comme bête de somme le « carusi » appartient au pionnier comme un véritable esclave ; il ne peut se libérer jusqu'à restitution de la somme avancée, mais ne gagnant que quelques centimes par jour, son esclavage dure des années. Il est maltraité par le père qui ne peut lui rendre la liberté et par son maître qui a tout intérêt à l'exploiter le plus longtemps possible. En cas de fuite il subit des peines terribles.

Les « carusi » portent dans toute leur personne l'empreinte du stigmate des souffrances qu'ils endurent. Pris à l'âge de huit ou neuf ans ils ont généralement les épaules courbées par la fatigue excessive, les jambes tordues, les yeux profondément enfoncés par suite d'une nourriture insuffisante, le front couvert de rides précoces.

Tous ceux que j'ai questionnés ont commencé leur labeur à huit ou neuf ans. La plupart d'entre eux m'ont dit ne pas gagner plus de 50 cent. par jour et encore ce salaire leur est-il payé non pas en argent, mais en mauvaise farine, comptée à un prix supérieur à celui des marchés avoisinants.

— Et quand nous faisons les *matins* ajoute l'un d'eux c'est-à-dire quand nous ne portons pas droit notre poids en montant les escaliers — nous recevons des coups de bâton.

— Combien d'heures travaillez-vous ?

— Ordinairement, douze heures de suite, de quatre à quatre, pendant les six jours que nous couchons ici ; pour le septième nous allons nous reposer chez nous.

— Et où dormez-vous lorsque vous restez ici ?

— Par terre, dans ces grottes.

Et ils me montraient des cavernes, véritables habitations de troglodytes.

— Ceux qui ont de la chance dorment là, ajoutèrent-ils en me menant dans un appentis près des fours ; pour tout mobilier il y avait des planches sans paillasse. Debout *devant ces planches* plusieurs « carusi » en compagnie du pionnier mangeaient du pain et des oignons.

— Buvez-vous un doigt de vin ?

— Du vin ? répondirent-ils en me regardant d'un air fort surpris.

D'autres « carusi » s'approchèrent de nous ; tous paraissaient avoir un organisme ruiné par une fatigue excessive qui en avait arrêté le développement ; c'était de véritables images d'esclaves affamés.

Dès qu'ils eurent compris que nous nous informions de leur sort ils cherchèrent un prétexte pour s'approcher de nous et nous dire de quelle façon ils étaient traités.

C'était un spectacle déchirant. Quelques-uns parmi ces malheureux avaient l'œil intelligent et répondaient avec vivacité à nos questions, mais la plupart étaient abêtis par les souffrances, le regard semblait éteint et voilé ; les paupières avaient une teinte livide.

Nous essayâmes de descendre dans l'un des puits de la mine Mintina, mais il était tellement étroit, la descente était si dure et difficile qu'après avoir fait quelques mètres nous fûmes obligés d'y renoncer. Il nous semblait impossible que les pauvres « carusi » puissent remonter sur leurs épaules du fond de ces trous leurs charges de minerai.

Nous cherchâmes une entrée plus large et on nous conduisit au n° 3 de la mine Virdilio, où travaillent actuellement 13000 pionniers et « carusi ». Deux de ces derniers ayant fini leur tour de travail, offrirent de nous accompagner ; pendant ce temps trois chefs d'équipe se mirent en faction à l'entrée pour empêcher que d'autres entrent.

A la lueur vacillante de deux lampions à huile portés par les « carusi » nous commençâmes à descendre, en nous baissant et en même temps en nous soutenant des deux mains. Les degrés creusés dans le sol sont très irréguliers, tantôt très hauts, tantôt très bas, tantôt à angles arrondis ou bien au contraire à angles aigus, recouverts de poussière ou bien humides et glissants.

A peine avions-nous fait quelques mètres que nous aperçûmes une faible lueur au dessous de nous : c'étaient les lampions des « carusi » qui remontaient courbés sous leur charge de minerai. Puis nous entendîmes des gémissements d'angoisse ; c'était la plainte des malheureux qui se trouvaient le plus près de nous. Gémissements de créatures angoissées et oppressées, ne pouvant plus avancer et continuant quand même de crainte qu'un pionnier ne survienne pour les encourager du bâton.

Nous étions en nage et cependant nous sentîmes le frisson nous traverser en entendant les lamentations de cette procession de jeunes parias. Et quand il fallut nous mettre de côté pour laisser passer les « carusi » pliés sous leur charge, tremblants sur leurs faibles jambes, nous éprouvâmes un sentiment de pitié si grand que nous nous mîmes à pleurer comme des enfants.

Après en avoir arrêté quelques-uns et les avoir momentanément allégés de leur fardeau composé d'un sac contenant des petits morceaux de minerai, surmonté d'un gros morceau placé sur le sac même — un poids de 40 à 50 kilogrammes à peu près — nous constatons qu'ils avaient la peau des épaules et de tout le dos pelée, rouge et couverte de callosités, de cicatrices et de plaques livides.

Continuant notre chemin et tournant à gauche dans la seconde partie du puits aux marches encore plus hautes et plus difficiles, nous rencontrâmes bien vite d'autres processions de « carusi » ployés sous la terrible charge et toujours nous entendions ce gémissement douloureux qui nous brisait le cœur. Remarquez bien, que ces malheureux ne savaient point qu'il y eût des visiteurs dans la mine ; nous descendions à l'insu des « pionniers » et des « carusi » ; ces derniers courbés sous leurs sacs ne nous regardaient même pas.

J'en entendis un qui disait en pleurant à son compagnon : « Je n'en puis plus et je vais jeter le sac par terre. »

A un troisième tournant je vis un pauvre petit blond, aux traits défaits par la fatigue et qui ne réussissant plus à monter, avait déposé son fardeau et pleurait silencieusement, couché sur une des marches. Il avait les yeux bleus, les lèvres roses et de grosses larmes coulaient sur ses joues hâves.

G. De Felice Giuffrida dans une lettre publiée par le *Don Quichotte* de Rome, du 4 novembre communique quelques mesures anthropométriques présentées par le Dr Giordano au congrès médical national de Palerme :

| Age | Poids moyens des soufriers | Poids moyens des élèves des écoles elementaires |
|---|---|---|
| | kil. | kil. |
| 9 | 20,585 | 22,307 |
| 10 | 22,422 | 24,545 |
| 11 | 24,789 | 25,851 |
| 12 | 27,987 | 29,064 |
| 13 | 30,644 | 32,300 |
| 14 | 32,109 | 35,851 |
| 15 | 33,071 | 40,300 |
| 16 | 37,947 | 46,900 |
| 17 | 38,083 | 50,666 |

*Circonférence moyenne du thorax*

| | |
|---|---|
| Carusi de 9 à 17 ans | 0,673 millimètres |
| Elèves des écoles élementaires | 0,708 » |
| Différence | 0,435 |

*(Critique sociale)*

## BIBLIOGRAPHIE

EUGÈNE TURPIN — *La Formation des Mondes*, Paris, *Albert Savine* — Livre fort intéressant, quoique l'auteur ai besoin d'ajouter «l'hypothèse Dieu» à ses autres hypothèses sur l'origine de l'Univers. D'après lui, le mécanisme immense a été soudain mis en branle par la volonté divine, et les astres, planètes et soleils, tourbillonnent sans fin autour du « trône de l'Eternel ». L'écrivain croit même devoir insérer dans son livre des extraits de la *Genèse*, qu'il interprète à sa façon pour leur donner un sens quelque peu acceptable. N'importe, la critique des hypothèses antérieures est concluante, et la théorie de l'auteur lui-même est fort ingénieuse. Eugène Turpin est l'inventeur bien connu de la mélinite, ainsi qu'il ne manque pas de nous en avertir en nombre de passages : il nous fait aussi part de ses haines et dans un des cercles de l'enfer il place le traître Tripone entre Judas et Cain. Combien d'autres bonhommes nous pourrions lui signaler pour sa galerie infernale!

***

## A LIRE

L'Exécution, p. René Viviani. Petite République. 6 Fév. 1894.

La Puissance des Ténèbres : par Séverine. *Journal*.

Le Réveil des Paysans : par Bouchey Alex. *Réveil social* de Dijon, 4 Fév 1894.

Les mouches du Coche : H. Marel.

(Radical du 5 février)

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Empêchée de paraître le 15 janvier, la *Revue libertaire* du 1er février est double et se vend — par exception — 25 centimes. Elle contient des articles de Henri Beaulieu, H. B. Samuels, Gabriel Cabot, André Veidaux, Paul Bernard, Giovanni Rossi, et des notes de Stendhal. — Bureaux : 32, rue Gabrielle, Paris.

***

A PROPOS DE LA FAMILLE CAUBET.

A la lecture de la note publiée dans le n° 20 de la *Révolte* sur la famille Caubet j'ai éprouvé un pénible sentiment et fait des réflexions que je crois devoir exprimer.

Je suis peiné de voir un organe aux tendances les plus élevées, négliger de trier d'un tel fait le haut enseignement qu'il comporte, pour se livrer à une vague diatribe, qui pourrait seulement convenir à un journal de combat, dédaigneux de philosophie et n'obéissant qu'aux impulsions du sentiment.

Etaient-ils responsables, ces vaincus, de l'éducation absurde qui forme l'esprit des membres de la classe bourgeoise, éducation qui fait considérer le travail comme une chute, comme une honte.

Etaient-ils responsables aussi de la condition sociale qu'ils occupaient, et pouvait-on leur faire reproche de l'action du milieu qu'ils subissaient?

Se réjouir de la disparition de ces malheureux, n'est-ce pas méconnaître ces influences de milieu de condition, d'éducation.

N'est-ce pas retourner aussi à l'injuste distinction des classes? Distinction encore menteuse chez la plupart des partis révolutionnaires et qu'avait écartée la philosophie anarchiste.

Les Caubet sont des victimes de l'ordre social et je les plains comme je plains tout pauvre hère qui se suicide pour échapper à la détresse; de même, je plaindrai, demain, M. de Rothschild si, ruiné par une coalition de capitalistes, et se croyant déshonoré il se suicidait.

Les hommes sont toujours les victimes des influences multiples du milieu des conditions sociales et de l'éducation.

Les Caubet étaient courageux; et avaient accepté longtemps la lutte contre la misère; mais le malaise dont le prolétariat souffre plus particulièrement, s'étend à toutes les couches sociales : ils eurent bien conscience, les malheureux, qu'il ne leur servirait de rien de réaliser quelque argent des débris de leur passé, car alors, qu'avec des relations, de la surface, « des apparences », ils ne pouvaient sortir victorieusement de leur situation, comment espérer vaincre la malchance quand ils seraient perdus anonymes, dans la foule des déclassés, des sans-travail?

Pourtant, ils auraient pu être heureux, goûter quand même les plaisirs et les triomphes, avoir de l'argent! Le père n'aurait eu qu'à se faire banquier poisseux — 3,000 fr. à gagner en un mois avec 50 fr. — la mère devenir proxénète et la fille catin. — Ils ont préféré mourir!! — victimes!

C'est parce que les anarchistes connaissent l'influence des milieux artificiels, des conditions antagoniques, des éducations systématiques, créée pour la sauvegarde d'un ordre social innaturel, qu'ils appliquent tous leurs efforts à modifier les milieux dans un sens naturel à harmoniser les conditions et à rendre rationnelle l'éducation, afin que les hommes sans contrainte et sans intérêt opposé, puissent réaliser l'humanité libre.

A l'instant où la réaction bourgeoise nous enveloppe des mailles de la loi, j'admets bien que les vexations policières et l'arbitraire gouvernemental puissent irriter et entraîner à de dures appréciations; mais c'est justement à l'heure où les persécutions redoublent que nous devons être plus calmes — plus forts — et si nous devons tomber dans la lutte, que ce ne soit pas avec des paroles de haine pour les victimes inconscientes de cet ordre social qui nous frappe. A peine devrions-nous, oserai-je dire, avoir un mot de mépris pour les persécutions.

Nous avons inséré cette lettre, parce que nous sommes partisans de la plus large liberté. Mais nous maintenons nos conclusions.

***

REIMS. — Un groupe de compagnons réunis ont décidé de prendre chacun deux N° de la *Révolte* pour donner de l'extension à la propagande, avis aux camarades. *La Révolte* est en vente rue d'Origny, 26, Camille Lahure.

***

Nous tenons à mettre en garde les compagnons contre une éventualité qui peut se produire. Certains journaux vendus vont parler, de vengeance, d'explosions imminentes, etc., à propos de l'exécution de Vaillant. Il pourra survenir des tentatives payées ou provoquées par la police, dans le but de procéder à de nouvelles arrestations. Ne pas prêter l'oreille aux insinuations, aux provocations intéressées, et continuer notre œuvre sans fournir de prétexte à la répression.

## PETITE CORRESPONDANCE

J. V. à Bosses-sur-Etoile. — On fait ce qu'on peut. Nous voudrions bien vous voir à notre place, en ce moment-ci. Vous seriez moins difficile.

Revue Libertaire. — E. M., de Nancy, demande si vous avez reçu son règlement de compte et pourquoi il n'a pas reçu le n° du 15 janvier : ne plus lui envoyer que 2 Exempl. de chaque numéro.

D. à Liège. — Envoyez à l'adresse : administration de la Révolte. Recevrez 30 au lieu de 15. Merci pour notes.

M. T. à Jouvensac. — Entendu. Reçu les timbres-poste.

3. M. à Londres. — Autonomie Club. J'attends polémique.

Les compagnons Catineau, Massoubre, Mauduit et Briens vont passer aux assises de Troyes le 13 février après dix mois de prévention.

Compagne Massoubre à Lecousin. — Reçu votre deuxième envoi, merci, le premier n'est pas parvenu.

La Mère des amis. — Les compagnes M. C. E. reçu galette. Merci.

Au compagnon qui nous a envoyé l'article : *L'idée anarchique à travers les siècles*. — Mais certainement ; faites des extraits : nous les recevrons avec plaisir.

M. à Nantes. — Rien reçu. J'envoie quand même.

T. à Mézières. — L. au Hâvre. M. à Bourges. A. B. à Chaux-de-Fonds. B. à la Machine. B. à Lyon. L. à Chicago. — C. à Saint-Etienne. — M. à Tours. H. à Lesneven.

S. à Marseille. — G. à Bucarest.

V. à Grigny. — F. à Hennaya. — M. à Saint-Aubin. — B. à Agen. — D. à Toulon.

S. S. à Rouen. — Rue Beauvoisine. — Reçu abonnement. Mais envoyer votre nom *lisiblement*. Il n'y a pas de danger.

Le *Père Peinard* a suspendu sa publication.

L. Dauphin, à Bruxelles. — Perdu lettre demandant publications. Ecris. Excuses.

C., à Lyon ; L., à Reims ; B., à Marseille ; N. à Toulouse ; R., à Chauvigny ; H., à Brest ; D., à Toulon ; J., à Pierry. — Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1,765 fr. 90.
Ch. à Saint-Etienne, 10 80.
Le fils d'un emballeur, 5 fr.
Chaillot, 0.50.
Total : 16 fr. 30
Total général : 1,782 fr. 20.

## SOUSCRIPTION
POUR LA BROCHURE A DISTRIBUER

Listes précédentes : 122 fr. 55.
La fille d'un emballeur, 5 fr.
Chaillot, 0 fr. 50
Total : 5 fr. 50.
Total général : 128 fr. 05
Pour les isolés :
Chaillot : 0 fr. 50.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 1,027 fr. 01.
La fille d'un emballeur, 15 fr.
L'ami de Jean, 5 fr.
Un copain de Bourges, 4 fr,
Pour Merigeau : un qui a les policiers dans le nez, 0 fr. 50.
Chaillot, 0 fr. 50.
Total : 24 fr. 00
Total général : 1.051 fr. 01.


## EN VENTE A LA RÉVOLTE

| | |
|---|---|
| **Le Révolté,** septième, huitième et neuvième année, cartonné, chaque | 5 » |
| **La Révolte,** première, deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième année, chaque | 6 » |
| **Mémoires de la Fédération jurassienne** | 2 » |
| **La Société au lendemain de la Révolution,** prise dans nos bureaux | » 60 |
| **Supplément littéraire de la « Révolte »** collection complète, 1er et 2e volumes, chaque | 10 » |
| **Le Salariat** | » 10 |
| **Esprit de Révolte** | » 10 |
| **Les paroles d'un Révolté** | 1 25 |
| **La conquête du Pain,** Kropotkine | 2 75 |
| **La Loi et l'Autorité** | » 10 |
| **Un Siècle d'attente,** Kropotkine | » 10 |
| **Portraits de Bakounine et Proudhon** Novembre 1887 (eau-forte) | 1 75 |
| **La Société mourante et l'Anarchie,** J. Grave | 1 » |
| **L'Anarchie dans l'Evolution socialiste** | » 10 |
| **Dieu et l'Etat,** Bakounine | 1 » |
| Pris dans nos bureaux | » 60 |
| **L'Agriculture** | » 10 |
| **Défense de G. Etiévant** | » 10 |
| **Les Hommes et les Théories de l'Anarchie,** Hamon | » 10 |


*Le Gérant-Imprimeur :* J. BILLOT.

PARIS. — Imp. J. BILLOT 140, rue Mouffetard.

SEPTIÈME ANNÉE, N° 23 — DIX CENTIMES — DU 17 AU 24 FÉVRIER 1894

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## L'IDÉE DE L'ANARCHIE

Le gouvernement français s'est posé une tâche bien ingrate, en cherchant à étouffer l'idée de l'Anarchie. Car, il ne faut pas s'y tromper : c'est bien à l'idée même qu'il s'en prend ; c'est elle qu'il veut étouffer.

Puisqu'il suffit d'être anarchiste, pour être mis hors la loi bourgeoise ; puisqu'il suffit de dire à un juge affolé par la peur, que l'on professe les principes anarchistes, pour être condamné, comme Bonnard, à des années de prison, — en violation de la loi bourgeoise, — c'est bien aux *principes* que les cerveaux ramollis par la soif des chèques panamistes et autres, ont décidé de s'attaquer.

---

Eh bien, jamais gouvernement ne s'était imposé tâche plus ingrate. Le tsar russe a pu, — en y laissant sa tête, — supprimer pour quelques années un mouvement qui n'avait embrassé que la jeunesse éduquée. Mais on ne supprime pas de cette façon une idée qui est une croissance historique, qui s'impose à la civilisation européenne, comme un résultat de tout ce qui a été dit et pensé dans le monde civilisé depuis des siècles, — une idée qui germe à un moment donné dans les cerveaux aussi éloignés l'un de l'autre par leurs points de départ, que Vaillant et Tolstoï, que le philosophe qui puise son inspiration dans les penseurs du passé, et le travailleur qui puise son instruction dans les faits brutaux de sa vie de privations, de déboires, d'insultes à sa personnalité humaine.

Nous savons fort bien que la possession du pouvoir et la perspective des chèques Herziens tuent la capacité de raisonner. Mais, même pour des êtres qui raisonnent peu ou point, l'accueil fait à l'idée anarchiste, jusque dans le monde des satisfaits, devrait cependant ouvrir les yeux jusqu'à un certain point.

L'accueil sympathique que l'idée anarchiste trouve au sein des travailleurs des deux mondes, — et ceci, malgré les préjugés de notre éducation jacobine et malgré la contre-propagande jacobine des assoiffés du pouvoir dans la démocratie ; — l'intérêt provoqué par les conceptions anarchistes dans la presse bourgeoise, et qui, loin de s'éteindre, va toujours en croissant ; l'appui que nos principes trouvent continuellement, tantôt de la part d'un philosophe comme Guyau, tantôt de la part d'un penseur comme Tolstoï ; les articles, enfin, qui ont été consacrés dans la grande presse française, anglaise et allemande, soit à Ravachol, soit à l'acte de Vaillant, et, en général, à la psychologie et à l'apologie du travailleur révolté contre la société, — tout cela devrait bien donner à réfléchir.

C'est qu'en effet, on commence à comprendre, même dans le monde des satisfaits, qu'une idée nouvelle germe dans les esprits du siècle ; que cette idée nouvelle qui remue les cœurs et les esprits, elle s'affirme nécessairement par la guerre au vieux monde et, tout en secouant le vieil édifice jusque dans ses bases, elle appelle en même temps sur soi l'attention des aveugles et des indifférents.

---

Nouvelle dans sa forme, mais bien vieille, en réalité, dans son essence.

Tolstoï a parfaitement raison de dire que la négation de toute autorité et de toute loi, et la souveraineté de la conscience individuelle, mise au-dessus de toutes les lois faisaient l'essence du mouvement judiciaire qui se produisit en Judée, il y a deux mille ans ; mais que l'église, toujours guidée par des principes de théocratie orientale, a escamoté ce mouvement. Seulement, où il a tort, c'est quand il attribue ces principes au christianisme.

Ces principes se trouvent à la base de *tous* les mouvements populaires : de Judée, des Indes, de la Perse, de la Grèce. Plus que cela. Ces mouvements n'ont toujours été qu'un retour heureux aux principes, déjà réalisés par les primitifs, dans leurs agglomérations de tribus, des dix et des vingt mille ans avant le christianisme : des retours aux principes du communisme et de la tribu communiste sans loi ni autorité ; et des révoltes contre l'autorité qui s'était peu à peu glissée dans ces agglomérations.

Evidemment, dans tous ces mouvements, les masses, incapables encore d'exprimer leurs aspirations en termes scientifiques (cette expression ne leur fut donnée que par la philosophie du dix huitième siècle), incapables d'exprimer ce qu'elles cherchent, en termes empruntés à l'observation de la Nature et des lois du développement des sociétés, — les masses s'expriment, comme Tolstoï lui-même en termes empruntés à la religion, à la poésie cosmogonique, et placent leurs aspirations sous la protection de l'ordonnance divine, au lieu de la placer, comme nous le faisons maintenant, sous l'égide du savoir.

---

En effet, sans parler des mouvements populaires de l'antiquité (nous ne pouvons en juger les aspirations que par les *actes* des peuples révoltés, puisque toute chose écrite venait alors des prêtres et des savants, toujours avides d'assurer la domination des minorités), sans parler de ces temps reculés, il est certain que tous les mouvements populaires dont nous connaissons quelque chose, s'inspiraient des mêmes idées.

La révolte contre l'Empire Romain était imbue de ces principes. La révolution du neuvième siècle en Arménie s'en inspirait de même elle proclamait hautement la souveraineté de conscience de l'individu ; elle ne reconnaissait à personne le droit de juger ou de condamner qui que ce soit, et elle proclamait le communisme, entre libres, comme la seule base possible de la société.

C'est encore la même idée que l'on retrouve dans la révolte des Communes au douzième siècle. C'est elle qui donna l'élan et la force de vaincre, aux bourgeois de l'Europe entière. Et si la Commune ne réalise que bien imparfaitement les principes qui la guident aux débuts de sa révolution, c'est d'abord, parce qu'elle n'ose les étendre au villageois comme à l'urbain, et surtout parce qu'elle se laisse encore guider par l'Eglise et le légiste, qui bientôt réussissent à pervertir les idées et à reconstruire la domination des minorités.

Et lorsque les mouvements hussites viennent embraser l'Europe, lorsque les Anabaptistes allument la torche qui consume à jamais l'Eglise chrétienne, — quels sont les principes proclamés par le philosophe de l'Anabaptisme, Denck et ses nombreux partisans ? — La négation absolue de toute loi et de toute autorité ! Et quand on le menace du bûcher pour avoir ainsi jeté par dessus bord jusqu'à la Bible, — que répond il ? — « Mais oui, dit-il, la Bible contient des principes moraux ; seulement, chacun ne doit en prendre que ce que sa conscience en approuvera. » Et puisqu'il n'est pas défendu à l'anabaptiste, ni de penser, ni de lire ce qu'il voudra, autant valait dire, comme nous disons : « Fais ce que veux ; nous sommes sûrs d'avance que toi, enfant d'une société d'égaux, ne fera, somme toute que ce qui contribuera au bien être de la société entière. » On comprend que l'église luthérienne et papale leur aient voué une haine implacable, et qu'elles aient procédé à une extermination en masse des anabaptistes, tout comme les bourgeois faisaient la taille à Paris en 1871.

C'est encore au nom de ces mêmes principes que se fait la révolution de 1648 en Angleterre. Et lorsque la philosophie du 18e siècle, d'abord en Ecosse et puis en France, vient d'asseoir sur des bases positives la science des sociétés, c'est encore par les principes de l'Anarchie qu'elle débute, — alors même que plus tard, sous l'influence des légistes et des prêtres, elle abandonne ces principes pour proclamer ceux de l'Etat omnipotent, et permettra ainsi au siècle qui s'écoule de vérifier par l'expérience, l'absurdité, l'incongruité, de cette dernière incarnation de l'Etat, — soi-disant démocratique !

---

Eh bien, c'est cette idée qui a toujours pénétré les aspirations populaires ; c'est cette idée, — au moment où elle s'affirme comme un résultat de toutes les conquêtes de la science depuis un siècle, et qu'elle s'appuie sur la dénonciation expérimentale — c'est à ce moment que ces fous veulent la supprimer. Autant vaudrait vouloir supprimer la civilisation, la science, l'art !!...

Ce qui, aux siècles passés, n'était entrevu

par les masses qu'à travers les brouillards du jargon religieux ; ce qui ne dérivait alors que d'un sentiment, et se mêlait dans la pensée et aux vagues survivances des traditions ; ce qui s'obscurcissait et se contredisait par la crainte d'un dieu féroce et par la peur mystique de l'univers inconnu et de ses forces hostiles, vis-à-vis desquelles l'homme se sentait si petit dans son ignorance, — cela s'affirme aujourd'hui avec l'appui du savoir. Cela se base aujourd'hui sur l'observation du développement des sociétés. Cela se fonde sur une connaissance, très pénible, hélas, des formes étatistes de la société. Et cela puise sa force dans le réveil de toute une classe, qui fait toutes nos richesses de ses mains, qui apprend, étudie, réveil de toute une classe, et qui pense ; dans la révolte de l'individu voulant enfin être libre ; dans le sentiment du pouvoir acquis par l'homme sur la nature.

Et vous, misérables débris d'une pourriture qui s'en va, vous vous croyez de force à arrêter ce courant ? Arrêtez donc la marée qui bientôt va vous balayer de ses lames !

## MORALITÉ DU CRIME [1]

Ils ont osé le commettre, le crime ! Mesurant à leur aune propre l'âme des anarchistes, ils ont pensé faire un exemple. Qui ont-ils effrayé ? Personne. Ils n'ont provoqué que le dégoût.

Car l'opinion publique était bien revenue de son premier mouvement d'aversion. L'auteur de « l'odieux attentat » du Palais Bourbon lui était apparu depuis comme un homme de cœur, un père tendre et aimant. La réprobation qui dès les premiers instants l'avaient poursuivi, s'était peu à peu transformée en sympathie.

Sa naissance, l'ignominie de son père, la vie entière de cet homme livré à lui-même dès l'âge de 12 ans, cruellement déçu en sa première union et obligé de fuir avec sa fille et de chercher à celle-ci une seconde mère, sa misère presque continuelle, tout cela expliquait sa révolte, et l'indignité des victimes visées l'absolvait presque.

Aussi, la nouvelle inopinée de son exécution fut-elle reçue avec consternation. Seuls, quelques bourgeois férocement égoïstes se réjouirent de la suppression de ce gêneur, de cet empêcheur de digérer en paix.

Mais ce fut dans la masse une stupeur, une angoisse silencieuse. On sentait qu'il venait de se commettre une grande lâcheté.

Tout, le moment choisi, époque de réjouissances, l'espérance entretenue dès les jours précédents d'une grâce probable, l'outrance du châtiment comparée aux insignifiantes conséquences de l'acte commis, la mort payant quelques égratignures, tout contribuait à en rendre plus frappante la monstruosité.

Comme à l'annonce d'une calamité, un sentiment d'horreur plana ; puis, une pensée secrète se généralisa : la pensée des représailles probables et, s'avouait-on, justifiées.

En cet instant, des germes d'anarchisme furent semés au sein des gens de cœur. Le sang du martyr les fécondera !

Pour nous, nous ne nous attarderons pas à exhaler notre douleur. Il est de ces sacrifices cruels, nécessaires à la réalisation d'une Idée et chaque progrès vers le bien de l'humanité ne s'accomplit que sur des monceaux de victimes.

Oui, il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Une morale très claire se dégage du crime légal qui s'est commis.

C'est qu'il n'y a rien à attendre de la bourgeoisie.

Malgré le sentiment public, malgré les sollicitations de la presse, pour ainsi dire unanime à réclamer la grâce, l'exécution a eu lieu. Qu'a-t-on invoqué pour l'excuser ? La raison d'Etat !

La bourgeoisie, frappée cette fois à la tête, en son gouvernement, a donné libre cours à sa vengeance.

Se solidarisant avec ses législateurs, elle a écrasé le révolté qui, devant les exploiteurs de la crédulité et du crédit publics, s'est dressé en justicier.

Ceux-ci, se retranchant derrière « le caractère sacré de la représentation nationale », n'ont rien ou presque rien fait pour détourner le coup fatal, et le pantin articulé qui giroutte au sommet de l'édifice a prononcé l'arrêt de mort sans même consulter le dossier ! — Raison d'Etat !

C'est qu'ils ont entrevu un moment l'heure future de la reddition des comptes.

La bombe que cet homme a jetée parmi eux était aussi chargée des haines accumulées, des multiples déceptions des miséreux.

Ils en ont fait une question de principe, car elle symbolise la colère populaire au jour où elle éclatera autrement terrible, autrement meurtrière !

L'histoire de Vaillant est celle de bien d'autres. Après avoir longtemps espéré en un gouvernement démocratique et avoir à toutes ses espérances vu répondre par des panamitades, écœuré, il s'était enfin tourné vers l'Anarchie.

Cette histoire, qui est celle de beaucoup, que feront-ils lorsqu'elle se sera généralisée ?

Mais, que leur importe ! Comme au siècle dernier, la devise est encore : « Après nous le déluge ! » En attendant, ils comptent bien le retarder le plus possible et se tient-ils aux mesures de répression. Jugeant comme eux les autres lâches, ils s'en remettent à la peur du soin d'imposer silence aux mécontents.

Aussi furent-ils sans pitié ; car devant les revendications des déshérités, il faut serrer les rangs et former le carré autour de l'assiette au beurre.

C'est ce qu'on appelle la raison d'Etat.

L'exemple d'une telle solidarité doit servir à l'édification des travailleurs. Elle a pour résultat de bien affirmer le principe de la lutte des classes.

D'un côté la bourgeoisie, les satisfaits, les ventres pleins, de l'autre le peuple, la misère, les ventres creux.

A la solidarité des dirigeants doit répondre la solidarité des dirigés. Car ceux-ci n'ont rien à espérer de ceux-là. L'assassinat perpétré l'autre jour le prouve d'une façon éclatante.

Chaque fois que la bourgeoisie sera mise en demeure de renoncer à l'un de ses privilèges, c'est par la violence qu'elle répondra à la sommation, chaque fois qu'un appel à son équité sera fait, la force lui tiendra lieu d'argument.

Que le peuple cesse donc de la lui donner, cette force ! Entre de telles mains elle devient dangereuse. Qu'il apprenne de lui-même à se conduire tout seul ! Qu'il cesse d'abdiquer son autonomie entre les mains de son ennemi, et si celui-ci lui barre la route, qu'il s'inspire des sentiments de noble indépendance dont il sût faire montre aux grands jours de l'histoire !

[1] Nous savons de source certaine, que le dossier de Vaillant n'a *pas été communiqué* par la Commission des grâces au Président de la République. Celui-ci s'est prononcé sans l'avoir examiné.

On accorde le droit de vie et de mort à un individu, voilà ce qu'il en fait.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

PARIS. — *Petite page d'histoire contemporaine.* — Le 1er janvier, pour les étrennes des *honnêtes gens*, perquisitions à Paris et en province ; on lance deux mille mandats d'amener ; pillage des domiciles, vol des papiers, arrestations, etc... l'opération est complète. On veut établir l'existence d'une association de malfaiteurs. Une de plus, nous en connaissons tant d'autres ! Les *gens de justice* préparent en ce moment, les dossiers : on organise un procès monstre qui comprendra tous les anarchistes connus et s'étendra à tout le territoire. On promet, comme on voit.

En réalité, le coup du 1er janvier était manqué. On a cherché autre chose. On arrête notre ami GRAVE, on saisit tous les exemplaires de son livre : *La Société mourante et l'Anarchie*. Notez qu'il était en vente depuis le 1er mai 1893. Huit mois sans poursuites. On met GRAVE à Mazas, au secret. Il va passer en jugement le *samedi 24 février*, pour « provocation au vol, au meurtre, au pillage, à la désobéissance des militaires. » etc., etc... Etant donnée la rude condamnation infligée au *Parti socialiste*, nous allons assister à une nouvelle infamie encore plus corsée que la précédente. Ce n'est pas tout. GRAVE condamné pour délit de presse, on le garde comme affilié à une association de malfaiteurs. Le procès sera long à instruire : ci, encore des mois de prévention. Il va sans dire que LEAUTHIER et MARPAUX, le 23 et le 25, vont encaisser la forte peine. Pour preuve, se rappeler WILLISSE et MERIGEAU. Ce dernier, manifestement innocent, victime d'un agent provocateur, a récolté *trois ans* de prison. Le compagnon WILLISSE, un brave homme, un solide travailleur, un inoffensif, par dessus le marché, se voit appliquer *cinq ans* de réclusion. Il la série continue. ROUSSET, pour ses soupes conférences, six mois de prison. Les miséreux se serreront le ventre, mais la société sera sauvée. La fait compensation.

Pendant ce temps, n'oublions pas qu'un gros voleur, un financier de marque, arrêté, sera l'objet des plus délicates prévenances. Les anarchistes sont au secret, condamnés à la réclusion ; le monsieur fait venir du plus proche restaurant des repas exquis, on lui donne une cellule confortable, on lui laisse voir qui bon lui semble, et l'on va le relâcher, si ce n'est déjà fait. Les voleurs ne se mangent pas entre eux. Et pour finir, voici l'explosion de l'hôtel Terminus. Nous ne savons encore qui est l'auteur dénoncé de l'attentat et à quel mobile il a obéi.

Si c'est un révolté, il aura, une fois de plus, signifié à la société bourgeoise que la mesure est comble, et que sa férocité provoque et justifie les plus terribles représailles. Ce qu'il y a de certain, c'est que la canaille policière va prendre acte de ce fait pour redoubler d'activité dans la poursuite et l'arrestation des libertaires. Ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent : la bande panamiste a donné pleins pouvoirs à la douzaine d'exécuteurs qui composent ce qu'on appelle le ministère : le bourgeois, atterré, hurle et réclame une répression impitoyable ; le populo, abruti de sophismes et de mensonges, laisse faire, en attendant qu'on le fourre au bagne. Et nous voici face à face : le droit désarmé en face de la force brutale ; lequel l'emportera ? le droit, évidemment. Mais il passera par le creuset de la souffrance, car enfin, s'il faut des victimes à la société capitaliste et voleuse, il lui faut des victimes ayant quelque valeur. Or, chez elle, on ne trouve que gredins notoires : force est bien de torturer les véritables honnêtes gens.

* * *

Pendant que les feuilles mondaines consacrent leur première page à l'énumération des dîners et des fêtes somptueuses qui occupent la « haute société parisienne », des faits-divers d'une poignante tristesse sont relégués en des coins perdus.

Cette préférence marquée pour la bonne chère et la joie, ce dédain pour les miséreux, dont on s'occupe en quelques lignes sous la rubrique « Menus-faits », accentuent davantage encore le lâche égoïsme des jouisseurs.

Pendant que les échotiers du monde coprurchic détaillent avec complaisance les luxueuses toilettes, les richesses gastronomiques de telle ou telle réception, et nous racontent que la richissime Mme Vanderbilt achète un million la couronne commandée par l'ex-impératrice Eugénie, un peu avant la guerre de 1870, les désespérances et l'agonie des misérables sont notées en quelques lignes banales.

Les jongleurs de la charité mondaine, qui s'entendent si parfaitement à trousser des appels attendris en faveur des nobles dames quêteuses, ne sont pas révoltés par la navrante fin de ce pauvre

vieillard s'affaissant devant le numéro 3 de la rue des Prêtres-Saint-Germain l'Auxerrois.

Des passants se précipitent à son secours.

— J'ai faim ! murmure faiblement le malheureux.

On le transporte à l'Hôtel-Dieu, privé de connaissance ; mais, en route, le pauvre vieux rend le dernier soupir.

Des médecins, appelés, constatent que cet infortuné est réellement mort de faim.

L'identité de ce vieux loqueteux sexagénaire n'ayant pu être établie, son cadavre fut transporté à la morgue.

Les époux Forestier, âgés de soixante-dix ans environ, qu'on a trouvés asphyxiés dans leur logement de la rue du Banquier, n'iront pas, eux, à la Morgue. L'enquête d'un commissaire de police a établi que la misère était la cause de ce double suicide — ressource suprême de ces deux vieillards pour échapper aux tortures de la faim.

Avant-hier encore, dans la rue Piat, à Belleville, une femme, âgée de soixante-six ans, a été trouvée morte dans sa chambre.

« On attribue, a dit le commissaire ce suicide à la misère. »

Et c'est tout.

Et, chaque jour, on relève dans les journaux les constatations cruelles de misères méconnues, d'abandons impitoyables, sans que la société s'émeuve.

Mourir de faim ! alors qu'un jeune farceur peut annuellement jeter par les fenêtres treize cent mille francs, au grand chagrin d'une mère sordidement avare qui, riche d'une fortune scandaleuse de cent cinq millions, restreint sa dépense à dix mille francs par an.

Mourir de faim ! en plein Paris, en cette fin de siècle qui marque l'apogée de la civilisation ! N'est-ce pas la condamnation d'une société que toutes les lois du monde ne sauraient nous forcer à tolérer.

***

Les commissaires de police sont aujourd'hui les seuls gardiens autorisés de la morale et de la vertu, chacun sait cela.

Aussi est-il fait quelque bruit autour d'une aventure dont le commissaire de police de Trouville est le héros.

Voici l'histoire édifiante de cet honorable magistrat, qui a nom Leroy.

Ce Leroy, fatigué de son épouse, introduit un beau jour une demande en divorce contre elle. Mais sa conscience n'était pas des plus tranquilles.

« Il a jadis été accusé, dit-on, d'avoir obligé sa femme à avorter. Grâce à sa situation, l'information ouverte contre lui s'est terminée par un non-lieu. » Toutefois, le crime n'étant point prescrit, il craint de voir sa femme répondre à sa demande en divorce par une demande reconventionnelle basée sur l'avortement que son mari lui a fait subir. Il écrit alors à la supérieure d'un couvent de Caen une lettre dans laquelle il lui demande de vouloir bien accueillir, pendant quelques années, la femme d'un habitant de sa commune prise en flagrant délit de correspondance coupable.

Comme il est pratique, le commissaire, et qu'il désire voir réduire au minimum les frais de pension, il termine ainsi sa lettre :

Il va sans dire que la jeune personne est très habile de ses mains pour un travail manuel, et qu'ainsi elle pourra se rendre utile à l'établissement pendant l'expiation de sa faute.

La supérieure accepte de recevoir la jeune personne dans son couvent. Le magistrat prend toutes ses précautions, il demande que l'internée ne puisse, sous aucun prétexte, entrer en communication avec l'extérieur.

Enfin, un jour, Leroy amène sa femme au couvent de Caen, fait pénétrer sa voiture dans la cour, referme les portes : Mme Leroy était séquestrée.

Cependant, au bout d'un mois et demi, elle parvint à faire comprendre à la supérieure de quel crime elle s'était rendue complice et la supérieure lui rend sa liberté avisant simplement le commissaire Leroy par un télégramme.

Entre temps, l'instance en divorce est tranchée au profit du mari. Mme Leroy n'avait soufflé mot des incidents que nous venons de raconter.

Le scandale devait éclater néanmoins. L'année dernière, la divorcée du commissaire, dont l'existence est extraordinairement agitée, se trouve devant la Cour d'assises de Saint-Omer, pour tentative de meurtre sur un amant avec lequel elle ne paraît pas avoir été plus heureuse qu'avec M. Leroy. Elle fut acquittée.

Mais au cours de son interrogatoire, elle avait avoué l'avortement de 1884. Acquittée sur la tentative de meurtre, elle fut pour ce crime d'avortement renvoyée devant le jury d'Amiens avec son ex-mari et la sage-femme.

L'affaire est venue le 11 janvier dernier. Le commissaire Leroy fut acquitté à la stupéfaction générale, tandis que son ex-femme était condamnée à un an de prison et la sage-femme à deux ans. M. Leroy avait montré les meilleurs certificats du préfet du Calvados M. Vatin.

Le parquet général d'Amiens a mis le parquet général du Calvados en demeure de poursuivre le commissaire.

Mais les magistrats hésitent, et il n'est ni plus ni moins question que de donner de l'avancement à ce magistrat !

A aucune époque il faut l'avouer, la lettre de cachet n'a fonctionné avec plus d'arbitraire.

Malheureusement, ces faits ne sont pas pour nous étonner outre mesure.

Le magistrat Leroy n'est pas un type isolé.

Nous en connaissons bien d'autres !

***

Le peuple va à la tombe de Vaillant, il y va avec la volonté d'affirmer quelque chose. Ces manifestations isolées, mais expressives, échappent à toute répression. La police y assiste, impuissante à sévir, décidée d'ailleurs à ne point compromettre la sérénité du lieu, si le calme n'en est troublé par des actes nettement révolutionnaires.

C'est un acheminement continu, sous ce temps triste et bas. On se porte. Il faut suivre la foule si dense qu'on ne peut la percer. Elle est inattentive aux autres tombes, pressée de chaque côté, elle va, hâtive, vers le mur du fond, pour tourner à gauche.

C'est la place réservée à l'enfouissement des guillotinés : des piquets, troncs séchés d'arbustes dont la tête est aussi coupée, marquent les tombes. Il y a place pour huit corps sur deux rangs. La grâce présidentielle s'est peu exercée depuis quelque temps et les places sont prises, toutes les huit. Il faudra déranger de son sommeil celui qu'on a apporté là en 1888, pour loger le supplicié que Deibler attend.

La foule marche sans pudeur sur les tombes que rien ne défend. La tombe de Kuntz, le dernier exécuté avant Vaillant, est littéralement piétinée, son terre encore frais qui la distinguait des autres a presque entièrement disparu sous la pression des pieds.

Quelques personnes se disputent la place pour voir mieux. « J'ai fait le voyage exprès de Saint-Ouen, dit l'une d'elles, ce n'est pas la curiosité qui me pousse, mais le devoir. Nous venons de Montmartre à pied, répond un père de famille, pour accomplir ce pèlerinage sur la tombe d'un martyr. »

La tombe de Vaillant disparaît sous les bouquets; beaucoup d'immortelles rouges, des pensées artificielles, des violettes, des couronnes, qui disent regrets ou souvenirs, une palme.

Et hommage qui paraît plus durable : un tronc de pyramide en pierre blanche de 30 centimètres de haut, sur lequel on lit : *Labor omnia vincit improbus*.

C'est hier seulement, entre onze heures et demie et midi, au moment du déjeuner des gardiens, que, subrepticement, cette pierre a été placée ; car les inscriptions sont interdites, à moins que la préfecture ne les ait visées. Aussi, aujourd'hui, les curieux attardés la chercheront-ils en vain. Par ordre supérieur, elle aura disparu.

Car les agents de la sûreté et ceux du ministère de l'intérieur sont nombreux là, mêlés aux groupes, s'approchant, dès qu'une conversation s'engage ; pour faire connaître tous les menus incidents de ces journées, qui sont calmes, en somme.

***

On sait que des ouvrières privilégiées de la « confection », en supposant qu'elles ne chôment jamais, peuvent gagner par année, en trois cent journées de travail, environ trois cent soixante-quinze francs, soit un franc vingt-cinq centimes par jour !

On a lu récemment qu'il existe à Montmartre une exploitation de ce genre des mieux organisées par un « entrepreneur ».

Atelier infect, microbien au plus haut degré, installé au bas de la butte. Dix heures de travail. Entrepreneur grossier, brutal, jetant dehors les malheureuses au moindre mot de réclamation. Sachant d'ailleurs, quand cela lui plaît, faire valoir ses droits de maître sur la chair féminine. Se moquant des allées et venues qu'il inflige à ses ouvrières en quête de travail. Impitoyable pour celles qui osent frapper à une autre porte d'atelier que celui où il règne.

Quand elles essayent une timide protestation, il leur indique comme ressource, en goguenardant... le trottoir !

Le meurtre constitue généralement une opération regardée comme blâmable et prohibée par la loi.

Quand la société vengeresse découvre l'assassin, elle le punit — en exceptant souvent les crimes dits passionnels.

Il existe toutefois un genre de meurtre qui fauche des millions de créatures humaines, et que cette société elle-même commet avec la plus grande sérénité, avec l'appui et les éloges des admirateurs du laissez-faire, laisser passer : c'est l'assassinat des salariés, et surtout des salariées, avec l'arme de la misère.

Non, la société n'est pas punie pour ces crimes-là.

***

Le Mans. — Nous avons perdu le camarade Pierre Demeuré, peintre, décédé à l'âge de 27 ans. C'était un compagnon très énergique, très serviable, entièrement dévoué à sa cause, et qui laisse un grand vide dans nos rangs. Car nous sommes ici en bien petit nombre. Heureusement que les prosélytes nouveaux arrivent de tous côtés à l'idée : et la persécution ne fera que les augmenter.

## Allemagne

Le compagnon Landauer, rédacteur du *Sozialist* (indépendant, ou plutôt anarchiste) venait de terminer deux mois de prison, lorsqu'il a été de nouveau condamné à neuf mois, pour un article de son journal, « incitant à la haine des classes. »

Il n'y a plus à en douter, l'idée anarchiste se propage rapidement en Allemagne. Les travailleurs en ont assez de la politique et de la tactique social-démocratique. Ainsi, à un meeting à Cologne, plusieurs membres fort connus des unions ouvrières ont déclaré que le temps presse de décider si on va toujours s'occuper de politique, au lieu de s'occuper de la question économique. Les meneurs social-démocratiques sont simplement horrifiés de ce souffle de révolte qui commence à se produire dans les masses ouvrières.

## Angleterre

La chambre des lords ayant refusé d'accepter la loi sur la responsabilité des patrons, et voulant à tout prix maintenir que les travailleurs peuvent s'engager vis-à-vis de leurs exploiteurs à ne pas les poursuivre pour blessures dues à la cupidité des dits patrons, — une grande manifestation est convoquée pour le 4 février pour demander l'abolition de la chambre des lords.

— Dans tous les grands journaux l'Anarchie est mise en discussion. On en dit, sans doute, beaucoup de saletés et d'absurdités. Mais il y a quelques journaux, et ceux-ci parmi les plus lus par les travailleurs, qui ont ouvert leurs colonnes à une discussion sérieuse à laquelle les compagnons anglais prennent une part très active.

## Belgique

Le journal *le Libertaire* dont le gouvernement vient d'interdire la circulation en France, (ajoutons entre parenthèse qu'il ne s'y est jamais tant vendu que depuis) dont le 9e numéro a paru cette semaine et qui au début se tirait à *2000* exemplaires a dû depuis augmenter son tirage, lequel s'élève actuellement à *4500*.

Ce journal qui ne paraît que tous les 15 jours paraîtra d'ici peu tous les 8 jours.

Toutes les semaines, des petites réunions très suivies sont organisées dans les faubourgs et nous constatons que c'est surtout parmi la jeunesse que nous faisons de nouveaux adeptes. Nous avons remarqué également, que la plupart de ces jeunes gens lisent et étudient beaucoup, ce qui est un bon signe.

Voilà pour Bruxelles.

Voilà pour la province maintenant :

Dans le centre, à quelques exceptions près, les camarades se remuent fort peu (il est vrai que la lutte pour l'existence y est très dure). Espérons, qu'ils vont suivre l'exemple donner par les cama-

rades des autres bassins et que d'ici peu j'aurai de bonnes nouvelles à vous donner.

Dans la province de Namur, que jusqu'ici les anarchistes avaient fort peu travailler, des groupes se sont formés à Namur et Dinant et à en juger par les demandes de journaux et brochures qui nous sont faites, nous pouvons constater que les camarades ne restent pas les bras croisés. Des grandes réunions seront organisées bientôt de ces côtés.

Pour la province de Liège, bonnes nouvelles également. A Liège même où les camarades semblent sortir de l'indifférence dans laquelle ils s'étaient laissé aller, des réunions vont être organisées et un nouvel essor va être donné à la propagande.

A Jemeppe, Seraing, etc., etc., les groupes y sont nombreux et tous les jours nous y faisons des nouveaux adhérents. Les journaux et publications anarchistes y sont beaucoup lu

Dans l'arrondissement de Verviers, ou après la brillante campagne de l'hiver passé les camarades s'étaient, un peu trop endormis sur leurs lauriers, me semble-t il, l'activité reprend de plus belle. Il est fortement question de publier un journal local, qui prendrait pour titre *Ni Dieu,ni maître*. Hardis les gars, le concours des camarades de Bruxelles vous est assuré pour cela,

Mais c'est dans le pays flamand, surtout que l'idée à fait du chemin.

A Gand, Anvers, Malines, Louvain, Willebroek etc., de très nombreux groupes s'y sont constitués et là aussi les camarades y déploient une activité extraordinaire.

Deux journaux flamands viennent d'être publiés, un à Gand ayant pour titre *De Fakkel* (le flambeau), l'autre à Anvers, ayant pour titre : *De Opstandeling* (le révolté).

La rapidité avec laquelle les premiers numéros de ces deux journaux ont été enlevés et l'avidité avec laquelle on les lisait, prouve que dans le pays flamand nombreux sont ceux qui demandent du nouveau et qui voudraient marcher de l'avant.

Pas de semaine nese passe sansque des réunions ne soient organisées, non seulement dans les villes, mais aussi dans la banlieu.

— La propagande anti-militariste est aussi très activement suivie dans tout le pays.

Nous sommes dans la période du tirage au sort et a cette occasion, deux journaux spéciaux, l'un en français l'*Anti-Patriote*, l'autre en flamand *De Loteling* (le conscrit), s'adressant aux conscrits ont été publiés.

Ajoutez a tout cela les manifestes et publications diverses, tant français que flamands et dont le nombre peut être évalué au minimum à *cent mille* (100,000) qui ont été distribués depuis quelques mois et vous devez constater que cela marche bien ici.

### Italie

Nous apprenons avec grand regret que le compagnon Merlino a été arrêté à Naples. Il a opposé, disent les télégrammes, une vive résistance à son arrestation.

D'autre part, le compagnon Molinari a été arrêté à Massa Carrara. La cour martiale l'a condamné à *vingt trois ans* de prison, dont trois de réclusion en cellule. On comprend l'exaspération provoquée par cet arrêt féroce!

Les journaux disent que la population en Sicile a été désarmée. Plus de 20,000 fusils ont été saisis. On croit, cependant, que les meilleures armes ont été mises en lieux sûrs, et que l'insurrection reprendra de plus belle, lorsqu'il y aura moyen de se procurer des vivres dans les montagnes. En effet, c'est le manque de vivres qui a forcé les bandes de Massa a se disperser.

L'Italie vit en ce moment sous un vrai régime de la terreur. Perquisitions en masse, comme en Russie, arrestations et condamnations féroces. Mais, on sent que le gouvernement joue sa dernière carte, et que ses jours sont comptés.

Chaque jour, il se produit quelque insurrection dans quelque ville ou village. La municipalité attaquée ou brûlée, des terres de seigneurs envahies, quelque fonctionnaire lynché. Des manifestations de sympathie pour les Siciliens révoltés se sont faites dans plusieurs villes.

Une vive agitation règne en Romagne.

## BIBLIOGRAPHIE

Dans le prochain numéro, nous consacrerons une Etude à l'ouvrage de notre ami Hamon : *Psychologie du militaire professionnel*.

Cet ouvrage a soulevé de vives polémiques dans la presse bourgeoise, car l'auteur a mis à nu, avec une grande sûreté de main, une des plaies les plus profondes du corps social.

Dès aujourd'hui, les camarades sont avertis qu'ils peuvent se le procurer aux bureaux de *la Révolte*. Prix : 2 fr. 75.

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Un groupe de camarades du XII[e] ont décidé de suivre l'exemple des copains de Reims, et de prendre chacun plusieurs exemplaires. Ce, pour relever la vente du journal et activer la propagande.

Les compagnons pourraient les imiter : en tout cas, réclamer la *Révolte* dans tous les kiosques : on a effrayé les vendeurs. C'est une manœuvre policière dont il faut faire disparaître les effets.

***

Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, 6 février 1894

Compagnon rédacteur,

Vous avez raison lorsque vous parlez de la manière dont est employée la nourriture, les vêtements etc. que les dames de France expédient aux soldats de la marine qui sont aux colonies. En lisant votre numéro du 3 au 10 février, j'ai été satisfait de savoir que quelqu'un s'intéressait à ces choses. Car c'est non seulement odieux, mais c'est criminel de voler le soldat au moment où il se sacrifie (même pour une injuste cause) loin de sa patrie et surtout de sa famille. J'en sais quelque chose en ma qualité de soldat d'infanterie de marine ; pendant la dernière guerre au Dahomey, dont je faisais partie, j'ai vu des caisses d'effets de toute sorte, des aliments de toute nature, tels que conitures, chocolats etc. arrivés à Kotonou et tout cela était destiné pour être distribué aux soldats qui en ont réellement besoin, trainant dans le sable et à demi morts par la fièvre ou la faim. Oui elles sont vraimen tcharitables ces âmes dévouées qui envoient toutes ces choses pour soutenir les pauvres troupiers coloniaux, mais elle ne se doute pas cette louable association que le malheureux troupier n'en recevra rien ou presque rien. Cela nous réjouissait pourtant un peu de voir arriver toutes ces bonnes choses et nous les transportions dans les cases ; mais hélas, notre joie était bien éphémère, la plus grande partie était accaparée par les officiers et le reste par une bande de sous-offs, véritables requins de terre. Si nous avions eu droit de demander à MM. les officiers quel emploi ils faisaient de toutes ces choses, ils n'auraient certainement pas su quoi nous répondre. Mais hélas, nous ne le savions que trop, nous aurions pu leur dire que les orgies qu'ils faisaient avec les *belles* amazones auraient pu être modérées : quoique le dégoût de ces enfants noirs soit très prononcé pour les liqueurs, nos officiers n'en buvaient que davantage, et abrutis par l'ivresse faisaient subir des choses honteuses aux pauvres soldats.

Je m'arrête, car la colère bouillonne dans mes veines de penser à tant d'ignomonies et de cruautés de la part de ces lâches. Mais si les dames de France savaient à quoi servent les produits de leurs générosités, elles réfléchiraient à la manière d'assurer les distributions.

Je vous autorise, compagnon, à publier ma lettre dans la *Révolte* que je lis assidûment, en refaisant le style et l'orthographe bien entendu, car je n'ai toujours été qu'un vulgaire ouvrier et non pas un homme beaucoup lettré.

Tout à vous et à notre cause.

*Un Soldat d'Infanterie de marine.*

***

A NOS ABONNÉS

Nous prions les abonnés dont l'abonnement expire avec ce numéro, de vouloir nous adresser le montant de leur réabonnement avant l'apparition du prochain numéro, s'ils désirent que le service du journal leur soit continué.

***

Viennent de paraître, deux nouveaux journaux libertaires :

1[e] *De Fackel*, 3, marché du vendredi, à Gand. Paraît tous les 15 jours : Belgique 0,02. Etranger 0,05.

2[e] *De Opstandeling*, Westingstraat Berchem 327 à Anvers. 15 jours : Belgique 0,05 Etranger 0,10.

Ces deux journaux sont rédigés en langue flamande. Nous en donnerons prochainement des Extraits.

## PETITE CORRESPONDANCE

Pierre T., typ. J'attends ton adresse. Ernest.

E. Dauphin à Bruxelles. — J'envoie par colis postal le jeudi 15. Réclame le 16 ou le 17.

Paria Zisly. — Envoyez n[os] 9 et suivants à Baudry, tourneur, faubourg Gatinais, 30, à Pithiviers Loiret.

Bourgeois mécontent. — Reçu, merci. Donnez, par lettre, rendez vous. J'y viendrai pourvu que ce ne soit ni le mercredi, ni le jeudi.

R. à Chauvigny. — R. à Marseille. — L. à Bordeaux. — B. à Valence. — L. à Toulouse. — V. à Lodève. — T. à Montpellier. — S. à Surgeres. — C. à Bezieas. — E. à Salon. — S. à Reims. — L. au Mans. — L. à Reims. — B. à Chaux-de-Fonds. M. à Barbezieux. — V. à Lille. — L. au Hâvre. — B. à Marseille. — H. à Brest. — F. à Amiens. — 3. — A. à Saint-Quentin.

Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1,782 fr. 20.
H., à Paris, 7 fr. 50.
Samedi, 2 fr. 50.
Une auvergnate, 0 fr. 50.
Un copain, 0 fr. 35.
Total : 10.85
Total général : 1793.05

## SOUSCRIPTION
POUR LA BROCHURE A DISTRIBUER

Listes précédentes : 128 fr. 05.
H., à Paris, 7 fr. 50.
Total : 7.50
Total général : 135.55

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 1,051 fr. 01.
P., de Genève, 10 fr.
Pour la petite Sidonie, Samedi, 2 fr. 50.
Pour la compagne Vaillant, 1 fr.
H., à Paris, 10 fr.
Pour Mérigeau, trois camarades ébénistes, 5 fr. 50.
Un compagnon de Paris, 2 fr.
Total : 31
Total général : 1082.10

## LA RÉVOLTE est en vente :

A Lille, 122, Bd Victor Hugo, ainsi que toutes nos brochures.

A Roanne, chez le marchand de journaux, près la barrière du faubourg Clermont.

On y trouve également le *Peinard* et l'*Insurgé*.

A Saint-Nazaire, chez H. Le Breeh, maison Aube Penhouet.

Le compagnon porte les journaux anarchistes à domicile.

A Brest, chez les compagnons Guérenneur, 2, rue Graveran et Demeule, 155 bis, rue de la Vierge.

Les compagnons portent à domicile.

A Mac Donald, chez le compagnon J.-B. Tremeaux, ainsi que toutes les publications anarchistes.

*Le Gérant responsable :* J. Billot.

Suresnes. — Imprimerie Pol Mayeux.

SEPTIEME ANNEE, N° 24 — DIX CENTIMES — DU 24 FÉVRIER AU 3 MARS 1894

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

*Ainsi que nous l'avions prévu, une série d'explosions se déroule, à l'effet de terroriser la population et de donner le change sur les véritables procédés des anarchistes. Il faut qu'il soit bien entendu ceci : toutes les fois qu'une explosion ne visera ni l'autorité, ni la richesse, ni l'exploitation patronale, on peut hardiment la mettre au compte des individus qui ont intérêt à nous décrier, à nous mettre au ban de l'humanité. On sait de quels gredins nous voulons parler.*

## CONSTATATIONS

« Las de mener cette vie de souf-
« france et de lâcheté, j'ai porté
« cette bombe chez ceux qui sont les
« premiers responsables des souf-
« frances sociales.

Auguste VAILLANT.

Qu'un gouvernement soit turc, français ou dahoméen, sa fonction consiste à tuer ou à emprisonner.

Ceux au profit desquels il agit se sentent protégés et ne croient jamais payer trop cher leur sécurité.

Or, cette sécurité, aucun gouvernement ne peut plus la leur assurer du jour où il y a des individus pour lesquels l'état de prisonnier est enviable et la mort un mal moins grand que la vie. Rien n'est plus évident que l'impuissance du plus puissant gouvernement contre les suicides.

Aussi bien ceux du désespoir que ceux de la vengeance. Depuis longtemps déjà, la prison est considérée par une multitude de gueux comme lieu d'asile, l'endroit où l'on mange et où l'on dort, où l'on a le nécessaire matériel qu'il leur est impossible de se procurer dans le milieu social. Ils ne perdent même pas la liberté car le crève-de-faim sans pain et sans logis n'est libre nulle part. Ceux-là n'ont donc qu'un moyen d'améliorer leur sort : commettre un délit, c'est leur intérêt. Ceux-là aussi vont vers un moindre mal qui refusant l'existence dont ils sont las de supporter les duretés et les laideurs, se résolvent à finir.

La prise de cette détermination prouve une vivace énergie. Seulement alors l'individu conscient se sent libre et il est tout puissant; chacun de ses ennemis est à sa merci et sans défense. — Comment veut-on qu'il résiste à se donner l'ultime joie de la vengeance, ou la plus suprême, celle du sacrifice à son idée.

Pour que toute sécurité disparaisse il suffit d'un désespéré qui se révolte, la vie de chacun de nous est entre ses mains.

Où est-il ? a quoi le connaître ?

Est-ce cet ouvrier songeur ? non; ce mendiant-ci peut-être ? erreur, ce maigre en redingote ne cherche-t il pas sa proie ou plutôt n'est-ce pas ce gros rieur dont l'insouciance est visible, son allure de risque-tout est inquiétante ? pas encore, mais cet adolescent aux joues si pâles, aux yeux si vifs d'intelligence et de volonté, n'est-ce pas lui qui s'approche pour le geste fier ? qui sait ! c'est à son choix et à son heure que le meurtrier agira, que l'acculé fera face et il n'y aura qu'à constater le fait.

Exception, dira-t on, oui, mais une exception qui sera de moins en moins exceptionnelle, car à la résignation que personne n'ose plus prêcher succédera la révolte dont les avantages sont partout démontrés par des milliers de propagandistes intrépides.

Ils n'ont nul besoin d'exciter à la violence; ils vont relevant les fronts et cela suffit. Ils inspirent à ceux qui les entendent le besoin de s'estimer soi-même, de penser par soi-même; ils disent que les victimes d'un sort injuste, les exploités, les malheureux doivent désirer la justice et vouloir leur bonheur. Ils montrent l'égalité de tous devant la vie et la mort transformée arbitrairement en une inégalité féroce et absurde que perpétuent les forces militaires et policières à la disposition de quelques-uns.

Ils concluent qu'il est indigne de l'homme d'accepter une vie grossière et servile, qu'il est lâche de se résigner et, qu'au point de vue humain et logique, il n'est pire honte que de mourir de faim.

Désormais tous ceux qui seront à bout, ceux qui en auront assez, les désespérés et les exagérés, choisiront entre le renoncement final ou l'acte les vengeant.

Les graines de l'idée sont semées, les persécutions ne peuvent que hâter la germination.

Contre, le pouvoir est désarmé — à ses protégés de se résigner : sotte et vaine détermination mais bien à leur portée. Si cependant il leur est désagréable de voir, sur leur tête, une arme toujours levée qu'ils réfléchissent à ceci : pour que cette menace cesse il suffit, mais il faut, que l'existence matérielle de tous soit solidairement assurée par le concours de tous. Pour supprimer le crime individuel, supprimez le crime social.

Que l'homme devienne bon pour l'homme, sa bonté le gardera plus sûrement que la police.

Le seul moyen de ne pas être haï c'est d'être aimé, et le meilleur moyen d'être aimé d'autrui c'est de l'aimer.

Viennent les jours appelés de nos vœux où les hommes seront dans la nécessité de s'aimer, nous devrons en partie leur venue aux individualités de vengeances assouvies. La force ne réglera plus les rapports humains, mais l'amour.

Nous n'aurons plus seulement souci du bonheur de notre famille mais toute infortune, toute souffrance retentira dans notre cœur vivant;

Il faut à notre amour païen
Les plus colossales étreintes;
Tous les vieillards sont nos parents,
Tous les bébés sont nos enfants...

a chanté le grand poète Paul Paillette et c'est la chanson que l'humanité devra chanter pour être sauvée.

La même lâcheté qui fit tracer des limites aux champs et des frontières aux nations fit cadenasser les cœurs; élargissez-les, les temps d'aimer sont venus.

Et que les haïs ne murmurent pas de ce que MM. les anarchistes commencent ! car ils sont haïs justement; haïr les bourreaux n'est-ce pas aimer les victimes ? Quant aux sentiments des victimes elles mêmes si ils étaient bons vous auriez droit de conclure à leur indignité, à leur inintelligence. C'est être traître envers soi, c'est se diminuer, se suicider partiellement que de témoigner à son maître, à son oppresseur des sentiments autres que vindicatifs.

A un point de vue plus général il est clair que tout acte d'autorité qui ne provoque pas de réaction, rompt l'équilibre d'harmonie, fait désordre et souffrance.

L'autorité, cette grande perturbatrice, ne sera d'innocuité que lorsque ses manifestations rencontreront des énergies d'équivalence. Le service des opprimés est de se défendre, il a pour corrélatif le devoir des oppresseurs d'être bons. Ce devoir qu'ils ont pu longtemps ignorer, il est peut-être de leur intérêt de s'en acquitter aujourd'hui.

## FIN DE RÈGNE

L'histoire se répète d'une façon vraiment surprenante. Nous vivons à une époque où un ordre nouveau s'élabore et, comme à toutes les époques qui ont précédé de grandes révolutions, les mêmes phénomènes, les même actes, les mêmes luttes reparaissent avec une extraordinaire fidélité. Mais, au temps présent, une plus grande différence paraît devoir exister entre les deux états social en gestation et celui qui va bientôt disparaître qu'entre les régimes déchus et l'actuel. De plus la refonte sociale semble cette fois-ci devoir être plus que jamais radicale et complexe, et devoir s'attaquer sinon à toutes, du moins à un nombre bien plus considérable d'institutions jusqu'alors subsistantes. L'expérience acquise de l'utilité d'une foule de réformes qui n'ont pas donné ce qu'on en espérait, d'une infinie variété d'organisation impuissante à pallier le mal social toujours croissant, a déterminé la conception d'une nouvelle société rompant entièrement avec les précédentes et reposant sur des bases plus logiques et plus scientifiques.

La recherche de cette nouvelle formule procède, ainsi qu'il arrive à la veille de chaque révolution ayant quelque portée sociale, par élimination; mais le mouvement révolutionnaire actuel semble résumer en ses manifestations comme en ces réactions qui prétendent

la suspendre, les divers mouvements analogues dont l'histoire nous a conservé le souvenir.

Deux choses, en effet, sont à considérer dans le courant qui nous entraîne. L'évolution présente à la fois une partie politique et une partie sociale.

De ces deux tendances, l'une doit aboutir à l'abolition complète du régime qu'elle vise, le régime politique, l'autre à la transformation de l'ordre qui l'occupe, l'organisation sociale basée sur la propriété individuelle.

Donc, deux catégories à examiner dans l'ensemble des phénomènes précurseurs de la grande rénovation ; l'une pronostiquant la chute du régime présent, l'autre faisant présager la tendance psychologique et morale du monde nouveau qui s'annonce.

De l'examen de ces deux catégories, une pensée consolante surgira : c'est que le jour du grand bouleversement est plus proche qu'il ne le paraît.

Dans l'ordre politique, remarquons d'abord que tout régime qui, à un moment donné agit contre le principe fondamental qui au début était sa raison d'être et a amené son avènement, est bien près de sa fin.

Si l'on passe en revue la succession des divers systèmes politiques établis depuis un siècle, cette constatation sautera aux yeux.

La révolution de 1789 qui fut mi-partie sociale, s'effectua, dans l'ordre politique, au nom de la liberté individuelle et de l'égalité civile entre les citoyens. Mais une résistance des plus énergiques fut rendue nécessaire par l'assaut que la nouvelle organisation dut soutenir de la part des ci-devant privilégiés et de leurs alliés. La constitution de 1789 dut être abandonnée pour une forme plus accentuée et le pouvoir fut donné à des hommes fermement décidés à maintenir énergiquement les conquêtes réalisées par le mouvement insurrectionnel du début.

L'ambition des uns, la trahison des autres, le despotisme de presque tous amena la réaction du Directoire, laquelle engendra le coup d'Etat napoléonien.

L'avènement de Napoléon fut acclamé parce que les succès militaires de celui-ci en faisaient aux yeux du peuple l'incarnation de l'héroïsme révolutionnaire aux prises avec la coalition monarchique.

Napoléon tomba écrasé par sa propre ambition et parce qu'il avait méconnu les principes de la Révolution dont il avait prétendu réaliser les conséquences.

En 1830, la royauté des Bourbons meurt parce que, libérale ou soi-disant avec Louis XVIII, elle était redevenue autoritaire avec Charles X, Louis-Philippe, le roi bourgeois, se recommandant des principes de 1789 tombe à son tour pour avoir voulu réagir contre le mouvement socialiste, conséquence de la Révolution de 1789 en présence des nouvelles conditions sociales créées par le développement de l'industrie, du commerce et de l'agriculture.

La République de 1848, espoir de la classe [illegible] se retourne contre elle et périt pour faire place à la dictature d'abord et à l'empire autoritaire ensuite.

Lorsque par la poussée des événements eux-mêmes, l'Empire se vit dans l'obligation de modifier sa ligne de conduite et de devenir libéral, ses jours furent comptés ; les événements de 1870 précipiterent sa ruine.

Avec la République de 1870, le peuple crut enfin réaliser le rêve de bonheur et d'indépendance au nom duquel il versa tant de fois son sang. Au bout de quelques mois, première déception : on veut la lui escamoter, sa République. Il se soulève et, au prix de 35,000 martyrs, il la reconquiert.

Mais que fera-t-elle pour lui dans la suite ?

Une certaine liberté relative, oh ! très relative fut peu à peu arrachée à ses dirigeants durant les vingt-trois années qui suivirent.

Une foule de questions dirigeant son existence présente, son avenir, sa prospérité furent maintes et maintes fois agitées.

Au travers de toutes ces discussions, il commença à comprendre que la cause du malaise croissant qu'il endure ne provient nullement des plus ou moins grands défauts organiques du système politique qui le régit, mais qu'elle réside dans l'organisation même de la société.

Il a enfin conscience que la société actuelle se compose de deux classes fatalement ennemies par la force même des choses, parce que leurs intérêts sont en antagonisme, la classe des exploiteurs et celle des exploités.

L'existence de ces deux classes, le peuple le sait aujourd'hui, a pour cause l'application du principe de la propriété individuelle en vertu de laquelle le bénéfice de toutes les inventions, de toutes les améliorations apportées dans le système de production existant, revient au propriétaire seul, sans soulager, en l'aggravant même le plus souvent, la misère des travailleurs.

Du'un autre côté, l'expérience lui a appris que le gouvernement quel qu'il soit, représentant le saint principe de l'autorité, c'est-à-dire ayant pour mission de conserver ce qui existe ou de n'y apporter, concessions sans importance, que des modifications purement superficielles destinées à faire croire à un changement au profit des dirigés, mais en réalité masquant d'une étiquette nouvelle les vieux abus toujours existants, l'expérience lui a appris que le gouvernement ne consentirait jamais à laisser diminuer son autorité au profit d'une plus grande liberté accordée au peuple, et que la prétendue éducation de la liberté que l'on prétend vouloir lui faire faire progressivement n'est qu'un trompe-l'œil destiné à l'endormir dans une déprimante et sénile inaction

Dès lors, la nécessité lui apparaît d'une révolution non politique celle-là, mais foncièrement sociale, détruisant les deux principes sur lesquels repose la société moderne : la Propriété et l'Autorité.

Cette idée grandit chaque jour à tel point que la classe dirigeante s'en est émue.

Aujourd'hui, elle sent son existence menacée. Aussi, adieu les beaux principes de liberté mis en avant lorsqu'il s'est agi de fonder ce gouvernement soi-disant libéral qu'on appelle la République, et une réaction formidable se produit.

Comme la République de 1848, après avoir cherché des palliatifs pour momentanément endormir le peuple, après avoir consenti aux ateliers nationaux, dès qu'elle s'est aperçue que la concession pourtant minime devenait un danger pour ses prérogatives, elle se lance dans la réaction.

Comme les régimes ses prédécesseurs, lorsqu'ils firent de la réaction, elle touche à sa fin.

*(à suivre)*

## RESPECT DE LA VIE HUMAINE

Rochefort a parlé l'autre jour de la fameuse blague d'Alphonse Karr. — « Que messieurs les assassins commencent », répondit-il, quand on parlait de l'abolition de la peine de mort, et depuis ce mot a fait fortune chez tous les patrons de l'assassinat légal. Et Rochefort citait à ce propos des extraits d'un livre d'histoire, qu'il était entrain de lire, racontant les ignominies commises par les gouvernants et les églises aux temps passés. Il aurait pu aussi bien se servir des temps modernes. Voici, en effet, l'interview avec le capitaine Llyod Francis, un des héros de la dernière campagne d'extermination contre les Matabélés, publiée par le journal anglais, la *Pretoria press*, et reproduit par les journaux de Londres.

Ce n'est pas un flibustier quelconque, mais un capitaine de l'armée régulière qui parle. On lui demande s'il est vrai qu'il ait fait fusiller les prisonniers blessés ?

— Je réponds pour moi-même ; mes ordres ont été de fusiller chaque indigène que l'on rencontrerait. Quelques-uns ont été fusillés sans autre forme de procédure.

— Etaient-ils vraiment désarmés, blessés et sans moyen de se défendre quand ils furent fusillés ?

— Oui.

— Et vous ne trouviez pas cela brutal ?

— Je ne crois pas, répond-t-il en s'emportant. J'en suis parfaitement sûr... Personnellement, vous savez, je n'admets pas que l'on fasse des prisonniers dans la petite guerre. On ne peut pas avoir confiance en eux.

— Vous avez fait d'autre service dans l'armée avant cette campagne ?

— J'ai la médaille militaire pour la campagne contre les Zoulous, et j'ai fait du service ailleurs dans l'Afrique du Sud. Soyez sûr qu'alors nous ne donnions pas beaucoup de chances à ces nègres.

— Cette fois-ci vous n'avez pas « donné de chance » aux Matabélés ?

— Je vous l'ai déjà dit, mes ordres étaient de fusiller tout indigène que l'on rencontrerait.

— Même les blessés ?

— Je n'ai jamais tué de blessé moi-même.

— Qu'en faisiez-vous alors, si vous rencontriez un blessé ?

— Je ne m'en occupais pas du tout. Mes ordres étaient formels, — ne pas faire de prisonniers... Moi-même j'en ai tué deux, les deux d'un seul coup de fusil ; mais ceux-là n'étaient pas des blessés. J'ai aussi vu tuer six autres prisonniers. Certainement ils n'étaient pas armés. Au fond, nos hommes leur avaient enlevé tous leurs habits, avant de les achever !

Et les dignes émules d'Alphonse Karr disent toujours : « Que messieurs les assassins commencent ». Seulement, eux, n'ont nulle envie de commencer.

## MOUVEMENT SOCIAL

### France

Cette semaine le service sera fait à tous nos abonnés, Paris, province et Etranger.

Quant aux correspondants qui reçoivent les colis postaux, impossible de les leur adresser. La plupart sont sous les verroux depuis la râfle du 19, le ballot des autres sera volé par le commissaire de police, nous en sommes matériellement certains. En outre, de nouvelles arrestations sont imminentes. C'est le règne de la terreur, appuyé sur la complicité bourgeoise, et l'incompréhensible insouciance du pauvre populo.

Et voici le bilan de la semaine :

19 février. — Arrestations dans toute la France.

23 février. — Procès de Léauthier : condamnation.

24 février. — Procès de Grave : condamnation.

25 février. — Procès de Marpeaux : condamnation.

28 février. — Procès d'Emile Henry : condamnation.

Mars. — Des malfaiteurs associés...

Et ce n'est pas fini. Nous voici revenus à la barbarie du moyen âge : les gredins bourgeois parlent d'installer des cours martiales : la mort, sans phrases, simplement.

Ça va bien !

Savoir comment ça finira !

***

Il y a dans les familles cette vieille superstition qu'on ne doit pas jeter un morceau de pain. Je dis superstition et j'ai tort. Rien n'est plus respectable que le pain qui est la vie, la force, et par conséquent l'intelligence et l'avenir de tout un peuple.

Un de nos peres révolutionnaires, s'écriait qu'il fallait mettre une pomme de terre au Panthéon. Plus justement encore, aurait-il pu réclamer cet honneur pour la belle et blanche miche de pain française qui est séduisante et saine, comme le génie même de notre pays. Est-il tableau qui vaille un pain de quatre livres, doré et croustillant, sur une table bien propre. Tout à l'heure, quand il sera partagé, la maison semblera s'élargir, l'air s'épurer. C'est du soleil de vie pour tous les êtres, c'est de la confiance, c'est de l'espérance...

Et voilà ce qu'on nous dit indifférent. Ah ! comme ces gens parlent facilement d'un sou, et comme on voit bien qu'ils ont le mépris de cette pauvre petite pièce — modeste et humble — et qui pourtant est l'hostie de la vraie messe sociale. Augmenter le pain d'un sou, c'est taxer une famille de 72 francs par an. Ici le chiffre commence à étonner. Il est pourtant rigoureusement vrai, à quatre livre de pain par jour. Et songez à ce que valent 72 francs, dans le budget, non d'un pauvre, mais de ceux dont le salaire représente cent sous par jour. C'est l'obligation de retrécir encore le logis, la robe refusée à la mère, le jouet arraché à l'enfant. C'est le nécessaire manquant et la souffrance imposée. Qu'est-ce que cela fait à M. Méline et à ceux qu'il prétend défendre, c'est-à-dire aux spéculateurs sur les grains et les blés, aux rénovateurs du pacte de famine que la révolution avait déchiré... Un sou ! la belle fichaise !... Quatre sous par jour, de la plaisanterie! Comme on voit bien que ces gens-là n'ont jamais eu vraiment faim !

***

Bigny-Vallenay (Cher)

De tout temps, le bûcheron a été considéré par son employeur, non pas comme un homme au même titre que lui, mangeant, respirant et pensant, mais bien comme une bête de somme avec laquelle il doit réaliser de gros bénéfices, en ne lui accordant qu'un salaire dérisoire.

Le soir, lorsque le bûcheron rentre chez lui, harassé de fatigue, au lieu d'une nourriture réconfortante (comment pourrait-il se la procurer ?) il trouve une maigre pitance dont les chiens du propriétaire ne voudraient pas. A ces misères de tous les temps viennent s'en ajouter de nouvelles, causées par le chômage que subit actuellement la corporation et par les tracasseries sans nombre des forces gouvernementales et policières qui cherchent la destruction des syndicats.

Il ne manque plus que l'intervention de la force armée qui protégera les patrons, trouera la poitrine aux ouvriers, et rétablira l'ordre, qui est, comme on sait, l'idéal de la société bourgeoise.

***

Bourges. — Encore une canaillerie bourgeoise.

Après avoir détenu pendant plus d'un mois trois compagnons à la prison de Bourges, voilà que les mouchards se permettent autre chose.

La semaine dernière, plusieurs camarades — ils sont au nombre de sept — travaillant aux établissements militaires, recevaient leur huitaine.

Demandez-leur pourquoi ils ont été renvoyés, ils vous répondront : Pourquoi ? Mais *parce que nous sommes* ANARCHISTES.

Oui, vous disent les mouchards, vous voulez faire les malins, vous voulez tout renverser, eh bien ! nous allons bien vous punir : nous allons vous affamer, vous enlever votre pain.

Pas de pitié, ces canailles de bourgeois, pas même pour les enfants qui, en voyant entrer leur père au foyer les mains vides, sans ouvrage, lui demandent quand même du pain ; car ils ne songent pas, les pauvres petits, au chagrin qu'ils lui causent en lui demandant sans cesse ce qu'il ne peut leur donner, lui qui donnerait sa vie pour eux.

Après cela, bourgeois, votre société malsaine, votre société pourrie, s'étonnent qu'il y ait des Pallas, des Léauthier, des Vaillant ! ! ! ces martyrs de l'humanité qui vous font trembler. Songez-y, votre crapulerie, votre chasse à l'homme, n'en fera que de nouveaux.

Le peuple affamé se venge et sera terrible !

A Bourges, sans vous en douter, tout cela fait de la bonne propagande.

***

Fontenay-le-comte. — Il faut enfin que je vous dise qu'il y en a encore de ces lurons compagnons dans notre vieille Vendée, ce nid de retardataires. Ils sont clair semés, mais grâce à notre excellente propagande, notre idée s'étend de jour en jour, surtout dans les centres ouvriers, Fontenay, par exemple ou l'oppression règne plus que jamais. Beaucoup de pauvres gens trouvent les idées de l'Anarchie excellentes, sans oser le prononcer bien fort. Les ouvriers sont exploités, leurrés comme partout, on les met à la porte pour un motif de rien, et leur salaire est dérisoire. Quant on pense qu'un bon ouvrier chapelier, est réduit à gagner deux francs cinquante en travaillant 12 heures par jour tandis que ses patrons s'enrichissent ; quant à nous cultivateurs, nous sommes un peu plus libres qu'eux, mais que de vexations à subir de la part de (monsieur not' maître) comme disent les imbéciles, et s'il se trouve un bon chapon dans la basse cour, il est réservé pour lui.

## Allemagne

Chaque jour l'anarchie fait de nouveaux progrès et, comme il fallait bien s'y attendre en Allemagne, elle trouve des adhérents parmi les penseurs, les savants. — La glace une fois rompue, l'idée ira toujours en grandissant. Elle est dans l'air. Travailleurs et savants, athées et chrétiens sincères comme Tolstoï, sont forcés de l'accepter; sous peine de patauger toujours dans leurs contradictions, de diviser en deux leur pensée, d'en tuer la vitalité par le sophisme ! C'est la philosophie, l'idéal et le mode d'action des temps nouveaux, dans lesquels nous entrons, et toutes les persécutions du monde n'y peuvent rien. C'est trop tard pour étouffer l'idée par le cachot ou la corruption du silence.

Mais pour le moment, les gouvernants procèdent avec acharnement contre tout adhérent à l'idée. A Berlin, ceux qui s'affublent du titre de Cour Provinciale, viennent de condamner le docteur anarchiste Ladislas Gumplowicz, — fils du grand professeur de droit constitutionnel, — à dix huit mois de prison pour discours anarchistes prononcés devant les sans travail de la capitale prussienne, et résistance aux autorités Wilhelm Werner, l'éditeur du *Sozialist* (indépendant et presque entièrement anarchiste), condamné à six mois de prison pour un article de son journal (on perd déjà le compte des condamnations infligées au courageux rédacteur) a préféré cette fois-ci s'expatrier en Hollande.

D'autre part, Wiess est condamné à un an de prison, et le docteur Pawlowicz à trois mois, aussi pour leurs idées anarchistes !

## Angleterre

Jeudi, le 15, dans l'après-midi, un des gardiens du parc de Greenwich entendit le bruit d'une explosion dans les environs de l'observatoire. Il se rendit sur les lieux, et trouve un homme gisant dans son sang. Son ventre était ouvert, ses entrailles mises à nu, la main gauche était enlevée et les doigts projetés à une distance d'une trentaine de mètres : tout le corps couvert de blessures. On le transporta à l'hôpital des marins, qui se trouve à côté, et il expira dix minutes après.

On trouva sur lui une carte portant le nom de Burdin et quelques lettres, et son identité est aujourd'hui établie. C'était Martial Burdin ; il habitait la Great Tichfiel Street dans le quartier français du côté de Tottenham court Road.

La presse, la police et les correspondants policiers des journaux se sont évidemment empressés d'annoncer la découverte d'un grand complot anarchiste, d'une tentative de faire sauter tout Londres, dont la capitale aurait été miraculeusement sauvée par un simple hasard.

Vendredi soir, on perquisitionnait dans l'appartement occupé par Martial Burdin, et la presse annonçait aux dernières nouvelles que l'on avait enfin fini par découvrir dans cet appartement des explosibles et — qui plus est — une bouteille de verre pareille à celle qui contenait le liquide explosé sur Burdin.

On est aussi allé aux informations chez Henri Burdin, frère de Martial, qui résidait depuis plusieurs années à Londres et fait le métier de tailleur. On a appris que son frère était venu à Londres, il y a six ans. Lui aussi était tailleur ; puis il était allé en Amérique, et après un séjour de douze à treize mois à New-York, il était revenu à Paris, ne trouvant pas de travail, il était de retour pour Londres il y quinze semaines environ. Ici il cherchait vainement du travail.

Jeudi, Martial Burdin avait déjeuné entre deux et trois heures au restaurant français de Fitzroy square ; quant à ses mouvements ultérieurs, on n'en sait rien de précis. Cependant la police assure qu'il s'était rendu dans une maison située dans une des rues qui mènent au Tottenham Court road, et qui était particulièrement surveillée par la police, car c'est là, — affirment ces messieurs — que la bombe de Henry a dû être préparée... Toujours bien renseignés, ces messieurs !

Il serait entré dans cette maison et, se voyant surveillé de près, serait immédiatement sorti pour prendre à Charing Cross un billet pour Greenwich. La police a certainement sa théorie toute prête, puisqu'il a été tué à trente mètres du mur de l'observatoire, il est évident qu'il voulait se venger de la société en s'en prenant aux lunettes astronomiques, ou plutôt au mur qui entoure les bâtiments de l'observatoire ! .. D'autres affirment qu'il s'était rendu au parc pour y faire quelques expériences sur des explosibles.

Pures conjectures, évidemment, Burdin étant mort sans avoir pu dire autre chose que : « emportez-moi à ma maison ».

Depuis longtemps, libéraux et conservateurs, surtout ceux ci, pressent le gouvernement anglais de prendre des mesures rigoureuses contre les anarchistes. On ne pouvait laisser échapper une si belle occasion de faire quelque chose. Aussi, vendredi soir, le club de l'Autonomie était envahi de bonne heure par la police et, comme rien ne trahissait l'invasion au dehors, les compagnons, surtout allemands et bohémiens, continuaient à affluer au club comme d'habitude. Ils étaient arrêtés sur le champ, et devaient décliner leurs noms et adresses, ainsi que produire leurs passeports, s'ils les avaient, devant les envahisseurs. Quatre-vingt anarchistes se sont trouvés pris dans la souricière. Tous ont été d'ailleurs relâchés après minuit. Mais les grands de la police et du gouvernement sont en conciliabules secrets et on doit s'attendre à de nouvelles perquisitions.

La presse demande à hauts cris que l'on procède à la française, et — inutile de le dire — les grands de la démocratie sociale en profitent pour baver toutes leurs haines contre les anarchistes.

## Autriche-Hongrie

Grande démonstration des sans-travail à Vienne ! Attaqués par la police, les travailleurs résistent et mettent la ville en émoi.

## Espagne

L'instruction sur la bombe du théâtre du Lycée est terminée et l'affaire va bientôt paraître devant un tribunal quelconque. Les accusés sont au nombre de vingt-sept. Ce sont : Salvador Franch, ou French, accusé d'avoir jeté la bombe, Cerezuela et Bernat, qui lui auraient aidé à la préparation de l'engin, Sogas et Alfarozle, accusés d'avoir caché un anarchiste, Prats, et vingt deux autres dont le télégraphe ne donne pas les noms, accusés de complot contre le maréchal Campos.

On annonce aussi que le gouvernement français aurait demandé l'extradition de Franch.

***

La position du gouvernement en Espagne devient de plus en plus difficile. La province de Navarre est en insurrection contre les nouveaux impôts, que le gouvernement n'a pas le droit d'imposer, suivant les privilèges de la province, sans la consulter. Dans le midi, des milliers de paysans et de travailleurs sans ouvrage parcourent les routes, mendiant et mourant de faim dans les champs incultes. En d'autres endroits, ils n'en sont pas réduits à cette extrémité, parce qu'ils se servent eux-mêmes. Ainsi, à Alanis, dans la province de Séville, dix mille paysans ont repris l'autre jour possessions de terres, jadis volées à eux par les brigands légaux, et ont partagé ces terres pour les mettre en culture. Evidemment, la troupe s'est amenée aussitôt, et a arrêté la plupart des hommes d'énergie.

Cela n'empêche que dans le midi une forte agitation règne parmi les travailleurs des campagnes, et qu'elle se répande tous les jours davantage, au dire même de la presse bourgeoise.

Dans la petite ville d'Oeio, dans la province d'Almérie, on avait fait exploder une cartouche de dynamite contre la maison d'un des fonctionnaires de l'endroit. Grands dégâts matériels.

A Barcelone, ce qu'on appelle la Cour martiale — pendeurs galonnés — a condamné Tomas Alted, peu avoir fait, ou ne pas avoir fait, exploder une bombe contre la caserne de la gendarmerie de Villanueva.

Arrestations, perquisitions, condamnations, tout danse la dernière bacchanale, — et l'esprit de révolte grandit toujours, même parmi ceux qui autrefois plaient patiemment le dos à toutes les oppressions.

## Hollande

Comme on l'a dit, les événements de la Hollande n'ont guère d'écho en dehors des frontières de ce pays; cela tient surtout à sa langue qui n'est parlée que des indigènes.

Il est cependant intéressant pour nous d'observer ce qui s'y passe dans le domaine de l'évolution des idées sociales, et nous dirons presque que c'est le pays où se développent le plus nos idées. Cela parce que la démoralisante civilisation bourgeoise n'y a pas encore pourri les cerveaux comme c'est le cas pour les grands centres, aussi l'esprit d'indépendance y est plus vivace. Voici à ce propos un fait caractéristique.

Le 25 décembre dernier, le parti socialiste hollandais a tenu un congrès dans lequel diverses propositions à tendance libertaire et dont la plus importante était une déclaration nettement anti-parlementariste, ont été adoptées par la majorité à la grande colère de la minorité composée d'aspirants dirigeants.

Cependant comme les socialistes hollandais ne laissent pas aux grosses têtes du parti le soin de les mener par l'oreille comme cela se passe dans les autres pays, et ne leur permettent pas de prendre des décisions ayant force de loi, ils se réservent le droit de se prononcer aussi. A cet effet, un referendum, auquel tous ont pris part, a été organisé, et s'est prononcé en faveur des propositions votées.

Voici ce que dit à ce sujet le journal des camarades hollandais, l'*Anarchist* :

« Toutes les décisions du congrès viennent d'être » ratifiées par le referendum. Donc la déclaration » anti parlementariste est également adoptée. Le » mouvement entrera donc probablement dans une » phase nouvelle. Deux tendances, qui seront bien- » tôt peut-être deux partis, se sont nettement sé- » parés. L'une s'élance vers la liberté, l'autre vers » le socialisme d'Etat. Les représentants de la der- » nière catégorie nous ont donné les preuves qu'ils » seront dignes de leurs pareils des autres pays. » Dans leurs agissements ils ont déjà dépassé l'hy- » pocrite déloyauté des Liebknecht. »

## Italie

De Rome :

Les atrocités commises par les cours martiales qui fonctionnent en Sicile et à Massa indignent l'opinion publique.

De pauvres gens, coupables d'avoir désobéi à l'ordonnance de désarmement en gardant un vieux fusil hors d'usage — on désarme les honnêtes gens dans un pays qu'infestent les brigands — sont condamnés à un an de réclusion.

Le cuisinier du vapeur, sur lequel trois organisateurs des *Fasci* sont passés en Afrique, a été condamné à trois ans pour avoir favorisé la fuite de « coupables d'excitation à la révolte et à la guerre civile » — ce sont les termes de la sentence — qui n'ont été déclarés tels par aucun jugement.

Il n'y a ni avocat, ni appels.

Les prévenus, jugés par des officiers, sont défendus par d'autres officiers désignés d'office. Ils sont toujours condamnés. Sept cents malheureux attendent dans les prisons de Palerme le moment de comparaître devant ces cours martiales que le *Secolo* compare au tribunal de Jeffrys et dont il qualifie les sentence- d'*infâmes*.

Des centaines de socialistes sont déportés sans jugement aux îles, avec les criminels de profession.

Le tribunal militaire de Massa vient de condamner à dix ans de réclusion, vingt mois de détention cellulaire et deux années de surveillance spéciale, l'anarchiste Ernest Braghizzi, accusé d'affiliation à une société de malfaiteurs et d'excitation à la guerre civile.

Cette sévère condamnation a produit à Massa un déplorable effet.

De Massa :

Dans son audience de cet après-midi, le tribunal militaire a jugé les deux frères Carlo et Giovanni Gattini, accusés d'affiliation à une société secrète de malfaiteurs, d'excitation à la guerre civile et de participation à l'émeute de Ponte Cimato.

Carlo Gattini, le plus gravement compromis, a peine guéri d'une blessure qu'il reçut au cours des bagarres de Pont-Cimato, a été condamné à vingt-cinq ans de réclusion ; son frère, Pietro, à douze ans de la même peine.

Une foule extraordinaire remplissait la salle et les abords du palais du justice.

## MÉLANGES & DOCUMENTS

### LA DIME CONTEMPORAINE

A propos de la discussion parlementaire sur les droits protecteurs, on a fait un rapprochement, qui paraissait tout naturel, mais qui prouve simplement une fois de plus la vérité du proverbe : comparaison n'est pas raison.

On a en effet comparé les socialistes, qui demandent pour l'homme qui travaille un minimum de salaire, aux protectionnistes qui fabriquent des lois pour permettre aux industriels, agricoles ou autres, de vendre leurs denrées plus cher qu'elles ne valent en réalité.

Comparaison fausse, archi-fausse. Le salaire, il faut souvent le répéter, est le charbon de la machine humaine ; une partie se retrouve en travail produit, une autre sert à l'entretien de la machine ; s'il y a insuffisance, si le minimum nécessaire n'est pas atteint, ou bien il faut que l'homme cesse de travailler, ou s'il continue à travailler, comme c'est le cas pour tous les ouvriers, il faut qu'il se dévore littéralement lui-même, qu'il puise dans ses propres tissus humains le charbon que l'employeur le force à dépenser sans lui donner un salaire suffisant pour se le procurer à nouveau.

La question du minimum de salaire se réduit donc à une pure affaire d'hygiène ; c'est la défense faite à l'employeur de se livrer sur le salarié à une sorte d'anthropophagie, peut-être moins sanglante que l'autre, mais tout aussi cruelle et révoltante.

Le socialisme avec le minimum de salaire réclame donc simplement la chose mathématiquement juste, équitable, tandis que le protectionniste réclame une iniquité sociale.

Quand un industriel a réussi à se faire protéger et m'oblige de lui acheter à lui dix francs ce que j'aurais pu me procurer pour six sans l'établissement d'un monopole en sa faveur, il prélève quatre francs sur ma propriété à moi consommateur ; il m'oblige, lui moderne seigneur, à lui payer un impôt de quatre francs, il rétablit à son profit l'odieuse dime pour la destruction de laquelle on a fait la Révolution.

Il est vrai qu'on a fait la Révolution aussi pour supprimer l'aristocratie, et que l'aristocratie s'est reconstituée plus despotique et plus spoliatrice que jamais.

Or, comme une aristocratie ne peut vivre qu'en prélevant sa nourriture sur le monde du travail, il fallait bien retrouver une autre forme de la dime. Les protectionnistes s'en sont chargés.

Vous voyez bien que nous voilà loin du socialisme et qu'il faut se garder des comparaisons.

Ernest LESIGNE.

(*Le Radical.*)

## A LIRE

*Le crime protectionniste*, Henry Maret, (*Radical* 19 février 94.

*Chronique*, Ch. Raucourt, (*Petite République*, 19 février, 94.

*La contagion*, Henry Desportes, (*La France*, 19 février 94).

*Le droit du seigneur*, par H. Maret. (*Radical* du 10 février.

*Chronique*, par Henri Bauër. (*Echo de Paris*, 11 février).

*Deux poids, deux mesures*, A. Servanière, (*Petite République*, 13 février).

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Prière à tous nos correspondants, servi par *colis postaux*, de nous faire connaître par lettre si l'on peut reprendre le service la semaine prochaine. Toux ceux qui écriront seront satisfaits.

Tous les camarades qui nous ont demandé des brochures, livres, collections, etc..., seront servis dans la journée de samedi. Donc réclamer dimanche aux gares et bureaux de poste.

## PETITE CORRESPONDANCE

C. B., à Lyon. — Voyez *Revue Libertaire*, 32, rue Gabrielle, Paris.

Clémence à Londres. — Reçu. Ou peut-on vous écrire ?

Nicolet, Chaux-de-Fonds. — J'envoie à l'adresse indiquée.

A. B., Blanzy. — Envoyez votre nom en toutes lettres.

J. R. O., à Courtrai. — N'avons pas l'adresse du *Club*.

C. A., à Biella. — Impossible envoyer en ce moment.

V. B., à Grenelle. — Donnez rendez vous par lettre, j'y viendrai samedi. — Le soir, bien entendu.

B., à Marseille, 2 fois. Ch., à Saint Etienne. — V., à Lille. — L., au Hâvre. — B., à Puget-Ville. — A., à Cette. — V., à Rotterdam. — D., à Verviers. — B., à Spring Valley. — T., à Droiturier. — L., à Reims. — L., à Boulogne. — H., à Brest.

Reçu timbres et mandats.

## SOUSCRIPTION
### pour les détenus

Listes précédentes : 1,051 fr. 01.
C. à B., pour Willisse. 1 fr. 20.
Les copains du XII^e^, 2 fr.

POUR MERIGEAU

Une laitière sympathique, 1 fr.
Thierry, 0 fr. 50.
E. Coutant, 0 fr. 50.
V. Ricois, 0 fr. 50.
M. Corréard, 0 fr. 50.
Total : 5,20
Total général : 1056.21


## EN VENTE A LA RÉVOLTE

| | |
|---|---|
| **Le Révolté,** septième, huitième et neuvième année, cartonné, chaque | 5 » |
| **La Révolte,** première, deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième année, chaque | 6 » |
| **Mémoires de la Fédération jurassienne** | 2 » |
| **La Société au lendemain de la Révolution,** prise dans nos bureaux. | » 60 |
| **Supplément littéraire de la « Révolte »** collection complète, 1^er^ et 2^me^ volumes, chaque | 10 » |
| **Le Salariat** | » 10 |
| **Esprit de Révolte** | » 15 |
| **Les paroles d'un Révolté** | 1 25 |
| **La conquête du Pain,** Kropotkine | 2 70 |
| **La Loi et l'Autorité** | » 10 |
| **Un Siècle d'attente,** Kropotkine | » 10 |
| **Portraits de Bakounine et Proudhon** Novembre 1887 (eau-forte) | 1 75 |
| **La Société mourante et l'Anarchie,** J. Grave | 1 » |
| **L'Anarchie dans l'Evolution socialiste** | » 10 |
| **Dieu et l'Etat,** Bakounine | 1 » |
| Pris dans nos bureaux | » 60 |
| **L'Agriculture** | » 10 |
| **Défense de G. Etiévant** | » 10 |
| **Les Hommes et les Théories de l'Anarchie,** Hamon | » 10 |
| **La grande Révolution,** P. Kropotkine | » 10 |
| **Aux Jeunes Gens** | » 10 |
| **L'ordre par l'Anarchie,** D. Saurin | » 30 |
| **Les Travailleurs des villes aux Travailleurs des Campagnes** | » 10 |
| **A mon frère le paysan,** E. Reclus | 0 05 |
| **Les Temps Nouveaux,** (Conférence de Kropotkine | 0 25 |


*Le Gérant responsable :* J. BILLOT.

Suresnes. — Imprimerie Pol MAYEUX.

SEPTIEME ANNÉE. N°25 — DIX CENTIMES — DU 4 AU 10 MARS 1894

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## AUX CAMARADES.

*Ennemis de toute pensée libre, les gouvernants ont juré notre mort. Après Grave — qui n'est sorti des assises que pour y rentrer bientôt, sous l'inculpation cette fois, d'association de malfaiteurs — c'est le tour du compagnon Mercier, qui s'était chargé, en son absence, de l'administration du journal et qui vient d'être arrêté, lui aussi, nous ne savons pourquoi. N'importe, nous paraîtrons quand même. Un autre compagnon va prendre sa place, et* **la Révolte** *continuera son œuvre, comme par le passé. Prière à tous les camarades d'excuser le retard et la défectuosité de ce numéro : nous avons été pris à l'improviste et, de plus, la copie ayant été saisie, nous avons fait de notre mieux. Courage !*

## JUSQU'A LA LIE!

Quelques-uns de nos amis ont cru nécessaire de protester contre les dernières explosions et de les attribuer aux ennemis des anarchistes et de l'Anarchie, qui les auraient préparées en vue de tromper l'opinion publique sur les vrais sentiments des anarchistes.

Bien que les deux dernières bombes, placées dans des hôtels uniquement fréquentés par des misérables, puissent à bon droit paraître suspectes, on ne saurait, croyons nous, se hâter de porter sur elles comme d'ailleurs sur tout acte de révolte ou de violence, un jugement quelconque favorable ou défavorable avant d'avoir pu en apprécier l'intention, la psychologie et les conséquences dans l'histoire. Tel acte qui de prime abord paraît uniquement malfaisant, précisément parce qu'il se recommande d'une idée ou bien parcequ'il se produit à l'occasion ou au cours d'une lutte en faveur d'une idée, doit appeler l'attention et l'analyse du psychologue et non une primesautière réprobation.

Un acte n'a de valeur historique que par la plus ou moins grande influence qu'il exerce sur la marche postérieure des événements. Tant que ces événements sont encore ignorés, il importe de n'émettre aucun jugement sur sa valeur, sur son opportunité.

Juge-t-on d'un livre par une phrase détachée ? Peut on en conséquence juger d'une évolution par un acte isolé ?

Sans doute l'acte de violence, le meurtre, considéré en soi, est réprouvable. C'est du reste l'horreur de la violence, du meurtre qui nous a rendus anarchistes, puisque notre idéal est un état social où la violence et le meurtre auraient disparus. La haine que nous portons à la société actuelle vient de ce que celle-ci est basée sur la violence et maintenue par le meurtre.

Mais dans la genèse d'une société, les préparateurs de l'ordre social à venir rencontrent une résistance acharnée de la part des conservateurs du système présent. D'où lutte ; et qui dit lutte, dit violence. Dans toute lutte il se produit des actes plus ou moins importants, plus ou moins décisifs, mais chacun d'eux n'a de valeur que parce qu'il est accompagné d'une foule d'autres dont l'ensemble contribue à l'avènement du nouvel état social.

C'est la théorie du bloc, mais elle est juste.

Les actes de violence sont comme les douleurs qui accompagnent l'enfantement. Peut-on reprouver telle ou telle douleur ? Ce ne sont là choses essentielles, nécessaires, fatales, qu'un déterministe ne devrait jamais songer à anathématiser.

Qu'entre nous, que dans le feu de la conversation, une parole irréfléchie de blâme ou d'horreur nous échappe, cela s'excuse. En ces moments le cœur prime la raison.

Mais quand nous prenons la plume pour dégager et faire ressortir la philosophie d'un acte et sa portée, quand nous nous disposons à remplir notre mission de propagandistes, gardons-nous d'apprécier à la légère. On ne saurait entourer l'expression de son opinion de trop de précautions, et en face de ces actes violents, il est de notre devoir de rester dans l'expectative, car ils sont les signes précurseurs de la révolution.

Sans doute, il serait bien préférable qu'une révolution se fît pacifiquement. Qu'il serait beau, qu'un jour, les hommes las de s'entretuer se précipitassent dans les bras les uns des autres, en s'écriant : « En voilà assez ! Désormais tout sera à tous, et la plus étroite fraternité régnera désormais sur la terre ! » Pensez-vous qu'un tel jour puisse jamais arriver ? Non, sans doute, et vous reconnaissez la nécessité d'une révolution violente ?

Ayons donc le courage de boire, puisqu'il le faut, le calice jusqu'à la lie. Si des malades, des impulsifs, des fous, des gredins même commettent tel ou tel acte que la foule peut prendre pour un acte anarchiste, mais en apparence incompréhensible quant au mobile qui l'a guidé, gardons-nous bien de désapprouver ou d'approuver, car la portée de l'acte nous échappe encore.

Qui nous dit que ce n'est pas l'acte le plus intime, le plus lâche, le plus difficilement acceptable par les plus décidés d'entre nous, qui aura les conséquences les plus importantes ?

Qui nous dit qu'en présence d'un tel acte, la foule, éduquée d'autre part, et commençant enfin à comprendre n'en viendra pas à se dire : « Faut-il que cette société soit monstrueuse pour engendrer des actes pareils ! »

Donc, ni réprobation ni approbation ! Laissons aux bourgeois la présomption de juger leurs semblables. Que pour nous le point de vue le plus large, le plus élevé, celui d'où l'on peut embrasser une plus grande quantité de faits, soit toujours le nôtre.

Puisque nous nous sommes prescrit la tâche d'instruire le peuple, parlons-lui toujours le langage le plus noble, le plus élevé, le plus philosophique. S'il ne comprend pas tout d'abord, qu'importe ! lorsqu'il arrivera à comprendre, son esprit et son cœur n'en seront que plus larges.

Les concessions et les atténuations conduisent aux « programmes minimum. »

## L'EXPROPRIATION LÉGALE

Shaw Lefevre, un radical anglais vient de publier un livre „ English Commons and Forests : The story of the battles fort the last thirty years for public rights over the Commons and Forests of England and Walles " qui est l'histoire des batailles livrées par les radicaux anglais pour empêcher l'expropriation légale des terres appartenant aux communes par les lords, avec la connivence du gouvernement. Cette lutte est très instructive, puisqu'elle montre comment les seigneurs ont volé terres et forêts aux communes sans même s'appuyer sur la loi, mais simplement en profitant de la connivence du gouvernement.

On sait qu'en Angleterre comme ailleurs, comme en France, en Allemagne, en Russie, en Suisse, etc., la terre appartenait autrefois aux communes de paysans. Le seigneur avait le droit de justice dans la commune, c'est-à-dire, il prononçait l'arrêt après que les jurés, ou l'assemblée de la commune, avait statué sur le fait en litige criminel ou de droit privé. Mais il n'avait aucun droit sur la terre. La commune lui devait certains travaux et plus tard sous le servage c'étaient trois jours par semaine que chaque habitant de la commune devait au seigneur. Mais la terre a toujours même sous le servage appartenu à la commune. Il a fallu tout le long travail dans les idées et dans les mœurs, pour faire naître la conception du droit romain (inconnue aux ci-nommés barbares), de la terre appartenant au seigneur.

C'est par la force en vertu de la loi de 1235, que ce nouveau régime a été introduit, malgré les révoltes terribles des paysans qui ne se soumettaient pas de bonne grâce, on le sait, à cette spoliation. Cependant tant que les terres n'avaient qu'une valeur médiocre, la spoliation ne se poursuivait pas très assidûment. Les moyens manquait aussi, tant que l'Etat centralisé ne s'était pas encore définitivement constitué. Mais au dix-neuvième siècle, l'Etat Jacobin fut enfin établi ; la bourgeoisie faisant alliance avec l'aristocratie, commença à régner souveraine et le bourgeois fut de son côté intéressé à ne trouver dans le village que des

paysans dénués de tout moyen d'existence. Alors commença la spoliation des terres et des forêts communales, dont les agitateurs des années quarante ont tant parlé et qui frappa si vivement Marx.

Il est établi aujourd'hui que depuis les guerres napoléoniennes jusqu'en 1846, plus de 2.500.000 hectares (7.715.000 acres) furent simplement volés aux communes par les lords. Le lord, se prévalant de ses titres de souverain aux temps jadis, faisait un enclos autour des terres communales qui n'avaient pas été vendues en propriété privée par la commune, et il défiait la commune de prouver que ces terres ne lui appartenaient pas. Mais, puisqu'aux siècles passés, la terre appartenait naturellement à la commune, et que ce droit n'a jamais été contesté, il n'a jamais non plus été consigné dans la paperasse gouvernementale. La commune ne pouvait ainsi produire aucun titre de possession. D'ailleurs, les tribunaux, ces sièges perpétuels de toutes les injustices décidaient toujours en faveur des seigneurs. Aussi, dans le courant des années 1845 à 1869, plus de 250.000 hectares (618.800 acres) avaient été saisis aux communes rurales, de la même façon que les autres cinq millions.

C'est alors que se fonda la Société pour la protection des terres et forêts communales, dont Schaw Lefevre raconte l'histoire. Cette histoire est très intéressante dans son ensemble. Mais ce qui nous intéresse surtout, c'est que ces messieurs les radicaux, qui sont les premiers à crier aujourd'hui contre la violence, ne se gênaient nullement à cette époque d'y avoir recours. On pourrait même dire qu'aucune victoire sérieuse ne fut gagnée par la Société sans avoir recours à la violence sous une forme ou une autre, sans parler des violences commises par les paysans eux-mêmes, sans attendre les encouragements de la Société, ou plutôt malgré la morphine administrée par la Société.

Ainsi, pour ne conter qu'un exemple sur cent : En 1862, les héritiers de lord Brownlow avaient vendu leurs droits sur la commune de Berkhamsted, pour une somme de plus de 2,500,000 francs. Les acheteurs prirent immédiatement leurs mesures pour s'emparer de tous les terrains restés encore en possession communale, — quelque chose comme 800 hectares de terres superbes. Par toutes sortes de moyens, protégés par la loi, ils se débarrassaient des communiers qui habitaient ces terres. Mais, comme cela allait encore lentement, ils entourèrent un jour d'une grille de fer, cinq pieds de haut, 300 hectares de terres au centre même de la commune. Ils en devinrent ainsi propriétaires. Alors la société s'en mêla. Elle était jeune à ce moment, elle comptait nombre de radicaux dans ses rangs, et voilà ce qu'elle fit.

Le 6 mars 1866, un train spécial quittait la station de Euston, pour se rendre à la commune de Berkhamsted. Il emmenait 120 travailleurs, autant journaliers que mécaniciens habiles, équipés de tous les instruments nécessaires pour démolir le fameux grillage. A une heure de la nuit, ils étaient à la station d'arrivée. Ils parcoururent au clair de la lune les cinq kilomètres qui les séparaient de la commune, et, sitôt arrivés, ils se mirent à l'œuvre. Les joints furent vite dévissés, et à six heures du matin, toute la grille, longue de trois kilomètres, était démolie. Toute la ferraille était déposée en ordre sur un tas, il ne restait plus aucune trace de l'enclos. Tout fut fait sans bruit, et lorsque l'alarme fut donnée aux agents du seigneur, il était déjà sept heures. Le terrain fut ainsi reconquis, et les communiers en reprirent immédiatement possession.

Eh bien, ceci est un fait qui a produit beaucoup de bruit et qui est généralement connu pour cela. Mais si l'on voulait reconstituer en entier la lutte pour les terrains communaux anglais, on verrait que, où que ce soit, s'il y a la moindre parcelle de terrain restée en la possession des communiers, c'est à des procédés pareils qu'ils doivent la conservation de leurs droits sur cette parcelle. On sait, en effet, qu'il a coûté à la nation la somme de 5,200,000 francs pour reconquérir la forêt d'Epping, à l'est de Londres, et encore en partie seulement ; mais, ce qu'il a fallu pour préserver cette même forêt des voleurs légaux, d'actes de violence de la part des communiers, ceci on ne le saura probablement jamais.

Chaque moindre petit droit, préservé ou conquis par le peuple, a été conquis de la même façon. Même là, où le débat a été porté sur le terrain légal, le débat légal a été appuyé par des actes de violence du peuple, et n'a été gagné que s'il était appuyé de ces actes.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Paris. — L'autorité s'en donne à cœur joie : perquisitions, arrestations, actes arbitraires et illégalités de toutes sortes..., il y a longtemps qu'elle ne s'était trouvée à pareille fête. Chaque matin, à Paris et en province, c'est une dizaine de compagnons — parfois même de simple bourgeois — arrachés de leur lit, sans le moindre prétexte. La police envahit, revolver au poing, les débits tenus par des camarades et entraîne brutalement de paisible joueurs de manille. Nos amis de la *Revue libertaire* ont été visités, leurs rédacteurs perquisitionnés, leur gérant incarcéré. Des agents provocateurs envoient des missives louches. Soyons sur nos gardes. Sébastien Faure est arrêté, toujours pour l' « association de malfaiteurs » : car il paraît que les magistrats continuent cette comédie, cette fumisterie énorme qui peut devenir une abominable canaillerie.

A l'encontre des magistrats, le jury semble néanmoins regretter — il est bien temps ! — son implacabilité envers Vaillant. Leauthier et Grave ont bénéficié des circonstances atténuantes : le premier est condamné aux travaux forcés à perpétuité, le second à deux ans de prison — pour un livre en vente depuis plus d'un an ! — Cette relative clémence est-elle pour ou bienveillance ? N'importe, le délicieux Bulot, qui montra envers nos amis un extraordinaire acharnement et une mauvaise foi peu commune, doit se mordre les poings de cet échec.

En somme malgré quelques ennemis, nous ne devons pas regarder ces événements avec tristesse. Ils sont fertiles pour l'avenir. Dans quelques mois d'ici, alors que nous pourrons, dans le recul, envisager nettement cette période, nous apercevrons quel immense pas tout ceci aura fait faire à la propagande.

***

Au n° 77 de la rue de Bagnolet demeurent deux vieillards : le mari, âgé de soixante-quatorze ans, la femme de soixante-onze ans. Le mari, emphysémateux et cardiaque, ne peut plus travailler, et la misère la plus noire règne dans le ménage. Ce matin, la femme, mourant de faim et voyant mourir son mari, va trouver, au bureau de l'assistance, M. Schilders, administrateur de service de l'assistance publique dans le vingtième arrondissement, riche propriétaire demeurant rue d'Avron.

Savez-vous ce que ce monsieur a eu l'audace de donner à cette malheureuse ? Cinq bons de fourneaux de 10 centimes chacun. Or, pour utiliser ces bons, il faut payer quelque chose, et cela quand il n'y a pas un sou à la maison !

La vieille rentra en pleurant raconter à son mari le résultat de sa démarche. Le vieux ne dit rien, laisse sa femme descendre et, glissant une cartouche dans un revolver qu'il possédait — l'ayant probablement réservé dans cette intention — applique le canon de l'arme sur la tempe droite et presse la détente. Le coup part et le vieillard tombe. Au bruit de la détonation les voisins accoururent. On prévient un agent qui vient me chercher et j'arrive immédiatement.

Le malheureux n'était que blessé ; la balle n'avait pas pénétré, et j'ai été assez heureux pour l'extraire. Il ne mourra probablement pas de sa blessure, mais il misère subsiste et la faim le guette.

L'inspecteur de l'Assistance publique ne se dérange même pas pour venir se rendre compte de la situation des malheureux. Je m'en suis assuré en regardant la feuille des visites ; et sous prétexte qu'ils ne sont pas en guenilles et couverts de crasse, qu'en un mot ils ont l'amour propre de leur pauvreté, l'administrateur s'étonne qu'ils soient dans le besoin et leur donne dix sous en tapant pour les empêcher de mourir de faim. Des faits de cette nature se passent de commentaires.

***

Troyes. — Procès des compagnons Catineau, Massoubre, Briens et Mauduit accusés comme fabricant et émission de fausse monnaie ; puis pour évasion, mais encore plus comme *anarchiste*.

Nos chers compagnons ont été jugés aux assises de l'Aube le 13 février après dix mois de prévention. Ce jour-là la grille de la rue au Palais de justice a été tenue fermée toute la journée et les compagnons d'ici n'ont pu pénétrer dans la salle, c'est la première fois que cela arrive ici.

Ils viennent d'être transférés pour la Nouvelle le 22, ainsi ça ne traîne pas.

Je vous expédie en même temps une déclaration que Catineau a pu obtenir de lire. En voici le texte :

Messieurs de la Cour, Messieurs les Jurés,

Pour répondre à quelques points de mon acte d'accusation, tout en laissant ce qu'il appartient de dire à mon défenseur, je tiendrais seulement à exposer quelques éclaircissements si toutefois vous le permettez sur les passages qui m'ont paru douteux, et qui ont choqué mes sentiments de dignité et ma liberté de conscience.

Violences, exaltations politiques.

On m'a fait la réputation d'un homme violent et dangereux sans jamais me citer les violences que j'ai pu commettre pour obtenir cette réputation écrite, ainsi que les exaltations politiques qui m'ont fait chasser des ateliers malgré mon habileté professionnelle. L'on ne m'a jamais dit non plus d'où émanaient ces renseignements ; je ferai remarquer à Messieurs les jurés que ces qualifications ne m'ont été attribuées que parce que j'étais connu comme anarchiste.

D'abord ! je n'ai jamais été chassé des ateliers pour aucun motif, j'en ai quitté chaque fois de ma pleine et entière volonté, et le plus souvent pour la nomination du prix des salaires qui « chose que, aujourd'hui je reconnais stupide, car tant qu'il y aura salaire il y aura exploitation ». Le manque de travail étant fréquent je me trouvais donc souvent à sa recherche et combien d'ouvriers qui, comme moi, se trouvent fréquemment sur le pavé, et se contentent de souffrir en silence sans ne jamais protester. Mais ! dès qu'un de ces malheureux a tant soit peu l'air de relever la tête, de revendiquer son droit à la vie, celui-là on le qualifie de dangereux, d'exalté parce qu'il réclame sa part de bien-être auquel il a droit.

L'on me traite aussi de politicien, par exemple, je proteste énergiquement car j'ai toujours combattu la politique sous toutes les formes ou couleurs qu'elle se soit présenté, ayant même renoncé à aller voter du jour où je me suis aperçu que tous les politiciens n'étaient que des saltimbanques faisant la parade et vivant grassement aux dépens de ceux qui les écoutent (et le pire c'est que ces derniers entraînent avec eux, ceux qui n'écoutent pas ces faiseurs).

Ne croyez pas que je vais m'étendre sur la question du suffrage universel je ne fais que répondre et protester en passant contre la qualification de politicien qui m'a été attribué.

Délateur

Sur l'inculpation des faits de Dijon dont je suis accusé M. le juge d'instruction m'a bien donné à entendre que ces renseignements émanaient d'un *indicateur* attaché à *ma* surveillance et que cet individu hantait le milieu anarchiste, dont voici le nom et les qualités, il se nomme Sollier et exerce le commerce de marchand de chevaux (pour la forme), j'ai parfaitement bien deviné quel était le personnage dont on voulait me parler.

Ces individus qui font la salle et dégoûtante besogne de délateur ont beau se maquiller ils ne peuvent échapper à tromper l'œil de ceux, qui sont tant soi peu observateur, et finissent fatalement par être démasqué, je n'ai d'abord jamais eu confiance en lui ne loi disant que ce que je voulais bien perdre. J'ayant jugé pour ce qu'il est. Je soupçonnais que sous cette enveloppe se cachait l'âme d'un

traître. Il se déclare socialiste et non anarchiste parce qu'aujourd'hui avec ce titre on passe partout ce qui lui permet de fréquenter tous les clans, de pouvoir faire son rapport de mouchard, et toucher sa solde aux appointements de la caisse des fonds secrets.

Voilà le lâche que je tenais à clouer au pilori et faire connaître aux intéressés : Anarchiste Militant.

Puisque je suis incriminé d'anarchiste militant, et attaqué sur ce principe, je ne puis moins faire que de répondre un mot et poser cette simple question : Est-ce un délit que de penser autrement que l'état actuel ; l'on ne peut cependant que constater que nous sommes dans un véritable cahot, une confusion d'ordre d'idées, que les inégalités sont monstrueuses, qu'il y a des gens qui possèdent des millions, des milliards même, tandis que d'autres à côté meurent de misère, et que tous ceux qui ont voulu marcher de l'avant, tels que les grands penseurs, les philosophes, les inventeurs des temps passés ont eux aussi, eu la réputation de fou et d'utopiste et ont péri victime de leur émancipation. C'était des hommes trop avancés pour leur époque, il en est de même des anarchistes d'aujourd'hui, que plus tard on reconnaîtra leur franche vérité comme on a reconnu que les martyrs du progrès d'antan avaient eu aussi eux raison.

Enfin ! nous anarchistes à qui l'on fait la réputation de fous, d'utopistes et en plus celle de malfaiteurs, nous avons cependant la prétention de croire être les rénovateurs d'une société future, basée sur la bonté, la justice, l'égalité pour tous et la pleine et entière liberté de tous les êtres humains, sans distinction de race ni de couleurs.

Nous n'aspirons et ne désirons qu'une chose c'est de voir l'émancipation de l'homme marcher de pair avec le progrès de la science, ce qui sûrement amènera la fécondité, l'harmonie et le bien dans l'humanité. Sachez aussi, que la malfaisance des anarchistes, c'est de voir tous les êtres humains heureux, et que le vrai paradis est sur la terre il ne tient qu'à nous de le posséder.

Mais comme je ne suis pas ici pour développer les théories anarchistes n'ayant pas l'intention de me placer sur ce terrain de défense, vu qu'il m'a été refusé *dans mon intérêt* par M. le Président, je ne puis m'étendre davantage sur ce sujet. J'ai seulement à faire remarquer, que ce que j'ai dit n'était que pour répondre aux attaques qui m'avaient été adressé dans mon acte d'accusation car je n'ai nullement eu l'idée conçue de venir ici braver le tribunal.

Je prierai même M. le Président de vouloir ne m'interroger que sur le délit de droit commun dont je suis inculpé et je suis prêt à répondre. Je vous prierai aussi Messieurs de ne pas apporter foi aux mauvais renseignements qui me sont attribués qu'il est absolument faux que je sois un homme méchant, violent, dangereux exalté que toutes ces qualifications là ne reposent que sur des suppositions erronés venant de la part de gens de mauvaise foi.

Je m'adresse à vous MM. les Jurés vous qui en généralité êtes père de famille, qui connaissez toutes les sensations d'un mari et d'un père qui adore et chérit sa femme et ses enfants vous comprendrez l'utilité qu'il y a de réformer cette famille, qui a été bien assez largement éprouvé depuis dix mois que cela dure, après avoir passer par toutes les épreuves de la justices. Ces messieurs ne resteront pas insensible aux prières d'un père qui demande à rejoindre ceux qui lui sont chers et se rendre aux appels sentimentales d'une mère et ses enfants qui réclament leur soutien de toutes les forces de leur sincère et tendre amitié.

Vive l'anarchie ! Vive la révolution !

*P. S.* — Après une épreuve pareille je fais la demande de suivre mon compagnon à la Nouvelle accompagné de mes deux enfants.

femme CATINEAU

Depuis sa condamnation Catineau m'a dit que si il s'était tenu calme et ne s'était pas tenu sur le terrain anarchiste, c'est que le président lui avait fait de belles promesses mais il dit de dire aux compagnons quoiqu'on leur promette qu'il ne lassent pas comme lui ; il ne pouvait en avoir plus, il le regrette mais il est trop tard.

## Angleterre

L'enterrement de Bourdin, qui a eu lieu à Londres vendredi 23 février, a attiré des foules de monde, des dizaines de mille hommes et femmes, en partie, la foule était très hostile aux anarchistes Et leur lançait toute sorte d'épithètes malsonnantes. C'étaient encore des curieux indifférents, mais il y avait aussi dans la foule de la sympathie passive.

Les anarchistes s'étaient réunis à Fitzroi-square en cortège, drapeau rouge et noir en tête, mais la police leur a barré le chemin pour les empêcher d'approcher la maison mortuaire, et les a dispersés de vive force, non sans bagarre, dans laquelle la foule a pris part, soit pour, soit contre la police. Le drapeau rouge fut attaqué par des hommes supposés être « le peuple ».

Tout cortège avait été strictement prohibé, et des masses de police se trouvaient sur les lieux pour l'empêcher de se former. Une voiture seulement, dans laquelle le frère de Martial Bourdin et son beau frère Samuels se trouvaient, a été permise de percer le cordon de la police et de suivre le cercueil jusqu'au cimetière. L'entrée du cimetière était aussi défendue par des masses de police ; on ne laissait entrer que sur la présentation d'une carte de correspondant de journal, ce qui a permis à quelques camarades d'y pénétrer.

Mais dès que l'un d'eux s'approchait de la fosse et voulait parler, il était immédiatement enveloppé par une vingtaine de policiers qui, sans le bousculer, s'arrangeaient néanmoins à le repousser à distance, sur les pelouses du cimetière. La même manœuvre s'est répétée à deux ou trois reprises.

***

Jusqu'à présent on n'a aucune idée sur la manière dont l'explosion s'est produite. Les uns continuent à affirmer que Bourdin voulait lancer sa bombe contre les murs de l'observatoire, et la police continue à tenir à cette version. L'explosion aurait eu lieu au moment où Bourdin aurait versé un liquide quelconque, qui devait rendre le mélange explosible. Il aurait tenu en ce moment la bombe en fer dans sa main gauche et la fiole dans la main droite, ce qui expliquerait qu'il a eu la main gauche arrachée.

D'autres pensent, ce qui est plus probable, qu'il y a eu explosion spontanée, surtout si Bourdin faisait usage de la panclastite et d'une bombe en fer.

***

Les autorités anglaises sont furieuses que la police de Greenwich, en apprenant l'explosion, ait communiqué tout d'abord avec le frère de Martial Bourdin et n'en ait averti la police centrale que le lendemain matin. Ceci, on affirme, aurait donné le temps aux amis de Bourdin de faire disparaître tout ce qu'il pouvait y avoir de compromettant dans son logement.

## Autriche-Hongrie

L'affaire des anarchistes arrêtés à Vienne en septembre passé, a commencé le 19. Les accusés sont au nombre de quatorze. Point de public admis dans la salle du tribunal. Tout ce que l'on en sait est ainsi obtenu par les avocats. Les deux principaux accusés sont Haspel et Hahnel. Haspel admet qu'il s'était procuré une presse secrète pour propager ses idées. Il est anarchiste et croit à la nécessité de la violence pour atteindre le but. Il donne un excellent tableau de l'idéal anarchiste, surtout communiste. Il cachait sa presse dans un sac. Il reconnaît qu'il ne sait absolument rien sur les explosibles et oppose un démenti formel à l'allégation d'un mouchard qui prétend qu'il a fait une conférence sur la fabrication des bombes.

Hahnel et Stikula sont deux menuisiers. Ils reconnaissent avoir imprimé des placards. Hahnel reconnaît aussi avoir fait une bombe en plomb et quatre boîtes cylindriques en fer blanc, saisis par la police, le tout très primitif.

Les autres sont accusés de complicité.

Le lendemain, le tribunal prononce les condamnations suivantes : Haspel, dix ans ; Hahnel, qui est dans les derniers mois de phtisie, huit ans ; les autres six, quatre et trois ans de prison. Un compagnon est condamné à deux ans de prison et en même temps, il a pour la société tchèque de l'Omladina, quinze ans en plus.

Et il y a des bonshommes qui vous chantent encore sur les garanties constitutionnelles, les libertés politiques et autres farces pareilles ! S'ils avaient seulement la pudeur de se taire.

## Espagne

On ne peut rien comprendre à ce qui se passe en Espagne avec le procès des accusés pour la bombe du Liceo. Après avoir annoncé à plusieurs reprises que l'on tenait en mains tous les auteurs de cet attentat, et de bien d'autres, voilà que le procès est de nouveau renvoyé à un temps indéfini.

Vu l'absence de nouvelles précises, nous nous bornons à reproduire les télégrammes suivants :

Plusieurs anarchistes ont été arrêtés à Barcelone, entr'autres Antonio Carquinyoli, qui était en rapports avec Thomas Alted, condamné la semaine passée aux travaux forcés à perpétuité pour la tentative de faire sauter la gendarmerie de Villanueva.

Le 17 février, la police a arrêté six anarchistes prominents, qui, au dire des télégrammes, auraient reconnu avoir pris part à l'attentat contre le gouverneur Larocca. On sait que Morull avait été arrêté sur place, après avoir tiré sur le gouverneur Larocca. Les six compagnons qui se trouvaient à proximité lorsque Morull a été saisi, ont jeté des pierres sur les policiers et dans la voiture de Larocca, pour aider le compagnon de s'évader.

## Etats-Unis

On annonce de Cincinnati qu'on y a arrêté un anarchiste, Temmen. On aurait trouvé chez lui une liste de 120 anarchistes de Cincinnati.

Cinq mille ouvriers sans travail se sont réunis sur la place publique à Boston. Après avoir écouté des discours de plusieurs socialistes et anarchistes, ils ont marché vers la maison des législateurs, pour demander du travail. Les promesses usuelles, de s'occuper de la question, furent faites comme d'habitude. Alors, la foule s'est dirigée dans un local pour y tenir un meeting. Le meeting terminé, la foule est allée assiéger le Capitole, où les législateurs siégaient en ce moment. Aux cris de *à bas le Capitole, tuez la police* elle a assiégé le bâtiment, contre la police et la troupe arrivées pour disperser la foule des affamés. Des coups de sabre, au lieu de pain, — c'est tout ce qu'ils ont obtenu.

## Russie

Arrestations en masse, un peu partout, — surtout à Pétersbourg et à Moscou. Grand complot découvert, disent les télégrammes.

A Tomsk, en Sibérie, nombreuses arrestations de « vieux croyants ».

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

### LES INNOCENTS ONT TORT

Si un individu criblé de dettes manifestait le désir de s'acquitter, n'auriez-vous pas quelque scrupule à lui tenir le raisonnement que voici : « Prenez garde, c'est une opération ruineuse en dépit du proverbe. Avez-vous dressé la liste de vos créanciers ? Ils sont trop, croyez moi, pour risquer un remboursement. Mieux vaut garder votre argent ou plutôt le leur. »

C'est pourtant un argument identique que nous avons entendu développer, en style parlementaire, au Sénat, sur la réputation des erreurs judiciaires, et cela par deux orateurs qui ne sont pas des imbéciles, puisqu'ils ont eu tous les deux l'honneur de garder les sceaux.

Quelques sénateurs proposaient d'admettre le principe d'un dédommagement pécuniaire en faveur des innocents qui, après des poursuites injustifiées, avaient bénéficié d'un acquittement ou d'une ordonnance de non lieu.

— Y songez-vous ? a-t-on dit à ces imprudents. Mais vous ne savez donc pas jusqu'où peuvent aller le zèle et la précipitation de la magistrature ? S'il s'agissait de réparer deux ou trois « gaffes » par ci par là, passe encore ! Mais c'est par milliers qu'il faut compter les impairs de la justice ! Vous ne savez pas que l'année dernière les tribunaux ont prononcé en chiffre rond près de quinze mille acquittements ? Vous ignorez donc qu'on a dû relâcher dans la même année sept à huit mille individus qui ont connu toutes les douceurs de la prison préventive et auxquels on a ensuite gracieusement ouvert la porte en disant : « Erreur n'est pas compte et surtout n'y revenez plus ! »

— Vous êtes bien modeste, dans vos calculs, a renchéri un autre orateur au nom du gouvernement. En comptant tous ceux qui ont été poursuivis et pour lesquels la poursuite a été abandonnée, c'est vingt-deux mille personnes qui pourraient, qui devraient former des demandes en dommages et inte-

rêts à raison du préjudice qu'on leur a causé. Nous voyez vous soutenir ces vingt-deux mille procès et les perdre ? Que deviendraient nos finances ? Ce serait un petit Panama !

Quelques timides ont objecté qu'une dette, pour être lourde, n'en était pas moins une dette, et que l'Etat, en invoquant ce prétexte pour s'affranchir de ses obligations, donnait un bien mauvais exemple au menu fretin des débiteurs.

D'autres ont éloquemment exposé le préjudice matériel et moral que subissaient les particuliers par le seul fait d'avoir eu, à tort ou à raison, maille à partir avec la justice. On a beau, après coup, proclamer votre innocence, vous avez été touché par la loi, c'est déjà trop. La malignité publique veut qu'il en reste toujours quelque chose, et, comme dit le proverbe, il n'y a pas de fumée sans feu.

Dans l'état actuel de la législation, rien n'arrête l'omnipotence du juge. Du jour au lendemain un individu peut être enlevé aux siens, à ses intérêts, à ses affaires. Il subit les rigueurs de la prison préventive, les lenteurs, les savantes manœuvres de l'instruction et les assauts du ministère. Que deviennent pendant ces heures d'angoisse sa femme et ses enfants ? S'il est innocent, tout ce qu'on peut pour lui c'est de lui rendre la liberté. Et que voulez-vous qu'il en fasse s'il trouve, après son acquittement, sa maison ruinée, sa clientèle envolée, son commerce perdu et son nom flétri par le seul contact qu'il a eu avec la justice !

Il y a quelques mois, un individu établi en France est touché par un mandat d'amener qu'un juge d'instruction d'Algérie avait lancé contre lui. On l'arrête, on le conduit de brigade en brigade jusqu'au port d'embarquement. Arrivé à destination, on le met en présence des témoins et tous d'une voix unanime, déclarent qu'il n'est pas le coupable. On s'aperçoit, un peu tard, qu'on l'a pris pour un autre.

Au préjudice moral, à la honte d'une arrestation injuste s'ajoutait ici un préjudice matériel qui devint même pour la magistrature une source d'embarras. L'homme était sans ressources et il fallait qu'il repassât les mers pour regagner sa demeure et son atelier. On ne pouvait l'incarcérer puisqu'il était innocent. On ne pouvait lui accorder une indemnité puisque la loi ne le permettait pas. On dut recourir à un subterfuge. Après l'avoir amené comme *coupable* entre deux gendarmes, on le renvoya comme *témoin* et on lui alloua, à ce titre, la somme nécessaire à son rapatriement.

M. Hamel a cité au Sénat un exemple d'erreur plus récent et plus dramatique :

Dans le département de Seine-et-Oise, un homme d'une quarantaine d'années, d'une réputation irréprochable, est accusé par un dénonciateur anonyme d'avoir commis dans son jardin un attentat à la pudeur sur une jeune fille d'une quinzaine d'années.

Sans prendre la peine de se renseigner sur la moralité de cet homme marié et père de quatre enfants, sans consulter ni le maire ni les personnes les plus autorisées de la commune, le brigadier de gendarmerie fait son rapport et le juge d'instruction ordonne l'arrestation de l'accusé.

La jeune fille est appelée dans le cabinet du juge. Malgré une pression formidable, malgré de véritables menaces, elle nie avec une énergie au dessus de son âge et de la façon la plus formelle avoir jamais été l'objet d'un attentat quelconque.

Croyez-vous qu'on se contente des déclarations de la principale intéressée ? Allons donc ! La magistrature ne lâche pas si facilement sa proie. Toute sa confiance, elle la réserve à l'accusateur anonyme. Plutôt que de renoncer à ses soupçons, elle aime mieux flétrir en même temps le prétendu coupable et la prétendue victime. « Elle soumit, nous dit M. Hamel, la jeune fille à cet outrage qu'on appelle une investigation médicale. Le rapport de l'homme de l'art établit qu'elle était vierge comme l'enfant qui vient de naître, qu'elle n'avait jamais été l'objet d'aucune souillure. »

N'allez pas croire, au moins, que le juge se tint pour battu. Il voulait absolument que le prévenu passât aux assises et il y passa, pour être acquitté, après sept mois de prévention, ou plutôt sept mois de torture morale auprès de laquelle les horreurs de la question nous sembleraient aujourd'hui bien douces.

Vous n'avez pas la naïveté de supposer que ces exemples ou ces arguments ont converti le Sénat au principe de la réparation pécuniaire. Allons donc ! On a craint de faire « hésiter » les procureurs, d' « intimider » les juges d'instruction, de « paralyser le nerf » de la justice. Puis, n'est ce pas déjà très beau de sortir du tribunal les grègues nettes ?

Quoi ! n'est-ce pas encore beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?

On daigne après six ou sept mois de prévention vous proclamer innocent, et vous réclamez encore ! On n'a pas vraiment le caractère plus mal fait !

Grâce au Sénat, la magistrature reste souveraine, infaillible, irresponsable, et l'Etat républicain continue, sur cette question du moins, à chausser les bottes de Louis XIV.

(*XIX^e siècle*)

André Balz

* * *

LA CONQUÊTE DU PAIN

Kropotkine a fait, dans les temps, un ouvrage ainsi intitulé, précédé d'une préface de Reclus.

Nous serions d'avis que l'on mît aujourd'hui ce livre dans toutes les écoles et que les élèves l'apprissent, absolument comme ils apprennent les morceaux choisis de Legouvé ou la grammaire de Noël et Chapsal. Il devient en effet si difficile à gagner ce pain, pour celui qui ne s'appelle ni comte de Fels, ni Lebaudy, que l'on ferait bien d'enseigner à nos enfants, dès l'âge le plus tendre, comment ils devront s'y prendre pour en manger plus tard. A ce propos, nous serions très curieux de connaître l'avis de M. de Soubeyran, lui qui fait si bonne chère jusqu'en prison.

Il y a, à la Chambre, un certain Castillard, qui vient de je ne sais quelle Castille, mais qui doit avoir du bien au soleil (à moins qu'il ait voulu simplement hurler avec les loups), car il trouve que l'ouvrier peut parfaitement payer le pain un peu plus cher.

Il convient d'ajouter que le sus-nommé Castillard est non seulement député, mais aussi magistrat. De la part d'un tortionnaire, cette réflexion nous étonne moins, mais il n'empêche on se demande quel vent de folie souffle au Palais-Bourbon.

Alors que tous les travailleurs se plaignent que l'année est exceptionnellement mauvaise, que la férocité des bourgeois exploiteurs va toujours croissant, il est question d'augmenter les droits sur les blés, de renchérir le pain !

Voici les beaux jours de la dîme revenus !

Nous retournons au système féodal, avec cette seule différence que les suzerains d'aujourd'hui ne sont plus des nobles, mais des bourgeois.

Seulement, cette fois, Jacques Bonhomme en a assez, il en a trop ; il est fort, et sa cécité a cessé. Que les parasites y songent.

Adolphe Perny

* * *

Ah ! le doux Seigneur Jésus ! Ah ! les anges, les petits anges ! les anges du bon Dieu ! Nous croyions bien en avoir fini avec ces aneries, nées de l'ignorance sentimentale ! Bien loin de là. Voici qu'en plein Paris, devant cinq cents personnes appartenant à ce qu'on se plaît à appeler la sucrerie de la civilisation intelligente, on a bavé pendant une heure et demie des machinettes de ce goût, sans que de vigoureux coups de sifflets aient fait justice de cette pitrerie mystique. Vous avez lu l'excellent compte rendu de notre collaborateur Biguet. Cela s'appelle l'*Assomption d'Hannele Mattern*, et c'est le Théâtre Libre — ce prétendu refuge des hardiesses et des originalités — qui nous a donné cela ! Bien mieux, le directeur était allé lui-même chercher cette chose à Berlin, et la pièce — est ce une pièce ? — devait naturellement plus nous plaire que l'empereur d'Allemagne l'a applaudie. Parbleu ! qui s'en étonnerait ? Le vrai sens de cette élucubration teutonne est celui-ci : — Pauvres, qui crevez de misère, consolez-vous ! A l'heure de la mort, il viendra de là-haut, de tout là haut, de beaux petits anges violets, roses ou bleus qui vous mettront dans un cercueil de cristal et vous vêtiront de soie, puis Jésus, le doux Seigneur Jésus (gnan ! gnan ! gnan !) vous emportera dans ses bras !...

As tu lini ? Mais le fond, c'est que le pauvre, le souffrant doit se soumettre et attendre patiemment la compensation céleste ! c'est à dire que tout le vieux fatras chrétien, clérical et jésuitique remonte, comme une écume, à la surface de notre société et que les gens du monde — de ce monde qui n'a ni idées ni conscience — seraient enchantés de voir le peuple revenir à cette apathie stupide, à cette religiosité abrutissante qui empêchent toute revendications.

Non seulement la pièce en question est stupidement niaise, mais elle constitue une action mauvaise ou antisociale... Le plus effrayant, c'est que le public n'osait pas protester et qu'on sentait dans cette salle, où un Christ de sucre candi parlait en face de poisseux et de filles, passer comme un souffle de peur... oui, le grand chapeau de Basile, le manteau noir de Loyola enveloppaient les spectateurs de leur ombre... car ces gens avaient des frissons !... et les cocottes murmuraient : — Petit Jésus, doux Jésus... des anges du Bon Dieu !...

Ah ! mince alors !

La Direction n'ayant pas daigné nous continuer le service de presse, nous nous empruntons à un confrère le spirituel compte-rendu ci dessus.

(*Le Radical*)

Un Parisien

* * *

Les enfants trouvés a Cosenza

La province de Cosenza ne compte que 440,348 habitants ; par conséquent c'est une des moins populeuses de l'Italie, et cependant elle donne proportionnellement un plus grand nombre d'enfants trouvés. Remarquez bien que c'est aussi la province la plus morale, où les antiques institutions se sont le moins ressenties du choc de la révolution, et que par conséquent nous devrions y trouver un plus petit nombre d'enfants illégitimes et abandonnés, puisque, d'après l'opinion des économistes bourgeois, ce sont là des symptômes de « profonde corruption. »

Cherchons à étudier par quels moyens l'assistance publique traite ces milliers d'infortunés, condamnés au plus cruel des supplices, quoique innocents de tout crime.

D'après la statistique officielle de la mutualité des enfants trouvés, la moyenne dépasse 90 pour cent dans la province de Corenza. Sur 573 enfants il en meurt 554 en une année il n'en reste que 19 en vie !

Et pourtant il vaudrait encore mieux que ces 19 créatures n'eussent par survécu à l'œuvre infanticide de l'hospice, car un sort bien plus terrible les attend !

Dès que vous entrez dans un de ces établissements vous ne pouvez vous défendre d'un sentiment de profond dégoût. Des exhalaisons putrides et nauséabondes, une saleté revoltante, des cris assourdissants et continus, cris de douleur ou de faim, des imprécations, des blasphèmes. On dirait une scène de l'Enfer de Dante !

Mais il n'y a rien qui doive vous étonner, car tout le monde sait que souvent une seule nourrice doit partager son lait entre cinq ou six nourrissons ; tout le monde connaît aussi l'horreur qu'inspirent ces établissements aux robustes et honnêtes filles de la campagne qui tiennent pour un déshonneur d'y entrer comme nourrices ; aussi en résulte-t-il que les femmes dont le lait doit servir de nourriture première à ces petits infortunés sont perçue toutes recrutées parmi les filles de maisons. Ainsi nourris, ces enfants trouvés croissent et se développent fort imparfaitement ; aussi avec le temps toutes les maladies qu'ils avaient en germe prennent un essort effrayant et le spectacle devient encore plus déchirant !... Ces malheureux ne quittent l'asile que pour entrer à l'Hopice : aveugles, muets, sourds, boiteux, rachitiques, épileptiques, souvent crétins et presque toujours infectés par la syphilis !

## COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Que nos correspondants veuillent bien nous excuser si nous n'avons pas encore répondu à leurs lettres. Ainsi qu'ils l'ont vu plus haut, l'administrateur a été arrêté, ce qui a produit un désarroi momentané. Mais nous reprenons le courant et dès que nous le pourrons — le plus tôt possible — nous répondrons à leurs demandes et réclamations.

## A LIRE

*Le crime protectionniste*, Henry Maret, (*Radical* 19 février 94.

*Chronique*, Ch. Raucourt, (*Petite République*, 19 février, 94.

*La contagion*, Henry Desportes, (*La France*, 19 février 94).

*Le droit du seigneur*, par H. Maret. (*Radical* du 10 février.

*Chronique*, par Henri Bauer. (*Echo de Paris*, 11 février).

*Deux poids, deux mesures*, A. Servanière, (*Petite République*, 13 février).

*Le Gérant responsable :* Henri Guebin.

Suresnes. — Imprimerie Pol Mayeux.

SEPTIEME ANNÉE, N°25 — DIX CENTIMES — DU 10 AU 17 MARS 1894

I.I.S.G. COLLECTIE HUGO FEDERN

# LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

## Aux Camarades

Ce numéro est le dernier que nous publions. MOMENTANÉMENT, la *Révolte* cesse de paraître. Pour renoncer à sa publication, vous comprendrez qu'il nous a fallu de sérieuses raisons, et nous devons à tous nos amis, à tous nos camarades de les exposer.

Depuis le jour de l'arrestation de Grave, des difficultés nous ont été suscitées ; confiscation des lettres, vol des mandats par ordre du parquet et par le fait de la police qui pratique à merveille tous les genres de cambriolage, voilà quel a été notre lot pendant un mois. Ce n'eût été que cela, et aurait-on persisté à nous traquer de la sorte, nous aurions même continué à paraître, nous aurions résisté au prix de tous les sacrifices. N'avons-nous pas déjà connu de mauvais jours, et n'ont-ils pas passé, comme passeront ceux là qui n'auront fait que grandir fortifier, embellir, et développer l'Idée anarchiste ?

Donc, ce n'est pas parce que la magistrature nous voila que nous disparaissons. Nous avons pour en agir ainsi d'autres et plus importants motifs. Désormais notre correspondance nous parvient, mais on l'ouvre préalablement, on relève soigneusement les adresses de ceux qui nous écrivent ; nous permettons ainsi aux policiers de dresser des listes de suspects, de préparer les perquisitions et les arrestations futures. La *Révolte* sert de souricière. On arrête ses gérants, ses administrateurs. Après Grave, c'est le tour de Mercier, demain ce sera sans doute un autre, mais bien qu'on soit suffisamment armé contre le journal par les lois nouvelles, on se garde de le supprimer parcequ'il est nécessaire.

Devoir notre subsistance à la bienveillance, au dédain, ou à la diplomatie de la police, voilà qui ne peut nous convenir. Être une arme dans la main de nos ennemis, voilà qui ne peut nous plaire. Si d'un côté nous sommes, dans la mesure de nos forces, utiles à la propagande, de l'autre nous lui nuisons en signalant nous mêmes à l'*autorité* tous ceux qui soutiennent la cause et qui peuvent répandre nos principes.

Nous ne pouvons plus longtemps continuer à remplir bénévolement et naïvement ce rôle d'auxiliaires de la Société bourgeoise, ni aider à décimer les nôtres sous le prétexte de leur consacrer un organe.

Nous estimons d'ailleurs que, *temporairement*, la publication de la *Révolte* est moins immédiatement nécessaire que par le passé. Depuis les derniers événements, la propagande se fait toute seule, tout concourt à répandre nos idées, jamais diffusion ne fut si grande, le moindre, comme le plus considérable des objects journaux dont la bourgeoisie s'honore, travaille en ce moment pour nous, et dans toutes les villes, dans les plus reculées des campagnes, ils portent le nom de l'anarchie, obligeant ceux qui l'entendent à réfléchir ou à rêver sur lui. Magistrature, police, journalisme sont inconsciemment nos aides, ne soyons plus les leurs. Laissez-les parler nous reviendrons ensuite, dans quelque temps, remettre les choses au point.

Est-ce à dire que nous allons nous retirer de la lutte et que nous allons croiser nos bras ? Non certes. Ceux qui rédigeaient ce journal, et bien d'autres encore consacreront leur activité à la propagande par le livre. Nous allons multiplier les brochures, les répandre plus efficacement et par elles exposer, ou discuter nos idées. L'œuvre que nous avons à faire de ce côté est grande, elle est aussi utile que celle du journal, elle nous permet de nous séparer de vous avec moins de tristesse.

Vous tous qui répandiez la *Révolte*, et qui la souteniez, vous répandrez et soutiendrez *brochures à distribuer* et ces livres qui serviront à former la bibliothèque anarchiste et ainsi vous défendrez encore votre cause et la nôtre.

Et maintenant compagnons, nous ne vous dirons pas adieu, mais au revoir, à bientôt et vive l'Anarchie !

N. B. Les camarades et tous ceux qui sont abonnés à la *Révolte* et dont l'abonnement n'est pas expiré recevront, pour compensation, les brochures dont la publication est prochaine.

Nous prions tous nos amis de ne plus écrire à la *Révolte*.

---

*Nous répondrons par lettres personnelles à tous les camarades qui nous ont demandé des renseignements d'une certaine importance.*

*Dès qu'il nous sera possible de procéder à l'expédition des brochures dont nous avons reçu la commande, expédition retardée par crainte des tracasseries de toute sorte qui nous furent prodiguées ces derniers temps, nos correspondants obtiendront satisfaction.*

*Enfin, nous comptons sur le dévouement à la cause de tous nos amis, pour nous permettre de continuer par la brochure la propagande que des raisons impérieuses signalées ci-contre nous empêchent provisoirement de faire par la* Révolte.

*En conséquence, nous réclamons aux camarades en retard pour leurs paiments et à tous nos dépositaires de se mettre en mesure de régler le plus tôt possible.*

*P.G. Buenos-Ayres. — Envoyez à l'administration du journal.*

---

Une partie des registres administratifs leur ayant été cambriolés par la bande à Lépine, nos amis de la *Revue Libertaire*, prient les correspondants de province et de l'extérieur de leur adresser à nouveau leurs commandes et de régler en même temps les expéditions antérieures d'après la dernière note qui leur a été adressée.

En outre, jusqu'à sa réapparition, les abonnés de la *Révolte*, recevront gratuitement la *Revue Libertaire*, dont le n° 6 (bi-mensuel) du 10 au 25 mars, vient de paraître.

Bureaux de la Revue : 32, rue Gabrielle Paris.

---

## LA JOIE DE VIVRE

A l'heure troûble que nous vivons, l'esprit de tout homme capable de raisonnement ne sait ce qu'il doit le plus admirer : Du cynisme des malfaiteurs au pouvoir qui jouent avec une désinvolture, assurée de l'impunité,

du repos de tous ou de la veule indifférence des êtres composant la masse qui semblent recouvrir d'un manteau justificateur les procédés stupéfiants des individus érigés, par cette *masse souveraine*, en souteneurs de l'*Ordre*.

Le public que les premières arrestations, quelque entachées d'arbitraire qu'elles parussent avaient peut-être agréablement surpris — car il est à remarquer que toute tendance nouvelle à son émancipation se heurte au roc de ses habitudes — ce public, d'après les exemples que l'histoire nous fournit sur sa générosité, devait se ressaisir, envisager avec sang-froid la situation et, tout bien examiné, se dire que ces attentats successifs à la liberté individuelle ne sont pas suffisamment légitimés par les attentats de quelques anarchistes inconnus de la majeure partie des compagnons écroués!

Il n'en est rien. — Ce public n'est plus même un ramassis de résignés; de malheureux que la lutte de chaque jour engagée ardemment en principe, continuée avec moins de courage à mesure que l'inutilité de l'effort dans l'organisation sociale actuelle apparaissait plus clairement, pousse à jeter l'espoir d'un meilleur de venir à vau l'eau, et à regarder mélancoliquement fataliste, se dévider l'écheveau des heures lentes.

Il lui importe peu que diminue insensiblement la portion de nourriture qu'il accoutuma de manger; mais il a su acquérir pour elle, au spectacle quotidien des choses et des faits, un assaisonnement précieux que des philosophes à chancelière et à bureau d'ébène incrusté de nacre, qualifieront de conquête inappréciable: une opinion ironique de l'existence puisée aux meilleures sources gauloises.

Des naïfs, comme nous, peuvent épuiser leurs forces, sacrifier la volupté du grand air, pour vieillir dans les geôles, tarir le fleuve d'amour qui reflue de leur cœur pour lui enseigner ses droits, en ravivant ses germes originels d'indépendance, non encore disparus dans le mastic de son impersonnalité, œuvre de ceux qui le compriment, aller, enfin, jusqu'à jeter leur tête dans les rangs ennemis, comme les maréchaux jetaient un bâton fleurdelysé, espérant que les déshérités l'iraient rechercher en brisant tous les obstacles, le public s'amuse; il s'amuse prodigieusement; il trouve que M. Raynal, le ministre des conventions scélérates, qui se contente aujourd'hui de subventionner les journaux est un remarquable organisateur de divertissements populaires.

Celui-là sait faire alterner, en effet, les plaisirs qui font circuler un frisson presque tragique dans les veines des amateurs avec ceux plus débonnaires procurés par le chatouillement de plumes naguère interdites, la neige des confetti et le flottement, parmi les branches dépouillées des arbres, des serpentins multicolores.

Et pour la joie de secouer pendant deux jours les vêtements où s'insinuèrent les petits rnods de papier, d'essuyer, avec des glousse-ments mi-fâchés, mi-joyeux, les traînées de fange et d'urine dont les ocelles zébrèrent sa figure, de s'entortiller les cheveux, le chapeau ou la ceinture avec des rubans que l'administration de l'*Eclair* livre en gros et de suivre en même temps que ses feuilletons habituels l'énumération des Libertaires emprisonnés, ce bon public pardonne au secrétaire d'Etat prévaricateur toutes les vilenies qu'il a commises.

Le public s'intéresse trop vivement au spectacle du jour pour se préoccuper de la soupe du soir, et, seulement, se demander si, pendant qu'il se régale des multiples distractions procurées par les comparses, les premiers rôles n'écument pas en toute tranquillité, le pot au feu, où se raréfie la viande flandreuse qui constitue son ordinaire.

Et si, par hasard, ses yeux s'égarent sur un coin du journal où se détachent en lettres honteuses les noms de Cornéliuz Herz ou d'autres Moïse sauvés du Panama, il tourne rapidement la page, en bougonnant contre le maladroit informateur qui lui rappelle une affaire vieille comme l'honneur de M. Rouvier.

Qu'a-t-il besoin de réfléchir?

Ne se souvient-il donc plus de cet axiome appris au berceau Qu'il peut changer de gouvernement, il ne changera pas de voleurs?

Eh bien? — Puisqu'il sait, puisqu'il a la conviction que ce sera toujours la même chose, exige-t-on, par hasard, qu'il compromette sa quiétude, à essayer de démolir un édifice qui doit inéluctablement être remplacé par un autre tout aussi onéreux pour lui?

Evidemment non. — Il préfère vivre avec le moins de tracas possible, ne pas se torturer la cervelle à chercher un moyen d'atténuer les misères inévitables qu'il doit supporter, et à rire enfin, du gros rire rabelaisien, quand l'occasion de rire, à crever d'une rupture d'anévrisme, lui est offerte par un ministre qui connaît la manière de frôler les côtes au bon endroit.

— Mais, insinue un empêcheur de se gondoler en rond, ce farceur est doublé d'une crapule immonde.

— Possible; je m'en fiche pour l'instant. Je n'ai pas affaire à la crapule; je ne considère que le rigolo. — Et comme rigolo, il l'est bien.

— Mais, cette rigolade qu'il vous offre, il vous la fera payer avec des larmes!

— Des larmes? — Je recueillerai celles qu'il me fait verser à force de rire aujourd'hui.

— Fi de plaisanterie. — Vous savez bien que...

— Oh! ta bouche! je ne veux pas qu'on me rase.

Et le gêneur, conspué, s'enfuit, la tête basse, en proférant quelques imprécations contre cette foule anonyme qui repousse ses appels à la fierté humaine, cette foule qui se laisse dépouiller passivement par un millier de souverains issus de son suffrage, cette foule qui l'accusera demain de lui avoir inconsciemment procuré un Maître, si, épouvanté par l'aveu tageants, ce hautain jette un avertissement qui cite donne à toutes les turpitudes des dirigeants, domine les clameurs de la fête officielle, parmi cette foule

## RÉFLEXIONS

A mesure que j'aurais été moins dupe des apparences, se disait Julien, j'aurais vu que les salons de Paris sont peuplés d'honnêtes gens tels que mon père, ou de coquins habiles tels que ces galériens ils ont raison, jamais hommes de salon ne se lèvent le matin avec cette pensée poignante Comment dînerai-je? Et ils vantent leur probité! et, appelés au Jury, ils condamnent fièrement l'homme qui a volé un couvert d'argent parce qu'il se sentait défaillir de faim!

Mais y a-t-il une cour, s'agit-il de perdre ou de gagner un portefeuille, mes honnêtes gens de salons tombent dans des crimes exactement pareils à ceux que la nécessité de dîner a inspirés à ces deux galériens...

Il n'y a point de *droit naturel*: ce mot n'est qu'une antique niaiserie bien digne de l'avocat général qui m'a donné chasse l'autre jour, et dont l'aïeul a été enrichi par une confiscation de Louis XIV. Il n'y a de *droit* que lorsqu'il y a une loi pour défendre de faire telle chose, sous peine de punition. Avant la loi, il n'y a de *naturel* que la force du lion, ou le besoin de l'être qui a faim, qui a froid, le *besoin* en un mot... Non, les gens qu'on honore ne sont que des fripons qui ont eu le bonheur de n'être pas pris en flagrant délit. L'accusateur que la société lance après moi a été enrichi par une infamie. J'ai commis un assassinat, et je suis justement condamné, mais, à cette seule action près, le Valenad qui m'a condamné est cent fois plus nuisible à la société.

Eh bien! ajouta Julien tristement, mais sans colère, malgré son avarice, mon père vaut mieux que tous ces hommes-là. Il ne m'a jamais aimé. Je viens combler la mesure en le déshonorant par une mort infâme. Cette crainte de manquer d'argent, cette vue exagérée de la méchanceté des hommes qu'on appelle *avarice*, lui fait voir un prodigieux motif de consolation et de sécurité dans une somme de trois à quatre cents louis que je puis lui laisser. Un dimanche après dîner, il montrera son or à tous ses envieux de Verrières. A ce prix, leur dira son regard, lequel d'entre vous ne serait pas charmé d'avoir un fils guillotiné?

STENDHAL.

(*Le Rouge et le Noir*, ch. LXXIV).

## ANARCHIE ET SOCIÉTÉ

La plupart de ceux qui n'ont pas étudié nos théories s'imaginent que l'Anarchie est la négation de la Société, et, partant de cette grossière méprise, se livrent à une réfutation vraiment trop facile.

« Anarchie, disent-ils, négation de toute société. Quelle absurdité grotesque? Société anarchique, contradiction dans les termes: une société qui ne serait pas une société. Cela ne peut même pas se concevoir. Il y a antinomie entre l'idée de société et la liberté absolue que veulent les anarchistes. Alors quoi? Retour à l'état sauvage, isolement. Mais les sauvages vivent en société; les animaux même vivent en troupes. Il n'est pas jusqu'à ceux qui se mettent hors la loi, qui ne s'unissent, ne dit-on pas « s'entendre comme larrons en foire? »

SUPPLEMENT AU NUMERO 26

# LA RÉVOLTE

## SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

TOME III

Paraissant tous les huit jours

SOMMAIRE

La dernière Leçon, **Séverine**.
Le grand Chic, **Paul Capus.**
Jean Grave aux Assises.
Le pauvre Hère, **Jean Liberlaire.**
Les Conscrits, **Jules Claretie.**

## LA DERNIÈRE LEÇON

— Qu'a fait la commune? demande-t-on à M. Cluseret.

— Elle a fait la République! répond avec emphase cet illustre homme de guerre, dont le grade et le coup d'œil sont également américains.

Et après? En quoi le sort du peuple en a-t-il été changé? En quoi la vie a-t-elle été moins chère; le salaire moins dérisoire, quant au gain total; la peine moins grande; et la condition sociale des travailleurs améliorée?

C'est kif kif, vous savez; et l'on se moque pas mal, dans les taudis où le pain manque, sous les ponts, à la queue des asiles de nuit, au fin fond des carrières, et sur les bancs des squares, que M. Carnot soit à l'Elysée, plutôt que Napoléon III aux Tuileries!

Que voulez-vous que cela fasse à ce lamentable dont la culotte est à peine décente; dont le bourgeron crevé laisse voir la doublure de peau; que le froid lancine, que le vent gifle, que la faim tourmente, que la fatigue abrutit, et qui use la corne de ses pieds sans semelles, nocturnement, tout le long des rues, devant la méfiance des sergots, que voulez-vous que cela lui fasse, que X... à la présidence du conseil ait remplacé Y...; que Z..., comme député ait succédé à U...? Ses pattes en sont elles moins meurtries, sa chair moins gelée, son estomac moins creux? Alors?..

C'est une école de philosophie politique inconnue à nos hommes d'Etat que la conversation des misérables, et, pourtant, ils en apprendraient là, en dix minutes, plus que dans toute une existence d'égotique admiration — leur nombril, si béatement contemplé par eux-mêmes, n'étant point, quoi qu'ils en pensent, le centre de toute gravité, le pôle de toute sagesse, l'astre autour duquel évoluent les mondes! Ah! sapristi, non!

Qu'il aille donc, M. le ministre de ceci ou M. le ministre de cela, passer une nuit en quelque refuge, modernisant ainsi l'expérience du bon calife Haroun-al-Raschid. Il en entendra de raides, de dures, inconsciemment dites par des simples qui ignoreront jusqu'à son nom. Les changements de ministères ne les tracassent pas, ceux-là — ils ne savent point, leur destin n'en est pas touché!

Je l'ai dit, il y a longtemps: l'homme qui a un sou n'achète pas un journal, il achète du pain!

Mais sans même descendre si bas sur l'échelle de la misère, en s'en tenant seulement au ménage ouvrier qui vivote au jour le jour, maigrement, péniblement, nos législateurs s'imaginent-ils qu'il lui reste quelque illusion ou quelque espoir?

Remontons encore; prenons le petit commerce, l'infime boutiquier, quiconque lutte contre la facilité, les protêts, les échéances, les cent mille misères du négoce non étayé d'énormes capitaux. Hé! bien, en est-il un seul qui s'imagine voir sa détresse finir parce qu'un opportuniste remplacera un royaliste, ou un bonapartiste, un radical? Et un socialiste idem, pardi! Même si celui-là est honnête, même s'il est de bonne foi, il sera envahi, pénétré, gangrené, par ce que Proudhon appelait la « pourriture parlementaire ».

Les réformes promises? Qui y croit aujourd'hui? Il en est du vote comme de la repopulation: la grève commence — on est las de faire des enfants pour la misère et l'abattoir; on est las de faire des députés qu'on engraisse, sans même l'espoir du réveillon, le festin de la nuit de Noël.

***

L'œuvre de la Commune? La voilà, son œuvre: ce dégoût et cette défiance, et c'est pour cela que je la salue, que je la déclare féconde en enseignements, propices en conseils, vénérable aux générations à venir.

Elle a été — je l'espère, du moins — la dernière révolution « politique » de ce pays; la dernière convulsion romantique d'un état d'esprit qui n'a enfanté que le néant; le dernier essai « parlementaire » de ceux pour qui tout parlementarisme est piège et duperie!

Un de ceux qui en furent, de cette Commune, qui y tint sa place sans cabotinage et sans férocité, dont elle vengeait toutes les douleurs, toutes les humiliations, toutes les blessures, dont elle réalisait tous les vœux, et qui la défendit, fusil au poing, jusqu'à la dernière minute, m'a dit, jadis en une heure de mélancolie:

— Qui sait s'il ne vaut pas mieux qu'elle ait été vaincue!... Nous aurions, peut-être, été bien embarrassés de la victoire!...

Et c'est vrai! Des hommes auraient remplacé des hommes, voilà tout, sans que rien fût modifié au rouage social. Ce Dix-huit Mars serait devenu sans doute un Quatre-Septembre, avec ses assagis, ses repus, ses satisfaits... Oui, mille fois oui, plutôt la défaite, en dépit de l'abominable hécatombe, la constatation de l'impuissance individuelle — et l'avenir prévenu!

Cependant, lui aussi, Vallès, déclara que la Commune avait sauvé la République qui à peine délivrée de l'Ordre moral, était à temps de payer sa dette. En 1885, année où il mourut, il ne s'attardait point à cette redite, sachant bien qu'il ne ferait pas honte à la mauvaise débitrice qui préférait nier que solder.

Le mythe, à celui-là non plus, ne suffisait pas — il souhaitait la chose plus que le mot, la vérité plus que l'apparence, le maternel régime plutôt que l'officielle effigie!

Il n'aurait donc pas tiré cette La Palissade de l'armoire aux visilleries. Mais sans avoir pensé retrouver sa gouailleuse franchise, sa farouche indépendance, je m'étonne que, parmi tous ces survivants, pas un ne se soit dressé qui ait eu la crânerie et la hardiesse de dire:

— Nous sommes les représentants d'un monde fini. Nous avons joué dans l'Histoire socialiste, le rôle des ilotes, dans les rues de Lacédémone. En dépit de notre courage, de notre bonne foi, nous n'avons pu servir qu'à démontrer l'inutilité des mandats, l'impuissance des mandataires, le néant de tout rêve basé sur l'ancienne organisation des sociétés. Que l'exemple serve... et nous aurons fait notre tâche, rempli notre mission, accompli notre devoir!

Mais allez demander telle déclaration à qui vit ou souhaite vivre du bulletin de vote, élus d'hier, candidat de demain!

Surtout contre celui-là, « qui a trahi! » Le drapeau rouge de la Commune est fait du dra-

I.I.S.G. COLLECTIE UGO FEDELI

TOME III N° 51

peau tricolore, trempé dans le sang de la défaite !

Et il y a des généraux ! Et l'on se met du galon, de l'or, de l'argent, de l'acier, tout ce qui reluit et amuse l'œil du bipède humain. Fin de la guerre, vous dis-je, habitude de voir passer les soldats et les états-majors !

Ah ! combien je préfère l'aïeule du mouvement présent, la vraie génitrice des émeutes de la misère et de la faim, cette pauvre insurrection de Juin 48, à laquelle la politique est presque étrangère : qui inscrit sur son drapeau : « Du pain ou du plomb ! » ; et « Vivre en travaillant, ou mourir en combattant », qui se bat en blouse, en habits de travail, vêtue de gris dans les rues grises, et qui défie la mitraille par le cri superbe qu'a traduit Savinien Lapointe :

Qu'importe un trou de plus dans nos haillons ?

La Commune, inférieure à elle par son côté militaire, sabreur et panachon, tant que dure la victoire, ne lui devient égale qu'aux heures tragiques. Même, l'immensité du désastre, l'énormité du martyre la rend soudain supérieure. Ce que la vanité, l'incohérence des chefs lui avaient enlevé, l'anonymat du grand supplice le lui rend — les personnalités disparaissent comme un fœtus dans le torrent du sang qui roule parmi la ville terrifiée. Elle a fait cinq cents morts — chiffre officiel — on lui en a fait trente mille !...

Si bien que ceux même qui la haïssaient, chez les âmes hautes, sous le souffle de tous ces cadavres, sentent disperser leur haine. L'anathème s'étrangle dans les gosiers, le geste de malédiction s'achève en une absoute. Une infinie miséricorde s'étend sur le charnier.

Cette impression-là ressort, vigoureuse et véhémente, d'un bouquin dont, littéralement, je ne puis dire que du bien, mais dont la première partie, vraiment entachée de partialité, m'a donné de la colère. Il s'agit du *Mur* de Maurice Montégut.

Il n'a vu du mouvement communaliste que les petits côtés, les vengeances individuelles, les saletés inhérentes à notre sale espèce humaine. Et cependant, son Ludovic Charmes est bien beau, bien vrai — avec sa foi d'apôtre, sa sainte et sublime abnégation !...

Mais si je parle de ce livre, c'est qu'il confirme ma théorie, c'est que Montégut, le réactionnaire Montegut a subi la loi commune : subitement, dès l'entrée des troupes, dès le commencement de la répression, l'intérêt de l'action se déplace... et je ne sais rien de plus émouvant, de plus palpitant que la deuxième moitié de cette œuvre.

C'est ce qui me permet d'en faire l'éloge — même si un adversaire voulait le faire en sens inverse, il n'arriverait point à même conclusion. L'art, ici, n'a point trahi la vérité ; entre la première et la seconde partie de l'ouvrage, il n'est point de comparaison possible. L'ironie facile a disparu, et aussi les coups de plume dont on irrite le vainqueur — c'est la baïonnette et l'ombrelle qui s'enfoncent, maintenant, dans les yeux du vaincu... et celui qui, précédemment le raillait, le défend.

L'auteur en a sa récompense, une réelle et poignante éloquence traverse ces pages douloureuses, évocatrices des sanglants jours ! Ceci efface cela.

Vingt et un ans ont passé là dessus.

Et plus que jamais, comme je le disais au commencement de cet article, on s'aperçoit, après tant de déceptions, d'espoirs irréalisés, de successives déroutes, que la Commune a été, en remontant du présent au passé, comme la monnaie du boulangisme, un éparpillement de popularité, dont la plus influente portion ne pouvait ni chaud ni froid sur le sort des travailleurs.

Ce qui a fait sa force, sa légende, sa grandeur, c'est la défaite ! Elle en a masqué les fautes, en a réparé la stérilité. Le sang caille a fait fumier et fécondé le sol, sablé jusque-là d'inutiles paroles. C'est grâce à lui que la moisson germera.

Que le Dix-Huit Mars soit donc célébré par qui en bénéficia, la chose est naturelle. Mais c'est devant le charnier du Vingt-Huit Mai, que doivent s'arrêter, pensifs, les jeunes. Ceux qui gisent là furent viande à vote, bêtes à suffrage — leur mort seule a servi l'Idée !

Méfie-toi, ô foule, des individus...

SÉVERINE.

# LE GRAND CHIC

LE FINANCIER. — Et vous désirez, Monsieur ?

L'AGENT. *(Il se contente de montrer un mandat d'amener).*

LE FINANCIER *(sans manifester le moindre étonnement).* — Vous venez m'arrêter ? C'est bien, je vous suis.

L'AGENT. — Pardon ! Je ne viens pas arrêter Monsieur. Je viens le prier de m'accompagner chez le juge d'instruction.

LE FINANCIER *(souriant)*. — Comme il vous plaira.

L'AGENT *(ému)*. — Croyez, Monsieur, que... si vous avez quelque chose à faire, ne vous gênez pas. Je suis à vos ordres.

LE FINANCIER. — Le sage, a dit l'Ecclésiaste, doit être toujours prêt à partir. Voici trente ans que je suis dans la finance, rien ne m'étonne. Et je ne me suis pas levé un seul matin sans me dire que je coucherais peut-être à Mazas le soir.

L'AGENT *(pénétré)*. — Il y en a des injustices !

LE FINANCIER. — Il faut savoir les supporter courageusement, mon ami. Vous permettez que je dise un mot à mon valet de chambre ?

L'AGENT. — Si je suis de trop...

LE FINANCIER *(très courtoisement)*. — Restez donc, Je vous en prie ! *(Il appuie sur un timbre)*. Jean ?

JEAN *(entrant)*. — Monsieur ?

LE FINANCIER. — Je m'habille.

JEAN. — Club ?

LE FINANCIER. — Non.

JEAN. — Five o'clock ?

LE FINANCIER. — Non.

Jean *(apercevant l'agent)*. — Mazas ?

LE FINANCIER. — Oui.

JEAN. — Smoking alors. La redingote serait bien sévère.

LE FINANCIER. — C'est cela. *(A l'agent)*. Un cigare, Monsieur, pendant que je change de vêtement.

L'AGENT. — Merci. *(A part :)* On dira ce qu'on voudra. Un homme du monde est toujours un homme du monde.

*(Echo de Paris.)*

Alfred CAPUS.

# Jean Grave aux Assises

## FRAGMENTS DE LA PLAIDOIRIE DE Me DE SAINT-AUBAN

Sous couleur de traquer l'Anarchie, vous traquez la Pensée humaine. Aujourd'hui vous poursuivez Jean Grave comme anarchiste de main, vous poursuivrez des socialistes, sous prétexte qu'ils confinent à l'Anarchie ; après-demain, viendra le tour d'autres personnes qui ne sont ni des socialistes, ni des anarchistes, mais que vous poursuivrez parce qu'elles sont des penseurs libres et que vous n'aimez pas les penseurs libres — vous autres, vous êtes penseurs !

Vous êtes dans l'arbitraire, vous louvoyez dans l'oppression, car l'arbitraire n'est pas une surface plane sur laquelle on s'arrête ; l'arbitraire est une pente, et cette pente on ne la remonte pas, on la descend, on la descend jusqu'à la tyrannie !

Et, pour compléter votre fameuse loi du 11 décembre 1893, j'attends une jurisprudence qui nous donnera du malfaiteur la définition suivante : « Doit être emprisonné comme malfaiteur tout homme qui osera penser que tout n'est pas pour le mieux dans la meilleure des Républiques. »

Eh bien ! vous pouvez m'emprisonner avec les autres, monsieur l'avocat général.

Sans épouser la doctrine, ni la théorie de personne — ce n'est pas mon affaire — je me permets de vous dire :

Vous défendez la propriété : quand donc traquerez-vous les *hauts bandits de la Finance* ?

Vous défendez la Patrie : quand donc traquerez-vous la pieuvre cosmopolite dont les hideuses tentacules enlacent tous les peuples et leur sucent tout leur sang ?

Je me permets de vous dire avec mon éloquent confrère, M. le député Viviani :

Vous avez fait des lois contre les malfaiteurs, vous les appliquez aux anarchistes d'en bas, quand les appliquerez-vous aux anarchistes d'en haut ?

Vous les appliquez aux anarchistes de la Pensée ; quand les appliquerez-vous aux anarchistes de la Bourse ?

Vous les appliquez à ceux que vous accusez de faire sauter les édifices ; quand les appliquerez-vous à ceux qui font sauter les consciences ?

Ah ! certains bourgeois qui croient incarner la Patrie ont de drôles de manières de la défendre — la Patrie !

Et l'on s'étonne si la Patrie se discrédite, si les écrivains, les penseurs, tendent de plus en plus à la confondre avec l'*Etat*, c'est-à-dire avec cet assemblage de lois contingentes et d'artificielles conventions qui changent tous les siècles ou tous les demi siècles, ne gardant que ce caractère commun d'opprimer toujours les faibles au profit de quelques gros messieurs qui, à notre époque, ne sont que *gros*, pour

qu'ils n'ont même plus cette circonstance atténuante d'être *grands* !

On s'étonne si Jean Grave, qui se souvient de Tolstoï, ne voit dans la Patrie qu'une façade hypocrite pour masquer les égoïsmes de l'Etat bourgeois !

On s'étonne s'il écrit :

« Ce fut l'idée géniale de la Bourgeoisie de substituer l'autorité de la Nation à celle du Droit divin. »

Avant lui, un homme qu'on n'a pas encore, que je sache, inquiété pour sa propagande anarchiste, l'honorable M. Yves Guyot, avait émis la considération suivante :

« La Foi en l'Etat est une transformation de l'Idée religieuse. »

Que voulez-vous ? L'Idée religieuse se transforme une fois de plus — et ce n'est pas fini, MM. les gouvernants !

Vous avez tué le bon Dieu pour en faire hériter l'Etat. Les vôtres s'aperçoivent qu'on s'est moqué d'eux, et à leur tour, ils envoient l'Etat rejoindre les vieilles lunes !

Ce n'est que le premier pas de l'évolution nécessaire.

Plus ils iront, plus les peuples se détacheront de l'Etat.

Chamfort — l'ami de Mirabeau — un des soldats de la Révolution française, a écrit : « Un *heureux instinct* semble dire au peuple : Je suis en guerre avec tous ceux qui me gouvernent, qui aspirent à me gouverner, même avec ceux que je viens de choisir moi-même. »

Le même Chamfort ajoutait : « En voyant les brigandages des hommes en place, on est tenté de regarder la société comme un bois rempli de voleurs *dont les plus dangereux sont les archers préposés à la garde des autres.* »

Vous entendez bien que les *archers*, dans la pensée de Chamfort, ce sont les gendarmes, quel que soit l'uniforme dont la garde-robe nationale les ait affublés !

Thomas Paine, l'illustre conventionnel, l'auteur des *Droits de l'Homme* — encore un grand ancêtre, M. l'avocat général ! car vous l'observez, je ne cite que des gens irréprochables, des Conventionnels, des Girondins, des Constituants, des philosophes du dix-huitième siècle ! Je vous laisse en famille ; n'ayez crainte : vous y resterez tout le temps — Thomas Paine complétait ainsi la pensée de Chamfort :

« De mémoire humaine, le métier de gouvernant a toujours été monopolisé par les individus les plus ignorants et les plus canailles de l'humanité ! »

Vous voyez, messieurs les Jurés, qu'on n'a attendu ni M. Elysée Reclus, ni M. Jean Grave, pour dire cela au peuple ! Voilà plus de cent ans qu'on a commencé à le lui dire, et voilà plus de cent ans qu'on le lui répète.

Le peuple en est convaincu. Il sait aujourd'hui que les politiciens de tous poils, qu'ils soient vêtus de blanc, de noir ou de rouge, lui chanteront la même antienne et ajouteront un nouveau chapitre au livre déjà si long des mensonges de l'humanité.

Il n'en veut plus. Il en est désabusé — pas plus de ceux-là que des autres, de tous, quel que soit leur nom. Ce qu'il abhorre, c'est la *politique*, cette science bourgeoise inventée pour servir de masque au Parlementarisme bourgeois.

Le malheur est que le discrédit dans lequel tombe l'Etat rejaillit forcément sur l'armée.

En effet, l'armée en temps de paix, apparaît comme une sorte de gendarmerie gigantesque au service de l'Etat ; et plus l'Etat semble oppresseur, plus il couve de sourdes haines contre l'armée, instrument de ses oppressions.

Ces mots ne sont pas de moi. Ils ne sont pas de M. Grave. Ils sont d'un poète exquis, du poète à la Tour d'Ivoire, de M. Alfred de Vigny :

« L'armée moderne, sitôt qu'elle cesse d'être en guerre, devient une sorte de gendarmerie. *Elle se sent comme honteuse d'elle-même*, et ne sait ni ce qu'elle fait ni ce qu'elle veut. »

Ce terme *honte* accolé au mot *armée*, je ne sais rien de plus terrible ni de plus sacrilège.

Toutes les indisciplines ne sont-elles pas contenues en germe là-dedans ?

Vous voulez faire donner cinq ans de prison à M. Grave parce que son livre, si les soldats l'avaient lu, aurait pu « les dissuader de se courber sous la discipline abrutissante. »

Poursuivrez-vous la prochaine édition des *Souvenirs de jeunesse* de M. Renan, dans lesquels il raconte qu'il n'aurait jamais pu se faire à la discipline militaire, et que, si on l'avait contraint d'être soldat, il aurait déserté ?

Ce passage est infiniment plus dangereux, je vous assure, que celui que flétrit votre acte d'accusation.

Car l'édition poursuivie n'a pu visiter la caserne, vous savez qu'elle n'a visité que des journalistes.

Tandis que, à la caserne, on trouve quelquefois des livres de Renan ; et le soldat qui tombe sur les lignes relevées, le soldat auquel on a donné huit jours de prison qu'il ne méritait pas et qui est mécontent de son capitaine, le soldat songera :

« Tiens ! mais M. Renan, c'est une gloire de l'humanité ! M. le ministre l'a dit en inaugurant son dernier buste ! Si une gloire de l'humanité affirme qu'elle n'aurait pu se faire à la discipline et aurait déserté pour s'y soustraire, pourquoi n'imiterais-je pas cette gloire ? »

Le syllogisme est des mieux construits, et il peut bien produire la propagande par le fait, car un soldat déserte plus facilement qu'il ne crève le ventre à son capitaine.

Est-ce que M. Jean Grave l'a jamais dit à un soldat, de crever le ventre à son capitaine ?

Il dit, ce qui est exact, que lui crever le ventre ou lui envoyer une gifle, cela revient au même, puisque s'il lui crève le ventre, il sera condamné à mort, et que s'il lui envoie une gifle, il le sera également, aux termes du Code militaire qu'à peu près unanimement nous trouvons un peu excessif.

Mais, finissons-en une fois pour toutes avec cette inique méthode qui consiste à isoler deux lignes d'un livre tout entier, à présenter comme la dominante d'un ouvrage ce qui n'est que la conclusion fébrile d'une période en chaleur.

Si vous voulez trouver une provocation au meurtre des soldats de l'armée française, ce n'est pas dans Jean Grave qu'il faut la chercher ; c'est plus loin et plus haut.

Ecoutez cette page : Victor Hugo s'adresse aux Belges :

« *Peuples ! Il n'y a qu'un peuple ! Si Bonaparte arrive, si Bonaparte vous envahit, traînant à sa suite... cette armée... ces régiments dont il a fait des hordes... ces prétoriens... ces janissaires... qui auraient pu être des héros et dont il a fait des* **brigands**, s'il arrive à vos frontières, courez aux fourches, aux pierres, aux faulx, aux socs de vos charrues, prenez vos couteaux, prenez vos fusils, prenez vos carabines ; *faites cela !*

Ces *hordes*, ces *janissaires*, ces **brigands**, c'était l'armée française !

Car si l'armée française n'est respectable que sous la République, comme les trois quarts du siècle nous fûmes en monarchie, on a pu, trois ans sur quatre, mépriser l'armée française !

Eh bien ! je vous le demande, si la haine politique, la haine de parti a pu, chez un grand homme, s'égarer au point de crier à l'étranger : « Assassine l'armée française ! », quoi d'étonnant que les indignations sociales d'un jeune polémiste aient soufflé quelques lignes ardentes qui sont de bien pâles choses à côté de la provocation épouvantable sortie des lèvres du grand Victor Hugo !

Tous avez pardonné à Victor Hugo. Vous l'avez mis au Panthéon et vous l'y avez fait conduire par ces soldats de l'armée française que jadis il avait traités de hordes et de brigands !

Et vous voulez condamner Grave à cinq ans de prison pour sauver l'honneur de l'armée.

O logique de votre justice !

Vous voulez aussi condamner Grave à cinq ans de prison parce qu'à la fin d'un chapitre où il retrace la barbarie de certains patrons qui abusent de la machine humaine, qui ont un caillou dans le cœur et des écus à la place d'entrailles, il songe que si les martyrs d'une exploitation sans vergogne tuaient un de ces patrons, peut-être que la leçon servirait d'exemple aux autres !

Cette indignation du penseur, vous la taxez d'apologie !

Mais pourquoi ne pas poursuivre tant d'autres indignations ?

Ecoutez ces lignes, M. l'avocat général. Je les emprunte à un journal qui n'est pas le journal *la Révolte*, c'est le journal de M. de Goncourt.

Le 13 janvier 1871, il s'étonne que la population « meure de faim » reste impassible, quand des boulangers — il en cite un : je ne le nomme pas — offrent aux riches du « pain blanc » et des « croissants », lorsque des marchands leur procurent du « gibier » et de la « volaille ». Son étonnement s'irrite, s'exaspère et s'écrie à la fin :

« Quand je lisais dans le journal de Marat les dénonciations furibondes de « l'Orateur du Peuple » contre la classe des épiciers, je croyais à de l'exagération maniaque. Aujourd'hui, je m'aperçois que Marat était dans le vrai. « Pour « ma part, je ne verrais aucun mal à ce qu'on « accrochât, à la devanture de leur boutique, « deux ou trois de ces égorgeurs sournois...

« Peut-être quelques assassinats intelligem- « ment choisis sont, dans les temps révolu-

« tionnaires, le seul moyen pratique de rete-
« nir la hausse dans les limites raisonnables. »

Elle est jolie, la provocation ! Elle est jolie, l'apologie !

Et quand les mêmes de Goncourt, songeant à tous ces oisifs qui vivent des sueurs du peuple, s'écrient

**Ce serait un grand débarras de la bêtise chic et de l'imbécillité élégante, qu'une machine infernale qui par un beau jour, tuerait tout le Paris faisant, de quatre à six heures, le tour du lac du bois de Boulogne !...**

Oui ou non, provoque-t-il à l'assassinat ?

Quand c'est du de Goncourt, vous souriez : c'est de la Littérature !

Quand c'est du Grave, vous frémissez : c'est de l'Anarchie !

Eh bien ! moi, je vous dis : j'ignore ce que c'est ; mais ce que vous faites, vous, ce n'est pas de la Justice !

Allons ! soyez francs ! Déchirez le voile !

Ce ne sont ni les prières, ni les excitations d'une pensée que vous traduisez en Cour d'assises ; c'est la Pensée elle-même.

Ce n'est point parce que M. Grave a écrit des paroles imprudentes ou criminelles que M. l'avocat général vous le défère. C'est parce que M. Grave a formulé une théorie scientifique qui est en contradiction avec celle de M. l'avocat général. Ou, si vous préférez, le crime de M. Grave consiste dans l'expression même de sa théorie.

Ce n'est pas un homme qu'on veut emprisonner : c'est une idée.

On demande au Jury moderne de condamner un système politique, comme, au temps de Louis XIV, on eût demandé au Parlement ou à la Sorbonne de condamner un traité sur la grâce ou la transubstantiation.

Ma comparaison vous déplait ? Je la change.

On demande au jury moderne de condamner un système qui se prétend celui de l'avenir, comme on eût demandé au Parlement ou à la Sorbonne de condamner qui, deux siècles trop tôt, eût exposé les principes de la société moderne.

M. l'avocat général vous dit :

La théorie que j'accuse, si elle était réalisée, supprimerait la bourgeoisie !

Absolument comme le système bourgeois a, par sa réalisation, fait disparaître la noblesse...

Chaque fois qu'on met une chose à la place d'une autre, on est obligé d'enlever la première pour y mettre la seconde.

L'ancien Parlement eût sans doute condamné les principes de la société moderne.

Pouvez vous mettre en prison les principes qui se donnent comme ceux de la société future ?

Je vous dis non.

Pourquoi ?

Parce qu'en condamnant, l'ancien Parlement fut resté logique avec lui-même : c'était un pouvoir de droit divin.

Au lieu qu'en condamnant vous vous infligeriez un démenti à vous-mêmes : vous êtes un pouvoir de libre examen.

Vous êtes les fils d'une Révolution qui s'est faite précisément pour rendre impossible la chose qu'on vous sollicite de faire aujourd'hui.

Vous pouvez condamner un homme, vous pouvez condamner un crime : vous ne pouvez plus condamner une idée.

Vous ne pouvez que la discuter et la réfuter si c'est possible.

# LE PAUVRE HÈRE

Je ne sais rien, sinon que je suis un bien pauvre hère. Dès l'aube attelé, bâté, licolé, harnaché, freiné, enchaîné, je vais tirant mon lourd fardeau, obéissant au gré de mon maître. Les termes de ma science se résument aux hue ! oh ! ioh ! dia ! et autres exclamations que le fouet souligne. Depuis quarante et quelques siècles j'ai changé bien souvent de patron : et ma servitude n'a subi que des variantes. Je n'ai pas manqué d'espérer ; et j'attends, patient, résigné, la venue du *bon conducteur*. Les siècles peuvent s'écouler ; mon espérance est sans limite.

Ces temps derniers j'étais joyeux. Des inventions de machines à transport, à travail, à production m'avaient comblé d'aise. Il me semblait qu'enfin j'allais jouir de l'abondance générale, de la nature domptée, de la beauté du jour, de la liberté conquise.

Comme par le passé je demeure une machine moi-même ; mes auxiliaires, si elles ont augmenté les richesses de mes propriétaires, n'ont pas diminué mes efforts, ni mes privations. Ce progrès, qui m'apparaissait le libérateur, me semble aujourd'hui un complice. Je peine tout autant, sinon davantage. J'en arrive à me demander quand finiront mes souffrances, si la soif du lucre, du luxe et de l'or ne fait que grandir dans l'âme avaricieuse de mes exploiteurs. Est-ce que par hasard je devrais être la bête éternellement bâtée et battue, et de père en fils se reposant enfin à l'abattoir ?...

Je ne puis croire à une pareille cruauté de cœur. Une telle sordide, une aussi noire bassesse de sentiment, une résolution aussi monstrueuse dans la perpétration du Crime d'Esclavage ne peut hanter l'esprit des hommes.

Maintes preuves m'obligent à être confiant. J'ai appris que nombre d'entre eux avaient exprimé le désir de voir grossir ma ration de paille et décroître ma somme de labeur. Lorsque ces philanthropes me conduiront, j'en ai la conviction profonde, les injures et les coups de fouets seront abolis... Comme il me tarde de les sentir sur le siège ! Leur poids ne doit pas être aussi lourd que l'obésité énorme des bourgeois, ces sans-cœur ventrus. J'ai bien remarqué quand ils riaient et me flattaient de la main que certaines de leurs dents étaient longues ; mais leur maigreur, qui ressemble à la mienne, m'assure de leur légèreté, et la douceur de leurs promesses me rassure. Le char de l'impôt grandissant, qui depuis si longtemps pèse sur mon échine, ne sera plus qu'un tilbury. J'aurai bien encore à traîner l'attirail militaire, à défendre le sol menacé par d'autres brutes conduites par d'autres sautomédons, à supporter les lois, la justice du nouveau Pouvoir ; mais tout cela n'existera-t-il pas pour mon bien propre et ma sécurité personnelle ?

Et de nouveau l'esclave héréditaire, heureux et crédule, s'imaginant que ses maîtres de demain ne ressembleraient pas à tous ses maîtres d'hier, espérant sottement dans la bonté de l'Autorité, s'attela à la rude tâche de porter au Pouvoir ses futurs tyrans.

Jean LIBERTAIRE.

# LES CONSCRITS

Ah ! le plaisir d'être soldat,....

Il y a des gens qui se lèvent avec le jour, et partent dans la buée du matin, se courbent, se cassent en deux pour retourner la terre, cette terre aimée qui les nourrit. Ils sont jeunes et forts, ils ont leur ambition à eux, bien légitime : améliorer leur bien, l'agrandir, semer leur sueur et moissonner. Ils vont se marier, avoir des enfants qui seront des associés « et bûcheront dur », comme ils disent, en commun, quand les jeunes seront les vieux. Ce sont de braves gens qui n'ont rien fait de mal, qui ont leurs défauts comme les autres et leurs vices, mais aussi des vertus robustes : l'âpreté dans le travail, la confiance en soi, l'amour et l'habitude du labeur.

On va les arracher à la terre, à la fille déjà séduite peut-être, qui va être leur femme. On va leur mettre un fusil sur l'épaule et les pousser par le dos en leur disant : Va ! — Où cela ? Partout. En Algérie, au Mexique, en Chine, en Prusse, dans les îles. Et pourquoi ? Qu'est-ce que ça leur fait, ces voyages et ces aventures ?

Et le pays, leur village normand caché par les pommiers, les pics des montagnes, ou encore leur Jura, ou les châtaigniers limousins, ou les bois berrichons, ou les ratoubles périgourdins, qui leur vendra cela ? Ils y songent toujours ou (qui pis est) ils l'oublient ! Le *garnisaire* pousse sur le *laboureur* comme une verrue et le déforme. Il n'y a plus de paysan, il y a le soldat. Le petit fermier laborieux devient le tourlourou flâneur. Il boit, il raille, il courtise le tablier blanc. Tout s'amalgame en lui, fait un composé bizarre d'ignorance et de suffisance ; il parle le patois ignare du village uni à l'argot visqueux de la ville. L'individu se déforme, s'uniformise, et quand on le rend au pays, il promène galamment sa moustache en croc et sa pipe noire, son *képi* fendant et ses couplets de garnison.

A moins que pris dans l'engrenage militaire, affamé de galons ou effrayé de la bêche qu'il faudra reprendre, il ne préfère vieillir sous le sac pesant et aller se faire casser la tête n'importe où, derrière quelque buisson.

Jules CLARETIE.

*(La Débâcle)* 1870.

Le Gérant : Henri GUERIN.

SURESNES. — Imprimerie Pol MAYEUX.

Non, les hommes sont faits pour vivre en société ; il faut être fou pour nier cela. »

Et partis d'une grossière erreur de mots, ils s'efforcent à nous couvrir de ridicule, à tourner nos théories en dérision.

Il leur serait pourtant si aisé d'éviter cette erreur ; le premier dictionnaire grec venu leur donnerait le sens du mot Anarchie.

Anarchie, Ἀν ἀρχία.

Ἀρχή a-t-il jamais voulu dire société ? Ἀρχή signifie commandement, domination, autorité, pouvoir.

L'Anarchie est donc la négation de l'autorité, de l'Etat par conséquent, de tout gouvernement, de toute loi.

Or nos contradicteurs nous objectent ceci : que nier l'Etat, c'est nier la Société ; qu'il n'y a pas société sans autorité.

Nous prétendons, nous, que c'est le contraire qui est vrai, et que là où il y a autorité, il n'y a pas société.

Une société — de par l'étymologie même du mot (*societas, socius*) — est une association. C'est en ce sens que l'on dit : société artistique, ouvrière, financière, etc.

Oui ou non, y a-t-il association dans ce que nos adversaires appellent la société actuelle ? A moins d'être de joyeuse humeur, il serait téméraire de l'affirmer.

Association implique contrat, c'est-à-dire entente préalable, consentement. Une association n'est une association qu'à la condition d'être librement consentie — non pas même consentie, voulue. Une association imposée, subie — fût-elle profitable à celui qui la subit — n'est pas une association. C'est, ni plus ni moins, un esclavage.

Ce n'est pas une société qu'un ordre de choses auquel on n'a pas le droit, pas la possibilité de se soustraire ; pour lequel on ne vous a jamais demandé votre consentement. Y eût-on toutes ses aises, y fût-on gavé de bien-être, entouré de prévenances, choyé, dorloté, on n'en serait pas moins de vulgaires esclaves, des êtres appropriables, appropriés ; non des personnes, des choses.

Les riches, les dominants — ceux du côté du manche — sont esclaves tout comme les meurt-de-faim et les subordonnés. Ils sont comme ces oiseaux qu'on encage pour égayer l'appartement : caressés, bien nourris, soignés, gorgés de toutes les douceurs, ils prennent aisément parti de leur servitude et ils chantent. Ainsi les grands : ils ne voient pas leur cage parce qu'elle est dorée et que tous leurs désirs y sont prévenus ; ils s'y complaisent... Mais ils sont esclaves.

Pour vivre en société, les hommes devraient être associés, unis entre eux par de libres conventions leur garantissant des droits égaux. En société, il ne peut être question de contrainte : tous les membres ont les mêmes droits, les mêmes profits ; nul ne peut avoir d'autorité sur un autre.

Qui dit société dit contrat. Or où voyez-vous trace de contrat dans l'Etat actuel ? Où sont les parties contractantes, les conventions stipulées, les engagements mutuels et les concessions réciproques ? Plaisante association que celle où tous les profits sont pour les uns, toutes les pertes pour les autres ! Plaisant contrat que celui par lequel l'un s'engage à donner les coups de fouet, l'autre à les recevoir ! Car enfin il faudrait s'entendre. Oui ou non, suis-je libre de ne pas faire mon service militaire, de ne pas payer l'impôt, de me faire rayer de l'état civil ? Suis-je libre de ne pas accepter le contrat ? Suis-je libre d'en former un autre et de m'associer à ma guise avec ceux qui pensent comme moi ? Non. Alors ?

Le fait de remplir les charges du prétendu contrat n'implique pas sa reconnaissance, même implicite. Ne m'ayant jamais consulté, d'où peut-on se prévaloir de mon adhésion ? Eussé-je même donné ma signature, elle m'aurait été extorquée. Le contrat n'est pas valable.

Trêve de plaisanteries. Soyez francs. Avouez que la force seule règle actuellement nos rapports, non l'entente ; reconnaissez qu'il y a non pas association mais contrainte.

La Société n'est pas plus l'affreux chaos actuel que l'Anarchie — ordre et harmonie par essence — n'est le désordre.

Il n'y a pas société, parce qu'il y a société que là où il y a libre entente, libre et pleine adhésion de tous les membres contractants. Dès qu'un membre — un seul — se trouve obligé à des charges qu'il n'a pas *voulues*, l'association n'existe plus, elle fait place à la violence.

En détruisant l'autorité, l'Anarchie ne nie donc pas la Société, elle l'affirme !

Il n'y a encore jamais eu société. Depuis qu'elle a commencé à prendre conscience d'elle-même, l'humanité n'a fait qu'y tendre. L'Histoire n'est que le récit de ses efforts désespérés pour atteindre cette Terre Promise. Au sortir de l'animalité, les hommes se traînèrent de longs siècles dans le déterminisme de la force brutale. Lentement, péniblement, l'esprit s'ouvrit au jour et son règne peu à peu se substitua à celui de la force. Les Brutes firent place aux Sophistes, et l'esclavage par persuasion. De violente et de cynique, l'autorité s'est faite doucereuse et hypocrite ; elle convainc sa dupe qu'elle est sa sauve-garde, sa bienfaitrice, et pleine de reconnaissance la dupe lui donne tout son sang. Rien n'est changé, si ce n'est que ce sont justement les victimes du Mensonge qui sont ses meilleurs soutiens ; et c'est parmi ceux même qu'il vient sauver que le révolutionnaire trouve ses pires ennemis.

Mais le temps marche. L'esprit commence à s'ouvrir à la conception de la Société. L'idée d'anarchie a pris naissance et ses progrès dans les cerveaux sont tellement rapides que l'on peut espérer proche son avènement. L'excès même du mensonge où se fondent les institutions actuelles est bon : il dessille les yeux les moins clairvoyants, l'erreur se détruit elle-même.

Un jour viendra où las de tant de siècles d'esclavage l'homme voudra être son seul maître. Alors l'humanité sera sauvée. La société naîtra. Nul ne sera plus asservi, tous s'uniront librement, sympathiquement, pour des buts bien définis, en des associations temporaires et variables. L'humanité sera une immense fédération de groupements polymorphes et évolutifs, un vaste champ d'équilibre et d'harmonie.

Alors seulement il y aura société, parce qu'il y aura libre entente, libre association, parce qu'il y aura *an-archie*.

## Dans les Publications

Du *Freiheit* :

Déficit sur toute la ligne ! C'est le mot de la fin. Déficit en Prusse, déficit en Italie, déficit en Espagne, déficit même dans les richissimes Etats-Unis, où il y a quelque temps encore, on paraissait en peine de savoir à quoi employer l'argent du trésor. Et la raison de tout cela ? demanderez-vous. C'est, nous dit-on, qu'il y a surproduction ! combien cela est ironique, quand on constate, tous les jours que le plus grand nombre manque de nécessaire.

Nos édiles ne savent que penser de la situation. Ou prendre et ne pas voler ? En somme ce n'est pas à dire vrai, ce qui les embarrasse, car le gouvernement, lui, ne vole jamais, en principe, pas plus qu'il ne tue, lorsqu'il fait exécuter en masse les meurt-de-faim. — Alors que faire ? créer de nouveaux impôts ? Très bien — mais quoi imposer ? — L'air ? la lumière ? c'est déjà fait, bien qu'indirectement — émettre de nouveaux emprunts ? mais n'est pas là le signe d'un déficit plus grand encore — il est vrai que cela profite aux gros banquiers, qui empoche les intérêts.

— Pour les sans-travail, la question se dessine d'une tout autre façon. A New-York, cet hiver, les journaux firent beaucoup de bruit à propos de la misère. Il y eut des distributions d'aliments, mais quelles distributions ! Des canailles ramassaient les restes des abattoirs et des marchés, en faisant un affreux mélange qu'ils vendaient sous le nom de « Mélopia », en gagnant 200 0/0.

— Les journaux républicains publiaient des gravures vraiment déchirantes sur les miséreux. L'autre dimanche, la « Press » de New-York, exibait une sorte de tableau représentant le hall d'une « mission », le sol couvert de malheureux déguenillés ; ce n'est qu'une demi-heure par jour que cette hospitalité leur est accordée, et cela à quatre heures du matin. On pourrait croire que ce journal était animé d'un sentiment humain ; du tout, s'était simplement dans le but de mettre toutes ces saloperies sur le dos des démocrates. Pour nous, nous savons qu'en penser, démocrates et républicains se valent.

---

Du *Freiheit* :

A propos de bombes.

Que la presse au service des gouvernants ne trouve pas assez d'injures pour salir les attentats anarchistes et traitent les compagnons de vulgaires canailles, cela nous semble presque naturel. Mais que doit-on dire de journaux dits socialistes qui, tout en se déclarant amis du progrès et de la liberté, braillent sur le même air ?

L'anarchisme comme le nihilisme est une école sortie du socialisme.

Est-ce la peine de rappeler tous les supplices, emprisonnements, exécutions inventés pour arrêter le flot montant du socialisme ! Ceux-ci devaient-ils rester insensibles à ces coups ? Et quelles armes avaient-ils contre leurs ennemis ?

On nous dit : une bombe frappe cruellement au hasard.

Certainement que c'est cruel. Et combien aussi nous souhaiterions voir substituer à ce beau désordre une entente générale, reconnaître l'abolition de la propriété privée, de l'armée, de l'Etat, régner enfin la justice et la liberté.

Mais cela ne se fait pas, ne peut se faire. Il y a mauvaise volonté de la part des gouvernements. La guerre est, par conséquent le résultat inévitable de cet état de chose.

Cette guerre est certes cruelle, mais que de victimes aussi a-t-on fait au nom de l'Eglise, de l'état, du dieu argent !

— Les radicaux dans tout ceci ont une drôle de logique ; ils comprennent la révolution dans une monarchie, mais pas dans une république, a côté de cela ils traitent la république de monarchie déguisée et le président de monarchie en frac.

— Si l'agitation anarchiste, qui se manifeste aujourd'hui, allume une révolution générale, et que

le régime actuel soit balayé, les historiens impartiaux de l'avenir verront dans ces attentats des épisodes fatals d'une période de transition.

---

Du *Turbotin*

Ce serait une bêtise d'exiger l'application générale de la loi sur l'ensoleillement obligatoire, remarque complaisamment l'« Herald », l'ami des lois et de l'ordre, les frais auxquels cette mesure entraînerait surpasseraient les résultats. Ce journal prendrait certainement une autre allure, s'il s'agissait de faire intervenir la milice dans une grève, au profit des patrons s'entend, on ne serait alors pas en peine de moyens et de fonds. Mais l'éducation des prolétaires exige des dépenses trop élevées pour les classes dirigeantes, d'autant plus que les ouvriers ignorants sont plus facile à mener par le bout du nez que des travailleurs intelligents. C'est la maxime de tous les états, car l'état est parent du capital.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

« La lutte s'engage entre le vieux monde et le nouveau. Quelle en sera l'issue? Je suis de ceux qui ont foi dans l'avenir. »

« LETOURNEAU. »

(*L'évolution de la propriété*, page IX.)

***

« Notre édifice social a besoin d'être reconstruit bien plus que réparé; mais de pareilles réédifications exigent bien du temps et bien des efforts. On ne les exécutera qu'en mettant en œuvre toutes les ressources mentales, tout le cœur et tout l'esprit de l'humanité; il y faudra des vues justes et de nobles élans, de la science et de la générosité, de la raison et du courage. Même les natures foncièrement religieuses, celles qui ressentent l'appétit du sacrifice, *la folie de la croix*, auront plus d'une chance de cueillir la palme du martyre, non la palme stérile de l'ascèse, mais celle du novateur prêt à souffrir et à mourir au besoin pour une grande cause. Concluons donc que, bien loin d'entraîner la mort de l'idéal, celle des religions ne peut que le régénérer en remplaçant la rêverie infeconde par l'effort utile, l'erreur par la vérité. »

« LETOURNEAU. »

(*L'évolution religieuse*, page 580.)

***

Ils allaient réveillant les âmes assoupies,
Ils montraient de la main l'horizon souhaité,
Et sous le manteau d'or des saintes utopies
Le Monde à son déclin couvrait sa nudité.

Ils ont bu la ciguë et vidé les calices,
Sur le gibet infâme on a cloué leurs chairs;
Mais ils se souriaient au milieu des supplices
Et sont morts l'œil fixé sur son calme univers.

Louis BOUILHET

(Les fossiles, page 144.)

***

« J'ai pour principe de détruire sans tarder tout papier contenant des particularités dont la découverte serait nuisible à la réputation ou au bonheur de quelqu'un. »

(George Sand, correspondance, lettre 48).

*George Sand, à la comtesse d'Agoult.*

***

« Cachetez vos lettres avec des pains à cacheter et sans devise. La police est une institution respectable et sainte, qui veut, qui peut et qui doit lire les lettres. Les devises souscrites lui sont suspectes, et, comme elle n'a pas le temps de décacheter avec soin, elle met au rebut les lettres qu'elles déchire. »

(George Sand, correspondance, lettre 179).

***

Elle est depuis longtemps jugée, condamnée, cette vieille société. Que justice se fasse! Qu'il soit brisé, ce vieux monde... où l'innocence a péri, où l'égoïsme a prospéré, où l'homme a été exploité par l'homme! Qu'ils soient détruits de fond en comble, ces sépulcres blanchis où résidaient le mensonge et l'iniquité!

Henri HEINE

***

Nous disons que votre société n'est pas même une société, qu'elle n'en est pas même l'ombre, mais un assemblage d'êtres qu'on ne sait comment nommer, administrés, manipulés, exploités au gré de vos caprices, un parc, un troupeau, un amas de bétail humain, destiné par vous à assouvir vos convoitises.

LAMENNAIS

***

Et quelle société que celle qui a, à ce point, pour base la disproportion et l'injustice? Ne serait-ce pas le cas de tout prendre par les quatre coins et d'envoyer pêle mêle au plafond la nappe, le festin et l'orgie, et l'ivresse, et l'ivrognerie, et les convives, et ceux qui sont à deux coudes sur la table, et ceux qui sont à quatre pattes dessous, et de recracher tout au nez de Dieu et de jeter au ciel toute la terre.

... C'est de l'Enfer des pauvres qu'est fait le Paradis des Riches.

Victor HUGO

***

Avec le développement de la production capitaliste, l'opinion publique européenne a dépouillé son dernier lambeau de conscience et de pudeur. Chaque nation se fait une gloire cynique de toute infâmie propre à accélérer l'accumulation du capital.

FLAUBERT

***

Quand je songe à tous les maux que j'ai vus et que j'ai soufferts, provenant des haines nationales, je me dis que tout cela repose sur un grossier mensonge : l'amour de la Patrie.

TOLSTOÏ

## SOUSCRIPTION PERMANENTE
### pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1,782 fr. 20.
H., à Paris, 7 fr. 50.
Samedi, 2 fr. 50.
Une auvergnate, 0 fr. 50.
Un copain, 0 fr. 35.
Total : 10.85
Total général : 1793.05

## SOUSCRIPTION
POUR LA BROCHURE À DISTRIBUER

Listes précédentes : 128 fr. 05.
H., à Paris, 7 fr. 50.
Total : 7.50
Total général : 135.55


**LA RÉVOLTE est en vente :**

A Lille, 122, Bd Victor Hugo, ainsi que toutes nos brochures.

A Roanne, chez le marchand de journaux, près la barrière du faubourg Clermont.

On y trouve également le *Peinard* et l'*Insurgé*.

A Saint-Nazaire, chez H. Le Brech, maison Aulic, Penhoust.

Le compagnon porte les journaux anarchistes à domicile.

A Brest, chez les compagnons Guérennenr, 2, rue Graveran et Demeule, 155 bis, rue de la Vierge.

Les compagnons portent à domicile.

A Mac Donald, chez le compagnon J. B. Tremeaux, ainsi que toutes les publications anarchistes.

A Marseille, chez Gauchon, kiosque, cours Belzunce.

On y trouve également la *Revue libertaire*, et toutes nos brochures.

A Roubaix, chez P. Devilers, chez Mme Yve Beranger, rue Paul Bert, maison Delcroix.

Le compagnon porte à domicile.

A Lyon, chez Blain, 5, rue Romarin.

On y trouve également la *Revue libertaire* et l'*Harmonie*.

A Nîmes, kiosque, boulevard des Calquières, en face l'ancien lycée.

Kiosque, en face le bureau [illegible] Temple.

**EN VENTE À LA RÉVOLTE**

| | |
|---|---|
| **Le Révolté**, septième, huitième et neuvième année, cartonné, chaque | 5 » |
| **La Révolte**, première, deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième année, chaque | 6 » |
| **Mémoires de la Fédération jurassienne** | 2 » |
| **La Société au lendemain de la Révolution**, prise dans nos bureaux | » 60 |
| **Supplément littéraire de la « Révolte »** collection complète, 1re et 2e volumes, chaque | 10 » |
| **Le Salariat** | » 10 |
| **Esprit de Révolte** | » 15 |
| **Les paroles d'un Révolté** | 1 25 |
| **La conquête du Pain**, Kropotkine | 2 70 |
| **La Loi et l'Autorité** | » 10 |
| **Un Siècle d'attente**, Kropotkine | » 10 |
| **Portraits de Bakounine et Proudhon** Novembre 1887 (cartonné) | 1 75 |
| **La Société mourante et l'Anarchie**, J. Grave | 1 » |
| **L'Anarchie dans l'Evolution socialiste** | » 10 |
| **Dieu et l'Etat**, Bakounine | 1 » |
| Pris dans nos bureaux | » 60 |
| **L'Agriculture** | » 10 |
| **Défense de G. Etiévant** | » 10 |
| **Les Hommes et les Théories de l'Anarchie**, Ramon | » 10 |
| **La grande Révolution**, P. Kropotkine | » 10 |
| **Aux Jeunes Gens** | » 10 |
| **L'ordre par l'Anarchie**, D. Saurin | » 30 |
| **Les Travailleurs des villes aux Travailleurs des Campagnes** | » 10 |


*Le Gérant responsable :* Henri GUERIN.

Suresnes. — Imprimerie Pol MAISON.

I.I.S.G. COLLECTIE UGO PEDRO